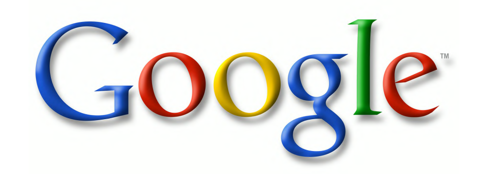
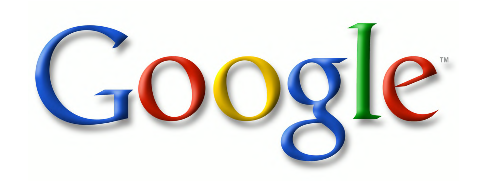
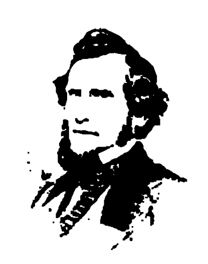










NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE ET UNIÈME.

—

Prévalaye. — Renouard.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. -- MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Quarante et Unième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXII.

Ford-Messer .*

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

P

PRÉVALAYE (*Pierre-Bernardin*, marquis DE LA), marin français, né en 1714, au château de la Prévalaye (près Rennes), mort en 1786. Il entra dans la marine royale en 1728, se distingua dans plusieurs combats, devint chef d'escadre et gouverneur de Brest.

Son fils, *Pierre-Dimas*, marquis de LA PRÉVALAYE, amiral français, né à La Prévalaye, en 1745, mort au même château, le 28 juillet 1816, déploya autant de courage que de talent dans la guerre de l'Amérique du Nord, et mérita le grade de capitaine de vaisseau, les décorations de Saint-Louis et de Cincinnatus. En 1783, le gouvernement français le chargea de porter en Amérique le traité qui assurait aux États-Unis leur indépendance. Le marquis de La Prévalaye revint à Paris siéger au conseil de la marine. Il émigra en 1790, et prit du service dans l'armée de Condé. Amnistié sous le consulat, il rentra dans ses terres, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons, qui le nommèrent contre-amiral. La Prévalaye fut longtemps secrétaire de l'Académie de la marine à Brest, et décida la construction de l'ancien observatoire du cours d'Ajot. On a de lui : *Mémoire sur la campagne de Boston en* 1778; in-fol.; — *Sur une machine propre à faire connaître à tout moment la différence de tirant d'eau;* dans les *Mémoires de l'Académie de marine de Brest;* — plusieurs articles dans le *Dictionnaire de marine*.

LA PRÉVALAYE (DE), général royaliste français, parent des précédents, né à Rennes, vers 1763. Il était officier avant la révolution, et prit une part active aux guerres de l'ouest. Il fut arrêté à Rennes, en 1798; mais il s'évada, et devint l'un des principaux chefs des chouans. Attaqué, le 1er pluviôse an VIII, par le général Chabot, il fut mis en pleine déroute aux environs du Mans. Cerné de toutes parts, il déposa les armes (16 pluviôse), avec d'Autichamp, Bourmont et Châtillon, et ne reparut plus sur la scène politique.

Le Moniteur universel, an VIII, p. 364, 525, 548. — *Biographie moderne* (1806-1815). — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'ouest.* — Ogée, *Dict. hist. de la Bretagne*, II, 649.

PRÉVILLE (*Pierre-Louis* DUBUS, dit), célèbre comédien français, né à Paris, le 19 septembre 1721, mort à Beauvais, le 18 décembre 1799. Il était fils d'un maître tapissier. La sévérité excessive de son père le poussa à s'enfuir de la maison; il erra dans le jardin du Luxembourg, aperçut du côté des Chartreux des maçons qui travaillaient aux bâtiments de ce couvent, et se mit à leur service. Un moine, dom Népomucène, s'intéressa à lui et le recommanda à son frère, M. de Vaumorin, qui pourvut généreusement aux frais de son éducation. Dans la suite, lors de la suppression des ordres monastiques, Préville témoigna noblement sa reconnaissance à ce bon religieux, Lorsqu'il eut dix-sept ans, le jeune Dubus fut placé chez un procureur au Châtelet, et plus tard chez un notaire. Cependant, M. de Vaumorin, qui de temps en temps permettait au jeune Dubus d'aller à la Comédie-Française, avait remarqué chez lui un penchant prononcé pour l'imitation : il ne négligea rien pour le combattre, et avait même fini par lui interdire tout à fait le spectacle. Après la mort de son protecteur, Dubus, échangeant son nom contre celui de *Préville*, s'engagea dans une misérable troupe de campagne. Il joua ensuite à Strasbourg, à Dijon, à Rouen. Monnet, sur le bruit de sa réputation, alla l'y voir, et il l'engagea pour la foire Saint-Laurent. Préville débuta le 8 juin 1743; mais il quitta bientôt cette scène pour aller diriger le théâtre de Lyon. A la mort d'Arnould Poisson (25 août 1752), il fut appelé à Paris pour le remplacer. Ses débuts dépassèrent toutes les espérances; mais le succès qu'il obtint surtout dans les cinq rôles du *Mer-*

cure galant, remis à la scène exprès pour lui, fut prodigieux. Louis XV l'ayant vu dans cette pièce, à Fontainebleau, le 20 octobre, dit au duc de Richelieu : « Jusqu'ici je recevais les comédiens pour vous ; je reçois celui-ci pour moi : vous pouvez le lui annoncer. » Bientôt Préville se montra l'acteur le plus varié, dans l'ancien répertoire aussi bien que dans le nouveau. Au profond sentiment de ses rôles il joignait le talent de bien couper, de bien parler les vers ; il en faisait sentir le nombre, sans peser sur les syllabes. Cet art fut poussé par lui jusqu'à la perfection.

Après une carrière bien remplie de trente-trois années, Préville se retira, le 11 mars 1786. Lui et sa femme allèrent habiter Senlis, où ils jouissaient d'une honnête aisance, due aux pensions qu'ils tenaient de la Comédie et de la munificence royale. Telle était l'estime qui l'entourait, qu'il fut nommé en 1788 officier de l'élection, qu'en 1789 il fit partie du comité permanent institué pour la sûreté de la ville, et qu'en 1790 et 1791 il devint membre de la municipalité. Cependant, cinq ans après sa retraite, et sur les sollicitations de ses anciens camarades, il avait consenti à donner plusieurs représentations, qui attirèrent une foule de spectateurs. Mais, sa mémoire lui faisant complétement défaut, peu de temps après il retourna à Senlis. Il perdit successivement un fils et une fille, et sa femme, à laquelle il avait été tendrement attaché. Il se retira alors à Beauvais, auprès de sa fille aînée, qui avait épousé le payeur général du département de l'Oise. Ainsi que quelques-uns de ses collègues, Préville avait été nommé, à la formation de l'Institut, membre de la 3e classe (Section de musique et de déclamation).

Sa femme *Madeleine-Michelle-Angélique* DROUIN, née au Mans, le 17 mars 1731, morte à Senlis, le 7 mai 1794, devint comédienne par circonstance. Après son mariage, en 1750, elle suivit son mari à Lyon, et débuta en 1753, au Théâtre-Français ; mais on la jugea froide, et elle ne fut pas admise. Après avoir reparu en 1756, elle reçut quart de part et joua les confidentes. Elle remplit avec succès dans la comédie l'emploi des premiers rôles et celui des *mères nobles*, et c'est de cette époque surtout que date sa réputation. Elle se retira de la scène le même jour que son mari. E. DE M.

H. Lucas, *Hist. du Théâtre-Français*. — Lemazurier, *Galerie des acteurs*. — *Docum. partic.*

PREVOST (*Jacques*), peintre et graveur français, né à Gray, au commencement du seizième siècle. Il a peint un tableau du *Trépassement de la Vierge* pour l'église de Saint-Mamert à Langres On connaît dix-neuf estampes qu'il a signées, en les datant de 1535 à 1547, et parmi lesquelles se trouve un beau et curieux portrait de François Ier.

Un autre artiste, PREVOST (*Nicolas*), né à Paris, élève de Claude Vignon, peignit le *mai* offert en 1641 à l'église Notre-Dame de Paris. Il a gravé d'une pointe légère et agréable un certain nombre de sujets pieux se rapprochant de la manière de Simon Vouët, et qui n'ont pas tous été décrits.

On connaît quelques gravures sur bois de la fin du seizième siècle portant la mention : « Par Nicolas Prevost, rue Montorgueil, au chef de sainct Denis » ; et un monogramme se rapportant à cette désignation. M. G. Duplessis a le premier décrit ces estampes, qui ne sont pas certainement l'œuvre du Nicolas Prevost dont nous venons de parler. Mais comme pendant bien longtemps les graveurs étaient tous éditeurs, on est fondé à compter ce N. Prevost au nombre des artistes français du seizième siècle.

J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — *Archives de l'Art français*, *Abcdario de Mariette*.

PREVOST (*Jean*), poëte français, né au Dorat (Marche), vers 1580, mort à Paris, le 31 mars 1622. Ayant choisi la profession d'avocat, il connut pour son propre compte tous les chagrins que causent les procès. « Heureux et trop heureux (dit-il quelque part) si jamais une fille n'eût voulu de son bien enrichir ma famille ! » On croit que cette fille était sa prétendue. Elle le fit son légataire universel ; mais il vit casser le testament fait en sa faveur, fut condamné aux frais et incarcéré pour n'avoir pu les payer. Il ne sortit de sa prison que grâce à ses amis Abel et Scévole de Sainte-Marthe. En 1613 Prevost fit paraître l'*Apothéose de Henri IV*, poëme en trois livres, à la suite duquel il a inséré *le Bocage*, poésies diverses. Il a donné au théâtre quatre tragédies avec des chœurs : *Œdipe* et *Hercule sur le mont Œta*, traduction de Sénèque, *Turnus* et *Clotilde* (Poitiers, 1614, in-12). M. A—R.

Goujet, *Biblioth. françoise*, V, VI, XIV et XV. — Joullietton, *Hist. de la Marche*, II, 103. — Parfait, *Hist. du Théâtre-Français*, IV, 198 et suiv. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, éd. Fontette.

PREVOST (*Jean*), médecin suisse, né le 4 juillet 1585, à Dilsperg, près Bâle, mort le 3 août 1631, à Padoue. Sa famille était d'origine française. Il fit ses études aux frais de l'évêque de Strasbourg, et fut envoyé en Espagne pour y prendre ses degrés en théologie ; mais comme il traversait l'Italie pour s'embarquer à Gênes, il s'arrêta à Padoue, et se laissa entraîner par le célèbre Sassonia à suivre la carrière de la médecine. Cette détermination le priva des bienfaits de son protecteur. Réduit à l'indigence, il donna des leçons particulières de philosophie et de belles-lettres. Reçu docteur en 1607, il fut chargé d'expliquer les écrits d'Avicenne (1613), et succéda à Alpini dans les doubles fonctions de professeur de botanique et de directeur du jardin des plantes (1617) ; il y joignit la même année l'enseignement de la médecine pratique. Prevost a laissé plusieurs ouvrages, dont les nombreuses éditions justifient la réputation qu'il s'était acquise ; nous citerons : *De remediorum materia* ; Venise, 1611, in-12 ; — *De lithotomia* ;

Ulm, 1618, in-4° ; Leyde, 1638, in-4° ; — *Medecina pauperum;* Francfort, 1641, in-12 : cinq éditions ; — *De compositione medicamentorum;* Rinteln, 1649, in-12 ; — *Opera medica posthuma;* Francfort, 1651, 1656, in-12 ; — *Selectiora remedia ;* ibid., 1659, in-12, etc.

Rotermund, *Suppl. à Jöcher.* — Desessarts, *Dict. hist. de la méd.*

PREVOST (*Claude-Joseph*), jurisconsulte français, né à Paris, le 10 octobre 1674, mort à Paris, le 27 janvier 1753. Reçu de bonne heure avocat au parlement de Paris, il fut chargé de défendre les intérêts de l'université. Exilé en 1731 pendant quelques mois, à la suite d'une contestation entre le gouvernement et le parlement, il fut en 1741 élu bâtonnier de l'ordre. On a de lui : *De la manière de poursuivre les crimes dans les différents tribunaux du royaume, avec les lois criminelles de la France;* Paris, 1739, 2 vol. in-4° : ouvrage rédigé, ainsi que les deux suivants, en collaboration avec Jean Meslé ; — *Règlements sur les scellés et inventaires, tant en matière civile que criminelle;* Paris, 1734, 1756, in-4° ; — *Traité des minorités, tutelles et curatelles ;* Paris, 1752, 1785, in-4° ; — *Principes sur les visites et rapports judiciaires des médecins, chirurgiens, apothicaires et sages-femmes ;* Paris, 1753, in-12 ; avec une *Vie* de l'auteur.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Barbier, *Journal hist.*

PREVOST (*Pierre-Robert* Le), sermonnaire français, né en 1675, à Rouen, mort en 1736, à Chartres. Dès sa jeunesse il montra un penchant marqué pour l'éloquence de la chaire, et vint se former à Paris sur le modèle des orateurs célèbres. Recherché avec empressement à la ville, il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha la station de l'avent (1714 et 1727), et celle du carême (1718). A cette dernière date il fut pourvu d'un canonicat à Chartres. Le *Recueil de ses Oraisons funèbres*, publié par Lottin (Paris, 1765, in-12), contient celles du cardinal de Furstemberg, dont Fléchier parle avec éloge ; de Godet des Marais, évêque de Chartres, de Louis XIV et du duc de Berri ; des sermons et un panégyrique de saint Louis.

Lottin, *Notice* à la tête du *Recueil.* — *Dict. des prédicateurs.*

PREVOST (*Claude*), religieux français, né à Auxerre, le 22 janvier 1693, mort à Paris, le 15 octobre 1752. Religieux profès à l'abbaye de Sainte-Geneviève (1710), il enseigna la philosophie et la théologie, et le soin de la bibliothèque lui fut ensuite confié. Dans cet emploi, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises dans les langues grecque, italienne et anglaise, et réunit d'abondants matériaux, qu'il n'a pas cependant publiés. Louis duc d'Orléans, fils du régent, qui vivait à l'abbaye de Sainte-Geneviève, voulut l'avoir pour l'enseignement du grec. Les principaux manuscrits que ce religieux a laissés concernent l'histoire des chanoines réguliers, dont il avait fait une étude spéciale ; ce sont : *Bibliothèque des chanoines réguliers; Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*, et *Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers.* Au moment de sa mort, il mettait la dernière main à l'*Histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève ;* c'est de ce dernier travail que les bénédictins ont extrait presque tout ce qu'ils ont dit de cette maison, dans le t. VII de la nouvelle *Gallia christiana.* Prevost fournit des matériaux à l'abbé Lebeuf, son compatriote, pour le catalogue des écrivains auxerrois, inséré dans l'*Histoire d'Auxerre.* H. F.

Moréri, *Dict. hist.*

PREVOST D'EXILES (*Antoine-François*), littérateur français, né le 1[er] avril 1697, à Hesdin (Artois), mort le 23 novembre 1763. Il était le second des cinq fils d'un procureur au bailliage d'Hesdin. Après avoir été élevé chez les jésuites qui dirigeaient le petit collége de cette ville, il redoubla sa rhétorique dans celui d'Harcourt à Paris, et cédant à une vocation mal comprise, il se prépara à entrer dans la société de Saint-Ignace. Cet accès de ferveur ne se soutint pas. A peine avait-il atteint sa seizième année qu'il quitta, par une résolution subite, l'habit de novice pour passer comme volontaire dans les rangs de l'armée. La rigueur de la discipline, le mécontentement de sa famille, l'amour de l'étude ramenèrent le jeune fugitif au couvent ; se voyant accueilli avec douceur et comblé de caresses, il témoigna un repentir sincère de sa faute, et composa même, dans la première chaleur de son zèle, une ode à saint François-Xavier. Dominé par une passion impérieuse, il soupira de nouveau après ce monde qu'il n'avait qu'entrevu ; une imagination vagabonde, des illusions vives, un tempérament de feu le sollicitaient d'ailleurs à chercher la liberté, dont il voulait jouir à tout prix. Il revint au métier des armes, ne se souvenant plus des dégoûts qui l'en avaient éloigné, et pour s'affranchir de toute remontrance il ne reparut plus dans sa famille. Ses connaissances variées et l'amabilité de son caractère le recommandaient dans la meilleure société ; les agréments de son esprit et de sa figure le servirent auprès des femmes. Il se livra au plaisir avec tout l'emportement de son âge, jusqu'au moment où, trompé par une maîtresse dont il était follement épris, il prit l'amour en haine et courut ensevelir sa douleur dans un cloître de bénédictins. Personne ne sut où il s'était caché. Au bout d'une année de noviciat, il prononça ses vœux (1720). Après avoir professé la théologie dans l'abbaye du Bec, il reçut la prêtrise des mains de l'évêque d'Amiens ; il enseignait les humanités à Saint-Germer lorsqu'il fut chargé de prêcher le carême à Évreux, et il s'acquitta de cette tâche avec une éloquence qui lui valut d'unanimes applaudissements. Il fut ensuite envoyé dans l'abbaye de Saint-Ger-

main des Prés. Recherché par ses savants confrères, il s'associa bien à contre-cœur à leurs travaux d'érudition et rédigea seul un volume presque entier de la *Gallia christiana*. Parfois il charmait leurs longues soirées d'hiver en improvisant des récits qu'il savait embellir d'observations piquantes ou de détails romanesques. D'ordinaire il se retirait dans sa cellule, et là, au milieu de ses livres, *morts comme lui*, suivant son expression, il écrivit les deux premiers volumes des *Mémoires d'un homme de qualité*. L'isolement réveilla en lui des souvenirs mal éteints. « Je connais la faiblesse de mon cœur, écrivait-il à un de ses frères, et je sens de quelle importance il est pour son repos de ne point m'appliquer à des sciences stériles, qui le laisseraient dans la sécheresse et dans la langueur; il faut, si je veux être heureux dans la religion, que je conserve dans toute sa force l'impression de la grâce qui m'y a amené. Qu'on a de peine à reprendre un peu de vigueur quand on s'est fait une habitude de sa faiblesse, et qu'il en coûte à combattre pour la victoire quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre! »

Assiégé par les images du monde auquel il s'était dérobé, Prevost souhaita d'y rentrer; il ne put obtenir d'autre adoucissement qu'une permission de passer dans l'ordre de Cluny, dont la règle était plus douce. La cour de Rome accorda un bref de translation; mais l'évêque d'Amiens, à qui il fut adressé, refusa de le fulminer si le concessionnaire n'avait de meilleures raisons à alléguer que son goût pour l'indépendance. Assuré du succès de cette affaire, Prevost avait déjà quitté Saint-Germain-des-Prés et passé la journée à se réjouir avec ses amis; lorsqu'il connut la décision du prélat, dans les dispositions duquel il avait pleine confiance, il fut atterré. Autant pour éviter d'être un sujet de scandale que pour la sûreté de sa personne, il se réfugia en Hollande (1727); en vain les bénédictins le rappelèrent-ils parmi eux en lui offrant l'oubli du passé, il ne consentit pas à leur faire le sacrifice de sa liberté, si chèrement reconquise. Afin de se créer des ressources, il mit la dernière main aux *Mémoires d'un homme de qualité*, où l'on démêle à travers mille incidents le fil souvent brisé de sa propre histoire. Conçue dans une heure de découragement, écrite au milieu d'un cloître, achevée dans l'exil, cette œuvre inégale et bizarre dut le grand succès qu'elle obtint à la passion qui y déborde plutôt qu'au mérite de la fable ou du style. Ce brillant début ne suffit pas à consoler Prevost des chagrins qu'il eut à dévorer. Pendant son séjour à La Haye il avait connu une jeune protestante que les talents, la sagesse et la beauté n'avaient point mise à l'abri des disgrâces de la fortune. Il lui vint en aide avec tant de délicatesse et de réserve qu'elle voulut acquitter, par l'offre de sa main, la dette de la reconnaissance; mais la crainte de manquer à sa conscience empêcha Prevost de rompre avec éclat les vœux où il s'était imprudemment engagé, et il refusa d'agréer une proposition à laquelle il était loin d'être insensible. Les sentiments de sa maîtresse résistèrent à la franchise de cet aveu, et, ne pouvant soutenir la pensée de se séparer de lui, elle le suivit en Angleterre, lorsqu'il alla s'y établir (1733). Cette aventure romanesque n'aurait point fait de bruit sans la malignité que mit à la répandre un critique ombrageux, Lenglet-Dufresnoy, dont Prevost avait blessé la vanité littéraire. Non content de l'accuser dans sa *Bibliothèque des romans* (t. II, p. 116) de s'être laissé enlever par une fille et d'avoir insulté à toute croyance religieuse, il lui reprocha de manquer même de probité, voulant par là faire allusion aux dettes que Prevost avait laissées en Hollande, qui du reste allaient être éteintes et qu'il n'avait contractées que pour soulager des infortunés. En répondant à son détracteur (*voy. Le Pour et le Contre*, t. IV, n° 47), Prevost, au lieu d'user de justes représailles, se défendit avec une modération dont le monde littéraire offre peu d'exemples. Voici en quels termes il se peignait lui-même : « Ce Médor, si chéri des belles, est un homme qui porte sur son visage et dans son humeur les traces de ses anciens chagrins; qui passe quelquefois des semaines entières sans sortir de son cabinet; qui cherche rarement les occasions de se réjouir, qui résiste même à celles qui lui sont offertes...; civil d'ailleurs, mais peu galant; d'une humeur douce, mais mélancolique; sobre enfin et réglé dans sa conduite. »

Durant cette querelle, Prevost n'était pas demeuré oisif : il avait composé à Londres *Cleveland*, le premier roman écrit dans le genre terrible, l'*Histoire de Manon Lescaut*, qu'il donna, on ne sait trop pourquoi, comme un épisode des *Mémoires d'un homme de qualité*, et *Le Pour et le Contre*. Sous ce dernier titre il avait entrepris la publication d'une feuille périodique qui n'avait nulle ressemblance avec les journaux d'alors : ennemi de toute contrainte, il y entassait pêle-mêle et dans un piquant désordre des anecdotes, des récits, des jugements littéraires, des traductions, et il s'acquittait de sa tâche avec tant d'esprit et d'impartialité qu'ayant voulu s'en décharger sur un autre il se vit, sur les instances du public, obligé de la reprendre. Un vif désir de revoir sa patrie s'empara bientôt de lui, et il sollicita ouvertement les moyens d'y rentrer. Grâce à l'appui du prince de Conti et du cardinal de Bissy, il lui fut permis de reparaître et de porter, ainsi qu'il le désirait, l'habit ecclésiastique séculier (1734). Le prince lui accorda en outre le titre d'aumônier de sa maison. Tranquille désormais et jouissant d'un repos mérité après tant de vicissitudes, il multiplia ses travaux avec une étonnante facilité. Des romans de cette époque, un seul, *Le Doyen de Killerine*, s'est conservé longtemps dans le goût du public. « Toute sa vie, dit

Planche, s'est consumée dans un labeur ingrat; il s'est toujours pris pour un ouvrier, et s'il lui est arrivé de faire œuvre d'artiste, ç'a été comme à son insu et presque par hasard. Il n'a jamais espéré ni souhaité les suffrages de la postérité. Avant de songer à contenter le public, il jouissait de son œuvre comme il eût joui de l'œuvre d'autrui. Habitué à tracer les premières pages de chacun de ses récits, sans savoir comment il le poursuivrait, encore moins comment il dénouerait l'action qu'il se proposait de nouer, il se laissait attendrir par le sort de ses héros, et trouvait en lui-même le plus bienveillant des lecteurs. » Il abandonna le roman pour s'appliquer à des œuvres sérieuses; mais en traitant l'histoire, il fut accusé de lui prêter les déguisements du roman. Il fit passer dans notre langue les ouvrages de Hume et de Richardson, et créa, pour ainsi dire, à chacun de ces écrivains une réputation supérieure à celle dont ils jouissaient chez eux. Il ne négligea pas non plus le journal où il avait si bien réussi, et rencontra dans l'abbé Desfontaines un adversaire plus implacable que Lenglet-Dufresnoy. Un de ses travaux les plus considérables, celui peut-être dont il attendait la renommée, fut la volumineuse *Histoire des voyages*, commencée à la prière du chancelier Daguesseau.

Tant de productions de genres si divers n'avaient point éteint la vigueur de son imagination. Seulement ayant regret aux fautes de sa jeunesse et se reprochant l'oubli de ses premiers vœux et peut-être aussi l'usage qu'il avait fait de ses talents, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait achetée à Saint-Firmin, près de Chantilly, afin de reprendre la vie et les exercices du cloître et de consacrer sa vieillesse à la défense des vérités de la religion. Une mort tragique et imprévue arrêta l'effet de ces intentions pieuses. Elle est rapportée à peu près en ces termes dans la notice de l'imprimeur Leblanc. Comme Prevost s'en retournait seul à Saint-Firmin, le 23 novembre 1763, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie subite et demeura sur la place. Des paysans, qui survinrent par hasard, ayant aperçu son corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé du village le plus prochain. La justice fut appelée, et le chirurgien procéda à l'ouverture du corps. Un cri du malheureux, qui n'etait pas mort, glaça d'effroi les assistants. Le chirurgien s'arrêta.... mais il était trop tard. Le coup porté avait été mortel. L'abbé Prevost avait rouvert les yeux pour voir de quelle horrible manière on lui arrachait la vie.

Près de deux cents volumes sortis de sa plume attestent la fécondité de cet écrivain: un seul pourtant lui a assuré l'immortalité, *Manon Lescaut*, et c'est le seul en effet qui ait mérité de survivre. « Il y a, dit le critique déjà cité, un charme puissant qui ne relève précisément ni de l'invention ni du style, mais qui s'explique très-bien par la forme même de la vérité. A proprement parler, les défauts et les mérites de ce livre n'ont rien de littéraire. C'est une sorte de confession plutôt qu'une œuvre d'imagination; c'est avec le cœur plutôt qu'avec l'esprit qu'il faut le comprendre et le juger. Or ce livre est plein d'aveux si pathétiques, si impitoyables qu'à moins de n'avoir jamais subi l'épreuve ou le spectacle des passions, il est impossible de ne pas le proclamer souverainement sincère. »

L'abbé Prevost a fait paraître la plupart de ses ouvrages sous le voile de l'anonyme; en voici la liste : *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde;* Paris, 1728-1732, 8 vol. in-12; Paris, 1756, 1808, 1821; — *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwel, ou le philosophe anglais, écrite par lui-même;* Utrecht (Paris), 1732-1739, 8 vol. in-12; Londres (Paris), 1777, 6 vol.; — *Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut;* Paris, 1733, in-12; ce roman a depuis été réimprimé, sous le simple titre de *Manon Lescaut*, un grand nombre de fois avec des notices sur l'auteur ou des jugements littéraires sur l'œuvre; on a publié en 1762 et en 1847 une *Suite*, que l'on attribue à Marc-Michel Rey ou à Laclos; —*Le Pour et le Contre, ouvrage périodique d'un goût nouveau;* Paris, 1733-1740, 20 vol. in-12 : la plus grande partie des t. II et XVII et tout le t. XVIII ne sont pas de Prevost, et le travail de Le Fèvre de Saint-Marc, qui le suppléa, commence dans le t. XVI; — *Le Doyen de Killerine, histoire morale;* Paris, 1735, 1750, 1821, 6 vol. in-12; — *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, Amst. (Paris), 1740, 2 vol. in-12; — *Histoire d'une Grecque moderne;* Paris, 1741, 2 vol. in-12; — *Campagnes philosophiques, ou les Mémoires de M. de Montcal;* Amst. (Paris), 1741, 4 part. in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou l'Histoire de la jeunesse du commandeur de ****; Paris, 1741, 2 vol. in-12; — *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre;* Paris, 1742, 2 vol. in-12 : c'est un mélange de fictions et de vérités; — *Mémoires d'un honnête homme;* Amst. (Paris), 1745, in-12; en 1753 : Mauvillon y ajouta une suite; — *Histoire générale des voyages;* Paris, 1745-1770, 21 vol. in-4°, y compris la table, avec cartes et gravures; Prevost est auteur des t. I à XVII de cette vaste collection, qui fut continuée par Deleyre, Meusnier de Querlon et de Surgy; Dubois et d'autres la réimprimèrent avec des additions notables (La Haye, 1747-1780, 25 vol. in-4°), et La Harpe en coordonna mieux les faits, et en retoucha le style (Paris, 1780, 23 vol. in-8° et atlas); — *Manuel lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde;* Paris, 1750, 1788, 2 vol. in-8°; — *Le Monde moral, ou Mémoires pour servir à l'histoire du cœur hu-*

main; Genève (Paris), 1760, 2 vol. in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, extraits du journal d'une jeune dame*; Cologne (Paris), 1762, 4 vol. in-12; un auteur anglais a donné une suite à cet ouvrage; — *Contes, aventures et faits singuliers*; Paris, 1764, 2 vol. in-12; — *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*; Londres (Paris), 1764, in-12. Comme traducteur Prevost a publié : *Histoire métallique des Pays-Bas* de G. van Loon (1734), avec van Effen; le t. I de l'*Hist. universelle* de J.-A. de Thou (1734, in-4°), *Tout pour l'amour*, trag. de Dryden (1735), *Paméla* de Richardson (1742, 4 vol. in-12), *Voyages de Robert Lade* (1744, 2 vol. in-12), *Histoire de Cicéron* de Middleton (1744-1749, 4 vol. in-12), *Lettres familières* de Cicéron (1745, 5 vol. in-12), *Histoire de la maison de Stuart* de D. Hume (1760, 3 vol. in-4°), *Clarisse Harlowe* (1751, 4 vol. in-12) et *Grandisson* (1775), de Richardson, etc. Malgré l'habileté de l'auteur, ces diverses traductions, rédigées avec trop de hâte, n'ont pu se maintenir. L'abbé Prevost fournit aussi beaucoup d'articles au *Journal étranger*, qu'il dirigea pendant la moitié de l'année 1755, et au *Journal encyclopédique* (1756-1763), dont il fut un des fondateurs. Ses *Œvres choisies* ont été recueillies avec celles de Le Sage (Paris, 1783 et ann. suiv., 54 vol. in-8°, et 1810-1816, 55 vol. in-8° fig.).

P. L—Y.

Leblanc, *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbe Prevost*; Paris, 1810, in-8°. — J. Janin, *Notice* à la tête de *Manon Lescaut* (éd. 1839, gr. in-8°) — Sainte-Beuve, *Notice*, à la tête du même ouvrage (éd. de Charpentier). — Villemain, *Tableau de la littér. fr. au dix-huitième siècle*. — *Revue retrospective*, t. V, 2e serie, p. 410-412. — G. Planche, dans la *Revue des deux mondes*, 1er nov. 1833. — A. Houssaye, *Portraits hist. du dix-huitième siècle*.

PREVOST DE LA JANNÈS (*Michel*), jurisconsulte français, né en 1696, à Orléans, où il est mort, le 20 octobre 1749. D'une ancienne famille de robe, il devint en 1720 conseiller au présidial et au Châtelet d'Orléans, et en 1731 professeur de droit français à l'université de cette ville. Ami de Pothier, dont il partageait les idées larges et judicieuses en matière de jurisprudence, il le mit en rapport avec le chancelier Daguesseau, avec lequel il entretenait une correspondance. On a de lui : *Principes de la jurisprudence françoise, exposés suivant l'ordre des diverses espèces d'actions*; Paris, 1750, 1759, 1771, 1780, 2 vol. in-12. Prevost a collaboré avec Pothier et Jousse aux *Observations nouvelles* ajoutées aux *Coutumes d'Orléans*, dans l'édition de 1740; il a laissé en manuscrit une *Vie de Domat*, un *Plan des lois civiles de France mises dans leur ordre naturel*, un *Plan du traité des principes du droit français rapportés au droit naturel et aux lois romaines*, etc.

Romagnesi, *Vies des Orléanais*.

PREVOST *d'Exmes* (*François* LE), littérateur français, né le 29 novembre 1729, à Couderard, près d'Argentan (Normandie), mort le septembre 1793, à Paris. Après avoir terminé ses humanités à Caen, il y étudia quelque temps le droit, puis il préféra l'état militaire, et s'engagea dans les gardes du corps du roi Stanislas. Au milieu de la brillante cour de Lunéville, il sentit redoubler son goût pour les lettres, et envoya une ode à l'Académie de Nancy, qui lui accorda une mention honorable. Deux pièces écrites avec facilité, *Les trois Rivaux* (1752) et *La Réconciliation* (1758), eurent du succès; Stanislas en témoigna sa satisfaction à l'auteur, et le chargea plusieurs fois de composer des divertissements pour les fêtes de sa cour. Le Prevost en quittant le service retourna en Normandie, s'y maria, et remplit la charge de lieutenant général particulier de la vicomté de Trun. Des chagrins domestiques le déterminèrent à s'établir à Paris, où le cardinal de Rohan lui confia l'administration des revenus d'une abbaye dans l'Artois. A la suite du procès du collier, qui renversa ce prélat, il perdit sa place, et chercha à se créer des ressources en rédigeant les *Étrennes du Parnasse* (1780-1788), en traduisant des ouvrages de l'anglais et en donnant des leçons de langue et d'histoire. En 1787 il fut nommé professeur royal à l'École de chant. La révolution le réduisit tout à fait à l'indigence, et il alla mourir dans l'hôpital de la Charité. Nous citerons de lui : *Revue des feuilles de Fréron, lettres*, 1756, in-12; attribuée par La Harpe à l'abbé de La Porte et par Grimm à Deleyre; — *Réflexions sur le système des nouveaux philosophes*; Francfort, 1761, in-12; — *Le nouveau Spectateur*; Paris, cahier III, 1770, in-8°; — *Rosel, ou l'Homme heureux*; Paris, 1776, in-8°; — *Entretiens philosophiques sur les Académies, le jeu, les spectacles*, etc.; Paris, 1785, in-12; — *Trésor de la littérature étrangère*; Paris, 1784, t. I, in-12; — *Vies des écrivains étrangers*; Paris, 1784, in-8°.

Desessarts, *Siècles litt.* — Frère, *Bibliogr. norm.*

PREVOST SAINT-LUCIEN (*Roch-Henri*), littérateur français, né le 16 janvier 1740, à Paris, où il est mort, le 4 juin 1808. Reçu en 1767 avocat au parlement, il quitta le barreau pour les lettres. Outre sept ou huit pièces de théâtre, une série de livres élémentaires sur la grammaire, des brochures, il est l'auteur des écrits suivants: *Moyens d'extirper l'usure, ou Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*; 1775, 1778, in-12: c'est à l'effet produit par ce livre que l'on attribue l'institution des monts de piété; — *De la Nécessité d'établir un jury constitutionnel pour le maintien de la Déclaration des droits de l'homme et de la Constitution française*; 1795 ou 1796, in-8° : la création du sénat conservateur répondait à cette idée; — *Histoire de l'Empire français*; Paris, 1804-1805, 3 liv. in-8°, etc.

Quérard, *La France littér.*

PREVOST (*Pierre*), physicien et littérateur suisse, né le 3 mars 1751, à Genève, où il est mort, le 8 avril 1839. Il était fils d'Abraham Prevost, pasteur calviniste, et n'avait qu'un frère, qui devint conseiller d'État. Après avoir étudié la théologie, il y renonça pour s'appliquer au droit, et fut reçu en 1773 avocat et docteur à la fois. Son goût le portant à l'enseignement, il exerça les fonctions d'instituteur privé en Hollande, puis dans la famille Delessert à Paris, où il eut quelques rapports d'amitié avec J.-J. Rousseau. Il s'était adonné à la littérature grecque, lorsqu'en 1780 il accepta de Frédéric II une place dans l'Académie de Berlin et la chaire de philosophie dans le collége des nobles. Pendant son séjour à Berlin, il s'occupa de philologie avec Bitaubé et de chimie avec Lagrange, et écrivit ses premiers travaux sur l'économie politique. Le désir de revoir sa patrie le ramena, en 1784, à Genève, d'où il ne sortit plus qu'une fois, en 1785, pour donner ses soins à l'édition des classiques grecs que Cussac faisait paraître à Paris. Après avoir enseigné passagèrement les belles-lettres, il obtint au concours en 1793 la chaire de philosophie et en 1810 celle de physique générale. Lorsque Genève cessa d'appartenir à la France (1814), il fut appelé à siéger dans le conseil représentatif, et y représenta, comme il l'avait déjà fait en 1793, les idées de modération et de progrès. A l'âge de soixante-douze ans il quitta les fonctions publiques (1823), sans cesser néanmoins jusqu'à sa mort d'adresser des mémoires originaux aux recueils scientifiques et littéraires. Depuis 1800 il était au nombre des correspondants de l'Institut de France. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Tragédies d'Euripide*, trad. en vers; Paris, 1782-1796, 4 vol. in-12, et dans le *Théâtre des Grecs* de Cussac (1786-1787, t. IV à X); — *De l'Économie des anciens gouvernements comparée à celle des modernes*; Berlin, 1783, in-8°; — *De l'origine des forces magnétiques*; Genève, 1788, in-8°; trad. en allemand; — *Recherches physico-mécaniques sur la chaleur*; ibid., 1792, in-8°; — *Des signes, envisagés relativement à leur influence sur la formation des idées*; Paris, 1800, in-8°; — *Essais de philosophie*; Genève, 1804, 2 vol. in-8°; — *Notice de la vie et des écrits de G.-L. Le Sage*; Genève, 1805, in-8°; — *Du Calorique rayonnant*; ibid., 1809, in-8°, fig.; — Deux *Traités de physique mécanique*; ibid., 1818, in-8°: le premier est rédigé d'après les notes de Le Sage, son ami. Prevost a traduit de l'anglais les *Essais* d'Adam Smith (1797, 2 vol. in-8°), le *Cours de rhétorique* de Blair (1808, 4 vol. in-8°), les *Éléments de philosophie* de Dugald Stewart (1808, 2 vol. in-8°), l'*Essai sur le principe de population* de Malthus (1809, 3 vol. in-8°), etc. Il a fait insérer de 1780 à 1832 une cinquantaine de mémoires scientifiques dans les *Transactions philosophiques* de Londres, les *Mémoires* de l'Acad. de Berlin et de l'Institut de France, le *Journal de physique*, etc., et de 1803 à 1818 il a participé constamment à la partie littéraire de la *Bibliothèque britannique*, depuis *Bibliothèque universelle de Genève*. P. L.

A.-P. Decandolle, *Notice* dans la *Biblioth. univ. de Genève*, 1839.

PREVOST (*Isaac-Bénédict*), naturaliste suisse, cousin du précédent, né le 7 août 1755, à Genève, mort le 18 juin 1819, à Montauban. Sa première éducation fut très-irrégulière, et il entreprit sans succès deux apprentissages, l'un de gravure, l'autre de commerce. Appelé en 1777 à Montauban pour diriger une éducation particulière, il se rendit dans cette ville, qui devint pour lui une autre patrie. En 1810 il fut nommé professeur de philosophie dans la faculté de théologie protestante. Vers la fin de sa carrière, il s'attacha principalement à la physique et à l'histoire naturelle. Il contribua à la fondation de l'Académie des sciences de Montauban, et entretint des relations suivies avec plusieurs savants distingués, entre autres avec l'astronome Duc La Chapelle et son parent Pierre Prevost, qui a écrit sa vie. On n'a de lui qu'un mémoire, publié à part, *Sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés* (Paris, 1807, in-4°); mais il en a fourni un grand nombre aux *Annales de chimie*, à la *Bibliothèque britannique*, au *Magasin encyclopédique*, etc.

P. Prevost, *Notice sur J.-B. Prevost*; Genève, 1820, in-8°.

PREVOST (*Augustin*), acteur et auteur dramatique français, né en 1753, à Paris, où il est mort, le 1er août 1830. Il était filleul ou peut-être fils naturel du prince de Conti, qui pourvut à son éducation. S'étant engagé dans une troupe de comédiens nomades, il parcourut longtemps la province, et succéda en 1795 à Salé dans la direction d'un des petits théâtres du boulevard du Temple, à Paris; il lui donna le nom de *Théâtre sans prétention* (aujourd'hui les *Délassements comiques*). Outre les chefs-d'œuvre du répertoire classique, il y fit jouer beaucoup de pièces et de mélodrames de sa composition, assez médiocres, et dont une vingtaine ont été imprimés. Son théâtre ayant été compris dans le décret de 1807 qui ferma la majeure partie des petits spectacles, Prevost se montra inconsolable d'une mesure qui le réduisait à la misère. « Cet homme m'a bien trompé, disait-il en parlant de Napoléon; nous verrons où le conduira le grand coup d'État qu'il vient de faire. » En 1820 il montrait une lanterne magique dans le jardin Marbeuf.

Brazier, *Hist. des petits théâtres de Paris*. — Quérard, *France littér.*

PREVOST (*Pierre*), peintre français, né à Montigny, près de Châteaudun (Eure-et-Loir), en 1764, mort à Paris, le 9 janvier 1823. Ses parents, cultivateurs aisés, cédant à ses instances, l'envoyèrent à Paris à l'âge de vingt ans. A force de travail, il parvint à fixer l'attention de Valenciennes, qui le guida dans la peinture

du paysage. Mais, quoique ses tableaux fussent admis aux expositions du Louvre, où l'on remarquait surtout ses qualités de coloriste, il n'aurait obtenu qu'une réputation éphémère s'il n'eût conçu l'idée du *Panorama*. Ce spectacle pittoresque, où un tableau occupe entièrement l'horizon du spectateur, avait été inventé en Allemagne par le professeur Breysig et introduit en Angleterre par Robert Barker; Fulton le fit connaître en France en 1801, et Prevost, s'emparant de l'idée et la perfectionnant, fit construire à Paris, sur le boulevard Montmartre, deux bâtiments ronds consacrés à un panorama. Une *Vue de Paris* fut la première qu'il y peignit. Le succès en fut immense. Depuis, il en donna successivement dix-sept autres, parmi lesquelles on remarqua surtout celles de Rome, de Naples, d'Amsterdam, de Boulogne, d'Anvers, de Toulon, de Jérusalem, d'Athènes; les champs de bataille de Tilsitt et de Wagram. On admirait dans ces vastes tableaux la vérité des effets, l'exactitude des sites et des monuments. Prevost faisait de longs voyages pour prendre sur les lieux mêmes les motifs de ses tableaux. Après sa mort, son frère essaya de continuer le Panorama; mais le succès ne fut plus le même. Les bâtiments furent démolis; Daguerre et Bouton, élèves de Prevost, créèrent leur Diorama, et M. le colonel Langlois, dans une vaste rotonde, aux Champs Élysées, a reproduit avec succès les effets du Panorama, dans des vues de bataille. G. DE F.

Rabbe et Boisjolin, *Biographie des contemporains*.

PREVOST (*Louis-Constant*), géologue français, né le 4 juin 1787, à Paris, où il est mort, le 16 août 1856. Destiné à la carrière de notaire, il ne tarda pas à céder à un goût prononcé pour les sciences. On le voit d'abord hésiter quelque temps entre l'étude de la zoologie et celle de la science du globe, comme le montre un premier travail, *Sur les poissons*, qu'il fit en commun avec M. de Blainville. Mais bientôt, formé aux leçons de Cuvier et de Brongniart, il s'adonna exclusivement aux recherches géologiques, et les développa dans ses voyages en France, en Allemagne, en Autriche et en Italie. Dès 1809 il signala une série de faits nouveaux concernant la présence de coquilles marines au milieu des dépôts d'eau douce et de coquilles d'eau douce au milieu de dépôts marins. Ces faits devinrent la base d'une théorie nouvelle appliquée à la formation du bassin de Paris; elle explique les alternances répétées des deux sortes de dépôts par la rencontre en un même bassin de courants marins et d'affluents fluviatiles. En 1820 il publia *Sur la constitution géologique du bassin de Vienne en Autriche* un grand travail, inséré dans la *Collection des savants étrangers*; il y compare les dépôts viennois aux dépôts parisiens, et fait voir que les premiers correspondent tout au plus aux parties les plus supérieures du bassin de Paris. Ce fut ainsi qu'il soupçonna le premier l'existence de terrains tertiaires plus récents que ceux de notre sol, mettant par là les géologues sur la voie de déterminer avec plus de précision l'époque des terrains tertiaires de l'Italie et de la France méridionale. L'année suivante, il fit paraître un mémoire *Sur la composition géologique des falaises de Normandie*, dans lequel il compara les terrains secondaires de la Normandie avec ceux de la Grande-Bretagne. En 1827, il reprit la question de l'origine des formations parisiennes, et renversa l'ancienne théorie des submersions itératives de nos continents par les mers, pour lui substituer celle des affluents fluviatiles, généralement admise aujourd'hui. Ses recherches sur l'île Julia, qui avait apparu en 1831 dans la mer de Sicile, le conduisirent à ne voir dans cette île éphémère qu'un cratère d'éruption formé de déjections pulvérulentes; puis, partant de nouvelles observations faites en Sicile et aux environs de Naples, en Auvergne et dans le Vivarais, il étendit cette opinion aux anciennes montagnes volcaniques de l'Italie et de la France centrale : le Vésuve, l'Etna, le Mont Dore et le Cantal ne seraient que de simples cônes produits par des accumulations successives de matières projetées à l'état pulvérulent ou épanchées sous forme de coulées. Cette manière de voir était en opposition ouverte avec les géologues qui admettent, comme prélude aux phénomènes géologiques proprement dits, le soulèvement des roches sous-jacentes. Les discussions qu'il eut à ce sujet avec M. Élie de Beaumont au sein de la Société géologique de France, dont Prevost avait été un des fondateurs, le portèrent à exposer ses propres idées sur la formation des chaînes de montagnes, et dès lors il poursuivit sans relâche l'application de la doctrine des causes actuelles à l'histoire complète de la terre, s'attachant à démontrer l'identité et le synchronisme, à toutes les époques géologiques, des deux grandes causes ignées et sédimentaires. Professeur de géologie à la Sorbonne depuis 1831, membre de l'Académie des sciences, Constant Prevost joignait à un profond savoir les plus nobles qualités du cœur. Outre les travaux cités, on a de lui : *Sur les perforations des roches calcaires attribuées à des hélices*, dans le Bulletin de la Soc. philomathique, 1842; — *Sur le terrain nummulite de la Sicile*, dans le Bulletin de la Soc. géolog., 1844; — *Origine du silex de la craie et des meulières*; ibid., 1845; — *Classification chronologique des terrains*; ibid., 1845; — *Chronologie des terrains et synchronisme des formations*, dans les Comptes rendus de l'Acad., 1845; — *Gisements d'anciens fossiles dans le bassin de la Gironde*; ibid.; — *Gisement des ossements fossiles de Sansan*; ibid. : ce mémoire fut le résultat d'une mission dont le gouvernement l'avait chargé pour étudier le dépôt de Sansan près d'Auch, si riche en fossiles rares et précieux pour la science; l'auteur fit la

...ion d'acquérir pour le compte de l'État ...in, qui grâce à lui est devenu une pro... ...nationale; — *Ancienne extension des* ...x, dans la Bull. de la Soc. phil., 1847; ...es d' *nummulites de Biarritz*, dans le ...e la Soc. géol., 1847; — *Recherches ex-* ...*ntales sur les dépôts sédimentaires*, ...s Comptes rendus de l'Acad., 1847. X.

...rs prononcés aux funérailles de M. Constant par M. de Senarmont, M. de Delafosse et M. Des- ... *Doc. particuliers.*

...VOST (*Zachée*), graveur français, né le ...1797, à Paris, où il est mort, le 27 mars ...Il commença l'étude du dessin chez Re... ...et celle de la gravure chez Ingouf; puis ...dans l'atelier de Berwic pour y acquérir ...ique de ce dernier art. A vingt ans, sur... ...r l'adversité et obligé de soutenir ses ...et sœurs, il lui fallut à la fois tirer parti ...mince savoir en travaillant pour les li... ...et pour suivre le cours des études sé... ...Il rachetait ce qui lui manquait du côté ...écution par un sentiment très-vif de la ...r et de l'effet. Sa première grande plan... ...i fut confiée par Gérard : elle avait pour *Corinne au cap Misène*, et fut jugée ...l'une médaille à l'exposition de 1827. Le ...du *Sacre de Charles X*, dont il fut ...en 1829, l'eût placé, s'il avait pu l'ache... ...ns une belle position, en lui assurant des ...x pour toute sa vie; les événements de ...irent ses espérances à néant. Ce fut alors ...enonça, bien malgré lui, à la taille-douce ...raver à l'aqua-tinta, genre d'une moindre ...sous le rapport artistique, mais dont les ...ts sont plus rapidement obtenus. Il y eut ...te un légitime succès dans la repro... ...des quatre tableaux de Léopold Robert : ...*oissonneurs*, *Le Retour de la fête de la* ...*e*, *Les Pêcheurs* et *L'Improvisateur* ...1842). Il mourut d'une affection cérébrale, ...ite d'une longue maladie. Nous citerons ...de lui en taille-douce : *Saint Vincent* ...*ul à la cour de Louis XIII* (1834), et ...*endiante à Rome* (1855), d'après P. De... ...; *Louis XIV bénissant Louis XV en-* ...834), d'après Mme Hersent; *Les Noces de* ...(1852) et *Le Repas chez Simon le phari-* ...857), d'après Paul Véronèse; la première ...deux compositions, qu'il mit huit ans à ...lui valut en 1852 la croix d'Honneur.

...rde, dans la *Revue des deux mondes*, 15 avril ...c. 1853. — *Journal des débats*, 5 avril et 1er mai ...*Gazette des beaux-arts*, mai 1861. — *Docum.*

...EVOST-PARADOL (*Lucien-Anatole*), ...eur français, né à Paris, le 8 août 1829. ...mariage de Vincent-François Prevost, chef ...illon en retraite, et d'Anne Catherine-Lu... ...aradol, sociétaire de la Comédie-Française, ...it au concours général de 1849 le prix ...eur de philosophie, après de bonnes études ...u collége Bourbon, et fut admis à l'École normale le 31 octobre de la même année. A sa sortie, en 1851, il se livra à Paris à divers travaux littéraires, et présenta au concours de l'Académie française un *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, qui obtint le prix d'éloquence. Reçu en août 1855 docteur ès lettres, il fut appelé cette année à la chaire de littérature française de la faculté d'Aix, dont il se démit en 1856 pour entrer au *Journal des débats* comme rédacteur principal. Pendant quelque temps il fut rédacteur de *La presse*. On a de lui : *Élisabeth et Henri IV* (Paris, 1855, in-8°), *Jonathan Swift* (Paris, 1855, in-8°), thèses pour le doctorat, la seconde en latin, *Revue de l'histoire universelle* (Paris, 1854, gr. in-8°), *Du rôle de la famille dans l'éducation* (1857, in-8°), couronné par l'Institut, *Nouveaux essais de politique et de littérature* (Paris, 1862, in-8°); — un grand nombre d'articles remarquables par leur concision et leur élégance, dans le *Journal des débats*.

Vapereau, *Dict. des contempor.*

PREVOST (Le). *Voy.* Le Prevost.

PRICE (*John*), en latin *Pricæus*, érudit anglais, né en 1600, à Londres, d'une famille originaire du pays de Galles, mort en 1676, à Rome. En quittant l'université d'Oxford, il embrassa ouvertement la religion catholique, et s'attacha à la famille de lord Arundel, on ne sait en quelle qualité. Ce fut à Florence qu'il alla prendre le grade de docteur en droit civil. Il suivit le comte de Strafford, nommé vice-roi d'Irlande, se lia avec le savant Usher, et partagea en 1640 la disgrâce de son protecteur. La chaleur avec laquelle il entreprit dans plusieurs brochures la défense de la cause royale lui attira une détention assez longue, après laquelle il s'expatria volontairement. Le grand-duc de Toscane le retint auprès de lui comme garde du cabinet des médailles (1652), puis il lui donna la chaire de grec à Pise. Son caractère, naturellement inconstant, le poussa à Venise, et de là à Rome, où il entra au service du cardinal Francesco Barberini. Price fut un des meilleurs commentateurs de son temps. « On voit, dit Simon, une grande érudition dans les ouvrages de cet habile scholiaste; il semble même l'avoir affectée, faisant venir très-souvent à son secours les écrivains profanes, tant grecs que latins. Il a imité la méthode de Grotius. » Ses principaux écrits sont : *Notæ et observationes in Apologiam L. Apulei;* Paris, 1635, in-4°; — *In XI Apuleianæ metamorphoseos libros annotationes ;* Gouda, 1650, in-4°; — *Acta Apostolorum illustrata;* Paris, 1647, in-12; — *Commentarii in varios N. T. libros;* Londres, 1660, in-fol., et dans les *Critici sacri*.

Wood, *Athenæ oxon.*, II. — Usher's *Life and letters*, 505 et 595-596. — R. Simon, *Hist. crit. du Nouveau Test.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

PRICE (*Richard*), écrivain politique anglais, né le 23 février 1723, à Tynton (pays de Galles), mort le 19 mars 1791, à Londres. Son père était

un ministre dissident, aussi intolérant que sévère, et qui n'épargna rien pour le convertir aux doctrines de Calvin; en mourant (1739), il donna ses biens, qui étaient considérables, à l'un de ses fils, et laissa sa veuve et six autres enfants en proie à la gêne. Forcé de se suffire à lui-même, le jeune Price partit pour Londres, et obtint, par l'intermédiaire d'un oncle, d'être admis dans une Académie calviniste, où il s'appliqua, comme il le répétait souvent, avec ardeur et ravissement aux mathématiques, à la philosophie et à la théologie. En 1743 il entra dans la famille d'un riche particulier nommé Streathfield, et y demeura pendant treize années à titre de chapelain et d'ami. En 1757 il fut attaché comme prédicateur à l'église d'une congrégation dissidente (*Newington green chapel*); et comme sa position s'était améliorée par différents legs que lui avaient faits M. Streathfield et son oncle, il se mit à écrire sur la morale et la théologie. Il débuta heureusement par un ouvrage (*Review of the principal questions and difficulties in morals*; Londres, 1758, 1787, in-8°), très-obscur et très-ennuyeux au jugement de Brown, et qui n'en assura pas moins sa réputation commé métaphysicien; cela suffit pour lui ouvrir les portes de la Société royale (1765), à laquelle il communiqua quelques morceaux assez remarquables. Le hasard lui fit abandonner les discussions philosophiques pour des sujets de finances et de politique, qu'il devait traiter avec tant d'éclat. Quelques gens de loi lui ayant demandé son avis pour établir sur de bons principes une association tontinière, Price fut amené à composer son *Treatise on reversionary payments* (Londres, 1769, in-8°), qui, outre une grande variété d'objets, contenait la solution de plusieurs questions sur la doctrine des annuités, des plans de sociétés entre des personnes âgées, des veufs ou des veuves, etc. Tel fut le succès de cet ouvrage, cinq fois réimprimé et traduit en plusieurs langues, qu'en peu de temps il entraîna la dissolution de plusieurs compagnies d'assurances et la réorganisation de celles qui restaient. La dernière édition est celle qu'a donnée W. Morgan, le neveu de l'auteur (Londres, 1803, 2 vol. in-8°). En 1776 Price fit paraître ses *Observations on civil liberty and the justice and policy of the war with America*. Les libéraux accueillirent cet écrit comme un chef-d'œuvre de bon sens et de logique; ils en publièrent à leurs frais une édition à bon marché, de laquelle 60,000 exemplaires furent vendus en quelques mois. Tandis que d'un côté on dénonçait l'auteur comme un utopiste dangereux et comme l'ennemi de tous les gouvernements, de l'autre on lui envoyait les adresses les plus flatteuses et il recevait, avec les remercîments de la corporation de Londres (*common council*) une boîte d'or renfermant le droit de cité. Deux ans plus tard (1778) le congrès américain l'invita, par l'organe de Franklin, à venir résider aux États-Unis, afin d'y rétablir les finances sur des bases équitables; Price déclina cette offre, et n'en continua pas moins d'exposer en chaire, devant un grand concours d'auditeurs, ses sentiments sur un pays qu'il regardait comme l'asile futur du genre humain. Pendant la courte administration de lord Shelburne, il accepta la place de sous-secrétaire particulier, et rédigea un projet pour amortir la dette nationale, lequel fut présenté au parlement et abandonné. Deux ou trois ans plus tard Pitt le reprit, afin d'élever le crédit de son ministère, consulta Price et donna pour base à l'acte adopté en 1786 l'un des trois plans distincts qu'il reçut de lui. Dans ses derniers écrits Price déploya le même zèle à propager les grands principes de la liberté civile et religieuse; l'un des premiers, il salua avec enthousiasme les belles journées de la révolution française; il la présenta comme une ère nouvelle de progrès et de bonheur pour le monde, et proposa au peuple anglais de former une étroite alliance avec ses voisins. Burke prit la plume pour combattre des arguments qu'il appelait de dangereux sophismes. Price avait reçu en 1766 un diplôme de l'université de Glasgow, d'où lui vient le titre de docteur. Il mourut, après de longues et cruelles souffrances, d'une affection chronique de la vessie. Il avait compté pour amis des personnages illustres, tels que Franklin, John Adams et Priestley. On cite encore de lui : *Four dissertations on Providence, prayer, the state of virtuous men after death, and christianity*; Londres, 1766-1768, in-8°; — *The Nature and dignity of the human soul*; ibid., 1766, in-8°; — *Appeal to the public on subject of the national debt*; ibid., 1772-1774, in-8° : il y proposait de rétablir le fonds d'amortissement qui avait été éteint en 1783, et ce projet fut adopté dans la suite par les chambres; — *On the present state of the population in England*; ibid., 1779, in-8°: les craintes exagérées qu'il y manifeste, ainsi que dans un autre *Essay*, publié en 1780, de voir diminuer la population sont loin d'être fondées sur l'expérience; — *The vanity, misery and infamy of knowledge without imitable practice*; ibid., 1779, in-8°; — *The state of the public debts and finances in january* 1783; ibid., 1783, in-8°, avec un supplément; — *Britain's Happiness briefly stated and proved*; ibid., 1791, in-8°. Price a en outre composé quelques volumes de *Sermons*. P. L—y.

W. Morgan, *Memoirs of the life of R. Price*; Lond., 1815, in-8°.

PRICE (Sir *Uvedale*), littérateur anglais, né en 1747, à Foxley (comté d'Hereford), où il est mort, le 11 septembre 1829. En sortant de l'université d'Oxford, il étudia la théorie des beaux-arts, science peu connue alors, et publia divers écrits, dont le plus remarquable avait pour titre *An Essay on the picturesque as compared with the sublime and beautiful* (1794); il fut réimprimé pour la troisième fois en 1797-1798,

en 2 vol. in-8°. On les a tous recueillis en 1842. L'auteur reçut en 1828 le titre de baronet.

The English cyclop. (biogr.), édit. Knight.

PRICE (*James*), chimiste anglais, né en 1752, mort le 3 août 1783. Il exerçait la médecine à Guildford, dans le Surrey. En 1781 il entra en possession d'une belle fortune, que lui avait léguée un de ses parents maternels à la condition de changer son nom patronymique d'*Higginbotham* en celui de *Price*. Vers la même époque il entretint une correspondance avec Joseph Banks et d'autres savants au sujet de plusieurs procédés curieux découverts par les chimistes allemands. Ses travaux et ses nombreuses expériences l'avaient fait admettre dans la Société royale de Londres. Malheureusement il crut avoir trouvé la pierre philosophale ou tout au moins le moyen de faire de l'or, offrit au roi quelques échantillons du métal qu'il avait obtenu, et publia le résultat de ses recherches particulières sous le titre : *An Account of experiments on mercury, silver and gold* (Oxford, 1782, in-4°; trad. en allemand par Seyler). Sommé par la Société royale de répéter, sous peine d'exclusion, l'expérience de transmutation devant Kirwan et Woulfe, habiles chimistes, il ne réussit pas, demanda un délai, et sans attendre une épreuve nouvelle il s'empoisonna en buvant une pinte d'essence de laurier-rose.

London Medical journal, août 1783. — Gurney, *Lectures on chemistry*.

PRICE (*William*), orientaliste anglais, né en 1780, mort en juin 1830, près de Worcester. Il était capitaine au service de la Compagnie des Indes lorsqu'en 1810 il fut attaché, comme interprète et secrétaire adjoint, à l'ambassade de sir Gore Ouseley. Pendant son séjour en Perse, il s'occupa surtout à déchiffrer les caractères cunéiformes, et tira des inscriptions gravées sur les ruines de Persépolis beaucoup d'explications hasardées. Il était membre de la Société royale de Londres et de la Société asiatique de Calcutta. Ses principaux ouvrages sont : *Dialogues et grammaire de la langue persane;* Worcester, 1822, in-4°; — *Grammaire de trois principales langues de l'Orient, l'hindoustani, le persan et l'arabe;* Londres, 1823, in-8° : à laquelle grammaire est jointe une suite de dialogues persans composés exprès par l'ambassadeur Mirza; — *Voyage de l'ambassade anglaise en Perse;* Londres, 1825, 2 vol. in-4°, fig.; on y trouve deux *Mémoires* sur les antiquités de Persépolis et de Babylone, qui ont été publiés à part en 2 vol. in-4°; — *Éléments de la langue sanskrite;* Londres, 1827, in-4°; — *Nouvelle grammaire de la langue hindoustani;* Londres, 1828, in-4°; — des *traductions*, des *notices*, etc.

Un orientaliste du même nom, Price (*David*), major au service de la Compagnie des Indes, a laissé en anglais quelques ouvrages estimés : *Tableau chronologique, ou mémoires sur les principaux événements de l'histoire mahométane jusqu'à l'avénement d'Akhbar*, d'après les auteurs persans originaux; Londres, 1811-1821, 3 vol. in-4°; — *Essai sur l'histoire d'Arabie avant Mahomet;* ibid., 1824, in-4°; — *Mémoires de Djihanguir, empereur de l'Indoustan*, trad. du persan; ibid., 1828, in-4°, etc. Il est mort vers 1835.

Gentleman's Magazine, 1830. — *Annual biography*.

PRICE (*Thomas*), antiquaire anglais, né le 2 octobre 1787, à Pencaerelin (comté de Brecknock), mort le 7 novembre 1848, à Cwmdu (même comté). Fils d'un ministre anglican, il embrassa également l'état ecclésiastique (1812), et exerça depuis 1825 ses fonctions dans la paroisse de Cwmdu. On peut dire que sa vie entière fut consacrée à étudier et à répandre la littérature galloise : nul mieux que lui ne connut les origines, l'histoire et les antiquités de son pays natal, et ses compatriotes le regardaient comme le plus ferme champion de leur nationalité. Il parlait d'ordinaire sa langue maternelle et l'écrivait avec beaucoup de charme et de vivacité; plus de quinze journaux gallois le comptèrent parmi leurs rédacteurs, et il se faisait un devoir de composer au moins un article par mois. L'ouvrage le plus considérable de Price est une *Histoire de Galles et de la nation galloise* (Hanes Cymru a chenedl y Cymry; 1836-1842, in-8° de 800 p.), qui s'arrête à la mort du dernier Llewelyn; malheureusement il n'existe aucune version anglaise de ce travail, que des juges compétents ont déclaré excellent. Un choix de ses écrits anglais a été publié après sa mort (*Literary remains;* Llandovery, 1854-1855, 2 vol. in-4°), par Mlle Jane Williams, qui a rempli le t. II d'une notice consacrée à l'auteur.

The English cyclopædia (biogr.), édit. de Knight.

PRICHARD (*James-Cowles*), ethnologiste anglais, né en 1785, à Ross (C. d'Hereford), mort le 22 décembre 1848, à Londres. Destiné à la carrière médicale, il fit ses études à Édimbourg, et y prit le diplôme de docteur, ayant choisi pour sujet de sa thèse l'histoire physique du genre humain. Il alla se fixer à Bristol, et en 1810 il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Pierre. A travers les devoirs multipliés de sa profession, il n'avait pas perdu de vue le sujet de sa thèse, et en 1813 il publia ses *Researches into the physical history of mankind.* Cet ouvrage ne formait alors qu'un volume; il s'accrut avec les éditions à la seconde (1826) : il en avait deux, et à la troisième, qui acheva de paraître en 1849, il alla jusqu'à cinq. Prichard se mit ainsi au premier rang des ethnologistes. En 1843 il écrivit, à l'usage du peuple, un résumé de ses travaux, sous le titre de *The Natural history of man*, réimprimé en 1845 et traduit en français et en allemand. Plusieurs autres mémoires ou écrits de moindre importance roulent sur le même sujet, entre autres *On the eastern origin of the celtic language*, et *Analysis of egyptian mythology.* Dans sa profession il a laissé quelques ou-

un ministre dissident, aussi intolérant que sévère, et qui n'épargna rien pour le convertir aux doctrines de Calvin; en mourant (1739), il donna ses biens, qui étaient considérables, à l'un de ses fils, et laissa sa veuve et six autres enfants en proie à la gêne. Forcé de se suffire à lui-même, le jeune Price partit pour Londres, et obtint, par l'intermédiaire d'un oncle, d'être admis dans une Académie calviniste, où il s'appliqua, comme il le répétait souvent, avec ardeur et ravissement aux mathématiques, à la philosophie et à la théologie. En 1743 il entra dans la famille d'un riche particulier nommé Streathfield, et y demeura pendant treize années à titre de chapelain et d'ami. En 1757 il fut attaché comme prédicateur à l'église d'une congrégation dissidente (*Newington green chapel*); et comme sa position s'était améliorée par différents legs que lui avaient faits M. Streathfield et son oncle, il se mit à écrire sur la morale et la théologie. Il débuta heureusement par un ouvrage (*Review of the principal questions and difficulties in morals;* Londres, 1758, 1787, in-8°), très-obscur et très-ennuyeux au jugement de Brown, et qui n'en assura pas moins sa réputation commé métaphysicien; cela suffit pour lui ouvrir les portes de la Société royale (1765), à laquelle il communiqua quelques morceaux assez remarquables. Le hasard lui fit abandonner les discussions philosophiques pour des sujets de finances et de politique, qu'il devait traiter avec tant d'éclat. Quelques gens de loi lui ayant demandé son avis pour établir sur de bons principes une association tontinière, Price fut amené à composer son *Treatise on reversionary payments* (Londres, 1769, in-8°), qui, outre une grande variété d'objets, contenait la solution de plusieurs questions sur la doctrine des annuités, des plans de sociétés entre des personnes âgées, des veufs ou des veuves, etc. Tel fut le succès de cet ouvrage, cinq fois réimprimé et traduit en plusieurs langues, qu'en peu de temps il entraîna la dissolution de plusieurs compagnies d'assurances et la réorganisation de celles qui restaient. La dernière édition est celle qu'a donnée W. Morgan, le neveu de l'auteur (Londres, 1803, 2 vol. in-8°). En 1776 Price fit paraître ses *Observations on civil liberty and the justice and policy of the war with America*. Les libéraux accueillirent cet écrit comme un chef-d'œuvre de bon sens et de logique; ils en publièrent à leurs frais une édition à bon marché, de laquelle 60,000 exemplaires furent vendus en quelques mois. Tandis que d'un côté on dénonçait l'auteur comme un utopiste dangereux et comme l'ennemi de tous les gouvernements, de l'autre on lui envoyait les adresses les plus flatteuses et il recevait, avec les remerciments de la corporation de Londres (*common council*) une boîte d'or renfermant le droit de cité. Deux ans plus tard (1778) le congrès américain l'invita, par l'organe de Franklin, à venir résider aux États-Unis, afin d'y rétablir les finances sur des bases équitables; Price déclina cette offre, et n'en continua pas moins d'exposer en chaire, devant un grand concours d'auditeurs, ses sentiments sur un pays qu'il regardait comme l'asile futur du genre humain. Pendant la courte administration de lord Shelburne, il accepta la place de sous-secrétaire particulier, et rédigea un projet pour amortir la dette nationale, lequel fut présenté au parlement et abandonné. Deux ou trois ans plus tard Pitt le reprit, afin d'élever le crédit de son ministère, consulta Price et donna pour base à l'acte adopté en 1786 l'un des trois plans distincts qu'il reçut de lui. Dans ses derniers écrits Price déploya le même zèle à propager les grands principes de la liberté civile et religieuse; l'un des premiers, il salua avec enthousiasme les belles journées de la révolution française; il la présenta comme une ère nouvelle de progrès et de bonheur pour le monde, et proposa au peuple anglais de former une étroite alliance avec ses voisins. Burke prit la plume pour combattre des arguments qu'il appelait de dangereux sophismes. Price avait reçu en 1760 un diplôme de l'université de Glasgow, d'où lui vient le titre de docteur. Il mourut, après de longues et cruelles souffrances, d'une affection chronique de la vessie. Il avait compté pour amis des personnages illustres, tels que Franklin, John Adams et Priestley. On cite encore de lui : *Four dissertations on Providence, prayer, the state of virtuous men after death, and christianity;* Londres, 1766-1768, in-8°; — *The Nature and dignity of the human soul;* ibid., 1766, in-8°; — *Appeal to the public on subject of the national debt;* ibid., 1772-1774, in-8° : il y proposait de rétablir le fonds d'amortissement qui avait été éteint en 1783, et ce projet fut adopté dans la suite par les chambres; — *On the present state of the population in England;* ibid., 1779, in-8°: les craintes exagérées qu'il y manifeste, ainsi que dans un autre *Essay*, publié en 1780, de voir diminuer la population sont loin d'être fondées sur l'expérience; — *The vanity, misery and infamy of knowledge without imitable practice;* ibid., 1779, in-8°; — *The state of the public debts and finances in january* 1783; ibid., 1783, in-8°, avec un supplément; — *Britain's Happiness briefly stated and proved;* ibid., 1791, in-8°. Price a en outre composé quelques volumes de *Sermons*. P. L—Y.

W. Morgan, *Memoirs of the life of R. Price*; Lond., 1815, in-8°.

PRICE (Sir *Uvedale*), littérateur anglais, né en 1747, à Foxley (comté d'Hereford), où il est mort, le 11 septembre 1829. En sortant de l'université d'Oxford, il étudia la théorie des beaux-arts, science peu connue alors, et publia divers écrits, dont le plus remarquable avait pour titre *An Essay on the picturesque as compared with the sublime and beautiful* (1794); il fut réimprimé pour la troisième fois en 1797-1798,

..., in-8°. On les a tous recueillis en 1842. ... reçut en 1828 le titre de baronet.

... cyclop. (biogr.), édit. Knight.

... (James), chimiste anglais, né en 1752, ... août 1783. Il exerçait la médecine à ..., dans le Surrey. En 1781 il entra en ... d'une belle fortune, que lui avait lé... de ses parents maternels à la condition ... son nom patronymique d'Higginbo... celui de *Price*. Vers la même époque ... une correspondance avec Joseph ... d'autres savants au sujet de plusieurs ... curieux découverts par les chimistes ... Ses travaux et ses nombreuses expé... l'avaient fait admettre dans la Société ... de Londres. Malheureusement il crut ... trouvé la pierre philosophale ou tout au ... le moyen de faire de l'or, offrit au roi ... échantillons du métal qu'il avait ob... publia le résultat de ses recherches par... sous le titre : *An Account of experi... on mercury, silver and gold* (Oxford, ... in-4°; trad. en allemand par Seyler). ... par la Société royale de répéter, sous ... exclusion, l'expérience de transmutation ... Kirwan et Woulfe, habiles chimistes, il ... pas, demanda un délai, et sans attendre ... épreuve nouvelle il s'empoisonna en buvant ... d'essence de laurier-rose.

... *Medical journal*, août 1783. — Gurney, *Lec... chemistry*.

...CE (*William*), orientaliste anglais, né en ..., mort en juin 1830, près de Worcester. ... capitaine au service de la Compagnie des ... lorsqu'en 1810 il fut attaché, comme inter... secrétaire adjoint, à l'ambassade de sir ... Ouseley. Pendant son séjour en Perse, il ... surtout à déchiffrer les caractères cu... ..., et tira des inscriptions gravées sur les ... de Persépolis beaucoup d'explications ... Il était membre de la Société royale ... dres et de la Société asiatique de Calcutta. ... incipaux ouvrages sont : *Dialogues et ... aire de la langue persane;* Worcester, ... -4°; — *Grammaire de trois principales ... de l'Orient, l'hindoustani, le persan ... be;* Londres, 1823, in-8° : à laquelle gram... est jointe une suite de dialogues persans ... és exprès par l'ambassadeur Mirza; — ... *de l'ambassade anglaise en Perse;* ..., 1825, 2 vol. in-4°, fig.; on y trouve ... *Mémoires* sur les antiquités de Persépolis ... Babylone, qui ont été publiés à part en ... in-4°; — *Éléments de la langue sans... Londres*, 1827, in-4°; — *Nouvelle gram... de la langue hindoustani;* Londres, ... -4°; — des *traductions*, des *notices*, etc. ... orientaliste du même nom, PRICE (*David*), ... au service de la Compagnie des Indes, a ... anglais quelques ouvrages estimés : ... *chronologique, ou mémoires sur les ... aux événements de l'histoire mahométane jusqu'à l'avénement d'Akhbar*, d'après les auteurs persans originaux; Londres, 1811-1821, 3 vol. in-4°; — *Essai sur l'histoire d'Arabie avant Mahomet;* ibid., 1824, in-4°; — *Mémoires de Djihanguir, empereur de l'Indoustan*, trad. du persan; ibid., 1828, in-4°, etc. Il est mort vers 1835.

Gentleman's Magazine, 1830. — *Annual biography*.

PRICE (*Thomas*), antiquaire anglais, né le 2 octobre 1787, à Pencaerelin (comté de Brecknock), mort le 7 novembre 1848, à Cwmdu (même comté). Fils d'un ministre anglican, il embrassa également l'état ecclésiastique (1812), et exerça depuis 1825 ses fonctions dans la paroisse de Cwmdu. On peut dire que sa vie entière fut consacrée à étudier et à répandre la littérature galloise : nul mieux que lui ne connut les origines, l'histoire et les antiquités de son pays natal, et ses compatriotes le regardaient comme le plus ferme champion de leur nationalité. Il parlait d'ordinaire sa langue maternelle et l'écrivait avec beaucoup de charme et de vivacité; plus de quinze journaux gallois le comptèrent parmi leurs rédacteurs, et il se faisait un devoir de composer au moins un article par mois. L'ouvrage le plus considérable de Price est une *Histoire de Galles et de la nation galloise* (Hanes Cymru a chenedl y Cymry; 1836-1842, in-8° de 800 p.), qui s'arrête à la mort du dernier Llewelyn; malheureusement il n'existe aucune version anglaise de ce travail, que des juges compétents ont déclaré excellent. Un choix de ses écrits anglais a été publié après sa mort (*Literary remains;* Llandovery, 1854-1855, 2 vol. in-4°), par Mlle Jane Williams, qui a rempli le t. II d'une notice consacrée à l'auteur.

The English cyclopædia (biogr.), édit. de Knight.

PRICHARD (*James-Cowles*), ethnologiste anglais, né en 1785, à Ross (C. d'Hereford), mort le 22 décembre 1848, à Londres. Destiné à la carrière médicale, il fit ses études à Édimbourg, et y prit le diplôme de docteur, ayant choisi pour sujet de sa thèse l'histoire physique du genre humain. Il alla se fixer à Bristol, et en 1810 il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Pierre. A travers les devoirs multipliés de sa profession, il n'avait pas perdu de vue le sujet de sa thèse, et en 1813 il publia ses *Researches into the physical history of mankind*. Cet ouvrage ne formait alors qu'un volume; il s'accrut avec les éditions à la seconde (1826) : il en avait deux, et à la troisième, qui acheva de paraître en 1849, il alla jusqu'à cinq. Prichard se mit ainsi au premier rang des ethnologistes. En 1843 il écrivit, à l'usage du peuple, un résume de ses travaux, sous le titre de *The Natural history of man*, réimprimé en 1845 et traduit en français et en allemand. Plusieurs autres mémoires ou écrits de moindre importance roulent sur le même sujet, entre autres *On the eastern origin of the celtic language*, et *Analysis of egyptian mythology*. Dans sa profession il a laissé quelques ou-

vrages remarquables : *The Diseases of the nervous system* (1822), *Treatise on insanity*, et *On the different forms of insanity in relation to jurisprudence*. Nommé en 1845 membre du comité des aliénés, il quitta Bristol pour venir demeurer à Londres. Il fit partie de la Société royale et présida la Société ethnologique. On a aussi de Prichard plusieurs bons ouvrages de médecine, tels que : *De generis humani varietate*; Édimbourg, 1808, in-4° : thèse inaugurale; — *A History of the epidemic fever which prevailed in Bristol* (1817-1819); Londres, 1820, in-8°; — *Treatise on diseases of the nervous system, comprising convulsive and maniacal affections*; Londres, 1822, in-8° : le tome I seul a paru; — *A Review of the doctrine of a vital principle, with observations on the causes of physical and animal life*; Londres, 1829, in-8°; — *Treatise on insanity and other disorders affecting the mind*; Londres, 1834, in-8°; — *On the different forms of insanity and mental unsoundness, with reference to jurisprudence*; Londres, 1842, in-12 : c'est un rapport adressé au chancelier, au nom de la commission pour les aliénés. Prichard était correspondant de l'Institut de France et associé étranger de l'Académie de médecine.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*. — *The english cyclop.* (Biography).

PRIDEAUX (*John*), théologien anglais, né le 17 septembre 1578, à Stowford (Devonshire), mort le 20 juillet 1650, à Bredon (comté de Worcester). D'une famille peu aisée, il dut son éducation aux bienfaits d'une dame puissante. En 1596 il fut admis au collége d'Exeter à Oxford, et s'y distingua par des progrès rapides. « La force de son tempérament, dit Bayle, lui permit de s'appliquer autant qu'il voulut, et la bonté de sa mémoire lui fit recueillir promptement et amplement le fruit de son application. » En 1602 il fut nommé membre du collége d'Exeter. Dix ans après, à la mort de Holland, il en devint recteur (1612), fonctions qu'il remplit pendant trente-deux ans. Sous son habile direction ce collége atteignit un haut degré de prospérité. Un grand nombre des élèves qui s'y formèrent à cette époque devinrent des hommes distingués. On en fait honneur à l'heureuse impulsion qu'il donna aux études. Après que Robert Abbot eut été nommé à l'évêché de Salisbury, Prideaux lui succéda dans la chaire de théologie (1615). Il l'occupa jusqu'à sa mort, avec une rare prudence, dans des temps critiques, au milieu des discordes civiles et religieuses. En 1641 il fut nommé évêque de Worcester, par le crédit du marquis d'Hamilton, qui avait été son élève. Après que la monarchie eut été renversée, il fut privé de ses revenus, et il ne lui resta, pour subvenir à ses besoins, qu'à se défaire de sa riche bibliothèque. On a de lui : *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, suivi de *Tirocinium ad syllogismum contexendum*; Oxford, 1608, in-4°; — *XXII lectiones de totidem religionis capitibus, præcipue hoc tempore controversis*; ibid., 1648, in-fol.; — *XIII orationes inaugurales et alia opuscula*; ibid., 1648, in-fol.; — *Fasciculus controversiarum theologicarum*; suivi d'un *Conciliorum synopsis*; ibid., 1649, 1651, in-4°; — *Scholasticæ theologiæ syntagma mnemonicum*; ibid., 1651, in-4°. Tous les divers ouvrages, sauf le premier, ont été réunis (*Opera theologica omnia*; Zurich, 1692, in-4°) par Jean-Henri Heidegger, qui les a fait précéder d'une préface et d'un écrit de Samuel Desmarest (*Sam. Maresii examen theologicum*), consacré à l'examen des sentiments de Prideaux sur l'origine des évêques, la juridiction temporelle du clergé, le divorce et la fin du monde. M. N.

Wood, *Athenæ oxon.* et *Annals*. — Prince, *Worthies of Devon*. — Usher, *Life and Letters*, 390. — Fuller, *Worthies of England*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

PRIDEAUX (*Humphrey*), historien et archéologue anglais, né le 3 mai 1648, à Padstow (Cornouailles), mort le 1er novembre 1724, à Norwich. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé dans les meilleures écoles du comté de Cornwall et ensuite à Westminster. Admis à l'université d'Oxford à l'âge de vingt ans, il fut reçu bachelier en 1672. Les écrits qu'il commença à publier presque en quittant les bancs de l'école ne tardèrent pas à lui faire un nom. Sa réputation croissante lui valut presque au même moment la chaire d'hébreu au collége de Christ-Church (1679) et plusieurs bénéfices. Enfin, après avoir reçu le doctorat en théologie, il s'établit dans la prébende de Norwich (1681). Il s'engagea bientôt dans des controverses de divers genres, soit en combattant l'esprit d'indifférence religieuse qui avait envahi l'Angleterre à la suite des troubles politiques, soit en défendant les droits du clergé et en demandant qu'on suppléât par des taxes à l'insuffisance des revenus ecclésiastiques. Après la mort d'Édouard Pococke (1691), on lui offrit la chaire d'hébreu à Oxford; il la refusa, mais il reconnut plus tard qu'il avait eu tort. Opéré de la pierre en 1710, par un chirurgien peu habile, il ne se rétablit jamais entièrement depuis, quoiqu'il lui restât assez de force pour reprendre ses travaux. En outre d'un traité sur l'origine des dîmes, d'un discours sur la divinité du christianisme, de divers traités théologiques et de la traduction latine de deux écrits de Maïmonides, on a de lui : *Marmora oxoniensia ex arundellianis, seldenianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*; Oxford, 1676, in-fol. Cette édition, quoique défigurée par de nombreuses fautes typographiques, est cependant recherchée pour les savantes dissertations qui ont été supprimées dans les éditions, bien plus correctes et plus belles, publiées par Maittaire (1732) et Chandler; — *The true nature of imposture*,

fully displayed in the life of Mahomet; Londres, 1697, in-8°; plus. édit.; trad. française par Daniel de Larroque (*La Vie de Mahomet*; Amsterd., 1698, in-8°, avec fig.); traduit aussi en allemand et en hollandais; — *The Old and New Testament connected in the history of the Jews and neighbouring nations*; Londres, 1716-1718, 6 vol. in-8°; plusieurs éditions, dont la meilleure est celle de Londres, 1720, 2 vol. in-fol.; trad. en français (*Histoire des Juifs et des peuples voisins*; Amsterd., 1722, 5 vol. in-12, et 1728, 6 vol. in-8°; Paris, 1726, 7 vol. in-12, avec figures et cartes); en allemand et en hollandais. M. N.

Life of H. Prideaux; Londres, 1748, in-8°. — *Biogr. britann.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

PRIE (*René* DE), cardinal français, né en 1451, en Touraine, mort le 9 septembre 1519, à Lyre (diocèse d'Évreux). Fils d'Antoine de Prie, baron de Buzançais, grand queux de France, il fut successivement, grâce au crédit du cardinal Georges d'Amboise, son cousin germain, grand archidiacre de Bourges, archidiacre de Blois, doyen de Saint-Hilaire de Poitiers, protonotaire apostolique, abbé commendataire de Landais, du Loroux, d'Issoudun, etc., et enfin aumônier du roi. Élu évêque de Bayeux, sur la recommandation expresse de Louis XII, au chapitre (17 septembre 1498), il fut envoyé à Étaples pour souscrire au traité conclu en 1499 avec Henri VII, roi d'Angleterre. Il suivit peu après Louis XII dans son expédition contre les Génois, et fut promu au cardinalat par Jules II (17 mai 1507). Lorsque ce pape prit les armes contre Louis XII, il défendit à René de sortir de Rome, sous peine d'être privé de ses bénéfices (1509). Malgré la défense pontificale, René quitta Rome, et, uni à quelques autres prélats attachés aux intérêts de la France, il ouvrit à Pise (1er novembre 1511) un concile contre Jules II, qui, le 24 octobre, l'avait déclaré déchu du cardinalat. Dans l'intervalle il avait été élu évêque de Limoges en 1510, et deux ans après pourvu de l'évêché de Lectoure. Se voyant contester le siége de Limoges par Foucaud de Bonneval et par Guillaume de Barton, le cardinal de Prie, que Léon X avait rétabli dans ses dignités, fit avec ses compétiteurs (18 août 1513) un traité par lequel il céda ses droits sur l'évêché de Lectoure à Guillaume de Barton, qui à son tour se désista en sa faveur de ses prétentions sur le siége de Limoges; Foucaud de Bonneval obtint alors l'évêché de Soissons. René de Prie célébra à Saint-Denis les funérailles d'Anne de Bretagne (20 janvier 1514), bénit le mariage de Louis XII et de Marie d'Angleterre (14 septembre), tint à Bayeux un synode diocésain, dont il publia les statuts (15 avril 1515), se démit de ses deux évêchés de Limoges et de Bayeux (septembre 1516). Pendant qu'il se trouvait, en 1512, à Milan, où avait été transféré le concile de Pise, il avait écrit à l'université de Paris contre l'ouvrage de Thomas de Vio, cardinal Cajetan : *De l'autorité du pape*, où était attaquée la doctrine de Gerson. H. F.

Gallia christiana, II et XI. — Hermant, *Hist. du dioc. de Bayeux*. — Aubéri, *Dict. des cardinaux*. — *France pontificale*, ms.

PRIE (*Agnès* BERTHELOT DE PLÉNEUF, marquise DE), maîtresse du duc de Bourbon, née en 1698, à Paris, morte le 7 octobre 1727, à Courbe-Épine, près Bernay. Son père, Étienne Berthelot, seigneur de Pléneuf, était de la famille des Berthelot, tous gens d'affaires, qui en s'aidant les uns les autres avaient obtenu de hauts emplois dans la finance (1). Quant à sa mère, Agnès Rioult de Douilly, c'était une jolie femme et fort galante, qui joignait à la beauté la sorte d'esprit de suite, d'insinuation et d'intrigue, qui est la plus propre à régner dans le grand monde. « Entre plusieurs enfants, dit Saint-Simon, elle eut une fille, belle, bien faite, plus charmante encore par ces je ne sais quoi qui enlèvent, et de beaucoup d'esprit, extrêmement orné et cultivé par les meilleures lectures, avec de la mémoire et le jugement de n'en rien montrer. Elle avait fait la passion et l'occupation de sa mère à la bien élever. » La rivalité de beauté brouilla la mère et la fille, et les rendit ennemies irréconciliables. Afin d'avoir la paix, Pléneuf maria sa fille à Louis, marquis de Prie (27 décembre 1713), le dernier rejeton d'une ancienne famille de Berri et qui n'avait presque rien; en même temps il lui fit donner l'ambassade de Turin. Revenue à Paris (1719), Mme de Prie afficha de grands airs, et traita sa mère comme une bourgeoise. Après avoir essayé de plaire au régent, elle se tourna vers le duc de Bourbon, et s'empara de lui au point de devenir notoirement sa maîtresse. Après la mort du régent (2 décembre 1723), ce fut elle qui régna sous le ministère de son amant. Elle s'empressa de distribuer les honneurs et les emplois à ses amis ou créatures, et eut la plus grande part au choix des chevaliers des Ordres et des maréchaux dans la grande promotion de 1724, et se fit donner la pension de 40,000 liv. st. que l'Angleterre avait servie au cardinal Dubois. Comme elle avait trop d'esprit pour ne pas connaître l'incapacité du duc, elle se choisit des guides dans le maniement des affaires, les frères Pâris, et en forma son conseil intime. Le mariage de Louis XV avec Marie Leszczynska fut son œuvre : elle n'eut point de peine à faire agréer ce choix à un ministre ombrageux, qui cherchait vainement autour de lui une princesse assez abandonnée de toute protection humaine pour ne lui inspirer aucune jalousie. Admise parmi les dames

(1) Il « s'était gorgé par bien des métiers », fait observer Saint-Simon, et avait amassé des trésors dans les vivres et les hôpitaux des armées; le ministre Voysin en fit un de ses principaux commis. Recherché en 1716 par la chambre de justice, il fit « une banqueroute frauduleuse et prodigieuse », et se sauva à Turin, où il imagina, sans en avoir commission, de marier une fille du duc d'Orléans avec le prince de Piémont. Rentré en France en 1719, il ne jouit pas longtemps de sa scandaleuse fortune.

du palais de la reine, elle usa de son ascendant sur elle pour renverser l'évêque de Fréjus, depuis cardinal de Fleury; mais dans cette lutte, où elle se montra plus légère que rusée, elle ne tarda pas à succomber. Le lendemain de la disgrâce du duc de Bourbon, elle fut exilée dans sa terre de Courbe-Épine en Normandie (12 juin 1726). D'abord elle supporta son malheur avec fermeté, puis elle s'abandonna au désespoir; le chagrin et la colère l'enlaidirent, et elle finit par s'empoisonner. Voltaire, qui prodigua la louange à toutes les maîtresses de rois et de princes, accordait à Mme de Prie

> Un esprit juste, gracieux,
> Solide dans le sérieux
> Et charmant dans les bagatelles,

et il lui dédia sa comédie de *L'Indiscret*. P. L.

Duclos, *Mém. secrets*. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*; — Lemontey, *Hist. philosoph. du dix-huitième siècle*.

PRIERIAS. *Voy.* MAZOLINI.

PRIESSNITZ (*Vincent*), le fondateur de l'hydrothérapie, né le 5 octobre 1799, à Græfenberg (Silésie autrichienne), où il est mort, le 28 novembre 1851. Fils d'un cultivateur, il s'occupa, après avoir reçu quelque instruction, de l'exploitation de ses terres. Ayant par un coup de pied de cheval reçu une forte blessure, il la traita, sur le conseil d'un de ses voisins, par l'emploi continu de l'eau froide. Il guérit promptement, et se mit alors à étudier les effets de cette nouvelle méthode curative qui venait de se révéler à lui; son extrême sagacité le conduisit bientôt à des résultats inattendus. Le bruit de ses découvertes commença à se répandre, et Priessnitz vit accourir auprès de lui une quantité de malades des environs. A la suite d'expériences réitérées il arriva à un système thérapeutique basé sur l'usage le plus varié de l'eau froide, et avec lequel il obtint des effets vraiment étonnants. Au bout de quelques années le nombre de ses clients devint tel, qu'il se vit obligé, pour les recevoir, de fonder à Græfenberg un établissement considérable, qui, construit selon les besoins de l'hydrothérapie, est devenu le modèle de tant d'autres établissements de ce genre fondés depuis dans les divers pays de l'Europe. Attaqué avec violence par plusieurs médecins de profession, Priessnitz, qui eut sans doute le tort de regarder l'eau froide comme une panacée, n'en eut pas moins le mérite d'avoir attiré l'attention sur les secours efficaces que ce moyen fournit dans beaucoup de cas à l'humanité souffrante. Notons enfin qu'il se montra constamment dégagé de tout esprit de charlatanisme.

Munde, *Die Græfenberger Wasserheilanstalt und die Priessnitzische Curmethode*, et *Memoiren eines Wasserartzes*; Dresde, 1844, 2 vol. — Selinger, *Vincenz Priessnitz*; Vienne, 1852, in-12.

PRIESTLEY (*Joseph*), célèbre chimiste et philosophe anglais, né le 13 mars 1733, à Fieldhead, près Leeds, mort le 6 février 1804, à Northumberland, en Pensylvanie. Il était fils d'un apprêteur de drap. A l'âge de six ans, il perdit sa mère, et ce fut une sœur de son père, Mme Keighley, qui prit soin de son éducation. Dans les écoles qu'il fréquenta, il se distingua de bonne heure par une extrême facilité à apprendre les langues; outre celles de l'antiquité, il se rendit familier avec le chaldéen, le syriaque et l'arabe, et sans l'aide d'un maître il acquit quelque teinture de l'allemand, du français et de l'italien. Un élève de Maclaurin lui enseigna les mathématiques. Il se plaisait beaucoup aux controverses théologiques, et trouvait amplement à satisfaire ce goût chez sa tante, qui avait transformé sa maison en une sorte d'académie, où toutes les communions chrétiennes avaient des représentants. Cette polémique religieuse, au lieu de le confirmer dans sa foi (ainsi que l'avait espéré la bonne dame, zélée calviniste), ne servit qu'à éveiller le doute dans l'esprit raisonneur du jeune Priestley; il devint à moitié arminien, et telle était l'incertitude de sa croyance qu'on refusa de l'admettre au nombre des fidèles de la communion presbytérienne. Il suivit ensuite les cours d'un séminaire dissident, et y composa la première partie des *Institutes of natural and revealed religion*, qui ne parurent qu'en 1772. A peine admis au ministère, il reçut vocation d'une petite congrégation de Needham-Market, dans le Suffolk (1755); mais peu à peu, soit à cause de la tiédeur de ses sentiments, soit parce qu'il éprouvait de l'embarras à s'exprimer en public, il vit ses paroissiens se détacher de lui, et en 1758 il accepta un engagement semblable à Nantwich (comté de Chester). Il y ouvrit une école, et était parvenu, à force de privations, à se procurer quelques instruments de physique; il fit devant ses jeunes élèves une suite de démonstrations qui appelèrent sur lui l'attention des chefs de l'Académie de Warrington. Il venait de mettre au jour son premier ouvrage, *The Scripture doctrine of remission* (1761), où il s'efforce de prouver que la mort du Christ n'avait pas suffi à racheter entièrement le pécheur, lorsqu'il fut appelé dans cet établissement pour donner, à la place d'Aikin, des leçons de langues et de belles-lettres. Bientôt après il épousa la fille d'un maître de forges du pays de Galles. Pendant son séjour à Warrington, il rédigea plusieurs ouvrages, résumé de ses cours ou fruit de ses méditations: *Theory of language and universal language* (1762-1768, 2 part. in-8°); *Essay on a course of liberal education for civil and active life* (1765, in-8°); *Chart of biography* (1765), *Chart of history* (1769); *Oratory and criticism* (1777), *History and general policy* (1788, in-4°), etc. Un voyage qu'il fit à Londres lui avait fourni l'occasion d'entrer en rapport avec Franklin et Price, et l'amitié qu'il leur voua ne se démentit jamais dans la suite. Ce fut au premier de ces savants qu'il communiqua son projet d'écrire une histoire des découvertes relatives à l'électricité: non-seulement il reçut de lui une approbation chaleureuse, mais aussi tous

es et mémoires dont il avait besoin, et
ne s'était pas écoulée que, grâce à un tra-
rsévérant, il lui envoyait le premier exem-
e son ouvrage. L'*Histoire de l'électri-*
ndres, 1767, in-4°), réimprimée en 1775
troisième fois, contient un exposé clair
le de l'origine et des progrès de cette
de la science, ainsi qu'une série d'expé-
ingénieuses; mais elle a été composée
e précipitation évidente, et si elle eut du
il faut l'attribuer à la nouveauté du su-
t qu'au soin avec lequel il fut traité.
est pas, comme on l'a dit, à l'*Histoire*
ctricité que Priestley dut son admission
Société royale de Londres : il y travail-
ore lorsqu'il fut élu membre de cette
nie (1766), honneur qu'il reçut dans la
tant d'autres corps savants, et vers la
poque le diplôme honoraire de docteur
lui fut conféré par l'université d'Édim-
A la suite d'un désaccord survenu entre
inistrateurs et les professeurs de War-
, il quitta cette Académie en 1767, et alla
à Leeds la direction d'une congrégation
dents. Son retour à l'Église fut marqué
recrudescence de zèle dans les études
iques : cherchant de bonne foi la vérité,
l'avoir trouvée dans un opuscule de Na-
Lardner, un des prôneurs de l'unitarisme,
rta une grande chaleur à exposer ou à
e ses nouvelles tendances. Heureusement
pris de bonne heure l'habitude de varier
le ses travaux, afin de pouvoir les pro-
sans fatigue, et la science ne fut pas né-
u milieu des controverses. Le voisinage
rasserie attira dès 1768 l'attention de
y vers l'étude de la chimie, et en 1772 il
iqua à la Société royale des *Observa-*
ır les différentes espèces d'air qui lui
écerner la grande médaille de Copley.
nne, dit Thomson, ne s'appliqua à la chi-
c plus de désavantages que Priestley,
dant il est peu de savants qui s'y soient
om plus honorable, ou qui y aient cons-
plus grand nombre des faits nouveaux
essants. La carrière était vaste alors et
ée, et il s'y engagea exempt de ces pré-
u plutôt de ces opinions préconçues qui
le jugement et raccourcissent la vue de
i ont parcouru régulièrement les voies
cience. Il possédait une sagacité que ne
geait aucun obstacle, et un talent d'ob-
n qui le rendait habile à tirer parti de
nomène qui s'offrait à lui. Il était si ré-
ans ses habitudes qu'il n'omettait jamais
strer exactement le moindre détail qu'il
it. Aussi sincère que désintéressé, il sem-
r fait de la recherche de la vérité l'unique
es constants efforts. » Cette période de
e Priestley (1772-1779) ayant été la plus
pour la science, il convient de s'y ar-
moment pour analyser les travaux qui
lui ont donné une si belle place parmi les pères de la chimie moderne. C'est dans ses *Observations sur les différentes espèces d'air* qu'il a consigné ses principales découvertes; elles eurent dès leur apparition un grand retentissement en Europe. Le premier gaz qu'il étudia fut *l'air fixe* (gaz acide carbonique) : il ajouta peu là-dessus aux recherches de Black et de Bergmann; mais en cherchant un moyen de rendre l'air fixe propre à la respiration et à la combustion, il parvint à constater que les végétaux peuvent y vivre et qu'ils lui communiquent, sous l'influence de la lumière du jour, les propriétés de l'air commun. Puis il découvrit le bioxyde d'azote, qu'il nomma *air nitreux*, et proposa ce gaz comme un excellent moyen de reconnaître, par voie d'analyse, la pureté de l'air et de préserver de la putréfaction. Vers la même époque il fit une expérience répétée par Lavoisier, laquelle consistait à suspendre des morceaux de charbon dans des vaisseaux de terre remplis d'eau jusqu'à une certaine hauteur, et renversés dans un autre vaisseau plein d'eau, et à diriger sur ce charbon le foyer d'une lentille. Il observa qu'il se produit ainsi de l'air fixe absorbé et précipité en blanc par l'eau de chaux; qu'après cette absorption la colonne d'air est diminuée d'un cinquième, et que l'air qui reste (*azote*) éteint la flamme, tue les animaux, etc. « Cette expérience, quelque importante qu'elle fût, ajoute M. Hoefer, resta complétement stérile entre les mains de Priestley, qui se perd dans des explications obscures sur l'intervention du phlogistique. C'est à Lavoisier qu'appartient la gloire d'avoir fait en quelque sorte sortir cette expérience du néant et d'en avoir tiré d'immenses résultats. » Ayant appliqué la chaleur d'un verre ardent à de la chaux (oxyde) de mercure, Priestley obtint pure et isolée cette portion respirable de l'air atmosphérique que sous le nom d'oxygène la chimie moderne regarde comme l'agent le plus universel de la nature : il l'appela *air déphlogistiqué*, et ne songea à en tirer parti que dans le traitement des maladies de poitrine. Quoique observateur sagace, il ne sentit pas cependant toute la portée de ses découvertes. Il ne connaissait, lorsqu'il les fit, d'autre théorie chimique que celle de Stahl. De là une sorte d'hésitation dans ses principes et d'embarras dans ses résultats. Cherchant partout le phlogistique, il est obligé de le supposer tout autrement constitué qu'il ne l'est. Rien ne semble uniforme dans ses expériences, et l'on voit qu'avec ses préjugés scientifiques il lui est impossible d'en tirer une conclusion générale et précise. Ce fut l'œuvre de la chimie moderne. Sa gloire s'associa très-justement à celle des auteurs de cette célèbre révolution dans le système des connaissances humaines; il la prépara, il la fit naître; mais, selon l'observation de Cuvier, c'est un père qui ne voulut jamais reconnaître sa fille.

Pendant son séjour à Leeds, Priestley reçut

des offres avantageuses pour accompagner le capitaine Cook dans sa seconde expédition aux mers du sud; sa position était encore si incertaine que, bien que déjà chargé de famille, il les accepta avec joie, et il se préparait à partir lorsqu'il apprit, par l'intermédiaire de Joseph Banks, que sa nomination n'avait pas été approuvée par certains membres orthodoxes du bureau des longitudes, à cause de la liberté de ses sentiments religieux. En 1773, il dut à la recommandation de son ami Price la place de bibliothécaire du comte de Shelburne (plus tard marquis de Lansdown), aux appointements de plus de 6,000 fr. par an. L'année suivante il suivit ce seigneur dans son voyage en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas. A Paris ses travaux scientifiques lui procurèrent un facile accès auprès des chimistes et des philosophes en renom, et ce fut, raconte-t-il, un spectacle singulier de voir au milieu de ces athées de profession un homme à qui l'on accordait quelque intelligence et qui ne rougissait point d'être chrétien. Dans le dessein louable de combattre de si funestes tendances, il écrivit ses *Lettres à un philosophe incrédule* (1780), et dans la suite il approfondit le même sujet dans l'*Évidence de la religion révélée* (1787). Tandis qu'il était le commensal de lord Shelburne, qui lui allouait 1,000 fr. par an pour défrayer les dépenses de son laboratoire, il augmenta de beaucoup la dissertation couronnée par la Société royale et en fit paraître une édition nouvelle, en plusieurs volumes, sous le titre d'*Experiments and observations on air* (1774 et suiv.). Mais ses penchants pour la métaphysique et la théologie reprirent le dessus : après avoir examiné la doctrine du sens commun dans un ouvrage où il traitait avec arrogance les fondateurs de l'école écossaise, il préconisa une doctrine bien moins fondée, celle de la nécessité philosophique, et plaça à la tête des *Observations sur l'homme* d'Hartley une dissertation préliminaire, où il exprima des doutes sur la spiritualité de l'âme humaine : accusé d'incrédulité et même d'athéisme par la plupart des journaux, il se défendit selon sa manière accoutumée, sans rien ménager ni craindre, ce qui augmenta le concert de ses ennemis, et ses *Recherches sur la matière et l'esprit* (1777, in-8°), eurent pour but de démontrer que l'homme est un être purement matériel, qui n'a d'autre gage d'immortalité que le dogme chrétien de la résurrection.

Le motif qui éloigna l'un de l'autre Priestley et lord Shelburne n'a jamais été bien connu, et Priestley lui-même ne semble pas l'avoir pénétré. Il est à présumer que la défaveur qu'avaient attirée sur lui ses derniers écrits n'y était pas étrangère. Quoi qu'il en soit, ils se conduisirent, dans une circonstance pénible pour tous deux, en hommes d'honneur et qui s'étaient voué une estime réciproque; ils se quittèrent sans éclat (1780), et suivant une convention antérieure Priestley eut droit jusqu'à sa mort à une rente annuelle de 150 liv. st.; plus tard, en 1787, il refusa d'accéder à de nouvelles ouvertures que lui adressa lord Shelburne. Redevenu libre, il alla s'établir à Birmingham, attiré sans doute dans cette ville par l'avantage d'y trouver réunis des chimistes et des mécaniciens habiles, tels que Watt, Withering, Bolton et Keir. On le choisit pour diriger la principale église dissidente, et ses nombreux amis se cotisèrent pour subvenir aux frais de ses expériences scientifiques et de ses controverses religieuses. Il recueillit ainsi, de son propre aveu, des sommes considérables. On offrit aussi de lui procurer une pension du gouvernement; mais c'était un moyen d'enchaîner son indépendance, et il n'en voulut point entendre parler. Dès lors Priestley reporta avec plus d'ardeur que jamais son attention sur les matières théologiques. On a vu comment avant de se former une foi religieuse il avait passé de Calvin à Arminius et d'Arius à Socin. On pourrait croire qu'en rejetant ainsi les dogmes les plus accrédités, il n'avait qu'un pas à faire pour tomber dans l'incrédulité absolue : bien au contraire, il se forma, en théologie comme en physique, une croyance particulière, et il se crut en quelque sorte obligé de la défendre contre quiconque allait plus ou moins loin que lui. Outre une érudition vaste et un art spécieux à combiner ses moyens, il apportait dans la discussion de la hardiesse, de l'indépendance et une rare bonne foi; aussi ses adversaires le regardaient-ils comme un des plus forts controversistes du siècle. Il déploya une activité sans bornes à combattre les philosophes, les sectaires et les orthodoxes, ainsi qu'à exposer ses propres idées dans des ouvrages ardemment discutés, tels que *History of the corruptions of christianity* (1782, 2 vol. in-8°), *History of early opinions concerning Jesus-Christ* (1786, 2 vol. in-8°), ses *Lettres* à Badcock et à Horsley, etc. Il réclama avec beaucoup de chaleur en faveur des communions dissidentes; depuis longtemps il était le plus éloquent organe de leurs plaintes, et il écrivit dans ce sens jusqu'à vingt volumes. Au reste, on ne le vit jamais demander rien pour les protestants qu'il ne demandât également pour les catholiques, et même avec plus de force parce qu'ils souffraient davantage. Cette impartialité généreuse, on lui en fit un crime dans la haute Église; tous ceux qui l'attaquèrent étaient assurés de larges récompenses, plusieurs eurent même des évêchés, ce qui lui faisait dire assez plaisamment qu'il avait la feuille des bénéfices d'Angleterre. La haine qu'il avait excitée chez certains ministres fanatiques ne s'arrêta pas à ces moyens permis. En politique, Priestley s'était montré libéral; il avait salué dans la révolution française l'aurore d'une rénovation sociale. Ses efforts constants en faveur de la liberté, du progrès, de la tolérance, non moins que ses écrits

et surtout sa *Réponse* aux fameuses *Réflexions* de Burke sur les conséquences probables de la révolution lui procurèrent dans la suite l'honneur d'être candidat à la Convention nationale, puis d'être nommé citoyen français, titre dont il aima toujours à se glorifier. Le 14 juillet 1791 quelques-uns de ses amis politiques, habitants de Birmingham, se réunirent pour célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille. Priestley évita, par prudence, d'assister à cette fête. Cependant on l'accusa de l'avoir provoquée ; on fabriqua de faux billets d'invitation en termes séditieux, qu'on lui attribua. A l'instigation des ministres anglicans et des partisans du gouvernement, le peuple s'ameute ; le lieu de réunion des convives est assailli et saccagé ; mais Priestley ne s'y trouve pas, et c'est à lui qu'on en veut. On vole à sa maison, « foyer d'où étaient sorties tant de vérités nouvelles, tant de découvertes utiles à ces furieux eux-mêmes, car c'étaient presque tous des ouvriers de Birmingham ». En peu d'instants tout fut mis en poudre, instruments, manuscrits, bibliothèque, et la maison entière fut livrée aux flammes. L'émeute dura trois jours. Comme à l'ordinaire, on accusa les victimes de leur propre malheur, et les journaux ne manquèrent pas d'annoncer qu'on avait trouvé dans les papiers de Priestley les preuves d'une grande conspiration. A la suite d'une enquête une indemnité de 2,000 liv. st. (50,000 fr.) lui fut accordée ; mais la libéralité de ses admirateurs le dédommagea plus amplement de tant d'irréparables pertes.

Le malheureux vieillard supporta l'adversité avec une âme sereine ; il ne s'échappa de sa bouche aucune plainte contre un peuple égaré. Mais sa patrie devint pour lui un séjour intolérable. Après avoir passé trois années près de Londres, dans le collége d'Hackney, où il enseigna la chimie et où il remplaça comme ministre son ami Price, il s'embarqua, le 7 avril 1794, pour l'Amérique, et choisit sa résidence à Northumberland, petite ville de la Pensylvanie. Il demeura quelque temps sans jouir du repos qu'il était venu chercher au delà des mers ; les préventions anglaises le poursuivirent, et sous l'administration de John Adams il se vit en butte à d'étranges défiances : ne faisait-on pas courir le bruit qu'il était un agent secret aux gages de la république française ? Après avoir vu mourir à ses côtés sa femme et son plus jeune fils, il put lui-même terminer en paix sa longue carrière, sous la protection du président Jefferson, auquel il dédia sa *General history of the christian Church, from the fall of the western empire to the present time* (1802-1803, 4 vol. in-8°). Une maladie qu'il avait essuyée en 1801, et que l'on a, sans aucune preuve, attribuée au poison, affaiblit extrêmement ses organes digestifs, et depuis lors il ne fit plus que languir. « Ses derniers moments, dit Cuvier, furent remplis par les épanchements de cette piété qui avait animé toute sa vie, et qui, pour n'être pas bien gouvernée, en avait causé toutes les erreurs. Il se faisait lire les Évangiles, et remerciait Dieu de lui avoir donné une vie utile et une mort paisible. Il mettait au rang des principaux bienfaits qu'il en avait reçus celui d'avoir connu personnellement presque tous ses contemporains célèbres. « Je vais m'endormir comme vous, dit-il à ses petits-enfants, qu'on emmenait ; mais, ajouta-t-il en regardant les assistants, nous nous réveillerons tous ensemble, et, j'espère, pour un bonheur éternel, » témoignant ainsi dans quelle croyance il mourait. Ce furent ses dernières paroles. »

La vie de Priestley fut celle d'un honnête homme ; rien ne put le faire dévier du droit chemin de l'honneur, de la probité et de la morale. « Le seul reproche qu'on puisse lui faire, dit M. Hoefer, c'est de n'avoir pas tenu assez compte des travaux de ses contemporains et de s'être montré, envers et contre tous, le défenseur zélé d'une théorie insoutenable et en contradiction avec les faits. » Parmi les ouvrages, si nombreux, qu'il a laissés, nous citerons encore les suivants : *Considerations on Church authority* ; 1769, in-8° ; — *Institutes of natural and revealed religion* ; Londres, 1772-1774, 3 vol. in-8° ; trad. en 1783 en allemand ; — *Directions for impregnating water with fixed air* ; 1772, in-8° ; — *History and present state of discoveries relating to vision, light and colours* ; 1772, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, composé à la hâte, fut froidement accueilli du public ; — *Experiments and observations on different kinds of air* ; Londres, 1774-1777, 3 vol. in-8° ; qui ont pour complément les *Experiments and observations relating to various branches of natural philosophy* (1779-1786, 3 vol. in-8°) ; ces deux ouvrages ont été traduits en français par Gibelin (Paris, 1775-1787, 9 vol. in-12), en italien et en allemand, et l'auteur en publia une espèce de résumé, Birminghan, 1790, 3 vol. in-8° ; — *Harmony of the evangelists in greek* ; 1777, in-4° ; — *The Doctrine of philosophical necessity illustrated* ; 1777, in-8° ; — *Miscellaneous observations relating to education* ; 1778, in-8° ; — *Forms of prayer for the use of unitarian societies* ; 1783, in-8° ; — *Observations relating to the American revolution and the means of making it a benefit to the world* ; 1785, in-8° ; — *Letters to the Jews* ; 1787, 2 part. ; — *Discourses on various subjects* ; 1787, in-8° ; — *Sermons on the slave trade* ; 1788, in-8° ; — *Familiar letters to the inhabitants of Birmingham, in refutation of several charges advanced against the dissenters* ; Birmingham, 1790, 5 cah. in-8° ; — *Letters to Edmund Burke* ; ibid., 1791, in-8° ; trad. en français ; — *An appeal to the public on the subject of the riots in Birmingham* ; 1791-1793, 2 part. ; — *Letters to the philosophers and politicians of*

France on the subject of religion; 1793, in-8°; — *The present state of Europe compared with the ancient prophecies*; 1794, in-8°; à la tête de ce sermon l'auteur expose les motifs qui l'ont forcé de quitter l'Angleterre; — *Discourses on the evidence of revealed religion*; Philadelphie, 1796-1797, 2 vol. in-8°; — *Observations on the increase of infidelity*; ibid., 1797, in-8°, ouvrage principalement dirigé contre Volney; — *A comparison of the institutes of Moses with those of the Hindoos and other ancient nations*; Northumberland, 1799, in-8°; c'est une réfutation de l'*Origine des cultes* de Dupuis; — *Considerations on the doctrine of phlogiston and the decomposition of water*; 1796-1797, 2 part.; trad. en français par Ader; — *Maxims of political arithmetic*; 1798, in-8°; — *Socrates and Jesus compared*; 1803, in-8°; — *The Doctrines of heathen philosophy compared with those of revelation*, ouvrage posthume. Priestley a dirigé de 1777 à 1788 un recueil intitulé *Theological repository* (6 vol. in-8°) et consacré aux recherches et aux controverses religieuses. Il a en outre fourni de nombreux mémoires scientifiques aux *Philosophical transactions*, au *Monthly Magazine*, au *Medical repository* de New-York et au *Journal* de Nicholson. La plupart de ses écrits ont été recueillis (*Theological and miscellaneous works*; Hackney, 1817 et suiv., 25 vol. in-8°), par les soins de John Rutt, qui y a joint la *Vie* de Priestley, écrite par lui-même et achevée par son fils ainsi que sa *Correspondance*. P. Louisy.

Memoirs of J. Priestley, written by himself, with a continuation, etc.; Londres, 1806-1807, 2 vol. in-8°. — John Corry, *Life of J. Priestley*; Birmingham, 1805, in-8°. — J. Smith, *Discourse on the death of J. Priestley*; Londres, 1805, in-8°. — Cuvier, *Éloge de Priestley*, lu le 24 juin 1805 à l'Institut. — Thomson, *Annals of philosophy*; 1813, in-8°; t. I; et *History of the royal Society*; 1812, in-4°. — *Encyclop. metropolitana*, art. *Electricity* et *Chemistry*. — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 473-453. — Dumas, *Leçons sur la philosophie chimique*. — Lord Brougham, *Lives of men of letters and science, who flourished in the time of George III.*

PRIETO (*Maria-de-Loretta*), artiste espagnole, née à Madrid, en 1753, morte le 23 avril 1772. Élève de son père, Thomas Prieto, elle devint peintre distinguée, et fut reçue, par exception, dès 1769 membre de l'Academie de Saint-Ferdinand. Elle gravait aussi à l'eau-forte.

Quillet, *Dict. des peintres espagnols*.

PRIEUR (*Barthelemy*), sculpteur français, mort le 22 ou le 23 octobre 1611, à Paris. On n'a aucun renseignement precis sur sa vie. On croit qu'il fut élève de Germain Pilon, duquel au reste il ne se rapproche que par le costume de ses figures et quelques détails. Il fut protégé par le connétable Anne de Montmorency, qui l'employa à la décoration de son château d'Écouen; mais c'est par une erreur évidente que Sauval a prétendu que cet artiste, qui était huguenot, fut sauvé par le connetable (mort en 1567) du massacre de la Saint-Barthélemy. Cette mort fut pour Prieur l'occasion de ses principaux travaux; il fut chargé en effet des deux monuments qui furent consacrés à la mémoire du connétable, son tombeau pour l'église de Montmorency, et sa colonne funéraire pour les Célestins de Paris. Henri II mourant avait témoigné le désir que le cœur du connétable fût placé à côté du sien, qui devait être déposé dans cette église. Ce vœu fut exaucé, et dans la chapelle d'Orléans, aux Célestins, le cœur du guerrier fut placé dans une urne posée sur le chapiteau composite d'une colonne de marbre torse, entourée de guirlandes de pampres, de chêne et d'olivier, près du célèbre chef-d'œuvre de Germain Pilon, qui reçut les cœurs de Henri II et de Catherine de Médicis. Au pied de la colonne étaient les statues en bronze de *L'Abondance*, de *La Paix* et de *La Justice*. Sur le soubassement, en marbre blanc, furent sculptés les emblèmes de l'abondance et de la paix, l'épée de connétable et les alérions de l'écu des Montmorency. Ce monument, dont les diverses parties ont été groupées différemment, figure au Louvre. C'est là aussi qu'il faut chercher les deux statues seuls restes du mausolée élevé dans l'église de Montmorency. Ces statues sont celles du connétable, représenté mort et armé de toutes pièces, et celle de sa femme, Magdeleine de Savoie, morte en 1586, également couchée, revêtue d'une longue robe et d'un manteau. Au Louvre on attribue encore à Prieur, mais avec moins de certitude, un buste de *Henri IV*, couronné de laurier. Au-dessus d'une porte de la petite galerie du Louvre, deux *Renommées* en bas-relief sont les plus gracieux ouvrages de cet artiste qui soient parvenus jusqu'à nous. E. B—n.

Sauval, *Antiquités de Paris*. — Lenoir, *Musée des monuments français*. — Le Laboureur, *Les Tombeaux des personnes illustres*. — H. Barbet de Jouy, *Description des sculptures modernes du Louvre*.

PRIEUR *de la Marne* (...), conventionnel français, né dans la Champagne, vers 1760, mort en mai 1827, à Bruxelles. Il exerçait la profession d'avocat à Châlons-sur-Marne, lorsqu'il fut nommé député du tiers état de cette ville aux états généraux. Il siégea au côté gauche de cette assemblée, et s'y distingua par ses principes démocratiques. Il réclama la formation provisoire des assemblées provinciales et municipales avant l'achèvement de l'acte constitutionnel, repoussa toute condition pécuniaire pour l'éligibilité des représentants, défendit avec opiniâtreté la cause des sociétés populaires, appuya vivement l'aliénation des biens ecclésiastiques, tout en proposant d'accorder un juste salaire aux ministres du culte et d'augmenter surtout le traitement des vieillards, proposa de détruire le monument que « le despotisme s'était lui-même élevé » sur la place des Victoires, et ne cessa de combattre tout ce qui lui parut opposé à la révolution et favorable à l'ancien régime. En mai 1791, il demanda des mesures de rigueur contre les émigrés, dont le gouvernement favorisait la

sortie de France et le rassemblement en armes sur les frontières. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il fut un des commissaires envoyés par l'Assemblée nationale aux frontières, et se rendit en Bretagne. Lors de la discussion sur les mesures à prendre par suite de l'évasion du roi, il se prononça contre l'inviolabilité du roi. Un mois après, il prit la parole sur les cas d'abdication de la royauté, et fit décréter que si le roi, sorti du royaume, n'y rentrait pas après l'invitation du corps législatif, et dans le délai qui serait énoncé, il serait censé avoir renoncé à sa couronne; enfin, lors des protestations du côté droit, il proposa d'exclure de tout traitement ou pension sur le trésor public ceux des signataires qui étaient salariés par l'État.

Après la clôture de la session, Prieur fut élu vice-président du tribunal criminel de la Seine. Réélu, au mois de septembre 1792, député du département de la Marne à la Convention nationale, et chargé presque immédiatement d'une mission à l'armée de Dumouriez, il vint, après la retraite des Prussiens, reprendre son poste dans le sein de la représentation nationale, et vota dans le procès de Louis XVI la peine de mort, sans appel ni sursis. Quoiqu'il eût gémi, comme tous les véritables patriotes, des scènes horribles de septembre, il crut qu'il était impolitique d'en rechercher les auteurs dans un moment où l'on avait besoin de toute l'exaltation du parti auquel ils appartenaient, et il proposa, le 8 février 1793, de jeter un voile sur des excès irréparables. Le 27 mars suivant, dans la discussion sur l'organisation du tribunal révolutionnaire, il défendit, contre Guadet et Buzot, l'article du décret qui exigeait des jurés qu'ils votassent à haute voix. Nommé ensuite successivement au comité de défense générale et au comité de salut public, il fut bientôt après chargé d'une nouvelle mission auprès des armées, et parcourut les départements du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, pour réveiller ou entretenir l'enthousiasme républicain des troupes. Il se rendit ensuite en Bretagne; et, malgré la sévérité de ses principes démocratiques et son adhésion aux mesures franchement révolutionnaires, il agit avec tant de modération et d'humanité, que Carrier le traita d'*imbécile en fait de révolution*. Quoique membre du fameux comité de salut public, qui gouverna la France pendant une année, il prit peu de part à ses actes, étant presque toujours en mission. Absent de Paris lors des événements du 9 thermidor, il n'eut pas à se prononcer entre les vainqueurs et les vaincus de cette journée. Il sortit alors du comité de salut public, mais il y rentra le 15 vendémiaire an III, et présida la Convention pendant le mois de brumaire suivant. Au 12 germinal, il se montra favorable aux insurgés, et demanda la mise en liberté des patriotes arrêtés depuis le 9 thermidor, ce qui le fit accuser par André Dumont de complicité dans l'insurrection. Il repoussa cette imputation avec succès; mais cela ne l'empêcha pas de manifester de nouveau, dans la journée du 1er prairial, sa prédilection pour le parti démocratique. Porté par les sectionnaires révoltés à la commission extraordinaire de gouvernement, il s'empressa d'accepter cette périlleuse mission, et fut un des derniers à céder aux troupes de la Convention. Mais, ayant cherché vainement à rallier la multitude qui fuyait en désordre devant les bataillons des sections du Mont-Blanc et de la Butte-des-Moulins, il comprit qu'il n'y avait plus pour lui de salut que dans la fuite, et il parvint en effet à se soustraire au décret d'accusation qui le soir même fut lancé contre lui et ses collègues Romme, Soubrany, etc. Il resta caché jusqu'à l'amnistie de brumaire, et ne sortit de sa retraite que pour reprendre ses travaux de jurisconsulte. Il exerçait à Paris la profession d'avocat. Après avoir traversé la double ère du directoire et de l'empire, et s'être tenu pendant vingt ans éloigné de la scène politique, il fut banni de France, en 1816, en vertu de la loi dite d'amnistie, et mourut à Bruxelles, dans un état voisin de l'indigence. Il avait publié : *Rapport sur l'établissement des sourds-muets, fait à l'Assemblée nationale;* 1791, in-4°.

Moniteur univ., 1789-1795. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Galerie hist. des contemp.*

PRIEUR-DUVERNOIS (*Claude-Antoine*) conventionnel français, dit *Prieur de la Côte-d'Or*, né à Auxonne, le 2 décembre 1763, mort à Dijon, le 11 août 1832. Il était fils d'un receveur des finances à Auxonne. Après avoir terminé ses études à l'école de Mézières, il entra dans l'arme du génie, et était officier à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes avec enthousiasme. Élu par la Côte-d'Or député à la Législative, puis à la Convention, enfin au Conseil des cinq cents, il siégea dans ces assemblées de 1791 à 1793, et s'y fit remarquer par son républicanisme et ses travaux de diverses natures; il fut nommé président de la Convention le 2 prairial an II. Après la journée du 10 août il fut envoyé à l'armée du Rhin pour y faire connaître les événements politiques qui venaient de s'accomplir et y proclamer la république. Dans le procès du roi, il vota pour la mort. Cette même année (1793) la Convention le chargea, conjointement avec le représentant Romme, d'aller en Normandie déjouer les menées contre-révolutionnaires des girondins. Ceux-ci parvinrent à faire incarcérer les deux commissaires de la Convention, qui furent délivrés à la suite de la déroute des insurgés à Vernon, après cinquante et un jours de captivité dans les prisons de Caen. Prieur, revenu à Paris, entra au comité du salut public (août 1793), où il partagea avec Carnot la gloire d'avoir *organisé la victoire* dans les armées de la république. Ces services devinrent leur sauvegarde

contre les thermidoriens; et lorsqu'ils proposèrent de décréter l'arrestation de Carnot et de Prieur, la Convention passa à l'ordre du jour (9 prairial 1795). Prieur était colonel du génie lors du 18 brumaire. Trop républicain pour servir un gouvernement qui s'élevait sur les ruines de la république qu'il avait contribué à fonder, il demanda sa retraite, et rentra sans retour dans la vie privée. Il fut du nombre des révolutionnaires pratiques et organisateurs qui travaillèrent avec autant de zèle que d'intelligence au rétablissement de l'instruction publique. Il se fit remarquer dans le comité de ce nom en prenant une part active à ses utiles travaux. L'École polytechnique le compte parmi ses fondateurs, et on lui doit particulièrement la grande réforme de l'uniformité des poids et mesures.

Outre plusieurs mémoires, instructions et rapports insérés dans le *Journal de l'École polytechnique* et dans les *Annales de chimie*, Prieur a publié : *Moyen de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur, et de les établir sur des bases fixes et invariables*; Dijon, 1790, in-4°; — *L'Art du militaire, ou traité complet de l'exercice de l'infanterie, cavalerie, du canon, de la bombe et des piques*, etc., 2e édit. corrigée et augmentée de l'*Art du mineur;* Paris, 1793, in-18, pl.; — *Rapport sur le salpêtre;* Paris, impr. nat., 1793, in-8°; — *Rapport sur la nécessité et les moyens d'introduire dans toute la république les nouveaux poids et mesures décrétés;* Paris, imp. nat., br. in-8°, an III; — *Instruction sur le calcul décimal appliqué principalement au nouveau système des poids et mesures;* Paris, an III, br. in-8°; — *Nouvelle instruction sur les poids et mesures et sur le calcul décimal;* Paris, br. in-8°, an III; — *Mémoire sur l'École centrale des travaux publics;* Paris, an III, br. in-8°; — *Rapports sur les poudres et salpêtres;* Paris, an V, br. in-8°; — *De la décomposition de la lumière en ses éléments les plus simples;* Paris, 1806, br. in-8°. Ce mémoire n'est qu'un fragment d'un ouvrage sur la coloration, resté manuscrit.

J.-P. Abel JEANDET (de Verdun).

Moniteur universel. — Amanton, *Galerie auxonnaise.* — *Annuaire nécrologique.* — J.-P. Abel Jeandet, *Galerie bourguignonne* (ouv. manusc.).

PRIEUR (*Philippe* LE), en latin *Priorius*, érudit français, né à Saint-Vaast (pays de Caux), mort en 1680, à Paris. Habile dans les belles-lettres, la théologie, les langues orientales, l'histoire et le droit canon, il fut nommé professeur à l'université de Paris; mais en 1660 il fut forcé de renoncer à sa chaire, pour des motifs qu'on ignore. On a de lui : *Animadversiones in librum praeadamitarum;* Paris, 1656, in-12 : ce petit traité, joint d'ordinaire à l'ouvrage de La Peyrère et publié sous le nom d'*Eusèbe Romain*, a été quelquefois attribué à Mabillon; — *De literis canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis;* Paris, 1675, in-8°. Il a retouché les éditions de Tertullien (Paris, 1664, in-fol.) et de saint Cyprien (ibid., 1666, in-fol.), faites par Rigaut, et il a publié une édition nouvelle des œuvres de saint Optat (Paris, 1676, in-fol.).

Moréri, *Grand Dict. hist.*

PRIEZAC (*Daniel* DE), littérateur français, né en 1590, au château de Priezac (bas Limousin), mort à Paris, en 1662. Après avoir terminé ses études à Bordeaux, il y reçut le bonnet de docteur en droit (1615), et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence; il avait suivi le barreau. Ses plaidoyers et des discours prononcés dans des occasions solennelles engagèrent le chancelier Seguier à le faire venir à Paris (1635), et Priezac ne tarda pas à y être nommé conseiller d'État, puis membre de l'Académie française (1639). On a de lui : *Discours* (trois en français, et un en latin); Bordeaux, 1621, in-8°; — *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum theologum;* Paris, 1638; Amsterdam, 1638, in-12; réimpr. dans ses *Mélanges :* c'est une réponse, par ordre de la cour, au *Mars gallicus* de Jansenius. Il en existe une traduction française (Paris, 1639, in-8°); — *Observations sur un livre intitulé* Philippe le Prudent, fils de Charles-Quint, vérifié roi légitime de Portugal, composé en latin par D. Juan Caramuel de Lobkowitz; Paris, 1640, in-8°; — *Les privilèges de la Vierge, mère de Dieu;* 1648-1651, 3 vol. in-8°; — *Discours politiques, composés sur la Politique d'Aristote;* Paris, 1652-1654, in-4°; — *Miscellaneorum libri II;* Paris, 1658, in-4° : ouvrage qui peut servir à l'histoire du droit; — *Le Chemin de la gloire;* 1660, in-12; — *Tribonianus a censura Sospes;* 1660, in-4°. « Ses écrits, dit M. Tastet, sont ceux d'un esprit sérieux et élevé. Plusieurs morceaux qui se trouvent dans les *Mélanges* offrent surtout de l'intérêt, et font regretter que leur auteur les ait composés en latin; car lorsqu'il daignait se servir de sa langue maternelle, il le faisait quelquefois avec énergie et toujours avec élégance ». M. AUDOIN (de Limoges).

Goujet, *Bibl. françoise*, II, 336. — Pellisson, *Hist. de l'Académie françoise*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Tyrtée Tastet, *Hist. des 40 fauteuils de l'Acad.*

PRIEZAC (*Salomon* DE), sieur de Saugues, littérateur, fils du précédent. Ayant adressé un de ses ouvrages à la reine Christine, il ne reçut pas de réponse, et s'en plaignit dans son *Icon Christinæ reginæ* (Paris, 1655, in-4°). On a encore de lui : *Campestre galliæ miraculum, seu fons bellantius* (Fontainebleau); Paris, 1647, in-4°; — *L'Histoire des éléphants;* Paris, 1650, in-12 : volume recherché et peu commun; — *Poésies;* Paris, 1650, in-12 : elles se composent de paraphrases publiées déjà en 1643, de sonnets, d'épigrammes, de stances, etc.; — *Lætitia publica, seu Faustus Ludovici XIV*

in *Luteliam reditus*; Paris, 1649, in-4°; — *De coloribus dissertatio*; Paris, 1657, in-8°; — *Icon asini*; Paris, 1659, in-4°; — *Julii cardinalis Mazarini iconis historicæ specimen*; Paris, 1660, in-4°; — *Mons Valerianus*; 1661, in-4°; — *Dissertation sur le Nil*; Paris, 1664, in-8°. Il avait traduit encore et annoté le *Livre de l'âme* par Cassiodore. M. A.

Goujet, *Bibl. françoise*, XVII, 64 et suiv. — Niceron, *Mémoires*, XXXIII. — Joannis Collini *Lemovici illustres*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — *Bibliotheca bultelliana*, 258 et 475. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, nos 1602 et 11061, éd. Fontette.

PRIGNANO (*Barth.* DE). *Voy.* URBAIN VI.

PRILESZKY (*Jean-Baptiste*), savant jésuite hongrois, né à Priless, le 16 mars 1709, mort après 1773. Reçu docteur en philosophie et en théologie, il enseigna dans divers colléges de son ordre, et fut pendant cinq ans chancelier de l'université de Tyrnau. On a de lui : *Acta sanctorum Hungariæ*; Tyrnau, 1743-1744, 2 part. in-8°; — *Notitia sanctorum Patrum trium priorum sæculorum*; ibid., 1759, in-8°; — *Acta et scripta S. Cypriani*; ibid., 1761, in-fol.; — *Acta et scripta S. Theophili, patriarchæ Antiocheni, et Minutii Felicis*; Vienne, 1764, in-8°; — *Acta et scripta S. Irenæi*; Caschau, 1765, in-8°; — *Acta scripta S. Gregorii Neo-Cæsariensis*, *Dionysii Alexandrini et Methodii Lycii*; ibid., 1766, in-8°.

Horanyi. *Memoriæ Hungarorum*, III. — Luca, *Gelehrtes Œstreich*, I. — *Œstreichische Nationalencyclopædie.*

*PRIM (*Jean*), comte DE REUSS, marquis DE LOS CASTILLEJOS, général espagnol, né à Reuss (Catalogne), le 6 décembre 1814. Il est fils du colonel d'infanterie Pablo Prim. A peine âgé de vingt ans, il s'enrôla dans les volontaires d'Isabelle II, corps franc formé par le général Ilander. Le 12 avril 1835, il fut blessé à Coll de Guast, et nommé sous-lieutenant. Il s'éleva au grade de commandant le 27 juillet 1838, à la prise de Salsona. Au siége d'Ager, le 12 février 1839, il s'empara d'une redoute devant toute l'armée; cette nouvelle action d'éclat lui valut le grade de major de bataillon. A vingt-cinq ans il était colonel. Après la retraite de la régente (octobre 1840), il s'associa aux hostilités du parti progressiste contre la dictature d'Espartero, et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse. Il chercha un refuge en France, et se concerta avec Marie-Christine sur les moyens de préparer une restauration. Élu en 1843 député de Tarragone aux cortès, il rentra en Espagne, et souscrivit à l'alliance formée contre le régent par les christinos et les progressistes. Au mois de mai, il souleva Reuss, sa ville natale, et en rédigea lui-même le *pronunciamiento*. Nommé brigadier par la *junte* de Barcelone, il concentra ses forces à Bruch, et se montra l'ennemi le plus redoutable d'Espartero. Celui-ci fut renversé. Prim passa alors à Madrid avec le général Serrano, et reçut du gouvernement provisoire le grade de général et le titre de comte de Reuss.

La réaction qui s'opéra à l'avénement de Narvaez rejeta Prim dans l'opposition. Nommé gouverneur de Ceuta, il ne s'accommoda pas de cette espèce d'exil, et refusa. Cet acte d'opposition ouverte lui attira la colère du gouvernement. Il fut compris dans un procès de conspiration qui eut alors un grand retentissement, et accusé d'avoir voulu assassiner le président du conseil. Après des débats qu'accompagnaient beaucoup de menaces et de violences, Prim fut condamné à six ans de réclusion dans un château des îles Mariannes. Gracié par la reine, il reparut à Madrid, et obtint de se retirer en France. Jusqu'à l'amnistie de 1847 il consacra son temps à des voyages en Angleterre et en Italie. La guerre d'Orient ayant éclaté, il fut désigné pour représenter l'Espagne auprès du sultan (1853), et prit une part active aux premières affaires de Crimée. Rappelé par son élection aux cortès de 1854, et bientôt après capitaine général de Grenade, il soutint le ministère O'Donnell, et fut récompensé de cet appui, le 24 juin 1856, par le grade de lieutenant général. Il fut en 1857 le seul membre du parti progressiste réélu aux cortès. Lorsque la guerre éclata en 1858 entre l'Espagne et le Maroc, il reçut le commandement de la division de réserve. Chargé de protéger les travaux de la route de Tétuan et sans cesse attaqué, il vainquit toujours. Quand l'armée se mit en marche, Prim, placé cette fois à l'avant-garde, se couvrit de gloire à la journée du Marabout (*de los Castillejos*). Sa belle conduite lui valut les titres de marquis de los Castillejos et de grand d'Espagne. Il prit une part active aux combats del Cabo Negro et de Guad al Gelu. Le 4 février 1860, à l'affaire de las Campamentos, qui fit tomber la ville de Tétuan, il pénétra à cheval dans une redoute par l'embrasure d'un canon, et tua de sa main l'Arabe qui allait mettre le feu à la pièce. Il était directeur du corps royal du génie lorsqu'il reçut le commandement de l'expédition que l'Espagne, en commun avec la France et l'Angleterre, dirige contre le Mexique (1861). Prim a épousé la nièce de don Aguirro, ministre des finances du président mexicain Juarès. E. BARET.

Documents particuliers.

PRIMAT (*Claude-François-Marie*), prélat français, né à Lyon, le 26 juillet 1747, mort à Toulouse, le 10 octobre 1816. Il fit ses études aux frais du chapitre de Saint-Jean de Lyon, et entra dans la congrégation de l'Oratoire. Du collége de Marseille il passa à celui de Dijon, où il professa la rhétorique et la théologie. Ordonné prêtre à vingt-huit ans, il se livra avec succès au ministère de la chaire, et fut nommé en 1786 curé de Saint-Jacques à Douai. Le 27 juillet 1789, il arracha à une exécution populaire un négociant de Douai, nommé Vanlerberghe, accusé d'avoir accaparé des grains. Il ne crut pas devoir refuser

le serment, et fut proclamé (27 mars 1791) évêque constitutionnel du Nord (siégeant à Cambrai), fonctions qu'il abdiqua le 13 novembre 1793; il eut même la faiblesse de remettre à la Convention ses lettres de prêtrise, ce qui ne l'empêcha point de présider en 1797 à Lille un synode diocésain. Il assista au concile tenu à Paris à la fin de cette année, et fut transféré par ses confrères à l'évêché de Rhône-et-Loire (février 1798). A cette époque, il avait composé, pour justifier le serment de haine à la royauté, une instruction qu'on trouve dans les actes de ce concile. Après le concordat il fut nommé, le 9 avril 1802, à l'archevêché de Toulouse, où sa douceur triompha de tous les obstacles. Primat se trouva au sacre de Napoléon, et le 16 janvier 1805 le *pallium* lui fut accordé. Il fut ensuite nommé sénateur (19 mai 1806) et comte de l'empire. Pendant les Cent jours, il fut appelé à siéger dans la chambre des pairs (4 juin 1815). H. F—T.

Jamme, *Éloge de Primat*, dans le *Recueil de l'Acad. des Jeux floraux*, 18?. — Picot, *Mém. pour servir à l'hist. eccles.* — *L'Ami de la religion et du roi*, 1816.

PRIMATICCIO (*Francesco*), en français *le Primatice*, peintre, sculpteur et architecte italien, né à Bologne, en 1490, mort en France, vers 1570. Il avait appris d'Innocenzio da Imola les principes du dessin, et ceux de la peinture du Bagnacavallo, quand il fut attiré à Mantoue par la renommée de l'école de Jules Romain. Sous la direction de ce dernier, il devint bientôt habile dans la composition des grandes machines, et dans l'exécution des ornements en bois et en stuc. C'est à cette époque qu'il donna les modèles des statues de prophètes et de sibylles qui ornent la nef principale de la cathédrale, et que dans le palais du Té il exécuta une bordure en stuc très-vantée par Vasari, et que l'on admire encore aujourd'hui dans la *loggia* ou vestibule. Il y avait six années que Primaticcio travaillait à Mantoue, quand, en 1531, il fut désigné par Jules Romain au roi François Ier, qui lui demandait un artiste pour la décoration de ses palais. « Les premiers stucs que l'on fit en France, dit Vasari, et les premiers travaux à fresque de quelque importance furent dus à Primaticcio. » Le roi le récompensa en le nommant prieur de Bretigny et abbé de Saint-Martin de Troyes; ce bénéfice ne rapportait pas moins de 8,000 écus. Primaticcio fut envoyé en Italie pour mouler les principales sculptures antiques et acquérir divers chefs-d'œuvre de l'art moderne. Nous avons cité dans la vie de Michel-Ange la lettre que lui adressa François Ier en 1546 pour le prier de céder à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (le Primatice) quelques-uns de ses ouvrages, et de lui permettre de mouler le *Christ* de la Minerva et la *Piété* de Saint-Pierre. Ce fut sans doute aussi Primaticcio qui servit d'intermédiaire au roi dans cette négociation avec Andrea del Sarto, qui valut à la France la belle *Charité* du Louvre. Primaticcio, que Vignole avait aidé dans sa mission, rapporta d'Italie cent vingt-cinq figures antiques, quantité de bustes, et les moules de la colonne Trajane, du Laocoon, de la Vénus de Médicis, de la Cléopâtre, de l'Ariane, etc. Il avait consacré neuf années à cette mission, qui, dit-on, avait eu pour cause première le désaccord de Primaticcio avec le Rosso, qui, arrivé en France avant lui, avait le titre d'intendant des bâtiments. Il ne revint en effet en France qu'après la mort du Rosso (1541), mais pour y trouver un nouveau rival dans Benvenuto Cellini.

Les exemples de Primaticcio eurent heureusement sur les artistes français moins d'influence que les chefs-d'œuvre qu'il avait rapportés. Mais cependant l'*école* dite *de Fontainebleau*, que Rosso, Primaticcio et Niccolo dell' Abbate avaient fondée, les dirigea jusqu'à l'époque de Poussin, de Lesueur et de Lebrun. Les compositions mythologiques de Primaticcio ne manquent certainement pas de charme; les figures sont gracieuses, le coloris est doux et agréable, le clair-obscur bien rendu; mais les allégories ne sont pas toujours intelligibles, le dessin est souvent incorrect, les poses sont maniérées, et le goût est loin d'être irréprochable.

Parmi les œuvres que cet artiste exécuta à Fontainebleau, il faut placer au premier rang par leur importance les fresques dont, avec l'aide de son élève Niccolo dell' Abbate, il avait enrichi la vaste salle de Henri II. Ces nombreuses compositions mythologiques ont été en 1834 restaurées à l'encaustique avec le plus grand talent par M. Alaux. Les fresques de la *porte dorée* avaient été attribuées au Rosso; mais on est aujourd'hui d'accord pour les restituer à leur véritable auteur, Primaticcio. Celles-ci, restaurées en 1835 par M. Picot, paraissent l'avoir été avec moins de fidélité. Les huit sujets sont également mythologiques. Dans la galerie François Ier, parmi les fresques du Rosso est une *Danaé* qui passe pour être de Primaticcio. Quant à ses fresques de la salle d'Ulysse, elles ont été entièrement détruites sous Louis XV et ne nous sont connues que par les gravures. Primaticcio ne cessa d'être en faveur sous Henri II, sous François II, qui en 1559 le nomma surintendant des bâtiments, à la place de Philibert Delorme, et sous Charles IX, qui l'employa aux fêtes de la cour. Plusieurs auteurs lui attribuent le dessin du tombeau de Henri II; mais d'autres en font honneur à Philibert Delorme.

Les tableaux de Primaticcio sont peu nombreux; nous trouvons cependant au Louvre : la *Continence de Scipion;* au musée de Vienne, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher;* et au musée de Darmstadt, *Un Ange indiquant à un jeune homme le chemin du ciel.* E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti.* — Fontenai, *Dict. des Artistes.* — Vatout, *Hist. du château de Fontainebleau.* — Jamin, *Fontainebleau sous Louis-Philippe.* — A. Joanne, *Fontainebleau.* — *Catalogues* de Paris, Vienne et Darmstadt.

IMAUDAYE (La). *Voy.* La Primaudaye.

IMEROSE (*Gilbert*), prélat anglais, né en e, mort en 1643. On ignore pour quel motif ta sa patrie et vint s'établir en France. Il était rvant de l'église de Mirambeau, lorsqu'en l fut appelé comme pasteur à Bordeaux; en il fut banni de cete ville par Louis XIII, et 23 expulsé du royaume, malgré les ins- du synode de Charenton. S'étant retiré à es, il devint chapelain du roi, chanoine de sor et évêque d'Ely. Il a laissé en fran- usieurs ouvrages, tels que *Le Vœu de Ja- posé aux vœux des moines* (Bergerac, 4 vol. in-8°), *La Trompette de Sion* , 1620, in-8°), et des *Sermons* en anglais.

IMEROSE (*David*), fils aîné du précédent, né 1602, à Saint-Jean-d'Angely, fut d'abord r à Rouen; en 1642, il remplaça son père 'eglise française de Londres. On a de lui èses sur des matières religieuses, des *Ser-* et un *Traité du Sabbat* (Londres, 1636, , trad. en latin et en anglais.

IMEROSE (*Jacques*), frère du précédent, né leaux, mort en 1660, en Angleterre. Après achevé sa philosophie à Bordeaux, il étu- médecine à Paris et à Montpellier; à eut-il pris le grade de docteur dans cette re ville (1617), qu'il passa en Angleterre, et à Hull, où il pratiqua son art avec beau- oe succès. Ses ouvrages annoncent un e instruit et un bon observateur; mais il ne jamais admettre la circulation du sang, et a contre cette découverte des objections u jugement de Sprengel, auraient mérité prises en considération. Il nia également nce des vaisseaux chylifères. Nous cite- le lui : *Exercitationes et animadver- in lib. Harvei de circulatione san-* ; Londres, 1630, in-4°; — *De vulgi er- ts in medicina*; Amsterdam, 1639, in-12: e eut beaucoup de succès, et fut traduit en s et en français. Il y a là dedans de fort s choses et bien curieuses, dit Gui Patin, peu de mauvaises, sinon qu'il est trop dans l'usage des remèdes chimiques »; — *ridon medico-practicum*; Amsterdam, in-12; — *Pharmaceutica methodus*; 1651, in-16; — *De mulierum morbis* ; Rotterdam, 1655, in-4°: traité remar- et longtemps estimé; — *De febribus*; 1658, in-4°; — *De morbis puerorum*; 1659, in-12.

Athen. oxon. — Portal, *Hist. de l'anatomie*. — Eloy, *Dict. hist. de la méd.* — Astruc, *Mala- femmes*. — Gui Patin, *Lettres*. — Sprengel, *Hist. de la méd.* — Haag, *France protest.*

IMUS (*Marcus Antonius*), général ro- né à Toulouse, vers l'an 40 après J.-C., au commencement du second siècle. Il re- ss son enfance le surnom de *Becco*, mot e qui s'est conservé dans notre langue. Il abiter Rome, et fut élevé à la dignité de ir; mais ayant signé comme témoin un testament supposé, fait en faveur d'un de ses amis, il fut poursuivi pour faux, et condamné au bannissement. Rappelé par Galba, il fut chargé du commandement de la septième légion, stationnée en Pannonie. Il fut un des premiers qui se prononcèrent en Europe pour Vespasien, dont il décida les partisans à porter la guerre en Italie (69). Il s'y rendit, et s'empara avec deux légions de Vérone et de tout le pays environ- nant. Il y fut rejoint par trois autres légions, amenées par les gouverneurs de Pannonie et de Mésie, auxquels il allait être obligé de remettre le commandement, lorsqu'une sédition, excitée par lui en secret contre eux, le rendit le seul chef de l'armée. Il se porta sur Crémone et at- taqua à *Bedriacum* les troupes de Vitellius; un instant ses soldats furent sur le point de se débander; il les ramena à la victoire par des prodiges de bravoure. Assailli dans la nuit par un corps de six légions, il les mit en fuite après un combat acharné. Il alla alors assiéger Cré- mone, et l'emporta d'assaut; cette florissante cité fut pillée de fond en comble et ensuite incendiée. Après avoir fait reposer ses légions en Illyrie pendant quelque temps, il traversa les Apennins vers le milieu de l'hiver, marcha sur Rome, et y pénétra de vive force, entraîné par ses soldats, avides de pillage. Vitellius et la plupart de ses partisans furent égorgés. Primus, décoré par le sénat des insignes consulaires, fut pendant quel- ques jours le chef unique du gouvernement; il profita de sa toute-puissance pour s'emparer des richesses du palais impérial. Mais à l'arrivée de Mucien, le favori de Vespasien, Primus se vit traiter avec très-peu d'egards; il se rendit à Alexandrie auprès de l'empereur pour y récla- mer la récompense due à ses services signalés. Accueilli très-froidement par Vespasien, il se re- tira dans sa ville natale, et y vécut encore de longues années, uniquement occupé de la cul- ture des lettres et de correspondre avec les quel- ques amis qu'il avait gardés à Rome. Martial, l'un d'eux, lui a adressé trois de ses épigrammes (liv. IX, 101; X, 23 et 32).

Tacite, *Historiæ*. — Dion Cassius, liv. LXV, ch. 9 18. — Merivale, *History of the roman empire*. — Smith, *Dictionary*.

PRINA (*Joseph*, comte), homme politique italien, né en 1768, à Novare, mort à Milan, le 20 avril 1814. Après avoir eté reçu docteur en droit à Turin, il fut en 1795 nommé substitut du procureur général de la chambre des comptes. En 1796, il fut chargé de fixer les nouvelles li- mites de la France et du Piémont aux termes du traité de Cherasco. Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, le nomma, en août 1798, inten- dant des finances, et pour couvrir l'énorme dé- ficit qu'il trouva dans le trésor Prina soumit à l'impôt les biens du clergé. Les impôts exorbi- tants qu'il preleva sur les nobles et les grands propriétaires soulevèrent contre lui tant de haines qu'il lui fallut prendre la fuite lorsque les Austro

Russes occupèrent le Piémont. Prina, qui s'était montré l'un des partisans les plus exaltés de Bonaparte à la Consulte cisalpine assemblée en 1802 à Lyon, ne fut pas longtemps sans être appelé au ministère des finances de la république italienne, fonctions dans lesquelles il fut confirmé lors de la formation du royaume d'Italie. Napoléon le nomma sénateur, grand-aigle de la Légion d'honneur, et comte de l'empire. La rigidité peu commune avec laquelle il remplissait les devoirs de sa place et son attachement pour le prince Eugène, qu'il aurait voulu voir porter au trône d'Italie, contribuèrent à augmenter l'animosité contre lui. Au milieu des événements politiques qui avaient amené la chute de Napoléon, la populace de Milan, excitée par l'aristocratie, se porta, malgré une pluie battante, vers l'hôtel du ministre, s'empara de lui, le dépouilla de ses habits, le traîna la corde au cou à travers les rues, et finit par le tuer à coups de parapluies.

Prina avait l'esprit cultivé et une grande aptitude au travail. C'était un très-honnête homme; mais, ministre inflexible d'un maître plus inflexible encore, il poussa trop loin les mesures de rigueur et l'âpreté des manières. La catastrophe dont il fut victime ne devint pas même l'objet d'une enquête, et son assassinat demeura impuni.

Botta, *Storia dell' Italia*. — Arnault, Jay et Jouy, *Biogr. des contemp.* — *Biogr. étrangère.*

PRINCE (*John*), biographe anglais, né en 1643, à Axminster (comté de Devon), mort en 1723. Il fit ses études à Oxford, et devint vicaire de Bideford, puis pasteur à Exeter, à Totness et à Berry-Pomeroy; il mourut dans cette dernière localité. Il appartenait à la Société des antiquaires. Il avait entrepris de composer un dictionnaire historique relatif à sa province natale; il en publia le t. Ier sous le titre de *Worthies of Devon* (1701, in-fol.); mais, découragé par le froid accueil du public, il n'alla pas plus loin. Ce volume, devenu fort rare, a été réimpr. avec des additions (Londres, 1809, in-4°, fig.). On a aussi de Prince quelques autres écrits.

Rose, *New biograph. dict.*

PRINCE (*Thomas*), historien américain, né le 15 mai 1687, à Sandwich (État de Massachusetts), mort le 22 octobre 1758, à Boston. Il prit ses grades au collége d'Harvard, fit en 1709 un voyage en Europe, et fut pendant plusieurs années attaché à une paroisse du comté de Suffolk, en Angleterre. En 1717 il s'établit à Boston, et y desservit en qualité de pasteur l'église dite *Old south Church*. Il avait réuni sur l'histoire civile et religieuse de la Nouvelle-Angleterre une collection de livres et de manuscrits, qui fut en grande partie détruite par les Anglais dans la guerre de l'indépendance. On a de lui : *Chronological history of New England, in the form of annals*; Boston, 1736, t. I, in-12, et 1755, 2 cahiers du t. II : la relation historique ne dépasse pas l'année 1633; — *Book of Psalms of New England*, inséré dans la *Christian history* de son fils Thomas (1744, 2 vol. in-8°).

Allen, *Biogr. dictionary*. — Pierce, *Hist. of Harvard.*

PRINCE (LE). *Voy.* LE PRINCE.

PRINCE (LE) DE BEAUMONT. *Voy.* BEAUMONT.

PRINGLE (Sir *John*), médecin anglais, né le 10 avril 1707, à Stichell House (comté de Roxburgh), mort à Londres, le 18 janvier 1782. Dernier enfant d'une famille noble et considérée, mais sans fortune, il fut destiné à une carrière libérale à laquelle de fortes études classiques l'avaient heureusement préparé. Porté de préférence pour la médecine, il fit ses premières études à Saint-André et à Édimbourg, puis il alla à Leyde, où l'attirait la réputation de Boerhaave, et où il fut reçu docteur, en 1730. De retour à Édimbourg, il fut obligé de négliger momentanément l'exercice de la médecine, qui ne lui offrait pas des ressources assez certaines pour remplir, en 1734, une chaire de philosophie morale à l'université. En 1742, il devint médecin du comte de Stair, qui commandait les forces réunies de l'Angleterre et de l'Autriche, et débuta dans la médecine militaire, où il devait laisser une trace si brillante de son passage. Nommé successivement médecin ordinaire, puis médecin en chef d'hôpital, enfin premier médecin des armées britanniques, il fit preuve, pendant les sept années qu'il passa dans l'exercice de ces fonctions, d'un esprit d'initiation et d'un talent d'observation qui lui firent en peu de temps une haute réputation de capacité, tandis que son sang-froid dans les circonstances les plus périlleuses, son humanité et la chaleur de son dévouement lui conciliaient l'estime et l'affection de tous. Saisissant avec une profonde sagacité le côté de ses fonctions où le médecin d'armée est appelé à rendre les services les plus signalés, il s'appliqua d'une manière spéciale à l'étude de la castramétation. Convaincu de l'influence morbifère des agglomérations d'hommes sur le développement des maladies contagieuses qui les ravagent, il comprit et fit admettre la nécessité d'établir les hôpitaux militaires sur des points élevés, et d'y pratiquer une large ventilation. La grande expérience de Crimée a démontré la sagesse des préceptes laissés à cet égard par le médecin anglais; elle a prouvé qu'on ne dédaigne pas impunément les conseils de la médecine préventive. Que d'armées fondues sans combat pour avoir négligé les observances de l'hygiène!

La paix d'Aix-la-Chapelle rendit Pringle à la vie civile. De retour à Londres en 1749, avec le titre de médecin du duc de Cumberland, second fils du roi Georges II, il s'y vit accueilli avec la plus grande faveur. C'est alors qu'il publia l'excellent traité *Sur les maladies des armées*, dont il amassait les matériaux depuis plusieurs années. Cet ouvrage, dont il n'existait alors aucun modèle qui pût lui être comparé pour la rigueur des observations, la nouveauté des aperçus, l'étendue des vues, peut encore être consulté

avec fruit par les médecins mili-
des maladies que son auteur avait
occasions d'observer, la dyssenterie,
jet de remarques intéressantes. Pringle
certaines conditions
es occasions qu'il avait
les ies contagieuses en gé-
vaient fixé son attention sur les circons-
qui leur donnent le plus fréquemment
e. Ses travaux sur la putréfaction des
ces animales, qui lui méritèrent en 1752 la
médaille de Copley, avaient essentiellement
jet de chercher par la voie expérimentale
ctères des maladies putrides et les effets
èdes antiseptiques. Il étudia dans ce but
de ces substances sur les tissus animaux
de putréfaction pour accélérer ou retar-
phénomènes de la fermentation putride.
re a-t-il conclu trop rigoureusement de
ction sur des parties privées de vie à
u'elles ont sur un corps vivant.
gle servit encore dans les guerres d'Alle-
de 1755 à 1759, époque où il abandonna
ement la médecine militaire pour reve-
ndres partager son temps entre une pra-
ès-étendue et les travaux de la Société
dont il était membre depuis 1745, et qui
our président en 1772. Dans ce poste,
cupa avec beaucoup de distinction jusqu'en
e grand médecin donna des preuves de
sances aussi vastes que variées dans les
physiques, notamment dans les savants
qu'il eut occasion de faire sur les con-
uverts par cette célèbre compagnie. Mais
, qui commençait à s'affaiblir, et des
nents élevés entre ses collègues et lui à
n de la guerre de l'indépendance, où
avait embrassé le parti de Franklin et de
, ses amis, le décidèrent à se démettre
autes fonctions. Deux ans plus tard, il
our Edimbourg, où l'attiraient les souve-
sa jeunesse, et qu'il croyait devoir être
e à sa santé. Cet espoir fut déçu; et
qui avait à y souffrir de la privation
nes et précieuses relations et d'un chan-
d'habitudes qu'on ne rompt pas impu-
dans la vieillesse, revint au bout d'un an
es, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.
que de paralysie l'enleva, à l'âge de
-quinze ans. Il avait perdu sa femme
lusieurs années, et ne laissait pas d'en-
fut inhumé à Westminster, à côté de
de Freind, de Hales et de Mead, ses amis.
e, théologien instruit et rigide, était,
Newton, de la secte des unitaires. Ses
étaient dignes et aimables. Versé dans
le plusieurs langues, il accueillait avec
les savants et les voyageurs de tous
Il faisait partie de la Société royale de
et de l'Académie des sciences de Paris,
it succédé, en 1778, à Linné. On a de
servations on the diseases of the army, in camp and in garnison; Londres, 1752; 8e édit., 1810, in-8°; traduit en français, sous ce titre : *Observations sur les maladies dans les camps et dans les garnisons*, avec des *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques;* Paris, 1755, 2 vol. in-12 ; la même, revue et augmentée, 1771; — *Experiments on substances resisting putrefaction*, Philosoph. Transact., 1750, Abridg, t. X; — *Observations on the nature and cure of hospital and gaol fevers;* London, 1750; — *six discours;* Londres, 1783, in-8°. Dr Saucerotte.

Condorcet, *Éloge de Pringle*. — Vicq d'Azyr, *Éloge de Pringle*. — A. Kippis, *Life of sir John Pringle*. — *Biogr. medicale*.

PRINGLE (*Thomas*), littérateur anglais, né le 5 janvier 1789, à Blaiklaw, en Écosse, mort le 5 décembre 1834, à Londres. Une chute qu'il fit en bas âge, et qui lui luxa une jambe, le réduisit à marcher toute sa vie avec des béquilles. Après avoir terminé ses études à l'université d'Édimbourg, il entra comme expéditionnaire dans les bureaux des archives de l'Écosse. Quelques poésies qu'il mit au jour lui ayant attiré plus d'éloges que de profit, il se jeta dans la carrière littéraire, et fonda en 1817 deux journaux à la fois, une revue, *Edinburgh monthly magazine*, et une feuille politique, *Edinburgh star :* celle-ci ne réussit point, et l'autre, entreprise avec l'aide de Lockhart, Wilson, Brewster et Hogg, passa bientôt entre les mains du libraire Blackwood, qui l'édita sous son propre nom. Pringle avait repris sa place aux archives (1819) lorsqu'en 1822 il se décida à aller rejoindre ses quatre frères, qui s'étaient embarqués comme colons pour le cap de Bonne-Espérance. Par l'intermédiaire de Walter Scott et de Macpherson, il obtint l'emploi de bibliothécaire du gouvernement au Cap. Après quelques difficultés il y fit paraître deux journaux, *South African journal* et *Commercial advertiser*, rédigés en anglais et en hollandais; mais en mai 1824 il se vit forcé d'en suspendre la publication, par suite de la prétention du gouverneur à les soumettre à la censure. En 1826 il retourna en Angleterre, et s'établit à Londres, où il devint secrétaire de la Société pour l'émancipation des esclaves. Il mourut à la suite des désordres causés par une croûte de pain qu'il avait avalée de travers. Outre un grand nombre de pièces fugitives, Pringle a a laissé deux recueils poétiques, *The Excursion* et *African sketches*, où l'on trouve de l'élégance et une touchante simplicité. Parmi ses écrits en prose, on distingue celui qui a pour titre : *Narrative of a residence in South Africa.*

Notice à la tête des *Poetical works of Th. Pringle.*

PRINGLES (*Jean* de), magistrat français, né vers 1550, à Nuits (Bourgogne), mort le 4 mars 1629, à Dijon. D'une famille originaire de l'Écosse, il fut reçu en 1573 avocat, et succéda, en 1576, à son oncle, Nicolas Morelot, dans la charge de procureur général au parle-

le serment, et fut proclamé (27 mars 1791) évêque constitutionnel du Nord (siégeant à Cambrai), fonctions qu'il abdiqua le 13 novembre 1793; il eut même la faiblesse de remettre à la Convention ses lettres de prêtrise, ce qui ne l'empêcha point de présider en 1797 à Lille un synode diocésain. Il assista au concile tenu à Paris à la fin de cette année, et fut transféré par ses confrères à l'évêché de Rhône-et-Loire (février 1798). A cette époque, il avait composé, pour justifier le serment de haine à la royauté, une instruction qu'on trouve dans les actes de ce concile. Après le concordat il fut nommé, le 9 avril 1802, à l'archevêché de Toulouse, où sa douceur triompha de tous les obstacles. Primat se trouva au sacre de Napoléon, et le 16 janvier 1805 le *pallium* lui fut accordé. Il fut ensuite nommé sénateur (19 mai 1806) et comte de l'empire. Pendant les Cent jours, il fut appelé à siéger dans la chambre des pairs (4 juin 1815). H. F—T.

Jamme, *Éloge de Primat*, dans le *Recueil de l'Acad. des Jeux floraux*, 18?0. — Picot, *Mém. pour servir à l'hist. eccles.* — *L'Ami de la religion et du roi*, 1816.

PRIMATICCIO (*Francesco*), en français *le Primatice*, peintre, sculpteur et architecte italien, né à Bologne, en 1490, mort en France, vers 1570. Il avait appris d'Innocenzio da Imola les principes du dessin, et ceux de la peinture du Bagnacavallo, quand il fut attiré à Mantoue par la renommée de l'école de Jules Romain. Sous la direction de ce dernier, il devint bientôt habile dans la composition des grandes machines, et dans l'exécution des ornements en bois et en stuc. C'est à cette époque qu'il donna les modèles des statues de prophètes et de sibylles qui ornent la nef principale de la cathédrale, et que dans le palais du Té il exécuta une bordure en stuc très-vantée par Vasari, et que l'on admire encore aujourd'hui dans la *loggia* ou vestibule. Il y avait six années que Primaticcio travaillait à Mantoue, quand, en 1531, il fut désigné par Jules Romain au roi François Ier, qui lui demandait un artiste pour la décoration de ses palais. « Les premiers stucs que l'on fit en France, dit Vasari, et les premiers travaux à fresque de quelque importance furent dus à Primaticcio. » Le roi le récompensa en le nommant prieur de Bretigny et abbé de Saint-Martin de Troyes; ce bénéfice ne rapportait pas moins de 8,000 écus. Primaticcio fut envoyé en Italie pour mouler les principales sculptures antiques et acquérir divers chefs-d'œuvre de l'art moderne. Nous avons cité dans la vie de Michel-Ange la lettre que lui adressa François Ier en 1546 pour le prier de céder à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (le Primatice) quelques-uns de ses ouvrages, et de lui permettre de mouler le *Christ* de la Minerva et la *Pietà* de Saint-Pierre. Ce fut sans doute aussi Primaticcio qui servit d'intermédiaire au roi dans cette négociation avec Andrea del Sarto, qui valut à la France la belle *Charité* du Louvre. Primaticcio, que Vignole avait aidé dans sa mission, rapporta d'Italie cent vingt-cinq figures antiques, quantité de bustes, et les moules de la colonne Trajane, du Laocoon, de la Vénus de Médicis, de la Cléopâtre, de l'Ariane, etc. Il avait consacré neuf années à cette mission, qui, dit-on, avait eu pour cause première le désaccord de Primaticcio avec le Rosso, qui, arrivé en France avant lui, avait le titre d'intendant des bâtiments. Il ne revint en effet en France qu'après la mort du Rosso (1541), mais pour y trouver un nouveau rival dans Benvenuto Cellini.

Les exemples de Primaticcio eurent heureusement sur les artistes français moins d'influence que les chefs-d'œuvre qu'il avait rapportés. Mais cependant l'*école* dite *de Fontainebleau*, que Rosso, Primaticcio et Niccolo dell' Abbate avaient fondée, les dirigea jusqu'à l'époque de Poussin, de Lesueur et de Lebrun. Les compositions mythologiques de Primaticcio ne manquent certainement pas de charme; les figures sont gracieuses, le coloris est doux et agréable, le clair-obscur bien rendu; mais les allégories ne sont pas toujours intelligibles, le dessin est souvent incorrect, les poses sont maniérées, et le goût est loin d'être irréprochable.

Parmi les œuvres que cet artiste exécuta à Fontainebleau, il faut placer au premier rang par leur importance les fresques dont, avec l'aide de son élève Niccolo dell' Abbate, il avait enrichi la vaste salle de Henri II. Ces nombreuses compositions mythologiques ont été en 1834 restaurées à l'encaustique avec le plus grand talent par M. Alaux. Les fresques de la *porte dorée* avaient été attribuées au Rosso; mais on est aujourd'hui d'accord pour les restituer à leur véritable auteur, Primaticcio. Celles-ci, restaurées en 1835 par M. Picot, paraissent l'avoir été avec moins de fidélité. Les huit sujets sont également mythologiques. Dans la galerie François Ier, parmi les fresques du Rosso est une *Danaé* qui passe pour être de Primaticcio. Quant à ses fresques de la salle d'Ulysse, elles ont été entièrement détruites sous Louis XV et ne nous sont connues que par les gravures. Primaticcio ne cessa d'être en faveur sous Henri II, sous François II, qui en 1559 le nomma surintendant des bâtiments, à la place de Philibert Delorme, et sous Charles IX, qui l'employa aux fêtes de la cour. Plusieurs auteurs lui attribuent le dessin du tombeau de Henri II; mais d'autres en font honneur à Philibert Delorme.

Les tableaux de Primaticcio sont peu nombreux; nous trouvons cependant au Louvre : la *Continence de Scipion;* au musée de Vienne, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher;* et au musée de Darmstadt, *Un Ange indiquant à un jeune homme le chemin du ciel.* E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*. — Fontenai, *Dict. des Artistes*. — Vatout, *Hist. du château de Fontainebleau*. — Jamin, *Fontainebleau sous Louis-Philippe*. — A. Joanne, *Fontainebleau*. — *Catalogues* de Paris, Vienne et Darmstadt.

.YE (LA). *Voy.* LA PRIMAUDAYE.
Gilbert), prélat anglais, né en
n en 1643. On ignore pour quel motif
s'établir en France. Il était
de Mirambeau, lorsqu'en
pasteur à Bordeaux; en
ville par Louis XIII, et
expulsé du ro , malgré les ins-
du synode de Charenton. S'étant retiré à
a, il devint chapelain du roi, chanoine de
r et évêque d'Ely. Il a laissé en fran-
irs ouvrages, tels que *Le Vœu de Ja-
sé aux vœux des moines* (Bergerac,
vol. in-8°), *La Trompette de Sion*
1620, in-8°), et des *Sermons* en anglais.

EROSE (*David*), fils aîné du précédent, né
102, à Saint-Jean-d'Angely, fut d'abord
à Rouen; en 1642, il remplaça son père
église française de Londres. On a de lui
ses sur des matières religieuses, des *Ser-*
et un *Traité du Sabbat* (Londres, 1636,
trad. en latin et en anglais.

EROSE (*Jacques*), frère du précédent, né
aux, mort en 1660, en Angleterre. Après
chevé sa philosophie à Bordeaux, il étu-
médecine à Paris et à Montpellier; à
ut-il pris le grade de docteur dans cette
ville (1617), qu'il passa en Angleterre, et
t à Hull, où il pratiqua son art avec beau-
le succès. Ses ouvrages annoncent un
instruit et un bon observateur; mais il ne
jamais admettre la circulation du sang, et
contre cette découverte des objections
jugement de Sprengel, auraient mérité
rises en considération. Il nia également
ice des vaisseaux chylifères. Nous cite-
lui : *Exercitationes et animadver-
in lib. Harvei de circulatione san-*
; Londres, 1630, in-4°; — *De vulgi er-
in medicina*; Amsterdam, 1639, in-12:
eut beaucoup de succès, et fut traduit en
et en français. « Il y a là dedans de fort
choses et bien curieuses, dit Gui Patin,
peu de mauvaises, sinon qu'il est trop
ans l'usage des remèdes chimiques »; —
idion medico-practicum; Amsterdam,
n-12; — *Pharmaceutica methodus*;
651, in-16; — *De mulierum morbis*
: Rotterdam, 1655, in-4° : traité remar-
et longtemps estimé; — *De febribus*;
658, in-4°; — *De morbis puerorum*;
659, in-12.

Athenæ oxon. — Portal, *Hist. de l'anatomie*,
— Eloy, *Dict. hist. de la méd.* — Astruc, *Mala-
femmes*. — Gui Patin, *Lettres*. — Sprengel,
la méd. — Haag, *France protest.*

IUS (*Marcus Antonius*), général ro-
né à Toulouse, vers l'an 40 après J.-C.,
u commencement du second siècle. Il re-
s son enfance le surnom de *Becco*, mot
qui s'est conservé dans notre langue. Il
biter Rome, et fut élevé à la dignité de
r; mais ayant signé comme témoin un testament supposé, fait en faveur d'un de ses amis, il fut poursuivi pour faux, et condamné au bannissement. Rappelé par Galba, il fut chargé du commandement de la septième légion, stationnée en Pannonie. Il fut un des premiers qui se prononcèrent en Europe pour Vespasien, dont il décida les partisans à porter la guerre en Italie (69). Il s'y rendit, et s'empara avec deux légions de Vérone et de tout le pays environnant. Il y fut rejoint par trois autres légions, amenées par les gouverneurs de Pannonie et de Mésie, auxquels il allait être obligé de remettre le commandement, lorsqu'une sédition, excitée par lui en secret contre eux, le rendit le seul chef de l'armée. Il se porta sur Crémone et attaqua à *Bedriacum* les troupes de Vitellius; un instant ses soldats furent sur le point de se débander; il les ramena à la victoire par des prodiges de bravoure. Assailli dans la nuit par un corps de six légions, il les mit en fuite après un combat acharné. Il alla alors assiéger Crémone, et l'emporta d'assaut; cette florissante cité fut pillée de fond en comble et ensuite incendiée. Après avoir fait reposer ses légions en Illyrie pendant quelque temps, il traversa les Apennins vers le milieu de l'hiver, marcha sur Rome, et y pénétra de vive force, entraîné par ses soldats, avides de pillage. Vitellius et la plupart de ses partisans furent égorgés. Primus, décoré par le sénat des insignes consulaires, fut pendant quelques jours le chef unique du gouvernement; il profita de sa toute-puissance pour s'emparer des richesses du palais impérial. Mais à l'arrivée de Mucien, le favori de Vespasien, Primus se vit traiter avec très-peu d'égards; il se rendit à Alexandrie auprès de l'empereur pour y réclamer la récompense due à ses services signalés. Accueilli très-froidement par Vespasien, il se retira dans sa ville natale, et y vécut encore de longues années, uniquement occupé de la culture des lettres et de correspondre avec les quelques amis qu'il avait gardés à Rome. Martial, l'un d'eux, lui a adressé trois de ses épigrammes (liv. IX, 101; X, 23 et 32).

Tacite, *Historiæ*. — Dion Cassius, liv. LXV, ch. 9-18. — Merivale, *History of the roman empire*. — Smith, *Dictionary*.

PRINA (*Joseph*, comte), homme politique italien, né en 1768, à Novare, mort à Milan, le 20 avril 1814. Après avoir été reçu docteur en droit à Turin, il fut en 1795 nommé substitut du procureur général de la chambre des comptes. En 1796, il fut chargé de fixer les nouvelles limites de la France et du Piémont aux termes du traité de Cherasco. Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, le nomma, en août 1798, intendant des finances, et pour couvrir l'énorme déficit qu'il trouva dans le trésor Prina soumit à l'impôt les biens du clergé. Les impôts exorbitants qu'il préleva sur les nobles et les grands propriétaires soulevèrent contre lui tant de haines qu'il lui fallut prendre la fuite lorsque les Austro

Russes occupèrent le Piémont. Prina, qui s'était montré l'un des partisans les plus exaltés de Bonaparte à la Consulte cisalpine assemblée en 1802 à Lyon, ne fut pas longtemps sans être appelé au ministère des finances de la république italienne, fonctions dans lesquelles il fut confirmé lors de la formation du royaume d'Italie. Napoléon le nomma sénateur, grand-aigle de la Légion d'honneur, et comte de l'empire. La rigidité peu commune avec laquelle il remplissait les devoirs de sa place et son attachement pour le prince Eugène, qu'il aurait voulu voir porter au trône d'Italie, contribuèrent à augmenter l'animosité contre lui. Au milieu des événements politiques qui avaient amené la chute de Napoléon, la populace de Milan, excitée par l'aristocratie, se porta, malgré une pluie battante, vers l'hôtel du ministre, s'empara de lui, le dépouilla de ses habits, le traîna la corde au cou à travers les rues, et finit par le tuer à coups de parapluies.

Prina avait l'esprit cultivé et une grande aptitude au travail. C'était un très-honnête homme; mais, ministre inflexible d'un maître plus inflexible encore, il poussa trop loin les mesures de rigueur et l'âpreté des manières. La catastrophe dont il fut victime ne devint pas même l'objet d'une enquête, et son assassinat demeura impuni.

Botta, *Storia dell' Italia*. — Arnault, Jay et Jouy, *Biogr. des contemp.* — *Biogr. étrangère.*

PRINCE (*John*), biographe anglais, né en 1643, à Axminster (comté de Devon), mort en 1723. Il fit ses études à Oxford, et devint vicaire de Bideford, puis pasteur à Exeter, à Totness et à Berry-Pomeroy; il mourut dans cette dernière localité. Il appartenait à la Société des antiquaires. Il avait entrepris de composer un dictionnaire historique relatif à sa province natale; il en publia le t. I[er] sous le titre de *Worthies of Devon* (1701, in-fol.); mais, découragé par le froid accueil du public, il n'alla pas plus loin. Ce volume, devenu fort rare, a été réimpr. avec des additions (Londres, 1809, in-4°, fig.). On a aussi de Prince quelques autres écrits.

Rose, *New biograph. dict.*

PRINCE (*Thomas*), historien américain, né le 15 mai 1687, à Sandwich (État de Massachusetts), mort le 22 octobre 1758, à Boston. Il prit ses grades au collége d'Harvard, fit en 1709 un voyage en Europe, et fut pendant plusieurs années attaché à une paroisse du comté de Suffolk, en Angleterre. En 1717 il s'établit à Boston, et y desservit en qualité de pasteur l'église dite *Old south Church*. Il avait réuni sur l'histoire civile et religieuse de la Nouvelle-Angleterre une collection de livres et de manuscrits, qui fut en grande partie détruite par les Anglais dans la guerre de l'indépendance. On a de lui : *Chronological history of New England, in the form of annals;* Boston, 1736, t. I, in-12, et 1755, 2 cahiers du t. II : la relation historique ne dépasse pas l'année 1633; — *Book of Psalms of New England*, inséré dans la *Christian history* de son fils Thomas (1744, 2 vol. in-8°).

Allen, *Biogr. dictionary*. — Pierce, *Hist. of Harvard.*

PRINCE (Le). *Voy*. Le Prince.

PRINCE (Le) de Beaumont. *Voy*. Beaumont.

PRINGLE (Sir *John*), médecin anglais, né le 10 avril 1707, à Stichell House (comté de Roxburgh), mort à Londres, le 18 janvier 1782. Dernier enfant d'une famille noble et considérée, mais sans fortune, il fut destiné à une carrière libérale à laquelle de fortes études classiques l'avaient heureusement préparé. Porté de préférence pour la médecine, il fit ses premières études à Saint-André et à Édimbourg, puis il alla à Leyde, où l'attirait la réputation de Boerhaave, et où il fut reçu docteur, en 1730. De retour à Édimbourg, il fut obligé de négliger momentanément l'exercice de la médecine, qui ne lui offrait pas des ressources assez certaines pour remplir, en 1734, une chaire de philosophie morale à l'université. En 1742, il devint médecin du comte de Stair, qui commandait les forces réunies de l'Angleterre et de l'Autriche, et débuta dans la médecine militaire, où il devait laisser une trace si brillante de son passage. Nommé successivement médecin ordinaire, puis médecin en chef d'hôpital, enfin premier médecin des armées britanniques, il fit preuve, pendant les sept années qu'il passa dans l'exercice de ces fonctions, d'un esprit d'initiation et d'un talent d'observation qui lui firent en peu de temps une haute réputation de capacité, tandis que son sang-froid dans les circonstances les plus périlleuses, son humanité et la chaleur de son dévouement lui conciliaient l'estime et l'affection de tous. Saisissant avec une profonde sagacité le côté de ses fonctions où le médecin d'armée est appelé à rendre les services les plus signalés, il s'appliqua d'une manière spéciale à l'étude de la castramétation. Convaincu de l'influence morbifère des agglomérations d'hommes sur le développement des maladies contagieuses qui les ravagent, il comprit et fit admettre la nécessité d'établir les hôpitaux militaires sur des points élevés, et d'y pratiquer une large ventilation. La grande expérience de Crimée a démontré la sagesse des préceptes laissés à cet égard par le médecin anglais; elle a prouvé qu'on ne dédaigne pas impunément les conseils de la médecine préventive. Que d'armées fondues sans combat pour avoir négligé les observances de l'hygiène!

La paix d'Aix-la-Chapelle rendit Pringle à la vie civile. De retour à Londres en 1749, avec le titre de médecin du duc de Cumberland, second fils du roi Georges II, il s'y vit accueilli avec la plus grande faveur. C'est alors qu'il publia l'excellent traité *Sur les maladies des armées*, dont il amassait les matériaux depuis plusieurs années. Cet ouvrage, dont il n'existait alors aucun modèle qui pût lui être comparé pour la rigueur des observations, la nouveauté des aperçus, l'étendue des vues, peut encore être consulté

l'hui avec fruit par les médecins mili-
L'une des maladies que son auteur avait
l'occasions d'observer, la dyssenterie,
t de remarques intéressantes. Pringle
contagion, dans certaines conditions
Les fréquentes occasions qu'il avait
'étudier les maladies contagieuses en gé-
vaient fixé son attention sur les circons-
qui leur donnent le plus fréquemment
ce. Ses travaux sur la putréfaction des
ces animales, qui lui méritèrent en 1752 la
médaille de Copley, avaient essentiellement
jet de chercher par la voie expérimentale
ctères des maladies putrides et les effets
èdes antiseptiques. Il étudia dans ce but
de ces substances sur les tissus animaux
de putréfaction pour accélérer ou retar-
phénomènes de la fermentation putride.
a-t-il conclu trop rigoureusement de
ction sur des parties privées de vie à
u'elles ont sur un corps vivant.
le servit encore dans les guerres d'Alle-
de 1755 à 1759, époque où il abandonna
ement la médecine militaire pour reve-
ndres partager son temps entre une pra-
ès-étendue et les travaux de la Société
dont il était membre depuis 1745, et qui
our président en 1772. Dans ce poste,
upa avec beaucoup de distinction jusqu'en
e grand médecin donna des preuves de
sances aussi vastes que variées dans les
physiques, notamment dans les savants
qu'il eut occasion de faire sur les con-
uverts par cette célèbre compagnie. Mais
, qui commençait à s'affaiblir, et des
nents élevés entre ses collègues et lui à
n de la guerre de l'indépendance, où
avait embrassé le parti de Franklin et de
, ses amis, le décidèrent à se démettre
autes fonctions. Deux ans plus tard, il
our Édimbourg, où l'attiraient les souve-
sa jeunesse, et qu'il croyait devoir être
e a sa santé. Cet espoir fut déçu; et
qui avait à y souffrir de la privation
nes et précieuses relations et d'un chan-
d'habitudes qu'on ne rompt pas impu-
dans la vieillesse, revint au bout d'un an
es, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.
que de paralysie l'enleva, à l'âge de
-quinze ans. Il avait perdu sa femme
lusieurs années, et ne laissait pas d'en-
fut inhumé à Westminster, à côté de
de Freind, de Hales et de Mead, ses amis.
e, théologien instruit et rigide, était,
Newton, de la secte des unitaires. Ses
étaient dignes et aimables. Versé dans
plusieurs langues, il accueillait avec
les savants et les voyageurs de tous
Il faisait partie de la Société royale de
et de l'Académie des sciences de Paris,
il succède, en 1778, à Linné. On a de
servations on the diseases of the army, in camp and in garnison; Londres, 1752; 8e édit., 1810, in-8°; traduit en français, sous ce titre : *Observations sur les maladies dans les camps et dans les garnisons*, avec des *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques;* Paris, 1755, 2 vol. in-12; la même, revue et augmentée, 1771; — *Experiments on substances resisting putrefaction*, Philosoph. Transact., 1750, Abridg, t. X; — *Observations on the nature and cure of hospital and gaol fevers;* London, 1750; — *six discours;* Londres, 1783, in-8°. Dr SAUCEROTTE.

Condorcet, *Éloge de Pringle.* — Vicq d'Azyr, *Éloge de Pringle.* — A. Kippis, *Life of sir John Pringle.* — *Biogr. médicale.*

PRINGLE (*Thomas*), littérateur anglais, né le 5 janvier 1789, à Blaiklaw, en Écosse, mort le 5 décembre 1834, à Londres. Une chute qu'il fit en bas âge, et qui lui luxa une jambe, le réduisit à marcher toute sa vie avec des béquilles. Après avoir terminé ses études à l'université d'Édimbourg, il entra comme expéditionnaire dans les bureaux des archives de l'Écosse. Quelques poésies qu'il mit au jour lui ayant attiré plus d'éloges que de profit, il se jeta dans la carrière littéraire, et fonda en 1817 deux journaux à la fois, une revue, *Edinburgh monthly magazine*, et une feuille politique, *Edinburgh star :* celle-ci ne réussit point, et l'autre, entreprise avec l'aide de Lockhart, Wilson, Brewster et Hogg, passa bientôt entre les mains du libraire Blackwood, qui l'édita sous son propre nom. Pringle avait repris sa place aux archives (1819) lorsqu'en 1822 il se décida à aller rejoindre ses quatre frères, qui s'étaient embarqués comme colons pour le cap de Bonne-Espérance. Par l'intermédiaire de Walter Scott et de Macpherson, il obtint l'emploi de bibliothécaire du gouvernement au Cap. Après quelques difficultés il y fit paraître deux journaux, *South African journal* et *Commercial advertiser*, rédigés en anglais et en hollandais; mais en mai 1824 il se vit forcé d'en suspendre la publication, par suite de la prétention du gouverneur à les soumettre à la censure. En 1826 il retourna en Angleterre, et s'établit à Londres, où il devint secrétaire de la Société pour l'émancipation des esclaves. Il mourut à la suite des désordres causés par une croûte de pain qu'il avait avalée de travers. Outre un grand nombre de pièces fugitives, Pringle a laissé deux recueils poétiques, *The Excursion* et *African sketches*, où l'on trouve de l'élégance et une touchante simplicité. Parmi ses écrits en prose, on distingue celui qui a pour titre : *Narrative of a residence in South Africa.*

Notice à la tête des *Poetical works of Th. Pringle.*

PRINGLES (*Jean* DE), magistrat français, né vers 1550, à Nuits (Bourgogne), mort le 4 mars 1629, à Dijon. D'une famille originaire de l'Écosse, il fut reçu en 1573 avocat, et succéda, en 1576, à son oncle, Nicolas Morelot, dans la charge de procureur général au parle-

ment de Dijon. On a de lui : *La Coutume du duché de Bourgogne, enrichie de commentaires* (Lyon, 1652, in-4°), et deux recueils en manuscrit, l'un des arrêts du parlement de Bourgogne (2 vol. in-fol.), l'autre des familles illustres de cette province.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

PRINSEP (*James*), orientaliste anglais, né en 1800, mort le 26 avril 1840, en mer. Envoyé à l'âge de vingt ans dans le Bengale, il obtint un emploi à l'hôtel des monnaies de Bénarès; dans la suite il consigna dans ses *Sketches* le résultat de ses patientes études sur les monuments religieux de cette ville. Il fut élu membre de la Société royale de Londres, et lui communiqua, entre autres mémoires, un travail remarquable sur la façon de déterminer exactement à quel point commence la fusion des métaux précieux. Appelé en 1831 à Calcutta, il y remplaça comme directeur des monnaies H. Wilson, qui venait de retourner en Europe, et lui succéda également dans le poste de secrétaire de la Société asiatique. Éditeur des *Gleanings of science*, il remania en 1832 cette revue, et la fit paraître à ses frais, sous le titre de *Journal of the asiatic Society*; elle devint entre ses mains un des meilleurs recueils qui eût jamais paru, et réunit en deux années d'existence plus de matériaux historiques que ne l'avaient fait les *Asiatic researches* depuis 1792. Prinsep en publia les *Tables* (1834-1836, 2 vol. in-8°), auxquelles il ajouta un tableau de monnaies, poids et mesures de l'Inde anglaise, ainsi que la chronologie et les généalogies de toutes les dynasties de l'Inde ancienne et moderne. Non-seulement il donna ses soins à la publication des grands ouvrages de la littérature hindoue, mais il en paya lui-même la dépense pendant plusieurs années. Attaqué en 1839 d'une maladie de poitrine, il s'embarqua pour retourner en Europe, et fut atteint de paralysie sur le vaisseau; son corps fut ramené à Calcutta.

Rose, *New biogr. dictionary.*

PRINTZ (*Wolfgang-Gaspard*), compositeur allemand, né le 10 octobre 1641, à Waldthurn (Palatinat), mort le 13 octobre 1717, à Sorau (Prusse). Après avoir étudié la musique sous deux bons organistes, et appris à jouer de plusieurs instruments, il fut envoyé à l'université d'Altdorf pour y suivre les cours de théologie. Plein de zèle pour la religion luthérienne, il s'efforça d'en propager les doctrines dans le Palatinat; mais il fut mis en prison, et n'obtint sa liberté qu'en promettant de renoncer à la prédication. Il entra alors comme ténor dans la chapelle de l'électeur palatin à Heidelberg. Une controverse religieuse le força d'en sortir furtivement; et comme il était dénué de ressources, il s'engagea pour tout faire au service d'un voyageur hollandais, avec qui il visita une partie de l'Allemagne et les villes principales de l'Italie. Dans les environs de Mantoue il tomba malade, et son maître l'abandonna; il lui fallut revenir à pied dans son pays, et presque en mendiant. En 1665 il fut nommé *cantor* à Sorau, et cumula depuis 1682 cette place avec celle de directeur de la chapelle du comte de Promnitz. Il a écrit sur lui-même une notice, où l'on voit qu'en l'espace de douze ans il avait composé plus de cent cinquante morceaux de différents genres avec orchestre. C'est principalement à ses ouvrages historiques et didactiques que cet artiste doit sa réputation; nous citerons de lui : *Compendium musicæ signatoriæ et modulatoriæ vocalis*; Dresde, 1668, in-8°, en allemand; — *Phrynis Mitylenæus, oder Satyrischer Componist*; Quedlimbourg, 1676-1677, in-4°; Leipzig, 1694, in-4° : c'est un livre médiocre, qui expose, au moyen d'une fiction, les fautes des compositeurs ignorants et maladroits; — *Exercitationes musicæ de concordantiis singulis*; Francfort, 1687-1689, in-4°, en allemand; — *Historische Beschreibung der Sing und Kling-Kunst* (Description historique du chant et de la musique); Dresde, 1690, in-4°; il y a des renseignements intéressants sur les musiciens allemands du dix-septième siècle. Plusieurs ouvrages qu'il avait laissés en manuscrit ont été détruits. K.

Mattheson, *Ehrenpforte*, 257-276. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

PRIOLO (*Benjamin*), historien français, né le 1er janvier 1602, à Saint-Jean-d'Angely (Saintonge), mort en 1667, à Lyon. C'était l'arrière-petit-fils d'Antonio Priuli (*voy.* ce nom), qui, après avoir été doge de Venise, s'était marié et établi en France. Son père, Julien, avait embrassé les doctrines de Calvin et dépensé presque tout son bien dans les guerres de religion. Aussi Benjamin eut-il longtemps à lutter contre la pauvreté. La mort de ses parents le laissa à quinze ans maître de lui-même. Apres avoir étudié à Orthez et à Montauban, il se rendit à Leyde pour y suivre les leçons de Daniel Heinsius et de Vossius sur l'histoire et la poésie anciennes. L'envie d'entendre Grotius le conduisit à Paris, et de là il passa à Padoue, pour étudier les écrits d'Aristote. Vers l'âge de trente ans il s'attacha au duc de Rohan, qui était alors au service des Vénitiens, combattit à ses côtés, et négocia pour lui en Espagne des affaires importantes. Après la mort de ce seigneur, qui l'avait admis dans sa plus intime confidence (1638), il acheta un petit domaine dans les environs de Genève, et y vécut oublié pendant dix ans. Le duc de Longueville le tira en 1648 de ce lieu de repos, et l'emmena avec lui au congrès de Munster. A la suite des controverses qu'il eut à Lyon avec le cardinal François Barberini, Priolo abjura la religion protestante, et s'établit à Paris, où le duc de Longueville lui assigna une pension de 1,200 livres, en récompense des services qu'il lui avait rendus dans la négociation de la paix générale. Mais il ne jouit pas d'une longue tranquillité : s'étant engagé un peu légè-

rement dans la faction des princes, il se vit obligé de sortir de France, et ses biens furent confisqués. Rentré depuis dans les bonnes grâces de Louis XIV, il ne songea plus qu'à mettre la dernière main aux travaux historiques qu'il avait entrepris. Le seul qui ait vu le jour a pour titre : *Ab excessu Ludovici XIII de rebus gallicis historiarum lib. V* (Paris, 1662, in-4°), et *lib. VII* (ibid., 1665, in-4°); il fut réimprimé plusieurs fois, mais l'édition la plus estimée est celle de Leipzig, 1686, in-8°. Bayle a donné de grandes louanges à cette histoire, qu'il prétend avoir été composée avec une liberté fort éloignée de la flatterie.

Jean Rhodius, *De Vita B. Prioli*; Venise, 1672, in-fol. — Bayle, *Dict.* — Nicéron, *Mémoires*, XXXIX.

PRIOR (*Matthieu*), poëte et diplomate anglais, né à Wimborne (comté de Dorset) ou à Londres, le 21 juillet 1664, mort à Wimpole (comté de Cambridge), le 18 septembre 1721. Il était d'une famille fort obscure. Il perdit de bonne heure son père, qui exerçait, dit-on, la profession de menuisier, et fut recueilli chez un oncle cabaretier près de Charing Cross. Il reçut pourtant quelque éducation. Le comte de Dorset, protecteur éclairé des lettres, le trouva un jour par hasard lisant Horace, et fut si charmé de ses dispositions qu'il se chargea de subvenir aux frais de ses études universitaires. Prior entra en 1682 au collége Saint-John à Cambridge. Il était encore à l'université lorsqu'il composa avec son camarade Montague *Le Rat de ville et le Rat des champs* (*City mouse and country mouse*), parodie versifiée du fameux poëme de Dryden intitulé *La Biche et la Panthère*. C'était le moment où les imprudentes tentatives de Jacques II contre les libertés de l'Angleterre et la religion anglicane excitaient dans l'opinion publique un soulèvement général. Dryden avait eu le malheur de se faire le champion de la cause royale et catholique; les deux jeunes étudiants, qui le tournaient en ridicule, obtinrent un facile succès, indépendant du mérite de leur œuvre. Quand la révolution de 1688 eut renversé Jacques II, *Le Rat de ville et le Rat des champs* devint pour ses auteurs un titre politique dont ils tirèrent habilement parti. Montague entra au parlement, et s'éleva rapidement aux premières charges de l'État. Prior, moins capable ou moins heureux, fut envoyé comme secrétaire d'ambassade à La Haye, en 1691. A son retour en Angleterre, il composa plusieurs pièces de vers pour le roi Guillaume, qui s'en souciait fort peu. En 1697 il assista au congrès de Ryswick comme secrétaire de l'ambassade anglaise, et l'année suivante il se rendit avec la même qualité à la cour de France. La vivacité de son esprit, son habileté, sa politesse, sa parfaite connaissance de la langue française le rendaient éminemment propre à remplir ces fonctions. D'ailleurs on était heureux en France de la fin de la guerre, et l'ambassadeur anglais, le comte de Portland, jouissait d'une faveur que partagea largement le secrétaire de la légation. Monsieur le Prince (fils du grand Condé) se plut à causer avec lui sur des sujets littéraires; le vieux Bossuet montra pour le jeune hérétique anglais une courtoisie que celui-ci se rappela toujours avec reconnaissance. Boileau, dont il avait parodié l'ode sur la prise de Namur avec autant d'esprit que d'à-propos, ne lui garda pas rancune. Enfin Louis XIV loua les manières et la conversation de Prior. Tous ces témoignagnes de distinction n'empêchaient pas le secrétaire de maintenir, quand l'occasion s'en présentait, la dignité de son pays et de son maître contre les préjugés français. Un jour qu'on lui montrait à Versailles les victoires de Louis XIV peintes par Lebrun et qu'on lui demandait si le palais du roi d'Angleterre était décoré de la même manière. « Les monuments des grandes actions de mon maître, répondit-il, se voient partout, excepté dans sa maison. » En quittant ce poste il devint sous-secrétaire d'État dans le ministère du comte de Jersey; mais il resta peu de temps aux affaires. Mécontent de ses amis les whigs, qui n'avaient récompensé ses services que par la médiocre place de membre du bureau du commerce, il se rattacha au parti opposé, et dans le parlement de 1701, où il siégeait comme représentant de East Grinstead, il vota pour la mise en accusation des ministres qui avaient signé le traité de partage de la monarchie espagnole, traité auquel il avait lui-même contribué en sous-ordre. Mais l'opinion publique, un moment favorable aux tories, changea brusquement, et ramena les whigs au pouvoir. Prior fut laissé à l'écart jusqu'en 1710. A cette époque les tories, revenus au ministère (*voy.* Bolingbroke et Harley) songèrent à faire la paix avec la France, et eurent dans ce but recours aux talents diplomatiques de Prior. Celui-ci joua un rôle important, bien que secret dans les transactions qui amenèrent la fin des hostilités entre la France et l'Angleterre. Il fit un voyage à Paris en juillet 1711, et entama des négociations qui se continuèrent d'abord à Londres, dans sa propre maison, puis officiellement à Utrecht (janvier 1712). Cette même année, il accompagna lord Bolingbroke à Paris, et il y resta avec l'autorité d'un ambassadeur, mais sans caractère public. Son obscure naissance était le principal obstacle qui empêchait qu'on lui conférât ce titre; enfin l'obstacle parut surmonté. Au mois d'août 1713 il devint ambassadeur en titre. Mais les ministres ne lui fournirent point les moyens de soutenir l'éclat de sa dignité. Le poëte diplomate en fût réduit à solliciter en prose et en vers le payement de ses appointements. Aû lieu de l'argent qu'il attendait, il reçut la nouvelle imprévue de la mort de la reine Anne, de la chute des tories (août 1714) et du triomphe des whigs, ses anciens amis, maintenant ses ennemis implacables. Rappelé immédiatement, mais retenu à Paris par la nécessité de payer ses dettes, il ne revint en An-

gleterre qu'au mois de mars 1715. Il fut aussitôt arrêté, comme un des négociateurs des préliminaires de la paix d'Utrecht, et subit une détention de plus de deux ans. Quand il sortit de prison, il était ruiné, et à l'âge de cinquante-trois ans il se serait trouvé sans autre ressource que sa pension du collége Saint-John, si ses amis n'avaient généreusement souscrit à une édition de ses poésies. La souscription produisit quatre mille livres (100,000 fr.) ; lord Harley, fils du comte d'Oxford, premier ministre de ce cabinet tory dont Prior avait été l'agent dévoué, y ajouta une somme égale, et Prior put passer dans une honnête aisance les trois ou quatre ans qu'il vécut encore. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, où une longue et pompeuse épitaphe rappelle ses titres à la célébrité.

Prior comme homme politique et négociateur semble avoir eu un mérite réel; cependant il ne s'éleva jamais à une haute position, ou s'il l'atteignit, ce ne fut que pour un moment. L'obscurité de sa naissance, l'abandon de son caractère et de sa vie privée, peut-être même sa réputation de poëte léger l'empêchèrent d'obtenir de la considération. Lui-même au temps de ses dignités se souvenait trop qu'il était le neveu d'un cabaretier. On raconte qu'après avoir passé la soirée à causer avec le comte d'Oxford, lord Bolingbroke, Pope, Swift, il allait fumer une pipe et boire une bouteille d'ale avec un simple soldat et sa femme. Ses poésies se ressentent naturellement du laisser-aller de ses mœurs; cependant elles sont rarement licencieuses. Ses contes en vers obtinrent du succès, et le méritaient par l'agrément du récit. Ses poésies dans le genre burlesque, entre autres sa parodie de l'ode sur la prise de Namur, à l'occasion de la reprise de cette ville par Guillaume III, sont pleines d'esprit; enfin ses petites pièces lyriques, amoureuses ou morales, gardent encore du charme aujourd'hui, quoique le goût ait beaucoup changé; on y trouve parfois une élégance digne d'Horace, et parfois aussi une imagination qui rappelle les poëtes contemporains. C'est du moins l'avis d'un juge compétent, M. Thackeray. Johnson, plus sévère, reconnut d'ailleurs que Prior s'est essayé dans tous les styles et qu'il n'a échoué dans aucun de manière à encourir le ridicule, et tout en lui reprochant de s'être trop souvenu de la taverne dans sa vie privée, et du collége dans ses vers amoureux, il lui accorde de n'avoir manqué ni de sagesse comme homme public ni d'élégance comme poëte. Outre ses vers, Prior avait laissé des notes sur les affaires de son temps; on s'en servit ou plutôt on s'en autorisa pour rédiger sous son nom une médiocre *History of the transactions of his owen times*; 2 vol. in-8°. L'édition la plus complète de ses *Poésies* est celle de Londres, 1733, 3 vol. in-8°. L. J.

Johnson, *Lives of the english poets*. — *Biographia britannica*. — Torcy, *Mémoires*. — Thackeray, *The english humorists*.

PRIORATO. *Voy*. GUALDO.

PRISCIEN (*Priscianus*), grammairien romain, né à Césarée, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle après J.-C. Disciple du rhéteur Théoctiste, il enseigna avec beaucoup de succès la grammaire à Constantinople. Il est très-probable qu'il était chrétien. On n'a aucun autre détail sur sa vie. Connaissant le grec aussi bien que le latin, il avait fait une étude approfondie des recherches des grammairiens antérieurs sur ces deux idiomes, de même qu'il avait lu attentivement les principaux auteurs qui avaient écrit dans ces deux langues. Il parvint ainsi à saisir mieux que ses devanciers les particularités grammaticales de la langue latine; il coordonna ses observations sur ce sujet dans un ouvrage qu'il dédia à son protecteur, le consul Julien, et qui reçut pour titre : *Commentariorum grammaticorum lib. XVII*. Ce livre, successivement abrégé par Raban Maur, Jean de Garlande, Alexandre de Villeneuve, etc., fut la base de l'enseignement du latin jusqu'au quinzième siècle; il renferme de nombreuses citations d'auteurs aujourd'hui perdus. C'est le traité le plus plus complet et le mieux raisonné que l'antiquité nous ait laissé sur cette matière; il est fondé quant à la théorie philosophique du langage sur les principes d'Apollonius de Dyscole. Les *Commentaria* de Priscien ont été publiés à Venise, 1470, 1472, 1476, in-fol.; ibid., 1527, in-4°; Florence, 1525, in-4°. Ces éditions, ainsi que plusieurs autres qui parurent encore dans le quinzième et le seizième siècle, sont très-fautives; celle qui fut donnée par Putschius dans ses *Grammaticæ latinæ autores* ne l'est pas autant, mais elle contient encore de nombreuses inexactitudes, dont plusieurs ont été relevées par Bondans dans ses *Variæ lectiones*. L'édition la plus correcte de la grammaire de Priscien se trouve dans le recueil de ses *Œuvres* publié par Krehl (Leipzig, 1819-1820, 2 vol. in-8°) : on y trouve les opuscules suivants, qui avaient déjà paru, soit séparément, soit dans la collection de Putschius, et qui avaient été réunis sous le titre d'*Opera minora* par Lindemann (Leyde, 1817, in-8°); ce sont : *De accentibus; De duodecim versibus Æneidos principalibus:* explication grammaticale des premiers vers de chaque livre de l'Énéide; *De declinationibus nominum; De Terentii metris* ou *De versibus comicorum* : publié aussi dans les *Scriptores rei metricæ* de Gaisford; — *De præexercitamentis rhetoricæ, ex Hermogene; — De figuris numerorum* : ce petit traité, assez inexact, a été imprimé plusieurs fois sous le titre de *De ponderibus et mensuris;* la meilleure édition en a été donnée à Vienne, 1828, par Endlicher, qui y a joint un poëme de Priscien *De laude imperatoris Anastasii*, jusqu'alors inédit, et un autre petit poëme de notre auteur, *De sideribus*. Enfin, on doit à Priscien une traduction de Denys Périégète. E. G.

Fabrius, *Bibliotheca latina*. — Græfenhahn, *Geschichte der classischen Philologie*. — Osann, *Beitræge zur griechischen und römischen Litteraturgeschichte*, t. II. — Baehr, *Geschichte der römischen Literatur*. — Smith, *Dictionary*.

PRISCIEN (*Théodore* PRISCIANUS), médecin grec, vivait au quatrième siècle de notre ère. Il est probable qu'il occupait à la cour de Constantinople les fonctions d'archiâtre. Il était de l'école empirique, mais adoptait en divers cas particuliers les doctrines des dogmatistes et des méthodistes. On a de lui : *Rerum medicarum lib. IV*; Strasbourg, 1532 : traité écrit avec une grande négligence.

Sprengel, *Hist. de la médecine*. — Choulant, *Bücherkunde für die ältere Medicin*.

PRISCILLIEN, hérésiarque espagnol, né aux environs de Cordoue, mort à Trèves, en 385. Riche, d'une haute naissance et doué d'une assez grande érudition, il fut gagné à la doctrine des gnostiques et des manichéens par un certain Marc, originaire de Memphis, par le rhéteur Elpidius et par une dame espagnole appelée Agapé. Austère dans ses mœurs, il gémissait éloquemment sur les désordres du monde, et ne parlait que de réforme; aussi s'acquit-il une réputation de sainteté qui lui forma bientôt un nombreux parti, surtout parmi les femmes. Outre que le priscillianisme avait pour elles des attraits particuliers, il leur permettait d'enseigner; c'en était assez pour le leur faire aimer. Priscillien enseignait que les âmes étaient de la même substance que Dieu, et admettait un mauvais principe, auteur du monde, sans cependant rejeter l'Ancien Testament, qu'il expliquait par des allégories. Il regardait la chair des animaux comme immonde, s'abstenait d'en manger et condamnait le mariage. Pour arrêter les progrès de cette secte, Hygin, évêque de Cordoue, et Idace, évêque de Merida, en poursuivant avec sévérité les priscillianistes, ne firent que les multiplier. Le premier finit cependant par adopter leurs sentiments. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent en 380 à Saragosse, sous la présidence de saint Phébade, évêque d'Agen, un concile où Priscillien et ses adhérents furent condamnés par contumace; mais cette condamnation les effraya si peu qu'Instance et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre, sacrèrent Priscillien évêque d'Avila. Deux autres évêques, notamment Ithace, évêque de Silves, dans les Algarves, opposés aux doctrines de Priscillien et animés, dit Sulpice Sévère, par un mauvais conseil, s'adressèrent aux juges séculiers pour faire chasser les priscillianistes de toutes les villes, et parvinrent à obtenir de l'empereur Gratien un rescrit qui ordonnait leur expulsion immédiate, non-seulement des églises et des villes, mais encore de toutes les provinces de l'empire. Priscillien, Instance et Salvien prirent alors le chemin de Rome pour aller se justifier auprès du pape Damase. En passant par l'Aquitaine, ils y firent beaucoup de disciples, notamment Euchrocia, femme du rhéteur Delphidius, et sa fille Procula, qui abandonnèrent leur maison pour les suivre. Le pape, à Rome, et saint Ambroise, à Milan, ne voulurent point entendre Priscillien, qui, tournant alors tous ses efforts du côté de Gratien, parvint, par l'entremise d'un officier de la cour, appelé Macedonius, à obtenir un rescrit qui cassait celui qu'Ithace avait obtenu, et ordonnait de rétablir les Priscillianistes dans leurs églises. Priscillien retourna en Espagne avec ses disciples, et y acquit bientôt une si grande influence qu'Ithace, son accusateur, condamné rigoureusement à sa requête comme perturbateur de l'Église, dut se réfugier dans la Gaule, et demeura caché à Trèves jusqu'à la révolte de Maxime, qui, après la mort de Gratien, fut le seul maître des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne. Cet évêque, que Sulpice Sévère nous représente comme un prélat impudent, et pour lequel il n'y avait rien de saint ni d'inviolable, aigrit si bien cet usurpateur contre les priscillianistes, qu'il fit conduire à Bordeaux, pour y être jugés par un concile, tous ceux qui étaient soupçonnés de partager les sentiments de l'évêque d'Avila. Le concile réuni en 384 condamna Instance, qui fut déclaré indigne de l'épiscopat; mais Priscillien ne voulut point répondre aux évêques, et en appela à l'empereur. Le concile y consentit, et les évêques Idace et Ithace suivirent Priscillien à Trèves, au grand préjudice de la religion, qu'ils rendaient odieuse aux païens, qui ne doutaient pas que ces deux évêques n'agissent plutôt par passion que par zèle pour la justice. Saint Martin, évêque de Tours, se trouvait en ce moment à Trèves; il employa toute sa charité, toute son éloquence, toute sa prudence pour engager Idace à se désister d'une accusation qui déshonorait l'épiscocat. Il conjura Maxime d'épargner le sang des coupables, et Ithace, pour prévenir les effets du zèle de saint Martin, ne trouva rien de mieux que d'accuser ce dernier d'hérésie. Ce moyen ne lui réussit pas, et le jugement des priscillianistes fut différé tant que saint Martin demeura à Trèves. A son départ, Maxime lui promit qu'il ne répandrait point le sang des accusés; mais à peine Martin fut-il éloigné, que Maxime céda aux conseils des évêques Magnus et Rufus, et commit la cause des priscillianistes à Evodius, préfet du prétoire, qui examina deux fois Priscillien, et lui fit avouer d'avoir répandu des doctrines honteuses, d'avoir tenu des assemblées nocturnes avec des femmes corrompues. Sur son rapport, Maxime condamna Priscillien et ses complices à être décapités, et cette terrible sentence fut exécutée. La mort de Priscillien ne fit qu'étendre sa doctrine et affermir ses sectateurs, qui, l'ayant révéré comme un saint pendant sa vie, l'honorèrent après sa mort comme un martyr. Maxime étant mort, Ithace et Idace furent privés de la communion de l'Église; le premier de ces évêques fut même exilé et mourut loin de son diocèse.

Rufus, qui avait sollicité de l'empereur la condamnation de Priscillien, fut également déposé plus tard pour cause d'hérésie. De leur côté, les priscillianistes devenaient chaque jour plus nombreux; aussi saint Ambroise écrivit aux évêques d'Espagne pour demander qu'ils fussent reçus à la paix, pourvu qu'ils condamnassent ce qu'ils avaient pu faire de mal. Un concile fut réuni à Tolède en 400, et l'on y publia un décret pour recevoir les priscillianistes à la paix. Cependant l'indulgence du concile de Tolède ne fut pas capable d'étouffer entièrement la doctrine de Priscillien; car, quelques années après, Orose se plaignait à saint Augustin que les barbares qui étaient entrés en Espagne y faisaient moins de ravages que les priscillianistes. En 407, l'empereur Honorius ordonna que les manichéens, les cataphryges et les priscillianistes seraient privés de tous les droits civils, que leurs biens seraient donnés à leurs plus proches parents; qu'ils ne pourraient rien recevoir des autres, rien donner, rien acheter, que même leurs esclaves pourraient les dénoncer et les quitter pour se donner à l'Église, et Théodose le jeune renouvela cette ordonnance. Malgré tous ces efforts, il y avait encore beaucoup de priscillianistes dans le sixième siècle, et, dit Bayle, il semble qu'on ait condamné en eux un sentiment que l'on a canonisé en la personne de saint Augustin. H. Fisquet.

Bayle, *Dictionn. histor. et critique*. — Pluquet, *Dictionn. des hérésies*. — Tillemont, *Mém. eccles.* — Longueval, *Hist. de l'Église gallic.*, t. I. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église*. — Dom Ceillier, *Hist. des aut. eccles.* — Sulpice Sévère, *Historia sacra*, lib. II, p. 162 et suiv.

PRISCUS, historien grec, né à Panium, en Thrace, au commencement du cinquième siècle après J.-C., mort vers 471. Il fit partie en 445 de l'ambassade envoyée par Théodose II auprès d'Attila, et fut plus tard chargé par Marcien de diverses négociations en Égypte et en Arabie. Il a écrit, outre un recueil de *Déclamations* aujourd'hui perdu, une Ἱστορία Βυζαντινὴ καὶ κατὰ Ἀττήλαν, dont les fragments qui nous restent ont paru à Augsbourg, 1603, in-4°, et se trouvent aussi dans les *Excerptæ de legationibus* de Fabrot; Niebuhr les a publiés dans la *Collection byzantine*, et ils font partie de la *Bib. grecque* de M. Didot. Malgré l'état de mutilation où il nous est parvenu, cet ouvrage, écrit d'un style pur et élégant, est une des meilleures sources sur l'histoire d'Attila; il nous donne les détails les plus curieux sur les coutumes des Huns.

Suidas. — Fabricius, *Bibl. græca*, VII. — Smith, *Dictionary*.

PRISSE (*Louis-Joseph-François*), jurisconsulte français, né à Avesnes, le 2 mars 1760, mort à Rocroi, le 20 septembre 1832. Reçu avocat au parlement de Flandre, il fut notaire à Givet et avocat à Rocroi, où il fut nommé secrétaire de l'administration du district 1790, puis juge au tribunal. Vers 1796 il reprit son ministère d'avocat. Il occupa ensuite les places de magistrat de sûreté (1806), de juge d'instruction et de procureur impérial. Il avait en 1789 fourni à Merlin (de Douai) divers travaux qui ont été insérés dans le *Répertoire de jurisprudence*.

Duthilleul, *Bibliogr. douaisienne*.

PRITZ (*Jean-Georges*), théologien allemand, né à Leipzig, en 1662, mort en 1732. Après avoir exercé le ministère évangélique à Leipzig et à Zerbst, il devint surintendant à Schleitz; nommé en 1707 professeur de théologie à Greifswalde, il fut appelé en 1711 à Francfort comme *senior ministerii*. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons: *De contemptu divitiarum apud antiquos philosophos*; Leipzig, 1693, in-4°; — *De prærogativa sexus masculini præ feminea*; ibid., in-4°; — *De immortalitate hominis, contra Asgilium*; ibid., 1702, in-4°; — *Proben der Beredtsamkeit* (spécimens d'éloquence); ibid., 1702, in-8°; — *Introductio in Novum Testamentum*; ibid., 1709, in-8°. Pritz, qui a aussi donné une édition des *Opuscules* de saint Macaire, a traduit des ouvrages de Burnet et autres auteurs anglais.

Miscellanea duisburgensia, partie V. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

PRIULI (*Lorenzo*), doge de Venise, mort le 17 août 1559. Il succéda, le 14 juin 1556, à Francesco Venieri, et vit la prospérité de l'État troublée par la peste et la famine. Il décréta que toutes les terres incultes appartiendraient au domaine public. Il fit faire des digues qui continrent le cours de l'Adige et ajoutèrent de vastes terrains à la ville. Son successeur fut Pietro Loredano.

Daru, *Hist. de Venise*.

PRIVAT DE MOLIÈRES. *Voy.* Molières.

PRIVÉ (*Ithier-Sylvain*, baron), général français, né le 19 juillet 1762, à Vannes (Loiret), mort le 13 février 1831. Après avoir servi comme simple soldat dans la cavalerie, il fut nommé sous-lieutenant en 1792, se signala par plusieurs beaux faits d'armes dans les armées du nord et de Sambre et Meuse, et prit part, en qualité de chef de brigade, à la seconde campagne d'Italie. A Iéna il fit prisonnier un bataillon prussien tout entier, enleva un drapeau et s'empara de douze pièces de canon. Nommé en 1808 général de brigade et baron de l'empire, il passa en Espagne avec la division du général Dupont; dans la funeste journée de Baylen (19 juillet), il exposa vainement à ce dernier un ensemble de mesures qui auraient peut-être évité à l'armée la capitulation dont elle fut victime. Conduit aux îles Baléares, puis en Angleterre, il ne rentra en France que le 1er juin 1814, et fut admis en 1818 à la retraite.

Biogr. nouv. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

PROBUS (*Marcus Aurelius*), empereur romain, né à Sirmium, en Pannonie, en 232, tué en 282. Il était fils de Maximus, qui, après avoir servi avec distinction comme centurion, avait reçu le grade de tribun et était mort ne laissant

nfants qu'une fortune médiocre. A peine l'enfance, il attira l'attention de l'empe-rélien, qui lui conféra aussitôt l'office de Il se montra digne de cette faveur, con-aux règlements militaires, et se signala nt par son courage dans la guerre contre mates, qu'il fut mis à la tête d'une légion. haute conduite dans les campagnes d'A-d'Arabie, de Perse et de Germanie le plus en plus en relief. Nommé gouver-Orient par l'empereur Tacite, il fut, mort de ce dernier, appelé au trône par mes de Syrie (276), choix qui, après la le Florianus, fut aussitôt ratifié par le sé-le reste de l'armée. Il se rendit alors Gaules, dont les Germains avaient, de-mort d'Aurélien, conquis une partie con-le. Il attaqua les barbares, au nombre de cent mille, les défit, et délivra de leur e tout le pays en deçà du Rhin. Il porta re dans les contrées d'au delà; ses suc-stants obligèrent les Germains à se sou-; neuf de leurs chefs vinrent se jeter aux e Probus, qui exigea avant tout la remise le butin que les barbares avaient em-le Gaule. Il les obligea de fournir, outre rs prestations, seize mille recrues, qui incorporées par petits détachements dans erses légions. Après avoir construit en nie une ligne de forteresses, il mit les res du *Noricum* et de l'Illyrie à l'abri des ns des barbares. Son approche seule dé-s Goths à demander à conclure un traité é, exemple qui fut suivi par les Perses. eur de plusieurs peuplades sauvages de e et de l'Asie, Probus n'eut pas de peine ner la révolte de Proculus et de Bonosus, dant son séjour en Orient avaient usurpé lle et en Espagne le pouvoir impérial. avoir rétabli partout la gloire des armes es, il se rendit en 281 à Rome, et s'ap-à réformer les abus introduits dans l'ad-ation intérieure de l'empire. Il confirma ilèges accordés au sénat par Tacite; de èglements furent édictés pour relever l'a-ure et l'industrie; les restrictions appor-r des empereurs précédents à la culture igne furent abolies (1). Pour empêcher la ne militaire de se relâcher pendant la robus employa les troupes à divers grands d'utilité publique, tels que le desséche-es marais autour de Sirmium, entreprise la diriger lui-même. Irrités d'être chargés ils ouvrages, qu'ils regardaient comme nts, les soldats se mutinèrent et assas-t l'empereur. Habile capitaine, homme vues aussi élevées que justes, Probus à de grands talents les plus belles ver-tus; il est du petit nombre des empereurs romains qui firent honneur à l'humanité. E. G.

(1) ainsi qu'il faut entendre les passages des his-ui parlent de la permission de cultiver la vigne par Probus aux Gaulois, aux Bretons et aux Es-*Voy.* Steininger, *Geschichte der Trevirer*, p. 215.

Vopiscus. — Zosime. — Zonaras. — Aurelius Victor, *De Cæsaribus* et *Epitome*. — Eutrope. — Gibbon, *Hist. de la décadence de l'empire romain.* — Smith, *Dictionary*. — Bimard de la Bastie, dans le *Recueil* de l'Acad. des inscript., XII.

PROBUS (*Marcus Valerius*), grammairien romain, né à Béryte, au commencement du premier siècle de notre ère. Après avoir servi pendant plusieurs années, il renonça au métier des armes, parce qu'il n'avait pu obtenir de l'avancement, et il se fixa à Rome, où il se livra à une étude approfondie des auteurs latins, notamment des plus anciens. Les remarques grammaticales et les commentaires, souvent minutieux, qu'il publia sur plusieurs d'entre eux lui valurent la réputation d'un des plus habiles connaisseurs des particularités de la langue latine. Il est très-probable que les annotations sur Térence citées souvent dans les scholies sur cet auteur sont de Probus.

Suétone, *De illustribus grammaticis*. — Schopfen, *De Terentio et Donato*; Bonn, 1821. — Smith, *Dictionary*.

PROBUS (*Valerius*), grammairien romain, florissait au commencement du second siècle de notre ère. On n'a aucun détail sur sa vie; plusieurs savants, notamment Jahn (dans les *Prolegomena* de son édition de *Perse*) prétendent que ce personnage est identique avec le Probus précédent. Quoi qu'il en soit, Probus, dont plusieurs opinions sont rapportées dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, a écrit sur Virgile un commentaire, très-souvent cité par Servius. On a encore de lui : *Vita Persii*, attribuée à tort quelquefois à Suétone; — *Grammaticæ institutiones*, dans les *Grammaticæ latinæ auctores* de Putschius et dans le *Corpus grammaticorum latinorum* de Lindemann (Leipzig, 1831, t. I); — *De notis Romanorum interpretandis liber*; ce petit traité sur les abbréviations en usage chez les Romains se trouve dans le recueil de Putschius; — *De nomine*; un fragment de cet écrit a été publié dans les *Analecta grammatica* d'Endlicher.

Osann, *Beiträge zur griechischen und römischen Literaturgeschichte*, II. — Suringar, *Hist. scholiastarum latinorum*. — Heyne, *De antiquis Virgilii interpretibus*, dans son édition de *Virgile*.

PROCACCINI (*Ercole*) *l'ancien*, peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1520, mort à Milan, après 1591. Avant de quitter Bologne, il y avait beaucoup travaillé, et quand il vint s'établir à Milan, soit qu'il fût avancé en âge, soit que sa santé fût altérée, il n'exécuta plus aucune œuvre de quelque importance. D'autres attribuent cette sorte de renonciation à son art à la manière grandiose qu'adoptèrent ses fils, Camillo et Giulo-Cesare, à la suite des études que, d'après ses propres conseils, ils avaient faites des œuvres du Corrége, de Raphael et de Michel-Ange. Bien que Lomazzo le loue comme un très heureux imitateur du Corrége, on ne peut nier que

son dessin ne manque un peu de grandeur et son coloris de force. Il donna à l'art de nombreux et bons élèves, tels que Sacchini, Sabbatini, Bertoja, et surtout ses trois fils.

PROCACCINI (*Camillo*), fils aîné du précédent, né à Bologne, en 1545, mort à Milan, en 1627. Élève de son père, il fréquenta les plus renommées parmi les autres écoles, et selon quelques auteurs il habita longtemps Rome. Il paraît avoir fait une étude spéciale du Parmigianino, dont il est facile de retrouver souvent chez lui l'heureuse imitation. « Il eut, dit Lanzi, une facilité merveilleuse de génie et de pinceau, et un naturel, une grâce, un esprit qui charment les yeux, quoiqu'ils ne satisfassent pas toujours la raison. » Doué d'une activité sans égale, il a travaillé à Bologne, à Ravenne, à Reggio, à Plaisance, à Pavie, à Gênes et à Milan. On lui a donné les surnoms du Vasari et du Zuccaro de la Lombardie, éloge au-dessous de la vérité, car il les surpassa par la douceur de son style et de son coloris. Camillo enrichit la Lombardie de travaux importants et presque innombrables; nous citerons en première ligne *le Jugement dernier* de Saint-Procule de Reggio, l'une des meilleures fresques que possède l'Italie septentrionale. Le tableau de *Saint Roch guérissant les pestiférés*, aujourd'hui au musée de Dresde, effraya, dit-on, Louis Carrache lui-même, chargé de l'exécution du pendant. Cependant lorsqu'en concurrence avec le maître bolonais, et par ordre du duc Farnèse, Camillo peignit dans la cathédrale de Plaisance le *Couronnement de la Vierge* et quelques autres sujets de son histoire, il ne put égaler son illustre rival, qui pourtant était déjà avancé en âge. On voit de lui à Milan: la *Flagellation* (à Sainte-Praxède), un *Saint François* (Santa-Maria della Passione), une *Nativité* (Santa Maria del Paradiso), une *Assomption* (Santa-Maria presso S.-Celso), une *Tentation* (Saint-Antoine), une *Assomption* et un *Crucifiement* (Santo-Alessandro in Zebedia), *la Vierge et plusieurs saints* (Santo-Eustorgio), *la Vierge avec sainte Lucie et saint François* (Santa-Maria della Vittoria), une *Adoration des Mages* (Santa-Maria alla Porta), trois sujets de *la Vie de saint Grégoire* (San-Vittore al Corpo), *Les Douze Apôtres* et *Les Evangélistes*, fresques, à Santa-Maria del Castello, le *Sposalizio* et plusieurs fresques à San-Angelo, *la Vierge entre saint Pierre et saint Antoine* à San-Marco, enfin une *Nativité* au musée de Brera. A Bologne, l'église du collége d'Espagne possède de grandes fresques de Camillo, et l'église Saint-Isaie une *Presentation au temple*. Au sanctuaire de la Madone, près Varese, se trouve une *Adoration des Mages*, son dernier ouvrage, ainsi que l'indique cette inscription : *Hic Camilli Procaccini manus inclyta cecidere*. Indiquons encore une *Assomption* et une *Madone* au musée de Florence, et deux *Sainte Famille* à Madrid et à Munich.

Camillo a laissé quelques eaux-fortes originales, dont les plus estimées sont une *Sainte Famille*, un *Repos en Égypte*, une *Transfiguration* et un *Saint François recevant les stigmates*.

PROCACCINI (*Giulio-Cesare*), frère du précédent, né à Bologne, en 1548, mort à Milan, en 1626. Ayant reçu de son père les premières leçons de dessin, il s'adonna quelque temps à la sculpture, et fréquenta l'école des Carrache. Il se rendit ensuite à Parme, où il a laissé dans la cathédrale *deux guerriers* en camaïeu, et où il étudia les œuvres du Corrége, cherchant seulement à leur emprunter la grâce, le charme du coloris, et la force du clair-obscur; dans quelques tableaux de petite dimension, il l'imita souvent de manière à tromper les plus habiles connaisseurs; une *Madone* qu'il peignit pour Saint-Louis des Français à Rome a même été gravée sous le nom du Corrége. C'est dans cette manière qu'il exécuta d'autres *madones* pour Sainte-Afra de Brescia et pour Saint-Antoine de Milan, œuvres étonnantes, dans lesquelles il a répandu tant de grâce, qu'on a pu lui reprocher d'avoir outrepassé les limites qu'eût dû poser la sainteté du sujet. Dans ses nombreuses compositions sacrées ou profanes, il se montra constamment dessinateur pur et correct, ingénieux compositeur, savant dans l'art de rendre les nus et les draperies, plein de vivacité dans le coloris, grandiose dans l'ensemble. Ayant rejoint à Milan son père et ses frères, il y ouvrit une école florissante; il vécut noblement, estimé des plus grands personnages, honoré des artistes et aimé de tous, et ayant terminé sa carrière, à l'âge de soixante-dix-huit ans, il fut déposé dans l'église de San-Angelo, auprès de Camillo, et de leur plus jeune frère, *Carlo-Antonio*, peintre de fleurs et de fruits, qui ne manqua pas de talent en ce genre et fut père d'*Ercole* le jeune.

Parmi les ouvrages de Giulo-Cesare les principaux sont : à Milan, le *Passage de la mer Rouge* (San-Vittorio-Grande), une *Descente de croix* sur marbre (Santa-Maria della Passione), *Saint Charles* (Saint-Thomas), une *Piété* (San-Angelo), une *Transfiguration* (Saint-Marc), la *Mort de la Vierge* (San-Giuseppe), et *Saint Charles Borromée* (Galerie Ferrario); à Saronna près Milan, *Saint Charles et Saint Ambroise*; au musée de Madrid, *Samson vainqueur des Philistins*; à Berlin, l'*Apparition de l'ange à saint Joseph*; à Munich, deux *Madone*; enfin, à Dresde, une *Sainte Famille* et l'*Enlèvement d'une jeune fille*. De 1613 à 1616, il peignit un grand tableau représentant la *Circoncision* pour Saint-Barthélemy de Modène. Cet artiste a laissé plusieurs eaux-fortes, dont la plus recherchée est une *Madone* de sa composition. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Catalogue des musées de Berlin, Dresde, Munich et Madrid

. peintre,
en 1
ue à
on remarque le
au musée de Brera. A son talent
joignait ceux d'excellent joueur de
causeur spirituel, qualités qui peut-être ne contribuèrent pas moins à sa réputation.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — *Guida di Bergamo*.

PROCACCINI (*Andrea*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1671, mort en Espagne, en 1734. Il n'appartenait pas à la famille des précédents. Chargé par Clément XI de peindre à Saint-Jean-de-Latran *Le Prophète Daniel*, il obtint un succès qui lui mérita d'être nommé peintre du roi d'Espagne. Il passa alors en ce pays, où il fut chargé de travaux importants. Il a gravé un assez grand nombre d'eaux-fortes, entre autres le *Repos d'Emmaüs* ; l'*Ascension* et un groupe de plusieurs figures d'après Raphael, et la *Naissance de' Bacchus*, la *Chasse de Diane* et *Clélie traversant le Tibre*, d'après Carlo Maratta.

E. B—N.

Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi.

PROCHAZKA (*Franz-Faustin*), écrivain bohème, né à Neupaka (Bohême), le 13 janvier 1749, mort à Prague, en 1809, fit ses humanités chez les jésuites de Gitschin et sa philosophie à l'université de Prague. Il entra en 1767 dans l'ordre des Barnabites, où il eut pour maître le célèbre Durich, qui lui enseigna l'hébreu et l'encouragea dans son attrait pour la littérature slave. Prochazka ne tarda pas à se rendre utile à sa congrégation en prêchant et en professant l'hébreu et le grec. Lorsque les Barnabites furent supprimés en Bohême (1788), il devint successivement censeur théologique, professeur et directeur du gymnase de Prague, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a de lui *Nouveau Testament en bohême, avec commentaires*; 1786; — une édition de la *Bible* dans ce dialecte; — une réimpression de la *Chronique de Bunzlauer*; *Commentarius de secularibus artium liberalium in Moravia fatis* 1782; *Mélanges de littérature bohême* Prague, 1784, in-8°. Ce religieux a en outre coopéré à la *Bible dite des Barnabites*, et au moment de sa mort il travaillait à la précieuse *Bibliotheca Slavica* de Durich. Pce Augustin G—N.

Kopitar, *Kleinere Schriften*; Vienne, 1857, t. I, 58.

PROCIDA (*Jean* DE), célèbre conspirateur italien, né à Salerne, vers 1225, mort dans les premières années du quatorzième siècle. Issu d'une famille de petite noblesse et qui possédait en fief de l'île de Procida, il étudia dans sa ville natale l'art de guérir, et s'acquit bientôt une certaine réputation. Attaché à la personne de l'empereur Frédéric II, il gagna toute la confiance de ce prince, dont il signa le testament comme témoin. « Fidèle aussi à la fortune de Manfred, dit M. Zeller dans ses *Épisodes de l'histoire d'Italie*, il fut compris après la mort de ce prince dans une première proscription faite par Charles d'Anjou de tous les partisans de la maison de Souabe, et ses biens, assez considérables, furent confisqués. Il ne résista pas à l'épreuve de ce second revers et de sa propre ruine. Il existe du pape Clément IV une lettre qui implore pour lui le pardon du vainqueur, et qui nous le montre reniant avec peu de dignité, pour rentrer en grâce, ses premières affections politiques. » Exilé de nouveau après l'entreprise de Conradin, il se retira en Aragon, à la cour de Pierre III, qui avait épousé Constance, fille de Manfred (1). Ce roi songeait depuis quelque temps à faire valoir les prétentions que sa femme pouvait élever sur la couronne de Sicile. Il vit, dit encore M. Zeller, dans Procida, alors un vieillard au front bas, à la bouche mince et circonspecte, un homme parfaitement informé de la situation générale du midi de l'Europe, et dont il pouvait tirer un habile parti. Il le prit pour conseiller, le consola de la perte de ses biens par la concession des seigneuries de Luxeu, Benizzano et Palma. Procida devint le seul confident peut-être de ces secrètes pensées d'ambition que Pierre cachait à ses alliés, à ses amis, à la reine Constance elle-même. Il faut rejeter beaucoup d'enjolivements que la tradition et le roman ont ajoutés aux voyages et aux menées de Procida dans les contrées du midi de l'Europe pour le compte du roi d'Aragon. Cependant le fond en est irrécusable, et quelques-uns même des détails ne manquent pas de vraisemblance. Pierre ne pouvait trouver un homme mieux au courant de la situation et plus dévoué à ses desseins par intérêt et par esprit de vengeance. Tout prouve que le plus profond mystère présidait à l'entreprise. Les négociations dont avait été chargé Procida devaient

(1) On a voulu expliquer son antipathie contre les Français par le désir de venger un affront domestique, le déshonneur de sa femme, Landolfina, qui aurait été victime des brutalités des Français quelques-uns disent de Charles d'Anjou. Mais des documents authentiques prouvent que Landolfina, qui avait apporté de grands biens à son mari, demanda et obtint la restitution de ce qui lui appartenait comme étant née d'une race fidèle, et n'ayant pris aucune part à la malice de son époux ». Il est plus que probable que l'honneur de Landolfina souffrit moins de la violence des vainqueurs que de ses propres faiblesses pour eux.

son dessin ne manque un peu de grandeur et son coloris de force. Il donna à l'art de nombreux et bons élèves, tels que Sacchini, Sabbatini, Bertoja, et surtout ses trois fils.

PROCACCINI (*Camillo*), fils aîné du précédent, né à Bologne, en 1545, mort à Milan, en 1627. Élève de son père, il fréquenta les plus renommées parmi les autres écoles, et selon quelques auteurs il habita longtemps Rome. Il paraît avoir fait une étude spéciale du Parmigianino, dont il est facile de retrouver souvent chez lui l'heureuse imitation. « Il eut, dit Lanzi, une facilité merveilleuse de génie et de pinceau, et un naturel, une grâce, un esprit qui charment les yeux, quoiqu'ils ne satisfassent pas toujours la raison. » Doué d'une activité sans égale, il a travaillé à Bologne, à Ravenne, à Reggio, à Plaisance, à Pavie, à Gênes et à Milan. On lui a donné les surnoms du Vasari et du Zuccaro de la Lombardie, éloge au-dessous de la vérité, car il les surpassa par la douceur de son style et de son coloris. Camillo enrichit la Lombardie de travaux importants et presque innombrables; nous citerons en première ligne *le Jugement dernier* de Saint-Procule de Reggio, l'une des meilleures fresques que possède l'Italie septentrionale. Le tableau de *Saint Roch guérissant les pestiférés*, aujourd'hui au musée de Dresde, effraya, dit-on, Louis Carrache lui-même, chargé de l'exécution du pendant. Cependant lorsqu'en concurrence avec le maître bolonais, et par ordre du duc Farnèse, Camillo peignit dans la cathédrale de Plaisance le *Couronnement de la Vierge* et quelques autres sujets de son histoire, il ne put égaler son illustre rival, qui pourtant était déjà avancé en âge. On voit de lui à Milan: la *Flagellation* (à Sainte-Praxède), un *Saint François* (Santa-Maria della Passione), une *Nativité* (Santa Maria del Paradiso), une *Assomption* (Santa-Maria presso S.-Celso), une *Tentation* (Saint-Antoine), une *Assomption* et un *Crucifiement* (Santo-Alessandro in Zebedia), *la Vierge et plusieurs saints* (Santo-Eustorgio), *la Vierge avec sainte Lucie et saint François* (Santa-Maria della Vittoria), une *Adoration des Mages* (Santa-Maria alla Porta), trois sujets de *la Vie de saint Grégoire* (San-Vittore al Corpo), *Les Douze Apôtres* et *Les Évangélistes*, fresques, à Santa-Maria del Castello, le *Sposalizio* et plusieurs fresques à San-Angelo, *la Vierge entre saint Pierre et saint Antoine* à San-Marco, enfin une *Nativité* au musée de Brera. A Bologne, l'église du collége d'Espagne possède de grandes fresques de Camillo, et l'église Saint-Isaïe une *Presentation au temple*. Au sanctuaire de la Madone, près Varese, se trouve une *Adoration des Mages*, son dernier ouvrage, ainsi que l'indique cette inscription : *Hic Camilli Procaccini manus inclyta cecidere.* Indiquons encore une *Assomption* et une *Madone* au musée de Florence, et deux *Sainte Famille* à Madrid et à Munich.

Camillo a laissé quelques eaux-fortes originales, dont les plus estimées sont une *Sainte Famille*, un *Repos en Égypte*, une *Transfiguration* et un *Saint François recevant les stigmates*.

PROCACCINI (*Giulio-Cesare*), frère du précédent, né à Bologne, en 1548, mort à Milan, en 1626. Ayant reçu de son père les premières leçons de dessin, il s'adonna quelque temps à la sculpture, et fréquenta l'école des Carrache. Il se rendit ensuite à Parme, où il a laissé dans la cathédrale *deux guerriers* en camaïeu, et où il étudia les œuvres du Corrége, cherchant seulement à leur emprunter la grâce, le charme du coloris, et la force du clair-obscur; dans quelques tableaux de petite dimension, il l'imita souvent de manière à tromper les plus habiles connaisseurs; une *Madone* qu'il peignit pour Saint-Louis des Français à Rome a même été gravée sous le nom du Corrége. C'est dans cette manière qu'il exécuta d'autres *madones* pour Sainte-Afra de Brescia et pour Saint-Antoine de Milan, œuvres étonnantes, dans lesquelles il a répandu tant de grâce, qu'on a pu lui reprocher d'avoir outrepassé les limites qu'eût dû poser la sainteté du sujet. Dans ses nombreuses compositions sacrées ou profanes, il se montra constamment dessinateur pur et correct, ingénieux compositeur, savant dans l'art de rendre les nus et les draperies, plein de vivacité dans le coloris, grandiose dans l'ensemble. Ayant rejoint à Milan son père et ses frères, il y ouvrit une école florissante; il vécut noblement, estimé des plus grands personnages, honoré des artistes et aimé de tous, et ayant terminé sa carrière, à l'âge de soixante-dix-huit ans, il fut déposé dans l'église de San-Angelo, auprès de Camillo, et de leur plus jeune frère, *Carlo-Antonio*, peintre de fleurs et de fruits, qui ne manqua pas de talent en ce genre et fut père d'*Ercole* le jeune.

Parmi les ouvrages de Giulo-Cesare les principaux sont : à Milan, le *Passage de la mer Rouge* (San-Vittorio-Grande), une *Descente de croix* sur marbre (Santa-Maria della Passione), *Saint Charles* (Saint-Thomas), une *Piété* (San-Angelo), une *Transfiguration* (Saint-Marc), la *Mort de la Vierge* (San-Giuseppe), et *Saint Charles Borromée* (Galerie Ferrario); à Saronna près Milan, *Saint Charles et Saint Ambroise;* au musée de Madrid, *Samson vainqueur des Philistins;* à Berlin, l'*Apparition de l'ange à saint Joseph;* à Munich, deux *Madone;* enfin, à Dresde, une *Sainte Famille* et l'*Enlèvement d'une jeune fille*. De 1613 à 1616, il peignit un grand tableau représentant la *Circoncision* pour Saint-Barthélemy de Modène. Cet artiste a laissé plusieurs eaux-fortes, dont la plus recherchée est une *Madone* de sa composition.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Catalogue des musées de Berlin, Dresde, Munich et Madrid

[illegible] *le jeune*, peintre, [illegible] né [illegible], en 1596, [illegible] Giulo-Ce- [illegible] que, dans [illegible] du neveu [illegible] né de ses [illegible] rie [illegible] à [illegible] anciens [illegible] nom- [illegible] divers [illegible] des [illegible] Eus- [illegible] Saint-Am- [illegible] Santa-Maria- [illegible] on remarque le [illegible] ra. A son talent de peintre il [illegible] excellent joueur de luth et de [illegible] spirituel, qualités qui peut-être ne [illegible] pas moins à sa réputation.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — *Guida di Bergamo*.

PROCACCINI (*Andrea*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1671, mort en Espagne, en 1734. Il n'appartenait pas à la famille des précédents. Chargé par Clément XI de peindre à Saint-Jean-de-Latran *Le Prophète Daniel*, il obtint un succès qui lui mérita d'être nommé peintre du roi d'Espagne. Il passa alors en ce pays, où il fut chargé de travaux importants. Il a gravé un assez grand nombre d'eaux-fortes, entre autres le *Repos d'Emmaüs*; l'*Ascension* et un groupe de plusieurs figures d'après Raphael, et la *Naissance de' Bacchus*, la *Chasse de Diane* et *Clélie traversant le Tibre*, d'après Carlo Maratta.

E. B—N.

Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi.

PROCHAZKA (*Franz-Faustin*), écrivain bohème, né à Neupaka (Bohême), le 13 janvier 1749, mort à Prague, en 1809, fit ses humanités chez les jésuites de Gitschin et sa philosophie à l'université de Prague. Il entra en 1767 dans l'ordre des Barnabites, où il eut pour maître le célèbre Durich, qui lui enseigna l'hébreu et l'encouragea dans son attrait pour la littérature slave. Prochazka ne tarda pas à se rendre utile à sa congrégation en prêchant et en professant l'hébreu et le grec. Lorsque les Barnabites furent supprimés en Bohême (1788), il devint successivement censeur théologique, professeur et directeur du gymnase de Prague, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a de lui : *Nouveau Testament, en bohéme, avec commentaires*; 1786; — une édition de la *Bible* dans ce dialecte; — une réimpression de la *Chronique de Bunzlauer*; — *Commentarius de secularibus artium liberalium in Moravia fatis*; 1782; — *Mélanges de littérature bohéme*; Prague, 1784, in-8°. Ce religieux a en outre coopéré à la *Bible dite des Barnabites*, et au moment de sa mort il travaillait à la précieuse *Bibliotheca Slavica* de Durich.

Pce Augustin G—N.

Kopitar, *Kleinere Schriften*; Vienne, 1857, I, 58.

PROCIDA (*Jean* DE), célèbre conspirateur italien, né à Salerne, vers 1225, mort dans les premières années du quatorzième siècle. Issu d'une famille de petite noblesse et qui possédait en fief de l'île de Procida, il étudia dans sa ville natale l'art de guérir, et s'acquit bientôt une certaine réputation. Attaché à la personne de l'empereur Frédéric II, il gagna toute la confiance de ce prince, dont il signa le testament comme témoin. « Fidèle aussi à la fortune de Manfred, dit M. Zeller dans ses *Épisodes de l'histoire d'Italie*, il fut compris après la mort de ce prince dans une première proscription faite par Charles d'Anjou de tous les partisans de la maison de Souabe, et ses biens, assez considérables, furent confisqués. Il ne résista pas à l'épreuve de ce second revers et de sa propre ruine. Il existe du pape Clément IV une lettre qui implore pour lui le pardon du vainqueur, et qui nous le montre reniant avec peu de dignité, pour rentrer en grâce, ses premières affections politiques. » Exilé de nouveau après l'entreprise de Conradin, il se retira en Aragon, à la cour de Pierre III, qui avait épousé Constance, fille de Manfred (1). Ce roi songeait depuis quelque temps à faire valoir les prétentions que sa femme pouvait élever sur la couronne de Sicile. Il vit, dit encore M. Zeller, dans Procida, alors un vieillard au front bas, à la bouche mince et circonspecte, un homme parfaitement informé de la situation générale du midi de l'Europe, et dont il pouvait tirer un habile parti. Il le prit pour conseiller, le consola de la perte de ses biens par la concession des seigneuries de Luxeu, Benizzano et Palma. Procida devint le seul confident peut-être de ces secrètes pensées d'ambition que Pierre cachait à ses alliés, à ses amis, à la reine Constance elle-même. Il faut rejeter beaucoup d'enjolivements que la tradition et le roman ont ajoutés aux voyages et aux menées de Procida dans les contrées du midi de l'Europe pour le compte du roi d'Aragon. Cependant le fond en est irrécusable, et quelques-uns même des détails ne manquent pas de vraisemblance. Pierre ne pouvait trouver un homme mieux au courant de la situation et plus dévoué à ses desseins par intérêt et par esprit de vengeance. Tout prouve que le plus profond mystère présidait à l'entreprise. Les négociations dont avait été chargé Procida devaient

(1) On a voulu expliquer son antipathie contre les Français par le désir de venger un affront domestique, le déshonneur de sa femme, Landolfina, qui aurait été victime des brutalités des Français, quelques-uns disent de Charles d'Anjou. Mais des documents authentiques prouvent que Landolfina, qui avait apporté de grands biens à son mari, demanda et obtint la restitution de ce qui lui appartenait « comme étant née d'une race fidèle, et n'ayant pris aucune part à la malice de son époux ». Il est plus que probable que l'honneur de Landolfina souffrit moins de la violence des vainqueurs que de ses propres faiblesses pour eux.

Rufus, qui avait sollicité de l'empereur la condamnation de Priscillien, fut également déposé plus tard pour cause d'hérésie. De leur côté, les priscillianistes devenaient chaque jour plus nombreux ; aussi saint Ambroise écrivit aux évêques d'Espagne pour demander qu'ils fussent reçus à la paix, pourvu qu'ils condamnassent ce qu'ils avaient pu faire de mal. Un concile fut réuni à Tolède en 400, et l'on y publia un décret pour recevoir les priscillianistes à la paix. Cependant l'indulgence du concile de Tolède ne fut pas capable d'étouffer entièrement la doctrine de Priscillien ; car, quelques années après, Orose se plaignait à saint Augustin que les barbares qui étaient entrés en Espagne y faisaient moins de ravages que les priscillianistes. En 407, l'empereur Honorius ordonna que les manichéens, les cataphryges et les priscillianistes seraient privés de tous les droits civils, que leurs biens seraient donnés à leurs plus proches parents ; qu'ils ne pourraient rien recevoir des autres, rien donner, rien acheter, que même leurs esclaves pourraient les dénoncer et les quitter pour se donner à l'Église, et Théodose le jeune renouvela cette ordonnance. Malgré tous ces efforts, il y avait encore beaucoup de priscillianistes dans le sixième siècle, et, dit Bayle, il semble qu'on ait condamné en eux un sentiment que l'on a canonisé en la personne de saint Augustin. H. FISQUET.

Bayle, *Dictionn. histor. et critique*. — Pluquet, *Dictionn. des hérésies*. — Tillemont, *Mém. eccles.* — Longueval, *Hist. de l'Église gallic.*, t. I. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église*. — Dom Ceillier, *Hist. des aut. eccles.* — Sulpice Sévère, *Historia sacra*, lib. II, p. 162 et suiv.

PRISCUS, historien grec, né à Panium, en Thrace, au commencement du cinquième siècle après J.-C., mort vers 471. Il fit partie en 445 de l'ambassade envoyée par Théodose II auprès d'Attila, et fut plus tard chargé par Marcien de diverses négociations en Égypte et en Arabie. Il a écrit, outre un recueil de *Declamations* aujourd'hui perdu, une Ἱστορία Βυζαντινὴ καὶ κατὰ Ἀττήλαν, dont les fragments qui nous restent ont paru à Augsbourg, 1603, in-4°, et se trouvent aussi dans les *Excerptæ de legationibus* de Fabrot ; Niebuhr les a publiés dans la *Collection byzantine*, et ils font partie de la *Bib. grecque* de M. Didot. Malgré l'état de mutilation où il nous est parvenu, cet ouvrage, écrit d'un style pur et élégant, est une des meilleures sources sur l'histoire d'Attila ; il nous donne les détails les plus curieux sur les coutumes des Huns.

Suidas. — Fabricius, *Bibl. græca*, VII. — Smith, *Dictionary*.

PRISSE (*Louis-Joseph-François*), jurisconsulte français, né à Avesnes, le 2 mars 1760, mort à Rocroi, le 20 septembre 1832. Reçu avocat au parlement de Flandre, il fut notaire à Givet et avocat à Rocroi, où il fut nommé secrétaire de l'administration du district 1790, puis juge au tribunal. Vers 1796 il reprit son ministère d'avocat. Il occupa ensuite les places de magistrat de sûreté (1806), de juge d'instruction et de procureur impérial. Il avait en 1789 fourni à Merlin (de Douai) divers travaux qui ont été insérés dans le *Répertoire de jurisprudence*.

Duthilleul, *Bibliogr. douaisienne*.

PRITZ (*Jean-Georges*), théologien allemand, né à Leipzig, en 1662, mort en 1732. Après avoir exercé le ministère évangélique à Leipzig et à Zerbst, il devint surintendant à Schleitz ; nommé en 1707 professeur de théologie à Greifswalde, il fut appelé en 1711 à Francfort comme *senior ministerii*. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *De contemptu divitiarum apud antiquos philosophos* ; Leipzig, 1693, in-4° ; — *De prærogativa sexus masculini præ femineo* ; ibid., in-4° ; — *De immortalitate hominis, contra Asgilium* ; ibid., 1702, in-4° ; — *Proben der Beredtsamkeit* (spécimens d'éloquence) ; ibid., 1702, in-8° ; — *Introductio in Novum Testamentum* ; ibid., 1709, in-8°. Pritz, qui a aussi donné une édition des *Opuscules* de saint Macaire, a traduit des ouvrages de Burnet et autres auteurs anglais.

Miscellanea duisburgensia, partie V. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

PRIULI (*Lorenzo*), doge de Venise, mort le 17 août 1559. Il succéda, le 14 juin 1556, à Francesco Venieri, et vit la prospérité de l'État troublée par la peste et la famine. Il décréta que toutes les terres incultes appartiendraient au domaine public. Il fit faire des digues qui continrent le cours de l'Adige et ajoutèrent de vastes terrains à la ville. Son successeur fut Pietro Loredano.

Daru, *Hist. de Venise*.

PRIVAT DE MOLIÈRES. *Voy.* MOLIÈRES.

PRIVÉ (*Ithier-Sylvain*, baron), général français, né le 19 juillet 1762, à Vannes (Loiret), mort le 13 février 1831. Après avoir servi comme simple soldat dans la cavalerie, il fut nommé sous-lieutenant en 1792, se signala par plusieurs beaux faits d'armes dans les armées du nord et de Sambre et Meuse, et prit part, en qualité de chef de brigade, à la seconde campagne d'Italie. A Iéna il fit prisonnier un bataillon prussien tout entier, enleva un drapeau et s'empara de douze pièces de canon. Nommé en 1808 général de brigade et baron de l'empire, il passa en Espagne avec la division du général Dupont ; dans la funeste journée de Baylen (19 juillet), il exposa vainement à ce dernier un ensemble de mesures qui auraient peut-être évité à l'armée la capitulation dont elle fut victime. Conduit aux îles Baléares, puis en Angleterre, il ne rentra en France que le 1er juin 1814, et fut admis en 1818 à la retraite.

Biogr. nouv. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

PROBUS (*Marcus Aurelius*), empereur romain, né à Sirmium, en Pannonie, en 232, tué en 282. Il était fils de Maximus, qui, après avoir servi avec distinction comme centurion, avait reçu le grade de tribun et était mort ne laissant

nfants qu'une fortune médiocre. A peine l'enfance, il attira l'attention de l'empe-lérien, qui lui conféra aussitôt l'office de Il se montra digne de cette faveur, con-aux réglements militaires, et se signala nt par son courage dans la guerre contre nates, qu'il fut mis à la tête d'une légion. ante conduite dans les campagnes d'A-d'Arabie, de Perse et de Germanie le plus en plus en relief. Nommé gouver-Orient par l'empereur Tacite, il fut, mort de ce dernier, appelé au trône par ns de Syrie (276), choix qui, après la Florianus, fut aussitôt ratifié par le sé-le reste de l'armée. Il se rendit alors Gaules, dont les Germains avaient, de-mort d'Aurélien, conquis une partie con-e. Il attaqua les barbares, au nombre de cent mille, les défit, et délivra de leur e tout le pays en deçà du Rhin. Il porta re dans les contrées d'au delà; ses suc-stants obligèrent les Germains à se sou-; neuf de leurs chefs vinrent se jeter aux e Probus, qui exigea avant tout la remise le butin que les barbares avaient em-e Gaule. Il les obligea de fournir, outre s prestations, seize mille recrues, qui ncorporées par petits détachements dans erses légions. Après avoir construit en ie une ligne de forteresses, il mit les es du *Noricum* et de l'Illyrie à l'abri des as des barbares. Son approche seule dé-Goths à demander à conclure un traité , exemple qui fut suivi par les Perses. ur de plusieurs peuplades sauvages de e et de l'Asie, Probus n'eut pas de peine ner la révolte de Proculus et de Bonosus, lant son séjour en Orient avaient usurpé le et en Espagne le pouvoir impérial. voir rétabli partout la gloire des armes s, il se rendit en 281 à Rome, et s'ap-réformer les abus introduits dans l'ad-ition intérieure de l'empire. Il confirma iléges accordés au sénat par Tacite; de èglements furent édictés pour relever l'a-re et l'industrie; les restrictions appor-des empereurs précédents à la culture gne furent abolies (1). Pour empêcher la e militaire de se relâcher pendant la robus employa les troupes à divers grands d'utilité publique, tels que le desséche-s marais autour de Sirmium, entreprise a diriger lui-même. Irrités d'être chargés ils ouvrages, qu'ils regardaient comme nts, les soldats se mutinèrent et assas-l'empereur. Habile capitaine, homme vues aussi élevées que justes, Probus à de grands talents les plus belles ver-tus; il est du petit nombre des empereurs romains qui firent honneur à l'humanité. E. G.

: ainsi qu'il faut entendre les passages des his-il parlent de la permission de cultiver la vigne par Probus aux Gaulois, aux Bretons et aux Es-Voy. Steininger, *Geschichte der Trevirer*, p. 215.

Vopiscus. — Zosime. — Zonaras. — Aurelius Victor, *De Cæsaribus* et *Epitome*. — Eutrope. — Gibbon, *Hist. de la décadence de l'empire romain*. — Smith, *Dictionary*. — Bimard de la Bastie, dans le *Recueil* de l'Acad. des inscript., XII.

PROBUS (*Marcus Valerius*), grammairien romain, né à Béryte, au commencement du premier siècle de notre ère. Après avoir servi pendant plusieurs années, il renonça au métier des armes, parce qu'il n'avait pu obtenir de l'avancement, et il se fixa à Rome, où il se livra à une étude approfondie des auteurs latins, notamment des plus anciens. Les remarques grammaticales et les commentaires, souvent minutieux, qu'il publia sur plusieurs d'entre eux lui valurent la réputation d'un des plus habiles connaisseurs des particularités de la langue latine. Il est très-probable que les annotations sur Térence citées souvent dans les scholies sur cet auteur sont de Probus.

Suétone, *De illustribus grammaticis*. — Schopfen, *De Terentio et Donato*; Bonn, 1821. — Smith, *Dictionary*.

PROBUS (*Valerius*), grammairien romain, florissait au commencement du second siècle de notre ère. On n'a aucun détail sur sa vie; plusieurs savants, notamment Jahn (dans les *Prolegomena* de son édition de *Perse*) prétendent que ce personnage est identique avec le Probus précédent. Quoi qu'il en soit, Probus, dont plusieurs opinions sont rapportées dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, a écrit sur Virgile un commentaire, très-souvent cité par Servius. On a encore de lui : *Vita Persii*, attribuée à tort quelquefois à Suétone; — *Grammaticæ institutiones*, dans les *Grammaticæ latinæ auctores* de Putschius et dans le *Corpus grammaticorum latinorum* de Lindemann (Leipzig, 1831, t. I); — *De notis Romanorum interpretandis liber*; ce petit traité sur les abbréviations en usage chez les Romains se trouve dans le recueil de Putschius; — *De nomine*; un fragment de cet écrit a été publié dans les *Analecta grammatica* d'Endlicher.

Osann, *Beiträge zur griechischen und römischen Literaturgeschichte*. II. — Suringar, *Hist. scholiastarum latinorum*. — Heyne, *De antiquis Virgilii interpretibus*, dans son édition de *Virgile*.

PROCACCINI (*Ercole*) *l'ancien*, peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1520, mort à Milan, après 1591. Avant de quitter Bologne, il y avait beaucoup travaillé, et quand il vint s'établir à Milan, soit qu'il fût avancé en âge, soit que sa santé fût altérée, il n'exécuta plus aucune œuvre de quelque importance. D'autres attribuent cette sorte de renonciation à son art à la manière grandiose qu'adoptèrent ses fils, Camillo et Giulo-Cesare, à la suite des études que, d'après ses propres conseils, ils avaient faites des œuvres du Corrége, de Raphael et de Michel-Ange. Bien que Lomazzo le loue comme un très-heureux imitateur du Corrége, on ne peut nier que

Rufus, qui avait sollicité de l'empereur la condamnation de Priscillien, fut également déposé plus tard pour cause d'hérésie. De leur côté, les priscillianistes devenaient chaque jour plus nombreux; aussi saint Ambroise écrivit aux évêques d'Espagne pour demander qu'ils fussent reçus à la paix, pourvu qu'ils condamnassent ce qu'ils avaient pu faire de mal. Un concile fut réuni à Tolède en 400, et l'on y publia un décret pour recevoir les priscillianistes à la paix. Cependant l'indulgence du concile de Tolède ne fut pas capable d'étouffer entièrement la doctrine de Priscillien; car, quelques années après, Orose se plaignait à saint Augustin que les barbares qui étaient entrés en Espagne y faisaient moins de ravages que les priscillianistes. En 407, l'empereur Honorius ordonna que les manichéens, les cataphryges et les priscillianistes seraient privés de tous les droits civils, que leurs biens seraient donnés à leurs plus proches parents; qu'ils ne pourraient rien recevoir des autres, rien donner, rien acheter, que même leurs esclaves pourraient les dénoncer et les quitter pour se donner à l'Église, et Théodose le jeune renouvela cette ordonnance. Malgré tous ces efforts, il y avait encore beaucoup de priscillianistes dans le sixième siècle, et, dit Bayle, il semble qu'on ait condamné en eux un sentiment que l'on a canonisé en la personne de saint Augustin. H. FISQUET.

Bayle, *Dictionn. histor. et critique*. — Pluquet, *Dictionn. des hérésies*. — Tillemont, *Mém. ecclés.* — Longueval, *Hist. de l'Église gallic.*, t. I. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église*. — Dom Ceillier, *Hist. des aut. ecclés.* — Sulpice Sévère, *Historia sacra*, lib. II, p. 162 et suiv.

PRISCUS, historien grec, né à Panium, en Thrace, au commencement du cinquième siècle après J.-C., mort vers 471. Il fit partie en 445 de l'ambassade envoyée par Théodose II auprès d'Attila, et fut plus tard chargé par Marcien de diverses négociations en Égypte et en Arabie. Il a écrit, outre un recueil de *Déclamations* aujourd'hui perdu, une Ἱστορία Βυζαντινὴ καὶ κατὰ Ἀττήλαν, dont les fragments qui nous restent ont paru à Augsbourg, 1603, in-4°, et se trouvent aussi dans les *Excerptæ de legationibus* de Fabrot; Niebuhr les a publiés dans la *Collection byzantine*, et ils font partie de la *Bib. grecque* de M. Didot. Malgré l'état de mutilation où il nous est parvenu, cet ouvrage, écrit d'un style pur et élégant, est une des meilleures sources sur l'histoire d'Attila; il nous donne les détails les plus curieux sur les coutumes des Huns.

Suidas. — Fabricius, *Bibl. græca*, VII. — Smith, *Dictionary*.

PRISSE (*Louis-Joseph-François*), jurisconsulte français, né à Avesnes, le 2 mars 1760, mort à Rocroi, le 20 septembre 1832. Reçu avocat au parlement de Flandre, il fut notaire à Givet et avocat à Rocroi, où il fut nommé secrétaire de l'administration du district (1790), puis juge au tribunal. Vers 1796 il reprit son ministère d'avocat. Il occupa ensuite les places de magistrat de sûreté (1806), de juge d'instruction et de procureur impérial. Il avait en 1789 fourni à Merlin (de Douai) divers travaux qui ont été insérés dans le *Répertoire de jurisprudence*.

Duthilleul, *Bibliogr. douaisienne*.

PRITZ (*Jean-Georges*), théologien allemand, né à Leipzig, en 1662, mort en 1732. Après avoir exercé le ministère évangélique à Leipzig et à Zerbst, il devint surintendant à Schleitz; nommé en 1707 professeur de théologie à Greifswalde, il fut appelé en 1711 à Francfort comme *senior ministerii*. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *De contemptu divitiarum apud antiquos philosophos*; Leipzig, 1693, in-4°; — *De prærogativa sexus masculini præ feminео*; ibid., in-4°; — *De immortalitate hominis, contra Asgilium*; ibid., 1702, in-4°; — *Proben der Beredtsamkeit* (spécimens d'éloquence); ibid., 1702, in-8°; — *Introductio in Novum Testamentum*; ibid., 1709, in-8°. Pritz, qui a aussi donné une édition des *Opuscules* de saint Macaire, a traduit des ouvrages de Burnet et autres auteurs anglais.

Miscellanea duisburgensia, partie V. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

PRIULI (*Lorenzo*), doge de Venise, mort le 17 août 1559. Il succéda, le 14 juin 1556, à Francesco Venieri, et vit la prospérité de l'État troublée par la peste et la famine. Il décréta que toutes les terres incultes appartiendraient au domaine public. Il fit faire des digues qui continrent le cours de l'Adige et ajoutèrent de vastes terrains à la ville. Son successeur fut Pietro Loredano.

Daru, *Hist. de Venise*.

PRIVAT DE MOLIÈRES. *Voy.* MOLIÈRES.

PRIVÉ (*Ithier-Sylvain*, baron), général français, né le 19 juillet 1762, à Vannes (Loiret), mort le 13 février 1831. Après avoir servi comme simple soldat dans la cavalerie, il fut nommé sous-lieutenant en 1792, se signala par plusieurs beaux faits d'armes dans les armées du nord et de Sambre et Meuse, et prit part, en qualité de chef de brigade, à la seconde campagne d'Italie. A Iéna il fit prisonnier un bataillon prussien tout entier, enleva un drapeau et s'empara de douze pièces de canon. Nommé en 1808 général de brigade et baron de l'empire, il passa en Espagne avec la division du général Dupont; dans la funeste journée de Baylen (19 juillet), il exposa vainement à ce dernier un ensemble de mesures qui auraient peut-être évité à l'armée la capitulation dont elle fut victime. Conduit aux îles Baléares, puis en Angleterre, il ne rentra en France que le 1er juin 1814, et fut admis en 1818 à la retraite.

Biogr. nouv. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

PROBUS (*Marcus Aurelius*), empereur romain, né à Sirmium, en Pannonie, en 232, tué en 282. Il était fils de Maximus, qui, après avoir servi avec distinction comme centurion, avait reçu le grade de tribun et était mort ne laissant

. A peine
de l'empe-
l' de
eur.
A-
le
par
par
oui, après la
par le sé-
, dont les Germains a
rt d'Aurélien, conquis une partie con-
ic. Il attaqua les barbares, au nombre de
cent mille, les défit, et délivra de leur
e tout le pays en deçà du Rhin. Il porta
re dans les contrées d'au delà; ses suc-
stants obligèrent les Germains à se sou-
; neuf de leurs chefs vinrent se jeter aux
e Probus, qui exigea avant tout la remise
le butin que les barbares avaient em-
le Gaule. Il les obligea de fournir, outre
rs prestations, seize mille recrues, qui
ncorporées par petits détachements dans
légions. Après avoir construit en
une ligne de forteresses, il mit les
es du *Noricum* et de l'Illyrie à l'abri des
des barbares. Son approche seule dé-
lbs à demander à conclure un traité
, exemple qui fut suivi par les Perses.
eur de plusieurs peuplades sauvages de
e et de l'Asie, Probus n'eut pas de peine
ner la révolte de Proculus et de Bonosus,
dant son séjour en Orient avaient usurpé
le et en Espagne le pouvoir impérial.
voir rétabli partout la gloire des armes
s, il se rendit en 281 à Rome, et s'ap-
à réformer les abus introduits dans l'ad-
ation intérieure de l'empire. Il confirma
iléges accordés au sénat par Tacite; de
èglements furent édictés pour relever l'a-
ire et l'industrie; les restrictions appor-
des empereurs précédents à la culture
gne furent abolies (1). Pour empêcher la
ne militaire de se relâcher pendant la
robus employa les troupes à divers grands
d'utilité publique, tels que le dessèche-
s marais autour de Sirmium, entreprise
a diriger lui-même. Irrités d'être chargés
ils ouvrages, qu'ils regardaient comme
nts, les soldats se mutinèrent et assas-
l'empereur. Habile capitaine, homme
vues aussi élevées que justes, Probus
à de grands talents les plus belles ver-
tus; il est du petit nombre des empereurs romains qui firent honneur à l'humanité. E. G.

Vopiscus. — Zosime. — Zonaras. — Aurelius Victor, *De Cæsaribus* et *Epitome*. — Eutrope. — Gibbon, *Hist. de la décadence de l'empire romain*. — Smith, *Dictionary*. — Bimard de la Bastie, dans le *Recueil* de l'Acad. des inscript., XII.

t ainsi qu'il faut entendre les passages des his-
ui parlent de la permission de cultiver la vigne
par Probus aux Gaulois, aux Bretons et aux Es-
Voy. Steininger, *Geschichte der Trevirer*, p. 215.

PROBUS (*Marcus Valerius*), grammairien romain, né à Béryte, au commencement du premier siècle de notre ère. Après avoir servi pendant plusieurs années, il renonça au métier des armes, parce qu'il n'avait pu obtenir de l'avancement, et il se fixa à Rome, où il se livra à une étude approfondie des auteurs latins, notamment des plus anciens. Les remarques grammaticales et les commentaires, souvent minutieux, qu'il publia sur plusieurs d'entre eux lui valurent la réputation d'un des plus habiles connaisseurs des particularités de la langue latine. Il est très-probable que les annotations sur Térence citées souvent dans les scholies sur cet auteur sont de Probus.

Suétone, *De illustribus grammaticis*. — Schopfen, *De Terentio et Donato*; Bonn, 1821. — Smith, *Dictionary*.

PROBUS (*Valerius*), grammairien romain, florissait au commencement du second siècle de notre ère. On n'a aucun détail sur sa vie; plusieurs savants, notamment Jahn (dans les *Prolegomena* de son édition de *Perse*) prétendent que ce personnage est identique avec le Probus précédent. Quoi qu'il en soit, Probus, dont plusieurs opinions sont rapportées dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, a écrit sur Virgile un commentaire, très-souvent cité par Servius. On a encore de lui : *Vita Persii*, attribuée à tort quelquefois à Suétone; — *Grammaticæ institutiones*, dans les *Grammaticæ latinæ auctores* de Putschius et dans le *Corpus grammaticorum latinorum* de Lindemann (Leipzig, 1831, t. I); — *De notis Romanorum interpretandis liber*; ce petit traité sur les abbréviations en usage chez les Romains se trouve dans le recueil de Putschius; — *De nomine*; un fragment de cet écrit a été publié dans les *Analecta grammatica* d'Endlicher.

Osann, *Beiträge zur griechischen und römischen Literaturgeschichte*, II. — Suringar, *Hist. scholiastarum latinorum*. — Heyne, *De antiquis Virgilii interpretibus*, dans son édition de *Virgile*.

PROCACCINI (*Ercole*) *l'ancien*, peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1520, mort à Milan, après 1591. Avant de quitter Bologne, il y avait beaucoup travaillé, et quand il vint s'établir à Milan, soit qu'il fût avancé en âge, soit que sa santé fût altérée, il n'exécuta plus aucune œuvre de quelque importance. D'autres attribuent cette sorte de renonciation à son art à la manière grandiose qu'adoptèrent ses fils, Camillo et Giulo-Cesare, à la suite des études que, d'après ses propres conseils, ils avaient faites des œuvres du Corrége, de Raphael et de Michel-Ange. Bien que Lomazzo le loue comme un très heureux imitateur du Corrége, on ne peut nier que

son dessin ne manque un peu de grandeur et son coloris de force. Il donna à l'art de nombreux et bons élèves, tels que Sacchini, Sabbatini, Bertoja, et surtout ses trois fils.

Procaccini (*Camillo*), fils aîné du précédent, né à Bologne, en 1545, mort à Milan, en 1627. Élève de son père, il fréquenta les plus renommées parmi les autres écoles, et selon quelques auteurs il habita longtemps Rome. Il paraît avoir fait une étude spéciale du Parmigianino, dont il est facile de retrouver souvent chez lui l'heureuse imitation. « Il eut, dit Lanzi, une facilité merveilleuse de génie et de pinceau, et un naturel, une grâce, un esprit qui charment les yeux, quoiqu'ils ne satisfassent pas toujours la raison. » Doué d'une activité sans égale, il a travaillé à Bologne, à Ravenne, à Reggio, à Plaisance, à Pavie, à Gênes et à Milan. On lui a donné les surnoms du Vasari et du Zuccaro de la Lombardie, éloge au-dessous de la vérité, car il les surpassa par la douceur de son style et de son coloris. Camillo enrichit la Lombardie de travaux importants et presque innombrables; nous citerons en première ligne *le Jugement dernier* de Saint-Procule de Reggio, l'une des meilleures fresques que possède l'Italie septentrionale. Le tableau de *Saint Roch guérissant les pestiférés*, aujourd'hui au musée de Dresde, effraya, dit-on, Louis Carrache lui-même, chargé de l'exécution du pendant. Cependant lorsqu'en concurrence avec le maître bolonais, et par ordre du duc Farnèse, Camillo peignit dans la cathédrale de Plaisance le *Couronnement de la Vierge* et quelques autres sujets de son histoire, il ne put égaler son illustre rival, qui pourtant était déjà avancé en âge. On voit de lui à Milan: la *Flagellation* (à Sainte-Praxède), un *Saint François* (Santa-Maria della Passione), une *Nativité* (Santa Maria del Paradiso), une *Assomption* (Santa-Maria presso S.-Celso), une *Tentation* (Saint-Antoine), une *Assomption* et un *Crucifiement* (Santo-Alessandro in Zebedia), *la Vierge et plusieurs saints* (Santo-Eustorgio), *la Vierge avec sainte Lucie et saint François* (Santa-Maria della Vittoria), une *Adoration des Mages* (Santa-Maria alla Porta), trois sujets de *la Vie de saint Grégoire* (San-Vittore al Corpo), *Les Douze Apôtres* et *Les Évangélistes*, fresques, à Santa-Maria del Castello, le *Sposalizio* et plusieurs fresques à San-Angelo, *la Vierge entre saint Pierre et saint Antoine* à San-Marco, enfin une *Nativité* au musée de Brera. A Bologne, l'église du collége d'Espagne possède de grandes fresques de Camillo, et l'église Saint-Isaïe une *Présentation au temple.* Au sanctuaire de la Madone, près Varese, se trouve une *Adoration des Mages*, son dernier ouvrage, ainsi que l'indique cette inscription : *Hic Camilli Procaccini manus inclytæ cecidere.* Indiquons encore une *Assomption* et une *Madone* au musée de Florence, et deux *Sainte Famille* à Madrid et à Munich.

Camillo a laissé quelques eaux-fortes originales, dont les plus estimées sont une *Sainte Famille*, un *Repos en Égypte*, une *Transfiguration* et un *Saint François recevant les stigmates*.

Procaccini (*Giulio-Cesare*), frère du précédent, né à Bologne, en 1548, mort à Milan, en 1626. Ayant reçu de son père les premières leçons de dessin, il s'adonna quelque temps à la sculpture, et fréquenta l'école des Carrache. Il se rendit ensuite à Parme, où il a laissé dans la cathédrale *deux guerriers* en camaïeu, et où il étudia les œuvres du Corrége, cherchant seulement à leur emprunter la grâce, le charme du coloris, et la force du clair-obscur; dans quelques tableaux de petite dimension, il l'imita souvent de manière à tromper les plus habiles connaisseurs; une *Madone* qu'il peignit pour Saint-Louis des Français à Rome a même été gravée sous le nom du Corrége. C'est dans cette manière qu'il exécuta d'autres *madones* pour Sainte-Afra de Brescia et pour Saint-Antoine de Milan, œuvres étonnantes, dans lesquelles il a répandu tant de grâce, qu'on a pu lui reprocher d'avoir outrepassé les limites qu'eût dû poser la sainteté du sujet. Dans ses nombreuses compositions sacrées ou profanes, il se montra constamment dessinateur pur et correct, ingénieux compositeur, savant dans l'art de rendre les nus et les draperies, plein de vivacité dans le coloris, grandiose dans l'ensemble. Ayant rejoint à Milan son père et ses frères, il y ouvrit une école florissante; il vécut noblement, estimé des plus grands personnages, honoré des artistes et aimé de tous, et ayant terminé sa carrière, à l'âge de soixante-dix-huit ans, il fut déposé dans l'église de San-Angelo, auprès de Camillo, et de leur plus jeune frère, *Carlo-Antonio*, peintre de fleurs et de fruits, qui ne manqua pas de talent en ce genre et fut père d'*Ercole* le jeune.

Parmi les ouvrages de Giulo-Cesare les principaux sont : à Milan, le *Passage de la mer Rouge* (San-Vittorio-Grande), une *Descente de croix* sur marbre (Santa-Maria della Passione), *Saint Charles* (Saint-Thomas), une *Piété* (San-Angelo), une *Transfiguration* (Saint-Marc), la *Mort de la Vierge* (San-Giuseppe), et *Saint Charles Borromée* (Galerie Ferrario); à Saronna près Milan, *Saint Charles et Saint Ambroise;* au musée de Madrid, *Samson vainqueur des Philistins;* à Berlin, l'*Apparition de l'ange à saint Joseph;* à Munich, deux *Madone;* enfin, à Dresde, une *Sainte Famille* et l'*Enlèvement d'une jeune fille.* De 1613 à 1616, il peignit un grand tableau représentant la *Circoncision* pour Saint-Barthélemy de Modène. Cet artiste a laissé plusieurs eaux-fortes, dont la plus recherchée est une *Madone* de sa composition. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi.* — Pirovano, *Guida di Milano.* — Catalogue des musées de Berlin, Dresde, Munich et Madrid

PROCACCINI (*Ercole*) *le jeune*, peintre, neveu des deux précédents, né à Milan, en 1596, mort en 1676. Il s'attacha à son oncle Giulo-Cesare, dont il imita si bien la manière que, dans les galeries, beaucoup de tableaux du neveu sont attribués à l'oncle. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Assomption* de Sainte-Marie-Majeure de Bergame. Il rendit un service signalé à l'école milanaise en y ouvrant gratis, et à ses frais, une académie de nu, qu'il enrichit en outre des moulages des principaux chefs-d'œuvre anciens et modernes. Il a laissé à Milan un grand nombre d'ouvrages; on trouve à Saint-Marc divers sujets de *la Passion*, des *Anges* à San-Eustorgo, et plusieurs autres fresques à Saint-Ambroise, à San-Vittore-al-Corpo et à Santa-Maria-Incoronata. Parmi ses tableaux on remarque le *Crucifiement* au musée de Brera. A son talent de peintre il joignait ceux d'excellent joueur de luth et de causeur spirituel, qualités qui peut-être ne contribuèrent pas moins à sa réputation.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano. *Guida di Milano*. — *Guida di Bergamo*.

PROCACCINI (*Andrea*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1671, mort en Espagne, en 1734. Il n'appartenait pas à la famille des précédents. Chargé par Clément XI de peindre à Saint-Jean-de-Latran *Le Prophète Daniel*, il obtint un succès qui lui mérita d'être nommé peintre du roi d'Espagne. Il passa alors en ce pays, où il fut chargé de travaux importants. Il a gravé un assez grand nombre d'eaux-fortes, entre autres le *Repos d'Emmaüs*; l'*Ascension* et un groupe de plusieurs figures d'après Raphael, et la *Naissance de Bacchus*, la *Chasse de Diane* et *Clélie traversant le Tibre*, d'après Carlo Maratta.

E. B—N.

Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi.

PROCHAZKA (*Franz-Faustin*), écrivain bohème, né à Neupaka (Bohême), le 13 janvier 1749, mort à Prague, en 1809, fit ses humanités chez les jésuites de Gitschin et sa philosophie à l'université de Prague. Il entra en 1767 dans l'ordre des Barnabites, où il eut pour maître le célèbre Durich, qui lui enseigna l'hébreu et l'encouragea dans son attrait pour la littérature slave. Prochazka ne tarda pas à se rendre utile à sa congrégation en prêchant et en professant l'hébreu et le grec. Lorsque les Barnabites furent supprimés en Bohême (1788), il devint successivement censeur théologique, professeur et directeur du gymnase de Prague, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a de lui : *Nouveau Testament*, *en bohême, avec commentaires*; 1786; — une édition de la *Bible* dans ce dialecte; — une réimpression de la *Chronique de Bunzlauer*; — *Commentarius de secularibus artium liberalium in Moravia fatis*; 1782; — *Mélanges de littérature bohême*; Prague, 1784, in-8°. Ce religieux a en outre coopéré à la *Bible dite des Barnabites*, et au moment de sa mort il travaillait à la précieuse *Bibliotheca Slavica* de Durich. Pce Augustin G—N.

Kopitar, *Kleinere Schriften*; Vienne, 1857, I, 58.

PROCIDA (*Jean* DE), célèbre conspirateur italien, né à Salerne, vers 1225, mort dans les premières années du quatorzième siècle. Issu d'une famille de petite noblesse et qui possédait en fief de l'île de Procida, il étudia dans sa ville natale l'art de guérir, et s'acquit bientôt une certaine réputation. Attaché à la personne de l'empereur Frédéric II, il gagna toute la confiance de ce prince, dont il signa le testament comme témoin. « Fidèle aussi à la fortune de Manfred, dit M. Zeller dans ses *Épisodes de l'histoire d'Italie*, il fut compris après la mort de ce prince dans une première proscription faite par Charles d'Anjou de tous les partisans de la maison de Souabe, et ses biens, assez considérables, furent confisqués. Il ne résista pas à l'épreuve de ce second revers et de sa propre ruine. Il existe du pape Clément IV une lettre qui implore pour lui le pardon du vainqueur, et qui nous le montre reniant avec peu de dignité, pour rentrer en grâce, ses premières affections politiques. » Exilé de nouveau après l'entreprise de Conradin, il se retira en Aragon, à la cour de Pierre III, qui avait épousé Constance, fille de Manfred (1). Ce roi songeait depuis quelque temps à faire valoir les prétentions que sa femme pouvait élever sur la couronne de Sicile. Il vit, dit encore M. Zeller, dans Procida, alors un vieillard au front bas, à la bouche mince et circonspecte, un homme parfaitement informé de la situation générale du midi de l'Europe, et dont il pouvait tirer un habile parti. Il le prit pour conseiller, le consola de la perte de ses biens par la concession des seigneuries de Luxeu, Benizzano et Palma. Procida devint le seul confident peut-être de ces secrètes pensées d'ambition que Pierre cachait à ses alliés, à ses amis, à la reine Constance elle-même. Il faut rejeter beaucoup d'enjolivements que la tradition et le roman ont ajoutés aux voyages et aux menées de Procida dans les contrées du midi de l'Europe pour le compte du roi d'Aragon. Cependant le fond en est irrécusable, et quelques-uns même des détails ne manquent pas de vraisemblance. Pierre ne pouvait trouver un homme mieux au courant de la situation et plus dévoué à ses desseins par intérêt et par esprit de vengeance. Tout prouve que le plus profond mystère présidait à l'entreprise. Les négociations dont avait été chargé Procida devaient

(1) On a voulu expliquer son antipathie contre les Français par le désir de venger un affront domestique, le déshonneur de sa femme, Landolfina, qui aurait été victime des brutalités des Français, quelques-uns disent de Charles d'Anjou. Mais des documents authentiques prouvent que Landolfina, qui avait apporté de grands biens à son mari, demanda et obtint la restitution de ce qui lui appartenait « comme étant née d'une race fidèle, et n'ayant pris aucune part à la malice de son époux ». Il est plus que probable que l'honneur de Landolfina souffrit moins de la violence des vainqueurs que de ses propres faiblesses pour eux.

être enveloppées de ténèbres et d'équivoques de manière que, le cas échéant, le négociateur pouvait être complétement désavoué. Rien d'étonnant que ces négociations aient laissé peu de traces et que Procida ait pris plus d'un détour et revêtu même plus d'un déguisement, voire le costume de moine mendiant, pour les mener à bonne fin sans trop éveiller de soupçons. L'affaire avait plutôt, et Pierre le voulait ainsi, les apparences d'un complot, d'une intrigue, que celle d'une hostilité effective et déclarée. Il est positif que Procida visita les chefs gibelins des diverses parties de l'Italie et s'assura de leur appui; il se rendit également à Constantinople, et conclut avec l'empereur Michel Paléologue un traité par lequel ce prince s'engageait à fournir des subsides à Pierre d'Aragon (1). Mais il est faux que l'empereur, qui était dépourvu d'argent, ait fourni à Procida des sommes considérables pour gagner des partisans au roi d'Aragon, de même qu'il est loin d'être prouvé que Procida ait gagné à la cause de son maître le pape Nicolas III. Il est enfin entièrement controuvé que Procida ait vendu ses seigneuries en Espagne, pour en consacrer le prix au succès de la conspiration. Étant passé en Sicile, il s'introduisit auprès d'un grand nombre de barons, qui aussi bien que le peuple souffraient de l'intolérable tyrannie de Charles d'Anjou, et leur fit accepter l'idée de donner la couronne au mari de Constance. Après le massacre des vêpres siciliennes, auquel il ne prit aucune part directe, et qui ne fut du reste que l'explosion non préparée de la profonde inimitié des Siciliens contre les oppresseurs étrangers, Procida continua de rester un des conseillers favoris de Pierre et des deux fils de ce prince, Jacques et Frédéric, après lui rois de Sicile. Il vécut après 1302, année où fut conclu le traité qui assurait aux Siciliens l'affranchissement de la domination française. Il continua jusqu'à ses dernières années à exercer la médecine; il était très-vieux lorsqu'il donna ses soins à Gaultier Caraccioli, courtisan du roi de Naples Charles II, et qui avait obtenu de ce prince l'autorisation d'aller consulter l'ennemi juré de Charles d'Anjou. Il nous reste un portrait de Procida, tracé en mosaïque dans la cathédrale de Salerne; il a été gravé dans les *Œuvres* de Niccolini à la tête de sa tragédie de *Giovanni Procida*. A en juger par cette image, sans doute fidèle, sa physionomie n'avait rien du caractère élevé et noble qui devrait révéler le libérateur de sa patrie. Son front est bas, son œil petit; l'ensemble de ses traits exprime l'astuce, la finesse et la circonspection. E. G.

Historia conspirationis Johannis Prochytæ (cette chronique en catalan, imprimée dans la *Bibliotheca aragonnensis* de Gregorio, est un vrai roman, quoique écrite très-peu de temps après les événements qu'elle rapporte; il en est de même de l'*Aventuroso Ciciliano* de Busone da Gubbio, qui date du commencement du seizième siècle, et qui a paru à Florence en 1832). — Amari, *La Guerra del Vespro siciliano*. — Alex. de Saint-Priest, *Histoire de la conquête de Naples*. — Nic. Buscemi, *Saggio della vita di Giov. Procida*; Palerme, 1836, in-8°.

(1) Selon M. Alexis de Saint-Priest l'empereur Michel n'aurait eu aucune connaissance des projets de Pierre sur la Sicile.

PROCLÈS. *Voy.* EURYSTHÈNE.

PROCLUS (Πρόκλος), surnommé *le successeur*, Διάδοχος, célèbre philosophe néoplatonicien, né à Constantinople, en 412, mort le 17 avril 485. Son surnom lui venait de ce qu'il avait succédé à Syrianus dans la direction de l'école d'Athènes. Sa famille était d'origine lycienne, et lui-même avait reçu sa première instruction à Xanthie, petite ville de Lycie, consacrée à Apollon et à Minerve. Il avait voué à ces divinités tutélaires un culte particulier : elles lui avaient, dit son biographe, apparu dans son enfance : Apollon pour le guérir d'une maladie, en lui touchant la tête; Minerve pour l'encourager à aller poursuivre ses études à Athènes. Le souvenir de ces deux apparitions resta profondément gravé dans son esprit jeune et enthousiaste. Après avoir étudié à Alexandrie la langue latine sous Arion et l'éloquence sous Léonaras, il fit un court voyage à Byzance, et revint à Alexandrie, où il entendit le physicien Héron et Olympiodore, qui l'initia à la philosophie d'Aristote, considérée comme l'introduction à celle de Platon : l'un était le philosophe de l'Entendement qui s'attache à la série des causes et des effets sans jamais l'épuiser; l'autre le philosophe de la Raison, qui cherche l'Unité dans la variété des choses. Proclus se rendit ensuite à Athènes, où il y eut pour maîtres Plutarque, déjà vieux, et Syrianus, auquel il succéda. Il fut instruit dans les mystères théurgiques par Asclépigénie, fille de Plutarque et prêtresse d'Éleusis. Les poëmes orphiques, les écrits d'Hermès et les oracles chaldéens étaient pour lui des révélations divines, et il les regardait comme la source de la vraie science philosophique. Il connaissait à fond toutes les cérémonies du paganisme, et célébrait toutes les fêtes religieuses des peuples divers, disant qu'il ne convenait pas à un philosophe d'exercer le culte d'un seul État, mais qu'il devait être l'hiérophante du monde entier (τοῦ ὅλου κόσμου ἱεροφάντης). Ainsi, il observait rigoureusement les fêtes des Égyptiens; il jeûnait le dernier jour de chaque mois; il se préparait par le jeûne à certaines manifestations démoniaques que son organisation naturelle paraissait provoquer, et il composait des hymnes pour les divinités protectrices de différentes localités. Lorsqu'on voulait lui faire sentir les inconvénients d'une vie trop austère, il répondait : « Que m'importe le corps! c'est l'esprit que j'emmène avec moi quand je mourrai ». Ces pratiques religieuses le firent, dit Marinus, entrer en rapport avec certains dieux et lui procurèrent le don des miracles. Un jour, continue son biographe, pendant qu'il souffrait de la goutte, un oiseau vint lui arracher le topique, appliqué sur le membre endo-

lori. Le malade demanda aux dieux l'explication de cet augure. Esculape lui parut alors en rêve, et examina soigneusement le pied du malade; le lendemain le mal avait disparu. Proclus obtenait des guérisons miraculeuses par des amulettes, des prières et des paroles magiques; il faisait, dit-on, naître la pluie, tempérait l'ardeur du soleil et calmait les tremblements de terre. La plupart de ses inspirations lui étaient transmises en songes; il apprit par la même voie qu'il était un des anneaux de la chaîne Hermétique (σεῖρα ἑρμαϊκή), c'est-à-dire qu'il faisait partie de la série d'hommes consacrés par Hermès et destinés à recevoir des communications surnaturelles, et que son âme avait jadis animé le pythagoricien Nicomaque. Il fut, par le même moyen, averti du projet des chrétiens d'aller briser la statue de Minerve au Parthénon : une belle femme lui apparut en songe, et lui ordonna de préparer sa maison pour y recevoir la déesse.

Sincèrement attaché à la religion de ses ancêtres, Proclus demeura jusqu'à sa mort un adversaire déclaré du christianisme; en restant ainsi fidèle à ses convictions, il exposait sa vie, à cette époque de réaction violente contre le culte des anciennes divinités. A l'instar des premiers chrétiens, les païens, persécutés depuis Constantin, ne pouvaient se livrer qu'en secret aux pratiques de leur culte. Les néoplatoniciens cachaient leur enseignement. Dénoncé pour avoir violé les lois des empereurs chrétiens, Proclus fut pour quelque temps banni d'Athènes. Après son retour, il devint plus circonspect, et ne communiquait plus les secrets de ses doctrines qu'à des disciples éprouvés dans des réunions anonymes (ἄγραφοι συνουσίαι), qui avaient lieu la nuit. Cette contrainte, unie à une conviction profonde, lui faisait souvent dire que s'il en avait le pouvoir il ne laisserait circuler de tous les écrits que les sentences des oracles et le *Timée*. Ainsi, l'intolérance régnait dans le camp des chrétiens aussi bien que dans celui des païens; il ne faut donc pas s'étonner que dans ce déplorable état des esprits tant d'ouvrages de l'antiquité aient péri.

Proclus mourut à soixante-treize ans, et fut enterré près de Lycabatte. Au rapport de Marinus, il était d'une beauté rare et doué en même temps de grandes qualités morales. Il conserva l'usage de tous ses sens jusqu'à la fin de ses jours, bien que ses forces eussent été brisées par de nombreuses veilles et des pratiques d'ascétisme. A l'exception de quelques attaques de goutte ou de rhumatisme, il n'avait jamais été malade. Sa mémoire était prodigieuse, et il passait pour inspiré; « quand il prononçait ses dogmes, dit son biographe, sa figure paraissait comme illuminée ». Suivant M. Cousin, Proclus avait concentré dans son système tous les rayons philosophiques émanés des plus grands penseurs de la Grèce, tels que Pythagore, Platon, Aristote, Zenon, etc. Cet éloge est évidemment exagéré : pour s'en convaincre il suffit de lire les œuvres mêmes de Proclus publiées par M. Cousin (*Procli Diadochi Opera, e codd. mss. bibl. reg. Paris. tum primum edidit, lectionis varietate, vers. latina et commentariis illustravit*; Paris, 1820-1827, 6 vol. in-8°).

Les doctrines spiritualistes et mystiques de Platon avaient presque exclusivement fixé l'esprit de Proclus, comme l'attestent ses commentaires du *Parménide* (édit. Stallbaum; Leipzig, 1840), du *Timée* (éd. E. Chr. Schneider; Breslau, 1847), de *l'Alcibiade* (par Creuzer; 1822), du *Cratyle* (Boissonade; Leipzig, 1820), et son *Institution théologique* (στοιχείωσις θεολογική) (1). Proclus enseignait que la foi seule, qu'il distinguait bien de la certitude, peut conduire à la théurgie; que celle-ci, comprenant la mantique et l'inspiration surnaturelle, est préférable à toute sagesse humaine; que tout ce qui est engendré doit avoir une ressemblance déterminée avec ce qui engendre; et que l'inférieur n'est en rapport avec le supérieur que par des êtres intermédiaires. C'est pourquoi les hommes ne communiquent, disait-il, avec l'Être suprême que par les démons, ce qui ne l'empêchait pas d'admettre que la Raison humaine est une parcelle de la Raison divine ou de l'Être suprême, qu'il appelait l'*Un* et le *Premier*. Il concevait les âmes incarnées si intimement liées entre elles que les fils devaient participer aux fautes de leurs pères, les sujets à celles de leurs souverains, et il partait de l'organisation de la famille, de l'État, des peuples pour arriver à la vraie solidarité de tous les membres de la famille humaine. Les âmes, il les supposait revêtues d'enveloppes plus ou moins déliées selon leur degré de perfection ou d'élévation.

L'*Institution théologique* est l'œuvre la plus importante de Proclus. Elle est surtout remarquable par sa méthode, empruntée aux géomètres. Ainsi, chacun des CCXI chapitres dont se compose l'Institution théologique contient en tête une proposition énoncée sous forme de théorème; elle est suivie d'une démonstration en règle, et se termine quelquefois par divers corollaires. C'est un ouvrage essentiellement dogmatique. L'auteur commence par établir (chap. I), que tout multiple (πλῆθος) participe de l'Unité (μετέχει τοῦ ἑνός); il fonde sa démonstration sur ce que le multiple est toujours une quantité déterminée. Il s'engage ensuite dans des considérations fort obscures sur l'Unité et la multi-

(1) Les manuscrits de cet ouvrage ne sont pas rares dans les différentes bibliothèques de l'Europe. Le texte grec parut pour la première fois à Hambourg, en 1618. Creuzer l'avait reproduit avec d'autres écrits, sous le titre de : *Initia philosophiæ ac theologiæ ex Platonis fontibus ducta, S. Procli et Olympiodori in Platonis Alcibiadem commentarii; ex codd. mss. nunc primum græce edidit, itemque ejusdem Procli Institutionem theologicam integriorem emendatioremque adjecit*, 4 vol. in-8°; 1820-1825. Le 4e vol. contient la Réfutation de l'*Institution théologique*, par Nicolas de Modon, publiée avec des notes de J.-F. Vœmel, 1825. Le texte et la trad. latine font partie de la Biblioth. greco-latine d'A. F. Didot.

plicité, sur les causes productives et leurs effets (περὶ παραγόντων καὶ παραγομένων), sur le bien suprême (τἀγαθόν), sur ce qui se suffit à soi-même (αὔταρκες), sur l'immobilité, l'incorporéité, la perfection, l'éternité, la divinité et l'intelligence. La partie la plus curieuse est celle qui termine l'ouvrage, et qui traité de l'*âme*. En voici les principales propositions. Tout âme incarnée se manifeste dans des conditions limitées, c'est-à-dire que ses manifestations ont pour mesure le temps, tandis que par sa racine elle plonge dans l'éternité (1). Elle peut prendre toutes les formes que la pensée (νοῦς) est capable de concevoir; elle se suffit à elle-même par sa propre vie (αὐτόζως); elle parcourt des périodes définies pour revenir à son point de départ. Ces périodes se divisent en ascensionnelles et en descendantes, relativement au point initial. Les âmes s'échelonnent et se groupent suivant la distance qui les séparent de la source d'où elles émanent. Dans l'échelle descendante, elles se revêtent d'une enveloppe qui devient de plus en plus matérielle, jusqu'au moment de leur incarnation, où cette enveloppe atteint le maximum de matérialité. Proclus a émis des idées remarquables sur la liberté et la volonté humaine. Ainsi il démontre fort bien que les fonctions qui entretiennent la vie sont indépendantes de notre volonté, tandis que les efforts qui constituent notre personnalité sont le résultat de notre libre arbitre; en un mot, nous sommes à la fois menés et nous menons. Malheureusement l'auteur n'est pas conséquent avec sa théorie; car, comme l'extase est pour lui l'idéal qu'il faut chercher à atteindre, et que dans cet état l'homme abdique sa raison ou sa personnalité, il faut bien qu'il renonce en même temps à l'usage de sa liberté.

Proclus n'était pas seulement métaphysicien : il avait des connaissances étendues en mathématiques et particulièrement en astronomie, comme l'atteste son *Traité de la sphère* (*De sphæra liber*; Anvers, 1553, in-18 : dans cette édition on trouve aussi les traités de Cléomède et d'Arate, accompagnés de traductions latines. Le traité de Proclus a été réédité par Gutenæcker, Wurtzbourg, 1830). Toutes les divisions de la sphère céleste y sont exposées avec autant de clarté que dans nos meilleurs traités d'astronomie. F. H.

Brucker, *Hist. philosoph.* — Tennemann, *Geschichte der Phil.*, t. V. — *Diction. des sciences philosoph.* — Smith, *Dict. of gr. and rom. biography.*

(1) Πᾶσα ψυχὴ μεθεκτὴ τὴν μὲν οὐσίαν αἰώνιον ἔχει, τὴν δὲ ἐνέργειαν κατὰ χρόνον. Cette phrase, si remarquable, n'aurait guère de sens si, peu familier avec le langage et les idées des néoplatoniciens, on voulait la traduire littéralement par *toute âme participable possède l'essence divine et l'activité dans le temps*. — La *racine de l'âme*, c'est ce que la célèbre voyante de Prevorst (qui certainement n'avait jamais connu la philosophie de Proclus) appelait le *cercle vital*, figurant la vie interne, qui dure éternellement. De même que son *cercle solaire*, « que nous avons, dit-elle, aussi en nous, mais qui tombe ou disparaît au moment de la mort, » est l'équivalent de, ἐνέργεια κατὰ χρόνον du commentateur de Platon (*Voy.* Kerner, *Die Seherin von Prevorst*; Stuttgard, 18**, p. 193 (4e édit.).

PROCOPE (Προκόπιος), un des plus illustres historiens byzantins, né à Césarée en Palestine, vivait dans la première moitié du sixième siècle après J.-C. Il vint jeune à Constantinople, et se distingua comme avocat et comme professeur d'éloquence. Sous le règne de Justinien il fut attaché à Bélisaire en qualité de secrétaire, et suivit ce général dans les campagnes d'Asie, d'Afrique et d'Italie. Bélisaire lui confia plusieurs missions importantes; et dans la guerre contre les Goths, il l'éleva à une des premières places de l'armée, celle de commissaire en chef des vivres et de la marine. Procope revint à Constantinople avec son patron, et fut récompensé de ses services par le titre d'*illustre*. Il entra ensuite au sénat, et enfin, en 562, il fut préfet de Constantinople. C'est le dernier événement connu de sa vie, qui probablement se termina vers 565. Sa carrière semble avoir été aussi brillante et aussi heureuse que pouvait l'espérer un homme de sa naissance et de sa condition; cependant son *Histoire inédite*, en supposant que cet ouvrage soit bien de lui, atteste de si furieuses rancunes contre Justinien, contre l'impératrice Théodora, contre Bélisaire, qu'il faut croire que l'auteur de ce violent pamphlet avait éprouvé bien des déceptions et des disgrâces. L'histoire ne nous apprend rien sur ces incidents de sa vie politique; elle ne nous éclaire pas davantage sur ses opinions religieuses. Était-il païen ou chrétien? On a beaucoup discuté sur ce point, que ses propres ouvrages laissent incertain; car il semble tour à tour adhérer à l'une ou à l'autre croyance. Il est vraisemblable qu'il était indifférent entre les deux religions, mais que par convenance et nécessité, sous un prince orthodoxe, il affectait les formes et le langage du christianisme. Sa description de la peste de 543 a suggéré à quelques critiques l'étrange idée qu'il était médecin; on conclurait aussi bien de son ouvrage *Sur les édifices de Justinien* qu'il était architecte. Il faut en conclure simplement qu'il avait une instruction variée et possédait des connaissances techniques dont il a fait dans son histoire un usage habile.

Procope, placé dans une période de transition entre la littérature grecque classique et la littérature grecque byzantine, peut être considéré comme le dernier en date (mais non en talent) des historiens anciens, comme le premier en date et en talent des historiens byzantins. Son style est une combinaison énergique et neuve des modèles attiques de cette diction affectée, mais souvent pittoresque, employée par les écrivains de Constantinople. Procope, sans être exempt de mauvais goût, exprime ses idées avec beaucoup de vigueur et de relief, et ses pensées sont souvent dignes d'une meilleure époque. Les renseignements qu'il nous a transmis ont une grande valeur. L'auteur était

en bonne position pour bien observer, et ses écrits sont le meilleur tableau de ce règne de Justinien, si important dans les annales de l'empire greco-romain. Son principal ouvrage est intitulé *Histoires* (Ἱστορίαι), en huit livres : savoir deux sur la guerre persique (408-553); deux sur la guerre avec les Vandales (395-545); quatre sur la guerre gothique, ou plutôt trois seulement, car le quatrième est une sorte de supplément qui embrasse divers sujets et conduit le récit jusqu'au commencement de 553. Agathias conduisit cette histoire jusqu'au commencement de 559 : elle est fort intéressante; les descriptions surtout sont excellentes; on peut dire que pour la partie technique et ethnographique Procope est un des premiers historiens de l'antiquité. Il fit preuve du même talent descriptif dans ses six livres *Sur les édifices* bâtis ou restaurés par l'ordre de Justinien (Κτίσματα). C'est un ouvrage très-curieux et très-utile, mais mêlé de trop de flatteries pour l'empereur. Gibbon suppose que Procope l'écrivit pour se concilier Justinien, mécontent peut-être des jugements trop indépendants de l'ouvrage précédent. S'il en fut ainsi, on comprendra que l'historien prit sa revanche de cette adulation forcée par son *Histoire secrète*, véritable chronique scandaleuse de la cour de Constantinople de 549 à 562. Justinien et l'impératrice Theodora, Bélisaire et Antonina, sa femme, y sont peints sous les plus noires couleurs. Bélisaire, le moins maltraité des quatre, est encore représenté comme un homme faible et rapace, capable de toutes les bassesses pour conserver les faveurs de la cour et les commandements militaires, qui lui permettent d'amasser d'immenses richesses. En ce qui concerne Antonina et surtout Theodora, les révélations de l'*Histoire secrète* signalent un mélange de crimes et de débauches qui rappelle et dépasse tout ce que l'on raconte de Messaline. Justinien est représenté comme un tyran atroce, à la fois astucieux et stupide (ce qui semble contradictoire), en un mot comme l'être le plus universellement méchant qui ait existé. Enfin l'auteur avoue cette conclusion, que l'empereur et l'impératrice sont des démons qui ont pris la face humaine pour faire sur le trône le plus de mal possible. Toutes ces accusations s'appuient quelquefois sur des faits réels, dont l'historien a été le témoin oculaire, quelquefois sur des rumeurs vagues, sur des commérages absurdes que la plus aveugle crédulité a pu seule admettre et rapporter. En général l'auteur des *Anecdota* paraît être de bonne foi; mais en même temps il fait preuve d'un esprit étroit et d'une médiocre intelligence, en confondant dans le même blâme tous les actes de Justinien et en lui prêtant les plus incroyables raffinements de perversité politique. On s'est demandé si un pareil livre pouvait être de Procope de Césarée, de l'historien impartial et intelligent des guerres de Bélisaire. Les preuves directes d'authenticité manquent, puisque les plus anciens auteurs byzantins qui le lui attribuent, Nicéphore Calliste, Suidas, vivaient plusieurs siècles après lui. Mais on comprend qu'un ouvrage de ce genre n'ait pu être ni avoué par son auteur ni publié du vivant de Justinien; plus tard même il continua de circuler en secret, jusqu'à ce que l'éloignement des temps rendit la cour de Byzance indifférente à ce hideux tableau d'une autre époque. Alors il fut revendiqué pour Procope, et la critique moderne n'a rien à opposer à cette attribution, faite sans doute sur des preuves ou du moins sur des probabilités suffisantes. L'œuvre est évidemment d'un contemporain de Justinien; elle ne peut venir que d'un fonctionnaire initié à toutes les intrigues de la cour et ayant des griefs à venger; elle n'est point indigne pour le style des autres ouvrages de Procope; on ne voit pas pourquoi on la lui retirerait sans savoir à qui la donner. Il est vrai qu'elle fait peu d'honneur à son caractère, puisqu'elle nous le montre diffamant les maîtres qu'il avait servis et flattés; mais ce genre d'inconséquence n'est pas rare parmi les auteurs de mémoires, qui se vengent souvent par des médisances ou des calomnies posthumes des avanies qu'ils ont subies au service des grands.

Ce singulier monument du Bas-Empire soulève une dernière question. Jusqu'à quel point mérite-t-il la confiance? Nous croyons que Procope n'est pas calomniateur de parti pris, quoiqu'il écrive sous l'influence des plus violents ressentiments publics ou privés. Bien des détails des *Anecdota* sont exagérés, mais l'ensemble est un témoignage accablant contre le despotisme byzantin. Comme l'a dit éloquemment M. Renan : « L'histoire secrète, fût-elle un mensonge d'un bout à l'autre, son existence seule est une pièce de conviction irréfragable; car pour que la haine n'ait pu se satisfaire sans cet énorme raffinement de malice, pour qu'elle soit arrivée à cet épouvantable degré de concentration, il a fallu un despotisme vraiment inouï. Justinien peut n'être point coupable de tous les méfaits dont le pamphlet de Procope l'accuse; mais il est coupable de l'abaissement des âmes et de la servilité que suppose ce chef-d'œuvre de rancune et d'hypocrisie. La vérité comprimée se venge par la calomnie; elle a tort sans doute : la parfaite sagesse voudrait que l'on fût juste envers tous. Mais à qui la faute? A ceux qui en supprimant la liberté ont avoué qu'ils avaient quelque chose à cacher; à ceux qui en faussant l'opinion ont rendu l'approbation suspecte et le mal seul croyable. L'*Histoire secrète* est le châtiment de ceux-là; le mensonge de la haine sert de réponse au mensonge de l'adulation. »

Les *Histoires* de Procope parurent d'abord en latin sous ce titre : *De bello italico adversus Gothos gesto, lib. IV*; Foligno, 1470, in-fol.; Venise, 1471, in-fol. Le traducteur était Léonard Aretin (Leonardo Bruni d'Arezzo), qui, croyant unique le ma-

nuscrit dont il s'était servi, se donna pour l'auteur de l'ouvrage. Le premier ouvrage de Procope publié en grec fut son traité *des Édifices de Justinien;* Bâle, 1531, in-fol.; la première édition des *Histoires* est d'Augsbourg, 1607, in-fol.; les *Anecdota* ou *Historia arcana* furent publiées pour la première fois par Alemanni, d'après un manuscrit du Vatican et avec une traduction latine; Lyon, 1623, in-fol. Les trois ouvrages de Procope forment deux volumes de la collection byzantine du Louvre, 1661-1663, in-fol., avec une traduction latine des *Histoires* et des *Édifices* par Maltret; pour les *Anecdota*, on a conservé la traduction d'Alemanni. Ce dernier ouvrage présente dans l'édition princeps, dans celle d'Eichel, Helmstædt, 1654, in-8°, et dans celle du Louvre l'omission d'un long passage relatif aux mœurs de Théodora. La Monnoie (*Menagiana*, t. III) combla le premier, d'après le manuscrit du Vatican, cette lacune qu'Alemanni avait laissée volontairement, à cause du cynisme révoltant du texte. Les *Œuvres* de Procope ont été réimprimées dans la collection de Bonn, par les soins de G. Dindorf, 1833-1838, 2 vol. in-8°. On doit à C. Orelli une bonne édition des *Anecdota*; Leipzig, 1827, gr. in-8°. Les *Histoires* de Procope ont été traduites en français par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol.; par un anonyme, Paris, 1669-1670, in-12; par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople*. Les *Anecdota*, déjà traduites par Cousin, dans la même compilation, l'ont été d'une manière plus complète et plus exacte par M. Isambert, qui a aussi donné le texte et ajouté à sa traduction beaucoup de recherches sur la géographie du sixième siècle et la numismatique byzantine : Ἀνέκδοτα, *ou Histoire secrète de Justinien traduite de Procope avec notice sur l'auteur et notes philologiques et historiques*; Paris, 1856, 2 part. in-8°. L. J.

Fabricius, *Bibl. græca*, V, 237. — Cave, *Historia literia*. — Hankius, *Scriptores byzantini*. — Lamothe Le Vayer, *Jugements sur les historiens grecs*. — Levesque de la Ravallière, *Reflexions contre l'idée générale que Procope est l'auteur de l'hist. secrète de Justinien*, dans les *Mém. de l'Acad. des insc.*, XXI. *Préfaces* des divers éditeurs et traducteurs de Procope. — E. Renan, *Essais de morale et de critique*.

PROCOPE COUTEAU (*Michel* COLTELLI, dit), médecin et littérateur français, né en 1684, à Paris, mort le 21 décembre 1753, à Chaillot, près Paris. Il était fils de François Procope, gentilhomme palermitain, qui le premier fonda à Paris un café, qui resta célèbre dans le siècle dernier, comme lieu de réunion des nouvellistes et des beaux-esprits. Dès l'âge le plus tendre il montra pour l'étude des dispositions singulières; telle était la précocité de son intelligence, qu'à l'âge de neuf ans il prêcha dans l'église des Cordeliers du grand couvent un sermon en grec de sa composition. On le destinait à la carrière ecclésiastique; mais il y renonça, après avoir pris les ordres mineurs, pour s'appliquer à la médecine; il fut reçu docteur en 1708. Petit, laid et bossu, il savait faire oublier ces disgrâces par un esprit vif, une humeur gaie et un caractère des plus aimables; il eut le secret de plaire aux femmes, qui contribuèrent beaucoup à sa réputation. S'étant marié en secondes noces avec une Anglaise, il jouit d'une grande fortune, et se livra sans souci à son goût pour la dépense; après la mort de sa femme il tomba dans la gêne. L'amour du plaisir lui permit peu de pratiquer son art, dont il possédait bien la théorie, et on le trouvait plus souvent dans les théâtres qu'au chevet des malades. Procope a écrit seul les comédies d'*Arlequin balourd* (1719), et de *L'Assemblée des comédiens* (1724), et il a travaillé aux *Fêtes* (1736) et à *Pygmalion* (1741) de Romagnesi, à *La Gageure* (1741) de La Grange, et au *Roman* (1746) de Guyot de Merville. Il a fourni beaucoup de pièces diverses aux journaux du temps. Comme médecin il s'est fait connaître par *l'Analyse du système de la trituration* (Paris, 1712, 1727, in-12), critique amère du système d'Hecquet; et par *L'Art de faire des garçons* (Montpellier [Paris], 1748, 2 vol. in-12; 1770, 1797, in-12); c'est un badinage, écrit d'une façon assez agréable, et que J.-A. Millot a eu tort de prendre au sérieux dans son *Art de procréer les sexes à volonté*. Giraud a publié un poëme facétieux sous le titre de *La Procopiade* (1754, in-12). P. L.

Chaudon, *Dict. hist. univ.* — Clément, *Les Cinq années littéraires*, t. I, lettres 8 et 5. — De Leris, *Almanach des théâtres*.

PROCOPIUS (*Demetrius*), biographe grec, né à Moschopolis (Macédoine), vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Les details manquent sur cet écrivain que l'on représente comme un homme instruit, plein de zèle pour les lettres et d'amour pour sa patrie. Il est l'auteur d'un recueil estimé, intitulé Ἐπιτετμημένη ἐπαρίθμησις, c'est-à-dire *Énumération abrégée des savants grecs du siècle passé et de quelques-uns du siècle présent*, et inséré, avec une version latine, dans la *Biblioth. græca* de Fabricius (1722, t. XI). Les notices, au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, sont fort courtes et la plupart sans dates. Un négociant grec, nommé Zavira, établi à Pesth, composa, pour faire suite à cet ouvrage, un supplément, dont plusieurs copies existent en Grèce.

Saxe, *Onomasticon*, VI, 317.

PRODICUS, philosophe grec, né à Julis, dans l'île de Céos, aujourd'hui Zia ou Céo, l'une des Cyclades, dans la mer Égée, ou Archipel, vivait, d'après Tennemann en ses *Tables chronologiques*, vers la 86° olympiade (432-428 av. J.-C.). On le classe habituellement parmi les sophistes, et Platon, dans son *Protagoras*, l'introduit comme interlocuteur avec d'autres sophistes, tels que Critias, Hippias et Protagoras lui-même. Député plusieurs fois à Athènes par ses concitoyens, Prodicus s'y fit connaître par son habileté oratoire et sa science philolo-

gique. Entre autres auditeurs, il eut Socrate et Euripide. D'après Platon, dans le *Protagoras* et le *Cratyle*, Prodicus s'occupa surtout de la science des mots. Toutefois, les sciences morales paraissent ne pas lui être restées étrangères, puisque, au rapport de Sextus Empiricus et de Cicéron, il faisait dériver la religion d'un sentiment de reconnaissance fondé sur les phénomènes bienfaisants qui éclatent dans la nature. C'est de lui qu'est le célèbre apologue moral connu sous le titre de *Hercules ad bivium*, dans lequel, sous les traits d'Hercule, sollicité à la fois par la Vertu et par la Volupté, il a décrit allégoriquement la lutte qu'en chacun de nous la volonté a dans le cours de la vie à soutenir pour assurer à la raison le triomphe sur la passion. Au chap. 1er du livre II de ses *Mémoires sur Socrate*, Xénophon a raconté en détail cet apologue, qu'il attribue, non quant au texte même, mais quant au fond de la narration, à Prodicus. Accusé d'athéisme, Prodicus fut, dit-on, condamné à boire la ciguë. Était-il réellement athée le philosophe qui plaçait dans le sentiment de la reconnaissance le germe des croyances religieuses? On pourrait le contester. Mais, dans tous les cas, l'auteur de l'apologue d'Hercule se détournant de la Volupté pour suivre la Vertu n'était-il pas un sage moraliste? C. M.

Platon et Xénophon, *Loc. cit.* — Aristote, *De rhetorica*, l. III, ch. XIV. — Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, ch. 1er.

PROISY D'EPPES (*César*, comte DE), littérateur français, né le 1er avril 1785, à Eppes (Aisne), mort le 14 octobre 1836, à Marie-Galande (Antilles). Il appartenait à une ancienne famille du Soissonnais. Sous la restauration il fut nommé juge à Marie-Galande. On a de lui : *Le Danger d'un premier amour, contes moraux*; Paris, 1813, 2 vol. in-12; — *Vergy, ou l'Interrègne depuis* 1792 *jusqu'à* 1814, *poëme en douze chants*; Paris, 1814, in-8°; les exemplaires en sont devenus rares, l'auteur ayant détruit l'édition presque tout entière; — *Dictionnaire des girouettes, ou Nos contemporains peints d'après eux-mêmes, par une société de girouettes*; Paris, 1815, in-8o; 3e édit. augmentée, même année; on ne doit pas confondre ce recueil, assez piquant, avec un autre, impr. en 1831, et qui porte un titre semblable; — des *Mélodrames*, des *Comédies*, des articles et des vers insérés dans différents journaux, etc. On lui attribue un poëme sur *la Conquête de Moscou*, publié en 1812.

Devismes, *Manuel hist. du dép. de l'Aisne.*

PROKESCH-OSTEN (*Antoine*, baron DE), diplomate autrichien, né le 10 décembre 1795, à Gratz, en Styrie. Sorti d'une famille bourgeoise, il entra en 1813 dans la carrière militaire, et fut en 1815 employé dans les bureaux de l'archiduc Charles, alors gouverneur de Haguenau. En 1816, il publia quelques traités sur les mathématiques transcendantes, qui lui valurent la chaire de mathématiques à l'école militaire d'Olmutz. De 1818 à 1820, il fut aide de camp du feld-maréchal Schwarzenberg. Plusieurs traités militaires qu'il composa à cette époque ne reçurent pas l'approbation de la censure autrichienne. Capitaine d'infanterie en 1823, il était en garnison à Trieste lorsqu'il obtint un congé, qui lui permit de séjourner pendant plusieurs années en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure et en Égypte. Par les rapports semi-officiels qu'il envoya à Vienne, et dans lesquels il fit preuve d'une aptitude peu ordinaire à juger les hommes et les choses, il acquit la confiance de son gouvernement, qui le chargea de surveiller le commerce autrichien dans le Levant. En 1826, il fut envoyé en mission scientifique en Égypte, et remonta le Nil jusqu'aux grandes cataractes. De retour en 1827, on le nomma chef d'état-major du comte Dandolo, qui commandait l'expédition autrichienne contre les pirates grecs, position dans laquelle il réussit à négocier l'extradition des prisonniers chrétiens et à améliorer, par un traité conclu avec le pacha de Saint-Jean-d'Acre, le sort général des chrétiens en Orient. En récompense de ces services il fut anobli, sous le titre de *Ritter von Osten* (chevalier d'Orient). Après avoir pris part à l'expédition des Romagnes (1831), il passa en 1832 à Rome pour être attaché à l'ambassade d'Autriche. Il entretenait depuis quelques années des rapports intimes avec le jeune duc de Reichstadt, auquel il avait voué une tendre amitié, que la mort seule vint rompre (juillet 1832). En 1834, Prokesch fut nommé ministre plénipotentiaire à Athènes. Les puissances protectrices espéraient trouver dans l'introduction de formes constitutionnelles le moyen de continuer leur influence sur les affaires intérieures du pays. L'Autriche seule, dans ses tendances conservatrices, s'efforça de lutter contre l'achèvement de cette œuvre, tâche ingrate et destinée à rester sans résultat, dont Prokesch s'acquitta avec habileté, du moins aux yeux de son gouvernement. Le 12 mars 1849, Prokesch, élevé à la dignité de feld-maréchal et de membre du conseil privé, fut envoyé à Berlin. Il y arriva au moment où la députation de l'assemblée nationale de Francfort venait de présenter au roi Frédéric-Guillaume IV la couronne impériale d'Allemagne. Prokesch contribua beaucoup, dit-on, à faire repousser au roi cette offre de la souveraineté nationale. D'un goût prononcé pour les arts et la poésie, d'un vaste savoir et d'une rare fermeté de caractère, il ne tarda pas à gagner une influence toute personnelle sur l'esprit de ce monarque. La lutte permanente entre la Prusse et l'Autriche rendit la position de Prokesch difficile. L'ardeur qu'il mit à soutenir la politique de réaction devait lui attirer la haine d'une nation libérale. Il justifia surtout le reproche d'une conduite peu conciliante, lorsqu'il fut appelé, en 1852, à présider la diète germanique à Francfort. Pour sortir de l'impasse où il s'était four-

voyé, il accepta avec empressement, le 20 décembre 1855, le poste d'internonce à Constantinople, poste qu'il occupe encore, et où sa connaissance spéciale des affaires d'Orient l'a rendu en quelque sorte indispensable.

Parmi ses travaux nous citerons : *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient* (Mémoires et souvenirs d'Orient); 1836-1837, 3 vol. publiés par Munch, l'éditeur de la correspondance entre Prokesch et Schneller, des œuvres posthumes duquel ils ont été extraits. Les *Souvenirs* de Prokesch, par l'élégance du style, la richesse de la composition et la beauté des descriptions, peuvent se comparer aux *Souvenirs* de Lamartine; — *Kleine Schriften* (Petits traités), 1842-1844, renfermant des recherches stratégiques, et surtout une remarquable appréciation de la guerre turco-égyptienne en 1831-1833, enfin des biographies, entre autres celles du prince Charles Schwarzenberg et du duc de Reichstadt; — *Der Abfall der Griechen vom türkischen Reich und die Gründung des hellenischen Königreichs* (Séparation des Grecs de l'empire turc et fondation du royaume hellénique), imprimé par les soins de l'Académie des sciences de Vienne, dont Prokesch est membre depuis 1825. J. M.

Männer der Zeit. — *Convers.-Lex.*

PROKOPHIEV (*Ivan-Prokophievitch*), sculpteur russe, né le 25 janvier 1758, à Saint-Pétersbourg, où il est mort, le 10 février 1828. Admis à douze ans dans l'atelier du sculpteur Gilet, l'un des professeurs de l'Académie russe des beaux-arts, il s'appliqua de préférence à l'étude du bas-relief, et fut entretenu pendant cinq années à Paris aux frais de son gouvernement; il y travailla chez Julien, et exécuta un buste en marbre du prince Gagarin ainsi que deux médailles en terre cuite représentant *Moïse* et *Morphée*. Dans l'été de 1784 il était de retour à Pétersbourg. Laborieux, actif et plein d'imagination, il a laissé une si grande quantité d'ouvrages qu'il serait presque impossible d'en donner une liste complète : ils consistent principalement en bas-reliefs, médaillons, figurines, exécutés la plupart en terre cuite; la bibliothèque impériale de Pétersbourg en possède quarante-quatre. La dernière production de cet artiste fut le buste du poëte Trembecki. Dans ses débuts il n'était pas exempt de l'afféterie que l'on reproche à Julien, son maître; mais dans la suite il se corrigea et adopta une forme plus sévère et plus pure.

The English cyclop. (biography).

PROKOPOVITCH (*Théophane*), prélat russe, né à Kief, le 8 juin 1681, mort à Saint-Pétersbourg, le 8 septembre 1736, est le fondateur de l'école protestante dans l'Église russe. Baptisé sous le nom d'*Éléazar*, il prit celui d'*Élisée* avec l'habit de saint Basile dans un monastère grec-uni de cet ordre en Lithuanie. Envoyé à Rome pour y perfectionner ses études, il y séjourna trois ans, s'en échappa par suite de circonstances non éclaircies, et alla renier sa foi à Potcheief en Volhynie, d'où il fut transféré, sous la dénomination nouvelle du père *Samuel*, à la chaire de rhétorique de l'Académie de Kief. Quand Pierre Ier traversa cette ville après la victoire de Poltava, le soin de le complimenter fut confié à Prokopovitch; le tzar le prit avec lui dans sa funeste campagne du Pruth, et le nomma *igoumène*, ou abbé du monastère de Kief. En 1715 il l'éleva au siége de Pskof, quoiqu'il fût avéré qu'il avait émis des doctrines hérétiques dans ses cours et ses écrits. Les docteurs de la Sorbonne avaient voulu profiter de la visite que Pierre Ier leur fit en 1717 pour essayer d'entrer en relations avec l'épiscopat russe (1). Chargé de leur répondre, Prokopovitch fit échouer cette tentative, et se plia à toutes les vues du despote en composant un règlement ecclésiastique, espèce de code spirituel, qui faisait de l'Église une administration civile, et des moines et des popes des employés de l'État, gradués, enrégimentés et rétribués, code qui est aujourd'hui encore en vigueur. C'est aussi lui qui rédigea les conclusions par lesquelles Pierre supprimait les domaines de l'Église et donnait aux évêques, au clergé inférieur et aux moines, des pensions et des appointements imputables sur les revenus de ces domaines administrés par l'État. Il reçut de Catherine, qu'il avait sacrée impératrice, la présidence du synode et l'archevêché de Novgorod, enlevé à Théodose. Prokopovitch couronna Pierre II, dont il avait attaqué les droits au trône dans un ouvrage mis au pilon par ukase du 26 juillet 1727, puis l'impératrice Anne, et encouragea beaucoup cette dernière à commettre, en 1730, le coup d'État dont la Russie subit encore les déplorables conséquences. Il a laissé un grand nombre de panégyriques et d'élucubrations de toutes sortes, soit en russe impur, soit en latin. Il serait oiseux de secouer la poussière qui les recouvre; car, loin d'être un nouveau Chrysostome, comme l'a risiblement appelé Gritch, Oustrialif lui-même reconnaît (2) que les œuvres du prélat ne sont qu'un modèle de l'adulation la plus basse. A. G.

Eugène, *Dict. des écrivains ecclésiast. de l'Église gréco-russe.* — Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.* — Philarète de Tchernigol, *Histoire de l'Église russe.* — Gagarin, *De l'enseignement de la théologie dans l'Église russe.* — *Études religieuses et politiques sur la Russie*, trad. de l'allemand; Paris, 1858, p. 206. — *De la corruption des mœurs en Russie*, par le prince M. Chtcherbatof, p. 27. — Tchistovitch, *Théophane Prokopovitch et Théophilacte Lopatinski*; Saint-Pétersbourg, 1861.

PROMOTUS (*Ælius*), médecin d'Alexandrie, d'une époque incertaine. Les uns pensent qu'il vivait du temps de Pompée; les autres le placent dans une époque plus reculée. C'est proba-

(1) Voy. *Hist. et analyse du livre de l'action de Dieu*, par Boursier; s. l., 1758, t. III, *ad finem*.

(2) Dans sa préface à l'*Histoire de Pierre le Grand*, p. XXXI.

blement lui que mentionne Galien (*De compos. medicam.*, l. IV, c. 6). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages grecs sur la médecine, entre autres : Δυναμερὸν, id est *Congeries medicaminum secundum loca*, à la bibliothèque Saint-Marc, à Venise; on en trouve quelques extraits dans *Additamenta ad Elench. medicorum veterum* (Leipzig, 1826, in-4°) de Kühn; — Ἰατρικά, φυσικὰ καὶ ἀντιπαθητικά, à Leyde; d'après Schneider, l'ouvrage est si peu intéressant qu'il ne vaut pas la peine d'être publié; — Περὶ ἰοβόλων καὶ δηλητηρίων φαρμάκων, à Rome et à Paris; Mercuriali en a inséré des fragments dans ses *Variæ Lectiones* (l. III, c. 4), et on voit, d'après les citations qu'il en fait ailleurs, que Promotus était d'accord avec Élien, Apollodore et Nicander pour distribuer les scorpions en neuf espèces.

Villoison, *Anecdota greca*, II, 179. — Possevin, *Bibl. selecta*, p. 17. — A. Bongiovanni, *De scorbuto*. — Schneider, *Præfatio in Nicand. Alexipharm.*, p. 19. — Morell, *Bibl. inst.*

PROMPSAULT (*Jean-Henri-Romain*), écrivain ecclésiastique français, né le 7 avril 1798, à Montélimart (Drôme), mort le 7 janvier 1858, à Paris. Il fut l'aîné de douze enfants. Admis de bonne heure au grand séminaire de Valence, après avoir fait ses études classiques au petit séminaire, il reçut la prêtrise deux ans avant l'âge requis (5 novembre 1821). D'abord employé comme vicaire dans le ministère des paroisses, il enseigna la théologie dogmatique au grand séminaire de Valence, et finit par desservir une petite cure. Chargé en 1827 de la chaire de philosophie au collége de Tournon, il refusa de prêter, sans y être autorisé par son évêque, le serment exigé des professeurs par l'ordonnance de 1828, et fut destitué. A la fin de 1829 il vint à Paris, et fut attaché par M. de Croï, alors grand aumônier, à l'hospice des Quinze-Vingts en qualité de chapelain. Il sauva cet établissement de la ruine en 1831, par le *Mémoire* énergique qu'il fit présenter à la reine et que Louis-Philippe voulut bien prendre en considération. Dans cette humble position, l'abbé Prompsault, tout en remplissant exactement ses obligations de prêtre et de chapelain, avait un temps considérable à donner à l'étude. Il consacra la plus grande partie du produit de ses publications et de la pension littéraire qu'on lui avait faite à la suite du grand prix qu'il avait remporté à l'école des Chartes, à acheter des livres, et se forma une bibliothèque ecclésiastique de 25,000 volumes. Il débuta par une édition des *Œuvres de Villon* (1832), alors la plus complète de toutes, et une critique (1835) de la collection des monuments de la littérature française, publiée par Crapelet. Ce dernier ouvrage engagea entre lui et Crapelet une polémique très-vive : il se défendit avec un calme malin et spirituel, qui fit toujours depuis le caractère de ses écrits polémiques. Il s'occupa pendant plusieurs années des langues latine et romane. Il publia une *Grammaire raisonnée de la langue latine* (Paris, 1844, 3 vol. in-8°), et commença en 1839 l'impression d'un grand *Dictionnaire*, qu'il abandonna ensuite. Il publia en outre un traité de la *Ponctuation et de la lecture* (1837, in-8°), et une *Prosodie latine* (1845, in-12). En 1837 il donna de nombreuses traductions d'ouvrages ascétiques. Sa principale étude était celle du droit canonique et de la jurisprudence civile et ecclésiastique de France. Il publia sur ce dernier sujet un *Grand Dictionnaire* en 3 vol. in-4°; un *Manuel législatif des fabriques* et de nombreuses et utiles *Consultations* dans le journal ecclésiastique *La Voix de la Vérité*; plusieurs consultations pour des ecclésiastiques condamnés ou persécutés par leurs évêques, sans qu'on eût observé à leur égard les règles du droit; enfin, une savante dissertation sur la réception du Concile de Trente. Il fit paraître en 1852 des *Lettres sur la liturgie*, et des *Observations* sur l'Encyclique où Pie IX attaquait les libertés de l'Église gallicane. L'abbé Prompsault fut continuellement en butte aux tracasseries des autorités ecclésiastiques. Les dernières années de sa vie furent abreuvées de chagrins ; il eut surtout beaucoup à souffrir depuis sa mise à la retraite, en 1855, et depuis le refus qui lui fut fait à Rome de reconnaître solennellement son innocence dans les démêlés qu'il avait eus avec M. Sibour, archevêque de Paris, et cela parce que, disait-on, il n'était pas possible de donner droit à un simple prêtre contre un évêque. Il a laissé à son frère, prêtre comme lui, plusieurs manuscrits inachevés, dont les principaux sont : Un *Recueil des actes relatifs aux affaires ecclésiastiques de France*; un *Dictionnaire de droit canonique*; et l'*Histoire de la maison impériale des Quinze Vingts*. M. l'abbé Jean-Louis Prompsault se propose de publier la vie de son frère et quelques-uns des manuscrits qui sont sa propriété.

Documents particuliers.

PRONDZYNSKI (*Ignace*), général polonais, né dans le palatinat de Posen, en 1792, mort aux bains de mer de Helgoland, le 4 août 1850. Il se distingua pendant les campagnes de 1806 à 1813. Aide de camp de Dombrowski, il contribua, par sa présence d'esprit, à faciliter à l'armée le passage de la Bérézina. Rentré en 1815 en Pologne, il continua à servir dans la nouvelle armée. Pendant la guerre nationale de 1830-1831, il reçut les grades de général de division et de quartier-maître général. Il a laissé plusieurs ouvrages militaires, entre autres l'*Histoire de la guerre de* 1831, écrite sur l'invitation spéciale de l'empereur Nicolas I[er], mais non imprimée. L. CH.

Kolaczkowski, *Notice sur Prondzynski*; Posen, 1851, in-8°.

PRONY (*Gaspard-Clair-François-Marie* RICHE DE), ingénieur et mathématicien français, né à Chamelet (Rhône), le 22 juillet 1755, mort à Paris, le 31 juillet 1839. Fils d'un membre de

l'ancien parlement de Dombes, il fit ses études au collége de Toissey-en-Dombes. En 1776 il entra à l'École des ponts et chaussées. Après s'être acquitté avec distinction de plusieurs missions dont il avait été chargé, il fut attaché à Perronet, qui lui confia la direction des travaux du pont Louis XVI, aujourd'hui pont de la Concorde. Ces travaux, entrepris en 1787, valurent à Prony le titre d'ingénieur en chef, qu'il obtint en 1791. La même année, il fut nommé directeur du cadastre, et il reçut l'ordre de composer de nouvelles tables trigonométriques adaptées à la division décimale du cercle. Selon les expressions de la Convention, ces tables devaient *former le monument le plus vaste, le plus imposant qui eût jamais été exécuté ou même conçu*. Prony sut être à la hauteur de ce programme, qu'il réalisa en trois ans. Sauf quelques savants qui l'aidaient dans le calcul des formules, son personnel se composait d'hommes étrangers aux connaissances mathématiques. Ses calculateurs savaient l'addition et la soustraction; c'était tout ce qu'il fallait à Prony, grâce aux méthodes nouvelles qu'il créa à cette occasion. Nous donnerons une idée de ce singulier personnel en rappelant que la majorité était empruntée à la corporation des coiffeurs, dont la plupart des membres se trouvaient alors plongés dans la misère, par l'abandon de la poudre, que repoussaient les mœurs républicaines. Prony vint au secours de ces malheureux, et fit à la fois une bonne action et une belle œuvre. Pourquoi faut-il que, malgré les demandes réitérées de plusieurs savants illustres, les 17 volumes grand in-folio des tables du cadastre soient restés enfouis à l'état de manuscrit dans la bibliothèque de l'Observatoire de Paris?

En 1798, Prony devint directeur de l'École des ponts et chaussées. Il avait été nommé professeur de mécanique à l'École polytechnique, membre du Bureau des longitudes, et membre de l'Institut, lors de la fondation de ces établissements. Le général Bonaparte voulut l'emmener en Égypte, mais Prony refusa. Devenu empereur, Napoléon ne lui en garda pas rancune, et pour lui l'opinion de Prony faisait loi en tout ce qui touchait au génie civil. Aussi, en 1810, le chargea-t-il d'études relatives au dessèchement des Marais pontins. En 1818, Prony fut de nouveau envoyé en Italie pour s'y occuper de la régularisation du cours du Pô et de l'amélioration des ports de Gênes, d'Ancône, de Pola, etc.

A la seconde restauration, la position de Prony à l'École polytechnique fut un instant compromise. Mais le pouvoir revint bientôt à de plus justes sentiments envers l'illustre ingénieur. En 1827 il s'occupa de prévenir les débordements du Rhône, et reçut en récompense le titre de baron (1828). Napoléon n'avait pas jugé à propos de devancer Charles X. On rapporte qu'un secrétaire d'État lui ayant demandé s'il ne songeait pas à Prony, à l'occasion de nouvelles dignités qu'il créait : « Non, répondit-il; il ne faut pas mettre son rabot en dentelles, on ne pourrait plus s'en servir pour raboter. »

Les principaux ouvrages de Prony sont : *Architecture hydraulique* (1790-1796, 2 vol. in-4°); *Mécanique philosophique, ou Analyse des diverses parties de la science de l'équilibre et du mouvement* (1800, in-4°); *Analyse de l'Exposition du système du monde par Laplace* (1801, in-8°); *Recherches sur la poussée des terres* (1802, in-4°); *Recherches physico-mécaniques sur la théorie des eaux courantes* (1804, in-4°); *Leçons de mécanique analytique données à l'École impériale polytechnique* (1810, 2 vol. in-4°); *Description hydrographique et statistique des Marais pontins* (1813, in-4°); *Cours de mécanique concernant les corps solides* (1815, 2 vol. in-4°); *Nouvelle méthode de nivellement trigonométrique* (in-4°, 1822); *Mémoire sur un moyen de convertir les mouvements circulaires continus en mouvements rectilignes dont les allées et venues soient d'une grandeur arbitraire* (3e édit., in-4°, 1839); plusieurs mémoires d'analyse et de mécanique insérés dans le *Journal de l'École Polytechnique*, etc. Parmi les inventions de Prony, la plus ingénieuse est le *frein* qui porte son nom. Cet appareil dynamométrique, décrit dans le t. XII des *Annales des Mines*, sert à évaluer la quantité d'action communiquée, lorsque la transmission du mouvement de l'organe récepteur aux autres parties de la machine s'effectue par des engrenages ou des axes ayant un mouvement circulaire continu. « Cet instrument, dit Arago, donne des bases loyales, exemptes de toute controverse raisonnable, aux transactions des constructeurs de machines et des acheteurs; il fournit les moyens d'étudier la force des plus grands moteurs, dans toutes les conditions possibles de vitesse; il a déjà rendu de grands services à la mécanique pratique; il a satisfait enfin à un immense besoin de la science. » Ces quelques paroles sont une réponse suffisante aux critiques dont le *frein-Prony* avait été l'objet de la part de Coriolis. E. MERLIEUX.

Arago, *Notices biogr.*, t. III.

PRONY (*Marie-Pierrette* de la POIX DE FRÉMINVILLE, dame DE), femme du précédent, née en 1754, à Lyon, morte le 5 août 1822, à La Palisse (Allier). Fille de Claude-Edme de la Poix de Fréminville, avocat distingué de Lyon (*voy.* ce nom), elle vint de bonne heure à Paris, pour donner des soins à l'un de ses oncles paternels, trésorier de l'hôtel des Invalides. Elle fut pour lui une Antigone attentive et douce, et ne tarda pas, grâce à la distinction de son esprit, à se lier avec les filles du général de Guibert, gouverneur de cet établissement. Le 6 mars 1782, elle épousa M. de Prony, qui avait été le compagnon de son enfance et l'avait toujours ai-

quelque sorte. Leur union fut constam-
heureuse. Mme de Prony, qui avait de dé-
attentions pour tout ce qui l'approchait,
essa de fournir à tous les besoins de
son beau-frère (voy. ce nom),
cours de l'université de Mont-
devint aussi l'amie inséparable de
ombreuil, et dans la prospérité aussi
e dans l'infortune, dans la prison comme
xil, celle-ci retrouva toujours Mme de
Après la journée du 10 août 1792, elle
par un dévouement ingénieux, du mas-
t de la proscription le mari de Mlle de
, le comte de Pluvier, colonel de la garde
l du roi. A cette époque, retirée à As-
près Paris, elle recevait le savant Vicq
dont elle s'efforça de calmer le délire.
rd, elle se lia avec Mme de Beauharnais,
venue impératrice et ne pouvant l'attirer
elle, lui envoyait de la Malmaison des
rares et des arbustes précieux... Mme de
cultivait la poésie légère, mais pour ses
euls, et composait des airs dont Grétry
ait la grâce et le naturel. Forcée, par
ffrances d'une maladie interne, d'aller
les eaux de Vichy, elle y fut saisie d'une
nflammatoire, et se fit transporter au
le sa famille, à La Palisse, où elle expira
son époux et de sa sœur.

nouv. et portat. des contemp. :

PERCE (*Sextus Aurelius Propertius*),
élégiaque latin, vivait dans la seconde
du premier siècle avant J.-C. Sa vie est
u connue. Il était natif de l'Ombrie, mais
pas d'accord sur le lieu de sa naissance;
huit villes (Mevania, Ameria, Assise,
m, Fuginium, Falcum, Spolète, Pérouse)
utèrent, dit-on, l'honneur de lui avoir
e jour; c'est Mevania qui paraît avoir le
droits. La date de sa naissance a donné
nt lieu à beaucoup de discussions; l'o-
a mieux établie, c'est qu'il naquit vers
t J.-C. Comme le poëte fait souvent al-
dans ses vers à l'étendue du domaine pa-
on suppose qu'il descendait d'une de ces
amilles provinciales qui avaient reçu du
main le titre d'*eques*, chevalier. Son père
parti de Lucius Antonius, et fut fait pri-
a Pérouse. Quelques biographes ont
raconté qu'il fut un des trois cents che-
immolés par le vainqueur aux mânes de
ésar; c'est une erreur : Properce eut la
ve, mais il vit la plus grande partie de
s confisqués au profit des vétérans d'Oc-
survécut peu à sa ruine, et laissa en
t un fils âgé d'une dixaine d'années. Dès
ci fut en âge de prendre une profession,
ndit à Rome, et se prépara au barreau.
on penchant l'entraîna vers la poésie, et
niers vers le signalèrent à quelques-uns
patrons officiels qui abondaient alors à
t qui servaient la politique de l'empereur
en venant au secours des victimes des guerres civiles. Il trouva dans Volcatius Tullus un protecteur généreux. Il fut aussi admis dans le cercle de Mécène, et connut tous les écrivains qui sont la gloire de cette époque. On voit dans une de ses élégies, où il annonce d'avance aux Romains un poëme plus grand que l'*Iliade*, qu'il avait entendu la lecture de l'œuvre inachevée de Virgile. Ovide, plus jeune que Properce, parle de lui avec admiration et affection. Horace, au contraire, son aîné, ne le mentionne jamais, et n'est jamais mentionné par lui. On a expliqué ce silence des deux côtés par une de ces rivalités dont les coteries littéraires sont rarement exemptes, et qui devaient souvent troubler le groupe brillant des amis de Mécène. On a même écrit une dissertation pour prouver que l'ennuyeuse connaissance dont Horace chercha vainement à se débarrasser sur la Voie sacrée n'était autre que le poëte Properce. Cette hypothèse est une fantaisie, mais elle s'accorde assez bien avec l'idée que le poëte nous donne de lui-même dans ses vers. Il y fait preuve de talent sans doute, et surtout de bonne volonté; il chante les plaisirs, et célèbre les légendes de la mythologie romaine; il élève jusqu'au ciel la gloire et les vertus de son fidèle conseiller; enfin, il reprend pour les traiter à sa manière les sujets familiers de la poésie d'Horace; mais sa touche n'a rien de la légèreté et de la grâce du poëte de Venouse, et l'on ne s'étonnerait pas que celui-ci eût regardé avec dédain le laborieux et lourd poëte de Mevania. Ce n'est là qu'une supposition, que ne confirme aucun passage formel des élégies. Ces compositions contiennent surtout des détails sur les amours de Properce. Comme elles sont imitées des poëtes grecs, quelques critiques ont pensé à tort que l'auteur avait fait une œuvre d'érudition et non de sentiment, et qu'il avait chanté des maîtresses imaginaires. Il est vrai que sa passion n'est pas aussi sincère et aussi absorbante que celle de Tibulle; il est vrai encore qu'il écrit avec sa mémoire plutôt qu'avec son cœur, et qu'au lieu de peindre sa maîtresse avec des traits précis et des couleurs distinctes, il la représente par des réminiscences mythologiques qui conviendraient à une foule de beautés et n'en désignent particulièrement aucune. Si Cynthie dort, il la compare à Ariadne et à Andromède; si elle pleure, à Niobé, à Briséis et à Andromaque; si elle a les cheveux châtains, c'était la couleur de ceux de Pallas; si elle est grande, Ischomaque l'était aussi. L'objet de tant de rapprochements mythologiques n'était pourtant pas une fiction. Properce l'appelle Cynthia, mais son véritable nom était Hortia; son père Hortius avait acquis quelque réputation comme poëte. Hortia ou Cynthia, élevée par lui, était habile dans la poésie et la musique; mais elle fit un mauvais usage de ses talents; car, au témoignage de Properce lui-même, elle était à peine au-dessus de la classe des courtisanes. Elle

quitta le poëte pour un riche et stupide préteur de l'Illyrie. Properce, qui de son propre aveu n'était pas un modèle de fidélité, se lamente dans ses élégies sur l'inconstance de sa maîtresse; cependant il ne réussit point à se détacher d'elle. La mort seule de Cynthia rompit les liens qui les unissaient. Properce avait alors environ trente ans ; il ne lui survécut que de quelques années, et mourut jeune encore, vers 15 avant J.-C.

Il laissait quatre livres d'élégies : les trois premiers sont presque entièrement consacrés à ses amours et aux incidents de sa vie privée; le quatrième se rapporte en grande partie aux légendes et à l'histoire romaine. Properce essaya, comme Virgile et comme Horace, de transporter dans la langue latine et d'approprier aux mœurs et aux idées romaines les beautés de la poésie grecque; mais il fut bien loin de montrer le même talent et d'obtenir le même succès. Il n'avait pas le goût naturellement délicat, et il choisit pour modèles Callimaque et Philétas, deux poëtes érudits. La science archéologique des deux Alexandrins, transportée de seconde main dans la poésie latine, forme l'accompagnement le plus faux et le plus déplaisant d'une passion amoureuse. Properce ne se contente pas d'emprunter à ses modèles leur mythologie, il leur prend encore ces formes savantes et recherchées de style qui caractérisent l'école d'Alexandrie. Il semble croire que la poésie ne peut être trop éloignée du langage commun. Expressions étranges, constructions bizarres, transitions abruptes, tels sont les moyens qu'il emploie pour donner à son style une originalité d'emprunt ; en un mot, il se donne beaucoup de peine pour être ennuyeux et obscur ; et il n'y réussit que trop bien. Mais quand il laisse de côté ses maîtres alexandrins, quand il s'abandonne à ses sentiments italiens, à ses sympathies nationales, il devient si non un grand poëte, car la fécondité et le génie créateur lui manquent, du moins un poëte sincère et énergique.

Properce tenta une tâche qu'Ovide exécuta plus tard fort imparfaitement, celle de mettre en vers l'histoire légendaire de Rome. S'il ne montre pas la brillante facilité de son futur rival, il trouve des accents plus vrais, plus élevés et plus nobles. Comme l'a remarqué M. Merivale, Properce est unique parmi les poëtes romains pour la force et la chaleur qu'il donne au vers élégiaque ; seul il élève le doux et languissant pentamètre à la dignité du vers héroïque (1). La mâle grandeur de son langage rappelle la poésie de Lucrèce. Il nous plaît surtout quand il peint les mœurs simples de la vieille race latine, par opposition à la corruption de son temps, ou quand il décrit les sites et les scènes champêtres de son Ombrie. Au milieu des impures distractions de Rome, il gardait un fidèle et vivant souvenir de son enfance passée à la campagne. Chaque fois qu'il parle de la vie rustique, l'affectation de son langage hellénisé disparait, et on retrouve le vrai Italien qui « a vu les troupeaux du Clitumne rentrant le soir à l'étable, qui a écouté le murmure des forêts de l'Apennin, et qui a contemplé avec délices les ruisseaux brillants et les prairies de l'humide Mevania. A ces accents on reconnaît un cœur simple et honnête, que la vie de Rome, cette vie de dépendance et de plaisirs, n'avait pas corrompu. « Ses fautes, dit avec raison son dernier éditeur, sont plutôt celles de son temps que les siennes propres. » Quoique trop asservi aux mœurs de son siècle, il reste, parmi les poëtes de l'âge d'Auguste, le plus digne représentant de la vieille race italienne.

Alexander *ab Alexandro* rapporte dans son traité *Geniales dies*, II, 1, sur l'autorité de Pontanus, que le manuscrit de Properce qui a servi de type à tous les autres, fut trouvé du temps de la jeunesse de Pontanus, vers 1440, dans un cellier. Ce manuscrit était en très-mauvais état, et presque illisible. Joseph Scaliger et d'autres critiques ont admis cette assertion, et s'en sont autorisés pour introduire dans le texte beaucoup d'altérations et de transpositions. Le récit d'Alexander *ab Alexandro* semble contredit par la découverte d'autres manuscrits, dont aucun, il est vrai, ne remonte au delà du quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, les manuscrits de Properce actuellement existants dérivent selon toute probabilité d'un type unique qui était lui-même fort corrompu. La première édition de Properce est de 1472, in-fol., sans indication de lieu ; elle fut suivie la même année d'une édition petit in-4°. Béroalde, Joseph Scaliger, Muret, Passerat et d'autres critiques s'efforcèrent de corriger le texte, qui a été souvent imprimé avec les poésies de Catulle et de Tibulle. Les meilleures éditions séparées sont celles de Broukhusius (Amsterdam, 1702, in-4°); de Volpi (Padoue, 1755, 2 vol. in-4°); de Barthius (Leipzig, 1778, in-8°); de Burmann (1780, in-4°) ; de Kuinoel (Leipzig, 1804, 2 vol. in-8°); de Lachmann (Leipzig, 1816, in-8°); de Paldame (1827, in-8°), celle qui fait partie de la *Bibliotheca latina* de Lemaire (Paris, 1832, in-8°); de Hertzberg (Halle, 1844-1845, 4 vol. in-8°); de Paley (Londres, 1853, in-8°). Properce a été traduit en allemand par Hertzberg, (Stuttgard, 1838) ; et en italien par Becello (Vérone, 1742). Il existe une traduction anglaise du premier livre; Londres, 1781. Les traductions française de Delongchamps (Paris, 1772, in-8°), de Saint-Amand (Bourges et Paris, 1819), et de Denne-Baron, dans la collection Nisard (1839), quoique estimables, sont moins propres à donner une idée du génie de Properce que les imitations exquises de cet auteur qui se trouvent dans les élégies d'André Chénier. Léo Joubert.

(1) M. Merivale cite pour exemple les vers suivants :

Cum moribunda niger clauderet ora liquor (III, 7, 56).
Jura dare et statuas inter et arma Mari (III, 11, 56).
Imposuit proræ publica vota tuæ (IV, 6, 42)
Viximus insignes inter utramque facem (IV, 11, 46).

Vies et études sur Properce, dans les différentes éditions citées dans l'article, et en particulier dans les édit. de Lachmann, Lemaire, Hertzberg. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*. — Merivale, *History of the Roman under the empire*, IV. — *The Westminster Review*, janvier, 1854.

PROPIAC (*Catherine-Joseph-Ferdinand* GIRARD DE), littérateur français, né en 1759, à Dijon, mort le 31 octobre 1823, à Paris. Il était de famille noble, et reçut une bonne éducation. Dans sa jeunesse il s'adonna avec une sorte de passion à la musique, et composa plusieurs opéras-comiques joués, de 1787 à 1790, à la Comédie-Italienne, entre autres *Les Trois déesses rivales* et *La Continence de Bayard*, qui eurent du succès. Il publia aussi dans *Le Chansonnier des Grâces* de jolies romances, dont les paroles étaient de Mme Perrier. En 1791 il émigra, et servit dans l'armée des princes; après avoir passé quelques années à Hambourg, où s'étaient réunis l'élite des réfugiés, il obtint sous le consulat l'autorisation de rentrer en France, et fut nommé archiviste de la préfecture de la Seine. En 1815 il reçut la croix de Saint-Louis. On a de lui un grand nombre de livres élémentaires, d'abrégés et de traductions, trop superficiels pour être mentionnés.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1823.

PROSPER TYRO, poëte du quatrième siècle, souvent confondu avec Prosper d'Aquitaine, et né peut-être dans cette même province des Gaules. Bède le vénérable est le plus ancien auteur qui en ait parlé. Mais les circonstances de sa vie nous sont inconnues. On conjecture par quelques passages de l'un de ses ouvrages qu'il tenait un rang considérable dans le monde, soit par sa naissance, soit par ses biens ou par les charges qu'il exerçait. Il est auteur d'un petit poëme, *Poema conjugis ad uxorem*, que l'on a longtemps attribué à Prosper d'Aquitaine et qui fut composé vers 407. P. Pithou et après lui Canisius, Duchesne, le P. Labbe, Basnage et les éditeurs de saint Prosper ont donné sous le nom de Prosper Tyro d'Aquitaine une petite *Chronique* qui commence à l'empire de Théodose, en 379, et finit à la prise de Rome par les Vandales, en 455, comme celle de saint Prosper, avec laquelle elle a quelque conformité, parce qu'elle donna en abrégé l'histoire du même temps. Toutefois, elle en diffère par plusieurs passages, qui semblent prouver que son auteur partageait les doctrines du semi-pélagianisme, ce qui engage les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* à ne point attribuer cet ouvrage à Prosper Tyro. H. F.

Hist. littér. de la France, II, 323-328.

PROSPER (Saint), surnommé d'*Aquitaine*, docteur de l'Église, né en 403, aux environs de Bordeaux, mort après 463. L'éducation toute chrétienne qu'il reçut lui inspira une piété solide et éclairée, et il perfectionna ses connaissances par la lecture des écrits des Pères de la primitive Église. Il cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. On ignore les circonstances qui l'amenèrent en Provence; mais il paraît qu'il se trouvait à Marseille vers 426, lorsqu'on y apporta les livres de la *Correction* et de la *Grâce* que saint Augustin avait composés pour répondre à quelques difficultés que ses ouvrages contre les pélagiens avaient fait naître parmi plusieurs fidèles de cette ville. Prosper n'avait jamais vu saint Augustin et n'en était point connu; seulement il lui avait adressé par le diacre Léonce une lettre à laquelle l'évêque d'Hippone avait répondu par la même voie. Mais la lecture de ses ouvrages lui avait donné une haute idée de ce docteur; aussi demeura-t-il toujours inviolablement attaché à la doctrine qu'il y avait puisée, et qu'il défendit contre tous ceux qui la combattaient. Étroitement lié avec Hilaire de Syracuse, ami de saint Augustin, tous deux lui écrivirent en 428 pour le prier de leur donner les éclaircissements nécessaires, et le grand évêque ne tarda pas de leur répondre en leur adressant deux traités célèbres, l'un, *De la prédestination des saints*, l'autre *Du don de la persévérance*, qui purent bien confondre les ennemis de la grâce, mais ne les convertirent pas. N'osant en combattre ouvertement la doctrine, ils eurent recours à la calomnie, et accusèrent saint Augustin et ses disciples d'admettre de fausses conséquences, qu'ils tiraient eux-mêmes de la doctrine de saint Augustin, souvent désavouées par les défenseurs de la grâce. Ces querelles donnèrent naissance à une suite de libelles, auxquels saint Prosper répondit avec autant de force que de solidité. Mais comme ses ennemis déclaraient qu'ils ne voulaient suivre que les décisions de l'Église romaine, saint Prosper prit le parti d'aller à Rome avec Hilaire après la mort de saint Augustin, et d'instruire le pape Célestin des progrès des semi-pélagiens, et ce pontife, touché de la persécution qu'on faisait souffrir à deux laïques vertueux (car ni Prosper ni Hilaire n'étaient dans les ordres), écrivit aux évêques des Gaules une lettre célèbre en leur faveur. Prosper revint dans les Gaules avec cette lettre pontificale; mais il ne parvint point à y apaiser les troubles, et l'on continua comme auparavant à décrier saint Augustin et sa doctrine. Obligé alors de reprendre la plume, il réfuta la 13e conférence de Cassien, sur la protection de Dieu, vers l'an 433, et sapa ainsi le semi-pélagianisme par ses fondements. Saint Léon, qui succéda à saint Célestin, attira Prosper à Rome en 440, tant pour combattre les pélagiens que pour s'en servir à répondre aux consultations des églises, et c'est lui qui composa les diverses lettres qu'on a sous le nom de saint Léon, contre Eutychès, sur la vérité de l'incarnation du Verbe. L'année 444 fournit à saint Prosper l'occasion de faire connaître son habileté dans les mathématiques, l'astronomie et la chronologie. Il composa à cette époque en faveur de l'Église latine un cycle pascal de quatre-vingt-quatre ans, qu'on n'a pas eu soin de nous conserver. Le cardinal Noris et le P. Boucher,

s'appuyant de la chronique de Marcellin, pensent que saint Prosper vivait encore en 463. L'Église honore sa mémoire le 25 juin. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont : *Epistola ad Augustinum de reliquiis pelagianæ hæreseos in Gallia; Epistola ad Rufinum de gratia et libero arbitrio; Pro Augustino responsiones ad capitula objectionum Gallorum calumniantium; Carmen de ingratis*, poëme composé vers le commencement de 430, et qui contient mille vers hexamètres, sans y comprendre une préface en vers élégiaques, et une autre seconde petite préface. C'est l'ouvrage le plus important de saint Prosper et l'abrégé de tous les livres de saint Augustin. Il a été traduit en vers français par Le Maistre de Sacy, Paris, 1646, in-4°, et souvent réimprimé depuis avec la traduction en prose de la lettre à Rufin, par le même; — *In obtrectatorem sancti Augustini duo epigrammata; — Epitaphium nestorianæ et pelagianæ hæreseon; — Ex sententiis sancti Augustini epigrammatum liber* : on y compte 106 épigrammes; — *Pro Augustini doctrina responsiones ad capitula objectionum vincentianarum; — Pro Augustino responsiones ad excerpta quæ de Genuensi civitate sunt missa; — De gratia Dei et libero arbitrio liber, adversus collatorem*, c'est-à-dire contre Cassien; — *Psalmorum a C usque ad CL expositio; — Sententiarum ex operibus sancti Augustini delibatarum liber unus* : ces sentences sont au nombre de 392. Enfin, la chronique qui a rendu son nom si célèbre, et qui est divisée en deux parties, *Chronicon consulare*, qui finit en 378, *Chronicon imperiale*, qui va de 379 à 455. Les ouvrages de saint Prosper ont été plusieurs fois publiés; mais les meilleures éditions sont celles données par Maugeant et Lebrun des Marettes, Paris, 1711, in-fol., et par Foggini, Rome, 1752, in-fol. Les savants éditeurs l'ont enrichie d'un Index, et d'une Vie de saint Prosper, extraite de Tillemont. Les ouvrages que nous avons cités sont les seuls authentiques.

H. Fisquet.

Hist. littér. de la Fr., t. II, p. 378-406. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. eccl.*, t. XIV. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, t. XIV. — Gennade, *De scriptor. eccl.*, caput 84. — W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PROST (*Pierre-Antoine*), médecin français, né dans le département du Rhône, mort le 23 avril 1832, à Paris. Il fut attaché à l'hôtel-Dieu de Lyon, et vint exercer la médecine à Paris. On a de lui : *Coup d'œil sur la folie;* Paris, 1800-1807, 3 part., in-8°; — *La Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps;* Paris, 1804, 2 vol. in-8°; — *Essai physiologique sur la sensibilité;* Paris, 1805, in-8°; — *La science de l'homme mise en rapport avec les Sciences physiques;* Paris, 1822, in-8°; — *Traité du cholera-morbus;* Paris, 1831, in-8°.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*, III

PROST (*Claude*, baron), général français, né à Auxonne (Côte-d'Or), le 5 février 1764, mort le 4 juillet 1834. Entré au service comme simple soldat, à l'âge de seize ans, dans le 5e régiment d'artillerie à pied, il reçut le baptême du feu au siége de Gibraltar (1782-1783), où il fut blessé par un boulet de canon. Il fit avec distinction les campagnes de la révolution et de l'empire, et donna particulièrement des preuves de son courage au combat d'Altenkirchen, à Zurich, à la bataille de Vimiero, où il fut blessé, et aux siéges de Girone et de Figuières, où il commandait en chef l'artillerie. Devenu presque sourd et infirme, Prost, qui avait été nommé en 1811 général de brigade, obtint sa retraite en 1813; mais l'année suivante il prit le commandement de l'artillerie de l'armée de réserve de Paris, puis de celle du château de Vincennes jusqu'au 12 mai 1814.

P. A. J. (de Verdun).

Fastes de la Légion d'honneur, III.

PROST DE ROYER (*Antoine-François*), jurisconsulte français, né le 5 septembre 1729, à Lyon, où il est mort, le 21 septembre 1784. Il étudia le droit, et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, puis y devint successivement administrateur des hôpitaux, échevin et président du tribunal de commerce. Nommé lieutenant général de police en 1772, il fit preuve de lumières, de désintéressement, et de dévouement au bien public. En 1780 il fut révoqué, et tomba bientôt dans l'indigence. Il avait obtenu l'estime de Turgot, et avait reçu des lettres du prince Henri de Prusse et de Voltaire. La ville de Lyon avait tenu sur les fonts baptismaux sa fille, qui reçut le prénom de *Lyonne*, et elle lui fit une pension viagère, qui fut exactement servie. On a de Prost de Royer : *Lettre à Mgr l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent;* Avignon (Lyon), 1763, in-8°; Genève, 1770, in-8°, publié sous les initiales D. R. : Voltaire, à qui l'auteur avait envoyé cet écrit, le fit entrer dans le recueil intitulé : *Les choses utiles et agréables*, et dans ses *Nouveaux mélanges*, mais en plaçant en tête le nom de Prost de Royer, qu'il qualifie à tort de procureur général de la ville de Lyon (1); — *De l'administration municipale, ou Lettres d'un citoyen de Lyon sur la nouvelle administration de cette ville;* (Lyon), 1765, in-12 : brochure supprimée par une sentence de la sénéchaussée de Lyon, le 1er avril 1765, comme pouvant troubler l'harmonie qui régnait entre tous les ordres de citoyens de cette ville; — *Mémoire sur la conservation des enfants;* Lyon, 1778, petit in-8°; il avait été lu à l'Académie de Lyon, dont l'auteur était membre; — *Dictionnaire de jurisprudence et des arrêts, ou Ju-*

(1) A l'époque de la publication des *Choses utiles et agréables*, le procureur général de la ville de Lyon se nommait *Prost*, ce qui fut peut-être la cause de cette erreur.

risprudence universelle des parlements de France et autres tribunaux, par feu M. Brillon, nouv. édit., augmentée des matières du droit naturel et du droit des gens, etc.; Lyon, 1781-1784, t. I-IV, in-4°. J.-F.-A. Riolz, collaborateur de Prost de Royer, a publié le t. V, qui était achevé à la mort de ce dernier, et les t. VI et VII. Il y a peu de ressemblance, dit Camus, entre ce dictionnaire et celui qu'on a annoncé comme en étant une édition refondue. E. R.

Journal de Paris du 7 novemb. 1784. — Breghot du Lut, *Mélanges biogr. et litt. pour servir à l'hist. de Lyon*, p. 348. — Breghot du Lut et Péricaud, *Biographie lyonnaise*.

PROTAGORAS, philosophe grec, de la secte des sophistes, né à Abdère en Thrace, vivait, d'après le témoignage de Diogène de Laerte, vers la 84e olympiade, c'est-à-dire vers 444 avant J.-C. Il fut disciple de Démocrite, et ne commença qu'assez tard à étudier la philosophie, ayant d'abord exercé la profession de lecteur public, ou même, selon d'autres, celle de portefaix. S'il faut en croire Athénée, ce fut par une circonstance toute fortuite que Protagoras devint disciple de Démocrite. Un jour que Protagoras apportait de la campagne à la ville une charge de bois fort pesante sans en paraître embarrassé, Démocrite le rencontra, et fut émerveillé du procédé tout géométrique suivant lequel il avait disposé son fardeau. Dès ce jour il le prit en amitié, et quelques années plus tard Protagoras, devenu maître à son tour, allait dans les villes et les bourgades des environs d'Abdère enseigner la grammaire, qui outre la connaissance des lettres comprenait encore la prosodie et la lecture des poëtes. Un premier voyage de Protagoras à Athènes dut avoir lieu vers la 84e olympiade (444 avant J.-C.); car c'est de ce temps que date le commencement de sa réputation. Il y trouva beaucoup d'admirateurs, parmi lesquels Périclès, qui, au rapport de Plutarque, fut séduit, comme tant d'autres, par la singularité de sa doctrine et par le charme de son éloquence. Protagoras partit d'Athènes pour aller se faire connaître dans les principales villes de la Grèce, et y recueillir tout à la fois renommée et richesse; car, au rapport de Diogène de Laerte et de Platon, il exigeait de ses auditeurs le prix de cent mines (1). Il passa ensuite en Sicile, où il séjourna assez longtemps, et de là en Italie, où il donna des lois aux citoyens de Thurium. Puis il revint à Athènes; et c'est à l'époque de ce second voyage, qui dut avoir lieu, suivant toutes les apparences, dans le cours de la 90e olympiade (424-420 av. J.-C.), que Platon rattache celui de ses dialogues qui est intitulé *Protagoras, ou les sophistes*. Son nouveau séjour n'y fut pas de bien longue durée. Un jour que, dans la maison d'Euripide, ou, selon d'autres, dans celle de Mégaclès, ou, suivant d'autres encore, dans le Lycée, il lut ou fit lire par son disciple Archagoras, fils de Théodote, un de ses ouvrages, intitulé Περὶ τοῦ μὴ ὄντος, ou, comme le veut Diogène de Laerte, le premier de ses traités, celui sur les dieux, πρῶτον τῶν λόγων ἑαυτοῦ, τὸν περὶ θεῶν, il fut accusé d'impiété, condamné, et forcé de quitter Athènes. Ses livres furent brûlés sur la place publique, après que par toute la ville un hérault eut fait commandement à ceux qui en possédaient de les apporter. Chassé d'Athènes, Protagoras voulut se rendre en Sicile; mais le vaisseau qui l'y portait fit naufrage. D'autres, tels que Diogène de Laerte et Sextus-Empiricus, disent que Protagoras mourut pendant la traversée. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans, ainsi que le rapporte Apollodore, dont le témoignage en ce point s'accorde avec celui de Platon dans le *Ménon*.

Il ne reste rien de Protagoras; mais il apparaît, par les titres de ses ouvrages, conservés par Diogène de Laerte, et mentionnés dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, qu'il avait écrit sur la physique, sur la dialectique, sur la morale, sur les dieux. En physique, le système de Protagoras est à peu près le même que celui d'Héraclite. Le philosophe d'Éphèse avait dit qu'en vertu des lois fatales du destin toutes choses sont sujettes à une variabilité perpétuelle, et que la nature entière ressemble à un fleuve qui s'écoule sans cesse. Le sophiste d'Abdère dit à son tour, au rapport de Sextus Empiricus, que la matière est fluide, et que comme elle s'écoule continuellement, il s'opère des additions pour remplacer ce qui s'est écoulé. La rhétorique et la dialectique de Protagoras offrent un caractère qui lui est commun avec tous les sophistes, à savoir l'alliance des formes oratoires les plus élégantes et des arguties les plus captieuses. Tout à la fois philosophes et rhéteurs, les sophistes mettaient au service de doctrines fausses, ou tout au moins paradoxales, une éloquence fallacieuse et une dialectique subtile. Tel fut Protagoras. Aussi Timon le sillographe dit-il de lui que ce fut un philosophe subtil et habile à la dispute : Πρωταγόρης τ' ἐπίμικτός, ἐριζέμεναι εὖ εἰδώς. — La logique de Protagoras, d'après ce que nous en ont conservé Platon, Aristote, Sextus et Diogène de Laerte, avait surtout pour objet la question de la certitude, ou, en d'autres termes, celle du *criterium* de la vérité. Au rapport de Diogène de Laerte, un des traités de Protagoras (il ne dit pas lequel) commençait en ces termes : « L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas (πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος, τῶν μὲν ὄντων ὡς ἔστι, καὶ τῶν μὴ ὄντων ὡς οὐκ ἔστι) »; ce qui veut dire, en d'autres termes, que les choses ne sont que ce qu'elles paraissent à chacun de nous, et qu'ainsi chacun de nous n'a point d'autre juge à écouter, sur ce qui est ou

(1) La mine attique valait cent drachmes, environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

s'appuyant de la chronique de Marcellin, pensent que saint Prosper vivait encore en 463. L'Église honore sa mémoire le 25 juin. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont : *Epistola ad Augustinum de reliquiis pelagianæ hæreseos in Gallia; Epistola ad Rufinum de gratia et libero arbitrio; Pro Augustino responsiones ad capitula objectionum Gallorum calumniantium; Carmen de ingratis*, poëme composé vers le commencement de 430, et qui contient mille vers hexamètres, sans y comprendre une préface en vers élégiaques, et une autre seconde petite préface. C'est l'ouvrage le plus important de saint Prosper et l'abrégé de tous les livres de saint Augustin. Il a été traduit en vers français par Le Maistre de Sacy, Paris, 1646, in-4°, et souvent réimprimé depuis avec la traduction en prose de la lettre à Rufin, par le même; — *In obtrectatorem sancti Augustini duo epigrammata; — Epitaphium nestorianæ et pelagianæ hæreseon; — Ex sententiis sancti Augustini epigrammatum liber* : on y compte 106 épigrammes; — *Pro Augustini doctrina responsiones ad capitula objectionum vincentianarum; — Pro Augustino responsiones ad excerpta quæ de Genuensi civitate sunt missa; — De gratia Dei et libero arbitrio liber, adversus collatorem*, c'est-à-dire contre Cassien; — *Psalmorum a C usque ad CL expositio; — Sententiarum ex operibus sancti Augustini delibatarum liber unus* : ces sentences sont au nombre de 392. Enfin, la chronique qui a rendu son nom si célèbre, et qui est divisée en deux parties, *Chronicon consulare*, qui finit en 378, *Chronicon imperiale*, qui va de 379 à 455. Les ouvrages de saint Prosper ont été plusieurs fois publiés; mais les meilleures éditions sont celles données par Maugeant et Lebrun des Marettes, Paris, 1711, in-fol., et par Foggini, Rome, 1752, in-fol. Les savants éditeurs l'ont enrichie d'un Index, et d'une Vie de saint Prosper, extraite de Tillemont. Les ouvrages que nous avons cités sont les seuls authentiques.

H. FISQUET.

Hist. littér. de la Fr., t. II, p. 378-406. — Tillemont, *Mém. pour servir a l'Hist. eccl.*, t. XIV. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, t. XIV. — Gennade, *De scriptor. eccl.*, caput 85. — W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PROST (*Pierre-Antoine*), médecin français, né dans le département du Rhône, mort le 23 avril 1832, à Paris. Il fut attaché à l'hôtel-Dieu de Lyon, et vint exercer la médecine à Paris. On a de lui : *Coup d'œil sur la folie;* Paris, 1800-1807, 3 part., in-8°; — *La Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps;* Paris, 1804, 2 vol. in-8°; — *Essai physiologique sur la sensibilité;* Paris, 1805, in-8°; — *La science de l'homme mise en rapport avec les Sciences physiques;* Paris, 1822, in-8°; — *Traité du cholera-morbus;* Paris, 1831, in-8°.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*, III

PROST (*Claude*, baron), général français, né à Auxonne (Côte-d'Or), le 5 février 1764, mort le 4 juillet 1834. Entré au service comme simple soldat, à l'âge de seize ans, dans le 5e régiment d'artillerie à pied, il reçut le baptême du feu au siége de Gibraltar (1782-1783), où il fut blessé par un boulet de canon. Il fit avec distinction les campagnes de la révolution et de l'empire, et donna particulièrement des preuves de son courage au combat d'Altenkirchen, à Zurich, à la bataille de Vimiero, où il fut blessé, et aux siéges de Girone et de Figuières, où il commandait en chef l'artillerie. Devenu presque sourd et infirme, Prost, qui avait été nommé en 1811 général de brigade, obtint sa retraite en 1813; mais l'année suivante il prit le commandement de l'artillerie de l'armée de réserve de Paris, puis de celle du château de Vincennes jusqu'au 12 mai 1814.

P. A. J. (de Verdun).

Fastes de la Légion d'honneur, III.

PROST DE ROYER (*Antoine-François*), jurisconsulte français, né le 5 septembre 1729, à Lyon, où il est mort, le 21 septembre 1784. Il étudia le droit, et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, puis y devint successivement administrateur des hôpitaux, échevin et président du tribunal de commerce. Nommé lieutenant général de police en 1772, il fit preuve de lumières, de désintéressement, et de dévouement au bien public. En 1780 il fut révoqué, et tomba bientôt dans l'indigence. Il avait obtenu l'estime de Turgot, et avait reçu des lettres du prince Henri de Prusse et de Voltaire. La ville de Lyon avait tenu sur les fonts baptismaux sa fille, qui reçut le prénom de *Lyonne*, et elle lui fit une pension viagère, qui fut exactement servie. On a de Prost de Royer : *Lettre à Mgr l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent;* Avignon (Lyon), 1763, in-8°; Genève, 1770, in-8°, publié sous les initiales D. R. : Voltaire, à qui l'auteur avait envoyé cet écrit, le fit entrer dans le recueil intitulé : *Les choses utiles et agréables*, et dans ses *Nouveaux mélanges*, mais en plaçant en tête le nom de Prost de Royer, qu'il qualifie à tort de procureur général de la ville de Lyon (1); — *De l'administration municipale, ou Lettres d'un citoyen de Lyon sur la nouvelle administration de cette ville;* (Lyon), 1765, in-12 : brochure supprimée par une sentence de la sénéchaussée de Lyon, le 1er avril 1765, comme pouvant troubler l'harmonie qui régnait entre tous les ordres de citoyens de cette ville; — *Mémoire sur la conservation des enfants;* Lyon, 1778, petit in-8°; il avait été lu à l'Académie de Lyon, dont l'auteur était membre; — *Dictionnaire de jurisprudence et des arrêts, ou Ju-*

(1) A l'époque de la publication des *Choses utiles et agréables*, le procureur général de la ville de Lyon se nommait *Prost*, ce qui fut peut-être la cause de cette erreur.

des parlements de
, par feu M. Bril-
des matières du
it des gens, etc.;
t. I-IV, J.-F.-A. Riolz,
rest de l a publié le t. V,
é à la mort dernier, et les
il y a ressemblance, dit
re ce dicti et celui qu'on a an-
édition refondue. E. R.

novemb. 1784. — Breghot du
biogr. et litt. pour servir à l'hist. de
— Breghot du Lut et Péricaud, Biographie

s, philosophe, de la secte
né à A ce, vivait,
Laerte, vers
444 avant
t disciple de Démocrite, et ne commença
tard à étudier la philosophie, ayant d'a-
cé la profession de lecteur public, ou
elon d'autres, celle de portefaix. S'il
roire Athénée, ce fut par une circons-
ite fortuite que Protagoras devint dis-
Démocrite. Un jour que Protagoras
de la campagne à la ville une charge
rt pesante sans en paraître embarrassé,
le rencontra, et fut émerveillé du
out géométrique suivant lequel il avait
on fardeau. Dès ce jour il le prit en
quelques années plus tard Protago-
maître à son tour, allait dans les
les bourgades des environs d'Abdère
la grammaire, qui outre la connais-
lettres comprenait encore la prosodie
des poëtes. Un premier voyage de
à Athènes dut avoir lieu vers la
iade (444 avant J.-C.); car c'est de ce
date le commencement de sa réputa-
trouva beaucoup d'admirateurs, parmi
ériclès, qui, au rapport de Plutarque,
, comme tant d'autres, par la singula-
doctrine et par le charme de son élo-
rotagoras partit d'Athènes pour aller
onnaître dans les principales villes de
et y recueillir tout à la fois renommée
; car, au rapport de Diogène de Laerte
on, il exigeait de ses auditeurs le prix
ines (1). Il passa ensuite en Sicile, où
a assez longtemps, et de là en Italie,
les lois aux citoyens de Thurium.
à Athènes; et c'est à l'époque de
voyage, qui dut avoir lieu, suivant
apparences, dans le cours de la
iade (424-420 av. J.-C.), que Platon
elui de ses dialogues qui est intitulé
s, ou les sophistes. Son nouveau sé-
it pas de bien longue durée. Un jour
la maison d'Euripide, ou, selon d'au-
celle de Mégaclès, ou, suivant d'autres
encore, dans le Lycée, il lut ou fit lire par son disciple Archagoras, fils de Théodote, un de ses ouvrages, intitulé Περὶ τοῦ μὴ ὄντος, ou, comme le veut Diogène de Laerte, le premier de ses traités, celui sur les dieux, πρῶτον τῶν λόγων ἑαυτοῦ, τὸν περὶ θεῶν, il fut accusé d'impiété, condamné, et forcé de quitter Athènes. Ses livres furent brûlés sur la place publique, après que par toute la ville un héraut eut fait commandement à ceux qui en possédaient de les apporter. Chassé d'Athènes, Protagoras voulut se rendre en Sicile; mais le vaisseau qui l'y portait fit naufrage. D'autres, tels que Diogène de Laerte et Sextus-Empiricus, disent que Protagoras mourut pendant la traversée. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans, ainsi que le rapporte Apollodore, dont le témoignage en ce point s'accorde avec celui de Platon dans le *Ménon*.

Il ne reste rien de Protagoras; mais il apparaît, par les titres de ses ouvrages, conservés par Diogène de Laerte, et mentionnés dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, qu'il avait écrit sur la physique, sur la dialectique, sur la morale, sur les dieux. En physique, le système de Protagoras est à peu près le même que celui d'Héraclite. Le philosophe d'Éphèse avait dit qu'en vertu des lois fatales du destin toutes choses sont sujettes à une variabilité perpétuelle, et que la nature entière ressemble à un fleuve qui s'écoule sans cesse. Le sophiste d'Abdère dit à son tour, au rapport de Sextus Empiricus, que la matière est fluide, et que comme elle s'écoule continuellement, il s'opère des additions pour remplacer ce qui s'est écoulé. La rhétorique et la dialectique de Protagoras offrent un caractère qui lui est commun avec tous les sophistes, à savoir l'alliance des formes oratoires les plus élégantes et des arguties les plus captieuses. Tout à la fois philosophes et rhéteurs, les sophistes mettaient au service de doctrines fausses, ou tout au moins paradoxales, une éloquence fallacieuse et une dialectique subtile. Tel fut Protagoras. Aussi Timon le sillographe dit-il de lui que ce fut un philosophe subtil et habile à la dispute : Πρωταγόρης τ' ἐπίμικτός, ἐριζέμεναι εὖ εἰδώς. — La logique de Protagoras, d'après ce que nous en ont conservé Platon, Aristote, Sextus et Diogène de Laerte, avait surtout pour objet la question de la certitude, ou, en d'autres termes, celle du *criterium* de la vérité. Au rapport de Diogène de Laerte, un des traités de Protagoras (il ne dit pas lequel) commençait en ces termes : « L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas (πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος, τῶν μὲν ὄντων ὡς ἔστι, καὶ τῶν μὴ ὄντων ὡς οὐκ ἔστι) »; ce qui veut dire, en d'autres termes, que les choses ne sont que ce qu'elles paraissent à chacun de nous, et qu'ainsi chacun de nous n'a point d'autre juge à écouter, sur ce qui est ou

attique valait cent drachmes, environ
-dix francs de notre monnaie.

n'est pas, que sa propre opinion individuelle. C'est le sens que Cicéron attache à cette proposition de Protagoras, quand il dit (*Quæst. Acad.*, I, II, c. XLVII) : « Aliud judicium Protagoræ est, qui putet id cuique verum esse quod cuique videatur. » — En morale, le sophiste d'Abdère ne niait pas formellement toute vertu, et Platon, dans le dialogue qui porte son nom, met dans sa bouche une réplique qui ne peut laisser aucun doute à cet égard, lorsque Socrate lui demandant si « vivre dans les plaisirs est un bien et vivre dans la douleur un mal », il lui fait répondre : « Oui, pourvu qu'on ne goûte que des plaisirs honnêtes. » Toutefois, le principe logique de Protagoras que « l'homme est la mesure de toutes choses » conduit tout droit à la confusion du juste et de l'injuste. Platon, en son *Théétète*, l'a très-judicieusement remarqué, ainsi qu'Aristote, au livre II (ch. VI) de sa *Métaphysique*. « Protagoras, dit Aristote, prétend que l'homme est la mesure de toutes choses : ce qui revient à dire que chaque chose est réellement ce qu'elle apparaît à chacun de nous individuellement; d'où résulte une inévitable confusion entre l'être et le néant, entre le bien et le mal, et entre toutes les autres choses désignées par des noms opposés les uns aux autres. » — Quant à la théodicée de Protagoras, elle se trouve résumée tout entière dans quelques lignes que cite Diogène de Laerte, et qui paraissent avoir appartenu à l'un de ses écrits. « Protagoras, dit Diogène, commence un de ses traités par ces mots : « Au sujet des dieux, je ne puis savoir ni comment ils sont, ni comment ils ne sont pas (περὶ τῶν θεῶν, οὐχ ἔχω εἰδέναι εἴθ' ὡς εἴσιν, εἴθ' ὡς οὐκ εἴσιν.) » Et en ce point l'opinion de Platon et celle de Cicéron sont entièrement conformes aux paroles mentionnées par Diogène de Laerte. C'est là ce qui valut à Protagoras la condamnation dont nous avons parlé plus haut : *Atheniensium jussu*, dit Cicéron (*De natura Deorum*, l. I, XXIII) *urbe atque agro exterminatus est librique ejus in concione combusti.* C. MALLET.

Platon : le *Protagoras*, le *Théétète*, le *Ménon*, le *Cratyle*. — Aristote, *Metaphysique*, l. II, c. VI. — Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*, l. VIII, et *Hypotyp. pyrrh.*, l. I, c. XXXII. — Porphyre apud Euseb, *Præpar. evang.*, X, 3. — Philostrate, *Vie des sophistes*. — Diogène de Laerte, *Sur la vie et les doctrines des philosophes célèbres*. — Suidas, au mot *Protagoras*. — Cicéron, *In Bruto*, c. XII, et *Acad.*, l. II, c. XLVII. — Quintilien, *Instit. orat.*, l. III. — Fabricius, *Bibliotheca græca*. — V. Cousin, Argument du *Theetète*, dans la traduction des *Œuvres de Platon*. — C. Mallet, *Études philosophiques*, t. II, chap. *Protagoras*.

PROTAIN (*Jean-Constantin*), architecte français, né le 6 janvier 1769, à Paris, où il est mort, le 24 décembre 1837. Destiné à l'architecture, il entra comme élève chez Chalgrin, et alla ensuite se perfectionner en Italie. De retour en France en 1794, après avoir été un an professeur à l'École des mines, il fut appelé à suivre l'ambassade de Constantinople. Étant revenu en 1798, il fut attaché comme architecte à la commission des sciences et des arts de l'expédition d'Égypte. Après la prise d'Alexandrie, on le chargea d'une partie importante des travaux à exécuter dans cette ville. A la fin de 1799 il est à s'occuper exclusivement, avec Dutertre, de recueillir les documents relatifs aux monuments et aux costumes de l'Égypte. Ses services le firent nommer, en 1801, membre de l'Institut du Caire. Lors de l'assassinat de Kleber, Protain, qui était avec ce général, fut blessé en s'élançant sur le meurtrier. Lorsqu'il rentra en France, il réussit à y rapporter les dessins qu'il avait eu mission de faire des monuments de l'architecture moderne des Arabes et des monuments anciens d'Alexandrie. Ces dessins ont servi au grand ouvrage sur l'Égypte. En 1806, Protain fut chargé de diriger l'atelier des décorations de l'Académie impériale de musique, et il contribua à donner une ère nouvelle à la peinture théâtrale, par ses belles décorations, entre autres par celles des *Bardes*, de *La Vestale* de *Don Juan*. Napoléon le nomma ensuite contrôleur des bâtiments impériaux de Versailles. Il s'occupait en même temps d'importantes constructions privées. Aux expositions de 1835, de 1836 et 1837, il y eut de lui divers projets : celui d'un édifice destiné aux expositions de l'industrie, de la décoration de la place de la Concorde, et d'un monument à la mémoire de Kleber, pour la ville de Strasbourg.

Sarrut, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 2e partie. — Guyot de Fère, *Annuaire statistique des artistes français*, 1836.

PROTAIS (Saint), vulgairement appelé *saint Prex*, né à Venise, est le premier évêque d'Avenche dont on ait conservé le souvenir. Le siége d'Avenche (*Aventicum*), ayant été transféré plus tard à Lausanne, Boniface, évêque de Lausanne, établit par un décret, en 1234, la fête de saint Protais, qui fut dès lors célébrée le 6 novembre. Il existe dans le cartulaire de Lausanne une courte légende sur la vie et la mort de saint Protais. Hottinguer déclare qu'elle n'est pas digne de foi. B. H.

Ab. Ruchat, *Abrégé de l'hist. ecclés. du pays de Vaud*, p. 17. — Le Cartulaire de Lausanne est dans les *Mémoires et documents publiés par la Société de la Suisse romande*, t. VI.

PROTAIS (Saints GERVAIS ET), martyrs à Milan, vers l'an 68. Ces deux frères étaient fils de saint Vital et de sainte Valérie, et leur martyre paraît avoir eu lieu dans les dernières années du règne de Néron. Leur mémoire était oubliée lorsqu'une vision révéla le lieu de leur sépulture à saint Ambroise, qui se disposait à faire la dédicace de la cathédrale de Milan. Les deux martyrs reposaient dans l'église de Saint-Nabor et de Saint-Félix, et sur l'indication de l'archevêque, leurs cercueils furent découverts. Leurs noms apparemment y étaient inscrits, puisque saint Ambroise ne témoigne point qu'il les eût appris par révélation. Leurs ossements furent transportés dans la basilique Ambroisienne, et la légende rapporte un grand nombre de miracles opérés pendant cette translation,

qui dès le cinquième siècle était célébrée à Milan et dans l'église d'Afrique. Le culte de ces deux saints s'est répandu, et au sixième siècle une église fut bâtie sous leur invocation à Paris. Cette église a subi plusieurs restaurations, et existe encore dans cette ville. La fête de saint Gervais et de saint Protais se célèbre le 19 juin.

Bollandus, *Acta sanctorum*, jun. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.* — Baillet, *Vies des saints*, 19 juin.

PROTASOW (*Ambroise*), archevêque de Kazan et de Simbirsk, né en 1769, dans le gouvernement de Moscou, mort dans celui de Tver, en 1830, est connu par un talent oratoire peu commun dans l'Église russe. Moine à vingt-cinq ans, il fut archimandrite d'un monastère près de Saint-Pétersbourg, puis recteur du séminaire de cette capitale avant de parvenir, en 1804, au siége épiscopal de Toula, d'où il fut transféré, en 1807, à Kazan. Ses sermons ne révèlent pas un esprit tolérant; on en a publié quelques-uns, soit à part, soit dans *Le Messager de l'Europe* et *Le Fils de la Patrie*; mais ils n'ont pas encore été réunis en un corps d'ouvrage. A. G.

Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.* — A. Galakhof, *Chrestomathie russe.*

PROTHADE (Saint), prélat français, mort avant 625. On le dit fils du patrice Prothade, mais sans preuves. Il est du moins certain qu'il fut le successeur de saint Nicet sur le siége métropolitain de Besançon. On a de lui un *Rituel* à l'usage des deux églises cathédrales de Besançon, Saint-Etienne et Saint-Jean; ce rituel, qui ne nous est pas parvenu sans interpolations, a été récemment publié par l'abbé Richard. B. H.

Abbé Richard, *Hist. des dioc. de Besançon et de Saint-Claude*, t. I. — *Gallia christiana*, t. XV, col. 13.

PROTOGÈNE (Πρωτογένης), un des plus célèbres peintres grecs, né vers 360 avant J.-C., mort vers 300. Il naquit dans la Carie, à Caunus, ville qui dépendait des Rhodiens. Il résida presque constamment à Rhodes, et ne s'en éloigna que pour visiter Athènes, où il exécuta un de ses principaux ouvrages. Malgré son génie il n'arriva que tard à la réputation. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il vécut pauvre et obscur, réduit pour vivre à peindre des vaisseaux. Si l'on en croit un récit dont tous les détails sans doute ne sont pas authentiques, mais dont le fond paraît vrai, ce fut Apelle qui le premier reconnut et proclama le mérite de Protogène. Dans un voyage à Rhodes il visita l'atelier de cet artiste, et lui offrit, dit-on, pour chacun de ses ouvrages, jusque-là payés à des prix insignifiants, l'énorme somme de 50 talents. Les Rhodiens comprirent alors quel peintre ils possédaient parmi eux, et ils retinrent à tout prix les chefs-d'œuvre qu'ils avaient dédaignés jusque-là. Démétrius Poliorcète, qui fit le siége de Rhodes en 303, rendit à Protogène un hommage d'un autre genre, mais non moins éclatant. Il prit toutes ses précautions pour que les dangers et les désordres de la guerre n'atteignissent pas l'artiste, qui au plus fort du siége poursuivit tranquillement ses travaux.

On ne connaît point le maître de Protogène. Il est probable que ce peintre se forma lui-même, et qu'il parvint à force de travail à cette perfection et à cette vérité dans la représentation de la nature qui caractérisaient sa manière. On prétend qu'il ne mit pas moins de sept ans à exécuter son célèbre tableau de *Jalysus*, et qu'il le peignit quatre fois. Cette lente élaboration se faisait sentir dans ses œuvres, et produisait un véritable défaut. Apelle déclarait que le peintre de Rhodes lui était à tous égards égal ou même supérieur; qu'il ne lui cédait qu'en deux points : l'un qu'il ne savait pas quitter ses tableaux, l'autre qu'il manquait de grâce, la qualité dominante que se reconnaissait Apelle. L'éloge et la critique étaient également mérités. Protogène ne laissa qu'un petit nombre de tableaux, et ces tableaux ne sont que très-peu connus par les descriptions des anciens; car Pline, qui s'est montré très-prodigue d'anecdotes, puisqu'il en rapporte trois ou quatre rien que pour le tableau de *Jalysus*, nous laisse dans une ignorance complète sur la composition de ce tableau. Jalysus était le héros tutélaire de la ville de Rhodes. Protogène l'avait représenté, soit chassant, soit revenant de la chasse. Ce tableau ainsi qu'un autre, presque aussi célèbre, *Un satyre au repos*, se trouvaient encore dans l'île de Rhodes du temps de Strabon; le premier fut transporté à Rome, et orna le temple de la Paix. Protogène peignit pour les Propylées de l'Acropole d'Athènes les deux vaisseaux sacrés le *Paralus* et l'*Ammonias* ou la *Nausicaa*, et pour la salle des Cinq-Cents, les *Thesmothètes*. Les autres ouvrages de Protogène, sur la liste de Pline, sont : *Cydippe*, *Tlépolème*, le poëte tragique Philiscus, un athlète, le roi Antigone, la mère d'Aristote. Pline ajoute que le grand philosophe engagea l'artiste à peindre Alexandre, à cause de l'éternelle mémoire de ses actions (*propter æternitatem rerum*), mais que son goût et son talent le portèrent vers d'autres sujets, et que le conquérant macédonien ne figura que dans son dernier tableau, que Pline appelle *Alexandre et Pan*. Protogène excella aussi dans la statuaire. Pline, sans spécifier aucun de ses ouvrages, dit qu'il fut un des artistes qui exécutèrent en bronze des athlètes, des soldats, des chasseurs, des sacrificateurs. Enfin, d'après Suidas, il composa deux livres sur la peinture. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10. — Plutarque, *Demetrius*, 22. — Suidas, Πρωτογένης. — Pétrone, *Sat.*, c. 83. — Cicéron, *Brut.*, 18; *Ad Att.*, II, 21. — Varron, *De ling. lat.*, IX, 12, éd. Müller. — Columella, *De re rustica*, *præf.* du liv. I. — Meyer, *Gesch. d. bild. Künst*, vol. I, p. 189. — Müller, *Archæol. d. Kunst.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

PROTOSPATA (*Lupus*). *Voy.* Lupus.

PROU (*Jacques*), sculpteur français, né à Paris, en 1655, mort en 1706. On ne connaît guère de lui que le bas-relief qu'il présenta pour sa réception à l'Académie, le 27 juin 1682. Ce

n'est pas, que sa propre opinion individuelle. C'est le sens que Cicéron attache à cette proposition de Protagoras, quand il dit (*Quæst. Acad.*, I, II, c. XLVII) : « Aliud judicium Protagoræ est, qui putet id cuique verum esse quod cuique videatur. » — En morale, le sophiste d'Abdère ne niait pas formellement toute vertu, et Platon, dans le dialogue qui porte son nom, met dans sa bouche une réplique qui ne peut laisser aucun doute à cet égard, lorsque Socrate lui demandant si « vivre dans les plaisirs est un bien et vivre dans la douleur un mal », il lui fait répondre : « Oui, pourvu qu'on ne goûte que des plaisirs honnêtes. » Toutefois, le principe logique de Protagoras que « l'homme est la mesure de toutes choses » conduit tout droit à la confusion du juste et de l'injuste. Platon, en son *Théétète*, l'a très-judicieusement remarqué, ainsi qu'Aristote, au livre II (ch. VI) de sa *Métaphysique*. « Protagoras, dit Aristote, prétend que l'homme est la mesure de toutes choses : ce qui revient à dire que chaque chose est réellement ce qu'elle apparaît à chacun de nous individuellement; d'où résulte une inévitable confusion entre l'être et le néant, entre le bien et le mal, et entre toutes les autres choses désignées par des noms opposés les uns aux autres. » — Quant à la théodicée de Protagoras, elle se trouve résumée tout entière dans quelques lignes que cite Diogène de Laerte, et qui paraissent avoir appartenu à l'un de ses écrits. « Protagoras, dit Diogène, commence un de ses traités par ces mots : « Au sujet des dieux, je ne puis savoir ni comment ils sont, ni comment ils ne sont pas (περὶ τῶν θεῶν, οὐκ ἔχω εἰδέναι εἴθ' ὡς εἰσιν, εἴθ' ὡς οὐκ εἰσιν.) » Et en ce point l'opinion de Platon et celle de Cicéron sont entièrement conformes aux paroles mentionnées par Diogène de Laerte. C'est là ce qui valut à Protagoras la condamnation dont nous avons parlé plus haut : *Atheniensium jussu*, dit Cicéron (*De natura Deorum*, l. I, XXIII) *urbe atque agro exterminatus est librique ejus in concione combusti*. C. MALLET.

Platon : le *Protagoras*, le *Théétète*, le *Ménon*, le *Cratyle*. — Aristote, *Métaphysique*, l. II, c. VI. — Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*, l. VIII, et *Hypotyp. pyrrh.*, l. I, c. XXXII. — Porphyre apud Euseb, *Præpar. evang.*, X, 3. — Philostrate, *Vie des sophistes*. — Diogène de Laerte, *Sur la vie et les doctrines des philosophes célèbres*. — Suidas, au mot *Protagoras*. — Cicéron, *In Bruto*, c. XII, et *Acad.*, l. II, c. XLVII. — Quintilien, *Instit. orat.*, l. III. — Fabricius, *Bibliotheca græca*. — V. Cousin, Argument du *Théétète*, dans la traduction des *Œuvres de Platon*. — C. Mallet, *Études philosophiques*, t. II, chap. *Protagoras*.

PROTAIN (*Jean-Constantin*), architecte français, né le 6 janvier 1769, à Paris, où il est mort, le 24 décembre 1837. Destiné à l'architecture, il entra comme élève chez Chalgrin, et alla ensuite se perfectionner en Italie. De retour en France en 1794, après avoir été un an professeur à l'École des mines, il fut appelé à suivre l'ambassade de Constantinople. Étant revenu en 1798, il fut attaché comme architecte à la commission des sciences et des arts de l'expédition d'Égypte. Après la prise d'Alexandrie, on le chargea d'une partie importante des travaux à exécuter dans cette ville. A la fin de 1799 il est à s'occuper exclusivement, avec Dutertre, de recueillir les documents relatifs aux monuments et aux costumes de l'Égypte. Ses services le firent nommer, en 1801, membre de l'Institut du Caire. Lors de l'assassinat de Kleber, Protain, qui était avec ce général, fut blessé en s'élançant sur le meurtrier. Lorsqu'il rentra en France, il réussit à y rapporter les dessins qu'il avait eu mission de faire des monuments de l'architecture moderne des Arabes et des monuments anciens d'Alexandrie. Ces dessins ont servi au grand ouvrage sur l'Égypte. En 1806, Protain fut chargé de diriger l'atelier des décorations de l'Académie impériale de musique, et il contribua à donner une ère nouvelle à la peinture théâtrale, par ses belles décorations, entre autres par celles des *Bardes*, de *La Vestale* de *Don Juan*. Napoléon le nomma ensuite contrôleur des bâtiments impériaux de Versailles. Il s'occupait en même temps d'importantes constructions privées. Aux expositions de 1835, de 1836 et 1837, il y eut de lui divers projets : celui d'un édifice destiné aux expositions de l'industrie, de la décoration de la place de la Concorde, et d'un monument à la mémoire de Kleber, pour la ville de Strasbourg.

Sarrut, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 2e partie. — Guyot de Fère, *Annuaire statistique des artistes français*, 1836.

PROTAIS (Saint), vulgairement appelé *saint Prex*, né à Venise, est le premier évêque d'Avenche dont on ait conservé le souvenir. Le siége d'Avenche (*Aventicum*), ayant été transféré plus tard à Lausanne, Boniface, évêque de Lausanne, établit par un décret, en 1234, la fête de saint Protais, qui fut dès lors célébrée le 6 novembre. Il existe dans le cartulaire de Lausanne une courte légende sur la vie et la mort de saint Protais. Hottinguer déclare qu'elle n'est pas digne de foi. B. H.

Ab. Ruchat, *Abrégé de l'hist. ecclés. du pays de Vaud*, p. 17. — Le Cartulaire de Lausanne est dans les *Mémoires et documents publiés par la Société de la Suisse romande*, t. VI.

PROTAIS (Saints GERVAIS ET), martyrs à Milan, vers l'an 68. Ces deux frères étaient fils de saint Vital et de sainte Valérie, et leur martyre paraît avoir eu lieu dans les dernières années du règne de Néron. Leur mémoire était oubliée lorsqu'une vision révéla le lieu de leur sépulture à saint Ambroise, qui se disposait à faire la dédicace de la cathédrale de Milan. Les deux martyrs reposaient dans l'église de Saint-Nabor et de Saint-Félix, et sur l'indication de l'archevêque, leurs cercueils furent découverts. Leurs noms apparemment y étaient inscrits, puisque saint Ambroise ne témoigne point qu'il les eût appris par révélation. Leurs ossements furent transportés dans la basilique Ambroisienne, et la légende rapporte un grand nombre de miracles opérés pendant cette translation,

[illegible] n à Paris. [illegible] et [illegible] *Vies des* [illegible]

[illegible] de Kazan [illegible] verne- [illegible] ver, en [illegible] ire peu [illegible] vingt-cinq [illegible] près [illegible] séminaire [illegible] par [illegible] 1804, au [illegible] où il fut transféré, en [illegible] Ses sermons ne révèlent pas un esprit [illegible]; on en a publié quelques-uns, soit à part, soit dans *Le Messager de l'Europe* et *Le Fils de la Patrie*; mais ils n'ont pas encore été réunis en un corps d'ouvrage. A. G.

Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.* — A. Galakhof, *Chrestomathie russe.*

PROTHADE (Saint), prélat français, mort avant 625. On le dit fils du patrice Prothade, mais sans preuves. Il est du moins certain qu'il fut le successeur de saint Nicet sur le siége métropolitain de Besançon. On a de lui un *Rituel* à l'usage des deux églises cathédrales de Besançon, Saint-Étienne et Saint-Jean; ce rituel, qui ne nous est pas parvenu sans interpolations, a été récemment publié par l'abbé Richard. B. H.

Abbé Richard, *Hist. des diec. de Besançon et de Saint-Claude*, t. I. — *Gallia christiana*, t. XV, col. 18.

PROTOGÈNE (Πρωτογένης), un des plus célèbres peintres grecs, né vers 360 avant J.-C., mort vers 300. Il naquit dans la Carie, à Caunus, ville qui dépendait des Rhodiens. Il résida presque constamment à Rhodes, et ne s'en éloigna que pour visiter Athènes, où il exécuta un de ses principaux ouvrages. Malgré son génie il n'arriva que tard à la réputation. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il vécut pauvre et obscur, réduit pour vivre à peindre des vaisseaux. Si l'on en croit un récit dont tous les détails sans doute ne sont pas authentiques, mais dont le fond paraît vrai, ce fut Apelle qui le premier reconnut et proclama le mérite de Protogène. Dans un voyage à Rhodes il visita l'atelier de cet artiste, et lui offrit, dit-on, pour chacun de ses ouvrages, jusque-là payés à des prix insignifiants, l'énorme somme de 50 talents. Les Rhodiens comprirent alors quel peintre ils possédaient parmi eux, et ils retinrent à tout prix les chefs-d'œuvre qu'ils avaient dédaignés jusque-là. Démétrius Poliorcète, qui fit le siége de Rhodes en 303, rendit à Protogène un hommage d'un autre genre, mais non moins éclatant. Il prit toutes ses précautions pour que les dangers et les désordres de la guerre n'atteignissent pas l'artiste, qui au plus fort du siége poursuivit tranquillement ses travaux.

On ne connaît point le maître de Protogène. Il est probable que ce peintre se forma lui-même, et qu'il parvint à force de travail à cette perfection et à cette vérité dans la représentation de la nature qui caractérisaient sa manière. On prétend qu'il ne mit pas moins de sept ans à exécuter son célèbre tableau de *Jalysus*, et qu'il le peignit quatre fois. Cette lente élaboration se faisait sentir dans ses œuvres, et produisait un véritable défaut. Apelle déclarait que le peintre de Rhodes lui était à tous égards égal ou même supérieur; qu'il ne lui cédait qu'en deux points : l'un qu'il ne savait pas quitter ses tableaux, l'autre qu'il manquait de grâce, la qualité dominante que se reconnaissait Apelle. L'éloge et la critique étaient également mérités. Protogène ne laissa qu'un petit nombre de tableaux, et ces tableaux ne sont que très-peu connus par les descriptions des anciens; car Pline, qui s'est montré très-prodigue d'anecdotes, puisqu'il en rapporte trois ou quatre rien que pour le tableau de *Jalysus*, nous laisse dans une ignorance complète sur la composition de ce tableau. Jalysus était le héros tutélaire de la ville de Rhodes. Protogène l'avait représenté, soit chassant, soit revenant de la chasse. Ce tableau ainsi qu'un autre, presque aussi célèbre, *Un satyre au repos*, se trouvaient encore dans l'île de Rhodes du temps de Strabon; le premier fut transporté à Rome, et orna le temple de la Paix. Protogène peignit pour les Propylées de l'Acropole d'Athènes les deux vaisseaux sacrés le *Paralus* et l'*Ammonias* ou la *Nausicaa*, et pour la salle des Cinq-Cents, les *Thesmothètes*. Les autres ouvrages de Protogène, sur la liste de Pline, sont : *Cydippe*, *Tlépolème*, le poëte tragique Philiscus, un athlète, le roi Antigone, la mère d'Aristote. Pline ajoute que le grand philosophe engagea l'artiste à peindre Alexandre, à cause de l'éternelle mémoire de ses actions (*propter æternitatem rerum*), mais que son goût et son talent le portèrent vers d'autres sujets, et que le conquérant macédonien ne figura que dans son dernier tableau, que Pline appelle *Alexandre et Pan*. Protogène excella aussi dans la statuaire. Pline, sans spécifier aucun de ses ouvrages, dit qu'il fut un des artistes qui exécutèrent en bronze des athlètes, des soldats, des chasseurs, des sacrificateurs. Enfin, d'après Suidas, il composa deux livres sur la peinture. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10. — Plutarque, *Demetrius*, 22. — Suidas, Πρωτογένης. — Pétrone, *Sat.*, c. 83. — Cicéron, *Brut.*, 18; *Ad Att.*, II, 21. — Varron, *De ling. lat.*, IX, 12, éd. Müller. — Columella, *De re rustica*, *præf.* du liv. I. — Meyer, *Gesch. d. bild. Künst*, vol. I, p. 189. — Müller, *Archæol. d. Kunst.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PROTOSPATA (*Lupus*). *Voy.* LUPUS.

PROU (*Jacques*), sculpteur français, né à Paris, en 1655, mort en 1706. On ne connaît guère de lui que le bas-relief qu'il présenta pour sa réception à l'Académie, le 27 juin 1682. Ce

n'est pas, que sa propre opinion individuelle. C'est le sens que Cicéron attache à cette proposition de Protagoras, quand il dit (*Quæst. Acad.*, I, II, c. XLVII) : « Aliud judicium Protagoræ est, qui putet id cuique verum esse quod cuique videatur. » — En morale, le sophiste d'Abdère ne niait pas formellement toute vertu, et Platon, dans le dialogue qui porte son nom, met dans sa bouche une réplique qui ne peut laisser aucun doute à cet égard, lorsque Socrate lui demandant si « vivre dans les plaisirs est un bien et vivre dans la douleur un mal », il lui fait répondre : « Oui, pourvu qu'on ne goûte que des plaisirs honnêtes. » Toutefois, le principe logique de Protagoras que « l'homme est la mesure de toutes choses » conduit tout droit à la confusion du juste et de l'injuste. Platon, en son *Théétète*, l'a très-judicieusement remarqué, ainsi qu'Aristote, au livre II (ch. VI) de sa *Métaphysique*. « Protagoras, dit Aristote, prétend que l'homme est la mesure de toutes choses : ce qui revient à dire que chaque chose est réellement ce qu'elle apparaît à chacun de nous individuellement; d'où résulte une inévitable confusion entre l'être et le néant, entre le bien et le mal, et entre toutes les autres choses désignées par des noms opposés les uns aux autres. » — Quant à la théodicée de Protagoras, elle se trouve résumée tout entière dans quelques lignes que cite Diogène de Laerte, et qui paraissent avoir appartenu à l'un de ses écrits. « Protagoras, dit Diogène, commence un de ses traités par ces mots : « Au sujet des dieux, je ne puis savoir ni comment ils sont, ni comment ils ne sont pas (περὶ τῶν θεῶν, οὐκ ἔχω εἰδέναι εἴθ' ὡς εἰσιν, εἴθ' ὡς οὐκ εἰσιν.) » Et en ce point l'opinion de Platon et celle de Cicéron sont entièrement conformes aux paroles mentionnées par Diogène de Laerte. C'est là ce qui valut à Protagoras la condamnation dont nous avons parlé plus haut : *Atheniensium jussu*, dit Cicéron (*De natura Deorum*, l. I, XXIII) *urbe atque agro exterminatus est librique ejus in concione combusti*. C. MALLET.

Platon : le *Protagoras*, le *Theetète*, le *Ménon*, le *Cratyle*. — Aristote, *Metaphysique*, l. II, c. VI. — Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*, l. VIII, et *Hypotyp. pyrrh.*, l. I, c. XXXII. — Porphyre apud Euseb, *Præpar. evang.*, X, 3. — Philostrate, *Vie des sophistes*. — Diogène de Laerte, *Sur la vie et les doctrines des philosophes célèbres*. — Suidas, au mot *Protagoras*. — Ciceron, *In Bruto*, c. XII, et *Acad.*, l. II, c. XLVII. — Quintilien, *Instit. orat.*, l. III. — Fabricius, *Bibliotheca græca*. — V. Cousin, Argument du *Theetète*, dans la traduction des *Œuvres de Platon*. — C. Mallet, *Études philosophiques*, t. II, chap. *Protagoras*.

PROTAIN (*Jean-Constantin*), architecte français, né le 6 janvier 1769, à Paris, où il est mort, le 24 décembre 1837. Destiné à l'architecture, il entra comme élève chez Chalgrin, et alla ensuite se perfectionner en Italie. De retour en France en 1794, après avoir été un an professeur à l'École des mines, il fut appelé à suivre l'ambassade de Constantinople. Étant revenu en 1798, il fut attaché comme architecte à la commission des sciences et des arts de l'expédition d'Égypte. Après la prise d'Alexandrie, on le chargea d'une partie importante des travaux à exécuter dans cette ville. A la fin de 1799 il eut à s'occuper exclusivement, avec Dutertre, de recueillir les documents relatifs aux monuments et aux costumes de l'Égypte. Ses services le firent nommer, en 1801, membre de l'Institut du Caire. Lors de l'assassinat de Kleber, Protain, qui était avec ce général, fut blessé en s'élançant sur le meurtrier. Lorsqu'il rentra en France, il réussit à y rapporter les dessins qu'il avait eu mission de faire des monuments de l'architecture moderne des Arabes et des monuments anciens d'Alexandrie. Ces dessins ont servi au grand ouvrage sur l'Égypte. En 1806, Protain fut chargé de diriger l'atelier des décorations de l'Académie impériale de musique, et il contribua à donner une ère nouvelle à la peinture théâtrale, par ses belles décorations, entre autres par celles *Bardes*, de *La Vestale* de *Don Juan*. Napoléon le nomma ensuite contrôleur des bâtiments impériaux de Versailles. Il s'occupait en même temps d'importantes constructions privées. Aux expositions de 1835, de 1836 et 1837, il y eut de lui divers projets : celui d'un édifice destiné aux expositions de l'industrie, de la décoration de la place de la Concorde, et d'un monument à la mémoire de Kleber, pour la ville de Strasbourg.

Sarrut, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 2e partie. — Guyot de Fère, *Annuaire statistique des artistes français*, 1836.

PROTAIS (Saint), vulgairement appelé *saint Prex*, né à Venise, est le premier évêque d'Avenche dont on ait conservé le souvenir. Le siége d'Avenche (*Aventicum*), ayant été transféré plus tard à Lausanne, Boniface, évêque de Lausanne, établit par un décret, en 1234, la fête de saint Protais, qui fut dès lors célébrée le 6 novembre. Il existe dans le cartulaire de Lausanne une courte légende sur la vie et la mort de saint Protais. Hottinguer déclare qu'elle n'est pas digne de foi. B. H.

Ab. Ruchat, *Abrégé de l'hist. ecclés. du pays de Vaud*, p. 17. — Le Cartulaire de Lausanne est dans les *Memoires et documents publiés par la Société de la Suisse romande*, t. VI.

PROTAIS (Saints GERVAIS ET), martyrs à Milan, vers l'an 68. Ces deux frères étaient fils de saint Vital et de sainte Valérie, et leur martyre paraît avoir eu lieu dans les dernières années du règne de Néron. Leur mémoire était oubliée lorsqu'une vision révéla le lieu de leur sépulture à saint Ambroise, qui se disposait à faire la dédicace de la cathédrale de Milan. Les deux martyrs reposaient dans l'église de Saint-Nabor et de Saint-Félix, et sur l'indication de l'archevêque, leurs cercueils furent découverts. Leurs noms apparemment y étaient inscrits, puisque saint Ambroise ne témoigne point qu'il les eût appris par révélation. Leurs ossements furent transportés dans la basilique Ambroisienne, et la legende rapporte un grand nombre de miracles opérés pendant cette translation,

qui dès le cinquième siècle était célébrée à Milan et dans l'église d'Afrique. Le culte de ces deux saints s'est répandu, et au sixième siècle une église fut bâtie sous leur invocation à Paris. Cette église a subi plusieurs restaurations, et existe encore dans cette ville. La fête de saint Gervais et de saint Protais se célèbre le 19 juin.

Bollandus, *Acta sanctorum*, jan. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.* — Baillet, *Vies des saints*, 19 juin.

PROTASOF (*Ambroise*), archevêque de Kazan et de Simbirsk, né en 1769, dans le gouvernement de Moscou, mort dans celui de Tver, en 1830, est connu par un talent oratoire peu commun dans l'Église russe. Moine à vingt-cinq ans, il fut archimandrite d'un monastère près de Saint-Pétersbourg, puis recteur du séminaire de cette capitale avant de parvenir, en 1804, au siége épiscopal de Teula, d'où il fut transféré, en 1807, à Kazan. Ses sermons ne révèlent pas un esprit tolérant; on en a publié quelques-uns, soit à part, soit dans *Le Messager de l'Europe* et *Le Fils de la Patrie*; mais ils n'ont pas encore été réunis en un corps d'ouvrage. A. G.

Gretch, *Essai sur l'hist. de la litter. russe.* — A. Galakhof, *Chrestomathie russe.*

PROTHADE (Saint), prélat français, mort avant 625. On le dit fils du patrice Prothade, mais sans preuves. Il est du moins certain qu'il fut le successeur de saint Nicet sur le siége métropolitain de Besançon. On a de lui un *Rituel* à l'usage des deux églises cathédrales de Besançon, Saint-Étienne et Saint-Jean; ce rituel, qui ne nous est pas parvenu sans interpolations, a été récemment publié par l'abbé Richard. B. H.

Abbé Richard, *Hist. des dioc. de Besançon et de Saint-Claude*, t. I. — *Gallia christiana*, t. XV, col. 13.

PROTOGÈNE (Πρωτογένης), un des plus célèbres peintres grecs, né vers 360 avant J.-C., mort vers 300. Il naquit dans la Carie, à Caunus, ville qui dépendait des Rhodiens. Il résida presque constamment à Rhodes, et ne s'en éloigna que pour visiter Athènes, où il exécuta un de ses principaux ouvrages. Malgré son génie il n'arriva que tard à la réputation. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il vécut pauvre et obscur, réduit pour vivre à peindre des vaisseaux. Si l'on en croit un récit dont tous les détails sans doute ne sont pas authentiques, mais dont le fond paraît vrai, ce fut Apelle qui le premier reconnut et proclama le mérite de Protogène. Dans un voyage à Rhodes il visita l'atelier de cet artiste, et lui offrit, dit-on, pour chacun de ses ouvrages, jusque-là payés à des prix insignifiants, l'énorme somme de 50 talents. Les Rhodiens comprirent alors quel peintre ils possédaient parmi eux, et ils retinrent à tout prix les chefs-d'œuvre qu'ils avaient dédaignés jusque-là. Démétrius Poliorcète, qui fit le siége de Rhodes en 303, rendit à Protogène un hommage d'un autre genre, mais non moins éclatant. Il prit toutes ses précautions pour que les dangers et les désordres de la guerre n'atteignissent pas l'artiste, qui au plus fort du siége poursuivit tranquillement ses travaux.

On ne connaît point le maître de Protogène. Il est probable que ce peintre se forma lui-même, et qu'il parvint à force de travail à cette perfection et à cette vérité dans la représentation de la nature qui caractérisaient sa manière. On prétend qu'il ne mit pas moins de sept ans à exécuter son célèbre tableau de *Jalysus*, et qu'il le peignit quatre fois. Cette lente élaboration se faisait sentir dans ses œuvres, et produisait un véritable défaut. Apelle déclarait que le peintre de Rhodes lui était à tous égards égal ou même supérieur; qu'il ne lui cédait qu'en deux points : l'un qu'il ne savait pas quitter ses tableaux, l'autre qu'il manquait de grâce, la qualité dominante que se reconnaissait Apelle. L'éloge et la critique étaient également mérités. Protogène ne laissa qu'un petit nombre de tableaux, et ces tableaux ne sont que très-peu connus par les descriptions des anciens; car Pline, qui s'est montré très-prodigue d'anecdotes, puisqu'il en rapporte trois ou quatre rien que pour le tableau de *Jalysus*, nous laisse dans une ignorance complète sur la composition de ce tableau. Jalysus était le héros tutélaire de la ville de Rhodes. Protogène l'avait représenté, soit chassant, soit revenant de la chasse. Ce tableau ainsi qu'un autre, presque aussi célèbre, *Un satyre au repos*, se trouvaient encore dans l'île de Rhodes du temps de Strabon; le premier fut transporté à Rome, et orna le temple de la Paix. Protogène peignit pour les Propylées de l'Acropole d'Athènes les deux vaisseaux sacrés le *Paralus* et l'*Ammonias* ou la *Nausicaa*, et pour la salle des Cinq-Cents, les *Thesmothètes*. Les autres ouvrages de Protogène, sur la liste de Pline, sont : *Cydippe*, *Tlépolème*, le poëte tragique Philiscus, un athlète, le roi Antigone, la mère d'Aristote. Pline ajoute que le grand philosophe engagea l'artiste à peindre Alexandre, à cause de l'éternelle mémoire de ses actions (*propter æternitatem rerum*), mais que son goût et son talent le portèrent vers d'autres sujets, et que le conquérant macédonien ne figura que dans son dernier tableau, que Pline appelle *Alexandre et Pan*. Protogène excella aussi dans la statuaire. Pline, sans spécifier aucun de ses ouvrages, dit qu'il fut un des artistes qui exécutèrent en bronze des athlètes, des soldats, des chasseurs, des sacrificateurs. Enfin, d'après Suidas, il composa deux livres sur la peinture. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10. — Plutarque, *Demetrius*, 22. — Suidas, Πρωτογένης. — Pétrone, *Sat.*, c. 83. — Cicéron, *Brut.*, 18; *Ad Att.*, II, 21. — Varron, *De ling. lat.*, IX, 12, éd. Müller. — Columella, *De re rustica*, *præf.* du liv. I. — Meyer, *Gesch. d. bild. Künst*, vol. I, p. 189. — Müller, *Archæol. d. Kunst.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PROTOSPATA (*Lupus*). *Voy.* LUPUS.

PROU (*Jacques*), sculpteur français, né à Paris, en 1655, mort en 1706. On ne connaît guère de lui que le bas-relief qu'il présenta pour sa réception à l'Académie, le 27 juin 1682. Ce

morceau, qui aujourd'hui fait partie du musée des sculpteurs français au Louvre, représente *La Peinture et La Sculpture se consultant sur un portrait de Louis XIV.* E. B—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures mod. du Louvre.*

PROUDHON (*Jean-Baptiste-Victor*), jurisconsulte français, né à Chanans (paroisse de Nods), en Franche-Comté, le 1er février 1758, mort à Dijon, le 20 novembre 1838. Fils d'un cultivateur, il suivit pendant plusieurs années les leçons de théologie, et entra même au séminaire de Besançon; mais il le quitta pour étudier le droit à l'université de cette ville. Reçu docteur en 1789, il concourut la même année pour une chaire qu'obtint Grappe, son ami, mort professeur à la faculté de droit de Paris. D'abord juge au tribunal de Pontarlier, Proudhon devint en novembre 1792 juge de paix dans son pays natal. Un arrêté du représentant du peuple Bernard de Saintes, du 2 octobre 1793, le destitua; il fut même emprisonné comme suspect; mais bientôt, réintégré dans ses fonctions de juge de paix, il les quitta après le 9 thermidor, pour faire partie du directoire du département. Élu en 1795 juge au tribunal de Besançon, il fut nommé l'année suivante professeur de législation à l'école centrale de cette ville. Après la suppression des écoles centrales il continua de 1802 à 1806, sur l'invitation de Fourcroy, directeur de l'instruction publique, et sur celle des administrateurs des trois départements formés par la Franche-Comté, à donner gratuitement ses leçons de droit, et devint dans cette dernière année professeur, puis doyen de l'école de droit de Dijon. En novembre 1815, il vit son cours suspendu à la suite d'une dénonciation; mais il fut rétabli en septembre 1816 dans ses fonctions de professeur, qu'il remplissait avec talent et qu'il conserva jusqu'à sa mort. Enfin, il fut élu, en 1833, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il mourut âgé de quatre-vingts ans. Le conseil municipal de Dijon a donné son nom a la rue qu'il avait habitée pendant trente-deux ans. On a de ce jurisconsulte : *Cours de législation et de jurisprudence françaises sur l'état des personnes*; Besançon, an VII (1799), 2 vol. in-8°; — *Cours de droit français sur l'état des personnes et sur le titre préliminaire du Code civil*; Dijon, 1809, 2 vol. in-8°; 3e édit., revue par M. Valette, Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*; Dijon, 1823-1825, 9 vol. in-8°; 2e édition, augmentée de commentaires sur les droits d'usage, par Curasson, Dijon, 1836, 8 vol. in-8°. Toullier a dit de ce traité : « C'est un ouvrage consommé, qu'on ne surpassera point, et qui surpasse tous ceux qui ont paru sur la même matière »; — *Traité du domaine public, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine public*; Dijon, 1833-1834, 5 vol. in-8°; — *Traité du domaine de propriété, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine privé*, Dijon, 1839, 3 vol. in-8°. Il a publié comme éditeur : *In D. Justiniani Institutiones commentarii*, par C.-A. Seguin; Besançon, 1805, in-8°. Proudhon avait été l'élève de Seguin.

E. REGNARD.

Lorain, *Éloge hist. de M. Proudhon*; Dijon, 1839, in-8°. — Curasson, *Éloge de M. Proudhon*, en tête du *Traité du domaine de propriété*. — F. Lagier, *Éloge de M. Proudhon*, en tête du même ouvrage.

* **PROUDHON** (*Pierre-Joseph*), publiciste français, de la même famille que le précédent, né à Besançon, le 15 janvier 1809. Il nous raconte lui-même (1) l'histoire de ses premières années, le développement de son intelligence, la marche et la direction de ses idées. « J'ai eu, dit-il, le rare avantage de naître peuple, d'apprendre ce qui a fait le peuple tel qu'il est aujourd'hui, et de rester peuple. Mon père, simple tonnelier, eut cinq enfants, dont j'étais l'aîné. Jusqu'à douze ans ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupé tantôt de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches. J'ai été cinq ans bouvier. » Il suivit gratuitement les cours du collége de Besançon; mais à dix-neuf ans il dut interrompre ses études et prendre un état pour aider son père, dont l'hypothèque avait dévoré le mince patrimoine. Entré dans un atelier de typographie, il déploya dès le début de sa carrière d'ouvrier une telle ardeur au travail qu'il parvint à secourir ses parents et à compléter son éducation, en acquérant des connaissances aussi variées qu'étendues. « Le premier sentiment que m'inspira, dit-il, le spectacle de mon infériorité relative fut la honte. Je rougissais de ma pauvreté comme d'une punition. Je sentais confusément la vérité du mot de la vieille femme que *pauvreté n'est pas vice*, mais pis; qu'elle nous rabaisse, nous avilit et petit à petit nous rend dignes d'elle. Ne pouvant vivre avec la honte, l'indignation succéda. D'abord ce ne fut qu'une noble émulation de m'élever par mon travail et mon intelligence au niveau des heureux. M'étant démontré que dans ma sphère d'ouvrier je ne réussirais pas, l'émulation se changea en colère. Je cherchai l'origine de l'inégalité des conditions et des fortunes. Savoir c'est posséder, me dis-je, puisque science c'est richesse et capital. Je rejetai toute morale, comme Descartes le fit pour la philosophie, et ne m'arrêtai qu'à ce que ma conscience disait de bien ou de mal. » A seize ans, la lecture de la *Démonstration de l'existence de Dieu* par Fénelon avait jeté quelques doutes en son âme; l'ouvrage de La Mennais sur l'*Indifférence en matière de religion* acheva de lui faire perdre la foi. M. Proudhon continua de travailler dans diverses imprimeries de la province et de l'étranger jusqu'en 1837, époque où il s'associa à MM. Lambert et Maurice pour l'exploitation

(1) *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution.*



d'un nouveau procédé typographique. Il enrichit alors une édition de la Bible de notes savantes sur les principes de la langue hébraïque, et publia sans nom d'auteur un *Essai de grammaire générale* faisant suite aux *Éléments primitifs des langues* de l'abbé Bergier (1). Déjà versé dans la théologie, dont il n'abandonna jamais l'étude, il écrivit en 1839 quelques articles dans l'*Encyclopédie catholique* de M. Parent-Desbarres, entre autres *Apostasie*, *Apostat*, *Apocalypse*, et envoya à l'Académie de Besançon, qui venait de lui accorder la pension triennale de 1,500 francs fondée par Mme Suard, une défense *De la Célébration du dimanche*. Il se livrait en même temps avec ardeur à l'étude de l'économie politique, à laquelle les écrits de Rossi venaient de l'initier. Son mémoire *Qu'est-ce que la propriété?* marqua en 1840 son début dans cette science nouvelle. Il y trouve dans le travail seul la justification de la propriété, et refuse de la reconnaître légitime en la considérant comme fondée sur le bon plaisir de l'homme et comme une manifestation du moi pur. Cet écrit, qui plus tard devint l'objet de tant de critiques, auxquelles l'exposait sa forme, par trop paradoxale, passa presque inaperçu. L'Académie de Besançon, à qui Proudhon l'avait adressé, fut seule à s'en émouvoir : elle infligea un blâme sévère à l'auteur, et lui retira sa pension. Il fut bien question de poursuites; mais l'économiste Blanqui, chargé d'examiner l'ouvrage, déclara n'y voir rien de répréhensible. En 1841, sous forme de lettre à Blanqui, parut un second mémoire, développant les idées du premier; et sa lettre à M. Considérant ayant pour titre *Avertissement aux propriétaires*, acheva d'épuiser ce même sujet, non toutefois sans éveiller la susceptibilité de la justice. Cependant la cour d'assises de Besançon, à laquelle fut déféré ce dernier ouvrage, rendit au mois de janvier de l'année suivante un verdict d'acquittement.

A cette époque M. Proudhon quitta ses associés pour diriger, pendant cinq ans, à Lyon une entreprise de transport par eau sur la Saône et le Rhône. Les deux principaux ouvrages qu'il publia dans cet intervalle ont pour titres : *De la création de l'ordre dans l'humanité* (1843), système d'organisation politique; et *Contradictions économiques*, système d'économie sociale (1846). Il embrasse dans ce dernier ouvrage toutes les catégories économiques, et détaille l'immoralité qui dans chacune d'elles, et par suite dans toutes les institutions sociales, se déroule proportionnellement à l'effet économique obtenu. Il oppose l'une à l'autre les théories des réformateurs utopistes et des économistes de l'école anglaise, et il démontre que c'est par une opposition mutuelle et naturelle, et non par une restriction arbitraire, que les forces économiques se contiennent et se font équilibre. Suivant toujours la même voie, il travaillait à la publication d'un ouvrage de longue haleine sur la *Solution du problème social* (1), lorsque éclata la révolution de février 1848. Avant de se laisser entraîner au premier rang sur l'arène ouverte aux luttes acharnées de tous les partis, il se tint un mois à l'écart, observant la marche des événements et étudiant les hommes qui les dirigeaient; ce ne fut qu'au 1er avril suivant qu'il accepta la rédaction du journal *Le Représentant du peuple*. Ses articles fixèrent bientôt l'attention sur lui, et lui valurent une popularité si rapide, qu'aux élections supplémentaires du 4 juin, il fut nommé par plus de soixante-dix-sept mille électeurs un des représentants du département de la Seine à l'Assemblée constituante. Affectant un profond dédain pour les formes politiques, il se posa bientôt en chef de secte. Après avoir voté avec la droite contre l'abolition de la peine de mort, il développa, le 31 juillet, sa fameuse proposition relative à l'impôt sur le revenu, par laquelle il demandait que l'État s'emparât du tiers des fermages, des loyers et des intérêts du capital, afin d'arriver par la gratuité du crédit à la fondation sérieuse de la république. Cette proposition, discutée au milieu des interruptions les plus violentes, fut repoussée par six cent quatre-vingt-onze votants, dans un ordre du jour motivé, « comme étant une atteinte odieuse aux principes de la morale publique, une violation de la propriété, un encouragement à la délation et un appel aux plus mauvaises passions (2) ». Il s'abstint, le 2 novembre, d'appuyer l'amendement proposé par F. Pyat en faveur du droit au travail, « pour ne pas soutenir une théorie dans laquelle les conséquences détruisent les prémisses et les moyens sont en contradiction avec la fin (3) ». Il vota enfin le 4 novembre contre l'ensemble de la constitution, qu'il regardait « comme une chose parfaitement inutile dans une république et dangereuse même pour la liberté ». Dans l'impossibilité de se faire entendre à la tribune, il propagea ses idées au moyen d'un journal qui trois fois supprimé reparut trois fois sous les titres de : *Le Peuple* (23 novembre 1848 au mois d'avril 1849), *La Voix du peuple* (du 1er octobre 1849

(1) Cet ouvrage, où, par suite de la dégradation insensible que l'on observe dans les langues, l'auteur conclut à l'unité du langage primitif, idée qu'il a depuis abandonnée, contient d'éloquentes phrases, empreintes d'un certain spiritualisme biblique que treize ans plus tard on tourna contre lui. Voici dans quelles circonstances. Étant venu vers 1838 achever ses études à Paris, il remania son *Essai de grammaire générale*, le présenta à l'Académie, et le fit imprimer à part et sans nom d'auteur : l'édition lui resta sur les bras tout entière. Un éditeur de Besançon, s'en emparant en 1850, la publia sous le nom de Proudhon, et sans le consentement de l'auteur. De là un procès dans lequel la cour, écartant la question de droit, et statuant sur le fait, donna gain de cause à l'éditeur, pour qui tout le clergé s'était hautement déclaré.

(1) Il ne parut de cet ouvrage que deux livraisons seulement.

(2) *Moniteur* du 31 juillet 1848.

(3) Lettre insérée au *Moniteur* du 2 novembre.

au 16 mai 1850) et *Le Peuple de* 1850 (du 15 juin au 13 octobre 1850). Ses articles contenaient des vues sur l'avenir que les événements se chargèrent de justifier. Ledru-Rollin, P. Leroux, de Lamartine, Louis Blanc, Cabet, Considérant, Cavaignac, etc., se virent tour à tour en butte à ses attaques. La violence de ses philippiques le fit plusieurs fois traduire en justice; le parquet lui infligea des amendes que des souscriptions spontanées lui permettaient bientôt de couvrir.

Les principes économiques de M. Proudhon étaient restés jusqu'alors sans application. Pour montrer par l'expérience que la pratique en était facile, il créa, le 31 janvier 1849, sous le nom de *Banque du peuple*, une société en commandite au capital de cinq millions, dans le but d'arriver à l'abolition de l'intérêt, à la circulation gratuite des valeurs et par suite à la suppression du capital. Le nombre des adhésions ne tarda pas à devenir considérable; mais, se trouvant frappé par une condamnation pour délit de presse, il quitta la France le 28 mars, et se réfugia à Genève. Peu de jours après, l'autorité ferma les bureaux de la *Banque du peuple*, sans poursuivre cependant l'instruction commencée. Il revint, le 4 juin suivant, se constituer prisonnier à Sainte-Pélagie, s'y maria, le 2 janvier 1850, avec la fille d'un négociant, et, remis en liberté le 4 juin 1852, rentra dans la vie privée. Parmi les ouvrages qu'il publia pendant les trois années de sa captivité, on remarque surtout les *Confessions d'un révolutionnaire* (1849); *Les Actes de la révolution* (1849); *La Gratuité du crédit*, résumé de ses discussions avec Bastiat, qui avait déjà paru sous le titre d'*Intérêt et principal* (1850), et *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre* (1852). Par l'importance et l'actualité des questions qui y sont traitées, ce dernier ouvrage eut une grande vogue : en moins de deux mois il parvint à sa sixième édition. En 1856 parut son *Manuel du spéculateur à la Bourse*. Pour répondre à ceux qui persistent à ne voir en lui qu'un destructeur par excellence, il publia en 1858 ses études *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, nouveaux principes de philosophie pratique adressés à M. Matthieu, cardinal archevêque de Besançon. C'est, comme il le dit lui-même, une déclaration des droits de l'homme, un canevas d'une philosophie de la révolution. Reconnaissant que la société est en poussière, que le doute a tout envahi, et qu'il n'y a plus ni foi religieuse, ni foi politique, ni foi morale, il examine si la société est bien assise sur sa base légitime, la justice. Après avoir exposé en détail les deux systèmes de justice qui se partagent le monde : justice selon la révélation, placée en Dieu, venant de Dieu, imposée par Dieu, et justice selon la révolution, faculté innée de l'homme, immanente en lui comme le beau, l'utile, le vrai, comme toute autre puissance ou faculté, il passe à leur vérification. Il arrive ensuite par une critique supérieure à prouver que hors de l'Église chrétienne et catholique il n'y a ni Dieu, ni théologie, ni religion, ni foi; mais ajoutant bientôt que l'Église est en opposition constante avec la justice, essence même de l'humanité, qu'elle en est la négation en tant qu'elle la place en dehors de nous, il conclut à ce que la justice soit débarrassée de la sanction divine, de l'idée de Dieu, et de l'Église, qui en est le suprême représentant. Cet ouvrage fut saisi huit jours après sa publication. M. Proudhon, condamné à trois ans de prison et à 4,000 fr. d'amende, se retira en Belgique, où remise entière de sa peine lui fut faite et notifiée à la fin de décembre 1860. Il ne voulut point cependant profiter de la faculté qui lui était accordée de rentrer en France; il continue d'habiter Bruxelles, où il a fait paraître : *La Guerre et la Paix* (1860, 2 vol. in-18), recherches sur le droit de la force, la *Théorie de l'impôt* (1861, in-18), et *les majorats littéraires* (1862, in-18). Parmi les autres ouvrages dus à la plume de ce fécond écrivain, nous citerons : *Explications présentées au ministère public sur le droit de propriété* (1842); *De la concurrence entre les chemins de fer et les voies navigables* (1845), écrit qui avait déjà paru dans le *Journal des économistes*, t. XI; *Organisation du crédit et de la circulation; Lettre du citoyen P.-J. Proudhon à un de ses amis de Besançon; Le Droit au travail et le droit de propriété; Résumé de la question sociale; Banque sociale* (1848); *Banque du peuple; Le Miserere ou la Pénitence du roi; Démonstration du Socialisme théorique et pratique; Idées révolutionnaires* (1849); *Proposition à l'Assemblée nationale* pour l'organisation d'un service de transports entre Avignon et Châlon-sur-Saône (1850).

S. Rolland.

Wallon, *Revue critique des journaux*. — Quérard, *La France littéraire*, t. XI. — A. de Lavergne, *Du Libéralisme socialiste, les Écrits de M. Proudhon* (*Revue des deux mondes*, 15 juin 1848). — J. Vrau, *Proudhon et son économie politique*. — Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

PROUST (*Louis-Joseph*), chimiste français, né le 26 septembre 1754, à Angers, où il est mort, le 5 juillet 1826. Fils d'un pharmacien, il se livra à l'étude de la chimie, fut placé dans une officine de Paris, et fit de tels progrès qu'il obtint au concours la place de pharmacien en chef de l'hôpital de la Salpêtrière. Il suivit les leçons de Rouelle, qui le prit en amitié, et l'associa à ses travaux. Il se fit alors connaître par les cours de chimie qu'il donna dans un établissement fondé par Pilatre de Rozier, sous le nom de *Musée*, et qui devint plus tard le *Lycée* du Palais-Royal. Proust ne craignit pas de s'élever dans les airs avec ce dernier, en se plaçant dans la nacelle d'une mongolfière, une ascension qui eut lieu devant le roi, en 1784, à Versailles. Vers cette époque, il fut appelé en Espagne pour professer à l'école d'artillerie de Ségovie, puis à Madrid. Jouissant

d'un traitement élevé, aimé du roi Charles IV, qui lui avait créé à grands frais un laboratoire splendide, il vécut avec tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus éclairé à Madrid, et s'attacha passionnément à l'Espagne. En 1806, il obtint un congé, et se rendit en France. Après un séjour de deux ans à Paris, la déchéance de Charles IV, en 1808, lui fit perdre sa place, et la même année, lors du siége de Madrid par les Français, son cabinet de physique et de chimie fut entièrement saccagé ou pillé par la populace. La modicité des ressources de Proust le contraignit bientôt de se retirer à Craon (Mayenne). Il était parvenu à extraire du raisin un sucre concret, qu'il avait présenté dès 1799 aux yeux des Espagnols, dans ses leçons publiques, et en 1805 il avait soumis à l'Institut, dont il était correspondant, un mémoire où il décrivait les propriétés de ce sucre et le produit qu'on en pourrait tirer si celui de canne venait à manquer. A l'époque du blocus continental, Napoléon lui offrit, pour établir une fabrique de sucre de raisin, une somme de 100,000 francs, que Proust refusa, ne voulant pas se charger des embarras d'une telle entreprise. En 1816, une place étant laissée vacante à l'Académie des sciences par la mort de Guyton de Morveau, il vit ses concurrents, Dulong, Chevreul et Darcet, se retirer devant sa candidature, et fut élu à la presque unanimité ; dispensé de fait, par une rare tolérance, de l'obligation de la résidence à Paris, il continua de demeurer à Craon. Après la mort de sa femme, en 1817, il vint habiter Angers. C'était un homme de moyenne taille, fort maigre, d'une physionomie voltairienne, pleine de finesse. Sa conversation était vive, saccadée, spirituelle, riche de traits et d'anecdotes contées avec la plus piquante brièveté. Il était en outre honnête, désintéressé, et professait des opinions libérales. Son buste, dû au ciseau de P.-J. David, se voit au musée d'Angers.

Comme savant, Proust brillait par l'originalité et la hardiesse des vues, et par ces lueurs soudaines qui caractérisent le génie. Dans ses écrits, à l'appui d'une expérience ingénieuse et nouvelle, il émit de ces idées qui scandalisent les esprits timides, mais font penser, sans toujours les convaincre, les esprits profonds et les travailleurs obstinés. Il a inséré des mémoires dans un grand nombre de publications périodiques, notamment dans le *Journal de physique*. Nous citerons de lui dans ce recueil : *Recherches sur le bleu de Prusse* (1794 et 1799); *Sur les oxydations de l'arsenic* (1799); *Sur l'étain* (1800); *Sur les sulfures métalliques* (1801); *Mémoire pour servir à l'histoire de l'antimoine ; Sur les sulfures natifs et artificiels de fer*, et *Sur l'urane* (1802). Proust a donné aux *Annales de chimie* : *Mémoires sur le sucre de raisin* (t. LVII); *Faits pour servir à l'histoire du cobalt et du nickel* (t. LX), *Sur les acétates de potasse et de plomb* (t. LXI, etc.). On trouve de lui dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Institut : *Recueil de différentes observations de chimie* (1806); et dans les *Mémoires* du Muséum d'histoire naturelle : *Sur une analogie remarquable entre les eaux de quelques parties du golfe de la Californie et celle des lacs de Sodome et d'Urmia, en Perse* (t. VII, 1821); *Sur l'existence vraisemblable du mercure dans les eaux de l'Océan* (ibid.,). Il a publié séparément : *Indagaciones sobre el estanado del cobre, la vaxilla de estano, y el vidriado* (Recherches sur l'étamage du cuivre, la vaisselle d'étain et le vernissage); Madrid, imprim. roy., 1803, in-4°; — *Essai sur une des causes qui peuvent amener la formation du calcul;* Angers, 1824, in-8°. Les mémoires de Proust ont particulièrement contribué à faire admettre la théorie des équivalents, suivant laquelle les corps, en se combinant, s'unissent en proportions fixes et invariables, et non en proportions indéfinies. Cette théorie, maintenant l'une des verités les mieux démontrées de la chimie moderne, ne fut pas d'abord admise par tous les chimistes, et Proust dut soutenir contre Berthollet une lutte longue et opiniâtre, mais dans laquelle il finit par triompher.

E. Regnard.

Laugier, *Nécrologie*, dans le *Journal de chimie médicale*, II, 408. — Godard-Faultrier, *Notice biogr. sur J.-L. Proust ;* Angers, 1852, in-8°. — *Renseignements particuliers.*

PROUSTEAU (*Guillaume*), jurisconsulte français, né à Tours, le 17 mars 1628, mort à Orléans, le 5 mars 1715. Fils d'un maître ouvrier en soie, son oncle maternel prit soin de son éducation. Après avoir étudié le droit à Orléans et à Poitiers, il prit le grade de docteur à Orléans, où il exerça la profession d'avocat, et obtint en 1668 une chaire de droit. Ayant acquis la bibliothèque de Henri de Valois, qu'il joignit à la sienne, il fit don de cette riche collection de livres, par acte du 6 avril 1714, à la ville d'Orléans ; il dépensa 30,000 livres pour les premiers frais de cet établissement et pour les fondations qui en étaient la suite nécessaire. Dom F. Méri a publié : *Bibliotheca Prustelliana, sive catalogus bibliothecæ Guil. Prousteau*, Orléans, 1721, in-4°; nouv. édit., sous le titre de *Catalogue des livres de la bibliothèque publique fondée par M. Prousteau, avec des notes critiques et bibliographiques*, Paris et Orléans, 1777, in-4° : la notice placée en tête de cette édition est attribuée à dom Fabre. On a de Prousteau : *De Pœnitentia ;* Orléans, 1680, in-4° ; — *De legum utilitate et origine ;* ibid., 1681, in-4° ; — *Recitationes ad legem XXIII contractus ff. de Regulis juris ;* ibid., 1684, in-4° : ouvrage estimé et devenu rare. La bibliothèque d'Orléans conserve des écrits de Prousteau sur le droit canonique et sur diverses parties du droit romain ; ils forment dix vol. gr. in-8°, que l'on croit autographes.

E. R.

Journal des Savants, 1778, p. 748. — Bimbenet, *Hist.*

de l'université de lois d'Orléans. — Le même, Recherches sur la biblioth. publique d'Orléans, manuscrit de cette biblioth. — Septier, Manuscrits de la biblioth. d'Orléans.

PROVANA (*André*), amiral piémontais, né en 1511, au village de Leiny, dont son père était seigneur, mort à Nice, le 29 mai 1592. Son éducation fut toute militaire. Il accompagna en Allemagne le jeune duc Emmanuel-Philibert, et combattit à ses côtés à Nordligen et à Mulberg. Envoyé dans le comté de Nice, il rendit inutiles les efforts que fit en 1537 une escadre franco-turque pour s'emparer du fort de Villafranca. Nommé capitaine général des galères, il contribua au succès de l'expédition que Philippe II envoya contre les pirates du Pegnon de Velez, sur la côte d'Afrique, et fut blessé d'un coup de feu à la bataille de Lépante. Lorsque le duc songea à développer sa marine en la confiant à l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare (novembre 1572), Provana en fut le premier amiral. Il prit une part très-active aux négociations qui déterminèrent les Provençaux à offrir au duc de Savoie le titre de comte de Provence. L'expédition désastreuse qui en fut la suite et les dépenses inutiles qu'elle occasionna le firent détester du peuple. Par son mariage, en 1567, avec Catherine Spinola, il était devenu comte de Fruzzasco. S. R.

Gioffredo, *Storia delle Alpi marittime*. — Costa-Beauregard, *Mémoires hist. sur la maison de Savoie*. — De Saluces, *Hist. militaire du Piémont*.

PROVANCHÈRES (*Siméon* DE), médecin français, né vers 1540, à Langres, mort en juillet 1617, à Paris. Il reçut à Montpellier le grade de docteur, et s'établit à Sens, où il eut de la réputation comme praticien. Il fut un des députés de cette ville aux états généraux de 1614. On a de lui : *Histoire de l'inappetence d'un enfant de Vauprofonde près Sens, de son désistement de boire et manger quatre ans et onze mois, et de sa mort*; Sens, 1616, in-8°; avec un *Discours* supplementaire, 1617, in-8°. Il a traduit la *Chirurgie* de Fernel (Toulouse, 1567, in-8°), et celle de Jacques Houllier (Paris, 1576, in-16), *Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens* de Jean Ailleboust (Sens, 1582, in-8°), les *Aphorismes* d'Hippocrate, en vers latins (Sens, 1603, in-8°), les *Quatrains* de Pibrac, etc. On a formé des vers composés en l'honneur de ce médecin un recueil intitulé *Sim. Provencherii Tumulus* (Sens, 1617, in-4°).

Magasin encyclop., VI, 256. — *Biogr. méd.*

PROVINS (*Guyot* DE). *Voy.* GUYOT.

PROYART (*Liévin-Bonaventure*), historien français, né vers 1743, à Arras, où il est mort, le 22 mars 1808. Il vint achever son éducation dans le séminaire de Saint-Louis à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra à l'enseignement. Après avoir pendant longtemps rempli les fonctions de sous-principal au collége de Louis-le-Grand, il fut chargé, comme principal, de réorganiser celui du Puy, et le dirigea de manière à le rendre un des plus florissants de France. Quelques ouvrages intéressants et bien écrits lui avaient acquis une réputation méritée; le premier, qui sous le titre de *L'Écolier vertueux* (Paris, 1772, in-18), contenait la vie édifiante d'un écolier de l'université de Paris nommé Decalogne, a obtenu jusqu'à nos jours une trentaine d'éditions. Il rédigea ensuite sur les notes de deux missionnaires ses condisciples, une *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique* (Paris, 1776, in-12). Dans le genre historique il publia des travaux consciencieux et que l'on peut consulter avec fruit, tels que la *Vie du dauphin père de Louis XVI* (Paris, 1777, 2 vol. in-12; 11e édit., Limoges, 1843, in-12), la *Vie du dauphin père de Louis XV* (Paris, 1778, 1819, 2 vol. in-12), et l'*Histoire de Stanislas roi de Pologne* (Paris, 1782, 2 vol. in-12), corrigée en 1785, et imprimée en dernier lieu en 1826. Lorsque éclata la révolution, l'abbé Proyart se joignit aux défenseurs de la monarchie, et son zèle lui valut un canonicat à la cathédrale d'Arras, dont il ne put jouir que très-peu de temps. Bientôt obligé de sortir de France, il se retira à Bruxelles, où il complimenta, au nom des prêtres français, l'empereur François II lors de son entrée dans cette ville. Il trouva un asile plus sûr auprès du prince de Hohenlohe, qui le choisit pour conseiller ecclésiastique. Après la signature du concordat, il revint en France, et se fixa à Saint-Germain-en-Laye. Il venait de livrer à l'impression l'*Histoire de Louis XVI*, lorsqu'il vit l'ouvrage saisi par la police malgré la précaution qu'il avait prise d'en envoyer le premier exemplaire à Napoléon. Lui-même fut enfermé à Bicêtre (février 1808); il y contracta une hydropisie de poitrine, qui mit ses jours en danger; ses amis obtinrent à force de sollicitations sa translation dans le séminaire d'Arras, et à peine arrivé dans cette ville, il expira. On a encore de lui : *Vie de L.-G. Dorleans de la Motte, évêque d'Amiens*; Paris, 1788, in-12; — *Le Modèle des jeunes gens*, Paris, 1789, in-18, souvent réimpr.; c'est une *Vie* de Claude Le Pelletier de Sousi; — *Vie de Louise de France, fille de Louis XV*; Bruxelles, 1793, in-12; une des dernières éditions date de 1844, 2 vol. in-12; — *Vie de Marie Leczinska, reine de France*; Bruxelles, 1794, in-12; nombreuses éditions : l'auteur éprouva de la part de la censure des difficultés de toutes sortes pour la publication de cet ouvrage; il en avait essuyé de semblables à propos de la *Vie du père de Louis XVI*, et il en a parlé dans une brochure devenue rare et intitulée *Mémoire assez curieux* (1787 ou 1788, in-12); — *La Vie et les crimes de Robespierre*; Augsbourg, 1795, in-8° : sous le pseudonyme de Leblond de Neuvéglise; — *Louis XVI détrôné avant d'être roi*; Londres, 1800, in-8°; Paris, 1803, 1818, in-8°; — *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*; Paris, 1808, 5 vol. in-8°; ces deux ouvrages, inférieurs aux premiers, sont

remplis de digressions. Les *Œuvres complètes* de l'abbé Proyart ont été publiées à Paris, 1819, 17 vol. in-12; mais on n'y trouve pas, entre autres écrits, la *Vie de Robespierre*, un *Éloge de Louis XVI* (1779), et le *Rétablissement des Jésuites* (nouv. édit., 1800, in-8°).

Notice à la tête des Œuvres.

PRUDENCE (*Aurelius Prudentius Clemens*), poëte latin, né en 348, en Espagne (1), mort après 405. Issu d'une famille chrétienne, il exerça d'abord la profession d'avocat. Plus tard, nommé juge et gouverneur de quelques villes, notamment de Saragosse, il quitta la toge pour l'épée, et obtint un emploi honorable à la cour d'Honorius. Ses prodigalités autant que plusieurs procès injustes qu'il eut à soutenir lui firent perdre une grande partie de sa fortune; mais il ne la regretta que pour les pauvres, avec qui il aimait à la partager. Vers 406, il fit un voyage à Rome, et dégoûté bientôt des grandeurs du monde, il retourna en Espagne pour y expier dans la prière et dans l'étude des lettres quelques écarts de jeunesse. Outre deux livres qu'il avait composés de 385 à 388 contre Symmaque, préfet de Rome, qui au nom du sénat avait demandé à Valentinien II le rétablissement de l'autel de la Victoire, détruit par Gratien, on a de Prudence un grand nombre de poésies qui portent toutes des titres grecs : *Psychomachia*, ou combat de l'esprit contre les passions; — *Cathemerinon*, recueils de prières pour certains moments de la journée, et d'hymnes dont l'Église a conservé quelques-unes dans les bréviaires; — *Apotheosis*, défense de la foi contre les hérétiques; — *Hamartigenia*, de l'origine des péchés, livre qui contient la réfutation des erreurs des Marcionites; — *Enchiridion Veteris et Novi Testamenti*, ouvrage que quelques critiques lui contestent mal à propos, sur le prétexte que ce livre est moins poli et moins travaillé que les autres fruits de sa plume; — *Peristephanon*, ou des couronnes, recueil composé de quatorze hymnes, la plupart en l'honneur des martyrs d'Espagne. Il avait écrit encore deux ouvrages, qui sont perdus, un poëme intitulé : *Hexameron*, sorte de commentaire des premiers chapitres de la Genèse, et une *Exhortation* au martyre. Prudence a toujours passé pour le plus savant poëte chrétien. Ses phrases se ressentent de la décadence des lettres et de la bonne latinité, mais on ne saurait disconvenir qu'il y a dans ses poésies plusieurs morceaux où il règne autant de goût que de délicatesse. De ce nombre sont ses stances : *Salvete, flores martyrum*, qu'on trouve dans le bréviaire romain pour la fête des Saints Innocents. Suivant Érasme, Prudence mérite, par la sainteté et par l'érudition qui éclatent dans ses écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Église. On a un grand nombre d'éditions de Prudence; la plus ancienne (in-4°, goth., sans date et sans nom d'imprimeur), est, dit-on, sortie des presses de Rich. Paffroed, à Deventer, vers 1472. Les plus recherchées sont celles de Hanau, 1613, in-8°, avec des notes de divers auteurs; d'Amsterdam, Dan. Elsevier, 1667, in-12, avec des notes de Nicolas Heinsius; de Paris, 1687, in-4°, avec les notes du P. Chamillard, et l'un des plus rares volumes de la collection *ad usum Delphini*; de Cologne, 1701, in-8°, collect. *Variorum*; de Halle, 1703, et 1739, in-8°, annotée par Christ. Cellarius; de Rome, 1788-1789, 2 vol. in-4°, faisant partie d'un recueil des œuvres des poëtes chrétiens; de Parme, 1789, 2 vol. in-8°. Les éditions les plus récentes et les plus estimées sont l'une de F. Obbarius, Tub., 1845, in-8°, et l'autre de Dressel, Leipzig, 1860, in-8°. Des auteurs ecclésiastiques et des hagiographes ont donné à Prudence le titre de saint; mais son nom ne se lit point dans les martyrologes. H. F—T.

Mémoires de Tillemont, X, 560-568. — D. Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, XVII, 66 et suiv. — Trithème, *De scriptor. eccl.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PRUDENCE (Saint), surnommé *le jeune*, évêque de Troyes, né en Espagne, mort à Troyes, le 6 avril 861. Son nom de famille était *Galindon*, et il prit celui de Prudence en mémoire du poëte chrétien, son compatriote. Amené tout jeune en France, il passa plusieurs années à la cour, où il paraît avoir même occupé quelque charge importante jusqu'à son élection à l'évêché de Troyes, au plus tard en 846, puisqu'il souscrivit, le 14 février 847, au privilége accordé par le concile de Paris à Paschase Ratbert, abbé de Corbie. On venait de toutes parts le consulter, et il passait pour un des plus savants évêques de l'Église gallicane. Hincmar, archevêque de Reims, voulut notamment avoir son avis sur la conduite qu'il avait à tenir envers Gothescalc, qu'il avait fait enfermer à Hautvilliers pour ses idées sur la prédestination. Prudence écrivit à Hincmar en faveur de Gothescalc, mais sa lettre ne nous est point parvenue. Ce fut lui qu'on choisit au concile de Soissons (26 avril 853) pour arbitre de la validité des ordinations faites par Ebbon, archevêque de Reims. Le mois suivant, il se trouva au concile tenu à Quierzy, où Hincmar de Reims présenta contre la doctrine de Gothescalc quatre fameux articles que Prudence signa, mais qu'il entreprit de réfuter peu de temps après, en en composant quatre autres différents. Il les adressa au concile réuni à Paris pour le sacre d'Énée, évêque de cette ville, en même temps qu'il s'occupa de réfuter la doctrine de Jean Scot Érigène, dont Hincmar avait emprunté la plume pour se défendre. Bien que Prudence se soit tenu aussi en garde contre les hérésies opposées, et

(1) On peut fixer d'une manière précise le lieu de naissance de ce poëte. En parlant des habitants de Saragosse, il emploie l'expression « *noster populus* », mais il l'applique également en d'autres endroits à ceux de Calahorra et de Tarragone.

notamment contre les doctrines des pélagiens et sémi-pélagiens, il a été soupçonné par quelques auteurs d'avoir lui-même enveloppé la vérité dans la proscription de l'erreur, et les *Annales de saint Bertin* l'accusent d'avoir écrit des choses contraires à la foi. Prudence n'a pas pour cela laissé d'être honoré comme saint dans son diocèse, le 6 avril. Cependant les éditeurs des *Acta Sanctorum* ne lui ont pas donné place dans ce recueil. Quoi qu'il en soit, Charles le Chauve l'avait chargé avec Loup de Ferrières de travailler à la réforme des monastères de France. On a de Prudence un *Recueil des passages des Pères*, pour prouver la double prédestination, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*; — *Traité de la prédestination, contre J. Scot*, dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Mauguin (t. I), et dans la *Biblioth. des Pères*, édit. de Lyon; — plusieurs *Lettres* écrites à Venilon, archevêque de Sens, et à Galindon, son frère aîné, évêque en Espagne; — un *Panégyrique de sainte Maure*, morte à Troyes, traduit par Breyer et inséré par lui à la suite de la *Vie* de Prudence; — un poëme de cinquante vers élégiaques, publié par Camusat et que Barthius a donné dans ses *Adversaria* (Francfort, 1624, in-fol.); — *Divers traités théologiques*, un *Pénitenciel*, et un fragment d'un *Commentaire* sur la *Psychomachie* du poëte Prudence, inséré dans le *Spicilegium Solesmense*, de dom Pitra (t. III, 1856, in-4°). On lui attribue sans preuves des *Annales de France*. H. F—T.

Le Clerc, *Vie de sainte Prudence*; Amsterdam, 1689, in-8°. — Breyer, *Vie de saint Prudence*; Paris, 1725, in-12. — *Hist. littér. de la France*, V, 240-255. — Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*, VI. — *Gallia christiana*, XII. — Flodoard, *Chronicon*, l. III, cap. 21. — Middeldorf, *Comment. de Prudentio et theologia prudentiana*; Breslau, 1823-1826, in-4°.

PRUDHOMME ou **PREUDHOMME** (*Jean*), peintre français, né en 1686, à Berlin, de parents français protestants réfugiés, mort à Wilton (Angleterre), en 1726. Élève d'Antoine Pesne, il alla s'établir en Angleterre en 1712, après avoir fait un voyage en Italie. Il fut très-occupé à peindre des portraits et à faire des copies de maîtres anciens ainsi que des dessins pour les graveurs. Sa vie fut abrégée par ses mœurs irrégulières.

On cite en Allemagne et en Suisse plusieurs artistes de ce nom; nous mentionnerons seulement *Jean* PRUDHOMME, natif de Neuchâtel (Suisse), mort en 1795, à Neuerstadt, élève de Le Prince et de Greuze; il s'est fait quelque réputation comme peintre de portraits.

Archives de l'art français, *Abcdario de Mariette*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Haag frères, *La France protestante*.

PRUDHOMME (*Louis-Marie*), littérateur, français, né en 1752, à Lyon, mort le 20 avril 1830, à Paris. Après avoir été garçon de magasin, puis commis chez des libraires à Lyon, à Paris et à Meaux, il se fit relieur dans cette dernière ville. Il exerçait depuis plusieurs années son industrie dans la capitale lorsque la révolution éclata. De son propre aveu, il aurait mis au jour, en l'espace de deux années (1787-1789), plus de quinze pamphlets destinés à préparer les événements. Quoi qu'il en soit de cette assertion, probablement exagérée, il fut poursuivi et arrêté plusieurs fois. Ses *Litanies du tiers état* et son *Avis aux gens de lettres sur leurs droits politiques* se vendirent, dit-on, à cent mille exemplaires dans les rues et carrefours de Paris. Au commencement de 1789, il publia avec Laurent de Mezières un *Résumé des cahiers et doléances des bailliages pour les députés des trois ordres aux états généraux* (3 vol. in-8°), ouvrage tellement séditieux qu'il fut saisi par la police dans un temps où des écrits plus hardis circulaient librement. Deux jours avant la prise de la Bastille, il lança le 1er numéro d'un journal, *Les Révolutions de Paris*, qui acquit bientôt une grande influence; il y avait mis cette épitaphe : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous ! » Dès lors, ne gardant plus de mesure, il harcela sans cesse les agents de l'autorité, et attaqua toutes les vieilles institutions. En 1790 il annonça publiquement, sous le titre de *Crimes des reines de France jusqu'à la reine actuelle inclusivement*, un ouvrage qui ne parut que sous la terreur; et il fit afficher sur les murs un placard ainsi conçu : « Prudhomme à tous les peuples de la terre. J'avertis que je publierai incessamment les crimes de tous les potentats de l'Europe, des papes, empereurs, rois d'Espagne, de Naples, etc. Le premier besoin d'un peuple qui veut être libre est de connaître les crimes de ses rois. Malgré la vigilance des despotes, j'en répandrai des millions d'exemplaires dans leurs États sous ma devise : *Liberté de la presse ou la mort*. » Cette fanfaronade n'ayant produit aucun effet, Prudhomme laissa les potentats en repos, et attendit les événements. Après le 10 août, il provoqua à l'établissement de la république et pressa le jugement de Louis XVI. Au milieu de la terreur il fut emprisonné pour une mission qu'il avait remplie en Champagne avec Billaud-Varennes, et il eut besoin de tout son crédit pour recouvrer la liberté. Il ne crut pas prudent de continuer la publication de son journal, et s'éloigna de Paris avec sa famille. La chute de Robespierre lui permit de reparaître : il reprit la plume, et se mit à écrire sur la révolution des ouvrages qu'on ne doit consulter qu'avec beaucoup de réserve. Non-seulement il s'y donna une peine singulière pour justifier ses liaisons avec Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, etc., mais il y travestit les faits qui s'étaient passés sous ses yeux, et dont il avait, dans son journal, rendu compte d'une tout autre façon. Son *Histoire impartiale de la révolution* n'est rien moins qu'impartiale, et

[illegible] 1824 [illegible] je toutes [illegible] le [illegible] [illegible] thes [illegible]turées. trois [illegible] cents ; [illegible] tuées dans [illegible] Vendée. [illegible] le ; tués, [illegible] ou no[illegible] En 17[illegible] des hô[illegible] [illegible]neur-libraire. Il eut [illegible] louanges pour [illegible] qu'il cou[illegible] mépris, et il [illegible] avait précipité la [illegible] [illegible]ués, on a encore de [illegible] auteur ou comme éditeur : *Les* [*Révolu*]*tions de Paris*, du 12 juillet 1789 au [illegible]er 1794, 17 vol. in-8° ; Loustalot en ré[illegible] l'introduction ; Sylvain Maréchal, Fabre [illegible], Chaumette et d'autres y travail[illegible] ce journal paraissait une fois par se[illegible] — *Les Crimes des reines de France* [illegible] *la mort de Marie-Antoinette* ; Paris, [illegible]-8° ; — *Géographie de la république* [illegible] *se en cent vingt départements* ; Paris, [illegible] vol. in-8° ; — *Histoire générale et* [illegible]*iale des erreurs, des fautes et des* [illegible] *commis pendant la révolution fran*[illegible] Paris, 1796-1797, 6 vol. in-8° ; remaniée [illegible] titre d'*Histoire impartiale des révolu*[illegible] *le France*, Paris, 1824-1825, 12 vol. — *Individus envoyés à la mort judi*[*ciairem*]*ent, révolutionnairement et contre*[*-révoluti*]*onnairement pendant la Révolution,* [*parti*]*culièrement sous le règne de la Con*[*vention*] *nationale* ; Paris, 1796, 2 vol. in-8° : [illegible]rage, rédigé par ordre alphabétique, [illegible]s t. I et II de l'*Histoire impartiale* ; [illegible] *ge à la Guyane et à Cayenne fait en* [illegible] *années suivantes, par L. M. B.* ; Paris, [illegible]-8° ; — *Dictionnaire universel, géogra*[*phique*], *statistique, historique et politique de* [*la Fran*]*ce* ; Paris, 1804, 5 vol. in-4° ; — *Miroir* [illegible]*ien et du nouveau Paris, avec treize* [illegible] *dans les environs* ; Paris, 1805, in-18 ; trois éditions ; — *L'Enfer des* [illegible] *d'État et le purgatoire des peu*[*ples*] ; [Pa]ris, 1815, in-12 : la suite n'a pas paru ; [illegible]*rope tourmentée par la révolution* [illegible]*ce, ébranlée par dix-huit années de* [illegible]*ides meurtrières de Napoléon Bona*[*parte*] ; *récis des événements*, etc. ; Paris, 1816, [i]n-12 ; — *Description de Versailles* ; [illegible]20, 1824, in-12 ; — *Chronique des évé*[*nements*] *politiques, civils, etc., de tous les peu*[*ples*] [illegible] *qu'en 1822* ; Paris, 1822, 6 vol. in-8° ; [illegible]*rtoire universel, historique, biogra*[*phique*] *des femmes célèbres mortes ou vi*[*vantes*] [illegible] *par une société de gens de lettres* ; [illegible]826-1827, 4 vol. in-8°. Prudhomme [illegible]n 1810 de l'abbé Chaudon le droit de faire une réimpression de son *Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique* (1810-1811, 20 vol. in-8°, avec 1200 portr.) ; peu de temps après il attaqua les éditeurs de la *Biographie universelle*, qu'il accusait de plagiat, et perdit le procès qu'il leur intenta. C'est à tort qu'on lui a attribué *Les Crimes des papes* et *Les Crimes des empereurs d'Allemagne*, qui sont de La Vicomterie. Il a encore été l'éditeur des *Cérémonies religieuses* (1810, 13 vol. in-fol.) et de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie* (1805-1809, 10 vol. in-4° et in-8°).

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Weiss, *Biogr. univ.* (edit. Furne).

PRUDHOMME (*Hippolyte*), graveur, fils du précédent, né le 10 décembre 1793, à Paris, où il est mort, le 13 juin 1853. Après avoir étudié le dessin sous Pierre Guérin, il se livra spécialement à la gravure en taille-douce. On a de lui : *Une scène de la Saint-Barthélemy* (1831), et *Les Enfants d'Édouard* (1837), d'après Paul Delaroche ; — *Les Enfants de Louis XVI* (1841), d'après Robert Fleury. Il a gravé pour les galeries de Versailles : la *Bataille de la Villaviciosa* (1838), d'après Alaux ; la *Procession du pape* (1839), d'après Horace Vernet ; et *Les États généraux* (1841), d'après Couder ; — pour la galerie des offices de Florence : *La Femme qui boit* (1845), d'après Terburg ; — différentes vignettes pour les *Œuvres de Casimir Delavigne* (1835), *de Béranger* (1847), *de Walter-Scott* (1849), etc. Il avait épousé la plus jeune des deux filles du peintre Schaal, toutes deux pianistes distinguées. D. D.—B.

Ch. Gabet, *Dict. des artistes de l'école française.* — *Documents particuliers.*

PRUD'HON (*Pierre*) (1), peintre français, né à Cluny (Saône-et-Loire), le 4 avril 1758, mort à Paris, le 16 février 1823. Il était le treizième enfant de Christophe Prud'hon ou Prudon, tailleur de pierres. Les moines de Cluny se chargèrent de son éducation ; de très-bonne heure il manifesta un tel goût pour les arts que l'évêque de Mâcon, M. Moreau lui fit discontinuer ses études pour le confier aux soins du peintre F. Devosge, fondateur et directeur de l'école gratuite de dessin à Dijon ; Prud'hon avait alors seize ou dix-sept ans. Le 17 février 1778 il épousait la fille d'un notaire de sa ville natale. Le baron de Joursanvault, qui s'intéressait à lui et dès cette époque lui faisait faire quelques travaux de peinture et de gravure, l'envoya, à la fin de l'année 1780, continuer ses études à Paris, en le recommandant au graveur J.-G. Wille.

(1) Prud'hon s'est donné le nom de *Paul*, très-probablement en souvenir de Pierre-Paul Rubens. Bien qu'il ait presque toujours signé Pierre-Paul Prud'hon, ses actes de baptême et de mariage portent le seul nom de Pierre ; une main étrangère, celle de Prud'hon, dit-on, a ajouté en interligne, dans le texte et dans la marge de ce dernier acte, le nom de Paul : il est signé *Pierre* PRUDON.

Nous le retrouvons remportant à Dijon le prix de peinture (1) fondé par les états de Bourgogne, qui avaient pris sous leur protection l'école de Devosge; puis ses lettres (2) nous le montrent à Rome de 1784 à 1787, jaloux de l'originalité de ses impressions et de sa propre individualité, refusant de suivre les leçons du directeur de l'académie de France, Lagrenée, et, malgré les embarras et les peines que lui causent les continuelles demandes d'argent adressées à lui-même et à ses amis de la Bourgogne, étudiant avec ardeur et dans la solitude les œuvres de l'antiquité et des grands maîtres italiens, s'enthousiasmant pour le génie de Raphael, surtout pour Léonard de Vinci, qu'il appelle l'*Homère de la peinture*. En 1787 il fut chargé de faire, pour la salle des états de Bourgogne, où on la voit encore, une copie d'un plafond de Pierre de Cortone au palais Barberini représentant le *Triomphe de la Gloire* (3). Cet ouvrage ayant été fort apprécié à Dijon, Devosge obtint pour son élève la prolongation de sa pension pendant une nouvelle période de trois années et la commande de deux tableaux. A ce moment Canova habitait Rome; lié avec Prud'hon, dont il pressentait le talent, et redoutant pour son avenir les luttes et les chagrins qui l'attendaient en France, il le sollicitait de se fixer en Italie, et lui offrait la plus généreuse hospitalité. Mais Prud'hon ne considérait Rome que comme un lieu d'études; il voulait revenir promptement en France, où sa présence au sein de sa famille lui semblait nécessaire, à Paris, où il espérait trouver la gloire et la fortune. Ce fut un redoublement de misère qu'il rencontra. Fixé à la fin de 1789 à Paris, où le rejoignit sa famille, bientôt augmentée d'un second enfant, pauvre, inconnu en des temps de bouleversement social, il lui fallait lutter pour le pain de chaque jour non-seulement contre l'indifférence du public, mais aussi contre le courant de la mode : il trouvait en face de lui l'école de David, alors toute-puissante; et comme si ce n'était pas assez de tant d'obstacles pour entraver son génie, ce fut abreuvé de chagrins domestiques qu'il accomplit ces obscurs travaux qui sont le salut de tant d'artistes. Aujourd'hui les amateurs se disputent les petites vignettes faites à cette époque d'après ses dessins (4) qui eux-mêmes atteignent des prix très-élevés.

(1) On raconte que Prud'hon, touché du chagrin et des regrets d'un de ses concurrents, acheva son tableau, qui obtint le prix, mais l'élève couronné ayant avoué la fraude à laquelle il devait un succès immérité, le jugement fut réformé en faveur de Prud'hon.

(2) La correspondance de Prud'hon pendant son séjour à Rome a été publiée par M. Fr. Villot dans les *Archives de l'art français*, V, 97.

(3) Comme Pierre de Cortone était selon Prud'hon « un assez mauvais peintre du temps passé », celui-ci crut pouvoir faire de son œuvre une imitation, en tâchant « autant que possible de remédier aux défauts de l'original, attendu qu'à Dijon on était hors de la possibilité d'en faire comparaison ».

(4) Ce sont les figures de la Liberté, de l'Égalité, l'adresse du graveur Merlen et de la Vve Merlen, tenant au Palais Égalité, magasin de joaillerie et de bijouterie; les têtes de lettre des départements de la Seine et de la Seine-Inférieure, du sénat, des ministères de la guerre, de la police, de l'intérieur... jusqu'à des vignettes pour des confiseurs : le tout gravé par deux artistes L. Copia (*) et son élève B. Roger, dont les burins ont rendu avec tant de charmes les compositions de Prud'hon. Parmi des œuvres plus sérieuses, il faut citer les compositions qu'il fit pour les libraires : les jolies vignettes de l'*Art d'aimer*, de *La Tribu indienne*, par L. C. L. B. (le citoyen Lucien Bonaparte), de *Daphnis et Chloé* (Didot, an VIII, in-4°), de l'*Aminta*, de l'*Imitation de Jésus-Christ* de P. Corneille, de *Paul et Virginie*, de *La Nouvelle Héloïse*, dont l'une, *Le premier baiser de l'amour*, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment. Il parvint enfin à glisser une ou deux planches de sa composition dans des éditions publiées avec le concours des peintres en renom. Tel est le beau frontispice pour l'édition de Racine imprimée par P. Didot avec les dessins de Girodet et de Gérard.

En vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, daté du 21 août 1791, tous les artistes furent admis à exposer leurs ouvrages au salon de cette année; Prud'hon y envoya un dessin. Il exposa également en 1793. En 1794 il alla en Franche-Comté, où il resta deux années occupé à faire des portraits à l'huile et au pastel; c'est là que par l'intermédiaire de M. Viardot il fit la connaissance de M. Frochot, son compatriote, qui plus tard fut pour lui un ami et un protecteur zélé.

Peu de temps après son retour à Paris, il obtint un atelier au Louvre (appelé alors Palais national des sciences et des arts), afin de pouvoir exécuter d'après son dessin un tableau représentant *La Sagesse et La Vertu descendant sur la terre*, qui, exposé au salon de l'an VII, fut placé comme plafond au château de Saint-Cloud, jusqu'à ce qu'un incendie l'eut à moitié détruit. Le mérite de cet ouvrage, le succès qu'il obtint plaçaient dès lors Prud'hon au premier rang des artistes contemporains; mais, enivrés de leurs propres talents, éblouis par la faveur publique, ces prétendus régénérateurs de l'art repoussaient et affectaient de mépriser ce peintre, qui voulait être lui-même et qui, « étranger à ces liaisons d'élèves contemporains qui établissent dans la suite une sorte de devoir d'aider les autres à parvenir (1) », ne savait pas se plier à ces lois qu'eux-mêmes avaient promulguées. Ils ne pouvaient cependant se dispenser de louer ses dessins et ses vignettes, mais c'était pour en conclure que son génie était incapable d'aborder un genre plus élevé. Ce ne fut qu'en 1816 (21 septembre) que, vaincus par l'opinion des gens éclairés, ils l'admirent dans l'Institut, en remplacement de Vincent.

Dans l'intervalle il avait décoré de belles peintures les salons de l'hôtel Saint-Julien, appartenant à M. de Landy, rue Cerutti (2). Dans le

(1) *Notice hist. sur Prud'hon* lue à la séance de l'Académie des beaux-arts, le 29 octobre 1825, par M. Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel.

(2) L'hôtel de M. de Landy, situé rue Cerutti, aujourd'hui rue Laffitte, après avoir appartenu à la reine Hor-

(*) Copia, si l'on s'en rapporte au livret du salon de l'an VII, n'était pas Italien, comme on l'a dit souvent; il était né à Landau.

nd … e des … im- … t entier, dit … le la … ue ce … ue l'O- … tout … de … Psyché (1), *La Justice et le crime* … 1812. Ce … tous ceux … commandé … ances de la … Pru- … la croix de la Légion … la suite de l'exposition de 1808, et … choisi pour maître de dessin de l'impératrice Marie-Louise.

Aux chagrins de sa vie domestique, aux tor- … s résultant d'une union indigne de lui avait succédé un peu de calme depuis que cédant aux sollicitations de ses amis, il avait consenti à se séparer de sa femme. Il goûtait à peine les premières douceurs de l'isolement lorsqu'il accepta 1803 de donner quelques leçons à une an- … ve de Greuze, Mlle Mayer. Cette jeune artiste, elle avait alors vingt-huit ans, douée d'une humeur enjouée, d'un esprit vif et pas- … , ressentit tout d'abord la plus grande sympathie pour son nouveau maître. L'admiration qu'elle éprouvait pour lui se changea bientôt en une affection tendre et un dévouement aussi ingénieux que profond. Maîtresse d'elle-même et de sa fortune par la mort de son père, elle obtint d'occuper à la Sorbonne un atelier voisin de celui de Prud'hon. Sous l'influence de cette femme distinguée, celui-ci, au milieu du calme qui s'était fait autour de lui, put exécuter les ouvrages qui mirent le sceau à sa réputation. Une horrible catastrophe vint tout à coup détruire son bonheur et abréger son existence. En 1821 l'université ayant besoin pour les cours publics de l'emplacement occupé par les artistes dans les bâtiments de la Sorbonne, ils furent invités à quitter leurs ateliers. Mlle Mayer, dont l'âge avait en ce moment fort altéré la santé, s'imagina que sa liaison avec Prud'hon était la seule cause du congé qu'elle avait reçu. La crainte d'un éclat et des propos de la malignité publique acheva de troubler son esprit déjà exalté; le 26 mars au matin elle s'empara d'un rasoir et se coupa la gorge. Ce fut un coup terrible pour Prud'hon; on transporta le malheureux artiste chez son ami et élève M. de Boisfremont. C'est là que, malgré sa douleur et l'altération rapide de sa santé, il acheva avec plusieurs autres le tableau de *La Famille malheureuse*, commencé par Mlle Mayer (1); c'est là qu'il fit pour la cathédrale de Metz *Le Christ mourant*, placé aujourd'hui au musée du Louvre. » C'était le dernier éclair du génie de Prud'hon; mais il ne put achever réellement que le torse du Christ et la figure de la Madeleine. Il tenait encore le pinceau quand la mort vint l'avertir : « Ne pleurez point, disait-il à ses amis, vous pleurez mon bonheur ». Il mourut avec sérénité, dans les bras de M. de Boisfremont, en prononçant ces paroles : « Mon Dieu, je te remercie : la main d'un ami me ferme les yeux. »

Le talent de Prud'hon, si discuté de son vivant, n'a plus aujourd'hui que des admirateurs et le plus souvent des admirateurs passionnés. Les nombreuses études dessinées qu'il a laissées, ses croquis, ses ébauches sont avidement recherchés. On lui doit de nombreux portraits d'une physionomie et d'une exécution remarquables. La grâce et la richesse de son pinceau lui ont mérité le nom de Corrége français. Prud'hon a laissé une gravure, *Phrosine et Mélidor*, dont M. H. Firmin Didot possède le tableau; et trois lithographies, *Une Pensée*, *Une Famille malheureuse* et le *Portrait du fils du maréchal Gouvion Saint-Cyr*.

On connaît quelques planches qui ont été gravées par le fils de Prud'hon; elles sont signées Prud'hon fils.

H. HARDUIN.

Voiart. *Notice hist. sur la vie et les ouvrages de Prud'hon*; Paris, 1824, in-8°. — E. Delacroix, *J.-P. Prud'hon*, dans la *Revue des deux mondes*, nov. 1846. — Ch. Blanc, *Histoire des peintres français*. — Fr. Villot, *Notices du musée du Louvre* et *Cabinet de l'Amateur*, III. — Quatremère de Quincy, *Discours prononcé sur la tombe de Prud'hon*, février 1823, et *Notice lue à l'Académie des beaux-arts*, 20 octobre 1824. — *Archives de l'art français*. — *Livrets des salons*.

PRUNAUT (*Jean* LE NORMAND, surnommé), navigateur français, vivait au quatorzième siècle. Le nom de Prunaut a été donné par Charles V à la famille du navigateur, qui fut le chef des entreprises dans lesquelles les Normands, de 1364 à 1390, abordèrent et s'établirent aux côtes de Guinée, ainsi que nous le raconte Villaut de Bellefond, d'après des mémoires dont un manuscrit contemporain nous a permis de constater l'authenticité. Ce navigateur s'appelait Jean le Normand, et était de Rouen. Mais quand le roi, qui était alors à Dieppe, averti de ses voyages et inquiet de ne pas apprendre son retour, le vit arriver, lui et ses compagnons : « Preux nauts, leur dit-il, Dieu vous maintienne » ; et en même temps qu'il l'anoblissait, il lui fit don d'une terre, le nomma « amirax de sa navie », et voulut qu'il s'appelât désormais *Pru-Naut*, c'est-à-dire le Hardi Marin, lui et sa descendance.

P. M—Y.

Villaut de Bellefond, *Mémoires*.

tense, est devenu la propriété de M. de Rothschild, et est occupé par l'administration d'un chemin de fer. On y voit encore les peintures de Prud'hon.

(1) M. Hyacinthe Didot a possédé une répétition de l'enlèvement de Psyché, peinte en grisaille. On sait que Prud'hon a souvent préparé ses toiles de cette façon.

(1) Le tableau de *La Famille malheureuse* fut exposé au salon de 1822. Prud'hon en fit pour le journal *l'Album* une lithographie, bien connue et très-recherchée.

PRUNEAU DE POMMEGORGE (*Antoine-Edme*), voyageur français, né en 1720, à Paris, où il est mort, le 23 novembre 1802. Après avoir été employé dans les bureaux de la Compagnie des Indes, il se rendit en Afrique, et résida pendant vingt-deux ans dans les différents établissements français de la côte occidentale. Il fit partie du conseil souverain du Sénégal, et commanda le fort Saint-Louis de Grégoy. En 1765 il revint en France, et à l'époque de la révolution il était gouverneur pour le roi de la petite ville de Saint-Dié sur Loire. Sous les initiales P. D. P., il a publié une *Description de la Nigritie* (Amst. et Paris, 1789, in-8°, avec cartes), qui contient des faits curieux et intéressants et où les mœurs des nègres sont décrites avec fidélité. On prétend que Sedaine, qui était l'ami intime de l'auteur, a tenu la plume pour la rédaction de cet ouvrage. P. MARGRY.

Docum. partic. — *Archives de la marine.*

PRUNELLE DE LIÈRE (*Léonard-Joseph*), conventionnel, né en 1741, mort à Paris, le 12 mars 1828. Avocat et député de la noblesse de l'élection de Grenoble aux États de Romans en 1788, il fut élu en 1791 maire de Grenoble, puis député de l'Isère à la Convention, où il se prononça très-ouvertement en faveur de Louis XVI. Il vota le bannissement de ce monarque, qu'il avait proposé de faire juger par des commissaires nommés *ad hoc* dans les départements, en lui réservant le droit d'en appeler au peuple dans les assemblées primaires. Élu en 1795 administrateur de la commune de Grenoble, il entra ensuite au Corps législatif. On a de lui : *Observations et projet de décret sur l'établissement d'un tribunal de la conscience du peuple* (s. d., in-8°); *Opinion concernant le jugement de Louis XVI* (s. d., in-8°); *Suite de l'opinion de Léonard-Joseph Prunelle, concernant le jugement de Louis XVI* (s. d., in-8°); *Pensées et considérations diverses* (Paris, 1824 et 1826, in-8°); traductions françaises des *Psaumes* (1821), des *Prophéties d'Isaïe* (1823, in-8°), des *Quatorze épîtres de saint Paul et des sept épîtres catholiques* (1825). H. F.

Rochas, *Biogr. du Dauphiné.* — *Docum. part.*

PRUNELLE (*Clément-François-Victor-Gabriel*), médecin français, né à La Tour-du-Pin (Isère), le 22 juin 1777, mort à Vichy, le 20 août 1853. Il était fils d'un député suppléant de l'Isère à l'Assemblée législative. Après de bonnes études à Vienne et à Lausanne, il alla en 1794 suivre les cours de médecine à Montpellier, s'y lia avec le professeur Dumas, et fut nommé en 1797 aide-bibliothécaire de l'école. Appelé en 1799 en Égypte pour y combattre la peste, les croisières anglaises ne lui permirent pas de se rendre à son poste. Après avoir parcouru l'Espagne, il vint à Paris, où Millin l'attacha aussitôt à la rédaction de ses *Annales*. Partisan de Locke et de Condillac, il fit l'un des premiers connaître en France, dans la *Décade philosophique*, les doctrines de Kant, de Fichte et de Schelling. Il devint en 1803 bibliothécaire à l'école de Montpellier, et en 1807 il enseigna l'histoire de la médecine et la médecine légale. On profita de ses opinions libérales pour lui enlever en 1815 les clefs de la bibliothèque. Accusé d'être le principal instigateur des troubles qui suivirent à Montpellier la représentation du *Nouveau seigneur du village*, il fut dénoncé au conseil de l'instruction publique par l'auteur sifflé et par le recteur, et suspendu de ses fonctions le 3 mai 1819; deux mémoires qu'il publia pour se justifier amenèrent sa destitution complète. Fixé à Lyon, il s'y fit une clientèle brillante, fut nommé maire de cette ville (août 1830), et peu après député de l'Isère. Toutefois, il ne manifesta à la chambre qu'un patriotisme des plus tièdes, et ses votes contre l'adjonction des capacités dans la loi des élections, et pour l'hérédité de la pairie, le firent écarter aux élections de 1839. Nommé en 1833 inspecteur des eaux minérales de Vichy, il mourut d'une attaque d'apoplexie. Ses affaires domestiques étaient dans un fort grand désordre, et à sa mort ses dettes montaient à environ 233,000 francs. On a de Prunelle : *Fragments pour servir à l'histoire des progrès de la médecine dans l'université de Montpellier*; Montpellier, an IX, in-4°; — *De l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres*; ibid., 1809, in-4°; — *De la médecine politique en général et de la médecine légale en particulier*; ibid., 1814, in-4°; — *Éloge funèbre de Ch.-L. Dumas*; ibid., 1814, in-4°, et 1823, in-8°; — *De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*; Paris, 1816, in-4°, et quelques autres ouvrages sur la biographie, la bibliographie et la médecine, insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Revue médicale*, les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* (t. XVIII), etc. Il a publié la *Médecine pratique* de Sydenham (1816, 2 vol. in-8°) et le *Traité de l'expérience en général* de Zimmermann (1820, 3 vol. in-8°). H. F.

A.-F.-F. Potton, *Le docteur Prunelle*; Lyon … pellier, 1853, in-8°. — *Biogr. univ. et portat.* … *tempor.* — A. Rochas, *Biogr. du Dauphiné*, t…

* **PRUNER** (*François*), … decin … giste allemand, né à Pf… …u, … … en Bavière, le 8 mars 1806. Reçu … en médecine et en chirurgie à la … de … nich, il vint à Paris pour perfect… naissances. Il y fut bien accueilli par … qui lui facilita les moyens de se rendre en … En 1831 M. Pruner fut nommé profess… natomie au Caire, et en 1834 directeur … pital militaire de la même ville. Afin d'… les maladies de l'homme et des … des races différentes et dans des … rents, il visita à plusieurs reprises … l'Italie, la Grèce et les côtes de l'Ar… vint en 1846 en Europe pour publie…

...mière diète de la république. ... Siècles littéraires des Grecs ..., et leurs productions les ...ôtes; Cracovie, 1790, in-8°; — ... langue grecque à l'usage des ..., 1792, in-8°. Il a traduit, soit ... en vers : l'*Histoire naturelle*, ... agricole de Henri Sandr (Cra... in-8°), la *Batracomyomachie* (1789, in-8°), les *Œuvres d'Hésiode* ..., l'*Iliade* d'Homère (1790, in-8°), ... d'Alexandre Pope (1790, in-8°), les ... de Camoens (1790, in-8°), le *Paradis* ... de Milton (1791, in-8°), les *Lois de la* ... Voltaire (1795, in-8°), la *Mort d'Abel* ... (1797, in-8°), *Roland furieux* d'A... (1799, in-8°), les *Tristes* d'Ovide (1802, ...), *Horace* (1803, in-8°), l'*Énéide* et les ...ques de Virgile (1812, 1813, 2 vol. in-8°), ...vres de Quintus Calaber (1814, in-8°). Il ... en manuscrit les traductions de *La Hen...* de Voltaire et de *La Messiade* de Klop...

L. Chodzko.

Variétés Léopoliennes; 1820. — Chodynicki, *Les ... savants*; Leopold, 1833. — Lukaszewicz, *La Po... littéraire*, revue et augmentée par l'abbé Kilinski; ..., 1860.

PRZYLUSKI (*Jacques*), jurisconsulte et ...te polonais, né en 1480, mort en 1554. Se...crétaire de Pierre Kmita, grand maréchal de la couronne, il se trouva en relations épistolaires et politiques avec les personnages les plus distingués de son temps. Entré dans les ordres, il obtint la cure de Mosciska (diocèse de Przemysl); dans la suite il embrassa la foi luthérienne, et se maria. On a de lui : *Leges, seu statuta ac privilegia regni Poloniæ*; Cracovie, 1553, in-fol.; — *Liber de Legatione*; ibid., 1550, in-4°; — *De provinciis polonicis*; Bâle, 1582, in-fol.; — des *Harangues* et des *Poésies* latines.

L. Ch.

Starowolski, *Scriptorum polonicorum hecatontas*; Francfort, 1625. — Bentkowski, *Hist. de la littér. pol.*; Varsovie, 1814. — Lelewel, *Bibliogr. polonaise*. — Chodynicki, *Les Polonais savants*. — Lukaszewicz, *La Po... littéraire*; Posen, 1860 (edit. Kilinski).

PSALMANAZAR (*Georges*), érudit anglais, ... en 1679, dans le midi de la France, mort le ... 1763, à Londres. Ce nom supposé et d'ap... biblique cache un des personnages les ...liers qui aient traversé le siècle der... fécond que l'on ne pense en originaux ...re. Son existence fut longue, tour... aventureuse : des deux moitiés qui la ... l'une semble appartenir à un être vil, ...perdu de mensonge et de paresse, ... de pitié; l'autre est celle d'un sa...rétien, et commande à la fois le .... Celui à qui il a été donné de ...nge contraste dans sa personne ... exposer les moindres circons... humilité il a voulu dans ses *Mé...* montrer tel qu'il avait été, et nul, on

de la faveur dont Nicomède jouissait auprès du peuple, il l'envoya à Rome après avoir donné l'ordre secret de l'assassiner à son ministre Menas. Instruit par Menas lui-même de cette perfidie, Nicomède, s'étant allié avec Attale, déclara la guerre à son père, qui, abandonné des Romains, se trouva bientôt assiégé à Nicomédie. Les habitants en livrèrent les portes aux ennemis de Prusias, qui fut massacré dans son palais. « Prusias, dit Polybe, n'était par la taille qu'une moitié d'homme et qu'une femme par le cœur et le courage. Non-seulement il était timide, mais mou, incapable de travail; en un mot, d'un corps et d'un esprit efféminés, défaut qu'on n'aime nulle part dans les rois, mais qu'on aimait moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles-lettres, la philosophie lui étaient parfaitement inconnues. Enfin il n'avait nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit et jour il vivait en vrai Sardanapale. » E. G.

Polybe. — Tite-Live. — Appien, *Mithridatica*. — Diodore de Sicile. — Justin. — Clinton, *Fasti hellenici*. — Smith, *Dictionary*.

* **PRUTZ** (*Robert-Ernest*), poëte et écrivain allemand, né à Stettin, le 30 mai 1816. Reçu docteur en philosophie en 1838, il se fit bientôt remarquer par les articles qu'il publia dans plusieurs revues libérales, telles que les *Deutsche Jahrbücher*, et qui le firent persécuter par la police de divers pays de l'Allemagne, où il se retira successivement. En 1849 il fut nommé professeur d'histoire littéraire à Halle. On a de lui : *De göttinger Dichterbund* (L'alliance des poëtes de Gœttingue); Leipzig, 1841; — *Geschichte des deutschen Journalismus* (Histoire du journalisme allemand); Hanovre, 1845; — *Vorlesungen über die Geschichte des Deutschen Theaters* (Cours sur l'histoire du théâtre allemand); Berlin, 1847; — *Vorlesungen über die deutsche Literatur der Gegenwart* (Cours sur la littérature allemande actuelle); Leipzig, 1847; — *Kleine Schriften zur Politik und Literatur* (Petits écrits politiques et littéraires); Mersebourg, 1847, 2 vol.; — *Zehn Jahre*, 1840-1850; *Geschichte der neuesten Zeit* (Dix ans, 1840-1850, Histoire de l'époque la plus récente); Leipzig, 1848-1850; — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1841; Zurich, 1846; — *Neue Gedichte* (Nouvelles poésies (Mannheim, 1849; — *Dramatische Werke* (Œuvres dramatiques); Leipzig, 1847-1849, 4 vol.; — *Politische Wochenstube* (Causeries politiques); Zurich, 1845 : écrit étincelant d'esprit et de verve; — *Die Schwägerinn* (La belle-sœur); Dessau, 1851, roman, ainsi que *Felix*, Leipzig, 1851, et *Das Engelchen* (Le petit ange); Leipzig, 1851, 3 vol. Depuis 1851 Prutz rédige une excellente revue littéraire, le *Deutsches Museum*.

Conversations-Lexikon.

PRYCE (*William*), antiquaire anglais, pratiqua la médecine à Redruth, en Cornouailles, et mourut vers la fin du dix-huitième s[...] l'auteur de deux ouvrages considérable[...] à compléter les travaux de son compat[...] lase, intitulés l'un, *Mineralogia Cor[...]* (Londres, 1778, in-fol.), et l'autre, *Arc[...] Cornu Britannica* (1790, in-4°) : [...] renferme une grammaire et un voca[...] l'ancien idiome du pays de Cornou[...]

Medical register, 1779. — Gorton, *Biogr.* [...]

PRYNNE (*William*), antiquaire a[...] en 1600, à Swainswick, près Bath, mor[...] tobre 1669, à Londres. En quittant l'[...] d'Oxford, il étudia la jurisprudence d[...] ciété de Lincoln's Inn, où il fut avo[...] teur. Mais il paraît s'être appliqué a[...] à la controverse plutôt qu'au barreau. [...] mirateur de John Preston, ministre p[...] publia plusieurs ouvrages contre ce q[...] dait comme des abus énormes de son t[...] par rapport au luxe qu'à l'égard de la [...] de la discipline de l'Église; dans l'un [...] *Maladie des santés* (1628, in-4°), il [...] démontrer que la coutume de boire à [...] criminelle, et dans un autre il réprou[...] indécente et anti-chrétienne la mode [...] les cheveux, de les porter longs, p[...] postiches, de se farder, etc. Ses écrits [...] minianisme et la juridiction épiscopal[...] rent contre lui l'archevêque Laud et [...] de membres du clergé. En 1633 il lanç[...] phlet intitulé *Histrio-Mastrix, or* [...] *for stage players* (in-4°), et dans le[...] nonçait avec une violence inouïe de [...] mode qui régnait alors, et surtout à [...] jouer des ballets et des comédies. Se[...] Laud entre autres, exploitèrent habi[...] ressentiments de la cour : traduit [...] chambre étoilée, Prynne fut condamn[...] 5,000 liv. st. d'amende envers le r[...] chassé de l'université d'Oxford et de [...] de Lincoln's Inn, dégradé et déclaré [...] exercer la profession d'avocat; de [...] conduit au pilori dans deux end[...] à perdre l'une et l'autre oreille, [...] perpétuelle. Cette sentence fut exé[...] toute sa rigueur, au mois de mai [...] qu'il put avoir du papier et de l'encre [...] gible pamphlétaire publia contre les é[...] vers ouvrages, entre autres *News f[...] wich* (1636, in-4°) sous le nom de [...] White. Nouvelles poursuites [...] la [...] étoilée à la requête de l'archev[...] nouvelle condamnation de Prynne [...] amende, au pilori, à la marque su[...] joues, et à la privation du restant de s[...] (11 juin 1637). On le transféra de l[...] château de Caernarvon, puis à celui [...] Orgueil, dans l'île de Jersey. Le 7 [...] 1640 un vote exprès de la chambre [...] munes mit fin au martyre du pris[...] 28 du même mois il fit à Londres, [...] de Burton, une entrée triomphale, [...]

rs de gens à pied et à cheval, qui n ..es bra de laurier et de romarin. ..la les .x jugements de la chambre ... ..aient contraires à la loi; mais, ..réclamations, Prynne n'obtint pas ..un dédommagement de ce qu'il avait . ..n 1641 il fut élu député au long par- continua de s'opposer par ses innom- écrits aux prétentions de la haute Église, ême la principale part au procès de Laud. sbytérien, il attaqua avec sa vivacité ac- ..e le parti des indépendants, et favorisa ..s intérêts du roi dans un moment où il y grand courage à le faire. Les persécutions ..encèrent alors contre lui. On l'exclut de ..re avec quelques autres députés (dé- ..1648). Cette violence le rendit ennemi l'armée et de son chef, Cromwell, qu'il ..autement de trahison; il alla même, au la liberté, jusqu'à nier la légalité des ..u parlement et son autorité souveraine. ..n 1650, il fut emprisonné sans avoir été .. passa plusieurs années dans les châ- ..le Dunster et de Pendennis. En 1660 ..reprit, ainsi que les autres membres ex- ..n siége au parlement, et contribua au ..e Charles II. On lui donna en 1661 une ..x archives de la Tour, avec 500 liv. d'ap- ..ents. Au milieu d'une vie si agitée, il ..e loisir d'écrire plus de deux cents ou- ..ur des matières de politique ou de con- .. religieuse; vers la fin de sa vie il les ..n 40 vol. in-fol. et in-4°, et en fit pré- la bibliothèque de Lincoln's Inn. On en .. une liste complète dans Wood et dans *onnaire* de Chaufepié. « Tout ce qu'il a .. le premier, est en anglais; et le gros des ..considère ses ouvrages comme des rap- ..ans ordre plutôt que comme des écrits ..concis; ils ne laissent pas d'être utiles ..iquaires, aux critiques et quelquefois aux ..ens. On aperçoit dans la plupart beaucoup à faire des recherches, mais peu de ju- , surtout dans ses gros in-folio contre ..pations des papes. » Needham disait de « qu'il était un des plus redoutables vers ..s qui se fût jamais glissé dans une bi- ..ue ». P. L—Y.

Athenæ oxon., II, et *Fasti oxon.*, I. — Claren- ..oirs of the rebellion. — Heylin, *Life of arch- ..ud.* — D'Israeli, *Calamities of the authors* ..n chapitre curieux sur le caractère, les persé- ..t les excentricités de Prynne). — Seward, *Anec- ..iogr. britann.*, Suppl. — Chaufepié, *Nouveau*

..BYLSKI (*Hyacinthe*), littérateur po- ..é en 1756, à Cracovie, où il est mort, le ..mbre 1819. Après avoir professé les belles- ..ans les colléges de Tarnow, de Chelm, de ..t de Varsovie, il occupa depuis 1791 la ..'histoire et d'antiquités, ainsi que celle ..ature grecque et latine à l'université de .. En 1818, le sénat de Cracovie le nomma maréchal de la première diète de la république. On a de lui : *Les Siècles littéraires des Grecs et des Romains, et leurs productions les plus remarquables*; Cracovie, 1790, in-8°; — *L'étude de la langue grecque à l'usage des Polonais*; ibid., 1792, in-8°. Il a traduit, soit en prose, soit en vers : l'*Histoire naturelle, économique et agricole* de Henri Sandr (Cracovie, 1786, in-8°), la *Batracomyomachie* d'Homère (1789, in-8°), les *Œuvres d'Hésiode* (1790, in-8°), l'*Iliade* d'Homère (1790, in-8°), les *Poésies* d'Alexandre Pope (1790, in-8°), les *Lusiades* de Camoens (1790, in-8°), le *Paradis perdu* de Milton (1791, in-8°), les *Lois de la nature* de Voltaire (1795, in-8°), la *Mort d'Abel* de Gessner (1797, in-8°), *Roland furieux* d'Arioste (1799, in-8°), les *Tristes* d'Ovide (1802, in-8°), *Horace* (1803, in-8°), l'*Énéide* et les *Géorgiques* de Virgile (1812, 1813, 2 vol. in-8°), les *Œuvres* de Quintus Calaber (1814, in-8°). Il a laissé en manuscrit les traductions de *La Henriade* de Voltaire et de *La Messiade* de Klopstock. L. CHODZKO.

Les Variétés Leopoliennes; 1820. — Chodynicki, *Les Polonais savants*; Leopold, 1833. — Lukaszewicz, *La Pologne littéraire*, revue et augmentée par l'abbé Kilinski; Posen, 1860.

PRZYLUSKI (*Jacques*), jurisconsulte et poëte polonais, né en 1480, mort en 1554. Secrétaire de Pierre Kmita, grand maréchal de la couronne, il se trouva en relations épistolaires et politiques avec les personnages les plus distingués de son temps. Entré dans les ordres, il obtint la cure de Mosciska (diocèse de Przemysl); dans la suite il embrassa la foi luthérienne, et se maria. On a de lui : *Leges, seu statuta ac privilegia regni Poloniæ*; Cracovie, 1553, in-fol.; — *Liber de Legatione*; ibid., 1550, in-4°; — *De provinciis polonicis*; Bâle, 1582, in-fol.; — des *Harangues* et des *Poésies* latines. L. CH.

Starowolski, *Scriptorum polonicorum hecatontas*; Francfort, 1625. — Bentkowski, *Hist. de la litter. pol.*; Varsovie, 1814. — Lelewel, *Bibliogr. polonaise*. — Chodynicki, *Les Polonais savants*. — Lukaszewicz, *La Pologne littéraire*; Posen, 1860 (édit. Kilinski).

PSALMANAZAR (*Georges*), érudit anglais, né en 1679, dans le midi de la France, mort le 3 mai 1763, à Londres. Ce nom supposé et d'apparence biblique cache un des personnages les plus singuliers qui aient traversé le siècle dernier, plus fécond que l'on ne pense en originaux de ce genre. Son existence fut longue, tourmentée, aventureuse : des deux moitiés qui la partagent, l'une semble appartenir à un être vil, misérable, perdu de mensonge et de paresse, indigne même de pitié; l'autre est celle d'un savant et d'un chrétien, et commande à la fois le respect et l'estime. Celui à qui il a été donné de fournir un si étrange contraste dans sa personne a pris soin d'en exposer les moindres circonstances : par humilité il a voulu dans ses *Mémoires* se montrer tel qu'il avait été, et nul, on

peut le dire, ne l'a si impitoyablement accusé que lui-même. Par égard pour sa famille, qui était honnête et ancienne, il a tenu secrets son nom véritable et le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'il appartenait à la religion catholique, et on conjecture qu'il a dû naître dans les environs d'Aix ou de Montpellier. Il était fils unique. Grâce aux sacrifices que s'imposa sa mère, qui resta de bonne heure chargée de son éducation, il fit de bonnes études, dans un collége de jésuites, apprit la philosophie chez des dominicains, et commença même un cours de théologie. De mauvais exemples et un penchant à la nouveauté et à la gloriole corrompirent ses heureuses dispositions; il se détourna peu à peu de ses devoirs pour mener une vie d'insouciance et de plaisir. Placé chez un conseiller d'Avignon pour surveiller les études d'un jeune homme plus âgé que lui, il se fit le complice de sa nonchalance, et ne lui enseigna qu'à jouer de la flûte. Il passa ensuite dans la maison d'un grand seigneur comme précepteur de deux enfants : là il afficha de beaux semblants de fierté et de vertu, et comme il était, sous ses habits négligés, bien fait et de mine agréable, il plut par malheur à la dame de céans. Elle essaya sur lui le pouvoir de ses charmes, et furieuse de ne pas tirer de lui ce qu'elle souhaitait, elle le fit mettre à la porte. Cette mésaventure suggéra à notre pédagogue en congé de mélancoliques réflexions sur le train des choses de ce monde. Soit peur d'encourir la risée publique en ayant l'air d'un sot ou d'une dupe, soit révolte des mauvais instincts ou soif d'indépendance, il ne revint pas sous le toit maternel, et se lança, à peine adolescent, sur les chemins de l'inconnu. Appelant le mensonge à l'aide d'une imagination des plus ardentes, le voilà errant par la Provence, empruntant et mendiant tour à tour, jouant ici le personnage d'un huguenot converti à la foi romaine, là celui d'un Irlandais étudiant en théologie. Puis ayant fait trouvaille d'un accoutrement de pèlerin, il l'endosse et prend la route de Rome. Sa mère, d'abord si affectueuse, n'a d'autre conseil à lui donner que celui d'aller rejoindre en Allemagne son père, qui sait à peine s'il existe. A travers monts et vaux il s'achemine vers le nord en tendant la main aux bonnes âmes. Mais la guerre, qui avait passé avec son cortége d'horreurs, lui réservait çà et là le spectacle de villes brûlées, de champs dévastés, de cadavres abandonnés. Que de périls et d'épouvante! Enfin il parvient à rejoindre son père, qu'il n'a jamais vu. Il est accueilli à bras ouverts. Puis quelle déception! Au lieu de le retenir près de lui, son père, trop misérable lui-même ou trop égoïste, se hâte de le livrer de nouveau aux hasards du monde; il le pousse dehors en pleurant.

C'est alors que notre vagabond imagina un moyen fort ingénieux d'exploiter la bourse et la curiosité d'autrui et de satisfaire en même temps son penchant à la vanité et à la paresse. Mettant de côté le froc du pèlerin, mal vu dans des pays protestants, il se donna pour un Japonais, natif de Formose, amené en Europe par des marchands hollandais et converti à la religion chrétienne (plus tard il modifia ce point essentiel). Il composa de toutes pièces le rôle qu'il voulait jouer : avec les bribes de géographie, de grec et de mythologie qu'il avait glanées chez les jésuites, il inventa un alphabet, une grammaire, une religion, et n'oublia pas d'étayer cette fourberie, monstrueuse chez un adolescent, de lettres et de certificats fabriqués de sa main. Le premier essai qu'il en fit faillit lui coûter la vie. C'était à Landau : on le prit pour un espion; jeté dans un cachot, il allait être fusillé; on eut pitié de sa jeunesse, et on se contenta de le chasser avec force horions. Cette leçon ne le corrigea point. Ballotté de ville en ville par la misère, il descendit les bords du Rhin et parcourut les Flandres. Chaque jour n'amenait pas son pain. Quelle confiance accorder à un mendiant déguenillé, sale, baragouinant, pouilleux et infecté par tout le corps d'une gale virulente? A peine le jugeait-on digne de hanter les bouges, les geôles ou les hôpitaux. A Liége il s'offrit à un recruteur, qui, frappé de sa mine futée, l'emmena chez lui à Aix la-Chapelle, où il tenait une taverne, et au lieu d'un soldat il en fit son domestique et l'instituteur de son fils. Cette vie régulière le fatigua bientôt : ajoutant l'ingratitude à la kyrielle de ses défauts, il s'esquiva un beau matin, sans mot dire. Ce fanatique d'indépendance alla donner tête baissée dans un trébuchet. En passant à Cologne, il se laissa enrôler dans les troupes de l'électeur, sous le nom de *Psalmanazar*, qu'il emprunta du livre des Rois. Jusque-là c'était un aventurier anonyme. Il changea de régiment, eut des aventures, et encouragé par la grossièreté de ses compagnons, il persévéra dans son imposture, ou plutôt il l'aggrava au point de se faire passer pour un païen. Il était en garnison au port de l'Écluse lorsqu'il se lia avec un prêtre hypocrite et débauché nommé Innes; celui-ci vit, en fourbe de plus haute volée, tout le parti qu'on pouvait tirer de la fable que débitait Psalmanazar; il lui enseigna l'anglais et le baptisa en grande pompe. La comédie jouée, le prêtre obtint un bénéfice ecclésiastique pour prix de ses prétendues peines, et le néophyte se rendit à Londres, où l'on ne douta point de sa origine en le voyant manger de la viande et des racines crues et écrire couramment avec des caractères que nul ne savait déchiffrer. Il poussa encore plus loin l'effronterie. Après avoir fait du catéchisme anglican une version *japonaise*, dont l'évêque de Londres, son crédule protecteur, plaça le manuscrit dans sa bibliothèque, il écrivit une *Description de l'île de Formose*, accompagnée de dessins et d'une carte. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il tira de sa cer fantastique roman, qui eut beaucoup d' et fut traduit en plusieurs langues. On se

les … s années de ce siècle
… avants de ce … ne
… dupes d'une … on si
… que … les plus … s'en-
de … de … rien;
… pas ce … é
… r-
… de .
… avec
… à
…
…
… il … ait crier
… des moralités de
pieuses. … l'envoya à Oxford pour
ses études. Puis il dirigea une édu-
culière, entra dans les ordres, de-
ier d'un régiment.
sées s'écoulèrent. Vers l'âge de trente-
changement complet s'opéra dans
personnage : il réfléchit sur sa vie
quelques livres religieux, et prit la
ation de retourner au bien. Avait-il
sentiment de dégoût, à la voix du
à l'influence d'un amour malheu-
lors il commença d'être un nouvel
le récit de sa vie n'offre presque
êt : la vertu, comme le bonheur, n'a
ire. Après avoir renoncé de lui-même
de ceux qu'il avait abusés, il étudia
rfectionna ses connaissances, et vécut
tude, partageant son temps entre le
prière. Nous avons en sa faveur un
qui n'est pas suspect, celui du cé-
on, qui déclare n'avoir jamais connu
lus doux, plus modeste, plus simple
'oué. S'il ne poussa point l'abnéga-
faire, comme il l'eût désiré, une
ublique de ses fautes passées, il fut
la crainte de fournir des armes aux
la religion et de sacrifier en même
railleries du monde les personnes
avaient pris sa défense. Il légua en
it ce qu'il possédait à une dame, qu'il
fidèle amie. Ce fut elle qui livra à
la curieuse autobiographie intitulée
*de ***, communément connu sous
Georges Psalmanazar;* Londres,
, en anglais. La *Description of the
Formosa* avait paru en 1704, in-4°;
raduite en allemand, et a eu trois
français (Paris, 1705, 1708, 1712,
almanazar prit la plus grande part à
universelle, vaste entreprise litté-
mencée en 1730. Enfin il est regardé
iteur de quelques écrits anonymes,
s d'un *Essay on miracles, by a*
793, in-8°), qui a joui dans le temps
une réputation. P. L—Y.

Walkenaër, *Vies de quelques personnes*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

PSAMMÉNITE, roi d'Égypte, mort un peu après 525 avant J.-C. Ayant succédé en 526 à son père, Amasis, il vit aussitôt son pays envahi par les armées de Cambyse, qui défirent complétement les troupes composées d'Égyptiens et de Grecs qu'il leur opposa sur la branche pélusiaque du Nil. Il alla se renfermer dans Memphis; mais la trahison fit bientôt tomber cette ville au pouvoir des Perses. Fait prisonnier après un règne de six mois, Psamménite supporta sans se plaindre les outrages que lui prodigua le vainqueur; son fils aîné fut massacré, ses filles réduites en esclavage. Touché de la force d'âme qu'il montrait au milieu de ces désastres, Cambyse, après l'avoir envoyé à Suse, le fit traiter avec honneur; mais quelque temps après, Psamménite, accusé d'avoir fomenté un soulèvement de ses anciens sujets, fut obligé de se donner lui-même la mort, en buvant du sang de taureau.

Hérodote, III, 10-15.

PSAMMIS, roi d'Égypte, mort en 595 avant J.-C. Monté sur le trône à la mort de son père, Nechao II (601), il fit une expédition contre les Éthiopiens, et mourut aussitôt après être rentré dans ses États. Son fils, Apriès, lui succéda. Consulté par les Éléens au sujet des règlements qu'ils avaient établis pour les jeux olympiques, il les blâma d'y avoir trop favorisé la nation grecque. Manéthon l'appelle Psammuthis, d'autres Psammétique II.

Hérodote, II. — Bunsen, *Ægyptens Stellung in der Weltgeschichte*, t. III.

PSAMMITIQUE, roi d'Égypte, fondateur de la dynastie des Saïtes, régna de 671 à 617 avant J.-C. Lorsque son père, un certain Nécho, eut été mis à mort par ordre du roi Sabacon, il se retira en Syrie; il revint en son pays sous le règne de Séthon, après la mort duquel il fut proclamé roi de la province de Saïs, d'où il était originaire. Le gouvernement des autres parties de l'Égypte fut partagé entre onze autres princes. Pendant cet état de choses, qui dura quinze ans et que les Grecs désignèrent du nom de *dodécarchie*, les douze rois s'assemblaient à certaines époques pour décider en commun des affaires générales de l'État; ce sont eux qui firent construire le célèbre labyrinthe de Mœris. Cependant Psammitique acquit peu à peu de grandes richesses, par suite de l'actif commerce maritime qu'il entretenait avec les Phéniciens et les Grecs. Ses collègues, jaloux, méditèrent une entreprise contre lui; mais il les prévint, et les attaqua près de Momemphis avec une armée de mercenaires arabes, cariens et ioniens. Il remporta une victoire complète, et devint le seul souverain de l'Égypte (vers 652). Tel est le récit de Diodore; il mérite plus de foi que celui d'Hérodote, bien que ce dernier n'ait rapporté que ce qui lui avait été raconté par les prêtres égyptiens. Ils lui apprirent qu'un jour, les douze rois étant sur le point de faire en commun un sa-

crifice dans le temple de Méphestus (Vulcain), le grand-prêtre ne leur apporta par oubli que onze coupes d'or; Psammitique, qui arriva le dernier pour faire la libation, prit alors son casque, qui était d'airain. Cette circonstance rappela à ses collègues un ancien oracle, qui prédisait que l'Égypte entière appartiendrait à celui qui sacrifierait avec une coupe d'airain; en conséquence ils l'exclurent de leurs conseils; mais avec l'aide de pirates ioniens et cariens il parvint à les dépouiller de toutes leurs possessions. Quoi qu'il en soit, il est certain, en tous cas, qu'il dut son élévation à des guerriers étrangers; il les garda à son service, et leur assigna près de Bubastis des cantonnements fixes, espèces de camps fortifiés, dont Hérodote vit encore les ruines. La faveur signalée avec laquelle il traitait les troupes mercenaires, auxquelles il assigna la place d'honneur lors d'une expédition qu'il fit en Syrie, lui aliéna l'esprit des guerriers égyptiens; aussi lorsqu'il fut resté trois ans sans réclamer leurs services, deux cent quarante mille hommes de la caste militaire, froissés du mépris que le roi témoignait pour leur valeur, abandonnèrent l'Égypte, et allèrent fonder en Éthiopie le royaume des Automoles. Psammitique, qui le premier avait supprimé les nombreuses entraves qui empêchaient les étrangers d'avoir libre accès en Égypte, continua, malgré cette manifestation du mécontentement populaire, d'entretenir les relations les plus amicales avec les peuples de la Grèce. Il commença la conquête de la Syrie et de la Phénicie, achevée sous son fils et successeur Néchao II. Vers 626, lors de la redoutable invasion des Scythes en Palestine, il parvint par de riches présents à les dissuader de pénétrer en Égypte. Psammitique orna Memphis de plusieurs beaux édifices, tels qu'un palais pour le bœuf Apis; c'est lui qui fit aussi élever les propylées méridionales du grand temple, consacré à Vulcain dans cette ville.

Hérodote II. — Diodore de Sicile, I, 66, 67. — Heeren, *Nationen Africas*. — Bunsen, *Ægyptens Stellung in der Weltgeschichte*, t. III. — Bœckh, *Manetho und die Hundstern-Periode*. — Grote, *History of Greece*, t. III. — Smith, *Dictionary*.

PSAUME (*Nicolas*), prélat français, né en 1518, à Chaumont-sur-Aire (diocèse de Verdun), mort à Verdun, le 10 août 1575. Fils d'un laboureur, il fut élevé auprès de son oncle, François Psaume, abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'envoya ensuite dans les universités de Paris, d'Orléans et de Poitiers, et lui résigna son abbaye en 1538. Il prit peu après l'habit de Prémontré. En 1548, le cardinal Jean de Lorraine se démit en sa faveur de l'évêché de Verdun. Il assista au concile de Trente, en 1550 et en 1562, et y opina contre l'abus des commendes, ce qui lui fit quelques ennemis. On a de lui : *Collectio actorum et decretorum Concilii Tridentini*; Étival, 1725, in-fol. : journal curieux de tout ce qui se fit au concile depuis le 13 novembre 1562 jusqu'à sa conclusion, et qui a été publié par le P. Hugo, abbé d'Étival; — *Préservatif contre le changement de religion*; Verdun, 1563, in-8°; — une édition des canons du concile provincial de Trèves, en 1548; *Missale Virdunense*; 1557; — *Portrait de l'Église*; 1573, in-8° : dédié au cardinal de Lorraine; — quelques autres ouvrages, relatifs au concile de Trente, dont il fit, en 1564, publier les canons dans son diocèse. H. F.

Roussel, *Vie de N. Psaume*, dans l'*Hist. eccl. et civ. de Verdun*. — D. Calmet, *Biblioth. lorraine*. — *Gallia christiana*, XIII. — Fisquet, *France pontif.* (inédite).

PSAUME (*Étienne*), bibliographe français, né le 21 février 1769, à Commercy, mort assassiné près de cette ville, le 27 octobre 1828. Bien que destiné à l'état ecclésiastique, et ayant reçu les ordres mineurs, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et devint administrateur et procureur syndic du district de Commercy. Il se fit ensuite et successivement libraire à Nancy, avocat, journaliste, et aussi, sous la restauration, correcteur dans une imprimerie de Paris. Il se retira plus tard dans sa ville natale, et y vécut au milieu d'une précieuse collection de livres qu'il avait formée. Il fut assassiné, dans la forêt de Hazois, par Cabouat et Simon, ses gendres, qui, condamnés à mort par la cour d'assises de la Meuse, furent exécutés à Saint-Mihiel, le 14 septembre 1829. « Psaume, dit Ch. Nodier, était un homme de beaucoup de savoir, qui professait en religion, en morale et en politique, un scepticisme chagrin, amer, presque toujours hostile, et qui avait, malheureusement pour lui, inculqué à sa famille ses doctrines, poussées à leur dernière expression. » Nous citerons de lui : *Éloge de l'abbé Lionnois, principal du collége de l'université de Nancy*; Nancy, 1806, in-8°; — *Notice sur l'abbé Georgel, grand vicaire du cardinal de Rohan*; Paris, 1817, in-8°, et à la tête des *Mémoires* de l'abbé Georgel; — *Dictionnaire bibliographique, ou Nouveau Manuel du libraire et de l'amateur de livres*; Paris, 1824, 2 vol. in-8° : l'*Essai élémentaire sur la bibliographie*, mis en tête du 1er vol., est un travail utile qui donne de la valeur à cet ouvrage. Psaume est l'un des auteurs de la *Biographie moderne* (Paris, 1817, 3 vol. in-8°); il a rédigé le *Journal de la cour d'appel de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges*, depuis le 14 août 1807, dont 159 numéros ont paru; enfin, il a donné beaucoup d'articles aux journaux de Paris, au *Narrateur de la Meuse*, et au *Journal de la Meurthe*. E. R.

Journal de la Librairie, 1830, p. 79. — *Catalogue des collections lorraines de M. Noël*, nos 2309, 6343 et 6347. — *Biblioth. de M. G. de Pixérécourt*; Paris, 1839, in-8°, n° 2190.

PSELLUS (Ψελλός), nom commun à plusieurs écrivains grecs, dont les plus connus sont :

PSELLUS (*Michel*), vivait au neuvième siècle de notre ère. Il était fort instruit dans les lettres et dans la philosophie, et entretenait des relations intimes avec Photius. On s'est trompé en le disant

tuteur de l'empereur Léon VI : l'erreur vient de ce qu'on a confondu cet empereur, qui était pupille de Photius, avec Léon de Byzance, surnommé le philosophe, petit-fils du patriarche Jean : c'est ce dernier qui était pupille de Psellus. Il avait composé un long poëme ïambique (aujourd'hui perdu ou inédit) sur le schisme de Photius. Plusieurs autres écrits attribués au suivant, ainsi qu'à Michel d'Éphèse, paraissent être de lui.

PSELLUS (*Michel-Constantin*), surnommé le jeune, né à Constantinople, en 1020, mort vers 1110 de J.-C. Il étudia à Athènes, et se distingua de bonne heure par son savoir encyclopédique. Les empereurs l'avaient décoré du titre de prince des philosophes (Φιλοσόφων ὕπατος), et l'admettaient dans leur conseil. L'impératrice Théodora lui confia une mission conciliatrice auprès d'Isaac Comnène, que les soldats avait salué empereur, en 1057. Il eut aussi toute la confiance de Michel Ducas, et après la déposition de cet empereur, en 1078, il se retira dans un monastère. La plupart des écrits de Psellus sont encore inédits : parmi ceux qui ont vu le jour, on remarque : *De operatione dæmonum* (Περὶ ἐνεργείας δαιμόνων διάλογος), gr., édit. G. Gualminus; Paris, 1615, in-8°; réédité par Boissonade, Nuremberg, 1838, in-8°; — *De lapidum virtutibus*; Toulouse, 1615, in-8° (par J. Maussac), et Leyde, 1745, in-8° (par Et. Bernard). X.

Smith, *Dict. of greek and rom. biogr.*

PTOLÉMÉE Ier (Πτολεμαῖος), roi d'Égypte, surnommé *le Sauveur* (Σωτήρ), ou le fils de Lagus, mort en 283 avant J.-C. Son père était un Macédonien de basse naissance, nommé Lagus. Sa mère, appelée Arsinoé, avait été la concubine de Philippe, roi de Macédoine, et l'on supposait généralement que Ptolémée était le fils de ce monarque, opinion qui paraît bien peu vraisemblable si l'on admet, avec Lucien, que le roi d'Égypte mourut à quatre-vingt-quatre ans. Il serait né dans ce cas en 367, lorsque Philippe n'avait que seize ans. Quoi qu'il en soit, Ptolémée atteignit à la cour de Macédoine un degré de faveur que n'explique pas l'obscure position de Lagus. Confident du jeune Alexandre et un de ceux qui, au grand mécontentement de Philippe, l'engagèrent à rechercher en mariage la fille de Pixodarus, roi de Carie, il fut exilé. Cette disgrâce lui devint un titre auprès d'Alexandre, qui le rappela aussitôt après son avénement, en 336. Ptolémée suivit le roi de Macédoine en Asie; mais il ne semble pas s'être distingué dans les premières campagnes contre l'empire perse. C'est seulement à partir de 330, époque à laquelle il remplaça comme garde du corps Démétrius, impliqué dans la conspiration de Philotas, qu'il se montra un des plus utiles lieutenants du conquérant. En 329 il poursuivit et saisit le traître Bessus. Il contribua aussi à la répression de la Sogdiane, révoltée, et à la prise de la forteresse de Chorrènes. Dans la campagne de l'Inde, la conquête des pays des Aspasiens et des Assacéniens, la réduction de la forteresse d'Aornos, le passage de l'Hydaspe, le siége de Sangala lui fournirent des occasions de déployer le courage d'un soldat et les talents d'un général. Au retour, pendant la marche pénible à travers la Gédrosie, il commanda une des trois divisions de l'armée. Dans les fêtes de Suse qui suivirent cette expédition, Alexandre l'honora d'une couronne d'or et lui donna en mariage Artacama, sœur de Barsine. Ptolémée accompagna encore le conquérant dans sa campagne d'hiver contre les Cosséens (324). Alexandre survécut peu à ce dernier triomphe. Le lendemain de sa mort, ses lieutenants, réunis autour de son trône, délibérèrent sur le sort de l'empire et de l'armée. Ptolémée proposa de confier le gouvernement à un conseil de généraux, et voyant que son avis n'était pas accueilli, il unit ses intérêts à ceux de Perdiccas, et exerça une grande influence sur la décision finale qui intervint après cinq ou six jours de débats. Les lieutenants d'Alexandre se partagèrent son héritage. Ils convinrent, il est vrai, de laisser le pouvoir suprême dans la famille d'Alexandre avec Perdiccas pour régent, et de se contenter pour eux-mêmes du titre de gouverneurs; mais cette convention n'était pas sincère, et c'étaient de véritables rois qui prirent possession des grandes provinces de l'empire. Ptolémée eut pour sa part l'Égypte, une des plus riches et des plus faciles à défendre. En arrivant dans son gouvernement, son premier soin fut de faire mettre à mort Cléomène, qui avait administré l'Égypte sous le règne d'Alexandre et que le régent aurait voulu continuer dans ses fonctions. Ptolémée, en ordonnant cette exécution, qui lui rapporta d'ailleurs les immenses trésors amassés par Cléomène, jetait donc un défi à Perdiccas. Mais les deux généraux étaient trop loin l'un de l'autre et trop occupés à fortifier leur pouvoir naissant, pour en venir immédiatement à des hostilités. La guerre ne commença qu'en 321, lorsque presque tous les gouverneurs se coalisèrent contre le régent. Celui-ci marcha en personne contre Ptolémée; mais après plusieurs échecs il fut tué par ses propres soldats. Le titre de régent fut alors offert à Ptolémée, qui eut la prudence de le refuser, et qui se contenta de se faire confirmer dans la possession de la Cyrénaïque, qu'il avait l'année précédente annexée à son gouvernement. Les arrangements conclus à Triparadisus, après la mort de Perdiccas, ne furent pas mieux tenus que la convention faite après la mort d'Alexandre. Ptolémée les viola le premier. Fortifié par son mariage avec Eurydice, fille du régent Antipater, il s'empara de l'importante satrapie de Phénicie et de Célésyrie, assignée à Laomédon (320). Ce fut probablement pendant cette expédition qu'il se rendit maître de Jérusalem, en attaquant cette ville le jour du sabbat.

La mort d'Antipater, la défaite et l'exécution d'Eumène rendirent Antigone tout-puissant en Asie. Il se défit de Pithon et de Peucestès, et força Séleucus à s'enfuir en Égypte. Alarmé de ses progrès, Ptolémée s'allia contre lui avec Cassandre et Lysimaque (316). Alors commença une lutte acharnée, qui dura quatorze ans. Chassé de la Syrie et de la Phénicie (315, 314), privé un moment de la Cyrénaïque et de Cypre, révoltées, mais plus tard reconquises (313-312), Ptolémée accepta en 311 une trêve, qu'il rompit l'année suivante. Il guerroya avec peu de succès dans la Lycie en 309, dans le Péloponèse en 308. Enfin, en 307 il tenta un vigoureux effort pour secourir son frère Ménélas, que Démétrius, fils d'Antigone, assiégeait dans Salamine, capitale de l'île de Cypre. Une des plus grandes batailles navales de l'antiquité s'engagea; la flotte égyptienne, forte de cent quarante vaisseaux, fut complétement battue. Antigone, fier de la victoire, prit le titre de roi, et Ptolémée, quoique vaincu, suivit cet exemple, en 306. Il eut bientôt à défendre son royaume contre l'invasion d'Antigone. En évitant prudemment toute bataille, il parvint à l'arrêter sur les bords du Nil, et le força à rétrograder en Syrie. En 304, il secourut contre Démétrius les Rhodiens, qui lui décernèrent le titre de *Sauveur;* mais il attendit pour reprendre l'offensive un moment plus favorable. Cette occasion se présenta en 302. Séleucus depuis 312 s'était rendu maître de Babylone. Cassandre et Lysimaque unirent leurs forces contre Antigone. Ptolémée entra dans la coalition, et s'avança jusqu'en Phénicie; puis, sur la fausse nouvelle de la victoire d'Antigone, il se retira en Égypte. Sur ces entrefaites, les autres coalisés remportèrent la victoire décisive d'Ipsus (301). Antigone était mort, et Démétrius fugitif. Séleucus, maintenant le plus puissant des successeurs d'Alexandre, ne se souciait pas de céder à Ptolémée la Célésyrie et la Phénicie; il se rapprocha de Démétrius en épousant sa fille Stratonice. Le roi d'Égypte, toujours prudent, ne refusa pas de se réconcilier avec Démétrius, en même temps qu'il resserrait son alliance avec Lysimaque. Deux de ses filles, Arsinoé et Ptolémaïs, épousèrent l'une Lysimaque, l'autre Démétrius. Trois mariages semblèrent terminer cette grande querelle; cependant le drame n'était pas encore au dénoûment. Tant que Démétrius vécut Ptolémée ne cessa de le combattre, soit en lui suscitant un rival redoutable dans le jeune Épirote Pyrrhus, soit en s'unissant encore une fois à Lysimaque et à Séleucus contre l'ennemi commun (287). Mais la guerre fut bien moins active que dans la période précédente, et, après la mort de Démétrius, Ptolémée passa ses dernières années en paix, et se consacra entièrement à la prospérité intérieure de ses États. Sa prédilection pour son troisième fils, Ptolémée, plus tard Philadelphe, le porta à lui assurer le trône, au detriment de ses deux autres fils, Ptolemée Ceraunus et Méléagre. En 285 il annonça au peuple assemblé d'Alexandrie qu'il avait cessé de régner, et qu'il transférait la couronne à son plus jeune fils. Ce choix fut, dit-on, accueilli avec enthousiasme et célébré par des fêtes pompeuses, où le vieux prince voulut figurer parmi les courtisans du nouveau roi. Ptolémée survécut deux ans à son abdication, sans que rien troublât la bonne harmonie entre lui et son fils. Après sa mort il fut enseveli dans le magnifique mausolée qu'il avait fait élever à Alexandre, et partagea les honneurs divins rendus à la mémoire du conquérant. Ptolémée Soter avait été trois fois marié : 1° à la princesse perse Artacama, dont il semble ne pas avoir eu d'enfant; 2° à Eurydice, fille d'Antipater, qui lui donna trois fils : Ptolémée Ceraunus, Méléagre et un troisième, dont le nom est inconnu, et deux filles, Lysandra et Ptolémaïs; 3° à Bérénice, qui fut la mère de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, femme de Lysimaque. Il eut aussi beaucoup d'enfants de ses concubines, dont la plus célèbre fut Thaïs : il eut de cette courtisane deux fils, Leontiscus et Lagus, et une fille, Irène, qui épousa Ennostus, un des petits princes de Cypre.

Parmi les successeurs d'Alexandre, Ptolémée fut un des meilleurs et des plus habiles; un des premiers, il comprit qu'il était impossible de conserver dans son intégrité l'empire du conquérant, et il se contenta de s'en assurer une partie, au lieu de s'épuiser en efforts superflus pour s'emparer de tout, comme le tentèrent inutilement Perdiccas et Antigone. En poursuivant le but de son ambition, il se montra comme ses rivaux, quoiqu'à un moindre degré, sans scrupules et quelquefois cruel; mais dès qu'il eut raffermi son pouvoir, il en fit un excellent usage. Son administration, ferme et intelligente, jeta les bases de la prospérité dont l'Égypte jouit pendant plusieurs siècles et que ne purent détruire même plusieurs générations successives de mauvais princes. Par ses soins Alexandrie devint la première ville commerçante du monde. Une de ses principales mesures pour la prospérité de cette nouvelle capitale fut l'établissement d'une colonie de Juifs, race industrieuse, dont il respectait la religion comme il respectait celle des Égyptiens, tout en restant fidèle au culte et aux idées helléniques. Il protégea les lettres et les sciences avec un zèle que son fils imita. C'est à lui que remontent les institutions littéraires (la bibliothèque, le musée) dont le développement honora le règne de Ptolémée Philadelphe. Dans ces utiles fondations il eut pour conseiller Démétrius de Phalère (*voy.* ce nom). D'autres hommes éminents, le grand géomètre Euclide, les philosophes Stilpon de Mégare, Théodore de Cyrène, Diodore Cronus, le poëte élégiaque Philétas de Cos, le grammairien Zénodote se réunissaient dans son palais, qui n'avait pas la pompe d'une cour orientale, et vivaient dans sa familiarité. Il était en correspondance avec le poëte Mé-

nandre, qu'il essaya vainement d'attirer en Égypte. Les beaux-arts n'étaient pas négligés : deux peintres célèbres, Antiphile et Apelle, exercèrent leur talent à Alexandrie.

Ptolémée, outre ses lettres, dont un certain Dionysodore fit une collection, laissa une histoire d'Alexandre, que les auteurs anciens citent souvent et que Arrien prit pour base de son ouvrage sur le même sujet. On ne sait ce que valait comme style l'œuvre, aujourd'hui perdue, de Ptolémée; mais au rapport d'Arrien elle avait le plus grand prix comme document historique, et se distinguait par la fidélité du récit, par l'absence des fables et des exagérations. Les divers passages anciens où est citée cette histoire d'Alexandre ont été recueillis par Geier, dans ses *Scriptores historiæ Alexandri Magni*, p. 1-26, et à la suite d'Arrien, dans la bibliothèque grecque de A.-F. Didot. L. J.

Arrien, *Anab.*, II, 11; III, 6, 18, 27-30; IV, 8, 13, 16, 21, 24, 25, 29; V, 13, 23, 24; VI, 5, 11; VII, 4, 15; *Excerpta* dans Photius. — Quinte-Curce, VIII, 10, 13, 14; IX, 1, 5, 8; X, 6, 7. — Pausanias, I, 6. — Lucien, *Macrob.*, 12. — Strabon, XV, p. 723. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XII, 1, 2; *adv. Ap.*, I, 22. — Plutarque, *Alexand.*, 10; *Eumen.*, 1; *Demet.*, 5, 6, 7, 15-19, 33-35, 44; *Pyrrhus*, 4, 5, 10, 11. — Diodore de Sicile, XVII, 103, 104; XVIII, 22, 39, 43, 62; 73; XIX, 56-107; XX, 19, 27, 37, 48, 53, 73-76, 81-100, 106, 113. — Justin, XII, 10; XIII, 2, 4; XV, 1, 2, 4; XVI, 2. — Appien, *Syriaca*, 62, 54. — Droysen, *Hellenismus*, t. I et II. — Geier, *De Ptolemæi Lagidæ vita et scriptis*. — Parthey, *Das Alexandrinische Museum*, p. 36-49. — Ritschl, *Die Alexandr. Bibliothek*.

PTOLÉMÉE II, *Philadelphe*, roi d'Égypte, fils de Ptolémée *Soter* et de Bérénice, né en 309 avant J.-C., mort en 247. Il naquit dans l'île de Cos, où sa mère avait accompagné Ptolémée *Soter*. Son éducation littéraire fut très-soignée; on cite comme ses précepteurs le poëte Philetas et le grammairien Zénodote. Couronné du vivant de son père, en novembre 285, il resta à la mort de celui-ci, en 283, paisible possesseur du trône, auquel sa naissance ne lui donnait pas droit; les deux frères qui auraient pu le lui disputer, Ptolémée Céraunus et Méléagre, avaient quitté l'Égypte; deux autres de ses frères, suspects ou coupables de conspiration contre lui, furent mis à mort. Ces exécutions s'accordent mal avec le surnom de *Philadelphe* (qui aime ses frères), qui distingue ce prince dans la série des Ptolémées; on a dit que ses sujets le lui avaient donné par ironie, ce qui n'est guère probable. Il paraît plutôt que ce surnom est une allusion à son amour pour sa sœur Arsinoé; du reste il ne figure point sur ses médailles. Débarrassé, par l'exil ou par la mort, de ses compétiteurs immédiats, Ptolémée trouva un rival dans son demi-frère Magas, vice-roi de la Cyrénaïque, sous le règne précédent, et qui non content de se proclamer indépendant, envahit l'Égypte. Une révolte d'une tribu de la Cyrénaïque, les Marmarides, le rappela dans ses États. La seconde invasion qu'il tenta, de concert avec Antiochus II, roi de Syrie, n'eut pas plus de succès. Cette guerre se termina par un traité qui laissa Magas en possession de Cyrène et stipula le mariage de sa fille Bérénice avec Ptolémée, fils de Philadelphe. Le roi d'Égypte, d'une constitution faible et maladive, aimant une vie voluptueuse et les tranquilles jouissances de l'esprit, ne parut jamais à la tête de ses armées; malgré ses dispositions pacifiques, il ne put éviter la guerre avec ses voisins; mais, grâce à son habile politique, il en sortit toujours à son avantage. Après une longue lutte, dont les détails nous sont inconnus, il resta maître de la Phénicie et de la Célésyrie, que lui disputaient les princes séleucides; en Grèce il défendit contre les prétentions de la Macédoine d'abord Athènes, puis la ligue achéenne. Le premier des rois helléniques, il conclut un traité avec la république romaine, traité qu'il observa fidèlement pendant la première guerre punique. Tout en défendant et en agrandissant ses États, Ptolémée Philadelphe s'appliquait à les bien administrer, à y maintenir le bon ordre, à les enrichir par le commerce avec l'étranger. Une de ses premières mesures fut de débarrasser la haute Égypte des voleurs qui l'infestaient; il entretint des relations amicales avec Ergamène, roi grec de Meroé, et avec les tribus barbares de l'Éthiopie. Il tira de ce pays des éléphants de guerre, que l'on avait jusque-là fait venir de l'Inde; ce genre d'importation lui parut si important, qu'il fonda sur les frontières de l'Éthiopie la ville de Ptolémaïs principalement en vue de se procurer des éléphants. Pour commander la navigation et le commerce de la mer Rouge, il bâtit Arsinoé, à la tête du golfe, sur l'emplacement de la moderne Suez, et Bérénice, sur la côte, presque sous le tropique; il relia ces deux villes au Nil en réparant l'ancien canal de Néchao et en ouvrant de Bérénice à Coptos, sur le Nil, une voie qui pendant des siècles continua d'être la route de commerce qui de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie, se dirigeait sur Alexandrie. Il fit aussi explorer par Satyrus tout le littoral de la mer Rouge, et fonda une seconde ville de Bérénice à la hauteur de Méroé. Ce ne furent pas là ses seules fondations; il avait le goût des villes nouvelles et des colonies : on ne connaît pas toutes celles qu'il établit; mais outre les deux Bérénice, on trouve sur la mer Rouge deux Arsinoé, une Philotéra; les mêmes noms et une seconde Ptolemaïs se rencontrent dans la Cilicie et dans la Syrie. Toutes les autorités s'accordent à attester la grandeur et la prospérité que la monarchie hellénique d'Égypte atteignit sous son règne. Il avait une armée permanente de deux cent mille fantassins et quarante mille cavaliers, sans compter les chars de guerre et les éléphants; une flotte de quinze cents vaisseaux, dont quelques-uns d'énormes dimensions. Son trésor renfermait, dit-on, une somme de 740,000 talents (somme qui paraît exagérée, car elle équivaut à plus de quatre milliards de notre monnaie); et l'Égypte seule lui donnait 14,800 talents. Son royaume comprenait, outre l'Égypte

et quelques parties de l'Éthiopie, de l'Arabie et de la Libye, les provinces de Phénicie et Célé-syrie, avec Cypre, la Lycie, la Carie, les Cyclades, et, au moins pendant une grande partie de son règne, la Cilicie et la Pamphylie. Cyrène même fut réunie à la monarchie après la mort de Magas.

Ptolémée Philadelphe dut sa gloire moins encore à l'habileté et au bonheur de son gouvernement qu'à la protection qu'il accorda aux lettres, aux sciences et aux arts. Il développa rapidement les institutions fondées par son père. Le musée d'Alexandrie donna une généreuse hospitalité aux littérateurs les plus distingués de ce temps, et dans sa bibliothèque s'accumulèrent tous les trésors des connaissances de l'antiquité. Zénodote et le poëte Callimaque en furent les premiers bibliothécaires. Parmi les autres noms illustres qui ornaient la cour de Ptolémée, on cite les poëtes Philétas et Théocrite, qui a laissé un panégyrique en vers du monarque égyptien, les philosophes Hégésias et Théodore, le géomètre Euclide, les astronomes Timocharis, Aristarque de Samos et Aratus. Son patronage dépassa le cercle ordinaire des lettres helléniques; sous son règne Manéthon rédigea en grec les chroniques égyptiennes, et par son ordre furent traduites dans la même langue les saintes Écritures des Juifs. Les arts ne reçurent pas moins d'encouragements; mais toute la libéralité de Ptolémée fût impuissante à créer une école de peinture ou de sculpture. L'architecture fut plus heureuse; le Musée, le Phare, le tombeau d'Alexandre, les autres nombreux édifices dont il décora sa capitale et les villes fondées sous son règne attestèrent l'habileté des architectes d'Alexandrie dans un art qui du reste avait été toujours florissant en Égypte. Ptolémée épousa en premières noces Arsinoé, fille de Lysimaque; puis, sous le prétexte, vrai ou faux, qu'elle avait conspiré contre lui, il l'exila à Coptos, et prit l'étrange résolution d'épouser sa propre sœur, Arsinoé, veuve de Lysimaque. Une pareille union, tout à fait contraire aux mœurs et à la religion des Grecs, trouva facilement des apologistes parmi les poetes de la cour, et passa en coutume auprès de ses successeurs. Après la mort d'Arsinoé, son frère-époux lui fit élever un temple et rendre les honneurs divins; il n'eut pas d'enfants de ce second mariage. Sa première femme lui donna deux fils, Ptolémée et Lysimaque, et une fille, Bérénice, mariée à Antiochus III, roi de Syrie. L. J.

Justin, XVII, 2. 3; XVIII, 2. — Athenée, V, XIII, XIV. — Théocrite, *Idyll.*, XVII, avec les *Schol.* — Callimaque, *Hymn. in Del.*, avec les *Schol.* — Pausanias, I, 7. — Polyen, II, 28. — Tite Live, *Epit.*, XIV. — Zonaras, VIII, 6. — Valère Maxime, IV, 3. — Plutarque, *Arat.*, II, 12. — Saint Jérôme, *Comm. ad Daniel*, XI. — Strabon, XVII. — Pline, *Hist. nat.*, VI, 21. — Parthey et Ritschl, ouvrages cités à l'article précédent. — Droysen, *Hellenismus*, t. II. — Letronne, *Recueil d'inscriptions*, t. I, p. 180-183. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 373.

PTOLÉMÉE III, *Évergète*, roi d'Égypte, fils aîné du précédent, monta sur le trône en 247 avant J.-C., et mourut en 222. Encore enfant, il fut fiancé à Bérénice, fille de Magas, roi de Cyrène; mais le mariage ne s'accomplit que peu de temps avant son avénement. Maître de l'Égypte et de la Cyrénaïque, il trouva bientôt l'occasion d'agrandir ses États. Sa sœur Bérénice, femme d'Antiochus III, roi de Syrie, venait de périr, victime d'une de ces tragédies de sérail communes parmi les princes helléniques de l'Orient. Ptolémée résolut de la venger, et envahit la Syrie, que gouvernait Laodice, meurtrière de Bérénice et d'Antiochus III. Ni cette reine ni son jeune fils Séleucus ne purent arrêter les progrès du roi d'Égypte, qui s'avança jusqu'à Antioche, et soumit toute la contrée située au sud du mont Taurus; puis, au lieu de franchir cette montagne, il s'enfonça en Orient, conquit successivement la Babylonie, la Mésopotamie, la Susiane, et atteignit les frontières de la Bactriane. Il s'apprêtait à renouveler l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, quand les dissensions intestines de l'Égypte le rappelèrent dans ce pays. Il rapportait un immense butin, entre autres choses les statues des divinités égyptiennes jadis enlevées par Cambyse. Cette preuve de respect pour la religion nationale lui valut une grande popularité parmi ses sujets, qui lui décernèrent le titre d'*Évergète* (*le Bienfaisant*). Ses flottes, aussi heureuses que ses armées de terre, soumirent les provinces maritimes de l'Asie (Cilicie, Pamphylie, Ionie), jusqu'à l'Hellespont, ainsi que Lysimachia et d'autres places importantes de la Thrace. Ce furent là ses conquêtes les plus durables, car les provinces orientales retombèrent au pouvoir de Séleucus, auquel Ptolémée opposa avec peu de succès un compétiteur en soutenant les prétentions d'Antiochus Hiérax. Cette longue guerre de l'Égypte et de la Syrie est fort peu connue; elle se termina par une trêve de dix ans. On n'a pas plus de détails sur les rapports de Ptolémée avec la Macédoine et la Grèce; on sait seulement que, fidèle à la politique de ses deux prédécesseurs, il se montra généralement hostile à la Macédoine; il en vint même à une guerre ouverte, et remporta sur Antigone Gonatas une victoire navale à Andros. Il soutint la ligue achéenne jusqu'à ce que celle-ci se fut alliée avec la Macédoine; alors il changea aussi, et favorisa contre les Achéens Cléomène, qui, après sa défaite de Sellasie, trouva un asile en Égypte. Il continua avec la république romaine les relations amicales nouées par son père; mais il déclina prudemment les offres de secours que lui fit le sénat à l'occasion de sa guerre avec Seleucus. Dans les dernières années de son règne, il tourna ses armes contre les tribus éthiopiennes, et fonda sur la mer Rouge le port d'Adulé. Dans cette ville se trouvait une inscription recueillie par Cosmas l'*Indicopleuste*, en commémoration de ses exploits; elle est venue jusqu'à nous, et contient à peu près tout ce que l'on sait de son

[illegible] Il [illegible] à [illegible] ore [illegible] avancé, [illegible] ou, [illegible] qui [illegible] trois en- [illegible] succes[illegible] et [illegible] plus tard à [illegible] née [illegible] à [illegible] III [illegible]; ni ce [illegible] sur ses [illegible]lles.

[illegible] règne de Ptolémée Évergète est la pé[illegible] la plus brillante de la monarchie égyp[illegible]. Plus guerrier que son prédécesseur et habile politique que lui, il se montra, comme [illegible]ux premiers Ptolémées, un protecteur des [illegible] et des sciences. Il augmenta considéra[illegible]nt la bibliothèque d'Alexandrie, et acquit [illegible]d prix les manuscrits les plus authenti[illegible] d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Les [illegible] d'Ératosthène, d'Apollonius de Rhodes, [illegible]tophane le grammairien, qui vécurent à sa [illegible] prouvent que l'école d'Alexandrie n'avait [illegible]e rien perdu de son éclat. Ptolémée semble [illegible] favorisé plus que ses prédécesseurs le [illegible] national des Égyptiens; il fit des additions [illegible]nd temple de Thèbes, en éleva un nou[illegible] à Esné, et un autre à Canope, qu'il dédia [illegible]is, en son nom et au nom de la reine Bé[illegible]. L. J.

[illegible], XXVII, 1, 2, 3. — Appien, *Syriaca*, 65. — Po[illegible], 58. — Plutarque, *Aratus*, 24, 41; *Cleomenes*, — Pausanias, II, 8. — Eutrope, III, 1. — Butt[illegible] *Museum für Alterthumswissenschaft*, vol. II, 106. — Chischull, *Antiquit. asiaticæ*. — Clinton, *[illegible]ellenici*, vol. III, p. 382.

[illegible]OLÉMÉE IV, *Philopator*, roi d'Égypte, [illegible]né du précédent, né en 242 avant J.-C., [illegible]en 205. On dit qu'il fut surnommé *Philo[illegible]* par antiphrase, parce qu'il avait empoi[illegible]son père; mais comme il prend ce surnom [illegible]es médailles, il est difficile d'admettre [illegible]ut une pareille origine. Ptolémée, malgré [illegible]es, eût hésité à se parer d'un titre qui faisait [illegible]n à un parricide. Quoi qu'il en soit du [illegible], qui paraît douteux, et du surnom, qui [illegible] pas heureusement choisi, Ptolémée Phi[illegible]r commença son règne, en 222, par les [illegible]es plus odieux. Il fit mettre à mort sa Bérénice, son frère Magas, dont il redou[illegible] popularité dans l'armée, et son oncle Ly[illegible]ue. Son ministre Sosibius fut l'instrument [illegible] peut-être l'instigateur de ces crimes. Le Sparte Cléomène, devenu l'objet des soup[illegible]le Sosibius, se donna la mort. Après avoir [illegible] son pouvoir par de tels moyens, Pto[illegible], laissant gouverner son ministre, s'aban[illegible] entièrement à l'indolence et aux voluptés. [illegible]ut tiré de son inertie que par la nouvelle [illegible]ccès d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, [illegible]nait d'enlever à l'Égypte les importantes [illegible]sses de Tyr et de Ptolémaïs. Ptolémée [illegible] ministre envoyèrent contre les Syriens, [illegible], une armée sous Nicolaüs et une flotte sous Périgène. Ce premier effort ne fut pas heureux; Nicolaüs, vaincu, perdit une grande partie de la Célésyrie et de la Palestine; mais l'année suivante Ptolémée prit en personne le commandement de son armée, forte de soixante-dix mille fantassins et cinq mille cavaliers, rencontra Antiochus à Raphia, sur la limite du désert, et remporta une victoire complète. Il n'en tira que faiblement parti; pressé de retourner à sa vie de plaisirs, il fit la paix avec Antiochus, qui restitua ses conquêtes. En revenant de cette expédition, Ptolémée visita Jérusalem et demanda à être admis dans le sanctuaire. On rapporte qu'il éprouva un refus de la part du grand prêtre, et qu'il en ressentit contre tous les Juifs une haine implacable. Non-seulement il retira à la colonie israélite d'Alexandrie les priviléges que ses prédécesseurs lui avaient accordés, mais il l'accabla de persécutions. De retour en Égypte, il reprit, pour ne plus l'interrompre, le cours de ses débauches. Agathocle, frère de sa maîtresse Agathoclea, partagea le pouvoir avec Sosibius. Leur détestable administration amena une révolte des Égyptiens, la première qui ait eu lieu depuis l'établissement de la dynastie hellénique. Cette insurrection, promptement réprimée, ne produisit aucun effet sur Ptolémée, qui n'en gouverna que plus mal. Il fit mettre à mort sa femme Arsinoé, et s'abandonna sans réserve à ses vices, qui abrégèrent ses jours. Il mourut après un règne de dix-sept ans, ne laissant qu'un fils unique, âgé de cinq ans.

Avec Ptolémée Philopator commence le déclin du royaume grec d'Égypte. L'indolence, les débauches, la cruauté, les meurtres domestiques, le gouvernement des favoris, tout ce qui doit caractériser désormais la dynastie dégénérée des Lagides se montre déjà chez ce quatrième Ptolémée; cependant telle avait été l'excellente politique de ses prédécesseurs que Philopator en recueillit les avantages et ne put en répudier toutes les traditions; en Grèce il rechercha l'amitié des Athéniens; en Italie il cultiva l'alliance des Romains, auxquels il fournit d'amples provisions de grains pendant la seconde guerre punique. De toutes les traditions de ses pères celles qu'il suivit le plus volontiers furent le goût et le patronage des lettres. Sous son règne, grâce au grammairien Aristarque, l'école d'Alexandrie continua d'être florissante. Ptolémée portait l'admiration pour Homère si loin qu'il lui dédia un temple, comme à une divinité. L. J.

Polybe, V, 34-39, 40, 58-71, 79-87, 107; XIV, 11, 12; XV, 25, 33. — Plutarque, *Cleom.*, 33-37. — Justin, XXX, 1, 2. — Tite Live, XXVII, 4. — Diogène Laerce, VII, 177. — Élien, *Var. hist.*, XIII, 22.

PTOLÉMÉE V, *Épiphane*, roi d'Égypte, fils et successeur du précédent, né vers 210 avant J.-C., mort en 181. Il n'avait que quatre ou cinq ans lorsque la mort de son père, en 205, le plaça sur le trône. Agathocle, favori du dernier prince, exerça d'abord le pouvoir; mais il périt bientôt dans une émeute du peuple d'Alexandrie,

avec sa sœur, sa mère et ses principaux adhérents. Sosibius, fils du ministre de Philopator, qui lui succéda, ne garda pas l'autorité plus longtemps. Il céda la place à Tlépolème, brave soldat, populaire parmi les Alexandrins, mais administrateur incapable, qui laissa tomber le royaume dans le plus grand désordre. Philippe, roi de Macédoine, et Antiochus III, roi de Syrie, résolurent de profiter de l'orageuse minorité de Ptolémée pour lui enlever les conquêtes de ses ancêtres. Tandis que l'un reprenait les Cyclades et les villes maritimes de la Thrace, l'autre envahissait la Célésyrie. Dans cette extrémité, les ministres du jeune roi eurent recours au sénat romain, qui se hâta de saisir cette occasion d'intervenir en Orient. Une ambassade fut envoyée à Alexandrie, et prit la conduite des affaires. Il était temps que les Romains intervinssent; car Antiochus, vainqueur à Panium du général égyptien Scopas, avait rapidement soumis la Judée, la Célésyrie, la Phénicie, et une partie de la Cilicie et de la Lycie. Il reçut des envoyés du sénat l'ordre d'abandonner toutes ses conquêtes; n'osant le repousser ouvertement, il l'éluda en concluant avec les Égyptiens un traité par lequel Ptolémée devait épouser, sa fille Cléopâtre et recevoir pour dot les provinces syriennes (199). Les années qui suivirent ne furent pas exemptes de troubles, quoique le gouvernement fût aux mains d'un ministre habile et ferme; Aristomène. Une révolte éclata dans la basse Égypte, et Scopas essaya d'exciter une insurrection dans Alexandrie, tentative qu'il paya de sa vie. Ces désordres décidèrent les ministres de Ptolémée à ne pas prolonger sa minorité; ils le déclarèrent investi du plein pouvoir royal, quoi qu'il fût encore très-jeune (196). La cérémonie de son couronnement, célébrée à Anactaria, donna lieu au décret consigné dans l'inscription si connue sous le nom de pierre de Rosette. On sait que ce curieux monument épigraphique fournit à Champollion la clef des hiéroglyphes. Trois ans plus tard, dans l'hiver de 193-192, le mariage de Ptolémée avec Cléopâtre s'accomplit à Raphia. Antiochus, sur le point de faire la guerre aux Romains, comptait que ce mariage attirerait le roi d'Égypte dans son alliance. Il n'en fut rien; Ptolémée resta fidèle à la république; mais ses offres de secours pendant la guerre, ses félicitations après la victoire, furent froidement accueillies par le sénat, qui ne lui fit pas même rendre la Célésyrie et la Phénicie. Tant que Ptolémée resta sous l'influence d'Aristomène, son gouvernement fut sage et équitable; mais lorsqu'il se fut lassé de ce ministre et qu'il l'eut forcé à se donner la mort, il tomba dans les mêmes vices que son père. Vers la fin de son règne, il songea cependant à s'arracher aux voluptés de sa cour et à reprendre sur Séleucus, successeur d'Antiochus, les provinces enlevées à l'Égypte; déjà il avait rassemblé une armée de mercenaires, lorsque quelques-uns de ses ministres, contre lesquels il avait proféré des menaces, le prévinrent en l'empoisonnant; il n'avait pas encore trente ans, et il en avait régné vingt-quatre. Il laissa deux fils, qui occupèrent successivement le trône, sous le nom de Ptolémée Philométor et d'Évergète II, et une fille nommée Cléopâtre.

Les historiens nous manquent pour cette période de l'histoire d'Égypte, et on n'a presque aucun renseignement sur le gouvernement propre de Ptolémée Épiphane; mais on en sait assez pour constater que son règne précipita la décadence commencée sous le règne précédent. Pendant sa minorité la monarchie des Lagides fit des pertes irréparables, et à sa mort il ne restait guère à l'Égypte d'autres possessions étrangères que Cypre et la Cyrénaïque. L. J.

Polybe, XV, 20, 25-33; XVI, 21, 22, 39; XVII, 22, 24; XVIII, 17, 36-38; XXIII, 1, 7, 16; XXV, 7. — Justin, XXX, 2, 3; XXXI, 1. — Tite Live, XXXI, 2, 9; XXXV, 13; XXXVI, 4; XXXVII, 3. — Appien, *Syriaca*, 1-3. — Mac., 3, dans la *Bible*. — Diodore de Sicile, *Excerpta*, dans l'édit. Didot. — Saint Jérôme, *Comm. ad Daniel*. — Josèphe, *Antiquit. jud.*, XII. — Letronne, *Inscription de Rosette*, dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I (édit. Didot).

PTOLÉMÉE VI, *Philométor*, roi d'Égypte, fils aîné du précédent, monta sur le trône en 181 avant J.-C., et mourut en 146. Il était encore enfant lorsqu'il succéda à son père. Pendant sa minorité, sa mère Cléopâtre gouverna l'Égypte. Après la mort de cette princesse, en 173, le pouvoir passa aux mains d'Eulæus et Lenæus, ministres pervers et incapables, qui s'engagèrent imprudemment dans une guerre contre Antiochus Épiphane, roi de Syrie. Une défaite complète, près de Péluse, punit leur témérité et ouvrit l'Égypte au vainqueur. Antiochus s'avança sans opposition jusqu'à Memphis, et s'empara de la personne du jeune roi. Il le traita avec beaucoup d'égards, espérant s'en faire un instrument pour soumettre l'Égypte; mais à cette nouvelle le plus jeune Ptolémée, alors à Alexandrie avec sa sœur Cléopâtre, se fit proclamer roi, sous le titre d'Évergète II, et défendit si vigoureusement sa capitale, qu'il donna aux Romains le temps d'intervenir. Sur l'invitation du sénat, Antiochus évacua l'Égypte, laissant les deux Ptolémées régner l'un à Memphis, l'autre à Alexandrie. Les deux frères ne tardèrent pas à s'entendre. Il fut convenu qu'ils régneraient ensemble et que Philométor épouserait sa sœur Cléopâtre. Cet arrangement ne convenait pas à Antiochus, qui envahit encore une fois l'Égypte, et revint mettre le siége devant Alexandrie; mais sur l'injonction formelle de l'ambassadeur romain Popilius Lænas, il dut battre de nouveau en retraite (168). La concorde des deux frères ne dura pas plus longtemps que leur danger. Dans les dissensions qui éclatèrent entre eux. Évergète eut d'abord l'avantage, et chassa frère d'Alexandrie. Philométor se rendit à (164). Le sénat le reçut avec beaucoup neurs, et le fit repartir pour l'Égypte acco

de députés qui devaient le réinstaller sur le trône. Évergète, qui s'était aliéné les Égyptiens par sa tyrannie, était hors d'état de résister aux ordres du sénat. Un nouveau traité intervint entre les deux frères : Philométor garda l'Égypte, et Évergète eut Cyrène. Celui-ci, ne trouvant pas sa part suffisante, réclama en sus l'île de Cypre. Il alla faire valoir ses prétentions à Rome ; le sénat lui donna raison, mais ne lui fournit pas les moyens matériels de se mettre en possession de l'objet du litige ; de sorte que pendant près de dix ans les deux frères se disputèrent l'île de Cypre, quelquefois à main armée, plus souvent par des ambassades envoyées à Rome. Enfin Évergète fut vaincu et fait prisonnier à Lapéthus. Philométor, par un trait de générosité rare parmi les Ptolémées, lui rendit la liberté et le renvoya gouverner Cyrène, à condition qu'il se contenterait désormais de cette principauté. A peine délivré de la rivalité de son frère, Ptolémée Philométor se tourna contre Démétrius Soter, roi de Syrie, qui avait essayé de profiter des troubles de l'Égypte pour s'emparer lui-même de Cypre. Ptolémée soutint contre Démétrius les prétentions d'Alexandre Bala au trône de Syrie, les fit triompher, et donna en mariage au nouveau roi sa fille Cléopâtre (150). Alexandre se montra peu reconnaissant ; redoutant son protecteur, il laissa son ministre Ammonius tramer l'assassinat du monarque égyptien ; peut-être fut-il l'instigateur de cette tentative criminelle ; il refusa du moins de la punir. Ptolémée, indigné, reprit sa fille, chassa Alexandre Bala de la Syrie, et mit sur le trône Démétrius, fils de Démétrius Soter. Alexandre ayant voulu recommencer la lutte fut défait par les forces combinées de Démétrius et de Ptolémée ; mais pendant la bataille le roi d'Égypte fit une chute de cheval, et se cassa la jambe. Il mourut peu de jours après, des suites de cet accident. Il avait régné trente-cinq ans à partir de son avénement et dix-huit depuis qu'il avait été rétabli sur le trône par les Romains. Il laissa trois enfants : un fils, proclamé roi sous le nom de Ptolémée Eupator, et bientôt mis à mort par son oncle Évergète ; une fille, Cléopâtre, mariée à Alexandre Bala, puis à Démétrius II, roi de Syrie ; une autre fille, nommée aussi Cléopâtre, qui épousa son oncle Ptolémée Évergète. Ptolémée Philométor suspendit pour quelque temps la décadence de la dynastie des Lagides. Il se distingua entre tous les princes de sa maison par son humanité. Polybe rapporte qu'il ne fit mettre à mort aucun citoyen d'Alexandrie, pour une offense politique ou privée. Cette modération est d'autant plus remarquable qu'une partie de son règne se passa au milieu des guerres civiles. L. J.

Polybe, XXVII, 17 ; XXVIII, 1, 16, 17, 19 ; XXIX, 8, 11, XXXI, 18, 25-27 ; XXXII, 1 ; XXXIII, 5 ; XL, 12. — Diodore, *Excerpta* (édit. Didot). — Tite-Live, XLII, 29 ; XLIV, 19 ; XLV, 11-13. — Justin, XXXIV, 2, 3 ; XXXV, 1, 2. — Appien, *Syr.*, 66, 67. — Eusèbe, *Chron.* — Saint Jérôme, *Comm. ad Danielem*. — Josèphe, XIII, 3, 4. — Letronne, *Recueil des inscriptions*, t. I, p. 10, 24. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 318-320, 386.

PTOLÉMÉE VII, *Évergète II*, ou *Physcon*, roi d'Égypte, frère du précédent, succéda à Ptolémée Philométor, en 146 avant J.-C., et mourut en 117. Nous avons déjà raconté comment ce second fils de Ptolémée Épiphane prit le titre de roi d'Égypte, en 170, et à la suite de quels événements il fut réduit à se contenter du royaume de Cyrène, en 154. A la mort de Philométor, en 146, sa sœur et veuve Cléopâtre se hâta de faire proclamer roi son fils, enfant ; mais Ptolémée Évergète, envahissant aussitôt l'Égypte, réclama le trône pour lui-même. L'intervention des députés romains amena un accord entre ces prétentions rivales. Il fut convenu que Ptolémée Évergète régnerait et épouserait Cléopâtre, sa sœur, veuve de Philométor, et qu'après leur mort le trône reviendrait au fils de Philométor ; mais le jour même des noces Évergète fit tuer son neveu. La suite de son règne fut digne de ce sanglant début. Ses débauches et ses cruautés dépassèrent ce qu'avaient fait les plus mauvais Ptolémées. Les surnoms de *Kakergète* (*le Malfaisant*), de *Physcon* (*l'Enflé*, allusion à son énorme embonpoint), que lui donnèrent les Alexandrins, attestèrent à son égard la haine populaire. Il s'en vengea avec une rigueur atroce. Plusieurs fois ses mercenaires inondèrent de sang les rues d'Alexandrie. Des milliers de citoyens s'enfuirent, et le tyran fut forcé de faire appel à l'émigration étrangère pour repeupler des quartiers entiers, devenus déserts. Son union avec Cléopâtre parut d'abord heureuse, et il en naquit un fils, qui reçut le nom de Memphite ; mais Ptolémée devint amoureux d'une fille de Philométor et de Cléopâtre ; il répudia sa femme pour épouser la jeune princesse, qui se nommait aussi Cléopâtre, et qui était à la fois sa nièce et sa belle-fille. Ce mariage, doublement ou triplement incestueux, mit le comble à son impopularité. Les mécontents, contenus quelque temps par la main vigoureuse de Hiérax, général de Ptolémée, finirent par l'emporter ; et tandis que le tyran s'enfuyait à Cypre, ils prirent pour reine sa sœur Cléopâtre (130). Ptolémée se vengea de cette usurpation d'une manière digne de lui : il fit tuer le fils qu'il avait eu de sa sœur, et envoya à cette princesse la tête et la main de l'enfant. La reine, exaspérée, eut l'imprudence de réclamer les secours de Démétrius II, roi de Syrie. Les Alexandrins détestaient les Syriens ; la perspective de voir revenir ces étrangers, qui avaient plusieurs fois envahi l'Égypte, produisit un revirement soudain dans le peuple d'Alexandrie, et Ptolémée fut rétabli sur le trône d'Égypte (127). Il revenait d'exil à demi corrigé, et si non meilleur, du moins plus habile. Il amnistia Marsyas, général des Alexandrins révoltés, et finit par se réconcilier avec sa sœur Cléopâtre. Après avoir soutenu Alexandre Zébina contre Démétrius II, il l'abandonna et plaça sur le trône de Syrie Antiochus Grypus, fils de Démétrius, auquel il donna en mariage sa fille Tryphœna. Le reste

de son règne fut tranquille. Il mourut dix ans après sa restauration, vingt-neuf après la mort de son frère. Au milieu de ses vices et de ses crimes, Ptolémée Physcon retint le goût des lettres, qui était héréditaire chez les Lagides. Il est vrai que la première et détestable partie de son règne fut funeste aux écoles d'Alexandrie en décidant une partie des professeurs à porter leur savoir dans d'autres pays. Mais après sa restauration, Ptolémée s'efforça de réparer le mal qu'il avait fait lui-même. Jaloux des progrès des écoles de Pergame, il interdit, dit-on, l'exportation du papyrus, et cette prohibition amena la découverte du parchemin. Il composa sous le titre de *Commentaires* ou *Mémoires* (Ὑπομνήματα) un ouvrage dont le sujet est incertain, et qui semble avoir été plutôt un recueil de curiosités scientifiques et littéraires qu'un récit historique.

Ptolémée Évergète II laissa deux fils : Ptolémée Soter II et Alexandre, qui occupèrent successivement le trône d'Égypte; et trois filles : Cléopâtre, mariée à son frère Ptolémée; Tryphœna, mariée à Antiochus Grypus, roi de Syrie, et Séléné. Il laissa aussi un fils naturel, Ptolémée Apion, auquel il légua le royaume de Cyrène. L. J.

Justin, XXXVIII, 8, 9; XXXIX, 1, 2. — Diodore de Sicile, XXXIII, XXXIV. — Athénée, IV, VI, XII. — Eusèbe, *Chron.* — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII. — Tite-Live, *Epit.*, LIX. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III.

PTOLÉMÉE VIII, *Soter II*, ou *Philométor*, plus connu sous le surnom de *Lathyre* (Λάθυρος), roi d'Égypte, fils aîné du précédent, régna depuis 117 avant J.-C. jusqu'en 81. Quoique à la mort de son père il fût en âge de régner, il dut cependant partager le trône avec sa mère, Cléopâtre, princesse ambitieuse, qui pour mieux s'assurer de lui le força à répudier sa première femme (Cléopâtre, sa sœur aînée) et à épouser Séléné, sa plus jeune sœur. Malgré cet arrangement, le fils et la mère s'entendirent assez mal ensemble, et en vinrent à une rupture ouverte, qui se termina par l'expulsion de Lathyre, en 107. Ce prince alla régner à Cypre, tandis que son frère Alexandre, roi de cette île, venait à Alexandrie partager avec Cléopâtre la royauté d'Égypte. Lathyre se maintint pendant dix-huit ans indépendant sur le trône, malgré les efforts de sa mère et de son frère pour le lui enlever. Il se mêla aux dissensions intestines des Syriens, tantôt pour défendre les habitants de Ptolémaïs et de Gaza contre Alexandre Jannée, roi des Juifs (103-101), tantôt pour soutenir Antiochus de Cyzique contre Antiochus Grypus; mais ces expéditions sont peu connues, et n'eurent que de faibles résultats. Après la mort de Cléopâtre et l'expulsion d'Alexandre, en 89, Lathyre fut rappelé sur le trône d'Égypte. Cette seconde période de son règne ne fut troublée que par une révolte de la ville de Thèbes. Cette puissante métropole de la haute Égypte succomba après une lutte de trois ans, pour ne plus se relever. Lathyre, par son administration sage, rendit quelque prospérité à l'Égypte. Quoique allié des Romains, il s'abstint prudemment de prendre part à leur guerre contre Mithridate. Il semble avoir été d'un caractère modéré, aimable et assez faible; il laissa en mourant une fille, Bérénice ou Cléopâtre, qui lui succéda, et deux fils naturels, tous deux appelés Ptolémée, plus tard rois d'Égypte et de Cypre. L. J.

Justin, XXXIX, 4, 5. — Pausanias, I, 9. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 10. — Eusèbe, *Chron.* — Letronne, *Recueil des inscriptions*, p. 64-66. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 393.

PTOLÉMÉE IX, *Alexandre Ier*, roi d'Égypte, fils de Ptolémée VII, et frère du précédent, régna depuis 107 avant J.-C. jusqu'en 89. Après la mort de son père, sa mère aurait voulu lui décerner la couronne, au préjudice de son frère aîné, mais les Alexandrins s'y opposèrent. Le jeune prince dut se contenter d'être gouverneur de l'île de Cypre, titre qu'il échangea en 114 contre celui de roi. Cléopâtre put réaliser en 107 son plan favori, et Alexandre partagea avec elle le trône d'Égypte pendant plus de seize ans. A la fin la mère et le fils se brouillèrent, et se tendirent mutuellement des embûches; Cléopâtre périt assassinée (90), mais Alexandre ne jouit pas longtemps du succès de son crime; le peuple et les soldats s'unirent pour le chasser. Vaincu par les rebelles dans une bataille navale en 89, il essaya de s'emparer du trône de Cypre, que le départ de son frère venait de laisser vacant; mais il essuya une seconde défaite navale, et fut tué dans l'action. Il laissa un fils, Alexandre, depuis roi d'Égypte, et une fille dont le nom est inconnu. L. J.

Justin, XXXIX, 4, 5. — Porphyre, *Chron.* — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 13.

PTOLÉMÉE X *Alexandre II*, roi d'Égypte, fils du précédent, mis à mort en 80 avant J.-C., après un règne de quelques mois. Il était encore tout enfant, lorsque sa grand'-mère Cléopâtre, pour le soustraire aux troubles de l'Égypte, l'envoya dans l'île de Cos, vers 102. Cette île tomba au pouvoir de Mithridate en 88. Ptolémée Alexandre, devenu prisonnier du roi du Pont, s'échappa bientôt, et se réfugia auprès de Sylla, qui l'emmena à Rome. Le tout puissant dictateur romain prit en faveur le jeune prince, et après la mort de Lathyre, en 81, il le nomma roi d'Égypte. Les Alexandrins, qui avaient déjà proclamé reine Cléopâtre Bérénice, fille de Lathyre, exigèrent qu'Alexandre l'épousât et partageât le pouvoir avec elle. Il consentit à tout; mais dix-neuf jours après leur mariage, il la fit assassiner. Les Alexandrins, exaspérés, se soulevèrent et le tuèrent dans le gymnase.

Dans un discours de Cicéron (*de rege alexandrino*) il est parlé d'un testament fait par un roi Alexandre qui léguait tous ses États au peuple romain. On ne sait de quel Alexandre il est ici question, et le passage de Cicéron soulève une difficulté de chronologie qu'il est impossible de résoudre d'une manière satisfaisante. L. J.

a, *Mithrid.*, 23; *Bel. civ.*, I, 102. — Josèphe, *An-* , XIII, 13. — Eusèbe, *Chron.* — Orelli, *Onomas-* *tic.*

LÉMÉE XI, *le nouveau Dionysus* (Νέος ς), **plus connu sous le surnom d'*Aulète* (le de flûte), roi d'Égypte, fils naturel de Pto-** **VIII, Lathyre, régna de 80 avant J.-C. à 51.** **marâtre Bérénice et Ptolémée Alexandre II** **e race légitime des Lagides. Pto-** **n i d'un prince qui avait laissé de** **uvenirs, fut proclamé roi par les Alexan-** **mais il se montra indigne de son père. Le** **e l'on sait de son règne suffit pour le** **i côté de Physcon et de Philopator, parmi** **s mauvais princes de la dynastie des La-** **Ses débauches et ses prodigalités épui-** **es finances, un peu réparées sous Lathyre.** :, il dut payer d'un prix énorme le titre les Romains, qui ne lui fut décerné que consulat de César (59). Ses sujets, acca-mpôts, se révoltèrent, et le chassèrent, en partit pour Rome avec l'espoir d'obtenir at son rétablissement sur le trône. En par Rhodes il demanda une audience à alors commissaire du peuple pour l'an-de Cypre à la république. Cette mission ejà coûté la vie à son frère, le plus jeune Ptolémée Lathyre. L'entrevue du com-e de la république et du roi d'Égypte fut e. Caton, occupé à satisfaire un besoin (ὢν τότε περὶ κοιλίας κάθαρσιν, dit Plu-, ne se dérangea pas pour le misérable qui s'inclinait devant lui; mais, tout en nant cette grossière marque de mépris onna aussi l'excellent conseil de s'entendre rix avec ses sujets, au lieu d'aller se jeter s intrigues des partis à Rome, au milieu ons vénales et violentes qui lui vendraient r un appui qu'elles ne lui donneraient olémée ne suivit point ce conseil, et se i Rome. D'abord tout parut lui réussir : beaucoup d'argent et à l'influence de Ci-il obtint du sénat un décret qui le réta-sur le trône et chargeait de cette com-P. Lentulus Spinther, proconsul de Ci-r ces entrefaites arrivèrent en Italie des d'Alexandrie qui venaient plaider la e l'insurrection auprès du sénat. Ptolé-erti de leur débarquement, trouva le de faire tuer le plus grand nombre des avant qu'ils eussent atteint Rome, et dé-autres par menace ou par corruption à porter plainte contre lui. L'indignation par cette conduite donna plus de force au posé à la restauration du roi d'Égypte, i-ci, voyant que malgré le décret du sé-ès deux ans d'attente, ses affaires n'é-as plus avancées, quitta Rome, et se retira se. Là il obtint de A. Gabinius, proconsul e, au prix d'une énorme somme d'argent i protection de Pompée, une intervention uelle le sénat ne fut pas même consulté Gabinius battit en trois rencontres Archelaüs, mari de Bérénice, reine d'Égypte, et rétablit Ptolémée sur le trône d'Alexandrie (55). Un des premiers actes du monarque restauré fut de faire mettre à mort sa fille aînée, Bérénice, qui avait régné en son absence, et les principaux citoyens d'Alexandrie. Maintenu sur le trône par une armée étrangère, et forcé de payer chèrement les services qu'elle lui rendait, Aulète n'exerçait qu'une autorité précaire; il n'avait pas même la disposition de ses finances, qui étaient administrées par un Romain, Rabirius Postumus. Il mourut au mois de mai 51, laissant deux fils, tous deux nommés Ptolémée, et deux filles, Cléopâtre et Arsinoé. Ses deux autres filles, Tryphæna et Bérénice, étaient mortes avant lui, et la seconde par son ordre. L. J.

Eusèbe, *Chron.* — Strabon, XVII. — Dion Cassius, XXXIX, 12-16, 55-58. — Cicéron, *ad Fam.*, I, 1-7; *ad Quint. frat.*, II, 2, 3; *pro Rabirio*, 2, 3, 10; *pro Cælio*, 10; *pro rege Alexandrino*. — Tite-Live, *Epit.*, CV. — Plutarque, *Cato minor*, 35; *Pomp.*, 49; *Ant.*, 3. — César, *Bel. civ.*, III, 103, 110.

PTOLÉMÉE XII, roi d'Égypte, fils aîné du précédent, régna de 51 avant J.-C. à 47. On lui donne quelquefois le surnom de Dionysus. Cohéritier du trône d'Égypte avec sa sœur Cléopâtre, il vit le testament de son père confirmé par le sénat, qui confia à Pompée la tutelle du jeune roi; mais les approches de la guerre civile empêchèrent les Romains de s'occuper du royaume d'Égypte. L'administration tomba entre les mains de l'eunuque Pothinus. Peu de temps après, vers 49, Cléopâtre se brouilla avec son frère, fut chassée d'Alexandrie, et alla rassembler des troupes en Syrie pour rentrer en possession de la couronne. Les deux armées du frère et de la sœur étaient en présence près de Péluse, lorsque Pompée, vaincu à Pharsale, vint chercher un refuge dans le camp de Ptolémée, et n'y trouva que la mort (48). Le roi d'Égypte, ou plutôt ses ministres, Pothinus et Achillas, avaient cru par ce meurtre se concilier Jules César; ils se trompèrent. Le vainqueur de Pharsale, à peine arrivé en Égypte, montra une telle prédilection pour Cléopâtre, que Ptolémée et ses ministres résolurent de recourir aux armes plutôt que d'attendre sa décisision. César, pris par surprise, attaqué à la fois par l'armée de Péluse et par le peuple d'Alexandrie, courut de sérieux dangers; mais son génie et l'approche d'une armée auxiliaire commandée par Mithridate de Pergame lui permirent de reprendre le dessus. Ptolémée, défait à l'embouchure du Nil, se noya en essayant de traverser le fleuve. Cet événement eut lieu à la fin de 48 ou au commencement de l'année suivante. L. J.

César, *Bel. civ.*, III, 103, 104, 106-112; *Bel. alex.*, 1-31. — Dion Cassius, XLII, 3, 4, 7-9, 34-43. — Plutarque, *Pomp.*, 77-79; *Cæs.*, 48, 49. — Appien, *Bel. civ.*, II, 84, 85, 89, 90. — Tite-Live, *Epit.*, CXII. — Strabon, XVII. — Eusèbe, *Chron.*

PTOLÉMÉE XIII, roi d'Égypte, frère du précédent, mis à mort en 43 avant J.-C. César le

proclama roi d'Égypte avec sa sœur Cléopâtre, en 47, et quoiqu'il ne fût qu'un enfant, on convint qu'il épouserait cette princesse. Le mariage et la royauté du jeune Ptolémée n'eurent aucune réalité. Cléopâtre emmena cet enfant à Rome, en 45, et de retour en Égypte après le meurtre de César, elle le fit tuer, en 43. Le règne nominal du dernier des Lagides avait duré un peu plus de trois ans. L. J.

Eusèbe, *Chron.* — Hirtius, *Bel. alex.*, 33. — Dion Cassius, XLII, 44; XLIII, 27. — Strabon, XVII. — Suétone, *Cæs.*, 35. — Sur l'histoire générale de la dynastie des Lagides, consult. Vaillant, *Historia Ptolemæorum regum Ægypti;* Amsterdam, 1701, in-fol. — Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, 2 vol. in-8°. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte; Recueil des inscriptions grecques en Égypte.* — Clinton, *Fasti hellenici*, t. III. — Niebuhr, *Kleine Schriften.* — Droysen, *Hellenismus*, vol. II. — Eckhel, *Doctrina numorum*, vol. IV. — Visconti, *Iconographie grecque*, vol. III. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

PTOLÉMÉE APION, ou *le Maigre*, roi de *Cyrène*, mort en 96 av. J.-C. Il était fils illégitime de Ptolémée Physcon et de sa maîtresse Irène. Son père lui laissa le royaume de la Cyrénaïque (117). On ne connaît aucun des événements de son règne. En mourant il légua ses États au peuple romain. Le sénat refusa cet héritage, et déclara libres les villes de la Cyrénaïque; mais pour apaiser des dissensions survenues entre ces villes, la Cyrénaïque fut réduite en province romaine trente ans plus tard. G. R.

Justin, XXXIX. — Eutrope, VI.

PTOLÉMÉE, roi de Chypre, mort en 57 av. J.-C. Fils naturel de Ptolémée Soter II et frère de Ptolémée Aulète, il eut le trône de Chypre en 80, sans avoir obtenu l'agrément des Romains. Il eut le tort de les offenser en affectant des airs de mépris et d'indépendance à leur égard, et en entretenant des relations avec Mithridate, dont il devait épouser la fille, Nyssa. Il avait refusé de retirer Clodius des mains des pirates. Celui-ci, devenu tribun du peuple, rappela un prétendu testament de Ptolémée Alexandre II qui léguait ses États à la république; un plébiscite déclara que l'île de Chypre était réduite en province romaine, et Caton, nommé questeur et investi de la puissance prétorienne, fut chargé d'exécuter cette loi, qu'il désapprouvait. Aulète contribua lui-même à la spoliation de son frère. On offrit au roi de Chypre en dédommagement la dignité de grand pontife du temple de Vénus à Paphos. Abandonné de tous, le malheureux prince s'empoisonna. G. R.

Strabon, Dion Cassius, Plutarque. — Caton, Appien, Velleius Paterculus.

PTOLÉMÉE, roi de Mauritanie, mort en 40 après J.-C. Il était fils et successeur de Juba II; sa mère, Cléopâtre Sélène, était fille de Marc-Antoine et de la reine Cléopâtre. Il monta sur le trône vers l'an 19, sous Tibère. Strabon, qui écrivait à cette époque, dit que Juba était jeune encore et laissait les soins du gouvernement à ses courtisans. Une partie des Mauritaniens, mécontents, se joignit à Tacfarinas en 24. Ce [...] ayant été défait par P. Dolabella, Ptolém[ée] s'était rendu utile au général romain pe[ndant] cette campagne, reçut du sénat les orne[ments] triomphaux. Il régna jusqu'en 40. Appelé [à Rome] par Caligula, son cousin, il fut mis à mo[rt par] ordre de ce tyran, qui voulait s'appropri[er ses] richesses. Les deux Mauritanies dev[inrent] provinces romaines. Pausanias rappo[rte que les] Athéniens élevèrent une statue en l'hon[neur de] ce prince. G. R.

Strabon, VII. — Tacite, *Annales*, IV. — Dion C[assius]. Suétone, *Caligula*, 26. — Sénèque, *De tranquill.* Visconti, *Iconogr. grecque*, V, 2.

PTOLÉMÉE (*Claude*), célèbre astrono[me et] géographe, vivait dans la première moi[tié du] second siècle de notre ère. Les détails de [sa vie] manquent. On sait seulement avec certitud[e qu'il] faisait en 139 de J.-C. des observations [astro]nomiques à Alexandrie (1). Cette ville, q[ui de]vait relier l'Orient à l'Occident, était deve[nue de] bonne heure une véritable pépi[niè]re de [savants]. Euclide y posa les principes m[athématiques de] l'astronomie; Aristarque de Samos y [fit] les premières applications de la géométri[e à la] science des astres; Ératosthène, succes[seur d'A]ristarque dans l'école d'Alexandrie, fi[t] les grandes armilles pour observer les [...] et Hipparque, « que l'on ne saurait [...] trop louer d'avoir le mieux démontré la [parenté] des astres avec l'homme (*cognatio[nem cum] homine siderum*) et que nos âmes fon[t partie] du ciel (*animasque nostras partem esse c[œli]*) apporta tous les efforts de son génie à l'é[dification] de l'édifice commun, en léguant ses observ[ations, cet] « héritage du ciel », aux plus dignes des h[ommes] à venir (2). Ptolémée fut l'exécuteur t[esta]taire d'Hipparque : ce fut l'architecte qui [réunit] tous les matériaux épars depuis des [siècles].

Le principal ouvrage de Ptol[émée a pour] titre : Μαθηματικὴ σύνταξις, *Compo[sition ma]thématique.* On l'appelle commun[ément Al]mageste, nom hybride, composé [de l'article] arabe *al* et du superlatif grec μέγιστος [très-] grand : c'est donc, en style oriental, [le livre] *très-grand* par excellence. Il fut t[raduit pour] la première fois du grec en arabe par [...] Honaïn, vers le milieu du neuvième si[ècle de] notre ère, et au treizième les Juifs d'Es[pagne le] translatèrent en hébreu sur les ve[rsio]ns [arabes]. Sans le besoin qu'on eut de l'astron[omie pour] la détermination de la fête de Pâques, [le texte] grec de l'Almageste aurait été probab[lement] perdu. Dans cette question des fêtes mob[iles qui] divisait l'Église dès son origine, le livre [de Pto]lémée devait en effet être souvent con[sulté...] le traduisit en latin, et l'empereur F[rédéric II] en fit faire, vers 1230, une nouvelle ve[rsion la]tine d'après l'arabe. Mais ce n'est [...]

(1) C'est pourquoi Suidas et d'autres l'appe[llent Alexan]drin. D'anciens manuscrits de ses ouvrage[s le nom]ment *Pelusiensis* et *Pheludiensis.*

(2) Pline, *Hist. nat.*, II, 26.

de l'imprimerie ou'on a une
le cet auteur. rre Lich-
ru par e à Venise. 1515.
de l'
mat a
jusqu'à nous.
revu et corrigé,
nus (Jean de Kœnigs-
réimprimé à
, en 1550. passerons sous si-
autres tr latines. D
tes, pour ler
grec, dû
ol. Le manuscrit grec
avait été donné à
g (où il ne se trouve par
, qui le tenait du cardinal Bessarion.
de Grynæus a été reproduit, avec
écrits de Ptolémée, par J. Gemusæus;
41 et 1551, in-fol. La meilleure édition
le Halma; Paris, 1813 et 1816, 2 vol.
texte grec, traduit pour la première
nçais, a été soigneusement collationné
anuscrits originaux de la Bibliothèque
de Paris.
ans la Μαθηματικὴ σύνταξις ou *Alma-*
l'on trouve l'exposition du fameux
de Ptolémée, sur lequel nous allons
dire un mot. Le parallèle entre le
du monde des modernes et la manière
ns se figuraient le mouvement des
un des chapitres les plus curieux et les
uctifs de l'histoire des sciences. Le sys-
mitif, repris et perfectionné par Ptolé-
celui du sens commun; il s'est tellement
vec nos idées et notre langage que nous
core aujourd'hui, non pas que la terre
mais que le soleil se lève et se couche.
que prétend aussi le vulgaire; et s'il
e la terre tourne autour du soleil,
veut bien croire les savants sur pa-
erait difficile de lui faire comprendre
omène qui est en opposition directe
ue la vue lui montre perpétuellement.
e de Ptolémée se présente donc ap-
fois sur l'assentiment de tous les peu-
le témoignage des sens et la sanction
. Bien peu de systèmes pourraient in-
ette triple autorité! et cependant ce
s des siècles brillait aux yeux de tous
une incontestable vérité n'était qu'une
erreur. Chose étrange! le système qui
ompher est peut-être aussi ancien que
Ptolémée. Mais quelle différence dans
he! on dirait deux courbes se dévelop-
ens inverse l'une de l'autre. Dès son
e faux système s'avance entraînant
suffrages. Le vrai ne se hasarde que
t; on ignore même d'où il sort, car ni

e n'en avait vu qu'un seul, qui appartenait à
hy.

Philolaüs (1), ni Aristarque de Samos, ni Nicetas, n'en réclament la paternité. L'idée que la terre tourne autour du soleil était une de ces inspirations soudaines qui, tour à tour reprises et abandonnées, paraissent d'abord destinées à ne devoir jamais jouir de la faveur des mortels. Après bien des siècles d'oubli ou de dédain, un cardinal, Nic. de Cusa, la remit au jour, vers l'époque où Gutenberg inventa l'imprimerie; bientôt un chanoine, un membre de l'Église, — le sort est malin, — Kopernic la fit triompher, toutefois après que Christophe Colomb eut démontré que le monde ne finit pas au delà des colonnes d'Hercule et que la terre, flottant librement dans l'espace, n'est pas aussi grande que l'antiquité et le moyen âge l'avaient enseigné. Pour détruire ce dogme enraciné, il ne fallut rien moins que la découverte du Nouveau Monde.

Ptolémée non-seulement connaissait l'idée qui forme aujourd'hui la base de l'astronomie, mais il la combat par des arguments qu'il est curieux de connaître. Voici d'abord son entrée en matière : « Nous essayerons d'expliquer en prenant pour principe ce qui est évident, réel et certain (2). » Descartes n'a pas mieux dit dans son *Discours sur la méthode*. C'est une déclaration de principes catégorique, péremptoire; elle ne laisse pas la moindre place au doute : Ptolémée veut, dans sa *Composition mathématique*, suivre la méthode rigoureuse de la géométrie, et procéder par voie de démonstration. De cette déclaration bien appréciée sort un haut enseignement pour l'histoire des sciences. Mais écoutons encore le maître. « La terre ne peut point être transportée obliquement; car, si cela était, on verrait arriver tout ce qui aurait lieu si elle occupait un autre point que le milieu du monde. » Or, l'auteur s'était efforcé de démontrer « que si la terre n'occupait pas le centre du monde, l'ordre que nous voyons s'observer dans les accroissements et décroissements des jours et des nuits serait troublé et interverti; les éclipses de lune ne pourraient pas se faire pour toutes les parties du ciel, etc. » Il serait trop long de reproduire ici tous les arguments spécieux et la plupart incompréhensibles que Ptolémée donne pour nier le mouvement annuel de la terre. Quant au mouvement diurne, il le traite d'invention ridicule, bien qu'il n'en conteste pas la simplicité. Ses paroles méritent d'être rapportées textuellement : « Il y a, dit-il, des gens qui prétendent que rien n'empêche de supposer, par exemple, que le ciel étant immobile, la terre tourne autour de son axe d'occident en orient, en faisant cette révolution dans l'intervalle d'une journée... Il est vrai que rien n'empêche peut-être que, pour plus de simplicité, il n'en soit pas ainsi (οὐδὲν ἂν ἴσως κωλύοι, κατά γε τὴν ἁπλουστέραν ἐπιβολὴν, τοῦθ' οὕτως ἔχειν); mais ces gens ne sentent pas combien, sous le rapport

(1) Voy. les articles *Philolaüs* et *Pythagore*.
(2) *Composit. math.*, I, 1.

de ce qui se passe autour de nous et dans l'air, leur opinion est *souverainement ridicule* (πάνυ γελοιότατον)... Les corps plus légers et suspendus dans l'air devraient alors avoir un mouvement contraire à celui de la terre; ni les nuages, ni aucun des corps lancés, ni les oiseaux ne pourraient aller vers l'orient, car la terre les précéderait toujours dans cette direction, et anticiperait sur eux par son mouvement vers l'orient, de manière qu'ils paraîtraient tous, la terre seule exceptée, reculer vers l'occident. » Prévoyant ici l'objection qu'on aurait pu lui faire, l'auteur s'empresse d'ajouter : « Si l'on disait que l'atmosphère est emportée avec la même vitesse que la terre dans sa rotation, il n'en serait pas moins vrai que les corps qui y sont contenus n'auraient pas la même vitesse (1). » Cet argument, qui n'a aucune valeur à raison de l'épaisseur minime de l'atmosphère comparée au globe terrestre, est vraiment curieux de la part du même auteur qui consacre un chapitre entier à démontrer que la terre n'est qu'un point dans l'univers (le point central, il est vrai) et qui se moque agréablement de ceux qui supposent à la terre un support. « Ceux qui regardent dit-il, comme un paradoxe qu'une masse comme la terre ne soit appuyée sur rien, ni emportée par aucun mouvement, se trompent en raisonnant d'après leurs petites sensations et non suivant l'aspect de l'univers. Cela ne leur paraîtrait plus une merveille s'ils savaient que la terre, malgré sa grosseur, n'est pourtant qu'un point comparativement à l'étendue de l'univers qui l'environne... » On ne saurait mieux raisonner; mais nous n'en dirons pas autant de ce que l'auteur va dire; l'illusion est d'autant plus remarquable qu'elle donne la clef de tout le système de Ptolémée... « Ils (les ignorants qu'il raille), comprendraient, continue-t-il, que la terre, étant un infiniment petit par rapport à l'univers, est contenue de toutes parts et maintenue fixe par les efforts permanents qu'exerce sur elle l'univers. Il n'y a ni haut ni bas dans le monde; car on n'en peut concevoir dans une sphère. Quant aux corps qu'il renferme, ceux qui sont légers sont comme poussés à l'extérieur, vers la circonférence, tandis que les corps pesants se dirigent vers le milieu comme vers un centre, et nous paraissent tomber (2). » Le moyen de ne pas ajouter foi à une doctrine qui se formule en termes aussi dogmatiques ! Et pourtant, encore une fois, tout cela était faux, radicalement faux. Cet exemple devrait nous mettre en garde contre toute affirmation magistrale, se présentât-elle appuyée de tout le cortége des mathématiques.

Toute erreur porte en elle-même son expiation. Après avoir donné la terre comme le centre des mouvements du soleil, de la lune et des planètes, il fallait, non seulement le démontrer,

(1) *Composit. math.*, lib. I, 6.
(2) Ibid., I, 7.

mais, ce qui était la tâche la plus diffic
fallait rattacher au système de Ptolémé
tains phénomènes, comme les stations
rétrogradations de Mars, de Jupiter et de S
mouvements successivement directs et
grades, séparés par deux points d'imm
(station). De là l'origine des *épicycles*, l'u
inventions les plus bizarres de l'esprit h
L'hypothèse des épicycles, développée
vres IX et X de l'*Almageste*, et imaginé
expliquer ces mouvements, est, comme dit
« entièrement contraire aux principes l
simples, les plus élémentaires, les plus é
de la mécanique (1) ». Ils s'expliquent, a
traire, d'une manière très-simple si l'on s
la terre circulant autour du soleil (*voy.*
NIC et KEPLER).

Après avoir signalé les erreurs fon
qui déparent l'Almageste, nous devon
indiquer les services que cet ouvrage a ren
progrès de la science. D'abord on y trou
signées des observations anciennes,
celles d'Hipparque, qui ont servi à ver
corriger même les observations des
modernes. D. Cassini, Lalande et La
ont cité des exemples. Ainsi, D. Cassini,
lant (dans ses *Éléments d'astronomie*) du
vement de l'apogée, c'est-à-dire de la q
dont cette partie de l'orbite terrestre se
dans un temps donné, ajoute : « Comme c
vement est fort lent et difficile à discern
l'espace de quelques années, il est néc
pour déterminer sa quantité, de com
observations éloignées l'une de l'autre, d
tervalle de temps considérable, entre les
celles d'Hipparque et de Ptolémée sont l
reculées. » A cet effet, il compare d'abor
elles les observations des lieux des nœ
naires faites à des périodes assez rappr
« pour reconnaître dans quel sens se fo
mouvements et déterminer à peu près l
de leurs révolutions ». Lalande recon
même avec Cassini l'accord des tables de
avec les observations rapportées dans
geste, et il conclut des équinoxes d'Hip
durée de l'année de 365 jours 5 heures
nutes 45 demi-secondes, à peu près
dans les tables du soleil de Lacaille.
Place, traitant des mouvements séc
lune, dit : « Si l'on augmente de 4",
le mouvement synodique actuel, l'élo
la lune pour la première époque des
Ptolémée devient de 70° 37' 54", c'e
plus grande seulement de 51" que celle
lémée. On ne devait pas espérer un si
accord, vu l'incertitude qui reste sur les
de Vénus et de Mars, dont l'influence
grandeur de l'équation séculaire de la l
sensible. » En un mot, l'Almageste établit,
dit Bailly, « la communication entre l'astr

(1) *Astronomie populaire*, t. II, p. 222.

t moderne. observations im-
par y sont conservées :
ions pas les mouve-
ètes aussi exactement que
Ptolémée (1). »
q uédié à son frère
en treize livres. Le 1er, précédé
ose le système qui a
. Autour de la terre
dans l'ordre de
, le
, Ju co-
u'il la
er adi rec πλανή-
, és fixés à
de , qui jouent un si grand
s anciennes cosmogonies. « Quelques
s, dit Montucla, semblent d'abord
a faveur de cet arrangement : si la
it pas au centre, on ne verrait pas
— c'est ainsi que raisonnait Ptolémée,
ent la moitié du ciel ; de deux étoiles
ment opposées, tantôt ni l'une ni
paraîtraient, tantôt elles paraîtraient
x, et les pôles du monde ne seraient
oints immobiles. C'étaient des démons-
sez pressantes de la stabilité de notre
Ajoutons que l'antiquité manqua des
des faits nombreux qui ont été si utiles
rnes pour établir le vrai système de
2). » Terminant le premier livre par
ination de l'obliquité de l'écliptique,
isons du soleil et des ascensions
uteur commence le second par les as-
bliques. Il en dresse une table, et dé-
s angles formés par les intersections
que, d'abord avec le méridien, ensuite
zon, puis avec le cercle vertical. — Le
ivre comprend la recherche de la lon-
année et l'explication de l'inégalité du
t solaire par deux hypothèses : celle
excentrique à la terre, et celle d'un
rté sur l'écliptique. Il dit que « l'astre,
ant soit l'excentrique, soit l'épicycle,
te contre l'ordre des signes en sens
celui par lequel il paraît aller d'orient
t. » Il préfère l'hypothèse d'excentri-
e plus simple et également propre à
s difficultés : il trouve d'abord l'ex-
le $\frac{1}{24}$ de rayon de l'orbite, et par la
n des différences d'intervalles entre
xes et les solstices il parvient à une
u centre très-approchée de la véri-
applique ensuite l'hypothèse de l'épi-
rrive aux mêmes résultats. Cette hy-
siste à faire mouvoir sur une première
ce dont la terre occupe le centre, celui
e circonférence sur laquelle se meut
l'une autre et ainsi de suite jusqu'à la
e l'astre décrit uniformément. Si le

rayon d'une des circonférences surpasse la somme des autres rayons, le mouvement apparent de l'astre autour de la terre sera composé d'un mouvement uniforme et de plusieurs inégalités dépendant des rapports qu'ont entre eux les rayons des diverses circonférences et les mouvements de leurs centres et de l'astre. « Si l'on peut', ajoute La Place (*Mécanique céleste*), satisfaire à l'aide des épicycles aux inégalités du mouvement apparent des astres, il est impossible de représenter à la fois les variations de leurs distances. Au temps de Ptolémée, ces variations étaient bien peu sensibles relativement aux planètes dont on ne pouvait pas alors mesurer avec exactitude les diamètres apparents. Mais les observations de la lune suffisaient pour lui montrer l'erreur de son hypothèse, suivant laquelle le diamètre de la lune périgée dans les quadratures serait double de son diamètre apogée dans les syzygies. Les mouvements des planètes en latitude formaient de nouveaux embarras dans son système : chaque inégalité nouvelle le surchargeait d'un nouvel épicycle. Ainsi, au lieu d'avoir été confirmé par les progrès de l'astronomie, ce système n'a fait que se compliquer de plus en plus, et cela seul doit nous convaincre qu'il n'est pas celui de la nature. »

Les épicycles combinés avec l'excentrique jouent un grand rôle dans les livres suivants. Le quatrième traite des mouvements de la lune ; le même sujet est continué dans le cinquième livre ; on y trouve la description de l'astrolabe, inventé par Hipparque, et qui servait à prendre les longitudes et les latitudes des astres relativement au soleil. C'est avec cet instrument que Ptolémée découvrit l'inégalité du mouvement lunaire connue sous le nom d'*évection*. On savait déjà avant lui que la vitesse de la lune dans son orbite augmente ou diminue à mesure que son diamètre paraît augmenter ou diminuer ; on savait aussi que la plus grande et la plus petite vitesse s'observent aux extrémités de la ligne des apsides de l'orbite lunaire. Ptolémée alla plus loin : il constata que d'une révolution lunaire à l'autre, les quantités absolues de ces deux vitesses extrêmes variaient, et que plus le soleil s'éloignait de la ligne des apsides de la lune, plus la différence entre ces deux vitesses allait en augmentant ; d'où il conclut que la première inégalité du mouvement lunaire, celle qui dépend de l'excentricité de son orbite, est elle-même sujette à une inégalité annuelle indépendante de la position de la ligne des apsides de la lune à l'égard du soleil (1). Il traite ensuite (sixième livre) des parallaxes, si utiles pour déterminer les distances des astres, et indique la manière de calculer les éclipses. Le septième livre a pour objet les étoiles ; Ptolémée constata la fixité de leurs positions relatives, d'où le nom de *fixes*, et remarqua, comme Hipparque (*voy.* ce

Hist. de l'Astronom., t. I.
a, Hist. des Mathématiques, t. I.

(1) Halma, préface de son édition de l'*Almageste*, p. XXI.

nom), qu'outre le mouvement diurne, les étoiles avaient un mouvement en longitude, beaucoup plus lent, qui les emportait autour des pôles de l'écliptique d'occident en orient. Hipparque avait évalué ce mouvement de rétrogradation des points équinoxiaux à 2° en cent cinquante ans ou à 48″ en un an, ce qui est un peu trop faible (il est en réalité de 50″,234). Ptolémée le réduisit à 1° en cent ans : ce qui s'écarte encore davantage de la vérité. Cette erreur introduisit une augmentation sensible dans la durée de l'année, que Ptolémée portait à 365 jours 5 heures 55′, durée trop longue de plus de 6′. Un catalogue des étoiles fixes avec leurs positions respectives en longitude et en latitude termine ce livre et commence le huitième. Ce catalogue a été pour les astronomes modernes un sujet de grandes discussions. Les uns, tels que Flamsteed et Lalande, soutenaient que c'était le même catalogue qu'Hipparque avait dressé 265 ans avant Ptolémée, et que Ptolémée n'y ayant rien changé, les étoiles, par suite de la précession des équinoxes, devaient être plus avancées vers l'orient qu'elles ne sont marquées dans l'Almageste. Les autres considéraient ce catalogue comme l'œuvre même de Ptolémée. De ce nombre était La Place. « A la vérité, dit-il, les trois équinoxes que Ptolémée a observés sont fautifs ; mais il paraît que, trop prévenu pour les tables solaires d'Hipparque, il fit coïncider avec elles ses observations des équinoxes, alors très-délicates, et dont le seul dérangement de son armille suffit pour expliquer les erreurs. » D'après cette décision, il n'y aurait rien à changer aux longitudes et aux latitudes que Ptolémée applique aux étoiles. Le huitième livre contient en outre une description de la voie lactée, la manière de construire un globe céleste et les différents rapports de situation des étoiles. — Les neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième livres ont pour objets les planètes, leurs orbites, leur rang, leurs retours périodiques, leurs excentriques et leurs épicycles.

Les ouvrages de Ptolémée qui se rattachent plus ou moins directement à l'Almageste sont : Τετράβιβλος σύνταξις, *Tetrabiblon, seu quadripartitum de Apotelesmatibus et judiciis astrorum*, généralement suivi d'un petit écrit intitulé Καρπός, *seu fructus librorum suorum*, aussi appelé *Centiloquium*, parce qu'il contient cent aphorismes. Le *Tetrabiblon*, qui est à proprement parler un traité d'astrologie, parut, en grec et latin, par les soins de Camerarius, Nuremberg, 1535, in-4° ; Melanchthon en donna aussi une édition grecque-latine, Bâle, 1553, in-8°. Le *Centiloquium* a été attribué à Hermès Trismégiste, bien qu'il diffère de celui qui porte le nom de ce personnage. J. Pontanus l'a publié avec deux commentaires attribués à Porphyre et à Proclus ; Bâle, 1559, in fol. ; — Κανὼν βασιλείων, *Canon des règnes* (et non *Canon des Rois*, comme on l'appelle quelquefois) : c'est une table chronologique des rois assyriens,
des, perses, grecs et romains depuis Nabona
jusqu'à Antonin le Pieux ; chaque nom ind
non la durée de la vie d'un roi, mais cell
son règne. C'est une table assez précieuse
la chronologie. On la trouve dans les ou
chronologiques de Scaliger, de Calvisius, de
tau, et dans Halma : *Table chronologique*
règnes, etc. ; Paris ; 1819, in-4° ; — Φ
ἀπλανῶν ἀστέρων καὶ συναγωγὴ ἐπισημασι
De apparentiis et significationibus iner
tium : c'est une liste annuelle des p
phénomènes météorologiques et sidéraux,
véritable calendrier, imprimé dans Petau, *U*
nologium, Paris, 1630, in-fol., et dans
volume cité de Halma. — Περὶ ὑποθέσ
πλανωμένων, *De planetarum hypothesi*
espèce d'extrait de l'Almageste, édité
bridge, avec la Sphère de Proclus ; Lon
1620, in-4° ; — Ἁρμονικῶν βιβλία γ', *Tr*
d'harmonie ou de musique, publiée en
et en latin par Wallis, Oxford, 1682, in-4°
avec le commentaire de Porphyre, ibid., 1
in-fol. ; — Περὶ κριτηρίου καὶ ἡγεμονικοῦ.
judicandi facultate et animi princi
édité par Bouillaud, en grec et latin ;
1663, in-4° ; — *De analemmate* et *De pla*
phærio, deux petits écrits, traduits de l'a
et publiés par Commandine ; Rome, 1558 et 1
in-4°.

Ptolémée géographe. — L'ouvr
Γεωγραφικὴ ὑφήγησις fait époque dans
de la géographie. On n'y trouve que très-
détails topographiques : ce n'est le plus sou
qu'une simple énumération de noms suivi
leur longitude et de leur latitude. On peut l
viser en trois parties : la première, c
1er livre, traite de la géographie en
moyens de détermination topographique
par Marin de Tyr ; la deuxième partie,
nant les livres 2, 3, 4, 5, 6, jusqu'au 4e cha
7e livre, est une nomenclature de pays, de
de fleuves, de mers, etc. ; la troisième
consiste en une récapitulation de l'ensemble
cartes qui accompagnent les principales
de cet ouvrage sont de Mercator : elles p
pour les copies des cartes exécutées par le m
cien Agathodémon, qui vivait au cinquième
à Alexandrie. L'ouvrage de Ptolémée fut ju
seizième siècle le guide de tous les voy
à chaque découverte, ils croyaient rec
quelque contrée déjà indiquée par ce gé
La terre, à laquelle il donnait une for
rique, était évaluée par lui à 180,000 s
500 stades par degré) de circonférence, c
fait environ 10,000 lieues, au lieu de
qu'elle a en réalité. Quant à la partie
ou habitable, il lui assignait 72,000
longitude et 40,000 stades en latitude.
orientale s'étend bien au delà du Gange ju
pays des Siniens (Chinois), limité au
la Sérique, au sud et à l'est par une

connue. L'Inde a une configuration singulière : elle ne présente presque pas de saillie au sud. En face du petit promontoire Kory est située l'île de Taprobane (Ceylan), désignée comme quatre fois plus grande qu'elle n'est réellement. Ptolémée, reproduisant une erreur ancienne, joint, au midi, l'Asie à l'Afrique par une *terre inconnue*, γῆ ἄγνωστος. A l'ouest de l'ancien monde il connaissait les îles Fortunées (îles Canaries), les Cassitérides, l'Albion, l'Hibernie ou Irlande, et à l'extrême nord Thulé. Il mentionne aussi la Scandie et la Chersonèse Cimbrique. Il eut une idée plus exacte que ses prédécesseurs de la mer Caspienne en constatant qu'elle est fermée de toutes parts (1). « Il est regrettable, dit Alex. de Humboldt, que Ptolémée n'ait pas renoncé aussi à la fable de cette « contrée inconnue » du midi, qui devait joindre le promontoire Prasum avec Cattigura *Chinæ* (*Sinarum metropolis*), et par conséquent unir l'Afrique orientale avec le pays des Tsin (la Chine). Cette fable, qui fait de l'Océan indien une mer intérieure, a son principe dans des opinions qui remontent, par Marin de Tyr, à Hipparque, à Séleucus de Babylone et même à Aristote (2). » Ce même savant a remarqué aussi que, par suite d'une étude plus approfondie des idiomes de l'Inde et de l'ancienne Perse, on a reconnu avec surprise qu'une grande partie de la nomenclature géographique de Ptolémée est un monument historique des relations commerciales établies autrefois entre l'occident et les contrées les plus éloignées du sud et du centre de l'Asie (3). Il faut savoir gré à ce mathématicien géographe de son goût pour l'exactitude, dont il donne de nombreux témoignages. Malheureusement il nous laisse ignorer sur quelle base sont établies ses déterminations de lieux, qui dépassent 2,500, et dans quel rapport elles se trouvent avec les itinéraires alors en usage.

(1) D'après l'opinion qui avait jusqu'alors prévalu, la mer Caspienne était une mer ouverte, par suite de l'hypothèse des *quatre golfes*, et même d'après les reflets qu'on avait imaginés dans la lune pour expliquer les taches de cet astre. « J'ai eu l'occasion, raconte ici Alex. de Humboldt, de retrouver moi-même en Perse, chez des hommes fort instruits, l'hypothèse d'Agésianax, d'après laquelle les taches de la lune, qui représentaient à Plutarque (*De facie in orbe lunæ*) des espèces de montagnes lumineuses, probablement des montagnes volcaniques, ne seraient qu'un reflet produit par les continents et les mers du globe que nous habitons. Ce qu'on nous montre, disaient-ils, à l'aide du télescope, à la surface de la lune n'est que l'image réfléchie de notre propre pays. » (COSMOS, t. II, p. 232, note 61).

(2) *Cosmos*, t. II, p. 232.

(3) Pour les mots zends et sanscrits conservés dans Ptolémée, voy. Lassen, *Dissertatio de Taprobane insula*; E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I; Alex. de Humboldt, *Examen critique*, etc., t. I. Quelquefois, Ptolémée donne le nom sanscrit avec la traduction, comme pour l'île de Java, ou *île d'Orge*, Ἰαβαδίου, ὃ σημαίνει κριθῆς νῆσος. *Voy.* Guillaume de Humboldt, *Uber die Kawi-Sprache*, t. I. Encore aujourd'hui l'orge (*hordeum distichon*) dans divers idiomes de l'Inde (le bengali, l'indoustani, le cingalais), s'appelle *yava*, *djav* et *yaa*. *Voy.* Ainslie, *Materia medica of Hindoostan*; Madras, 1813.

Ne connaissant point la boussole, qui cependant déjà 1250 ans avant Ptolémée faisait partie du char magnétique de l'empereur chinois Tsching-wang (1), les Grecs et les Romains ne pouvaient, malgré leurs soins, mettre aucune précision dans leurs itinéraires : les directions des lignes, ou l'angle qu'elles formaient avec le méridien, ne présentent pas assez de certitude.

Les plus anciennes éditions de la Géographie de Ptolémée (texte latin), sont : Rome, 1462, 1475, 1478, 1482, 1490, in-fol.; les deux dernières sont les plus estimées. Il existe aussi une traduction latine par Michel Servet; Lyon, 1541, in-fol. Érasme donna le premier le texte grec; Bâle, 1533, in-4°, réimprimé à Paris, 1546, in-4°. L'édition qui passe jusqu'à présent pour la meilleure est celle de Montanus, avec les cartes de Mercator (*Ptol. Geogr. libri VIII græco-latini, recogniti et emendati, cum tabulis geogr. ad mentem autoris restituti per Gerardum Mercatorem, iterum castigati a P. Montano*, etc.; Francf. et Amsterdam, 1605, in-fol.); édition réimprimée par P. Bertius, Leyde, 1618, in-fol., etc., dans *Bertii Theatrum geograph. vet.*, t. I, Leyde, 1618, in-fol. Une petite édition bien commode est celle de Nobbe, Leipzig (Tauchnitz), 3 vol. in-8°; le 3° vol. contient un Index bien complet.

Plusieurs savants, entre autres Alexandre de Humboldt, ont mentionné de Ptolémée un traité d'*Optique*, que les Arabes nous auraient conservé. Nous nous sommes assuré, par nos propres recherches, qu'il en existe à la Bibliothèque impériale de Paris un manuscrit latin, coté 7310. Il est divisé en cinq chapitres (*sermones*) et commence ainsi : *Incipit liber Ptolomai De opticis sive aspectibus, translatus ab Ammirato Eugenio Siculo de arabico in latinum.* C'est donc une traduction latine d'une version arabe : le texte primitif (grec) paraît être perdu. Le premier chapitre est rempli de lacunes (laissées en blanc dans le manuscrit). Le cinquième offre le plus d'intérêt : il traite de la réfraction des rayons lumineux, lors de leur passage à travers des milieux d'inégale densité. L'auteur donne une appréciation numérique, sous forme de tableaux, des rayons déviés en passant de l'air dans l'eau et dans le verre ou de l'eau dans le verre, sous des degrés d'incidence différents. Ces expériences, faites à une époque aussi éloignée de la physique moderne, sont extrêmement précieuses pour l'histoire de la science. Ce traité d'optique n'a jamais été, que nous sachions, imprimé. — Une édition critique et complète des Œuvres de Ptolémée reste encore à faire. F. HOEFER.

Fabricius, *Bibl. græca.* — Halma, Préface de son édition de l'*Almageste*. — Weidler, *Hist. astron.* — Vossius, *Hist. græca*, lib. IV, 17. — Montucla, *Hist. des math.* — La Place, *Mécanique céleste*, et *Expos. du système du monde.* — C. Crusius, *Opuscul.*, édit. par Klotz. — Gosselin, *Sur les syst. de Strabon, de Ptolémée*, etc.; Paris, 1790, in-4°. — Ukert et Mannert, *Geogr.*

(1) Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 230.

der Gr. et Römer. — Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, et *Examen critique des géographes*, t. I. — Muralt, *Beiträge zur Alten Lit.*; Saint-Pétersbourg, 1844, in-8°.

PTOLÉMÉE, prêtre égyptien de Mendès. Il avait écrit une *Histoire de l'Égypte*, en trois livres; elle est citée par Clément d'Alexandrie, Eusèbe et Tatien. Cet ouvrage paraît avoir été un abrégé chronologique. On conjecture que ce Ptolémée vivait sous Auguste, puisque le grammairien Apion (cité par Clément d'Alexandrie), qui écrivait son *Histoire d'Égypte* sous Tibère, allègue son témoignage. Meursius et Vossius ont attribué à Ptolémée un ouvrage sur le roi Hérode; mais il est probablement de Ptolémée d'Ascalon. G. B.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I. — Tatien, *Adv. Græcos*, 59. — Vossius, *De histor. græc.* — Fabric., *Bibl. græca*, V, 5.

PUBITSKA (*François*), historien bohème, né le 19 août 1722, à Kommothau, mort à Prague, le 5 juillet 1807. Entré chez les Jésuites, il enseigna dans divers colléges de son ordre la grammaire, l'éloquence, le grec, la philosophie, etc. Après la suppression de la Société, il devint professeur à l'université de Prague et historiographe de la couronne de Bohême. On a de lui : *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab Slavorum in Bohemiam adventu ad nostra tempora*; Prague, 1768, in-4°; — *Chronologische Geschichte Böhmens* (Histoire chronologique de Bohême); Prague, 1770-1784, 6 vol. in-4°; — *De antiquissimis sedibus Slavorum*; Leipzig, 1771, in-4°; — *De Venedis, Vinidis itemque de Enetis*; Olmutz, 1772; Leipzig, 1773, in-4°.

Pelzel, *Böhmische Gelehrten aus dem Orden der Jesuiten.* — Luca, *Gelehrtes OEstreich*, t. I.

PUBLICIUS (*Jacques*), littérateur italien, né dans le quinzième siècle, à Florence. Les détails manquent sur cet écrivain, et il est assez probable que le nom sous lequel il est connu n'est autre qu'un pseudonyme académique. Il professa les belles-lettres avec beaucoup de succès. On a de lui : *Artis oratoriæ epitome*; *Ars epistolaris*; *Ars memoriæ* (Venise, 1482, 1485, in-4°; Augsbourg, 1490, in-4°). Le second et le troisième de ces traités ont été réimprimés sous de nouveaux titres : *Ars conficiendi epistolas Tulliano more* (Deventer, 1488, in-4°), et *Ars memorativa* (Cologne (?), s. d., in-4°); les figures sur bois qui accompagnent cette dernière édition se trouvaient déjà dans celle de 1482.

Fossi, *Catal. cod. impress. Bibl. magliabecchianæ*, II, 4.1. — Dibdin, *Catal. de la Bibl. Spencer.*

PUBLICOLA (*P. Valerius*), consul romain, l'un des fondateurs de la république, vécut dans le sixième siècle avant J.-C. Il descendait de la famille sabine des Volusus, venue à Rome avec Tatius. Il contribua avec Brutus à l'expulsion des Tarquins. Le peuple lui ayant préféré pour le consulat Collatin, mari de Lucrèce, il cessa d'assister aux assemblées du sénat et de prendre part aux affaires. Il n'en prêta pas
moins un des premiers le serment de haine
royauté demandé par Brutus, et ce fut lui
averti par l'esclave Vindex, dénonça la conju
tion formée en faveur de l'ancien roi. Lo
Collatin eut été obligé de se démettre du
sulat, Valerius lui succéda. Il profita de
pouvoir pour abandonner au peuple les riche
des Tarquins et distribuer leurs terres aux
pauvres citoyens. Dans la guerre qui sui
après la mort de Brutus, il prit le comman
ment de l'armée, acheva la défaite des enne
et rentra dans Rome en triomphe. Comm
habitait sur le mont Velia une maison qui do
nait la ville, et qu'il gardait pour lui seul le
sulat, on l'accusait d'aspirer à la tyrannie.
loue Brutus, disait-on, mais il imite Tarqui
Pour montrer son patriotisme, Publicola
raser sa maison et abaisser les faisceaux dev
le peuple, et non content de montrer cette d
rence à ses concitoyens, il provoqua plusie
mesures propres à consolider la liberté. C'est a
qu'il permit d'appeler au peuple des jugem
des magistrats, qu'il porta à cent soixante
le nombre des sénateurs, et régla la percep
deniers publics, déposés depuis lors dan
temple de Saturne. Cette conduite le rendi
agréable aux Romains qu'il reçut le surnom de
blicola (ami du peuple). Après avoir fait pa
ces lois, il se donna pour collègues d'ab
Spurius Lucretius Tricipitinus, puis, à la mort
celui-ci, Horatius Pulvillus, auquel il dut c
l'honneur de dédier le temple de Jupiter
tolin. Il était consul pour la troisième fois
que Porsenna vint assiéger Rome pour ven
les Tarquins (voir PORSENNA). Valerius term
cette guerre par le seul ascendant que ses v
exerçaient sur le roi étrusque. Pendant sa q
trième consulat, il défit complétement les
bins, et obtint une dernière fois les honne
du triomphe. On croit qu'il mourut vers 251
Rome (501 av. J.-C.). Sa pauvreté était
que ses funérailles durent être célébrées aux f
du public. Les dames romaines portèrent
deuil pendant un an entier, et on lui éleva
tombeau dans l'intérieur de la ville, distinct
qui n'était accordée à personne. Plutarque
écrit sa vie dans ses Parallèles, et le compar
Solon. Niebuhr reproche aux récits de T.-Li
de Denys et de Plutarque, que l'on suit génér
ment, d'avoir embelli les faits de la vie de
blicola comme tout ce qui tient aux commen
ments de Rome. G. R—T

Tite Live. — Denys d'Halicarnasse. — Plutarque. — Ci
céron, *De republ.* — Niebuhr, *Histoire de Rome*

PUBLICOLA (*L. Gellius*), orateur et gén
romain, vivait à la fin du deuxième et au comm
cement du premier siècle avant J.-C. Homme n
veau, il arriva tard aux honneurs. Attaché d'ab
au consul Papirius Carbo (120), il obtint la p
ture, gouverna l'Achaïe en qualité de pro
c'est alors que, au rapport de Cicéron, il inter
comme médiateur dans une dispute des phi

sophes d'Athènes), et fut consul en 72 avec Cn. Cornelius Lentulus Clodianus. Une guerre contre les esclaves révoltés, où les deux consuls furent battus par Spartacus dans le Picenum, et la proposition de deux lois, dont l'une ratifiait la cession du droit de cité fait par Pompée aux Espagnols, l'autre interdisait aux magistrats les condamnations capitales en l'absence des consuls, sont les événements les plus importants de ce consulat. Gellius et Lentulus, devenus censeurs deux ans après, exercèrent leur charge avec une grande sévérité, et rayèrent de la liste des sénateurs plusieurs personnages, entre autres C. Antonius. Dans la guerre des pirates, Pompée fit de Gellius son lieutenant, et lui confia la garde de la mer Tyrrhénienne. Les partisans de Catilina ayant fait une tentative pour s'emparer de la flotte qu'il commandait, il courut des dangers pour sa vie; aussi aida-t-il avec ardeur Cicéron à réprimer cette conspiration; il proposa même de décerner à celui-ci une couronne civique. Le parti aristocratique compta depuis lors Gellius parmi ses défenseurs : il s'opposa aux lois agraires de César (59), et s'entremit pour faire cesser l'exil de Cicéron (57). Il vivait encore au moment où ce dernier prononça son discours contre Pison (55); mais sa mort arriva probablement peu après.

PUBLICOLA (*L. Gellius*), fils du précédent. Accusé d'inceste avec sa belle-mère et d'une conspiration contre la vie de son père, il fut absous de ce double crime. A la mort de César (44), il embrassa le parti républicain, et se rendit en Asie avec Brutus; il prit part à deux complots contre celui-ci et contre Cassius. Le pardon qu'il avait obtenu ne l'empêcha pas de passer dans le camp des triumvirs Octave et Antoine. Le consulat fut la récompense de sa trahison (36). Dans la guerre entre Octave et Antoine, Gellius prit parti pour celui-ci. Il commandait l'aile droite de sa flotte à la bataille d'Actium. Comme il n'est plus fait mention de lui plus tard, on suppose qu'il périt dans cette action. G. R—T.

Dion Cassius. — Plutarque, *Crassus, Pompee, Cicéron* et *Antoine*. — Tite-Live. — Velleius Paterculus.

PUCCI (*Francesco*), en latin *Puccius*, théologien italien, né à Florence, mort en 1600. Il appartenait, dit-on, à une famille noble et ancienne, d'où étaient sortis trois cardinaux. Il s'était rendu à Lyon pour s'y occuper de commerce; mais ayant assisté aux disputes religieuses, si fréquentes à cette époque, il quitta son état pour s'adonner à l'étude de la théologie. De Lyon il passa en Angleterre, et prit en 1574 à Oxford le grade de maître ès arts. En adoptant la plupart des opinions de la réforme, il avait prétendu faire un ample usage de la plus précieuse conquête, la liberté d'examen; il ne s'affilia à aucune secte, ou plutôt il prit de chacune ce qui convenait à son esprit, naturellement hardi et inquiet. Ce besoin d'indépendance lui créa des ennemis et des querelles dans tous les pays qu'il traversa; il mena une vie errante, et au lieu de passer pour un penseur chagrin en quête de la vérité, ce qu'il était réellement, il fut chargé d'invectives et accusé de donner dans le fanatisme. A Oxford il allait être pourvu d'une chaire lorsque, s'étant avisé d'écrire un traité *De fide in Deum, quæ et qualis sit*, il ameuta contre lui ses futurs collègues, moins par les scrupules qu'il avait exposés sur la façon de comprendre Dieu que parce qu'il avait ouvertement combattu les dogmes du calvinisme. Pucci se rendit alors à Bâle, et y fit la connaissance de Fauste Socin; mais une dispute qu'il eut avec lui sur l'état du premier homme et ses sentiments sur la grâce universelle l'exposèrent de nouveau à la persécution. Chassé de Bâle (1578), il retourna à Londres, où ses opinions, trop franchement manifestées, le firent mettre en prison. Après en être sorti, il se réfugia dans les Pays-Bas, et toujours étudiant, écrivant et disputant, il arriva jusqu'en Pologne. A Cracovie il rencontra deux Anglais, John Dee et Edward Kelley, de la suite du palatin Laski : l'un et l'autre le gagnèrent à l'étude des sciences occultes, et il se persuada que par leur commerce familier avec les esprits il aurait le privilége de découvrir beaucoup de choses inconnues. L'attrait du merveilleux et la nouveauté des phénomènes que John Dee produisit et répéta devant lui furent assez forts pour occuper Pucci pendant plus de quatre ans. L'influence du nonce du pape à Prague le ramena dans le giron de l'Église (1586), et il fit même en 1595, un peu tardivement il est vrai, une rétractation publique de ses précédentes opinions. Il reçut alors l'ordination sacerdotale, et devint secrétaire du cardinal Pompei, chez lequel il passa en paix les derniers temps de sa vie. Il avait composé le distique suivant pour être gravé sur sa tombe :

Inveni portum : spes et fortuna, valete,
Nil mihi vobiscum, ludite nunc alios.

On a encore de Pucci un ouvrage dédié au pape Clément VIII, sous le titre : *De Christi salvatoris efficacitate* (Gouda, 1592, in-8°), et dans lequel il ajouta de nouveaux arguments à l'appui d'une doctrine qui lui était fort à cœur, à savoir que les honnêtes gens pouvaient être sauvés même dans le paganisme. Quelques auteurs ont prétendu, sans aucune vraisemblance, que Pucci avait été envoyé à Rome et brûlé. P.

Hilig, *De Puccianismo*. — J.-A. Schmid, *De F. Puccio in naturalistis et indifferentistis redivivo*; Leipzig, 1712, in-4°. — J.-B. de Gaspari, *De vita, fatis, operibus et opinionibus Puccii*, dans la *Nuova raccolta calogerana*, t. XXX. — Micraelius, *Syntagma hist. eccles.* — Baillet, *Jugements des savants*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

PUCCINELLI (*Placido*), biographe italien, né vers 1609, à Pascia (Toscane), mort en 1685, à Florence. Admis en 1626 dans l'ordre de Saint-Benoît, il y parvint dans la suite à la dignité d'abbé. Pendant un assez long séjour qu'il fit à Milan, il fut reçu dans l'académie des *Fa-*

ticosi. Il s'appliqua beaucoup à l'histoire ecclésiastique, sur laquelle il a composé beaucoup d'ouvrages ; mais on lui a reproché de manquer de critique. Nous citerons de lui : *Istoria di Ugo, principe della Toscana, duca di Spoleto ;* Venise, 1643, in-4° ; réimprimée en 1664, à Milan, avec beaucoup d'additions ; — *De illustribus abbatiæ Florentinæ viris ;* Milan, 1645, in-4° : il s'agit de l'abbaye de Sainte-Marie de Florence, appartenant à la congrégation du Mont-Cassin ; — *Chronologia prælatorum monasterii Casinensis ;* ibid., 1647, in-4° ; — *Vita di S. Barnaba, apostolo ;* ibid., 1649, in-4° ; — *Il Zodiaco della chiesa Milanese ;* ibid., 1650, in-4° : recueil des vies des premiers archevêques de Milan ; — *Vita di S. Mauro, abbate ;* ibid., 1655, in-4° : ce fut Puccinelli qui introduisit en Italie les règles de la congrégation de Saint-Maur, etc.

Armellini, *Biblioth. benedictino-casinensis.* — G. Leti, *Italia regnante*, III, 308.

PUCELLE (*René*), magistrat français, né le 1er février 1655, à Paris, où il est mort, le 7 janvier 1745. Fils d'un avocat et neveu, par sa mère, du maréchal de Catinat, il se consacra d'abord à la carrière ecclésiastique ; mais peu de temps après le goût des armes l'emporta sur cette première destination, et, s'engageant comme volontaire, il fit quelques campagnes sous les yeux de son oncle. De retour à Paris après avoir voyagé en Italie et en Allemagne, il reprit l'habit ecclésiastique, fut ordonné sous-diacre, étudia en droit, et en 1684 acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Doué d'une grande capacité pour les affaires, il acquit beaucoup d'influence dans sa compagnie, dont il se montra fort zélé à étendre les prérogatives. En 1694, Pucelle fut nommé abbé commendataire de Saint-Léonard de Corbigny, et ne voulut jamais être pourvu d'autre bénéfice, bien qu'il se trouvât à portée de profiter des faveurs de la cour. Après la mort de Louis XIV, il fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de conscience, fonctions qu'il dut à son zèle contre l'*Histoire des Jésuites* du P. Jouvency (1713) et contre la bulle *Unigenitus* (1714). Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec la cour, et on le vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. La chaleur qu'il montra à défendre les miracles du diacre Pâris au sein du parlement le fit, en 1732, exiler dans son abbaye de Corbigny, d'où il ne revint qu'après la paix conclue entre la cour et le parlement. Il mourut doyen des conseillers-clercs et le plus ancien magistrat du parlement. Les *Discours* de l'abbé Pucelle, publiés dans les recueils du temps, annoncent du talent et une extrême vigueur. On a aussi de lui des *Lettres* à M. Soanen, évêque de Senez, qui prouvent qu'une grande conformité de sentiments existait entre eux. H. F—T.

Moreri, *Dict. hist.* — Guettée, *Hist. de l'Église de France.* — *Nouvelles ecclés.*, 1745. — *Éloge de Pucelle*, dans le *Mercure de France*, février 1745.

PUCHTA (*Wolfang-Henri*), jurisconsulte allemand, né le 3 août 1769, à Maehrendorf près d'Erlangen, mort dans cette dernière ville, le 6 mars 1845. Après avoir exercé diverses fonctions judiciaires à Anspach et Cadolzbourg, il devint en 1811 président du tribunal d'Erlangen. On a de lui une quinzaine d'ouvrages sur diverses matières importantes de la législation allemande, tels que : *Beitraege zur Praxis des bürgerlichen Rechtsverfahrens* (Matériaux pour servir à la pratique de la procédure civile) ; Erlangen, 1822-1827, 2 vol. in-8° ; — *Der Dienst der deutschen Justizämter* (Les fonctions des baillis en Allemagne) ; ibid., 1829-1830, 2 vol. in-8° ; — *Handbuch des Verfahrens in Sachen der freiwilligen Gerichtsbarkeit* (Manuel de la procédure à suivre en matière de juridiction volontaire) ; ibid., 1831, 2 in-8°, etc. Puchta a encore publié : *E[illegible]rungen aus dem Leben eines alten* [illegible] (Souvenirs de la vie d'un vieux fonct[illegible] ; Nordlingue, 1842.

Conversations-Lexikon.

PUCHTA (*Georges-Frédéric*), [illegible] allemand, fils du précédent, né le [illegible] à Cadolzbourg, mort à Berlin, le 8 janvier [illegible]. Il enseigna la jurisprudence depuis 1823 à Erlangen, à Munich, à Leipzig, et enfin à Berlin, où, appelé à remplacer Savigny, il devint en 18[illegible] conseiller d'État et membre de la commission de législation. On a de lui : *Civilistische Abhandlungen* (Dissertations sur le droit civil) ; Berlin, 1823, in-8° ; — *Das Gewohnheitsrecht* (Le Droit coutumier) ; Erlangen, 1828-18[illegible], 2 vol. in-8° ; — *Lehrbuch der Pandekten* (Manuel des Pandectes) ; Leipzig, 1838, in-8° ; les quatrième et cinquième éditions parurent en 1848 et 1854, avec des additions de Rudorff ; — *Cursus der Institutionen* (Cours d'Institutes) ; Leipzig, 1841-1842, 1845-1846, 2 vol. in-8° : le premier volume de cet excellent ouvrage est une histoire du droit romain, qui, écrite avec la clarté habituelle à l'auteur, est le meilleur travail publié jusqu'ici sur ce sujet ; un troisième volume parut en 1847 ; — *Vorlesungen über das heutige römische Recht* (Cours sur le droit romain actuellement en usage) ; Leipzig, 1847-1848, 1854, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon.

PUCKLER-MUSKAU (*Hermann-Louis-Henri*, prince DE), voyageur et écrivain allemand, né le 30 octobre 1785, à Muskau (Lusace prussienne). De 1800 à 1803, il étudia le droit à l'université de Leipzig ; il entra ensuite dans les gardes du corps du roi de Saxe, en sortit comme capitaine, et fit un voyage en Italie et en France. Son père étant mort en 1811, il prit possession de la seigneurie de Muskau. Une grave maladie ne lui permit de prendre part aux événements de la guerre qu'au mois d'octobre 1813. Entré comme major au service de la Russie, il de-

vint par la suite aide de camp du prince Charles-Auguste, grand-duc régnant de Saxe-Weimar. Il se distingua particulièrement dans les Pays-Bas. Nommé lieutenant-colonel, il fut chargé de former un régiment de chasseurs, et devint plus tard gouverneur civil et militaire à Bruges. Après la paix, il rentra dans la vie privée, et partagea son temps entre les voyages, l'horticulture et les lettres. Retiré à Muskau, il fit valoir ses domaines, et y créa, entre autres, un parc dans lequel il établit deux maisons de bains, l'une connue sous le nom de *Nouvelle Source*, l'autre sous celui de *Source d'Hermann*. En 1817, il épousa la fille du prince de Hardenberg, chancelier d'État; mais il divorça en 1826. En 1822, le roi de Prusse l'éleva au rang de prince. Après un voyage en Angleterre et en France, Puckler poursuivit avec une ardeur nouvelle, et sur une plus grande échelle, les embellissements de sa magnifique propriété. Les *Andeutungen ueber Landschaftsgaertnerei* (Indications sur l'horticulture des campagnes), qu'il publia à Stuttgard, en 1834, furent le fruit de ses observations personnelles. Plus tard, il visita pendant plusieurs années le nord de l'Asie et de l'Afrique. A son retour, il vécut de nouveau à Muskau, jusqu'à ce qu'il vendit sa seigneurie, pour 1,708,150 thalers au comte de Hatzfeld, qui la revendit ensuite au prince Frédéric des Pays-Bas. Depuis lors il séjourna dans différents endroits de l'Allemagne et de l'Italie.

Comme écrivain, Puckler se fit connaître d'abord par *Briefe eines Verstorbenen* (Lettres d'un trépassé); Munich, 1830, et Stuttgard, 1831, 4 vol. On ne le reconnut que plus tard pour l'auteur de cet ouvrage, qui est une sorte de journal cosmopolite. On y trouve des peintures de mœurs d'autant plus intéressantes, que Puckler fréquentait ordinairement la plus haute société. On a de lui encore : *Tutti frutti, aus den Papieren des Verstorbenen* (Tutti frutti, tiré des papiers du trépassé); Stuttgard, 1834, 5 vol.; — *Jugendwanderungen* (Excursions de jeunesse); ibid., 1835; — *Semilasso's vorletzter Weltgang; Traum und Wachen; aus den Papieren des Verstorbenen* (Avant dernier voyage de Sémilasso autour du monde; Rêve et Veille; tiré des papiers du trépassé); ibid., 1835, 3 vol.; — *Semilasso in Africa* (Sémilasso en Afrique); ibid., 1836, 5 vol.; — *Der Vorlaeufer* (Le Précurseur); ibid., 1838; — *Sudoestlicher Bildersaal* (Galerie du sud-est; ibid., 1840, 3 vol.; — *Aus Mehemed Ali's Reich* (Du règne de Méhémed-Ali); ibid., 1844, 3 vol.; — *Die Rueckkehr* (Le Retour); Berlin, 1846 à 1848, 3 vol. Comme écrivain Puckler-Muskau ne manque pas d'originalité, et son style est plein de grâce. Aristocrate par naissance et par conviction, il s'est créé une sorte de libéralisme qui lui est particulier.

Henri Wilmès.

Conversations-Lexikon.

PUECH DUPONT (*Léonard*), naturaliste et anatomiste français, né à Bayeux, en 1795, mort à Paris, en 1828. Employé dans les bureaux du duc de Gaète, ministre des finances, il perdit cette position par suite des événements de 1815; et, cédant alors à ses goûts pour la zoologie et l'entomologie, il suivit assidûment les cours qui se faisaient au Muséum, en même temps qu'il se livra à l'étude de la chirurgie et de l'anatomie. Un agent du gouvernement anglais, appelé Ritchie, ayant été chargé, par une société savante, d'un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, Puech l'accompagna, et reçut le plus favorable accueil du pacha d'Égypte. Les deux voyageurs se brouillèrent après avoir parcouru une partie de la Nubie. Dans ce voyage, qui dura quinze mois, Puech forma une collection de plus de deux cents espèces d'oiseaux, de reptiles et d'insectes qu'il rapporta en France. Il utilisa alors ses connaissances en modelant en cire des figures anatomiques, dont la plupart ont été achetées par des cabinets étrangers. Quelques-unes se trouvent aujourd'hui aux musées Dupuytren et Orfila. Parmi ces pièces, aussi curieuses qu'instructives, on remarque notamment une série de modèles représentant l'état de la grossesse dans toutes ses périodes et une autre qui trace avec une extrême fidélité les divers caractères et la marche des maladies vénériennes. Puech s'était aussi appliqué avec succès à la sculpture, et le musée impérial possède de lui les bustes de La Place et de Linné. H. F.

Boisard, *Notices sur les hommes célèbres du Calvados.* — *Séances de l'Athénée.*

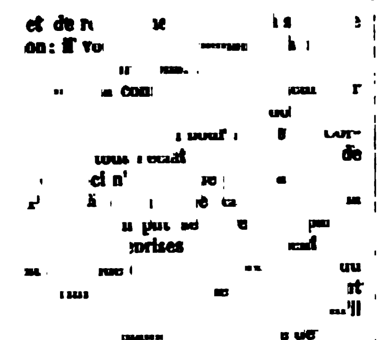
PUFENDORF (*Samuel*), célèbre publiciste et historien allemand, né à Chemnitz, en Saxe, le 8 janvier 1632, mort à Berlin, le 26 octobre 1694. Après avoir étudié à Leipzig la théologie et le droit, il se rendit, en 1657, à Iéna, où il s'initia à la philosophie cartésienne; il y suivit aussi l'enseignement du mathématicien Weigel, dont il s'appropria la méthode de traiter toute espèce de question par axiomes et syllogismes. En 1658 il obtint, par l'entremise de son frère Isaïe, un emploi de précepteur chez le baron de Coyet, alors ambassadeur de Suède en Danemark. A peine arrivé à Copenhague, il fut, ainsi que toutes les autres personnes de la légation, arrêté, par suite de la guerre qui venait d'éclater entre les deux pays. Pendant sa détention, qui dura huit mois, il s'appliqua, ne pouvant obtenir de livres et étant tenu au secret, à se créer une occupation, en méditant sur ce qu'il avait lu dans le traité *De jure belli et pacis* de Grotius et dans les écrits de Hobbes. Il se forma ainsi sur les principes de la société humaine un système mieux coordonné et plus complet que tous ceux émis jusqu'ici sur cette matière; il le rédigea par écrit et, à l'instance de ses amis, il fit imprimer son travail en 1660 à La Haye, où il s'était rendu, après sa mise en liberté. L'élec-

teur palatin, auquel il avait dédié son livre, intitulé *Éléments de jurisprudence universelle*, l'appela en 1661 à occuper à Heidelberg une chaire du droit de la nature et des gens, qui, créée pour lui, était la première de ce genre établie en Europe. Tout en préparant ses cours, qui eurent un grand retentissement, Pufendorf se mit à travailler à un ouvrage sur l'état de l'Empire germanique, dont il se plut à mettre à nu les imperfections choquantes, provenant d'abus et d'usurpations sans nombre. En 1667 il fit imprimer le résultat de ses recherches sous le pseudonyme de Séverin Mozambano, de Vérone; son livre excita en Allemagne la plus grande sensation, à cause de la rude franchise avec laquelle y étaient dévoilées les défectuosités de la constitution de l'Empire. En 1670 Pufendorf fut chargé d'enseigner à Lund en Suède le droit de la nature et des gens, matière sur laquelle il mit au jour deux ans après un traité étendu, qu'il avait entrepris à la demande du baron de Boinebourg, chancelier de l'archevêque-électeur de Mayence. Cet ouvrage mit le comble à la réputation de Pufendorf, qui fut quelques années plus tard appelé à Stockholm comme historiographe et conseiller d'État; mais en 1686 il se rendit à Berlin, près de l'électeur de Brandebourg, qui le chargea d'écrire son histoire et lui donna une charge de conseiller. Il ne retourna plus à Stockholm; néanmoins, en 1694, il fut créé baron par le roi de Suède. Sans posséder d'idées originales, Pufendorf a été un des principaux propagateurs de la philosophie du droit; s'étant emparé des principes posés par Grotius, il en déduisit toutes les conséquences logiques, et en fit un exposé détaillé et disposé méthodiquement, qui devint le point de départ des recherches ultérieures sur le droit naturel. Son style est d'une sécheresse et d'une froideur qui choque, surtout dans ses ouvrages historiques. « Il raconte sans peindre, dit Jenisch, et comme un homme qui, au lieu de voir, a seulement ouï dire; les lecteurs lisent et ne voient pas : sa narration marche toujours d'un mouvement égal, et nulle part des pensées vives ou profondes ne viennent rompre cette uniformité. » On a de Pufendorf : *Elementa jurisprudentiæ universalis*; La Haye, 1660; Iéna, 1669, in-8° ; — *Severini de Mozambano De statu Imperii germanici liber unus*; Genève, 1667, in-12; La Haye, 1668, in-12; 1671, 1684, in-8°; Berlin, 1706, in-8°; traduit en français, Amsterdam, 1669, in-12 : cet ouvrage, défendu par plusieurs gouvernements allemands, fut attaqué par divers publicistes, tels que Kulpis, Oldenburger, etc.; — *De jure naturæ et gentium*: Lund, 1672, in-4°; Francfort, 1684, 1706, 1716, in-4°; Amsterdam, 1715, in-4°; traduit en allemand et en anglais; en français, par Barbeyrac, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-4° : une violente polémique s'engagea au sujet de ce livre, qui selon les théologiens avait le tort de baser la morale non sur la religion, mais sur le principe de la sociabilité; l'auteur répondit aux attaques dont il fut l'objet, surtout de la part de son collègue Beckman, par une dizaine d'opuscules, dont le plus remarquable est : l'*Eris scandica, qua adversus libros De jure naturali et gentium objecta diluuntur*; Francfort, 1686, in-4°; — *De officio hominis et civis juxta legem naturalem*; Lund, 1673, in-8°; Francfort, 1714; Londres, 1735, 1758; Leyde, 1769, 2 vol. in-8° : ce résumé de l'ouvrage précédent a été traduit en français, par Barbeyrac, Amsterdam, 1707, in-8° ; — *Dissertationes academicæ selectiores*; Lund, 1675, in-8°; Amsterdam, 1698, in-8° ; — *Historische und politische Beschreibung der geistlichen Monarchie des Pabstes* (Description historique et politique de la domination du pape); Hambourg, 1679, in-12; trad. en latin, Francfort, 1688, in-8° ; — *Einleitung zur Geschichte der vornehmsten Staaten Europas* (Introduction à [illegible] stoire des principaux États de l'Europe); F[illegible] in-8°, avec deux *Suppléments*; [illegible] édition parut en 1699; trad. en latin, [illegible] fort, 1688, Utrecht, 1703, in-8°; en [illegible] Amsterdam, 1722, 7 vol. in-12; — *Castristæ Scanderbergi historia*; Stade, [illegible] in-12; — *Commentaria de rebus suecicis* [illegible] *expeditione Gustavi-Adolphi in* [illegible] *ad abdicationem usque Christi*[illegible] 1686, in-fol.; — *De habitu relig*[illegible] *tianæ ad vitam civilem*; Br[illegible] 16[illegible] — *De rebus gestis Friderici*[illegible] *toris brandenburgici*; Berlin, [illegible] 1733 : on ne trouve que très-peu d'e[illegible]plaires [illegible] premier tirage, qui fut détruit en [illegible] parce que la cour de Berlin fit, [illegible] politiques, pratiquer de nombreu[illegible] sions dans l'ouvrage de Pufendorf; ce [illegible] pendant été nié par Œlrichs, dans ses [illegible] *ments aux historiographes brandebourgeois*; — *De rebus a Carolo Gustavo Sueciæ rege*; Nuremberg, 1696, 2 vol. in-fol.; trad. en français, Nuremberg, 1698, 2 vol. in-fol.; — *De rebus gestis Frederici III electoris, postea regis*; Berlin, 1784; — *De fœderibus inter Sueciam et Galliam*; La Haye, 170[illegible], in-8°.

E. G[illegible]

Niceron, *Mémoires*, t. XVIII. — Chaufepié, *Dictionnaire*. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 61. — *Nachricht von Pufendorf* (dans les *Acta philosophorum*, t. II). — Jenisch, *Vita Pufendorfii* (dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, année 1802). — [illegible], *Laudes Pufendorfii* (Chemnitz, 1728, in-fol.).

PUGET (*Pierre*), peintre, sculp[illegible] tecte français, né à Marseille, en 1622, [illegible] 1694. Dès l'âge de quatorze ans il s'ad[illegible] sculpture de ces ornements en bois d[illegible] vires étaient alors surchargés, sous la [illegible] d'un constructeur de galères nommé Rom[illegible] il venait d'atteindre sa seizième année [illegible] on lança à la mer un navire dont il a[illegible] cute toute la décoration. Bientôt cette [illegible]



.anière de y, le hasard car-
es sembleraît avoir concouru à le dé-
de l'exercice d'un art sur lequel devait
r sa plus grande célébrité. Il faut ob-
outefois que le goût de l'école de Pierre
ne put influer sur cette manière hardie,
incorrecte qu'il porta dans la sculpture.
rapport, on ne saurait dire s'il faut ou
etter l'effet de cette influence, car qui
lire que les beautés de la sculpture de
tiennent pas à ses défauts? »
les efforts de Pierre de Cortone pour
on élève, le Puget ne put se décider à
à sa patrie, et en 1643 il rentrait à
. Il y passa plusieurs années, peignant
nombre de tableaux pour sa ville na-
r Aix, Toulon, Cuers, la Ciotat, et de
ompositions pour les cabinets des ama-
es tableaux conservés dans ces villes,
reur du monde, *La Visitation*, *Le
e de Clovis* et *Le Baptême de Cons-*
u musée de Marseille, permettent d'ap-
on talent, qui, bien qu'estimable, n'eût
à le placer au rang qu'il occupe dans
rançaise. Une circonstance imprévue
a une seconde fois en Italie. Un reli-
l'ordre des Feuillants, chargé par Anne
e d'aller dessiner en Italie les princi-
onuments antiques, emmena le Puget
der dans cette entreprise. L'étude que
l nécessita développa dans l'artiste
is une nouvelle vocation, qui l'entraîna
hitecture, à laquelle il résolut alors de
r de préférence; nous verrons que cette
ation ne fut pas encore définitive. En
Puget revint habiter Marseille, et en 1656
il exécuta sa première œuvre d'archi-
œuvre qui lui fournit en même temps
n de se faire connaître comme sculpteur.
mois furent employés par lui à exécuter
se porte de l'hôtel de ville à Toulon,
urtout par les deux admirables caria-
tenant le balcon qui la surmonte. C'est
voyant que le Berain, appelé par
IV pour les travaux du Louvre et de-
a Toulon, fut tenté, dit-on, de s'en re-

tourner, s'écriant que dans un pays où il y avait des gens capables de produire de tels ouvrages, on n'avait pas besoin de lui. Ces deux figures, dont le bas du corps se termine en gaîne, semblent faire des efforts inouïs pour ne pas se laisser écraser par le fardeau qui les accable. Une tradition absurde, que n'ont pas dédaigné d'accueillir cependant plusieurs écrivains, prétend que le Puget, pour se venger de deux consuls dont il aurait eu à se plaindre, aurait donné leurs traits à ses cariatides. Un simple regard jeté sur ces figures suffit pour démontrer la fausseté de cette tradition; jamais on n'a élu de consuls de vingt à vingt-quatre ans, et le plus âgé des modèles des cariatides n'a pas atteint cet âge. D'ailleurs le caractère doux et plein de bonhomie du Puget semble exclure la pensée d'une semblable vengeance. Les cariatides, qui avaient beaucoup souffert des injures du temps, ont été habilement restaurées en 1818 par un sculpteur toulonnais, L.-J. Hubac; leur moulage est au musée du Louvre, dans la salle qui a reçu le nom de leur auteur. Cette porte, aujourd'hui encore la merveille de Toulon, fut payée au Puget 1,500 livres, qui ne représentent guère aujourd'hui plus du double de cette somme. L'artiste a signé son œuvre; sous l'arc, aux côtés de la clef, on lit : P. PVGET: PIC-SC-ARC. M. T. *Pierre Puget, peintre, sculpteur, architecte marseillo-toulonnais*. Le Puget avait encore placé au milieu d'un œil de bœuf, au-dessus de la porte du balcon, un buste de Louis XIV, qui a disparu à la révolution. De retour à Marseille, le Puget présenta pour la façade de l'hôtel de ville un projet qui malheureusement ne fut pas adopté; mais on lui confia l'exécution de l'écusson aux armes de France placé au-dessus de la porte, et on lui attribue aussi le dessin du grand escalier. A la même époque, on traçait sur des terrains alors hors de la ville la rue du Cours de Rome. Le Puget fournit les dessins de plusieurs des principales maisons qui bordent cette grande artère de la ville phocéenne. Cinq maisons entre autres forment une continuité d'ordonnance et d'architecture qui semble n'en faire qu'un seul édifice. L'élévation de cette façade se compose aux extrémités latérales de deux ordres de pilastres ioniques et corinthiens l'un au-dessus de l'autre. Au milieu un balcon en saillie soutenu par des tritons et des sirènes couronne la porte principale, et une belle corniche surmonte et termine dignement tout ce bel ensemble. Dans ce même cours de Rome, on montre une maison que le Puget s'était construite pour lui-même; sa façade est ornée de deux pilastres composites, surmontés d'un fronton qui forme le faîte de l'édifice. En avant de cette maison, on a élevé en 1806, en l'honneur du Michel-Ange provençal, une fontaine qui porte son nom. Le buste de l'artiste est placé au sommet d'une colonne de granit dont la base porte cette inscription : *A Puget, peintre, sculpteur et architecte, Mar-*

seille, sa patrie, qu'il honora et embellit, a élevé ce monument cent douze ans après sa mort.

C'est encore au Puget que la ville de Marseille doit la halle au poisson à laquelle on a donné son nom. La couverture de cet édifice repose sur vingt colonnes isolées, élevées sur des piédestaux et portant des arcades au-dessus desquelles la saillie du toit fait l'office de corniche. En 1689, le Puget commença l'église de l'hospice de la Charité, rotonde ovale entourée de douze colonnes d'ordre corinthien soutenant un tambour et une coupole également ovales. Ce monument, que la mort l'empêcha de terminer, fut continué sous la direction de son fils, mais n'a jamais été complétement achevé. Le portique extérieur, qui devait se composer de quatre colonnes, n'a point été exécuté.

Arrivons enfin à cet art qui a placé le Puget si haut dans l'école française. Peu de temps après l'exécution des cariatides de Toulon, Puget sculpta pour le marquis de Girardin un *Hercule* et un groupe de *Janus et la Terre* destinés à son château de Vaudreuil en Normandie. Il vint à cette occasion à Paris, où il fit connaissance de l'architecte Lepautre, qui le présenta au surintendant Fouquet. Celui-ci, voulant embellir son château de Vaux-le-Vicomte, fit partir une troisième fois pour l'Italie le Puget, chargé de choisir à Carrare les marbres destinés à ces travaux. Pendant que l'artiste s'occupait de cette mission, survint en 1661 la disgrâce du surintendant, et l'entreprise fut abandonnée. Le Puget s'arrêta à Gênes, et ce fut pendant le séjour qu'il fit alors dans cette ville qu'il exécuta pour l'église Notre-Dame de Carignan la statue colossale du bienheureux Alexandre Sauli et celle de saint Sébastien, figure admirable, dans laquelle il a su réunir la résignation du martyr à l'expression de la douleur, dernier tribut payé à la faiblesse humaine. Gênes doit encore au ciseau du Puget une belle statue en marbre de la Vierge à Saint-Philippe-Neri, un groupe de l'*Assomption* placé à l'Albergo de' poveri, le tabernacle et les anges dorés du maître autel de S.-Siro, le maître autel de Notre-Dame des Vignes, qu'il a enrichi des symboles des quatre Évangélistes, une Vierge au palais Balbi, une Madone, statue en marbre à la chapelle du palais Carega, enfin le groupe de l'*Enlèvement d'Hélène* du palais Spinola. Ce fut aussi pendant son séjour à Gênes que le Puget sculpta un *Hercule* de marbre, haut de 1 m. 60 c., qu'il vendit à Sublet des Noyers. Cette figure, connue sous le nom de l'*Hercule gaulois*, appartint ensuite à Colbert, fut placée longtemps dans le jardin de Sceaux, puis dans une des salles de la Chambre des pairs, d'où elle est passée au musée du Louvre.

La maison Doria venait de charger le Puget de la construction d'une église paroissiale; les familles Sauli et Lomellini lui faisaient chacune une pension de 3,600 livres; enfin le sénat l'avait choisi pour peindre la salle du grand conseil, quand il abandonna tout, en 1669, à la voix de Colbert, qui l'invitait à revenir en France, le nommant directeur de la décoration des navires au port de Toulon. A cette époque, le Puget inventa cette splendide ornementation des châteaux de poupe des navires qui fut adoptée par toute la marine du dix-septième siècle, et dont le musée naval du Louvre nous offre de si magnifiques spécimens. Tout en se livrant à l'exercice de ses fonctions, tout en inventant une nouvelle machine à mâter, tout en se construisant une maison aujourd'hui détruite, où il avait peint un plafond représentant les Parques, le Puget trouva encore le temps d'exécuter ses principaux travaux de sculpture, le *Persée délivrant Andromède*, le *Milon de Crotone* et le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, qui font aujourd'hui l'une des richesses du musée du Louvre. La statue colossale de Milon, représenté au moment où il cherche à arracher sa main droite de l'arbre fendu où elle est retenue, tandis que de la gauche il s'efforce de repousser le lion attaché à ses flancs, passe pour le chef-d'œuvre du maître; elle a été souvent reproduite en marbre et en bronze; elle est signée : *P. Puget sculp. massiliensis fa. Anno* MDCLXXXII. L'année suivante, elle fut placée dans le parc de Versailles. Depuis longtemps le Puget avait commencé le groupe de *Persée et d'Andromède*; Louis XIV lui demanda de l'achever, voulant en faire le pendant du Milon, et il fut placé à Versailles, en 1685. C'est également pour cette résidence qu'avait été exécuté le bas-relief d'*Alexandre et Diogène*; mais il n'y fut pas placé d'abord, car Dargenville nous apprend que de son temps on le voyait au Louvre dans la salle des antiques.

La salle du Puget dans le musée des sculpteurs français possède encore de ce maître deux *petits anges* sur une console, groupe en marbre qui avait été exécuté vers 1670 pour le tabernacle de l'église des Minimes de Toulon, et qui a fait partie du musée des monuments français, et un groupe en marbre de petite proportion, *Alexandre vainqueur*, que l'on croit avoir été la première pensée d'une statue équestre à élever en l'honneur de Louis XIV. Dans l'espoir d'être chargé de ce travail, le Puget était venu à Paris; mais après six mois de sollicitations, dégoûté des intrigues de la cour, mal payé de ses travaux, laissé à l'écart lorsqu'il pouvait encore produire des chefs-d'œuvre, il retourna à Marseille, et là, le ciseau à la main, exécutant le bas-relief de *La Peste de Milan*, qu'on admire à la Consigne et qui fut son dernier ouvrage, il chercha à oublier l'indifférence de ses concitoyens, indifférence à laquelle ne l'avaient pas habitué les Italiens, plus dignes appréciateurs de son mérite.

Cet injuste oubli a été réparé récemment, et sur la place royale de Marseille on vient d'élever au Puget une belle statue, œuvre du sculpteur Ramus.

l nommé *François*, qui
u ca ua architecte de talent;
portraits, dont plu-
au Louvre, et mourut en
E. Breton.

nara, *Storia della scultura*. — Orlandi, *Abbece-*
— Al. Lenoir, *Musée des monuments français*. —
uère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*. —
et de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*.
oire de Toulon. — *Guides de Gênes et de Mar-*

ET (*Louis* DE), na français, né
9, à Lyon, où il le 16 décembre
La sa père, pro-
au Lyon, lui permit
avec succès. Ses *Obser-*
par sa *ture des yeux de divers*
et sur la trompe des papillons (Lyon,
-8°), lui donnèrent un rang distingué entre
siciens de son temps, et il consolida sa
ion par de belles découvertes sur le double
le l'aimant et sur la déclinaison de l'ai-
imantée. Il avait formé un des plus riches
s de l'Europe en aimants et en micros-
Puget n'était pas moins instruit dans les
anciennes, et il avait composé quelques
de vers. Il fut en 1700 un des sept fonda-
e l'Académie de Lyon. Dans le rigoureux
e 1709, peu de temps avant de mourir,
lit sa vaisselle plate pour soulager les
s. On a encore de lui : *Lettres écrites à*
ilosophe sur les effets de l'aimant;
1702, in-12.

ires de Trévoux, sept. 1710. — Colonia, *Hist.*
Lyon, II, 162.

ET (*Edme-Jean-Antoine*, comte DU), sa-
çais, né le 16 septembre 1742, à Join-
ort le 14 avril 1802, à Paris. Il appartenait
famille noble de la Bresse et était fils
ocat au parlement. Il entra dans l'artil-
distingua dans la guerre de Corse, et
au grade de maréchal de camp. Après
passé trois années dans les colonies en
d'inspecteur général (1784-1786), il re-
Paris, et fut nommé sous-gouverneur du
. A la mort de son élève (1789), il se retira
ville d'Amiens. Il était membre de plu-
sociétés savantes. Ce fut lui qui rapporta
ab au Jardin des plantes. Bien qu'il ait
é de nombreux écrits sur les sciences, il
imprimer que deux ou trois mémoires,
Journal des mines. Il avait reçu de
VI le titre de comte.

d. La France littéraire.

ET (*Hilarion Paul - François - Bien-*
marquis DE BARBANTANE, général fran-
le 7 mars 1 54, à Paris, où il est mort,
ars 1828. Il reçut une éducation soignée,
upa tour à tour de philosophie, de droit
t de législation; admirateur de Voltaire
ousseau, il puisa dans les écrits de ce
les principes qui devaient régler sa con-
ppartenant à une famille d'ancienne no-
il avait choisi le métier des armes, et il
commandait au moment de la révolution le régi-
ment d'Aunis, qui arbora le premier la cocarde
tricolore. Élu député suppléant de Paris à l'As-
semblée constituante, il laissa éclater dans quel-
ques brochures de circonstance son zèle pour
la cause de la liberté. Après avoir été co-
lonel en second du régiment de Royal-marine, il
fut nommé à l'ancienneté maréchal de camp
(6 octobre 791); envoyé presque aussitôt dans
le midi, il se déclara en faveur des habitants de
Marseille lorsque ceux-ci marchèrent en armes
sur Aix et réclamèrent le désarmement d'un
corps de Suisses. Accueilli avec enthousiasme
par les patriotes exaltés Puget, que le gouver-
nement et la cour taxaient de faiblesse, fut tra-
duit devant un conseil de guerre et acquitté.
Il conserva même son commandement, coopéra
à l'organisation du comtat Venaissin, dont la réu-
nion venait d'être décrétée. Cette mission diffi-
cile lui valut sa promotion au grade de lieute-
nant général (7 septembre 1792). L'année sui-
vante il passa dans l'armée des Pyrénées orien-
tales; après la destitution de Deflers (août 1793),
il y exerça provisoirement les fonctions de gé-
néral en chef, sauva Perpignan par l'activité qu'il
déploya à couvrir cette place, et arrêta à Peyres-
tortes les Espagnols dans leur mouvement of-
fensif. A la suite de contrariétés qui n'ont pas été
éclaircies, il donna sa démission, et vint à Paris.
On le jeta en prison comme suspect mais la ré-
volution du 9 thermidor le sauva de l'échafaud.
Après le 13 vendémiaire il obtint d'être employé
de nouveau dans la huitième division militaire
destitué en 1797 il ne réussit pas à rentrer dans
l'activité, malgré ses incessantes sollicitations, et
fut même obligé sous l'empire de résider dans
sa terre de Barbantane. On a de lui des *Mé-*
moires Paris, 1827 in-8° , où, par suite de
ses opinions démocratiques il a renoncé à son
titre de marquis pour prendre simplement le
nom de Puget-Barbantane.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. des contemp.*, II. — *Mémoires* cités.

PUGHE (*William* OWEN), archéologue an-
glais, né le 7 août 1759, à Tyn y Bryn (comté
de Merionet), mort le 4 juin 1835, à Dolyddy
Cae (même comté). Son enfance s'écoula tout
entière dans le district d'Egryn, un des plus ar-
riérés du pays de Galles. Comme ses parents
étaient chargés d'enfants et pauvres, ils l'en-
voyèrent, à l'âge de dix-sept ans, gagner sa vie
à Londres. Il s'y trouva tellement dépaysé, toute
chose lui parut si nouvelle même la langue,
qu'il revint à ses vieux auteurs gallois, s'imagi-
nant naïvement être seul dans la ville à s'en oc-
cuper. Vers 782 il fit, par l'intermédiaire d'un
de ses compatriotes, la connaissance d'un négo-
ciant, nommé Owen Jones, grand amateur des
antiquités galloises et ce fut avec l'aide de ce
dernier qu'il entreprit une suite de recherches
patientes et laborieuses qui lui ont donné des
titres à la reconnaissance de son pays, bien que

son jugement et ses talents n'aient pas toujours été à la hauteur de sa bonne volonté. Après avoir édité les poésies des bardes Dafydd ap Gwilym (1789) et Llywarch Hen (1792), il publia de 1793 à 1803, sur un plan fort étendu, un *Dictionnaire gallois et anglais*, tout farci de mots qu'il avait forgés et de définitions vagues ou peu satisfaisantes; il y avait même introduit une méthode d'épellation qui lui était propre et qu'il ne reproduisit point dans l'édition imprimée à Denbigh en 1832. Des travaux plus utiles et plus estimables furent ceux qu'il donna sous les titres de *Cambrian Register* (1796-1818, 3 vol.) et de *Myvyrian Archaiology of Wales* (Londres, 1801-1807, 3 vol. in-4°) : il rassembla dans ce dernier recueil les monuments de la poésie galloise, triades, légendes et chroniques, depuis le sixième jusqu'au quinzième siècle; mais l'authenticité de tous ces morceaux est loin d'être bien établie. La *Cambrian biography* (1803), le premier ouvrage de ce genre, est une nomenclature détaillée, mais diffuse et peu instructive. En 1806 cet écrivain abandonna son nom patronymique d'Owen pour porter celui de Pughe, qui lui était imposé par un parent dont il venait d'hériter. On a encore de lui un *Magazine* gallois intitulé *Y Greal* et la traduction en son idiome natal du *Paradis perdu* de Milton (1819), de *La Palestine* d'Heber, de plusieurs poésies de Mrs. Hemans, etc. On a adressé à Pughe le reproche d'avoir dénaturé l'orthographe et la prononciation du gallois en s'appuyant sur l'autorité d'exemples forgés à ce dessein; cependant Southey, qui s'était lié avec lui, a rendu hommage à sa bonne foi et à son érudition.

The English Cyclopædia (Biography).

PUGIN (*Auguste*), dessinateur anglais, né en 1769, en Normandie, mort le 19 décembre 1832, à Bloomsbury. Amené de bonne heure à Londres, il devint un habile dessinateur, et travailla pendant plusieurs années avec le peintre Nash; il trouva aussi chez divers libraires l'emploi de ses talents. Il consacra la seconde partie de sa vie à la reproduction des monuments d'architecture. Après avoir eu une part considérable au *Microcosm of London* (Londres, 1808-1811, 3 vol. in-4°), il publia *Series of views in Islington and Pentonville* (1813); *Specimens of gothic architecture, selected from various ancient edifices in England* (1821-1823, 2 vol. in fol. et in-4°, avec 114 pl.); *Architectural illustrations of the buildings of London* (1824, 2 vol. in-4°); *Specimens of the architectural antiquities of Normandy* (1825-1828, in-fol. et in 4°); *Paris and its environs displayed* (1829), et *Gothic ornaments* (1831). Cet artiste appartenait à la Société des antiquaires de Normandie.

PUGIN (*Augustin-Welby-Northmore*), architecte anglais, fils du précédent, né en 1811, à Londres, mort le 14 septembre 1852, à Ramsgate. Initié par son père aux principes de l'architecture, il acquit avec lui une remarqua
cilité à dessiner et l'accompagna dans ses v
en l'aidant à réunir des matériaux pour s
niers ouvrages. Après avoir travaillé aux
des grands théâtres ainsi qu'à l'ameublem
château de Windsor, il se retira à R
y prépara la publication de plusieurs r
d'ornements, de meubles et d'accessoire
relatifs au moyen âge, recueils fidèles
cieux, qui contribuèrent à répandre en Ang
le goût de l'art gothique; nous rappelleron
qui ont pour titres *Designs for gothic*
ture in the style of the XVth century
signs for iron and brass-work (1835), *D*
for gold and silversmith's work et
timber houses (1836), enfin *Contrasts*,
Parallel between the noble edifices
XIVth and XVth centuries and similar
dings of the present decay of taste (
1841). Sur ces entrefaites Pugin s'
verti à la religion catholique, au service
quelle il voua désormais son zèle et
lents. Ayant rencontré dans le comte de Sh
bury un chaleureux protecteur, il ne manq
d'occasions de mettre au jour les sérieuses
qu'il venait de faire sur l'art chrétien d
belle résidence qu'il avait fait construir
de Salisbury; en effet, on peut affirmer q
puis la réforme il n'a été donné à aucun
anglais d'élever au culte romain plus de cha
de couvents ou d'églises que lui dans l'
d'une douzaine d'années. Ses ouvrages le
remarquables sont la cathédrale de Sainte-
à Derby; les églises de Saint-Chad à Bir
ham, et de Saint-Wilfrid à Manchester,
de Liverpool, d'Oxford, de Cambridge, d
ding, de Northampton, de Woolwich, d
tingham; les couvents d'Edge-Hill et des
de la Merci à Londres, les colléges de Ra
et de Rugby, l'église, l'école et le monaster
nant à Alton-Towers, résidence de lord
bury, et la magnifique nef de l'église de C
Une très-jolie porte d'entrée au collége de
deleine à Oxford est un des rares ouvrag
Pugin ait consenti à exécuter pour les ang
Dans les derniers temps de sa courte vie
chargé des travaux d'ornementation du no
palais de Westminster, et cet édifice doi
blement à son influence le caractère go
et presque monacal qui offre un si bizarr
traste avec tout ce qui l'environne. Au mili
travaux si multipliés de sa profession, il
le temps de publier quelques traités spé
tels que *True principles of pointed, or*
tian architecture (1841), *Glossary of*
siastical ornaments (1844), *Treatise o*
rated ornaments (1849), et *Treatise on*
cel screens (1851). Enfin, dans ses mome
loisir il peignait des vues et des paysage
gin avait toujours aimé le spectacle de la
on rapporte même que cette passion l'ava
traîné à faire quelques voyages en Holla

bord d'un navire qu'il avait frété. Lorsqu'il se vit assez riche, il acheta une belle propriété à Ramsgate, avec l'intention et de jouir de son élément favori et de se livrer sans contrôle à tous les caprices de son imagination artistique. Aux bâtiments d'habitation il ajouta une vaste église consacrée à son patron, saint Augustin. A mesure qu'il avançait en âge, les idées religieuses s'emparèrent plus vivement de lui : il écrivit des brochures pour se plaindre de l'indifférence des catholiques ou pour proposer quelques réformes bizarres. Sous l'influence d'un labeur exclusif et d'une excitation nerveuse, son esprit se dérangea, et il donna des signes d'aliénation mentale qui le firent enfermer dans une maison de santé. Il paraissait être rendu à lui-même et on venait de le ramener à Ramsgate lorsqu'il mourut trois jours après son retour, à peine âgé de quarante et un ans. Comme on a pu le voir, Pugin possédait une énergie et une habileté peu communes; il avait beaucoup étudié et exploitait avec talent un grand fonds de connaissances. Mais il manquait d'originalité et d'audace; il embrassait trop de choses et produisait trop vite pour attacher son nom à quelque œuvre durable. Convaincu que l'art gothique, dont il fut l'ardent apôtre, ne pouvait être surpassé et qu'il fallait se borner à le suivre plutôt qu'à y changer rien, il se condamna à n'être dans ses œuvres les mieux réussies qu'un imitateur. Plus qu'aucun artiste de son temps, il exerça sur l'architecture religieuse une influence dont les déplorables effets sont surtout appréciables chez ses disciples. Appliquer les règles de l'art du moyen âge à des édifices catholiques, c'était pour Pugin rester conséquent avec ses propres principes; mais les étendre comme on l'a fait après lui aux monuments du culte anglican est une faute de goût des plus choquantes. P. L— y.

The Builder, 1852. — *The English cyclopædia* (Biography).

PUGNANI (*Gaetano*), compositeur italien, né en 1728, à Turin, où il est mort, en 1798. Il reçut des leçons de J.-B. Somis, l'un des meilleurs élèves de Corelli, et il était déjà avantageusement connu par son talent sur le violon lorsqu'en 1754 il se fit entendre à Paris, dans le concert spirituel. Pendant le long séjour qu'il fit à Londres, il composa une partie de sa musique pour le violon et un opéra agréable intitulé *Nanetta e Lubino*. Vers 1770 il revint en Italie, et, quoique virtuose déjà célèbre, il alla supplier Tartini de lui donner des leçons. Après une vie très-agitée et des succès obtenus dans presque toutes les capitales de l'Europe, il s'établit à Turin, où il dirigea jusqu'à sa mort l'orchestre du théâtre royal. On cite de Pugnani une foule d'anecdotes qui prouvent l'originalité de son caractère. Comme il était de passage à Ferney, il mit beaucoup de complaisance à écouter les vers que lui débita Voltaire. Invité à se faire entendre, il le fit avec empressement; mais bientôt, impatient du peu d'attention que lui prêtait le poëte, il s'arrêta brusquement, et dit : « M. de Voltaire fait très-bien les vers, mais quant à la musique il n'y entend pas le diable. » A Turin, un faïencier se vengea de certains procédés de Pugnani en faisant peindre le portrait de l'artiste au fond des vases de nuit exposés dans sa boutique. Ce dernier courut demander vengeance d'un tel affront au juge de police. Le faïencier, mandé aussitôt, tira de sa poche un mouchoir sur lequel était le portrait de Frédéric le Grand, et après s'être mouché dedans : « M. Pugnani, dit-il, n'a certainement pas plus le droit d'être irrité contre moi que le roi de Prusse lui-même. » Cette plaisanterie fit rire Pugnani, qui retira sa plainte. Cet artiste fit jouer à Turin les opéras d'*Issea* (1771), de *Tamas Kouli Khan* (1772), de *L'Aurora* (1775), d'*Achille in Sciro* (1788), etc., et il publia une quinzaine de morceaux de musique instrumentale. Sa ville natale lui doit l'établissement d'une école de violon d'où sont sortis plusieurs virtuoses distingués.

Choron et Fayolle, *Dict. hist. de musique*. — Rangoni, *Saggio sul gusto della musica*; Livourne, 1790, in-8°.

PUGNET (*Jean-François-Xavier*), médecin français, né à Lyon, le 16 janvier 1765, mort à Bienne, le 24 novembre 1846. Entré au service après de bonnes études à Montpellier, il fut attaché, le 14 avril 1798, comme médecin ordinaire à l'armée d'Égypte. Le 2 juin 1802, il fut nommé directeur du service de santé à Sainte-Lucie (Petites-Antilles), et tomba entre les mains des Anglais. Prisonnier pendant plusieurs mois, il obtint l'autorisation de rentrer en France le 27 février 1804. Nommé en 1805 médecin en chef de l'hopital militaire de Dunkerque, il conserva ces fonctions jusqu'au 15 mai 1821; il prit alors sa retraite, et s'établit à Altkirch, puis à Bienne, en Suisse. On a de lui : *Memoire sur les fievres pestilentielles et insidieuses du Levant, avec un Aperçu physique et médical du Sayd*; Lyon et Paris, 1802, in-8°; — *Topographie de Sainte-Lucie*; Paris, 1804, in-8°; — *Institutions physiologiques*, trad. de Blumenbach; Paris et Lyon, 1797, in-12. Il laissa en manuscrit : *Observations et Expériences dans le domaine de la médecine pratique*, qui fut traduit en allemand et publié avec une notice biographique sur Pugnet, par Blœsch, sous ce titre : *Beobachtungen und Erfahrungen aus dem Gebiete der pract. Heilkunst* (Arau, 1837, 2 vol. in-8°).

Callisen, *Medicin. schriftsteller Lexicon*, supplém. — Neuhaus (Carl). *Le docteur Pugnet*; Berne, 1847, in-8°, avec son portrait.

*PUIBUSQUE (*Adolphe-Louis* DE), littérateur français, né le 7 mars 1801, à Paris. Fils d'un commissaire des guerres sous l'empire (1),

(1) Le vicomte *M.-L.-G.* DE PUIBUSQUE est mort le 18 août 1841; il avait été fait prisonnier en Russie avec l'aîné de ses fils, qui devint plus tard sous-intendant militaire. On a de lui : *Lettres sur la guerre de Russie*

il étudia le droit, fut reçu avocat et exerça, sous la restauration, les fonctions de sous-préfet dans un des départements du midi. On a de lui : *La Mort de Léonard de Vinci;* Paris, 1824, in-8°, poëme qui a obtenu une médaille d'or de l'Académie de Cambrai ; — *Le Naufrage de Camoëns;* Paris, 1828, in-8°, ode couronnée par l'académie des Jeux floraux ; — *Dictionnaire municipal* ; Paris, 1838, in-8° : ce manuel analytique d'administration communale a été réimpr. en 2 vol. en 1843; — *Code municipal annoté;* Paris, 1839, in-8°, en société avec M. Leber; — *Histoire comparée des littératures espagnole et française;* Paris, 1843, 2 vol. in-8° : cet ouvrage a remporté en 1842 le prix proposé par l'Académie française. M. de Puibusque a édité et traduit pour la première fois *Le Comte de Lucanor* (Paris, 1854, in-8°), recueil d'apologues et fabliaux espagnols du seizième siècle.

Un de ses frères, PUIBUSQUE (*Jacques* DE), a été nommé, en 1855, général de brigade.

Littér. fr. contemp.

PUILLON DE BOBLAYE (*Émile* LE), ingénieur français, né le 16 novembre 1792, à Pontivy, mort le 4 décembre 1843, à Paris. Il était fils du président du tribunal de Pontivy, mort en 1838, et de Mlle Le Dissez de Penanrun (1). Après avoir terminé ses études classiques au lycée de Rouen, il fut admis dans l'École polytechnique (1811), et passa en 1813 dans le corps des ingénieurs géographes. Ses connaissances particulières en géodésie et en astronomie le firent employer à la triangulation de la Morée (1829) et de la province de Constantine (1838). Au mois d'août 1839 il fut attaché à la commission scientifique de l'Algérie, accompagna le duc d'Orléans dans l'expédition des Portes de fer, fût nommé, le 28 février 1840, chef d'escadron d'état-major, et reprit son poste à la carte de France, où il dirigeait une section topographique. Lors des élections générales de 1842, il fut élu député du Morbihan à la chambre des députés. On a de lui plusieurs mémoires de géologie insérés dans les *Annales des sciences naturelles*, le *Dict. pittoresque des sciences naturelles*, *L'Institut*, etc., et il a collaboré aux grands recueils publiés par les commissions scientifiques de la Morée et de l'Algérie.

Son frère, *Théodore*, a servi dans l'artillerie et s'est trouvé au siége d'Anvers; il lui a succédé en 1843 à la chambre des députés, où il a siégé jusqu'à la révolution de février. En 1846 il a été nommé lieutenant-colonel d'artillerie.

Moniteur univ.; passim. — *Littér. fr. contemp.*

(Paris, 1816, 1817, in-8°), *Des Haras* (1833, in-8°), et *Souvenirs d'un invalide* (1841, 2 vol. in-8°). Il a édité les *Mémoires et souvenirs du général de Serang* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°).

(1) Le père de cette dame, sénéchal de Lamballe, avait acheté, lors de la vente des biens de la noblesse, le château de Lamballe, et avant de mourir il fit promettre à ses enfants de le restituer, sans aucune condition, aux propriétaires légitimes; ce qu'ils exécutèrent fidèlement en 1815.

PUISAYE (*Joseph-Geneviève*, comte DE), général français, né en 1754, à Mortagne-sur-Huisne, mort le 13 septembre 1827, à Blythehouse, près d'Hammersmith (Angleterre). Issu d'une famille qui occupait héréditairement la charge de grand bailli dans le Perche, et le plus jeune de quatre frères, il était destiné à la carrière ecclésiastique, et passa quelque temps au séminaire de Saint-Sulpice. Mais son goût l'entraîna vers l'état militaire. Il obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Conti (cavalerie), et devint ensuite capitaine à la suite dans les dragons d'Iselin Lanan. Peu satisfait d'une perspective qui ne flattait point son ambition, il se retira dans sa famille, et à la mort de son père acheta une charge d'exempt des cent-suisses de la maison du roi, ayant rang de lieutenant-colonel. [illegible] mmé, en 1789, député de la noblesse du [illegible] à l'Assemblée constituante, il y vota avec [illegible] et se fit peu remarquer, bien qu'il y signa [illegible] pr[illegible] du 24 juin 1790 contre le décret du 19 [illegible] mois qui abolissait la noblesse. Après la [illegible] il se retira en Normandie, fut pro[illegible] maréchal de camp en 1791, et adjoint en 17[illegible] Wimpfen comme chef de son état-major, [illegible] manda en juin l'avant-garde de l'armée [illegible] tementale de l'Eure qui marcha contre la [illegible] vention. Battu à Pacy-sur-Eure, et vo[illegible] tête mise à prix, il se rendit en Bre[illegible] et organisa aux environs de [illegible] débris de la chouannerie, à laquelle il d[illegible] consistance qu'elle n'avait point eue jusqu'alors. Déployant autant d'adresse que d'activité, il se mit en rapport avec d'autres chefs royalistes, créa un conseil militaire, émit du papier-monnaie, et reçut avec de pleins pouvoirs du comte d'Artois d'assez grands secours du cabinet anglais, aux volontés duquel il subordonna toutes ses opérations, ce qui le fit considérer par quelques royalistes comme un faux frère. En septembre 1794, il se rendit à Londres, s'y aboucha avec Pitt et les autres ministres, auxquels il proposa le plan d'une descente en France. Telle fut l'origine de l'expédition de Quiberon. Trois mille six cents émigrés, commandés par M. d'Hervilly, débarquèrent sur cette presqu'île, où vinrent les joindre neuf à dix mille chouans. Mais Hoche, sans perdre de temps, rassembla des troupes, marcha sur Quiberon, refoula les avant-postes des émigrés dans la presqu'île et la ferma par une ligne de retranchements. Alors Puisaye, se voyant avec quinze ou seize mille hommes dans une langue de terre, sans abri, sans vivres, résolut de reprendre l'offensive et assaillit les retranchements des républicains. Hoche avec un feu épouvantable le ramena dans la presqu'île, escalada le fort Penthièvre, et accula les émigrés à la côte. L'escadre anglaise, battue par une tempête, ne pouvait avancer, à l'exception d'un seul vaisseau, qui, soit fatalité, soit trahison, balayait de son feu royalistes et républicains; tout le corps d'armée royaliste se jeta dans

la mer, où la moitié des embarcations périt, et il ne resta qu'un millier d'hommes qui posèrent les armes, et capitulèrent. On sait comment la Convention, trahissant la parole du général Hoche, fit fusiller sous les yeux de Tallien, son représentant, les sept cent onze émigrés qui s'étaient rendus. On sait aussi que Pitt, ayant osé dire dans le parlement en parlant de cette désastreuse journée : « Du moins, le sang anglais n'y a pas coulé! — C'est vrai, s'écria Sheridan, rougissant à la fois de honte pour sa patrie, et transporté d'indignation contre le ministre ; c'est vrai, comme vous dites, mylord, le sang anglais n'y a pas coulé, mais l'honneur anglais y a coulé à pleins bords. » L'empressement de Puisaye à fuir le théâtre du massacre, et à se réfugier à bord des vaisseaux du commodore Warren le fit accuser par les royalistes de s'être vendu aux Anglais. Les uns le considérèrent comme un traître, les autres comme un lâche. Cependant il rentra en Bretagne ; mais, mal vu de tous ceux avec lesquels il avait combattu, il fut bientôt l'objet de l'animadversion des royalistes, et eut de fort désagréables démêlés avec les agents de Louis XVIII, surtout avec M. d'Avaray. Il retourna alors en Angleterre, et obtint des ministres anglais, pour lui et quelques officiers qui lui étaient restés attachés, un établissement dans le Canada avec une somme d'argent pour son exploitation ; mais en 1801 il revint à Londres, où il trouva les mêmes préventions, qu'il ne put parvenir à dissiper. Fort mécontent de la mauvaise opinion que les princes français avaient conçue de lui, il se fit naturaliser anglais, et vécut d'une petite pension que lui assigna le gouvernement britannique, sans vouloir rentrer en France après la restauration des Bourbons. On a de lui : *Mémoires du comte de Puisaye, qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste durant la dernière révolution* ; Londres, 1805-1806, 6 vol. in-8° ; — *Réfutation du libelle diffamatoire publié par M. d'Avaray sous le titre de :* Rapport à S. M. T. C., publié avec sa permission, suivi d'une Réponse à M. le comte Joseph de Puisaye; Londres, 1809, in-8°. H. F.

Alph. de Beauchamp, *Hist. de la Vendée*. — Lavallée, *Hist. des Français*. — *Lettres sur la chouannerie*. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, supplément. — Thiers, *Hist. de la révolution*.

PUISEUX (*Victor-Alexandre*), mathématicien français, né à Argenteuil (Seine-et-Oise), le 16 avril 1820. Admis en 1837 à l'École normale et agrégé pour les sciences en 1840, il fut en 1841 reçu docteur ès sciences mathématiques, et depuis cette époque jusqu'en 1845 il les professa au collége de Rennes. Titulaire d'une semblable chaire à la faculté des sciences de Besançon (1845-1849), il revint à Paris pour y être maître de conférences à l'École normale (1849-1855). Pendant qu'il remplissait ces fonctions, il fut à diverses reprises suppléant à la faculté des sciences et au Collége de France, et en 1853 et 1854 chargé des examens d'admission à l'École polytechnique. Astronome adjoint à l'observatoire (1855-1859), il est depuis 1857 professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Paris. On a de lui : *Sur l'invariabilité des grands axes des orbites des planètes* (Paris, 1841, in-4°) : thèse pour le doctorat; plusieurs notes insérées dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, tomes VI à XVII, et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, parmi lesquelles nous citerons : *Note sur le pendule conique; Du mouvement d'une chaîne pesante sur la cycloïde; Sur les développées et les développantes des courbes planes; Sur les courbes tautochrones; Sur la somme des puissances semblables de nombres, en progression arithmétique; Du mouvement d'un solide de révolution posé sur un plan horizontal; Sur la convergence des séries qui se présentent dans la théorie du mouvement elliptique; Recherches sur les fonctions algébriques; Sur la ligne dont les deux courbures ont entre elles un rapport constant; Solution de quelques questions relatives au mouvement d'un corps solide pesant posé sur un plan horizontal; Mémoire sur les variations de la pesanteur dans une petite étendue de la surface terrestre*, présenté à l'Académie des sciences le 14 juillet 1856; *Sur les inégalités périodiques du mouvement des planètes*, présenté le même jour; *Sur les fonctions périodiques de plusieurs variables* (11 août et 6 octobre 1856); *Sur le développement en séries des coordonnées des planètes et de la fonction perturbatrice*; et dans les *Annales de l'Observatoire* (t. I et II) : *Réduction des Observations de la Lune faites à l'Observatoire de Paris, de 1801 à 1829*; *Réduction des Observations méridiennes faites à l'Observatoire de Paris en 1837 et 1838*. La plus grande partie de ces mémoires, dignes de l'attention des géomètres, a été l'objet de rapports élogieux de Cauchy, et ils ont été insérés dans le *Recueil des savants étrangers*.

Docum. partic.

PUISIEUX (*Pierre* BRULART, marquis DE SILLERY, vicomte DE), ministre français, né en 1583, à Paris, où il est mort, le 22 avril 1640. Fils du chancelier Nicolas Brulart de Sillery, il épousa, en 1606, Madeleine de Neufville de Villeroi, et reçut en survivance de son beau-père la charge de secrétaire d'État. Le 1er janvier 1607, Henri IV le nomma grand trésorier de ses ordres, et après la mort de ce prince la reine lui confia diverses missions importantes. En 1612 il se rendit comme ambassadeur extraordinaire en Espagne, pour conclure le mariage de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche. Jaloux de son autorité dans le conseil du roi, le maréchal d'Ancre parvint à le faire éloigner de la cour en 1616. Rappelé l'année sui-

vante, il fut rétabli dans sa charge, et devint tout-puissant auprès du roi à la mort du connétable de Luynes. Ses négociations avec les protestants pour amener, en octobre 1622, la capitulation de Montpellier, que Louis XIII assiégeait depuis longtemps sans succès, lui valurent après la reddition de la place sa nomination de chevalier des ordres du roi et la promesse d'être fait duc et pair; mais une intrigue de cour empêcha l'effet de ces promotions. Puisieux reçut, le 4 février 1624, l'ordre de se retirer dans ses terres, et l'on s'efforça d'obtenir la démission de sa charge; mais il refusa 200,000 livres que le roi lui offrit à cet effet, ainsi que l'ambassade de Rome. Le Recueil des *Ambassades de La Boderie* renferme de lui quelques *Lettres*. Resté veuf sans postérité, il épousa, en janvier 1615, Charlotte d'Estampes-Valençay, connue par son esprit et par ses relations d'amitié avec Mme de Sévigné.

Un de ses descendants, *Louis-Philoxène* Brulart, marquis de Puisieux, né en 1702, et mort vers 1771, après avoir rempli plusieurs ambassades, devint chancelier des Ordres, fut ministre des affaires étrangères de janvier 1747 à septembre 1751, et continua de siéger pendant plusieurs années au conseil du roi, avec le titre de ministre d'État. Il y rentra en 1758, et en sortit pour la seconde fois vers l'époque de la suppression des Jésuites, auxquels il était très-dévoué et dont il portait même le scapulaire sous son vêtement.

Fauvelet du Toc, *Hist. des secrétaires d'État*. — Anselme, *Hist. des grands-officiers de la couronne*.

Puisieux (*Jean-Baptiste* de), architecte français, né le 19 janvier 1679, à Allandhuy, village des Ardennes, mort le 6 février 1776, à Paris. Placé chez un avocat au parlement de Paris, il quitta l'étude du droit pour celle de l'architecture, et travailla sous les meilleurs maîtres. En 1764 il fut nommé contrôleur des travaux de l'église de Sainte-Geneviève. « Son amour pour les pauvres, raconte Boulliot, lui avait fait composer une eau excellente pour les yeux, qu'on leur distribuait tous les matins. Dans un âge très-avancé il allait encore visiter les asiles de la misère, et y répandait ses bienfaits et ses consolations avec l'affection la plus tendre. » On a de lui : *Elements et traité de géométrie*; Paris, 1765, in-8°, fig.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*.

Puisieux (*Philippe-Florent* de), traducteur français, né le 28 novembre 1713, à Meaux, mort en octobre 1772, à Paris. Il était avocat au parlement de Paris; mais il renonça de bonne heure à la pratique du barreau pour se livrer à la culture des lettres. Il a publié sous le voile de l'anonyme un assez grand nombre de traductions du latin, de l'italien et de l'anglais; telles sont : *Grammaire géographique* de Gordon (1748, in-8°), *Grammaire des sciences philosophiques* de Benj. Martin (1749, 1777, in-8°), *Le Calendrier des jardiniers* de Bradley (1750, in-12), *Histoire navale de l'Angleterre* de Ledyard (1751, 3 vol. in-4°), *Géographie générale* de Varenius (1755, 4 vol. in-12), *Eléments des sciences et des arts littéraires* de Benj. Martin (1756, 3 vol. in-12), *Amélie* de Fielding (1762), *Recueil de pièces de médecine* et *Le régime de Pythagore* de Cocchi (1762), *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* de Maihows (1763, 4 vol. in-12), *Expériences physiques et chimiques* de Lewis (1769, 4 vol. in-12), etc.

Puisieux (*Madeleine* d'Arsant de), femme du précédent, née en 1720, à Paris, où elle est morte, en 1798. Aussitôt qu'elle fut mariée, elle se mit à écrire, et fut exposée, [illegible] part des femmes qui cultivent les [illegible] traits sévères de la critique. Palissot [illegible] Sabatier ne l'ont pas ménagée. Pourtant [illegible] rait injuste d'accuser, comme on l'a fait, ses ouvrages d'être marqués au coin de la plus [illegible] plorable médiocrité, ou du moins on d[illegible] faire une exception en faveur des [illegible] amie et des *Caractères*, où il y [illegible] des remarques fines et ingénieuses, et [illegible] écrits dans un style agréable. En [illegible] dame se trouva comprise pour une [illegible] 2,000 livres dans le décret de la Con[illegible] latif aux gens de lettres. On a d'elle : [illegible] *à une amie*; Paris, 1749, 1750, in-12; [illegible] en anglais et attribués à une autre dame; — [illegible] *Caractères*; Londres (Paris), 1750, 1755, 2 vol. in-12; — *Le Plaisir et la Volupté*, conte [allé]*gorique*; Paphos (Paris), 1752, in-12; — [illegible] *ducation du marquis de* ***, [illegible] *de la comtesse de Zurlach*; Par[illegible] in-12; — *Zamor et Almanzine*; [illegible] 3 part. in-12; — *Alzarac, ou la* [illegible] *d'être inconstant*; Paris, 1762, [illegible] 12; — [His]*toire de Mlle de Terville*; Paris, [illegible] in-12; — *Mémoires d'un homme de* [illegible] ris, 1768, 3 vol. in-12, etc. On lui a [illegible] *Marquis à la mode*, comédie (1763), [illegible] *toire du règne de Charles VII*, [illegible]

Sabatier, *Trois siècles de la Littér.* — La Porte, *Hist. littér. des dames françaises*, V. — Mme Briquet, *Dict. des femmes célèbres*.

Puissant (*Louis*), mathématicien [illegible] né à la ferme de la Gastellerie, [illegible] (Seine-et-Marne), le 22 septembre [illegible] Paris, le 11 janvier 1843. Ses par[ents étaient de] pauvres cultivateurs. Tout jeune, [illegible] placé chez un arpenteur; là, au lieu [illegible] ser aller à la routine du métier, il [illegible] lui était nécessaire d'étudier la [illegible] aborda ensuite les autres branche[s des] mathématiques et y fit de rapides progrès, [illegible] retrouvons successivement ingénieur [illegible] à l'armée des Pyrénées orientales, [illegible] professeur de mathématiques à l'école cen[trale] de Lot-et-Garonne. De là il passa au bureau [de] la guerre (1802), puis à l'école [illegible]

Fontainebleau (1804), et quelques années après à l'école d'état-major, où il enseigna pendant vingt ans et où il atteignit le grade de lieutenant-colonel. Puissant avait une prédilection toute particulière pour la géodésie, à laquelle il a consacré sa vie entière, et dont on peut dire qu'il fut pendant un demi-siècle le représentant le plus éminent. Il prit la part la plus importante aux travaux relatifs à la carte de France du dépôt de la guerre. Appelé le 8 novembre 1828 dans l'Académie des sciences, comme successeur de La Place, il souleva dans cette assemblée une vive discussion, lorsqu'en 1836 il avança que la mesure de la distance méridienne de Montjouy à Formentera était entachée d'erreur. Après de longs débats, il fallut reconnaître que de légères erreurs s'étaient en effet glissées dans la *base du système métrique.*

Les principaux ouvrages de Puissant sont : *Recueil de diverses propositions de géométrie, résolues et démontrées par l'analyse algébrique*; Paris, 1801, 1824, in-8°; — *Traité de géodésie*; Paris, 1805, in-4°, et 1819, 2 vol. in-4°; la 3e édition (1842, 2 vol. in-4°) contient le *Supplément*, publié en 1827; — *Traité de topographie, d'arpentage et de nivellement*; Paris, 1807, in-4°; 2e édit., 1820, in-4°, augmentée du *Supplément* impr. en 1810; — *Trigonométrie expliquée au lever des plans*; Paris, 1809, in-8°; — *Instruction sur l'usage des tables de projection adoptées pour la construction du canevas de la nouvelle carte topographique de la France*; Paris, 1821, in-4°; — *Méthode générale pour obtenir le résultat moyen dans une série d'observations astronomiques faites avec le cercle répétiteur de Borda*; Paris, 1823, in-4°; — *Nouvelles comparaisons des mesures géodésiques et astronomiques de France et conséquences qui en résultent relativement à la figure de la terre*; Paris, 1834, in-4°; — *Nouvelle détermination de la distance méridienne de Montjouy à Formentera, dévoilant l'inexactitude de celle dont il est fait mention dans la base du système métrique*; Paris, 1836, 1838, in-4°; — *Mémoire sur la projection de Cassini*; — deux *Mémoires sur l'application du calcul des probabilités aux mesures géodésiques*, etc. Puissant a aussi donné en 1837 une édition annotée par lui du *Traité de la sphère et du calendrier* de Rivard. E. M.

Arago, *Notices scientif.*, t. III.

PUJADES (*Jérôme*), chroniqueur catalan, né le 30 septembre 1568, à Barcelone, où il est mort, vers 1650. Il était fils de Miguel Pujades, avocat de Figuières, qui avait écrit en 1516 un *Traité du droit de préséance des rois d'Aragon contre les rois de France.* Envoyé en 1586 à l'université de Lerida, il y étudia pendant plusieurs années la jurisprudence civile et canonique; après avoir été reçu docteur dans les deux facultés, il professa le droit canon à Barcelone, et obtint la charge de procureur général du comté d'Ampurias. Par suite d'investigations laborieuses, il parvint à recueillir en grand nombre des documents, la plupart originaux et inédits, qui lui servirent à composer une *Chronique universelle de Catalogne*, publiée deux fois en espagnol, d'abord par Tarazona (Barcelone, 1777, 6 vol. in-8°), puis par Félix Torres Amat, évêque d'Astorga. Cet ouvrage, qui offre aux historiens une mine extrêmement riche, conduit les événements depuis la création du monde jusqu'en 1162. L'auteur en avait fait paraître la première partie en catalan (Barcelone, in-fol.); il écrivit le reste en espagnol, et c'est dans cette langue que sont entièrement rédigés les trois manuscrits de sa chronique qui se trouvent à la Bibliothèque impériale. P.

Amat, *Memorias para ayudar a formar un Diccionario critico de los escritores catalanes.*

PUJATI (*Giuseppe-Antonio*), médecin italien, né en 1701, à Sacile (Frioul), mort en 1760, à Padoue. Reçu docteur en 1719, il exerça successivement la médecine à Venise, dans la Dalmatie et dans le Frioul; il résidait depuis douze ans à Feltra lorsqu'en 1754 il fut appelé à remplir à Padoue la chaire qu'avait illustrée Macoppe. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione fisiche*; Venise, 1726, in-4°; — *Decas medicarum observationum*; ibid., 1737, in-4°; — *Riflessioni sopra il vitto Pitagorico*; Feltre, 1751, in-8°; — *Della preservazione della salute de' letterati*; Venise, 1761, 1768, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, X.

PUJOL (*Alexis*), médecin français, né le 10 octobre 1739, au Poujol, près Béziers, mort le 15 septembre 1804, à Castres. Après avoir terminé ses études à Toulouse, il renonça à la carrière ecclésiastique, à laquelle sa famille le destinait, pour s'appliquer à la médecine, et vint à Montpellier, où il s'attacha particulièrement au professeur Fizes. Reçu docteur en 1762, il exerça pendant quelque temps à Bédarieux, et se fixa à Castres, où l'appela M. de Royère, évêque de cette ville. De nombreuses palmes académiques et une pratique considérable répandirent au loin sa réputation. Ses écrits sont ceux d'un bon observateur et d'un habile praticien; nous citerons de lui : *Essai sur la maladie de la face nommée le tic douloureux, avec quelques réflexions sur le* Raptus caninus *de Cœlius Aurelianus*; Paris, 1787, in-12 : opuscule devenu très-rare et qui ne se trouve point dans les *Œuvres* de l'auteur; — *Observations sur la fièvre miliaire épidémique qui régna dans le Languedoc en* 1782, mémoire qui obtint en 1783 le prix d'émulation à la Société royale de médecine de Paris; — *Essai sur les maladies propres à la lymphe et aux voies lymphatiques*, couronné en 1790 par la Société de médecine; — *Essai sur les inflam-*

mations chroniques des viscères, qui lui valut une médaille d'or en 1791 et qui est le plus important de ses ouvrages; — *Essai sur la nature du vice rachitique*, l'un des meilleurs ouvrages qu'on ait sur le rachitisme. Ces opuscules, et quelques autres encore, à l'exception du premier, ont été réunis par lui-même (Castres, 1802, 4 vol. in-8°). Boisseau en donna une nouvelle édition (*Œuvres de médecine pratique de Pujol;* Paris, 1823, 4 vol. in-8°), en y joignant quelques additions et une notice biographique. Cette réimpression fut appréciée favorablement; Broussais en parla avec d'éloges.

Nayral, *Biogr. Castraise.* — *Biogr. médicale.* — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault.*

PUJOL (*Alexandre-Denis* ABEL, dit ABEL DE), peintre français, né à Valenciennes, le 30 janvier 1785, mort à Paris, le 28 septembre 1861. Ce fut au milieu des champs que se révélèrent ses instincts pour l'art auquel il devait consacrer sa vie. Ses dispositions naturelles, heureusement remarquées, le mirent à même de suivre les leçons des écoles de sa ville natale. Envoyé à Paris, il entra dans l'atelier de David. Après avoir remporté en 1810 le second grand prix de peinture, il obtint le premier en 1811. Avant de concourir, il avait débuté au salon de 1810, par un tableau, *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, qui lui valut une médaille. En revenant de Rome, il présenta au salon de 1814 *La Mort de Britannicus*, qui fut achetée pour le musée de Dijon. En 1817 il produisit l'une de ses meilleures compositions, *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, pour l'église Saint-Étienne-du-Mont, et qui partagea le prix du salon de cette année avec le *Lévite d'Ephraïm* de M. Couder. Depuis cette époque jusqu'en 1827 il est peu d'expositions qui n'aient reçu quelque ouvrage d'Abel de Pujol. Nous citerons de lui, en 1819 : *La Vierge au Tombeau* (Notre-Dame de Paris), et *César allant au sénat le jour des Ides de Mars* (ancienne galerie du Palais-Royal); en 1822 : *Joseph expliquant les songes du pannetier et de l'échanson de Pharaon* (musée de Lille); en 1824 : la *Prise du Trocadero;* le *Baptême de Clovis par saint Remy* (cathédrale de Reims); *Germanicus sur le champ de bataille où Varus et ses légions furent massacrés par les Germains;* en 1827 : *Saint Pierre ressuscitant Tabita* (Saint-Pierre de Douai).

On ne vit reparaître Abel de Pujol au salon qu'en 1843, où il envoya le tableau d'*Achille de Harlay dans la journée des Barricades*, commandé pour la galerie de Versailles. En 1848 il donna *Saint Philippe baptisant l'eunuque de la reine d'Éthiopie*, et en 1852 *La fin du monde*, faible peinture, et *Saint Pierre*. Il s'était fait représenter à l'exposition universelle de 1855 par *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, *La Vierge au Tombeau*, *Les Danaïdes* et une composition nouvelle, témoignage de sa reconnaissance pour sa ville natale; c'était *La ville de Valenciennes encourageant les arts*. Dans une vaste allégorie il avait groupé un grand nombre de figures qui sans être des portraits rappelaient les traits de jeunes Valenciennois encouragés par la ville et pensionnés par elle à Paris.

Si de 1827 à 1843 Abel de Pujol n'envoya rien aux expositions du Louvre, c'est que ses pinceaux étaient occupés ailleurs. Cet intervalle de seize années fut admirablement rempli pour sa réputation. Il exécutait le magnifique plafond du grand escalier du Louvre, représentant la *Renaissance des arts*, trois tableaux servant de dessus de portes pour le musée de Versailles, vingt-deux tableaux pour la Galerie de Diane au palais de Fo[illegible] au, quatorze tableaux pour la chapelle [illegible] s du Sacré-Cœur à Paris, les belles grisai[illegible] palais de la Bourse, le plafond de la troisième [illegible] sée de Charles X au Louvre, repr[illegible] *gypte sauvée par Joseph*, les vou[illegible] les grisailles de la même salle; *La* [illegible] vaste toile pour l'hospice Boulard [illegible] un devant d'autel peint en é[illegible] Volvic pour l'église Sainte-Élis[illegible] pour trois grands vitraux de [illegible] ques-unes des peintures [illegible] La Madeleine, le plafon[illegible] l'école des Mines, etc. En 18[illegible] membre de l'Académie des be[illegible] placement de Gros.

Abel de Pujol vit détruire, [illegible] ses œuvres les plus importantes [illegible] brûlé sur la place du Palais-Royal, [illegible] nées de février 1848; une chapelle [illegible] Roch, et le plafond de la *Renais*[illegible] dans l'escalier construit à [illegible] Napoléon. Au reste, le gouve[illegible] manda une reproduction de ce [illegible] grand salon de la bibliothèque du Lo[illegible]

Ch. D'A[illegible]

Livrets des Salons. — *Docum. part.*

PUJOULX (*Jean-Baptiste*), [illegible] çais, né à Saint-Macaire (Gi[illegible] mort à Paris, le 17 avril 18[illegible] plusieurs genres de littérature [illegible] nombre d'ouvrages, tous oubliés [illegible] dans les dernières années de [illegible] des livres élémentaires sur q[illegible] sciences naturelles. Nous citer[illegible] *au salon de peinture;* [illegible], 178[illegible] — *Les grandes prophéties* [illegible] *grand* [illegible] *mus, sur le grand salon de peint*[illegible] *et en prose;* 1787, in-8°; — *Mirabe*[illegible] *lit de mort*, comédie en un acte, jouée [illegible] les principaux personnages sont [illegible] rabeau, MM. de Talleyrand-P[illegible] marck, Frochot, Cabanis, Pe[illegible] — *Veuve de Calas à Paris, ou le T*[illegible] *Voltaire*, comédie, 1791, in-8°; et reprise le 2 prairial an VIII; —

[illegible] esquisse his- [illegible] its et des [illegible] 18 [illegible] ses pro- [illegible] productions d'une [illegible] ; — L'As- [illegible] 2 à 1817; [illegible] peint par [illegible] et autres écrits [illegible] 1°. Lor [illegible] journal de la [illegible] 1819, p. 374. [illegible] la littéra- [illegible] Gazette de France, au Journal de [illegible], au Journal de l'empire, à la Biographie universelle, à l'Encyclopédie des dames, etc.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1821.

PULASKI, plusieurs auteurs écrivent PULAWSKI, mais ils confondent deux familles différentes en une seule. L'une provient de Pulazié, d'où sont les *Pulaski;* et l'autre de Pulawy, d'où sont les *Pulawski*. Ce sont les premiers seuls qui sont devenus célèbres, depuis la confédération de Bar. Ils y étaient au nombre de sept : *Joseph*, ses trois fils : *Casimir*, *François*, *Antoine*, et ses trois neveux.

PULASKI (*Joseph*), né à Pulazié (palatinat de Lublin), en 1705, mort à Constantinople, en 1769. D'abord avocat et arbitre dans plusieurs affaires litigieuses, il acquit honorablement une grande fortune. En 1733 il embrassa le parti de Stanislas Leszczynki; mais la Russie, l'Autriche et la Prusse, ayant imposé Frédéric-Auguste III, électeur de Saxe, Pulaski finit par reconnaître le nouveau roi, après l'abdication de Stanislas, et obtint la starostie de Warka. A l'époque de l'élévation de Stanislas-Auguste Poniatowski, en 1764, qui régnait sous la protection des baïonnettes moskovites, les Pulaski firent partie de l'opposition nationale; aussi, quand la tyrannie russe ne mit plus de bornes à ses excès, en 1767, ils déployèrent une grande activité dans l'organisation de la confédération de Bar, commencée le 29 février 1768, et Joseph fut proclamé maréchal. En 1769, la mésintelligence s'établit entre Joachim Potsçki et Joseph Pulaski. Les Turcs, ayant embrassé la cause de la Pologne, furent souvent choisis pour arbitres par les deux partis. Puląski, victime de fausses accusations, fut arrêté en Moldavie, et envoyé à Constantinople; il avait tout préparé pour se justifier, quand la mort l'enleva.

PULASKI (*Casimir*), fils du précédent, né à Winiary, le 4 mars 1748, mort à Savannah (Amérique du Nord), le 9 octobre 1779. Il commença à servir dans la garde de Charles, duc de Saxe et de Courlande. En 1768 il fut l'un des plus actifs dans la confédération de Bar. Partout où il se présentait il était la terreur des Russes; il franchissait, dans des marches rapides, la Grande et la Petite-Pologne, la Podolie, la Wolhynie, la Lithuanie. En 1770 il s'enferma dans le fort de Czenstochowa, et repoussa toutes les attaques. Les confédérés croyaient qu'en enlevant le roi à Varsovie, ils parviendraient à le rendre favorable à la cause nationale; dans ce but, un enlèvement fut tenté le 3 novembre 1771. Comme les conjurés ne réussirent pas, ils furent déclarés régicides; et ils ne purent résister aux forces réunies de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Cette dernière puissance semblait d'abord appuyer et encourager les confédérés; mais elle les abandonna, et fut la première à envahir la Pologne, dont le triple partage fut consommé en 1772. Pulaski se réfugia à l'étranger. Il se fixa à Marseille; mais à la fin de 1775 il se rendit aux États-Unis, où il combattit pour la liberté américaine, avec Lafayette et Kosciuzko. Il forma une légion, dite *étrangère*, et à la tête de ses troupes il succomba au siége de Savannah. La reconnaissance des Américains lui éleva un monument, dont la première pierre fut posée par Lafayette, en 1824; mais le monument ne fut terminé qu'en 1855.

PULASKI (*François*), né en 1750, seconda son père et ses frères avec un admirable courage, et mourut sur le champ de bataille à Lomazy (1770), non loin de Wlodawa sur la Vistule; ses deux cousins y moururent aussi.

PULASKI (*Antoine*), frère des précédents, né en 1752, mort en 1810. Après s'être distingué dans plusieurs combats contre les Russes, il fut fait prisonnier et emmené en Sibérie. Rentré en Pologne, il eut la faiblesse de renier son passé, et se rallia au parti russe; il fut l'un des chefs du complot de Targowiça, et joua un triste rôle à la diète de Grodno, en 1793. Il termina misérablement ses jours en Wolhynie. Il laissa deux filles, dont l'une fut mariée à un général russe.

Léonard CHODZKO.

Joubert, *Les Révolutions de Pologne de* 1767 *à* 1775. — Alexandre Chodsciéwicz, *Biographie polonaise;* Varsovie, 1819. — Kaczkowski, *La Confédération de Bar;* Posen, 1840. — L. Chodzko, *La Pologne illustrée.*

PULCHÉRIE (*Ælia Pulcheria Augusta*), impératrice d'Orient, née en 399, morte en 453. Elle était fille d'Arcadius et d'Eudoxie, et sœur de Théodose II. Il sembla, dit Gibbon, que son aïeul lui eût transmis en héritage son génie et ses vertus. Elle unissait en effet aux charmes de la beauté de rares connaissances et la plus solide piété. Une prudence naturelle, une pénétration sûre, un caractère résolu la rendirent propre de bonne heure aux affaires publiques. Créée *augusta* à l'âge de quinze ans (414), elle prit en main les rênes du gouvernement. Du sein de la retraite où elle vivait avec ses sœurs Arcadia et Marina, et sans délaisser ses exercices de dévotion ou ses devoirs de charité, elle veillait elle-même sur l'éducation du jeune empereur.

Elle développa en lui quelques bons instincts, le zèle religieux, l'amour de la justice, l'éloignement des plaisirs. Malheureusement la nature lui avait refusé la force de gouverner par lui-même, et le discernement nécessaire pour faire de bons choix, de sorte qu'il fut presque toujours la dupe des flatteurs qui l'entouraient et ne fit rien de mémorable pendant un règne de quarante-deux ans. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, Pulchérie usa de son influence pour le préserver des dangers auxquels l'exposait sa négligence : elle préparait elle-même les ordonnances qu'elle lui faisait signer, et dont elle lui laissait l'honneur. C'est elle qui le maria à Athénaïs (appelée l'impératrice Eudoxie), fille du sophiste Léonce, ornée de toutes les grâces du corps et l'esprit (421). Le concile d'Éphèse (431), qui condamna l'hérésie de Nestorius, fut convoqué à ses instances. Elle fit même élever à Constantinople un temple sous l'invocation de la mère de Dieu en mémoire de cette condamnation. Lorsque plus tard (448) Théodose se laissa entraîner dans l'hérésie d'Eutychès, elle resta fidèle à la foi orthodoxe et défendit avec courage ceux qui étaient persécutés pour elle. L'eunuque Chrysaphius parvint à la rendre suspecte à Théodose, qui cessa de la consulter et voulut même l'engager par force dans l'état de diaconesse. Pulchérie, avertie par l'évêque Flavien, conserva sa liberté. Elle retrouva sa faveur, et en usa pour le bien général tant que vécut Théodose.

A la mort de ce prince (449), Pulchérie monta sans opposition sur le trône des césars. Son premier acte fut de faire mettre à mort l'infâme Chrysaphius, et en vengeant ses injures elle vengeait les malheurs de l'empire. Comme il était sans exemple qu'une femme eût été revêtue de la pourpre impériale, elle dut prendre un époux. Son choix tomba sur le tribun Marcien, homme d'une naissance obscure, mais d'un courage et d'une probité dignes d'un tel honneur. Il promit de respecter la virginité à laquelle Pulchérie s'était consacrée, et se montra toujours plein de déférence pour ses sages conseils. Pulchérie mourut comblée de gloire, à l'âge de cinquante-quatre ans et un mois. Après avoir fondé une foule d'hôpitaux, d'églises, de monastères, elle fit encore les pauvres héritiers de tout ce qui lui restait de richesses. L'Église, pour laquelle elle avait toujours témoigné le plus profond respect, a institué une fête en son honneur. Léon, successeur de Marcien, lui fit ériger une statue sur son tombeau

Gustave Rigollot.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Gibbon, *Décadence de l'empire romain*, V et VI. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, VI.

PULCI (*Luigi*), poète italien, né à Florence, le 3 décembre 1431, mort vers 1487. D'une famille distinguée, dont plusieurs membres avaient rempli avec éclat les offices les plus élevés dans la république, il consacra sa vie à l'étude et aux travaux littéraires. Il fut un des plus intimes familiers de Laurent de Médicis. C'est dans la maison de ce célèbre protecteur des lettres qu'il fit la connaissance de Politien, qui devint son meilleur ami et qui l'aida dans la composition de son poëme héroïco-comique, le *Morgante maggiore*, que Pulci entreprit à la demande de Laurent de Médicis. Ce poëme burlesque, en vingt-huit chants, dont Roland est le principal héros, est une spirituelle parodie des *Reali di Francia*, ou romans de chevalerie du cycle carlovingien, qui, inventés par les trouvères français, avaient été imités par divers poëtes italiens. L'imagination railleuse de Pulci se plaît à tourner en ridicule ces combats de géants, ces tours de magiciens et autres incroyables aventures qui faisaient le fond des épopées du moyen âge. Il ne cesse pas un instant de se jouer lui-même de ce qu'il dit, et de se divertir aux dépens de ses héros et de son lecteur. Il met à cela non-seulement beaucoup d'esprit, mais une naïveté plaisante et originale qui a sûrement offert au Berni le premier modèle du genre auquel il a donné son nom. Le *Morgante Maggiore*, que l'auteur lut en plusieurs parties à la table de Laurent de Médicis, au grand amusement des convives, est une des sources les plus précieuses de l'ancienne langue toscane, dont les finesses et les idiotismes les plus remarquables ont été employés avec une grande habileté par Pulci, qui s'est aussi attaché à nourrir de proverbes populaires son style, dont Machiavel a loué l'extrême pureté. On reconnait dans ce poeme [illegible] milieu des extravagances les plus bou[illegible] peinture très-vraie et pleine de natu[illegible], de la vanité et de l'inconstance des femmes, comme de l'avarice et de l'ambition des hommes. De plus on y rencontre quelques passages du pathétique le plus élevé. Entraîné par son sujet, Pulci, qui était réellement poëte, n'a pas toujours tenu l'espèce de gageure, qu'il semblait avoir faite, de travestir entièrement les inventions des trouvères. Le *Morgante Maggiore* (Morgante le Géant, que Roland a converti et qui sert d'écuyer à ce célèbre paladin) a été imprimé à Florence, 1488; Venise, 1494, 1545, 1574, in-4°; Naples, 1532, 1732, in-4°; Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a encore de Pulci quelques autres poésies, entre autres une suite de sonnets bizarres, souvent indécents et grossiers, mais qui ne sont pas tous de lui. Il imagina avec un de ses meilleurs amis, le poëte Matteo Franco, de se faire l'un l'autre une guerre à outrance et de se dire dans des sonnets, au nombre de plus de cent quarante, les injures les plus fortes et les plus piquantes. « Le style, dit Ginguené, est non-seulement d'une liberté cynique, mais souvent dans le genre proverbial et décousu des bouffonneries du Burchiello. » On a encore de Pulci : *La Beca da Dicomano*, parodie d'une pièce pastorale de la *Vencia da Barberino*, de Laurent de Médicis; — *Confessione a la san Vergine*; Florence,

1597, in-4°, poëme en tercets, suivi de quelques autres pièces du même genre; — une *Nouvelle* dans le recueil de Doni; des *Lettres* à Laurent de Médicis.

Bernardo Pulci, frère aîné de Luigi, a écrit une *Élégie* sur la mort de Simonetta, maîtresse de Julien de Médicis; *Egloghe;* Florence, 1494; — un poëme sur la *Passion du Christ*, et la première traduction des *Eclogues* de Virgile, Florence, 1481.

Luca Pulci, autre frère de Luigi, a publié : *Giostra di Lorenzo di Medici*, poëme en l'honneur des succès obtenus en 1468 par Laurent de Médicis dans un tournoi; — *Il Ciriffo Calvaneo*, roman de chevalerie en vers; — *Driadeo d'Ancore*, pastorale en octaves; — *Epistole eroide;* Florence, 1481. E. G.

Quadrio, *Storia*. - Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Ginguené, *Histoire de la littérature italienne.* — Ranke, *Vorlesungen über die italianische Poesie.* — Ferrario, *Il romanzi cavallereschi.* — *Elogi degli illustri Toscani.*

PULGAR (*Hernan* del), historien espagnol, vivait a la fin du quinzième siècle. Il était originaire de Pulgar, bourg voisin de Tolède, d'où lui est venu son nom. Il fut élevé à la cour de Jean II et de Henri IV, ce qui le mit en relation avec un grand nombre de seigneurs et de prélats. Secrétaire d'Henri IV, il garda ce poste a l'avénement d'Isabelle la Catholique, qui le chargea de plusieurs missions importantes. La reine le nomma son historiographe en 1482. Au quinzième siècle, cet emploi se combinait avec celui de secrétaire intime, chargé de la correspondance avec les cours étrangères et la haute noblesse. Depuis ce moment, Pulgar ne quitta plus la personne de la reine. Il fut témoin oculaire de la plupart des événements qu'il a racontés. Il est probable qu'il mourut peu de temps après la prise de Grenade, car son récit s'arrête court après cet événement. La première partie de la chronique de Pulgar (*Chronica de los señores reyes catolicos don Fernando y dona Ysabel de Castilla y de Aragon*) est loin d'avoir l'importance de la seconde, l'auteur l'ayant écrite par manière de distraction, sans informations authentiques. Le style en est pur, précis, exempt de latinismes, et la lecture entièrement agréable. Elle a été imprimée en 1550 (Grenade, in-fol.), sous le nom d'Antonio de Lebrixa, qui l'avait mise en latin, puis a Valladolid, en 1565; elle ne parut avec le nom de l'auteur et en castillan que dans l'édition de Saragosse, 1567, in-fol. Pulgar a laissé plusieurs autres ouvrages, tels que des *Letras* (Zamora, 1543) et *Claros Varones de España*. Parmi les ouvrages inédits, on cite la *Chronique du roi Henri IV* et l'*Histoire des rois mores de Grenade*. E. Baret.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

PULGAR (*Hernan-Perez* del), capitaine espagnol, né en 1451, mort en 1531. Il était de l'illustre maison de Lara, et surnommé à cause de ses exploits *el de las hazañas*. Voici l'origine de ce glorieux surnom. Quand les Mores de Grenade eurent été bloqués dans les murailles de leur ville, Pulgar, guidé par un espion, pénétra déguisé dans la ville, par les bords escarpés du Darro, et eut l'audace de planter un *Ave Maria* dans la porte de la mosquée principale, en laissant à côté un cierge allumé. Cet exploit est attesté par la sépulture que l'empereur Charles-Quint accorda à ce héros dans la chapelle royale de Grenade, et par les armoiries des Pulgar; elles portent dans le champ d'azur un gantelet d'or empoignant un cierge allumé. On a de lui : *Chronica del gran capitan Gonzalo de Cordoba* (Séville, 1527, 1580, in-fol.; Alcala, 1584), dédiée à Charles-Quint, et qu'Argote de Molina attribue à tort à Pulgar l'historiographe. E. B—t.

Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, I. — N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

PULLEN (*Robert*), prélat anglais, mort en 1150. Suivant Fuller il était natif du comté d'Oxford. Après avoir étudié à Paris, il repassa la mer vers 1130, et trouva l'université d'Oxford dévastée et à moitié ruinée par les Danois, et contribua à force de zèle à la rendre aussi florissante que par le passé. Sous le règne de Henri Ier il fut à la fois chargé d'expliquer l'Écriture et de commenter Aristote, et s'acquitta de cette double tâche aux applaudissements de ses élèves et du roi, son constant patron. Il reçut en récompense l'archidiaconé de Rochester. Peu de temps après il retourna à Paris, et professa la théologie en Sorbonne. En vain son évêque le somma-t-il de revenir en Angleterre et s'empara-t-il, pour l'y contraindre, des revenus de son bénéfice, Pullen fit la sourde oreille; il en appela à la décision du pape, qui se prononça en sa faveur. Sur le bruit de sa renommée, Innocent II l'appela à Rome, et l'y accueillit avec de grands honneurs; en 1144 Celestin II le créa cardinal et bientôt après Luce II en fit le chancelier de l'Église romaine. Pullen a écrit plusieurs ouvrages; le seul qui soit arrivé jusqu'à nous est le *Sententiarum liber* (Paris, 1655); on l'y voit préférer la simple autorité de la raison et de la Bible au témoignage des Pères ou aux subtilités de la scolastique.

Wood, *Annals*. — Fuller, *Worthies*. — Pits, *Biblioth.*

PULTENEY (*William*), comte de Bath, homme d'État anglais, né en 1682, mort le 8 juillet 1764, à Londres. Il appartenait à une famille ancienne du comté de Leicester, et son grand-père avait représenté au parlement la cité de Westminster avec quelque distinction. Le jeune Pulteney fut élevé à l'université d'Oxford, voyagea ensuite sur le continent, et à son retour (1705) fut élu au parlement par le bourg de Hedon dans le Yorkshire. Il est dit dans les *Mémoires* de Walpole qu'il en fut redevable à la protection de son tuteur, Henry Guy, autrefois secrétaire du trésor, qui plus tard lui laissa un legs de

40,000 liv. st., et un domaine d'un revenu de 500 liv. Sa fortune s'accrut beaucoup ensuite par la succession considérable de son père et une riche dot que lui apporta sa femme; il l'administra avec une si rigide économie, que dans le cours de sa vie il était cité autant pour son avarice que pour son opulence. Dès son entrée au parlement, Pulteney s'attacha au parti whig, qui était celui de sa famille. Il ne prit d'abord que rarement part aux débats; mais il fit une si vive opposition aux tories, que ceux-ci à leur avénement au pouvoir (1710) se vengèrent du jeune orateur en éloignant son oncle, John Pulteney, du conseil du commerce. Dans les quatre dernières années de la reine Anne, il parla souvent avec éloquence, et fut admis dans les secrets les plus importants de son parti. En 1712, lorsque Robert Walpole fut poursuivi devant les communes, Pulteney défendit son ami dans un discours remarquable par la chaleur et le talent. Fragilité des amitiés politiques! Quelques années après, ils furent rivaux, et devinrent ennemis irréconciliables. A l'avénement de Georges I[er], Pulteney fut nommé secrétaire d'État de la guerre, malgré l'opposition de Marlborough, qui prétendait, en sa qualité de commandant en chef, avoir le droit de présenter le candidat pour ce poste. Walpole ayant résigné son portefeuille en 1717, Pulteney donna aussi sa démission. Peu après cependant une froideur s'éleva entre les deux amis, sans qu'on en ait su le vrai motif, et elle prit un caractère sérieux lorsque Walpole fut revenu au pouvoir, en 1720. Pulteney fut vivement blessé de n'avoir pas été admis au secret des négociations pour former un ministère, et surtout de ce qu'on ne lui avait réservé aucun emploi important. Il accepta néanmoins la sinécure bien payée de trésorier de la maison du roi, mais c'était en attendant mieux. Ses espérances ne s'étant pas réalisées, les relations avec le ministère s'aigrirent de plus en plus, et enfin arriva une rupture éclatante. En 1725, Pulteney se jeta ouvertement dans l'opposition, à propos d'une discussion sur la liste civile, qui se trouvait alors fort arriérée (avril). Quelques sarcasmes significatifs, à l'adresse de Walpole, déterminèrent son renvoi de la place de trésorier, et dès lors commença cette guerre acharnée contre le ministre, qui ne cessa que lorsque Walpole fut renversé du pouvoir, en 1742. Ceux qui voudraient en suivre les phases peuvent consulter les excellents *Mémoires* de Coxe sur Walpole. Pulteney ne s'en tint pas à de vives attaques au sein du parlement. Bien que chef des whigs mécontents, il s'unit intimement avec son ancien antagoniste tory Bolingbroke, et fournit des articles vigoureux au *Craftsman*, journal établi par cet homme d'État. Il écrivit aussi plusieurs pamphlets, où le ministre et ses amis étaient attaqués avec une extrême virulence. Un passage d'une satire amère et personnelle amena un duel entre lui et lord Harvey, l'un des plus chauds défenseurs de Walpole. Tous deux y furent légèrement blessés (janvier 1731). L'éloquence qu'il déployait au parlement, l'ardent patriotisme qui animait tous ses discours, lui concilièrent au plus haut degré la faveur publique; pendant dix ans il fut l'homme le plus populaire du royaume. « Walpole, dit Macaulay, avait fait une grande faute en 1720 en se faisant un ennemi mortel de Pulteney. Ses talents et son caractère lui donnaient droit à un poste élevé dans le nouveau ministère. Sa fortune était immense. Il s'était montré orateur brillant, et avait acquis l'expérience officielle de l'administration. Il avait été au milieu des vicissitudes politiques un whig constant. Une fois à la tête de la minorité whig, il devint le plus redoutable chef d'opposition qu'eût vu la chambre des communes (1). » Les deux minorités whig et tory n'attendaient que l'occasion de frapper le dernier coup. Les élections de 1741 avaient été peu favorables au ministère. Les accusations redoublèrent contre Walpole, et les principaux orateurs eurent soin d'insinuer que le ministre corrupteur renversé il y avait moyen de s' [illegible] avec les autres membres du cabinet. Les ministériels commencèrent à chanceler. La [illegible]tion, qui était au fond des cœurs, se montra [illegible] peu ouvertement, et une crise finale [illegible] l'administration de Walpole (février 1742). [illegible] les pouvoirs de l'État semblèrent pour u[illegible] à la disposition de Pulteney. Il forma le [illegible] ministère, s'y réservant une place [illegible] actives, et obtint la promesse de [illegible] pairie. [illegible] a dit que l'adroite politique de [illegible] avait conservé beaucoup d'influence [illegible] du roi, avait présidé aux arrangem[illegible]tériels. Sans doute, il fit de son [illegible] semer la dissension parmi ses enn[illegible] phants; mais il avait peu à faire. La victoire [illegible] ouvrit la carrière aux passions et aux ri[illegible] que les deux sections de l'opposition a[illegible] contenues, malgré les intérêts pa[illegible] les avaient réunies. La composition [illegible] cabinet ne satisfit ni les hommes du [illegible] public. On avait conçu de si ma[illegible]rances, que les ressentiments é[illegible]tume de la déception. Le public [illegible] traîner, et une tempête d'indignati[illegible] contre Pulteney. Il se fit donner la [illegible] mise avec le titre de comte de B[illegible] et [illegible] chambre des lords. Dès ce m[illegible] prestige de l'éclatante popularité [illegible] joui. A la mort de lord Wilmington [illegible] nommé chef du ministère, il fit un [illegible] tueux pour lui succéder comme pr[illegible] de la trésorerie. A la retraite du m[illegible] Pelham (*voir* ce nom), en février 174[illegible] tint enfin cet objet de son ardente a[illegible] mais il avait tellement perdu son c[illegible] ne put décider aucun homme politi[illegible]

(1) *Macaulay's Essays, History of the earl of* [illegible] 1835.

tant à se joindre à lui, et son court ministère ne dura que deux jours. Il passa le reste de sa vie dans un rôle insignifiant, principalement occupé du soin de sa grande fortune. En 1760, il publia, sous forme de brochure, une *Lettre à deux personnages éminents* (Pitt et le duc de Newcastle) sur les conditions que l'on devait demander si le ministère se décidait à conclure la paix. Ce pamphlet fut accueilli avec indifférence par les personnages à qui il était adressé, et le public trouva étrange qu'après avoir disparu depuis vingt ans de la scène politique, après un échec éclatant, l'ancien *leader* de l'opposition se reveillât pour composer un pamphlet. Pulteney ne laissa point de famille (son fils unique était mort en 1763, à Madrid), et sa pairie s'éteignit à sa mort. Sa fortune passa au général Pulteney, son frère. En 1792, le titre de baronne de Bath; et plus tard de comtesse, fut conféré à Laura Pulteney, fille de Frances Pulteney et de sir William Johnson, qui prit le nom de Pulteney. Elle mourut sans enfants, en 1808, et le titre s'éteignit de nouveau. J. Chanut.

English cyclopædia (Biography). — Coxe, *Memoirs of Walpole.* — Chalmers, *Biographical dictionary.* — *National portrait gallery.*

PULTENEY (*Richard*), botaniste anglais, né le 17 février 1730, à Loughborough, mort le 13 octobre 1801, à Blandford (Dorset). Il exerça d'abord les fonctions de chirurgien et d'apothicaire à Leicester; comme il était calviniste, il trouva peu d'appui dans une ville où dominait l'élément puritain, et ce ne fut qu'avec la plus stricte économie qu'il parvint à subvenir à ses premiers besoins. Au milieu des loisirs souvent prolongés que lui laissait la pratique de ses deux états, il s'attacha d'une manière spéciale à la botanique. Ses premiers travaux furent insérés dès 1750 dans le *Gentleman's Magazine*; la Société royale de Londres fit imprimer dans son recueil les deux traités *Sur le sommeil des plantes* et *Sur les plantes rares du Leicestershire* et l'admit en 1762 parmi ses membres. Deux ans plus tard il reçut de l'université d'Edimbourg le diplôme de docteur en médecine (1764), et justifia cette faveur en publiant sur le quinquina (*cinchona officinalis*) une thèse remarquable. Le comte de Bath, qui avait conçu une haute opinion de lui, le reconnut pour son parent et l'emmena comme médecin dans ses voyages. A la mort de ce seigneur (juin 1764), Pulteney alla s'établir à Blandford, où il passa le reste de ses jours. Il légua par testament son cabinet d'histoire naturelle à la Société Linnéenne, dont il fut un des fondateurs. Ses ouvrages ont singulièrement contribué à répandre le goût de la botanique en Angleterre; les principaux sont : *A general view of the writings of Linnæus*; Londres, 1782, in-8°; trad. en français par Millin (Paris, 1789, 2 vol. in-8°); — *Sketches of the progress of botany in England*; Londres, 1790, 2 vol. in-8°; trad. en français par Boulard (Paris, 1809, 2 vol. in-8°) et en allemand. On a encore de lui des mémoires de botanique et d'antiquités dans l'*Histoire du comté de Leicester* de Nichols, l'*Histoire du comté de Dorset* de Hutchins, le *Philosophical magazine* de Tulloch, etc.

Rees, *Cyclopædia.* — *Gentleman's Magazine*, LXXI.

PUNT (*Jean*), graveur et acteur hollandais, né à Amsterdam, en 1711, mort le 18 décembre 1779. Après avoir étudié la peinture et la gravure sous A. van der Laan et Jacob de Wit, il épousa en 1733 Anna-Maria Bruyn, surnommée *la Melpomène batave*, et débuta au théâtre dans les premiers rôles tragiques. Il était dans toute la force de son talent lorsqu'il perdit sa femme (1744); il quitta la scène, et reprit le burin. C'est de cette époque que datent ses plus belles estampes, entre autres la série gravée des trente-six plafonds peints par Rubens dans l'église des Jésuites d'Anvers. Punt se remaria en 1748, avec Jeanne Chicot, fille d'un riche marchand de tableaux d'Amsterdam. Sa maison devint alors le rendez-vous des hommes les plus distingués; chaque jour ils engageaient leur ami à rentrer au théâtre; Punt s'y décida en 1755, et fut vivement applaudi. Devenu veuf en 1771, il épousa en troisièmes noces Catherine-Élisabeth Fokke, tragédienne d'un grand mérite : quinze jours après la célébration de cette union, le théâtre d'Amsterdam devint la proie des flammes (11 mai 1772), et Punt, qui en était gérant, fut complétement ruiné. Il fit construire une salle à Rotterdam (1773), et y donna jusqu'en 1777 des représentations, qui eurent peu de succès. On a de cet artiste : *L'Ascension*, d'après Sebastiano Ricci; — *Le Cocher anglais*, d'après G. van der Myn; des sujets tirés des *Fables* de La Fontaine gravés d'après les dessins d'Oudry; — *Un corps de garde d'officiers hollandais*, d'après Cornille Troost; — *Déclaration d'amour de René à Sarotte* et *Proposition de mariage aux parents de Sarotte* (1754), critique des mœurs puritaines.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon.* — Van der Aa, *Biogr. Woordenboek.*

PUPIEN. *Voy.* Maxime Pupien.

PURCELL (*Henry*), compositeur anglais, né à Londres, en 1658, mort dans cette ville, le 21 novembre 1695. Il était fils d'un musicien attaché à la chapelle de Charles II. A l'âge de six ans, ayant perdu son père, il fut admis comme enfant de chœur à la chapelle royale, où, après avoir eu pour maîtres Cooke et Pelham Humphrey, il étudia la composition sous la direction du docteur Blow. Ses progrès furent tellement rapides que, tandis qu'il était encore enfant de chœur, il se fit déjà remarquer par plusieurs antiennes de sa composition, et qu'à dix-huit ans il fut choisi pour remplir les fonctions d'organiste à l'abbaye de Westminster (1676). Tout en travaillant pour l'Église, Purcell s'exer-

çait dans le genre dramatique en écrivant une ouverture et des airs pour une pièce intitulée *Abelazor*, qui fut représentée en 1677. Parmi les autres ouvrages qu'il composa vers le même temps pour le théâtre, on cite encore *Timon d'Athènes* (1678), *The virtuous wife* (1680), et *Theodosius, or the force of love* (1680). En 1682, Purcell obtint la place d'organiste de la chapelle royale, et ce fut aussi à partir de cette époque qu'il produisit ses plus belles œuvres de musique religieuse. Il est le premier compositeur anglais qui ait introduit les instruments dans l'église pour soutenir les voix, que jusque-là l'orgue seul avait accompagnées. Si l'on se reporte au temps où Purcell écrivait, et si l'on examine quel était alors l'état de l'art en Angleterre, on trouve chez cet artiste un talent incontestablement supérieur à celui des autres compositeurs ses compatriotes qui l'avaient précédé ou qui étaient ses contemporains. Le caractère original de sa musique, la variété de ses formes, son instrumentation, la majesté de style qui règne dans ses ouvrages, principalement dans son *Te Deum* et dans son *Jubilate*, étaient autant de conceptions nouvelles, qui, en excitant l'admiration, étendirent la renommée de Purcell dans toute la Grande-Bretagne. Sous le rapport du rhythme et de la fréquence des cadences harmoniques, son style participe de celui de Carissimi, qu'il avait dû étudier avec soin; mais son harmonie est loin d'être aussi correcte. Quoique les écrivains anglais aient exagéré leurs éloges en comparant Purcell à Scarlati et à Keiser, cet artiste n'en est pas moins le plus grand compositeur que l'Angleterre ait produit. Il a traité tous les genres, et dans tous il a imprimé un cachet de génie qui fait excuser les défauts de la forme. On est étonné de sa prodigieuse fécondité en pensant qu'il n'avait encore que trente-sept ans lorsque la mort vint l'enlever à son art. Il fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Son épitaphe fut composée par Dryden.

Purcell a encore écrit pour le théâtre : *Indian queen* (La Reine indienne); *Dioclétien, ou le prophète* (1690); *La Tempête*, de Dryden (1690); *King Arthur* (1691); *Amphitryon* (1691); *Gordian knot untied* (1691); *Distressed innocence, or the princess of Persia* (1691); des morceaux de musique pour la tragédie d'*Œdipe* (1692); *The fairy queen* (1692); *The old Bachelor* (1693); *The married beau* (1694); *The double dealer* (1694); *Bonduca* (1695) : cet ouvrage est considéré comme une des meilleures productions dramatiques de Purcell; *Don Quichotte* (1695). Une partie des morceaux de musique appartenant aux ouvrages que nous venons de citer a été publiée dans la *Collection of ayres composed for the theatre and on other occasions by Henry Purcell*; Londres, 1697. En 1683 Purcell avait écrit pour la fête de Sainte-Cécile une suite de morceaux de musique qui furent exécutés le 22 novembre de la même année; à la même époque, il avait fait paraître douze sonates pour deux violons et basse continue. Il a écrit aussi un grand nombre de morceaux détachés pour le chant, que l'on trouve dans le recueil intitulé *Theater of music* (Londres, 1687), et dans l'*Orpheus britannicus* (Londres, 1698 et 1702). Après la mort de l'artiste, sa veuve publia de lui une suite de dix *Sonates* pour le clavecin, dont la neuvième est connue sous le nom de *Golden sonate* (sonate d'or), à cause de son mérite; des *Leçons de clavecin*; le *Te Deum* et le *Jubilate* qui eurent tant de célébrité, et quelques *antiennes* dans l'*Harmonia sacra*, de Playford. Purcell avait laissé en manuscrit beaucoup de morceaux de musique. Toutes ses œuvres ont été réunies par M. Vincent Novello, qui en a donné une édition complète, en soixante-douze livraisons, sous le titre de : *Purcell's Sacred music*; Londres, 1826-1836. Cette publication est précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages du compositeur et de son portrait.

Purcell avait un frère, *Daniel* Purcell, qui, après avoir été organiste du collége de La Madeleine, à Oxford, alla remplir les mêmes fonctions à l'église Saint-André de Holborn. On cite de lui la musique des trois opéras suivants : *Brutus à Albe, ou le triomphe d'Auguste*, représenté en 1697 à Dorset-Garden, *Love's paradise* (Le paradis de l'amour), et *La princesse d'Islande*, en société avec Leveridge. Daniel Purcell a écrit en outre quelques morceaux détachés pour des comédies.

Dieudonné Denne-Baron.

Hawkins, *History of music*. — Burney, *A general history of music*. — Chalmers, *The general biographical dictionary*. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PURCHAS (*Samuel*), littérateur anglais, né en 1577, à Thaxstead (comté d'Essex), mort en 1628, à Londres. Il fut élève à Cambridge, dans le collége de Saint-Jean, où il prit les degrés de maître ès arts et de bachelier en théologie. Nommé en 1604 au vicariat d'Eastwood, il le délégua bientôt à son frère, et s'établit à Londres pour y continuer plus commodément la collection de voyages qu'il avait entreprise. Ses grands travaux lui valurent la cure de Saint-Martin à Londres et la place de chapelain de l'archevêque Abbot. C'était un homme pieux, charitable, plein de dévouement pour ses proches, et qui joignait aux vertus chrétiennes un grand amour des lettres, de l'érudition et une sage critique. On a de lui : *Purchas his Pilgrimage, or Relations of the world and the religions observed in all ages and places discovered, from the creation unto this present*; Londres, 1613, 1614, 1617, 1626, in-fol.; la 4e édit. (1626), ornée de cartes géographiques de Mercator et de Hondius, est supérieure aux précédentes : l'auteur y déclare dans la préface avoir mis à contribution plus de treize cents auteurs de toutes sortes et un nombre plus considérable encore de lettres, de traités et de re-

tions ; — *Purchas his Pilgrims, containing a history of the world in sea voyages and land travels by Englishmen and others*; Londres, 1625, 4 vol. in-fol. ; trad. en hollandais, Amsterdam, 1655. Purchas a pris soin d'expliquer en quoi cet ouvrage diffère du précédent. « Ce sont deux freres, dit-il, qui se ressemblent beaucoup de nom, d'aspect et de nature; mais ils concourent au même but par des voies différentes. Le *Pèlerinage* est bien mon œuvre quant au plan et au style ; les *Pèlerins*, au contraire, ce sont les auteurs eux-mêmes, à qui j'ai laissé pleine liberté de langage. » Ce recueil, devenu très-rare, est probablement le premier de ce genre qu'ait produit l'Angleterre ; Harris, Pinkerton et d'autres y ont fait de larges emprunts ; — *Microcosmos, or the History of man*; Londres, 1619, in-8°; méditations religieuses sur les vicissitudes de la vie humaine ; — *The King's tower and triumphant arch of London*; ibid., 1623, in-8°.

Wood, *Fasti oxonienses*, I. — *Biographia britannica*. — *Censura literaria*, IV. — Chalmers, *General biogr. dict.*

PURE (*Michel* DE), littérateur français, né en 1634, à Lyon, où il est mort, en avril 1680. Il était fils d'Antoine de Pure, prévôt des marchands de Lyon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris, et s'attacha aux belles-lettres. Ce n'était pas le besoin qui l'obligeait à écrire, car il jouissait d'un honnête patrimoine; il menait une existence obscure et tranquille lorsqu'on l'accusa d'avoir distribué un libelle contre Boileau. Il n'en fallut pas davantage à l'irascible poète pour l'écraser de son mépris : il ne se contenta pas de le mettre au rang des auteurs les plus médiocres, il tourna sa figure en ridicule, et dans la satire IX il dit de lui avec plus d'insolence que de vérité :

On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

L'abbé, qui était d'un caractère doux et obligeant, ne releva point ces aménités du satirique. Ses ouvrages sont mal écrits et plus mal conçus ; mais tout n'y est pas absolument méprisable, et on y reconnaît même une certaine érudition. Nous citerons de lui : *Vita Alphonsi Ludovici Plessæi Richelii, archiepiscopi Lugdunensis*; Paris, 1653, in-12 ; — *La Précieuse, ou le Mystère de la ruelle*; Paris, 1656, 4 vol. in-12 ; — *Ostorius*, tragédie en cinq actes ; Paris, 1659, in-12. Ostorius figure dans le dialogue des *Héros de roman* de Boileau ; mais la pièce, dédiée à Mazarin, a été jouée plus d'une fois, quoi qu'en dise Boileau ; elle parut à l'hôtel de Bourgogne « avec plus de succès que de mérite », suivant l'aveu de l'auteur ; — *Idée des spectacles anciens et nouveaux*; Paris, 1668, in-12 : tout ce qui concerne les ballets ne manque pas d'intérêt ; — *Vie du maréchal de Gassion*; Paris, 1673, 3 vol. in-12. L'abbé de Pure a traduit les *Institutions* de Quintilien (1663, 2 vol. in-4°), *Histoire des Indes orientales*, de J.-P. Maffei (1665, in-4°), *Histoire africaine de la division de l'empire des Arabes* de Birago (1666, in-12), et *Vie de Léon X*, de P. Jove (1675, in-12). Il avait composé quelques vers latins en l'honneur de l'abbé de Marolles.

Goujet, *Bibl. françoise*, VIII. — Parfaict, *Histoire du théâtre français*, VIII. — Marolles, *Dénombrement des auteurs*. — *Le Mercure galant*, avril 1680.

PURI (*David*), philanthrope suisse, né en 1709, à Neufchâtel, mort à Lisbonne, le 31 mai 1786. Depuis l'âge de dix-neuf ans, orphelin et sans fortune, le jeune Puri, doué d'un esprit calculateur, avait été élevé par sa famille dans l'habitude du commerce. Espérant faire à la foire de Leipzig quelques spéculations avantageuses, il s'adressa à ses parents pour leur emprunter une somme de 900 livres, dont il avait besoin. N'ayant éprouvé que des refus, il s'adressa hardiment à l'un des magistrats municipaux chargés de la direction de la bourse des orphelins, qui, s'intéressant vivement à lui, parvint à obtenir du conseil la somme demandée. Muni de cet argent, Puri réussit au delà de ses espérances, et ses bénéfices lui permirent d'entreprendre d'autres spéculations, qui ne furent pas moins lucratives. Il alla à Londres, s'y livra au commerce des pierreries, et y fut également heureux. Un séjour de quelques années aux Indes lui procura des richesses immenses, avec lesquelles il vint s'établir à Lisbonne. Il s'y chargea d'une partie du bail des fermes générales, et augmenta ainsi sa fortune. Bien qu'il eût encore des parents, il ne reconnaissait pour siens que ceux qui par leur générosité avaient été les premiers auteurs de sa fortune. Non content d'adresser chaque année aux magistrats de Neufchâtel des sommes considérables, il fit construire dans cette ville un hôpital pour les pauvres, puis l'hôtel de ville, l'un des plus beaux monuments de Neufchâtel, contribua à l'ouverture de la grande route entre cette ville et Valangin, et fonda des pensions pour les veuves des pasteurs. Enfin, n'ayant point d'enfants, il légua à sa ville natale une somme d'environ cinq millions, dont une grande partie devait être employée à améliorer l'instruction publique et à des œuvres charitables. C'est grâce à lui que prospéra une colonie de la Caroline, près de Savannah, sur la rive gauche de la rivière de ce nom, et qui fut appelée Purisbourg. H. F.

Conservateur suisse, t. Ier, p. 303-307, et t. VIII, p. 328. — De Golbery, *La Suisse*, dans l'*Univers pittoresque*.

PURICELLI (*Giovanni-Pietro*), érudit italien, né le 23 novembre 1589, à Gallarate (Milanais), mort le 17 novembre 1659, à Milan. Il termina ses études au collége de Brera, dirigé par les jésuites, embrassa l'état ecclésiastique, et enseigna la théologie, la philosophie et l'éloquence au grand séminaire de Milan. La protection du cardinal Frédéric Borromée lui valut entre autres dignités celle d'archiprêtre de Saint-

Laurent (1629). Lorsque la peste éclata à Milan (1630), il se dévoua au service des malades, et fut le seul des chanoines de son chapitre qu'épargna la contagion. « Je me souviens, dit Tiraboschi, d'avoir lu, parmi les manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne, la déplorable histoire qu'il écrivit jour par jour des ravages que la peste causa dans son chapitre. » Il consacra sa vie entière à recueillir, avec une infatigable activité, le grand nombre de chartes et de diplômes qu'il mit à profit pour éclaircir certains points de l'histoire ecclésiastique du moyen âge. Les savants italiens et étrangers, Wading, Léon Allacci, Inchoffer, Cassiano Cajetano, avaient souvent recours à ses lumières. On a de lui : *Ambrosianæ mediolanæ basilicæ monumenta;* Milan, 1645, in-4°, ou 1648, in-fol., d'après Argelati, et dans le t. IV des *Antiq. Italiæ* de Grævius; c'est, au jugement de Tiraboschi, un trésor d'érudition et de saine critique; — *Laurentii Littæ, archiepiscopi mediolanensis, vita;* ibid., 1653, in-4°; — *De SS. martyribus Nazario et Celso ac Protasio et Gervasio;* ibid., 1656, in-fol.; — *De SS. martyribus Arialdo Alciato et Herlembaldo Cotta;* ibid., 1657, in-fol.; — *S. Satyri confessoris et SS. Ambrosii et Marcellinæ tumulus;* ibid., 1658, in-4°. On trouvera dans Argelati la liste détaillée des nombreux écrits de Puricelli qui n'ont pas vu le jour, et parmi lesquels on remarque toutes les pièces qui concernent l'ordre monastique des Humiliés. Il a encore édité les deux derniers livres de l'*Histoire du Milanais* de Calchi (1844, in-fol.). P.

Argelati, *Bibl. mediolanensis*, II, col. 1138-1142. — Picinelli, *Athenæum*, p. 323. — P.-P. Bosca, *De origine et statu biblioth. Ambrosianæ.* — Tiraboschi, *Storia letter.*, VIII, 397.

PURICELLI (*Francesco*), poete italien, neveu du précédent, né vers 1657, à Milan, mort le 17 octobre 1738, dans les environs de cette ville. Il fut élevé à Brera, et se rendit ensuite à Rome pour achever son éducation; admis chez les Jésuites, il fut obligé par faiblesse de santé de quitter leur société. Ayant reçu l'ordination sacerdotale, il partagea son temps entre la culture de la poésie et les devoirs de son état. Les pièces de vers latins et italiens qu'il avait disséminées dans différents recueils ont été recueillies par Giuseppe Imbonati (*Rime;* Milan, 1750, in-4°) et réimprimées à Venise et à Nice.

Argelati, *Bibl. mediolanensis*

PURVER (*Antoine*), quaker anglais, né vers 1702, à Up Husborn (Hants), mort en août 1777, à Andover (même comté). Bien qu'il annonçât des dispositions extraordinaires pour l'étude, il fut obligé, à cause de la pauvreté de ses parents, d'entrer en apprentissage chez un cordonnier, qui l'occupa à garder des moutons. La lecture assidue qu'il faisait de la Bible lui ayant inspiré le désir de connaître le texte original, il fit la connaissance d'un juif qui lui enseigna la langue hébraïque. Après avoir ouvert une école dans son lieu natal, il vint perfectionner son éducation à Londres, et y adopta les principes et la croyance des quakers. Chargé du ministère de cette secte, il parcourut divers comtés de l'Angleterre, et finit par s'établir à Andover. On a de Purver une traduction complète de la Bible (1765, 2 vol. in-fol.), qui fut imprimée aux frais du docteur Fothergill. Cet ouvrage, où il suit d'aussi près que possible le texte hébreu, est en beaucoup d'endroits dépourvu de goût et de jugement; il y traite avec une extrême sévérité la version anglaise de l'évêque Kennicott.

Chalmers, *General biograph. dict.*

PUSSORT (*Henri*), homme d'État français, né en 1615, mort le 18 février 1697. Oncle de Colbert, il obtint par l'influence de ce ministre une place au conseil d'État, dont il devint plus tard le doyen; il fut aussi appelé à siéger au conseil royal de finances. Membre de la commission nommée pour juger Fouquet, il se fit remarquer par son acharnement contre le malheureux surintendant, contre lequel il opina pendant quatre heures avec une violence extrême, finissant par voter pour la décapitation (voy. les *Lettres* de Mme de Sevigné, no 38, 41 et 42). Il fut un des principaux rédacteurs de l'*Ordonnance* de 1667 et de celle de 1670, sur la procédure criminelle pour la réformation de la justice et l'abréviation des procès. « M. Colbert l'avait fait ce qu'il était, dit Saint-Simon; son mérite l'avait bien soutenu. Il était frère de la mère de M. Colbert, et fut toute sa vie le dictateur et, pour ainsi dire, l'arbitre et le maître de toute cette famille si unie. Il n'avait jamais été marié, était fort riche et fort avare, chagrin, difficile, glorieux avec une mine de chat fâché qui annonçait tout ce qu'il était et dont l'austérité faisait peur et souvent beaucoup de mal, avec une malignité qui lui était naturelle. Parmi tout cela, beaucoup de probité, une grande capacité, beaucoup de lumières, extrêmement laborieux et toujours à la tête de toutes les grandes commissions du conseil et de toutes les affaires importantes du dedans du royaume. C'était un grand homme sec, d'aucune société, de dur et difficile accès, un fagot d'épines, sans amusement et sans délassement aucun, qui voulait être maître partout et qui l'était parce qu'il se faisait craindre, qui était dangereux et insolent, et qui fut fort peu regretté. »

Cheruel, *Mémoires sur Fouquet;* Paris, 1862.

PUSSOT (*Jean*), chroniqueur français, né le 19 juin 1544, à Reims, où il est mort, en 1626. Intelligent, sachant bien sa langue, et un peu le latin, faisant même quelquefois des vers, il était devenu fort habile dans l'état de charpentier et très-considéré. Témoin de tous les événements accomplis dans sa ville natale, il en a laissé un récit, l'une des meilleures sources de l'histoire de Reims, que MM. E. Henry et Ch. Loriquet ont mis au

jour, sous ce titre : *Journalier ou Mémoires de Jean Pussot, maître charpentier en la Couture de Reims*; Reims, 1858, in-8°. Cette bibliothèque possède un autre ouvrage, inédit, de Pussot, un *Traité des servitudes*, travail clair et méthodique, dans lequel sont résolues les difficultés que faisaient naître les dispositions de la coutume de Reims, et qui avant 1789 avait, pour ainsi dire, obtenu force de loi. E. R.

Notice biogr. sur Pussot, en tête du *Journalier*.

PUTEANUS. *Voy.* Dupuis et Dupuy.

PUTHOD *de Maison-Rouge* (*François-Marie*), antiquaire français, né en 1757, à Mâcon, où il est mort, en avril 1820. Il servit plusieurs années dans la gendarmerie du roi, rentra dans la vie privée, et rima quelques pièces de vers qui lui facilitèrent son admission dans les académies de province. Après la révolution, il présenta à l'Assemblée constituante une pétition sur la nécessité de conserver et de décrire tous les monuments du royaume relatifs aux sciences et aux arts; cette mesure éveilla l'attention de l'Assemblée, qui la convertit en décret (4 octobre 1790). Une commission fut nommée, à laquelle on adjoignit Puthod, et elle rendit les plus grands services jusqu'à l'époque de sa suppression (18 novembre 1793). Puthod se retira dans sa ville natale, et reçut lors du rétablissement des Bourbons le titre honoraire de héraut d'armes. On a de lui : *Les Monuments ou le Pèlerinage historique*; Paris, 1791, in-8°; — *Mémoire sur l'examen et la conservation des monuments destinés à un usage public*; Paris, 1791, in-8°; — *Géographie de nos villages, ou Dictionnaire mâconnais*; Mâcon, 1800, in-12.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1820.

PUTHOD (*Jacques-Pierre-Marie-Louis-Joseph*, vicomte), général français, né à Bagé-le-Châtel (Bresse), le 28 septembre 1769, mort près Libourne, le 31 mars 1837. Il entra au service le 26 octobre 1785, au régiment de la Couronne et était capitaine au régiment Colonel-infanterie lors de la révolution. Il se distingua en décembre 1792, dans la défense de Lille. Il fit en qualité d'adjudant général la campagne de Belgique, et en 1793 fut chargé du recrutement dans la Côte-d'Or. En 1799 il faisait partie de la division Montrichard, qui fut battue par les Russes sur les bords de la Trebia. En 1801 il passa comme général de brigade à l'armée du Rhin, commandée par Moreau, et en 1806 reçut le commandement du Haut-Rhin. En 1807 il prit Dieschaw, et fut nommé général de division (16 novembre 1808). Il passa ensuite en Espagne, et revint en Belgique gouverner Maëstricht. En 1813 il battit la garde royale prussienne (31 mai) et lui enleva Breslau; mais les ennemis ne tardèrent pas à reprendre l'offensive, et le 29 août le firent prisonnier à Lawenberg. Mis en liberté en 1814, Puthod se rallia aux Bourbons. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis et inspecteur général de la cinquième division militaire; cependant il acclama Napoléon à son retour de l'île d'Elbe et accepta le commandement de la dix-neuvième division militaire. La seconde restauration le suspendit d'abord; mais le 30 décembre 1818 il fut appelé à commander la seizième division militaire. Il prit sa retraite le 1er octobre 1834. Son nom est inscrit sur le côté nord de l'arc de l'Étoile.

Le Moniteur universel, ann. 1837, nos 96 et 108. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. III.

PUTSCHIUS (*Élie*), philologue allemand, né à Anvers, le 26 octobre 1580, mort à Strade, le 9 mars 1606. D'une famille patricienne originaire de Hambourg, il ne commença l'étude du latin qu'à l'âge de quatorze ans, mais il en acquit en très-peu de temps, sous la direction de Pierre Carpentier, une connaissance approfondie. Après avoir suivi à Leyde l'enseignement de Joseph Scaliger, il fut, à cause de l'affaiblissement de sa vue, obligé de cesser pour quelque temps ses recherches sur les auteurs latins; il séjourna deux ans à Iéna, s'arrêta ensuite plusieurs mois à Leipzig, où il fut très-probablement correcteur dans l'imprimerie de Wechel, en même temps que son ami God. Jungermann. Pendant les deux dernières années de sa vie, il visita Heidelberg, Munich, Altorf et autres villes d'Allemagne. On a de lui : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*; Hanau, 1605, 2 vol. in-4° : ce recueil de trente et quelques grammairiens anciens fut, malgré ses nombreuses défectuosités, très-utile aux progrès de l'étude de la langue latine; mais depuis la publication de l'ouvrage du même genre de Lindemann, il n'est plus guère consulté; — une édition de *Salluste*; Anvers, 1602, in-8°; — des notes à *César*, dans l'édition de Francfort, 1607; — plusieurs élégies et autres poésies latines, etc.

Conr. Ritterhusius, *Vita Putschii* (Hambourg, 1608, in-4°). — Adami, *Vitæ philosophorum*. — Paquot, *Mémoires*, t. IX. — Crenius, *Animadversiones*, partie XIII. — Pratje, *Herzogthum Bremen und Verden*, série III, p. 187. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 139. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

PUTTE (Van). *Voy.* Dupuy (*Henri*).

PUTTENHAM (*Georges*), poëte anglais, vivait sous le règne d'Élisabeth. On place l'époque de sa naissance entre les années 1529 et 1535. Il figura parmi les étudiants de l'université d'Oxford. Vers l'âge de dix-huit ans il essaya d'attirer sur lui l'attention du roi Édouard VI en lui adressant une églogue intitulée *Elpine*. Il visita les cours de France, d'Espagne et d'Italie, et l'on a des raisons de penser que le comte d'Arundel l'employa dans quelqu'une de ses missions diplomatiques. A en juger d'après les vers qu'il fit en mainte circonstance à la louange d'Élisabeth, il est probable qu'il passa à la cour une grande partie de sa vie. On a de lui deux ouvrages, réimprimés en 1811 par les soins d'Haslewood : l'un, *Parthéniades*, fut offert à la reine vers 1579; l'autre, *Art of english poesie*, parut en 1589.

Censura literaria, I et II. — Warton, *Hist. of poetry*. — Haslewood, *Notice*.

PUTTER (*Jean-Étienne*), célèbre publiciste allemand, né à Iserlohn, le 25 juin 1725, mort à Gœttingue, le 25 septembre 1807. Après avoir pendant deux ans exercé la profession d'avocat, il fut nommé en 1746 professeur extraordinaire de droit à Gœttingue, où il devint en 1757 professeur de droit public, en 1770 conseiller intime de justice, et en 1797 président de la faculté. Il fut élu en 1787 membre de l'Académie de Berlin. Parmi ses cent dix-huit ouvrages, dissertations et mémoires, nous citerons : *Conspectus rei judiciariæ Imperii*; Gœttingue, 1748-1749, 2 parties, in-4° ; — *Grundriss der Staatsveränderungen des teutschen Reichs* (Exposé des variations politiques de l'Empire d'Allemagne); ibid., 1753, in-8° ; une septième édition, entièrement refondue, parut en 1795 ; — *Elementa juris publici germanici*; ibid., 1754, 1756, 1760 et 1766, in-8° ; — *Auserlesene Rechtsfälle aus allen Theilen der in Teutschland üblichen Rechtgelehrsamkeit* (Choix de cas juridiques concernant toutes les parties de la jurisprudence en usage en Allemagne); ibid., 1760-1801, 4 vol. en 12 parties, in-8° ; — *Vollständiges Handbuch der teutschen Reichshistorie* (Manuel complet de l'histoire de l'Empire d'Allemagne); ibid., 1762 et 1772, 2 vol. in-8° ; — *Versuch einer Gelehrtengeschichte der Universitat zu Gottingen* (Essai d'une histoire des savants qui ont enseigné à l'université de Gœttingue); ibid., 1765-1788, 2 vol. in-8° ; — *Opuscula rem judiciariam Imperii illustrantia*; ibid., 1766, in-4° ; — *De instauratione Imperii Romani sub Carolo Magno et Ottonibus, ejusque effectibus*; ibid., 1766-1780, 10 parties, in-4° ; — *Sylloge commentationum jus privatum principum illustrantium*; ibid., 1768, 1779, in-4° ; — *Institutiones juris publici germanici*; ibid., 1770, in-8° ; une sixième édition parut en 1802 ; — *Literatur des teutschen Staatsrechts* (Bibliographie du droit public de l'Allemagne); ibid., 1776-1783, 3 vol. in-8° ; — *Historische Entwickelung der heutigen Staatsverfassung des teutschen Reichs* (Développement historique de la constitution actuelle de l'Empire d'Allemagne); ibid., 1786-1787, 1788, 1798, 3 vol. in-8° ; — *Erorterungen des teutschen Staatsrechts* (Essais sur le droit public allemand); ibid., 1790-1797, 9 parties in-8° ; — *Geist des westphalischen Friedens* (Esprit de la paix de Westphalie); ibid., 1795, in-8° ; — *Uber den Unterschied der Stande in Teutschland* (Sur la distinction des rangs en Allemagne); ibid., 1795, in-8° ; — *Von Missheirathen teutscher Fursten und Grafen* (Sur les mésalliances des princes et comtes de l'Allemagne); ibid., 1796, in-8°.

Putters Selbstbiographie (Gœttingue, 1798, in-8°). — Winckler, *Nachrichten von niedersächsischen Leuten*, t. I. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

PUVIS (*Marc-Antoine*), agronome français, né en 1776, à Cuiseaux (Saône-et-Loire), mort le 29 juillet 1851, à Paris. Il appartenait à une ancienne famille de robe de Dijon. Après avoir fait de bonnes études, il entra, en 1797, à l'École polytechnique, et passa de là à l'école de Châlons-sur-Marne; il servit comme officier d'artillerie sous les ordres de Foy et de Drouot. Après la dissolution du camp de Boulogne, il quitta la carrière militaire, et dès 1807 il se consacra entièrement à l'agriculture. Chargé d'administrer une fortune assez considérable, il s'efforça de donner à ses voyages et à ses lectures un but d'utilité générale. Ses compatriotes rendirent justice à son zèle en le portant à toutes les assemblées électives; ainsi il siégea dans le conseil municipal de Bourg et dans le conseil général de l'Ain, qu'il présida depuis 1833, et il représenta son département à la chambre des députés pour la législature de 1830-1832. Il fut nommé en 1840 correspondant de l'Académie des sciences, et en 1842 membre du conseil général d'agriculture. « Le nom de Puvis, dit M. Barral, se place à côté de ceux de Mathieu de Dombasle et de Gasparin; ils suivaient la même voie, celle de l'expérience et des observations pratiques. Il n'est pour ainsi dire pas de problème agricole ou économique dont il ne se soit occupé et dont il n'ait hâté la solution. Dès 1814 il fit rendre des arrêtés préfectoraux pour l'abattement des bêtes ovines atteintes de l'épizootie qui vint ravager notre pays à la suite de l'occupation étrangère. En 1817 il signala les moyens les plus propres à économiser et à remplacer les grains nécessaires à la subsistance du pays. » C'est principalement aux travaux de cet agronome que la France doit de savoir employer la marne et la chaux pour amender les sols argileux et siliceux. Puvis mourut d'un catarrhe suffocant, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Londres pour visiter l'exposition universelle. Ses principaux écrits sont : *Voyage agronomique en Beaujolais, Forez et Limagne*; Bourg, 1821, in-8° ; — *Essai sur la marne*; ibid., 1826, in-8° ; — *Notice statistique sur le département de l'Ain en 1828*; ibid., 1828, in-8° ; — *De l'agriculture du Gatinais, de la Sologne et du Berri*; Paris, 1833, in-8° ; — *De l'Emploi de la chaux en agriculture*; Bourg, 1836, in-8° ; — *Des différents moyens d'amender le sol*; Paris, 1837, in-8° ; — *Lettres sur l'education des vers à soie*; 1838, in-8° ; — *Dissertation sur l'église de Brou*; 1840, in-8° ; — *Des Étangs, de leur construction*, etc.; Paris, 1844, in-8° ; — *Traité des amendements*; Paris, 1851, in-8°. Puvis a encore inséré un grand nombre d'articles dans les recueils des sociétés dont il était membre, dans la *Maison rustique du dix-neuvième siècle* et dans le *Journal d'agriculture pratique*.

Barral, *Notice* dans *le Moniteur univ.*, 1851, p. 2297.

PUY (*Raimond* DU) ou DEL PUCH, deuxième

dre ... s de Saint- ... seconde moitié ... maison de Puy- ... 1160. Appelé, ... il lui donna par ses ... s et ses institutions une ... ce telle qu ... ent le regarder comme le fondateur de cet ordre. Il rassembla ... un corps de législation, et loin ... le service des hospitaliers à re- ... et à soigner les malades et les ... à la défense des Lieux Saints. arda pas lui-même à rendre à la tête de evaliers d'importants services aux chré- le la Palestine : il délivra la principauté che des dévastations d'Il-Ghazi, roi de n, força les Ortokides à lever le siége de et contribua puissamment à la prise de l repoussa de la Célésyrie Borséguin, qui ait cette contrée, fit prisonnier un corps es qui allaient renforcer la garnison de , emporta le fort de Bersabée, nommé de- ibelet, et força le sultan Kilidge-Arslan à la Phénicie. Il vint encore en 1153 ren- les croisés au siége d'Ascalon et hâter par sa la prise de cette ville. S. R.

ume de Tyr, *Historia belli sacri*. — Sébastien *Codice diplomatico del sacro ordine militare ...itano*. — Vertot, *Histoire des chevaliers de*

(De). *Voy.* Du Puy.

...LAURENS (*Guillaume* DE), historien ...is, né vers 1210, à Puylaurens (aujour- départ. du Tarn), mort en 1295. Notaire ...êque de Toulouse dès 1241, et chapelain ...nte Raymond VII depuis 1242 jusqu'en il fut nommé par ce prince son ambassa- la cour de Rome, afin d'obtenir les dis- dont il avait besoin pour épouser Mar- de la Marche, sa parente; mais il ne pa- s que Guillaume ait fait ce voyage. On ce qu'il devint après la mort de Ray- VII (27 septembre 1249), car il n'est point , comme on l'a dit, qu'il ait suivi la com- eanne, sa fille, femme d'Alphonse de Poi- C'est un des historiens originaux de la qui désola le Languedoc au treizième Il a conduit sa chronique de la guerre des ois jusqu'à la réunion du comté de Tou- à la couronne de France, en 1272. Cette que est écrite en latin; la Bibliothèque iale de Paris en possède deux copies ma- tes, portant les nos 5212 et 5213. La 1re édi- e ce livre, donnée par Catel, en 1623, dans *istoire des comtes de Toulouse*, est in- ète, ainsi que celle de la collection de Du- , impr. en 1649. Dom Brial a préparé qui en 1833 a été insérée dans le grand l commencé par dom Bouquet (t. XIX, XXI, *Rerum Gallicarum et Francica- scriptores*). L'ouvrage a pour titre : *His- negotii albiensis*, etc., ou bien *Chronica tri Guillelmi de Podio*. Comme le texte latin, la version française, publiée en 1824 dans une des collections de M. Guizot, est divisée en 52 chapitres, que précède un prologue. H. F.

Hist. littér. de la France, t. XIX, p. 185-197.

PUYLAURENS (*Antoine* DE LAAGE, duc DE), favori de Gaston d'Orléans, mort le 1er juillet 1635, à Vincennes. Issu d'une famille du Languedoc, il fut d'abord enfant d'honneur de Gaston, duc d'Orléans, et acquit de bonne heure sur l'esprit de ce prince une influence absolue. Compagnon de ses plaisirs, il se mêla à toutes ses intrigues et capta si bien sa bienveillance qu'il se vit exposé à la fois et aux flatteries et aux persécutions de la reine mère et du cardinal. Ce fut lui qui, après la défaite de Montmorenci à Castelnaudari (1632), engagea le prince à chercher un asile à Bruxelles. Une liaison galante qu'il entretenait avec la princesse de Chimay le mit plusieurs fois en péril de perdre la vie. Désirant retourner en France, il fit sonder secrètement Richelieu, et disposa Gaston à s'accommoder avec le roi son frère. Le cardinal se montra reconnaissant envers Puylaurens : il lui fit épouser, le 28 novembre 1634, une de ses parentes, Marguerite-Philippine de Coislin, fille du baron de Pontchâteau, et lui donna la seigneurie d'Aiguillon, qu'il érigea en duché-pairie. Cette faveur dura peu. Ébloui par une si rapide fortune, Puylaurens ne s'aperçut pas qu'il la devait mériter par de nouveaux services; il renoua ses intrigues et fut arrêté au Louvre, le 14 février 1635. Quatre mois plus tard, il mourut, d'une fièvre pourprée, au château de Vincennes. Comme il ne laissa point d'enfants, sa pairie s'éteignit avec lui.

Mémoires du duc d'Orléans, de Richelieu, d'Arnauld d'Andilly, etc.

PUYMAURIN (*Nicolas-Joseph* DE MARCASSUS, baron DE), administrateur français, né en 1718, à Toulouse, où il est mort, en novembre 1791. Son père, originaire de Moissac, vint se fixer en 1690 à Toulouse, où il fut capitoul en 1721, et reçut en 1724 de Louis XV des lettres patentes de baron, « à cause du grand service qu'il avait rendu à l'État, en établissant en 1700 deux manufactures royales de drap, dont la supériorité a détruit dans le Levant la concurrence des draps anglais ». Après avoir visité l'Italie, Puymaurin revint à Toulouse possédant des connaissances étendues dans les beaux-arts. Peintre distingué, il fut l'un des premiers membres de l'Académie de peinture, sculpture et architecture de Toulouse, dont il rédigea les statuts avec Mondran. Non moins bon musicien, il apporta de Rome la partition d'un opéra de Pergolèse, *La Serva padrona*, et en fit la traduction avec Baurans. Sa fortune lui permettant d'encourager les arts, il envoya à ses frais à Paris les jeunes Gamelin et Raymond, l'un peintre, l'autre architecte, qui tous deux devinrent plus tard pensionnaires du gouvernement à l'Académie de Rome. Nommé successivement syn-

dic général des états de Languedoc et membre du comité de commerce de Paris, il fut le rapporteur du projet qui livrait les postes et les messageries à un monopole, et établissait des droits sur les marchandises avec des barrières pour les acquitter sur tous les chemins du royaume; dans cette circonstance, il ne se laissa point intimider par de Calonne, et sur ses conclusions le projet fut rejeté. Membre de l'Académie des sciences de Toulouse, il fit des rapports, modèles de clarté, et prononça plusieurs *eloges* d'académiciens, notamment celui de Riquet, à qui il proposa d'élever un monument sur les bords du canal des Deux Mers, son ouvrage.

Biogr. toulousaine. — Du Mège, *Hist. des institutions civiles et relig. de Toulouse.* — D'Aldéguier, *Hist. de Toulouse.*

PUYMAURIN (*Jean-Pierre-Casimir* DE MARCASSUS, baron DE), député, fils du précédent, né le 5 décembre 1757, à Toulouse, où il est mort, le 14 février 1841. Il fit ses études dans sa ville natale, s'occupa de bonne heure de chimie et d'économie rurale, et introduisit en France en 1787 l'art de graver sur le verre au moyen de l'acide fluorique. Pendant la révolution il vécut obscur et tranquille, dans une de ses propriétés, et ce ne fut qu'après l'établissement du gouvernement consulaire qu'il accepta des fonctions publiques. Admis en 1806 dans le corps législatif, il y siégea jusqu'à la chute de l'empire. En 1812 il perfectionna l'art d'extraire l'indigo de l'*isatis tinctoria* (pastel); il indiqua en même temps les moyens de faire cette opération en grand et d'en obtenir une substance colorante susceptible de produire, pour les matières végétales et animales, une couleur aussi solide que celle de l'indigo du Bengale et du Guatemala. Une fabrique impériale d'indigo pastel fut aussitôt fondée à Toulouse, et il en devint le premier directeur (14 janvier 1812). Après avoir adhéré au rétablissement des Bourbons, il fut élu au mois d'août 1815 député de la Haute-Garonne, et siégea jusqu'en 1830 dans la chambre, où il appuya de son vote la plupart des mesures ministérielles. Lorsqu'on s'occupa d'élever un monument à la mémoire de Louis XVI, il proposa et fit adopter l'inscription suivante :

Ludovico decimo sexto
A scelestis impie obtruncato,
Gallia liberata rediviva
Mœrens
Hoc luctus monumentum
Consecrat.

Ce fut en récompense de son zèle qu'il fut nommé, le 1er mai 1816, directeur de la monnaie royale des médailles. Après la révolution de Juillet, il se retira dans sa ville natale. On a de lui plusieurs *Mémoires*, les uns imprimés à part, tels que *Mémoires sur différents sujets relatifs aux sciences et aux arts* (Paris, 1811, in-8°), *Notice historique sur la piraterie* (Paris, 1819, 1825, in-8°), *Sur les procédés les plus convenables pour remplacer le cuivre par le bronze dans la fabrication des* [mé]*dailles* (Paris, 1823, in-8°), et les autres [insé]rés dans le recueil de l'Académie des sc[iences] de Toulouse.

Son fils, *Aimé*, lui fut adjoint en 181[?] [dans] la place de directeur de la monnaie des méd[ailles] et donna sa démission en 1830. Il obti[nt une] médaille de bronze à l'exposition de 18[?] [et] laissa quelques opuscules scientifiques.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Mem. de l[']* [Acad.] *de Toulouse.*

PUYSÉGUR (Maison DE), l'une des plu[s an]ciennes de l'Armagnac. Elle remontait à [Ber]nard de Chastenet, conseiller et chambel[lan du] roi de Navarre Charles II, dit *le Mauv*[ais]; [un] fils de Bernard fut créé seigneur de Puy[ségur] en 1365, et devint le chef de la famille, q[ui de]puis porte ce nom et dont les principaux pe[rson]nages sont :

PUYSÉGUR (*Jacques* DE CHASTENET, vi[comte] DE), général français, né au château de [Ber]nouville, près Guise, le 4 septembre 1602. [D'a]bord page du duc de Guise, il entra en [1617] dans les gardes de Louis XIII, d'où il [passa] comme major au régiment de Piémont, [et se] distingua contre les Espagnols en 1636. En [1650] le roi lui donna une charge de maître d'hôt[el de] sa maison. En 1655 il était maréchal de c[amp]. Il quitta le service en avril 1659, et fut [?] une abbaye près Toul en 1677. Il avai[t as][sisté] à plus de cent vingt siéges, à plus de t[rente] combats ou batailles sans avoir été blessé, [d'a]près ce qu'il nous apprend dans ses *Mémoires*, [qui] comprennent les événements de 1617 à 165[8] [et] ont été publiés par les soins de Du Chesne [(Pa]ris et Amsterdam, 1690, 2 vol. in-16), et suivis d'*Instructions militaires*, qui ne so[nt pas] sans mérite. L'auteur raconte avec ha[ute] indépendance; il est loin de flatter les [?] et les courtisans de son temps.

Pinard, *Chronologie militaire*, VII, 292. — [?] *Dict. hist.* — Courcelles, *Dict. des généraux fr*[ançais].

PUYSÉGUR (*Jacques-François* DE C[HAS]TENET, marquis DE), maréchal de [France], fils du précédent, né le 13 août 1656, à [Paris] où il est mort, le 15 août 1743. Dès qu'il [fut en] état de porter les armes, il entra dans le régi[ment] du Roi-infanterie, et prit part aux camp[agnes de] Flandre et d'Allemagne. En 1690 il fut [nommé] maréchal général de logis de l'armée. Peu [de mili]taires entendaient aussi bien que lui la ma[nière] de camper avec avantage, de marcher avec [?] et d'assurer un fourrage; aussi, malgré les [grades] supérieurs auxquels il parvint dans la su[ite, il fit] toujours et par surcroît continué dans [les fonc]tions de maréchal général des logis. Le[s talents] et les connaissances de Puységur le re[ndirent] digne de la confiance du roi, qui ne man[quait] pas de le consulter sur ses plans de [?] Il fit partie en 1698 de la maison du [duc de] Bourgogne, en qualité de gentilhomme [de la] manche. En 1700 il négocia une ligue [?]

é[illegible] la [illegible] et de Cologne. C'est
[illegible] t-Simon, « la gloire
[illegible] de la prise de toutes
[illegible] des Pays-Bas, toutes au
[illegible] sans brûler une amorce,
[illegible] t et désarmant les troupes
[illegible] formaient la garnison ». En
[illegible] conduite avec des mesures
[illegible] que dans la nuit du 5 au
[illegible] occupa dix places fortes à la
chal de camp en 1702, Puységur passa
en Espagne avec le titre de directeur
des troupes, ayant en même temps la
d'organiser l'armée espagnole, et servit
ordres de Tessé, de Boufflers et de
; pendant quatre ans il eut sur les évé-
qui consolidèrent le trône de Philippe V
ience considérable, et contribua, par ses
sur l'état d'anarchie où le pays était
à ébranler le crédit de la princesse des
A l'issue de la campagne de Portugal, il
é promu au grade de lieutenant général
bre 1704). A peine de retour en France
l fut envoyé en Flandre, et assista aux ba-
e Malplaquet et de Denain. Sous la ré-
siégea au conseil de la guerre. Bien que
ncé en âge, il servit encore lorsqu'en
guerre se ralluma dans la Flandre;
maréchal de France le 14 juin 1734, il
commandement de toute la frontière
a mer jusqu'à la Meuse. Puységur doit
ardé comme un des généraux les plus
entés qu'ait eus Louis XIV. A la valeur
cience militaire il unit la probité la plus
un grand fonds de justice, le cœur et
'un bon citoyen. Il a laissé un ouvrage
mé, *L'Art de la guerre* (Paris, 1748,
in-4°), publié par son fils, abrégé en
le baron de Traverse et traduit en al-
par Fæsch (Leipzig, 1753, in-4°). P. L.

Chronologie militaire, III, 244. — De Quincy, [illegible] *de Louis le Grand*. — Saint-Simon, *Mé*[illegible] De Courcelles, *Dict. des généraux français*.

[illegible]ÉGUR (*Jacques-François-Maxime* DE [illegible]ET, marquis DE), général, fils du précé-[illegible] le 22 septembre 1716, à Paris, mort [illegible]ier 1782. Il fit ses premières armes en [illegible] siége de Kehl, et devint en 1738 colonel [illegible]ent de Vexin. De 1742 à 1748, il rem-[illegible] Flandre les fonctions d'aide maréchal des logis, servit comme maréchal de [illegible]'armée de Soubise (1758), et fut nommé [illegible]t général le 17 décembre 1759. Outre [illegible] de son père, qu'il a édité, il est l'au-[illegible] plusieurs écrits ou brochures, la plu-[illegible]nymes, parmi lesquels nous rappel-[illegible] *Discussion intéressante sur la préten-*[illegible] *clergé d'être le premier ordre d'un* [illegible]aris, 1767, in-8° : supprimée par arrêt du [illegible]'État; — *Du droit du souverain sur* [illegible] *du clergé et des moines*; ibid., 1770, [illegible]s deux écrits, où respire la hardiesse d'un esprit frondeur et libre de préjugés, faillirent faire envoyer l'auteur à la Bastille; Dupont (de Nemours) les avait présents dans la mémoire lorsqu'il s'écriait lors des débats sur les biens du clergé à l'Assemblée constituante : « Eh! pourquoi n'a-t-on pas suivi le plan de M. de Puységur, qui en considérant, il est vrai, les biens du clergé comme pouvant être une ressource de l'État, avait fait un admirable plan de réforme des moines et des abbés, en laissant au moins l'existence à tous ceux qu'on aurait dépossédés! » — *Analyse et abrégé du Spectacle de la nature* (de Pluche); Reims, 1772, in-12; — *État actuel de l'art et de la science militaires à la Chine*; Londres (Paris), 1773, in-12, fig.

Pinard, *Chronologie milit.*, V, 659. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ.*

PUYSÉGUR (*Louis-Pierre* DE CHASTENET, comte DE), général français, né le 30 décembre 1726, mort en octobre 1807, à Rabasteins (Tarn). Il appartenait à une branche de la famille des précédents, établie dans les environs d'Alby. Lieutenant à quatorze ans, il prit part à toutes les campagnes de Flandre, commanda successivement les régiments de Vexin, de Forez, Royal-Comtois et de Normandie, et parvint au grade de lieutenant général le 5 décembre 1781. Il fut aussi promu grand-croix de Saint-Louis (1780). Appelé par Louis XVI au ministère de la guerre, le 30 novembre 1788, il fut remplacé, le 12 juillet 1789, par le maréchal duc de Broglie, et l'Assemblée constituante déclara, en apprenant sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Son attachement au roi le porta à rester constamment auprès de lui, et dans la journée du 10 août il commanda une armée de gentilshommes réunis pour défendre les Tuileries. Après avoir passé quelques années dans l'émigration, il obtint la permission de revoir son pays, et se retira dans une de ses propriétés du midi.

Son frère, *Barthélemi-Athanase-Hercule*, vicomte DE PUYSÉGUR, né le 23 novembre 1729, fit la guerre en Flandre et en Allemagne, fut blessé à la prise de Minorque, et obtint en 1780 un brevet de maréchal de camp.

Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

PUYSÉGUR (*Jean-Auguste* DE CHASTENET DE), prélat français, frère des précédents, né le 11 novembre 1740, à Rabasteins, où il est mort, le 14 août 1815. Il était vicaire général de Rouen quand il fut nommé, en 1774, évêque de Saint-Omer. Il fut transféré à l'évêché de Carcassonne (1778), puis à l'archevêché de Bourges (6 avril 1788). Décoré du pallium le 15 septembre suivant, il fut élu peu après député du clergé du Berri aux états généraux, signa plusieurs protestations du côté droit, et fut l'un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes* contre la constitution civile du clergé. Obligé de s'expatrier par suite du refus de serment, il signa

l'instruction sur les atteintes portées à la religion, publiée le 15 août 1798 par les évêques émigrés. Sur la demande de Pie VII, M. de Puységur, en 1801, se démit de son siége, et rentra en France, où il vécut dans la retraite. H. F.

France ecclés. (1776-1790). — H. Fisquet, *France pontif.* (manusc.).

PUYSÉGUR (*Armand-Marie-Jacques* DE CHASTENET, marquis DE), général et littérateur français, né le 1er mars 1751, à Paris, mort le 1er août 1825, à Buzancy, près Soissons. Il était l'aîné des trois fils de Barthélemy-Athanase-Hercule, vicomte de Puységur. A dix-sept ans il entra dans l'artillerie (1768), et à vingt-sept il eut le grade de colonel (1778), grâce à la protection du maréchal de Broglie; on mit toutefois, pour conditions à cette faveur, rarement accordée dans un corps où l'avancement était fort lent, qu'il emploierait plusieurs années à compléter son instruction dans les grades intermédiaires. En 1782 il fit la campagne d'Espagne et assista au siége de Gibraltar. Placé en 1786 à la tête du régiment d'artillerie de Strasbourg, il commanda en 1789 l'école de La Fère, et fut élevé dans la même année au grade de maréchal de camp. Bien qu'il eût embrassé la cause de la révolution, il quitta le service en 1792, et se retira dans une terre qu'il possédait à Buzancy. Accusé en 1797 d'entretenir une correspondance avec ses deux frères, qui avaient cherché asile à l'étranger, il fut arrêté, détenu à Soissons avec sa femme et ses enfants, et rendu à la liberté en novembre 1799. De 1800 à 1805 il remplit les fonctions de maire de Soissons. Le gouvernement des Bourbons, auquel il ne demanda rien, se contenta de le nommer lieutenant général par rang d'ancienneté. A cette époque, M. de Puységur était le chef de l'école qui prenait le magnétisme animal pour base de ses doctrines. A son retour d'Espagne, vers 1783, il avait suivi avec son plus jeune frère les leçons de Mesmer à Paris; il en fit aussitôt dans le domaine de Busancy l'application la plus large et la plus généreuse. Transformant son château en ambulance, il prodigua ses soins à tous les malades qui se présentaient; et comme le nombre en devenait trop grand, qu'il ne pouvait même suffire à les toucher tous individuellement, il magnétisa un vieil orme planté au milieu du village. « Je continue à faire usage, écrivait-il le 17 mai 1784, de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Mesmer, et je le bénis tous les jours, car je suis bien utile et j'opère bien des effets salutaires sur tous les malades des environs; ils affluent autour de mon arbre : il y en avait ce matin plus de cent trente. C'est une procession perpétuelle dans le pays. » En deux mois M. de Puységur opéra soixante-deux guérisons, et trois cents malades étaient inscrits lorsqu'à la fin de juin il fut obligé d'aller rejoindre son régiment à Strasbourg. Dès les premiers jours de ce traitement par l'arbre de Busancy, il avait fait une découverte qui donna au mesmérisme un c tère entièrement nouveau : le 4 mai, un paysan qu'il soignait était tombé en état de nambulisme artificiel. Renonçant alors à l'ap compliqué de son maître, il substitua au b et aux conducteurs aimantés une volonté f et des mouvements exécutés avec la m premier il retrouva l'usage de la magnéti proprement dite. « Il mit en avant, dit M. M toutes les facultés surprenantes que l'on att au somnambulisme artificiel, et la plupart personnes qui depuis lui se sont occupées d gnétisme animal n'ont fait que renouvel idées. La seule divergence qui se soit pro entre les adeptes de sa doctrine a porté s question du fluide magnétique. » La décou du somnambulisme artificiel fut mal accu par Mesmer, qui, s'il l'avait rencontré, n'en point su apprécier les merveilleux effets. Puységur fut dès lors traité comme le ch l'école magnétique. Il déploya dans la p gande de ses idées un zèle, une abnégation désintéressement qui contrastaient singulière avec la conduite calculée de son maître. Gr lui les *Sociétés de l'harmonie* (tel était le des réunions qui propageaient la doctrine m tique) se multiplièrent en France et dans d pays de l'Europe; en 1785 il contribua plus ticulièrement à établir celles de Strasbour Metz et de Nancy. La révolution n'interr point les paisibles travaux de son apostolat lanthropique. Sa maison resta toujours ou aux malades : il y recevait aussi ceux fuyaient les persécutions politiques, et c chez lui que Fiévée proscrit composa le rol man de *La Dot de Suzette*. Sous l' s'occupa de la réimpression de ses pr écrits, et de temps à autre il publia le b de ses principales cures. Pendant l'invasi 1814 il dut à la protection du général C chef d'échapper aux avanies des soldats e gers. Malgré son âge et quelques infi voulut assister au sacre de Charles X et, s un privilége de sa famille, camper da parc sur les bords de la Vesle. L'humidi ce lieu lui donna une vive inflammation, conduisit en peu de temps au tombeau. Puységur avait épousé une fille de M. de Janes, trésorier général de la marine; lo la banqueroute de ce dernier fut connue, il pressa de restituer aux créanciers la dot femme, qui s'élevait à 1.200,000 fr. On a d *Mémoires pour servir à l'histoire et l'ét sement du magnétisme animal*; Paris, 3e 1820, in-8°, fig.; ils avaient paru d'abo 1784 et en 1809; — *Du Magnétisme a considéré dans ses rapports avec di branches de la physique générale*; Paris, 1807, 2 part. in-8°; réimpr. en 1820, in-8° des notes de Duval d'Eprémesnil; — *Les les insensés, les maniaques et les liques ne seraient-ils que des somnam*

lonnés? Paris, 1812, in-8°; — *Appel aux ts observateurs du dix-neuvième siècle décision portée par leurs prédécesseurs : le magnétisme animal*; Paris, 1813, — *Recherches, expériences et observa- physiologiques sur l'homme dans l'état nnambulisme naturel et dans le som- ulisme provoqué par l'acte magné-* Paris, 1813, in-8°; — *Les Vérités che- it, tôt ou tard elles arrivent*; Paris, broch. in-8°; — un grand nombre d'ar- ux *Annales* et à la *Bibliothèque du ma- me animal*. M. de Puységur est aussi r de trois pièces de théâtre qui ont été ntées : *La Journée des dupes* (1789), *rieur d'un ménage républicain* (1794), *uge bienfaisant* (1799). P. L.

urcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — , *Détails des cures opérées à Busancy*; Soissons, — Deleuze, *Hist. critique du magnétisme* - Foissac, *Rapport et discussions sur le magné- nimal* — Aubin Gauthier, *Hist. du somnambu-* - Figuier, *Hist. du merveilleux*, III. — A. Maury, *meil et les Rêves*.

SÉGUR (*Antoine-Hyacinthe-Anne* DE), lu précédent, plus connu sous le nom de de CHASTENET, marin français, né le 14 fé- 752, mort en 1809. Il entra dans la ma- u il eut un avancement rapide. Il pénétra 2 dans les cavernes qui ont servi de sé- aux Guanches à Ténériffe, et parvint au e sa vie à en tirer des momies très-bien vées, qu'il envoya aux cabinets d'histoire lle de Madrid et de Paris. Le maréchal de s l'ayant chargé de dresser en 1786 le des côtes de Saint-Domingue, le comte ségur s'acquitta de cette mission avec up de talent, et publia à son retour un au travail intitulé : *Détail sur la navi- aux côtes de Saint-Domingue et dans bouquements*; Paris, 1787, in-4°, avec et 1821, gr. in-8°. En 1791, Puységur , et après la dispersion de l'armée de il passa au service de l'Angleterre, puis à n Portugal, où il obtint le grade de contre- et sauva de Naples Ferdinand IV et sa , qu'il débarqua en Sicile. Il rentra en en 1803, et mourut dans la retraite.

res de la Marine. — *Mém. de l'Académie des* , ann. 1772-1773.

SÉGUR (*Jacques-Maxime-Paul* DE NET, comte DE), frère des deux précé- né le 15 septembre 1755, mort le 19 mars à Paris. A l'époque de la révolution, il et passa en Portugal, où il fut employé armée avec le grade de colonel. En 1814 ait à Bordeaux, et il facilita au duc d'An- l'entrée de cette ville. Avant la fin de , il reçut les titres de maréchal de camp ieutenant général ainsi que la charge de ne des gardes de Monsieur. En janvier fut mis à la tête de la 9e division mili- insi que ses deux frères aînés, il propagea beaucoup de zèle les doctrines du magné- tisme, en faveur duquel il écrivit plusieurs écrits, notamment un *Rapport des cures opérées* (par lui) *à Bayonne* (1784, in-8°).

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

PUYSÉGUR (*Pierre-Gaspard-Herculin* DE CHASTENET, comte DE), pair de France, né le 8 août 1769, à La Rochelle, mort le 10 février 1848, à Rabasteins. Il était cousin des précédents et fils d'un vicomte de Puységur, lieutenant général d'infanterie et gouverneur de Thionville. Il tenait de Louis XVIII son titre de comte (10 décembre 1823), et fut compris dans l'ordonnance du 23 décembre 1823 qui créait un certain nombre de pairs de France. Il continua de siéger après la révolution de Juillet.

Son frère, *Charles-Jacques-Louis-Maxime*, né le 11 janvier 1773, fut nommé maréchal de camp en 1815 et lieutenant général honoraire en 1826.

Moniteur univ., 18 février 1848.

PUYVALLÉE (*Philippe-Jacques* BENGY DE), député français, né le 1er mai 1743, à Bourges, où il est mort, le 3 octobre 1823. Il obtint une sous-lieutenance au régiment de la Vieille-Marine (1763), prit part à l'expédition de Corse, et quitta le service en 1775, pour se consacrer à l'exploitation agricole des propriétés qu'il possédait dans le Berri. En 1789 il fut élu député de la noblesse aux états généraux, et vota constamment avec le côté droit. Dès la première émigration il passa à l'étranger, mais il revint en 1792 en France; poursuivi sous la terreur, il fut obligé, pendant plusieurs années, d'errer sous divers déguisements et de se cacher chez quelques personnes généreuses. Expulsé sous le Directoire, il profita de l'amnistie accordée par les consuls pour revoir son pays. Il présida la société d'agriculture du Cher depuis sa fondation. Il a laissé un *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société politique* (Paris, 1820, in-8°).

Moniteur univ., 21 avril 1824.

PUYVERT (*Bernard-Emmanuel-Jacques*, marquis DE), général français, né au château de Puyvert (Aude) le 24 octobre 1755, mort à Paris, le 26 janvier 1832. Il était à vingt-deux ans major au régiment de Guyenne (infanterie). Il émigra en 1790, et devint aide de camp du comte d'Artois à Coblentz. Ce prince lui confia plusieurs missions périlleuses, et Puyvert fut un agent très-actif du parti royaliste en France. Arrêté à Belleville près Paris, le 12 mars 1804, il fut incarcéré à Vincennes, où il demeura prisonnier jusqu'en 1812. Mais à peine libre, il se trouva compromis dans la conspiration Mallet, et fut réintégré à Vincennes. En 1814, la restauration le fit gouverneur du fort où il était détenu et le nomma lieutenant général. Il capitula avec Napoléon lors du retour de l'île d'Elbe (20 mars 1815), mais il alla soulever des mouvements royalistes dans la Beauce et la Normandie. Il rentra dans le gouvernement de Vincennes après les Cent

jours, et le conserva jusqu'en 1830, où Daumesnil le remplaça. Le marquis de Puyvert fut membre et questeur de la chambre des députés de 1815 à 1816.

Biogr. des hommes vivants, IV.

PUZOS (*Nicolas*), médecin français, né en 1686, à Paris, où il est mort, le 7 juin 1753. Fils d'un chirurgien major aux armées, il fut destiné à suivre la même carrière. Après de bonnes études, il servit dans les hôpitaux militaires, fit plusieurs campagnes, et dès qu'il eut obtenu le grade de maître en chirurgie, il rentra dans la vie civile. S'étant ensuite appliqué à l'art des accouchements sous la direction de Clément, un des plus célèbres praticiens de son temps, il y acquit une réputation considérable, et démontra, dans le seul mémoire qu'on ait de lui, *Sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses*, l'avantage de perforer la membrane et de solliciter les douleurs afin de déterminer une délivrance naturelle; cette méthode, qui permet de sauver à la fois la mère et l'enfant, a été généralement adoptée. Membre de l'Académie de chirurgie dès la création, il présida plus tard cette compagnie. A la mort de Petit, il lui succéda dans les fonctions de censeur royal pour les ouvrages de chirurgie, et il reçut en 1751 des lettres de noblesse. On a publié, après les avoir revues et enrichies de notes, la plupart des observations pratiques de Puzos sous le titre de *Traité des accouchements* (Paris, 1759, in-4°).

Biogr. méd. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Portal, *Hist. de la chirurgie*.

* **PYAT** (*Félix*), littérateur français, né à Vierzon (Cher), le 4 octobre 1810. Après de brillantes études, il vint, à peine âgé de seize ans, suivre à Paris les cours de la faculté de droit. Il embrassa avec ardeur les idées de réforme qui commençaient à cette époque à envahir la littérature, les arts et la politique, et poussa la hardiesse jusqu'à porter, en 1829, dans un banquet un toast à la Convention nationale et à remplacer le buste de Charles X par celui de La Fayette. Reçu avocat en 1831, il préféra se jeter dans la pénible carrière du journalisme en gardant ses principes, que d'accepter le bien-être et les faveurs de sa famille en se rangeant aux opinions royalistes de son père. Il écrivit dans une multitude de journaux et de revues. Ses articles sont remarquables autant par la pensée que par la forme. Parmi ceux qui eurent le plus de succès on distingue : *Les Filles de Séjan*, dans le *Barnave* de M. J. Janin; *Une tournée en Flandre*, dans la *Revue de Paris*; un *Café de vaudevillistes en 1831* et *Le Théâtre-Français*, dans le *Livre des Cent-et-Un*; *Télémaque révolutionnaire*, dans *Paris révolutionnaire*; *L'Anneau* et *Le Secret de Dominique* dans *le Salmigondis*; une étude littéraire sur *Hégésippe Moreau* et *Une Visite à Saint-Eustache*, dans la *Revue du progrès*; *La Maison centrale de Gand*, dans la *Revue démocratique*, les types du *Bourreau*, du *Solognot* et du *Berruye*[...] *Les Français peints par eux-mêmes*. [...] principalement à ses drames que M. Py[...] sa réputation littéraire. Ils se distinguent [...] sérieuses qualités : l'idée fondamentale, le [...] vement, l'énergie du style. On doit cep[...] reprocher à l'auteur de viser trop à l'ef[...] mettre dans sa pensée trop de recher[...] dans son langage une affectation exagérée. [...] que toutes ses pièces reposent sur une id[...] litique ou sociale; en voici les titres : *Ca*[...] *volution d'autrefois, ou les Romains* [...] *eux*; ce drame, joué le 1er mars 1832 à l'O[...] fut interdit dès le lendemain à cause des [...] breuses allusions qu'il contenait; *Arabell*[...] en 1833, et qui avait déjà paru dans *L'E*[...] *littéraire*; *Le Brigand et le philosophe* [...] la collaboration d'A. Luchet, représenté le [...] vrier 1834 à la Porte-Saint-Martin; *Ango*, [...] à l'Ambigu, le 29 juin 1835; *Les deux S*[...] *riers* (25 mai 1841, Porte-Saint-Martin); [...] *dric le Norwégien* (26 février 1842); *Mati*[...] tiré des *Mémoires d'une jeune femm*[...] E. Sue (1842, Porte-Saint-Martin); *Di*[...] (6 janvier 1846); *Le Chiffonnier* (1847). M [...] qui en 1833 avait été chargé du fe[...] *Siècle*, fut attaché en 1835 à la rédaction [...] *tional*. Il y resta six ans. Pour répondre [...] attaques que M. Janin avait dirigées c[...] M.-J. Chénier, à propos de sa tragédie d[...] *bère*, il fit insérer dans *La Réforme* du 4 j[...] 1844 un pamphlet intitulé : *M.-J. Chénier* [...] *Prince des critiques*, où il se laissa aller [...] fâcheuses personnalités, qui le firent cond[...] à six mois de prison. Après les évé[...] [...] vrier 1848, il fut nommé un des [...] généraux du Cher, et repré[...] [...] ment à l'Assemblée constituante. [...] les secrétaires de cette assemblée, [...] la montagne. Ses discours les plus remar[...] sont ceux qu'il prononça le 7 août sur l[...] de la presse, le 5 septembre sur la [...] le 2 novembre sur le droit au trava[...] son toast aux paysans. Envoyé à [...] législative par les départements de la [...] du Cher en 1849, il signa le 10 [...] l'app[...] armes de M. Ledru-Rollin, l'accomp[...] [...] servatoire des arts et métiers, et [...] soustraire aux poursuites en se retirant [...] et de là en Belgique. Dans son exil il [...] *Loisirs d'un proscrit* (1851); *Lettres* [...] *crit* (1851), suite aux *Loisirs*, et pl[...] adressées au comte de Chambord, au [...] Joinville, à L.-N. Bonaparte, aux ouv[...] France, etc. Ayant publié en 1858 en [...] une *Apologie* de l'attentat du 14 [...] vit traduit devant les tribunaux a[...] crurent pas devoir le condamn[...]

F. Delhasse, *Annuaire dramatique*. — Quéra[rd], *France littéraire*, VII et XI. — Vapereau, *Di*[ct.] *contemporains*.

PYCKE (*Léonard*), jurisconsulte belge,

[illegible] mort [illegible] s avoir [illegible] 815 élu [illegible] ans après [illegible] 822 il [illegible] de l'A- [illegible] né ses [illegible] *lation* [illegible] *autri-* [illegible] *dans ce* [illegible] *temps les* [illegible] *le métiers* [illegible] *dans* [illegible] *provinces des Pays-Bas* [illegible] *privilèges et attributions de ces corporations* (ibid., 1827)?

Annales de la Société d'émulation de la Flandre occidentale.

PYE (*Henry-James*), poëte anglais, né en 1745, à Londres, où il est mort, le 11 août 1813. C'était le fils d'un membre de la chambre des communes. Il fit ses études à Oxford, et fut nommé en 1772 docteur ès lois. En 1784 il fut élu député du Berkshire; cette position si enviée le ruina, et pour la soutenir il fut entraîné dans des dépenses si considérables qu'il se vit réduit à vendre son domaine paternel. Il succéda en 1790 à Warton comme poëte lauréat, et en 1792 il obtint l'une des places de juges de paix (*magistrates*) de Londres. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Elegies on different occasions* (1768, in-4°), *The Triumph of fashion, a vision* (1771, in-4°), *Faringdon Hill, a poem* (1774, in-4°), *The Progress of refinement, a poem* (1783, in-4°), *Poems on various subjects* (1787, 2 vol. in-8°), *The Democrate, with anecdotes of well known characters* (1795, 2 vol. in-12), *The Aristocrat* (1799, 2 vol. in-12), *Alfred, an epic poem* (1802, in-4°), et *Comments on the commentators on Shakespeare* (1807, in-8°). Pye a aussi écrit quelques pièces de théâtre, et il a traduit en vers *L'Art de la guerre*, de Frédéric II (1778), *Lénore*, de Bürger (1796, in-4°), etc.

Chalmers, *General biogr. dictionary.*

* **PYE** (*John*), graveur anglais, né en 1782, à Birmingham. Il fut élève de James Heath, et attira de bonne heure l'attention par la grâce et la fidélité de ses paysages. Il a surtout reproduit avec un grand bonheur les œuvres de Turner, et les meilleures planches qu'il a gravées d'après ce maître sont *La Villa de Pope* et *Le Temple de Jupiter*. On a de lui un ouvrage curieux, intitulé *Patronage of british art* (Londres, 1845, in-8°).

Men of the Time.

PYGMALION, roi de Tyr, né en 824 avant J.-C. Il devait, selon les prescriptions testamentaires de son père, le roi Mattan, partager le gouvernement avec sa sœur Élissa, qui, âgée de quelques années de plus, avait été mariée à son oncle Sicharbaal ou Sichée, grand-prêtre de Melkart. A la mort de Mattan (833), Sichée, qui par ses fonctions sacerdotales occupait déjà le second rang dans l'État, devint le tuteur de Pygmalion, ce qui mit entre ses mains toute l'autorité. Mais comme il était le chef de l'aristocratie, le parti démocratique fit aussitôt casser les dernières volontés du roi défunt; Pygmalion fut déclaré seul investi du pouvoir royal, qu'il exerça sous la direction des chefs de la faction populaire. Il s'en suivit de violentes luttes intestines, pendant lesquelles Sichée fut assassiné. Le fait est positif; mais les incidents qu'en rapportent les historiens grecs et romains le sont beaucoup moins. Ils racontent avec diverses variantes que Pygmalion, pour s'emparer des trésors du temple de Melkart, aurait fait mettre à mort son oncle, sans réussir pour cela à mettre la main sur les trésors, qui restèrent cachés dans les caveaux du temple, sous la garde d'Élissa. Ce récit légendaire a été inventé par les Carthaginois, intéressés, comme nous allons le voir, à ternir la mémoire de Pygmalion. Ce prince, qui à l'époque du meurtre de Sichée n'avait pas dix-huit ans, n'y participa problablement pas, ou s'il y donna son assentiment, ce fut parce que les chefs du parti démocratique, qui le tenaient sous leur dépendance, surexcitèrent sa jalousie au sujet des menées de l'aristocratie, qui cherchait à lui associer Sichée sur le trône. Quelque temps après, en 826, cette aristocratie, de plus en plus opprimée, résolut de chercher une nouvelle patrie; de concert avec Élissa, ses principaux membres s'emparèrent des vaisseaux prêts à aller prendre à l'étranger des provisions de blé, et où se trouvait l'argent destiné par le roi à cette acquisition. Ils prirent la fuite : Pygmalion les fit poursuivre; mais Élissa fit jeter à la mer l'argent dont il vient d'être parlé, sous les yeux des envoyés de Pygmalion, qui alors retournèrent à Tyr. Tel est le récit de Servius, plus vraisemblable que celui de Justin, où Pygmalion joue de nouveau le rôle d'un tyran avide et cruel, que les Carthaginois, descendants de ces fugitifs, sont parvenus à lui faire attribuer par le public, entraîné dans cette erreur par les brillantes fictions de Virgile.

Servius, *Ad Æneidem.* — Justin. — Movers, *Das phönizische Alterthum*, t. I, p. 352.

PYLE (*Thomas*), théologien anglais, né en 1674, à Stodey (comté de Norfolk), mort le 31 décembre 1756, à Swaffham (même comté). Fils d'un ecclésiastique, il se voua aussi à l'église, fut appelé à King's Lynn, et y administra successivement les paroisses de Saint-Nicolas et de Sainte-Marguerite. Il prit part à la controverse dite de Bangor, qui s'éleva au sujet de la juridiction civile du clergé, et reçut, en ré-

compense du zèle qu'il y avait déployé, une prébende à Salisbury. La vivacité de son caractère et l'indépendance de ses opinions religieuses, que l'on accusait d'incliner vers le socinianisme, l'empêchèrent d'être appelé à quelque dignité éminente, dont ses talents le rendaient digne. On a de lui : *Historical books of the Old Testament*; Londres, 1715-1725, 1738, 4 vol. in-8° : la plupart des commentaires de Pyle ont été reproduits dans la *Bible* de P. Chais (La Haye, 1742-1790, 8 vol. in-4°); — *Paraphrase on the Acts and all the Epistles*; Londres, 2e édit., 1737, 2 vol. in-8°; trad. en allemand; — *Paraphrase on the Revelation of Saint-John*; Londres, 1735, 1795, in-8°; — *Sixty sermons*; Londres, 1773-1783, 3 vol. in-8°.

Un de ses fils, *Philip* PYLE, mort en 1799, et qui a édité ce dernier ouvrage, est l'auteur de la collection des *CXX popular sermons* (Londres, 1789, 4 vol. in-8°).

Richards, *Hist. of Lynn*. — Chalmers, *Biogr. dict.*

PYM (*John*), homme politique anglais, né dans le Sommersetshire, en 1584, mort le 8 décembre 1643. Pym est un des noms célèbres de l'histoire d'Angleterre. Cependant tout l'éclat de sa vie est renfermé dans ses trois dernières années. En des temps ordinaires, il serait mort obscur; mais au moment voulu, au début de la révolution de 1640, il devint l'organe énergique et éloquent d'un grand parti, ou, pour mieux dire, d'une nation, et il fut enseveli au milieu des tombes royales des Plantagenets. Il descendait d'une bonne famille, qui jouissait d'une certaine fortune. Il fit ses études à Oxford, fréquenta quelque temps le barreau, et fut nommé membre du parlement. Il s'y distingua par ses connaissances légales, son talent de parole, et surtout son opposition aux mesures de la cour vers la fin du règne de Jacques Ier et dans les premières années de Charles Ier. Lorsque, après une longue interruption, le parlement s'assembla de nouveau (13 avril 1640), il y fut un des membres les plus actifs et les plus influents. Mais la dissolution en ayant été prononcée le mois suivant, ce ne fut qu'à la réunion de celui qui suivit, en novembre, et qu'on a appelé le *long parlement*, qu'il commença à jouer un rôle éclatant. Les profonds mécontentements qui couvaient depuis des années y firent explosion. Pym y débuta par un exposé étendu et énergique des griefs de la nation touchant les priviléges du parlement, la liberté religieuse et la liberté civile. Il frappa bientôt un coup plus hardi. Dans un discours habilement calculé, il accusa de haute trahison le comte de Strafford, principal ministre de Charles Ier (11 novembre), et fut nommé l'un des commissaires des communes pour poursuivre le procès devant la chambre des pairs. Après une session laborieuse de dix mois, le parlement prit quelques semaines de repos, et quand il reprit ses séances, en octobre 1641, les deux partis hostiles qui depuis, sous différents noms, ont lutté et luttent encore pour la direction des affaires publiques, se montrèrent au grand jour. Pendant quelques années ils furent désignés sous les noms de *cavaliers* et de *têtes rondes*, noms remplacés dans la suite par ceux de *tories* et de *whigs*. La première motion de l'opposition fut de proposer que la chambre présentât au roi une remontrance qui devait exposer les fautes de son administration depuis son avénement au trône, et la défiance avec laquelle son peuple considérait encore sa politique. Après une discussion très-longue et très-ardente, cette motion fut adoptée à la majorité de onze voix seulement. Ce résultat laissait des chances favorables au parti conservateur, s'il avait manœuvré avec prudence. Mais le roi, aigri par la violence des discours de l'opposition, et entraîné par ses propres passions autant que par de fatals conseils, fit une faute irrémédiable : il commanda à l'*attorney general* de traduire devant la chambre des lords Pym, Hollis, Hampden et d'autres membres des communes pour crime de haute trahison. Non content de cette violation flagrante de la grande Charte et de la légalité en vigueur depuis plusieurs siècles, il se rendit en personne au parlement, suivi d'hommes armés, pour faire saisir les chefs de l'opposition. Cette démarche si imprudente ne réussit point. Les membres accusés s'étaient échappés peu avant l'arrivée de Charles, et se réfugièrent dans la cité, dont les habitants étaient tout dévoués à leur parti (novembre 1641). En quelques heures la milice prit les armes avec la plus grande ardeur, et au sein du parlement l'opposition fit passer des résolutions d'une extrême énergie. Pym et ses amis, qui voyaient leur fortune et leur vie engagées dans ce conflit, tonnèrent pour la défense des priviléges du parlement, des droits sacrés de tous les Anglais. Pym en particulier s'opposa à toutes les ouvertures de paix et d'accommodement; l'épée fut enfin tirée, et la guerre civile commença, en août 1642. Clarendon rapporte que Charles Ier, sentant la nécessité de gagner à tout prix un ennemi aussi acharné qu'habile, fit offrir à Pym le poste de chancelier de l'échiquier. On ne dit pas quelle fut sa réponse; mais sans être aussi virulent qu'autrefois dans ses discours, il continua à faire de l'opposition. Le parti des cavaliers l'accusait avec une extrême amertume, et parvint à ébranler sa popularité. Pym jugea nécessaire, quelques mois avant sa mort, de publier une apologie de sa conduite parlementaire (1643). En novembre de cette année, il fut nommé lieutenant d'artillerie. Le crédit dont il jouissait l'aurait porté rapidement aux grades supérieurs, lorsque la mort vint l'arrêter dans cette carrière. Il mourut à Derby-House, le 8 décembre suivant, et le 13 il fut enterré avec une grande pompe dans l'ab-

baye de Westminster. Son corps fut porté par six membres de la chambre des communes. Il laissa plusieurs enfants de sa femme, personne distinguée par ses qualités et qu'il avait perdue en 1620. Ses ennemis propagèrent le bruit qu'il avait succombé à une maladie pédiculaire dégoûtante. Cependant il existe un document, signé par huit médecins et chirurgiens, la plupart étrangers à Pym, qui constate leur présence à l'ouverture de son corps; d'après ce document la vraie cause de sa mort ne fut qu'un apostume dans les entrailles. Ludlow, dans ses *Mémoires*, rapporte que le corps de Pym fut exposé publiquement plusieurs jours à Derby-House, avant les funérailles, afin de réfuter les bruits mensongers qu'on avait répandus. Le caractère et la vie de Pym ont été jugés d'après les passions de ses contemporains. Objet d'admiration et d'estime pour les uns, il a été en butte de la part des autres aux accusations d'avoir écouté souvent son animosité personnelle et même d'avoir reçu de l'argent des particuliers et du roi lui-même.

J. CHANUT.

Forster, *Statesmen of the commonwealth*, 7 vol. (sa *Vie*, dans le tome 3e, a 200 pages). — Clarendon, *History of the great rebellion*. — Macaulay, *History of England*, tome I. — *English cyclopædia* (Biography). — *Revue des deux mondes*, 1er février 1862.

PYNAKER (*Adam* VAN), peintre hollandais, né dans le bourg de Pynaker, près Schiedam, en 1621, mort en 1673. Il alla fort jeune à Rome, où il resta trois ans. De retour dans sa patrie, il fut employé à la décoration des monuments et des principaux hôtels. Il peignait bien le paysage; ses lointains et ses ciels sont variés, d'un dessin et d'un coloris irréprochables; mais on lui reproche justement de ne pas avoir mis assez de mouvement et de transparence dans ses feuillages. La vie manque dans ses œuvres, qui cependant restent estimées. On cite de lui, à Leyde : un *Paysage* d'une étendue immense : on voit sur une rivière de nombreuses barques avec une multitude de figures, bien groupées, bien dessinées et touchées avec finesse : ce tableau est regardé comme le meilleur de Pynaker; — à La Haye : quatre grands *Paysages* avec des animaux; — à Dort : une *Lande déserte*; — à Cassel, un beau *Paysage*. A l'exposition de Manchester (1857) on remarquait aussi deux bonnes toiles de Pynaker : l'une, très-claire, *Vue du Tibre* (à lord Overstone); l'autre, un peu sombre : *Le Taureau obstiné* (à M. Anderson). Pieter Verhoeks a composé plusieurs pièces de vers en l'honneur de Pynaker. A. DE L.

Descamps, *Peintres hollandais*, II, 10.

PYNE (*William-Henry*), peintre et littérateur anglais, né en 1770, à Londres, où il est mort, le 29 mai 1843. Comme artiste il avait du goût et de la facilité, et il aborda l'histoire, le paysage et le portrait, mais sans un talent bien original. Les ouvrages qu'il a écrits ont mieux servi sa réputation que ses tableaux. Le premier et le plus recherché a pour titre *Microcosm, or a picturesque delineation of the arts, agriculture, manufactures, etc., of Great Britain* (Londres, 1803, in-fol. oblong). Il publia ensuite : *History of the royal residences* (1819, 3 vol. in-4°), qui contient un grand nombre de planches gravées à l'aquatinte et coloriées. Pyne aimait le monde, et il y brillait par le tour piquant de son esprit; c'était un causeur si gai et si abondant qu'il se laissa aisément persuader d'écrire ce qu'il racontait si bien. Le grand succès des trois volumes de souvenirs qu'il publia sous le titre de *Wine and walnuts* lui suggéra l'idée de fonder un journal, *The Somerset house gazette*, qui n'eut qu'une année d'existence.

The English cyclopædia (Biography).

PYOT (*Jean-Jacques-Richard*), médecin français, né le 6 novembre 1792, à Isomes, sous Mont-Saugeon (Haute-Marne), mort en 1841, à Lons-le-Saulnier. Il n'avait point achevé ses études lorsqu'il prit part, en qualité de chirurgien sous-aide, à l'expédition de Russie. Reçu docteur en 1818, il alla pratiquer la médecine à Lons-le-Saulnier. On a de lui : *Statistique du canton de Clairvaux*; Lons-le-Saulnier, 1833, in-8°; — *Tablettes jurassiennes, ou Histoire abrégée des ducs et comtes de Bourgogne*; Dôle, 1836, in-18; — *Dictionnaire des communes du Jura*; Paris, 1838; — *Statistique générale du Jura*; Lons-le-Saulnier, 1838, in-8°.

Mém. de la Soc. d'émulation du Jura, 1842.

PYPERS (*Pierre*), poëte hollandais, né le 14 décembre 1749, à Amersfoort, mort le 20 juin 1805, près de cette ville. N'ayant pu obtenir de ses parents l'autorisation de fréquenter d'autres écoles que celles de la théologie, il se sépara d'eux pour se rendre à Amsterdam, où il trouva dans le commerce des moyens d'existence. Durant ses heures de loisir, il composa des poésies, et fit jouer sur les théâtres un assez grand nombre de pièces, la plupart traduites ou imitées du français. Aussitôt après les événements de 1795, il devint membre des états provinciaux d'Utrecht, et siégea ensuite aux états généraux. En quittant la vie publique, il se contenta des modestes fonctions de contrôleur des douanes à Amsterdam. Ses compositions passent pour inférieures à ses traductions; il a réuni les premières sous le titre de *Poésies champêtres* (1803, 2 vol. in-8°). K.

Van der Aa, *Biography*. *Woordenbreck*.

PYRARD (*François*), voyageur français, né à Laval, vers 1570, mort à Paris, en 1621. Il avait fait plusieurs voyages au long cours lorsqu'il s'intéressa dans une expédition que des marchands de Laval, de Vitré et de Saint-Malo équipaient pour les Indes. Deux bâtiments, *Le Corbin* et *Le Croissant* furent armés à cet effet, et Pyrard prit place sur *Le Corbin* comme subrécargue. Il partit de Saint-Malo le 18 mai 1601, et relâcha successivement aux îles d'Anno-

bon, de Madagascar, de Comore. Ayant fait naufrage dans les Maldives, le 2 juillet 1602, il devint esclave du roi de Malé, dont il reçut les meilleurs traitements. Cinq ans plus tard les Maldives furent subjuguées par une flotte bengalaise (février 1607), et Pyrard suivit la fortune des vainqueurs, qui ayant égard à sa qualité de Français lui rendirent la liberté. Il visita Chartican, Montingue, Cananor, Calicut (février 1608). Avec deux de ses compagnons, il se mit en route pour Cochin; mais, arrêtés par les Portugais, ils furent traînés à Goa et incorporés de force dans les troupes portugaises. Ils firent plusieurs expéditions aux îles de Ceylan, de Malacca, de Sumatra, de Java, à Ormuz, à Cambaye, etc. Pyrard ne fut rendu à la liberté que le 30 janvier 1610, et ne revit sa ville natale que le 16 février 1611. Il a publié le curieux récit de ses aventures, sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes orientales*, suivi de *Traité et Description des animaux, arbres et fruits des Indes;* Paris, 1611, in-8°, dédié à Marie de Médicis et au président Jeannin. Une seconde édition, fort augmentée, parut par les soins de l'avocat général Jérôme Bignon : *Voyages des François aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil depuis* 1601 *jusqu'en* 1611, *suivis d'un vocabulaire de la langue maldive* (Paris, 1615, 2 vol. in-8°); une dernière édition de l'œuvre de Pyrard a été donnée par Pierre Duval : *Voyage de François Pyrard, de Laval, contenant sa navigation aux Indes orientales* (Paris, 1679, in-4°, avec cartes) : elle est très-inférieure à la précédente. Le récit de Pyrard se distingue par une grande sincérité; tous les voyageurs modernes l'ont confirmé; le style en est clair, simple sans rudesse. A. DE L.

Hist. générale des voyages (Didot), t. VIII. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. I, p. 184-198.

PYRAULT ou **PYRAUX** (*Claude*), voyageur français, né vers 1720, à Besançon, mort en avril 1773, à Bassorah. Après avoir pris dans sa ville natale le diplôme de docteur (1748), il pratiqua pendant quelque temps la médecine à Paris, et y publia des traductions d'ouvrages anglais, une lettre sur l'*Art de faire des songes* et un *Traité de la pharmacie moderne* (1751, in-12). De retour à Besançon, il épousa la nièce de l'évêque Ballyet, et par l'intermédiaire de ce prélat, qui était consul de France à Bagdad, il eut en 1757 un emploi dans la Compagnie des Indes. Envoyé en 1765 à Bassorah, il travailla à renouer les relations commerciales avec la Perse, et obtint entre autres avantages la cession de l'île de Karek, dont la remise ne s'effectua point, par suite de la négligence qu'y apporta le ministère français. Pyrault se disposait à revenir en Europe lorsqu'il mourut de la peste.

Grappin, *Hist. abrégée du comté de Bourgogne*, 299.

PYRGOTÈLES (Πυργοτέλης), graveur en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre le Grand. Il était né en Grèce; mais le lieu de sa naissance n'est pas connu. Il était le contemporain des célèbres artistes qui illustrèrent la dernière période des beaux-arts dans l'antiquité et après laquelle commence la décadence : son nom peut s'ajouter avec honneur à ceux de Lysippe, de Scopas, d'Apelles, de Protogènes, et sous le rapport de la perfection il a un talent égal au leur. On n'en saurait donner de meilleure preuve que l'honneur qu'il partagea avec Apelles et Lysippe de pouvoir retracer exclusivement les traits du conquérant macédonien. Au jugement de Pline, Pyrgotèles effaça Théodore de Samos, Phrygillus, Apollonides, Polyclète de Sycyone, et tous ceux qui l'avaient précédé dans l'art de graver les pierres fines; mais celles qui portent son nom, telles qu'une *Tête d'Alexandre* et un *Hercule assommant l'hydre*, sont contestées, et il est à peu près certain qu'aucun des ouvrages qui ont immortalisé cet artiste n'est venu jusqu'à nous.

Pline, *Hist. nat.*, VII, 37, et XXXVII, 1. — Winckelmann, *Werke*, VI, 107. — Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 150-152.

PYRKER (*Jean-Ladislas de Felso-Coer*), poëte allemand, né le 2 novembre 1772, à Langh en Hongrie, dans le comitat de Stuhlweissenbourg, mort le 2 décembre 1847. A vingt ans, il entra dans l'ordre des Cisterciens, à Lilienfeld, et devint en 1818 évêque de Zips, en 1820 patriarche de Venise, et l'année suivante archevêque d'Erlau. Il se fit surtout connaître par ses poésies épiques, parmi lesquelles on remarque : 1° *Perlen der heiligen Vorzeit* (Perles du vieux bon temps); Vienne, 1823; 2me édit., 1826; — *Tunisias;* Vienne, 1820; 3me édit., 1826; — *Rudolsias;* Vienne, 1824; 2e édit., 1827. Dans le genre lyrique, il a donné : *Lieder der Sehnsucht nach den Alpen* (Chants d'Aspiration vers les Alpes); Stuttgard, 1845; — *Bilder aus dem Leben Jesu und der Apostel* (Tableaux tirés de la Vie de Jésus et des Apôtres); Leipzig, 1846. Il a paru un recueil de ses œuvres, en trois volumes, à Stuttgard, de 1831 à 1834; nouvelle édition, 1853. H. W.

Conversations-Lexicon.

PYRRHON, philosophe grec, de la secte des sceptiques, naquit dans le Péloponèse, dans cette même ville d'Élis qui avait déjà donné le jour au sophiste Hippias et à Phædon, l'un des disciples de Socrate. Tennemann, en ses *Tables chronologiques*, renferme son existence entre la première année de la 49e olympiade et la première année de la 123e, c'est-à-dire entre les années 384 et 288 avant l'ère chrétienne, durée conforme au témoignage de Diogène de Laerte, qui dit que Pyrrhon vécut jusqu'à un âge très-avancé. Avant de se livrer à l'étude de la philosophie, Pyrrhon avait été peintre, et Antigone de Caryste, dans Diogène de Laerte, rapporte que l'on conservait à Élis des tableaux de sa main travaillés avec une grande habileté. Bien-

tôt, désertant l'art pour la science, il se fit d'abord disciple de Dryson, fils de Stilpon; puis, changeant de maître, il se voua entièrement à Anaxarque d'Abdère, l'un des élèves de Démocrite. A cette même époque, Alexandre faisait ses préparatifs contre l'Asie, et conviait les sages de la Grèce à la conquête des idées orientales. Anaxarque fut du voyage, et avec lui son fidèle disciple Pyrrhon, qui le suivit partout, et put ainsi, au rapport de Diogène de Laerte, converser avec les mages de la Chaldée et avec les gymnosophistes de l'Inde. De retour dans sa patrie, à Élis, Pyrrhon fut créé pontife. Les Athéniens même, au rapport de Dioclès dans Diogène de Laerte, lui décernèrent le droit de cité, et ceux d'Élis, ses compatriotes, décrétèrent à sa considération l'affranchissement de tout impôt en faveur des autres philosophes. Alexandre étant mort en 323 avant l'ère chrétienne, on peut, en tenant compte de l'intervalle d'une année qui put et dut s'écouler entre le départ de Pyrrhon du fond de l'Asie et son arrivée dans le Péloponèse, conjecturer, sans grave chance d'erreur, que Pyrrhon fonda son école à Élis en 322, c'est-à-dire la troisième année de la 114e olympiade, l'année même où mourut Aristote. Dans cette école, Pyrrhon eut pour disciples immédiats Timon de Phliunte et Philon d'Athènes.

Pyrrhon n'ayant rien écrit, ainsi que l'attestent bien positivement Diogène de Laerte et Eusèbe, les historiens de la philosophie ne s'accordent pas dans la répartition qu'ils font des divers travaux du scepticisme entre les représentants de cette école; et Tennemann, entre autres, ne sait si c'est à Pyrrhon ou à son disciple immédiat, Timon, ou à un autre sceptique, venu plus tard, Ænésidème, qu'il doit attribuer les dix motifs de doute, δέκα τρόποι ἐποχῆς, qui sont la base du scepticisme. Toutefois, Sextus Empiricus, dans un ouvrage qui peut être regardé comme le traité tout à la fois le plus rigoureux et le plus complet du scepticisme, ayant dit que les *anciens sceptiques* ont laissé dix motifs de suspension de jugement, δέκα τρόποι ἐποχῆς, et ayant intitulé *hypotyposes pyrrhoniennes* l'ouvrage dans lequel il expose sa doctrine du doute et les dix motifs sur lesquels il l'appuie, il paraît très-vraisemblable que la première énumération de ces dix motifs est due à Pyrrhon; d'ailleurs, le nom seul de *doctrine pyrrhonienne*, qui a traversé sans contestation sérieuse l'antiquité, le moyen âge et l'âge moderne, paraît établir avec une haute probabilité que Pyrrhon est le véritable fondateur de cette doctrine, et que le scepticisme lui doit sa base.

Voici *les dix motifs de suspension de jugement*, dans l'ordre où ils sont énoncés par Diogène de Laerte en sa *Vie de Pyrrhon*, et avec les exemples qui les accompagnent. Le premier motif est tiré de la diversité des êtres vivants en ce qui touche au plaisir et à la douleur : si l'on compare entre eux les divers êtres animés, on les trouvera tout différents les uns des autres, et nullement conformés pour être affectés de la même manière dans leurs organes par les mêmes causes extérieures. Le second motif consiste dans la diversité de nature entre les hommes comparés de nation à nation et d'individu à individu : ainsi, Andron d'Argos, au rapport d'Aristote, voyageait en Libye sans souffrir de la soif. Le troisième est tiré de la diversité des organes des sens. Ainsi, un même fruit est pâle à la vue, agréable au goût, léger au toucher, suave à l'odorat. Le quatrième consiste dans les changements d'état qu'il nous arrive communément d'éprouver, comme la santé et la maladie, le sommeil et la veille. Ces diversités de situation nous font voir les choses sous un aspect différent. Le cinquième consiste dans la diversité des lois et des croyances religieuses. Le sixième consiste dans l'état de mélange et de combinaison où se trouve toute chose, ce qui fait que rien ne nous apparaît suivant sa nature propre, mais à travers un milieu qui est l'air, le feu, l'eau, etc. : c'est ainsi que la couleur de la pourpre varie si on la regarde à la lumière du soleil, ou de la lune, ou d'une lampe. Le septième consiste dans les situations, les positions, les lieux, et tout ce qui s'y rapporte : ainsi, par exemple, de loin les objets carrés nous paraissent ronds et les montagnes ressemblent à des nuages. Le huitième consiste dans le degré des choses; c'est ainsi que le vin pris modérément raffermit les forces et que pris outre mesure il trouble la raison. Le neuvième consiste dans l'extraordinaire et le surnaturel; c'est ainsi que les tremblements de terre n'ont rien d'extraordinaire pour les contrées où ils sont très-fréquents. Le dixième enfin consiste dans la comparaison des choses entre elles, comme du léger au pesant, du plus grand au moindre, du supérieur à l'inférieur : ainsi, par exemple, il n'existe pas absolument parlant de côté droit; il n'y en a que relativement au côté gauche.

Tels sont ces dix motifs de suspension de jugement, δέκα τρόποι ἐποχῆς, base de toute la doctrine sceptique, et qui ont été reproduits dans les écrits des successeurs de Pyrrhon, mais dans un ordre différent de celui que leur avait assigné Diogène de Laerte, notamment chez Sextus Empiricus, qui a même tenté entre eux une réduction. Ces δέκα τρόποι ἐποχῆς, base de toute la doctrine pyrrhonnienne, donnent lieu à des conséquences théoriques et pratiques. Les premières viennent se résumer dans le οὐδὲν μᾶλλον, *pas plutôt une chose que l'autre*, maxime prise par les sceptiques dans un sens tout à fait négatif, ainsi que s'en explique formellement Diogène de Laerte en sa *Vie de Pyrrhon*, quand il dit que cette expression ne sert à déterminer quoi ce soit, mais à rester dans le doute, τὸ μηδὲν ὁρίζειν, ἀλλ' ἀπορεῖν. Il est un mot

dans la langue pyrrhonienne qui exprime à merveille cette situation de l'âme, et ce mot est ἐπέχειν, s'abstenir. Voilà pourquoi les sectateurs de cette doctrine ont été quelquefois appelés *éphectiques*. L'ἐποχή, à son tour, n'est autre chose, dans la doctrine de Pyrrhon, qu'un moyen intellectuel dans un but moral, une méthode spéculative conduisant à une fin pratique; c'est un acheminement vers l'ἀπαθεία ou ἀταραξία, c'est-à-dire vers l'impassibilité, vers le calme inaltérable de l'âme. Cicéron, dans ses œuvres philosophiques (*Acad.*, l. II, c. 42), définit ainsi le but que se proposaient les sceptiques et Pyrrhon leur chef : *Summum bonum in his rebus neutram in partem moveri, quæ* ἀδιαφορία *ab ipso* (Aristone) *dicitur. Pyrrho autem ea ne sentire quidem sapientem, quæ* ἀπαθεία *nominatur.* A ce témoignage de Cicéron nous pouvons joindre celui de Diogène de Laerte, qui raconte, d'après Posidonius, une anecdote de laquelle il résulterait que Pyrrhon regardait l'insouciance et l'apathie comme la suprême félicité. Un vaisseau sur lequel se trouvait Pyrrhon était battu par la tempête, et la frayeur avait saisi toutes les âmes, quand Pyrrhon, apercevant dans un coin du navire un pourceau qui mangeait : « Il faut, dit-il à ceux qui l'entouraient, que le sage soit constamment dans une semblable tranquillité. » Diogène de Laerte affirme que Pyrrhon se conformait, dans sa conduite et ses actes extérieurs, à ses maximes philosophiques, ne se détournant de quoi que ce fût qui se rencontrait sur son chemin, ne cherchant à éviter ni les chiens, ni les chariots, ni les précipices, en un mot, sceptique en pratique comme en théorie, et par suite ne se laissant guider en rien par le témoignage des sens. Mais une circonstance qu'il ne faut pas omettre, et qui est attestée par le même Diogène d'après le récit d'Antigone de Caryste, c'est que Pyrrhon avait constamment autour de lui plusieurs de ses amis qui se chargeaient de veiller sur ses jours, et il lui devenait ainsi fort aisé d'affecter dans ses actes un scepticisme qui en réalité ne pouvait lui offrir aucun péril sérieux, et qui lui permit ainsi de parvenir à un âge très-avancé. Fondée sur les bases que nous venons de décrire, la doctrine pyrrhonienne était destinée à recevoir son développement; mais elle le trouva moins sous les successeurs immédiats de Pyrrhon, qui furent Timon de Phliunte et Philon d'Athènes, que sous les sceptiques d'une époque ultérieure, tels que Ænésidème, Favorinus, Agrippa, Ménodote de Nicomédie, Sextus de Mytilène.

C. MALLET.

Diogène de Laerte, *Vies des philosophes célèbres*. — Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*. — Eusèbe, *Præparatio evangelica*, l. XIV, c. 18. — Aulu-Gelle, *Noctes atticæ*, l. 11, c. 5. — Cicéron, *De finibus bonorum et malorum*, II, 13, et l. I, 6. — Id., *De officiis*, I, 2. — C. Mallet, *Études philosophiques*, t. II.

PYRRHUS, roi d'une partie de l'Épire, né vers 316, mort en 272 avant J.-C. Son père Éacide, qui régnait sur le peuple molosse, fut renversé du trône par un de ses cousins, nommé Néoptolème. Pyrrhus était encore au berceau; deux serviteurs le dérobèrent aux recherches du nouveau roi, et l'emmenèrent chez le roi d'Illyrie Glaucias, qui l'accueillit, l'éleva parmi ses fils, et à l'âge de douze ans le reconduisit en Épire et lui rendit la royauté. Il ne la garda pas longtemps; pendant un voyage qu'il fit chez son bienfaiteur, les Molosses se soulevèrent et rétablirent Néoptolème. Pyrrhus s'attacha alors à la fortune d'Antigone et de son fils Démétrius Poliorcète; mais il fut vaincu avec eux, à la bataille d'Ipsus. Il se rendit en Égypte, auprès d'un de ses vainqueurs, et se concilia si bien Ptolémée qu'il obtint de lui une flotte et de l'argent pour revenir en Épire et y ressaisir le trône. Forcé pendant quelque temps de partager le pouvoir avec Néoptolème, il ne tarda guère à se débarrasser de lui par un assassinat. La Macédoine tenta son ambition, moins sans doute pour ses richesses que pour ses soldats, car elle nourrissait une population belliqueuse, et quiconque la possédait croyait pouvoir aspirer à la fortune d'Alexandre. Deux frères s'y disputaient alors le trône; Pyrrhus, comme allié du plus jeune, dépouilla l'aîné; puis Démétrius Poliorcète arrivant d'Asie fit assassiner le plus jeune. Démétrius et Pyrrhus, maîtres chacun de la moitié de la Macédoine, devinrent bien vite ennemis. C'était le temps où les soldats disposaient partout du pouvoir; une armée était un assemblage de mercenaires de toutes nations, grecs ou barbares, indifférents à toutes choses, sinon à l'argent, et se donnant sans scrupules à quiconque savait leur plaire et pouvait les payer. Pyrrhus débaucha les soldats de son rival, et fut proclamé par eux roi de Macédoine. On le connaissait déjà comme un habile général; on répétait qu'Antigone avait dit de lui, lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, qu'il deviendrait le premier capitaine de son époque. Il savait les moyens de fasciner les soldats; il leur rappelait Achille, dont il se prétendait le descendant et l'héritier, et en même temps il affectait de ressembler à Alexandre, qui lui apparaissait maintes fois dans ses songes.

Connaissant la force du merveilleux sur les esprits, il faisait croire qu'un pouvoir supérieur lui permettait de guérir certaines maladies par un simple attouchement. Il soutenait l'aveugle confiance du soldat par de grands talents militaires; il excellait à discipliner une armée, à établir un camp, à combiner les mouvements de ses troupes, à les disposer en bataille; dans le combat, personne n'égalait sa bravoure et son audace. Il ne connaissait d'ailleurs et n'appréciait que l'art de la guerre; à ses yeux le reste était à peine digne d'un homme. Il conserva peu de temps la Macédoine, qu'il ne sut en aucune façon gouverner; Lysimaque la lui en-

leva sans combat. Il revint chez les Molosses, mais il garda autour de lui son ancienne armée, ses Grecs, ses Illyriens, ses Gaulois, tous également avides et impérieux, ardents au combat et au pillage. C'était une nécessité pour lui d'occuper cette armée, ne fût-ce que pour la nourrir et lui donner du butin. S'il est vrai que Cinéas lui conseillât l'inaction, cette inaction ne lui était pas permise. Il fut appelé à propos par les Tarentins, qui ne voulaient pas obéir à Rome et ne pouvaient pas la combattre; ils avaient besoin d'une armée, Pyrrhus avait besoin d'une guerre : il ne faut pas chercher d'autre motif à son expédition en Italie. Il paraît qu'il hésita à se mesurer avec Rome et qu'il fit proposer au consul Levinus un accommodement. Levinus refusa, et fut vaincu près d'Héraclée. Les Romains attribuèrent leur défaite aux éléphants de Pyrrhus; mais il ressort du récit de cette bataille qu'il faut attribuer la plus grande part du succès à la bonne organisation et à la vigueur de la phalange. On sait d'ailleurs que Rome ne fut pas découragée par une défaite; l'éloquence de Cinéas toucha peu un peuple qui ne subissait pas encore l'influence de l'esprit grec. Pyrrhus voulait se dégager d'une guerre dont il ne voyait aucun profit à tirer; il cherchait à traiter; ni les Romains ni ses propres soldats n'y consentirent. Forcé par son armée de livrer une seconde bataille, il rencontra les Romains près d'Asculum, et là, sur un terrain plat, sa phalange, aidée de ses éléphants, l'emporta encore une fois sur la légion. Mais c'était une victoire sans fruit; la force de Pyrrhus ne résidait pas dans son royaume, mais uniquement dans cette armée mercenaire qu'il avait composée, instruite, et aguerrie. Chaque victoire, en lui faisant perdre quelques milliers de ces soldats, lui enlevait une partie de sa puissance. Pour quitter honorablement l'Italie, il se fit appeler en Sicile par les cités grecques que les Carthaginois opprimaient. C'était là un ennemi plus facile à vaincre. Il ne fallut que quelques mois pour que les Carthaginois, battus partout, fussent entièrement chassés de la Sicile. Mais les villes grecques s'aperçurent alors qu'elles avaient changé de maître; elles se soulevèrent unanimement contre Pyrrhus, qui fut contraint de quitter l'île. En repassant le détroit, il fut assailli par une flotte carthaginoise, perdit une bonne partie de son armée, et revint à Tarente presque ruiné. Pressé de retourner en Épire et ne pouvant sortir de Tarente par mer, à cause de la flotte carthaginoise qui lui fermait le port, il fut forcé de remonter vers le nord pour gagner le rivage de l'Adriatique. Sur sa route, près de Bénévent, il rencontra une armée romaine, et fut vaincu. Il poursuivit du moins sa marche, atteignit la mer et revint en Épire, mais avec une armée réduite à huit mille hommes. Quelque peu nombreuse que fût cette armée, encore fallait-il la nourrir. Faute d'argent, il la conduisit au pillage de la Macédoine où régnait péniblement Antigone, fils de Démétrius. De nouveaux soldats accoururent sous ses ordres pour prendre part à la curée. Il rencontra l'armée d'Antigone, composée, comme la sienne, de mercenaires; en un moment toute cette armée fit volte-face, et, se rangeant du côté de Pyrrhus, le fit roi de Macédoine. Maître du pays, il lui fallait offrir à ses soldats une nouvelle entreprise; il les conduisit contre Sparte, sur l'invitation du Spartiate Cléonyme; mais il ne put s'emparer de cette ville, qui avait dès cette époque des murailles pour se défendre. Il se rejeta sur Argos, dont une faction lui ouvrit les portes; mais il eut le dessous dans un combat qui eut lieu au milieu des rues étroites de la ville; dans le désordre de la retraite, une tuile lancée par une femme le renversa à terre et un soldat d'Antigone l'acheva. Ainsi mourut Pyrrhus, qui, avec d'incontestables talents et beaucoup de victoires, ne fonda rien, qui ne songea jamais à régner, et ne fut qu'un chef de mercenaires. D'ailleurs capitaine incomparable, il écrivit sur l'art de la guerre un livre que les anciens estimaient et dont Cicéron parle avec éloge. Annibal le proclamait, dit-on, le plus grand capitaine qu'il connût après Alexandre. La meilleure preuve de ses talents militaires, c'est que les Romains s'instruisirent en le combattant; ils ont appris de lui les règles de l'ordonnance d'un camp et l'art de choisir le terrain pour une bataille.

FUSTEL DE COULANGES.

Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. — Tite-Live, XXXV. — Pausanias, I, 8-12. — Diodore, XXII.

PYTHAGORE (Πυθαγόρας), l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, naquit en 569, et mourut en 470 avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans (1). Natif de l'île de Samos, il était Ionien comme Thalès, Anaximandre, Xénophanes et Phérécyde, ses prédécesseurs ou maîtres. Les biographes ne s'accordent pas sur la patrie de son père, appelé Mnésarque : les uns le disent Tyrien, les autres Tyrrhénien ou Lemnien, et ajoutent qu'il reçut des habitants de Samos le droit de cité pour avoir approvisionné cette île de blé, dans un moment de disette. Quoi qu'il en soit de son origine, que l'on a même fait remonter à Ancée et à Apollon, il paraît certain que le père de Pythagore, comme citoyen de Samos, entretenait un commerce très-lucratif avec les principaux points du littoral de la Méditerranée, particulièrement avec l'Égypte, la Sicile et l'Italie inférieure. C'était l'époque où les rois d'Égypte avaient à leur solde des troupes tirées de la Carie et de l'Ionie, et ne se maintenaient sur le trône qu'avec le secours des mercenaires grecs. Le tyran de Samos, Polycrate, était lui-même l'allié des Pharaons, et réunissait à sa cour des poëtes, comme Ibycus et Anacréon, et des artistes, comme

(1) Ces dates ont été discutées et établies par Rœth, *Geschichte der Griech. Philos.*, t. I, p. 286.

Théodore. Encore enfant, Pythagore accompagna son père dans ses voyages, et reçut sa première instruction à Samos, sous la direction d'Hermodamas. Ce maître lui donna pour la musique un goût singulier, qui ne fit que s'accroître avec l'âge. Il encouragea même le désir qu'avait son élève d'aller se perfectionner à l'étranger, et favorisa sa fuite de Samos en 551 avant J.-C.; car le tyran Polycrate avait interdit la sortie de l'île à la jeunesse riche et studieuse. A Lesbos, Pythagore s'arrêta pour voir son oncle Zoïle : il y fit la rencontre de Phérécyde, dont l'enseignement devait exercer une grande influence sur son esprit. En 549 il vint à Milet, et y suivit les leçons d'Anaximandre et de Thalès, nonagénaire, qui lui conseilla d'aller visiter l'Égypte. Pythagore suivit ce conseil avec empressement. A raison des rapports qui existaient entre l'Ionie et la terre des Pharaons, un voyage en Égypte ne devait pas être alors une entreprise difficile. Il fréta un navire, toucha, en passant, à la Phénicie, et s'y mit en rapport avec les prêtres de Sidon; il parcourut même, dit-on, l'intérieur du pays, jusqu'aux confins de la Palestine, se rembarqua dans le port de Carmel, et, après une traversée de trois jours et deux nuits, aborda en Égypte. Entrant sans doute dans la bouche Canopique, seul lieu de débarquement permis aux étrangers, il alla visiter Naucratis, l'entrepôt du commerce grec, et Memphis, la résidence d'Amasis. Cette ville royale, plus grande que Le Caire, renfermait, en outre du sanctuaire de Phtah, les temples d'Isis, d'Osiris, du Soleil (*Re*) et des Cabires. A l'ouest de la ville des vivants se trouvait la nécropole, la ville des morts, d'où l'on pouvait apercevoir le sommet des pyramides. A défaut des compatriotes que Pythagore devait rencontrer à Memphis en grand nombre, la caste des interprètes, créée par Psammétique, pouvait lui servir d'intermédiaires dans ses communications avec les prêtres, seuls dépositaires de la science. Mais il ne tenait pas seulement à se constituer leur élève, il voulait se faire initier au sacerdoce, afin d'en mieux pénétrer les mystères. L'entreprise était difficile et périlleuse : il fallait à la fois s'approprier l'écriture hiéroglyphique, la langue sacerdotale, et se faire accueillir d'une caste ombrageuse, aux yeux de laquelle tout étranger était réputé impur. Comment être admis dans les sanctuaires, dont l'entrée était interdite aux indigènes eux-mêmes? Pour réussir, Pythagore eut recours à l'autorité royale : Amasis aimait les Grecs, toute sa garde était composée d'Hellènes. Ses amis l'avaient réconcilié avec le tyran de Samos. Pythagore se fit donc envoyer des lettres de recommandation de Polycrate pour le roi d'Égypte. « Arrivé auprès d'Amasis, raconte Porphyre, ce roi le recommanda à son tour aux prêtres; ceux d'Héliopolis l'envoyèrent aux prêtres de Memphis, comme étant les plus anciens; de leur côté, les prêtres de Memphis, se servant du même prétexte, l'adressèrent aux prêtres de Diospolis (Thèbes). Ceux-ci, n'osant le renvoyer, par crainte du roi, et espérant à force de tribulations lui faire abandonner son projet, lui imposèrent un noviciat bien dur (1). Pythagore subit ses épreuves avec tant de courage, que les prêtres eux-mêmes s'en étonnèrent et l'admirent aux cérémonies de leur culte, ce qui n'avait encore été accordé à aucun étranger (2). »

C'est donc à Thèbes que Pythagore fut aggrégé au collége des prêtres, peut-être dans le temple même d'Ammon Knuphis, dont on admire encore aujourd'hui les magnifiques débris sous le nom de monuments de Karnak. Parmi les épreuves qu'on lui avait imposées, et qui s'éloignaient le plus des coutumes grecques, il faut compter la circoncision : c'est des Égyptiens que cette pratique passa aux Hébreux, aux Phéniciens, etc. On cite parmi ses nouveaux maîtres le grand-prêtre Sonchis, qui lui enseigna, outre la langue démotique ou épistolographique, les symboles hiéroglyphiques et figuratifs (3). La science égyptienne était un mélange de théologie et de connaissances physico-mathématiques, où prédominaient les idées religieuses. « En Égypte Pythagore apprit, dit Diodore, ses doctrines concernant la divinité, la géométrie, les nombres et la transmigration de l'âme dans le corps de toutes sortes d'animaux. » Il y demeura vingt-deux ans (de 547 à 525); au moment de la conquête de ce pays par Cambyse, il partagea le sort de la caste sacerdotale. Des milliers de prêtres étaient déportés en Asie, et au milieu de ces malheureux se trouvait Pythagore, qui fut emmené captif à Babylone (4). Là il se lia bientôt avec les prêtres chaldéens et les mages; il en apprit l'astronomie, l'astrologie et la médecine, qui consistait dans l'emploi d'amulettes et de moyens surnaturels. A Babylone il rencontra, dit-on, Zoroastre, dont il adopta en partie les doctrines. Quant aux Indiens qu'il serait allé visiter, c'étaient probablement de ces étrangers comme il devait alors s'en trouver un grand nombre dans la principale résidence des rois de Perse.

Le siècle de Pythagore est une de ces rares périodes de l'histoire où de grands esprits semblent se donner rendez-vous pour éclairer les mortels : Confucius (550-477 avant J.-C.), en Chine, Bouddha (540-468), dans l'Inde, Zoroastre (599-522), en Perse, étaient contemporains de Pythagore.

(1) *Voy.* dans Hérodote (livr. II) les épreuves qu'on faisait subir à ceux qui voulaient se faire initier aux mystères d'Isis, dont M. Mariette vient de retrouver le temple en explorant un puits de la pyramide de Gizeh.

(2) Porphyre, *Vie de Pythagore*.

(3) Saint Clém. d'Alex., *Stromat.*, I, 15, et Porphyre, *Vie de P.*

(4) Ce fut [illegible] doute pendant ce voyage qu'il eut avec un [illegible] d'Arabie l'entretien dont parle Porphyre.

s un séjour de douze ans à Babylone, enant la fin du règne de Cambyse, l'inter- du Pseudo-Smerdis et le commencement de Darius, Pythagore put, dit-on, par ...ion de Démocède, médecin de Darius, ...er en 512 librement sa patrie. Bien des ...iv pendant son absence changé ... La prospérité de l'Ionie ...assé ... et dans l'Italie, désignée de- ous le nom de Grande-Grèce : aucune n Péloponnèse et de l'Attique, pas même ne pouvait alors rivaliser en puissance ...aris, Crotone, Syracuse, Agrigente. C'est ...rant de la civilisation que Pythagore suivre après son retour de l'Asie. L'île de , où il trouva ses parents encore en vie, ...mbée sous la suzeraineté de la Perse. A il déposa des offrandes sur « l'autel non ...lanté d'Apollon Géniteur » (ἀναίμακτου τοῦ ...ρος Ἀπόλλωνος), et y recueillit le dernier de son maître Phérécyde, séquestré du par la maladie (la phthiriase) dont ce ...d mourut (1). Après une nouvelle et courte ... à Samos, où il avait retrouvé Hermoda- ... reprit le cours de ses pérégrinations. A il se fit initier par Épiménide (2) aux ...es de Jupiter Idéen, liés au culte d'Osiris- ...os et des cabires de Samothrace. De là ...a dans le Péloponnèse, visita Sparte, te, et vint à Élis assister à la célébration ...ux olympiques (3). Ce voyage le mit à d'étudier de près les législations de Minos ...ycurgue. Son séjour à Delphes, dont l'o- ...vait été fondé par les prêtres (curètes) ...ctuaire de Crète, lui fit examiner le foyer ...eligion hellénique. L'intervention directe ...divinité dans les choses humaines était ...ne croyance universellement répandue, et ...ore, en sa qualité de prêtre égyptien et ... persan, devait mieux que personne ...les points de contact que la religion de ...es pouvait avoir avec celles des nations de ...t. Aucun doute n'assiégeait son esprit au ...les inspirations de la Pythie et des pro- ...s de l'oracle. La prêtresse ou l'inspirée, ...quelle il s'était mis en rapport, s'appelait ...stoclé : c'étaient, comme on sait, des ...s qui desservaient l'oracle de Delphes en ...ant sur le trépied d'Apollon. Le culte de ...sos, qui passait pour avoir été introduit ...rphée en Thrace, devait lui fournir aussi ...ion de bien des rapprochements entre les ...siaques et le culte d'Osiris.

...hagore essaya de fonder à Samos une ... car on y montrait encore longtemps après ...rt l'amphithéâtre (*hemicyclion Pytha- ...m*) où il reunissait ses élèves, et en de- hors de la ville une grotte où il se retirait pour se livrer à ses méditations. Mais lui aussi il devait apprendre à ses dépens que nul n'est prophète dans sa patrie. Son entreprise échoua; nous allons bientôt le rencontrer sur le vrai théâtre de son activité.

A l'arrivée de Pythagore en Italie, les colonies de la Grande-Grèce, malgré leurs luttes intestines et les guerres qu'elles avaient eu à soutenir contre les indigènes, contre les Tyrrhéniens et les Carthaginois, avaient atteint leur plus haut degré de splendeur. Tarente, Sybaris, Crotone, Syracuse, étaient célèbres par leur luxe et leurs richesses. Accompagné de sa mère; d'un disciple, son homonyme, fils d'Ératoclès, du Thrace Zamolxis et de deux esclaves, il aborda, en 510, à Sybaris; de là il se rendit à Tarente, où il y avait une école de médecine en grand renom. Ce fut dans ce trajet qu'il acheta, dit-on, à des pêcheurs tous leurs poissons pour les remettre en liberté (1). Accueilli dans la maison du médecin Brontinus, il se fit de nombreux amis par sa réputation et ses qualités personnelles. La tradition, reproduite par Porphyre, nous donne des extraits de divers discours que Pythagore aurait adressés aux citoyens et citoyennes de Crotone. Ces discours, peut-être controuvés, étaient de véritables sermons : ils avaient pour objet la morale. La singularité de ce début produisit une vive impression sur l'auditoire : les Crotoniates lui conférèrent le droit de cité et lui offrirent unanimement la charge de censeur des mœurs. A l'école qu'il ouvrit il vit accourir tous les habitants, jeunes et vieux. Jamais on n'avait vu autant d'auditeurs groupés autour d'un orateur aussi étrange. L'enthousiasme fut si vif, que les femmes et les jeunes filles, enfreignant la loi qui les excluait des assemblées, venaient pour l'entendre. Parmi ces personnes se trouvait aussi la fille de son hôte, la jeune et belle Théano, que Pythagore, quoique sexagénaire, épousa par la suite et qui lui succéda dans la direction de son école. Ce fut probablement cette différence d'âge, de sexe et de classes de ses auditeurs, qui devint le point de départ de la division de son enseignement en deux catégories : la première comprenait les simples auditeurs ἀκουσματικοί, ou, comme nous dirions aujourd'hui, les amateurs ou gens du monde, tandis que la seconde catégorie, moins nombreuse, se composait des intimes, συνόντες, qui s'appelaient aussi μαθηματικοί ou *étudiants* par excellence, de μάθησις, *étude*, ou bien *Pythagoriciens* (Πυθαγορικοί), pour les distinguer des *Pythagoréens* (Πυθαγόρειοι) ou des *Pythagoristes* (Πυθαγορισταί), noms donnés à ceux de la première catégorie et à leurs disciples (2). Ces diverses dénominations n'étaient point confondues

...mblique, *Vie de Pyth.*, et Diogène Laerce, VIII, 13.
... n'est pas l'Épiménide contemporain de Solon, ...lui dont parle Platon dans le 1er livre des *Lois*.
...ère Maxime, VIII, 7; Justin, XX, 3, et Jamblique, *Pyth.*

(1) Plutarque, *Sympos.*, VIII, 8; Apulée, *Apolog.*; Porphyre, *Vie de Pyth.*
(2) Anonym. apud Phot., cod. 259, ad calc. Porphyr., p. 104.

Théodore. Encore enfant, Pythagore accompagna son père dans ses voyages, et reçut sa première instruction à Samos, sous la direction d'Hermodamas. Ce maître lui donna pour la musique un goût singulier, qui ne fit que s'accroître avec l'âge. Il encouragea même le désir qu'avait son élève d'aller se perfectionner à l'étranger, et favorisa sa fuite de Samos en 551 avant J.-C.; car le tyran Polycrate avait interdit la sortie de l'île à la jeunesse riche et studieuse. A Lesbos, Pythagore s'arrêta pour voir son oncle Zoïle : il y fit la rencontre de Phérécyde, dont l'enseignement devait exercer une grande influence sur son esprit. En 549 il vint à Milet, et y suivit les leçons d'Anaximandre et de Thalès, nonagénaire, qui lui conseilla d'aller visiter l'Égypte. Pythagore suivit ce conseil avec empressement. A raison des rapports qui existaient entre l'Ionie et la terre des Pharaons, un voyage en Égypte ne devait pas être alors une entreprise difficile. Il fréta un navire, toucha, en passant, à la Phénicie, et s'y mit en rapport avec les prêtres de Sidon; il parcourut même, dit-on, l'intérieur du pays, jusqu'aux confins de la Palestine, se rembarqua dans le port de Carmel, et, après une traversée de trois jours et deux nuits, aborda en Égypte. Entrant sans doute dans la bouche Canopique, seul lieu de débarquement permis aux étrangers, il alla visiter Naucratis, l'entrepôt du commerce grec, et Memphis, la résidence d'Amasis. Cette ville royale, plus grande que Le Caire, renfermait, en outre du sanctuaire de Phtah, les temples d'Isis, d'Osiris, du Soleil (*Re*) et des Cabires. A l'ouest de la ville des vivants se trouvait la nécropole, la ville des morts, d'où l'on pouvait apercevoir le sommet des pyramides. A défaut des compatriotes que Pythagore devait rencontrer à Memphis en grand nombre, la caste des interprètes, créée par Psammétique, pouvait lui servir d'intermédiaires dans ses communications avec les prêtres, seuls dépositaires de la science. Mais il ne tenait pas seulement à se constituer leur élève, il voulait se faire initier au sacerdoce, afin d'en mieux pénétrer les mystères. L'entreprise était difficile et périlleuse : il fallait à la fois s'approprier l'écriture hiéroglyphique, la langue sacerdotale, et se faire accueillir d'une caste ombrageuse, aux yeux de laquelle tout étranger était réputé impur. Comment être admis dans les sanctuaires, dont l'entrée était interdite aux indigènes eux-mêmes? Pour réussir, Pythagore eut recours à l'autorité royale : Amasis aimait les Grecs, toute sa garde était composée d'Hellènes. Ses amis l'avaient réconcilié avec le tyran de Samos. Pythagore se fit donc envoyer des lettres de recommandation de Polycrate pour le roi d'Égypte. « Arrivé auprès d'Amasis, raconte Porphyre, ce roi le recommanda à son tour aux prêtres; ceux d'Héliopolis l'envoyèrent aux prêtres de Memphis, comme étant les plus anciens; de leur côté, les prêtres de Memphis, se servant du même prétexte, l'adressèrent aux prêtres de Diospolis (Thèbes). Ceux-ci, n'osant le renvoyer, par crainte du roi, et espérant à force de tribulations lui faire abandonner son projet, lui imposèrent un noviciat bien dur (1). Pythagore subit ses épreuves avec tant de courage, que les prêtres eux-mêmes s'en étonnèrent et l'admirent aux cérémonies de leur culte, ce qui n'avait encore été accordé à aucun étranger (2). »

C'est donc à Thèbes que Pythagore fut aggrégé au collége des prêtres, peut-être dans le temple même d'Ammon Knuphis, dont on admire encore aujourd'hui les magnifiques débris sous le nom de monuments de Karnak. Parmi les épreuves qu'on lui avait imposées, et qui s'éloignaient le plus des coutumes grecques, il faut compter la circoncision : c'est des Égyptiens que cette pratique passa aux Hébreux, aux Phéniciens, etc. On cite parmi ses nouveaux maîtres le grand-prêtre Sonchis, qui lui enseigna, outre la langue démotique ou épistolographique, les symboles hiéroglyphiques et figuratifs (3). La science égyptienne était un mélange de théologie et de connaissances physico-mathématiques, où prédominaient les idées religieuses. « En Égypte Pythagore apprit, dit Diodore, ses doctrines concernant la divinité, la géométrie, les nombres et la transmigration de l'âme dans le corps de toutes sortes d'animaux. » Il y demeura vingt-deux ans (de 547 à 525); au moment de la conquête de ce pays par Cambyse, il partagea le sort de la caste sacerdotale. Des milliers de prêtres étaient déportés en Asie, et au milieu de ces malheureux se trouvait Pythagore, qui fut emmené captif à Babylone (4). Là il se lia bientôt avec les prêtres chaldéens et les mages; il en apprit l'astronomie, l'astrologie et la médecine, qui consistait dans l'emploi d'amulettes et de moyens surnaturels. A Babylone il rencontra, dit-on, Zoroastre, dont il adopta en partie les doctrines. Quant aux Indiens qu'il serait allé visiter, c'étaient probablement de ces étrangers comme il devait alors s'en trouver un grand nombre dans la principale résidence des rois de Perse.

Le siècle de Pythagore est une de ces rares périodes de l'histoire où de grands esprits semblent se donner rendez-vous pour éclairer les mortels : Confucius (550-477 avant J.-C.), en Chine, Bouddha (540-468), dans l'Inde, Zoroastre (599-522), en Perse, étaient contemporains de Pythagore.

(1) *Voy.* dans Hérodote (livr. II) les épreuves qu'on faisait subir à ceux qui voulaient se faire initier aux mystères d'Isis, dont M. Mariette vient de retrouver le temple en explorant un puits de la pyramide de Gizeh.

(2) Porphyre, *Vie de Pythagore*.

(3) Saint Clem. d'Alex., *Stromat.*, I, 15, et Porphyre, *Vie de P.*

(4) Ce fut sans doute pendant ce voyage qu'il eut avec un roi d'Arabie l'entretien dont parle Porphyre.

Après un séjour de douze ans à Babylone, comprenant la fin du règne de Cambyse, l'interrègne du Pseudo-Smerdis et le commencement du règne de Darius, Pythagore put, dit-on, par la protection de Démocède, médecin de Darius, regagner en 512 librement sa patrie. Bien des événements avaient pendant son absence changé l'aspect de la Grèce. La prospérité de l'Ionie avait passé en Sicile et dans l'Italie, désignée depuis sous le nom de Grande-Grèce : aucune ville du Péloponnèse et de l'Attique, pas même Athènes, ne pouvait alors rivaliser en puissance avec Sybaris, Croione, Syracuse, Agrigente. C'est ce courant de la civilisation que Pythagore devait suivre après son retour de l'Asie. L'île de Samos, où il trouva ses parents encore en vie, était tombée sous la suzeraineté de la Perse. A Délos il déposa des offrandes sur « l'autel non ensanglanté d'Apollon Géniteur » (ἀναίμακτου τοῦ Γενήτορος Ἀπόλλωνος), et y recueillit le dernier soupir de son maître Phérécyde, séquestré du monde par la maladie (la phthiriase) dont ce vieillard mourut (1). Après une nouvelle et courte station à Samos, où il avait retrouvé Hermodamas, il reprit le cours de ses pérégrinations. A Crète il se fit initier par Épiménide (2) aux mystères de Jupiter Idéen, liés au culte d'Osiris-Dionysos et des cabires de Samothrace. De là il passa dans le Péloponnèse, visita Sparte, Phlionte, et vint à Élis assister à la célébration des jeux olympiques (3). Ce voyage le mit à même d'étudier de près les législations de Minos et de Lycurgue. Son séjour à Delphes, dont l'oracle avait été fondé par les prêtres (curètes) du sanctuaire de Crète, lui fit examiner le foyer de la religion hellénique. L'intervention directe de la divinité dans les choses humaines était alors une croyance universellement répandue, et Pythagore, en sa qualité de prêtre égyptien et d'initié persan, devait mieux que personne saisir les points de contact que la religion de ses pères pouvait avoir avec celles des nations de l'Orient. Aucun doute n'assiégeait son esprit au sujet des inspirations de la Pythie et des prophéties de l'oracle. La prêtresse ou l'inspirée, avec laquelle il s'était mis en rapport, s'appelait Thémistoclé : c'étaient, comme on sait, des femmes qui desservaient l'oracle de Delphes en s'asseyant sur le trépied d'Apollon. Le culte de Dionysos, qui passait pour avoir été introduit par Orphée en Thrace, devait lui fournir aussi l'occasion de bien des rapprochements entre les Dionysiaques et le culte d'Osiris.

Pythagore essaya de fonder à Samos une école; car on y montrait encore longtemps après sa mort l'amphithéâtre (*hemicyclion Pythagoreum*) où il réunissait ses élèves, et en dehors de la ville une grotte où il se retirait pour se livrer à ses méditations. Mais lui aussi il devait apprendre à ses dépens que nul n'est prophète dans sa patrie. Son entreprise échoua; nous allons bientôt le rencontrer sur le vrai théâtre de son activité.

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*, et Diogène Laerce, VIII, 13.

(2) Ce n'est pas l'Épiménide contemporain de Solon, mais celui dont parle Platon dans le 1er livre des *Lois*.

(3) Valère Maxime, VIII, 7; Justin, XX, 5, et Jamblique, *Vie de Pyth*.

A l'arrivée de Pythagore en Italie, les colonies de la Grande-Grèce, malgré leurs luttes intestines et les guerres qu'elles avaient eu à soutenir contre les indigènes, contre les Tyrrhéniens et les Carthaginois, avaient atteint leur plus haut degré de splendeur. Tarente, Sybaris, Crotone, Syracuse, étaient célèbres par leur luxe et leurs richesses. Accompagné de sa mère; d'un disciple, son homonyme, fils d'Ératoclès, du Thrace Zamolxis et de deux esclaves, il aborda, en 510, à Sybaris; de là il se rendit à Tarente, où il y avait une école de médecine en grand renom. Ce fut dans ce trajet qu'il acheta, dit-on, à des pêcheurs tous leurs poissons pour les remettre en liberté (1). Accueilli dans la maison du médecin Brontinus, il se fit de nombreux amis par sa réputation et ses qualités personnelles. La tradition, reproduite par Porphyre, nous donne des extraits de divers discours que Pythagore aurait adressés aux citoyens et citoyennes de Crotone. Ces discours, peut-être controuvés, étaient de véritables sermons : ils avaient pour objet la morale. La singularité de ce début produisit une vive impression sur l'auditoire : les Crotoniates lui conférèrent le droit de cité et lui offrirent unanimement la charge de censeur des mœurs. A l'école qu'il ouvrit il vit accourir tous les habitants, jeunes et vieux. Jamais on n'avait vu autant d'auditeurs groupés autour d'un orateur aussi étrange. L'enthousiasme fut si vif, que les femmes et les jeunes filles, enfreignant la loi qui les excluait des assemblées, venaient pour l'entendre. Parmi ces personnes se trouvait aussi la fille de son hôte, la jeune et belle Théano, que Pythagore, quoique sexagénaire, épousa par la suite et qui lui succéda dans la direction de son école. Ce fut probablement cette différence d'âge, de sexe et de classes de ses auditeurs, qui devint le point de départ de la division de son enseignement en deux catégories : la première comprenait les simples auditeurs ἀκουσματικοὶ, ou, comme nous dirions aujourd'hui, les amateurs ou gens du monde, tandis que la seconde catégorie, moins nombreuse, se composait des intimes, συνόντες, qui s'appelaient aussi μαθηματικοί ou *étudiants* par excellence, de μάθησις, *étude*, ou bien *Pythagoriciens* (Πυθαγορικοί), pour les distinguer des *Pythagoréens* (Πυθαγόρειοι) ou des *Pythagoristes* (Πυθαγορισταί), noms donnés à ceux de la première catégorie et à leurs disciples (2). Ces diverses dénominations n'étaient point confondues

(1) Plutarque, *Sympos.*, VIII, 8; Apulée, *Apolog.*; Porphyre, *Vie de Pyth*.

(2) Anonym. apud Phot., cod. 259, ad calc. Porphy., p. 104.

chez les anciens. Une chose importante à noter, et que Rœth a parfaitement mise en lumière, c'est qu'avant l'époque des Ptolémées on ne connaissait que les écrits des *Pythagoréens*; ce ne fut que plus tard, après l'extinction de l'école de Pythagore, qu'on eut des notions plus précises des doctrines des *Pythagoriciens* (1). Les premières se rattachaient au dualisme persan, au système de Zoroastre, pendant que les dernières représentaient la fusion des idées égyptiennes avec les légendes orphiques.

Pythagore formait à Crotone le centre du parti aristocratique; la masse de ses disciples ou adhérents se réunissait dans la maison de Milon, l'un des principaux citoyens. Ce parti accueillit fort bien les exilés de Sybaris, qui venait de succomber dans sa lutte contre la démocratie, dont les excès avaient amené la tyrannie de Télys. Il dépêcha des ambassadeurs pour négocier leur rappel. Ces ambassadeurs, parmi lesquels se trouvaient des amis de Pythagore, furent massacrés par les Sybarites, et leurs cadavres jetés en pâture aux animaux. Bien que inférieurs en puissance, les Crotoniates, dont l'armée, conduite par Milon, était de cent mille hommes, déclarèrent, sur les exhortations de Pythagore, la guerre aux Sybarites, qui pouvaient en mettre trois cent mille en campagne. Cette guerre (509 avant J.-C.) dura soixante-dix jours; elle se termina par la déroute complète des Sybarites et la destruction de leur ville. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de Sybaris; la part qui échut à Pythagore le détermina à s'y fixer. Ainsi retiré à la campagne, il pouvait s'abandonner plus librement à ses goûts studieux, au milieu de ses amis et disciples; sa fortune s'accrut par l'héritage d'un don qu'un riche Crotoniate, Alcée, lui avait laissé en mourant. Ce fut alors qu'il épousa Théano (2), qui lui donna sept enfants : trois fils, Mnésarque, Arimneste, Télangis, et quatre filles, Myia, Arignote, Aisara et Damo. Ainsi rassuré du côté des tourments de la vie matérielle, où tant d'hommes de génie sont réduits à consumer leurs efforts, Pythagore se mit à mieux organiser son enseignement. Il éleva un collége, σύστημα, sur le modèle de ce qu'il avait vu en Égypte et à Babylone : la salle des cours, ou l'*auditorium*, ὁμακόειον, était au centre de l'édifice; tout autour étaient disposés d'autres corps de bâtiments pour les lieux de récréation ou d'exercices gymnastiques, les dortoirs et les réfectoires (συσσίτια). C'était donc un véritable collége ou pensionnat. Les élèves, placés sous la direction immédiate du maître, y étaient soumis à un régime commun.

Les souvenirs de collége formaient sans doute pour les pythagoriciens ce lien sacré, qu'on a depuis voulu assimiler à je ne sais quelle société de rose-croix ou de francs-maçons. Rien donc de plus simple que leur devise : *Tout est commun entre amis*, κοινὰ τὰ τῶν φίλων. Des camarades d'étude ont-ils besoin de se lier par un serment pour secourir leurs amis malheureux? — L'école ou l'internat de Pythagore était une grande innovation; et elle obtint un plein succès. Tous ceux qui voulaient apprendre à lire dans le grand livre de la nature et à gouverner leurs semblables, — l'enseignement pythagorique avait dès le principe cette double tendance, — s'y rendaient en foule. Les conditions d'admission pourraient servir encore aujourd'hui de modèle : le maître les examinait d'abord des pieds à la tête; il interrogeait leurs instincts, leurs penchants, leurs aptitudes, les particularités de leur vie et jusqu'aux traits de leur physionomie (1). Ce n'était qu'après cet examen préalable du cœur et de l'esprit qu'il prononçait leur admission. Les *intimes*, qui composaient la pépinière d'élite, étaient reçus fort jeunes, après avoir subi toutes les épreuves de rigueur. Ceux d'entre eux qui au bout d'un certain temps ne justifiaient pas les espérances qu'ils avaient fait concevoir étaient renvoyés avec leur apport en argent et leur trousseau. Ces cas paraissent avoir été rares : on cite comme ayant été ainsi exclus Cylon, Hippasus et Perialus de Thurium. De leur vivant ils étaient considérés comme morts, — espèce de mort civile, — et leurs condisciples leur érigeaient des tombeaux (2). Le cours des études était de cinq ans. Dans les deux ou trois premières années, on les habituait à un maintien modeste et réservé : ils apprenaient à écouter, à obéir et à se taire; ceux que leur naissance ou leur fortune aurait pu enfler d'orgueil recevaient des leçons d'humilité (3). C'était, à proprement parler, un cours d'éducation. Les élèves avant de parler ou d'interroger devaient apprendre à réfléchir et à méditer. Voilà comment on doit comprendre le silence qui était imposé aux *apprentis*, ἀκουστικοί, de Pythagore, et que Lucien et d'autres ont essayé de tourner en ridicule (4). Pour de jeunes âmes ainsi dressées, la parole du maître, l'Αὐτὸς ἔφα, devait être une autorité souveraine, à laquelle ils ne manquaient pas de faire souvent appel (5). Cependant les ἀκουστικοί ou ἐξωτερικοί

(1) *Geschichte der Griech. Philosophie*, t. I, p. 456.

(2) On a sous le nom de Théano deux lettres, sans doute apocryphes. Ces lettres se trouvent ordinairement à la suite de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

(1) Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, I, 9, 2; Jamblique, *Vie de Pyth.*

(2) Les deux premiers furent renvoyés du vivant même de Pythagore; le troisième, plus tard, puisque Thurium n'était pas encore fondé. *Voy.* Jamblique, *Vie de Pyth.*

(3) Voy. Aulu-Gelle, I, 9 : Tum, qui exploratus ab eo, idoneusque fuerat, recipi in disciplinam statim jubebat, et tempus certum tacere. Is autem qui tacebat, quæ dicebantur ab aliis audiebat; neque percontari, si parum intellexerat, neque commentari quæ audierat, fas erat. Comp. Origène, *Philosoph.*, II, 6; et Jamblique, *Vie de Pyth.*

(4) Luc., *Vitar. Auct.*, 3 : τὸ μὲν πρῶτον, ἡσυχίη μακρὴ, καὶ ἀφωνίη, καὶ πέντε ὅλων ἐτέων λαλέειν μηδὲν.

(5) Cicéron, *De nat. deor.*, I, 5, blâme cet excès de déférence : Neque probare soleo id quod de Pythago-

n'étaient point en rapport immédiat avec Pythagore : ils ne le voyaient même pas; ils pouvaient seulement l'entendre à travers la cloison qui séparait les classes inférieures des classes supérieures. Aussi, l'honneur d'être admis dans celles-ci était-il vivement ambitionné; le jour d'admission était célébré comme une fête (1). L'exclusion était considérée comme une honte. C'est là qu'il faut chercher les motifs de vengeance des implacables ennemis de Pythagore. L'enseignement supérieur ou l'instruction proprement dite ouvrait à l'esprit un horizon nouveau : les élèves internes, ἐσωτερικοί, pouvaient méditer sur ce qu'ils apprenaient et consulter directement le maître lui-même. Ils avaient la liberté de rédiger les leçons qu'ils entendaient, et leurs cahiers étaient probablement l'origine de ces nombreux écrits que dans l'antiquité on attribuait à Pythagore (2).

Voilà comment il faut entendre la division de l'école ou collége de Pythagore en deux sections, représentées par « ceux qui étaient en dehors de la toile, et par ceux qui étaient en dedans de cette cloison », οἱ ἔξω et οἱ ἔσω τοῦ σινδόνος. Les premiers, les plus jeunes, devaient surtout exercer la mémoire, conformément à ce principe tout pythagorique : *Tantum scimus quantum memoria tenemus* (3). On leur faisait apprendre per cœur des sentences morales et religieuses, « des paroles d'or, » χρυσᾶ ἔπη, rappelant les *gnomes* des sept Sages : telles que : Honore d'abord les Dieux, puis les héros et les génies de l'enfer; — Honore les père et mère et les plus proches parents; — Accoutume-toi à commander au ventre et au sommeil, à la mollesse et à la colère; — Respecte-toi toi-même (αἰσχύνεο σεαυτόν); — Exerce la justice par l'acte et la parole; ne te conduis en rien inconsidérément et songe que nous devons tous mourir; — Garde la mesure dans le boire, le manger et les exercices; — Que le sommeil ne ferme pas tes paupières avant que tu n'aies passé en revue les œuvres de la journée, en te demandant : « En quoi ai-je manqué? qu'ai-je fait? qu'ai-je omis? » — Courage! la race des mortels est d'origine divine; la nature te montre ses secrets : c'est à toi à les découvrir, et si tu y parviens, tu auras le moyen d'exempter l'âme de ses misères; — Après avoir déposé le corps, tu retourneras au ciel pour devenir un dieu immortel (1). »

Certaines propositions (ἀκούσματα), plutôt cosmologiques que morales, donnèrent par leur forme interrogatoire probablement naissance à la méthode socratique. On dirait deux élèves dont l'un faisait les demandes et l'autre les réponses : « Quelles sont les îles des bienheureux? Le Soleil et la Lune. — Qu'est-ce qui donne les oracles de Delphes? La quadruplicité (τετρακτύς). — Qu'est-ce que l'harmonie, dans laquelle chantent les Sirènes? Le monde. » — Un autre genre de dialogue portait moins sur les choses que sur les principes : « Qu'y a-t-il de plus sage? Le nombre, puis le sens des mots appliqués aux choses. — Qu'y a-t-il de plus beau? l'harmonie; de plus puissant? l'opinion (γνώμη); de meilleur? le bonheur. — Quel est le dicton le plus véridique? Que les hommes sont misérables (πόνηροι). » « Aussi, ajoute Jamblique (qui nous donne ces détails), Pythagore louait-il le poëte Hippodamas, de Salamine, d'avoir dit :

Dieux, d'où venez-vous? Comment êtes-vous devenus si [grands?
Hommes, d'où venez-vous? Comment êtes-vous devenus [si méchants (2)?

D'autres sentences avaient une forme symbolique propre à faire réfléchir. Telles étaient : « Ne t'asseois pas sur le boisseau plein (ἐπὶ χοίνικος μὴ καθίζειν), c'est-à-dire que la fortune ne doit pas nous rendre paresseux; — Ne donne pas des poignées de main (ἐμβάλλειν δεξιάν) à trop de personnes; — Ne mange pas le cœur, c'est-à-dire qu'il ne faut pas se laisser dévorer par le chagrin; — Abstiens-toi des fèves, κυάμων ἀπέχεσθαι, c'est-à-dire évite les affaires publiques (parce que les anciens votaient avec des tessons ou des fèves); — Un, deux (ἕν, δύο), c'est-à-dire en avant, progressivement (3). — Enfin, il y avait des sentences qui se rapportaient plus spécialement au culte et à la religion. En voici les plus remarquables : « Il est ridicule (γελοῖον) de demander le bien à un autre qu'à

reis accepimus; quos ferunt, si quid affirmarent in disputando, quum ex iis quæreretur quare ita esset, respondere solitos : *Ipse dixit. Ipse* autem erat Pythagoras. Tantum opinio præjudicata poterat, ut etiam sine ratione valeret auctoritas. (Cf. Diogène Laerce, VIII, 46; Clém. d'Alex., *Strom.*, II, 369.)

(1) Diog. Laer., VIII, 10 et 15.

(2) Aulu-Gelle, I, 9 : Ast ubi didicerant omnium rerum difficillimas, tacere audireque, atque esse jam cœperant silentio eruditi, tum verba facere et quærere, quæque audissent scribere, et quæ ipsi opinarentur expromere potestas est (Cf. Jamblique, *Vie de Pyth.* : Ὁμολογεῖται τὰ μὲν Πυθαγόρου εἶναι τῶν συγγραμμάτων τῶν νυνὶ φερομένων, τὰ δὲ ἀπὸ τῆς ἀκροάσεως αὐτοῦ συγγεγράφθαι, καὶ διά τοῦτο οὐδὲ ἑαυτῶν ἐπεφήμιζον αὐτὰ, ἀλλὰ εἰς Πυθάγοραν ἀνέφερον αὐτὰ, ὡς ἐκείνου ὄντα).

(3) Voy. Diodore, *Fragm.*, au liv. X, Excerpt. Vales., Diogène Laerce et Jamblique.

(1) Mullach, *Fragmenta philosophorum græcorum*, p. 193-199, dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A.-F. Didot.

(2) Jamblique, *Vie de Pythagore*. Voici ces vers d'Hippodamas, qui sont assez remarquables pour mériter d'être reproduits textuellement :

Ὦ θεῖοι, πόθεν ἐστέ, πόθεν ἐγένεσθε;
Ἄνθρωποι, πόθεν ἐστέ, πόθεν κακοὶ ὧδ' ἐγένεσθε;

(3) Ce symbole ne nous paraît avoir été compris par aucun commentateur. Il signifie, suivant nous, *qu'il faut avancer par progression*. En effet, par une singularité étrange, les deux premiers nombres, 1, 2 appartiennent seuls a une progression à la fois *géometrique* et *arithmetique*; car ceux qui suivent, 3, 4, 5, etc. ne sont qu'en progression arithmetique. (Voy. les *Symbola pythagorica* dans Mullach, *Fragmenta philos.* de la Bibl. gréc.-lat. de M. A.-F. Didot, p. 504.)

Dieu, qui est le maître de tous (πάντων κύριος) (1). — Nous sommes venus au monde pour être châtiés; c'est pourquoi le travail est salutaire et la jouissance pernicieuse. — Ne fais jamais de faux serment, car ce qui viendra durera longtemps, ἐπὶ μακρὸν τοὐπίσω (allusion à l'immortalité, ainsi qu'aux peines et aux récompenses à recevoir après la mort). » Le poëme populaire de la *Descente dans l'enfer* (Κατάβασις εἰς Ἅδου), attribué à Pythagore, avait sans doute pour but d'inspirer aux vivants une crainte salutaire, par le spectacle du jugement des âmes, emprunté aux Égyptiens. Il était en même temps destiné à combattre les croyances des Grecs au sujet de leurs divinités; et comme ces croyances avaient pour principaux organes Homère et Hésiode, l'auteur de la *Katabasis* les fait figurer aux enfers. La légende, renchérissant encore, y fait descendre Pythagore lui-même pour être témoin de leurs supplices. « Il y vit, dit un auteur ancien cité par Diogène Laerce, l'âme d'Hésiode attachée à une colonne d'airain et grinçant des dents; il y aperçut aussi celle d'Homère, pendue à un arbre et environnée de serpents, en punition des choses qu'il avait attribuées aux dieux (2). » Ses prescriptions liturgiques rappelaient les pratiques religieuses de l'Orient. Ainsi, il ordonnait d'approcher des autels et de sacrifier sans chaussure (ἀνυπόδετον). Les offrandes pour les dieux célestes devaient être en nombre impair, et pour les dieux de l'enfer en nombre pair; en même temps il fallait réciter des prières ou litanies, qui nous ont été en partie conservées sous le nom d'*Hymnes orphiques* (3). Chaque mois comme chaque saison avait ses fêtes; ainsi le 6 des mois était consacré à Aphrodite, le 8 à Hercule, patron de Crotone, etc. Le printemps était célébré par une fête analogue à la pâque des Juifs et des chrétiens : c'était à cette occasion qu'il était permis d'immoler un agneau. En un mot, Pythagore avait composé tout un calendrier à l'usage du culte. A la manière encore des Égyptiens, il avait interdit de sacrifier des taureaux, des coqs blancs et des béliers. Tous les jours avant le repas il faisait faire des libations à Jupiter, à Hercule et aux Dioscures : le liquide devait être versé à la droite de l'anse du vase qui le contenait (4). Il avait défendu aussi de porter des vêtements de laine, parce que la laine pouvait provenir d'un animal tué. Les vêtements comme les matelas sur lesquels on couchait devaient être en toile. Enfin, il était interdit d'aller à la chasse et de manger du gibier; de faire des ablutions dans un bain public; de porter l'image d'une divinité sur une bague; de se servir du bois de cyprès pour les usages communs de la vie. Étaient réputés sacrés ou impurs : les poissons sans écailles, les huîtres, les moules, les mauves, les fèves, etc. (1). En général, l'usage de la viande était absolument proscrit pour les *internes*, et permis, avec de nombreuses restrictions, aux *externes*. En voyant ce rituel, on croirait lire un de ces chapitres du Pentateuque où Moïse organisait le culte des Hébreux. C'est que lui aussi avait eu commerce avec les prêtres d'Égypte.

Ainsi, l'enseignement pythagorique *primaire* était une espèce de *propédeutique*, une préparation morale et religieuse à la vie du citoyen. La philosophie pratique y précédait la philosophie spéculative. A cet enseignement se joignaient les éléments de la musique et des mathématiques. On sait que Pythagore faisait le plus grand cas de la musique : il l'appelait la *médecine de l'âme*. « Il avait, dit Jamblique, imaginé des chants pour les différentes situations de l'esprit; les uns étaient propres à relever le moral abattu; les autres, à calmer la colère, etc. (2). » Du reste, dès la plus haute antiquité la musique était en honneur chez les Grecs : Alcée, Sapho, Terpandre, en offrent des preuves. La question est plus difficile lorsqu'il s'agit des détails. Dans les vers le mètre servait-il au musicien à marquer la mesure, ou celle-ci était-elle indépendante du rhythme de la poésie? L'une et l'autre pouvaient être vraies. Quant aux mathématiques, l'enseignement externe se bornait aux opérations du calcul numérique, fondées sur quelques règles générales et ayant pour base une table de multiplication ou de division, analogue, sinon identique, à celle

(1) Jambl., *Vie de Pyth.* Il était ordonné de faire la prière le matin et l'examen de conscience le soir. (Porphyre, *Vie de Pyth.*)

(2) Diog. Laerce, *Vie de Pyth.* Il est à remarquer que cette malédiction, pour ainsi dire, lancée par Pythagore contre les poëtes les plus célèbres de l'antiquité, comme propagateurs de croyances absurdes ou superstitieuses, se rencontre aussi dans Platon et chez les esprits les plus éclairés du monde païen.

(3) Porphyre, Jamblique et Diogène de Laerce, *Vie de Pythagore*.

(4) Jamblique, *Vie de Pyth.*

(1) Hérodote (II, 37) nous apprend que les prêtres d'Égypte s'abstenaient aussi de manger des fèves. Les fèves étaient employées chez les Égyptiens dans les cérémonies concernant les morts (Cf. Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 30; Lydus, *De mens.*, p. 77 : Κύαμοι εἰς τοὺς τάφους ῥίπτονται, ὑπὲρ σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων; Festus. Fabam *nec tangere nec nominare flamini Diali licet, quia creditur ad mortuos pertinere; nam et Lemuralibus jacitur Larvis et parentalibus adhibetur sacrificiis*; Lobeck, *Aglaopham.*, p. 255). — Mais pourquoi ce choix de la fève pour les cérémonies des morts? C'est une question que les érudits auraient dû se poser. Malheureusement, étrangers pour la plupart à l'étude du grand livre de la nature, ils ignoraient sans doute que la fleur de la fève (*faba major*) porte sur la corolle une *tache presque noire*, d'autant plus remarquable que la couleur noire semble être en quelque sorte proscrite du règne végétal. Depuis bien des années les sociétés d'horticulture ont vainement proposé des prix énormes à celui qui obtiendrait des *fleurs noires*. Tous les essais qu'on a faits jusqu'ici avec la *viola bicolor* (pensée), le dahlia, la tulipe, etc., ont échoué. La tache noire de la fève est encore ce qu'il y a de plus foncé, de plus couleur de deuil.

(2) Jamblique, *Vie de Pyth.* Cf. Plutarque, *De Is. et Os.*, c. 81; Cicéron, *Quæst. Tusc.*, IV, 2. Nous ajouterons que de nos jours la musique a été employée avec succès pour traiter certaines aliénations mentales.

qui porte encore aujourd'hui le nom de *table de Pythagore*.

Après l'achèvement de cette instruction primaire, ou éducation proprement dite, les élèves passaient sous la direction immédiate du maître : d'*exotériques* ils devenaient *ésotériques*. Ainsi déclarés en quelque sorte majeurs, ils pouvaient rompre le silence du noviciat, observer, chercher eux-mêmes et se mouvoir librement. La durée de cet enseignement était de trois ans, pour rappeler la fête triennale orphique de Dionysos-Orisis. Cette allusion avait un sens profondément mystique. « Pythagore, dit Jamblique, avait pris pour modèle Orphée (1). » Les Orphiques en effet sont le centre des idées religieuses de Pythagore ; aussi les initiés, ou ésotériques, avaient-ils un caractère sacerdotal et portaient-ils le surnom de *σεβαστικοί*, *religiosi* (2). Leur genre de vie rappelait celui des prêtres d'Égypte, dont nous parle Hérodote, et leur morale celle de Socrate (3). Au rapport de Stobée et d'autres écrivains, Pythagore est lui-même l'auteur du poëme qu'on attribue généralement à Orphée, et qui renferme la *légende sacrée* (ιερὸς λόγος) (4). Et en effet ce poëme débute par l'invocation d'un principe tout pythagoricien : « Salut, nombre fameux, générateur des dieux et des hommes. » Ce « nombre fameux ou sacré » ainsi défini ne pouvait être que le principe de toutes choses. D'après Suidas, la légende sacrée était une véritable épopée; elle se composait, comme l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, de vingt-quatre chants ou rhapsodies. Il ne nous en reste que des fragments, mais ils suffisent pour nous faire comprendre la vénération que les Grecs avaient pour le poëme orphique : c'était leur *théologie*, leur livre religieux, leur *Bible*, et son auteur s'appelait *le Théologien*. En voici les dogmes principaux, parfaitement d'accord avec ceux de Pythagore. Pendant que l'intelligence s'efforce vainement d'épuiser la série des causes et des effets, la raison, qui cherche l'ordre et l'unité dans la variété des choses, nous oblige de nous arrêter à une cause première. C'est là ce que Pythagore, d'accord avec le dogme égyptien et orphique, appelait la cause primordiale, *créée d'elle-même* (ἀυτογενής) (1). De cette source émane toute la création : c'est là un dieu complexe, et l'univers est le corps qu'il anime. Ce dieu est à la fois *un* et *quadruple* : son nom est *quadrinité*, τετρακτύς ou τέτρας ; c'est le dieu à la fois créateur, conservateur et rédempteur. Mettons *Trinité* au lieu de *quadrinité*, et nous aurons le grand dogme des chrétiens. Ces coïncidences étranges devaient, on le conçoit sans peine, fournir ample matière à la polémique des philosophes païens contre les premiers docteurs de l'Église. Le dieu à la fois un et quadruple était l'*Amoun* (c'est-à-dire le caché) des Égyptiens; et comme c'était le plus grand de tous les dieux, Pythagore, pour se conformer aux croyances populaires des Grecs, ne pouvait le rendre que par *Zeus*, ou *Jupiter*. Le Zeus-Amoun quadruple contenait en lui-même, 1° l'éther (αἰθήρ) (2), l'*espace*, ou *monade pure* (μονὰς ἀκήρατος) (3) : c'était le principe actif ou mâle par excellence, et comme tel il se nommait aussi l'*esprit* de Zeus-Amoun, « qui embrasse et gouverne tout »; 2° la *matière* (ὕλη) : c'était le principe passif ou femelle (on l'appelait aussi *dyade*, δυάς), parce qu'on la supposait composée d'eau et de terre ou de poussière suspendue dans l'eau. Ce mélange d'eau et de poussière, cette « nébulosité opaque » (σκοτόεσσα ὀμίχλη) était l'état primordial, chaotique, informe de la matière (ἀόρισ-

(1) Ce culte triétérique était divisé en service nocturne, où l'on pleurait, le visage couvert de boue, le dieu (Dionysos) déchiré par les Titans, en s'enveloppant, comme l'avaient fait ceux-ci, de peaux de biche (*voy.* Démosthène, (*Pro corona*), et en service diurne, où l'on se réjouissait de la résurrection du dieu (Dionysos), par des hymnes qui commençaient ou finissaient par les mots ὕης Ἄττης, qui sont non pas grecs (car ils n'ont aucun sens dans cette langue), mais hébreux : (*ikhvah hadad*); ils signifient : *Vive celui qui a été retrouvé !* Le dieu ressuscité présidait au jugement des âmes dans le Hadès, et leur distribuait les peines et les récompenses. « Bacchus est, dit Olympiodore (*ad Platon. Phædr.*, c. 33), l'auteur de la rédemption (λύσεώς ἐστιν αἴτιος); c'est pourquoi on l'appelle *dieu rédempteur* ou *libérateur* (λυσεὺς ὁ θεός); » puis, à l'appui de son assertion, il cite ce vers d'Orphée : « Tu délivreras les hommes de leurs durs labeurs et de leur immense misère. » Le service de nuit, νὺξ τέλεια, où se célébrait la passion et la mort du dieu par des lamentations, se terminait par un repas, véritable *cène*, où l'on coupait le pain, l'*hostie*, c'est-à-dire le gâteau d'offrande, en même temps qu'on se versait du vin, en souvenir du dieu immolé, du dieu fils de Jupiter (*Cf.* saint Justin, *Contre Tryphon*). Ces particularités du culte funèbre de Bacchus-Osiris, que Tryphon, Porphyre, etc., reprochaient aux chrétiens d'avoir empruntées aux anciens, expliquent pourquoi les pythagoriciens se faisaient une loi de ne pas rompre le pain (τὸν ἄρτον μὴ καταγνύναι) et s'imposaient l'abstinence du vin (ἀοινιά) (Jambl., *Vie de Pyth.*) C'est sans doute aussi par les mêmes motifs, c'est-à-dire pour ne pas faire devant les profanes ce qui se pratiquait dans les fêtes orphiques ou dionysiaques, que les initiés s'abstenaient des fèves et des viandes; car ces deux objets entraient dans la composition du *repas sacro-saint* (εὐίερος τράπεζα) (*voy.* Harpocration, au mot ἀπομάττων ; Lobeck, *Aglaopham.*, et Rœth, *Geschich. der Abendl. Phil.*, t. I, p. 599).

(2) *Anonymi De Vita Pyth.*, *apud Photium*, cod. 259.

(3) *Voy.* la lettre de Lysis, maître d'Épaminondas, à Hipparque, dans Jamblique, *Vie de Pyth.*, dans Diogène et la Collection aldine des Épistolographes grecs.

(4) Cette opinion a été adoptée par Rœhr, dans son excellente *Hist. de la philosophie grecque*.

(1) Saint Justin, *Cohortat. ad gent.*

(2) Proclus, *Comment. in Tim.*

(3) L'éther, ou la *monade pure* de Pythagore, était à peu près identique avec ce que des philosophes modernes ont appelé le *sensorium Dei*, c'est-à-dire l'espace infini, en apparence vide, qui sépare les astres les uns des autres (*Cf.* ce vers orphique : Αἰθὴρ καὶ μέγα χάσμα πελώριον ἔνθα καὶ ἔνθα (Simplic., In lib. IV, *Auscultat.*). Les commentateurs l'interprétaient aussi par νοῦς, *esprit*, « incorruptible, véridique (ἀψευδής), qui voit et entend tout. » (Stob., *Pys. Eclog.*, I, 8)

τος, ἀσχηματίστος δυάς). Elle était universellement répandue dans l'espace et, comme celui-ci, infinie (1); — 3° le temps (χρόνος) : il s'appelait *trinité*, τριάς, parce qu'il contient le passé, le présent et l'avenir. Il était surnommé ἀγήραος, toujours jeune, ou *Héraclès*, qui n'est pas le nom grec d'Hercule, mais la forme grécisée de l'égyptien *ar-hello*, qui a la même signification qu'ἀγήραος ; — 4° la *loi universelle* et nécessaire, l'inexorable destin, Ἀνάγκη ou Ἀδραστεία : elle était supposée, comme un être matériel, embrasser toute la sphère de l'univers, l'espace, la matière et le temps. C'était là le περιέχον, le *contenant*; la « nuit éternelle », la *reine Tetractys*, qui tient le sceptre du monde (2). D'après la doctrine persane ou oroastrienne, adoptée par les néo-pythagoriens et les néoplatoniciens, la cause suprême ne renferme que trois éléments : l'éternité (*zeruana akarena*), la lumière ou le bon principe (*oromasdes*), et les ténèbres ou le mauvais principe (*ariman*). Dans quelques ouvrages qui parlent de Pythagore, le système égyptien et le système persan se trouvent confondus ; il faut alors beaucoup de critique et de sagacité pour en faire la séparation.

La cause primordiale, l'Être suprême, l'Un et le Tout, τὸ ἕν καὶ πᾶν, composé des éléments que nous venons d'énumérer, était, suivant Pythagore, doué d'un « incommensurable mouvement circulaire (3) ». Ce mouvement perpétuel dans l'infini du temps et de l'espace constitue la première dynastie des dieux ; c'est de là qu'est sorti le monde actuel. Le point de départ de cette création fut non pas le *nihilum* de la Genèse mosaïque, mais une simple bulle, qui apparaissait d'abord dans la « nuée opaque » du chaos, mélange d'eau et de poussière. Ce germe ou œuf prit en se développant, c'est-à-dire par l'action du *Temps* (la triade), la forme sphérique du monde (4). Telle est la création orphico-pythagorique de l'*Œuf univers*, ὠὸν ὑπερμέγεθες, par l'action de l'Esprit émané de l'Être primordial. C'est cet Esprit créateur que les Égyptiens appelaient *Kneph* (le second esprit), *Pan* ou *Phan* (l'émané), *Menth* ou *Monthu* (coordonnateur), *Schamise* (le premier né). C'est le *Phanes*, « l'apparu », l'*Erikepæus*, le *Protogone*, l'Éros générateur, etc., du cycle orphique (5). Il était représenté androgyne, ou avec les organes des deux sexes réunis (ζῶον ἀῤῥενόθηλυ), et adoré sous cette forme à Panopolis, dans la Thébaïde. Il avait pour symbole une figure hiéroglyphique ailée, à quatre yeux et à quatre têtes (taureau, bélier, serpent, et lion). Le *Premier-né* engendra d'abord le feu (*Phthah* des Égyptiens), qui fit le triage des substances chaotiques contenues dans l'œuf-univers : la terre se sépara de l'eau, la lumière des ténèbres, et la voûte du ciel avec ses étoiles se dessina (1). Après cette séparation, Phanès créa le soleil et la lune et les planètes. Ces astres non-seulement étaient supposés avoir chacun une âme, mais ils passaient pour habités par des esprits ou des démons purs. Au soleil était confiée la garde du monde, et dans l'enfer il conduisait avec la lune le jugement des morts ; de là son nom égyptien *Pe-ri-api* (soleil-juge), que les Grecs ont rendu par *Priape*, en le représentant sous la forme d'un phallus. La création du monde avec les divinités qui s'y rattachent constitue la seconde dynastie des dieux : c'est celle de Phanès et de son épouse la Nuit. Les hommes et les démons n'apparurent que sous les dynasties suivantes d'Uranus, de Kronos, de Zeus et de Dionysos. D'après une croyance antique, dont Pythagore s'était aussi rendu l'interprète, la vie humaine est une expiation, un exil (φρουρᾷ ἐπὶ τιμωρίᾳ), le châtiment d'une vie antérieure, rappelant la guerre des Titans qui s'étaient révoltés contre les dieux (2). Quant au mystère de l'incarnation, Pythagore, d'accord avec le dogme égyptien, admettait que l'âme ne pénètre dans le corps, ne s'incarne qu'au moment même de la naissance ; il rejetait la croyance commune d'après laquelle l'âme n'y entre qu'à l'instant de la génération, comme une effluve de l'âme des parents. C'est ainsi qu'il sauvait le dogme de la préexistence des âmes, indépendante de leur vie terrestre. Leur séjour sur cette terre pouvait les rendre dignes ou indignes de retourner à la communauté des dieux. C'est pour cela qu'était institué le jugement des morts. Si les âmes étaient jugées indignes de retourner au ciel, elles devaient recommencer l'incarnation, soit dans le corps d'un homme, soit dans celui d'un animal, suivant leur état moral ou leur degré de perfection (3). Ces réincarnations ou migrations répétées duraient jus-

(1) Apion in Clem., *Homil.*, VI, 4.

(2) Damascius, *De prim. princip.* Suivant Proclus et d'autres, l'Ἀνάγκη, ou le *contenant fatal*, était l'espace infini, le χάσμα, allant au delà des astres qu'il environne, tandis que l'*ether* était l'*espace interastral*. Le premier aussi s'appelait l'*obscurité* ou *la nuit impénétrable*, ἀχλυῶδες σκότος, νὺξ ζοφερά (voy. Procl., *In Tim.* et *Cratyl.*; Malet, *Chron.*, IV, et Cedren., *Synops.*, I).

(3) Proclus, *In Tim.*, citant ce vers du *Théologue* (Orphée) : ὡρμήθη δ'ἀνὰ κύκλον ἀθέσφατον.

(4) Damascius, *De princip.*, et Apion. in Clem., *Homil.*, VI, 4.

(5) Lactance, *Institut.*, I, 5 : *Orpheus deum … rem et magnum* Πρωτόγονον *appellat, quod ante ipsum nihil est genitum, sed ab ipso cuncta sunt generata. Eundem etiam* Φάνητα *nominat, quod quum adhuc nihil esset, primus ex infinito apparuerit et exstiterit*. Cf. Proclus, *In Tim.*; Lobeck, *Aglaoph.*, p. 496; Röth, *Geschichte*, etc., t. II, 660 et suiv.

(1) Simplicius, *In IV Auscultat.*; Lactance, *Institut.*, I, 5, et Proclus, *In Tim.*

(2) Jamblique, *Protrept.*, VIII, 136 ; Platon, in *Crat.*; Cicéron, in *Hortens. fragm.*, p. 60 : *Ob scelera suscepta in vita superiore pœnarum luendarum causa nati sumus.*

(3) … II, 1 : Quod si illud verum est, quod in … secretioribus dicitur, in pecudes atque alias … animas improborum.

qu'au moment où l'âme avait repris la faculté de revenir à « l'idéal de l'intelligence » (τὸ νοερὸν εἶδος). La doctrine pythagorico-égyptienne de la métempsychose exclut donc l'éternité des peines, qui est un dogme d'invention plus récente. Pythagore associa habilement sa doctrine aux légendes d'Éthalide et d'Hermotime, auxquels les dieux avaient permis de revenir des enfers. Au rapport d'Héraclide du Pont, cité par Diogène Laerce, « Pythagore disait de lui-même qu'il avait été, à l'époque des Argonautes, cet Éthalide à qui Mercure avait accordé la faveur de conserver le souvenir de ses réincarnations successives; qu'il se souvenait d'avoir été d'abord Euphorbe, contemporain de Ménélas, ensuite Hermotime de Milet, dont l'âme avait reçu le don de quitter le corps et d'y rentrer à volonté; puis, un obscur pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus, enfin Pythagore, et qu'il avait conservé la mémoire de tout ce dont il avait été témoin dans ces divers intervalles de temps (1). » C'est le don d'Hermotime qui lui permettait aussi, dit-on, de s'élever, en quittant le corps, vers les régions célestes pour y écouter l'harmonie des sphères, et de descendre dans l'enfer pour y être témoin du supplice des méchants (2).

La dogmatique religieuse se liait intimement à l'enseignement des sciences. Ici encore nous rencontrons dès le début une grande idée, formant en quelque sorte un centre de perfection vers lequel convergent, comme autant de rayons, toutes les vérités scientifiques. Attribuée à Pythagore, elle se trouve déjà dans les proverbes de Salomon, qui lui-même ne s'en donne pas pour l'inventeur : *Tout a été disposé avec nombre, poids et mesure.* Quand on se rappelle que le mot ἀριθμός signifie à la fois *nombre*, *quantité* et *rapport* des quantités entre elles, on comprend toute la valeur de cette espèce d'axiome pythagorique, que « les éléments des nombres sont les éléments de toutes choses » (τὰ τῶν ἀριθμῶν στοιχεῖα τῶν ὄντων στοιχεῖα πάντων εἶναι) (3). L'une des applications numériques les plus saisissantes, et qui semblait avoir particulièrement frappé l'esprit de Pythagore, c'étaient les intervalles des tons en musique. Il se servait, comme on le fait encore aujourd'hui dans les cours d'acoustique, du monocorde, espèce de violon à une seule corde, pour démontrer que si la corde normale donne un son = 1, la moitié de cette corde donnera un son = 2, ou l'octave; son tiers, un son = 3, ou la quinte; et son quart, un son = 4, ou la quarte; en d'autres termes, les intervalles des tons de ce qu'on appelle l'*accord parfait majeur* sont : celui de l'octave (διὰ πασῶν), comme 1 : 2; celui de la quinte (διὰ πέντε), comme 2 : 3; celui de la quarte, comme 3 : 4. Ainsi, l'échelle proportionnelle : 1 $\frac{2}{3}$ $\frac{3}{4}$ 2 forme les quatre intervalles, ou tons principaux, qui constituent encore aujourd'hui la base de l'harmonie.

C'était là le *canon musical* des anciens, qui servait de fondement à leur science harmonique (ἁρμονικὴ ἐπιστήμη). Pour Pythagore la musique était en quelque sorte le symbole de la vérité; en mourant il en recommandait la culture à ses disciples, et son fils Arimneste lui éleva à Crotone un monument surmonté du monocorde-canon (1). Le nombre *quatre* était l'emblème de la justice, et il en portait même le nom (δίκη), sans doute à cause de la propriété musicale que nous venons de signaler. En remplissant les intervalles des quatre tons principaux par des nombres intermédiaires, on obtient tous les sons compris entre deux octaves consécutives; on n'a ensuite qu'à multiplier ou à diviser ces nombres par 1, 2, 3.... pour avoir toute l'échelle diatonique, limitée d'une part par le son le plus grave, et de l'autre par le son le plus aigu qu'il soit possible de percevoir. Là aussi Pythagore crut avoir remarqué une coïncidence frappante avec l'harmonie des sphères célestes. Les sept astres, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne, devaient correspondre aux sept sons de l'octave, et leurs distances ou intervalles offrir la même analogie. Les astronomes de nos jours sourient sans doute ici; mais qu'ils sachent bien que le grand Kepler avait été lui-même séduit par l'idée de Pythagore, et qu'il y avait consumé plusieurs années de sa vie avant d'arriver à découvrir les lois qui nous ont révélé le mouvement des astres et lui ont valu le surnom de « législateur du ciel (2) ». Les plus grands esprits pouvaient donc s'y laisser prendre. Fort de sa conception, Pythagore donnait à la distance de la Terre à la Lune 126,000 stades, les $\frac{5}{2}$ de cette valeur, ou 315,000 stades, à la distance de la Lune au Soleil; le triple, ou 378,000 stades, à la distance du Soleil aux étoiles fixes; total : 819,000 stades pour tout l'espace compris entre la Terre et le ciel des fixes. La distance de la Terre à la Lune représentant l'intervalle d'un ton entier, celles de la Lune à Mercure et de Mercure à Vénus exprimaient chacune un demi-ton, ou 63,000 stades; l'intervalle entre Vénus et le Soleil était celui d'un ton et demi, ou 189,000 stades; la distance du Soleil à Mars était, comme celle de la Terre à la Lune, d'un ton; de Mars à Jupiter, comme de Jupiter à Saturne, il n'y avait qu'un demi-ton; enfin de Saturne au ciel des fixes (*Signife-*

(1) Diog. Laer., VIII, 4; Apollon. Dyscol., c. 3; Pline, *Hist. nat.*, VII, 53; Jamblique et Porphyre.

(2) Schol. Ambros., *Ad Odyss.*, I, 371; Jamblique, *Vie de Pyth.*; Tertullien, *De anima*, I, 28.

(3) Aristot., *Metaphys.*, I, 5. Cf. Cicéron, *Academ. quæst.*, IV, 37; Sextus, *Hypotyp.*, III; Stobée, *Eclog.*, I, 299 (edit. Heeren).

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*; Aristide Quintil. *De mus.* p. 116, edit. Meibom; Ptolem., *Harmon.*, I, 8; Aristoxen. *Harmon. elem.*, II, p. 32.

(2) *Voy.* Kepler, *Mysterium magnum.*

rum) il y avait un ton et demi (1). En jetant un coup d'œil sur cette table on remarque avec surprise que le Soleil se trouve ainsi placé au milieu des sept planètes, y compris la Terre et la la Lune. Qu'y-a-t-il donc d'étonnant qu'on ait depuis lors attribué à Pythagore ou à ses disciples le système qui porte le nom de Kopernick, comme l'Amérique a pris le nom d'un Italien, venu après Christophe Colomb? — On s'est beaucoup moqué de Pythagore, de son *diapason universel*, et de son *harmonie des astres;* Pline lui-même l'a raillé d'avoir rapporté le mouvement de chaque planète à un mode ou ton spécial, par exemple, Saturne au mode dorien, et Jupiter au mode phyrgien (2). Mais le ridicule disparaît quand on considère une doctrine dans son ensemble, avec toutes les pièces qui s'y rattachent. Partis du principe que *tout se fait régulièrement avec nombre et mesure*, Pythagore et ses disciples ont établi que le Soleil, la Lune et les cinq planètes se meuvent circulairement, uniformément et en sens contraire du mouvement diurne du ciel, c'est-à-dire de l'occident en orient (mouvement direct). Comment alors expliquaient-ils les irrégularités que ces astres présentent en réalité? Ainsi, après avoir divisé le zodiaque en quatre quarts de ce cercle correspondant aux quatre saisons (toujours le nombre *quatre*, qui revient), ils devaient voir que le Soleil parcourt des arcs égaux en temps inégaux; et en effet ils avaient noté, avec beaucoup d'exactitude, que le Soleil met 90 jours et un $\frac{1}{8}$, pour aller du solstice d'hiver à l'équinoxe de printemps; 94 jours et $\frac{1}{2}$ pour s'élever de l'équinoxe du printemps au solstice d'été; puis 92 jours et $\frac{1}{2}$ pour descendre de là à l'équinoxe d'automne; enfin 88 jours et $\frac{1}{8}$ pour revenir de là au solstice d'hiver, ce qui fait un total de 365 jours et $\frac{1}{4}$, exactement la durée de l'année égyptienne. Chacune de ces quatre divisions égales comprenait trois signes du zodiaque. De plus, ce mouvement inégal du Soleil et opposé à celui de la sphère du monde (mouvement diurne) était incliné (sous un angle de 23°) sur l'équateur de cette sphère, autour duquel il formait comme une hélice. La Lune et les cinq planètes approchaient plus ou moins de cette inclinaison, sans cependant coïncider avec elle; de sorte qu'il fallait imaginer autant de *sphères obliques* qu'il y avait d'astres mobiles (sept), toutes enchâssées dans la sphère du monde, ce qui en portait le nombre total à huit ou à deux fois le quartenaire. Ces sphères, que les Égyptiens supposaient *solides*, en cristal transparent, ajoutaient encore à la difficulté d'expliquer les inégalités dans les mouvements du Soleil et de la Lune, et surtout les stations et les rétrogradations des planètes, comme Mars, Jupiter et Saturne. Pour se tirer d'embarras, les pythagoriciens imaginèrent, s'il faut en croire Germinus (1), que les centres de ces sphères obliques ne coïncidaient pas avec le centre du monde ou de la Terre, qu'ils étaient situés un peu en dehors, tantôt plus près, tantôt plus loin de ce centre, et qu'à raison de leur excentricité le Soleil, la Lune et les planètes se mouvaient plus vite en se rapprochant de la Terre et plus lentement en s'en éloignant. Il faut y joindre aussi la théorie de ces cercles auxiliaires, nommés *épicycles* (2), théorie que Ptolémée adopta en la perfectionnant. Ce qui paraît plus certain que l'invention des épicycles, attribuée à Pythagore, c'est le mérite de ce philosophe d'avoir découvert que l'étoile du matin et l'étoile du soir sont un seul et même astre (Vénus) (3). Ce fait seul témoigne d'une rare sagacité. Un autre fait, plus important encore, que Pythagore paraît avoir transmis à ses disciples, c'est celui du mouvement de rotation de la Terre: « Les pythagoriciens enseignaient, dit Aristote (*De cœlo*, II, 13), que la Terre en tournant autour de son centre produit la nuit et le jour » (τὴν δὲ γῆν κύκλῳ φερομένην περὶ τὸ μέσον νύκτα τε καὶ ἡμέραν ποιεῖν) (4). Cette indication fut reprise par Philolaüs (*voy.* ce nom) et par Hicétas (5), mais non, comme on l'a dit, par Aristarque de Samos, qui a le premier parlé en termes explicites du mouvement de translation de la Terre autour du Soleil (5).

Le quaternaire, qui jouait, comme nous venons de voir, un si grand rôle dans les doctrines pythagoriques, faisait aussi allusion aux quatre éléments qui se rattachaient à la tétrade théologico-cosmogonique. Leur représentation dichotomique : feu et air, eau et terre, est empruntée à la théorie zoroastrienne des quatre éléments : lumière et ténèbres, feu et eau. Les anciens pythagoriciens y joignaient encore l'éther. Ces éléments pouvaient, disaient-ils, se transformer les uns dans les autres, et pénétrer ainsi et animer

(1) Pline, *Hist. nat.*, II, 22 : Pythagoras, ex musica ratione, appellat tonum quantum absit a Terra Luna. Ab ea ad Mercurium, spatii ejus dimidium, et ab eo ad Venerem fere tantumdem A qua ad Solem sesquiplum. A Sole ad Martem tonum, id est quantum ad Lunam a Terra. Ab eo ad Jovem dimidium, et ab eo ad Saturnum dimidium, et inde sesquiplum ad Signiferum : ita septem tonos effici, quam *Diapason harmoniam* vocant, hoc est *universitatem concentus*.

(2) Pline, *ibid.*: In ea Saturnum dorio moveri phthongo, Jovem phrygio, et in reliquis similia.

(1) Geminus, *Introd. ad Phænom*. Comp. Aristote, *De mundo*, et Polémée, *Almageste*, lib. XI-XIII.

(2) *Introduct. aux Phænom.*

(3) Diog. Laerce, *Vie de Pyth.*; Pline, *Hist. nat.*, II, 6 : Præveniens quippe et ante matutinum exoriens (Venus) *Luciferi* nomen accipit, contra ab occasu refulgens nuncupatur *Vesper*, quam naturam ejus Pythagoras Samius primus deprehendit.

(4) Comp le *Comment*. de Simplicius sur ce passage.

(5) Cic., *Acad. prior.*, II, 39 : Hicetas, Syracusanus, ut ait Theophrastus, censet præter Terram rem nullam in mundo moveri : quæ quum circum axem se summa celeritate convertat et torqueat, eadem effici omnia quasi stante Terra cœlum moveretur.

(6) Archimède, in *Uran.* Ἀρίσταρχος ὁ Σάμιος ὑποτίθεται... τὸν ἥλιον μένειν ἀκίνητον, τὰν δὲ γᾶν περιφέρεσθαι περὶ τὸν ἥλιον.

tout l'univers (1). Ils avaient pour formes les cinq solides géométriques : la terre était le cube, le feu le tétraèdre, l'air l'octaèdre, l'eau l'icosaèdre, et l'éther le dodécaèdre (2). La raison de ces analogies paraît assez obscure. La terre était assimilée au cube, probablement à cause de sa solidité; car le nombre *huit*, le premier cube pair (2 × 2 × 2), était synonyme de « base inébranlable »; le tétraèdre était assigné au feu, à cause de la forme de la flamme, comparée à celle d'une pyramide à trois côtés; quant aux formes des autres éléments, le sens en est plus difficile à expliquer (3). Mais ces éléments universels n'étaient pas réputés absolument simples : ils se composaient de *monades*, de molécules primordiales, d'*atomes*, dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot, et leurs composés reflétaient la forme primordiale de l'atome (4). Ces monades ou atomes étaient donc, d'après la doctrine des pythagoriciens, des corps réels, matériels, mais si petits (σωμάτια μικρά) qu'ils les comparaient à des points géométriques, et les appelaient *imperceptibles molécules de poussière* (ἄτομοι καὶ ὄγκοι) (5). Les atomes ou monades de Pythagore n'étaient donc pas des produits imaginaires, comme les éléments de la plupart des autres philosophes de l'antiquité. La force créatrice, « la divine *Tetractys*, source de l'éternelle nature (6) », ne s'est jamais arrêtée; son action continue, et ce qu'on appelle *conservation* n'est qu'une *création perpétuelle* du monde. Dieu et l'univers sont étroitement unis; cette union est une véritable absorption (κατάποσις) : « Comment, demande Jupiter à la Nuit-Chaos, l'Un sera-t-il pour moi le Tout? (7) » En avalant et digérant son œuvre, comme Saturne avait dévoré ses enfants. Ces pensées se retrouvent pour ainsi dire à chaque page de l'enseignement pythagorique. L'éther, que beaucoup de disciples de Pythagore rejetaient comme élément, avait de l'analogie avec l'âme du monde dont il est parlé dans le *Timée* de Platon; il diffère complétement de l'éther que certains physiciens admettent pour expliquer les phénomènes de la lumière. D'après Pythagore, la vision s'effectue par des rayons qui partent de l'œil et vont toucher l'objet pour en rapporter l'image; ils forment ainsi un cône dont la base est à l'objet et le sommet à l'œil (8). C'est la théorie des modernes, avec cette différence radicale, c'est que d'après celle-ci les rayons vont de l'objet à l'œil, et non de l'œil à l'objet. L'éther pythagorique était la force ou l'esprit de Dieu qui anime tout. L'âme humaine en émane; ce qui explique la parenté des hommes avec les dieux, et pourquoi ceux-ci prennent tant d'intérêt à la vie des mortels (1). L'âme était elle-même complexe : les uns réservaient le nom d'*esprit* (νοῦς) seulement à la partie céleste ou intellectuelle, tandis qu'ils donnaient à la partie terrestre le nom de ψυχή; celle-ci était la force vitale ou morphoplastique des modernes. On l'appelait aussi simplement *vie*, ζωή; mais alors on avait soin de conserver à l'âme (intelligence) proprement dite son véritable nom (ψυχή) (2). D'autres divisaient l'âme dichotomiquement en partie immortelle, comprenant la raison et l'intelligence (νοῦς et φρένες) et en partie mortelle, composée de l'appareil sensitif (τὸ παθητικόν). Pythagore plaçait la première dans le cerveau et la seconde dans la poitrine ou le cœur. Les pensées sont, d'après lui, des souffles, ἄνεμοι, de l'esprit, et invisibles, comme l'éther, à la nature duquel elles participent (3). Les sensations dépendent de la force vitale; la vision, par exemple, serait l'effet d'un rayonnement de chaleur transmis par le cerveau à l'organe de la vue. Il y a autant de sens que d'éléments : la vue correspond au feu ou à la lumière, l'ouïe à l'éther, l'odorat à l'air, le goût à l'eau, le toucher à la terre (4). On retrouve encore le quaternaire dans le nombre des viscères (poumons, cœur, estomac, foie) contenus dans les deux grands compartiments du corps, séparés par le diaphragme. Les artères et les nerfs sont les liens matériels qui unissent l'âme au corps, tandis que ses liens immatériels sont les pensées et les actions morales. Pythagore nie la génération spontanée, car il fait sortir les premiers êtres vivants des mains du Dieu créateur. Il admet que l'âme après sa séparation du corps traverse l'air en conservant seulement la forme (intangible) du corps et se rend ainsi au tribunal des morts; que par conséquent tout l'air est rempli d'esprits et de démons, bons et mauvais, et que ce sont eux qui nous envoient les songes, les pronostics et beaucoup d'événements que nous attribuons au hasard (5). C'était aussi la croyance de Thalès et des Égyptiens.

On conçoit sans peine qu'un homme de génie, qui avait profondément médité sur la valeur des nombres ou les rapports des quantités entre elles, devait arriver à faire bien des découvertes en ma-

(1) Alex. Polyhist. cité par Diogène Laerce, VIII.

(2) Stobée, *Eclog. Phys.*, I.

(3) Platon, *Timée* et ses commentateurs.

(4) C'était la doctrine du pythagoricien Ecphantus; voy. Stobée, *Eclog. phys.*, I, p. 308 (édit. Heeren). De nos jours, la question de la forme géométrique des atomes et de leur groupement d'après des lois mathématiques a été traitée, comme moyen de contrôle de l'analyse chimique, par M. Gaudin, un des savants les plus ingénieux et les plus modestes de notre époque.

(5) Alexand. Aphrodis. in Arist., *Metaphys.*, XIII, 6 et 8; Arist., *De Cœlo*, III, 1; Sext. Empir., *Hypotyp.*, III, 18.

(6) Τετρακτὺς πηγὴ ἀενάου φύσεως. Proclus, in *Tim. Plat.*

(7) Ibid.

(8) Plutarque, *De placitis phil.*, IV, 14.

(1) Alex. Polyh., I.

(2) Plutarque, *De facie in orbe lunæ*, c. XXVIII; Diog. Laer., VIII.

(3) Plutarque, *De placit. Phil.*, IV, 8; et Diog. Laer., VIII.

(4) Stobée, *Eclog. Phys.*, I.

(5) Alex. Polyhist., cité par Diogène Laerc. : ἐκριφθεῖσαν δὲ αὐτὴν (τὴν ψυχὴν) ἐπὶ γῆς, πλάζεσθαι ἐν τῷ ἀέρι ὁμοίαν τῷ σώματι,.... εἶναι δὲ πάντα τὸν ἀέρα ψυχῶν ἔμπλεων, etc.

thématiques. Celle du carré de l'hypoténuse est une des plus grandes de ce genre. Quand Pythagore émit le théorème qui porte son nom, savoir que « dans un triangle rectangle le carré du plus grand côté (hypoténuse) est égal à la somme des carrés des autres côtés (cathètes) », il en donna sans doute aussi en même temps la démonstration, puisqu'on raconte qu'il offrit aux dieux un sacrifice en actions de grâce (1). Mais comment y était-il arrivé? Probablement par ses recherches sur les nombres et particulièrement sur la génération des carrés, où le quaternaire et la *kataposis* (absorption de l'unité) jouent un rôle éminent. En effet, si l'on désigne par $a = a \times 1$, le produit $4a$ sera $= (a+1)^2 - (a-1)^2$; ainsi, l'unité absorbée (kataposée) dans le premier membre de l'équation, réapparait dans le second. Si l'on substitue à 1 un nombre quelconque $= b$, on aura $(a+b)^2 - (a-b)^2 = 4\,ab$. Enfin, si l'on fait $ab = x^2$, on aura par la formule $(a+b)^2 = 4\,ab + (a-b)^2$, tous les carrés hypoténuses en nombres rationnels à l'infini. Nous ignorons si Pythagore avait poussé jusque-là ses recherches; toujours est-il qu'on doit le regarder comme l'inventeur de la théorie des nombres qu'il avait entrepris d'assimiler à des figures géométriques (nombres triangulaires, polygones, etc.). Dans un fragment de Thymaridas, élève de Pythagore, les nombres premiers sont appelés *linéaires* (εὐθυγραμμικοί), parce qu'ils n'ont pour diviseur que l'unité (2). Cette connaissance, qui mettait en relief l'importance de la division générale des nombres en pairs et impairs (symétriques et asymétriques), impliquait en même temps celle des nombres composés, distingués en plans, rectangulaires (ἑτερομήκεις), carrés (τετράγωνοι), et en solides, tels que les cubes et les nombres de toutes les puissances supérieures à la troisième. La théorie des lignes commensurables et incommensurables (τὰ μετρητὰ καὶ ἄμετρα), des nombres rationnels et irrationnels, remonte aussi à Pythagore, comme l'affirme Proclus dans ses Commentaires sur Euclide (3). Ce qui devait l'y conduire c'est l'impossibilité d'exprimer en nombres le carré de l'hypoténuse, lorsque les deux cathètes sont égales, comme cela se présente dans les triangles rectangles isoscèles, formés par la diagonale d'un carré. Après avoir exposé la doctrine des carrés-sommes, Pythagore entreprit-il aussi de s'assurer si la somme de deux cubes peut être un cube, et ainsi de suite pour les autres puissances stéréométriques, et en reconnut-il, comme Fermat, l'impossibilité? C'est ce que, en l'absence de tout document historique, nous ne saurions décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que Fermat a formulé ce théorème (que les plus grands mathématiciens ont jusqu'ici vainement essayé de démontrer) à la suite de ses études sur Diophante (*voy.* ce nom), et que ce mathématicien était, comme Euclide, parfaitement initié aux doctrines de Pythagore.

(1) Plutarque, *Sympos.*, VIII. 4, et *Non posse suaviter vivi*, etc., t. X, p. 501, de l'édit de Reiske.
(2) Jamblique, *Commentar. in Nicom. arith.*, p. 24.
(3) Proclus, *Com. in Euclid. Elem.*, I, 47. Πυθαγόρας... καὶ τὴν τῶν ἀλόγων πραγματείαν. Comp. Platon, *De legib.*, lib. VII.

Tels étaient les principaux traits de l'enseignement des ésotériques, qui portaient le titre de *pythagoriciens* par excellence. Répandus dans tous les pays alors civilisés, ils formaient une véritable confrérie, se reconnaissant, dit-on, à certaines pratiques et même à certains signes extérieurs. Voici, entre autres, un fait raconté par Jamblique, qui le tenait d'auteurs plus anciens. Un pythagoricien entra un jour, après une longue journée de marche, dans une hôtellerie. Épuisé de fatigue, il y tomba malade. L'hôtelier, touché de compassion, l'entourait des soins les plus affectueux et ne le laissait manquer de rien. Cependant la maladie s'aggrava; le pythagoricien, qui était pauvre, sentant sa fin approcher, inscrivit un symbole sur une tablette, et la remit à son hôte, en l'engageant à l'exposer de manière que tous les passants pussent l'apercevoir : « Vous ne vous repentirez pas, lui disait-il, de m'avoir fait du bien : ce symbole en répondra. » Le malade mourut, et l'hôtelier l'ensevelit honorablement. La tablette était déjà depuis longtemps exposée en montre, lorsque un jour un voyageur y reconnut le symbole sacré : c'était un pythagoricien ; il descendit chez l'hôtelier et le rémunéra largement (1). Quel était ce symbole? C'était, au rapport d'un scholiaste (2), le fameux pentagramme (double triangle enchâssé) que les initiés mettaient sur leurs lettres, signe qui jouait un si grand rôle dans les opérations magiques du moyen âge, et que dans certains pays les aubergistes emploient encore aujourd'hui comme enseigne. On connaît l'histoire de Damon et Phintias, et comment Denys le tyran voulut être admis dans l'amitié de ces deux pythagoriciens. Il y avait honneur et profit d'appartenir à cette belle association qui réalisait le rêve de beaucoup de philanthropes, association où les riches partageaient leurs biens avec les pauvres, en entendant par richesses non-seulement celles que recherchent les *habiles* de ce monde (les *sots* de l'autre!), mais les richesses de l'intelligence et du cœur, qui attestent, mieux que tous les parchemins, la véritable noblesse de l'homme.

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*
(2) *Ad Nubes Aristoph.*, p. 611. Πλάτων ἐν ἀρχῇ τῶν ἐπιστολῶν τὸ Εὖ πράττειν προὔθηκεν, οἱ δὲ Πυθαγόρειοι τὸ Ὑγιαίνειν, καὶ τὸ τριπλοῦν τρίγωνον, τὸ δι' ἀλλήλων τὸ πεντάγραμμον, ᾧ συμβόλῳ πρὸς τοὺς ὁμοδόξους ἐχρῶντο, ὑγίεια πρὸς αὐτῶν ὠνομάζετο. Ainsi, ce signe (deux triangles enchâssés l'un dans l'autre) qu'on voit sur presque toutes les brasseries de l'Alsace et de l'Allemagne, était le symbole de la santé. Les pythagoriciens s'en servaient comme les francs-maçons du triangle.

Un mot sur la fin du maître, qui était révéré par ses disciples comme le Christ par les apôtres. L'école que Pythagore avait fondée sur les ruines de Sybaris étendit sa renommée jusqu'à Rome, encore dans les langes de sa grandeur. Objet d'un véritable culte (1), c'est là qu'il vivait depuis vingt ans tout entier à ses travaux. Les cités voisines venaient le consulter pour les lois qu'elles voulaient se donner, et les princes ne dédaignaient pas ses conseils. Dans le même intervalle, Crotone avait atteint l'apogée de sa splendeur : c'est elle qui de la 78e à la 73e olympiade (511 à 491 avant J.-C.) fournissait presque tous les vainqueurs à ces grandes fêtes nationales qu'on appelait les jeux olympiques, isthmiques et néméens. Mais bientôt les pays qui composaient alors l'arche sainte de la civilisation allaient être assaillis par une de ces tempêtes, — moments de recrudescence de l'ambition humaine, — qui forment les époques critiques de l'histoire. Darius et Xerxès, poussés par l'esprit de conquête, couvrirent de leurs armées l'Ionie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce; les Carthaginois, excités par l'esprit de lucre, pour faire de la Sicile une de leurs colonies, l'inondèrent du sang de leurs troupes mercenaires; enfin les cités florissantes de la Grande-Grèce, comme si la prospérité leur pesait, étaient déchirées par deux factions perpétuellement ennemies, l'aristocratie et la démocratie. Leurs discordes sanglantes étalaient une des plaies les plus hideuses de l'humanité, la soif de la domination. Crotone eut particulièrement à souffrir de ses guerres civiles; et comme Pythagore et ses disciples appartenaient au parti aristocratique, ils étaient d'avance signalés à la haine du parti opposé. C'est ce que nous apprend Jamblique d'après des sources anciennes, la *Chronique des Crotoniates* (ὑπομνήματα τῶν Κροτωνιατῶν), et *la Vie de Pythagore* par Apollonius de Tyane. En voici le résumé : Dès l'origine les disciples de Pythagore étaient peu aimés de la multitude, et ils le savaient; car lorsque, plus tard, leur instruction, leur naissance et leur fortune les portaient aux premières charges de l'État, ils faisaient souvent éclater leur dédain pour ceux qui n'étaient pas de leur hétairie. L'effet de cette conduite rejaillit bientôt sur le maître lui-même, qui, vénéré d'abord de tous les citoyens sans distinction de classes, finit par tomber en défaveur auprès du grand nombre. Pour comble de disgrâce, plusieurs de ceux qui avaient été renvoyés de son école se joignirent aux mécontents : Hippasus, Diodore et Théagès proposèrent des réformes démocratiques qui devaient diminuer le pouvoir de l'aristocratie dont Democède, Ménon, Alcimaque et Deïmaque, tous amis ou parents de Pythagore, étaient les membres les plus influents. Au moment où un danger commun les menaçait, les aristocrates, au lieu de demeurer unis, se divisèrent, oubliant tous les préceptes de Pythagore, qui ne cessait de leur crier : « De même que dans les plaies graves on emploie le fer et le feu, il faut extirper de l'âme l'ignorance, du ventre la luxure, de l'État la discorde, de la famille la désunion, et de toute chose l'immodération (1) ». Malheureusement les hommes sont toujours et partout les mêmes : ils entendent volontiers les belles choses qu'on leur commande, mais ils n'aiment pas à les pratiquer : tout ce qu'ils peuvent ou veulent faire, c'est de créer des dogmes qui, par le facile accomplissement de quelques pratiques extérieures, les dispensent, à ce qu'ils s'imaginent, de l'accomplissement, beaucoup moins facile, de la morale universelle. Puis ils viennent, — les insensés! — se plaindre de l'injustice du destin et reprocher à la Providence une vie de misère, qui est leur propre ouvrage. — On vit alors se produire dans Crotone une de ces pages sanglantes dont se compose presque exclusivement le livre de l'histoire. L'école de Pythagore fut détruite; la plupart de ses disciples périrent par le fer ou dans l'incendie de l'édifice où ils s'étaient réfugiés; quelques-uns s'enfuirent à Métaponte, à Tarente, à Rhegium, et se répandirent de là en Sicile et dans la Grèce. Leur maître fut épargné. Mais, dénué de tout, il dut, à plus de quatre-vingts ans, chercher où reposer sa tête. Kaulonia, où il aborda, lui refusa un gîte; les Locriens ajoutèrent l'outrage au refus de l'accueillir dans leur ville; côtoyant ainsi la plage, il atteignit Tarente, où son infortune excita quelque compassion. C'est là qu'il mourut obscurément, après avoir eu, dit-on, encore assez de forces pour faire graver sur l'airain la topographie des contrées alors connues de la terre. F. Hoefer.

Porphyre, Jamblique, Diogène Laerce, *Vie de Pythagore*. — Brucker, Tennemann, Tiedemann, Ritter, *Hist. de la Philosophie*. — Rœth, *Geschichte unserer Abendlænd. Philosophie*, 2 vol. in-8°, 1858.

PYTHÉAS (Πυθέας), célèbre voyageur grec, natif de Marseille, descendait probablement de la colonie des Phocéens qui fondèrent Massilia. On n'a aucun renseignement sur sa vie; l'époque même où il vivait est incertaine. D'après le témoignage de Polybe, recueilli par Strabon, c'était un citoyen pauvre, et, si la moyenne des deux évaluations de Bougainville et de Vossius est exacte (2), il vivait vers 350 avant l'ère chrétienne (3).... Les écrits de Pythéas

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.* : Ses disciples avaient pour coutume de ne jamais prononcer le nom de Pythagore; car même de son vivant, lorsqu'ils voulaient le désigner, ils l'appelaient le *Divin* (ὁπότε βούλοιντο δηλῶσαι, καλεῖν αὐτὸν θεῖον).

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.* Περικοπτέον — ἀπὸ ψυχῆς ἀμαθείαν, κοιλίας δὲ πολυτέλειαν, πόλεως δὲ στάσιν, οἴκου δὲ διχοφροσύνην, ὁμοῦ δὲ πάντων ἀμετρίαν.

(2) Bougainville, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscrip.*, vol. XIX, p. 143, le fait vivre avant Aristote, et Vossius, *De hist. græcis*, p. 125, édit. Westermann, le fait contemporain de Ptolémée Philadelphe.

(3) Pytheas est cité par Dicéarque, élève d'Aristote

sont souvent cités par les anciens. L'un paraît avoir eu pour titre : Περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ, *De l'Océan*, c'est-à-dire *Des pays situés autour de l'Océan ;* l'autre : Περίπλους ou Γῆς περίοδος, *Circuit de la terre* (1). Au rapport de Polybe, cité par Strabon, il entreprit deux voyages, l'un pour visiter la Gaule, l'Ibérie, la Grande-Bretagne, Thulé, etc., et l'autre (probablement le voyage de retour), pour explorer la côte de l'Europe méridionale depuis Gadeira (Cadix) jusqu'au Tanaïs (embouchure du Don). Voici, d'après les fragments qui nous restent, les résultats de ses observations : Pythéas voyageait aux frais de quelques particuliers, probablement dans l'intérêt de leur commerce. Guidé par les indications que lui avait fournies son maître, Eudoxe de Cnide, il commença par prendre la latitude (hauteur du pôle) de Gadeira, et observa dans le détroit des colonnes d'Hercule les phénomènes de la marée. Il doubla le promontoire Sacré (cap Saint-Vincent), atteignit en trois jours le cap Finistère, et en trois autres jours les îles celtiques, parmi lesquelles il mentionne Uxisance (Ouessant), dans le voisinage des Ostidamniens. De là il traversa la Manche et vint aborder à Kantion, où il rencontra pour la première fois des Bretons. Il en étudia les mœurs, parle de leurs cabanes, de leurs granges, de leurs récoltes, de leurs boissons et de leur manque de soleil. Après deux journées et demie sur mer il gagne le continent à l'extrémité de la Celtique, s'arrête chez les Ostriens à l'embouchure du Rhin, et y observe la hauteur du pôle. Au bout de trois journées et demie il atteignit le Cattégat et la pointe septentrionale du Jutland. Là il entendit, chez les Cimbres, la légende de la mer Morte, visita le pays des Goths (Suède), et pénétra jusqu'à l'île d'Ababes, où il vit la houille employée comme combustible et recueillit quelques renseignements sur les îles de la Baltique entourant la Scanie. De là il se rendit, en deux jours, sur la côte prussienne où l'on pêchait le succin, que les Germains venaient y chercher pour approvisionner leur commerce, se mit en relation avec les Goths de la Vistule, toucha aux îles de Latris (Rügen), d'Ertlm, recueillit des renseignements sur le renne, l'élan et diverses productions des pays septentrionaux, et sortit bientôt de la mer où il s'était engagé pour se rendre dans l'extrême nord. Parti des Iles Britanniques, il toucha au cap Orcas, visita les Orcades (Pomona, Dumna et Ocetis), les îles Shetland, dont la plus grande s'appelait Nérigon, et après cinq jours de navigation il parvint jusqu'à l'*ultima Thule*. Qu'était-ce que la Θουλή? Était-ce, comme le suggèrent Pline et Martianus Capella, une région circumpolaire (1)? Était-ce la côte orientale du Groenland, ou enfin l'Islande? C'est cette dernière opinion qu'adopte Bessell, dans son travail érudit sur Pythéas. Il se fonde sur des phénomènes physiques, et principalement les éructations aqueuses d'une source intermittente qui offre une parfaite analogie avec le fameux Geiser d'Islande : *et refluo circumsona gurgite Thule*, dit Stace (2). Pythéas parle aussi d'une boisson faite avec du miel, dont se servaient les habitants de Thulé. C'est évidemment l'hydromel, qui est encore aujourd'hui d'un si fréquent usage dans les pays scandinaves, particulièrement en Norvége et en Suède. Les Thuléens vivaient de « millet, de racines, et de quelques autres légumes »; c'est encore aujourd'hui la principale nourriture des Islandais. Mais voici le passage qui a le plus exercé l'esprit des critiques : « A l'île de Thulé, vers le nord et dans toutes ces contrées-là, il n'y avait ni terre, ni mer, ni air, mais un mélange des trois, semblable au poumon de mer (πνεύμων τῆς θαλάσσης), sur lequel la mer et la terre étaient suspendues et qui servait de lien à toutes les parties de l'univers, sans qu'il fût possible d'y aller ni à pied ni sur des navires. » Quelques-uns sont partis de là pour taxer tout le récit de Pythéas de fable, c'est aller trop loin; d'autres, plus naturalistes que géographes, se sont attachés à la détermination de cet être étrange appelé le *poumon de mer;* mais on ignore encore s'il faut le ranger parmi les animaux, les végétaux ou les zoophytes. Comme Pythéas, à qui on a peut-être bien injustement appliqué surtout ce dicton vulgaire *A beau mentir qui vient de loin*, avoue lui-même qu'il ne connaissait ces choses que par ouï-dire, n'est-il pas plus simple d'admettre que ce mélange chaotique et impénétrable d'air, de terre et d'eau, est l'image de ces épais brouillards qui enveloppent ces montagnes de glace flottantes, les redoutables banquises de la côte orientale du Groenland?

Dans son voyage de retour, Pythéas toucha aux Hébrides, dont il fit la description, et revint le sixième jour aux Iles Britanniques. Du cap Belerion il mit quatre jours pour arriver à l'embouchure de la Gironde, d'où il regagna sa ville natale par la voie de terre. L'ouvrage dans lequel il avait consigné les résultats de ses observations ne nous est pas parvenu. Ctésias, contemporain de l'auteur, paraît l'avoir le premier consulté avec fruit. Strabon prit beaucoup de renseignements dans Ctésias aussi bien que dans Pythéas, bien qu'il ne leur accorde pas une grande autorité. Les autres écrivains qui ont fait des emprunts à Pythéas sont : Dicéarque, Clitarque, Cratès, Érastothène, Polybe le géographe, Hipparque, Artémidore et Diogène, que nous ne connaissons également que par Strabon. Diogène, qu'il ne faut pas confondre avec

(Strabon, II, p. 104), et par Timée (Pline, *Hist. nat.* XXXV, 11).
(1) Geminus, *Introd. in Astron.*, dans Petau, *Uranolog.*, p. 22; Marcien, édit. Miller; Scholiast. in *Apollon. Rhod.* V, 761.

(1) Pline, *Hist. nat.*, II, 77, et Mart. Capella, VI.
(2) Stace, *Silv.*, V, 1.

le philosophe du même nom, avait reproduit sous forme de roman ce que Pythéas avait raconté des *choses situées au delà de Thulé* (τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα). Parmi les Romains, nous citerons particulièrement Pline, Pomponius Mela et Tacite, comme ayant emprunté à Pythéas une grande partie des détails qu'ils nous ont donnés des régions septentrionales de l'Europe.

F. H.

Bougainville, *Sur l'Origine et les Voyages de Pythéas*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.*, vol. XIX, p. 146-165. — D'Anville, *Sur la Navigation de Pythéas à Thulé*, ibid., XXXVII, p. 436-442. — Ukert, *Geographie der Griech. und Röm.*, vol. I, part. I, p. 298-300. — Straszewick, *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*; Paris, 1836. — Arvedson, *Pytheæ Massiliensis Fragmenta*; Upsal, 1824. — Fuhr, *De Pythea Massil.*; Darmstadt, 1835. — W. Bessel, *Ueber Pytheas von Massilien*; Gœttingue, 1858, in-8° (c'est l'ouvrage le plus complet qui ait jusqu'ici paru sur Pythéas).

PYTHODORIS, reine du Pont, morte vers l'an 38 après J.-C. Fille de Pythodore de Tralles, ami de Pompée, elle devint la femme de Polémon Ier, roi du Pont et du Bosphore. Après la mort de son mari, elle conserva la possession de la Colchide. Le Bosphore fut soustrait à son pouvoir. Elle se remaria à Archélaüs, roi de Cappadoce. Veuve une seconde fois (17 de J.-C.), elle retourna dans ses propres États, qu'elle administra jusqu'à sa mort. Strabon, son contemporain, vante son caractère viril et sa capacité pour les affaires. Il paraît que les pays soumis à sa domination fleurirent sous son gouvernement. De ses deux fils, l'un, *Zénon*, devint roi d'Arménie; l'autre, *Polémon*, qui avait secondé sa mère dans l'exercice de son pouvoir, lui succéda sur le trône du Pont.

G. R.

Strabon, XI, XII, XIV.

Q

QUADE (*Michel-Frédéric*), savant allemand, né le 28 juillet 1628, à Zechau (Poméranie), mort le 11 juillet 1757, à Stettin. Fils d'un pasteur protestant, il devint, après avoir étudié aux universités de Wittemberg et de Greifswalde, bibliothécaire et secrétaire du vice-chancelier de la dernière, J.-Fr. Meyer, en compagnie duquel il visita diverses parties de l'Allemagne et de la Pologne. Après avoir, pendant ses voyages, noué des relations avec plusieurs hommes distingués, tels que Leibniz, Olearius, Lœscher, il commença en 1706 à faire à Greifswalde des cours de philosophie et de théologie, fut nommé en 1710 adjoint à la faculté de théologie, et fut appelé en 1716 au Vieux-Stettin, comme recteur du gymnase, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui : *De viris statura parvis, eruditione magnis*; Greifswalde, 1706 : l'auteur était lui-même d'une taille exiguë ; — *De Dionysio Areopagita scriptisque eidem suppositis*; ibid., 1708; — *De principum Fridericorum in litteras et litteratos favore*; Stettin, 1717, in-fol.; — *De rectoribus scholarum quadragesimum laboris annum supergressis*; ibid., 1719, in-fol.; — *De jurisconsultis ex theologis factis*; ibid., 1720, in-fol.; — *Prodromus vindiciarum gloriæ et nominis Pomeranorum*; Rostock, 1721, in-8° : cet écrit, publié sous l'anonyme, était dirigé contre le *Altes und neues Pommernland* de Schœttgen; — *De modestia eruditorum*; 1727, in-4°; — *De prudentia philosophiæ, imprimis christianæ, circa injurias*; 1734, in-4°; — *De morbis eruditorum ordini familiariaribus et plerumque exitiosis*; 1741, in-fol.; — *De meritis academiæ Regiomontanæ in rem Pomeraniæ publicam, ecclesiasticam et litterariam*; 1744, in-fol.; — *De varia Paleo-Sedinensis gymnasii fortuna*; 1752, in-fol.; — *Specimen supplementorum ad Maittaire Annales typographicos*, dans le tome VIII de la *Berliner Bibliothek* d'Œlrichs, etc.

Œlrichs, *Memoria M.-Fr. Quade* (Rostock, 1758, in-4°). — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

QUADEN (*Matthias*), géographe allemand, né à Kilkenbach, mort en 1609, à Cologne. Ayant reçu dans cette dernière ville le droit de bourgeoisie, il y exerça la sculpture et la gravure; il était aussi géographe et historien, et ses écrits montrent qu'il était habile dans la grammaire et la poésie latine. On a de lui : *Compendium universi, complectens geographic. descript. lib. V*; Cologne, 1600, in-12; — *Geographisches Handbuch*; ibid., 1600, in-fol., avec cartes; — *Memorabilia mundi* (en allemand); ibid., 1601, in-12; — *Teutscher Nation Herrlichkeit* (Excellence de la nation allemande); ibid., 1609, in-4°.

Paquot, *Mémoires*, II, 265.

QUADRATUS (Saint), l'un des Pères de l'Église, vivait dans la première moitié du deuxième siècle. Son nom se rencontre assez fréquemment dans la *Chronique* d'Eusèbe; mais on a mis en question si cet historien parle d'une ou de deux personnes. Valois et quelques autres, notamment Tillemont, croient à l'existence de deux Quadratus, l'un disciple des apôtres et apologiste, l'autre évêque d'Athènes et contemporain de Denys de Corinthe, martyr en 178. Saint Jérôme, au contraire, n'admet qu'un seul personnage de ce nom. Quadratus était sans doute disciple de l'apôtre saint Jean. Publius, successeur de Denys l'Aréopagite dans l'évêché d'Athènes, ayant été martyrisé vers 125, il fut choisi pour lui succéder. Lorsque Adrien vint à Athènes, en 126, Quadratus prit la défense de la religion chrétienne dans une apologie qu'il adressa à ce prince. Il n'en reste plus qu'un fragment, conservé par Eusèbe.

Eusèbe, lib. IV, *Histor.*, c. 3. — Saint Jérôme, *Epist.* 84, *ad Magnum*. — Dom Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et ecclés.*, t. I. — W. Smith, *Dictionary*.

QUADRATUS (*Asinius*), historien grec, vivait sous les empereurs Philippe Ier et II (244-249 de J.-C.). Il avait écrit en grec deux ouvrages, aujourd'hui perdus : une *Histoire de Rome*, dite Χιλιετηρίς, parce qu'elle embrassait les annales de cette ville jusqu'à l'an 1000 de sa fondation; et une *Histoire des Parthes*, souvent citée par Étienne de Byzance, sous le titre de Παρθικά ou Παρθυηνικά.

Vossius, *De hist. græcis*, 286-7. — Smith, *Dictionary*.

QUADRATUS (*Fannius*), contemporain d'Horace, qui parle de lui avec mépris dans deux passages de la *Satire* 1re. C'était le parasite de Tigellius Hermogène et l'un de ces poëtes faméliques et envieux qui s'efforcèrent de ternir la gloire d'Horace, parce qu'elle les rejetait dans l'ombre.

Weichert, *Poetarum latin. reliquiæ*, p. 290.

QUADRI (*Giovanni-Lodovico*), architecte et graveur italien, né en 1700, à Bologne, mort en 1748. Il fréquenta l'atelier de F. Bibiena, et cultiva tour à tour l'architecture, la peinture et la gravure. Plusieurs de ses ouvrages décorent sa

ville natale. Il a publié *Tavole gnomoniche* (1733-43-46), *Regole degli cinque ordini di architettura* (1736), *Regole della prospettiva prattica* (1744), et il a laissé plusieurs traités manuscrits conservés dans la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

Gori Gandellini, *Notizie degli intagliatori*.

QUADRI (*Antonio*), littérateur italien, né en 1777, à Vicence. Après avoir occupé un emploi dans les bureaux de cette ville, il administra comme sous-préfet l'arrondissement de Bassano, coopéra ensuite à la réorganisation des provinces de l'Italie replacées sous la domination autrichienne, et fut nommé en 1815 secrétaire du gouvernement de Venise. On a de lui : *Memoria di economia politica;* Padoue, 1829, in-8°; — *Huit jours à Venise;* Venise, 1822, in-18; 6e édit., 1840 : travail fort utile à ceux qui désirent connaître les monuments et l'histoire de cette cité; — *Storia della statistica;* Venise, 1824; — *Prospetto statistico delle provinzie venete;* ibid., 1826; suivi d'un *Atlante statistico* en 82 tables synoptiques; — *Il gran Canale di Venezia;* ibid., 1828; — *Le Dieci epoche della storia d'Italia;* ibid., 1826-1827; — *Manuel du voyageur à Venise;* Paris, 1835, in-18. Les travaux de ce savant l'avaient fait admettre dans l'Académie des sciences de Turin.

Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* (Suppl.).

QUADRIGARIUS (*Quintus Claudius*), historien romain, vivait à la fin du premier siècle avant J.-C. Les renseignements font complétement défaut sur cet écrivain, nommé *Claudius* ou *Clodius* par Tite-Live, *Quintus* par Priscien, *Quintus Claudius* par Aulu-Gelle, enfin *Quadrigarius* par ce dernier et par Nonius Marcellus. Il est assez singulier que Cicéron n'ait fait mention de lui nulle part; en revanche Aulu-Gelle le cite fréquemment, et semble faire grand cas de son autorité. Quadrigarius est auteur d'un ouvrage connu sous les titres d'*Annales*, d'*Historiæ* et de *Rerum romanarum libri*, et qui embrassait le récit des événements compris entre la prise de Rome par les Gaulois et la mort de Sylla; il avait au moins vingt-trois livres, et le septième consulat de Marius se trouvait rapporté dans le dix-neuvième. Tite-Live s'est approprié plusieurs passages de cette histoire, et ceux qui sont épars en assez grand nombre dans les *Nuits Attiques* témoignent d'un style assez élégant. Les *Annales* de Quadrigarius, ou du moins ce qui en reste, ont été insérées dans les *Fragmenta historica* d'Antoine Augustin et à la suite de l'édition de Salluste d'Havercamp (Amst., 1742, t. II, in-4°).

Krause, *Vitæ et fragm. historic. rom.*, p. 243. — Giesebrecht, *Ueber Claudius Quadrigarius;* Prenzlau, 1831, in-4°. — Lachmann, *De fontibus historiarum Titi Livii;* Gœttingue, 1822-28, in-4°. — Smith, *Dictionary*.

QUADRIO (*Francesco-Saverio*), littérateur italien, né le 1er décembre 1695, à Ponte, dans la Valteline, mort le 21 novembre 1756, à Milan. A peine eut-il achevé ses études qu'il s'engagea dans la Société de Jésus; son noviciat terminé, il fut chargé d'enseigner les humanités à Padoue, puis la théologie à Bologne, l'Écriture sainte à Venise et à Modène, et revint à Padoue comme préfet des classes. Il avait entrepris une *Histoire générale de la poésie*, et ce qui en avait paru lui avait attiré de toutes parts les témoignages les plus flatteurs, lorsqu'il prit la subite résolution de quitter les Jésuites : il se trouvait alors à Milan (mai 1744); sans avoir prévenu personne, il s'éloigna en secret, jeta l'habit qui le gênait sur le chemin, et alla s'établir à Zurich, d'où il adressa au pape un mémoire pour justifier sa conduite. Le goût des lettres l'amena à Paris, et il eut des relations avec Voltaire et le cardinal de Tencin. En 1748 il obtint de Benoît XIV l'autorisation de porter le costume de prêtre séculier, et des lettres de recommandation pour le savant Querini; en 1751 il devint le bibliothécaire du comte Pallavicini, gouverneur de Milan; et lorsque ce seigneur fut obligé de quitter cette ville (1753), Quadrio se retira dans un couvent de barnabites. Il fut un des littérateurs les plus instruits du dernier siècle; ses travaux et surtout son humeur chagrine et mélancolique abrégèrent sa vie. Outre plusieurs savants jésuites, il eut pour amis ou protecteurs Lazzarini, Morgagni, Querini, Benoît XIV et Passeroni, qui lui a consacré les quatre vers suivants de son *Cicerone :*

V'è il dotto Quadrio a cui la poesia
Deve cotanto ed i poeti egregi,
Per quel ch' ha scritto e scrive tutta via,
E caro al papa, a' cardinali e regi.

On a de lui : *Della poesia italiana;* Venise, 1734, in-4° : ce traité, écrit sous le pseudonyme de Giuseppe-Maria Andrucci, est dû aux soins de Seghezzi et d'Apostolo Zeno; — *Della Storia e della ragione d'ogni poesia;* Bologne et Milan, 1739-1759, 7 tom. in-4° : ce vaste recueil, malgré de nombreuses erreurs signalées par Tiraboschi et malgré une méthode défectueuse, n'a point été remplacé; personne n'a depuis rassemblé sur la théorie et l'histoire de la poésie un aussi grand nombre de notions générales et particulières, de recherches et d'observations, de jugements littéraires et de détails biographiques; — *Dissertazioni critico-storiche intorno alla Rezia, oggia Valtellina;* Milan, 1755-1756, 3 vol. in-4°; la carte qui accompagnait cet ouvrage a été supprimée, par ordre du gouvernement de Milan, comme indiquant d'une manière fausse les limites du côté du lac de Chiavenna. Il a aussi publié une édition nouvelle des *Psaumes de la pénitence* traduits par Dante (Bologne, 1752, in-8°), et il avait composé un poëme en 60 chants, intitulé *Il Cavaliere errante*, et qu'il jugea indigne de voir le jour.

QUADRIO (*Giuseppe-Maria*), cousin du précédent, né le 11 mars 1707, à Ponte, mort le 26 septembre 1757, à Milan, fut un des meilleurs

élèves de Vallisnieri et de Morgagni, et pratiqua la médecine avec succès. Il est auteur de plusieurs dissertations médicales et de quelques poésies. P.

Raccolta milanese, 1756. — *Annali letterarj d'Italia*, t. I, 2e part., p. 263. — Giovio, *Uomini della Comasca*; 1784, in-8°.

QUAGLIO, nom d'une famille originaire de Luino, sur le lac de Côme, et qui a produit plusieurs générations d'artistes.

Le plus ancien, QUAGLIO (*Giulio*), était fils d'un élève du Tintoret, et suivit les principes de ce maître. Il peignit beaucoup de fresques, de tableaux d'autel et d'autres ouvrages, que l'on voit encore à Vienne, à Salzbourg et à Laybach.

QUAGLIO (*Lorenzo*), né le 25 juillet 1730, à Luino, mort le 7 mai 1804, à Munich, avait pour père Giovanni-Maria, qui était entré comme ingénieur-architecte au service de l'Autriche. Il s'appliqua à l'architecture, et éleva, d'après ses dessins, le théâtre de Manheim et celui de Francfort, sans compter plusieurs édifices remarquables pour le bon goût. Ses deux fils, *Giovanni-Maria* et *Domenico*, furent des peintres de mérite, et l'un des fils de ce dernier, *Giuseppe*, né en 1747, mort le 23 janvier 1828, à Munich, se rendit fort habile dans la décoration théâtrale.

QUAGLIO (*Domenico*), peintre, fils de Giuseppe, né le 1er janvier 1786, à Munich, mort le 9 avril 1837, à Hohenschwangau (Bavière), mérita d'être surnommé *le Canaletto* allemand. Sous la direction de son père, il fit des progrès rapides dans le paysage et la gravure. S'étant adonné plus particulièrement au dessin d'architecture, il visita quelques-unes des vieilles cités de l'Allemagne, afin de se familiariser avec les monuments de l'art gothique, et peignit une *Vue de la cathédrale de Ratisbonne*, qui fut achetée par Maximilien Ier, roi de Bavière. En 1819 il cessa de travailler, comme il avait fait jusque-là, pour le théâtre de Munich. Ses œuvres, qui sont très-nombreuses, se recommandent par la puissance des effets et par la fidélité de la reproduction; elles ont largement aidé à la renaissance du goût artistique en architecture. Il a aussi laissé plusieurs estampes et lithographies, entre autres une série de trente sujets sur les chefs-d'œuvre du moyen âge en Allemagne.

Ses trois frères ont aussi pratiqué la peinture; l'un, *Angelo*, est mort le 2 avril 1815; les deux autres, *Lorenzo*, né le 19 décembre 1793, et *Simone*, né le 23 octobre 1795, vivent encore. K.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

QUANDT (*Jean-Gottlob*), écrivain artistique allemand, né à Leipzig, le 9 avril 1787, mort à Dittersbach, le 19 juin 1859. Fils d'un riche commerçant, il s'adonna, sur le conseil de son maître, Rochlitz, à des études approfondies sur les beaux-arts; après avoir visité l'Italie à plusieurs reprises, il passa le reste de sa vie à Dresde, ou sur son domaine de Dittersbach, occupé à compléter ses belles collections d'objets d'art et à contribuer aux progrès de l'art par des cours qui eurent beaucoup de succès. On a de lui : *Streifereien im Gebiete der Kunst* (Excursions dans le domaine de l'art); Leipzig, 1819, 3 parties, in-8°; — *Entwurf zu einer Geschichte der Kupferstichkunst* (Essai d'une histoire de la gravure); ibid., 1826; — *Briefe aus Italien ueber das Geheimnissvolle der Schönheit und Kunst* (Lettres d'Italie sur le mystérieux dans la beauté et dans l'art); Gera, 1830; — *Nippes von einer Reise nach Schweden* (Souvenirs d'un voyage en Suède); Leipzig, 1843; — *Vorträge über Aesthetik* (Cours d'esthétique); ibid., 1844; — *Beobachtungen über Menschen, Natur und Kunst auf einer Reise ins südliche Frankreich* (Observations sur les hommes, la nature et l'art faites pendant un voyage dans le midi de la France); ibid., 1846; — *Verzeichniss meiner Kupferstichsammlung* (Catalogue de ma collection de gravures); ibid., 1853. E. G.

Convers.-Lexikon. — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1860).

QUANTIN (*Pierre*), général français, né à Fervaque, près Lisieux, le 16 juin 1759, mort à Pont-l'Évêque, en 1824. Il appartenait à une famille noble des environs de Savenay (Bretagne), et était sous-officier d'artillerie en 1789. En 1792, il fut nommé capitaine de l'artillerie du 3e bataillon du Calvados. Il franchit rapidement les grades inférieurs, et en 1796 fut chargé de réprimer les révoltes des départements de l'ouest. Connaissant parfaitement les localités, il rendit d'utiles services. En 1798, appelé au commandement de la 9e division militaire (Nîmes), il se montra très-républicain, et dépassa les vues des Directeurs. Cependant il se rallia à l'empire. Napoléon le nomma, en 1805, commandeur de la Légion d'honneur. Après avoir commandé quelques départements, il mourut dans la retraite.

Le Moniteur universel, an VIII. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemporains*.

QUANZ (*Jean-Joachim*), musicien allemand, né en 1697, à Oberscheden, près Gœttingue, mort le 12 juillet 1773, à Potsdam. Fils d'un maréchal ferrant et destiné au même métier, il l'abandonna pour entrer en apprentissage chez son oncle, qui était musicien pensionnaire de la ville de Mersebourg. En 1718 il fut admis à faire partie de l'orchestre de Varsovie, et bien qu'il excellât dans plusieurs instruments, il fit de la flûte l'objet de son application particulière. A la suite de l'ambassadeur de Pologne, il voyagea en 1724 en Italie, et visita ensuite Paris et Londres. De retour à Dresde, il entra dans l'orchestre de la cour. Frédéric II, n'étant encore que prince royal, avait reçu de Quanz des leçons de flûte; aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il le manda à Berlin, et lui donna une pension de 2,000 écus; souvent même il prit plaisir à exécuter des duos avec lui. Cet artiste passait pour un virtuose consommé; il apporta divers perfectionnements

à la flûte et établit en 1739 un atelier dont l'exploitation devint très-fructueuse pour lui. Il est auteur de plus de 500 concertos ou solos, composés à l'usage exclusif de son royal élève, et d'une *Instruction pour jouer de la flûte* (Berlin, 1752, in-4°), qui a été traduite en plusieurs langues. Frédéric II avait pour son maître un si vif attachement que plusieurs fois il le soigna dans ses maladies et qu'il lui érigea un très-beau mausolée.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

QUARENGHI (*Giacomo*), architecte italien, né en 1744, à Bergame, mort en février 1817, à Saint-Pétersbourg. Fils d'un peintre, il reçut une éducation soignée, et fréquenta ensuite à Rome l'atelier de Mengs et plus tard celui de Pozzi, sur les conseils duquel il abandonna la peinture pour l'architecture, qu'il cultiva d'après les principes de goût fournis par les monuments de l'antiquité et par l'enseignement des grands maîtres de la renaissance. Appelé par l'impératrice Catherine II à Saint-Pétersbourg, il embellit cette ville d'un grand nombre d'édifices, parmi lesquels nous citerons : la Banque, la Bourse, le théâtre et la galerie de tableaux à l'Ermitage, la chapelle de l'ordre de Malte, etc. Il a encore construit les bains et la salle de concert à Czarscoeselo, l'escalier du palais impérial de Moscou, etc. Il fut aussi chargé par les cours d'Autriche, de Bavière et d'Angleterre de fournir des plans pour divers monuments, qui furent élevés d'après ses dessins. Sa grande réputation lui valut plusieurs hautes distinctions honorifiques et le fit élire membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et de plusieurs académies des beaux-arts de l'Europe. Les *Plans et dessins des principaux édifices construits par Quarenghi* ont été publiés en 1821, à Milan, in-fol.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

QUARIN (*Joseph*, comte), médecin allemand, né à Vienne, le 19 novembre 1733, mort le 19 mars 1814, dans cette ville. Reçu docteur à l'âge de dix-huit ans, il devint peu de temps après médecin à l'hôpital des frères de la Miséricorde. Promu plus tard à l'emploi de premier médecin de l'empereur Joseph II, il profita de la faveur que lui témoignait ce prince pour faire améliorer le service des hôpitaux et l'instruction médicale, d'après les renseignements qu'il avait lui-même recueillis pendant un voyage scientifique qu'il avait fait en France, en Angleterre et en Italie. Son mérite lui fit obtenir en 1797 le titre de comte. On a de lui : *Tentamina de cicuta;* Vienne, 1761, in-8°; — *Methodus medendarum febrium;* ibid., 1772, 1774, in-8°; — *Methodus medendi inflammationes;* ibid., 1774, in-8°; réimprimé avec l'ouvrage précédent, sous le titre de : *Commentatio de curandis febribus et inflammationibus*, Vienne, 1781; trad. en français, Paris, 1800, in-8°; — *Animadversiones practicæ in diversos morbos;* Vienne, 1786, 1814, in-8°; trad. en français, Paris, 1807, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI. — Rotermund, *Supplement à Jöcher.* — *Biographie médicale.*

QUARLES (*Francis*), poëte anglais, né en mai 1592, à Stewards (comté d'Essex), mort le 8 septembre 1644, à Londres. Il était fils de James Quarles, surintendant de la marine, mort en 1642. Après avoir fait ses études à Cambridge et dans la Société de Lincoln's Inn, il accepta la place d'échanson auprès d'Élisabeth, fille de Jacques Ier (1613), et la suivit en Allemagne. Lorsque cette princesse eut perdu, en 1620, le trône de Bohême, il quitta son service, se rendit en Irlande, et y devint secrétaire du savant archevêque Usher. Son dévouement à la cause royaliste l'obligea en 1641 de chercher asile en Angleterre, et loin d'y trouver le repos, il fut exposé à la persécution et vit mettre ses biens au pillage. Mais ce qui lui causa un chagrin plus sensible, ce fut la dispersion de ses livres et manuscrits; on attribue même à ce dernier coup la cause de sa mort prématurée. Il avait le titre de chroniqueur (*chronologer*) de la cité de Londres, et comptait, dit-on, parmi les pensionnaires du roi. Quarles a écrit un grand nombre de poëmes, où l'on admire de fortes images, de la sensibilité, des expressions bien choisies et d'heureuses combinaisons ; ces poëmes, qu'on a essayé de faire revivre, ont joui dans leur temps d'une grande popularité, bien qu'on puisse reprocher à l'auteur un penchant tel en mysticisme religieux qu'il semble, suivant le mot d'Headley, avoir bu les eaux du Jourdain au lieu de celles de l'Hélicon. Nous citerons de lui : *Feast for wormes;* Londres, 1620, in-4° : c'est la légende de Jonas mise en vers; — *Hadassa, or the History of Esther;* ibid., 1621; — *Job militant, with meditations divine and moral;* ibid., 1624, in-4°; — *Divine poems;* ibid., 1630, in-8°; 1674, in-4°; — *Argalus and Parthenia, a romance;* ibid., 1631, in-4°; — *History of Sampson;* ibid., 1631, in-4°; — *Divine fancies;* ibid., 1633, in-4° : recueil d'épigrammes, de méditations et d'observations; — *Emblems;* ibid., 1635, in-8°, avec des figures de Marshall et de Simpson : cet ouvrage, le plus populaire de Quarles, a été souvent réimprimé; on en a donné en 1861 une fort belle édition illustrée à Londres; — *The Shepherd's oracles, eglogues;* ibid., 1646, in-4°; — *The Virgin widow, comedy;* ibid., 1649, in-4°; — *Enchiridion of meditations;* ibid., 1654, in-4°.

QUARLES (*John*), fils du précédent, né en 1624, dans l'Essex, porta les armes pour Charles Ier, et parvint au grade de capitaine. Après la mort du roi, il se mit à voyager sur le continent, et revint à Londres, où il mourut, en 1665, de la peste. Il cultiva aussi la poésie, et publia : *Fons lacrymarum* (1648, in-8°), *Regale lectum miseriæ, or a Kingly bed of misery* (2e édit., 1649, in-8°), *Divine meditations upon several subjects* (1679, in-8°), *Triumphant chastity* (1684, in-8°), etc.

élèves de Vallisnieri et de Morgagni, et pratiqua la médecine avec succès. Il est auteur de plusieurs dissertations médicales et de quelques poésies. P.

Raccolta milanese, 1756. — *Annali letterarj d'Italia*, t. I, 2e part., p. 263. — Giovio, *Uomini della Comasca*; 1784, in-8°.

QUAGLIO, nom d'une famille originaire de Luino, sur le lac de Côme, et qui a produit plusieurs générations d'artistes.

Le plus ancien, QUAGLIO (*Giulio*), était fils d'un élève du Tintoret, et suivit les principes de ce maître. Il peignit beaucoup de fresques, de tableaux d'autel et d'autres ouvrages, que l'on voit encore à Vienne, à Salzbourg et à Laybach.

QUAGLIO (*Lorenzo*), né le 25 juillet 1730, à Luino, mort le 7 mai 1804, à Munich, avait pour père Giovanni-Maria, qui était entré comme ingénieur-architecte au service de l'Autriche. Il s'appliqua à l'architecture, et éleva, d'après ses dessins, le théâtre de Manheim et celui de Francfort, sans compter plusieurs édifices remarquables pour le bon goût. Ses deux fils, *Giovanni-Maria* et *Domenico*, furent des peintres de mérite, et l'un des fils de ce dernier, *Giuseppe*, né en 1747, mort le 23 janvier 1828, à Munich, se rendit fort habile dans la décoration théâtrale.

QUAGLIO (*Domenico*), peintre, fils de Giuseppe, né le 1er janvier 1786, à Munich, mort le 9 avril 1837, à Hohenschwangau (Bavière), mérita d'être surnommé *le Canaletto* allemand. Sous la direction de son père, il fit des progrès rapides dans le paysage et la gravure. S'étant adonné plus particulièrement au dessin d'architecture, il visita quelques-unes des vieilles cités de l'Allemagne, afin de se familiariser avec les monuments de l'art gothique, et peignit une *Vue de la cathédrale de Ratisbonne*, qui fut achetée par Maximilien Ier, roi de Bavière. En 1819 il cessa de travailler, comme il avait fait jusque-là, pour le théâtre de Munich. Ses œuvres, qui sont très-nombreuses, se recommandent par la puissance des effets et par la fidélité de la reproduction; elles ont largement aidé à la renaissance du goût artistique en architecture. Il a aussi laissé plusieurs estampes et lithographies, entre autres une série de trente sujets sur les chefs-d'œuvre du moyen âge en Allemagne.

Ses trois frères ont aussi pratiqué la peinture; l'un, *Angelo*, est mort le 2 avril 1815; les deux autres, *Lorenzo*, né le 19 décembre 1793, et *Simone*, né le 23 octobre 1795, vivent encore. K.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

QUANDT (*Jean-Gottlob*), écrivain artistique allemand, né à Leipzig, le 9 avril 1787, mort à Dittersbach, le 19 juin 1859. Fils d'un riche commerçant, il s'adonna, sur le conseil de son maître, Rochlitz, à des études approfondies sur les beaux-arts; après avoir visité l'Italie à plusieurs reprises, il passa le reste de sa vie à Dresde, ou sur son domaine de Dittersbach, occupé à compléter ses belles collections d'objets d'art et à contribuer aux progrès de l'art par des cours qui eurent beaucoup de succès. On a de lui : *Streifereien im Gebiete der Kunst* (Excursions dans le domaine de l'art); Leipzig, 1819, 3 parties, in-8°; — *Entwurf zu einer Geschichte der Kupferstichkunst* (Essai d'une histoire de la gravure); ibid., 1826; — *Briefe aus Italien ueber das Geheimnissvolle der Schönheit und Kunst* (Lettres d'Italie sur le mystérieux dans la beauté et dans l'art); Gera, 1830; — *Nippes von einer Reise nach Schweden* (Souvenirs d'un voyage en Suède); Leipzig, 1843; — *Vorträge über Aesthetik* (Cours d'esthétique); ibid., 1844; — *Beobachtungen über Menschen, Natur und Kunst auf einer Reise ins südliche Frankreich* (Observations sur les hommes, la nature et l'art faites pendant un voyage dans le midi de la France); ibid., 1846; — *Verzeichniss meiner Kupferstichsammlung* (Catalogue de ma collection de gravures); ibid., 1853. E. G.

Convers.-Lexikon. — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1860).

QUANTIN (*Pierre*), général français, né à Fervaque, près Lisieux, le 16 juin 1759, mort à Pont-l'Évêque, en 1824. Il appartenait à une famille noble des environs de Savenay (Bretagne), et était sous-officier d'artillerie en 1789. En 1792, il fut nommé capitaine de l'artillerie du 3e bataillon du Calvados. Il franchit rapidement les grades inférieurs, et en 1796 fut chargé de réprimer les révoltes des départements de l'ouest. Connaissant parfaitement les localités, il rendit d'utiles services. En 1798, appelé au commandement de la 9e division militaire (Nîmes), il se montra très-républicain, et dépassa les vues des Directeurs. Cependant il se rallia à l'empire. Napoléon le nomma, en 1805, commandeur de la Légion d'honneur. Après avoir commandé quelques départements, il mourut dans la retraite.

Le Moniteur universel, an VIII. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemporains*.

QUANZ (*Jean-Joachim*), musicien allemand, né en 1697, à Oberscheden, près Gœttingue, mort le 12 juillet 1773, à Potsdam. Fils d'un maréchal ferrant et destiné au même métier, il l'abandonna pour entrer en apprentissage chez son oncle, qui était musicien pensionnaire de la ville de Mersebourg. En 1718 il fut admis à faire partie de l'orchestre de Varsovie, et bien qu'il excellât dans plusieurs instruments, il fit de la flûte l'objet de son application particulière. A la suite de l'ambassadeur de Pologne, il voyagea en 1724 en Italie, et visita ensuite Paris et Londres. De retour à Dresde, il entra dans l'orchestre de la cour. Frédéric II, n'étant encore que prince royal, avait reçu de Quanz des leçons de flûte; aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il le manda à Berlin, et lui donna une pension de 2,000 écus; souvent même il prit plaisir à exécuter des duos avec lui. Cet artiste passait pour un virtuose consommé; il apporta divers perfectionnements

à la flûte et établit en 1739 un atelier dont l'exploitation devint très-fructueuse pour lui. Il est auteur de plus de 500 concertos ou solos, composés à l'usage exclusif de son royal élève, et d'une *Instruction pour jouer de la flûte* (Berlin, 1752, in-4°), qui a été traduite en plusieurs langues. Frédéric II avait pour son maître un si vif attachement que plusieurs fois il le soigna dans ses maladies et qu'il lui érigea un très-beau mausolée.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

QUARENGHI (*Giacomo*), architecte italien, né en 1744, à Bergame, mort en février 1817, à Saint-Pétersbourg. Fils d'un peintre, il reçut une éducation soignée, et fréquenta ensuite à Rome l'atelier de Mengs et plus tard celui de Pozzi, sur les conseils duquel il abandonna la peinture pour l'architecture, qu'il cultiva d'après les principes de goût fournis par les monuments de l'antiquité et par l'enseignement des grands maîtres de la renaissance. Appelé par l'impératrice Catherine II à Saint-Pétersbourg, il embellit cette ville d'un grand nombre d'édifices, parmi lesquels nous citerons : la Banque, la Bourse, le théâtre et la galerie de tableaux à l'Ermitage, la chapelle de l'ordre de Malte, etc. Il a encore construit les bains et la salle de concert à Czarscoeselo, l'escalier du palais impérial de Moscou, etc. Il fut aussi chargé par les cours d'Autriche, de Bavière et d'Angleterre de fournir des plans pour divers monuments, qui furent élevés d'après ses dessins. Sa grande réputation lui valut plusieurs hautes distinctions honorifiques et le fit élire membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et de plusieurs académies des beaux-arts de l'Europe. Les *Plans et dessins des principaux édifices construits par Quarenghi* ont été publiés en 1821, à Milan, in-fol.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

QUARIN (*Joseph*, comte), médecin allemand, né à Vienne, le 19 novembre 1733, mort le 19 mars 1814, dans cette ville. Reçu docteur à l'âge de dix-huit ans, il devint peu de temps après médecin à l'hôpital des frères de la Miséricorde. Promu plus tard à l'emploi de premier médecin de l'empereur Joseph II, il profita de la faveur que lui témoignait ce prince pour faire améliorer le service des hôpitaux et l'instruction médicale, d'après les renseignements qu'il avait lui-même recueillis pendant un voyage scientifique qu'il avait fait en France, en Angleterre et en Italie. Son mérite lui fit obtenir en 1797 le titre de comte. On a de lui : *Tentamina de cicuta;* Vienne, 1761, in-8°; — *Methodus medendarum febrium;* ibid., 1772, 1774, in-8°; — *Methodus medendi inflammationes;* ibid., 1774, in-8°; réimprimé avec l'ouvrage précédent, sous le titre de : *Commentatio de curandis febribus et inflammationibus*, Vienne, 1781; trad. en français, Paris, 1800, in-8°; — *Animadversiones practicæ in diversos morbos;* Vienne, 1786, 1814, in-8°; trad. en français, Paris, 1807, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI. — Rotermund, *Supplément à Jöcher.* — *Biographie médicale.*

QUARLES (*Francis*), poëte anglais, né en mai 1592, à Stewards (comté d'Essex), mort le 8 septembre 1644, à Londres. Il était fils de James Quarles, surintendant de la marine, mort en 1642. Après avoir fait ses études à Cambridge et dans la Société de Lincoln's Inn, il accepta la place d'échanson auprès d'Élisabeth, fille de Jacques Ier (1613), et la suivit en Allemagne. Lorsque cette princesse eut perdu, en 1620, le trône de Bohême, il quitta son service, se rendit en Irlande, et y devint secrétaire du savant archevêque Usher. Son dévouement à la cause royaliste l'obligea en 1641 de chercher asile en Angleterre, et loin d'y trouver le repos, il fut exposé à la persécution et vit mettre ses biens au pillage. Mais ce qui lui causa un chagrin plus sensible, ce fut la dispersion de ses livres et manuscrits; on attribue même à ce dernier coup la cause de sa mort prématurée. Il avait le titre de chroniqueur (*chronologer*) de la cité de Londres, et comptait, dit-on, parmi les pensionnaires du roi. Quarles a écrit un grand nombre de poëmes, où l'on admire de fortes images, de la sensibilité, des expressions bien choisies et d'heureuses combinaisons ; ces poëmes, qu'on a essayé de faire revivre, ont joui dans leur temps d'une grande popularité, bien qu'on puisse reprocher à l'auteur un penchant tel en mysticisme religieux qu'il semble, suivant le mot d'Headley, avoir bu les eaux du Jourdain au lieu de celles de l'Hélicon. Nous citerons de lui : *Feast for wormes;* Londres, 1620, in-4° : c'est la légende de Jonas mise en vers; — *Hadassa, or the History of Esther;* ibid., 1621; — *Job militant, with meditations divine and moral;* ibid., 1624, in-4°; — *Divine poems;* ibid., 1630, in-8°; 1674, in-4°; — *Argalus and Parthenia, a romance;* ibid., 1631, in-4°; — *History of Sampson;* ibid., 1631, in-4°; — *Divine fancies;* ibid., 1633, in-4° : recueil d'épigrammes, de méditations et d'observations; — *Emblems;* ibid., 1635, in-8°, avec des figures de Marshall et de Simpson : cet ouvrage, le plus populaire de Quarles, a été souvent réimprimé; on en a donné en 1861 une fort belle édition illustrée à Londres; — *The Shepherd's oracles, eglogues;* ibid., 1646, in-4°; — *The Virgin widow, comedy;* ibid., 1649, in-4°; — *Enchiridion of meditations;* ibid., 1654, in-4°.

QUARLES (*John*), fils du précédent, né en 1624, dans l'Essex, porta les armes pour Charles Ier, et parvint au grade de capitaine. Après la mort du roi, il se mit à voyager sur le continent, et revint à Londres, où il mourut, en 1665, de la peste. Il cultiva aussi la poésie, et publia : *Fons lacrymarum* (1648, in-8°), *Regale lectum miseriæ, or a Kingly bed of misery* (2e édit., 1649, in-8°), *Divine meditations upon several subjects* (1679, in-8°), *Triumphant chastity* (1684, in-8°), etc.

Wood. *Athenæ oxon.*, II. — Headley, *Beauties*. — Ellis, *Specimens*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

QUARRÉ (*Gaspard*), seigneur d'Aligny, né le 20 décembre 1625, à Dijon, où il est mort, le 5 janvier 1699. Il fut reçu en 1641 avocat général au parlement de Bourgogne, et obtint en 1652 le titre de conseiller d'État avec une pension. Il a publié ses *Plaidoyers et harangues* (Paris, 1658, in-4°).

Deux de ses fils méritent d'être mentionnés : *Étienne*, chevalier de Malte, servit avec distinction dans les guerres de Flandre et d'Allemagne; et *François*, mort le 31 octobre 1721, exerça la charge d'avocat général à Dijon, et laissa plusieurs écrits, qui n'ont pas vu le jour.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II.

QUARRÉ (*Antoinette-Suzanne*), poëtesse française, née à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 16 janvier 1813, morte à Dijon, le 25 novembre 1847. Ce fut au fond d'une petite boutique de lingère que se développa son goût inné pour la poésie. Un exemplaire de la tragédie de *Zaïre* lui avait servi d'abécédaire; aussi pour ses lectures enfantines elle semblait rechercher plus particulièrement les livres de poésie. Un littérateur d'esprit, M. de Belloguet, lui enseigna les règles de l'art. L'accueil que reçurent ses essais littéraires, soit en prose, soit en vers, une première mention honorable qu'elle obtint en 1839 de la Société des lettres et arts de Seine-et-Oise pour l'éloge de la princesse Marie d'Orléans, une épître que lui adressa Lamartine et les encouragements de quelques compatriotes l'engagèrent à mettre au jour un recueil de vers, qui parut sous ce titre : *Poésies d'Antoinette Quarré, de Dijon*; Dijon, 1843, in-8°. Malheureusement sa faible constitution devait bientôt être épuisée par l'excessive sensibilité de son âme. Au moment ou elle préparait un second volume de ses œuvres, une mort prématurée vint l'enlever aux lettres (1). J.-P.-Abel JEANDET (de Verdun).

Revue des deux Bourgognes, 1838. — *Courrier de la Cote-d'Or*, 1843 (n° 16 et 17), 1847 (n° 143). — *Mem. de l'Académie de Dijon*. — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne*.

* **QUATREFAGES DE BRÉAU** (*Jean-Louis-Armand* DE), naturaliste français, né à Berthezenne, près de Valleraugue (Gard), le 10 février 1810. Il descend d'une ancienne famille protestante. Après avoir terminé ses études classiques au collége de Tournon, il alla, en 1827, étudier la médecine et les sciences à Strasbourg, où il devint aide-préparateur de physique et de chimie à la faculté. En même temps il s'occupait d'anatomie comparée, sous les auspices de M. Duvernoy, pour lequel il fit de nombreux dessins. Reçu docteur ès sciences mathématiques (1830) et docteur en médecine (1832), il joignit, en 1840, à ces deux grades universitaires celui de docteur ès sciences naturelles. En 1833 il suppléait le professeur de chimie à la faculté de Toulouse, et se livrait avec beaucoup de succès à la pratique médicale, tout en continuant de cultiver la zoologie. A cette époque il publia des *Recherches d'embryogénie sur les Limnées et les Planorbes* (1834), et un travail de même nature *Sur les Axodontes* (1835). Ce mémoire, présenté à l'Académie des sciences, fut l'objet d'un rapport très-favorable, fait au nom d'une commission composée de Geoffroy Saint-Hilaire, F. Cuvier, et Blainville rapporteur. Il décida de l'avenir de M. de Quatrefages. En effet, peu de temps après la réorganisation des facultés, M. de Quatrefages fut appelé en 1838 à celle de Toulouse comme chargé du cours de zoologie. Dès ce moment il renonça à la clientèle médicale. Après avoir professé pendant deux ans, voyant que le titre qui lui avait été conféré ne se changeait pas en titre définitif et fatigué de lutter contre bien des obstacles, il donna sa démission, et vint, en 1840, se fixer à Paris avec l'intention de se livrer exclusivement à l'étude de la zoologie. M. de Quatrefages était à peu près sans fortune : il dut se créer des ressources avec son crayon de dessinateur et sa plume d'écrivain. La *Revue des deux mondes*, le *Règne animal illustré*, etc., lui permettaient de subvenir aux dépenses qu'entraînaient ses voyages de naturaliste et son séjour dans une modeste pension bourgeoise. En 1850 seulement il fut chargé du cours d'histoire naturelle au lycée Henri IV, et ne devint professeur titulaire qu'en 1852. Le 26 avril de la même année il avait été nommé membre de l'Académie des sciences, et fut appelé le 29 août 1855 au Muséum comme professeur d'histoire naturelle de l'homme. Il renonça aussitôt aux fonctions qu'il remplissait au lycée.

Les travaux de M. de Quatrefages sont de deux sortes. Les uns ont pour but de faire avancer la science par des recherches originales : ils s'adressent exclusivement aux savants de profession. Les autres, destinés à vulgariser la science, sont à l'adresse d'un plus grand nombre de lecteurs. Ces derniers ont presque tous paru dans la *Revue des deux mondes*; quelques-uns mettent en lumière des faits isolés à l'occasion d'ouvrages nouvellement publiés : tels sont les articles *Tendances modernes de la chimie*; *Le Hareng*; *Le Cosmos* de Humboldt. D'autres articles, reliés par une pensée commune, y ont paru sous le titre général de *Souvenirs d'un naturaliste* (1842-1853), réunis en 2 vol., 1854, et traduits en anglais (Londres, 1857). Tout en s'intéressant au récit du voyageur, on y puise des notions exactes sur le monde marin, et particulièrement sur les animaux inférieurs, dont l'étude a pris depuis une vingtaine d'années un si grand développement. L'auteur a, en outre, publié une série d'articles sur les *Métamorphoses de l'homme et des animaux* (1855-1856), et une autre sur l'*Unité de l'espèce humaine* (1860-1861) séries qui ont été aussi publiées à part.

(1) Deux mois auparavant, en présence du monument élevé par Rude à Napoléon sur la montagne abrupte de Flein, elle improvisait un de ses hymnes les plus applaudis. Ce chant du cygne est resté inédit.

... le ... s ... à ... *Les* ... *Annelés*, et ses ... *Phlébentérés* ... profondes ... pareil ... extrême de ... rs mémoires prov... de ...parition, en 1845, ... très- ... laque ... part plus ou moins la plupart des naturalistes d'Europe, et ...e résultat a été la confirmation des faits ...és par l'auteur. La nature des observations ...elles se livrait M. de Quatrefages a exigé ...le nombreux voyages sur les bords de la ...'est ainsi qu'il a visité les côtes de Cette ...e (1839), l'archipel de Chausey et Saint- ...1841), les côtes de Saint-Vaast-la-Hougue l'archipel de Bréhat (1843), la baie de ...e (1847-1848), Saint-Vaast-la-Hougue Boulogne (1850), La Rochelle (1852). Le ...onsidérable de ces voyages est celui que Quatrefages a fait en 1854, en compagnie ...I. Milne-Edwards et E. Blanchard : ces ...istes explorèrent les côtes de la Sicile Trapani jusqu'à Catane. Les principaux ...ts recueillis dans ce voyage ont paru sous de *Recherches anatomiques et zoolo- faites pendant un voyage en Sicile*, ...4°, avec de nombreuses planches. Outre ...rages cités, on a de M. de Quatrefages : ...*xtroversion de la vessie;* Strasbourg, in-4°, avec planches; — *Études sur ...ladies actuelles des vers à soie;* Paris, ...n-4°, avec pl.; suivies, en 1860, de *Nou- recherches sur les maladies actuelles ...s à soie*, in-4° : ce travail fut le résultat ...sion dont l'auteur avait été chargé par ...e des sciences pour étudier les maladies ...ent les contrées séricicoles de la France. Quatrefages est un de ces rares savants ...les connaissances solides et variées joi- ...e talent de bien écrire. X.

...*partie*.

...TREMAIRE (*Jean-Robert*), érudit fran- ...en 1611, à Courseraux (diocèse de Séez), ... 6 juillet 1671. Il embrassa en 1630 la ...les Bénédictins dans la congrégation de ...laur, et employa toute sa vie à travailler ... qu'il croyait intéresser la gloire de son Lors de la querelle qui s'éleva au sujet ...eur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, on ...outenir les prétendus droits d'un abbé de ..., nommé Gersen, et qui n'avait d'autre mérite que celui d'appartenir aux Bénédictins. Appelé à Saint-Germain-des-Prés, il défendit les priviléges de cette abbaye contre le fameux Launoy. L'excès du travail affaiblit sa santé, et il se rendit dans l'abbaye de Ferrières, en Gâtinais, afin d'y goûter quelque repos; en prenant un bain dans la petite rivière du Bied, il tomba dans un creux d'eau, et se noya. Dom Quatremaire avait de l'érudition, du zèle et de la vivacité dans l'esprit; il passait pour le plus savant religieux de son ordre en France. Ses principaux écrits sont : *Jo. Gersen librorum* De imitatione Christi *auctor assertus;* Paris, 1649-1650, 2 part. in-4°; le P. Fronteau, qui plaidait pour Thomas de Kempis, répliqua assez vertement, et Gabriel Naudé, piqué au vif de ce qui était dit contre lui dans ces ouvrages, en fit saisir tous les exemplaires; les écrits se multiplièrent de part et d'autre, et la dispute s'embrouilla à un tel point que Quatremaire n'en vit pas la fin; — *Privilegium S. Germani adversus J. Launoii inquisitionem propugnatum;* Paris, 1657, in-8° : il publia en 1659 et en 1663 deux semblables dissertations pour autoriser les droits des abbayes de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Valery; — *Histoire abrégée du Mont-Saint-Michel;* Paris, 1668, in-12.

Dom Le Cerf, *Biblioth.* — Dom Tassin, *Hist. littér. de la congrég. de Saint-Maur.* — Lelong, *Biblioth.*

QUATREMÈRE (*Marc-Étienne* (1)), administrateur français, né le 29 novembre 1751, à Paris, où il est mort, le 21 janvier 1794. Fils aîné d'un marchand de drap anobli par Louis XVI, il fut autorisé à continuer le même commerce sans déroger (2). Sa probité le fit en 1789 choisir pour l'un des premiers officiers municipaux de Paris; mais les circonstances devenant chaque jour plus difficiles, il se démit de ses fonctions, après les avoir honorablement exercées. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort pour cause de fanatisme et de prétendu complot avec des fournisseurs infidèles. Ses biens furent confisqués, et sa famille ne put en obtenir que la restitution d'une petite partie après le 9 thermidor. De nombreux écrits de Quatremère, ayant trait surtout aux matières religieuses, furent brûlés à l'hôtel de ville, et sa famille n'en put recueillir que des fragments.

Sa femme, *Anne-Charlotte* Bourjot, née en 1732, à Paris, y mourut, le 14 octobre 1790. Elle était fille de commerçants, qui l'élevèrent dans les principes de la piété la plus rigide. Sa charité était inépuisable, et la visite des pauvres, des malades, des prisonniers était le seul plaisir qu'elle se permît. On lui adressait des

(1) Son père, *Nicolas-Étienne* Quatremère, né à Paris, où il est mort, le 17 septembre 1795, reçut en 1780 des lettres de noblesse, ainsi que son frère puîné *François-Bernard* Quatremère *de l'Épine*, né à Paris, mort dans la même ville, le 2 avril 1796, à soixante-huit ans. Tous deux reçurent le cordon de Saint-Michel, distinction fort rare pour des commerçants.

(2) C'est à tort que *Le Moniteur* l'appelle *Marc-Antoine*.

Wood, *Athenæ oxon.*, II. — Headley, *Beauties.* — Ellis, *Specimens.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

QUARRÉ (*Gaspard*), seigneur d'Aligny, né le 20 décembre 1625, à Dijon, où il est mort, le 5 janvier 1699. Il fut reçu en 1641 avocat général au parlement de Bourgogne, et obtint en 1652 le titre de conseiller d'État avec une pension. Il a publié ses *Plaidoyers et harangues* (Paris, 1658, in-4°).

Deux de ses fils méritent d'être mentionnés : *Étienne*, chevalier de Malte, servit avec distinction dans les guerres de Flandre et d'Allemagne; et *François*, mort le 31 octobre 1721, exerça la charge d'avocat général à Dijon, et laissa plusieurs écrits, qui n'ont pas vu le jour.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II.

QUARRÉ (*Antoinette-Suzanne*), poëtesse française, née à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 16 janvier 1813, morte à Dijon, le 25 novembre 1847. Ce fut au fond d'une petite boutique de lingère que se développa son goût inné pour la poésie. Un exemplaire de la tragédie de *Zaïre* lui avait servi d'abécédaire; aussi pour ses lectures enfantines elle semblait rechercher plus particulièrement les livres de poésie. Un littérateur d'esprit, M. de Belloguet, lui enseigna les règles de l'art. L'accueil que reçurent ses essais littéraires, soit en prose, soit en vers, une première mention honorable qu'elle obtint en 1839 de la Société des lettres et arts de Seine-et-Oise pour l'éloge de la princesse Marie d'Orléans, une épître que lui adressa Lamartine et les encouragements de quelques compatriotes l'engagèrent à mettre au jour un recueil de vers, qui parut sous ce titre : *Poésies d'Antoinette Quarré, de Dijon*; Dijon, 1843, in-8°. Malheureusement sa faible constitution devait bientôt être épuisée par l'excessive sensibilité de son âme. Au moment où elle préparait un second volume de ses œuvres, une mort prématurée vint l'enlever aux lettres (1). J.-P.-Abel JEANDET (de Verdun).

Revue des deux Bourgognes, 1838. — *Courrier de la Côte-d'Or*, 1843 (n° 16 et 17), 1847 (n° 153). — *Mem de l'Academie de Dijon.* — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne.*

* **QUATREFAGES DE BRÉAU** (*Jean-Louis-Armand* DE), naturaliste français, né à Berthezenne, près de Valleraugue (Gard), le 10 février 1810. Il descend d'une ancienne famille protestante. Après avoir terminé ses études classiques au collége de Tournon, il alla, en 1827, étudier la médecine et les sciences à Strasbourg, où il devint aide-préparateur de physique et de chimie à la faculté. En même temps il s'occupait d'anatomie comparée, sous les auspices de M. Duvernoy, pour lequel il fit de nombreux dessins. Reçu docteur ès sciences mathématiques (1830) et docteur en médecine (1832), il joignit, en 1840, à ces deux grades universitaires celui de docteur ès sciences naturelles. En 1833 il suppléait le professeur de chimie à la faculté de Toulouse, et se livrait avec beaucoup de succès à la pratique médicale, tout en continuant de cultiver la zoologie. A cette époque il publia des *Recherches d'embryogénie sur les Limnées et les Planorbes* (1834), et un travail de même nature *Sur les Axodontes* (1835). Ce mémoire, présenté à l'Académie des sciences, fut l'objet d'un rapport très-favorable, fait au nom d'une commission composée de Geoffroy Saint-Hilaire, F. Cuvier, et Blainville rapporteur. Il décida de l'avenir de M. de Quatrefages. En effet, peu de temps après la réorganisation des facultés, M. de Quatrefages fut appelé en 1838 à celle de Toulouse comme chargé du cours de zoologie. Dès ce moment il renonça à la clientèle médicale. Après avoir professé pendant deux ans, voyant que le titre qui lui avait été conféré ne se changeait pas en titre définitif et fatigué de lutter contre bien des obstacles, il donna sa démission, et vint, en 1840, se fixer à Paris avec l'intention de se livrer exclusivement à l'étude de la zoologie. M. de Quatrefages était à peu près sans fortune : il dut se créer des ressources avec son crayon de dessinateur et sa plume d'écrivain. La *Revue des deux mondes*, le *Règne animal illustré*, etc., lui permettaient de subvenir aux dépenses qu'entraînaient ses voyages de naturaliste et son séjour dans une modeste pension bourgeoise. En 1850 seulement il fut chargé du cours d'histoire naturelle au lycée Henri IV, et ne devint professeur titulaire qu'en 1852. Le 26 avril de la même année il avait été nommé membre de l'Académie des sciences, et fut appelé le 29 août 1855 au Muséum comme professeur d'histoire naturelle de l'homme. Il renonça aussitôt aux fonctions qu'il remplissait au lycée.

Les travaux de M. de Quatrefages sont de deux sortes. Les uns ont pour but de faire avancer la science par des recherches originales : ils s'adressent exclusivement aux savants de profession. Les autres, destinés à vulgariser la science, sont à l'adresse d'un plus grand nombre de lecteurs. Ces derniers ont presque tous paru dans la *Revue des deux mondes*; quelques-uns mettent en lumière des faits isolés à l'occasion d'ouvrages nouvellement publiés : tels sont les articles *Tendances modernes de la chimie*; *Le Hareng*; *Le Cosmos* de Humboldt. D'autres articles, reliés par une pensée commune, y ont paru sous le titre général de *Souvenirs d'un naturaliste* (1842-1853), réunis en 2 vol., 1854, et traduits en anglais (Londres, 1857). Tout en s'intéressant au récit du voyageur, on y puise des notions exactes sur le monde marin, et particulièrement sur les animaux inférieurs, dont l'étude a pris depuis une vingtaine d'années un si grand développement. L'auteur a, en outre, publié une série d'articles sur les *Métamorphoses de l'homme et des animaux* (1855-1856), et une autre sur l'*Unité de l'espèce humaine* (1860-1861) séries qui ont été aussi publiées à part.

(1) Deux mois auparavant, en présence du monument élevé par Rude à Napoléon sur la montagne abrupte de Flein, elle improvisait un de ses hymnes les plus applaudis. Ce chant du cygne est resté inédit.

Les travaux scientifiques proprement dits de M. de Quatrefages ont porté sur tous les groupes principaux du règne animal, à commencer par l'homme. Toutefois, l'auteur s'est occupé plus spécialement des animaux marins inférieurs, qu'il est allé étudier sur place. Il a publié sur ce sujet un grand nombre de mémoires, qui ont paru dans les *Annales des sciences naturelles*, le journal *L'Institut*, etc. Nous citerons surtout ses *Études sur les types inférieurs de l'embranchement des Annelés*, et ses divers mémoires sur les *Mollusques Phlébentérés*, faisant connaître les modifications profondes que présente chez ces animaux l'appareil digestif et la dégradation extrême de leur appareil circulatoire. Ces derniers mémoires provoquèrent lors de leur apparition, en 1845, une polémique très-vive, à laquelle prirent une part plus ou moins directe la plupart des naturalistes d'Europe, et dont le résultat a été la confirmation des faits annoncés par l'auteur. La nature des observations auxquelles se livrait M. de Quatrefages a exigé de lui de nombreux voyages sur les bords de la mer. C'est ainsi qu'il a visité les côtes de Cette et d'Agde (1839), l'archipel de Chausey et Saint-Malo (1841), les côtes de Saint-Vaast-la-Hougue (1842), l'archipel de Bréhat (1843), la baie de Biscaye (1847-1848), Saint-Vaast-la-Hougue (1849), Boulogne (1850), La Rochelle (1852). Le plus considérable de ces voyages est celui que M. de Quatrefages a fait en 1854, en compagnie de MM. Milne-Edwards et E. Blanchard : ces naturalistes explorèrent les côtes de la Sicile depuis Trapani jusqu'à Catane. Les principaux résultats recueillis dans ce voyage ont paru sous le titre de *Recherches anatomiques et zoologiques faites pendant un voyage en Sicile*, vol. in-4°, avec de nombreuses planches. Outre les ouvrages cités, on a de M. de Quatrefages : *De l'extroversion de la vessie;* Strasbourg, 1832, in-4°, avec planches; — *Études sur les maladies actuelles des vers à soie;* Paris, 1859, in-4°, avec pl.; suivies, en 1860, de *Nouvelles recherches sur les maladies actuelles des vers à soie*, in-4° : ce travail fut le résultat d'une mission dont l'auteur avait été chargé par l'Académie des sciences pour étudier les maladies qui ravagent les contrées séricicoles de la France. M. de Quatrefages est un de ces rares savants qui à des connaissances solides et variées joignent le talent de bien écrire. X.

Docum. partic.

QUATREMAIRE (*Jean-Robert*), érudit français, né en 1611, à Courseraux (diocèse de Séez), mort le 6 juillet 1671. Il embrassa en 1630 la règle des Bénédictins dans la congrégation de Saint-Maur, et employa toute sa vie à travailler pour ce qu'il croyait intéresser la gloire de son ordre. Lors de la querelle qui s'éleva au sujet de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, on le vit soutenir les prétendus droits d'un abbé de Verceil, nommé Gersen, et qui n'avait d'autre mérite que celui d'appartenir aux Bénédictins. Appelé à Saint-Germain-des-Prés, il défendit les priviléges de cette abbaye contre le fameux Launoy. L'excès du travail affaiblit sa santé, et il se rendit dans l'abbaye de Ferrières, en Gâtinais, afin d'y goûter quelque repos; en prenant un bain dans la petite rivière du Bied, il tomba dans un creux d'eau, et se noya. Dom Quatremaire avait de l'érudition, du zèle et de la vivacité dans l'esprit; il passait pour le plus savant religieux de son ordre en France. Ses principaux écrits sont : *Jo. Gersen librorum* De imitatione Christi *auctor assertus;* Paris, 1649-1650, 2 part. in-4°; le P. Fronteau, qui plaidait pour Thomas de Kempis, répliqua assez vertement, et Gabriel Naudé, piqué au vif de ce qui était dit contre lui dans ces ouvrages, en fit saisir tous les exemplaires; les écrits se multiplièrent de part et d'autre, et la dispute s'embrouilla à un tel point que Quatremaire n'en vit pas la fin; — *Privilegium S. Germani adversus J. Launoii inquisitionem propugnatum;* Paris, 1657, in-8° : il publia en 1659 et en 1663 deux semblables dissertations pour autoriser les droits des abbayes de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Valery; — *Histoire abrégée du Mont-Saint-Michel;* Paris, 1668, in-12.

Dom Le Cerf, *Biblioth.* — Dom Tassin, *Hist. littér. de la congrég. de Saint-Maur.* — Lelong, *Biblioth.*

QUATREMÈRE (*Marc-Étienne* (1)), administrateur français, né le 29 novembre 1751, à Paris, où il est mort, le 21 janvier 1794. Fils aîné d'un marchand de drap anobli par Louis XVI, il fut autorisé à continuer le même commerce sans déroger (2). Sa probité le fit en 1789 choisir pour l'un des premiers officiers municipaux de Paris; mais les circonstances devenant chaque jour plus difficiles, il se démit de ses fonctions, après les avoir honorablement exercées. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort pour cause de fanatisme et de prétendu complot avec des fournisseurs infidèles. Ses biens furent confisqués, et sa famille ne put en obtenir que la restitution d'une petite partie après le 9 thermidor. De nombreux écrits de Quatremère, ayant trait surtout aux matières religieuses, furent brûlés à l'hôtel de ville, et sa famille n'en put recueillir que des fragments.

Sa femme, *Anne-Charlotte* BOURJOT, née en 1732, à Paris, y mourut, le 14 octobre 1790. Elle était fille de commerçants, qui l'élevèrent dans les principes de la piété la plus rigide. Sa charité était inépuisable, et la visite des pauvres, des malades, des prisonniers était le seul plaisir qu'elle se permît. On lui adressait des

(1) Son père, *Nicolas-Étienne* QUATREMÈRE, né à Paris, où il est mort, le 17 septembre 1795, reçut en 1780 des lettres de noblesse, ainsi que son frère puîné *François-Bernard* QUATREMÈRE *de l'Épine*, né à Paris, mort dans la même ville, le 2 avril 1796, à soixante-huit ans. Tous deux reçurent le cordon de Saint-Michel, distinction fort rare pour des commerçants.

(2) C'est à tort que *Le Moniteur* l'appelle *Marc-Antoine*.

pauvres de tous les quartiers de Paris; elle les accueillait dans son salon, et les faisait asseoir à sa table. Les jeunes filles que la misère pouvait conduire à la débauche furent surtout l'objet de son attention; elle en prenait dans sa maison, et les nourrissait jusqu'à ce qu'elle eût obtenu pour elles des places où leur honneur fût à l'abri de la séduction. L'incendie de l'hôtel-Dieu en 1772 et le rigoureux hiver de 1789 firent surtout éclater sa charité. A sa mort, on la vénéra comme une sainte, et le roi témoigna au curé de Saint-Germain l'Auxerrois et à la famille Quatremère tous les regrets qu'il éprouvait à cette perte. H. F.

Dom Labat, *Vie de Mme Quatremère*, 1791, in-12. — *Docum. part.*

QUATREMÈRE (*Étienne-Marc*), célèbre orientaliste français, fils du précédent, né le 12 juillet 1782, à Paris, où il est mort, le 18 septembre 1857. De bonne heure il se plongea dans l'étude, et ne voulut pas en être distrait. Ni la philosophie ni les habitudes de l'homme du monde ne tempérant sa roideur, il aima mieux renoncer à la part de légitime influence qu'il eût pu exercer que de faire aucun sacrifice au commerce des hommes. Toute sa vie il vécut seul, sans autres amis que ses livres, les seuls qui ne pussent jamais le contredire. Bien peu de faits ont marqué dans sa vie publique : employé en 1807 à la Bibliothèque impériale (département des manuscrits), il occupa en 1809 la chaire de littérature grecque à la faculté de Rouen. En 1815 il succéda à La Porte-Dutheil dans l'Académie des inscriptions. En 1819 il fut chargé d'enseigner l'hébreu, le chaldéen et le syriaque au Collége de France, et en 1827 il devint professeur de persan à l'École des langues orientales vivantes.

Les langues orientales furent le champ principal où s'exerça sa curiosité; mais il ne les prit point comme une spécialité exclusive : toute autre étude l'eût autant charmé, et s'il préféra celle-ci, c'est probablement parce qu'il la trouva plus rare et plus difficile. Il n'y avait livre qu'il ne lût. Son admirable bibliothèque de cinquante mille volumes n'était point, comme cela arrive si souvent, un instrument oisif entre les mains d'un maître qui ne lit pas; c'était l'image fidèle de son savoir universel. De toutes ses œuvres, c'est celle qu'il a le plus aimée, et une de ses préoccupations habituelles était la beauté du catalogue qui en serait dressé après sa mort. Cette manière de prendre l'étude comme une jouissance personnelle, bien plus que comme un moyen d'enrichir la science de résultats nouveaux, explique les côtés éminents et les parties faibles de la carrière scientifique de M. Étienne Quatremère. Peu de savants peuvent lui être comparés pour l'étendue et la sûreté de l'érudition; on sent que ce qu'il donne au public est le fruit d'un vaste travail dont la plus grande partie reste inconnue : nul souci de se montrer; aucun de ces artifices, bien vite découverts par un œil exercé, par lesquels l'érudition novice essaye de faire illusion. Tous les travaux de M. Quatremère, quand il n'y mêle point de jugement propre, peuvent être pris comme des sources premières et maniés avec une entière sécurité; mais on ne saurait nier que sous le rapport de la critique ils ne laissent beaucoup à désirer. Faute de direction générale, M. Quatremère, avec d'incomparables ressources et une puissance de travail qui n'a jamais été surpassée, n'a point ouvert de voie vraiment féconde.

Ce fut en 1808 que M. Étienne Quatremère débuta dans la carrière savante par un écrit qui doit compter au nombre des meilleurs qu'il ait produits, ses *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte* (Paris, Impr. imp., in-8°). Il y établit d'une manière absolument démonstrative un résultat entrevu avant lui par Jablonski, à savoir que la langue de l'ancienne Égypte doit être cherchée dans le copte. Ce fut le point de départ des recherches qui peu après furent entreprises pour résoudre l'énigme de l'écriture hiéroglyphique. Mais M. Quatremère s'arrêta après ce premier pas : il nia même la possibilité d'aller plus loin, et ne crut jamais aux découvertes de Champollion. Il poussait à l'excès la réserve quand il s'agissait de recherches auxquelles il n'avait point eu de part. Ainsi il n'admit jamais ce qu'on appelle la philologie comparée, cette grande méthode créée par Frédéric Schlegel, Bopp, Burnouf, et de la valeur de laquelle il n'est plus permis de douter. Il envisageait les langues isolément, et croyait qu'elles se ressemblent et diffèrent à peu près également l'une de l'autre, sans distinction de familles. Il repoussait jusqu'à l'unité de la famille indo-européenne, et il disait que l'usage du sanscrit pour expliquer les origines grecques, latines, etc., passerait, comme avait passé la mode de tout expliquer par l'hébreu.

Les études sémitiques furent l'objet habituel des travaux de M. Quatremère. L'enseignement de l'hébreu fut durant quarante ans au Collége de France confié à ses soins. On ne peut pas dire que dans cet ordre de recherches il ait rendu à la science de signalés services. Il ne suivit guère les immenses travaux qui depuis un demi-siècle se sont accumulés en Allemagne, et n'observa peut-être point assez délicatement la nuance essentielle qui doit distinguer la chaire de *Littérature hebraïque, chaldaïque et syriaque* au collége de France, d'une chaire d'*Écriture sainte* dans une faculté de théologie. Il voulut être théologien, et théologien raisonnable : il ne satisfit personne. M. Quatremère se rapprochait parfois de l'école qu'on appelle en exégèse l'école *rationaliste*, dont la tendance est de trouver aux faits donnés pour surnaturels des explications historiques (1). Il ne rejetait pas les mi-

(1) Voir comme exemple de cette méthode les *Observations sur un passage du livre de Josué*, publiées dans le *Journal des Savants* (août 1856).

racles, mais il en voulait le moins possible; quand il en rencontrait « d'une exécution difficile », selon sa naïve expression, il cherchait à les atténuer ou à les expliquer par des procédés naturels et par des malentendus. Cela l'entraînait dans bien des subtiles discussions, peu profitables à la philologie. Les études phéniciennes occupèrent beaucoup M. Quatremère. Sa riche mémoire lui suggéra quelques rapprochements ingénieux. C'est à lui qu'appartient la découverte de la forme exacte du pronom relatif en phénicien, qui jusque-là avait été méconnue. Cette découverte, faite sur des textes fort courts et peu significatifs, a été confirmée par le déchiffrement des grandes inscriptions plus récemment trouvées à Marseille et à Saïda.

Dans le champ des études araméennes, M. Quatremère a marqué sa trace par un ouvrage très-important, et qui à l'époque où il parut fut, peut-être sans que l'auteur s'en doutât, un trait de lumière jeté sur les antiquités sémitiques; je veux parler de son *Mémoire sur les Nabatéens* (Paris, 1835, in-8°). M. Quatremère aperçut le premier l'intérêt d'un livre singulier qui est parvenu jusqu'à nous dans une traduction arabe sous le titre d'*Agriculture nabatéenne*. Il en tira sur la civilisation de la Babylonie de précieux renseignements, autour desquels il groupa, avec cette érudition qui n'appartenait qu'à lui, toutes les données que l'Orient et l'antiquité classique nous ont laissées sur le même sujet. Dans ses *Mémoires sur la topographie de Babylone* et *sur Darius le Mède*, le manque de critique se fait beaucoup plus sentir.

Mais c'est surtout à l'histoire, à la géographie et à la littérature du monde musulman que M. Quatremère consacra d'immenses labeurs. Ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte* (Paris, 1810, 2 vol. in-8°), son *Histoire des Sultans mameloucks* (Paris, 1837 et ann. suiv., 2 vol. in-4°), traduite de l'arabe de Makrizi; son *Histoire des Mongols de la Perse* (Paris, 1836, in-fol.), traduite du persan de Raschid-Eddin; son édition du texte arabe des *Prolégomènes*, d'Ibn-Khaldoun, l'un des monuments les plus curieux de la littérature arabe; ses nombreux mémoires insérés dans le *Journal asiatique*, sont des trésors de matériaux du meilleur aloi. Les défauts qu'on peut reprocher à la critique de M. Quatremère quand il traite des époques reculées ne se montrent point ici. M. Quatremère n'avait point le sentiment des choses primitives; il manquait de cette souplesse qui fait deviner ou sentir des états intellectuels fort différents de celui où nous vivons. Mais lorsqu'il s'agissait de l'histoire des époques moyennes ou modernes, qui exige bien moins d'efforts d'interprétation et où la solidité de l'érudition suffit, il était sans égal.

Il me reste enfin à rappeler les travaux de M. Étienne Quatremère qui auraient dû faire sa gloire principale, et qui, par suite de regrettables circonstances, ont été perdus pour le public savant, je veux dire ses travaux lexicographiques. La vraie vocation de M. Quatremère était de ce côté. Son immense lecture, sa mémoire qui tenait du prodige, son exactitude scrupuleuse dans les détails, lui assuraient le premier rang dans un ordre de travaux où les qualités qui lui manquaient sont le moins exigées. De bonne heure il recueillit d'immenses matériaux pour un *Dictionnaire arabe*, qui, s'il eût été achevé, eût fait oublier sans peine tous ceux que l'on possède. Le meilleur juge en cette matière, son maître, Silvestre de Sacy, aimait à dire qu'Étienne Quatremère était le seul homme capable de composer un dictionnaire arabe. Quoiqu'ils n'aient pas été publiés dans leur ensemble, ces travaux ne resteront pas complétement inédits. M. Quatremère, pour utiliser des notes qu'il désespérait de réunir en un corps d'ouvrage, avait pris l'habitude de les placer à tout propos au bas des pages de ses différents écrits. Elles y forment un encombrement assez incommode, et il est à craindre que la science ne tire jamais qu'un médiocre avantage des articles de dictionnaire ainsi dispersés; mais on est surpris de l'immense dépouillement de textes auquel l'auteur s'était livré. M. Quatremère recueillit également beaucoup de notes en vue d'un *Dictionnaire copte*, d'un *Dictionnaire syriaque*, d'un *Dictionnaire turc oriental*, et je crois même de *Dictionnaires persan* et *arménien*.

Au *Journal des savants* M. Quatremère représentait depuis vingt ans l'érudition orientale. Sa critique, rarement bienveillante et parfois empreinte d'une regrettable partialité, avait du moins l'avantage d'être sérieuse et approfondie. Il ne tint pas à lui que ce grand recueil ne continuât d'être ce qu'il était du temps de Daunou et de Silvestre de Sacy, l'écho fidèle et complet de la littérature savante de l'Europe. Il y maintint la grande manière des récensions spéciales et détaillées, qui disparaît de jour en jour, et qui pourtant est si indispensable au progrès des recherches originales.

Peu sympathique au premier coup d'œil, M. Quatremère attachait à la longue par les côtés respectables de son caractère et par le tour arrêté de ses idées. Il représentait avec une énergie qui se perd de jour en jour l'ancien esprit de la bourgeoisie parisienne, ses traditions de sérieux, de culture libérale et d'honorable indépendance. Janséniste et gallican, il portait dans ses idées religieuses une gravité triste et respectueuse, qui n'excluait pas le libre jugement. Les innovations religieuses le révoltaient : il n'accepta point le bréviaire romain, devenu si fort à la mode dans ces dernières années; il y trouvait des fables, des anachronismes, et préférait beaucoup le bréviaire de Paris, composé tout entier avec des paroles de l'Écriture et des Pères. Les nouveaux dogmes, les nouveaux saints et les nouveaux miracles le trouvaient aussi fort

sévère; à l'époque où fut introduit dans le diocèse d'Amiens le culte de sainte Théodosie, il composa un savant mémoire pour établir que les procédés par lesquels on avait créé la légende de cette sainte avec une inscription de quelques mots étaient contraires à toutes les règles de la saine critique. Cette fermeté nous paraît surannée; croyants et sceptiques, nous sommes devenus bien plus dociles. Il faudrait s'en réjouir si l'on pouvait croire que cela vient de plus de largeur et d'élévation d'esprit; mais si cela vient de l'affaiblissement des caractères, de la fatigue et de la paresse, si les habitudes que nous envisageons comme des travers sont la condition de l'application mâle aux choses désintéressées, il faut regretter la solide pesanteur que la sévérité des deux derniers siècles avait donnée aux esprits. Ernest RENAN.

Documents particuliers.

QUATREMÈRE-ROISSY (*Jean-Nicolas*), littérateur français, né le 3 juillet 1754, à Paris, où il est mort, en 1834. C'était le frère puîné de Marc-Étienne, mort en 1794. Reçu en 1781 conseiller au Châtelet, il fut en 1790 rapporteur dans les affaires de Bezenval et de Mahi de Favras. Expulsé de Paris comme noble, il vécut dans la retraite à Ruel, reparut un instant sous le Directoire dans les rangs du parti de la réaction, et ne s'occupa plus ensuite que de travaux littéraires. On a de lui : *Londres pittoresque* (1819, in-18), *Mme de La Vallière, duchesse et carmélite* (1823, in-18), *Histoire de Ninon de Lenclos, suivie d'une notice sur Mme Cornuel* (1824, in-18), *Histoire d'Agnès Sorel et de Mme de Châteauroux* (1825, in-18), *Règne de Louis XIV* (1826, in-8°), plusieurs contes moraux, des vers, des notices, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

QUATREMÈRE-DISJONVAL (*Denis-Bernard*), savant littérateur français, né le 4 août 1754, à Paris, mort en 1830, à Bordeaux. Il était cousin du précédent et fils aîné de Quatremère de l'Épine (*voy.* la note, col. 278). Il reçut une éducation brillante, et s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences physiques. A l'âge de vingt-deux ans il partageait le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris sur l'analyse chimique de l'indigo et l'examen de tous les phénomènes que présente l'emploi de cette fécule dans les arts (1776). Deux autres mémoires, l'un sur l'analyse du pastel, l'autre, couronné en 1780 par l'Académie de Rouen sur les terres calcaires, ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Vers le même temps il fut conduit à la découverte des *sels triples* en cherchant à produire du nitre et du sel marin de magnésie constamment cristallisés. Admis dans l'Académie des sciences (1784), il triompha des préventions que la classe de chimie nourrissait contre lui, en rédigeant un excellent mémoire sur les caractères qui distinguent les cotons des diverses parties du monde; il joignit même à son travail un modèle en cuivre, placé dans les collections du Conservatoire des arts et métiers, et par le moyen duquel toute personne peut filer. Dès lors il s'appliqua à l'amélioration des laines, inventa des outils, perfectionna l'élève des troupeaux, et obtint le privilége d'une fabrique royale de drap à Château-Duparc, dans le Berry; au bout de deux ans il avait sacrifié un million à poursuivre l'accomplissement de ces projets gigantesques, et, forcé de se mettre en faillite, il se réfugiait en Espagne (1786). Ses affaires n'ayant pu s'arranger, il fut rayé de la liste de l'Académie et remplacé. En 1787 il passa en Hollande, prit parti dans l'armée des patriotes, et tomba entre les mains des Prussiens, qui l'envoyèrent à Utrecht. Il y resta sept ans prisonnier, comme atteint d'aliénation mentale, et charma le désœuvrement de sa captivité en étudiant, comme l'avait fait Pellisson, les mœurs des araignées et en traduisant quelques ouvrages hollandais. L'invasion des Français en Hollande lui rendit la liberté (1795). Attaché en 1800 à l'armée des Alpes avec le grade d'adjudant commandant, il opéra avec succès le passage du Simplon, et envoya un plan au général Berthier, afin de construire au même lieu une route militaire de vingt quatre pieds de large. Dans la même époque il dressa un projet d'encaissement du Rhône, et inventa une voiture hydraulique contre les incendies ainsi qu'une grue propre à arracher ou à relever les arbres. « M. Disjonval, rapporte Rabbe, s'est fait connaître par des idées bizarres, et qui l'ont fait soupçonner par beaucoup de personnes de n'avoir pas toujours sa raison. Il prétend que le besoin d'eau est le premier principe auquel il faut rapporter toutes les inventions de l'esprit humain, notamment l'architecture, les cérémonies religieuses, etc.; que les langues se formèrent d'abord par l'imitation du bruit des instruments qui procurèrent l'eau, du cri des animaux qui l'invoquent; que les signes de l'arithmétique, de la musique, de l'alphabet ne sont autre chose que les linéaments des machines putéales, que l'application de ces signes où l'écriture fut d'abord tout hiéroglyphique. Il fut admis en 1808 à faire des expositions orales de son système au collége des Irlandais, et malgré l'affluence des auditeurs, il lui fut signifié par huissier de discontinuer ses leçons. » Ajoutons que Quatremère-Disjonval avait été mis à l'écart et qu'il mêlait à ses idées bizarres des allusions très-vives à l'ambition du premier consul. Après avoir rempli en Hollande l'emploi d'inspecteur des cadres de la marine, il rentra en France, et ouvrit à Saint Denis une école d'enseignement mutuel. La hardiesse de ses opinions l'exposa encore aux persécutions de la police : on le mit en prison, puis on l'interna à Châlons-sur-Marne, où il resta jusqu'en 1814 en état de surveillance. A cette époque il alla s'établir à Marseille, puis à Bordeaux, sans cher-

cher à renouer avec sa famille des relations depuis longtemps interrompues. On a de lui : *Analyse et examen chimique de l'indigo*; Paris, 1777, in-4°; trad. en allemand et en danois; — *Collection de mémoires chimiques et physiques*; Paris, 1784, in-4°; — *Nouveau Calendrier aranéologique*; La Haye, 1795, in-8°; Liége, 1799, in-16 : il prétend rectifier et disposer les phases lunaires conformément aux véritables rapports de la lune avec les vicissitudes atmosphériques, les crises des maladies et le travail ou le repos des araignées; — *De l'Aranéologie*; Paris, 1797, in-8°; — *Cours d'idéologie démontrée*; Paris, 1803, in-4° : c'est le programme du cours commencé chez les Irlandais-Unis; — *Sur la transcendance du bois de mélèze dans les constructions*; Dordrecht, 1803, in-8°; — *Manuel sur les moyens de calmer la soif et de prévenir la fièvre*; Châlons-sur-Marne, 1808, in-8°. Il a encore traduit de l'anglais *Théorie des couleurs et de la vision* de G. Palmer (1777), et du hollandais quatre *Dissertations physiques* de Camper.

Sa femme a laissé deux romans, intitulés *Les Épreuves de l'amour et de la vertu* (Paris, 1797, 2 vol. in-18) et *Le Père Emmanuel* (1805, 2 vol. in-12).

Biogr. nouv. des contemp. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Galerie des contemp.*

QUATREMÈRE DE QUINCY (*Antoine-Chrysostome*), archéologue français, frère du précédent, né le 21 octobre 1755, à Paris, où il est mort, le 28 décembre 1849. Il acheva ses études au collége Louis-le-Grand, et s'y distingua par un goût très-vif pour les arts du dessin. Ses parents ne songeaient guère toutefois à faire de lui un artiste. Ils l'envoyèrent prendre des leçons de droit; mais il ne fit que de médiocres progrès. Tout son temps se passait en méditations sur l'architecture et la sculpture. Il en tira des théories savantes, dans lesquelles se manifestaient, de la manière la plus évidente, la sûreté de son goût et la sincérité de son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art antique, qu'il résolut de contempler sur les lieux mêmes. En 1776 il se rendit à Rome, où il ne cessa de protester contre le mauvais goût qui depuis longtemps s'était introduit dans les écoles d'Italie. Après avoir visité Naples, il voulut en 1779 examiner, près de Girgenti, les ruines du temple de Jupiter Olympien. Ce fut dans ce voyage qu'il découvrit les véritables proportions de l'architecture dorique et qu'il recueillit des matériaux considérables déposés en substance dans son *Dictionnaire d'architecture*. Dans un second voyage en Italie (1782), il connut Canova; il s'établit entre eux une liaison intime. A Paris, où il revint en 1785, il fréquentait la société d'artistes distingués, tels que David et plus tard Percier, Fontaine, Clérisseau et surtout le statuaire Julien. Il n'avait publié jusqu'alors que quelques articles isolés dans les journaux; cette même année son *Mémoire sur cette question : Quel fut l'état de l'architecture chez les Égyptiens, et qu'est-ce que les Grecs en ont emprunté?* fut couronné par l'Académie des inscriptions. Panckoucke le chargea en même temps de composer pour l'*Encyclopédie méthodique* le *Dictionnaire d'architecture*, dont le premier volume parut en 1788. Ce fut alors qu'il alla étudier les monuments de l'Angleterre. La révolution le surprit au milieu de ses travaux; il en adopta les idées libérales. Nommé en 1791 député de Paris à l'Assemblée législative, il combattit énergiquement en faveur des principes constitutionnels. Le 12 mai 1792, il fit décréter, malgré une vive opposition de la gauche, qu'une fête serait célébrée en l'honneur de Simonneau, maire d'Étampes (*voy.* ce nom). Il défendit les ministres Bertrand de Molleville, Duport du Tertre et Terrier de Monciel, et se prononça le 10 juillet contre la permanence des sections et la proposition de déclarer la patrie en danger, disant « que c'était là un moyen d'arriver à une nouvelle révolution ». Jeté en prison sous la terreur, il fut élargi, treize mois après, à la mort de Robespierre. Élu président de la section de la Fontaine de Grenelle en fructidor an III, il se montra un des principaux instigateurs de l'insurrection du 13 vendémiaire an IV (5 oct. 1795), et par suite fut condamné à mort par contumace (25 vendémiaire) par le conseil militaire siégeant au Théâtre-Français. Le gouvernement fit bientôt cesser toutes poursuites. M. Quatremère reparut six mois après, et fut acquitté par un jury qui déclara qu'*il n'y avait point eu de rébellion en vendémiaire*. Membre du Conseil des cinq cents (1er prairial an V, 20 mai 1797) comme député de la Seine, il servit la cause royaliste avec ardeur, et se prononça avec force contre les institutions républicaines; aussi fut-il inscrit sur les listes de déportation du 18 et du 19 fructidor an V. Il réussit néanmoins à se soustraire à cette proscription. Rappelé par le gouvernement consulaire, il fut nommé membre et peu de temps après secrétaire du conseil général du département de la Seine et appelé en 1804 à l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). En 1814 il devint censeur royal, et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur et le cordon de Saint-Michel. Intendant des arts et monuments publics et membre du conseil de l'instruction publique en 1815, il fut nommé l'année suivante secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, professeur d'archéologie et chargé pour la partie des beaux-arts de la rédaction du *Journal des Savants*. En 1820 et 1821 il siégea parmi les députés. Il abandonna ensuite entièrement la politique, pour ne plus s'occuper que de ses études favorites et de ses nombreuses publications. En 1839 il se démit de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, et mourut dix ans après,

dans sa quatre-vingt-quinzième année. Outre ses études remarquables et savantes sur la théorie et la pratique des arts du dessin, il laissa de nombreuses notices sur les artistes du moyen âge et des temps modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur les arts du dessin en France, suivies d'un plan d'académie ou d'école publique et d'un système d'encouragement* (1790; in-8°) : cet ouvrage eut deux suites; la seconde fut réfutée par Renou; *Dictionnaire d'architecture*, dans l'*Encyclopédie méthodique; Lettres sur les préjudices qu'occasionnerait aux arts et à la science le déplacement des monuments de l'art de l'Italie* (1796, in-8°); *Le Jupiter Olympien, ou l'Art de la sculpture antique* (1815, in-8°). Cet ouvrage comprend un essai sur le goût de la sculpture polychrôme, l'analyse explicative de la toreutique, et l'histoire de la statuaire en or et en ivoire dans l'antiquité, avec la restitution des principaux monuments de cet art et la démonstration pratique ou le renouvellement de ses procédés mécaniques; *Lettres écrites de Londres à Rome* (à Canova) *sur les marbres d'Elgin, ou les Sculptures du temple de Minerve à Athènes* (1815, in-8°); *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes du onzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, avec planches* (1830, 2 vol. in-4°); *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphael* (1824); *Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Buonarotti* (1835); *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts* (1823); *Dictionnaire historique d'architecture* (1833, 2 vol. in-4°); *Recueil de notices historiques lues dans les séances publiques de l'Académie des beaux-arts* (1834). Il édita en 1824 les lettres de N. Poussin. S. R.

Journal des savants, nov. 1853. — Quérard, *La France littéraire*. — *Journal des Débats*, 28 décembre 1849. — *Galerie historique des contemporains*.

QUATRESOUS DE PARCTELAINE (*Antoine*), littérateur français, né le 30 octobre 1786, à Épernay, mort le 19 mai 1835, à Mandres (Seine-et-Oise). Il fit dans les vélites de la garde les dernières guerres de l'empire, et se retira en 1814 avec le grade de sous-lieutenant. Nommé en 1824 directeur des postes militaires à Figuières en Espagne, il obtint en août 1825 un emploi dans l'intendance de la maison de Charles X. On a de lui : *Histoire de la guerre contre les Albigeois* (Paris, 1833, in-8°), et une douzaine d'ouvrages manuscrits, entre autres plusieurs tragédies et une *Histoire de France* en 2 vol. in-4°.

Quérard, *France littér.*

QUATTROMANI (*Sertorio*), littérateur italien, né en 1541, à Cosenza, où il est mort, en 1611. Sa famille était une des plus illustres de la Calabre. Il n'eut probablement d'autre maître que lui-même dans l'étude des belles-lettres. A dix-neuf ans il se rendit à Rome, et s'y appliqua assidûment à la lecture des anciens poëtes et des troubadours, dont il faisait beaucoup de cas, ainsi qu'à la pratique de l'astrologie judiciaire; il y connut plusieurs savants, tels que Annibal Caro, les Colonna, Bembo et Paul Manuzio, et dans la suite il cultiva avec soin leur amitié. Sa vie se passa sur les grandes routes, et il serait fastidieux de le suivre dans les différents séjours qu'il a faits à Rome, à Cosenza ou à Naples. Vers 1585 il entra au service de Ferrante Carafa, duc de Nocera, qui fut un protecteur éclairé des lettres; mais ayant négligé le soin de sa fortune, il se vit, par la mort de ce seigneur (1593), réduit à une telle gêne qu'il accepta les offres du prince de Stigliano, puis celles du prince della Scalea. Il conçut tant de chagrin de la mort de ce dernier patron (1600) qu'il se retira dans sa ville natale, où il mourut oublié. Quattromani fut le disciple et l'ami de Telesio, et contribua à répandre ses opinions philosophiques. On a de lui : *La Filosofia di Bernardino Telesio ristretta in brevità dal Montano, academico cosentino*; Naples, 1589, in-8° : ce traité, écrit avec précision et élégance, ne contient que l'extrait des quatre premiers livres de l'ouvrage *De rerum natura*; — *Istoria del gran capitano*; Cosenza, 1595, in-4°; Naples, 1607, in-4°; trad. du latin de l'évêque Cantalicio; — *Lettere lib. II*; Naples, 1624, 1714, in-8°; la seconde édition, donnée par Egizio, renferme en outre des poésies et des traductions en vers italiens. P.

Egizio, *Notice* à la tête des *Lettere* (éd. 1714). — *Uomini illustri del regno di Napoli*, IV. — Niceron, *Mémoires*, XI. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, VII.

QUAUHTEMOTZIN, en espagnol GUATIMOZIN (1), dernier empereur du Mexique, né vers 1495, pendu à Téotilac (Honduras), le 15 février 1525. Neveu des empereurs Montézuma et Cuitlahuatzin, il succéda à ce dernier, en 1520. C'était au moment où la puissance des Aztèques croulait de toutes parts. Cortès, vaincu une première fois, revenait plus puissant et expérimenté. Il comptait maintenant pour auxiliaires tous les peuples qui avaient subi le joug des Aztèques. Il se présenta le 28 avril 1521 devant Mexico, à la tête de quatre-vingt-six cavaliers et de huit cents fantassins espagnols. On évalue à près de cent mille ses alliés indiens (2), et son artillerie, abondamment pourvue, s'élevait à dix-huit pièces. La ville assiégée, à moitié détruite lors du premier siége, était alors ravagée par la petite vérole. Cuitlahuatzin et les principaux chefs avaient succombé au fléau, qui trouvait un foyer d'alimentation dans des masses de peuple chassées par

(1) Les Espagnols changeaient le *Quau*, au commencement des noms aztèques, en *Gua*. La désinence *tzin* était ajoutée par les Aztèques aux noms des souverains et des principaux seigneurs, comme marque de respect.

(2) Herrera porte ce nombre à 200,000; Clavigero le pousse à 240,000.

les vainqueurs et entassées dans un espace sans cesse rétréci. La famine ne tarda pas à se faire sentir. Il fallait un courage héroïque pour accepter le pouvoir dans un tel désastre : Quauhtemotzin l'osa, et, exaltant par son exemple le courage de ses sujets, durant soixante-quinze jours il lutta, et souvent avec succès, contre Cortès. Chaque place, chaque rue avait été le théâtre d'un combat, chaque temple, chaque maison le but d'un assaut. A peine un dixième de la ville était-il debout (1); le reste ne présentait qu'un vaste amas de ruines couvertes de cadavres, qu'un immense charnier, dont l'odeur insupportable chassait vainqueurs et vaincus. Cent cinquante mille habitants, dont le tiers était mort de faim ou par les maladies, gisaient sans sépulture. Ce fut alors seulement que Quauhtemotzin, pressé par sa famille, consentit à s'embarquer sur le lac de Texcuco, du côté de Tlatelolco ; mais un brigantin espagnol, commandé par don Garcia Holguin, l'atteignit. Conduit devant Cortès, le prisonnier ne montra ni la férocité sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. Le conquérant eut d'abord pour le monarque indien le respect dû aux grandes infortunes ; mais un mécontentement général éclata lorsque les Espagnols apprirent que le butin ramassé dans Mexico ne montait qu'à 350,000 écus. Toutes les bouches accusèrent Cortès de s'être entendu avec Quauhtemotzin. Le général, pour se disculper, permit que le malheureux prince fût appliqué à la question. On lui brûla les pieds à petit feu, après les avoir frottés d'huile ; il supporta ce supplice avec le plus grand courage. Le cacique de Tacuba, qui avait été mis à la torture avec lui, se laissant arracher des plaintes par la douleur, Quauhtemotzin le réprimanda, et lui dit : « Et moi, suis-je donc à jouir du plaisir du bain (2) ? » Ses bourreaux, lassés, l'abandonnèrent. Ils prétendaient pourtant que le trésor royal avait été jeté dans le lac Texcuco quelque temps avant la fin du siége. Ils y firent plonger les plus habiles nageurs indiens sans obtenir de résultat. On tenta une autre voie ; Quauhtemotzin fut catéchisé ; il accepta la religion de ses vainqueurs, mais ne satisfit pas leur cupidité et nia l'existence des richesses qu'on voulait lui faire révéler. Dès lors sa vie n'avait qu'un faible intérêt, même au point de vue politique. Cortès le laissa donc vivre à Mexico dans une captivité *honorable*. Mais lorsqu'il partit pour faire la conquête de Honduras, il emmena avec lui le roi mexicain et quelques autres chefs aztèques. Cette expédition ne fut pour les Espagnols qu'une longue suite de calamités ; jamais ils n'avaient eu à surmonter plus d'obstacles, et de la nature et des hommes ; ce fut durant cette campagne que Cortès ternit sa gloire par la mort de Quauhtemotzin. « On disait que le roi et quelques princes de sa suite, dit Bernal Diaz, avaient formé le projet d'assassiner les Espagnols, puis de retourner à Mexico, où ils devaient réunir toutes leurs forces et attaquer la garnison. Deux nobles qui avaient commandé sous Guatemozin pendant le siége révélèrent ce complot. Aussitôt que Cortès en eut connaissance, il prit quelques informations auprès des deux dénonciateurs. Guatemozin nia toute participation à ce complot, dont il reconnut seulement avoir ouï parler vaguement, sans l'encourager ni l'approuver. Le prince de Tacuba, Tetlépanquetzaltzin, fit la même déclaration ainsi que deux autres chefs. Cependant, sans aucune autre preuve, Cortès condamna les malheureux princes à être pendus. Tout étant préparé pour l'exécution (1), ils furent amenés sur la grande place de la ville, accompagnés par deux révérends Pères, qui les exhortaient. Le prince de Tlacopan ne fit que dire qu'il était heureux de mourir à côté de son souverain légitime. Ainsi finirent ces deux grands hommes, et, je le dois ajouter, ces deux bons chrétiens, très-pieux pour des Indiens. J'eus grande pitié de l'un et de l'autre, les ayant vus en si belle fortune et grande position. Je déclare ici qu'ils souffrirent la mort sans l'avoir méritée, et que leur supplice fut une grande injustice. Nous en jugeâmes tous ainsi ; il n'y eut parmi nous qu'une opinion sur cette cruelle et inique sentence. » A ce récit on peut joindre la longue relation de l'écrivain mexicain Ixtlilxochitl, qui à Quauhtemotzin et à Tetlépanquétzaltzin ajoute une victime de plus, Coanacotzin, roi d'Acolhuacan. « Guatemozin, dit Bernal Diaz, n'avait pas plus de vingt-six ans et était d'une tournure élégante pour un Indien : il était brave et tellement redouté que tous les siens tremblaient devant lui. » — « Son rôle politique, ajoute Prescott, fut court mais glorieux. Personne ne peut refuser son admiration au courage avec lequel il défendit sa capitale tant qu'il y resta pierre sur pierre, et nos sympathies penchent plutôt pour le chef barbare dévoué à l'indépendance de son pays que pour son heureux antagoniste. Si Cortès n'avait consulté que son honneur et l'intérêt de sa renommée, Guatemozin aurait été le dernier homme à la vie duquel il eût permis d'attenter ; car il était le trophée vivant de ses victoires. »

La belle épouse de Quauhtemotzin, la princesse Tecuichpo, fille de Montezuma II, survécut assez longtemps à son premier mari pour épouser trois Castillans de noble origine. Un de ses époux, don Thoan Cano, raconte « qu'elle était aussi bien instruite dans la foi catholique qu'au-

(1) Ixthilixochitl dit positivement « que de la Mexico de Montezuma il ne restait pas deux pierres assemblées ».

(2) « ¿ Estoy yo en algun deleite ó baño ? » (Et moi, suis-je à quelque plaisir ou au bain ?) Cette version littérale, que nous trouvons dans Gomera (*Cronica*, c. CXLV) est beaucoup moins poétique que l'exclamation généralement attribuée à Quauhtemotzin : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? »

(1) Suivant Prescott, ils furent pendus aux branches d'un *ceyba* qui bordait la route.

cune dame de Castille, de manières aussi gracieuses et aussi séduisantes. Elle avait grandement contribué, par son exemple et le respect qu'elle inspirait aux Aztèques, à la tranquillité du pays conquis. » A. DE L.

Cortès, *Cartas*, IIª Vª. — Ixtlilxochitl, *Historia chichimeca*. — Herrera, *Hist. general*, déc. III. — Gomera, *Hispania victrix*. — Bernal Diaz, *Hist. verdadera de la conquista de la Nueva-España* (Madrid, 1632, in-fol.). — Antonio de Solis, *Hist. de la conquista de Mexico* (Madrid, 1783, 2 vol. in-4°). — Torquemada, *Monarquia indiana* (Seville, 1614, 3 vol. in-fol.), lib. XV. — Robertson, *History of America* (London, 1787, 2 vol. in-4°). — Clavigero, *Storia antica del Messico* (Cesena 1780-1781, 4 vol. in-4°), lib. X. — Prescott, *Conquete du Mexique* (trad. de A. Pichot; Paris, Didot, 1846, t. III.

QUEIROS (1) (*Pedro-Fernandez* DE), célèbre navigateur portugais au service de l'Espagne, né à Evora (Alentejo), vers 1560, mort à Panama, en 1614. Si l'on est aujourd'hui fixé sur la véritable orthographe de son nom et sur le lieu de sa naissance, et cela grâce aux consciencieuses recherches de M. Ferdinand Denis, il n'en est pas de même pour les premiers événements de sa vie. Il paraît certain que Queiros avait fait plusieurs voyages de long cours et probablement navigué dans la mer Pacifique, lorsqu'en 1595 Alvaro Mendaña de Neira, partant pour aller coloniser les îles Salomon (2), qu'il avait vues en 1567, le prit pour premier pilote. L'expédition, composée de quatre navires, montés par quatre cents hommes, sortit du port de Callao, le 11 avril. Mendaña n'avait qu'une idée assez vague de la position de sa découverte : Queiros se dirigea donc presque au hasard; mais il avait la conviction que de nombreuses terres devaient se rencontrer dans l'immense mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. En effet, le 22 juillet, on descendit sur l'île *Fatuıvà* (*La Magdalena* des Espagnols). Les navigateurs, dont les chefs n'avaient pas prévu une longue traversée, manquaient déjà des choses les plus nécessaires. Ils ouvrirent des relations, d'abord amicales, avec les insulaires, qui les ravitaillèrent de leur mieux; mais des conflits sanglants ne tardèrent pas à s'élever. Les exigences des Européens en étaient la cause. Ils durent reprendre la mer, et découvrirent successivement *Kivaoa* (*La Domenica*), *Tacriata* (*Madre-de-Dios*), *Tahuata* (*Christina*), et un grand nombre d'autres îles, auxquelles Mendaña donna le nom de *Marquesas de Mendoça* (3), en l'honneur de l'épouse du vice-roi du Pérou, don Garcia de Mendoça, marquis de Cañete. Voguant toujours à l'ouest nord-ouest, Queiros pénétra dans l'archipel *Mendaña* (nommé depuis *de La Perouse* ou *de la Reine-Charlotte*). Une tempête épouvantable, accompagnée de soulèvements sous-marins, assaillit l'armadilla. Le vaisseau amiral, que commandait Lope de Vega, fut séparé de ses conserves, et son sort depuis est demeuré inconnu. Le général déclara qu'il ne reconnaissait pas les parages dans lesquels on naviguait. Le découragement ne tarda pas à se manifester à bord des équipages, et une sédition éclata pendant le mouillage à *Nitendi* (Santa-Cruz). Mendaña eut à faire exécuter son mestre de camp, Pedro Marino Manriquez, et quelques autres officiers. Le commandant espagnol avait contracté une alliance avec le roi de Nitendi, Malope; mais quoique ce souverain eût, selon l'usage des Indiens, échangé son nom avec celui du chef des Espagnols, il tomba bientôt victime de la violence de ses hôtes. Une guerre cruelle s'ensuivit. Mendaña mourut de douleur, le 17 septembre 1595, et laissa ses pouvoirs à sa femme, Isabel de Baretto, qui elle-même les confia à Queiros. Le nouveau général s'empressa de mettre fin aux hostilités; mais, peu sûr de ses turbulents compagnons, il se dirigea vers les Philippines, où il atterrit, dans un fort mauvais état, le 11 février 1596. Cette expédition ne fut pourtant pas sans résultats. S'ils n'avaient pas retrouvé l'archipel Salomon proprement dit, du moins les navigateurs avaient découvert de nombreuses îles, fertiles et bien peuplées. Malheureusement là, comme partout, l'orgueil, la cupidité, la cruauté des Espagnols avaient nui à tout établissement, à toutes relations pacifiques. Chacune de leurs relâches était marquée par du sang. Des naturels doux et hospitaliers qui les avaient d'abord bien accueillis, ils s'étaient créé désormais des ennemis implacables. Queiros s'embarqua presque aussitôt pour Acapulco, et de là pour Lima, où il vint solliciter de don Luis de Velasco, nouveau vice-roi du Pérou, un second armement, destiné à continuer l'exploration de la mer Pacifique. Queiros pressentait la découverte d'un continent; il croyait même l'avoir touché. Velasco renvoya Queiros devant la cour des Indes, résidant à Madrid, qui accepta les idées du grand navigateur, mais en retarda fort longtemps l'exécution. Ce ne fut que le 21 décembre 1605 qu'il put appareiller du Callao avec deux vaisseaux et une corvette bien parés. Luis de Vaes de Torres lui fut donné pour compagnon, et partagea ses dangers et sa gloire. Queiros se dirigea à l'ouest-sud-ouest. Après un mois de navigation, la première île qu'il rencontra fut l'*Incarnacion*; il pénétra ensuite dans un groupe de dix îles, dont il nomma la principale *Dezana* (1), et le 10 février 1606 il fit mouiller un de ses brigantins sur une vaste et belle terre, qui reçut le nom de *Sagittaria* et qui ne fut plus revue que cent soixante années plus tard, par Wallis : c'était *Taiti*. A Queiros revient donc la gloire, si disputée, d'avoir le premier découvert cette île devenue

(1) C'est à tort que la plupart des géographes et des biographes ont écrit *Quiros*; c'est à tort également qu'ils ont fait naître ce navigateur en Espagne.

(2) Ces îles ne furent revues qu'en 17[illegible], par Surville, qui les nomma *Îles des Arsacides*, et par [illegible] en 17[illegible] [illegible] les appela *Nouvelle* [illegible].

(3) Aujourd'hui les îles *Marquises*.

(1) C'est l'*Osnabruck* de Wallis (1767), *Le Boudoir* de Bougainville, la *Maitea* de Cook. L'île est située par 17[illegible] de lat. sud. Ce groupe fait partie des îles de la Société.

célèbre. Quoiqu'il n'ait pas franchi le 17° de lat. sud., on lui doit aussi la connaissance d'une partie importante de l'archipel mélano-polynésien. Après avoir touché sur une terre qu'il nomme *de la Gente hermosa* (et qui n'a pas été retrouvée), il arriva à Taumako (7 avril 1606); il dut à Tamay, souverain de cette île, des secours et des renseignements précieux. Ce fut par cet aide qu'il découvrit, le 25 avril 1606, par 14° 30' de lat. sud, le groupe de *Manicolo*, dont les habitants, appartenant probablement à la race andamane, étaient noirs, blancs ou mulâtres. Queiros nomma la principale de ces îles *Nuestra Señora de luz* (c'est peut-être le *Pic de l'Étoile* de Bougainville). Il aperçut ensuite une grande terre, qu'il crut être un continent : cette nouvelle découverte reçut le nom de *Tierra austral del Santo-Spiritu* (1). Les Espagnols mouillèrent dans un vaste bassin, qu'ils nommèrent *bahia de la Vera-Cruz* (2). Ils prirent possession du pays; mais, après plusieurs combats, les naturels les forcèrent à reprendre la mer, le 5 juin. Queiros visita ensuite *Chicayana, Quatopo, Mecarayla, Tucopia, Fonoforo, Pilan, Papon* et une vingtaine d'autres îles moins importantes. Voyant ses équipages décimés dans des luttes incessantes, Queiros résolut de regagner l'Amérique; une tempête le sépara de son compagnon Vaes de Torres (*voy.* ce nom) et endommagea gravement son vaisseau. Après mille dangers, il atteignit enfin la côte du Mexique, le 3 octobre 1606.

Il partit presque aussitôt pour l'Espagne, et adressa au roi deux *Mémoires* fort détaillés dans lesquels il insistait sur les avantages que présenterait la colonisation de ses découvertes ou du moins un établissement sérieux sur l'une d'entre elles, la Tierra del Santo-Spiritu. Plein d'un douloureux regret de ne pas être compris, il écrivait : « Sire, si de simples indices ont rendu Christophe Colomb opiniâtre, quand j'ai vu de mes yeux, quand j'ai touché de mes mains ce que j'offre aujourd'hui, il faut bien que je devienne importun. » Ses pétitions demeurèrent sans réponse et son zèle sans récompense. Repoussé de tous côtés, mais non découragé, il résolut de tenter, avec ses seules forces, l'entreprise à laquelle son ingrat monarque refusait de prendre part, et se rendit à Panama pour y organiser son expédition; mais il mourut avant d'avoir vu son projet réalisé. La relation de Queiros a été insérée dans le *Viagero universal*, t. XVII. On y reconnaît le véritable caractère de cette époque, un mélange de naïveté et d'avidité, d'audace et de foi. Les mœurs des habitants sont assez fidèlement retracées; la topographie des terres découvertes est aussi bien indiquée; mais leur position géographique et le contour de leurs côtes sont si inexactement déterminés que durant deux siècles on a cherché vainement plusieurs des découvertes de Queiros, et aujourd'hui même on discute encore sur leur identité. Ses *Cartas* (mémoires) à Philippe III ont été publiées; Séville, 1610; — *Narratio de terra australi incognita et de terra Samojedarum et Fingensiorum in Tartaria*; Amsterdam, 1613, in-4°; — *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne*, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la *Terre australe, incogneuë, et des grandes richesses et fertilité d'icelle*; Paris, 1617, in-12. Nous rappellerons que Queiros a le premier imposé à l'Océanie le nom de *cinquième partie du monde*, qui pourtant n'a été définitivement adopté que par les géographes modernes. A. DE L.

(1) Ce n'était qu'un amas d'îles très-rapprochées : cet archipel, mal désigné par Queiros, a été retrouvé par Bougainville, qui lui imposa le nom de *Grandes Cyclades*. Cook l'appela les *Nouvelles Hébrides* : ce dernier nom a prévalu.

(2) Bougainville a reconnu depuis que c'était un détroit.

Purchas, *His Pilgrimages*, t. IV, p. 1422-1442. — Cristoval Suarez de Figueroa, *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete*. — Antonio de Morga, *Sucesos de las islas Pilippinas* (Mexico, 1669), cap. IV. — Duarte Fonseca, *Evora gloriosa* (Rome, 1717, in-4°). — Torquemada, *Monarquia indiana*, 1re part., lib. V, cap. 64. — De Brosses, *Hist. des navigations aux terres australes*, t. I, liv. VIII, p. 306. — Le P. Pingré, *Mémoires sur la position géographique des îles de la mer du Sud* (Paris, 1767, in-4°), p. 48-60. — Cook (1er *Voyage*), cap. XXX. — Bougainville, *Voyage*, chap. XII et XIII. — Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde* (Paris, 1833, 2 vol.), passim.

QUELEN (*Hyacinthe-Louis*, comte DE), prélat français, né le 8 octobre 1778, à Paris, où il est mort, le 31 décembre 1839. Le deuxième des quatre fils de Jean-Claude Louis de Quelen, capitaine de vaisseau, et d'Antoinette-Marie Hocquart, il appartenait à une ancienne et noble maison qui tirait son nom d'une châtellenie située au diocèse de Quimper, et dont la filiation remonte à Jean de Quelen, l'un des compagnons du connétable du Guesclin en 1372. Destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, il commença ses études au collège de Navarre, reçut la tonsure le 14 février 1790, à Versailles, et les continua sous la direction des abbés de Grandchamp et de Sambucy. Lorsque, après la conclusion du concordat de 1801, l'abbé Émery réorganisa le séminaire de Saint-Sulpice, M. de Quelen devint un des ses premiers élèves, et continua sous lui son cours de théologie, pendant lequel il fut promu au sous-diaconat et au diaconat. Depuis la mort de son père, arrivée en novembre 1802, sa famille habitait le département des Côtes-du-Nord; aussi ce fut à Saint-Brieuc qu'il reçut la prêtrise, le 14 mars 1807, des mains de M. de Caffarelli, évêque de ce diocèse, qui se l'attacha bientôt comme vicaire général. Il devint ensuite secrétaire du cardinal Fesch, partagea la disgrâce de ce prélat, et fut depuis 1812 attaché à l'église de Saint-Sulpice comme présidant les exercices du catéchisme. En juin 1814, il prononça dans l'église de Saint-Sulpice l'oraison funèbre de Louis XVI, et le 9 février 1815, dans l'église de Sainte-Élisabeth

du-Temple, en présence de la duchesse d'Angoulême, l'oraison funèbre de Mme Élisabeth, sœur du roi. A cette époque, M. de Talleyrand-Périgord, ancien archevêque de Reims et grand aumônier de France, lui confia la direction spirituelle des maisons royales placées sous sa direction, le nomma vicaire général de la grande aumônerie, et lorsqu'il eut été institué archevêque de Paris, le 1er octobre 1817, il le demanda et obtint pour auxiliaire. M. de Quelen fut sacré dans l'église des Carmes de la rue de Vaugirard, le 28 de ce mois, sous le titre d'évêque de Samosate *in partibus*. Toutefois le concordat du 11 juin de cette année n'ayant pas été approuvé par les chambres, et le cardinal de Talleyrand-Périgord n'étant point en possession du siége de Paris, M. de Quelen ne put que rédiger quelques actes sur les affaires ecclésiastiques, et ne s'immisça en rien dans le gouvernement du diocèse de Paris. Toutes les difficultés étant levées, il fut, par ordonnance royale du 24 septembre 1819, nommé coadjuteur avec future succession du cardinal de Talleyrand, et préconisé par le pape, le 17 septembre suivant, sous le titre d'archevêque de Trajanople *in partibus*. Le 14 mars 1820, il prononça dans l'église de Saint-Denis l'oraison funèbre du duc de Berry, devint le 20 octobre 1821 archevêque titulaire de Paris, pair de France le 31 octobre 1822, et fut appelé le 29 juillet 1824 à succéder au cardinal de Bausset à l'Académie française. Son discours de réception, qu'il prononça le 25 novembre, eut pour sujet *l'Alliance de la religion avec les lettres, les sciences et les arts*; l'archevêque de Paris eut la bonne foi d'y reconnaître qu'il ne devait sa nomination à aucun titre littéraire, et qu'il ne la considérait que comme un hommage rendu à la religion. Cette même année, à la chambre des pairs (séance du 31 mai), il se signala par son opposition au projet du remboursement et de la conversion des rentes, ce qui lui valut alors une grande popularité. Quelque temps après il fit un voyage à Rome, et fut très-bien accueilli par le pape Léon XII. Pendant son séjour, il vit le cardinal Fesch, et, après avoir visité Naples, il obtint une nouvelle audience du saint-père, qui à son départ lui fit remettre deux bustes de saint Pierre et de saint Paul, déposés aujourd'hui dans le trésor de la cathédrale de Paris. L'épiscopat français, accusé de tendances ultramontaines, publia le 3 avril 1826 une déclaration intitulée : *Exposé des sentiments des évêques qui se trouvent à Paris, sur l'indépendance des rois dans l'ordre temporel.* M. de Quelen ne signa point cette déclaration; mais quelques jours après il écrivit au roi que ses sentiments ne différaient en rien de ceux exprimés par ses collègues. La même année, au moment où il fut question de jeter les fondements d'un monument expiatoire sur la place Louis XV, il insista auprès de M. de Villèle pour faire présenter au roi une demande d'amnistie en faveur des conventionnels régicides; mais le ministre n'osa point se charger de cette requête, qui demeura enfouie dans les cartons du ministère. Après un voyage en Savoie et en Suisse, M. de Quelen fit, en octobre 1826, auprès de Talma mourant quelques démarches inspirées par une charitable sollicitude; mais il ne put arriver jusqu'à lui. Il fut plus heureux auprès de Caulaincourt, duc de Vicence, du comte de Sèze et de Lally-Tollendal, dont ses conseils adoucirent les derniers moments. M. de Quelen protesta avec l'épiscopat français contre les ordonnances du 16 juin 1828 qui expulsaient les Jésuites et contenaient diverses mesures contre le clergé; puis à la mort de Léon XII il publia un mandement où il essaya de prémunir les fidèles contre l'esprit de système qui menaçait l'Église d'une guerre intestine. L'abbé de La Mennais, qui se crut désigné dans certains passages de ce mandement, y répondit par deux lettres vivement senties; mais le prélat ne jugea point à propos de répliquer. A l'occasion de la prise d'Alger, il publia un mandement, et il adressa à Charles X un discours dont les derniers mots étaient : « Ainsi le Tout-Puissant aide au roi très-chrétien, qui réclame son assistance. Sa main est avec vous, Sire; que votre grande âme s'affermisse de plus en plus, votre confiance dans le divin secours et dans la protection de Marie, mère de Dieu, ne sera pas vaine. Puisse Votre Majesté en recevoir bientôt une nouvelle récompense. Puisse-t-elle bientôt venir encore remercier le Seigneur d'autres merveilles non moins douces et non moins éclatantes! » Ces imprudentes paroles, vivement commentées par la presse, furent la principale cause du sac de l'archevêché dans les journés de Juillet. M. de Quelen, averti à Conflans par M. Caillard, médecin de l'hôtel-Dieu, dut, pour sauver ses jours, se réfugier d'abord à la Salpêtrière, puis chez M. Serres, à la Pitié, et enfin au Jardin des plantes, chez M. Geoffroy Saint-Hilaire. Proscrit dans son diocèse, obligé de se cacher, il ne reparut dans sa cathédrale que le 11 janvier 1831. Une audience qu'il eut du roi, le 16 de ce mois, le rassura pleinement, mais bientôt les scènes de désordre qui se passèrent à Saint-Germain-l'Auxerrois, et le pillage des débris de l'archevêché, frappèrent de stupeur l'archevêque, contre lequel fut décerné un mandat d'amener. De nouveaux renseignements convainquirent le préfet de police, M. Baude, que le service fait à Saint-Germain-l'Auxerrois avait eu lieu à l'insu du prélat, et le mandat d'amener fut retiré. En mai suivant, M. de Quelen crut devoir refuser la sépulture ecclésiastique à l'ancien évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, Grégoire, qui ne voulut pas rétracter le serment fait par lui en 1791, et ce refus lui suscita de nouveaux ennemis. En 1832, pendant les ravages du choléra, l'archevêque donna l'exemple du dévouement. Le château de Conflans, le sé-

minaire de Saint-Sulpice devinrent, sous sa surveillance, des hôpitaux, et lui-même s'installa à l'hôtel-Dieu, au milieu des malades et des mourants entassés par la contagion. On le voit transporter des cholériques dans ses bras, et si l'un d'eux, qu'il bénissait, lui crie : « Retirez-vous de moi, je suis l'un des pillards de l'archevêché », on l'entend répondre : « Mon frère, c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous et de vous réconcilier avec Dieu. » C'est en ce moment qu'il institua l'*Œuvre des orphelins du choléra*, qui avait pour but de recueillir, d'élever et d'établir tous les enfants dont l'épidémie avait moissonné la famille, œuvre pour laquelle il prêcha à Saint-Roch un sermon de charité qui produisit 33,000 francs. Après l'attentat de Fieschi, le prélat fit une visite au roi Louis-Philippe, dont il s'était éloigné jusque-là, et présida au service funèbre célébré aux Invalides pour honorer la mémoire des victimes. Déjà à cette époque il avait fondé dans l'église Notre-Dame un cours d'instructions dogmatiques, et fait monter dans la chaire l'abbé Lacordaire et après lui le P. de Ravignan. Lorsque le gouvernement voulut aliéner les terrains de l'ancien archevêché pour en faire une promenade publique, M. de Quelen publia, le 4 mars 1837, une protestation qui donna lieu à une vive polémique dans les journaux. L'année suivante il eut la consolation de voir mourir réconcilié avec l'Église le prince de Talleyrand, et baptisa, le 25 août 1838, le comte de Paris. Il mourut d'une maladie du cœur, au couvent des Dames du Sacré-Cœur, où il s'était retiré; ses obsèques eurent lieu à Notre-Dame, le 9 janvier 1840, et le P. de Ravignan prononça son oraison funèbre. On a de M. de Quelen de nombreux *mandements*, des *lettres pastorales* et des *discours* à la chambre des pairs, les *oraisons funèbres* de Louis XVI, du duc de Berry, etc. H. Fisquet.

Henrion, *Vie et travaux apostoliques de M. de Quelen*. — Bellemare, *M. de Quelen pendant dix ans*. — D'Exauvillez, *Vie abrégée de M. de Quelen*. — *Biogr. du clergé contemporain*, t. I. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 1re part. — Clavel, *Hist. chrétienne des diocèses de France*. — Fisquet, *France pontificale* (ouvr. inédit).

QUELLYN (*Érasme*), peintre hollandais, né à Anvers, le 19 novembre 1607, mort à l'abbaye de Tougerloo, le 11 novembre 1678. Il fit de bonnes études et professa même quelque temps la philosophie. Admis dans la maison de Rubens, il y prit un tel goût pour la peinture qu'il quitta sa chaire pour entrer dans l'atelier de son ami, dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. Il étudia la perspective et l'architecture avec soin; aussi ses fonds et ses paysages sont-ils d'un grand goût. Il réussit également dans le portrait; car outre la ressemblance, qu'il reproduisait fidèlement, il savait bien grouper et bien exécuter les accessoires. Son dessin est assez correct; sa couleur se rapproche de celle de son maître; sa touche est vigoureuse; il avait l'intelligence du clair-obscur, et ses ombres, ses lumières sont heureusement distribuées. Ses principaux tableaux sont, à Anvers, dans l'église Saint-André : *L'Ange gardien*; — à Malines, dans l'église Sainte-Catherine : *La Naissance de Jésus*; — à Gand, dans l'église du Sauveur : *Le Repos en Égypte*; — chez divers: *La Mort de saint Roch*; *La Mort d'Euripide*; une *Cène* et un grand nombre de toiles de dimension inférieure, fort estimées, et qui ornent les principales galeries de son pays. On a de sa main quelques eaux-fortes, entre autres *Samson déchirant un lion*, d'après Rubens. A. L.

Descamps, *Peintres flamands*. — *Hist. des peintres de toutes les écoles*, liv. 353.

QUELLYN (*Jean-Érasme*), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers, en 1629, mort dans la même ville, le 11 mars 1715. Élève de son père, il alla se perfectionner en Italie, et fut employé à de grands ouvrages à Florence, à Naples, à Rome, à Venise. De retour dans sa patrie, où sa réputation l'avait précédé, il y exécuta de nombreux tableaux, dont la plupart ont été mal à propos attribués à son père. « Jean Quellyn, dit Descamps, doit être considéré comme un des meilleurs peintres flamands. Quelques-uns de ses tableaux peuvent être comparés à ceux de Paul Véronèse; il avait beaucoup étudié la manière de ce maître, et toutes ses grandes compositions sont dans son goût. Le dessin de Quellyn est correct; il drapait ses figures avec noblesse; ses fonds sont la plupart d'une riche architecture; c'était une des parties qu'il entendait le mieux. Ses compositions sont bien conçues, bien ordonnées; aucune de ses figures n'y est placée sans nécessité; les expressions en sont si vivement rendues que les personnages même du second plan attirent l'attention. La beauté de sa couleur et l'intelligence parfaite du clair-obscur ajoutent encore au mérite de ses tableaux ». Ses principales œuvres sont, à Anvers, dans l'église de Saint-Walburge : *Jésus-Christ et les pèlerins d'Émaüs*; dans l'église de Notre-Dame, une très-belle *Adoration des Rois*; dans l'abbaye de Saint-Michel, *Jésus-Christ guérissant les malades*, vaste composition, regardée comme le chef-d'œuvre de l'artiste, et qui est tout à fait dans la manière du Véronèse; cinq autres morceaux, reproduisant *Les Martyrs de Gorcum*; le réfectoire de Saint-Michel a été aussi décoré par Quellyn; les tableaux occupent tous les trumeaux depuis les planches jusqu'à la voûte; ce sont les *quatre repas* dont parle l'Écriture; — à Malines, église Notre-Dame : *une Cène* fort estimée; aux Augustins, *Madeleine aux pieds de Jésus chez Siméon*; aux Béguines, cinq sujets de *la Vie de saint Charles Borromée*; aux Jésuites; cinq sujets de *la Vie de saint François-Xavier*; — à Bruges : aux Jésuites, *l'Assomption*; aux Dominicains, *un saint de cet ordre tiré de prison par des anges*; aux Augustins, *Les quatre Évangélistes*, *Les quatre*

Docteurs de l'Église; L'Annonciation; Madeleine pénitente; Saint Pierre; David jouant de la harpe; Ananie et Saphyre; quatre sujets de *la Vie de saint Augustin; Saint Ambroise;* les *Vertus théologales; Saint Jean dans le désert; Loth sortant de Sodome; Le Publicain et le Pharisien; Le Déluge; Les quatre Saisons;* de nombreux *portraits de saints dominicains.* Différentes villes d'Italie possèdent aussi des tableaux de Jean Quellyn, qui font le plus grand honneur à leur auteur. A. L.

Descamps, *Peintres flamands.*

QUELLYN (*Artus*), sculpteur et peintre belge, cousin du précédent, né à Anvers, en 1630, mort dans la même ville, en 1715. Élève de son oncle Érasme, il peignit à Anvers, mais il abandonna le pinceau pour le ciseau, et devint habile sculpteur. Outre de nombreux morceaux dans sa ville natale, c'est lui qui a exécuté les belles sculptures en marbre de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées à l'eau-forte, en 1655, par son frère Hubert Quellyn. A.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders,* t. II.

QUELUS (*Jacques* DE LEVIS, comte DE), l'un des mignons d'Henri III, mort le 29 mai 1578, à Paris. Il était l'aîné des fils d'Antoine, comte de Quelus, grand sénéchal et gouverneur du Rouergue, et qui mourut en 1586. D'une figure agréable et d'un caractère enjoué, il plut tellement à Henri III que ce prince l'admit dans sa plus intime familiarité. Malgré ses penchants efféminés, il était brave et toujours prêt à soutenir l'épée à la main les intérêts du roi contre les partisans de Monsieur ou des Guise, comme il le fit en provoquant Bussy près la porte Saint-Honoré (1er février 1578). Trois mois plus tard une querelle, amenée par une grave insulte de Charles d'Entragues (*voy.* ce nom), lui fit perdre la vie. Le rendez-vous eut lieu le dimanche 27 avril 1578, à cinq heures du matin, dans les environs de la Bastille; Quelus avait pour seconds MM. de Maugiron et de Livarot, mignons du roi; et d'Entragues, MM. de Schomberg et de Riberac, favoris du duc de Guise. Les combattants déployèrent une fureur extrême; deux restèrent sur la place : Schomberg et Maugiron; Riberac expira le lendemain. Quant à Quelus, atteint de dix-neuf coups d'épée ou de poignard, il languit trente-trois jours, et mourut entre les bras du roi, à l'âge de vingt-quatre ans. Henri III, accablé de douleur, le baisa après sa mort, garda ses blonds cheveux et ôta les pendants d'oreilles qu'il lui avait attachés lui-même. Il lui fit élever dans l'église de Saint-Paul, ainsi qu'à Maugiron et à Saint-Mégrin, assassiné, le 21 juillet 1578, par l'ordre secret de Guise, de magnifiques mausolées en marbre. On lisait sur celui de Quelus cette inscription latine :

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

L'Estoile, *Journal de Henri III.* — Moreri, *Grand Dict. hist.*

QUÉNON (*Jean*), helléniste français, né en 1767, mort le 23 juillet 1821. Il fut professeur au collége de Louis-le-Grand, et publia un *Dictionnaire grec-français* adopté par l'université (Paris, 1807, 2 vol. in-8°).

Mahul, *Annuaire nécrologique,* 1821.

QUENSTEDT (*Jean-André*), théologien allemand, né à Quedlimbourg, le 13 août 1617, mort à Wittemberg, le 22 mai 1688. Après avoir étudié à Helmstædt, il enseigna quelque temps la géographie à l'université de cette ville. En 1644, il se rendit à Wittemberg, où, après avoir donné des cours de morale, de métaphysique et de géographie, il fut nommé, en 1649, professeur extraordinaire de théologie, et en 1660 professeur ordinaire. Partisan de la plus rigide orthodoxie luthérienne, il peut être regardé comme un des représentants les plus fidèles de la théologie protestante du dix-septième siècle. En outre de plusieurs dissertations, parmi lesquelles il faut citer celle qui a pour titre *De sepultura veterum,* Wittemberg, 1648, in-8°, 2e édit., 1660, in-8°, et qui se trouve aussi dans le t. XI du *Thesaurus antiquitatum græcar.* de Gronovius, et quelques autres, qui ont été insérées dans le *Thesaurus philologicus,* recueil qu'on joint d'ordinaire aux *Critici sacri,* on a de Quenstedt : *Dialogus de patriis illustrium doctrina et scriptis virorum;* Wittemberg, 1654, in-4° : ouvrage aussi incomplet qu'imparfait, au jugement, d'ailleurs bien motivé, de Baillet; — *Disputationes exegeticæ in epistolam ad Colossenses;* ibid., 1664, in-4°; — *Ethica pastoralis;* ibid., 1678, in-8°; plusieurs édit.; — *Theologia didactico-polemica, sive systema theologicum;* ibid., 1685-1696, 2 vol. in-fol.; plusieurs édit. : la première est la plus correcte. Cet ouvrage avait fait la matière de ses leçons de théologie. Un étudiant suédois, qui avait suivi ses cours et les avait écrits tout au long, les fit imprimer sous son nom, après être retourné dans son pays. La fraude ne fut découverte que quand Quenstedt eut publié lui-même cet ouvrage; — *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ;* Wittemberg, 1688, in-4°, 2e édit., 1699. M. N.

Niceron, *Mémoires,* t. XXXII. — Chaufepié, *Diction. histor.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

QUENTAL (*Bartholomeu* DO), théologien portugais, né le 22 août 1626, dans l'île de Saint-Michel (Açores), mort le 20 décembre 1698, à Lisbonne. Ses parents appartenaient à la meilleure noblesse du pays. Envoyé en 1643 en Portugal, il fit ses études à Evora et à Coimbre, s'adonna avec succès à la prédication, et devint l'un des confesseurs de la chapelle du roi. Ce fut lui qui introduisit en Portugal la congrégation de l'Oratoire et qui en rédigea les statuts. Il reçut du pape Clément XI le titre de vénérable. Parmi ses écrits qui se distinguent par la pureté et l'élégance du style, on remarque les *Meditaçoes* (Lisbonne, 1666-1695, 6 vol. in-8°) et les *Sermões* (ibid., 1692, in-4°) : ouvrages

réimprimés plusieurs fois et traduits en italien.

Niceron, *Mémoires*, XLII. — *Sumario da Bibl. lusitana*, I.

QUENTIN (*Nicolas*), peintre français, né à Dijon, où il est mort, le 10 septembre 1636. On ne connaît aucune particularité de la vie de cet artiste, que les biographes ont négligé. Dijon possède encore de lui un grand nombre de toiles, dont une partie sont conservées au musée de la ville; on y remarque surtout *La Circoncision* et *L'Adoration des Bergers*. Le tableau de *La Communion de sainte Catherine de Sienne*, qui est dans l'église de l'hospice de Sainte-Anne, fit l'admiration du Poussin, qui manifesta sa surprise de ce que l'auteur d'une telle œuvre vivait ignoré à Dijon. « Il n'entend pas ses intérêts, dit ce grand artiste : que ne va-t-il en Italie ! il y ferait fortune. »

Quentin paraît avoir étudié particulièrement les maîtres de l'école lombarde; mais la vigueur de son coloris et la correction de son dessin jointes à la touche et à l'originalité de ses compositions indiquent qu'il puisa plutôt ses inspirations artistiques en lui-même que chez les autres. Une des rues de la ville de Dijon porte le nom de ce peintre. J.-P.-Abel J.

Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*, II, 174. — Girault, *Essais hist. et biograph. sur Dijon*. — *Notice du Musée de Dijon*.

QUEQUET (*Charles-François*), magistrat et latiniste français, né à Paris, en 1768, mort à Paris, le 30 juillet 1830. Il fut reçu avocat au parlement en 1787, et jusqu'en 1814 ne fut qu'un obscur agent royaliste. Le 1er avril 1814 il adressa un factum à Alexandre Ier, empereur de Russie et au roi de Prusse, demandant le rétablissement de la branche aînée des Bourbons. C'est à tort que cet écrit a été attribué au comte Ferrand; Quequet en fut le principal rédacteur. Ses collaborateurs furent le comte de Brosses, plus tard conseiller à la cour royale et préfet de Nantes, Dupuy, alors suppléant au tribunal de 1re instance, et le comte de Modène. Les pétitionnaires ont toujours cru que leur démarche décida les monarques étrangers à placer Louis XVIII sur le trône de France et les Parisiens à acclamer une famille presque oubliée. Quequet fut nommé en 1815 avocat général à la cour royale de Paris, et fit annuler de nombreuses créances que la famille Bonaparte réclamait, ainsi que des traites tirées par Napoléon sur le domaine de la couronne. Il qualifia ces opérations de « brigandage organisé », et l'arrêt rendu par la cour royale, le 1er février 1817, confirma ses accusations. En 1823 Quequet fut nommé président à la cour royale, puis conseiller à la cour de cassation. Il mourut de l'émotion que lui causa la révolution de juillet 1830. On a de lui : *Études de poésies latines appliquées à Racine*; Paris, 1823, in-8°.

Le Moniteur universel, ann. 1815-1823.

QUER Y MARTINEZ (*José*), botaniste espagnol, né en 1695, à Perpignan, mort le 19 mars 1764, à Madrid. Entré au service d'Espagne comme chirurgien militaire, il herborisa à diverses reprises dans les provinces orientales de la péninsule, sur les côtes d'Oran, en Sicile et dans le royaume de Naples. A la paix de 1748 il s'établit à Madrid, et se consacra tout à fait à l'étude de la botanique; il avait déjà réuni dans sa maison plus de deux mille espèces de plantes lorsque Ferdinand VI créa au Prado un jardin botanique et l'y appela en qualité de professeur (1755). C'est à lui que l'Espagne doit sa première Flore complète : cet ouvrage parut à Madrid, sous le titre de *Flora Española, ó Historia de las plantas que se crian en España* (1762-1784, 6 vol. in-4°, avec planches); bien qu'il ait été composé à une époque où dominait le système de Linné, il est cependant distribué d'après la méthode de Tournefort; la cryptogamie y est omise presque entièrement, tandis que les coraux et corallines y figurent encore parmi les plantes. Les quatre premiers volumes ont été publiés par l'auteur, et Ortega a donné ses soins aux deux autres. Les services que Quer a rendus à la botanique ont été reconnus par Lœffling, qui lui a consacré le genre *Queria*, de la famille des légumineuses.

Ortega, *Éloge de J. Quer*, à la tête du t. V de la *Flore espagnole*.

*QUERARD (*Joseph-Marie*), bibliographe français, né à Rennes, le 25 décembre 1797. Il fut placé en 1807 chez un libraire de sa ville natale, où se développa sa passion pour les livres; puis il vint à Paris, voyagea ensuite en France et à l'étranger pour le commerce de la librairie, et fut enfin, de 1819 à 1824, attaché à une importante maison de Vienne en Autriche. Il y prépara son premier travail bibliographique, et, refusant les offres avantageuses qui lui étaient faites, il vint à Paris en faire imprimer les premiers volumes sous ce titre : *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles*; Paris, F. Didot, 1826-1842, 10 vol. in-8° à 2 col. En 1830, M. Guizot, devenu ministre, accorda une subvention annuelle de mille francs, qui, jointe aux encouragements d'un bibliophile russe, M. Poltoratzky, permit d'achever cette importante publication, excellent instrument de travail pour ceux qui cultivent les lettres françaises. M. Querard voulut le compléter par la *Littérature française contemporaine*; Paris, 1839-1844, tom. I et II, pag. 1 à 282, in-8°; mais le libraire éditeur de cet ouvrage en fit déposséder l'auteur par les tribunaux, sous le motif du développement donné aux articles, et de la lenteur avec laquelle ils étaient livrés à l'impression. Condamné à des dommages-intérêts envers ce libraire, et poursuivi avec une extrême rigueur, M. Querard n'a pas cessé depuis de si-

gnaler les erreurs échappées aux écrivains qui ont continué son œuvre. Sous le ministère de M. Villemain, il sollicita, dans l'une des bibliothèques publiques, une place à laquelle il semblait avoir des titres bien réels, mais il ne reçut pas même une réponse. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de ce laborieux et savant bibliographe : *Les Supercheries littéraires dévoilées, galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles : ensemble les industriels et les lettrés qui se sont anoblis à notre époque;* Paris, 1845-1856, 5 vol. in-8°, publiés aux frais de M. Poltoratzky, et devenus rares; il en a été tiré à part deux articles : *Bibliographie La Mennaisienne*, notice bibliographique des ouvrages de M. de La Mennais, de leurs réfutations, de leurs apologies, et des biographies de cet écrivain; Paris, 1849, in-8°; — *Les Plagiats reiffenbergiens dévoilés*, notice des supercheries commises par le baron F. de Reiffenberg; Paris, 1851, in-8°; — *Auteurs déguisés de la littérature française au dix-neuvième siècle;* Paris, 1845, in-8°, réunion de notes insérées d'abord dans le *Moniteur de la librairie* et *Le Bibliothécaire*; — *Dictionnaire des ouvrages polyonymes et anonymes de la littérature française*, 1700-1850, livr. I à III; Paris, 1846-1847, in-8° : l'auteur se propose de continuer ce livre; — *Omissions et bévues du livre intitulé* La Littérature française contemporaine, *par MM. Ch. Louandre et F. Bourquelot, ou Correctif de cet ouvrage. Correctif du tome II;* Paris, 1848, in-8°; — *Les Écrivains pseudonymes et autres mystificateurs de la littérature française pendant les quatre derniers siècles, restitués à leurs véritables noms*, avec des notes de treize collaborateurs de l'auteur; Paris, 1854-1856, in-8° : ce volume, dont le faux titre porte : *La France littéraire, tome XI*, renferme des articles additionnels à cet ouvrage, aussi bien qu'aux *Supercheries littéraires;* un tome XII est en cours de publication; — *Le Querard, Archives d'histoire littéraire, de biographie et de bibliographie françaises. Complément périodique de* la France littéraire; Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8° : recueil mensuel, qui renferme notamment diverses monographies extraites de l'*Encyclopédie du bibliothécaire*, ouvrage fort étendu (15 vol. gr. in-8°), dont le prospectus a paru, mais dont l'impression n'a pu être commencée, l'État n'ayant pas accordé son concours à son infatigable auteur; — *Une question d'histoire littéraire résolue. Réfutation du paradoxe bibliographique de M. R. Chantelauze :* Le comte Joseph de Maistre auteur de *l'Antidote au congrès de Rastadt;* Paris et Lyon, 1859, in-8°. Enfin, M. Querard avait commencé diverses publications périodiques qui n'eurent qu'une existence éphémère : *Le Bibliologue*, journal du commerce et des intérêts de la typographie et de la librairie en France; — (avec M. Poltoratzky) *Revue bibliographique*, journal de bibliologie, d'histoire littéraire et de la librairie; — *Le Moniteur de la librairie*, mémorial universel des publications françaises et étrangères, anciennes et modernes; — (avec M. Poltoratzky) *Le Bibliothécaire*, archives d'histoire littéraire, de biographie, de bibliologie et de bibliographie. E. R—D.

La France littéraire, t. XI. — *Journal de la librairie.*

QUERAS (*Mathurin*), controversiste français, né le 1er août 1614, à Sens, mort le 9 avril 1695, à Troyes. Il reçut à Paris le grade de docteur en théologie, et fit partie de la maison et société de Sorbonne. Fort attaché au jansénisme, il fut un des approbateurs du traité *De la fréquente communion*, et il aima mieux se voir exclu des assemblées de la faculté que de souscrire à la censure prononcée en 1656 contre Antoine Arnauld. L'archevêque de Sens, Gondrin, qui favorisait les jansénistes, le mit à la tête de son séminaire et le choisit pour un de ses grands vicaires. Après la mort de son protecteur (1674), il fut obligé de quitter le diocèse, et se retira à Troyes, où il possédait le prieuré de Saint-Quentin. A l'exemple des solitaires de Port-Royal, il passa le reste de sa vie dans la pratique d'une pénitence sévère et d'une abnégation tout apostolique. Le plus connu de ses écrits est intitulé : *Éclaircissement de cette célèbre et importante question :* « Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition conçue par la seule crainte des peines de l'enfer et sans aucun amour de Dieu soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de pénitence »; Paris, 1683, in-8°. Cet ouvrage, où il soutient la négative, est devenu fort rare.

Pluquet, *Dict. des hérésies.* — *Necrologe de Port-Royal.*

QUERBEUF (*Yves-Mathurin-Marie* DE), littérateur français, né à Landerneau, le 13 janvier 1726, mort en Allemagne, vers 1799. Il reçut son éducation chez les Jésuites, où plus tard il enseigna la rhétorique. Après la suppression de son ordre, il vint se fixer à Paris. Il émigra en 1792, et ne revit pas la France. On a de lui : *Histoire des instrusions les plus mémorables tirées des livres saints;* Paris, 1792, in-8°; — *Principes de Bossuet et de Fénelon sur la souveraineté;* Paris, 1791, in-8°; réimprimés sous le titre de *Politique du vieux temps;* Paris, 1797, in-8°; — quelques pièces de poésie de circonstance, en français et en latin; quelques *oraisons*, etc. Il a édité les *Sermons* du P. Charles Frey de Neuville (1776, 8 vol. in-12) et ceux du P. Claude Frey de Neuville (1778, 2 vol. in-12); les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, par le P. Griffet (1777, 2 vol. in-12); les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères* (1780-1783, 26 vol. in-12); les *Psaumes*, trad.

par le P. Berthier avec la biographie de l'auteur (1785, 5 vol. in-12); les *Observations sur le* Contrat social du P. Berthier, avec une suite par Querbeuf; et les *Œuvres de Fénelon*, avec la *Vie* de ce prélat (1787-1792), 9 vol. in-4°.

Ogée, *Dict. de Bretagne*, t. I, p. 144. — Quérard, *La France littéraire.*

QUERCETANUS. *Voy.* CHESNEAU et DUCHESNE.

QUERCIA (*Jacopo della*), sculpteur italien, né vers 1378, au village de la Quercia Grossa, près de Sienne, mort en 1442, à Sienne (1). Il fut un des grands sculpteurs qui dans les premières années du quinzième siècle contribuèrent au développement de l'art; il adopta une manière plus large que celle des autres sculpteurs de son école, et surpassa pour le modèle des nus et l'ampleur des draperies même l'Orcagna et Andrea Pisano. Il se fit connaître dès l'âge de dix-neuf ans, en exécutant de bois et de plâtre la statue équestre de Giovanni di Azzo Ubaldini, capitaine des Siennois, à l'occasion des splendides funérailles qui furent faites à ce guerrier. Deux bas-reliefs de bois de tilleul montrèrent ensuite son habileté à rendre avec vérité les figures, les cheveux et la barbe. Ces travaux furent suivis de *deux prophètes* et de *deux anges en adoration devant le nom de Jésus*, sculptés en marbre pour la façade de la cathédrale.

Orlando Malevolti, protecteur de Jacopo, ayant été chassé de Sienne, le jeune artiste se rendit à Lucques, où il fut charge de faire pour l'église de San-Martino le tombeau d'Ilaria del Caretto, femme de Paolo Guinigi, seigneur de Lucques, monument très-remarquable non-seulement par la statue couchée de la défunte, mais encore par ses ornements et par de charmantes figures d'enfants soutenant des guirlandes.

Ayant appris que les Florentins avaient mis au concours une des portes de bronze du baptistère, Jacopo partit pour Florence, et présenta non pas le modèle de l'un des bas-reliefs, mais le bas-relief lui-même en bronze et achevé. Il échoua cependant, et ne fut classé qu'après Donatello, Brunelleschi et Ghiberti, qui justifia si bien la préférence qui lui fut accordée. Il passa alors à Bologne, où, par la protection de Giovanni Bentivoglio, il fut chargé, le 24 octobre 1429, de la décoration de la grande porte de Saint-Pétrone. Il y sculpta des bas-reliefs représentant des sujets de l'Ancien Testament, des têtes de prophètes et les statues de la Madone, de saint Pétrone et d'un autre saint. Cicognara (t. II, pl. 1) a publié deux de ces bas-reliefs, *Adam et Ève chassés du paradis terrestre*, et *Adam et Ève travaillant;* les compositions en sont simples, les têtes pleines d'expression.

Ce travail n'était pas encore terminé lorsque Jacopo fut appelé de nouveau à Lucques, pour faire à San-Friano un bas-relief de marbre représentant *La Madone entre saint Sébastien, saint Luc, saint Jérôme et saint Sigismond*, sculpture pleine de grâce et d'un excellent dessin.

A Florence on lui confia la décoration de la porte de la cathédrale qui regarde la Nunziata; c'est là qu'au milieu d'une sorte d'auréole ovale, *una mandorla*, une amande, il sculpta une *Madone enlevée au ciel*, que Cicognara regarde comme l'un des plus précieux bas-reliefs que possède la métropole florentine. Jacopo revint enfin à Sienne, où il fut chargé au prix de 2,200 écus d'or d'exécuter une riche fontaine de marbre au milieu de la *Piazza del Campo*. Il saisit avec empressement cette occasion de laisser dans sa patrie un éclatant témoignage de son talent, et se mit de suite à l'œuvre. Tel fut le succès de cette entreprise que ses concitoyens lui décernèrent le surnom de *Jacopo della Fonte*, qui de ce jour remplaça celui de Jacopo della Quercia. La fontaine de Sienne, *la fonte Gaja*, est malheureusement aujourd'hui dans un tel état de mutilation qu'il est bien difficile d'en apprécier le mérite. Jacopo exécuta encore à Sienne quelques autres beaux ouvrages qui lui firent donner par la seigneurie le titre de chevalier et l'emploi de maître de l'œuvre de la cathédrale (1439). C'est ainsi qu'il coopéra avec Ghiberti, Pollajuolo et Donatello aux fonts baptismaux de San-Giovanni, y sculptant quelques statuettes, et les bas-reliefs de la *Naissance du précurseur* et de sa *Prédication dans le désert*. Pour la cathédrale, il exécuta un bénitier, plusieurs traits de l'*Histoire d'Adam et Ève* à l'autel de la chapelle Saint-Jean, et quelques reliquaires d'argent conservés aujourd'hui dans la sacristie. L'église Saint-Augustin lui doit plusieurs des statues qui ornent son chœur. A la Compagnie de la Miséricorde, on lui attribue une statue en bois de *Saint Antoine;* et un *Saint Jean-Baptiste*, également en bois, qu'il avait sculpté pour cette même confrérie, est admiré aujourd'hui à l'église de Fogliano, aux environs de Sienne.

Jacopo laissa plusieurs élèves, parmi lesquels Niccolò da Bologna, Urbano da Cortona, et Matteo Civitali, l'une des principales illustrations de Lucques. Il eut un frère nommé *Priamo della Quercia*, qui s'adonna à la peinture avec quelque succès. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Della Valle, *Lettere sanesi*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Cicognara, *Storia della scultura*. —. Orlandi, *Abbecedario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Gualandi, *Tre giorni in Bologna*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*.

QUERCU (A). *Voy.* DUCHESNE.

QUERCULUS. *Voy.* CHESNEAU.

QUERENGHI (*Antonio*), poëte italien, né en 1546, à Padoue, mort le 1er septembre 1633, à Rome. Il montra un génie précoce et se rendit habile dans les langues et les belles-lettres, où il eut pour maître le célèbre Sperone Speroni.

(1) Malvasia a relevé sur les registres de la fabrique de Saint-Pétrone une décision du 23 septembre 1442, déchargeant de l'obligation de terminer la porte de sa basilique les héritiers de Jacopo, *qui venait de mourir*.

Presque toute sa vie s'écoula à Rome : il fut secrétaire du sacré collége sous cinq papes; Clément VIII lui donna un canonicat à Padoue; mais Paul V le rappela auprès de lui pour le nommer son camérier secret et référendaire de l'une et de l'autre signature. Querenghi occupa ce double emploi sous les pontificats de Grégoire XV et d'Urbain VIII. Il était fort lié avec Tassoni, qui l'a peint dans le poëme de *La Secchia rapita*, sous les traits d'un grand poëte et d'un illustre philosophe. D'après les *poésies* qu'on a de lui en italien (Rome, 1616, in-8°) et en latin (ibid., 1629), on peut dire avec Tiraboschi que c'était un écrivain élégant et correct, mais que s'il y a chez lui peu à reprendre, il y a encore moins à admirer. Ce que Papadopoli a raconté touchant un prétendu voyage de Querenghi à la cour d'Henri IV, qui l'aurait chargé d'écrire l'histoire de son règne, n'est qu'une fable.

Son neveu, QUERENGHI (*Flavio*), mort en 1646, à Padoue, professa dans cette ville la morale d'Aristote. Il a laissé entre autres écrits : *Isagoge in philosophiam Aristotelis* (Padoue, 1640, in-fol.).

Ghilini, *Theatro d'huomini illustri*. — Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*. — Tomasini, *Elogia*. — Tiraboschi, *Storia*, VIII.

QUERINI (*Girolamo*, en religion *Angelo-Maria*), célèbre littérateur italien, né le 30 mars 1680, à Venise, mort le 6 janvier 1759, à Brescia. Son père, Paolo Querini, et son grand-père, Marco Giustiniani, étaient procurateurs de Saint-Marc. A l'âge de sept ans il fut envoyé avec son frère aîné au collége des jésuites à Brescia. Charmés de ses succès et de son caractère studieux, ses maîtres témoignèrent un vif désir de l'attacher à leur société; mais il préféra l'ordre de Saint-Benoît, et malgré les efforts de ses parents pour le détourner de la vocation religieuse, il prit l'habit à Florence à la fin de 1696. Deux ans plus tard il prononçait ses vœux en adoptant les prénoms d'*Angelo-Maria*. Son supérieur, l'abbé Angelo Ninci, était un homme de mérite, qui ne croyait pas, selon la remarque de Le Beau, que l'ignorance fût une des vertus monastiques : il lui permit de nouer des relations avec tout ce ce que Florence comptait d'illustre dans les lettres; Salvini, Magliabecchi, Guido Grandi, Bellini, lui ouvrirent les trésors de leur érudition, et il entretint de bonne heure un commerce épistolaire avec Newton, Papi et Magalotti. Les encouragements de Montfaucon, qui fit en 1700 un séjour de deux mois dans son abbaye, ne firent qu'augmenter son goût pour l'étude. Pendant quelques années il fut chargé d'expliquer aux novices l'Écriture sainte, et il leur donna en même temps des leçons de langue hebraïque. Entraîné par le besoin d'étendre le domaine de ses connaissances, Querini partit au mois d'octobre 1710 pour l'étranger; les savants et les bibliothèques, tel était le principal objet de ses voyages. Après avoir traversé l'Allemagne sans s'y arrêter, il arriva en Hollande, et forma une liaison avec les abbés de Polignac et Passionei, depuis cardinaux; il eut aussi de fréquentes entrevues avec Basnage, Le Clerc, Gronovius, Kuster et Perizonius. En Angleterre, où il passa ensuite, il reçut de Newton, Cave, Bentley, Burnet et autres savants, l'accueil le plus empressé. A Bruxelles il vit Papebroch et à Cambrai l'illustre Fénelon. Arrivé à Paris en 1711, il logea à Saint-Germain-des-Prés, « séjour favorable tout à la fois à sa piété et à sa curiosité »; et pendant deux ans il eut mainte occasion de connaître les nombreux lettrés de cette époque, soit qu'il allât au-devant d'eux, soit qu'il les rencontrât chez le cardinal d'Estrées ou chez Daguesseau, depuis chancelier. De retour dans son pays (1714), où il rapportait tant de richesses étrangères, Querini fut chargé par un chapitre général de son ordre d'écrire les annales des bénédictins d'Italie; mais ce grand ouvrage, pour lequel il parcourut plusieurs provinces et consulta les archives d'un grand nombre de monastères, rencontra des obstacles qui en arrêtèrent l'exécution, et il n'en fit paraître que le plan, intitule *De monastica Italiæ historia conscribenda* (Rome, 1717, in-4°). Ses recherches l'avaient amené à Rome. Le pape Clément XI, tout en lui interdisant de publier son *Histoire ecclésiastique*, lui accorda entre autres dignités celles d'abbé du monastère de Florence, où il avait été élevé, et de consulteur du saint-office; il l'exhorta même à entreprendre la collation des livres liturgiques de l'Église grecque, dont le tome Ier parut sous le titre d'*Officium quadragesimale Græcorum* (Rome, 1721, in-4°). De basses intrigues obligèrent Querini à interrompre ce grand travail, et revenant aux études historiques, il fit paraître une édition de la *Vie de saint Benoît*, attribuée à Grégoire le Grand (Venise, 1723, in-4°). Sacré par Innocent XIII archevêque de Corfou (30 novembre 1723), il s'attira par sa douceur et sa tolérance la vénération des grecs schismatiques. Benoît XIII le nomma en 1727 évêque de Brescia et cardinal; Clément XII le choisit pour bibliothécaire du Vatican, et Benoît XIV, qui lui avait voué une tendre affection, lui offrit l'évêché de Padoue, dont le revenu était plus considérable que celui de Brescia; mais Querini n'accepta point, pour rester fidèle à la promesse qu'il avait faite à ses diocésains de ne les jamais quitter. Nul n'a plus encouragé les lettres que ce prélat; nul à son époque n'a rendu plus de services à ceux qui les cultivaient; il les aidait dans la publication comme dans la composition de leurs ouvrages. Malgré son ferme attachement aux maximes particulières de la cour pontificale, il rendait justice à tous les talents, entretenait d'excellents rapports avec les écrivains hétérodoxes, et brillait, jusque dans les controverses, par une exquise urbanité. Aussi sa mémoire a-t-elle été

comblée d'éloges unanimes. Voltaire lui adressa ces vers :

C'est à vous d'instruire et de plaire,
Et la grâce de Jésus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit
Avec les trois Grâces d'Homère.

A Rome il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc; la cathédrale de Brescia devint par ses soins une des plus belles de l'Italie. Il acheta un grand nombre de livres qu'il donna à la ville de Brescia, et il offrit à la bibliothèque du Vatican sa propre bibliothèque, qui était choisie et nombreuse, et une collection de médailles. « On s'étonnera peut-être, dit Le Beau, de toutes ces libéralités, bien moindres encore que les trésors qu'il versait sans cesse dans le sein des indigents; il avait beaucoup de revenus et peu de besoins. » Querini avait remplacé en 1743 l'abbé Banduri dans l'Académie française des inscriptions; il appartenait également aux académies de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne, et de Bologne.

Outre les ouvrages cités, on a de Querini : *Primordia Corcyræ*; Lecce, 1725, in-4°, Brescia, 1738, in-4°; suivis d'un *Appendix de nominibus Corcyræ*; Rome, 1742, in-4° : en réponse aux objections de Mazzochi; — *Enchiridion Græcorum*; Bénévent, 1725, in-4°; — *Animadversiones in propositionem XXI lib. VII Euclidis, cum nova demonstratione*; Brescia, 1738, in-4°; — *Specimen litteraturæ Brixianæ*; Brescia, 1739, 2 part. in-4° : morceau excellent, surtout en ce qui regarde la fin du quinzième siècle; — *Pauli II vita*; Rome, 1740, in-4° : cet ouvrage, composé pendant les nuits du conclave où fut élu Benoît XIV, n'est qu'une révision de celui de Canensius, révision augmentée d'un tableau des encouragements donnés par Paul II aux lettres et aux arts; — *Diatriba præliminaris ad Francisci Barbari et aliorum ad ipsum epistolas*; Brescia, 1741, in-4°; — *Imago optimi pontificis expressa in gestis Pauli III, qualiter exhibentur in R. Poli epistolis*; Brescia, 1745, in-4°; — *Commentarius de rebus pertinentibus ad A.-M. Quirinum*; Brescia, 1749, 2 vol. in-8°; *cum appendice*, ibid., 1750, in-8° : ces mémoires conduisent la vie de Querini jusqu'en 1740. Il a publié comme éditeur, en y ajoutant des remarques et des notices, les *Œuvres* des anciens évêques de Brescia (1738, in-fol.), les *Œuvres* de Saint-Éphrem (1732-1746, 6 vol. in-fol.), en grec, en syriaque et en latin; *Fr. Barbari Epistolæ* (Brescia, 1743, in-4°); *Reginaldi Poli Epistolæ* (ibid., 1744-1725, 2 vol. in-fol.), *Vita del cardin. Gasp. Contarini* de Beccadelli (ibid., 1746, in-4°), etc. Il a encore écrit beaucoup de pièces fugitives, des dissertations, des lettres pastorales, et une relation de ses voyages. Il avait traduit en vers italiens une partie de *La Henriade*, et en vers latins quelques passages de l'*Ode sur la bataille de Fontenoy*; Voltaire, par reconnaissance, lui dédia sa tragédie de *Sémiramis*. Ses *Épîtres latines*, d'abord imprimées à Brescia (1742-1749, 6 part. in-4°, et à Rome, 1743, in-4°), ont été réunies par Niccolò Coleti (Venise, 1756, in-fol.). P.

Commentarii A.-M. Quirini. — *Vicennalia Brixiensia card. Quirini celebrata in acad. Gottingensi*; Gottingue, 1748, in-4°. — Breithaupt, *Geschichte des Card. Quirini*; Francfort, 1752, in-8°. — Ch.-Fred. Hofmann, *Programma de Quirino glorioso*; Wittemberg, 1752, in-4°. — A. Sambuca, *Lettera intorno alla morte del card. Quirini*; Brescia, 1759, in-4°. — Agostini, *Scrittori Veneziani*. — Le Beau, *Éloge* dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XXVII. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

QUERLON (MEUSNIER DE). *Voy.* MEUSNIER.

QUERNO (*Camillo*), poëte italien, né en 1470, à Monopoli (États de Naples), mort vers 1528, à Naples. Doué d'une facilité extraordinaire à composer des vers latins, il déployait une suffisance non moins rare à les débiter en public ou chez les grands, qui s'amusaient de sa vanité et le traitaient comme un bouffon. En 1514 il vint à Rome, et se présenta à Léon X avec un poëme d'environ vingt mille vers latins, intitulé *Alexias*. « Le pape, dit Ginguené, le trouva digne d'être admis à ses soupers. Là il lui donnait de temps en temps quelques bons morceaux, et il lui versait à boire dans son propre verre, mais à condition qu'il dirait sur-le-champ au moins deux vers sur le sujet qu'on lui proposerait, et que s'il ne le pouvait pas ou si les vers n'étaient pas trouvés de bon aloi, il serait obligé de boire son vin trempé de beaucoup d'eau. » Dans l'un de ces repas, Querno reçut par dérision le surnom d'*archipoëte*; aussitôt il s'écria :

Archipoeta facit versus pro mille poetis.

Le pape répondit par ce vers pentamètre :

Et pro mille aliis archipoeta bibit.

Alors Querno ajouta pour réparer sa faute :

Porrige, quod faciat mihi carmina docta, falernum;

et Léon répliqua, en faisant allusion à la goutte, dont le poëte buveur était tourmenté :

Hoc etiam enervat debilitatque pedes.

Querno s'aperçut enfin qu'il était un objet de risée, et se retira de la cour. Réduit à la plus affreuse misère, il alla mourir dans un hôpital de Naples, où, dans un accès de démence, il se déchira le ventre avec une paire de ciseaux. On a de lui un petit poëme latin, *De bello Neopolitano* (Naples, 1526, in-fol.), réimprimé en 1605, à Venise.

Tiraboschi, *Storia*. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, IV. — Roscoe, *Vie de Leon X*.

QUESADA (*Gonçalo-Ximenez* DE), fondateur de Santafé de Bogota, né à Grenade, vers 1495, mort en 1546. Il avait reçu en Espagne une éducation assez soignée; il était licencié. On le trouve déjà fixé en Amérique lorsque Pedro Fernandez de Lugo, adelantado des Canaries et commandant d'une petite armée de douze mille hommes, se décida à quitter les terres d'Uraba

pour découvrir les terres inconnues situées au delà de la Magdalena. Choisi en 1532 par l'adelantado pour être son second dans cette entreprise difficile, il s'enfonça résolûment dans les forêts avec celle dont le commandement lui était confié. Lugo recula devant les périls qu'offrait le désert, et revint sur les bords de l'Océan. Bien qu'il ignorât le sort de son chef, Quesada abdiqua le commandement pour se faire donner un pouvoir qu'il semblait avoir d'abord dédaigné. C'est le seul acte condamnable qu'on lui puisse reprocher. Il faut lire les épaisses chroniques qui racontent ses prodigieux voyages, pour se faire une idée des périls de toutes espèces qu'il eut à surmonter avant d'arriver à ce plateau de Cundinamarca. Il avait fallu surmonter d'étranges périls (1), et la troupe de Quesada, composée d'un millier d'aventuriers, se réduisit sur le plateau à cent soixante-six hommes. Dans le Cundinamarca, les chevaux portèrent l'effroi parmi les populations et aidèrent à la soumission du pays. Ce fut même leur présence inattendue, qui fit tomber entre les mains des Espagnols la cité indienne d'Ubaza presque sans coup férir. A Sorocota, la petite armée put se ravitailler et se refaire de ses jeûnes forcés.

Rien n'est demeuré pour ainsi dire de la civilisation avancée des Muyscas, si ce n'est quelques vestiges d'édifices, des colonnes même, et quelques idoles en or; mais il est certain que les chefs ou *zippas*, qui se partageaient la puissance, n'étalaient guère moins de magnificence que les souverains de Temtchitlan ou de Cusco. Le zippa de Bogota montrait surtout une richesse dont on comprend la réalité par les aveux naïfs des chroniqueurs; mais le siége réel de la splendeur muyscase était à Sogomuxi, la ville sacrée, où se trouvait le grand temple.

Arrivé enfin à Sogomuxi, Quesada ne sut malheureusement pas préserver du pillage et de l'incendie le grand temple où Nhemquetiba était adoré. Une fois entré dans la ville de Bogota, à la suite du combat de Bonça, dans lequel il faillit périr, il répartit entre ses troupes l'immense butin obtenu durant l'expédition.

Maître absolu du pays, il fonda la capitale de la nouvelle Grenade, le 12 août 1538, et il remit le pouvoir à son frère pour gagner le bord de la mer par la Magdalena et se rendre de là en Europe. Il ignorait quelle avait été la fin de Lugo et croyait nécessaire d'aller présenter sa justification à la cour d'Espagne. Ce fut au retour de ses vastes expéditions, et quand la conquête était déjà accomplie, qu'il se rencontra d'une façon si inopinée, avec Federmann et Benalcazar (*voy.* ces noms). Il trouva dans Lugo un infatigable antagoniste, qui s'opposa en toute occasion à ses projets, et rappela avec aigreur qu'il n'était qu'un subordonné ingrat. Le fondateur de Santafé avait heureusement laissé dans les nouvelles conquêtes son frère Hernan-Perez, dont la valeur l'avait admirablement secondé.

(1) Au bout de huit mois de marche, Quesada ne se trouvait encore qu'à cent cinquante lieues environ de l'embouchure de la Magdalena. Ce fut au commencement de 1537 qu'il commença à avoir des notions un peu précises sur le zippa de Bogota et sur son rival, le chef souverain de Tunya.

Quesada avait rapporté de la Nouvelle-Grenade des richesses considérables; il se rendit dans les Flandres aussitôt après le retour de ses rivaux, et il étala à la cour de Charles-Quint un luxe insensé. Mauvais courtisan ou pour mieux dire dissipateur étourdi, il eut le tort de paraître vêtu d'écarlate avec un train magnifique, au moment où l'empereur gardait un deuil rigoureux. Sa disgrâce fut complète; il le comprit, et passa en France, puis il voyagea en Italie. Au bout de plusieurs années, il obtint de retourner à la Nouvelle-Grenade, où il retrouva son frère. Lugo, dont la fortune allait croissant, le persécuta en Amérique comme il l'avait persécuté en Europe; il finit par l'envoyer en exil, lui et son frère. Les deux Quesada avaient recouvré leur indépendance, lorsqu'ils résolurent d'aller demander justice à l'empereur. Ils s'étaient embarqués dans cette intention à bord d'une flotte qui faisait voile pour l'Europe, lorsque l'on relâcha au cap Vela, résidence de l'évêque. Les deux frères étaient restés à bord de la *Capitane;* un orage effroyable éclata; la foudre tomba sur le bâtiment, et tua du même coup le conquérant de la Nouvelle-Grenade, Hernan-Perez et le général Archulita. Ferdinand DENIS.

Piedrabita, *Historia general de la conquista del nuevo reyno de Granada*; Madrid, 1688, in-fol. — Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1601-1615, in-fol. — Pedro Simon, *Noticias historiciales de las conquistas de tierra firme*; Cuenca, 1626. — Joaquim Acosta, *Compendio del descubrimiento y colonizacion de la Nueva-Grenada*; Paris, 1848. — Urricochea, *Mem. sobre as antequedades neo-granadinas*; Berlin, petit in-4°.

QUESNAY (*François*), célèbre économiste et médecin français, né le 4 juin 1694, à Mérey, près Montfort-l'Amaury (Ile de France), mort à Versailles, le 16 décembre 1774. Il était fils d'un avocat, qui, ennemi de la chicane, employait son temps à cultiver ses terres et à prévenir les procès en accommodant les parties qui venaient le consulter. C'était, comme on voit, un de ces hommes que le monde traite dédaigneusement d'originaux, et qu'il ferait mieux de suivre comme modèles. Son fils lui ressemblait sous beaucoup de rapports. Son éducation avait été fondée moins sur la culture de l'intelligence que sur le développement moral du cœur. « Regarde, lui disait souvent son père : le temple de la vertu est soutenu par quatre colonnes opposées, l'honneur et la récompense, la honte et la punition; vois, contre laquelle tu veux appuyer la tienne. » Élevé pour ainsi dire dans les champs, à l'âge de dix ans il n'avait pas encore appris à lire. Cependant il fit en une année des progrès si rapides, que la *Maison Rustique* de Liebault, qui lui était tombée entre les mains,

devint à la fois son livre favori de lecture et de méditation : il le lut et le relut depuis tant de fois qu'il le savait presque par cœur. Dominé par le besoin de s'instruire, il apprit presque sans maître le grec et le latin ; et plus d'une fois on le vit partir de Mérey, au lever du soleil, dans les jours d'été, aller à Paris acheter un livre, et revenir à son village le soir, après avoir fait vingt lieues à pied. A seize ans il entra comme apprenti chez un chirurgien des environs de Mérey, et vint continuer ses études à Paris, où il fut reçu, en 1718, maître en chirurgie. Aux connaissances exigées pour l'exercice de sa profession il joignait les mathématiques, la philosophie, et il était même très-versé dans le dessin et la gravure, qu'il avait appris sous la direction de Cochin. Ses études terminées, il s'établit à Mantes, s'y créa bientôt une clientèle distinguée, et devint chirurgien de l'hôpital de cette ville. Sa clientèle le mit en relation avec le maréchal de Noailles; cet ancien ministre de la régence avait conçu tant d'estime pour lui, qu'il détermina la reine, chaque fois qu'elle viendrait à Maintenon (à quelques lieues de Mantes), à n'appeler auprès de sa personne d'autre médecin que Quesnay.

Ce premier sourire de la fortune fut bientôt suivi d'un second. Un praticien de grand renom, Silva, le même dont Voltaire a plusieurs fois cité le nom dans ses écrits (1), venait de publier un traité sur les différentes espèces de saignée. Ce livre, bien médiocre, avait été couvert d'applaudissements par les amis de l'auteur. Quesnay entreprit de le réfuter; son travail lui valut les éloges de tous les juges compétents, et fut particulièrement remarqué par Fr. de La Peyronie, premier chirurgien du roi. La Peyronie avait sollicité et obtenu, en 1731, la création d'une Académie de chirurgie. Il trouva en Quesnay un coopérateur précieux pour son Académie, et l'y attacha, en 1737, en qualité de secrétaire perpétuel, après lui avoir fait accorder la charge de chirurgien ordinaire du roi et le brevet de professeur royal. Cette confiance fut justifiée par l'apparition du premier volume des *Mémoires* de la nouvelle Académie, en 1743. Quesnay y consigna d'importants travaux, et l'avait fait précéder d'une préface qui, au jugement de Réveillé-Parise, est un chef-d'œuvre de style, de bon goût, de bon sens et de bonne philosophie médicale. Dans le long procès que s'intentèrent ensuite la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie, et dont il eut à soutenir tout le poids, il se montra à la fois jurisconsulte, savant et historien, au grand désespoir de ses adversaires. Cependant Quesnay n'était pas un habile opérateur : il le sentit lui-même; enfin des atteintes de goutte, dont il souffrait depuis sa jeunesse, avaient émoussé les articulations des doigts, au point qu'il résolut de quitter la chirurgie pour la médecine. Ce fut pendant la campagne de 1744, où il avait suivi Louis XV à Metz, qu'il se fit recevoir docteur à l'université de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, il fut associé à la Faculté de Paris, et obtint la place de premier médecin ordinaire du roi. Louis XV aimait à s'entretenir avec Quesnay, qu'il appelait *le penseur*. Il l'anoblit et composa lui-même ses armoiries : trois fleurs de pensée sur un champ d'argent, à la face d'azur, avec cette devise : *propter cogitationem mentis*.

A Versailles, Quesnay, avait sa chambre à côté de l'appartement de Mme de Pompadour. La femme de chambre de la célèbre favorite, Mme Du Hausset, donne, dans ses *Mémoires*, de curieux détails, qui font bien ressortir le caractère pur et loyal du docteur. Voici, entre autres, ce qu'elle raconte : « Six ou sept commis de l'hôtel des postes triaient les lettres qu'il leur était prescrit de décacheter, et prenaient l'empreinte du cachet avec une boule de mercure; ensuite on mettait la lettre, du côté du cachet, sur un gobelet d'eau chaude qui faisait fondre la cire sans rien gâter; on l'ouvrait; on en faisait l'extrait, et on la recachetait au moyen de l'empreinte. L'intendant des postes apportait les extraits au roi les dimanches. On le voyait entrer et passer comme les ministres, pour ce redoutable travail. Le docteur Quesnay, plusieurs fois devant moi, s'est mis en fureur sur cet *infâme ministère*, comme il l'appelait, et à tel point que l'écume lui venait à la bouche : « Je ne dînerais pas plus volontiers avec l'intendant des postes qu'avec le bourreau, disait le docteur (1). » Mme Du Hausset en fait le portrait suivant : « Quesnay était le meilleur homme du monde, et qui était éloigné de la plus petite intrigue. Il était bien plus occupé à la cour de la manière de cultiver la terre que de tout ce qui s'y passait. L'homme qu'il estimait le plus était M. de La Rivière, conseiller au parlement : il le croyait le seul propre à administrer les finances. » Un jour Mme de Pompadour, qui l'avait pris aussi pour son médecin, lui demanda pourquoi il avait l'air embarrassé devant le roi, qui était pourtant si bon. « Madame, lui répondit-il, je suis sorti à quarante ans de mon village, et j'ai bien peu d'expérience du monde, auquel je m'habitue difficilement. Lorsque je suis dans une chambre avec le roi, je me dis : Voilà un homme qui peut me faire couper la tête, et cette idée me trouble. » — « Mais, reprit la marquise, la justice et la bonté du roi ne devraient-elles pas vous rassurer? — « Cela est bon pour le raisonnement, dit-il; mais le sentiment est plus prompt, et il m'inspire de la crainte avant que je me sois dit tout ce qui est propre à l'é-

(1) Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé.

(1) *Mémoires de Mme du Hausset*, p. 84, édit. de F. Barrière; Paris, 1846.

carter (1). » Cette humeur craintive ne l'empêchait pas d'émettre son opinion avec franchise. Le dauphin, père de Louis XVI, se plaignait un jour des embarras de la royauté. « Monseigneur, lui dit Quesnay, je ne vois pas cela. » — Ah ! que feriez-vous donc si vous étiez roi ? — Monseigneur, je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait ? — La loi. » C'était entrevoir l'avénement de la monarchie constitutionnelle.

Les infortunes et les privations des pauvres occupaient sans cesse les pensées de Quesnay. Il en voyait les causes, moins dans l'insouciance des gouvernements que dans la routine et l'ignorance. Il s'appliqua donc à éclairer ses contemporains, et il répandit ses idées dans l'*Encyclopédie* (articles *Fermiers*, *Grain*, *Évidence*), dans le *Journal d'agriculture*, les *Éphémérides du citoyen*. Il cherchait surtout à établir des principes généraux sur la science de *l'utile*, conformément à sa maxime « qu'une puissante généralisation est l'âme des faits ». C'est cette science, toute nouvelle, et qui devrait être la plus ancienne de toutes, que Quesnay nomma *économie politique*, comme qui dirait *gouvernement de la maison de l'État* ou de la *Société*. Son disciple Dupont (de Nemours) changea ce nom en celui de *physiocratie* (gouvernement de la nature des choses), qui resta depuis attaché à l'école dont le médecin de Louis XV fut le fondateur et le chef.

Quesnay exposa ses idées dans un ouvrage in-4°, peu volumineux, intitulé : *Tableau économique* ; c'est ce que Laharpe appelait l'*Alcoran des économistes*. Cet ouvrage, aujourd'hui introuvable (2), fut imprimé en novembre et décembre 1758, avec beaucoup de luxe, à Versailles, à un nombre minime d'exemplaires, sous les yeux et dans le palais même du roi, qui en tira des épreuves de sa main. Ce tableau était suivi des *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, éclaircies par des *Notes*, plus étendues que le texte. Ces *Maximes* et leurs *Notes* ont été reproduites dans le recueil des écrits de Quesnay, que Dupont (de Nemours) a édité sous le titre de *Physiocratie, ou Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain* ; Leyde et Paris, 1768, in-8° (4). Dans ce même recueil (3) on trouve aussi de Quesnay : *Le Droit naturel*, précédé d'un *Discours* de l'éditeur ; *Analyse du Tableau économique* ; *Problèmes économiques* ; *Dialogues sur le commerce et sur les travaux des artisans* ; *Fermiers* et *Grains* (extraits de l'*Encyclopédie méthodique*).

Voici en résumé le système économique de Quesnay. Les lois morales et sociales dérivent des lois physiques : la subsistance de l'homme, les moyens de la produire et de la multiplier, ceux d'augmenter les forces et les richesses d'une nation, voilà les éléments du code physiocratique. La terre est la source commune de tous les biens ; elle produit tout et reprend tout, pour tout rendre. Pour donner aux hommes la subsistance, la terre doit y être excitée par des préparations et par des avances. La société a besoin aussi d'agents pour l'exercice des arts, des magistratures, etc. De là trois classes dans la nation : la classe des *propriétaires*, celle des *cultivateurs* et la classe *stérile*. Les propriétaires font les dépenses nécessaires pour disposer un terrain à la culture, dépenses connues sous le nom d'*avances foncières* ; ils ont une terre, mais point encore une moisson. Les cultivateurs possèdent un atelier de culture, des chevaux, des instruments aratoires, en un mot tout ce qu'on appelle les *avances mobilières*. Ce sont eux qui par leurs dépenses produisent de riches moissons ; véritables financiers de la nation, ils tiennent entre leurs mains tous ses revenus et en font une distribution d'avance calculée par l'ordre naturel, et qu'on ne peut intervertir sans porter atteinte au corps politique. La classe *stérile*, ainsi nommée « parce qu'elle ne produit rien », est composée des magistrats, militaires, littérateurs, artistes, artisans, rentiers, qui ne se procurent des revenus qu'à titre d'appointements, de salaire ou de rentes. Le cultivateur est donc pour ainsi dire la colonne de l'édifice social. Il dépense pour la terre le fonds de ses avances *annuelles*, consistant en nourriture d'animaux, gages de valets, frais de semences, journées d'ouvriers, etc. Usant ses avances mobilières, il lui faut, sur le revenu de la récolte, sur la production totale, prélever premièrement ses avances annuelles pour les reverser l'année prochaine sur la terre, secondement les intérêts de ses avances mobilières ; le surplus, il le rend au propriétaire ; c'est là ce que Quesnay appelait le *produit net*, mot qui donna lieu à une foule de sarcasmes et de quolibets. Pour favoriser l'agriculture, il voulait la laisser se réglementer elle-même et donner au commerce et à l'industrie une complète liberté. A cet effet, il demandait l'abolition des corvées, la suppression des douanes à l'entrée de chaque province, la libre circulation des grains, etc., toutes choses acceptées depuis, mais regardées alors comme impossibles, inopportunes ou subversives. C'est à Quesnay ou à son école qu'on doit cet adage : *Laissez faire et laissez passer*,

(1) *Mém. de Mme Du Hausset*, p. 96.

(2) Dès 1767 on n'en trouvait plus aucun exemplaire dans le commerce. Le marquis de Mirabeau, ami de l'auteur, dit lui-même dans ses *Éphémérides*, que déjà de son temps il lui avait été impossible de s'en procurer un exemplaire. Le *Tableau économique* de Quesnay est donc une rareté bibliographique.

(3) Le marquis de Mirabeau a aussi reproduit, dans *L'Ami des hommes*, une partie, sinon la totalité du *Tableau* de Quesnay par une série de formules très-peu intelligibles.

(4) Réimprimé dans la *Collection des Économistes* de Guillaumin, [illegible] 1re partie du second volume, [illegible] de M. E. Daire ; Paris, [illegible].

si souvent débattu, tour à tour admis et repoussé.

Dès leur apparition ces doctrines furent l'objet de vives controverses et d'innombrables moqueries. A tous ceux qui l'attaquaient Quesnay se contentait de répondre : « Quand on parle pour la raison et la justice, on a bien plus d'amis qu'on ne croit; il y a d'un bout du monde à l'autre une confédération tacite entre tous ceux que la nature a doués d'un bon esprit et d'un bon cœur. Pour peu qu'un homme qui expose le vrai en rencontre un autre qui le comprenne, leurs forces se décuplent. »

Cependant le système des économistes, représentés par Quesnay, ne manque pas de critiques fondées. Venu après les désastres de Law et les essais financiers des ministres de Louis XV, il a le défaut de son origine. Chacun avait appris à ses dépens que l'argent n'était pas la richesse par excellence, et la dépréciation du papier qui le représentait avait dessillé les yeux des plus aveugles. L'amour de l'agriculture, qu'on n'avait jusqu'alors traité qu'au point de vue poétique ou pastoral, devint tout à coup la plus haute expression de ces sentiments : chacun voulait, en quelque sorte à l'ombre de ses vergers, se guérir de la fièvre de spéculation. La principale erreur de l'école de Quesnay venait de ce qu'elle attribuait à l'agriculture seule la faculté de créer des produits susceptibles d'accumulation. Adam Smith et les économistes qui le suivirent l'ont bien fait ressortir, démontrant que la *valeur échangeable* est la valeur sociale réelle, et qu'il y avait profit pour la société toutes les fois que par le travail on augmentait cette valeur. Le blé serait d'une bien faible utilité si l'on n'en faisait pas de pain, et le bois n'aurait pas un grand prix si l'ébéniste ne le transformait pas en meubles. Comment des villes telles que Venise et Gênes seraient-elles devenues le foyer de la richesse et de la civilisation si l'agriculture avait seule le don de créer des valeurs (1)?

Le chef des économistes vécut assez longtemps pour voir ses doctrines en partie appliquées sous le ministère de Turgot, qui rendit la liberté au commerce des grains dans l'intérieur du royaume. Quesnay mourut octogénaire, avec la conscience d'un homme qui a bien rempli sa tâche. On cite de lui beaucoup de mots heureux, qui témoignent d'un bon sens bien rare. Ainsi, lors des disputes du clergé et du parlement, il se rencontra un jour dans le salon de Mme de Pompadour avec un homme qui, proposant au roi l'emploi de moyens violents, disait : « C'est la hallebarde qui mène un royaume. — Et qui, répliqua Quesnay, mène la hallebarde, Monsieur ? » Puis, voyant qu'on attendait le développement de sa pensée : « C'est l'opinion; c'est donc sur l'opinion, ajouta-t-il, qu'il faut travailler. » Il était respectueux, mais non flatteur avec les grands. Sous un habit brodé, sous un cordon bleu, il ne voyait qu'un homme et cherchait sa valeur réelle, en un mot, le *produit net* de ses qualités. C'était la base de ses jugements sur les hommes, dont il avait acquis une profonde connaissance.

(1) *Voy.* Blanqui, *Hist. de l'Économie politique*, t. II, p. ...

Les ouvrages de médecine de Quesnay, aujourd'hui oubliés, ont pour titres : *Observations sur les effets de la saignée;* Paris, 1730; 2e édit., 1750, in-12; — *L'Art de guérir par la saignée;* ibid., 1736, in-12; — *Essai physique sur l'économie animale*, avec l'*Art de guérir par la saignée;* 1747, 3 vol. in-12; — *Traité de la suppuration;* 1749, in-12; — *Traité de la gangrène;* 1749, in-12; — *Traité des fièvres continues ;* 1753, 2 vol. in-12. On lui attribue *Observations sur la conservation de la vue*, ouvrage imprimé à Versailles et introuvable comme le *Tableau économique*, imprimé à la même époque et dans la même ville; — *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et le progrès de la chirurgie en France;* Paris, 1744, in-4° ou 2 vol. in-12; réimprimé sous le titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France;* 1749, in-4°. F. H.

Grandjean de Fouchy, *Éloge de Quesnay.* — *Mémoires* de Mme Du Hausset. — Réveillé-Parise, *Notice sur Quesnay*, dans *Le Moniteur*, novembre 1848. — *Notice sur la vie et les travaux de Quesnay*, en tête de ses écrits. (*Collection* de Guillaumin.) — Blanqui, *Hist. de l'Économie politique*, t. II. — Richerand, *Hist. des progrès récents de la chirurgie.*

QUESNAY *de Saint-Germain* (*Robert-François-Joseph*), magistrat, petit-fils du précédent, né le 23 janvier 1751, à Valenciennes, mort le 8 avril 1805, près Saumur. Après avoir fait de bonnes études au collége de Nevers, il assista son père dans diverses expériences d'agriculture, et compléta son éducation par des voyages à l'étranger; grâce au nom qu'il portait, il reçut du margrave de Bade et du roi de Pologne l'accueil le plus honorable. Il fut ensuite employé dans le bureau particulier de Turgot, et suivit ce ministre dans sa retraite. Reçu en 1776 conseiller à la cour des aides de Paris, il occupa cette place jusqu'à la suppression de l'ancienne magistrature. Il vit dans la révolution la réforme des abus, et s'associa dans l'Assemblée législative, où il représenta le département de Maine-et-Loire, aux efforts du parti modéré pour établir le régime constitutionnel. Élu en 1790 juge au tribunal de Saumur, il le présida pendant quelques années, et se retira dans sa terre de Bussanges. On a de lui : *Discours pour servir à l'éloge de Court de Gébelin;* Paris, 1784, in-4°; — *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner aux députés des états généraux;* Philadelphie (Paris), 1789, in-8°.

Notice dans la *Revue philosoph.*, 1805.

QUESNÉ (*François-Alexandre*), botaniste français, né en 1742, à Rouen, où il est mort, le 17 avril 1820. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans le commerce, il se livra à son goût pour la botanique, et acclimata dans un jardin, qu'il possédait près de Rouen, plusieurs arbres exotiques, tels que le mélèze, le cèdre du Liban, et le *gingko biloba*. Il a traduit en français la *Philosophie botanique* de Linné (Rouen, 1783, in-8°).

Frère, Bibliogr. normande.

QUESNÉ (*Jacques* ·;SALBIGOTON), littérateur français, né à Pavilly (Seine-Inférieure), le 1er janvier 1778, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 1er juin 1859. Placé d'abord chez un notaire de Rouen, puis chez un négociant de la même ville, il s'engagea à seize ans dans la marine marchande, qu'il abandonna bientôt, après avoir fait naufrage et essuyé plus tard une tempête pendant laquelle sa fermeté contribua au salut de l'équipage. Atteint par la conscription, il servit dans l'infanterie, se fit remplacer en 1800, vint à Paris, et s'occupa uniquement de littérature jusqu'en 1804. Nommé alors inspecteur des droits réunis, il alla successivement remplir cette place dans les départements de la Creuse, du Cantal et de la Roer, et fut mis à la retraite en 1812. Enfin, de 1831 à 1834, il fut gérant à Bruxelles de la librairie parisienne qu'y avait établie une maison de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Busiris, ou le Nouveau Télémaque;* Paris, 1801, 2 vol. in-12; 2e édit., Paris, 1802, 2 vol. in-12; — *Éloge de Nicolas Boileau Despréaux;* Paris, 1805, in-8°; — *Poinsinet*, comédie en un acte, jouée au théâtre de Guéret; Paris, 1806, in-8°; — *Lettres à madame de Fronville sur le psychisme;* Paris, 1812, in-8°; 6e édit., Paris, 1852, in-8°; — *Éloge de Blaise Pascal;* Paris, 1813, in-8°; — *Marcellin, ou Bon cœur et Mauvaise tête;* Paris, 1815, 2 vol. in-12; — *Mémoires de M. Girouette;* Paris, 1818, in-12; — *Table alphabétique des matières contenues dans l'*Histoire d'Angleterre, *par Hume, Smolett, Adolphus*, etc.; Paris, 1822, in-8°; nouv. édit., Paris, 1827, in-8°; — *Mémoires du capitaine Landolphe, contenant l'histoire de ses voyages pendant trente-six ans aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques, rédigés sur son manuscrit;* Paris, 1823, 2 vol. in-8°; — *Le Moissonneur;* Paris, 1824-1825, 3 vol. in-8°; — *Confessions de J. S. Quesné, depuis* 1778 *jusqu'à* 1826; Paris, 1828-1835, 3 vol. in-8°; le 3e vol. les continue jusqu'à 1835. « Sauf quelques pages assez piquantes, dit le baron de Reiffenberg, rien de plus vide que ces mémoires, rien de plus puéril que l'amour-propre qui les a inspirés »; — *Jean-Jacques Rousseau à Montmorency*, comédie en trois actes, représentée sur le théâtre de Saint-Germain-en-Laye; Saint-Germain-en-Laye, 1851, in-8°. Quesné avait fondé et rédigé le *Mémorial des libraires*, que les événements du mois de mars 1815 arrêtèrent au 6e numéro. Il a fourni des articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*. E. RD.

Confessions de J. S. Quesné. — De Reiffenberg, *Bulletin du bibliophile belge*, t. VI, p. 231. — *Renseignements particuliers.*

QUESNEL, nom d'une famille de peintres et dessinateurs qui ont tenu un rang distingué dans l'art français au seizième siècle. La liste de portraits des Français illustres du P. Lelong mentionne cinq peintres ou dessinateurs membres de cette famille. Mais il y a évidemment erreur dans ces attributions; l'abbé de Marolles, dans son *Livre des peintres et graveurs*, en cite au moins sept. On rencontre en outre çà et là quelques artistes dont ils n'ont point parlé et qui appartiennent très-probablement à la même souche : par exemple un Quesnel peintre qui fut employé à la décoration du château de Gaillon par le cardinal d'Amboise, en 1501. Toutefois on ne connaît avec certitude que six de ces personnages; encore n'est-ce que par des renseignements très-sommaires. Le plus célèbre d'entre eux, *François Quesnel*, naquit au château d'Holy Rood, près Édimbourg, en 1543, 1544 ou 1545; il mourut à Paris, en 1619 (1). Son père, *Pierre Quesnel*, était attaché au service de Marie de Lorraine et l'avait suivie en Écosse lors de son mariage avec Jacques V. A en croire l'inscription placée sur un de ses portraits gravés, François Quesnel était premier peintre du roi Henri III; cependant M. de Laborde le range seulement au nombre des peintres employés accidentellement au service du roi. Cet artiste nous est connu par quelques crayons et de nombreuses compositions que nous ont conservées les graveurs ses contemporains; on lui doit en outre un plan de Paris en 12 feuilles, gravé par Pierre Vallet, en 1609.

Ses deux frères, *Nicolas* et *Jacques*, ainsi que deux fils de ce dernier, *François* et *Augustin*, furent également peintres. Augustin Quesnel a joué un certain rôle, comme l'un des maîtres de la communauté de Saint-Luc au moment de la réunion de la maîtrise avec l'Académie, en 1661.

De Chennevières, *Portraits inédits d'artistes.* — De Laborde, *La renaissance des arts à la cour de France.* — *Archives de l'art français*, 1re série, III et V. — P.-J. Niel, *Portraits des personnages français les plus illustres du seizième siècle.* — *Bibliothèque historique* du P. Lelong.

QUESNEL (*Pasquier*), théologien français, né à Paris, le 14 juillet 1634, mort à An[illegible] am, le 2 décembre 1719. Après avoir fait [illegible] de théologie en Sorbonne avec la plus g[illegible]

(1) Les *Archives de l'art français*, V. 264, ont publié un acte d'inhumation de Jacques Quesnel, peintre et bourgeois de Paris, daté du 11 mai 1629, qu'elles rapportent à François Quesnel; mais comme rien autre chose ne nous indique que François II Quesnel ait porté le nom de Jacques, nous n'avons aucune raison de ne pas adopter la date de mort de ce peintre indiquée par les biographes qui nous sont connus. Les *Archives* (III, 183) ont encore donné différents actes relatifs à la famille de Q[illegible];

distinction, il entra en 1657 dans la congrégation de l'Oratoire, reçut la prêtrise en 1659, et se livra presque aussitôt à la composition de livres de piété, qui lui valurent, en 1662, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Il paraît que son premier ouvrage fut ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. Ce n'était d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Évangile, et Quesnel ne les avait destinées, dit-on, qu'aux jeunes oratoriens ses confrères. Le marquis de Laigue, qui s'était retiré à l'Oratoire, goûta fort ce petit livre, dont il parla à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui, après l'avoir fait examiner, l'autorisa par un mandement du 9 novembre 1671 pour l'usage de son diocèse. Quesnel travaillait alors à une édition des *Œuvres du pape saint Léon*, sur un ancien manuscrit de Venise qui avait appartenu au cardinal Grimani. Elle parut à Paris en 1675, 2 vol. in-4°, et fut plus tard réimprimée à Lyon, en 1700, in-fol., et à Rome, 3 vol. in-fol., avec des augmentations et des changements. La première édition fut mise à l'index le 22 juin 1676. A cette époque, la congrégation de l'Oratoire, travaillée par les idées qui se faisaient jour, avait à sa tête le P. Abel de Sainte-Marthe. Ce savant favorisait les sentiments de Jansenius et d'Arnauld, et avait donné sa confiance au P. Quesnel, qui les avait adoptés. M. de Harlay, archevêque de Paris, instruit de leur opposition à la bulle d'Alexandre VII, fit exiler le P. de Sainte-Marthe, et obligea le P. Quesnel à se choisir une autre demeure, hors de son diocèse. Celui-ci se retira à Orléans, en novembre 1681; mais un nouvel incident le força, peu d'années après, à quitter la France. Dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue en 1678 à Paris, on avait dressé un formulaire de doctrine sur divers points de philosophie et de théologie, formulaire dont l'assemblée de 1684 ordonna la signature à chacun des membres, si mieux il n'aimait sortir de la congrégation. Quesnel, adoptant ce dernier parti, ne crut pas devoir souscrire à la condamnation d'opinions qui lui étaient chères, et prévoyant qu'après ce refus il n'y aurait plus de sûreté pour lui en France, se retira, en février 1685, à Bruxelles, où se trouvait déjà « le grand » Arnauld, dont il recueillit les derniers soupirs, en 1694. Ce fut sous les yeux de ce docteur qu'il acheva ses *Réflexions morales* sur les Actes et les Épîtres des apôtres, qu'il joignit à celles qu'il avait composées sur les quatre Évangiles, auxquelles il donna plus d'étendue. Ainsi complété, l'ouvrage parut en 1693 et 1694, et goûté par les uns, il fut vivement décrié par les autres. M. de Noailles, alors évêque de Châlons, en recommanda la lecture à ses diocésains; toutefois, devenu archevêque de Paris, il le fit examiner par des théologiens qui en publièrent une édition en 1696, sans la participation du P. Quesnel (*voy.* NOAILLES). A cette époque, la mort d'Arnauld avait laissé un grand vide dans les rangs des jansénistes; Quesnel, mis à la tête des partisans des doctrines augustiniennes, songea à réparer ce malheur par son activité, et dès lors il eut pour unique occupation de soutenir le courage des persécutés, de leur conserver leurs anciens amis ou protecteurs, ou de leur en faire de nouveaux, d'entretenir partout des correspondances, dans les cloîtres, dans les chapitres, dans le clergé, dans les parlements, dans plusieurs cours de l'Europe. Il ne laissait échapper aucune occasion de propager sa doctrine. Sa retraite à Bruxelles ayant été découverte, il fut arrêté le 30 mai 1703 par ordre de Philippe V, roi d'Espagne, à l'instigation d'Humbert de Precipiano, archevêque de Malines. Quesnel trouva le moyen de s'échapper des prisons de l'officialité, le 13 septembre suivant, et s'enfuit en Hollande, d'où il décocha quelques brochures contre l'archevêque de Malines. Un mois après (15 octobre), M. Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivait de son diocèse les *Réflexions morales*, et l'année suivante leur auteur était dénoncé au public comme hérétique et séditieux. Quesnel se défendit de son mieux; mais ses apologies n'empêchèrent point son livre d'être à diverses époques condamné par les deux puissances, spirituelle et temporelle, et anathématisé en dernier lieu par la bulle *Unigenitus*, publiée à Rome, le 8 septembre 1713. On sait les troubles qu'excita cette bulle dans l'Église de France, et Quesnel, après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, mourut dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Avant de mourir, il fit sa profession de foi, et déclara « qu'il voulait mourir, comme il avait toujours vécu, dans le sein de l'Église catholique, qu'il croyait toutes les vérités qu'elle enseigne, qu'il condamnait toutes les erreurs qu'elle condamne, qu'il reconnaissait le pape pour le premier vicaire de Jésus-Christ et le siége apostolique pour le centre de l'unité. » Il nous serait impossible d'entrer ici dans le détail de tous les ouvrages composés par Quesnel. Engagé dans une foule de contestations particulières, il y tint tête avec une ardeur et une fécondité extrêmes. Les titres de ses livres remplissent dans Moréri plusieurs colonnes; nous citerons cependant, outre ceux que nous avons déjà mentionnés : *Lettres contre les nudités, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*; 1686, in-12; — *L'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, Paris, 1688, in-12, dont la seconde partie est du P. de Gondren, deuxième supérieur général de l'Oratoire; — *Causa Arnaldina, seu Arnaldus a calumniis vindicatus*; 1697, in-8°; — *La Paix de Clément IX, ou démonstration des deux faussetés capitales avancées dans l'histoire des cinq propositions contre la foi des disciples de saint Augustin*, etc.; Chambéry (Bruxelles), 1701, 2 vol. in-12; — *Lettre d'un évêque à un évêque, ou consultation sur le fameux cas de conscience*;

1704, in-12; — *Prières chrétiennes en forme de méditations;* Paris, 1695, in-12; — *La discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles;* Lyon, 1689, 2 vol. in-4°; — *Tradition de l'Église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace;* Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, docteur en théologie; et un grand nombre d'autres, qui ont eu de nombreuses éditions. H. FISQUET.

Guettée, *Hist. de l'Eglise de France*, t. X et XI. — *Bibliothèque janséniste*. — *Nécrologe des amis de la vérité*. — Moreri, *Dict. histor.* — *Dict. histor. des auteurs ecclésiast.* — *Causa Quesnelliana;* Bruxelles, 1704, in-4°. — *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ, a tempore mutatæ religionis;* 1725, in-fol. — Picot, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl. pendant le dix-huitième siècle*, t. IV.

QUESNEL (*Pierre*), littérateur français, né en 1699, à Dieppe, mort en 1774, à La Haye, âgé de soixante-quinze ans. Telles sont les dates et les indications que fournit Feller sur un personnage dont les écrits sont bien connus, mais qui semblait avoir pris à tâche d'égarer l'opinion que l'on pouvait se faire de lui. Si l'on s'en rapportait à ce qu'il dit dans sa préface de l'*Histoire des Jésuites*, il aurait été à cette époque (1740) un vieillard « à qui il ne reste qu'un souffle de vie, que la vieillesse et les infirmités sont prêtes à lui arracher ». Il ajoute à cela d'autres renseignements, qui ne sont pas peut-être plus sincères : il était d'origine étrangère, de haute naissance et possédait une fortune considérable. Placé jeune chez les Jésuites, il s'empressa de les quitter dès qu'il eut vu « que ces prétendus maîtres en Israel n'avaient aucune teinture de la vraie religion », et se mit à parcourir les contrées du Nouveau et de l'Ancien Monde. Il est à peu près certain qu'il ne fût pas seul à composer les ouvrages qui l'ont fait connaître, et qu'il eut pour principal collaborateur son propre frère, qui fut enfermé à la Bastille et y mourut, vers 1739. On attribue aux frères Quesnel les écrits suivants : *Abrégé historique et chronologique, dans lequel on démontre que la vraie religion a toujours été et sera toujours combattue;* Francfort, 1732, in-24; — *Véritable almanach nouveau pour* 1733; Trévoux, in-24; — *Étrennes jansénistes;* vers 1733, in-24; — *Calendrier ecclésiastique pour* 1736 et 1738; Utrecht, 1736, 1738, in-24; — *Almanach du Diable;* aux enfers, 1738, in-12 : ces diverses pièces sont remplies d'anecdotes et d'épigrammes sur des courtisans, des prélats et des beaux-esprits; — *Histoire de l'admirable don Inigo de Giuspuscoa, chevalier de la Vierge, et fondateur de la monarchie des Inighistes;* La Haye (Paris), 1738, 1758, 2 vol. in-12 : ce roman allégorique sur la bulle *Unigenitus* a été aussi attribué à l'abbé C.-G. Porée; — *Histoire des religieux de la Compagnie de Jesus;* Soleure (Paris), 1740, 4 vol. in-12; Utrecht, 1741-1742, 2 vol. in-12 : malgré les promesses du titre, elle ne dépasse pas l'année 1572; d'après Feller, l'auteur avant de mourir en jeta au feu le manuscrit, qui aurait formé une suite de 20 vol. in-12. Il y a beaucoup de détails curieux, mais il y règne un grand esprit de dénigrement.

Picot, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.* — Quérard, *France litt.*

QUESNEL (*François-Jean-Baptiste*, baron), général français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 18 janvier 1765, mort à Avranches, le 8 avril 1819. Il entra au service le 18 juillet 1782, et, passant par tous les grades, arriva à celui de général de brigade le 6 nivôse an II. Il n'avait alors que vingt-huit ans, mais il s'était fait distinguer dans les armées du nord et des Pyrénées orientales, surtout aux siéges de Roses et de Figuières. Il commanda successivement les départements de la Manche et de la Sarthe, qu'il pacifia en dispersant les bandes de chouans qui désolaient cette malheureuse contrée. Il servit ensuite dans les armées d'Italie, de Naples, de Hollande et d'Espagne. Promu le 12 pluviôse an XIII au grade de général de division, il reçut en 1810 le titre de baron. Le 8 février 1814 les talents qu'il déploya à la bataille du Mincio lui méritèrent les éloges du prince Eugène. Quoique confirmé dans ses titres et grades par Louis XVIII, il prit sa retraite dès le 4 septembre 1815. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Le Moniteur universel, 20 avril 1819. — Mullié, *Célébrités militaires*.

QUESNEL (*Louis-François*), général français, né le 22 septembre 1773, à Paris, où il est mort, en février 1815. Son père, charron de la cour et jouissant d'une certaine fortune, lui fit donner une brillante éducation, qui ne l'empêcha pas de se livrer dans sa jeunesse à une vie aventureuse. Il se fit comédien et joua au Théâtre-Français, où il se lia intimement avec Talma, qui lui facilita les moyens d'embrasser la carrière militaire (23 août 1793). Il fit ses premières armes en Vendée, puis en Italie, où il resta jusqu'à l'an XII. Passant en 1805 à la grande armée, il obtint dans la garde impériale le grade d'adjudant général, assista à la prise d'Ulm, aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau et de Friedland, et fut blessé d'un coup de feu à Heilsberg (10 juin 1807). De 1808 à 1811 il fit avec distinction les guerres d'Espagne, et suivit la grande armée en Allemagne, en Prusse et en Russie, où il fut fait prisonnier, le 1er janvier 1814, et conduit dans l'Ukraine. Rendu à sa patrie et conservant, comme la plupart de ses anciens compagnons, un vif attachement pour l'empereur, il conspira ouvertement avec eux pour préparer son retour. L'accueil gracieux que lui fit Louis XVIII en le nommant chevalier de Saint-Louis et général de brigade, le 1er novembre 1814, ne tarda pas toutefois à lui faire changer d'opinion. Quelques jours après, dans une réunion bonapartiste, à Saint-Luc, il refusa énergiquement de porter un toast à la santé de Napoléon, annonçant qu'il ne voulait pas trahir le serment

de fidélité qu'il venait de prêter au roi. Les chefs de la conspiration, craignant que leurs secrets ne fussent dévoilés, résolurent de sacrifier à leur sécurité l'infortuné général. On raconte que, dans les premiers jours de février 1815, le général Quesnel passant sur le pont des Arts à une heure avancée de la nuit, fut assommé et jeté dans la Seine. Il est certain que le vol ne fut pas le mobile de ce crime; car sur son cadavre, qui fut retiré huit jours après à Saint-Cloud, on trouva de l'argent avec la montre et les bijoux que le général portait habituellement. A. A.

Jay, etc., Biogr. nouv. des contemp.

*QUESNEVILLE (*Gustave-Augustin*), chimiste français, né à Paris, le 1er janvier 1810. Élève de Vauquelin, il succéda à ce chimiste dans la fabrique de produits chimiques qu'il tenait de son père. Reçu docteur en médecine en 1834, il dirige depuis 1840 un important recueil, qui parut jusqu'en 1857 sous le titre de *Revue scientifique*, et qui depuis cette époque est continué sous celui de *Moniteur scientifique*. Cette publication mensuelle, rédigée avec une grande indépendance, est aussi utile aux savants qu'aux industriels, M. Quesneville est enfin l'éditeur de l'*Histoire de la Chimie* de M. Hoefer, dont il y a vingt ans (1842) aucun libraire ne voulut se charger, à cause de la nouveauté de la matière.

Docum. partic.

QUESNOT (*Jean-Jacques*), littérateur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était fils d'un juge de Clarensac, près Nîmes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia à Berlin, et y établit, avec le secours de l'électeur, une fabrique de galons; bientôt après il transporta son industrie en Danemark. Étant venu, en 1688, recueillir en Dauphiné la succession de son beau-père, il fut accusé d'embaucher des ouvriers pour les emmener à l'étranger et détenu plusieurs mois dans les prisons de l'évêque de Grenoble. Il est auteur de quelques opuscules, devenus fort rares; le plus curieux est le *Parallèle de Philippe II et de Louis XIV* (Cologne, 1709, in-12).

Haag, France protestante.

QUESNOY (Du). *Voyez* DUQUESNOY.

QUETANT (*Antoine-François*), auteur dramatique français, né le 6 octobre 1733, à Paris, où il est mort, le 19 août 1823. Il était fils d'un employé à la caisse du trésor royal, sous Pâris de Montmartel. Après avoir achevé ses études au collége des Grassins, il travailla comme clerc chez un notaire et un procureur; mais il délaissa la basoche pour le théâtre, et se mit dès 1756 à composer des pièces, où l'on distinguait du naturel et de la facilité. Pendant plus de dix ans il fut un des fournisseurs des théâtres de la Foire ou du boulevard; quelquefois il sut y attirer le public, en faisant jouer par exemple *Le Maréchal ferrant* (1761), dont le succès détermina la réunion de la troupe de l'Opéra-Comique à celle de la Comédie-Italienne; *Le Serrurier* (1765), *Le Tonnelier* (1765), et *L'Écolier devenu maître* (1768) : cette pièce, qui fut la dernière qu'il écrivit, eut beaucoup de vogue au spectacle des grands danseurs du roi, où il avait débuté. A cette époque il fut chargé d'une éducation particulière. Une faillite où il perdit toutes ses économies l'obligea de reprendre la plume : il fit quelques traductions; mais ne tirant point dans ce métier de quoi suffire à ses besoins, il accepta un emploi dans l'administration : c'est ainsi qu'il fut successivement chef du bureau des lois, de celui des hôpitaux, de la commission des secours publics, et contrôleur de l'hôpital des incurables. En 1820 il succéda à l'abbé Morellet comme titulaire de la pension que Louis XVI avait instituée en faveur du doyen des gens de lettres.

Journal de Paris, 22 août 1823. — *Journal de la librairie*, 1823, p. 567-572. — *Notice à la tête du Catalogue des livres manuscrits et imprimés de Quetant*; Paris, 1823, in-8°. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1823.

*QUETELET (*Lambert-Adolphe-Jacques*), astronome et statisticien belge, né à Gand, le 22 février 1796. Après avoir fait ses études au lycée de sa ville natale, il y fut nommé, en 1814, professeur de mathématiques. Peu d'années après, il fut promu le premier au grade de docteur ès sciences par l'université qui venait d'être créée à Gand. Il fut appelé en 1819 à la chaire de mathématiques de l'Athénée de Bruxelles. Envoyé à Paris par le roi Guillaume Ier pour y étudier l'astronomie, puis chargé à son retour, en 1826, de diriger la construction de l'observatoire royal de Bruxelles, il en devint directeur en 1828, et fut nommé en 1836 professeur d'astronomie et de géodésie à l'École militaire. Élu membre de l'Académie royale en 1820, il en est secrétaire perpétuel depuis 1834. Il est en outre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France, et associé de la Société royale de Londres. Nous citerons de ce savant : *Correspondance mathématique et physique*; Bruxelles, 1825-1839, 11 vol. in-8° : les deux premiers volumes de ce recueil périodique ont été rédigés en société avec Garnier; — *Astronomie élémentaire*; Paris, 1826, in-12; 4e édit., sous le titre d'*Éléments d'astronomie*, Bruxelles, 1848, 2 vol. in-18; — *Recherches sur la population, les prisons, les dépôts de mendicité, etc., dans le royaume des Pays-Bas*; Bruxelles, 1827, in-8°; — *Résumé d'un cours de physique générale*; Bruxelles, 1827, 1834, 3 vol. in-18; — *Recherches sur la reproduction et la mortalité, et sur la population de la Belgique*; Bruxelles, 1832, in-8°; — *Statistique criminelle de la Belgique*; Bruxelles, 1832, in-4° : ces deux derniers ouvrages, publiés avec le concours de M. Ed. Smits, forment les deux premiers recueils officiels de la statistique du royaume de Belgique; — *Mémoire sur les variations diurnes et annuelles de la température, et en particulier de la température*

à diverses profondeurs, d'après les observations faites à l'observatoire de Bruxelles; Bruxelles, 1834, in-4°; — *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles*, années 1833 à 1862; Bruxelles, 1834-1861, 28 vol. in-18; complété par *l'Almanach séculaire* (1854, in-18); — *Sur l'homme et le développement de ses facultés, ou Essai de physique sociale;* Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Sur l'état du magnétisme terrestre à Bruxelles pendant les douze années de* 1827 à 1839; Bruxelles, 1840, in-4°; — *Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles;* Bruxelles, 1843-1859, 14 vol. in-4°; — *Lettres au duc de Saxe-Gotha, sur la théorie des probabilités appliquée aux sciences morales et politiques;* Bruxelles, 1846, gr. in-8°; — — *Du système social et des lois qui le régissent;* Paris, 1848, in-8°; — *Théorie des probabilités;* Bruxelles, 1853, petit in-8°; — (avec M. J. Plateau) *Physique;* Bruxelles, 1855, 3 vol. petit in-8° : ces deux derniers ouvrages font partie de l'*Encyclopédie populaire;* — *Académie royale de Belgique. Bibliographie académique, ou liste des ouvrages publiés par les membres correspondants et associés résidents;* Bruxelles, 1855, in-12 (anonyme). M. Quetelet a annoté le *Traité de la lumière, par sir John Herschell,* traduit par M. Verhulst (Paris, 1834, 2 vol. in-8°), et il a inséré d'importants travaux sur la météorologie, la physique du globe, l'astronomie, le magnétisme terrestre, la statistique, etc., dans les *Mémoires* et les *Bulletins* de l'Académie royale de Belgique. Il a collaboré au *Bulletin de la Commission centrale de statistique,* aux *Annales des mines*, au *Journal des économistes,* aux *Annales des travaux publics,* au *Trésor national,* à la *Revue encyclopédique*, à la *Revue de Genève*, et à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. Enfin, il a donné des pièces de vers aux *Annales belgiques* et au *Mercure belge*, et d'excellentes notices biographiques aux *Annuaires* de l'Académie royale de Belgique. E. REGNARD.

Dictionnaire des hommes de lettres de la Belgique. — Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold. — Bibliographie académique. — Catalogue de la bibliothèque royale de Bruxelles.

QUÉTIF (*Jacques*), dominicain français, né le 6 août 1618, à Paris, où il est mort, le 2 mars 1698. Après de bonnes études, il fit profession dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, à Paris, le 19 septembre 1635, fut envoyé par ses supérieurs étudier la théologie à Bordeaux, et revint ensuite à Paris pour y recevoir la prêtrise, en septembre 1642. Revêtu de diverses fonctions dans des maisons de son ordre, à Amiens, à Caen et à Tulle, il fut rappelé en 1652 à Paris, et chargé du soin de la bibliothèque du couvent de Saint-Honoré. Il n'oublia rien pour l'augmenter, profita de ce qu'il y trouva, et jusqu'à sa mort ne s'occupa plus que d'études. Ses connaissances bibliographiques très-étendues et alors assez rares, le mirent en relations avec le chancelier Seguier et avec la plupart des savants et des littérateurs ses contemporains, soit en France, soit à l'étranger. Les ecclésiastiques le consultaient souvent aussi sur des questions de droit canon, dans lequel il était très-versé. On a de lui : *Hieronymi De medicis, formalis explicatio Summæ theologicæ D. Thomæ Aquinatis;* Paris, 1657, in-fol.; — *Concilii Tridentini Canones;* Paris, 1666, in-12; — *Vita Hieronymi Savonarolæ Ferrariensis, ordinis Prædicatorum, auctore Pico Mirandulæ Concordiæque principe;* Paris, 1674, 3 vol. in-12. Quetif a joint à cette édition une préface, des notes et des additions; — *Petri Morini Opuscula et epistolæ;* Paris, 1675, in-12. Échard ne parle point de cette édition, dont Richard Simon parle avec beaucoup d'éloge; — *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti;* Paris, 1719-1721, 2 vol. in-fol. Le P. Quetif travaillait encore à cet important ouvrage au moment de sa mort; il en a composé sept ou huit cents articles, et le P. Échard, profitant d'une partie des matériaux qu'il avait recueillis, a pu continuer ce travail jusqu'à 1720. C'est un excellent recueil de notices biographiques et bibliographiques, et grâce au très-petit nombre d'erreurs qu'on y trouve, il mérite de tenir une place distinguée parmi nos bons livres historiques. On doit encore à ce savant religieux un abrégé de la Vie du P. Jean de saint Thomas, dominicain portugais, à la tête du huitième volume de sa *Théologie;* Paris, 1667, in-folio. H. F.

Scriptores ordinis Prædicatorum, t. II, p. 746. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIV. — Moréri, *Dict. histor.*

QUETINEAU (*Pierre*), général français, né à Puy-Notre-Dame (Anjou), en 1757, guillotiné à Paris, le 16 mars 1794. Il s'engagea, et devint sous-officier. Lorsque éclata la révolution, un bataillon de volontaires le choisit pour commandant. Son courage le fit rapidement arriver aux grades supérieurs. Il servait comme général de division dans l'armée de Dumouriez, et fit sous ses ordres les campagnes de Champagne et de Belgique. En 1793, il fut envoyé à Bressuire pour y réprimer les premiers mouvements des royalistes; mais, soit à cause de son incapacité personnelle, soit à cause de la tiédeur de ses troupes, il fut battu en plusieurs rencontres, chassé de Bressuire et fait prisonnier dans Thouars (4 mai 1793). Lescure rendit à Quetineau les égards qu'il en avait reçus pendant sa détention à Bressuire, et l'engagea à rester dans l'armée vendéenne, pour le soustraire aux sévérités du gouvernement, qui, ne lui tenant pas compte de la difficulté de résister, le punirait sûrement de s'être rendu. Quetineau refusa généreusement, et voulut retourner aux républicains pour demander des juges : c'était marcher au supplice. Sur la dénonciation de Tallien, il fut arrêté. Amené à Paris et condamné par le tribunal révolutionnaire comme « convaincu de

connivence avec les rebelles », Quetineau subit la mort avec calme, et sur l'échafaud même il protesta contre l'accusation de trahison.

Le Moniteur universel, ans Ier et II. — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'ouest*, t. I. — Crétineau-Joly, *Episodes des guerres de la Vendée*.

QUEVEDO (1) (*Vasco-Mousinho*), poëte portugais, né au seizième siècle, mort après 1627. Les plus simples détails biographiques manquent sur ce personnage, qui tient cependant une si grande place dans l'histoire littéraire de son pays. On sait seulement qu'il naquit à Setubal, et que son père l'envoya de bonne heure à Coimbre, où il étudia la jurisprudence; il apprit en même temps l'italien et le castillan, et se familiarisa avec les littératures que ces deux langues lui permettaient d'étudier : il y paraît en plus d'une occasion dans ses écrits. Quevedo était venu dans des temps mauvais; il n'eut pas, tant s'en faut, contre le pouvoir étranger qui opprimait son pays, la généreuse indignation que montrent quelques littérateurs contemporains. Il était devenu pour ainsi dire Espagnol et s'était laissé influencer par le gongorisme. L'ouvrage qui lui valut la brillante réputation dont il jouit encore dans son pays était cependant un hommage rendu sincèrement aux vieilles gloires du Portugal. Il y célébra en vers parfois magnifiques les exploits d'Alfonse V, que ses expéditions chez les musulmans ont fait surnommer l'Africain.

L'*Affonso Africano* parut en 1611. Ce poëme fit sensation en un temps où le Portugal avait tout autre chose à faire qu'à constater ses gloires littéraires. L'admirateur passionné de Camoens, Manoel de Faria, n'hésite pas à le placer immédiatement après les Lusiades, et de nos jours M. Garetti lui a fait le même honneur. On en trouvera une analyse étendue dans le *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, p. 280. On a encore de Quevedo une biographie versifiée, plutôt qu'un poëme, portant ce titre : *Discurso sobre a vida e morte da Santa Isabel, rainha de Portugal* (Lisbonne, 1596). Son autre ouvrage, celui qui pourrait faire douter de ses sentiments patriotiques, est intitulé : *Triumfo del monarca Filippe III en la felicissima entrada de Lisboa* (Lisbonne, 1619, in-4°); c'est un poëme en six chants. Quevedo a terminé sa vie littéraire par l'*Elegio em louvor de Pedro Barbosa de Luna*. F. Denis.

Barbosa Machado, *Bib. lusitana*. — Manuel de Faria, *Comment.* au chant II de Camoens. — *Parnasso lusitano*, 6 vol. in-32, collect. publ. par Allaud. — *Curso elementar de litteratura nacional*; Rio de Janeiro, 1862, in 8°.

QUEVEDO (*Francisco-Gomez* de), écrivain espagnol, né à Madrid, le 26 septembre 1580, de Gomez de Quevedo, secrétaire de Marie d'Autriche, mort le 8 septembre 1645, à Villanueva de los Infantes. Il n'avait pas quinze ans qu'il était déjà orphelin de père et de mère, circonstance qui ne fut pas sans influence sur les désordres de sa première jeunesse. Son imagination, comme celle de lord Byron, le corrompit dans sa fleur. Aussi n'a-t-il jamais rencontré la délicatesse de Lope ou de Garcilaso. Au sortir de l'université d'Alcala, il savait le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, le français et l'italien, était bachelier en théologie, gradué en droit civil et en droit canon. Le palais, dont l'accès était ouvert à Quevedo par sa naissance, le mit en rapport avec les plus grands seigneurs. Il fréquentait assidûment les hommes d'État, et emprunta à ces hautes relations des lumières et une expérience précoces. Il dut encore plus à la conversation, au grand sens et à la vaste érudition du P. Mariana, qui avait en lui assez de confiance pour lui confier la critique des textes hébreux dont il se servait pour sa grande histoire. Sous les auspices de cet éminent esprit, Quevedo s'appliqua à la science du gouvernement. Il apprit de Cervantes à manier finement l'ironie, et des *Dialogues* de Lucien l'art de déguiser sous une fiction ingénieuse la critique des affaires de l'État. Rien ne montre mieux que les aventures dont est semée la vie de Quevedo ce qu'il y avait d'humeur hautaine et guerrière mêlée aux sentiments les plus raffinés de la courtoisie chevaleresque dans les Espagnols de ce temps. Déjà poursuivi pour avoir mis l'épée à la main contre un officier qui lui disputait le haut du pavé, il eut le malheur de tuer dans un autre duel un cavalier qui s'était oublié au point de donner dans une église un soufflet à une dame. La famille du mort, qui se trouva être un personnage de distinction, ayant commencé des poursuites, Quevedo fut obligé de chercher un refuge auprès du vice-roi de Sicile le duc d'Osuna, son ami, auquel il avait dédié sa traduction d'Anacréon et de Phocylide. Le duc l'emmena ensuite à Naples, et le chargea à Turin, à Milan et à Venise, d'importantes missions qui n'exigeaient pas moins de courage que d'esprit. Quevedo était surtout l'agent très-actif du vice-roi auprès du duc de Lerma, de son fils le duc de Uceda, et du père Alcaga, confesseur de Philippe III. Ces services le firent rentrer en grâce à la cour, et obtenir le cordon de l'ordre de Saint-Jacques, accompagné d'une pension de 400 ducats. Cette prospérité dura peu, le duc d'Osuna, accusé d'avoir voulu se rendre indépendant, tomba, entraînant dans sa chute Quevedo, qui se vit d'abord sans autre forme de procès emprisonné à Uclès, puis exilé dans ses domaines de Saint-Juan-da-Abad. Il s'y consola de sa disgrâce par la satire de l'administration de ses persécuteurs et aussi par des ouvrages plus sérieux entremêlés de poésies burlesques.

Lorsque Quevedo reparut à la cour, Philippe III était mort (31 mars 1621), et comme il était de la destinée de l'Espagne de ne pouvoir se passer de favoris, au cardinal duc de Lerme

(1) Barbosa ajoute à ce nom *e Castello Branco*. Le vrai nom littéraire du poëte est *Quevedo*; son père s'appelait Mousinho.

avait succédé le comte-duc d'Olivarès. Le ministre d'abord mis en garde contre la plume mordante de Quevedo, comprit bientôt l'utilité de se l'attacher. Celui-ci répondit aux avances du premier ministre, dont il prit la défense dans un pamphlet (*El Chiton de las Tarabillas*), à propos de l'altération des monnaies. Olivarès lui accorda désormais toute sa faveur, le fit secrétaire du roi, et lui offrit d'entrer au ministère des affaires étrangères et ensuite l'ambassade de Gênes. Mais Quevedo, guéri de l'ambition, refusa. Il continua à mettre son talent au service du favori en écrivant pour les fêtes magnifiques que le comte-duc offrit à Philippe IV, la comédie aujourd'hui perdue de *Quien mas miente medra mas* (au plus fort menteur la guirlande). Cette pièce, remplie d'épigrammes contre le mariage, donna aux dames de la cour le désir de se venger de Quevedo en le mariant. Elles lui firent épouser, à l'âge de cinquante-deux ans, doña Esperanza de Aragon y la Cabra, dame de Ceticia, que des liens de parenté unissaient à la plus haute noblesse d'Aragon. Cette union fut courte, et ne paraît pas avoir été heureuse.

Les écrits de Quevedo étaient si populaires que malgré la liberté avec laquelle les plus graves sujets étaient traités dans les *Visions*, la *Politique de Dieu*, etc., l'inquisition n'osa jamais les incriminer. Mais si leur auteur échappa à la persécution religieuse, il n'en fut pas ainsi de la persécution politique. Quelques strophes éloquentes sur les abus du gouvernement et les souffrances des peuples, que Quevedo trouva le moyen de faire mettre sous la serviette du roi, lui attirèrent la vengeance du ministre favori : enlevé sans bruit du palais du duc de Medina-Celi, le courageux écrivain fut enfermé au couvent royal de Saint-Marc de Léon (*extra muros*), dans la contrée la plus froide de l'Espagne. Il y demeura quatre ans, dans un réduit étroit, situé au-dessous d'un ruisseau dont il recevait les suintements, redevable à l'aumône de la nourriture et des vêtements, sans communication avec qui que ce fût. Il fallut pour sa délivrance la chute du vindicatif ministre, que déterminèrent la perte du Brésil, du Portugal, le soulèvement de la Catalogne et de l'Andalousie. Le 7 juin 1643, cédant non sans peine à la prière du président de Castille, don Juan Chumacero de Sotomayor, Philippe IV donna l'ordre de l'élargissement. Quevedo reparut à la cour, où il fut reçu avec acclamations : mais il était trop tard. L'humidité de son cachot avait fait dégénérer en ulcères trois blessures qu'il avait reçues. La mort avait fait le vide parmi ses amis et ses émules; Alarcon, Jauregui, Louis Velez de Guevara, n'étaient plus. La scène du monde avait changé depuis ses malheurs, et il était devenu presque étranger à la nouvelle génération. Le courageux écrivain ne fit plus que languir jusqu'à sa mort. On voit sa tombe dans l'église paroissiale de cette ville; elle est placée dans la chapelle de la maison de Bustos.

Les ouvrages en prose de Quevedo peuvent se diviser en deux classes, le genre sérieux et le genre profane. Dans le premier genre on doit distinguer *La Vision de saint Paul*, *L'Épictète espagnol*, *Le Phocylide*, *La Fortune devenue raisonnable*, et surtout la *Vie de Marcus Brutus*, et *La Politique de Dieu*, ouvrages remarquables par l'union de la plus pure morale à des vues politiques sublimes. Mais le style en est gâté par les divers genres d'affectation qui caractérisent tous les écrivains de cette époque. Dans le genre satirique, et trop souvent burlesque, nous trouvons : *Le songe des têtes de mort*; *L'Alguazil démoniaque*; *Les Écuries de Pluton*, *Les coulisses du monde*, *Le jugement dernier*, etc., qui forment ce qu'on appelle *Les Visions* de Quevedo; *Les lettres du chevalier de l'Épargne*, ouvrage charmant, qu'il composa dans sa jeunesse; un *Souvenir de sa vie d'étudiant*; *Le grand Tacano, ou histoire de don Pablo de Ségovie, surnommé l'Aventurier Buscon*, roman *del gusto picaresco*, l'un des nombreux amis de Gil Blas. C'est dans de tels ouvrages qu'il faut chercher le vrai génie de Quevedo. Là se trouvent ces spirituelles saillies, ces allusions piquantes, ces métaphores heureuses, ces vives images qui ont enrichi la langue espagnole d'une foule de proverbes et d'idiotismes familiers. C'est là qu'il fait paraître la profonde connaissance qu'il avait du génie et des ressources de cette langue, dont il possédait tous les tons, depuis le plus familier jusqu'au plus sublime. Les *Poésies* de Quevedo ont été publiées par D. L.-Joseph Velasquez; Madrid, 1753, in-4° (seconde édition). E. BARET.

Vie de don Francisco de Quevedo y Villegas, par l'abbé don Pablo Antonio de Tarsia; Madrid, 1663. — Documents réunis par M. Guerra y Orbe en tête des *Œuvres de Quevedo*, tome 23 de la collection *Rivadeneyra*; Madrid, 1852.

QUEVERDO (*François-Marie-Isidore*), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né en Bretagne, en 1740, mort à Paris, en 1808, s'est surtout fait connaître par des vignettes faites d'après différents artistes et sur ses propres dessins. Il a collaboré comme dessinateur et graveur au *Voyage pittoresque d'Italie*, de l'abbé de Saint-Non; il a dessiné et gravé à l'eau-forte les figures de *La Henriade*, qui ont été terminées au burin par Dembrun, et les planches d'une traduction des *Fastes* et des *Héroïdes* d'Ovide. On lui doit encore deux de ces estampes que, par euphémisme, les rédacteurs de catalogues appellent « pièces gracieuses »; tels sont : *Le Depart pour le Sabbat* et *Les Nouvelles du bien-aimé*; un *Calendrier républicain pour l'an II*; trois *Vues du château de Ferney*, d'après Seguy. Il a dessiné un portrait de Charlotte Corday, gravé par Massol.

Un autre graveur du même nom, *Louis-Yves* QUEVERDO, né à Paris, en 1788, élève de Regnault et de Coiny, s'est fait connaître au commencement de ce siècle par sa collaboration au *Musee Filhol*, au *Recueil des prix décennaux*, au *Musee Laurent et Robillard*, etc.

Huber et Rost, *Manuel du curieux et de l'amateur*. — Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française*. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*, etc.

* **QUICHERAT** (*Louis*), lexicographe français, né à Paris, en 1799. Après avoir été pendant plusieurs années professeur de rhétorique, il fut nommé en 1847 conservateur du département des manuscrits à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris. On a de lui : *Traité de versification latine*; Paris, 1826, in-12; la quinzième édition parut en 1858; — *Traité élémentaire de musique*; Paris, 1833, 1835, 1837, in-12; — *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*; Paris, 1836, 1838, 1840, 1846, 1849, etc., in-8° : les mérites de cet excellent ouvrage, auquel on n'a en France rien à comparer, ont été relevés dans le compte rendu que M. Naudet en a donné dans le *Journal des savants*; — *Traité de versification française*; Paris, 1838, in-12; 1849-1850, 2 vol. in-8° : dans ce livre, des plus utiles, l'auteur a le premier développé les nouveaux principes émis par Scoppa et Mabellini au sujet des fonctions de l'accent tonique dans le vers français; — *Dictionnaire latin-français, où sont coordonnés et complétés les travaux d'Estienne, de Gesner, de Forcellini et de Freund*; Paris, 1844, 1845, 1847, etc., in-8° : ce travail, publié en collaboration avec M. Daveluy, est le meilleur de ce genre publié en France; — *Principes raisonnés de la musique*; Paris, 1846, in-8°; — *Dictionnaire français-latin*; Paris, 1858, in-8°; — *Addenda lexicis latinis*; 1862, in-8°; — beaucoup d'éditions classiques *ad usum scholarum*, plusieurs traités élémentaires de musique, articles de philologie dans la *Revue de l'instruction publique*.

* QUICHERAT (*Jules*), archéologue, frère du précédent, né à Paris, le 15 octobre 1815. Après avoir fréquenté l'atelier de Charlet, il entra à l'École des chartes, où il devint professeur en 1848. Dans l'intervalle il avait été attaché aux travaux historiques de la Bibliothèque royale. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847. M. Quicherat allie à une connaissance approfondie de la littérature et des arts du moyen âge une rare sagacité critique et une grande hauteur de vue. On a de lui : *Fragment inédit d'un versificateur latin ancien sur les figures de rhétorique*; Paris, 1839, in-8°; — *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, publié pour la première fois, suivi de tous les documents historiques qu'on a pu réunir*; Paris, 1841-1849, 5 vol. in-8°; — *Thomas Basin, sa vie et ses écrits*; Paris, 1842, in-8°; — *Vie de Rodrigue de Villandrando*; Paris, 1845, in-8°; — *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*; Paris, 1850, in-8°; — *L'Alesia de César rendue à la Franche-Comté*; Paris, 1857; — *Conclusions pour Alaise*; Paris, 1858 : dans ces deux écrits, qui sont des modèles de polémique, l'auteur établit victorieusement que le lieu où succomba l'indépendance de la Gaule est situé à Alaise, village du département du Doubs, et non à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or); — *Histoire du collége de Sainte-Barbe*; Paris, 1861, 2 vol. in-8°; — M. Quicherat, qui a aussi publié pour la première fois l'*Histoire de Charles VII et de Louis XI* de Thomas Basin, évêque de Lisieux au quinzième siècle; Paris, 1855-1860, 5 vol. in-8°, a encore fait paraître dans la *Bibliothèque de l'École des chartes : Lettres de rémission en faveur des enfants de Robert Estienne; Fragments inédits de littérature latine; Recherches sur le chroniqueur Jean Castel; Fragments de Georges Chastelain; Henri Baude, poëte ignoré, du temps de Louis XI*; — *Solutions des problèmes proposés par Chosroès; Documents sur la construction de Saint-Ouen de Rouen*; dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de France, dont M. Quicherat est membre depuis 1845 : *Du lieu de bataille entre Labienus et les Parisiens*; — dans la *Revue archéologique* : *Album de Villard de Honnecourt, architecte du treizième siècle*; etc.

Bourquelot, *Littérature contemporaine*. — Vapereau, *Dict. des contemporains*.

QUICK (*Jean*), théologien presbytérien, né à Plymouth, en 1636, mort à Londres, en 1706. Il fut ordonné ministre en 1658. Quand le bill de 1662 fut porté, il se déclara non-conformiste, et fut jeté en prison. Rendu bientôt après à la liberté, il fut ministre d'une congrégation presbytérienne de Londres. Il portait le plus vif intérêt aux protestants français, sur lesquels la persécution était alors déchaînée. Ce fut par suite de cette sympathie qu'il composa les deux ouvrages suivants : *Synodicon in Gallia reformata*; Londres, 1692, 2 vol. in-fol. : c'est un recueil des synodes des églises réformées de France, analogue à celui qui fut publié plus tard par Aymon; et *Icones sacræ gallicanæ*, biographie de cinquante réformés français : cet ouvrage, dont la mort de l'auteur empêcha la publication, a été longtemps enseveli dans un profond oubli; il a été retrouvé depuis peu, et pourra être consulté avec fruit pour l'histoire du protestantisme français; le manuscrit forme deux volumes in-fol. On a encore de Quick des sermons et divers opuscules théologiques. M. N.

Bulletin de l'histoire du protestantisme français, 5e année, p. 48. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*.

QUIEN (Le). *Voy.* La Neufville.

QUIETUS (*Caius Fulvius*), l'un des trente tyrans, tué en 262, après J.-C., à Émèse. C'était l'un des deux fils de Macrien, qui prit la pourpre impériale après la captivité de Valérien. Associé à l'empire avec son frère aîné, qui s'appelait aussi Macrien, il garda la direction des affaires de l'Orient, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'Italie; mais dès qu'il eut appris la nouvelle de leur défaite, il se réfugia à Émèse, où Odenath s'empara de lui et le mit à mort.

Trebellius Pollio, *Triginta tyrann. vitæ.* — Zonaras, XII, 24 (cet historien le nomme *Quintus*). — Tillemont, *Hist. des empereurs*, III.

QUIJADA (*Luiz-Mendez*), vivait au milieu du seizième siècle. Il entra comme page au service de Charles-Quint, vers l'année 1525. En 1535 il fut blessé au combat de la Goulette, et fit la campagne contre les protestants en 1546, puis celles des Pays-Bas en 1553, 1554 et 1555, et servit longtemps son maître en qualité de majordome. Après l'abdication de l'empereur, il se fixa dans le village de Cuacos près du monastère de Saint-Just. Ce fut lui qui reçut la mission délicate de faire connaître D. Juan d'Autriche à Philippe II et de lui rappeler ce que son père attendait de lui pour assurer la fortune de ce prince. C'est de Quijada et de Martin de Gaztelu que nous viennent les renseignements les plus sûrs et les plus nombreux sur la vie intime de Charles-Quint; ils sont contenus dans une série de lettres qu'on trouvera *passim* en consultant le livre intitulé : *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste. Lettres inédites publiées d'après les originaux conservés dans les archives royales de Simancas*, par M. Gachard; Bruxelles, 1854 et ann. suiv. in-8° (t. I[er]). Ces lettres, écrites en fort bon espagnol, ont été analysées avec soin par le savant éditeur. F. D.

Amédée Pichot, *Charles-Quint, Chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique et de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste*; Paris, 1854, in-8°. — Stirling, *Cloister life*, etc. — Mignet, *Journal des savants*. — *Vies de Charles-Quint.*

QUILLET (*Claude*), poëte latin moderne, né en 1602, à Chinon (Tourraine), mort en septembre 1661, à Paris. Il pratiqua d'abord la médecine; mais une aventure qui lui arriva à Loudun pendant la prétendue possession des Ursulines de cette ville (1) l'obligea de quitter son pays; il se rendit à Rome, prit l'habit ecclésiastique, et entra comme secrétaire chez le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France. Ce fut alors qu'il conçut l'idée de son fameux poëme, *La Callipédie*, auquel il mit la dernière main à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. Il obtint en 1655 du cardinal Mazarin l'abbaye de Doudeauville, dans le diocèse de Boulogne. Le seul ouvrage qu'on ait de lui a pour titre *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione, poema didacticon ad humanam speciem belle conservandam apprime utile*; Leyde, 1655, in-4°, sous l'anagramme de *Calvidius Letus*. Cette édition contient plusieurs traits satiriques contre Mazarin et sa famille; l'auteur les retrancha dans la réimpression de Paris, 1656, in-8°, y substitua l'éloge du cardinal, auquel il dédia même le livre, et ajouta une épître et une élégie en vers. L'édition la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8° : « Cet ouvrage, au jugement de La Monnoye, n'a été bien reçu qu'à cause de sa matière, qui n'y est pourtant pas traitée fort solidement. Rien n'est plus frivole que tout ce que l'auteur débite dans le second livre touchant les diverses influences des signes du zodiaque par rapport à la conception. On ne reconnait dans la versification le tour ni de celle de Lucrèce ni de celle de Virgile; la diction n'en est pas correcte, et l'on y trouve aussi quelques fautes de quantité. » La *Callipédie* a été traduite en prose par Monthenault d'Egly (Paris, 1749, pet. in-8°), et par Caillau (Bordeaux, 1799, in-12), et en vers par Lancelin de Laval (Paris, 1774, in-12). Coupé a donné, dans ses *Soirées littéraires* (tom. XI), une version du quatrième livre. L'abbé Quillet avait terminé un grand poëme en l'honneur d'Henri IV, intitulé *Henricias*; à sa mort, il en laissa par testament le manuscrit à Ménage avec 500 écus pour le faire imprimer. On ignore pour quel motif Ménage ne remplit pas les dernières volontés de son ami. P. L.

(1) Pendant que Laubardemont informait, le diable menaça un jour d'élever jusqu'à la voûte de l'église le premier incrédule qui douterait de son pouvoir. Quillet se présenta le lendemain, défia le diable de tenir sa parole, et protesta qu'il se moquait de lui; de sorte, lit-on dans le *Sorberiana*, que le pauvre diable fut bien penaud et toute la diablerie fort interdite ». Mais Laubardemont s'en scandalisa, et décréta aussitôt contre Quillet, qui jugea à propos de s'esquiver.

Bayle, *Dict. crit.* — Baillet, *Jugements des savants.* — Niceron, *Mémoires*, XXVIII.

QUILLET (*Pierre-Nicolas*), littérateur français, né à Paris, en 1766, mort à Passy (Seine), le 22 janvier 1837. Entré dans les bureaux du ministère de la guerre, il y fut successivement chef des bureaux de la solde courante et de la liquidation de l'arriéré, commissaire des guerres, et mourut sous-intendant militaire. On a de lui : *État actuel de la législation sur l'administration des troupes, et particulièrement sur la solde et les traitements militaires*; Paris, 5[e] édit., 1811, 3 vol. in-8°; — *Passy et ses environs*; Paris, 1836, in-8°, avec carte et grav.

Quérard, *La France littéraire.* — *Le Moniteur universel*, ann. 1837, n° 32.

QUILLIARD (*Pierre-Antoine*), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Paris, en 1711, mort à Lisbonne, en 1733. Il passe pour avoir été élève de Watteau, dont il imita la manière. A peine âgé de onze ans il obtint de Louis XV, à la recommandation du cardinal de Fleury, une pension de deux cents livres. Ayant accompagné en Portugal le médecin suisse Merveilleux, afin de dessiner des plantes et arbres pour une histoire naturelle de ce pays, il fut nommé peintre de la cour et membre de l'Académie de peinture de Lisbonne. Quilliard peignit dans cette ville les plafonds de l'appartement de la reine et plusieurs tableaux pour le palais du duc de Cadaval : il a dessiné et gravé *La pompe funèbre du duc Nuño d'Olivarès Pereira* (Lisbonne, 1750, in-fol.) et quelques autres pièces citées par Nagler. H. H—N.

Fontenai, *Dictionnaire des artistes.* — Huber et Rost, *Manuel du curieux et de l'amateur.* — L. Dussieux,

Les Artistes français à l'étranger. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexikon.*

QUILLOT (*Claude*), prêtre français, né à Arnay-le-Duc, vers 1650, mort à Dijon, vers 1710. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il vint les continuer à Dijon, fut précepteur d'un fils de famille, et se retira ensuite chez les Chartreux. L'austérité de cet ordre étant au-dessus de ses forces, Quillot rentra dans le monde, reçut la prêtrise, et fut attaché à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon, où sa réputation de piété lui donna un grand nombre de pénitentes, surtout parmi la haute société de la ville. Ce succès excita contre lui la jalousie de quelques prêtres, et lui attira de grandes persécutions. On agitait alors la question du quiétisme: Quillot avait eu des relations avec diverses personnes soupçonnées de favoriser cette doctrine, notamment avec madame Guyon, dont il distribua ou fit distribuer plusieurs écrits. Les dénonciations parurent si graves que l'autorité ecclésiastique du diocèse de Langres, dont relevait alors Dijon, crut devoir intervenir. L'official de Dijon rendit le 17 juillet 1700 contre Quillot, contumace, une sentence qui le déclara bien et dûment convaincu d'avoir distribué quelques livres suspects des erreurs du quiétisme, d'avoir tenu des discours conformes à ces erreurs, etc., et pour réparation le condamna à une détention de trois ans dans un monastère avec jeûne, au pain et à l'eau tous les vendredis, et le suspendit pendant un an du ministère sacré. Les ennemis de Quillot triomphaient; mais comme la sentence frappait aussi quelques laïques, l'autorité séculière en prit connaissance. Quillot adressa divers mémoires justificatifs au parlement de Dijon, qui, par arrêt du 27 août suivant, le mit hors de cour. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité, et par une nouvelle décision fut renvoyé à pur et à plein des accusations dirigées contre lui (10 avril 1701). Il reprit alors ses fonctions; mais le jugement solennel rendu en sa faveur ne calma point la haine des prêtres qui l'avaient poursuivi, et qui n'en persistèrent pas moins à faire de lui le chef d'une nouvelle secte. Ils firent paraître l'*Histoire du quillotisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, prétendue imprimée à Zell, 1703, in-4°. Ce gros libelle sans nom d'auteur, mais qui était l'œuvre d'Hubert Mauparty, conseiller au présidial de Langres, fut condamné par une ordonnance de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres (21 avril 1703), et un arrêt du parlement de Dijon (9 juin 1703) ordonna qu'il serait lacéré et brûlé par la main du bourreau. Aussi est-il devenu fort rare. H. F.

Moreri, *Dict. hist.* — *Mémoires du temps.*

QUIN (*James*), célèbre acteur anglais, né à Londres, le 24 février 1693, mort à Bath, le 31 janvier 1766. Il appartenait à une ancienne famille anglaise qui s'était fixée à Dublin. Son grand-père en était lord-maire en 1676. Son père avait épousé une dame qui se croyait veuve, le premier mari, engagé dans des spéculations aux Indes occidentales, ayant cessé pendant des années de donner signe d'existence. Son retour imprévu, en rendant la naissance de Quin illégitime, changea toute la vie du jeune homme. Il reçut son éducation à Dublin, et à vingt ans il se rendit en Angleterre pour se préparer à la carrière du barreau. La mort de son père le priva de toute ressource, et pour vivre il songea au théâtre. La nature lui avait donné les qualités qui y préparent le succès, un extérieur imposant, une physionomie expressive, un œil plein de feu, et une voix d'un timbre très-agréable. Il fut présenté aux directeurs de Drury-Lane, et engagé en 1717 pour les représentations de l'hiver suivant. Ses débuts furent interrompus par un procès, suite d'une dispute à une taverne, dispute compliquée d'une intrigue d'amour, qui l'obligea de se retirer quelque temps en Irlande. A son retour à Londres, il fit une certaine sensation dans le rôle de Bajazet à Covent-Garden; mais son premier grand succès fut dans le rôle de Falstaff (des *Commères de Windsor*), 1720. Pendant quinze ans il régna sur la scène anglaise, sans connaître de rival supérieur. Les choses changèrent à l'apparition de Garrick. Quin en parla d'abord avec un certain dédain. Il fallut pourtant compter avec ce rival, qui avait débuté avec un immense succès (1741). Un habile directeur, Rich, eut l'idée de les présenter à l'admiration du public réunis sur le même théâtre, Covent-Garden. Après d'assez longues négociations, il y réussit. Les deux acteurs devaient jouer alternativement certains rôles, mais sans paraître dans la même pièce. L'astre nouveau jeta en quelque sorte dans l'ombre l'astre ancien. Garrick avait foule lorsqu'il représentait Richard III; Quin avait le chagrin de voir une salle presque solitaire. En novembre 1746, ils parurent ensemble dans la même pièce, *La Belle pénitente*, avec des rôles d'une importance presque égale. Les amateurs de spectacle furent ravis de la nouveauté, et le public applaudit avec enthousiasme. La pièce eut beaucoup de représentations, et chaque fois la salle fut remplie. Mais le progrès de l'âge faisait sentir à Quin que son déclin avait commencé, et soit pour ce motif, soit par pique contre son directeur, il se retira du théâtre (1748). Mais tous les ans il joua Falstaff pour le bénéfice de son vieil ami Ryan, jusqu'à 1754, où, ayant perdu deux dents de devant; il refusa de paraître, disant que « pour aucun homme il ne voudrait s'exposer à siffler le rôle de Falstaff. » Bien avant cet accident, Quin, qui avait à un haut degré le talent de bien lire, fut chargé par le prince Frédéric de Galles de donner des leçons d'élocution à ses enfants. Il réussit parfaitement dans cette mission. Lorsqu'il entendit, en 1760, le prince Georges, devenu Georges III, débiter son pre-

mier discours au parlement avec autant de dignité que de grâce, il ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est cependant moi qui ai appris à parler à ce garçon-là ! » Bon mot cité souvent, bien que beaucoup d'autres pour l'esprit et l'*humour* en fussent plus dignes. Considéré comme acteur, il excella dans les rôles de Falstaff, du Moine espagnol, de sir John Brute, de Caton, de Coriolan, et en général dans les caractères fortement marqués. Comme homme, on lui reproche des habitudes dissolues, de l'arrogance et des manières un peu grossières. Il était capable de procédés généreux ; sa conduite fut noble et pleine de délicatesse envers Thomson, le célèbre auteur des *Saisons*, qu'il ne connaissait que de réputation. Informé que ce poëte était en prison pour dettes, Quin s'y rendit, sous prétexte de lui faire visite, et après avoir dîné avec lui, il paya en se retirant principal et frais, et le geôlier vint annoncer au poëte qu'il était libre. J. C.

Life of Quin ; 1766. — Davies, *Life of Garrick*. — Baker, *Biographia dramatica*.

QUINAULT (*Philippe*), poëte dramatique français, naquit à Paris, le 3 juin 1635, comme l'atteste son extrait de naissance, trouvé par M. Beffara dans les registres de la paroisse de Saint-Eustache, et mourut dans la même ville, le 26 novembre 1688. Il était fils de Perrine Riquier et de Thomas Quinault, maître boulanger : l'abbé d'Olivet, en démentant la condition de son père, qu'il prétend être une invention calomnieuse de Furetière, renvoie au *Ménagiana* pour appuyer son démenti, et il n'est pas heureux dans le choix de cette autorité, car le *Ménagiana* confirme précisément cette circonstance, qui est encore démontrée sans réplique par l'acte de naissance de notre poëte. Jeune encore, il devint l'élève de Tristan l'Hermite, qui s'était pris d'amitié pour lui, et qui le forma à la poésie. On a dit que Quinault avait été le valet de Tristan : cette assertion, bien qu'appuyée sur des autorités assez graves, entre autres sur celle du *Ménagiana* et de Tallemant des Réaux, et répétée depuis par plusieurs biographes, ne paraît pas suffisamment démontrée. Ce qui peut avoir contribué encore à la propager, ce sont quelques expressions équivoques des contemporains, qu'on peut toutefois expliquer autrement : ainsi quand il est dit que Quinault était le *domestique* de Tristan, il faut se souvenir que dans le langage d'alors cette expression signifie simplement *attaché à la maison* ; c'est ainsi que Chapelain était *domestique* du duc de Longueville, et Ménage du cardinal de Retz. On peut entendre de la même façon la phrase de Somaise, dans son *Dictionnaire des précieuses* : « Cet autheur a autrefois esté a Tisimante (Tristan) ». Ce qu'on sait seulement d'une manière certaine, c'est que Tristan l'éleva avec un fils qu'il perdit fort jeune, qu'il lui donnait le logement et la table, et qu'il l'aida de ses conseils et de son appui matériel lors de ses debuts. Ainsi, ce fut lui qui se chargea de lire aux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne la première comédie de Quinault : *Les Rivales* (1653). Ceux-ci, le croyant l'auteur de la pièce, en offrirent cent écus ; mais ils se rétractèrent en apprenant qu'elle était d'un poëte de dix-huit ans, inconnu encore, et n'en voulurent plus offrir que cinquante. Après avoir insisté vainement pour les faire revenir à leur première décision, Tristan leur proposa d'accorder à l'auteur le neuvième de la recette de chaque représentation, tous frais déduits, tant qu'on jouerait la pièce dans la nouveauté ; après quoi, elle appartiendrait aux comédiens. Cet arrangement fut accepté, et donna naissance au système de la *part d'auteur*. Tristan ne se borna pas là : en mourant, il légua à son élève une somme assez importante, qui lui permit d'acheter une place de valet de chambre du roi. Déjà Quinault, en homme prudent, avait fait les études nécessaires pour joindre le titre d'avocat à sa profession de poëte : il s'est qualifié *avocat en parlement* dans son acte de mariage, et on assure qu'il était devenu fort habile dans la science des affaires. Néanmoins, ces nouvelles occupations ne l'empêchaient pas de donner au théâtre pièce sur pièce, et tragédie sur comédie. En certaines années, comme en 1654, il en donna jusqu'à trois. Ces œuvres sont souvent agréables, et dénotent un mérite assez rare dans un si jeune âge ; mais ce ne fut qu'à partir de 1663 et de 1664 que Quinault commença à s'inscrire parmi les premiers écrivains dramatiques, par sa tragédie d'*Astrate, roi de Tyr*, et sa comédie de *La Mère coquette*, qui est restée au répertoire.

En 1660, Quinault épousa la jeune veuve d'un riche marchand, qui avait été son ami et qui l'avait chargé durant sa vie du soin de ses affaires. Il paraît qu'il en était vivement épris ; mais la large dot de la veuve, qui se montait à plus de cent mille écus, selon l'abbé d'Olivet, ne gâta rien sans doute. Quinault célébra son amour dans une Nouvelle, et employa une partie de la dot à acheter une charge d'auditeur à la cour des comptes, bien que cette compagnie eût fait d'abord quelques difficultés pour l'admettre. De son mariage Quinault eut cinq filles, mais pas un seul fils, et plus tard, tandis qu'il travaillait à un opéra dont le roi lui avait fourni le sujet, il composa à ce propos des vers où il disait que l'opéra le plus difficile à faire, c'était le mariage de cinq filles :

... A suivre Apollon on ne s'enrichit guère,

disait il.

C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père...
O ciel, peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

Pure lamentation de poëte, car à cette époque, outre la dot de sa femme, il avait deux mille livres de pension du roi, et en réunit quatre

taille de Lully pour chaque opéra. Aussi lui répondit-on fort lestement :

> J'en sais, galant auteur, qui ne vous plaignent guère,
> De vous sentir pressé d'être cinq fois beau-père, etc.

Quinault fut élu à l'Académie française en 1670, et quatre ans après à celle des Inscriptions et belles-lettres. Comme académicien, il harangua Louis XIV le 30 juillet 1675 sur ses conquêtes, et le 12 juin 1677 sur la campagne qu'il venait de faire et sur son heureux retour; ce fut dans la première de ces harangues qu'ayant appris inopinément la mort de Turenne, il intercala un morceau improvisé qui lui fit grand honneur devant toute la cour. Son discours de réception avait déjà montré en lui des qualités d'orateur qu'on ne lui soupçonnait pas. Dans la séance solennelle où eut lieu la réception de La Fontaine (1684) il lut les deux chants d'un poëme intitulé : *Sceaux*, qui n'a été imprimé que vers le commencement de ce siècle, et après la mort de Colbert, il prononça son éloge en vers dans l'Académie. Comme bon nombre de ses collègues, Quinault eut à subir les mordantes railleries de Furetière dans ses *Factums*, et, si l'on s'en rapporte à cette dernière autorité, un peu suspecte toutefois, il aurait eu à supporter aussi les insultes de Charpentier, qui lui dit un jour « qu'on devoit s'étonner qu'avec si peu de mérite et une si basse naissance il eût fait une si grande fortune ».

La date de l'élection de Quinault à l'Académie est à peu près celle de ses débuts dans le genre où il devait s'illustrer, et qui a fait la gloire de son nom. Il n'avait encore donné jusqu'alors que des tragédies, des comédies et des tragi-comédies; il allait maintenant se consacrer exclusivement à l'opéra. Quinault composa d'abord, en 1671, les intermèdes de *Psyché*, à l'exception du premier, qui est en italien et de la façon de Lulli. L'année suivante, ce musicien, qui venait d'obtenir le privilége de l'Académie royale de musique, le détermina à s'associer à lui, et de cette association naquirent en quatorze ans quatorze opéras, dont le premier fut celui des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, en 1672, et le dernier celui d'*Armide* en 1686. On prétend que Lulli avait fait avec Quinault un traité par lequel celui-ci s'engageait à lui fournir tous les ans un opéra, dont chacun lui devait être payé quatre mille livres. Indépendamment du talent du poëte, Lully tenait à lui, à cause de sa docilité et de la souplesse avec laquelle il savait transformer ses vers suivant les besoins ou les caprices du musicien. Cependant il s'adressa quelquefois ailleurs : La Fontaine a raconté, dans sa petite pièce du *Florentin* (1675) les persécutions qu'il eut à subir de la part de Lulli, qui voulait le persuader de lui donner un opéra :

> A tort, à droit me demanda
> Du doux, du tendre et semblables sornettes,
> Petits mots, jargons d'amourettes
> Confits au miel ; bref il *m'enquinauda*.

A en croire Boileau, Mme de Montespan et Mme de Thianges se seraient adressées à Racine pour avoir un opéra, parce qu'elles étaient lasses de ceux de Quinault; mais il ajoute que le roi, touché du chagrin de celui-ci, ne put se résoudre à lui donner ce déplaisir. Il est certain en effet que Louis XIV était grand appréciateur du talent de Quinault, auquel il accorda une pension de deux mille livres et le cordon de l'ordre de Saint-Michel. On ajoute même qu'il allait jusqu'à lui indiquer des sujets. La mort de Lulli, arrivée le 22 mars 1687, fut le signal de la retraite de Quinault. Depuis quelque temps il sentait des scrupules religieux, que justifiait la nature de ses productions; il voulut expier ses opéras par la retraite et par la composition d'un poëme religieux : *L'Hérésie détruite*, que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever. Au commencement de sa cinquante-quatrième année, il sentit des insomnies, des dégoûts, des langueurs, de continuelles défaillances, qui lui annonçaient clairement sa fin prochaine. Il mit à profit ces avertissements de la Providence, et vingt mois après la mort de Lulli il descendait à son tour dans la tombe. On l'enterra dans l'église Saint-Louis-en-l'Ile.

Somaise, ennemi de Quinault, en a tracé, sous le nom de Quirinus, un portrait physique inspiré par sa haine, bien qu'il soit forcé de reconnaître qu'il était « d'une fort belle encolure ». De son côté, l'auteur de la *Vie de Quinault*, placée en tête de l'édition de ses œuvres (1739, 5 vol. in-12), le dépeint comme un homme parfaitement bien fait de sa personne, d'une physionomie agréable et distinguée : « Il avoit, ajoute-t-il, plus d'esprit qu'on ne pouvoit dire, adroit et insinuant, tendre et passionné... Il étoit complaisant sans bassesse, disoit du bien de tout le monde, jamais ne parloit mal de personne, surtout des absents... Il aimoit la satire, mais il la vouloit fine et délicate. » L'abbé d'Olivet dit aussi qu'il était sans fiel, homme de mœurs très-simples, n'ayant que des passions douces, régulier dans toute sa conduite, bon mari, bon père de famille.

Il n'est peut-être pas de poëte sur lequel Boileau ait décoché plus de traits satiriques que Quinault, et malgré tout ce qu'ont fait les critiques pour le venger de ces sarcasmes, souvent injustes, sa mémoire n'en pourra jamais être entièrement débarrassée. La première fois que Boileau l'attaqua, ce fut en 1664, dans sa deuxième satire, et Quinault n'était encore connu à cette date que par des pièces assez faibles; il revint à la charge l'année suivante, à propos de l'*Astrate*, dont Boursault prit la défense contre Boileau, dans sa *Satire des satires*, et de la tragi-comédie de *Stratonice*. A cette date, non-seulement Quinault n'avait encore fait aucun de ses opéras, mais il n'avait même pas donné *La Mère coquette*, qui est la meilleure de ses comédies. On sait assez que par la suite Boileau changea d'avis sur son compte :

dans une lettre à Racine (1687), il le met au rang de ceux dont il estime le plus le cœur et *l'esprit*, et dans la préface des éditions de ses œuvres, données en 1683, en 1694 et en 1715, il s'excuse de ses attaques sur sa jeunesse, et ajoute que Quinault n'avait pas composé alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont dans la suite acquis une *juste réputation*. Il ne faudrait pas dire toutefois, comme on l'a fait souvent pour justifier Boileau, qu'il n'a jamais attaqué les ouvrages lyriques de Quinault; car il les a attaqués dans l'*Avertissement* de son prologue destiné à être mis en musique par Lulli, et dans sa dixième satire. Mais dans le premier cas c'est plutôt au genre lui-même qu'il s'en prend, et il faut d'ailleurs passer quelque chose à la mauvaise humeur du poëte, dont le prologue est la meilleure apologie qu'il pût faire du talent de Quinault; dans le second, c'est au point de vue moral plus qu'au point de vue littéraire qu'il se place. Sans avoir besoin de recourir à toutes les raisons par lesquelles La Harpe et d'autres après lui ont essayé d'expliquer son aversion pour le talent de Quinault, il est certain d'abord que le genre de l'opéra, avec ses licences nécessaires, son cortége de spectacle matériel, son but exclusif de divertissement, n'était à ses yeux qu'un genre inférieur, indigne d'un vrai poëte, et, en outre, que son esprit sévère ne pouvait s'accommoder de la morale efféminée qui fait le fond de ces sortes d'ouvrages.

Furetière a aussi raillé avec beaucoup de malice les ouvrages de Quinault, et en particulier ses opéras : « Le sieur Quinault, dit-il dans son deuxième factum, a quelque mérite personnel; c'est la meilleure *pâte* d'homme que Dieu ait jamais faite (on se souvient que Quinault était fils d'un boulanger, et Furetière fait encore allusion méchamment à l'etat de son père dans quelques-uns des mots suivants). Il oublie généreusement les outrages des ennemis, et il ne lui en reste aucun *levain* sur le cœur. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait grande autorité dans la littérature. Il a eu quatre ou cinq cents mots de la langue pour son partage, qu'il *blutte*, qu'il *ressasse* et qu'il *pétrit* le mieux qu'il peut. Il en fait des opéras, qui sont fort agréables quand ils sont mis en musique, de même que le droguet est éclatant quand il est couvert de broderies. Il a l'industrie de les diversifier et de les renouveler, comme ceux qui vont à la monnoie et chez les orfévres pour changer leur argent et leur vaisselle. » Cette phrase sur les opéras, « qui sont fort agréables quand ils sont mis en musique, » rappelle les deux vers de Boileau :

> Et tous ces lieux communs de morale lubrique
> Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

La musique de Lulli n'a guère réchauffé les opéras de Quinault : elle les a plutôt refroidis. Cette musique serait insupportable aujourd'hui, et elle a été bien vite dépassée et rejetée dans l'ombre, tandis que les opéras de Quinault, quoiqu'on ne les lise plus guère, n'en restent pas moins les modèles du genre et assurent à leur auteur un rang honorable parmi les gloires littéraires du siècle de Louis XIV. Sans doute, on peut lui reprocher de la mollesse et de la monotonie : en étudiant ses œuvres de près, on s'aperçoit que, même dans ses meilleurs passages, il n'a ni l'audace heureuse des figures, ni la forte et pénétrante éloquence de la passion, ni la connaissance profonde de tous les secrets du rhythme, ni même une harmonie bien savante et bien variée. Il n'a guère fait qu'effleurer la peinture des passions et glisser sur les situations les plus dramatiques; il est toujours un peu vide de pensées, même dans ses chefs-d'œuvre. D'ailleurs, surtout dans ses divertissements, son vers est généralement faible, bien que toujours mélodieux, et il a même des tirades entières d'une facilité prosaïque et banale. Mais il faut reconnaître que la plupart des défauts tiennent à la nature même du genre. L'opéra ne peut rien approfondir, et le talent principal de l'auteur doit être de combiner sa pièce de telle sorte qu'elle s'adapte parfaitement à l'ensemble du spectacle, fournisse un thème favorable au musicien, et que la fable du poëme, la disposition des scènes, le mouvement de l'intrigue, les situations des personnages, l'appareil matériel de l'action se développent simultanément, sans effort, sans confusion, en se prêtant un appui mutuel pour le plaisir de l'esprit, des oreilles et des yeux. On conçoit qu'au point de vue purement littéraire ce mérite ne suffise pas; pour les juges sévères et les esprits classiques, tout opéra est affecté d'un vice radical, qui le range nécessairement dans une catégorie subalterne; et en nous reportant surtout aux idées du dix-septième siècle, on peut dire que le meilleur des opéras, presque forcé d'être sans vraisemblance, de négliger les unités, de laisser de côté les nuances du sentiment et de la passion, de ne parler que le langage le plus doucereux et le plus efféminé de l'amour, de se subordonner aux nécessités de la musique et du spectacle, ne pouvait, suivant le mot de Palissot, être un excellent ouvrage. Ceci soit dit pour expliquer les dédains qu'ont manifestés plus ou moins nettement pour ce genre plusieurs de nos grands écrivains, comme Boileau, Racine, La Fontaine et La Bruyère. Quinault a du moins tiré de l'opéra tout ce qu'on en pouvait tirer, et il l'a élevé à sa plus haute expression. L'élégance facile et le tour nombreux, l'expression pure et juste, la pensée ingénieuse et claire, cette charmante douceur du rhythme qui est tout une musique à lui seul, le mélange continuel de l'esprit et du sentiment, de la noblesse et de la délicatesse, la correction soutenue du langage, sont ses qualités les plus habituelles. Il s'est élevé souvent, par exemple dans *Proserpine* et dans *Médée*, jusqu'à l'énergie la plus haute et la plus fière, et quelques-uns de ses grands morceaux sont d'un style ample

et majestueux, qui touche par moments au sublime. Chez nous Voltaire et La Harpe, chez les étrangers W. Schlegel, sont les critiques qui l'ont placé le plus haut, et tous sont convenus que Quinault est le génie le plus heureusement et le plus abondamment doué pour l'opéra qu'on ait jamais vu, sans en excepter Métastase. Pas un de ses successeurs n'en a approché.

On a de Quinault : *Les Rivales*, comédie, 1653; — *L'Amant indiscret, ou le maître Étourdi*, com., 1654 : qui a beaucoup de rapports, sinon pour les incidents, du moins pour l'idée fondamentale, avec *L'Étourdi*, de Molière; — *La Comédie sans comédie* (1654), qui contient quatre autres pièces de diverses natures; — *La Généreuse ingratitude*, tragi-comédie, 1654; — *La Mort de Cyrus*, tragédie, 1656; — *Le Mariage de Cambyse*, tragi-com., 1656; — *Stratonice*, tragi-com., 1657; — *Les Coups de l'Amour et de la Fortune*, tragi-com., 1657; — *Amalasonte*, tragéd., 1658; — *Le feint Alcibiade*, tragi-comédie, 1658; — *Le Fantôme amoureux*, coméd., 1659; — *Agrippa, ou le faux Tiberinus*, tragi-com., 1660; — *Astrate, roi de Tyr*, tragédie, 1663; — *La Mère coquette, ou les Amants brouillés*, com., 1664; — *Bellérophon*, tragédie, 1665; — *Pausanias*, tragéd., 1666; — enfin, les opéras suivants : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, 1672; *Cadmus*, 1674; *Alceste*, id.; *Thésée*, 1675; *Atys*, 1676; *Isis*, 1677; *Proserpine*, 1680; *Le Triomphe de l'Amour*, 1681; *Persée*, 1682; *Phaéton*, 1683; *Amadis*, 1684 (on dit que le sujet lui en avait été indiqué par le roi); *Roland*, 1685; *Le Temple de la Paix*, id.; et *Armide*, son chef-d'œuvre en ce genre, 1686. Victor FOURNEL.

Somaise, *Dictionn. des precieuses*, art. QUIRINUS. — Chapelain, *Mélanges*, p. 191. — Furetière, *Factums*. — L'abbé d'Olivet, *Hist. de l'Académie*. — *Vie de Quinault*, en tête de l'édition de ses *Œuvres* (1739, 5 vol. in-12). — Perrault, *Les Hommes illustres*. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — Sabatier de Castres, *Les trois Siècles*. — Les frères Parfaict, *Hist. du Théâtre françois*; Beauchamps, La Vallière, Léris, de Mouby, etc., à l'article QUINAULT, ou aux titres de ses diverses pièces.

QUINAULT père (*N.*), comédien français, né à Paris, où il est mort, le 19 août 1736. Il débuta dans l'emploi des manteaux, le 6 mars 1695, par le rôle d'Harpagon, et continua ses débuts par les rôles de Grichard, du *Grondeur*, et de Mascarille, de *L'Étourdi*. Accepté à l'essai pendant un an, il ne fut pas reçu; son jeu était très-comique; mais, trop bas, trop bouffon, il déplaisait à la haute société. Quinault s'en consolait par les applaudissements de la foule. Il eut deux fils et trois filles, qui parurent avec éclat sur le théâtre de la Comédie-Française : Quinault l'aîné, Quinault-Dufresne et Mlle Quinault cadette (*voir* ci-après), et ses deux aînées, Mlle Quinault-Denesle, morte en 1713, et Mlle Quinault l'aînée (Marie-Anne), retirée en 1722 et morte en 1798, à l'âge d'environ cent ans. En 1710, on joua, au Théâtre-Français, *Le Faucon*, comédie en un acte et en vers de l'abbé Pellegrin; cette pièce n'avait que quatre rôles, qui furent tous remplis par quatre acteurs du nom de Quinault, frères et sœurs.

QUINAULT (*Jean-Baptiste-Maurice*), dit l'aîné, fils du précédent, né à Paris, vers 1690, mort à Gien, en 1744. Ce comédien, dont la vie n'est point aussi bien connue que celle de son frère Quinault-Dufresne, débuta, le 6 mai 1712, par le rôle d'Hippolyte de *Phèdre*, fut reçu à la Comédie-Française le 27 juin suivant. Jusqu'en 1718 il ne joua que les seconds rôles tragiques ou comiques; mais après la retraite de Beaubourg il entra en possession des premiers rôles du haut comique, et s'y distingua beaucoup. Jamais personne ne mit plus de finesse et d'esprit dans son jeu, quelquefois même il se donnait tant de peine pour paraître fin et spirituel qu'il en devenait forcé. On lui doit la création de beaucoup de rôles importants, notamment le chevalier dans *La Réconciliation normande* (1719), et le marquis dans *L'École des Bourgeois* (1728). Dans la tragédie, il s'en tint constamment aux seconds rôles, qu'il jouait avec sagesse, mais d'une manière assez faible. Bon musicien et chanteur plein de goût, il composa la musique des divertissements adaptés à la plupart des petites pièces jouées à la Comédie-Française pendant le temps qu'il y resta. On cite surtout la musique du ballet de *L'Amour des déesses*, représenté en 1729. Homme de beaucoup d'esprit, répandu dans la société des littérateurs de son temps, il y brillait par le charme de la conversation, et les *Mémoires* contemporains citent de lui un assez bon nombre de mots piquants. Quinault l'aîné quitta définitivement le théâtre le 10 avril 1734. F.

Parfaict, *Hist. du Théâtre franç.*, t. XIII. — Lemazurier, *Galerie des acteurs du Théâtre-Français*, t. I.

QUINAULT-DUFRESNE (*Abraham-Alexis*), comédien français, frère et fils des précédents, né à Verdun-sur-le-Doubs, le 9 septembre 1693, mort à Paris, le 12 février 1741. Il débuta très-jeune, sous le nom de Dufresne, qu'il avait ajouté au sien, par le rôle d'Oreste dans la tragédie d'*Électre*, le 7 octobre 1712. Il y eut du succès, et fut reçu à la fin de la même année. Le rôle du Cid, qu'il joua ensuite, le montra sous un jour plus favorable encore. Voltaire lui confia le rôle d'Œdipe, dans sa tragédie, représentée le 18 novembre 1718. Lors de la lecture aux comédiens, Quinault avait été l'un des plus rudes adversaires de cette pièce. Il voulait absolument que la scène capitale entre Œdipe et Jocaste, imitée de Sophocle, fût retranchée. Ayant enfin cédé à l'insistance du jeune auteur, Dufresne dit que pour le punir il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce *mauvais* acte tiré du grec. Le tragédien sortit victorieusement de cette épreuve, et depuis lors marcha de succès en succès. Dom Pèdre dans *Inès de Castro* (1724), Pyrrhus dans la tragédie de ce nom (1726), Titus dans *Brutus* (1730), Énée

dans *Didon* (1734), Vendôme dans *Le duc de Foix* (1734), Zamore dans *Alzire* (1736), furent autant de triomphes pour lui. A la retraite de Beaubourg, en 1718, il avait hérité de ce tragédien boursouflé l'emploi en chef et sans partage des premiers rôles tragiques. Quant à ceux de la comédie, Quinault aîné, son frère, et lui se les partagèrent. Il obtint dans le haut comique les mêmes succès que dans la tragédie, et peut-être de plus grands encore. C'est pour lui que Destouches écrivit *Le Glorieux*, que Dufresne, qui n'appréciait pas sans doute tout l'honneur que devait lui faire ce rôle, abandonna pendant trois ans « sur le ciel de son lit, aux rats et à la poussière ». Lorsque enfin il daigna le jouer, il déclara que ce ne serait qu'autant que l'auteur aurait modifié le dénoûment qui lui déplaisait, parce que Le Glorieux était humilié, éconduit, et n'épousait pas Isabelle. Destouches se résigna à ses exigences, et voilà pourquoi Tutières se marie aujourd'hui avec sa cousine. Dufresne s'acquitta merveilleusement de ce personnage. La vérité avec laquelle il le joua fit dire que l'auteur l'avait eu en vue, et que c'est parce qu'il se jouait lui-même que cet acteur, justement célèbre, reproduisit si fidèlement sur la scène un caractère tracé à son image. Peu de mois après, Quinault-Dufresne eut à établir le rôle d'Orosmane, rôle où il excella. C'est dans cette même année qu'il porta la parole au nom d'une députation des sept principaux comédiens du roi, se rendant, le 3 mars 1732, auprès de l'Académie française pour lui offrir de prendre ses entrées à la comédie. Il se tira fort galamment du discours qui servait d'invitation. L'offre fut acceptée, et le 3 mai suivant les comédiens du roi furent invités, par réciprocité, à venir prendre désormais place aux séances de l'Académie. Quinault-Dufresne avait une très-haute idée de son état et de lui-même, et souvent on l'entendit s'écrier : « Le vulgaire me croit très-heureux. Quelle erreur est la sienne! J'aimerais mieux mille fois être un simple gentilhomme, mangeant ses 12,000 livres par an, que d'être ce que je suis! » Son excessive vanité ne le mit pas toujours, malgré son talent supérieur, à l'abri des leçons du parterre, dont il eut à subir quelques dégoûts. Un jour que, dans le cours d'une scène, on lui avait crié : « Plus haut! » Quinault-Dufresne, tenant la demande pour inopportune, regarda dédaigneusement le parterre, et continua son rôle sur le même ton. Injonction itérative du public de parler plus haut : « Et vous, plus bas! » répliqua arrogamment le héros tragique, sans se déconcerter. Le parterre, plus chatouilleux en ce temps-là que de nos jours, prit mal cette apostrophe. Un grand tumulte s'éleva, à la suite duquel Dufresne fut conduit au For-l'Évêque, d'où, après un court séjour, il se vit obligé de venir faire amende honorable sur la scène. On assure que cette mortification ne fut pas étrangère à sa retraite prématurée, qu'il effectua le 19 mars 1741, six mois après cet événement, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*, emportant avec lui la célébrité qui s'attache au nom d'un acteur de très-grand mérite sans doute, mais qui, suivant l'opinion de Mlle Clairon, a été plus éblouissant que profond, et qui fut redevable de ses succès à ses dons extérieurs autant et plus peut-être qu'à son talent même. Quinault-Dufresne passa les dernières années de sa vie dans la souffrance, et mourut à Paris, le 11 février 1767. Il avait épousé Mlle de Soins, actrice tragique distinguée, célèbre aussi sous son nom de femme, et qui, retirée en 1736, mourut en 1759. E. DE MANNE.

Lemazurier, *Hist. du Théâtre-Français*.

QUINAULT (*Jeanne-Françoise*), dite *la cadette*, sœur des précédents, actrice de la Comédie-Française, née vers 1700, morte en 1783. Après avoir débuté, en 1716, sous le nom de *Quinault-Dufresne*, par un rôle tragique, celui de Phèdre, Jeanne-Françoise prit définitivement l'emploi des soubrettes, auquel elle joignit bientôt plusieurs caractères de haut comique. Elle joua tous ces rôles avec éclat, avec une égale supériorité. Du reste, elle avait peut-être encore plus d'esprit dans le monde que sur la scène. Ses conseils furent fort utiles aux écrivains les plus célèbres; elle donna à Voltaire le sujet de *L'Enfant prodigue*, et celui du *Préjugé à la mode* à La Chaussée. De son côté, Piron nous apprend qu'il dut à ses avis et à ses bons offices *de se hasarder* sur la scène de la Comédie-Française (1); jusque-là il n'avait travaillé que pour le théâtre de la la Foire, avec Lesage et Fuselier. Pour connaître le cas que Voltaire faisait de l'instruction et du goût de Mlle Quinault, il faut lire les trente-sept lettres qu'il lui a adressées, et que Renouard a publiées en 1822. Il la nomme tour à tour « ingénieuse, charmante, divine, judicieuse *Thalie*, *aimable et sage critique*, ma souveraine, etc. » Il ne lui était pas seulement redevable du sujet de *L'Enfant prodigue;* elle lui avait fourni, en outre, d'utiles indications pour la correction de deux de ses tragédies : *Mahomet* et *Zulime*. Mlle Quinault fut, si l'on peut dire, l'*Amphitryonne* des soupers philosophiques du dix-huitième siècle. Elle rassemblait à sa table, sous le nom de *Société du bout du banc*, tout ce que les lettres et la cour renfermaient d'hommes aimables et distingués. D'Alembert, Duclos, Diderot, d'Argenson, J.-J. Rousseau, Destouches, Marivaux, etc., etc., étaient ses commensaux familiers. Le plat du milieu de ces repas célèbres était une *écritoire*, dont les convives se servaient tour à tour pour écrire un impromptu. C'est du sein de ces réunions que sortirent les *Étrennes de la Saint-Jean*, le *Recueil de ces Messieurs*, et autres ouvrages pleins de sel et de gaieté qui parurent dans les œuvres du comte de Caylus. Ensuite, l'esprit philosophique reprenant

(1) Voyez les *Œuvres inédites de Piron*, 1859, in-8°, p. 125, par l'auteur de cet article.

le dessus, on se livrait, entre la poire et le fromage, à des conversations brillantes et hardies, où l'on discutait, à grand renfort de paradoxes et de traits de génie, toutes ces questions nouvelles de morale et de droit public qui devaient bientôt enfanter un monde.

Aussi attachante par les charmes de son esprit que par les qualités de son cœur, Mlle Quinault n'eut point d'ennemis, et, sauf Mme d'Épinay, qui exprime à l'égard de ses mœurs quelques réserves, nous n'avons trouvé nulle part aucune allusion malveillante ou moqueuse dirigée contre elle. A une époque où les reines de théâtre avaient chacune au moins un amant *avoué* et se livraient ostensiblement, en outre, à des écarts fréquents de galanterie qui défrayaient les joyeux propos de la ville et de la cour, il est surprenant et digne de remarque que la malignité se soit tue devant notre charmante soubrette. Ce silence est à lui seul tout un éloge. Il ne s'ensuit pas cependant que Mlle Quinault ait vécu libre de tout engagement du cœur. Nous avons des raisons pour croire que le comte de Livry et le comte de Caylus ont été successivement en faveur auprès d'elle, et l'on voit aussi, dans les *Œuvres inédites de Piron*, que ce dernier a été son ami, dans la plus intime acception du mot. Évidemment, elle a eu d'autres tendres faiblesses, et sa vertu est restée moins intacte que sa gloire; mais elle avait la dignité qui impose et la modestie qui désarme, et c'est sans doute à ce respect d'elle-même qu'on doit attribuer l'ascendant qu'elle exerçait sur l'esprit de Piron. Or cet ascendant était grand, si l'on en juge par certains passages des lettres qu'elle lui a adressées, et dont chacune est un petit chef-d'œuvre de sentiment, de finesse et de grâce (1). Malgré son talent, elle doutait d'elle-même et répétait quelquefois ses rôles devant le miroir, afin de se corriger; elle priait ses amis de se cacher, sans qu'elle en sût rien, et de lui indiquer l'endroit où elle avait manqué. Entre autres traits d'esprit, on raconte d'elle une anecdote assez plaisante. Étant allée complimenter M. d'Argenson sur sa nomination au ministère, elle fut reçue avec des grâces infinies par ce ministre, qui en la reconduisant l'embrassa devant tous les solliciteurs. Un chevalier de Saint-Louis, témoin de cette accolade, pensant que Mlle Quinault était en grande faveur auprès du nouveau ministre et qu'elle allait devenir la dispensatrice des honneurs et des places, lui demanda sa protection. Mlle Quinault, qui était sur le point de sortir, se retourne, l'envisage, et, lui tendant les bras : « Monsieur, lui dit-elle, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné. » Et sur-le-champ, elle l'embrassa. Mlle Quinault se retira du théâtre en 1741, et mourut en 1783. Dans sa longue carrière (quatre-vingt-trois ans), elle conserva toujours les grâces de son esprit et un goût prononcé pour la toilette; de telle sorte qu'un auteur moderne (1) a pu dire avec vérité « qu'elle mourut comme elle avait vécu : *en causant et ensevelie dans ses dentelles* ». On a prétendu qu'elle écrivait beaucoup et qu'elle avait laissé des manuscrits dont d'Alembert aurait été constitué le dépositaire. Nous ignorons jusqu'à quel degré est fondée cette allégation, que l'on trouve dans les *Mémoires* de Bachaumont et dans Lemazurier; toujours est-il que jusqu'à ce jour aucune publication n'est venue en démontrer l'exactitude.

Honoré Bonhomme.

Clément et l'abbé de Laporte, *Anecdotes dramatiques*, 3 vol. in-12; Paris, 1775. — *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des théâtres*, 9 vol. in-8°; Paris, 1808. — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français*, 2 vol. in-8°, 1810. — Honoré Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*; 1 vol. in-8° et 1 vol. in-18; 1859.

QUINCEY (*Thomas* de), écrivain anglais, né à Manchester, le 15 août 1785, mort près d'Édimbourg, le 8 décembre 1859. Son père, négociant, mourut jeune, laissant à sa veuve et à ses enfants une fortune de 6,000 livres (150,000 fr.). Le jeune de Quincey fit d'excellentes études au collége de Manchester; au lieu de l'envoyer à l'université, comme il le demandait, ses tuteurs insistèrent pour qu'il restât un an ou deux encore sous la direction d'un précepteur incapable. Après avoir tenté de vains efforts pour les fléchir, de Quincey s'esquiva un beau soir de Manchester, riche d'une dixaine de guinées, emportant pour tout bagage un Euripide et un volume de poésies anglaises. Après avoir parcouru à pied les parties les plus pittoresques du pays de Galles, logeant tantôt chez les aubergistes, acceptant tantôt l'hospitalité des villageois, qu'il récompensait en leur servant d'écrivain, il se décida à se rendre à Londres. Sa bourse était vide depuis longtemps, et durant son voyage il avait passé plus d'un jour sans autre nourriture que des mûres ou des fruits sauvages. Il resta seize semaines dans la métropole, sans abri, souvent en proie à la faim, et peut-être aurait-il succombé sans une pauvre fille, qui lui a inspiré quelques-unes des pages les plus touchantes de ses *Confessions*. Au lieu de chercher une occupation, il ne pensait qu'à escompter une partie de l'héritage à venir. Enfin, grâce à son ami lord Westport, il se rendit à Oxford, où il passa cinq années. Son escapade devait exercer une fatale influence sur sa vie. Des douleurs d'entrailles intolérables venaient lui rappeler les souffrances qu'il avait endurées, plutôt que de s'humilier devant ses tuteurs; un ami lui recommanda par hasard d'avoir recours à l'opium, qui lui procura beaucoup de soulagement. Par malheur, à dater de l'automne de 1804, l'habitude de ce fatal narcotique le maîtrisa si bien qu'en 1813, il buvait jusqu'à *huit mille* gouttes de laudanum par jour. Quelque prodigieuse que semble cette quantité,

(1) Voir les *Œuvres inédites de Piron*.

(1) Jules Janin.

elle ne représente que la moitié des doses quotidiennes que prenait le poëte Coleridge. Ce ne fut que huit ans plus tard, étant déjà marié et père de famille, qu'il fit de courageux efforts pour se délivrer du joug qu'il s'était imposé, et il se lança dans la carrière littéraire. Il débuta par ses fameuses *Confessions of an opium eater*, qui parurent en 1821 dans le *London Magazine*. Le succès de cet étrange récit engagea l'auteur à adopter le pseudonyme dont il signa longtemps ses articles : *The English Opium Eater*. Peut-être, pour se montrer juste envers lui, faudrait-il juger de Quincey moins d'après ce qu'il a écrit que par ce qu'il aurait pu laisser sans l'influence délétère du poison qui a condamné aux vains rêves plus d'un grand esprit. Néanmoins la série des brillantes études dont il a enrichi les revues de *Blackwood*, de *Tait*, la *North British*, le *London Magazine* et l'*Encyclopædia britannica* atteste un génie original et des connaissances étendues. Nous citerons, outre la *Confession*, qui passe pour son chef-d'œuvre, *Suspiria de profundis*, *Les Césars*, *La Philosophie de l'histoire romaine*, *Le Meurtre considéré comme un des beaux-arts* et la notice de Shakspeare (*Encycl. brit.*). Quant à son style, les archaïsmes et les néologismes donnent parfois à sa prose, toujours mélodieuse et énergique, un certain air d'affectation. On pourrait aussi reprocher un peu d'obscurité à quelques-unes de ses pages mystiques; mais en somme il charme, et on le suivra toujours volontiers dans le pays des rêves. Comme critique, il paraît trop disposé à croire à son infaillibilité; on lui reproche d'ailleurs d'avoir attaqué avec violence ses anciens amis, et il s'est certainement montré fort injuste envers Wordsworth, qu'il avait d'abord placé sur un piédestal trop élevé. Mais, d'un autre côté, s'il n'a pas eu assez de délicatesse pour ménager Coleridge, il est juste de rappeler que sachant ce dernier dans la gêne il lui fit transmettre 300 livres (7,500 fr.) en gardant l'anonyme. C'est en Amérique qu'a paru la première édition complète des œuvres de Quincey; outre la collection de ses écrits en 14 volumes (1850), on en a publié en 1862, à Londres, une seconde, en autant de volumes. W.-L. H—s.

Westminster Review, avril 1854. — *Quaterly Review*, juillet, 1860. — *Fraser's Magazine*, décembre 1860. — Gilfillan, *A Gallery of literary portraits*; Édimbourg, 1854.

QUINCTIUS CÆSO, fils de L. Quinctius Cincinnatus, vivait dans la première partie du cinquième siècle avant J.-C. Son histoire, qui comme tous les faits des annales romaines à cette époque, ne repose que sur des témoignages fort incertains, forme un des plus dramatiques épisodes de la grande lutte des plebéiens contre les patriciens. Nous nous contentons de résumer l'intéressant mais peu authentique récit de Tite-Live. Quinctius Cæso, jeune patricien fier de sa naissance et de sa brillante valeur, faisait aux tribuns une opposition violente; ceux-ci portèrent contre lui une accusation capitale. Quelque graves que fussent les fautes qu'ils lui reprochaient, l'accusé, défendu par l'illustration de sa famille et la gloire de son père, trois fois consul, eût été renvoyé de la plainte si un ancien tribun, M. Volscius, n'avait excité la fureur du peuple en imputant au jeune patricien le meurtre d'un citoyen. Cæso n'échappa à une condamnation capitale qu'en prenant la fuite. Quelques années après on reconnut que Volscius avait porté un faux témoignage; mais il ne fut pas possible d'obtenir l'annulation du jugement, et Cæso mourut dans l'exil; c'est du moins ce que l'on peut conjecturer d'après le récit, peu explicite, de Tite-Live. Y.

Tite-Live, I. III, c. XI, etc. — Niebuhr, *Histoire romaine*, t. II.

QUINCY (*John*), médecin anglais, mort en 1723, à Londres. Agrégé au Collége des médecins de Londres, il fit sur la matière médicale et sur la pharmacie des cours qui eurent du succès. Ses principaux écrits sont : *Medicinal epistles* (1714, in-8°), *Examination of Woodward's State of physic* (1719, in-8°); *Dispensatory of the royal College of physicians in London* (1721, in-8°); *Prælectiones pharmaceuticæ* (1723, in-4°); *Pharmacopœia officinalis et extemporanea* (1739, 4 vol.); trad. en allemand; *Lexicon physico-medicum* (1787, in-8°), qui a servi de base au *Medical dictionary* de Hooper, etc.

Biogr. britannica, VII, 213.

QUINCY (*Charles* SEVIN, marquis DE), écrivain militaire français, né en 1666, dans les environs de Meaux, mort en 1736, à Paris. Il était jeune encore lorsqu'il parvint au grade de lieutenant général d'artillerie. A la bataille d'Hochstedt il se distingua et reçut une blessure (1704). Après avoir commandé l'artillerie sous les ordres de Villars (1707), il fut employé en 1708 dans l'armée de l'électeur de Bavière. Après la paix d'Utrecht, il devint lieutenant du roi au gouvernement d'Auvergne. On a de lui : *Histoire militaire du règne de Louis le Grand, avec un Traité particulier de pratiques et de maximes de l'art militaire, dédiée au roi*; Paris, 1726, 7 tom. en 8 vol in-4°, avec 44 cartes et plans. « L'auteur, dit Voltaire, entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations d'une campagne. » Le dernier volume a été réimprimé sous le titre de *L'Art de la guerre* (La Haye, 1728, 2 vol. in-12; Paris, 1740, 2 vol. in-12).

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — *Journal des savants*, oct. 1726.

QUINCY (*Josiah*), patriote américain, né le 22 février 1744, à Boston, mort le 26 avril 1775, en mer. Sa famille, d'origine anglaise, s'était établie en 1633 dans l'Amérique du Nord. Après avoir terminé son éducation au collége d'Harvard, il étudia le droit, et commença, en 1765, à Boston la pratique du barreau. En 1770 il se distingua dans la défense du colonel Preston,

qui commandait les troupes anglaises lors de la répression sanglante des troubles de Boston, et il parvint à le faire acquitter. Patriote sincère et courageux, il s'opposa dans les journaux de sa ville natale aux procédés arbitraires du gouvernement et encouragea ses concitoyens à la résistance. Après avoir publié ses *Observations on the act of Parliament called the Boston port bill* (mai 1774), ouvrage qui dénote une âme forte et hardie, il s'embarqua au mois de septembre pour l'Angleterre, et plaida auprès de lord North les intérêts des colonies. Comme il retournait dans son pays, il mourut d'une maladie de poitrine, pendant la traversée. Un monument lui fut élevé en 1798, dans les environs de Boston, avec une inscription en vers, rédigée par le président des États-Unis, John Quincy Adams, son cousin au troisième degré.

QUINCY (*Josiah*), fils du précédent, né en 1772, à Boston, siégea au sénat du Massachusetts, puis au congrès (1805-1813), devint en 1823 maire de Boston, et présida de 1829 à 1845 l'université d'Harvard. On a de lui : *Life of Josiah Quincy* (son père); Boston, 1825, in-18; — *History of Harvard;* Cambridge, 1840; — *History of the Boston Athenæum, with biographical notices;* ibid., 1851, in-8°.

Loring, *Hundred Boston orators*, p. 258-278. — Allen, *American biography*. — Dana, *American cyclopædia*.

QUINET (*Louis*), théologien français, né vers 1595, à La Houblonnière (diocèse de Lisieux), mort le 2 janvier 1665, à Barbery. Il embrassa fort jeune la vie religieuse, dans l'abbaye du Val-Richer, de l'ordre de Cîteaux. Dès qu'il eut obtenu à Paris le grade de docteur en théologie, il fut mis à la tête de l'abbaye de Royaumont, et en 1638 le cardinal de Richelieu, qui faisait de lui une estime particulière, le nomma abbé de Barbery; il introduisit dans ces deux maisons une discipline plus régulière. On a de lui : *Éclaircissements sur la règle de Saint-Benoît*, Caen, 1651, in-8°, et quelques ouvrages de piété.

Moreri, *Grand dict. hist.*

* QUINET (*Edgar*), littérateur français, né à Bourg, en Bresse, le 17 février 1803. Fils d'un commissaire des guerres sous le premier empire, il commença ses études à Bourg, et les termina à Lyon. Sa famille le destinait à l'École polytechnique. Venu à Paris en 1820, il suivit d'abord les cours de droit, fut employé quelque temps chez un banquier, et eut à subir de dures épreuves qu'un modeste artisan, son compatriote, l'aida à supporter. Son début dans la vie littéraire est une œuvre satirique : *Les tablettes du Juif-errant* (1823). Son amour de la science le conduisit en Allemagne, à Heidelberg. A son retour, il publia une traduction des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder, avec une traduction dont Gœthe daigna rendre compte, et où M. Cousin signala « le *début d'un grand écrivain* » (Paris, 1826-1827, 3 vol. in-8°). C'est à cette époque que remonte entre MM. Quinet et Michelet une amitié que devait resserrer un enseignement commun. M. Quinet fit partie, sous le ministère libéral de Martignac, de la commission scientifique de Morée, et consigna ses impressions dans un livre : *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité* (Paris, 1830, in-8°). Dans les années qui suivirent la révolution de Juillet, il vécut à Paris; il fréquenta Ballanche, Fauriel, Ampère, Mme Récamier et la société de l'Abbaye-aux-Bois. Son enthousiasme politique ne le détournait pas de ses recherches érudites sur les poëmes du moyen âge. Il devint dès lors collaborateur de la *Revue des deux mondes*. C'est dans ce recueil que parut pour la première fois *Ahasverus* (Paris, 1833, in-8°, et 1843, in-12), poëme en prose où l'auteur montra dans son héros « l'humanité sourdement travaillée dans ses entrailles comme si elle allait enfanter un dieu ». Cette tentative audacieuse et étrange remua fortement les esprits d'élite, et mérita l'index de la cour de Rome. Après la mort de son père, M. Quinet avait visité l'Italie (1832-1833). Il retourna ensuite en Allemagne, où il se maria à la fille d'un pasteur protestant (1834). Le livre *Allemagne et Italie* (Paris, 1839-1846, 2 vol. in-8°) est en partie le résultat de ces voyages. *Napoléon* et *Prométhée*, poëmes en vers, imprimés l'un en 1835, l'autre en 1838, devaient former avec *Ahasverus* une trilogie dont le drame des *Esclaves* (1853) est comme l'épilogue. Dans le premier des deux autres, le poëte peint le héros légendaire « un Napoléon plus grand que nature »; dans le second « un vrai prophète du Christ au sein de l'antiquité païenne ». Travailleur infatigable, M. Quinet touchait à toutes les grandes questions. Son *Histoire de la poésie épique* (1836-1837), son *Examen de la Vie de Jésus, de Strauss* (1838) datent de ce moment. Il couronna cette période purement littéraire de sa vie par deux thèses soutenues à Strasbourg, l'une sur l'*Art*, l'autre sur *De Indicæ poesis antiquissimæ natura et indole* (1839).

M. Quinet était entré l'année précédente dans l'enseignement. Nommé professeur de littérature étrangère à Lyon par M. de Salvandy, il y fit, de 1838 à 1842, des leçons sur les civilisations antiques, qui obtinrent un grand succès. Ces leçons furent les éléments de son livre : *Le Génie des Religions* (Paris, 1843, in-8°). Le passé ne fit jamais oublier à M. Quinet le présent. Dans une brochure, *Avertissement au pays* (1841, in-12), à propos de la guerre d'Orient, il déplorait la scission de la bourgeoisie et du prolétariat, et demandait l'abolition des traités de 1815. Malgré les tendances républicaines du publiciste, M. Villemain créa exprès pour lui une chaire des littératures méridionales au Collége de France (28 juillet 1841); c'était le temps des querelles suscitées par la question de la liberté d'enseignement. De concert avec M. Michelet, M. Quinet soutint énergiquement la cause de la libre

pensée. Ses leçons sur les Jésuites furent de vraies batailles (1843) : le cours de 1844 roula sur l'ultramontanisme ; celui de 1845, sur le christianisme et la révolution française, fut interrompu. Le gouvernement, après de longues hésitations, imposa au professeur un programme qu'il refusa d'accepter (8 avril 1846). Il avait deux ans auparavant fait un voyage dans le midi (1843-1844) ; il en publia une relation : *Mes Vacances en Espagne* (Paris, 1845-1846, in-8°). Réduit à combattre avec la plume, M. Quinet écrivit une brochure sur *La France et la Sainte-Alliance en Portugal*, où il annonçait la catastrophe prochaine. Candidat de l'opposition du collége de Bourg, en 1846, il prit part à l'agitation réformiste qui amena la révolution de 1848. Il fut élu peu après colonel de la 11e légion de Paris ; le département de l'Ain l'envoya siéger aux Assemblées constituante et législative. Membre de l'extrême gauche, il prit peu la parole ; mais il s'attacha à éclaircir les questions capitales du moment par ses brochures sur *La Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole, contre la république romaine* (Paris, 1849, in-18), sur l'*Enseignement du peuple* (1850, in-32), *L'État de siége* (1850, in-18); des lettres publiées dans *La Presse* concernant *l'impôt sur le capital dans la république de Florence* (1850, in-18). Il prédit dans son dernier discours que la république périrait par une dictature. Après le 2 décembre, il fut nominativement expulsé de France (décret du 9 janvier 1852). Il se réfugia à Bruxelles, où il s'est remarié à une Moldave. Il vit aujourd'hui retiré sur les bords du lac de Genève. Inébranlable dans sa foi, et tout entier à ses études chéries, M. Quinet a publié successivement : *Les Révolutions d'Italie* (1852, 3 vol. in-8°), l'*Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies, Marnix de Sainte-Aldegonde* (Paris, 1854, in-18), un article sur la *Philosophie de l'histoire de France* ; puis *Sur les Romains*, dans *la Revue des deux mondes*, une *Lettre à E. Sue sur la situation religieuse et morale de l'Europe* (Bruxelles, 1856, in-32), son autobiographie, sous le titre d'*Histoire de mes idées* (1858, in-8°), le poëme de *Merlin l'enchanteur* (1861, 2 vol. in-8°), *La Campagne de 1815* (Paris, 1862, 2 vol. in-8°). Il a dirigé, avec l'aide de ses amis, Daniel Manin, Ary Scheffer, A. Marie, A. Dumesnil, la réimpression de ses *Œuvres complètes* (Paris, 1858, 11 vol. in-8° et in-18).

C'est un écrivain d'une intelligence forte et élevée, d'une imagination puissante. Son ardeur, plus d'une fois, a semblé toucher à une sorte d'exaltation mystique. G. R.

G. Planche, *Portraits littéraires*. — Montégut, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1858. — P. Bataillard, *Œuvre philosophique et sociale d'E. Quinet* ; Paris, [illegible]. — Vapereau, *Dictionn. univ. des contemporains*. — Chassin, *E. Quinet, sa vie et son œuvre*, Paris, 1859, in-18.

QUINETTE, baron de ROCHEMONT (*Nicolas-Marie*), homme politique français, né à Soissons, en septembre 1762, mort à Bruxelles, le 14 juin 1821. Il était notaire à Soissons avant la révolution, dont il embrassa la cause avec chaleur. Il fut d'abord administrateur, puis député du département de l'Aisne à l'Assemblée législative, où il demanda le séquestre des biens des émigrés et la guerre contre l'Autriche (20 avril 1792). Le 29 mai il appuya vivement la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Il fut membre de la commission chargée de surveiller et de diriger les ministres nommés après le 10 août et le détrônement de Louis XVI, et fut envoyé en mission à l'armée de La Fayette, après l'arrestation de Kersaint et des autres commissaires de l'Assemblée. Réélu à la Convention nationale, il fut un des premiers représentants du peuple envoyés aux armées. Le 21 septembre il répondit à Collot d'Herbois, qui demandait l'abolition de la royauté « que c'était au peuple seul qu'appartenait le droit de choisir entre l'ancien gouvernement et la république ». Il vota la mort de Louis XVI. Nommé membre du comité de sûreté générale, il fut l'un des quatre commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter ce général. Mais celui-ci les prévint, et les livra au prince de Cobourg (1er avril 1793). Quinette et ses collègues furent échangés à Bâle, le 25 décembre 1795, contre Madame, fille de Louis XVI. Il entra en 1796 au Conseil des cinq cents, dont il devint secrétaire en janvier 1796 et président en novembre suivant. Il sortit de ce conseil en mai 1797, et fut nommé ministre de l'intérieur en 1799, après le renouvellement du Directoire au 30 prairial (18 juin). On l'accusa alors d'incapacité dans de violentes diatribes et de n'être que l'instrument des jacobins. Après le 18 brumaire, il devint préfet de la Somme, fonctions dans lesquelles il se montra bon administrateur, puis en 1811, conseiller d'État et directeur général de la comptabilité des communes et des hôpitaux. En 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de l'empereur, qui, néanmoins durant les Cent jours, le nomma pair de France et commissaire extraordinaire dans la Somme et la Seine-Inférieure. Après la seconde abdication de Napoléon, Quinette fut un des cinq membres du gouvernement provisoire élu par les deux chambres et dont Fouché avait la présidence. Atteint par la loi contre les régicides, il se retira à Bruxelles, où il mourut.

A. DE L.

Le Moniteur universel, ann. 1792, nos 61-363 ; an Ier, 16-201 ; an III, p. [illegible] ; an IV, p. [illegible]-278, an V, p. 23-64 ; an VII, p. [illegible]. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. III. — A. de Lamartine, *Hist. des girondins*, t. III. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

QUINIO (LE). *Voy.* LE QUINIO.

QUINONES (*Francisco* DE), savant prélat espagnol, né dans le royaume de Léon, mort en septembre 1540, à Veruli. Il était petit-fils du comte Alvaro de Luna, le fameux connétable mis à mort en 1453. Après avoir été page du

cardinal Ximénès, il entra chez les cordeliers; et s'éleva de dignité en dignité jusqu'à celle de général, qui lui fut décernée en 1522, dans un chapitre tenu à Burgos. Charles-Quint, qui avait beaucoup d'estime pour lui, l'admit aussitôt dans son conseil de conscience. Il déploya dans l'exercice de ses fonctions un zèle ardent pour le maintien de la discipline et une charité inépuisable. Chargé de négocier auprès de son souverain en faveur du pape Clément VII, détenu au château Saint-Ange depuis le sac de Rome, il obtint avec beaucoup de peine l'élargissement du pontife (novembre 1527), et fut récompensé de ce service par le titre de cardinal. Paul III l'envoya en Allemagne pour y défendre les intérêts du saint-siége. Nommé protecteur des franciscains (1534), Quinones fut pourvu en 1539 de l'évêché de Cauria (roy. de Naples), et en 1540 de celui de Palestrina. On a de lui : *Compilatio omnium privilegiorum Minoribus concessorum*; Séville, 1530, in-fol.; — *Breviarium romanum, ex sacra potissimum Scriptura et probatis Sanctorum historiis confectum*; Rome, 1535, in-8°. On a fait de ce livre de nombreuses réimpressions, mais la plus curieuse est celle qui, sous le titre de *Breviarium Colbertinum* (Paris, 1679, in-8°), fut faite pour l'usage de Colbert, et dont aucun exemplaire ne parut dans le commerce. Composé par ordre de Clément VII, approuvé par Paul III, Jules III et Paul IV, le *Bréviaire* de Quinones, véritable modèle de liturgie particulière, fut censuré par la Sorbonne, qui le déclara contraire aux anciennes pratiques et à la dévotion des fidèles, et le pape Pie V en interdit expressément la récitation.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova.* — Ughelli, *Italia sacra.* — Aubery, *Hist. des cardinaux.* — R. Simon, *Lettres.* — Zaccaria, *Bibl. ritual.*, t. I. — Claude Joly, *De reformandis horis canonicis.*

QUINONES (*Juan* DE), littérateur espagnol, né en 1600, à Chinchon, près Tolède, mort en 1650, à Madrid. Il enseigna le droit, et devint alcade ou juge dans la haute cour criminelle. On a de lui : *Tratado de las langostas*; Madrid, 1620, in-4°; ce traité peu commun renferme plusieurs formules mystérieuses pour chasser les sauterelles; — *Explicaciones de unas monedas de oro de emperadores romanos*; ibid., 1620, in-4°; — *Discurso contra los gitanos*; ibid., 1631, in-4°; — *Del monte Vesubio*; ibid., 1632, in-4°; — *Tratado del carbunco*; ibid., 1634, in-4°; — *Falsedades de Miguel de Molina*; ibid., 1642, in-8°.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

QUINSONAS (Le chevalier *François* DUGAS DE), officier et poëte français, né à Lyon, le 5 août 1719, mort dans la même ville, le 31 juillet 1768. Sa famille était une des plus anciennes de la magistrature lyonnaise. Il fit ses études chez les jésuites. Il entra dans la carrière militaire, et de 1744 à 1748 combattit en Italie, d'où il revint lieutenant dans le régiment de la Reine. Il quitta alors le service, et se consacra aux lettres. En 1755 l'Académie de Lyon le reçut dans ses rangs. Quinsonas est surtout connu par ses épigrammes contre Voltaire, qui lui riposta vigoureusement. On connaît de Quinsonas : *La Capilotade, poëme ou tout ce que l'on voudra*, 78e *édition, à Fontenoy*; 1745, in-8° : c'est une parodie de *La bataille de Fontenoy* de Voltaire, qui parut sous le pseudonyme de *Momus*; — *Observations critiques sur le* Dictionnaire celtique *de Bullet*, dans les *Mém. de l'Académie de Lyon*, etc.

Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II. — Voltaire, *Lettres à Frédéric II*, ann. 1751. — Breghot de Lut, *Biographie lyonnaise.*

QUINTANA (*Manuel-José*), poëte espagnol, né le 11 avril 1772, à Madrid, où il est mort, le 11 mars 1857. Sa famille était originaire de l'Estramadoure. Il prit ses degrés en droit civil et canonique à l'université de Salamanque, où il eut pour condisciples Cienfuegos et Melendez, qui lui servirent d'intermédiaires auprès de Jovellanos, alors le plus vaillant champion des idées libérales en Espagne. En s'établissant comme avocat à Madrid, il ouvrit sa maison à tous ceux qui supportaient avec impatience la domination de Godoï, tandis que les flatteurs du tout-puissant ministre se réunissaient d'habitude chez Moratin, l'auteur dramatique. Ce fut vers 1790 qu'il débuta dans la carrière littéraire, et tout d'abord il se distingua par la largeur des idées et par le ton mâle du style. A dix-neuf ans il écrivit, pour un concours de l'Académie espagnole, un poëme sur *les Règles du théâtre* (1791), où il donnait carrière à son admiration pour Corneille et Molière, au détriment de Lope et de Calderon, qu'il mentionnait à peine, et de Shakespeare, dont il dédaignait de parler. Ses *Odes* le placèrent au premier rang des poëtes de son temps. Celle qu'il adressa à la mer (1798) est une des plus belles que possède la littérature espagnole, pour la beauté des images, le bonheur et la fermeté de l'expression, la vivacité des sentiments, qualités qui se retrouvent presque au même degré dans celles qui ont pour sujet *l'Introduction de la vaccine* et la *Bataille de Trafalgar*. Dans la poésie dramatique il n'eut point le même succès : les deux tragédies qu'il a laissées, *Le duc de Viseo* (1801), et *Pélage* (1805), sont des œuvres remarquables, mais faibles et languissantes. Ses opinions indépendantes ne nuisirent pas à la fortune de Quintana; il avait une nombreuse clientèle et cumulait plusieurs emplois, tels que ceux d'avocat du conseil de commerce, de secrétaire interprète des langues étrangères, et de censeur dramatique. Il dirigeait un journal littéraire, *Les Variétés*, regardé comme l'un des mieux faits de l'Espagne. En 1807 il donna le premier volume de son Plutarque espagnol (*Vidas de los Españoles celebres*), ouvrage devenu classique et terminé seulement en 1834 (Madrid, 3 vol. in-8°); c'est une suite d'études historiques, écrites avec un

grand sentiment d'impartialité, sur le Cid, Gonzalve de Cordoue, Balboa, Pizarre, Las Casas, etc. L'année suivante il publia un excellent choix des poésies castillanes depuis Juan de Mena (*Poesias selectas castillanas*; Madrid, 1808, 3 vol. in-8°); réimprimé en 1830, et augmenté en 1833 des meilleurs poëmes héroïques, sous le titre de *Musa epica* (2 vol. in-8°). A peine l'invasion de la péninsule fut-elle accomplie que les Français n'eurent pas d'ennemi plus actif et plus dangereux que lui. Tandis que son ami Melendez passait aux vainqueurs, il se joignit aux patriotes, et exerça, on peut le dire, une notable influence sur la marche des événements. Enflammant par ses vers la colère du peuple, il entretenait la résistance par les articles du *Semenario patriotico*, qu'il rédigeait avec Galiano et d'autres. Il écrivit presque tous les manifestes des juntes insurrectionnelles et la plupart des pièces officielles des premières cortès. Le rétablissement de Ferdinand VII fut pour Quintana et pour tous ceux qui avaient sauvé le trône le signal de persécutions. On ne pardonna pas au poëte national le crime irrémissible d'avoir propagé les idées libérales, et l'on récompensa sa glorieuse lutte de six ans contre l'étranger par six années de captivité dans la forteresse de Pampelune; non-seulement il fut laissé sans commerce aucun avec ses amis, mais on lui retira jusqu'à la distraction d'écrire. L'insurrection victorieuse de Riego brisa les portes de sa prison. Mis en liberté le 1er janvier 1820, salué d'acclamations enthousiastes, il fut réintégré dans ses emplois et porté à la présidence de l'instruction publique. Mais il n'était plus que l'ombre de lui-même; les souffrances avaient usé son énergie, et il n'avait plus pour la liberté l'enthousiasme imprudent des jeunes années. Il laissa faire, et se tint à l'écart. La constitution renversée, il lui fut permis de ne point quitter l'Espagne, et quand ses amis payaient leurs sentiments de l'exil ou de la prison, il put couler des jours obscurs et tranquilles dans la petite ville de Cabeza del Buey, qui jadis avait appartenu à ses ancêtres. Dans sa retraite il composa sur les malheurs de son pays une série de *Lettres à lord Holland*, éloquente protestation à laquelle il ne laissa voir le jour que trente ans plus tard. Il venait de les terminer lors du mariage de Ferdinand VII avec sa quatrième femme, Marie-Christine de Bourbon (1828). Invité à célébrer cet événement, il n'eut pas cette fois le courage de s'abstenir, et envoya au souverain qui l'avait si durement traité une ode des plus faibles. Ayant ainsi acheté le droit de reparaître à Madrid, Quintana se retrouva, sous un nouveau règne et au déclin de la vie, sur le chemin de la plus haute fortune. Déjà en possession de divers emplois, il reprit en 1835 celui de directeur général de l'instruction publique, et le conserva jusqu'en 1851; il siégea aussi au sénat et fut chargé de 1840 à 1843 de surveiller l'éducation de la jeune reine. Le 25 mars 1855 il reçut les honneurs du triomphe; promené dans les rues de Madrid, harangué au sein des cortès réunies, il fut couronné d'un laurier d'or de la propre main d'Isabelle II.

Les *Œuvres* de Quintana ont été recueillies par Ferrer del Rio, dans la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra (Madrid, 1852, gr. in-8°); c'est à tort qu'on les dit complètes, car on n'y rencontre ni les proclamations et manifestes de la guerre de l'indépendance, ni l'ode en l'honneur du mariage de Ferdinand et de Christine. En revanche ce recueil renferme plusieurs morceaux inédits, *L'Invention de l'imprimerie*, *Le Panthéon de l'Escurial*, *L'Espagne en* 1808, qui n'ont pas fait déchoir l'auteur du rang où il s'est placé comme poëte lyrique. P. L—Y.

Kennedy, *Modern poets of Spain*. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*, III.

QUINTE-CURCE (*Quintus Curtius Rufus*), historien latin, d'une époque incertaine. Il est célèbre par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, mais du reste on ne sait rien de sa vie. On ne trouve dans les écrivains anciens aucun passage qui se rapporte à lui avec certitude. Tacite (*Ann.*, XI, 21) et Pline (*Epist.*, VII, 27) parlent bien d'un Curtius Rufus, et un Q. Curtius Rufus figure dans le livre *Des rhéteurs illustres* (*De claris rhetoribus*) de Suétone; mais rien ne prouve que l'un d'eux soit le Q. Curtius Rufus historien. Son ouvrage même ne contient aucune indication satisfaisante sur l'époque à laquelle il fut composé. Deux passages seuls présentent de vagues allusions à ce sujet. Dans l'un (l. IV, 4) il est question de la ville de Tyr, « qui à la faveur d'une longue paix se repose sous la tutelle de la clémence romaine; » dans l'autre l'empereur (on ne sait lequel) est loué pour avoir rétabli la paix après beaucoup de sang versé et de guerres civiles. Ces deux passages peuvent s'appliquer à toute la période impériale, d'Auguste à Constantin le Grand, ou même à Théodose, de sorte qu'on n'en peut rien conclure quant à la date de l'historien d'Alexandre, sinon qu'il ne vivait ni avant le premier siècle de l'ère chrétienne ni après le quatrième. Quelques critiques ont même pensé que Quinte-Curce est un pseudonyme, qui cache un écrivain du moyen âge. Cette hypothèse est réfutée par le fait qu'il existe d'anciens manuscrits de Quinte-Curce, et que son ouvrage est mentionné dès le douzième siècle par Jean de Salisbury. L'*Histoire d'Alexandre* n'est donc point un livre apocryphe; c'est l'œuvre d'un écrivain latin, d'un rhéteur, selon toute apparence, qui vivait peut-être sous Septime Sévère, comme le pense Niebuhr, peut-être sous Vespasien. On peut si l'on veut l'identifier avec le rhéteur Q. Curtius Rufus, mentionné par Suétone; mais les preuves pour ou contre cette supposition manquent également. Le style de Quinte-Curce ne nous apprend pas

davantage à quelle époque il vivait. Ce style est une habile imitation de Tite-Live, avec les artifices de diction et le luxe d'images usités par les rhéteurs; c'est un bon style de décadence, qui à la rigueur pourrait appartenir au quatrième siècle de l'ère chrétienne, mais qui appartient plus probablement au second, ou même à la fin du premier.

L'auteur, quel qu'il fût, de l'*Histoire d'Alexandre* avait à sa disposition de bonnes sources, Clitarque, Timagène, les *Mémoires* de Ptolémée, les mêmes enfin dont Arrien s'est servi; mais il ne sut ni ne voulut en faire un usage convenable. Il ne chercha dans les récits des historiens originaux d'Alexandre que des sujets de narrations, d'amplifications et de descriptions. On ne peut dire qu'il falsifie la vérité de parti pris; mais son instinct de rhéteur le porte à préférer dans les divers récits transmis par les auteurs grecs ceux qui prêtent le plus aux ornements oratoires et poétiques. Non-seulement il manque de critique, mais il ne connaît ni la géographie, ni la science militaire, ni l'astronomie; de sorte que ses descriptions, très-brillantes de style, renferment beaucoup d'erreurs. Cependant les descriptions sont la meilleure partie de cet étonnant ouvrage, qui tient de la chronique épique et du roman autant que de l'histoire. L'*Histoire d'Alexandre* comprenait dix livres; les deux premiers sont perdus, et les huit autres présentent des lacunes plus ou moins considérables. Bruno, Cellarius et Freinsheim ont essayé de réparer la perte des deux premiers livres; ces suppléments, même ceux de Freinsheim, ont peu de valeur, et ne sauraient en rien combler les lacunes de l'original. Tous les manuscrits actuellement existants de Quinte-Curce paraissent dérivés d'une source unique; ils offrent cependant (particulièrement ceux des quatorzième et quinzième siècles) de fortes différences et des traces d'interpolations. Le texte est donc difficile à établir et varie beaucoup dans les différentes éditions. La première est celle de Vindelinus de Spira, Venise, sans date, probablement en 1471, bientôt suivie de celle de Zaroti, Milan, 1480. Parmi les suivantes on distingue celles des Junte, d'Érasme, de Chr. Bruno, A. Junius, F. Modius, Acidalius, Raderus, Popma, Locenius, de Freinsheim (1640) et de Cellarius (1688), et surtout l'édition *Variorum*, de H. Senkenburg, Delft et Leyde, 1724, in-4°. Les meilleures éditions modernes sont celles de Schmieder, Gœttingue, 1803; de Koken, Leipzig, 1818; de Zumpt, Berlin, 1826; de Bamstark, Stuttgard, 1829, et de J. Mützell, Berlin, 1843.

L. J.

Préfaces des diverses éditions citées plus haut. — Niebuhr, *Kleine Schriften*, I, 305. — Buttmann, *Ueber das Leben des Geschichtschreibers Q. Curtius Rufus*; Berlin, 1820. — G. Pinzger, *Ueber das Zeitalter des Q. Curtius Rufus*, dans les *Archives* de Seebode, 1826, p. 91. — Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*.

QUINTILIEN (*M. Fabius Quintilianus*), le plus célèbre des rhéteurs romains, vivait dans le premier siècle après J.-C. Nous n'avons aucun document précis sur la date de sa naissance. Les savants calculs de Dodwell, généralement adoptés par la critique moderne, la placent l'an 42 de l'ère chrétienne. La chronique de saint Jérôme, qui probablement s'appuie sur l'autorité de Suétone, Ausone et Sidoine Apollinaire, le font naître à Calaguris (Calahorra), en Espagne. Cependant l'Espagnol Martial, qui aime à rappeler toutes les gloires de sa patrie, parle avec éloge de Quintilien, sans dire un mot de son pays. Aussi quelques modernes ont prétendu sans autorité qu'il était né à Rome. Il y vint du moins fort jeune, car il y était déjà du vivant de Claude. Il est probable qu'il y fit une grande partie de ses études, et le scoliaste de Juvénal dit qu'il y suivit les leçons du célèbre grammairien Palémon. Fils et petit-fils de rhéteurs, il se préparait déjà sans doute à l'exercice et à l'enseignement de l'art oratoire. Dans sa jeunesse, il fut témoin des brillants succès de Sénèque, mais il ne suivit point cette séduisante école, et son principal guide fut Domitius Afer, qui se recommandait à ses yeux par ce qu'il appelle sa maturité. Comme on ne sait plus rien de sa vie, jusqu'à l'année 68, où la chronique de saint Jérôme nous le montre ramené d'Espagne par Galba, on suppose qu'il avait quitté Rome avec lui, sept ans auparavant. A son retour, il parut au Forum, et prit une place distinguée parmi les orateurs. On recueillait ses discours, et bien qu'il n'en eût publié qu'un seul, on en avait un grand nombre, répandus par les copistes à leur profit, mais qu'il ne reconnaît pas pour son œuvre. On lui accordait surtout un grand talent pour l'exposition des faits, et quand les plaidoiries étaient partagées entre plusieurs orateurs, c'était la partie de la cause qu'on lui confiait de préférence, comme on donnait à Cicéron les péroraisons. Ce talent de tacticien habile n'excluait pas la chaleur, s'il est vrai, comme il le prétend, qu'il s'intéressait à sa cause jusqu'à verser quelquefois des larmes. On ne croirait pas à une sensibilité si vraie en lisant le début de son sixième livre. Quintilien nous a donné la méthode qu'il suivait pour étudier et préparer ses causes : c'est à peu près celle que nous trouvons exposée dans la *Rhétorique à Hérennius*, et dans le traité *De l'Invention*.

Peu de temps après, Vespasien établit des chaires publiques aux frais du trésor, et Quintilien fut le premier qui reçut de l'État un traitement de 100,000 sesterces (20,000 f.), somme très-considérable relativement à la condition du commun des rhéteurs et des grammairiens; aussi excita-t-elle la jalousie, comme on le voit par quelques vers de Juvénal (VII, 186). Nous ignorons s'il avait auparavant débuté dans l'enseignement. Sa réputation n'y fut pas moins grande que dans la carrière oratoire. Quel que fût son talent naturel, un travail assidu était pour beau-

coup dans ses succès; il se fiait peu à l'improvisation, et paraît n'y pas croire beaucoup chez les autres. Son excellente mémoire, développée par l'exercice, lui permettait de faire illusion à l'auditoire. Il entreprit de lutter contre le goût introduit par Sénèque et exagéré par son école, qui suivait la mauvaise route sans y porter le talent de son chef. Le jugement positif et pratique de Quintilien ne pouvait admettre cet esprit qui brille sans chercher à convaincre. Quintilien fut donc le défenseur du bon goût. Il exerça une heureuse influence sur la littérature de son siècle, et se montra digne d'inaugurer l'enseignement public.

Après avoir professé pendant vingt ans, il obtint de Domitien la permission de se retirer. Il avait déjà dit adieu au Forum, et il se félicite quelque part d'avoir quitté en temps convenable la tribune et la chaire. Ce fut alors que dans les loisirs de sa retraite, pressé par ses amis de publier ses idées sur l'éloquence et de se prononcer entre les systèmes de tant de rhéteurs, il écrivit ses douze livres *De institutione oratoria*. Ce n'était pas son premier ouvrage sur l'art oratoire. Sans compter deux écrits sur la rhétorique, recueils de leçons rédigées par ses élèves et que le maître n'avait pas revues, il avait publié, quatre ans auparavant, un petit traité sur les causes de la décadence du goût. C'est cet ouvrage que Juste-Lipse a voulu mal à propos confondre avec le dialogue des orateurs, que ni les dates ni la couleur des idées et du style ne permettent d'attribuer à Quintilien.

Il avait achevé le III[e] livre de son ouvrage, lorsque Domitien le choisit pour enseigner la rhétorique à ses petits-neveux. Le précepteur témoigna sa reconnaissance par des remercîments qui ont le malheur de trop ressembler aux flatteries de Velleius, de Martial et des accusateurs de Thraséas. Ce bonheur de courtisan fut cruellement compensé par un chagrin domestique qui vint le frapper la même année. Il avait épousé à quarante ans une jeune femme qui n'en avait pas dix-sept. Après sept ans de mariage il l'avait perdue, et son second fils quelques mois après. L'aîné fut enlevé à son tour, avant d'avoir achevé sa dixième année. On peut voir dans le préambule du VI[e] livre l'expression des regrets de Quintilien, où le rhéteur paraît trop à côté du père. L'ouvrage fut achevé en deux années et publié avec une lettre curieuse où l'auteur déclare à son libraire « qu'il cède à ses instances, qu'il n'a pas eu le temps de revoir le style, mais que si l'impatience du public est réellement si grande, il est impossible d'y résister ». On voit encore ailleurs la vanité de notre auteur percer sous une modestie d'étiquette qui ne suffit pas à la couvrir. Le reste de la vie de Quintilien nous est mal connu. Une de ces lettres élégantes où Pline le jeune enregistre ses belles actions, nous apprend que son vieux maître ayant contracté un second mariage, la libéralité du disciple avait donné une dot à sa fille. Nous savons aussi par Ausone qu'il avait reçu les ornements consulaires, on ne sait trop à quelle époque. La date de sa mort nous est également inconnue.

Il nous reste deux monuments de l'enseignement de Quintilien : des *Déclamations* données sous son nom, et ses *Institutions oratoires*. Les *Déclamations* comprennent dix-neuf discours entiers, qui semblent pour la plupart, sinon de sa main, au moins de son école, et les fragments de cent quarante-cinq déclamations, reste de trois cent quatre-vingt-huit que contenaient autrefois les manuscrits. Les sujets de ces déclamations sont en général aussi singuliers que ceux de Sénèque. On y trouve beaucoup de traits nouveaux, qui accusent toutes les idées du temps, dont plusieurs ne devraient pas se trouver dans les écoles. Le style n'est pas partout le même; quelques-unes de ces compositions sont assez bien écrites. Il s'y trouve des passages brillants, énergiques. Mais il y a moins de trait et de vigueur que dans les fragments donnés par Sénèque. Il est bon de remarquer que la plupart des défauts où tombe notre auteur sont relevés dans ses judicieuses réflexions sur les déclamations. L'influence de l'auditoire et le besoin de le séduire entraînent souvent le déclamateur au delà des limites tracées par le critique.

Mais le véritable titre littéraire de Quintilien, c'est le *Traité sur la vie et les études de l'orateur*. Après avoir lu, à ce qu'il assure, tout ce qu'on avait écrit sur ce sujet, il entreprit de réunir et de résumer les résultats de ses lectures. Prenant l'orateur au berceau, il s'occupe dans le I[er] livre de l'instruction élémentaire et de l'éducation du premier âge, et va jusqu'aux études grammaticales. Dans le II[e], il s'occupe des premiers exercices littéraires qui ont lieu chez le grammairien et le rhéteur, et discute les questions relatives à l'essence de la rhétorique. Du livre III au livre VII, il traite de l'invention et de la disposition ; de VIII à XI, élocution, mémoire et débit. Le XII[e] contient des conseils généraux, quelques développements sur le caractère et les devoirs de l'orateur, sur la durée de sa carrière active, sa retraite et les occupations de son loisir.

Dans ce grand ouvrage, Quintilien a peu de chose qui lui appartienne en propre. Quoiqu'il ait souvent la prétention d'avoir été au delà de ses prédécesseurs, il ne fait guère qu'analyser et traduire. Dans les passages même où il se pique d'être neuf, il se trouve qu'au bout du compte il invente avec sa mémoire, à peu près comme il improvisait dans la pratique. Son ouvrage peut donc être considéré comme un grand résumé des idées de ses prédécesseurs, soumises au contrôle de son expérience, et surtout comme une refonte de tous les traités oratoires de Cicéron, éclairés par des exemples tirés de ses discours. En effet, Quintilien re-

lève tout entier de Cicéron; mais il est loin de son modèle, avec lequel, du reste, il n'a pas la prétention de rivaliser. Il est plus méthodique, mais plus sec, plus facile à étudier, mais moins riche en résultats. Il trace une route; mais il ne peut pas donner l'impulsion au génie. Ses idées pratiques sont excellentes. Il a une foule d'observations personnelles plus ou moins importantes; il descend aux plus petits détails, mais ses idées générales sont pauvres. Il est aussi loin de Cicéron pour l'instruction que pour le talent. Sa critique en général est faible et superficielle : rien qui aille au fond et rende bien compte du génie d'un auteur. Son style est clair, élégant, paré même, quelquefois spirituel, mais pas de jet, pas d'allures franches et vives; beaucoup de figures, mais de ces figures qui ornent sans frapper l'imagination, des métaphores et des comparaisons quelquefois banales, comme chez Plutarque, à la bonhomie près. Sa langue est pure, mais remonte rarement à la valeur primitive et à la force native des mots, que souvent il accole d'une manière qui aurait choqué dans le bon siècle. En somme, tout dans son talent comme dans son caractère est régulier, décent, convenable, poli même et quelquefois agréable, mais, nous le répétons, sans élan, sans grandeur, sans véritable élévation de cœur ou d'esprit.

La réputation de Quintilien fut grande chez ses contemporains. Juvénal le prend toujours pour le type de l'avocat ou du rhéteur. Les auteurs des siècles suivants le citent avec honneur. Lorsqu'en 1417 le Pogge retrouva au monastère de Saint-Gall une copie complète de son ouvrage, dont on n'avait en Italie que des fragments défigurés, l'admiration fut excessive. Elle se refroidit peu à peu, bien que Quintilien ait continué à défrayer la plupart de ces rhétoriques copiées sur l'antiquité. Mais ceux même qui préfèrent à son enseignement méthodique, et souvent étroit, les riches leçons de Cicéron, ne peuvent nier que son livre ne soit plein d'excellents avis pour les maîtres, de préceptes sages pour les jeunes gens, et de détails intéressants sur l'éducation et les études classiques de l'antiquité. Jules Rinn.

Bibliographie. — Le premier manuscrit de Quintilien fut découvert dans le monastère Saint-Gall, par le Pogge (Poggio), qui assistait alors au concile de Constance, et c'est probablement ce manuscrit qui se trouve encore à la bibliothèque Laurentiane, à Florence. La première édition des *Institutiones* fut publiée à Rome, par Philippe de Lygnamine, 1470, in-fol., avec une lettre de J.-A. Campanus au cardinal F. Piccolomini; une seconde édition, par Sweynheim et Pannartz parut dans la même ville et la même année avec une épître d'André, évêque d'Aleria, au pape Paul II. Ces deux éditions furent suivies, dans les dernières années du quinzième siècle, d'au moins huit éditions, parmi lesquelles on remarque celle de Jenson, Venise, 1471, in-fol., et celle de Trévise, 1482, in-fol., qui contient les quatre-vingt-dix *déclamations* plus longues. Cent trente-six *déclamations* plus courtes furent publiées pour la première fois à Parme, par Taleo Ugoleto, en 1494, et réimprimées à Paris, 1509, puis une seconde fois dans la même ville, avec les notes et les corrections de Petrus Ævadius, 1563. Pierre Pithou donna les neuf autres *déclamations*, d'après un ancien manuscrit, Paris, 1580, in-8°, en y joignant cinquante et une pièces du même genre sous ce titre : *Ex Calpurnio Flacco, excerptæ X rhetorum minorum.*

Une des meilleures éditions des *Œuvres complètes* (*Institutions* et *Déclamations*) de Quintilien est celle de Burmann; Leyde, 1720, 2 vol. in-8°. Pour les *Institutions* seules, les plus estimées sont celles de Gesner, Gœttingue, 1738, in-4°, et de Spalding (terminée par Zumpt), Leipzig, 1798-1829, 6 vol. in-8° : la meilleure de toutes. Les travaux des divers commentateurs ont été mis à profit dans l'édition complète de la collection Lemaire; Paris, 1821-1825, 7 vol. in-8°.

Les *Institutions* ont été traduites en anglais par Guthrie, Londres, 1756, 1805, 2 vol. in-8°, et par Patsall, Londres, 1774, 2 vol. in-8°; en français, par l'abbé de Pure, Paris, 1663, 2 vol. in-4°; par l'abbé Gédoyn, Paris, 1718, 1752, 1770, 1810, 1812, 1820; par C.-V. Ouizille, Paris, 1829, in-8°; et par M. Baudet, dans la collection Nisard; en italien par Orazio Toscanella, Venise, 1568, 1584, in-4°; et par Garelli, Verceil, 1780; en allemand, par H.-P.-G. Henke, Helmstædt, 1775-1777, 3 vol. in-8°; réimprimé avec des additions et des corrections, Helmstædt, 1825, 3 vol. in-8°.

Les *Déclamations* ont été traduites en anglais, par Warr, Londres, 1686, in-8°; en français, par Du Teil, Paris, 1658, in-8°; en italien, par Orazio Toscanella, Venise, 1586, in-4°; en allemand, par J.-H. Steffens, Zelle, 1767, in-8°. Z.

Büdiger, *De Quintiliano pædagogo*; Freiberg, 1860, in-4°. — V. Otto, *Quintilian und Rousseau*; Neisse, 1836 in-4°. — J.-Janin, *Pline le jeune et Quintilien*; Paris, 1838, in-8°. — Hummel, *Quintiliani vita*; Gœttingue, 1843, in-4°. — Smith, *Dictionary*.

QUINTILLUS (*Marcus Aurelius*), empereur romain, mort en 270, à Aquilée. Il avait servi dans la guerre contre les Goths. Lorsque son frère Claude II mourut (270), il fut proclamé auguste par les légions qu'il commandait près d'Aquilée; mais en apprenant l'élection d'Aurélien, il n'essaya pas de disputer l'empire à un tel compétiteur, et mit fin à ses jours en se faisant ouvrir les veines dans un bain. Aurélien lui décerna les honneurs de l'apothéose. Il n'aurait, d'après les anciens écrivains, régné que dix-sept jours; pourtant ses médailles ne sont pas rares, et il est plus probable qu'il fut, ainsi que Zosime l'atteste, revêtu pendant quelques mois de la dignité impériale. Il laissa deux enfants.

Trebellius Pollio, *Claud.*, 10, 12, 13. — Eutrope, IX, 12. — Victor, *Epit.*, 34. — Zosime, I, 47. — Eckhel, *Doctrina numorum*, VII, 477-78. — Mionnet, *Rareté des médailles romaines*, 313.

QUINTIN (*Jean*), canoniste français, né le 20 janvier 1500, à Autun, mort le 9 avril 1561, à Paris. Il passa une partie de sa jeunesse à voyager dans le Levant, et fut chevalier servant

dans l'ordre de Malte. Étant venu étudier la théologie à Paris, il fut ordonné prêtre et installé en 1536 dans une chaire de droit canon. Dans l'assemblée générale des états du royaume en 1560, il harangua pour le clergé, et exhorta le roi à prendre des mesures énergiques contre les protestants. Ses principaux écrits sont : *Melitæ insulæ descriptio*; Lyon, 1536, in-4°; — *De juris canonici laudibus*; Paris, 1544, 1601, in-4°; — *Repetitæ II prælectiones*; Paris, 1552, in-fol.; ce traité a pour sujets la pluralité des bénéfices et l'aristocratie de la religion chrétienne; — *Joannis Zonaræ Commentarii in canones conciliorum*; Paris, 1558, in-4°; — *Hæreticorum catalogus et historia*; Paris, 1560, in-4°.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

QUINTIN MESSIS. *Voy.* MESSIS.

QUINTINIE (LA). *Voy.* LA QUINTINIE.

QUINTUS *de Smyrne* ou de *Calabre* (Κοΐντος Σμυρναῖος), poëte épique grec, vivait probablement vers la fin du quatrième siècle après J.-C. On ne sait rien de sa vie; mais d'après un passage de son poëme (XII, 308-313), il semble qu'il essaya son talent alors que très-jeune encore il gardait les troupeaux près du temple d'Artémis sur le territoire de Smyrne. Son surnom de Quintus de Calabre est dû simplement à cette circonstance que son poëme fut découvert pour la première fois dans un couvent d'Otrante en Calabre. Quintus était donc un Asiatique, et malgré son origine rustique il reçut quelque éducation. La littérature grecque classique, alors bien près de sa fin, revenait, par une sorte d'effort d'érudition, aux inspirations ou du moins aux sujets de ses premiers temps. Lorsque le christianisme dominait déjà la société, lorsque la religion hellénique n'était plus qu'un souvenir ou une superstition, des écrivains de savoir et de talent ne craignirent pas de demander le sujet de leurs chants à la mythologie des âges héroïques. De ces poëtes le plus érudit et le plus habile fut Nonnus, le plus éloquent et le plus pur fut Quintus de Smyrne. Son ouvrage, intitulé la *Suite* ou la *Continuation d'Homère* (τὰ μεθ' Ὅμηρον ou Παραλειπόμενα Ὁμήρῳ), prend la légende de la guerre de Troie à la mort d'Hector, et la conduit jusqu'au départ des Grecs pour leur patrie après la prise de cette ville. Il commence brusquement par une peinture de la consternation que la mort d'Hector causa aux Troyens et par l'arrivée de Penthésilée, reine des Amazones, qui vient à leur secours. Le second livre contient l'arrivée, les exploits et la mort de Memnon. La mort d'Achille, les jeux funèbres célébrés en son honneur, le débat qui s'engage pour la possession de ses armes, la mort d'Ajax, remplissent les trois chants suivants. Dans le sixième livre les Grecs envoient chercher Néoptolème, fils d'Achille, et Eurypyle vient au secours des Troyens. Le septième et le huitième livres sont consacrés à l'arrivée et aux exploits de Néoptolème. Au neuvième livre, Déiphobe se signale parmi les Troyens, et les Grecs font appel à Philoctète. Pâris meurt au dixième livre, et sa femme Œnone, qui a refusé de le guérir, se tue sur son bûcher. Les Grecs, qui, au onzième livre, ont vainement livré un nouvel assaut à la ville d'Ilion, ont enfin recours au fameux stratègme du cheval de bois. La prise de Troie occupe deux livres. Le quatorzième et dernier livre comprend la réconciliation de Ménélas et d'Hélène, le sacrifice de Polyxène sur la tombe d'Achille, l'embarquement des Grecs, la tempête qui disperse leurs vaisseaux et la mort d'Ajax. On voit par cette analyse que Quintus n'a mis dans son poëme aucun art de composition; il a tout simplement versifié la légende de Troie, sans rien ajouter aux matériaux que lui fournissait le cycle épique. Son œuvre n'est qu'une amplification et un rajeunissement des vieux poëmes d'Arctinus et de Leschès. Il n'a pas plus inventé dans les caractères que dans les événements, et ses personnages manquent de relief et de vie; cependant dans son Pâris et son Œnone il a rencontré des traits vrais, délicats et touchants. Son style est une imitation très-heureuse de celui d'Homère, et se distingue par la pureté, le bon goût, l'absence d'enflure et d'exagération.

Quintus de Smyrne fut publié pour la première fois par Alde Manuce, d'après un manuscrit très-fautif, en 1504 ou 1505. Laur. Rhodomann ne consacra pas moins de trente ans, dit-on, à la correction du texte, et donna, en 1604, une édition qui sans être mauvaise ne répond pas à un aussi long travail. Tychsen fit beaucoup mieux, et à l'aide d'une collation attentive de tous les manuscrits connus il donna, à Strasbourg, 1807, une édition qui a servi de base aux suivantes. Lehrs a encore amélioré le texte dans son édition des *Posthomerica*, à la suite d'Hésiode (*Bibl. grecque* de A.-F. Didot). A. Kœchly en a donné une excellente édition, Leipzig, 1850, in-8°, réimprimée, moins les notes, Leipzig, 1853, in-12. L. J.

Bernhardy, *Grundriss der Griech. Literatur*, vol. II, p. 256, etc. — Tychsen, *Comment. de Quinti Smyrnæi Paralipomenis Homeri... cum Epistola C. G. Heynii*; Gœttingue, 1783, in-8°. — Koechly, *Prolegomena* de son édition. — Sainte-Beuve, *Études sur Virgile*.

QUINZANI (*Lucrèce*), moine de l'ordre de Cîteaux, originaire de Crémone, mort en 1595. Il s'occupa pendant de longues années, dans la solitude de son monastère, à imiter « les suaves harmonies des anges », et écrivit des compositions musicales « qui ravissaient les auditeurs en admiration, » entre autres des *Introït* de messes, gravés en 1611 à Francfort. S. R.

Arisi, *Cremona literata*, liv. II, pag. 466.

QUINZANO. *Voy.* CONTI (*G.-F.*).

QUIOT DU PASSAGE (*Jérôme-Joachim*, baron), général français, né le 9 février 1775, à Alixan (Drôme), mort le 12 janvier 1849,

aux Balmes de Fontaine (Isère). Simple grenadier en 1791, dans un bataillon de volontaires de la Drôme, il était capitaine en 1792, et prit part en cette qualité aux campagnes des Pyrénées orientales et d'Italie; plusieurs actions d'éclat lui méritèrent les éloges des généraux Scherer et Moreau. Aide de camp de Lannes au début de la guerre de 1805, il fut, après Austerlitz, nommé colonel du 100e d'infanterie, et reçut à Iéna une blessure dangereuse. Il n'était pas encore tout à fait guéri lorsqu'il fit, avec le cinquième corps d'armée, la campagne de Pologne. Envoyé en 1808 en Espagne, il se distingua au second siége de Saragosse, et battit complétement, dans les défilés de la Sierra Morena, la division espagnole de Lascy, à laquelle il enleva huit cents prisonniers. Nommé gouverneur de Campomayor, en Portugal, il se vit attaqué, avant d'avoir réparé les brèches de cette place, par le général anglais Beresford, qui disposait de forces supérieures aux siennes; forcé de battre en retraite, il parvint à gagner Badajoz en bon ordre, malgré le feu continuel de l'ennemi. Cette brillante affaire lui valut le grade de général de brigade (19 mai 1811). Après avoir défait Ballesteros, il fut rappelé en 1813 à la grande armée; ayant reçu à Kulm l'ordre d'attaquer le corps de Kleist, composé de vingt-cinq mille Prussiens, il perdit la moitié de sa brigade et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Conduit à Prague, il ne recouvra la liberté qu'en 1814; depuis cette époque il commanda dans la Drôme, la Haute-Vienne et l'Isère. En 1823 il reçut le grade de lieutenant général honoraire, et après la révolution de 1830 il fut mis à la retraite. Quiot avait reçu, le 29 mars 1808, le titre de baron. Son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Son frère, *Casimir-Maximilien*, né le 4 février 1781, à Alixan, mort le 9 août 1817, s'engagea dans la marine militaire, assista au combat de Trafalgar, et fut prisonnier des Anglais.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

QUIQUERAN DE BEAUJEU (*Pierre*), prélat et littérateur français, né en 1526, à Arles, mort à Paris, le 18 août 1550. Fils d'Antoine, seigneur et baron de Beaujeu, et d'Anne de Forbin, il fut envoyé par sa famille à Paris, où il étudia sous Turnèbe, Lambin, Morel, Baif et Stræbée. Dans un voyage qu'il fit ensuite en Italie pour perfectionner ses connaissances, il s'appliqua à la musique, aux mathématiques et à l'histoire naturelle. A son retour, en 1546, et bien qu'il eût à peine vingt ans, il fut sur sa réputation nommé à l'évêché de Senez; mais par suite d'un procès, qui le retint à Paris, il ne put jamais prendre possession de ce siége, et mourut d'apoplexie avant d'avoir été sacré. On l'inhuma dans l'église des Grands-Augustins, à Paris, où on lui érigea un magnifique mausolée, aux sculptures duquel travailla Jean Goujon, et dont on trouve la description dans les *Antiquités de Paris* de Gilles Corozet. Il avait composé plusieurs ouvrages; mais les seuls qui nous restent de lui sont : *De laudibus Provinciæ libri tres;* Paris, 1551, in-fol. : très-rare; Lyon, 1565, in-4°, et 1614, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par Fr. de Claret, archidiacre d'Arles, sous le titre de : *La Nouvelle Agriculture, ou la Provence;* Arles, 1613; Tournon, 1616, in-8°; un poëme latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules et sur son arrivée aux bords du Rhône, inséré à la suite de l'ouvrage précédent et intitulé : *De Adventu Annibalis in adversam ripam Arelatensis agri, hexametri centum.* Il y a beaucoup d'érudition et des indications très-curieuses dans ces deux ouvrages. F.

Moréri, *Dict. hist.* — *Dict. de la Provence et du comté Venaissin*, t. II. — Pitnon-Curt, *Hist. de la noblesse du comtat Venaissin.* — Arfeuille, *Nobiliaire de Provence.* — *Gallia Christiana*, t. III.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (*Paul-Antoine* DE), marin français, de la famille du précédent, né à Arles, en 1616, mort à Bordeaux, en 1678. Il entra dans l'ordre de Malte en 1637. Sa valeur, son expérience, son activité lui firent remporter de nombreux avantages sur les musulmans, et lui méritèrent la réputation d'un des plus habiles hommes de mer de son temps. Cependant en janvier 1660, obligé de relâcher dans un port de l'Archipel, il y fut attaqué par le capitan-pacha Mazamamet à la tête de trente galères. Après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage, Quiqueran dut amener pavillon; le capitan, estimant sa belle défense, le prit à son bord et le traita avec de grands égards. Une nouvelle tempête assaillit la flotte victorieuse. Mazamamet ne craignit pas d'implorer le secours de son prisonnier, dont il connaissait les talents. Quiqueran par l'habileté de ses manœuvres préserva le bâtiment d'une destruction imminente. Le capitan, reconnaissant, voulut sauver à son tour son prisonnier, et le cacha parmi la foule des captifs. Mais le grand-vizir le reconnut au portrait qu'on lui en avait tracé, et l'envoya au château des Sept-Tours. Toutes les propositions que l'on fit pour sa rançon furent inutiles; Jacques de Quiqueran, son neveu et aussi chevalier de Malte, résolut de le délivrer. Il se fit accepter dans la suite de l'ambassadeur français, de Nointel, et obtint la permission de communiquer avec le prisonnier, et à diverses reprises lui porta des cordes dont il s'entourait le corps. Le jour de l'évasion arrivé, Quiqueran se laissa glisser le long des murs, et sa corde se trouvant trop courte, il n'hésita pas à s'élancer dans la mer qui baigne le pied du château. Un brigantin turc allait le repêcher lorsque le chevalier Jacques arriva sur un esquif, repoussa les musulmans et transporta son oncle sur un vaisseau français que commandait le comte d'Apremont. Quiqueran était resté onze

années captif lorsqu'il revit la France. Il mourut commandeur de Bordeaux. A. DE L.

Vertot, *Hist. de l'ordre de Malte*, t. III. — Gérard, *Vies des plus illustres marins français*, p. 153.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (*Honoré* DE), prélat français, neveu du précédent, né en 1655, à Arles, où il est mort, le 26 juin 1736. Admis à dix-sept ans dans la congrégation de l'Oratoire, il fut chargé de professer la théologie à Arles et à Saumur, puis fut attaché aux missions de l'Aunis et du Poitou. Les talents qu'il déploya pour la chaire lui méritèrent la bienveillance de Fléchier, qui l'attira dans son diocèse et lui donna un canonicat à la cathédrale de Nîmes en même temps qu'une charge de grand vicaire. Nommé en 1705 à l'évêché d'Oleron, il fut transféré presque aussitôt à celui de Castres, et ne quitta plus cette ville que pour assister aux états du Languedoc ou aux assemblées du clergé. Quoique peu favorisé des biens de la fortune, il bâtit à ses frais le grand hôpital de Castres ainsi que le chœur de la cathédrale. Il était associé à l'Académie des inscriptions. Outre des lettres et des instructions pastorales, il a laissé l'*Oraison funèbre de Louis XIV* (Paris, 1715, in-4°), qu'il prononça dans l'église de Saint-Denis.

De Boze, *Éloge*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XII, 346-44. — Nayrac, *Biogr. castraise*. — Achard, *Dict. de la Provence*.

QUIRINI *Voy.* QUERINI.

QUIRINUS (*Publius Sulpicius*), consul romain, né à Lanuvium, mort en 21 de J.-C. Tacite rapporte (*Ann.*, III, 48) qu'il était de naissance obscure, sans aucune parenté avec l'ancienne *gens* Sulpicia, et qu'il dut à ses talents militaires l'honneur de partager en l'an 12 avant J.-C. le consulat avec Valerius Messala. Envoyé ensuite en Cilicie, il subjugua les Homonades, peuplade belliqueuse du mont Taurus, et obtint à son retour la pompe triomphale. Vers l'an 1, il fut nommé gouverneur de Caius César, petit-fils d'Auguste, et en allant le rejoindre en Arménie, il s'arrêta à Rhodes pour faire une visite à Tibère, qui résidait alors dans cette île. Quelque temps après, mais non avant l'an 5 de J.-C., Quirinus devint gouverneur de la Syrie, et ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il présida au dénombrement du peuple juif. Sur ce point le récit de Josèphe est en désaccord avec celui de l'évangéliste Luc, qui fait coïncider ce dénombrement avec la naissance même du Christ. Cette divergence a donné lieu à une longue querelle et à différentes suppositions, dont on trouvera l'exposé dans le *Biblisches Realwærterbuch* de Winer. Quirinus avait épousé Æmilia Lepida, arrière petite-fille de Sylla et de Pompée; mais vingt ans après l'avoir répudiée, il l'accusa de crimes imaginaires, et la fit bannir de Rome.

Tacite, *Annales*. — Suétone, *Tibère*, 49. — Josèphe, *Antiquit.*, XVIII.

QUIROGA (*Joseph*), jésuite espagnol, né le 14 mars 1707, à Lugo (Galice), mort à Bologne, le 23 octobre 1784. Issu d'une des plus illustres familles de sa province, il étudia les mathématiques avec succès, et après avoir fait plusieurs voyages sur mer, comme élève de l'école de marine, il entra dans l'ordre des Jésuites. Il sollicita et obtint de ses supérieurs l'autorisation de passer en Amérique pour y prêcher l'Évangile. A la même époque, Philippe V, roi d'Espagne, lui confia la mission de visiter la terre de Magellan, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, de s'assurer des ressources que pouvait offrir ce pays, alors imparfaitement connu, et de déterminer les points où des ports et des rades pour les navires de commerce pouvaient être convenablement établis. Ce voyage, accompli en 1745 et 1746, n'eut point des résultats aussi importants qu'on était en droit d'attendre du zèle de Quiroga, qui adressa cependant à Madrid les observations qu'il avait recueillies. De retour en Europe, après avoir présidé à la délimitation des frontières des provinces appartenant à l'Espagne et au Portugal dans l'Amérique méridionale, Quiroga alla à Rome pour y rendre compte de l'état des missions du Paraguay. A l'époque de la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1762, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, tels que Canterzoni, Palcani, etc. On a de lui : *Tratado del arte verdadero de navegar per circulo paralelo a la equinoccial:* Bologne, 1784, in-4°. Le P. Loçano a rédigé, sur les observations de Quiroga et de quelques autres jésuites, ses compagnons, le *Journal* de leur voyage (en espagnol), et le P. de Charlevoix l'a inséré parmi les pièces justificatives de son *Histoire du Paraguay*, t. III. La bibliothèque publique de Bologne possède quelques manuscrits du P. Quiroga. Ils roulent sur la manière de connaître la longitude en mer, sur l'art de construire les boussoles, sur les ventilateurs, sur la construction de barques et de ponts d'une grande légèreté, etc.

Le P. Caballero, *Biblioth. Societ. Jesu, supplém.* — Feller, *Dict. histor.*

QUIROS (*Théodore* DE), missionnaire espagnol, né en 1599, à Vivero (Galice), mort le 4 décembre 1662, à Manille. Ayant pris l'habit de Saint-Dominique, il fut chargé en 1637 d'enseigner la philosophie à Manille; de là il se rendit dans l'île Formose, y prêcha l'Évangile pendant dix ans, et, expulsé par les Hollandais, il retourna à Manille par l'ordre du roi d'Espagne. Il est auteur de plusieurs ouvrages rédigés dans l'idiome des Indiens tagals, tels qu'une *Grammaire* et un *Dictionnaire* de cette langue, un *Catéchisme*, un *Traité de la dévotion au Rosaire*, etc.

Une autre missionnaire de ce nom, QUIROS (*Augustin* DE), né à Andujar, en 1566, appartenait à la Compagnie de Jésus, et mourut le 13 décembre 1622, à Mexico. Il laissé des *Commentaires* latins sur quelques livres de la Bible (Séville, 1622, in-fol.).

Quetif et Échard, *Bibl. fratrum ord. Prædic.* — Sotwel, *Script. Soc. Jesu.* — N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

QUIROS (*Hyacinthe-Bernard* DE), historien espagnol, mort le 6 novembre 1758, à Lausanne. Agrégé à l'ordre des Dominicains, sous les prénoms d'*Augustin-Thomas*, il enseigna la théologie et le droit canon à Rome; puis il jeta le froc aux orties, se convertit à la communion réformée, et obtint une chaire d'histoire ecclésiastique dans l'académie de Lausanne. On a de lui : *De malis ex Ecclesiæ romanæ dogmatibus, disciplina et praxi diatribæ XII*; 1752, in-4°; — *Kirchengeschichte* (Histoire de l'Église); Lausanne, 1756, 3 vol.; — *De mysterio S. Trinitatis revelato*; Berne, 1757, in-4°.

Simmler, *Sammlung*, II, 1re part., p. 289-64.

QUIROS (*Lorenzo*), peintre espagnol, né à Los Santos (Estramadura) en 1717, mort à Séville, en 1789. L'un des meilleurs élèves de don German Llorente, il devint jeune encore académicien de San-Fernando, et sous la direction de Corrado et Raphael Mengs travailla pour la cour; mais doué d'une grande indépendance de caractère, il préféra la liberté à la fortune, et alla s'établir à Séville. On l'accusa d'être l'auteur d'un certain nombre de copies des tableaux de Murillo, qui furent vendus alors et circulent encore comme originaux, tant la manière du maître est bien imitée. Quiros ne fut pas seulement un excellent copiste; ses œuvres, que l'on voit à l'Académie de Madrid, à Cazalla, à Grenade, à Séville, aux chartreuses de Santa-Maria-de-las-Cuevas et de Xérès, prouvent qu'il pouvait aussi bien créer qu'imiter.

Raphael Mengs, *Obras*. — Cean Bermudes, *Diccionario historico de las bellas artes en España*. — M.-L. Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835). — *Las Actas de la academia de San-Fernando.*

QUIROS. *Voy.* QUEIROS.

QUIROT (*Jean-Baptiste*), homme politique français, né en Franche-Comté, vers 1760, mort à Lyon, en 1830. Il était avocat à Besançon lorsqu'il fut élu député du Doubs à la Convention nationale (septembre 1792). Il prit place sur les bancs du parti modéré. Lors du procès de Louis XVI, il formula ainsi son opinion : « J'ai voté contre l'appel au peuple parce qu'il m'a paru avoir des effets dangereux pour la liberté. J'ai déclaré Louis coupable. Je ne le condamne pas à la mort, qu'il a méritée, parce qu'en ouvrant le Code pénal je vois qu'il aurait fallu d'autres formes, d'autres juges, d'autres principes. Je vote pour la réclusion. » Lors du coup d'État du 31 mai, Quirot ne craignit pas de défendre les girondins; cependant il ne fut pas entraîné dans leur perte. Au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, et plus tard attaqua vivement les insurgés de prairial an III. Il devint membre de la commission dite des *Vingt et un*, et fut chargé de faire le rapport contre Joseph Le Bon. Le 16 thermidor de la même année, Quirot fut élu secrétaire de la Convention, et entra le 15 fructidor suivant au comité de sûreté générale, où, le 14 vendémiaire an IV, il proposa des mesures énergiques contre les sectionnaires de Paris. Réélu au Conseil des cinq cents, il vota pour le maintien de la loi du 3 brumaire qui excluait de toutes les fonctions publiques jusqu'à la paix les parents d'émigrés et les signataires de certains actes des récentes assemblées électorales. Il eut de fréquentes altercations avec le parti réactionnaire (les clichyens). Le général Willot l'ayant accusé d'influencer les tribunes publiques (1797), Quirot lui offrit un duel, que le ministre de la police empêcha. Les deux partis revendiquèrent l'honneur de l'affaire pour leur champion. En floréal an VI (mai 1798) Quirot s'opposa avec indignation à la motion de Bailleul qui proposait d'invalider une partie des élections, comme ayant été influencées par *les terroristes*. Le 10 messidor an VII (juillet 1799), il demanda des mesures d'ordre public contre les prêtres non assermentés; le 22 il attaqua l'administration de Scherer, et le 2 thermidor il fut élu président. Il défendit les directeurs qu'il avait contribué à renverser le 30 prairial et dont on proposait la mise en accusation. Le 28 fructidor il vota pour la déclaration que la patrie était en danger. Lors du coup d'État du 18 brumaire, exclu du Corps législatif par la loi du 19 de ce mois, il fut détenu quelque temps, puis renvoyé dans ses foyers; il y resta jusqu'en 1813, où il accepta une place de sous-intendant militaire à Lyon. Le retour des Bourbons le fit rentrer dans la vie privée.

Le Moniteur universel, an III, nos 187-365; an IV, nos 17-327; an V, nos 12-363; an VI, nos 109-284; an VII, nos 52-366. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des contempor.*

R

RABAN (*Édouard*), imprimeur et antiquaire, né probablement à Orange, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il paraît qu'il exerça d'abord la profession d'imprimeur à Orange. Vers 1660 il transporta ses presses à Nîmes, où l'appelèrent sans doute les protestants. Poursuivi pour avoir imprimé le livre de Bruguier : *Discours sur le chant des Psaumes*, et un autre ouvrage sur le même sujet, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, il fut condamné, le 26 février 1663, à une amende de trois cents livres et à un bannissement de deux ans. Il alla alors s'établir de nouveau à Orange. On a de lui : *Les Antiquités de la ville et cité d'Orange;* Orange, 1678, in-8°. M. N.

Benoît, *Hist. de l'Édit de Nantes*, t. III, p. 141 et 142. — Borrel, *Hist. de l'Église reformée de Nîmes*, 2e édit., p. 238, 248-250.

RABAN MAUR, célèbre théologien allemand, né soit à Mayence même, soit dans un lieu voisin de cette ville, vers 786 (1), mort à Winfel, bourg du diocèse de Mayence, le 4 février 856. Jean de Tritenheim l'appelle *Magnentius*, et lui donne pour famille la glorieuse maison des Magnance. Mais cette origine ne semble pas bien prouvée aux scrupuleux auteurs de l'*Histoire littéraire*. Elle ne l'est pas en effet, et Jean de Tritenheim, chroniqueur du quinzième siècle, s'est trompé sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Ces Magnance, dont il parle avec tant de respect, nous sont inconnus; mais dans les lettres de Didier, évêque de Cahors, et dans la plupart des monuments authentiques du neuvième siècle nous trouvons la ville de Mayence appelée *Maguntia*, *Magantia*. Un ancien biographe aura nommé Raban *Magatius*, natif de Mayence. Ce mot est devenu *Magnetius* sous la plume de Sigebert, d'Adhémar de Chabannais, et un autre copiste en a fait *Magnantius*, sans plus de liberté. Or, pour un lettré du quinzième siècle, il n'y a pas loin de *Magnantius* à *Moguntinus*. Jean de Tritenheim a donc introduit, pour interpréter l'obscur *Magnantius*, son hypothèse des célèbres Magnance. C'est ainsi qu'on a dressé plus d'une généalogie. On dit ensuite, pour expliquer cette espèce de surnom *Maur* ou *Maurus*, qu'il lui fut donné par Alcuin, son maître, suivant une coutume du temps. Il est vrai qu'Alcuin imposait volontiers à ses disciples des noms de fantaisie; mais c'étaient des noms qu'il empruntait ordinairement à l'antiquité. Dire que Raban fut surnommé *Maurus* parce qu'il avait le teint basané des Maures, c'est peut-être une supposition gratuite.

Quoi qu'il en soit, Raban ayant fait ses premières études à l'abbaye de Fulde, y embrassa la vie monastique, et de là fut envoyé, vers 802, à l'école de Saint-Martin de Tours, que dirigeait Alcuin. Nous le voyons ensuite revenir à Fulde, et gouverner à son tour l'école de l'abbaye. C'est alors qu'eut lieu cet événement mémorable. L'abbé de Fulde, nommé Ratgaire, homme austère, mais rustique, qui n'avait aucune notion des lettres sacrées ou profanes, indigné d'entendre le brillant disciple d'Alcuin parler fréquemment à ses écoliers d'Aristote et de Porphyre, fit saisir ses livres, supprima sa chaire, et lui imposa comme pénitence les plus rudes travaux. C'était, pour servir les intérêts de la foi, ménager peu les intérêts de la science. Une autre réaction précipita Ratgaire; il fut déposé, et Raban reprit alors ses leçons, trop longtemps interrompues. Parmi les auditeurs de Raban au gymnase claustral de Fulde, on désigne Walafried Strabon, écrivain distingué, Tréculf, évêque de Lisieux, Lutbert, abbé d'Hirschau, Hildolf et Ruthard, tour à tour écolâtres d'Hirschau, Bernard, abbé d'Hirsfeld, Loup Servat, abbé de Ferrières, un certain Jean, poëte et musicien, saint Egbert, le docte et pieux Altfried, etc., etc. Ils étaient venus des plus lointaines régions entendre l'illustre maître. Plus tard Raban devint abbé de Fulde, et ses disciples, encouragés par son exemple, par ses conseils, se répandirent alors dans toute la Germanie, fondant ou réformant d'autres écoles. Plus tard encore il se retira dans une étroite solitude, ayant résolu d'y finir sa vie en composant des livres. Mais il ne lui fut pas permis de poursuivre longtemps l'exécution de ce noble dessein. Il vivait depuis cinq ans retranché du monde, employant tous ses loisirs à lire les livres sacrés, les écrits des Pères et ceux d'Aristote, entre lesquels il ne remarquait pas un éclatant désaccord, quand mourut Otgaire, archevêque de Mayence. Les fidèles et les clercs étant appelés, suivant l'usage, à lui donner un successeur, toutes les voix proclament Raban. Personne n'avait, depuis saint Boniface, conquis en Allemagne une plus belle renommée; personne n'avait fait au parti de l'ignorance une guerre plus heureuse; per-

(1) Les auteurs de l'*Histoire littéraire* inscrivent sa naissance à l'année 776; mais c'est une erreur suivant le *Gallia christiana*, qui le fait mourir à l'âge de soixante-dix ans

sonne n'avait restauré l'étude des lettres avec une plus grande autorité. On le tire malgré lui de sa retraite; on l'entraîne à Mayence; on l'établit avec des chants d'allégresse sur le siége vacant, et au mois de juin de l'année 847 a lieu la cérémonie de son ordination.

Nous voyons cette année même Raban convoquer un concile dans sa ville métropolitaine, et y réformer divers abus. L'année suivante, une autre assemblée d'évêques condamne, sous sa présidence, la doctrine de l'augustinien Gottschalk. Il ne faut pas simplement enregistrer cette sentence, dont Raban s'est efforcé d'expliquer les termes dans un écrit souvent cité; il importe encore de remarquer à cette occasion le caractère particulier de Raban parmi les docteurs de son temps. S'il connaît autant que tout autre les écrivains sacrés, mieux que tout autre il connaît les profanes. Mais cette diversité de connaissances ne l'enfle pas; au contraire, elle le rend plus timide, plus modeste. Au grand problème énoncé par Gottschalk il y a deux solutions que la logique présente et justifie : l'une effroyable, mais claire, la prédestination divine; l'autre, mieux agréée, mais obscure dans ses derniers termes, la liberté humaine : la première recommandée par saint Augustin, la seconde vaillamment défendue par Pélage. Mais, pour n'offenser ni les théologiens ni les philosophes, Raban s'engage hors des voies indiquées par la logique, en un sentier difficile, étroit, discret, inconnu aussi bien à Gottschalk qu'à Jean Scot Érigène; c'est le sentier du semi-pélagianisme. Voilà ce que nous jugeons utile de signaler en passant.

Parmi les autres actes de son épiscopat, on rappelle que Raban fonda le monastère du Mont-Saint-Pierre et rétablit celui de Klingenmunster, au diocèce de Spire. On rapporte en outre qu'en 850 une horrible famine désolant la Germanie rhénane, il nourrit de ses deniers plus de trois cents pauvres pendant toute la durée du fléau. En 852 il présidait un nouveau concile dans sa ville métropolitaine. Des confins de la France orientale, de la Bavière, de la Saxe, une foule d'évêques s'étaient rendus à son appel, désireux de contracter des relations plus étroites avec un prélat d'un aussi grand renom. L'année suivante, Louis, roi de Germanie, le recevait à Francfort, et lui soumettait un grave différend qui s'était élevé entre les nonnes d'Herford et l'évêque d'Osnabruck. Winfel, sur le Rhin, où mourut notre prélat, était, il paraît, une de ses résidences épiscopales. Ses restes furent transportés à Mayence et ensevelis dans l'église de Saint-Alban. On peut lire dans l'*Histoire littéraire* et dans le *Gallia christiana* son épitaphe, composée, dit on, par lui-même.

A ces traits de la vie de Raban on peut en ajouter d'autres, qui ne sont pas également authentiques. Un de ses disciples, nommé Raoul, a composé sa légende, qui a été publiée par Mabillon (*Acta*, sæc. IV, part. 2, p. 1). Ensuite est venu Jean de Tritenheim, commentateur verbeux, qui a développé la légende de Raoul en trois gros livres. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* nous paraissent avoir exactement distingué dans ce fatras les faits certains des faits douteux. Nous les avons suivis; mais nous ne voulons pas faire après eux le recensement analytique de tous les écrits de Raban que contient l'édition de ses Œuvres publiée à Cologne en 1627, par les soins d'Antoine de Hénin, évêque d'Ypres, en 6 tomes in-folio : ces détails seraient ici superflus. Il nous importe davantage de donner des éclaircissements sur divers traités de Raban, qu'on ne trouvera ni dans cette édition de 1627, ni dans les collections de Martène, de Bernard Pez, de Wolfgang Lazius, de Baluze et de Mabillon. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* n'ont pas exactement dressé la liste des ouvrages inédits ou perdus de Raban. Il faut certainement retrancher de cette liste les trois ouvrages qu'ils intitulent : *De universali Natura*, *De naturis rerum* et *De origine rerum*. Ces trois titres se rapportent en effet, comme divers manuscrits nous l'attestent, à un seul et même ouvrage, la vaste et précieuse encyclopédie de Raban, insérée dans le recueil de 1627, sous le titre de *De universo*. Mais les auteurs de l'*Histoire littéraire* n'ont pas connu deux gloses de Raban, l'une sur l'*Isagoge* de Porphyre, l'autre sur l'*Interprétation* d'Aristote, qui ont été signalées pour la première fois par M. Cousin dans un manuscrit latin de notre fonds de Saint-Germain, num. 1310. De ces deux gloses quelques passages ont seuls été publiés par M. Cousin (*Fragments*, t. III, p. 107, 110, 312, 313, 315, 316), par l'auteur de cette notice, (*Philosophie scolastique*, t. I, p. 109), et par M. C. Prantl (*Histoire de la Logique, Geschichte der Logik*, t. II, p. 38 et suiv.) Ces passages sont curieux; mais ils font imparfaitement connaître la méthode de Raban, son érudition philosophique et l'ensemble de sa doctrine sur des problèmes si longtemps controversés. Après avoir lu toute sa glose sur l'*Interprétation*, on comprend que le chroniqueur Sigebert, enregistrant le témoignage d'une vague tradition, l'ait appelé *le sophiste* par excellence, et que Jean de Tritenheim l'ait placé bien au-dessus de tous les autres docteurs de son temps : *cui similem suo tempore non habuit Ecclesia*. Un seul, à notre avis, lui reste supérieur : c'est cet Alexandrin survivant au naufrage de l'antiquité grecque, ce météore égaré dans les ténèbres du neuvième siècle, Jean Scot Érigène, dont on a retrouvé les œuvres longtemps après Jean de Tritenheim, qui ne savait que son nom maudit. Encore n'hésitons-nous pas à déclarer, après avoir comparé les commentaires de Raban sur Aristote et ceux de Jean Scot sur Martianus Capella, que Jean Scot Érigène, métaphysicien vraiment extraordinaire pour son temps, n'avait pas en logique

le savoir et l'expérience de Raban. Qu'un logicien de cette valeur ait pu se former à l'école de Tours, voilà ce que nous ne nous expliquons guère. A côté de ce maître, qui sur tout problème dicte une solution péremptoire, Alcuin est un écolier qui bégaye timidement les premiers éléments de la science. Il est regrettable que les deux gloses citées de Raban ne soient pas encore éditées : c'est le monument le plus précieux qui nous ait été conservé de l'enseignement philosophique au neuvième siècle. B. HAURÉAU.

Trithemius, *De script. eccles* — Mabillon, *Acta*, t. VI. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 151. — *Gallia christiana*, t. V. — Cousin, *Fragments*, t. III. — B. Hauréau, *Phil. scolast.*, t. I. — *Revue du nord*, juin 1837.

RABARDEAU (*Michel*), jésuite français, né en 1572, à Orléans, mort à Paris, le 24 janvier 1649. Entré en 1595 dans la compagnie de Jésus, il professa la philosophie et la théologie morale, et devint recteur du collége de Bourges, puis de celui d'Amiens. Lorsque, en 1640, l'oratorien Claude Hersant, qui paraissait craindre un schisme dans l'Église de France à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, eut publié son ouvrage : *Optati Galli de cavendo schismate*, Rabardeau, prétendant le réfuter, composa un livre intitulé : *Optatus Gallus benigna manu sectus* (Paris, 1641, in-4°). Il y avançait que la création d'un patriarche en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarcats de Jérusalem et de Constantinople. Cette doctrine ne pouvait être admise à Rome, si jalouse de ses prérogatives; aussi le livre du père Rabardeau fut-il condamné en 1643 par la congrégation de l'Index. L'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, et le fit enregistrer dans son procès-verbal. Rabardeau avait une grande réputation comme canoniste et comme casuiste.

Les Hommes illustres de l'Orléanais, t. II. — Sotwell, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — *Notice hist. sur la paroisse royale de Saint-Paul-Saint-Louis.* — D'Avrigny, *Mém. chron. et dogm.*, ann. 1640.

RABASTEINS (*Bertrand* DE), vicomte DE PAULIN, capitaine français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il servit d'abord dans une compagnie de gendarmes. Lorsque les huguenots commencèrent la seconde guerre civile, il joignit la petite armée des vicomtes du Querci, qui opéra une marche triomphante jusque sous les murs de Chartres. En 1568 il prit une part active aux expéditions dirigées contre quelques places fortes du midi, et soutint la retraite de Coligny lorsque ce dernier prit la route du Vivarais. Élu en 1572 général des protestants pour le Castrais et l'Albigeois, il leva des troupes, et réussit dans la plupart de ses entreprises. On ignore la date de sa mort.

Son frère, *Philippe*, le seconda; son principal fait d'armes est la prise de Gaillac par escalade, en 1568. Le petit-fils de celui-ci combattit sous les drapeaux d'Henri de Rohan; il mourut en 1616, et fut le dernier de sa race.

Nayral, *Biogr. castraise.* — Haag, *France protest.*

RABAUDY (*Bernard* DE), théologien français, né en 1631, à Toulouse, où il est mort, le 3 novembre 1731. Il était d'une famille noble et ancienne. Ayant fait profession dans l'ordre de Saint-Dominique, il enseigna avec éclat la théologie à Limoges et dans l'université de Toulouse. En 1706 il fut nommé définiteur de la province de Bologne, et revint prendre en 1716 possession de la chaire créée à Toulouse par Antoine Cloche, général de l'ordre. On a de lui : *Exercitationes theologicæ* (Toulouse, 1714, 2 vol. in-8°) et *Quæstiones de Deo uno* (ibid., 1718, in-8°).

Échard, *Bibl. script. ord. Prædicat.*, II.

RABAUT (*Paul*), célèbre pasteur protestant, né le 9 janvier 1718, à Bédarieux (Hérault), mort le 25 septembre 1794, à Nîmes. Ses parents ne le destinaient point au sacerdoce; mais dès son enfance il manifesta les sentiments d'une piété vive, et remplit souvent l'office de lecteur dans les assemblées que les réformés tenaient au désert, c'est-à-dire dans les lieux isolés. D'après le conseil d'un prédicant qu'il avait suivi dans une de ses dangereuses tournées, il songea à se vouer au ministère évangélique, qui dans ce temps n'offrait à ceux qui s'y destinaient que des angoisses, une vie errante et quelquefois le martyre. Il commença dès lors les études nécessaires à son nouvel état; mais la persécution était si active qu'il lui fut presque aussi impossible de trouver des maîtres que des livres, et il dut se borner à de simples instructions orales. Il venait de se marier à Nîmes lorsqu'il reçut la nouvelle de son admission dans le séminaire de Lausanne (1740); quittant aussitôt sa jeune femme, il consacra trois années à l'étude de la théologie, reçut la consécration, et s'établit à Nîmes (1743); pendant un demi-siècle, et souvent au péril de sa vie, il y exerça les fonctions pastorales. Ce n'était ni un théologien ni un érudit, mais il avait, au rapport de Boissy d'Anglas, du bon sens, une grande facilité d'élocution, et une sorte d'éloquence simple et naturelle, plus pathétique que régulière et contenue. A cette époque les protestants jouissaient d'une espèce de tranquillité, dont ils étaient redevables à la guerre de la succession d'Autriche et aussi à la crainte des embarras qu'ils auraient pu susciter au gouvernement par une nouvelle prise d'armes. Dès que la paix eut été conclue (1748), la persécution se ralluma. Des troubles éclatèrent dans les Cévennes, et sur l'invitation de l'intendant de la province, Rabaut usa de toute son influence pour les faire cesser. Les rigueurs n'en continuèrent pas moins, et sa tête fut mise à prix. Il passa la majeure partie de sa vie dans des persécutions qui ne troublèrent jamais la sérénité de son âme. Pendant près de trente ans il n'habita que des grottes et des huttes où on allait le relancer comme une bête féroce; il se cacha longtemps

dans un réduit qu'un de ses guides lui avait ménagé sous un tas de pierres et de ronces. Placé à la tête de l'église la plus considérable de la France protestante, Rabaut vit sa réputation s'étendre au loin, et devint en quelque sorte le chef paisible et vénéré de ses coreligionnaires. Il présida tous les synodes du bas Languedoc, et n'y fit usage de son influence que pour recommander sans cesse l'obéissance et la fidélité au roi, le respect à l'autorité, la prière pour les persécuteurs, enfin le sacrifice de tout ce qui pouvait contribuer à la paix. Malgré son grand âge, il voulut faire, le 20 mai 1792, la dédicace du premier temple que les protestants eurent à Nîmes depuis la révocation. L'année suivante il fut arrêté, sous prétexte de modérantisme. Son fils aîné périt sur l'échafaud, et les deux autres furent proscrits. Tant de souffrances à la fois l'accablèrent et le conduisirent rapidement au tombeau. Ses opinions ne paraissent pas avoir été d'une orthodoxie rigoureuse : il était partisan du système épiscopal et penchait vers les rêveries des millénaires. Parmi les opuscules qu'il a laissés, on remarque : *Précis du catéchisme d'Ostervald*, qui eut un très-grand nombre d'éditions; *La Calomnie confondue* (1761, in-8°), mémoire relatif au procès de Calas; *Exhortation à la repentance et à la profession de la vérité* (Genève, 1761), et *La Livrée de l'Église chrétienne* (Paris, 1829, in-12), le seul de ses sermons qui ait été imprimé.

Haag frères, *France protest.* — G. Pons (de Nîmes), *Notice sur Paul Rabaut*, à la suite des *Reflexions sur la tolérance*; Paris, 1808, in-8°. — N. Peyrat, *Les Pasteurs du desert.* — Ath. Coquerel, *Hist. des églises du desert.* — Borrel, *Hist. de l'Église reformée de Nîmes.*

RABAUT SAINT-ÉTIENNE (*Jean-Paul*), homme politique français, fils aîné du précédent, né en avril 1743, à Nîmes, exécuté le 5 décembre 1793, à Paris. Il fit dès ses premiers pas dans la vie le dur apprentissage de l'adversité. Envoyé à Genève, il y étudia les humanités, puis se rendit à Lausanne, et compta parmi ses professeurs Court de Gébelin, qui lui voua une affection toute paternelle. De retour dans sa ville natale, il s'associa comme pasteur aux travaux apostoliques de son père (1763). « La douceur de ses mœurs, rapporte Boissy d'Anglas, la bonté de son caractère, les agréments de son esprit lui attirèrent bientôt un grand nombre de partisans et une honorable célébrité. » Il avait dans les sciences et les lettres des connaissances étendues; il tournait aisément le vers, il avait fait des odes et entrepris un poëme en l'honneur de Charles Martel. Dans un livre qui a les apparences du roman, *Le Vieux Cévenol*, il traça un tableau fidèle de l'état civil et politique où depuis la révocation étaient réduits les protestants en France. Depuis l'avénement de Louis XVI, les persécutions religieuses avaient à peu près cessé, et un esprit de tolérance semblait souffler sur l'Église. Les consistoires du midi, jugeant le moment favorable de plaider leur cause auprès du gouvernement, confièrent à Rabaut la mission de les défendre, et pourvurent aux frais de son voyage (1785). A Paris il reçut des ministres et des hommes du plus haut rang un accueil distingué. Il ne négligea pas de rechercher les savants, au milieu desquels il se plaça en publiant ses *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce* (1787), ouvrage d'une érudition hasardée, dont les travaux de Court de Gébelin formaient la base et qui obtint un succès de vogue. Lors de la convocation des états généraux, Rabaut fut élu le premier des huit députés du tiers état de la sénéchaussée de Nîmes; sa participation à l'édit de 1787 en faveur des réformés, l'indépendance de ses idées, la considération dont il jouissait, le rendaient digne d'un tel honneur. Il arriva à la Constituante précédé d'une réputation d'éloquence un peu exagérée par ses amis, qui ne craignaient pas de l'élever au-dessus de Mirabeau. Il n'y eut aucune discussion importante à laquelle il ne fournît l'aide de sa parole onctueuse et réfléchie. Le 14 juillet 1789, il soumit à l'Assemblée un projet de déclaration des droits qu'il résumait en trois mots : liberté, égalité, propriété. Il fut l'un des plus ardents promoteurs de la reconnaissance de la liberté des cultes, décrétée le 23 août. Ami des réformes et du progrès, il ne se montra pas moins attaché à la monarchie, dont l'antiquité lui paraissait « sainte et vénérable », et traita même de ridicule le projet de convertir la France en république. Mais en proclamant la nécessité de conserver le trône, il travailla, avec l'aveugle bonne foi des royalistes constitutionnels, à le dépouiller de toute influence et de toute autorité. C'est ainsi qu'il se prononça pour le veto suspensif, pour une seule chambre législative et pour la permanence de cette chambre. Le 15 mars 1790 il remplaça l'abbé de Montesquieu au fauteuil de la présidence. Il prit part aux travaux du comité de constitution.

Quand la Constituante se sépara, Rabaut resta à Paris; il continua sa collaboration à *La Feuille villageoise*, qu'il avait fondée avec Cerutti, puis il se chargea d'écrire le bulletin de l'Assemblée législative pour *Le Moniteur*. Voyant le pouvoir se déplacer de jour en jour, il devint sombre et mécontent, et n'espéra plus rien de la stabilité des institutions politiques; toutefois il resta fidèle au gouvernement royal, et ce ne fut qu'après le 10 août qu'il se résigna à la république. Il siégea dans la Convention comme député du département de l'Aube (1792). Dans la séance du 23 décembre, il présenta sur l'instruction publique et l'éducation nationale un projet de loi inspiré par les souvenirs d'Athènes et de Sparte. Sa conduite lors du procès de Louis XVI fut pleine d'énergie et de dignité. Après s'être élevé avec force contre la compétence de l'Assemblée, il s'écria : « Quant à moi, je vous l'avoue, je suis las de ma portion de despotisme; je suis fatigué, harcelé, bourrelé de la tyrannie que j'exerce pour ma

part, et je soupire après le moment où vous aurez créé un tribunal national qui me fasse perdre les formes et la contenance d'un tyran. » S'il reconnut la culpabilité du roi, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix. La Convention rendit hommage à son courage en l'appelant à la présidence, à la place de Vergniaud (23 janvier 1793). Quatre mois plus tard il lui fut impossible de s'en faire entendre lorsqu'il demanda la parole au nom de la commission des Douze dont il faisait partie (28 mai). La commission fut supprimée, toute la faction des girondins dispersée, et Rabaut décrété d'arrestation (2 juin). Il se réfugia dans les environs de Versailles. « Si les départements, écrivait-il le 20 juin à ses compatriotes, ne se prononcent pas avec énergie, c'en est fait de la liberté. Les bons citoyens de Paris les attendent et béniront leurs libérateurs. C'est la France qui doit sauver la France. » Mis hors la loi le 28 juillet, il rentra dans Paris, et trouva, ainsi que son frère, un asile chez des catholiques, M. et Mme Payzac, à qui leur père avait rendu un service. Sur la dénonciation de Fabre d'Églantine, il fut arrêté et envoyé le lendemain même à l'échafaud. Sa femme, en apprenant l'affreuse nouvelle par un crieur public, se donna la mort. Quant aux généreux hôtes de Rabaut, ils subirent le même supplice que lui.

On a de Rabaut Saint-Étienne : *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes de la vie d'Ambroise Borelly;* Londres, 1779, in 8°; réimpr. sous ce titre : *Le Vieux Cévenol*, Paris, 1820, 1826, in-18; — *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin;* Paris, 1784, in-4°; — *Hommage à la mémoire de M. de Becdelièvre, évêque de Nismes;* 1784, in-12; — *Lettres à M. Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce;* Paris, 1787, in-8°; réimpr. avec des addit., Paris, 1820, 1827, in-18; — *A la nation française, sur les vices de son gouvernement*, etc.; 1788, in-8°; — *Considérations sur les intérêts du tiers état;* 1788, in-8°; — *Adresse aux Anglais par un représentant de la nation française;* Paris, 1791, broch. in-8°; — *Almanach historique de la révolution française;* Paris, 1791, in-8°; augmenté en 1792 de *Réflexions politiques sur les circonstances présentes*, traduit en anglais, en allemand et en hollandais, et réimprimé plusieurs fois depuis 1792, sous le titre de *Précis historique de la révolution française* (Paris, 6e édit., 1813, pet. in-12). On a rarement donné une idée plus vraie, plus nette et plus complète de cette première époque de la révolution; c'est un mérite dû, selon M. Nicolas, « à l'élévation des vues de l'auteur, à ses principes philosophiques et politiques, et à l'esprit de sage modération et d'inébranlable fermeté dont il était animé. » — On a publié à part les *Discours et opinions* de Rabaut Saint-Étienne (Paris, 1827, 2 vol. in-18, avec portrait), et on a recueilli deux fois ses *Œuvres* (Paris, 1820-1826, 6 vol. in-18, et 1826, 2 vol. in-8°). P. L.

Boissy d'Anglas, *Notice* à la tête des *Discours et opinions*. — Collin de Plancy, *Notice* à la tête des *Œuvres*, éd. 1826. — Michel Nicolas, *Biogr. du Gard*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Buchez et Roux, *Hist. parlementaire de la révol.* — Haag frères, *France protestante*.

RABAUT-POMMIER (*Jacques-Antoine*), conventionnel, frère du précédent, né le 24 octobre 1744, à Nîmes, mort le 16 mars 1820, à Paris. Envoyé avec son frère aîné au séminaire de Lausanne, il y étudia la théologie, s'associa ensuite aux travaux de son père, et devint pasteur à Montpellier. En 1792 il accepta dans la Convention le mandat des électeurs du Gard, et se rangea du parti des girondins. Lors du procès du roi il vota la mort avec sursis. « Je crois, dit-il, que Louis a mérité la mort; mais si la Convention en prononce la peine, je crois que son exécution doit être renvoyée après la tenue des assemblées primaires, auxquelles on aura présenté à l'acceptation les décrets constitutionnels; mon opinion est indivisible. » C'était, selon lui, un moyen dilatoire imaginé pour sauver Louis XVI. Dans le recensement des votes, le sien ne fut point compté pour la mort; ce qui ne l'empêcha pas plus tard d'être compris, malgré ses réclamations, dans l'ordonnance qui frappait les régicides. Après avoir protesté, en juin 1793, contre la tyrannie de la Convention, qui venait de proscrire ses amis politiques, il fut décrété d'arrestation, et réussit pendant six mois à échapper aux recherches. Arrêté avec son frère (4 décembre), il fut conduit à la Conciergerie et détenu jusqu'au 9 thermidor; bientôt il lui fut permis de reprendre sa place dans l'assemblée. Envoyé en 1795 dans le Conseil des anciens, il en sortit en mai 1798, puis travailla dans les bureaux de la trésorerie, et administra comme sous-préfet l'arrondissement du Vigan (7 avril 1800). En 1801 il se démit de ces fonctions, et devint pasteur de l'Église réformée de Paris. Exilé en 1815, comme régicide, quoique son vote n'eût pas été compris dans le résultat du scrutin, il fut autorisé à rentrer en France deux années après. On s'accorde assez généralement à lui attribuer la découverte de la vaccine, ou du moins à lui en faire partager l'honneur avec Jenner. « Rabaut, disent MM. Haag, avait à peu près constaté dès 1781 le fait de l'inoculation accidentelle de la *picote* des vaches et de sa vertu préservative. Un jour qu'il en parlait en présence de deux A[illegible] qui se trouvaient à Montpellier (en 1784), [illegible] d'eux, le docteur Pugh, lui promit qu'à son retour en Angleterre il ferait part de ses ob[illegible] au docteur Jenner, son ami, qui s'intér[illegible] vement à ces questions. L'a-t-il f[illegible] c'est ce qu'on ignore. Seulement une lettre (du 12 février 1811) du négociant anglais, James Ireland, qui assista à l'entretien, est venue confirmer l'exactitude du récit de Rabaut. » On a de lui:

Napoléon libérateur, *discours religieux* (Paris, 1810, in-8°), et *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII* (ibid., 1814, in-8°).

Nicolas, *Biogr. du Gard*. — Haag frères, *France protestante*. — *Dict. des sciences médicales*, art. VACCINE.

RABAUT-DUPUIS (*Pierre-Antoine*), frère des deux précédents, né le 19 janvier 1746, à Nîmes, où il est mort, le 13 septembre 1808. Il suivit la carrière du commerce. Proscrit en 1793 comme fédéraliste, il se cacha à l'étranger jusqu'à la fin du régime de la terreur. Élu membre du Conseil des anciens en 1797, il applaudit au coup d'État de brumaire an VIII (1799), entra en 1799 dans le Corps législatif, où il siégea jusqu'en 1806. Il était président de cette assemblée, en floréal an X (1802), lors de l'ouverture du scrutin par le suffrage universel pour le consulat à vie. Les législateurs furent les premiers citoyens qui votèrent, et Rabaut se prononça vivement en faveur de cet acte et pour le consulat à vie, qui fut voté sous sa présidence. En 1804 il fut nommé conseiller de préfecture du Gard. Un mouvement d'humanité lui coûta la vie : s'étant élancé au-devant d'un cheval fougueux qui allait fouler un enfant aux pieds, il fut renversé avec violence, et mourut en peu de jours des suites d'une congestion célébrale. On a de lui : *Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets qui ont été conçus depuis la Réformation pour la réunion de toutes les communions chrétiennes* (Paris, 1806, in-8°), et *Annuaire ecclésiastique à l'usage des églises réformées* (Paris, 1807, in-8°).

Michel Nicolas, *Biogr. du Gard*. — Haag frères, *France protestante*.

RABBE (*Alphonse*), littérateur français, né en 1786, à Riez, dans la haute Provence, mort à Paris, le 1er janvier 1830. Son début dans la vie exerça une fatale influence sur toute sa carrière. Après avoir achevé ses études à Paris, et avec une distinction qui fut remarquée, il passa deux ans dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne. Ce fut là que, ardent et sans expérience, il prit le germe d'une cruelle maladie qui l'obligea à revenir en France et dont il ne put jamais se débarrasser. Sa famille avait peu de fortune; il fallut se créer des ressources avec sa plume. En 1808 il travailla à l'Introduction du *Voyage pittoresque en Espagne*, par A. de Laborde, et en 1812 il donna un *Précis de l'Histoire de Russie*, qui fut inséré dans le *Tableau de la Russie* par son compatriote Damaze de Raymond. L'excès de travail aggrava les ravages de la maladie dont il souffrait. Il se retira quelque temps auprès de ses parents, pour se soigner. En 1815, cédant à leurs suggestions, il prit parti pour les royalistes de la Provence, et publia quelques pamphlets dont l'aigreur et la violence se ressentaient de sa fougue naturelle et de son état physique. Il se chargea même d'une mission en Espagne, dans l'intérêt des Bourbons; mais il fut arrêté à la frontière, et n'obtint sa liberté qu'après la bataille de Waterloo. Il espérait que ses services lui assureraient une position avantageuse; on ne lui offrit qu'un emploi médiocre au ministère des affaires étrangères. Il refusa, et, pour s'ouvrir une carrière indépendante, il s'attacha au barreau d'Aix. Il s'y montra avec quelque talent; mais là, comme ailleurs, les succès ne sont dus qu'à la persévérance. Son naturel impatient le jeta dans le journalisme, et en 1819 il fonda à Marseille *Le Phocéen*. Les opinions en étaient d'un libéralisme ardent et qui heurtait de front celles qui dominaient alors dans cette ville. Il en résulta contre son journal toutes sortes de persécutions, puis les réquisitoires du parquet. Deux fois il fut mis en jugement à Aix, et deux fois acquitté. De guerre lasse, il abandonna son journal, et revint à Paris (1822). Il s'enrôla complétement dans l'opposition libérale du temps, prit part à la rédaction de plusieurs journaux, et contribua surtout au succès de l'*Album*. Son style était brillant et incisif; mais ses articles portaient souvent les traces de la passion, d'une profonde amertume et d'un travail précipité. Vers 1827, il commença à donner des notices à un ouvrage consacré aux personnages marquants depuis 1789 (*Biographie universelle des contemporains*). Un changement d'éditeur le fit appeler à la direction littéraire de l'entreprise. Il y fallait deux choses, qui lui manquaient presque entièrement, un jugement sain et le talent d'administrer. Après la dix-septième livraison, il dut céder la place à d'autres, mais il continua à être collaborateur. On a cité de lui avec éloges les biographies de Canning, Catherine II, B. Constant, David, etc., qui ont un style brillant, mais qui manquent de recherches et d'exactitude. Il était trop homme de parti pour écrire avec mesure et indépendance. De plus, la maladie qui le rongeait l'avait défiguré; et comme il était ambitieux des succès de salon et qu'il craignait d'y paraître, c'était là un autre motif d'irritation et d'amertume. On lui avait prescrit un régime calmant; pour remonter son énergie, il faisait excès de café et pour en combattre les effets il finit par prendre beaucoup d'opium. Dans les derniers mois de 1829, il fit une grave maladie. Le repos et les soins le remirent; mais il succomba à une rechute qui survint le 27 décembre. Il s'éteignit après de cruelles souffrances et une vie assez courte, qui fut un combat continuel contre la pauvreté. Il avait des amis politiques et autres, qui se montrèrent empressés de donner un certain éclat à ses funérailles, et qui publièrent dans les journaux libéraux du temps des articles louangeurs, dont la plupart renfermaient des erreurs et des éloges de coterie. Il est peu de choses de lui qui méritent d'être relues, bien qu'il ait beaucoup écrit

Outre les ouvrages cités, on lui doit un *Résumé de l'histoire d'Espagne*, 1823; un *Résumé de l'histoire de Russie*, 1825, écrits avec plus d'imagination que d'exactitude; — une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, superficielle, d'un style prétentieux, et de vues peu intelligentes; 2 vol. in-8°, 1826; — une *Introduction historique*, des Mémoires de la Grèce, par Raybaud, 2 vol. in-8°; — une *Introduction* pour l'histoire du Bas-Empire de Millot. J. Chanut.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* (suppl.).

RABEL (*Jean*), peintre et graveur français, né à Beauvais, vers le milieu du quinzième siècle, mort à Paris, le 4 mars 1603. C'était, suivant L'Estoile, l'un des premiers de son temps « en l'art de pourtraicture et qui avoit un bel esprit ». Malherbe lui a consacré un sonnet. M. de La Borde le cite au nombre des peintres employés à la cour de France, mais non en titre d'office; la liste des trente-huit portraits qu'il a gravés au burin atteste qu'il était recherché par les gens les plus haut placés de son temps. On lui doit en effet les portraits de *François Ier*, *Henri II*, *Henri III* et *Henri IV*, ceux de *Jeanne d'Albret*, *Marie Stuart*, *Catherine de Médicis*, *Élisabeth d'Angleterre*, de *Remi Belleau*, de *Christophe de Thou*, ceux des trois frères *Coligni*, etc. On lui attribue le livre intitulé : *Les antiquitez et singularitez de Paris* (1588, in-8°); mais, malgré les affirmations de Papillon, il est probable qu'il n'en a fait que les dessins. Thomas de Leu a gravé d'après Jean Rabel quelques morceaux.

Rabel (*Daniel*), fils du précédent. On pense qu'il naquit en 1578; il travaillait encore en 1630. Suivant Mariette, il peignait des fleurs et des insectes avec un grand talent, et faisait non moins habilement les dessins à la plume et les caricatures. Chargé par la reine d'aller faire le portrait de la fiancée de Louis XIII, Anne d'Autriche, Rabel a retracé cet acte mémorable de sa vie dans une de ses plus fines gravures : *Le peintre, agenouillé sur un coussin, dessinant la jeune princesse assise et entourée des trois dames d'honneur*. La suite de ses estampes, trop souvent confondues avec celles de Jean Rabel ou avec celles de Briot, Isac, David, se compose de vignettes dans le genre de Léonard Gaultier, de portraits dans le goût de J. Rabel, de paysages d'une facture sèche, de chasses et de scènes pastorales, des ballets qu'il a composés pour la cour, de figures de costumes de ville et de cour, enfin de gueux et de figures de tabagie. H. H—x.

Archives de l'art français : *Abcdario de Mariette*. — J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*. — De Chennevières, *Recherches sur quelques peintres principaux de l'ancienne France*. — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — De Laborde, *La Renaissance des arts à la cour de France*.

RABELAIS (*François*), l'un des premiers prosateurs français par ordre de mérite, né vers 1495 (1), mort vers 1553. Si l'on se bornait à ce qu'on sait de certain sur Rabelais, sa biographie tiendrait en quelques lignes. Mais on l'a surchargée d'une foule d'anecdotes fausses, absurdes ou suspectes. La légende de son roman s'est étendue jusqu'à l'auteur lui-même, et il est devenu, sous la plume de ceux qui ont écrit sa vie, un être presque aussi fantastique que Gargantua ou Pantagruel. La tâche d'un biographe judicieux consiste donc surtout à faire justice de ces fables ridicules, à replacer dans la réalité des faits, dans le milieu où il vécut, l'homme que l'on a presque toujours envisagé à travers les conceptions bizarres de sa fiction romanesque.

Nous avons vu commencer à la naissance de Rabelais l'incertitude qui règne sur une partie de sa vie. C'est à Chinon, dans cette plantureuse province de Touraine, que l'auteur de *Gargantua* vint au monde. Il était le dernier de plusieurs frères, et son père, Thomas Rabelais, exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, ou, suivant les autres, d'aubergiste, à l'enseigne de la Lamproie. Ce qui est certain, c'est que celui-ci possédait à Chinon une maison, qui du temps de l'historien de Thou était devenue un cabaret, et aux environs le clos de la Devinière, renommé pour l'excellent vin qu'il produisait. Près de là, au village de Seuilly, était une abbaye, où le jeune Rabelais fut mis en pension vers l'âge de dix ans. Voyant qu'il n'y apprenait rien, on l'envoya au couvent de la Baumette, fondé par René, à un quart de lieue d'Angers, ou, suivant d'autres, à l'université de cette dernière ville. Il y connut Geoffroi d'Estissac, plus tard évêque de Maillezais, et les frères du Bellay, qui devaient un jour s'élever aux plus hautes dignités de l'État et de l'Église. « Son père voulut qu'il fût cordelier », dit Antoine Leroy, dans son *Floretum philosophicum*. En effet, avec le caractère et les goûts du personnage, on a peine à s'expliquer comment, sans une volonté formelle de la part de ses parents, il eût pu se décider à embrasser l'état monastique, et surtout à entrer dans un ordre mendiant.

Ce fut chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, en Poitou, qui, dit Colletet (2) « faisoient vœu d'ignorance encore plus que de religion », que Rabelais accomplit son noviciat et passa successivement par tous les degrés du sacerdoce jusqu'à la prêtrise, qu'il aurait reçue vers 1511,

(1) Et non en 1483, comme le répètent tous ses biographes. Autrement, il aurait eu huit ou neuf ans de plus que ses camarades d'études, les frères du Bellay et Geoffroi d'Estissac; Budé l'aurait traité de jeune homme à trente-huit ans; enfin il faudrait croire qu'il en avait près de cinquante alors qu'à Montpellier il prenait le grade de bachelier en médecine et jouait la comédie de *La Femme mute* avec de jeunes et joyeux compagnons.

(2) *Histoire des poëtes françois*, manusc. de la bibliothèque du Louvre.

suivant l'annaliste Pierre de Saint-Romuald. Mais M. Benjamin Fillon a retrouvé un acte d'achat par les cordeliers d'une auberge à Fontenay, en date du 5 avril 1519, au dos duquel figure, entre autres signatures, celle de Rabelais, en qualité de frère mineur, et il fait remarquer que cette date doit être rapprochée de celle de son ordination (1). De ce séjour, qui dura une quinzaine d'années, datent deux sentiments fortement enracinés chez Rabelais : l'amour des lettres et la haine des moines. Il y refit ses études négligées, et s'éprit d'une vive passion pour ces auteurs de la Grèce et de Rome qui renaissaient alors de toutes parts, pour cette science encyclopédique dont on trouve des traces dans ses ouvrages, et qui était alors le mot d'ordre de tous les esprits affamés de savoir. Il est probable qu'il joignit dès lors à cette étude celle de nos vieux auteurs français : romans de chevalerie, *Roman de la Rose*, *Pathelin*, Villon, Crétin et toute cette littérature de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, si fortement empreinte du vieil esprit gaulois, dont notre auteur devait être l'un des représentants les plus complets.

Un cordelier qui s'adonnait aux sciences profanes, au grec surtout, étude alors singulièrement suspecte, devait aisément passer parmi ses compagnons pour un faux frère, pour pis encore. L'érudition était accusée de favoriser la révolte de l'intelligence, et la langue grecque, sa plus haute expression, devait être l'objet d'une suspicion toute particulière. Les chefs des communautés religieuses s'étaient mis à la tête de cette croisade contre les lettres, et Budé nous apprend que précisément les franciscains se faisaient remarquer parmi les plus acharnés. C'est au milieu de ces circonstances que, vers l'année 1523, des perquisitions faites par ordre supérieur dans la cellule de Rabelais et dans celle de Pierre Lamy, l'un des rares membres de la communauté qui partageaient ses goûts studieux, amenèrent la découverte de livres grecs, et probablement aussi de quelques écrits théologiques d'Erasme, suspects d'incliner aux erreurs de Luther. Le tout fut confisqué par le chapitre ; les deux amis furent dépouillés de leurs livres, privés des moyens de se livrer à leurs études favorites, mis au secret, et peut-être la persécution serait-elle allée plus loin s'ils n'avaient prévenu par la fuite les mauvais traitements qui les menaçaient. Réfugiés, ensemble ou séparément, dans quelque maison de leur ordre, malades de tourment et d'inquiétude, ils attendirent que l'orage se calmât et qu'il leur vînt quelque secours du dehors.

Pierre Lamy correspondait avec Budé, que ses fonctions de maître des requêtes suivant la cour amenaient souvent en Touraine. Bientôt Rabelais était venu se mettre en tiers dans la correspondance (1), et c'est dans les lettres grecques du savant helléniste qu'il faut chercher les seuls détails authentiques sur cet épisode de la vie de notre auteur. Frère François, de son côté, grâce à la joyeuse humeur qu'il savait allier aux études les plus sérieuses, avait, du fond de son cloître, noué au dehors des relations avec plusieurs personnages considérables de la province et même de la cour. C'étaient, outre Budé, à Fontenay même, plusieurs membres de la famille Brisson, qui, dit Colletet, « l'excitoient à jeter le froc aux orties », André Tiraqueau, lieutenant général au bailliage, qui a pour nos deux amis un souvenir aussi flatteur qu'inattendu, dans un gros traité *Sur le retraict conventionnel* (2).

Bientôt, Budé pouvait écrire à Pierre Lamy : « J'ai appris que vos tribulations avoient cessé depuis que vos persécuteurs avoient su qu'ils se mettoient en hostilité avec des gens en crédit et avec le roi lui-même ; » et à Rabelais : « J'ai reçu d'un des plus éclairés et des plus humains d'entre vos frères la nouvelle qu'on vous avoit restitué ces livres, vos délices, et que vous étiez rendus à votre liberté et à votre tranquillité premières. »

On connaît les griefs des moines de Fontenay-le-Comte, la mesure des persécutions exercées contre Rabelais et son ami, la manière dont ils y échappèrent. Parlerons-nous maintenant des épisodes burlesques ou tragiques dont les biographes ont cru devoir illustrer le séjour de Rabelais dans ce couvent, des espiègleries sacriléges qu'ils ont prêtées à un homme qui touchait à la trentaine, occupé des études les plus sérieuses, engagé dans les ordres sacrés, qui, ainsi qu'il l'a déclaré, « vaquoit souvent au saint ministère de l'autel », et qui put bien, comme on l'a dit, « jeter aux orties » l'habit de Saint-François, mais non le traîner dans la boue, pour ne rien dire de plus ? Parlerons-nous davantage de cette prétendue querelle avec Pierre Lamy, plaisanterie d'hommes graves prise au sérieux par des biographes trop légers, enfin de cette scène fantasmagorique, réminiscence de *La Religieuse* de Diderot et du *Moine* de Lewis, où l'on a représenté « le lieutenant général de Fontenay se rendant, au nom du roi, avec les principaux habitants de la ville aux portes de l'abbaye, qu'il fait ouvrir de force,

(1) *Poitou et Vendée*, Fontenay, 1861, in-4°, p. 45.

(1) Nous devons signaler ici, tout en faisant des réserves sur la question d'authenticité, une lettre de Rabelais à Budé que nous avons vue chez le libraire Boone à Londres, et qui a été publiée en 1860 dans le *Bulletin du Bibliophile belge*, p. 162.

(2) Lyon, 1574, in-fol., p. 604. « Duo fratres vendiderunt domum aliquam communem sitam in hoc nostro oppido Fontis Naiadum (ita enim appellabant Amicus ille et Rabelæsus, divinitatem loci, et adolescentium nostrorum ingenia admirati). » Ajoutons ici, sur l'autorité de M. B. Fillon, que ce fut Rabelais qui, en 1542, fit donner par François Ier à la ville de Fontenay des armes et une devise dont il était l'auteur. L'écu était d'*azur à la fontaine d'argent maçonnée de sable*, et avait deux licornes pour support. La devise portait : *Felicium ingeniorum fons et scaturigo.*

et Rabelais trouvé dans une des *oubliettes* de la pieuse maison, où il serait mort en peu de temps »?

Ce qui est certain, c'est que les amis de Rabelais comprirent qu'il y avait décidément incompatibilité entre lui et les ordres mendiants. Ils songèrent à lui assurer les avantages d'une règle plus douce, et bientôt, grâce à eux, frère François obtint du pape Clément VII un indult qui l'autorisait à passer dans l'ordre de Saint-Benoît et à entrer dans l'abbaye de Maillezais, avec le titre et l'habit de chanoine régulier et la faculté de posséder des bénéfices. Mais, soit que l'ordre des Bénédictins n'offrît alors guère plus de ressources que les autres à un esprit cultivé, soit plutôt que le caractère de Rabelais répugnât à toute espèce de règle, on le voit peu de temps après, « sans licence de ses supérieurs » (c'est lui-même qui l'avoue, dans sa supplique à Paul III, dont nous parlerons plus loin), quitter le couvent de Maillezais, prendre l'habit de prêtre séculier et courir le monde (*per sæculum diu vagari*), tantôt exerçant la médecine dans les maisons de son ordre et ailleurs, tantôt disant la messe, les heures canoniques et les autres divins offices à l'occasion; enfin encourant par cette vie vagabonde la double flétrissure de l'irrégularité et de l'apostasie (*Apostasiæ maculam ac irregularitatis et infamiæ ita vagabundus incurrit*).

On voit que Rabelais se jugeait lui-même assez sévèrement. Néanmoins il ne faudrait pas que ces expressions, conformes à la rigueur des règles canoniques et naturelles alors qu'on s'adressait au chef des fidèles pour en obtenir indulgence et pardon, abusassent sur la véritable position de Rabelais. Cette position, fausse sans doute, n'avait cependant rien, dans les mœurs du temps, d'absolument choquant, non-seulement pour les gens du monde, mais même aux yeux des ecclésiastiques, puisque nous voyons Rabelais, immédiatement après cette sortie irrégulière du couvent de Maillezais, accueilli chez l'évêque même du diocèse, Geoffroi d'Estissac, son camarade d'études à la Baumette, en attendant un bénéfice qu'on lui faisait espérer. Ce prélat grand seigneur et lettré se plaisait à réunir dans son château de Ligugé une société choisie d'ecclésiastiques, d'hommes du monde et de savants. De ce nombre était Jean Bouchet, procureur à Poitiers, auteur des *Annales d'Aquitaine* et d'un grand nombre d'autres ouvrages. On a entre lui et Rabelais un fragment de correspondance, curieux en ce qu'il fait connaître le genre de vie qu'on menait à Ligugé, séjour riant et tranquille, espèce d'abbaye de Thélème, si l'on veut, mais décente et digne d'un évêque, où la bibliothèque tenait plus de place que la cuisine (1), et dont on a bien gratuitement voulu faire un rendez-vous de libertins et de grossiers matérialistes.

(1) *Voy.* t. I, p. 199, et les notes de l'édition que nous avons donnée, avec M. Burgaud Des Marets, des *Œuvres de Rabelais*; Paris, Firmin Didot, 1857-1858, 2 vol. in-12.

C'est dans cette agréable retraite que Rabelais reprit le cours de ses études encyclopédiques, tantôt travaillant dans sa *petite chambre* et dans son lit, habitude à laquelle il est fait allusion dans *Pantagruel*, tantôt errant sur les bords du Clain, « douce rivière », qui vit sans doute plus d'une fois notre auteur rêver ou herboriser le long de ses rives (1). En effet, c'est vers cette époque que, parmi cette multitude de connaissances diverses auxquelles il avait jusque-là, sans choix et sans but précis, donné son temps et ses facultés, la science des choses naturelles, la botanique, la médecine prennent décidément le dessus. « Ainsi, dit Colletet, par la force de son esprit et par ses longs travaux, il s'acquit cette polymathie que peu d'hommes ont possédée, car il est certain qu'il fut très-savant humaniste et très-profond philosophe, théologien, mathématicien, médecin, jurisconsulte, musicien, arithméticien, géomètre, astronome, voire même peintre et poëte tout ensemble. Mais comme la science des choses naturelles estoit celle qui revenoit le plus à son humeur, il se résolut de s'y appliquer entièrement, et à cet effet il s'en alla tout droit à Montpellier. »

On ne connaît ni les causes ni la date précise de son départ de Maillezais et de Ligugé, et, quoi qu'en dise Colletet, il y a une lacune entre ce départ et l'arrivée de Rabelais à Montpellier. On a essayé de la combler par des traditions que ne confirme aucun document authentique, et d'après lesquelles il aurait résidé soit à Souday, village du Perche, avec la double qualité de curé et de médecin, soit aux châteaux de Glatigny et de Langey, appartenant aux frères du Bellay. Le témoignage plus formel d'Hubert Sussanæus, professeur à l'université de Paris (2), permet de croire que, de 1524 à 1530, Rabelais dut fréquenter les universités de Paris et de Bourges, ce qui expliquerait la connaissance intime qu'il montre des mœurs et des doctrines universitaires. Quoi qu'il en soit, on ne retrouve sa trace d'une manière certaine qu'à l'époque de sa première inscription, conservée dans les registres de la faculté de médecine de Montpellier, et datée du 16 septembre 1530.

Astruc, dans son *Histoire* de cette Faculté, nous apprend que Rabelais suivit les exercices des écoles pendant toute l'année 1531, et que, pour remplir l'obligation imposée aux bacheliers de faire des cours pendant trois mois, il expliqua les *Aphorismes d'Hippocrate* et l'*Ars parva* de Galien, tirant parti de ses études philologiques pour rectifier le texte grec d'après un manuscrit qu'il possédait. Il est probable qu'il profita de son séjour à Montpellier pour faire diverses excursions dans un but de science

(1) *Gargantua*, c. XXIII.

(2) Dans une épître en tête de ses *Alexandri quantitates*; Paris, 1539, in-8°.

ou de plaisir. Le titre de *Caloyer des îles d'Hyères*, qu'il prit plus tard en diverses circonstances, remonte probablement à des souvenirs de ce genre et de cette époque. Il nous a donné lui-même le nom de ses compagnons d'étude et de plaisir, lorsque, se mettant en scène nominativement, pour la première et la dernière fois peut-être, dans ce roman où l'on veut qu'il ait mis en scène tant de personnages de son temps, il fait dire à Panurge par Carpalim : « Je ne vous avois onques puis veu que jouastes à Montpellier avecques nos antiques amis, Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthazar Noyer, Tollet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier et François Rabelais, la morale comœdie de celluy qui avoit épousé une femme mute. »

En attendant le grade de docteur, qu'il ne prit que plusieurs années après, Rabelais ne laissa pas d'exercer la médecine, notamment à Lyon, où il se rendit au commencement de l'année 1532; il est même remarquable que l'absence de ce titre ne l'ait pas empêché d'être attaché à un établissement public. On voit en effet qu'il fut médecin du grand hôtel-Dieu de Lyon, de novembre 1532 à la fin de février 1534. A cette dernière époque, on lui donna un successeur, parce qu'il s'était absenté deux fois sans congé (1). Mais dans un rôle de 1535, conservé à l'hôtel de ville, on lit en marge le nom de François Rabelais comme faisant partie d'une des dizaines du pennonnage de la rue du Bois. Lyon, comme il le dit lui-même, devint alors le siége de ses études (*sedes studiorum meorum*). Il est probable qu'il se mit aux gages de quelques-unes des maisons d'imprimerie et de librairie qui, depuis la fin du quinzième siècle, avaient fait de cette ville le transit des produits de la renaissance italienne et le grand marché des œuvres de la vieille littérature française, romans de chevalerie, anciens poëtes, facéties, chansons, inspirations de l'esprit gaulois, qui allaient bientôt céder la place à l'école de Ronsard. Il est du moins certain qu'à partir de 1532 il mit son nom ou donna ses soins à un grand nombre de publications de Sébastien Gryphe, François Juste, Claude Nourry, sur la médecine, l'archéologie, la jurisprudence; il ne reculait même pas devant la composition d'almanachs dont quelques-uns seulement ont été retrouvés, mais dont la série complète paraît s'être étendue de 1533 à 1550. Dans plusieurs d'entre eux, Rabelais proteste avec beaucoup de sens, comme il l'a fait du reste dans d'autres occasions, contre le rôle de devin qu'on lui a prêté et qu'il a pu lui-même s'attribuer quelquefois en plaisantant. Les calendriers de 1533 et de 1535 notamment renferment à ce sujet des réflexions aussi pieuses que sensées, appuyées sur de nombreuses citations de la Bible. Ainsi l'on rencontre un philosophe chrétien là où, sur la foi de la légende, l'on s'attendait à trouver un charlatan dans le genre de Nostradamus et de Matthieu Lænsberg.

Parmi les publications auxquelles Rabelais prit part à cette époque, et qui ne sont pas toutes connues, on peut signaler les *Epistolæ medicinales Manardi*, le *Testament de Lucius Cuspidius*, les *Aphorismes d'Hippocrate*, qu'il dédiait à Tiraqueau, à Amaury Bouchard, à Geoffroi d'Estissac, car il n'avait oublié aucun de ses anciens amis et bienfaiteurs. Une belle lettre latine adressée à Bernard de Salignac témoigne d'une reconnaissance toute particulière pour ce personnage, auquel il doit, dit-il, « tout ce qu'il est, tout ce qu'il vaut », homme d'un rare mérite à coup sûr que celui, quel qu'il soit, qui a mérité un pareil hommage, et l'un de ces instruments inconnus par l'intermédiaire desquels s'est formé le génie mystérieux de Rabelais.

Cependant toute cette science, tous ces travaux célébrés à l'envi par les contemporains devaient moins faire pour rendre le nom de Rabelais immortel qu'un livre bouffon, basé sur des traditions populaires qui couraient les rues et les provinces, écrit par lui, si on l'en croit, *en buvant et mangeant*, pour amuser ses malades, et, suivant d'autres, abandonné à son libraire, pour le dédommager du peu de débit d'un de ses ouvrages scientifiques. Nous reviendrons sur l'apparition successive des divers livres de *Gargantua* et de *Pantagruel*; bornons-nous à dire ici que cette publication, à laquelle on ne peut jusqu'à présent assigner un point de départ plus ancien que 1532, ne fut complétée et réunie dans l'état où nous la voyons qu'après la mort de l'auteur.

Revenons à la biographie de Rabelais et aux deux voyages qu'il fit à Rome, d'abord au commencement de 1534, puis en 1536-1537, comme médecin et attaché à la maison de l'ambassadeur de France à Rome, le cardinal Jean du Bellay, le second des quatre frères qu'il avait connus à Angers. « Ce cardinal, dit Colletet, qui faisoit grand cas des hommes savants, et qui l'estoit extrêmement lui-même, ayant gousté la doctrine et la suffisance profonde de Rabelais, d'ailleurs l'ayant reconnu de belle humeur et d'un entretien capable de divertir la plus noire mélancolie, le retint toujours auprès de sa personne en qualité de son médecin ordinaire et de toute sa famille, et l'eut toujours depuis en grande considération. » Il résulte en effet des lettres de Rabelais écrites d'Italie, et publiées en 1651 par les frères Sainte-Marthe, des témoignages de François Thevet, qui se trouvait à Rome en même temps que lui, de Guillaume Postel, de Colletet, que Rabelais partageait son temps entre les affaires, souvent délicates et confidentielles, dont le cardinal du Bellay et l'évêque de Maillezais le chargeaient auprès de la cour de Rome, et des études archéologiques, médicales, scientifiques. Il apprenait l'arabe; il enrichissait du résultat de ses observations per-

(1) *Actes consulaires* des 14, 23 février et 8 mars 1534.

sonnelles l'édition qui parut à Lyon chez Gryphe, en septembre 1534, de la *Topographia urbis Romæ* de Marliani. En même temps il envoyait à Étienne Dolet la recette du Garum ou Garus, retrouvée par lui, à Geoffroi d'Estissac, et à sa mère des fleurs, des légumes, des salades indigènes ou acclimatés en Italie, mais encore inconnus à la France (1). Voilà l'homme que l'on a voulu représenter pendant ce voyage de Rome « *comme un charlatan rôdant partout et menant l'ours* » (ce sont les paroles mêmes du P. Garasse), comme une espèce de bouffon capable de toutes sortes d'irrévérences et de grossières plaisanteries, alors que ses lettres datées de cette époque nous le montrent protégé à l'envi par les cardinaux, et qu'il allait recevoir du souverain pontife lui-même une haute marque de bienveillance.

« Pendant ces négociations qu'il faisoit pour les autres, dit Colletet, il se mit à penser sérieusement à luy-mesme, et considérant.... le crime d'apostasie et d'irregularité qu'il avoit encouru en quittant son cloistre et changeant d'habit et de profession », il adressa au pape une supplique (*Supplicatio pro apostasia*) dans laquelle, après avoir fait l'aveu de ses fautes, il demandait au souverain pontife, outre une absolution pleine et entière, la permission de reprendre l'habit de Saint-Benoît, de rentrer dans un monastère de son ordre, et de pratiquer partout l'art médical, dans un but de charité et sans aucun espoir de lucre, etc. Une bulle du pape Paul III, donnée à Rome, le 17 janvier 1536, lui accorda sa requête, « ce que je remarque d'autant plus, ajoute Colletet, que je prétends faire voir par là que Rabelais, tout libertin qu'il paraissoit aux yeux du monde (2), ne laissoit pas d'avoir de pieux sentiments et de déférer merveilleusement aux saintes constitutions de l'Église catholique et orthodoxe, qu'il reconnut toujours pour sa véritable mère ».

Muni de ces bulles qui régularisaient sa position spirituelle, Rabelais, lors de son second retour d'Italie en France, dut songer également à compléter son état civil par l'obtention du grade de docteur en médecine, qui lui fut conféré à Montpellier, le 22 mai 1537. Les mentions suivantes sur les registres de la faculté nous le montrent cette même année interprétant en grec les *Pronostics d'Hippocrate*, et l'année suivante recevant un écu d'or du doyen Jean Schyron pour avoir fait un cours d'anatomie. Les aperçus qu'il a semés en se jouant, dans le *Gargantua* et le *Pantagruel*, sur la médecine, l'hygiène, l'anatomie, la circulation du sang témoignent assez de la profondeur et de la variété de ses études médicales. La tradition locale et le témoignage des contemporains s'accordent également à constater l'éclat de sa pratique et de son enseignement. Son portrait figura longtemps à Montpellier dans la salle des actes publics, et jusqu'à nos jours une robe que l'on prétendait avoir été la sienne était endossée par les récipiendaires.

En quittant Montpellier, vers le milieu de l'année 1538, notre nouveau docteur continua d'exercer la médecine dans plusieurs villes du midi, à Narbonne, à Castres, où l'on a des traces de son passage ; à Lyon, où il revenait toujours avec une certaine prédilection. Son ami Dolet, dans un recueil de vers imprimé à Lyon en 1538, atteste la réputation médicale dont il jouissait, et notamment la célèbre démonstration anatomique à laquelle il se livra sur le corps d'un criminel pendu la veille, et qui lui servit à expliquer éloquemment la structure intérieure du corps humain. Un autre poëte du temps, Macrin, a aussi célébré, dans des vers élégants, la science encyclopédique, l'esprit enjoué et les cures merveilleuses dont furent témoins, dit-il, « Paris, Narbonne, les rivages de l'Aude et Lyon, où sont actuellement ses pénates et sa paisible résidence ».

Cependant Rabelais, tout en pratiquant la médecine avec l'autorisation du pape, n'avait pas encore satisfait complétement aux conditions qui lui étaient imposées par le bref d'absolution : il portait toujours l'habit séculier et n'avait garde de se soumettre à la règle d'un couvent. Il touchait les revenus du canonicat de Saint-Maur-les-Fossés, que lui avait octroyé le cardinal du Bellay, bien qu'il n'eût pas été reçu moine dans ce monastère avant son érection récente en collégiale. Pressé de scrupules à ce sujet, il adressa au pape une nouvelle supplique, et en obtint des lettres qui régularisaient définitivement sa position. Il dut donc, sans renoncer à la robe de docteur, endosser l'habit de bénédictin, et s'installa dans sa résidence, qu'il nomme, dans son Épître au cardinal de Châtillon, « paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délice et touts honnestes plaisirs d'agriculture et de vie champestre ». Thomas Corneille, dans son dictionnaire géographique, à l'article SAINT-MAUR, atteste qu'on y montrait encore de son temps la chambre habitée par l'auteur de *Pantagruel*.

Mais, comme le dit M. Paul Lacroix, « Rabelais, que l'on voit sans cesse tourmenté du besoin de changer de lieu et d'occupation, n'était pas homme à se confiner dans sa prebende, lorsqu'un bref du pape lui donnait licence de se transporter partout où bon lui semblerait pour l'exercice charitable de la medecine ». Et d'abord, à deux pas de son couvent, s'offrait à lui la demeure de son patron et supérieur ecclésiastique.

(1) « Rabelais apporta d'Italie pour d'Estissac le melon, les artichauds, les œillets d'Alexandrie. » (M. Drouyn de Lhuys, *Discours prononcé à la société d'acclimatation*, le 10 février [illegible].)

(2) On se méprendra d'autant moins sur le sens du mot *libertin*, qui alors signifiait surtout un libre penseur que, parmi toutes les ordures mises sur le compte de Rabelais par ses biographes, on ne rencontre pas une histoire de femme.

le cardinal du Bellay, abbé de Saint-Maur, magnifique résidence, bâtie par Philibert Delorme, dont les portes lui étaient toujours ouvertes et dont on retrouve quelques traits dans la description de l'abbaye de Thélème (1). Il suivait le même cardinal à Rambouillet, chez les d'Angennes, ses parents, et l'on montre encore dans le parc la *Grotte de Rabelais* (2). Il visitait aussi les autres frères du Bellay, dont l'un était lieutenant général en Normandie, l'autre évêque du Mans. Il paraît même, d'après les termes dont il se sert aux chapitres 21 du livre III et 27 du livre IV de *Pantagruel*, qu'il était présent aux derniers moments de l'aîné des quatre frères, Guillaume, seigneur de Langey, lorsqu'il mourut, à Saint-Symphorien, près de Lyon, au mois de janvier 1543. M. Merlet atteste « qu'il y a à Langey une maison qu'on appelle *le Rabelais*, du célèbre satirique qui y demeura quelque temps (3) » L'Estoile nous a conservé une lettre de Rabelais sans date, mais écrite de Saint-Ay, près Orléans, dont le seigneur, attaché à la famille du Bellay, paraît lui avoir offert une joyeuse hospitalité dans son château. L'Orléanais, le Poitou, la Touraine, étaient en général le théâtre de ces excursions, qui probablement s'étendaient quelquefois plus loin, ainsi qu'on peut le conjecturer par certains passages de ses ouvrages où il montre une connaissance exacte des lieux les plus divers (4). Enfin il devait faire de fréquents voyages à Chinon, où il avait une maison et plusieurs parents, entre autres un neveu apothicaire, du même nom que lui.

Les deux premiers livres de son roman, qui faisait assez de bruit et de scandale, continuaient à se réimprimer à Lyon, toujours anonymes ou pseudonymes; mais ce n'est pas sans surprise qu'en 1545, c'est-à-dire au plus fort de la persécution contre les écrits et les personnes, alors que trois amis de Rabelais, Dolet, Despériers et Marot, payaient de leur vie ou de leur liberté des opinions mal sonnantes, on voit Rabelais, avec cette adresse et cet esprit de conduite dont il a donné maintes preuves, obtenir de François Ier un privilége, conçu dans les termes les plus honorables, pour l'impression du *tiers livre des faits et dicts héroïques de Pantagruel*, dont il s'avouait pour la première fois l'auteur, remplaçant par son véritable nom le pseudonyme anagrammatique d'*Alcofribas Nasier*, dont il s'était servi dans les deux premiers livres. En vain la Sorbonne voulut opposer sa censure à l'approbation royale; elle fut forcée de se taire sur la lecture que fit au roi du livre incriminé Pierre Duchâtel, évêque de Tulle et lecteur du roi; car il était dans la destinée de Rabelais d'être persécuté par les moines et les théologiens et d'être protégé par les prélats et les princes. « Ces folastreries joyeuses, hors l'offense de Dieu et du roi, » ce *pantagruelisme* que Rabelais lui-même définissait « une certaine gaieté d'esprit confite en mespris des choses fortuites », échappaient non-seulement aux accusations injustes d'athéisme, mais encore à toute articulation précise d'hérésie, ainsi que l'auteur s'en vante avec une certaine complaisance malicieuse dans un passage où il semble narguer et mettre au défi ses ennemis (1).

La maladie et la mort de François Ier portèrent une atteinte au moins momentanée aux franchises de l'esprit français personnifié dans Rabelais, aussi bien qu'au crédit de ses protecteurs. Le roi tomba malade au commencement de février 1547, et mourut le 31 mars suivant. Or deux lettres latines, récemment retrouvées, l'une de Jean Sturm, recteur du gymnase de Strasbourg, à la date du 28 mars, l'autre de Rabelais lui-même, datée du 6 février, s'accordent à le représenter comme fugitif, nécessiteux et attendant à Metz quelques secours du cardinal du Bellay, à qui toutes deux sont adressées. Malheureusement celui-ci, privé de son crédit par la mort de François Ier, se démit de toutes ses charges et céda la place au cardinal de Lorraine peu après l'avénement de Henri II. Presqu'en même temps paraissait la fougueuse diatribe de Gabriel de Puits-Herbault, où Rabelais était représenté sous les plus noires couleurs, et ses ouvrages dénoncés comme contraires à la foi. Contraint pour cette fois de laisser le champ libre à ses ennemis, Rabelais remit à un autre moment la vengeance qu'il réservait à « l'enragé Putherbe »; et force lui fut d'aller chercher auprès du cardinal du Bellay, réfugié à Rome, les secours que celui-ci ne pouvait guère lui faire tenir d'aussi loin. A défaut d'autres documents sur ce nouveau voyage en Italie, la preuve du séjour qu'il fit alors à Rome résulte du livre qu'il a publié sous le titre de *Sciomachie*, renfermant la description des fêtes célébrées dans cette ville en février et mars 1550, à l'occasion de la naissance de Louis, duc d'Orléans, fils de Henri II. Suivant toute apparence, c'est à cette époque, et à l'aller ou au retour de ce voyage en Italie, qu'il faut rapporter une tradition locale fort accréditée à Grenoble, d'après laquelle Rabelais persécuté aurait trouvé un refuge dans la maison de François Vachon, président à mortier au parlement de Dauphiné, où il aurait achevé son *Pantagruel*, et qui aurait aussi servi d'asile à Corneille Agrippa (2).

Quoi qu'il en soit, bientôt Rabelais, de retour en France, et, comme il le dit lui-même, « pré-

(1) Voy. notre édition, t. I, p. 205.
(2) Joanne, *Environs de Paris*, p. 727. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. II, p. 807.
(3) *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir*; Paris, imprimerie impériale, 1861, in-4°.
(4) Comme, par exemple, lorsqu'il fait dire à Xénomanes : « J'ai vu les îles de Cerq et Herm, entre Bretagne et Angleterre, etc. »

(1) *Voy.* l'*Épître dédicatoire* du liv. IV.
(2) Gui-Alard, *Bibliothèque du Dauphiné*. — *Bulletin de la société de statistique de l'Isère*, t. II, p. 335. — *Dictionnaire de Bayle*, au mot *Agrippa*.

sentiment hors de toute intimidation », va nous donner un nouvel exemple de son adresse à tirer parti des positions les plus embarrassées. Sans perdre les bonnes grâces de son premier et de son plus ancien protecteur, il eut l'art de s'attacher à la maison de Lorraine, et de mener de front ses faveurs avec celles de la maison de Châtillon, son ennemie et sa rivale en influence. En effet, après avoir obtenu de Henri II pour l'impression de ses livres « en grec, latin et toscan », un nouveau privilége daté du 6 avril 1550 et signé « par le roy, le cardinal de Chastillon présent; » après avoir dédié le *quart livre de Pantagruel* à ce prelat, d'assez bonne composition, il est vrai, puisque bientôt après il embrassa ouvertement la réforme et se maria, dit-on, en robe de cardinal, nous voyons l'objet de toutes ces faveurs obtenir de plus, le 18 janvier 1551, la cure de Meudon du cardinal du Bellay, évêque de Paris, qui venait de faire en France un voyage inutile pour lui-même, puisqu'il tenta de vains efforts pour ressaisir son crédit, mais utile encore à son protégé.

« Il desservit cette cure, dit Colletet, avec toute la sincérité, toute la prudhomie et toute la charité que l'on peut attendre d'un homme qui veut s'acquitter de son devoir. Du moins l'on ne voit, ni par tradition ni autrement, aucune plainte formée contre ses mœurs ni contre sa conduitte pastorale. Au contraire, il y a bien de l'apparence que son trouppeau étoit très-content de luy, comme on le peut inférer de certaines lettres qu'il escrivit à quelques-uns de ses amys, qui sont encore entre les mains des curieux *et que j'ay veues*, où, entre autres choses, il lui mande qu'il avoit de bons et pieux paroissiens en la personne de M. et de Mme de Guise, marque du grand soin qu'il avoit à faire sa charge et à se faire aimer de ceux dont son evesque lui avoit donné la direction spirituelle. » Antoine Leroy, qui, moins d'un siècle après, se fait honneur d'avoir logé dans la maison habitée par Rabelais et prêché dans la chaire où Rabelais avait prêché, recueillit sur les lieux les mêmes témoignages favorables. Il y ajoute cette circonstance caractéristique que dans ce presbytère, où sa réputation attirait toutes sortes de visiteurs, Rabelais ne laissait jamais entrer aucune femme.

Cependant, malgré le privilége du roi, la publication du quatrième livre éprouvait autant de difficultés que celle du précédent, sinon davantage. En vain l'auteur y avait mêlé à ses attaques ordinaires contre les « cagots et papelards » un certain nombre d'injures à l'adresse « des démoniacles Calvin et des imposteurs de Genève ». Censuré par la Sorbonne, interdit par arrêt du parlement, il fallut, pour que le *quart livre* pût enfin se débiter, tout le crédit dont jouissaient les amis de Rabelais. Une épître dédicatoire au cardinal de Châtillon, lancée à propos et datée du 28 janvier 1552 (1553), enleva enfin l'autorisation de mettre en vente, près de trois ans après l'obtention du privilége. Mais un fait d'une haute importance, et qui n'avait point encore été remarqué, que nous sachions, c'est que le 9 février de la même année, c'est-à-dire dix-neuf jours avant l'autorisation définitive donnée à ce livre, le dernier qu'il ait publié, Rabelais résigna les deux cures qu'il avait conservées, soit comme titulaire, soit comme bénéficiaire, savoir : celle de Saint-Christophe du Jambet, au diocèse du Mans, et celle de Saint-Martin de Meudon, au diocèse de Paris. Ce dernier acte, que nous avons publié *in extenso* pour la première fois (1), prouve, contre l'assertion du savant abbé Lebeuf, que Rabelais non-seulement prenait le titre de *recteur ou curé de l'église paroissiale de Saint-Martin de Meudon*, mais encore qu'il en exerça effectivement les fonctions, conformément à la tradition attestée par Colletet, par Antoine Leroy et par Bernier. Or, si l'on considère les circonstances de la double résignation dont nous venons de parler, sa date, antérieure de quelques jours seulement à la publication définitive du quatrième livre, de quelques mois à l'époque présumée de la mort de Rabelais, ne sera-t-on pas amené à penser que ce fut un acte de haute convenance et de respect pour le ministère sacré, peut-être une concession nécessaire aux répugnances de la Sorbonne et du parlement, qui ne pouvaient admettre qu'un homme ayant charge d'âmes signât un livre tel que le *Pantagruel*, enfin une condition formelle mise par eux à la levée de leur opposition ?

« Il est certain, dit Colletet, que sur la fin de ses jours, rentrant en soy-mesme, reconnoissant ses péchez, et ayant recours à l'infinie miséricorde de Dieu, il rendit son esprit en fidèle chrétien. Ainsy tous ces contes ridicules que l'on a faits de luy, et toutes ces paroles libertines que l'on luy a attribuées n'ont esté que de vaines chimères et des faussetés punissables, inventées à plaisir pour le rendre plus odieux au monde. » Antoine du Verdier dit précisément la même chose dans sa *Prosopographie*, et son témoignage doit être regardé comme d'autant plus concluant que c'est une espèce d'amende honorable, comme on va le voir : « J'ay parlé de François Rabelais en ma *Bibliothèque* suivant la commune voix et par ce qu'on peut juger de ses œuvres; mais la fin qu'il a fait fera juger de luy autrement qu'on n'en parle communément.... Il a esté touché de repentance, contre ce qu'on croit communément, a recherché d'estre absous par le pape de son apostasie et irrégularité, comme il l'a esté. »

La même incertitude que nous avons signalée en commençant règne sur les derniers moments de Rabelais. On l'a fait mourir à Lyon, à Saint-

(1) Voy. la *Notice biographique* en tête de notre édition de Rabelais, p. XLV. Le present article en est une reproduction abrégée, mais augmentée de plusieurs faits nouveaux.

Ay, à Chinon, à Meudon, à Paris. Quant à la date de cette mort, quelques-uns la reculent jusqu'en 1559; mais le plus grand nombre la fixent en 1553; d'autres ont ajouté la date du 9 avril (1). Ce qui rend difficile de la placer plus tard que cette dernière année, c'est le fait suivant, qui n'a pas encore été signalé : dans une satire latine de 1555, contre le médecin Jacques Dubois, *Sylvius Ocreatus*, espèce de dialogue des morts attribué à Henri Estienne, Rabelais figure comme habitant déjà depuis quelque temps l'empire de Pluton et y exerçant certains emplois. En l'absence de documents officiels qui trancheraient la question, la tradition la plus digne de confiance, quant aux circonstances morales et matérielles de cette mort, paraît être celle que l'on a souvent alléguée, mais dont Colletet va nous indiquer pour la première fois l'origine, l'autorité et la filiation.

« Rabelais mourut, non point à Meudon, comme l'a dit Scévole de Sainte-Marthe et comme la plupart des escrivains le croyent, mais à Paris, en la rue des Jardins, sur la paroisse de Saint-Paul, au cymetierre duquel il fut enterré, et proche d'un grand arbre que l'on voyoit encore il y a quelques années (2).... Qué sa fin ait esté telle que je l'ay ditte, nous en avons un illustre garant en la personne de messire Jacques Fay d'Epesse, conseiller du roy et son ambassadeur en Hollande, *qui m'a dit plusieurs fois de sa bouche propre* que Rabelais estoit mort ainsy dans le sein de l'Église et enterré, comme il l'avoit appris du président d'Epesse, son père, qui estoit un des grands amys de ce docte deffunct. »

Sur Rabelais et ses ouvrages il existe un grand nombre de travaux et publications, parmi lesquels nous nous contenterons d'indiquer le manuscrit de la *Vie des poëtes de Colletet*, souvent cité par nous; — *François Rabelais*, par Delécluze; Paris, 1841, in-8°; — *Légendes françaises, Rabelais*, par Eug. Noël; Paris, 1859, in-18; — *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*, par P. Lacroix; Paris, 1859, in-16; — Les *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, etc., par M. J.-Ch. Brunet; Paris, 1852, in-8°; les éditions de Leduchat, de l'Aulnaye, P. Lacroix, enfin celle que nous avons donnée avec M. Burgaud des Marets; Paris, Didot, 1857-1858, 2 vol. in-12.

E.-J.-B. RATHERY.

RABENER (*Théophile - Guillaume*), poëte satirique allemand, né le 17 septembre 1714, à Wachau, près Leipzig, mort dans cette ville, le 22 mars 1771. Son père était avocat à la cour royale de Leipzig. Au collége de Meissen, dont son grand-père avait été autrefois recteur, il forma des liens d'amitié qui exercèrent toute sa vie sur son esprit une influence décisive. Il suffit de citer parmi ces amis Grabener, qui fut plus tard recteur du collége de Schulpforta, Gartner et surtout Gellert. En 1734 Rabener se fit inscrire à l'université de Leipzig, et y termina ses études de droit par cette thèse inaugurale : *De mitiganda furti pœna ob restitutionem rei ablatæ*. Ayant étudié spécialement l'administration intérieure de son pays, il devint, en 1741, inspecteur des douanes du district de Leipzig, fut appelé à Dresde en 1753, et nommé dix ans après conseiller du roi au département des douanes. A l'occasion du bombardement de Dresde, en 1760, la maison de Rabener fut détruite, et une grande partie des ouvrages qu'il avait destinés à paraître après sa mort, réduite en cendres. Sujet à de fréquentes syncopes depuis 1765, sa santé s'affaiblit de plus en plus. Il mourut subitement à Leipzig, où il avait coutume de se rendre deux fois par an, à l'époque de la foire. — De 1741 jusqu'à 1744, Rabener avait été collaborateur des *Belustigungen des Verstandes und Witzes* (Delassements de l'intelligence et de l'esprit), publication périodique qui parut sous la direction du professeur Schwabe et de Gottsched. Pour se soustraire aux allures despotiques de ce dernier, Rabener s'associa Gartner, Cramer, A. Schlegel, Schmid de Lübeck, Ebert et Zachariæ pour créer, en 1744, un nouveau journal, connu et devenu célèbre sous le titre de *Bremer Beitræge* (Feuilles brémoises), et qui a été illustré par la collaboration de Klopstock. Une grande partie des œuvres de Rabener se trouve dans cette publication. Dans ses satires, il prend souvent Lucien pour modèle, sans rien perdre pourtant de sa propre originalité. Rabener a exercé par ses écrits une grande influence sur son temps. Son humeur satirique attaque exclusivement les classes bourgeoises. Le blâme qu'il inflige aux vices et aux folies de ses semblables est puisé dans la pureté et l'impartialité de la raison humaine et dans les saines idées qu'il s'était formées des exigences morales du monde. Aussi est-il, dans ses satires, sans aigreur et sans violence; il plaisante plutôt qu'il ne blesse, et se concilie facilement ceux qu'il attaque. Il excelle encore comme écrivain épistolaire; ses *Lettres* ont été recueillies par Weisse; Leipzig, 1772, in-8°. Tout ce qu'il a écrit est en prose, à l'exception d'un morceau sous le titre *Beweiss, dass die Reime in der deutschen Dichtkunst unentbehrlich sind* (Comme quoi les rimes sont indispensables dans la poésie allemande). Parmi ses satires nous citerons comme les plus célèbres : *Versuch eines deutschen Worterbuchs* (Essai d'un dictionnaire allemand); — *Anton Sancha Panssa von Abhandlung von Sprüchwörtern, wie solche zu verstehen* (Traité des proverbes comme les en-

(1) Nous rencontrons pour la première fois cette dernière indication dans une note de la *Vie de Rabelais* placée en tête de l'édition de ses lettres de 1710. Mais c'est à tort que l'auteur de cette note s'appuie sur le P. de Saint-Romuald, qui se borne à indiquer l'année dans les éditions in-12 et in-fol. de son *Trésor chronologique*.

(2) Cet arbre fut détruit entre 1647 et 1662.

tend A. de Sancha Pansa); — *Eine Todtenliste von Nicolaus Klimen, Küster an der Kreuzkirche zu Bergen in Norwegen* (Un registre mortuaire de N. K., sacristain de l'église de la croix à B. en Norvège); — *Lettres satiriques*, etc. La première édition des œuvres de Rabener est due aux soins de son ami C.-F. Weisse, Leipzig, 1777, 6 vol. in-8°; la dernière à ceux de Ortlepp, Berlin, 1840. J. M.

Schlosser, *Histoire du dix-huitième siècle*, vol. I, de l'éd. de 1836 p. 598; et Gervinus, *Littérature nationale*, vol. IV, p. 87. — Pischon, *Monuments de la littér. allemande*, vol. IV. — Meusel, *Lexikon*.

RABIRIUS (*Caius*), chevalier romain. Lorsque le tribun du peuple L. Apuleius Saturninus, créature de Marius, eut été, à la suite de troubles suscités par lui, assiégé dans le Capitole et mis à mort, Rabirius, partisan de l'aristocratie, porta en triomphe la tête de Q. Labienus, l'un des conjurés (100 av. J.-C.). Trente-six ans après, T. Labienus, neveu de Quintus, à l'instigation de César (si l'on en croit Suétone), empressé d'exciter la haine des plébéiens contre les patriciens, accusa Rabirius du meurtre de son oncle. Un décret, rendu malgré l'opposition du sénat, nomma deux commissaires (*duumviri*) pour examiner la cause, qui fut assimilée au *perduellio*, tombé en désuétude depuis longtemps. Quoique l'election de ces commissaires appartînt aux curies, le préteur choisit J. César et son parent C. César. Le résultat du procès ne pouvait pas être douteux. Rabirius fut condamné à mort. Il en appela au peuple, et fut défendu par Hortensius et Cicéron, alors consul (63 av. J.-C.). Cette cause excita un grand intérêt. Ce n'était pas seulement la vie de Rabirius qui était en jeu, mais l'autorité du sénat. L'aristocratie fit de grands efforts pour sauver l'accusé, et, d'un autre côté, les chefs du parti populaire avaient ameuté la multitude contre lui. Au jour du jugement Labienus fit placer le buste de Saturninus dans le Champ-de-Mars, pour que sa vue appelât la vengeance sur la tête de celui qui avait contribué à la perte du tribun. Quoique le temps de la défense eût été limité à une demi-heure, Cicéron fit tout ce qu'il put pour sauver son client. Il admit que Rabirius avait pris les armes; mais il nia qu'il fût le meurtrier de Saturninus, prouvant que ce meurtrier était un esclave nommé Sceva. Il justifia d'ailleurs la conduite de Rabirius par celle même de Marius, le héros du peuple, et d'autres hommes célèbres. Tant d'éloquence fut vaine; le peuple criait vengeance. Il allait voter, et Rabirius eût été condamné si le préteur Q. Metellus Celer, en faisant enlever l'étendard qui devait rester suspendu sur la tour du Janicule pendant les délibérations du peuple, n'eût dissous l'assemblée et renvoyé la cause. Labienus abandonna l'accusation, sans doute sur le conseil de César, satisfait d'avoir donné une leçon au sénat, mais qui ne tenait pas à ôter la vie à un vieillard impuissant. Dion Cassius raconte cet événement dans de grands détails. Niebuhr (préface du *Pro Rabirio*) prétend qu'il s'agissait d'une simple amende, et non de la peine de mort. Le langage de Cicéron fait plutôt croire qu'il s'agissait des deux choses.

RABIRIUS (*Caius*), surnommé *Postumus*, neveu du précédent, qui l'adopta et lui donna son nom. Il avait prêté des sommes considérables à Ptolémée Aulète, roi d'Égypte; lorsqu'il en demanda le remboursement, ce prince lui offrit la charge de *diocétès*, c'est-à-dire l'administration de ses revenus, dans l'espérance qu'il voudrait se payer et se compromettrait par quelques malversations. Rabirius tomba dans le piége tendu à sa cupidité: emprisonné par ordre de Ptolémée, il s'évada, et retourna à Rome. L'accueil qu'il y reçut fut fâcheux: on lui reprocha d'avoir avili son titre de chevalier en servant un roi étranger. Il fut même accusé de concussion (*repetundæ*), de complicité avec le proconsul de Syrie Aulus Gabinius, sous le consulat de César (59 av. J.-C.). Cicéron, qui avait déjà défendu son oncle, se chargea de sa cause (54). Rabirius fut banni. César le rappela de l'exil, et en 46 il l'envoya en Afrique et en Sicile, avec mission d'obtenir des provisions pour son armée. G. R.

Dion Cassius, XXXVII, 26, 28. — Suétone, *Jul.*, 12. — Cicéron, *Pro C. Rabirio*, passim; in *Pison*, 2; *Orat.*, 2?. — Mérimée, *Études sur l'histoire romaine*. — Drumann, *Geschichte Roms*, vol. II. — Cicéron, *Pro Rabirio Postumo*, vol. II, 603.

RABIRIUS (*Caius*), poëte latin. Il était contemporain de Virgile. Velleius Paterculus le compte parmi les premiers auteurs de ce temps; Ovide a loué ses talents; Quintilien, qui fait mention de lui, en porte un jugement moins favorable. Sénèque cite de lui cette sentence remarquable, placée dans la bouche d'Antoine: *Hoc habeo quodcumque dedi* (*De beneficiis*, VI). Rabirius avait écrit un poëme sur la bataille d'Actium, qui appartenait sans doute au genre épique; les fragments qui en restent ont été insérés par Métaire dans son recueil: *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*. D'autres fragments, recueillis dans les fouilles d'Herculanum, ont été imprimés dans les *Volumina herculanensia* (vol. II, p. 13, in-fol., Naples, 1809). Kreyssig les a publiés sous le titre de: *Carminis latini De bello Actiaco sive Alexandrino fragmenta*; Schneeberg, 1814, in-4°. Il en a paru une traduction italienne intitulée: *Frammenti di Rabirio poeta prodotti da G. Montanari*; Forli, 1830, in-4°. Kreyssig a publié aussi un livre: *Commentatio de C. Sallustii Crispi Historiarum lib. III, fragmentis, etc., atque carminis latini De bello Actiaco sive Alexandrino fragmenta*, Misen, 1835, in-8°, qui contient un resumé des discussions auxquelles ces fragments ont donné lieu. G. R.

Velleius Paterculus. — Ovid., *Ep. ex Pont.*, IV, 16, 5. — Quintilien, X, 30. — *De Pedone et Rabirio poetis*, dans *Rhein. Mus.*; *neue Folge*, vol. III, 2, p. 304.

RABOTEAU (*Pierre-Paul*), littérateur français, né le 29 octobre 1765, à La Rochelle, où il est mort, le 21 octobre 1825. Quelques pièces de vers d'un ton agréable le firent admettre en 1789 dans l'Académie de sa ville natale. Après avoir célébré, en 1790, la prise de la Bastille dans une ode, il vint à Paris, et composa pour le théâtre du Vaudeville plusieurs comédies légères, entre autres *La Ville et le Village* (1802), qui reçurent un bon accueil du public. Membre de la Société philotechnique, il y lut un grand nombre de poésies, que par un excès de modestie il refusa de mettre au jour. De 1815 à 1820, il occupa l'emploi de sous-chef de bureau dans le ministère de la police. On a encore de lui un joli poëme, *Les Jeux de l'enfance* (Paris, 1802, 1805, in-8°), rempli de gracieux détails et écrit avec beaucoup de sensibilité.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1825. — Rainguet, *Biogr. Saintongeaise.*

RABUEL (*Claude*), mathématicien français, né le 24 avril 1669, à Pont-de-Vesle (Bresse), mort le 12 avril 1728, à Lyon. Il était agrégé à la Compagnie de Jésus, et enseigna les humanités, puis les mathématiques au collége de la Trinité à Lyon. « C'était, dit Pernetti, le génie le plus universel et le plus beau que j'aie vu. Quels volumes précieux n'aurait-on pas faits de ses ouvrages divers, qui, restés manuscrits et dispersés, ne nous laissent aucune espérance de les voir jamais réunis? » On a imprimé, après sa mort, un fort bon *Commentaire sur la géométrie de Descartes* (Lyon, 1730, in-4°).

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, 283.

RABUS (*Pierre*), littérateur hollandais, né le 12 décembre 1660, à Rotterdam, où il est mort, le 13 janvier 1702. A l'âge de dix-huit ans il fut jugé capable d'exercer les fonctions de notaire, et à vingt il entra au collége d'Érasme pour y professer les humanités. On a de lui : des *Récreations grecques, latines et flamandes* (1688); *La Grande-Bretagne délivrée* (1689), poëme hollandais; *La Bibliothèque de l'Europe*, journal littéraire, dont il entreprit la publication en 1692; des éditions des *Colloques* d'Érasme et des *Métamorphoses* d'Ovide, etc.

Desmaiseaux, *Notes sur Bayle*, II, 545. — Moréri, *Dict. hist.*

RABUSSON (*Paul*), écrivain religieux français, né le 5 septembre 1634, à Gannat, mort le 23 octobre 1717, à Paris. Ayant fait profession dans l'ordre de Cluny, il enseigna la théologie dans les abbayes de Saint-Martial à Avignon et de Saint-Martin-des-Champs à Paris. Deux fois il remplit la charge de supérieur général, d'abord de 1693 à 1705, puis de 1708 à 1714. On a de lui un savant traité du *Droit d'élection de l'abbé de Cluny*, et le *Breviarium Cluniacense* (Paris, 1686, in-8°), qui servit de modèle à tant d'autres ouvrages de ce genre.

Mémoires de Trévoux, févr. 1718. — Niceron, *Mémoires*, I.

RABUTIN (*François* DE), historien français, mort en 1582. Il appartenait à une des plus anciennes familles du Charolais, et devint le chef de la branche de Bussy-Rabutin, dont le comte Roger, son petit-fils, a rendu le nom si célèbre par ses écrits et par ses aventures. François servit dans la compagnie du duc de Nevers, et il prit part aux guerres contre les Espagnols et les protestants. Il est auteur de *Commentaires des guerres entre Henri II et Charles-Quint* (Paris, 1555, in-4°), suivis d'une *Continuation* (ibid., 1558, in-8°); Guillaume de La Noue donna en 1558 une édition de ces mémoires militaires en 2 vol. in-8°. D'après le P. Le Long, le comte de Brienne avait retouché cet ouvrage, dans l'intention de le livrer à l'impression, mais il n'en eut pas le temps.

Papillon, *Bibl. hist. des auteurs de Bourgogne*, II.

RABUTIN (*Roger* DE). *Voy.* BUSSY-RABUTIN.

RACAGNI (*Giovanni*, en religion *Giuseppe-Maria*), physicien italien, né le 6 janvier 1741, à la Tarazza, près de Voghera (États-Sardes), mort le 4 mars 1822, à Milan. Il prit en 1760 l'habit religieux, chez les barnabites de Monza. Sous la direction du P. Canterzani, il s'appliqua aux sciences exactes, et y fit de tels progrès que jeune encore il fut chargé d'enseigner les mathématiques dans les écoles de Saint-Alexandre, à Milan. Il suppléa ensuite l'abbé Frizzi, et passa à Brera comme professeur ordinaire de physique. En 1790 il visita Rome, Naples, Vienne et la Hongrie, et entra, durant son voyage, en relations avec les comtes d'Esterhazy et de Firmian, le chevalier Hamilton et d'autres savants physiciens. Il fut nommé en 1801 l'un des quarante de la Société italienne, et en 1812 membre de l'Institut du royaume d'Italie. Il fonda par son testament un prix annuel de 2,000 livres pour celui des élèves milanais qui se distinguerait le plus dans les sciences physiques. On a de Racagni : *Teorica de' fluidi* (Milan, 1779, in-8°), et plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Actes de la Société italienne*; le t. V des *Mémoires* de l'Institut italien contient de lui un travail posthume *Sur les systèmes de Franklin et de Symmer relatifs à l'électricité* (1838, in-4°).

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1823. — Labus, *Notice* dans le *Giornale arcad.*, XIV, 90.

RACAN (*Honorat* DE BUEIL, marquis DE), poëte français, né en 1589, au château de La Roche-Racan (Touraine), mort en février 1670. Il était d'une bonne famille de Touraine : son père, chevalier de l'Ordre et maréchal de camp, lui laissa en mourant une fortune assez embarrassée; car il existe une lettre de Henri IV, du 17 septembre 1605, par laquelle il accorde au jeune Racan un répit de deux ans contre ses créanciers. Heureusement sa cousine germaine avait épousé le duc de Bellegarde, grand écuyer, qui devint le tuteur de l'orphelin, et le fit entrer dans les pages de la chambre du roi. Ce fut dans cette maison de Bellegarde, dit Tallemant, que Racan, « qui commençoit déja à rimailler, eut la

connoissance de Malherbe », dont il apprit, comme il se plaît à le déclarer lui-même, « tout ce qu'il a jamais su de la poésie françoise ». En sortant des pages, il suivit la profession des armes; il nous apprend, dans une Ode à Louis XIV, qu'il prit part à presque toutes les expéditions de Louis XIII. Au retour de ses campagnes, il consulta sur le choix d'un état son ami Malherbe, qui lui répondit par l'apologue du *Meunier, son fils et l'âne*. La Fontaine s'est souvenu depuis de ce trait de la vie des deux poëtes, qu'il a réunis dans un hommage commun :

> Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
> Disciples d'Apollon; nos maîtres, pour mieux dire.

Racan avait achevé en 1625 son poëme dramatique des *Bergeries*. Il aimait la musique, jouait un peu du luth et se piquait de galanterie, malgré le portrait peu flatteur et probablement exagéré qu'a fait de lui l'auteur des *Historiettes*. « Hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier; il bégaye, et n'a jamais pu prononcer son nom; car par malheur l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal, etc. » Il faut lire dans le même ouvrage l'*Histoire des trois Racan*, qui vient à l'appui de ce qui précède. Néanmoins, notre poëte, comme nous l'avons dit, n'était pas sans quelques prétentions aux bonnes fortunes. Outre M[me] de Thermes, belle-sœur du duc de Bellegarde, qu'il avait choisie pour dame de ses pensées, il s'était adressé à d'autres femmes avec plus ou moins de succès. C'est un chapitre pour lequel nous ne pouvons que renvoyer aux *Historiettes de Tallemant* et aux *Lettres de Malherbe*.

L'année 1628 marque dans la vie de Racan : il était alors au siége de La Rochelle, où il commandait la compagnie du maréchal d'Effiat. Ce fut là qu'il vit pour la dernière fois Malherbe, qui mourut quelque temps après. Enfin, dans la même année, eut lieu son mariage « avec une fille d'Anjou, à qui il faisait la cour depuis quelque temps, et qu'il n'eut qu'à cause que M[me] de Bellegarde, hors d'âge d'avoir des enfants, lui assura du bien (1) ».

Grâce aux 20,000 livres de rente dont il hérita d'elle peu après, il put vivre en gentilhomme campagnard, dans sa terre de La Roche-Racan. Mais il semblait que Malherbe eût emporté dans la tombe le génie de son disciple, qui resta vingt ans sans rien produire; cela ne l'empêcha pas d'être un des premiers membres de l'Académie française lors de sa fondation. Il y fit lire en juillet 1635 un *Discours contre les sciences*, qu'il est curieux de comparer avec celui de J.-J. Rousseau. Outre ses *Poésies diverses*, imprimées dans des recueils de 1621, 1627, 1633, il publia, vers la fin de sa vie, des *Traductions des Psaumes* et des *Odes sacrées*, 1631, 1651, et en 1660 *Dernières œuvres* et *Poésies chrétiennes*, qui, sans ajouter beaucoup à sa réputation, renferment de beaux passages et témoignent des idées religieuses de l'auteur. Tallemant nous le représente vieilli et un peu dépaysé à Paris, lorsqu'il y reparut pour un procès, vers 1651. On ne parlait plus autour de lui la langue de sa jeunesse, et il demandait à Ménage de « le traduire en langage vulgaire » aux beaux-esprits du temps. Comme le remarque M. Antoine de Latour, « il y a quelque mélancolie dans ce dernier mot. Ceux qu'il avait chantés n'étaient plus; celles qu'il avait aimées appartenaient à un autre règne : c'étaient de nouveaux noms, de nouvelles mœurs, tout un siècle nouveau; et au milieu de ce siècle il était là, lui, comme un débris vivant de la société d'autrefois. » Pourtant Boileau, qui n'a pas donné place à La Fontaine dans ses vers, a nommé jusqu'à trois fois Racan avec éloge. La postérité n'a pas non plus oublié cet élève de Malherbe attardé dans le siècle de Louis XIV, mais digne en quelques parties de servir de précurseur à La Fontaine, ce poëte qui eut des lueurs de génie, mais peu d'haleine, et qui devra son immortalité, non point tant à ses longues *Bergeries*, tant célébrées par ses contemporains, ni à sa traduction des *Psaumes*, œuvre assez médiocre de sa vieillesse, qu'à un petit nombre de stances sur la retraite, sur la vie champêtre, images douces et familières que M. Sainte-Beuve nous représente « se déroulant avec tant d'ampleur et de mollesse, dans un style un peu vieilli, qui n'en ressemble que davantage aux grands bois paternels et aux hautes futaies voisines du manoir ».

E.-J.-B. Rathery.

Tallemant des Réaux, *Historiette de Racan*, et passim, dans la nouvelle édition avec notes de M. Paulin Paris. — *Notice biographique et littéraire* de M. Antoine de Latour, en tête de la nouvelle édition des *Œuvres complètes de Racan*, donnée par M. Tenant de Latour; Paris, Jannet, 1857, 2 vol. in-12.

(1) *Historiettes*. Cette fille d'Anjou était Magdelaine du Bois, fille de P. du Bois, seigneur de Fontaines-Marany.

Rachel (*Joachim*), poëte satirique allemand, né a Lunden, dans le Norderdithmarsen (duché de Holstein), le 28 février 1618, mort à Slesvig, le 3 mai 1669. Il étudia la philologie aux universités de Rostok et de Derpt, et fut successivement recteur des colléges de Heyde (Norderdithmarsen), de Norden (Ostfrise) et de Slesvig. Rachel fonda en Allemagne le genre de satire poétique qui n'avait été jusqu fleuré que par André Gryphius, dont les sc *gedichte* (*Chansons plaisantes*) 1657. Il imita avec un grand bonheur ju et Perse. Disciple d'Opitz et de Tscherni l'emporte sur Lauremberg par la pu du gage et de la versification. Plus sobre rieux que ce dernier, il n'est pas moins exe du reproche à adresser à la satire allemande premier temps, de se livrer trop à des cités cyniques et blessantes pour le On a de lui dix satires. La première é Joach. Rachelii Lundinensis *Deutsche sa Gedichte*, Francfort, 1664, in-12, n'en

nait que six; la deuxième; Oldembourg, 1677, deux de plus (*L'Ami et Le Poëte*); la troisième, Londres (faux lieu d'impression), 1686, complétait, par les deux morceaux *Anatomie des pucelles* et *Éloge des pucelles*, le nombre ci-indiqué. D'autres éditions parurent à Leipzig, 1689, 1695; à Bremen, 1700, 1707; la dernière contient à la fois les satires de Lauremberg et quelques poëmes dans le dialecte bas-saxon; Berlin, 1743, par Dippel; Altona, 1828, par Schrœder. La satire la plus célèbre de Rachel porte le titre : *La Femme poétique*; il y analyse les sept péchés capitaux du sexe féminin. Aux études philologiques de Rachel on doit deux collections d'épigrammes latines et *Christlicher Glaubensunterricht* (Enseignement chrétien), composé d'après le texte latin de Hugo Grotius. J. M.

Gervinus, *Litter. nation.* — Jordens.

RACHEL (*Elisabeth-Rachel* Félix, dite), célèbre tragédienne française, née le 28 février 1821, à Munf, canton d'Argovie (Suisse), morte le 3 janvier 1858, au Cannet près Cannes (Var). Fille d'un colporteur israélite, nommé Félix, elle débuta par chanter dans les cafés en s'accompagnant d'une vieille guitare. En 1831, elle vint à Paris avec toute sa famille, et y continua le même genre de vie en compagnie de sa sœur Sarah. Choron, l'un des fondateurs du Conservatoire royal de musique, eut un jour l'occasion de les entendre. Il leur proposa de les recevoir toutes deux dans sa classe de chant, et se chargea de l'avenir de Rachel Félix, à laquelle il fit prendre le nom d'Élisa. Une courte épreuve le convainquit cependant que sa jeune protégée n'avait que de médiocres dispositions musicales. La déclamation lui convenait mieux. Il la fit donc passer dans la classe de Saint-Aulaire, qui lui fit apprendre les grands rôles de caractère, tels qu'Hermione, Iphigénie, Marie Stuart. La perfection de son jeu dans le rôle d'*Andromaque* (représentations données le plus souvent au Théâtre-Molière) attira entre autres l'attention de M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre-Français. Ce dernier la fit admettre définitivement au Conservatoire, où, en octobre 1836, elle entra d'abord dans la classe de Michelot, puis dans celle de M. Samson, sous lequel ses progrès dans l'art de la déclamation furent très-rapides. L'offre d'un engagement annuel au prix de 3,000 francs, qui lui fut faite peu après par M. Deslestre-Poirson, directeur du Gymnase, interrompit le cours de ses études, et le 24 avril 1837 elle fit ses débuts au Gymnase, sous le nom qu'elle devait depuis tant illustrer. La pièce qu'elle joua était intitulée : *La Vendéenne*, et M. Paul Duport, son auteur, y avait tracé un rôle où elle pouvait déployer tous ses moyens. Elle annula son engagement le 1er mai 1838, et reprit ses études sous la direction des maîtres habiles qui devinaient son avenir et qui la présentèrent au Théâtre-Français. Le 12 juin 1838, elle y débuta par le rôle de Camille des *Horaces*. On raconte que les sociétaires l'auraient repoussée à l'unanimité, sans l'intercession de Mlle Mars : ils critiquaient à la fois sa taille, sa voix, son débit et ses gestes; aussi ses débuts eurent-ils lieu sans bruit. Divers incidents les interrompirent, et semblèrent les vouer, même d'avance, à l'indifférence du public et au silence dédaigneux de la critique. Une voix cependant s'éleva en faveur de la jeune israélite; c'était celle de M. Jules Janin, qui, dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 10 septembre 1838, célébra en style pompeux la nouvelle interprète de Corneille et de Racine. Dès le premier moment on vit que Mlle Rachel dédaignait les sentiers battus par les artistes qui l'avaient précédée; aussi ressuscita-t-elle tout d'abord la tragédie antique. Au bout de quelques mois, elle attirait la foule aux chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire. Elle était là dans son élément, et la pureté de sa diction, la beauté de son geste, la sévère majesté de son maintien, et l'intelligence profonde que, par une sorte d'intuition, elle manifesta du premier coup pour les nécessités de la scène, ne tardèrent pas à la signaler à l'admiration publique. Se fortifiant chaque jour par de sévères et consciencieuses études, Mlle Rachel dès l'hiver de 1838 voulut ajouter au rôle qui avait commencé sa réputation ceux d'Émilie, dans *Cinna*, d'Hermione dans *Andromaque*, d'Ériphile dans *Iphigénie*, de Monime dans *Mithridate*, d'Aménaïde dans *Tancrède*, d'Électre dans la tragédie de ce nom, de Roxane dans *Bajazet*. Après avoir successivement parcouru tous ces rôles, restés classiques, elle ne craignit pas d'en aborder de plus forts encore, comme ceux de Pauline dans *Polyeucte*, d'Agrippine, dans *Britannicus*, d'Athalie, et enfin, le 21 janvier 1843, celui de Phèdre, l'un des plus beaux et des plus difficiles qui existent à la scène, et qui révéla surtout toute l'étendue et toute la souplesse de son talent, plein de sève et d'originalité. Chaque création nouvelle semblait accroître l'engouement du public pour la jeune tragédienne, à laquelle toutes les classes de la société décernaient à chaque représentation un éclatant triomphe. Jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa majorité, son père fit tourner à son profit la popularité de l'artiste. Le Théâtre-Français, dont Mlle Rachel avait refait la fortune ébranlée, dut céder à des exigences qui à chaque rôle nouveau menaçaient de s'accroître. Comme il ne pouvait plus se passer d'elle, il était obligé de subir de dures conditions; et grâce à l'habileté et aux machinations du père Félix, Mlle Rachel vit ses appointements, qui à l'origine étaient de 4,000 francs, monter successivement au chiffre de 8,000, puis de 42,000 francs, sans compter les feux, les bénéfices et les congés, qui portèrent bientôt à plus de 80,000 francs le produit annuel de son talent. Divers procès ont révélé à ce sujet des circonstances curieuses.

Jusque-là Mlle Rachel, devenue sociétaire du

Théâtre-Français, s'était tenue dans les bornes de notre grand répertoire classique, et ses juges les plus sévères l'attendaient, pour la juger en dernier ressort, sur le terrain des œuvres modernes. Pour mettre un terme aux critiques dont elle était l'objet, elle voulut essayer plusieurs créations, et Mme de Girardin fit exprès pour elle sa tragédie de *Judith*. Représentée le 24 avril 1843, cette pièce ne permit pas de prévoir l'effet que Mlle Rachel pourrait produire dans la reproduction d'œuvres nouvelles, et ne laissa d'autres souvenirs que celui de l'incroyable richesse du costume de l'artiste chargée du rôle principal. Elle parut ensuite dans *Catherine II*, de M. Romand, dans *Virginie* (1845) et dans *Le Vieux de la Montagne* (1847) de M. Latour de Saint-Ybars. Quelque talent qu'eût déployé Mlle Rachel pour les soutenir, ces tragédies n'obtinrent aucun succès, et se trouvant moins goûtée dans les nouveautés que dans les anciens rôles, elle reprit au répertoire *Jeanne d'Arc* de Soumet, *Marie Stuart* de Lebrun et quelques pièces de second ordre, où elle eut aussi de nouveaux triomphes. Elle créa (13 novembre 1847) le rôle de *Cléopâtre*, dans la tragédie de ce nom, due à la plume de Mme de Girardin; mais celle des pièces modernes où son talent réussit le mieux fut *Adrienne Lecouvreur*, comédie-drame en prose, arrangée exprès pour son talent par MM. Legouvé et Scribe (1849). La Comédie-Française demanda ensuite pour elle à l'Odéon la *Lucrèce* de M. Ponsard, dont en 1842 elle n'avait pas même voulu ouvrir le manuscrit, déposé chez elle par son auteur, encore inconnu. Celui-ci lui donna en outre une gracieuse imitation d'un poete latin sous le titre d'*Horace et Lydie*; mais, après une certaine hésitation, elle refusa de jouer en 1850 *Charlotte Corday*, l'un des chefs-d'œuvre de ce poete, grande et belle étude historique que lui avaient inspirée les événements récents. A l'époque de l'inauguration de la république de 1848, Mlle Rachel associa ses triomphes à celui de la cause populaire : on se rappelle encore l'enthousiasme fiévreux qu'excitait sur la scène son admirable déclamation chantée de *La Marseillaise*, qu'elle interprétait chaque soir, un drapeau tricolore à la main. En 1853, Mme de Girardin écrivit aussi pour elle *Lady Tartufe*, comédie dont elle fit le succès. Le rôle de la Tisbé dans *Angelo, ou Le tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo, rôle qui était presque son histoire, lui valut un nouveau triomphe. Elle parut encore dans *Mlle de Belle-Isle*, de M. Alex. Dumas, dans *Diane*, de M. Émile Augier, et voulut lutter contre le souvenir de Mlle Mars dans *Louise de Lignerolle* (1853). Enfin, en 1855, elle eut sa dernière création dans *La Czarine*, de Scribe, dont ses efforts ne purent conjurer la chute; mais, au milieu de toutes ces créations, de ces essais plus ou moins heureux, c'était toujours dans les chefs-d'œuvre classiques de l'ancien repertoire que Mlle Rachel obtenait les triomphes les moins douteux et les plus complets. Dans notre temps, qui voit naître et mourir tant de réputations, aucune gloire ne fut si vite légitimée que la sienne; on se rappelle le premier voyage qu'elle fit à Londres en 1840, l'enthousiasme qu'elle excita chez les Anglais en interprétant Corneille et Racine; et ce bracelet offert par la reine à la jeune tragédienne avec ces mots tracés en pierres précieuses : *Victoria reine à Rachel*. Mais à Paris on n'acquiert pas impunément et aussi vite surtout la gloire et la fortune, ces deux biens que convoitent si ardemment tant d'individualités impuissantes. La médisance s'acharna contre Mlle Rachel, et le mystère de sa vie privée fut indignement livré à tous les vents de la publicité, comme si le public avait à juger de l'artiste autre chose que le talent. Dès les premiers temps de sa renommée, son mérite lui avait ouvert les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain; mais lorsque, à tort ou à raison, le voile qui cachait les faiblesses de l'artiste eut été déchiré par des mains brutales, les anges du noble faubourg replièrent leurs blanches ailes et redoutèrent le contact de la grande tragédienne. En 1855, après plusieurs démêlés avec la Comédie-Française, elle quitta le berceau de sa gloire et le seul public capable de la juger. Déjà deux fois elle avait donné la démission de son titre de sociétaire. Elle partit pour l'Amérique du Nord; mais ses espérances ou peut-être celles que sa famille avait fait miroiter à ses yeux furent complétement trompées, et les Yankees n'eurent point pour la tragédie l'enthousiasme qu'ils avaient montré pour l'opéra. Cette odyssée, gaiement décrite par M. Léon Beauvallet, un de ses compagnons, fut en tous points malheureuse. Déjà malade à son départ, Rachel revint complétement épuisée de forces. Vainement alla-t-elle demander au soleil du Caire le rétablissement de sa santé délabrée, il était trop tard. Retirée dans le midi de la France, au Cannet, elle y succomba à un mal qui depuis longtemps ne laissait plus d'espoir, et contre les progrès duquel elle n'avait cessé de lutter. Son corps ramené à Paris, y fut inhumé au cimetière de l'Est avec la plus grande pompe, le 11 janvier 1858.

H. Fisquet.

Eug. de Mirecourt, *Mlle Rachel*. — Vapereau, *Dict. univ. des contempor.* — *Journal des Débats*, 18[illegible]-18[illegible]. — L. Beauvallet, *Rachel et le Nouveau-Monde*, 1856, in-[illegible].

RACHETTI (*Vincenzo*), savant [illegible]decin italien, né le 17 mai 1777, à Crema, [illegible] le 9 avril 1819. Il étudia d'abord le droit, [illegible] reçu en 1798 docteur à Pavie; puis il se [illegible] vers la médecine, et prit ses degrés à Pa[illegible]. S'étant établi à Milan, en 1802, il compta [illegible] nombre de ses protecteurs le vice-pr[illegible] la république cisalpine, Melzi, qui [illegible] comme secrétaire à la direction centrale [illegible] santé. Il fut nommé en 1807 premier médecin de l'hôpital de Crema, et en 1808 professeur de physique au collége de cette ville. Appelé [illegible]

1810, à Pavie, il y occupa la chaire de pathologie et de médecine légale, puis en 1816 celle de clinique médicale, vacante par la mort de Raggi. Il avait des mœurs sévères et il aimait peu le monde. Défiant et susceptible, il devint dans ses dernières années acariâtre, fantasque et colère, et finit par tomber dans un état de manie voisin de la démence. On a de lui : *Della teoria della prosperità fisica delle nazioni;* Milan, 1802, in-8° : cet ouvrage déplut au gouvernement, et la commission nommée pour en rendre compte n'en porta pas un jugement favorable; l'auteur n'y donna pas de suite. Malgré une tendance marquée vers l'optimisme, il y a dans ce livre des aperçus neufs et ingénieux et une érudition variée; — *Trattato della milizia dei Greci antichi, colla versione del libro di Tattica di Arriano;* ibid., 1809, 2 vol. in-8° : un des plus curieux chapitres est celui qui concerne les éléphants considérés comme machines de guerre; — *Della struttura, delle funzioni e delle malattie della medolla spinale;* ibid., 1816, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

RACINE (*Jean*), le plus classique des poëtes dramatiques de la France, né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, mort à Paris, le 26 avril 1699. Ce nom de Racine, destiné à tant de gloire, appartenait à une famille d'honnêtes bourgeois, depuis longtemps connue dans cette ville, et dans laquelle la charge de contrôleur du grenier à sel se transmettait de père en fils depuis près d'un siècle. Jean Racine n'avait pas encore quatre ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Son grand-père maternel se chargea de l'élever : mais, fort vieux, et partageant ses affections entre les divers rejetons d'une famille nombreuse, il n'eut pas pour lui cette sollicitude et cette tendresse qui paraissent surtout nécessaires aux orphelins. Plus tard Racine rappelait qu'assis à la table autour de laquelle le vieillard réunissait, les jours de fête, ses nombreux enfants, il s'était vu souvent négligé et oublié pour les autres, et qu'à peine alors il obtenait quelques regards. Ce que son grand-père fit de mieux pour lui fut de l'envoyer au collége de Beauvais, où il y avait des maîtres instruits. Racine y resta jusqu'à seize ans. A cette époque la mort de son grand-père le fit passer sous une autre tutelle : sa grand'mère et sa tante Agnès, toutes deux religieuses de Port-Royal, le firent sortir de Beauvais pour le placer près d'elles dans l'école qu'avaient ouverte, pour un petit nombre de disciples, les savants hommes retirés dans cette pieuse maison. Le nouvel écolier étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès dans toutes les parties de ses études, surtout dans le grec, dont il n'avait reçu à Beauvais que les premiers éléments. Il se fit aimer d'eux par la douceur d'un caractère tendre et déjà sérieux; mais cette douceur était accompagnée d'une ardeur de sensibilité très-vive et d'une activité passionnée d'imagination. Souvent l'austère moralité de ses maîtres s'inquiétait lorsqu'ils le voyaient, le front penché et l'œil étincelant, errer longtemps, un Sophocle ou un Euripide à la main, sous les ombrages de l'abbaye. Quelquefois cette curiosité inquiète, ce feu d'imagination dont leur prudence alarmée surveillait en lui les symptômes croissants, lui faisaient chercher en secret des plaisirs proscrits à Port-Royal. On le surprenait faisant des vers; il était fortement réprimandé pour se livrer à ce dangereux passe-temps, et il n'obtenait son pardon qu'en entreprenant de mettre en vers français les hymnes du bréviaire romain. Un autre fois on le trouvait lisant à l'écart un texte grec des amours de Théagène et de Chariclée; le sacristain Lancelot lui arrachait le livre et le jetait au feu; mais cette lecture avait si fortement frappé l'âme tendre du jeune homme, que le roman tout entier était resté dans sa mémoire et qu'il riait du soin que prenait son maître d'anéantir un livre dont il n'avait plus besoin.

Le séjour de Racine dans la célèbre abbaye ne fut que de trois années. Ce temps bien employé lui suffit pour se mettre en état de lire sans aucune peine non-seulement tous les auteurs latins, mais les plus difficiles des auteurs grecs; et avant de sortir de Port-Royal il avait déjà lu et annoté les meilleurs ouvrages des uns et des autres. Ses études s'achevèrent au collége d'Harcourt, où il vint faire sa logique. Sa famille désirait qu'il se fît avocat ou qu'il se préparât à entrer dans les ordres; mais il paraissait n'avoir aucun goût pour ces deux professions. Les premiers moments qui suivirent son entrée dans le monde furent employés à faire des vers et à hanter quelques jeunes gens aimables et dissipés qui lui avaient fait aisément partager leur goût pour le plaisir. Un encouragement inespéré vint donner une nouvelle force à sa passion pour la poésie. Une ode qu'il composa sur le mariage du roi, en 1660, fut montrée à Chapelain, « qui présidait alors sur tout le Parnasse ». Celui-ci trouva que les vers en étaient bien tournés, et en dit son avis à Colbert, qui mit l'auteur sur l'état des pensions pour une somme de six cents livres. Alors Racine commença une tragédie qu'il destinait aux comédiens du Marais : elle ne fut pas achevée, et le titre même n'en est pas connu. Chaque pas nouveau de Racine dans un art qui semblait damnable à tout bon janséniste était un coup douloureux pour les habitants de Port-Royal, qui ne perdaient pas de vue leur cher élève. Un sonnet sur la naissance d'un enfant de madame Vitart, qu'il composa dans le même temps, fit frémir pour lui la sœur Agnès et les dévots solitaires.

Il faut dire aussi que, sans tomber dans le dérèglement, Racine se livrait avec assez de vivacité aux inclinations de la jeunesse pour donner à ces pieuses personnes d'autres sujets d'inquiétude plus réels. Un peu plus tard, il écrivait

d'Uzès à La Fontaine : « Toutes les femmes ici sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui est la plus naturelle du monde; et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce serait profaner la maison d'un bénéficier, comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière : *domus mea domus orationis;* c'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle. Si je ne puis l'être tout à fait, il faut du moins que je sois muet; car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, *comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères.* » Ces derniers mots font connaître que ce n'était pas seulement afin de le guérir de la passion de la poésie, mais pour le retirer d'autres dangers, plus sérieux, qu'on priait tant pour Racine à Port-Royal. En même temps qu'on priait pour lui, on lui adressait chaque jour des lettres pleines d'exhortations, de menaces ou d'anathèmes. Il n'en tenait pas grand compte, et continuait à faire des vers : seulement il les faisait en secret, et ne les montrait qu'à des amis dont il était sûr. Pendant une absence de l'abbé Levasseur, il lui écrivait : « Ne pouvant vous consulter, j'étais prêt à consulter, comme Malherbe, une vieille servante qui est chez nous, si je ne m'étais aperçu qu'elle est janséniste comme son maître (1), et qu'elle pourrait me déceler : ce qui serait ma ruine entière, vu que je reçois tous les jours lettre sur lettre, ou plutôt excommunication sur excommunication à cause de mon triste sonnet. » Cette crainte et ces précautions, qu'il exagère ici pour plaisanter, étaient tout l'effet qu'avaient produit sur lui les sermons de sa tante et de ses maîtres.

En même temps, Racine échangeait avec le fidèle Levasseur des réflexions moqueuses sur les événements qui se passaient dans l'intérieur de Port-Royal et auxquels tout le parti était aussi attentif que s'il se fût agi des destinées du monde. Il parle de la douleur inconsolable qu'a causée à sa tante la retraite de celui qui était son *saint père*, ou plutôt, pour parler comme M. Gomberville, son *futur époux*. C'était M. Singlin. « Il n'est plus *dessus le trône de saint Augustin*, et il a évité par une sage retraite le déplaisir de recevoir une lettre de cachet par laquelle on l'envoyait à Quimper. Le siége n'a pas été vacant bien longtemps. La cour, *sans avoir consulté le Saint-Esprit, à ce qu'ils disent*, y a élevé M. Bail, sous-pénitencier et ancien confrère du bailli dans la société des bourses des Cholets. Vous le connaissez sans doute, et peut-être est-il de vos amis. *Tout le consistoire a fait schisme à la création de ce nouveau pape*, et ils se sont retirés de côté et d'autre, ne laissant pas de se gouverner toujours par les monitoires de M. Singlin, *qui n'est plus considéré que comme un antipape. Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis.* »

(1) Racine était logé à Paris, dans l'hôtel du duc de Luynes.

Cependant tous ceux qui s'intéressaient chrétiennement à Racine firent un nouvel effort auprès de lui. En même temps qu'on le sermonna de nouveau sur la dangereuse frivolité du métier de poëte, on lui représenta que ce métier était chanceux et n'assurait point son avenir. Cette dernière considération le fit réfléchir plus que la première. Un de ses oncles maternels, chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Uzès, en Languedoc, lui donna l'espérance d'un bénéfice, et l'invita à venir demeurer avec lui. Racine fit un violent effort sur lui-même, se décida à un sacrifice qu'il croyait commandé par la raison; et alla passer à Uzès l'hiver de 1661 et le printemps et l'été de 1662.

On a conservé vingt-trois lettres de la correspondance qu'il entretint pendant ce temps avec l'abbé Levasseur, M. Vitart, un de ses cousins, sa femme, *mademoiselle* Vitart, et La Fontaine, dont il avait fait la connaissance pendant les premiers temps de son séjour à Paris. Ces lettres sont charmantes : il y raconte avec esprit, naturel et grâce, les ennuis de sa nouvelle vie. Pour arriver au bénéfice que son oncle lui faisait espérer, il était nécessaire qu'il entrât dans un ordre régulier. Il étudiait, non sans de grands soupirs, la théologie dans la *Somme* de saint Thomas. Vêtu de noir de la tête aux pieds, il assistait aux offices avec son oncle. Comme on avait appris dans Uzès qu'il était auteur d'une ode sur le mariage du roi, récompensée par M. Colbert, les notables du pays le poursuivaient de leurs compliments et recherchaient sa société; mais il préférait sa solitude à la conversation de ces provinciaux, encore plus arriérés et plus méchants qu'on ne l'est ordinairement dans les petites villes, et dont en outre il avait peine à comprendre le langage. « Il n'y a, dit-il, personne ici pour moi : *Non homo, sed littus atque aer et solitudo mera.* » Il aimait mieux, seul dans sa modeste chambre, ou dans quelque promenade écartée, relire l'Arioste ou Sophocle, quand il avait achevé sa besogne théologique, ou ajouter quelques vers à une tragédie commencée sur le sujet de la Thébaïde. Tous ces détails sur sa vie sont racontés par lui-même tantôt avec un aimable enjouement, tantôt avec un accent de mélancolie qui attendrit doucement. Il ne se trouve d ces lettres aucune de ces confidences telles ont ordinairement à se faire les jeunes plus que d'autres peut-être, les jeunes [illegible]; Racine n'avoue aucune passion ni aucune a ture. Un passage cité plus haut explique son si lence sur ce sujet : il voulait se taire par h

séance d'état, et d'ailleurs il avait peu de chose à raconter. Mais le jeune étudiant en théologie montre partout une sensibilité vive, et une âme tendre et impressionnable, faite pour connaître cette noble passion qui profondément ressentie élève et agrandit l'existence, et donne une heureuse impulsion au génie du poète.

Cependant, tandis que Racine continuait ses études de théologie, en les entremêlant toujours d'essais poétiques, des difficultés imprévues vinrent s'opposer à l'accomplissement du projet que son oncle avait formé pour lui. Le chanoine, dont les affaires étaient dans un assez mauvais état, s'engagea dans des procès qui ne lui permirent pas de résigner son bénéfice à son neveu. Racine se lassa d'attendre une position dont il n'avait accepté l'espérance qu'à contre-cœur; il revint à Paris, décidé à suivre ses goûts et à se livrer sans partage aux travaux vers lesquels sa vocation l'attirait. Il publia d'abord son ode intitulée *La Renommée aux Muses*, qui amena l'attention de la cour et du public sur l'auteur des *Nymphes de la Seine*, qu'on commençait à oublier. Le roi lut cette nouvelle ode avec plaisir, et fit payer au poëte une gratification de six cents livres, *pour lui donner le moyen de continuer son application aux belles-lettres*, comme il est dit dans l'ordre signé par Colbert. Un avantage plus précieux, dont cette mince pièce fut pour lui l'occasion, ce fut la connaissance de Molière et de Boileau. Molière, qui avait donné depuis deux ans *L'École des femmes*, et qui se préparait à faire jouer *Le Misanthrope*, était alors au milieu de sa carrière : Boileau, auteur de quelques satires très-goûtées du public, n'était encore qu'à l'entrée de la sienne. Les éloges qu'ils donnèrent l'un et l'autre à l'ode de Racine furent pour lui une occasion de les voir, de les consulter sur son art et de se lier avec eux. Il se hâta de terminer cette tragédie des *Frères ennemis*, qu'il avait entreprise pendant son séjour à Uzès. La pièce fut jouée en 1664, et eut quelque succès. L'*Alexandre* (1665) en eut beaucoup; ces deux pièces étaient conçues en partie dans ce goût faux que Corneille lui-même, par ses dernières pièces, avait contribué à entretenir dans le public, et offraient de nombreuses traces d'inexpérience et de jeunesse. L'*Alexandre* brouilla Racine avec Molière; cette tragédie avait d'abord été confiée à la troupe du Palais-Royal, que Molière dirigeait; mais Racine, mécontent des acteurs, leur retira tout à coup son ouvrage, après quelques représentations, et le porta à l'hôtel de Bourgogne. Molière fut vivement blessé de ce procédé, rendu plus sensible encore par le départ d'une de ses meilleures actrices, qui suivit à l'hôtel de Bourgogne l'*Alexandre*, où elle avait un rôle : de là entre les deux poëtes un refroidissement, qui sans amener entre eux aucune inimitié, mit fin pour jamais à leur liaison. Animé par le succès de l'*Alexandre*, éclairé par les conseils de Boileau, qui ne faisait du reste que seconder son talent poétique, Racine entreprit une nouvelle tâche, qu'il acheva en moins de deux ans. En 1667 parut *Andromaque*, son vrai début, puisque c'est le premier ouvrage qui révèle clairement la puissance et le caractère particulier de son génie.

La partie de la vie de Racine qui s'étend d'*Andromaque* (1667) à *Phèdre* (1677), c'est-à-dire depuis son premier chef-d'œuvre jusqu'à sa retraite du théâtre, cette période, si remplie et si éclatante, est celle sur laquelle les mémoires du temps et ceux de son fils nous ont transmis le moins de détails. Les dates de ses pièces, et un certain nombre de faits relatifs aux circonstances de leur première apparition sur la scène, aux critiques qui en furent faites et aux querelles littéraires dont elles furent l'occasion, voilà tous les matériaux qui ont été laissés aux biographes pour cet espace de temps. Du reste, il ne nous est venu presque aucun détail sur la vie intérieure de Racine pendant ces dix années, ni sur les relations qu'il entretint avec le monde en dehors de ses triomphes et de ses luttes d'auteur. On ne peut combler cette lacune en recourant au recueil de sa correspondance, puisque, par un singulier hasard, de toutes les lettres qu'il écrivit pendant cet intervalle de dix ans, aucune n'a été conservée. Nous en sommes réduits à un petit nombre d'indications fugitives, par lesquelles les contemporains, trop peu soigneux de recueillir pour la postérité toutes les circonstances de la vie du grand poëte, ont trahi par hasard quelques mots du secret que la piété filiale a gardé. C'est ainsi que madame de Sévigné, dont le gracieux bavardage touche à tout, nous a révélé par quelques indiscrétions, malheureusement très-rapides, la passion de Racine pour la Champmeslé.

Les souvenirs recueillis sur les rapports du poëte avec le public, les traits et les anecdotes conservés sur la représentation de ses ouvrages et sur ses démêlés avec les auteurs, sont si connus, qu'on juge inutile d'y revenir ici. L'opposition que la ligue des auteurs jaloux fit au succès de *Britannicus*; les vicissitudes de la comédie des *Plaideurs*, d'abord condamnée par le parterre, puis sauvée par les rires de Louis XIV; la résolution que prit le roi, après avoir vu *Britannicus*, de ne plus figurer dans les ballets de la cour; la lutte entreprise avec Corneille sur le sujet de *Bérénice*, indiqué ou, pour mieux dire, imposé aux deux poëtes par la duchesse d'Orléans; les critiques de madame de Sévigné sur *Bajazet*; les menées de madame Deshoulières et du duc de Nevers en faveur de Pradon; la concurrence qui s'établit durant quelques jours entre les deux *Phèdre* : tous ces détails ont été lus mille fois, et sont présents à la mémoire de tous les amis des lettres. On n'essayera pas non plus ici de présenter une analyse et un jugement de chacun des ouvrages de Racine. On aime mieux considérer d'une vue

générale le génie de ce poëte et marquer, s'il se peut, les caractères généraux de son théâtre, en recherchant quel but il se proposa, à quelles règles il s'assujettit, et quels procédés de composition et de style il employa.

De même que Corneille, Racine se propose la peinture du cœur humain considéré abstractivement : c'est-à-dire qu'il a pour but de peindre la passion prise en elle-même, isolée du mouvement de la vie réelle, ou du moins séparée de toutes les circonstances, de tous les accidents et de tous les objets extérieurs qui ne sont pas absolument indispensables pour la faire naître et pour l'entretenir. Il ne cherche point à présenter sur la scène un tableau complet de la vie humaine : l'homme pour lui est tout entier dans les mouvements de la passion; la tragédie pour lui est une analyse du cœur humain présentée sous la forme d'une action très-simple. Par conséquent il ne cherche pas non plus à faire revivre sur le théâtre une époque historique avec la plupart de ses événements intéressants, avec tous les traits de sa physionomie particulière. Quelques faits donnés par l'histoire ou par la mythologie, quelques événements fictifs ajoutés à ces faits lui servent à composer le cadre où il place ses quelques personnages. Il s'attache beaucoup moins à mettre des hommes sur la scène qu'à y peindre l'homme; et encore l'homme pour lui n'est-il pas un foyer de passions nombreuses et diverses se succédant, se mêlant, ou se livrant entre elles de bizarres luttes. L'homme tel qu'il le représente est lui-même très-simplifié. Chacun de ses personnages n'agit et ne se révèle que par un nombre limité de passions, parmi lesquelles il s'en trouve une plus agissante, plus caractérisée que les autres et destinée à attirer de préférence les regards. Pour que la transformation soit complète sur ces personnages ainsi réduits à un petit nombre d'éléments essentiels, Racine répand un caractère de grandeur, de noblesse et d'élégance, que l'imagination idéale lui a fait concevoir. S'agit-il de penchants criminels, de passions mauvaises, il adoucit par un art ingénieux l'horreur des excès qu'il est obligé de retracer; il tempère la laideur du mal par l'énergie savante et chaste de la peinture. Non-seulement il se plaît à parer la nature humaine de dehors majestueux, imposants ou aimables; il prend soin de mettre dans les mouvements des passions plus de suite et de conséquence qu'elles n'en montrent dans la réalité, et en quelque sorte une logique plus visible. Il atténue les incohérences et les contradictions les plus vives de leurs crises et de leurs transports; ou plutôt il les fait plus conséquentes dans leurs inconséquences, plus rationnelles dans leurs désordres. En un mot, il embellit la nature humaine après l'avoir simplifiée. L'étude des passions ainsi entendue étant le vrai but du poëte, il n'a pas besoin de donner à l'action dramatique une longue durée ni de la transporter successivement dans différents lieux. Il accepte sans restriction les règles qui prescrivent l'unité de temps et de lieu, et y conforme exactement tous ses ouvrages. Il ne se fait aucune violence pour les suivre. Il ne cède pas non plus à un respect aveugle et fanatique pour l'autorité d'Aristote. S'il reconnaît ses lois sévères, et s'y assujettit avec une docilité parfaite, c'est qu'elles se trouvent d'accord avec ses propres vues; c'est la nature même du travail qu'il a entrepris qui le dispose à leur obéir.

Tels sont, si cette analyse est exacte, les principes et les procédés essentiels dont se compose ce qu'on pourrait appeler le système dramatique de Racine. Mais à l'auteur engagé dans cette voie s'offre une grave difficulté. Il est à craindre que cette scène dont le mouvement et l'aspect sont si simples ne paraisse vide. Il est à craindre que ces personnages créés par une décomposition réfléchie de la réalité ne paraissent immobiles et sans vie. Il est à craindre que cette noblesse et cette élégance dont le poëte les a revêtus ne paraissent un emphatique mensonge, une vaine décoration jetée sur des abstractions mortes, sur des fantômes insensibles. Ainsi, au bout de cette interprétation hardie de la nature humaine il se rencontre un formidable écueil. Tandis que pour représenter l'homme plus dignement, et avec une vérité plus profonde, le poëte le mutile et l'embellit, il risque de tarir en lui les sources de la vie et d'affaiblir d'une parure mensongère un automate glacé. C'est là ce qui rend dans le genre de la tragédie classique le succès si difficile et si rare; et c'est là où triomphent le génie et l'art de Racine. Dans l'analyse qu'on vient de faire des caractères généraux de son théâtre, a-t-on rien avancé qui ne puisse s'appliquer à Andromaque, à Néron, à Roxane, à Phèdre, à Joad, à tous ses personnages principaux et secondaires? Des gens attentifs voient aisément tout ce que ces créations des poëtes ont de plus et de moins que l'homme réel. Certes, la simplicité de leur nature, l'élégance surhumaine de leurs proportions, et la nudité du fond sur lesquels elles se détachent, sont des choses frappantes pour tous. Andromaque, Agrippine, Roxane ne nous représentent ni ce que nous voyons autour de nous, ni ce que l'histoire nous retrace. Ce sont bien là des êtres factices, des images infidèles, hardiment inexactes, de ce que nous sommes. Mais toutefois, quels intimes rapports s'établissent entre eux et nous dès qu'ils ont commencé à se développer sous nos yeux [1] ! Quelle puissante sympathie concentre sur eux toutes les forces de notre âme! de quelle

(1) « De quoi se plaignent les critiques si avec si peu d'incidents et peu de matière j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin? » (Racine, préface de *Bérénice*.)

vérité vivante ils nous paraissent doués, et comme nous nous reconnaissons nous-mêmes dans tous leurs traits! Comme ces abstractions se meuvent et respirent! Les mensonges du poëte sont oubliés ou plutôt ignorés : on voit, on entend des hommes; et en même temps que la raison s'élève par la contemplation des traits généraux de la passion, et en même temps que l'amour de l'idéal se satisfait par la peinture embellie de la vertu et du vice, la sensibilité s'émeut comme au spectacle d'une action réelle; de telle sorte qu'il n'est aucune de nos impressions qui ne soit à la fois instructive et animée, forte et saisissante.

A l'appui de ces réflexions, il sera bon de citer quelques paroles d'un éloquent avertissement qu'un écrivain adressait aux partisans, alors passionnés, de cette école qui reniait Racine, comme trop idéal et trop froid, pour passer tout entière à Shakspeare : « Si notre scène est étroite, si elle a manqué jusqu'ici à la fidélité de l'histoire, des mœurs et des costumes; si, renfermées dans l'enceinte des palais, les passions ont perdu ce qu'elles ont d'énergique, de naïf et de populaire sur les places publiques, au milieu des plus grands intérêts; si le spectacle de la nature et le contraste passionné de ses beautés et des désordres de l'âme vient trop rarement nous émouvoir, il ne faut pas oublier que, seuls entre tous les peuples, nous nous sommes élevés à une étude abstraite de la passion qui ravit les esprits délicats et forts à des émotions tout aussi poétiques que celles des théâtres étrangers. Shakespeare, Schiller et Gœthe touchent autrement que Racine, mais non plus profondément que lui. Il y a besoin de réfléchir pour retrouver en soi toutes les émotions que ses pièces font ressentir. Mais cette réflexion, il la rend naturelle, facile à la foule même. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner un parterre français sous le charme de la représentation. Il n'est pas froid, comme on le dit; seulement, il est recueilli, parce que Racine commande le recueillement; et quand viennent les explosions à la suite de longs et admirables développements, on peut voir si elles ont perdu à la patience de la réflexion et si des épanchements non moins vifs de poésie ne s'échappent pas de toutes les âmes (1). »

Les remarques générales qui viennent d'être présentées sur le théâtre de Racine pourraient être appliquées, dans ce qu'elles ont de fondamental, à celui de Corneille. Du reste, si les grands principes sont communs aux deux poëtes, on remarque entre eux de notables différences dans l'application qu'ils en ont faite.

Le génie de Corneille tendait au grand : il était tourmenté du besoin d'élever et d'exalter les âmes par des émotions sublimes. Ce besoin chez lui était si vif, qu'il craignait de montrer sur le théâtre des hommes faibles. Il voulait que le sentiment de l'admiration dominât tous les autres dans l'âme du spectateur. Pour que la source de l'admiration ne tarît pas, il fit de presque tous ses personnages des héros de volonté. Bienfaiteurs ou tyrans de leurs semblables, ses personnages d'ordinaire ne cèdent point à l'empire des passions : ils les domptent, ou s'entendent et concertent librement avec elles. Cette théorie dramatique est grande; mais elle exclut le pathétique de la scène; mais trop constamment ou trop témérairement appliquée elle peut affaiblir l'intérêt, en laissant trop prévoir le jeu et le dénoûment de l'action, ou en ôtant aux personnages les plus infaillibles moyens de s'attirer la sympathie du spectateur. Racine le comprit; et, tout en restant dans cette sphère idéale dont on a cherché plus haut à donner l'idée, il mit sur la scène des personnages plus vrais et plus intéressants, en les faisant plus accessibles aux entraînements de la passion, en leur donnant, comme il le dit lui-même, « une bonté médiocre, c'est-à-dire, une vertu capable de faiblesse (1) ». C'est une des principales différences par lesquelles il se sépare de Corneille : c'est un des plus utiles perfectionnements qu'il apporta dans l'art dramatique. On a dit qu'il avait puisé dans Aristote l'idée de cet heureux changement. Il serait plus juste de dire qu'il s'était rencontré là-dessus avec la poétique du philosophe, et n'avait pas dédaigné d'invoquer à l'appui de sa réforme l'autorité d'un grand nom. Une autre différence, non moins importante, doit être indiquée ici. En un sens, la tragédie de Racine est moins idéale que celle de Corneille, puisque, comme on vient de le voir, Racine a montré l'homme moins armé de volonté et d'héroïsme, et par conséquent a réduit les caractères tragiques à des proportions plus humaines. Mais dans un autre sens Racine est plus idéal que Corneille. En effet, chez lui le langage de la passion, toujours simple et naturel, est plus constamment noble, élevé, délicat. Corneille jetait souvent au milieu d'éloquents dialogues des traits de familiarité prosaïque et bourgeoise; il tombait même parfois du sublime au trivial, et d'ordinaire l'intérêt dramatique ne gagna rien chez lui à ce mélange de tons, qui peut produire d'heureux effets dans le drame, mais qui répugne au génie de la tragédie classique. Ce qui donne aussi à Racine un caractère plus marqué d'idéal, c'est qu'il sait mieux que Corneille, en peignant les contradictions et l'inconséquence de l'homme, adoucir les transitions brusques, les oppositions heurtées et faire comprendre au spectateur la logique des mouvements les moins logiques de la passion.

On a laissé la biographie de Racine au moment où le vif ressentiment des injurieuses attaques d'une cabale acharnée contre lui (2), le retour

(1) P. Dubois, dans *Le Globe*, 23 octobre 1827.

(1) Voir la préface d'*Andromaque*.

(2) « Il disait à mon frère : Quoique les applaudisse-

des sentiments religieux sous l'empire desquels il avait vécu à Port-Royal, et peut-être aussi les peines amères que l'amour devait entraîner à sa suite dans un cœur tel que le sien, le déterminèrent à renoncer au théâtre et à embrasser un genre de vie réglé sur les principes d'une religion sévère. Racine était une de ces âmes passionnées dont l'enthousiasme et la délicatesse font le supplice. De telles âmes se précipitent avec plus d'ardeur que d'autres vers tout ce que la vie semble promettre à l'homme : elles demandent à la vie plus qu'elle ne peut donner, et quand elles arrivent à la lie que contient le fond du vase, ce qui pour elles ne tarde jamais, elles en sentent plus vivement que d'autres l'amertume. Racine aimait la gloire et ses maîtresses avec une ardeur qui lui rendait extrêmement sensibles les outrages que la médiocrité et l'envie prodiguent au génie, et ces déceptions auxquelles les cœurs aimants n'échappent pas. Jeune encore, en possession d'une renommée que les plus jaloux allaient bientôt cesser de lui disputer, brillant de génie et de gloire, il tomba dans une profonde tristesse. Mécontent des autres, il l'était aussi de lui-même. Il se jugeait avec une conscience sévère, avec un amour du bien aussi vif et aussi délicat que l'était son amour du beau : le témoignage qu'il se rendait à lui-même ne le satisfaisait pas, et n'apaisait point ce besoin passionné de perfection morale que la nature et l'éducation avaient mis en lui, et qui s'augmentait encore à mesure qu'il approchait de l'âge mûr. Au milieu des agitations et des enchantements dont la poésie, l'amour et la gloire remplissaient ses jours, il aspirait à un idéal de vertu, de repos, d'ordre et de désintéressement dont sa belle âme était éprise. Il vint un instant où ses scrupules et ses inquiétudes se changèrent en remords. La vie qu'il menait lui devint odieuse; il résolut d'en sortir.

C'était le lendemain de *Phèdre*. Il avait trente-huit ans. Il avait tracé le plan d'un *Œdipe*, d'une *Iphigénie en Tauride*, d'une *Alceste*. Il annonça tout à coup à ses amis qu'il avait résolu de se faire chartreux. On ne le détourna de ce dessein qu'avec beaucoup de peine. Le prêtre auquel il s'était adressé lui représenta qu'un caractère tel que le sien ne soutiendrait pas longtemps la solitude ; qu'il ferait plus prudemment de rester dans le monde, et d'en éviter les dangers, en se mariant avec une personne honnête et pieuse. Après une vive résistance, Racine suivit ce conseil, se promettant de joindre aux saintes pratiques par lesquelles il avait fait vœu d'expier sa vie passée les vertus d'un bon père de famille. Il épousa la fille d'un trésorier du bureau des finances d'Amiens, femme d'un excellent cœur et d'une dévotion fervente, et si simple

ments que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrins que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir. » (L. Racine, 2e partie.

qu'elle demandait un jour à Louis Racine, longtemps après la mort de son mari, quelle était la différence des rimes masculines avec les rimes féminines. Peu de temps après son mariage, Racine fut nommé historiographe du roi. Il était déjà, depuis 1673, membre de l'Académie française. A partir de cette époque, il fit trois parts de sa vie : il donna l'une à Dieu, l'autre à sa famille et à Boileau, son unique ami, et la troisième au roi. Il ne fut plus occupé qu'à remplir ses devoirs de chrétien, à lire la Bible, à visiter la maison de Port-Royal, à surveiller l'éducation de ses enfants, à jouir du commerce de Boileau, et à préparer les matériaux de l'histoire de Louis XIV. De temps en temps il quittait sa famille pour aller à la cour, où il était admis en qualité d'historiographe et de gentilhomme ordinaire du roi. La plupart du temps il ne s'y rendait que pour obéir aux ordres du prince, qui aimait à l'entretenir et le prenait quelquefois pour lecteur, particulièrement lors de sa maladie. Il l'accompagna dans ses voyages militaires en 1678, 1692 et 1693, afin de voir lui-même les événements qu'il était chargé de raconter. Non-seulement il ne s'occupait plus d'art dramatique ni de poésie; il ne parlait jamais des travaux et des succès de sa vie passée, et il ne pouvait souffrir qu'on lui en parlât. « Comme on lui avait dit un jour, dit Louis Racine, qu'il ferait plaisir au roi d'aller donner quelques leçons de déclamation à une des princesses, il y alla; mais quand il vit qu'il s'agissait de faire répéter quelques endroits d'*Andromaque* qu'on avait fait apprendre par cœur à cette princesse, il se retira, et demanda en grâce qu'on n'exigeât point de lui de pareilles leçons. » Il était tourmenté de la crainte que l'envie d'être poëte et de faire des tragédies ne s'emparât de son fils aîné, dont il dirigeait l'éducation avec une tendre et sévère sollicitude. Dans les lettres qu'il lui écrivait, il ne négligeait aucune occasion de le mettre en garde contre cette tentation. Racine a montré dans plusieurs ouvrages le talent d'écrire en prose. Un discours prononcé à la réception de Thomas Corneille à l'Académie contient un éloge éloquent de son illustre frère. Dans sa jeunesse (1610), il avait publié une lettre piquante et spirituelle contre les écrivains de Port-Royal, qui avaient violemment attaqué les auteurs des pièces de théâtre. Une seconde lettre, supérieure à la première, n'a paru qu'après sa mort. Il s'était bientôt réconcilié avec ses anciens maîtres en donnant les marques d'un entier et profond repentir.

Esther (1690) et *Athalie* (1691) ne furent point une violation de l'engagement que Racine avait contracté devant Dieu. On sait à quel propos et dans quel but ces deux chefs-d'œuvre furent composés. En travaillant pour les demoiselles de Saint-Cyr sur deux sujets de ce genre, Racine transformait et sanctifiait l'art qu'il avait abjuré, et faisait à la religion un hommage public de son génie. Cependant, ce retour à la poésie, si pur et

si sérieux qu'il fût, ne laissa pas de lui causer des scrupules. Les applaudissements qu'on lui donnait, les critiques qui se mêlaient encore aux éloges, réveillaient en lui ces passions mondaines pour lesquelles il faisait pénitence. Il ne tenta point d'autre essai semblable. Il rentra dans son silence, dont madame de Maintenon ne l'avait tiré qu'avec peine, et rien ne l'en put faire sortir jusqu'à sa mort. Rien ne serait plus intéressant que de suivre Racine dans tous les détails de sa vie intérieure, pendant les vingt-deux ans qui s'écoulèrent depuis sa conversion jusqu'à sa mort. Mais il y aurait trop à dire; car, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, les *Mémoires* de Louis Racine abondent en renseignements de toutes sortes sur cette période. On aime mieux y renvoyer ainsi qu'aux lettres écrites par Racine, soit à Boileau, soit à son fils aîné, depuis 1687 jusqu'en 1699. Il y a peu de lectures plus touchantes que celle de ces lettres : on y sent partout le génie qui s'abaisse, qui s'efface, pour n'être qu'un humble chrétien, un homme simple, un ami dévoué, un bon père. Plus les idées et le langage en sont simples, plus le lecteur est ému et charmé. Sous cette familiarité douce et calme, sous cette affectueuse et rigoureuse humilité, sous ce sans-façon paisible et austère, on sent une âme passionnée toute prête à se répandre, un grand esprit dont l'activité comprimée déborde; tout un monde de sentiment et de poésie refoulé et contenu par une héroïque abnégation de chrétien. L'accent de mélancolie que communique à toutes les paroles de Racine la crainte de n'être pas assez sévère pour lui-même, et la plénitude de cœur produite par la contrainte qu'il s'impose, ajoutent encore au charme attendrissant de cette lecture. Il semble souvent être dans cet état où le cœur oppressé a besoin de se soulager par des pleurs. Son fils nous apprend que les cérémonies religieuses auxquelles il assistait dans les temples le faisaient souvent fondre en larmes. C'étaient des occasions légitimes d'épanchement que lui fournissaient la religion et l'amour divin, et dont il s'empressait de profiter. « Il n'était jamais témoin, dit Louis Racine, d'une prise d'habit sans pleurer, lors même que la victime lui était indifférente : c'est ce qu'on apprendra par une des lettres de madame de Maintenon, qui, écrivant à Saint-Cyr pour demander le jour de la profession d'une jeune personne où elle voulait assister, ajoute : « Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie. »

Racine ne se trouvait mieux nulle part que chez lui, soit au milieu de sa famille, soit dans la retraite où il s'enfermait pour lire la Bible et pour prier. Cependant c'était un besoin pour lui d'aller de temps en temps à la cour; un reste d'amour de la gloire, qu'il n'avait pu arracher de son âme, lui rendait précieuses et douces les marques d'estime et d'amitié que ne manquait jamais de lui donner le roi. Il se plaisait à contempler les splendeurs de la cour. Ce spectacle imposant, le contraste de son humble foyer avec cette magnificence, charmaient son imagination, toujours active, toujours passionnée pour le grand et le beau. Quelques années avant sa mort ses opinions religieuses lui attirèrent le mécontentement de Louis XIV. Il fut extrêmement sensible à cette disgrâce, qui ne fut que passagère, ou du moins s'adoucit beaucoup, puisque dans l'année qui précéda sa mort il reçut plusieurs marques de la faveur du roi. Racine tomba malade à la fin de 1698, d'une fièvre qui résista aux remèdes. Un abcès au foie se déclara, et le mal fit en peu de temps des progrès rapides. Le poëte mourut le 21 avril 1699, avec un courage et une tranquillité dignes de son caractère et de sa vie (1).

On sait que, conformément à ses dernières volontés, il fut enseveli dans le cimetière de Port-Royal, à côté de M. Hamon, un de ses anciens maîtres. En 1711, après la destruction de l'abbaye, ses restes furent exhumés et transportés dans l'église de Saint-Étienne du Mont, où ils sont encore. L'épitaphe, composée par Boileau et gravée sur une des faces du tombeau de Port-Royal, était restée, à demi brisée, parmi les décombres du cimetière; retrouvée plus tard,

(1) Racine a eu sept enfants de Catherine de Romanet, qu'il avait épousée le 1er juin 1677, et qui mourut le 15 novembre 1732, à Paris, âgée de quatre-vingts ans. Voici sur chacun d'eux quelques renseignements auxquels la célébrité de leur père ne rendra peut-être pas indifférent.

Jean-Baptiste, né le 11 novembre 1678, à Paris, où il est mort, le 31 janvier 1747, sans avoir été marié. Il reçut des leçons des plus habiles maîtres. A seize ans il eut, en survivance de son père, la charge de gentilhomme ordinaire du roi. Il fut employé dans les bureaux de M. de Torcy, qui dirigeait les affaires étrangères, et attaché à l'ambassade de La Haye, puis à celle de Rome. Bien qu'il eût des amis puissants à la cour et qu'il brillât même dans le monde par les agréments de son esprit, il s'enferma brusquement dans une retraite absolue, et n'en voulut plus sortir. « Sans aucune ambition et même sans celle de devenir savant, dit son frère Louis, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulièrement aux belles-lettres, et s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit ni en vers ni en prose. » Il consacra sa vie et une partie de sa fortune à acheter des livres. Il a laissé quelques manuscrits dont Fréron a publié des fragments dans l'*Année littéraire*. C'est à lui que sont adressées les *Lettres de Racine à son fils*.

Marie-Catherine, morte le 6 décembre 1751, hésita quelque temps entre le couvent et le monde, et finit par épouser, en 1699, M. de Morambert. Elle n'eut qu'une fille, qui fut mariée en Champagne à M. Jacobé de Naurois, dont la famille existe encore.

Anne et *Élisabeth* entrèrent de bonne heure en religion, l'une chez les Ursulines de Melun (1698), l'autre dans l'ordre de Fontevrault (1700).

Jeanne-Nicole-Françoise, morte le 22 septembre 1739, demeura fille, et se retira, après la mort de sa mère, dans l'abbaye de Malnoué, près Paris.

Madeleine, née en 1688, morte le 7 janvier 1741, passa sa vie dans une retraite volontaire et la pratique des bonnes œuvres.

Louis, *voy*. ci-après.

Racine avait une sœur, Mme Rivière, dont le mari était contrôleur du grenier à sel de La Ferté-Milon, et qui mourut en 1732, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Le général de division comte l'Ille, mort en 1828, était arrière-petit-fils de cette dame.

elle fut conservée dans l'église de Magny-Lessart, d'où on la transporta en 1811 à Saint-Étienne-du-Mont, pour la placer à l'endroit où était déposé le corps de Racine, à côté du tombeau de Pascal. On ne peut sans attendrissement contempler ce précieux débris et lire cette inscription à demi effacée qui rappelle à la fois l'amitié des deux poëtes, les malheurs de Port-Royal, la reconnaissance de Racine pour ses anciens maîtres, son génie et sa gloire, son sacrifice, ses vertus, sa sainte mort, tous les souvenirs qui font admirer et chérir en lui le grand poëte et l'homme de bien.

Les éditions des *Œuvres* de Racine antérieures à 1745 ne contiennent que son théâtre et ses poésies; ce n'est qu'après la publication des *Mémoires* rédigés par Louis Racine sur son père que l'on y inséra les ouvrages en prose. Depuis 1776, date de l'édition elzevirienne en 2 vol. in-12, on a réimprimé un grand nombre de fois les *Œuvres poétiques* de Racine; nous citerons les suivantes : Amsterdam, 1743, ou Paris, 1750, 3 vol. in-12, fig. de Boulongne : édit. de l'abbé d'Olivet, justement recherchée des amateurs; — Paris, 1760, 3 vol. in-4°, fig.; — Paris, 1768, 7 vol. in-8°, fig. de Gravelot : édit. de Luneau de Boisjermain ou plutôt de Blin de Sainmore; les *Commentaires* ont paru séparément; Paris, 1769, 1795, 3 vol. in-8°; — Paris, 1783, 3 vol. gr. in-4°, ou 1784, 3 vol. in-8° et 5 vol. in-18; — Paris, 1796, 4 vol. gr. in-8°, fig. de Le Barbier; — Paris, 1800, 5 vol. in-18, édit. stéréotype, qui a eu de nombreux tirages; — Paris, 1801-1805, 3 vol. gr. in-fol., fig. de Gérard, de Girodet, etc. : on regarde ce livre comme un des plus beaux que la typographie d'aucun pays ait produits; — Paris, 1807, 5 vol. in-8°, fig. de Moreau jeune : édit. de Petitot; — Paris, 1807, 7 vol. in-8°, avec les commentaires de La Harpe; — Paris, 1808, 7 vol. in-8°, avec les commentaires de Geoffroy : cette édition passait alors pour la plus complète; — Parme, 1813, 3 vol. gr. in-fol. : édit. de Bodoni. Les *Œuvres complètes* de Racine ont été moins souvent reproduites que ses œuvres poétiques; les principales éditions sont celles de Ch. Nodier, 1820, 8 vol. in-18; d'Aimé Martin, 1820-1821, 6 vol. in-8°, fig. de Gérard, Girodet et Prud'hon : excellente édition, qui a servi de modèle à un grand nombre d'autres; de Tissot, 1826-1827, 5 vol. in-8°; d'Auger, 1827, 2 vol. in-8°, etc. JACQUINET.

L. Racine, *Mémoires*. — La Harpe, *Éloge de Racine*; Paris, 1772, in-8°, et *Cours de littér.* — [illegible] d'Aimé Martin. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Villemain, *Cours de littér.* — Saint-Marc Girardin, *Cours de littér. dramat.* — *Dict. hist. de la France*.

RACINE (*Louis*), poëte français, fils du précédent, né le 6 novembre 1692, à Paris, où il est mort, le 29 janvier 1763. Dans son enfance on l'appelait Lionval. Il perdit son père à l'âge de sept ans, et ne conserva pas même le souvenir de ses traits. Telle était la rigueur des principes religieux dans lesquels il fut élevé qu'il n'avait pas six ans lorsque Racine écrivait cette phrase : « Madelon et Lionval sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre le carême. J'en étais assez d'avis, mais votre mère croit que cela n'est pas nécessaire. » Recommandé par son père mourant aux soins de Rollin, il fit ses études au collége de Beauvais. Là, à l'insu de sa mère, il commença à se livrer à son goût pour la poésie, malgré les remontrances de Boileau, qui, rempli pour lui de la plus tendre bienveillance, opposait à ce penchant l'exemple d'un père dont les succès avaient été payés des plus amers chagrins. « Il faut que vous soyez bien hardi, lui dit un jour le redoutable juge, pour oser faire des vers avec le nom que vous portez! Ce n'est pas que je regarde comme impossible que vous deveniez un jour capable d'en faire de bons; mais je me méfie de ce qui est sans exemple, et depuis que le monde est monde on n'a pas vu de grand poëte fils d'un grand poëte. » Au sortir du collége, Louis étudia le droit, et fut reçu avocat. Rebuté par la sécheresse des habitudes du barreau, il prit bientôt l'habit ecclésiastique, et entra comme pensionnaire chez les pères de l'Oratoire. Ce fut dans la maison de Notre-Dame des Vertus, où il passa trois années, qu'il composa son premier ouvrage, le poëme de *la Grâce*. Par une disposition qui contrastait singulièrement avec le choix d'un pareil sujet, il se sentit entraîné vers la poésie tragique, et il eût suivi cette vocation, qui fut celle de toute sa vie, sans la crainte de n'être jamais que médiocre dans un art où son père avait excellé. Protégé par le chancelier Daguesseau, il le suivit dans son exil au château de Fresne. Reçu le 8 août 1719 dans l'Académie des inscriptions, il se présenta peu de temps après comme candidat à l'Académie française; mais l'évêque de Fréjus, Fleury, traversa son élection afin de ne point rallumer les querelles mal éteintes auxquelles avait donné lieu le poëme de *la Grâce*. Cependant la chute du système de Law avait réduit de moitié la fortune de Louis Racine. Surmontant sa répugnance, il sollicita l'emploi avantageux d'inspecteur général des fermes du roi en Provence (1722). Cet emploi et celui de directeur des fermes qu'il occupa ensuite le fixèrent successivement à Marseille, à Salins, à Lyon et à Moulins; dans cette dernière ville, et non à Lyon, comme on l'a prétendu, il épousa, le 1er mai 1728, Marie Presle de l'Écluse, fille d'un conseiller en la cour des monnaies de Lyon. Nommé en 1732 directeur des gabelles à Soissons, il y fut reçu maître particulier des eaux et forêts du duché de Valois. De cette résidence, il adressa à l'Académie de nombreux mémoires, qui presque tous roulaient sur des questions relatives à l'art dramatique; ces mémoires, où il a déployé autant d'érudition que de goût, font partie de la collection de l'Académie des inscriptions (tom. VII à XV).

Après avoir, pendant un quart de siècle, cal-

culé, vérifié des registres, dressé des rôles, lu des arrêts et des procès-verbaux, Louis Racine pensa que l'heure impatiemment attendue du repos était sonnée pour lui. Sa fortune, fort améliorée par son mariage et par son travail, lui permit enfin de revenir à Paris et de se livrer tout entier à la culture de la poésie (1746). En 1750 il se mit de nouveau sur les rangs pour entrer à l'Académie française; mais il se retira en apprenant que sa réputation de janséniste serait un obstacle à ce que son élection fût approuvée par le roi. Il venait de terminer la traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton lorsqu'il apprit qu'un affreux accident, suite du tremblement de terre de Lisbonne, avait fait périr à Cadix son fils unique, jeune homme de la plus belle espérance (1er novembre 1755). Ce coup brisa le cœur de Louis Racine, qui avait hérité de son père les plus vifs sentiments de l'amour paternel. Dès lors il tomba dans une mélancolie profonde, quoique douce et résignée; il vendit sa bibliothèque et une collection d'estampes d'une valeur considérable, ne conservant que les livres qui l'entretenaient d'une autre vie. Il renonça pour lui-même à tout travail poétique; mais dans cette retraite, où sa plus douce occupation était de cultiver les fleurs, il accueillit avec bonté Delille, qui venait lui soumettre sa traduction des *Géorgiques*, et Lebrun, qui s'honorait d'être son élève. Uniquement occupé de pensées religieuses, il voulut épancher son cœur en composant quelques ouvrages ascétiques, et lorsqu'il les eut terminés, il en défendit la publication, dans la crainte de fournir un aliment aux controverses de son temps. Il succomba à une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-dix ans passés.

Poëte distingué, véritable érudit, critique judicieux, Louis Racine fut un homme excellent, qui, s'il n'ajouta pas à la gloire du nom paternel, sut au moins en porter dignement le fardeau. Une admirable simplicité de cœur, la plus sincère modestie relevaient encore en lui les précieuses qualités de l'esprit. On sait qu'il se fit peindre, indiquant du doigt ce vers de *Phèdre* :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père...

Il n'avait point ces dons séduisants qui font obtenir les succès éphemères du monde; il portait même dans la société une distraction habituelle qui le rendait comme étranger à tout ce qui se passait autour de lui. En revanche, son caractère honorable lui mérita d'illustres amis, tels que Daguesseau, d'Argenson, le cardinal de La Rochefoucauld, Le Franc de Pompignan et J.-B. Rousseau. Il avait l'air froid et la physionomie peu revenante; ce qui faisait dire de lui : « C'est un saint qui a la figure d'un réprouvé. » Il était plein des auteurs anciens, sacrés ou profanes, et quoique fort dévot, il avait fait graver au bas de son crucifix ces vers de Tibulle à sa maîtresse :

Te spectem, suprema mihi quum venerit hora;
Te teneam moriens, deficiente manu.

Les ouvrages qu'il a laissés sont : *La Grâce*, poëme en IV chants; Paris, 1720, in-8°; souvent réimprimé à la suite du poëme de *La Religion*, et traduit en allemand par Schaffer et en vers latins par Revers (Avignon, 1768, in-12). Après avoir lu cet ouvrage, un archevêque lui dit qu'il aurait mieux fait d'écrire des pièces de théâtre que de mettre au jour de pareilles hérésies. « Ce sera, ajouta-t-il, votre condamnation au jour du jugement. » En effet ce poëme, où rien du reste ne s'élève jusqu'à la grande poésie, offre le développement à peu près complet des principes du jansénisme; mais en laissant de côté les questions controversées, on doit du moins tenir compte à l'auteur de l'extrême clarté qu'il a introduite dans l'exposé de doctrines aussi abstraites et de l'expression élégante dont il a su les revêtir. On connait la pièce que Voltaire lui adressa à ce sujet et qui se termine par ce vers :

Et soyons des chrétiens et non pas des docteurs.

On peut voir dans le *Dictionnaire des livres jansénistes* (t. III, p. 251-259) l'examen des passages qui prêtent le plus à la censure; — *Ode sur l'harmonie;* Paris, 1736, in-8° : le précepte et l'exemple y sont joints si heureusement que La Harpe l'a insérée tout entière dans le t. XIII du *Cours de littérature;* — *Épître à M. de Valincour; Ode sur la paix;* Soissons, 1736, in-8°; — *La Religion*, poëme en VI chants; Paris, 1742, in-12. D'après le jugement de J.-B. Rousseau, ce poëme est un des ouvrages les plus estimables de la langue française. « Le sujet, dit La Harpe, en est parfaitement tracé; les preuves sont bien choisies, fortifiées par leur enchaînement et déduites dans un ordre lumineux. Rien ne manque à la partie didactique; mais le plan n'a rien de cette imagination qui invente, et la versification n'a pas non plus assez de cette poésie qui anime et vivifie tout. » Cet ouvrage a eu jusqu'à nos jours plus de soixante éditions, et il a été traduit en vers anglais, allemands, italiens et latins; — *Réflexions sur la poésie;* Paris, 1747, 2 vol. in-12; — *Mémoires sur la vie de Jean Racine;* Lausanne (Paris), 1747, 2 vol. in-12; ils renferment beaucoup d'inexactitudes, et ne doivent être consultés qu'avec précaution. Quant à la correspondance de son père et de Boileau, qui les accompagne, Louis Racine s'est permis, en la publiant, d'y introduire des changements considérables; — *Remarques sur les tragédies de Jean Racine, suivies d'un traité sur la poésie dramatique ancienne et moderne;* Paris, 1752, 2 vol. in-12; les notes, souvent justes, sont en général superficielles, et on s'aperçoit qu'il a plus la connaissance des vers que du théâtre; — *Le Paradis perdu de Milton, trad. en françois* (en prose), *avec les notes et remarques d'Addison et un Discours sur le poëme épique;* Paris, 1755, 3 vol. in-12 : travail exact, mais qui n'a point fait oublier celui de Dupré de Saint-Maur. On a

publié, sous le nom de L. Racine des *Poésies fugitives* (1784, in-12), que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *Œuvres* de ce poëte ont été recueillies plusieurs fois; mais la seule édition complète est celle de Paris, 1808, 6 vol. in-8°, dont le texte a été revu avec soin sur les volumes annotés par l'auteur et déposés à la Bibliothèque impériale : outre les ouvrages cités, elle renferme vingt neuf *Odes*, six *Epîtres* et des *Lettres*. [P.-A. Vieillard, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec addit.]

Le Beau, *Éloge de L. Racine*; Paris, 1763, in-4°. — *Nécrologe des hommes célèbres de France*, 1766. — *Galerie française*. — La Harpe, *Cours de littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. fr. au dix-huitième siècle*.

RACINE (*Bonaventure*), prêtre et historien français, né à Chauny, le 25 novembre 1708, mort à Paris, le 15 mai 1755. Parent de l'illustre poëte de ce nom, il vint achever ses études à Paris, au collége Mazarin, et y fit de grands progrès dans les langues et dans les sciences ecclésiastiques. Appelé par M. de la Croix-Castries, archevêque d'Albi, pour diriger le collége de Rabasteins (1729), il le quitta en 1731, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*, et fut placé par Colbert, évêque de Montpellier, à la tête du collége de Lunel. La persécution peu après l'obligea de quitter Lunel à la hâte. Il parvint à Paris après bien des fatigues, et se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt; mais, par ordre du cardinal de Fleury, il fut encore obligé de quitter cette maison, en 1734. Il vivait dans la retraite lorsque M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'attacha à son diocèse en lui donnant un canonicat dans sa cathédrale; ce prélat lui conféra aussi tous les ordres sacrés. Son principal ouvrage est un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* (Paris, 1748-1756, 13 vol. in-4° ou in-12). Il suffit de le lire pour connaître parfaitement le caractère de l'abbé Racine et ses véritables sentiments sur les malheureuses querelles théologiques qui agitèrent l'Église de France pendant plus d'un siècle. On joint à cette histoire des *Lettres à Morenas* qui font le 14e volume, et une *Suite* (Paris, 1762, 2 vol.), formant le 15e et le 16e volume. On a aussi publié de l'abbé Racine des *Reflexions sur l'histoire ecclésiastique* (2 vol. in-12), qui sont un abrégé de son grand ouvrage. F.

Nouvelles ecclés., 1755. — Feller, *Dict. hist.* — *Calendrier ecclés. pour* 1757.

RACK (*Edmond*), poëte anglais, né en 1735, à Ellingham dans le Norfolk, mort en 1787, à Bath. Ses parents étaient de pauvres quakers; il les perdit de bonne heure, et entra au service d'un marchand de draps, qui lui fit apprendre à lire et à compter. Ayant amassé dans le commerce une petite fortune, il se retira à Bath, et y forma une Société d'agriculture dont il fut secrétaire. On a de lui : *Poems* (Bath, 1775, in-8°; le principal morceau est un poëme sur *Les Ruines d'une ancienne cathédrale*, impr. à

part, en 1768; — *Mentor's* ... 1777; — *Miscellanies*; ibid., ...
Gorton, *Biogr. dict.* (Suppl.).

RACLE (*Léonard*), archit... français, né à Dijon, en no... à Pont-de-Vaux (Ain), le ... nature l'avait doué d'une int... mune, jointe à l'amour du tra... activité. Aussi, quoique dép... classique et sans fortune, il ... des travaux importants, ... de Versoix, que le manque d... pas de terminer. Le can... puis Pont-de-Vaux jusqu'... sement d'un pont de fer ... ce même canal, projet d... teur empêcha la réalisati... de Ferney-Voltaire. Rac... l'architecte de l'illustr... lonie, il devint aussi ... à Versoix, où il espér... rivale de Genève, ... de faïence, qu'il tran... Vaux. « M. Racle, écri... taire, se tire d'affaire ... damment des rois ... chefs-d'œuvre en gran... il les vend à des ... servait d'une compo... vention, propre égal... et les parquets, et ... le nom d'*argile ma*... à Ferney, pour la co... fut déposé le cœur d... ingénieur en chef d... ministration centrale ... publié que des *Ré*... *rivière de l'Ain*, ... (Bourg, 1790, in-8 ... art plusieurs ouvr... quels nous mentio... *construction d'un* ... *seule arche*, de ... ronné en 1786 par ...
J.-P. Abel ...

Amanton, *Notice* ... *Galerie auxonnaise* ... *graph. sur Dijon.* — *Galerie bourguignon*...

RACONIS. *Voy.* ...

RACZYNSKI (... polonais, né en 17... vier 1845, au ch... du grand maréchal ... une éducation soi... la légion polonaise ... être avancé jusqu'a... en 1812 à la diète de ... l'espoir de voir rec... prit en 1814 un lon... l'Asie Mineure. De ... ploya sa grande for... noble patriotisme; c...

natale une précieuse bibliothèque de plus de vingt mille volumes. Le peu de reconnaissance que lui en témoignèrent certains partis parmi ses compatriotes le combla de chagrin; en 1845 il se suicida, d'un coup de pistolet. On a de lui : *Voyage pittoresque dans quelques provinces de l'empire ottoman*, traduit en allemand; Berlin, 1825, 1828, avec un vol. de planches; — *Histoire du règne de Jean-Casimir*; Posen, 1829; — *Le médaillier de Pologne*; Berlin et Posen, 1841-1845, 4 vol. in-4°; — *Wspomnienia Wielkopolski*; Posen, 1842-1843, 2 vol., avec atlas; — *Codex diplomaticus Lithuaniæ*; Breslau, 1845, in-4°; — *Dziela ladenszaczakiego zebraue i wydaue*; Posen, 1843, 2 vol. in-8°. — Raczynski a édité les *Lettres* de Jean Sobieski à sa femme pendant la campagne de Vienne, les *Mémoires* de Passek, d'Alb. Radziwill, de Wybicki, de Kitowicz, etc., ainsi qu'une suite des meilleurs ouvrages écrits en polonais : *Obraz Polski i Polakow*; Posen, 1840, 21 vol., et enfin le *Codex diplomaticus Majoris Poloniæ*, rassemblé par son grand-père; Posen, 1840.

* Raczynski (*Athanase*, comte), diplomate polonais, frère du précédent, né le 2 mai 1788, fut ambassadeur de Prusse à Copenhague, à Lisbonne et à Madrid, et vit depuis 1853 à Berlin, où il s'occupe plus que jamais d'études sur l'art, pour lesquelles il a entrepris de longs voyages en Allemagne, en France et en Italie. On a de lui : *Histoire de l'art moderne en Allemagne*; Paris, 1836-1842, 3 vol. in-8°; trad. en allemand, Berlin, 1836-1842; — *Les Arts en Portugal*; Paris, 1846, in-8°; — *Du Portugal*; Paris, 1847, in-8°.

Dictionnaire historico-artistique. — *Conversations-Lexikon.*

Radagaise, chef barbare, tué en 406. Il appartenait probablement à la nation des Goths, mais il n'en était pas un des rois, comme le disent saint Augustin et Prosper d'Aquitaine. Après avoir, en 401, pris part à l'expédition d'Alaric en Italie, il rassembla en 406 une armée de deux cent mille hommes, composée de Vandales, de Suèves, d'Alains et de Goths, et les conduisit par les contrées du haut Danube en Étrurie, pour ensuite marcher sur Rome. Pillant et massacrant tout sur son passage, il arriva sans avoir trouvé de résistance sérieuse jusque sous les murs de Florence, dont il commença le siége. Rome était consternée; les païens seuls y triomphaient, se réjouissant hautement que Jupiter, chassé du Capitole, armait le bras de Radagaise pour foudroyer une ville impie. Stilicon cependant, le valeureux ministre de l'incapable Honorius, ne perdit pas courage, et réunit une trentaine de légions, qu'il renforça d'un corps d'Alains auxiliaires. Secondé par deux habiles chefs barbares, Uldès, roi des Huns, et le Goth Sarus, il attaqua l'une des trois divisions de l'armée de Radagaise, et la tailla en pièces. Radagaise se vit obligé de se retirer de Florence en désordre; ne connaissant aucun principe de tactique, il se laissa enfermer dans les montagnes de Fésule, au lieu de garder la plaine, où la supériorité de ses forces lui donnait l'avantage. Le manque de vivres et les maladies eurent bientôt détruit la plus grande partie de ses soldats. Désespéré, il quitta son camp presque seul, et tenta de passer les lignes romaines; mais il fut reconnu, chargé de chaînes et ensuite décapité à la vue de son armée, qui alors demanda à capituler. Un corps de douze mille Goths, qui avaient suivi sa fortune, entra au service de l'empire; le reste des bandes de Radagaise fut réduit en esclavage.

Orose, liv. VII, ch. 37. — Zosime, V, 26, . — Isidore, *Chronicon Gothorum*. — Saint Augustin, *De civitate Dei*, V, 23, et *Sermones*, CV, ch. 10. — Marcellinus, *Chronicon*. — Olympiodore (cité par Photius). — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, liv. LXXVII.

Radama, souverain des Hovas, né en 1791, mort le 28 juillet 1828. Il était très-jeune encore lorsqu'il fut appelé, par droit héréditaire, au commandement des Hovas, le peuple le plus puissant de Madagascar, par le nombre, l'activité guerrière et l'intelligence. On a prétendu qu'il était d'origine créole espagnole : rien ne le prouve; mais Radama comprit dès son arrivée au pouvoir qu'il ne devait attendre de force et de lumière que des Européens. Le gouverneur anglais de l'île Maurice, Farqhuar, profita de cette disposition. Il applaudit aux idées civilisatrices du chef hova, lui promit la protection britannique, et lui montra la domination de Madagascar comme le seul but digne de son ambition. Il lui fournit des armes en 1810. Radama attaqua les trois établissements français de Foulle-Pointe, Tamatave et Tintingue; il ne tarda pas à s'en emparer, et depuis les Français firent d'inutiles efforts pour y relever leur drapeau. Un fait remarquable, c'est que Radama, tout en cédant à l'influence anglaise, et en confiant le commandement supérieur de son armée à un officier de la garnison de Maurice, nommé Hastee, affectait les usages français, ne parlait que la langue française et avait pris pour premier ministre Robin, sous-officier français. Il avait une grande admiration pour Napoléon, dont il gardait précieusement une image dans sa case royale. Radama, après avoir soumis les tribus hostiles à ses projets d'unité, songea à devenir maître chez lui et à se débarrasser de l'espèce de vasselage dans lequel s'efforçait de le retenir l'Angleterre. Déjà il prenait des mesures à cet effet, et tout semblait lui promettre le succès, lorsqu'il mourut subitement, à peine âgé de trente-huit ans. Ce malheur vint affliger Madagascar comme une calamité publique, et des soupçons d'empoisonnement s'élevèrent de toutes parts. Ils prirent racine d'autant plus aisément que la mort du chef des Hovas venait combler les vœux du parti anglais, qui reconquit l'autorité suprême par l'intermédiaire d'un jeune Malgache Andimiase élevé dans les écoles de Londres et devenu l'a-

mant de la reine Ranavalo (*voy.* ce nom), femme doyenne de Radama. Sans exalter outre mesure le mérite du monarque hova, on doit reconnaître qu'il fut brave, généreux, habile et fit faire de grands progrès à ses peuples. Il appela près de lui des architectes, des artistes, des ouvriers de tous les pays, et fonda à Tamanarive, sa capitale, une université, des colléges, des usines, des hôpitaux, des fonderies d'armes, de canons, une imprimerie, etc., etc. Radama sur un théâtre plus vaste eût certainement laissé la réputation d'un grand homme. A. DE L.

Macé Descartes, *Hist. et géographie de Madagascar.* — Le Guerel de Lacombe, *Voyage à Madagascar.* — Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde*, chap. XI. — D'Avezac, *Iles africaines*, dans l'*Univers pitt.*, p. 19-24.

RADBOD (Saint), évêque d'Utrecht, né dans la seconde moitié du neuvième siècle, mort le 29 novembre de l'année 918, suivant Mabillon. Il était d'une illustre naissance, puisque parmi ses aïeux maternels on compte un autre Radbod, duc ou roi des Frisons. Il commença ses études à Cologne, et fut ensuite envoyé par ses parents à la cour de Charles le Chauve, et l'école du palais le compta parmi les auditeurs de ses maîtres fameux. Radbod avait donné des preuves éclatantes de son mérite, lorsqu'en 899, à la mort d'Odibalde, les clercs d'Utrecht l'appelèrent au gouvernement de leur église. Ils avaient fait un heureux choix. Radbod était en effet bien différent de ces fils de guerriers qui ne recherchaient dans les évêchés que les avantages temporels, le commandement, la puissance, qui n'appartenaient à l'Église que par l'habit, et qui souvent même, s'associant aux entreprises militaires des rois, ceignaient le glaive, marchaient aux combats, et allaient se précipiter au milieu des plus épaisses mêlées. Les mœurs de Radbod sur le siége d'Utrecht furent celles d'un moine, et l'austérité de ses pratiques un modèle à suivre pour le clergé des deux ordres. Les écrits qu'il nous a laissés sont : fragment d'une *Chronique*, sans doute plus étendue, imprimé par Guillaume Heda, dans son *Historia veterum Episcoporum Ultrajectinæ urbis* ; — *Sermon* sur saint Suitberg, publié par les continuateurs de Bollandus et par Mabillon, *Acta*, t. III, p. 214 ; — *Homélie* sur sainte Amalberge, dans Bollandus, 10 juillet ; — autre *Homélie* sur saint Lebwin, dans le supplément de Surius, par Mosander ; — *Panegyriques* de saint Willibrode et de saint Boniface, qui paraissent inédits ; — petits *Poëmes* sur saints Lebwin, Suitbert, etc., mentionnés dans l'*Histoire littéraire*. B. H.

Hist. littér. de la France, t. VI, p. 1?8. — Guil. Heda, ouv. cité.

RADCLIFFE (*John*), médecin anglais, né en 1650, à Wakefield (Yorkshire), mort le 1er novembre 1714, à Carshalton, près Londres. Il fit d'une manière brillante ses études à l'université d'Oxford, et y prit ses degrés dans les lettres et dans la médecine. Reçu docteur en 1682, il s'établit en 1684 à Londres. Depuis quelques années il pratiquait son art avec beaucoup de succès, et s'était acquis, surtout parmi la haute classe, une réputation à laquelle le tour original et agressif de son esprit contribua plus que sa propre expérience. Il affectait en effet le dédain des vieilles méthodes et visait à l'étrangeté. Il disait en montrant quelques fioles, un squelette et un herbier : « Voilà ma bibliothèque. » En 1686 la princesse Anne de Danemark le choisit pour médecin. Guillaume III et les plus grands personnages eurent plus d'une fois recours à ses soins ; la reine Marie mourut en quelque sorte entre ses mains, et la jalousie de ses confrères ne manqua pas cette occasion de l'accuser de négligence ou de maladresse. Cela n'empêcha pas le roi de le faire appeler dans sa dernière maladie. « Que pensez-vous de mon état? lui demanda-t-il. — Ma foi, répliqua Radcliffe, je ne troquerais pas vos deux jambes pour vos trois royaumes. » Lorsque Anne monta sur le trône, elle refusa de rendre la direction de sa santé à un homme qui prétendait qu'elle n'avait jamais eu que des maux imaginaires. En 1713 Radcliffe représenta la ville de Buckingham à la chambre des communes. C'était un des originaux les plus curieux de son temps ; aussi Mandeville, Steele et d'autres écrivains le criblèrent-ils de railleries et d'épigrammes. Il avait amassé une fortune considérable, et selon son humeur il en faisait un usage mesquin ou généreux ; on ne peut que louer ses libéralités envers l'université d'Oxford. Il avait de l'habileté, un coup d'œil sûr ; il vint à bout de cas désespérés, et fut bafoué comme un vil charlatan. « Tenez, dit-il un jour à Mead, je vais vous dire un secret infaillible pour faire fortune : traitez tous les hommes comme s'ils étaient malades. » Ce secret n'était autre que celui de sa méthode.

W. Pittis, *Radcliffe's Life and letters* ; Londres, 3e édit., 1736 ; l'édition originale parut, sous un titre différent, en 1715 ou 1716. — Lysons, *Environs of London*, I et IV. — *Biogr. britannica.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

RADCLIFFE (*Ann* WARD, Mme), célèbre romancière anglaise, née le 9 juillet 1764, à Londres, où elle est morte, le 7 février 1823. Ses parents étaient dans le commerce et à peu près les seuls membres de sa famille qui ne jouissaient pas d'une honnête aisance. Elle passa une grande partie de sa jeunesse dans la maison d'un beau-frère de sa mère, Dentley, riche fabricant, instruit et d'un goût éclairé, et elle rencontra chez lui plusieurs artistes et écrivains de mérite, entre autres Mme Montague et Piozzi. Elle était petite, mais son visage était admirablement proportionné ; son teint, ses yeux, sa bouche étaient d'une beauté accomplie. Elle avait un sentiment passionné des merveilles de la création et du charme de la musique : toute mélodie, même celle du langage, exerçait sur elle une si grande puissance qu'elle aimait à se faire réciter dans leur langue les plus beaux passages des auteurs grecs et latins, dont le sens ne lui était connu que par

une traduction littérale. A l'âge de vingt-trois ans, Mlle Ward épousa William Radcliffe, gradué de l'université d'Oxford et qui abandonna la carrière du barreau pour acquérir dans la suite la propriété du journal *The English Chronicle*. Peu de temps après son mariage, elle commença de donner l'essor à son imagination en publiant sous le voile de l'anonyme, comme elle le fit toujours depuis, son premier roman, intitulé *The Castles of Athlin and Dunbayne* (1789). La scène est placée en Écosse durant le moyen âge, et on n'y voit aucune tentative de décrire les sites ou les mœurs du pays. Ce premier livre passa inaperçu, bien qu'il contînt en germe les éminentes qualités qui devaient illustrer le nom de l'auteur. Il n'en fut pas de même du second, *The Sicilian* (1790), qui excita à un degré remarquable la curiosité du public. C'est un tissu de tableaux et d'aventures sans trop de lien dans les scènes ni de relief dans les caractères : on y sent encore beaucoup d'inexpérience; mais, outre une abondance et une fertilité d'inventions peu communes, l'ouvrage se recommande par un ton élevé, un style plein de couleur et une richesse d'images dont la poésie seule avait jusque-là gardé le privilége. Fielding et Richardson, suivant la remarque de W. Scott, n'ont été que des prosateurs dans le roman ; à Mme Radcliffe appartient l'honneur d'y avoir introduit l'élément poétique. Chacune de ses œuvres marque du reste un progrès évident. *The Romance of the forest*, qui parut en 1791, offre un plan régulier, des caractères bien étudiés; bien que la donnée n'en soit pas neuve, l'auteur a su la rendre attachante en y mêlant aux machinations du crime les artifices du merveilleux. Ses romans les mieux réussis : *The Mysteries of Udolpho* (1794) et *The Italian* (1797), marquent le point culminant de sa carrière littéraire; ils eurent un débit prodigieux, et furent payés par les libraires l'un 500, l'autre 800 livres (12,500 et 20,000 fr.), sommes qu'on n'avait jamais accordées à aucune œuvre d'imagination. Après *L'Italien*, Mme Radcliffe refusa de rien faire paraître, soit crainte de déchoir dans l'estime du public, soit dégoût du genre qu'elle avait mis à la mode; à trente-trois ans elle se condamna au silence, et s'ensevelit de parti pris dans son dernier triomphe. Retirée dans la vie privée, fuyant toute occasion de se mêler à un monde qui n'eût pas apprécié son esprit aimable et ses manières calmes et réservées, elle passa la plus grande partie de sa vie dans une maison de campagne aux environs de Londres. Elle succomba à l'âge de cinquante-neuf ans, à un asthme chronique qui la forçait depuis longtemps de garder la chambre. Les belles descriptions que l'on admire dans les compositions de cette dame ont fait supposer qu'elle avait visité l'Italie, la Suisse et l'Espagne; cependant, quoi qu'on en ait dit, il est constant qu'elle n'avait pas quitté l'Angleterre avant 1794, époque à laquelle elle fit, en compagnie de son mari, une courte excursion en Hollande. Mme Radcliffe a fondé un genre, déjà ébauché par Lewis et Maturin, mais où aucun de ceux qui ont marché sur ses traces ne l'a dépassée ou égalée. « Ses romans, dit Chénier, offrent des caractères fortement prononcés, des situations terribles, de belles descriptions, d'énergiques tableaux, divers coups de théâtre... Partout le merveilleux domine. Dans les bois, dans les châteaux, dans les cloîtres, on se croit environné de revenants, de spectres, d'esprits célestes ou infernaux ; la terreur croît, les prestiges s'entassent, l'apparence acquiert presque de la certitude, et quand le dénoûment arrive, tout s'explique par des causes naturelles. » On a encore de Mme Radcliffe : *Journey made through Holland*; Londres, 1795, in-8°; — *Gaston de Blondeville*, roman posthume, suivi de *poésies*; ibid., 1826, 4 vol. in-8°. Toutes les productions de cet auteur ont été traduites en français. Parmi celles qu'on lui a faussement attribuées dans son pays ou à l'étranger, nous citerons : *La Forêt de Montalbano* (1799), *Le Tombeau* (1799), *Les Visions du château des Pyrénées* (1803), *Le Couvent de Sainte-Catherine* (1810), *L'Hermite de la tombe mystérieuse* (1815), *Rose d'Altenberg* (1830), etc.

Biogr. Dictionary of the living authors, 1816. — *Annual biography*, 1824. — Mme Barbauld, *Works*. — Chénier, *Tableau de la littér. française*. — W. Scott, *Miscellaneous prose works*. — Dunlop, *Hist. of fiction*, III.

RADDI (*Giuseppe*), botaniste italien, né le 9 juillet 1770, à Florence, mort le 6 septembre 1829, à Rhodes. Orphelin de bonne heure, il fut placé en apprentissage chez un apothicaire, et montra de si heureuses dispositions pour les sciences naturelles que plusieurs savants, Attilio Zucca entre autres, voulurent l'avoir auprès d'eux pour les aider dans leurs travaux. Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà parcouru la moitié de la Toscane dans le but de former un herbier complet de ce pays. Le grand-duc Ferdinand III lui donna un emploi dans le musée de physique de Florence. Envoyé au Brésil en 1817, il en rapporta une riche collection de plantes et d'animaux. En 1828 il fut adjoint avec l'orientaliste Rosellini à la commission que le gouvernement français avait nommée pour examiner les hiéroglyphes de l'Égypte et qui avait Champollion pour président; il partagea les travaux et les courses pénibles de ses collègues, et, bien qu'il fût atteint d'une violente dyssenterie, il remplit sa mission jusqu'au bout. Comme il retournait en Europe, il fut contraint de relâcher à Rhodes, où le mal l'emporta. Les écrits que Raddi a publiés séparément ont rapport aux plantes cryptogames de l'Italie ou du Brésil; il en a fourni beaucoup d'autres au *Journal de Pise*, à l'*Anthologie de Florence*, aux *Mémoires de la Société italienne*, etc.

G. Savi, *Alla memoria di G. Raddi*; Florence, 1830, in-4°.

RADEGONDE, fille d'un roi de Thuringe (521-587) et fondatrice de l'abbaye de Sainte-Croix (aussi appelée de Sainte-Radegonde), à Poitiers. Les Thuringiens, peuplade germanique, appartenant à la confédération saxonne et ennemie séculaire de la tribu des Francks, étaient gouvernés au commencement du sixième siècle par trois frères, les rois Baderick, Hermenfroid et Berthaire. Hermenfroid tua traîtreusement les deux autres, pour s'emparer de leurs dépouilles, et fut lui-même dépouillé et tué en 529, par deux des fils de Clovis, Théoderick, roi de Metz, et Chlothachaire (Clotaire Ier), roi de Soissons. Dans le partage du butin fait par les Francks, à la suite de ce désastre de la nation thuringienne, les deux enfants du roi Berthaire, un jeune garçon et une petite fille de huit ans, tombèrent au pouvoir de Chlothachaire. Cette fille était Radegonde, dont la beauté précoce inspira dès lors à son maître le désir de la mettre au nombre de ses femmes, car Chlothachaire, comme tous les premiers Mérovingiens, professait le christianisme sans avoir abjuré la polygamie. Il fit conduire sa captive dans une de ses villes située sur la Somme, à Athies, en Vermandois, et, par un raffinement de soins, il ne se contenta pas de la faire élever comme une princesse barbare, il la fit instruire comme une Gauloise, dans la culture des lettres. Le calcul sensuel du guerrier franck tourna contre lui. Radegonde, qui n'oublia jamais le massacre des siens et les scènes de carnage qu'elle avait vues, puisa dans toutes ses lectures la haine de Chlothachaire; la poésie antique ouvrait son âme à l'amour du calme et du beau, l'Évangile et les auteurs sacrés à l'amour des vertus chrétiennes. Quand elle devint nubile et que l'ordre arriva de lui faire quitter sa demeure d'Athies et de l'envoyer à Soissons pour la célébration de son mariage, elle ne put maîtriser sa répugnance, et prit la fuite. Ce fut de force que Chlothachaire l'épousa et qu'elle prit place au nombre de ses épouses (538). Contre une tendresse et des grandeurs qu'elle haïssait, l'austérité chrétienne fut son refuge. Elle se dérobait à sa condition de reine pour pratiquer le jeûne et la prière; elle se levait au milieu de la nuit pour ses oraisons et quittait les banquets de la cour pour visiter les pauvres ou secourir les malades. La villa d'Athies, qu'elle avait reçue du roi en présent de noces, devint par sa volonté un hospice de femmes indigentes, auxquelles elle-même donnait ses soins en remplissant dans tous ses détails l'office rebutant d'infirmière. On allait jusqu'à dire au roi qu'il avait pour femme une nonne plutôt qu'une reine. Mais l'amour de Chlothachaire ne se refroidissait pas. Cependant, un jour, dirigé par quelque intérêt ou quelque crainte politique, il ordonna la mort de ce frère unique de Radegonde qui avait été emmené captif avec elle. La reine résolut alors de s'échapper à tout prix des mains de cet homme. Sous prétexte de se rendre à une cérémonie religieuse, elle alla trouver à Noyon le vénérable évêque saint Médard, et, pendant qu'il officiait dans sa cathédrale, elle le supplia de la consacrer comme religieuse. L'évêque hésitait. « Prêtre, ne t'avise « pas de donner le voile à une femme qui est « unie au roi! s'écriaient les seigneurs francs qui « les entouraient; prends garde d'enlever au « prince une reine épousée solennellement! » Radegonde joignit à ses prières un appel à la conscience, au courage de Médard, et elle en obtint ce qu'elle souhaitait (544). Aussitôt elle déposa sur l'autel tous les joyaux qu'elle portait, et s'enfuit hors des États de son mari, à Orléans d'abord, puis à Tours, où elle se mit sous la protection du tombeau de saint Martin; puis, ne se trouvant pas assez loin encore, à Poitiers, à l'ombre du tombeau de saint Hilaire. En vain Chlothachaire réclama au nom de ses droits violés, et menaça d'aller lui-même, en armes, reprendre la fugitive; il vint même à Tours dans ce but, mais les exhortations de l'évêque de Paris, saint Germain, l'empêchèrent d'aller jusqu'à Poitiers. L'opinion conspirait pour une femme si sainte, et circonvenu par les supplications et les remontrances des évêques; le roi consentit enfin à laisser Radegonde maîtresse de son sort. Elle consacra tous ses biens à faire élever aux portes de la ville de Poitiers un monastère de femmes construit sur le modèle de ces vastes villas gallo-romaines qui renfermaient à l'intérieur, outre l'église et les bâtiments claustraux, des bains, des portiques, des jardins de luxe et qui portaient à l'extérieur, par leurs murs garnis de tours et de créneaux, les dispositions défensives d'une forteresse. Elle avait obtenu en présent de l'empereur Justin, auprès de qui vivaient réfugiés, à la cour de Constantinople, ses derniers parents, encore subsistants, un morceau regardé comme ayant fait partie de la vraie croix de Jésus-Christ, et elle donna le nom de Sainte-Croix à son monastère en l'honneur de cette relique. Ce fut au sein de cette tranquille retraite, où elle s'enferma vers l'année 550, que la fille des rois de Thuringe passa la seconde partie de sa vie, entièrement vouée soit à la pratique des vertus qu'elle aimait, soit, comme en font foi ses relations avec le poëte Fortunat (*voy.* ce nom), à la culture des lettres. Si l'on en croit Fortunat (lib. V, carm. 1), elle lisait assidument saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Athanase, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, le poëte Sedulius et l'historien Paul Orose. La règle de saint Césaire, qu'elle choisit pour son abbaye, prescrivait de consacrer deux heures par jour à la lecture et de s'appliquer à la transcription des manuscrits. Sainte Radegonde réunit autour d'elle environ deux cents religieuses; mais au bout de peu d'années elle se déchargea des soucis administratifs, en appelant modestement elle-

même pour gouverner la communauté en qualité d'abbesse une jeune religieuse nommée Agnès, sa disciple favorite, et elle se mit volontairement au rang d'une simple religieuse faisant la cuisine ou balayant la maison quand c'était son tour. Aussi était-elle en vénération et à tout le monastère et aux gens du dehors; l'illustre Grégoire, évêque de Tours, en témoigne à plusieurs reprises dans ses écrits, notamment dans le chapitre (*Glor. confess.*, ch. 106) où il décrit les funérailles de cette sainte femme, auxquelles il présida lui-même. Elle était morte le 13 août 587. On a conservé, grâce encore à Grégoire (*Hist. des Francs*, l. IX) une lettre adressée à Radegonde lors de l'institution de son monastère par les évêques de la province de Tours et une sorte de testament en forme aussi de lettre, écrite par elle aux mêmes prélats sur la fin de sa vie. H. BORDIER.

Grégoire de Tours, *Historia eccl. Francorum* et *Opera minora*. — Fortunat, *Poésies*. — *Vita S. Radegundis reginæ*, par Fortunat. — Appendice ou deuxième livre ajouté à l'ouvrage précédent par Baudonivia, religieuse, disciple de Radegonde au monastère de Poitiers. Ces deux livres sont insérés dans les *Acta sanctorum* de Surius, de Mabillon et des Bollandistes (août, t. III, p. 68 et 75). — *Vie de sainte Radegonde* par Hildebert, évêque du Mans. — *Bibliothèque hist.* du P. Lelong, t. II, nos 25008 à 25019. — Éd. de Fleury, *Vie de sainte Radegonde*; Poitiers, 1843, in-8°. — Aug. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, mort en 854. Fils et successeur de Radelgise Ier, dont l'article suit, il monta sur le trône en 851. Par sa valeur il tint son peuple à l'abri des incursions des Sarrasins qui venaient de s'établir dans la Terre de Bari, et s'efforça de réparer les malheurs qui avaient désolé la principauté sous le règne précédent. Les annalistes de l'époque se taisent sur les actions de ce prince, et ne parlent que de son mérite et de sa probité.

Sismondi, *Hist. des rep. ital.*

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, mort en 851. Il était trésorier de Sicard lorsque ce prince mourut, en 839, assassiné dans une chasse. Les habitants de Bénévent le choisirent pour lui succéder, mais il ne put recueillir tout l'héritage de Sicard. Les Amalfitains, confinés de force à Salerne quelques années auparavant, se hâtèrent de quitter cette ville, de relever leurs fortifications et de se déclarer indépendants; tandis que les Salernitains se donnèrent à Siconolfe, frère de Sicard. Cette division fut la source d'interminables désastres. Radelgise appela à son secours les Sarrasins qui venaient de s'établir en Sicile, et Siconolfe chercha des renforts dans ceux d'Espagne. La guerre fut longue et mêlée de succès et de revers. Radelgise assiégea Salerne en 842, et fut assiégé à son tour l'année suivante dans Bénévent. Guido, duc de Spolète, s'enrichit aux dépens des deux compétiteurs, en leur vendant tour à tour sa protection. Ce fut néanmoins par son entremise que l'empereur Louis II régla le partage du grand-duché de Bénévent, et fit jurer aux deux princes, unis désormais, de chasser de l'Italie les Sarrasins qu'ils avaient appelés. Mais cette entreprise était au-dessus de leurs forces : ils moururent l'un et l'autre quelque temps après, laissant les Sarrasins fortement établis sur divers points de leurs États.

RADELGISE II, dernier prince de Bénévent, monta sur le trône en 881. Sa faiblesse, sa lâcheté, sa complaisance pour de misérables favoris indignèrent le peuple, qui le chassa, en 884. Il revint toutefois, après douze ans d'exil, grâce à l'intervention de l'empereur Gui, son beau-frère, auparavant duc de Spolète; mais il ne sut point profiter de sa première disgrâce. Son caractère n'était point changé non plus que sa conduite. Les Bénéventins ne pouvant supporter plus longtemps son joug détesté le livrèrent à Atenolfe Ier, prince de Capoue, qui mit fin à la principauté de Bénévent en la réunissant à ses États.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*.

RADEMACHER (*Jacques-Corneille-Matthieu*), géographe hollandais, né en janvier 1741, mort en mer, en novembre 1783. Il était en 1775 directeur de la Société des sciences de Harlem, et devint gendre de Reynier de Klerk, gouverneur général des Indes hollandaises. Il suivit son beau-père à Batavia, où il fut nommé successivement membre du conseil extraordinaire, président des écoles publiques et colonel de la milice. En 1778, il fonda à Batavia la Société des sciences qui a depuis rendu tant de services à l'histoire naturelle. Rademacher en fut le premier président, et dota cet établissement d'une bibliothèque, de musées et d'un observatoire. Il institua également plusieurs prix sur des sujets philosophiques et scientifiques. Rademacher se montra le généreux hôte des savants qui vinrent visiter Batavia durant son séjour. Le naturaliste suédois Thunberg fut particulièrement l'objet de sa sollicitude; aussi donna-t-il le nom de *Rademachia* au fruit de l'arbre à pain (l'*artocarpus* de Forster). Après la mort du gouverneur van Klerk, Rademacher s'embarqua pour sa patrie; mais il fût englouti dans un naufrage. On a de lui un grand nombre de mémoires insérés dans le recueil de la Société des sciences de Batavia.

Hirsching, *Handbuch*. — Rotermund, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*.

RADEMAKER (*Guérard*), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1673, mort dans la même ville, en 1711. Son père était charpentier, et lui fit apprendre l'architecture; mais le goût de Guérard était pour la peinture, et il quitta la maison paternelle pour suivre les leçons d'un bon portraitiste, van Goor, qui mourut fort jeune. Rademaker trouva un nouveau guide dans la veuve de son maître, et devint bientôt capable de professer à son tour. Il devint amoureux d'une de ses élèves, Catherine Bloemaert, dont l'oncle était évêque de Sebaste. Il suivit le prélat à Rome, et

il perfectionnait son talent, lorsque son protecteur fut arrêté comme janséniste. Sur ses instances, les états de Hollande intervinrent auprès d'Innocent XII, et l'évêque, rendu à la liberté, récompensa Rademaker en lui accordant la main de sa nièce. Quoique Rademaker soit mort jeune encore, il a beaucoup travaillé, et les galeries de sa patrie possèdent presque toutes de ses œuvres. Il a décoré l'hôtel de ville d'Amsterdam. « Peu de peintres, dit Descamps, ont possédé l'architecture et la perspective comme lui. »

Descamps, *La Vie des peintres hollandais.*

RADEMAKER (*Abraham*), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, en 1675, mort le 22 janvier 1735, à Harlem. Son père était un pauvre vitrier. Abraham, occupé dans la journée à couper du verre et à poser des vitres, consacrait ses nuits à dessiner, à copier à l'encre de Chine les gravures qu'il pouvait se procurer. Il s'enhardit, et essaya de peindre à la gouache, puis à l'huile; il réussit encore. Encouragé par quelques amateurs, il prit des leçons de perspective et d'architecture: il devint un excellent paysagiste. Dans ses tableaux, il reproduit surtout la nature, mais avec art. Sa couleur excellente et vigoureuse répare la sécheresse de son dessin; l'habitude de travailler en petit lui avait donné ce défaut. En 1730, il alla demeurer à Harlem et y fut admis dans la société des peintres fondée en cette ville. Suivant Descamps, il mourut de frayeur; il était à dessiner dans la campagne lorsqu'une bande de dissidents chassés des villes vint l'assaillir, et lui reprocher les votes que maintes fois il avait donnes contre leur nouvelle secte. La frayeur le saisit : il prit la fuite, et ne survecut que quelques jours à cette emotion. Les dessins de Rademaker sont rares et précieux. Ses gravures, qui se distinguent par une grande legèreté de pointe, forment plusieurs recueils : *Kabinet van Nederlandsche en Cleefsche Outheden*, etc., 300 estampes sans texte; Amsterdam, 1725; et 1727 et 1733 avec texte hollandais, français et anglais; — *Spiegel van Amsterdams Zomervreugd of de Dorpen Amstelveen, Sloten en den Overtoom*, et 50 estampes; Amsterdam, 1727; — *Hollands Tempe verheerlykt*, 30 estampes; Amsterdam, 1728; — *Hollands Arcadia*, 100 estampes; Amsterdam, 1731; — *Rhynlands fraaiste Gezichten*, 100 estampes; Amsterdam, 1731. Ces diverses series ont ete réunies à Amsterdam, en 2 vol. in 8°.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. III, p. 252. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*.

RADER (*Matthieu*), savant jesuite allemand, né à Innichingen, dans le Tyrol, en 1561, mort a Munich, le 22 decembre 1634. Entré a l'âge de vingt ans chez les jesuites, il enseigna la rhetorique et l'eloquence dans plusieurs colleges de son ordre. On a de lui : *Viridarium sanctorum ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus illustratum*; Augsbourg, 1604-1612, 3 vol. in-8°; — *Aula sancta Theodosii junioris imperatoris, e græcis et latinis scriptoribus concinnata*; Augsbourg, 1608; Munich, 1614, in-8°; — *Vita P. Canisii*; Munich, 1614, 1623, in-8°; — *Bavaria sancta*; ibid., 1625-1627, 3 vol. in-fol., avec figures gravées par Sadeler : cet ouvrage, auquel on ajouta en 1704 un quatrième volume, fut traduit en allemand par Rassler; Augsbourg, 1714, 3 vol. in-fol.; — *Auctarium ad libros V. N. Trigaltii De christianis apud Japonios triumphis*; Munich, 1623, in-4°; — *Commentarii in Q. Curtii Historiam de Alexandro Magno*; Cologne, 1628, in-fol.; — *Commentarii ad Senecæ Medeam*; Munich, 1631, in-12. Rader a encore publié une édition annotée de *Martial* (Ingolstadt, 1602, 1611, in-fol.); l'*Historia manicheismi* de Pierre de Sicile (Ingolstadt, 1604, in-4°), texte et traduction latine; les *Acta concilii œcumenici VIII Constantinopolitani* (ibid., 1604, in-4°); les *Œuvres* de Jean Climaque, texte et traduction latine (Paris, 1633, in-fol.); le *Chronicon Alexandrinum*, *seu Fasti Siculi* (Munich, 1615 et 1624, in-4°), etc.

Veith, *Bibliotheca augustana*. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

RADET (*Jean-Baptiste*), auteur dramatique français, né le 20 janvier 1752, à Dijon, mort le 17 mars 1830, à Paris. Bien que privé de la main droite par la négligence de sa nourrice, qui l'avait laisse tomber dans le feu, il étudia la peinture pour complaire au vœu de ses parents et exécuta plusieurs tableaux pour les églises de différentes villes de la Bourgogne. Une circonstance imprévue changea sa vocation. « Ayant publié, dit Rabbe, une critique en vaudevilles (la première qui ait paru en ce genre) des tableaux exposés au salon du Louvre, cette plaisanterie, qui eut beaucoup de succès, blessa plus d'un amour-propre, et le força d'abandonner une profession dans laquelle il devait désormais s'attendre à éprouver des contrariétés; mais elle le fit connaître de la duchesse de Villeroi, qui le prit chez elle en qualité de secrétaire bibliothecaire ». Cette dame ayant émigré au commencement de la révolution, Radet continua d'occuper le logement qu'elle lui avait donné. Vers 1780 il avait débuté au spectacle d'Audinot (plus tard l'Ambigu-Comique) par de petites pièces, telles que *Les Audiences de la mode*, *Les Petites maisons de l'amour*, *Le Repas des clercs*, où l'on remarqua un style sans prétention, des couplets bien tournés et une gaiete de bon aloi. Puis il avait composé, seul ou en société, des parodies et des vaudevilles pour le Theatre-Italien. S'etant lié d'une étroite amitie avec Piis et Barre, il fut un des fournisseurs ordinaires du Vaudeville depuis la fondation de ce théâtre; depuis 1792 jusqu'en 1816 il y donna seul vingt-six pièces, parmi lesquelles nous citerons *La Bonne aubaine* (1793), *Honorine* (1795), *Pauline, ou la Fille naturelle* (1796), *C'est l'un ou l'autre* (1799), *Les Amants sans

amour (1805), et *Garrick* (1805). Dans quelques-uns de ces ouvrages, remarquables par un dialogue plus fin, il eut pour collaborateur anonyme Mme Kennens, femme de beaucoup d'esprit et de sensibilité. En 1793 il subit quelques mois de prison, à cause des allusions politiques qu'il avait glissées dans la comédie de *La Chaste Suzanne*. En 1801 une pièce de circonstance, *La Tragédie au Vaudeville*, lui valut du gouvernement consulaire une pension de 4,000 francs, qui fut réduite à 1,000 sous la restauration. Il avait partagé cette faveur avec ses deux plus assidus collaborateurs, Barré et Desfontaines. Le dernier ouvrage de Radet fut *La Maison en loterie* (1820), composée avec Picard. Il ne fit point partie du Caveau moderne; mais il fut l'un des joyeux habitués des Dîners du Vaudeville, société qu'il avait fondée avec ses amis et dont les recueils contiennent plusieurs de ses chansons. Vers la fin de sa vie il devint aveugle. On trouvera dans *La France littéraire* la liste de ses nombreuses productions. P. L.

Brazier, *Hist. des petits théâtres*. — Rabbe Vieilh de Boisjolin, Sainte-Preuve, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

RADET (*Étienne*, baron), général français, né le 19 décembre 1762, à Stenay, mort le 28 septembre 1825, à Varennes (Meuse). Soldat en 1780 au régiment de la Sarre-infanterie, il était sergent lorsqu'il fut congédié en 1786; il passa alors dans la maréchaussée, et donna sa démission pour entrer, le 11 août 1789, dans la garde nationale en qualité de sous-lieutenant. Il ne fut jamais employé, comme on l'a dit, au service du prince de Condé comme garde-chasse. Il instruisit et forma les gardes nationaux de Varennes; et lors de l'arrestation de Louis XVI, il se conduisit de manière à favoriser l'arrivée de ce prince à Montmédy. Adjudant général de légion (25 juin 1792), il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, sous la prévention d'avoir été l'un des complices de la fuite du roi, et fut acquitté (16 pluviôse an II). Il assista ensuite à la reddition de Verdun et à l'affaire du camp de la Lune, et se distingua par sa bravoure et par son humanité envers les émigrés prisonniers aux armées du nord, de la Moselle et de Sambre et Meuse. Après la prise de Charleroi, il fut nommé adjudant général chef de brigade (15 floréal an II). Rappelé en l'an VI des armées actives, il se rendit à Avignon pour réorganiser la légion de gendarmerie, la commanda, et contribua au rétablissement de la tranquillité dans le midi. C'est là qu'il vit, à son retour d'Égypte, le général Bonaparte, qui l'entretint longuement du service et de la réorganisation de la gendarmerie. Devenu premier consul, Bonaparte l'appela à Paris, le nomma général de brigade (15 floréal an VIII), et lui confia le commandement en chef de toute la gendarmerie. Radet organisa ce corps non-seulement en France, où l'on peut dire qu'il se meut d'après les règlements qu'il a faits pour lui, mais aussi en Corse, en Piémont et en Toscane. Il se trouvait à Florence lorsqu'une dépêche télégraphique, du 14 mai 1809, lui ordonna de partir sur-le-champ pour Rome. A son arrivée dans cette capitale, il reçut du général Miollis la pénible mission d'enlever le pape; il se retira très-ému de se voir chargé d'une telle entreprise, mais, suivant ses expressions, « l'honneur et ses serments lui dictaient son devoir ». Le 6 juillet, vers deux heures du matin, il envahit le Quirinal à la tête d'un millier d'hommes, et pénétra, sans avoir rencontré de résistance, jusqu'à la chambre où se tenait le pape, entouré de ses familiers (*voy.* Pie VII). Il l'arrêta au nom de l'empereur ainsi que le cardinal Pacca, et le conduisit jusqu'à Florence, en conservant pour lui les égards et le respect dûs à son caractère. Après être revenu à Rome, il fit exécuter par le peintre Wicart un grand tableau représentant la sortie du pape de Monte-Cavallo, avec tous les personnages qui y avaient figuré; ce tableau fut transporté en 1814 à Capoue, par ordre de Murat. Sous l'empire il ne fut jamais question de cet enlèvement; dans l'exil, et pour la première fois, Napoléon le désavoua, et s'empressa d'en rejeter l'odieux et la responsabilité sur l'officier, trop zélé, qui l'avait exécuté. Cependant Radet avait été récompensé au delà de ses mérites: créé baron avec une dotation de 4,000 fr. vers la fin de 1809, il devint grand prévôt de la grande armée (30 mars 1813) et général de division (5 novembre 1813). Pendant les Cent jours il commanda l'escorte qui conduisit à Cette le duc d'Angoulême, et fut chargé de maintenir l'ordre dans le midi. Sa participation aux événements de cette époque le fit traduire devant un conseil de guerre et condamner à neuf ans de détention dans la citadelle de Besançon (28 juin 1816); il obtint, par décision royale du 24 décembre 1818, remise du restant de sa peine, et se retira à Varennes. Au mois d'août 1814 le général Radet, qui sollicitait alors la permission de retourner à Rome (permission qui du reste ne lui fut pas accordée), rédigea, à la demande de M. Artaud, une relation des principaux détails de l'enlèvement de Pie VII; elle a été reproduite *in extenso* dans les *Mémoires* du cardinal Pacca et dans l'*Histoire de Pie VII* d'Artaud de Montor.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, III. — Artaud, *Hist. de Pie VII*. — *Mémorial de Sainte-Hélène*, V, 388 (éd. 1824.)

RADETZKY (*Jean-Joseph-Venceslas-Antoine-François-Charles*), comte de Radetz, feld-maréchal autrichien, né le 5 novembre 1766, au château de Tzrebnitz, en Bohême, mort à Milan, le 5 janvier 1858. A dix-huit ans il embrassa la carrière militaire, et fit ses premières armes dans les campagnes contre les Turcs. En 1793 il fut appelé dans les Pays-Bas, comme officier d'ordonnance de Beaulieu. En 1795 il faisait partie de

l'état-major de Clerfayt, devant Mayence; en 1796 et 1797, en Italie, de ceux de Beaulieu et de Wurmser. Il assista à la bataille de Marengo comme colonel et aide de camp général de Mélas. Major général en 1805, lieutenant feld-maréchal en 1809, il remplit depuis 1812 les fonctions de chef de l'état-major général, chargé de l'organisation intérieure de l'armée. Dans les guerres de 1813, 1814 et 1815 il était chef d'état-major du prince Schwarzenberg, commandant en chef des armées alliées. De 1816 à 1828 il servait en Hongrie, sous les ordres du gouverneur général archiduc Ferdinand. A cette époque il désirait déjà prendre sa retraite, et reçut, comme général de la cavalerie, le commandement de la forteresse d'Ollmütz. Mais la révolution de 1830 l'appela de nouveau au service actif. En 1831, il remplaça le général Frimont dans le commandement de l'armée que l'Autriche avait concentrée en Lombardie. Dans la prévision d'une guerre imminente, il poussa vivement les travaux de fortifications de Vérone, et introduisit dans les mouvements des troupes de nouvelles manœuvres, depuis généralement adoptées. En 1836, l'empereur Ferdinand, à l'occasion de son couronnement à Prague, lui conféra la dignité de feld-maréchal. Au milieu de mars 1848 éclata l'insurrection de Milan. Quatre jours de combat acharné (18-22 mars) prouvèrent l'insuffisance des forces impériales. Forcé d'évacuer Milan, Radetzky se retira sur l'Adige. A Marignan, les insurgés essayèrent de l'arrêter au passage du Lambro; mais il les dispersa, et livra la ville au pillage. Ce terrible exemple assura le succès de sa retraite, et le 2 avril il entra à Vérone. Le mouvement révolutionnaire avait envahi presque toute la Lombardie; déjà les troupes italiennes avaient commencé à fraterniser avec le peuple; mais le redoutable quadrilatère ainsi que la citadelle de Ferrare étaient restés au pouvoir des Autrichiens. Radetzky disposait à ce moment d'une armée de cinquante mille hommes : c'était assez sans doute pour combattre les Lombards; mais l'armée piémontaise ne tarda pas à paraître. Le 23 mars, Charles-Albert déclara la guerre à l'Autriche. Son armée, nullement préparée à la lutte, franchit, le 27 mars, le Tessin, força le 7 avril le passage du Mincio et commença le siége de Peschiera. Le roi, dans son désir de réunir autour de lui tous ses renforts, laissa, par son indécision, à Radetzky le temps de se remettre du désordre de sa retraite et d'organiser un véritable plan de campagne.

Les forces italiennes se montaient à quatre-vingt mille hommes. Charles-Albert, avec quarante mille Piémontais et mille Parmesans, occupait le centre du quadrilatère sur la rive droite du Mincio; quatre mille Piémontais gardaient le passage de cette rivière, tandis que six mille hommes, composés de Toscans, de Modenais et de Napolitains, observaient Mantoue. Un corps de volontaires, indépendant des mouvements de l'armée, se dirigea sur le lac de pour envahir le Tyrol italien et couper le munications de Radetzky avec cette co les seules qui lui restassent libres. Sur droite du Pô se tenait l'armée romaine, quatorze mille hommes. Bien que le pa refusé de déclarer la guerre à l'Autriche, il peu près certain que ses troupes prendra tôt part à la lutte. Enfin, dans la Vénétie, mille volontaires tenaient la campagne et rent la communication de Radetzky avec l' Le feld-maréchal avait concentré devant le gros de son armée. Son infériorité num lui interdisait de prendre l'offensive. Le bats de Pastrengo (29 avril) et de Sant demeurèrent des deux côtés sans résulta lors le roi se borna au siége de Peschier dant que Radetzky attendait des renforts. ci débouchèrent bientôt du côté de l'Illyri s'avançait le général Nugent, qui venait d à Cornuda (9 mai) et aux Castrette (11 corps des pontificaux et des volontaires nise sous le général Durando. Le co Thurn, à qui Nugent avait, pour cause d cédé le commandement, opéra la réunic Radetzky le 22 mai. Ainsi renforcé, Ra résolut de concentrer toutes ses forces toue; puis, sortant de cette place, il v monter la rive droite du Mincio, couper a sarde la route de Milan et du Piémont fermer entre le Mincio et l'Adige et dél Peschiera. La marche sur Mantoue s'opé obstacles. Dans deux rencontres inatten Montanara et à Curtatone (le 29 mai), Ra remporta une victoire sanglante. Charles- averti du mouvement de l'ennemi, lui avec dix-huit mille hommes, à Goïto, le du Mincio, et répara le premier échec brillante victoire. La garnison de Peschi pitula, faute de vivres.

Cependant Radetzky ne resta pas in porta sur Vicence, où se trouvait encore Durando et attaqua la ville avec des forc rieures. Durando fut obligé, après u vi tance, de capituler. Presque en même te de Trévise, mollement défendue par qu volontaires, se rendait au général Wel un mois d'inaction, Charles-Albert se dé quer Mantoue : il débuta par la prise de nolo, village que défendaient quinze cents chiens. Mais ce succès allait être suivi d revers. L'armée de Radetzky s'était consid ment accrue : elle s'élevait à environ vingt-deux mille hommes, auxquels les n'avaient que soixante mille hommes à Avec ces forces il conçut et exécuta le p battre séparément les Italiens, divi corps sur une ligne beaucoup trop les journée des 22 et 23 juillet, le géné qui commandait l'aile droite de l'a fut battu sur toute la ligne de Somm à San-Giustina, repoussé après une vigo

résistance sur le Mincio et complétement séparé du corps du roi. Ce prince, après quelques succès obtenus le lendemain, subit un échec encore plus grave à la bataille de Custoza (25 juillet), qui le força de lever le blocus de Mantoue et de réunir toutes ses troupes à Goïto. Il espérait encore se maintenir sur le Mincio ; mais il échoua dans la tentative d'enlever aux Autrichiens la position de Volta, sur la rive droite de cette rivière. Il fit en vain proposer un armistice. Sa retraite s'opéra dans un désordre complet.

Un combat de six heures, livré sous les murs de Milan (4 août), ne pouvait plus arrêter la marche de Radetzky. Le roi, renfermé dans la ville, dut se résigner à offrir une capitulation, qui fut acceptée. Les Piémontais devaient se retirer derrière le Tessin ; une amnistie complète fut accordée aux habitants. Le 6 août Radetzky entra à Milan. Trois jours après, un armistice fut conclu entre lui et le major général sarde Salasco, aux termes duquel Charles-Albert s'engageait à évacuer tous les points que les Piémontais occupaient encore en dehors de leurs anciennes frontières.

L'armistice dura dix mois. Dans cet intervalle, un changement complet s'était opéré dans la péninsule. A Rome, la république était proclamée; le grand-duc de Toscane, à l'instigation de Radetzky (1), avait quitté ses États et était allé rejoindre Pie IX à Gaète. En Piémont, une chambre et un ministère d'opinions très-radicales dominaient le roi, qui du reste se croyait engagé d'honneur à ne se retirer de la lutte que le dernier. Le 16 mars 1849 Charles-Albert dénonça brusquement l'armistice. Le roi avait appelé un général polonais, Chrzanowski, au commandement en chef, après l'avoir vainement offert au maréchal Bugeaud, aux généraux Changarnier, Lamoricière et Bedeau. L'Autriche, qui venait de changer de souverain, avait rétabli son pouvoir central à Vienne et semblait avoir passé la crise qui un instant avait menacé son existence. L'armée piémontaise se montait à soixante-cinq mille hommes, réunis sur la rive droite du Tessin, entre le lac Majeur et le Pô; son artillerie se composait de cent quarante pièces de canon. Radetzky, obligé de laisser environ vingt-cinq mille hommes devant Venise et dans les places fortes, avait avec lui soixante-dix mille hommes et cent quatre-vingt-deux bouches à feu. Il franchit le Tessin près de Pavie; Chrzanowski franchit la frontière sarde près Buffalora; mais à la nouvelle de la manœuvre de l'ennemi, il se porta à sa rencontre, vers Vigevano; attaqué et battu le 21 mars, par le général d'Aspre, il se retira le lendemain sur Novarre. D'Aspre, qui marchait en tête de l'armée autrichienne, se précipita, le 23 mars, sur les nouvelles positions des Piémontais; pendant cinq heures, il renouvela ses attaques ; à quatre heures seulement parurent les autres corps autrichiens; dès lors le sort de la bataille était décidé. Malgré l'exemple du roi, qui chercha la mort dans le combat, les Piémontais perdirent courage; ils se retirèrent dans un désordre extrême. Après la bataille de Novarre, il n'existait plus d'armée piémontaise. Le roi demanda à Radetzky une suspension d'armes, qui fut refusée. Le lendemain (24 mars), il abdiqua la couronne en faveur de son fils, le duc de Savoie, qui signa, dans une entrevue avec Radetzky, les préliminaires d'une paix qui fut conclue peu de temps après. Nommé gouverneur général, Radetzky régna depuis lors en maître absolu dans le royaume lombardo-vénitien. Le 28 février 1857 il prit sa retraite, après soixante-douze ans de services, rendus successivement à cinq empereurs. Trois ans avant il avait perdu sa femme, Françoise née comtesse Romana de Strassoldo-Grafenberg. De trois filles et de cinq fils qu'elle lui avait donnés, une fille lui survécut et un fils, *Théodore*, actuellement général autrichien. Radetzky avait dans les dernières années pour résidence la Villa-Reale à Milan, où il est mort, après une courte maladie, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

On a de Radetzky plusieurs traités militaires, tels que : *Gedanken über Festungen* (Considérations sur les forteresses); 1827; — *Militairische Betrachtung des Loge Oestreichs* (Considérations sur la situation militaire de l'Autriche), 1828; — *Ueber den Zweck der Uebungslager im Frieden* (Sur le but des champs de manœuvre pendant la paix), 1816. J. M.

Cantu, *Storia di cento anni*, III. — Ulloa, *Guerre de l'indépendance italienne* en 1848 et en 1849, V. — *Campagne d'Italie* en 1848 et en 1849, par le général Schoenhals, aide de camp de Radetzky. — *Graf Radetzky Biogr. Skizze nach den eigenen Dictaten und der Correspondenz*, etc.; Stuttgard, 1858. — *Denkschriften milit. politischen Inhalts aus dem handschr. Nachlass des Oestr Feldm. Radetzky*; Stuttgard, 1858. — *Unsere Zeit*. — Le prince Trubetzkoï, *Les Campagnes du maréchal Radetzky* (Leipzig, 1861).

RADI-B-ILLAZ (*Abi-el-Abbas-Mohammed er*), khalife abbasside, né vers 909, mort le 19 décembre 940. Il fut emprisonné par son oncle Mohamed-Caher-b-illaz, qui voulut se délivrer ainsi d'un prétendant dangereux ; mais les émirs l'ayant déposé ils appelèrent au trône Radi-b-illaz. La décadence du khalifat date de l'avénement de ce prince; appelé au pouvoir par les émirs, il dut composer avec eux, et pour satisfaire toutes les ambitions il fut obligé de créer la charge d'émir-el-omraz (prince des princes), espèce de maire du palais, qui réunissait dans ses mains toutes les administrations, financière, civile et militaire : l'émir des émirs avait en outre le droit de suppléer le khalife dans les fonctions sacerdotales et d'être nommé après lui dans le Khotba (*Domine salvum fac*). C'est sous le règne de ce prince que fut passé avec les Carmathes le traité honteux qui obligeait les musulmans de l'empire abbasside à payer un tribut onéreux

(1) Voy. la lettre de Radetzky dans Nicomède Bianchi, *Storia della politica austriaca rispetto ai sovrani ed ai governi italiani dal* 1791 *sino al maggio del* 1857; Savona, 1857, p. 289.

et vexatoire à ces sectaires pour pouvoir accomplir le pèlerinage de La Mecque. Abou-el-féda cite ce prince comme un poëte élégant. Il mourut des suites des excès commis dans le harem, après un règne de sept années. F. Pн.

Abou-el-féda, *Annales moslemici*. — Des Vergers, *Arabie*. — D'Herbelot, *Bibl. orientale*.

* **RADIGUET** (*Maximilien-René*), voyageur français, né le 17 janvier 1816, à Landerneau (Finistère). Il fit en 1838-1839 une campagne aux Antilles, comme secrétaire des ministres plénipotentiaires de Louis-Philippe, le comte Emmanuel de Las-Cases et l'amiral Ch. Baudin, chargés de négocier l'indemnité que la république d'Haïti s'obligea de payer à la France. De 1841 à 1845, il fit la campagne de la frégate *La Reine-Blanche* dans l'océan Pacifique et l'Océanie, en qualité de secrétaire attaché à l'état-major de l'amiral Du Petit-Thouars, qui allait prendre possession des îles Marquises. M. Radiguet a rapporté de sa dernière campagne un travail artistique, en 3 vol. in-fol., que l'on conserve au dépôt général des cartes et plans de la marine, sous le titre de : *Albums du voyage de* La Reine Blanche. Depuis son retour, il a publié dans la *Revue des deux mondes* : trois articles, qui sont des fragments du livre qu'il a publié sous le titre de *Souvenirs de l'Amérique espagnole : Chili, Pérou, Brésil* ; Paris, 1856, in-18 ; — *Les derniers sauvages*, *souvenirs de l'occupation française aux îles Marquises*, 1842-1859 (Extrait de la *Revue des deux mondes*) ; Paris, 1861, in-12. M. Radiguet a en outre inséré des *Poésies* dans la *Nouvelle Revue de Paris*, et des articles de voyages, accompagnés de dessins exécutés par lui, dans *La France maritime*, le *Magasin pittoresque*, le *Musee des familles* et *L'Illustration* ; quelques-uns de ses articles dans *L'Illustration* sont signés du pseudonyme de *René de Keréhan*, ou de *René de K.* P. L—т.

Documents particuliers.

RADLINSKI (*Jacques-Paul*), littérateur polonais, né en 1684, mort en 1762. Après avoir étudié chez les jésuites, il embrassa la règle des chanoines réguliers, et enseigna pendant dix ans la philosophie et la théologie au couvent de Sainte-Hedwige à Cracovie. Il devint ensuite docteur en théologie, et se retira à Miechow. Il avait réuni une collection précieuse de tableaux, d'objets d'art et de manuscrits. Ses principaux écrits sont : *Norma vitæ apostolicæ ordini Canonicorum regularium proposita* ; Cracovie, 1725, et Lublin, 1732, 2 vol. in-8° ; — *Officium de sepultura Christi* ; Lublin, 1730, in-8° ; — *Sepulcrum parasceves ex figuris V. et N. T.* ; Sandomir, 1730, 1733, 1736, in-8° ; — *De dignitate sacerdotali* ; Lublin, 1735, in-8° ; — *Encænia bibliothecæ Zaluskianæ* ; Cracovie, 1748, in-4° ; — *Vita Claudiæ, ducis Lotharingiæ* ; ibid., 1749, in-8° ; — *Fundamenta scientiarum, seu principia et axiomata* ; ibid., 1753, in-4°. K.

Janotzki, *Lexicon*, I, 131. — *Polonia literata*, 63-64.

RADONAY (*Rémond* RENAULT DE), chef d'escadre et commissaire général de l'artillerie, mort en novembre 1740, sur la rade de la Caye Saint-Louis, à l'âge d'environ soixante-sept ans, entra dans la marine, comme garde, en 1689, et participa honorablement aux guerres maritimes de la seconde période du règne de Louis XIV. Plus instruit dans la théorie de sa profession que ne l'étaient généralement les officiers de son temps, il a publié : *Remarques sur la navigation et moyens d'en perfectionner la pratique.* P. L—т.

Archives de la marine. — *Mémoires de l'Académie des sciences.*

RADONVILLIERS (*Claude-François* LYSARDE DE), littérateur français, né en 1709, dans le diocèse de Nevers, mort, le 16 avril 1789, à Paris. Au collége Louis-le-Grand, où il fut élevé, il eut pour maître et pour ami le P. Porée, qui lui donna le conseil d'entrer dans la Société de Jésus. Après les épreuves du noviciat, il professa dans différents colléges les humanités et la rhétorique. Il se trouvait à Bourges lorsque Maurepas y fut envoyé en exil ; ce ministre s'intéressa à lui, et le détermina à quitter l'habit religieux pour suivre à Rome comme secrétaire d'ambassade le cardinal de La Rochefoucauld. En 1755 il fut attaché, sous les ordres de ce prélat, à la feuille des bénéfices, et en 1757 il devint sous-précepteur des enfants de France. A la mort de Marivaux, il se mit sur les rangs pour lui succéder dans l'Académie française, et bien qu'il n'eût encore presque rien publié, il fut admis sans aucune opposition (1763). Ce fut en qualité de directeur qu'il reçut Delille, Ducis et Malesherbes ; en recevant Ducis, élu à la place de Voltaire, il reprocha à ce dernier de n'avoir pas toujours fait de son génie l'usage que lui conseillait l'intérêt de sa gloire. Louis XVI récompensa ses services par une charge de conseiller d'État (1774). L'abbé de Radonvilliers se fit estimer par ses vertus et son humanité ; dans les pays où il avait des revenus ecclésiastiques, il en déléguait les trois quarts aux indigents. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies par Noel (Paris, 1807, 3 vol. in-8°) ; le t. Ier contient le traité *De la Manière d'apprendre les langues* (Paris, 1768, 1802, in-8°), qui suffit à assurer à l'auteur une place honorable parmi les grammairiens.

Maury, *Éloge de Radonvilliers*, lu en 1807, à l'Institut, et impr. à la tête des *Œuvres diverses*.

RADOSLAW, troisième roi de Serbie de la dynastie des Némania, mort en 1230. *Étienne*, le premier prince de cette famille, avait constitué la Serbie en royaume indépendant vers la deuxième moitié du douzième siècle. *Étienne Ourech*, son fils et son successeur, continua son œuvre avec succès, et laissa à Radoslaw, son héritier, un État puissant et prospère. Ce dernier prit, en montant

sur le trône, le nom d'*Étienne Némania III*, et fut couronné, dans Pristina, sa capitale, par son oncle saint Sabbas, archevêque de Serbie (*voy.* saint SABBAS). Étienne Ouroch avait vainement sollicité du pape Innocent III la reconnaissance du royaume fondé par son aïeul. Il était allé même jusqu'à offrir au saint-siége d'embrasser la religion romaine pour prix de cette faveur, tant était grande l'influence que le pape exerçait à cette époque sur la politique universelle. Mais toutes les démarches d'Étienne Ouroch restèrent sans résultat, par l'effet des intrigues du roi de Hongrie, qui voyait dans cette consécration du droit de son voisin un coup violent porté à sa propre puissance. Plus heureux que son père auprès la cour de Rome, Radoslaw, sans avoir à abandonner l'Église grecque, obtint d'Honorius III, en 1224, la faveur constamment refusée par Innocent. Ce prince ne resta au pouvoir que pendant six années, après lesquelles il fut atteint d'aliénation mentale et dut céder son trône à son frère Vladislas. On prétend que la conduite de la reine Isabelle, sa femme, fille de l'empereur grec Théodore Lascaris, fut cause de l'altération de ses facultés. Deux événements importants signalèrent ce règne, de courte durée. A la suite de la mort d'Ioanikie, roi de Bulgarie, des troubles éclatèrent dans ce pays. Radoslaw y envoya une armée, et parvint à annexer à la Serbie une grande partie du territoire bulgare et quelques provinces de l'empire grec. Peu de temps après cette expédition, les Hongrois menacèrent la Syrmie, qui, par sa position sur la frontière de la Serbie, ouvrait un chemin vers le cœur du royaume. Radoslav s'empara de cette principauté, et la réunit à ses États.

Ce prince fut inhumé dans le monastère de Stoudénitza, monument grandiose, qui existe encore aujourd'hui (département de Tchatchak, Serbie actuelle), et dont Étienne Némania Ier fut le fondateur. Radoslaw vécut longtemps dans le souvenir du peuple, qui, appréciant son équité et ses vertus, lui donna le surnom de *Juste*.

Henri THIERS.

H. Thiers, *Histoire de Serbie*.

RADZIWILL. Cette maison est une des plus anciennes, des plus riches, et fut pendant longtemps la plus puissante entre les familles lithuano-polonaises. Depuis l'année 1518 les Radziwill portent le titre de *princes du Saint-Empire romain*. Voici les membres les plus remarquables :

RADZIWILL (*Nicolas Ier*), né en 1366, mort en 1466, réunissait les deux qualités de grand guerrier et d'homme d'État. Après s'être distingué dans une expédition militaire en 1384, sous les ordres de Wladislas-Jagellon, il l'accompagna à Cracovie, en 1386, où le grand-duc de Lithuanie épousa la reine Hedwige. Il reçut alors le baptême selon le rit occidental, devint en 1395 staroste de Grodno, et signa les deux actes d'union des deux pays à Vilna, en 1401, et à Horodlo, en 1413. Il combattit vaillamment à la mémorable bataille de Grunwald, en 1410, contre les chevaliers. Plus tard il assista le grand-duc Witold dans ses expéditions contre les Tatars et les Moscovites. En 1418, il devint maréchal de la cour, et en 1433 palatin de Vilna, où il rendit de grands services comme administrateur.

RADZIWILL (*Nicolas III*), né en 1470, mort en janvier 1522. D'abord grand échanson de Lithuanie, puis staroste de Biala, il se distingua dans la guerre de 1500 contre les Moscovites, en repoussant leurs agressions en Lithuanie. L'activité et les talents qu'il déploya sous le règne d'Alexandre Ier lui valurent deux charges considérables, celles de palatin de Vilna et de grand chancelier de Lithuanie, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-neuf ans. Ses talents se développèrent encore sous le règne glorieux de Sigismond Ier. De tout temps la Russie et l'Autriche tendaient au démembrement de la Pologne ; le tzar et l'empereur Maximilien Ier formèrent une ligue secrète. Le tzar commença à envahir la Lithuanie avec de grandes forces ; mais il fut battu en 1514, entre Orsza et Dubrowna, par Constantin Ostrogski et Georges Radziwill (*voy.* ci-après). Maximilien feignit alors d'abandonner ses relations avec la Moscovie, et proposa un congrès, où il espérait faire triompher la politique machiavélique des Habsbourg (1515). Entouré d'une suite nombreuse, Nicolas Radziwill y déploya une grande pompe. L'empereur employa tous les moyens pour le gagner : il lui offrit le titre de prince du Saint-Empire romain, que Radziwill n'accepta que sur les instances du roi et de la diète de Pologne, réunie à la fin de 1518, à Brzesç-Litewski. De retour en Pologne, il marcha contre les Moscovites et les Tartares, qui avaient envahi tout le pays, et les repoussa en 1519.

RADZIWILL (*Georges Ier*), né en 1480, mort en 1541, surnommé *le Victorieux* ou *l'Hercule lithuanien*. Préparé de bonne heure à la vie des camps, il devint en 1508 vice-grand général de Lithuanie, et fut victorieux dans trente batailles livrées aux Moscovites, aux Tatars, aux Teutoniques. En 1511, à la tête de de six mille hommes, il défit vingt mille Tatars au delà de Kiiow, et autant à Lopuszno en Podolie. En 1514, dans la bataille d'Orsza (*voy.* l'article précédent), la présence d'esprit et le courage de Georges Radziwill décidèrent de l'issue de la bataille, dans laquelle les deux chefs moscovites, Boulghakoff-Golitza et Yvan Tscheladnine, six voiévodes, trente-sept princes, quinze cents officiers supérieurs et six mille soldats furent faits prisonniers avec tous les drapeaux et l'artillerie ; trente mille Moscovites furent tués. En 1519, Radziwill repoussa une nouvelle invasion à Krewo et à Molodeczno. En 1527 il devint à la fois castellan de Vilna et maréchal de la cour ; enfin, en 1533 il obtint le bâton de grand général, ou connétable. En 1534 il défit

encore les Moscovites à Starodub, à Poczapow, et près de Smolensk. L'histoire du règne de Sigismond Ier est pleine du nom de Georges Radziwill. Il était père de la célèbre *Barbe Radziwill*, épouse du roi Sigismond II Auguste Ier.

Radziwill (*Nicolas VI*), surnommé *le Noir*, né en 1515, mort en 1565. Tour à tour grand maréchal de Lithuanie, palatin de Troki, grand chancelier de Lithuanie, et palatin de Vilna, il contribua puissamment à faire épouser, en 1548, sa nièce Barbe Radziwill au roi Sigismond II Auguste Ier, et alors son influence se trouva sans rivale dans toute la Lithuanie. La même année il obtint de l'empereur d'Allemagne le titre de *prince de Nieswiez*, que le roi confirma à la diète de 1549. Après la mort de la reine Barbe, en 1551, le roi envoya Radziwill à Vienne en ambassade solennelle pour demander la main de l'archiduchesse Catherine. Appartenant à la religion luthérienne, il était le protecteur zélé de ses coreligionnaires; il fonda plusieurs temples et écoles. En 1563, il édita la traduction polonaise de la Bible, imprimée à Brzesç-Litewski. Les Jésuites employèrent tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour détruire cette Bible; on parvint à en sauver quelques exemplaires, qu'on paye aujourd'hui au poids de l'or.

Radziwill (*Christophe Ier Nicolas*), né en 1547, mort en 1603, surnommé *la Foudre*. Après s'être distingué en 1564 et 1572, il se couvrit de gloire, comme vice-grand général de Lithuanie, sous le roi Étienne Batory, contre les Moscovites, en 1579 et 1580, au siége de Polotsk et Wielkie-Luki en Ruthénie Blanche. Près de Sokol, il défit quarante mille Russes et fit prisonnier leur chef Schérémételf; le roi Étienne fut tellement satisfait, que lorsque Radziwill lui présenta les prisonniers, il détacha son sabre de son ceinturon et l'offrit au vainqueur (ce sabre avait appartenu au sultan Mahomet II, qui le portait le jour de la prise de Constantinople, en 1452). En 1581, on le chargea d'une nouvelle expédition; lui, Philon Kimita et Bogdan Oginski atteignirent les rives du Volga, battirent les Moscovites, firent prisonnier le prince Obolenskoï, et rejoignirent le roi Étienne à Pskow, qu'il reprit alors sur les Russes. En 1588 le roi Sigismond III nomma Radziwill grand général de Lithuanie; et en cette qualité il se distingua contre les Suédois, envahisseurs de la Livonie, qui appartenait alors à la Pologne.

Radziwill (*Nicolas VII Christophe*), né en 1549, mort en 1616, surnommé *l'Orphelin*. Il prit une part active aux élections des rois Henri Ier, Étienne Ier Batory, et Sigismond III Wasa; il fit plusieurs expéditions militaires contre les Suédois et contre les Moscovites. Il occupa les postes de maréchal de la cour et de palatin de Vilna. Il fonda plusieurs églises et institutions de bienfaisance. Radziwill fit un voyage à la Terre Sainte, dont il donna une relation très-curieuse, publiée par Treiter, traduite du latin en polonais par Wargocki. : *Hierosolymitana peregrinatio;* Cracovie, 1578, in-4°; la dernière édition polonaise parut en 1847, à Breslau.

Radziwill (*Christophe II*), fils du précédent, né en 1585, mort en 1640. Il assista son père dans la guerre suédoise, en Livonie. En 1615 on le nomma vice-grand général de Lithuanie, et en 1620 il combattit victorieusement les envahissements des Suédois. Sans aucune déclaration préalable, le roi de Suède Gustave-Adolphe était venu assiéger Riga. La diète de Pologne, ne s'attendant pas à cette brusque invasion, n'avait pas pris les mesures convenables pour la repousser; alors Radziwill y suppléa par sa fortune et par son dévouement, en organisant une armée. Pendant cinq ans Gustave-Adolphe fut tenu en échec en Livonie et en Courlande; désespérant de réussir, il transporta le théâtre de la guerre dans la Prusse polonaise et dans la Grande-Pologne. Après la mort de Sigismond III, en 1632, Radziwill contribua, par son influence, à confirmer l'élection de Wladislas IV. Les Moscovites, profitant de l'interrègne, avaient envahi les possessions polonaises; alors Radziwill fut l'un des premiers à se mettre à la tête des troupes. La campagne fut dirigée avec tant de persévérance, que les Russes furent vaincus et désarmés. Wladislas IV se montra généreux, et obtint un traité de paix, l'un des plus glorieux dans les fastes de la Pologne. Par ce traité, signé à Polanow, le 15 juin 1634, la Russie rendit toutes les conquêtes faites précédemment; alors les palatinats de Smolensk, de Czerniéchow, de Kiiow, furent reconnus possessions immémoriales et légitimes de la Pologne, par le tzar lui-même. Radziwill fut le principal plénipotentiaire dans les négociations de ce traité. Le 1er janvier 1635 il obtint le bâton de connétable; puis il fit une nouvelle expédition en Livonie, et y battit les Suédois. Comme Radziwill professait la religion réformée et luttait constamment contre l'influence des Jésuites, il eut à supporter des persécutions qui contribuèrent à abréger sa glorieuse carrière.

Radziwill (*Charles Ier Stanislas*), né en 1669, mort le 22 août 1719. Il assista aux expéditions de Sobieski, et obtint de lui la charge de grand chancelier de Lithuanie; son intégrité lui valut le surnom de *Juste*. Les mésintelligences qui éclatèrent parmi l'aristocratie lithuanienne, dans les dernières années du règne de Sobieski, prirent une nouvelle extension pendant l'interrègne, alors qu'on s'occupait de l'élection du prince de Conti et de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Radziwill chercha à apaiser cette anarchie. Il prit une part active dans les événements qui attirèrent le roi de Suède Charles XII en Pologne, et qui ouvrirent le trône à Stanislas Leszczynski.

Radziwill (*Charles II Stanislas*), né en 1734, mort le 22 novembre 1790. D'abord nonce aux diètes, ensuite colonel dans l'armée, maréchal des confédérations, il devint enfin palatin de Vilna. Principal héritier de la fortune des Radziwill,

conseil des grâces ; mais en 1817 il résigna tous ses emplois pour se retirer à la campagne. Son principal ouvrage a pour titre *Nomotesia penale* (Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8°); on y trouve une morale douce, un grand amour de l'humanité, des pensées sagement exprimées; cependant il est bien inférieur à Beccaria et à Filangieri, qu'il s'est proposés pour modèles, et si son érudition est vaste, ses vues manquent de largeur.

Uomini illustri del regno di Napoli, XII. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

RAFFAELLINO DEL GARBO, peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1466, mort en 1524. On cite de cet artiste une peinture datée de 1501 et signée *Raffaellino Karli*; si la signature est authentique, son vrai nom serait donc *Karli*, ou plutôt avec la véritable orthographe italienne *Carli*. Élève de Filippino Lippi, Raffaellino donna dans sa jeunesse des espérances qu'il ne réalisa pas entièrement, et avait dessiné plus peut-être qu'aucun autre peintre; il avait même sous plusieurs rapports amélioré la manière de son maître; il avait surtout su donner plus de grâce à ses têtes, plus de moëlleux à ses draperies. Malheureusement, arrivé à un certain degré, son talent ne fit plus que décliner. Bientôt, surchargé de famille, Raffaellino travailla vite et à vil prix ; il tomba dans l'oubli, et mort dans l'abjection et la misère, il fut enterré sans pompe dans l'église de Saint-Simon.

La plupart de ses fresques à Florence n'existent plus; le tabernacle où il avait représenté *La Vierge, sainte Catherine et sainte Barbe* au coin d'une maison près du pont *alla Carraja*, a été refait par Cosino Ulivelli; les peintures qu'il avait exécutées pour les religieuses de Saint-Georges et pour la chapelle du Brancacci à l'église *del Carmine* ont également disparu. Nous sommes plus heureux pour une *Multiplication des pains* qu'il peignit aussi à Florence dans le réfectoire de Sainte-Marie des Anges; mais c'est à Rome que nous devons chercher son chef-d'œuvre. Dans l'église de *la Minerva*, à la voûte de la chapelle Caraffa, dont les parois avaient été décorées par Filippino Lippi, Raffaellino a peint un *Chœur d'anges* qui justifie le surnom de *del Garbo* (de la Grâce) qui lui avait été décerné par ses contemporains.

Parmi ses tableaux à l'huile, on ignore ce qu'est devenu celui que mentionne Vasari et qui paraît avoir été un des principaux, celui qui représentait la Madone et plusieurs saints, et qu'il aurait peint pour le maître autel de l'église du couvent de Saint-Salvi hors de la porte *alla Croce*; mais nous possédons encore : à Florence, dans la galerie publique, le *portrait de Frà Paolo Sarpi*, de Bellune, et une *Madone dans un paysage*, et à Sainte-Marie-des-Anges, *Saint Roch et saint Ignace*; à Rome, *La Séparation d'Esaü et de Jacob*; à Paris, au musée du Louvre, un *Couronnement de la Vierge*; enfin, au musée de Berlin, *Trois Madones* et un *Christ au tombeau entre saint Jérôme et saint François*. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

RAFFAELLINO DA REGGIO. *Voy.* MOTTA.

RAFFEI (*Stefano*), antiquaire italien, né le 21 septembre 1712, à Orbitello (Toscane), mort en 1788, à Rome. Admis en 1733 dans la Compagnie de Jésus, il professa pendant vingt ans la rhétorique au séminaire de Rome, et se distingua par ses vertus et par ses connaissances. Outre trois tragédies, on a de lui : *Dissertazione sopra il Crise di M. Pacuvio* (Rome, 1770, in-4°), travail philologique sur les fragments de la tragédie de *Chrysès*; *Dissertazione sopra Apollo Pizio* (1771); *Osservazioni sopra alcuni antichi monumenti nella villa Albani* (1772-1779, in-fol., fig.), qui font suite aux *Monumenti inediti* de Winckelmann; et beaucoup de dissertations isolées sur les antiquités de Rome.

Dizionario istorico da Bassano.

RAFFENEAU-DELILE (*Antoine-Dominique*), ingénieur français, né le 4 août 1770, à Versailles, mort le 11 avril 1843, à Paris. Son père avait un emploi dans la maison civile du roi. Après avoir fait ses études dans l'université de Paris, il entra dans le corps des ponts et chaussées, et fut attaché comme ingénieur à l'expédition d'Égypte; c'est à lui que fut confiée la reconnaissance de tous les pays entre le Nil et la mer Rouge. Employé sous l'empire aux travaux d'amélioration du port d'Ostende, il y dirigea la construction de l'écluse de chasse, qui fut regardée comme un des plus beaux ouvrages de ce genre en Europe. En 1842 il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées.

RAFFENEAU-DELILE (*Alire*), botaniste, frère du précédent, né le 23 janvier 1778, à Versailles, mort à Montpellier, le 5 juillet 1850, s'appliqua à l'étude des plantes, sous la direction de Lemonnier. Associé en 1798 au corps des savants qui fit partie de l'expédition d'Égypte, il fut chargé du jardin d'agriculture et de naturalisation du Caire. En 1803, il eut une mission scientifique pour les États-Unis, et y demeura jusqu'en 1807, avec le titre de vice-consul dans la Caroline du Nord. Il fit des envois considérables de graines, forma un herbier des plantes nouvelles et rares, et donna les graminées qu'il avait découvertes à Palisot de Beauvois, qui les a publiées dans son *Agrostographie*. Pendant son séjour à New-York, il y prit le diplôme de médecin-chirurgien. En 1818, il obtint la chaire de botanique à la faculté de Montpellier, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il fut membre de l'Institut du Caire et correspondant de l'Académie des sciences. On a de lui : *On pulmonary consumption*; New-York, 1807, in-8°; — *Sur les effets de l'upas tieuté et les diverses espèces de strychnos*; Paris, 1809; — *Centurie des plantes d'Afrique*

et vexatoire à ces sectaires pour pouvoir accomplir le pèlerinage de La Mecque. Abou-el-féda cite ce prince comme un poëte élégant. Il mourut des suites des excès commis dans le harem, après un règne de sept années. F. Pn.

Abou-el-féda, *Annales moslemici*. — Des Vergers, *Arabie*. — D'Herbelot, *Bibl. orientale*.

* **RADIGUET** (*Maximilien-René*), voyageur français, né le 17 janvier 1816, à Landerneau (Finistère). Il fit en 1838-1839 une campagne aux Antilles, comme secrétaire des ministres plénipotentiaires de Louis-Philippe, le comte Emmanuel de Las-Cases et l'amiral Ch. Baudin, chargés de négocier l'indemnité que la république d'Haïti s'obligea de payer à la France. De 1841 à 1845, il fit la campagne de la frégate *La Reine-Blanche* dans l'océan Pacifique et l'Océanie, en qualité de secrétaire attaché à l'état-major de l'amiral Du Petit-Thouars, qui allait prendre possession des îles Marquises. M. Radiguet a rapporté de sa dernière campagne un travail artistique, en 3 vol. in-fol., que l'on conserve au dépôt général des cartes et plans de la marine, sous le titre de : *Albums du voyage de* La Reine Blanche. Depuis son retour, il a publié dans la *Revue des deux mondes :* trois articles, qui sont des fragments du livre qu'il a publié sous le titre de *Souvenirs de l'Amérique espagnole : Chili, Pérou, Brésil ;* Paris, 1856, in-18 ; — *Les derniers sauvages*, *souvenirs de l'occupation française aux îles Marquises*, 1842-1859 (Extrait de la *Revue des deux mondes*); Paris, 1861, in-12. M. Radiguet a en outre inséré des *Poésies* dans la *Nouvelle Revue de Paris*, et des articles de voyages, accompagnés de dessins exécutés par lui, dans *La France maritime*, le *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles* et *L'Illustration ;* quelques-uns de ses articles dans *L'Illustration* sont signés du pseudonyme de *René de Kérélian*, ou de *René de K*. P. L—T.

Documents particuliers.

RADLINSKI (*Jacques-Paul*), littérateur polonais, né en 1684, mort en 1762. Après avoir étudié chez les jésuites, il embrassa la règle des chanoines réguliers, et enseigna pendant dix ans la philosophie et la théologie au couvent de Sainte-Hedwige à Cracovie. Il devint ensuite docteur en théologie, et se retira à Miechow. Il avait réuni une collection précieuse de tableaux, d'objets d'art et de manuscrits. Ses principaux écrits sont : *Norma vitæ apostolicæ ordini Canonicorum regularium proposita;* Cracovie, 1725, et Lublin, 1732, 2 vol. in-8° ; — *Officium de sepultura Christi*; Lublin), 1730, in-8° ; — *Sepulcrum parasceves ex figuris V. et N. T.*; Sandomir, 1730, 1733, 1736, in-8° ; — *De dignitate sacerdotali ;* Lublin, 1735, in-8° ; — *Encænia bibliothecæ Zaluskianæ ;* Cracovie, 1748, in-4° ; — *Vita Claudiæ, ducis Lotharingiæ ;* ibid., 1749, in-8° ; — *Fundamenta scientiarum, seu principia et axiomata ;* ibid., 1753, in-4°. K.

Janotzki, *Lexicon*, I, 131. — *Polonia literata*, 63-66.

RADONAY (*Rémond* RENAULT DE), chef d'escadre et commissaire général de l'artillerie, mort en novembre 1740, sur la rade de la Caye Saint-Louis, à l'âge d'environ soixante-sept ans, entra dans la marine, comme garde, en 1689, et participa honorablement aux guerres maritimes de la seconde période du règne de Louis XIV. Plus instruit dans la théorie de sa profession que ne l'étaient généralement les officiers de son temps, il a publié : *Remarques sur la navigation et moyens d'en perfectionner la pratique*. P. L—T.

Archives de la marine. — *Mémoires de l'Académie des sciences.*

RADONVILLIERS (*Claude-François* LYSARDE DE), littérateur français, né en 1709, dans le diocèse de Nevers, mort, le 16 avril 1789, à Paris. Au collége Louis-le-Grand, où il fut élevé, il eut pour maître et pour ami le P. Porée, qui lui donna le conseil d'entrer dans la Société de Jésus. Après les épreuves du noviciat, il professa dans différents colléges les humanités et la rhétorique. Il se trouvait à Bourges lorsque Maurepas y fut envoyé en exil; ce ministre s'intéressa à lui, et le détermina à quitter l'habit religieux pour suivre à Rome comme secrétaire d'ambassade le cardinal de La Rochefoucauld. En 1755 il fut attaché, sous les ordres de ce prélat, à la feuille des bénéfices, et en 1757 il devint sous-précepteur des enfants de France. A la mort de Marivaux, il se mit sur les rangs pour lui succéder dans l'Académie française, et bien qu'il n'eût encore presque rien publié, il fut admis sans aucune opposition (1763). Ce fut en qualité de directeur qu'il reçut Delille, Ducis et Malesherbes; en recevant Ducis, élu à la place de Voltaire, il reprocha à ce dernier de n'avoir pas toujours fait de son génie l'usage que lui conseillait l'intérêt de sa gloire. Louis XVI récompensa ses services par une charge de conseiller d'État (1774). L'abbé de Radonvilliers se fit estimer par ses vertus et son humanité; dans les pays où il avait des revenus ecclésiastiques, il en déléguait les trois quarts aux indigents. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies par Noël (Paris, 1807, 3 vol. in-8°); le t. Ier contient le traité *De la Manière d'apprendre les langues* (Paris, 1768, 1802, in-8°), qui suffit à assurer à l'auteur une place honorable parmi les grammairiens.

Maury, *Éloge de Radonvilliers*, lu en 1807, à l'Institut, et impr. à la tête des *Œuvres diverses*.

RADOSLAW, troisième roi de Serbie de la dynastie des Némania, mort en 1230. *Étienne*, le premier prince de cette famille, avait constitué la Serbie en royaume indépendant vers la deuxième moitié du douzième siècle. *Étienne Ourosch*, son fils et son successeur, continua son œuvre avec succès, et laissa à Radoslaw, son héritier, un État puissant et prospère. Ce dernier prit, en montant

sur le trône, le nom d'*Étienne Némania III*, et fut couronné, dans Pristina, sa capitale, par son oncle saint Sabbas, archevêque de Serbie (*voy.* saint Sabbas). Étienne Ouroch avait vainement sollicité du pape Innocent III la reconnaissance du royaume fondé par son aïeul. Il était allé même jusqu'à offrir au saint-siége d'embrasser la religion romaine pour prix de cette faveur, tant était grande l'influence que le pape exerçait à cette époque sur la politique universelle. Mais toutes les démarches d'Étienne Ouroch restèrent sans résultat, par l'effet des intrigues du roi de Hongrie, qui voyait dans cette consécration du droit de son voisin un coup violent porté à sa propre puissance. Plus heureux que son père auprès la cour de Rome, Radoslaw, sans avoir à abandonner l'Église grecque, obtint d'Honorius III, en 1224, la faveur constamment refusée par Innocent. Ce prince ne resta au pouvoir que pendant six années, après lesquelles il fut atteint d'aliénation mentale et dut céder son trône à son frère Vladislas. On prétend que la conduite de la reine Isabelle, sa femme, fille de l'empereur grec Théodore Lascaris, fut cause de l'altération de ses facultés. Deux événements importants signalèrent ce règne, de courte durée. A la suite de la mort d'Ioanikie, roi de Bulgarie, des troubles éclatèrent dans ce pays. Radoslaw y envoya une armée, et parvint à annexer à la Serbie une grande partie du territoire bulgare et quelques provinces de l'empire grec. Peu de temps après cette expédition, les Hongrois menacèrent la Syrmie, qui, par sa position sur la frontière de la Serbie, ouvrait un chemin vers le cœur du royaume. Radoslav s'empara de cette principauté, et la réunit à ses États.

Ce prince fut inhumé dans le monastère de Stoudénitza, monument grandiose, qui existe encore aujourd'hui (département de Tchatchak, Serbie actuelle), et dont Étienne Némania Ier fut le fondateur. Radoslaw vécut longtemps dans le souvenir du peuple, qui, appréciant son équité et ses vertus, lui donna le surnom de *Juste*.

Henri Thiers.

H. Thiers, *Histoire de Serbie*.

RADZIWILL. Cette maison est une des plus anciennes, des plus riches, et fut pendant longtemps la plus puissante entre les familles lithuano-polonaises. Depuis l'année 1518 les Radziwill portent le titre de *princes du Saint-Empire romain*. Voici les membres les plus remarquables :

RADZIWILL (*Nicolas Ier*), né en 1366, mort en 1466, réunissait les deux qualités de grand guerrier et d'homme d'État. Après s'être distingué dans une expédition militaire en 1384, sous les ordres de Wladislas-Jagellon, il l'accompagna à Cracovie, en 1386, où le grand-duc de Lithuanie épousa la reine Hedwige. Il reçut alors le baptême selon le rit occidental, devint en 1395 staroste de Grodno, et signa les deux actes d'union des deux pays à Vilna, en 1401, et à Horodlo, en 1413. Il combattit vaillamment à la mémorable bataille de Grunwald, en 1410, contre les chevaliers. Plus tard il assista le grand-duc Witold dans ses expéditions contre les Tatars et les Moscovites. En 1418, il devint maréchal de la cour, et en 1433 palatin de Vilna, où il rendit de grands services comme administrateur.

Radziwill (*Nicolas III*), né en 1470, mort en janvier 1522. D'abord grand échanson de Lithuanie, puis staroste de Biala, il se distingua dans la guerre de 1500 contre les Moscovites, en repoussant leurs agressions en Lithuanie. L'activité et les talents qu'il déploya sous le règne d'Alexandre Ier lui valurent deux charges considérables, celles de palatin de Vilna et de grand chancelier de Lithuanie, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-neuf ans. Ses talents se développèrent encore sous le règne glorieux de Sigismond Ier. De tout temps la Russie et l'Autriche tendaient au démembrement de la Pologne; le tzar et l'empereur Maximilien Ier formèrent une ligue secrète. Le tzar commença à envahir la Lithuanie avec de grandes forces; mais il fut battu en 1514, entre Orsza et Dubrowna, par Constantin Ostrogski et Georges Radziwill (*voy.* ci-après). Maximilien feignit alors d'abandonner ses relations avec la Moscovie, et proposa un congrès, où il espérait faire triompher la politique machiavélique des Habsbourg (1515). Entouré d'une suite nombreuse, Nicolas Radziwill y déploya une grande pompe. L'empereur employa tous les moyens pour le gagner : il lui offrit le titre de prince du Saint-Empire romain, que Radziwill n'accepta que sur les instances du roi et de la diète de Pologne, réunie à la fin de 1518, à Brzesç-Litewski. De retour en Pologne, il marcha contre les Moscovites et les Tartares, qui avaient envahi tout le pays, et les repoussa en 1519.

Radziwill (*Georges Ier*), né en 1480, mort en 1541, surnommé *le Victorieux* ou *l'Hercule lithuanien*. Préparé de bonne heure à la vie des camps, il devint en 1508 vice-grand général de Lithuanie, et fut victorieux dans trente batailles livrées aux Moscovites, aux Tatars, aux Teutoniques. En 1511, à la tête de de six mille hommes, il défit vingt mille Tatars au delà de Kiiow, et autant à Lopuszno en Podolie. En 1514, dans la bataille d'Orsza (*voy.* l'article précédent), la présence d'esprit et le courage de Georges Radziwill décidèrent de l'issue de la bataille, dans laquelle les deux chefs moscovites, Boulghakoff-Golitza et Yvan Tscheladnine, six voïévodes, trente-sept princes, quinze cents officiers supérieurs et six mille soldats furent faits prisonniers avec tous les drapeaux et l'artillerie; trente mille Moscovites furent tués. En 1519, Radziwill repoussa une nouvelle invasion à Krewo et à Molodeczno. En 1527 il devint à la fois castellan de Vilna et maréchal de la cour; enfin, en 1533 il obtint le bâton de grand général, ou connétable. En 1534 il défit

encore les Moscovites à Starodub, à Poczapow, et près de Smolensk. L'histoire du règne de Sigismond Ier est pleine du nom de Georges Radziwill. Il était père de la célèbre *Barbe Radziwill*, épouse du roi Sigismond II Auguste Ier.

Radziwill (*Nicolas VI*), surnommé *le Noir*, né en 1515, mort en 1565. Tour à tour grand maréchal de Lithuanie, palatin de Troki, grand chancelier de Lithuanie, et palatin de Vilna, il contribua puissamment à faire épouser, en 1548, sa nièce Barbe Radziwill au roi Sigismond II Auguste Ier, et alors son influence se trouva sans rivale dans toute la Lithuanie. La même année il obtint de l'empereur d'Allemagne le titre de *prince de Nieswiez*, que le roi confirma à la diète de 1549. Après la mort de la reine Barbe, en 1551, le roi envoya Radziwill à Vienne en ambassade solennelle pour demander la main de l'archiduchesse Catherine. Appartenant à la religion luthérienne, il était le protecteur zélé de ses coreligionnaires; il fonda plusieurs temples et écoles. En 1563, il édita la traduction polonaise de la Bible, imprimée à Brzesç-Litewski. Les Jésuites employèrent tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour détruire cette Bible; on parvint à en sauver quelques exemplaires, qu'on paye aujourd'hui au poids de l'or.

Radziwill (*Christophe Ier Nicolas*), né en 1547, mort en 1603, surnommé *la Foudre*. Après s'être distingué en 1564 et 1572, il se couvrit de gloire, comme vice-grand général de Lithuanie, sous le roi Étienne Batory, contre les Moscovites, en 1579 et 1580, au siége de Polotsk et Wielkie-Luki en Ruthénie Blanche. Près de Sokol, il défit quarante mille Russes et fit prisonnier leur chef Schéréméteff; le roi Étienne fut tellement satisfait, que lorsque Radziwill lui présenta les prisonniers, il détacha son sabre de son ceinturon et l'offrit au vainqueur (ce sabre avait appartenu au sultan Mahomet II, qui le portait le jour de la prise de Constantinople, en 1452). En 1581, on le chargea d'une nouvelle expédition; lui, Philon Kimita et Bogdan Oginski atteignirent les rives du Volga, battirent les Moscovites, firent prisonnier le prince Obolenskoï, et rejoignirent le roi Étienne à Pskow, qu'il reprit alors sur les Russes. En 1588 le roi Sigismond III nomma Radziwill grand général de Lithuanie; et en cette qualité il se distingua contre les Suédois, envahisseurs de la Livonie, qui appartenait alors à la Pologne.

Radziwill (*Nicolas VII Christophe*), né en 1549, mort en 1616, surnommé *l'Orphelin*. Il prit une part active aux élections des rois Henri Ier, Étienne Ier Batory, et Sigismond III Wasa; il fit plusieurs expéditions militaires contre les Suédois et contre les Moscovites. Il occupa les postes de maréchal de la cour et de palatin de Vilna. Il fonda plusieurs églises et institutions de bienfaisance. Radziwill fit un voyage à la Terre Sainte, dont il donna une relation très-curieuse, publiée par Tretter, traduite du latin en polonais par Wargoçki. : *Hierosolymitana peregrinatio*; Cracovie, 1578, in-4°; la dernière édition polonaise parut en 1847, à Breslau.

Radziwill (*Christophe II*), fils du précédent, né en 1585, mort en 1640. Il assista son père dans la guerre suédoise, en Livonie. En 1615 on le nomma vice-grand général de Lithuanie, et en 1620 il combattit victorieusement les envahissements des Suédois. Sans aucune déclaration préalable, le roi de Suède Gustave-Adolphe était venu assiéger Riga. La diète de Pologne, ne s'attendant pas à cette brusque invasion, n'avait pas pris les mesures convenables pour la repousser; alors Radziwill y suppléa par sa fortune et par son dévouement, en organisant une armée. Pendant cinq ans Gustave-Adolphe fut tenu en échec en Livonie et en Courlande; désespérant de réussir, il transporta le théâtre de la guerre dans la Prusse polonaise et dans la Grande-Pologne. Après la mort de Sigismond III, en 1632, Radziwill contribua, par son influence, à confirmer l'élection de Wladislas IV. Les Moscovites, profitant de l'interrègne, avaient envahi les possessions polonaises; alors Radziwill fut l'un des premiers à se mettre à la tête des troupes. La campagne fut dirigée avec tant de persévérance, que les Russes furent vaincus et désarmés. Wladislas IV se montra généreux, et obtint un traité de paix, l'un des plus glorieux dans les fastes de la Pologne. Par ce traité, signé à Polanow, le 15 juin 1634, la Russie rendit toutes les conquêtes faites précédemment; alors les palatinats de Smolensk, de Czerniéchow, de Kiiow, furent reconnus possessions immémoriales et légitimes de la Pologne, par le tzar lui-même. Radziwill fut le principal plénipotentiaire dans les négociations de ce traité. Le 1er janvier 1635 il obtint le bâton de connétable; puis il fit une nouvelle expédition en Livonie, et y battit les Suédois. Comme Radziwill professait la religion réformée et luttait constamment contre l'influence des Jésuites, il eut à supporter des persécutions qui contribuèrent à abréger sa glorieuse carrière.

Radziwill (*Charles Ier Stanislas*), né en 1669, mort le 22 août 1719. Il assista aux expéditions de Sobieski, et obtint de lui la charge de grand chancelier de Lithuanie; son intégrité lui valut le surnom de *Juste*. Les mésintelligences qui éclatèrent parmi l'aristocratie lithuanienne, dans les dernières années du règne de Sobieski, prirent une nouvelle extension pendant l'interrègne, alors qu'on s'occupait de l'élection du prince de Conti et de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Radziwill chercha à apaiser cette anarchie. Il prit une part active dans les événements qui attirèrent le roi de Suède Charles XII en Pologne, et qui ouvrirent le trône à Stanislas Leszczynski.

Radziwill (*Charles II Stanislas*), né en 1734, mort le 22 novembre 1790. D'abord nonce aux diètes, ensuite colonel dans l'armée, maréchal des confédérations, il devint enfin palatin de Vilna. Principal héritier de la fortune des Radziwill,

qu'on évaluait à 80 millions de francs, il déployait un faste royal et avait à son service 12,000 hommes de milice régulière. Dévoué à sa patrie, et par conséquent ennemi de Catherine II et de la famille Czartoryski, protégée et soudoyée par la tzarine, il eut à lutter contre les ennemis extérieurs et intérieurs; sa fortune en souffrit beaucoup; à plusieurs reprises il s'exila : mais rien ne put affaiblir ses sentiments, essentiellement patriotiques. Il soutenait courageusement la confédération de Bar. Pendant ses voyages en Turquie, en Italie, en Allemagne, en France, il déploya un luxe inouï; mais il fut toujours généreux pour les pauvres. Étant à Paris, il demeurait près du Palais-Royal; c'est lui qui fit faire le passage qui encore aujourd'hui porte son nom. Pendant trois ans il assista à la mémorable diète constituante de Varsovie, qui proclama, le 3 mai 1791, une nouvelle constitution.

Radziwill (*Antoine-Henri*), né en 1775, mort en 1833. Élevé à Berlin, il épousa, en 1796, la princesse Louise-Frédérique de Prusse. En 1813 il devint chef du majorat de Nieswiez et d'Olyka. Il s'occupait de diplomatie, et en 1815 il devint lieutenant du roi de Prusse dans le gouvernement du grand-duché de Posen. Aimant la musique, il fut compositeur et exécutant très-remarquable.

Radziwill (*Michel*), frère du précédent, né en 1778, mort en 1850. Entré au service militaire à l'époque de la formation du grand-duché de Varsovie, il se distingua dans les campagnes suivantes, et en 1815 il fut nommé général de division et sénateur palatin du nouveau royaume de Pologne. Après la révolution polonaise de 1830, et lorsque le dictateur Chlopięki fut éloigné de ce poste, Michel Radziwill fut nommé généralissime des armées polonaises, jusqu'à ce que Skrzynęcki l'eût remplacé.

Radziwill (*Dominique*), né en 1787, mort le 11 novembre 1813. Charles II Stanislas étant mort sans postérité, son neveu, Dominique, devint héritier de l'immense fortune de la famille. Dès sa jeunesse il se voua aux intérêts de sa patrie, alors subjuguée et partagée par les trois cours de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne. Malgré les menaces de la Russie, il quitta la Lithuanie, leva à ses frais le 8e régiment des lanciers du grand-duché de Varsovie, et en qualité de colonel il fit la campagne de Moscou, en 1812. Son régiment, toujours à l'avant-garde dans la marche sur Moscou, et dans l'arrière-garde pendant la retraite, fut réduit à quarante soldats; alors l'empereur Napoléon Ier l'attacha à sa personne, avec le grade de lieutenant-colonel des chevau-légers polonais de la garde. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1813. A la bataille de Hanau il fut grièvement blessé à la tête, repassa le Rhin, et mourut à Lautereich, à l'âge de vingt-six ans. Son corps fut transporté à Varsovie et enterré dans l'église des Capucins. Regretté vivement par Napoléon et par la Pologne, il était le dernier représentant des anciens Radziwill; car depuis sa mort aucun de cette famille n'a été à la hauteur de son dévouement à la patrie. Léonard Chodzko.

Radziwill, Treller et Wargoçki, *Pèlerinage dans la Terre Sainte*; Cracovie, 1578. — Radwan, *Radivilias, sive de vita et rebus Nicolai Radziwill*; Vilna, 1592. — Rakwic, *Albertus Radziwill*; Vilna, 1593. — Dambrowski, *Éloge de James Radziwill*; Kœnigsberg, 1621. — Kolalowicz, *Fasti Radiviliani*; Vilna, 1653. — Balinski, *Mémoires sur Barbe Radziwill*; Vilna, 1837. — Raczynski, *Mémoires d'Albert Radziwill*; Posen, 1839. — *Histoire de Boguslas Radziwill*; Posen, 1840. — Eichhorn et Léon Rzyszczewski, *Relations de la maison des Radziwill avec les maisons régnantes en Allemagne*; Varsovie, 1843. — Kotlubay, *La Galerie de Nieswiez, ou Histoire des Radziwill*; Vilna, 1857. — *Le prince Christophe Radziwill*; Paris, 1859.

RAEBURN (Sir *Henry*), peintre anglais, né le 4 mars 1756, à Stockbridge, village aujourd'hui compris dans Édimbourg, mort le 8 juillet 1823, dans cette ville. Il perdit ses parents de bonne heure, et fut placé par son frère aîné chez un orfèvre. En peu de temps il se rendit si habile dans la miniature qu'au terme de son apprentissage il apprit à peindre. Après s'être marié, il vint à Londres; d'après le conseil du célèbre Reynolds, il alla passer deux années en Italie pour perfectionner son éducation en étudiant les œuvres des maîtres. De retour à Édimbourg (1787), il acquit dans le portrait une réputation brillante, et en 1822 il reçut de Georges IV des lettres de noblesse. Parmi ses meilleures productions on remarque les portraits de lord Eldon, W. Scott, D. Stewart, Playfair, James Watt, F. Jeffrey, Henry Mackenzie, John Rennie et Francis Chantrey; on y admire un ton ferme, une couleur riche et harmonieuse, un dessin correct, une expression pleine de puissance et de noblesse.

The English cyclopædia (biogr.).

RAEPSAET (*Jean-Joseph*), historien belge, né le 29 décembre 1750, à Audenarde, où il est mort, le 15 février 1832. Après avoir fait son droit à Louvain, il devint en 1773 greffier de la châtellenie d'Audenarde, et en 1778 secrétaire des *hauts-pointres* de cette ville. Opposé aux réformes introduites par Joseph II, il fut l'un des députés qui, réunis à Bruxelles en 1787, signèrent pour la Flandre l'acte de confédération. Emprisonné à Bruxelles en 1789, puis transféré à la citadelle d'Anvers, il en sortit à la demande des états de Flandre, lorsque ceux-ci se trouvèrent en possession du pouvoir après le bombardement et l'évacuation de la ville de Gand. Il refusa plus tard les fonctions de conseiller au conseil privé, auxquelles l'appelait l'empereur François II; mais il accepta la mission de diriger le renouvellement de la magistrature de la Flandre; il reprit ensuite sa place aux états, et fit annuler tout ce qui restait encore des changements opérés par Joseph II. A l'entrée des troupes françaises en Belgique, Raepsaet fut envoyé en Zélande par la châtellenie d'Audenarde, pour y mettre en sûreté la caisse et les archives;

neuf mois après il vint rendre à ses concitoyens le dépôt qu'ils lui avaient confié, et dont les Français ne tardèrent pas à s'emparer. Hostile au gouvernement de la Convention et à celui du Directoire, et compris, en brumaire an VII (1798), à la suite d'une émeute des paysans, au nombre des otages choisis dans le département de l'Escaut, il fut détenu à Paris dans les prisons de Sainte-Pélagie et du Temple, et même inscrit sur la liste de ceux qui devaient être déportés à Cayenne; mais après cinq mois d'attente il recouvra sa liberté. Il passa alors quelques années dans la retraite, puis siégea au corps législatif de 1803 à 1813. Nommé, en 1815, membre de la commission chargée de présenter un projet de loi fondamentale pour le royaume des Pays-Bas, il proposa la création d'une seconde chambre, qui fut adoptée, et il fit aussi décider que les jugements des tribunaux seraient motivés. Il accepta plus tard la place de conseiller d'État extraordinaire; mais il refusa les fonctions de membre de la seconde chambre des états généraux et des états de la Flandre. Raepsaet, qui faisait partie de l'Institut des Pays-Bas et de l'Académie royale de Bruxelles, avait consacré une grande partie de sa longue carrière à l'étude approfondie de l'histoire des antiquités et du droit de l'ancienne Flandre. Nous citerons de lui : *Mémoire sur l'origine des Belges*; — *Recherches sur l'origine et la nature des inaugurations des princes souverains des dix-sept provinces des Pays-Bas*; — *Histoire de l'origine, de l'organisation et des pouvoirs des états généraux et provinciaux des Gaules, particulièrement des Pays-Bas, depuis les Germains jusqu'au seizième siècle*. Ces deux derniers écrits sont les principales sources d'où Meyer a tiré le 4me volume de son *Histoire des institutions judiciaires*; — *Analyse historique et critique de l'origine et des progrès des droits civils, politiques et religieux des Belges et Gaulois, sous les périodes gauloise, romaine, franque féodale et coutumière*: c'est l'ouvrage principal de l'auteur. Ces travaux divers sont réunis dans les *Œuvres complètes de J.-J. Raepsaet, suivies de ses œuvres posthumes*; Gand, 1838-1840, 6 vol. in-8° : en tête du 1er vol. se trouve une liste de ses écrits imprimés et de ses écrits inédits; ces derniers sont au nombre de soixante-trois. Raepsaet a donné des articles aux *Annales belgiques* et au *Messager des sciences et des arts du royaume des Pays-Bas*. E. REGNARD.

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 3e année, p. 105. — *Notice nécrologique et historique sur J. J. Raepsaet*, en tête du 1er vol. de ses *Œuvres complètes*.

RÆTHEL (*Wolfgang-Christophe*), savant allemand, né à Selbitz, le 12 avril 1663, mort le 28 juin 1729. Reçu maître ès arts à Iena, il devint gouverneur des pages à Baireuth, et fut ensuite précepteur de quelques jeunes nobles, avec lesquels il visita plusieurs parties de l'Allemagne. En 1689 il fut nommé professeur de grec et d'hébreu au gymnase de Baireuth, et en 1697 sur-intendant à Neustadt-sur-Aisch; après avoir, en 1702, suivi comme aumônier le margrave Chrétien-Ernest à la guerre, il revint à Neustadt, où il exerça jusqu'à sa mort ses fonctions ecclésiastiques, faisant tous ses efforts pour arrêter les progrès du piétisme. On a de lui plus de soixante-dix ouvrages et dissertations, parmi lesquels nous citerons : *De veterum gymnasio athletico*; Iéna, 1682, in-4°; — *De bibliothecis universalibus, præsertim theologicis*; Neustadt, 1714, in-fol.; — *De historia litteraria vitæque scriptoribus*; ibid., 1721, in-fol.; — *De bibliotheca Patrum*; ibid., 1726, in-fol. Ræthel a donné une traduction allemande d'Épictète; Oels, 1690; Nuremberg, 1718, in-8°.

Fick, *Gelehrtes Baireuth*, t. VII. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

RAEWAERD (*Jacques*), jurisconsulte belge, né vers 1534, près Bruges, où il est mort, le 1er juin 1568. De Louvain, où il commença l'étude du droit, il passa à Orléans, et y reçut le diplôme de docteur. Il se fit par ses écrits une réputation brillante, et professa en 1565 et 1566 dans l'université de Douai. Il était l'ami de Goltzius et le correspondant de Juste Lipse, qui lui donnait le surnom de *Papinien des Pays-Bas*. Ses ouvrages, qui séparément ont presque tous obtenu plusieurs éditions, ont été réunis deux fois (*J. Ræunder Opera*; Francfort, 1622, 2 vol. in-12, et Lyon, 1623, 2 vol. in-8°).

Le Mire, *Elogia belgica*. — Paquot, *Mémoires*, XVI.

RAFFAELLI (*Giuseppe*), magistrat italien, né le 26 février 1750, à Catanzaro, en Calabre, mort le 26 février 1826, à Naples. Il étudia la philosophie et le droit à Naples, et entra, d'après le conseil de Tanucci, dans la carrière du barreau. Dès la première affaire qu'il plaida, il rencontra un succès qui décida de son avenir (1770) : chargé de la défense d'une femme accusée de sorcellerie, il parvint non-seulement à la faire acquitter, mais l'éloquent mémoire qu'il rédigea à cette occasion fut inséré, par ordre exprès du roi Ferdinand IV, dans le t. IX de la *Collezione delle scritture di regia giurisdizione*. Devenu l'un des avocats les plus occupés de Naples, il fut surtout recherché par les communes qui avaient à se plaindre de leurs seigneurs, et dans l'espace de quelques années il en défendit 780, qui réclamaient contre l'abus des droits féodaux. Lors de la rentrée des Bourbons à Naples, il fut exilé (1799), et alla s'établir à Milan, où en 1801 il succéda à Beccaria dans la chaire de droit public. En 1805 il siégea dans la commission législative du royaume d'Italie. Rappelé à Naples par le roi Murat, il devint procureur général près la cour de cassation (1808), et conseiller d'État (1810); en sa qualité de président de la section de législation, il traduisit en italien le Code civil français; mais son travail n'obtint pas l'approbation du gouvernement. En 1814 le conseil d'État fut supprimé; Raffaelli passa dans le

conseil des grâces; mais en 1817 il résigna tous ses emplois pour se retirer à la campagne. Son principal ouvrage a pour titre *Nomolesia penale* (Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8°); on y trouve une morale douce, un grand amour de l'humanité, des pensées sagement exprimées; cependant il est bien inférieur à Beccaria et à Filangieri, qu'il s'est proposés pour modèles, et si son érudition est vaste, ses vues manquent de largeur.

Uomini illustri del regno di Napoli, XII. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

RAFFAELLINO DEL GARBO, peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1466, mort en 1524. On cite de cet artiste une peinture datée de 1501 et signée *Raffaellino Karli*; si la signature est authentique, son vrai nom serait donc *Karli*, ou plutôt avec la véritable orthographe italienne *Carli*. Élève de Filippino Lippi, Raffaellino donna dans sa jeunesse des espérances qu'il ne réalisa pas entièrement, et avait dessiné plus peut-être qu'aucun autre peintre; il avait même sous plusieurs rapports amélioré la manière de son maître; il avait surtout su donner plus de grâce à ses têtes, plus de moëlleux à ses draperies. Malheureusement, arrivé à un certain degré, son talent ne fit plus que décliner. Bientôt, surchargé de famille, Raffaellino travailla vite et à vil prix; il tomba dans l'oubli, et mort dans l'abjection et la misère, il fut enterré sans pompe dans l'église de Saint-Simon.

La plupart de ses fresques à Florence n'existent plus; le tabernacle où il avait représenté *La Vierge, sainte Catherine et sainte Barbe* au coin d'une maison près du pont *alla Carraja*, a été refait par Cosino Ulivelli; les peintures qu'il avait exécutées pour les religieuses de Saint-Georges et pour la chapelle du Brancacci à l'église *del Carmine* ont également disparu. Nous sommes plus heureux pour une *Multiplication des pains* qu'il peignit aussi à Florence dans le réfectoire de Sainte-Marie des Anges; mais c'est à Rome que nous devons chercher son chef-d'œuvre. Dans l'église de *la Minerva*, à la voûte de la chapelle Caraffa, dont les parois avaient été décorées par Filippino Lippi, Raffaellino a peint un *Chœur d'anges* qui justifie le surnom de *del Garbo* (de la Grâce) qui lui avait été décerné par ses contemporains.

Parmi ses tableaux à l'huile, on ignore ce qu'est devenu celui que mentionne Vasari et qui paraît avoir été un des principaux, celui qui représentait la Madone et plusieurs saints, et qu'il aurait peint pour le maître autel de l'église du couvent de Saint-Salvi hors de la porte *alla Croce*; mais nous possédons encore : à Florence, dans la galerie publique, le *portrait de Frà Paolo Sarpi*, de Bellune, et une *Madone dans un paysage*, et à Sainte-Marie-des-Anges, *Saint Roch et saint Ignace*; à Rome, *La Séparation d'Esaü et de Jacob*; à Paris, au musée du Louvre, un *Couronnement de la Vierge*; enfin, au musée de Berlin, *Trois Madones* et un *Christ au tombeau entre saint Jérôme et saint François*. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

RAFFAELLINO DA REGGIO. *Voy.* Motta.

RAFFEI (*Stefano*), antiquaire italien, né le 21 septembre 1712, à Orbitello (Toscane), mort en 1788, à Rome. Admis en 1733 dans la Compagnie de Jésus, il professa pendant vingt ans la rhétorique au séminaire de Rome, et se distingua par ses vertus et par ses connaissances. Outre trois tragédies, on a de lui : *Dissertazione sopra il Crise di M. Pacuvio* (Rome, 1770, in-4°), travail philologique sur les fragments de la tragédie de *Chrysès*; *Dissertazione sopra Apollo Pizio* (1771); *Osservazioni sopra alcuni antichi monumenti nella villa Albani* (1772-1779, in-fol., fig.), qui font suite aux *Monumenti inediti* de Winckelmann; et beaucoup de dissertations isolées sur les antiquités de Rome.

Dizionario istorico da Bassano.

RAFFENEAU-DELILE (*Antoine-Dominique*), ingénieur français, né le 4 août 1770, à Versailles, mort le 11 avril 1843, à Paris. Son père avait un emploi dans la maison civile du roi. Après avoir fait ses études dans l'université de Paris, il entra dans le corps des ponts et chaussées, et fut attaché comme ingénieur à l'expédition d'Égypte; c'est à lui que fut confiée la reconnaissance de tous les pays entre le Nil et la mer Rouge. Employé sous l'empire aux travaux d'amélioration du port d'Ostende, il y dirigea la construction de l'écluse de chasse, qui fut regardée comme un des plus beaux ouvrages de ce genre en Europe. En 1842 il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées.

Raffeneau-Delile (*Alire*), botaniste, frère du précédent, né le 23 janvier 1778, à Versailles, mort à Montpellier, le 5 juillet 1850, s'appliqua à l'étude des plantes, sous la direction de Lemonnier. Associé en 1798 au corps des savants qui fit partie de l'expédition d'Égypte, il fut chargé du jardin d'agriculture et de naturalisation du Caire. En 1803, il eut une mission scientifique pour les États-Unis, et y demeura jusqu'en 1807, avec le titre de vice-consul dans la Caroline du Nord. Il fit des envois considérables de graines, forma un herbier des plantes nouvelles et rares, et donna les graminées qu'il avait découvertes à Palisot de Beauvois, qui les a publiées dans son *Agrostographie*. Pendant son séjour à New-York, il y prit le diplôme de médecin-chirurgien. En 1818, il obtint la chaire de botanique à la faculté de Montpellier, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il fut membre de l'Institut du Caire et correspondant de l'Académie des sciences. On a de lui : *On pulmonary consumption*; New-York, 1807, in-8°; — *Sur les effets de l'upas tieuté et les diverses espèces de strychnos*; Paris, 1809; — *Centurie des plantes d'Afrique*

du *Voyage à Méroé* de Cailliaud; Paris, 1827, in-8°; — plusieurs mémoires insérés dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Mémoires* de l'Institut (savants étrangers), le *Bulletin de la Société d'agriculture de l'Hérault*, etc. Il est surtout connu par la *Flore d'Égypte*, qui fait partie de la *Description* de cette contrée.

H. Daniel de Saint-Anthoine, *Biogr. de Seine-et-Oise*. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. V, 1re part.

RAFFENEL (*Anne-Jean-Baptiste*), voyageur français, né à Versailles, le 26 avril 1809, mort le 12 juin 1858, à Sainte-Marie de Madagascar, entra dans l'administration de la marine en 1825. Préférant la vie active du voyageur au travail sédentaire des bureaux, il navigua de 1826 à 1842 sur *L'Alerte*, *L'Orythie*, *Le Styx*, *L'Indienne*, *Le Voltigeur* et *L'Uranie*. Dans ces diverses navigations, il visita les Antilles, le Brésil, les États-Unis, Alger, Madagascar, Bourbon, les côtes d'Afrique et quelques autres pays. Parti de France en 1843 pour le Sénégal, il était à peine débarqué que le gouverneur de la colonie le nommait membre d'une commission chargée d'explorer la rivière de la Falémé, l'un des affluents du Sénégal, ainsi que les pays du Bondou et du Bambouck. Les principaux résultats de cette mission, qui dura sept mois, furent la conclusion d'un traité de commerce avec l'almamy du Bondou, l'établissement d'un comptoir sur la Falémé, la reconnaissance exacte du cours de cette rivière, et la solution, d'après des données entièrement neuves, de la question de jonction des cours supérieurs du Sénégal et de la Gambie. La commission, composée de cinq membres, avait promptement été réduite, à trois d'abord, à deux ensuite, par la mort de son chef, M. Huard. Rentré lui-même malade en France, Raffenel fut chargé par le ministre de la marine de coordonner les divers travaux de la commission, travaux qui étaient presque exclusivement les siens, et il les publia sous le titre de : *Voyage dans l'Afrique occidentale, comprenant l'exploration du Sénégal depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé au delà de Bakel; de la Falémé, depuis son embouchure jusqu'à Sansanding; des mines d'or de Kéniéba dans le Bambouck; des pays de Galam, Bondou et Woolli; et de la Gambie, depuis Baracounda jusqu'à l'Océan*; Paris, 1846, in-8° et atlas in-4°. L'esprit de saine observation que révélait cette relation détermina, en 1845, le ministre de la marine à charger Raffenel d'une nouvelle mission, dont il avait conçu le plan dans le cours même de son premier voyage. Stimulé par le désir de pénétrer plus avant dans le continent africain, il voulait le traverser de l'est à l'ouest, entre les parallèles de 10 à 15° de lat. nord, c'est-à-dire dans la zone la plus étendue en latitude et l'une des moins connues de cette partie du monde. Seul cette fois il entreprit de traverser l'Afrique du Sénégal au bassin du Nil; mais, parvenu aux limites du Siégo, il fut trahi par ses guides, et livré aux Kaartans, qui le retinrent huit mois prisonnier. Lorsqu'ils lui rendirent la liberté, ils le dépouillèrent de ses effets et des objets dont il s'était muni comme moyens d'échange; mais heureusement pendant sa captivité il avait pu mettre en œuvre les matériaux de son *Nouveau voyage dans le pays des Nègres, suivi d'études sur la colonie du Sénégal, et de documents historiques, géographiques et scientifiques* (Paris, 1856, 2 vol. in-8°, avec carte et vignettes). Non-seulement cette relation renferme un tableau complet de l'état social, moral et politique du Soudan occidental, mais elle contient en outre d'utiles réflexions sur les réformes et améliorations à introduire dans le gouvernement du Sénégal. Raffenel y a joint une bonne carte du Kaitha; et d'après les traditions qu'il a recueillies, il faudrait attribuer aux Peuls une origine occidentale, ce qui conduirait à modifier les idées qu'on s'était faites de leurs migrations. Richardson avait voulu l'avoir pour compagnon dans sa grande exploration de l'Afrique centrale; mais Raffenel, malgré ses désirs, ne put répondre à l'appel du voyageur anglais, et abandonna ainsi au docteur Barth la part de gloire que lui donnaient droit d'espérer sa sagacité, l'étendue de ses vues et son caractère résolu. Nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de son premier voyage, il fut, après le second, chargé pendant quelque temps de l'administration du quartier de Dinan, et nommé en 1855 au gouvernement de Madagascar, où plus d'une fois, notamment lors de l'ouragan de 1857, il eut occasion de déployer le sang-froid et la rare énergie qui formaient les traits distinctifs de son caractère.

P. LEVOT.

Bulletin de la Société de Géographie. — *Revue coloniale*, 1844 et 1847. — *Moniteur universel*, 31 juillet 1858.

RAFFET (*Denis-Auguste-Marie*), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 1er mars 1804, mort à Gênes, le 16 février 1860. Il n'avait guère que dix ans lorsque son père, soldat de la république, puis employé de la poste, périt assassiné dans le bois de Boulogne (1). Resté à la charge d'une mère réduite à vivre de son travail, il fut mis en apprentissage chez un tourneur en bois, et fréquenta chaque soir des cours de dessin; bientôt il entra dans un atelier de décoration sur porcelaine. Sur les bancs du célèbre atelier de Suisse où se sont assis presque tous les artistes de sa génération, Raffet s'était lié avec plusieurs élèves de Charlet; ceux-ci présentèrent à leur maître leur jeune condisciple. Cinq ans plus tard il entrait dans l'atelier de Gros, et il concourut vainement en 1829 et en

(1) Son oncle, *Nicolas* RAFFET, commandait en l'an III le bataillon de la garde nationale de la butte des Moulins; sa conduite pendant les journées de prairial et de germinal lui valut le grade d'adjudant général chef de brigade et le commandement provisoire de la place de Paris.

1830 pour le prix de Rome. On était au moment de la vogue excessive de la lithographie. Raffet avait étudié chez Charlet les procédés du dessin sur pierre, et dès 1825 il avait publié quelques estampes; depuis lors il fit régulièrement paraître chaque année des albums presque exclusivement composés de sujets militaires. On sait quels succès mérités obtinrent la plupart de ces planches à une époque où les souvenirs de l'empire représentaient dans le peuple les idées libérales. Bientôt Raffet put à peine suffire aux demandes des libraires; il fournit des dessins aux *Chansons de Béranger*, aux *Journées de la révolution*, à *La Némésis*, aux *Œuvres de Walter Scott* et de *Chateaubriand*, à *L'Histoire de la révolution franç.* de M. Thiers, etc. Voué par goût aux sujets militaires, Raffet ne perdit aucune occasion de retracer les faits d'armes des troupes françaises. C'est ainsi qu'il publia les principaux épisodes du siége d'Anvers, dont les croquis avaient été faits d'après nature; plus tard il mit au jour les deux *Siéges de Constantine* (1), l'*Expédition des Portes de fer*, le *Siége de Rome* (1849). La mort le surprit au moment où il méditait une suite de planches rappelant les faits mémorables de la campagne d'Italie (1859). En 1837 et 1849 il avait fait partie de deux expéditions scientifiques à la tête desquelles le comte Demidoff parcourut les Principautés danubiennes, la Russie méridionale et la Crimée d'une part, de l'autre le littoral de l'Espagne. Les souvenirs artistiques de ces deux voyages ont paru dans diverses publications, mais principalement dans le *Voyage* du comte Demidoff (2).

S'il est vrai que sans sortir d'un cadre restreint on puisse être un grand artiste, Raffet doit être incontestablement compté au premier rang parmi ceux de notre temps. Il a composé avec autant de goût que d'esprit et dessiné avec talent des sujets pleins d'originalité. Qui de nous est resté froid devant ses *grognards* et ses soldats de la république? Qui de nous a contemplé sans émotion le *Bataillon sacré de Waterloo*, le *Carré enfoncé*, les *Charges des chasseurs d'Afrique*, le *Bataillon carré de Changarnier*? Qui de nous enfin n'a pas rêvé en voyant sortir de leurs tombeaux pour la *Grande revue, ou la Nuit du cinq mai*, les fiers soldats du moderne César? Raffet avait été décoré de la Légion d'honneur en 1849. En mai 1860 on a fait deux ventes de ses dessins, études peintes, lithographies, etc., garnissant son atelier; à la même époque MM. Furne ont vendu les aquarelles et dessins exécutés par Raffet pour leur maison. Un des amis et admirateurs de Raffet, M. Giacometti, doit publier prochainement le *Catalogue de l'œuvre* de Raffet. H. H—N.

A. Bry. *Raffet, sa vie et ses œuvres*; Paris, 1862, in-8°. — P. Mantz, *Raffet*, dans la *Gazette des beaux-arts*, 1er juillet 1860. — *Catalogues des ventes faites après le décès de Raffet*. — *Renseignements particuliers*.

RAFFLES (Sir *Thomas Stamford*), voyageur et administrateur anglais, né le 5 juillet 1781, à bord d'un navire qui se trouvait alors en vue de la Jamaïque, mort le 4 juillet 1826, à Highwood-Hill. Il était fils de Benjamin Raffles, l'un des plus anciens capitaines marchands de Londres. Placé au collége de Hammersmith, il interrompit à quinze ans le cours de ses études pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux de la Compagnie des Indes. Son zèle et son intelligence des affaires attirèrent l'attention sur lui, et en 1805 il fut envoyé dans l'île de Poulo-Pinang, que la Compagnie venait d'annexer à ses possessions, avec le titre de sous-secrétaire du gouverneur. Les services qu'il rendit lui valurent bientôt celui de secrétaire principal; mais l'insalubrité du climat et l'ardeur avec laquelle il s'était livré à l'étude altérèrent si gravement sa santé qu'il fut obligé de se retirer à Malacca (1808). Là il rencontra un grand nombre d'Orientaux originaires des îles, de Siam, de la Chine, du Japon, etc., s'entretint librement avec eux, et en obtint sur les mœurs, le commerce et les productions de leurs pays respectifs, une foule de renseignements dont il tira parti dans la suite. En 1809 il publia son premier essai littéraire, *On the Malay nation*. Lord Mynto, alors gouverneur général de l'Inde, fut frappé des vues élevées et du talent de l'auteur; il le manda auprès de lui à Calcutta, et songea un instant à l'employer dans l'administration des Moluques. De son côté, Raffles lui représenta si vivement les avantages qu'on pouvait retirer de la conquête des colonies hollandaises, qu'une expédition, qu'il prépara et dont il fit partie, fut dirigée contre Batavia (1811). Après la soumission de cette ville, il fut nommé lieutenant gouverneur de Java et de ses dépendances, et conserva ce poste important jusqu'à la restitution de l'île à ses anciens possesseurs (1816). Durant les cinq années d'un pouvoir presque dictatorial, il déploya de l'activité, de l'énergie, et montra un désir réel d'améliorer le sort des colons et des indigènes. Il réforma toute l'économie du gouvernement ainsi que le système judiciaire, et abolit entièrement l'esclavage. Sa prompte fortune lui suscita des ennemis : on critiqua ses changements et ses actes; on les attribua à la turbulence et à la vanité; à la suite d'une enquête précipitée, on le rappela. La cour des directeurs, mieux renseignée, rendit justice à son désintéressement et à ses lumières, et le laissa à son poste. Raffles consacra une bonne partie de son temps à faire des recherches sur les productions naturelles de Java ou des excursions dans l'intérieur, et à recueillir des renseignements sur la géologie et la géographie, sur les ruines, les antiquités et les

(1) Les lithographies des guerres de l'Algérie ont été faites d'imagination ou d'après les récits et rapports de témoins oculaires. Raffet n'avait jamais été en Algérie; ses types arabes, si pleins de caractère, ont été étudiés sur deux ou trois prisonniers qu'il alla voir à Marseille.

(2) *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*; Paris, 1839-1841, 4 vol. in-8°.

habitudes des diverses peuplades indigènes. Tous ces précieux matériaux lui servirent, à son retour en Angleterre, à écrire l'*Histoire de Java*. Créé chevalier par Georges III, à qui il avait dédié cet ouvrage, il s'embarqua de nouveau avec le titre de gouverneur de Bencoulen (Sumatra), chef-lieu des possessions anglaises dans l'archipel des Indes (octobre 1817). Durant un séjour de six années, il prit l'initiative de nombreuses réformes, qui n'échappèrent pas à la critique, celle entre autres de l'émancipation des esclaves. Dès 1818 il signala au gouvernement la magnifique position de Singapour, et y établit les premiers colons; aussi peut-il être considéré à bon droit comme le fondateur de cette ville, qui compte aujourd'hui plus de soixante mille habitants. Ce fut en vue de cet établissement, dont il avait pressenti l'importance pour le commerce de l'extrême Orient, qu'il conseilla de conclure le traité de 1824 par lequel l'Angleterre cédait à la Hollande les territoires qu'elle possédait à Sumatra et dans les îles voisines, en échange de Singapour et de Malacca. Bien que doué de grandes capacités administratives, Raffles a principalement dû sa réputation aux patientes recherches qu'il a faites sur les productions naturelles de Sumatra ainsi qu'à ses découvertes zoologiques. Durant une de ses excursions dans l'intérieur, il trouva, en compagnie du savant botaniste Arnold, la fleur gigantesque parasite qui reçut le nom de *Rafflesia Arnoldii*. En 1820 il envoya en Angleterre une riche collection d'animaux empaillés, qui sont placés dans le cabinet de la Société zoologique de Londres. Les fatigues causées par ses travaux et ses voyages, l'influence délétère du climat, la mort de plusieurs amis et de quatre de ses enfants lui firent demander son rappel. Il prit passage, le 2 février 1824, à bord de *La Renommée* pour revenir en Europe; mais au bout de quelques jours de navigation le feu éclata sur le bâtiment, et consuma presque en entier la collection d'objets d'histoire naturelle et de matériaux de toutes sortes qu'il avait réunis pour écrire une histoire de la Malaisie; sa perte totale en cette catastrophe fut évaluée à près d'un demi-million de francs. Forcé de regagner Bencoulen, il y resta jusqu'au mois d'avril suivant. De retour dans son pays (24 août 1824), il fonda la *Zoological society* et en fut le premier président. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de quarante-cinq ans. On a de Raffles : *Malayan miscellanies*; Bencoulen, 1823, in-8°; — *History of Java*; Londres, 1817, 2 vol. in-4°; trad. en français par Marchal (*Description géographique, historique et commerciale de Java*; Bruxelles, 1824, 10 livr. in-4°) : cet ouvrage a été composé avec John Crawford, ancien résident à la cour des sultans de Java; on attribue la partie historique à un savant javanais; — des *Mémoires*, insérés dans les *Asiatic researches*, notamment celui qui a pour objet les lois maritimes des Malais. Sa seconde femme a donné à la Société asiatique de Londres la collection des manuscrits javanais qu'il avait formée.

Lady Raffles, *Memoir of sir S. Raffles*. — *The English cyclopædia* — *Journal asiatique de Paris*, février et mars 1832, et juillet 1840.

RAFFRON DU TROUILLET (*Nicolas*), conventionnel français, né en 1709, à Paris, où il est mort, en 1800. Longtemps attaché au barreau de Paris, il avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il fut élu député de Paris à la Convention, où il se montra ardent républicain. Il pressa le jugement de Louis XVI, et vota pour la mort sans appel ni sursis. En janvier 1794, il proposa la vente par petits lots des biens des émigrés. Il s'occupa surtout des questions de législation et de finances. Les excès de la révolution le ramenèrent à des idées modérées, et après la chute de la montagne il insista pour hâter le jugement de Carrier et de ses co-accusés, et se prononça contre Barère, David et Lebon. Devenu membre du Conseil des cinq cents, il présida la première séance (9 mars 1796) comme doyen d'âge, et s'éleva contre le luxe des fonctionnaires publics, les folles dépenses et les vêtements somptueux. Il sortit du conseil le 20 mai 1797.

Biographie moderne (1806). — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

RAFI (....), luthier lyonnais du seizième siècle, qui, contemporain et ami de Clément Marot, fabriqua pour ce poëte une musette d'un genre nouveau, ou plutôt un chalumeau à deux tuyaux qui, par le fait, n'était qu'une réminiscence d'un instrument grec du même genre, instrument qui a été complétement abandonné. Rafi, quoique vanté par quelques poëtes de son temps, ne semble avoir exercé aucune influence sur l'art musical.

Breghot du Lut, *Biographie lyonnaise*.

RAFIN (*Gaspard*), ministre protestant, né à Réalmont (Tarn), dans le seizième siècle. Il possédait à Brens un domaine qui servit plusieurs fois de lieu de réunion aux protestants, et qui est encore désigné aujourd'hui du nom de *la Ministrario*. On a de lui : *Le Despautère en vers français*; 1548, in-8°.

Nayral, *Biographie castraise*.

* **RAFN** (*Charles-Christian*), archéologue danois, né en 1795, à Brahesborg, dans l'île de Fionie. Après avoir étudié le droit, il s'adonna à des recherches approfondies sur l'histoire et la littérature des pays du Nord. Nommé en 1821 sous-bibliothécaire à la bibliothèque royale de Copenhague, il contribua plus que tout autre à la fondation de la Société des antiquaires du Nord, dont il devint le secrétaire; il prit une grande part aux importantes publications de cette compagnie. On a de lui : *Nordische Heldengeschichten* (Traditions héroïques du Nord); Copenhague, 1825-1829-1830, 3 vol., in-8°; — *Krakumal, seu Epicedium Ragnaris Lodbroci, regis Daniæ*; ibid., 1826; — *Fornaldar Sogur*

ordlanda (; de 1); ibid., 1829-1830, 3 vol. : — ; ibid.. 1832 : récit despr de Féroé; — *Ant* 1837, in-8° : ouvrage d'une façon péremp rirent l'A- et qu'ils y -Island et bl...nents qui ont me ; — *Monu-* ; ibid., 1838- 3 vol. : avec Finn Ma- à la publica- *...ités russes* : .. 1850-1852, détails four- islandaises; *...mann-Ségur*; ibid., 1850, 12 vol.

Erslew. *Forfatter-Lexikon.* — *Conversations-Lexikon.*

RAGGI (*Nicolas-Bernard*), statuaire d'origine italienne, né à Carrare, le 11 juin 1791, naturalisé français en juillet 1828, mort le 24 mai 1862, à Paris. Il étudia d'abord à Milan, sous la direction de Pizzi et de Bartolini, et obtint le second grand prix au concours institué par la princesse de Lucques, Élisa Bonaparte. Venu en France, il passa quelque temps à Marseille, dans une maison de commerce qu'y tenait ...n frère, et bientôt, entraîné par sa vocation, il arriva à Paris, et fut admis à suivre ... leçons du baron Bosio. Ses principales pro...tions sont : *Un jeune homme lançant le ...que*, statue (1817); *Henri IV*, en bronze, ...ur la ville de Nérac; *Montesquieu méditant ...esprit des lois*, en marbre, dans le palais de ...stice de Bordeaux; *L'Amour s'approchant du ...t de Psyché* (1819); *Bayard mourant*, en bronze, à Grenoble; le buste en marbre de *Ducis*, à l'hôtel de ville de Versailles (1822); *Hercule retirant de la mer le corps d'Icare*, groupe qui décore une des salles du Louvre (18..); une statue de six mètres, en bronze, de *Louis XVI*, qui avait été destinée pour la place du Château-Trompette, à Bordeaux; *Louis XIV*, statue équestre commandée, sous Charles X, pour la ville de Rennes (1831); *Hugues Capet* et le *Maréchal de Boucicaut*, statues au musée de Versailles; *Saint Michel* et *Saint Vincent de Paul*, statues à la Madeleine; *Henri IV*, statue en marbre pour la ville de Pau (1842). A l'exposition générale de 1855, Raggi envoya un groupe de marbre considéré comme son chef-d'œuvre, et déjà admis au salon de 1830; *Metabus, roi des Volsques, fugitif, tenant sur ses genoux sa fille endormie.* J.-F. Destigny.

Livrets des salons. — Vapereau, *Dict. des contemp.*

RAGIMBERT, roi des Lombards, mort en 701. Fils de Gondebert, qui, après la mort d'Aribert Ier, avait partagé le royaume des Lombards avec son frère Pertarite, il était encore enfant lorsque Gondebert fut assassiné par Grimoald, duc de Bénévent. Sauvé par de fidèles serviteurs et élevé en secret, il reçut plus tard le duché de Turin, après que son oncle Pertarite eut été replacé sur le trône. En 701, un peu après l'avénement de Lindebert, petit-fils de Pertarite, il se révolta contre le nouveau roi, encore mineur, le défit complétement près de Novare, et se fit aussitôt couronner avec son fils Aribert II.

Muratori, *Annali d'Italia.* — Paul Diacre, *De gestis Longobardorum.*

RAGLAN (*James-Henry* Fitzroy Somerset, baron), général anglais, né le 30 septembre 1788, mort le 28 juin 1855, devant Sébastopol. Il était le dernier de neuf enfants du cinquième duc de Beaufort et d'Élisabeth, fille de l'amiral Boscawen. A seize ans il quitta l'école de Westminster pour entrer comme enseigne dans le 4e de dragons. Après avoir suivi sir Arthur Paget dans son ambassade à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de Wellington (1807), obtint le commandement d'une compagnie (1808), et passa en Espagne avec le duc, dont il était l'aide de camp; il se distingua par sa bravoure et par son sang-froid dans plus d'un combat : à Buscaco il fut blessé, et au siége de Badajoz il se trouva au premier rang de ceux qui montèrent à l'assaut. A Waterloo, bien qu'atteint d'une balle au bras droit, il resta à la tête de son régiment et ne subit l'amputation que dans la soirée. Le grade de colonel et le titre de commandeur de l'ordre du Bain furent la récompense de ses services militaires. Il remplissait les fonctions de secrétaire d'ambassade à Paris pendant la première restauration, et dans les trois derniers mois celles de ministre plénipotentiaire par intérim (janvier à mars 1815). Après la guerre, il reprit ses fonctions diplomatiques, et les exerça jusqu'en 1819, où Wellington, alors directeur de l'artillerie, l'appela auprès de lui en qualité de principal secrétaire. En 1818 il avait été élu député de Truro à la chambre des communes, et il y siégea aussi dans la législature de 1826; ses votes ainsi que ceux de sa famille étaient acquis à la politique des tories. Pendant plus de quarante ans il fut l'ami et le confident de Wellington, qui depuis 1827 se reposa sur lui de tout ce qui concernait l'armée anglaise. Aussi, à la mort de ce dernier (1852), fut-il nommé directeur général de l'artillerie (*master general of the ordnance*) et élevé à la pairie sous le nom de baron Raglan; il avait jusqu'alors porté celui de Somerset, nom patronymique des Beaufort. La guerre d'Orient éclata. Choisi par lord Aberdeen pour commander le corps expéditionnaire que l'Angleterre destinait à agir de concert avec celui de la France, il fut promu au grade exceptionnel de feld-maréchal, et s'embarqua au mois de mars 1854. Ses troupes, cantonnées pendant six mois à Varna et à Constantinople, eurent beaucoup à souffrir des fièvres et du choléra. Au passage de l'Alma (20 septembre 1852), lord Raglan prit une part décisive au gain de la bataille, et, suivant l'ex-

pression du maréchal Saint-Arnauld, il s'y montra « d'une valeur antique ». Devant Sébastopol, il soutint avec beaucoup de dignité le poids du commandement. La longue durée du siége, qui trompa toutes ses prévisions, le dénûment de ses soldats, qui souffraient d'un état de choses auquel il ne pouvait remédier, l'impressionnèrent douloureusement. Atteint du choléra, il sentit son mal redoubler en se voyant en butte aux amères censures de la presse anglaise; il mourut à son quartier général, dans sa soixante-septième année, et son corps, rapporté en Angleterre, fut inhumé dans l'église de Badminton (Gloucestershire). Une pension de 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.) fut accordée à son fils, *Richard-Henry*, né en 1817, et qui lui a succédé dans la chambre des lords. Il l'avait eu ainsi qu'un fils aîné, tué dans l'Inde, en 1845, et deux filles, d'Harriet, fille du comte de Mornington et nièce du duc de Wellington.

Burke, *Peerage*. — *Hist. de la camp. de Crimée.*

RAGOIS (*Claude*, abbé Le), pédagogue français, né à Paris, où il est mort, vers 1685. Neveu de l'abbé Gobelin, que Mme de Maintenon eut longtemps pour confesseur, il obtint, par le crédit de cette dernière, la place de précepteur du duc du Maine. C'est pour l'éducation de ce prince que l'abbé Le Ragois composa son *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, Paris, 1684, in-12, dans laquelle se trouvent en outre des *Questions sur la mythologie et la géographie*. On ne saurait dire le nombre d'éditions qu'a eues cet ouvrage, fort en vogue jusqu'à nos jours dans les maisons d'éducation. Cet ouvrage est médiocrement écrit et fort pauvre d'idées; les faits y sont présentés avec sécheresse, sans intérêt et dans un style monotone. Ceux qui, à diverses époques, l'ont continué ne l'ont point amélioré et se sont traînés sur les traces de son auteur primitif. M. Moustalon l'a totalement refondu dans une édition qu'il en a publiée; Paris, 1820, 2 vol. in-12.

Feller, *Dict. hist.*

RAGONÂTH RAOU, souvent nommé *Ragobâ* et *Rakoubah*, prince mahratte, mort vers 1786, à Koûpergong. Il était le second fils de Bâdjy Râou, brahmane du Konken, que le radjah Sâhou choisit pour son général en chef, et qui ne tarda pas à s'emparer du pouvoir, ne laissant à son maître qu'un vain titre. Bâdjy mourut en 1759 : son fils aîné, Balâdjy-Râou, lui succéda dans le gouvernement. L'un et l'autre eurent de rudes guerres à soutenir, et Ragonâth, par ses talents militaires et son adresse, leur fut d'une grande aide. Il conquit pour son propre compte une partie du Guzarate, et chassa ensuite du Lâhor Tymour, fils du roi du Kâboul, Ahmed-Châh Abdâly; mais ce monarque, ayant formé une ligue avec plusieurs autres princes musulmans et les Anglais, battit complétement les Mahrattes à Pennipet (province de Delhi), le 7 janvier 1761. Balâdjy périt dans cette défaite, laissant deux fils, Mâdhou-Râou et Nerran-Râou. L'aîné fut proclamé *péichoud* : comme il n'était âgé que de dix-huit ans, Ragonâth réclama sa tutelle, et, appuyé par Mahommed-Aly-Khan, nizâm du Dekkan, il se fit reconnaître à Pounah et écarta ses rivaux; mais quatre ans plus tard il fut arrêté, par ordre de la *begum* (1), sa belle-sœur, et ne sortit de prison qu'à la mort de Mâdhou Ier (18 novembre 1772). Nerraïn succéda à son frère, et s'empressa de rétablir son oncle dans ses dignités. Ragonâth fut renversé encore une fois par une intrigue de sérail. Il fit assassiner Nerraïn (18 août 1773), et s'empara du trône. Chassé par les partisans d'un fils supposé de Nerraïn, il se réfugia à Surate. A force d'argent, il intéressa les Anglais dans sa querelle, prit pour eux Baroch et l'île de Salcette (décembre 1774); mais il fut vaincu devant [illegible]. Abandonné de ses auxiliaires, il s'adressa inutilement aux Français, puis aux Portugais. Cependant la Compagnie anglaise résolut de faire un effort décisif pour rétablir Ragonâth, et le 22 novembre 1778 elle lui confia une armée de dix mille hommes. Les Mahrattes se soulevèrent unanimement, et après quelques succès les Anglais, enveloppés à Wargaoun, furent obligés de mettre bas les armes (16 janvier 1779). Ragonâth échappa à ce désastre, et continua la guerre; mais les Anglais obtinrent une paix avantageuse à la condition de livrer leur allié, ce qu'ils firent, le 17 mai 1782. La régence de Pounah assigna au chef vaincu un grand domaine aux environs de Koupergong sur les bords du Godavéry. A. L.

W.-H. Tone, *A letter to an officer* (le chevalier Malcolm) *from the Mahratta state* (Bombay, [illegible], in-8°); trad. par L. Langlet (Paris, 1820), p. 178-[illegible]. — [illegible] Waring, *A History of the Mahrattas*; Londres, [illegible], in-4°. — Forster, *Voyage of Bengale*, t. III. — T.-D. Broughton, *Letters from a Mahratta*, etc. (trad. en français, Paris, 1816). — Wilks, *South-India*, etc. ([illegible], 2 vol. in-4°), t. Ier, p. 178. — Mackintosh, dans l'Edinburgh *Review*, 1818 et 1819.

RAGOUNEAU (*A.-M.*), économiste français, né vers 1760, à Paris, où il est mort, en [illegible] 1811. Fils d'un procureur au Châtelet, qui le destinait au barreau, il abandonna cette carrière pour suivre celle des emplois publics. En 17[illegible] il fut attaché à la commission des émigrés, et eut occasion d'y rendre beaucoup de services. Il devint ensuite commissaire de l'octroi de [illegible]bourg, contrôleur des droits réunis à [illegible] et inspecteur dans la Nièvre. Une maladie de poitrine l'ayant obligé de donner sa démission, il se retira à Chaillot, où il mourut. On a de lui : *Recherches sur l'état actuel des sociétés politiques*; Paris, 1803, in-8°; — *Introduction à l'histoire de France*; Paris, 1811, in-8°, avec tableaux : il y a donné sous ce titre un précis historique de tout ce qui s'est passé dans l'empire romain et dans les Gaules depuis la conquête de César jusqu'à l'invasion générale des Francs.

Quérard, *France littéraire.*

(1) Nom de la veuve du précédent souverain.

UEAU (*François*), jurisconsulte fran-
né à Bourges, où il est mort, en 1605.
famille de bonne bourgeoisie, il fut un des
qui suivirent les cours de Cujas à Bourges
lence. En 1564 il épousa Anne Bonin, fille
tenant général au bailliage de Mehun-
vre, et qui résigna cette charge à son
, lequel à son tour la passa à son fils Paul,
ut de ce mariage. Ce fut durant le troi-
professorat de Cujas à Bourges (1575-
qu'il fit obtenir à son élève Ragueau, en
a chaire de droit civil dans l'université
ville natale. Si Cujas en effet fut le maître
uveau docteur en droit romain, il avait
t recours aux lumières de ce dernier pour
t coutumier, dont il avait fait une étude
lière et que Cujas dédaigna toujours d'é-
à fond. Ses nombreuses recherches sur le
utumier avaient même fait sentir de bonne
à Ragueau la nécessité d'un glossaire de
ue barbare dont cette jurisprudence du
âge fit usage. Ainsi fut composé l'ouvrage
fait sa réputation : *Indice des droits
x et seigneuriaux, des plus notables
is, termes et phrases de l'Estat et de
tice recueillis des loix, coustumes et
nances, arretz, annales et histoires du
ne de France et d'ailleurs* (Paris, 1583,
). Cet ouvrage eut un grand succès; il en
blié une 2e édition in-4°, en 1600, et Lau-
entre les mains duquel étaient parvenues
tes concernant le droit coutumier du midi
lies par A. Galland, procureur général du
ie de Navarre, songea à les fondre avec
herches de Ragueau, et publia le résultat
travail sous le titre de *Glossaire du
rançais* (1704, 2 vol. in-4°). Après la
e Ragueau, son fils Paul publia de lui :
*entarius ad constitutiones Justiniani
XII libris codicis continentur, et ad
s titulos libri octavi codicis*; Paris,
n-4°; — *Les Coutumes de Berry avec
mentaire*; Paris, 1615, in-fol.; — *Leges
æ ex S. Scripturæ libris collectæ, cum
ntii Bochelli additamentis*; Paris, 1615,

H. Boyer.

, *Antiquités de la ville de Bourges*. — La Thau-
e, *Hist. du Berry*. — Denis Simon, *Biblioth. des
de droit*. — Taisand, *Vies des jurisconsultes*. —
Saint-Prix, *Vie de Cujas*.

UENEAU (*Frédéric* de), prélat français,
né au château de Signe, le 26 septembre
l était fils de Jacques de Goury, sieur du
en Touraine, et d'Anne de Ragueneau,
éda en 1570 à son oncle Pierre de Rague-
qui se démit en sa faveur de l'évêché de
le. Quand la peste de 1580 éclata, il resta
oste et fit son devoir. Zélé catholique, il
traint, au temps de la ligue, d'abandon-
ville épiscopale, et se réfugia en Italie, à
de Christine de Lorraine, qui allait épou-
grand-duc de Toscane. Après l'abjuration
ri IV, il revint à Marseille. Divers arrêts
qu'il avait obtenus du parlement de Provence contre ses vassaux, les habitants de la baronnie de Signe, excitèrent dans leur esprit une telle irritation, qu'il crut devoir réclamer contre eux la protection du roi. Malgré les précautions qui ne manquèrent pas d'être prises, il fut assassiné dans son château par des gens masqués.

Ruffi, *Histoire de Marseille*. — Belzunce, *Antiquités de l'église de Marseille*. — *Arrêt du parlement de Provence contre les auteurs de l'assassinat commis sur la personne de F. de Ragueneau*, nouv. édit.; Marseille, 1856, in-8°.

RAGUENEAU (*Cyprien* ou *François*), pâtissier-poëte, puis comédien, né à une date inconnue, mort, dit-on, à Lyon, le 18 août 1654. Il tenait de 1640 à 1650, à Paris, dans la rue Saint-Honoré, une boutique de pâtissier, qui, comme toutes celles de ce temps, était aussi une sorte de cabaret. Il avait surtout pour clients des gens de théâtre et des gens de lettres, parmi lesquels Ch. Beys et Dassoucy se distinguaient au premier rang; et comme le pauvre homme se laissait exploiter par eux, et en recevait plus de quatrains et de billets de comédie que d'argent, il ne tarda pas à être ruiné. Un beau matin, une troupe de sergents s'en vint fermer la boutique, et appréhender au corps Ragueneau : « Ce fut, dit Dassoucy dans ses *Aventures d'Italie*, un jour marqué de noir pour messieurs les poëtes, que dès l'aube du jour on rencontra par les rues se torchant le bec, après avoir pris chez luy le dernier déjeûner. » Ragueneau resta un an en prison, et mit ce temps à profit en se livrant au culte des muses, pour lesquelles la fréquentation de ses clients lui avait inspiré un goût malheureux. Il en sortit avec un recueil d'ouvrages composés à la façon de Théophile; mais aucun libraire n'en voulut; il ne trouva pas un seul poëte, parmi ses anciens clients, pour le nourrir à son tour, lui, sa femme et ses enfants, ni « aucun pâtissier qui, sur un de ses sonnets, lui voulût faire crédit seulement d'un pasté ». Il fallut donc aller chercher fortune ailleurs, et Ragueneau s'achemina vers le Languedoc avec sa famille et « un petit âne tout chargé d'épigrammes ». C'est là que la fortune l'attendait. Il rencontra dans cette province une troupe de comédiens, et alla leur offrir ses services. Ces messieurs avaient justement besoin d'une *utilité* de dernier ordre : notre Ragotin pâtissier fut donc reçu « en qualité de valet de carreau de la comédie, où, quoy que son rolle ne fust jamais tout au plus que de quatre vers, il s'en acquitta si bien qu'en moins d'un an qu'il fist ce mestier, il acquit la réputation du plus méchant comédien du monde; de sorte que les comédiens, ne sachant à quoy l'employer, le voulurent faire moucheur de chandelles; mais il ne voulut point accepter cette condition, comme répugnante à l'honneur et à la qualité de poëte ». Ce que Dassoucy ne dit pas, mais ce que nous apprend Grimarest, c'est que cette troupe de province où s'enrôla Ragueneau était celle de Molière, qui parcourait alors le midi de la France; il raconte

en effet que la troupe de Molière, quand le prince de Conti la fit venir en Languedoc, était composée « de la Béjart, de ses deux frères, de Duparc, dit Gros-René, de sa femme, *d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré*, père de la demoiselle de La Grange, femme de chambre de la de Brie ».

Ragueneau passa ensuite dans une autre troupe, suivant Dassoucy, qui ne la nomme pas : « Depuis, dit-il, ne pouvant résister à la force de ses destins, je l'ai vu avec une autre troupe, mouchant les chandelles fort proprement. — « Voilà, ajoute philosophiquement l'empereur du burlesque, qui semble faire ici un retour mélancolique sur lui-même, voilà le destin des fous quand ils se font poëtes, et le destin des poëtes quand ils deviennent fous. » A partir de ce moment on perd la trace de Ragueneau, et on ne sait plus que la date et le lieu de sa mort. Sa fille Marie ou Marotte, fort laide et coquette, épousa le comédien La Grange, le même qui donna en 1682, avec Vinot, la première édition complète de Molière, et dont le registre manuscrit, conservé à la Comédie-Française, est une mine si précieuse pour l'histoire du théâtre de notre plus grand poete comique. Dans ce registre, La Grange désigne sa femme, qui était receveuse au bureau de la Comédie, sous le nom de Mlle de l'Estang : on peut en conclure que Ragueneau avait pris ce nom de guerre en s'enrôlant dans le *tripot comique* (à moins qu'il ne s'appelât réellement Ragueneau de l'Estang); et cette conjecture est appuyée par une liste manuscrite d'acteurs, peut-être écrite de la main de Molière, qu'on a découverte sur un exemplaire de l'édition originale d'*Andromède* (Rouen, 1651, in-4°). Dans cette liste, qui ne comprend que des comédiens de la troupe nomade de Molière, et qui indique évidemment une distribution de rôles, on trouve, à la suite d'autres personnages connus, le nom de l'Estang, qui ne peut s'appliquer qu'à Ragueneau.

Si Dassoucy a raillé notre pâtissier dans son double talent d'auteur et d'acteur, Ch. Beys, plus juste ou plus reconnaissant, l'a loué à ces deux points de vue dans une pièce de vers qui fait partie de ses œuvres. Par malheur, Beys est suspect dans la question, tant parce qu'il était un des hôtes les plus assidus de la pâtisserie de la rue Saint-Honoré, que parce qu'on l'accuse fortement d'avoir fait les vers que signait Ragueneau. C'est sous le bénéfice de cette dernière observation que nous allons citer un sonnet adressé par celui-ci à son confrère maître Adam Billaut, le menuisier de Nevers, et qui se trouve en tête de la 2e édition de ses *Chevilles* (Rouen, 1654) :

Je croyois estre seul de tous les artisans
Qui fust favorisé des dons de Caliope,
Mais je me range, Adam, parmi tes partisans,
Et veux que mon rouleau le cède à ta varlope.

Je commence à connoitre, après plus de dix ans,
Que dessous moy Pegase est un cheval qui chope;
Je vay donc mettre en paste et perdrix et faisans,
Et contre le fourgon me noircir en cyclope.

Puisque c'est ton mestier de fréquenter la cour,
Donne-moy tes outils pour eschaufer mon four,
Car tes muses ont mis les miennes en déroute.

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu :
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais, pour moy, je travaille avecque plus de feu

La chute en est jolie... De ce sonnet il res que Ragueneau avait commencé à faire des au moins en 1642, et qu'en 1652 ou un peu paravant, si la date de cette édition des *Cher* est bien celle où il adressa sa pièce à ma Adam, il occupait encore sa boutique de pâ sier. Victor FOURNEL.

Dassoucy, *Aventures d'Italie*, ch. XII. — Grim *Vie de Molière*, avec les notes d'Aimé Martin. — P. croix, *La Jeunesse de Molière*, p. 77-8.

RAGUENET (*François*), littérateur fran né vers 1660, à Rouen, mort en 1722. A avoir embrassé l'état ecclésiastique, il précepteur des neveux du cardinal de B et suivit en 1698 ce prélat à Rome; il y ra les chefs-d'œuvre qui décorent les palais et églises, et en donna une assez bonne descript qui lui valut en 1701 les lettres de citoyen main, honneur que depuis Montaigne aucun Fr çais n'avait, dit-on, obtenu. Il avait d'abord tivé les belles-lettres et s'était distingué dans concours de l'Académie française; puis il se p sionna pour la musique italienne, et entre d'en démontrer la supériorité sous le dou rapport du génie des compositeurs et des sources de la langue. Une petite guerre raire s'ensuivit : l'abbé Raguenet, qui ava bon sens de son côté, dut céder aux préjugés son temps et abandonner une cause qu'il a seul tort de défendre un siècle trop tôt. Ve fin de sa vie il s'éloigna de Paris, et mourut d la retraite. On a de lui : deux *Discours*, ins dans le recueil de l'Académie française, et d le second, *Sur le merite et l'utilité du m tyre*, obtint en 1687 le prix d'éloquence; *Histoire d'Olivier Cromwell;* Paris, 16 in-4°; Utrecht, 1692, 2 vol. in-12 : elle est éc selon Bayle, avec assez d'impartialité dans ce qui n'a pas trait directement à Cromwell *Syroès et Mirame, histoire persane;* 1692, 1698, 2 vol. in-12 : détestable rom Raguenet écrivit pour se moquer du librai bin; on peut voir à ce sujet l'anecdote qu trouve dans *La Valise trouvée* (1740, p. 4 suiv.) de Le Sage; — *Les Monuments de Ro ou Description des plus beaux ouvrages*, Paris, 1700, 1702, in-12; il y a une éditio récente, publiée sous le titre d'*Observat nouvelles sur les ouvrages de peinture*, (Londres, 1765, in-4°), et qui fait e à l' *ducation du jeune comte D. B.*, ses *et ses voyages* (ibid., 3 part., in-4°, fig.), ouvr faussement attribué par les éditeurs à l'abb guenet; — *Parallèle des Italiens et François en ce qui regarde la musiq l'opéra*; Paris, 1702, in-12; suivi d'une Dé en réponse aux critiques de Le Cerf de La

ville; — *Histoire abrégée de l'Ancien Testament*; Paris, 1708, in-8°; — *Histoire du vicomte de Turenne*; Paris, 1738, 2 vol. in-12 : elle fut composée par l'ordre et sous les yeux du cardinal de Bouillon, et parut après la mort de l'auteur. C'est plutôt, selon Ramsay, un journal qu'une histoire; cependant elle a été réimprimée un grand nombre de fois jusqu'à nos jours.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Guilbert, *Mémoires biogr. sur la Seine-Inférieure*. — Barbier, *Dict. des anonymes*. — Ramsay, Préface de *l'Histoire de Turenne*. — Frère, *Bibliogr. normande*.

RAGUET (*Gilles-Bernard*), érudit belge, né à Namur, en 1668, mort à Paris, le 20 juin 1748. Il fit ses études à Paris, où il prit les ordres chez les Sulpiciens. Fleury, ancien évêque de Fréjus et chargé de l'éducation de Louis XV, s'attacha l'abbé Raguet, et lui conféra le prieuré d'Argenteuil et la direction spirituelle de la Compagnie des Indes françaises, sinécure largement rétribuée. On a de Raguet : une trad. de *La Nouvelle Atlantide* de Fr. Bacon; Paris, 1702, in-12; — *Histoire des contestations sur la* Diplomatique, *avec l'analyse de cet ouvrage* (du P. Mabillon) et les objections du P. Germon; Paris, 1708, in-12; Naples, 1767, in-8°; — *Explication d'un bas-relief en bronze représentant les noces de Thétis et de Pélée et supposé antique*; dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1714. Raguet a collaboré au *Journal des savants* de 1701 à 1721.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

RAGUSA (*Geronimo*), érudit italien, né le 27 octobre 1655, à Modica (Sicile), mort à Syracuse. Admis à seize ans dans la Société de Jésus, il professa tour à tour la philosophie, la théologie et les belles-lettres; mais ce fut à Messine qu'il enseigna avec le plus d'éclat. Dans sa vieillesse il se retira à Syracuse; mais la date de sa mort, fixée par quelques auteurs en 1707, doit être reculée au moins jusqu'en 1715, où parut un de ses opuscules. Nous citerons du P. Ragusa : *Elogia Siculorum qui veteri memoria literis floruerunt*; Lyon, 1690, in-12; réimpr. avec des additions sous le titre *Siciliæ Bibliotheca vetus* (Rome, 1700, in-4°) par Geronimo Renda, neveu de l'auteur, et insérés dans le *Thesaurus antiq. Italiæ* de Burmann (t. X); — *Fragmenta progymnasmatum diversorum*; Venise, 1706, in-8°; — *Problemata philosophica*; ibid., 1706, in-12. Ce savant jésuite a laissé plusieurs ouvrages inédits, notamment *Siciliæ Bibliotheca vetus et recens*, 2 vol. in-4°.

Mongitore, *Bibl. sicula*. — *Galleria di Minerva*, IV, 121

RAHBECK (*Knud Lyne*), littérateur danois, né à Copenhague, le 18 décembre 1760, mort en 1830. Fils d'un employé, qui lui laissa assez de fortune pour qu'il pût se livrer entièrement à son goût prononcé pour la littérature et le théâtre, il s'occupa, au lieu de suivre les cours de l'université de Copenhague, où ses parents l'avaient fait inscrire, d'études approfondies sur l'art dramatique, fréquentant les représentations théâtrales et les réunions de comédiens et lisant attentivement les œuvres des principaux auteurs dramatiques de toutes les nations. Il se serait même fait acteur, si la nature ne lui avait pas donné un organe désagréable. Pendant les voyages qu'il fit de 1782 à 1784 en Allemagne et en France et en 1789 dans le premier de ces pays, il n'eut des yeux que pour ce qui avait rapport aux spectacles, au point que lorsqu'il allait d'une ville à une autre, il s'enfonçait dans un coin de la voiture, la tête enveloppée de son manteau, afin de n'être distrait par rien dans les réflexions que suscitait en lui la dernière représentation à laquelle il avait assisté. Nommé en 1790 professeur d'esthétique à l'université de sa ville natale, il enseigna de 1798 à 1805 l'histoire dans l'Institut Christiani; de 1806 à 1816 il dirigea l'école dramatique, fondée sur ses instances par le gouvernement, et devint aussi dans l'intervalle membre de la commission des théâtres. En 1817 il reprit sa chaire à l'université, et la garda jusqu'en 1825, où il prit sa retraite. « Comme poëte, dit M. Marmier, dans son *Essai sur la littérature scandinave*, Rahbeck n'eut qu'un talent de second ordre, mais un talent aimable et enjoué, où se reflète l'heureuse confiance d'une vie sans orages et la chaste émotion d'un cœur vrai. Comme critique il n'avait ni une grande élévation dans ses aperçus, ni beaucoup de profondeur dans la pensée; mais il avait un coup d'œil droit, un jugement net, un âme honnête. De plus, il était doué d'une souplesse d'esprit remarquable et d'une rare facilité. Discutant avec tact et guerroyant au besoin avec fermeté et persévérance, il exerça une sorte de magistrature littéraire, et parvint à éveiller le goût du public, à le corriger sur quelques points et à le fixer sur plusieurs autres. Ainsi ce fut lui qui familiarisa ses compatriotes avec les principes littéraires de Lessing, qui leur fit comprendre Shakespeare et qui les prépara à goûter les drames d'Oehlenschlæger. Sa vie fut une vie d'étude, de patience, d'efforts intelligents, une vie dirigée constamment vers un noble but, soutenue par une volonté ferme, une vie peu éclatante, mais utile et louable. » On a de Rahbeck : *Den unge Darby* (Le jeune Darby); Copenhague, 1780, comédie; — *Breve fra en gammel Skuespiller til hans son* (Lettres d'un ancien comédien à son fils); ibid., 1782; traduit en allemand, ibid., 1785; — *Prosaiske Forsæg* (Essais en prose); ibid., 1785-1806, 8 vol. : ce recueil contient entre autres des contes et nouvelles, en partie traduits en allemand; Copenhague, 1800-1801, 2 vol.; — *Dramaturgiske Samlinger* (Recueil de dramaturgie); ibid., 1788-1794, 3 vol.; — *Lommebog for Skuespilyndere* (Agenda pour les comédiens); ibid., 1788; — *Dramatiske og litterariske Tillag* (Articles de dramaturgie et de littérature); ibid., 1792-1793, 2 cahiers; — *Poetiske Forsæg* (Essais poétiques); ibid., 1794-1802, 2 parties; —

Forsæg om den danske stil (Essai sur le style danois); ibid., 1801 et 1813; — *Samlede Fortællinger* (Recueil de contes); ibid., 1804-1814, 4 parties; — *Samlede Skuespil* (Recueil de pièces de théâtre); ibid., 1809-1813, 3 parties; — *Danske og norske historiske Mindesange* (Chants historiques, danois et norvégiens); ibid., 1810; — *Om Skuespilkonsten* (Sur l'art de la comédie); ibid., 1810; — *Forførereren* (La Séduction); tragédie, ibid., 1810; — *Om Lud. Holberg* (Sur Louis Holberg); ibid., 1815-1816, 2 parties; — *De antiquissimis Ecclesiæ danicæ lingua vernacula hymnorum autoribus;* ibid., 1818. — Rahbeck a publié un grand nombre d'articles très-remarquables dans les recueils périodiques suivants, qui, fondés par lui, exercèrent une heureuse influence sur la littérature de son pays : *Minerva;* Copenhague, 1785-1809; — *Danske Tilskuer* (Le Spectateur danois); ibid., 1791-1808; — *Hesperus;* 1819-1823; — *Tritogenia;* 1828-1830; — *Charis*, album poétique, 1797-1807. Rahbeck, qui a encore fait paraître plusieurs autres articles dans diverses revues, a aussi publié avec Nyerup une *Histoire de la poésie danoise*, 4 parties, et avec Nyerup et Abrahamson un *Choix de poésies danoises du moyen âge;* 1812-1814, 5 vol.; il a fait paraître un *Choix des œuvres* de Holberg, avec une vie de ce célèbre auteur; il a édité les *Œuvres* de Samsœ, de Wessel, de Riber, de Tullin, les *Drames* de Heiberg, etc.; et il a traduit en danois, entre autres, le *Théâtre* de Diderot, les *Contes* de Marmontel, le *Wilhelm Meister* de Gœthe, plusieurs drames de Schiller, etc... — Enfin Rahbeck a écrit les *Efterretninger* (Souvenirs); Copenhague, 1824-1829, 5 vol.; traduits en allemand, Leipzig, 1829-1830, 2 vol. : ce sont des mémoires qui contiennent les détails les plus intéressants sur les principaux littérateurs danois de son temps.

Nyerup, *Almindeligt Litteraturlexikon.* — Erslew, *Forfatter-Lexikon.*

RAHEL (*Ibn*), chroniqueur chrétien, né en Égypte, a laissé une chronique arabe depuis les temps antédiluviens jusqu'en 1259 de J.-C., qui a été traduite en latin par Abraham Echellensis. Cette chronique, très-rare, existe sous le n° 8, galerie de Clément IV, au Vatican. F. PH.

Assemanni, *Biblioth. orientale.*

RAHN (*Jean*), mathématicien suisse, né à Zurich, mort en 1676. Fils d'un bourgmestre de Zurich, il devint bailli à Kybourg et plus tard trésorier dans sa ville natale. On a de lui : *Teutsche Algebra;* Zurich, 1659, in-4°; trad. en anglais; — *Algebra speciosa*, restée en manuscrit.

RAHN (*Jean-Henri*), fils du précédent, né à Zurich, en 1646, mort le 26 septembre 1708 dans cette ville. Il fut trésorier de sa ville natale, dans l'intérêt de laquelle il entreprit plusieurs voyages. Il fonda en 1679 une société savante, le *Collegium philomusorum*, dont les mémoires, restés manuscrits, ont été analysés dans la *Bibliothèque historique suisse* de Haller, t. II. Chargé depuis 1666 du soin de la bibliothèque de Zurich, il avait recueilli en cent soixante volumes, que l'on conserve encore en manuscrit, une foule de notes et observations concernant la Suisse. Il a aussi écrit : *Methodus studii historico-politici Helvetici*, une *Biologia historico-helvetica*, biographie de deux cents et quelques auteurs, une *Historia belli burgundici*, ouvrages restés tous inédits ainsi que son *Histoire de la Suisse*, dont il a cependant paru un *Abrégé* (en allemand); Zurich, 1690, in-8°.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Zedler, *Universal-Lexikon.*

RAHN (*Jean-Henri*), médecin suisse, de la famille des précédents, né le 23 octobre 1749, à Zurich, où il est mort, le 2 août 1812. Il exerça depuis 1771 la médecine dans sa ville natale, où il enseigna aussi la physique au gymnase. Dévoué à l'humanité souffrante, il fonda à Zurich plusieurs sociétés philanthropiques et médicales, entre autres l'*Institut médico-chirurgical*, où il professa la pathologie et la thérapeutique. Son mérite et sa bienfaisance lui valurent d'être élevé à la dignité de comte palatin. En 1799 il fut élu membre de l'assemblée nationale helvétique. On a de lui : *Adversaria medico-practica;* Zurich, 1779, in-8°; — *Exercitationes de causis miræ tum in homine tum inter homines et cetera naturæ corpora sympathicæ;* ibid., 1788-1797, 7 parties in-4°. Rahn a encore publié, outre sa *Correspondance avec ses anciens élèves*, Zurich, 1787-1790, 2 parties in-8°, beaucoup d'articles et de mémoires dans plusieurs recueils périodiques, dont il fut le directeur, tels que la *Gazette de santé*, Zurich, 1782-1786; les *Archives des connaissances physiques et médicales*, ibid., 1789-1791; *Museum der Heilkunde*, ibid., 1792-1795, etc.

Un autre RAHN (*Jean-Rodolphe*), né à Zurich, au commencement du dix-huitième siècle, fit, en 1732, avec Mirzel un voyage scientifique à travers la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, et devint en 1750 archidiacre dans sa ville natale. Il a publié avec Ulrich : *Satura dissertationum, epistolarum theologico-historico-philologicarum*, Zurich, 1741, in-8°, et a rédigé avec Heidegger le *Catalogue de la Bibliothèque de Zurich*, ibid., 1744, 2 vol. in-4°.

Usteri, *Denkrede auf Rahn* (Zurich, 1812). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

RAIBOLINI (*Francesco*), dit *le Francia*, peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1450, mort en 1533, comme l'a prouvé le chevalier Ratti. Dès son enfance il fut destiné à la profession d'orfèvre, dans laquelle il acquit une grande habileté, sous la direction d'un artiste en ce genre nommé *Francia*, dont il prit le nom, et grâce aux leçons de dessin de Marco Zoppi, élève du Squarcione. Jusqu'à l'âge de quarante ans il suivit cette carrière, exécutant aussi pe-

lâche des nielles, des médailles, des bijoux, des pièces d'argenterie pour les Bentivoglio, objets précieux qui malheureusement furent presque tous détruits lorsque cette puissante famille fut chassée de Bologne par le pape Jules II. Une *Paix* niellée par le Francia pour l'église de la Miséricorde est aujourd'hui conservée au musée de Bologne (1). Tout en se livrant à ces travaux, il paraît, quoique Lanzi soutienne le contraire, que le Francia s'exerçait parfois à la peinture, dans laquelle il ne cherchait peut-être encore qu'un délassement. Ce qui est certain, c'est que lorsqu'en 1490 Giovanni Bentivoglio appela de Ferrare plusieurs peintres pour embellir son palais, le Francia obtint de concourir avec eux et exécuta pour la chapelle Bentivoglio à S.-Giacomo-Maggiore un magnifique tableau qui approche de la manière du Mantegna et qui représente *La Vierge, plusieurs saints et Jean II Bentivoglio.* Dans la suite, il agrandit son style, et l'adoucit de telle façon, que non-seulement sous le rapport du dessin et de l'invention, mais encore par la perfection de l'exécution, il approche du goût, de l'expression et du style de Raphael, son ami et son sincère admirateur, qui dans une lettre de 1508, publiée par Malvasia, fait l'éloge de ses madones, disant « qu'il n'en voit d'aucun autre auteur qui soient plus belles, plus expressives, ni mieux exécutées ». Lorsque le grand peintre d'Urbin envoya à Bologne sa *Sainte Cécile*, il l'adressa au Francia, l'autorisant à corriger les défauts qu'il y découvrirait. Ce seul fait suffirait pour reléguer au nombre des fables l'assertion de Vasari qui fait mourir le Francia de désespoir à la vue de la *Sainte Cécile.*

Bien que dans les œuvres du maître bolonais on trouve encore quelques traces de l'ancien style, il est certain que personne n'hésitera à le placer entre les deux grands précurseurs de la peinture, le Pérugin et Giovanni Bellini. Sa manière tient, pour ainsi dire, le milieu entre celles de ces deux chefs d'école et participe de l'une et de l'autre. Il semble avoir emprunté du premier le choix et le ton des couleurs, mais il n'égala pas dans ses têtes sa douceur et sa grâce, quoi qu'en ait dit Raphael lui-même : dans la rondeur des contours, dans l'agencement heureux des draperies, et dans l'ampleur des vêtements, il y a plus de ressemblance avec Bellini. Il est l'émule de tous les deux dans les accessoires des paysages; mais dans cet art ainsi que dans l'architecture il ne peut leur être comparé. En résumé, le Francia se rapproche davantage de l'école romaine, et, comme l'a dit Malvasia, il arrive assez souvent que ses madones sont attribuées au Pérugin. Dans sa vieillesse, le Francia modifia sa manière d'après l'exemple de Raphael, et ce fut alors qu'il peignit le fameux *Saint Sébastien* qui longtemps fut pour l'école bolonaise le plus parfait modèle des proportions du corps humain. Les peintures de ce maître sont nombreuses dans sa patrie; il suffira de citer : *Le Christ mort* à S.-Martino-Maggiore, une *Madone* à Saint-Dominique, un *Ecce homo* à San-Giacomo-Maggiore; *Le Mariage et les funérailles de sainte Cécile*, fresques à Sainte-Cécile; une *Madone avec saint Jean, saint Paul et saint François*, et un *Christ sur la croix avec les saintes femmes, saint François et saint Jérôme* à l'Annunziata; une *Nativité de Jésus-Christ* à Saint-Vital; *La Madonna avec saint Roch, saint Sébastien, saint Bernardin et saint Antoine de Padoue* à San-Martino-Maggiore; enfin, au musée, *Saint Jean évangéliste en extase, le Christ sur la croix et plusieurs saints, L'Apparition de Notre-Seigneur à la Madeleine*, et un *Chœur d'Anges.* Signalons parmi les œuvres du Francia réparties dans les autres villes de l'Europe : à Parme, une *Descente de croix* au musée, et à Saint-Jean-Évangéliste une *Madone avec deux anges;* à Rome, une *Madone* au palais Sciarra, et *La Vierge et plusieurs saints* au palais Doria; au musée de Milan, une *Annonciation;* à Florence, un *Portrait d'homme* à la galerie publique, une *Madone et plusieurs saints* à la galerie Pitti, un *Martyre de saint Étienne* au palais Borghèse; dans la galerie de Modène, une *Annonciation;* à Forli, une *Nativité* à la bibliothèque publique, une *Madone avec sainte Anne* au palais Regoli; au musée de Dresde, une *Adoration des Mages*, la *Vierge à l'oiseau*, le *Baptême de Jésus-Christ*, tableau peint pour Modène, en 1508, et mentionné par Vasari; à la Pinacothèque de Munich, *La Vierge adorant l'enfant Jésus, la Madone et deux anges*; au musée de Vienne, *La Madone et des saints;* au musée de Berlin, une *Sainte famille*, une *Madone*, un *Christ mort soutenu par sa mère, Saint Jean et saint Étienne, une Vierge glorieuse*, peinte en 1502 pour l'église Sainte-Cécile de Modène; en Angleterre : un *Baptême de Jésus-Christ;* dans la galerie Labouchère une *Sainte famille* chez lord Ward, un *Baptême de Jésus-Christ* au château d'Hampton-Court; enfin, à la *National Gallery* de Londres, *La Vierge entourée de saints*, et *la Vierge et des anges soutenant le corps de Jésus-Christ.* Le musée du Louvre ne possède du Francia qu'un portrait d'homme, qui a été gravé par Edelinck.

Le Francia a formé un grand nombre d'élèves, parmi lesquels les plus connus sont son fils

(1) Dans une dissertation intitulée *Chi era Francesco da Bologna* (Londres, 1858, in-8°), M. Panizzi, le savant bibliothécaire du British Museum, a prouvé jusqu'à l'évidence que François de Bologne était le même que Raibolini et qu'il était sans égal dans l'art de graver des caractères d'imprimerie. C'est lui qui a gravé les jolies lettres cursives qui ont paru pour la première fois dans le *Virgile* des Alde de 1501. Plus tard il exerça lui-même la typographie à Bologne, et produisit quelques jours avant sa mort les *Epistolæ ad familiares* de Cicéron.

Giacomo et son neveu *Giulio* (*voy.* Francia), Girolamo Marchesi da Cotignola, Amico Aspertini, et surtout Lorenzo Costa.

Quant aux médailles qu'il exécuta, Vasari les juge dignes de rivaliser avec celles du Milanais Caradosso. La plus célèbre est celle qu'il grava par ordre de Jules II après l'expulsion des Bentivoglio, avec cette légende : *Contra stimulum ne calcitres.* On regrette de voir le Francia avoir consacré ainsi son talent à immortaliser l'infortune de ses bienfaiteurs, et nous voudrions, pour son honneur, pouvoir regarder comme apocryphe une autre médaille, fort louée par Vasari, qui prétend que, faite à la même occasion, elle portait la légende : *Bononia per Julium a tyranno liberata.* Les coins que le Francia grava pour la monnaie de Bologne au temps de Giovanni Bentivoglio sont d'une exécution si parfaite que l'on pardonne à Malvasia d'avoir nommé le Francia *Le premier homme de son siècle;* il fut au moins le premier artiste de sa patrie, où, dit Vasari, on le regardait comme un dieu, et où pourtant on chercherait vainement sa pierre sépulcrale dans l'église de S.-Salvator, où il repose. A l'exemple de Pisanello et de plusieurs autres, il signait ses ouvrages d'orfévrerie : *F. Francia, pictor*, tandis qu'il écrivait sur ses peintures : *F. Francia, aurifex* ou *aurifaber*.

E. Breton.

Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Bertolozzi, *Pitture di Parma.* — Gualandi, *Tre giorni in Bologna.*

RAIDEL (*Georges-Martin*), savant allemand, né le 26 août 1702, à Nuremberg, où il est mort, le 28 janvier 1741. Il devint diacre à Altdorf et plus tard à l'église Saint-Sébald à Nuremberg. On a de lui : *De Ptolemæi Geographia ejusque codicibus;* Nuremberg, 1737, in-4° : cet excellent travail a beaucoup contribué à une meilleure interprétation de Ptolémée.

A. Gotz, *Vita Raidelii* (Altdorf, 1741, in-4°).

RAILLON (*Jacques*), prélat français, né le 17 juillet 1762, à Bourgoin (Isère), mort à Hyères (Var), le 13 février 1835. Après de bonnes études, au grand séminaire de Luçon, où l'avait placé M. de Mercy, évêque de cette ville, il devint curé de Montaigu, et fut à l'époque de la révolution contraint de quitter sa paroisse, par suite de refus de serment. Retiré pendant quelque temps à Paris, il y prit la défense des prêtres insermentés dans son *Appel au peuple catholique* (1792, in-8°). La gravité des événements le força de s'expatrier. Après avoir habité Soleure, puis Venise pendant dix années, il rentra en France en 1804, et devint précepteur d'un des enfants de Portalis, ministre des cultes. Nommé en 1809 professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie de Paris et chanoine titulaire de Notre-Dame, il fut chargé de prononcer, le 15 août de la même année, le discours d'apparat, puis les oraisons funèbres du maréchal Lannes et du comte Cretet, ministre de l'intérieur. Un décret impérial du 21 octobre 1810 l'appela à l'évêché d'Orléans, comme successeur de M. Rousseau. A cette époque, Pie VII, en mésintelligence avec Napoléon Ier, n'accordait point de bulles aux évêques nommés en France. Cependant, M. Raillon se rendit à Orléans, et *par une délibération unanime* du chapitre, du 10 décembre 1810, il fut déclaré administrateur capitulaire, le siége vacant. Son administration ne souffrit aucune difficulté jusqu'aux premiers jours de la restauration. Bien que l'évêque nommé eût protesté de sa soumission au nouveau gouvernement, une opposition assez vive se manifesta contre lui, et M. Raillon fut invité, en juillet 1814, à s'abstenir de tout acte de juridiction. Après bien des tracasseries, il quitta Orléans en mai 1816, et vint se fixer à Paris, où il vécut dans la retraite. Nommé le 7 juin 1829 évêque de Dijon, il réédifia le grand séminaire, et se concilia l'estime générale. Transféré le 14 décembre 1830 à l'archevêché d'Aix, il reçut à son départ de Dijon une médaille que le diocèse avait fait frapper en son honneur pour perpétuer le souvenir de son administration.

La mémoire de M. Raillon ayant été en 1860 l'objet de quelques outrages de la part de M. Dupanloup, évêque d'Orléans, l'un des neveux du prélat, M. Jacques Molroguier, protesta publiquement par la voie de la presse et mit au jour une brochure : *Mgr Raillon et Mgr Dupanloup* (1860, in-8°), où se trouvent quelques faits curieux et piquants. — On a de M. Raillon, outre de nombreux mandements, un recueil d'*Idylles* (1803, in-18), pastorales à la manière de Gessner, et un poème en prose, *Le Temple de l'Amitié*. Il s'était occupé d'une *Histoire de saint Ambroise*, devant former 4 à 5 vol. in-8° ; le manuscrit de cet ouvrage paraît être perdu.

H. Fisquet.

Biogr. du clergé contempor., VI. — *Ami de la religion*, 1835. — Fisquet, *France pontif.* (manuscr.).

RAIMBACH (*Abraham*), graveur anglais, né en 1771, à Londres, où il est mort, le 17 janvier 1843. Son père était Suisse, sa mère Anglaise. Après avoir été apprenti chez le graveur Hall, il suivit les cours de l'Académie royale, et travailla pour les libraires. A la fin du consulat il profita de la paix pour venir à Paris étudier les chefs-d'œuvre de l'art que Napoléon avait réunis au Louvre. S'étant lié d'amitié avec le fameux Wilkie, il succéda à Burnet dans la gravure des tableaux de cet artiste, et fit avec lui en 1816 une excursion dans les Pays-Bas. Il a exécuté d'après Wilkie : *Les Politiques de village*, *Le Jour de la rente*, *Le Saute-Ruisseau*, *Le Colin-Maillard*, *La Saisie*, *Le Bedeau*, et *La Mère et l'enfant;* toutes ces planches, fort recherchées des amateurs, se recommandent par de sérieuses qualités; mais la couleur y fait défaut. Cet artiste a laissé des *Mémoires*, au-

quels il a joint une *Notice sur David Wilkie*, et qui ont été publiés par son fils.

Memoirs and recollections of A. Raimbach; Londres, 1843, in-8°.

RAIMBAUD, doyen de l'église de Liége, né dans cette ville, vers la fin du onzième siècle, mort avant 1158. On n'a pas la date de sa promotion au décanat; mais on sait qu'il occupait cette charge en 1144. Il en fut ensuite dépossédé pour une cause qui est inconnue. Ses écrits sont : une *Lettre* à tous les fidèles en faveur du pape Anaclet, contre les religieux de Cluni, trop zélés partisans d'Innocent II, lettre publiée par Baronius dans ses *Annales*, à l'année 1139; plusieurs autres *Lettres* recueillies par Martène, qu'on peut lire dans le t. Ier des *Anecdota*; un *Traité de la Vie canoniale*, inédit; un ouvrage intitulé *Stromata*, dont Montfaucon signale plusieurs exemplaires manuscrits dans la bibliothèque du Vatican; enfin, une pièce de vers à la louange de saint Maieul, que les Bollandistes ont publiée dans leur t. II du mois de mai. B. H.

Gallia christiana, III, col. 886. — *Hist. littér. de la France*, XII, 512.

RAIMOND. *Voy*. RAYMOND.

RAIMONDI (*Marc-Antoine*), graveur italien, né à Bologne, vers 1475, mort dans la même ville, avant le mois d'août 1534. Par une de ces regrettables lacunes de l'histoire, les détails sur la vie de Marc-Antoine Raimondi sont très-rares et souvent incertains. Vasari, qui lui a consacré une notice trop sommaire, dans laquelle il semble esquisser l'histoire de la gravure en Italie plutôt qu'une biographie proprement dite de l'artiste bolonais, se tait sur la date de naissance du maître graveur. Malvasia, dans la *Felsina pittrice*, ouvrage consacré, le titre l'indique suffisamment, aux artistes nés à Bologne, garde le même silence; et les récents éditeurs de Vasari n'ont trouvé dans aucune des archives qui leur ont été ouvertes le moyen de trancher la question d'une façon péremptoire; ils se contentent, après avoir fait justice des opinions émises par divers historiens, de donner l'année 1475 comme l'époque la plus probable de la naissance de Marc-Antoine. Quoi qu'il en soit, c'est à Bologne que naquit cet artiste, et c'est dans cette ville qu'il grava ses premières planches. Un maître singulièrement en honneur de nos jours, et digne jusqu'à un certain point de la réputation qui l'entoure, Francesco Raibolini (*voy*. ce nom), dit le Francia, tenait à cette époque la tête de la peinture bolonaise. Marc-Antoine, à en juger par les premières estampes signées de son monogramme, serait le disciple de Fr. Francia orfèvre plutôt que de Francia peintre. Aucune des œuvres primitives de ce grand artiste ne reproduit en effet une peinture connue de Francia; elles témoignent néanmoins, à travers une inhabileté matérielle assez grande, l'influence du maître qui les inspira, tant par la grâce du sentiment qu'elles conservent que par une certaine âpreté de dessin, que Marc-Antoine perdit dès qu'il mit son talent au service des œuvres de Raphael.

En 1509, Marc-Antoine quitta Bologne pour se rendre à Venise. Les merveilles que possédait l'Italie lui avaient été tant de fois vantées qu'il éprouva le désir bien naturel d'aller par lui-même les juger et les admirer; un motif particulier lui fit tout d'abord préférer Venise aux autres villes de l'Italie : la réputation d'Albert Dürer était parvenue à Bologne; Marc-Antoine avait déjà copié quelques estampes du maître allemand, et si son choix était d'abord tombé sur Venise, c'est qu'il savait trouver dans cette ville bon nombre d'estampes qu'Albert Dürer y avait laissées lors de son séjour. Arrivé à Venise, Raimondi acheta à des marchands flamands, nous dit Vasari, des estampes d'Albert Dürer pour une si forte somme qu'il dépensa dans cette acquisition la plus grande partie de l'argent qu'il avait emporté avec lui. Il copia ces estampes, et les publia en 1509 et 1510 (1).

Le séjour de Marc-Antoine à Venise fut de courte durée, mais il ne laissa pas que d'être très-profitable au graveur; les estampes d'Albert Dürer qu'il possédait, et qu'il avait copiées, lui avaient acquis une sûreté de main et une habileté à manier le burin qui lui permirent de conquérir ce qui lui manquait encore, un goût véritable, un dessin précis; il put donc s'appliquer uniquement à rechercher la grandeur dans la ligne. C'était à l'école de Raphael qu'il devait atteindre à ce résultat.

A peine Marc-Antoine fut-il revenu à Bologne qu'il quitta de nouveau cette ville pour se rendre à Rome, où l'attirait le désir ardent de connaître les œuvres de Raphael. En passant par Florence, il vit le carton de Michel-Ange, aujourd'hui détruit, alors exposé dans la grande salle du palais vieux, et il en avait sans doute dessiné un fragment qu'il grava l'année de son arrivée à Rome (1510), et que l'on désigne sous le nom des *Grimpeurs*. Cette planche est, à vrai dire, la première dans laquelle le talent hors ligne de Marc-Antoine se révèle pleinement; une taille sobre et précise arrête les contours et dessine les formes; les extrémités, écueil devant lequel les plus habiles ont échoué, sont dessinées avec une irréprochable correction; l'œuvre du maître est rendue avec toute l'exactitude désirable. Cette planche fut bientôt suivie d'une autre encore, plus habilement exécutée; celle-ci reproduisait un dessin de Raphael : *Lucrèce se poignardant*. Raphael fut tellement charmé de cette estampe, assurent les biographes du graveur, que dès ce jour il résolut de faire partager à Marc-Antoine sa renommée, en l'associant à ses tra-

(1) Albert Dürer, ayant eu connaissance des copies que Marc-Antoine faisait de ses estampes, obtint du sénat de Venise, assure-t-on, un arrêt par lequel il était interdit au graveur italien de mettre au bas des planches qu'il copiait la marque du graveur allemand.

vaux. Quoiqu'il ne soit demeuré aucun témoignage écrit de l'amitié qui unissait ces deux artistes, cette amitié dut être étroite, car si le peintre semble avoir dominé de toute la hauteur de son génie la plus grande partie de la vie du graveur, on sait que Raphael représenta Marc-Antoine dans la célèbre fresque du Vatican, *Héliodore chassé du Temple*. Le graveur est à gauche et supporte avec Jules Romain le brancard sur lequel est assis le pape Jules II. Ceux qui voudraient encore s'assurer du cas singulier que Raphael faisait des œuvres de Marc-Antoine pourraient voir au cabinet royal d'estampes à Vienne une épreuve du *Triomphe de Galathée* entièrement reprise par le maître « qui, nous dit Mariette (*Abecdario*, t. IV, p. 323), a pris le soin de la retoucher à la plume avec une patience merveilleuse, et il n'y a presque pas un endroit où il n'ait point travaillé, surtout dans les passages des ombres à la lumière. Il s'est servi de points pour rendre les ombres plus étendues et donner en mesme temps aux objets plus de rondeur; d'un autre costé, si l'on examine les contours, on trouvera aussy qu'il n'y en a presque pas un seul qu'il n'ait corrigé. Les uns sont augmentés, d'autres diminués, suivant qu'il étoit nécessaire pour les rendre plus élégants. »

Après cette planche admirable, la *Lucrèce*, Marc-Antoine, loin de ralentir ses travaux, semble au contraire avoir redoublé d'ardeur et avoir eu à cœur de consacrer exclusivement son talent à la reproduction des œuvres de Raphael, entreprise dont la postérité doit se montrer reconnaissante. *Le Jugement de Pâris*, *Le Massacre des Innocents*, *Saint Paul prêchant à Athènes*, *La Cène*, *Le Parnasse*, *La Poésie* et tant d'autres chefs-d'œuvre qui, parce qu'ils sont moins célèbres, ne sont pas moins dignes d'éloge, successivement gravés et publiés à Rome, assurèrent et accrurent la réputation de Marc-Antoine. Les papes, soucieux à juste titre de la gloire que les beaux-arts faisaient retomber sur eux, n'hésitèrent pas à encourager le graveur des œuvres de Raphael avec une munificence égale à celle qu'ils avaient accordée au maître lui-même. Bientôt, grâce à cette haute protection et aux estampes qui démontraient à tous le mérite éminent de leur auteur, le nom de Marc-Antoine se répandit au loin, et Albert Dürer souhaita posséder quelques gravures de l'artiste, dont la renommée grandissait ainsi tous les jours. Raphael répondit au désir du graveur allemand, en lui envoyant plusieurs planches de son disciple, qui furent trouvées si belles en Allemagne que plusieurs jeunes artistes quittèrent leur patrie pour venir à Rome fréquenter l'atelier de Marc Antoine. C'est grâce à cette réputation, justement méritée, que l'on peut inscrire à côté des plus illustres élèves de Raimondi, à côté d'Augustin Vénitien, de Marc de Ravenne et des Ghisi les noms de Georges Pencz et de Barthélemy Beham, les deux graveurs qui après Albert Dürer honorèrent le plus l'art allemand.

A la mort de Raphael, en 1520, Marc-Antoine, privé des excellents conseils du plus grand des peintres, modifia quelque peu sa manière, et on est en droit de regretter qu'il n'ait pas continué à mettre exclusivement son burin au service des œuvres de son illustre maître. Parmi les planches qu'il exécuta depuis cette époque, une des plus considérables, *Le Martyre de saint Laurent*, d'après Baccio Bandinelli, donna lieu, rapporte Vasari (t. IX, p. 278, édition Lemonnier) à un célèbre incident : Marc-Antoine avait jugé à propos de modifier dans son estampe certaines figures indiquées par Baccio Bandinelli avec une exagération qui choquait l'œil du graveur, accoutumé à reproduire des œuvres belles par leur simplicité même; le peintre se plaignit hautement de la licence que s'était permise le graveur; le pape Clément VII fut informé de la querelle, et sur la prière de Marc-Antoine, il consentit à être juge du différend; le dessin et la gravure furent mis à côté l'un de l'autre, et le pape donna raison à Marc-Antoine contre Baccio Bandinelli, en disant que ce n'étaient pas seulement des erreurs de peu d'importance que Marc-Antoine avait corrigées, mais bien des fautes graves. Le disciple de Michel-Ange ne pardonna pas au graveur ce triomphe, et tout rapport cessa entre les deux artistes.

C'est également après la mort de Raphael que fut exécutée cette série de planches demeurées célèbres, quoique l'existence n'en soit pas sûrement constatée, que l'on désigne sous ce nom discret, les *Postures*, de Jules Romain. Marc-Antoine aurait gravé d'après Jules Romain pour les amours des dieux une suite de seize ou vingt planches (on n'est pas même d'accord sur le nombre), à côté desquelles l'Arétin aurait placé des sonnets composés tout exprès pour les compléter. Cette suite d'estampes, une fois découverte, fut supprimée, et les auteurs, peintre, graveur et poëte, furent recherchés pour être punis; l'Arétin trouva moyen de se cacher; Jules Romain s'enfuit; Marc-Antoine seul fut arrêté et jeté en prison, mais il fut promptement mis en liberté, grâce au cardinal Hippolyte de Médicis, qui sut obtenir du pape le pardon du coupable. Les planches furent détruites aussi bien que les épreuves, et le tout fut fait avec un tel soin qu'il existe aujourd'hui à peine un exemplaire complet de cette suite. A en juger par vingt dessins exécutés par un artiste habile d'après vingt planches qui se trouvaient, selon l'auteur de ces dessins, à Mexico, on conserverait encore dans un couvent de cette ville un exemplaire complet des *Postures;* autant qu'il est possible de se faire une opinion, sans voir les œuvres mêmes, le goût des compositions, l'ajustement des figures, et jusqu'à la réelle beauté du dessin donnent presque raison à ceux qui pensent re-

trouver dans cette série le travail tant vanté et si peu connu de Jules Romain.

Les dernières années de la vie de Marc-Antoine Raimondi sont aussi obscures que les premières; on sait seulement que lors du siége de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527, l'illustre graveur de Raphael abandonna aux vainqueurs, pour sauver sa vie, toutes les planches échappées au pillage, et quitta Rome pour ne plus y revenir; il se réfugia dans sa patrie, et mourut à Bologne, peu de temps après son retour. Un passage d'une comédie de l'Arétin, imprimée à Venise, au mois d'août 1534, par J.-A. de Niccolini di Sabio, et publiée par les éditeurs de Vasari (édition Lemonnier, t. IX, p. 265), ne permet pas de douter que Marc-Antoine ne fût mort avant cette époque.

Le talent de Marc-Antoine a subi trois transformations successives : d'abord indécis et en quête de la voie qui convenait le mieux à son tempérament, ne connaissant pas d'ailleurs les travaux exécutés hors de Bologne, Marc-Antoine se laissa guider exclusivement par les œuvres de Francia, et chercha, en copiant avec soin les estampes d'Albert Dürer, à apprendre à fond la science difficile du graveur; plus tard, bien préparé par un travail assidu, il eut l'heureuse chance de se mettre en rapport avec le maître le plus capable de le guider, et en se faisant le graveur de l'œuvre de Raphael, en suivant strictement les conseils du maître par excellence, il acquit une habileté exceptionnelle, qui lui valut bientôt le premier rang; habitué à ne jamais s'écarter de son modèle et à se laisser doucement guider, Marc-Antoine perdit, à la mort de Raphael, plutôt un ami qu'un conseiller indispensable; il avait atteint un âge auquel on ne fait plus guère de progrès, et les estampes exécutées par l'illustre graveur italien après 1520, malgré une allure plus indépendante, ne sont pas moins dignes que les précédentes de l'estime générale qu'on leur accorde.

Georges Duplessis.

Vasari, *Vie des peintres*. — Malvasia, *Felsina pittrice*, Bologne, 1678. — Bastich, *Le peintre graveur*, tome XIV. — Delessert, *Notice sur la vie de M. A. Raimondi*. — L. Vitet, *Marc-Ant. Raimondi, extrait de la Revue des deux mondes*. — Nic. Bettoni, *Vita di Marc-Antonio Raimondi*; Padoue, 1815, in-4°. — *Catalogo di una insigne collezione di stampe delle rare incisioni del celebre Marc-Ant. Raimondi, fatta da G.-Ant. Armano*; Florence, 1830, in-12.

RAIMONDI (*Annibale*), mathématicien italien, né en 1505, à Vérone. On a peu de détails sur lui. D'après son propre témoignage, on sait qu'il prit une part active aux guerres de son temps, et qu'il se trouva dans différentes actions militaires. Il avait du goût pour les sciences mathématiques; mais ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans qu'il donna au public son meilleur ouvrage, intitulé *Trattato del flusso e reflusso del mare* (Venise, 1589, in-4°). On a de lui quelques autres écrits, notamment l'*Opera dell' antica ed onorata scienza di nomandia* (Venise, 1549, in 8°), qui regarde en particulier la divination par les noms et autres chimères de cette nature.

Bibliotheca italiana, Venise, 1728, in-4°. — Maffei, *Verona illustrata*.

RAIMONDI (*Jean-Baptiste*), orientaliste italien, né vers 1540, à Crémone, mort vers 1610. Dans sa jeunesse il vint à Naples étudier la philosophie, la théologie et les mathématiques, et se rendit en Asie, où il fit un long séjour, dont il profita pour acquérir une connaissance approfondie de plusieurs langues orientales. Il se fit connaître, à son retour en Italie, par ses traductions d'Euclide et d'Apollonius de Perga, par ses commentaires sur les œuvres d'Archimède et sur les cinq livres du pape Alexandre III, et par son zèle à défendre les doctrines platoniciennes. Le cardinal Ferdinand de Médicis venait de fonder, avec l'appui du pape Grégoire XIII, un vaste atelier de typographie orientale; il en confia la direction à Raimondi. Celui-ci présida lui-même, de 1586 à 1592, à l'exécution des caractères, qui avait été confiée à Granjon, le plus habile graveur de l'époque. Les principaux ouvrages qu'il imprima sont : les *Évangiles* en arabe, avec la traduction latine interlinéaire (1591), la *Géographie* d'Edrisi (1592), l'*Avicenne* (1593) et l'*Euclide* (1594), également en arabe. On remarque encore sa grammaire syriaque et sa grammaire arabe. Cette dernière, sous le titre de *Liber Tasriphi*, se répandit considérablement en Asie, mais ne traitant guère que de la conjugaison des verbes, elle n'est plus en usage aujourd'hui. Il la dédia en 1610 au pape Paul V par une épître remarquable, deux fois réimprimée, en 1713 et en 1723, par le père Lelong. Il travaillait à la publication d'une Bible polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers; mais la mort de Grégoire XIII (1585) et le départ du cardinal Ferdinand de Médicis (1587), qui était appelé à succéder au grand-duc François, le privèrent des fonds nécessaires à cette entreprise. Raimondi introduisit de grands perfectionnements dans l'impression du plain-chant, et fut chargé de recevoir et de mettre en ordre les livres et les manuscrits que les voyageurs spéciaux envoyés par le pape et le cardinal lui adressaient de l'Orient. Le cardinal Ferdinand avait laissé l'usage de son imprimerie au pape Clément VIII et à Paul V. Elle passa ensuite à la congrégation *De propaganda fide*. On trouve dans la *Bibliotheca selecta* de Possevino le catalogue des livres en langues orientales sortis de cette imprimerie jusqu'en 1603. S. R.

Arisi, *Cremona litterata*. — Erpenius, *Orationes tres de linguarum ebrææ atque arabicæ dignitate*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

RAINALD, abbé de Cîteaux, mort le 13 décembre 1151. Il était fils de Milon, comte de Bar. Ayant fait profession à Clairvaux, il y eut saint Bernard pour maître. En 1113, à la mort d'Étienne, Rainald le remplaça comme abbé de Cîteaux. Une des plus remarquables circons-

tances de sa vie est la rencontre qu'il fit de Pierre Abélard dans l'abbaye de Cluni. Abélard, qui venait d'être condamné par le concile de Sens, s'était réfugié dans cette abbaye, y cherchant le silence et quelque repos de corps et d'esprit, après de si grandes épreuves. Qu'allait-il entreprendre? qu'allait-il devenir? Vaincu, mais se croyant encore capable de recommencer la lutte et de vaincre à son tour, Abélard avait presque formé le dessein de traverser les Alpes et d'aller plaider sa cause devant le pape, quand Rainald le détourna de cette résolution, et se proposa comme médiateur d'une réconciliation avec saint Bernard. On sait qu'Abélard, cédant aux conseils de Rainald, le suivit à Clairvaux, vit saint Bernard, et alla se confiner, après ce voyage et cette réconciliation, dans la retraite où il finit ses jours. Nous retrouvons Rainald en 1148, présidant un chapitre général de son ordre, auquel assiste le pape Eugène III.

On a de cet abbé une *Lettre* au pape Innocent II qui a été publiée par dom Martène (*Anecdota*, I, 392), et un *Recueil*, en quatre-vingt-sept chapitres, des divers statuts de l'ordre de Cîteaux, inséré par Manriquez dans ses *Annales Cistercienses*, à l'année 1134, puis par Julien Paris dans son *Monasticon Cisterciense*, p. 245.

B. H.

Gallia christiana, IV, col. 985. — *Histoire littér. de la France*, XII, 418. — Ch. de Remusat, *Abelard*, I, 251

RAINALDI (*Girolamo*), architecte italien, né en 1570, à Rome, où il est mort, en 1655. Son père, *Adriano*, peintre et architecte, eut trois fils, qui suivirent la même carrière; les deux premiers portèrent les noms de *Ptolemeo* et *Giovanni-Battista;* le troisième et le plus illustre est *Girolamo*, auquel cette notice est consacrée. Les deux fils de Ptolemeo, *Domizio* et *Giovanni-Leo* furent également architectes ainsi que *Domenico*, fils de Giovanni-Battista. Girolamo Rainaldi eut pour maître Domenico Fontana, à la générosité duquel il dut le commencement de sa fortune. Sixte V avait chargé Fontana de construire une église à Montalto, sa patrie; accablé de travaux en ce moment, le célèbre architecte abandonna en secret cette entreprise à son jeune élève, et lorsque le succès eut justifié cette confiance, il déclara loyalement au pape le nom du véritable auteur, qui de ce jour entra en faveur et fut appelé à prendre part aux travaux d'architecture qui illustrèrent le règne de ce pontife et de ses successeurs. Il fut d'abord chargé d'achever au Capitole le palais sénatorial, qui, commencé par Michel-Ange, avait été continué par Giacomo della Porta.

Sous le pontificat de Paul V, il construisit la chapelle du chœur de Saint-Jean-de-Latran, et pour la fameuse chapelle Pauline de Sainte-Marie-Majeure il dessina le maître autel, plus remarquable du reste par la richesse des matériaux que par le bon goût de l'architecture. A la même époque, le neveu du pape, le cardinal Scipion Borghese, lui confia l'exécution du casin de la Villa Taverna à Frascati. En 1610, Girolamo fut chargé de la décoration intérieure de Saint-Pierre lors de la canonisation de saint Charles Borromée. L'entreprise la plus importante qu'ait menée à fin Rainaldi fut, en 1650, sous le pape Innocent X, le palais Pamfili de la place Navone, l'un des plus vastes qui existent à Rome. Malheureusement une certaine surcharge d'ornements capricieux, annonçant déjà l'approche du mauvais goût, ôte à cet édifice une partie de la majesté que semblait devoir lui assurer l'étendue de sa masse.

Innocent X avait aussi confié à Girolamo la construction de l'église Sainte-Agnès de la place Navone, contiguë au palais Pamfili; mais, à la suite de quelques difficultés, il lui retira cette commande; elle échut à son propre fils, Carlo Rainaldi (*voy.* ci-après).

La maison professe des jésuites à Rome fut bâtie sur les dessins de Girolamo par le cardinal Odoard Farnèse, qui lui demanda également pour l'église du *Gesù*, attenant à ce couvent, ceux du tombeau du cardinal Bellarmin, que devaient orner les statues de La Sagesse et de La Religion sculptées par le Bernin. Girolamo est aussi l'auteur du tombeau du cardinal Benelli à La Minerva, et du palais Verospi au Corso, monument qui fut achevé par Onorio Longhi. Comme ingénieur, il travailla au port de Fano et bâtit le pont de Terni sur la Nera, dont l'arche unique est très-hardie. Enfin, les États pontificaux lui doivent encore la belle église des *Scalzi* à Caprarola, et le collége des Jésuites de Sainte-Lucie à Bologne. Dans cette dernière ville, parmi les projets pour la façade de Saint-Pétrone, il en est un signé de Rainaldi.

Cet architecte fut employé pendant plusieurs années par le duc de Parme Édouard Farnèse; il éleva pour lui, en compagnie du Parmesan Magnani, le palais *del Commune*, que quelques auteurs ont à tort attribué à Vignole, mort cinquante ans auparavant. Il fit aussi la coupole fermée de l'église de l'*Annunziata*. En 1628, la duchesse de Parme l'avait envoyé à Modène avec Smeraldo Smeraldi et G.-B. Magnani pour étudier le canal Naviglio, voulant en faire creuser un semblable dans le territoire de Parme. Cette mission avait fait connaître Rainaldi au duc de Modène François Ier, qui, voulant avoir son avis sur un palais qu'il projetait, écrivit le 7 mai 1631 au duc de Parme : « Pour donner suite à certains projets, je désirerais vivement m'aboucher avec Girolamo, ingénieur de Votre Altesse. Je la supplie donc de me l'accorder pour quatre ou cinq jours, et je le lui renverrai de suite. » C'est ainsi que Girolamo prit part, mais par ses conseils seulement, à la construction du palais ducal de Modène, dont le véritable architecte fut Avanzini.

Rainaldi a laissé un assez grand nombre d'eaux-fortes gravées avec esprit; parmi ces pièces on remarque surtout celles qui représentent les catafalques du cardinal Farnèse et du pape Paul V.

Orlandi, *Abecedario*. — Milizia, *Memorie degli architetti*.— Passeri, *Vite de' pittori*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Sassi, *Modena descritta*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Bertoluzzi, *Guida di Parma*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*.

RAINALDI (*Carlo*), architecte italien, fils du précédent, né à Rome, en 1611, mort en 1691. Aux leçons d'architecture qu'il reçut de son père, il joignit de fortes études littéraires et scientifiques, et s'il eût possédé le double talent de sculpteur et d'architecte, s'il eût surtout été doué d'une imagination plus riche et plus féconde, il fût peut-être devenu un rival redoutable pour le Bernin lui-même. S'il ne sut pas dans les monuments qu'il éleva résister entièrement à l'entraînement du mauvais goût de son temps, dans plusieurs au moins il sut rappeler encore le charme et l'élégance de l'architecture du siècle précédent, et presque toujours ses œuvres présentent un ensemble qui satisfait l'œil, s'il ne supporte pas partout l'examen et la critique. Pendant sa carrière, qui fut fort longue, quoiqu'en aient dit, par erreur, Quatremère de Quincy et Ticozzi, il fut chargé de travaux innombrables. Indiquons pour mémoire une chapelle et le maître autel de San-Lorenzo-in-Lucina, des chapelles à l'église d'Ara-Cœli, à la Chiesa Nuova, et à San-Carlo-ai-Catinari, le maître autel de San-Girolamo-della-Carità, enfin la façade de l'église de Jésus-et-Marie au *Corso*, blâmée pour la hauteur disproportionnée de ses pilastres.

Innocent X avait d'abord chargé Girolamo Rainaldi de la construction de l'église Sainte-Agnès de la place Navone. Il est difficile de comprendre comment, certains mécontentements ayant porté ce pontife à lui retirer cette entreprise, ce fut son fils Carlo qui fut choisi pour le remplacer. Quoi qu'il en soit, celui-ci érigea ce monument, dont le plan ne mérite que des éloges; la coupole qui forme le centre de la croix grecque est d'une belle proportion; toutes les parties de l'édifice offrent une heureuse symétrie; mais c'est avec raison que Quatremère de Quincy blâme la profusion de ressauts inutiles et l'abus des pilastres ployés dans les angles, selon le goût de l'époque. La façade n'a malheureusement été élevée que jusqu'à la corniche par Rainaldi, auquel succéda le Borromini, qui dans la partie supérieure n'a pu s'empêcher d'imprimer le cachet de sa manière, si souvent fantasque et bizarre.

Lorsque Innocent X voulut faire ouvrir devant la basilique de Saint-Pierre une place digne du plus beau monument du monde chrétien, Rainaldi présenta quatre projets différents; mais la mort du pontife empêcha qu'aucun d'eux fût exécuté, et nous n'avons pas à le regretter puisqu'à cette circonstance nous devons cette admirable colonnade, le plus beau titre du Bernin à l'immortalité. Sous le règne d'Alexandre VII, en 1658, on lui confia l'érection de l'église Santa-Maria in-Campitelli. Le portail, formé de deux ordres superposés, corinthien et composite, est assez élégant, mais manque de relief; l'intérieur au contraire est vraiment magnifique, décoré qu'il est de pilastres et de vingt-deux grandes colonnes corinthiennes cannelées.

Peu de temps après, par ordre du cardinal Gastaldi, Rainaldi éleva sur la place du peuple les deux églises symétriques de Santa-Maria-de-Miracoli et Santa-Maria-del-Monte-Santo, qui séparent si heureusement le *Corso* des rues de *Ripetta* et *del Babbuino* et ne sont pas un des moindres ornements de la principale entrée de Rome. Les emplacements des deux églises n'étant pas égaux en profondeur, l'architecte eut l'heureuse pensée de remédier à cet inconvénient en faisant l'une des coupoles ovale et l'autre circulaire, différence insensible à l'extérieur et qui ne nuit en rien à la symétrie. La façade postérieure de Sainte-Marie-Majeure fut élevée par Rainaldi sous Clément IX et Clément X. Dans l'intérieur de cette basilique est le tombeau de Clément IX, érigé également sur les dessins de Rainaldi et auquel ont concouru les sculpteurs Guidi, Fancelli et Ferrata.

Citons encore parmi les ouvrages estimés de cet artiste l'ancienne Académie de France, au Corso, la cathédrale de Ronciglione, l'élégante église de Monte-Porzio, et une partie des villas Pinciana et Mondragone. E. B—N.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

RAINALDI (*Francesco*), jésuite italien, né en 1600, à Matelica (Marche d'Ancône), mort en 1677, à Rome. A vingt-deux ans il embrassa la règle d'Ignace de Loyola, et passa toute sa vie à Rome, dans la maison professe de son ordre. Nous citerons de lui : *Lumen hominis devoti*; Rome, 1633, in-24; — *Cibo dell' anima*; ibid., 1637, in-12; ce recueil de méditations sur la passion de Jésus, réimprimé un grand nombre de fois, a été publié, ainsi que l'ouvrage précédent, sous le nom de *Joseph Rainaldi*; — *Vita J. Lainez* (second général des jésuites); ibid., 1672, in-8o, sous le nom anagrammatisé de *Francesco Dalarini*.

Southwell, *Bibl. Soc. Jesu*, p. 246.

RAINDRE (*Jean-Baptiste-Victor*), général français, né le 14 décembre 1779, à La Chapelle-sous-Rougemont (Haut-Rhin), mort en novembre 1858, à Béziers. Fils d'un officier d'artillerie, il abandonna le collége à douze ans pour rejoindre son père, et fit à ses côtés les campagnes de 1792 et 1793, en Champagne et en Belgique. En Hollande, pendant la marche sur Bréda, il s'empara de deux pièces de canon ainsi que de l'officier anglais qui les commandait, et fut nommé lieutenant sur-le-champ par Pichegru (2 septembre 1794) : il n'avait pas encore quinze ans. Envoyé en l'an VI à l'école de cavalerie de Versailles, il profita de son séjour dans cet établissement pour y achever son éducation. Il prit une part brillante aux batailles de Zurich et de Hohenlinden. Sous l'empire il se

signala à Ostrolenka, au siége de Saragosse, à Wagram, où il reçut deux blessures graves, à Smolensk, où un obus lui fracassa la jambe gauche. Laissé pour mort sur le champ de bataille de Kulm, il fut conduit comme prisonnier de guerre à Prague, et ne rentra qu'à la paix en France. De si brillants états de service n'avaient pas cependant contribué à l'avancement de Raindre, qui en 1817 rentra dans le cadre d'activité avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie. Nommé colonel après la prise de Pampelune, où il fut encore blessé (1823), il devint maréchal de camp le 14 août 1839. Il reçut le 24 décembre 1853 la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.

Moniteur de l'armée, 16 novembre 1858.

RAINFROI ou **RAGINFRED**, maire du palais du royaume de Neustrie, né en Anjou, dans la seconde moitié du septième siècle, mort à Angers, en 731. Lorsqu'en 715, après la mort de Pépin d'Héristal, son petit-fils Théodovald, encore enfant, eut été proclamé par les Austrasiens maire du palais pour le royaume franc, les Neustriens, depuis longtemps irrités contre la domination austrasienne, se levèrent en masse, et vinrent attaquer près de la forêt de Cuise l'armée que Plectrude, épouse de Pépin et tutrice de Théodoald, leur opposa. Ils remportèrent une brillante victoire, et élurent aussitôt pour leur chef un seigneur angevin du nom de Rainfroi, qui après avoir placé sur le trône Chilpéric II, fils de Childéric II, qu'il tira du fond d'un cloître, prit le titre de maire du palais. Plein d'activité et d'énergie, il marcha par la Champagne et les Ardennes au cœur de l'Austrasie, pillant et saccageant tout sur son passage, et alla faire le siége de Cologne, où Plectrude s'était enfermée. En même temps il s'allia avec Radbad, roi des Frisons, qui vint le rejoindre sous les murs de Cologne. Il ne se retira que lorsque Plectrude lui eut remis une partie des riches trésors amassés par Pépin. Arrivé dans la plaine d'Amblef (dans le Limbourg), il fut attaqué à l'improviste par le jeune Charles Martel (*voy.* ce nom), qui, fondant avec quelques centaines de cavaliers seulement sur l'armée neustrienne, la jeta dans le plus grand désordre et fit un butin considérable. L'année 716 se passa sans hostilités; mais au printemps de 717 Charles envahit avec de nombreuses troupes le Cambraisis; Rainfroi s'avança à sa rencontre avec une armée formée surtout de milices urbaines, et vint camper à Vinci près de Crèvecœur. Il repoussa avec hauteur les propositions d'accommodement que Charles lui soumit. Le 21 mars s'engagea une bataille meurtrière, et qui fut longtemps indécise; enfin les Austrasiens, plus habiles et plus exercés, remportèrent une victoire complète; ils s'avancèrent jusqu'à Paris, mais ne voulurent pas céder au désir de Charles de terminer la soumission de la Neustrie. En 719 Rainfroi se ligua avec Eudes, duc d'Aquitaine, pour résister en commun contre Charles, qui venait de tenter une nouvelle attaque contre la Neustrie; les armées ennemies se rencontrèrent près de Soissons; les Austrasiens furent encore une fois victorieux, et poursuivirent leurs adversaires jusqu'à Orléans. Désespérant de lutter avec avantage contre Charles, Rainfroi se soumit à lui, et renonça à la mairie du palais. En dédommagement il reçut le comté d'Anjou, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. E. G.

Contin. de Frédégaire — *Chronicon moissiacense*. — Ado, *Chronicon*. — *Annales fuldenses*. — *Annales metenses*. — *Gesta regum francorum*. — Adrien Valois. — Henri Martin, *Histoire de France*.

RAINOLFE, premier comte d'Aversa, mort en 1059. Il faisait partie de la troupe d'aventuriers normands que Drengot (*voy.* ce nom), son frère, conduisit en Italie. Après la bataille de Cannes, livrée en 1019 aux Grecs par Melo de Bari, et où fut tué Drengot avec la plus grande partie de ses compagnons, il fut choisi pour chef par les survivants, et se mit à la solde des princes de Capoue et de Salerne. Il marcha une seconde fois contre les Grecs de la Pouille (1021), à la suite de l'empereur Henri II. Au retour de cette infructueuse expédition, il s'empara entre Naples et Capoue, sur les ruines de l'ancienne ville d'Atella, d'un petit château où il mit en sûreté ses trésors et autour duquel sa troupe, grossie par l'arrivée de nouvelles bandes d'aventuriers, fonda bientôt la ville d'Aversa. Il y accueillit en 1027 le duc de Naples Sergius, et l'aida en décembre 1029 à soustraire sa patrie à l'autorité de Pandolfe IV, prince de Capoue. Sergius en reconnaissance lui accorda l'investiture de la ville et du territoire d'Aversa, avec le titre de comte, et lui donna une de ses parentes en mariage. Rainolfe, ne fut pas toujours fidèle aux Napolitains, dont il était le feudataire; il vendait ses services au plus offrant, et ne perdait aucune occasion d'affermir son comté. Il aida Guillaume Bras de Fer et les fils de Tancrède de Hauteville à s'emparer de la Pouille; il traita avec eux en prince indépendant, et laissa à Richard, son neveu, la première souveraineté que les Normands acquirent en Italie. S. R.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*.

RAINSSANT (*Jean-Firmin*), bénédictin français, né en 1596, à Suippes, près de Châlons-sur-Marne, mort le 8 novembre 1651, au couvent de Lehon, près de Dinan (Bretagne). Il fit profession à Verdun, en 1613, chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne, et devint en 1627 prieur de Breuil (diocèse de Reims). L'un des dix-huit religieux chargés, en 1630, par le cardinal de Richelieu, abbé de Cluny, d'introduire la réforme dans cette abbaye, il fut en 1633 nommé prieur de Ferrières en Gâtinais; mais lorsque la réunion de Cluny et de Saint-Maur cessa en 1644, il donna la préférence à cette dernière congrégation, et obtint du pape, tant pour lui que pour ses confrères, venus avec lui de Saint-Vanne à Cluny, un bref qui autorisait cette translation. Élu, en 1645, prieur de

l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, il assista au chapitre de l'ordre tenu en 1648, en qualité de définiteur, et s'y démit de la supériorité. Ses confrères l'élurent en 1651 visiteur de la province de Bretagne; mais la même année il mourut, des suites d'une chute de cheval, qui lui avait occasionné la fracture d'une jambe. On a de lui : *Lettre adressée au prince François de Lorraine, évêque de Verdun, pour l'éclaircissement du différend mû entre les Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe*; 1630, in-8° : il s'agissait d'une question de discipline monastique; — *Les Merveilles de Notre-Dame de Bethléem en l'abbaye de Ferrières, en Gâtinais*; Paris, 1635, in-4°; — *Méditations pour tous les jours de l'année*; Paris, 1633, in-12; 1647, 1699, in-4°. Il ne faut pas confondre ce bénédictin avec Rainssant, religieux minime, né à Reims, prédicateur distingué, et mort à Nancy, le 16 mars 1639. H. F.

Calmet, *Biblioth. lorraine*. — Le Cerf, *Biblioth. des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*.

RAINSSANT (*Pierre*), numismate français, né vers 1640, à Reims, mort le 7 juin 1689, à Versailles. Il prit ses grades en médecine dans l'université de Reims, et y obtint une chaire de professeur. La vue d'une urne nouvellement découverte, et qui était remplie de médailles de bronze, décida sa vocation pour la numismatique. Étant venu s'établir à Paris, il fournit quelques notices au *Journal des savants*, et reçut en 1684 le titre d'antiquaire et garde des médailles du roi. Il s'adjoignit dans l'exercice de ces fonctions son parent et compatriote Oudinet, qui lui succéda. En se promenant seul dans le parc de Versailles, il se laissa tomber dans la pièce d'eau des Suisses, et s'y noya. Il avait été admis l'un des premiers dans l'Académie des inscriptions, désignée alors sous le nom d'Académie des médailles. On a de lui : *An cometa morborum prodromus quæstio*; Reims, 1665, in-4° : thèse de doctorat; — *Sur l'origine des fleurs de lys*; Paris, 1678, in-4°; — *Sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*; Versailles, 1684, in-4°; trad. en italien et en latin. On lui a toujours attribué une *Explication* (anonyme) *des tableaux de la galerie de Versailles*; Versailles, 1687, in-4°. Il avait aussi entrepris une *Histoire de l'empereur Adrien par les médailles*, que la mort l'empêcha de terminer.

Plouquet, *Literatura medica*. — Renauldin, *Les Médecins numismatistes*.

RAIS (1) ou **RETZ** (*Gilles* de), maréchal de France, né vers 1406, exécuté près de Nantes, le 26 octobre 1440. Il était fils de Gui de Laval, seigneur de Rais, et de Marie de Craon. Il avait à peine atteint (d'après nos calculs) l'âge de quatorze ans lorsqu'il épousa, le 30 novembre 1420, Catherine de Thouars, l'une des riches héritières du Poitou. Il embrassa tout jeune la carrière des armes. Dès 1427, il servit la cause de Charles VII dans le Maine. Il se trouvait à Chinon lorsque la Pucelle vint trouver le roi, en mars 1429. Georges de la Trimouille, ministre tout-puissant, était, par les Craon, cousin de Gilles. Ils s'allièrent ensemble, avril 1429 (*voy*. La Trimouille). Le jeune et riche baron devint la créature du favori. La Trimouille, forcé de subir la Pucelle, aposta près d'elle Gilles de Rais. Chargé, quoique novice encore, de commandements importants, le sire de Rais fut constamment adjoint à la Pucelle. La Trimouille écarta La Fayette (1) pour faire place à Gilles de Rais. Celui-ci servit comme lieutenant du roi durant toute la campagne du *sacre*. Le 17 juillet 1429 il fut témoin de cette grande solennité. Ce jour même, ayant été nommé (à l'âge de vingt-trois ans) maréchal de France, il porta la sainte ampoule et tint l'office du maréchal de La Fayette, ainsi supplanté. Gilles de Rais continua l'expédition, aux côtés de la Pucelle, jusque sous les murs de Paris (13 septembre). Toujours docile à La Trimouille, il exécuta l'ordre de retraite, et se sépara de l'héroïne. A partir de ce moment Gilles regagna ses foyers. De 1432 à 1435, il reparut encore, aux siéges de Lagny, de Sillé-le-Guillaume, de Conlie au Maine; mais seulement par intervalles. La Trimouille perdit le pouvoir en 1433. Une autre politique prévalut, et La Fayette recouvra les bonnes grâces royales. Gilles de Rais alors paraît avoir abandonné définitivement la vie publique et le théâtre de la cour, pour la vie privée, où nous devons le suivre.

Le fils de Gui de Laval, orphelin en 1416, avait hérité de son père, en seigneuries, une fortune de 10 à 12,000 mille livres de rente. Il demeura sous la tutelle d'un chevalier, Jean de Craon, son aïeul, déjà brisé par l'âge. Catherine de Thouars lui apporta en dot de 6 à 7,000 livres. Ces possessions s'accrurent de 13 à 14,000 livres, lorsque Jean de Craon mourut, en 1432. On estime à environ 50,000 livres, monnaie du temps, la somme annuelle que pouvait consacrer à son luxe, lorsqu'il quitta la cour, le jeune maréchal de France (2).

(1) Le pays de Rais (*pagus Ratiatensis*), est situé au sud de Nantes et de la Loire. Il avait pour chef-lieu Machecoul. Notre personnage, au quinzième siècle, se nommait en latin *Egidius, dominus Radesiarum* ou *de Radesiis*. Cette baronnie devint ensuite un comté; elle fut érigée en duché-pairie pour Albert de Gondi, *maréchal de Rais*, deuxième de ce nom. L'un des héros de la Fronde, P. de Gondi signait : le *cardinal de Rais*. La forme *Retz* est moderne, et prit faveur aux dix-septième et dix-huitième siècles. Nous adoptons de préférence l'ancienne forme *Rais*, qui tend à prévaloir de nouveau et qui nous paraît plus plausible.

(1) *Voy*. ce nom, tome XXVIII. Nous avons dit par erreur, dans cette notice (col. 694), que La Fayette conserva son commandement au sacre et l'année suivante. La Fayette fut renvoyé immédiatement après la bataille de Patay, gagnée en rase campagne par la Pucelle, le 18 juin 1429. Sa *disgrâce* dura jusqu'à la *retraite* de Gilles de Rais. La Fayette reparut à la cour en janvier 1436.

(2) Autant qu'on peut comparer la valeur de l'argent aux deux époques, l'opulence de Gilles de Rais repré-

Jeune, riche, beau, d'un esprit vif et enjoué, mais faible et frivole, il fut pour ainsi dire accablé des biens de la fortune. Tant de faveurs fortuites et de priviléges devinrent la cause de sa perte. Dès son enfance Gilles avait vu ses caprices et ses vices respectés et obéis par de complaisants domestiques. Entre dix-huit et vingt ans, il prit l'administration de ses biens. Des intrigants, parasites intéressés, trouvèrent, par la flatterie, le chemin de sa confiance. Des jouissances précoces, une puissance imméritée, l'avaient conduit de bonne heure à la satiété. L'ardeur de ses sens, le vide de ses loisirs, l'activité de son imagination, ouvrirent à son intelligence le champ d'une dépravation infinie. Il chercha au delà de la nature un monde de voluptés ignobles. La musique religieuse et la pompe du culte étaient au quinzième siècle le luxe principal des grandes existences seigneuriales (1). Ce double charme exerça sur Gilles une séduction souveraine. Il avait pour sa garde deux cents hommes d'armes à cheval. Les meubles les plus riches, les tentures les plus somptueuses décoraient ses résidences de Machecoul, de Châteaucé, de Tiffauges; son hôtel de la Suze, à Nantes, et d'autres, rivalisaient avec les cours du duc de Bretagne et du roi de France. Mais sa chapelle était le principal objet de son orgueil : elle composait un chapitre de vingt-cinq à trente clercs, chapelains et enfants de chœur, suivis de leurs serviteurs. Tous ensemble formaient un train de cinquante hommes et cinquante chevaux, qui suivaient le seigneur dans ses déplacements. Un orgue portatif, qu'il avait fait construire, accompagnait ce service ambulant. Son chapitre était partagé en dignitaires : maître d'école, chantres, archidiacres, doyen; le chef portait, de l'autorité de Gilles, le titre d'évêque. Le baron de Rais poursuivit à Rome l'obtention des bulles nécessaires pour conférer à ce chapelain domestique la mitre et la crosse et pour décorer les autres prêtres d'insignes semblables à ceux que portaient les chanoines-comtes de Lyon.

Gilles de Rais ne comptait pas. Il entendit à Poitiers un jeune chantre, ou enfant de chœur, nommé *Rossignol*, de La Rochelle. Il combla le père de présents, et pour déterminer le fils à le suivre, il lui donna une terre et 200 livres de rente. Il aimait avec passion le spectacle des danses ou morisques, et surtout les mystères par personnages, dont les dispendieuses représentations exigeaient un déploiement de ressources immenses. Il présida, vers 1436, à l'exécution du *Mystère de la Pucelle*, qui fut célébré à Orléans, et dans lequel il était lui-même glorifié par un rôle spécial. Il dépensa en une seule année 80 à 200,000 écus, pendant son séjour dans cette ville.

sente à nos yeux un revenu de deux millions de francs de nos jours.

(1) *Voy.* l'article de JEAN duc d'Alençon.

Ses revenus ne suffisaient pas à de telles prodigalités. Dès 1430 il eut recours aux hypothèques et aux aliénations. Gilles de Rais vendit peu à peu ses biens, l'un après l'autre. Il donnait *dix* de revenu pour *cent*, en numéraire une fois payé. Les conseillers qui l'entouraient servaient à ses moindres transactions d'intermédiaires obligés. Gilles payait les mêmes marchandises trois fois plus cher que toute autre personne. Les sommes qui provenaient de ses ventes ou emprunts se dissipaient entre les mains de ses intendants. Pour combler ce vide croissant, il invoqua l'aide imaginaire de l'alchimie, puis de la nécromancie. Les plus singulières superstitions du moyen âge prirent possession de son esprit. Il s'entoura de sorciers, qu'il choisit d'abord, sous sa main, en Bretagne, puis à Paris ensuite; il en envoya chercher en Italie, et fit venir notamment à grands frais Francesco Prelati, prêtre de Florence. Par leur conseil, il résolut de se donner au diable, afin d'obtenir de lui *science, richesse et puissance*. Certaines pratiques consacrées par la tradition, dans une sorte de code occulte, étaient d'un emploi nécessaire : il fallait outrager Dieu et la nature; il fallait, pour évoquer le diable, choisir certain lieu, certaine heure, tracer des *cernes* ou cercles, des figures; appeler Belzébut, Astaroth, Barron prononcer des paroles et lui offrir le sang ou quelque membre de jeunes enfants. Gilles de Rais se plongea dans cet océan de mystérieuses abominations et de croyances étranges que comportait alors l'état général des esprits. Il pratiqua ces superstitions avec des raffinements de cruauté ou de folie propres à stupéfier le lecteur des textes originaux, et qui défient toute expression.

Gilles de Rais, seigneur haut justicier sur ses terres, exerçait une grande autorité. Il aurait pu jouir beaucoup plus longtemps de l'impunité, s'il n'avait été en quelque sorte trahi par les circonstances. Dès 1435 les proches de Gilles de Rais avaient sollicité du roi de France l'interdiction civile de leur parent. Charles VII prononça cette interdiction, et la manda au duc de Bretagne, pour être accomplie légalement; mais le duc refusa d'obéir : ce grand vassal en effet prétendait à l'indépendance. Le duc de Bretagne s'était en outre rendu acquéreur des biens les plus considérables aliénés par le prodigue interdit. Il ne pouvait sans préjudice pour ses intérêts se prêter à rompre des contrats léonins dont il recueillait le bénéfice. Déjà la rumeur publique, contenue par la crainte, accusait sourdement Gilles de Rais. Les écritures authentiques évaluent de cent quarante à deux cent le nombre des enfants qui lui avaient servi de victimes. Le maréchal fut dénoncé; le duc mis en demeure de poursuivre judiciairement le coupable. Gilles de Rais, dans un acte de violence très-secondaire, avait enfreint les immunités ecclésiastiques. L'évêque de Nantes et l'inquisition s'ad-

it au juge séculier de Bretagne. De nom- …moins, les complices du maréchal et e Rais lui-même, racontèrent, dans le détail, toutes les œuvres de bar- … e et de turpitude, auxquelles t ses … s'étaient livrés. Après … de l'arrogance et de … humilia et demanda par- … aux hommes, en s'offrant lui- … expiation du supplice. Gilles de Rais de ses serviteurs furent condamnés à … pécuniaire envers le duc de Bre- … perdre la vie. Le 26 octobre 1440, … termina la carrière de Gilles de … acte eut lieu dans la prairie de Nan- … s'ouvrit par la procession générale du … tant régulier que séculier. Gilles, en … d'un immense concours de specta- … attaché à un poteau, les pieds fixés … abeau qui surmontait le bûcher. Con- …nt à sa demande, il obtint la grâce de premier, à la vue de ses compagnons, … irent après lui le supplice du feu. Le … ayant enlevé l'escabeau, Gilles mourut … gulation. On alluma ensuite le bûcher, … forme. Le corps de Gilles fut transmis … mes de sa famille, qui le firent inhumer dans l'église de Notre-Dame des Carmes.

A. Vallet Viriville.

… de Gilles de Rais; original, à Nantes, ar- … la Loire-Inférieure. Extraits de ce procès: … 71, Biblioth. impér.: ms. 36 des Blancs-Man- …326, etc. — D. Morice, *Histoire de Bretagne*. … es de Cousinot, J. Chartier, Monstrelet. — P. Mar- … *artulaire de Rais*, 1857, in-8°. — *Revue des … de l'Ouest*, novembre, 1857, p. 177. — Armand … *Notice sur Gilles de Rais*, 1858, in-8°.

…N (*Françoise* Pitel, femme Siret-), … française, née en 1661 ou 1662, morte … voisière, près Falaise, le 30 septembre … ille d'un directeur de comédiens no- … elle parut très-jeune sur la scène. Après … ir de quinze à dix-huit mois en Angle- … lle revint en France, où elle épousa … sin le cadet, et entra à Rouen dans la … le son mari. En avril 1679, les deux … ébutèrent sur le théâtre de l'hôtel de … ne. Campistron composa une partie de … pour cette actrice. Après la mort de … i (5 septembre 1693), sa célébrité s'ac- … r l'amour que ses charmes inspirèrent … l dauphin, fils de Louis XIV. Vers … roi, ne jugeant plus convenable qu'une … distinguée par l'héritier du trône … t de servir à l'amusement du public, fit … Mlle Raisin, si elle voulait renoncer au … une rente viagère de dix mille livres. … tta la scène au mois d'avril; mais le … étant mort en 1711, elle vit sa rente … supprimée. En 1716 le régent lui ac- … 000 livres de pension. La carrière de … sin ne fut cependant pas très-enviable : … lle eût su captiver durant de longues an- … premier prince de France, le caractère étroit du Dauphin lui fit regretter souvent d'avoir accepté des chaînes qui pour être brillantes n'en étaient pas moins lourdes. Vers 1719, elle se retira en Basse-Normandie, chez sa sœur, Mme Durieu, qui avait acheté la terre de La Davoisière, près Falaise. Elle eut une fille de sa liaison avec le dauphin. « Mlle Raisin, dit Parfaict, était belle, grande, bien faite et pleine de grâces naturelles. Ses yeux étaient charmants. Elle avoit la bouche un peu grande, mais ce défaut était réparé par la beauté de ses dents et l'agrément de son sourire. Elle était d'un caractère facile et fort charitable. »

Le Mercure de France, octobre 1721. — Parfaict, *Hist. du théâtre français*, t. XIV, p. 31, 71, et 536. — Le Mazurier, *Galerie hist. du Théâtre-Français*, t. I, p. 520, t. II, p. 349.

RAISSE (*Arnold*), théologien français, né à Douai, où il est mort, en 1644, fut chanoine de l'église de Saint-Pierre. Il appliqua une grande partie de ses loisirs à des recherches dans les archives des églises et monastères des Pays-Bas, pour connaître l'histoire des saints de ce pays. Il laissa plusieurs ouvrages en langue latine, ou imprimés à Douai, et qui n'offrent plus d'intérêt.

M. T.

Duthilœul, *Bibliographie douaisienne*.

RAISSON (*François-Étienne-Jacques*), homme politique français, né à Paris, le 26 juin 1760, mort à Sens, le 24 avril 1835. Fils d'un limonadier, il ne le fut pas lui-même, comme on l'a dit, fit d'assez bonnes études et devint sous-secrétaire des commandements du prince de Conti. Il se déclara un des plus chauds partisans de la révolution, et fut nommé secrétaire général du département de Paris (septembre 1792), directeur de la fabrication des assignats (février 1793), administrateur général des subsistances, et chef de division dans les bureaux de la police. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il en fut le secrétaire, et attira souvent l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention. Il protesta contre la réaction thermidorienne. Arrêté le 1er avril 1795, il fut détenu quelque temps au château de Ham. Relâché avant le 13 vendémiaire, il s'efforça de rétablir les sociétés populaires. En 1799 il accepta une mission à Turin, et à son retour il entra comme rédacteur dans les bureaux de la police générale. En 1820 il se retira à Sens.

Biographie moderne (1806).

RAISSON (*Horace-Napoléon*), littérateur français, fils du précédent, né le 24 août 1798, à Paris, où il est mort, le 9 juin 1854. Après avoir été élevé au Lycée impérial, il devint en 1816 secrétaire du marquis de La Maisonfort, administrateur général des biens de la couronne, et fut attaché en 1818 au cabinet particulier du ministre des finances. Réformé en 1822, ainsi que Casimir Bonjour et plusieurs autres employés convaincus de libéralisme, il s'adonna à la littérature, fit jouer quelques comédies et tra-

Jeune, riche, beau, d'un esprit vif et enjoué, mais faible et frivole, il fut pour ainsi dire accablé des biens de la fortune. Tant de faveurs fortuites et de priviléges devinrent la cause de sa perte. Dès son enfance Gilles avait vu ses caprices et ses vices respectés et obéis par de complaisants domestiques. Entre dix-huit et vingt ans, il prit l'administration de ses biens. Des intrigants, parasites intéressés, trouvèrent, par la flatterie, le chemin de sa confiance. Des jouissances précoces, une puissance imméritée, l'avaient conduit de bonne heure à la satiété. L'ardeur de ses sens, le vide de ses loisirs, l'activité de son imagination, ouvrirent à son intelligence le champ d'une dépravation infinie. Il chercha au delà de la nature un monde de voluptés ignobles. La musique religieuse et la pompe du culte étaient au quinzième siècle le luxe principal des grandes existences seigneuriales (1). Ce double charme exerça sur Gilles une séduction souveraine. Il avait pour sa garde deux cents hommes d'armes à cheval. Les meubles les plus riches, les tentures les plus somptueuses décoraient ses résidences de Machecoul, de Châteaucé, de Tiffauges; son hôtel de la Suze, à Nantes, et d'autres, rivalisaient avec les cours du duc de Bretagne et du roi de France. Mais sa chapelle était le principal objet de son orgueil : elle composait un chapitre de vingt-cinq à trente clercs, chapelains et enfants de chœur, suivis de leurs serviteurs. Tous ensemble formaient un train de cinquante hommes et cinquante chevaux, qui suivaient le seigneur dans ses déplacements. Un orgue portatif, qu'il avait fait construire, accompagnait ce service ambulant. Son chapitre était partagé en dignitaires : maître d'école, chantres, archidiacres, doyen; le chef portait, de l'autorité de Gilles, le titre d'évêque. Le baron de Rais poursuivit à Rome l'obtention des bulles nécessaires pour conférer à ce chapelain domestique la mitre et la crosse et pour décorer les autres prêtres d'insignes semblables à ceux que portaient les chanoines-comtes de Lyon.

Gilles de Rais ne comptait pas. Il entendit à Poitiers un jeune chantre, ou enfant de chœur, nommé *Rossignol*, de La Rochelle. Il combla le père de présents, et pour déterminer le fils à le suivre, il lui donna une terre et 200 livres de rente. Il aimait avec passion le spectacle des danses ou morisques, et surtout les mystères par personnages, dont les dispendieuses représentations exigeaient un déploiement de ressources immenses. Il présida, vers 1436, à l'exécution du *Mystère de la Pucelle*, qui fut célèbre à Orleans, et dans lequel il était lui-même glorifié par un rôle spécial. Il dépensa en une seule année 80 à 200,000 écus, pendant son séjour dans cette ville.

sente à nos yeux un revenu de deux millions de francs de nos jours.

(1) *Voy.* l'article de JEAN duc d'Alençon.

Ses revenus ne suffisaient pas à de telles prodigalités. Dès 1430 il eut recours aux hypothèques et aux aliénations. Gilles de Rais vendit peu à peu ses biens, l'un après l'autre. Il donnait *dix* de revenu pour *cent*, en numéraire une fois payé. Les conseillers qui l'entouraient servaient à ses moindres transactions d'intermédiaires obligés. Gilles payait les mêmes marchandises trois fois plus cher que toute autre personne. Les sommes qui provenaient de ses ventes ou emprunts se dissipaient entre les mains de ses intendants. Pour combler ce vide croissant, il invoqua l'aide imaginaire de l'alchimie, puis de la nécromancie. Les plus singulières superstitions du moyen âge prirent possession de son esprit. Il s'entoura de sorciers, qu'il choisit d'abord, sous sa main, en Bretagne, puis à Paris ensuite; il en envoya chercher en Italie, et fit venir notamment à grands frais Francesco Prelati, prêtre de Florence. Par leur conseil, il résolut de se donner au diable, afin d'obtenir de lui *science, richesse et puissance*. Certaines pratiques consacrées par la tradition, dans une sorte de code occulte, étaient d'un emploi nécessaire : il fallait outrager Dieu et la nature; il fallait, pour évoquer le diable, choisir certain lieu, certaine heure, tracer des *cernes* ou cercles, des figures; appeler Belzébut, Astaroth, Barron prononcer des paroles et lui offrir le sang ou quelque membre de jeunes enfants. Gilles de Rais se plongea dans cet océan de mystérieuses abominations et de croyances étranges que comportait alors l'état général des esprits. Il pratiqua ces superstitions avec des raffinements de cruauté ou de folie propres à stupéfier le lecteur des textes originaux, et qui défient toute expression.

Gilles de Rais, seigneur haut justicier sur ses terres, exerçait une grande autorité. Il aurait pu jouir beaucoup plus longtemps de l'impunité, s'il n'avait été en quelque sorte trahi par les circonstances. Dès 1435 les proches de Gilles de Rais avaient sollicité du roi de France l'interdiction civile de leur parent. Charles VII prononça cette interdiction, et la manda au duc de Bretagne, pour être accomplie légalement; mais le duc refusa d'obéir : ce grand vassal en effet prétendait à l'indépendance. Le duc de Bretagne s'était en outre rendu acquéreur des biens les plus considérables aliénés par le prodigue interdit. Il ne pouvait sans préjudice pour ses intérêts se prêter à rompre des contrats léonins dont il recueillait le bénéfice. Déjà la rumeur publique, contenue par la crainte, accusait sourdement Gilles de Rais. Les écritures authentiques évaluent de cent quarante à deux cent le nombre des
fants qui lui avaient servi de victi Le
réchal fut dénoncé ; le duc mis en
poursuivre judiciairement le coupa
de Rais, dans un acte de violence très-
daire, avait enfreint les immunités ecclésiastiques. L'évêque de Nantes et l'inquisition s'a-

joignirent au juge séculier de Bretagne. De nombreux témoins, les complices du maréchal et Gilles de Rais lui-même, racontèrent, dans le plus grand détail, toutes les œuvres de barbarie, de sottise et de turpitude, auxquelles Gilles et ses compagnons s'étaient livrés. Après avoir un moment essayé de l'arrogance et de l'intimidation, Gilles s'humilia et demanda pardon à Dieu et aux hommes, en s'offrant lui-même à l'expiation du supplice. Gilles de Rais et deux de ses serviteurs furent condamnés à une amende pécuniaire envers le duc de Bretagne et à perdre la vie. Le 26 octobre 1440, un *auto da fe* termina la carrière de Gilles de Rais. Cet acte eut lieu dans la prairie de Nantes : il s'ouvrit par la procession générale du clergé, tant régulier que séculier. Gilles, en présence d'un immense concours de spectateurs, fut attaché à un poteau, les pieds fixés sur l'escabeau qui surmontait le bûcher. Conformément à sa demande, il obtint la grâce de périr le premier, à la vue de ses compagnons, qui subirent après lui le supplice du feu. Le bourreau ayant enlevé l'escabeau, Gilles mourut par strangulation. On alluma ensuite le bûcher, pour la forme. Le corps de Gilles fut transmis à des dames de sa famille, qui le firent inhumer à Nantes dans l'église de Notre-Dame des Carmes.

A. VALLET VIRIVILLE.

Procès de Gilles de Rais; original, à Nantes, archives de la Loire-Inférieure. Extraits de ce procès : ms. fr. 4771, Biblioth. impér. : ms. 36 des Blancs-Manteaux, p. 326, etc. — D. Morice, *Histoire de Bretagne*. *Chroniques* de Cousinot, J. Chartier, Monstrelet — P. Marchegay, *Cartulaire de Rais*, 1857, in-8°. — *Revue des provinces de l'ouest*, novembre, 1857, p. 177. — Armand Guéraud, *Notice sur Gilles de Rais*, 1858, in-8°.

RAISIN (*Françoise* PITEL, femme SIRET-), actrice française, née en 1661 ou 1662, morte à La Davoisière, près Falaise, le 30 septembre 1721. Fille d'un directeur de comédiens nomades, elle parut très-jeune sur la scène. Après un séjour de quinze à dix-huit mois en Angleterre, elle revint en France, où elle épousa Siret-Raisin le cadet, et entra à Rouen dans la troupe de son mari. En avril 1679, les deux époux débutèrent sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Campistron composa une partie de ses rôles pour cette actrice. Après la mort de son mari (5 septembre 1693), sa célébrité s'accrut, par l'amour que ses charmes inspirèrent au grand dauphin, fils de Louis XIV. Vers 1701, le roi, ne jugeant plus convenable qu'une personne distinguée par l'héritier du trône continuât de servir à l'amusement du public, fit offrir a Mlle Raisin, si elle voulait renoncer au théâtre, une rente viagère de dix mille livres. Elle quitta la scène au mois d'avril; mais le dauphin étant mort en 1711, elle vit sa rente aussitôt supprimée. En 1716 le régent lui accorda 2,000 livres de pension. La carrière de Mlle Raisin ne fut cependant pas très-enviable : quoiqu'elle eût su captiver durant de longues années le premier prince de France, le caractère étroit du Dauphin lui fit regretter souvent d'avoir accepté des chaînes qui pour être brillantes n'en étaient pas moins lourdes. Vers 1719, elle se retira en Basse-Normandie, chez sa sœur, Mme Durieu, qui avait acheté la terre de La Davoisière, près Falaise. Elle eut une fille de sa liaison avec le dauphin. « Mlle Raisin, dit Parfaict, était belle, grande, bien faite et pleine de grâces naturelles. Ses yeux étaient charmants. Elle avoit la bouche un peu grande, mais ce défaut était réparé par la beauté de ses dents et l'agrément de son sourire. Elle était d'un caractère facile et fort charitable. »

Le Mercure de France, octobre 1721. — Parfaict, *Hist. du théâtre français*, t. XIV, p. 31, 71, et 536. — Le Mazurier, *Galerie hist. du Théâtre-Français*, t. I, p. 590, t. II, p. 342.

RAISSE (*Arnold*), théologien français, né à Douai, où il est mort, en 1644, fut chanoine de l'église de Saint-Pierre. Il appliqua une grande partie de ses loisirs à des recherches dans les archives des églises et monastères des Pays-Bas, pour connaître l'histoire des saints de ce pays. Il laissa plusieurs ouvrages en langue latine, ou imprimés à Douai, et qui n'offrent plus d'intérêt.

M. T.

Dutilbœul, *Bibliographie douaisienne*.

RAISSON (*François-Étienne-Jacques*), homme politique français, né à Paris, le 26 juin 1760, mort à Sens, le 24 avril 1835. Fils d'un limonadier, il ne le fut pas lui-même, comme on l'a dit, fit d'assez bonnes études et devint sous-secrétaire des commandements du prince de Conti. Il se déclara un des plus chauds partisans de la révolution, et fut nommé secrétaire général du département de Paris (septembre 1792), directeur de la fabrication des assignats (février 1793), administrateur général des subsistances, et chef de division dans les bureaux de la police. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il en fut le secrétaire, et attira souvent l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention. Il protesta contre la réaction thermidorienne. Arrêté le 1er avril 1795, il fut détenu quelque temps au château de Ham. Relâché avant le 13 vendémiaire, il s'efforça de rétablir les sociétés populaires. En 1799 il accepta une mission à Turin, et à son retour il entra comme rédacteur dans les bureaux de la police générale. En 1820 il se retira à Sens.

Biographie moderne (1806).

RAISSON (*Horace-Napoléon*), littérateur français, fils du précédent, né le 24 août 1798, à Paris, où il est mort, le 9 juin 1854. Après avoir été élevé au Lycée impérial, il devint en 1816 secrétaire du marquis de La Maisonfort, administrateur général des biens de la couronne, et fut attaché en 1818 au cabinet particulier du ministre des finances. Réformé en 1822, ainsi que Casimir Bonjour et plusieurs autres employés convaincus de libéralisme, il s'adonna à la littérature, fit jouer quelques comédies et tra-

Jeune, riche, beau, d'un esprit vif et enjoué, mais faible et frivole, il fut pour ainsi dire accablé des biens de la fortune. Tant de faveurs fortuites et de priviléges devinrent la cause de sa perte. Dès son enfance Gilles avait vu ses caprices et ses vices respectés et obéis par de complaisants domestiques. Entre dix-huit et vingt ans, il prit l'administration de ses biens. Des intrigants, parasites intéressés, trouvèrent, par la flatterie, le chemin de sa confiance. Des jouissances précoces, une puissance imméritée, l'avaient conduit de bonne heure à la satiété. L'ardeur de ses sens, le vide de ses loisirs, l'activité de son imagination, ouvrirent à son intelligence le champ d'une dépravation infinie. Il chercha au delà de la nature un monde de voluptés ignobles. La musique religieuse et la pompe du culte étaient au quinzième siècle le luxe principal des grandes existences seigneuriales (1). Ce double charme exerça sur Gilles une séduction souveraine. Il avait pour sa garde deux cents hommes d'armes à cheval. Les meubles les plus riches, les tentures les plus somptueuses décoraient ses résidences de Machecoul, de Châteaucé, de Tiffauges; son hôtel de la Suze, à Nantes, et d'autres, rivalisaient avec les cours du duc de Bretagne et du roi de France. Mais sa chapelle était le principal objet de son orgueil : elle composait un chapitre de vingt-cinq à trente clercs, chapelains et enfants de chœur, suivis de leurs serviteurs. Tous ensemble formaient un train de cinquante hommes et cinquante chevaux, qui suivaient le seigneur dans ses déplacements. Un orgue portatif, qu'il avait fait construire, accompagnait ce service ambulant. Son chapitre était partagé en dignitaires : maître d'école, chantres, archidiacres, doyen; le chef portait, de l'autorité de Gilles, le titre d'évêque. Le baron de Rais poursuivit à Rome l'obtention des bulles nécessaires pour conférer à ce chapelain domestique la mitre et la crosse et pour décorer les autres prêtres d'insignes semblables à ceux que portaient les chanoines-comtes de Lyon.

Gilles de Rais ne comptait pas. Il entendit à Poitiers un jeune chantre, ou enfant de chœur, nommé *Rossignol*, de La Rochelle. Il combla le père de présents, et pour déterminer le fils à le suivre, il lui donna une terre et 200 livres de rente. Il aimait avec passion le spectacle des danses ou morisques, et surtout les mystères par personnages, dont les dispendieuses représentations exigeaient un déploiement de ressources immenses. Il présida, vers 1436, à l'exécution du *Mystère de la Pucelle*, qui fut célébré à Orléans, et dans lequel il était lui-même glorifié par un rôle spécial. Il dépensa en une seule année 80 à 200,000 écus, pendant son séjour dans cette ville.

sente à nos yeux un revenu de deux millions de francs de nos jours.

(1) *Voy.* l'article de JEAN duc d'Alençon.

Ses revenus ne suffisaient pas à de telles prodigalités. Dès 1430 il eut recours aux hypothèques et aux aliénations. Gilles de Rais vendit peu à peu ses biens, l'un après l'autre. Il donnait *dix* de revenu pour *cent*, en numéraire une fois payé. Les conseillers qui l'entouraient servaient à ses moindres transactions d'intermédiaires obligés. Gilles payait les mêmes marchandises trois fois plus cher que toute autre personne. Les sommes qui provenaient de ses ventes ou emprunts se dissipaient entre les mains de ses intendants. Pour combler ce vide croissant, il invoqua l'aide imaginaire de l'alchimie, puis de la nécromancie. Les plus singulières superstitions du moyen âge prirent possession de son esprit. Il s'entoura de sorciers, qu'il choisit d'abord, sous sa main, en Bretagne, puis à Paris ensuite; il en envoya chercher en Italie, et fit venir notamment à grands frais Francesco Prelati, prêtre de Florence. Par leur conseil, il résolut de se donner au diable, afin d'obtenir de lui *science, richesse et puissance*. Certaines pratiques consacrées par la tradition, dans une sorte de code occulte, étaient d'un emploi nécessaire : il fallait outrager Dieu et la nature; il fallait, pour évoquer le diable, choisir certain lieu, certaine heure, tracer des *cernes* ou cercles, des figures; appeler Belzébut, Astaroth, Barron prononcer des paroles et lui offrir le sang ou quelque membre de jeunes enfants. Gilles de Rais se plongea dans cet océan de mystérieuses abominations et de croyances étranges que comportait alors l'état général des esprits. Il pratiqua ces superstitions avec des raffinements de cruauté ou de folie propres à stupéfier le lecteur des textes originaux, et qui défient toute expression.

Gilles de Rais, seigneur haut justicier
terres, exerçait une grande autorité.
pu jouir beaucoup plus longtemps d
nité, s'il n'avait été en quelque sorte
les circonstances. Dès 1435 les proches d
de Rais avaient sollicité du roi de France
diction civile de leur parent. Charles
nonça cette interdiction, et la manda au
Bretagne, pour être accomplie légale
duc refusa d'obéir : ce grand vassa
tendait à l'indépendance. Le duc de
tait en outre rendu acquéreur des
considérables aliénés par le prodig
ne pouvait sans préjudice pour ses intér
ter à rompre des contrats léonins dont il
lait le bénéfice. Déjà la rumeur publique,
nue par la crainte, accusait sourdement
de Rais. Les écritures authentiques év
cent quarante à deux cent le nombre
fants qui lui avaient servi de victimes.
réchal fut dénoncé; le duc mis en demeure
poursuivre judiciairement le coupable.
de Rais, dans un acte de violence très
daire, avait enfreint les immunités ec
ques. L'évêque de Nantes et l'inq

joignirent au juge séculier de Bretagne. De nombreux témoins, les complices du maréchal et Gilles de Rais lui-même, racontèrent, dans le plus grand détail, toutes les œuvres de barbarie, de sottise et de turpitude, auxquelles Gilles et ses compagnons s'étaient livrés. Après avoir un moment essayé de l'arrogance et de l'intimidation, Gilles s'humilia et demanda pardon à Dieu et aux hommes, en s'offrant lui-même à l'expiation du supplice. Gilles de Rais et deux de ses serviteurs furent condamnés à une amende pécuniaire envers le duc de Bretagne et à perdre la vie. Le 26 octobre 1440, un *auto da fé* termina la carrière de Gilles de Rais. Cet acte eut lieu dans la prairie de Nantes : il s'ouvrit par la procession générale du clergé, tant régulier que séculier. Gilles, en présence d'un immense concours de spectateurs, fut attaché à un poteau, les pieds fixés sur l'escabeau qui surmontait le bûcher. Conformément à sa demande, il obtint la grâce de périr le premier, à la vue de ses compagnons, qui subirent après lui le supplice du feu. Le bourreau ayant enlevé l'escabeau, Gilles mourut par strangulation. On alluma ensuite le bûcher, pour la forme. Le corps de Gilles fut transmis à des dames de sa famille, qui le firent inhumer à Nantes dans l'église de Notre-Dame des Carmes.

A. VALLET VIRIVILLE.

Procès de Gilles de Rais; original, à Nantes, archives de la Loire-Inférieure. Extraits de ce procès : ms. fr. 4771, Biblioth. impér. : ms. 36 des Blancs-Manteaux, p. 324, etc. — D. Morice, *Histoire de Bretagne*. *Chroniques* de Cousinot, J. Chartier, Monstrelet. — P. Marchegay, *Cartulaire de Rais*, 1857, in-8°. — *Revue des provinces de l'ouest*, novembre, 1857, p. 177. — Armand Guéraud, *Notice sur Gilles de Rais*, 1858, in-8°.

RAISIN (*Françoise* PITEL, femme SIRET-), actrice française, née en 1661 ou 1662, morte à La Davoisière, près Falaise, le 30 septembre 1721. Fille d'un directeur de comédiens nomades, elle parut très-jeune sur la scène. Après un séjour de quinze à dix-huit mois en Angleterre, elle revint en France, où elle épousa Siret-Raisin le cadet, et entra à Rouen dans la troupe de son mari. En avril 1679, les deux époux débutèrent sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Campistron composa une partie de ses rôles pour cette actrice. Après la mort de son mari (5 septembre 1693), sa célébrité s'accrut, par l'amour que ses charmes inspirèrent au grand dauphin, fils de Louis XIV. Vers 1701, le roi, ne jugeant plus convenable qu'une personne distinguée par l'héritier du trône continuât de servir à l'amusement du public, fit offrir a Mlle Raisin, si elle voulait renoncer au théâtre, une rente viagère de dix mille livres. Elle quitta la scène au mois d'avril; mais le dauphin étant mort en 1711, elle vit sa rente aussitôt supprimée. En 1716 le régent lui accorda 2,000 livres de pension. La carrière de Mlle Raisin ne fut cependant pas très-enviable : quoiqu'elle eût su captiver durant de longues années le premier prince de France, le caractère étroit du Dauphin lui fit regretter souvent d'avoir accepté des chaînes qui pour être brillantes n'en étaient pas moins lourdes. Vers 1719, elle se retira en Basse-Normandie, chez sa sœur, Mme Durieu, qui avait acheté la terre de La Davoisière, près Falaise. Elle eut une fille de sa liaison avec le dauphin. « Mlle Raisin, dit Parfaict, était belle, grande, bien faite et pleine de grâces naturelles. Ses yeux étaient charmants. Elle avoit la bouche un peu grande, mais ce défaut était réparé par la beauté de ses dents et l'agrément de son sourire. Elle était d'un caractère facile et fort charitable. »

Le Mercure de France, octobre 1721. — Parfaict, *Hist. du théâtre français*, t. XIV, p. 31, 71, et 536. — Le Mazurier, *Galerie hist. du Théâtre-Français*, t. I, p. 520, t. II, p. 342.

RAISSE (*Arnold*), théologien français, né à Douai, où il est mort, en 1644, fut chanoine de l'église de Saint-Pierre. Il appliqua une grande partie de ses loisirs à des recherches dans les archives des églises et monastères des Pays-Bas, pour connaître l'histoire des saints de ce pays. Il laissa plusieurs ouvrages en langue latine, ou imprimés à Douai, et qui n'offrent plus d'intérêt.

M. T.

Duthilœul, *Bibliographie douaisienne*.

RAISSON (*François-Étienne-Jacques*), homme politique français, né à Paris, le 26 juin 1760, mort à Sens, le 24 avril 1835. Fils d'un limonadier, il ne le fut pas lui-même, comme on l'a dit, fit d'assez bonnes études et devint sous-secrétaire des commandements du prince de Conti. Il se déclara un des plus chauds partisans de la révolution, et fut nommé secrétaire général du département de Paris (septembre 1792), directeur de la fabrication des assignats (février 1793), administrateur général des subsistances, et chef de division dans les bureaux de la police. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il en fut le secrétaire, et attira souvent l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention. Il protesta contre la réaction thermidorienne. Arrêté le 1er avril 1795, il fut détenu quelque temps au château de Ham. Relâché avant le 13 vendémiaire, il s'efforça de rétablir les sociétés populaires. En 1799 il accepta une mission à Turin, et à son retour il entra comme rédacteur dans les bureaux de la police générale. En 1820 il se retira à Sens.

Biographie moderne (1806).

RAISSON (*Horace-Napoléon*), littérateur français, fils du précédent, né le 24 août 1798, à Paris, où il est mort, le 9 juin 1854. Après avoir été élevé au Lycée impérial, il devint en 1816 secrétaire du marquis de La Maisonfort, administrateur général des biens de la couronne, et fut attaché en 1818 au cabinet particulier du ministre des finances. Réformé en 1822, ainsi que Casimir Bonjour et plusieurs autres employés convaincus de libéralisme, il s'adonna à la littérature, fit jouer quelques comédies et tra-

vailla à la rédaction du *Pilote*, du *Diable boiteux* (1823), du *Constitutionnel*, ainsi qu'au *Feuilleton littéraire* (1824), dont il fut un des fondateurs. Ami de collége des frères Ballet, il voulut les venger, se rendit à Saint-Cloud, et arrêta de sa main le docteur Castaing à côté du corps, encore palpitant, de sa victime; ce fut pour exposer dans son vrai jour cette affaire célèbre qu'il rédigea *Le Sténographe parisien* (1823, in-8°). Après la révolution de Juillet, il fonda sous ce même titre, *Le Sténographe*, un journal quotidien qui rendait compte des débats parlementaires (1831-1832), puis il collabora à *L'Artiste*, au *Napoléon* (1833-1834), au *Commerce*, et devint un des rédacteurs habituels de *La Gazette des tribunaux*. On a d'Horace Raisson un grand nombre d'écrits politiques et littéraires, dont plusieurs ont obtenu un succès de circonstance; nous citerons: *Histoire impartiale des Jésuites;* Paris, 1824, in-18, en société avec Balzac; — *Nouvel Almanach des gourmands;* Paris, 1825, in-18; — *Code des gens honnêtes, ou l'Art de ne pas être dupe des fripons;* Paris, 1825, 1829, in-18: attribué quelquefois à Balzac; — *Code gourmand, manuel complet de gastronomie;* Paris, 1827, in-18; 5e édit., 1330: avec Romieu; — *Histoire de la guerre d'Espagne en* 1823; Paris, 1827, in-18; — *Code civil, manuel de la politesse;* Paris, 1828, in-18: dans une forme piquante et légère, il composa, en 1829, cinq ou six livres semblables, soit seul, soit en société avec Romieu, et qu'il intitula *Code conjugal, Code de la toilette, Code galant*, etc.; — *Le Cordon bleu, ou Nouvelle cuisinière bourgeoise, par Mlle Marguerite;* Paris, 1827, in-32: nombreuses éditions; — *Marie Stuart*, roman; Paris, 1828, 4 vol. in-12; — *Histoire populaire de Napoléon et de la grande armée;* Paris, 1829, 1830, 10 vol. in-18, fig.; — *Histoire de la révolution de* 1830; Paris, 5 août 1830, in-18: ce fut celle qui parut la première; elle se vendit, dit-on, à 80,000 exemplaires; on l'attribue aussi à Raban; — *Histoire populaire de la révolution française;* Paris, 1830, 8 vol. in-18, fig.; — *Histoire populaire de la garde nationale de Paris;* Paris, 1832, in-8°; — *Une Blonde, histoire naturelle, précédée d'une Notice nécrologique sur un homme qui n'est pas mort;* Paris, 1833, in-8°; — *La Chronique du Palais de Justice;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°, contenant l'histoire des anciens avocats et le récit des trépas tragiques; — *Histoire de la police de Paris*, 1697-1844; Paris, 1843, in-8°; — *Une sombre histoire*, roman; Paris, 1845, 2 vol. in-8°: sous le pseudonyme de Mortonval; — *Souvenirs de J.-N. Barba;* Paris, 1846, in-8°.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — *La Littér. française contemporaine.*

RAÏTCH, écrivain serbe, né en 1726, à Karlovitz, mort le 23 décembre 1801, à Kovilié (Hongrie). Il commença ses études à Komoran et les continua à Sopron (Hongrie). Dès 1753 il se rendit à Kiew (Russie), pour y faire sa théologie, et passa ensuite une année à Moscou. Ses études terminées, il revint en Syrmie, auprès de sa famille. On ignore si c'est à cette époque qu'il embrassa l'état monastique. Quoi qu'il en soit, il repartit pour la Russie, où il séjourna quelques années. On le vit ensuite prendre la route de Constantinople et du mont Athos. Il devait puiser dans les nombreux couvents situés aux environs de ce mont célèbre des documents précieux pour l'histoire des Slaves méridionaux, à laquelle il commença dès lors à travailler. Vers 1758, Raïtch retourna à Karlovitz. A peine âgé de trente-deux ans, il fut nommé professeur de théologie, dans sa ville natale d'abord, puis à Témeswar, où il remplit ces fonctions pendant trois ans. Pour récompenser son rare mérite, l'archevêque de Neusatz le créa archimandrite et lui donna le monastère de Kovilié. Il paraît qu'on reconnaissait généralement [illegible] et son talent aussi bien que sa [illegible] lui offrit quinze fois de le nommer [illegible]

Raïtch ouvrit une ère nouvelle à [illegible] serbe. Les malheureux, mais [illegible] tants de ces provinces qui forme[illegible] en lutte continuelle depuis qua[illegible] les Turcs oppresseurs, n'a[illegible]nt pu [illegible] lettres un temps que r[illegible]nt [illegible] leur propre défense. C[illegible] passés en Hongrie vers le quinzi[illegible] des émigrations postérieures, pu[illegible] temps dans ce nouvel État relever [illegible] langue et s'occuper des travaux [illegible] Si le peuple serbe est lui-même et [illegible] son poëte, ce furent les ministres [illegible] et plus particulièrement les m[illegible] les nombreux couvents du pays, [illegible] ses historiens. Les documents préci[illegible] laissés étaient écrits en *slavon* [illegible] constitue aujourd'hui une la[illegible] opéra une révolution dans la [illegible] litté[illegible] y introduisant la langue parlée, [illegible] et nationale, le serbe [illegible] plus pur de tous les d[illegible]es. [illegible] contiennent, il est vrai, [illegible] mais ils n'en ont pas moins ou[illegible] littérature nouvelle, la seule qu[illegible] à un peuple qui, comme les Serbes, [illegible] fondément attaché à sa nationalité. [illegible] l'œuvre de Raïtch, si heureusement co[illegible] par son *Histoire des Slaves méridionaux* [illegible] *des Serbes en particulier* (Vienne, 179[illegible] 4 vol. in-8°), devait trouver de [illegible] continuateurs. On vit bientôt en [illegible] Lucien Mouchiski suivre les t[illegible] du [illegible] novateur; et enfin, au commen[illegible] huitième siècle, un homme aus[illegible] par son talent que par ses vertus. Do[illegible] dovitch, vint achever la transf[illegible]

avait tenté d'opérer en écrivant dans le dialecte pur de Serbie.

Cet écrivain quitta parfois la plume de l'historien pour accorder la lyre du poëte. On a de lui : *Le combat du dragon avec les aigles* (*Boi Zmaia sa Orlowima*), poëme qu'il donna vers 1791. La muse tragique l'inspirait également : il composa vers 1798 la tragédie de l'empereur Ourosch, pièce fort estimée en Serbie. Enfin, Raitch traduisit plusieurs morceaux poétiques de Gœthe. Une année après sa mort on publia sous son nom un recueil de poésies (*Zwetnik*, le Bouquet). Il paraît que plusieurs travaux de cet infatigable écrivain sont restés inédits. Henri Thiers.

Documents particuliers.

RAKOCZY (*Georges Ier*), prince de Transylvanie, né en 1591, mort le 24 octobre 1648. Son père, Sigismond Rakoczy, magnat hongrois, avait, en 1607, été contre son gré élu prince de Transylvanie, et avait abdiqué l'année suivante en faveur de Gabriel Battori, auquel avait succédé Bethlen Gabor. Après la mort de Bethlen les états de Transylvanie avaient laissé le gouvernement du pays à sa veuve, Catherine de Brandebourg, tout en maintenant l'office de *gubernator* à Étienne Bethlen, frère du défunt. Aussitôt éclatèrent des dissensions graves entre les catholiques, attachés à la princesse, et les protestants, qui s'étaient ralliés à Étienne. Ce dernier obligea Catherine de renoncer à la souveraineté, qui lui fut immédiatement décernée par les états. Mais dans l'intervalle il avait fait proposer le trône de Transylvanie à Georges Rakoczy, qui, ayant accepté, s'était déjà avancé avec des troupes jusqu'à Grosswardein, et ne voulait plus se désister de ses prétentions. Une diète fut réunie à Segesvar, en 1631, pour prononcer entre les deux concurrents ; à force de présents et de promesses, Rakoczy, qui s'était concilié l'appui de Catherine, fut élu presque à l'unanimité. Mais bientôt il se rendit odieux à la plupart de ses sujets par sa cupidité, qu'il cherchait à satisfaire même par les plus grandes injustices. Les machinations perfides qu'il trama contre Étienne Bethlen engagèrent celui-ci à se retirer, en 1636, auprès des Turcs, qu'il décida à déclarer la guerre à Rakoczy. Cependant, après de courtes hostilités, un accord conclu par l'intermédiaire de Jean Kemény rendit à Bethlen ses biens, que Rakoczy s'était empressé de confisquer. Rakoczy continua de se montrer peu scrupuleux dans le choix des moyens pour augmenter ses trésors, et s'aliéna ainsi entièrement l'esprit de ses sujets. Cela n'empêcha pas les Hongrois, mécontents de la domination autrichienne, de lui proposer le trône de leur pays ; à l'instigation des Suédois, avec lesquels il s'allia, il accepta cette offre (1643), et envahit aussitôt la Hongrie ; mais, sans talents militaires, il ne sut pas profiter de ses avantages. Obligé de battre en retraite, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la vallée de la Neutra. Là il fut rejoint par Ant. Croissy, ambassadeur du roi de France, avec lequel il se ligua également contre l'empereur Ferdinand. Au commencement de 1644 il vit arriver les troupes suédoises qu'on lui avait promises, et avec lesquelles il reprit l'offensive contre les Autrichiens, tandis que Torstenson pénétrait en Moravie ; il remporta plusieurs succès marqués, au milieu desquels il se vit tout à coup interrompu par les Turcs, qui, redoutant l'accroissement de sa puissance, lui ordonnèrent de s'accorder avec l'empereur. Cédant à leurs menaces, appuyées par une forte armée, il conclut (juillet 1645) avec Ferdinand un traité, qui lui assura plusieurs avantages personnels, mais où il ne fit insérer aucune clause en faveur des Hongrois opprimés, qui s'étaient confiés à lui. Irrité d'avoir été ainsi arrêté par les Turcs sur le chemin de la fortune, il refusa obstinément de rétablir, comme ils l'exigeaient, sur le pied de 15,000 ducats, le tribut que la Transylvanie payait à la Porte et qui avait été fixé sous Bethlen Gabor au chiffre de 10,000 ducats. Le sultan Ibrahim lui déclara la guerre, et allait entrer en Transylvanie, lorsqu'il mourut subitement ; son successeur, Mohamed IV, manifesta de meilleures intentions à l'égard de Rakoczy ; celui-ci cependant, pour se mettre tout à fait à l'abri d'une attaque des Ottomans, envoya son confident Michel Mitress en Suède, pour y renouveler les traités avec cette puissance. A son passage à Varsovie, Mitress s'aperçut que plusieurs grands polonais n'étaient pas éloignés d'élire Rakoczy au trône de leur pays, qui était vacant ; il en avertit son maître, qui fit partir aussitôt pour Varsovie plusieurs émissaires, munis de fortes sommes, chargés de lui recruter des partisans. Mais au milieu de ces rêves ambitieux il fut atteint par la mort.

Jean Bethlen, *Rerum transylvanicarum libri IV*. — Katona, *Historia critica Hungarorum*, t. XXXI. — Kazi, *Historia Hungarorum*. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*, t. IV.

RAKOCZY (*Georges II*), prince de Transylvanie, fils du précédent, né vers 1615, mort à Grosswardein, le 26 juin 1660. Aussitôt après la mort de son père, il fut choisi par les états pour lui succéder ; et il se fit agréer par la Porte, en lui payant, sur le pied de 15,000 ducats, les trois années de tribut d'arriéré. A la mort du roi de Pologne Casimir V (1655), il essaya de se faire élire à la couronne de ce pays ; le peu de succès de ses démarches lui inspira contre les Polonais une vive aversion, qui le décida à s'allier contre eux avec le roi de Suède Charles-Gustave. En 1657 il pénétra en Pologne avec une trentaine de mille hommes, et s'empara de Cracovie. Mais, abandonné par Charles, qui fut obligé de retourner dans son pays, pour repousser une attaque des Danois, il fut entièrement défait, le 16 juillet 1657, par les Polonais, auxquels l'empereur Léopold avait envoyé un secours de seize mille hommes. Il fut forcé de

signer un traité, où il s'engageait à payer pour les frais de la guerre une somme considérable. Il revint dans son pays avec trois cents hommes à peine, après avoir envoyé, sous le commandement de Jean Kémény, le reste de ses troupes contre les Tartares, qui les détruisirent complétement. Peu de temps après, la Porte, offensée de ce qu'il avait, sans en demander l'autorisation, porté la guerre chez les Polonais, alors les alliés des Turcs, enjoignit aux états de Transylvanie d'élire un autre prince. Rakoczy abdiqua volontairement (octobre 1658), et reçut pour successeur François Redey. Mais lorsque les Turcs eurent exigé la remise de la forteresse de Iéno, il profita de l'irritation produite par cette prétention, pour se faire de nouveau décerner la principauté par la diète, qu'il avait intimidée. Attaqué par cinq mille Turcs, il les mit aussitôt en fuite; mais il ne put résister à l'armée formidable avec laquelle le grand vizir et le khan des Tartares envahirent la Transylvanie. Il se réfugia en Hongrie. Les Turcs, après avoir emmené en captivité plus de cent mille personnes, donnèrent le gouvernement à Achaz Barczay; ils portèrent le tribut annuel à 40,000 ducats et exigèrent 500,000 écus d'indemnité de guerre. Après leur départ Rakoczy, apprenant l'irritation causée par la lourdeur des impôts édictés pour satisfaire à leurs demandes exorbitantes, revint en Transylvanie avec quelques troupes, et parvint à faire reconnaître encore une fois son autorité par la diète. Barczay s'enfuit auprès du begler-bey de Bude, qui entra immédiatement en Transylvanie, défit Rakoczy près de la Porte de fer et rétablit Achaz Barczay. A peine les Turcs avaient-ils quitté le pays, que Rakoczy vint assiéger Hermannstadt, où se trouvait Barczay; les Turcs accoururent au secours de la ville. Rakoczy s'avança à leur rencontre, et leur livra bataille près de Klausembourg; ses troupes furent battues; lui-même, frappé de quatre blessures, fut arraché avec peine des mains des vainqueurs; porté à Grasswardein, il mourut quelques jours après.

Jean Bethlen, *Res transylvanicæ*. — Karl, *Historia Hungarorum*. — Katona, *Historia critica Hungarorum*, t. XXXIII. — Wagner, *Historia Leopoldi I*. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*, t. IV et V.

RAKOCZY (*François*), fils du précédent, mort à Makowitz, en 1676. Lorsque sa mère, Sophie Batori, se fut convertie au catholicisme, et qu'elle eut enlevé aux protestants les subventions qu'ils recevaient jusqu'ici de la maison Rakoczy, le jeune François, quoique élevé dans la religion romaine, chercha néanmoins à se concilier les protestants, mécontents de la domination autrichienne, et leur promit de leur rendre les secours dont sa mère venait de les priver. Il prit cette détermination, parce qu'il conspirait la chute du gouvernement impérial avec le palatin Vesenely, le comte Nadasdy, et le ban de Croatie, Pierre Zriniy. Mais leur complot fut communiqué à Léopold (*voy.* ce nom) par I-
najotti, l'interprète de la Porte, et lorsqu
vèrent l'étendard de la révolte, ils furent vai
sans difficulté. Grâce à l'intervention de sa
Rakoczy eut la vie sauve, mais il fut con
à une amende de 400,000 florins (16..).
vécut depuis dans la retraite. Dans les derniè
années de sa vie il rédigea un livre de
l'*Officium Racoczianum*, qui devint en
grie d'un usage très-répandu. Il avait épou
Hélène Zriniy, qui se remaria plus tard avec
fameux Emméric Tékély.

Wagner, *Historia Leopoldi I*. — Jean Bethlen, *R*
transylvanicæ. — Katona, *Historia critica*, t. XXXI
— Cornelius, *Fragmenta historiæ Hungarorum*.

RAKOCZY (*François-Léopold*), prince
Transylvanie, fils du précédent, né en 1676,
château de Borshi, près de Patak, mort le 8 a
1735, à Rodosto, près de la mer de Marm
Son beau-père, Tékély, ne prit pas grand soin
sa première éducation; préoccupé de
contre l'Autriche, il négligea parfois le
Rakoczy, au point que l'enfant man
choses les plus nécessaires. A l'
ans Rakoczy, dont ces privations a...ent f
le tempérament, fut amené à Vienne avec
mère et sa sœur Julie, faites pris
la prise de Munkacs. On lui donna pour
le cardinal Kolonics, qui le fit élever en
chez les Jésuites. Après avoir ensuite passé
an en Italie, Rakoczy se maria avec la princes
de Hesse-Rheinfels, et revint ensuite en A
triche, où il vécut tantôt à Vienne, tantôt da
ses domaines en Hongrie, restant tout à
étranger à la politique. Il se trouvait en 17
son château de Saros, près de Épéries, et il
connaissance d'un officier autrichien
Longeval, auquel il accorda bientôt toute
fiance. Lorsque Longeval partit pour vi
Pays-Bas, sa patrie, Rakoczy le chargea
remettre à Louis XIV une lettre, où,
fester d'intentions hostiles contre le
ment impérial, il parlait des relations que
maison avait entretenues avec la France.
lettre, que Longeval transmit traîtreus
à l'empereur Léopold, excita des soup
ce prince, qui fit arrêter Rakoczy et
fermer à Wiener-Neustadt. Après six mois
tention, Rakoczy parvint à s'évader avec
d'un officier chargé de le garder, et
ce fait condamné à être écartelé. Il
Pologne; mais il fut obligé d'y changer souve
de demeure et de déguisement, afin d'
aux embûches des spadassins qui che
gagner les six mille florins, prix a
avait été mise par l'empereur. Il arriva
Varsovie, où il retrouva Bercséniy, magnat hon
grois, comme lui fugitif, et qui avait
dans un couvent par l'ambassadeur de
celui-ci pourvut aussi à l'entretien de
dont les biens avaient été confisqués dans
valle. En 1703, il fut rejoint par les envoye

[illegible] qui, sous le [illegible] le [illegible] Léopold. [illegible] à [illegible] le [illegible], bien que [illegible] s'il [illegible] avec [illegible] insurrection [illegible] les [illegible] les [illegible], en [illegible] secondé [illegible] , Alexandre Ka- [illegible] et deux comtes Esterhazy, para de plusieurs villes importantes, telles ihlweissembourg et Kanitsa ; n'acceptant bataille rangée, il fatiguait par des es- iches incessantes les troupes peu nom- s du général impérial Heister. Les ter- bandes de partisans, les *kuruczes*, pé- nt jusque dans les faubourgs de Vienne, et incendiant tout sur leur passage. Ra- fut un instant sur le point de se joindre à franco-bavaroise qui s'avançait sur le ; il n'en fut empêché que par les fausses s de l'électeur de Bavière. Plein d'in- le, Léopold fit proposer un accommo- t : mais le congrès tenu à ce sujet à z resta sans résultat. Après avoir pris u dans l'intervalle, Rakoczy s'avança ire le siége de Neuhaeusel ; Heister, qui eçu des renforts, vint à sa rencontre ; y, cédant contre son gré à la demande de iéraux, résolut d'attendre l'ennemi ; une eut lieu près de Tyrnau : les insurgés, taient ni suffisamment armés ni assez sciplinés, furent battus. Cependant les par- le Rakoczy étaient en nombre assez con- le pour qu'il pût détacher quatorze mille s et les envoyer en Transylvanie prendre es fortes que les Autrichiens tenaient en- nais le comte de Forgacs, chargé du com- nent de ce corps, ne sut obtenir aucun suc- r ces entrefaites l'empereur Léopold vint ir (1705) ; son successeur, Joseph I[er], ma- aussitôt la ferme intention d'abandonner ème d'oppression suivi jusqu'ici en Hon- ippela Heister, qui était détesté pour ses s, et le remplaça par Herberville, vieux , que Rakoczy, rendu audacieux par la Éperies, eut le tort de trop mépriser, ce attira une défaite à Padmeritz, et une plus considérable, à Zzibo. Par la média- l'Angleterre et de la Hollande, de nou- négociations furent entamées pour amener ord ; au congrès de Tyrnau tenu à cet ef- koczy, résistant aux prières de sa sœur la se d'Aspremont, et écoutant les avis de iy, posa de telles conditions, que Joseph, malgré son vif désir de voir la Hongrie pacifiée, fut obligé de recommencer la guerre. Rakoczy s'empara de Gran, mais le perdit aussitôt, de même qu'il ne put empêcher que les kuruczes ne fussent expulsés de l'île de Schutt, dont ils étaient longtemps restés maîtres. En revanche, il fut élu prince de Transylvanie par la diète de ce pays ; et la convention d'Onod déclara Joseph déchu de la couronne de Hongrie. Cependant un nombre considérable de magnats et de prélats, ainsi que les Croates et les Dalmates, protestèrent contre cette décision ; l'armée de Rakoczy, sur le point de prendre Trentsin, fut complétement battue par les Impériaux (1708), inférieurs en nombre, mais mieux conduits et plus exercés. Cette défaite fut décisive, d'autant plus que les kuruczes furent peu de temps après chassés de Transylvanie. Rakoczy, abandonné peu à peu de la plupart de ses partisans, voyant les principales villes reconnaître l'une après l'autre l'autorité de l'empereur, qui venait de décréter une amnistie presque générale, se retira avec les débris de son armée vers la frontière de Pologne. Néanmoins, l'empereur lui fit offrir son pardon, la restitution de ses propriétés et les plus hautes dignités ; mais, sacrifiant son intérêt personnel à ce qu'il croyait utile à sa patrie, Rakoczy refusa, et passa en Pologne, avec quelques-uns de ses amis, pour se rendre de là auprès du czar, duquel il espérait obtenir des secours (1710). Aussitôt après son départ Kaschau se rendit aux Impériaux ; la diète réunie à Nagy-Karoly accepta les propositions d'accord faites par Joseph, ce qui mit fin aux troubles. Rakoczy ne voulut pas se soumettre, et se rendit en France, où, très-bien accueilli de Louis XIV, qui lui assigna une pension considérable, il se retira dans le couvent des Camaldules de Grosbois. En 1718 il se rendit à l'appel du sultan, qui venait de déclarer la guerre à l'Autriche et espérait provoquer par lui une insurrection en Hongrie. Arrivé en Turquie après la victoire du prince Eugène à Belgrade, il ne put rien tenter contre les Impériaux ; il fut néanmoins traité par la Porte avec beaucoup d'égards ; seulement après la paix de Passarowitz, il fut obligé de prendre son domicile à Rodosto, en Asie ; il y passa dix-sept ans, ayant adopté pour lui et les siens un genre de vie presque monacal. C'est alors qu'il composa plusieurs ouvrages ascétiques, comme il nous l'apprend dans ses curieux *Mémoires*, publiés dans les t. V et VI de l'*Histoire des révolutions de Hongrie* de l'abbé Bremier. E. G.

Katona, *Historia critica*, t. XXXVI et XXXVII. — Wagner, *Historia Leopoldi*. — Horn, *Fr. Rakoczy II*; Leipzig, 1854. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*, t. V.

RALEIGH ou **RALEGH** (Sir *Walter*), célèbre navigateur et écrivain anglais, né à Hayes, paroisse de Budleigh (Devonshire), en 1552, décapité à Londres, le 29 octobre 1618. Le seizième siècle, dont le caractère particulier est une sorte d'universalité d'aptitudes chez les hommes qui

s'illustrèrent, n'offre peut-être pas de figure historique où cette marque distinctive soit plus vivement empreinte que dans celle de W. Raleigh. Tour à tour marin, capitaine, orateur, homme d'État, écrivain, il n'est médiocre dans rien, atteint à la célébrité par toutes voies, et cependant laisse la postérité hésitante dans son admiration, parce qu'à tant de brillantes qualités il manque cette hauteur de caractère et cette dignité qui seules leur donnent la perfection. « Il estimait la gloire plus que sa conscience », a dit de lui son contemporain Ben Jonson ; c'était une « âme confuse », a ajouté Hume. De médiocre fortune, mais de noble origine, il fut le second enfant issu du troisième mariage de Walter Raleigh, seigneur de Fardel, près Plymouth, dont les ancêtres étaient déjà connus avant la conquête de Guillaume, et de Catherine, fille de sir Philippe Campernon, veuve elle-même d'Othon Gilbert, de Compton, et appartenant à une des plus nobles familles de l'Angleterre. Jean, Onfroi, et Adrien Gilbert, qui tous trois s'illustrèrent dans des entreprises maritimes, étaient ses frères utérins, et Henri, seigneur de Campernon, qui épousa plus tard la fille du fameux comte de Montgomery, était son oncle maternel. Les premières années de sa jeunesse se passèrent sous les yeux de son père, aux environs de Budleigh. A seize ans il entra au collége d'Oxford, où il fit un séjour d'une année à peine, non sans y laisser une réputation de « bon rhétoricien et de bon philosophe ». En 1569 il suivit en France son oncle maternel qui rejoignit l'armée protestante comme elle venait de perdre la bataille de Moncontour. Il ne passa pas moins de cinq années en France, ayant pour chef et pour maître Coligny, presque pour compagnons d'armes le jeune roi de Navarre et le prince de Condé, prenant part aux différents combats livrés par les protestants, venant à Paris à la paix de Saint-Germain (1570), et échappant au massacre de la Saint-Barthélemy. Ce long séjour ne dut pas être sans influence sur le caractère de Raleigh ; il en rapporta sans doute cette humeur un peu gasconne qui plus tard percera dans plus d'une de ses actions. En 1576 on le retrouve en Angleterre : il suivait les cours de droit de Middle-Temple ; mais l'étude des lois ne pouvait convenir à sa nature ardente et aventureuse : aussi dès l'année suivante, en 1577, il alla combattre dans les Pays-Bas, sous les ordres de sir John Harris, qu'Élisabeth envoyait au secours de Guillaume d'Orange et des insurgés. Soit que la fin de cette expédition l'eût laissé dans une oisiveté qui lui pesait, soit plutôt qu'il cherchât une voie plus rapide à son ambition, en 1578 il changea brusquement de carrière, et se tourna vers les expéditions maritimes. L'Angleterre prenait alors le rôle qu'avaient eu l'Espagne et le Portugal du temps des Vasco de Gama, des Colomb et de leurs successeurs : à ces grands hommes avaient succédé les Drake, les Cavendish et les Forbisher. Parmi ces hardis navigateurs, on pouvait déjà compter Onfroi Gilbert, frère utérin de Raleigh, qui dès 1576 avait obtenu d'Élisabeth une patente par laquelle elle l'autorisait à coloniser dans l'Amérique du Nord « toute terre qui n'appartiendrait pas déjà à un peuple ami ou allié de l'Angleterre ». En 1579 Gilbert mit à la voile pour réaliser ce vaste projet de colonisation ; il était accompagné par Raleigh. L'expédition ne fut pas heureuse ; rencontrés par une nombreuse flotte espagnole, les vaisseaux de Gilbert furent pris ou obligés de regagner l'Angleterre ; les Espagnols avaient en vain tenté de capturer celui que montait Raleigh. Cette tentative devait être reprise plus tard ; l'impulsion était donnée, et désormais la persévérance et l'ambition britanniques allaient se porter de ce côté. A l'époque même où Raleigh rentrait ainsi forcément en Angleterre, l'Irlande, à l'instigation de l'Espagne, venait de se révolter, et le vice-roi, lord Grey de Wilton, luttait contre le comte de Desmond, chef des insurgés. Raleigh y courut aussitôt comme sur un théâtre où trouvaient à se déployer sa bravoure et l'habi [illegible] que lui avaient donnée dix années [illegible] les camps. Placé d'abord à [illegible] gnie, on lui donna bientôt [illegible] la province de Munster, et q [illegible] il était nommé gouverneur de [illegible]

Sa valeur militaire nous par [illegible] tachée de beaucoup de cruauté [illegible] dans cette guerre, massacrer [illegible] garnison espagnole qui s'était [illegible] y avait du reste peut-être là [illegible] l'Espagne que pour l'Irlande [illegible] bien et avec une pitié émue c [illegible] qu'il appelait une communauté [illegible] sère, *the common wealth of co* [illegible] Une fois la sédition apaisée, l'I [illegible] avoir eu peu d'attrait pour lui ; il [illegible] éloigné de la cour, et écrivait au [illegible] cester « qu'il aimerait mieux garder le [illegible] que de rester là plus longtemps. C [illegible] époque qu'il connut pour la p [illegible] poëte Spenser, qui était alors se [illegible] Grey, et dont il devint bientôt le [illegible] près d'Élisabeth. Il paraît à peu près [illegible] ses fonctions l'y retinrent cependa [illegible] 1583, mais non sans lui permettre [illegible] pides apparitions à la cour. Son [illegible] manières aimables attirèrent bi [illegible] l'attention de la reine ; on raconte [illegible] pagnant un jour à la promenade, e [illegible] hésiter à traverser un endroit que la [illegible] détrempé, il étendit sous ses pieds le [illegible] teau de pourpre et d'or qu'il portait et [illegible] tapis improvisé pour sa souveraine. L [illegible] lant qui régnait à la cour, le cœur [illegible] sabeth, qu'on savait n'être pas in [illegible] tendres hommages, permettaient [illegible] oser, et souvent sans péril. Raleigh [illegible] vit, avec un diamant, sur la vitre de

ment de la reine, ce vers, qui laissait deviner ses désirs :

Fain would I climb, yet fear I to fall.

Élisabeth répondit par cet autre :

If thy heart fail thee, climbnot at all.

Malgré cette attention si particulière de la reine, Raleigh n'obtint alors d'autre faveur que celle d'accompagner à Anvers le duc d'Anjou, qui, après avoir prétendu à la main d'Élisabeth, allait se faire couronner duc de Brabant. Un débat survenu entre lui et lord Grey, au sujet de l'administration de l'Irlande, servit mieux son ambition et fut la cause de sa haute fortune.

Appelé, au printemps de l'année 1584, devant le conseil de la reine pour y défendre ses opinions contre son adversaire lord Grey, il sut exposer ses idées avant tant de force et de grâce, qu'Élisabeth, qui était présente, fut « séduite » (*the queen's ear was taken*, dit Nauton), et ne cessa désormais de l'écouter comme un oracle. Lettré, brave, spirituel, éloquent, nul mieux que lui n'était fait pour briller à la cour. Le front haut, le regard fier, d'une taille supérieure à la taille commune, sa personne seule attirait les regards. Plein d'élégance et de richesse dans sa mise, il était, dit Hakluyt « le plus complet gentilhomme de son temps ». Tout en devenant un brillant homme de cour, Raleigh ne cessa pas d'élever plus haut ses pensées, et il semble n'avoir d'abord employé son éclatante faveur qu'à protéger ces nombreux voyages de découvertes qui devaient fonder la puissance maritime de l'Angleterre. Dès 1583 il se joignit à son frère Onfroi Gilbert dans une nouvelle tentative pour coloniser l'Amérique du Nord au profit de sa patrie. Gilbert partit ayant sous ses ordres quatre navires, dont l'un, de douze cents tonneaux, avait été fourni par Raleigh ; il toucha à Terre-Neuve, et prit possession de la rivière Saint-Jean ; mais il périt au retour, dans une tempête qui engloutit deux de ses navires. Raleigh demanda pour lui-même et obtint de la reine, le 2 mars 1584, des lettres patentes qui l'autorisaient « à coloniser toutes les terres qu'il pourrait découvrir et qui ne seraient habitées ou possédées par aucun peuple chrétien ». Aussitôt il reprit, sur un plus vaste plan, le projet de Gilbert, et cette année même il envoya à la découverte deux navires commandés par des marins habiles, Philippe Armadas et Arthur Barlowe. Cette fois l'expédition se dirigea plus au sud que les précédentes de Gilbert ; elle aborda à l'embouchure de la Roanoak, rivière qui arrose le territoire qui est aujourd'hui la Caroline du Nord, et prit possession de l'île de Wocoeken : la *Virginie* était découverte, car tel fut le nom que reçut cette contrée, en l'honneur d'Élisabeth, qui se disait elle-même la *vierge des îles occidentales*. La description que firent de ce pays les navigateurs à leur retour était magnifique. Aussi l'année suivante (1585), ce fut une flotte de sept navires qui par les soins de Raleigh fit voile vers cette terre bénie. Commandée par sir Richard Grenville, ami de Raleigh, elle portait à bord le peintre With, l'algébriste Harriot, le circumnavigateur Cavendish, cent huit colons, et Ralph Lane, le gouverneur de la nouvelle colonie. Ralph Lane et les siens pénétrèrent au nord, jusqu'à la baie de Chesapeak, découvrirent le tabac et peut-être la pomme de terre, mais, attaqués par les sauvages, regagnèrent l'île de Roanoak, où ils furent recueillis par Drake, qui les ramena en Angleterre en 1586. Raleigh n'avait pas attendu leur retour pour envoyer, en 1586, de nouveaux navires vers les mêmes parages. Songeant qu'une colonie agricole était la seule qui pût prospérer dans le Nouveau Monde, il prit les colons parmi les agriculteurs, et choisit pour ce nouvel établissement la belle baie de Chesapeak. Lui seul fit les frais de cette nouvelle entreprise, dont Élisabeth consentit seulement à être la marraine (1587). Trois vaisseaux partirent sous le commandement de Jones Wright. Cette troisième expédition eut une triste fin : de deux vaisseaux que Raleigh envoya au secours des colons de la Virginie, en avril 1588, l'un périt dans une tempête, l'autre fut coulé par les Espagnols, en vue de La Rochelle. Lui-même, en 1589, vendit sa patente à une compagnie de marchands, tout en se réservant le cinquième des gains éventuels de la colonie. A cette époque il avait dépensé 40,000 liv. st. dans ces diverses entreprises.

Ces tentatives de colonisation n'absorbaient pas l'activité de W. Raleigh ; en 1586 on le voit à la fois fréter des bâtiments pour combattre les Espagnols dans les Açores et s'associer avec Georges Clifford, comte de Cumberland, pour une expédition dans la mer du Sud, et avec son frère Adrien Gilbert pour la recherche d'un passage au pôle Nord. Aussi ce n'était pas seulement au favori, mais aussi à l'homme qui contribua plus qu'aucun autre à la grandeur navale de l'Angleterre, qu'étaient adressées les faveurs royales qui honorèrent alors Raleigh. En 1584, il fut créé chevalier, et élu membre du parlement par le comté de Dorset, et plus tard par celui de Cornouailles. Il était pauvre : Élisabeth lui donna en Irlande, dans les comtés de Cork et de Waterford, 12,000 acres de terre confisquées sur le duc de Nesmond, et le monopole des vins en Angleterre. En 1586, sa faveur augmenta encore ; il devint sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, gardien des mines d'étain du royaume, capitaine des gardes de la reine. Le château de Sherborne lui ayant été donné par la reine, il l'embellit de constructions et de jardins magnifiques. En même temps il s'adonna aux lettres et protégea ceux qui les cultivaient : il prit la défense du puritain Udal, qui avait violemment attaqué la hiérarchie anglicane ; il appela à la cour son ancien compagnon, le poëte Spenser : il demanda pour le capitaine Spring, il demanda

pour tout le monde, si bien que la reine lui dit un jour : « Quand donc, sir Walter, cesserez-vous d'être un mendiant? — Lorsque Votre Majesté, répondit-il, cessera d'être bienfaisante. » L'année 1588, qui vit l'invincible *Armada* menacer les côtes de l'Angleterre, fut aussi celle où les services de Raleigh furent les plus éclatants; ses contemporains s'accordent tous pour lui attribuer la plus grande part dans les mesures et les combats qui sauvèrent alors l'Angleterre. Il faisait partie du conseil de guerre qui fut alors formé. La reine le récompensa en lui accordant un nouveau privilége sur le pesage et le mesurage des vins, mais surtout en lui donnant un important commandement dans l'expédition qui, sous les ordres de Drake et de Norris, alla soutenir les droits du prieur de Crato au trône de Portugal. A son retour il trouva la reine tout entière à sa passion pour le comte d'Essex : alors commença une rivalité entre ces deux hommes qui devait causer la perte de l'un et de l'autre. Essex parvint d'abord à l'éloigner de la cour et à l'envoyer en Irlande, dans ses domaines du comté de Cork. W. Raleigh y retrouva Spenser, qui composait alors la *Fairy Queen*, et le força à l'accompagner en Angleterre pour en publier les premiers chants. S'il est un sentiment qui domine toute la vie de Raleigh, c'est celui d'une haine incessante contre l'Espagne : à peine revenu d'Irlande, c'est pour équiper de nouveaux vaisseaux contre les Açores et les riches flottes espagnoles revenant des Indes occidentales. Ce fut dans une de ces expéditions que périt glorieusement son ami sir R. Grenville. Raleigh l'immortalisa dans un écrit qui est une œuvre très-remarquable (1591) : c'était un récit grave, animé, tragique de la mort de cet homme qui ordonna de faire sauter le navire qu'il montait, « pour ne laisser à l'Espagne pas même un débris de gloire et pas un fragment de triomphe ». A ses autres gloires Raleigh ajoutait celle de grand écrivain : novateur en littérature, « il voulait, disait-il, rendre ses pensées lisibles ». Un autre écrit, intitulé : *A war with Spain* (1596), n'est pas moins remarquable par l'énergie du style que par la pensée politique.

Cependant l'homme d'action a bientôt reparu en lui; en 1592, il partit à la tête d'une flotte, à laquelle Élisabeth avait joint deux de ses meilleurs navires, et il ne revint en Angleterre qu'après avoir capturé *La Madre de Dios*, appartenant au Portugal et chargée de la plus riche cargaison dont les Anglais se fussent encore emparés. Un coup de foudre l'attendait à son retour; Élisabeth avait découvert ses amours avec Élisabeth Throckmorton, une de ses demoiselles d'honneur. Soit jalousie de femme ou indignation de reine, elle ordonna au séducteur de se rendre à la Tour de Londres. Ajoutons tout de suite qu'il y épousa sa jeune et jolie maîtresse et que leur affection mutuelle ne se démentit jamais. C'est pendant ce séjour forcé à la Tour que Raleigh écrivit à son ami Robert Cecil une lettre qui dut être mise sous les yeux de la souveraine : « Moi qui avais l'habitude, disait-il, de la voir à cheval, comme Alexandre, ou chassant comme Diane, lorsque le souffle de l'ouest faisait voltiger ses cheveux sur ses joues, fraîches comme celles d'une nymphe, ou assise sous la feuillée ombreuse, semblable à une déesse et chantant comme un ange en modulant comme Orphée!... Faut-il, hélas! qu'une seule faute m'ait ravi tant de bonheur! » Élisabeth avait alors un peu moins de soixante ans. Il resta en prison deux mois, et quand il en sortit il ne revint pas à la cour; il alla s'enfermer dans son château de Sherborne. Il y conçut et y traça le plan de la découverte de la Guiane ou *El Dorado*. Le besoin de s'enrichir, peut-être aussi le désir de triompher de ses ennemis en augmentant sa gloire, furent les motifs qui le portèrent vers ces nouvelles aventures. Au printemps de 1594 il envoya à la découverte le capitaine Whiddon, et, sur le rapport favorable qui lui fut fait, partit lui-même, le 6 février 1595. Le 22 mars il abordait à l'île de la Trinité, s'emparait de la ville de Saint-Joseph, nouvellement fondée par les Espagnols, et la livrait aux flammes. Puis, prenant avec lui une centaine d'hommes, il remonta le cours de l'Orénoque jusqu'à une distance de cent milles dans les terres. De retour en Angleterre en août, il fit à la reine un tableau brillant des contrées qu'il avait parcourues, mais sans obtenir d'elle aucun secours pour en tenter la découverte et la colonisation. Obligé d'ajourner ses projets à cet égard, il semble avoir joué à cette époque un rôle très-important dans les débats du parlement, dont il était membre : il y soutint les demandes de subsides faites par la reine, et y prit souvent la parole. Là comme ailleurs Raleigh devança souvent les esprits de son temps; c'est ainsi qu'il réclamait pour tout homme la liberté d'employer son travail et son capital comme bon lui semblait, et s'élevait en particulier contre toute restriction au libre commerce des blés. Cependant il avait publié le récit de son voyage à la Guiane sous ce titre : *Découverte du vaste, riche et bel empire de Guiane et de la grande ville d'or de Manoa*. Cambden vante l'élégance de cet écrit : ajoutons qu'il est éloquent et persuasif. W. Raleigh croyait aux mines d'or dont lui parlait le vieux cacique qu'il met si souvent en scène dans son récit; il croyait à cette montagne d'or pur, au dire des indigènes, et qu'il aperçut lui-même de loin. « Elle était, dit-il, à demi submergée par les eaux qui l'entouraient; elle avait la forme d'une tour, et me parut plutôt blanche que jaune. Un torrent qui s'en précipitait faisait un bruit formidable ». La nation était frappée de ces merveilles, et Shakspeare s'en inspirait dans ses inimitables féeries. Plus d'un des ministres de la reine avaient foi dans le succès d'une entreprise maritime dirigée sur la

Guiane; ce ne fut pas seulement Raleigh, mais encore le lord grand amiral Howard et Robert Cecil qui patronèrent les expéditions qui eurent lieu en 1596 et qui ne donnèrent pas de résultats. Dans le courant de cette même année Raleigh prenait part à la grande entreprise dirigée par Élisabeth contre l'Espagne. La flotte royale, composée de cent cinquante voiles, portant quatorze mille hommes, était sous les ordres d'Howard; le comte d'Essex commandait les troupes de débarquement. Raleigh avait été nommé amiral de l'arrière-garde, sous les ordres d'Essex; ce fut lui cependant qui, par ses mesures habiles autant que hardies, assura la prise de Cadix (20 juin). L'entrée du port fut forcée; cinquante-sept vaisseaux espagnols livrés aux flammes, la ville prise et taxée à 120,000 couronnes de rançon. Raleigh, qui avait montré une admirable bravoure, y reçut une blessure à la jambe. Élisabeth, tout en maintenant Essex au premier rang dans sa faveur, récompensa Raleigh, en le nommant vice-amiral de la flotte qui, sous le commandement du comte d'Essex, fit voile, en 1597, vers les Açores. Il s'agissait d'y chercher la nouvelle *Armada* que préparait Philippe II, et de la détruire. On ne rencontra pas les Espagnols; alors Raleigh proposa à Essex la conquête des Açores, et lui-même s'empara aussitôt de Fayal, après avoir attendu inutilement qu'Essex vînt le rejoindre.

Tant de succès rétablirent entièrement la faveur première de Raleigh à la cour. Élisabeth lui rendit son titre de capitaine des gardes. « Il entre, dit un contemporain, dans le boudoir aussi hardiment qu'autrefois. » Ses richesses s'accrurent par un droit de préemption qui lui fut accordé sur les mines d'étain du royaume. En 1600 il fut nommé, avec lord Cobham, ambassadeur en Flandre et gouverneur de Jersey. Enfin on lui offrit la vice-royauté d'Irlande, qu'il refusa. On a peine à croire que ce triomphe de Raleigh ait été préparé par la perte du comte d'Essex, son rival. Une lettre cependant qu'il écrivit à Cecil, mais qu'on prétend aujourd'hui apocryphe, prouve qu'il existait entre lui et Cecil un complot pour perdre le jeune favori d'Élisabeth. Quoi qu'il en soit, le peuple le vit avec indignation assister, comme capitaine des gardes, au supplice d'Essex : les murmures de la foule l'obligèrent à se retirer. On dit qu'à ce moment il répandit d'abondantes larmes, peut-être sur le sort de son rival, peut-être aussi sur lui-même. « Une pensée, dit Osborne, rapide comme l'éclair le frappa : Cecil, devenu tout-puissant, pouvait le perdre. »

Élisabeth mourut le 4 mars 1603; c'est alors que commence, dans la vie de W. Raleigh, une nouvelle période, aussi tragique que la première avait été brillante. Deux causes amenèrent sa disgrâce, sa condamnation, puis enfin sa mort : les menées de Robert Cecil, et surtout la nouvelle politique suivie par Jacques Ier, et qui tendait à rapprocher l'Angleterre de l'Espagne. Raleigh, l'implacable ennemi des Espagnols, devait être sacrifié à cette singulière union. Jacques Ier n'était pas encore roi que déjà Robert Cecil avait perdu Raleigh dans son esprit. Cette disgrâce devint publique par la perte du commandement de la garde du roi et du monopole sur les vins. Dès lors Raleigh fut du nombre des mécontents, et Sully, qui était à cette époque ambassadeur extraordinaire en Angleterre, nous le montre, avec un peu d'exagération peut-être, parmi ceux « qui seront toujours de toutes les factions qui voudront remuer ménage, ou dedans ou dehors, voire aucun d'eux contre leur propre roi et leur patrie ». Telles étaient peut-être les dispositions de Raleigh, lorsque deux complots se formèrent contre Jacques Ier, pour lui substituer sur le trône Arabella Stuart. Le premier, tout aristocratique et appelé le grand complot, *the maine*, comptait parmi ses adhérents lord Cobham et Thomas lord Grey de Wilton; le second, *the bye*, était conduit par Markam et Watson, membre des missions catholiques. Il est probable que W. Raleigh eut connaissance, par son ami Cobham, des relations qui s'étaient nouées entre les conjurés et d'Aremberg, l'ambassadeur des Pays-Bas, sans toutefois prendre une part active à ces projets. Cecil, averti, fit arrêter Cobham, Northumberland et Raleigh. Les preuves manquaient si complétement contre ces deux derniers qu'ils furent aussitôt relâchés. Mais Cobham, exaspéré par quelques paroles compromettantes de Raleigh à son sujet, le dénonça alors comme son complice, et fournit ainsi les seules preuves qui furent alléguées contre lui. Raleigh fut reconduit à la Tour. Il connaissait la rigueur des lois anglaises, qui dans les procès pour trahison rendaient alors si difficile l'élargissement des plus innocents; il essaya de se tuer en se frappant d'un coup de poignard sous le sein droit. Ce fut sa seule faiblesse. Son procès commença à Winchester, le 3 novembre 1603. Le peuple, qui se souvenait d'Essex, faisait entendre autour du palais des imprécations terribles. En une demi-journée tout changea, tant les juges montrèrent d'iniquité et l'accusé de modération et de courage. Il avait obtenu de Cobham lui-même une rétractation complète de sa première déposition; mais Cobham revint sur cette rétractation. Il était évidemment impossible de fonder aucune preuve sérieuse sur des dépositions aussi contradictoires. Raleigh demandait à être confronté avec son dénonciateur; on le lui refusa, en se fondant sur le texte de la loi. A son calme, à sa modération de langage, Cook et Popham, l'avocat général et le grand-juge, répondaient par des interruptions et des invectives odieuses; ils l'appelaient *un détestable athée, une araignée d'enfer, le plus vil et le plus exécrable des traîtres*. Raleigh, sur ce banc d'accusation, semblait triompher. Déclaré coupable par le jury, il s'apprêtait avec

calme à la mort; de la fenêtre de sa prison il voyait déjà Cobham, Grey et Markham montés sur l'échafaud, lorsque la grâce royale leur arriva. Quant à lui, enfermé le 15 décembre dans la Tour de Londres, il y resta treize ans. Cette longue captivité ne fut pas perdue pour sa gloire : son activité d'esprit se tourna vers les lettres, et c'est là qu'il écrivit les ouvrages célèbres qui font encore de lui un des écrivains les plus illustres de l'Angleterre. Adonné aux expériences de chimie et de physique, qu'il aimait, ou bien plongé dans les méditations de l'histoire, il composait dans le même temps le cordial qui porte son nom et sa fameuse *Histoire du monde*, que Hume donne comme le modèle de la vieille littérature anglaise et qu'Hallam célèbre comme un chef-d'œuvre de grandeur et de simplicité. Cependant sa femme avait obtenu de rester près de lui : c'est là qu'elle lui donna son second fils, Carew Raleigh. En même temps ses amis sollicitèrent le roi en sa faveur ; la reine, le prince Henri parlaient pour lui. « Il n'y a que le roi mon père qui garde un tel aigle en cage, » disait le jeune héritier de la couronne. Ce fut seulement le 25 mars 1616 que Raleigh recouvra la liberté; il la dut au favori du roi, Buckingham, qui pour aider à cette bonne œuvre reçut 1,500 livres sterling du prisonnier. A peine libre, âgé de soixante-quatre ans, les cheveux blanchis, le corps brisé, presque sans ressources, il ne pensa qu'à une chose, retourner vers cette Guiane qu'il voulait conquérir. Il obtint une commission, engagea dans cette suprême entreprise les restes de sa fortune et celle de sa femme, et, le 28 mars 1617, mit à la voile ayant sous ses ordres treize navires et une centaine de gentilshommes fidèles à sa fortune.

Cependant Jacques I[er] avait refusé d'anéantir le jugement qui l'avait condamné, lui avait fait défense expresse d'attaquer toute nation amie ou alliée de l'Angleterre, et enfin s'était fait remettre le plan détaillé de l'expédition. On dit que, sur les plaintes et les menaces de Gondamar, l'ambassadeur d'Espagne, il lui livra le secret de l'entreprise et permit ainsi aux Espagnols de se préparer à repousser toute attaque. Raleigh avait abordé à la Trinité le 27 novembre; mais deux vaisseaux l'avaient déjà abandonné : les équipages étaient composés d'hommes sans aveu ou ramassés à la hâte ; une épidémie décimait la flotte. Raleigh, atteint lui-même, fut obligé de confier le débarquement à L. Keymis, qui s'empara de Saint-Thomas, mais perdit à cette attaque le fils même de Raleigh. Keymis, ne pouvant traverser la rivière qui le séparait des mines dont il avait cependant reçu l'ordre absolu de prendre possession, revint en arrière. Il ne put supporter les reproches que lui fit Raleigh, et se donna la mort. Raleigh revint en Angleterre mais pour y trouver la haine de Gondamar qui ne cessait de demander le châtiment du sujet rebelle qui avait désobéi au roi en attaquant un peuple ami. Il essaya d'abord de se réfugier en France ; mais arrêté par son propre parent Stuckley, vice-amiral de Devon, il fut dirigé vers Londres. Dans ce trajet on le vit recourir à des stratagèmes indignes de lui, jouer la folie, se traîner à quatre pattes dans sa chambre, se servir de préparations chimiques pour faire naître une foule de cloches et de pustules sur tout son corps. Il confia à Stuckley ses moyens d'évasion, fut trahi, et enfermé à la Tour. Il ne s'aveugla pas sur son sort : « Je suis certain, disait-il, qu'ils sont convenus qu'il serait plus utile pour l'intérêt de l'État de faire mourir un seul homme que de détruire les rapports commerciaux et les traités avec l'Espagne, rompus par cet homme. Le sang d'un homme ferait marcher le commerce. » Mais dès lors aussi toute sa fermeté reparut. Le 28 octobre 1618 il comparut devant ses juges; on se borna à requérir contre lui l'exécution de la sentence de mort qui avait été prononcée quinze ans auparavant, et le tribunal déclara que cette sentence devait être exécutée. « Rentré à la prison, il écrivit la nuit cette admirable lettre à sa femme : « Je ne veux pas vous dire mes peines, chère Élisabeth; qu'elles descendent au sépulcre avec moi... Recevez tous les remerciments que peut concevoir une âme pour les soins et les fatigues que je vous ai causés... Souvenez-vous de votre pauvre enfant, pour l'amour de son père, qui vous aima dans sa meilleure fortune... Je ne puis en écrire bien long. Dieu sait que je n'ai pas beaucoup de loisir... Il est temps aussi que je détache mes pensées de la terre. » Le lendemain, 29 octobre, il marcha à l'échafaud. Après avoir parlé à ses amis rangés autour de lui, il examina le tranchant de la hache, et dit : « Le remède est aigu, mais il guérit de tous les maux. » Le bourreau hésitant à le frapper, il lui cria : « Pourquoi donc ne frappes-tu pas? Frappe, homme! » Au second coup la tête tomba.

De son unique mariage avec Élisabeth *Trockmorton*, il eut deux fils, *Walter*, mort en Amérique, et *Carew*, qui lui survécut. Ce dernier épousa Philippa, veuve de sir Anthony Ashley, dont il eut trois filles et deux fils.

La meilleure édition qui ait été publiée des œuvres de W. Raleigh est celle d'Oxford, 1829, 8 vol. in-8°. Antérieurement avaient paru : *History of the world* (Londres, 1614, in-fol., et 1736, 2 vol. in-fol.); *The discovery of the large, rich and beautiful empire of Guyana* (Londres, 1596, in-4°); *Poems, with introduction by Brydges* (1813).

Eug. Asse.

Declaration of the demeanour and carriage of sir W. Raleigh; Londres, 1618, in-4°. — *Life of W. Raleigh, with his trial*; Londres, 1677. — Cayley, *Life of sir W. Raleigh*; Londres, 1805, 2 vol. in-4°. — Thomson, *Memoirs of the life of W. Raleigh*; Londres, 1830, in-8°. — Southey, *Lives of the british admirals*, IV. — Bishop Goodman, *History of his own times*; Londres, 1839. — Tytler, *Life of W. Raleigh*; Londres, 1833, in-8°. — Schomburgk, *Raleigh's Discovery of Guiana*; 1848. — Macvey Napier, *Lord Bacon and sir W. Raleigh*; Cambridge, 1853, in-8°. — Whitehead, *Life and times of W. Raleigh*; Londres, 1854, in-8°. — *Edinburgh Review*,

april-july 1840. — *North british review*, *may* 1855. — Lodge, *Portraits*. — Chaufepié, *Dict. hist.*, art. RAWLEGH. — De Thou, *Histoire*, l. 129. — Cayet, *Chronique septenaire*. — Sully, *Mémoires*. — *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1840.

RALLIER DES OURMES (*Jean-Joseph*), mathématicien français, né en Bretagne, le 26 mai 1701, mort dans son château de la Rivière, près Vitré, le 23 juin 1771. Il fit ses études chez les jésuites, et y remplit les fonctions de régent; toutefois il ne prit pas les ordres, et devint conseiller au présidial de Rennes. Il se livra à l'agriculture et aux sciences, surtout à celle des mathématiques. Il fut l'un des fondateurs, en 1757, de la Société d'agriculture, de commerce et des arts de Bretagne On a de lui de nombreux écrits, insérés dans divers recueils scientifiques. Les principaux sont dans l'*Encyclopédie:* les articles *Échelle arithmétique*, *Escompte*, *Intérêt*, *Progression*, *Proportion*, *Vœu national*, etc.; dans les *Mémoires des sav. étrangers : Sur les carrés magiques* (1763, t. IV); *Usage des diviseurs d'un nombre pour résoudre un problème d'arithmétique* (1768, t. V) ; *Méthode facile pour découvrir tous les nombres premiers contenus dans un cours illimité de la suite des impairs* (même tome); *Méthode nouvelle de division quand le dividende est multiple du diviseur, et d'extraction quand la puissance est parfaite* (même tome); Rallier a laissé en manuscrit des tables pour appliquer cette méthode et une *Théorie sur les probabilités des jeux de hasard*.

Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*.

RALLIER (*Louis-Antoine-Esprit*), homme politique et littérateur français, né en 1749, à Fougères, où il est mort, en août 1829. A l'époque de la révolution il était capitaine du génie. Ayant abandonné le métier des armes, il fit partie de l'administration municipale de Fougères, et fut élu en septembre 1795 député d'Ille-et-Vilaine au Conseil des anciens, où il s'occupa beaucoup de matières de législation et de finances. En 1799 il passa dans le Conseil des cinq cents, et y favorisa les mesures réactionnaires. Compris dans le Corps législatif après le coup d'État de brumaire, il donna sa démission en 1803, et y rentra en 1811. Il représenta encore sa ville natale dans la chambre des députés (1827-1829). L'Académie celtique le comptait parmi ses membres. On a de lui : *Recueil de chants moraux et patriotiques;* 1799, in-12; — *Œuvres poétiques et morales;* Paris, 1813, 2 vol. in-12, et 1822, 2 vol. in-8°; — plusieurs *Mémoires* dans le recueil de la Société des antiquaires de France.

Biogr. nouv. des contemp. — Quérard, *France littér.*

RALPH (*James*), littérateur anglais, né aux États-Unis, mort le 24 janvier 1762, à Chiswick. Le lieu de sa naissance n'est pas connu, et l'on n'a d'autres détails sur ses jeunes années que ceux donnés par Franklin, qui se lia avec lui à Philadelphie. Il était alors commis marchand. Franklin le peint comme un garçon adroit, expéditif, affable. « Je n'ai jamais connu un plus beau parleur, » ajoute-t-il; mais il n'avait ni religion ni honneur. Il le fit bien voir lorsqu'en 1725 il s'embarqua avec son ami pour l'Angleterre, et qu'il laissa derrière lui sa femme et ses enfants, sans souci de ce qu'ils pouvaient devenir. Quand son argent fut dissipé, il vécut au jour le jour, tantôt en aventurier, tantôt en pamphlétaire. Après s'être essayé dans la poésie, ce qui lui valut une place dans la *Dunciade* de Pope, il se mit à écrire pour le théâtre. « Apprenez d'abord les règles du métier, lui dit-on. — Est-ce que Shakespeare les connaissait? » répliqua-t-il effrontément. On lui procura un emploi de rédacteur dans un journal tory ; mais on le chassa bientôt en apprenant qu'il travaillait en même temps à un journal whig. Quatre ans avant sa mort, il obtint une pension de la charité des grands seigneurs dont il s'était fait le courtisan. Ralph ne manquait pas de talent et d'esprit; il a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : les poëmes de *Night* (1728) et de *Zeuma, or the Love of liberty* (1729); — *Use and abuse of parliaments;* Londres, 1744, 2 vol. in-8°; — *History of England during the reign of William III;* ibid., 1744-1746, 2 vol. in-fol.; selon Fox, il a fait preuve d'habileté et de critique dans cet ouvrage, qui a été composé d'après des matériaux authentiques; — *Case of authors by profession. or Trade stated with regard to booksellers, the stage and the public;* ibid., 1758, in-8°.

Franklin, *Autobiography*. — Baker, *Biogr. dramatica*. — Doddington, *Diary*. — Fox, *Historical works*, p. 179. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Duyckinck, *American cyclopædia*, I, 102.

* **RAM** (*Pierre-François-Xavier* DE), théologien et historien belge, né à Louvain, le 2 septembre 1804, appartient à une famille originaire de la Zélande. Après avoir terminé ses études théologiques à Malines, il obtint en 1823 une chaire au petit séminaire de cette ville, et la conserva jusqu'à la suppression de cet établissement, en 1825. Il devint alors archiviste de l'archevêché et secrétaire de l'archevêque (M. de Méan), et fut ordonné prêtre en 1827. Lors de la réouverture des séminaires, en 1829, il professa l'histoire ecclésiastique et la philosophie au grand et au petit séminaire de Malines. En 1834, un bref du pape lui conféra le grade de docteur en théologie et en droit canon, et la même année il fut nommé recteur de l'université catholique, établie provisoirement à Malines, et transférée en 1835 à Louvain. Membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1837, il fait aussi partie de la commission royale d'histoire. Nous citerons de lui : *Levens van de voornaemste Heyligen en roemweerdige persoonen der Nederlanden* (Vies des principaux saints et personnages célèbres des Pays-Bas); Malines, 1824, in-12; — *Synodicon belgicum, sive Acta omnium ecclesiarum Belgii, a concilio Triden-*

tino usque ad 1801 ; Malines, 1828-1858, tom. I-IV, in-4° ; ils contiennent les actes de l'archevêché de Malines et ceux des évêchés d'Anvers et de Gand ; — *Le Nouveau Conservateur belge, recueil littéraire;* Malines, 1830-1835, 11 vol. in-8° ; — *Historia philosophiæ ;* Louvain, 1832, 1834, in-8° ; — *Annuaire de l'université catholique de Louvain* ; 1837-1862, 26 vol. in-18 : on y trouve de nombreux documents relatifs à l'histoire de l'ancienne et de la nouvelle université ; — *Recherches sur l'histoire des comtes de Louvain et de leurs sépultures à Nivelles*, 976-1095 ; Bruxelles, 1851, in-4° : imprimé d'abord dans le tom. XXVI des *Mémoires de l'Academie royale de Belgique*. Il a publié comme éditeur : *Vies des saints* de Godescard (Louvain, 1828-1835, 22 vol. in-8° ; 2e édit., Bruxelles, 1846-1850, 7 vol. in-8°) ; *Documents relatifs aux troubles du pays de Liége, sous les princes-évêques Louis de Bourbon et Jean de Horn*, 1455-1585 (Bruxelles, 1844, in-4°) ; *Chronique des ducs de Brabant, par Edmond de Dynter* (ibid., 1854-1857, 5 vol. in-4°) ; *Les Quatorze livres sur l'histoire de Louvain, de Jean Molanus* (ibid. 1861, 2 vol. in-4°). M. de Ram a fourni de nombreux travaux aux *Mémoires* et aux *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, et aux *Bulletins de la commission royale d'histoire*. E. REGNARD.

Renseign. particul. — Quérard, *La France littér*, XI.

RAMANANDA, philosophe indien, l'un des continuateurs de l'école de Ramanoudja, vers la fin du quatorzième siècle ou le commencement du quinzième siècle de notre ère. Il se sépara de ses coreligionnaires par suite d'un affront qu'il reçut de l'un d'eux, et qui fut confirmé par le maître. Il alla s'établir à Benarès, où il ouvrit une école et fonda des couvents. Les sectateurs de Ramananda adorent Vichnou sous la forme de Ramatchandra. Ils vénèrent toutes les autres incarnations du Dieu ; mais ils prétendent que celle de Rama est la principale dans l'âge actuel, qu'ils appellent *Kali-yôg*. Ramananda affranchit ses disciples de toute pratique particulière relativement aux ablutions et à la nourriture. C'est là un des traits pour lesquels cette secte se distingue des autres. Les principaux disciples de Ramananda sont Kabir le tisserand, Raedas le corroyeur, Sena le barbier et le prince Pipa. D—E.

Wilson, *History of british India*.

RAMANOUDJA, philosophe indien, partisan de Vichnou et adversaire des djaïnas et des bouddhistes. Suivant le *Bhagavana Oupapourana*, Ramanoudja est une incarnation du serpent Sécha. Suivant Wilson il naquit vers le dixième siècle de notre ère, à Perambour, dans la province de Madras ; mais la date exacte de sa naissance et de sa mort est inconnue. Il fit ses études à Kanchi, passa une partie de sa vie à Sri-Ranya, où il composa la plupart de ses ouvrages, et fit plusieurs voyages pour disputer avec les chefs de secte, sur lesquels il remportait toujours la victoire. Il consacra à Vichnou nombre de temples dédiés jusque-là à Siva, entre autres le sanctuaire célèbre de Tripeti. Cependant le roi Krimi-Konda-Chola, zélé défenseur du culte de Seva, se déclara contre le réformateur, et chercha à l'intimider ou à le corrompre, mais sans succès. Il fut plus heureux avec les brahmes du pays, qu'il entraîna à signer un acte par lequel ils reconnaissaient la supériorité de Siva sur tous les autres dieux. Ramanoudja, menacé d'être traité avec la dernière rigueur, se retira chez le roi de Mysore, dont la fille était possédée du malin esprit (*brahma rakchosa*, le ministre de Brahma). Notre philosophe chassa le démon et convertit le roi à sa doctrine. Il demeura douze ans à la cour de Mysore, où il était l'objet de la vénération générale. Au bout de ce temps Krimi-Kouda-Chola étant mort, Ramanoudja rentra dans sa patrie, et voua le reste de ses jours à des exercices de piété. La secte fondée par Ramanoudja est un schisme du Védantin. Le principal dogme de cette secte est que Vichnou est Brahma ; qu'il existait avant tous les mondes et qu'il fut le créateur de toute chose. Bien que ces sectaires regardent Vichnou et l'univers comme un seul tout, néanmoins, contrairement aux doctrines du Védanta, ils nient que la divinité soit dépourvue de forme et de qualité ; ils lui attribuent l'esprit suprême (*paratma*) ou la cause et l'effet, qui est l'univers ou la matière. La création est l'ouvrage de Vichnou seul, qui a tout fait et qui se multiplie à l'infini par un acte de sa volonté. Il dit : « Je veux être multiple », et aussitôt il se manifeste dans la substance de la lumière ; puis il produit les éléments, qu'il imprègne d'une émanation de sa vitalité. Le mot d'ordre des prosélytes de Ramanoudja est *Om, Ramaya namala*, ou Salut à Rama. L'écrit le plus remarquable de Ramanoudja est un commentaire sur les *Soûtous* (aphorismes) de Sariraka. Son disciple le plus célèbre est Ramananda. DELÂTRE.

Wilson, *Hist. of british India*.

RAMAZZINI (*Bernardino*), médecin italien, né le 5 novembre 1633, à Carpi, mort le 5 novembre 1714, à Padoue. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites de Modène, il étudia la philosophie à Parme, puis la médecine, y reçut en 1659 le diplôme de docteur, et se rendit à Rome pour y suivre les leçons pratiques d'Antonio-Maria de Rossi, fameux praticien de ce temps. Il exerça ensuite son art à Castro, à Carpi et à Modène, où l'attira en 1671 la mère du duc régnant, François II. Malgré les basses manœuvres auxquelles il fut en butte de la part de confrères jaloux et ignorants, il fut choisi en 1682 pour occuper le premier la chaire de médecine théorique dans l'université qui venait d'être fondée à Modène. Il prouva par ses écrits

qu'il était digne de cette faveur, et joignit pendant dix-huit ans les travaux de l'enseignement à ceux de la pratique la plus éclairée. Appelé en 1700 à Padoue, il s'acquitta avec ardeur, quoique déjà âgé, des fonctions de sa charge, et présida depuis 1706 le collége de médecine. Aveugle et accablé d'infirmités, il suppléa aux forces qui lui manquaient par le secours de trois de ses petits-fils qu'il avait pris chez lui, et qui lui servaient d'aides et de secrétaires. Il se préparait à aller faire sa classe, lorsqu'il mourut, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom d'Hippocrate III, de la Société royale de Berlin (1706) et des Arcades (1709). « Ramazzini, dit Boisseau, est un des médecins italiens qui ont obtenu le plus de célébrité : il était érudit, bon observateur, habile et zélé praticien, ennemi de la routine. Il cultiva les belles-lettres en même temps que les sciences; aussi lit-on ses écrits avec autant de plaisir que de profit. Plusieurs d'entre eux ne cesseront point d'être classiques. » On a de lui : *De bello Siculo, cento ex Virgilio;* Modène, 1677, in-8°; il dédia ce poëme à Louis XIV, et ce prince l'en remercia par un présent qui, à ce qu'il paraît, s'égara en route; — *De constitutione anni* 1690 *ac de epidemia quæ Mutinensis agri colonos afflixit;* ibid., 1691, in-4° : traité qui fait époque dans l'histoire des épidémies; — *De fontium Mutinensium admiranda scaturigine;* ibid., 1692, in-4°; trad. en anglais : il y indique un livre de Fr. Patrizzi (*Della rettorica;* Venise, 1560, in-4°) comme renfermant le germe du système de Thomas Burnet; — *Ephemerides barometricæ Mutinenses anni* 1694; ibid., 1695, in-4° : il démontre, contre l'opinion de Borelli, son maître, que le mercure descend dans les temps pluvieux et s'élève dans le beau temps; — *De morbis artificum;* ibid., 1701, in-8° : cet ouvrage célèbre, rempli d'observations neuves et utiles, a eu plusieurs éditions; la traduction française qu'en a donnée Fourcroy (Paris, 1777, in-12) a reparu en 1822, avec des additions de Pâtissier; — *Orationes iatrici argumenti;* Padoue, 1708, in-8°; — *De principum valetudine tuenda;* Padoue, 1710, in-4°; réimpr. en 1711, à Leipzig, par les soins d'Ettmüller; — *De contagiosa epidemia quæ in patavino agro in boves irrepsit;* Padoue, 1712, in-8°; trad. en allemand; — *De abusu chinæ;* Padoue, 1714, in-4° : production importante sous le rapport de la médecine pratique, et qui réduit à leur juste valeur les apologies enthousiastes de Torti en faveur du quinquina; — divers écrits de polémique. La collection des œuvres de ce savant médecin a été publiée par Bart. Ramazzini, son neveu (*Opera omnia medica et physica;* Londres, 1716, in-4°); cette édition est recherchée ainsi que celle de Naples, 1739, 2 vol. in-4°, qui passe pour être plus complète. P.

Ettmüller, *Vie de B. Ramazzini*, à la tête du traité *De principum valetudine* (éd. de 1711). — B. Ramazzini, *Notice*, à la tête des *Opera omnia*. — *Arcadi illustri*, VI, 77. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XIV. — Tiraboschi, *Biblioteca modenese*, IV, 240. — Niceron, *Mémoires*, VI. Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Boisseau, dans la *Biogr. médicale*.

RAMBOT (*Gustave*), littérateur français, né à Aix en Provence, le 24 janvier 1796, mort dans cette ville, le 15 septembre 1859. Il suivit d'abord la carrière des armes, et fit en qualité de chef d'état-major général au 2ᵉ corps de réserve de l'armée des Pyrénées la campagne d'Espagne, en 1823; retiré du service, il succéda à son père comme caissier de la caisse d'amortissement. Outre quelques comédies de salon, on a de lui : *Des moyens de multiplier et améliorer les races de chevaux indigènes;* 1837, in-8°; — *De la richesse publique;* Paris, 1846, in-8°. D. de B.

(*Journal de la Société de la morale chrétienne*, t. XI, n° 3, p. 23 et suiv.). — *Notice sur Rambot* par le chevalier de Berluc-Pérussi.

RAMBOUILLET (*Catherine* de Vivonne, marquise de), née à Rome, en 1588, morte à Paris, le 2 décembre 1665. Fille de Julie Savelli, dame de l'aristocratie romaine, veuve de Louis des Ursins, et de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, qui remplit sous les règnes de Henri III et de Henri IV les fonctions d'ambassadeur près du saint-siége, Catherine épousa, à douze ans, en 1600, Charles d'Angennes, alors vidame du Mans, et plus tard, à la mort de son père (1611), marquis de Rambouillet, qui, bien qu'il eût le double de l'âge de sa femme, resta toute sa vie amoureux d'elle. Son éducation, dirigée par sa mère, femme remarquable et qu'Henri IV lui-même tenait en haute estime, avait secondé ses heureux instincts, et quand elle parut à la cour, la délicatesse de ses goûts lui inspira une horreur précoce pour la grossière corruption de mœurs qui y régnait. Les assemblées du Louvre n'étaient pour la jeune femme qu'une cohue de courtisans, et elle conçut très-promptement la pensée de se créer une société d'élite. Sa grande fortune, le rang, les alliances et les relations des deux familles auxquelles la marquise appartenait lui permirent de prétendre à ce rôle, que son mérite personnel lui rendait facile. Elle avait « l'amour des belles choses » et portait en tout un goût ingénieux et délicat. Ainsi elle dirigea elle-même sur ses propres plans la reconstruction de l'hôtel de Rambouillet, situé rue Saint-Thomas du Louvre, et qui faisait partie des biens qu'elle avait apportés à son mari. Elle introduisit même d'importantes innovations dans la distribution intérieure des appartements. C'est à elle qu'on doit l'heureuse idée de placer l'escalier non plus (comme il était d'usage jusque-là) au centre du corps de logis, mais dans un angle de la cour, de façon à ménager une suite de salles et de cabinets favorable aux réunions nombreuses. Une autre singularité fort louable de cet hôtel était la disposition des fenêtres qui

montaient du plancher au plafond et permettaient de jouir sans obstacle de l'air et de la vue de vastes jardins s'étendant sur les derrières de la rue Saint-Thomas du Louvre jusqu'au Carrousel et jusqu'aux Tuileries. Sous le double rapport de la commodité et de l'agrément, la réputation de l'hôtel de Rambouillet était si bien établie qu'avant de faire bâtir le Luxembourg, Marie de Médicis ordonna aux architectes d'aller en étudier la construction. L'ordonnance intérieure ne faisait pas moins d'honneur au goût inventif de la marquise. Elle s'avisa la première de faire décorer les lambris d'autres couleurs que le rouge et le tanné, les seules usitées jusqu'alors; on connaît le surnom de *la Chambre bleue* donné par les contemporains au principal salon dont l'ameublement était en effet tout en velours bleu, encadré de bordures brochées en or et en argent.

Mme de Rambouillet réunissait d'ailleurs en elle tous les attraits d'une maîtresse de maison accomplie. Belle et gracieuse, mais exempte de coquetterie et de prétentions personnelles, son affabilité, son obligeance, sa libéralité empressée, la sûreté de son commerce, son dévouement à ses amis inspirèrent des attachements profonds, sincères, et firent de sa personne l'objet d'un véritable culte. Les écrivains de l'époque sont unanimes pour lui rendre hommage. C'est qu'entre ses autres mérites la marquise eut celui de comprendre le véritable esprit de la société de son temps. Un élément nouveau et puissant venait d'y pénétrer. L'aristocratie d'intelligence prenait son rang à côté de l'aristocratie de naissance. Mme de Rambouillet saisit avec empressement le patronage des lettres, que lui abandonnaient, comme on l'a remarqué avec justesse, la sévère économie d'Henri IV et de Sully, l'indifférence des ministres qui se succédèrent jusqu'à Richelieu, et les prétentions outrées à la gloire littéraire qui rendaient la protection même du cardinal intolérable aux esprits indépendants. Chez Mme de Rambouillet, le plus humble homme de lettres se savait sur un pied d'égalité parfaite avec les grands seigneurs dont il s'honorait jusque-là d'être le *domestique*. Voiture n'y était pas moins bien accueilli que Monsieur, ni Segrais que Mademoiselle. Aussi tous briguèrent-ils l'honneur d'être admis dès leurs débuts dans ce salon, qui resta ouvert plus de cinquante ans, et où se succédèrent les générations d'écrivains qui remplissent la première moitié du dix-septième siècle. Ce furent d'abord Malherbe et Racan, qui trouvèrent en commun le célèbre anagramme de la marquise : *Arthénice;* puis cette élite d'esprits distingués qui contribuèrent puissamment à la formation de la langue et du goût : Costar, Sarrazin, Conrart, Patru, Balzac, Segrais, Godeau et Voiture, le familier le plus assidu de l'hôtel Rambouillet, et Corneille, qui venait de se révéler par la comédie de *Mélite;* enfin, la génération qui remplit l'interrègne de Corneille à Molière, Scarron, Saint-Évremond, Benserade, le duc de La Rochefoucauld, etc. Ceux même qui par leur caractère ou leur génie semblent le plus éloignés de cette société mondaine tinrent à honneur d'y paraître, ne fût-ce qu'une fois. Armand du Plessis, le futur cardinal de Richelieu, qui se piquait, comme on sait, d'être un cavalier accompli, y soutint, dit-on, une *thèse d'amour*, et le célèbre mot de Voiture atteste que Bossuet, encore adolescent, y prononça l'un de ses premiers sermons.

Si l'hôtel Rambouillet a reçu des écrivains qui le fréquentaient son titre de gloire le plus durable, il faut reconnaître qu'il ne doit pas moins aux femmes que leur rang et leur esprit faisaient doublement illustres. L'auteur de romans tour à tour trop vantés et trop dépréciés, et qui ont précisément pour incontestable mérite d'être la peinture fidèle de l'hôtel Rambouillet, Mlle de Scudéry s'y rencontrait avec Mlle Coligny, devenue célèbre sous le nom de comtesse de la Suze, et avec la marquise de Sablé, celle qui devait inspirer à La Rochefoucauld ses *Maximes*. Au milieu d'un cercle de femmes du plus haut rang et de l'esprit le plus délicat brillait Mlle de Bourbon-Condé, plus tard duchesse de Longueville, que son éclatante beauté et sa grâce nonchalante faisaient l'idole de toute cette société; et ce n'était pas une médiocre gloire pour Mme de Rambouillet et pour sa fille Julie, l'héroïne de la fameuse *Guirlande*, que de soutenir ce redoutable voisinage. A tous ces titres, l'hôtel Rambouillet devait exercer une durable et profonde influence sur la littérature et la société du dix-septième siècle. Du contact des deux aristocraties, de l'esprit et du rang, jusqu'alors séparées, sortit un art tout nouveau, cet art de la conversation, qui fut pendant deux siècles le principal prestige de nos salons. Les beaux-esprits qui remplissaient la *chambre bleue*, Ménage, Godeau, et surtout Voiture, créèrent une branche toute spéciale de notre littérature, celle qu'on peut appeler la littérature de société. C'est là que naquirent quelques-uns des ingénieux badinages qui sont les chefs-d'œuvre du genre, et qui recèlent déjà cette grâce, cette vivacité d'esprit, cette délicatesse raffinée des sentiments, des idées et du langage, éléments essentiels du goût épuré dont Racine, Molière, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyère allaient s'inspirer.

D'où vient donc le discrédit où tomba dès la génération suivante le nom d'hôtel de Rambouillet, en dépit de tant d'éminents services rendus à l'esprit et au goût français? Il importe d'expliquer cette singulière méprise, dont l'origine tient à un entraînement de l'opinion, toujours si prompte et si extrême dans ses réactions. L'hôtel de Rambouillet, disons-le, ne se maintint pas jusqu'au bout à la hauteur de ce début. Peu à peu des défauts qui n'étaient que l'exagération

de ses qualités s'y glissèrent, à la faveur de la suprématie absolue que des femmes d'un esprit maniéré, telle que Mlle de Scudéry, finirent par y exercer. On sait le rigoureux et injuste accueil qu'y reçut *Polyeucte*; le goût des divertissements et surtout des tours de force poétiques, bout-rimés, acrostiches, rondeaux, s'y fit de plus en plus sentir, et finit par y introduire un véritable jargon. Les principaux habitués de ce salon prirent des surnoms prétentieux. Chapelain s'appela *Chrysante*, Sarrasin *Sésostris*, La Calprenède *Calpurnius*, Scudéry *Sarraide*. On trouve dans le *Dictionnaire des Précieuses* Mme de Rambouillet désignée sous le pseudonyme de *Roselinde*, et Julie, sa fille, sous celui de *Ménalide*. Tallemant reproche encore à la marquise son aversion outrée pour certains mots qui effarouchaient ses oreilles délicates et que son exemple fit bannir de la société polie, où ils furent remplacés par des équivalents insuffisants. Mais qu'il y a loin de ces légers travers aux ridicules énormes des cercles qui se formèrent à l'imitation du célèbre hôtel! Ce n'est qu'à la maladroite copie que Molière s'est attaqué; il n'osa livrer aux rires du public ce nom de *précieuse*, dont s'honoraient Mme de Sévigné et tant d'autres femmes illustres, qu'après qu'il eut été usurpé et profané par les imitatrices dont regorgeaient la ville et la province. Les consciencieuses recherches de M. Rœderer dans son *Histoire de la société polie en France*, et les remarquables publications de M. Cousin sur la première moitié du dix-septième siècle, ont hautement vengé l'illustre hôtel de ces injustes accusations en établissant la vérité sur ce point, de la façon la plus péremptoire. Il y a d'ailleurs un témoignage précieux, et qui eût suffi à défaut d'autre preuve; c'est celui d'un juge très-compétent, de Ménage, qui rapporte que tout l'hôtel de Rambouillet, la marquise en tête, assistait à la première représentation des *Précieuses ridicules*, et que la pièce « fut jouée avec un applaudissement général ». Enfin, on sait que Molière, dont rien n'autorise à suspecter la sincérité, proteste hautement dans la préface des *Femmes savantes* contre toute allusion injurieuse à des personnages qui avaient droit à tous les respects. L'admirable bon sens qui est au fond de toutes ses œuvres, de la farce des *Précieuses ridicules* comme de la comédie des *Femmes savantes*, le préservait de toute confusion et de toute injustice. Par son caractère d'ailleurs, comme par son esprit, Mme de Rambouillet était au-dessus de toute atteinte. Elle sut maintenir son salon à l'abri des intrigues politiques, et se refusa hautement à servir la police peu scrupuleuse du cardinal, en déclarant tout net à l'émissaire qui venait sonder ses dispositions qu'elle se sentait « peu propre au métier d'espion ». L'épouse et la mère de famille n'étaient pas moins accomplies que l'amie et la maîtresse de maison. La marquise vécut en parfaite harmonie avec son mari, et jamais la médisance n'éleva un soupçon sur la pureté de sa vie. On ne lui a jamais reproché que de traiter M. de Rambouillet avec trop de cérémonie et de respect. On retrouve jusque dans son intimité la plus étroite cette délicatesse et cette réserve qui étaient les traits distinctifs de son caractère et qui imprimaient à ses relations un charme exquis. Son cœur fut éprouvé de bonne heure par les plus cruels chagrins, qui n'altérèrent ni l'urbanité de son commerce, ni même l'enjouement de cet esprit aimable, ni la sérénité de cette âme saine. De ses sept enfants, les deux fils moururent prématurément, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge, sur le champ de bataille de Nordlingue. Trois des filles entrèrent en religion; les deux autres firent de grandes alliances, mais furent obligées de se séparer de leur mère pour suivre leurs maris en province. L'une, la célèbre Julie, épousa M. de Montausier, qui l'emmena dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. L'autre épousa le comte de Grignan, ce grand seigneur provençal qui devait être ensuite le gendre de Mme de Sévigné.

La vieillesse de Mme de Rambouillet fut aussi sombre et aussi triste que le cours de sa vie avait été brillant et joyeux. Le mariage de Julie, l'idole du sanctuaire, les dissensions de la Fronde, la fondation de cercles rivaux, notamment de celui de Mlle de Scudéry, l'éloignement ou la retraite de plusieurs des familiers les plus assidus de l'hôtel, la mort de Voiture, qui avait été si longtemps le *génie du lieu*, toutes ces causes réunies donnèrent le signal d'une dispersion qui alla croissant avec les années. Toutefois, la marquise ne tomba jamais dans un complet isolement. Ses vieilles amitiés lui restèrent fidèles jusqu'au bout, et son salon ne se ferma qu'à sa mort. De douloureuses infirmités qui l'avaient toujours tourmentée, redoublèrent dans ses dernières années. C'est sans doute vers cette époque qu'elle composa son épitaphe, qui respire une si morose mélancolie. La voici, telle que Ménage nous l'a transmise, dans ses *Observations sur les poésies de Malherbe* :

> Ici gist Arthénice, exempte des rigueurs,
> Dont la rigueur du sort l'a toujours poursuivie.
> Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
> Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

Ces vers, si l'on omet un quatrain, dont l'origine est contestée et que M. Cousin voudrait plutôt attribuer à Malherbe, sont la seule œuvre littéraire connue d'une femme qui aimait avec passion les écrivains et les poëtes, mais qui ne songea jamais à prendre rang parmi eux. Les rares lettres d'elle qui ont été publiées sont d'un tour ingénieux mais subtil, et n'ont pas dû *mettre*, quoi qu'en dise Rœderer, ceux qui les recevaient *au supplice de la simplicité*.

L'unique, mais incontestable titre de gloire de Mme de Rambouillet, c'est cette hospitalité si gracieuse et si brillante qu'elle offrit pendant

plus d'un demi-siècle à l'élite de la *société* de son temps. Son nom est inséparable des annales de l'une des plus importantes périodes de la littérature et de la société françaises. L'hôtel de Rambouillet ouvre une ère nouvelle, et l'on peut affirmer qu'aucun des salons qui lui ont succédé n'a exercé une suprématie plus éclatante ni surtout plus utile. La langue ne lui doit pas moins que les mœurs ; il a puissamment contribué à fonder la grammaire et la politesse, deux choses qui se tiennent par un lien plus étroit qu'on ne serait tenté de le croire. Aux yeux de tout dévot littéraire le temple de *la déesse d'Athènes*, pour parler comme Mlle de Montpensier dans *la Princesse de Paphlagonie*, sera toujours un véritable sanctuaire. E. Crépet.

Rœderer, *Mémoire pour servir à l'hist. de la société polie en France pendant le dix-septième siècle.* — V. Cousin, *Jeunesse de Mme de Longueville, Mme de Sablé*, etc.

RAMBOUILLET. *Voy.* Angennes.

RAMBOUR (*Abraham*), théologien protestant, né vers 1590, à Sedan, où il est mort, en 1651. Il fit à l'académie de Sedan d'excellentes études, qu'il couronna par une thèse *De potestate Ecclesiæ* (1608, in-8°). Après avoir dirigé la paroisse de Francheval, il fut admis en 1616 au nombre des pasteurs de Sedan, et y obtint en 1620 la chaire de théologie et d'hébreu; l'académie lui décerna quatre fois les honneurs du rectorat. Il fit preuve, dans ses écrits et dans ses thèses, d'une vaste et profonde érudition dans tout ce qui avait rapport à l'antiquité sacrée. « Les recherches curieuses dont ils sont remplis, dit l'abbé Boulliot, l'esprit de critique qui les assaisonne, les fait estimer des théologiens protestants et même de ceux de la communion romaine. » Nous citerons de lui : *De Christo redemptore*, Sedan, 1620, in-4°, et *Traité de l'adoration des images*, ibid., 1635, in-8°. Ses thèses, au nombre de 61, ont été insérées dans le *Thesaurus theologiæ sedanensis* de J. de Vaux, t. II.

Parmi les autres membres de la famille Rambour, on remarque notamment deux peintres, *Jacob* et *N**, qui s'étaient réfugiés en Hollande.

P. Norbert, *Hist. de Sedan.* — Boulliot, *Biogr. ardennaise.* — Haag frères, *La France protest.*

* **RAMBUTEAU** (*Claude-Philibert* Barthelot, comte de), administrateur français, né à Charnay, le 9 novembre 1781. Issu d'une noble famille de Bourgogne, il se préparait à entrer à l'École polytechnique quand la mort de sa mère changea la direction de sa carrière. Envoyé en 1809 par le département de Saône-et-Loire pour complimenter Napoléon Ier de ses victoires sur l'Autriche, il épousa vers cette époque la fille du comte Louis de Narbonne, qui le fit nommer chambellan de l'empereur. Il fut en 1811 chargé d'une mission extraordinaire en Westphalie, et à son retour nommé préfet du département du Simplon. Lors de la retraite de l'armée d'Italie, les troupes françaises trouvèrent dans les heureuses dispositions qu'il avait prises des secours aussi efficaces qu'inattendus, et quand les Autrichiens se montrèrent, il réunit huit à neuf cents Français, et parvint, après dix jours d'une marche pénible, à les ramener à Chambéry. Appelé, le 8 janvier 1814, à la préfecture de la Loire, il forma quatre bataillons de garde nationale mobile, qu'il conduisit lui-même au général Augereau, et imprima assez d'activité à la fabrique d'armes de Saint-Étienne pour lui faire produire huit cents fusils par jour. L'ennemi, qui s'était présenté dans le département le 22 janvier, y fut constamment tenu en échec, et la capitulation de Roanne, le 11 avril, put seule mettre un terme à des efforts que n'avaient pu affaiblir ni la prise de Lyon ni celle de Paris. La restauration maintint M. de Rambuteau à son poste, et le département où il venait de liquider plus de deux millions de créances sur le gouvernement entre dix-sept mille parties prenantes, l'envoya en 1815 à la chambre des représentants en consignant dans le procès-verbal de son élection que ce choix était un hommage de la reconnaissance publique. Il fut nommé successivement préfet de l'Allier (6 avril 1815), de l'Aude (20 avril), et de Tarn-et-Garonne (15 mai). La seconde restauration le destitua le 14 juillet 1815. M. de Rambuteau se retira alors dans sa terre de Charnay. En 1827, il consentit à représenter l'arrondissement de Mâcon à la chambre des députés, où il vota avec l'opposition libérale. Dévoué à la dynastie issue de la révolution de Juillet, il quitta la chambre pour remplacer M. de Bondy à la préfecture de la Seine (22 juin 1833), devint pair de France (11 septembre 1835), membre libre de l'Académie des beaux-arts (1843), grand officier de la Légion d'honneur (1844), et conseiller d'État (1833). M. de Rambuteau demeura préfet de la Seine jusqu'au 24 février 1848; et pendant les quinze années que durèrent ses fonctions, il acquit des droits à la reconnaissance de ses administrés. Son nom a été donné à l'une des principales rues de Paris. D'immenses travaux changèrent la physionomie de la capitale. Secondé par un conseil municipal éclairé, bien que privé des ressources d'une législation en matière d'expropriation moins favorable qu'elle l'est de nos jours pour se plier aux volontés du pouvoir administratif, M. de Rambuteau renouvela la face de Paris. Les vieilles rues furent rendues plus praticables; cent vingt kilomètres d'égouts furent remaniés, les boulevards nivelés, les quais et les places plantés d'arbres, et l'éclairage au gaz fut presque partout substitué aux lanternes de M. de Sartine. Vingt-sept boulevards extérieurs furent commencés; on modifia et décora les places de la Concorde et de la Bastille; les Champs-Élysées se couvrirent d'hôtels. Des terrains incultes et des marais, dans les faubourgs du Temple, Saint-Martin et Montmartre et dans le clos Saint-Lazare se transformèrent en quartiers salubres et aérés. Parmi les édifices restaurés ou construits, il faut

citer l'Hôtel-de-Ville, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame-de-Lorette, la Madeleine, Saint-Vincent-de-Paul, le Collége de France, le grand hôpital Lariboisière, les prisons modèles de La Roquette et de Mazas, les fontaines Cuvier, Richelieu et Saint-Sulpice, etc. H. FISQUET.

Sarrut et Saint-Edme, Hommes du jour. — Vapereau, *Dict. des contemp.* — *Moniteur universel*, 1833 à 1848.

*RAMÉ (*François-Alfred*), archéologue français, né à Rennes, le 12 décembre 1826. Il suivit d'abord les cours de l'école d'administration, et après la suppression de cette école il se fit recevoir avocat à la cour de Rennes. On a de lui: *Histoire de la céramique au moyen âge*; *Études sur les carrelages historiés en France et en Angleterre* (Strasbourg, 1858, 7 liv. in-8°, pl.), et beaucoup d'articles dans les *Annales archéologiques*, le *Bulletin monumental*, et les *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes* (1855-1858). M. Ramé s'occupe d'une *Histoire des arts en Bretagne*, qui doit former trois volumes avec planches et atlas. P. L—T.

Docum. particuliers.

RAMEAU (*Jean-Philippe*), célèbre musicien français, né à Dijon, le 25 octobre 1683, mort à Paris, le 12 septembre 1764. Son père, qui aimait passionnément la musique, lui enseigna les premiers éléments de cet art aussitôt qu'il fut en état de les comprendre, et à l'âge de sept ans l'enfant exécutait déjà sur le clavecin toute espèce de musique, qu'il déchiffrait avec un imperturbable aplomb. Bien que de si heureuses dispositions annonçassent une vocation réelle, ses parents, qui le destinaient à la magistrature, lui firent interrompre ses études musicales pour le faire entrer au collége des Jésuites de Dijon, où cinquante ans auparavant Bossuet avait fait ses humanités. Mais si Rameau devait être un jour un des hommes éminents de son siècle, il débuta par être un des plus mauvais écoliers des bons pères : ses devoirs étaient constammennt négligés. Entraîné par sa passion pour la musique, à défaut de papier réglé, il surchargeait ses livres de classe et ceux de ses camarades de lignes parallèles couvertes de traits de solféges ou de fragments de sonates. Les punitions que son indiscipline lui attirait sans cesse, loin de le corriger, ne faisaient au contraire qu'irriter davantage sa nature indomptable. Les choses en vinrent au point que les Pères jésuites prièrent les parents de Rameau de les débarrasser d'un tel élève, et le jeune Philippe fut renvoyé à sa famille avant d'avoir terminé sa quatrième, sachant fort peu de latin, encore moins de grec, et pas du tout de français. Dès que Rameau fut délivré du collége, il s'adonna à ses travaux artistiques avec toute l'ardeur dont il était susceptible, s'exerçant alternativement sur le clavecin, sur l'orgue, sur le violon, et joignant à ce travail, en partie mécanique, les leçons de son père et de deux ou trois organistes de Dijon qui lui enseignaient tant bien que mal quelques règles de contrepoint. Mais une circonstance inattendue vint bientôt jeter le trouble dans son existence. Rameau avait atteint sa dix-septième année. Les fréquentes occasions qu'il avait de voir une jeune veuve du voisinage firent éclore dans son cœur une passion des plus violentes, et pendant près d'une année la musique fut pour ainsi dire mise de côté. Il passait tout son temps auprès de celle qu'il aimait, ou à lui écrire lorsqu'il en était éloigné. Comme ses lettres étaient remplies de fautes d'orthographe, la jolie veuve le fit rougir de son ignorance. Le jeune musicien se sentit profondément humilié, et l'amour qui lui faisait négliger son art eut du moins pour lui l'avantage de le forcer à apprendre sa langue. Inquiet sur les conséquences de cette intrigue, le père de Rameau crut que l'éloignement était le remède le plus efficace, et se décida à envoyer son fils en Italie. Il avait consenti à lui laisser suivre sa vocation, et il pensait que ce voyage le ramènerait à la culture de l'art qu'il négligeait. Selon le désir de son père, Rameau franchit les Alpes, mais il n'alla que jusqu'à Milan, où il arriva en 1701. Quoiqu'à un âge où son oreille semblait devoir être sensible au charme des mélodies italiennes, il en fut si peu impressionné qu'il ne fit qu'un court séjour dans la capitale de la Lombardie, et rien n'indique dans les œuvres qu'il publia plus tard qu'il ait jamais tiré le moindre profit de ce qu'il avait pu entendre dans ce pays. On ne voit en effet aucune trace du style italien dans ses ouvrages.

A Milan, Rameau rencontra un directeur de théâtre qui recrutait une troupe de chanteurs et un orchestre pour donner des représentations dans le midi de la France, et qui l'engagea dans sa troupe en qualité de premier violon. Le jeune artiste quitta l'Italie, et visita à plusieurs reprises Marseille, Nîmes, Lyon, Montpellier, Albi, et d'autres villes. Mais si son violon le faisait vivre, l'orgue était sa passion, et partout où il trouvait l'occasion de toucher cet instrument, il excitait l'admiration. Après quelques années de cette vie nomade, Rameau retourna à Dijon; il n'y resta que peu de temps, malgré les instances qu'on fit auprès de lui pour qu'il se fixât dans sa ville natale et l'offre qu'il reçut de la place d'organiste de la Sainte-Chapelle. Son esprit rêvait la gloire, qu'il ne croyait pouvoir trouver qu'à Paris, et en 1717 il arriva dans la capitale, inconnu, âgé déjà de trente-quatre ans, mais plein de courage et d'audace. Le célèbre organiste Marchand possédait alors sans partage la faveur du public parisien; la foule se pressait à l'église des Grands-Cordeliers chaque fois qu'il s'y faisait entendre. Afin de ne perdre aucune occasion d'étudier la manière de ce maître, Rameau alla se loger près du couvent. Il se fit présenter à Marchand. Celui-ci l'accueillit avec bienveillance, lui donna des conseils, et l'em-

ploya comme suppléant aux orgues des Jésuites et des Pères de la Merci, qui lui étaient également confiées; mais bientôt, s'apercevant de la supériorité du jeu de son protégé, il comprit qu'il allait avoir un rival trop redoutable, et dès lors il mit autant d'acharnement à le desservir qu'il avait d'abord témoigné d'empressement à lui être utile. Rameau voyait diminuer le peu d'élèves qu'il avait; sa position devenait chaque jour de plus en plus précaire, lorsque la place d'organiste de Saint-Paul fut mise au concours. Il n'hésita pas à se présenter, et la lutte s'engagea entre lui et Daquin. Malheureusement pour Rameau, Marchand fut nommé juge du concours, et Daquin fut proclamé organiste de l'église Saint-Paul. Daquin était, il est vrai, un improvisateur brillant, plein de feu, ayant une connaissance parfaite des ressources de l'instrument; mais il suffit de comparer les excellentes pièces d'orgue et de clavecin de Rameau aux très-faibles productions de Daquin dans le même genre, pour être convaincu de l'iniquité du jugement de Marchand. Rameau, à bout de ressources, se décida à accepter la place d'organiste de l'église Saint-Étienne, à Lille; mais bientôt il quitta cette ville pour aller remplir les mêmes fonctions à la cathédrale de Clermont, en Auvergne. Là, au milieu des montagnes, dans un pays éloigné du centre des arts, Rameau profita des loisirs que sa place lui laissait pour se livrer, dans le calme et la solitude, à de profondes méditations, qui allaient l'amener à créer le premier système d'harmonie qui ait été produit. Il consacra quatre années à ce travail, et, ce qui est remarquable, c'est que chez lui des études aussi sérieuses sur la partie spéculative de la musique ne portèrent nullement atteinte à l'imagination de l'artiste et ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre de cantates, de motets, de pièces d'orgue et de clavecin ayant un cachet d'originalité et une indépendance de style qu'il dut peut-être à l'isolement dans lequel il se trouvait à l'époque où il les écrivit.

Rameau, brûlant du désir de se manifester au monde musical, comprit que le moment était venu de retourner à Paris et d'y publier ses ouvrages; il comptait surtout sur son traité d'harmonie, qu'il espérait devoir faire une grande sensation. Mais un engagement le liait encore pour plusieurs années avec le chapitre de Clermont, et l'évêque ainsi que les chanoines, qui tenaient à leur organiste, lui refusèrent son congé. Rameau, voyant que ses sollicitations n'aboutissaient à rien, eut recours à un autre moyen. On était alors dans l'octave de la Fête-Dieu. Le lundi à l'office du matin Rameau monte à l'orgue, touche à peine quelques notes, et se retire en fermant les portes avec violence. On pensa que le souffleur ne s'était pas trouvé à son poste ou qu'il était survenu quelque autre incident imprévu, et il n'y eut point d'observation à cet égard. Mais au salut du soir Rameau, combinant les jeux les plus bizarres et les plus grotesques, accumule, dans une improvisation incohérente, tout ce qu'il peut imaginer de rudes dissonnances, d'effets déchirants pour l'oreille. Grand scandale au chœur! La sonnette retentit plusieurs fois avec impatience; Rameau n'en continue pas moins. Les chanoines s'agitaient sur leurs stalles. On se regarde, on s'étonne, on s'interroge : l'organiste a-t-il perdu l'esprit? est-il possédé du démon? Enfin le sacristain court lui intimer l'ordre de sortir à l'instant. C'était là ce que Rameau souhaitait. Une mercuriale solennelle ne se fit pas attendre, et lorsque les chanoines lui reprochèrent sa conduite scandaleuse, l'artiste répondit qu'on devait s'attendre à des choses aussi désagréables si l'on continuait à vouloir le retenir à Clermont. Le chapitre comprit qu'il ne parviendrait pas à modifier une résolution si fortement arrêtée; il consentit à la résiliation de l'engagement, et Rameau fut libre de partir. Mais celui-ci ne voulut pas s'éloigner sans effacer par un coup d'éclat cette impression défavorable; il adressa ses excuses au chapitre métropolitain, et lui fit ses adieux le jeudi de l'Octave, après la rentrée de la procession, en touchant l'orgue de manière à laisser les plus vifs regrets.

A peine arrivé à Paris, en 1721, il y publia les morceaux qu'il avait composés dans sa retraite; ils obtinrent un brillant succès, et lui valurent des admirateurs, des élèves, et la place d'organiste de l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. L'année suivante il fit paraître son *Traité d'harmonie*. Cet ouvrage, qui s'éloignait complétement de la routine généralement suivie, ne fut pas compris; mais les critiques qu'on en fit tournèrent au profit de son auteur, en attirant sur lui l'attention du public. Un des plus vifs désirs de Rameau était de pouvoir travailler pour le théâtre. Alors, comme aujourd'hui, les portes de l'Opéra ne s'ouvraient pas facilement aux nouveaux compositeurs. Piron, compatriote de Rameau, lui conseilla de s'essayer dans quelques airs de danse et morceaux de chant, qu'on intercalait dans les pièces de l'Opéra-Comique de la Foire. Rameau se mit à l'œuvre, et écrivit de la musique pour plusieurs pièces de Piron, telles que *La Rose*, *Le Faux prodigue*, *L'Enlèvement d'Arlequin*, etc. Toutefois ces essais ne lui faisaient pas négliger ses études didactiques. En 1726 il publia son *Nouveau système de musique théorique*, où il développait sa théorie de la basse fondamentale, qu'il avait déjà indiquée dans son *Traité d'harmonie*, puis en 1732 sa *Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement pour le clavecin et pour l'orgue*. Ces trois ouvrages lui avaient fait la réputation de savant théoricien; il était cité comme un des meilleurs organistes; ses compositions instrumentales étaient très-recherchées. Cependant Rameau était loin d'être satisfait. Il rêvait le théâtre, et se tour-

mentait de la pensée qu'il allait bientôt entrer dans sa cinquantième année sans avoir encore pu parvenir à la scène de l'Opéra. Il s'était inutilement adressé pour avoir un poëme à l'académicien Houdard de la Motte, qui, ennemi déclaré de la science en musique, n'admettait pas qu'un savant théoricien pût faire de la musique agréable. Deux autres écrivains, Roy et Danchet, avaient également refusé de lui confier un ouvrage. Rameau se désespérait. Une circonstance vint cependant ranimer son courage.

Rameau était devenu maître de clavecin et d'accompagnement de Mme de La Popelinière, femme du célèbre fermier général de ce nom (*voy.* Le Riche de la Popelinière). La maison que l'opulent financier possédait à Passy était alors le rendez-vous de tout ce que la cour et la ville offraient de plus distingué. Amateur passionné des lettres et des arts, poëte et musicien lui-même, il avait fait construire une salle de spectacle et entretenait un orchestre à son service. M. de La Popelinière se fit le protecteur de Rameau, qu'il admit bientôt dans son intimité, et obtint que Voltaire écrivît pour lui un opéra, dont le sujet était *Samson*. Rameau en composa la musique, qui fut entendue et applaudie chez le fermier général; mais des scrupules religieux firent repousser ce sujet biblique par Thuret, alors directeur de l'Académie royale de musique (1). Rameau, découragé, sembla vouloir renoncer au théâtre; mais M. de La Popelinière tint bon, et décida l'abbé Pellegrin (*voy.* ce nom) à lui confier le livret de son opéra d'*Hippolyte et Aricie*. Il avait alors près de cinquante ans. Le talent de Rameau comme compositeur dramatique lui inspirait peu de confiance; aussi exigea-t-il que le musicien lui souscrivît une obligation de 600 livres comme garantie contre la chute de l'ouvrage. Lorsque la musique du premier acte fut terminée, on en fit l'essai chez M. de La Popelinière, où elle excita l'enthousiasme général. A la fin de la séance, un petit vieillard, assez mal vêtu, s'avança au milieu de la foule, qui s'empressait de féliciter le compositeur. C'était l'abbé Pellegrin : « Monsieur, dit-il à Rameau, de semblable musique n'a pas besoin de caution »; et il déchira devant tout le monde le billet de 600 livres que l'artiste lui avait souscrit. Peu de temps après, l'ouvrage fut mis en répétition à l'Opéra, et la première représentation eut lieu le 1er octobre 1733. Il commença pour Rameau une nouvelle série d'épreuves.

Depuis Lully, il y avait eu des compositeurs de talent, mais aucun génie créateur ne s'était révélé. Campra, Colasse, Desmarest, Mouret, et les autres successeurs de Lully avaient suivi pas à pas les traces du grand musicien, que l'on considérait comme un modèle qui ne devait jamais être surpassé. Rameau procéda d'une autre manière. Ses airs étaient plus accusés, ses rhythmes plus variés; aux mouvements, presque toujours lents, il en substituait de vifs et d'animés. Ses chœurs avaient plus d'effet et d'énergie, et ce qui étonnait surtout, c'était la nouveauté et l'imprévu de sa modulation, la force de son harmonie, la vigueur de son orchestre et les combinaisons d'une instrumentation bien plus riche de formes et de détails que celles de ses prédécesseurs. Dans les partitions de Lully et de ses successeurs, les instruments à vent n'apparaissaient que pour doubler les instruments à cordes dans les *forte*, et pour jouer seuls et divisés en familles de flûtes et de hautbois, des ritournelles de quelques mesures (*voy.* Lully). Rameau, abandonnant ce système, faisait faire des rentrées aux flûtes, aux hautbois, sans interrompre la symphonie; chaque instrument avait une partie indépendante et distincte, un rôle différent. C'était, en un mot, l'essai de ce qui a été pratiqué depuis. Toutes ces innovations avaient transpiré dans le public avant l'apparition d'*Hippolyte et Aricie* sur la scène. Le début de Rameau au théâtre annonçait une révolution de l'art; il excita une grande fermentation dans les esprits. Les admirateurs de la musique de Lully jetèrent feu et flamme contre l'audacieux compositeur qui se frayait une route nouvelle. Ils condamnèrent le style de son opéra, qu'ils appelaient bizarre, en l'accusant d'être dépourvu de mélodie. Rameau était sans doute inférieur à l'auteur d'*Armide*, dans le récitatif; il était peut-être moins correct dans sa manière d'écrire. On pouvait discuter sur l'agrément de sa musique, mais non lui refuser le mérite de l'invention. Telle fut cependant l'opposition que souleva d'abord l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*, qu'à la première représentation l'ouvrage eut peine à arriver jusqu'à la fin. Dans son *Nouvelliste du Parnasse*, l'abbé Desfontaines blâma Rameau de vouloir substituer les spéculations harmoniques aux jouissances de l'oreille. J.-J. Rousseau disait qu'il fallait renvoyer aux Iroquois ce distillateur d'accords baroques. Les pamphlets, les couplets satiriques accablèrent le compositeur; on fit courir contre lui l'épigramme suivante :

Si le difficile est le beau
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau par aventure
N'était que la simple nature,
Quel petit homme que Rameau !

Cependant, au milieu de tous ces détracteurs, un artiste dont le sens était droit et le cœur élevé, Campra, l'un des meilleurs rejetons de l'ancienne école de Lully, osa protester contre ce jugement : « Ne vous trompez pas, répondit-il à ses confrères, qui dénigraient l'œuvre et l'auteur, il y a plus de musique dans cet opéra que dans tous les nôtres, et cet homme que vous voyez là nous éclipsera tous. »

Rameau, déconcerté par ses critiques, prit la

(1) Plus tard, Rameau employa, dit-on, dans son opéra de *Zoroastre* la musique qu'il avait composée pour celui de *Samson*, dont la partition a été perdue.

résolution de renoncer au théâtre : « J'avais cru, disait-il, que mon goût plairait au public; je vois que j'étais dans l'erreur : il est inutile de persévérer. » Fort heureusement, ceux qui le protégeaient contre ses ennemis ne se laissèrent point ébranler comme lui. Ils prirent sa défense, ramenèrent insensiblement l'opinion publique, et finirent par fixer l'attention sur une œuvre qu'on avait jugée avec légèreté. Tout Paris voulut entendre l'*Hippolyte et Aricie*, et bientôt l'enthousiasme que cet opéra excita vint dédommager l'auteur de toute l'amertume dont l'envie l'avait abreuvé. Rameau reprit courage. Ce qu'on lui avait surtout reproché, c'était, comme nous l'avons dit, la sévérité, la bizarrerie, l'excès d'originalité, l'abus des dissonances et des modulations. Il répondit victorieusement à ces accusations, qui tendaient à nier ses facultés mélodiques, en écrivant la musique du ballet des *Indes galantes*, qui fut représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 23 août 1735. Ce qu'on appelait alors ballet ne ressemblait nullement à ce que nous nommons ainsi de nos jours. C'était un opéra où la danse tenait une assez grande place, mais où elle n'était amenée que par une succession de scènes chantées (1). En général, chaque acte formait une action séparée; mais la réunion de tous les actes se rapportait au titre de la pièce. Rameau montra dans ce nouvel ouvrage toute la flexibilité de son talent. Les airs chantés, et surtout ceux consacrés à la danse, furent couverts d'applaudissements, et ce succès s'augmenta lorsque ensuite le compositeur ajouta à son œuvre l'air de l'entrée des *Sauvages*, dont la mélodie, pleine de vigueur et d'un beau caractère, devint promptement populaire. Deux ans après, le 24 août 1737, il donna un troisième ouvrage, *Castor et Pollux*, opéra en cinq actes, dans lequel on remarque particulièrement le chœur *Que tout gémisse*, le fameux air *Tristes apprêts, pâles flambeaux*, le chœur de l'acte de l'enfer, *Brisons tous nos fers*, et le charmant air des Champs-Élysées, *Dans ces doux asiles*. Jusque là, le talent dramatique du compositeur avait pu, sinon être contesté, du moins être mis en discussion; mais son *Castor et Pollux*, qui est à juste titre considéré comme son chef-d'œuvre, ferma la bouche à ses détracteurs, et à partir de ce moment Rameau régna en maître sur la scène lyrique française. Une foule d'autres productions pour le théâtre, parmi lesquelles nous citerons notamment *Dardanus* (1739) et *Zoroastre* (1749), succédèrent à *Castor et Pollux*, et attestèrent chez Rameau une prodigieuse facilité de travail. En effet, bien qu'il eût donné son premier opéra à l'âge de cinquante ans et qu'il fût presque constamment occupé de la rédaction de ses traités sur la théorie de l'harmonie et de la polémique qu'ils soulevaient, il n'en fit pas moins représenter à l'Opéra dans l'espace de vingt-sept ans vingt-deux grands opéras ou opéras-ballets. Il avait soixante-dix-sept ans lorsqu'en 1760 il fit jouer *Les Paladins*, son dernier ouvrage. Louis XV, désirant récompenser dignement tant de travaux, créa d'abord pour Rameau la charge de compositeur de son cabinet. Plus tard, ce monarque lui accorda des lettres de noblesse et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Plusieurs académies avaient ouvert leurs portes au musicien. Enfin, les habitants de Dijon, fiers de la célébrité de leur compatriote, voulurent lui témoigner ostensiblement leur gratitude et leur admiration, et les magistrats de cette cité l'exemptèrent à perpétuité, lui et sa famille, de la taille et des autres impôts. Les travaux théoriques de Rameau l'occupèrent jusqu'à ses derniers jours, et il mettait la dernière main à un livre concernant les avantages que la musique devait retirer de son système harmonique, lorsqu'il mourut, le 12 septembre 1764, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses obsèques eurent lieu avec magnificence à l'église Saint-Eustache, où il fut inhumé près de Lully. La direction de l'Opéra lui fit faire un service solennel à l'Oratoire; tous les musiciens qui se trouvaient dans la capitale y prirent part, et pendant plusieurs années on célébra avec pompe dans la même église l'anniversaire de la mort de l'artiste.

Rameau était fort grand de taille, excessivement maigre, et n'avait jamais été malade. Sombre et peu sociable, il fuyait le monde et parlait peu. Dans ses promenades solitaires, il n'abordait ni ne voyait personne, et semblait absorbé dans de profondes méditations. On a fait de lui plusieurs portraits; le plus beau est celui qui a été gravé par Benoist, d'après Restout. Laborieux et naturellement modeste, il ne se mettait en avant que lorsqu'il y était entraîné par la discussion, mais il supportait impatiemment la contradiction. Bien différent de son prédécesseur Lully, il détestait l'intrigue et ne fit jamais un pas pour obtenir une faveur. Il n'en laissa pas moins à son fils et à ses deux filles, avec un nom célèbre et vénéré, une position de fortune que le produit de ses leçons, de ses ouvrages et le revenu de ses places lui avaient assurée et qu'une sévère économie avait augmentée.

Comme claveciniste et comme organiste, Rameau a laissé des œuvres qui révélèrent un prodigieux talent. Ses ouvrages dramatiques brillèrent d'un éclat plus vif encore. Cependant l'artiste semble n'avoir voulu faire de ces titres de gloire que l'accessoire de sa renommée, tant il s'est élevé par la création de son système d'harmonie, quels qu'en puissent être les défauts. Cédons ici la parole au théoricien éclairé, au savant professeur, au philosophe profond qui, mieux que personne de nos jours, sait démontrer avec la lucidité qui lui est propre les belles dé-

(1) Ce ne fut guère que quarante ans plus tard que Noverre (voy. ce nom) inventa ou introduisit en France le ballet pantomime.

le ses prédécesseurs dans la science.
...ns cet état, dit M. Fétis, dans sa
...hie universelle des musiciens, après
...xposé quelle était la situation de la
de l'harmonie et de la composition avant
, c'est dans cet état que Rameau trouva
...vré à la lecture des livres de Mersenne,
...s et de Zarlino, dans sa solitude de
..., il y puisa la connaissance des nombres
...s aux intervalles des sons. Une proposi-
Descartes, où ce philosophe pose en
l'oreille ne saisit naturellement que les
...es représentés par les nombres 1, 3, 5
multiples, le conduisit à considérer
parfait majeur produit par la génération
...nombres, comme le type de toute har-
1 lui fournissait le son fondamental,
...re, 3 l'octave de la quinte, 4 la double
...u son fondamental, 5 la double octave
...rce, etc. Considérant les sons d'octaves
identiques avec les primitifs, il rappro-
intervalles et y trouvait l'accord par-
...r la formation de tous les autres ac-
...l lui parut qu'il ne s'agissait plus que
... d'autres sons à la tierce inférieure ou
...re des accords parfaits majeur, mineur,
...pprimer d'un côté pendant qu'on en ajou-
...utre. C'est par ces additions de tierces
tous les accords de septième, de
...e, etc. A l'égard des accords où la sixte
...rte étaient caractéristiques, il les obte-
...le renversement des accords primitifs.
...nération des accords, qui obligeait Ra-
...ransposer l'accord parfait pour trouver
...s intervalles nécessaires à la formation
...rds dissonants, ne lui permettait pas
...entrer les considérations de la tonalité
... système, et tous les accords étaient
... faits isolés qui n'avaient plus entre
...apports de succession. Dès lors toutes
... des anciens harmonistes s'évanouis-
...op bon musicien pour ne pas comprendre
...avoir rejeté ces règles de succession et
...ution des accords, incompatibles avec
...me, il devait y suppléer par des règles
... qui n'y fussent pas contraires, il ima-
...éorie de la *basse fondamentale*. Cette
...tait qu'un moyen de vérification de la
... de l'harmonie, et non une basse réelle:
...rquoi Rameau fait remarquer dans son
...l'harmonie (p. 135) qu'on ne doit
...rrêter aux successions d'octaves et de
...onsécutives qu'elle exige. Il prescrivit
...s pour la transformation de cette basse;
... put les établir que d'une manière ar-
...tout s'opposait à ce qu'il en exposât une
...tionnelle basée sur la nature même de
...e. Ces règles avaient le défaut d'être
...tes pour une multitude de cas, et d'être
...our quelques-uns. » Tel était le sys-
...sé par Rameau. « Nonobstant ses vices
qui ne vont pas à moins qu'à l'anéantissement de la correction dans l'art d'écrire, ajoute M. Fétis, ce système, le premier où l'on a essayé de donner une base scientifique à l'harmonie, est une création du génie. Il renferme d'ailleurs une idée vraie, féconde, et qui seule eût immortalisé son auteur : je veux parler de la considération du renversement des accords, qui appartient à Rameau, et sans laquelle il n'y a pas de système d'harmonie possible. » Tour à tour attaquée et défendue, la théorie de Rameau fut en usage pendant près de quatre-vingts ans, et ne disparut complétement que lorsqu'en 1802 Catel publia son *Traité d'harmonie*, qui était fondé sur des bases plus simples et plus rationnelles.

Voici la liste des diverses productions de Rameau : MUSIQUE DE THÉATRE : Divertissements de *L'Endriague*, comédie de Piron, à l'Opéra-Comique de la Foire Saint-Germain (1723); — Idem, pour *La Rose*, au même théâtre (1728); Idem, pour *Le faux prophète*, au même théâtre; — Idem, pour *L'Enrôlement d'Arlequin*, au même théâtre; — *Samson*, tragédie lyrique de Voltaire, non représentée (1732); — *Hippolyte et Aricie*, de Pellegrin, à l'Opéra (1733); — Divertissements pour *Les Courses de Tempé*, au Théâtre-Français (1734); — *Les Indes galantes*, opéra-ballet de Fuzelier (1735); — *Les Sauvages*, acte ajouté aux *Indes galantes* (1736); — *Castor et Pollux*, tragédie lyrique de Bernard (1737); — *Les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, op.-ballet, de Mondorge (1739); — *Dardanus*, tragédie lyrique, de La Bruère (1739); — *La Princesse de Navarre*, comédie avec intermèdes, de Voltaire (1745); — *Les Fêtes de Polymnie*, op.-ballet en trois actes, de Cahusac (1745); — *Le Temple de la Gloire*, id. en trois actes, de Voltaire (1745); — *Zaïs*, id. en quatre actes, de Cahusac (1747); — *Pygmalion*, id., de La Motte (1748); — *Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id., en trois actes, de Cahusac (1748); — *Platée, ou Junon jalouse*, opéra-bouffon, d'Autreau (1749); — *Naïs*, op.-ballet, de Cahusac (1749); — *Zoroastre*, tragédie lyrique en cinq actes, de Cahusac (1749); — *La Guirlande*, acte ajouté aux *Indes Galantes*, de Marmontel (1751); — *Acanthe et Céphise*, pastorale, de Marmontel (1751); — *Daphnis et Églé*, opéra-ballet de Collé (1753); — *Lysis et Délie*, id., de Marmontel (1753); — *La Naissance d'Osiris*, id., de Cahusac (1754); — *Anacréon*, id., de Cahusac (1754); — *Zéphire*, idem; — *Nélée et Mirthis*, idem; — *Io*, idem; — *Le Retour d'Astrée*, prologue (1757); — *Les Surprises de l'Amour*, op.-ballet, de Bernard (1757); — *Les Sybarites*, idem, de Marmontel (1757); — *Les Paladins*, idem, de Monticour (1760); — *Abaris, ou les Boréales*, tragédie lyrique, non représentée; — *Linus*, idem; — *Le Procureur dupé*, opéra-comique, non représenté. Rameau a écrit en outre un assez grand

ploya comme suppléant aux orgues des Jésuites et des Pères de la Merci, qui lui étaient également confiées; mais bientôt, s'apercevant de la supériorité du jeu de son protégé, il comprit qu'il allait avoir un rival trop redoutable, et dès lors il mit autant d'acharnement à le desservir qu'il avait d'abord témoigné d'empressement à lui être utile. Rameau voyait diminuer le peu d'élèves qu'il avait; sa position devenait chaque jour de plus en plus précaire, lorsque la place d'organiste de Saint-Paul fut mise au concours. Il n'hésita pas à se présenter, et la lutte s'engagea entre lui et Daquin. Malheureusement pour Rameau, Marchand fut nommé juge du concours, et Daquin fut proclamé organiste de l'église Saint-Paul. Daquin était, il est vrai, un improvisateur brillant, plein de feu, ayant une connaissance parfaite des ressources de l'instrument; mais il suffit de comparer les excellentes pièces d'orgue et de clavecin de Rameau aux très-faibles productions de Daquin dans le même genre, pour être convaincu de l'iniquité du jugement de Marchand. Rameau, à bout de ressources, se décida à accepter la place d'organiste de l'église Saint-Étienne, à Lille; mais bientôt il quitta cette ville pour aller remplir les mêmes fonctions à la cathédrale de Clermont, en Auvergne. Là, au milieu des montagnes, dans un pays éloigné du centre des arts, Rameau profita des loisirs que sa place lui laissait pour se livrer, dans le calme et la solitude, à de profondes méditations, qui allaient l'amener à créer le premier système d'harmonie qui ait été produit. Il consacra quatre années à ce travail, et, ce qui est remarquable, c'est que chez lui des études aussi sérieuses sur la partie spéculative de la musique ne portèrent nullement atteinte à l'imagination de l'artiste et ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre de cantates, de motets, de pièces d'orgue et de clavecin ayant un cachet d'originalité et une indépendance de style qu'il dut peut-être à l'isolement dans lequel il se trouvait à l'époque où il les écrivit.

Rameau, brûlant du désir de se manifester au monde musical, comprit que le moment était venu de retourner à Paris et d'y publier ses ouvrages; il comptait surtout sur son traité d'harmonie, qu'il espérait devoir faire une grande sensation. Mais un engagement le liait encore pour plusieurs années avec le chapitre de Clermont, et l'évêque ainsi que les chanoines, qui tenaient à leur organiste, lui refusèrent son congé. Rameau, voyant que ses sollicitations n'aboutissaient à rien, eut recours à un autre moyen. On était alors dans l'octave de la Fête-Dieu. Le lundi à l'office du matin Rameau monte à l'orgue, touche à peine quelques notes, et se retire en fermant les portes avec violence. On pensa que le souffleur ne s'était pas trouvé à son poste ou qu'il était survenu quelque autre incident imprévu, et il n'y eut point d'observation à cet égard. Mais au salut du soir Rameau, combinant les jeux les plus bizarres et les plus grotesques, accumule, dans une improvisation incohérente, tout ce qu'il peut imaginer de rudes dissonnances, d'effets déchirants pour l'oreille. Grand scandale au chœur! La sonnette retentit plusieurs fois avec impatience; Rameau n'en continue pas moins. Les chanoines s'agitaient sur leurs stalles. On se regarde, on s'étonne, on s'interroge : l'organiste a-t-il perdu l'esprit? est-il possédé du démon? Enfin le sacristain court lui intimer l'ordre de sortir à l'instant. C'était là ce que Rameau souhaitait. Une mercuriale solennelle ne se fit pas attendre, et lorsque les chanoines lui reprochèrent sa conduite scandaleuse, l'artiste répondit qu'on devait s'attendre à des choses aussi désagréables si l'on continuait à vouloir le retenir à Clermont. Le chapitre comprit qu'il ne parviendrait pas à modifier une résolution si fortement arrêtée; il consentit à la résiliation de l'engagement, et Rameau fut libre de partir. Mais celui-ci ne voulut pas s'éloigner sans effacer par un coup d'éclat cette impression défavorable; il adressa ses excuses au chapitre métropolitain, et lui fit ses adieux le jeudi de l'Octave, après la rentrée de la procession, en touchant l'orgue de manière à laisser les plus vifs regrets.

A peine arrivé à Paris, en 1721, il y publia les morceaux qu'il avait composés dans sa retraite; ils obtinrent un brillant succès, et lui valurent des admirateurs, des élèves, et la place d'organiste de l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. L'année suivante il fit paraître son *Traité d'harmonie*. Cet ouvrage, qui s'éloignait complétement de la routine généralement suivie, ne fut pas compris; mais les critiques qu'on en fit tournèrent au profit de son auteur, en attirant sur lui l'attention du public. Un des plus vifs désirs de Rameau était de pouvoir travailler pour le théâtre. Alors, comme aujourd'hui, les portes de l'Opéra ne s'ouvraient pas facilement aux nouveaux compositeurs. Piron, compatriote de Rameau, lui conseilla de s'essayer dans quelques airs de danse et morceaux de chant, qu'on intercalait dans les pièces de l'Opéra-Comique de la Foire. Rameau se mit à l'œuvre, et écrivit de la musique pour plusieurs pièces de Piron, telles que *La Rose*, *Le Faux prodigue*, *L'Enlèvement d'Arlequin*, etc. Toutefois ces essais ne lui faisaient pas négliger ses études didactiques. En 1726 il publia son *Nouveau système de musique théorique*, où il développait sa théorie de la basse fondamentale, qu'il avait déjà indiquée dans son *Traité d'harmonie*, puis en 1732 sa *Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement pour le clavecin et pour l'orgue*. Ces trois ouvrages lui avaient fait la réputation de savant théoricien; il était cité comme un des meilleurs organistes; ses compositions instrumentales étaient très recherchées. Cependant Rameau était loin d'être satisfait. Il rêvait le théâtre, et se tour-

mentait de la pensée qu'il allait bientôt entrer dans sa cinquantième année sans avoir encore pu parvenir à la scène de l'Opéra. Il s'était inutilement adressé pour avoir un poëme à l'académicien Houdard de la Motte, qui, ennemi déclaré de la science en musique, n'admettait pas qu'un savant théoricien pût faire de la musique agréable. Deux autres écrivains, Roy et Danchet, avaient également refusé de lui confier un ouvrage. Rameau se désespérait. Une circonstance vint cependant ranimer son courage.

Rameau était devenu maître de clavecin et d'accompagnement de Mme de La Popelinière, femme du célèbre fermier général de ce nom (*voy.* Le Riche de la Popelinière). La maison que l'opulent financier possédait à Passy était alors le rendez-vous de tout ce que la cour et la ville offraient de plus distingué. Amateur passionné des lettres et des arts, poëte et musicien lui-même, il avait fait construire une salle de spectacle et entretenait un orchestre à son service. M. de La Popelinière se fit le protecteur de Rameau, qu'il admit bientôt dans son intimité, et obtint que Voltaire écrivît pour lui un opéra, dont le sujet était *Samson*. Rameau en composa la musique, qui fut entendue et applaudie chez le fermier général; mais des scrupules religieux firent repousser ce sujet biblique par Thuret, alors directeur de l'Académie royale de musique (1). Rameau, découragé, sembla vouloir renoncer au théâtre; mais M. de La Popelinière tint bon, et décida l'abbé Pellegrin (*voy.* ce nom) à lui confier le livret de son opéra d'*Hippolyte et Aricie*. Il avait alors près de cinquante ans. Le talent de Rameau comme compositeur dramatique lui inspirait peu de confiance; aussi exigea-t-il que le musicien lui souscrivît une obligation de 600 livres comme garantie contre la chute de l'ouvrage. Lorsque la musique du premier acte fut terminée, on en fit l'essai chez M. de La Popelinière, où elle excita l'enthousiasme général. A la fin de la séance, un petit vieillard, assez mal vêtu, s'avança au milieu de la foule, qui s'empressait de féliciter le compositeur. C'était l'abbé Pellegrin : « Monsieur, dit-il à Rameau, de semblable musique n'a pas besoin de caution »; et il déchira devant tout le monde le billet de 600 livres que l'artiste lui avait souscrit. Peu de temps après, l'ouvrage fut mis en répétition à l'Opéra, et la première représentation eut lieu le 1er octobre 1733. Il commença pour Rameau une nouvelle série d'épreuves.

Depuis Lully, il y avait eu des compositeurs de talent, mais aucun génie créateur ne s'était révélé. Campra, Colasse, Desmarest, Mouret, et les autres successeurs de Lully avaient suivi pas à pas les traces du grand musicien, que l'on considérait comme un modèle qui ne devait jamais être surpassé. Rameau procéda d'une autre manière. Ses airs étaient plus accusés, ses rhythmes plus variés; aux mouvements, presque toujours lents, il en substituait de vifs et d'animés. Ses chœurs avaient plus d'effet et d'énergie, et ce qui étonnait surtout, c'était la nouveauté et l'imprévu de sa modulation, la force de son harmonie, la vigueur de son orchestre et les combinaisons d'une instrumentation bien plus riche de formes et de détails que celles de ses prédécesseurs. Dans les partitions de Lully et de ses successeurs, les instruments à vent n'apparaissaient que pour doubler les instruments à cordes dans les *forte*, et pour jouer seuls et divisés en familles de flûtes et de hautbois, des ritournelles de quelques mesures (*voy.* Lully). Rameau, abandonnant ce système, faisait faire des rentrées aux flûtes, aux hautbois, sans interrompre la symphonie; chaque instrument avait une partie indépendante et distincte, un rôle différent. C'était, en un mot, l'essai de ce qui a été pratiqué depuis. Toutes ces innovations avaient transpiré dans le public avant l'apparition d'*Hippolyte et Aricie* sur la scène. Le début de Rameau au théâtre annonçait une révolution de l'art; il excita une grande fermentation dans les esprits. Les admirateurs de la musique de Lully jetèrent feu et flamme contre l'audacieux compositeur qui se frayait une route nouvelle. Ils condamnèrent le style de son opéra, qu'ils appelaient bizarre, en l'accusant d'être dépourvu de mélodie. Rameau était sans doute inférieur à l'auteur d'*Armide*, dans le récitatif; il était peut-être moins correct dans sa manière d'écrire. On pouvait discuter sur l'agrément de sa musique, mais non lui refuser le mérite de l'invention. Telle fut cependant l'opposition que souleva d'abord l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*, qu'à la première représentation l'ouvrage eut peine à arriver jusqu'à la fin. Dans son *Nouvelliste du Parnasse*, l'abbé Desfontaines blâma Rameau de vouloir substituer les spéculations harmoniques aux jouissances de l'oreille. J.-J. Rousseau disait qu'il fallait renvoyer aux Iroquois ce distillateur d'accords baroques. Les pamphlets, les couplets satiriques accablèrent le compositeur; on fit courir contre lui l'épigramme suivante :

> Si le difficile est le beau
> C'est un grand homme que Rameau.
> Mais si le beau par aventure
> N'était que la simple nature,
> Quel petit homme que Rameau !

Cependant, au milieu de tous ces détracteurs, un artiste dont le sens était droit et le cœur élevé, Campra, l'un des meilleurs rejetons de l'ancienne école de Lully, osa protester contre ce jugement : « Ne vous trompez pas, répondit-il à ses confrères, qui dénigraient l'œuvre et l'auteur, il y a plus de musique dans cet opéra que dans tous les nôtres, et cet homme que vous voyez là nous éclipsera tous. »

Rameau, déconcerté par ses critiques, prit la

(1) Plus tard, Rameau employa, dit-on, dans son opéra de *Zoroastre* la musique qu'il avait composée pour celui de *Samson*, dont la partition a été perdue.

résolution de renoncer au théâtre : « J'avais cru, disait-il, que mon goût plairait au public; je vois que j'étais dans l'erreur : il est inutile de persévérer. » Fort heureusement, ceux qui le protégeaient contre ses ennemis ne se laissèrent point ébranler comme lui. Ils prirent sa défense, ramenèrent insensiblement l'opinion publique, et finirent par fixer l'attention sur une œuvre qu'on avait jugée avec légèreté. Tout Paris voulut entendre l'*Hippolyte et Aricie*, et bientôt l'enthousiasme que cet opéra excita vint dédommager l'auteur de toute l'amertume dont l'envie l'avait abreuvé. Rameau reprit courage. Ce qu'on lui avait surtout reproché, c'était, comme nous l'avons dit, la sévérité, la bizarrerie, l'excès d'originalité, l'abus des dissonances et des modulations. Il répondit victorieusement à ces accusations, qui tendaient à nier ses facultés mélodiques, en écrivant la musique du ballet des *Indes galantes*, qui fut représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 23 août 1735. Ce qu'on appelait alors ballet ne ressemblait nullement à ce que nous nommons ainsi de nos jours. C'était un opéra où la danse tenait une assez grande place, mais où elle n'était amenée que par une succession de scènes chantées (1). En général, chaque acte formait une action séparée; mais la réunion de tous les actes se rapportait au titre de la pièce. Rameau montra dans ce nouvel ouvrage toute la flexibilité de son talent. Les airs chantés, et surtout ceux consacrés à la danse, furent couverts d'applaudissements, et ce succès s'augmenta lorsque ensuite le compositeur ajouta à son œuvre l'air de l'entrée des *Sauvages*, dont la mélodie, pleine de vigueur et d'un beau caractère, devint promptement populaire. Deux ans après, le 24 août 1737, il donna un troisième ouvrage, *Castor et Pollux*, opéra en cinq actes, dans lequel on remarque particulièrement le chœur *Que tout gémisse*, le fameux air *Tristes apprêts, pâles flambeaux*, le chœur de l'acte de l'enfer, *Brisons tous nos fers*, et le charmant air des Champs-Élysées, *Dans ces doux asiles*. Jusque là, le talent dramatique du compositeur avait pu, sinon être contesté, du moins être mis en discussion; mais son *Castor et Pollux*, qui est à juste titre considéré comme son chef-d'œuvre, ferma la bouche à ses détracteurs, et à partir de ce moment Rameau régna en maître sur la scène lyrique française. Une foule d'autres productions pour le théâtre, parmi lesquelles nous citerons notamment *Dardanus* (1739) et *Zoroastre* (1749), succédèrent à *Castor et Pollux*, et attestèrent chez Rameau une prodigieuse facilité de travail. En effet, bien qu'il eût donné son premier opéra à l'âge de cinquante ans et qu'il fût presque constamment occupé de la rédaction de ses traités sur la théorie de l'harmonie et de la polémique qu'ils soulevaient, il n'en fit pas moins représenter à l'Opéra dans l'espace de vingt-sept ans vingt-deux grands opéras ou opéras-ballets. Il avait soixante-dix-sept ans lorsqu'en 1760 il fit jouer *Les Paladins*, son dernier ouvrage. Louis XV, désirant récompenser dignement tant de travaux, créa d'abord pour Rameau la charge de compositeur de son cabinet. Plus tard, ce monarque lui accorda des lettres de noblesse et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Plusieurs académies avaient ouvert leurs portes au musicien. Enfin, les habitants de Dijon, fiers de la célébrité de leur compatriote, voulurent lui témoigner ostensiblement leur gratitude et leur admiration, et les magistrats de cette cité l'exemptèrent à perpétuité, lui et sa famille, de la taille et des autres impôts. Les travaux théoriques de Rameau l'occupèrent jusqu'à ses derniers jours, et il mettait la dernière main à un livre concernant les avantages que la musique devait retirer de son système harmonique, lorsqu'il mourut, le 12 septembre 1764, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses obsèques eurent lieu avec magnificence à l'église Saint-Eustache, où il fut inhumé près de Lully. La direction de l'Opéra lui fit faire un service solennel à l'Oratoire; tous les musiciens qui se trouvaient dans la capitale y prirent part, et pendant plusieurs années on célébra avec pompe dans la même église l'anniversaire de la mort de l'artiste.

Rameau était fort grand de taille, excessivement maigre, et n'avait jamais été malade. Sombre et peu sociable, il fuyait le monde et parlait peu. Dans ses promenades solitaires, il n'abordait ni ne voyait personne, et semblait absorbé dans de profondes méditations. On a fait de lui plusieurs portraits; le plus beau est celui qui a été gravé par Benoist, d'après Restout. Laborieux et naturellement modeste, il ne se mettait en avant que lorsqu'il y était entraîné par la discussion, mais il supportait impatiemment la contradiction. Bien différent de son prédécesseur Lully, il détestait l'intrigue et ne fit jamais un pas pour obtenir une faveur. Il n'en laissa pas moins à son fils et à ses deux filles, avec un nom célèbre et vénéré, une position de fortune que le produit de ses leçons, de ses ouvrages et le revenu de ses places lui avaient assurée et qu'une sévère économie avait augmentée.

Comme claveciniste et comme organiste, Rameau a laissé des œuvres qui révélèrent un prodigieux talent. Ses ouvrages dramatiques brillèrent d'un éclat plus vif encore. Cependant l'artiste semble n'avoir voulu faire de ces titres de gloire que l'accessoire de sa renommée, tant il s'est élevé par la création de son système d'harmonie, quels qu'en puissent être les défauts. Cédons ici la parole au théoricien éclairé, au savant professeur, au philosophe profond qui, mieux que personne de nos jours, sait démontrer avec la lucidité qui lui est propre les belles dé-

(1) Ce ne fut guère que quarante ans plus tard que Noverre (voy. ce nom) inventa ou introduisit en France le ballet pantomime.

à la science. dans sa ...ns, après ... on de la ... n avant ... trouva ... rsenne, ... ide de ... nombres ... proposi- ... pose en ... it que les ... res 1, 3, 5 ... considérer ... har- ... fondamental, ... l'octave, 3 l' ... , 4 la double octave du son ... , 5 la double octave de la tierce, etc. Considérant les sons d'octaves comme identiques avec les primitifs, il rapprochait les intervalles et y trouvait l'accord parfait. Pour la formation de tous les autres accords, il lui parut qu'il ne s'agissait plus que d'ajouter d'autres sons à la tierce inférieure ou supérieure des accords parfaits majeur, mineur, et d'en supprimer d'un côté pendant qu'on en ajoutait de l'autre. C'est par ces additions de tierces qu'il formait tous les accords de septième, de neuvième, etc. A l'égard des accords où la sixte et la quarte étaient caractéristiques, il les obtenait par le renversement des accords primitifs. Cette génération des accords, qui obligeait Rameau à transposer l'accord parfait pour trouver les autres intervalles nécessaires à la formation des accords dissonants, ne lui permettait pas de faire entrer les considérations de la tonalité dans son système, et tous les accords étaient autant de faits isolés qui n'avaient plus entre eux de rapports de succession. Dès lors toutes les règles des anciens harmonistes s'évanouissaient. Trop bon musicien pour ne pas comprendre qu'après avoir rejeté ces règles de succession et de résolution des accords, incompatibles avec son système, il devait y suppléer par des règles nouvelles qui n'y fussent pas contraires, il imagina sa théorie de la *basse fondamentale.* Cette basse n'était qu'un moyen de vérification de la régularité de l'harmonie, et non une basse réelle: c'est pourquoi Rameau fait remarquer dans son *Traité d'harmonie* (p. 135) qu'on ne doit point s'arrêter aux successions d'octaves et de quintes consécutives qu'elle exige. Il prescrivit des règles pour la transformation de cette basse; mais il ne put les établir que d'une manière arbitraire : tout s'opposait à ce qu'il en exposât une théorie rationnelle basée sur la nature même de l'harmonie. Ces règles avaient le défaut d'être insuffisantes pour une multitude de cas, et d'être fausses pour quelques-uns. » Tel était le système exposé par Rameau. « Nonobstant ses vices radicaux, qui ne vont pas à moins qu'à l'anéantissement de la correction dans l'art d'écrire, ajoute M. Fétis, ce système, le premier où l'on a essayé de donner une base scientifique à l'harmonie, est une création du génie. Il renferme d'ailleurs une idée vraie, féconde, et qui seule eût immortalisé son auteur : je veux parler de la considération du renversement des accords, qui appartient à Rameau, et sans laquelle il n'y a pas de système d'harmonie possible. » Tour à tour attaquée et défendue, la théorie de Rameau fut en usage pendant près de quatre-vingts ans, et ne disparut complétement que lorsqu'en 1802 Catel publia son *Traité d'harmonie*, qui était fondé sur des bases plus simples et plus rationnelles.

Voici la liste des diverses productions de Rameau : MUSIQUE DE THÉATRE : Divertissements de *L'Endriague*, comédie de Piron, à l'Opéra-Comique de la Foire Saint-Germain (1725); — Idem, pour *La Rose*, au même théâtre (1728); Idem, pour *Le faux prophète*, au même théâtre; — Idem, pour *L'Enrôlement d'Arlequin*, au même théâtre; — *Samson*, tragédie lyrique de Voltaire, non représentée (1732); — *Hippolyte et Aricie*, de Pellegrin, à l'Opéra (1733); — Divertissements pour *Les Courses de Tempé*, au Théâtre-Français (1734); — *Les Indes galantes*, opéra-ballet de Fuzelier (1735); — *Les Sauvages*, acte ajouté aux *Indes galantes* (1736); — *Castor et Pollux*, tragédie lyrique de Bernard (1737); — *Les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, op.-ballet, de Mondorge (1739); — *Dardanus*, tragédie lyrique, de La Bruère (1739); — *La Princesse de Navarre*, comédie avec intermèdes, de Voltaire (1745); — *Les Fêtes de Polymnie*, op.-ballet en trois actes, de Cahusac (1745); — *Le Temple de la Gloire*, id. en trois actes, de Voltaire (1745); — *Zaïs*, id. en quatre actes, de Cahusac (1747); — *Pygmalion*, id., de La Motte (1748); — *Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id., en trois actes, de Cahusac (1748); — *Platée, ou Junon jalouse*, opéra-bouffon, d'Autreau (1749); — *Naïs*, op.-ballet, de Cahusac (1749); — *Zoroastre*, tragédie lyrique en cinq actes, de Cahusac (1749); — *La Guirlande*, acte ajouté aux *Indes Galantes*, de Marmontel (1751); — *Acanthe et Céphise*, pastorale, de Marmontel (1751); — *Daphnis et Églé*, opéra-ballet de Collé (1753); — *Lysis et Délie*, id., de Marmontel (1753); — *La Naissance d'Osiris*, id., de Cahusac (1754); — *Anacréon*, id., de Cahusac (1754); — *Zéphire*, idem; — *Nélée et Mirthis*, idem; — *Io*, idem; — *Le Retour d'Astrée*, prologue (1757); — *Les Surprises de l'Amour*, op.-ballet, de Bernard (1757); — *Les Sybarites*, idem, de Marmontel (1757); — *Les Paladins*, idem, de Monticour (1760); — *Abaris, ou les Boréales*, tragédie lyrique, non représentée; — *Linus*, idem; — *Le Procureur dupé*, opéra-comique, non représenté. Rameau a écrit en outre un assez grand

nombre de cantates. Les partitions de ses principaux opéras ont été publiées, mais seulement avec les parties de chant, la basse, les ritournelles, et la partie de premier violon. — MUSIQUE RELIGIEUSE. Rameau a laissé en manuscrit les motets à grand chœur : *In convertendo; Quam dilecta; Deus, noster refugium*, et plusieurs autres du même genre. Le motet *Laboravi*, à cinq voix et orgue, a été imprimé dans le troisième livre de son Traité d'harmonie. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : *Deux livres de pièces de clavecin ;* Paris, 1706-21 ; — *Pièces de clavecin avec une table pour les agréments ;* Paris, 1736 ; — *Nouvelles suites de pièces de clavecin, avec des remarques sur les différents genres de musique ;* Paris, sans date ; — Trois *concertos* pour le clavecin, violon et basse de viole; Paris, 1741. Rameau a laissé en manuscrit un assez grand nombre de pièces d'orgue.

THÉORIE ET DIDACTIQUE MUSICALES : *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels ;* Paris, 1722, in-4°, avec supplément ; — *Nouveau système de musique théorique, où l'on découvre le principe de toutes les règles nécessaires à la pratique, pour servir d'introduction au* Traité d'harmonie; Paris, in-4° ; — *Plan abrégé d'une méthode nouvelle d'accompagnement pour le clavecin :* cet écrit, inséré dans le *Mercure de France*, mars 1730, était destiné à annoncer l'ouvrage suivant ; — *Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement pour le clavecin ou pour l'orgue, avec le plan d'une nouvelle méthode établie sur une mécanique des doigts qui fournit la succession fondamentale de l'harmonie*, etc. ; Paris, 1732, in-4° ; — *Lettre au P. Castel au sujet de quelques nouvelles réflexions sur la musique*, insérée dans les Mémoires de Trévoux, juillet 1736 ; — *Génération harmonique, ou Traité de musique théorique et pratique ;* Paris, 1737, in-8°, avec planches ; — *Démonstration du principe de l'harmonie, servant de base à tout l'art musical ;* Paris, 1750, in-8°, avec le rapport des membres de l'Académie des sciences ; — *Nouvelles réflexions sur la démonstration du principe de l'harmonie ;* Paris, 1752, in-8° ; — *Réflexions de M. Rameau sur la manière de former la voix, d'apprendre la musique, et sur nos facultés pour les arts d'exercice*, insérées dans le *Mercure de France*, octobre 1752 ; — *Extrait d'une réponse de M. Rameau à M. Euler sur l'identité des octaves*, etc. ; Paris, 1753, in-8° ; — *Observations sur notre instinct pour la musique et sur son principe ;* Paris, 1754, in-8° ; — *Erreurs sur la musique dans l'*Encyclopédie; Paris, 1755, in-8°, avec une *suite*, 1756, in-8° ; — *Réponse de M. Rameau à MM. les editeurs de l'*Encyclopédie *sur leur dernier avertissement ;* Paris, broch. in-8° ; — *Lettre de M. d'Alembert à M. Rameau concernant le
corps sonore, avec la réponse de M. Ra*
Paris, 1758, broch. in-8° ; — *Code de m*
pratique, ou méthode pour apprendre l
sique, etc. ; Paris, 1760, in-4°, avec planch
Origine des sciences, suivie d'une contr
sur le même sujet ; Paris, 1761, in-4° ; —
aux philosophes, concernant le corps s
et la sympathie des tons, insérée dans
moires de Trévoux, 1762. Parmi les pap
Rameau on a trouvé en manuscrit trois aut
vrages ayant pour titre, le premier, *Tra*
la composition des canons en musique,
beaucoup d'exemples ; le second, *Verit*
téressantes peu connues jusqu'à nos jo
le troisième, *Des avantages que la m*
doit retirer des nouvelles découverte
dernier ouvrage est resté inachevé.

Rameau avait eu un frère et une sœu
frère, *Claude* RAMEAU, habile organiste a
à l'abbaye de Saint-Benigne et à la cathédr
Dijon, mourut en 1761. Sa sœur, *Catheri*
professait le clavecin à Dijon, mourut dan
ville, en 1762. Dieudonné DENNE-BAR

Voltaire, *Correspondance*. — Notice sur Rame
Palissot, dans le *Nécrologue des hommes célèbre*
— *Essai d'un éloge historique de feu Rameau*,
Mercure de France, 1765. — *Éloge historique de R*
par Maret ; Paris, 1766, in-8°. — *La Ramеide*, pa
François Rameau, neveu du compositeur ; Paris,
De La Borde, *Essai sur la musique*. — Fétis, *Bio*
universelle des musiciens. — Patria, *Histoire d*
musical en France. — *Études philosophiques et*
sur l'histoire de la musique, par J.-B. Labat ; Par
— Ad. Adam, *Souvenirs d'un musicien* ; Paris, 18

RAMÉE (*Joseph-Jacques*), architecte fr
né le 18 avril 1764, à Charlemont (Arde
mort le 18 mai 1842, à Beaurains, près Noyo
goût pour les arts se manifesta dès sa p
jeunesse ; à quinze ans il donnait des l
chitecture, et à seize il entra comme
dans les bureaux des bâtiments du comte d'
Signalé comme suspect en 1792, il se
l'armée de Dumouriez, qui l'employa c
cier d'état-major. En 1794 il passa en
construisit à Hambourg le palais de la B
séjourna plusieurs années à Schwerin, où
de Mecklembourg le chargea de
vaux, et fit de fréquentes excu
Danemark. En 1811 il se rendit aux
traça le plan de plusieurs villes dans l'
New-York, et éleva le magnifique collèg
nion à Shenectady. De retour en Europ
il résida quelque temps en Belgique,
enfin, en 1823, à Paris, où il publia quel
vraisons seulement d'un vaste recueil.
Jardins irréguliers et maisons de
(1830, in-4°).

*RAMÉE (*Daniel*), fils du précédent, n
mai 1806, à Hambourg, suivit son
États-Unis et en Belgique, et embr
carrière que lui. Les études parti
avait faites de l'architecture du moyen
firent attacher à la commissi les mo
historiques ; et il fut chargé

thédrales de Noyon, de Senlis et de Beauvais, les abbayes de Saint-Riquier et de Saint-Wulfranc d'Abbeville, etc. M. Ramée a fait de nombreux voyages en Italie, en Angleterre et en Allemagne. On a de lui : *Monuments d'architecture, de sculpture et de peinture allemandes*; Paris, 1836, in-4°, trad. d'Ernest Forster; — *Cours de dessin*; Paris, 1840, in-4°, pl.; — *Manuel général de l'histoire de l'architecture chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge*; Paris, 1843, 2 vol. in-8°, 1858, 2 vol. in-4°; trad. par l'auteur lui-même en anglais et en hollandais; — *Histoire de l'architecture en France depuis les Romains jusqu'au seizième siècle*; Paris, 1845, in-12; — *De l'ornementation au moyen âge*; Paris, 1846, 2 vol. in-4°, trad. de Haudeloff; — *Théologie cosmogonique*; Paris, 1853, in-18; — *Histoire des carrosses*; Paris, 1856, in-8°. Il a fourni des articles au *Peuple* de 1848, à la *Revue britannique*, aux *Monuments anciens et modernes* de M. Gailhabaud, etc.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II. — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

RAMEL (*Jean-Pierre*), général français, né le 6 octobre 1768, à Cahors, massacré le 15 août 1815, à Toulouse. Engagé volontaire à quinze ans dans un régiment d'infanterie, il devint en 1791 adjudant major de la légion du Lot et en 1793 chef de bataillon. Incarcéré avec son frère, il dut la liberté au général Dugommier. Nommé adjudant général le 14 frimaire an IV, il fit en cette qualité la campagne du Rhin, sous les ordres de Moreau, et chargé de la défense de Kehl, il repoussa avec succès les attaques de l'archiduc Charles. Dans la même année il fut appelé au commandement de la garde du corps législatif; il fit dans la journée du 18 fructidor d'inutiles efforts pour empêcher que la représentation nationale fût violée, fut arrêté et conduit à la prison du Temple, et le lendemain, 19, une loi le condamna à être, avec les proscrits de la veille, Pichegru, Barthélemy, Barbé-Marbois, etc., déporté à Sinnamary. Il parvint en juin 1798 à s'échapper de cette colonie et à gagner l'établissement hollandais de Paramaribo, avec Pichegru, Willot, le directeur Barthélemy et quatre autres déportés. Il se rendit à Londres, et y fit paraître, en 1799, un *Journal des faits relatifs à la journée du 18 fructidor, du transport, du séjour et de l'évasion des déportés*; in-18. Ayant ensuite reçu la permission de rentrer en France, il obtint de l'emploi dans l'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général de Rochambeau, et y fut blessé d'un coup de feu, dont les suites l'empêchèrent longtemps de faire un service actif. En 1805 il fut envoyé en Italie, fit la campagne de cette année, sous les ordres de Masséna, et fut chargé ensuite du commandement des côtes de la Méditerranée. En 1809 il fut employé à la grande armée, et fit en 1810 et 1811 les campagnes d'Espagne et de Portugal; il s'y distingua dans plusieurs occasions, notamment à la prise d'Astorg, où, avec quelques troupes de la division Souham, il se rendit maître d'un pont défendu par trente pièces de canon, qui tombèrent en son pouvoir. Après la première restauration, Ramel fut enfin élevé au grade de maréchal de camp (25 novembre 1814) et reçut la décoration de Saint-Louis. Lors du second retour du roi, il fut nommé au commandement du département de la Haute-Garonne. Il rendit inutiles pendant quelque temps les efforts des réacteurs pour exciter des désordres à Toulouse; imposa à l'esprit de parti, et fit mettre en liberté plusieurs personnes que leurs opinions avaient rendues suspectes; mais bientôt il fallut désarmer les compagnies secrètes qui s'étaient fait, dans le midi, sous le nom de *verdets*, une si affligeante célébrité; il se fit, en obéissant à ses devoirs, des ennemis de tous ceux qui composaient ces bandes d'égorgeurs, et le 15 août, à sept heures du soir, un rassemblement se forma devant son hôtel, et y exécuta une *farandole*, aux cris de : *A bas Ramel! mort à Ramel!* Le général sortit, et se présenta. *Que voulez-vous à Ramel?* dit-il d'une voix forte. Cette contenance en imposa un instant aux brigands; mais au moment où il se retirait, les assassins se précipitèrent sur lui et sur le factionnaire placé à la porte, et tous deux tombèrent percés de coups. On porta le général dans son hôtel; mais bientôt les verdets, apprenant qu'il respirait encore, firent irruption dans l'hôtel, le mirent au pillage, pénétrèrent jusque dans la chambre de leur victime, et l'achevèrent sur son lit. M. de Villèle était alors maire de Toulouse, et il ne crut pas devoir intervenir; ce fut seulement au bout de deux ans que les assassins de l'infortuné général furent traduits devant la cour prévôtale de Pau. Deux d'entre eux furent condamnés à la réclusion; les autres furent acquittés.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Vaulabelle, *Hist. des deux restaurations.*

RAMEL. *Voy.* NOGARET.

RAMELLI (*Augustin*), ingénieur italien, né vers 1531, à Maranzana, gros bourg du duché de Milan, mort en 1590, à Paris. Après avoir fait de rapides progrès dans l'étude des lettres et surtout des mathématiques, il servit dans l'armée impériale sous les ordres du marquis de Marignan. La bravoure et les talents dont il fit preuve en plusieurs circonstances lui méritèrent bientôt le grade de capitaine. A la mort du marquis son protecteur (8 nov. 1555), il vint en France, où l'accueillit le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingénieur. Dangereusement blessé au siége de La Rochelle en 1573, il tomba au pouvoir des protestants. Le duc paya sa rançon, et fit prendre soin d'un fils qu'il avait à Paris. Ce prince lui adressa de Pologne plusieurs lettres affectueuses, et lorsqu'il

monta sur le trône de France, il le fixa près de lui en le gratifiant d'une pension considérable. Ramelli, reconnaissant, lui dédia son ouvrage, *Le diverse ed artificiose machine* (Paris, 1588, in-fol.). C'est un recueil fort curieux de 195 planches, avec texte français et italien en regard, représentant des machines destinées la plupart à élever l'eau, à traîner de lourdes charges, à lancer des traits et des grenades enflammées. On y remarque l'application de l'axe coudé, de la pompe aspirante et foulante, de la vis d'Archimède et de la fontaine de Héron. Différentes sortes de balistes et de catapultes y sont représentées ainsi qu'une scierie mécanique; et, chose plus singulière encore, on y trouve, moins la vapeur, notre bateau à aubes. Ramelli avait composé en outre un *Traité des fortifications*. Son manuscrit lui fut malheureusement dérobé; il songeait à le refaire quand la mort vint le surprendre. S. R.

Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, vol. XI. — Libri, *Hist. des sciences mathém. en Italie*. — Argelati, *Biblioth. mediolanensis*.

RAMENGHI. *Voy.* BAGNACAVALLO.

RAMEY (*Claude*), sculpteur français, né à Dijon, le 24 octobre 1754, mort à Paris, le 4 juin 1838. Élève de Gois, il remporta le grand prix de sculpture en 1782. Sous l'empire il fut chargé de plusieurs des bas-reliefs de l'arc de triomphe du Carrousel, et il exécuta les statues de *Napoléon* en costume impérial et du prince *Eugène Beauharnais*. En 1817, il venait d'être nommé membre de l'Académie des beaux-arts lorsqu'il exposa au salon le petit modèle d'une statue du *Cardinal de Richelieu*. En 1819 il en donna le grand modèle. Cette figure colossale, haute de 4 m., fut exécutée en marbre et placée sur l'une des piles du pont de la Concorde, d'où elle est passée avec ses compagnes dans la cour d'honneur du château de Versailles. On doit encore au ciseau de Claude Ramey plusieurs bas-reliefs destinés au Panthéon et au Luxembourg, un *Scipion l'Africain*, placé au sénat, et une statue de *Blaise Pascal* érigée à Clermont-Ferrand.

RAMEY (*Étienne-Jules*), fils du précédent, né en 1796, à Paris, où il est mort, le 2 novembre 1852. Digne héritier du talent de son père, il remporta comme lui le grand prix (1815), et comme lui fut aussi admis à l'Institut (1829). En 1822 Étienne Ramey exposa *L'Innocence pleurant la mort d'un serpent*, les modèles d'un *Christ à la colonne* et de *Thésée combattant le Minotaure*, et plusieurs bustes; en 1824, le marbre du *Christ à la colonne*, et *La Tragédie et La Gloire*, bas-relief destiné à la cour du Louvre; en 1827, un autre bas-relief pour le Louvre, *La Gloire et la Paix*; enfin le marbre du *Thésée combattant le Minotaure*, placé dans le jardin des Tuileries. Nous citerons encore parmi les ouvrages de cet habile statuaire le fronton de l'église de Saint-Germain-en-Laye.

E. B—N.

Livrets des salons.

RAMIREZ. Un grand nombre de peintres espagnols ont porté ce nom; les principaux sont :

Juan RAMIREZ, qui vivait à Séville de 1505 à 1560, décora en 1536 et 1537 plusieurs parties de la cathédrale et de l'archevêché de Séville. Ses travaux, peints à fresque, ont disparu aujourd'hui. On peut d'ailleurs apprécier son talent dans les portraits de lui qui se trouvent dans les galeries de Séville.

Felipe RAMIREZ, fils du précédent, montra du talent dans les chasses et les bambochades. La correction, la fraîcheur distinguent ses œuvres et particulièrement ses natures mortes. Ses principaux ouvrages se voient à Madrid et à Séville.

Jeronimo, frère du précédent, étudia sous Juan de Las Roelas. Il peignait l'histoire. Son meilleur tableau, *le pape Clément VIII au milieu de ses dignitaires*, est à l'Alcazar de Séville.

Christophe, frère des précédents, a peint pour le couvent des Anges à Séville une *Assomption* « avec fracas », dit Quilliet. Il a laissé de beaux dessins, remarquables par la pureté du trait.

Pedro, frère des précédents, se distingua aussi comme peintre d'histoire : il fut l'un des fondateurs de l'Académie de peinture de Séville.

José RAMIREZ, né à Valence, en 1624, mort dans la même ville, le 7 avril 1692. Il fit de bonnes études scolastiques, et obtint le doctorat; mais un goût décidé pour la peinture le fit entrer dans l'atelier de Geronimo de Espinosa, qu'il sut imiter assez pour que l'on confondît les œuvres du maître et du disciple : c'est ce qu'on peut juger à Valence, dans l'oratoire de San-Felipe-de-Neri. On y admire une *Notre-Dame de la Lumière*, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Ramirez a laissé plusieurs écrits sur la peinture et la théologie, entre autres la *Vie de saint Philippe de Neri*. Le pape Innocent XI l'honora de son intimité.

Aguado, *El Museo real* (Madrid, 1835). — Cean Bermudez, *Diccionario*. — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

RAMIRO Ier, roi des Asturies, mort le 1er février 850, à Oviedo. Il était fils du roi Bermudes. Désigné dès 835 comme le successeur d'Alfonse II, son cousin, qui lui avait confié le commandement de plusieurs expéditions, il se vit, à la mort de ce prince (20 mars 842), disputer la couronne par un seigneur puissant, nommé Népotien. Aussitôt il rassembla des troupes, atteignit son rival près du fleuve [illegible] ceas, s'empara de sa personne et le relé[illegible] un cloître, après lui avoir fait crever les y[eux]. Malgré le mauvais succès de cette entrep[rise] d'autres comtes s'insurgèrent plus tard contre lui, et furent traités avec la dernière rigueur, notamment Piniolo, exécuté en 848 avec ses sept fils. En 843 Ramiro marcha contre les Normands, qui ravageaient pour la première fois les rivages espagnols; il leur tua plusieurs milliers d'hommes et leur reprit la plus grande partie de

butin. Une sorte de trêve existait entre lui et le fameux khalife Abderrahman; tous deux avaient à lutter contre les troubles intérieurs et les pirates du Nord. Mais vers 845 la guerre recommença avec les infidèles, guerre de frontières, mêlée d'avantages et de revers, et qui n'eut d'autre résultat pour le roi des Asturies que la conquête d'Albaida et de Calahorra. Il eut pour successeur Ordoño Ier, son fils. P.

Romey, *Hist. d'Espagne*. — *Art de vérifier les dates*.

RAMIRO II, roi de Léon et des Asturies, mort le 5 janvier 950. Il était fils d'Ordoño II. Son frère aîné, Alfonse IV, abdiqua, en 927, entre ses mains pour se retirer dans un monastère; mais l'année suivante il quitta sa cellule, et, soutenu par un parti puissant, il ressaisit la couronne qu'il avait abandonnée. Ramiro l'assiégea pendant près de deux ans dans la ville de Léon, le força de se rendre, et le renvoya dans le cloître les yeux crevés; il traita de même les trois fils de Froila II, ses cousins, qui s'étaient révoltés dans les Asturies. Tournant alors ses armes contre les Sarrasins, il pénétra jusqu'à Magerit (Madrid), massacra la moitié des habitants, et s'en retourna avec un riche butin (932). En 934 il ravagea tout le pays entre Santarem et Lisbonne. Menacé d'une ruine complète par la formidable invasion préparée contre lui par le calife Abderrahman III, il fit une levée générale dans ses États, appela les Biscayens et les Navarrais à son aide, et rencontra les infidèles dans la plaine de Simancas. Une éclipse de soleil jeta les deux armées dans la plus grande anxiété: elles restèrent deux jours en présence sans oser faire le moindre mouvement. Le 21 juillet 839 la bataille s'engagea, et après un carnage des plus meurtriers la victoire se décida en faveur des chrétiens, qui s'en crurent redevadles à l'intercession de saint Jacques; c'est depuis ce temps que le nom de cet apôtre devint le cri de guerre des Espagnols. La guerre continua néanmoins avec des chances diverses, et les deux nations épuisées conclurent en 944 une trêve de cinq ans, qui fut religieusement observée. Ramiro employa ce temps à construire une foule d'églises et de monastères. En 949 il reprit les armes, et mourut au retour d'une expédition en Portugal. Il laissa deux fils, Ordoño III, son successeur, et Sancho Ier, qui succéda à son frère. P.

Mariana, *Historia general de España*. — Lucas Tudensis, *Chronicon*.

RAMIRO III, roi de Léon, né en 962, mort en décembre 982, à Léon. A l'âge de cinq ans, il succéda à Sancho Ier, son père. A peine majeur, il secoua le joug de sa mère et de sa tante, qui avaient exercé la tutelle, pour se mettre sous celui de sa femme, Urraca. Les comtes de Galice, qu'il avait offensés, se révoltèrent et proclamèrent roi Bermudes II, fils d'Ordoño III; Ramiro leur livra bataille à Portella de Arenas. La mort le surprit au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne.

Lucas Tudensis, *Chronicon*. — Masden, *Historia critica de España*, XII.

RAMIRO Ier, roi d'Aragon, tué le 8 mai 1063. L'année d'avant sa mort, Sancho III, dit *le Grand*, qui avait étendu sa domination sur presque toute l'Espagne chrétienne, partagea ses vastes possessions entre ses quatre fils : il donna à Garcias la Navarre, à Ferdinand la Castille, à Gonzalo la Sobrarve, petit pays au centre des Pyrénées, et à Ramiro, son fils naturel, l'Aragon (1034). Ce dernier prit en 1035 le titre de roi, épousa en 1036 une fille de Bernard-Roger, comte de Carcassonne, et réunit en 1038 la Sobrarve à sa couronne, après l'assassinat de Gonzalo, qui en était suzerain. Oublieux des liens du sang et de la religion, il s'allia avec les émirs de Huesca, de Saragosse et de Tudela pour enlever la Navarre à Garcias III, son frère (1042); mais il essuya, sous les murs de Tafalla, une défaite si complète qu'il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Dix ans plus tard on le voit s'unir avec ce même Garcias dans le but de dépouiller en commun leur frère Ferdinand, dont les belles conquêtes leur faisaient envie. Garcias trouva la mort dans sa criminelle entreprise, et Ramiro, ne se croyant pas assez fort pour résister au vainqueur irrité, se plaça sous la protection du saint-siége. Dans le concile qu'il assembla vers 1060, à Jacca, il consentit à ce que tous les ans le dixième du butin pris sur les Sarrasins fût envoyé à Rome. En 1063 il assaillit à l'improviste les émirs de Huesca et de Saragosse, qui réclamèrent le secours de leur suzerain, le roi de Castille; une bataille sanglante fut livrée dans les environs de Grados, et Ramiro y perdit la vie. Quelques écrivains ont révoqué en doute cette campagne et placé en 1067 la mort du roi; mais cette version ne repose sur aucune base certaine. Ramiro eut pour successeur Sancho Ier, son fils. P.

Annales compostellani. — Zurita, *Anales de Aragon*. — Conde, *Historia*, II.

RAMIRO II, dit *le Moine*, roi d'Aragon, mort le 16 août 1147, était le troisième fils de Sancho Ier. D'abord moine dans le couvent de Saint-Pons de Thomières (diocèse de Narbonne), puis abbé de Sahagues (1112), il devint évêque de Burgos (1114), et résida en la même qualité à Pampelune et à Barbastro; mais, s'il faut en croire le P. Pagi, ce sont là des faussetés qui doivent être retranchées de l'histoire. A la mort d'Alfonse Ier (1134), les Aragonais et les Navarrais n'ayant pu se mettre d'accord dans le choix d'un même souverain, en élurent chacun un, et les premiers tirèrent du cloître le dernier frère du roi défunt. Malgré son âge, déjà mûr, Ramiro épousa la fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, moyennant une dispense du pape Innocent II; une fille, *Pétronille*, fut l'unique fruit de cette union (1136). Il s'empressa de la marier au comte Raymond-Bérenger IV, abdiqua la couronne en sa faveur, et se retira dans son couvent (1137).

Zurita, *Anales de Aragon*.

RAMLER (*Charles-Guillaume*), poëte allemand, né à Colberg, le 25 février 1725, mort le 11 avril 1798, à Berlin. Il perdit de bonne heure son père, qui occupait une place dans l'administration des douanes. Il reçut sa première éducation aux orphelinats de Stettin et de Halle, où son amour précoce pour la poésie lui attira une surveillance sévère de la part de ses précepteurs, peu jaloux de voir sortir de leur collége un favori d'Apollon. Après avoir terminé ses études à l'université de Halle, il fut nommé, en 1748, maître de logique et des belles-lettres à l'École militaire (*Cadetten-corps*) de Berlin. A cette époque, il commença à donner des morceaux de poésie; jusqu'alors, il n'avait publié qu'un certain nombre de pièces anonymes, dans les *Bremische Beitræge* et dans d'autres recueils. Sa réputation grandissait, mais sa bourse restait vide. Il chantait la gloire de Frédéric le Grand, qui n'y fit jamais attention. Des jours meilleurs commencèrent à poindre lorsque le roi Frédéric-Guillaume II monta sur le trône; Ramler avait célébré la naissance de ce prince par un dithyrambe. En 1787, le roi lui accorda une pension annuelle de 800 thalers, le nomma directeur du Théâtre-National, en lui adjoignant Engel, et le fit entrer à l'Académie des sciences; peu après, le ministre Teinitz lui procura encore une place à l'Académie des beaux-arts pour ses travaux sur la mythologie et sur la symbolique. A partir de 1793 il dirigea seul le Théâtre-National, jusqu'à ce que l'épuisement croissant de ses forces lui interdît cet emploi (1796). Ramler ne s'était jamais marié. Il n'a cultivé que la poésie lyrique. On le regarde généralement comme le poëte le plus éminent du groupe *hallois* ou *prussien*. Il excelle dans l'ode, dans la traduction des anciens, et dans le poëme musical (*cantate*), genres qui sont par eux-mêmes peu propres à immortaliser un écrivain, à moins qu'on ne sache élever l'ode à ces régions sublimes auxquelles atteignit Klopstock, ou qu'on ne donne à la traduction cette originalité ou ce parfum d'antiquité dont J.-H. Voss possédait le secret. L'intérêt que peuvent inspirer aujourd'hui les productions de Ramler est donc d'un ordre purement littéraire. Sa manière d'écrire, très-correcte pour son époque, semble raide et compassée à la nôtre; le manque de simplicité et d'élévation, l'imitation servile des modèles antiques, principalement d'Horace, lui enlèvent le premier mérite d'un poëte, l'originalité. Il est à regretter que des écrivains tels que Lessing, Gœtz, Nicolaï, Weisse, l'aient quelquefois prié de revoir et de polir leur prose; car il s'en autorisa pour corriger de son chef des productions dont on préfère encore aujourd'hui les éditions originales. Nous ne citerons que le *Fruehling* (le Printemps), de Kleist, les *Fables* de Lichtwer et les *Idylles* de Gessner, que Ramler a mises en vers, bien qu'il eût d'abord conseillé lui-même à l'auteur de les écrire en prose.

Pour préciser la distance qui existe entre K[illegible] tock et Voss d'un côté et entre Ramler de l[illegible] il suffit de jeter un coup d'œil sur [illegible] qu'ils ont choisis. Tandis que Klopst[illegible] a g[illegible] rifié dans ses odes les sentiments les [illegible] dont le cœur humain soit susceptible, [illegible] l'amour, l'amitié et la patrie; tandis [illegible] a élevé à la langue allemande un [illegible] impérissable dans sa traduction [illegible] Ramler s'inspirait des idées plus [illegible] que les louanges de la ville de [illegible] grenade, d'un canon, etc., et se [illegible] duire Catulle, Martial et Horace, [illegible] encore, sans aucun succès.

La première édition des odes de [illegible] rut, à son insu, en 1766, à Berlin, [illegible] yeux, en 1767 et 1768, in-8°. Une [illegible] complète : *K.-W. Ramlers lyrische* [illegible] Berlin, 1772, in-8°, qui contient, outre [illegible] odes de l'auteur, une vingtaine d'odes d'[illegible] de Catulle, a été traduite en français [illegible] *Poésies lyriques de M. Ramler*, [illegible] in-8°, par Cacault, qui fut plus [illegible] sadeur de France à Florence et à [illegible] édition de luxe parut, par les soins de [illegible] sous le titre : *K.-W. Ramlers* [illegible] *Werke* (Œuvres poétiques); Berlin, [illegible] 2 vol. in-4°, avec gravures. Parmi [illegible] tions nous citerons : les *Odes* d'Ho[illegible] 1800, in-8°); celles d'Anacréon [illegible] de [illegible] (1801, in-8°); *Morceaux choisis de* [illegible] (Leipzig, 1793, in-8°); les *Epigram*[illegible] Martial (Leipzig, 1787-1791, 2 vol. [illegible] deux appendices, Leipzig, 1793, in [illegible] 1794, in-8°); les *Facéties* d'Hiéroc[illegible] 1782, in-8°). On estime les éditions [illegible] données des *Epigrammes de J. Logau* [illegible] zig, 1791, 2 vol. in-8°; des *Epigr*[illegible] *Ch. Wernike* (Leipzig, 1780. [illegible] *Collection des meilleures é*[illegible] *poëtes allemands* (Riga, 1766, [illegible] vol. [illegible] dernier lieu nous citerons comme [illegible] ques : *Allegorische Personen* [illegible] *der bildenden Künstler* (Pers[illegible] riques pour servir à la plastique), [illegible] in-4°, avec 32 gravures par B. Ro[illegible] *gefasste Mythologie, oder Lehre von* [illegible] *belhaften Göttern*, etc. (Abrégé de m[illegible] ou traité des dieux de la fable); [illegible] 2 vol. in-8°, avec 14 gravures, 2e [illegible] 1808, in-8°; — *Einleitung in die* [illegible] *Wissenschaften nach dem Franzœsis*[illegible] *Herrn Batteux, mit Zusätzen* [illegible] Leipzig, 1758, 62, 69, 74, 1803, 4 vol. [illegible] cet ouvrage est une traduction, augm[illegible] notations, du livre de l'abbé Batt[illegible] *Beaux-arts réduits à un même* [illegible] Paris, 1755. J.

Gervinus. — Jordens. — Vilmar. — Heinsius, *Biographische Skizze Ramlers* (Berlin, 1798, in-8°). — [illegible] sching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

RAM-MOHUN-ROY, philosophe indien, né en

1780, à Bardvar (Bengale), mort le 27 novembre 1833, à Bristol, de l'une des familles brahmaniques les plus illustres et les plus riches de ce pays. Ses parents, qui voulaient en faire un homme distingué, l'envoyèrent de bonne heure au collége de Patna, où il apprit l'arabe, le persan, la logique, les mathématiques. En quittant Patna à l'âge de seize ans, il se rendit à Calcutta, pour apprendre la langue anglaise, l'idiome sacré des brahmanes et le sanscrit, qui devait l'initier aux mystères de la philosophie indienne. Il s'occupa aussi de grec et d'hébreu, et parvint à acquérir une connaissance approfondie de ces deux langues. Il s'empressa de lire les Védas, l'Ancien Testament, les Évangiles, et de la comparaison de ces trois livres il tira des conclusions qui l'amenèrent à se faire une religion de sa façon, qui fut cause que sa famille ne voulut plus le voir et que son père le déshérita. Il en prit bravement son parti, et se mit à voyager en attendant de meilleurs jours. Il se lia avec les Européens, étudia l'histoire et les institutions de l'Angleterre, et devint un chaud partisan de la domination britannique. En 1803 il perdit son père, et fut nommé *divan* auprès du receveur de Rangpour. A l'âge de vingt-quatre ans il déclara formellement qu'il abjurait les erreurs du brahmanisme, et il commença sa carrière par un ouvrage en persan avec une préface en arabe contre l'idolâtrie de toutes les religions. L'audace de ses opinions irita les Hindous et les mahométans, et pour échapper à leur colère il crut devoir se retirer à Calcutta (1814), où il fut nommé collecteur des deniers publics de la présidence de Bengale. Dès lors il se livra avec le plus grand zèle à l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée, la réforme du culte des Hindous et la propagation du déisme. Il fit paraître successivement en bengali et en anglais des extraits des Védas, pour prouver que ces anciens livres n'enseignent que le déisme le plus pur. Considérant le Nouveau Testament sous le même point de vue, il rédigea en sanscrit, en bengali et en anglais les *Preceptes de Jésus*, c'est-à-dire la morale de l'Évangile détachée de la partie historique et dogmatique. Cet ouvrage fut attaqué par le savant missionnaire Marsham. Ram-Mohun-roy entreprit la défense de son livre, et dans trois pamphlets intitulés *Premier, second et troisième appel au public chrétien*, il continua de réclamer en faveur de l'indépendance de la morale, et tâcha d'établir que ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament le dogme de la Trinité ne se trouve positivement exprimé. D'ailleurs, ajoute-t-il, le dogme de la Trinité sera toujours inadmissible, puisque tous les arguments que l'on dirige contre le polythéisme peuvent avec un égal succès être invoqués contre la pluralité des personnes en Dieu. Si un missionnaire l'attaquait, d'autres l'approuvaient; et on en cite un, le Rév. W. Adam, qui se convertit aux doctrines de Ram-mohun-roy et devint unitaire.

Outre ses nombreux traités de polémique religieuse, Ram-mohun publia vers le même temps trois dissertations contre l'horrible pratique des *Sati*, qui forçait les veuves à se brûler après la mort de leur mari. Il prouva avec des arguments d'une subtilité et d'une justesse étonnantes que cet usage barbare est complétement contraire à l'esprit et à la lettre des livres sacrés. Il allégua en premier lieu la loi de Manou, qui impose à la veuve le devoir de se livrer à une vie d'austérité et de ne songer désormais à aucun autre homme. Il déclara que ce texte vénéré, emprunté au code le plus respecté après les Védas, doit l'emporter sur l'opinion des commentateurs et des légistes qui exigent que la veuve ne survive pas à son mari. Depuis longtemps Ram-mohun désirait connaître l'Europe. A la fin de 1830 une occasion se présenta de faire ce voyage, et il la saisit avec empressement. Le roi de Delhi avait à se plaindre du gouvernement anglais; il résolut d'envoyer un ambassadeur au roi d'Angleterre, et confia cette mission à Ram-mohun-roy, à qui il conféra en même temps le titre de raja. Notre philosophe diplomate aborda en Angleterre le 8 avril 1831. Il fut présenté à Guillaume IV, qui lui accorda sans difficulté l'objet de sa demande. Il passa dix-huit mois à Londres, où il fréquenta les réunions politiques, religieuses et littéraires, et où son esprit et son affabilité le rendirent l'idole de la haute société. Il vint en France dans l'automne de l'année 1832, et retourna en Angleterre au mois de janvier 1833; mais sa santé était altérée et ses facultés mentales affaissées. Après une courte maladie, il mourut, âgé de cinquante-trois ans.

« La réforme proposée par Ram-mohun-roy, dit M. Garcin de Tassy, dans son *Histoire de la littérature hindoustane*, consistait en une sorte de religion éclectique, dont les principes fondamentaux étaient la croyance en Dieu et en la vie future. On y considérait comme également respectables tous les chefs de religion dont les doctrines ressemblaient à celles-là, Moïse, Jésus-Christ, Vyasa et Mahomet, et comme également bons les livres où étaient consignées ces doctrines, le Pentateuque, l'Évangile, les Védas, le Coran. Cette théorie n'est point nouvelle, c'est celle des philosophes religieux de l'Orient nommés *Sofis*. »

Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, on a de Ram-mohun-roy une traduction anglaise des principaux livres des Védas, de laquelle M. E. Burnouf a rendu compte dans le *Journal des savants* de 1832. DELATRE.

Article de M. Pauthier dans la *Revue encyclopédique* de 1833; une notice de l'*Asiatic journal*, tom. XII, et une notice par M. G. de Tassy dans son *Histoire de la littérature hindoustane*. — Carpenter, *Review of the labours, opinions and character of Raj. Rammohun*.

RAMON (*Alfonse*), hagiographe espagnol, né à Vara de Rey (diocèse de Cuença), mort dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était docteur en théologie avant de faire pro-

fession chez les religieux de la Merci, et devint un prédicateur habile. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *La Espada sagrada y arte para los nuevos predicadores ;* Madrid, 1616, in-8° ; — *Vida de S. Pedro Nolasco;* ibid., 1617, in-4° ; — *Vida de Gregorio Lopez;* ibid., 1617, 1630, in-8° ; — *Psalterio Virginal;* ibid., 1618, in-16 : trad. du latin de saint Bonaventure ; — *Interpretatio nominum quæ in Bibliis hebraice et græce leguntur;* ibid., 1617, in-4° ; — *Historia general de la orden de Nuestra Senora de la Merced;* ibid., 1618-1633, 2 vol. in-fol. ; le tome II fut édité après la mort de l'auteur ; l'ouvrage n'est pas achevé ; — *Gobierno humano ajustado al divino;* ibid., 1624, in-4° ; — *Casa de la razon y el desengano ;* ibid., 1625, in-4° ; — *Proverbios de Salomon, con comentos y paraphrases castellanas ;* ibid., 1625, in-8°.

Un autre religieux contemporain, RAMON (*Thomas*), né dans l'Aragon, appartenait à l'ordre des Dominicains, où il était prieur en 1619. Ses principaux écrits sont : *Vergel de plantas divinas;* Barcelone, 1611-1612, 2 vol. in-4° : recueil de sermons ; — *De primatu summorum pontificum romanorum ;* Toulouse, 1617, in-4° ; — *Nueva pramatica de reformacion ;* Saragosse, 1635, in-8° : où il attaque en détail les abus introduits dans les habillements : par l'usage du tabac, etc.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova.* — Échard et Quétif, *Bibl. ord. Prædicat.*

RAMOND DE CARBONNIÈRES (*Louis-François-Élisabeth*, baron), homme politique et savant français, né à Strasbourg, le 4 janvier 1755, mort à Paris, le 14 mai 1827. Sa famille était originaire du Quercy. Fils d'un trésorier des guerres, il fit d'excellentes études, suivit les cours de droit et de médecine, et se fit recevoir docteur dans l'une et l'autre faculté. Il cultivait en même temps les lettres et écrivait avec goût. En 1777, il visita la Suisse, l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre. Homme d'esprit et de bonne façon, il sut plaire partout, et se lia avec les hommes les plus distingués de son temps. Le cardinal Louis de Rohan, évêque de Strasbourg, en fit son conseiller intime. Ce prélat lui confia plusieurs missions délicates ; il le chargea aussi de ses relations mystérieuses avec Cagliostro. Ramond partagea jusqu'à un certain point la fascination qu'exerça sur son patron cet étrange personnage, et laissa exploiter son trop crédule maître. Il lui fut plus utile dans la fameuse affaire du collier (1785). Il retrouva en Angleterre les traces de ce bijou, et contribua par ses démarches et ses écrits à rendre les juges moins sévères. Les idées libérales de Ramond lui valurent en 1791 d'être député à l'Assemblée législative par les électeurs de Paris. Il occupa souvent la tribune, et s'y fit remarquer par son talent oratoire et sa modération. Sa ligne politique était l'application d'un gouvernement monarchique *constitutionnel* dans toute sa sincérité. Il se prononça contre la confiscation des biens des émigrés qui ne seraient point convaincus d'avoir pris les armes contre la France, s'appuyant sur le droit que doit avoir tout c[illegible] État libre de transporter sa pers[illegible] où bon lui semble. Au nom de la [illegible] cience (29 octobre 1791), il s'oppos[illegible] aux mesures proposées contre les [illegible] refusaient le serment civique. Le [illegible]ier il [illegible] manda que l'on fît mention du [illegible] qualité des signataires de pétitions, [illegible] tater l'importance et la sincérité du [illegible] Il dénonça ensuite à l'Assemblée les ras[illegible] ments de Belges mécontents qui se form[illegible] sur les frontières françaises et menaçaient l'Au[illegible] triche : il en réclama la dispersion. Le 27 [illegible] 1792, au nom du comité diplomatique, il [illegible] un rapport sur les relations entre la [illegible] l'Espagne. Le 23 mai il combattit encore [illegible] sures de rigueur proposées contre les prêtres [illegible] sermentés ; le 29 il s'opposa au licenciement de la garde du roi, et le 31 obtint un décret en faveur des prisonniers de guerre. Ap[illegible] le 20 [illegible] il flétrit énergiquement les bandes [illegible] envahi les Tuileries et demanda leur [illegible] ment. Le 28 juin, pour le même sujet, [illegible] défense de La Fayette, et déclara qu'il parta[illegible] les sentiments exprimés dans la *Lettre à l'*[illegible] *semblée* de ce général, auquel il d[illegible] *fils aîné de la liberté*. Après le 1[illegible] s'éloigna de Paris, fit un voyage sci[illegible] les Pyrénées et s'établit dans c[illegible] néanmoins incarcéré à Tarbes, du [illegible] au 18 brumaire an III. En 1[illegible] fut nommé professeur d'histoire naturelle [illegible] département des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il avait été nommé membre de l'Institut en 1802 et commandeur de la Légion d'honneur en 1804. Il fut préfet du Puy-de-Dôme de 1807 à 1813. Il se rallia aux Bourbons, qui le firent maître des requêtes (24 août 1815) et le chargèrent de liquider la créance de guerre que la France vaincue avait à payer à l'Angleterre. Le 14 juin 1818 il fut appelé au conseil d'État, et mourut conseiller honoraire. Ramond fut un savant distingué et un écrivain remarquable, surtout dans le style descriptif : on a de lui : *La Guerre d'Alsace*, drame (anonyme), 1780, trad. en allemand ; Bâle, 1780, in-8° ; — *Lettres de M. William Coxe à M. William Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais, avec *Observations ;* Paris, 1781 et 1782, 2 vol. in-8° : cet ouvrage et particulièrement les *Observations* qu'il y a jointes eurent beaucoup de succès. — *Naturel et Légitime*, par le *Solitaire des Pyrénées*, in-8°, an XII et an XIII : cet écrit a été attribué (sans aucune vraisemblance) à Barère de Vieuzac ; — *Légitime et Nécessaire, lettres d'un solitaire des Pyrénées ;* an XII, in-8° ; — *Observations faites dans les Py-*

rénées; Paris, 1789, in-8°, et Liége, 1792, in-8°; — *Voyage au Mont-Perdu et dans les Hautes-Pyrénées*; Paris, 1801, in-8°, avec 5 planch.; — *Opinion sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, leur ordre naturel, leur stabilité relative, leur révision solennelle*; 1791, in-8°; — *Lettres à M. de Chateaubriand sur le Génie du Christianisme*; Genève et Paris, in-8°; — *De la végétation sur les montagnes*; dans les *Mém. du Muséum d'histoire naturelle*, t. III, ann. 1804; — *Plantes inédites des Pyrénées*; dans le *Bulletin des sciences*, an VIII et IX; — *Mémoires sur la formule barométrique de la mécanique et les dispositions de l'atmosphère qui en modifient les propriétés, suivis de l'Application du baromètre à la mesure des hauteurs*; Clermont-Ferrand, 1811, in-4°; — *Coup d'œil général et comparatif sur les Alpes et les Pyrénées, leurs productions, leurs flores*, etc.; Toulouse, 1834, in-8°.

Le Moniteur universel, 4, 11 et 18 septembre 1834. — *Mém. de l'Académie des sciences*, t. VI. — Cuvier, *Éloge de Ramond de Carbonnières*, t. IX des *Mém. de l'Académie des sciences*. — Barbier, *Dict. des anonymes*. — Quérard, *La France littér.*

RAMOND DU POUJET (*Cécile-Étienne-Bernard*), antiquaire français, frère du précédent, né a Strasbourg, le 17 février 1756, mort à Paris, le 7 janvier 1832. En 1783 il était employé dans la trésorerie des guerres en Flandre, et en 1786 devint trésorier principal de la Lorraine. En 1790 il fut commissaire de la comptabilité à Paris. La suppression de son emploi et son peu de goût pour les luttes politiques lui permirent de satisfaire son penchant pour la numismatique. Il rassembla une fort belle collection des monnaies et médailles frappées en France depuis les temps les plus reculés. Le catalogue de cette collection, aujourd'hui dispersée, fut imprimé à Paris en 1826. Vers la même époque Ramond du Poujet publiait sa *Notice sur les anciennes enceintes de la ville de Paris*; Paris, 1818, 1826, in-8°. Il a donné plusieurs articles d'archéologie dans divers recueils.

Quérard, *La France litt.*

RAMONDINI (*Vincenzo*), naturaliste italien, né le 10 octobre 1758, à Messine, mort le 15 septembre 1811, à Naples. Fils d'un pharmacien, il se destina d'abord à la même carrière; mais voyant que son père refusait obstinément de rien changer à ses méthodes surannées, maltraité d'ailleurs et pris en aversion par lui, il sollicita et obtint d'un de ses professeurs, le savant Grano, les moyens d'aller étudier la médecine à Naples. En peu de temps il se trouva en état d'enseigner l'anatomie et la physiologie, et, sans cesser de pratiquer son art, il s'appliqua avec ardeur à la chimie et à la minéralogie. Après avoir rédigé un rapport sur la nitrière naturelle de Molfetta, il fut compris en 1789 au nombre des six jeunes savants que le gouvernement envoyait en Allemagne pour s'y instruire sur les travaux des mines, passa trois ans à Chemnitz, et s'arrêta à Freyberg pour suivre les leçons de Werner. Puis il passa en Angleterre, visita les principales mines de Cornouailles, du Devonshire et d'Écosse, et revint, après sept ans d'absence, à Naples (1796). Lors des troubles de 1799 il vit sa maison saccagée par la populace. En 1801 il dressa, avec Savaresi, la carte géographique et physique des Calabres; ce travail était en cours d'exécution lorsqu'il fut rappelé à Naples comme professeur à l'université et directeur du cabinet de minéralogie. On lui doit la découverte d'une nouvelle substance vomie par le Vésuve et qu'il appela *zurlite* du nom de Zurlo, alors ministre d'État. On a de lui quelques mémoires scientifiques.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, I.

RAMOS (*Henri*), littérateur espagnol, né en 1738, à Alicante, mort en 1801, à Madrid. Après avoir servi dans l'artillerie, il passa dans la garde royale, et parvint au grade de maréchal de camp; il prit part aux guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780) et contre la république française (1794). Officier brave et instruit, il cultivait avec succès les sciences exactes, la géométrie surtout, et même la poésie. Ses ouvrages les plus connus sont : *Éléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*; Madrid, 1776, in-8°; — *Éléments de géométrie*; ibid., 1787, in-4°; — les tragédies de *Gustave* (1780) et de *Pélage* (1784), en trois actes chacune; — *Le Triomphe de la vérité*; Madrid, 1796, in-8°, poëme en douze chants.

Ticknor, *Hist. of span. lit.*

RAMPALLE (*Jeanne*), fondatrice d'ordre, née le 3 janvier 1583, à Saint-Remi (Provence), morte le 6 juillet 1636, à Avignon. De bonne heure elle se complut dans la vie contemplative et les pratiques de la dévotion. Admise fort jeune chez les Ursulines d'Avignon, communauté dont sa mère, sa sœur aînée et deux cousines faisaient partie, elle suivit en 1602 ses parentes, qui allaient fonder une maison d'éducation pour les jeunes filles. Malgré des souffrances physiques qui lui laissaient peu de répit, elle parvint, en 1624, aidée par son frère Antoine Rampalle, savant docteur en théologie et chanoine de l'église d'Apt, à engager, par des vœux solennels, les filles de sa congrégation, qui vécurent depuis cloîtrées sous la règle de Saint-Augustin. Elle prit à cette occasion le nom de *Jeanne de Jésus*, rédigea des constitutions pour ses compagnes ainsi que plusieurs ouvrages ascétiques, tels que *Retraite spirituelle*, *Pratiques de dévotion*, etc., des hymnes et des cantiques. Plusieurs couvents de femmes de la Provence demandèrent à être placés sous sa direction. Elle mourut en odeur de sainteté, à l'âge de cinquante-trois ans.

Vie de la mère Jeanne de Jésus; Avignon, 1751, in-12. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

RAMPALLE (*N.....*), littérateur français,

mort vers 1660. On présume qu'il était originaire de la Provence et de la même famille que le carme poëte connu en religion sous le nom de Pierre de Saint-André (*voy.* ce nom). Outre les langues anciennes, il possédait l'italien et l'espagnol. Dans sa jeunesse il entra au service de la maison de Tournon, et se trouvait en 1644 au siége de Philipsbourg. A la paix il s'établit probablement à Paris, où il composa quelques ouvrages médiocres. Boileau, dans le ch. IV de l'*Art poétique*, le met, avec la Mesnardière, au rang des auteurs que de son temps on ne lisait déjà plus. On a de Rampalle : *L'Hermaphrodite;* Paris, 1639, in-4° : poëme imité de Jérôme Preti; — *L'Erreur combattue;* Paris, 1641, in-8° : discours où il est prouvé que le monde ne va pas de mal en pis; — *Discours académiques;* Paris, 1647, in-8° : le dernier a pour sujet *De l'inutilité des gens de lettres;* — *Idylles;* Paris, 1648, in-4° et in-12. Colletet en a parlé avec éloge : « Il a renouvelé, dit-il, la gloire de l'idylle; » mais Brossette et Goujet sont bien loin d'être de cet avis. Rampalle a encore traduit de l'espagnol : *Les Événements prodigieux de l'amour* (Paris, 1644, 2 vol. in-8°), nouvelles de Perez de Montalvo, et du latin *La Chiromance naturelle* (1653, in-12), de Romphile. Il paraît être le véritable auteur de deux tragédies, *Bélinde* (1630) et *Sainte Dorothée* (1658), attribuées au P. Pierre de Saint-André.

Goujet, *Bibl. française*. — Colletet, *Discours du poëme bucolique*, p. 37.

RAMPELOGO ou **RAMPELOCO** (*Antonio*), théologien italien, né à Gênes, vivait dans le quinzième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-Augustin, et passait pour un des controversistes les plus instruits de son temps. Selon quelques écrivains modernes, il fut appelé dans le concile de Constance pour y disputer contre les hussites. Il est auteur d'un recueil qui, sous les différents titres d'*Aurea Biblia*, de *Figuræ Bibliorum*, de *Repertorium biblicum*, obtint un grand succès; il fut mis au nombre des ouvrages prohibés par Clément VIII, qui ne leva la défense qu'en 1628, lorsqu'on en eut fait disparaître les erreurs. Parmi les éditions du quinzième siècle, on remarque celles d'Ulm, 1476, in-fol.; de Nuremberg, 1481, in-fol.; de Milan, 1494, in-8°, et de Paris, 1497, in-8°.

Oudin, *De script. eccles.*, III, 2310. — Possevin, *Apparatus sacer*, I, 104. — Baumgarten, *Nachr. von einer Hallischen Bibliothek*, VII, 500.

RAMPEN (*Henri*), théologien belge, né à Hui, le 18 novembre 1572, mort à Louvain, le 4 mars 1641. Il étudia successivement à Cologne, à Mayence et à Louvain, où il enseigna le grec et la philosophie au collége du Lys. De 1620 à 1637 il professa l'Écriture sainte à l'université, dont il fut élu recteur; il obtint peu après un canonicat à Bréda, et devint président du collége Sainte-Anne, d'où il passa au grand collége, qu'il administra jusqu'à sa mort. On a de lui : *Commentarius in quatuor Evangelia;* Louvain, 1631-1634, 3 vol. in-4°.

Paquot, *Mémoires*, IX.

RAMPINELLI (*Ramiro*), mathématicien italien, né le 16 août 1697, à Brescia, mort le 18 février 1759, à Milan. Après avoir terminé ses études chez les jésuites de Vérone, il s'adonna avec ardeur aux sciences, et adopta en physique les principes que Newton venait de formuler. En 1722 il prononça ses vœux dans la congrégation du mont Olivet, et quitta le prénom de *Lodovico*, qu'il avait reçu au baptême, pour prendre celui de Ramiro. Il enseigna les mathématiques à Bologne, à Padoue et à Milan, et les excellents élèves qu'il a formés attestent son mérite et ses connaissances. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage, imprimé après sa mort et intitulé : *Lezioni d'ottica;* Brescia, 1760, in-4°, fig.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, VIII.

RAMPON (*Antoine-Guillaume*, comte), général français, né à Saint-Fortunat (Ardèche), le 16 mars 1759, mort à Paris, le 2 mars 1842. Engagé volontaire à seize ans, il rentra huit ans après dans sa famille; mais en 1791 il s'enrôla de nouveau dans un des bataillons de l'Ardèche, y obtint le grade de lieutenant, et fit en cette qualité la campagne de 1792 en Italie. Attaché en 1793 à l'armée des Pyrénées, il se fit remarquer à la bataille de Villelongue, où il mérita le grade d'adjudant général, et fut, après la prise de Collioure, prisonnier des Espagnols jusqu'à la conclusion de la paix. Il passa ensuite en Italie, et se couvrit de gloire à Montenotte. Après avoir culbuté le centre de l'armée française, le général Beaulieu, à la tête de quinze mille Autrichiens, attaqua la redoute de Montelezino, que Rampon défendait avec quinze cents hommes de la 32e demi-brigade. Au milieu du feu le plus vif, celui-ci fit jurer à sa troupe de mourir plutôt que d'abandonner son poste; trois fois l'ennemi fut repoussé avec pertes et le lendemain il fut encore battu. Rampon reçut du Directoire une lettre de félicitation pour sa belle conduite à cette occasion et le grade de général de brigade (21 germinal an IV). Les journées de Millesimo, de Roveredo et d'Arcole ajoutèrent un nouvel éclat à sa réputation. Il combattit en Suisse sous Brune, et bientôt partit pour l'expédition d'Égypte. A la bataille des Pyramides, il commanda les grenadiers qui abordèrent avec tant d'impétuosité les retranchements des Turcs et soutinrent avec succès les charges réitérées des Mameloucks. Envoyé à la conquête de la Syrie, Rampon pénétra le premier dans Suez, soumit la province d'Affickély, commanda la droite de l'armée à la bataille du Mont-Thabor, et fut promu pendant cette expédition au grade de général de division (6 pluviose an VIII). Il prit part aux batailles d'Aboukir et d'Héliopolis, et fut chargé par le gé-

… des …

… tranché …

… , et …

… mois … il

… nembre … , sur

… du p …

… gravée …

… de …

… , il obtint …

, et reçut en 1805 le c… des nationales des départements du nord. …3 il fut envoyé en Hollande, se retira … place de Gorcum, et s'y défendit avec … avant de capituler. Prisonnier de guerre … rétablissement des Bourbons, il leur en… son adhésion, et fut nommé pair de France …in 1814. Pendant les Cent jours Napo… nomma un de ses commissaires extraor…s dans la quatrième division. Rayé de la …s pairs à la seconde restauration, il n'y …bli que le 5 mars 1819. Il avait été créé …en 1809. A. A.

…ouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Fastes* …*gion d'honneur.* — *Archives militaires.*

…ONNEAU (*Jean*), fameux cabaretier de … Courtille, né à Argenteuil, à une date in…, mort vers 1765. Il tenait aux Porche… faubourg de Paris, vers le milieu du dix…e siècle, la guinguette du Tambour royal, … surtout par les acteurs et les auteurs du …rd, et par le public ordinaire de leurs …les. Sa belle humeur, ses saillies, sa bonne … figure rougeaude, son encolure de Silène …agnifique enseigne où il était représenté …al sur un tonneau, contribuaient, non … que les solides qualités de sa cave, à at…ez lui une foule incessante de buveurs et …ux garçons. Dès 1758 il n'y avait pas …out Paris une seule taverne qui fût plus …de que celle de Ramponneau, et déjà le …onde commençait à s'y mêler aux gens …ple. Ce fut alors que l'ambition lui monta …e. A force de recevoir chez lui des au…t des comédiens, de causer avec Dor… et Taconnet, qui comptaient parmi ses …es plus assidus, d'entendre applaudir ses … et ses trivialités grotesques, l'idée lui …'il pouvait être acteur lui aussi, et qu'il … qu'à le vouloir pour détourner à son … la gloire de ces illustres bouffons. Vo…rônait aux *Variétés amusantes*; Ram…u s'en alla frapper à la porte d'un petit … rival, dirigé par Gaudon, et lui offrit …vices. C'était la fortune pour Gaudon, … cepta avec empressement, assuré d'a… que la popularité de Ramponneau ne pouvait manquer d'être fructueuse pour son théâtre. Un traité fut signé entre eux, le 27 mars 1760, traité par lequel Ramponneau non-seulement s'obligeait à jouer dans le spectacle de Gaudon, du 14 avril au 28 juin, mais consentait encore qu'on le fit annoncer, afficher, voir en dedans et en dehors, » qu'on fît « peindre son portrait au naturel, faire des chansons, livres et pièces à son avantage ». En retour, le directeur lui donnait quatre cents livres, plus la moitié des produits et bénéfices qu'il auquerrait pendant ces deux mois et demi, « tant par estampes que livres, chansons et autres généralement quelconques ». Un dédit de mille francs était stipulé. La chose ainsi arrangée, et Ramponneau ayant touché 200 livres d'avance, il s'en alla, en attendant son début, donner une représentation d'essai à Versailles, côte à côte avec un nommé Haget, qui était un de ces amateurs comédiens de société comme il y en avait alors par milliers; mais il ne réussit qu'à se faire huer, et revint l'oreille basse, fort inquet et fort perplexe de ce triste présage. Il se rendit donc chez un notaire, et y fit dresser un acte de désistement, qu'il envoya à Gaudon la veille du jour fixé pour ses débuts. Cet acte est assez curieux pour que nous en citions au moins une partie :

« Aujourd'hui est comparu le sieur Jean Ramponneau, cabaretier,... lequel a volontairement déclaré que les résolutions mûres qu'il a faites sur les dangers qu'apporte au salut la profession des personnes qui montent sur le théâtre, et sur la justice des censures que l'Église a prononcées contre ces sortes de gens, l'ont déterminé à renoncer à jamais monter sur aucun théâtre, ce qu'il promet à Dieu, ni faire aucune fonction, profession, ni actes y analogues. Pour quoi il proteste par les présentes contre toutes soumissions et engagements qu'il pourrait avoir faits avec qui que ce soit, notamment avec le sieur Gaulier, dit Gaudon,... pour paraître ce jour, soit dans son spectacle, soit dans tout autre, ou pour souffrir qu'il soit fait par son ministère, sous son nom ou à son occasion, quelques actions, chansons, livres et estampes, le tout tendant à lui donner la publicité indécente qui ne convient qu'à des gens de cette sorte, comme lesdites conventions et engagements, quels qu'ils soient, n'ayant été et ne pouvant être qu'extorqués de lui dans des temps où il n'aurait pas eu l'usage de sa raison ni la faculté de faire des réflexions sur les conséquences de ces engagements pour son salut, etc. » A coup sûr, les sentiments exprimés dans cet acte sont fort respectables; mais comment les prendre au sérieux dans la bouche de Ramponneau? Gaudon refusa de s'en contenter : il avait fait tous ses préparatifs et voyait crouler en une minute ses espérances de succès et ses rêves de fortune. Il répondit à l'acte de Ramponneau par une série de sommations et d'assignations, suivies enfin d'un

mort vers 1660. On présume qu'il était originaire de la Provence et de la même famille que le carme poëte connu en religion sous le nom de Pierre de Saint-André (*voy.* ce nom). Outre les langues anciennes, il possédait l'italien et l'espagnol. Dans sa jeunesse il entra au service de la maison de Tournon, et se trouvait en 1644 au siége de Philipsbourg. A la paix il s'établit probablement à Paris, où il composa quelques ouvrages médiocres. Boileau, dans le ch. IV de l'*Art poétique*, le met, avec la Mesnardière, au rang des auteurs que de son temps on ne lisait déjà plus. On a de Rampalle : *L'Hermaphrodite;* Paris, 1639, in-4° : poëme imité de Jérôme Preti ; — *L'Erreur combattue;* Paris, 1641, in-8° : discours où il est prouvé que le monde ne va pas de mal en pis ; — *Discours académiques;* Paris, 1647, in-8° : le dernier a pour sujet *De l'inutilité des gens de lettres;* — *Idylles;* Paris, 1648, in-4° et in-12. Colletet en a parlé avec éloge : « Il a renouvelé, dit-il, la gloire de l'idylle ; » mais Brossette et Goujet sont bien loin d'être de cet avis. Rampalle a encore traduit de l'espagnol : *Les Événements prodigieux de l'amour* (Paris, 1644, 2 vol. in-8°), nouvelles de Perez de Montalvo, et du latin *La Chiromance naturelle* (1653, in-12), de Romphile. Il paraît être le véritable auteur de deux tragédies, *Bélinde* (1630) et *Sainte Dorothée* (1658), attribuées au P. Pierre de Saint-André.

Goujet, *Bibl. française.* — Colletet, *Discours du poëme bucolique*, p. 37.

RAMPELOGO ou **RAMPELOCO** (*Antonio*), théologien italien, né à Gênes, vivait dans le quinzième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-Augustin, et passait pour un des controversistes les plus instruits de son temps. Selon quelques écrivains modernes, il fut appelé dans le concile de Constance pour y disputer contre les hussites. Il est auteur d'un recueil qui, sous les différents titres d'*Aurea Biblia*, de *Figuræ Bibliorum*, de *Repertorium biblicum*, obtint un grand succès; il fut mis au nombre des ouvrages prohibés par Clément VIII, qui ne leva la défense qu'en 1628, lorsqu'on en eut fait disparaître les erreurs. Parmi les éditions du quinzième siècle, on remarque celles d'Ulm, 1476, in-fol.; de Nuremberg, 1481, in-fol.; de Milan, 1494, in-8°, et de Paris, 1497, in-8°.

Oudin, *De script. eccles.*, III, 2310. — Possevin, *Apparatus sacer*, I, 104. — Baumgarten, *Nachr. von einer Hallischen Bibliothek*, VII, 800.

RAMPEN (*Henri*), théologien belge, né à Hui, le 18 novembre 1572, mort à Louvain, le 4 mars 1641. Il étudia successivement à Cologne, à Mayence et à Louvain, où il enseigna le grec et la philosophie au collége du Lys. De 1620 à 1637 il professa l'Écriture sainte à l'université, dont il fut élu recteur; il obtint peu après un canonicat à Bréda, et devint président du collége Sainte-Anne, d'où il passa au grand collége, qu'il administra jusqu'à sa mort. On a de lui : *Commentarius in quatuor Evangelia;* Louvain, 1631-1634, 3 vol. in-4°.

Paquot, *Mémoires*, IX.

RAMPINELLI (*Ramiro*), mathématicien italien, né le 16 août 1697, à Brescia, mort le 18 février 1759, à Milan. Après avoir terminé ses études chez les jésuites de Vérone, il s'adonna avec ardeur aux sciences, et adopta en physique les principes que Newton venait de formuler. En 1722 il prononça ses vœux dans la congrégation du mont Olivet, et quitta le prénom de *Lodovico*, qu'il avait reçu au baptême, pour prendre celui de Ramiro. Il enseigna les mathématiques à Bologne, à Padoue et à Milan, et les excellents élèves qu'il a formés attestent son mérite et ses connaissances. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage, imprimé après sa mort et intitulé : *Lezioni d'ottica;* Brescia, 1760, in-4°, fig.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, VIII.

RAMPON (*Antoine-Guillaume*, comte), général français, né à Saint-Fortunat (Ardèche), le 16 mars 1759, mort à Paris, le 2 mars 1842. Engagé volontaire à seize ans, il rentra huit ans après dans sa famille; mais en 1791 il s'enrôla de nouveau dans un des bataillons de l'Ardèche, y obtint le grade de lieutenant, et fit en cette qualité la campagne de 1792 en Italie. Attaché en 1793 à l'armée des Pyrénées, il se fit remarquer à la bataille de Villelongue, où il mérita le grade d'adjudant général, et fut, après la prise de Collioure, prisonnier des Espagnols jusqu'à la conclusion de la paix. Il passa ensuite en Italie, et se couvrit de gloire à Montenotte. Après avoir culbuté le centre de l'armée française, le général Beaulieu, à la tête de quinze mille Autrichiens, attaqua la redoute de Montelezino, que Rampon défendait avec quinze cents hommes de la 32ᵉ demi-brigade. Au milieu du feu le plus vif, celui-ci fit jurer à sa troupe de mourir plutôt que d'abandonner son poste; trois fois l'ennemi fut repoussé avec pertes et le lendemain il fut encore battu. Rampon reçut du Directoire une lettre de félicitation pour sa belle conduite à cette occasion et le grade de général de brigade (21 germinal an IV). Les journées de Millesimo, de Roveredo et d'Arcole ajoutèrent un nouvel éclat à sa réputation. Il combattit en Suisse sous Brune, et bientôt partit pour l'expédition d'Égypte. A la bataille des Pyramides, il commanda les grenadiers qui abordèrent avec tant d'impétuosité les retranchements des Turcs et soutinrent avec succès les charges réitérées des Mameloucks. Envoyé à la conquête de la Syrie, Rampon pénétra le premier dans Suez, soumit la province d'Affickély, commanda la droite de l'armée à la bataille du Mont-Thabor, et fut promu pendant cette expédition au grade de général de division (6 pluviose an VIII). Il prit part aux batailles d'Aboukir et d'Héliopolis, et fut chargé par le gé-

néral Kléber du commandement des provinces de Damiette et de Mansourah. Après la capitulation d'Alexandrie, dont il avait commandé le camp retranché pendant le siége, Rampon s'embarqua pour la France, et arriva à Marseille en novembre 1801. Quelques mois auparavant il avait été élu membre du sénat conservateur, sur la présentation du premier consul, qui lui remit le 28 prairial an x le brevet d'un sabre d'honneur, sur lequel était gravée cette inscription : « Le général en chef Bonaparte au général Rampon : témoignage de satisfaction pour les campagnes d'Allemagne, d'Italie et d'Égypte. » Nommé grand-officier de la Légion d'honneur (25 prairial an XII), il obtint la sénatorerie de Rouen, et reçut en 1805 le commandement des gardes nationales des départements du nord. En 1813 il fut envoyé en Hollande, se retira dans la place de Gorcum, et s'y défendit avec vigueur avant de capituler. Prisonnier de guerre lors du rétablissement des Bourbons, il leur envoya son adhésion, et fut nommé pair de France le 4 juin 1814. Pendant les Cent jours Napoléon le nomma un de ses commissaires extraordinaires dans la quatrième division. Rayé de la liste des pairs à la seconde restauration, il n'y fut rétabli que le 5 mars 1819. Il avait été créé comte en 1809. A. A.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Fastes de la Légion d'honneur.* — *Archives militaires.*

RAMPONNEAU (*Jean*), fameux cabaretier de la basse Courtille, né à Argenteuil, à une date inconnue, mort vers 1765. Il tenait aux Porcherons, faubourg de Paris, vers le milieu du dix-huitième siècle, la guinguette du Tambour royal, hantée surtout par les acteurs et les auteurs du boulevard, et par le public ordinaire de leurs spectacles. Sa belle humeur, ses saillies, sa bonne grosse figure rougeaude, son encolure de Silène et la magnifique enseigne où il était représenté à cheval sur un tonneau, contribuaient, non moins que les solides qualités de sa cave, à attirer chez lui une foule incessante de buveurs et de joyeux garçons. Dès 1758 il n'y avait pas dans tout Paris une seule taverne qui fût plus à la mode que celle de Ramponneau, et déjà le beau monde commençait à s'y mêler aux gens du peuple. Ce fut alors que l'ambition lui monta à la tête. A force de recevoir chez lui des auteurs et des comédiens, de causer avec Dorvigny et Taconnet, qui comptaient parmi ses hôtes les plus assidus, d'entendre applaudir ses lazzis et ses trivialités grotesques, l'idée lui vint qu'il pouvait être acteur lui aussi, et qu'il n'avait qu'à le vouloir pour détourner à son profit la gloire de ces illustres bouffons. Volange trônait aux *Variétés amusantes;* Ramponneau s'en alla frapper à la porte d'un petit théâtre rival, dirigé par Gaudon, et lui offrit ses services. C'était la fortune pour Gaudon, qui accepta avec empressement, assuré d'avance que la popularité de Ramponneau ne pouvait manquer d'être fructueuse pour son théâtre. Un traité fut signé entre eux, le 27 mars 1760, traité par lequel Ramponneau non-seulement s'obligeait à jouer dans le spectacle de Gaudon, du 14 avril au 28 juin, mais consentait encore qu'on le fit annoncer, afficher, voir en dedans et en dehors, » qu'on fît « peindre son portrait au naturel, faire des chansons, livres et pièces à son avantage ». En retour, le directeur lui donnait quatre cents livres, plus la moitié des produits et bénéfices qu'il acquerrait pendant ces deux mois et demi, « tant par estampes que livres, chansons et autres généralement quelconques ». Un dédit de mille francs était stipulé. La chose ainsi arrangée, et Ramponneau ayant touché 200 livres d'avance, il s'en alla, en attendant son début, donner une représentation d'essai à Versailles, côte à côte avec un nommé Haget, qui était un de ces amateurs comédiens de société comme il y en avait alors par milliers; mais il ne réussit qu'à se faire huer, et revint l'oreille basse, fort inquet et fort perplexe de ce triste présage. Il se rendit donc chez un notaire, et y fit dresser un acte de désistement, qu'il envoya à Gaudon la veille du jour fixé pour ses débuts. Cet acte est assez curieux pour que nous en citions au moins une partie :

« Aujourd'hui est comparu le sieur Jean Ramponneau, cabaretier,... lequel a volontairement déclaré que les résolutions mûres qu'il a faites sur les dangers qu'apporte au salut la profession des personnes qui montent sur le théâtre, et sur la justice des censures que l'Église a prononcées contre ces sortes de gens, l'ont déterminé à renoncer à jamais monter sur aucun théâtre, ce qu'il promet à Dieu, ni faire aucune fonction, profession, ni actes y analogues. Pour quoi il proteste par les présentes contre toutes soumissions et engagements qu'il pourrait avoir faits avec qui que ce soit, notamment avec le sieur Gaulier, dit Gaudon,... pour paraître ce jour, soit dans son spectacle, soit dans tout autre, ou pour souffrir qu'il soit fait par son ministère, sous son nom ou à son occasion, quelques actions, chansons, livres et estampes, le tout tendant à lui donner la publicité indécente qui ne convient qu'à des gens de cette sorte, comme lesdites conventions et engagements, quels qu'ils soient, n'ayant été et ne pouvant être qu'extorqués de lui dans des temps où il n'aurait pas eu l'usage de sa raison ni la faculté de faire des réflexions sur les conséquences de ces engagements pour son salut, etc. » A coup sûr, les sentiments exprimés dans cet acte sont fort respectables; mais comment les prendre au sérieux dans la bouche de Ramponneau? Gaudon refusa de s'en contenter : il avait fait tous ses préparatifs et voyait crouler en une minute ses espérances de succès et ses rêves de fortune. Il répondit à l'acte de Ramponneau par une série de sommations et d'assignations, suivies enfin d'un

procès, avec maître Élie de Beaumont pour avocat, contre maître Coqueley de Chaussepierre, avocat du cabaretier. Ce procès mit le comble à la célébrité de Ramponneau. Tous les journaux, toute la ville ne parlaient plus d'autre chose; on s'en occupait à Versailles, on pariait pour et contre. Voltaire même s'en mêla, et lança en faveur du cabaretier un mémoire spirituellement ironique et railleur. Maître Élie de Beaumont fit de son plaidoyer une apologie de la comédie et des comédiens; mais, malgré son éloquence, le tribunal donna gain de cause aux scrupules de Ramponneau, qui, moyennant la restitution des deux cents livres reçues, put retourner à son cabaret. Hélas! en approfondissant les pieux remords du saint homme, voici tout ce qu'on y a trouvé, outre sa crainte trop fondée d'un échec. Depuis son traité avec Gaudon, il avait vendu sa guinguette moyennant une rente de 1,500 livres, mais à la condition expresse, posée par l'acquéreur, qu'il y resterait lui-même pour conserver la clientèle. Ce procès fut le gros événement de l'année 1760, et dès lors le nom de Ramponneau fut immortel; c'est à partir de ce moment qu'il a acquis cette popularité dont il jouit encore aujourd'hui. Tout le monde accourait au *Tambour royal* pour le voir et l'entendre; les équipages stationnaient à sa porte; on retenait ses salons huit jours d'avance; on y rencontrait de grandes dames et de grands seigneurs, quelquefois même des princes, et la guinguette ne désemplissait pas. La trogne rubiconde de l'illustre Ramponneau fut reproduite partout, par le pinceau, par le burin; mille chansons célébrèrent sa gloire, et il y eut une innombrable série de *Ramponneau*, ainsi nommées du mot qui en formait le refrain, comme il y avait eu autrefois les *Lampons* et les *Léridas*. Les modes aussi suivirent le courant; tout se fit *à la Ramponneau*, immédiatement avant que tout ne se fît *à la grecque*. Le cabaretier mourut au milieu de sa gloire. Depuis sa mort on l'a mis plus d'une fois en vaudevilles et en opéras comiques : c'est surtout grâce à lui que la Courtille et les Porcherons ont conquis une place si brillante dans notre histoire facétieuse, et, s'il est permis d'employer cette comparaison, son nom est depuis longtemps devenu pour les cabarets ce que sont celui de La Fontaine pour la fable et celui de Molière pour la comédie. Victor FOURNEL.

Gazette de Grimm, année 1760. — *Plaidoyers* d'Élie de Beaumont et de Coqueley de Chaussepierre. — Brazier, *Chroniq. des petits théâtres*, in-8°, t. I, p. 277-91. — Fr. Michel et Éd. Fournier, *Hist. des hôtelleries et cabarets*, II, 338-64.

RAMSAY (*Allan*), poëte anglais, né le 13 octobre 1685, à Leadhills, village du sud de l'Écosse, mort le 7 janvier 1758, près d'Édimbourg. Étant encore en bas âge, il perdit son père, qui dirigeait l'exploitation des mines de plomb appartenant à lord Hopetoune; sa mère se remaria, eut d'autres enfants, et l'abandonna à peu près à lui-même. Lorsqu'elle mourut, il avait quinze ans, et ne savait pas grand' chose; son beau-père, pour se débarrasser de lui, le plaça en apprentissage chez un perruquier d'Édimbourg. Bien qu'il fût d'humeur accommodante et bon compagnon, il s'empressa de quitter, aussitôt qu'il lui fut possible, une profession qui répugnait à ses goûts littéraires, et le temps lui ayant manqué pour étudier la peinture, son art de prédilection, il se fit libraire : cela lui permit d'éditer ses propres œuvres et aussi, quand il en trouva l'occasion, celles de ses amis. Il se livra beaucoup plus à la lecture qu'au commerce; sa boutique devint une espèce de bibliothèque, qu'il mit largement à profit pour refaire à bâtons rompus son éducation; ainsi il apprit la langue française, l'histoire, les antiquités nationales et passablement le latin. Ses vers, bien accueillis du public, lui valurent, chose rare! l'aisance avec la renommée. Vers 1739 il se retira dans une charmante retraite, située aux portes d'Édimbourg, et y passa le reste de sa vie, toujours occupé de rimer, mais refusant de publier ses productions nouvelles, afin de ne pas augmenter un bagage littéraire qu'il trouvait déjà trop lourd. On n'a pourtant de Ramsay que deux volumes de poésies, in-4°, imprimés à Édimbourg, l'un en 1721, l'autre en 1728. Dans le second l'on trouve la pastorale intitulée *Gentle shepherd*, et qui a eu séparément plusieurs éditions; c'est un morceau d'un style facile, coulant, mais négligé, dans un ton doux et tranquille, et semé de descriptions champêtres qui ne manquent pas de fraîcheur et de vérité. Comme éditeur, Ramsay a publié deux recueils, *Evergreen* (Édimbourg, 1724, 2 vol. in-12), et *Tea-table miscellany* (ibid., 1724, 4 vol.), composés de pièces antérieures au dix-septième siècle; le choix en a été fait sans aucune critique; dans beaucoup d'endroits l'éditeur-poëte s'est mêlé de changer ou de corriger des vers, de substituer des passages entiers de sa main, et enfin il a donné comme des spécimens de poésie gothique plusieurs morceaux de sa composition, entre autres un assez long poëme, qui a pour titre *La Vision*. Cette innocente supercherie, à la mode dans cette époque, a été fort peu remarquée.

RAMSAY (*Allan*), fils du précédent, né en 1709, à Édimbourg, mort le 10 août 1784, à Douvres, s'appliqua à la peinture, et reçut des leçons de cet art en Italie, sous Solimènes et Imperiali. Il s'établit à Londres, et peignit le portrait avec succès. En 1767 il fut nommé peintre du roi Georges III. S'il fallait en croire Walpole, les sujets manquèrent à son génie; il est plus vrai de dire qu'avec des talents ordinaires, Ramsay était supérieur à la plupart des artistes de son temps. Il avait de l'instruction, et fréquentait les lettrés, entre autres Johnson, qui se plaisait beaucoup dans sa conversation abondante et polie. Il a écrit plusieurs brochures, réunies sous le titre d'*Investigator*. — Son fils devint général dans l'armée anglaise. P. L—Y.

Notice à la tête des *Ramsay's Works*, 1800, 2 vol. in-8°. — R. Chambers, *Illustrious Scotsmen*. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Walpole, *Anecdotes*. — Pilkington, *Dict. of painters*.

RAMSAY (*André-Michel*, chevalier DE), littérateur français, né le 9 janvier 1686, à Ayr (Écosse), mort le 6 mai 1743, à Saint-Germain-en-Laye. Il descendait de l'ancienne famille écossaise de Ramsay, qui avait reçu du roi Jacques I[er] une pairie anglaise avec le titre de baron de Kingston. Après avoir terminé son éducation à Édimbourg, il fut appelé dans l'université de Saint-André pour y servir de précepteur à un fils du comte de Wemyss. Ayant de bonne heure conçu des doutes sur la religion anglicane, il se jeta dans le socinianisme, puis dans une indifférence outrée, et enfin dans un pyrrhonisme universel. Toutefois, comme il était de bonne foi et qu'il ne cherchait dans ses variations que la vérité, il s'adressa aux docteurs les plus renommés de Glasgow, d'Édimbourg et de Londres; ensuite il passa en Hollande, où il exposa ses incertitudes au mystique Poiret, qui ne réussit pas à les dissiper. Il recouvra la tranquillité d'âme qu'il avait perdue, dans les entretiens de Fénelon, qui en 1709 fixa ce chevalier errant de la foi dans la communion catholique, et qui l'honora toujours d'une estime et d'une tendresse particulières. Ramsay s'établit dès lors en France, et surveilla l'éducation du duc de Château-Thierry et du prince de Turenne. Appelé en 1724 à Rome, pour diriger dans leurs études les fils du prétendant, désigné sous le nom de Jacques III, il ne fit pas long séjour dans cette petite cour, et en fut chassé par les tracasseries qu'on lui suscita. Peu de temps après il obtint un sauf-conduit pour se rendre en Écosse, et résida quelques années chez le duc d'Argyle. En 1730 il fut reçu docteur de l'université d'Oxford; sa qualité de catholique était bien un obstacle à la délivrance du diplôme; mais King, principal du collége de Sainte-Marie, fit cesser toute opposition par ces adroites paroles : « Je vous présente l'élève du grand Fénelon; ce seul titre répond à tout. »

De retour en France, Ramsay fut intendant du prince de Turenne, plus tard duc de Bouillon. Il comptait parmi ses amis particuliers J.-B. Rousseau et Louis Racine. Ses ouvrages, tous en français, sont écrits dans un style très-pur, et accusent une habitude singulière d'une langue qui n'était pas la sienne. Nous citerons : *Discours sur la poésie épique*, à la tête de l'édit. de *Télémaque;* Paris, 1717, in-12, et souvent reproduit; — *Essai de politique;* La Haye, s. d. (1719), 2 vol. in-12; 2[e] édit., sous ce titre : *Essai philosophique sur le gouvernement civil selon les principes de Fénelon;* Londres, 1721, in-12. « Il est difficile, dit M. de Beausset, de réunir sur la politique des idées plus justes et plus saines, de les présenter sous une forme plus claire et plus à la portée de tous les esprits raisonnables, et de les discuter avec une partialité plus exempte de préventions et d'enthousiasme. » — *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon;* La Haye, 1723, in-12 : quoique fort abrégée, cette vie a eu beaucoup de succès et a été souvent réimprimée; l'auteur y a fait entrer, avec de grands détails, le récit de ses rapports personnels avec l'illustre prélat; — *Les Voyages de Cyrus, avec un discours sur la mythologie et une lettre de Fréret sur la chronologie de cet ouvrage;* Londres et Paris, 1727, 2 vol. in-8°; Édimbourg, 1729, in-8° (en anglais); les plus récentes éditions françaises sont de Paris, 1810, 3 vol. in-18, et 1826, in-12 : cet ouvrage, qui donna lieu à des critiques exagérées, offre un système d'éducation conçu à l'exemple du *Télémaque*, et qui à son tour a servi de modèle aux *Voyages du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy; — *Histoire de Turenne depuis* 1643 *jusqu'en* 1675, *avec les preuves;* Paris, 1735, 2 vol. in-4°, avec cartes; en Hollande (Paris), 1774, 4 vol. in-12 : excellent ouvrage, écrit avec ordre et précision. Ramsay est aussi l'auteur de quelques livres anglais, entre autres *Poems* (Édimbourg, 1738, in-4°) : recueil assez faible, imprimé du reste sans son assentiment; et *Philosophical principles of natural and revealed religion, explained and unfolded in a geometrical order* (Glasgow, 1749, 2 vol. in-4°) : où l'on rencontre des opinions singulières sur la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Il a édité plusieurs ouvrages de Fénelon, les *Dialogues des morts*, les *Dialogues sur l'éloquence*, les *Sermons*, etc. Enfin, il passe pour avoir beaucoup contribué à la propagation de la franc-maçonnerie, dont il était grand-chancelier pour la France, et il aurait écrit une *Histoire générale* de cette société, ouvrage resté probablement inédit. P. L—Y.

Biographia britannica. — Beausset, *Hist. de Fénelon.* — Busching, *Beitrage*, III, 319-338.

RAMSAY (*Charles-Louis*), littérateur anglais, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il appartenait, selon toute apparence, à la famille écossaise de ce nom. Son père, *Charles* RAMSAY, né en 1617, à Elbing, où il est mort, en 1669, avait fait de longs voyages à travers l'Europe; il était très-versé dans l'histoire de la Pologne et de la Russie, et avait composé divers ouvrages, qui n'ont pas vu le jour. Ramsay s'occupa de chimie et de médecine, et traduisit en latin un traité de Kunckel (*De principiis chymicis;* Londres, 1678, in-8°). Mais il est surtout connu par sa *Tachéographie, ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, qui parut en 1678, en latin et en français : cet ouvrage, où il reproduit à peu de chose près les méthodes de Cross et de Shelton, fut réimprimé depuis 1681 sept ou huit fois à Paris.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

RAMSAY (*David*), historien américain, né le 2 avril 1749, dans la Pennsylvanie, mort le

8 mai 1815, à Charleston. Il était fils d'un émigrant irlandais. Après avoir terminé son éducation, il fut pendant quelque temps précepteur dans une famille du Maryland, et s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine; il reçut ses degrés dans le collége de Pennsylvanie, où il fut le disciple de Rush, et s'établit à Charleston. Ardent patriote, il écrivit plusieurs brochures de circonstance, et assista en qualité de chirurgien militaire au siége de Savannah. De 1782 à 1785 il siégea au congrès des États-Unis. La vie de Ramsay fut consacrée, on peut le dire sans exagération, à mettre en pratique les préceptes de Franklin : personne n'était plus avare de son temps, plus assidu au travail, plus prompt à obliger ses semblables ou à favoriser les entreprises utiles. Il mourut victime de son dévouement : un fou sur l'état duquel la cour de justice l'avait chargé de faire un rapport, lui tira, à bout portant, un coup de pistolet chargé de trois balles. Les principaux ouvrages de Ramsay sont : *History of the revolution in South Carolina;* Charleston, 1785, 2 vol. in-8°, trad. en français en 1787; — *History of the american revolution;* Philadelphie, 1790, 2 vol. in-8° : ouvrage estimé; — *Life of Washington;* ibid., 1801, in-8°; trad. en 1819 en français; — *History of South Carolina;* Charleston, 1808, 2 vol. in-8°; — *History of the United States from their first settlement as english colonies to* 1808; Philadelphie, 1816; — *Universal history americanized;* ibid., 1819, 12 vol. in-8°; cette histoire générale avait occupé l'auteur pendant plus de quarante ans. Ramsay a aussi laissé quelques ouvrages de médecine et un excellent *Éloge de Rush*, lu en 1813 devant la Société médicale de Charleston.

Allen, *American biography*.

RAMSAY (Miss). *Voy.* LENNOX.

RAMSDEN (*Jessé*), célèbre opticien anglais, né en 1735, à Salterhebble, près Halifax, mort le 5 novembre 1800, à Brighton. Il était fils d'un aubergiste. Après avoir passé trois ans dans un collége à Halifax, il fréquenta une école tenue par un ecclésiastique, qui passait pour savant en mathématiques, et y prit quelque teinture de la géométrie et de l'algèbre. Il fut obligé d'interrompre le cours de ses études pour entrer en apprentissage chez un fabricant de drap à Halifax. A l'âge de vingt ans on le retrouve employé chez un drapier à Londres. Mais en 1758 il quitta le commerce, où la nécessité l'avait retenu jusqu'alors, et libre de s'abandonner à ses goûts, il s'engagea pour quatre années dans l'atelier d'un fabricant d'instruments d'optique et de mathématiques, nommé Barton. Il se mit ensuite au service d'un habile ouvrier moyennant un salaire de douze shillings par semaine, et bientôt après il commença de travailler pour son propre compte; son adresse à graver et à diviser le recommanda peu à peu à l'attention des principaux constructeurs d'instruments. Admis dans l'intimité de l'un d'entre eux, nommé Dollond, il épousa sa fille, et se trouva intéressé dans l'exploitation de son brevet pour des télescopes achromatiques. Les travaux de Ramsden lui fournirent de fréquentes occasions d'observer à quel point était défectueuse la construction des sextants alors en usage. En effet, comme l'a démontré Lalande, ils indiquaient à cinq minutes près la mesure d'un degré, ce qui pouvait, dans la détermination des longitudes, amener une erreur de calcul s'élevant jusqu'à cinquante lieues marines. Les améliorations introduites par Ramsden réduisirent l'erreur possible, selon Piazzi, à trente secondes seulement. Cette circonstance, jointe au bon marché de ses instruments, qu'il vendait environ deux tiers au-dessous du prix de ses confrères, lui attira en peu de temps tant de commandes que, même avec le concours de nombreux ouvriers, il parvint difficilement à y suffire. Dans ses ateliers le principe de la division du travail était poussé jusqu'à son extrême limite; aussi ses employés acquirent-ils vite une adresse remarquable; mais aucun d'eux, quelle que fût sa partie, n'égala jamais Ramsden lui-même. Il s'occupait sans relâche de perfectionner et de simplifier. Une de ses inventions les plus ingénieuses fut une machine à diviser destinée à la graduation des instruments d'astronomie et de mathématiques. Il y travailla pendant dix ans, et la présenta en 1777 au Bureau des longitudes, qui lui accorda un prix de 615 liv. (15,400 fr.), à la condition qu'il s'engagerait à diviser, pour tous les autres fabricants, les sextants à six et les octants à trois shillings. Une description de la machine fut publiée par ordre du Bureau et sous la surveillance de Maskelyne (Londres, 1777, in-4°), et traduite en 1790 par Lalande. On prétend qu'un duplicata du modèle fut acheté par le président Bochard de Saron, et introduit en France dans le support d'une table construite à cet effet. Au commencement de 1788 il n'était pas sorti moins de neuf cent quatre-vingt-trois sextants et octants des ateliers de Ramsden. Une autre machine qu'il imagina pour diviser les lignes droites au moyen d'une vis ne paraît pas avoir passé dans la pratique; cependant le Bureau des longitudes en fit imprimer la description en 1799.

Ce fut dans la construction de nombreux instruments d'astronomie d'un ordre moins secondaire que Ramsden gagna sa grande renommée, bien que probablement ils lui rapportassent fort peu de bénéfices. Le théodolite qui servit au général Roy pour l'*English survey* et l'équatorial construit pour sir G. Schuckburgh passaient pour être d'une précision inconnue jusqu'à cette époque. Les télescopes qu'il fabriqua pour les observatoires de Blenheim, de Manheim, de Dublin, de Paris et de Gotha, se distinguaient surtout par la supériorité de leurs objectifs, et dans les

quarts de cercle qu'il fournit aux observatoires de Padoue et de Vilna, il était impossible de découvrir une erreur de plus de deux secondes et demie, degré d'exactitude qui était alors pour les astronomes un sujet réel d'admiration. Parmi ses travaux de moindre importance, nous citerons les micromètres catoptrique et dioptrique (décrits dans les *Philos. trans.*, 1779), le premier desquels était perfectionné d'après celui de Bouguer; l'*optigraphe*, un dynamomètre propre à mesurer les effets grossissants des télescopes; un baromètre, une machine électrique, un manomètre, une balance, un levier, un pyromètre, et la méthode pour corriger les aberrations de sphéricité et de réfrangibilité dans les lentilles de verre. (*Voy.* les *Philos. trans.*, 1783.)

Tant de services rendus à la science reçurent d'éclatantes récompenses. Ramsden fut admis en 1786 dans la Société royale de Londres et en 1794 dans celle de Saint-Pétersbourg, et en 1795 il reçut la médaille d'or de Copley, la plus haute distinction qu'en Angleterre on puisse décerner aux savants. Son extrême ardeur au travail abrégea ses jours; forcé de prendre quelque repos pour réparer ses forces, il venait de s'installer à Brighton lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante-cinq ans. Ramsden avait des habitudes d'anachorète; il était sobre jusqu'à l'abstinence et n'accordait qu'un temps fort court au sommeil. Il aimait, dans ses rares moments de loisir, à cultiver la littérature; sa mémoire était excellente, et dans un âge déjà avancé il se familiarisa avec la langue française au point de lire Molière et Boileau. Sa fortune n'était pas considérable, et par son testament il en légua une grande partie aux ouvriers qui lui avaient aidé à l'acquérir. P. L—y.

Lalande, dans le *Journal des Savants*, novembre 1788, p. 744, et *Bibliogr. astronomique*. — Thomson, *Hist. of the royal Society*. — Hutton, *Mathematical Dictionary*.

RAMSÈS Ier (*Ramessu Ra-Men Peh* sur les monuments), roi d'Égypte, fondateur de la dix-neuvième dynastie, vivait à la fin du quinzième siècle avant notre ère. Il était fils d'Athotis (Tii), fille du roi Aménophis III, et du prêtre Aï. Ayant succédé à Horus, il gouverna l'Égypte pendant une douzaine d'années; son règne ne fut marqué par aucun événement important. Son tombeau se trouvait à Biban-el-Moluk; il est presque entièrement dépourvu d'ornements, ainsi que le sarcophage en granit, qu'il contient.

RAMSÈS II le Grand (*Ramessu Meri-Amn Ra-Seserma* sur les monuments), roi d'Égypte, petit-fils du précédent, vivait au quatorzième siècle avant notre ère, et régna soixante-six ans. Il succéda vers 1310 à son père Sethos ou Sethosis, dont plusieurs hauts faits lui ont été attribués, de même qu'il a été souvent confondu avec Sésostris (1). A son avénement l'Égypte était dans l'état le plus florissant; le nom égyptien était respecté au loin, grâce aux victoires de son glorieux père, dont Ramsès avait hérité l'esprit guerrier. Il entreprit une campagne contre les Héthites, peuple du pays de Canaan et avec lequel il conclut une paix avantageuse, la cinquième année de son règne. Les magnifiques sculptures du grand temple d'Ibsamboul représentent les incidents de cette guerre. Une inscription du palais de Karnak nous donne le traité qu'il imposa (dans la vingt et unième année de son règne) aux Héthites, après une nouvelle guerre, aussi heureuse que la première. Les autres monuments qu'il fit élever établissent qu'il combattit les Éthiopiens, les Kouschites, les Tebennans, les Nubiens et autres peuples du sud et du nord de l'Afrique. Ramsès n'étendit donc pas le cercle des conquêtes de son père; il se borna à à les maintenir; ce qui l'a fait regarder comme un grand conquérant, ce sont les nombreuses représentations de ses victoires, qu'on trouve sur les monuments qu'il fit construire en profusion par les prisonniers de guerre et par les Juifs, et dont les frais épuisèrent les ressources du pays. Parmi ceux de ces monuments qui existent encore aujourd'hui, nous citerons : le temple de Béit-Oualli, en Nubie, et le temple d'Ibsamboul; à Karnak, les propylées devant la salle aux colonnes, et deux colosses, qui représentent la personne de Ramsès; à Thèbes, le grand palais, décrit par les membres de l'expédition d'Égypte, sous le nom de *Memnonium*, et où se trouve un colosse de quarante pieds représentant le roi assis; à Luxor, la cour et le pylone, deux colosses, et deux obélisques, dont l'un se trouve aujourd'hui sur la place de la Concorde à Paris. Ramsès fit aussi terminer les murailles que son père avait commencé à faire élever pour garantir l'Égypte des invasions des peuples pasteurs de Palestine et d'Arabie, de même qu'il fit creuser une partie du canal du Nil à la mer Rouge. Toutes ces constructions amenèrent la ruine du pays, laquelle ne devint cependant manifeste que sous le règne de son fils et successeur Menophtès. C'est à cette époque que les Israélites, que la dureté impitoyable de Ramsès avait déjà poussés au désespoir, quittèrent l'Égypte, sous la conduite de Moïse. Le peu de reconnaissance que les Égyptiens gardèrent des entreprises grandioses, mais ruineuses, de Ramsès explique comment on laissa inachevé le tombeau de ce roi, qui, situé à Biban et Moluk, est enfoui encore en grande partie sous les décombres. E. G.

Champollion, *Égypte*. — Rosellini, *Monumenti storici*. — Lepsius, *Das ægyptische Königsbuch*. — Bunsen, *Ægyptens Stellung in der Weltgeschichte*, t. IV. — Salvolini, *La campagne de Ramsès* et *Analyse des inscriptions de l'obélisque de Paris*.

RAMUS (*Pierre*), nom latinisé de La Ramée, savant humaniste français, né en 1515, à Cuth, village du Vermandois, massacré le 26 août 1572,

(1) Outre cette erreur, accréditée par Hérodote, nous signalerons celle qui consiste à admettre avec Rosellini deux frères du nom de Ramsès et fils de Séthosis.

à Paris. Son père était un pauvre laboureur. Doué d'un esprit vif, poussé par le désir d'apprendre, Ramus fit dès l'âge de huit ans, seul et à pied, le voyage de Paris. La misère l'en chassa deux fois. Il y revint à douze ans, et s'attacha, pour vivre, comme domestique, à un écolier riche du collége de Navarre. Pour mieux réparer les lacunes de son instruction première, il faisait deux parts de son temps, servant son maître pendant le jour, et employant les nuits à étudier. Il suivit, selon l'usage, pendant trois ans et demi, le cours de philosophie sous Jean Hennuyer, depuis évêque de Lisieux. Il comprit l'importance de cette science, mais fut dégoûté de la manière dont elle était alors enseignée. Éclairé en même temps par la lecture de Xénophon et de Platon, il se mit à *socratiser*, c'est-à-dire à chercher la vérité par sa propre raison et en dehors des préjugés reçus. A vingt et un ans, il prit pour thèse de l'examen de maître ès arts « que tout ce qu'avait dit Aristote n'était que fausseté » (*quæcumque ab Aristotele dicta essent, commentitia esse*). Quoique ses juges fussent tous péripatéticiens, le talent qu'il déploya en soutenant cet audacieux paradoxe fut tel, qu'ils furent obligés de l'applaudir. Ce triomphe du jeune candidat devait être un rude échec pour la philosophie dominante. Ramus débuta dans l'enseignement au collége du Mans. Il ouvrit bientôt avec ses deux amis, Omer Talon et Barthélemy Alexandre (1), au petit collége de l'Ave-Maria, des cours publics où on lisait les auteurs grecs et les auteurs latins dans la même classe, où l'étude de l'éloquence était jointe à celle de la philosophie. La foule accourut à un enseignement si nouveau et si varié. Ce succès ne fut qu'un encouragement pour Ramus. Il commença alors une révision de toutes ses études, qu'il ne devait plus interrompre qu'à sa mort. Ses goûts et les conseils du docte Toussain (*Tusanus*) le ramenèrent surtout à la logique. Il entreprit de la perfectionner; pour cela il en bannit les disputes stériles alors en honneur, et l'enrichit d'exemples pris dans les auteurs anciens. Ces tentatives firent jeter de hauts cris aux péripatéticiens. Ramus avait publié en 1543, un traité de logique, *Dialecticæ partitiones*, et une critique d'Aristote, *Aristotelicæ animadversiones*, qu'il dédia à Charles de Bourbon et Charles de Lorraine, depuis cardinaux. Joachim de Perim, docteur de Sorbonne, et le jurisconsulte portugais Antoine de Govea les attaquèrent. Censures par la faculté de théologie, ils furent condamnés à être supprimés par un édit royal (1er mars 1544), aux applaudissements de l'université, qui demandait les galères contre l'auteur. Il fut de plus interdit à Ramus d'enseigner la philosophie. Nommé principal du collége de Presles (1545), il rendit cet établissement, tombé en décadence, le plus florissant de l'université; mais les améliorations qu'il y introduisit excitèrent la jalousie et les réclamations. Il fallut l'intervention du cardinal de Lorraine pour lui assurer l'impunité.

Ce même cardinal, devenu tout-puissant à l'avénement de Henri II (1547), obtint mainlevée de l'édit de 1544, et Ramus se livra pendant quatre ans à ses travaux de prédilection. Charpentier engagea alors contre lui une lutte qui devait durer plus de vingt ans. Il dirigea, en qualité de recteur, contre Ramus des poursuites que le parlement fit heureusement cesser. Voulant arracher son protégé à ces mesquines tracasseries, le cardinal de Lorraine obtint pour lui la création d'une chaire d'éloquence et de philosophie au Collége royal (août 1551). Le discours d'ouverture, que Ramus prononça devant deux mille auditeurs, est un chef-d'œuvre (*Pro philosophica disciplina;* Paris, 1551, 1555, in-8°). Il consacra les huit premières années de son enseignement aux trois premiers arts libéraux (grammaire, rhétorique, logique), qu'il appelait élémentaires ou exotériques. Il publia successivement trois grammaires, grecque, latine, française. Il se mêla en même temps aux disputes du temps : dans celle des *quisquis* et des *quanquam*, il prit parti pour la bonne prononciation et obtint un facile triomphe. Il n'en fut pas de même de celle qu'il eut contre Galland au sujet de la rhétorique. Il n'évita pas les traits satiriques de Rabelais, et J. du Bellay le ridiculisa dans sa *Pétromachie*. Le roi Henri II venait de le nommer membre d'une commission chargée de réformer l'université, lorsqu'il mourut (1559).

Cette mort n'altéra pas le crédit dont Ramus jouissait à la cour. Il se préparait à parcourir les autres arts libéraux, et faisait son cours sur les mathématiques lorsque sa conversion au protestantisme et les guerres de religion vinrent l'arracher à ses études et au repos. Depuis longtemps on le soupçonnait de pencher vers les opinions nouvelles; mais il s'était toujours montré extérieurement fidèle aux pratiques du culte catholique. La réplique du cardinal de Lorraine au colloque de Poissy (1561), où ce prélat avouait de bonne grâce les abus de l'Église et les vices du clergé, décida Ramus à adopter la réforme. La première guerre civile éclata bientôt, et les calvinistes furent chassés de Paris. La reine mère donna à Ramus un sauf-conduit et un asile à Fontainebleau. Il revint à Vincennes, puis erra de village en village, occupé de la composition de ses *Scolæ physicæ* (physique) jusqu'à ce que la paix d'Amboise (1563) lui permit de reprendre possession de sa chaire. Il continua ses leçons de mathématiques, en fit d'autres sur la physique et la métaphysique d'Aristote. Il lui restait à enseigner la morale et la politique, et pour ne pas laisser sa tâche inachevée, il refusa une chaire richement dotée à l'université de Bologne. Il dut en même temps s'opposer aux empiétements des Jésuites, qui voulaient s'insinuer dans l'université

(1) Le premier était le grand oncle du célèbre avocat général de ce nom. Le second fut le fondateur de l'université de Reims.

et protester contre la nomination de Charpentier à une chaire de mathématiques au Collége royal. Obligé pendant la deuxième guerre civile de chercher un refuge dans le camp du prince de Condé, il assista à la bataille de Saint-Denis en simple spectateur, et suivit l'armée dans sa marche vers la Lorraine. On raconte qu'il amena, par une harangue, les reitres allemands à se contenter du tiers de la solde qui leur avait été promise. A la conclusion de la paix, il revint à Paris (1568). Sa bibliothèque avait été pillée : son collége lui fut du moins rouvert. Menacé par de nouveaux orages, il demanda un congé, et reçut la mission de visiter les principales universités de l'Europe. Strasbourg, Bâle, Zurich, Berne, Francfort, Nuremberg, Augsbourg l'attirèrent successivement. L'électeur Frédéric III voulut lui confier la chaire de morale à Heidelberg. Une cabale força Ramus de s'éloigner. Il revint par Genève et Lausanne. Accueilli partout avec honneur, il conférait avec les savants les plus renommés sur tous les sujets, mais surtout sur la religion, devenue depuis trois ans l'objet spécial de ses méditations. Rappelé une troisième fois à Paris après le traité de Saint-Germain-en-Laye (1570), ce fut pour y subir de nouvelles avanies. Un arrêt du parlement lui avait définitivement arraché l'administration du collége de Presles. L'université l'empêchait d'enseigner, comme calviniste. Ramus réclama près de son ancien Mécène, le cardinal de Lorraine ; celui-ci fit la sourde oreille. Il offrit d'aller enseigner à Genève : Théodore de Bèze, qui redoutait son indépendance, l'éconduisit poliment. Le cardinal de Bourbon s'employa enfin pour lui. Son titre de lecteur royal, un logement au collége de Presles lui furent conservés ; ses appointements même furent doublés. Forcé de se taire, Ramus écrivit. Il traduisit ses traités pour mettre la science à la portée de tous, et entama avec de Bèze une polémique dans le but d'introduire dans les églises réformées le régime démocratique. L'évêque de Valence, Montluc, désirant mettre à profit son éloquence, lui proposa de l'accompagner en Pologne, où il allait soutenir les prétentions du duc d'Anjou au trône de ce pays. Ramus refusa fièrement de mettre ses talents au service d'un prince qu'il savait être l'ennemi de sa foi. Peu de jours après eut lieu la Saint-Barthélemy. Il périt le troisième jour du massacre. Des égorgeurs à gage pénétrèrent dans la cellule où il s'était réfugié, le percèrent de coups, et le précipitèrent encore vivant par une fenêtre du cinquième étage. Son corps fut traîné dans les rues, et jeté dans la Seine. C'est sur son implacable ennemi Charpentier que de nombreux témoignages, entre autres ceux de Pasquier, de de Thou, de Scévole de Sainte Marthe, ont rejeté l'odieux de cet assassinat. On peut dire que Ramus a été une victime de la science et de la vérité. C'est le sort commun de ceux qui sont l'honneur de l'humanité et lui ont fait du bien.

Ramus a essayé dans l'ordre scientifique une réforme analogue à celle que Luther et Calvin avaient opérée dans l'ordre religieux. Son génie pénétrant et juste vit les défauts de la scolastique, c'est-à-dire ses subtilités, son inutilité. Il osa attaquer l'autorité d'Aristote, réputée infaillible et qui rendait sacrés même tous les préjugés. Il lui opposa Platon et les auteurs anciens, et c'est en quoi Ramus est un homme de la renaissance ; mais il se rapproche de Descartes en ce qu'il proclame la raison comme le *criterium* suprême de la vérité. Esprit universel, travailleur infatigable, il entreprit d'étendre cette réforme à toutes les connaissances humaines. Il dut commencer par la logique, et cette réforme est l'âme du ramisme. Des définitions claires, des divisions simples et naturelles, les règles du syllogisme réduites, celles de la mémoire et des témoignages exposées, une nouvelle partie consacrée à la méthode, des exemples empruntés aux grands écrivains, voilà l'originalité et le mérite de la dialectique de Ramus ; elle reste incomplète, parce qu'elle néglige l'induction, dont il était réservé à Bacon de tracer les règles un peu plus tard. Malgré cette lacune, elle rendit de grands services. Ramus en recommandait l'application à toutes les sciences, et lui-même, on l'a vu, le fit avec une suite et un ordre admirables.

Ses travaux linguistiques sont restés célèbres. Il fit prévaloir une prononciation exacte et élégante. Il fit adopter les lettres J et V (on les confondait auparavant avec I et U), appelées depuis consonnes ramistes, et supprimait le Q et l'Y. Sans nier la souveraineté de l'usage, il entreprit, à l'exemple de ses contemporains, les Dolet, les Dubois, les Meigret, la réforme de l'orthographe. Il voulait qu'on écrivît comme on parle, sans tenir compte de l'étymologie ni des dialectes, et prêcha d'exemple dans la première édition de sa grammaire française, qu'il dédia à la reine mère, Catherine de Médicis. Il recommanda en poésie l'emploi de vers métriques sans exclure les vers rimés et applaudit aux essais de ce genre tentés par Jodelle, Baïf et Denisot.

Ramus ne resta étranger à rien, et porta partout son esprit novateur. Il réduisait la rhétorique à ses éléments constitutifs, l'élocution et l'action. Admirateur de Cicéron et de Quintilien, il osa les juger. Il ne voulait pas qu'on séparât l'éloquence de la philosophie. Lui-même était un excellent orateur ; c'est même par ce côté qu'il se rendit si populaire. Il fut le meilleur mathématicien de son temps en France : il traduisit les Éléments d'Euclide et composa une arithmétique, une géométrie, une algèbre, qui étaient encore en usage au siècle suivant. Enfin, il fonda de sa bourse au Collége royal une chaire de mathématiques, illustrée depuis par Roberval. Le système de Kopernik le compta parmi ses premiers adhérents. En physique, il se montra l'ennemi des hypothèses et des abstractions. Sa methode exerça sur la médecine et le droit la plus heu-

reuse influence; la métaphysique est sa partie faible; il n'a pas toujours compris Platon et a attaqué injustement Aristote. En morale, il critiquait les principes de ce dernier, comme entachés de sensualisme et condamnés par l'Évangile. Les derniers travaux de Ramus portèrent sur la théologie, qu'il voulait débarrasser des subtilités oiseuses dont les scolastiques l'avaient encombrée. Sa méthode était de chercher la solution des questions religieuses dans la Bible, de placer à côté du texte sacré des citations d'auteurs profanes, non pour donner plus d'autorité à la révélation, mais pour montrer sa conformité avec la raison. Un vif sentiment de piété et de charité anime ses commentaires, qui ne furent publiés qu'après sa mort (Francfort, 1576, in-8°).

Le ramisme, né de l'esprit du seizième siècle, avait eu pour antécédents les tentatives de Rodolphe Agrippa de Heidelberg et de son disciple J. Sturm, qui enseigna à Paris de 1559 à 1536 à secouer le joug d'Aristote. Il se répandit, dès le vivant de son auteur, en Angleterre, en Écosse, dans les Pays-Bas, en Suisse, en Espagne et jusqu'en Danemark; ses partisans en Allemagne formèrent plusieurs sectes. En France il excitait encore en plein dix-septième siècle des luttes ardentes dans l'université de Paris. En achevant de détruire l'autorité d'Aristote, il rendit une nouvelle philosophie possible, et prépara les esprits à la recevoir par l'introduction d'une meilleure méthode; l'œuvre de Ramus, c'était d'émanciper la raison moderne. Il a été le précurseur de Descartes, et c'est là sa plus grande gloire.

Outre les ouvrages cités, Ramus a encore publié : *Rhetoricæ distinctiones*; Paris, 1549, in-8°; — *Platonis Epistolæ latinæ*; Paris, 1549, in-4°; — *Pro philosophica disciplina oratio*; Paris, 1551, in-8°; — *Arithmeticæ lib. III*; Paris, 1555, in-4°, réimpr. un grand nombre de fois jusqu'en 1627; — *Dialectique*; Paris, 1555, in-4° : le plus important ouvrage qui avant Descartes ait été publié en français sur la philosophie; — *Dialecticæ lib. II*; Paris, 1556, in-8°; — *Ciceronianus*; Paris, 1557, in-8°; — *Oratio de legatione*; Paris, 1557, in-8°, et en français, 1557, in-8°; — *De moribus veterum Gallorum*; Paris, 1559, in-8°; — *Grammaticæ lib. IV*; Paris, 1559, in-8°; — *Rudimenta grammaticæ*; Paris, 1559, in-8°; — *Scholæ grammaticæ*; Paris, 1559, in-8° : recueil de toutes les critiques qui lui étaient suggérées par la lecture des grammairiens; c'est à ce livre que se rattache la fameuse querelle du *quisquis* et du *quanquam*; — *Grammatica græca*; Paris, 1560, in-8°; — *Gramère*; Paris, 1562, in-8° : dès la seconde édition il eut le bon esprit de renoncer à l'orthographe qu'il avait imaginée; — *Proœmium reformandæ parisiensis academiæ, ad regem*; Paris, 1562, in-8°; — *Scholarum physicarum lib. VIII*; Paris, 1565, in-8° : c'est une critique d'Aristote, la plupart du temps injuste et passionnée; — *Scholarum metaphysicarum lib. XIV*; Paris, 1566, in-8°; — *Proœmium mathematicum*, Paris, 1567, in-8°; — *Geometriæ lib. XXVII*; Bâle, 1569, in-4°; — *Scholæ in liberales artes*; Bâle, 1569, in-fol.; — *Scholarum mathematicarum lib. XXXI*; Bâle, 1569, in-4°. Presque tous ces ouvrages ont eu des réimpressions fréquentes; nous n'avons cité que les éditions originales. On a publié après la mort de Ramus : *Arithmeticæ lib. II et algebræ totidem*; Francfort, 1586, in-8°; — *Aristotelis Politica*; ibid., 1601, in-8°; — *Opticæ lib. IV*; Cassel, 1606, in-4°. Ramus a encore annoté ou édité plusieurs ouvrages, et il en avait écrit un grand nombre, qui disparurent dans le pillage de sa bibliothèque.

Gustave RIGOLLOT.

Freigius, *Notice* à la tête des *Prælectiones in Orat. VIII consulares* de Ramus; Bâle, 1574, in-4°. — Banosius, *Notice* à la tête du *De religione christiana* de Ramus; Francfort, 1576, in-8°. — Nancel, *Liber declamationum*; Paris, 1600, in-8°. — Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia*. — Teissier, *Éloges*. — H.-J. Scheurlius, *De P. Rami libris*; Helmstædt, 1644, in-4°. — Baillet, *Jugements des savants*. — Morhof, *Polyhistor*. — Freytag, *Apparatus litter*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Breithaupt, *Dissertatio historica de tribus logicæ restauratoribus, Ramo, Verulamio et Cartesio*; Iena, 1712, in-8°. — Vossius, *De scientiis mathematicis*, c. XVI et LII. — Niceron, *Mémoires*, XIII et XX. — Tennemann, *Hist. de la philosophie*. — Franck, dans le *Dict. des sciences philos.* — Waddington, *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*; Paris, 1855, in-8°. — Haag frères, *La France protestante*. — E. Saisset, *Les Précurseurs de Descartes*; Paris, 1862, in-8°.

RAMUS (*Jean* TACK, en latin), jurisconsulte hollandais, né le 28 février 1535, à Ter-Goes (Zélande), mort le 25 novembre 1578, à Dôle. A peine âgé de vingt ans, il se mit à enseigner la rhétorique et le grec à Vienne en Autriche. Reçu en 1559 docteur en droit à Louvain, il y obtint, en 1560, la chaire des Institutes, et après avoir professé trois ans à l'université de Douai, il fut rappelé à Louvain par les états de Brabant, qui le chargèrent d'expliquer le Digeste. Il venait d'accepter une chaire à Dôle, lorsqu'il mourut avant d'entrer en fonctions. On a de lui : *Œconomia, seu Dispositio regularum utriusque juris*; Louvain, 1557, in-12; — *Commentarius ad Tit. XI de tutelis*; ibid., 1557, in-12; — *Commentarii methodici*; ibid., 1641, in-4°, publiés par Valère André; — une traduction latine du *Bouclier d'Hercule*, insérée dans l'édition d'*Hésiode* de Jean Oporin; — des Épigrammes latines, etc.

Valère André, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, VI.

*RAMUS (*Joseph-Marius*), sculpteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 19 juin 1805. Élève de Cortot, il acquit dans son atelier un rare talent d'exécution joint à une grande élévation de style. En 1830 il remporta le deuxième grand prix de sculpture. En 1831 il débuta au salon par un buste en plâtre du comte de Forbin, directeur des musées, et en 1834 il exposa un buste de Tourville (musée de marine), et le

groupe de *Daphnis et Chloé* (musée d'Aix). A cette époque, il fut chargé par le gouvernement d'aller présider en Italie au moulage des principaux chefs-d'œuvre de la sculpture florentine. De retour en France, il exposa successivement : en 1838, *Sainte Geneviève*, statue en pierre, et le buste de Tournefort destiné au musée d'Aix, où figurent aussi ceux de Peiresc, de Vauvenargues, d'Adanson et de M. Thiers, par le même auteur; en 1839, *Céphale et Procris*, groupe en marbre; en 1842, *Saint Jean-Baptiste*, en marbre; en 1844, la statue colossale assise de *Portalis* (façade du palais de justice d'Aix); en 1845, *Une première pensée*, charmante figure de marbre; en 1846, *Gassendi*, statue en bronze (à Digne); en 1847, *Le comte Siméon*, statue colossale, pendant de celle de Portalis, et *Anne d'Autriche* (jardin du Luxembourg); en 1850, *Philippe de Champagne*, statue en plâtre, et une statuette en marbre de *M. Sibour*, archevêque de Paris; en 1855, à l'exposition universelle, la statue de *Puget* (sur la place royale de Marseille); en 1857, *Les Marguerites*, gracieux groupe en marbre, et les statues en bronze de *Saint Michel* et *Saint Gabriel* (église Saint-Eustache); en 1859, *Un jeune pâtre jouant avec un chevreau*, groupe en marbre, et une statue de *David*; et en 1861, *Didon*, en marbre (cour du Louvre); *M. Mazenod, évêque de Marseille*, en marbre (à Notre-Dame-de-la-Garde), *Bacchus et une Nymphe*, groupe en plâtre. M. Ramus est depuis 1852 chevalier de la Légion d'honneur. E. B—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — *Livrets des expositions*.

RAMUSIO ou **RANNUSIO** (*Giambattista*), historien italien, né en 1485, à Trévise, mort le 10 juillet 1557, à Padoue. Sa famille, originaire de Rimini, a produit plusieurs personnages distingués. Il était encore jeune lorsque le sénat de Venise l'envoya en France, chez les Suisses et à Rome, et il s'acquitta de ses missions avec une prudence peu ordinaire; il plut même tellement à Louis XII que ce prince lui permit de parcourir librement ses États, suivant le témoignage de Paul Manuzio. Sa grande expérience des affaires le fit attacher au conseil des Dix en qualité de secrétaire, place qu'il occupa pendant quarante-trois ans. Quelque temps avant sa mort, il donna sa démission, et se retira à Padoue. Ramusio possédait une érudition variée : il connaissait bien les langues anciennes, ainsi que le français et l'espagnol. Il entretenait des relations avec Bembo, Fracastor et autres lettrés. Ayant entrepris une collection des plus importantes relations de voyages accomplis dans les temps anciens et modernes, il traduisit en italien celles qui avaient été écrites en des langues étrangères, et y ajouta ses propres remarques et plusieurs dissertations, qui témoignent de connaissances étendues pour le siècle où il vivait. Cet ouvrage a pour titre : *Raccolta di navigazioni e viaggi* (Venise, 1550-1556-1559, 3 vol. in-fol.); il fut réimprimé dans la même ville et en autant de volumes en 1563, 1574, 1583, 1588, 1606 et 1613. « C'est une collection précieuse, dit Camus, ornée de gravures en bois, estimée par les savants, et regardée encore aujourd'hui par les géographes comme un des recueils les plus importants. Ramusio avait, soit à raison des voyages qu'il avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie, les langues, soit enfin à raison des correspondances multipliées avec les personnes qui pouvaient être de quelque utilité à son entreprise, toutes les facilités nécessaires pour former une excellente collection. Il laissa les matériaux d'un quatrième volume; mais son manuscrit périt dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, arrivé en 1557. » Parmi les principales pièces que contient le recueil de Ramusio, nous rappellerons les suivantes : *Voyages* de Pierre Alvarès (Cabral), d'un comte vénitien d'Alexandrie à Diu dans l'Inde (t. I[er]); de Marco Polo, de Pietro Quirino, de Plan Carpin en Tartarie, d'Oderic de Portenau, de Sébastien Cabot (t. II); Sommaire de l'*Histoire des Indes occidentales* d'Oviedo; *Voyages* d'Alvaro Nuñez Cabeça de Vaca, de Nuño de Guzman, de Jacques Cartier, de Cesare de Federici (t. III), etc. La plupart des morceaux qui composent les premiers volumes ont été traduits en français (*Description de l'Afrique*; Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.). P.

Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*, I, 104. — De Thou, *Eloges*. — Agostini, *Scrittori veneziani*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 1re partie, p. 239. — Niceron, *Mémoires*, XXXV.

RANAVALA-MANJOKA, reine malgache, née vers 1800, morte le 18 août 1861. Presque enfant, elle avait épousé Radama, roi des Hovas, et durant la vie de ce prince, ne se fit remarquer que par sa beauté, une conduite des plus impudiques et un grand dévouement pour les intérêts anglais. Elle fut soupçonnée, non sans quelque vraisemblance, d'avoir empoisonné son époux, qui penchait en faveur de la France. Radama ne laissait que des neveux pour héritiers : grâce aux intrigues des missionnaires protestants Jones et Griffith, un certain nombre de chefs madécasses reconnurent pour souveraine la reine doyenne, qui à peine couronnée fit assassiner son beau frère Rafarla et les principaux membres de la famille royale, et chassa de ses États tous les Français, entre autres le sergent Robin, *maréchal* ou *douzième honneur* des troupes madécasses (1). Ranavala prit pour premier ministre son amant, Andimiase, jeune Madécasse élevé en Angleterre. Des révoltes éclatèrent de toutes parts, tandis que le gouvernement français essayait de réparer ses fautes et de venger ses humiliations en s'emparant de la presqu'île de Tintingue (août 1829) et en réclamant énergiquement ses anciennes possessions de

(1) Les Hovas ont établi douze grades depuis le tambour jusqu'au maréchal.

Fort-Dauphin, Foule-Pointe, Fénerif, Manahar. La reine répondit par une déclaration de guerre. Les Français prirent Tamatave et Ambatou-Malouine (17 et 20 octobre), mais ils échouèrent complétement devant Foule-Pointe, où périt le commandant Schœll et la plus grande partie des troupes débarquées. La sanglante affaire de la Pointe-carrée fut, à quatre jours de là, une éclatante revanche; mais elle apprit de nouveau aux vainqueurs qu'ils avaient à lutter contre des ennemis vaillants, intelligents, formés à la discipline européenne. Un armistice fut conclu; mais les maladies et surtout la famine, causée par le gaspillage des fournitures destinées à l'expédition, rendirent ce répit plus meurtrier que la guerre. Bloqués dans leurs positions, les Français, réduits des trois quarts, durent enfin évacuer Tintingue le 14 juillet 1831, après avoir fait sauter leurs forts, incendié leur hôpital, leurs casernes, leurs magasins et jusqu'à deux bâtiments *L'Anna* et *Le Magallon*, qui se trouvaient en réparation sur rade. Là ne s'arrêta pas le désastre; les fuyards abandonnèrent, plus de quatre mille naturels, qui tombèrent victimes de leur dévouement à l'alliance française. Débarrassée de cette longue guerre, Ranavala ne songea plus qu'à se venger des peuples de l'île qui avaient pris parti contre elle ou étaient restés neutres. Deux de ses généraux, Rakeli, gouverneur de Foule-Pointe, et le mulâtre Corrolaire (1), gouverneur de Tamatave, soumirent les tribus des côtes et de l'intérieur; la reine des Hovas se vit alors souveraine de l'île presque entière. Fière de sa puissance, d'une armée de 20,000 hommes armés à l'européenne, Ranavala ne mit plus de bornes à ses cruautés, à son insolence; elle expulsa tous les étrangers qui ne voulurent pas se faire madécasses, et souffrit que les consuls de France et d'Angleterre fussent plusieurs fois insultés. En 1845, la France envoya le capitaine Romain-Desfossés pour obtenir une réparation; les Anglais y joignirent une escadrille sous le commandement du capitaine Ketty; mais cette expédition se borna au bombardement de Tamatave. En 1854, le souverain de Nossi-Bé fit cession de son territoire à la France. Un fort y fut élevé, et M. d'Arvoy, ancien consul, y établit une usine. Ranavala fit attaquer le fort à l'improviste; M. d'Arvoy fut assassiné, et ses compagnons furent tués ou emmenés prisonniers. Cette nouvelle insulte resta impunie, et Ranavala termina paisiblement son long règne, tout souillé de luxure et de crimes.

Son fils, Rakout lui a succédé sous le nom de *Radama II*. Il a envoyé en 1862 un représentant en France, et semble vouloir entrer dans la voie de la civilisation. A. de L.

Macé-Descartes, *Hist. et Géogr. de Madagascar*. — Le Guevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar*, etc. — Baron d'Unienville, *Essai sur Madagascar* (Paris, 1838, in-8°). — Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde*, chap. XI. — *Le Moniteur universel*, ann. 1837, p 205-221.

(1) Ce mulâtre, quoique né à l'île de France et fils d'un officier supérieur de l'artillerie française, s'est toujours montré peu bienveillant pour ses compatriotes. La reine le créa prince, et l'appela au commandement supérieur de la côte de l'Est. C'était un homme instruit, intelligent et rusé.

RANC (*Jean*), peintre français, né à Montpellier, en 1674, mort à Madrid, le 1er juillet 1735. Son père, Antoine Ranc, était peintre lui-même; il jouissait d'une assez grande réputation en Languedoc, et fut chargé de terminer et de compléter les importants travaux que la mort de Jean de Troy (25 avril 1691) laissait inachevés dans la cathédrale de Montpellier. On sait que pendant les quatre années qu'il passa dans cette ville Hyacinthe Rigaud rechercha son amitié et ses conseils. Jean Ranc à son tour reçut les leçons de Rigaud, dont il épousa la nièce. L'Académie l'admit au nombre de ses membres avec la qualité de peintre de portraits, le 28 juillet 1703; quatre ans plus tard (5 novembre 1707), elle l'admit comme peintre d'histoire. Son tableau de réception représentait *Le Christ portant sa croix*. Jean Raoux ayant refusé par des motifs de santé d'aller en Espagne, Ranc fut nommé à sa place peintre de la chambre de Philippe V. En cette qualité il accompagna le roi dans un voyage qu'il fit sur la frontière de Portugal, et fut envoyé à Lisbonne pour faire le portrait des membres de la famille royale de Portugal. Il fut à cette occasion comblé de présents, qu'il dissipa comme tout ce qu'il reçut en Espagne (1).

Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Archives de l'art français*. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*.

RANCÉ (*Armand-Jean* le Bouthillier de), réformateur de la Trappe, né à Paris, le 9 janvier 1626, mort à Soligny-la-Trappe, près Mortagne, le 27 octobre 1700. Deuxième fils du président Denis le Bouthillier, secrétaire de Marie de Médicis, il eut pour parrain le cardinal de Richelieu, et fut destiné par sa famille à être chevalier de Malte. La mort de son frère aîné changea cependant les vues de son père, qui lui fit quitter l'épée pour ne plus l'occuper que des belles-lettres. Il montra de si heureuses dispositions, qu'il composa en grec, à l'âge de treize ans, un *Commentaire* des chansons d'Anacréon (Paris, 1639, in-8°). Tonsuré le 21 décembre 1635, il devint trois ans après chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint les abbayes du Val, de Saint-Symphorien de Beauvais, de la Trappe et les prieurés de Boulogne et de Saint-Clément. Tous ces bénéfices lui rapportaient plus de 15,000 livres de rente, auxquelles la mort de son père, arrivée en 1650, ajouta une fortune considérable, qui lui fournit les moyens de briller avec avantage dans le monde. Il s'y livra à toutes les passions, mais celle de la chasse tenait en son cœur

(1) Il est fort improbable que, comme on s'est plu à le raconter, une aventure arrivée à Ranc ait fourni à Lamotte-Houdart le sujet d'une de ses fables (*le Portrait*, IV, 5) et ait pu également donner l'idée de *La Tête à perruque*, pièce de Collé, et de l'opéra-comique *Le Tableau parlant*.

la plus large place. Cependant, après une jeunesse passée dans les amusements de la cour, il s'engagea dans la carrière ecclésiastique sans autre vocation que l'ambition d'arriver aux hautes dignités de l'Église. Son oncle, Victor le Bouthillier, archevêque de Tours, l'ordonna prêtre (22 janvier 1651) et le fit ensuite archidiacre de sa métropole. Enfin il fut reçu docteur de Sorbonne, le 6 avril 1652. Député à l'assemblée du clergé de 1655, il y défendit la cause du cardinal de Retz, à qui l'on voulait enlever toute juridiction dans le diocèse de Paris. Sa fermeté offensa le cardinal Mazarin; mais le duc d'Orléans le choisit pour son premier aumônier, et lui demanda de traduire en français les œuvres de saint Ephrem, travail que Rancé n'eut pas le temps d'exécuter. Ses biographes ne s'accordent pas sur les causes qui amenèrent sa conversion. Il faut considérer comme apocryphe ce que l'on raconte de sa visite à Mme de Montbazon, sa maîtresse, dont il ignorait la mort. Montant chez elle par un escalier dérobé, il serait entré dans son appartement, et aurait trouvé sur un plat la tête de cette dame, que l'on avait séparée du tronc, parce que le cercueil de plomb qui devait recevoir le corps était trop petit et trop étroit. On ne doit attribuer la conversion de Rancé qu'aux mécomptes divers que le monde lui donna et aux conseils de quelques pieux évêques, affligés de voir un prêtre d'un si grand mérite tenir une conduite désordonnée. On ne sait point au juste à quelle époque il prit la résolution de se donner tout à Dieu, mais on peut la fixer à l'année 1657.

Dès ce moment Rancé ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Véret, auprès de Tours, après avoir assisté le duc d'Orléans au lit de mort (2 février 1660), il refusa la coadjutorerie de Tours, et alla consulter les évêques Pavillon de Caulet et de Choiseul. L'avis de ce dernier fut qu'il devait embrasser l'état monastique. Le cloître ne plaisait point alors à Rancé, qui pourtant après de mûres réflexions se détermina à y entrer. Il vendit d'abord sa terre de Véret, donna à l'hôtel-Dieu de Paris les 300,000 livres qu'il en retira, se démit de tous ses bénéfices, à l'exception du prieuré de Boulogne et de l'abbaye de la Trappe, fit distribuer le reste de ses biens aux pauvres, qui reçurent ainsi plus de 100,000 écus, et se réserva seulement environ 3,000 livres de rente. Les religieux de la Trappe, réduits au nombre de six, étaient loin d'y vivre selon leur règle primitive. Rancé leur déclara qu'il était décidé à y introduire la réforme. Il fit venir de Perseigne quelques religieux pour la commencer, et passa avec eux six mois à la Trappe. Il alla ensuite prendre l'habit religieux à l'abbaye de Perseigne, et, admis au noviciat en 1663, il y fit profession en 1664. Député à Rome avec l'abbé du Val-Richer pour proposer au pape les sentiments des abbés de l'étroite observance pour la réformation générale de tout l'ordre de Cîteaux, de Rancé y arriva le 16 novembre 1664, soutint vigoureusement les affaires de la réforme, mais il dut quitter la cour pontificale le 25 mars 1666, sans avoir réussi dans ses projets. Voyant alors l'inutilité de ses efforts pour étendre la réforme à tous les monastères de l'ordre de Cîteaux, il s'appliqua du moins à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une vie nouvelle. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent bientôt l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. L'un de ses principaux soins fut d'inspirer à ses frères une grande estime de leur vocation et un mépris extrême pour tout ce qu'ils avaient si généreusement quitté, afin de ne plus vivre que pour Dieu. Le réformateur introduisit dans le monastère le plus rigoureux silence, et priva ses religieux des plus licites amusements. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Écriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. La publication qu'il fit de son *Traité de la sainteté des devoirs de l'état monastique* pour justifier ses idées, causa entre Mabillon et lui une polémique assez vive, et à peine eut-il terminé cette lutte qu'il lui fallut en commencer une autre avec les partisans d'Arnauld. Cette dernière lui attira la haine des jansénistes, qui firent paraître plus de vingt brochures satiriques contre lui. La muse du duc de Nevers lui décocha aussi quelques vers piquants au sujet de deux courtes lettres qu'il adressa à Bossuet dans les démêlés théologiques de ce dernier avec Fénelon. Mais tout cela n'arrêta point son zèle. Rancé, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye (octobre 1695). Louis XIV lui ayant laissé le choix de son successeur, Rancé nomma dom Zosime, un de ses religieux, qu'il installa le 28 décembre de cette année, et auquel il fit vœu d'obéissance. Zosime mourut le 3 mars 1696, et son successeur, Armand-François Gervaise (*voy.* ce nom), ne tarda pas à se démettre volontairement de la charge qui lui avait été imposée. M. de Rancé fit alors agréer par le roi le P. Jacques de La Cour. Affaibli par la maladie, il fit appeler à la Trappe Louis d'Aquin, évêque de Séez, lui fit une confession générale de sa vie, et expira couché sur la cendre et la paille, entre les bras de ce prélat et en présence de toute la communauté désolée. Louis d'Aquin publia peu après la relation de la mort de Rancé. Les ouvrages qu'on a de ce réformateur sont: une *Traduction* française des *Œuvres* attribuées à saint Dorothée; Paris, 1686, in-8°; — *Explication sur la règle de Saint-Benoît*; Paris, 1689, 2 vol. in-4°; — *Abrégé des obligations des chrétiens*; — *Réflexions morales sur les quatre Évangélistes*; Paris, 1699, in-12; — *Conférences sur les quatre Évangiles*, Paris, 1699, in-12; — *Instructions et maximes*, in-12, un grand nombre de *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-12, plusieurs *Écrits* au sujet des études monastiques; — *Relation de la vie et de*

la mort de quelques religieux de la Trappe; Paris, 1696, 4 vol. in-12; — *Les Constitutions et les règlements de l'abbaye de la Trappe*; Paris, 1701, 2 vol. in-12; — *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 vol. in-4°; avec des *Eclaircissements* sur ce livre 1685, in-4°. H. FISQUET.

Le Nain de Tillemont, *Vie de Rancé*; 1719, 2 vol. in-12. — Marsollier, *Vie de l'abbé de Rancé*; 1703, in-4°. — Châteaubriand, *Vie de Rancé*. — Inguimbert, *Genuinus character Patris Armandi Joannis Rancæi*. — Moréri, *Dict. hist.*

RANCHIN (*François*), médecin français, né en 1564, à Montpellier, où il est mort, en 1641. Destiné par sa famille à la carrière ecclésiastique, il fut dès sa jeunesse pourvu de trois bénéfices, qu'il conserva même après son mariage. Reçu en 1592 docteur en médecine, il devint en 1605 chancelier de l'université de médecine, et réussit à réunir tous les suffrages des professeurs, en promettant de donner un tapis neuf pour la grande salle du conclave, et de *faire une robe de Rabelais neuve*. Ranchin tint sa promesse. Pendant son cancellariat, qui dura trente années, sa grande fortune lui permit de donner beaucoup pour les écoles, qui étaient l'objet de toutes ses affections. L'amphithéâtre d'anatomie, qui tombait en ruines, fut reconstruit; il y fit placer trois bas-reliefs et une chaire antique, qui s'y voient encore. Par ses soins, et toujours à ses frais, le collége de Mende à Montpellier se releva et les salles de l'université s'ornèrent des effigies des docteurs qui l'avaient illustrée. Consul de Montpellier pendant la peste qui désola cette ville en 1629, et dont il a laissé une histoire aussi émouvante que détaillée, Ranchin tint dans cette circonstance une conduite qui lui fit le plus grand honneur aux yeux de ses concitoyens. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Questions françoises sur la Chirurgie de Gui de Chauliac*; Paris, 1604, in-8°; — *Traité de la peste*; Lyon, 1621, in-8°; — *Œuvres pharmaceutiques*; ibid., 1628, in-12. Astruc a avancé à tort qu'il n'eut point d'enfants. Ranchin laissa un fils et une fille.

RANCHIN (*Guillaume*), jurisconsulte, frère du précédent, né aussi à Montpellier, en 1560, mort en la même ville, remplit en 1605 les fonctions d'avocat général en la cour des aides de cette ville, fut professeur ès lois, et a laissé un traité *De successionibus* (Lyon, 1594, in-12), et quelques discours, imprimés en 1604 dans un livre intitulé : *Premier recueil des publiques actions d'éloquence françoise*. F.

D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*. — Astruc, *Hist. de la Faculté de médecine de Montpellier*. — Creuzé de Lesser fils, *Statistique de l'Hérault*. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

RANCONET (*Aimar* DE), érudit français, né à Périgueux, en 1498, mort à Paris, en 1559. Il fut successivement conseiller au parlement de Bordeaux, à celui de Paris, puis président aux enquêtes. Suivant Taisand, son mérite éclatant lui suscita des ennemis acharnés, qui l'accusèrent, en 1559, d'inceste avec sa fille. Écroué à la Bastille, il ne tarda pas à mourir de douleur. De Thou attribue l'emprisonnement de Ranconet à la haine que lui portait le cardinal de Lorraine. Ce prélat ayant sollicité du parlement de Paris de nouvelles mesures contre les protestants, Ranconet se prononça contre cette demande, et ne crut mieux dire que de lire en pleine assemblée le passage des œuvres de Sulpice Sévère dans lequel saint Martin implore de Maxime la grâce de l'hérésiarque Priscillien. La vie domestique de Ranconet ne fut qu'une suite de malheurs : sa femme fut tuée d'un coup de tonnerre; son fils périt sur l'échafaud, et sa fille mourut de misère. De Thou dit que ce magistrat possédait de grandes lumières dans la jurisprudence; qu'il était bien versé dans l'antiquité sacrée et profane, la philosophie et les mathématiques. Cujas lui avait dédié ses *Interpretationes in Julii Pauli receptas sententias* (1557). On attribue à Ranconet : *Dictionarium poeticum*, imprimé sous le nom de Charles Estienne; 1553, in-4°; — *De verborum quæ ad jus pertinent significatione* (de Barnabé Brisson), *lib. XIX*; 1557, in-fol.; — *De Formulis* (du même); Paris, 1583, in-fol.; si Ranconet n'est pas l'auteur de ces deux derniers ouvrages, du moins a-t-il beaucoup aidé Brisson. Ranconet a aussi publié *Le Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, revu et augmenté par Jean Nicot; Paris, 1606, in-fol., et Rouen, 1618, in-4°.

De Thou, *Hist. sui temp.* — Sainte-Marthe, *Elog.*, lib. I. — *Vies des jurisconsultes*, p. 479.

RANÇONNIER (*Jacques*), missionnaire français, né en 1600, dans le comté de Bourgogne, mort vers 1640. Entré à l'âge de dix-neuf ans au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Malines, il partit en 1625 pour le Paraguay, et alla sept ans plus tard prêcher l'Évangile chez les Itatines, qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de ses jours au milieu de cette peuplade, en fut l'apôtre et le législateur, et mourut à la fleur de son âge, sans que l'on sache au juste en quelle année. Sothwel, qui l'appelle Jacques *Ransonnier*, place par inadvertance sa mort en 1630. On a du P. Rançonnier : *Litteræ annuæ* (1626 et 1627) *provinciæ Paraguariæ Societatis Jesu*; Anvers, 1636, in-8°; traduites en français sous le titre de : *Relation des Progrès de la religion chrétienne faits au Paraguay*, 1626 *et* 1627; Paris, 1638, in-8°.

Sothwell, *Bibl. script. Soc. Jesu*, p. 209. — Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, liv. VIII. — De Backer, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus*.

RANDAN (*Gaston-Jean-Baptiste* DE FOIX, duc DE), pair de France, né en 1638, mort le 12 décembre 1665. Il était fils de Jean-Baptiste-Gaston de Foix, comte de Fleix, lieutenant général. D'une fille du duc de Chaulnes, il ne laissa qu'une fille, morte en 1667.

Son frère, *Henri-François*, lui succéda dans la duché-pairie de Randan, et porta cependant le nom de duc de Foix. Il fut fait chevalier des or-

dres en 1689, et mourut le 22 janvier 1714. Il n'eut pas d'enfants.

Moréri, *Dict. hist.*

RANDAN (*Gui-Michel* DE DURFORT DE LORGES, duc DE), maréchal de France, né le 26 août 1704, mort en 1773. Il était petit-fils du maréchal duc de Lorges, mort en 1702 (*voy.* LORGES), et suivit, comme presque tous les membres de sa famille, la carrière des armes. A dix-neuf ans il devint colonel du régiment de cavalerie de son nom. Il porta depuis 1728 le titre de duc de Durfort, et le quitta en 1733 pour celui de duc de Randan, sous lequel il fut désormais connu. Après avoir guerroyé dans le Milanais, il fut employé pendant dix ans à l'armée d'Allemagne, puis à celle de Flandre. Maréchal de camp en 1740, lieutenant général en 1745, il prit une part active à la guerre de Sept ans, et reçut en 1768, plutôt à cause de l'ancienneté de ses services que de ses talents militaires, le bâton de maréchal de France.

Pinard, *Chronologie militaire*, t. V.

RANDOLPH (*Thomas*), diplomate anglais, né en 1523, dans le Kent, mort le 8 juin 1590, à Londres. Il se disait élève de Georges Buchanan; mais il reçut son éducation académique à Oxford, et après y avoir pris le degré de bachelier en droit (1547), il devint notaire public. Nommé principal du collége de Broadgate (depuis Pembroke), à Oxford (1549), il s'y maintint en exercice jusqu'en 1553, où la persécution dirigée contre les protestants le força de chercher asile en France. L'avénement d'Élisabeth au trône le mit en grande faveur : il fut chargé de différentes ambassades, et envoyé trois fois auprès de Marie Stuart, et sept fois auprès de son fils Jacques VI. Intrigant, plein de ruses, sans conscience, il fut l'âme damnée de lord Cecil, et s'efforça, par ses ténébreuses menées, d'attiser en Écosse le feu de la discorde. En Russie, où il passa les années 1560 et 1561, sa conduite ne mérite que des éloges : il mena à bonne fin un traité de commerce fort avantageux pour les marchands anglais, qui s'étaient associés sous le nom de *Russia Company*. Il avait pour secrétaire le poëte Georges Turberville (*voy.* ce nom). La reine ne se montra pas généreuse à son égard, et récompensa assez chichement ses services : elle lui donna des lettres de noblesse, les fonctions de chambellan de l'échiquier et de directeur des postes, et quelques petits domaines. Il avait épousé une sœur de Francis Walsingham. La plupart de ses lettres sont conservées en manuscrit au British Museum et à la bibliothèque de Cambridge; quelques-unes ont été publiées dans les *OEuvres* de Buchanan, les *Annales* de Strype, l'*Histoire d'Écosse* de Robertson, etc. P. L—Y.

Biographia britannica. — Lodge, *Illustrations.*

RANDOLPH (*Thomas*), poëte anglais, né le 15 juin 1605, à Newnham (comté de Northampton), mort le 17 mars 1634, à Blatherwyke (même comté). Après avoir fait ses études ordinaires à Westminster, il fut inscrit à Cambridge en qualité d'écolier du roi, y devint agrégé, et fut incorporé en 1631 dans l'université d'Oxford. De bonne heure il avait laissé voir la facilité de son génie poétique, et il se concilia par ses talents, sa bonne humeur et ses saillies, l'amitié de quelques-uns des plus grands écrivains de son temps, et entre autres de Ben Jonson, qui l'adopta en Apollon et le tint en autant d'estime que Cartwright (1). Il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, laissant des poésies, des satires et cinq comédies, dont la plus admirée est celle qui a pour titre *Muses' looking-glass*; elle a été reproduite, ainsi que quatre autres, dans la *Collection* de Dodsley. Les œuvres de Randolph ont été publiées par son frère Robert, qui en a donné une cinquième édition, corrigée (Londres, 1664, in-8°). On lui attribue, non sans quelque probabilité, une comédie latine intitulée *Cornelianum dolium* (1638, in-12). P. L—Y.

Baker, *Biographia dramatica.* — Cibber, *Lives of poets.* — Wood, *Athenæ oxon.*

RANDOLPH (*Thomas*), théologien anglais, né le 30 août 1701, à Canterbury, mort le 24 mars 1783, à Oxford. Ayant obtenu une bourse dans l'université d'Oxford, il y prit ses degrés jusqu'à celui de docteur en théologie; admis en 1725 dans les ordres, il professa quelque temps comme agrégé, et reçut de l'archevêque Potter deux bénéfices dans le Kent. Élu en 1748 président du collége Corpus Christi (Oxford), il y fut chargé en 1768 d'une chaire de théologie. Sous le titre de *View of our blessed Saviour's ministry* (Londres, 1784, 2 vol. in-8°), on a publié un choix de ses écrits, parmi lesquels on remarque *The Christian's Faith* (1744) et *Doctrine of the Trinity* (1753-54).

RANDOLPH (*John*), fils du précédent, né le 6 juillet 1749, mort le 28 juillet 1813, à Londres, fut élevé sous les yeux de son père, et occupa à Oxford les chaires de langue grecque et de théologie. En 1799 il devint évêque d'Oxford, fut transféré en 1807 sur le siége de Bangor, et en 1809 sur celui de Londres. On n'a de lui que quelque sermons. Il était membre de la Société royale de Londres.

Life of Th. Randolph, à la tête de ses *OEuvres*. — *Gentleman's Magazine*, LXXXIII et LXXXIV.

RANDOLPH (*John*), homme politique des États-Unis, né à Cawson (Virginie), le 2 juin 1773, mort à Philadelphie, le 24 mai 1833. Il était fils d'un riche planteur, et descendait à la septième génération de Pocahantas, princesse

(1) Le trait suivant, rapporté par Oldys, peint la liberté de l'époque en même temps que la promptitude d'esprit du poëte. La reine Henriette visitait l'université de Cambridge; il lui arriva de dire en se tournant vers Randolph :

Pauper ubique jacet.

Ce dernier riposta aussitôt par ce distique :

In thalamis, regina, tuis hac nocte jacerem
Si verum hoc esset : *Pauper ubique jacet.*

indienne, morte en 1617, et qui a laissé dans les annales de la Virginie un si touchant souvenir. Son enfance fut dirigée avec soin par une mère pieuse et intelligente, et après avoir fait quelques études à Princeton et à Columbia, colléges renommés, il vint les terminer à celui de William et Mary (Maryland). Mais il avait coutume de dire que toutes ses connaissances, et elles étaient très-remarquables, lui étaient venues de sa bibliothèque à Roanoke, sa résidence en Virginie, et de ses relations avec le monde. A sa majorité, il prit possession de sa vaste plantation, et commença par en diriger les travaux. Mais il ne pouvait rester étranger à la vie politique : au printemps de 1799, il se présenta aux électeurs du comté de Charlotte comme candidat au congrès. Il s'y rencontra avec le célèbre orateur Patrick Henry, alors âgé de soixante-sept ans, qui venait briguer les suffrages pour le sénat de l'État, et combattre dans cette circonstance les opinions et les mesures que voulait défendre Randolph. Celui-ci en était à son début. L'assemblée, enthousiasmée par un discours éloquent qu'avait prononcé Patrick Henry, semblait peu disposée à écouter un jeune homme sans réputation, et dont l'extérieur n'annonçait que peu de talent. Mais dès qu'il eut commencé, l'attention s'éveilla, et sa parole vive et brillante, et ses raisonnements pleins de vigueur et de sarcasmes firent éclater les applaudissements. Les deux orateurs furent élus, l'un au sénat de la Virginie, l'autre au congrès. Sauf deux ou trois interruptions assez courtes, Randolph y siégea trente ans. Il s'y montra le défenseur ardent des droits souverains des États (*State rights*), et y devint bientôt un des chefs du parti républicain. Il appartenait à l'école de Jefferson, et soutint ses principales mesures. Cependant, plus tard il combattit l'embargo, les actes de *non intercourse*, et la guerre de 1812 avec la Grande-Bretagne. Il se montra également opposé au compromis du Missouri (1820). Pendant l'administration de John Quincy Adams, il fut élu au sénat. C'est là qu'un jour, entraîné par la passion, il lui échappa quelques paroles très-injurieuses pour Henri Clay, sénateur et ami du président. Un duel devint inévitable; ce duel est resté célèbre dans les annales des États-Unis. Il eut lieu sur les bords du Potomac, à une petite distance de Washington. La veille, Randolph, qui sentait son tort, avait confié à deux amis sa résolution d'essuyer le feu de Clay, mais sans y répondre. Malgré les observations que lui firent ses amis, il persista dans ces sentiments. Clay tira le premier, et Randolph déchargea son pistolet en l'air. Une réconciliation sincère s'ensuivit entre les deux adversaires. Tous deux étant des hommes considérables, ce duel occupa vivement les esprits, et on admira généralement le caractère généreux de Randolph. En 1829, il se retira volontairement du congrès, et fut élu membre de la convention de Virginie chargée de réviser la constitution de l'État. Il s'opposa fortement aux changements qu'on voulait y faire. Le général Jackson, étant devenu président, lui offrit le poste de ministre des États-Unis en Russie. Randolph arriva à Saint-Pétersbourg en août 1830. Mais le climat fut une rude épreuve pour sa constitution délicate. Il demanda un congé pour motif de santé, et revint en Amérique (octobre 1831).

Le dernier acte de sa vie politique fut d'attaquer, dans les assemblées populaires de son État, la proclamation faite par Jackson contre la nullification prononcée par la Caroline du Sud. Jusqu'au bout, bien qu'appartenant au parti démocratique, il se montra le champion de la souveraineté des États, doctrine qui contenait en principe la guerre civile qui éclata trente ans plus tard. Sa santé était alors très-affaiblie. Il résolut de faire un voyage en Europe pour la rétablir, et se rendit à Philadelphie avec l'intention de s'y embarquer. En y arrivant, il essuya une pluie battante, et prit froid; il en résulta une pleurésie, à laquelle il succomba. Il était d'une organisation nerveuse, impressionnable à l'excès; de là beaucoup d'excentricités dans ses actes et même dans son costume. Au congrès, il ne parla jamais sans faire sensation; mais par suite de son penchant pour la satire et l'invective, il s'y fit peu d'amis personnels. Cependant son cœur était bon et généreux. Il avait des connaissances très-étendues en politique, en histoire et en littérature, et sa conversation était citée comme très-remarquable. Il ne fut jamais marié. Par son testament, il affranchit ses trois cents esclaves, et pourvut à leur existence. Malheureusement les lois de la Virginie ne favorisaient pas l'affranchissement, et ces dispositions généreuses devinrent la source de procès sans fin et très-dispendieux. J. CHANUT.

Sawyer (Lemuel), *Biography of John Randolph*; New-York, 1844, in-8°. — *Cyclopædia of american literature*, 2 vol. in-8°. — *National portrait Gallery*, 4 vol. in-8°. — Garland (Hugh A.), *Life of John Randolph*; New-York, 1850, 2 vol. in-12.

RANDON (*Charles-Joseph*, comte DE PULLY), général français, né le 18 décembre 1751, à Paris, où il est mort, le 20 avril 1832. D'une famille noble, il s'engagea en 1768 dans les hussards de Berchiny, passa en 1770 comme capitaine dans les dragons de La Rochefoucauld, servit sur les côtes de la Normandie sous les ordres des maréchaux de Broglie et de Vaux, et devint en 1788 lieutenant-colonel dans Royal-cravate. S'étant rallié franchement aux principes de la révolution, il fut employé à l'armée de Dumouriez, et mérita, par plusieurs actions d'éclat, le brevet de général de brigade (19 septembre 1792). Le 15 décembre suivant, il s'empara des hauteurs de Hamm, défendues par trois mille Autrichiens et hérissées de canons; cette brillante affaire le fit passer général de di-

vision (8 mars 1793). Appelé à commander l'armée des Vosges, il fut accusé, au sein de la Convention, d'avoir abandonné son camp pour se réunir aux émigrés; bien qu'il eût énergiquement réfuté cette accusation, il fut suspendu de ses fonctions (1er août 1793). Après avoir été employé dans l'inspection générale de la cavalerie, il reprit du service actif à la suite du 18 brumaire, et participa à la seconde campagne d'Italie (1800) et aux principales guerres de l'empire. Nommé en 1812 gouverneur du palais de Meudon, il organisa le 1er régiment des gardes d'honneur, qu'il commanda avec le rang de colonel. Pully adhéra à la déchéance de Napoléon, et fut admis, le 4 septembre 1815, à la retraite. Il avait reçu en 1813 le titre de comte.

Liévyns et Verdot, *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

RANDON-DULAULOY (*Charles-François*, comte), général français, né à Laon, le 9 décembre 1764, mort près de Soissons, le 30 juin 1832. Élève à l'école d'artillerie (1780), il passa capitaine en 1788, et fit la guerre de la Vendée, où il fut nommé colonel (1793). Le courage et le talent qu'il déploya tant aux combats d'Angers, de Baugé et de Savigny, où il fut blessé, qu'aux siéges d'Ypres, de Nieuport, de L'Écluse, de Bois-le-Duc et de Grave, lui méritèrent le grade de général de brigade (10 décembre 1794). Après avoir présenté à la Convention nationale la capitulation de Nieuport, défendue par les Anglais et les émigrés, il passa chef d'artillerie aux armées du nord, de Sambre et Meuse et de l'ouest, défendit Tortone, et fut successivement investi des commandements de Gênes et de la Ligurie, ainsi que de celui de l'artillerie à l'armée du midi. Chargé de l'organisation de l'école d'artillerie de Metz, il quitta cet emploi pour aller en qualité de général de division (27 août 1803) en Hanovre et en Italie, et il prit une glorieuse part aux combats de Caldiero, de Tagliamento, de la Piave et de l'Isonzo. A la grande armée, Dulauloy rendit d'éclatants services à Eylau, à Heilsberg et à Friedland. Mis à la tête de l'artillerie du deuxième corps de l'armée d'Espagne, il combattit au Ferrol, à Chaves, à Braga et à Arsobispo. Comte de l'empire en 1808, il fit les campagnes de 1811 et 1812 à la grande armée. Colonel commandant de l'artillerie de la garde impériale, il se couvrit de gloire aux batailles de Lützen, de Bautzen, de Dresde et de Leipzig. Rentré en France, il fit partie du conseil d'État (5 décembre 1813), et reçut le 7 du même mois le titre de chambellan de Napoléon. Après avoir été chargé de diverses inspections générales d'artillerie par la restauration, qui l'avait nommé grand'croix de la Légion d'honneur, il fut appelé à la pairie lors du retour de l'empereur, qui le chargea du commandement de la ville de Lyon. S'étant démis de cet emploi (juillet 1815) pour cause de santé, il fut remplacé par le général Mouton-Duvernet.

Archives de la guerre. — *Moniteur* du 18 juillet 1815.

RANDON (*Jacques-Louis-César-Alexandre*, comte), maréchal de France, né à Grenoble, le 25 mars 1795. Neveu du général Marchand, il s'enrôla à dix-sept ans, et fut peu de mois après nommé sous-lieutenant pour sa belle conduite à la Moskowa; à Lützen il reçut deux coups de feu. Il n'obtint aucun avancement sous la restauration; mais après la révolution de Juillet il devint chef d'escadron (1er septembre 1830) et colonel du 2e régiment des chasseurs d'Afrique (27 avril 1838). Il passa alors en Algérie, et pendant dix ans il se trouva mêlé à toutes les expéditions entreprises contre les Arabes. Général de brigade en 1841, il commanda la subdivision de Bône, et fut promu, le 22 avril 1847, au grade de général de division. Après avoir dirigé les affaires de l'Algérie au ministère de la guerre (mars 1848), il fut placé, au mois de juin suivant, à la tête de la troisième division militaire (Metz). Appelé au ministère de la guerre le 24 janvier 1851, il se retira, le 26 octobre suivant, et après avoir donné son adhésion au coup d'État il fut nommé gouverneur général de l'Algérie (11 décembre 1851). Dès son arrivée il forçait les populations riveraines de l'Oued-el-Kébir et de l'Oued-Guebli à payer le tribut qu'elles avaient refusé jusque-là. Pour assurer la sécurité aux colons, il emportait, en 1853, le massif des Babors et faisait ouvrir par ses soldats une route à travers ces montagnes; une expédition dans la région du haut Sebdou contre les Beni-Djennad, les Flisset-el-Bahar, les Beni-Hidjer (1854), établit la tranquillité de ce côté. Les années 1852 et 1854 furent encore remarquables par la prise de Laghouat et celle de Tuggurt dans le Sahara de Constantine. M. Randon fit en 1857 la conquête de la Grande Kabylie, il châtia les Beni-Raten, créa des postes avancés dans le sud et bâtit le fort Napoléon. Il s'occupait avec sollicitude de tout ce qui pouvait aider à l'amélioration du pays. Sous son administration, et grâce à son influence, on créa des sous-préfectures et des commissariats; on plaça la presque totalité des Arabes sous le régime civil; on fonda un collége arabe, des écoles de médecine et de mousses pour les jeunes indigènes. Aux soldats il fit exécuter près de 6,000 kilom. de routes et de chemins vicinaux, construire des ponts, des aqueducs et creuser des puits artésiens dans le Sahara; il veilla à l'exploitation des mines et des forêts. Donnant à l'agriculture de larges encouragements, il répandit, à l'aide des bureaux arabes, parmi les tribus les plus éloignées, des instructions pour perfectionner les anciennes cultures et en introduire de nouvelles; on lui doit l'amélioration des races ovine et chevaline et l'institution de courses annuelles. Après avoir assuré un nouveau bienfait à la colonie en provoquant la concession d'un réseau de chemins de fer par décret du 8 avril 1857, M. Randon revint en France lors de la formation du ministère de

l'Algérie et des colonies (juin 1858). Appelé temporairement à l'emploi de major général de l'armée des Alpes, il succéda, pendant la campagne d'Italie, au maréchal Vaillant dans le ministère de la guerre (5 mai 1859), où il se trouve encore. Le décret du 31 décembre 1852 avait compris le général Randon au nombre des sénateurs. Élevé à la dignité de maréchal de France le 18 mars 1856, il est depuis le 24 décembre 1853 grand'-croix de l'ordre de la Légion d'honneur. A. A.

Vapereau, *Dict. des contemp.* — De Bazancourt, *Hist. de la campagne d'Italie.* — Ribourt, *Le gouvernement de l'Algerie de 1852 à 1858.* — *Le Spectateur milit.*

RANFAING (*Marie-Elisabeth* DE), fondatrice d'ordre française, connue sous le nom d'*Élisabeth de la Croix de Jésus*, née le 30 novembre 1592, à Remiremont, morte à Nancy, le 14 janvier 1649. Fille unique et d'une ancienne noblesse de Lorraine, elle était une des plus belles personnes de la province, et désirait se consacrer à Dieu, lorsque sa famille l'obligea d'épouser un gentilhomme appelé Dubois, prévôt d'Arches, qui était d'une humeur farouche et la rendit la plus malheureuse des femmes. Touché cependant de l'inaltérable douceur de sa femme, il devint plus traitable sur la fin de sa vie, et mourut en avril 1616, après avoir donné des marques d'un sincère repentir. Restée veuve avec trois filles et beaucoup de dettes, Mme Dubois, âgée de vingt-cinq ans seulement, fit vœu de se consacrer à Dieu, et rompit tout commerce avec le monde. Un médecin du pays devint passionnément amoureux d'elle, et après avoir employé les caresses et les promesses, il parvint à lui faire avaler un philtre. Persuadé que dans cette circonstance ce médecin avait eu recours à des opérations magiques, M. de Porcelet, évêque de Toul, lui fit faire son procès, et comme Mme Dubois était jugée possédée du démon, ce malheureux fut brûlé, le 2 avril 1622, avec une servante, que l'on considéra comme sa complice. Après sa guérison, Mme Dubois voulait entrer dans un monastère; mais quelques obstacles s'y opposèrent, et elle se contenta d'accueillir dans sa maison, avec autant de douceur que de charité, de malheureuses victimes de la débauche qui voulaient mener une vie plus chrétienne. Le nombre de ces filles ayant augmenté, le prince Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, jugea à propos d'en faire une communauté religieuse, sous le titre de Notre-Dame du Refuge, où Mme Dubois et ses trois filles prirent l'habit monastique, le 1er janvier 1631. Approuvée en 1634 par Urbain VIII, cette congrégation s'étendit dans plusieurs villes du royaume, notamment à Avignon, Toulouse, Montpellier, Rouen, etc., et elle a survécu aux orages révolutionnaires. La mère de Ranfaing mourut en odeur de sainteté.

Bondon, *Triomphe de la Croix en la personne de la vénérable mère Marie-Elisabeth de la Croix*; 1686, in-8°. — Calmet, *Bibl. lorraine.* — Helyot, *Hist. des ordres monastiques*, IV, 344 361.

RANGABÉ. *Voy.* RHANGABÉ.

RANGEARD (*Pierre*), historien français, né à Angers, en 1692, mort le 17 novembre 1726. Fils d'un pauvre cordonnier, il fixa l'attention d'ecclésiastiques, qui l'élevèrent et le firent entrer dans les ordres. Il fut successivement prêtre de la paroisse de Saint-Maurice d'Angers et procureur de la nation d'Anjou. Ces deux emplois lui laissaient de grands loisirs pendant lesquels il écrivit plusieurs ouvrages, aujourd'hui conservés à la bibliothèque de sa ville natale. La plupart sont inédits. La *Revue d'Anjou* (Angers, 1852, in-8°, p. 9) a publié de lui : *Discours historique et critique sur les écrivains de l'histoire d'Anjou*, travail remarquable à plus d'un titre, et qui promet de connaître ses autres ouvrages. L. L.

Revue d'Anjou 1852.

RANGIER, en latin *Rangierus*, cardinal français, né vers 1035, dans le diocèse de Reims, mort vers 1110. Il eut pour maître saint Bruno, écolâtre de l'église de Reims; l'un de ses condisciples fut Eudes de Châtillon, pape sous le nom d'Urbain II. Il alla prendre l'habit de bénédictin à Marmoutiers, où il serait probablement mort dans l'obscurité sans un différend qui s'éleva entre les religieux et Raoul de Langeais, archevêque de Tours. Son abbé, Bernard de Saint-Venant, le chargea avec un autre religieux rémois d'aller à Rome soutenir les droits de l'abbaye. Les deux Champenois obtinrent une bulle conforme à leurs vœux; mais Rangier fut retenu à Rome par Urbain II, qui le fit peu après cardinal et en 1090 archevêque de Reggio. En 1095, il accompagna le pape en France et prit part au concile de Clermont, où la première croisade fut décidée. Après le concile, Rangier suivit Urbain II à Limoges, à Poitiers, et se trouva, le 10 mars 1096, à la consécration de l'abbaye de Marmoutiers. Il revint peu après dans son diocèse, et ne le quitta plus que pour assister avec Pascal II au concile de Guastalla (1106). Ughelli le cite comme un homme d'une grande autorité, *vir magnæ auctoritatis*. H. F.

Ughelli, *Italia sacra.* — Aubery, *Hist. des cardinaux.*

RANGOUZE (*N*....), épistolaire français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il n'est connu que par un recueil, devenu extrêmement rare, et imprimé sous le titre de *Lettres héroïques aux grands de l'État* (Paris, 1645, in-8°), et reproduit, aux dates de 1648 et de 1650, avec un frontispice renouvelé. « Les lettres du bonhomme Rangouze, dit Sorel, peuvent être appelées à bon droit *lettres dorées*, puisqu'il se vantoit de n'en composer aucune à moins de vingt ou trente pistoles, n'en faisant guère que pour les personnes de la plus haute condition et qui avoient le moyen de les payer. »

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Sorel, *Bibl. françoise.* — Mme Scuderi, *Conversations sur divers sujets*, t. I. — Tallemant des Reaux, *Historiettes.*

RANIERI-BISCIA (*Luigi*), littérateur italien, né le 27 décembre 1744, à Salto, près Dovadola (Toscane), mort le 26 janvier 1820, dans le même lieu. Après avoir fait de brillantes études à Faenza, il revint dans la maison paternelle, et n'en sortit que pour exercer, sous la domination française, les fonctions de podestat à Meldola, de gouverneur à Forli et d'intendant des cultes dans la haute Romagne. Il appliqua ses loisirs à l'étude de l'archéologie, et composa un grand nombre de dissertations, dont la plupart demeurèrent inédites; mais il est principalement connu comme l'auteur d'un élégant petit poëme *Sulla coltivazione dell' anice* (La Culture de l'anis), qui lui valut son admission dans les académies des géorgophiles de Florence et des Arcades de Rome; cet ouvrage, édité d'abord à Cesena, 1772, in-8°, a été réimprimé en 1828, à Florence, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

RANKE (*Léopold*), célèbre historien allemand, né à Wiehe en Thuringe, le 21 décembre 1795. Appelé, à l'âge de vingt-trois ans à peine, à enseigner l'histoire au collége de Francfort-sur-l'Oder, il fut nommé en 1825 professeur extraordinaire d'histoire à l'université de Berlin, professeur ordinaire et devint en 1841 historiographe de la maison royale de Prusse. Il a exploré avec soin les principaux dépôts d'archives de l'Europe, et il en a tiré les plus précieux documents, qui l'ont mis à même de jeter un jour nouveau sur l'histoire surtout du seizième et du dix-septième siècle. C'est ainsi qu'il a le premier signalé la haute valeur des *Relations*, où les ambassadeurs de Venise auprès des différentes cours résumaient leurs observations sur les plus importantes affaires politiques qui s'étaient agitées à l'étranger pendant leur mission. Élu en 1848 au parlement de Francfort, il n'y acquit pas une grande influence, parce qu'il avait précédemment, dans sa *Revue historico-politique*, essayé d'établir un compromis entre l'école réactionnaire de Savigny et les tendances libérales, idée qui n'avait pas été goûtée du public. Il revint ensuite à Berlin, où, honoré de l'amitié du roi Frédéric-Guillaume IV, il reprit ses travaux, qui lui assurent une place éminente parmi les historiens de notre temps. Doué d'une grande sagacité de critique et possédant une vaste érudition, il est parvenu à débarrasser l'histoire moderne d'une foule d'inventions romanesques et de faits controuvés acceptés jusqu'alors sur la foi de la tradition. Mais le besoin qu'il éprouve de rectifier les idées admises lui a fait souvent négliger les faits complétement connus, ce qui rend ses ouvrages abordables seulement au lecteur déjà au courant du fond même des événements. Le récit de M. Ranke a toutes les qualités du genre; il est heureusement coupé par d'admirables portraits ainsi que par de courtes réflexions, où se reflète un esprit profond qui a sondé tous les replis de la nature humaine. M. Ranke sait donner de la transparence aux intrigues les plus obscures des hommes d'État, et il fait distinguer à l'œil nu tous les ressorts mis en jeu dans leurs menées. Le lecteur, constamment sous le charme d'une narration riche de faits, poétisée par la hauteur des vues, n'éprouve jamais la moindre fatigue. Le style de notre historien a pour caractère une rare limpidité, qui n'exclut ni la concision ni la sobriété; il se plie avec souplesse à la diversité des sujets. En résumé M. Ranke a atteint le but de ses patientes recherches, qui a été d'arriver à une exactitude scrupuleuse dans l'exposition des événements et de leurs causes immédiates, telles que les fournit l'étude attentive des documents émanant des personnes les mieux placées pour voir et pour agir dans la marche des affaires. Ce programme, auquel M. Ranke n'a été que rarement infidèle, par suite d'un reste de préjugés religieux, soulève une objection capitale. Les pièces que notre historien consulte presque exclusivement, c'est-à-dire celles qui proviennent des hommes d'État et surtout des diplomates, sont loin d'être toujours un guide sûr et infaillible. Leurs auteurs, placés dans le tourbillon des affaires, comprenant rarement ce qui dépasse le cercle de leurs passions ou de leurs intérêts, n'ont pas toujours une grande liberté de jugement ou un bien large horizon; le manque d'élévation qui se remarque trop souvent chez eux doit rendre leurs assertions suspectes à l'historien, dont le devoir est de se placer au-dessus de ceux qui gouvernent comme au-dessus de ceux qui sont gouvernés. De plus, jamais ils ne se préoccupent des grandes forces secrètes qui servent à conduire le monde. A leur exemple, M. Ranke ne se donne jamais la peine d'indiquer les moteurs occultes que nous pouvons dégager de l'apparente bizarrerie des événements. L'histoire chez lui est un drame qui se passe toujours entre un nombre restreint de personnages; et il ne reconnaît pas de vie propre et indépendante aux nations, dont les idées et les passions lui paraissent être dirigées et exploitées par quelques hommes habiles. On a de M. Ranke : *Geschichte der romanischen und germanischen Völkerschaften von* 1494-1535 (Histoire des nations romanes et germaniques de 1494 à 1535); Berlin, 1824, in-8°; — *Fürsten und Völker von Süd-Europa im* 16 *und* 17 *Jahrhundert* (Princes et peuples de l'Europe méridionale aux seizième et dix-septième siècles); Berlin, 1827-1836, 4 vol. in-8° : le premier volume contient un aperçu lumineux sur l'établissement et la décadence de la puissance des Osmanlis, ainsi qu'un tableau remarquable de la monarchie espagnole sous Philippe II; il a été traduit en français, Paris, 1845, in-8°. Les trois autres volumes, qui ont été plusieurs fois réédités, contiennent une histoire des papes depuis la Réforme jusqu'au dix-

huitième siècle; ils ont opéré une révolution dans la façon dont on appréciait jusque là l'action de la papauté dans les temps modernes; ils ont été traduits en français, d'une façon parfois infidèle; Paris, 1838, 4 vol.; 1848, 3 vol. in-8°; — *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* (Documents pour servir à la critique d'historiens modernes); Berlin, 1824 : excellent travail, où l'auteur, passant en revue les principaux historiens du quinzième et du seizième siècle, arrive aux résultats les plus certains au sujet de leur valeur respective. Après avoir renversé l'autorité de Guichardin, M. Ranke termine par une admirable étude sur Machiavel; le premier il a indiqué la véritable intention qu'avait le célèbre secrétaire de Florence en écrivant *Le Prince;* — *Die Serbische Revolution* (La Révolution serbe); Berlin, 1829, 1844, in-8°; — *Die Verschwörung gegen Venedig im Jahre* 1688 (La Conjuration contre Venise en 1688); Berlin, 1831 : écrit qui établit la complète fausseté du roman de Saint-Réal; — *Historisch-politische Zeitschrift;* Hambourg et Berlin, 1832-36, 2 vol. in-8°; — *Vorlesungen zur Geschichte der italiänischen Poesie* (Cours sur l'histoire de la littérature italienne); Berlin, 1837, in-8° : étude intéressante sur les romans de chevalerie et sur les parodies qu'en firent au quinzième siècle Pulci et l'Arioste; — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme); Berlin, 1839-134, 1851-1852, 1859-1862, 5 vol. in-8°; la première édition contient de plus un sixième volume, de pièces justificatives; dans cet ouvrage, pour lequel l'auteur a consulté des sources importantes non encore explorées, M. Ranke, bien qu'il affecte beaucoup d'impartialité, a eu pour but de glorifier Luther et son œuvre, et d'atténuer les faits à la charge du réformateur et de ses disciples. Mais il a su tracer un tableau attachant des agitations de l'Empire à cette époque mémorable; — *Französische Geschichte vornehmlich im* 16 *und siebzehnten Jahrhundert* (Histoire de France, principalement aux seizième et dix-septième siècles); Stuttgard, 1852-1856, 1857, 4 vol. in-8°; les deux premiers volumes ont été traduits en français, Paris, 1853-1855, 3 vol. in-8°; l'auteur y a caché ou pallié la plupart des faits défavorables au protestantisme; mais à partir du second volume cette préoccupation ne se fait plus sentir qu'à de rares intervalles. M. Ranke redevient alors lui-même, c'est-à-dire un narrateur concis, toujours intéressant, qui sait distinguer dans le pêle-mêle des événements ceux qui ont une importance réelle et qui connait l'art de les grouper d'une manière attachante. Son exposé du règne de Louis XIV est un chef-d'œuvre, qui peut être mis en parallèle avec celui de Voltaire; — *Englische Geschichte, vornehmlich im* 16 *und* 17 *Jahrhundert* (Histoire de l'Angleterre surtout aux seizième et dix-septième siècles); Berlin, 1859-1862, 3 vol. in-8° : cet ouvrage, qui ne va encore que jusqu'aux temps de Cromwell, termine dignement la série de travaux que M. Ranke a entrepris sur l'histoire de l'Europe à partir de la renaissance. Ajoutons encore que M. Ranke a inspiré la publication des *Jährbücher des deutschen Reichs unter dem sächsischen Hause* (Annales de l'Empire d'Allemagne sous la maison de Saxe); Berlin, 1837-1840, 3 vol. : excellent recueil, rédigé selon les principes de sa méthode par les élèves du séminaire historique, qu'il dirige depuis longtemps.

* RANKE (*Frédéric-Henri*), théologien, frère du précédent, né en 1797, a professé la dogmatique à Erlangen, est devenu en 1842 conseiller de consistoire à Anspach, et a publié, outre un grand nombre de *Sermons* remarquables, des *Untersuchungen über den Pentateuch* (Recherches sur le Pentateuque); Erlangen, 1834-1840, 2 vol. in-8°.

* RANKE (*Charles-Frédéric*), philologue, frère des précédents, né en 1802, fut successivement directeur du gymnase de Quedlimbourg, de celui de Gœttingue et du gymnase de Frédéric-Guillaume à Berlin; il a publié : *De Hesiodi Operibus et Diebus;* Gœttingue, 1838, in-4°; — *De lexici Hesychiani vera origine et genuina forma;* Quedlimbourg, 1831; — *Pollux et Lucianus;* ibid., 1831, in-4°; — *Ueber den Ursprung Quedlinburgs* (Sur l'origine de Quedlimbourg); ibid., 1833, in-4°; — *Beschreibung und Geschichte der Schlosskirche zu Quedlinburg* (Histoire et description de l'église du château de Quedlimbourg); ibid., 1838, in-8°, avec Kugler; — *De Aristophanis vita;* Leipzig, 1845, in-8°.

* RANKE (*Ernest*), théologien, frère du précédent, né en 1814, professeur de théologie à Marbourg depuis 1851, a écrit un savant travail *Sur le Système de l'Église au sujet des péricopes;* Berlin, 1847. E. G.

Conversations-Lexikon. — *Revue des deux mondes*, 1854. — *Le Correspondant*, 1857 et 1860. — *Revue germanique* 1860.

RANS (*Bertrand* DE). *Voy.* REIMS.

RANSONNET (*Jean-Pierre*), général belge, né le 13 octobre 1744, à Liége, mort le 3 mars 1796, à Moutiers (Tarentaise). Il descendait d'une ancienne famille de robe de la Guienne, établie en 1559 dans le pays de Liége. Admis à quinze ans dans un régiment de cuirassiers, il était capitaine lorsqu'en 1763 il quitta le service de l'Autriche. En 1785 il accompagna Franklin aux États-Unis, et se lia avec La Fayette. A l'époque de la révolution, il embrassa la cause des patriotes brabançons, et reçut le titre de colonel. Ses propriétés ayant été confisquées par les Autrichiens et lui-même ayant été exilé, il se réfugia dans le camp de La Fayette, qui lui donna le commandement d'un corps franc, dit des *chasseurs de la Meuse*. Après avoir combattu dans les défilés de l'Argonne, il passa à l'avant-

garde de l'armée de la Moselle, et devint en 1793 général de brigade. Il rendit des services signalés durant la conquête de la Belgique, et contribua surtout à la prise de Louvain et de Liége. Employé dans l'armée d'Italie, il se distingua au combat de Loano.

Ses quatre fils sont tous morts au service de la France; l'aîné, *Jean-François*, né le 9 septembre 1776, à Liége, fit les campagnes de la république et de l'empire, devint chef d'escadron en 1801, et fut tué à Essling, le 21 mai 1809.

Van Hulst, *Notice sur Ransonnet*, Liége, 1836, in-8°.

RANSONNETTE (*Pierre-Nicolas*), graveur français, né en 1745, mort en 1810. Élève de P.-P. Chauffard, il eut le titre de dessinateur et graveur de Monsieur, frère du roi. Il a gravé un grand nombre de planches pour l'*Encyclopédie des arts et métiers* et l'*Expédition d'Égypte*. On doit à son crayon et à son burin les dessins et les gravures de toutes les planches de l'*Histoire de la Sainte-Chapelle royale du palais* par le chanoine Sauveur-Jérôme Morand, et il a gravé, d'après les dessins de Krafft, toutes les planches du grand ouvrage des *Maisons et hôtels de Paris*. Enfin, il a laissé plusieurs sujets tirés de l'*Histoire d'Henri IV* et une vue de la *Clinique de l'École de médecine*, exposée au salon en 1800. E. B—N.

Documents particuliers.

RANSONNETTE (*Charles-Nicolas*), graveur, fils du précédent, né à Paris, en 1797. Élève du peintre Victor Bertin, il a remporté en 1814 le premier prix de gravure au dépôt général de la guerre; il n'avait alors que dix-sept ans. Plus tard il eut le titre de dessinateur et graveur de la duchesse de Berry. Il a exposé en 1822 plusieurs paysages d'après Bertin; en 1824, des paysages d'après Claude Lorrain et le comte Turpin de Crissé, et en 1827 des *Vues du royaume de Naples* pour les *Souvenirs du golfe de Naples* du comte de Crissé. En 1831 plusieurs *Vues de Procida*, et surtout une belle estampe d'après Boissellier, *Louis VII attaqué dans les défilés de Laodicée*, lui valurent la médaille d'or de seconde classe. Nous trouvons de lui, au salon de 1833, trois *Vues prises à Navarin*; à celui de 1836, une *Vue de la cathédrale de Bourges*, destinée aux *Monuments de France* du comte Alexandre de Laborde; en 1833 et 1844, deux belles planches, *L'Enfance de Sixte V*, d'après André Giroux, et *Jésus et la Samaritaine*, d'après Aligny. Nous pourrions citer encore parmi les œuvres de cet habile artiste diverses planches pour le *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier, le *Voyage en Abyssinie* de M. Jomard, le *Voyage en Crimée* de Blois, les *Monuments et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe*, par le duc de Luynes, le *Guide pittoresque du voyageur en France* publié par MM. Didot, etc. E. B—N.

Documents particuliers. — Livrets des expositions.

RANTZAU (*Jean*, comte DE), capitaine allemand, né en 1492, mort le 12 décembre 1565. Il était issu d'une ancienne famille comtale du Holstein, dont il est fait mention dès le onzième siècle. A treize ans il embrassa la carrière militaire. Toute sa vie fut ensuite consacrée à voyager ou à combattre. Il commença ses pérégrinations en 1516, parcourut l'Europe occidentale, l'Italie, la Grèce, et fut fait en 1517 chevalier doré (*eques auratus*) à Jérusalem. De retour dans le Holstein, il devint gouverneur du prince héréditaire, qu'il accompagna à la diète de Worms; ce fut là qu'en entendant Luther, il renonça aux pratiques de l'Église romaine. Sous le nom de maire du palais (1522), il exerça sur le duc Frédéric Ier la plus grande influence, et il le poussa à accepter la couronne que les Danois révoltés lui avaient offerte. Puis, à la tête des troupes, il soumit en 1523 le Jutland, la Fionie, la Séelande, réduisit Copenhague par la famine (1524), battit les Norvégiens à deux reprises, et acheva, par la prise de Landscrona (1525), la conquête de tout le Danemark. La guerre se ralluma plusieurs fois, entretenue par les intrigues de l'empereur, et continua avec des alternations de succès et de revers jusqu'au traité de paix conclu le 23 mai 1544, à Spire. La faveur de Rantzau ne fit qu'augmenter sous Christiern III, son élève, qui l'établit gouverneur des duchés de Slesvig et de Holstein. S'étant déclaré contraire au partage que le nouveau roi fit de ses États entre ses trois frères, il quitta la cour, et résigna tous ses emplois (1545); mais en mourant Christiern les lui rendit (1559), et le recommanda vivement à son fils Frédéric II. Quoique déjà âgé, Rantzau reprit les armes, et conquit dans l'espace d'un mois le pays entier des Ditmarses. Cette heureuse expédition mit le comble à la gloire de ce grand capitaine, qui avait gagné huit batailles rangées et emporté toutes les villes qu'il avait assiégées, à l'exception de Lubeck.

Möller, *Cimbria literata*. — Zedler, *Universal Lexicon*.

RANTZAU (*Henri*, comte DE), savant homme d'État danois, fils du précédent, né le 11 mars 1526, mort le 1er janvier 1598. Après avoir passé sept ans auprès de l'empereur Charles-Quint, qu'il accompagna au siége de Metz, il se distingua dans la guerre contre les Dithmarses et dans celle que le Danemark eut avec la Suède. Nommé gouverneur du Holstein et du Slesvig, il fut chargé en outre de plusieurs négociations importantes, notamment de la conclusion de la paix de Lubeck (1570). Possédant des revenus immenses, il avança plusieurs fois des sommes considérables à Charles-Quint, à Élisabeth d'Angleterre et autres souverains; il racheta le château de Rantzau, berceau de sa famille, et le fit reconstruire magnifiquement. Il y réunit une nombreuse et belle bibliothèque. Doué d'un goût très-vif pour les sciences et les lettres, il employait une partie de ses richesses à faire des pensions à des littérateurs nécessiteux.

On a de lui : *Historia belli Dithmarsici;* Bâle, 1570; Strasbourg, 1574, in-8°; dans le *Chronicon regnorum aquilonarium* de Kranz; — *De conservanda valetudine;* Leipzig, 1576, in-8°; Francfort, 1591, 1604, in-12, etc.; — *Catalogus imperatorum, regum ac principum qui artem astrologicam amarunt;* Anvers, 1580, in-8°; Leipzig, 1593, in-4°; — *Aoroscopographia;* Strasbourg, 1585, in-4°; — *Genealogia Ranzoviana;* Hambourg, 1585, in-4°; Wittemberg, 1587, 1604, in-4°, etc.; trad. en allemand; — *Epigrammata et carmina varia;* Leipzig, 1585; Francfort, 1592, in-4°; — *Methodus apodemica;* Leipzig, 1588, in-8°; — *Ephemerides seu Calendarium Ranzovianum ad elevationem poli* 55 *gradus;* Hambourg, 1590; Bologne, 1661, in-fol.; — *Diarium seu Calendarium Romanum œconomicum, ecclesiasticum, astronomicum et fere perpetuum;* Wittemberg, 1591, 1593, in-4°; Leipzig, 1598, in-4°, etc.; — *Tractatus astrologicus de genethliacorum thematum judiciis;* Francfort, 1593, 1602, 1633, in-8°; — *De origine et rebus gestis Cimbrorum;* 1594, in-8°; — *Commentarius bellicus;* Francfort, 1595, in-4°; — *Cimbricæ Chersonesi descriptio;* Leipzig, 1739, in-fol.

Moller, *Cimbria literata*, t. I et III, et *Isagoge*, p. 218. — Jöcher, *Gelehrten-Lexikon* et le *Supplément* de Rotermund.

RANTZAU (*Josias*, comte DE), maréchal de France, né le 18 octobre 1609, en Danemark, mort le 4 septembre 1650. Il appartenait à la famille des précédents. Du service de la Hollande il passa dans celui de la Suède, et commanda deux régiments au siége d'Andernach. Après avoir contribué, sous les drapeaux de l'empereur, à la prise de Mantoue (1639), il rentra dans l'armée suédoise, commanda l'aile gauche du prince de Birkenfeld au combat de Pakenau (10 août 1633), et se distingua au siége de Brisach. Deux ans après il vint en France, avec le chancelier Oxenstierna (1635), et fut retenu par Louis XIII, qui lui accorda deux régiments allemands. A la suite du ravitaillement de Colmar et de Schelestadt, il reçut le brevet de maréchal de camp (18 février 1636). Au siége de Dôle il perdit un œil, et défendit Saint-Jean de Laosne avec tant de vigueur qu'il obligea Galas et le duc de Lorraine à battre en retraite. Ayant eu commission de lever un corps de troupes en Allemagne (1638), il ne réussit point, et passa deux années en Danemark. En 1640 il servit au siége d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. Au combat d'Hannecourt, il reçut quatre blessures et demeura au nombre des prisonniers (1642). Après avoir contribué à la victoire de Rocroi, il succéda au maréchal de Guébriant, qui venait d'être blessé, et fut surpris et battu par Jean de Wert à Tutlingen (1643). Créé lieutenant général le 22 avril 1644, il se signala en Flandre et en Picardie, prit Cassel d'assaut, et fut élevé, le 30 juin 1635, à la dignité de maréchal de France. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à sa nomination; du reste, il se fit catholique dans la même année. Durant les deux campagnes suivantes, il continua de commander en Flandre avec beaucoup de succès, et s'empara entre autres places de celles de L'Écluse, de Lens et d'Ypres. Arrêté le 27 février 1649, sur quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité, il se justifia, sortit de prison, le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie, au bout de quelques mois. Rantzau était d'une belle figure; il avait de l'esprit et de l'éloquence, et possédait les principales langues de l'Europe. Sa valeur était admirable dans les grandes occasions. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion lui fit manquer différents projets, en même temps qu'elle le livra à des emportements qui auraient pu lui devenir funestes. La guerre l'avait tellement mutilé qu'à sa mort il n'avait qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras et qu'une jambe; ce qui donna lieu de mettre cette épitaphe sur son tombeau :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Pinard, *Chronologie militaire*, II, 588. — De Quincy, *Hist. militaire*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

RANTZAU. *Voy.* STRUENSÉE.

RANUCCIO. *Voy.* ALEXANDRE III.

RANUCE. *Voy.* FARNÈSE.

RANZA (*Giovanni-Antonio*), antiquaire italien, né en 1740, à Verceil, mort en 1801, à Turin. Chargé en 1764 de professer la rhétorique au collége de Verceil, il n'en établit pas moins dans cette ville une imprimerie, d'où sortirent des éditions estimées d'auteurs anciens. Après avoir passé quelque temps à Lugano en Suisse, il vécut en 1798 à Turin, et y fonda un journal, *L'Anno patriotico*, où il inséra un grand nombre d'articles littéraires et politiques. Outre plusieurs dissertations d'archéologie, on a de lui un petit poëme, intitulé *La Baila del Tansillo;* Verceil, 1767, in-8°.

Gregory (De), *Storia della vercellese letteratura*.

RANZANI (*Camillo*), naturaliste italien, né le 22 juin 1775, à Bologne, où il est mort, le 23 avril 1841. Il appartenait à des parents pauvres, et reçut une instruction élémentaire à l'école de charité des Frères des écoles pies de Bologne; ce fut là que ses heureuses dispositions lui valurent la bienveillance du P. Respighi, à qui les lettres sont aussi redevables de la protection accordée par lui à un autre pauvre enfant du peuple, devenu célèbre sous le nom de Mezzofanti. Ranzani, ainsi encouragé, entra dans l'université de sa ville natale, et y fit de si rapides progrès qu'avant d'avoir achevé ses études il fut plusieurs fois admis à suppléer dans sa chaire

le professeur Giuseppe Vogli. A vingt-deux ans il alla enseigner la logique et les mathématiques à Fano (1797); mais les troubles qui éclatèrent dans les Légations le forcèrent bientôt de revenir à Bologne (1798), où il obtint la place de conservateur du jardin botanique. Quand il eut l'âge requis, il reçut l'ordination sacerdotale. Quelques-uns des mémoires qu'il avait lus sur la botanique à l'Institut de Bologne ayant attiré l'attention, il fut appelé, le 16 août 1803, à professer l'histoire naturelle à l'université. Ce choix était peut-être un peu précipité; car Ranzani a lui-même avoué qu'à l'époque de sa nomination ses connaissances en histoire naturelle étaient loin d'être complètes; du reste il travailla à les perfectionner avec tant de zèle que Cuvier, de passage à Bologne en 1810, fut frappé de ses talents, et lui fit obtenir l'autorisation pour se rendre à Paris. Après un séjour d'environ deux années, Ranzani retourna dans sa ville natale avec une collection considérable de livres, minéraux, fossiles et autres objets d'histoire naturelle. Durant la première moitié de son professorat, il avait envoyé de nombreux articles aux journaux scientifiques d'Italie, de France et d'Allemagne et pris une part active aux travaux des principales académies de son pays. Mais il ne commença qu'en 1819 son grand ouvrage, intitulé *Elementi di zoologia*, et qui devait assurer sa réputation. La publication de cet ouvrage dura plusieurs années, et fut souvent interrompue par la mauvaise santé de l'auteur ou par l'assiduité qu'exigeait la place de recteur de l'université, à laquelle le pape Léon XII l'avait promu en 1824; il en fit paraître treize volumes, et bien qu'il eût préparé la plus grande partie des matériaux nécessaires pour le terminer, il fut obligé de le laisser incomplet. En 1836 il entreprit un cours de géologie, et introduisit parmi ses compatriotes les découvertes de Buckland, de Lyell, et d'autres membres de l'école anglaise. Il légua en mourant tous ses manuscrits à la bibliothèque de l'université. P.

Corrado Politi, *Elogio di C. Ranzani*; Bologne, 1842, in-8°. — *Memorie di religione e letteratura*, supplém., t. XV, 401. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX.

RAOUL ou **RODOLPHE** (*Radulfus, Raoux, Roux*), duc de Bourgogne, roi de France, mort à Auxerre, le 15 janvier 936. Le premier possesseur du duché de Bourgogne, au moment du démembrement féodal, paraît avoir été un comte Beuvon, dont le fils Richard, beau-frère de Charles le Chauve, joua un rôle important pendant les règnes d'Eudes et de Charles le Simple. Les maisons des ducs de France et de Bourgogne, d'abord ennemies, se réconcilièrent par le mariage d'Emma, fille du duc Robert, avec Raoul, fils et successeur de Richard. Robert et Raoul étaient à la tête des seigneurs soulevés contre le roi Charles III; après la bataille de Soissons (16 janvier 923), dans laquelle périt Robert, Hugues, le nouveau duc de France, Raoul de Bourgogne et Héribert de Vermandois, ses deux beaux-frères, étaient maîtres de la situation. Si l'on en croit Raoul Glaber, Hugues fit demander à Emma, « femme aussi remarquable par son grand sens que par sa beauté », qui elle aimerait mieux voir élever au trône, de son frère ou de son mari? Elle répondit qu'elle aimerait mieux embrasser le genou de son mari que de son frère. » Hugues y consentit, et Raoul fut sacré roi à Saint-Médard de Soissons, par Gauthier, archevêque de Sens, le 13 juillet 923. Raoul était un homme actif et énergique; mais, représentant de la féodalité, s'il avait le titre de roi, c'était à la condition de ne pas exercer l'autorité royale; aussi fit-il de vains efforts pour soumettre à sa domination les grands vassaux, qui ne songeaient qu'à se rendre indépendants dans les différentes parties du royaume. Au nord, il eut à lutter contre les Normands et contre le puissant Héribert de Vermandois. Les Normands, établis dans le comté de Nantes, vinrent, en remontant la Loire, ravager la Bourgogne; Raoul les repoussa. Alors ils s'unirent aux Normands de la Seine, et les deux chefs, Raghenold et le vieux duc Rollon, se jetèrent sur le Beauvoisis, l'Amiénois et l'Artois. Mais Raoul, les vassaux du duc de France, les comtes de Vermandois, de Flandre et de Ponthieu, les bourgeois de Beauvais, de Noyon, de Paris, etc., firent une glorieuse résistance et emportèrent même le château d'Eu, en Normandie (925). Alors le duc de France abandonna le roi, et traita avec Rollon; Raoul fut surpris par les ennemis, près d'Arras, et grièvement blessé (janv. 926); l'armée se dispersa, et les Normands ravagèrent le pays jusqu'à l'Aisne. Raoul fut forcé d'acheter la paix au prix d'un tribut levé sur la France et la Bourgogne.

Le comte de Vermandois s'était déloyalement emparé de Charles le Simple; il se servit de son prisonnier, en menaçant de le remettre en liberté, pour extorquer à Raoul le château de Péronne et mettre sur le siége de Reims un de ses fils, âgé de cinq ans. Ensuite il exigea le comté de Laon; Raoul, lassé de ses prétentions, investit de ce fief le fils du comte défunt : alors Héribert tira Charles de sa prison, le traita en roi, le conduisit à Eu, où le nouveau duc de Normandie, Guillaume, lui rendit hommage, et soutenu par Hugues de France lui-même, par le pape Jean X, qui défendait les droits du souverain légitime, il commença la guerre contre Raoul. Celui-ci désarma son ennemi, en lui abandonnant le comté de Laon, et Charles termina paisiblement ses jours à Péronne (929). Délivré désormais de ses craintes, Raoul put déployer plus d'énergie. Au début de son règne, il n'avait obtenu l'hommage de Guillaume II, comte d'Auvergne, duc d'Aquitaine, qu'en lui rendant le comté de Bourges; Guillaume s'était bientôt rendu indépendant, et dans tout le midi on plaçait le nom de Charles sur les

chartes et les diplômes. Guillaume et son frère Alfred moururent, lorsque Raoul commençait à les combattre (929); après avoir écrasé une troupe de Normands, qui de la basse Loire était venue ravager le Limousin, Raoul, dit Frodoard, soumit les Aquitains, ou plûtôt il accorda l'investiture du duché d'Aquitaine, du comté d'Auvergne et du marquisat de Gothie à Raymond III, comte de Toulouse; il reçut aussi le serment du vieux duc de Gascogne (932). Profitant de ses succès dans le midi, Raoul s'était avancé jusqu'au Rhône, et le jeune Charles-Constantin, de Provence, lui promit foi et soumission. Il revint ensuite vers le nord, et profita des démêlés de Hugues de France avec Héribert de Vermandois pour abattre la puissance de ce dernier. Héribert fut dépouillé de presque tous ses domaines; son fils fut chassé de l'archevêché de Reims; l'évêque de Châlons, son partisan, fut déposé. Laon, Amiens, Saint-Quentin, Ham tombèrent au pouvoir de ses ennemis; le duc de Normandie, Guillaume, se déclara contre lui (932). Héribert fut contraint d'implorer les secours du roi de Germanie, Henri l'Oiseleur. Mais ses vassaux, ses sujets lui étaient dévoués; soutenus par Henri, par le duc lorrain Giselbert, par le comte de Flandre, ils chassèrent les troupes du roi et du duc de France, et un traité de paix, conclu à Soissons, en, 935, rendit à Héribert le Vermandois et la citadelle de Laon; la Lorraine, troublée depuis le commencement du règne, disputée par les Allemands et les Français, resta au roi de Germanie.

Raoul s'était fait respecter des Normands de la Seine, avait battu, affaibli, refoulé dans le comté Nantais les Normands de la Loire; il avait eu aussi à repousser les bandes sauvages des Hongrois, qui, en 923 et en 926, passèrent le Rhin et pénétrèrent jusqu'à l'Aisne et jusqu'à la mer. Il s'intitulait dans ses actes : « Raoul, par la grâce de Dieu roi des Français, des Bourguignons, des Aquitains; invincible, pieux et toujours auguste, pleinement roi par la soumission volontaire tant des Aquitains que des Goths. » En réalité, sa puissance était peu considérable, malgré son intelligence et son courage. Il mourut dans la force de l'âge, à Auxerre, le 15 janvier 936; on l'ensevelit à Sainte-Colombe de Sens. Son frère Hugues le Noir eut beaucoup de peine à recueillir son héritage de Bourgogne; et le duc de France rappela d'Angleterre et mit sur le trône le jeune fils de Charles le Simple, le jeune Louis IV. L. Grégoire.

Chroniques de Frodoard, d'Adhémar de Chabannes, d'Anjou, de Raoul Glaber. — *Hist. des Gaules*, t. IX. — Depping. *Hist. des expéditions maritimes des Normands.* — H. Martin, *Hist. de France*, t. II.

Raoul de Caen, historien du douzième siècle, naquit vers 1080, puisqu'il nous apprend qu'il était dans sa première adolescence lors de la prise d'Antioche par les croisés (juin 1098). Il était alors à Caen, dans la maison paternelle, et fit ses études dans cette ville, sous le célèbre Arnoul, qui devint patriarche de Jérusalem. Raoul eut part à l'amitié de ce maître, et s'en fit un protecteur. Il rejoignit Tancrède et Boëmond en Syrie, et devint gouverneur d'Acre sous leur neveu Roger. Ce fut à la sollicitation de ces princes normands qu'il composa l'ouvrage découvert par DD. Martène et Durand, *Les Gestes de Tancrède à l'expédition de Jérusalem*, et inséré par eux dans le t. III du *Thesaurus anecdotorum* (Paris, 1717, 5 vol. in-fol.). On en trouve une édition plus exacte dans le t. V des *Rerum Italicarum Scriptores*. L'histoire de Raoul s'arrête au siége d'Apamée, en 1105. Il écrivait entre 1112 et 1118. On n'est point fondé à supposer qu'il ait continué son histoire et que ce qui nous manque ait été perdu. Ce qui nous reste de son écrit doit être regardé comme authentique. Raoul avait plutôt le génie de la poésie que celui de la prose : il a écrit en vers environ la cinquième partie de son histoire.

Hist. litt. de la France, t. X, p. 67-73.

Raoul, abbé de Saint-Trond, né à Moutier-sur-Sambre (diocèse de Liége), mort le 6 mars 1138, à Saint-Trond. Il fit ses études à Liége, et prit l'habit des bénédictins, dans une abbaye voisine d'Aix-la-Chapelle; il y fut sacristain, maître d'école et grand prévôt. Mais trouvant que la discipline était fort négligée dans cette maison, il passa dans celle de Saint-Trond. Au bout de deux ans il en devint prieur, et y introduisit les usages de Cluny. En 1107 il résigna sa charge, afin d'éviter les tracasseries. Élu abbé en janvier 1108, il prit parti pour le pape dans la querelle qui divisait alors le diocèse de Liége, ce qui lui attira de nouveaux désagréments. Il fit deux fois le voyage de Rome. On a de lui : *Gesta abbatum Trudonensium ord. Sancti Benedicti*, dans le *Spicilegium* de Luc d'Achery, t. VII, p. 344-512; cette chronique, selon Paquot, est écrite avec beaucoup de sincérité et sur de bons mémoires; elle est divisée en treize livres; — *De susceptione puerorum in monasteriis;* dans les *Analecta* de Mabillon; — *Contra simoniacos lib. VII*, ouvrage manuscrit.

Gallia christiana, III, 958-60. — D. Cellier, XXII, 68. — Paquot, *Mémoires*, XII.

Raoul, moine de Flaix (diocèse de Beauvais), vivait, suivant Albéric de Trois-Fontaines, en 1157. L'énumération de ses écrits authentiques n'est pas facile. Il est incontestablement auteur d'un *Commentaire sur le Lévitique*, publié pour la première fois par Euchaire Cervicone (Cologne, 1536, in-fol.), et ensuite par les éditeurs de la *Bibliothèque des Pères* (t. X édit. de Cologne, et t. XVII édit. de Lyon); mais d'autres écrits, attribués tour à tour par divers bibliographes à Raoul de Flaix, à Raoul abbé de Fontenelle, à Raoul le Noir, à Robert de Tombelaine, jettent la critique scrupuleuse en de grandes perplexités. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* revendiquent d'abord pour Raoul de Flaix un discours abrégé sur l'ouvrage des Six Jours, qui se trouve

dans un manusc. de la Bibl. du roi, sous le n° 647; ensuite un *Commentaire sur les Proverbes*, dont ils signalent un exemplaire à Cambridge, dans la bibliothèque du collége de Pembroke, et un *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul*, que contient encore le volume du Roi ci-dessus désigné. Ils ajoutent que Raoul de Flaix a de même commenté le prophète Nahum et l'Apocalypse. Ces gloses sur Nahum et l'Apocalypse existent en effet, sous le nom de *maître Raoul*, *magistri Radulfi*, dans un volume de Clairvaux, qui porte aujourd'hui le numéro 227 de la bibliothèque de Troyes. Mais voici une erreur dans laquelle le P. Lelong a engagé les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Un Commentaire sur le Cantique des cantiques, publié dans quelques éditions anciennes de saint Grégoire le Grand, avait été revendiqué pour Raoul de Flaix. Lelong et Mabillon ayant prouvé que cet ouvrage est de Robert de Tombelaine, abbé de Saint-Vigor de Bayeux, les auteurs de l'*Histoire littéraire* ont cru pouvoir, en conséquence, retrancher le Cantique des cantiques de la liste des livres sacrés annotés par notre Raoul. Mais ils paraissent s'être trompés en cela. En effet, le volume de Clairvaux que conserve aujourd'hui la bibliothèque de Troyes nous offre, ainsi que les gloses sur l'Apocalypse et Nahum, des gloses sur le Cantique tout à fait différentes de celles qui ont été publiées sous le nom de saint Grégoire et restituées à l'abbé Robert. Sanders mentionne encore parmi les œuvres de Raoul de Flaix une Somme théologique, *Summa Radulfi Flaviacensis*, et un traité *De amore carnis et de odio carnis*, ouvrages sur lesquels nous n'avons pas d'autres renseignements. B. H.

Histoire littéraire, t. XII, p. 480. — *Catalogue des manuscrits des biblioth. départ.*, t. II, p. 117. — Lelong, *Biblioth. sacra*. — Sanders, *Mss. belg.*, part. I, p. 178.

RAOUL, abbé de Vaucelle, né, suivant quelques auteurs, à Merston, en Angleterre, mort le 30 décembre 1152. Étant moine à Clairvaux, il fut désigné par saint Bernard, en 1132, comme abbé du monastère nouvellement fondé à Vaucelle, dans le diocèse de Cambrai. On célébrait et sa magnificence et sa charité. En temps de disette, il nourrissait pendant plusieurs mois jusqu'à cinq mille pauvres. Charles de Visch, dans sa *Bibliothèque cistercienne*, compte l'abbé Raoul au nombre des écrivains érudits de son temps, et lui attribue divers ouvrages; mais, suivant Pastoret, ces ouvrages sont perdus. B. H.

Gallia christiana, t. III, col. 176. — *Hist. littér. de la France*, t. XIII, p. 123.

RAOUL DE MONTFIQUET. *Voy.* MONTFIQUET.

RAOULET (*Jean*), capitaine français, né au quatorzième siècle, mort dans le quinzième. Probablement d'origine normande, il servait, en 1416, dans le comté de Foix avec Amaury de Severac. L'année suivante, nous le retrouvons en Normandie, combattant les Anglais sous les ordres du connétable d'Armagnac. Peu après il était au nombre des capitaines de Rouen. S'il faut en croire le hérault Berry, Raoulet par ses pilleries et ses exactions souleva les populations qu'il devait protéger. Telle aurait été l'une des causes qui déterminèrent l'insurrection des Rouennais en 1419. Le 10 juillet 1420, par un traité qui est resté, Raoulet se loua, comme capitaine, à la ville de Verdun, ayant charge de deux cents lances, ou moins, au gré de la ville. Capitaine de Beaumont et de Mouzon en Argonne, il vint rejoindre l'année suivante La Hire, etc. Tous ensemble prirent part, le 30 août 1421, à la journée de Mons en Vimeu. En 1424 il servait avec La Hire en Champagne. Il était encore chef de routiers en 1427. Une chronique anglo-française ou normande, du quinzième siècle, que possède le British Museum, porte comme *ex libris* le nom de *parvus Raullet* (1). Il existe une autre chronique, à peu près du même temps, qui paraît avoir été écrite spécialement pour transmettre à la postérité l'éloge et les actions militaires du capitaine Jean Raoulet; nous l'avons publiée à la suite de *Jean-Chartier* (Paris, 1859, in-16). A. VALLET-VIRIVILLE.

Ms. 11842 du British Museum (*additional charters*). Chartes et diplômes du cabinet Moreau, volume 247, f° 182. Mss. Colbert 9681, 5, p. 125. Mss. Gaignières, 77181, p. 542. — Gaujal, *Études hist. sur le Rouergue*, IV, 131. — D. Vaissète, *Hist. du Languedoc*, lib. 34, ch. 44. — *Bibl. de l'École des Chartes*, VI, 182; VIII, 111.

RAOUX (*Jean*), peintre français, né à Montpellier, en 1677, mort à Paris, le 10 février 1734. Élève de Ranc le père et de Bon de Boulogne, il obtint le prix de peinture de l'Académie en 1704, et fut envoyé à Rome comme pensionnaire du roi. Il resta trois ans dans cette ville, puis alla à Venise, où il se fit connaître en décorant de peintures le portique du palais d'un seigneur nommé Justiniano Solini. Peu de temps après son retour en France, l'Académie l'admit au nombre de ses membres, le 28 août 1717, sur la présentation d'un tableau de la *Fable de Pygmalion*. Des raisons de santé lui firent refuser la place de premier peintre du roi d'Espagne, qui lui avait été offerte à la recommandation du cardinal Dubois. Raoux s'est surtout adonné à la peinture des portraits et des tableaux de genre. Il rendait habilement les étoffes, se complaisait à en faire jouer les reflets et les nuances, et représentait le plus souvent ses modèles sous des costumes allégoriques. C'est ainsi qu'il a peint un grand nombre d'actrices de son temps. « Il a voulu plaire, dit Mariette, par un pinceau très-soigné; il sera toujours un artiste assez médiocre : il dessine bien mal et peint mollement. » Ses ouvrages ont joui d'une assez grande vogue au commencement du dix-huitième siècle et ont souvent été gravés. Raoux était non-seulement recherché comme peintre; son esprit, sa gaieté, ses manières lui faisaient de nombreux amis. Lorsqu'il revint à Paris, en 1714, le grand prieur de Vendôme, qui l'avait connu en Italie et l'avait pris en amitié, lui donna un loge-

(1) Le petit Raullet ou Raoulet.

ment au Temple et lui fit une pension; le chevalier d'Orléans, lorsqu'il eut succédé au grand prieur de Vendôme, la lui continua.

Le musée du Louvre possède un tableau fort médiocre de Jean Raoux : il représente *Télémaque racontant ses aventures à Calypso*, et a été peint pour le régent; aussi a-t-il figuré dans la célèbre galerie du Palais-Royal. Les musées de Versailles, de Bordeaux, de Marseille, les galeries du roi à Berlin et de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, plusieurs églises et musées d'Italie et d'Angleterre (1) possèdent des ouvrages de Jean de Raoux. H. H—N.

F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.* — Fontenai, *Dictionnaire des artistes.* — Dandré-Bardon, *Traité de peinture.* — *Abcdario de Mariette.* — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'etranger.* — E. Soulie, *Notice du musee de Versailles.* — Clément de Ris, *Les Musées de province.* — De Chennevières, *Recherches sur les peintres provinciaux de l'ancienne France.*

RAOUX (*Adrien-Philippe*), antiquaire belge, né le 30 novembre 1758, à Ath, mort le 29 août 1839, au château de Prèves. Il étudia le droit à Louvain, s'établit comme avocat à Mons, et se fit remarquer par ses connaissances non moins que par la rédaction soignée de ses plaidoyers. Bien qu'il ne fût point favorable aux réformes opérées par Joseph II, il accepta de ce prince les fonctions de commissaire de l'intendance au district de Mons (1787) et de membre du conseil souverain de Hainaut (1789). Après la réunion de la Belgique à la France, il se fixa à Bruxelles, et acquit au barreau une fortune considérable. Le roi Guillaume le nomma en 1815 conseiller d'État. On a de Raoux : *Réflexions politiques sur la guerre d'Allemagne;* Berlin, 1780, in-8°; — *Dissertation historique sur le nom de Belge*, et quelques autres mémoires d'archéologie, insérés dans le recueil de l'Académie royale de Bruxelles, dont il faisait partie depuis 1824.

Dict. statist. des Belges.

RAPEDIUS DE BERG (2) (*Ferdinand-Pierre*), magistrat belge, né à Bruxelles, le 5 mars 1740, mort à Vienne (Autriche), en 1800. Fils d'un conseiller à la chambre des comptes de Bruxelles, il étudia le droit à Louvain, et se fit recevoir, en 1759, avocat au conseil souverain de Brabant; mais, vers l'âge de vingt-sept ans, sa vue, affaiblie par le travail, lui fit momentanément abandonner ses études. Après un assez long voyage en France et en Italie, il fut nommé en 1770 substitut du procureur général, et en 1775 amman de Bruxelles, fonctions qu'il cessa de remplir en 1786. L'année suivante, il devint intendant du cercle de Brabant et directeur général de la police des Pays-Bas; il fut plus tard conseiller au conseil général du gouvernement, et enfin membre du conseil privé. Il était depuis 1784 membre de l'Académie royale de Bruxelles. Il dut concourir, comme fonctionnaire, à l'introduction des réformes tentées par Joseph II, bien qu'il ne partageât pas entièrement les opinions de ce prince. Ayant quitté sa patrie après la seconde invasion française, il fut inscrit, avec sa femme et son fils, sur la liste des émigrés de la Belgique, et il se réfugia à Vienne. M. Gérard a donné dans l'ouvrage cité plus bas la liste des principaux écrits, la plupart inédits, de Rapedius de Berg; ils sont au nombre de vingt, parmi lesquels nous citerons : *Rapport sur l'administration financière de la ville de Louvain*, manusc. de la bibliothèque de feu Th. de Jonghe, de Bruxelles : l'auteur montre dans ce mémoire une connaissance profonde du droit et de l'administration municipale; le ministre prince de Stahremberg le chargea d'un travail analogue sur l'administration de la ville de Bruxelles; — *Mémoire sur l'épizootie qui a régné au commencement de l'année 1776 dans la Flandre et dans l'Artois;* imprimé dans l'*Histoire de la Société royale de médecine* (tom. II, années 1777 et 1778; Paris, 1780, in-4°, pag. 616), et couronné par cette société; — *Mémoire sur la question : Depuis quand le droit romain est-il connu dans les provinces des Pays-Bas autrichiens, et depuis quand y a-t-il force de loi?* Bruxelles, 1783, in-4° : couronné par l'Académie royale de Bruxelles; — *Des droits et des devoirs annexés à l'état et office d'amman de la ville de Bruxelles*, ms. de la bibliothèque de Th. de Jonghe. M. Gérard a donné des extraits des *Lettres écrites de France et d'Italie*, du 27 mars au 6 novembre 1767, par Rapedius de Berg. E. R.

P.-A.-F. Gerard, *F. Rapedius de Berg : Mémoires et documents pour servir à l'histoire de la révolution brabançonne;* Bruxelles, 1842-1843, 2 vol. in-8°. — J. Britz, *Code de l'ancien droit belgique*, p. 322.

* **RAPETTI** (*Louis-Nicolas*), litérateur et juriste français, d'origine italienne, né à Bergame, le 27 novembre 1812. Son père, chirurgien militaire, le fit élever au collége de Toulon. Ses études terminées, il commença son droit à Paris, et se livra dès lors à de sérieuses recherches sur l'ancien droit public et privé de la France. Reçu docteur à Rennes en 1840, après avoir soutenu une thèse remarquable *Sur la Condition des étrangers en France*, il fut nommé suppléant de M. Lerminier, professeur de législation comparée, au Collége de France, et le 16 décembre 1841 il ouvrit son cours d'histoire du droit romain durant le moyen âge dans ses rapports avec la formation du droit français. Malheureusement ses cours n'ont pas été publiés. Ses fonctions ne l'empêchaient point de collaborer à la même époque à diverses feuilles de l'opposition. Lorsqu'en 1848 le gouvernement républicain essaya d'organiser une école d'administration, qui vécut un an à peine, M. Rapetti y obtint une place de maître de conférences. Entraîné par les idées puisées

(1) Raoux avait été en Angleterre en 1720; il comptait séjourner quelque temps dans ce pays, mais le soin de sa santé le ramena promptement en France, et l'obligea bientôt à aller respirer l'air natal. Au retour de ce voyage il fit pour l'électeur palatin deux tableaux d'histoire : *La Continence de Scipion* et *Alexandre malade*.

(2) Berg, dont Rapedius était seigneur, est une commune du canton de Mer du grand-duché de Luxembourg.

dans sa famille, il se rattacha en ce moment à la politique napoléonienne, la défendit dans plusieurs journaux, et mérita d'être chargé de former le *Recueil des adhésions* (1852-1853, 8 vol. in-4°) adressées au prince président, après le coup d'État. Ce recueil, auquel M. Rapetti n'a point mis son nom, ne fut alors tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires. Peu après, il devint l'un des membres de la commission de colportage, et en septembre 1854 il a été attaché comme chef de bureau à la commission formée pour la publication de la correspondance de Napoléon Ier. Outre sa collaboration à plusieurs recueils de jurisprudence, on a de M. Rapetti : dans *Le Moniteur universel* diverses études remplies de recherches, entre autres sur l'*Histoire des principes, des institutions et des lois de la révolution française* par Laferrière (1852), Sur *les Frères du Temple* (1854), une *Réfutation* des mémoires du duc de Raguse (1857), une édition des *Livres de justice et de plet* (1850, in-4°), préparée par M. Klimrath, et dont il avait été chargé dès 1839, et dans la *Nouvelle Biographie générale* plusieurs articles importants, entre autres *Cujas, Jacques de Molay* et *Napoléon Ier*. Attaché à la mission de M. Pietri pendant la campagne d'Italie, et en 1860 lors de l'annexion de la Savoie et des Alpes maritimes, M. Rapetti a été depuis promu officier de la Légion d'honneur.

Vapereau, *Dict. des contempor.* — *Docum. partic.*

RAPHAEL (*Raffaello* SANTI ou SANZIO), peintre, sculpteur et architecte, prince de l'école romaine, né à Urbin, le 6 avril 1483, mort à Rome, le vendredi saint 6 avril 1520. Selon Passavant, dans la première moitié du quatorzième siècle vivait à Colbordolo, bourg du duché d'Urbin, un homme appelé *Sante*, dont les descendants prirent le nom de *del Sante* ou *Santi* (en latin *Sancti*) qui plus tard, et seulement au temps de Raphael, prit la forme italienne de *Sanzio*. Quoique Raphael n'ait point ajouté à sa signature le nom de Sanzio, cependant un sonnet, composé par le Francia, est adressé : *All' eccellente pittore Raffaello Sanzio*. Un des descendants du *Sante* de Colbordolo vint, en 1450, s'établir à Urbin, et fut le bisaïeul de Raphael; son fils y acquit, dans la *Contrada del Monte*, deux maisons adjacentes, que le temps a respectées (1).

Raphael eut pour père *Giovanni* SANTI, peintre de talent, et pour mère Magia Carla, fille d'un négociant d'Urbin. Magia étant morte en 1491, Giovanni Santi se remaria quelques mois après, avec Bernardina di Parte, et mourut en 1494, laissant son fils âgé de moins de douze ans, et une fille, qui mourut la même année que sa mère (1). Raphael resta ainsi livré à sa belle-mère, Bernardina, et au prêtre Bartolommeo Santi, son oncle et tuteur, et n'eut à se louer ni de l'une ni de l'autre. Heureusement il trouva un appui dans le frère de sa mère, Simone Ciarla, qui avait su l'apprécier, et pour lequel il conserva toute sa vie une affection toute filiale.

Une grande incertitude règne sur la première éducation artistique de Raphael. Il est probable qu'il reçut de son père les premières notions de l'art du dessin; mais nous avons peine à croire, avec plusieurs de ses biographes, qu'il ait déjà pu l'aider dans quelques-uns de ses travaux. « On peut aussi admettre comme possible, dit Passavant, qu'il ait admiré les travaux de Frà Angelico à Forano près d'Osimo et ceux de Gentile da Fabriano à l'ermitage du Val di Sasso. » Après la mort de son père, on croit qu'il put avoir pour maître pendant quelques mois Luca Signorelli, qui en ce temps travaillait à Urbin, ou Timoteo Viti, qui né dans cette ville y revint en 1495, sortant de l'école ouverte à Bologne par le Francia, ce même Timoteo qui plus tard devint l'ami et l'un des aides de Raphael. Le séjour de Raphael chez sa belle-mère lui devint intolérable, par suite de dissensions entre celle-ci et son beau-frère Bartolommeo. Simone Ciarla résolut alors de faire entrer son neveu dans l'atelier de quelqu'un des artistes en renom qui se partageaient l'Italie. Mantegna tenait à Mantoue une école justement célèbre; le Francia fondait l'école bolonaise; à Florence, Domenico Ghirlandajo était encore dans toute la force de l'âge et du talent; Vinci avait ouvert à Milan cette académie qui devait être pour la Lombardie ce qu'était alors pour Venise celle des Bellini. Le choix eût été difficile entre tant de maîtres illustres; mais à peu de distance d'Urbin, dans une petite ville de l'Ombrie, à Pérouse, existait un maître que Giovanni Santi avait déjà su apprécier; car dans la *Chronique* rimée qu'il avait composée en 1489, à l'occasion du mariage du jeune duc Guidobaldo, on trouve ce tercet qui confond le Pérugin et le Vinci dans un commun éloge :

Due giovin' par d'etate e par d'amori,
Lionardo da Vinci e'l Perusino
Pier della Pieve, che son' divin' pittori.

Ce fut donc Pietro Vannucci, le Pérugin, que choisit Simone Ciarla pour lui confier son jeune neveu. En 1595 Raphael arriva à Pérouse. Pendant son séjour en cette ville, il se lia d'amitié avec plusieurs artistes qui plus tard devaient tenir une large place dans sa vie, tels

(1) On y lit cette inscription :

Nunquam moriturus
Exiguis hisce in ædibus
Eximius ille pictor Raphael
Natus est
Oct. Id. Aprilis, an. MCDLXXXIII.
Venerare igitur, hospes,
Nomen et genium loci.
Ne mirere :
Ludit in humanis divina potentia rebus,
Et sæpe in parvis claudere magna solet.

(1) La date de la mort de Giovanni Santi nous paraît hors de doute, bien que Quatremère de Quincy le fasse vivre beaucoup plus tard et terminer sa carrière seulement en 1506.

de sainte Catherine de Sienne; à sa gauche est Pinturicchio lui-même, reconnaissable à son justaucorps mi-partie vert et rouge; enfin, Raphael figure encore sous le costume de l'un des pages suivant le doge de Venise dans la dixième fresque, *La Mort de Pie II*. Pendant l'exécution de ces compositions, à laquelle Raphael ne paraît pas avoir pris une part bien importante, le cardinal Francesco Piccolomini fut élevé au pontificat, en 1503; il s'empressa de demander aux mêmes artistes la cérémonie de son *Couronnement*, au-dessus de la porte de la *libreria;* mais quelque empressement qu'ils missent à exécuter sa volonté, le nouveau pontife n'en put voir l'accomplissement, étant mort après un règne de vingt-six jours. Dans cette composition, nous retrouvons encore Raphael sur le premier plan, en habit de cour, la main gauche posée sur son escarcelle. Les fresques de la *libreria* furent terminées en 1504 (1).

Cette même année Raphael sortit de l'atelier du Pérugin, et ce fut alors que pour la chapelle Albrizzini, dans l'église des Franciscains de Città di Castello, il peignit le *Mariage de la Vierge*, dit *Sposalizio*, qu'on admire aujourd'hui au musée de Milan. L'artiste s'est évidemment inspiré du tableau représentant le même sujet peint par son maître pour la cathédrale de Pérouse. La principale différence est dans la transposition des personnages, un plus heureux choix de formes, et un plus grand charme d'expression. « Sans doute, dit Ch. Blanc, les plis un peu raides des draperies et l'extrême délicatesse des ornements dorés qui en suivent la bordure se ressentent encore du style péruginesque; mais il y a là une jeunesse de sentiment, une fleur de tendresse, de modestie et d'élégance qui feraient presque regretter que Raphael ait passé de l'adolescence à la virilité du génie. » Le *Sposalizio* est bien connu par l'excellente gravure de Longhi.

A cette époque, où Raphael ne s'était pas encore affranchi de l'influence de son maître, appartiennent encore un petit *Saint Sébastien*, demi-figure conservée chez le comte Lochis à Bergame, et plusieurs petits tableaux qu'il exécuta pour Guidobaldo, duc d'Urbin, lorsque, en cette année 1504, il rentra dans ses États, dont il avait été dépossédé par César Borgia. De ce nombre est un *Christ au jardin des Oliviers*, tableau d'un fini parfait (2). Il en est de même du *Saint Georges* du Louvre, tableau plus fini encore, s'il est possible, qui a fait partie de la collection de François Ier (3), et de son pendant, le petit *Saint Michel* qui à la mort de Mazarin a été acquis de ses héritiers par Louis XIV, et qui appartient également au musée du Louvre. Autour du saint Michel se pressent des monstres fantastiques, et dans l'éloignement on aperçoit une ville incendiée, des hommes vêtus d'une chape de plomb et plusieurs damnés tourmentés par des démons. Dans cette composition, Raphael s'est inspiré sans aucun doute de l'*Enfer* de Dante (XXIIIe chant). Elle a été gravée par Claude Duflos.

Il n'était bruit alors que des chefs-d'œuvre dont Léonard de Vinci enrichissait Florence, et surtout du fameux carton qui, destiné à être exécuté à fresque sur l'un des grands côtés de la grande salle du Palais vieux, représentait des *Cavaliers se disputant une bannière à la bataille d'Anghiari*, où, en 1425, les Florentins furent vainqueurs des Milanais. Raphael, désirant connaître ces merveilles qui devaient ouvrir à ses yeux un nouvel horizon, partit pour Florence, porteur d'une lettre de recommandation adressée au gonfalonier Soderini par Jeanne della Rovere, sœur du duc d'Urbin. La date de cette lettre, 1er octobre 1504, fixe l'époque de l'arrivée de Raphael à Florence, où sa renommée, qui l'avait précédé, lui valut l'accueil le plus flatteur. Raphael ne put alors, ainsi qu'on l'a prétendu, tirer profit du carton de la *Guerre de Pise* de Michel-Ange, qui ne fut achevé qu'en 1506; mais il étudia le Vinci, comme nous l'attestent plusieurs de ses dessins. Il ne dédaigna pas non plus un maître qui pour être moins illustre n'en eut pas moins sur son talent une influence sensible, Masaccio, que les fresques de la chapelle des Brancacci dans l'église del Carmine avaient placé au premier rang parmi les artistes du quinzième siècle. « Raphael lui-même, dit Vasari, nous a montré et l'estime qu'il avait pour ces peintures et le parti qu'il en avait tiré.... L'Adam et l'Ève des Loges du Vatican, et l'Ange tenant l'épée flamboyante sont plus que de simples souvenirs du même sujet traité par Masaccio. » Toutefois il ne rompit pas brusquement avec ses anciennes traditions, et le premier tableau qu'il peignit à Florence, la *Madone du Grand-Duc*, ainsi nommée parce que Ferdinand III la portait toujours avec lui dans ses voyages, est encore presque entièrement péruginesque; elle a été gravée par Raphael Morghen. Du commencement de 1505 date une autre *Madone* que Raphael peignit pour la famille des ducs de Terranuova de Gênes, dans laquelle elle est restée jusqu'en 1854, où elle fut acquise pour le musée de Berlin. Ce tableau est de forme circulaire; au milieu est la Vierge tenant dans ses bras le divin enfant, entre le petit saint Jean portant une banderole avec ces mots: *Ecce agnus Dei*, et un autre enfant, probablement saint Jean l'évangéliste. A la même époque on peut rapporter le portrait d'un jeune homme de la famille Riccio, acquis par Louis Ier, roi de Bavière.

En 1845, à Florence, dans une vaste salle de la *Via di Faenza*, qui, après avoir été le réfec-

(1) Elles ont été gravées en tout ou en partie par Raimondo Faucci, Paolo Lasinio et Giuseppe Rossi.

(2) Il est passé de la galerie Gabrielli de Rome dans celle de sir Maitland, à Stanstead (Sussex), et a figuré en 1857 à l'exposition de Manchester.

(3) Nous en avons une gravure par Larmessin

œuvre capitale ne fut exécutée que plus tard, par ses élèves Jules Romain et le Fattore (1).

Pendant son second séjour à Florence, Raphael se lia intimement avec Baccio d'Agnolo, et c'est dans l'atelier de cet illustre architecte et sculpteur qu'il eut occasion de fréquenter les principaux artistes de son temps, les Sansovino, les Benedetto da Majano, les Cronaca, les San-Gallo, les Filippino Lippi et tant d'autres; c'est là sans doute aussi qu'il rencontra pour la première fois l'immortel Michel-Ange, là enfin qu'il connut les principaux patriciens de Florence, pour lesquels il eut à exécuter plusieurs œuvres importantes. C'est ainsi que pour Taddeo Taddei, noble et savant florentin dont il devint l'ami et le commensal, il peignit deux tableaux, *La Vierge au Jardin*, du musée de Vienne, et une autre composition, que l'on croit être *La Vierge au palmier*, qui de la galerie du duc d'Orléans est passée à Londres, dans celle du duc de Bridgewater (2). La *Madone de la casa Tempi*, aujourd'hui à la pinacothèque de Munich, inspirée par une composition du Frate, conservée à Florence au palais Bartolini et gravée par Morghen, Desnoyers et Samuel Jesi, date de cette époque, aussi bien qu'un *portrait de jeune femme* très-endommagé qui figure à la tribune de Florence, un autre portrait féminin conservé au palais Pitti, enfin les deux portraits d'Angelo Doni et de sa femme, Maddalena Strozzi, qui, après bien des vicissitudes et des voyages, sont revenus en 1826 à Florence, où ils font également partie de la galerie Pitti.

En 1506, Raphael retourna à Urbin, où la cour de Guidobaldo était le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Italie dans les arts, les lettres et la politique. « L'éclat de cette cour, dit Passavant, dut influer prodigieusement sur le jeune et impressionnable Raphael. Si à Pérouse il avait été captivé par la simplicité d'une ville retirée, si à Florence il avait été frappé par l'activité altière et intelligente d'une forte bourgeoisie, à Urbin il fut initié à la vie grandiose des classes élevées; il entra en relation avec les plus nobles personnages, avec les savants les plus illustres; il contracta même une amitié étroite, et qui dura toute sa vie, avec Pietro Bembo et le comte Castiglione. » Le roi d'Angleterre Henri VII ayant envoyé au duc Guidobaldo l'ordre de la Jarretière, dont l'un des insignes est un médaillon de Saint-Georges, le duc, voulant reconnaître cet honneur, demanda à Raphael un petit tableau représentant *Saint Georges portant au genou gauche la jarretière*, sur laquelle on peut lire le mot Honi, premier mot de la devise de l'ordre. Ce tableau, porté à Londres en 1506, par le comte Castiglione et offert au roi, fut vendu lors de la dispersion de la galerie de Charles I[er], et après avoir appartenu à différents possesseurs, passa à Saint-Pétersbourg, où, dans le palais de l'Ermitage, il est devenu un objet de dévotion devant lequel brûle une lampe sans cesse allumée. Une excellente copie du temps existe à Paris dans la collection du comte d'Espagnac. Vasari mentionne comme appartenant à la même époque, deux *Madones*, dont l'une pourrait bien être celle du musée de l'Ermitage, où se trouve un saint Joseph sans barbe, et l'autre une petite *Madone* qui, après avoir fait partie des galeries du duc d'Orléans et du banquier Aguado, appartient aujourd'hui à la famille Delessert. Ce fut pendant son séjour à Urbin que Raphael fit son propre portrait, à l'âge de vingt-trois ans, qui, après avoir appartenu à l'Académie de Saint-Luc, fait partie de la galerie publique de Florence (1). Passavant pense que c'est pour quelque personnage de la cour d'Urbin qu'en la même année 1506 Raphael, s'inspirant du groupe qu'il avait admiré dans la *libreria* de Sienne, peignit le charmant petit tableau des *Trois Grâces* qui passé en Angleterre y fait partie de la collection de lord Ward (2). Le 25 septembre 1506, Jules II, allant réprimer l'insurrection de Bologne, vint passer trois jours à Urbin, où il dut voir quelques-uns des ouvrages de Raphael; peut-être même que Raphael lui fut présenté et que c'est à cette circonstance que, deux ans plus tard, le grand artiste dût d'être appelé par le pontife à Rome, qu'il devait enrichir de tant de chefs-d'œuvre.

Nous ignorons les causes qui ramenèrent Raphael à Florence et le décidèrent à quitter Urbin. En route il s'arrêta à l'abbaye de Vallombrosa, et y fit les portraits de profil de deux religieux, *Don Blaise* et *Don Balthazar*, qui se trouvent à l'académie de Florence, où ils étonnent par la vérité d'expression et la vie qui les anime. Arrivé à Rome, il peignit pour Domenico Canigiani la belle *Sainte Famille* de la pinacothèque de Munich, tableau qui malheureusement a subi à diverses reprises de maladroites restaurations. Les gravures les plus estimées de cette Sainte-Famille sont dues à Carl Hess (1804) et Samuel Amsler (1836). A la même époque appartient la petite *Sainte Famille* du musée de Madrid, si remarquable par le fini de l'exécution, et reconnaissable à l'enfant Jésus assis sur un agneau; elle a été gravée par A. et R. Morghen.

En 1507, Raphael fut appelé à peindre à Pérouse pour la chapelle Baglioni, dans l'église des Franciscains, la *Mise au tombeau*, qui, vendue par les religieux à Paul V en 1607 et remplacée par une excellente copie du Josépin, est aujourd'hui le principal ornement de la galerie Borghèse

(1) Après avoir fait partie du musée Napoléon, ce tableau est revenu en Italie, et a été placé au musée du Vatican.

(2) On possède de ces tableaux d'excellentes gravures de R. U. Massard et d'Achille Martinet.

(1) C'est ce charmant portrait qui, gravé par P. Coiny, figure en tête de l'histoire de Raphael par Quatremère de Quincy; une autre excellente gravure est due au burin de Calamatta.

(2) Forster a exécuté une excellente gravure de cette gracieuse composition.

à Rome. Cet ouvrage, mieux qu'aucun autre, peut faire apprécier l'étendue des progrès qu'avait faits Raphael, alors âgé de vingt-quatre ans et au milieu de sa carrière artistique. Si le dessin du nu dans le corps du Christ offre encore quelques traces du style sec et maigre de l'ancienne école, il y a dans la composition, dans les attitudes, un sentiment de vérité et de noblesse inconnu jusqu'alors, joint à la perfection de l'exécution et à un coloris qui, après plus de trois siècles, est encore presque aussi brillant qu'au premier jour (1). La partie supérieure du tympan du tableau, représentant le Père éternel, est restée en place à Pérouse, si l'on s'en rapporte à Passavant, parfois un peu trop prompt à admettre l'authenticité de certaines œuvres attribuées à Raphael; mais nous croyons avec le savant Orsini que ce n'est qu'une bonne copie exécutée par Stefano Amadei. Au-dessous de la *Mise au tombeau* était une *predella* ou gradin composée de trois médaillons représentant les *Vertus théologales*, figures à mi-corps séparées par des génies debout. Ces admirables grisailles sur fond vert font depuis 1815 partie du musée du Vatican après avoir en 1797 fait le voyage de Paris. On retrouve la même date de 1507, le même style et les mêmes qualités dans la Madone du Louvre connue sous le nom de la *Belle Jardinière*. La Vierge est assise sur un rocher au milieu d'un charmant paysage; l'enfant Jésus debout devant elle s'appuie sur ses genoux, et à sa gauche est agenouillé le petit saint Jean tenant une croix de roseau. Ce tableau, peint pour un seigneur italien, fut cédé par lui à François I[er], et il a orné successivement les appartements de Fontainebleau et de Versailles (2). Passavant et Quatremère de Quincy croient que c'est cette Vierge que Raphael, appelé à Rome en 1508, aurait, comme nous l'apprend Vasari, laissée inachevée, chargeant Ridolfo del Ghirlandajo d'en terminer la draperie bleue. D'autres critiques, au contraire, pensent que le passage de Vasari s'applique à la *Madone de la Casa Colonna*, aujourd'hui au musée de Berlin. En effet, il semble peu probable que la date de 1507 ait été apposée sur une œuvre à laquelle Raphael eût pu travailler jusqu'au milieu de 1508, époque de son départ pour Rome. Indiquons encore comme appartenant à l'année 1507 la *Sainte Catherine d'Alexandrie* de la galerie de Londres, et une première *Vierge au voile*, qui n'est connue que par des copies et par le carton original conservé à l'Académie de Florence. Probablement au commencement de l'année suivante, Raphael peignit la Madone dite de la *Casa Niccolini*, appartenant aujourd'hui à lord Cowper : la Vierge est presque de profil, et l'enfant Jésus se présente de face. Ce tableau est signé MDVIII, R. V. Ainsi que nous l'avons dit, la *Madone de la Casa Colonna* du musée de Berlin date de 1508, et nous pensons que c'est ce tableau dont Raphael confia l'achèvement au Ghirlandajo. En effet ce tableau n'est à proprement parler qu'une ébauche, et probablement Ridolfo Ghirlandajo, respectant l'œuvre du grand maître, y toucha le moins possible et ne fit que ce qui était indispensable (1). Ce tableau n'est pas le seul que Raphael dut laisser inachevé pour obéir aux ordres de Jules II. La *Madone* de la galerie Esterhazy à Vienne n'a jamais été terminée.

Pendant les derniers temps de son séjour à Florence, Raphael était devenu l'ami intime du Frate auquel il avait enseigné la perspective. Cette liaison ne fut pas sans profit pour lui-même, et la vue des œuvres larges et grandioses de l'artiste florentin prépara sans doute la voie à la troisième et dernière manière du peintre d'Urbin, ce qui est facile à reconnaître dans la *Vierge au baldaquin*, qu'il avait commencée pour l'église Santo-Spirito, qui est aujourd'hui au palais Pitti, et que l'on serait tenté d'attribuer au Frate. Ce tableau peu avancé fut terminé après le départ de Raphael, par Jules Romain et le Fattore. Sous Napoléon I[er], il a fait partie du musée de Bruxelles; il a été rendu en 1815. Ce fut au commencement de l'été de 1508 que Raphael fut appelé à Rome. Vasari prétend que ce fut à l'instigation du Bramante, son parent, qui voulait opposer à Michel-Ange le seul rival digne de lui. Quoi qu'il en soit, Jules II dut être fort disposé à accueillir les ouvertures du Bramante, ayant pu à Urbin apprécier et connaître le grand artiste qui lui était proposé.

A l'exemple d'Alexandre VI, qui avait fait peindre à fresque les salles de l'appartement Borgia par Pinturicchio, Jules II avait voulu faire décorer plusieurs salles du troisième étage de cette partie du Vatican, qui avait été bâtie par Nicolas V, et il y avait déjà employé les artistes les plus célèbres de son temps, le Pérugin, Luca Signorelli, Bramantino de Milan, Pietro della Gatta, Pietro della Francesca, le Sodoma et Luca da Cortona lorsque Raphael arriva. On lui confia les murailles de la première des chambres, des *stanze*, celle dite *della Segnatura*, parce que c'était là que se signaient les brefs. Le premier sujet qu'il exécuta fut la grande composition connue sous le nom de *Dispute du Saint-Sacrement*, où l'on voit réunis autour d'un autel portant l'hostie, les saints pontifes, les docteurs et les Pères de l'Église, les théologiens renommés parlant ou méditant sur cet auguste mystère (2).

(1) Cette belle composition, signée *Raphael Urbinas pinxit MDVII*, a été maintes fois reproduite par la gravure; les planches les plus estimées sont celles de G. Perini, de G. Volpato et de Samuel Amsler. La dernière comprend aussi les *Trois Vertus* du gradin.

(2) On en a d'excellentes gravures par R.-U. Massard et Boucher-Desnoyers.

(1) Cette vierge a été gravée par Caspar, P. Lighfoot, 18.., et E. Mandel, 1855.

(2) A gauche est le portrait du bienheureux dominicain Fra Angelico da Fiesole, digne hommage rendu par Raphael à un artiste aussi recommandable par sa piété

Il est impossible d'imaginer une représentation plus sublime de la Divinité; la pensée est admirablement rendue, et l'exécution serait irréprochable si, sacrifiant encore aux habitudes de l'ancienne école, Raphael n'eût cru orner la *gloire* en l'entourant de rayons dorés en relief. Ayant renoncé à cet usage suranné, il se montre plus en maître dans l'*École d'Athènes*, qui fait face à la *Dispute du Saint-Sacrement*. C'est une réunion idéale, sous le portique d'un vaste édifice de la plus noble architecture, des philosophes de tous les temps de la Grèce, inspirée selon toute apparence par Diogène Laerce, dont l'ouvrage sur les philosophes célèbres avait été traduit et publié à Rome dans le siècle précédent. Raphael reçut sans doute aussi quelques avis de Bembo, de Castiglione, de l'Arétin et de tant d'autres érudits avec lesquels il entretenait une étroite liaison. Dans cette composition, qui ne compte pas moins de cinquante-deux figures, Raphael a placé divers portraits contemporains; un jeune homme enveloppé d'un manteau blanc avec des franges d'or s'approchant de Platon est Francesco-Maria della Rovère, neveu de Jules II; Bramante, sous les traits d'Archimède trace une figure de géométrie; en arrière d'un personnage en costume oriental, que l'on croit être Averroès, est un enfant, portrait du duc de Mantoue Frédéric II, alors âgé de dix ans; enfin dans les deux têtes placées à l'extrémité droite de la composition, derrière Ptolémée et Zoroastre, on reconnaît Pierre Pérugin et Raphael lui-même, qui, en composant cette école de philosophie, a laissé une véritable école de la plus belle et de la plus sublime peinture. Il est facile de reconnaître que dans cette œuvre merveilleuse il s'est moins inspiré de Michel-Ange, comme on l'a prétendu, que des chefs-d'œuvre de la sculpture antique dont il était entouré; cependant. lorsqu'il peignit la chambre de la *Segnatura*, il avait déjà pu voir la première moitié du plafond de la chapelle Sixtine, qui fut découverte le 1er novembre 1509. Le carton original de l'*École d'Athènes* est à Milan dans la bibliothèque ambroisienne.

Le troisième côté de la salle, percé d'une fenêtre, présente trois sujets. Dans le haut, au-dessus de la fenêtre, est une composition connue sous le nom de *la Jurisprudence*, et formée de trois figures allégoriques du style le plus élevé, *la Prudence, la Force* et *la Tempérance*. La fresque à gauche de la fenêtre représente *Grégoire IX* (sous les traits de Jules II), *présentant a un avocat consistorial agenouillé devant lui le livre des decretales*. Le pape est entouré de trois cardinaux qui sont les portraits d'Antonio del Monte, oncle de Jules III, Jean de Médicis, qui fut Léon X, et Alexandre Farnèse, plus tard Paul III. A droite de la fenêtre, siège *l'empereur Justinien remettant le Digeste à Tribonien, en présence de Théophile et de Dorothée*; cette fresque a beaucoup souffert. Vis-à-vis, du côté de la cour du Belvédère, est la célèbre fresque du *Parnasse*. Apollon est assis au sommet du mont, à l'ombre de lauriers verts, et au milieu des muses; la fontaine Hippocrène jaillit à ses pieds. Apollon joue du violon, et on a prétendu que le pape exigea qu'il fût le portrait d'un célèbre joueur de violon, Giacomo Sansecondo, alors vivant. Autour d'Apollon et des Muses sont groupés Homère, le Dante, Virgile, Alcaus, Anacréon, Corinne, Ovide, Sapho, Laure et Pétrarque, Horace, Pindare, Sannazar, Tibaldeo, Boccace et plusieurs autres poëtes. Raphael exécuta cette fresque en 1511, et il y apparut avec tout son génie et complétement maître du style et de l'exécution. Au-dessous du *Parnasse*, aux côtés de la fenêtre, sont deux petits sujets en grisaille, *Alexandre faisant déposer les poëmes d'Homère dans le tombeau d'Achille*, et *Auguste empêchant Plautius Tucca et Varius, amis de Virgile, de brûler l'Enéide comme il l'avait ordonné*. Le plafond de la salle de la *Segnatura* avait été peint par le Sodoma; Raphael ne laissa subsister que quelques sujets mythologiques; il remplaça le reste par quatre médaillons ronds et quatre petits sujets sur fond d'or. Près de *La Théologie*, la petite composition dans l'angle du plafond représente *Adam et Ève trompés par le serpent*; près de *La Philosophie*, on voit *La Réflexion* les yeux fixés sur un globe étoilé; le *Jugement de Salomon* est voisin de *La Jurisprudence*; enfin, à côté de *La Poésie*, on voit le *Supplice de Marsyas*. Ces quatre figures allégoriques sont célèbres, et ont été popularisées par les belles gravures de R. Morghen; on reconnait cependant dans leur exécution une inégalité qui fait supposer que déjà Raphael dans ce travail se fit aider par quelque élève, tandis que bien évidemment sa main seule a touché aux fresques qui décorent les murailles, et qui ont été si magistralement gravées par Volpato.

Les peintures de la chambre de la *Segnatura* n'absorbèrent pas tellement Raphael qu'il n'ait pu se livrer à d'autres travaux; ainsi, c'est à la même période de sa vie que se rapportent celles de ses œuvres qui précédèrent *Le Prophète Isaïe*, qu'il exécuta en 1512 à l'église Saint-Augustin. Au nombre des tableaux de cette époque, était une *Madone* dite *de Loreto*, qui après avoir été peinte pour Santà-Maria-del-Popolo de Rome, est aujourd'hui perdue, mais dont le musée du Louvre possède une copie. On a cru en 1857 découvrir l'original dans un tableau que possède sir Walter Kennedy, résidant à Florence.

Plus authenthiques sont le magnifique *Portrait de Jules II*, qui du musée Napoléon est

que par son talent. Dans le haut de la fresque, sous une auréole de petits anges, sont la Trinité, la Vierge et saint Jean le précurseur, et au-dessous les symboles des évangélistes, et assis sur des nuages saint Pierre, Adam, saint Jean, David, saint Étienne, saint Paul, Abraham, saint Jacques, Moïse, saint Laurent et saint Georges.

à Rome. Cet ouvrage, mieux qu'aucun autre, peut faire apprécier l'étendue des progrès qu'avait faits Raphael, alors âgé de vingt-quatre ans et au milieu de sa carrière artistique. Si le dessin du nu dans le corps du Christ offre encore quelques traces du style sec et maigre de l'ancienne école, il y a dans la composition, dans les attitudes, un sentiment de vérité et de noblesse inconnu jusqu'alors, joint à la perfection de l'exécution et à un coloris qui, après plus de trois siècles, est encore presque aussi brillant qu'au premier jour (1). La partie supérieure du tympan du tableau, représentant le Père éternel, est restée en place à Pérouse, si l'on s'en rapporte à Passavant, parfois un peu trop prompt à admettre l'authenticité de certaines œuvres attribuées à Raphael; mais nous croyons avec le savant Orsini que ce n'est qu'une bonne copie exécutée par Stefano Amadei. Au-dessous de la *Mise au tombeau* était une *predella* ou gradin composée de trois médaillons représentant les *Vertus théologales*, figures à mi-corps séparées par des génies debout. Ces admirables grisailles sur fond vert font depuis 1815 partie du musée du Vatican après avoir en 1797 fait le voyage de Paris. On retrouve la même date de 1507, le même style et les mêmes qualités dans la Madone du Louvre connue sous le nom de la *Belle Jardinière*. La Vierge est assise sur un rocher au milieu d'un charmant paysage; l'enfant Jésus debout devant elle s'appuie sur ses genoux, et à sa gauche est agenouillé le petit saint Jean tenant une croix de roseau. Ce tableau, peint pour un seigneur italien, fut cédé par lui à François Ier, et il a orné successivement les appartements de Fontainebleau et de Versailles (2). Passavant et Quatremère de Quincy croient que c'est cette Vierge que Raphael, appelé à Rome en 1508, aurait, comme nous l'apprend Vasari, laissée inachevée, chargeant Ridolfo del Ghirlandajo d'en terminer la draperie bleue. D'autres critiques, au contraire, pensent que le passage de Vasari s'applique à la *Madone de la Casa Colonna*, aujourd'hui au musée de Berlin. En effet, il semble peu probable que la date de 1507 ait été apposée sur une œuvre à laquelle Raphael eût pu travailler jusqu'au milieu de 1508, époque de son départ pour Rome. Indiquons encore comme appartenant à l'année 1507 la *Sainte Catherine d'Alexandrie* de la galerie de Londres, et une première *Vierge au voile*, qui n'est connue que par des copies et par le carton original conservé à l'Académie de Florence. Probablement au commencement de l'année suivante, Raphael peignit la Madone dite de la *Casa Niccolini*, appartenant aujourd'hui à lord Cowper : la Vierge est presque de profil, et l'enfant Jésus se présente de face. Ce tableau est signé MDVIII, R. V. Ainsi que nous l'avons dit, la *Madone de la Casa Colonna* du musée de Berlin date de 1508, et nous pensons que c'est ce tableau dont Raphael confia l'achèvement au Ghirlandajo. En effet ce tableau n'est à proprement parler qu'une ébauche, et probablement Ridolfo Ghirlandajo, respectant l'œuvre du grand maître, y toucha le moins possible et ne fit que ce qui était indispensable (1). Ce tableau n'est pas le seul que Raphael dut laisser inachevé pour obéir aux ordres de Jules II. La *Madone* de la galerie Esterhazy à Vienne n'a jamais été terminée.

Pendant les derniers temps de son séjour à Florence, Raphael était devenu l'ami intime du Frate auquel il avait enseigné la perspective. Cette liaison ne fut pas sans profit pour lui-même, et la vue des œuvres larges et grandioses de l'artiste florentin prépara sans doute la voie à la troisième et dernière manière du peintre d'Urbin, ce qui est facile à reconnaître dans la *Vierge au baldaquin*, qu'il avait commencée pour l'église Santo-Spirito, qui est aujourd'hui au palais Pitti, et que l'on serait tenté d'attribuer au Frate. Ce tableau peu avancé fut terminé après le départ de Raphael, par Jules Romain et le Fattore. Sous Napoléon Ier, il a fait partie du musée de Bruxelles; il a été rendu en 1815. Ce fut au commencement de l'été de 1508 que Raphael fut appelé à Rome. Vasari prétend que ce fut à l'instigation du Bramante, son parent, qui voulait opposer à Michel-Ange le seul rival digne de lui. Quoi qu'il en soit, Jules II dut être fort disposé à accueillir les ouvertures du Bramante, ayant pu à Urbin apprécier et connaître le grand artiste qui lui était proposé.

A l'exemple d'Alexandre VI, qui avait fait peindre à fresque les salles de l'appartement Borgia par Pinturicchio, Jules II avait voulu faire décorer plusieurs salles du troisième étage de cette partie du Vatican, qui avait été bâtie par Nicolas V, et il y avait déjà employé les artistes les plus célèbres de son temps, le Pérugin, Luca Signorelli, Bramantino de Milan, Pietro della Gatta, Pietro della Francesca, le Sodoma et Luca da Cortona lorsque Raphael arriva. On lui confia les murailles de la première des chambres, des *stanze*, celle dite *della Segnatura*, parce que c'était là que se signaient les brefs. Le premier sujet qu'il exécuta fut la grande composition connue sous le nom de *Dispute du Saint-Sacrement*, où l'on voit réunis autour d'un autel portant l'hostie, les saints pontifes, les docteurs et les Pères de l'Église, les théologiens renommés parlant ou méditant sur cet auguste mystère (2).

(1) Cette belle composition, signée *Raphael Urbinas pinxit MDVII*, a été maintes fois reproduite par la gravure; les planches les plus estimées sont celles de G. Perini, de G. Volpato et de Samuel Amsler. La dernière comprend aussi les *Trois Vertus* du gradin.

(2) On en a d'excellentes gravures par R.-U. Massard et Boucher-Desnoyers.

(1) Cette vierge a été gravée par Caspar, P. Lighfoot, 1843, et E. Mandel, 1855.

(2) A gauche est le portrait du bienheureux dominicain Fra Angelico da Fiesole, digne hommage rendu par Raphael à un artiste aussi recommandable par sa piété

Il est impossible d'imaginer une représentation plus sublime de la Divinité; la pensée est admirablement rendue, et l'exécution serait irréprochable si, sacrifiant encore aux habitudes de l'ancienne école, Raphael n'eût cru orner la *gloire* en l'entourant de rayons dorés en relief. Ayant renoncé à cet usage suranné, il se montre plus en maître dans l'*École d'Athènes*, qui fait face à la *Dispute du Saint-Sacrement*. C'est une réunion idéale, sous le portique d'un vaste édifice de la plus noble architecture, des philosophes de tous les temps de la Grèce, inspirée selon toute apparence par Diogène Laerce, dont l'ouvrage sur les philosophes célèbres avait été traduit et publié à Rome dans le siècle précédent. Raphael reçut sans doute aussi quelques avis de Bembo, de Castiglione, de l'Arétin et de tant d'autres érudits avec lesquels il entretenait une étroite liaison. Dans cette composition, qui ne compte pas moins de cinquante-deux figures, Raphael a placé divers portraits contemporains; un jeune homme enveloppé d'un manteau blanc avec des franges d'or s'approchant de Platon est Francesco-Maria della Rovère, neveu de Jules II; Bramante, sous les traits d'Archimède trace une figure de géométrie; en arrière d'un personnage en costume oriental, que l'on croit être Averroès, est un enfant, portrait du duc de Mantoue Frédéric II, alors âgé de dix ans; enfin dans les deux têtes placées à l'extrémité droite de la composition, derrière Ptolémée et Zoroastre, on reconnaît Pierre Pérugin et Raphael lui-même, qui, en composant cette école de philosophie, a laissé une véritable école de la plus belle et de la plus sublime peinture. Il est facile de reconnaître que dans cette œuvre merveilleuse il s'est moins inspiré de Michel-Ange, comme on l'a prétendu, que des chefs-d'œuvre de la sculpture antique dont il était entouré; cependant. lorsqu'il peignit la chambre de la *Segnatura*, il avait déjà pu voir la première moitié du plafond de la chapelle Sixtine, qui fut découverte le 1er novembre 1509. Le carton original de l'*École d'Athènes* est à Milan dans la bibliothèque ambroisienne.

Le troisième côté de la salle, percé d'une fenêtre, présente trois sujets. Dans le haut, au-dessus de la fenêtre, est une composition connue sous le nom de *la Jurisprudence*, et formée de trois figures allégoriques du style le plus élevé, *la Prudence, la Force* et *la Tempérance*. La fresque à gauche de la fenêtre représente *Grégoire IX* (sous les traits de Jules II), *présentant à un avocat consistorial agenouillé devant lui le livre des decretales*. Le pape est entouré de trois cardinaux qui sont les portraits d'Antonio del Monte, oncle de Jules III, Jean de Médicis, qui fut Léon X, et Alexandre Farnèse, plus tard Paul III. A droite de la fenêtre, siège *l'empereur Justinien remettant le Digeste à Tribonien, en présence de Théophile et de Dorothée;* cette fresque a beaucoup souffert. Vis-à-vis, du côté de la cour du Belvédère, est la célèbre fresque du *Parnasse*. Apollon est assis au sommet du mont, à l'ombre de lauriers verts, et au milieu des muses; la fontaine Hippocrène jaillit à ses pieds. Apollon joue du violon, et on a prétendu que le pape exigea qu'il fût le portrait d'un célèbre joueur de violon, Giacomo Sansecondo, alors vivant. Autour d'Apollon et des Muses sont groupés Homère, le Dante, Virgile, Alcaus, Anacréon, Corinne, Ovide, Sapho, Laure et Pétrarque, Horace, Pindare, Sannazar, Tibaldeo, Boccace et plusieurs autres poëtes. Raphael exécuta cette fresque en 1511, et il y apparut avec tout son génie et complétement maître du style et de l'exécution. Au-dessous du *Parnasse*, aux côtés de la fenêtre, sont deux petits sujets en grisaille, *Alexandre faisant déposer les poëmes d'Homère dans le tombeau d'Achille*, et *Auguste empêchant Plautius Tucca et Varius, amis de Virgile, de brûler l'Enéide comme il l'avait ordonné*. Le plafond de la salle de la *Segnatura* avait été peint par le Sodoma; Raphael ne laissa subsister que quelques sujets mythologiques; il remplaça le reste par quatre médaillons ronds et quatre petits sujets sur fond d'or. Près de *La Théologie*, la petite composition dans l'angle du plafond représente *Adam et Ève trompés par le serpent;* près de *La Philosophie*, on voit *La Réflexion* les yeux fixés sur un globe étoilé; le *Jugement de Salomon* est voisin de *La Jurisprudence;* enfin, à côté de *La Poésie*, on voit le *Supplice de Marsyas*. Ces quatre figures allégoriques sont célèbres, et ont été popularisées par les belles gravures de R. Morghen; on reconnaît cependant dans leur exécution une inégalité qui fait supposer que déjà Raphael dans ce travail se fit aider par quelque élève, tandis que bien évidemment sa main seule a touché aux fresques qui décorent les murailles, et qui ont été si magistralement gravées par Volpato.

Les peintures de la chambre de la *Segnatura* n'absorbèrent pas tellement Raphael qu'il n'ait pu se livrer à d'autres travaux; ainsi, c'est à la même période de sa vie que se rapportent celles de ses œuvres qui précédèrent *Le Prophète Isaïe*, qu'il exécuta en 1512 à l'église Saint-Augustin. Au nombre des tableaux de cette époque, était une *Madone* dite *de Loreto*, qui après avoir été peinte pour Santa-Maria-del-Popolo de Rome, est aujourd'hui perdue, mais dont le musée du Louvre possède une copie. On a cru en 1857 découvrir l'original dans un tableau que possède sir Walter Kennedy, résidant à Florence.

Plus authenthiques sont le magnifique *Portrait de Jules II*, qui du musée Napoléon est

que par son talent. Dans le haut de la fresque, sous une auréole de petits anges, sont la Trinité, la Vierge et saint Jean le précurseur, et au-dessous les symboles des évangélistes, et assis sur des nuages saint Pierre, Adam, saint Jean, David, saint Étienne, saint Paul, Abraham, saint Jacques, Moïse, saint Laurent et saint Georges.

revenu au palais Pitti, et celui du jeune marquis *Frédéric de Mantoue*, aujourd'hui à Chaslecote Park, près Warwick. C'est à l'an 1511 que Passavant rapporte, et selon nous avec raison, le portrait de *Jeune homme appuyé sur le coude*, que possède le musée du Louvre, et que l'on a longtemps regardé comme représentant Raphael lui-même; il est facile de reconnaître que le modèle est âgé de quinze à seize ans. Cette gracieuse tête a été gravée par Edelinck. Signalons encore comme appartenant à cette époque *La Vierge de la maison d'Albe*, ainsi nommée parce qu'elle appartint à cette illustre maison dès le temps du fameux vice-roi des Pays-Bas; ce charmant tableau, de forme circulaire, a été acquis, en 1836, par l'empereur de Russie pour le musée de l'Ermitage. Il a été gravé par B.-Desnoyers. Une autre Madone du même temps, *La Vierge à l'œillet*, après avoir pendant plusieurs siècles appartenu à la famille Aldobrandini, est maintenant à Londres, chez lord Garvagh. *La Vierge au voile* du Louvre, nommée aussi *La Vierge au linge*, *La Vierge au diadème*, *Le Silence de la Vierge*, ou *Le Sommeil de Jésus* n'est pas citée par Vasari. Germain Brice dit que dans l'hôtel du comte de Toulouse, on voyait « un beau tableau de Raphael représentant la sainte Vierge qui considère l'enfant Jésus endormi, lequel a passé en 1728 dans le cabinet du prince de Carignan, et dont on a une si bonne estampe gravée par François Poilly. » On croit que ce tableau fut acheté par Louis XV à la vente du prince de Carignan. L'enfant Jésus repose sur un oreiller placé sur une pierre; la Vierge, le front ceint d'un diadème et accroupie devant son fils, soulève le voile dont il est couvert, pour le montrer au jeune saint Jean à genoux, et en adoration. Dans le fond sont des ruines d'édifices (1).

Nous arrivons au plus important des tableaux de la seconde manière de Raphael, celui qui, sous le nom de *Madone de Foligno*, est l'un des principaux ornements du musée du Vatican. Ce tableau fut peint en 1511 par Raphael, à la demande de son ami Sigismondo Conti, premier secrétaire de Jules II et historien distingué, qui le plaça à l'église d'*Ara Cœli*. Sa nièce, Anna Conti, le transporta en 1565 sur l'autel du couvent de Sainte-Anne, fondé à Foligno par sa famille et dont elle était abbesse. Enlevé et porté à Paris en 1797, il est revenu en Italie en 1815, et a pris place au musée du Vatican. Dans le haut est la Madone portée par des nuages; dans le bas, au centre, est debout un petit ange tenant un cartel; à droite, Sigismondo Conti est agenouillé auprès de saint Jérôme debout, qui lui pose la main sur la tête; enfin, à gauche, sont saint Jean-Baptiste et saint François. Dans le fond du tableau, au-dessous d'un arc-en-ciel, est une boule enflammée qui rappelle, dit-on, une bombe qui au siége de Foligno menaça la vie de Sigismondo Conti. La *Madone de Foligno* qui se recommande à la fois par la perfection du dessin, la hauteur du style, la beauté du coloris et l'entente du clair-obscur, a été magnifiquement gravée par B.-Desnoyers en 1810, Saint-Ève en 1848, et Pietro Marchetti en 1850.

Si l'on en croyait Condivi, Bramante aurait essayé de persuader au pape Jules II de confier à Raphael la seconde moitié de la voûte de la chapelle Sixtine; le fait nous paraît peu probable, mais il ne serait pas impossible que le grand peintre d'Urbin eût conçu un instant l'espoir d'être chargé de la décoration des murailles de cette chapelle, et que ce fût dans cette pensée qu'il eût essayé de prouver que lui aussi pouvait atteindre à la grandeur du style de son rival en peignant, à l'imitation des *Prophètes* de la Sixtine, *Le Prophète Isaïe*, qui existe encore sur l'un des piliers de l'église Saint-Augustin. Le prophète est assis, et deux petits anges, vraiment divins, soutiennent une guirlande de feuillage au-dessus de sa tête. Le bras et la jambe nus sont d'un dessin parfait et grandiose, sans être outré comme chez Michel-Ange. « J'avoue, dit Luigi Crespi dans ses *Lettere pittoriche*, que quand je vis *Le Prophète Isaïe*, je restai surpris, et je l'aurais jugé de Michel-Ange à la grandeur du style, à la hardiesse et à la liberté des contours. » — « Mais, ajoute Quatremère de Quincy, nous oserons dire de plus que cette figure en tient encore par une sorte d'insignifiance d'attitude, par le manque d'expression dans la physionomie et par un vide d'intérêt qu'on ne remarque guère chez Raphael lorsqu'il est lui-même. » Cette figure, dont le coloris a beaucoup souffert, et qui dès 1550 dut être restaurée par Daniel de Volterre, n'est donc pas l'un des chefs-d'œuvre de son auteur; mais elle nous paraît avoir une véritable importance historique : elle est, selon nous, le trait d'union entre la seconde et la troisième manière de Raphael, dont elle fixe ainsi la date à l'année 1512.

Le changement de manière est bien plus accusé encore dans le portrait de femme de la tribune de Florence que l'on désigne ordinairement sous le nom de *La Fornarina*, et dans lequel avec vraisemblance Passavant croit voir le portrait de Béatrix de Ferrare, l'une des femmes les plus belles et les plus distinguées de ce temps. C'est un buste de jeune femme vu presque de face, la tête entourée d'un cercle d'or émaillé de feuilles vertes; elle est vêtue d'un corsage de velours bleu et d'un manteau qu'elle retient de la main. Telle est la force de coloris de cette peinture, qu'elle a pu être attribuée à Sebastiano del Piombo et même au Giorgione (1). Lorsqu'il exécuta ce portrait d'une si merveilleuse couleur, évidemment Raphael avait dû

(1) Ce tableau, l'un des plus précieux de notre musée, a été gravé par Poilly, Desnoyers, J.-B. Massard, Ingouf jeune, Gerard et P. Metzmacher.

(1) Ce portrait a été parfaitement gravé par R. Morghen, Bonaini, Martinet et Leisner.

connaître les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, et la venue à Rome, en 1511, de Sebastiano del Piombo, un des meilleurs maîtres de cette école, appelé à Rome par Agostino Chigi, avait pu exercer quelque influence sur son talent. Cette tendance à la vigueur du coloris se retrouve dans deux portraits que l'on a prétendu représenter Raphael lui-même. Rien n'est moins certain que cette assertion, et l'un de ces portraits, aujourd'hui à la pinacothèque de Munich, bien qu'il ait été gravé par Raphael Morghen avec le nom du Sanzio, n'offre avec ses traits connus aucune ressemblance. Le personnage représenté est blond, haut en couleur et vermeil; Raphael dans le portrait bien authentique de la galerie de Florence a les cheveux bruns et un teint un peu olivâtre. On doit bien plutôt dans le portrait de Munich reconnaître celui du jeune patricien Bindo Altoviti, mentionné par Vasari comme admirable, *stupendissimo*. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que c'est en la même année 1512 que Bindo Altoviti demanda à Raphael de peindre une *Sainte Famille avec saint Jean-Baptiste*, patron de Florence, tableau dont Raphael fit sans doute alors le dessin, qui se trouve dans la collection de Londres; mais ce tableau paraît n'avoir été exécuté que quelques années plus tard, sous sa direction et par ses élèves. Il est aujourd'hui au palais Pitti, où on le connaît sous le nom de *La Madonna dell' impannata*, parce que le fond est occupé en partie par un large rideau; il a été gravé par Cornelius Cort. De la même année 1512 datent plusieurs autres *Madones*, telles que celle que Raphael peignit pour le duc d'Urbin, qui en fit présent au roi d'Espagne; elle appartint ensuite au roi de Suède Gustave-Adolphe, et fit partie de la galerie d'Orléans, d'où elle est passée dans la collection Bridgewater. La Vierge est debout au milieu d'un riche paysage, soutenant sous les bras l'enfant Jésus, qui embrasse le petit saint Jean. Au second plan, derrière un buisson, est Joseph emportant sur l'épaule ses instruments de travail. Une petite *Madone* provenant également de la galerie d'Orléans, et achetée en 1856 par sir Mackintosh, a figuré à l'exposition de Manchester. Ce tableau a beaucoup souffert, et presque tous les glacis ont disparu. Enfin, la *Sainte Famille* que Raphael avait peinte pour Leonello da Carpi, et qui de la galerie Farnèse est passée au musée de Naples, appartient encore à l'an 1512. Ce tableau est d'une excellente conservation et paraît être presque entièrement de la main de Raphael.

Déjà, en 1510, le fameux financier Agostino Chigi avait demandé à Raphael les dessins de compositions mythologiques qui devaient orner deux vases de bronze exécutés par le sculpteur Cesarino d'Urbin, dessins conservés aujourd'hui, l'un à Dresde, l'autre à Oxford. Au commencement de 1513, il le chargea de travaux bien plus importants : il lui demanda d'ériger à Santa-Maria del Popolo une chapelle de famille. En même temps il lui confia la décoration du frontispice de la chapelle Chigi, la première à droite en entrant dans l'église de Santa-Maria della Pace. Ce fut sur les espaces laissés vides au-dessus de l'arc de cette chapelle que Raphael peignit ces *Sibylles tiburtine, cuméenne, persique* et *phrygienne*, qui sont au nombre des plus nobles productions de son pinceau, et au-dessus, aux côtés de la fenêtre, les quatre prophètes *Daniel*, *David*, *Jonas* et *Osée*. On a prétendu que dans ces merveilleuses figures Raphaël avait voulu imiter Michel-Ange; disons au contraire, avec Quatremère de Quincy, qu'il semble s'être proposé de montrer dans toutes les parties de son œuvre précisément ce qui manque aux représentations de Buonarroti, la noblesse des formes, la beauté idéale des têtes, la simplicité des ajustements. Raphael, si l'on en croit Vasari, fut aidé dans cette entreprise par Timoteo Viti; mais ce ne dut être que dans l'exécution des *Prophètes*, évidemment inférieurs aux *Sibylles* (1).

Passavant pense que dès avant les fresques de Santa-Marie della Pace, Raphael avait déjà commencé à travailler à la seconde des *Stanze*, celle qui est désignée sous le nom de *Chambre d'Héliodore*. Peut-être en avait-il composé les cartons ; mais nous avons peine à croire que s'il en avait entrepris l'exécution, il l'eût interrompue pour le service d'un simple particulier. Le caractère du pape Jules II suffirait seul à démentir cette supposition. La seconde chambre était déjà ornée de peintures par Pietro della Francesca et le Bramantino; elles furent détruites pour faire place à celles de Raphael. Toutefois, quelques-unes de leurs fresques furent conservées à la voûte, et Raphael se contenta d'ajouter quatre sujets peints à l'imitation de tapisseries : *Dieu promettant à Abraham une innombrable postérité*, suivant Vasari, ou *Dieu apparaissant à Noé*, selon Passavant et Quatremère de Quincy, *Le Sacrifice d'Abraham*, *L'Échelle de Jacob* et *Le Buisson ardent*. Ce plafond (2) a souffert, par suite de la mauvaise préparation de l'enduit; mais cet inconvénient n'existe pas aux grandes fresques des murailles, qui sont assez bien conservées, quoique, comme toutes celles des *Stanze*, elles aient souffert de la fumée des feux de bivouac qu'allumèrent au milieu des chambres les lansquenets du connétable de Bourbon. — Au-dessus de la fenêtre est représenté le *Miracle de Bolseno*. On sait qu'en 1264 un prêtre disant la messe dans Sainte-Christine de Bolseno, ayant douté de la présence réelle, vit des gouttes de sang tomber de l'hostie sur le corporal, prodige qui donna lieu à l'institution par Urbain IV de la fête du *Corpus*

(1) Les meilleures gravures d'après ces dernières sont celles de Volpato et de F. Dien.

(2) Gravé par Aquila.

Domini (la Fête-Dieu). Le repentir du prêtre, la profonde dévotion des fidèles sont rendus par Raphael avec un rare bonheur. Usant de la même licence qu'il s'est permise dans le *Châtiment d'Héliodore*, il a placé à genoux et adorant le saint-sacrement, au lieu du pape Urbain IV, Jules II et les cardinaux Raffaele Riario et San-Giorgo. Cette fresque, tout entière de la main de Raphael, est d'une vigueur de coloris que n'eût pas désavouée le Titien. — La grande composition qui a donné son nom à la chambre représente le *Châtiment d'Héliodore*, préfet du roi Séleucus, entré dans le temple de Jérusalem pour enlever le trésor des veuves et des orphelins, qui y était déposé. A droite on le voit renversé par le cheval d'un guerrier céleste, et deux anges s'apprêtent à le frapper de verges; au fond, devant l'autel, le grand-prêtre Onias agenouillé invoque la protection céleste. A gauche, par une fiction pleine de hardiesse, Jules II, libérateur des États de l'Église, arrive dans le temple porté sur sa *sede gestatoria;* parmi les porteurs, les *seggettieri*, on retrouve les portraits de Jules Romain et de Marc-Antoine Raimondi, le célèbre graveur auquel nous devons tant de précieuses estampes exécutées d'après Raphael et sous sa direction; enfin, auprès du trône se tient Fogliari de Crémone, secrétaire *de' memoriali* de Jules II. Probablement les têtes et les nus de cette fresque sont entièrement peints de la main de Raphael, car à l'époque où elle fut terminée Jules Romain, qui l'aida si souvent par la suite, était trop jeune pour qu'il lui confiât autre chose que des draperies et des parties d'architecture. On croit que Pierre de Crémone, d'abord élève du Corrége, eut aussi quelque part à l'exécution de cette fresque.

Sur la fenêtre qui fait face au *Miracle de Bolseno* est la composition double de la *Délivrance de saint Pierre*, célèbre par le contraste des quatre lumières différentes. Cette peinture doit être la première exécutée par Raphael sous Léon X, qui venait de succéder à Jules II, au commencement de l'année 1513. Raphael, par le choix de ce sujet, voulut signaler un rapprochement qui existait entre le nouveau pontife et le prince des apôtres. Jean de Médicis, défendant comme cardinal légat les intérêts du saint-siége, avait été fait prisonnier à la bataille de Ravenne, en 1512, et sa délivrance presque miraculeuse avait eu lieu, jour pour jour, une année avant son élévation au trône pontifical, sous le nom de Léon X. Au centre de la fresque est la prison fermée par des barreaux au travers desquels on aperçoit l'apôtre endormi et chargé de chaînes que tiennent deux gardiens armés de pied en cap; un ange illuminant le cachot de toute sa splendeur céleste le reveille et lui montre la porte ouverte. A droite, nous voyons saint Pierre libre accompagné de l'Ange et éclairé encore par son auréole passant au milieu des soldats endormis. A gauche, d'autres soldats se réveillent et paraissent s'apercevoir de l'évasion. Cette dernière scène est éclairée à la fois par la lune et par une torche que tient un des gardes. La fresque porte la date de 1514. A droite du *Miracle de Bolseno*, d'un effet si tranquille, la dernière grande fresque représente au contraire une scène de confusion et de tumulte; c'est la marche d'une armée barbare commandée par ce roi qui mérita le surnom de *fléau de Dieu*. Attila, s'avançant vers Rome pour la détruire, est arrêté par le pape Léon Ier le Grand, et plus encore par la vue de saint Pierre et saint Paul armés d'épées et le menaçant du haut des cieux. « Admirable invention de Raphael, dit Stendhal, pour représenter aux yeux la persuasion telle qu'elle pouvait entrer dans le cœur d'un sauvage furieux envahissant la belle Italie! » La date de cette fresque nous est donnée en quelque sorte par la tête du pape, qui est le portrait de Léon X; dans un massier qui l'accompagne on reconnaît le Pérugin (1).

Plus encore sous Léon X que sous son fougueux prédécesseur, la cour pontificale était devenue le rendez-vous des hommes les plus distingués en tous genres que renfermât alors l'Italie. Raphael, lié d'amitié avec la plupart d'entre eux, eut souvent occasion de reproduire leurs traits. Ce doit être au commencement du règne de Léon X qu'il peignit le beau *portrait de Balthazar Castiglione* du musée du Louvre, qui a été gravé par Edelinck, et le double portrait dont on ne possède qu'une copie au palais Doria à Rome, où il est désigné sous le nom de *Barthole* et *Baldus*, célèbres jurisconsultes du quinzième siècle, mais qui en réalité représente *Andrea Navagero* et *Agostino Beazzano*, écrivains distingués, amis intimes de Raphael, de Castiglione et de Bembo (2). Le musée de Madrid possède de cette époque un beau portrait du *cardinal Bibiena*, qui voulut s'attacher Raphael en lui donnant la main d'une de ses nièces, Maria Bibiena, morte avant la réalisation de ce projet. On a prétendu que Raphael avait toujours différé ce mariage, parce qu'il espérait être élevé lui-même à la dignité de cardinal; cette assertion nous paraît devoir être reléguée au rang des fables; son amour pour la Fornarina peut d'ailleurs expliquer son éloignement pour ce mariage. Au musée de Madrid est la *Visitation* que Raphael peignit pour Branconio d'Aquila, et dont il existe une belle gravure par B.-Desnoyers. Au palais Pitti est le portrait de *Tommaso Inghirami* de Volterre, bibliothécaire de Léon X. Le modèle n'était pas heureux; mais Raphael a su le rendre saisissant par la

(1) Les magnifiques fresques de la chambre d'Héliodore ont été admirablement gravées par Volpato et Raphael Morghen.

(2) Nous savons par une lettre de ce dernier que Raphael avait fait aussi le portrait du poëte Antonio Tebaldeo; ce portrait est aujourd'hui perdu, mais on en a une gravure dans l'ouvrage de Longhena.

vérité, l'expression et le relief que lui donne la lumière dont il l'a inondé.

Sur ces entrefaites, le Frate étant venu à Rome, y entreprit quelques travaux; mais, pris par les fièvres qui trop souvent désolent cette ville, il dut retourner à Florence, laissant inachevés un *Saint Pierre* et un *Saint Paul* pour l'église Saint-Sylvestre de Monte-Cavallo; il pria alors Raphael de terminer ces deux tableaux, qu'on voit au palais du Quirinal, et dans lesquels il est facile de reconnaître la main du grand maître.

C'est encore vers 1513, pendant l'exécution de la seconde chambre du Vatican, que Raphael peignit un de ses chefs-d'œuvre, l'admirable tableau d'autel qui de San-Domenico-Maggiore de Naples est passé au musée de Madrid, où il est désigné sous le nom de *La Vierge au poisson*, parce que le jeune Tobie, agenouillé devant la Madone, à laquelle il est présenté par l'archange Raphael, tient pour attribut un poisson suspendu à sa main droite. Près du trône de la Vierge est saint Jérôme debout, ayant son lion couché à ses pieds. Il est probable que le donateur inconnu qui avait commandé ce tableau avait pour patron saint Jérôme et l'archange Raphael (1). Vers la même époque Raphael fut appelé par Agostino Chigi à décorer les murailles d'une salle de son casin du Trastevere, qui fut appelé plus tard la Farnésine lorsqu'il eut été confisqué par le pape Paul III, Farnèse. Le plafond de cette salle avait été peint par Baldassare Peruzzi, et les lunettes, à l'exception d'une, ainsi que la composition de *Polyphème*, par Sebastiano del Piombo. Pendant que ce dernier exécutait ses fresques, Michel-Ange vint le voir, et ne l'ayant pas rencontré, laissa pour carte de visite une tête grandiose qu'il dessina dans l'une des lunettes, et qu'on admire encore aujourd'hui. Cette anecdote, cette prétendue critique que Michel-Ange aurait voulu faire ainsi du style *mesquin* de Raphael sont généralement admises; mais si ridicule que soit ce conte, il doit être réfuté. Sebastiano avait terminé les lunettes vers 1512, avant que Raphael commençât la peinture qui est au-dessous, et sans doute il n'avait pas laissé une de ces lunettes vides avec son crépi brut, tout exprès pour que Michel-Ange, quelques années plus tard, donnât une leçon à Raphael. Qu'on songe encore que les échafaudages enlevés, le bras du grand Michel-Ange n'aurait pu atteindre à la hauteur où se trouve cette tête. Ce ne fut en effet qu'en 1514 que Raphael exécuta la *Galathée*, malheureusement la seule fresque de sa main dans cette salle de la Farnésine. Le sujet est emprunté au tableau tracé par Philostrate; il présente Galathée voguant en triomphe sur une conque traînée par des dauphins et entourée de Néréides et de Tritons. Autour d'elle voltigent des Amours. Toute cette œuvre est ravissante; Raphael y a répandu partout le charme et la grâce; le coloris seul est un peu cru et rouge, surtout dans la partie inférieure du corps de Galathée et dans toute la figure du centaure marin (1). C'est à l'occasion de cette fresque que Raphael écrivit à B. Castiglione une lettre restée célèbre, parce que l'une de ses phrases indique la tendance du maître vers la beauté idéale : « Je dirai que pour peindre une beauté j'aurais besoin d'en voir plusieurs, à la condition que votre seigneurie fût présente pour choisir la plus belle; mais les bons juges et les belles femmes étant rares, *je me sers d'une certaine idée qui se présente à mon esprit*. Si cette idée a quelque excellence d'art, c'est ce que je ne sais, bien que je me donne de la peine pour l'acquérir. »

Dès 1513 une dame bolonaise, renommée par sa piété, qui même lui mérita plus tard les honneurs de la béatification, Elena Duglioni dell' Oglio, avait fait demander à Raphael par son oncle, Lorenzo Pucci, cardinal des Santi-Quattro, un tableau d'autel pour la chapelle qu'elle avait consacrée à sainte Cécile dans l'église de S.-Giovanni-in-Monte à Bologne. Ce ne fut que quatre ans plus tard, en 1517, que Raphael put la satisfaire et peignit la *Sainte Cécile*, aujourd'hui principal ornement du musée de Bologne. La sainte tenant un petit orgue, qu'elle laisse échapper, est debout, les yeux levés au ciel et paraissant écouter le concert des anges; elle a à sa droite saint Paul et saint Jean l'Évangéliste et à sa gauche la Madeleine et saint Augustin. On sait que Raphael envoya son œuvre au Francia, et qu'avec une modestie bien rare il autorisa le maître bolonais à la retoucher s'il y découvrait quelque défaut. Vasari a prétendu que le Francia était mort de chagrin à la vue d'un chef-d'œuvre dont la perfection lui révélait l'inutilité de ses efforts durant sa longue carrière; c'est encore une de ces fables qui ont eu cours trop longtemps; il est certain que le Francia ne mourut qu'en 1533, seize ans par conséquent après l'arrivée de la *Sainte Cécile* à Bologne (2). Ce fut aussi pour un noble bolonais, le comte Vincenzo Ercolani, que, dans un très-petit cadre, Raphael peignit une de ses œuvres les plus grandioses, la *Vision d'Ezéchiel* du palais Pitti. La tête de Jehovah ne le cède en grandeur et en majesté à rien de ce que Michel-Ange a peint ou sculpté de plus noble, de plus majestueux. Raphael a même su donner ce cachet de grandeur aux trois animaux et à l'ange, symboles des Évangélistes. Ce tableau a été gravé par A. Morghen, Longhi, P. Pelée et Calamatta (3).

(1) Parmi les nombreuses gravures de *La Vierge au poisson*, nous ne citerons que les principales, celles de Desnoyers, de F. Lignon et d'Enzing Müller.

(1) La *Galathée* a été magnifiquement gravée par Marc-Antoine et de nos jours par Théodore Richomme.

(2) Ce tableau a été souvent gravé; les estampes les plus estimées sont celles de Strange, R.-U. Massard, Mauro Gandolfi et Lefebvre.

(3) Vasari cite comme appartenant à cette époque de la carrière de Raphael une *Nativité* qu'il peignit pour le comte Canossa de Vérone; l'original est perdu aussi bien qu'une copie qu'en avait faite Taddeo Zuccari.

Nous voici arrivés à la troisième des *Stanze* du Vatican, celle de *la Torre Borgia*, aujourd'hui connue sous le nom de chambre de l'*Incendie du Bourg*. Les peintures de la voûte sont dues au pinceau du Pérugin, et c'est par respect pour son maître que Raphael voulut les conserver.

La troisième des *Stanze* présente, comme les autres, quatre grandes fresques, qui furent payées chacune à leur auteur 1,200 écus d'or, plus de 10,000 fr. de notre monnaie, somme énorme à cette époque; elles furent exécutées de 1514 à 1517 (1). En 847 un incendie, secondé par un violent ouragan, éclata dans les maisons du *Borgo Vaticano*, quartier compris entre le mausolée d'Adrien et la basilique de Saint-Pierre, que le fléau menaçait de détruire; saint Léon paraît au balcon, fait le signe de la croix, et l'incendie s'éteint. Les détails de cette composition sont magnifiques; à droite est la célèbre figure d'une jeune fille portant sur sa tête un vase plein d'eau et comparable à tout ce que la sculpture antique a produit de plus parfait; à gauche, s'inspirant de Virgile, Raphael a placé un homme portant un vieillard sur ses épaules et suivi de sa femme et de son fils; c'est Énée sauvant Anchise de l'incendie de Troie. Au second plan, une femme, du haut d'une maison en flammes, tend son enfant à son père. Les groupes divers de ce tableau peignent admirablement le désordre, l'effroi, la consternation. Cette fresque paraît avoir été exécutée presque entièrement de la main de Raphael (2). A droite de l'*Incendie* est la *Victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins*, qui, partis de l'île de Sardaigne, étaient venus tenter un débarquement à Ostie, scène racontée par Anastase le bibliothécaire dans la vie de Léon IV. Le pontife, dont les traits sont ceux de Léon X, est assis sur le rivage, entouré de cardinaux, qui sont les portraits de Jules de Médicis, depuis Clément VII, et de Bernardo da Bibiena, l'ami et le protecteur de Raphael. La tranquillité de ce groupe contraste heureusement avec le tumulte du reste de la scène. Raphael eut peu de part à l'exécution de cette fresque, dont il paraît avoir seulement fourni le carton. En face de celle-ci est le *Couronnement de Charlemagne* par saint Léon III, dans la basilique vaticane. Derrière l'empereur, un jeune enfant, soutenant la couronne de fer, est le portrait d'Hippolyte de Médicis, fils naturel de Julien de Médicis, pour lequel Léon X avait une vive affection. Saint Léon III a les traits de Léon X et Charlemagne ceux de François Ier. L'ensemble de la cérémonie est magnifique; à droite sont des hommes portant une table d'or et des vases d'argent; on prétend que quelques-unes de ces dernières figures sont de Vanni, mais la plupart sont dues au pinceau de Jules Romain. Enfin, on voit au-dessus de la fenêtre *La Justification de saint Léon III*. Placé près d'un autel, les yeux levés au ciel, les mains posées sur le livre des Évangiles, le pape proteste de son innocence et de la fausseté des accusations dirigées contre lui par le neveu de son prédécesseur, Adrien Ier. Cette fresque a souffert plus que toutes les autres, et on croit que l'exécution en est due au Fattore ou à Vincenzio da San-Gemignano; elle porte la date de 1517. Les fresques de la troisième chambre, à l'exception de l'*Incendie*, sont les moins importantes des *Stanze*; peintes par les élèves de Raphael, elles eurent besoin de réparation presque dès le principe, puisqu'elles durent être retouchées en plusieurs endroits par Sebastiano del Piombo (1). Nous passerons sous silence la quatrième des *Stanze*, dite *de Constantin*. La *Victoire du pont Molle* avait été seule composée par Raphael; l'exécution appartient à Jules Romain, qui après la mort de son maître acheva de décorer cette chambre avec l'aide de plusieurs de ses condisciples.

Dans une salle du Vatican, dite des Palefreniers, *Le Christ et les Apôtres* avaient été peints en camaïeu vert sur les dessins et par les élèves de Raphael. Ces peintures ont été retouchées ou plutôt refaites par Carlo Maratta, et les véritables figures de Raphael ne nous sont connues que par les gravures de Marc-Antoine et par d'assez médiocres imitations en couleur peintes sur les piliers de l'église Saint-Vincent-et-Saint-Anastase *alle tre fontane*, dans la campagne de Rome, probablement d'après les planches de Marc-Antoine.

En même temps que Raphael peignait la troisième chambre, ses élèves exécutaient sur ses cartons la fameuse série des *Loges*. Au second étage de la cour de S.-Damaso au Vatican est une galerie ou loge ouverte d'un côté, divisée en treize travées, dont chacune présente à son plafond quatre fresques de petite dimension. La série se compose donc de cinquante-deux sujets, dont quarante-huit sont tirés de l'Ancien Testament et quatre seulement du Nouveau; cette suite est connue sous le nom de *Bible de Raphael*. Quelques-uns des cartons des Loges sont parvenus jusqu'à nous; ce ne sont que de simples lavis rehaussés de blanc. Jules Romain prit plus qu'aucun autre part à l'exécution de ces fresques, et paraît avoir été chargé de diriger ses collaborateurs, le Fattore, Pierino del Vaga, Polidoro et Maturino de Caravaggio et Pellegrino da Modena. Une seule composition passe pour être entièrement de la main de Raphael; c'est la première, *Le Père éternel séparant la lumière des ténèbres*, figure d'une grandeur et d'une expression incomparables. On a prétendu aussi, mais avec moins de certitude, que la der-

(1) Dans une de ses *Lettres sur l'Italie*, Dupaty a donné de *L'Incendie du Bourg* une description animée, mais un peu emphatique.

(2) On en a une excellente gravure de Volpato.

(1) Elles ont été gravées par Aquila.

nière fresque, *La Cène*, a été également peinte par le Sanzio (1).

Les Loges présentent encore à notre admiration un autre genre de trésors ; ce sont les délicieuses arabesques dont elles furent décorées par Jean d'Udine, le plus habile des élèves de Raphael en ce genre. Raphael lui en fournit les dessins en s'inspirant, dit-on, des peintures antiques des Thermes de Titus, déjà praticables en partie dès 1506 ; mais à chacune de ces compositions il sut attacher une idée, en introduisant dans l'une les attributs des saisons, dans d'autres ceux des arts ou des sciences, ou des sujets allégoriques ou mythologiques (2). Raphael avait le projet de continuer dans les autres loges la suite du Nouveau Testament ; mais sa mort prématurée en empêcha l'exécution.

Dans la chapelle Sixtine, au-dessous des fresques peintes par Signorelli, Rosselli, Botticelli, le Pérugin et le Ghirlandajo, sont des peintures imitant des tentures. Léon X conçut la pensée de les recouvrir les jours de fête par de véritables tapisseries en laine, soie et or, telles qu'on les exécutait alors en Flandre, et qui devaient le nom d'*Arazzi* à la ville d'Arras, surtout renommée pour ce genre de fabrication. Il en demanda à Raphael les cartons, qui furent envoyés à Arras, où ils furent exécutés en tapisserie sous la direction de Van Orlay et peut-être aussi de Michel Coxie, tous deux élèves de Raphael. Les *Arazzi*, qui ne coûtèrent pas moins de 70,000 écus d'or, furent apportés à Rome en 1518, et exposés dans la chapelle Sixtine le 26 décembre de l'année suivante. Raphael avait compris la tâche que lui imposait le voisinage des chefs-d'œuvre de Michel-Ange ; aussi dans la composition de ces cartons s'efforça-t-il avec succès d'introduire une grandeur de style qui ne le cédât en rien à la majesté de son rival. Les *Arazzi*, volés lors du sac de Rome en 1527, furent rachetés à Lyon par le connétable Anne de Montmorency, qui les restitua au pape Jules II en 1555 ; ils furent volés une seconde fois en 1789, retrouvés à Gênes en 1808, et rachetés par Pie VII. Aujourd'hui réunis dans une galerie spéciale, ils sont l'un des plus précieux trésors du Vatican. Les sujets sont au nombre de dix : 1° *La Pêche miraculeuse ;* 2° *Le Christ remettant les clés à saint Pierre ;* 3° *Saint Paul frappant Elymas d'aveuglement ;* 4° *Saint Pierre et saint Paul guérissant un boiteux dans le temple ;* 5° *Le Châtiment d'Ananias ;* 6° *Saint Paul et saint Barnabé à Lystres ;* 7° *Saint Paul prêchant sur l'Aréopage ;* 8° *Le Martyre de saint Étienne ;* 9° *La Conversion de saint Paul ;* 10° *Saint Paul en prison.* Le Vatican possède encore plusieurs autres tapisseries exécutées plus tard sur les dessins de Raphael et de ses élèves ; mais elles ont bien moins de célébrité, et c'est à juste titre. Elles furent envoyées au pape par François Ier.

Par suite d'une négligence que peuvent seuls expliquer la mort de Raphael et de Léon X et le peu d'intérêt que portait aux arts son successeur, Adrien VI, les cartons des *Arazzi* restèrent en Flandre sans que personne songeât à leur conservation ; ils avaient même, pour la commodité des ouvriers chargés de les reproduire, été coupés chacun en plusieurs bandes verticales. Longtemps ils furent confondus dans le mobilier de la manufacture ; on assure même que quelques-uns furent exposés en plein air au-dessus de la porte d'entrée pour servir d'enseigne à la fabrique. C'est sans doute ainsi que trois cartons avaient disparu quand, à l'instigation de Rubens, les sept qui restaient furent achetés par le roi Charles Ier. Bientôt la révolution d'Angleterre éclata ; le musée royal fut vendu et dispersé ; les cartons, qui n'étaient alors que fort peu appréciés des amateurs anglais, allaient être adjugés à l'encan, sur une mise à prix de 300 liv. st. (7,650 fr.) ; mais Cromwell, montrant plus de goût que ses contemporains, les fit acheter pour les conserver à la nation. Le protecteur mort, Charles II les envoya à Morlake, pour qu'ils y fussent copiés en tapisserie par un artiste nommé Cleen, directeur de la manufacture que Jacques Ier avait établie en cette ville. Là, comme à Arras, ils restèrent longtemps enfouis ; enfin, par les ordres du roi Guillaume, ils revinrent à Londres, où ils furent restaurés par le peintre W. Cooke et bientôt après placés dans une galerie du château d'Hampton-Court, où on les admire aujourd'hui. Ces cartons ne sont point, comme à l'ordinaire, de simples dessins au crayon noir sur papier gris ou blanc ; pour servir de modèles à de simples ouvriers en tapisserie, ils avaient dû être coloriés ; aussi ce sont de véritables peintures à la détrempe, qui encastrées dans les boiseries de la galerie, produisent l'effet de peintures à fresque. Les sujets des cartons d'Hampton-Court sont les sept premiers des dix que nous avons énumérés. Les cartons furent composés de 1515 à 1516. Ce fut dans cette dernière année que Raphael donna, conjointement avec Jules Romain, les dessins assez voluptueux de neuf fresques mythologiques destinées à décorer une salle de bain dépendant de l'appartement occupé dans le Vatican même par le cardinal Bibiena, au dernier étage au-dessus des loges ; ces fresques sont généralement en fort mauvais état, mais on en possède des gravures par Marc-Antoine.

Dans un pavillon dépendant de la villa Borghèse, et longtemps désigné sous le nom de *Casin de Raphael*, bien qu'il ne lui ait jamais

(1) Les peintures des Loges étaient restées pendant plusieurs siècles exposées à toutes les intempéries ; ce fut le roi Murat qui, venu à Rome en 1814, fit garnir les Loges de vitrages et assura ainsi leur conservation.

(2) La collection des arabesques du Vatican a été publiée en grand par le célèbre graveur Volpato ; elle a servi presque universellement de type jusqu'à la découverte de Pompei et d'Herculanum, qui a pu fournir aux artistes décorateurs de nouveaux modèles.

appartenu, était un plafond peint vers cette époque; un des sujets, *Alexandre et Roxane*, avait été dessiné par Raphael et peint par Pierino del Vaga. Heureusement cette fresque, dont on a la gravure par Volpato, avait été détachée et portée au palais Borghèse ainsi que deux autres, l'une dessinée par Michel-Ange, l'autre par un élève de Raphael; car le casin a été détruit en 1848 par les insurgés.

Peu d'œuvres d'art ont eu à subir les vicissitudes auxquelles fut exposé l'un des principaux chefs-d'œuvre exécutés par Raphael dans ses dernières années, et lorsqu'il était dans toute la force de son talent. Il avait peint pour l'église des Olivétains de Palerme, Santa-Maria dello-Spasimo, un tableau d'autel représentant *Le Christ succombant sous le poids de la Croix*, que cherche à soutenir Simon le Cyrénéen, en présence des saintes femmes, éplorées, et de la Vierge, secourue par saint Jean et la Madeleine. Le navire qui portait le tableau fit naufrage et périt corps et biens; mais, par le plus heureux des miracles, la caisse qui contenait l'œuvre de Raphael surnagea et fut recueillie dans le port de Gênes sans que l'eau y eût pénétré. Le tableau ne fut restitué par les Génois que grâce à la puissante intervention du pape; depuis, il fut acheté aux religieux de Palerme par le roi d'Espagne Philippe V, qui le plaça dans sa chapelle, et il est aujourd'hui au musée de Madrid, après avoir figuré au musée Napoléon de 1810 à 1815. Le *Spasimo* est du petit nombre de tableaux qui paraissent avoir été entièrement peints de la main de Raphael; il est d'un coloris aussi vigoureux que *La Transfiguration*, et nulle part le grand maître n'a poussé plus loin la vérité du sentiment, la puissance de l'expression (1). C'est également au musée de Madrid que se trouvent une *Sainte Famille sous un chêne*, terminée par le Fattore, et qui a fait partie de la galerie de Charles I[er], et une autre *Sainte Famille* qui, vendue à Charles I[er], en 1628, par Charles de Gonzague, duc de Mantoue, fut acquise en 1649 par Philippe IV d'Espagne, qui en la voyant s'écria : « C'est ma perle ! » Ce nom est resté au tableau, qui est appelé *La Perle* et non pas *La Vierge à la perle*, comme on le trouve dans quelques auteurs. La Vierge soutient l'enfant Jésus assis sur son genou, un pied dans son berceau; devant lui est le petit saint Jean, lui présentant des fraises dans le pan de son vêtement de peau de mouton; à la gauche de la Vierge est sainte Anne, et à l'arrière-plan saint Joseph travaille dans son atelier. On croit que Jules Romain a eu beaucoup de part à l'exécution de ce tableau, et que cette circonstance est cause que le coloris a un peu poussé au noir (2).

Revenant en Italie, nous trouvons, au palais Pitti, une des Madones de Raphael les plus séduisantes et les plus connues, *La Vierge à la chaise*, chef-d'œuvre qui peut être attribué en entier à son divin pinceau. Elle a fait partie du musée Napoléon (1). Une Madone de la troisième manière de Raphael, *La Vierge au rideau*, avait quitté, nous ne savons comment, le palais de Madrid pour passer en Angleterre, où elle a été acquise par le roi de Bavière Louis I[er], qui l'a placée dans la pinacothèque de Munich. Sa composition a beaucoup d'analogie avec celle de *La Vierge à la Chaise*, et M. Viardot croit que ce tableau pourrait bien n'être qu'une imitation peinte par Andrea del Sarto (2). Une excellente Madone de Raphael, *La Vierge aux candélabres*, a successivement appartenu au prince Borghèse, à Lucien Bonaparte, et au duc de Lucques. Un riche Anglais, M. Munro, la possède aujourd'hui.

Nous voici arrivés à deux des œuvres les plus importantes de Raphael; elles sont pour nous doublement intéressantes, puisqu'elles nous appartiennent, et que de tout temps elles ont fait partie de la galerie française; nous voulons parler de *La grande Sainte Famille*, ainsi que du *Saint Michel*, que Laurent de Médicis, après son usurpation du duché d'Urbin, envoya à François I[er], dont il cherchait à s'assurer l'appui. Le *Saint Michel terrassant le démon* est une figure magnifique, de grandeur colossale, dont le vêtement porte écrit sur le bord : *Raphael Urbinas pingebat* MDXVII. Peut-être le choix du sujet était-il une allusion à l'ordre de Saint-Michel, fondé par Louis XI, et dont le roi de France était le grand maître; peut-être aussi l'artiste avait-il en vue la répression de l'hérésie de Luther, qui alors commençait à se répandre en Allemagne et menaçait d'envahir la France. Raphael a fait preuve dans cette œuvre d'une admirable puissance; point de contrainte dans l'attitude de l'archange, point de violence dans son regard; c'est un vainqueur dont le triomphe est sans effort, le combat sans fatigue, la victoire sans passion; sa tête est sublime de grandeur et de dignité. Jules Romain paraît avoir pris une grande part à l'exécution de ce tableau. *La Sainte Famille* au contraire paraît être presque entièrement de la main de Raphael; elle porte la date de 1518. Le grand artiste était alors à l'apogée de son talent; aussi dans le tableau du Louvre qu'on appelle par excellence *La Sainte Famille de Raphael*, pour la distinguer de ses autres Madones désignées par un surnom, trouve-t-on réunies toutes ses qualités, pureté de dessin, vigueur de coloris, grâce, sublimité et variété d'expression dans les sept admirables figures que comprend la composition,

(1) Le *Spasimo* est connu par l'excellente gravure de Paolo Toschi.

(2) On en a une grande et belle gravure par N. Lecomte (1858).

(1) Les gravures en sont presque innombrables; les principales sont dues à R. Morghen, Muller, Bartolozzi, B.-Desnoyers, Giovita Garavaglia, R.-U. Massard, Ch. Schuler, Ant. Perfetti, E. Duponchel, etc.

(2) Gravée par P. Toschi et J.-C. Thevenin

la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, sainte Élisabeth, le petit saint Jean et deux anges (1). Le musée du Louvre possède encore plusieurs autres tableaux de Raphael appartenant à la même époque, tels que *La Vierge au berceau*, qui n'a peut-être été exécutée que par l'un de ses élèves, la *Sainte Marguerite tenant une palme et écrasant un dragon*, peinte, suivant Vasari, presque entièrement par Jules Romain, en l'honneur de la patronne de la sœur de François I[er], mais défigurée par les restaurations et les repeints, enfin le beau *Portrait de Jeanne d'Aragon*, princesse Colonna, qui passait pour la plus belle femme de Rome. La tête seule est de Raphael, et tous les accessoires ont été peints par Jules Romain. L'authenticité de ce tableau a été contestée; on trouve dans la tète une certaine sécheresse qui n'est pas ordinaire aux œuvres de la troisième manière de Raphael. Dans tous les cas, ce serait une excellente copie du temps, et il est hors de doute que ce portrait est bien celui de Jeanne d'Aragon mentionné par Vasari (2).

Nous trouvons au palais Pitti, où il est revenu de Paris en 1815, le meilleur, le plus complet des portraits peints par Raphael, celui du pape *Léon X*, accompagné de ses deux parents, les cardinaux Luigi de' Rossi et Jules de Médicis, qui plus tard fut Clément VII. Ce portrait, qui a été gravé par Morel, doit dater de 1518, car Luigi de' Rossi, fils d'une sœur de Léon X, élevé au cardinalat en 1517, mourut en 1519. Une excellente copie par Andrea del Sarto est au musée de Naples. Nous ne parlerons que pour mémoire d'un portrait de *Laurent de Médicis, duc d'Urbin*, père de Catherine de Médicis; ce portrait, aujourd'hui perdu, avait été peint dans la même année 1518, aussi bien que l'admirable buste du *Joueur de violon* du palais Sciarra de Rome. Ce portrait, étonnant surtout par la merveilleuse habileté et le fini de l'exécution, passe pour être celui d'Andrea Marone de Brescia, habile musicien, très-aimé de Léon X (3).

Nous pourrions indiquer encore plusieurs portraits mentionnés par Vasari, mais nous avons hâte d'arriver à une œuvre que nous n'hésitons pas à regarder comme supérieure à *La Transfiguration* elle-même et comme la plus merveilleuse que l'art de la peinture ait jamais enfantée; c'est nommer *La Madone de saint Sixte*. Ce tableau fut peint pour les bénédictins de Saint-Sixte de Plaisance; l'électeur de Saxe, Auguste III, l'acquit en 1754 pour la somme de 11,000 sequins, environ 400,000 fr. d'aujourd'hui, plus une copie par Paris Nogari, destinée à remplacer l'original. *La Madone de saint Sixte* est aujourd'hui la gloire du musée de Dresde. La Vierge, glorieuse et vraiment divine, s'élève au ciel sur un fond lumineux tout semé de têtes de chérubins légèrement indiquées; à sa droite est prosterné le pape saint Sixte, fondateur du couvent des Bénédictins de Plaisance, revêtu d'une chape dont les broderies représentent les Apôtres. A gauche de la Vierge est sainte Barbe, également agenouillée sur les nuages; enfin, dans le bas sont deux charmantes demi-figures d'anges, les coudes posés sur un appui qui porte la tiare du pontife. *La Madone de saint Sixte*, entièrement de la main de Raphael, est peut-être le mieux conservé de ses ouvrages (1).

Vers la même époque, Raphael peignit pour le cardinal Colonna qui en fit cadeau à Jacopo da Carpi, son médecin, le *Saint Jean-Baptiste* de la Tribune (2). Cette figure, d'une grande vigueur de coloris et de relief, n'est cependant pas partout d'un dessin complétement irréprochable; toutefois, elle ne mérite ni les éloges exagérés que lui donne Quatremère de Quincy ni le blâme sans mesure que lui inflige Passavant. D'ailleurs on doit sans doute accuser des légères imperfections qu'on y reconnaît quelque élève employé par Raphael pressé de s'occuper des cartons de la fable de *Psyché* d'après Apulée, dont dont il voulait décorer le grand vestibule de la Farnésine. Il en abandonna malheureusement l'exécution à ses élèves Jules Romain, le Fattore et Jean d'Udine, se contentant de leur donner pour modèle une des *Trois Grâces*, celle vue de dos, la seule figure qui soit peinte de sa main. Ces fresques ont souffert et en outre ont été retouchées par Carlo Maratta, qui les a sauvées d'une destruction complète; c'est peut être à ces circonstances qu'elles doivent un coloris généralement rouge et le manque de finesse dans le travail; mais la composition n'en est pas moins pleine de charme, et partout Raphael a su allier la grâce à la majesté. Rien n'est plus connu que cette magnifique suite dont les sujets principaux, occupant le milieu de la voûte, sont : *Le Banquet des Dieux pour la réception de Psyché dans l'Olympe*, et *L'Amour plaidant la cause de Psyché devant l'assemblée des Dieux*. Raphael, voulant éviter la nécessité de faire *plafonner* ces deux compositions, les a tracées sur des tapisseries feintes, qui paraissent attachées au plafond (3).

(1) Les principales gravures de ce chef-d'œuvre sont celles de Gérard Edelinck et de Th. Richomme.

(2) Il a été gravé par R. Morghen et Leroux.

(3) M. Gruyer pense que c'est le même artiste qui a servi de modèle pour l'Apollon du Parnasse des *Stanze*; cette supposition est peu admissible, car il serait ici aussi jeune au moins que dans le Parnasse peint huit années auparavant.

(1) Elle a été gravée un grand nombre de fois; les principales planches sont celles de G.-C. Schultze, F. Müller, Thouvenin et B.-Desnoyers.

(2) Il a été gravé par Bervic dans *la Galerie de Florence*.

(3) La fable de Psyché a été gravée en tout ou en partie par Nicolas Dorigny, S.-M. Sandrard, Marc-Antoine, Ch. Alberti, B. Pavillon, etc. Il existe une autre suite de l'histoire de Psyché, gravée en 32 planches par Marc-Antoine d'après des dessins de Raphael, aujourd'hui dispersés ou perdus pour la plupart.

pierre noire, à la pointe d'argent ou à la sépia.

Nous devons encore mentionner parmi les œuvres de Raphael les fameux vases de *Majolica* conservés dans la pharmacie de Lorette. Ces vases précieux sont au nombre de trois cent quatre-vingts, sur lesquels cent vingt au moins ont été exécutés d'après des compositions de Raphael; les autres sont attribuées à Jules Romain et à Michel-Ange. Ces vases furent donnés par Francesca Mario, duc d'Urbin.

Il n'est rien moins que prouvé que Raphael ait jamais manié le ciseau; cependant il doit prendre rang parmi les sculpteurs, ayant au moins fourni les dessins des deux statues de *Jonas* et d'*Élie* qui ornent la chapelle Chigi à Santa-Maria-del-Popolo; nous pensons que toutes deux furent sculptées par le Florentin Lorenzetto, ce qui est hors de doute pour la seconde. Le *Jonas* étant très-supérieur sous le rapport de l'exécution et du fini, Passavant croit pouvoir en conclure qu'il est entièrement de la main de Raphael. Ne pourrait-on pas plutôt supposer que la perfection de cette figure vient de ce qu'elle fut exécutée sous les yeux de Raphael, tandis que la statue d'*Élie* ne le fut qu'après sa mort? Une preuve plus concluante que Raphael a pratiqué la sculpture résulte d'une lettre écrite, le 8 mai 1523, par le comte Castiglione à son intendant à Rome, où on lit : « Je désire, lui dit-il, savoir si Jules Romain a encore le jeune garçon de marbre de la main de Raphael et le dernier prix auquel il me le laisserait. » On ne sait ce que cette figure est devenue; cependant on croit la retrouver dans un groupe d'un *Enfant mortellement blessé porté par un dauphin*, appartenant à sir Harvey Bruce et ayant fait partie de l'exposition de Manchester.

Enfin, parmi les sculptures attribuées à Raphael nous indiquerons comme plus authentique une médaille à l'effigie de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, gravée en 1517.

Comme presque tous les grands artistes du moyen âge, comme Giotto, Orcagna, Léonard de Vinci, Michel-Ange et tant d'autres, moins illustres, Raphael cultiva à la fois tous les arts du dessin, et il serait plus connu comme architecte si son merveilleux talent de peintre n'eût pas accumulé sur sa tête toute la gloire qui semble pouvoir être le partage d'un seul homme. Il avait évidemment appris à dessiner l'architecture chez le Pérugin; il n'en faut d'autre preuve que le temple si remarquable de composition, de pureté, d'élégance et de perspective du *Sposalizio*. Vasari a dit de ce monument : « Il est fait avec tant d'art que c'est une chose admirable que de voir les difficultés qu'il se plaisait à vaincre. » Plus tard, il avait fait également montre de son habileté en cet art dans sa fresque de *L'Ecole d'Athènes;* mais il ne reçut probablement les premières notions d'architecture pratique que du Bramante, dont l'amitié ne lui fit jamais défaut, et lorsque, vers 1513, Raphael dessina la maison qu'il se bâtit dans le *Borgo nuovo*, ce fut le Bramante qui en conduisit les travaux. Cette construction offrit cette particularité, fort remarquée à cette époque, qu'une grande partie des ornements fut exécutée en terre cuite moulée. Il ne reste plus de cette maison de Raphael que quelques débris attenant au palais Accoramboni. Une de ses premières entreprises architecturales semble aussi avoir été la jolie chapelle octogonale qu'il éleva pour Agostino Chigi à Santa-Maria-del-Popolo. Nous avons dit que pour cette chapelle il avait fourni les modèles des statues de *Jonas* et d'*Élie;* il donna également les dessins des sujets de l'histoire sainte qui en 1516 furent reproduits en mosaïque sur la coupole par Luigi da Pace. Mais auparavant, par ordre du cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X, Raphael avait changé entièrement la décoration intérieure de la petite église de Santa-Maria-in-Domenica, dite *La Navicella*. L'ornementation en est simple, et manque généralement de relief; mais partout elle est fine et pleine d'élégance, et digne de l'auteur des arabesques du Vatican. Les écuries attenant à la Farnésine avaient été bâties par Raphael; comme l'église de *La Navicella*, elles se recommandaient surtout par les détails; menaçant entièrement ruine, elles ont été démolies en 1808. Sous le règne de Jules II, aucuns travaux importants en ce genre ne paraissent avoir été confiés à Raphael, et ce n'est qu'en 1513, lorsque Léon X monte sur le trône, qu'il prend part aux grandes constructions publiques. En 1465, Paul II avait chargé Guglielmo da Majano de construire de vastes *loges* au Vatican; Jules II avait demandé au Bramante un dessin plus complet, mais la mort du pontife et de l'artiste avaient empêché de donner suite à l'entreprise; enfin, Léon X s'adressa à Raphael, qui éleva ce triple étage de *loges* qui domine la cour de Saint-Damase, et qu'il devait enrichir de ses belles compositions bibliques et de ses délicieuses arabesques. Le 1er août 1515 Léon X nommait architecte de Saint-Pierre, avec un traitement annuel de 300 ducats d'or, Raphael, que le Bramante avait désigné lui-même avant de mourir, mais en lui adjoignant Frà Giocondo et Giuliano da San-Gallo. Leur mort laissa Raphael chargé seul de l'entreprise, de 1518 jusqu'à sa mort. Il avait commencé par faire en relief un modèle de Saint-Pierre, tel qu'il se proposait de le terminer; ce modèle n'existe plus et ne nous est connu que par les traits assez informes que nous ont conservés Serlio, dans ses *Regole generali d'architettura*, et Bonanni, dans sa *Templi Vaticani historia*. Les seuls travaux qu'il eut le temps d'exécuter furent la reprise en sous-œuvre et la consolidation des quatre gros piliers que le Bramante avait destinés à porter la coupole, et qui déjà avaient fléchi et s'étaient lézardés sous le poids des arcs qui les réunissaient. En face de Saint-Pierre, Raphael avait construit

pour son ami Branconio d'Aquila la façade d'un palais qui à tort fut désigné longtemps comme ayant appartenu à Raphael lui-même; ce palais a été démoli lors de l'agrandissement de la place, à l'époque de la construction de la colonnade du Bernin. Il en fut de même de plusieurs autres que Vasari mentionne comme ayant été également élevés sur les dessins de Raphael. Passavant lui attribue encore une habitation du *Borgo nuovo* nommée *Casa de' Berti*, qu'il aurait bâtie en 1515 pour Jacopo da Brescia, chirurgien du pape, et un petit palais voisin de *Sant'-Andrea della Valle*, appartenant aujourd'hui au cardinal Vidoni.

Au commencement de 1516, Léon X dans un voyage qu'il fit à Florence y appela Raphael, voulant ouvrir une sorte de concours entre les plus habiles architectes du temps pour la façade de *S. Lorenzo*, l'église favorite de sa famille. Michel-Ange parvint à empêcher le concours, et resta seul chargé de l'entreprise, qui, on le sait, ne fut jamais conduite à fin. Le séjour de Raphael à Florence ne fut cependant pas absolument perdu pour cette ville, car à cette époque il donna les dessins du charmant palais Uguccioni, sur la place du Grand-Duc, palais occupé par le banquier Fenzi, et ceux du palais Nencini dans la *via San-Gallo*, qui, commencé pour Giannozzo Pandolfini, évêque de Troia, sous la surveillance de Francesco da San-Gallo, ne fut terminé qu'en 1538, sous la direction de Bastiano d'Aristotele. L'entablement de ce palais est cité par Ruggieri comme un modèle véritablement classique. De retour à Rome, Raphael entreprit sa dernière œuvre d'architecture, le charmant casin de Monte-Mario, que lui avait demandé le cardinal Jules de Médicis (Clément VII). Ce casin connu sous le nom de *villa Madama*, parce qu'il a appartenu plus tard à la fille de Charles-Quint, la duchesse Marguerite Farnèse, ne fut terminé qu'après la mort de Raphael, par Jules Romain. Ce chef-d'œuvre d'élégance et de grâce appartient à la maison royale de Naples.

M. Ch. Blanc nous paraît avoir apprécié avec justesse les principaux caractères qui distinguent l'architecture de Raphael : « C'est, dit-il, un style élégant et pur, une harmonie charmante dans les proportions, beaucoup de saillie et de richesse dans les profils, d'où résulte un jeu pittoresque d'ombres portées, l'accouplement habituel des colonnes et des pilastres adossés aux trumeaux des entre-croisées, une prédilection particulière pour les *corniches* (les frontons?) alternativement cintrées et triangulaires, enfin la superposition des divers ordres d'architecture, en commençant volontiers par le rustique pour le soubassement et en passant par l'ionique, pour finir par le corinthien. »

Les œuvres architecturales de Raphael ont été publiées à Rome en 1845, par l'architecte Carlo Fontana.

Les diverses collections possèdent un assez grand nombre de dessins d'architecture par Raphael; les uns sont des originaux de sa composition, les autres sont exécutés d'après les monuments de Rome, et attestent l'étude sérieuse qu'il avait faite de l'antique. On ne doit donc pas s'étonner qu'à sa sollicitation, à l'époque où il fut nommé architecte de Saint-Pierre, le pape Léon X ait rendu, le 27 août 1515, une bulle ordonnant qu'aucun marbre provenant de monuments antiques ne pourrait être employé à la construction de Saint-Pierre, non plus qu'à celle de tout autre édifice public ou particulier, sous peine d'une amende de 100 à 300 ducats d'or, avant d'avoir été examiné par Raphael, nommé intendant supérieur de tous les marbres et de toutes les pierres découvertes, afin d'éviter la destruction des inscriptions et sculptures antiques méritant d'être conservées. Un rapport de Raphael au pape, paraissant appartenir à l'année 1519, et dont on connaît deux manuscrits avec de légères variantes, l'un chez le marquis Maffei, l'autre à la bibliothèque de Munich, nous apprend qu'il avait été chargé de dresser un plan de l'ancienne ville de Rome, et d'en restituer les monuments, soit à l'aide des parties encore visibles, soit au moyen de fouilles. On croit que pour la rédaction de ce mémoire Raphael fut aidé par Balthazar Castiglione; mais le fond lui appartient, et c'est à lui seul que la postérité doit reporter l'honneur de s'être élevé avec une énergie qui n'était pas sans quelque courage contre l'incurie des prédécesseurs de Léon X, qui avaient laissé détruire ou s'écrouler tant de monuments intéressants pour l'histoire et pour l'art. Dans la lettre par laquelle Marcantonio Michieli, noble vénitien, annonça à son ami Antonio di Marsiglio, la mort de Raphael, nous trouvons ce passage, qui nous apprend où en était resté le travail archéologique dont il avait été chargé : « Sa mort causa une douleur universelle, et surtout chez les savants, pour lesquels plus que pour d'autres, quoique aussi pour les peintres et les architectes, il avait dessiné dans un livre, comme Ptolémée dessina la configuration du monde, les antiques édifices de Rome, avec les proportions, formes et ornements, et si fidèlement que celui qui a vu ces dessins pourrait en quelque sorte soutenir qu'il a vu l'ancienne Rome. Il avait déjà terminé la première zone. Il ne représenta pas seulement le plan et la place des constructions, qu'il avait tracés avec grand' peine et grand art, d'après les ruines, mais aussi les façades avec toutes leurs ornementations; et quand il n'y avait plus de débris pour le guider, il retraçait ses dessins d'après les données de Vitruve, d'après les règles de l'architecture et les descriptions des anciens écrivains. » Combien ne doit-on pas regretter que ce précieux recueil soit perdu pour nous, ainsi qu'un autre travail sur l'art, qu'il avait accompagné de notes historiques!

Raphael s'exerça quelquefois aussi dans l'art

de la poésie; mais là, nous devons l'avouer, il fut inférieur à lui-même, et les trois sonnets qu'il a laissés et auxquels sans doute il n'attachait pas une grande importance, puisqu'il les traça en marge de plusieurs de ses croquis, sont généralement assez incorrects et d'une médiocre valeur. Ceux qui seraient curieux de les connaître les trouveront dans l'appendice de la vie de Raphael par Passavant (T. I, p. 492). Tous trois sont adressés à cette maîtresse du Sanzio si célèbre, la Fornarina, à laquelle la postérité a cru pouvoir reprocher sa fin prématurée. On ne sait point d'où peut provenir ce nom de *Fornarina* (la boulangère), nom qui apparaît pour la première fois au dix-huitième siècle, dans le premier volume de la *Real Galleria di Firenze;* suivant Missirini, la maîtresse de Raphael était fille d'un fabricant de soude, et on montre encore à Rome, *via Santa-Dorotea*, n° 20, la maison où elle habitait avec son père, et où Raphael l'aperçut la première fois, peu de temps après son arrivée à Rome. Il est certain que son véritable nom était Marguerite. On connaît deux portraits attribués à la Fornarina, mais qui n'ont entre eux aucune ressemblance. Nous avons dit ce que nous pensons de celui de la tribune de Florence, qui selon nous appartient à Béatrix de Ferrare; nous ne parlerons donc que de celui de la galerie Barberini de Rome, qui seul paraît authentique et que Passavant croit dater de 1509. Il représente une jeune fille demi-nue, coiffée d'une sorte de turban et retenant d'une main sur sa poitrine une gaze légère; sur un bracelet placé à son bras gauche est tracé le nom de Raphael.

Né le 6 avril 1483, Raphael mourut après une courte maladie, le jour même où il accomplissait sa trente-septième année, et ce jour funeste, le 6 avril 1520, était le vendredi saint; il expira entre neuf et dix heures du soir. Une opinion trop généralement répandue, sur la foi de Vasari, attribua longtemps cette fin prématurée à des excès auxquels l'aurait entraîné son amour pour la Fornarina; croyons plutôt avec Passavant qu'il succomba à une fièvre violente et maligne qui l'avait saisi pendant ses recherches, au milieu des ruines de Rome, ou, comme il est plus vraisemblable encore, et comme nous l'apprend un manuscrit cité par Missirini, qu'un jour Raphael travaillant à la Farnésine fut mandé par le pape, qu'il courut au Vatican, et y étant arrivé tout en nage prit un refroidissement dans une salle où il fut obligé d'attendre.

Sa mort fut pour Rome et pour l'Italie un deuil universel. Son corps fut exposé sur un lit de parade ayant à sa tête le tableau inachevé de *La Transfiguration*. Ses funérailles furent splendides, et il fut déposé au Panthéon, non loin de la pauvre Maria Bibiena, sa fiancée, et sur sa tombe le Bembo inscrivit une épitaphe qui se termine par ce distique si connu :

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens et moriente mori.

Au-dessus de l'épitaphe, Carlo Maratta avait en 1674 fait placer un buste de Raphael par Paolo Naldini; mais ce buste a été transporté à la *protomothèque* du Capitole.

Pendant près d'un siècle l'Académie de Saint-Luc a exposé à la vénération des artistes un crâne que l'on croyait être celui de Raphael qu'aurait extrait de son tombeau Carlo Maratta; mais en 1831 on découvrit un document authentique qui prouva que ce crâne n'était que celui d'un personnage peu connu, don Desiderio de Adintorio, qui en 1542 avait fondé la société des *Virtuosi* du Panthéon; aussitôt cette société réclama le crâne de son fondateur. L'Académie de Saint-Luc avait peine à renoncer à l'idée de posséder réellement le crâne de Raphael; on résolut alors d'éclaircir la question en ouvrant le tombeau du grand artiste, tombeau dont on ignorait la place précise; toutefois, guidé par les indications de Vasari, on le découvrit, après sept jours de recherches, sous l'autel même de la Vierge, le 14 septembre 1833, en présence d'une commission composée des principales autorités et des académies de Rome. « Vous ne pouvez vous figurer, écrivit alors Nibby à Quatremère de Quincy, l'enthousiasme qui s'empara de nous lorsque, par un dernier effort, on découvrit les restes d'une caisse mortuaire et le squelette tout entier, étendu tel qu'il avait été placé, légèrement couvert de terre ou de poussière humide provenant des débris de la caisse qui était décomposée et des vêtements et des parties molles; on reconnut que le tombeau n'avait jamais été ouvert. Le premier soin que l'on prit fut de dégager peu à peu le corps de cette poussière, que d'ailleurs on recueillit religieusement pour la replacer dans un autre sarcophage. On trouva dans ces débris des morceaux de la caisse qui était de bois de pin et des fragments de peinture qui avaient orné le couvercle, plus des morceaux d'argile du Tibre, indices qui prouvent que l'eau du fleuve y avait pénétré au moins par infiltration, plus une *stelletta* de fer, sorte d'éperon dont Raphael avait été décoré par Léon X, quelques fibules, beaucoup d'*anelli* de métal, partie des boutons du vêtement. » Par l'examen du corps, il fut constaté que Raphael était de petite taille et parfaitement conformé. Les restes du grand artiste, renfermés dans deux cercueils, le premier de plomb, et le second de bois de pin, furent déposés dans un beau sarcophage antique donné par Grégoire XVI, et le 18 octobre de la même année ils furent en grande cérémonie replacés à l'endroit qu'ils avaient occupé, sous l'autel de la Madonna del Sasso qui avait été, en exécution de son testament, sculptée par Lorenzo Lotti.

Raphael laissa une fortune considérable, nommant pour ses exécuteurs testamentaires ses amis G.-B. Branconio d'Aquila et Baldassare Turini de Pescia, président de la chancellerie. Par son testament, il consacra une somme de mille écus à l'achat d'une maison, dont les reve-

nus devaient être consacrés à la fondation d'une messe perpétuelle à célébrer tous les mois pour le repos de son âme. C'est cette maison, qui existe encore rue des Coronari, que l'on désigne à tort comme celle de Raphael, qui ne l'habita jamais. Il ordonna aussi de restaurer de ses deniers la chapelle du Panthéon qu'il destinait à être sa sépulture. Il laissa une somme considérable à sa chère Margarita, mille ducats d'or à ses parents d'Urbin, sa maison de Rome au cardinal Bibiena, et tous ses dessins, esquisses, tableaux et objets d'art à ses élèves chéris, Jules Romain et le Fattore.

On sait que les élèves de Raphael furent presque innombrables; outre les deux que nous venons de nommer et Luca Penni, Pierino del Vaga, Timoteo et Pietro Viti, Jean d'Udine et Polydore de Caravage, on pourrait encore citer Tommaso Vincidore, Pellegrino da Modena, le Bagnacavallo, Vincenzo da S.-Gemignano, Raffaello del Colle, le Garofalo, Gaudenzio Ferrari, Jacopone da Faenza, Andrea Sabattini, Vincenzo Tamagni, Jacopo Bertucci, Vincenzo Pagani, et bien d'autres encore. Tous le regardaient comme un dieu, mais comme un dieu bienfaisant, dont la bonté envers eux ne se démentit jamais. « Rappelons ici, dit Passavant, que l'influence du génie de Raphael fut telle que tous ceux qui l'approchaient quittaient leur propre individualité artistique et cherchaient à se pénétrer de son esprit et de sa manière. » — « Tels furent aussi, avait dit avant lui Quatremère de Quincy, l'ascendant de sa supériorité et le charme de son caractère moral qu'ils lui créèrent sur tout ce qui l'environnait une sorte d'empire, sous lequel on se trouvait à la fois heureux et fier de vivre. Ceux qui auraient pu prétendre à devenir ses rivaux tiraient vanité de n'être que ses disciples, et tous étaient ses amis. » Ce dévouement de tous les instants, cette incarnation pour ainsi dire de Raphael dans ses élèves expliquent seuls la multiplicité de ces œuvres qu'ils pouvaient exécuter en comprenant à demi-mot ses dessins et ses explications.

« Si le nom de peinture, a dit Vasari, s'applique aux ouvrages des autres artistes, ce nom ne convient plus aux productions de Raphael; il faut en trouver un autre pour ces figures douées de vie où l'on voit frémir les chairs, battre les poitrines, vibrer les artères comme dans la nature même. » Qui pourrait donner même une faible idée de cette prodigieuse fécondité, de ce charme ineffable d'expression, de cette beauté idéale des têtes, de cette composition intelligente, de ce dessin exquis, pur, vrai sans exagération, de ce coloris se perfectionnant sans cesse? Nous n'entreprendrons donc pas d'apprécier le talent et les qualités du Sanzio : la perfection ne s'analyse pas; on admire, on s'incline, et tout se résume en un mot : *Raphael*. De lui, bien plus justement que de Machiavel, on peut dire :

Tanto nomini nullum par elogium.

Ernest Breton.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Comolli, *Vita inedita di Raffaello da Urbino*. — Pungileoni, *Elogio storico di Raffaello Santi da Urbino*. — Pontani, *Architettura di Raffaele*. — Serlio, *Regole generali d'architettura*. — C. Fea, *Notizie intorno Raffaele Sanzio*. — Taja, *Descrizione del palazzo apostolico Vaticano*. — Pistolesi, *Vaticano illustrato*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Gaye, *Carteggio degli artisti*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*, et *Lettere artistiche*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Duppa, *Life of Raffaello Sanzio*. — Waagen, *Treasures of art in Great Britain*. — H. Fuessli, *Allgemeines Künstlerlexikon*. — G.-C. Braun, *Raphael Sanzio's Leben und Werke*. — Fr. Rehberg, *Rafael aus Urbino*. — C.-F. von Rumohr, *Uber Raphael von Urbino und dessen nächere Zeitgenossen*. — Nagler, *Raphael als Mensch und Künstler*. — F. Kugler, *Handbuch der Geschichte der Malerei in Italien*. — Passavant, *Raphael d'Urbin et son père Giovanni Santi*, trad. de l'all. par J. Lunteschutz avec notes par P. Lacroix. — P. Daret, *Abrégé de la vie de Raphael Sanzio d'Urbin*. — Jean de Bombourg, *Recherches curieuses de la vie de Sanzio d'Urbin*. — Landon, *Vie et Œuvres de Raphael*. — Quatremère de Quincy, *Vie de Raphael*. — F.-A. Gruyer, *Essai sur les fresques de Raphael au Vatican*. — John Coindet, *Histoire de la peinture en Italie*. — Stendhal, *Promenades dans Rome*. — Lavice, *Revue des musées d'Italie*. — Viardot, *Musées d'Italie*. — Clément, *Revue des deux mondes*, 1861. — Catalogues des divers musées de l'Europe.

RAPHEL (*Jean-Joseph-Claude-Vincent*), publiciste français, né vers 1743, au Puymeras, près Vaison (comtat-Venaissin). Fils d'un notaire, il étudia le droit, fut reçu docteur, et occupa la place de procureur à Carpentras pendant l'occupation française (1765-1774). Devenu consul de cette ville en 1789, il eut beaucoup de part aux travaux de l'assemblée représentative du Venaissin ainsi qu'à l'organisation politique de cette province. En 1792 il fut nommé président du tribunal de Carpentras. Vers cette époque il eut sous sa direction une imprimerie, qu'il transféra ensuite à Avignon. L'époque de sa mort n'est pas connue. Nous citerons de lui : *Considérations sur la directe* (sic) *universelle dans le comté Venaissin*; Carpentras, 1787, in-4°; — *Esprit, maximes et principes de J.-J. Rousseau*; Avignon, 1795, 2 vol. in-12. Il publia et rédigea en grande partie les *Annales patriotiques du comté Venaissin* (Carpentras, 20 avril 1790-31 janvier 1791, 3 vol. in-8° et 1 in-4°), *L'Observateur du midi* (ibid., 26 sept. 1792-13 avril 1793, 3 vol. in-4°), *Le Journal du midi, ou Courrier d'Avignon* (Avignon, 1er frimaire-18 nivôse an III, 24 nos in-4°), et *Le Thermomètre du midi* (ibid., an III).

Mémoires sur la révolution d'Avignon, I, 38, 64, etc. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

RAPIN (*Nicolas*), poëte français, né à Fontenay-le-Comte, vers 1540, mort à Poitiers, le 15 février 1608. Issu d'une famille honorable et reçu avocat au parlement de Paris, il obtint la charge de vice-sénéchal de Fontenay. Sa fermeté lui suscita beaucoup d'ennemis dont il eut peine à triompher. Quand les protestants, dont il était l'adversaire déclaré, se rendirent maîtres de Fontenay, en 1570, ils refusèrent de le com-

prendre dans la capitulation, et ce n'est qu'à la faveur d'un déguisement qu'il put leur échapper. On sait que ses goûts littéraires lui firent prendre une part importante à la joute poétique dont la *puce* de Mlle Desroches fut l'occasion, et qu'il en sortit vainqueur. Ce fut l'origine de sa fortune. Le président Achille de Harlay le fit venir à Paris, et lui obtint d'abord la charge de lieutenant de robe-courte, puis celle de grand prévôt de la Connétablie. Son intégrité, son dévouement au service du roi Henri III, devenu son protecteur, valurent à Rapin de nouvelles inimitiés. Il perdit son emploi, fut banni à perpétuité de Paris, mais quelque temps après son innocence éclata et le fit rétablir dans ses fonctions. Rapin appartenait à ce groupe de magistrats intrépides qui restèrent constamment attachés à la cause royale à travers les troubles de la ligue. Après avoir accompagné Henri III dans sa fuite vers Paris, il embrassa avec ardeur le parti de ses successeurs. Il combattit vaillamment à Ivry, et célébra la victoire dans des vers qu'il lut au roi. Mais le service le plus signalé qu'il rendit à Henri IV, ce fut assurément de prendre une part importante à la *Satire Ménippée*. On ne trouve aucun document authentique qui fasse connaître d'une façon certaine ce qui doit lui être attribué dans la rédaction de l'immortel pamphlet; mais une tradition, que n'infirme aucun témoignage contraire, veut qu'il ait écrit la harangue de l'archevêque de Lyon, celle de Roze, et celle d'Engoulevent, c'est-à-dire trois des plus beaux passages de ce chef-d'œuvre de la prose française. Il paraît également constant qu'à l'exception de *l'Ane ligueur*, qui appartient, comme on sait, à Gille Durant, les vers qui s'y trouvent intercalés sont ou de lui ou de Passerat.

Après le triomphe définitif de son parti, Rapin se retira à Fontenay, dans une petite maison qu'il s'était fait bâtir : il vécut non pas riche (il avait eu neuf enfants, dont l'aîné, jeune homme de grande espérance, avait été tué au siége de Paris), mais tranquille, partageant son temps entre l'étude, ses devoirs de père de famille et sa correspondance avec d'illustres amis qu'il avait laissés à Paris. Ce fut pour les revoir qu'il se mit en route au milieu du rigoureux hiver de 1608; mais il tomba malade à Poitiers, dans une auberge, et y mourut après quelques semaines de maladie. Ses ennemis les plus déclarés, les jésuites, ne craignirent pas d'attaquer sa mémoire. Un de leurs plus zélés champions prétend qu'il fut assisté à son lit de mort, par quatre Pères de la Compagnie de Jésus avec un « ressentiment merveilleux de ce qu'il rendait heureusement son âme entre les mains de ceux qu'il avait persécutés toute sa vie sans les connaître ». P. L'Estoile, dont le récit est plus digne de foi, rapporte, au contraire, que dans ses derniers moments Rapin dictait à son fils de magnifiques vers latins, qu'il cite et qui décrivent l'envahissement progressif du corps et du cerveau même par le froid de la mort. — Rapin chargeait, par son testament, deux de ses meilleurs amis, Scévole de Sainte-Marthe et Jacques Gillot, de publier un recueil de poésies, qui parut en effet sous le titre d'*Œuvres latines et françoises*; Paris, 1610, in-4°. Les deux livres d'épigrammes, les élégies et autres poésies latines dont se compose la première partie de ce volume sont à juste titre estimées, sans être supérieures, comme on l'a prétendu, aux poésies françaises, qui se divisent en traductions des sept Psaumes de la Pénitence, et, singulier contraste ! de satires, d'épîtres et d'odes d'Horace, le poète favori de Rapin. On y trouve encore des *vers mesurés, rimés et non rimés, des odes anacréontiques et saphiques*, tentatives malheureuses, où Rapin suivit l'exemple donné par quelques-uns des poètes de la pléiade. En somme, il y a peu d'imagination et de mouvement lyrique dans cette poésie d'un ton souvent prosaïque; mais ces défauts sont compensés par une fermeté de pensée et de style vraiment remarquable. Le volume se termine par des œuvres de prose, savoir : des traductions du *Pro Marcello*, de Cicéron, et de la belle préface adressée par J. de Thou à Henri IV, en tête de sa grande histoire, l'éloge de Rapin par Scévole de Sainte-Marthe, et enfin des vers latins et français dédiés à sa mémoire par les beaux esprits du temps, et rassemblés sous le titre de *Tumulus N. Rapini*. — On a encore de Rapin : *Le XXVIIIe chant de Roland le Furieux, de l'Arioste, stances de huit vers*; Paris, 1572, in-12, et *Les Plaisirs du gentilhomme champêtre*, pièce insérée dans *Les plaisirs de la vie rustique*; Paris, 1583, in-12. Les vers sur *La Puce de Mlle Desroches* font partie du recueil in-4°, publié en 1582. Rapin a écrit aussi *La Contre-puce*, petite pièce de vingt-six stances.

E. Crépet.

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*. — Bayle, *Dict.*

RAPIN (*René*), poëte latin moderne, né en 1621, à Tours, mort le 27 octobre 1687, à Paris. Admis à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus (1639), il enseigna pendant neuf ans les humanités, et la composition de ses ouvrages occupa le reste de sa vie. Il avait beaucoup de bon sens, une probité rare, et un cœur droit et sincère; naturellement honnête, il s'était encore poli dans le commerce des grands, auprès desquels ses supérieurs l'avaient attaché plusieurs fois. On le met au nombre des plus beaux esprits de son siècle. Il excellait dans la poésie latine, et la pureté et la grâce de son style le rendent bien supérieur à Santeul; son poëme des *Jardins*, que l'on a jugé digne du siècle d'Auguste, est un chef-d'œuvre d'élégance et de composition ingénieuse. Dans ses écrits français il a montré autant de goût que d'érudition. Cette variété a fait dire à l'abbé de La Chambre qu'il servait Dieu et le monde par semestre, plaisan-

terie plus agréable que juste; car non-seulement il n'alternait pas, comme on l'a prétendu, ses compositions religieuses et littéraires, mais il imprimait même à ces dernières un caractère de piété remarquable. Rapin était sévère sur l'orthodoxie, et il se laissa emporter contre les jansénistes à un excès de zèle. Il eut des démêlés assez vifs avec les PP. Maimbourg et Vavasseur, au sujet des anciens; on raconte qu'il traita un jour fort durement Duperrier et Santeul, qui l'avaient choisi pour juge du mérite de leurs poésies. On cite de lui : *De nova doctrina dissertatio, seu Evangelium Jansenistarum;* Paris, 1656, in-8°; — *Templum famæ;* Paris, 1657, in-fol. : poëme dédié au cardinal Mazarin; — *Eclogæ sacræ et Dissertatio de carmine pastorali;* Paris, 1659, in-4°; Cologne, 1674, in-12; Augsbourg, 1753, in-8°; trad. en vers italiens par Pietro Alpini (Turin, 1790, in-8°). C'est de cet ouvrage que date la réputation littéraire du P. Rapin; Costar lui décerna le nom de Théocrite second; Huet et Santeul le comblèrent d'éloges; les jésuites seuls, selon la remarque de Bayle, le jugèrent avec moins d'indulgence; — *Pacis triumphalia, carmen;* Paris, 1660, in-fol., avec des devises; — *Pax Themidis cum Musis, carmen;* Paris, 1660, in-fol., dédié au président de Lamoignon, qui honorait l'auteur d'une estime particulière; — *Hortorum lib. IV;* Paris, 1665, 1666, 1780, in-12; Utrecht, 1672, in-8°; trad. en vers anglais par John Evelyn (Londres, 1673, in-8°) et par James Gardiner (Cambridge, 1706, in-8°), et en vers français par Gazon-Dourxigné (Paris, 1773, in-12) et par Voyron et Gabier (Paris, 1782, 1803, in-8°). Ce poëme si vanté est d'une latinité élégante; mais, au jugement de La Harpe, l'auteur y est plus versificateur que poëte. « L'agrément des descriptions, dit l'abbé Desfontaines, y fait disparaître la sécheresse des préceptes, et l'imagination du poëte sait délasser le lecteur par des fables, qui, quoique trop fréquentes et quelquefois peu heureusement placées, sont presque toujours riantes. Mais le poëme est plein d'incohérence; nulle entente dans le plan, nulle union dans l'ensemble. » On a cité comme une singulière bévue, l'erreur de certains bibliographes allemands, Mercklin, Kœnig et d'autres, qui ont classé le poëme *De hortis* parmi les ouvrages de botanique médicale; — *Ad Clementem IX;* Rome, 1667, in-4°, ode composée, ainsi qu'une autre adressée, au cardinal de Bouillon, pendant le séjour du P. Rapin à Rome; — *Discours académique sur la comparaison entre Virgile et Homère;* Paris, 1668, in-4°; trad. en latin (Utrecht, 1684, in-8°), en anglais et en allemand : ce morceau, lu chez le président de Lamoignon, ne consiste guère qu'en deux ou trois antithèses assez ingénieuses; — *Elogium Fr. Foucquet;* Paris, 1669, in-fol. : il s'agit de l'archevêque de Narbonne; — *Observations sur les poëmes d'Horace et de Virgile;* Paris, 1669, 1674, in-12; trad. en latin; — *Discours sur la comparaison de Démosthène et de Cicéron;* Paris, 1670, 1676, in-12; trad. en latin et en anglais; — *La Comparaison de Platon et d'Aristote;* Paris, 1671, in-12 : ce parallèle et le précédent ont été jugés de beaucoup inférieurs au premier; — *Réflexions sur l'usage de l'éloquence de ce temps;* Paris, 1672, 1679, in-12 : on y trouve beaucoup d'idées saines, mais fort communes, des textes mal compris et des notions inexactes; — *L'Esprit du christianisme;* Paris, 1672, 1683, in-12, suivi de *La Perfection du christianisme*, Paris, 1673, 1677, in-12; — *Christus patiens, carmen;* Paris, 1674, in-8°; Londres, 1713, in-12; trad. en vers anglais; — *Réflexions sur la Poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poëtes anciens et modernes;* Paris, 1674, 1675, in-12; trad. en anglais : « Notre langue, dit Goujet, n'a point de meilleur commentaire de la *Poétique* d'Aristote. » Bayle en fait aussi beaucoup de cas. Le P. Vavasseur, auteur de trois livres d'épigrammes latines, piqué du silence que l'auteur avait gardé à son égard, écrivit des *Remarques* assez dures sur cet ouvrage, et appela son confrère *l'auteur réflexif*. Ce dernier, blessé au vif, riposta avec plus de chaleur que de raison. Lamoignon, qui estimait les deux adversaires, s'entremit, et les obligea de supprimer ce qu'ils avaient publié l'un contre l'autre; — *L'Importance du salut;* Paris, 1675, 1690, in-12; — *Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne;* Paris, 1676, in-12 : Bayle y a relevé des erreurs graves; — *Instruction pour l'histoire;* Paris, 1677, in-12; trad. en anglais : ce traité, qui devait être appelé, d'après Lenglet-Dufresnoy, la rhétorique des historiens, contient des règles vagues et beaucoup de lieux communs; Tacite y est traité de « grand biaiseur, qui cache un fort vilain cœur sous un fort bel esprit »; — *La Foi des derniers siècles;* Paris, 1679, 1702, in-12; trad. en allemand et en espagnol; — *Epistola ad card. Cibo;* Paris, 1680, in-8°; — *Les Artifices des hérétiques;* Paris, 1681, 1726, in-12 : traduction libre du traité *De fraudibus hæreticorum* du P. Gilles Estrix; — *La Comparaison de Thucydide et de Tite-Live;* Paris, 1681, in-12; trad. en anglais et en allemand; — *La Vie des Prédestinés dans l'éternité;* Paris, 1684, in-4° et in-12; — *Du Grand et du Sublime dans les mœurs et dans les différentes conditions des hommes, et quelques observations sur l'éloquence des bienséances;* Paris, 1686, in-12 : le traité du sublime n'est qu'un recueil des éloges de Louis XIV, de Lamoignon, de Turenne et de Condé; — *L'Oraison sans illusion;* Paris, 1686, in-12. Le P. Rapin est encore l'auteur d'une *Histoire du jansénisme*, « grand ouvrage, dit Bonhours, auquel il avait travaillé pendant plus de vingt ans », qu'il avait achevé et dont le manuscrit paraît avoir été perdu. Les poésies de Rapin ont été recueillies plusieurs fois (*Poemata*

omnia; Paris, 1681, 2 vol. in-12, et 1723, 3 vol. in-12; Venise, 1734, in-12). Quant à ses écrits religieux et littéraires, ils ont été l'objet des éditions suivantes; Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12, et 1709-1710, 3 vol. in-12; La Haye, 1725, 3 vol. in-12. P. L.

Bouhours, *Vie du P. Rapin*, dans le t. II des *Poemata*, éd. 1723. — Niceron, *Mémoires*, XXXII. — *Hist. des ouvrages des Savants*, nov. 1687, p. 413. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Baillet, *Jugem. des Savants.* — Goujet, *Bibl. françoise.* — Sotwel, *De scriptor. Soc. Jesu.* — Lambert, *Hist. littér. de Louis XIV*, II.

RAPIN, sieur DE THOYRAS (*Paul* DE), historien français, né le 25 mars 1661, à Castres, mort le 16 mai 1725, à Wesel (Hollande). Il descendait d'une famille savoisienne, dont une branche (1) s'établit en France, dans le seizième siècle. Son père, Jacques de Rapin, était avocat près la chambre de l'édit à Castres, où il avait épousé, le 24 janvier 1654, Jeanne (2), sœur de Paul Pellisson; il mourut le 18 août 1685. Le jeune Paul fit de bonnes études à l'académie protestante de Saumur, et se fit recevoir avocat en 1679. Après la suppression de la chambre mi-partie, il demanda vainement à son père d'embrasser le métier des armes, qui convenait mieux à son humeur, susceptible et belliqueuse. Au lieu de pratiquer le barreau, il profita du séjour de sa famille à Toulouse pour étudier la littérature ancienne, les mathématiques et la musique. La mort de son père et la révocation de l'édit de Nantes, qui survint presque aussitôt, lui permirent de s'abandonner à ses goûts. Il quitta la France avec son plus jeune frère (mars 1686), et se rendit en Angleterre; n'ayant pu y trouver de l'emploi, il passa en Hollande, où il fut admis dans la compagnie de cadets formée par Daniel de Rapin, son cousin germain. Bientôt après il suivit Guillaume d'Orange en Angleterre (1688). Nommé enseigne dans le régiment de lord Kingston (1689), puis lieutenant et aide de camp du lieutenant général Douglas, il prit part à l'expédition d'Irlande, et reçut au siége de Limerick une blessure dangereuse. Il avait le grade de capitaine lorsqu'en 1693, sur la recommandation de Ruvigny, il fut rappelé à Londres pour y servir de gouverneur au jeune duc de Portland. A cette époque c'était un homme grave et réfléchi; il parlait l'anglais, l'italien et l'espagnol; il possédait bien les auteurs anciens, était bon musicien et avait en histoire et en mathématiques des connaissances peu communes. Il prit au sérieux l'éducation dont la surveillance lui était confiée, et accompagna son élève dans ses voyages en Allemagne, en Italie et même en France. Ses engagements étant exactement remplis, Rapin se retira d'abord à La Haye, où il avait épousé, en 1699, une jeune Française, Marianne Testard; mais sa famille s'étant accrue et n'ayant qu'une modique pension de 100 livres sterling, que lui avait accordée Guillaume III, il se transporta dans la petite ville de Wesel, où il pouvait vivre avec plus d'économie (1707). Ce fut là qu'il écrivit l'*Histoire d'Angleterre*, ouvrage pour lequel il avait réuni de nombreux matériaux; l'application extrême qu'il apporta dans ce travail abrégea ses jours. Rapin a été apprécié diversement comme historien, et on lui a fait tour à tour un crime ou un mérite de la religion où il était né. Il serait inexact de l'accuser de partialité révoltante et surtout de n'avoir cherché dans l'histoire qu'un prétexte de décrier la France ou de venger ses injures personnelles. « L'Angleterre, dit Voltaire, lui fut longtemps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût faite de ce royaume, et de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti; c'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme approchant de la perfection qu'on exige de ces ouvrages. » On peut ajouter qu'il n'a été inspiré en écrivant que par l'amour des lois et de la liberté. Au reste, il a un style clair, rapide, bien que peu châtié; il classe les faits avec méthode, raconte avec autant d'exactitude qu'il lui est possible, et prend soin de citer ses autorités. L'*Histoire d'Angleterre* (La Haye, 1724, 8 vol. in-4°), comprend depuis l'établissement des Romains dans la Grande-Bretagne jusqu'à la mort de Charles I[er]; elle a été continuée jusqu'à la mort de Guillaume III par David Durand (La Haye, 1734, 2 vol. in-4°). La meilleure édition de l'ouvrage ainsi complété et augmenté de différents morceaux est celle de Lefebvre de Saint-Marc (La Haye, 1749 et suiv., 16 vol. in-4°). Il a été abrégé par Falaiseau (ibid., 1730, 3 vol. in-4° ou 10 vol. in-12), et traduit en anglais par Nicolas Tyndal (Londres, 1725-1731, 15 vol. in-8°), avec une continuation par Ledyard (ibid., 1732-1736, 3 vol. in-fol.). On doit encore à Rapin une remarquable *Dissertation sur les whigs et les torys*, La Haye, 1717, in-12, trad. en anglais et réimpr. dans le t. I[er] du *Citateur politique* (Paris, 1820).

La descendance de Toyras de Rapin s'est continuée jusqu'à nos jours en Hollande et en Prusse. P. L.

(1) Ceux qui vinrent en France étaient quatre frères: l'un fut aumônier de Catherine de Médicis, et les autres mirent leur épée au service des huguenots. Le plus jeune, *Philibert*, aïeul de Rapin de Thoyras, est connu par sa fin tragique. Il était surintendant de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y donner avis de l'édit de pacification signé à Longjumeau, il était à peine arrivé dans sa maison de campagne, située près de Grenade, que le parlement le fit arrêter, instruisit son procès en trois jours, et le condamna à avoir la tête tranchée, malgré l'amnistie qui venait d'être rendue (13 avril 1568). Les calvinistes de Montauban coururent aux armes, mirent tout à feu et à sang aux environs de Toulouse, et Coligny fit inscrire ces mots : *Vengeance de Rapin* sur les ruines des bastides qui appartenaient aux magistrats.

(2) Lors de la révocation, elle refusa d'abjurer, et se cacha dans les environs de Castres; sa retraite fut révélée par un de ses gendres, et Pellisson, son frère, alors tout-puissant à la cour, avouait dans une lettre confidentielle qu'il ne serait pas fâché qu'on l'enfermât, tout en ayant l'air d'intercéder pour elle. Après avoir été séquestrée dans un couvent, elle fut chassée de France, et se rendit à Genève, où elle languit jusqu'à sa mort, arrivée en 1706.

dants génois du marchand de Lucques, grâce au zèle, à l'or et aux avances de Dino Rapondi, Jean sans Peur fut rendu à la liberté.

Philippe le Hardi mourut en 1404, à Notre-Dame de Halle, en Brabant. Un luxe inouï fut déployé pour ses funérailles. Dino Rapondi présida souverainement à cette pompe. Chaque ville où séjourna le corps du duc reçut, par ses soins, une pièce de drap (1) de Lucques. Dino conduisit son maître jusqu'à sa dernière demeure, élevée par les soins du duc et de Rapondi, c'est-à-dire jusqu'à la chartreuse de Dijon.

Jean sans Peur, débiteur de Dino Rapondi, lui continua la faveur et l'intimité dont il avait joui précédemment auprès du duc Philippe. En 1407, lorsque le meurtre de Louis duc d'Orléans fut résolu, Jean, auteur de cette machination, osa s'en ouvrir au vieux confident italien de sa famille. Rapondi prêta son concours à cet odieux coup de main, avec un dévouement bien rare chez un marchand, car ce coup devait le ruiner. Pendant que l'assassinat s'exécutait à Paris, Dino avait été dépêché à Bruges. Il y recruta une troupe de Flamands, destinée à prêter main forte au duc, pour retourner sain et sauf dans ses États de Bourgogne. Dino Rapondi et les siens étaient fournisseurs de Louis d'Orléans, l'un des princes les plus riches et surtout les plus dépensiers de son siècle. L'annaliste du petit État de Lucques atteste que la perte de Louis causa un dommage mortel au commerce de cette ville.

Dino Rapondi finit ses jours à Bruges. Il fut inhumé à Saint-Donat, où sa famille avait une chapelle et où se vit pendant des siècles son épitaphe. Dans la Sainte-Chapelle de Dijon, l'on remarquait encore vers 1725 la figure en pierre d'un homme à genoux, vêtu d'une robe longue et ceint d'une ceinture à laquelle pendait sa grande bourse carrée. Cette statue, adossée à gauche, en entrant, contre un pilier, représentait Dino Rapondi. Un dessin du quinzième siècle, qui subsiste aujourd'hui, retrace l'effigie de ce personnage (2). A. V.—V.

Cabinet des titres, dossier *Rapondi*. Comptes des rois de France aux archives Soubise, KK 18 à 42. *Mémoires de Baugy*, ms. 372 de la bibliothèque de l'Institut. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*, II. — Laborde, *Ducs de Bourgogne* (*Preuves*), I et III. — K. de Lettenhove, *Hist. de Flandre*. — Guillebert de Metz, *Paris au quinzième siècle*. — D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, III. — Ser Cambio, *Chronicon Lucense*, ap. Muratori, *Scriptores italici*, t. 18, col. 876, 881. — Vallet de Viriville, *Mort de Jean sans Peur*, dans le *Magasin de librairie*, 1859, p. 234 et s.

RAPP (*Jean*, comte), général français, né à Colmar, le 27 avril 1773, mort à Paris, le 8 novembre 1821. Son penchant pour le métier des armes lui fit abandonner le ministère évangélique, auquel le destinait son père, pour s'enrôler, le 1er mai 1788, dans les chasseurs à cheval. Nommé lieutenant le 1er vendémiaire an III, il chargea, au combat de Szeiskam, à la tête d'une centaine de chasseurs, un régiment entier de hussards autrichiens qui avaient jeté le désordre dans l'avant-garde française. Le général Desaix, témoin de cet acte de bravoure, le prit pour son aide de camp. Il fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne et d'Égypte. A Sediman la division Desaix, forte au plus de quinze cents hommes, après avoir forcé dix mille Arabes et trois mille Mamelucks à la retraite, se trouva tout à coup en face de l'artillerie des beys. « Vaincre ou mourir », s'écria le général en montrant les pièces ennemies à son aide de camp. « Vaincre », répondit Rapp, et s'élançant au galop, il renverse tout devant lui, s'empare de l'artillerie, achève la déroute de la cavalerie ennemie, et ramène un grand nombre de prisonniers. Ce beau fait d'armes lui fit décerner sur le champ de bataille le grade de chef d'escadron (16 vendémiaire an VII). A Samanhout, il se précipite dans les retranchements ennemis ; mais, au plus fort de la mêlée, son sabre lui échappe des mains ; sautant de cheval, il le ramasse et continue de combattre malgré les blessures dont il est couvert. Promu au grade de colonel le 26 pluviôse an VII, il suivit son général en Europe, et le vit tomber à Marengo. Bonaparte, qui dans plusieurs circonstance, avait été à même de juger Rapp, le choisit pour aide de camp, lui donna le commandement des Mamelucks de la garde, et le chargea en 1802 de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp, aussi bon diplomate que bon militaire, somma le général Bachmann et les insurgés de Berne de suspendre les hostilités, les menaçant d'appuyer sa sommation par l'entrée des troupes françaises. Grâce à sa fermeté, Fribourg, qui avait été enlevé pendant l'armistice, fut évacué en peu de jours, les émeutes rapidement comprimées et sa médiation acceptée par tous les cantons. De retour à Paris, il accompagna Napoléon dans son voyage en Belgique, et, nommé général de brigade, le 11 fructidor an XI, il partit pour fortifier les bords de l'Elbe. En 1805 le collége électoral du Haut-Rhin venait de l'élire candidat au corps législatif quand la reprise des hostilités contre l'Autriche lui fournit de nombreuses occasions de se signaler. Sa belle conduite à Austerlitz, où il mit la garde impériale russe en déroute, et où il fit de sa propre main le prince Repnin prisonnier, fut récompensée par le grade de général de division (24 décembre 1805), et Napoléon voulut qu'il figurât dans le tableau que Gérard a fait de cette bataille. Dans les campagnes suivantes, en Prusse et en Pologne, il gagna le surnom d'*Intrépide* en pénétrant un des premiers dans Weimar, en dispersant à Naziesk la cavalerie du général russe Kaminskoï et en déterminant par ses charges brillantes à Golymin l'armée russe à se

(1) Drap d'or ou de soie.

(2) Dessin lavé in-4° en hauteur. Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des ducs de Bourgogne*, par Jean du Tilliot. manusc. de la bibliothèque de l'Arsenal (hist., n° 282), p. 23.

retirer précipitamment. A la valeur chevaleresque il joignait les qualités d'un bon général, la présence d'esprit, le coup d'œil sûr et rapide qui permettent de suppléer aux ordres reçus et de les enfreindre même suivant les circonstances. C'est ainsi qu'envoyé par Napoléon, avec injonction de ne point attaquer, pour soutenir au village d'Essling l'unique bataillon que le comte Lobau avait à opposer aux forces immenses que le prince Charles, un drapeau à la main, dirigeait sur lui, il n'hésita pas, en reconnaissant le danger que courait l'armée française, à prendre vigoureusement l'offensive. « Mourons, dit-il au comte Lobau, mais sauvons l'armée. » Les Autrichiens furent bientôt culbutés; la gauche de l'armée fut dégagée, et cette marche en avant, savante autant que périlleuse, décida de la journée. Rapp fut comblé d'éloges, et Napoléon lui sut gré d'avoir désobéi. Il le nomma comte de l'empire (1er août 1809). De retour à Paris en 1809, Rapp ne craignit pas de blâmer la conduite de l'empereur lors de son divorce avec Joséphine; en récompense de sa franchise, il reçut l'ordre de retourner à Dantzig, dont il avait été nommé gouverneur en 1807. Il n'en reçut pas moins la croix de grand officier de la Légion d'honneur, le 30 juin 1811. Il donna encore une nouvelle preuve de sa sincérité en condamnant hautement le projet d'une expédition au delà du Niémen, dont il prévoyait les funestes résultats. Napoléon lui conserva cependant toute son affection, et le retrouva sur tous les champs de bataille en Russie. Blessé quatre fois à la Moskowa, Rapp se couvrit d'une nouvelle gloire à la journée de Malo-Jaroslawetz, et, joignant ses efforts à ceux du maréchal Ney, sauva toute l'artillerie au passage du Boristhène. Atteint dans cette dernière affaire d'une balle à la tête (c'était sa vingt-deuxième blessure), il s'enferma dans la place de Dantzig, dont la défense lui appartenait. Sa garnison se composait de trente mille hommes provenant des débris de plusieurs armées et appartenant à dix-neuf nations différentes; il sut l'animer d'un même esprit et la soumettre au lien de la même discipline; ce fut avec cette petite armée qu'il put soutenir un siége en règle pendant près d'un an. Le manque absolu de vivres et la perte des deux tiers de ses soldats, enlevés par une cruelle épidémie, le décidèrent à capituler, alors qu'une plus longue résistance n'eût été qu'un acte de témérité funeste. La garnison devait être rendue à la France; mais, contre le droit des gens et la foi des traités, elle fut conduite prisonnière en Russie, où elle subit une rigoureuse captivité. La défense de Dantzig assignera, dans les fastes militaires, un rang distingué au général Rapp. En mémoire de sa belle conduite, les habitants de cette malheureuse ville lui décernèrent une épée enrichie de diamants et sur laquelle était gravée cette inscription : *Au général Rapp la ville de Dantzig reconnaissante.*

Ce fut à Kiow en Ukraine, où il était retenu prisonnier, que Rapp apprit les événements de 1814. Il revint à Paris au mois de juillet suivant, et y fut accueilli avec distinction par Louis XVIII, qui le chargea, en mars 1815, du commandement du 1er corps d'armée pour s'opposer à la rentrée de l'empereur; mais tous moyens de résistance ayant été paralysés par l'entraînement des troupes et par la rapidité de la marche de Napoléon, il se rangea sous les drapeaux de son ancien souverain, qui le nomma, le 16 avril, commandant en chef de l'armée du Rhin et pair de France, le 2 juin suivant. Cette armée, forte de dix mille hommes de troupes régulières et renforcée par les gardes nationales du Haut et du Bas-Rhin, sous les ordres du général Molitor, après avoir soutenu quelques engagements contre un ennemi supérieur, abandonna ses lignes et se replia sous le canon de Strasbourg. Elle fut une des premières à faire sa soumission au nouveau gouvernement, par l'organe de son commandant en chef, qui continua dès lors ses services au roi dans la cinquième division militaire. Rapp se retira, au mois de septembre 1815, dans l'Argovie, au château de Wildenstein. Cependant, en 1817, lorsque le danger des réactions fut passé, il revint à Paris. Une ordonnance royale du 22 juillet 1818 le mit en disponibilité. Créé pair de France le 5 mars 1819, il fut nommé quelque temps après l'un des quatre premiers chambellans et maîtres de la garde robe. Lorsqu'on apprit la mort de l'empereur, Rapp, qui était de service près du roi, loin de déguiser l'affliction qu'il en ressentit, se retira dans son appartement en fondant en larmes. Louis XVIII, respectant sa douleur, ne lui en témoigna que plus d'estime et d'attachement. Par suite des fatigues de la guerre et de ses nombreuses blessures, la santé de Rapp se trouvait profondément altérée. Une mort prématurée l'enleva, à l'âge de quarante-neuf ans à peine. Remarquable par sa franchise et l'aménité de ses mœurs, naturellement humain, porté à la douceur et à la bienfaisance, il se plut toujours à alléger pour les peuples vaincus les calamités de la défaite, et n'usa jamais de son crédit que pour défendre les opprimés. Sa modération le fit choisir par la plupart des princes allemands pour leur intermédiaire auprès de l'empereur. Lors de la campagne de Prusse, un prince étranger convaincu d'entretenir une correspondance secrète et coupable allait être condamné et exécuté; Rapp obtint un sursis, et ménageant à la femme de ce malheureux et à ses enfants une entrevue avec Napoléon, il parvint, en joignant ses supplications aux leurs, à obtenir le pardon qu'ils sollicitaient. On a publié sous son nom des *Mémoires* (1823, in-8°), qui paraissent avoir été rédigés sur des papiers de famille. Au mois d'avril 1805, il avait épousé, par ordre de l'empereur, la fille d'un riche fournisseur, Mlle Vanderberg, dont il ne tarda pas à se séparer. Son nom se

inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, statue de bronze, exécutée par M. Bar- ii a été érigée, en 1852, à Colmar. A. A.

de la Légion d'honneur. — *Spectateur mili-* De Courcelles, *Hist. des généraux français.* *teur universel.*

ARIO (*Gi* [illegible] 1517, dans [illegible] à Pavie. après [illegible] et à Pavie. [illegible] de d [illegible] à Ve- [illegible] le [illegible] avec [illegible] fit [illegible] 571. [illegible] il prononça [illegible] occasion [illegible] is les honneurs [illegible] à [illegible] me, où le pape [illegible] appointements; mais ce séjour de ne ne lui plut point, et il préféra d'ac- à Pavie une chaire de belles-lettres. Phi- , qui l'avait connu lors de son passage en 1548, fit plus tard de vains efforts attirer en Espagne. Ce savant médecin a du grec en latin plusieurs ouvrages de ière, d'Oribase, de Xénocrate, ainsi que *mentaires* de Galien sur quelques traités crate, et ceux de Jean Philoponus sur la *ue* d'Aristote.

, *Theatro d'huomini letterati.* — De Thou et *Éloges.*

CAS (*Bernard*), appelé à tort *Bascat*, mousin, mort à Avignon, en 1353. Il était lon quelques auteurs, à Clément VI et t VI (1), papes limousins. Il s'éprit, jeunesse, d'une jeune Avignonnaise, nom- nstance des Astoands, et la chanta dans sies. La mort lui ayant ravi celle qu'il il en eut un si grand chagrin qu'il se célibat, et ne s'occupa plus que de théo- de jurisprudence. Au rapport de Pos- l composa des sermons en langue pro- . Les poésies de Rascas étaient intitulées *coysinadas de l'amour Recalviat* (2), ar de Nostradamus attribue aussi à Ber- Ventadour; *Las elegias, las serenadas.* mourut très-riche, et consacra la majeure le sa fortune à faire construire et à doter l de Saint-Bernard d'Avignon. Il avait n partie sa grande fortune à la cour des ins pontifes et auprès d'Adhémar, évêque ville, qui, le sachant homme de bien et isconsulte, lui avait donné la judicature erres et seigneuries. AUBOIS (de Limoges).

ne des Vies d'or. — Du Verdier et La Croix du *Maine.* — Nostradamus, *Histoire et chronique de* , p. 329 et suiv. — Martenne, *Thesaurus anecd.*, 1049 et 1050. — Possevin, *Apparatus sacer.* (il l'appelle *Pascatius*). — J. Collin, *Lemovici*

(1) les biographes font limousin Bernard Rascas; VI l'appelle pourtant *miles avenionensis.*

(2) *ysinadas*, coups qui se donnaient avec des sa- ns de sable.

illustres. — Vitrac, *Feuille hebd. de Limoges*, 2 avril 1777, n° 14, p. 57.

RASCAS. *Voy.* BAGARRIS.

RASCHE (*Jean-Christophe*), numismate allemand, né à Schorbda, près d'Eisenach, en 1733, mort le 21 avril 1805, à Unter-Massfeld, près de Meiningen. Il fut pasteur à Massfeld, près de Meiningen, et publia : *Urtheile über das Verhalten der Menschen* (Jugements sur la conduite des hommes); Francfort, 1756-1758, in-8°; — *Kleinigkeiten* (Bagatelles); Helmstædt, 1768, in-8°; — *Lexikon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*; Nuremberg, 1777, in-8°; — *Numismata rarissima Romanorum a J. Cæsare ad Heraclium*; ib., 1777, in-8°; — *Die Kenntniss antiker Münzen* (La connaissance des médailles); ibid., 1778-1779, 3 parties, in-8°; — *Lexicon universæ rei numariæ veterum, cum observationibus antiquariis, geographicis, chronologicis, historicis*; Leipzig, 1785-1794, 6 vol. in-8°; avec un volume de *Suppléments*; ibid., 1802; — des poésies, plusieurs opuscules de morale et d'histoire, des articles dans quelques recueils, etc.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI et X. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

RASCHED-B'-ILLAH (*Abou-Djoafar el Mansour*), né en 500 de l'hégire (1091), mort en 532 de l'hég. (1123), trentième calife abbasside, succéda à son père Abou Mansour el Fadhel el Moustarechced b'-illah, qui fut assassiné, le 19 août 1135, en revenant de Meraghé, où il était allé faire sa soumission au sultan, en s'engageant à payer un tribut annuel de quatre cent mille dinars. Rasched B'-Illah, ayant accepté les conditions faites à son père, fut proclamé calife, à Bagdad, le 8 septembre 1135 (27 dzou-el-kaada 1135). Mais le jour fixé pour le payement du tribut il leva l'étendard de la révolte, et se déclara indépendant; après avoir chassé de Bagdad les parents et les partisans du sultan Messaoud, il reconnut comme souverain Daoud, neveu de l'empereur seldjoucide. Après avoir remporté quelques victoires, Rasched-B'-Illah fut obligé de se retrancher à Mossoul, avec Daoud; après un siége qui ne dura pas moins de deux mois et dix jours, la division s'étant mise entre lui et le compétiteur à l'empire, Rasched-B'-Illah fut forcé de sortir de la ville et de chercher un refuge dans l'Adzerbaïdjan. C'est dans cette province qu'il essaya de réorganiser son armée et qu'il forma une nouvelle ligue avec Daoud contre le sultan Messaoud. Mais la fortune les ayant trahis de nouveau, Rasched-B'-Illah fut obligé de chercher son salut dans la fuite; en arrivant à Hamadan, sur la route d'Ispahan, il fut assassiné par un de ses esclaves. F. PH.

Weil, *Geschichte der Khalifen.*

RASCHED-ED-DIN (*Fadhel-Allaz-ben-Omad-ed-din-abou-el-Khrin-ibn-ali*), surnommé *El Thebib* (le Médecin), né à Hamadan (ancienne Médie), mort vers 1320, dans un âge avancé. Médecin des princes mongols qui ré-

Chaufepié, *Dict. hist.* — Nayral, *Biogr. castraise.* — Marturé, *Hist. du pays castrais.* — Haag frères, *France protest.*

RAPINAT (***), administrateur français, né vers 1750, à Colmar, où il est mort, en 1818. Il était, avant la révolution, avocat au conseil souverain d'Alsace. Beau-frère de Rewbell, qui fut membre du Directoire, il suivit sa fortune, et fut d'abord employé aux archives, puis adjoint au commissaire ordonnateur Le Carlier et envoyé en Suisse pour y organiser les finances, ou plutôt pour y lever des subsides. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup d'âpreté, et souleva des réclamations générales. Il n'est pas prouvé que ce fut dans un intérêt personnel qu'il ait jamais agi; mais ses fonctions étaient forcément vexatoires et son nom prêtait beaucoup à l'épigramme. Saint Albin dit de lui :

> Le pauvre Suisse qu'on ruine
> Voudrait bien qu'on examinât
> Si Rapinat vient de *rapine*,
> Ou rapine de *Rapinat*.

Rapinat fut vivement attaqué par un écrivain suisse, Usteri. Il était naturel que la France s'emparât des caisses appartenant aux anciens cantons aristocratiques, pour payer les frais de la guerre. Rapinat eut donc l'ordre de mettre les scellés sur toutes les caisses publiques, ainsi que sur les magasins et arsenaux. Les Suisses trouvèrent fort mauvais qu'on s'emparât de leur pécule. Rapinat prit sur lui de purger le gouvernement et les administrations helvétiques; il frappa les anciennes familles nobles d'une levée de quinze millions; exigea la démission des deux directeurs Bay et Pfiffer, celle du ministre des affaires étrangères et la dissolution des chambres administratives de Berne et de Lucerne. La rudesse avec laquelle il prit ces mesures mit les torts de son côté. Accusé d'arbitraire et de concussion par ses administrés, il publia un *Précis des opérations du citoyen Rapinat en Helvétie;* 1799, in-8°. Ce panégyrique fut réfuté par le gouvernement helvétique, et le Directoire, cédant à la clameur générale, rappela son trop zélé commissaire. En 1805 Rapinat fut nommé conseiller à la cour de Colmar et exerça ces fonctions jusqu'à la restauration. A. L.

Le Moniteur universel, an VI, an VII, an VIII. — *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

RAPINE (*Charles*), historien français, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il appartenait à une ancienne famille du Nivernais, qui avait produit dans le quinzième siècle un religieux célestin, *Claude* RAPINE, auteur de plusieurs ouvrages savants sur la théologie et la philosophie. Charles avait fait profession dans l'ordre des Récollets. Parmi ses nombreux écrits latins et français, on remarque : *Histoire générale des frères Mineurs appelés Récollets, Réformés ou Déchaux* (Paris, 1631, in-fol.), et *Annales ecclésiastiques de Châlons en Champagne* (Paris, 1636, in-8°).

Moréri, *Grand Dict. hist.*

RAPONDI (*Dino* ou *Jodino*), célèbre marchand italien, né à Lucques, avant 1350, mort à Bruges, en 1414 ou 1415. Il vint de bonne heure en France, et y pratiqua ce commerce universel, qui était le fait des *lombards*. Il avait trois maisons principales, à Montpellier, à Paris et à Bruges. Celle de Montpellier était l'entrepôt d'un vaste trafic maritime qu'il entretenait avec le midi de l'Europe et les Échelles du Levant. Son hôtel, sis à Paris, rue de la Vieille-Monnaie, comptait pour une des merveilles de la capitale. Rapondi devint le plus riche lombard de son temps. Fournisseur du roi, de la cour et des princes, il leur vendait les riches étoffes de drap d'or et de soie, les fourrures précieuses, les joyaux, les curiosités d'outre mer, telles que l'ambre, la *corne de licorne*, etc., les livres somptueusement enluminés et reliés, et mille autres denrées ou marchandises. Il faisait en outre le commerce des métaux précieux, le change et la banque (1). Dès 1369, étant à Bruges, il prêta au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, une grosse somme de deniers, lorsque ce prince épousa Marguerite de Flandre. Il était déjà maître d'hôtel et conseiller de Philippe. Ces rapports devinrent plus étroits. Rapondi aida puissamment le duc à construire sa chartreuse ou Sainte-chapelle de Dijon. Il acquit par là des titres à la haute prérogative qui lui fut accordée après sa mort, d'être représenté dans ce cimetière de famille, réservé à la dynastie des ducs de Bourgogne de la maison de Valois. En 1389, Rapondi, marchant suivant la cour, accompagnait Charles VI, roi de France, dans son voyage du midi. Arrivé à Avignon, le roi était déjà malade de l'infirmité qui désola un peu plus tard le reste de sa vie et la France entière. Dino Rapondi fit exécuter, par ordre du roi, un *ex-voto*, qui fut placé sur la tombe du bienheureux Pierre de Luxembourg (*voy.* ce nom), pour obtenir la guérison du monarque. Cet *ex-voto* consistait en une effigie de cire, qui représentait le roi, de grandeur naturelle. Dino Rapondi reçut 160 francs d'or, le 1er novembre 1389, pour s'indemniser de la dépense. En 1396 eut lieu la funeste expédition de Boucicaut à Nicopoli. Parmi les princes français demeurés prisonniers du Turc, Philippe de Bourgogne comptait son propre fils, Jean sans Peur. Le duc, pour délivrer ce prince, invoqua l'aide du riche et puissant Rapondi, dont les navires communiquaient incessamment avec les puissances levantines. Grâce aux comptoirs des lombards établis dans les Échelles, grâce aux correspon-

(1) Il existe au cabinet des titres plusieurs quittances originales, sur parchemin, signées en autographe *Jodino* (peut-être *lo Dino*) *Rapondi*. Il s'intitule bourgeois et marchand de Paris. Le sceau est de cire rouge. Il présente un écu penché et timbré d'un cimier. Le blason paraît être composé de six fleurs semblables à celles de la centaurée, posées 3, 2, 1. En italien, *rapontico* est le nom de la plante appelée vulgairement *rhubarbe des moines*.

dants génois du marchand de Lucques, grâce au zèle, à l'or et aux avances de Dino Rapondi, Jean sans Peur fut rendu à la liberté.

Philippe le Hardi mourut en 1404, à Notre-Dame de Halle, en Brabant. Un luxe inouï fut déployé pour ses funérailles. Dino Rapondi présida souverainement à cette pompe. Chaque ville où séjourna le corps du duc reçut, par ses soins, une pièce de drap (1) de Lucques. Dino conduisit son maître jusqu'à sa dernière demeure, élevée par les soins du duc et de Rapondi, c'est-à-dire jusqu'à la chartreuse de Dijon.

Jean sans Peur, débiteur de Dino Rapondi, lui continua la faveur et l'intimité dont il avait joui précédemment auprès du duc Philippe. En 1407, lorsque le meurtre de Louis duc d'Orléans fut résolu, Jean, auteur de cette machination, osa s'en ouvrir au vieux confident italien de sa famille. Rapondi prêta son concours à cet odieux coup de main, avec un dévouement bien rare chez un marchand, car ce coup devait le ruiner. Pendant que l'assassinat s'exécutait à Paris, Dino avait été dépêché à Bruges. Il y recruta une troupe de Flamands, destinée à prêter main forte au duc, pour retourner sain et sauf dans ses États de Bourgogne. Dino Rapondi et les siens étaient fournisseurs de Louis d'Orléans, l'un des princes les plus riches et surtout les plus dépensiers de son siècle. L'annaliste du petit État de Lucques atteste que la perte de Louis causa un dommage mortel au commerce de cette ville.

Dino Rapondi finit ses jours à Bruges. Il fut inhumé à Saint-Donat, où sa famille avait une chapelle et où se vit pendant des siècles son épitaphe. Dans la Sainte-Chapelle de Dijon, l'on remarquait encore vers 1725 la figure en pierre d'un homme à genoux, vêtu d'une robe longue et ceint d'une ceinture à laquelle pendait sa grande bourse carrée. Cette statue, adossée à gauche, en entrant, contre un pilier, représentait Dino Rapondi. Un dessin du quinzième siècle, qui subsiste aujourd'hui, retrace l'effigie de ce personnage (2).

A. V.—V.

Cabinet des titres, dossier *Rapondi*. Comptes des rois de France aux archives Soubise, KK 18 à 62. *Mémoires de Bauyn*, ms. 372 de la bibliothèque de l'Institut. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*, II. — Laborde, *Ducs de Bourgogne* (*Preuves*), I et III. — K. de Lettenhove, *Hist. de Flandre*. — Guillebert de Metz, *Paris au quinzième siècle*. — D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, III. — Ser Cambio, *Chronicon Lucense*, ap. Muratori, *Scriptores italici*, t. 18, col. 876, 881. — Vallet de Viriville, *Mort de Jean sans Peur*, dans le *Magasin de librairie*, 1859, p. 256 et s.

RAPP (*Jean*, comte), général français, né à Colmar, le 27 avril 1773, mort à Paris, le 8 novembre 1821. Son penchant pour le métier des armes lui fit abandonner le ministère évangélique, auquel le destinait son père, pour s'enrôler, le 1er mai 1788, dans les chasseurs à cheval. Nommé lieutenant le 1er vendémiaire an III, il chargea, au combat de Szeiskam, à la tête d'une centaine de chasseurs, un régiment entier de hussards autrichiens qui avaient jeté le désordre dans l'avant-garde française. Le général Desaix, témoin de cet acte de bravoure, le prit pour son aide de camp. Il fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne et d'Égypte. A Sediman la division Desaix, forte au plus de quinze cents hommes, après avoir forcé dix mille Arabes et trois mille Mamelucks à la retraite, se trouva tout à coup en face de l'artillerie des beys. « Vaincre ou mourir », s'écria le général en montrant les pièces ennemies à son aide de camp. « Vaincre », répondit Rapp, et s'élançant au galop, il renverse tout devant lui, s'empare de l'artillerie, achève la déroute de la cavalerie ennemie, et ramène un grand nombre de prisonniers. Ce beau fait d'armes lui fit décerner sur le champ de bataille le grade de chef d'escadron (16 vendémiaire an VII). A Samanhout, il se précipite dans les retranchements ennemis ; mais, au plus fort de la mêlée, son sabre lui échappe des mains ; sautant de cheval, il le ramasse et continue de combattre malgré les blessures dont il est couvert. Promu au grade de colonel le 26 pluviôse an VII, il suivit son général en Europe, et le vit tomber à Marengo. Bonaparte, qui dans plusieurs circonstance, avait été à même de juger Rapp, le choisit pour aide de camp, lui donna le commandement des Mamelucks de la garde, et le chargea en 1802 de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp, aussi bon diplomate que bon militaire, somma le général Bachmann et les insurgés de Berne de suspendre les hostilités, les menaçant d'appuyer sa sommation par l'entrée des troupes françaises. Grâce à sa fermeté, Fribourg, qui avait été enlevé pendant l'armistice, fut évacué en peu de jours, les émeutes rapidement comprimées et sa médiation acceptée par tous les cantons. De retour à Paris, il accompagna Napoléon dans son voyage en Belgique, et, nommé général de brigade, le 11 fructidor an XI, il partit pour fortifier les bords de l'Elbe. En 1805 le collége électoral du Haut-Rhin venait de l'élire candidat au corps législatif quand la reprise des hostilités contre l'Autriche lui fournit de nombreuses occasions de se signaler. Sa belle conduite à Austerlitz, où il mit la garde impériale russe en déroute, et où il fit de sa propre main le prince Repnin prisonnier, fut récompensée par le grade de général de division (24 décembre 1805), et Napoléon voulut qu'il figurât dans le tableau que Gérard a fait de cette bataille. Dans les campagnes suivantes, en Prusse et en Pologne, il gagna le surnom d'*Intrépide* en pénétrant un des premiers dans Weimar, en dispersant à Naziesk la cavalerie du général russe Kaminskoï et en déterminant par ses charges brillantes à Golymin l'armée russe à se

(1) Drap d'or ou de soie.

(2) Dessin lavé in-4° en hauteur. Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des ducs de Bourgogne*, par Jean du Tilliot, manusc. de la bibliothèque de l'Arsenal (hist., n° 252), p. 23.

retirer précipitamment. A la valeur chevaleresque il joignait les qualités d'un bon général, la présence d'esprit, le coup d'œil sûr et rapide qui permettent de suppléer aux ordres reçus et de les enfreindre même suivant les circonstances. C'est ainsi qu'envoyé par Napoléon, avec injonction de ne point attaquer, pour soutenir au village d'Essling l'unique bataillon que le comte Lobau avait à opposer aux forces immenses que le prince Charles, un drapeau à la main, dirigeait sur lui, il n'hésita pas, en reconnaissant le danger que courait l'armée française, à prendre vigoureusement l'offensive. « Mourons, dit-il au comte Lobau, mais sauvons l'armée. » Les Autrichiens furent bientôt culbutés; la gauche de l'armée fut dégagée, et cette marche en avant, savante autant que périlleuse, décida de la journée. Rapp fut comblé d'éloges, et Napoléon lui sut gré d'avoir désobéi. Il le nomma comte de l'empire (1er août 1809). De retour à Paris en 1809, Rapp ne craignit pas de blâmer la conduite de l'empereur lors de son divorce avec Joséphine; en récompense de sa franchise, il reçut l'ordre de retourner à Dantzig, dont il avait été nommé gouverneur en 1807. Il n'en reçut pas moins la croix de grand officier de la Légion d'honneur, le 30 juin 1811. Il donna encore une nouvelle preuve de sa sincérité en condamnant hautement le projet d'une expédition au delà du Niémen, dont il prévoyait les funestes résultats. Napoléon lui conserva cependant toute son affection, et le retrouva sur tous les champs de bataille en Russie. Blessé quatre fois à la Moskowa, Rapp se couvrit d'une nouvelle gloire à la journée de Malo-Jaroslawetz, et, joignant ses efforts à ceux du maréchal Ney, sauva toute l'artillerie au passage du Boristhène. Atteint dans cette dernière affaire d'une balle à la tête (c'était sa vingt-deuxième blessure), il s'enferma dans la place de Dantzig, dont la défense lui appartenait. Sa garnison se composait de trente mille hommes provenant des débris de plusieurs armées et appartenant à dix-neuf nations différentes; il sut l'animer d'un même esprit et la soumettre au lien de la même discipline; ce fut avec cette petite armée qu'il put soutenir un siége en règle pendant près d'un an. Le manque absolu de vivres et la perte des deux tiers de ses soldats, enlevés par une cruelle épidémie, le décidèrent à capituler, alors qu'une plus longue résistance n'eût été qu'un acte de témérité funeste. La garnison devait être rendue à la France; mais, contre le droit des gens et la foi des traités, elle fut conduite prisonnière en Russie, où elle subit une rigoureuse captivité. La défense de Dantzig assignera, dans les fastes militaires, un rang distingué au général Rapp. En mémoire de sa belle conduite, les habitants de cette malheureuse ville lui décernèrent une épée enrichie de diamants et sur laquelle était gravée cette inscription : *Au général Rapp la ville de Dantzig reconnaissante.*

Ce fut à Kiow en Ukraine, où il était retenu prisonnier, que Rapp apprit les événements de 1814. Il revint à Paris au mois de juillet suivant, et y fut accueilli avec distinction par Louis XVIII, qui le chargea, en mars 1815, du commandement du 1er corps d'armée pour s'opposer à la rentrée de l'empereur; mais tous moyens de résistance ayant été paralysés par l'entraînement des troupes et par la rapidité de la marche de Napoléon, il se rangea sous les drapeaux de son ancien souverain, qui le nomma, le 16 avril, commandant en chef de l'armée du Rhin et pair de France, le 2 juin suivant. Cette armée, forte de dix mille hommes de troupes régulières et renforcée par les gardes nationales du Haut et du Bas-Rhin, sous les ordres du général Molitor, après avoir soutenu quelques engagements contre un ennemi supérieur, abandonna ses lignes et se replia sous le canon de Strasbourg. Elle fut une des premières à faire sa soumission au nouveau gouvernement, par l'organe de son commandant en chef, qui continua dès lors ses services au roi dans la cinquième division militaire. Rapp se retira, au mois de septembre 1815, dans l'Argovie, au château de Wildenstein. Cependant, en 1817, lorsque le danger des réactions fut passé, il revint à Paris. Une ordonnance royale du 22 juillet 1818 le mit en disponibilité. Créé pair de France le 5 mars 1819, il fut nommé quelque temps après l'un des quatre premiers chambellans et maîtres de la garde-robe. Lorsqu'on apprit la mort de l'empereur, Rapp, qui était de service près du roi, loin de déguiser l'affliction qu'il en ressentit, se retira dans son appartement en fondant en larmes. Louis XVIII, respectant sa douleur, ne lui en témoigna que plus d'estime et d'attachement. Par suite des fatigues de la guerre et de ses nombreuses blessures, la santé de Rapp se trouvait profondément altérée. Une mort prématurée l'enleva, à l'âge de quarante-neuf ans à peine. Remarquable par sa franchise et l'aménité de ses mœurs, naturellement humain, porté à la douceur et à la bienfaisance, il se plut toujours à alléger pour les peuples vaincus les calamités de la défaite, et n'usa jamais de son crédit que pour défendre les opprimés. Sa modération le fit choisir par la plupart des princes allemands pour leur intermédiaire auprès de l'empereur. Lors de la campagne de Prusse, un prince étranger convaincu d'entretenir une correspondance secrète et coupable allait être condamné et exécuté; Rapp obtint un sursis, et ménageant à la femme de ce malheureux et à ses enfants une entrevue avec Napoléon, il parvint, en joignant ses supplications aux leurs, à obtenir le pardon qu'ils sollicitaient. On a publié sous son nom des *Mémoires* (1823, in-8°), qui paraissent avoir été rédigés sur des papiers de famille. Au mois d'avril 1805, il avait épousé, par ordre de l'empereur, la fille d'un riche fournisseur, Mlle Vanderberg, dont il ne tarda pas à se séparer. Son nom se

rit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, ue de bronze, exécutée par M. Bartlé érigée, en 1853, à Colmar. A. A.

la *Légion d'honneur*. — *Spectateur mili-* Courcelles, *Hist. des généraux français.* *universel.*

D (*Giambattista*), n t, dans la province de Pavie. . s a r

k is . a

io n à

x a andi ie

n rique avec brus le

notamment i

angue, en 1571, i uo o

la victoire de l ; discours prononça en cette occasion eut plules honneurs de l'impression. Il alla ome, où le pape Pie IV lui offrit appointements; mais le séjour de ie lui plut point, et il préféra d'acivie une chaire de belles-lettres. Phiii l'avait connu lors de son passage 1548, fit plus tard de vains efforts er en Espagne. Ce savant médecin a grec en latin plusieurs ouvrages de , d'Oribase, de Xénocrate, ainsi que *itaires* de Galien sur quelques traités e, et ceux de Jean Philoponus sur la l'Aristote.

eatro d'huomini letterati. — De Thou et *ies.*

(*Bernard*), appelé à tort *Bascat*, isin, mort à Avignon, en 1353. Il était quelques auteurs, à Clément VI et I (1), papes limousins. Il s'éprit, iesse, d'une jeune Avignonnaise, nomnce des Astoands, et la chanta dans . La mort lui ayant ravi celle qu'il en eut un si grand chagrin qu'il se bat, et ne s'occupa plus que de théojurisprudence. Au rapport de Posmposa des sermons en langue pros poésies de Rascas étaient intitulées *inadas de l'amour Recalviat* (2), le Nostradamus attribue aussi à Berltadour; *Las elegias, las serenadas.* tut très-riche, et consacra la majeure i fortune à faire construire et à doter Saint-Bernard d'Avignon. Il avait irtie sa grande fortune à la cour des pontifes et auprès d'Adhémar, évêque , qui, le sachant homme de bien et isulte, lui avait donné la judicature s et seigneuries. Audoin (de Limoges).

es lier d'or. — Du Verdier et La Croix du *h.* — Nostradamus, *Histoire et chronique de* *79* et suiv. — Martenne, *Thesaurus anecd.*, *9* et 1050. — Possevin, *Apparatus sacer*, l'appelle *Pascatius*. — J. Collin, *Lemovici*

biographes font limousin Bernard Rascas; appelle pourtant *miles arenionensis.* *adas*, coups qui se donnaient avec des sa-: sable.

illustres. — Vitrac, *Feuille hebd. de Limoges*, 2 avril 1777, n° 14, p. 57.

RASCAS. *Voy.* BAGARRIS.

RASCHE (*Jean-Christophe*), numismate allemand, né à Schorbda, près d'Eisenach, en 1733, mort le 21 avril 1805, à Unter-Massfeld, près de Meiningen. Il fut pasteur à Massfeld, près de Meiningen, et publia: *Urtheile über das Verhalten der Menschen* (Jugements sur la conduite des hommes); Francfort, 1756-1758, in-8°; — *Kleinigkeiten* (Bagatelles); Helmstædt, 1768, in-8o; — *Lexikon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*; Nuremberg, 1777, in-8°; — *Numismata rarissima Romanorum a J. Cæsare ad Heraclium*; ib., 1777, in-8°; — *Die Kenntniss antiker Münzen* (La connaissance des médailles); ibid., 1778-1779, 3 parties, in-8°; — *Lexicon universæ rei numariæ veterum, cum observationibus antiquariis, geographicis, chronologicis, historicis*; Leipzig, 1785-1794, 6 vol. in-8°; avec un volume de *Suppléments*; ibid., 1802; — des poésies, plusieurs opuscules de morale et d'histoire, des articles dans quelques recueils, etc.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI et X. — Rotermund, *Supplement à Jöcher.*

RASCHED-B'-ILLAH (*Abou-Djoafar el Mansour*), né en 500 de l'hégire (1091), mort en 532 de l'hég. (1123), trentième calife abbasside, succéda à son père Abou Mansour el Fadhel el Moustareched b'-illah, qui fut assassiné, le 19 août 1135, en revenant de Meraghé, où il était allé faire sa soumission au sultan, en s'engageant à payer un tribut annuel de quatre cent mille dinars. Rasched B'-Illah, ayant accepté les conditions faites à son père, fut proclamé calife, à Bagdad, le 8 septembre 1135 (27 dzou-el-kaada 1135). Mais le jour fixé pour le payement du tribut il leva l'étendard de la révolte, et se déclara indépendant; après avoir chassé de Bagdad les parents et les partisans du sultan Messaoud, il reconnut comme souverain Daoud, neveu de l'empereur seldjoucide. Après avoir remporté quelques victoires, Rasched-B'-Illah fut obligé de se retrancher à Mossoul, avec Daoud; après un siége qui ne dura pas moins de deux mois et dix jours, la division s'étant mise entre lui et le compétiteur à l'empire, Rasched-B'-Illah fut forcé de sortir de la ville et de chercher un refuge dans l'Adzerbaïdjan. C'est dans cette province qu'il essaya de réorganiser son armée et qu'il forma une nouvelle ligue avec Daoud contre le sultan Messaoud. Mais la fortune les ayant trahis de nouveau, Rasched-B'-Illah fut obligé de chercher son salut dans la fuite; en arrivant à Hamadan, sur la route d'Ispahan, il fut assassiné par un de ses esclaves. F. PH.

Weil, *Geschichte der Khalifen.*

RASCHED-ED-DIN (*Fadhel - Allaz - ben-Omad-ed-din-abou-el - Khrin-ibn - ali*), surnommé *El Thebib* (le Médecin), né à Hamadan (ancienne Médie), mort vers 1320, dans un âge avancé. Médecin des princes mongols qui ré-

gnaient en Perse vers le quatorzième siècle, il sut conquérir les faveurs du sultan Ghazan-Khan, qui l'éleva au vizirat, position qu'il conserva sous les règnes des successeurs de ce prince, El Djiaïtou-Khouda, Bendé-Mohamed et Bahadour-Schah-abi-Saïd. C'est sous son vizirat que fut fondée la ville de Soultania, résidence impériale des monarques de la Perse. Rasched-ed-din est célèbre par le grand ouvrage qu'il composa sous le titre de *Djamâd el Touarikh er-Rachedi* (Réunion des annales, par Rached-ed-din). L'auteur entreprit cet ouvrage vers l'époque de la mort de Ghazan-Khan, et le continua par les ordres de son successeur, Khouda-Bende El Djiaïtou. Cet immense travail est un spécimen très-curieux de la littérature orientale; il commence, comme font ordinairement les musulmans, par les louanges à Dieu, les éloges du prophète; il s'étend ensuite avec une prolixité fatigante sur les nombreuses qualités du prince régnant et sur ses belles actions; puis il donne l'histoire de Djenguis-Khan, de ses ancêtres et de ses descendants, depuis Japhet, fils de Noé, jusqu'au règne du sultan El Djiaïtou; Rasched-ed-din fait précéder cette vaste étude généalogique d'une préface dans laquelle il explique aux lecteurs toutes les difficultés qu'il a eu à vaincre pour donner à un ouvrage aussi étendu le ton de vérité que l'on a le droit d'attendre de tout historien scrupuleux; il parle des recherches qu'il a été obligé de faire, des peines infinies qu'il a eu à concilier les textes des mémoires qu'il avait entre les mains; enfin, il indique les moyens qu'il a employés pour démêler le vrai du faux. Malgré sa diffusion, cette partie de son œuvre n'est pas la moins curieuse à étudier; cette longue préface se termine par l'indication de l'ordre dont il dispose les matières. Son œuvre est divisée en trois parties : la première partie comprend l'histoire généalogique de tous les peuples connus sous les noms de Turcs et de Tatars; il en fait remonter l'origine à Turk, fils de Japhet, qui fut le père des Tatars, des Khataïens et des Mongols; il suit la filiation des souverains jusqu'à Djenguiz-Khan, qu'il fait descendre de Mongoul-Khan, frère jumeau de Tatar-Khan : ces deux frères, selon Rasched-ed-din, furent les fondateurs des nationalités tatares et mongoliques; c'est à la suite de cette monographie très-remarquable qu'il fait l'histoire des enfants du grand conquérant mongol, de ses généraux et de tous les princes contemporains de son époque. La seconde partie renferme : l'histoire d'El Djiaïtou, fils d'Aïgoun, qui se fit appeler *Khouda-Bendé* (serviteur de Dieu) lorsqu'il eut embrassé le mahométisme; il s'étend beaucoup sur la vie de ce prince, qui mourut en 716 de l'hégire (1316 J.-C.), celle des prophètes, des califes depuis Adam jusqu'en l'an 1301 de J.-C.; cette partie contient également une revue théologique de toutes les religions connues à cette époque, enfin les annales des peuples de la Chine, de la Tartarie, du Cachemire, de la partie orientale de l'Europe et des Hébreux. La troisième partie, intitulée *Dzil* (Appendice), est la réunion de toutes les connaissances géographiques d'alors. Cette dernière partie est excessivement rare, et les bibliothèques de l'Europe n'en possèdent qu'un seul exemplaire, au British Muséum à Londres. La Bibliothèque impériale possède sous le n° 68 *a* une belle copie des deux premières parties de cet ouvrage, due au célèbre calligraphe Messaoud ben-Abdallah, qui l'exécuta en 837 de l'hégire (1418 J.-C.), pour la bibliothèque d'un sultan qui régnait en Perse à cette époque. Rasched-ed-din est également l'auteur d'une Somme théologique. La Bibliothèque impériale possède un magnifique exemplaire de cet ouvrage, sous le n° 356.

Rasched-ed-din mourut misérablement, assassiné par les ordres de Abou-Saïd, fils d'Al-Djaïtou, qui autorisa ce meurtre pour complaire à son favori l'émir Djiouban. Florian PHARAON.

D'Ohsson, *Histoire des Mongols*. — Quatremère, *Collection orientale*. — Rasched-ed-din, *Djamâa el-Touarikh er-Rachedi*, ms. gr. in-fol., 68 A, Bibliothèque impériale. — Morley, *Catalogue descriptif des manuscrits persans*; Londres.

RASCHI (*Salomon*), célèbre rabbin français, né à Troyes, en 1040, mort en 1105. Il appartenait à une famille rabbinique du nom générique d'Ishak. Le nom de Raschi, sous lequel il est connu, n'est que la réunion des initiales des mots Rabbi Scheloumou Ishak. Il fut initié de très-bonne heure par son père aux études théologiques; aussi conserve-t-il de nos jours encore une très-grande autorité parmi les juifs, qui considèrent ses commentaires du Talmud comme œuvres d'inspirations divines; son style est généralement mystique, et il accorde, avec une trop grande facilité, place aux anecdotes bibliques et aux historiettes et allégories de la tradition. Quoi qu'il en soit, Raschi fut le seul rabbin de son siècle dont la France puisse s'honorer. Casuiste sévère, théologien consciencieux, il n'eut qu'un but, celui de ramener à l'appréciation rationnelle l'interprétation du texte saint. Pour s'instruire il n'avait pas craint, à une époque où c'était un très-grand danger, d'aller chercher l'opinion des académies hébraïques qui florissaient en Égypte, en Perse, en Espagne, en Italie, en Grèce et en Allemagne. Les ouvrages les plus remarquables de ce docte rabbin sont : *Commentarius in canticum ecclesiastes*, *Ruth*, *Ester*, *Daniel*, *Esdram*, *Nehemiam*; Naples, 1497, in-4°; — *Commentarius in Talmud*; Venise, 1520; — *Commentarius in Pentateuchum*; Reggio, 1475, in-4°; plusieurs éditions; — *Commentarius in Pirkè Avoth*; Venise, 1605; — *Quæsita et responsa*; — *Observationes in Alphes*; Venise, 1521; — *Le Paradis*; — *Commentarius in Medres Rabba*: ce commentaire est attribué à Rabbi Samuel Meir; — *Commentaires sur le décalogue*; — *De l'unité de Dieu*; — *L'Œil d'Israel* (Bibliothèque

de Leyde); — *L'Art de conserver la santé* : ouvrage de médecine que Sobtoi prétend avoir vu dans la bibliothèque d'Oppenheimer. Indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, Raschi a laissé des sentences religieuses et des prolégomènes de la Bible d'après Siméon de Mein, Colas de Lyros, auteurs chrétiens qui l'ont souvent mis à contribution. Raschi est, dit-on, l'auteur d'un ouvrage qui mit fin aux discussions qui s'étaient élevées entre les rabbins sur les mystères de la prédestination et du libre arbitre. F. Pн.

Wolf, *Bibliotheca hebraica*. — Basnage de Beauval, *Hist. des Juifs*; Rotterdam, 1806. — Rossi, *Dizion. hebr.*

RASCHID. *Voy.* Haroun.

RASK (*Ramus-Christian*), savant philologue danois, né le 22 novembre 1787, à Brendekilde, village de l'île de Fionie, mort le 14 novembre 1832, à Copenhague. Fils d'un tailleur, qui jouissait de quelque aisance, il montra de bonne heure le goût le plus prononcé pour l'étude. Tout en faisant ses humanités au collége d'Odensée, il apprit tout seul et sans le secours d'une grammaire la langue islandaise, et commença aussi l'étude des antiquités scandinaves. Inscrit en 1807 à l'université de Copenhague, il s'acquit la protection de Nyerup, qui lui facilita les moyens de continuer avec succès ses recherches sur les langues et les littératures du Nord; aussi fut-il à même de publier dès 1811 une grammaire islandaise, de beaucoup supérieure à ce qui avait été jusque-là tenté dans ce genre. Après avoir obtenu en 1812 un emploi à la bibliothèque de l'université, il accompagna dans cette même année Nyerup dans un voyage archéologique en Suède et en Norvège. En 1813 il reçut du gouvernement une pension pour aller compléter en Islande même ses connaissances sur l'idiome, les *sagas* et l'histoire de ce pays. Après un séjour de deux ans dans cette île, il revint à Copenhague, où il fut nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'université. Ayant jusque-là approfondi dans tous leurs détails les diverses langues du Nord, il se mit alors à les comparer avec les idiomes de l'Asie, qu'il résolut d'aller étudier dans les pays où on les parlait, projet qu'une subvention du gouvernement le mit à même de réaliser. Après avoir passé l'année 1817 à Stockholm, où il publia la première édition critique et complète des deux *Edda*, il se rendit en mars 1818 à Saint-Pétersbourg, et il s'y prépara avec ardeur à l'étude des langues orientales, principalement du sanscrit, de l'arabe et du persan, tout en apprenant comme en se jouant le russe et le finnois. Dans l'été de 1819 il partit pour Astracan, où il arriva au mois d'août et où il resta six semaines, occupé d'étudier le tartare. Il traversa ensuite le pays des Turcomans, et arriva le 8 novembre à Tiflis, où il passa l'hiver. Au printemps de 1820 il se rendit en Perse, et demeura quelque temps à Téhéran, menant de front l'étude du persan, du mongole et du mantchou. Mais la cherté des vivres et l'affaiblissement de sa santé, causée par ses veilles continuelles, lui firent bientôt quitter la Perse; il se dirigea par Schiras sur Bombay, où il s'occupa pendant trois mois de sanscrit, d'indoustani, de zende et de pelvi. Recevant le meilleur accueil des autorités anglaises, il fréquenta plusieurs savants brahmannes, qui, le sachant étranger à la race qui a conquis leur pays, ne firent pas de difficultés à lui céder plusieurs manuscrits, qu'il ajouta à ceux qu'il avait déjà réunis. A la fin de l'année il commença à parcourir l'intérieur de l'Inde, et visita pendant 1821 Gwalior, Benarès, Serampore, ainsi que Calcutta et Madras. Après avoir ensuite passé un mois à Trankebar, il se rendit à Ceylan, où il s'occupa surtout de cingalais, de pali et d'élu; il revint ensuite pour quelques mois aux Indes, et s'embarqua enfin le 1er janvier 1823, pour Copenhague, où il arriva le 5 mai, avec un trésor des plus rares manuscrits orientaux, dont la plus grande partie fut placée à la bibliothèque de l'université, où il reprit ses fonctions. Nommé en 1825 professeur d'histoire littéraire, il eut peu de temps après la malheureuse idée de vouloir réformer l'orthographe danoise; l'ouvrage étendu qu'il publia sur ce sujet suscita une polémique violente, qui l'empêcha pendant quelque temps de mettre suffisamment à profit son immense savoir; il persista avec obstination dans son entreprise au point de ne plus rien publier dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Copenhague et d'autres sociétés savantes, qui ne voulaient pas admettre la nouvelle orthographe qu'il proposait. Appelé en 1828 à la chaire des langues orientales, il devint en 1829 conservateur en chef de la bibliothèque de l'université, et fut de plus chargé en 1831 de la chaire d'islandais. Rask était membre de l'Académie de Copenhague, de celle de Saint-Pétersbourg, de la Société de littérature de Londres, de la Société asiatique de Calcutta, etc.; il avait fondé en 1816 la Société de littérature islandaise, dont il fut à plusieurs reprises président. D'un caractère irritable et défiant, Rask vivait loin du monde, et consacrait tout son temps à la lecture ou à la méditation; doué d'aptitudes extraordinaires pour les recherches linguistiques, il doit être cité parmi les premiers fondateurs de la philologie comparée, une des plus belles conquêtes de la science moderne.

On a de Rask : *Vejledning til det Islandske eller gamle nordiske Sprog* (Règles de la langue islandaise ou l'ancienne langue du Nord); Copenhague, 1808, in-12; trad. en suédois et en anglais, Londres, 1843 : une partie, qui traite de la *Versification islandaise*, a été traduite en allemand, Berlin, 1830; — *Lexicon islandico-latino-danicum*, de Biœrn Haldorson; Copenhague, 1814, 2 vol. in-4°; — *Angelsaksik Sproglære* (Grammaire anglo-saxonne); Stockholm, 1817, in-8°; trad. en anglais, Co-

penhague, 1830; — *Undersægelse om det gamle nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse* (Recherches sur les origines de la langue islandaise, ou l'ancienne langue du Nord); Copenhague, 1818, in-8° : couronné par l'académie de cette ville; trad. en allemand, Hambourg, 1819: ce remarquable travail conduisit Jacques Grimm (*voy.* ce nom) à sa belle découverte du déplacement des consonnes dans les langues germaniques; — *Snorra Edda*, Stockholm, 1818, suivi de *Edda Sæmundar;* ibid., 1818, in-8° : première édition critique et complète de ces deux monuments de la mythologie scandinave, dont Rask avait déjà donné avec Nyerup une traduction danoise, Copenhague, 1808; — *Specimina literaturæ islandicæ veteris et hodiernæ magnam partem anecdota;* Stockholm, 1819, in-8°; — *Singalesisk Skriftlære* (Sur l'écriture cingalaise); Kolombo, 1822; — *Frisisk Sproglære;* Copenhague, 1825; trad. en allemand, Fribourg, 1834; — *Forsog til en videnskabelig dansk Retskrivning* (Essai d'une orthographe danoise scientifique); ibid., 1826; — *Hermod:* Mémoires de la Société de littérature islandaise, pour les années 1825 et 1826; — *Den gamle ægyptiske Tidsregning* (L'ancienne chronologie égyptienne); ibid., 1827; trad. en allemand, Altona, 1830; — *Italienske Formlære* (Grammaire italienne, sans la syntaxe); ibid., 1827; — *Vejledning til Akra-Sprog et päkysten Ginea* (Grammaire de la langue Acra des côtes de Guinée); ibid., 1828; — *Den ældeste hebraiske Tidsregning* (La plus ancienne chronologie hébraïque); ibid., 1828; — *Literaturbladed*, revue pour la littérature étrangère, ibid., 1829; — *A grammar of the danisch language;* ibid., 1830; — *Kortfattet Vejledning til det oldnordiske eller gamle islandske Sprog* (Grammaire abrégée de l'ancienne langue islandaise); ibid., 1832, 1844; trad. en allemand, Hambourg, 1839; — *Oldnordisk Læsebog* (Choix de morceaux littéraires en ancien islandais); ibid., 1832; — *Ræsonneret lappisk Sprægloere* (Grammaire lapone raisonnée); ibid., 1832; —*Nonnulla de pleno systemate sibilantium in linguis montanis;* ibid., 1832. Rask, qui a aussi donné une édition des *Fables* de Lockman, ibid., 1831, et une traduction des *Histoires des Vizirs* du fils d'Azad Bachts, ibid., 1829, a encore pris une part active à la publication des *Formanna-Sægur*, de la *Saga Olafs Krygvason*, etc.; enfin, il a inséré un grand nombre de mémoires et articles dans les *Nyeste skilderie af kiobenhavn*, dans les *Skandinavisk literatur Skelstabiskrifter*, dans les *Dagen* et autres recueils : ces dissertations ont été réunies en trois volumes; Copenhague, 1834-1838, sous le titre de *Samlede Afhandlinger;* en tête se trouve une *Vie* de Rask par Petersen : parmi ces mémoires nous citerons celui sur l'*Antiquité et l'authenticité de la Zend-Avesta;* trad. en allemand, Berlin, 1826.

Liebenberg et Schram, *Biograph. archiv.*, t. I. — *Foreign quarterly Review* (Janvier 1833). — *Zeitgenossen*, t. V, cahier 5. — Erslew, *Forfatter-Lexicon.*

RASLE ou **RALLE** (*Sébastien*), missionnaire français, né en 1657, massacré à Norridgewog (Narrantsouak), en 1724. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut envoyé en 1689 au Canada, pour y prêcher la foi catholique. Il s'enfonça peu à peu dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, et se fixa à Norridgewog, où il fit de nombreux prosélytes, chez les Abenakis et les autres peuplades huronnes. Mais son antipathie pour les Anglais l'entraîna plusieurs fois jusqu'à oublier sa mission de paix et à exciter les Indiens à saccager les établissements britanniques. Les Anglais mirent sa tête à prix et cherchèrent longtemps à le surprendre; ils réussirent enfin. Ils cernèrent le village de Norridgewog et en exterminèrent les habitants; le P. Rasle fut massacré dans son wigwam, après avoir tué quatre des assaillants. Sa mort fut signalée par un dernier acte de violence; il avait élevé jusqu'à dix-sept ans un jeune Anglais, enfant à sa famille : il lui brûla la cervelle, qu'il ne fût pas repris par ses compatriotes. On trouva dans les papiers de Rasle un *Dictionnaire* du langage abanki, manuscrit de 500 pages in-4°, et qui est déposé à la bibliothèque du collége d'Harward. On a deux *lettres* de lui dans les *Lettres édifiantes*. A. DE L.

Charlevoix, *Hist. et Description générale de la Nouvelle-France*, t. II, p. 432 et suiv.

RASMUSSEN (*Janus-Lassen*), orientaliste danois, né le 22 août 1785, à Vestenkov, mort le 30 mars 1826, à Copenhague. Après avoir terminé ses études de théologie et de philologie, il reçut en 1811 une pension du gouvernement pour aller compléter dans les universités d'Allemagne et à Paris ses connaissances des langues orientales. Chargé en 1815 d'enseigner ces idiomes à l'université de Copenhague, il devint en 1819 membre de la Société de littérature islandaise, et en 1824 membre de la Société asiatique de Calcutta. On a de lui : *Historia præcipuorum Arabum, regnorum rerumque ab iis gestarum ante Islamismum, e codicibus manuscriptis bibliothecæ regiæ Havniensis;* Copenhague, 1817, in-4°, avec un volume d'*Additamenta excerpta ex Ibn Nabatah, Nuveirio atque Ibn Koteibah;* ibid., 1821, in-4°; — *Det under kong Frederik* [illegible] *oprettede danske afrikanske compagnies Historie* (Histoire de la compagnie de commerce danoise-africaine établie sous le roi Frédéric le V); ibid., 1818; — *Annales Islamismi, sive tabulæ synchronistico-chronologicæ Chalifarum et regum Orientis et Occidentis; accedente Historia Turcarum Karamanorum, Selghuikidarum, Suforum* [illegible] *siæ, etc.; e codicibus arabicis bibliothecæ Havniensis, latine versi, editi;* ibid., [illegible] in-4°; — outre une traduction du texte original des *Mille et une nuits* (Copenhague, 1[illegible]

Rasmussen a encore publié dans la *Theologisk Bibliothek*, dans l'*Athene* et autres recueils, plusieurs mémoires et articles, parmi lesquels nous citerons : *Om Arabernes og Persernes Handel og Bekiendtskab med Russland og skandinavien i Middelalderen* (Sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie au moyen âge), dans le tome II de l'*Athene* : cette savante dissertation, rendue en latin par l'auteur, Copenhague, 1825, in-4°, fut traduite en suédois, en anglais dans le *Edinburgh Magazine* (années 1818-1819), et en français par Silvestre de Sacy dans les tomes V et VI du *Journal asiatique*.

Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

RASORI (*Giovanni*), célèbre médecin italien, né le 20 août 1766, à Parme, mort le 13 avril 1837, à Milan. Son père, bon chimiste, était directeur de la pharmacie de l'hôpital de Parme; comme il n'avait que ce fils, il s'occupa de bonne heure de son éducation, et lui fit apprendre, en même temps que les langues anciennes, le français, l'anglais, l'allemand et l'espagnol. L'enfant manifestait au reste les dispositions les plus heureuses : dès l'âge de huit ans il fut admis à suivre les cours de l'université; il se tourna plus particulièrement vers l'étude des sciences physiques. Reçu docteur en 1785, il se plaça pendant deux années sous la direction de Girardi, l'élève et l'héritier des manuscrits de Morgagni; puis, grâce à la bienveillance du protomédecin Camati et du ministre Ventura, il obtint du duc régnant une pension pour aller se perfectionner dans les écoles étrangères (1787). Comme il avait alors l'intention de s'adonner à la chirurgie, il commença son voyage par Florence, et fréquenta l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, qui avait pour chefs les deux Nannoni, Angelo et Lorenzo. Pendant un séjour de trois ans, il acquit l'amitié de Fontana, de Targioni et de Giannetti, se familiarisa avec les ouvrages de Buffon et de Bacon, et entreprit la traduction du fameux système médical de Brown. En 1791, il passa dans l'université de Pavie, qu'illustraient alors les noms de Volta, de Spallanzani, de Franck et de Scarpa, et en 1793 il se rendit en Angleterre, où il résida jusqu'à la fin de 1795. Il revint en Italie par l'Allemagne et la Suisse, et s'arrêta à Milan pour y étudier les maladies des yeux avec Bussi. Il s'occupait de l'impression d'une réponse à Vaccà Berlinghieri, qui avait attaqué la doctrine de Brown, lorsque les Français envahirent la Lombardie. Rasori, qui avait l'esprit noble et le cœur généreux, s'associa chaudement aux efforts des patriotes italiens, et chercha à servir son pays en publiant le *Journal des amis de la liberté* (1796). Dans la même année, il fut placé comme recteur à la tête de l'université de Pavie réformée, devint professeur de pathologie, et exposa dans son cours ses idées particulières sur les lois de l'économie animale. Appelé en 1798 à Milan en qualité de secrétaire général du ministère de l'intérieur, il se lassa bientôt de ces fonctions politiques, et obtint en 1799 de retourner à Pavie comme professeur de clinique interne. Deux mois plus tard il avait pour successeur Moscati. Attaché à l'armée française, il se retira avec elle à Gênes, et y resta jusqu'à la reddition de la ville. Après la bataille de Marengo, il s'établit à Milan, et fut nommé en 1802 inspecteur général de salubrité; à ces fonctions, qu'il exerça jusqu'à la chute de l'empire, il joignit celles de chef des deux grandes cliniques qu'il fonda, l'une au grand hôpital de Milan, l'autre à l'hôpital militaire de Saint-Ambroise. « Là, dit M. Fossati, il rassembla une série d'observations sur la manière d'agir des médicaments, découvrit et confirma la loi de la capacité morbide, et jeta les bases de sa nouvelle doctrine médicale, connue sous le nom de *théorie du contre-stimulus*, doctrine qui opéra une réforme complète dans la thérapeutique. » Compromis dans une conspiration militaire contre l'Autriche, il fut arrêté le 4 décembre 1814 et conduit dans la citadelle de Mantoue; durant sa détention il traduisit des poésies de Wieland, de Gœthe et de Schiller, ainsi que les lettres d'Engel sur la mimique, et fit des observations sur la nature des fièvres intermittentes. Rendu à la liberté, la pratique de la médecine redevint sa seule ressource jusqu'à l'époque de sa mort. De grands honneurs furent rendus à sa mémoire : une souscription fut ouverte pour lui élever un tombeau; Benzoni reproduisit ses traits dans un buste, et Gandolfi dans une statue colossale en marbre de Carrare.

Rasori n'était pas seulement un savant médecin, il était aussi un chaleureux patriote; il s'exprimait avec autant d'agrément que d'aisance, et ses écrits se distinguent par la pureté et l'élégance du style. « Il avait le corps maigre et agile, dit M. Fossati, qui a été l'un de ses élèves les plus distingués, la face pâle et décharnée, de grands yeux à fleur de tête et un large front. Sa mise était toujours recherchée. Il fut un des plus heureux réformateurs de la thérapeutique et le fondateur d'une bonne méthode d'expérimentation médicale; les vrais principes de sa doctrine du *contre-stimulus* sont encore inconnus en France, du moins dans l'ensemble. A côté de cela on trouve dans Rasori l'écrivain élégant, pur, vigoureux; le poëte passionné ou caustique, l'homme généreux, le bon citoyen, et le patriote ferme et incorruptible. » On a de Rasori : *Compendio della dottrina di Giov. Brown e confutazione del sistema dello spasmo, coll aginnta di alcune annotazioni e d'un discorso preliminare*; Pavie, 1792, 2 vol. in-8°; Venise, 1803, 2 vol. in-8° : l'introduction de cet ouvrage a été trad. en 1796 en allemand; — *Del preteso genio d'Ippocrate*; ibid., 1798, 1799, in-8°; ce discours, par lequel il ouvrit son

cours de clinique interne à Paris, est des plus hardis : après avoir cherché à réfuter les aphorismes d'Hippocrate, l'auteur traite avec la même irrévérence Galien, Celse, Sydenham, Hoffmann, etc.; — *Storia dell' epidemia di Genova*, 1799-1800; Milan, 1801, 1812, in-8°; trad. en allemand (1803) et en français (*Histoire de la fièvre pétéchiale de Gênes;* Paris 1822, in-8o); — *Darwin Zoonomia*, *ovvero Leggi della vita organica;* Milan, 1803, 6 vol. in-8°; ibid., 1834-1836, 4 vol. in-8°, avec la vie de Darwin et beaucoup d'annotations; — *Opuscoli di medicina clinica;* ibid., 1830, 2 vol. in-8°; — *Teoria della flogosi;* ibid., 1837, 2 vol. gr. in-8° : deux autres éditions, en un seul volume, parurent à Livourne et à Vigevano dans la même année, et le livre a été traduit en allemand (1838) et en français (1839). Dès 1810 Rasori avait fondé à Milan, en société avec Ugo Foscolo et Michele Leoni, les *Annali di scienze e lettere*, journal très-estimé, dans lequel il publia plusieurs mémoires de médecine, entre autres ceux qui expliquent le mode d'agir de la digitale, de la gomme-gutte, du nitre, de l'émétique, etc. Il a traduit de l'allemand *Agatocle* (Milan, 1812, 4 vol. in-12), roman de Mme Pikler; *Lettere sulla mimica* (1818-1619, 2 vol. in-8°) d'Engel, et des poésies de Schiller et de Wieland (1822, in-18). Les *Œuvres complètes* de Rasori ont été publiées par G. Chiappa (Florence, 1837, gr. in-8° à 2 col.). P.

G. Chiappa, *Della vita di G. Rasori*; Milan, 1838, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V. — Fossati, dans le *Dict. de la conversation*. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexikon*.

* **RASPAIL** (*François-Vincent*), chimiste, médecin et homme politique français, né à Carpentras, le 5 pluviôse an II (29 janvier 1794). Il était le troisième fils de Joseph Raspail, traiteur, et de Marie Laty, de Pernes (Vaucluse). Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il eut pour premier maître un prêtre, aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par la hardiesse de ses opinions, l'abbé Eysseric, qui lui enseigna les éléments des langues anciennes. Ce fut auprès de lui qu'il devint dès l'enfance janséniste et républicain à la fois. Après avoir terminé ses études dans un pensionnat de sa ville natale, il fut envoyé à l'âge de seize ans dans le séminaire d'Avignon (1810), et il fit preuve de si précoces dispositions que, malgré sa grande jeunesse, il y fut chargé en 1811 de répéter la philosophie et en 1812 de suppléer le professeur de théologie. Bientôt désabusé de toutes les superstitions qui dans les pays méridionaux se mêlent plus qu'ailleurs à l'éducation, il refusa de s'engager dans les ordres sacrés, et quitta le séminaire pour accepter une place de régent d'humanités au collége de Carpentras. Cédant à l'activité de son esprit, il se fit plusieurs fois entendre en public, et ses sermons, conçus dans une manière neuve et saisissante, n'en produisirent que plus d'effet; aussi lorsqu'en 1813 il fut question de célébrer l'anniversaire d'Austerlitz, il reçut en quelque sorte des autorités de la ville l'obligation de s'occuper du discours d'apparat. « Il le fit à regret, dit un de ses biographes, mais avec la ferme résolution de n'être pas un panégyriste. Ce discours ne roule en effet que sur la nécessité de se grouper autour de l'empereur pour défendre la patrie contre l'invasion. » M. Raspail calma l'irritation des esprits : il y réussit à un tel point que les magistrats, le maire et le sous-préfet envoyèrent à la mère de l'auteur une députation pour la complimenter et lui demander, à l'insu de son fils, le manuscrit, qu'ils adressèrent à la cour. A l'époque des Cent jours, M. Raspail laissa éclater ses espérances dans une chanson, qui le désigna quelque temps après à la haine des royalistes. Au lieu de s'y soustraire en cherchant, comme l'avaient fait d'autres patriotes, un refuge dans les montagnes, il resta seul à Carpentras avec ses frères, l'un lieutenant-colonel, l'autre capitaine de la vieille garde, et pendant six mois il brava les fureurs du peuple, qui vingt fois s'attroupa autour de sa maison pour le mettre en pièces. Il est inutile de dire qu'il avait perdu son modique emploi au collége. En 1816 il vint à Paris : il y trouva, comme dans le midi, des ennemis acharnés, la lutte, les déceptions et souvent la misère. Forcé de pourvoir lui-même à sa subsistance, il chercha à utiliser ses connaissances littéraires. Admis à grand' peine dans une maison d'éducation, il ne tarda pas à être congédié, parce qu'il avait fourni à *La Minerve*, feuille libérale, les matériaux d'un article politique; un motif à peu près semblable suffit en 1820 à le faire expulser d'un collége où il donnait des répétitions. Il afficha alors des leçons pour le baccalauréat. Malgré cette existence tourmentée, il avait suivi les cours de l'école de droit et pris toutes ses inscriptions. Reçu chez un avoué pour s'y familiariser avec la procédure, il se dégoûta promptement d'une carrière qui convenait si peu à ses goûts, et se voua tout entier aux recherches scientifiques, tout en continuant à donner des leçons pour vivre.

En 1824 M. Raspail présenta ses premiers travaux à l'Institut, moins jaloux de demander ses suffrages que d'obtenir de la publicité. Il s'occupa d'abord des graminées : ayant à sa disposition la belle collection de M. Delessert, il refit entièrement la classification de cette famille en prenant pour base, non les caractères fugitifs de l'enveloppe, mais les caractères anatomiques et physiologiques, et il réduisit au tiers les genres et les espèces, dont la plupart n'étaient que des créations fictives. Son principal mémoire, intitulé *Sur la formation de l'embryon dans des graminées*, fut inséré dans les *Annales des sciences naturelles* (mars, avril et juill. 1825), traduit et publié aux frais de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Dans le cours de ses recher-

chez il eut l'occasion de faire une découverte importante sur la fécule. Avant lui les chimistes regardaient cette substance comme homogène dans sa constitution; ils avaient imaginé, en la décomposant par les réactifs, beaucoup de matières immédiates, qui la plupart n'étaient que des débris plus ou moins altérés de l'organe de la fructification des végétaux. Croyant détruire ce qu'avait produit la vie des plantes et des animaux, ils n'avaient fait que désunir des parties organiques; celles-ci reparaissaient alors dans les expériences avec des caractères nouveaux, qui leur valaient autant de dénominations distinctes : l'amidon devenait de l'amidine, la carotte de la carotine, le champignon de la fongine, la pomme de terre de la solanine, le liége de la subérine, etc. M. Raspail constata que le grain de fécule était un organe très-compliqué, essentiellement formé d'une mince enveloppe, insoluble dans l'eau et tous les réactifs, et d'une matière gommeuse soluble dans l'eau. Il ne confondit pas les cristallisations qui se produisent au sein des plantes avec les composés de matières minérales et de gomme d'où résultent d'après lui tous les tissus végétaux, et les composés de ces matières minérales et d'huile qui constituent les tissus des animaux : car de même que la fécule nourrit la plante au moyen de la gomme qu'elle contient, de même la graisse nourrit l'animal au moyen de l'huile que renferment ses globules. Telles sont en partie les doctrines développées dans les nombreux mémoires que M. Raspail a fournis de 1825 à 1830 aux *Annales des sciences naturelles*, aux *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, au *Répertoire général d'anatomie*, au *Bulletin des sciences* de M. de Férussac, et surtout aux *Annales des sciences d'observation*, qu'il fonda en 1829 avec M. Saigey. On y trouve aussi des observations intéressantes sur l'orge, sur le suc du chara, sur les bélemnites, sur l'insecte de la gale, sur l'alcyonelle fluviatile, etc.

M. Raspail a l'un des premiers en France appliqué avec succès le microscope à l'étude des êtres organisés; les suivant depuis la naissance jusqu'à la mort, notant toutes les transformations qu'ils subissent, ainsi que les fonctions de leurs parties, il les a étudiés encore sous les divers rapports de la chimie, de la physiologie et de la physique. « Ce ne sont pas de beaux instruments d'optique, de riches collections d'histoire naturelle, de grandes bibliothèques qui ont fait découvrir à M. Raspail ce que tant d'autres n'avaient point aperçu : une mauvaise loupe montée, quelques gouttes de réactifs, des pots de terre placés devant une fenêtre en guise de serres chaudes, le terrain des carrières de Montrouge pour jardin botanique, et à l'heure du repas un morceau de pain en face d'un verre d'eau, voilà quelles étaient ses ressources (1). » En débarrassant la science de tant de créations imaginaires, en attaquant sans ménagement tout ce qui paraissait s'écarter de la vérité, M. Raspail s'attirait l'inimitié des faux savants, moins avides de progrès que d'éloges et d'honneurs. Plus tard il tenta d'introduire dans l'enseignement ses idées démocratiques; il demanda, avec la fougue naturelle à son caractère ardent et convaincu, la réforme de quelques-unes des sociétés scientifiques; mais son insistance ne fit que redoubler les inimitiés auxquelles il était en butte.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Raspail fut un des premiers à descendre dans les rues un fusil à la main : il fut blessé à la prise de la caserne de la rue de Babylone, ce qui lui valut la croix de Juillet, la seule marque d'honneur qu'il ait jamais acceptée. Il redemandait simplement la chaire qu'il avait perdue dans l'université, et même il ne voulait l'obtenir que par voie de concours. On lui offrit alors de créer pour lui la place de conservateur général des collections du Muséum d'histoire naturelle; mais il prétendit la faire servir à un plan d'organisation du Muséum. Cette condition ayant été repoussée, il écrivit une lettre d'adieux aux places, et, afin de rester conséquent avec ses principes, il ne voulut accepter aucune position officielle. Dès lors commença pour lui une série de mauvais jours, qu'il supporta avec autant de dignité que de courage. Apôtre fougueux et éloquent des doctrines républicaines, il les prêcha, dans les clubs et dans ses écrits, avec une énergie qui lui attira bientôt les rigueurs de la justice. Condamné à quinze mois de prison en février 1831, pour avoir publié dans *La Tribune* une lettre violente à l'occasion des troubles de Saint-Germain-l'Auxerrois, il reparut devant le jury de la Seine avec plusieurs membres de la *Société des Amis du peuple*, et fut acquitté; mais la cour, se croyant offensée par le discours qu'il avait prononcé, lui infligea une seconde condamnation à quinze mois de prison et une amende de 500 fr. (12 janvier 1832). Renfermé d'abord à *La* Force, il fut transféré à la maison d'arrêt de Versailles, et on le fit marcher les fers aux mains, entre une haie de soldats des compagnies de discipline; plus tard il fut ramené à Sainte-Pélagie, où il termina le dernier traité de son *Cours d'agriculture*. A la fin de 1833 il se trouva de nouveau impliqué dans une accusation de complot; mais il fut renvoyé absous. En 1834 il fonda *Le Réformateur*, où il faisait aux abus scientifiques et administratifs une guerre implacable. L'année suivante il suspendit la publication de ce journal, qui expirait sous les coups de condamnations et d'amendes multipliées, et il se vit plus d'une fois obligé, faute de ressources pécuniaires, d'acquitter par un supplément de détention sa dette envers la justice. Sa notoriété le fit comprendre dans le procès d'avril 1835 : mais si l'on ne put prouver sa participation effective au complot, il fut accusé d'outrages envers M. Zan-

(1) *Biogr. univ. et port. des Contemp.*, suppl.

giacomi, alors juge d'instruction, et condamné, sur l'unique témoignage de ce magistrat, et après l'épreuve de plusieurs juridictions, à six mois d'emprisonnement.

M. Raspail avait depuis 1836 renoncé à la politique militante. Dès qu'il ne vit plus jour à propager publiquement ses opinions personnelles, il refusa de s'associer aux pratiques des sociétés secrètes, contre lesquelles il a toujours protesté, et reprit le cours de ses travaux sur la physiologie végétale et la chimie. Après avoir soutenu une discussion fort animée avec M. Orfila devant la cour d'assises de Dijon au sujet d'un empoisonnement par l'arsenic (1839), il rencontra le même adversaire à Tulle (1840), où il intervint avec éclat au milieu des péripéties émouvantes du procès de Mme Lafarge. Sur l'invitation de la défense, il fut appelé pour contrôler l'expertise de MM. Orfila, de Bussy et Ollivier, qui, en contradiction avec les deux expertises précédentes, avaient trouvé, à l'aide de l'appareil de Marsh, une fort petite quantité d'arsenic dans les restes livrés à leur examen. Quand il arriva, le jugement avait été prononcé; mais il développa son opinion dans un *Mémoire à consulter*, et soutint que les taches données par l'instrument de Marsh ne prouvaient rien, parce que l'arsenic était répandu partout et qu'il se faisait fort d'en trouver « jusque dans le bois du fauteuil du président de la cour d'assises ».

Peu de temps après ce conflit scientifique, qui ajouta un nouvel aliment à un drame si fertile en émotions, M. Raspail, connu des uns comme tribun, des autres comme chimiste, voulut être médecin malgré la faculté, et dans cette voie périlleuse, comme dans celles qu'il s'était frayées de haute lutte, il a laissé la trace d'un esprit hardi et désintéressé, mais absolu. C'était non pas un vain désir de renommée, ni la soif du lucre, qui le poussait à la réforme mille fois tentée de l'art de guérir, mais la passion du bien et un dévouement aveugle à ce qu'il croit être la vérité. En 1843, dans *Le Médecin des familles* et depuis 1845 dans le *Manuel annuaire de la santé*, il a exposé d'une façon claire, simple et tout à fait familière, les principes et le traitement de sa nouvelle méthode. Suivant lui la cause des maladies est « toujours externe à nos organes »; mais dans l'unité de notre être, sitôt que l'un d'eux est atteint, il ne peut refuser son contingent de fonctions sans que toutes les autres fonctions ne s'en ressentent. Supprimant toute espèce de classification scientifique, il range les causes des maladies dans neuf groupes principaux : l'impureté de l'air respirable, le défaut d'assimilation des aliments, l'influence de la température, les blessures, l'introduction dans les organes ou les tissus soit d'une substance vénéneuse, soit d'un corps étranger qui les déchire ou y opère quelque solution de continuité; le parasitisme des insectes ou des vers intestinaux, et les impressions morales. A chacune de ces catégories se rattache un ensemble de moyens hygiéniques, d'une exécution aisée et peu coûteuse : certains détails peuvent exciter le sourire des gens qui ne sont pas, comme l'auteur, convaincus qu'il faut « vivre pour être utile »; à ce sujet on peut citer les leçons de morale, les recettes de ménage ou les prescriptions culinaires, etc. Quant à la médication effective, elle est fondée sur le camphre, employé depuis longtemps comme calmant et antiseptique. « Mes recherches, dit M. Raspail, m'ayant amené à admettre que le plus grand nombre des maladies émanent de l'invasion des parasites internes et externes, et de l'infection par les produits de leur action désorganisatrice; d'un autre côté, ayant en vue de simplifier la médication autant que je venais de simplifier la théorie médicale, je ne pouvais pas arrêter ma préférence sur une substance meilleure que le camphre, dans le double but d'étouffer la cause immédiate du mal et d'en neutraliser les effets. » Des recettes, composées de quantités diverses de camphre en grumeaux, en poudre ou en pommade, d'aloès et d'eau sédative, telle fut la base de cette médication antivermineuse; mais il serait injuste d'attribuer à l'inventeur la pensée d'avoir voulu faire du camphre une sorte de panacée universelle; car il a groupé autour de cette substance énergique, et comme autant d'importants auxiliaires, un grand nombre de médicaments, tirés en partie du système végétal. La méthode nouvelle eut tout d'abord un succès de vogue; vingt années d'expérience ne l'ont pas fait tomber dans l'oubli, et elle continue d'être en faveur auprès des classes populaires, qui n'en font pas toujours, il faut le dire, un usage rationnel. M. Raspail la pratiqua lui-même dans des consultations fort suivies jusqu'au moment où, condamné pour exercice illégal de la médecine, il fut obligé d'y renoncer publiquement.

La révolution de Février ramena M. Raspail sur la scène politique. Le 24 février, à la tête d'une troupe nombreuse de combattants, il entra le premier à l'hôtel de ville, et avant l'installation du gouvernement provisoire il proclama le premier la république. Comme il l'avait fait en 1830, il refusa les fonctions publiques qui lui étaient offertes. Mais il eut une part active aux événements de cette époque, soit par ses discours dans le club qu'il présidait, soit par ses articles dans *L'Ami du peuple*, feuille démocratique qu'il avait fondée dès le 27 février; il n'est pas certain toutefois qu'il s'associa aux manifestations tentées le 17 mars et le 16 avril par les chefs les plus ardents du parti révolutionnaire. Ses sympathies bien connues en faveur de la Pologne le désignèrent comme un des organisateurs de la manifestation du 15 mai, qui aboutit, comme on le sait, à la violation de l'Assemblée nationale par une foule immense, dont il devint impossible de régler les mouvements. Ce fut lui qui, à la tribune, fut invité à lire, au milieu

d'un tumulte indescriptible, la pétition rédigée dans une des séances du club dont il était président. Arrêté le même jour, bien qu'il n'eût pas suivi Barbès et Blanqui à l'hôtel de ville, il fut conduit au fort de Vincennes. Pendant qu'il était en état de prévention, il fut nommé représentant de la Seine (17 septembre 1848), et lors des élections à la présidence de la république il réunit 36,226 suffrages; sa candidature même n'avait été qu'une protestation contre l'institution de la présidence, dont il avait pris l'engagement formel de demander l'abolition s'il avait eu la majorité. Traduit en mars 1849 devant la haute cour de Bourges, il exposa lui-même sa défense, et se vit condamner, le 2 avril, comme coupable d'attentat contre la forme du gouvernement, à six années de détention. Il subit sa peine dans la prison de Doullens, où il reprit, avec une ardeur toute juvénile, le cours de ses travaux scientifiques. Au mois d'avril 1853 il se retira en Belgique, résida pendant quelque temps à Boisfort, près Bruxelles, et s'établit en 1857 au village de Stalle-sous-Uccle, également voisin de cette ville.

Les principaux ouvrages de M. Raspail sont : *Les Missionnaires en opposition avec les bonnes mœurs et avec les lois de la religion, par M. Lutrin*; Paris, 1821, in-8°; — *Sainte liberté*, discours maçonnique; Paris, 1822, in-8°; — *Nouveaux coups de fouet scientifiques*; Paris, 1830, in-8°; — *Essai de chimie microscopique appliquée à la physiologie*; Paris, 1831, in-8°, pl., extrait en majeure partie des *Annales des sciences d'observation*; — *Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale*; Paris, 1831-1832, 1837-1841, cinq parties in-18; — *Nouveau système de chimie organique, fondé sur des méthodes nouvelles d'observation*; Paris, 1833, in-8°, pl.; 2e édition, augmentée et refondue, ibid., 1838, 3 vol. in-8°, avec atlas in-4° : cet ouvrage ainsi réimprimé comprend la manipulation ou chimie expérimentale, la chimie descriptive divisée en deux sections : substances organisatrices, organisantes et organiques, et description de leurs caractères, usages et valeur; la théorie de l'organisation déduite de la chimie et de l'anatomie; et l'analogie, étude de l'atome en lui-même. Mis à l'index par la cour de Rome, en vertu d'un décret du 28 juillet 1834, il a été traduit en allemand par Fr. Wolff (Stuttgard, 1834, gr. in-8°), en anglais par W. Henderson (Londres, 1834, in-8°), et en italien par Macario (Milan, 1835-1838, 3 vol. in-8°); — *Mémoire comparatif sur l'insecte de la gale*; Paris, 1834, in-8°; trad. en allemand; — *Nouveau système de physiologie végétale et de botanique*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°, avec atlas de 60 pl. : il est fondé sur les méthodes d'observation développées dans le *Système de chimie* et divisé en cinq parties : organonymie, organogénie, organophysie, organotaxie et technologie; réimpr. trois fois à Bruxelles, 1837, gr. in-8°, pl.; — *De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration*; Paris, 1839, in-8°; — *Cigarettes de camphre*; Paris, 1839, in-32; — *Lettres sur les prisons de Paris*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Reproduction des 601e et 602e planches qui manquent habituellement aux* Champignons *de Bulliard, suivie de la Table de la treizième année de l'atlas, qui n'avait jamais été publiée*; Paris, 1840, pet. in-fol., avec une notice sur les œuvres de Bulliard; — *Mémoire à consulter, à l'appui du pourvoi en cassation de dame Marie Capelle, veuve Lafarge*; Paris, 1840, in-8°, de 172 p.; on y trouve à la fin un compendium par ordre alphabétique des indications amphibologiques que peuvent offrir dans une analyse qualitative les principaux réactifs dont on se sert pour déceler en chimie légale la présence de l'arsenic; — *Réponse à l'Avis donné par MM. Pelletier, Payen et Gaultier de Claubry relativement au procédé de dorure de M. Elkington*; Paris, 1841, in-8°; — *Histoire naturelle des ammonites, suivie de la description des espèces fossiles des Basses-Alpes, de Vaucluse et des Cévennes*; Paris, 1842, in-8°, pl.; — *Histoire naturelle de la santé et de la maladie chez les végétaux et chez les animaux en général, et en particulier chez l'homme*; Paris, 1843, 1846, 1857, 3 vol. in-8°, fig. : ouvrage considérable, où il développe son système particulier de médication hygiénique et curative, en l'appliquant à tous les êtres organisés; — *Le Médecin des familles*; Paris, 1843, in-12; 6e édit., 1844; — *Manuel annuaire de la santé, ou Médecine et pharmacie domestiques*; Paris, 1846, in-18; 18e année ou 17e édit., considérablement augmentée; 1863, in-18 : c'est une sorte de résumé populaire de sa méthode médicale, qui se publie tous les ans à plusieurs milliers d'exemplaires; — *Procès et défense de F.-V. Raspail, poursuivi le 19 mai 1846 en exercice illégal de la médecine*; Paris, 1846, in-8°; — *La Lunette de Vincennes*; Paris, 1848, in-12; — *La Lunette de Doullens*; Paris, 1849, in-12 : almanach démocratique et progressif; — *Le Fermier vétérinaire*; Paris, 1854 et ann. suiv., in-18 : manuel annuaire destiné au traitement des animaux domestiques d'après les principes de l'auteur; — *Les Bélemnites fossiles retrouvées à l'état vivant*; Paris, 1861, in-8°, pl. M. Raspail a fondé plusieurs journaux politiques et scientifiques, qui sont les *Annales des sciences d'observation* (1829-1830, 4 vol. in-8°) : avec M. Saigey; *Le Réformateur* (1834-1835), *L'Ami du peuple* (1848), la *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie* (1846-1848, 2 vol. in-8°), et la *Revue complémentaire des sciences appliquées* (1855-1860, 6 vol. in-8°).

M. Raspail a trois fils, *Émile*, ingénieur civil; *Benjamin*, né le 16 août 1823, représentant du

Rhône à l'Assemblée législative; et *Camille*, qui exerce depuis 1857 la médecine à Paris d'après le système.

Son neveu, *Eugène* Raspail, né le 12 septembre 1812, à Gigondas (Vaucluse), était directeur de l'éclairage au gaz de la ville d'Avignon lorsqu'en 1848 les électeurs de son département l'envoyèrent siéger à l'Assemblée constituante.

P. L.

Biogr. des accusés d'avril; Paris, 1835, in-8°. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* (suppl.). — *Biogr. de F.-V. Raspail*; Paris, 1848, in 8°. — Cayla, *Célébrités européennes*. — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — Quérard, *France littér.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

RASPE (*Godefroy*), astronome et physicien allemand, mort en 1633. Il était professeur de médecine à l'université de Leipzig, et publia : *De stellarum natura earumque affectionibus in genere*; Leipzig, 1620, in-4°; — *De natura cœli et præcipue ejus affectionibus*; ibid., 1621, in-4°; — *De iride*; ibid., 1622, in-4°; — *Collegii Phys. disput. XXII*; ibid., 1626.

Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

RASPE (*Rodolphe-Éric*), antiquaire et minéralogiste allemand, né à Hanovre, en 1737, mort à la fin de 1794, à Mucross. Après avoir été pendant quelques années employé à la bibliothèque, il devint en 1767 professeur d'archéologie au collége de Maurice et conservateur du musée d'antiquités à Cassel. Il venait d'être chargé par le gouvernement d'aller faire en Italie des acquisitions pour cette collection, lorsqu'on s'aperçut qu'il en avait dérobé une partie considérable. Arrêté au mois de mars 1775, il parvint à s'évader, et se réfugia en Angleterre, où il vécut pendant quelques années en donnant des leçons d'allemand. Employé ensuite aux mines de Cornouailles, il entreprit un voyage minéralogique en Irlande, pendant lequel il mourut. On a de lui : *Anmerkungen über die Schrift des H. Klotz Vom Nutzen und Gebrauch der geschnittenen Steine* (Observations sur l'ouvrage de M. Klotz « De l'utilité et de l'usage des pierres gravées »); Cassel, 1768, in-8°; — *Beytrag zur allerältesten Historie von Hessen-Cassel* (Documents sur la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel); ibid., 1774, in-8°; — *Reise durch England* (Voyage en Angleterre par rapport aux manufactures, aux arts, aux mœurs et à la constitution); Berlin, 1785, in-8°; — *An account of some german volcanos and their productions*; Londres, 1776; — *Essay of oil-painting*; Londres, 1781, in-4°; — *A descriptive catalogue of a general collection of ancient and modern engraved men, cameos as well as intaglios*; Londres, 1791, 2 vol. in-4°, avec planches; traduit en français, par l'auteur lui-même. Raspe a aussi publié les *Œuvres philosophiques latines et françaises de Leibniz* (Amst., 1765, in-4°), et plusieurs articles dans *Hannovrisches Magazin*, *Allgemeine deutsche Bibliothek*, et autres recueils; dans le tome VI des *Philosophical transactions*, il a inséré *De ossibus et dentibus elephantum aliarumque belluarum in America septentrionali*.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Hirsching, *Handbuch*.

RASPON. *Voy.* Henri Raspon.

RASPONI (*Felice*), religieuse italienne, née à Ravenne, en 1523, morte le 3 juillet 1579. D'une illustre maison, qui depuis le douzième siècle avait donné aux divers petits États de l'Italie des prélats, des capitaines, des sénateurs et des magistrats, elle n'avait que trois ans lorsque la mort du sénateur Teseo, son père, la laissa sous la tutelle d'une mère qui l'éleva avec une rigueur excessive. Pour se distraire des mauvais traitements qu'elle avait à supporter, elle apprit la langue latine, étudia dans des traductions Aristote et Platon, et fit des œuvres des saints Pères l'objet de ses méditations habituelles. Contrainte d'entrer au couvent de Saint-André de Ravenne, elle y prit le voile. Sa science et son extraordinaire beauté, que célébrèrent plusieurs poëtes de l'époque, entre autres Annibale Caro et Giovanni Arrigoni, en étendant sa réputation, lui valurent de la part de la supérieure et même des simples religieuses de nouvelles tracasseries, dont elle se plaignit dans un sonnet adressé à l'historien Jérôme Rossi, son neveu. Cependant les religieuses, ramenées par la douceur inaltérable de dona Felice, la choisirent pour supérieure, en 1567. Elle laissa un *Traité de la connoissance de Dieu* et un *Dialogue sur l'excellence de l'etat monacal*.

J. Rossi, *Historiarum ravennatium libr. X*. — Pasolini, *Lustri ravennati*. — Ginanni, *Scrittori ravennati*.

RASPONI (*Cesare*), cardinal italien, né à Ravenne, le 15 juillet 1615, mort à Rome, le 21 novembre 1675. De la famille de la précédente, il suivit sa mère à Rome, et étudia sous les jésuites avec un tel succès qu'on lui fit prononcer en public, à quatorze ans, des discours et des morceaux de poésie. Urbain VIII lui donna, entre autres présents, une abbaye de 300 écus de rente. Un poëme intitulé : *Princeps hieropoliticus*, dédié au pape, témoigna de la gratitude du jeune bénéficiaire. Il apprit le grec, écrivit quelques poésies sérieuses ou burlesques en italien, et, d'après le conseil du cardinal Barberini, abandonna ses recherches sur les antiquités pour le droit canonique. Reçu docteur, il prit possession, en 1636, d'une prébende de la collégiale de Saint-Laurent *in Damasco*, qu'il échangea, en 1643, contre un canonicat de Saint-Jean-de-Latran. Les fonctions d'archiviste de ce chapitre lui fournirent l'occasion de rassembler les matériaux de l'histoire de cette basilique, qu'il publia en 1656. Il montra tant de zèle et de prudence à remplir les emplois importants dont il fut chargé qu'Innocent X, en-

nemi des Barberins, le combla de nouvelles faveurs. Dans un voyage qu'il fit en France, il réconcilia le cardinal Barberini avec le pape, et fut assez heureux pour éteindre la division qui régnait depuis si longtemps entre ces deux familles, en arrêtant le mariage de la nièce d'Innocent X avec Maffeo Barberini. Il existe une curieuse relation manuscrite de ce voyage, commencé le 5 novembre 1648 et terminé le 19 mars 1650. Chargé par Alexandre VII de la surintendance de la santé, il sauva le domaine pontifical de la peste et de la famine qui ravageaient les contrées voisines. Dans la grande querelle qui survint entre les gardes corses et le duc de Créqui, ambassadeur du roi de France, muni des pleins pouvoirs du pape, il montra un tel esprit de conciliation, qu'après le traité de Pise, conclu en mars 1664, le pape lui accorda le chapeau de cardinal (15 février 1666) et l'appela au gouvernement du duché d'Urbin (7 mars 1667), qu'il conserva malgré les souffrances, chaque jour plus intolérables, que lui causaient des calculs urinaires. On voit son tombeau à Saint-Jean-de-Latran. Il laissa une grande partie de ses biens à l'hospice des catéchumènes. On a de lui : *Historia basilicæ S. Joannis Laterani;* Rome, 1656, 4 vol. in-fol. Ce cardinal a laissé en outre en manuscrit des *Mémoires sur sa vie*, un *Recueil de statuts*, etc. S. R.

Stefano Gradi, *Oratio in funere card. C. Rasponi.* — Crescimbini, *Storia di S. Giovanni ante portam Latinam.* — Corraro, *Relazione della corte di Roma.* — Palazzi, *Fast. cardinal.* — Ciacconio, *Vitæ roman. pontif.* — Pasolini, *Lustri ravennati.* — Ginanni, *Scrittori ravennati.*

RASSICOD (*Étienne*), jurisconsulte français, né en 1645, à La Ferté-sous-Jouare, mort le 17 mars 1718. Après avoir fait d'excellentes études au collége du Plessis à Paris, il s'occupa pendant plusieurs années d'approfondir les principaux écrivains de l'antiquité, et aborda ensuite l'étude du droit. Reçu avocat au parlement en 1674, il ne put, à cause de sa faible santé, prendre part aux luttes du barreau, et se borna à écrire des consultations. Choisi en 1692 par la faculté de droit pour être docteur agrégé d'honneur, il fut nommé censeur pour les livres de droit, et fut de 1702 à 1708 chargé de la rédaction des articles de jurisprudence au *Journal des Savants*. On a de lui : *Notes sur le concile de Trente touchant les points les plus importants de la discipline ecclésiastique et le pouvoir des évêques;* Cologne, 1706, in-8° : les éditions données à Bruxelles en 1708 et 1711 sont très-fautives; ce livre est le résultat de conférences tenues par plusieurs savants magistrats chez M. de Caumartin, le protecteur de Rassicod, et auxquelles ce dernier prit une part active; — *Notæ et restitutiones ad Commentarium C. Molinæi De feudis;* Paris, 1739, in-4° : on y trouve un tableau des modifications que Du Moulin introduisit successivement dans les diverses éditions de son livre.

Son fils, Rassicod (*Étienne*), fut bâtonnier de l'ordre des avocats et censeur royal, et mourut le 16 mars 1755.

Taisand, *Vies des jurisconsultes.* — *Journal des Savants* (année 1718, in-4°, p. 367-400).

RAST-MAUPAS (*Jean-Louis*), agronome français, né en 1731, à La Voulte (Vivarais), mort à Lyon, le 27 mars 1821. Il était fils d'un médecin, et fut destiné d'abord à la carrière commerciale. Il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et prit dans ses voyages le goût de l'histoire naturelle. En 1793 il soutint de sa fortune et de sa personne l'insurrection de Lyon contre la Convention, et échappa miraculeusement aux proscriptions qui suivirent la reddition de cette ville. Amnistié après le 9 thermidor, il réorganisa la Société d'agriculture de Lyon, y devint membre de la chambre de commerce, conseiller général de préfecture, administrateur de la pépinière départementale, et fonda la *Condition des soies*, établissement resté célèbre. En l'an VIII, il obtint un brevet d'invention pour des appareils et procédés propres à donner aux soies un même degré de siccité et le moyen de le constater. En 1820, il reçut une médaille d'honneur, comme l'un des plus habiles agriculteurs français. Il avait créé sur ses propriétés des pépinières et une magnanerie longtemps regardées comme des modèles. Parmi ses nombreuses inventions, il faut citer : un moyen de peindre et dorer les étoffes de soie à l'imitation des Chinois; un bateau inchavirable; un moulin pour écraser le raisin dans la cuve; un nouveau mode de greffe, qui a conservé son nom, etc. Il a laissé des *Observations sur la Condition des soies* (Lyon, an VIII, in-4°) et plusieurs mémoires dans le *Recueil de la Société d'agriculture de Lyon.*

Rast-Maupas (*Jean-Baptiste-Antoine*), médecin, frère du précédent, né à La Voulte, le 27 décembre 1732, mort à Albigny (Rhône), le 1er juin 1810. Reçu docteur à Montpellier, il vint à Lyon, où il fut nommé médecin de la Charité et professeur au collége de médecine. On a de lui : *Sur l'inoculation de la petite vérole* (Lyon, 1763, in-12); *Sur l'établissement d'un cimetière hors de la ville de Lyon* (ibid., 1777, in-8°), etc.

Grognier, *Notice sur J.-L. Rast de Maupas*, dans le *Compte rendu de la Société d'agriculture de Lyon*, 1821, p. 241-250. Delandine, *Catalogue de la Bibliothèque de Lyon*, t. I et III. — *Journal de Lyon*, 14 juillet 1810.

RASTALL (*John*), imprimeur anglais, né à Londres, où il est mort, en 1536. Après avoir terminé ses études à Oxford, il retourna dans sa ville natale, et y établit une imprimerie. Il épousa la sœur de Thomas Morus, qui, selon Wood, tira de lui beaucoup de secours dans la composition de ses ouvrages. A la suite d'une controverse qu'il avait entamée avec le sectaire John Frith, il se convertit à la religion réformée. Il est assez difficile de distinguer les livres qu'il rédigea lui-même de ceux qui sortent de ses

presses; pourtant on lui prête généralement les suivants : *Nature of the IV elements;* vers 1510, in-4° : intermède comique; — *An Exposition of law terms and the nature of writs;* Londres, 1527, pet. in-8°; s. d., in-fol., en anglais et en français; — *Rerum Anglorum chronicon, or Pastime of the people;* ibid., 1529 : il ne reste de cet ouvrage qu'un exemplaire unique en bon état; il a été réimprimé en 1811 dans les *English chronicles;* — *Three dialogues on purgatory*, dirigés contre John Frith ; — *The Church of John Rastall.*

RASTALL (*William*), fils du précédent, né en 1508, à Londres, mort le 27 août 1565, à Louvain, étudia les lettres à Oxford et le droit dans l'école de Lincoln's Inn. Il devint lecteur d'Édouard VI, et fut, comme catholique, obligé de sortir du royaume; il y revint sous le règne de Marie, et fit partie en 1554 de la commission chargée d'instruire contre les hérétiques. Il venait d'obtenir un siége dans la cour des plaids communs (1557) lorsque Élisabeth monta sur le trône; la crainte d'être inquiété pour cause de religion l'obligea de se retirer à Louvain. Herbert lui attribue plusieurs ouvrages; mais cette assertion a besoin d'être confirmée. On n'en connaît qu'un seul de W. Rastall; il a pour titre *Collection abridged of the statutes in force and use;* Londres, 1557, in-fol.; plusieurs fois réimprimé.

Wood, *Athenæ oxon.* — Dodd, *Church history.* — Tanner, Bale, Pits, Herbert. — Bridgman, *Legal bibliography.*

RASTIGNAC (*Aymeric* DE CHAPT DE), prélat français, né vers 1315, au château de Rastignac, aujourd'hui commune de La Bachellerie (Dordogne), mort à Limoges, le 10 novembre 1390. Issu d'une ancienne maison originaire du Limousin et établie dans le Perigord depuis la fin du onzième siècle, il fut d'abord trésorier de l'Église romaine, et devint en 1359 évêque de Volterra (Toscane). Transféré par Innocent VI, dont il était parent, à l'évêché de Bologne (1361), il fut en même temps gouverneur de cette ville. Il obtint en 1364 de l'empereur Charles IV un diplôme qui lui donnait le titre de prince de l'Empire. Chancelier de l'université de Bologne, il contribua à lui donner cette illustration qu'elle a si longtemps conservée. En 1371, Grégoire XI le transféra à l'évêché de Limoges, et en 1372 le duc d'Anjou l'institua gouverneur général du Limousin.

Ughelli, *Italia sacra.* — *Gallia christiana*, II. — *Éphemerides de Limoges.* — H. du Tems, *Le Clergé de France.*

RASTIGNAC (*Raimond* DE CHAPT DE), capitaine français, né à Rastignac, vers 1545, mort le 26 janvier 1596, à La Fère (Picardie). Capitaine de cinquante hommes d'armes, il reçut en 1585 le titre de lieutenant général de la Haute-Auvergne. Il enleva aux ligueurs le château de Collogne, le fort de Carlat et la ville de Saint-Amand; gagna, en 1590, la bataille d'Issoire contre le comte de Randan, et vainquit en 1592 le duc de Joyeuse à Villemur. En 1594, les *croquants* ou *tard-venus* levèrent dans le Limousin l'étendard de la révolte; Rastignac marcha contre eux, en tua deux mille près de Limoges, et mit le reste en déroute. Henri IV le nomma chevalier du Saint-Esprit (1594). Ce capitaine, que de Thou appelle *virum indefessæ virtutis*, fut tué au siége de La Fère, où il était allé pour conférer avec le roi des affaires de son gouvernement.

De Thou, *Hist. univ.* — Imberdis, *Hist. des guerres religieuses en Auvergne.* — L. Sauveroche, *Discours sur les célébrités du Périgord.*

RASTIGNAC (*Louis-Jacques* DE CHAPT DE), prélat français, né à Rastignac, en 1684, mort à Véretz, près Tours, le 2 août 1750. Troisième fils de François de Chapt, marquis de Rastignac, il fut en 1714 reçu docteur en théologie, après avoir été prieur de Sorbonne, et aussitôt après alla à Luçon en qualité de grand vicaire. Nommé le 29 décembre 1720 évêque de Tulle, il parut avec tant d'éclat à l'assemblée du clergé de 1723, que le roi lui donna en commende, le 17 octobre de cette année, l'abbaye de La Couronne au diocèse d'Angoulême, et le transféra deux jours après à l'archevêché de Tours. Benoît XIII lui adressa, le 22 août 1725, un bref flatteur, pour le zèle qu'il montra tout d'abord contre le jansénisme; mais quelques différends qu'il eut plus tard avec des jésuites le firent changer de sentiment à leur égard. Les talents qu'il avait déployés dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 et 1743 le firent choisir pour présider celles de 1745, 1747 et 1748; les procès-verbaux de ces différentes sessions sont des monuments de son savoir et de son éloquence. Il fonda en 1746 à Tours l'hospice de la Madeleine, pour les enfants trouvés; le 30 juin 1745 il avait fait la dédicace solennelle de l'église de Saint-Sulpice à Paris. Par un mandement du 15 décembre 1747, il condamna le livre du P. Pichon, *L'Esprit de l'Église*, et pour combattre les faux principes de ce jésuite il donna successivement, en 1748 et 1749, trois instructions pastorales, une sur *la pénitence*, une autre sur *la communion* et une troisième sur *la justice chrétienne par rapport aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie* (1749, in-12 et in-4°). Dans ce travail, commencé, dit-on, par Boursier et achevé par Gourlin, se trouvaient des réflexions et des maximes fort chères aux appelants. Sur les plaintes qu'on en fit, le cardinal de Rohan, grand aumonier, réunit, par ordre du roi, quatre évêques et un sulpicien pour examiner cette instruction. On écrivit à M. de Rastignac pour l'engager à l'expliquer; mais ce fut en vain. Généreux et bienfaisant, il n'usait de son crédit que pour faire le bien : il consacrait la plus grande partie de ses revenus à l'entretien des familles indigentes. On le vit, dans les inonda-

tions de la Loire, fournir la nourriture et des logements à tous les pauvres habitants des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, et à tout le peuple indigent de la ville. F.

Gallia christiana, II et XIV. — Picot, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, IV. — Moréri, *Dict. hist.* — *France pontificale* (inédite). — *Mercure de France*, 1780.

RASTIGNAC (*Armand-Anne-Auguste-Antonin-Sicaire* DE CHAPT DE), prêtre, neveu du précédent, né en 1726, au château de Laxion, près Sarlat (Dordogne), mort à Paris, le 3 septembre 1792. A peine reçu docteur, il fut choisi pour vicaire général par l'archevêque d'Arles. Député aux assemblées du clergé de 1755 et 1760, il vota pour le refus des sacrements aux adversaires de la bulle *Unigenitus*. Sa modestie lui fit trois fois refuser l'épiscopat, et lorsqu'en 1773 le maréchal de Biron, son oncle, obtint pour lui, et à son insu, l'abbaye de Saint-Mesmin (diocèse d'Orléans), il se hâta de donner sa démission d'un prieuré qu'il tenait en commende. Élu député du clergé d'Orléans aux états généraux de 1789, il signa les déclarations et protestations contre les actes de l'Assemblée constituante en matière ecclésiastique. Le 26 août 1792 il fut emprisonné à l'Abbaye, où sa nièce, la marquise de Fausse-Lendry, voulut être enfermée avec lui pour lui donner ses soins. Ses efforts pour le sauver furent vains. Le 3 septembre, à dix heures du matin, l'abbé Lenfant et l'abbé de Rastignac annoncèrent aux prisonniers que leur dernière heure approchait et les invitèrent à se recueillir pour recevoir leur bénédiction. Une demi-heure après, l'abbé de Rastignac était massacré. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Questions sur la propriété des biens-fonds ecclésiastiques en France;* Paris, 1789, in-8° : ouvrage dédié à Pie VI; — une traduction du grec en français de la *Lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'empereur Alexis Comnène;* Paris, 1790, in-8°; — *Accord de la révélation et de la raison contre le divorce;* Paris, 1791, in-8°.

Jourgniac Saint-Méard, *Mon agonie de trente-huit heures*. — Maton de la Varenne, *Hist. partic. des événements de septembre*. — De Fausse-Lendry, *Quelques-uns des fruits amers de la révolution*. — Picot, *Mém. pour servir à l'histoire eccl.*, IV. — Jæger, *L'Église de France pendant la révolution*, liv. XX.

RASTIGNAC (*Pierre-Jean-Julie* DE CHAPT, marquis DE), pair de France, né à Paris, le 7 juillet 1769, mort à La Bachellerie (Dordogne), le 21 octobre 1833. Fils aîné de Jacques Gabriel, comte de Rastignac, maréchal de camp, le 1er janvier 1784, il était capitaine au régiment de Monsieur-dragons lorsque la révolution éclata. Il émigra en 1791, fit la campagne du Rhin à l'armée des princes, et ne rentra en France qu'après son licenciement. Napoléon le nomma en 1809 président du collége électoral du Lot. Élu en 1817 député du Lot, il siégea au centre, et fut nommé pair de France le 23 décembre 1823; il prêta serment au gouvernement de Juillet.

Son plus jeune frère, *Anne-Charles-Parfait* DE CHAPT, comte DE RASTIGNAC, émigra en 1791, et passa au service de Russie, où il devint général major. Rentré en France avec les Bourbons, il fut nommé maréchal de camp (14 juillet 1814), chef d'état-major de la garde royale (6 septembre 1815), gentilhomme de la chambre du roi (22 avril 1821), et commanda en 1823 une brigade à l'armée d'Espagne. F.

De Courcelles, *Hist. généal. et héraldique des pairs de France*, t. I. — *Moniteur universel*, 1810 à 1834.

RAT (*Pierre*), sieur DE LA POITEVINIÈRE, avocat français, né en 1497 ou 1498, à Poitiers. Après avoir brillé dans la profession d'avocat, il occupa la charge de président au présidial de sa ville natale, et en fut élu maire en 1539. On a de lui un excellent commentaire de la Coutume du Poitou, sous le titre : *Decurionis in Pictonum leges, quas vulgus Consuetudines dicit, glossemata;* Poitiers, 1548, in-fol.; dédié à François Olivier, chancelier de France, et réimprimé avec des corrections, ibid., 1609, in-4°.

Son neveu, RAT (*Pierre*), pratiqua aussi le barreau et fut maire de Poitiers. Il a laissé un discours latin adressé à Catherine de Clermont (1562, in-4°).

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*.

RATALLER (*Georges*), philologue hollandais, né en 1528, à Leuwarden, mort le 6 octobre 1581, à Utrecht. D'une famille noble, il fit ses études à Utrecht, dans le collége de Saint-Jérôme, alors dirigé par Macropedius, et y prit le goût de la poésie et des lettres anciennes. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence à Louvain, et alla se perfectionner à Bourges et dans les académies d'Italie. A son retour il entra au conseil d'Artois (1550), d'où, en 1560, il passa comme maître des requêtes au conseil de Malines. En 1566, il se rendit, au nom de la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, auprès de Frédéric II, roi de Danemark, et prolongea son ambassade jusqu'en 1569, époque où l'habileté dont il avait fait preuve dans les négociations lui valut la présidence du conseil d'Utrecht. C'était un magistrat laborieux et intègre, un bon jurisconsulte et surtout un savant humaniste; Suffridus Petri, qui avait été son condisciple, a tracé de lui le plus grand éloge. Rataller a traduit en vers latins : *Hesiodi Opera et dies;* Francfort, 1546, in-12; l'auteur, qui n'avait alors que dix-huit ans, joignit à cette version un livre d'*Épigrammes* latines; — *Sophoclis Ajax flagellifer, Antigone et Electra;* Lyon, 1550, in-8°, et dans les *Tragœdiæ selectæ Æschyli, Sophoclis et Euripidis* (Paris, 1567, in-16) : ce travail, commencé à Louvain, fut publié à l'insu de l'auteur par des amis qu'avait séduits la pureté du style; Jean Lallemand le pilla presque en entier dans l'édition qu'il donna en 1557 de Sophocle; — *Sophoclis Tragœdiæ quotquot extant;* Anvers, 1570, 1576, 1584, in-8°; — *Euripidis Phœnissæ, Hippolytus coronatus*

et Andromacha ; ibid., 1581, in-16; avec des fragments d'anciens poëtes, tirés de Stobée. K.

Suffridus Petri, *De scriptor. Frisiæ.* — Sweert, *Athenæ belgicæ.* — Valère André, *Bibl. belgica.* — Burmann, *Trajectum eruditum*, 277-81. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Paquot, *Mémoires*, XIV.

RATAZZI. *Voy.* RATTAZZI.

RATBERT. *Voy.* RADBERT.

RATCHIS, duc de Frioul et roi de Lombardie, né vers 702, mort au Mont-Cassin, après 759. Fils de Pemmon de Bellune, duc de Frioul, il succéda en 737 à son père, et aida Luitprand dans sa guerre contre Trasimond, duc de Spolète (740). En 744, les Lombards ayant déposé Hildebrand élurent roi à sa place Ratchis. Celui-ci commença son règne par confirmer, à la prière du pape Zacharie, le traité conclu en 729 entre Luitprand et les Romains. En 749, sous prétexte de quelques infractions faites à ce traité par les Romains, il assiégea Pérouse. Le pape vint l'y trouver, et lui parla si efficacement des vanités de ce monde, que Ratchis abandonna son trône, son armée, sa famille, pour se retirer chez les Bénédictins du Mont-Cassin. Sa femme, Tasia, et Ratrude, sa fille, saisies subitement de la même vocation, fondèrent près du Mont-Cassin, à Piombarole, une abbaye de femmes. Le 1er mars 749, Astolphe, frère de Ratchis, fut appelé à la couronne, et la conserva jusqu'en 756, où il mourut, d'une chute de cheval; il ne laissait que des filles. Ratchis, qui s'ennuyait du cloître, reprit le pouvoir, et gouverna jusqu'en mars 757 : le pape Étienne l'obligea à retourner au Mont-Cassin, et donna la couronne de fer à Didier, duc d'Istrie. Ratchis survécut peu à ce second détrônement. A.

Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 729-749. — Warnefried, *De Gestis Longobardorum*, lb. II, p. 434. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. I.

RATDOLT (*Erhard*), célèbre imprimeur allemand, né à Augsbourg, vers le milieu du quinzième siècle, mort vers 1516. En 1475 il vint s'établir à Venise, et il y fonda avec Loslein et Maler, ses compatriotes, une imprimerie, qu'il conduisit seul depuis 1480; les produits en sont d'une beauté au moins égale à celle des livres qu'imprimaient alors en cette même ville les Vindelin, les Jenson et les Waldarfer. Ratdolt introduisit dans la typographie plusieurs améliorations notables; le premier il imprima dans le texte des figures de mathématiques, de même qu'il fut très-probablement l'inventeur du procédé d'imprimer les *lettres grises*, les *fleurons* et les *vignettes*, qui se traçaient primitivement à la main. Enfin, son *Kalendarium* de 1475, où se trouvent déjà les deux innovations précitées, est aussi le premier livre qui ait un frontispice. La réputation de Ratdolt le fit appeler dans plusieurs monastères de l'Italie, pour lesquels il imprima des missels et autres livres liturgiques. De retour dans sa ville natale, en 1486, il y imprima jusqu'en 1516 un grand nombre de livres, surtout de mathématiques et d'astronomie, et qui, devenus des raretés bibliographiques, excitent encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. Parmi les produits les plus parfaits de ses presses nous citerons : un *Appien*, de 1477 ; un *Euclide*, de 1482, in-fol., en tête duquel il parle de son invention de graver les figures de mathématiques; la *Chronique* d'Eusèbe, 1483, in-4°; le *Rituel* d'Augsbourg, 1487 ; la *Chronique* de Jean Thurocz, 1488, in-fol.; le *Liber astronomicus* de Bonatus, 1491, in-4°; le *Missale Augustanum*, 1496, in-fol.; les *Romanæ vetustatis fragmenta* de Peutinger, 1505, in-fol.; le *Breviarium Constantiense*, 1516, etc. Depuis 1490 il avait adopté pour marque un écu où se trouve un homme nu tenant de la droite deux serpents entrelacés et de la gauche une étoile.

Maittaire, *Annales typographici.* — Pr. Marchand, *Dictionnaire.* — Falkenstein, *Geschichte der Buchdruckerkunst.* — Bernard, *De l'origine de l'imprimerie en Europe.* — Santander, *Dictionn. bibliographique.*

RATEL (*Louis-Jean-Baptiste-Justin*), prêtre français, né à Saint-Omer, le 14 décembre 1758, mort à Margival (Aisne), le 26 janvier 1818. Fils d'un chapelier, il fut, par les soins d'un oncle dignitaire dans l'une des abbayes de l'Artois, envoyé à Paris, au séminaire des Trente-Trois, où il fit sa théologie. Reçu licencié, il fut, encore bien jeune, pourvu de la cure de Dunkerque; mais, bien que française, cette paroisse relevait du diocèse d'Ypres, et chaque nomination de curé devenait l'occasion d'un procès. L'abbé Ratel plaidait pour ce bénéfice quand la révolution éclata. Ayant pris les armes en 1792, il ne tarda pas à être exempté du service militaire, à cause de la faiblesse de sa vue, et se réfugia pendant la terreur avec sa famille au village de la Roche-Guyon. Après le 9 thermidor, il revint à Paris, et organisa et dirigea la correspondance des royalistes avec les chefs vendéens et la fédération normande. Il contribua en outre à faire évader du Temple le fameux amiral anglais, sir Sidney Smith, prépara la rédaction de plusieurs manifestes, et publia lui-même quelques brochures, qui firent sensation, notamment celle qui concernait le coup d'État du 18 brumaire. Caché dans le Boulonnais, il y remplit secrètement les fonctions d'agent du comte d'Artois, puis réussit à travers mille dangers à passer en Angleterre, où il fut longtemps connu sous les noms de l'*abbé Dubois* et de *Lemoine*. Ses relations avec lord Castlereagh et les principaux membres du cabinet anglais le mirent à même de rendre beaucoup de services aux émigrés français. Ce fut aussi, dit-on, par son entremise que Pichegru et Moreau se réconcilièrent. Quoique absent, on l'impliqua en diverses conspirations, surtout dans celle de Georges Cadoudal, et l'on prétendit alors qu'il était le chef de l'agence anglaise d'Abbeville. Une condamnation à mort fut prononcée contre lui et sa tête fut mise à prix. Pendant longtemps même, il devint à Saint-Omer l'objet des plus vives recherches de la police impériale. Ratel ne reparut

dans sa ville natale qu'en avril 1814.
es Cent jours, il se retira à Ypres, où il
alade, et après le retour des Bourbons
er sa terre de Margival. F.
ogr. de Saint-Omer. — Renseignem. partic.

' (Edme-Jacques-Benoît), litté-
né à Paris, le 19 novembre
it reçu en 1830 avocat à la cour royale,
à l'étude de l'ancien droit public et privé
nce et de l'histoire de ses institutions
Attaché en 1844 à la bibliothèque du
u y devint en 1849 bibliothécaire, et
1859 à la Bibliothèque impériale, en
rvateur adjoint. Il est membre
travaux historiques et des socié-
ités près le ministère de l'instruction
Ses ouvrages ont pour titres : *Recher-
l'histoire du droit de succession des*
Paris, 1843, in-8° : extrait d'un mé-
entionné honorablement l'année précé-
l'Académie des sciences morales et
; — *Histoire des états généraux de*
Paris, 1845, in-8° : couronné par la
adémie; — *De l'influence de la lit-
et du génie de l'Italie sur les let-
çaises, depuis le treizième siècle
règne de Louis XIV;* Paris, 1853,
rail qui a partagé un prix proposé par
e française; — *Des relations sociales
ctuelles entre la France et l'An-
depuis la conquête des Normands
a révolution française;* Paris, 1856,
a mis au jour comme éditeur (avec
id des Marets) : *Œuvres de Rabelais,
nées de notes nouvelles*, etc.; Paris,
, 2 vol. in-18; — *Journal et Mémoires
uis d'Argenson ;* Paris, 1859-1862,
, in-8°, publication de la Société de
e France. Il a inséré des articles dans
édie des gens du monde, la *Nou-
raphie générale*, la *Gazette des tri-
Le Droit*, le *Journal général de
on publique*, *Le Moniteur uni-
Athenæum français*, le *Bulletin du
'e*, la *Revue française*, la *Revue de
et de jurisprudence*, la *Nouvelle
cyclopédique*, la *Revue contempo-
Revue des deux mondes*.
nents particuliers.

IDER (*Valentin*), compositeur alle-
vers 1690, à Ober-Elsbach, était bé-
: passa la plus grande partie de sa vie
de Banthein, en Franconie. Ce fut
iciens les plus féconds de son temps,
blié de lui de 1725 à 1751 vingt-quatre
plupart consacrés à la musique sa-
citerons *Chelis sonora* (Augsbourg,
.), qui contient des concertos et des
pour divers instruments, et *Zeit-
f dem Clavier* (1743, 1751, in-fol.),
:in. Ce moine vivait encore en 1744.
e Walther et de Gerber.

RATHIER, évêque de Vérone, né à Liége, mort à Namur, en 974. Il fut d'abord moine à Laubes. Ayant ensuite quitté cette abbaye, il devint ce que l'on appelait alors un moine errant, *vagus*, *girovagus*, et parcourut ainsi plusieurs provinces de la Gaule, jusqu'à ce que le désir de voir de nouveaux pays le conduisit en Italie. Il avait acquis déjà un grand fonds de savoir, et quand il paraissait en chaire, dans les villes où l'attirait son humeur vagabonde, on admirait son éloquence. En Italie, il s'attacha très-étroitement à Hilduin, évêque de Vérone, et celui-ci ayant été nommé archevêque de Milan, Rathier convoita son évêché. Le roi Hugues, qui avait été d'abord grand partisan de Rathier, avait changé de sentiment à son égard. Quand il s'agit de le placer sur le siége de Vérone, il hésita quelque temps, et pour le décider l'intervention du pape fut nécessaire. L'ordination de Rathier comme évêque de Vérone eut lieu en 931. Les rapports de l'évêque et du roi furent dès lors presque hostiles. Bientôt eut lieu l'entreprise d'Arnoul, duc de Bavière, sur l'Italie. Arnoul fut vaincu, et Rathier, signalé comme son complice, fut arraché de son siége pour être confiné dans une prison, à Pavie, par les ordres du roi. Il y resta deux ans et demi, et n'en sortit que pour être envoyé en exil dans la ville de Côme. Mais les rois n'étaient pas alors plus stables sur leur trône que les évêques sur leur siége. Hugues, à son tour, est chassé de l'Italie, et Rathier voit finir son exil. On lui conseille alors d'aller trouver Hugues, qui se repentait, disait-on, de l'avoir maltraité. Il part donc; mais dans la route il est arrêté par des gens qu'avait apostés Manassé, successeur d'Hilduin sur le siége de Milan, et il est de nouveau mis en prison. On lui permet ensuite de retourner à Vérone, et d'y revendiquer les droits de son titre. Mais le clergé de Vérone refuse de le reconnaître et l'accable d'outrages. La fuite devient nécessaire. Rathier se retire en Provence, et y est reçu dans la maison d'un riche seigneur, dont il instruit le fils. Il retourne ensuite à l'abbaye de Laubes, et de là se rend à la cour d'Othon le Grand, où il se fait remarquer par ses rares connaissances. Voici qu'après l'avoir accablé de disgrâces la fortune lui rend ses faveurs. Vers 953, il est chargé du gouvernement de l'évêché de Liége, après la mort de l'évêque Farabert. Mais si Rathier avait plus d'un mérite, celui de se faire aimer lui manquait. Depuis deux ans à peine il exerçait la charge d'évêque de Liége, quand cette ville se soulève contre lui, le chasse et le renvoie à Laubes. A Laubes, Rathier forme le projet de passer en Italie et de reconquérir son évêché de Vérone. L'entreprise offrait beaucoup de périls. Cependant le roi Othon allant lui-même en Italie, il l'accompagne et reparaît à Vérone. Son siége était alors occupé par un simoniaque, très-protégé par l'archevêque de Milan, qui avait reçu le prix de ce bénéfice. Rathier s'adresse au pape, réclame un concile, un

jugement canonique. Le concile est convoqué, et se prononce en faveur de Rathier. Or, voici comment on obéissait alors aux décrets des conciles et aux ordres exprès des papes. Le protégé de l'archevêque de Milan, apprenant que Rathier a gagné sa cause, le fait arrêter et l'emprisonne. Othon est obligé lui-même d'interposer son influence, et de parler sur le ton de la menace. On avait méprisé la sentence du concile; on obéit au roi irrité. Rathier ressaisit donc pour la troisième fois l'administration de l'évêché de Vérone, mais pour ne pas la conserver longtemps. Que les clercs de Vérone, comme ceux de Liége, comme ceux de tous les lieux où Rathier porta ses pas fussent corrompus, et prompts à la révolte, on n'en a pas d'autre preuve que les dénominations de Rathier; que si l'on admet, pour ne pas le contredire, la réalité de ce déréglement presque universel, peut on néanmoins se défendre de lui supposer une humeur chagrine, une âpre manie d'autorité, une intolérance excessive? Quoi qu'il en soit, Rathier, contraint encore une fois de quitter Vérone, revient à Laubes après l'année 965. Il y revint, dit-il, privé de tout, obligé d'emprunter un cheval pour faire la route. Suivant Folcuin, abbé de Laubes, il emportait de Vérone d'immenses trésors, qui lui servirent à acheter successivement les abbayes de Saint-Amand et de Hautmont.

Jusqu'à la fin de sa longue carrière, Rathier vécut dans l'agitation, en tous lieux repoussé comme persécuteur, et se disant en tous lieux persécuté. Voici le catalogue de ses nombreux écrits :

Agonisticon, ou *Volumen Proloquiorum*, en six livres, traité de morale pour tous les états de la vie, composé par Rathier pendant sa première captivité; dans le tome IX de l'*Amplissima collectio* de Martène et de Durand; — *Vita S. Ursmari*, dans Surius, au 18 avril, et dans les *Acta* de Mabillon, t. III; — *Volumen perpendiculorum Ratherii Veronensis, vel visus cujusdam appensi, cum aliis multis in signo latronis*, dans le *Spicilegium* de Luc d'Achery, t. II, p. 161 : à ce titre bizarre il est difficile de reconnaître un ouvrage ayant pour objet le mépris des canons, l'incontinence des clercs, l'insubordination et l'indiscipline de tout le clergé; — *Conclusio deliberativa Leodii habita, sive Climax Sirmatis ejusdem qui cætera, non adeo parvi*; titre également énigmatique d'un écrit violent contre le clergé de Liége, coupable de rébellion contre son évêque : Rathier menace de la damnation éternelle les auteurs de son exil; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 194; — *Qualitatis conjectura cujusdam*; apologie de Rathier, composée par lui-même, avec une vivacité de langage, une petulance et un enjouement qui en font un écrit véritablement original; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 199; — *De discordia inter ipsum et clericos* : contre le clergé de Vérone; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 217; — *Liber apologeticus, contra cavillatorem Martianum*; contre un certain Martien, de Vérone, et autres clercs de la même église, qui accusaient Rathier d'employer l'argent des pauvres à la réparation des églises; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 225; — *Ratherius, Veronensium episcopus, clericis sibi rebellantibus*; autre protestation contre les clercs de Vérone; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 233; — *Instituit clericos in abbatiola* : explication donnée par Rathier sur la suppression d'une abbaye dévastée par les Hongrois, et dont il avait assigné les restes à quelques prêtres séculiers; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 236; — *De Nuptu cujusdam illicito*; sur les prêtres mariés, qui paraissent avoir été dans le diocèse de Vérone aussi nombreux que les célibataires : l'impétueux Rathier, en présence d'un fait aussi considérable, conseille le célibat, mais n'ose pas le commander; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 238; — *Lettres*, au nombre de seize, dont six publiées par Luc d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 241-255, et t. XII, p. 37; trois par Martène, *Amplissima Collectio*, t. IX, p. 965-970; cinq par Bernard Pez, *Anecdota*, t. VI, part. I, p. 93-100; deux par Campagnola, à la suite de son Traité du droit civil de la ville de Vérone; — *Synodica ad presbyteros et ordines cæteros forinsecos, id est per universalem diœcesim constitutos*; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 256; — *Itinerarium Ratherii Romam euntis*; ibid., p. 265; — *Vita S. Metronis*; imprimé, en 1728, par Campagnola, dans le traité ci-dessus mentionné; — *Sermons*, au nombre de huit, dans le *Spicilége* de d'Achery, t. II, p. 281-335; — autres *Sermons*, au nombre de quatre, publiés dans l'Appendice du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Laon, 1849, in-4°. On attribue encore à Rathier divers ouvrages inédits ou perdus. On en peut voir la liste dans l'*Histoire littéraire*. B. H.

Gallia christiana, t. III, col. 840. — *Hist. litt. de la France*, t. VI, p. 339.

RATIER (*Vincent*), prédicateur français, né en 1634, à Langres, mort le 2 février 1699, à Provins. Il prit à seize ans l'habit de Saint-Dominique, remplit différents emplois, et fut élu en 1694 supérieur général de l'ordre en France; il résigna cette dignité en 1698. Animé d'un zèle infatigable, il prêcha avec succès dans les principales villes du royaume. On a de lui : *Octave angelique de saint François de Sales* (Orléans, 1667, in-8°), en vers; — *Oraison funèbre de Jeanne-Gabrielle Dauvet des Marets, abbesse du Mont-Notre-Dame, près Provins* (ibid., 1690, in-4°).

Echard et Quetif, *Bibl. ord. Prædicat.*, II, 780.

* **RATIER** (*Felix-Severin*), médecin français, né en 1797, à Paris. Il fit ses études à Paris, et fut reçu docteur en 1819. Il a été attaché au collége Rollin et à l'hôpital Cochin. Ses principaux écrits sont : *Essai sur l'éducation phy-*

les enfants; Paris, 1821, in-8° : cou-
par la Société royale de Bordeaux; —
laire pratique des hôpitaux; Paris,
831, in-18; — *Nouvelle médecine do-*
ue; Paris, 1825-1826, 2 vol. in-8°; —
nés *françaises*; Paris, 1826, in-8°,
; — *Traité élémentaire de ma-*
ceutique; Paris, 1829, 2 vol. in-8°. Il a
n très-grand nombre d'articles au *Jour-*
néral de médecine, au *Bulletin* de Fe-
, aux *Archives générales*, au *Diction-*
le médecine de chirurgie pratiques,
ncyclopédie derne, à l'*Encyclopédie*
du , au *Dictionnaire de la*
,
de Paris.

E, savant moine franc, né vers le
ncement du neuvième siècle, mort peu
68. On n'a que très-peu de détails sur
Il entra au monastère de Corbie à l'é-
où Wala en était l'abbé, et il y fit de
progrès dans les lettres ainsi que dans
nces sacrées. Doué d'un esprit vif et re-
il se mêla à la plupart des discussions
iques de son temps. La profonde érudi-
nt il fit alors preuve et sa remarquable
de style lui valurent une grande répu-
les hommes les plus éminents, tels que
évêque de Beauvais, Hildegaire de Meaux
de Ferrières se plaisaient à lui témoigner
itié. Malgré sa célébrité méritée, il ne
à aucune dignité ecclésiastique; cela mit
âme un levain d'amertume, qui explique
sité qu'il manifesta contre son abbé, Pas-
adbert, et contre Hincmar, archevêque de
Après avoir établi d'une manière inconte-
le deux anciens écrits théologiques, dont ce
vait fait présent à son église, étaient apo-
, il eut le tort d'user de l'autorité dont il
t à la cour de Charles-Chauve, pour y dé-
Hincmar, contre lequel il soutint au sujet
édestination les idées de Gottschalk (*voy.*
). Si dans cette question il se montra le
on du système le plus contraire à la raison
le, il invoqua d'un autre côté cette même
lans son démêlé avec Radbert à propos de
ssubstantiation. Mais cette contradiction
la si peu de préjudice auprès de ses con-
ains, qu'il fut désigné en 868 par l'Église
pour répondre aux attaques de Photius
a foi catholique, tâche dont il s'acquitta du
ec un talent et une adresse remarquables.
a de Ratramne : *De corpore et san-*
Domini; Cologne, 1532, 1551, in-8°;
rt, 1601, in-8°; Paris, 1712, in-12 : c'est
leure édition de ce livre important pour
e des dogmes et au sujet duquel se sont
entre les catholiques et les protestants
p de discussions dont les traces se re-
t dans les différentes traductions fran-
qui en ont été données, entre autres à
1558, in-12; Rouen, 1647, in-8°; Paris, 1672, in-16, avec le texte; Paris, 1686, in-12, avec le texte en regard, qui se trouve aussi dans l'édition d'Amsterdam, 1717, in-12; une traduction anglaise parut à Londres, 1686, in-8°. Dans cet écrit, dirigé contre Paschase Radbert, l'auteur prétend qu'il ne s'opère pas dans l'Eucharistie de transsubstantiation quant à l'essence du pain et du vin, mais que le corps transfiguré et spiritualisé du Christ n'y est pas moins présent. Les substances naturelles du pain et du vin reçoivent, selon lui, dans ce sacrement une force divine, qui les rend aptes à faire communiquer notre âme avec le Sauveur. Ce système moyen entre le dogme de la présence réelle et l'opinion qui ne voit dans l'Eucharistie qu'un symbole, a conduit Ratramne à une foule de paralogismes que son habileté de raisonnement n'est pas parvenue à masquer; — *De prædestinatione*, dans les *Vindiciæ* de Mauguin et dans le t. XV de la dernière édition de la *Bibliotheca Patrum*. Dans ce traité, écrit avec une grande puissance de logique, mais dont les prémisses sont contestables, Ratramne, qui le rédigea vers 850, à la demande de Charles le Chauve, se prononce contre les idées de Hincmar sur la grâce; il admet que de toute éternité les méchants sont prédestinés à la perdition, et que le nombre des saints, lesquels ne sauraient faillir, est arrêté dès le principe. Il s'attache cependant à mitiger certaines conséquences de ce système, emprunté à saint Augustin, qui blessent le sentiment de justice; — *De partu Virginis*, dans le t. Ier du *Spicilegium* de d'Achery : opuscule où l'auteur combat avec aigreur ceux qui comme Paschase Radbert croyaient que le Christ était sorti du sein de Marie d'une manière miraculeuse; — *Tractatus contra Græcos*, dans le t. II du même *Spicilegium*: cet ouvrage, rempli d'érudition et écrit avec une sûreté d'argumentation rare à cette époque, est le meilleur écrit de Ratramne; — *Epistola ad Rimbertum de Cynocephalis*, dans le t. VI de l'*Histoire critique de la république des lettres* de Le Masson : opuscule curieux, où Ratramne réunit toutes les traditions connues sur une espèce de monstres (cynocéphales) qu'on croyait avoir une tête de chien sur un corps d'homme; il en fait une nation ayant quelques idées de civilisation, ce qui fait conjecturer qu'il a en vue les Lapons, dont il avait pu recevoir quelque connaissance par ce prêtre Rimbert qui prêcha l'Évangile dans l'extrême Nord. Parmi les écrits perdus de Ratramne, dont un contemporain vante les poésies, nous citerons les deux opuscules qu'il écrivit pour réfuter l'opinion qui consistait à n'attribuer à tous les hommes qu'une seule et même âme, un second traité *De partu Virginis*, auquel Paschase Radbert fit une réponse que nous possédons; et enfin un écrit rédigé pour attaquer le changement que Hincmar avait introduit dans la dernière strophe de l'ancienne hymne des martyrs.

E. G.

Histoire littéraire de la France, t. V. — Cellot, *Historia Gothescalci*. — Mabillon, *Annales ordinis Benedicti*. — Oudin, *Scriptores*, t. II et III. — Dom Constant, *Vindiciæ*, ch. 6-8.

RATSCHKY (*Joseph-François*), poëte allemand, né le 24 août 1757, à Vienne, où il est mort, le 31 mai 1810. Après avoir rempli divers emplois dans l'administration, il fut placé à la chancellerie impériale par Joseph II (1783), à l'attention duquel il avait été signalé par des littérateurs qui appréciaient son remarquable talent poétique. Il s'éleva par la suite jusqu'aux fonctions de conseiller d'État, et fut enfin chargé de la direction de la chancellerie aulique. Plein d'esprit et de verve, il a composé un grand nombre de poésies, qui se distinguent par une versification facile et élégante, et par beaucoup de naturel et de grâce. On a de lui : *Auf die Entzündung des Pulverthurms in Wien* (Sur l'explosion de la poudrière de Vienne), ode; Vienne, 1779, in-8°; — *Bekir et Goulroui*; ibid., 1780, in-8° : comédie, ainsi que le *Theaterkitzel*; ibid., 1781; — *Gedichte* (Poésies); ibid., 1785, 1791, in-8°; — *Melchior Striegel*; ibid., 1794, in-8°; Leipzig, 1799, in-8° : poëme héroïco-comique, où les démocrates sont tournés en ridicule; — des *Épîtres*, *Satires*, et autres poésies, ainsi que des articles en prose dans le *Teutscher Merkur*, et autres recueils. Ratschky a encore publié l'*Almanach des muses viennoises*, de 1777 à 1796 (depuis 1780 en commun avec Blumauer); l'*Apollonion*, 1807-1808, recueil littéraire, etc.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. X et XV. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

* **RATTAZZI** (*Urbain*), homme d'État italien, né le 29 juin 1810, d'une famille bourgeoise d'Alexandrie. Un de ses oncles avait été membre de la junte constitutionnelle de cette ville en 1815, et son père était secrétaire du conseil de justice. Quelques années après avoir terminé ses études universitaires au collége des Provinces, il remporta le laurier doctoral dans l'une et l'autre faculté de droit, et fut attaché au barreau de Turin jusqu'en 1838, époque où il passa à la cour d'appel, établie depuis peu à Casale. Malgré la faiblesse de sa voix et la délicatesse de sa constitution, il conquit bientôt par son savoir et son mérite le premier rang parmi les avocats les plus distingués. Il ne paraît pas avoir pris une part directe au mouvement politique qui prépara la pacifique révolution de 1848; il comptait cependant presque tous ses amis dans le parti de la réforme, et ce fut chez lui que s'assemblèrent (octobre 1847) les rédacteurs de l'adresse au roi Charles-Albert pour demander l'institution de la garde civique. Député d'Alexandrie après la proclamation du *Statut*, il entra au parlement qui inaugura en Italie le régime représentatif. Il se distingua dans cette première session en faisant adopter les deux lois relatives à l'union de la Lombardie au Piémont. Cette bataille parlementaire, qui dura la seconde moitié de juin et le commencement de juillet, le mit en évidence et le fit appeler quelques jours après au ministère de l'instruction publique; mais il n'y resta que huit jours, la déroute de Custozza contraignant le roi à remettre la conduite des affaires aux mains du parti conservateur. A la réouverture du parlement, au mois d'octobre, Rattazzi se trouva l'un des chefs les plus influents de l'opposition démocratique avec Vincent Gioberti. Celui-ci, étant invité à former un nouveau cabinet, appela Rattazzi au ministère de l'intérieur (15 décembre), puis à celui de grâce et de justice. La malheureuse expédition qu'il voulut préparer pour restaurer en Toscane la monarchie constitutionnelle, au profit du grand-duc Léopold, trouva dans l'assemblée des ministres et dans le parlement une violente opposition. Gioberti dut offrir sa démission, que Charles-Albert accepta. Chargé de la composition d'un nouveau cabinet, Rattazzi assuma dans des circonstances fort critiques la responsabilité des affaires. Toutefois, ce ne fût qu'après avoir consulté la nation qu'il se décida à rompre l'armistice avec l'Autriche. Le désastre de Novare (23 mars 1849) et l'abdication de Charles-Albert accélérèrent sa chute. S'unissant alors à quelques amis dévoués, il forma avec eux, sous le nom de *centre gauche*, ce parti qui eut une si grande influence dans la chambre des députés. Il avait pour adversaire principal le comte Cavour, chef du *centre droit*, qui finit par se rapprocher de lui insensiblement et par adopter ouvertement ses principes dans la fameuse séance du 4 février 1852. Ce rapprochement eut pour effet de porter Rattazzi à la vice-présidence de la chambre et ensuite à la présidence à la mort de Pinelli. Occupant en 1854 le ministère de grâce et de justice, il lutta de tout son pouvoir contre l'influence hostile du parti clérical, et parvint à faire voter contre les biens ecclésiastiques cette loi du 29 mai 1855, qui fut accueillie par des applaudissements universels. Ce ne fut pas cependant sans irriter profondément contre lui le parti conservateur; dès les derniers mois de 1856 jusqu'à la fin de 1857 il fut l'objet d'une guerre acharnée; fatigué plutôt que vaincu, il se retira en profitant de la circonstance que lui offraient les élections générales. A la session de 1858, il fut élu président de la chambre, à une forte majorité, et lors de la paix de Villafranca, remplaçant le comte Cavour, il prépara l'annexion de la Toscane, de Bologne, de Modène et de Parme, et poussa activement l'œuvre de l'organisation du nouveau royaume d'Italie. Au portefeuille de l'intérieur il joignit celui de grâce et de justice et plus tard celui des affaires ecclésiastiques. Au mois de janvier 1860 M. de Cavour rentra au pouvoir, et la première chambre s'empressa d'appeler Rattazzi à la présidence. Sa retraite lors de la cession de la Savoie et du comté de Nice l'avait fait regarder comme l'antagoniste de l'alliance française; il passe aujourd'hui pour s'être dans

›eaucoup amendé. A la chute du minis-
›déré de M. Ricasoli (3 mars 1862) il
gé de composer un nouveau cabinet qu'il
vec une grande habileté. S. R.

mporanei italiani, Urbano Rattazzi. — Rinno-
civile d'Italia. — Opinione et autres journaux.

'E (Guitard DE), prélat français, né à
lier, en 1552, mort à Toulouse, le 7 juillet
était conseiller-clerc au parlement de
e. lorsque, étroitement lié avec le pré-
il montra contre les ligueurs une
commune; ils pillèrent sa maison et
et lui firent faire son procès par le
ш, qui le condamna par contumace à
tête tranchée. Henri IV indemnisa Gui-
lui donnant l'abbaye de Saint-Sauveur de
et une pension viagère de 12,000 livres.
de traiter avec Gaspard de Pelet, gouver-
ı château de Caen, afin qu'il conservât
ace au roi et qu'il engageât la noblesse
. à lui rester fidèle, il réussit dans sa né-
n, et reçut en commende l'abbaye du
her diocèse de Bayeux et celle de
hinian diocèse de Saint-Pons). Vicaire
Montpellier et archidiacre de Valence,
en 696, nommé évêque de Montpellier,
ı'avait résigné en sa faveur Antoine Sub-
ıdant un voyage à Toulouse pour les af-
le son diocèse, trois énormes chiens se
avec fureur sur le cheval qu'il montait,
ɔrtuné prélat renversé mourut de cette
Théodore Marcile lui dédia ses *Notes sur
les Douze Tables*, Colvius ses *Commen-
sur Sidoine Apollinaire*, et le P. Sé-
Michaelis son *Traité de controverse sur
aristie*. F.

rfeuille *Hist. de Montpellier*. — J.-P. Tho-
m. *histor. sur Montpellier*. — Raynal, *Hist.
ouse*. *Gallia christiana*, t. VI. — Fisquet,
pontificale (inédite).

TE (*Étienne-Hyacinthe* DE), astronome
ıématicien français, né le 1er septembre
Montpellier, où il est mort le 5 août
). Fils d'un conseiller à la cour des aides,
vra de bonne heure, sous la direction de
Quelin, à l'étude des mathématiques. Ses
ı y furent bientôt assez marquants pour
: citer avec éloge dans le public et même
ı de la Société royale des sciences, qui,
lant au roi pour lui une dispense d'âge,
au nombre de ses membres à dix-neuf
le choisit en 1743 pour secrétaire perpé-
ɔnctions qu'il conserva jusqu'à la suppres-
:s académies et dans lesquelles il obtint les
es de Mairan. Cette même année il commu-
des *Recherches ur la pesanteur dans
ilieu composé de petits tourbillons*, et
rès, l'accroissement subit de la tige d'une
d'aloès (*agave americana*, Linn.) lui
l'occasion d'entretenir la Société d'un phé-
e très-curieux en botanique, car aucune
science ne lui était étrangère. Indépendamment
de ces mémoires particuliers, il fut l'un des colla-
borateurs de l'*Encyclopédie*, à laquelle il fournit
plusieurs articles de physique générale tels
que *Froid*, *Glace*, *Gelee*, etc. L'astronomie
lui est redevable d'un grand nombre d'observa-
tions; nous nous bornerons à citer celles de la
comète de 1757 et du passage de Vénus devant
le disque du Soleil, le 6 juin 761 De Ratte ob-
serva ce passage avec la plus grande exactitude
et s'empressa d'en calculer les résultats ainsi
que ceux des autres observations qu'il put re-
cueillir pour en déduire la parallaxe du Soleil.
Ses calculs donnèrent une parallaxe fort appro-
chante de la véritable; mais cette observation,
si intéressante par son objet, resta longtemps
perdue pour la science, et le volume de l'Acadé-
mie royale des sciences pour 1761 n'en contient
que quelques détails. De Ratte l'ayant envoyée
à Paris, elle fut égarée par la personne qui s'en
était chargée, et l'auteur n'apporta aucun soin
pour la retrouver, quoiqu'il y fût très-souvent
invité par ses confrères. On connaissait bien les
résultats qu'il avait communiqués; mais ce n'est
qu'après sa mort que l'on trouva parmi ses pa-
piers le manuscrit écrit de sa main, qui renfer-
mait cette observation précieuse, ce qui a permis
de la publier. Comme secrétaire perpétuel de la
Société royale des sciences, il a publié deux vo-
lumes de *Mémoires*, Lyon, 1766, et Montpellier,
1778, in-4°, qui contiennent l'histoire de cette
Société depuis 706 jusqu'en 1745, et qui au-
raient été suivis d'un troisième, si son impres-
sion n'avait pas été arrêtée par les événements
de la révolution. La plupart des vingt-cinq
Éloges qu'il y a prononcés ont été recueillis
et publiés par Des Genettes; Paris, 1811, in-8°.
Après la mort de son père, en 1770, de Ratte se
fit pourvoir d'une charge de conseiller à la cour
des aides de Montpellier, héréditaire dans sa fa-
mille; mais la révolution seule put interrompre
ses travaux académiques, en août 1793. Arrêté
l'année suivante comme suspect, il subit une dé-
tention de plusieurs mois, et dans sa prison il se
consolait de l'injustice des hommes en calculant
des éclipses. Réuni avec d'autres savants ses an-
ciens confrères il rétablit l'ancienne Société
sous le titre de *Société des sciences et belles-
lettres de Montpellier* et après y avoir rem-
pli un an la place de secrétaire, il en fut nommé
le président. Les bulletins de cette Société ren-
ferment son observation sur l'éclipse de soleil
du 24 juin 1797; un Mémoire sur la longitude
et la latitude de Montpellier, déduites de la méri-
dienne de Paris, et deux discours De Ratte, qui
à la création de l'Institut (25 octobre 795 avait
été compris dans la liste des associés non rési-
dants, fut nommé membre de la Légion d'hon-
neur, le 18 juillet 1804. Il laissa plusieurs ne-
veux, fils d'une sœur qui avait épousé M. de
Flaugergues, conseiller à la cour des aides. L'un
d'eux, correspondant de l'Institut, astronome

ıte vérifiée sur les registres de l'état civil de
llier.

distingué, à Viviers, a recueilli les observations astronomiques de son oncle. H. Fisquet.

J. Poitevin, *Éloge d'Ét.-Hyac. de Ratte*; 1805, in-4°. — *Bulletins de la Société libre des sciences et belles-lettres.* — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Herault.*

RATTI (*Nicolà*), archéologue italien, né le 19 mai 1759, à Rome, où il est mort, le 12 janvier 1833. D'une famille de négociants, il fit de tels progrès chez les pères des écoles pies qu'il n'avait pas encore atteint son troisième lustre lorsqu'il fut admis dans l'Académie des *Varii*, rétablie par J.-B. Visconti. Ayant achevé ses études en théologie, il se fit recevoir docteur; mais il renonça à l'état ecclésiastique, auquel il avait été destiné, et suivit en 1785 le nonce Zollio à la cour de Bavière. A son retour, il fut chargé de l'éducation du jeune duc Francesco Sforza Cesarini (1787), et le 13 avril 1797 il devint secrétaire du collége des avocats consistoriaux. Sous le pontificat de Léon XII, il fut placé à la tête de la chancellerie, nouvellement restaurée, de l'université romaine. En 1805, Ratti avait épousé la fille de Pietro Angeletti, peintre de quelque réputation. C'était un homme d'un caractère doux, de mœurs sévères et d'une piété extrême : il avait une dévotion particulière pour la Vierge, et deux fois il fit à pied le pèlerinage de Rome à Lorette. Il a laissé des travaux estimés, parmi lesquels on remarque : *Lettera sopra l'uccisione dei CCCVI Fabi;* Rome, 1784, in-8°; — *Memoria sulla vita di quattre donne illustri della casa Sforza e di Virginio Cesarini;* ibid., 1785; ces quatre dames sont Costanza de Varano, Battista et Ippolita Sforza, et Isabella d'Aragona, toutes du quinzième siècle; — *Della famiglia Sforza;* ibid., 1794-1795, 2 vol. in-8°; c'est un recueil de notices ou plutôt d'éloges sur les membres et les alliés de cette puissante maison; — *Selecta doctorum virorum testimonia de Camilla Valentia;* ibid., 1795, in-8° : Camilla Valenti était une des femmes les plus instruites du seizième siècle; — *Istoria di Genzano, con note e documenti;* ibid., 1797, in-8°; — *Sulle ruine del tempio della Pace;* ibid., 1823; — *Sulla vita di Giusto Conti, poeta romano del secolo XV;* ibid., 1824; — *Sopra un antico sarcofago cristiano;* ibid., 1827, in-8°; — *Notizie della chiesa interna del romano archiginnasio;* ibid., 1833, in-8°. Ratti a aussi fourni plusieurs mémoires aux *Atti* de l'Académie d'archéologie, dont il était membre. P.

Diario di Roma, 23 janv. 1833. — *Giornale arcadico*, t. LXXVII, 1839. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

* **RATTIER** (*Marie-Stanislas*), littérateur français, né le 1er juin 1793, à Provins. Admis en 1811 dans l'École normale, il professa au collége de Troyes (1813-1814), puis à l'institution Bernard et Auger, à Paris. De 1822 à 1823 il exerça les fonctions de répétiteur des lettres à l'École polytechnique, fut ensuite nommé chef du bureau des théâtres à la préfecture de police, et fut destitué au mois d'août 1830. Appelé en 1834 à occuper la chaire de philosophie à Pont-le-Voy, il est aujourd'hui inspecteur de l'Académie de l'Aube. M. Rattier a été reçu avocat en 1822. On a de lui : *Perrette décoiffée, poëme héroï-comique;* Paris, 1822, 1828, in-8°; — *De la condition et de l'influence des femmes sous l'empire et la restauration;* Paris, 1822, in-18; plusieurs fois réimpr. à la suite de l'ouvrage *Des Femmes*, du vicomte de Ségur; — *Cours complet de philosophie;* Paris, 1844-1845, 4 vol. in-12. Il a collaboré au *Drapeau blanc*, à *La Quotidienne*, à *La France chrétienne*, au *Correspondant*, à *L'Univers*, etc.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, V, 1re p., III.

RATZ (Le). *Voy.* Lanthenée.

RAU (*Chrétien*), en latin *Ravius*, orientaliste allemand, né le 25 janvier 1613, à Berlin, mort le 21 juin 1677, à Francfort-sur-l'Oder. Fils de Jean Rau, professeur au gymnase de Berlin, il visita, après avoir été reçu maître ès arts, plusieurs universités d'Allemagne, gagnant sa vie en donnant des leçons. Ayant obtenu une pension du maréchal de la cour de Saxe, qui avait été enchanté d'un de ses sermons, il passa en Suède et de là en Danemark, où il fut précepteur chez le comte de Rosencrantz. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il se lia avec Gérard Vossius, et un peu plus tard à Leyde, où il se perfectionna dans la connaissance des langues orientales, sous la direction de Golius. Il alla en 1638 en Angleterre pour y suivre l'enseignement du célèbre Pockoke, qui lui fit le meilleur accueil, et partit en 1639 pour l'Orient, pour y remplir les fonctions de secrétaire auprès de l'ambassadeur de Hollande. Arrivé à Smyrne, où il étudia le turc, le persan et le grec moderne, il reçut de plusieurs Anglais, notamment de l'archevêque Usher, des pensions considérables, qu'il employa à acheter des manuscrits rares. A Constantinople il retrouva son ami Pockoke, qui lui fit obtenir un emploi chez l'ambassadeur anglais. Après avoir en 1641 visité une partie de la Turquie d'Asie, il revint en Europe en 1642, avec plus de deux mille manuscrits; il passa deux ans à Leyde, et vint en 1644 à Utrecht, où il fut nommé professeur des langues orientales. En 1647 il retourna en Angleterre; il donna d'abord des leçons aux jeunes ecclésiastiques à Londres, et fut [illegible] ite appelé à Oxford comme professeur des la[illegible]s orientales et bibliothécaire. En 1651 il [illegible] nommé professeur d'arabe à Upsal par la re[illegible] tine de Suède, qui lui fit présent de [illegible] rins, avec lesquels il acheta l'imprimerie [illegible] que de Menasse-ben-Israel. Sous le règne [illegible] Charles-Gustave il occupa pendant q[illegible] nées à Stockholm les fonctions d'interpr[illegible] les langues orientales et de bibliothécaire ou[illegible] De retour à Upsal, il quitta cette ville en [illegible] cause des désagréments que lui attira la [illegible] tion de sa *Chronologie de la Bible;* [illegible]

occupé pendant trois ans la chaire des langues orientales à Kiel, il fut chargé du même enseignement à Francfort-sur-l'Oder. *Erat erecto et solis capace ingenio*, dit de lui un de ses disciples, *sed in quo semper plus modestiæ et verecundiæ desideraverim.* On a de lui : *De scribendo lexico arabico-latino*; Utrecht, 1643, in-4° ; voy. *Le Moniteur* du 10 août 1812 ; — *Specimen lexici arabico-persici-latini*; Leyde, 1645; — *Orthographiæ et analogiæ vulgo etymologiæ ebraicæ delineatio*; Amsterdam, 1646, in-4°; — *Primæ tredecim partium Alcorani arabico-latini versiones geminæ*; ibid., 1646, in-4°, rare ; — *Sesquidecuria epistolarum circa orientalium studiorum promovendorum curam*; Londres, 1648, in-12; — *De Dudaim Rubenis*; Upsal, 1655, in-8° ; — *Spolium Orientis, seu Catalogus CCCC manuscriptorum orientalium Constantinopoli et alibi conquisitorum* ; Kiel, 1669, in-4°; — *Apollonii Pergæi Sectionum conicarum libri V, VI et VII deperditi ex arabico manuscripto latinitate donati*; Kiel, 1665, in-8°; — *Chronologia infallibilis Biblica*; Upsal, 1669; Kiel, 1770, in-fol. : ce système aventureux de l'auteur fut vivement attaqué, entre autres par Calov et Celsius, auxquels il répondit par son *Excussio ineptæ discussionis Calovii super infallibilitate chronologiæ suæ*, Berlin, 1771, in-fol., et sa *Responsio ad disputationem M. Celsii de anno*, Berlin, 1672, in-fol.; — *Synopsis chronologiæ biblicæ*; Berlin, 1670, in-fol.; — *Orbis hieraticus ephemeridarum Leviticarum per quinquagenos Jojaribi ordines distributus*; ibid., 1670, in-fol.; — *De adventuali plenitudine temporis Jesus Christi in carnem*; Francfort-sur-l'Oder, 1673, in-fol.; — *XXX arcana biblica, contestantia æram Christi anno mundi* 4140, non 4000 ; ibid., 1675, in-fol.; — *Quinquaginta testes biblici de vera, plenitudine temporis adventualis Christi*; ibid., 1676, in-fol.; — *Catena magnetica annorum mundi* 1223; ibid., 1676, in-fol. ; — *Tres epistolæ ad G. Vossium*; Londres, 1690; — *Epistolæ ad J. Coccium*, en tête des *Opera anecdota* de Cocceius; — *A general grammar for the hebrew, chaldaic, syriac, arabic, samarithan and ethiopic tongue*: Londres, 1648, in-8° ; — *Discourse on the oriental tongues*; ibid., 1649, in-12.

Chaufepié, *Dictionnaire*. — Mœller, *Cimbria litterata*, t. II, et *Hypomnemata*. — Schnurer, *Bibliotheca arabica*. — Burmann, *Trajectum eruditorum*. — Jöcher, *Lexikon* et le *Supplément* de Rotermund.

RAU (*Jean-Eberhard*), orientaliste allemand, né en 1695, à Allenbach, dans la principauté de Siegen, mort en 1770. Fils d'un maître de forges, il enseigna depuis 1721 successivement la philosophie, les langues anciennes et la théologie à l'université de Herborn; en 1729 il fut élu membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Monumenta vetustatis germanicæ, ut puta de ara Ubiorum in Taciti annalibus*; ibid., 1738, in-8°; — *Notæ et animadversiones in Relandi Antiquitates Hebræorum*; Herborn, 1743, in-8°; — *Dissertationes sacræ antiquariæ*; Utrecht, 1760.

Götten, *Neues Gelehrtes Europa*, t. XVI, p. 1010. — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*.

RAU (*Sébald*), orientaliste allemand, fils de Jean-Eberhard, né à Herborn, le 4 octobre 1724, mort après 1810. Après avoir étudié la théologie à Herborn et à Utrecht, il enseigna depuis 1749 les langues orientales à l'université de cette dernière ville, et y reçut aussi en 1756 la chaire d'antiquités judaïques; en 1765 il fut nommé bibliothécaire de l'université, à la place de Wesseling. On a de lui : *De monumentis veteris Ecclesiæ orientalis*; Utrecht, 1750, in-4°; — *De autore atque usu antiquissimi in Leviticum commentarii Judæis Siphra dicti*; ibid., 1750, in-4°; — *Positiones philologicæ controversæ*; ibid., 1753-1760, 2 parties, in-8°; — *De vindemia et torcularibus veterum Hebræorum*; ibid., 1755; — *Exercitationes philologicæ adversus Houbigantii Prolegomena*; Amsterdam, 1761-1767, 5 parties, in-4°; — *De ædibus veterum Hebræorum*; Utrecht, 1764, in-4°; — *Observationes ad varia Veteris Testamenti loca*; ibid., 1774, in-4°; etc.

Harless, *De vitis philologorum*, t. IV. — Sax; *Onomasticon*, t. VII, p. 107 et 444. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

RAU (*Sébald-Foulques-Jean*), orientaliste hollandais, fils du précédent, né à Utrecht, en 1763, mort le 11 décembre 1807, à Leyde. Il fut ministre de l'église wallonne à Harderwyk et ensuite à Leyde, où il fut appelé, en 1788, à la chaire de théologie et plus tard à celle des langues orientales. Lorsqu'en 1807 l'explosion d'un bateau de poudre eut causé la perte de sa bibliothèque et de son mobilier, le roi Louis Napoléon lui fit remettre une indemnité de 10,000 florins et lui accorda une pension de 3,000 florins. On a de Rau : *Specimen arabicum continens descriptionem Ahmedis Teufachii De gemmis et lapidibus* Utrecht, 1784; — *De Jesu-Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis*; Leyde, 1798; — *De poeseos hebraicæ præ Arabum præstantia*; ibid., 1800; — *De natura optima eloquentiæ sacræ magistra*; ibid., 1806, in-4°; — *Sermons sur divers textes de l'Écriture*; Leyde, 1809-1811, 3 vol.

Teissèdre l'Ange, *Vie de Rau* (trad. en allem., 1810, in-8°).

RAU (*Joachim-Juste*), théologien allemand, né à Berlin, en 1713, mort en 1745. Après avoir visité l'Allemagne et la Suisse, il fit pendant trois ans des cours d'histoire et d'exégèse à Iéna, et devint en 1736 professeur de théologie et de langues orientales à Kœnigsberg. On a de lui : *De philosophia Justini Martyris et Athenagoræ*; Iéna, 1732; — *De philosophia Lactantii*; ibid., 1733 ; — *Historia vocis* ὁμοουσιος;

Histoire littéraire de la France, t. V. — Cellot, *Historia Gothescalci*. — Mabillon, *Annales ordinis Benedicti*. — Oudin, *Scriptores*, t. II et III. — Dom Constant, *Vindiciæ*, ch. 6-8.

RATSCHKY (*Joseph-François*), poëte allemand, né le 24 août 1757, à Vienne, où il est mort, le 31 mai 1810. Après avoir rempli divers emplois dans l'administration, il fut placé à la chancellerie impériale par Joseph II (1783), à l'attention duquel il avait été signalé par des littérateurs qui appréciaient son remarquable talent poétique. Il s'éleva par la suite jusqu'aux fonctions de conseiller d'État, et fut enfin chargé de la direction de la chancellerie aulique. Plein d'esprit et de verve, il a composé un grand nombre de poésies, qui se distinguent par une versification facile et élégante, et par beaucoup de naturel et de grâce. On a de lui : *Auf die Entzündung des Pulverthurms in Wien* (Sur l'explosion de la poudrière de Vienne), ode; Vienne, 1779, in-8°; — *Bekir et Goulroui*; ibid., 1780, in-8° : comédie, ainsi que le *Theaterkitzel*; ibid., 1781; — *Gedichte* (Poésies); ibid., 1785, 1791, in-8°; — *Melchior Striegel*; ibid., 1794, in-8°; Leipzig, 1799, in-8° : poëme héroïco-comique, où les démocrates sont tournés en ridicule; — des *Épîtres*, *Satires*, et autres poésies, ainsi que des articles en prose dans le *Teutscher Merkur*, et autres recueils. Ratschky a encore publié l'*Almanach des muses viennoises*, de 1777 à 1796 (depuis 1780 en commun avec Blumauer); l'*Apollonion*, 1807-1808, recueil littéraire, etc.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. X et XV. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

* **RATTAZZI** (*Urbain*), homme d'État italien, né le 29 juin 1810, d'une famille bourgeoise d'Alexandrie. Un de ses oncles avait été membre de la junte constitutionnelle de cette ville en 1815, et son père était secrétaire du conseil de justice. Quelques années après avoir terminé ses études universitaires au collége des Provinces, il remporta le laurier doctoral dans l'une et l'autre faculté de droit, et fut attaché au barreau de Turin jusqu'en 1838, époque où il passa à la cour d'appel, établie depuis peu à Casale. Malgré la faiblesse de sa voix et la délicatesse de sa constitution, il conquit bientôt par son savoir et son mérite le premier rang parmi les avocats les plus distingués. Il ne paraît pas avoir pris une part directe au mouvement politique qui prépara la pacifique révolution de 1848; il comptait cependant presque tous ses amis dans le parti de la réforme, et ce fut chez lui que s'assemblèrent (octobre 1847) les rédacteurs de l'adresse au roi Charles-Albert pour demander l'institution de la garde civique. Député d'Alexandrie après la proclamation du *Statut*, il entra au parlement qui inaugura en Italie le régime représentatif. Il se distingua dans cette première session en faisant adopter les deux lois relatives à l'union de la Lombardie au Piémont. Cette bataille parlementaire, qui dura la seconde moitié de juin et le commencement de juillet, le mit en évide[nce] et le fit appeler quelques jours après au min[is]tère de l'instruction publique; mais il n'y [resta] que huit jours, la déroute de Custozza cont[rai]gnant le roi à remettre la conduite des affai[res] aux mains du parti conservateur. A la réouv[er]ture du parlement, au mois d'octobre, Rat[tazzi] se trouva l'un des chefs les plus influents [de] l'opposition démocratique avec Vincent Giobe[rti]. Celui-ci, étant invité à former un nouveau [cabi]net, appela Rattazzi au ministère de l'i[ntérieur] (15 décembre), puis à celui de grâce et [de jus]tice. La malheureuse expédition qu'il voulut [pré]parer pour restaurer en Toscane la monar[chie] constitutionnelle, au profit du grand-duc L[éo]pold, trouva dans l'assemblée des ministres [et] dans le parlement une violente opposition. G[io]berti dut offrir sa démission, que Charles-[Al]bert accepta. Chargé de la composition d['un] nouveau cabinet, Rattazzi assuma dans [des cir]constances fort critiques la responsabilité [des af]faires. Toutefois, ce ne fut qu'après avoir [consulté] la nation qu'il se décida à rompre l'[armistice] avec l'Autriche. Le désastre de Novare [(23 mars] 1849) et l'abdication de Charles-Albert [amenè]rent sa chute. S'unissant alors à quelques [amis] dévoués, il forma avec eux, sous le nom de [centre] *gauche*, ce parti qui eut une si grande inf[luence] dans la chambre des députés. Il avait pour [ad]versaire principal le comte Cavour, chef du *cent[re] droit*, qui finit par se rapprocher de lui insen[si]blement et par adopter ouvertement ses p[rincipes] dans la fameuse séance du 4 février 1852. [Ce rap]prochement eut pour effet de porter Rattazzi [à la] vice-présidence de la chambre et ensuite à [la] présidence à la mort de Pinelli. Occupant en[suite] le ministère de grâce et de justice, il [...] tout son pouvoir contre l'influence [...] parti clérical, et parvint à faire voter [...] biens ecclésiastiques cette loi du 29 mai 185[5] qui fut accueillie par des applau[dissements uni]versels. Ce ne fut pas cepend[ant ...] profondément contre lui le parti [...] dès les derniers mois de 1856 jusq[u'en] 1857 il fut l'objet d'une guerre acha[rnée ...] tigué plutôt que vaincu, il se retira en pr[...] de la circonstance que lui offraient les él[ections] générales. A la session de 1858, il fut élu [prési]dent de la chambre, à une forte majorité. [Après la conclusion] de la paix de Villafranca, remplaçant Cavour, il prépara l'annexion de la To[scane], Bologne, de Modène et de Parme, et po[...] tivement l'œuvre de l'organisation du [nouveau] royaume d'Italie. Au portefeuille de l'intéri[eur il] joignit celui de grâce et de justice et plu[s tard] celui des affaires ecclésiastiques. Au [...] janvier 1860 M. de Cavour rentra au pou[voir] et la première chambre s'empressa d'a[ppeler] Rattazzi à la présidence. Sa retraite lor[s de la] cession de la Savoie et du comté de Nice [...] fait regarder comme l'antagoniste de l'[alliance] française; il passe aujourd'hui pour [...]

ɾ ɔdé. A te du minis- ʒ oo ɹl (ɔ mars 1862) il ue cc o ɲ nouveau cabinet qu'il c noe habileté. S. R.

ɯ... ...lani, Urbano Rattazzi. — Rinno-ɹlie... lia. — Opinione et autres journaux.

(... ard DE), prélat français, né à r... 552, mort à Toulouse, le 7 juillet conseiller-clerc au parlement de ...que, étroitement lié avec le pré- il montra contre les ligueurs une ɯ commune; ils pillèrent sa maison et et lui firent faire son procès par le , le condamna par contumace à tranchée. Henri IV indemnisa Gui- ı donnant l'abbaye de Saint-Sauveur de une pension viagère de 12,000 livres. traiter avec Gaspard de Pelet, gouver- château de Caen, afin qu'il conservât au roi et qu'il engageât la noblesse lui rester fidèle, il réussit dans sa né- , et reçut en commende l'abbaye du r diocèse de Bayeux et celle de nian diocèse de Saint-Pons). Vicaire Montpellier, et archidiacre de Valence, 1696, nommé évêque de Montpellier ıvait résigné en sa faveur Antoine Sub- ınt un voyage à Toulouse pour les af- son diocèse, trois énormes chiens se vec fureur sur le cheval qu'il montait, ιné prélat renversé mourut de cette éodore Marcile lui dédia ses *Notes sur Douze Tables*, Colvius ses *Commen- r Sidoine Apollinaire*, et le P. Sé- haelis son *Traité de controverse sur ıstie*. F.

ullle, *Hist. de Montpellier*.' — J.-P. Tho- *Histor. sur Montpellier*. — Raynal, *Hist.* ... *Gallia christiana*, t. VI. — Fisquet, *stificale* (inédite).

ɛ (*Étienne-Hyacinthe* DE), astronome naticien français, né le 1er septembre Montpellier, où il est mort, le 15 août Fils d'un conseiller à la cour des aides, a de bonne heure, sous la direction de ɔétin, à l'étude des mathématiques. Ses furent bientôt assez marquants pour iter avec éloge dans le public et même le la Société royale des sciences, qui, nt au roi pou lui une dispense d'âge u nombre de ses membres à dix-neuf ɛ choisit en 1743 pour secrétaire perpé- ctions qu'il conserva jusqu'à la suppres- académies et dans lesquelles il obtint les de Mairan. Cette même année il commu- *Recherches sur la pesanteur dans eu composé de petits tourbillons*, et s, l'accroissement subit de la tige d'une l'aloès (*agave americana*, Linn.) lui occasion d'entretenir la Société d'un phé- très-curieux en botanique, car aucune science ne lui était étrangère. Indépendamment de ces mémoires particuliers, il fut l'un des colla- borateurs de l'*Encyclopédie*, à laquelle il fournit plusieurs articles de physique générale tels que *Froid*, *Glace*, *Gelée*, etc. L'astronomie lui est redevable d'un grand nombre d'observa- tions; nous nous bornerons à citer celles de la comète de 1757 et du passage de Vénus devant le disque du Soleil, le 6 juin 1761. De Ratte ob- serva ce passage avec la plus grande exactitude, et s'empressa d'en calculer les résultats ainsi que ceux des autres observations qu'il put re- cueillir pour en déduire la parallaxe du Soleil. Ses calculs donnèrent une parallaxe fort appro- chante de la véritable; mais cette observation, si intéressante par son objet, resta longtemps perdue pour la science, et le volume de l'Acadé- mie royale des sciences pour 1761 n'en contient que quelques détails. De Ratte l'ayant envoyée à Paris, elle fut égarée par la personne qui s'en était chargée, et l'auteur n'apporta aucun soin pour la retrouver, quoiqu'il y fût très-souvent invité par ses confrères. On connaissait bien les résultats qu'il avait communiqués; mais ce n'est qu'après sa mort que l'on trouva parmi ses pa- piers le manuscrit écrit de sa main, qui renfer- mait cette observation précieuse, ce qui a permis de la publier. Comme secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences, il a publié deux vo- lumes de *Mémoires*, Lyon, 1766, et Montpellier, 1778, in-4°, qui contiennent l'histoire de cette Société depuis 1706 jusqu'en 1745, et qui au- raient été suivis d'un troisième, si son impres- sion n'avait pas été arrêtée par les événements de la révolution. La plupart des vingt-cinq *Éloges* qu'il y a prononcés ont été recueillis et publiés par Des Genettes; Paris, 1811, in-8°. Après la mort de son père, en 1770, de Ratte se fit pourvoir d'une charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier, héréditaire dans sa fa- mille; mais la révolution seule put interrompre ses travaux académiques, en août 1793. Arrêté l'année suivante comme suspect il subit une dé- tention de plusieurs mois, et dans sa prison il se consolait de l'injustice des hommes en calculant des éclipses. Réuni avec d'autres savants ses an- ciens confrères, il rétablit l'ancienne Société, sous le titre de *Société des sciences et belles- lettres de Montpellier*, et après y avoir rem- pli un an la place de secrétaire, il en fut nommé le président. Les bulletins de cette Société ren- ferment son observation sur l'éclipse de soleil du 24 juin 1797; un Mémoire sur la longitude et la latitude de Montpellier, déduites de la méri- dienne de Paris, et deux discours. De Ratte, qui à la création de l'Institut (25 octobre 1795) avait été compris dans la liste des associés non rési- dants, fut nommé membre de la Légion d'hon- neur, le 18 juillet 1804. Il laissa plusieurs ne- veux, fils d'une sœur qui avait épousé M. de Flaugergues, conseiller à la cour des aides. L'un d'eux, correspondant de l'Institut, astronome

vérifiée sur les registres de l'état civil de ·r.

distingué, à Viviers, a recueilli les observations astronomiques de son oncle. H. FISQUET.

J. Poitevin, *Éloge d'Ét.-Hyac. de Ratte*; 1805, in-4°. — *Bulletins de la Société libre des sciences et belles-lettres*. — Fisquet, *Biogr. inédite de l'Hérault*.

RATTI (*Nicolà*), archéologue italien, né le 19 mai 1759, à Rome, où il est mort, le 12 janvier 1833. D'une famille de négociants, il fit de tels progrès chez les pères des écoles pies qu'il n'avait pas encore atteint son troisième lustre lorsqu'il fut admis dans l'Académie des *Varii*, rétablie par J.-B. Visconti. Ayant achevé ses études en théologie, il se fit recevoir docteur; mais il renonça à l'état ecclésiastique, auquel il avait été destiné, et suivit en 1785 le nonce Zollio à la cour de Bavière. A son retour, il fut chargé de l'éducation du jeune duc Francesco Sforza Cesarini (1787), et le 13 avril 1797 il devint secrétaire du collége des avocats consistoriaux. Sous le pontificat de Léon XII, il fut placé à la tête de la chancellerie, nouvellement restaurée, de l'université romaine. En 1805, Ratti avait épousé la fille de Pietro Angeletti, peintre de quelque réputation. C'était un homme d'un caractère doux, de mœurs sévères et d'une piété extrême : il avait une dévotion particulière pour la Vierge, et deux fois il fit à pied le pèlerinage de Rome à Lorette. Il a laissé des travaux estimés, parmi lesquels on remarque : *Lettera sopra l'uccisione dei CCCVI Fabi*, Rome, 1784, in-8°; — *Memoria sulla vita di quattre donne illustri della casa Sforza e di Virginio Cesarini*; ibid., 1785; ces quatre dames sont Costanza de Varano, Battista et Ippolita Sforza, et Isabella d'Aragona, toutes du quinzième siècle; — *Della famiglia Sforza*; ibid., 1794-1795, 2 vol. in-8°; c'est un recueil de notices ou plutôt d'éloges sur les membres et les alliés de cette puissante maison; — *Selecta doctorum virorum testimonia de Camilla Valentia*; ibid., 1795, in-8° : Camilla Valenti était une des femmes les plus instruites du seizième siècle; — *Istoria di Genzano, con note e documenti*; ibid., 1797, in-8°; — *Sulle ruine del tempio della Pace*; ibid., 1823; — *Sulla vita di Giusto Conti, poeta romano del secolo XV*; ibid., 1823; — *Sopra un antico sarcofago cristiano*; ibid., 1827, in-8°; — *Notizie della chiesa interna del romano archiginnasio*; ibid., 1833, in-8°. Ratti a aussi fourni plusieurs mémoires aux *Atti* de l'Académie d'archéologie, dont il était membre. P.

Diario di Roma, 23 janv. 1833. — *Giornale arcadico*, t. LXXVII, 1833. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

*RATTIER (*Marie-Stanislas*), littérateur français, né le 1er juin 1793, à Provins. Admis en 1811 dans l'École normale, il professa au collége de Troyes (1813-1814), puis à l'institution Bernard et Auger, à Paris. De 1822 à 1823 il exerça les fonctions de répétiteur des lettres à l'École polytechnique, fut ensuite nommé chef du bureau des théâtres à la préfecture de police, et fut destitué au mois d'août 1830. A... 1834 à occuper la chaire de philosophi... le-Voy, il est aujourd'hui inspecteur d... mie de l'Aube. M. Rattier a été reçu... 1822. On a de lui : *Perrette décoiffé... héroï-comique*; Paris, 1822, 1828, in-... *la condition et de l'influence des fem... l'empire et la restauration*; Pari... in-18; plusieurs fois réimpr. à la suite... vrage *Des Femmes*, du vicomte de S... *Cours complet de philosophie*; Par... 1845, 4 vol. in-12. Il a collaboré au... *blanc*, à *La Quotidienne*, à *La Fran... tienne*, au *Correspondant*, à *L'Uni...*

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, V.

RATZ (LE). *Voy.* LANTHENÉE.

RAU (*Chrétien*), en latin *Ravius*, ... liste allemand, né le 25 janvier 1613, ... mort le 21 juin 1677, à Francfort-su... Fils de Jean Rau, professeur au gyn... Berlin, il visita, après avoir été reçu m... arts, plusieurs universités d'Allemagne, ... sa vie en donnant des leçons. Ayant ob... pension du maréchal de la cour de S... avait été enchanté d'un de ses sermons, ... en Suède et de là en Danemark, où il fut ... teur chez le comte de Rosencrantz. Il ... ensuite à Amsterdam, où il se lia ave... Vossius, et un peu plus tard à Leyd... se perfectionna dans la connaissance ... gues orientales, sous la direction de G... alla en 1638 en Angleterre pour y sui... seignement du célèbre Pockoke, ... meilleur accueil et partit en 163... rient pour y rempl... les fonctions de se... auprès de l'ambassadeur de Hollande. ... Smyrne, où il étudia le turc, le persan e... moderne, il reçut de plusieurs Anglais... ment de l'archevêque Usher, des pens... dérables, qu'il employa à acheter des ... crits rares. A Constantinople il retrou... ami Pockoke, qui lui fit obtenir un emp... l'ambassadeur anglais. Après avoir en ... sité une partie de la Turquie d'Asie, il ... en Europe en 1642, avec plus de deux m... nuscrits. Il passa deux ans à Leyde, e... 1644 à Utrecht, où il fut nommé profess... langues orientales. En 1647 il retourna ... gleterre; il donna d'abord des leçons aux ... ecclésiastiques à Londres, et fut ensuite ... à Oxford comme professeur des langues ... tales et bibliothécaire. En 1651 il fut ... professeur d'arabe à Upsal par la reine ... tine de Suède, qui lui fit présent de mil... rins, avec lesquels il acheta l'imprimerie ... que de Menasse-ben-Israel. Sous le r... Charles-Gustave il occupa pendant quelqu... nées à Stockholm les fonctions d'interpr... les langues orientales et de bibliothécaire ... De retour à Upsal, il quitta cette ville en 1... cause des désagréments que lui attira la pu... tion de sa *Chronologie de la Bible*; après

occupé pendant trois ans la chaire des langues orientales à Kiel, il fut chargé du même enseignement à Francfort-sur-l'Oder. *Erat erecto et solis capace ingenio*, dit de lui un de ses disciples, *sed in quo semper plus modestiæ et verecundiæ desideraverim*. On a de lui : *De scribendo lexico arabico-latino*; Utrecht, 1643, in-4° : voy. *Le Moniteur* du 10 août 1812 ; — *Specimen lexici arabico-persici-latini*; Leyde, 1645; — *Orthographiæ et analogiæ vulgo etymologiæ ebraicæ delineatio*; Amsterdam, 1646, in-4° ; — *Primæ tredecim partium Alcorani arabico-latini versiones geminæ*; ibid., 1646, in-4°, rare ; — *Sesquidecuria epistolarum circa orientalium studiorum promovendorum curam*; Londres, 1648, in-12; — *De Dudaïm Rubenis*; Upsal, 1655, in-8° ; — *Spolium Orientis, seu Catalogus CCCC manuscriptorum orientalium Constantinopoli et alibi conquisitorum*; Kiel, 1669, in-4°; — *Apollonii Pergæi Sectionum conicarum libri V, VI et VII deperditi ex arabico manuscripto latinitate donati*; Kiel, 1665, in-8°; — *Chronologia infallibilis Biblica*; Upsal, 1669; Kiel, 1770, in-fol. : ce système aventureux de l'auteur fut vivement attaqué, entre autres par Calov et Celsius, auxquels il répondit par son *Excussio ineptæ discussionis Calovii super infallibilitate chronologiæ suæ*, Berlin, 1771, in-fol., et sa *Responsio ad disputationem M. Celsii de anno*, Berlin, 1672, in-fol.; — *Synopsis chronologiæ biblicæ*; Berlin, 1670, in-fol.; — *Orbis hieraticus ephemeridarum Leviticarum per quinquagenos Jojaribi ordines distributus*; ibid., 1670, in-fol.; — *De adventuali plenitudine temporis Jesus Christi in carnem*; Francfort-sur-l'Oder, 1673, in-fol.; — *XXX arcana biblica, contestantia æram Christi anno mundi* 4140, non 4000; ibid., 1675, in-fol.; — *Quinquaginta testes biblici de vera plenitudine temporis adventualis Christi*; ibid., 1676, in-fol.; — *Catena magnetica annorum mundi* 1223; ibid., 1676, in-fol.; — *Tres epistolæ ad G. Vossium*; Londres, 1690; — *Epistolæ ad J. Cocceium*, en tête des *Opera anecdota* de Cocceius; — *A general grammar for the hebrew, chaldaic, syriac, arabic, samarithan and ethiopic tongue*: Londres, 1648, in-8° ; — *Discourse on the oriental tongues*; ibid., 1649, in-12.

Chaufepie, *Dictionnaire*. — Moller, *Cimbria literata*, t. II, et *Hypomnemata*. — Schnurer, *Bibliotheca arabica*. — Burmann, *Trajectum eruditorum*. — Jöcher, *Lexicon* et le *Supplément* de Rotermund.

RAU (*Jean-Eberhard*), orientaliste allemand, né en 1695, à Allenbach, dans la principauté de Siegen, mort en 1770. Fils d'un maître de forges, il enseigna depuis 1721 successivement la philosophie, les langues anciennes et la théologie à l'université de Herborn; en 1729 il fut élu membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Monumenta vetustatis germanicæ, ut puta de ara Ubiorum in Taciti annalibus*; ibid., 1738, in-8°; — *Notæ et animadversiones in Relandi Antiquitates Hebræorum*; Herborn, 1743, in-8°; — *Dissertationes sacræ antiquariæ*; Utrecht, 1760.

Götten, *Neues Gelehrtes Europa*, t. XVI, p. 1010. — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*.

RAU (*Sébald*), orientaliste allemand, fils de Jean-Eberhard, né à Herborn, le 4 octobre 1724, mort après 1810. Après avoir étudié la théologie à Herborn et à Utrecht, il enseigna depuis 1749 les langues orientales à l'université de cette dernière ville, et y reçut aussi en 1756 la chaire d'antiquités judaïques; en 1765 il fut nommé bibliothécaire de l'université, à la place de Wesseling. On a de lui : *De monumentis veteris Ecclesiæ orientalis*; Utrecht, 1750, in-4°; — *De autore atque usu antiquissimi in Leviticum commentarii Judæis Siphra dicti*; ibid., 1750, in-4°; — *Positiones philologicæ controversæ*; ibid., 1753-1760, 2 parties, in-8°; — *De vindemia et torcularibus veterum Hebræorum*; ibid., 1755; — *Exercitationes philologicæ adversus Houbigantii Prolegomena*; Amsterdam, 1761-1767, 5 parties, in-4°; — *De ædibus veterum Hebræorum*; Utrecht, 1764, in-4°; — *Observationes ad varia Veteris Testamenti loca*; ibid., 1774, in-4°; etc.

Harless, *De vitis philologorum*, t. IV. — Sax; *Onomasticon*, t. VII, p. 107 et 444. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

RAU (*Sébald-Foulques-Jean*), orientaliste hollandais, fils du précédent, né à Utrecht, en 1763, mort le 11 décembre 1807, à Leyde. Il fut ministre de l'église wallonne à Harderwyk et ensuite à Leyde, où il fut appelé, en 1788, à la chaire de théologie et plus tard à celle des langues orientales. Lorsqu'en 1807 l'explosion d'un bateau de poudre eut causé la perte de sa bibliothèque et de son mobilier, le roi Louis Napoléon lui fit remettre une indemnité de 10,000 florins et lui accorda une pension de 3,000 florins. On a de Rau : *Specimen arabicum continens descriptionem Ahmedis Teufachii De gemmis et lapidibus* Utrecht, 1784; — *De Jesu-Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis*; Leyde, 1798; — *De poeseos hebraicæ præ Arabum præstantia*; ibid., 1800; — *De natura optima eloquentiæ sacræ magistra*; ibid., 1806, in-4°; — *Sermons sur divers textes de l'Écriture*; Leyde, 1809-1811, 3 vol.

Teissèdre l'Ange, *Vie de Rau* (trad. en allem., 1810, in-8°).

RAU (*Joachim-Juste*), théologien allemand, né à Berlin, en 1713, mort en 1745. Après avoir visité l'Allemagne et la Suisse, il fit pendant trois ans des cours d'histoire et d'exégèse à Iéna, et devint en 1736 professeur de théologie et de langues orientales à Kœnigsberg. On a de lui : *De philosophia Justini Martyris et Athenagoræ*; Iéna, 1732; — *De philosophia Lactantii*; ibid., 1733; — *Historia vocis* ὁμοούσιος;

ibid., 1733; — *Vindiciæ promissionum de Messia Abrahamo factarum*; ibid., 1735, etc.

Arnold, *Geschichte der Universität Königsberg.*

*RAU (*Charles-David-Henri*), économiste allemand, né à Erlangen, le 27 novembre 1792. Nommé en 1818 professeur d'économie politique à l'université de sa ville natale, il enseigna depuis 1822 cette science à Heidelberg avec un succès constant, qui fut reconnu par les plus hautes distinctions honorifiques. Appelé à plusieurs reprises à siéger dans la première chambre du grand-duché de Bade, il y fut souvent chargé de faire des rapports sur les mesures législatives les plus importantes. On a de lui : *Ueber das Zunftwesen und die Folgen seiner Aufhebung* (Sur les corporations et les suites de leur suppression); Leipzig, 1816: mémoire couronné par l'académie de Gœttingue; — *Ansichten über die Volkswirthschaft* (Vues sur l'économie politique); ib., 1821, in-8°; — *Malthus und Say*; Hambourg, 1821; — *Lehrbuch der politischen Œkonomie* (Manuel d'économie politique); Heidelberg, 1826-1832, 1833-1837, 1841-1843, 1847-1850, 1855-1857, 3 vol. in-8° : excellent résumé des théories les plus sages émises depuis un siècle sur l'économie politique; — *Geschichte des Pfluges* (Histoire de la charrue); ibid., 1845, in-12; — *Die landwirthschaftlichen Geræthe auf der Londoner Austellung* (Les instruments d'économie rurale à l'Exposition de Londres); ibid., 1853. Rau a donné une traduction allemande du *Cours d'économie politique* de Storch; Hambourg, 1820, 3 vol.; les additions qu'il y a faites ont été publiées à part; ibid., 1820, in-8°; il a aussi publié l'*Archiv der politischen Œkonomie*; Heidelberg, 1834-1853, 16 vol., revue très-estimée.

* *Conversations-Lexikon.* — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1858, t. Ier).

RAUCH (*Adrien*), historien allemand, né à Vienne, en 1731, mort en 1802. Il entra dans l'ordre des piaristes, et publia : *Rerum austriacarum scriptores*; Vienne, 1793-1794, 3 vol. in-4°; — *Historia rerum austriacarum, ab anno* 1454 *usque ad* 1467; ibid., 1794, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI.

RAUCH (*Chrétien-Daniel*), célèbre sculpteur allemand, né le 2 janvier 1777, à Arolsen, capitale de la principauté de Waldeck, mort à Dresde, le 3 décembre 1857. Fils d'un valet de chambre du prince de Waldeck, il entra à l'âge de treize ans dans l'atelier de l'ornementiste Valentin, et fréquenta ensuite pendant deux ans celui du sculpteur Ruhl à Cassel. En 1797 la mort de son père et celle de son frère aîné, qui avaient jusque-là subvenu à ses besoins, l'obligèrent à songer à gagner sa vie. Arrivé à Berlin, afin d'y recueillir pour sa mère le petit héritage laissé par son frère, qui avait été gardien du château de Sans-Souci, il accepta l'offre que lui fit le chambellan Rietz, de devenir valet de chambre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. A la mort de ce prince, il demanda à quitter son service, afin de suivre sa vocation, de plus en plus prononcée, pour les beaux-arts. Le nouveau roi Frédéric-Guillaume III lui donna les loisirs nécessaires pour s'exercer dans le dessin et le modelage, et l'autorisa aussi à suivre l'enseignement de l'Académie des beaux-arts. L'*Endymion* qu'il exposa en 1802 et le buste de la reine *Louise*, en 1803, convainquirent le roi des dispositions de Rauch, et il lui fournit alors les moyens d'aller se perfectionner à Rome. Rauch passa six ans dans cette ville, travaillant avec une extrême ardeur à se rendre digne de l'amitié que lui témoignaient Thorwaldsen et Canova. Accueilli avec une grande bienveillance par Guillaume de Humboldt, alors ministre de Prusse à Rome, il eut bien vite réparé par le commerce avec ce grand esprit ce qui manquait à sa première instruction. Parmi ses œuvres de cette époque nous citerons : deux bas-reliefs, *Hippolyte et Phèdre*, et *Mars et Vénus blessés par Diomède*; le buste colossal du *roi de Prusse*; les bustes de *Raphael Mengs* et du comte *de Wengersky*. Dans ces travaux on reconnaissait déjà cette vérité d'expression et ce naturel qui sont restés les qualités éminentes de Rauch. Rappelé en 1811 à Berlin pour prendre part au concours ouvert pour le monument de la reine Louise, il l'emporta sur tous ses rivaux; en 1813 il terminait à Rome la statue de cette princesse, représentée endormie sur un lit de repos, et qu'on admire aujourd'hui dans le jardin de Charlottembourg. Malgré la réputation européenne que lui valut cette œuvre, il n'en fut pas satisfait, et il commença une nouvelle statue de la reine, qui, finie onze ans après, est un chef-d'œuvre de grâce, plein de vie, de simplicité et de noblesse; elle se trouve actuellement au temple des antiques à Sans-Souci. Rauch séjourna principalement depuis à Berlin, où il fonda une école nombreuse, d'où sont déjà sortis plusieurs artistes distingués; il habita aussi Rome, Carrare et Munich. L'Allemagne, reconnaissant en lui le plus grand sculpteur qu'elle ait jamais produit, lui prodigua les témoignages de son admiration. Travailleur infatigable jusqu'à ses derniers jours, Rauch, qui en 1824 avait déjà exécuté soixante-dix bustes en marbre, dont vingt de dimension colossale, est arrivé à surmo les difficultés que le costume moderne oppose à la représentation idéalisée des personnages de n temps. Tenant un juste milieu entre Thorv et Schwanthaler, il s'attacha toujours à conserver le caractère saillant du modèle, sans chercher à en reproduire les particularités moins importantes, les sacrifiant au contraire aux exigences du beau, que son génie souple et fécond lui fai aussitôt découvrir. Ses principales œuvres par ordre chronologique : les statues col en marbre des généraux *Scharnhorst* et *B*, à Berlin; la statue d'*Alexandre Ier*, empereur

de Russie; le *Monument de Blücher* à Breslau, et la statue de ce même capitaine à Berlin, tous deux en bronze; la statue colossale en bronze du roi de Bavière *Maximilien Ier* à Munich; les statues du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume Ier* (à Gumbinnen), du philanthrope *Franke* à Halle, de *Luther* à Wittemberg, d'*Albert Dürer* à Nuremberg, des rois de Pologne *Miecislas* et *Boleslas* à Posen, de *Saint-Boniface*, du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III* à Charlottembourg, de la reine *Frédérique de Hanovre*; les six magnifiques *Victoires* dans la Walhalla; le *Monument du général Gneisenau* à Sommerschenbourg près de Helmstædt; celui du *Grand-duc Paul-Frédéric de Mecklembourg*; les statues colossales de *Gneisenau* et de *York* à Berlin, celle de *Kant* à Kœnigsberg, celle de l'agronome *Albert Thaër*; le groupe de *Gœthe et Schiller*, représentés en costume antique, et enfin son chef-d'œuvre, le *Monument de Frédéric le Grand* à Berlin, commencé en 1836, inauguré en 1851, et dont une réduction a figuré avec éclat à l'Exposition universelle de Paris en 1855, à la suite de laquelle Rauch fut nommé officier de la Légion d'honneur. La statue équestre de ce prince, haute de plus de cinq mètres, est placée sur un piédestal orné de bas-reliefs de toute beauté. Citons encore une *Danaïde*, une statuette de *Gœthe*, les bustes de *Thorwaldsen*, de l'amiral *Tromp* à la Glyptothèque à Munich, d'*Albert Dürer* à la Walhalla, de *Schleiermacher*, d'*Alexandre de Humboldt*, du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume IV*, etc.; deux beaux bas-reliefs: *Eurydice entendant les pas d'Orphée*, et *Un homme et une femme faisant boire une panthère*. Le dernier travail de Rauch, dont les principales œuvres ont été gravées dans un recueil qui a paru à Berlin depuis 1827, fut le modèle d'un groupe de *Moïse en prière* pendant la bataille des Israélites contre les Amalécites et soutenu par Aaron et Hur.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexikon*. — *Unsere Zeit* (Leipzig, 1859, t. III).

RAUCHFUSS. *Voy.* DASYPODIUS.

RAUCOURT (*Louis-Marie*), prélat français, né à Reims, le 10 juin 1743, mort à Bar-sur-Aube, le 6 avril 1824. Il fit profession chez les Bénédictins, et professa la théologie dans plusieurs monastères de son ordre. Procureur de l'abbaye de Clairvaux en 1768, prieur en 1773, abbé en 1783, il embellit son monastère et en augmenta considérablement la bibliothèque. Expulsé pendant la révolution, il se réfugia à Juvancourt, où il vécut caché jusqu'en 1804, et vint se fixer à Bar-sur-Aube. Il fut le dernier chef de son ordre.

RAUCOURT (*Françoise* CLAIRIEN, dite SAUCEROTTE, dite) (1) actrice française, née à Dombasle, le 29 novembre 1753, morte à Paris, le 15 janvier 1815. Vers le milieu du siècle dernier, un pauvre chirurgien-barbier de village avait quatre filles, dont l'avant-dernière, encore enfant, fut emmenée par un nommé Saucerotte, homme de moralité douteuse, qui, après avoir été maître de poste à Dombasle, avait quitté cette localité par suite de ses mauvaises affaires et s'était retiré à Varengeville, village situé à trois quarts de lieue de Dombasle. Bientôt, abandonnant sa femme et son fils, il disparut, emmenant avec lui la petite Clairien, et l'on apprit qu'il s'était fait comédien de campagne, sous le nom de Raucourt. La jeune Clairien, qui passait pour sa fille, l'accompagnait dans toutes ses excursions dramatiques, et l'on rapporte qu'à l'âge de seize ans elle joua à Rouen avec un succès qui eut du retentissement les rôles d'Euphémie dans la tragédie de *Gaston et Bayard*. Le bruit de sa jeune renommée valut à la tragédienne en herbe un ordre de début pour la Comédie-Française; mais au préalable on jugea utile de lui faire prendre des leçons de Brizard. C'est donc comme élève de ce célèbre acteur qu'elle parut pour la première fois à Paris, le 23 septembre 1772, dans le rôle de Didon. Le roi assistait à cette représentation, et bien qu'il ne fût que médiocre partisan de la tragédie, il resta jusqu'à la fin du spectacle, et ordonna qu'une gratification de cinquante louis fût comptée à la débutante. L'enthousiasme qu'elle excita, et qui prenait sa source plus peut-être dans sa beauté que dans son talent, alla jusqu'au délire. Ce qui semblait encore ajouter à l'intérêt qu'inspirait Mlle Raucourt, c'est l'auréole de vertu dont on se plaisait à entourer son front. Cette jeune actrice, il est vrai, se piquait encore de sagesse, et son père supposé, vrai matamore de comédie, menaçait de tuer quiconque oserait attenter à l'honneur de sa fille. Le jour de la réaction approchait, et cette actrice, vantée outre mesure, était destinée à devenir sous peu l'exemple le plus frappant de l'inconstance de la foule. D'abord on décria son talent; puis on s'en prit à ses mœurs et à sa vie privée. Il est vrai que Mlle Raucourt, se départant de sa ligne de conduite, avait fini elle-même par attacher trop peu de prix à sa bonne renommée, et de faiblesse en faiblesse était

(1) Les renseignements nouveaux que nous donnons ici, et qui contredisent de tous points les détails reproduits par tous les biographes qui se sont occupés de cette célèbre actrice, ne reposent, il est vrai, que sur des présomptions, mais qui paraissent au moins très-fondées. D'abord, il n'existe sur les registres des sept paroisses de Nancy, au 3 mai 1756, non plus qu'aux années adjacentes, aucune mention quelconque d'une naissance sous les noms de *Françoise-Marie-Antoinette* SAUCEROTTE. Il n'est pas plus exact de dire qu'elle soit née à Paris, malgré la mention inscrite sur son acte de decès. A Dombasle, au contraire, il est resté comme tradition dans la localité et dans la famille de Joseph Clairien, qu'une des leurs fut emmenée très-jeune par le nommé Saucerotte; que plus tard elle était devenue comédienne à Paris, et fort riche, et que la tragédienne *Raucourt* n'aurait été autre que cette demoiselle *Françoise Clairien*, qui par la suite, soit dans l'intention de se dépayser soit par un sentiment d'affection pour la Reine, avoit ajouté à son nom ceux de *Marie-Antoinette*. Cette opinion est encore populaire de nos jours à Dombasle.

E. DE M.

arrivée à des éclats scandaleux et à contracter des dettes énormes. Aussi, loin de faire aucun progrès dans son art, elle en négligea les plus simples éléments. Après avoir, pendant deux années, excité l'admiration de tout Paris, elle s'entendit huer sur cette même scène où les spectateurs l'avaient acclamée. Elle prit, en juin 1776, le parti de fuir. Son nom fut immédiatement rayé des cadres, par ordre supérieur.

Après trois ans d'exil volontaire, Mlle Raucourt reparut à la Comédie-Française, le 28 juin 1779, dans ce même rôle de Didon naguère son triomphe. Quelques jours après elle joua *Phèdre*, et à ce vers :

Et moi, triste rebut de la nature entière!

le public, qui eut le tort de ne pas se respecter lui-même, l'interrompit par des applaudissements ironiques et des cris de *bis*. Bientôt l'hostilité dont elle était l'objet sembla s'apaiser, et la tragédienne put alors chercher, par un travail sérieux, à réparer le temps perdu. Sans s'être élevée au rang des Du Mesnil et des Clairon, Mlle Raucourt posséda des qualités précieuses à côté de grandes imperfections. Sa voix, naturellement âpre, était devenue, avec l'âge, plus sèche et plus dure encore; mais sa diction était toujours juste, quoique sans charme, parce qu'elle ignorait l'art de varier ses intonations, ce que Mlle Clairon nommait *l'éloquence des sons*. Son âme manquait d'expansion : aussi parvenait-elle rarement à toucher. Mais si elle excitait peu les larmes, elle excellait dans les rôles de force et de profondeur. Toutefois, ses défauts paraissaient encore plus saillants dans les dernières années de sa carrière théâtrale, et plus d'une fois son débit, mal dirigé et mal secondé par sa voix, devenue de plus en plus rauque, excita chez le public le rire et le dégoût. Cette actrice aurait dû quitter la scène à temps, dans l'intérêt de sa gloire; et la mort, qui la frappa dans la soixante-deuxième année de son âge, aurait épargné à ses concitoyens, si elle l'eût trouvée dans la retraite, le déplorable scandale auquel donnèrent lieu ses obsèques (1). Mlle Raucourt, qui fut toujours très-dévouée à la monarchie, eut beaucoup à souffrir des orages de la révolution. Après avoir, au retour du calme, tenté de fonder une entreprise dans la salle Louvois, elle entra dans la nouvelle société de la Comédie-Française, reconstituée en 1799. L'empereur la chargea, en 1806, d'organiser une troupe de comédiens en Italie, où elle séjourna dans ce but, pendant plusieurs années. Elle passait pour avoir de l'esprit, et sa conversation était, dit-on, celle des gens du meilleur monde. Aimant les arts, elle s'était procuré un cabinet d'objets rares et choisis. Elle avait voulu s'essayer dans les lettres : le 1er mars 1782 elle avait fait jouer un drame intitulé : *Henriette*, que La Harpe attribue à Monvel ou à du Rosoy. Il existe un beau portrait de la *plus belle des Didons* (ainsi que la qualifie Dorat), peint par Gros, en Italie, et qui est un des premiers ouvrages de ce peintre. E. DE MANNE.

Almanach des spectacles. — Correspondance de La Harpe. — Correspondance de Grimm. — Mémoires secrets. — Documents inédits.

RAULIN (*Jean*), prédicateur français, né en 1443, à Toul, mort le 6 février 1514, à Paris. Après avoir fait ses études à Paris, il y prit en 1479 le diplôme de docteur en théologie. Il avait avant cette époque composé un *Commentaire* latin sur la Logique d'Aristote. Choisi en 1481 pour diriger le collége de Navarre, en remplacement de Guillaume de Châteaufort, il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle qui lui concilia l'estime générale. Ayant formé le dessein de se retirer du monde pour songer entièrement à son salut, il entra en 1497 dans l'abbaye de Cluny, et décida, dit-on, par la vie exemplaire qu'il y mena plusieurs docteurs à suivre son exemple. Sous la direction du cardinal d'Amboise, il travailla avec beaucoup d'ardeur à la réforme de l'ordre de Saint-Benoît. Raulin jouit comme prédicateur d'une réputation égale à celle des Barlette, des Maillard et des Menot. « Ses sermons, dit Niceron, sont secs, méthodiques, pleins de divisions, remplis de temps en temps d'une bonne morale vivement poussée, mais en peu de mots, accompagnés de citations fréquentes de l'Écriture sainte et des scolastiques. » Ils sont aussi égayés d'exemples et d'historiettes qui ne conviennent guère à la dignité de la chaire. Voici un conte de Raulin qui a profité à Rabelais, dans les ch. IX, et XXVII de *Pantagruel*. Une veuve va trouver son curé pour lui demander si elle doit se remarier; elle a jeté les yeux sur un de ses serviteurs, habile dans la profession du défunt. « Mariez-vous, répond le curé. — Mais, reprend la veuve, je crains que le serviteur ne devienne mon maître. — Ne vous mariez pas. — D'un autre côté, mes affaires exigent la présence d'un homme dans la maison. — Prenez-en un. — S'il est de mauvaise foi, il me ruinera! — N'en prenez donc pas. » Pour se soustraire aux importunités de la dame, le prêtre, qui d'ailleurs avait compris qu'elle en tenait, lui dit de prêter l'oreille au son des cloches et d'agir en conséquence. On sonne les cloches : la veuve entend : « Prends ton valet, prends ton valet », et elle se marie. A quelque temps de là elle revient au curé, et se plaint d'avoir suivi son conseil. « De maîtresse que j'étais, ajoute-t-elle, me voilà servante. — C'est que vous aurez mal entendu les cloches, réplique l'homme d'église. Écoutez mieux cette fois. » On les met en branle, et la pauvre femme, à qui l'amour ne troublait plus la cervelle, entend distinctement : « Ne le prends

(1) Le curé de Saint-Roch ayant refusé de recevoir son corps dans l'église, parce qu'elle appartenait au théâtre, le public força les portes, fit entrer le cercueil, et il y eut une sorte d'émeute, qui ne cessa que lorsqu'un prêtre (envoyé, dit-on, par le roi) eut récité la prière des funérailles.

pas, ne le prends pas! » Les sermons de Jean Raulin, écrits en latin et publiés d'abord séparément, ont été réunis, à Paris, 1642, 2 vol. in-8°. On les a insérés de nouveau dans l'édition générale de ses œuvres (Anvers, 1612, 6 vol. in-4°), où l'on retrouve également ses *Epistolæ* (Paris, 1520, in-4°), ouvrage rare et plus recherché que les sermons, et son *Doctrinale de triplici morte, naturali, culpæ et gehennæ* (Paris, 1520, in-4°).

Cave, *Hist. litteraria* et *Appendix* de Wharton, p. 136. — Dupin, *Bibl. des auteurs ecclés.* — Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*, II, 353. — Calmet, *Bibl. lorraine*. — Niceron, *Mémoires*, XI.

RAULIN (*Hippolyte*), religieux minime, né vers 1560, à Rethel, mort le 17 août 1628, à Reims. Il possédait à un degré éminent l'art d'émouvoir par la parole, et il s'appliqua avec succès à la prédication pendant une longue suite d'années. Il gouverna, en qualité de provincial de son ordre, la province de Lyon, puis celle de Lorraine. On a de lui : *Panegyre* (sic) *orthodoxe, mystérieux et prophetique sur l'antiquité, dignité, noblesse et splendeur des fleurs de lys* (Paris, 1626, in-8°), ouvrage d'une érudition indigeste et rempli d'histoires merveilleuses.

La Noue, *Chron. Minim.*, 412, 503 et 593. — Thuillier, *Diarium Minim.*, I, 168. — Boulliot, *Biogr. ardennaise*.

RAULIN (*Joseph*), médecin français, né le 19 mars 1708, à Aiguetinte, près d'Auch, mort le 12 avril 1784, à Paris. Il prit à Bordeaux ses degrés en médecine; et s'établit à Nérac, où, d'après Éloy, il déploya des talents supérieurs qui lui méritèrent une réputation étendue. Sur les conseils de Montesquieu, qui avait eu occasion de l'apprécier, il se rendit à Paris, et fut bientôt connu par ses ouvrages; observateur judicieux et praticien habile, il fut recherché dans les cas graves, et devint médecin ordinaire du roi, censeur royal et inspecteur des eaux minérales. Il avait été admis dans la Société royale de Londres et dans l'Académie des sciences de Berlin. Nous citerons de lui : *Traité des maladies occasionnées par les promptes et fréquentes variations de l'air*; Paris, 1752, in-12, fig.; — *Raisons pour et contre l'inoculation*; Paris, 1752, in-12; — *Traité des affections vaporeuses du sexe*; Paris, 1758, in-12; — *Traité des flueurs blanches*; Paris, 1776, 2 vol. in-12; — *De la Conservation des enfants, ou les Moyens de les fortifier*, etc.; Paris, 1768, 2 vol. in-12 et in-8°; ibid., 1779, 3 vol. in-8° et in-12 : la seconde édition a été augmentée; mais l'ouvrage, qui devait avoir 6 vol., n'a pas été complété; — *Traité des maladies des femmes en couches*; Paris, 1771, in-12; — *Traité analytique des eaux minérales*; Paris, 1772-1774, 2 vol. in-12; — *Examen de la houille regardée comme engrais*; Paris, 1775, in-12; — *Traité de la phthisie pulmonaire*; Paris, 1782, 1784, in-8°. Les ouvrages de Raulin sont écrits dans un style clair et concis, et contiennent un grand nombre d'observations neuves, qui en rendent la lecture encore profitable. Quelques-uns ont été traduits en allemand.

Éloy, *Dict. hist. de la médecine*. — *Biogr. méd.*

RAULIN (*Nicolas*). *Voy.* ROLIN.

* **RAUMER** (*Frédéric* DE), historien allemand, né le 14 mai 1781, à Wœrlitz, près de Dessau. D'une ancienne famille originaire de l'Allemagne méridionale, et fils d'un employé supérieur, il entra, après avoir terminé ses études de droit, dans la magistrature prussienne, et fut nommé en 1809 conseiller de régence à Potsdam. Après avoir ensuite rempli pendant quelque temps un emploi à la chancellerie, il fut appelé en 1811 à une chaire d'histoire à l'université de Breslau. De 1816 à 1818 il visita, chargé d'une mission scientifique, l'Allemagne la Suisse et l'Italie. Nommé en 1819 professeur d'histoire et des sciences politiques à l'université de Berlin, il fut en même temps appelé à faire partie du comité de censure, fonctions qu'il résigna en 1831. Plusieurs écrits empreints d'idées libérales, qu'il publia dans les années suivantes, et surtout un discours qu'il prononça en 1847 en l'honneur de Frédéric II, lui firent beaucoup de tort auprès du gouvernement, et il se vit obligé de donner sa démission de membre et de secrétaire de l'Académie de Berlin. En revanche, il fut élu en 1848 membre du parlement de Francfort, et envoyé à Paris comme ambassadeur du pouvoir central. Il devint plus tard membre de la chambre des seigneurs en Prusse. Professeur et orateur médiocre, Raumer est un des meilleurs historiens de notre temps; sans posséder une érudition aussi étendue que Schlosser, il approfondit beaucoup les sources; son récit, élégant et attachant, est généralement impartial; et ses jugements portent assez souvent le caractère d'une indulgente bienveillance. On a de Raumer : *Sechs Dialoge über Krieg und Handel* (Six dialogues sur la paix et le commerce); Berlin, 1806, anonyme; — *Das britische Besteurungsystem* (Le système d'impôts en Angleterre); ibid., 1810; — *CCI Emendationes ad tabulas genealogicas Arabum et Turcarum*; ibid., 1813; — *Handbuch merkwürdiger Stellen aus den lateinischen Geschichtschreibern des Mittelalters* (Manuel des passages remarquables des historiens latins du moyen âge); 1813; — *Herbstreise nach Venedig* (Voyage d'automne à Venise); Leipzig, 1816, 2 vol.; — *Vorlesungen über alte Geschichte* (Cours sur l'histoire ancienne); ibid., 1821, 2 vol.; — *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (Histoire des Hohenstaufen et de leur époque); Leipzig, 1823-1825, 1840-1842, 1857, 6 vol. in-8° : ouvrage des plus remarquables; — *Ueber die geschichtliche Entwickelung der Begriffe von Recht, Staat und Politik* (Sur le développement historique des idées de droit, d'État et de politique); ibid., 1831;

— *Briefe aus Paris und Frankreich* (Lettres écrites de Paris et de France); ibid., 1831, 2 vol. in-18; — *Briefe aus Paris zur Erläuterung der Geschichte des* 16 *und* 17 *Jahrhunderts* (Lettres de Paris écrites pour éclaircir l'histoire du seizième et du dix-septième siècle); ibid., 1831, 2 vol. in-8°; — *Geschichte Europas seit dem Ende des* 15 *Jahrhunderts* (Histoire d'Europe depuis la fin du quinzième siècle); ibid., 1832-1850, 8 vol. in-8° : cet ouvrage important est le résultat de recherches consciencieuses dans les archives de l'Europe; — *England* (L'Angleterre); ibid., 1836-1841, 3 vol. in-18; — *Elisabeth und Maria Stuart* (Élisabeth et Marie Stuart d'après les documents du British Museum); ibid., 1836, 2 vol. in-8°; — *Beiträge zur neuen Geschichte* (Documents pour l'histoire moderne tirés du British Museum); ibid., 1836 - 1839, 5 vol. in-8°; — *Antiquarische Briefe* (Lettres archéologiques); ibid., 1837; — *Italien;* ibid., 1840, 2 vol. in-8°; — *Die vereinigten Staaten von Nordamerica* (Les États-Unis d'Amérique); ibid., 1845, 2 vol.; — *Briefe aus Francfurt und Paris* (Lettres de Francfort et de Paris); ib., 1849, 2 vol. : livre qui contient des détails curieux sur les hommes politiques français de la seconde république; — *Vermischte Schriften* (Œuvres mêlées); ibid., 1352 et suiv., 5 vol. — *Lebenserinnerungen und Briefwechsel* (Souvenirs et correspondance); Leipzig, 1861, 2 vol. in-8°. Depuis 1830 Raumer publie à Leipzig le *Historisches Taschenbuch*, excellent recueil annuel, où il a inséré plusieurs mémoires intéressants.

Conv.-Lexikon. — Männer der Zeit, 1858, t. I.

RAUMER (*Charles-George*), minéralogiste et géographe allemand, frère du précédent, né le 9 avril 1783, à Wörlitz. Après avoir étudié à l'académie de Freiberg sous Werner, il visita l'Allemagne et la France, reçut un emploi dans l'administration des mines, et fut nommé en 1811 professeur de minéralogie à Breslau; en 1813 il prit part comme volontaire aux campagnes contre la France. Il enseigna la minéralogie depuis 1819 à Halle, et depuis 1827 à Erlangen. On a de lui: *Vermischte Schriften* (Mélanges); Berlin, 1819-1822, 2 vol.; — *Palæstina;* Leipzig, 1835, 1838, 1850, in-8°; — *Kreuzzüge* (Voyages dans toutes les directions); Stuttgard, 1840; — *Beiträge zur biblischen Geographie* (Documents pour la géographie biblique); Leipzig, 1843; — *Geschichte der Pædagogik* (Histoire de la pédagogie depuis la renaissance des études classiques jusqu'à nos jours) Stuttgard, 1846-1857, 4 vol. in-8° : ouvrage très-remarquable; — *Erinnerungen aus den Jahren* 1813 *und* 1814 (Souvenirs de 1813 et 1814); ibid., 1850, in-8°; — *Lehrbuch der allgemeinen Geographie* (Manuel de géographie générale); Leipzig, 1848, in-8°.

Conversations-Lexikon.

RAUMER (*Georges-Guillaume*), historien allemand, né à Berlin, vers 1790, mort le 11 mars 1856. Après avoir étudié le droit sous Eichhorn, il entra dans la magistrature, reçut en 1829 un emploi dans l'administration des finances, et fut nommé en 1833 conseiller au ministère d'État; il fut en même temps employé aux archives générales; il en devint en 1843 directeur, et donna en 1851 sa démission pour se consacrer entièrement à ses fonctions au ministère de la maison du roi. On a de lui : *Ueber die älteste Geschichte und Verfassung der Kurmark* (Sur la plus ancienne histoire et constitution de la Marche électorale); Berlin, 1830; — *Novus codex diplomaticus Brandeburgensis;* ibid., 1831-1833, 2 vol. — *Die Mark Brandenburg in* 1337 (La Marche de Brandebourg en 1337); Berlin, 1837, in-4°; — *Regesta historiæ brandeburgensis;* ibid., 1836, in-4°; — *Geschichte der Insel Wollin* (Histoire de l'île de Wollin); ibid., 1853; — *Friedrich Wilhelm des Grossen Kurfürsten von Brandenburg Jugendjahre* (La jeunesse de Frédéric-Guillaume le Grand); Berlin, 1854; — des articles dans l'*Archiv für preussische Geschichte de Ledebur.*

Conversations-Lexikon.

RAUPACH (*Ernest-Benoît-Salomon*), poëte allemand, né le 21 mai 1784, à Straupitz, village de Silésie, mort à Berlin, le 18 mars 1852. Il fit ses humanités au gymnase de Liegnitz, étudia la théologie à Halle, et fut pendant dix ans instituteur en Russie. En 1816 il fut nommé professeur de philosophie à Saint-Pétersbourg, et depuis 1817 il y enseigna la littérature allemande et l'histoire. Il quitta la Russie en 1822, par suite de quelques tracasseries de la police, et après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Allemagne et de l'Italie, il vint demeurer jusqu'à la fin de ses jours à Berlin. Raupach était un poëte d'une fertilité extraordinaire, et il avait beaucoup de goût pour les compositions dramatiques. Nous citerons de lui : *Die Fuersten Chawansky* (Les princes Chawansky); 1818; — *Die Gefesselten* (Les Enchaînés), 1821; — *Hirsemenzel's Briefe aus Italien* (Lettres d'Italie par Hirsemenzel); Leipzig, 1823 : cet ouvrage est un des fruits de son voyage en Italie; — *Liebe, Zauberkreis* (Cercle magique de l'Amour), 1824; — *Die Freunde* (Les Amis); 1825; — *Isidor und Olga* (Isidore et Olga); 1826; — *Rafaele;* 1828; — *Die Tochter der Luft* (La fille de l'Air); 1829 : c'est un morceau imité de Calderon; — Une série de pièces ayant pour sujet l'histoire des Hohenstaufen et formant tout un cycle dramatique; Hambourg, 1837-1838, 2 vol. Outre ces ouvrages, tous d'un genre sérieux, Raupach enrichit la scène comique de pièces, dont la première partie, sous le titre de *Lustspiele* (Comédies), parut à Hambourg, à partir de 1828; parmi ces pièces on remarque : *Kritik und Antikritik; Die Schleichhaendler* (Les Contrebandiers); *Der Zeitgeist* (L'Esprit du temps); *Das Sonnett und die Possen* (Le Son-

net et les farces); *Denke an Cæsar* (Pense à César); *Schelle im Monde* (Sonnette dans la lune). On voit que les principaux écrits de théâtre de Raupach appartiennent au genre tragique et au genre comique. Aussi les réunit-il sous les deux titres : *Dramatische Werke komischer Gattung* (Œuvres dramatiques d'un genre comique); Hambourg, 1828-1834, et *Dramatische Werke ernster Gattung* (Œuvres dramatiques d'un genre sérieux); ibid., 1830-1844, 18 vol.

On ne saurait refuser à Raupach une grande connaissance de la scène, ainsi que de tous les moyens capables d'émouvoir. Il est surtout très-heureux dans l'invention de situations nouvelles et intéressantes; souvent même il réussit à exprimer très-énergiquement les sentiments d'une profonde passion. Cependant ses *contes*, dont il fit paraître un recueil dès 1820 et un autre en 1833, n'obtinrent pas le même succès que ses pièces de théâtre. Gubitz, dans sa *Chronique de la scène allemande*, a publié quelques morceaux que Raupach composa dans les dernières années de sa vie; ce sont : *Jacobine von Holland* (Jacqueline de Hollande), comédie, 1852; — *Der Kegelspieler* (Le Joueur de quilles), conte, 1853; — *Mulier taceat in ecclesia*, 1853, tragi-comédie; — *Saat und Frucht* (Semaille et Fruit), 1854, drame. On cite encore de Raupach : *Aberglauben als Weltgeschichtliche Macht* (La Superstition considérée comme une puissance de l'histoire universelle); Berlin, 1852 : c'est une leçon qu'il fit, quelques semaines avant sa mort, dans le local de la société scientifique de Berlin. H. W.

Gubitz, *Chronik der deutschen Buehne*. — Pauline Raupach, *Raupach, Biographische Skizze*; Berlin, 1856.

* **RAUTENSTRAUCH** (*Barbe-Jeannette-Pauline-Lucie* Giedroyc, Mme de), femme de lettres polonaise, née à Varsovie, le 22 juin 1798. Fille du prince Romuald Giedroyc (*voy.* ce nom), elle épousa le lieutenant général polonais de Rautenstrauch, qui lors de la révolution de 1831, à laquelle il ne prit aucune part, était aide de camp de l'empereur de Russie. Cette dame se montra de bonne heure sensible aux plaisirs de l'intelligence, et elle a publié, sous diverses initiales, plusieurs romans et voyages dont voici les principaux : *Emmelina i Arnolf* (Emmelina et Arnolphe); Varsovie, 1821, in-8°; — *Ragana*; ibid., 1830, 3 vol. in-8°; — *Przeznaezenia* (Destinée); ibid., 1831, 2 vol. in-12; — *Wspomnienia moje o Franyi* (Mes souvenirs de la France); Cracovie, 1839, in-8° : cet ouvrage ayant été sévèrement défendu en Russie et en Pologne, l'auteur en publia la suite, sous le titre de *Ostatnia podroz do Franyi ostatnie jej wrazenia* (Dernier voyage en France et dernières impressions); Leipzig, 1842, in-12; — *Miasta, gory i doliny* (Villes, monts et vallées); Posen, 1844, 5 vol. in-18, récit de voyages dans diverses parties de l'Europe, traduit en allemand en 1852; — *W Alpach i za Alpani* (Dans les Alpes et au delà des Alpes); Varsovie, 1847, 3 vol. in-8°. Pendant son séjour à Paris, Mme de Rautenstrauch a eu part à diverses publications françaises, notamment à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Elle a écrit en français une *Histoire de la révolution polonaise de 1831*, encore inédite, travail pour lequel elle a utilisé de précieux documents que les fonctions de son mari l'avaient mise à même de consulter.

E. R—D.

Renseignements particuliers.

RAUTER (*Jacques-Frédéric*), jurisconsulte français, né à Strasbourg, le 27 juin 1784, mort dans la même ville, le 27 février 1854. Il étudia le droit à l'université de Gœttingue, puis à Strasbourg, où il fut reçu docteur en 1812. Nommé en 1814 avoué au tribunal de cette dernière ville, il se démit de sa charge en 1823, pour entrer au barreau, où ses confrères l'élurent trois fois bâtonnier. Il était depuis 1819 suppléant à la faculté de Strasbourg, quand, en 1825, il y obtint la chaire de procédure civile et de législation criminelle. Lors de la publication des ordonnances de juillet 1830, il s'associa activement à la résistance, et fit partie de la commission municipale. Devenu conseiller de préfecture, il résigna bientôt ses fonctions, qui lui prenaient un temps qu'il préférait consacrer à l'étude. Élu à Strasbourg, en 1834, membre de la chambre des députés, il y siégea jusqu'en 1837. Il prit part en 1835 à la discussion de la loi sur les faillites, à celle du projet de loi relatif à la responsabilité des ministres et à celle de la loi sur le jury. En outre, il présenta au nom de la commission chargée de l'examen de la proposition de MM. Aroux et Barbet sur les cours d'eau, un rapport contenant l'exposé de la législation et de la jurisprudence, et souvent cité depuis par les auteurs qui ont traité cette matière. Nommé doyen en 1837, il reçut le titre de doyen honoraire en 1851. Enfin, de 1841 à 1848, il fut membre du consistoire général de la confession d'Ausbourg. On a de lui : *Cours de procédure civile française, fait à la faculté de droit de Strasbourg*; Strasbourg et Paris, 1834, in-8°; — *Traité théorique et pratique du droit criminel français*, ou *Cours de législation criminelle*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°, dont une seconde édition va être publiée par le fils de l'auteur. Il a donné des articles à la *Revue de droit français et étranger*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et à divers recueils allemands, notamment à la *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung des Auslandes* (Journal critique de la jurisprudence et de la législation étrangères), publié à Heidelberg par Mittermayer, Mohl et Warnkœnig. E. Regnard.

Moniteur universel, 1835. — *Renseign. particuliers.*

RAUW (*Jean*), géographe allemand, né à Meimbressen, mort en 1600 à Wetter. Il fut pasteur dans divers endroits et en dernier lieu à

Wetter, et publia en allemand une *Cosmographia;* Francfort, 1597 et 1612, in-fol.; avec cartes et figures : livre rare, décrit dans les *Literarische Blätter* (Nuremberg, année 1803).

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte.*

RAUWOLF (*Léonard*), voyageur et botaniste allemand, natif d'Augsbourg (1), mort en 1596, et non en 1606, comme l'indiquent quelques biographes. Ses contemporains savants l'appellent *Dasylycus,* qui est la traduction grecque de son nom (*Rude loup*). Fils d'un négociant d'Augsbourg, il fit ses études classiques au gymnase de sa ville natale, et étudia la médecine dans les principales universités de l'Allemagne et de la France. A Montpellier il eut pour maître Rondelet, qui lui donna le goût de l'histoire naturelle, et en 1562 il reçut le grade de docteur à Valence. S'étant pris d'une véritable passion pour la botanique, il alla herboriser en Suisse, en Italie, et visita toutes les localités où l'on cultivait des plantes rares. Conrad Gesner le cite avec reconnaissance pour avoir reçu, par son intermédiaire, des graines de plantes rares, et exprime le désir d'entretenir avec lui une correspondance scientifique (2). On ne connaît guère Rauwolf que par ses voyages; les documents sur sa vie privée sont clair-semés : on sait seulement qu'il se maria en 1565, qu'il s'établit avec sa femme d'abord à Aïcha en Bavière, puis à Kempten, où il exerçait la médecine, et qu'il vint, en 1570, se fixer à Augsbourg, où il devint médecin inspecteur. Enfin, dominé par le désir de voyager et de voir au naturel les plantes dont parlent Théophraste, Pline, Galien, Dioscoride et les médecins arabes, il résolut de visiter l'Orient. A cette époque un pareil voyage était entouré de grands obstacles, que les rapides progrès de la civilisation ont depuis fait disparaître. Parti d'Augsbourg, le 18 mai 1573, Rauwolf passa par Lindau, Coire, Côme, notant les plantes qu'il rencontra, traversa la Lombardie et le Piémont, et vint, le 2 septembre, s'embarquer à Marseille, avec Ulrich Kraft, fils du bourgmestre d'Ulm, sur un navire, la *Santa-Croce,* appartenant à son beau-frère, riche marchand de drogues. Le 30 septembre il débarque à Tripoli de Syrie, ville de commerce alors très-florissante. Après avoir raconté les tracasseries dont il avait été l'objet, il s'étend sur les mœurs, les costumes, les usages des Turcs, et fait connaître la flore des environs. Il visite ensuite Damas et Alep, dont il décrit les habitants et les productions naturelles. Aux environs d'Alep il recueillit plusieurs échantillons de plantes qu'il colla sur des feuillets de papier pour les faire, après son retour, graver sur bois. Dans cette ville il se prépara pour un long voyage jusqu'aux frontières de la Perse, à travers le désert qui sépare la Syrie de l'Euphrate. Déguisé en marchand turc et muni d'un sauf-conduit du pacha d'Alep, il se mit en route (13 août 1574) avec une caravane et en compagnie d'un Hollandais qui avait longtemps résidé dans le pays et en connaissait la langue. Il atteignit ainsi Bir, s'embarqua sur l'Euphrate, s'arrêta à Raka, où il fut rançonné par la douane, toucha, en descendant le fleuve, à Ana, à Hadid, et visita, à la hauteur d'Élugo, l'emplacement de Babylone, où il signale les débris d'une antique tour, qu'il prend pour celle dont parle la Genèse, et que d'innombrables lézards et serpents venimeux l'empêchèrent d'explorer. Il parle aussi d'une tour de Daniel, dont il restait encore beaucoup de vestiges. Il traversa ensuite la Mésopotamie, et vint aborder à Bagdad sur le Tigre. Il compare la ville des khalifes à la situation de Bâle aux bords du Rhin, et en donne une description détaillée, en y joignant la flore du pays. Le 10 février 1575 il effectua son retour, par l'ancienne Médie et le pays des Kourdes, s'arrêta à Mossoul, « qui s'appelait jadis Ninive, » et revint par Orpha, Bir, Nizib, à Alep, après avoir traversé la Palmyrène, le royaume d'Odonat. Dans cette longue traversée la qualité de médecin lui avait été très-utile, ainsi qu'à tous ses compagnons de voyage. Il employa plusieurs mois à explorer la Phénicie et la Palestine; il vit Tyr, Sidon, Jaffa (Jopé), le mont Carmel, les cèdres du mont Liban (il n'en compta que vingt-quatre), Jérusalem et les principales localités illustrées par les récits de la Bible. La description qu'il fait de Jérusalem et des curiosités que cette ville renfermait alors est fort intéressante. En présence des ruines qu'il rencontrait partout il ne put s'empêcher de s'écrier : « Les Turcs détruisent tout et ne construisent rien ! » Enfin le savant et intrépide voyageur se rembarqua à Tripoli pour Venise, et fut de retour à Augsbourg le 12 février 1576. Quelque temps après, il était nommé médecin en chef de l'hôpital des contagieux, avec cent florins (environ 220 fr.) de traitement. En 1588, il perdit cette place pour n'avoir pas voulu renoncer à la religion protestante, qu'il avait sincèrement embrassée. Quittant sa ville natale, il se retira à Linz, et servit comme médecin militaire dans les campagnes de Hongrie, où il mourut, de la dyssenterie, pendant le siége de la forteresse de Hatvan, en septembre 1596 (1). Pour perpétuer la mémoire du célèbre voyageur botaniste, Plumier a donné à un genre de plantes le nom de *Rauwolfia,* qui a été adopté par Linné.

La Relation de Rauwolf parut sous le titre : *Aigentliche Beschreibung der Raiss,* so er

(1) Les auteurs qui nous ont laissé des renseignements sur Rauwolf ne donnent pas la date de sa naissance

(2) C. Gesner, *Epist. medic.*; Zurich, 1577, p. 60, 68, 73.

(1) La date de 1606 est donnée par Jöcher, Brucker, Kestner et Veith; mais elle est inexacte, car Tobie Cober, qui l'avait soigné dans sa dernière maladie, dit positivement que Rauwolf mourut en septembre 1596; *Observationum Castrensium decas tertia*; Francfort, 1606, in-8°, obs. III, p. 31. Le 3 septembre 1596 fut cette journée sanglante où les chrétiens reprirent aux Turcs la forteresse de Hatvan (voy. Gottfried, *Chronik*, Francf., 1743, p. 232). L'erreur vient de ce que la date de la publication de l'ouvrage de Cober avait été prise pour celle de la mort de Rauwolf.

vor diserzeit gegen Auffgang inn die Morgenländer, fürnemlich Syriam, Judæam, Arabiam, Mesopotamiam, Babyloniam, Assyriam, Armeniam, etc., nicht ohne geringe Mühe und grosse Gefahr selbs volbracht; neben vermeldung vil anderer seltzamer und denckwürdiger Sachen, die er auff solcher erkundiget, gesehn und observieret hat. (Description exacte du voyage de Rauwolf dans les contrées de l'Orient, la Syrie, la Judée, l'Arabie, la Mésopotamie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc. : voyage terminé non sans de grands périls, mentionnant beaucoup de curiosités vues et observées par l'auteur). Cet ouvrage, que nous avons sous les yeux, est écrit en dialecte souabe, et divisé en trois parties in-4°, qui furent imprimées en 1582, à Lauingen par Léonard Reinmichel. Il y a été joint une quatrième partie, imprimée par le même, en 1583. Les trois premières parties parurent d'abord seules à Francfort, 1582, in-4° (cette première édition est introuvable; peut-être même n'est-ce qu'une fausse indication, comme la prétendue traduction latine désignée sous le titre de *Rauwolfii Hodæporicum*). L'ouvrage de Rauwolf (comprenant les trois premières parties) a été reproduit dans le recueil de *Reyssbuch des heiligen Landes;* Francfort, 1609, in-fol., t. I, p. 515-662. Il a été traduit en anglais par Stephens, et inséré par Ray, dans *Travels into the eastern countries;* Londres, 1693, in-8°; trad. en hollandais, dans la collection des voyages de Pierre van der Aa. Une contrefaçon de la relation de Rauwolf parut à Rotembourg, 1682, in-4° (de 240 pages), sous le titre de *Flaminii Itinerarium per Palæstinam*. La quatrième partie de l'ouvrage est très-précieuse pour l'histoire de la botanique : elle contient quarante-deux gravures sur bois d'espèces végétales, extraites de l'herbier que Rauwolf avait rapporté de son voyage. L'histoire de cet herbier, dont les échantillons étaient collés sur de grandes feuilles de papier, est vraiment curieuse. Déposé à la Bibliothèque de l'électeur de Bavière, il fut enlevé, pendant la guerre de Trente ans, par les Suédois, qui le transportèrent à Stockholm. La reine Christine, de Suède, en fit cadeau à Isaac Vossius, qui l'emporta avec lui d'abord à La Haye, puis à Londres. Enfin, après la mort de Vossius, il fut rapporté en Hollande et déposé à la bibliothèque de Leyde, où il doit se trouver encore. Il formait cinq gros volumes gr. in-fol. F. Gronovius le mit à profit pour la composition du tome IV de sa *Flora orientalis*, où il donne la liste de 338 espèces dues à Rauwolf.

F. H.

Melchior Adam, *Vitæ medic.*, p. 245. — Brucker, *Hist. Vit. r. Œconum*, p. 24. — Veith, *Alphabet.*, VIII, p. 140. — Beckmann, *Literat. und Reisen*, t. I, p. 170; t. II, p. 1. — *Supplem.* à Jöcher. — *Annales des Voyages*, t. XIII, p. 9.-109

RAUZZINI (*Venanzio*), compositeur italien, né en 1747, à Rome, mort le 8 avril 1810, à Bath. Après avoir chanté sur le théâtre de la cour à Munich de 1767 à 1774, il se rendit à Londres, et y remplit pendant trois ans l'emploi de premier ténor au théâtre du roi. Selon Burney, il était excellent acteur, aussi instruit dans la composition que dans l'art du chant, et d'une habileté remarquable sur le clavecin. En 1777 il se livra à l'enseignement du chant, alla se fixer à Bath (1787), et y établit des concerts publics, qui eurent du succès. On compte parmi ses meilleurs élèves Braham et Mme Storace. Rauzzini est auteur de quelques opéras : *Piramo e Tisbe* (1769), *L'Ali d'amore* (1770), *L'Broe cinese* (1770), *Astarto* (1772), joués à Munich; *La Regina di Golconda* (1775), *Armida* (1778), *Creusa in Delfo* (1782), *La Vestale* (1787), joués à Londres, et de plusieurs morceaux de chant ou d'instrumentation.

Burney, *Hist. of music*, IV, 81. — Fétis, *Biogr. des music.*

RAVAILLAC (*François*), assassin de Henri IV, né à Angoulême, en 1578, exécuté à Paris, le 27 mai 1610. Il fut d'abord clerc et valet de chambre d'un conseiller nommé Rozières, puis solliciteur de procès et maître d'école. Quelques historiens l'ont accusé d'homicide ; mais ce crime n'est pas avéré. Il est certain du moins qu'il fut longtemps détenu pour dettes. Pendant sa prison il commença à avoir des visions. Elles étaient comme « des sentiments de feu et de soufre et d'encens ». Il sentit une nuit sur sa face couverte « une chose qu'il ne put distinguer ». Il lui semblait « qu'il avait à la bouche une trompette, faisant pareil son que les trompettes à la guerre ». Peu après il vit « aux deux côtés de sa face des hosties, et au-dessous de sa bouche un rouleau de la même grandeur que celui que le prêtre lève à la célébration du service divin ». Il était entré chez les Feuillants comme frère convers. Renvoyé de cet ordre pour ses visions, il chercha en vain à entrer chez les Jésuites comme simple frère lai. C'est en entendant dire que le roi avait menacé de déposer le pape si celui-ci l'excommuniait, et qu'il se proposait de faire un schisme, qu'il prit la résolution de le tuer. Cependant, se trouvant à Paris en 1606, il essaya plusieurs fois de voir le roi pour l'exhorter à ramener les protestants à l'Église catholique, et lui déclarer le projet qu'il avait formé, espérant que par cet aveu *il se désisterait de sa mauvaise volonté*. Il parla de ses *visions* à plusieurs personnes, entre autres à un jésuite, le P. d'Aubigny, qui lui conseillèrent de ne point s'en occuper et de retourner chez lui. Ces faits montrent quel était le désordre de ses idées, et comment les contemporains ont pu l'accuser de sorcellerie. Ayant quitté Angoulême le jour de Pâques 1610, il arriva à Paris trois semaines avant de consommer son crime. Quoiqu'il eût déjà volé le couteau qui devait lui servir à l'assassinat, il hésitait, et reprit même le chemin d'Angoulême; mais il sentit, à Étampes, à la vue d'un *Ecce homo*, sa *volonté* renaître, et revint sur ses pas. Le 14 mai,

le roi devait se rendre à l'Arsenal pour surveiller les préparatifs de l'entrée de la reine après le couronnement. Ravaillac entendit la messe à Saint-Benoît, dîna avec son hôte (1), et se rendit au Louvre. Son dessein était de tuer le roi entre « deux portes ». N'ayant pu approcher du carrosse au moment où le roi y monta, il le suivit jusque dans la rue de la Ferronnerie. Cette rue était fort étroite: un embarras de charrettes arrêta le roi; il ne restait que deux valets de pied auprès de sa voiture; Ravaillac s'élance alors, et, passant le bras au-dessus de la roue du carrosse, dont les portières étaient ouvertes, il donne au roi deux coups dans le côté; le dernier perça le cœur, et le roi expira en poussant un soupir. Plusieurs seigneurs, entre autres le duc d'Épernon, étaient dans le carrosse. Aucun d'eux ne vit frapper le roi. L'assassin resta le couteau à la main comme *pour se faire voir* et se glorifier *du plus grand des assassinats*. Le duc d'Épernon empêcha que Ravaillac ne fût massacré sur-le-champ (2). Conduit à l'hôtel de Retz, il y resta deux jours, et fut transféré de là à la Conciergerie, et dans les quatre interrogatoires qu'il subit devant une commission du parlement, il soutint qu'il « n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat », qu'il n'avait été *mu que par sa volonté seule*, et qu'il *ne l'avait déclaré à personne*. Le père d'Aubigny fut le seul témoin auquel il fut confronté, et prétendit qu'il ne l'avait jamais vu. Le parlement condamna Ravaillac, comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, à être tenaillé, puis démembré et tiré à quatre chevaux (27 mai); la torture ne put lui arracher l'aveu qu'il avait eu des complices. Deux docteurs de Sorbonne, Filesac et Gamaches, l'assistaient à ses derniers moments. Lorsqu'ils entonnèrent le *Salve Regina*, la foule s'écria « qu'il ne fallait pas prier pour le méchant damné ». Ravaillac, à la vue d'un *peuple si affectionné à son roi*, dit qu'il se repentait de bon cœur de son crime. Il protesta de nouveau qu'il n'avait cédé à aucune instigation et n'avait aucun complice; ses horribles tourments durèrent une grande heure. Le peuple, furieux, l'acheva à coups d'épée et de bâton, et traîna ses membres palpitants dans les rues, et les brûla. Le parlement, qui n'avait pu ni osé peut-être trouver des complices directs à Ravaillac, voulut du moins atteindre les doctrines qui lui avaient mis le poignard à la main. A son appel, la Sorbonne renouvela le décret de 1415 qui condamnait le régicide, et le livre du jésuite Mariana : *De rege et regis institutione*, où cette maxime était enseignée, fut saisi et condamné au feu.

Plusieurs historiens, se fondant sur les *Mémoires* de Sully et ceux de d'Estrées, sur Mézerai et L'Estoile, sur les relations de l'aventurier Pierre du Jardin, sieur de la Garde, sur l'accusation d'une femme galante, la d'Escoman, contre le duc d'Épernon et la marquise de Verneuil, sur la rapidité des mesures prises à la mort de Henri IV pour assurer la régence à Marie de Médicis, sur *les lâches procédures* du parlement, ont admis l'existence d'un complot dont Ravaillac n'aurait été que l'instrument. Nous pensons avec MM. Henri Martin et Poirson, qui ont examiné les pièces du procès avec scrupule et impartialité, que les déclarations de Ravaillac portent un cachet d'incontestable sincérité, et que la vraie cause du crime était le fanatisme dégénéré en monomanie; ce sont ces vieilles passions ligueuses qui, aigries solitairement dans une âme superstitieuse et sombre, y ont tourné à la folie et au meurtre. G. R.

(1) A l'auberge des Trois-Pigeons, en face de l'église Saint-Roch.

(2) C'est du moins ce qu'atteste son historien.

Mercure français, tome Ier. — H. de Péréfixe, *Histoire de Henri le Grand*. — *Mémoires de Condé*, tome VI. — Michelet, Henri Martin, *Histoire de France*. — Poirson, *Histoire de Henri IV*, tome II, 2e partie.

*RAVAISSON (*Jean-Gaspard-Félix*), philosophe français, né le 23 octobre 1813, à Namur. Il fit d'excellentes études au collége Rollin, et remporta en 1833 le prix d'honneur de philosophie au concours général. Reçu agrégé en 1836, il remplit sous M. de Salvandy les fonctions de chef du secrétariat à l'instruction publique (1837), et les résigna pour professer la philosophie à la faculté de Rennes (1838). Nommé inspecteur général des bibliothèques publiques (15 mars 1839), emploi qui venait d'être créé, il reprit en 1845 auprès de M. de Salvandy le poste de chef de cabinet, qu'il avait déjà occupé, et figura comme maître des requêtes au conseil d'État. La révolution de février lui fit perdre cette double position; mais il fut conservé dans sa place d'inspecteur des bibliothèques jusqu'au 9 mars 1852, où il devint inspecteur général de l'enseignement supérieur (lettres). En même temps il entra au conseil impérial d'instruction publique, où il a été maintenu jusqu'à présent. Le 10 novembre 1849 il avait succédé à Letronne dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Essai sur la métaphysique d'Aristote*; Paris, 1837-1846, 2 vol. in-8° : ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; — *De l'Habitude*; Paris, 1838, broch. in-8°; — *Rapports au ministre de l'instruction publique sur les bibliothèques des départements de l'ouest*; Paris, 1841, in-8°.

Son frère aîné, *François* RAVAISSON, né en 1811, à Namur, a été attaché en 1852 à la bibliothèque de l'Arsenal.

Moniteur univ., 1833-1852. — *Littér. fr. contemp.*

RAVANEL (*Pierre*), théologien protestant, né à Uzès, mort vers 1680. Il descendait par sa mère du célèbre Jean Mercier. Il fut ministre à Sauzet (Gard). Il est connu par un ouvrage intitulé : *Bibliotheca sacra, sive thesaurus Scripturæ canonicæ amplissimus*; Genève, 1650, 1660, 2 vol. in-fol.; auquel il faut joindre

menta nova ad [illegible]
. 1685 C [illegible]
[illegible]
[illegible] uc sous [illegible]
[illegible] s les [illegible] le l'A[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] grand [illegible]
[illegible]ux ouv [illegible]
[illegible]
[illegible]
examiné le m[illegible]
La France protes.

[illegible]RDIÈRE (LA). *Voy.* LA RAVARDIÈRE.

[illegible]ENEL (*Jules-Amédée-Désiré*), biblio-fr[illegible]ais, né à Paris, le 2 juillet 1801. [illegible]les lui avaient permis de fournir [illegible] aux classiques français de Le-[illegible], lorsqu'il fut attaché aux bureaux [illegible]stère de la guerre, où son père remplis-[illegible] fonctions de sous-intendant militaire. [illegible] en 1830 sous-bibliothécaire à la biblio-[illegible] de la ville de Paris, il devint en juillet [illegible]onservateur adjoint au département des [illegible]és de la Bibliothèque royale, et conser-[illegible]le 1[er] mars 1848. Outre de nombreux [illegible] fournis au feuilleton du *Journal de la* [illegible]ie et à *La France littéraire* de Quérard, [illegible] à M. Ravenel diverses éditions annotées, [illegible]ent : *Les Amours de Pierre le Long*, [illegible]rdon de Sauvigny (1829), les *Œuvres* [illegible]*tes* de Montesquieu (1835), les *Lettres* [illegible]*dinal de Mazarin à la princesse Pa-* [illegible] *pendant les années* 1651 *et* 1652 (1836, [illegible] les *Lettres de M*[lle] *Aïssé à M*[me] *Calan-* [illegible] 1846, in-18). C'est à tort qu'on lui attri-[illegible] *Mémoires de M*[me] *Rolland*, d'après des [illegible] authentiques (1841, 2 vol. in-8°). Cette [illegible]ion a été faite sans son aveu; il n'en a [illegible]e les 48 premières pages.

. *partic.*

[illegible]ENNE (*Jean-Malpaghino* DE), huma-[illegible]lien, né à Ravenne, vers le milieu du [illegible]ième siècle, mort vers 1420. Né sans for-[illegible] suivit à Venise l'enseignement du gram-[illegible] Donato, qui le recommanda à Pétrarque [illegible] un habile copiste. Doué d'une mémoire [illegible]use, il rendit au célèbre poëte de très-[illegible] services, en mettant entre autres dans un [illegible]arfait la masse de lettres familières de [illegible]ue, que celui-ci désespérait lui-même [illegible] classer. Sous la direction de Pétrarque, [illegible]nitia aux secrets de la poésie latine ainsi [illegible] langue grecque; mais le genre de vie [illegible]le de son maître ne convenant pas à son [illegible]e inquiet et remuant, il partit pour Rome [illegible]ois ans de séjour auprès de Pétrarque, [illegible]ous ses efforts pour le retenir. Ses res-[illegible] se trouvèrent bientôt épuisées, et il [illegible]resque mourant de faim auprès de Pé-[illegible] qui le reprit à son service. Un an après, [illegible]r de voir le monde lui fit de nouveau quitter Pétrarque, dont il reçut plusieurs lettres de recommandation. On n'a presque pas de détails sur les années suivantes de sa vie; il est probable qu'il enseigna les belles-lettres en divers endroits; en 1375 il ouvrit une école à Bellune, d'où il fut renvoyé quelques années plus tard comme étant trop savant pour enseigner les éléments de grammaire. Appelé vers 1388 à Udine, il y dirigea l'école de cette ville, recevant un traitement de quatre-vingt-quatre ducats. Il vint ensuite à Padoue, où il enseigna avec beaucoup d'éclat l'éloquence et les belles-lettres. Il s'établit plus tard à Florence; il y professa la rhétorique, et expliqua les auteurs classiques ainsi que Dante. Il se trouvait encore en 1412 dans cette ville, où il forma un si grand nombre de savants, que Raphael de Volterre le compara au cheval de Troie, d'où sortirent les Grecs les plus illustres. Amateur enthousiaste de l'antiquité, il savait exciter chez les autres le même sentiment, et il fut un des plus actifs restaurateurs des lettres en Italie. Francesco Barbaro, Roberto de' Rossi, Marsuppini, Leonardo Bruni, Poggio, Guarino de Vérone, Victorin de Feltre, Traversari, Vergerio, furent initiés par lui à la connaissance de l'antiquité. Quant à ses écrits, qui n'étaient que des imitations des auteurs classiques, ils furent bientôt oubliés et ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On n'a aucun détail sur les dernières années de sa vie.

Il ne doit pas être confondu avec un de ses contemporains appelé aussi *Jean de Ravenne*, et qui était en 1399 chancelier à la cour de Carrare, où il se trouvait depuis quarante ans, comme nous l'apprend une de ses lettres, découverte par Morelli dans un manuscrit de la bibliothèque Saint-Antoine de Padoue. Ce Jean de Ravenne a écrit : *Historia Ragusii; Historia familiæ Carrariensis; Apologia Joannis Ravennatensis; De introitu ejus in aulam; Historia Elisiæ, sive narratio violatæ pudicitiæ; Historia Lugi et Conselicis;* etc.; les préfaces de ces deux dernières nouvelles ont été publiées par le cardinal Querini. Tous les autres écrits précités sont restés inédits; ils se trouvent conservés en manuscrit à Paris, à Oxford et au Vatican. E. G.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Ginnani. *Scrittori ravennati.* — Meiners, *Lebensbeschreibungen berühmter Männer der Wiederherstellung der Wissenschaften.* — Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums.*

RAVENSCROFT (*Thomas*), compositeur anglais, né en 1592. Admis parmi les enfants de chœur à Saint-Paul, il reçut, dit-on, à quinze ans le grade de bachelier en musique à l'université de Cambridge. Il professa à Londres avec beaucoup de succès, et les ouvrages qu'il composa ne firent qu'ajouter à sa réputation; il passait à bon droit pour le musicien anglais le plus instruit de son temps. On ignore toutefois les circonstances de sa vie ainsi que l'époque de sa mort. On a de lui : *Melismata, musical*

fancies, fitting the court, city and country humours; Londres, 1611, in-4°, recueil de vingt-trois morceaux de chant à trois, quatre et cinq voix, et dont celui qui a pour titre *Canst thou love and lie alone?* a été regardé comme un petit chef-d'œuvre de mélodie; — *Brief discourse of the use of characterizing the degrees by their perfection, imperfection and diminution;* ibid., 1614, in-4° : ce second recueil de chants est précédé d'un discours sur le système des anciennes proportions musicales, que l'auteur tenta vainement de tirer de l'oubli; — *The whole book of Psalms;* ibid., 1621, 1633, in-8° : l'ouvrage, un des premiers dans ce genre, renferme les cent cinquante psaumes mis en musique par l'éditeur pour la plupart, et par Tallis, Morley, John Milton, le père du poëte, Dowland, Farnaby, etc. La tradition attribue avec quelque vraisemblance à Ravenscroft deux autres recueils, œuvre de sa jeunesse, intitulés *Pammelia* et *Deuteromelia,* publiés l'un et l'autre en 1609, et devenus extrêmement rares; mais on ignore s'il les a écrits d'original ou s'il a en été seulement l'éditeur. Un choix des compositions ci-dessus a été imprimé en 1822 pour l'usage des membres du Roxburghe-club par les soins du duc de Marlborough.

Hawkins, *Hist. of music.* — Burney, *Idem.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

RAVESTEYN (*Josse*), en latin *Tiletanus,* théologien belge, né vers 1506, à Tielt (Flandre), mort le 7 février 1571, à Louvain. Il fit ses études dans cette dernière ville, et y enseigna la théologie. Envoyé par Charles-Quint au concile de Trente (1551), puis au colloque de Worms (1557), il s'y distingua par son savoir et par sa modération. En 1559 il remplaça Ruard Tapper dans la charge de directeur des religieuses qui desservaient l'hôpital de Louvain. Il avait été élu deux fois recteur de l'université de cette ville, et tenait divers bénéfices de la munificence impériale. « C'était, dit Paquot, un docteur savant, habile dans la controverse, zélé défenseur de l'Église et fort opposé aux erreurs de Baius, qui le regardait comme son plus ardent adversaire. » Ses principaux écrits sont : *Confessionis editæ a ministris Antwerpiensibus confutatio;* Louvain, 1567, in-8°: la Confession des pasteurs réformés d'Anvers avait déjà été réfutée par Guillaume de Linda; — *Apologia catholicæ Confutationis,* etc.; ibid., 1568, in-8° : dirigée contre les *Centuries de Magdebourg,* dont Matthieu Flach Francowitz était le principal auteur; — *Apologiæ Decretorum concilii Tridentini de sacramentis;* ibid., 1568-1570, 2 vol. in-12. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. K.

Valère André, *Bibliotheca belgica.*—Paquot, *Mem.*, XVI.

RAVESTEYN (*Jean* VAN), peintre hollandais, né en 1572, à La Haye, où il est mort, en 1657. Son maître est resté inconnu, et l'on ne sait à qui il dut sa belle manière. Van Mande[r se] borne à dire « qu'il excellait à peindre le [por]trait ». M. Ch. Blanc le place au nivea[u de] Philippe de Champaigne et au-dessus de [Van] der Helst. Il en donne pour preuve les qu[atre] vastes tableaux qui décorent l'hôtel de vill[e de] La Haye. Le premier, daté de 1616, repres[ente] les officiers et un grand nombre des princip[aux] bourgeois arquebusiers; on y compte vingt [six] figures. Sur le second on voit *six officier[s au] drapeau blanc* (milice bourgeoise). Les d[eux] autres sont les portraits des magistrats [en] charge pendant les années 1618 à 1638. [Les] musées d'Amsterdam, Rotterdam, Mun[ich,] Bruxelles, Copenhague, Berlin, Dresde po[ssè]dent aussi de beaux portraits par Ravesteyn[, qui] durant sa longue vie fut toujours fort occ[upé.] « Ses compositions, dit Descamps, sont pl[eines] de feu et de jugement : il savait donner a[ux] personnages des positions agréables et vari[ées;] tout sur ses toiles paraît en mouvement. I[l en]tendait bien la perspective aérienne et le [mé]lange harmonieux des couleurs. Ses lum[ières et] ses ombres sont répandues avec art; sa to[uche] est large; son exécution prudente et libre [à la] fois. » En 1655 Ravesteyn fonda l'Académi[e des] arts à La Haye, et en fut longtemps le doyen.

RAVESTEYN (*Arnaud* VAN), peintre, fil[s du] précédent, né à La Haye, en 1615, mort [en] 1667. Élève de son père, il en imita la manie[re et] peignit le portrait avec beaucoup de succès[; on] cite surtout ceux de la famille princièr[e de] Hesse-Philipstadt. Ravesteyn devint doye[n de] l'Académie de La Haye en 1661. Il mourut riche.

Un de ses parents, *Hubert* RAVESTEYN, [né à] Dordrecht, en 1647, a peint avec goût le [pay]sage, les *kermesses,* les marchés, et sou[vent] des habitations rustiques avec animaux.

Descamps *Vie des peintres hollandais.* — Ch. B[lanc,] *Hist. des peintres,* livr. 316.

RAVESTEYN (*Nicolas*), peintre hol[landais,] de la famille des précédents, né en 16[61, à] Bommel, où il est mort, le 9 janvier 17[50. Il] était fils de Henri Ravesteyn, bon peintre, m[ort à] la fleur de l'âge. Il apprit la peinture à La[Haye] chez Willem Doudyns et Jean de Baen. [Il re]vint ensuite à Bommel. Parmi ses meill[eurs] portraits on cite ceux du *prince de Waldec[k et] de sa famille* (1694); *du comte d'Erpac[h et] de sa famille; du prince Guillaume [de] Hesse* (1702); *du prince de Saxe Hil[d]burghausen* (1707); *du baron de Gand, d[e la] princesse de Portugal sa femme, et de le[urs] enfants,* etc. Ravesteyn, âgé de quatre-vi[ngts] ans, fit les portraits de son gendre Bruystens[, de] sa femme et de ses enfants; ces tableaux portent aucune trace de sénilité. Ravesteyn [pei]gnait aussi fort bien l'histoire. On admire d[e lui] *Les quatre parties du monde.* Son de[ssin] était de fort bon goût; son pinceau était fac[ile et] sa couleur excellente. Ses personnages sont l[...]

sés et les détails nombreux de ses tableaux dénotent un grand soin.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*.

[Ra]VEZ (*Simon*), homme politique français, [né] à Rive-de-Gier (Loire), le 21 octobre 1770, [mo]rt à Bordeaux, le 3 septembre 1849. Fils [d'u]n artisan, il fit de bonnes études, et exerçait [en] 1791 la profession d'avocat au barreau de [Lyo]n, lorsqu'à cette époque il montra autant [de] courage que de talent en prenant la défense [de] plusieurs prêtres. Il combattit dans les rangs [de]s Lyonnais contre les troupes de la Convention; aussi après la prise de la ville dut-il [che]rcher son salut dans la fuite. Ce fut alors qu'il se retira à Bordeaux. Il était un des avocats les plus distingués de cette ville, lorsque Cambacérès le pressa, en 1806, d'accepter quelques faveurs du gouvernement impérial; mais il déclina toutes les offres, en protestant néanmoins, dans un discours public, de son dévouement à la dynastie napoléonienne. Ce dévouement n'était pas bien sincère, ou ne fut pas durable, car en 1814 Ravez fut un de ceux qui entraînèrent les Bordelais à arborer sans retard le drapeau blanc. L'année suivante, pour donner aux Bourbons une plus grande preuve de ses sentiments royalistes, il eut le triste courage de refuser l'appui de son éloquence aux frères Faucher (*voy.* ce nom), dont il avait été l'ami intime. Nommé en 1816 député de la Gironde, il vota toujours avec la minorité ministérielle; en 1817, il soutint à la tribune la politique du duc Decazes, et se prononça en faveur de la liberté de la presse, dont il devint ensuite un des plus violents adversaires lorsqu'en 1819 le gouvernement lui eut confié les fonctions de président de la chambre, qu'il remplit sans interruption pendant dix sessions consécutives. Ravez, dans le cours de sa présidence, se trouva mis plus d'une fois à de rudes épreuves, mais il sut s'en tirer en homme habile et conquérir une immense influence sur la chambre. Nommé sous-secrétaire au département de la justice (16 avril 1817), il devint grand officier de la Légion d'honneur (18 août 1824), premier président à la cour royale de Bordeaux (6 octobre) et chevalier commandeur des ordres du roi (31 mai 1825). Le 12 novembre 1828 il fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire, et appelé à la chambre des pairs le 10 août 1829. La révolution de juillet 1830 le rendit peu après à la vie privée. Fidèle à ses convictions, il donna sa démission de toutes les places qu'il occupait, et ne reparut sur la scène politique qu'après les événements de février 1848. Membre du conseil général de la Gironde, il fut élu par ce département son représentant à l'Assemblée législative (mai 1849); mais il mourut quelques mois après, à la suite d'une maladie qui ne dura que deux ou trois jours. Il laissa trois fils, *Auguste*, l'aîné, ancien premier avocat général à la cour de Bordeaux, *Paul* et *Adrien*.

H. Fisquet.

Biogr. univ. et port. des contemp. — *Biogr. des députés à la chambre septennale, de 1824 à 1830.* — Braun, *Statistique constitutionnelle de la chambre des députés de 1814 à 1829.* — *Moniteur universel*, 1815-1830 et 1849.

RAVICHIO DE PERETSDORF (*Maurice-Joseph-Didier*, baron), officier et tacticien français, né le 22 juillet 1767, à Turin, mort le 22 janvier 1844, à Paris. Admis de bonne heure dans le corps de l'artillerie du Piémont, il devint capitaine, et professa dans l'école des cadets de Turin; puis il passa au service de l'Autriche, et fut également chargé d'enseigner à Vienne. Après l'entrée des Français dans cette capitale, il obtint le grade de major dans l'armée française, et commanda en qualité de colonel le 4e régiment d'artillerie à pied dans les campagnes de 1813 et de 1814. Sous la première restauration il reçut la croix de Saint-Louis et les lettres de grande naturalisation (11 janvier 1815), et sous la seconde il fut employé comme archiviste et traducteur près du ministère de la guerre pour les parties techniques et scientifiques de l'artillerie et du génie. Le 23 mai 1825 il fut nommé maréchal de camp honoraire. On a de lui : *Traité de la construction des batteries*; Paris, 1826, in-4°, pl. : en société avec le colonel Nancy; — *Notice sur l'organisation de l'armée autrichienne*; Paris, 1832, in-8°, avec une *Suite*, 1834, in-8°. Il a traduit de l'allemand : *Traité de pyrotechnie militaire* (1824, in-8°); *Traité élémentaire d'artillerie* (1825, in-8°); *La Petite guerre* (1827, 3 vol. in-32; 3e édit., 1840, avec un supplém.); *Traité de l'art de combattre l'artillerie à cheval* (1831, in-8°); *Batailles et combats de la guerre de Sept ans* (1839-1840, in-8°) : ces quatre ouvrages sont de Decker; *Expériences sur la fabrication et la durée des bouches à feu* (1835, in-8°); *Tactique de l'artillerie à cheval* (1840, in-8°), du général Monhaupt; *Leçons sur la théorie de l'artillerie* (1842, in-8°), de Breithaupt, etc. Son dernier ouvrage est un recueil de *Documents relatifs à l'organisation de l'académie royale militaire de Turin* (1843, in-8°), trad. de l'italien.

Quérard, *France littér.*

RAVIGNAN (*Gustave-François-Xavier* DELACROIX DE), prédicateur français, né à Bayonne, le 2 décembre 1795, mort à Paris, le 26 février 1858. Envoyé à Paris en 1804, il termina ses études au lycée Bonaparte. Il suivit les cours de droit, fut reçu licencié et nommé conseiller auditeur à la cour royale de Paris, puis substitut près le tribunal de la Seine (1er août 1821). Le monde lui offrait en perspective le plus brillant avenir, lorsqu'en mai 1822 il adressa sa démission au procureur général Bellart, qui ne le dissuada pas d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Tonsuré le 11 juin suivant par l'abbé Frayssinous, qui depuis dix ans dirigeait sa

conscience, Ravignan entra au noviciat des Jésuites à Montrouge, se rendit à Dôle, puis à Saint-Acheul pour y étudier la théologie, qu'il fut bientôt chargé d'enseigner. La révolution de 1830 chassa le P. de Ravignan de cette dernière maison; il se réfugia en Suisse, et y continua son enseignement; puis ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de se livrer à la prédication, il commença par évangéliser les habitants de quelques villages suisses, et prêcha ensuite à Chambéry, à Monlhey, à Saint-Maurice, etc. En 1835 il prêcha dans la cathédrale d'Amiens, l'année suivante la station du carême à Paris, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, et enfin en 1837 M. de Quélen l'appela à remplacer Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame pour la prédication des conférences qu'il avait établies spécialement pour les hommes. Ravignan prêcha les conférences pendant dix années de suite, de 1837 à 1848, et ce fut là que, par la force de sa pensée, la logique de ses raisonnements, il acquit une réputation incontestée d'orateur sacré. Les conférences ne suffirent pas à son zèle, et en 1842 il y ajouta des prédications chaque soir de la semaine sainte. Le 26 février 1840 il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de M. de Quélen à Notre-Dame. Cependant la fatigue avait devancé les années : l'illustre orateur dut alors abandonner les conférences et souvent la chaire; mais alors il montra qu'il savait aussi tenir la plume avec courage. La Compagnie de Jésus se trouva en 1844 en butte à d'incessantes attaques, et ce fut ce moment que choisit Ravignan pour dire au monde, dans un petit livre qui donna lieu à une polémique passionnée : « Je suis jésuite; » car jusque-là il n'était connu que sous le nom de l'abbé de Ravignan, et le monde ne fut pas peu étonné d'apprendre ce mystère.

L'empereur n'étant que président de la république avait entendu Ravignan à Notre-Dame; il désira l'entendre encore, et l'éloquent jésuite fut invité à prêcher aux Tuileries le carême de 1855. Cependant, pour terminer sa carrière d'apôtre devant un auditoire bien moins brillant, il alla lui-même demander à la sœur supérieure d'une des maisons de petites sœurs des vieillards pauvres de Paris, la permission d'y faire entendre sa parole, mais à la condition que son nom ne serait pas prononcé. Ses obsèques eurent lieu le 1er mars 1858, en l'église de Saint-Sulpice, et son oraison funèbre fut prononcée par M. Dupanloup, évêque d'Orléans. On a du P. de Ravignan : *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites;* Paris, 1844, in-8° et in-12; 7e édit., 1855, in-8°; — *Conférence prêchée à Toulouse*; Paris, 1845, in-8°; — *Clément XIII et Clément XIV;* Paris, 1854, 2 vol. in-8°; — *Oraison funèbre de Mgr de Quélen, archevêque de Paris;* Paris, 1840, in-8°. F.

Le P. de Ponlevoy, *Le R. P. de Ravignan*, 1859, 2 vol. in-8°. — H. de Saint-Albin, *Vie du R. P. de Ravignan*. — Maris de Dampierre, *Le P. de Ravignan*. — *Biog. du clergé contemp.*, t. II. — *L'Ami de la religion*, année 1858.

RAVISIUS TEXTOR (*Jean*), ou plutôt TIXIER, seigneur de Ravisi, humaniste français, né vers 1480, à Saint-Saulge, dans le Nivernais, mort à Paris, le 3 décembre 1524. Après avoir suivi les cours de Jean Bolecacus, recteur du collége de Navarre, il y enseigna plus tard la rhétorique. Auteur de plusieurs ouvr[ages] [des]tinés à l'enseignement, et qui, écrits d[ans] un s[tyle] pur et élégant, furent adoptés dans beauc[oup de] colléges de l'Europe, il devint en 1520 rec[teur] de l'université de Paris. On a de lui : *Epith[eta] latina;* Paris, 1518, in-4°; 1524, in-fol.; 1540, 1594, in-4° : dans la préface l'a[uteur se] plaint beaucoup des imprimeurs, auxq[uels il a] é[té] obligé de donner de l'argent et du vin pour l[eur] faire faire les corrections nécessaires; [voy.] MAITTAIRE, *Annales typographici*, t. [...] p. 324; — *De memoralibus et claris mu[lie]ribus aliquot diversorum scriptorum ope[ra]*; Paris, 1521, in-fol.; l'analyse de cette com[pi]lation a été donnée par Sallengre, dans ses [Mé]*moires de littérature*, t. I; — *Officina [...] potius naturæ historia, in qua copiose [...] positum est per locos quicquid habent a[uc]tores in diversis disciplinis plurimi, q[...] et ad rerum, historiarum, et verborum [co]gnitionem modo facere potest;* Paris, 15[..]; Bâle, 1538, in-4°; Lyon, 1541, in-4°, 1[..] in-8°; Bâle, 1552, in-4°; Genève, 1626, in-8[°]; la suite de cet ouvrage, que Vossius pr[étend] avoir été copié dans les *Commentaires* de [Ra]phael de Volterre, se trouve la *Cornuco[piæ] epitome*, imprimé à part; Bâle, 1536; — *E[pis]tolæ;* Paris, 1522, in-16, 1529, in-8°; l[...] 1605, in-12; Berlin, 1686, in-12; ces [lettres] traduites en français par Ant. Tyron, r[...] 1570, in-16, contiennent des conseils ad[res]sés par l'auteur à ses disciples; — *Dialo[gi et] epigrammata;* Paris, 1536, in-8°; réim[primés] avec les *Epistolæ*, Rotterdam, 1651, [...]; *Carmina;* — *Orationes*.

Ghilini, *Teatro*. — Baillet, *Jugements des savants*. — Crevier, *Hist. de l'université*, t. IV.

RAVIZZA (*Domenico*), littérateur italien, [né] le 14 juillet 1707, à Lanciano (Abruzzes), [où] il est mort, le 9 octobre 1767. Fils d'un avo[cat], il se destina à la carrière des lois, étudia à [Na]ples, et y fut admis au barreau. Après avoir [oc]cupé quelque temps un emploi dans le d[uché] de Parme, il revint à Lanciano, s'y maria a[vec] une riche héritière, et se livra tout entier [à la] culture des lettres. Pourtant en 1750 il acc[epta] une place dans l'administration de l'octroi d[e sa] ville natale, et la conserva jusqu'à sa mort. [Ses] œuvres ont été réunies dans deux recueils p[ost]humes, l'un en vers (Naples, 1786, 2 [vol.] in-8°), l'autre en prose (ibid., 1794, in-[...]). Quelques-uns des écrits de Ravizza avaient [paru] de son vivant, soit dans les *Novelle letter[arie]*

mi, soit dans les *Raccolta* de Calogerà
e, 1767).

IZZA (*Gennaro*), petit-fils du précédent,
5 mai 1776, à Lanciano, mort le 8 janvier
à Chieti. Nommé en 1809 juge au tribunal
eti, il le présidait en 1830, lorsqu'il obtint
aite, par suite de l'affaiblissement de sa
il reçut alors le titre honorifique de con-
à la cour suprême de Naples. On a de
*accolta di diplomi e di altri documenti
mpi di mezzo; Epigrammi antichi e*
i, et *Notizie biografiche* (1830-1834):
es destinés à servir d'éclaircissements à
re de Chieti.

o, *Biogr. degli Italiani illustri*, I et IV.

LENGHIEN (*François*), en latin *Ra-
gius*, hébraïsant et imprimeur belge, né
évrier 1539, à Lannoy (Flandre wallonne),
e 20 juillet 1597, à Leyde. Sa mère, de-
veuve, le força d'interrompre ses études,
e livrer au commerce. Envoyé à Nurem-
par le négociant chez lequel on l'avait
pour surveiller ses affaires dans cette
il profita de ses loisirs pour étudier les
s anciennes. Il y fit des progrès si rapides
mère cessa de s'opposer à ses goûts. Il
suite à Paris dans le but de poursuivre
du grec et de l'hébreu. Le moment était
oisi; les troubles qui désolaient la France
nt pas propres à favoriser les études; il
bientôt en Angleterre. Après avoir ensei-
ndant quelque temps le grec à Cambridge,
urna dans les Pays-Bas, et il entra comme
eur dans l'imprimerie de Christophe Plan-
nt, en 1565, il épousa la fille aînée, nom-
arguerite. Raphelengius rendit de grands
s à son beau-père, en enrichissant de pré-
t de notes les livres qu'il publiait et sur-
l'aidant dans l'impression de la célèbre Bi-
lyglotte, entreprise en 1571, par ordre de
e II, et dont il revit les épreuves avec tout
n dont il était capable. Plantin s'étant
à Leyde, avec sa famille, pour fuir les
s qui désolaient les Pays-Bas, Raphe-
resta chargé de la direction de son im-
ie. Il la fit marcher seul jusqu'à la fin de
époque à laquelle Plantin retourna à An-
il se rendit alors à Leyde, où il se chargea
primerie que son beau-père y avait éta-
ndant le séjour qu'il avait fait dans cette
Les éditions des classiques grecs et latins
ublia alors pour son propre compte sont
orrectes, mais moins belles que celles de
, dont il conserva la marque typogra-
En même temps il se mit à l'étude de
J.-J. Scaliger l'aida de ses livres et
conseils. Les curateurs de l'université
de le chargèrent de l'enseignement de
ue hébraïque. Il s'acquitta pendant quel-
nnées de ces fonctions avec beaucoup de
mais en 1594 le chagrin que lui causa
prématurée de sa femme et bientôt après
une paralysie le forcèrent à la retraite et assom-
brirent ses dernières années.

On a de lui: *Grammatica hebræa*, dans le t. Ier de l'*Apparatus* que Arias Montanus joignit à la Polyglotte d'Anvers; — *Dictionarium chaldaicum*, même volume de l'*Apparatus*; — *Thesauri linguæ hebraicæ Sanctis Pagnini epitome*; Anvers, 1572, in-8°, et dans le t. Ier de l'*Apparatus*; réimprimé plusieurs fois depuis; — *Variæ lectiones et emendationes in chaldaicam Bibliorum paraphrasim*, dans la Polyglotte d'Anvers; — *Lexicon arabicum*; Leyde, 1599, in-8° : tiré en grande partie du *Thesaurus arabicus* inédit de J.-J. Scaliger; 2e édit. *cum observationibus Thomæ Erpenii*; Leyde, 1613, in-4°. On lui doit encore la traduction latine de deux traités de Celse, *De clysteribus* et *De colica*, Leyde, 1591, in-8°, et une édition du Nouveau Testament syriaque, en lettres hébraïques sans points-voyelles, avec des variantes tirées d'un manuscrit de Cologne; Anvers, 1575, in-4°. Un portrait de Raphelengius, placé dans une des salles de l'université de Leyde, a été gravé par Larmessin, et se trouve dans l'*Académie* de Bullart et dans la *Biblioth. belgica* de Foppens. Son fils, *François*, a composé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été mis sur le compte de son père, par suite d'une méprise due à l'identité de leurs noms. Il faut citer principalement: *Notæ et castigationes in L. Annæi Senecæ Tragœdias* (Leyde, 1621, in-8°) et *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum* (Anvers, 1587, in-fol.). M. N.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI. — Teissier, *Éloges*. — Meursius, *Athenæ Batavorum*. — Sweert, *Athenæ belgicæ*. — Adam, *Vitæ philosophorum, theolog.*, etc.

RAVRIO (*Antoine-André*), artiste bronzier français, né le 23 octobre 1759, à Paris, où il est mort, le 4 décembre 1814. Il fit d'assez bonnes études, et après avoir appris à mouler chez son père, artiste distingué dans le même genre, il suivit à l'académie des cours de dessin. D'habiles maîtres l'initièrent ensuite à la ciselure; aussi devint-il bientôt célèbre dans l'art de fabriquer les bronzes dorés. Ses ouvrages, répandus dans l'Europe entière, se font remarquer par une grande pureté de dessin, un style noble et l'heureux choix des compositions. Passionné pour son art, Ravrio se livra par délassement à la culture des lettres, et obtint au théâtre d'assez brillants succès. Comme il n'avait point d'enfants, il légua en mourant son nom et sa fortune à M. Lenoir, son ami, et, préoccupé du sort des ouvriers doreurs, une somme de 3,000 francs pour être donnée par les soins de l'Académie des sciences à l'inventeur d'une méthode qui les préserverait des dangers que leur cause l'emploi du mercure. Ce prix fut en 1818 décerné à Darcet. On a de Ravrio : *Arlequin journaliste*, vaudeville, 1799; — *La Sorcière*, vaudeville, 1800; — *La Maison des Fous*, vau-

deville, 1803; — *Mes délassements, ou Recueil de chansons et autres pièces fugitives composées pour mes amis;* Paris, 1805, in-8°, en collaboration avec Châtillon. Ravrio travailla également à d'autres pièces, et notamment en 1807 fut l'un des neuf auteurs d'un vaudeville intitulé : *Monsieur Giraffe, ou La Mort de l'ours blanc.*

Almanach des spectacles. — Quérard, *La France littéraire.* — *Journal de la librairie,* 1814.

RAWLEY (*William*), prêtre anglais, né vers 1588, à Norwich, mort le 18 juin 1667, à Landbeach (comté de Norfolk). Agrégé en 1609 à l'université de Cambridge, où il prit ses degrés en lettres et en théologie, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint, par l'intermédiaire de François Bacon, le bénéfice de Bowthorp (1611), puis celui de Landbeach (1616), qu'il administra jusqu'à l'époque de sa mort. Devenu chapelain de son illustre protecteur, qui venait d'être appelé au grand sceau (1617), il lui rendit d'obscurs mais utiles services, en écrivant sous sa dictée, en colligeant ses matériaux, en éditant ses ouvrages; il y ajouta même des préfaces ou des dédicaces, et en traduisit plusieurs en latin. Aussi Bacon lui légua-t-il tous ses manuscrits en même temps qu'une centaine de livres (*pounds*), et la Bible polyglotte qui avait appartenu au roi d'Espagne. Rawley fut aussi du nombre des chapelains ordinaires des rois Charles Ier et Charles II. Il n'a laissé aucun écrit; mais c'est à lui que l'on doit la publication des œuvres posthumes de Bacon, intitulées *Resuscitatio* (Lond. 1657, 1661, in-fol.) et *Opera varia* (ibid., 1658, in-8°).

Masters, *Hist. of Cambridge.* — Chalmers, *Biogr. dict.*

RAWLEY. *Voy.* RALEIGH.

RAWLINSON (*Christopher*), antiquaire anglais, né le 13 juin 1677, à Springfield (Essex), mort le 8 janvier 1733. Il descendait d'une ancienne famille du Lancashire; son père avait siégé au parlement et sa mère était nièce du général Monk. Tandis qu'il résidait encore à l'université d'Oxford, il publia une belle édition de la version saxonne du roi Alfred du traité *De consolatione* de Boèce (Oxford, 1698, in-8°). Il avait réuni une riche collection de manuscrits et de documents relatifs au Westmoreland et au Cumberland.

Collier, *Dict.*, II. — Granger, *Biogr. dict.*

RAWLINSON (*Thomas*), bibliophile anglais, né en 1681, à Londres, où il est mort, le 6 août 1725. Parent éloigné du précédent, il avait pour père sir Thomas Rawlinson, nommé en 1706 lord maire de Londres. C'était un homme instruit et qui aimait à encourager les lettres. Maittaire lui a dédié son Juvénal, et la collection d'Hearne, intitulée *Aluredi Beverlacensis Annales*, a été imprimée d'après les manuscrits qu'il avait en sa possession. Sa fortune lui avait permis d'en recueillir un très-grand nombre ainsi que des livres rares ou précieux; quatre vastes salles étaient affectées à sa bibliothèque, et afin de ne jamais rester séparé de ses trésors, il s'était réduit à coucher dans un corridor contigu. La vente seule de ses manuscrits qui eut lieu en 1734, dura seize jours et rapporta près de 100,000 francs. Il y a toute apparence que c'est ce fervent ami des livres qu'Addison voulut peindre lorsqu'il traça, dans le n° 158 du *Tatler*, le portrait, beaucoup chargé, de *Tom Folio*.

RAWLINSON (*Richard*), antiquaire, frère du précédent, né en 1690, à Londres, mort le 6 avril 1755, à Islington (aujourd'hui quartier de Londres). Il fit ses études à Oxford, et y fut reçu docteur en droit. Il mérita d'être compté parmi les plus généreux bienfaiteurs de cette université : non-seulement il y fonda une chaire de langue anglo-saxonne, mais il lui laissa des biens considérables, tant en terres qu'en livres, manuscrits, tableaux, médailles, sceaux et autres objets précieux. Comme son frère, il avait à un haut degré l'amour de la curiosité : ses acquisitions étaient nombreuses, mais confuses. On vendit publiquement en 1756; ses livres et brochures, celles-ci au nombre d'au moins vingt mille, produisirent plus de 30,000 fr.; la vente dura soixante jours. Rawlinson était membre de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires. Il avait fait à cette dernière compagnie une donation considérable; mais il la révoqua en apprenant qu'elle venait de choisir un Écossais pour secrétaire. On cite encore de lui un trait marqué de bizarrerie. Un jeune avocat nommé Layer avait été exécuté en 1722 pour avoir pris part à un complot en faveur du prétendant Charles-Édouard, et on avait exposé sa tête sur l'une des portes de Temple-Bar. Rawlinson, qui était lui-même un ardent jacobite, acheta cette tête à un prix élevé, la garda chez lui comme une relique inestimable, et recommanda par testament de la placer à sa droite dans son cercueil. Il avait amassé de nombreux matériaux pour éclaircir les annales particulières de chaque province, et il s'était aussi proposé de continuer deux ouvrages de Wood, *Athenæ oxonienses* et *History of Oxford*. On a de lui : *Life of Anthony Wood;* Londres, 1711, in-8°; — *The english topographer;* ibid., 1720, in-8°; le plan en fut amélioré par Gough, qui mit les travaux de son devancier pour les dépouiller de sa *British topography;* — *Method of studying history;* ibid., 1728, 2 vol., trad. de Lenglet-Dufresnoy. Il facilita, par ses riches collections, soit par ses propres articles, la publication de plusieurs ouvrages historiques, tels que l'*Histoire de Winchester*, celle d'Hereford (1717), celle de ... (1717), celles des églises de Salisbury et ... (1719), celle du comté de Surrey (1719), ... d'Aubrey, la *Description du Northamptonshire* (1720) de Norden, etc. P. L.

Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes.* — *General biogr. dictionary.*

(Sir *Henry-Creswicke*), orien-
, né en 1810, à Chadlington (comté
... l'âge de seize ans il entra dans le
militaire de la Compagnie des Indes, et
yé dans la présidence de Bombay; en
... dans l' ... e du ... de l ... et y
... qu'en 1 ... Société
... et
... des reche...
Rask ...
... à dans ce tra-
... d'en communiquer en différentes
... les résultats à la Société asiatique; il
raître en 1846 la première partie, con-
fac-simile et les traductions, et en 1851
de, qui comprend la version babylo-
l'alphabet et des dissertations. Rappelé
guerre contre les Afghans, il fut envoyé
... en qualité d'agent politique (1840),
agdad (1843), où il étudia les inscrip-
riennes de Ninive. Il avait depuis 1851 le
consul général lorsqu'il quitta le service
avec le titre de major; il fut nommé
'un des directeurs de la Compagnie et
leur de l'ordre du Bain. Il est membre
iété royale de Londres et associé à plu-
adémies étrangères. Depuis qu'il s'est
ndres, il s'est appliqué avec ardeur à
s langues de l'Orient et des caractères
es. Outre de nombreux articles insérés
recueils des Sociétés asiatique et bio-
, il a publié : *Outline of the history*
ia (Londres, 1852), d'après les décou-
sir H. Layard, et *Memorandum on*
ication of the cuneiforms inscrip-
d., 1855). Il a fourni des notes à la
nglaise d'Hérodote (1858, 4 vol. in-8°)
s Rawlinson.

... time.

...N (Sir *William* ADAMS), chirurgien
é en Cornouailles, mort en 1829, à Lon-
il principalement connu sous le nom
ille, qui était *Adams*, et ne le quitta
dre celui de Rawson qu'après être de-
ritier d'un de ses clients. Il fit son ap-
ge près d'un chirurgien du Devonshire,
a ensuite à son célèbre compatriote,
qui s'était adonné au traitement des
des yeux. Il adopta le même genre de
et fonda deux établissements spéciaux,
eter, l'autre à Bath, qui lui attirèrent
breuse clientèle. Après la mort de
1810), il se fixa à Londres, et obtint le
uliste du prince régent, des ducs de
le Sussex. Il appliqua sa méthode à
pensionnaires invalides de l'hôpital de
h; son succès à rendre la vue à plusieurs malades qui en avaient été totalement privés devint le sujet d'un rapport officiel (1814), et il reçut les honneurs de la chevalerie. Le parlement lui aurait vraisemblablement accordé une récompense nationale s'il avait été l'inventeur des moyens curatifs qu'il employait avec tant d'avantage. On a de lui : *Practical observations on ectropium, or eversion of the eye-lids*; Londres, 1812, 1814, in-8°; — *Practical enquiry into the causes of the frequent failure of the operations of the cataract*: ibid., 1818, in-8°; — *Treatise on artificial pupil*; ibid., 1819, in-8°, pl.

Biogr. dict. of living authors. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexikon*, art. ADAMS.

RAXIS (*Gaëtan*), comte DE FLASSAN, publiciste français, né en 1760, à Bedouin, mort le 20 mars 1845, à Paris. Sa famille, originaire de Corinthe, avait quitté la Grèce au milieu du seizième siècle pour s'établir dans le comtat Venaissin. Le pape Paul III avait donné, en 1536, la terre et seigneurie de Flassan à *Jean de Raxis*, qui lors des guerres de religion (1562) fut nommé colonel général des troupes pontificales à Avignon. Élevé à l'École militaire de Paris, M. de Flassan suivit pendant quelque temps la carrière des armes, et servit dans l'armée de Condé. De retour en France, il se livra aux travaux diplomatiques, et fut chargé de diriger la principale division du département des affaires étrangères, avec rang de ministre plénipotentiaire. Soupçonné d'entretenir des relations avec les émigrés, il fut obligé de donner sa démission, et se retira à Marseille. Quelque temps après il obtint la chaire d'histoire à l'École militaire de Saint-Germain. En 1814, il reçut de Louis XVIII le titre d'historiographe du ministère des affaires étrangères, et suivit en cette qualité la légation de France au congrès de Vienne. En 1821, il signala son zèle pour la cause des Grecs en ouvrant à Paris une souscription en leur faveur. Depuis la révolution de 1830, il vivait dans la retraite. On a de lui : *La Pacification de l'Europe, fondée sur le principe des indemnités*; 1800, in-8°; — *Colonisation de Saint-Domingue*; 1804, in-8°; — *Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française, ou De la politique de la France depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la fin du règne de Louis XVI*; Paris, 1808, 6 vol. in-8°, et 1801, 7 vol. in-8° : cet ouvrage a été honorablement cité dans le concours décennal de 1810. « L'auteur, disait à ce sujet le jury, a su habilement relever les détails arides, inhérents au fond du sujet, par la peinture du caractère, le développement des vues des princes et des hommes d'État qui dirigeaient aux différentes époques. » En 1812, l'auteur publia une *Apologie* de cette histoire, en réponse aux critiques de la *Gazette de France* et du *Journal de l'empire*; cette *Apologie* a été réimpr. dans la deuxième édition; — *Des Bourbons de Naples*; Paris, 1814, in-8°; — *De la*

restauration politique de l'Europe et de la France; Paris, 1814, in-8°; — *Histoire du congrès de Vienne;* Paris, 1829, 3 vol. in-8° : ouvrage remarquable à bien des égards, mais dans lequel son animosité contre Napoléon n'a pas toujours permis à l'auteur de se montrer impartial; — *De la neutralité perpétuelle de la Belgique;* Paris, 1831, in-8°; — *Solution de la question d'Orient et neutralité de l'Égypte;* Paris, 1840, in-8°.

Encycl. des gens du monde. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

RAY ou **WRAY** (*Jean*), en latin *Raius*, célèbre botaniste anglais, né le 29 novembre 1628, à Black-Notley, près Baintree, dans l'Essex, mort dans son lieu natal, le 17 janvier 1704. Quoique fils d'un forgeron, il reçut une éducation distinguée. Il commença ses études à Baintree et les termina au collége de la Trinité à Cambridge. Il y occupa successivement, de 1651 à 1655, les chaires de grec, de mathématiques et d'humanités, ce qui atteste son savoir, aussi varié que solide. Il s'y fit aussi la réputation d'un habile prédicateur, et ses sermons ou discours physico-théologiques furent bien accueillis du public. Bientôt l'étude de la botanique devint son occupation favorite, et il consigna le résultat de ses observations sur les plantes des environs de Cambridge dans *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium*, in-12, qui est le premier de ses écrits par ordre chronologique. On y trouve quelques détails intéressants sur la structure des fleurs. Cette étude ne le détourna point du projet qu'il avait conçu d'entrer dans le ministère évangélique. En décembre 1660, il fut ordonné prêtre, et continua ses fonctions de membre du collége de la Trinité jusqu'au 18 septembre 1662. Pour mieux connaître la flore de sa patrie, il fit en 1658 (du 9 août au 18 septembre) une excursion botanique dans le pays de Galles; en 1661 (du 26 juillet au 30 août) il alla, en compagnie de Willughby et de quelques autres amis, herboriser en Écosse; et l'année suivante il fit un troisième voyage, plus long que les deux premiers : il visita d'abord le Cheshire, traversa les comtés du milieu de l'Angleterre, explora le nord du pays de Galles, le Somerset et le Devonshire. Cette excursion dura près de deux mois et demi (du 8 mai au 18 juillet). Les espèces qu'il avait recueillies servirent à enrichir son catalogue général des plantes d'Angleterre, dont il s'occupait alors. Enfin, le 18 avril 1663, il partit pour le continent, où il séjourna jusqu'en 1666. Dans cet intervalle, il parcourut, en herborisant, la France, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et poussa ses explorations jusqu'en Sicile et à Malte. Dans l'été de 1667, il fit, avec son ami Willughby, sa quatrième excursion dans l'intérieur de l'Angleterre; outre de nombreux échantillons pour ses herbiers, il en rapporta des notes sur les mines et sur la manière de faire le sel. Peu de temps après son retour (vembre), il fut nommé membre de la royale de Londres, et fit dans l'autom même année son cinquième voyage, Yorkshire et le Westmoreland. Au p de 1669, Ray et Willughby entreprirent traces de Tonge et Beal, une suite d'exp sur le mouvement de la sève dans les Ils choisirent comme les plus propres fet le bouleau et le sycomore, et constatè courants, ascendant et descendant, sans cependant aucune opinion décisive lation réelle du liquide nourricier, qui admise par Grew et Malpighi, et dep universellement adoptée (1). En 1671, beaucoup à souffrir d'une maladie de fo fusa une offre très-libérale qu'on lui a pour accompagner trois jeunes gens dans étrangers. Cependant l'état de sa santé mit d'entreprendre en juillet un sixième d'herborisation, dans lequel il était acc de Thomas Willisel. Ils parcoururent byshire, l'Yorkshire, tous les comtés jusqu'à Berwick, et revinrent par l'év Durham. Dans la même année, Ray pe ami et Mécène, Willughby, qui l'avait presque tous ses travaux. Cette perte sensible, ainsi que celle de l'évêque mourut l'année suivante (19 novembre Quoique âgé de plus de quarante-c et n'ayant jusqu'alors vécu que pour il se maria, le 5 juin 1673, et pub même année le fruit de ses voyages partie des Pays-Bas, de l'Allemagne, de et de la France, sous le titre d'*Observat pographical*, etc.; Londres, 1673, in-8 teur décrit non-seulement les productio relles de ces différents pays, mais les et curiosités historiques qu'il y rencon séjour de six mois à Genève lui a do connaissance spéciale des plantes lève et du Jura. Après son mar résider à Middleton-Hall, où il dernières volontés de son ami Willug le tuteur de ses fils et l'éditeur de l'hist oiseaux et des poissons dont celui-ci rant lui avait laissé le manuscrit. Cet parut par les soins de Ray, sous le titre *nithologiæ libri tres, in quibus aves hactenus cognitæ in methodum natur convenientem redactæ accurate descrit iconibus elegantissimis et diversum millimis æri incisis illustrantur;* L 1676, in-fol. En 1678 il en parut une glaise, avec des additions considérables poque de la majorité des fils de son a vécut (en 1676) pendant quelque temps ton-Cofield, dans le voisinage de Middle et le 24 juin 1679 il se retira défini à Falkborne-Hall, près de son lieu n

(1) Les résultats des expériences de Ray et ont été insérés dans le t. IV des *Philos. tran*

avait fait construire une maison. C'est là qu'il fit paraître la seconde partie des manuscrits de Willughby, contenant l'histoire des poissons, sous le titre : *Historiæ piscium libri IV*, etc.; Oxford, 1686, in-fol. Ray en avait composé en totalité les deux premiers livres, et la Société royale en fournit tous les frais d'impression.

Ayant la libre disposition de son temps, Ray s'occupa, dans sa retraite, d'écrire son grand ouvrage sur l'histoire générale des plantes. Il y préluda, en 1682, par son *Methodus plantarum* (Londres, 1682, in-8°), (augmenté et perfectionné d'après les tableaux synoptiques qu'il avait imprimés dans le *Real character* de Wilkins, en 1668. L'auteur classe les plantes d'après leurs fruits et leur aspect général, en négligeant les caractères tirés des fleurs, que Linné et Tournefort devaient ensuite s'exagérer. Adoptant la classification ancienne du règne végétal, il divisa les *arbres* en neuf classes, les *arbrisseaux*, auxquels il joignait les sous-arbrisseaux (*suffrutices*) en six, et les *herbes* en quarante-sept. Plus tard il remania sa méthode, de manière qu'il faut toujours consulter la dernière édition de ses écrits pour en avoir une idée exacte. Les deux premiers volumes de l'ouvrage de Ray, que Linné et Haller appelaient *opus immensi laboris*, parurent à Londres, le 1er en 1686, et le 2e en 1688, sous le titre : *Historia plantarum generalis, species hactenus editas aliasque insuper multas noviter inventas et descriptas complectens*, etc., in fol. L'auteur le dédia à Hotton, et indépendamment de ses propres observations, il l'enrichit de celles de Bauhin, de Morison, Breynius, Mentzel, ainsi que des observations de Hernandès, pour les plantes du Mexique, de Piso et Margraff pour la flore du Brésil, de Bontius pour celle des Indes orientales, etc. L'introduction donne l'histoire complète de la botanique au dix-septième siècle. Le 3e et dernier volume parut en 1704. L'appendice contient plusieurs catalogues de plantes, fort intéressants au point de vue historique. On trouve dans ce volume l'indication de plus de onze mille sept cents plantes. Mais la botanique n'occupa point exclusivement les loisirs de Ray : il fut en quelque sorte le créateur de la zoologie en Angleterre, témoin sa *Synopsis methodica animalium, quadrupedum et serpentini generis*, etc.; Londres, 1693, in-8°. On y trouve la première classification véritablement systématique qui ait été faite depuis Aristote. L'auteur discute, avec beaucoup de sagacité, plusieurs questions importantes, entre autres la génération spontanée et l'hypothèse d'après laquelle les animaux sont créés de toute éternité et existent comme emboîtés les uns dans les autres, sous forme embryonnaire. Dans sa *Dissertatio de variis plantarum methodis*, 1696, Ray revint sur sa classification fondée sur le fruit, et en reconnut franchement les imperfections; mais il pense qu'on peut faire les mêmes objections contre les classifications fondées sur la fleur. A cette dissertation est jointe *Epistola de methodo plantarum Rivini ad Raium, cum ejusdem responsorio*, etc. C'est la réponse de Rivin, défendant sa méthode naturelle contre les critiques de Ray.

Depuis 1698, le Linné anglais (c'est ainsi qu'on pourrait appeler Ray) était affligé, aux extrémités inférieures, d'ulcères, qui ne lui permirent plus de faire des excursions botaniques. Cependant il n'interrompit point ses études favorites, et en 1703 il fit paraître une nouvelle édition de son *Methodus plantarum*, imprimé à Amsterdam par les soins de son ami Hotton; volume in-8°, réimprimé en 1710 et en 1733 à Tubingue. Il y rejette l'ancienne dénomination de *plantes moins parfaites*, appliqué aux mousses, aux champignons, etc.; mais les caractères de ces genres, fondés sur la forme de la feuille, la couleur de la fleur, le goût, l'odorat, sont très-imparfaits. Le 3e volume de son *Historia plantarum*, indiqué plus haut, auquel avaient directement contribué Sloane, Petiver et Sherard, fut le dernier ouvrage de Ray publié de son vivant. Les infirmités et les souffrances ne l'empêchèrent point de continuer jusqu'à trois mois avant sa mort, qui arriva à l'âge de soixante-seize ans. Son corps fut enterré dans la petite église de Black-Notley, où ses nombreux amis lui élevèrent un monument, décoré d'une inscription latine, qui finit par ces mots, faisant allusion à la modestie du célèbre savant :

Sic bene latuit, bene vixit vir beatus,
Quem præsens ætas colit, postera mirabitur.

Ray avait souvent refusé des places et des honneurs; à sa mort, il laissa une fortune très-médiocre. Il la légua à sa femme, dont il avait eu quatre filles, et aux pauvres de sa paroisse. Ses papiers furent remis par sa veuve à Derham, qui en a extrait l'*Historia insectorum*, 1710, in-4°, et un certain nombre de lettres, publiées dans les *Philosophical letters*, 1718, in-8°, correspondance fort intéressante, que Ray avait entretenue avec Lyster, Robinson, Hans Sloane, Johnson, Oldenburg, etc. La première lettre est datée de 1667, et la dernière de 1705. A cette correspondance se trouve joint un écrit fort curieux, sur la question suivante : *Quel nombre de plantes y a-t-il dans le monde?* L'auteur y discute la difficulté de la résoudre, parce qu'il n'y pas de limites assez précises entre les espèces et les variétés. D'autres manuscrits de Ray furent publiés en 1760 par Scott (*Select remains*, in-8°). A la gloire d'être le premier botaniste de son siècle, Ray joignit le mérite d'une latinité aussi pure qu'élégante. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Catalogus plantarum Angliæ et insularum adjacentium, tum indigenas, tum in agris passim cultas complectens*; Londres, 1670, in-8o : les cryptogames et les graminées, jusqu'alors si négligées, y occupent une certaine place; —

Anatomie du marsouin, dans les *Philosoph. transact.*, année 1671; — *Nomenclator classicus*, 1672, in-4° : espèce de manuel à l'usage des élèves; — *A collection of english proverbs*, etc.; 1672, in-8° : recueil de sentences dans le genre des Adages d'Érasme; — *Collection of english words* : c'est un recueil de mots peu usités, suivi d'une *Manière de préparer les métaux*; Londres, 1674, in-12; — *Sur l'usage de la vessie natatoire chez les poissons*; dans les *Philos. transact.* de 1676; — *Fasciculus stirpium britannicarum*; Londres, 1688, in-8°; — *Synopsis methodica stirpium britannicarum*, etc.; 1690 et 1696, in-8°; — *The wisdom of God manifested*, etc.; 1691, in-8°; 12e édit., 1758, in-8° : l'auteur y a développé cette idée si féconde, ainsi énoncée : *Qui historiam naturæ, naturæ etiam creatorem colit*; — trois discours physico-théologiques : *Sur le chaos primitif et la création du monde; Sur le déluge universel; Sur la dissolution du monde*; 1692-1693, in-8°. L'auteur y traite le premier d'une manière scientifique des révolutions physiques du globe; — une traduction anglaise du voyage de Rauwolf (*voy.* ce nom); — *Stirpium europæarum extra Britanniam nascentium sylloge*, etc.; Londres, 1694, in-8°; — *Sur les effets toxiques de l'œnanthe crocata* (ciguë aquatique), dans les *Philosophical transact.*, année 1697; — *A persuasive to a holy life*, etc.; Londres, 1700, in-8° : c'est une espèce d'apologie du christianisme. F. H.

Complete History of Europe for the year 1705. — *Biographia britannica.* — Scot, dans le *Biographical dictionary.* — Pulteney, *Esquisses historiques et biographiques des progrès de la botanique en Angleterre*, t. I, p. 136 et suiv.

RAY de *Saint-Geniez* (*Jacques-Marie*), tacticien français, né en 1712, à Saint-Geniez (diocèse de Rhodez), mort le 15 mars 1777. Il servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, et se retira avec le grade de capitaine d'infanterie et la croix de Saint-Louis. On a de lui : *L'Art de la guerre pratique*; Paris, 1754, 2 vol. in-12, fig.; trad. en allemand, en anglais et en espagnol; — *Histoire militaire du règne de Louis* (XIII) *le Juste*; Paris, 1755, 2 vol. in-12; — *Histoire militaire du règne de Louis* (XIV) *le Grand*; Paris, 1755, 3 vol. in-12, pl.; — *L'Officier partisan*; Paris, 1763-1766, 2 vol. in-12; — *Stratagèmes de guerre des François*; Paris, 1769, 6 vol. in-12, faisant suite à l'ouvrage précédent.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.*

* **RAYER** (*Pierre-François-Olive*), médecin français, né le 7 mars 1793, à Saint-Sylvain (Calvados). Reçu docteur en médecine à Paris, le 7 août 1818, et soutenu dans le début de sa carrière par le professeur Duméril, il se rangea de bonne heure sous la bannière des partisans de l'anatomie pathologique, et crut ainsi se mettre à l'abri de certaines illusions de la médecine physiologique. Élève distingué d[...] pitaux de Paris et de l'École pratique, [...] destina d'abord au professorat, mais il [...] se faire inscrire pour l'agrégation, par [...] de l'intolérance du régime de la restauratio[n qui] lui tenait rancune de son mariage avec un[e pro]testante. Il parvint néanmoins à être n[ommé] médecin au bureau central des hospi[ces,] le[...] puis, en 1827, médecin adjoint à [...] de Saint-Antoine. Son titre de médecin [...] quier Aguado lui assura une riche clientè[le. En] 1823 il fut admis à l'Académie de mé[decine] (section de thérapeutique), et ce corps [...] lui doit diverses communications et plusie[urs in]téressants rapports; c'est M. Rayer. [...] ment, qui prit, entre autres, une part [...] à la savante discussion sur la transmis[sion de] la morve du cheval à l'homme. Médecin e[...] à l'hôpital de la Charité en 1832, il fut attaché au corps consultant de la maison [...] il fut en 1852 compris dans le service de la maison de l'empereur. Depuis le 1[...] 1843, il appartient à l'Académie des sc[iences] (section d'économie rurale), où il rempla[ça] [...]rel de Vindé. Enfin, en juin 1862, par su[ite de] la création d'une chaire d'histologie, M. R[ayer a] accepté du gouvernement le décanat de la f[aculté] de médecine de Paris. On a de lui : *So[...] d'une histoire abrégée de l'anatomie [patholo]gique*; Paris, 1818, in-8°; — *Histoire de [l'épidé]mie de suette miliaire qui a régné en 182[1 dans] les départements de l'Oise et de Seine-et-[Oise]*; Paris, 1822, in-8° : ouvrage qui offre le tabl[eau le] plus complet qu'on ait tracé de cette [maladie,] qui figure parmi les livres classiques; — [...] *sur la fièvre jaune qui a régné à Barce[lone en]* 1821; Paris, 1822, in-8°, traduit de l'esp[agnol]; — *Traité théorique et pratique des ma[ladies de] la peau*; Paris, 1826-27, 2 vol. in-8°; [...] 3 vol. in-8°, avec atlas de 26 planches; — [...] *des maladies des reins et des altérations [de la] sécrétion urinaire, et dans leurs rappo[rts avec] les maladies des uretères, de la vessie, [de la] prostate, de l'urètre*; Paris, 1837-1841, [...] in-8°; traduit en italien et en anglais; — [...] *morve et du farcin chez l'homme*; [...] 1837, in-4°; — de nombreux *Mémoires* [...] aux *Recueils* de l'Académie de méde[cine, au] *Journal de médecine*, etc. M. Rayer es[t l'un des] auteurs du *Dictionnaire de médecine [et de] chirurgie pratiques*. Il est commandeur [de la] Légion d'honneur depuis le 15 novembre [...]

Sachaile, *Les médecins de Paris jugés par leurs [œuv]res.* — Vapereau, *Dict. univ. des contempor.* — [Qué]rard, *La France littéraire.*

RAYMOND, dit *Rafinel*, duc d'Aqui[taine et comte] de Toulouse, paraît avoir été le succe[sseur de] Guillaume Ier, mort en 812. Une charte [...] 810, signale ce fait; mais on ne conn[aît aucun] des événements de sa vie. Il eut, vers 81[...] [...]renger pour successeur.

Art de vérifier les dates, IX.

RAYMOND Ier, comte de Toulouse, mort en 864 ou 865. Avant de succéder à Fredelon, son frère aîné (852), il avait reçu en 849 le comté de Querci de Charles le Chauve, qu'il avait secondé dans sa guerre contre Pépin. Il réunit en sa personne ce comté à ceux de Toulouse et de Rouergue, sur lesquels il domina avec le titre de duc de Toulouse, ou d'une partie de l'Aquitaine. Les démêlés qu'il eut, en 860, avec Étienne, comte d'Auvergne, qui avait épousé sa fille, occupèrent tout le royaume; un concile fut convoqué pour les terminer, et le pape Nicolas II imposa son intervention. En 862 Raymond fonda, conjointement avec Berthe, sa femme, l'abbaye de Vabres, en Rouergue. Chassé de Toulouse par la trahison d'Onfroi ou Humfrid, marquis de Gothie (863), il invoqua le secours du roi de France, son suzerain, et rentra en possession de ses États (864). Il eut Bernard, son fils, pour successeur.

RAYMOND II, comte de Toulouse, mort en 923, succéda en 918 à son père, Eudes, qui l'avait de son vivant associé au gouvernement. En 919 il eut à repousser l'invasion des Sarrasins, qui, conduits par Abd er-Rhaman IV, ravagèrent tout le pays jusque sous les murs de Toulouse. En 922 il refusa de prendre aucune part à la conjuration formée par les grands vassaux contre Charles le Simple, ni à l'élection de Robert de France. L'année suivante il remporta une grande victoire sur les Normands avec Guillaume II, comte d'Auvergne, qu'il était venu secourir. Son fils, Raymond Pons, lui succéda.

RAYMOND III, comte de Toulouse, mort vers 950, est aussi connu sous le nom de *Raymond Pons*. Il défit en 924 les Hongrois, qui avaient inondé la Provence et le Languedoc, et les refoula au delà des Alpes. Fidèle à Charles le Simple tant qu'il vécut, il reconnut en 932 la royauté de Raoul, qui disposa en sa faveur du duché d'Aquitaine et du comté particulier d'Auvergne. Il se rendit recommandable par sa valeur, sa piété et l'étendue de son domaine, dont il porta les bornes depuis la Loire jusqu'aux Pyrenees, au Rhône et à la mer Méditerranée. Il fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Pons de Thenières, qu'il avait fondée en 936. Son fils aîné, Guillaume III, lui succéda.

RAYMOND IV, dit *Raymond de Saint-Gilles* (1), comte de Toulouse, mort le 28 février 1105, près Tripoli en Syrie. Fils du comte Pons, il succéda, en 1088, à Guillaume IV, son frère, qui, après avoir perdu tous ses enfants mâles, lui donna ou lui vendit ses États, au préjudice d'une fille, mariée au duc d'Aquitaine (2). En vertu de ce contrat, il réunit le comté de Toulouse et ses dépendances aux comtés de Rouergue, de Nîmes et de Narbonne, qu'il possédait depuis 1066. A cette dernière date il avait épousé une fille de Bertrand Ier, comte de Provence, son oncle; cette union entre cousins germains attira sur lui dix ans plus tard une excommunication du pape Grégoire VII, qui se montra dans cette occasion peu reconnaissant de l'aide que Raymond lui avait prêtée en 1074 contre les Normands. Il se réconcilia avec l'Église, dont il était un des plus fermes appuis; mais il ne voulut point se séparer d'une femme qui lui avait apporté en héritage la moitié de la Provence. Il épousa en secondes noces, en 1080, Mathilde, fille de Roger, comte de Sicile, et en troisièmes noces, en 1094, Elvire, fille naturelle d'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, au secours duquel il avait couru en même temps que Raymond de Lorraine et Henri de Bourgogne, qui devinrent ses beaux-frères. A l'époque où il succéda à son frère, Raymond avait près de quarante-cinq ans, et ses alliances ainsi que son héritage faisaient de lui un des princes les plus puissants du midi de l'Europe. Cependant, à la voix de Pierre l'Ermite, il abandonna tout pour le service de la croix (1095). Il fut le premier des croisés, le plus puissant, le plus distingué par la loyauté de son caractère autant que par ses talents, et ce qui surtout le distingua des autres, ce fut le vœu qu'il fit, en quittant Toulouse, de n'y plus revenir et de consacrer le reste de sa vie à combattre les infidèles. Après avoir confié à Bertrand, son fils aîné, l'administration de ses États, il partit vers la fin d'octobre 1096, à la tête de la troisième armée des croisés, composée de Goths, d'Aquitains et de Provençaux, et accompagné d'Elvire, sa femme, d'un fils qu'il avait eu d'elle et dont on ne dit point le nom, et d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy et légat du pape. De Provence il passa en Italie; puis après avoir traversé la Lombardie, il en ressortit par le Frioul, et longea la mer Adriatique par la Dalmatie et l'Esclavonie. Ses soldats eurent beaucoup à souffrir dans un pays montueux et barbare; il fallut toute l'habileté et la prudence de Raymond pour surmonter ces obstacles ainsi que les méfiances d'Alexis Comnène. Il rencontra à Constantinople les autres chefs des croisés, et donna une grande preuve de fermeté et d'indépendance en refusant de rendre hommage, comme ils l'avaient fait, à l'empereur grec pour les pays qu'ils allaient conquérir; il consentit seulement à ne rien entreprendre contre la personne du prince et à lui rendre les places qui lui avaient été enlevées par l'ennemi commun et dont l'armée s'emparerait. Sa valeur et ses talents furent si bien appréciés des croisés, qu'ils voulurent le nommer roi de Jérusalem; il les engagea à reporter leurs suffrages sur Godefroi de Bouillon. Celui-ci se montra peu reconnaissant de ce service, et, re-

(1) Il avait eu en partage dans sa jeunesse le comté de Saint-Gilles, composé d'une partie de la province de Nîmes; il se plut à en porter le nom, même après avoir obtenu les vastes domaines de son frère.

(2) Cette princesse, nommée Philippa, ne cessa de réclamer l'héritage paternel comme un fief féminin, et ses prétentions allumèrent des guerres qui se prolongèrent pendant plus d'un siècle.

Anatomie du marsouin, dans les *Philosoph. transact.*, année 1671; — *Nomenclator classicus*, 1672, in-4° : espèce de manuel à l'usage des élèves; — *A collection of english proverbs*, etc.; 1672, in-8° : recueil de sentences dans le genre des Adages d'Érasme; — *Collection of english words* : c'est un recueil de mots peu usités, suivi d'une *Manière de préparer les métaux*; Londres, 1674, in-12; — *Sur l'usage de la vessie natatoire chez les poissons*; dans les *Philos. transact.* de 1676; — *Fasciculus stirpium britannicarum*; Londres, 1688, in-8°; — *Synopsis methodica stirpium britannicarum*, etc.; 1690 et 1696, in-8°; — *The wisdom of God manifested*, etc.; 1691, in-8°; 12e édit., 1758, in-8° : l'auteur y a développé cette idée si féconde, ainsi énoncée : *Qui historiam naturæ, naturæ etiam creatorem colit*; — trois discours physico-théologiques : *Sur le chaos primitif et la création du monde*; *Sur le déluge universel*; *Sur la dissolution du monde*; 1692-1693, in-8°. L'auteur y traite le premier d'une manière scientifique des révolutions physiques du globe; — une traduction anglaise du voyage de Rauwolf (*voy.* ce nom); — *Stirpium europæarum extra Britanniam nascentium sylloge*, etc.; Londres, 1694, in-8°; — *Sur les effets toxiques de l'œnanthe crocata* (ciguë aquatique), dans les *Philosophical transact.*, année 1697; — *A persuasive to a holy life*, etc.; Londres, 1700, in-8° : c'est une espèce d'apologie du christianisme. F. H.

Complete History of Europe for the year 1705. — *Biographia britannica.* — Scot, dans le *Biographical dictionary.* — Pulteney, *Esquisses historiques et biographiques des progrès de la botanique en Angleterre*, t. I, p. 189 et suiv.

RAY *de Saint-Geniez* (*Jacques-Marie*), tacticien français, né en 1712, à Saint-Geniez (diocèse de Rhodez), mort le 15 mars 1777. Il servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, et se retira avec le grade de capitaine d'infanterie et la croix de Saint-Louis. On a de lui : *L'Art de la guerre pratique*; Paris, 1754, 2 vol. in-12, fig.; trad. en allemand, en anglais et en espagnol; — *Histoire militaire du règne de Louis* (XIII) *le Juste*; Paris, 1755, 2 vol. in-12; — *Histoire militaire du règne de Louis* (XIV) *le Grand*; Paris, 1755, 3 vol. in-12, pl.; — *L'Officier partisan*; Paris, 1763-1766, 2 vol. in-12; — *Stratagèmes de guerre des François*; Paris, 1769, 6 vol. in-12, faisant suite à l'ouvrage précédent.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univers.*

* **RAYER** (*Pierre-François-Olive*), médecin français, né le 7 mars 1793, à Saint-Sylvain (Calvados). Reçu docteur en médecine à Paris, le 7 août 1818, et soutenu dans le début de sa carrière par le professeur Duméril, il se rangea de bonne heure sous la bannière des partisans de l'anatomie pathologique, et crut ainsi se mettre à l'abri de certaines illusions de la médecine physiologique. Élève distingué de[s hô]pitaux de Paris et de l'École pratique, [il se] destina d'abord au professorat, mais il n[e put] se faire inscrire pour l'agrégation, par [suite] de l'intolérance du régime de la restauration[, qui] lui tenait rancune de son mariage avec une [pro]testante. Il parvint néanmoins à être [nommé] médecin au bureau central des hospices de [Paris, de]puis, en 1827, médecin adjoint à l'hôpit[al] de Saint-Antoine. Son titre de médecin du [ban]quier Aguado lui assura une riche clientèl[e. En] 1823 il fut admis à l'Académie de méd[ecine] (section de thérapeutique), et ce corps s[avant] lui doit diverses communications et p[lusieurs in]téressants rapports; c'est M. Rayer, [notam]ment, qui prit, entre autres, une part dis[tinguée] à la savante discussion sur la transmissib[ilité de] la morve du cheval à l'homme. Médecin e[n chef] à l'hôpital de la Charité en 1832, il fut attaché au corps consultant de la maison du [roi]; il fut en 1852 compris dans le service mé[dical] de la maison de l'empereur. Depuis le 19 fé[vrier] 1843, il appartient à l'Académie des sci[ences] (section d'économie rurale), où il remplaç[a Hu]rel de Vindé. Enfin, en juin 1862, par sui[te de] la création d'une chaire d'histologie, M. Ra[yer a] accepté du gouvernement le décanat de la fa[culté] de médecine de Paris. On a de lui : *Somm[aire] d'une histoire abrégée de l'anatomie pat[holo]gique*; Paris, 1818, in-8°; — *Histoire de l'é[pidé]mie de suette miliaire qui a régné en 1821 [dans] les départements de l'Oise et de Seine-et-[Oise]*; Paris, 1822, in-8° : ouvrage qui offre le table[au le] plus complet qu'on ait tracé de cette maladi[e, et] qui figure parmi les livres classiques; — *Rap[port] sur la fièvre jaune qui a régné à Barcelon[e en] 1821*; Paris, 1822, in-8°, traduit de l'espagno[l]; — *Traité théorique et pratique des maladie[s de] la peau*; Paris, 1826-27, 2 vol. in-8°; [2e édit.,] 3 vol. in-8°, avec atlas de 26 planches; — *Tr[aité] des maladies des reins et des altérations d[e la] sécrétion urinaire, et dans leurs rapports [avec] les maladies des uretères, de la vessie, d[e la] prostate, de l'urètre*; Paris, 1837-1841, 3 [vol.] in-8°; traduit en italien et en anglais; — *[De la] morve et du farcin chez l'homme*; P[aris,] 1837, in-4°; — de nombreux *Mémoires* fo[urnis] aux *Recueils* de l'Académie de médecine, [au] *Journal de médecine*, etc. M. Rayer est l'u[n des] auteurs du *Dictionnaire de médecine [et de] chirurgie pratiques*. Il est commandeur [de la] Légion d'honneur depuis le 15 novembre 1[...].

Sachaile, *Les médecins de Paris jugés par leurs [œuv]res.* — Vapereau, *Dict. univ. des contempor.* — [Qué]rard, *La France littéraire.*

RAYMOND, dit *Rafinel*, duc d'Aquitain[e], [comte] de Toulouse, paraît avoir été le successeu[r de] Guillaume Ier, mort en 812. Une charte, daté[e de] 810, signale ce fait; mais on ne connaît au[cun] des événements de sa vie. Il eut, vers 818, [pour] [...] renger pour successeur.

Art de vérifier les dates, IX.

[illegible] Ier, comte de Toulouse, mort en [illegible] Avant de succéder à Fredelon, son [illegible] il avait reçu en 849 le comté [illegible] es le Chauve, qu'il avait se[illegible] e contre Pépin. Il réunit en [illegible] comté à ceux de Toulouse et de [illegible]rgue, sur lesquels il domina avec le titre [illegible]c de Toulouse, ou d'une partie de l'Aqui[illegible]. Les démêlés qu'il eut, en 860, avec Étienne, [illegible] d'Auvergne, qui avait épousé sa fille, oc[illegible]ent tout le royaume; un concile fut con[illegible]é pour les terminer, et le pape Nicolas II [illegible]a son intervention. En 862 Raymond fonda, [illegible]intement avec Berthe, sa femme, l'abbaye [illegible]ibres, en Rouergue. Chassé de Toulouse par [illegible]on d'Onfroi ou Humfrid, marquis de [illegible] (863), il invoqua le secours du roi de [illegible]e, son suzerain, et rentra en possession [illegible]s États (864). Il eut Bernard, son fils, pour [illegible]sseur.

[illegible]MOND II, comte de Toulouse, mort en 923, [illegible]da en 918 à son père, Eudes, qui l'avait de [illegible]ivant associé au gouvernement. En 919 il [illegible] repousser l'invasion des Sarrasins, qui, con[illegible] par Abd er-Rhaman IV, ravagèrent tout le [illegible] jusque sous les murs de Toulouse. En 922 [illegible]usa de prendre aucune part à la conjuration [illegible]e par les grands vassaux contre Charles le [illegible]le, ni à l'élection de Robert de France. [illegible]née suivante il remporta une grande victoire [illegible]es Normands avec Guillaume II, comte [illegible]vergne, qu'il était venu secourir. Son fils, [illegible]ond Pons, lui succéda.

[illegible]MOND III, comte de Toulouse, mort vers [illegible] est aussi connu sous le nom de *Raymond* [illegible]. Il défit en 924 les Hongrois, qui avaient [illegible]é la Provence et le Languedoc, et les re[illegible]au delà des Alpes. Fidèle à Charles le [illegible]e tant qu'il vécut, il reconnut en 932 la [illegible]té de Raoul, qui disposa en sa faveur du [illegible] d'Aquitaine et du comté particulier d'Au[illegible]e. Il se rendit recommandable par sa va[illegible]sa piété et l'étendue de son domaine, dont [illegible]la les bornes depuis la Loire jusqu'aux Py[illegible]s, au Rhône et à la mer Méditerranée. Il fut [illegible]ne dans l'abbaye de Saint-Pons de The[illegible]s, qu'il avait fondée en 936. Son fils aîné, [illegible]ume III, lui succéda.

[illegible]MOND IV, dit *Raymond de Saint-Gil*[illegible], comte de Toulouse, mort le 28 février [illegible] près Tripoli en Syrie. Fils du comte Pons, [illegible]céda, en 1088, à Guillaume IV, son frère, [illegible] après avoir perdu tous ses enfants mâles, [illegible]onna ou lui vendit ses États, au préjudice [illegible] fille, mariée au duc d'Aquitaine (2). En vertu de ce contrat, il réunit le comté de Toulouse et ses dépendances aux comtés de Rouergue, de Nîmes et de Narbonne, qu'il possédait depuis 1066. A cette dernière date il avait épousé une fille de Bertrand Ier, comte de Provence, son oncle; cette union entre cousins germains attira sur lui dix ans plus tard une excommunication du pape Grégoire VII, qui se montra dans cette occasion peu reconnaissant de l'aide que Raymond lui avait prêtée en 1074 contre les Normands. Il se réconcilia avec l'Église, dont il était un des plus fermes appuis; mais il ne voulut point se séparer d'une femme qui lui avait apporté en héritage la moitié de la Provence. Il épousa en secondes noces, en 1080, Mathilde, fille de Roger, comte de Sicile, et en troisièmes noces, en 1094, Elvire, fille naturelle d'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, au secours duquel il avait couru en même temps que Raymond de Lorraine et Henri de Bourgogne, qui devinrent ses beaux-frères. A l'époque où il succéda à son frère, Raymond avait près de quarante-cinq ans, et ses alliances ainsi que son héritage faisaient de lui un des princes les plus puissants du midi de l'Europe. Cependant, à la voix de Pierre l'Ermite, il abandonna tout pour le service de la croix (1095). Il fut le premier des croisés, le plus puissant, le plus distingué par la loyauté de son caractère autant que par ses talents, et ce qui surtout le distingua des autres, ce fut le vœu qu'il fit, en quittant Toulouse, de n'y plus revenir et de consacrer le reste de sa vie à combattre les infidèles. Après avoir confié à Bertrand, son fils aîné, l'administration de ses États, il partit vers la fin d'octobre 1096, à la tête de la troisième armée des croisés, composée de Goths, d'Aquitains et de Provençaux, et accompagné d'Elvire, sa femme, d'un fils qu'il avait eu d'elle et dont on ne dit point le nom, et d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy et légat du pape. De Provence il passa en Italie; puis après avoir traversé la Lombardie, il en ressortit par le Frioul, et longea la mer Adriatique par la Dalmatie et l'Esclavonie. Ses soldats eurent beaucoup à souffrir dans un pays montueux et barbare; il fallut toute l'habileté et la prudence de Raymond pour surmonter ces obstacles ainsi que les méfiances d'Alexis Comnène. Il rencontra à Constantinople les autres chefs des croisés, et donna une grande preuve de fermeté et d'indépendance en refusant de rendre hommage, comme ils l'avaient fait, a l'empereur grec pour les pays qu'ils allaient conquérir; il consentit seulement à ne rien entreprendre contre la personne du prince et à lui rendre les places qui lui avaient été enlevées par l'ennemi commun et dont l'armée s'emparerait. Sa valeur et ses talents furent si bien appréciés des croisés, qu'ils voulurent le nommer roi de Jérusalem; il les engagea à reporter leurs suffrages sur Godefroi de Bouillon. Celui-ci se montra peu reconnaissant de ce service, et, re-

[illegible] avait eu en partage dans sa jeunesse le comté [illegible]t-Gilles, composé d'une partie de la province de [illegible]; il se plut à en porter le nom, même après avoir [illegible] les vastes domaines de son frère.

[illegible]ette princesse, nommée Philippa, ne cessa de ré[illegible] l'héritage paternel comme un fief féminin, et [illegible]tentions allumèrent des guerres qui se prolon[illegible] pendant plus d'un siècle.

buté par ses mauvais procédés, Raymond quitta la Palestine en 1100, se rendit à Constantinople, et en repartit l'année suivante, à la tête de plus de deux cent mille croisés qui venaient d'arriver d'Occident et l'avaient choisi pour chef. Mais cette multitude indisciplinée fut bientôt détruite par les Sarrasins dans les plaines de la Cappadoce, et Raymond fut encore forcé de revenir à Constantinople. En retournant en Syrie en 1102, il fut arrêté à Tarse, en Cilicie, par Tancrède, son ennemi, qui l'accusait d'avoir causé la ruine de l'armée dont il avait eu le commandement. Il recouvra la liberté à la prière de plusieurs princes, qui le prirent pour leur chef et avec lesquels il alla, en 1103, mettre le siége devant Tripoli, où il mourut, en 1105. La princesse Elvire, qui l'avait suivi en Palestine, y accoucha, en 1103, d'un fils nommé Alfonse (*voy.* Jourdain). Avant de mourir, Raymond avait disposé des conquêtes qu'il avait faites en Syrie en faveur de Guillaume-Jourdain, comte de Cerdagne, qui était alors près de lui et qu'il regardait comme le plus capable de les conserver. Dans le comté de Toulouse, il eut Bertrand, son fils, pour successeur.

Raymond V, comte de Toulouse, petit-fils du précédent, né en 1134, mort à la fin de 1194. Fils d'Alfonse Jourdain, il lui succéda en 1148, conjointement avec son frère Alfonse II; ils portèrent l'un et l'autre le titre de comte de Toulouse et administrèrent par indivis les domaines de leur père; il paraît cependant que Raymond s'était réservé la principale autorité. Henri II, roi d'Angleterre, lui redemanda, en 1159, le comté de Toulouse, en vertu de la prétention que Louis le Jeune avait déjà fait valoir, en 1141, c'est-à-dire au nom de sa femme Éléonore, petite-fille du comte Guillaume IV, par sa mère, qui était fille unique de ce prince. Sur le refus de Raymond, Henri entra dans ses États à la tête d'une nombreuse armée, vint mettre le siége devant Toulouse, et cette ville serait infailliblement tombée en son pouvoir sans l'intervention de Louis le Jeune, dont les intérêts avaient changé depuis son divorce; ce prince vint en personne au secours de la place, et fit en même temps attaquer la Normandie par une armée, afin d'effrayer Henri par cette diversion. Celui-ci fut en effet obligé de se retirer; mais la paix ne fut définitivement signée qu'en 1169. Raymond s'était déclaré, en 1165, pour l'antipape Pascal, contre le pape Alexandre III, qui, après avoir fait d'inutiles efforts pour le regagner, jeta l'interdit sur ses terres. En 1173, il y eut entre lui et Henri II un second traité de paix, par lequel le comté de Toulouse restait sous l'autorité de Raymond, mais à la condition de reconnaître le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, pour son suzerain, *sauf toutefois la fidélité qu'il devait à Louis de France.* Raymond rentra en 1174 sous l'obédience du pape Alexandre III; mais de 1182 à 1194, époque de sa mort, il fut presque toujours en hostilités avec le roi d'Angleterre, qui pénétra plusieurs fois dans ses États. De sa femme Constance, sœur du roi Louis le Jeune et veuve d'Eustache, comte de Boulogne, il laissa trois fils et fille. Raymond VI lui succéda. P. L.

Dom Vic et dom Vaissette, *Hist. du Languedoc.* — *Art de vérifier les dates.* — *Biogr. toulousaine.* — Moline de Saint-Yon, *Hist. des comtes de Toulouse.*

Raymond VI, comte de Toulouse, fils du précédent, né en 1156, mort à Toulouse, au mois d'août de l'an 1222. Ayant succédé en 1195 à son père, il termina par un traité avantageux la guerre contre Richard Cœur de Lion, recouvra le Querci, que les Anglais detenaient depuis 1188, et reçut l'Agenais comme dot de Jeanne, sœur de Richard, qu'il épousa, après avoir répudié Bourguigne de Lusignan, qui était déjà sa troisième femme, et pour laquelle il avait autrefois répudié Béatrix de Béziers. En 1198 il se ligua avec Richard et plusieurs grands vassaux contre le roi de France, Philippe-Auguste, son cousin germain; en la même année il fut relevé par Innocent III de l'excommunication qu'il avait encourue pour des déprédations exercées contre l'abbaye de Saint-Gilles. Dans les années suivantes, il eut plusieurs différends avec des seigneurs du midi, et il prit part aussi à quelques guerres qui eurent lieu dans cette contrée. Quand il n'était pas sous les armes, il tenait une cour brillante, où affluaient les troubadours qu'attiraient sa renommée de chevalier accompli et sa générosité envers les poëtes. Partageant les mœurs légères alors générales dans le midi, il penchait en même temps vers les croyances de la secte ascétique des cathares, qui sous sa protection s'était organisée dans ses domaines d'une manière si solide, que le pape Innocent III crut devoir prendre les mesures les plus énergiques pour s'opposer aux progrès constants de l'hérésie. En 1205 Raymond, intimidé par les démarches du pape auprès de Philippe-Auguste pour engager ce prince à une croisade contre le midi, promit par serment au légat Pierre de Castelnau qu'il ne tolérerait plus d'hérétiques dans ses États, mais cette promesse resta sans effet. En 1207, il refusa d'accéder au traité de paix qui lui fut proposé par le légat au nom de plusieurs seigneurs de Provence avec lesquels il était en guerre, et qui se déclaraient prêts à combattre les hérétiques si le comte acceptait leurs conditions. Pierre lança aussitôt contre lui l'excommunication, qui fut confirmée par le pape (1). Menacé de voir ses États envahis par les princes ses voisins, Raymond céda, et jura d'exterminer les sectaires; mais de nouvelles difficultés ne tardèrent pas à s'elever entre lui et le légat, qui, voyant le peu d'empressement du comte à sévir contre le plus grand nombre de ses sujets, vint à Saint-Gilles

(1) Parmi les motifs argués contre Raymond par le souverain pontife figure le refus du comte de chasser les routiers, terribles bandes aragonaises, que Raymond prenait souvent à son service.

lui reprocher son parjure en termes violents, et l'excommunia de nouveau. Quelques jours après (janvier 1208), le légat fut assassiné. Le pape, exaspéré, accusa de ce meurtre le comte de Toulouse, qui n'y avait pas même indirectement participé, comme le pape le reconnut lui-même plus tard. Mais en ce moment il excommunia Raymond, délia les sujets du comte de leur serment de fidélité, et fit prêcher contre lui une croisade par toute la France. Une foule de barons, attirés les uns par le fanatisme religieux, les autres par l'espoir du pillage, se rendirent à cet appel; vers le milieu de l'année 1209, une armée de plus de cent mille hommes se mit en marche sous la conduite du légat Arnauld, abbé de Cîteaux, pour combattre les hérétiques. Raymond, effrayé, demanda à pouvoir exposer la justification de sa conduite; mais Arnauld ne voulut pas l'entendre. Le comte envoya alors à Rome des députés chargés de déclarer qu'il était prêt à faire acte de soumission au saint-siége entre les mains d'un légat qui lui fût moins personnellement hostile. Le pape, qui avait résolu de ménager encore Raymond, pour avoir plus facilement raison des autres seigneurs fauteurs d'hérésie, accéda à cette demande et envoya en France comme légat son notaire Milon, devant lequel Raymond se réconcilia solennellement avec l'Église. Après avoir juré obéissance au pape et avoir remis en garantie sept de ses châteaux au légat, le comte promit de traiter comme hérétiques tous ceux de ses sujets que les évêques lui désigneraient comme tels, de réparer les dommages causés par lui à divers couvents et églises, de chasser les routiers et les juifs et de ne pas lever de nouveaux péages; dans son effroi, il alla jusqu'à prendre la croix contre les sectaires, se rendit au milieu des chefs de l'armée des croisés, et assista aux siéges de Béziers et de Carcassonne. Il revint dans ses États après que Simon de Montfort (*voy.* ce nom) eut été investi des domaines du vicomte de Béziers; il reçut aussitôt de la part d'Arnauld et de Simon une liste de ses sujets, qu'il fut sommé de leur livrer comme entachés d'hérésie. Ayant regagné une partie de son courage par le départ de la plupart des croisés, il repoussa cette prétention, et en appela au pape. Il fut alors excommunié par le concile d'Avignon, qui mit ses États en interdit; plusieurs de ses possessions furent envahies par Montfort. Il se rendit à la cour de France, où il obtint de plusieurs puissants seigneurs des lettres recommandant sa cause au souverain pontife. Arrivé à Rome (janvier 1210), il fut reçu avec honneur par le pape, qui l'autorisa à se justifier devant le légat au sujet de son orthodoxie et de la participation au meurtre de Pierre de Castelnau, dont on l'accusait. De retour à Toulouse, il insista en vain pendant toute l'année 1210 auprès de l'abbé de Cîteaux à être admis à prouver l'inanité des griefs articulés contre lui; malgré l'appui que le roi Pierre d'Aragon vint lui prêter en personne, il vit ses supplications repoussées sous les plus futiles prétextes, pendant que dans l'intervalle ses États continuaient à être dévastés par Montfort. Enfin, au commencement de 1211 le concile d'Arles décida qu'on écouterait sa justification, mais sous les conditions les plus humiliantes pour lui; le comte devait congédier toutes ses troupes, raser les fortifications de ses forteresses, aller servir en Palestine parmi les chevaliers du Temple aussi longtemps qu'il plairait au légat. C'était plus que la longue patience de Raymond ne pouvait supporter; il se prépara à repousser par les armes la terrible agression qui allait être dirigée contre lui; les comtes de Foix et de Comminges accoururent à son secours; tous ses sujets s'apprêtèrent à le seconder dans sa lutte contre l'oppression étrangère. Cependant, il fut abandonné par son propre frère Baudouin', qui fit cause commune avec Montfort, pour se venger de ce que Raymond ne lui avait donné qu'un apanage des plus médiocres. Rejoint par un grand nombre de croisés, Simon pénétra jusqu'à Toulouse, dont il commença le siége. Raymond s'y jeta avec les comtes de Comminges et de Foix, et fit une énergique résistance; avec l'aide des troupes que lui envoya le roi d'Angleterre, il força Simon à se retirer, lui reprit plusieurs places fortes, et l'assiégea enfin dans Castelnaudary. Une rencontre eut lieu sous les murs de ce château entre la cavalerie des deux partis (septembre 1211); quoique supérieurs en nombre, les méridionaux furent défaits. Raymond abandonna alors le siége de Castelnaudary, et reconquit pendant les mois suivants un grand nombre de forteresses dans l'Albigeois, le Querci et l'Agenais. Ses succès engagèrent Philippe-Auguste à intervenir en sa faveur auprès du pape, qui s'opposa en effet à ce que le légat Arnauld s'emparât du duché de Narbonne au préjudice de Raymond. « Le comte n'est pas condamné, écrivait Innocent (mai 1212) à Arnauld, il n'est que suspect; admettez-le donc à se justifier. » Mais le légat ne tint aucun compte de ces ordres, et avec son appui Simon s'empara d'une partie des pays de Foix, de Comminges et de Béarn. Cependant Pierre d'Aragon, empêché jusqu'ici par les attaques des Sarrasins de porter secours à Raymond, qui était devenu son beau-frère, se mit à réclamer énergiquement à Rome contre les usurpations de Montfort; et fit savoir au pape que Raymond était prêt à abdiquer en faveur de son fils, dont la foi n'avait jamais été suspectée. Innocent, éclairé sur la situation, ordonna à ses légats de suspendre la croisade, de restituer au comte les terres qui lui avaient été enlevées injustement et de s'entendre avec Pierre pour terminer par voie légale l'enquête sur la conduite de Raymond. Les légats désobéirent de nouveau, et le concile de Lavaur, composé de leurs créatures, déclara que le comte s'était rendu indigne de toute justification. Pierre alors

annonça l'intention de protéger Raymond même par les armes; il reunit un millier de lances, et mit le siége devant Muret, où il fut rejoint par Raymond et les principaux vassaux du comte. Simon accourut de son côté, et attaqua l'armée ennemie (12 septembre 1213). Raymond proposa un sage moyen de combattre avec succès les terribles chevaliers du nord; mais son avis fut rejeté comme pusillanime par les Aragonais. La bataille s'engagea; les croisés remportèrent une sanglante victoire, en tuant plus de quinze mille de leurs ennemis; le roi Pierre fut parmi les morts. Dans l'impossibilité de continuer la lutte, Raymond demanda de nouveau à négocier; après avoir puni cruellement la trahison de son frère Baudouin, qui fait prisonnier fut pendu à un arbre. Le nouveau légat, le cardinal Pierre de Bénévent, l'admit à donner caution pour sa soumission.

Dans l'intervalle Montfort s'empara de presque tous les États de Raymond, qui avait quitté son palais et s'était établi avec son jeune fils dans la maison d'un particulier, attendant la décision que le concile de Montpellier allait prendre à son sujet. Cette assemblée fit prier le pape (janvier 1215) d'accorder à Simon la souveraineté de tout le pays toulousain, ce qu'Innocent confirma en effet provisoirement, réservant le jugement définitif au concile de Latran, qui devait se réunir sous peu. Dépouillé de l'héritage de ses ancêtres, Raymond se retira à la cour d'Angleterre; ses possessions furent entièrement occupées par les croisés, auxquels était venu se joindre Louis, fils du roi de France, qui ne manifesta pas le moindre intérêt pour son malheureux cousin. Il se présenta devant le concile de Latran, et aidé par Arnauld, l'ancien légat, alors brouillé avec Simon, il parvint à gagner la sympathie du pape; plusieurs prélats prirent sa cause en main, et dévoilèrent les spoliations de Montfort. Mais, entraîné par la majorité du concile, Innocent se borna à réserver au fils de Raymond les marquisats de Provence et de Beaucaire. Simon reçut toutes les autres possessions de Raymond, auquel on accorda une pension de huit cents livres par an. Le principal motif de ce décret fut, ainsi que le porte le texte, « que depuis longtemps des indices certains avaient prouvé que sous la domination de Raymond son pays ne pouvait être maintenu dans la foi orthodoxe ». Outré de ce traitement inique, le comte de Toulouse résolut d'en appeler encore une fois au patriotisme des populations méridionales, qui se voyaient avec horreur tombées sous la domination brutale des grossiers hommes du nord. Ayant reçu d'Angleterre des subsides considérables, il alla en Aragon solliciter le secours du jeune roi Jacques, qui l'écouta favorablement. Dans l'intervalle son fils, aidé des Marseillais et des habitants d'Avignon, s'était emparé de Beaucaire. Raymond vint le rejoindre avec des troupes catalanes et aragonaires, et marcha sur Toulouse, qui était prêt à se soulever en sa faveur, lorsque Simon le prévint, et remit cette puissante cité sous son autorité (1216). Mais l'année suivante Raym[ond] profitant de l'exaspération causée dans cette ville par les cruautés de Simon, y entra par un brouillard épais; les Toulousains s'armèrent en masse pour leur ancien maître, et chassèrent les soldats de Monfort (septembre 1217). Simon arriva à la hâte, et se mit à assiéger la ville, que Raymond et son fils, aidés par le courage des habitants, défendirent avec succès pendant dix mois. Enfin la mort de Simon (25 juin 1218) obligea les croisés à la retraite; son fils Amauri perdit en peu de temps les possessions que son père avait enlevées au comte Raymond, et avant de mourir ce dernier eut la joie de voir son fils de nouveau maître des riches domaines de la maison de Toulouse. Emporté par une maladie subite, Raymond mourut dans la foi catholique; mais comme il n'était pas encore relevé de l'excommunication, l'Église lui refusa les honneurs de la sépulture; il fut inhumé dans un coin obscur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, dans un fauboug de Toulouse; son corps y était encore au dix-huitième siècle, bien que son fils, Raymond VII, eût fait tous ses efforts pour lui obtenir une sépulture honorable, et que la commission nommée à ce propos en 1247 par le pape Innocent IV eût, dans un rapport qui nous a été conservé, constaté son orthodoxie.

E. G.

Pierre de Vaux-Cernay, *Historia Albigensium*. — Guillaume de Puy-Laurens, *Chronica*. — *Chronique de Simon de Monfort*. — Guillaume de Tudèle, *Histoire de la croisade contre les Albigeois*. — Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. III. — Catel, *Histoire des comtes de Toulouse*. — Moline de Saint-Yon, *Histoire des comtes de Toulouse* (Paris, 1862, 4 vol.). — *Histoire littéraire de la France*, t. XVII. — *Innocentii III epistolæ* et les *Lettres* des legats d'Innocent, dans les *Miscellanea* de Baluze. — C. Schmidt, *Histoire des Catarhes*, t. I.

RAYMOND VII, dernier comte de Toulouse, fils du précédent, né à Beaucaire, en 1197, mort à Milhaud, le 27 septembre 1249. Il épousa trèsjeune Samie, sœur du roi Pierre d'Aragon, à côté duquel il assista à la bataille de Muret. En 1215 il se rendit à Rome, devant le concile de Latran avec son père, qui lui avait dès l'année précédente abandonné tous les domaines de la maison de Toulouse. Sa jeunesse et son infortune imméritée inspirèrent beaucoup de pitié au pape, qui le traita avec bienveillance et lui fit réserver le marquisat de Provence et une partie du duché de Narbonne. Mais Raymond ne se résigna pas à laisser la majeure partie de l'héritage de ses ancêtres entre les main de Simon de Montfort. Lorsqu'il arriva à Marseille avec son père, au printemps de l'année 1216, les habitants de cette ville, touchés de son malheur, lui offrirent leur aide contre les conquérants étrangers; sa beauté et sa tournure chevaleresque séduisirent de même les autres Provençaux, qui, contenus jusque-là par leur clergé et par la famille des Baux, étaient restés neutres dans la lutte du

midi contre les croisés du nord. Raymond put ainsi réunir une armée considérable, avec laquelle il entra dans Beaucaire, dont il assiégea la citadelle, défendue par les meilleurs chevaliers ennemis. Simon arriva à la hâte, et assiégea de son côté la ville; mais le manque de vivres l'obligea bientôt à la retraite et la garnison du château à capituler. Raymond occupa ensuite Saint-Gilles et autres places des environs du Rhône, alla rejoindre son père à Toulouse, et prit une part active à la défense de cette ville. Lorsque, découragés par la mort de Simon (juin 1218), les croisés en eurent abandonné le siége, il reconquit rapidement les principales forteresses de l'Agenais, du Rouergue et du Querci, et remporta, en 1219, à Basiège une brillante victoire. Il revint à la hâte à Toulouse, dont il avait fait augmenter considérablement les fortifications et qu'il défendit avec succès contre les croisés conduits par Louis, fils de Philippe-Auguste, et Amauri de Montfort (*voy.* ce nom). Après leur départ, il se rendit maître dans les années suivantes de la plus grande partie des possessions de sa maison : en janvier 1224 Amauri de Montfort se vit obligé de conclure avec lui une trêve, dont l'acte nous apprend qu'Amauri ne possédait plus que Narbonne, Agde et quelques autres places. Lorsque Amauri eut cédé au roi de France Louis VIII ses prétentions sur le comté de Toulouse, et que Louis se mit à préparer une expédition dans le midi, Raymond insista, par l'intermédiaire de la cour d'Angleterre, auprès du pape Honoré III pour être admis à faire sa soumission au saint-siége. Le pontife, qui avait à cœur de faire porter secours aux chrétiens de Palestine, se montra prêt à négocier; des conférences s'ouvrirent à Montpellier, et se terminèrent (25 août 1224) par une déclaration de Raymond, qu'il était disposé à exterminer les hérétiques et à réparer les dommages causés aux églises pendant la guerre. Mais l'ambassade que le comte envoya à Rome, pour y faire ratifier cet accord, ne parvint pas à ce but, parce que dans l'intervalle le pape avait été circonvenu par le roi de France. Honoré se borna à envoyer en France un nouveau légat, le cardinal Romain, qui fit rejeter l'offre de soumission que Raymond renouvela au concile de Bourges (novembre 1225), et décida enfin le roi de France à entreprendre la conquête du comté de Toulouse. La croisade fut prêchée de nouveau contre Raymond, qui, privé des secours des rois d'Angleterre et d'Aragon, sur lesquels il avait compté, vit arriver avec effroi l'armée considérable que Louis VIII amena (juin 1226) sous les murs d'Avignon. Lorsque cette ville fut tombée aux mains des Français, après trois mois de résistance énergique, toute la Provence se soumit à Louis, qui peu de temps après devint maître de tout le pays jusqu'à quatre lieues de Toulouse. Raymond se croyait perdu, lorsque le roi mourut, d'une épidémie (8 novembre 1226), après avoir établi Imbert de Beaujeu comme gouverneur des contrées conquises. Raymond reprit courage; Imbert, auquel la régente Blanche de Castille ne put envoyer de renforts à cause de la ligue des barons du nord, ne put empêcher le comte de reprendre plusieurs places importantes dans le courant de l'année 1227. Malgré ces succès, Raymond, voyant l'épuisement de ses États après vingt ans d'une guerre acharnée, écouta les propositions de paix que lui fit la régente, d'accord avec le légat. Après plusieurs mois de négociations ouvertes à Meaux, on convint d'un traité, que Raymond jura d'observer malgré tout ce qu'il avait de rigoureux et d'humiliant pour lui. Il promit (12 avril 1229) obéissance au roi et à l'Église; de punir sans pitié les hérétiques; de payer pendant cinq ans une récompense de deux marcs d'argent à quiconque prendrait un hérétique; de maintenir les priviléges des églises et de leur donner 10,000 marcs pour les dommages qu'elles avaient éprouvés pendant la guerre; de fournir 4,000 marcs pour fonder à Toulouse un enseignement supérieur, destiné à faire refleurir le catholiscisme (1); de raser les murs de Toulouse et de trente autres villes et châteaux; de céder au roi toutes ses possessions en deçà du Rhône et de lui remettre pour dix ans cinq de ses châteaux; de donner sa fille unique Jeanne en mariage à l'un des frères de Louis IX; enfin, de prendre la croix contre les Sarrasins de Palestine. Après avoir prêté ce serment, par lequel il prépara la destruction de l'indépendance du midi, il fut introduit dans l'église Notre-Dame à Paris, dépouillé de ses vêtements et pieds nus pour y recevoir l'absolution du légat. « C'était pitié, dit un contemporain, que de voir un tel homme, qui avait pendant si longtemps résisté à tant et à de si puissants adversaires, subir une humiliation aussi profonde. » De retour à Toulouse après avoir remis à la régente sa fille, qui épousa un peu plus tard Alphonse, frère du roi, Raymond s'empressa de remplir les conditions que le traité lui imposait, exécuta toutes les mesures de rigueur qui lui furent prescrites contre les hérétiques; ainsi il établit dans ses États l'inquisition, qui se mit à sévir contre les sectaires avec la plus grande cruauté. En 1230 il reçut de l'empereur Frédéric II les comtés de Forcalquier et de Sisteron, qui furent enlevés au comte de Provence Raymond-Bérenger, que Raymond força à lever le siége de Marseille, ce qui amena entre eux une guerre de trois ans; la ville, reconnaissante, se soumit à la suzeraineté du comte de Toulouse. Accusé de tiédeur dans la répression de l'hérésie par plusieurs prélats fanatiques, Raymond, après avoir rendu (février 1234) un édit draconien contre les sectaires, alla en cette année déclarer

(1) En conséquence de cet article, Raymond établit dans sa capitale des professeurs de théologie, de droit canon, de philosophie et de grammaire, et devint ainsi le fondateur de l'université de Toulouse.

en personne à Rome son dévouement au saint-siége, qui le récompensa en lui restituant le marquisat de Provence. En 1235 les inquisiteurs ayant été chassés de Toulouse et de Narbonne, il fut regardé comme l'instigateur secret de cette violence, fut de nouveau excommunié, et sommé d'exécuter sa promesse d'aller en Terre Sainte. Il se hâta de rétablir les frères prêcheurs à Toulouse, et parvint en 1238 à rentrer en bonne harmonie avec la cour de Rome. En 1239, cependant, il se mit du côté de l'empereur Frédéric contre le pape, et combattit avec succès le comte de Provence, l'allié du saint-siége; mais il abandonna bientôt l'empereur, et fit la paix avec le comte de Provence, dont il demanda la fille en mariage, après avoir répudié sa femme, Samie d'Aragon; il désirait ardemment avoir un fils, pour ne pas avoir la douleur de voir tous ses domaines passer après sa mort à la maison de France, à laquelle il s'apprêta même à reprendre ceux qu'il lui avait cédés. En 1242 il se ligua contre saint Louis avec le comte de la Marche et les rois d'Angleterre, d'Aragon, de Castille et de Navarre; mais en ce moment il se vit encore une fois excommunié, comme responsable du meurtre commis à Avignon sur plusieurs inquisiteurs, par suite de l'exaspération produite par les rigueurs arbitraires des frères prêcheurs, qu'il s'était en vain efforcé de modérer. Dans l'intervalle la lutte s'était engagée contre le roi de France, qui avait battu à Taillebourg l'armée anglaise et forcé à la paix le comte de la Marche. Raymond s'était emparé de Narbonne et d'une grande partie de l'Albigeois et du pays de Carcassonne; mais, ne recevant aucun secours des princes espagnols, il s'empressa d'offrir sa soumission; la paix fut signée à Lorris, en Gâtinais (janvier 1243), et les choses furent rétablies sur le pied du traité de 1229. Dans l'automne de 1243 Raymond se rendit en Italie, et chercha, mais en vain, à ménager un accord entre l'empereur Frédéric et le pape Innocent IV, avec lequel il resta depuis dans la meilleure entente. Il assista ensuite au concile de Lyon, où il fit casser son mariage avec Marguerite de la Marche, pour pouvoir épouser Béatrice, fille et héritière du comte de Provence, qui lui fut fiancée. De retour à Toulouse, il apprit peu de temps après la mort de Raymond-Bérenger; au lieu d'entrer en Provence avec des troupes et de faire aussitôt célébrer son mariage, il se laissa duper par les régents de ce pays, qui marièrent Béatrice à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. En 1247, Raymond se croisa avec ce roi, et était sur le point d'aller le rejoindre en Palestine, lorsqu'il mourut, laissant tous ses domaines à sa fille Jeanne, qui les fit entrer dans la main des Capétiens. Un des derniers actes de ce malheureux prince, qui aurait fini par consentir à tout pour conserver une puissance, qui n'était plus qu'une ombre, fut de faire pendant son séjour à Agen juger et brûler ensuite quatre-vingts hérétiques. E. G.

Guillaume de Puy-Laurens, *Chronica*. — Guillaume de Tudèle. — Rigordus. — Percin, *Monumenta conventus tolosani*. — Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. III. — Catel, *Hist. des comtes de Toulouse*. — Molise de Saint-Yon, *Hist. des comtes de Toulouse*. — Raynald, *Annales*. — Schmidt, *Histoire des Cathares*.

RAYMOND, évêque de Maguelonne, mort en novembre 1159. On suppose qu'il était de la maison des seigneurs de Montpellier. Il fut évêque dès 1129, mais non sans opposition. Bernard, comte de Substantion, trouvant le choix de Raymond contraire à ses vues, ravagea, pour se venger, l'église de Maguelonne. Mais la constance de Raymond triompha de cette opposition, et contraignit même Bernard à faire pénitence publique de sa faute. Le nom de notre évêque est cité dans beaucoup d'actes mentionnés ou publiés par le *Gallia christiana* et l'*Histoire du Languedoc* de dom Vaissette. Le plus important de ces actes est un décret de Raymond concernant une léproserie fondée par Guillaume VI, seigneur de Montpellier. B. H.

Gallia christiana, VI. — Vaissette, *Hist. du Languedoc*, II. — *Hist. littér. de la France*, XIII, 297.

RAYMOND DE PENAFORT (Saint), dominicain espagnol, né en 1175, au château de Peñafort, en Catalogne, mort à Barcelone, le 6 janvier 1275. Issu d'une des plus nobles familles de l'Espagne, il fit ses études à Barcelone, et ses progrès furent si grands que dès l'âge de vingt ans Raymond y enseignait les arts libéraux. Il alla se perfectionner à l'université de Bologne, où il reçut le titre de docteur en droit civil et canonique. Attiré par sa réputation, toujours croissante, Béranger, évêque de Barcelone, retournant de Rome à son église, passa pour le voir à Bologne, et réussit à lui persuader de revenir avec lui en Espagne. Il ne tarda pas à le pourvoir d'un canonicat et d'un archidiaconé dans sa cathédrale. Sa piété, sa modestie et ses autres vertus lui attirèrent l'estime générale; mais s'étant lié avec des frères prêcheurs nouvellement établis à Barcelone, il quitta tout pour embrasser leur ordre, et en prit l'habit, le vendredi saint 1er avril 1222. Son exemple entraîna plusieurs personnes distinguées par leur savoir et par leur naissance. Le pape Grégoire IX l'appela à Rome, et l'employa en 1228 à la collection des *Décrétales*; il voulut même l'élever au siége métropolitain de Tarragone; mais Raymond préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Élu en 1238 général de son ordre, il se démit de cette charge deux ans après, et contribua beaucoup, par son zèle et ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Merci. Il persuada à Jacques Ier, roi d'Aragon, d'instituer dans ce royaume et dans le Languedoc l'inquisition, et les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, ce qu'il fit avec beaucoup de sagesse. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On a de lui : une *Collection des décrétales*, qui forme le cinquième volume de droit

. Ce rec est liv
t divers

D

réf. ou

e.

ue k.

., L... ist. — ud. Hist. des auteurs ecclés., IV.
oires de l'Académie de législation de Toulouse
18).

1 (P s). du
. Ii s . n.
n
s avec rés udes
On a de émaux de 15
Arts : *La Cene*, d'après Ra-
La Bible, *Le Jugement de*
on ; de M. Odiot : *L'amour de*
o et de Psyché, *mère de volupté*, émail
lu portrait d'Henri II et de Diane de Poi-
n nymphe chasseresse ; *Les premiers*
cabinet de Bruges) ; *Joseph fuyant la*
de Putiphar ; Judith et Holopherne ;
et Bacchus ; Énée et Anchise (cabinet
Préault). Il enlumina le livre de la con-
du Saint-Sacrement à Limoges, de 1556
, manuscrit in-4°, et pour 17 sols, va-
un hectolitre de blé en 1550, il y peignit
nges suspendant à une guirlande de fleurs
ruits les armes de la confrérie. Il était
pour son époque : il avait une maison à
s et aux environs deux vignes payant
l'abbé de Saint-Martial. M. de Laborde
« Pierre Raymond se rapprocha avec le
succès des petits maîtres allemands eux-
, un peu italianisés. Il y a deux hommes
l'artiste et le fabricant; malheureuse-
un éclipse l'autre : c'est le fabricant qui
; c'est à lui que les grandes familles de
berg et de Wurtzbourg adressaient leurs
ndes. Cet artiste de talent dans la gri-
peintée sait disposer son effet, mélanger
aux, et donner à un dessin supportable
d charme et beaucoup d'attrait. Homme
plein de ressources et d'imagination,
itait vingt plats différents par leurs ara-
et la variété des combinaisons, et les
épéter chacun dix fois par ses élèves. »
OND (*Martial*), orfèvre et émailleur
n du seizième et du dix-septième siècle.
lui quelques émaux signés. Il fit un can-
d'argent pour la confrérie du Saint-Sa-
à Limoges.
ls, *Joseph*, était loin d'avoir le talent de
être Pierre Raymond. On pense que les
postérieurs à 1602 et signés I R avec
lys sont de ce maître. Martial AUDOIN.

es du Limousin. — De Laborde, *Notice des*
du Louvre. — Maurice Ardant, *Émailleurs*
lerie de Limoges. — Texier, *Essai sur les*
. — *Bulletin de la Société archéol. et hist.*
usin, t. V. — *Bulletin de la Société d'agricul-*
sciences et des arts de Limoges, n° 2, t. XX.

OND (*Jean-Arnaud*), architecte fran-çais, né à Toulouse, le 9 avril 1742, mort à Paris, le 18 janvier 1811. Fils d'un entrepreneur de bâtiments, il reçut de son père les principes de son art, et vint à Paris se perfectionner sous J.-B. Blondel, Hilaire et Julien-David Leroy. En 1767, ayant remporté le grand prix d'architecture, il partit pour l'Italie, dont durant huit années il visita les principales villes et surtout le Vicentin, où il étudia les chefs-d'œuvre du Palladio. De retour en France (1775), il fut appelé à Montpellier, où il fit exécuter plusieurs travaux importants ; il donna aussi quelques projets d'embellissements pour Nîmes et répara divers monuments romains. En 1784 l'Académie d'architecture lui ouvrit ses rangs. Membre du conseil des bâtiments, architecte du gouvernement, il fut appelé à l'Institut dès la création de ce corps savant. Raymond avait présenté un projet de restauration complète de l'ancien Louvre; mais il mourut sans avoir vu accepter ses idées. On a de lui : *Mémoire sur la construction du dôme de la Madonna-della-Salute, à Venise, comparée avec celle du dôme des Invalides*, avec 7 pl. ; dans le *Recueil de l'Institut* (t. III, 1801) ; — *Projet d'un arc de triomphe, dont l'exécution avait d'abord été arrêtée pour l'emplacement de l'Étoile, sur la grande route de Paris à Neuilly* ; Paris, 1812, in-fol., 6 pl. et portrait.

Biogr. toulousaine.

RAYMOND (*Michel-Joachim-Marie*), général français, né à Serignac, près d'Auch, le 20 septembre 1755, mort le 6 mars 1798, à Haïder-Abad. Il suivit d'abord, comme son père, la carrière du commerce; il résolut d'étendre ses chances de fortune en allant lui-même nouer des relations dans l'Inde. En janvier 1775, muni d'une pacotille assez importante, il partit de Lorient, et après une heureuse traversée se débarrassa avantageusement de ses colis; mais, séduit par l'amour des aventures, il s'engagea comme sous-lieutenant dans le corps commandé par le chevalier de Lassé, au service de Tipou-Saïb. Le 15 avril 1783 il rentra comme capitaine dans les troupes françaises, et devint aide de camp du marquis de Bussy, qu'il quitta en 1786. Il se rendit alors, avec une recommandation de Cossigny, gouverneur de Pondichéry, auprès de Mohammed Ali-Khan, nizam du Dekkan, qui lui accorda une solde de 5,000 roupies par mois (environ 12,000 fr.), et lui permit de lever un corps d'infanterie; ce corps se monta bientôt à quatorze mille hommes les mieux disciplinés que jamais prince indien ait eus à son service : plusieurs officiers français comptaient dans ses rangs. Les Anglais en demandèrent plusieurs fois inutilement la dissolution ; ils en firent enfin un *casus belli*, et les échecs qu'ils reçurent prouvèrent que leurs appréhensions étaient fondées. Après la prise de Pondichéry (21 août 1793), Raymond recueillit les débris des Français, et en forma cinq régiments d'infanterie et un parc de

soixante-seize pièces. En 1794 la guerre ayant éclaté à l'instigation des Anglais entre le nizam et les Mahrattes, Raymond prit le commandement de l'avant-garde mongole, et secondé par Perron, autre officier français, il repoussa plusieurs fois la cavalerie des Mahrattes, en formant des carrés de ses fantassins; il balança ainsi les honteuses défaites des troupes indigènes du nizam, qui put obtenir la paix. En 1796 Raymond battit et fit prisonnier à Sangareddy Ali-Behadder, fils du nizam, révolté contre son père et appuyé par les Anglais. Il survécut peu à cette dernière victoire, et mourut subitement, empoisonné, dit-on, par le premier ministre du nizam, Machir-Moulouk, plus dévoué aux Anglais qu'à son maître. Ali-Khan lui fit des funérailles magnifiques. Le corps d'armée qu'il commandait passa sous les ordres de Perron. Raymond avait fait adopter à ses soldats l'uniforme français, et ses drapeaux étaient surmontés de l'emblème de la liberté. Tout en lui reprochant sa haine implacable contre leur nation, les écrivains anglais rendent justice à sa valeur, à sa loyauté, à ses talents. A. DE L.

Biogr. univ. et portat. des contemp.

RAYMOND (*Jean-Michel*), chimiste français, né le 24 mars 1766, à Saint-Vallier (Drôme), où il est mort, le 6 mai 1837. Se destinant d'abord à la médecine, il prit à Montpellier le grade de docteur, et revint exercer son art dans sa ville natale. Un goût irrésistible pour la chimie lui fit cependant abandonner ses malades pour venir à Paris suivre les leçons de Fourcroy, de Vauquelin et de Berthollet, dont il devint à la fois le disciple et l'ami. Au bout de quelques années, il revint à Saint-Vallier fonder un établissement pour le blanchiment des toiles par un procédé nouveau; mais un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départements du midi, hâter et diriger, en qualité d'inspecteur général, la fabrication des poudres et salpêtres. Cette mission remplie, il reprit ses travaux interrompus; mais ses expériences ayant moins bien réussi qu'il s'y attendait, il se rendit en 1795 à Paris pour suivre les cours de l'École normale, d'où il passa comme préparateur et répétiteur de chimie à l'École polytechnique. Un mémoire sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, qu'il publia dans le *Journal des mines*, obtint les suffrages des savants, et divers articles insérés dans les *Annales de chimie* sur un procédé nouveau pour se procurer promptement, et à peu de frais, une plus grande quantité de gaz hydrogène phosphoré, étendirent bientôt sa réputation. Raymond quitta l'École polytechnique pour recommencer à Saint-Vallier ses expériences de blanchiment des toiles; mais, forcé encore une fois d'y renoncer, il devint en 1802 professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardèche, et bientôt après, Chaptal, ministre de l'intérieur, le nomma à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. Napoléon Ier ayant proposé, en 1810, un prix de 50,000 francs à celui qui couvrirait, pour teindre en couleur bleue, [illegible] couleur plus égale, plus brillante et plus [illegible] que celle qu'avait jusque-là donnée l'in[illegible] Raymond, sans résoudre entièrement le p[illegible] bleme, le fit pourtant beaucoup avancer, [illegible] reçut du gouvernement une gratification [illegible] 8,000 francs pour la découverte d'une cou[illegible] nouvelle connue aujourd'hui sous le nom [illegible] *bleu Raymond*. En 1815, il créa à Saint-V[illegible] lier une fabrique de produits chimiques, e[illegible] 1818 il quitta sa chaire à Lyon pour venir [illegible] riger en personne cet établissement, où il [illegible] troduisit des perfectionnements nombreux. L[illegible] de l'exposition des produits de l'industrie [illegible] 1819, Raymond, comme récompense de ses [illegible] couvertes, reçut une médaille d'or et la croi[illegible] la Légion d'honneur (17 novembre 1819). Q[illegible] ques années après, il laissa à son fils et à [illegible] gendre le soin de continuer ses travaux, et se [illegible] tira dans sa campagne d'Erioux. C'est là qu'i[illegible] cueillit les souvenirs de ses premières études, [illegible] ses expériences, de ses relations avec les sav[illegible] les artistes et plusieurs personnages di[illegible] il les publia sous le titre de : *Souvenirs* [illegible] *oisif* (1836, 2 vol. in-8°). On a aussi de lui : *E[illegible] sur le jeu considéré sous le rapport de la* [illegible] *rale et du droit naturel* (1816, in-8°).

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*. — *Monit. univ.*,

RAYMOND (*Georges-Marie*), savant litt[illegible] teur savoisien, né en 1769, à Chambéry, où i[illegible] mort, le 24 avril 1839. D'une famille origi[illegible] de Sixt en Faucigny, il fit ses études au col[illegible] de sa ville natale. Après avoir exercé de m[illegible] fonctions dans l'administration du ca[illegible] devint en 1792 secrétaire général du dé[illegible] du Mont-Blanc; mais en 1794 il échan[illegible] place contre une chaire d'histoire et de géo[illegible] phie, à laquelle il joignit en 1800 [illegible] thématiques. L'école centrale de Cha[illegible] été réorganisée en 1803, il en eut la directio[illegible] la conserva jusqu'au rétablissement de l[illegible] de Savoie (1815); à cette époque l'ét[illegible] confié à ses soins fut rendu aux jésuit[illegible] mond continua d'y professer la géogra[illegible] mathématiques avec le titre de préfet [illegible] Il était secrétaire perpétuel de la Société r[illegible] de Savoie, à la fondation de laquelle il avait [illegible] tribué, et membre de l'Académie de Turin. C[illegible] un homme aussi savant que vertueux, qui [illegible] mis toute sa vie en pratique les règles de [illegible] duite qu'il prescrivait à ses enfants : « Mépri[illegible] vanités mondaines, privation de tout sup[illegible] afin de pouvoir exercer le précepte de la ch[illegible] chrétienne en venant au secours des infort[illegible] intégrité rigoureuse, travail, courage et r[illegible] tion dans les peines. » Nous citerons de [illegible] *Comptes rendus de l'enseignement* [illegible] *[illegible] à l'École centrale;* Chambéry, 1[illegible] 18[illegible]3, 7 broch., in-4° et in-8°; — *De la p[illegible] ture considérée dans ses effets sur* [illegible] *hommes de toutes les classes;* Paris, 1[illegible]

n-8° ; — *Essai sur l'émulation ;* Ge-
l, in-8° : mentionné honorablement par
t; — *Manuel météorologique du dép.
nt-Blanc ;* Chambéry, 1803, in-8°; —
ysique des études, ou Recherches sur
ctuel des méthodes dans la culture
nces et des lettres ;* Paris, 1804, in-8° ;
*re à M. Villoteau touchant ses vues
possibilité et l'utilité d'une théorie
des principes naturels de la musique ;*
811, in-8° de 262 p. ; suivie de quatre
*à M. Millin sur l'usage de la mu-
ns les églises*, lettres extraites du *Ma-
ncyclopédique ; — Plan d'un cours
que ;* Paris, 1811, in-8° ; — *Notice sur
rmettes ;* Genève, 1811, in-8° ; Cham-
817, 1826, 1838, in-8° : la maison des
ttes, qu'avait habitée J.-J. Rousseau, ap-
t à Raymond ; — *Essai sur la déter-
on des bases physico-mathématiques
musical ;* Paris, 1813, in-8° ; — *Éloge
cal ;* Lyon, 1817, in-8° : couronné par
nie des Jeux Floraux ; — *Éléments de
hie moderne ;* Annecy, 1821, 2 vol.
— *Éloge de Joseph de Maistre ;* Turin,
n-4° : extr. du t. XXVII des *Mémoires
adémie des sciences de Turin ; — Des
aux systèmes de notation musicale ;*
824, in-4° ; — *Saint François de Sales
n ;* Chambéry, 1827, in-8° ; — *Mémoire
carrière politique et militaire du gé-
omte de Boigne, suivi de notes ;* ibid.,
n-8° ; — *L'Ermite de Saint-Saturnin*,
d'articles de mœurs et critiques ; ibid.,
vol. in-8° ; — *Notice sur les poids et
s du duché de Savoie ;* ibid., 1838,
aymond a encore fourni un grand nombre
s de science et de littérature aux *Mé-*
de l'Académie de Turin et de la Société
ie, aux *Annuaires du Mont-Blanc*, à
othèque française de Pougens, au *Ma-
ncyclopédique*, aux *Annales encyclo-
s*, à la *Revue encyclopédique*, à la
phie universelle, aux *Annales de ma-
iques* de Gergonne, et au *Journal de*
(Chambéry, 1816-1828, 18 vol. in-8°),
était le fondateur.

rillet, *Dict. hist. des dép. du Mont-Blanc et
n ;* Chambery, 1807, t. III, p. 177-184. — Mon-
Rendu, *Notice* dans le t. IX des *Mém. de la
de Savoie*. — Quérard, *France littér.*, t. XI.

YMOND (*Louis-Anne-Xavier*), publi-
ançais, né le 20 juin 1812, à Paris. De
heure il adopta les doctrines de l'école
monienne, et écrivit dans *Le Globe* de
s articles qui furent remarqués. Il colla-
ensuite au *Temps*, et entra en 1836 au
l des Débats, dont il est encore un des
urs les plus goûtés. Il fut attaché à l'am-
de M. de Lagrené (décembre 1843),
quelque temps en Chine, visita l'Inde
, et revint en 1846 en Europe. On a de
Afghanistan ; Paris, 1843, in-8° ; —
(avec Dubois de Jancigny), *L'Inde ;* Paris, 1853,
in-8° : ce volume et le précédent font partie de
*L'Univers pittoresque ; — Lettres sur la ma-
rine militaire ;* Paris, 1856, in-8°. M. Raymond
a traduit de l'anglais : *De la puissance des
Sikhs dans le Penjab*, de Prinsep (1836, in-8°),
La Turquie, de P. Urquhart (1836, 2 vol. in-8°),
La Campagne de Chine, de lord Jocelyn (1841,
in-18), et *Seconde Campagne de Chine*, de
Mackenzie (1842, in-18). Depuis 1852 il a fourni
de nombreux articles à la *Revue des deux
mondes*.

Quérard, *France littéraire*, XI.

RAYMOND D'AGILES. *Voy.* AGILES.

RAYMOND-BÉRENGER, comtes de Provence.
Voy. BÉRENGER.

RAYMOND LULLE. *Voy.* LULLE.

RAYMONDIS. *Voy.* PARADIS.

RAYNAL (*Jean*), historien français, né en
1723, à Toulouse, mort le 28 juillet 1807, à Ar-
geliers (Aude). Élevé au collége des Jésuites de
Toulouse et destiné à l'état ecclésiastique, il
tourna ses vues d'un autre côté, suivit des cours
de droit, et fut en 1755 reçu avocat au parle-
ment. Il remplit en 1767 la charge de capitoul.
Cette même année, il fut nommé subdélégué de
l'intendant de Languedoc, et en 1772 envoyé à
Paris pour présenter au roi les cahiers des états
de cette province. Différents mémoires curieux,
restés manuscrits, le firent à son retour admettre
dans le sein de l'académie de Toulouse. A l'é-
poque de la révolution, il se retira dans le village
d'Argeliers près de Narbonne. On a de lui : *His-
toire de la ville de Toulouse, avec une notice
des hommes illustres*, etc. ; Toulouse, 1759,
in-4°. Cet ouvrage est divisé en six livres, et
Raynal a trop souvent copié textuellement, même
dans ses fables, les *Annales* de Lafaille ; toute-
fois il peut être consulté avec fruit, malgré son
cadre resserré.

RAYNAL (*François*), bénédictin, frère du
précédent, né à Toulouse, en 1726, mort à l'ab-
baye de Vallombrosa (Toscane), en 1810. Pro-
fesseur de grec à l'école de Sorèze, il abandonna
la France à l'époque de la révolution, et se retira
à l'abbaye de Vallombrosa, près de Florence, où
il continua à vivre sous l'habit de bénédictin.
Il s'occupa d'une édition des *Fables d'Ésope*
d'après un excellent manuscrit, qu'il découvrit
dans une bibliothèque publique de Florence.
Toutefois, livré à l'enseignement du grec et de
l'hébreu, il laissa ce travail inachevé. En 1809,
Furia profita pour l'édition complète du fabuliste
grec des recherches de Raynal. F.

Hist. de l'école de Sorèze. — *Biogr. toulousaine.* —
A. du Mège, *Hist. des institutions de Toulouse.*

RAYNAL (*Guillaume-Thomas-François*),
historien français, né à Saint-Geniez (Rouergue),
le 12 avril 1713, mort à Paris, le 6 mars 1796.
L'abbé Raynal a eu au dernier siècle une écla-
tante célébrité. D'aveugles admirateurs n'ont
point hésité à l'appeler un grand homme, et à

mettre son nom à côté de ceux de Voltaire, de Montesquieu et de J.-J. Rousseau. Aujourd'hui, nous avons les moyens d'en parler avec indépendance et de l'apprécier à sa juste valeur. Sa longue vie présente trois phases caractéristiques. Obscur jusqu'à cinquante ans, il entra en conquérant dans l'état-major de la société philosophique de l'époque par son *Histoire des deux Indes*, employa à voyager le temps de la persécution et de l'exil, et éclairé, dans ses dernières années, par l'explosion de la révolution, sur la portée et les conséquences des doctrines qu'il avait propagées, il eut le courage et le mérite de les désavouer et de faire entendre le langage de la sagesse. Après de bonnes études chez les jésuites de Pézenas, il fut ordonné prêtre, et se livra pendant quelques années à l'enseignement et à la prédication. Mais, tourmenté d'une secrète ambition, et trouvant le collége de Pézenas un théâtre bien obscur, il quitta les jésuites, et vint à Paris (1747). Il obtint d'être attaché, comme prêtre desservant, à la paroisse de Saint-Sulpice. Ses ressources étaient très-médiocres, et il paraît qu'il se livra à quelques actes de simonie et trafiqua des choses saintes. Cela découvert, il fut renvoyé de la paroisse de Saint-Sulpice. Plus d'espoir de recouvrer une position honorable ou d'arriver à un bénéfice ecclésiastique. Il était jeune encore, dévoré d'ambition. Il renonça ouvertement au sacré ministère, et se jeta avec ardeur dans le monde. Par son adresse et son savoir-faire, il se fit bien venir de quelques seigneurs en crédit, et entra dans la rédaction du *Mercure de France*. A cette ressource il ajouta diverses compilations, et comme l'école philosophique commençait alors à donner le ton à la société en prêchant la réforme des abus, et en attaquant l'ancien régime, il choisit des sujets qui lui offraient l'occasion de déclamer avec chaleur pour la liberté. C'est ainsi qu'il donna successivement l'*Histoire du Stathoudérat* (La Haye, 1748, in-12), œuvre très-médiocre, et l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* (Londres, 1748, in-12, et 1751, in-8°), tout à fait dépourvue de recherches et de critique. D'autres compilations se succédèrent pendant dix ans, des *Anecdotes littéraires* (Paris, 1750, 2 vol. in-12; La Haye, 1756, 4 vol.), des *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe* (Amst., 1753, 1763, 3 vol. in-12), ouvrage que plus tard il étendit et publia sous le titre pompeux de *Mémoires politiques de l'Europe* (1754, 1774, 3 vol.), et dont il fit réimprimer à part un morceau remarquable sur le *Divorce de Henri VIII* (Paris, 1763, in-12), qui mérite d'échapper à l'oubli. Ces divers écrits, dont il était lui-même l'éditeur et le libraire, lui rapportèrent beaucoup d'argent et, ce qui ne le flattait pas moins, le firent accueillir dans les salons à la mode qui dispensaient la renommée, chez Mme Geoffrin, Helvétius, le baron d'Holbach, dont il cultivait soigneusement l'amitié et celle de m breux visiteurs. Au milieu de ces conv spirituelles ou savantes, une grande idée à son esprit ou lui fut suggérée; c'était l'h des colonies dont la découverte du Nou Monde et le passage aux Indes par le Bonne-Espérance avaient amené l'établis et l'influence que ces événements avaien cée en Europe sur la politique des gouv ments, le commerce, la richesse publique e progrès de la civilisation générale. Certe était grandiose, mais d'une immense di à mettre en œuvre. Pour y réussir, il fallu quinze ans au moins d'études et de ches, la connaissance des langues étra des voyages en Amérique et en Asie, et u de composition tout à fait supérieur p pour raconter et pour apprécier. L'abbé était loin de soupçonner la difficulté de l'œu s'il en sentait la grandeur et l'intérêt. I pressé d'arriver à une facile renommée, prit une voie expéditive. Il recueillit des m riaux de divers côtés, ce qui ne veut pas qu'ils fussent des meilleurs, et il obtint de amis de la société d'Helvétius, du baron bach et de Mme Geoffrin, de nombreux cuments, des appréciations, des chapitres tiers, mettant tout le monde à contribution intéressant d'avance tout le monde aux su de l'ouvrage. Annoncé, prôné longtemps à vance comme un ouvrage supérieur, il p enfin, en 1770, en quatre vol. in-8°, et sans d'auteur, avec le titre pompeux d'*Histoire p losophique et politique des établissement du commerce des Européens dans les d Indes*. Il est admis aujourd'hui que cette mière édition était très-imparfaite, bien au-sous de ce que demandait le sujet; et bien les suivantes présentent des améliorations cessives, l'ouvrage n'en garde pas moin graves défauts de fond et de fo e. I sance de renseignements vrais et p manifeste dans beaucoup de chapitres; soit manque d'habileté, soit précipitation travail, Raynal n'a pas su fondre ensem matériaux et les nombreux morceaux qu avait fournis. Il prodigue pêle-mêle les ments oratoires, les formes dramatiques digressions sans art, les déclamations emp ques et pédantes. On y trouve des attaque cessantes contre la religion, contre la puis temporelle des prêtres, contre les divers vernements, et parfois des peintures lubri étrangement amenées, en sorte que l'or faits et des récits est fréquemment interr Nous reconnaîtrons volontiers qu'on y t aussi de belles pages, des renseignements tructifs, des chapitres d'un grand mérite. sont-ils dus à la plume de l'abbé Raynal? les contemporains, surtout Laharpe et Gri s'accordent à faire honneur à Diderot des ceaux les plus intéressants. Suivant Gri

availlé deux années entières à l'*Histoire*
ihique. et près d'un tiers de l'ouvrage
it. La fille de Diderot, Mme de
, av un exemplaire de la première
le l'*his* *e philosophique*, où toutes
dues à plume éloquente de son père
oigneusement indiquées. Mais Diderot
seul qui y ait contribué. D'après les
correspondances littéraires oubliés
xante ans, nous savons que gt au-
vains ont fo rc ou des

ouvert, recumeja, Léveque, mas,
breuil et Deleyre. L'abbé Ra n'eut
; aussi ne fit-il qu une mo-
u des hommes exercés distinguent aisé-
qui lui appartient véritablement d'avec
loit à l'obligeance de ses amis ou à l'ar-
il avait donné. Dans son propre parti,
butte à plus d'une critique, et la cor-
nce de Voltaire renferme plus d'un trait
contre le style ampoulé et les exagéra-
rlesques qui déparent maint chapitre.
hardiesse des attaques contre les gou-
nts, le livre circula, sans qu'ils parus-
ger à exercer des rigueurs. On ne prit
récaution que d'en defendre l'introduc-
France par arrêt de décembre 1779, le-
a presque sans effet. L'abbé Raynal re-
donc tranquillement argent et renom-
is ce n'était pas assez pour son ambi-
aspirait à une célébrité éclatante qui fit
on nom en Europe et hors de l'Europe.
t y parvenir sans avoir l'honneur de la
on et d'un exil passager? Il prépara à
une édition nouvelle, où il fondit des
ments précieux que, dans un voyage
t en Hollande et en Angleterre, il s'était
sur leurs colonies d'Asie et sur la Chine,
documents sur l'Amérique espagnole
avait envoyés le comte d'Aranda, mi-
roi d'Espagne. Mais il y laissa encore
ntroduisit bien des hors-d'œuvre et des
éclamatoires, dans lesquelles il semble
n chaire pour tonner contre les préju-
la leçon aux rois et endoctriner les
Il fit en secret composer à Paris cette
dont on ne tira que trois exemplaires.
x fut expédié à Genève, pour y être im-
lui-même se rendit en Suisse pour en
r l'exécution. Toujours attentif à jouer
t à occuper la renommée, il saisit l'oc-
ce voyage pour s'efforcer de réconci-
leux partis qui divisaient la république
e. Il n'y réussit pas, mais il eut la sa-
de faire des dîners délicats avec les
posés, que ses manières avaient séduits.
pris qu'aucun monument ne consacrait
ir glorieux de Furst, Melchtal et Stauf-
s trois héros de l'indépendance helvé-
ffrit d'en construire un à ses frais, et encore aujourd'hui on voit dans une île du lac de Lucerne l'obélisque élevé en leur honneur. Mais était-il de bon goût de se mettre personnellement en scène? C'est ce qu'il fit pourtant, en faisant mettre son buste, sculpté par Tassaert, à côté de l'image de ces patriotes illustres dont cinq siècles avaient poétisé la gloire. A son passage à Lyon, il fut nommé membre de l'Académie de cette ville. Pour reconnaître cet honneur, il remit à cette société les fonds de deux prix, l'un de la valeur de 600 livres, l'autre de 1,200, et proposa pour sujet du premier une question relative à l'industrie spéciale de Lyon, et pour sujet du second l'examen de cette question : *La découverte de l'Amérique a-t-elle été nuisible ou utile au genre humain?* Question d'un haut intérêt sans doute, mais trop vaste, et qui même aujourd'hui, avec notre expérience agrandie par le temps et les révolutions dont nous avons été témoins, nous semble presque impossible à résoudre d'une manière satisfaisante.

Raynal n'avait pas donné son nom à la première édition de son *Histoire des deux Indes*; il se nomma dans l'édition de Genève (1780, 5 vol. in-4°, ou 16 vol. in-8°, et atlas), et y mit en tête son portrait, dans lequel le peintre lui avait donné une physionomie d'une expression théâtrale : « Sot portrait! s'écrie Grimm dans sa Correspondance, et qui lui ressemble si peu ». Bien que défendue, la nouvelle édition pénétra facilement en France, et un des volumes qui renfermait les passages les plus violents sur la religion fut placé sous les yeux de Louis XVI. Le roi fut vivement blessé dans ses sentiments religieux, et donna ordre à ses ministres d'agir contre l'auteur. L'autorité cependant procéda avec beaucoup de ménagements. L'avocat général Seguier, chargé des poursuites, fit avertir Raynal de pourvoir à sa sûreté. Le philosophe eut le temps de mettre sa fortune à l'abri de toute atteinte et de trouver un refuge à Spa. En mai 1781, le parlement de Paris condamna le livre à être brûlé par la main du bourreau; il ordonna d'en arrêter l'auteur et de séquestrer ses biens. Mais ces mesures ne furent que de vaines formalités, et l'ouvrage qu'on voulait flétrir n'en eut que plus de célébrité et de vogue. Pendant que la Sorbonne proclamait ses censures, et que plusieurs évêques tonnaient contre lui dans leurs mandements, Raynal était à Spa l'objet d'un accueil plein d'empressement et de distinction. C'est là qu'il fit connaissance avec le prince Henri de Prusse, qui se déclara son protecteur. De Spa il se rendit à Saxe-Gotha, et ensuite à Berlin. Il espérait et désirait beaucoup être promptement invité à Postdam par Frédéric II, suivant l'usage suivi à l'égard des étrangers distingués. Mais les semaines, les mois s'écoulèrent sans que le roi le fît appeler. Ce prince philosophe n'avait pas oublié une apostrophe très-violente que l'auteur lui avait adressée dans son *Histoire philosophique* :

O Frédéric, tu fus un roi guerrier, etc., et prit un plaisir malicieux à la faire expier au voyageur par une longue et humiliante attente. Raynal se décida enfin à demander par écrit une audience. Frédéric l'accorda, mais conserva toute sa supériorité d'esprit et de persiflage dans cette entrevue. Il faut en lire les détails très-piquants dans le tome III des *Souvenirs* de Thiébault. L'abbé chercha dans une seconde audience à étonner et éblouir Frédéric par un grand étalage d'éloquence et de haute politique. Le roi le laissa parler tout à son aise, pour mieux le juger, et il écrivit ensuite à d'Alembert : « J'ai vu votre abbé Raynal ; il parle beaucoup : à la manière dont il me parlait de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples, je croyais m'entretenir avec la Providence. Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude de ses calculs : j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie sur un écu. » Cet éloge ironique n'a pas besoin de remarque. D'après Thiébault, Berlin fut aussi peu favorable à Raynal que Frédéric. On lui trouva beaucoup de jactance et de prétentions. Il visita ensuite Saint-Pétersbourg, où Catherine II le reçut bien par politique. N'était-il pas un des coryphées de cette société philosophique dont cette princesse mettait tant de soin et d'habileté à s'assurer les éloges et l'influence toute puissante sur l'opinion? En 1787, ses amis obtinrent son rappel en France; mais en raison de l'arrêt du parlement que le gouvernement ne pouvait casser, le séjour à Paris lui fut interdit. Raynal se fixa d'abord à Saint-Geniez, sa patrie. L'ennui l'y gagna bientôt, et il accepta l'hospitalité que lui offrait à Toulon un de ses amis, Malouet, alors intendant de la marine. Ayant eu occasion de visiter le midi de la France, il remarqua, dit-il dans une lettre, beaucoup de misère et de découragement dans les campagnes, et pour y remédier autant qu'il était en lui, il donna à l'assemblée provinciale de la haute Guyenne 1,200 livres de rente perpétuelle, qui devaient être annuellement distribuées aux petits cultivateurs propriétaires qui auraient le mieux exploité leurs terres. Plus tard, les départements de l'Aveyron et du Lot durent se partager cette rente. Voilà une excellente action, d'autant meilleure qu'elle est faite sans ostentation. A l'approche de la révolution, Raynal fut nommé député aux états généraux par la ville de Marseille. Il n'accepta point, à cause de son grand âge, et fit nommer Malouet, son ami. L'un des premiers actes de celui-ci fut de proposer, le 15 août 1790, un décret tendant à annuler la sentence prononcée en 1781 contre l'abbé Raynal. Cette proposition passa, malgré l'opposition d'un membre de la minorité, qui fit quelques remarques sévères sur des torts anciens. Cette réhabilitation était une justice envers un vieillard à qui il avait été permis de rentrer dans sa patrie. La crise politique, qui présageait une grande rénovation sociale, avait fait une profonde impression [illegible] esprit. Il prévoyait que la révolution so[illegible] pourrait s'accomplir qu'au milieu des ca[illegible] phes et des torrents de sang, et l'ancie[illegible] sophe, autrefois si ardent, était revenu [illegible] opinions modérées. En décembre 1790, il [illegible] sous le titre de *Lettre de l'abbé Ra[illegible] l'Assemblée nationale*, une brochure [illegible] nyme qui contenait une vive critique d[illegible] nions et des actes de l'assemblée. Elle [illegible] comte de Guibert, mais paraissait exprim[illegible] lement les sentiments de l'abbé Raynal. [illegible] contesta fortement l'exactitude. Bientôt l[illegible] ne fut plus possible. Le 31 mai 1791, [illegible] adressa lui-même au président une lett[illegible] quente, où, après avoir tracé un sombre [illegible] de l'état de la France, des persécutions c[illegible] clergé, de la tyrannie populaire contre [illegible] nions, des désordres et des excès commi[illegible] peuple avec impunité, et tout cela au no[illegible] liberté, il déclarait son profond regret [illegible] pelant « qu'il était un de ceux qui, [illegible] mant une indignation généreuse contre [illegible] voir arbitraire, avaient peut-être donné de[illegible] à la licence et à l'anarchie », et où e[illegible] vouant les erreurs et les opinions rév[illegible] naires du passé, il donnait aux législat[illegible] l'Assemblée des conseils empreints de [illegible] et de prévoyance, et exprimés dans le pl[illegible] langage. Telle était alors l'effervescence [illegible] sions contraires, que la lecture de cett[illegible] (qu'il serait bon de lire en entier) p[illegible] dans l'assemblée la scène la plus orage[illegible] journaux du temps accablèrent Raynal [illegible] et crièrent à la palinodie. Il y eut une [illegible] pamphlets, plus ou moins virulents, c[illegible] *vieillard tombé dans l'enfance et l[illegible] tage*. Les hommes qui se piquaient [illegible] dérés disaient que la lettre de Rayna[illegible] tempestive, et qu'il s'y montrait moral[illegible] grin et homme de cabinet plutôt qu[illegible] d'Etat. Pour échapper à des insultes e[illegible] attaques, Raynal se retira à Passy. Il [illegible] point, et à l'époque terrible où la succes[illegible] législatures n'était que la succession des [illegible] qui se dévoraient l'une l'autre, il alla [illegible] cher dans un humble asile à Montlhéry [illegible] fut épargnée; cependant il paraît que [illegible] terreur il se vit dépouillé, à plus de [illegible] vingts ans, de ses meubles et de son arg[illegible] Ayant fait un petit voyage à Paris, il s[illegible] à Chaillot pour y voir un ami. Il pri[illegible] tomba malade, et ce fut là qu'il expira, à [illegible] vingts-trois ans. Peu avant sa mort, l[illegible] toire, qui s'occupait d'organiser l'In[illegible] avait nommé membre pour la classe [illegible] mais il n'y prit point séance. Son éloge [illegible] noncé par J. Lebreton, au nom de l[illegible] dans la première réunion publique de c[illegible] savant.

De nombreuses éditions ont été faite[illegible] tout à l'étranger, de l'ouvrage célèbre d[illegible]

Raynal. *La France littéraire* donne une bibliographie très-complète en ce qui le concerne. Nous devons nous borner à quelques traits. Un armateur de Bordeaux, J. Dutasta, communiqua à Raynal d'importantes recherches sur le commerce et les mœurs de l'Inde. Un abbé Martin, ex-jésuite, mort à Saint-Germain, en 1799, lui fournit des travaux considérables. Deleyre a rédigé le vingt-neuvième livre, qui seul forme le dixième volume de l'édition en dix volumes, sous le titre particulier de *Tableau de l'Europe*. Un livre de cette nature, fait par tant de mains, doit donc offrir de grandes inégalités : l'excellent, le bon, le mauvais y sont confondus. D'après ce que nous avons dit, on peut juger de la justesse d'appréciation de quelques biographes, et des éditeurs, après eux, qui ont vanté cet ouvrage, « comme un des plus beaux monuments du dix-huitième siècle, » et qui ont dit que « après l'immortel ouvrage de Montesquieu il n'en est pas de plus digne de passer à la postérité la plus reculée ! » L'abbé Raynal, revenu à des idées saines et judicieuses, préparait une édition nouvelle de son *Histoire philosophique*, dont il aurait retranché les déclamations et les hors-d'œuvre de théâtre, et où il se proposait de mettre son ouvrage en harmonie avec l'état des colonies. La mort l'empêcha d'accomplir son dessein. En 1820, un homme très-compétent, Peuchet, présida à une nouvelle édition, corrigée et augmentée, disait-on, d'après les manuscrits autographes de l'auteur (la vérité est que ces corrections et additions sont insignifiantes); elle était en dix volumes, accompagnée d'une *Notice biographique de Raynal* par A. Jay, remplie de lieux communs pour les faits et pour l'éloge, et complétée par deux volumes excellents de Peuchet sur la situation des colonies à cette époque. Plus tard Peuchet donna aussi l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans l'Afrique septentrionale, ouvrage* (supposé) *posthume de Raynal*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. L'*Histoire philosophique des deux Indes* a été abrégée, réfutée, traduite dans presque toutes les langues. Un citoyen de la Virginie, Mazzey, en donna une bonne réfutation, sous le titre de *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis*; Paris, 1788, 4 vol. in-8°. Un Hollandais publia, en 1791, un extrait sur le commerce et les colonies de la Hollande. Le duc d'Almodovar, grand d'Espagne, donna une traduction condensée de l'*Histoire philosophique*, purgée des déclamations, et des inexactitudes sur les colonies espagnoles. J. CHANUT.

A. Jay, *Notice biographique sur Raynal*; 1821, in-8°. — Grimm, *Correspondance*; 1812. — Thiebault, *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 5 vol. in-8°. — Ch. Pongens, *Lettres philosophiques*; 1826. — Cherhal-Montreal, *Éloge philosophique et politique de Raynal*; 1796, broch. de 78 pages, in-8°. — *Raynal démasqué, ou lettres sur sa vie et ses ouvrages*; 1791, in-8°.

RAYNAL (*Paul* CHAUDRU DE), administrateur français, né le 4 octobre 1797, à Bourges, mort à Paris, le 4 décembre 1845. Fils d'un inspecteur général de l'université, il a été sous-intendant militaire de première classe, et professeur d'administration militaire à l'École d'état-major. Il a publié : *De la domination française en Afrique*; Paris, 1832, in-8°; — *Pensées, essais et maximes de J. Joubert, suivis de lettres à ses amis et précédés d'une notice sur sa vie*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; réimpr. avec des additions en 1850.

Docum. partic.

*RAYNAL (*Louis-Hector* CHAUDRU DE), frère du précédent, né à Bourges, le 28 janvier 1805. Avocat à la cour de Bourges en 1829, il fut, de 1833 à 1841, substitut du procureur général, avocat général et premier avocat général à la même cour. Destitué en mars 1848, et rétabli en mai 1849, il fut nommé procureur général à Caen (juillet 1849) et avocat général à la cour de cassation (11 février 1852). Il a publié : *Études sur la Coutume du Berry*; dans la *Revue de législation*, 1840; — *Annuaire du Berry*; Bourges, 1840 et ann. suiv., in-18, en société avec M. Adolphe Michel; — *Histoire du Berry, depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1789*; Bourges, 1844-1847, 4 vol. in-8°, avec cartes et plans : ouvrage considérable, auquel l'Académie française a décerné en 1847 le prix Gobert; — des discours de rentrée, etc. M. de Raynal est membre de la Société des antiquaires de France.

Documents particuliers.

RAYNAUD (*Théophile* RAINAUDO, en français), célèbre jésuite italien, né le 15 novembre 1583, à Sospello (comté de Nice), mort le 31 octobre 1663, à Lyon. Après avoir achevé son cours de philosophie à Avignon, il entra dans la Société de Jésus (1602), régenta d'abord les basses classes, et fut ensuite chargé de professer la philosophie et la théologie à Lyon. Choisi en 1631 pour confesseur du prince Maurice de Savoie, il se rendit à Paris; mais n'ayant pas voulu réfuter, suivant la proposition que lui en avait faite Richelieu, un théologien espagnol qui s'était élevé contre l'alliance récemment conclue entre la France et les protestants de l'Allemagne, il jugea à propos de quitter la capitale. Ses supérieurs le firent passer à Chambéry. L'évêché de cette ville étant devenu vacant par la mort du frère de saint François de Sales (1637), il fut vivement sollicité par les membres du sénat de l'occuper. Loin de se rendre à leurs désirs, Raynaud se hâta de retourner à Lyon; il ne revit la Savoie qu'en 1639, et pour son malheur. Il avait durant son séjour à Chambéry contracté une étroite amitié avec le père Pierre Monod, son confrère, et lorsqu'il apprit sa détention dans la forteresse de Montmélian, il s'efforça par tous les moyens de la faire cesser. Richelieu prit de l'ombrage de ce zèle bien naturel entre amis, et, ne pouvant

croire que les relations de Raynaud avec un prisonnier d'État fussent complétement innocentes, il sollicita et obtint de la cour de Savoie l'arrestation de l'infortuné jésuite. Au bout de trois mois il fut relâché, et chercha un refuge à Carpentras, qui appartenait alors aux États du pape. La haine de ses ennemis ne l'y laissa pas longtemps en repos. Par ordre du cardinal légat Antonio Barberini, il fut conduit à Avignon et enfermé pendant six mois dans une chambre du palais pontifical. A peine libre, il partit pour Rome avec le manuscrit des *Heteroclita spiritualia*, dont l'impression avait été suspendue, le soumit à l'examen du père Alegambe, et obtint l'autorisation de le mettre au jour. En 1645 il retourna à Rome, en compagnie du cardinal Federigo Sforza, et fut présenté au pape et au sacré collége comme un des plus fermes champions des droits du saint-siége. Il fit encore deux voyages dans la ville éternelle : la première fois, en 1647 : il y occupa pour quelque temps une chaire de théologie; la seconde, en 1651 : il y assista à l'assemblée générale de son ordre. Il lui fut enfin permis de s'établir définitivement à Lyon, et il y passa le reste de sa vie dans l'enseignement et la composition de ses ouvrages. Il mourut d'apoplexie, à l'âge de quatre-vingts ans. Le père Raynaud avait toutes les qualités d'un bon religieux : il était sobre, réservé, pieux, plein de zèle pour les œuvres de charité; mais, une fois la plume à la main, il ménageait peu ses adversaires et se montrait mordant et irascible. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages, qui, malgré un style outré, prolixe et trivial, furent presque tous accueillis avec faveur; Tiraboschi ne peut s'empêcher de les comparer « à un de ces vastes magasins encombrés de marchandises de toutes espèces, bonnes et mauvaises, anciennes et modernes, utiles et inutiles, parmi lesquelles chacun peut rencontrer, avec du goût et de la patience, quelque chose qui lui convienne ». Ceux des écrits du père Raynaud qui méritent d'être cités sont : *Theologia naturalis;* Lyon, 1622, 1637, in-4°; — *Splendor veritatis moralis;* ibid., 1627, in-8° : sous le nom de Stephanus Emonerius; — *Moralis disciplina;* ibid., 1629, in-fol.; — *Indiculus sanctorum lugdunensium;* ibid., 1629, in-12; — *Calvinismus, bestiarum religio;* Paris, 1630, in-12 : sous le nom de Rivière; — *De communione pro mortuis;* Lyon, 1630, in-8° : il prétend que les sacrements n'ont de vertu qu'à l'égard de ceux qui les reçoivent, sentiment fort juste, qui fut censuré à Rome; — *De martyrio per pestem;* ibid., 1630, in-8° : dans ce livre, mis à l'index, il veut montrer que ceux qui s'exposent volontairement à mourir de la peste en assistant les pestiférés sont de véritables martyrs; — *Nova libertatis explicatio;* Paris, 1632, in-4° : contre le père Gibieuf, oratorien; — *Metamorphosis latronis in apostolum apostolique in latronem;* Lyon, 1634, 2 vol. in-8°, suivi de plusieurs autres traités;

— *De ortu infantium contra naturam, sectionem cæsaream;* ibid., 1637, in-8° : curieux et singulier; — *Hipparchus de ... gioso negotiatore;* Francopolis ... 1642, in-8° : ouvrage satirique tr... (Chambéry, 1645, in-8°, par Trip..., des enfants naturels du duc de Savoie; ... terdam, 1761, in-12); — *Dypticha Ma...* Grenoble, 1643, in-4°; — *Mala bonorum ... siasticorum;* Lyon, 1644, in-4°; — *De ... corruptione cadaverum;* Avignon, 1645, i... dissertation écrite à l'occasion du cadavre ... femme trouvé en 1642 à Carpentras sans ... apparence de décomposition, ... depuis très-longtemps : Rayn... l'*incorruption* de ce corps, ne pouvant ... tribuée à une cause naturelle ni ... démon, pourrait bien être due a... munératrice de Dieu; mais, ajoute-t-il, ... cette dernière supposition est loin d'... trée, on fera bien d'attendre ce que ... à cet égard; — *Heteroclita spiritualia;* ... noble, 1646, in-8°; Lyon, 1654, in-4° : ... des pratiques extraordinaires que la s... tion, l'ignorance et le relâchement ont ... duites dans la religion; — *Vitæ ac morti... manæ terminalia;* Orange, 1646, in-8° : ... a pas lieu de douter, suivant l'auteur, que ... n'ait fixé le terme de la vie de quelques ... méchants; mais d'ordinaire la durée de ... des hommes et le moment de leur mort ... de causes naturelles; — *Trinitas patri... rum;* Lyon, 1647, in-8° : notices sur ... Stylite, François de Paule et Ignace de L... — *Erotemata de malis ac bonis libr... que justa aut injusta eorumdem con...* ibid., 1650, in-4° : ce traité, rempli de r... curieuses, fut composé à l'occasion ... dent (*De martyrio per peste...*) ... censuré; Raynaud établit qu'on p... les meilleurs livres au moyen de ... prétations, et il prescrit aux censeurs le... qu'ils doivent observer, hardiesse qui le ... damner une seconde fois; — *Theolo... trum;* Anvers, 1652, in-fol.; — *De so... terius sexus frequentatione per sacr... ligiosos homines;* Lyon, 1653, in-8° : ... *pulare Marianum;* Paris, 1654, i... soutient, contre Launoy, la dévoti... laire et les merveilleux effets qu'on ... aussi les carmes, qui avaient inventé ce... tique, lui firent-ils à sa mort un service ... dans tous les couvents de l'ordre; — *... exterisque capitis tegminibus, tam ... quam profanis;* Lyon, 1655, in-4°, et ... t. VI des *Antiq. roman.* de Grævius ... d'Amsterdam, 1671, in-12, n'est pas co... — *Eunuchi, nati, facti, mystici, ex s... humana literatura illustrati; pu... emasculatores ob musicam quo loco ha...* Dijon, 1655, in-4° : sous le nom de J... bert; « il traite d'une manière fort

[illegible] , de tout ce qui regarde les eunuques ; [illegible] oublié la question la plus curieuse, sa[illegible] peuvent se marier » ; on trouvera d'am[illegible] là-dessus dans le *Tr*[illegible] *des eunu*[illegible] (1707, [illegible] 2) de Ch. A[illegible] — *Hercules* [illegible]; Aix, 1656, [illegible] sous le nom [illegible] [illegible]tard : c'est un[illegible] virulente di[illegible] Jean de L[illegible], qu'il fustige sous le [illegible] de ; — *Trias* [illegible]; Ly[illegible] : notices sur [illegible]t d'[illegible], [illegible]d et César de [illegible] — [illegible] *as, Japoniam* [illegible] Ly[illegible] 1659, in-8° : [illegible] — *O parasce*[illegible] [illegible] prêcher [illegible] avant la [illegible] par un [illegible] le P. [illegible] ne pr[illegible] seule lettre le su[illegible] le ses sermons ; — [illegible]*agiologium* [illegible]; ibid., 1662, in-fol.; dans ses *Œuvres*, t. VIII ; — *De immunitate autorum cyriacorum a censura ;* ibid., vers 1662, in-8° : cet ouvrage, un des plus violents de l'auteur et où les dominicains sont livrés au ridicule, fut condamné au feu par les parlements d'Aix et de Toulouse et réfuté par Jean Calas (*Candor lilii ;* Paris, 1664, in-8°). Entre autres éditions, le P. Raynaud a publié celle des *Opera omnia* de saint Anselme de Cantorbéry (Lyon, 1630, in-fol.). Vers la fin de sa vie il avait entrepris de faire réimprimer tous ses écrits ; la mort l'ayant empêché d'exécuter ce dessein, le P. Bertet s'en chargea, et fit achever l'édition (Lyon, 1665, 19 vol. in-fol.) ; elle fut complétée en 1669 par un vingtième volume, intitulé *Apopompeius*, c'est-à-dire *Le Bouc émissaire*, et contenant les écrits dont le jésuite n'avait point osé assumer la responsabilité ; mais cette édition n'eut aucun débit, et ruina complétement les libraires, Horace Boissat et Georges Remi, qui l'avaient entreprise. P. L.

Sotwel, *Script. Soc. Jesu.* — De Backer frères, *Bibl. de la Compagnie de Jésus.* — Moreri. — Bayle, et *Remarques* de Joly. — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclesiast.* — Colonia, *Hist. de la ville de Lyon.* — Z. Collombet, *Études sur les historiens du Lyonnais*, I, 128. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII, 182. — Niceron, *Mémoires*, XXVI. — Michault, *Mélanges philolog.*, II, 346. — Sa *Vie*, écrite par lui-même, se trouvait dans les manuscrits de la bibliothèque des jesuites de Lyon.

RAYNEVAL (*Joseph-Matthias* GÉRARD (1) DE), publiciste français, né à Massevaux (haute Alsace), en 1746, mort à Paris, le 31 décembre 1812. Il commença à l'université de Fribourg en Brisgau ses études, qu'il acheva à Strasbourg. Son frère aîné, secrétaire de la légation de France près de la cour palatine, le fit attacher à cette légation comme secrétaire interprète. Il occupait cet emploi lorsque, sur la demande du duc de Choiseul, il composa, sous le titre d'*Institution au droit public d'Allemagne*, Leipzig, 1766, in-8°., un ouvrage qu'il publia pendant qu'il était secrétaire de légation à Dresde. De cette ville il passa à Ratisbonne, où il devint chargé d'affaires, puis à Dantzick, où il resta plus de cinq années en qualité de résident et de consul. En 1774, il devint premier commis au département des affaires étrangères, place qu'il perdit en 1792, quand Dumouriez, devenu ministre, fit un changement complet dans ses bureaux. Gérard de Rayneval avait pris part à diverses négociations difficiles, et avait reçu en 1778 le titre de secrétaire du conseil d'État, et en 1783 celui de conseiller d'État. Rendu à la vie privé, il fut élu en 1804 correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut. Ayant été consulté par le grand-duc de Bade, qui voulait modifier la constitution de ses États, il rédigea un projet, qu'il porta lui même à Carlsruhe ; mais à son retour en France il fut arrêté et conduit à Vincennes comme prisonnier d'État, sans avoir jamais pu connaître la véritable cause de cet acte arbitraire. Outre l'écrit déjà cité, Gérard de Rayneval a laissé : *Institutions du droit de la nature et des gens ;* Paris, 1803, in-8° ; nouv. (3e) édit., Paris, 1832, 2 vol. in-8° ; — *De la liberté des mers ;* Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Il s'était occupé dans ses dernières années d'un commentaire des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, par Machiavel : travail resté trop imparfait pour être imprimé. Barbier lui attribue la traduction de l'anglais des *Principes du commerce entre les nations*, par B. Vaughan ; Paris, 1789, in-8°. E. REGNARD.

(1) La famille Gérard était originaire de l'Alsace, où elle avait rempli des charges municipales. Joseph-Matthias fut connu depuis son retour en France (1774) sous le nom de *Rayneval*, qu'il prit pour se distinguer de son frère aîné, *Conrad-Alexandre*, appelé *le grand Gerard*. Ce dernier, qui avait été recommandé à Choiseul par le savant Schœpflin, fut secrétaire d'ambassade à Vienne, puis premier commis des affaires étrangères. Envoyé en 1778 aux États-Unis comme ministre plénipotentiaire, il revint en 1779, et fut nommé preteur royal à Strasbourg. Il mourut en 1790.

Notice biog. sur M. de Rayneval, en tête des *Inst. du droit de la nature et des gens*, édit. de 1832.

RAYNEVAL (*François-Maximilien* GÉRARD, comte DE), diplomate français, fils du précédent, né à Versailles, le 8 octobre 1778, mort à Madrid, le 16 août 1836. Très-jeune encore, il fut attaché à l'ambassade de Suède, puis passa en qualité de second secrétaire à Saint-Pétersbourg (1801). Au commencement de 1805, il devint premier secrétaire à Lisbonne, sous le général Junot, qui y était envoyé comme ambassadeur. Le général ayant été brusquement rappelé, Rayneval resta seul chargé des affaires. Il eut ordre de présenter à la cour de Portugal l'*ultimatum* de Napoléon, ultimatum rigoureux, qui en cas de refus devait être suivi de l'envoi d'un corps d'armée. Le gouvernement portugais répondit par un refus, et Jean VI se détermina à quitter ses États d'Europe (1807). La rupture ayant été déclarée, Rayneval revint à Paris. Il fut bientôt désigné comme premier secrétaire d'ambassade de Caulaincourt, envoyé à Saint-Pétersbourg en mission extraordinaire, et occupa ce poste jusqu'à

mettre son nom à côté de ceux de Voltaire, de Montesquieu et de J.-J. Rousseau. Aujourd'hui, nous avons les moyens d'en parler avec indépendance et de l'apprécier à sa juste valeur. Sa longue vie présente trois phases caractéristiques. Obscur jusqu'à cinquante ans, il entra en conquérant dans l'état-major de la société philosophique de l'époque par son *Histoire des deux Indes*, employa à voyager le temps de la persécution et de l'exil, et éclairé, dans ses dernières années, par l'explosion de la révolution, sur la portée et les conséquences des doctrines qu'il avait propagées, il eut le courage et le mérite de les désavouer et de faire entendre le langage de la sagesse. Après de bonnes études chez les jésuites de Pézenas, il fut ordonné prêtre, et se livra pendant quelques années à l'enseignement et à la prédication. Mais, tourmenté d'une secrète ambition, et trouvant le collége de Pézenas un théâtre bien obscur, il quitta les jésuites, et vint à Paris (1747). Il obtint d'être attaché, comme prêtre desservant, à la paroisse de Saint-Sulpice. Ses ressources étaient très-médiocres, et il paraît qu'il se livra à quelques actes de simonie et trafiqua des choses saintes. Cela découvert, il fut renvoyé de la paroisse de Saint-Sulpice. Plus d'espoir de recouvrer une position honorable ou d'arriver à un bénéfice ecclésiastique. Il était jeune encore, dévoré d'ambition. Il renonça ouvertement au sacré ministère, et se jeta avec ardeur dans le monde. Par son adresse et son savoir-faire, il se fit bien venir de quelques seigneurs en crédit, et entra dans la rédaction du *Mercure de France*. A cette ressource il ajouta diverses compilations, et comme l'école philosophique commençait alors à donner le ton à la société en prêchant la réforme des abus, et en attaquant l'ancien régime, il choisit des sujets qui lui offraient l'occasion de déclamer avec chaleur pour la liberté. C'est ainsi qu'il donna successivement l'*Histoire du Stathoudérat* (La Haye, 1748, in-12), œuvre très-médiocre, et l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* (Londres, 1748, in-12, et 1751, in-8°), tout à fait dépourvue de recherches et de critique. D'autres compilations se succédèrent pendant dix ans, des *Anecdotes littéraires* (Paris, 1750, 2 vol. in-12; La Haye, 1756, 4 vol.), des *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe* (Amst., 1753, 1763, 3 vol. in-12), ouvrage que plus tard il étendit et publia sous le titre pompeux de *Mémoires politiques de l'Europe* (1754, 1774, 3 vol.), et dont il fit réimprimer à part un morceau remarquable sur le *Divorce de Henri VIII* (Paris, 1763, in-12), qui mérite d'échapper à l'oubli. Ces divers écrits, dont il était lui-même l'éditeur et le libraire, lui rapportèrent beaucoup d'argent et, ce qui ne le flattait pas moins, le firent accueillir dans les salons à la mode qui dispensaient la renommée, chez Mme Geoffrin, Helvétius, le baron d'Holbach, dont il cultivait soigneusement l'amitié et celle de leurs nombreux visiteurs. Au milieu de ces conversations spirituelles ou savantes, une grande idée s'offrit à son esprit ou lui fut suggérée; c'était l'histoire des colonies dont la découverte du Nouveau Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance avaient amené l'établissement, et l'influence que ces événements avaient exercée en Europe sur la politique des gouvernements, le commerce, la richesse publique et les progrès de la civilisation générale. Certes, l'idée était grandiose, mais d'une immense difficulté à mettre en œuvre. Pour y réussir, il aurait fallu quinze ans au moins d'études et de recherches, la connaissance des langues étrangères, des voyages en Amérique et en Asie, et un talent de composition tout à fait supérieur pour choisir, pour raconter et pour apprécier. L'abbé Raynal était loin de soupçonner la difficulté de l'œuvre, s'il en sentait la grandeur et l'intérêt. Il était pressé d'arriver à une facile renommée, et il prit une voie expéditive. Il recueillit des matériaux de divers côtés, ce qui ne veut pas dire qu'ils fussent des meilleurs, et il obtint de ses amis de la société d'Helvétius, du baron d'Holbach et de Mme Geoffrin, de nombreux documents, des appréciations, des chapitres entiers, mettant tout le monde à contribution, et intéressant d'avance tout le monde aux succès de l'ouvrage. Annoncé, prôné longtemps à l'avance comme un ouvrage supérieur, il parut enfin, en 1770, en quatre vol. in-8°, et sans nom d'auteur, avec le titre pompeux d'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Il est admis aujourd'hui que cette première édition était très-imparfaite, bien au-dessous de ce que demandait le sujet; et bien que les suivantes présentent des améliorations successives, l'ouvrage n'en garde pas moins de graves défauts de fond et de forme. L'insuffisance de renseignements vrais et judicieux manifeste dans beaucoup de chapitres; de soit manque d'habileté, soit précipitation au travail, Raynal n'a pas su fondre ensemble ses matériaux et les nombreux morceaux qu'on avait fournis. Il prodigue pêle-mêle les mouvements oratoires, les formes dramatiques, digressions sans art, les déclamations emphatiques et pédantes. On y trouve des attaques incessantes contre la religion, contre la puissance temporelle des prêtres, contre les divers gouvernements, et parfois des peintures lubriques étrangement amenées, en sorte que l'ordre des faits et des récits est fréquemment interrompu. Nous reconnaîtrons volontiers qu'on y trouve aussi de belles pages, des renseignements instructifs, des chapitres d'un grand mérite. sont-ils dus à la plume de l'abbé Raynal? Tous les contemporains, surtout Labarpe et Grimm s'accordent à faire honneur à Diderot des morceaux les plus intéressants. Suivant Grimm, il

availlé deux années entières à l'*Histoire* *hique*. et s·d'un tiers de l'ouvrage fille de Diderot, Mme de avait un exemplaire de la première l'*Histoire philosophique*, où toutes à la plume éloquente de son père usement indiquées. Mais Diderot seul qui y ait contribué. D'après les et correspondances littéraires publiés ans, nous savons que vingt au- vains ont fourni des morceaux ou des entiers, et les principaux noms d'entre ritent d'être cités; ce sont d'Holbach, Guibert, Pechméja, Lévesque, Thomas, Dubreuil et Deleyre. L'abbé Raynal n'eut 'à arranger; aussi ne fit-il qu'une mo- b des hommes exercés distinguent aisé- qui lui appartient véritablement d'avec loit à l'obligeance de ses amis ou à l'ar- il avait donné. Dans son propre parti, butte à plus d'une critique, et la cor- nce de Voltaire renferme plus d'un trait contre le style ampoulé et les exagéra- rlesques qui déparent maint chapitre. hardiesse des attaques contre les gou- nts, le livre circula, sans qu'ils parus- ger à exercer des rigueurs. On ne prit précaution que d'en défendre l'introduc- France par arrêt de décembre 1779, le- a presque sans effet. L'abbé Raynal re- donc tranquillement argent et renom- ais ce n'était pas assez pour son ambi- aspirait à une célébrité éclatante qui fit on nom en Europe et hors de l'Europe. t y parvenir sans avoir l'honneur de la on et d'un exil passager? Il prépara à une édition nouvelle, où il fondit des ments précieux que, dans un voyage t en Hollande et en Angleterre, il s'était sur leurs colonies d'Asie et sur la Chine, documents sur l'Amérique espagnole avait envoyés le comte d'Aranda, mi- roi d'Espagne. Mais il y laissa encore ntroduisit bien des hors-d'œuvre et des éclamatoires, dans lesquelles il semble n chaire pour tonner contre les préju- la leçon aux rois et endoctriner les Il fit en secret composer à Paris cette dont on ne tira que trois exemplaires. n fut expédié à Genève, pour y être im- t lui-même se rendit en Suisse pour en r l'exécution. Toujours attentif à jouer t à occuper la renommée, il saisit l'oc- ce voyage pour s'efforcer de réconci- leux partis qui divisaient la république e. Il n'y réussit pas, mais il eut la sa- de faire des dîners délicats avec les posés, que ses manières avaient séduits. pris qu'aucun monument ne consacrait ir glorieux de Furst, Melchtal et Stauf- es trois héros de l'indépendance helvé- offrit d'en construire un à ses frais, et encore aujourd'hui on voit dans une île du lac de Lucerne l'obélisque élevé en leur honneur. Mais était-il de bon goût de se mettre person- nellement en scène? C'est ce qu'il fit pourtant, en faisant mettre son buste, sculpté par Tassaert, à côté de l'image de ces patriotes illustres dont cinq siècles avaient poétisé la gloire. A son pas- sage à Lyon, il fut nommé membre de l'Acadé- mie de cette ville. Pour reconnaître cet honneur, il remit à cette société les fonds de deux prix, l'un de la valeur de 600 livres, l'autre de 1,200, et proposa pour sujet du premier une question relative à l'industrie spéciale de Lyon, et pour sujet du second l'examen de cette question : *La découverte de l'Amérique a-t-elle été nui- sible ou utile au genre humain?* Question d'un haut intérêt sans doute, mais trop vaste, et qui même aujourd'hui, avec notre expérience agran- die par le temps et les révolutions dont nous avons été témoins, nous semble presque impos- sible à résoudre d'une manière satisfaisante.

Raynal n'avait pas donné son nom à la pre- mière édition de son *Histoire des deux Indes;* il se nomma dans l'édition de Genève (1780, 5 vol. in-4°, ou 16 vol. in-8°, et atlas), et y mit en tête son portrait, dans lequel le peintre lui avait donné une physionomie d'une expres- sion théâtrale : « Sot portrait! s'écrie Grimm dans sa Correspondance, et qui lui ressemble si peu ». Bien que défendue, la nouvelle édi- tion pénétra facilement en France, et un des volumes qui renfermait les passages les plus violents sur la religion fut placé sous les yeux de Louis XVI. Le roi fut vivement blessé dans ses sentiments religieux, et donna ordre à ses ministres d'agir contre l'auteur. L'autorité ce- pendant procéda avec beaucoup de ménagements. L'avocat général Seguier, chargé des poursuites, fit avertir Raynal de pourvoir à sa sûreté. Le philosophe eut le temps de mettre sa fortune à l'abri de toute atteinte et de trouver un refuge à Spa. En mai 1781, le parlement de Paris con- damna le livre à être brûlé par la main du bourreau; il ordonna d'en arrêter l'auteur et de séquestrer ses biens. Mais ces mesures ne furent que de vaines formalités, et l'ouvrage qu'on vou- lait flétrir n'en eut que plus de célébrité et de vogue. Pendant que la Sorbonne proclamait ses censures, et que plusieurs évêques tonnaient contre lui dans leurs mandements, Raynal était à Spa l'objet d'un accueil plein d'empressement et de distinction. C'est là qu'il fit connaissance avec le prince Henri de Prusse, qui se déclara son protecteur. De Spa il se rendit à Saxe-Go- tha, et ensuite à Berlin. Il espérait et désirait beaucoup être promptement invité à Postdam par Frédéric II, suivant l'usage suivi à l'égard des étrangers distingués. Mais les semaines, les mois s'écoulèrent sans que le roi le fit appeler. Ce prince philosophe n'avait pas oublié une apostrophe très-violente que l'auteur lui avait adressée dans son *Histoire philosophique :*

O Frédéric, tu fus un roi guerrier, etc., et prit un plaisir malicieux à la faire expier au voyageur par une longue et humiliante attente. Raynal se décida enfin à demander par écrit une audience. Frédéric l'accorda, mais conserva toute sa supériorité d'esprit et de persiflage dans cette entrevue. Il faut en lire les détails très-piquants dans le tome III des *Souvenirs* de Thiébault. L'abbé chercha dans une seconde audience à étonner et éblouir Frédéric par un grand étalage d'éloquence et de haute politique. Le roi le laissa parler tout à son aise, pour mieux le juger, et il écrivit ensuite à d'Alembert : « J'ai vu votre abbé Raynal ; il parle beaucoup : à la manière dont il me parlait de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples, je croyais m'entretenir avec la Providence. Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude de ses calculs : j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie sur un écu. » Cet éloge ironique n'a pas besoin de remarque. D'après Thiébault, Berlin fut aussi peu favorable à Raynal que Frédéric. On lui trouva beaucoup de jactance et de prétentions. Il visita ensuite Saint-Pétersbourg, où Catherine II le reçut bien par politique. N'était-il pas un des coryphées de cette société philosophique dont cette princesse mettait tant de soin et d'habileté à s'assurer les éloges et l'influence toute puissante sur l'opinion ? En 1787, ses amis obtinrent son rappel en France ; mais en raison de l'arrêt du parlement que le gouvernement ne pouvait casser, le séjour à Paris lui fut interdit. Raynal se fixa d'abord à Saint-Geniez, sa patrie. L'ennui l'y gagna bientôt, et il accepta l'hospitalité que lui offrait à Toulon un de ses amis, Malouet, alors intendant de la marine. Ayant eu occasion de visiter le midi de la France, il remarqua, dit-il dans une lettre, beaucoup de misère et de découragement dans les campagnes, et pour y remédier autant qu'il était en lui, il donna à l'assemblée provinciale de la haute Guyenne 1,200 livres de rente perpétuelle, qui devaient être annuellement distribuées aux petits cultivateurs propriétaires qui auraient le mieux exploité leurs terres. Plus tard, les départements de l'Aveyron et du Lot durent se partager cette rente. Voilà une excellente action, d'autant meilleure qu'elle est faite sans ostentation. A l'approche de la révolution, Raynal fut nommé député aux états généraux par la ville de Marseille. Il n'accepta point, à cause de son grand âge, et fit nommer Malouet, son ami. L'un des premiers actes de celui-ci fut de proposer, le 15 août 1790, un décret tendant à annuler la sentence prononcée en 1781 contre l'abbé Raynal. Cette proposition passa, malgré l'opposition d'un membre de la minorité, qui fit quelques remarques sévères sur des torts anciens. Cette réhabilitation était une justice envers un vieillard à qui il avait été permis de rentrer dans sa patrie. La crise politique, qui présageait une grande rénovation sociale, avait fait une profonde impression s[…] esprit. Il prévoyait que la révolution so[…] pourrait s'accomplir qu'au milieu des ca[…] phes et des torrents de sang, et l'ancie[…] sophe, autrefois si ardent, était revenu[…] opinions modérées. En décembre 1790, il[…] sous le titre de *Lettre de l'abbé Ray[…] l'Assemblée nationale*, une brochure p[…] nyme qui contenait une vive critique d[…] nions et des actes de l'assemblée. Elle[…] comte de Guibert, mais paraissait exprim[…] lement les sentiments de l'abbé Raynal. […] contesta fortement l'exactitude. Bientôt l[…] ne fut plus possible. Le 31 mai 1791, […] adressa lui-même au président une lett[…] quente, où, après avoir tracé un sombre […] de l'état de la France, des persécutions c[…] clergé, de la tyrannie populaire contre l[…] nions, des désordres et des excès commis […] peuple avec impunité, et tout cela au no[…] liberté, il déclarait son profond regret en […] pelant « qu'il était un de ceux qui, en […] mant une indignation généreuse contre l[…] voir arbitraire, avaient peut-être donné des […] à la licence et à l'anarchie », et où en[…] vouant les erreurs et les opinions révo[…] naires du passé, il donnait aux législate[…] l'Assemblée des conseils empreints de […] et de prévoyance, et exprimés dans le plu[…] langage. Telle était alors l'effervescence d[…] sions contraires, que la lecture de cette […] (qu'il serait bon de lire en entier) pr[…] dans l'assemblée la scène la plus orageu[…] journaux du temps accablèrent Raynal d'[…] et crièrent à la palinodie. Il y eut une g[…] pamphlets, plus ou moins virulents, co[…] *vieillard tombé dans l'enfance et le […] tage*. Les hommes qui se piquaient d'ê[…] dérés disaient que la lettre de Ray[…] intempestive, et qu'il s'y montrait mor[…] grin et homme de cabinet plutôt qu'h[…] d'État. Pour échapper à des insultes ou […] attaques, Raynal se retira à Passy. Il n'[…] point, et à l'époque terrible où la successi[…] législatures n'était que la succession des […] qui se dévoraient l'une l'autre, il a[…] cher dans un humble asile à Montlhéry. […] fut épargnée ; cependant il paraît que du[…] terreur il se vit dépouillé, à plus de q[…] vingts ans, de ses meubles et de son a[…] Ayant fait un petit voyage à Paris, il […] à Chaillot pour y voir un ami. Il prit […] tomba malade, et ce fut là qu'il expira, à q[…] vingts-trois ans. Peu avant sa mort, le […] toire, qui s'occupait d'organiser l'Institu[…] avait nommé membre pour la classe d'hi[…] mais il n'y prit point séance. Son él[…] noncé par J. Lebreton, au nom de […] dans la première réunion publique de ce[…] savant.

De nombreuses éditions ont été faites […] tout à l'étranger, de l'ouvrage célèbre de

Raynal. *La France littéraire* donne une bibliographie très-complète en ce qui le concerne. Nous devons nous borner à quelques traits. Un armateur de Bordeaux, J. Dutasta, communiqua à Raynal d'importantes recherches sur le commerce et les mœurs de l'Inde. Un abbé Martin, ex-jésuite, mort à Saint-Germain, en 1799, lui fournit des travaux considérables. Deleyre a rédigé le vingt-neuvième livre, qui seul forme le dixième volume de l'édition en dix volumes, sous le titre particulier de *Tableau de l'Europe*. Un livre de cette nature, fait par tant de mains, doit donc offrir de grandes inégalités : l'excellent, le bon, le mauvais y sont confondus. D'après ce que nous avons dit, on peut juger de la justesse d'appréciation de quelques biographes, et des éditeurs, après eux, qui ont vanté cet ouvrage, « comme un des plus beaux monuments du dix-huitième siècle, » et qui ont dit que « après l'immortel ouvrage de Montesquieu il n'en est pas de plus digne de passer à la postérité la plus reculée! » L'abbé Raynal, revenu à des idées saines et judicieuses, préparait une édition nouvelle de son *Histoire philosophique*, dont il aurait retranché les déclamations et les hors-d'œuvre de théâtre, et où il se proposait de mettre son ouvrage en harmonie avec l'état des colonies. La mort l'empêcha d'accomplir son dessein. En 1820, un homme très-compétent, Peuchet, présida à une nouvelle édition, corrigée et augmentée, disait-on, d'après les manuscrits autographes de l'auteur (la vérité est que ces corrections et additions sont insignifiantes); elle était en dix volumes, accompagnée d'une *Notice biographique de Raynal* par A. Jay, remplie de lieux communs pour les faits et pour l'éloge, et complétée par deux volumes excellents de Peuchet sur la situation des colonies à cette époque. Plus tard Peuchet donna aussi l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans l'Afrique septentrionale*, ouvrage (supposé) posthume *de Raynal*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. L'*Histoire philosophique des deux Indes* a été abrégée, réfutée, traduite dans presque toutes les langues. Un citoyen de la Virginie, Mazzey, en donna une bonne réfutation, sous le titre de *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis*; Paris, 1788, 4 vol. in-8°. Un Hollandais publia, en 1791, un extrait sur le commerce et les colonies de la Hollande. Le duc d'Almodovar, grand d'Espagne, donna une traduction condensée de l'*Histoire philosophique*, purgée des déclamations, et des inexactitudes sur les colonies espagnoles.

J. CHANUT.

A. Jay, *Notice biographique sur Raynal*; 1821, in-8°. — Grimm, *Correspondance*; 1812. — Thiébault, *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 5 vol. in-8°. — Ch. Pougens, *Lettres philosophiques*; 1826. — Cherhal-Montréal, *Éloge philosophique et politique de Raynal*; 17[illegible], broch. de 75 pages, in-8°. — *Raynal démasqué, ou lettres sur sa vie et ses ouvrages*; 1791, in-8°.

RAYNAL (*Paul* CHAUDRU DE), administrateur français, né le 4 octobre 1797, à Bourges, mort à Paris, le 4 décembre 1845. Fils d'un inspecteur général de l'université, il a été sous-intendant militaire de première classe, et professeur d'administration militaire à l'École d'état-major. Il a publié : *De la domination française en Afrique*; Paris, 1832, in-8°; — *Pensées, essais et maximes de J. Joubert, suivis de lettres à ses amis et précédés d'une notice sur sa vie*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; réimpr. avec des additions en 1850.

Docum. partic.

* **RAYNAL** (*Louis-Hector* CHAUDRU DE), frère du précédent, né à Bourges, le 28 janvier 1805. Avocat à la cour de Bourges en 1829, il fut, de 1833 à 1841, substitut du procureur général, avocat général et premier avocat général à la même cour. Destitué en mars 1848, et rétabli en mai 1849, il fut nommé procureur général à Caen (juillet 1849) et avocat général à la cour de cassation (11 février 1852). Il a publié : *Études sur la Coutume du Berry*; dans la *Revue de législation*, 1840; — *Annuaire du Berry*; Bourges, 1840 et ann. suiv., in-18, en société avec M. Adolphe Michel; — *Histoire du Berry, depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1789; Bourges, 1844-1847, 4 vol. in-8°, avec cartes et plans : ouvrage considérable, auquel l'Académie française a décerné en 1847 le prix Gobert; — des discours de rentrée, etc. M. de Raynal est membre de la Société des antiquaires de France.

Documents particuliers.

RAYNAUD (*Théophile* RAINAUDO, en français), célèbre jésuite italien, né le 15 novembre 1583, à Sospello (comté de Nice), mort le 31 octobre 1663, à Lyon. Après avoir achevé son cours de philosophie a Avignon, il entra dans la Société de Jésus (1602), régenta d'abord les basses classes, et fut ensuite chargé de professer la philosophie et la théologie à Lyon. Choisi en 1631 pour confesseur du prince Maurice de Savoie, il se rendit à Paris; mais n'ayant pas voulu réfuter, suivant la proposition que lui en avait faite Richelieu, un théologien espagnol qui s'était élevé contre l'alliance récemment conclue entre la France et les protestants de l'Allemagne, il jugea à propos de quitter la capitale. Ses supérieurs le firent passer à Chambéry. L'évêché de cette ville étant devenu vacant par la mort du frère de saint François de Sales (1637), il fut vivement sollicité par les membres du sénat de l'occuper. Loin de se rendre à leurs désirs, Raynaud se hâta de retourner à Lyon; il ne revit la Savoie qu'en 1639, et pour son malheur. Il avait durant son séjour à Chambéry contracté une étroite amitié avec le père Pierre Monod, son confrère, et lorsqu'il apprit sa détention dans la forteresse de Montmélian, il s'efforça par tous les moyens de la faire cesser. Richelieu prit de l'ombrage de ce zèle bien naturel entre amis, et, ne pouvant

… n, de … ;
… plus curieuse, sa- … ; on trouvera d'am-
ples détails là-de… s le *Traité des eunuques* (1707, in-12) de … Ancillon ; — *Hercules Commodianus*; Aix, 1656, in-8°; sous le nom d'Honorat Léotard : c'est une satire virulente dirigée contre Jean de Launoy, qu'il fustige sous le personnage de l'empereur Commode ; — *Trias fortium David*; Lyon, 1657, in-4° : notices sur Robert d'Arbrissel, saint Bernard et César de Bus; — *Missi evangelici ad Sinas, Japoniam et oras confines*; Anvers (Lyon), 1659, in-8° : sous le nom de Léger Quintin; — *O parascevasticum*; Lyon, 1661, in-4° : ayant à prêcher sur les sept antiennes que l'on chante avant la fête de Noël, et qui commencent chacune par un O, le P. Raynaud ne prit que cette seule lettre pour le sujet de ses sermons; — *Hagiologium lugdunense*; ibid., 1662, in-fol.; dans ses *Œuvres*, t. VIII; — *De immunitate autorum cyriacorum a censura*; ibid., vers 1662, in-8° : cet ouvrage, un des plus violents de l'auteur et où les dominicains sont livrés au ridicule, fut condamné au feu par les parlements d'Aix et de Toulouse et réfuté par Jean Calas (*Candor lilii*; Paris, 1664, in-8°). Entre autres éditions, le P. Raynaud a publié celle des *Opera omnia* de saint Anselme de Cantorbéry (Lyon, 1630, in-fol.). Vers la fin de sa vie il avait entrepris de faire réimprimer tous ses écrits; la mort l'ayant empêché d'exécuter ce dessein, le P. Bertet s'en chargea, et fit achever l'édition (Lyon, 1665, 19 vol. in-fol.); elle fut complétée en 1669 par un vingtième volume, intitulé *Apopompeius*, c'est-à-dire *Le Bouc émissaire*, et contenant les écrits dont le jésuite n'avait point osé assumer la responsabilité; mais cette édition n'eut aucun débit, et ruina complétement les libraires, Horace Boissat et Georges Remi, qui l'avaient entreprise. P. L.

Sotwel, *Script. Soc. Jesu.* — De Backer frères, *Bibl. de la Compagnie de Jesus.* — Moreri. — Bayle, et *Remarques* de Joly. — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclesiast.* — Colonia, *Hist. de la ville de Lyon.* — Z. Collombet, *Études sur les historiens du Lyonnais*, I, 125. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII, 132. — Niceron, *Mémoires*, XXVI. — Michault, *Mélanges philolog.*, II, 346. — Sa *Vie*, écrite par lui-même, se trouvait dans les manuscrits de la bibliothèque des jésuites de Lyon.

RAYNEVAL (*Joseph-Matthias* Gérard (1) de), publiciste français, né à Massevaux (haute Alsace), en 1746, mort à Paris, le 31 décembre 1812. Il commença à l'université de Fribourg en Brisgau ses études, qu'il acheva à Strasbourg. Son frère aîné, secrétaire de la légation de France près de la cour palatine, le fit attacher à cette légation comme secrétaire interprète. Il occupait cet emploi lorsque, sur la demande du duc de Choiseul, il composa, sous le titre d'*Institution au droit public d'Allemagne*, Leipzig, 1766, in-8°, un ouvrage qu'il publia pendant qu'il était secrétaire de légation à Dresde. De cette ville il passa à Ratisbonne, où il devint chargé d'affaires, puis à Dantzick, où il resta plus de cinq années en qualité de résident et de consul. En 1774, il devint premier commis au département des affaires étrangères, place qu'il perdit en 1792, quand Dumouriez, devenu ministre, fit un changement complet dans ses bureaux. Gérard de Rayneval avait pris part à diverses négociations difficiles, et avait reçu en 1778 le titre de secrétaire du conseil d'État, et en 1783 celui de conseiller d'État. Rendu à la vie privé, il fut élu en 1804 correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut. Ayant été consulté par le grand-duc de Bade, qui voulait modifier la constitution de ses États, il rédigea un projet, qu'il porta lui-même à Carlsruhe; mais à son retour en France il fut arrêté et conduit à Vincennes comme prisonnier d'État, sans avoir jamais pu connaître la véritable cause de cet acte arbitraire. Outre l'écrit déjà cité, Gérard de Rayneval a laissé : *Institutions du droit de la nature et des gens*; Paris, 1803, in-8°; nouv. (3e) édit., Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — *De la liberté des mers*; Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Il s'était occupé dans ses dernières années d'un commentaire des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, par Machiavel : travail resté trop imparfait pour être imprimé. Barbier lui attribue la traduction de l'anglais des *Principes du commerce entre les nations*, par B. Vaughan; Paris, 1789, in-8°. E. Regnard.

Notice biog. sur M. de Rayneval, en tête des *Inst. du droit de la nature et des gens*, édit. de 1832.

RAYNEVAL (*François-Maximilien* Gérard, comte de), diplomate français, fils du précédent, né à Versailles, le 8 octobre 1778, mort à Madrid, le 16 août 1836. Très-jeune encore, il fut attaché à l'ambassade de Suède, puis passa en qualité de second secrétaire à Saint-Pétersbourg (1801). Au commencement de 1805, il devint premier secrétaire à Lisbonne, sous le général Junot, qui y était envoyé comme ambassadeur. Le général ayant été brusquement rappelé, Rayneval resta seul chargé des affaires. Il eut ordre de présenter à la cour de Portugal l'*ultimatum* de Napoléon, ultimatum rigoureux, qui en cas de refus devait être suivi de l'envoi d'un corps d'armée. Le gouvernement portugais répondit par un refus, et Jean VI se détermina à quitter ses États d'Europe (1807). La rupture ayant été déclarée, Rayneval revint à Paris. Il fut bientôt désigné comme premier secrétaire d'ambassade de Caulaincourt, envoyé à Saint-Pétersbourg en mission extraordinaire, et occupa ce poste jusqu'à

(1) La famille Gérard était originaire de l'Alsace, où elle avait rempli des charges municipales. Joseph-Matthias fut connu depuis son retour en France (1776) sous le nom de *Rayneval*, qu'il prit pour se distinguer de son frère aîne, *Conrad-Alexandre*, appelé *le grand Gerard*. Ce dernier, qui avait été recommandé à Choiseul par le savant Schœpflin, fut secrétaire d'ambassade à Vienne, puis premier commis des affaires étrangères. Envoyé en 1778 aux États-Unis comme ministre plénipotentiaire, il revint en 1779, et fut nommé préteur royal à Strasbourg. Il mourut en 1790.

la déclaration de guerre en 1812. Les conférences de Châtillon s'étant ouvertes, il accompagna Caulaincourt à ce congrès, comme secrétaire de légation et directeur du protocole (1814). Ce congrès, qui dura deux mois, ne fut en réalité qu'un simulacre. Napoléon avait été trop puissant pour accepter un empire réduit, et les alliés nourrissaient de trop profondes animosités pour ne pas montrer de dures exigences. Tous les efforts d'habileté et de prudence des négociateurs placés entre des passions contraires furent sans résultat. Après la restauration, Rayneval fut envoyé à Londres comme consul général et premier secrétaire d'ambassade (1814). Il s'y trouvait alors pour représenter la France un grand seigneur, un peu étranger aux affaires, et Rayneval devait y suppléer par son expérience. Il fut rappelé à Paris en 1815, et nommé en 1816 chef de la chancellerie au ministère des affaires étrangères. A l'avénement du duc de Richelieu, il devint sous-secrétaire d'État au ministère (1821). En cette qualité, il était initié chaque jour à toutes les affaires les plus importantes et rédigeait toutes les instructions. Vers la fin de 1821, il fut envoyé comme ministre en Prusse, et y resta deux ans. De là il passa au poste plus élevé d'ambassadeur en Suisse, où il avait alors des affaires délicates à suivre. En 1828 il fut rappelé, pour remplir par *interim* les fonctions de ministre des affaires étrangères pendant l'absence forcée du comte de La Ferronnays. Il fut à cette occasion nommé comte par Charles X (26 octobre 1828). Il connaissait à fond le droit public, les traditions de la diplomatie, les intérêts et la condition des pays étrangers; mais il lui manquait le talent de la tribune. En octobre 1829, il fut nommé ambassadeur à Vienne, poste qui lui convenait parfaitement, en raison des affaires importantes du jour. Les affaires d'Orient avaient amené une crise européenne. Trois grandes puissances, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre aspiraient chacune à y jouer un rôle prépondérant. Le cabinet Martignac avait été soutenu par la Russie, et après sa chute Metternich avait montré un extrême désir de s'assurer les forces et l'influence de la France pour les vues de son cabinet. La révolution de Juillet vint bouleverser les intérêts et les relations des puissances. Rayneval fut remplacé à Vienne, et de retour à Paris il vécut quelque temps dans la retraite. Mais un diplomate de son mérite ne pouvait y rester longtemps. Talleyrand et d'autres amis politiques le recommandèrent chaudement à Casimir Périer, président du conseil, et il fut nommé ambassadeur en Espagne (février 1832). On sait que, modifiant l'ordre de succession au trône introduit par la branche de Bourbon, Ferdinand VII appela à lui succéder sa fille Isabelle, sous la régence de sa mère Christine. L'Angleterre et la France furent d'accord pour soutenir la régente. Rayneval prévit avec une grande sagacité les troubles sérieux qui devaient bientôt éclater; mais comme il avait autant de modération que de lumières, il donna les meilleurs conseils et servit avec zèle les vues de son gouvernement. Il était vivement affligé de la lutte ardente et continuelle des partis. Afin de se distraire de ces tristes scènes, il avait souvent chez lui des réunions d'amis pour faire de la musique, qu'il aimait avec passion et où il était bon juge. Sa santé s'était altérée. Un voyage qu'il fit pour rejoindre la reine aggrava son état, et il succomba à une goutte remontée, au milieu même des scènes sanglantes de la Granja. Pendant son ambassade, il avait été élevé à la pairie (11 octobre 1832). Il laissait de Mlle Wlodeck, fille d'un général polonais, quatre fils et une fille. Rayneval n'était pas un diplomate d'un ordre tout à fait supérieur, mais peu d'hommes l'égalaient pour le jugement, la facilité de travail, et les connaissances solides et variées. Il connaissait beaucoup de langues, et en parlait très-bien quatre. C'était un esprit pratique très-distingué, consommé dans les affaires, qui de plus avait pour règle une haute loyauté. En 1832 il donna une nouvelle édition, revue et enrichie de notes, des *Institutions du droit de la nature et des gens*, publiées par son père. J. C.

Capefigue, *Diplomates européens*, 1 vol.; 1843. — *Biogr. univ. et portat. des contemporains.* — *Moniteur*, septembre 1836. — Guizot, *Mémoires*, t. IV.

RAYNEVAL (*Alphonse* Gérard de), diplomate français, fils aîné du précédent, né le 1er août 1813, à Paris, où il est mort, le 10 février 1858. Il fit sous les yeux de son père les premiers pas dans une carrière où sa famille s'était distinguée depuis un demi-siècle. Elle avait peu de fortune, et le comte Molé, ministre des affaires étrangères, le prit, par un procédé délicat, au mois d'octobre 1836, comme chef de son cabinet. Quoique bien jeune, son intelligence et son instruction se développèrent rapidement. Le ministère Molé ayant été renversé en 1839, M. de Rayneval fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome, et passa ensuite à Saint-Pétersbourg, où, en l'absence de l'ambassadeur, M. de Barante, il eut à remplir, de 1844 à 1847, les délicates fonctions de chargé d'affaires auprès d'un souverain et d'une cour qui affichaient l'hostilité contre la dynastie de Juillet. Il se trouvait en Italie en 1848, lorsque, sous l'influence de la révolution de Février, des mouvements révolutionnaires éclatèrent dans toute la péninsule. Il intervint d'une manière officieuse entre les partis en lutte, et bientôt, envoyé à Naples comme ministre plénipotentiaire (29 juin 1848), il contribua à l'apaisement de l'insurrection de Sicile. Après la fuite du pape à Gaëte, il fut chargé de représenter le gouvernement français près du saint-père (1849). Le 3 juillet suivant il rentra dans Rome avec notre armée, et resta seul ministre officiel. Il montra pendant la crise révolutionnaire une habileté et une prudence qui furent fort remarquées par le chef du gouvernement français, et le 26 mars 1851 il

fut élevé au rang d'ambassadeur. Les six années qui suivent sont la phase la plus remarquable de sa carrière. Malheureusement peu de documents en ont paru au jour. D'après les instructions de son gouvernement, il concourut par ses conseils et par son influence à la réforme politique et administrative des États de l'Église, et le fit avec autant de capacité que de sagesse. Il rédigea, en date du 14 mai 1856, un mémoire qui sans doute lui avait été demandé par le ministre des affaires étrangères, et où il concluait au maintien de l'occupation et à quelques améliorations de détail. Dans son opinion, c'était le caractère mobile et inquiet des Italiens, plus que toute autre cause, qui rendait l'occupation nécessaire; le gouvernement pontifical avait pris l'initiative d'importantes réformes; le *motu proprio* de Gaète du 12 septembre 1849 recevrait sa pleine et entière exécution, etc. Ce mémoire fut publié quelques mois après par le *Daily News* de Londres. Il ne lui avait certainement pas été communiqué par le cabinet français. Il est plus que probable que des copies avaient été prises à Rome sur le manuscrit par les amis du gouvernement pontifical, que ces copies circulèrent, et que l'une d'elles fut envoyée au journal. Nous devons dire que les assertions de ce mémoire rencontrèrent en Italie et ailleurs de nombreux contradicteurs. Ils soutenaient que ses conclusions ne peuvent être considérées que comme l'expression de l'opinion personnelle de l'ambassadeur; que son gouvernement ne les avait pas acceptées sans réserve, puisqu'il s'était abstenu de rendre le document public; que ces conclusions laissent debout quelques-uns des reproches adressés, soit en Angleterre, soit en France, à l'administration romaine, et qu'enfin certaines garanties promises par le statut fondamental restaient pour ainsi dire à l'état de lettre morte. L'année suivante M. de Rayneval fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg (18 août 1857). Quoique jeune encore, sa santé s'était gravement altérée par suite d'une goutte héréditaire, et il succomba lorsqu'il avait en perspective un rôle important à remplir et de plus grands services à rendre dans la diplomatie. Comme homme privé, il avait un goût très-vif pour l'histoire naturelle, et y avait acquis un savoir remarquable. Il avait en 1848 épousé la fille de M. Bertin de Vaux. J. CHANUT.

Annuaire de la Revue des deux mondes, 1856. — *Annuaire historique de Lesur*, 1856. — *Journal des Débats*, 1858.

RAYNOUARD (*François-Juste-Marie*), poète et littérateur français, né à Brignoles (Provence), le 8 septembre 1761, mort à Passy près Paris, le 27 octobre 1836. Après avoir fait ses études à Aix, il y prit ses grades à l'école de droit. A l'âge de vingt-trois ans il vint à Paris, avec l'intention de cultiver la littérature; mais il n'y resta que peu de temps, et alla prendre rang au barreau de Draguignan. Les lumières, l'équité, la conduite de Raynouard, lui méritèrent la confiance de ses compatriotes. Mais quoique entouré de l'estime de tous, flatté des succès de son éloquence au barreau, il rêvait une gloire littéraire, qu'on attend vainement loin de la capitale. Une circonstance importante vint à son aide. En 1791, l'avocat au parlement d'Aix fut nommé suppléant à l'Assemblée législative, et des affaires publiques l'appelèrent à Paris. Il sentit bientôt renaître sa passion pour la poésie; mais après la chute des girondins, dont il partageait les opinions, il se réfugia dans sa famille; la fureur démagogique l'y poursuivit, et sous le poids d'une accusation de *modérantisme*, il se vit brutalement ramené à Paris et jeté dans les cachots de l'Abbaye. Il y fut heureusement oublié, et n'en sortit qu'au 9 thermidor. C'est sous les verroux qu'il composa sa première œuvre théâtrale, *Caton d'Utique*, où l'amour de la liberté est mis en action avec énergie et qui fut tirée à très-peu d'exemplaires (Paris, 1794). Le talent et les principes de l'auteur se révèlent dans cette production; mais il lui manquait encore l'expérience de la scène et l'art de choisir et de s'approprier un sujet intéressant. Il retourna bientôt dans son pays reprendre sa profession d'avocat; au bout de cinq à dix ans, ayant acquis une modeste fortune, il revint à Paris, à l'époque du consulat. L'Académie, en 1802, couronna son poëme de *Socrate au temple d'Aglaure* (Paris, 1803, in-4°). On sait que les Athéniens, à l'âge de vingt ans, allaient y prêter un serment que nous ont transmis Stobée et Pollux. Ce petit poëme semblait à Bernardin de Saint-Pierre ordonné comme un tableau du Poussin.

Raynouard, protégé par ses distinctions académiques, fit recevoir au Théâtre-Français deux tragédies : *Éléonore de Bavière*, et *Les Templiers*. On ne sait pas quel obstacle retarda la mise en scène des *Templiers*. Cette pièce dont le succès devint si éclatant resta longtemps enfouie dans les cartons du théâtre. Le vainqueur d'Austerlitz désirait environner son trône naissant de la splendeur des sciences et des lettres. Il apprend qu'une tragédie sur le supplice des Templiers était depuis longtemps reçue au Théâtre-Français. Ce sujet historique excite sa curiosité; il se la fait lire : l'élévation des caractères plaît à sa puissante pensée; il en ordonne la représentation et fait appeler l'auteur. Il s'entretient avec lui du sujet de la composition de l'œuvre. « Pourquoi, dit Napoléon, n'avoir pas montré ces moines guerriers, braves, mais ambitieux, riches, intrigants, voluptueux comme les rivaux de la royauté, ennemis du trône, et justement suspects à Philippe le Bel, qui avait le droit de les frapper? — Sire, répliqua Raynouard, je n'aurais eu pour moi ni l'autorité de l'histoire ni la sanction du public. (Napoléon fronça le sourcil.) Ou bien il aurait fallu que Votre Majesté me donnât un parterre de rois. » L'empereur essaya de sourire; puis avec cette facilité de changer de ton qui lui était si na-

turelle et si utile : « Je vous ferai aussi, dit-il, quelques remarques de détail. Vous avez exprimé avec une lenteur un peu verbeuse la belle réponse du grand maître au courageux aveu du jeune Marigny ; il doit dire simplement : *Je le savais.* » Ce mot, adopté par l'auteur, produisit à la scène le plus grand effet. « Prenez garde aussi, ajouta l'empereur, que le roi Philippe en menaçant les Templiers parle d'échafaud. Un prince peut se servir de la chose, jamais il n'en prononce le mot. »

Les Templiers furent représentés au commencement de 1805. Le théâtre, pendant plusieurs années stérile et désert, attira tout à coup une affluence enthousiaste. La grandeur des caractères, la force, la profondeur des pensées, l'attrait d'un sujet national, le calme imperturbable de l'héroïsme, dont la sainte éloquence en appelait de la rigueur des vieilles traditions aux lumières de notre siècle, produisirent une vive sensation sur un public d'un goût exercé à l'école de nos grands maîtres. Depuis *Charles IX* de Chénier et *Agamemnon* de Népomucène Lemercier, aucune œuvre dramatique n'avait obtenu un aussi éclatant succès. Cependant l'ouvrage qui attirait ainsi les applaudissements de la foule charmée est étranger aux passions vulgaires ; il parle moins au cœur qu'à l'esprit ; il captive le spectateur et ne l'attendrit pas. Mais de grands mouvements de l'âme, des mots éloquemment simples et d'une énergie cornélienne compensent dans cette production originale les qualités dont elle est dépourvue. La lenteur monotone du développement donne à ce drame l'apparence d'un jugement de haute cour, dont l'arrêt est trop prévu. Le style est large, simple et précis, mais il manque de variété, et surtout de la continuelle élégance qui, par un enchaînement logique du discours, prête de l'éclat et de la force aux sentiments. Il faut le reconnaître : l'auteur possède moins une abondante richesse de poésie que le don de renfermer une belle pensée dans un beau vers.

Raynouard s'éleva au plus haut rang de la littérature. Son triomphe fut complété par les clameurs de l'envie. Le journaliste Geoffroy, à qui l'instinct du dénigrement donnait une famosité redoutable, se jeta sur l'ouvrage et le déchira chaque jour ; mais le public étouffait les outrages du Zoïle sous d'unanimes applaudissements. L'auteur des *Templiers* siégea bientôt à l'Académie française (1807), à côté de ce qui restait d'hommes célèbres du dix-huitième siècle, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, Parny, Arnault, Suard, Chénier, qui fit un juste éloge des *Templiers*, dans son *Tableau de la littérature*. Raynouard remplaçait le poète Lebrun, qu'il loua faiblement. Il fut trop sévère pour ce lyrique, à la verve inégale, mais qui s'éleva très-haut dans un genre difficile. L'auteur de *Paul et Virginie* répondit éloquemment au récipiendaire, qui trouva dans l'éloge de l'illustre écrivain une nouvelle récompense. Raynouard, heureux de son triomphe, voulut le justifier en améliorant sa tragédie. D'ingénieuses transpositions de scènes, la suppression de personnages inutiles, de quelques détails ralentissant l'action, prouvèrent que l'auteur savait se surpasser lui-même. Le style, qu'il retoucha aussi, gagna moins à ses laborieuses révisions, parce que l'art d'écrire est inhérent à la pensée, au sentiment, et l'on ne peut jamais acquérir ce que la nature n'a pas donné.

Raynouard devint secrétaire perpétuel à la mort de Suard (1817). Ce choix fut heureux. Rigide observateur des traditions, fidèle aux principes qui depuis deux siècles conservaient l'honneur des lettres parmi leurs représentants, il fut considéré comme la loi vivante de l'illustre corps. Avant et après *Les Templiers*, il composa plusieurs tragédies. Une seule, *Les États de Blois*, fut représentée. On la joua à Saint-Cloud, le 22 juin 1810, devant l'empereur, qui goûta peu cette pièce, dont l'intérêt est faible, mais où de grandes et nobles pensées sont reproduites avec talent. On traita dans le public lettré cette tragédie avec une sévérité qu'on semblait se plaire à faire subir à l'heureux auteur des *Templiers*.

Raynouard, sur la présentation du Var, fut appelé par le sénat au corps législatif en 1806. Il s'y fit remarquer par sa profonde connaissance des lois et son inflexible équité. En décembre 1813 il fut élu membre d'une commission chargée de faire un rapport sur les documents diplomatiques que l'empereur avait communiqués au corps législatif. Cette commission, où il avait pour collègues Lainé, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran, présenta un rapport rédigé par Lainé et dont l'assemblée ordonna l'impression. On sait que l'empereur, irrité des observations et des conseils qu'il renfermait, ordonna d'en saisir les épreuves, et ajourna immédiatement le corps législatif.

Raynouard n'avait pas négligé la culture de l'art où il excellait. Il retouchait avec soin des pièces composées à différentes époques et qui ne furent jamais représentées : *Scipion*, *Éléonore de Bavière*, *Don Carlos*, *Charles Ier*, *Débora*, *Jeanne d'Arc à Orléans*. Des lectures de ces drames furent faites avec succès à l'Académie française.

La nouveauté qui bientôt transforma la littérature s'étendit sur la scène française. Raynouard, en déplorant la mobilité de l'esprit et du goût français, résolut de suivre une carrière nouvelle ; il entreprit avec ardeur l'étude des langues du moyen âge. Préparé dès longtemps aux connaissances philologiques, il se distingua par d'ingénieuses découvertes. Le poëte, devenu linguiste distingué, fut bientôt admis à l'Académie des inscriptions (20 octobre 1815).

Ses études nouvelles l'occupaient sans cesse. Soit qu'il se trouvât surchargé de son double labeur, soit que l'invasion de la politique dans l'asile des lettres ait influé sur sa résolution, Ray-

nouard résilia ses fonctions du secrétariat perpétuel (1826). Le motif d'une résolution si extraordinaire est toujours resté inconnu; il avait publié avec succès son *Histoire du droit municipal* (Paris, 1829, 2 vol. in-8°), et bientôt il se livra tout entier à ses investigations linguistiques. Il rechercha surtout les sources et les déviations de la langue vulgaire gallo-romaine, qu'il regarde comme l'origine des langues néolatines. Né dans le midi de la France, il étudiait avec facilité l'origine, les règles, les transformations de la langue romane. Enfin l'idiome des troubadours, en quelque sorte perdu, oublié, trouva dans Raynouard un restaurateur ingénieux, qui, selon toute apparence, s'avança beaucoup trop loin dans le domaine des conjectures; l'imagination dépassa la vraisemblance. Ses efforts méritèrent de justes éloges; mais ils laissèrent un champ libre à la critique. Raynouard semble avoir indiqué une langue imaginaire plutôt que d'en avoir démontré l'existence.

Sa simplicité, sa vie frugale, le firent accuser de parcimonie. Sa brusque franchise éloigna souvent de lui ceux qui ne le connaissaient que par sa surface.

On dit que Napoléon eut un moment le dessein de le faire président du Corps législatif. Après une assez longue conversation, où l'empereur sonda l'esprit de l'homme qu'il voulait élever si haut, il hésita, et dit à Fontanes : « Qu'est-ce donc que votre confrère Raynouard ?— Sire, répondit celui-ci, c'est un homme de bien, d'un grand sens, Provençal, brutal, original. » La présidence ne lui fut pas donnée.

Le fond de l'esprit et du cœur de cet homme d'élite n'était pas facile à pénétrer. Son abord rude, son air distrait, son débit entrecoupé, vif, et que l'accent méridional n'adoucissait pas, ne prévenaient guère en sa faveur; les mouvements de toute sa personne décelaient une activité incessante. Petit de taille, robuste, pétulant, il ne restait jamais cinq minutes assis ou debout à la même place. Peut-être pourrait-on trouver dans cette double mobilité nerveuse et intellectuelle la cause de ces brusques transitions, de ces phrases hachées, qui font perdre au discours la liaison progressive qui donne de la puissance et du charme aux pensées. Raynouard réunit la noblesse du caractère à l'éclat du talent. Affranchi d'une mesquine vanité, il cacha soigneusement sa vie. Ses qualités et ses belles actions ne furent dévoilées que sur sa tombe. Indifférent aux éloges vulgaires, il croyait qu'une bonne action devait rester cachée dans le secret du cœur. On ignora longtemps que Raynouard, encore attaché au barreau de Draguignan, se chargea de soutenir une cause très-importante qu'aucun jurisconsulte n'osait défendre : il s'agissait d'une prise maritime des plus considérables. Raynouard entrevit les ressources que les lois et l'équité lui offraient. Trois cent mille francs sont la récompense assurée à l'avocat; le procès est gagné. On fait remettre à l'habile défenseur l'honoraire promis. A l'instant même Raynouard le renvoie, en y joignant une quittance de soixante-deux francs cinquante centimes pour solde de vacations et de timbres.

Raynouard, par ses laborieuses veilles, avait lentement acquis les ressources de sa vieillesse. Ayant renoncé au traitement de secrétaire perpétuel, la modération semblait lui donner l'opulence; il était satisfait de son sort. Des événements publics exposèrent son frère à manquer à des engagements commerciaux. Raynouard n'hésita point un moment; il vendit le seul bien qu'il possédait, et sauva l'honneur d'un frère.

Philosophe pratique, modeste et simple, insoucieux de sa renommée, il jouissait en lui-même, et jetait ses regards vers un passé où il aimait à retrouver les traces de sa glorieuse carrière; il avait la conscience de sa valeur, et de jalouses agressions ne montaient plus jusqu'à lui. Il ne connaissait pas le pénible sentiment de la rancune : sans doute le mépris que les hommes inspirent trop souvent lui épargnait la peine de les haïr. Une respectable famille qui l'aimait obtint de lui qu'il vînt fixer sa retraite près d'elle, à Passy. Là, sous les ombrages de sa modeste demeure, il recevait les jeunes lettrés qui venaient consulter son expérience et son goût sévère. L'œuvre qu'il avait encouragée ne trompa jamais l'espérance ni la prévision du maître. Vers la fin de 1835, un mal organique mina promptement sa forte constitution. La douleur ne lui arracha aucune plainte; sa puissante intelligence triomphait de toute faiblesse humaine. Il vit venir la mort avec la sérénité du sage, et expira à Passy, le 27 octobre 1836.

Outre les ouvrages cités, on a encore de Raynouard : *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple;* Paris, 1813, in-8°; — *Les États de Blois*, tragédie; Paris, 1814, in-8°; — *Éléments de la grammaire romane;* Paris, 1816, in-8°; — *Choix de poésies originales des troubadours;* Paris, 1816-1821, 6 vol. in-8°; — *Fragments d'un poëme en vers romans sur Boèce, d'après un manuscrit du onzième siècle;* Paris, 1817, in-8°; — *Des troubadours et des cours d'amour;* Paris, 1817, in-8°; — *Camoëns, ode;* Paris, 1819, in-8°; — *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours;* Paris, 1821, in-8°; — *Le Dévouement de Malesherbes, ode;* Paris, 1822, in-8°; — *Observations philologiques sur le roman du Rou;* Rouen, 1829, in-8°; — *Influence de la langue romane;* Paris, 1835, in-8°; — *Lexique roman, ou Dictionnaire de la langue des troubadours;* Paris, 1838-1844, 6 vol. in-8°. On a aussi de Raynouard des rapports et discours au corps législatif, et des articles insérés dans le *Journal des Savants*.

De PONCERVILLE (de l'Institut).

Mignet, *Discours de récept. à l'Acad. française*. — Ch. Labitte, dans la *Revue des deux mondes*, 1er février 1837. — Le Roux de Lincy, dans *Le Moniteur*, 22 nov. 1836. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*. — *Biogr. univ. et port. des contemp.*

RAYOT (*Pierre*), grammairien français, né vers 1600, à Saint-Julien, près de Montbéliard. Il était d'origine française, et professait la religion réformée. En 1636 il enseignait sa langue maternelle à Hambourg; de là il se rendit à Brême, puis fut attaché à l'université de Helmstædt. Nous citerons de lui : *La Base ou le vray fondement de la langue françoise, avec les règles de la prononciation*; Hambourg, 1636, in-8°; trad. en latin, Wittemberg, 1667, in-8°; — *Dialogues françois et allemands*; ibid., 1636, in-8°; — *Le Soulas des chrétiens*; Brême, 1642, in-8°; — *Miroir des vertus, vices et du train des hommes*; Celle, 1658, in-12; — *Récréation de la jeunesse*; Wittemberg, 1660, in-8°.

Rotermund, *Bremer Gelehrten-Lexikon*, II, 118.

RAZI (*Mohamed-abou-Beker-ibn-Zacaria* Er), célèbre médecin arabe, né à Ray (ancienne Ragès, dans le Khorassan), mort, suivant Abou-el-Feddha, dans un âge très-avancé, en 310 de l'hégire (923 de J.-C.). Il tire le surnom de Razi ou Rhazès, sous lequel il est connu, de sa ville natale. Les premières années de sa vie se passèrent au milieu des plaisirs : il était bon musicien, et tirait grande vanité de son talent sur la flûte. Ce n'est que vers l'âge de trente ans que, las de la vie agitée qu'il avait menée jusqu'alors, son esprit se tourna vers les études sérieuses; il débuta par étudier la philosophie. Deux ans plus tard il s'adonna à la médecine : il fit de rapides progrès dans cette science, et fonda un hôpital à Ray, sa ville natale; il dirigea longtemps celui de Bagdad. Léon l'Africain prétend que Razi, après avoir parcouru la Syrie et l'Égypte, visita l'Espagne, et qu'il habita plusieurs années Cordoue, où il s'acquit une grande renommée. Razi ne fut pas exempt des préjugés de son siècle : il s'occupa d'alchimie, et attribua aux coraux et aux pierres précieuses de grandes vertus médicinales. Quoi qu'il en soit, c'est le premier médecin arabe qui fasse mention de l'eau-de-vie, et qui, sous une forme peut-être un peu mystique, se soit occupé de chimie proprement dite; il indique aussi plusieurs espèces de bières faites avec l'orge, le seigle et le riz.

Razi vécut longtemps à la cour d'un prince, indépendant du khalifat de Bagdad, qui régnait sur le Khorassan pendant le dixième siècle, et qui se nommait El Mansour; c'est à ce prince qu'il dédia son grand traité de médecine connu sous le nom d'*El Mansouri*. La Bibliothèque impériale possède, sous le n° 1005 du supplément arabe rédigé par M. Reinaud, un bel exemplaire de cet ouvrage, qui contient en abrégé tout le système médical des Arabes, une anatomie copiée d'Oribase, la séméiotique physiologique et une foule de préceptes diététiques pour chaque profession. On y remarque surtout un très-bon traité sur les qualités nécessaires aux médecins. « Bien des médecins, dit-il, ont travaillé, peut-être depuis des milliers d'années, aux perfectionnements de l'art de guérir : par conséquent celui qui lit attentivement et médite leurs écrits acquiert dans le court espace de la vie plus de connaissances qu'il ne pourrait en rassembler en soignant pendant plusieurs siècles des malades; car il est impossible à un seul homme, quelque longue que soit sa carrière, de pouvoir, par ses propres observations, découvrir la plus grande partie des vérités médicales s'il ne met pas à profit l'expérience de ses prédécesseurs. » On trouve dans le même ouvrage un traité sur les manœuvres des charlatans, dont Freind a donné la traduction dans son *Histoire de la médecine*. S'il faut en croire l'anecdote rapportée par Ibn-Khallican, Razi aurait été fort mal récompensé par le prince El Mansour : après en avoir accepté la dédicace, l'émir aurait manifesté le désir de voir se réaliser sous ses yeux quelques-unes des merveilles annoncées par Razi dans son livre; celui-ci aurait accepté, mais le jour de l'épreuve Razi n'ayant pu réussir dans ses expériences alchimiques, l'émir, furieux, lui aurait dit : « Je n'aurais jamais cru qu'un savant comme vous pût faire un tel mensonge; je vous ai donné mille pièces d'or pour vous récompenser de votre œuvre; il est juste que je vous rémunère maintenant pour vos expériences. » Et prenant le livre de Razi, il ordonna que tant qu'un seul feuillet y resterait attaché on en frappât l'auteur sur la tête.

Ibn-Khallican ajoute que c'est à la suite de ce traitement que Razi fut atteint de cécité. Aboul-el-Faradj rapporte l'anecdote suivante, qui peut servir de complément au trait cité par Ibn-Khallican : Razi devenu aveugle ne voulut se laisser traiter qu'à la condition que l'oculiste qui l'opérerait lui ferait la description anatomique de l'œil; le praticien n'ayant pu le faire Razi, lui dit : « Allez-vous-en : un homme qui ignore ces détails ne mérite pas de me traiter; d'ailleurs j'ai si bien vu ce monde que j'en suis dégoûté. »

Le principal ouvrage de Razi est celui qui est connu sous le nom de *El Hhawi* (Le Contenant). La lecture seule de ce travail prouve que Razi n'a pu le composer tel qu'il existe aujourd'hui : les maladies y sont exposées sans le moindre ordre, les traitements de plusieurs n'y sont pas indiqués, et enfin l'on y rencontre des noms de médecins grecs plus modernes que Razi ne pouvait pas connaître. A notre avis, *El Hhawi* n'est que la réunion des matériaux d'un grand travail laissé non achevé par Razi et que ses disciples ont recueilli, augmenté et fort mal coordonné. La pathologie de Razi est la même que celle de Galien combinée avec quelques principes de méthodisme. La doctrine d'Hippocrate sur les cas qui réclament les évacuants a été très-bien

comprise par Razi, qui la développe avec précision.

On ne peut nier que Razi fit faire un grand pas aux sciences médicales, et l'on consulte encore aujourd'hui son *Traité de la petite vérole et de la rougeole*: c'est lui qui le premier fit une description exacte de ce fléau; ce traité fut traduit en grec par Synésius, Paris, 1548; en latin, par Georges Valla, Plaisance, 1498; et Sébastien Collin le publia en français, à Poitiers, en 1556; ce même travail fut également traduit en anglais par le docteur Mead, à Londres, en 1747; mais la meilleure traduction de cet important ouvrage est celle qui fut faite par un pharmacien de Londres, Channing, et qui fut publiée sous ce titre: *Rhazes de variolis et morbilis, cum aliis nonnullis ejusdem argumenti*; Londres, 1766, in-8°. Cette édition est la plus estimée, et la version en a été reproduite par Haller, dans le t. VII de son *Artis medicæ principes*; Lausanne, 1772. Enfin, en 1763, Paulet en publia une traduction française, dans son *Histoire de la petite vérole*. Les aphorismes de Razi, quoique écrits sur le modèle de ceux d'Hippocrate, lui sont bien inférieurs : dans un style mystique et emphatique, il expose les découvertes qu'il a faites. Il a le défaut de se répéter jusqu'à deux et trois fois, et affecte de la prédilection pour l'astrologie. — Les maximes qu'il a laissées ne manquent ni d'originalité ni de sens; en voici quelques-unes, prises au hasard : « Défiez-vous des médecins qui décident facilement. Les remèdes sont comme la parole : usez-en sagement, ils sont salutaires; abusez-en, ils deviennent nuisibles. Les médecins à systèmes, ceux qui veulent faire à leur tête, les jeunes docteurs inexpérimentés sont de vrais assassins. »

Razi passe pour l'inventeur du séton, dont il faisait un fréquent usage.

En résumé, Razi a été un des hommes les plus utiles et les plus remarquables de son siècle; il a beaucoup écrit, et l'on peut voir l'énumération de ses œuvres dans la *Bibliotheca hisp.-arabica* par Casiri, tome I, page 262. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en hébreu : ils sont indiqués dans la Bibliothèque hébraïque de Wolf et dans le catalogue des manuscrits hébreux de M. de Rossi. Florian PHARAON.

Abou-el-Faradj, 192. — Ibn-Khallican, traduction anglaise du baron de Slane. — Ferd. Hoefer, *Histoire de la chimie*. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, section VI, ch. v. — Mirkhond, *Histoire des Samanides*, publiée par M. Defremery. — Don Jose de Miravel y Casadevante, *El gran diccionario historico*.

RAZILLY (*Marie* DELAUNAY DE), femme auteur française, née en 1621, au château de Razilly (Touraine), morte le 26 février 1704, à Paris. Sa famille était une des plus anciennes de la Touraine; son frère aîné était lieutenant général. La poésie faisait son délassement ordinaire, et l'on a imprimé d'elle dans les recueils du temps un certain nombre de pièces de vers, où l'on trouve beaucoup d'élégance et de naturel. Elle adressa vers 1687 un *placet en vers* au roi, qui, en considération de la triste situation où le peu de bien de sa famille l'avait réduite, lui accorda une pension de 2,000 livres. Elle était en relation avec la plupart des beaux esprits de cette époque. Mlle Lhéritier de Villandon lui dédia son *Apothéose de Mlle de Scudéri* (Paris, 1702).

Titon du Tillet, *Parnasse françois*.

RAZOUMOVSKI (*Alexis*, comte), feld-maréchal russe, né à Lemechakh (gouvernement de Tchernigof), en 1709, mort à Saint-Pétersbourg, le 6 juillet 1771, était fils d'un cosaque ukrainien. Sa belle voix le fit chantre dans la chapelle de la cour; sa bonne mine lui attira l'attention de la grande-duchesse Élisabeth, fille de Pierre Ier, qui le jour même de son avénement au trône (6 décembre 1741), le nomma son chambellan. Un mois plus tard Razoumovski était grand veneur, puis chevalier de Saint-André. Créé comte du Saint-Empire romain en 1744, il obtint la confirmation de ce titre en Russie. L'impératrice lui donna enfin le bâton de feld-maréchal et sa main, par un mariage secret dans l'église du village de Pérovo, près de Moscou. Au faîte des grandeurs, Razoumovski n'oublia pas la province d'où il était sorti; il obtint pour elle d'importantes immunités, et, chose rare à noter pour un parvenu, il a laissé une grande réputation d'aménité et de générosité.

Son frère le comte *Cyrille*, né le 18 mars 1718, mort le 9 janvier 1803, fut hetman de la Petite-Russie et feld-maréchal à vingt-deux ans. Il dut à son frère aîné sa surprenante fortune, et l'a méritée par sa libéralité et son amour pour les arts. Ayant nettement refusé à Alexis Orlof d'entrer dans la conjuration qui eut pour résultat le sanglant avénement au trône de Catherine II, il ne fut pas en faveur sous son règne; dépouillé du commandement des Cosaques, il continua toutefois à participer aux travaux du sénat, et maintes fois, sous une forme badine, il fit preuve dans cette assemblée servile d'une indépendance qui était d'autant plus louable qu'elle n'y rencontrait aucun concours. Possesseur de plus de cent mille serfs, il eut de Catherine Narichkin, cousine de l'impératrice Élisabeth, plusieurs enfants, qui sont tous morts sans postérité.

Un de ses fils, le comte *Alexis*, fut ce ministre de l'instruction publique auquel le comte de Maistre a adressé ses remarquables *Lettres sur l'éducation*.

Son frère *André*, créé prince en 1815, mourut le 17 septembre 1836, à quatre-vingt-quatre ans, dans le sein de l'Église catholique, à Vienne, où il avait été ambassadeur en 1815, à l'époque du congrès.

Un troisième frère, *Grégoire*, mort en juin 1837, en Moravie, passa une grande partie de sa vie en Suisse et en Italie; il était membre des Académies des sciences de Saint-Pétersbourg et

de Stockholm. Outre plusieurs ouvrages russes restés manuscrits, il a écrit en français : *Voyage minéralogique et physique de Bruxelles à Lausanne ;* Lausanne, 1783, in-8° ; — *Voyages minéralogiques dans le gouvernement d'Aigle et une partie du bas Valais ;* ibid, 1784, in-8°, fig. ; — *Essai d'un système des transitions de la nature dans le règne minéral ;* ibid., 1785, in-12 ; — *Histoire naturelle du Jorat et de ses environs ;* ibid., 1789, in-8° ; — *Coup d'œil géognostique sur le nord de l'Europe en général et la Russie en particulier ;* Pétersbourg, 1816, et Berlin, 1820, in-8° ; — *Observations minéralogiques sur les environs de Vienne ;* Vienne, 1821, in-4°. Le comte Grégoire avait été l'un des fondateurs de la Société des sciences physiques de Lausanne. Pce A. G—N.

Bantich-Kamenski, *Biographie des célébrités russes.* — Dolgoroukov, *Notices sur les principales familles de la Russie.* — *Lettres de Mme de Swetchine,* t. I, p. 491. — *Mémoires du comte de Ségur.*

RAZOUT (*Jean-Nicolas*, comte), général français, né à Paris, le 8 mars 1772, mort à Metz, le 10 janvier 1820. D'une famille noble de Bourgogne, il abandonna l'étude du droit pour entrer dans un régiment d'infanterie, où il contracta une vive amitié avec Joubert, qui le choisit pour aide de camp ; ce fut même entre ses bras qu'il expira à Novi. Peu de temps après Razout fit partie de l'état-major d'Augereau. Nommé colonel en 1801, il organisa avec les débris de tous les régiments un corps qui devint l'un des plus beaux de l'armée. A Austerlitz, il soutint le choc de la cavalerie de la garde impériale russe, lui fit éprouver des pertes sensibles, et le 6 novembre 1806 pénétra le premier dans Lubeck. Il devint général de brigade (14 février 1807) et baron de l'empire (19 mars 1808). Après avoir fait une campagne en Espagne, où il concourut à la prise de Saragosse, il passa en Allemagne, et assista à la bataille de Wagram. Nommé le 31 juillet 1811 général de division, il se distingua à Voloutina, à la Moskowa et à Krasnoé. Nommé comte (2 août 1813) et grand officier de la Légion d'honneur, il prit une part glorieuse à la bataille de Dresde, et fut ensuite chargé de défendre la ville. Après une vigoureuse résistance, il obtint une capitulation honorable, qui ne fut pas observée par les alliés. Il était prisonnier en Hongrie lorsqu'il apprit la chute de Napoléon. Il s'empressa d'envoyer au roi sa soumission, et engagea fortement ses compagnons d'infortune à l'imiter. Appelé sous la seconde restauration au commandement de la 21e division militaire à Bourges, il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire, et mourut à Metz, où il commandait la 3e division militaire. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. A. A.

Galerie des contemporains. — *Fastes de la Légion d'honneur.* — *Archives militaires.*

RAZOUX (*Jean*), médecin français, n
6 juin 1723, à Nîmes, où il est mort, en 1
Reçu docteur à Montpellier, il pratiqua la
decine avec beaucoup de succès dans sa
natale. L'étendue de ses connaissances l'a
fait agréger à différentes compagnies savan
entre autres à l'Académie des sciences de Pa
dont il était correspondant. Il s'était occupé
chéologie, et avait entrepris, avec le marqui
Rochemore, un grand ouvrage, qui ne fut
achevé et dont on ne connaît qu'un fragment
les Volces Arécomiques, inséré en 1756 dan
Mémoires de l'Académie royale de Nîmes.
publié seul deux mémoires, l'un *Sur les co*
crations des anciens, l'autre *Sur les gra*
chemins des Romains. On cite encore de
Lettres sur l'organe du goût ; 1755 ;
Tables nosologiques et météorologiques d
sées à l'hôtel-Dieu de Nîmes, 1757-1767 ; I
1767, in-4° ; — *De cicuta , stramonio, h*
ciamo et aconito ; Nîmes, 1781, in-8° ; —
moires sur les épidémies : couronné en
par la Société royale de médecine de Paris.

Nicolas, *Biogr. de Nîmes.*

RAZZI (*Giovanni-Antonio*), dit le Sodo
peintre de l'école de Sienne, né à Vercell
(Piémont), en 1479, mort en 1554. On
quel fut son maître ; cependant il est assez
semblable qu'il put recevoir les leçons de I
nard de Vinci ; nous trouvons dans sa ma
le style de l'école siennoise joint à une sci
du clair-obscur, à une suavité de coloris,
tères principaux de l'école lombarde. Il
Sienne en compagnie de quelques négo
lombards. Plusieurs beaux portraits l'ayant
en réputation, il fut chargé par Domenico
Leccio, général de l'ordre des Olivétains,
chever la *Vie de saint Benoît* commencée

(1) On a toujours cru que la patrie du Sodoma était
gelle, bourg à seize milles de Sienne ; mais on possède
signature apposée par cet artiste sur un acte de 1534
hannes Antonius de Razzi da Verze, *pictor*. Verze es
core aujourd'hui le nom donné à la ville de Vercell
le patois piémontais ; bien plus, sur le portrait du So
peint par lui-même, à la galerie de Florence, on lit
distinctement *da Vercelli*. Il est évident qu'une ini
profonde exista entre le Sodoma et Vasari ; celui-
parla du peintre que dans la seconde édition de so
vrage, publiée en 1568 ; il lui consacra quelques p
dans lesquelles rendant, comme malgré lui, une ta
justice au talent incontestable de l'artiste, il s'effor
flétrir l'homme par les imputations les plus calom
ses. Certes, ce surnom de *Sodoma* est au moins sing
mais il est impossible qu'il ait eu pour cause les
contre nature que Vasari prête au Razzi. Ce ne po
être un homme méprisable à ce point que cet artiste
fut lié d'amitié avec les hommes les plus illustres d
temps, que la ville de Sienne s'enorgueillit de plac
nombre de ses citoyens, que Léon X créa chevalie
que Charles-Quint fit comte palatin. Avouons plutôt
nous ignorons l'origine de ce surnom. Vasari lui
encore un crime d'un manque d'ordre, qui amena le
doma à mourir à l'hôpital ; il s'efforce de tourner en
dicule le goût bien innocent qu'il avait pour les
maux rares et curieux ; enfin, il pousse la partialité
qu'à attribuer au hasard ce que le Sodoma peut a
fait de bien : « La Fortune, dit il, protége les fous.
suffit de regarder les ouvrages du Sodoma pour ap
cier à sa juste valeur cette dernière assertion.

Luca Signorelli à Chiusuri, à quinze milles de Sienne. Les sujets qu'il a traités sont au nombre de vingt-six; les plus estimés sont *Saint Benoît quittant ses parents pour aller étudier à Rome* et *Saint Benoît enfant raccommodant miraculeusement un vase brisé par sa nourrice*. Dans cette composition, le Sodoma s'est représenté sous les traits d'un homme d'environ vingt ans, ce qui fixerait vers l'an 1500 la date de ces peintures. Il peignit ensuite dans le réfec-·e du monastère de Saint-Anne, autre établissement du même ordre, *La Multiplication des ns et des poissons*, et il revint à Sienne, où ·eignit à la façade de la casa Bardi des fresques, qui durèrent bien peu, puisqu'elles étaient déjà presque entièrement détruites au temps de Vasari. Sur ces entrefaites le banquier siennois Agostino Chigi emmena le Sodoma à Rome, et obtint qu'il fût chargé de la décoration de l'une des chambres du Vatican, auxquelles travaillait alors le Pérugin; il peignit au plafond plusieurs sujets, qui furent détruits par ordre de Jules II quand Raphael fut appelé à peindre les *Stanze;* quelques parties cependant furent conservées. Employé ensuite à la décoration du casin de Chigi, appelé depuis la Farnésine, Razzi y peignit *Alexandre et Roxane*, et *La Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, composition qui a été imitée presque servilement par Le Brun.

Lors de l'avénement de Léon X (1513), le Sodoma offrit au nouveau pontife une *Lucrèce*, l'un de ses meilleurs ouvrages, qui lui valut le titre de chevalier, avec lequel il revint à Sienne, riche d'honneurs, mais léger d'argent, vers 1514. Ce fut peu de temps après qu'il peignit, dans le cloître des Franciscains, *Le Christ battu de verges*, qui passa pour son chef-d'œuvre. Cette magnifique peinture a été sciée et séparée de la muraille en 1841 et portée au musée de la ville. De l'oratoire supprimé de Santa-Croce ont été également apportées au musée plusieurs autres fresques du Sodoma, une *Descente du Christ aux limbes* et *Jésus au jardin des Olives*. Indiquons encore parmi les nombreuses fresques de ce maître existant à Sienne : une *Madone et plusieurs saints* à l'angle d'une maison de la place Tolomei, *La Visitation*, *Saint Bernardin*, *Saint Antoine*, *Saint Louis évêque*, *La Présentation de la Vierge au temple*, son *Couronnement* et son *Assomption* à l'oratoire de Saint-Bernardin, la *Nativité* sur la porte Pispini, quelques sujets dans le Palazzo del Pubblico, et dans les palais Bambagini, Palmieri et Saracini, enfin à Saint-Dominique les fresques de la chapelle Sainte-Catherine, qui sont comptées au nombre de ses meilleurs ouvrages et datent de 1536; elles représentent la *Sainte en extase*, un *Criminel racheté par ses prières*, et *Sainte Catherine évanouie dans les bras de ses sœurs au moment où elle vient de recevoir les stigmates*. Cette dernière composition est digne de Raphael, et Peruzzi disait qu'il n'avait jamais vu d'évanouissement rendu avec une telle vérité. Ses principaux tableaux à l'huile, sont : à Sienne, une *Nativité* (église del Carmine), une *Adoration des Mages* (Saint-Augustin), une *Descente de Croix* (Saint-François); à Pise, une autre *Descente de Croix* (à la cathédrale), ouvrage de sa vieillesse, et une *Madone et plusieurs saints* (Santa-Maria della Spina); à Florence, une *Tête de Christ*, au palais Pucianti; à Rome, un *Mariage de sainte Catherine*, au palais Chigi; au musée de Vienne, une *Sainte Famille;* à celui de Berlin, *Le Christ insulté par deux soldats*, et *Le Christ conduit au supplice*; à Munich, une *Sainte Famille*. Dans les dernières années de sa vie, le Sodoma voyagea successivement à Volterre, à Pise, à Lucques; il y exécuta quelques tableaux à l'huile, qui se ressentaient de son âge avancé, et qui ne purent lui procurer une fortune qu'il n'avait pas su amasser quand il était dans toute la vigueur de son talent; il revint à Sienne pauvre et souffrant, et bientôt y mourut, à l'hôpital de Santa-Maria-della-Scala.

Ses principaux élèves furent son gendre Bartolomeo Neroni, dit le Riccio, Michelangelo Anselmi, qui fut plus tard un des chefs de l'école de Parme, et Girolamo del Sodoma, qui mourut jeune. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Della Valle, *Lettere sanesi*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catalogues* de Vienne, Berlin et Munich.

RAZZI (*Girolamo* RAZZI, en religion *Silvano*), littérateur italien, né à Florence, où il est mort, en 1611, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il prit l'habit de Saint-Dominique, dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges; mais avant d'entrer en religion il avait vécu plusieurs années dans le monde, et s'était distingué par quelques écrits dramatiques, tels que *La Cecca*, *La Balia*, *La Costanza*, *La Gismonda*, pièces qu'il avait publiées à Florence. On a encore de lui : *Trattato dell' opere di misericordia, corporali e spirituali;* Florence, 1576, in-8°; — *Vite di IV uomini illustri*, *Farinata degli Uberti, Salvestro de' Medici, Cosimo de' Medici e Francesco Valori;* ibid., 1580, 1602, in-4°; — *Vita della contessa Matilda;* ibid., 1587, in-4°; — *Vita di Benedetto Varchi;* ibid., 1590; réimpr., en 1721, à la tête de l'*Histoire florentine* de Varchi; — *Sancti Toscani;* ibid., 1593, 1627, in-4°; — *Vita della Vergine Maria;* ibid., 1594, et Rome, 1609, in-8°; — *Vita delle donne illustri per la santità;* ibid., 1595, 6 vol. in-4°; — *Vita de' santi e beati dell' ordine de' Camaldoli;* ibid., 1600, in-4°; — *Vita del Jacopo di Certaldo;* ibid., 1619, in-4°; — *Vita di Pietro Soderini;* ibid., 1637, in-4°, fig. On doit encore à ce laborieux écrivain une version italienne de la *Summa Sacramen*-

torum (Florence, 1575, in-12) du P. François de Victoria.

RAZZI (*Serafino*), frère puiné du précédent, né le 16 décembre 1531, à Florence, fit également profession dans l'ordre des Dominicains. Sa vie fut employée à enseigner la théologie et à composer des ouvrages de piété ou d'histoire ecclésiastique. On ignore l'époque de sa mort. Nous citerons de lui : *Laudi, poesie con la propria musica*; Venise, 1563, in-4°; — *Sermoni*; Florence, 1575-90, 3 vol. in-4°; — *Vite de' santi e beati del ordine de' Predicatori*; ibid., 1577, 1588, in-4°; trad. en français (Paris, 1616, in-4°); — *Cento casi di coscienza*; ibid., 1578, in-4°; plusieurs éditions; — *Il Rosario della Madonna, in ottava rima*; Pérouse, 1587, in-4°; — *Giardino di esempi*; Florence, 1594, 1597, in-8°: abrégé de la *Vie des Saints*; — *Vita di S. Jacinto*; ibid., 1595; — *Istoria di Ragugia* (Raguse); Lucques, 1596, in-4°; — *Istoria degli uomini illustri, cosi nelle prelature come nelle dottrine, del ordine de' Predicatori*; ibid., 1596, in-8°: complément de l'*Histoire des saints* du même ordre qu'il avait déjà publiée; — *Vita di Catarina de' Ricci*; ibid., 1597, in-4°; — *De locis theologicis prælectiones*; Pérouse, 1603, in-4°. S. Razzi a traduit en italien les *Institutions* de Jean Tauler (Florence, 1568, 1590), qu'il a fait précéder de la vie de ce célèbre mystique.

Negri, *Scrittori fiorentini*. — Échard et Quetif, *Bibl. ord. Prædicatorum*.

RE (*Filippo*), agronome italien, né le 26 mars 1763, à Reggio, où il est mort, le 20 mars 1817. Il fit ses études dans les colléges de Ravenne et de Reggio, et puisa dans la lecture des *Géorgiques* de Virgile son penchant pour l'agriculture; il s'adonna ensuite avec ardeur à cette science, depuis longtemps négligée en Italie, ainsi qu'à la botanique, et fut chargé en 1790 de les professer l'une et l'autre dans sa ville natale. Les vicissitudes politiques le rendirent pour quelque temps à la vie privée; il profita de ces loisirs forcés pour composer ses *Éléments d'agriculture*, ouvrage excellent, dont trois éditions successives n'épuisèrent pas le succès. Après avoir été recteur de l'université de Reggio, il fut appelé à Bologne pour y enseigner l'agriculture (1803). Il reçut en 1806 la croix de la Couronne de fer et en 1812 il devint membre de l'Institut d'Italie. Lors de la réorganisation de l'université de Modène (1814), Re fut invité par le duc François IV à y reprendre la chaire qu'il avait occupée, et il réunit à son enseignement l'emploi, créé exprès pour lui, d'inspecteur des jardins royaux. Dans un voyage qu'il fit à Reggio, il fut atteint d'une fièvre typhoïde, épidémie qui ravageait alors l'Italie, et il y succomba, à l'âge de cinquante-quatre ans. Outre un grand nombre d'opuscules, on a de lui : *Proposizioni teorico-pratiche di fisica vegetabile*; Reggio, 1795, in-8° : ces propositions furent soutenues par deux de ses élèves, genre d'innovatio[n] Re; — *Elementi di agricoltura*; Parm[e] 2 vol. in-8°; Venise, 1802, 5 vol. in-8°; 1806, 3 vol. in-8° : c'est la p[remière] qu'on ait appliqué avec méthode [...] principes de la chimie à l'agriculture; — [Ele]*menti di giardinaggio*; Milan, 1806, — *Saggio di nosologia vegetabile*; Fl[orence] 1807, in-18 : extrait du t. XII des *Att[i]* Société italienne; — *Saggio sulle malatt[ie] piante*; Venise, 1807, in-8°; Milan. in-8°; — *Elementi di economia c[...]* Milan, 1808, in-8°; — *Il Giardinier[o]* ibid., 1808, 1812, 2 vol. in-8°; — [...] *ragionato de' libri di agricoltura*, [...] *ed altri rami di economia* [...] nise, 1808-1809, 4 vol. in-16 : c[e...] prend quatorze cents articles envi[ron] ordre alphabétique et rédigés avec [...] soin, surtout en ce qui concerne les [...] liens; l'auteur du reste ne parle que de[...] qu'il a vus; — *Saggio della poesia didas[calica] georgica degl' Italiani*; Bologne, 1809, — *Del cotone*; Milan, 1810, 1811, in-[...] *Dei letami*; ibid., 1810, 1815, in-8°; — [...] *di Piero de' Crescenzi*; Bologne, 1812 — *Nuovi elementi di agricoltura*; 1815, 1820, 1838, 4 vol. in-8°; — *Del[le] coltivabili*; ibid., 1816, in-8°; — *Elogio [di Se]bastiano Corradi*; ibid., 1820, in-8°. R[e a] fondé en janvier 1809 un journal fort [...] *Annali dell' agricoltura del regno d[...]* (Milan, 1809-1814, 22 vol. in-8°), où l'o[n a] de lui une quarantaine de mémoires, d[es pré]faces, des remarques, etc.

A. Fapanni, *Elogio di F. Re*. — *Atti della* [...] *Italiana*, t. XX. — *Annales encyclopédiques*, [...]

RE (*Giovanni-Francesco*), botaniste i[talien] né en 1773, à Condove, près Suse, mort l[e ... no]vembre 1833, à Turin. Après avoir été [...]teur à Turin, il pratiqua la médecine à [...] professa la philosophie, et passa ensu[ite à la] chaire de mathématiques du collége de C[...] Longtemps après il fut appelé à l'école vétérinaire pour y enseigner la matière [médicale] et la botanique. Il fit partie de l'Aca[démie des] sciences de Turin. Ses principaux ouvr[ages] *Flora segusiensis* (Turin, 1805) et [...]*rinese* (ibid., 1825-1826, 2 vol. in-8°) : [...] écrits en latin; le premier contient la [nomencla]ture de seize cent quatre-vingt-deux espè[ces de] végétaux, qui croissent dans les envir[ons de] Suse. Re a publié différents opusc[ules sur la] doctrine médicale de Brown et su[r ...] rurale, ainsi que des mémoires insérés [dans le] recueil de l'Académie des sciences, et o[n re]marque celui qui a pour objet de sub[stituer le] *lycopus europæus* au quinquina.

Callisen, *Medicin Schriftsteller-Lexicon*.

READ (*Mary*), aventurière anglaise, [née en] 1680, morte à Port-Royal (Jamaïque), en [...] Son père, John Read, était un marin qui, p[...]

[illegible]

sa jamais soupç[illegible] r son sexe. [illegible]
Anglais, Franc[illegible] White, qui, enlevé [illegible] par les flibustiers, servait sur leur [illegible]ré lui, elle lui sauva la vie dans un [illegible] fut gravement blessée, et lui révéla [illegible] White la partagea : les deux amants [illegible] de fuir à la première occasion et de [illegible] jours dans un bonheur tranquille. [illegible]aise étoile en décida autrement. Les [illegible] furent surpris par les Anglais et pen[illegible]orme de procès. Mary Read et Anna [illegible]aîtresse du capitaine Rackam, s'étant [illegible]enceintes, furent seules épargnées et [illegible]a Jamaïque, où elles furent emprison[illegible] mourut peu après. On croit qu'elle mit [illegible]urs pour éviter un supplice certain.

[illegible]on, *The History of flibusters*, etc. (Londres, [illegible]melin, *Hist. des aventuriers*, IV.

[illegible]G (*John*), théologien anglais, né en [illegible] le comté de Buckingham, mort le [illegible] 1667, à Chartham (Kent). Ministre [illegible] à Douvres, puis chapelain de Char[illegible]nit tant de zèle à défendre la cause [illegible] en 1642 il fut jeté en prison; il y [illegible] sept mois. L'archevêque Laud lui [illegible]dant sa détention à la Tour, conféré [illegible] Chartham et une prébende à Canter[illegible] lui fut pas permis d'entrer en posses[illegible] ni de l'autre de ces bénéfices, et il [illegible] un nouvel emprisonnement à subir. [illegible] 1660 Charles II débarqua à Douvres, [illegible]ding qui le premier le félicita de son [illegible]om de la ville. On a de lui plusieurs [illegible] piété, entre autres *A Guide to the* [illegible] (Oxford, 1651, in-4°), *An antidote* [illegible]*tism* (1654, in-4°), et beaucoup de

[illegible]*Athenæ oxon.* — Walker, *Sufferings of the* [illegible]

[illegible] (*Guillaume-André*), homme politique [illegible]é en 1752, à Grenoble, où il est mort, [illegible] 1832. Il tenait un rang distingué au [illegible] Grenoble lorsque éclata la révolution. [illegible]t les principes, et devint président du [illegible] Grenoble (1790), puis député de l'I[illegible]nvention. Dans le procès de Louis XVI il s'éleva contre la compétence de l'assemblée et pour l'appel au peuple, et vota pour la détention, mais contre le sursis à l'exécution. Envoyé en mission à Lyon, il provoqua la levée d'un impôt extraordinaire de trois millions sur cette cité, afin d'y assurer la subsistance des classes pauvres. En février 1793, il demanda un impôt semblable sur Paris et la radiation du plus grand nombre des pensionnaires de la liste civile. Au 31 mai, il prit la défense des girondins, particulièrement de Buzot; mais il ne partagea pas la proscription de ses amis. En germinal an III, Réal reçut une mission à l'armée des Alpes, et dénonça les menées des royalistes sur cette partie des frontières françaises; cependant il appuya la restitution des biens des condamnés à leurs familles, la levée du séquestre sur les biens des étrangers et la suppression du maximum. Réélu en l'an IV au Conseil des cinq cents, il en fut nommé secrétaire, et en sortit en 1797. En 1801, il obtint un siége de juge au tribunal d'appel, depuis cour impériale de Grenoble, dont il devint l'un des présidents. Lors de l'institution royale de cette cour, il fut mis à la retraite, le 30 novembre 1815, quoiqu'il n'eût point signé l'Acte additionnel. Compris sur la liste des ex-conventionnels qui devaient sortir de France (1816), il n'obtint sa radiation que le 26 septembre 1819, et put terminer ses jours dans sa patrie.

Le Moniteur universel, 1792, an V. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

RÉAL (*Pierre-François*, comte), homme politique et administrateur français, né à Chatou, près de Paris, le 28 mars 1757, mort le 7 mai 1834, à Paris. En 1789 il était procureur au Châtelet, et embrassa avec ardeur les idées de la révolution. Il était un des orateurs habituels de la société des *Amis de la constitution*, et s'y lia avec Camille Desmoulins et Danton. Après le 10 août, il fut nommé accusateur public près le tribunal criminel extraordinaire, dit *Tribunal du 17 août*, et prit une part active à toutes les attaques qui amenèrent la proscription des girondins (31 mai 1793). Il leur était très-hostile, mais non jusqu'à les envoyer à la mort. Malgré ses opinions exaltées, on ne lui imputa aucun acte de cruauté, à cette époque où ils étaient si communs. Il essaya à la commune, où il était substitut du procureur syndic, et aux Jacobins, où il avait de l'influence, de modérer les fureurs du parti révolutionnaire. Il fut dénoncé comme ennemi des comités du gouvernement, et après la ruine de Danton, son patron, il fut emprisonné au Luxembourg. Il y rendit des services à ses compagnons d'infortune, en leur signalant les agents secrets des comités, chargés d'exercer l'espionnage dans la prison. Devenu libre après le 9 thermidor, il établit avec Méhée le *Journal des Patriotes de* 1789, et l'abandonna après avoir été nommé historiographe de la république par le Directoire. Il se fit défenseur officieux près des tribunaux pour les accusés de tous les

partis qui recouraient à son zèle. De là dans sa carrière politique des aspects souvent contradictoires. Il plaida avec un grand talent la cause des membres du comité révolutionnaire de Nantes, Carrier excepté, et celle de Babeuf et de ses coaccusés (1797). Après la révolution directoriale du 30 prairial an VII (18 juin 1799), il fut nommé commissaire du gouvernement près l'administration centrale de la Seine. Il était entré en relations avec le général Bonaparte peu après les victoires d'Italie, et avait embrassé chaudement ses intérêts et ses vues d'avenir. Aussi fut-il un des premiers initiés au coup d'État qui se préparait au 18 brumaire, et il contribua très-activement au succès de la révolution de concert avec Fouché. Il en fut récompensé par sa nomination au conseil d'État. Dès lors il montra un dévouement complet à la fortune du premier consul, qui à ses yeux se confondait avec celle de la France, et c'est ainsi qu'après avoir été partisan de la république en 1793, après avoir intrigué contre elle sous le Directoire, il travailla comme tant d'autres à fonder la puissance impériale avec toutes ses conséquences. « Réal, a dit plus tard Napoléon, avait été jacobin, comme Regnaud avait été modéré ou feuillant; je fus bien servi par l'un et l'autre; j'aime les honnêtes gens de tous les partis. » Le premier consul lui confia l'instruction de l'affaire de Georges et Pichegru. Réal s'en acquitta avec beaucoup de zèle et d'habileté. Ses services furent récompensés (1er février 1804) par des fonctions qui l'attachaient, pour les affaires de sûreté publique, au ministère du grand juge, alors chargé de la police générale. Lors de la tragique catastrophe du duc d'Enghien, Réal, bien que l'un des chefs les plus importants de la police, ne sut rien que lorsque tout était consommé. « Il se rendait à Vincennes, est-il dit dans les *Indiscrétions*, le 21 mars, à neuf heures du matin, pour interroger le prince, non pas en vertu d'une mission qui lui aurait été donnée, mais sur l'avis de son arrivée, transmis par le directeur de la prison de Vincennes, dans le rapport journalier qu'il adressait au conseiller d'État spécialement chargé de tout ce qui était relatif à la tranquillité et à la sûreté intérieure de la république. Déjà, depuis six heures, le duc d'Enghien avait cessé d'exister, lorsque Réal rencontra, à la barrière Saint-Antoine, le général Savary, qui lui fit rebrousser chemin (t. I, p. 116). » Peu après l'établissement de l'empire; et lors du rétablissement du ministère de la police générale, où Fouché fut appelé, Réal devint un des quatre conseillers d'État chargés, sous sa direction, de la police de l'empire. Son arrondissement territorial comprenait Paris et tout le nord. Il reçut en 1808 le titre de comte. L'empereur avait du goût pour sa personne, et afin de l'avoir toujours sous la main, il lui donna 500,000 fr. pour se procurer une maison de campagne près de Paris. C'est ainsi qu'il acquit la belle maison de Bou[illegible] entre les mains de M. [illegible] la seule faveur qu'il reçut [illegible] pire. Réal sut se [illegible] un poste [illegible] occupait, et conserver [illegible] au milieu des vicissitudes [illegible] Il eut aussi l'[illegible] le [illegible] bons termes avec [illegible] tait toujours montré [illegible] l'empire, il se tint naturellement [illegible] dant les Cent jours, il fut nommé [illegible] lice. Il avait été chargé de mettre [illegible] Decazes, alors magistrat à la cour roy[illegible] avait refusé de prêter serment à l'empereur [illegible] mit dans ses procédés beaucoup de tact [illegible] modération. Le m[illegible] destitué, [illegible] tour préfet de poli[illegible] sion qu'avait [illegible] montra la même [illegible] de [illegible] put le sauver de [illegible] loi d'amnistie de 181[illegible]; [illegible] en adoucir les rigueurs. [illegible] Bruxelles, à Anvers, puis à [illegible] blit une fabrique d'épurati[illegible] son, Réal put rentrer [illegible] 1818), grâce aux bons [illegible] ministre. Il vécut retiré [illegible] Sa fortune privée avait ép[illegible] rieuses. Pendant son exil, [illegible] actions sur le canal du La[illegible] léon lui avait données, et [illegible] Louis XVIII les avait [illegible] Caraman. Réal fit à son [illegible] marches pour les recouvrer. [illegible] pendante au conseil d'État [illegible] Polignac arriva au ministère. [illegible] des procédés de Réal lors du [illegible] et par reconnaissance il usa [illegible] servir ses intérêts. L'affaire ne [illegible] près la chute des Bourbons. Le [illegible] il fut un des premiers à offrir [illegible] gouvernement provisoire [illegible] ville. Il continua à vivre [illegible] mourut subitement, le 7 [illegible] sa mort, on publia, sous le [illegible] (*voir* à la fin), deux vo[illegible] anecdotes, dont le caractère [illegible] barrassé plusieurs biogra[illegible] rard ont pensé, sans oser [illegible] avait bien pu fournir des [illegible] fragments. Suivant Vill[illegible] buer en grande partie le [illegible] *Souvenirs*. Nous n'hésitons pas à [illegible] de bonne source, que Réal av[illegible] *moires* étendus et complets [illegible] pendant la révolution, le c[illegible] et il s'y exprimait avec f[illegible] grands personnages, en [illegible] crètes à l'appui; qu'après la révo[illegible] le plus éminent de tous se [illegible] de certaines révélations [illegible] près, et que des propositions [illegible]

es curieux Mémoires, où tant de choses
révélées. Un demi-million de francs fut le
la cession. Les *Indiscrétions*, parues
e sont que les bribes des Mémoires ori-
n dit avoir été discrètement brûlés.

J. CHANUT.

-Descloseaux, *Indiscrétions*, 1798-1830; souve-
stiques et politiques tirés du portefeuille d'un
ire de l'empire, mis en ordre par M. D., 1825,
°. — *Biographie universelle des contempo-*
Arnault, Jay, etc., et celle par Rabbe et Boisjo-
niteur universel. — Thibaudeau, *Histoire du*
t de l'empire. — *La Biographie et le Nécrologe*
KL.

DE CURBAN (*Gaspard* DE), publiciste
né en 1682, à Sisteron, mort le 8 février
Paris. Il fut grand sénéchal de Forcal-
reçut le titre de conseiller du roi. Il
plus de trente années de service à écrire
auquel il dut sa réputation, et qui a pour
a Science du gouvernement; Aix-la-
(Paris), 1751-1764, 8 vol. in-4°. Il y
la société civile en général, des gou-
nts anciens et modernes, du droit natu-
ic et ecclésiastique, du droit des gens,
que et des intérêts des divers États de
, et finit par un catalogue raisonné des
écrits sur les matières qu'il a dévelop-
style de Réal est agréable, mais diffus.

DE CURBAN (*Balthasar* DE), neveu du
t, né le 6 janvier 1701, à Sisteron, mort
embre 1774, à Paris, fut connu sous le
'*abbé de Burle*. Il eut quelques béné-
tre autres un canonicat à Saint-Merri à
a de lui une *Dissertation sur le nom*
le de la maison de Bourbon (Paris,
-4°), où il s'attache à prouver, après
, que le véritable nom des Bourbons
France.

Biogr. du Dauphiné.

INO (*Bernardino*), savant jésuite ita-
le 1er décembre 1530, à Carpi, mort
t 1616, à Lecce. Fils d'un gentilhomme
ce de Louis de Gonzague, il reçut à
ne excellente éducation, qu'il alla per-
r à Bologne. Il étudiait la jurisprudence,
fait connaître par un commentaire sur
s de Thétis et de Pélée de Catulle (Bo-
51, in-4°), lorsqu'un de ses parents lui
n procès injuste pour le dépouiller d'une
sa fortune. L'affaire traîna en longueur,
in remise à la décision d'un arbitre, qui
e condamner Realino sans l'avoir même
A quelque temps de là celui-ci rencon-
pi cet arbitre, l'apostropha vivement, et
accès de colère, lui donna un coup de
dans le visage. Condamné à avoir la
épée, le jeune homme s'enfuit à Bo-
eçu docteur en droit en 1556, il obtint
nême année la place de podestat de Fe-
bourg du Milanais, puis celle de fiscal
Irie; enfin le marquis de Pescaire lui
'intendance générale des vastes domaines
sédait dans le royaume de Naples. A
trente-quatre ans il se dégoûta du monde, régla
ses affaires, et entra à Naples dans la Compagnie
de Jésus (1564); il s'y distingua bientôt par un
zèle, une patience et une charité pour les pauvres
qui ne se démentirent jamais. Ayant reçu en
1574 l'ordre de fonder un collége à Lecce, il
l'administra jusqu'à sa mort. Une enquête fut
faite pour établir ses droits à la béatification;
mais la cour de Rome n'y donna aucune suite.
Realino a composé un assez grand nombre d'o-
puscules, cités par Sotwel; ses notes sur les au-
teurs anciens ont été insérées dans le t. II du
Thesaurus criticus de Gruter.

Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu*, 116. — Tiraboschi, *Biblioteca modenese*, IV, 323-326. — Foligati, *Vita di B. Realino*; Viterbe, 1644, in-8°; trad. en latin, Anvers, 1648, in-12. — Leonardo di Santa-Anna, *Vita venerabilis P. Bernardini*; s. l., 1636, in-4°.

RÉAUMUR (*René-Antoine* FERCHAULT DE), célèbre physicien et naturaliste français, né à La Rochelle, le 28 février 1683, mort le 17 octobre 1757. Il commença ses études dans sa ville natale, les continua au collége des Jésuites à Poitiers, et les acheva à Bourges. Tout, y compris les mathématiques, où il avait fait de rapides progrès, était pour lui un sujet d'observation. Il passa ses premières années sur les bords de la mer, ce qui lui donna l'occasion d'étudier, entre autres, les coquillages qui fournissaient la pourpre de Tyr (1). Il fit aussi des observations fort intéressantes sur la régénération des membres perdus des crustacés (crabes et homards); sur le genre de locomotion des étoiles de mer, des zoophytes, etc., fixés aux rochers qui les ont vus naître; sur l'appareil et l'action électrique de la torpille; sur l'existence d'une matière nacrée dans l'ablette, employée à colorer les perles fausses; sur la phosphorescence de la pholade et d'autres animaux marins, etc. Ces observations furent faites dans l'intervalle de 1708 à 1715. En 1703, Réaumur était venu à Paris, où il publia trois mémoires de géométrie. Le premier est intitulé : *Formules générales pour déterminer le point d'intersection de deux lignes droites infiniment proches qui rencontrent une courbe quelconque vers le même côté sous des angles égaux*; 1700; le second a pour titre : *Manière générale de trouver une infinité de lignes courbes nouvelles, en faisant parcourir une ligne quelconque donnée par une des extrémités d'une ligne droite donnée aussi et toujours placée sur un même point fixe*; 1708; — *Méthode générale pour déterminer le point d'intersection de deux lignes droites infiniment proches qui rencontrent une courbe quelconque vers le même côté, sous des angles égaux, moindres ou plus grands qu'un droit, et pour connaître la courbe décrite par une infinité de tels points d'intersection.*

(1) *Quelques expériences sur la liqueur colorante qui fournit la pourpre*, dans les *Mém. de l'Acad. des scienc.*, année 1711. Comp. F. Hoefer, *Phénicie* dans l'*Univers Pittoresque*, p. 91.

En 1708, il fut élu membre de l'Académie des sciences, et bientôt chargé par elle de la direction d'un grand travail publié sous les auspices du gouvernement, et ayant pour titre : *Description de divers arts et métiers.* Savant infatigable et observateur sagace, il composa un grand nombre de mémoires, dont plusieurs renferment de véritables découvertes; tels sont : *Expériences pour savoir si le papier et quelques autres corps sont capables d'arrêter l'air et l'eau, et si quand ils arrêtent l'un de ces liquides, ils arrêtent l'autre;* dans les Mém. de l'Acad. des scienc., année 1714; — *Observations sur les mines de turquoise du royaume, sur la nature de la matière qu'on y trouve et sur la manière dont on lui donne la couleur;* ibid., 1713; — *Essais de l'histoire des rivières du royaume qui roulent des paillettes d'or;* ibid., 1718; — *Réflexions sur l'état des bois du royaume*, etc.; 1721; — *Observations sur les végétations du nostoch;* 1722. Le même recueil (années 1723-25) contient plusieurs mémoires sur le fer; sur la fabrication de l'acier; sur l'aimentation du fer et de l'acier; sur la cristallisation métallique, sur l'art de fabriquer le fer blanc, qu'on tirait auparavant de l'Allemagne. Ces travaux lui valurent de la part du gouvernement une pension de 12,000 livres, qu'il appliqua à l'encouragement des arts industriels. Les terres propres à la fabrication de la porcelaine fixèrent particulièrement son attention, et s'il ne réussit pas à obtenir un produit parfaitement semblable à la porcelaine de Chine, il parvint, en 1739, à produire le verre opaque, qui imite la porcelaine de Saxe et du Japon. Il indiqua aussi la manière de conserver les œufs (*Mém.* de 1735) en les enduisant d'un corps gras. Une belle volière, construite à grands frais, lui permit de multiplier ses observations sur les gallinacés et de préparer les matériaux de son ouvrage *Sur la digestion des oiseaux* (1752), et *Sur l'art de faire éclore et d'élever en toute saison des oiseaux domestiques de toutes espèces, soit par le moyen de la chaleur du fumier, soit par le moyen de celle du feu ordinaire* (Paris, 1749; traduit en allemand et en anglais).

Réaumur mourut d'une chute de cheval, à sa terre de la Bermondière (Maine). Il avait légué à l'Académie des Sciences, 1° son cabinet d'histoire naturelle, où Brisson puisa les matériaux de ses ouvrages sur les quadrupèdes et les oiseaux; 2° ses collections de minéraux et ses herbiers; 3° cent trente-huit portefeuilles remplis de mémoires achevés ou ébauchés; 4° le manuscrit d'une *Histoire des arts*.

Outre les ouvrages indiqués, on a de Reaumur : *Examen de la soie des araignées;* 1710, in-4° : l'auteur y démontra que les fils de l'araignée, malgré leur finesse, ne pourraient jamais remplacer la soie, à cause de l'extrême élévation du prix de revient. Cet ouvrage fut traduit en mantchou, par le P. Perennin, à la demande de l'empereur de Chine; — *S... tachosie, ou l'Art de convertir le fer for... acier et l'art d'adoucir le fer fondu ... faire des ouvrages de fer fondu aussi qu'en fer forgé;* 1722, in-4°. Mais le pri... titre de gloire de Réaumur, c'est son ouv... encore aujourd'hui classique, publié sous le de *Mémoires pour servir à l'histoire de... sectes;* Amsterdam, 1737-1748, 12 tomes i... réunis en 6 volumes, dont chacun est divi... deux parties (avec 267 planches). Il en existe une édition in-4°. Les volumes I et II traite... chenilles, des chrysalides et des papillons. I... teur fait surtout ressortir l'action de la chal... le développement des insectes ou de leur ... ainsi que le jeu de leurs organes et ... fonctions vitales. Le troisième volume c... l'histoire des insectes dits mineurs, ... l'épaisseur des feuilles, celle des ... rongent les laines et pelleteries, des pu... des insectes qui produisent les galles. ... trième volume contient l'histoire des gall... à laquelle il faut ajouter celle des mouches ... tères, et celle des cousins. Le cinquième v... traite des tipules, des mouches à quatre (tétraptères), des cigales et des abeilles sixième volume contient l'histoire des ... en y joignant celle des bourdons, des ... des frêles et du *formica-leo.* ... voil... vrage est loin de donner une ... des insectes; car il y manque, ... toute la classe des coléoptères, dont la ... dication des espèces, si nombreuses, ... plus d'un volume. Réaumur eut le méri... mettre, l'un des premiers, hors de doute ... Peyssonnel n'avait énoncé que sous ... pothèse, savoir, que les coraux et ... pores, qui à eux seuls forment presque les assises des innombrables îlots de ... Pacifique, sont, non pas des plantes ... l'avait cru jusqu'alors, mais ... cules ayant de l'analogie avec ... orties de mer.

Réaumur est surtout connu auprès ... du monde par le thermomètre qui ... nom. On savait depuis longtemps ... se dilatent par la chaleur et se res... froid. Mais pour mesurer les quan... leur ou de froid il fallait un instrument ... rable. C'est ainsi que de toute antiquité, ... n'ignorait que le soleil (d'après l'anc... met un certain temps pour revenir ... point du ciel; mais il fallait un instru... mesurer ce temps, et l'horloge fut inven... comment l'homme s'ingénie à mettre à ... des phénomènes qui ne sont pas de sa ... La première idée du thermomètre rem... dix-septième siècle; quelques-uns l'... Galilée; d'autres à Digby ou à ... Les deux points extrêmes ou le *m... maximum* du thermomètre de ... établis, le premier sur le degré de la

plus ... du
ou de C ... qui
... rables, avec ...
et des ... *s sur quelques*
de l'air, ... *Mém. de l'Acad.*, ...
1; — *Essai sur le volume qui résulte*
de deux liqueurs mêlées ensemble;
33; — *Observations du thermomètre*
par M. Cossigny à l'île de Bourbon, à
France, à Madagascar, etc., pendant
e temps; 1734; — *Exposition sur les*
its degrés de froid qu'on peut pro-
n mêlant de la glace avec différents
avec d'autres matières, soit solides,
ides; 1735; — *Observations du ther-*
e à Paris, comparées à celles de dif-
autres lieux; 1735-1740. Réaumur
surnommé *le Pline du dix-huitième*

F. H.

, *France litt.*, p. 278. — Haller, *Bibl. bot.*, t. II, Rotermund, *Supplém.* à Jöcher. — Le P. Ar- *st. de La Rochelle*. — Rainguet, *Biographie aise*.

CQUI (*François-Trophime*), conven- ançais, né vers 1760, à Marseille, où il en juin 1794. D'un caractère très-exalté, le part active aux premiers troubles qui la Provence et était poursuivi pour ce ue la révolution vint le rendre à la li- fut nommé en 1790 membre du direc- Bouches-du-Rhône. Commissaire civil à , il y soutint le parti révolutionnaire, et 1792 fut cité à la barre de l'Assemblée e pour rendre compte de sa conduite; il résenta que le 8 juin, et le ton dont il sa défense lui valut d'être envoyé devant cour d'Orléans, qui l'acquitta. Ses conci- nommèrent député à la Convention natio- ns le procès de Louis XVI Rebecqui vota mais avec appel au peuple. Lié avec les , surtout avec Barbaroux, il fut nommé du comité de sûreté générale. Le 8 avril dénonça Robespierre comme aspirant à nie, et donna sa démission. Après les nts du 31 mai, il fut proscrit comme *gi-* se sauva à Marseille, et se mit à la tête du eraliste; mais ayant appris la mort de la e ses collègues, il se précipita dans la mer.

iteur universel. — Lamartine, *Hist. des giron* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

REBEL (*Jean-Ferri*), musicien français, né à Paris, vers 1672, mort vers 1750. Il fit partie des vingt-quatre violons du roi et fut composi- teur de la chambre. Premier violon à l'Opéra en 1699, il y devint chef d'orchestre en 1707, aux appointements de 1,200 livres. Il ne fit jouer qu'un seul opéra de sa composition, *Ulysse et Pénélope* (1703), qui eut peu de succès. Outre deux livres de sonates, il est auteur de quelques morceaux de danse exécutés à l'Académie royale de musique.

REBEL (*François*), fils du précédent, né le 19 juin 1701, à Paris, où il est mort, le 7 no- vembre 1775, entra dès l'âge de quatorze ans à l'orchestre de l'Opéra. Lié d'amitié avec Fran- cœur, violoniste comme lui, il le prit pour colla- borateur dans les opéras qu'il composa, tels que *Pyrame et Thisbé* (1726), *Tarsis et Zélie* (1728), *Scanderberg* (1735), *Zélindor et Is- mène* (1745), *Les Génies tutélaires* (1751), etc. Ensemble ils furent inspecteurs de l'Académie royale de musique, et ils l'administrèrent comme directeurs de 1751 à 1767. F. Rebel reçut de Louis XV le cordon de Saint-Michel et une des places de surintendant de sa musique. En 1772 il fut nommé administrateur général de l'Opéra, et prit sa retraite le 1er avril 1775.

De Léris, *Almanach des théâtres.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

REBELLO (*Jean-Laurent*), compositeur portugais, né en 1609, à Caminha, mort en 1661, près Lisbonne. Entré à quinze ans au service de la maison de Bragance, il y étudia la composi- tion, et acquit bientôt la réputation d'un des mu- siciens les plus distingués de son pays. Ses con- temporains lui ont accordé de grands éloges. Il s'appliqua surtout à la musique sacrée; l'un de ses recueils a été gravé à Rome (1657, in-4°).

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

REBENTISCH (*Jean-Frédéric*), botaniste allemand, né en 1772, à Landsberg sur la Warthe, mort le 1er mai 1810. Il exerça la médecine dans sa ville natale, et publia : *Prodromus floræ Neomarchicæ secundum systema proprium;* Berlin, 1804, in-8° : cet ouvrage, disposé selon la méthode de Linné quelque peu modifiée, con- tient la description de plusieurs genres et espèces nouvelles de cryptogames; — *Index planta- rum circum Berolinum sponte nascentium;* Berlin, 1805, in-8°, avec de nombreuses plan- ches. Rebentisch prétendait avoir en botanique un système particulier, dont les bases n'étaient pas nouvelles : ainsi il partageait le règne végé- tal en deux grandes sections, la phanérogamie et la cryptogamie; il divisait, comme Linné, les classes d'après le nombre des étamines, mais il supprimait celle de la dodécandrie, et établissait les ordres d'après le nombre des pistils.

Rotermund, *Supplément* à Jocher. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland.*

* **REBER** (*Napoléon-Henri*), compositeur français, né le 21 (1) octobre 1807, à Mul-

(1) Il y a erreur dans la date du 23 octobre indiquée par quelques auteurs.

house. Sa première éducation fut dirigée vers les sciences appliquées à l'industrie; mais son penchant pour la musique lui fit bientôt prendre en dégoût la profession à laquelle ses parents le destinaient, et à partir de ce moment il s'adonna sans réserve à la culture de l'art qu'il affectionnait. Il avait appris à jouer de la flûte et du piano, et s'était procuré divers traités de composition qu'il avait lus et médités avec beaucoup de persévérance; mais, ayant fini par reconnaître l'insuffisance de ces ouvrages pour compléter une éducation pratique, il vint à Paris, en 1828, et au mois d'octobre de la même année il entra au Conservatoire, où il travailla le contre-point et la fugue sous la direction de Seuriot et de Jelensperger, professeurs adjoints de Reicha. Admis au concours l'année suivante, il passa dans la classe de composition dramatique de Lesueur. Il ne tarda pas à se faire connaître par divers œuvres de musique instrumentale, et par de charmantes mélodies pour voix seule et piano, telles que *Le Voile de la châtelaine*, *La Captive*, *Hai luli*, *La Chanson du pays*, etc. Il aborda le théâtre en écrivant la musique fine et élégante du second acte du ballet intitulé *Le Diable amoureux*, dont la première représentation eut lieu à l'Opéra le 23 septembre 1840. Il acquit de nouveaux titres à la considération des artistes en composant les deux symphonies à grand orchestre qu'il fit exécuter aux concerts du Conservatoire, et l'ouverture intitulée *Naïm*, qu'il fit entendre aux concerts de la Société de Sainte-Cécile. En février 1848, il donna *La Nuit de Noël*, opéra-comique en trois actes, dont Scribe lui avait fourni le livret. M. Reber savait qu'il allait rencontrer bien des obstacles. Il se présentait en effet, non en innovateur, mais en réformateur. Musicien savant, consciencieux et de bon goût, il voulait un orchestre qui soutînt le chant, mais qui ne l'étouffât jamais; en un mot, il cherchait, par une instrumentation habilement disposée, à produire l'effet sans le bruit. Ce fut dans ces circonstances et avec ces conditions que parut l'opéra de *La Nuit de Noël*, qui dut évidemment se ressentir de l'époque où il vit le jour. On y remarqua le délicieux air, *Ah ! qu'il fait froid*, que disait si bien Mlle Darcier, chargée du rôle principal, un trio, un grand final, et surtout le beau duo du troisième acte. *La Nuit de Noël* souleva de violentes critiques. Un des reproches que les détracteurs de M. Reber faisaient à sa musique, c'était d'être triste et monotone. Le compositeur se tut, et ne protesta que par ses œuvres; aussi l'étonnement fut-il grand lorsque son second ouvrage dramatique, *Le Père Gaillard*, opéra-comique en trois actes, apparut sur la scène le 7 septembre 1852. Dans cette partition correcte et élégante, où brillent une foule de mélodies pleines de verve, d'expression et surtout d'originalité, le compositeur montra tout ce qu'on pouvait attendre du talent d'un véritable artiste qui, ayant foi dans sa cause et croyance dans son art, ne [illegible] le succès au prix du sacrifice de ses [illegible] M. Reber a donné depuis lors deux [illegible] ras-comiques : *Les Papillottes de M.* [illegible] un acte, en 1854, et *Les Dames ca*[illegible] trois actes, en 1857. Élu membre de l'[illegible] des beaux-arts en 1853, il fut décoré [illegible] gion d'honneur en 1854. Un arrêté d[illegible] 1862 l'a nommé professeur de compo[illegible] sicale au Conservatoire, en rempla[illegible] lévy. Depuis 1851, M. Reber était [illegible] des classes d'harmonie de cet [illegible] savoir du professeur et le talent [illegible] teur justifient pleinement le choix qu[illegible] de lui pour remplir les nouvelles fon[illegible] viennent de lui être confiées.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens* [illegible] bathie, *Histoire du Conservatoire impérial* [illegible] *et de déclamation*. — A. Elwart, *Histoire d*[illegible] *des concerts du Conservatoire impérial de* [illegible] *Documents particuliers*.

REBKOW ou plutôt **REPGOW** (*Eik*[illegible] *card* DE), jurisconsulte allemand, vi[illegible] la première moitié du treizième siècle. [illegible] famille noble de Thuringe, il fut me[illegible] tribunal de ce pays, que présidait [illegible] Hoya de Falkenstein, et dont divers ac[illegible] de 1209 à 1233 portent sa signature. Il [illegible] un peu avant 1230 (1), en latin, un rec[illegible] principales coutumes de droit civil en [illegible] en Saxe; à la demande du comte de [illegible] stein, il traduisit plus tard en allemand [illegible] qu'il divisa lui-même par artic[illegible] l'ordre est assez confus. Son tra[illegible] bord *Sachsisches Landrecht* [illegible] *senspiegel* (Miroir de Saxe) (2), [illegible] 1340 augmenté et annoté par le s[illegible] Buch, qui le divisa en trois livres. [illegible] *senspiegel*, où l'auteur a déposé [illegible] de sa longue pratique de m[illegible] sitôt d'un usage général, non [illegible] plus grande partie de l'Al[illegible] mais encore dans les pays [illegible] et dans certaines contrées de la [illegible] par des colons allemands; car, bien [illegible] cialement pour la Saxe, ce code [illegible] nombre des principes généraux [illegible] nique (3). On n'y trouve presque [illegible] des législations romaine et ca[illegible] Rebkow n'avait du reste qu'une co[illegible] des plus imparfaites, de même qu'il [illegible] sa disposition aucun texte officiel [illegible] l'Empire. Le *Sachsenspiegel* renfe[illegible] sieurs dispositions contraires à l'au[illegible]

(1) Rebkow cite en effet un passage de [illegible] édictée par Henri VI en [illegible], et il fait allusion [illegible] *tentia de cambiis* de Frédéric II de [illegible].

(2) Ce mot de *Miroir* indiquait que chacu[illegible] y reconnaître ses droits, comme on voit ses trai[illegible] sur une glace.

(3) Ces principes, extraits du *Sachsenspiegel* [illegible] quels un juriste inconnu ajouta, vers [illegible], un g[illegible] bre de dispositions tirées de diverses sources, [illegible] le recueil appelé plus tard le *Schwabenspiegel* [illegible] Souabe).

... ue, ce qui le ... con-
... Grégoire IX. ...
... ns le livre de Rebkow
... copies. ...
... ; quelques ...
... miniatures,
... obscurs du *Sach...*
... *ften und Bi...*
... *he Deu...*
... ce recu... es ...
... ar ..., mais publié par
archevêque de Magdebourg, le comte
le Falkenstein, et en dernier lieu par
...e et Tammon de Bockstorf; leurs gloses,
... plus anciennes seulement offrent quel-
...laircissements utiles, furent reproduites
...usieurs éditions du *Sachsenspiegel*. Ce
...t imprimé à Gouda, 1472; Bâle, 1474,
Augsbourg, 1481, 1482, 1496, in-fol.;
...ions du seizième siècle contiennent un
...d... *...isé* et établi sur une comparaison
...rs manuscrits; elles ont été de beau-
...passées par celle que publia Homeyer,
...e excellente étude sur ce recueil (Ber-
7. 1835, 1861, in-8°). On s'accorde avec
... er encore à Rebkow un traité de
... écrit en vers latins rimés, rédigé
...as en Saxe à l'époque où il vivait, et
De beneficiis; ce texte, publié dans le
juris feudalis, de Senkenberg, dans le
juris germanici de Kœnigsthal, et à la
Landrecht dans l'édition de Homeyer,
...ite traduit en allemand avec des addi-
...robablement par l'auteur lui-même; cette
..., qui fut ajoutée au *Sachsenspiegel*, en
...a seconde partie (appelée *Lehnrecht*),
...uite remaniée au commencement du
...ième siècle, et intitulée alors *Görlitzer*
...cht. Le *Lehnrecht*, qui reçut dès 1350
...se, considérablement augmentée par Ni-
...Varm, à la fin du quatorzième siècle, fut
... à la suite du *Landrecht* dans les édi-
... 1495, 1499, et dans celles de Leipzig
..., 1547, 1589, puis dans le *Corpus juris*
...s de Lunig, et enfin à part, Halle, 1721,
...l se trouve encore à la suite de l'édition
...drecht, donnée par Homeyer, Berlin,

E. G.

... *Commentaria*, partie II, t. I. — Dreyer, *Bei-...r Literatur des Deutschen Recht*. — Zepernik, ...*neen zum Lehnrecht*, t. IV. — Eichhorn, *...Staats-und Rechtsgeschichte*, t. III. — ...lans la *Zeitschrift* de Reyscher, t. X. — Walter, *Rechtsgeschichte*, § 297-299.

...ANN (*André-Georges-Frédéric*), ma-
...t publiciste français, d'origine allemande,
...itzingen (Franconie), le 24 novembre
...ort à Wisbaden, en 1824. Il était avocat
lorsque les Français firent, en 1794, la conquête de la rive gauche du Rhin : il s'attacha à la fortune des vainqueurs, auxquels ses connaissances en droit furent fort utiles, surtout dans les pays rhénans réunis à la France en 1801. De 1802 à 1814, il fut successivement juge à Trèves, à Cologne, président au tribunal criminel de Mayence, et enfin président de la cour impériale de Trèves. Ce fut lui qui instruisit l'affaire du fameux bandit Schinderhannes (1802-1803). On a de Rebmann : *Rapport fait au divan par Esséid-Aly-Effendi, ambassadeur de la Porte ottomane près de la république française, sur la situation actuelle de la France et sur l'esprit public*; 1797, in-8°; — *Coup d'œil sur les quatre départements de la rive gauche du Rhin*; Trèves, 1802, in-12; — des mémoires, rapports et traités sur des matières judiciaires; des articles dans les journaux de son temps.

Quérard, *La France littéraire*.

REBOLLEDO (*Bernardino*, comte DE), poëte espagnol, né en 1597, à Léon, mort en 1676, à Madrid. Tout jeune il embrassa le métier des armes, et rejoignit les troupes espagnoles en Italie; il s'y distingua par sa bravoure, et obtint en 1622 le commandement d'une galère, avec laquelle il assista à la prise d'Oneille, du port Maurice et du château de Vintimille sur les Génois. Ayant repris son rang dans l'armée de terre, il se signala sous les murs de Nice (1626) et fut grièvement blessé à la prise de Casal. En 1632 il était à la tête d'un corps considérable d'infanterie espagnole dans les Pays-Bas. Chargé en 1636 de porter secours à l'empereur Ferdinand II, qui était serré de près par les Suédois, il réussit à tirer ce prince de ce mauvais pas, et reçut en récompense de son habile tactique le titre de comte du Saint-Empire et le gouvernement du bas Palatinat. Nommé en 1649 ambassadeur de Philippe IV à la cour de Danemark, il se concilia l'estime générale par les services qu'il rendit lorsqu'en 1660 Charles-Gustave, franchissant la mer sur la glace, vint mettre le siége devant Copenhague. Quoique zélé catholique, il éprouvait pour la famille royale de Danemark une sorte de dévouement, qu'il manifesta dans plus d'une occasion. Il entretenait aussi des rapports suivis avec la cour de Suède, et, comme on le voit par quelques passages de sa correspondance, il eut une certaine part à la conversion de la reine Christine. Rebolledo fut rappelé en 1661 en Espagne, et entra dans le conseil de Castille comme président du comité de la guerre. On lui avait donné en 1659 le titre de capitaine général de l'artillerie en Allemagne. Lorsqu'il mourut, dans sa quatre-vingtième année, il était comblé de gloire et d'honneurs et jouissait de nombreuses pensions, dont le revenu s'élevait à cinquante mille ducats par an. Il avait un talent remarquable pour la poésie, et son nom, dans l'époque de décadence littéraire où il vivait, a mérité

d'être gardé dans la mémoire et l'estime de ses compatriotes; mais il tombe quelquefois dans l'affectation *gongoresque*, et il ne savait pas, suivant Sismondi, distinguer ce qui peut appartenir à l'inspiration de ce qu'il faut laisser au raisonnement. Il semble singulier que les élucubrations poétiques d'un écrivain espagnol aient d'abord paru dans le nord de l'Europe. C'est pourtant le cas de Rebolledo, qui s'adonna surtout à la composition durant les loisirs de son ambassade. On a de lui: *Ocios;* Anvers, 1650, in-18; — *Selvas militares y politicas ;* Cologne (Copenhague), 1652, in-8° : ce recueil et le précédent contiennent des poésies dans le style italien, et si l'on n'y trouve rien de remarquable, beaucoup sont écrites avec simplicité, quelques-unes avec esprit; — *Selvas danicas;* Copenhague, 1655, in-4° : c'est l'histoire et la géographie du Danemark mises en vers; — *Selvas sagradas;* ibid., 1657; Anvers, 1660, in-4°: imitation assez faible des Psaumes; — *La Constancia victoriosa y trenos de Jeremias ;* Cologne (Copenhague), 1665, in-4° : paraphrase en vers des livres de Job et de Jérémie; — *Amar despreciando riesgos;* tragi-comédie, qui n'est pas sans mérite. Les œuvres de Rebolledo ont été réunies de son vivant à Anvers, 1660, 3 vol. in-4° ; mais on en a donné une édition meilleure et plus complète, Madrid, 1778, 4 vol. in-8°.

P.

Notices à la tête des *Ocios* (Anvers, 1650, in-8°), dans le *Parnaso* de Sedano, t. V, et dans le t. I des *Obras completas* (Madrid, 1778). — Bouterwek, *Geschichte der Poesie*, III, 495. — Nyerup et Kraft, *Lexicon*. — Sismondi, *Histoire de la littérature du midi*, IV, 98. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*, II et III.

REBOUL (*Guillaume*), pamphlétaire français, né à Nîmes, vers 1560, mort à Rome, le 25 septembre 1611. D'une famille protestante, il fut accusé, au retour d'un voyage à Paris, de s'être laissé gagner par des catholiques. Quelques manœuvres qu'il employa pour semer la division dans le consistoire de Nîmes achevèrent de le discréditer aux yeux de ses coreligionnaires, qui le déclarèrent *excommunié*, en 1595. Vers cette même époque, Henri, duc de Bouillon, dont il était secrétaire, l'accusa de lui avoir soustrait une somme assez considérable. Il se réfugia à Avignon, où il abjura, en 1596. De là il alla à Rome, et le cardinal Baronius devint son Mécène. Entraîné par la méchanceté de son esprit, Reboul écrivit contre le pape une satire violente, qui le fit condamner à mort; la sentence fut exécutée dans sa prison. On a de lui : *Salmoné* (1596, in-12); — *Second Salmoné ;* Lyon, 1597, in-12), pamphlets contre les pasteurs protestants du Languedoc; — *La Cabale des Réformez ;* Montpellier, 1597-1600, in-8° : il y ajouta en 1597 une *Apologie ;* — *Du Schisme des prétendus Réformez;* Lyon, 1597, in-12; — *Les Actes du synode tenu en 1598 à Montpellier;* Montpellier, 1599, in-8°; — *L'Anti-Huguenot ;* s. l., 1598, in-18; — *L'Apostat;* Lyon, 1604, in-8°, [...] développe les motifs de sa conversion; — *Plaidoyers de G. Reboul contre les m[...] tres;* Lyon, 1604, in-8°; — *Le premier [...] du synode nocturne des Tribades Léma[...]* 1608, in-18; Paris, 1852, in-12. Quant au[...] tires ou libelles de Reboul contre le pap[...] contre Villeroi, il ne parait pas qu'ils aien[...] imprimés.

Le Duchat, *Remarques sur la Confession de S[...]* l. 2, ch. 6, p. 370-374. — Pr. Marchand, *Dict. hist[...]* 162. — Lestoile, *Journal de Henri IV*. — Haag frère[...] *France Protest.*

REBOUL (*Henri-Paul-Irénée*), adm[...] trateur et savant français, né le 21 juillet 1[...] à Pézénas, où il est mort, le 17 février 1[...] Élevé au collége de l'Oratoire de Lyon, il [...] en droit à Toulouse; mais la chimie, la [...] ralogie, la physique devinrent l'objet [...] études de prédilection, et quelques bons [...] vaux le firent, à vingt et un ans, élire me[...] de l'Académie des sciences de Toulouse. Re[...] plus tard à Paris, il s'y lia avec Lavoisier, [...] lequel il habita plus d'un an, et dont il [...] tagea les recherches. En 1788, il fut no[...] correspondant de l'Académie des sciences [...] révolution arriva. Il devint l'un des a[...] teurs de l'Hérault, qui le députa à l'Assem[...] législative. C'est sur son rapport que fut [...] créé le premier musée national, et il fut [...] des cinq commissaires chargés de l'établir. [...] dant la terreur il se réfugia à l'armée des [...] rénées orientales, auprès de son ami le [...] Dagobert, puis à Barcelone. De là il s'[...] pour Gênes, et trouva dans la peinture [...] ressources pour vivre. Après la premiè[...] quête de l'Italie, Bonaparte, sur la rec[...] dation de Salicetti, le nomma adı[...] général de la Lombardie. Il fut ensuite [...] à Rome en qualité d'agent général des fi[...] de la république romaine, et dans ce poste i[...] pensa une partie de sa fortune pers[...] former une magnifique collection d'obj[...] que plus tard, en des jours difficiles, il [...] de vendre. A l'époque de la Restauration, [...] boul s'occupa des sciences et de l'ind[...] mais ne fût point heureux dans l'expl[...] d'un grand établissement de produits [...] qu'il avait monté à Pézénas. On a [...] *Essai d'Analyse politique sur la révol[...] française et la charte de* 1830; Mont[...] 1831, in-8°; — *Essai de géologie desc[...] et historique;* Paris, 1835, in-8°; — *Géo[...] de la période quaternaire, et introduct[...] l'histoire ancienne;* Paris, 1833, in-8°; — [...] sieurs *Mémoires* sur la géologie et le ni[...] ment des Pyrénées, de nombreux *articles* [...] les *Annales des sciences naturelles*, dans le [...] *letin de la Société de géographie* et dan[...] *Mémoires de la Société géologique de Fr[...]* Il a laissé en manuscrit un ouvrage com[...] 6 vol. sur l'histoire naturelle, la minér[...] la description générale des Pyrénées.

Fabre, *Notice sur Reboul, dans le Bulletin de la Soc. archéol. de Béziers*, t. IV. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. IV, 1re part. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

* **REBOUL** (*Jean*), poëte français, né à Nîmes (Gard), le 23 janvier 1796. Fils de Claude Reboul, serrurier, il fut mis à quinze ans en apprentissage chez un boulanger. Lors du débarquement de Napoléon à Cannes, il s'enrôla parmi les volontaires royaux. La campagne ne fut pas longue. De retour à Nîmes, il fut employé quelque temps chez un avoué; mais le métier de copiste ne pouvant lui assurer un avenir, son père lui fit reprendre son état de boulanger. Déjà à cette époque il cherchait par des lectures choisies et par un travail assidu à compléter sa modeste instruction. Membre d'un cercle qui se réunissait dans un café, il s'y essaya à faire des chansons, des satires quelque peu anacréontiques, et en 1823, à la prière de ses amis, il écrivit une cantate sur la guerre d'Espagne, et bientôt après, un *Hymne à la Vierge*. Marié de bonne heure, il perdit sa femme, et une seconde union fut aussi malheureuse que la première. Son apparition sur la scène littéraire remonte à 1828. Tous les journaux répétèrent alors, avec d'unanimes éloges, une petite et touchante élégie intitulée : *L'Ange et l'Enfant*, dont le canevas se trouve tout entier dans un poëte allemand, Grillparzer. Ce petit drame lui valut le patronage de Lamartine, qui lui adressa une de ses *Harmonies*, *Le Génie dans l'obscurité*. M. Reboul, qui venu à Paris en 1839 y avait reçu l'accueil le plus empressé, y vint de nouveau en 1848, pour siéger comme représentant du Gard à l'Assemblée constituante; il y vota avec la minorité légitimiste. On a de lui : *Poésies*, précédées d'une préface par Alexandre Dumas et d'une lettre à l'éditeur par Lamartine; Paris, 1836, in-8°; 1837, 1840, 1842, in-18, avec portrait; — *Poésies nouvelles et inédites;* Paris, 1846, in-12; — *Le Dernier jour, poëme en dix chants;* Paris, 1839, in-8°; 1841, 1842, in-18; — *La Parole humaine, épître à Berryer;* Paris, 1839, in-4° et in-8°; — *Les Traditionnelles*, recueil de poésies; Paris et Nîmes, 1856, gr. in-18. On lui doit encore des stances sur la mort de l'archevêque de Paris (1848, in-8°), diverses pièces de vers dans les *Annales de la littérature et des arts*, dans les *Mémoires* de l'Académie du Gard, dans le *Correspondant*, où il a inséré notamment : *La Pentecôte de* 1862, numéro du 25 juin, et enfin trois tragédies, dont l'une, *Le Martyre de Vivia*, n'eut aucun succès, à l'Odéon en 1850.

Collombet, *Étude biogr. et litt. sur Reboul;* 1839, in-8°. — *Galerie de la Presse*, 2e série.

REBOULET (*Simon*), historien français, né le 9 juin 1687, à Avignon, où il est mort, le 27 février 1752. Issu d'une famille originaire du Vivarais, il fit ses études chez les Jésuites, entra dans leur société, et la quitta au bout de quatre ans pour se faire avocat. Il se maria, et devint primicier de l'université d'Avignon (1748) et auditeur de rote. On a de lui : *Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ;* Amsterdam (Avignon), 1734, 2 vol. in-12; Toulouse, 1735, in-12 : l'ouvrage est écrit avec beaucoup d'agrément; mais comme il contient des traits peu honorables à la mémoire de Jeanne de Mondonville, la fondatrice, il fut, à la requête de l'abbé Juliard, neveu de cette dame, condamné au feu, en 1735, par le parlement de Toulouse. Reboulet se justifia dans une *Réponse au Mémoire de l'abbé Juliard* (1737, in-12), qui fut également condamnée en 1738, et donna lieu contre lui à des recherches rigoureuses; — *Histoire du règne de Louis XIV;* Avignon, 1742-1744, 3 vol. in-4°, avec les portraits d'Odieuvre; Amsterdam, 1756, 9 vol. in-12 : c'est une composition médiocre; — *Histoire de Clément XI, pape;* Avignon, 1752, 2 vol. in-4° : plus complète que celle du P. Lafitau, cette histoire fut supprimée en France sur la demande du roi de Sardaigne, dont le père Victor-Amédée II y était fort maltraité, sans doute parce qu'il avait peu ménagé les Jésuites. Reboulet a publié les *Mémoires de Claude, comte de Forbin, chef d'escadre* (Avignon, 1730, 2 vol. in-12), qu'il avait rédigés en société avec le P. Lecomte, et il a laissé en manuscrit une *Histoire des douze Césars*.

Un membre de la même famile, **REBOULET** (*Paul*), né le 19 février 1655, à Privas, mort le 13 avril 1710, à Bâle, était pasteur de Tournon-lès-Privas à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes; il se réfugia en Suisse, et desservit les églises de Zurich, de Coire et de Bâle. Il est l'auteur de quelques livres de piété et d'un *Voyage en Suisse* (Marbourg, 1685, in-12), écrit avec Jean de La Brune, son ami.

Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — D'Artigny, *Mém. de littérat.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Haag frères, *La France protest.*

REBOURS (*N.*.. DE), maîtresse de Henri IV, née vers 1559, morte vers 1585. Son père Guillaume de Rebours, d'abord président à Calais, se trouvait membre du parlement de Paris pendant le siége de cette ville : il y fut blessé par les troupes royales; et comme on le savait du parti des *Politiques*, le bruit courut que les coups des royaux allaient *tout à Rebours*. La passion du roi de Navarre pour mademoiselle de Rebours avait commencé en 1579. C'était, dit la reine Marguerite dans ses *Mémoires*, « une fille corrompue et double », qui chercha toute sa vie à lui nuire dans l'esprit de son mari. Elle ne cachait pas ses vues ambitieuses, et lorsque le roi eut cessé de l'aimer pour rechercher Fosseuse, il n'est calomnie dont elle n'accusa cette personne et la reine. Celle-ci l'assista cependant à sa mort, qui arriva à Chenonceaux après une douloureuse maladie : « Elle endure beaucoup, s'écria Marguerite, mais aussi elle a fait bien du mal! Dieu

lui pardonne comme je lui pardonne ! » On ignore si Rebours était catholique. La terre dont elle portait le nom est située sur les confins des départements de la Drôme et de l'Isère. L. L—R.

Brantome, *Discours sur la reine Marguerite*. — Marguerite de Valois, *Mémoires*, p. 162 et 176. — Le Laboureur, *Additions aux Mémoires de Castelnau*, t. I, p. 329. — *Mémoires du duc de Nevers*, t. I, p. 82. — De Thou, *Hist.*, t. IV, liv. 85, p. 143.

REBOURS (*Charles* LE), contrôleur général des postes, mort en 1776, avait d'abord enseigné la langue latine comme professeur adjoint à l'École militaire. Il est auteur d'*Observations sur les manuscrits de Dumarsais, avec quelques réflexions sur l'éducation* (Paris, 1760, in-12), et il a dirigé *La Gazette du commerce*, commencée en 1765.

Sa femme, *Marie-Angélique* ANEL, morte le 5 août 1821, à L'Arche, près du Mans, dans sa quatre-vingt-dixième année, est connue par un petit traité, intitulé : *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants* (Paris, 1767, in-12), imprimé en 1799 pour la cinquième fois, et traduit en allemand et en danois.

Quérard, *La France littéraire*.

REBUFFI (*Jacques*), jurisconsulte français, né à Montpellier, où il est mort, le 21 mars 1428. Docteur ès lois et avocat du roi dans la sénéchaussée de Beaucaire, il remplit également les fonctions de juge du palais en sa ville natale, où il occupa pendant plus de quarante ans la chaire de droit qu'avait fondée Placentin. Ses ouvrages consistent en *Commentaires sur les trois livres du Code*.

REBUFFI (*Pierre*), jurisconsulte, arrière-petit-neveu du précédent, né en 1487, à Baillargues, près Montpellier, mort à Paris, le 2 novembre 1557. Il fit de bonnes études à Montpellier, y devint professeur, et acquit bientôt une grande réputation comme jurisconsulte. Appelé d'abord à Toulouse, il alla ensuite enseigner à Cahors, passa cinq ans après à Bourges, et enfin fut attiré par François Ier à Paris pour professer le droit canon. Sa renommée s'étendit encore, et le pape Paul III voulut le faire auditeur de rote. François Ier, de son côté, lui offrit plusieurs places importantes dans la magistrature ; mais Rebuffi préféra le repos et l'étude de son cabinet aux soucis des affaires publiques. Excellent jurisconsulte, il n'obtint pas de succès au barreau comme orateur, et finit par recevoir la prêtrise en 1547, à l'âge de soixante ans. Les langues grecque, hébraïque et latine lui étaient également familières ; mais son style se ressent encore de l'ancienne barbarie. Les matières bénéficiales furent principalement l'objet de ses travaux ; toutefois, Dumoulin n'en parle pas avec beaucoup d'estime. On a de lui : *Bulla Cœnæ Domini Pauli III, cum elucidationibus* ; Paris, 1537, in-8° ; — *De scholasticorum bibliopolarum atque cæterorum universitatum omnium ministrorum juratorumque privilegiis* ; Paris, 1540, in-8° : document curieux sur les mœurs des écoliers en droit au seizième siècle. Ces privilég[es], au nombre de cent-quatre-vingt, embrassent la v[ie] universitaire dans tous ses détails : habitation[s], costumes, repas, juridiction, études, divertis[se]ments, etc. Rebuffi traite plusieurs questions fo[rt] singulières, et la naïveté parfois un peu crue d[u] vieux jurisconsulte ne peut pas toujours s[e] passer de la forme latine dont il les enveloppe ; — *In titulum Digesti De verborum significatio[ne] Commentaria* ; Lyon, 1586, in-fol. ; — *Com[]mentaria ad ordinationes regias* ; Ly[on], 161[] in-fol. ; — *Explicatio ad IV primos P[]rum libros* ; Lyon, 1589, in-fol. ; — *Pra[] [be]neficiorum* ; Paris, 1664, in-fol. On a r[éuni] ses ouvrages à Lyon, 1586, 5 vol. in-fol. [] r.

Vie de Rebuffi, à la tête de la 3e édition de son *Com[]mentaire De verborum significatione*. — D'Aigrefeuil[le], *Hist. de Montpellier*. — Taisand, *Vies des plus célèb[res] jurisconsultes*. — Fisquet, *Biogr.* (inéd.) *de l'Hérault*.

RÉCAMIER (*Joseph-Claude-Anthelme*), mé[]decin français, né à Cressin, commune de Ro[]chefort, près Belley (Ain), le 6 novembre 17[], mort à Paris, dans la nuit du 28 au 29 juin 18[]. Fils d'un notaire et petit-fils du docteur Gr[], premier médecin de Victor-Amédée et de [] Emmanuel, rois de Sardaigne, il reçut les pre[]miers éléments de son oncle paternel, [] Villebois, et fut ensuite envoyé au collè[ge des] Joséphistes à Belley, où Richerand [] aussi. Rentré dans sa famille en 1[], [] se décidant pour l'art de guérir, il commença s[es] premières études médicales à l'hô[pit]al de B[] et fréquenta ensuite celui de Bou[] ses élèves comptait alors Xavier [] bientôt par la réquisition, Récamier [] cher à l'armée des Alpes comme chirurgien au[xi]liaire de troisième classe, et après avoir [] avec sa division au siége de Lyon, il alla [] du service dans la marine militaire, à [] Par la voie du concours, il fut nommé [] aide major à bord du *Ça ira*, vaiss[eau de] quatre-vingts canons, et fit, non sans qu[elque] danger, les campagnes de la Méditerranée. [] retour dans sa famille en juillet 1796, il y [] une année, et vint ensuite suivre les c[] l'École de santé de Paris. Inscrit comme [] en novembre 1797, il remportait deux prix [] 1799, et le 9 décembre de cette année sout[int] avec succès sa thèse de docteur. Il fut [] cessivement médecin suppléant (3 février 1[]) et médecin ordinaire à l'hôtel-Dieu (10 déc[embre] 1806), poste qu'il a occupé pendant quarante [an]nées jusqu'au 1er janvier 1846, époque où il [] sa retraite, avec le titre de médecin ho[noraire]. Membre de l'Académie de médecine à sa c[réation] (20 décembre 1820), Récamier se mit en [sep]tembre 1821 sur les rangs pour la chaire de [cli]nique médicale laissée vacante par la [] Corvisart ; mais Fouquier l'ayant obtenue [] mutation, Récamier maintint sa candidature po[ur] la chaire de clinique de l'hôpital de perfectionne[]ment, qu'occupait Fouquier, et, malgré de nom[]breux compétiteurs, il y fut nommé après a[]

été présenté en première ligne par la faculté. Successeur de Laënnec, comme professeur au Collége de France (mars 1827), il reste à peine quelques traces de l'enseignement qu'il y fit de 1827 à 1830. Sauf quelques lignes perdues dans les notes de son *Traité du cancer*, il n'a rien écrit à ce sujet, et ces quelques lignes ne peuvent donner qu'un faible aperçu du programme de ses leçons, et seulement en ce qui concerne les fonctions des sens dans leurs rapports avec l'entendement humain. La révolution de 1830 mit fin au double professorat de Récamier, qui fut déclaré démissionnaire par refus de serment. Mais, comme praticien, il ne perdit rien à ce changement de fortune. Il conserva, augmenta même la célébrité qu'il s'était acquise dans l'enseignement officiel, et dès lors, n'étant plus retenu par les devoirs du professorat, il put se livrer plus que jamais à ses sentiments de profonde charité chrétienne et d'inépuisable bienfaisance. Il mourut d'une apoplexie pulmonaire, ayant conservé toute la plénitude de ses facultés. On a de Récamier : *Essai sur les hémorrhoides*, thèse; Paris, an VIII, in-8° ; — *Recherches sur le traitement du cancer par la compression méthodique, simple ou combinée, et sur l'histoire générale de la même maladie;* Paris et Montpellier, 1829, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur le traitement du choléra-morbus ;* Paris, 1832, 1849, in-8°. Il a aussi inséré quelques *Mémoires* dans la *Revue médicale*, et dans les *Bulletins de l'Académie de médecine.* F—T.

Dubois d'Amiens, *Éloge de Récamier*, dans les *Mémoires de l'Acad. imp. de médecine*, 1856, t. XX. — *Gazette des hôpitaux*, 1852. — *Gazette médicale*, 1852. — Sachaile, *Les médecins de Paris*.

RÉCAMIER (*Jeanne-Françoise-Julie-Adélaide* BERNARD, dame), née à Lyon, le 4 décembre 1777, morte à Paris, le 11 mai 1849. Son père, banquier à Lyon, était ainsi que sa mère remarquable par l'agrément et la beauté de l'extérieur. Ils vinrent s'établir à Paris, en 1784, sous le ministère de M. de Calonne, qui confia à Bernard des fonctions importantes dans l'administration des postes. L'enfant resta à Villefranche, entre les mains d'une sœur de sa mère, qui la mit en pension, quelques mois après, à Lyon, au couvent de la Déserte, où une autre de ses tantes avait pris le voile. Le doux et profond souvenir que Mme Récamier garda de ce séjour de sa première enfance a laissé trace dans l'un des trop rares fragments échappés à la destruction de ses papiers, qui à sa mort furent brûlés d'après ses ordres. Quand la jeune Juliette fut appelée par ses parents à Paris, ils habitaient rue des Saints-Pères, n° 13, un hôtel où affluait une société nombreuse, choisie, composée principalement d'hommes de lettres et de financiers. La beauté naissante de Juliette la fit bientôt rechercher par un grand nombre de prétendants. Sa mère lui laissa toute liberté, et ce fut de son plein gré qu'elle épousa, à peine âgée de quinze ans, un riche banquier, M. Jacques Récamier, qui n'en avait pas moins de quarante-deux (24 avril 1793). « Ce lien, s'il faut en croire l'auteur des *Souvenirs et Correspondance* tirés des papiers de Mme Récamier, ne fut jamais qu'apparent ;... M. Récamier n'eut jamais que des rapports paternels avec sa femme ;.. il ne traita jamais la jeune et innocente enfant qui portait son nom que comme une fille dont la beauté charmait ses yeux et dont la célébrité flattait sa vanité. » Cette beauté, en effet, était éclatante, d'un charme souverain, et soulevait chaque fois que la jeune femme paraissait en public une admiration enthousiaste. Voici le portrait qu'en trace l'auteur que nous venons de citer : « Une taille souple et élégante, des épaules, un cou de la plus admirable forme et proportion, une bouche petite et vermeille, des dents de perle, des bras charmants quoiqu'un peu minces, des cheveux châtains naturellement bouclés, le nez délicat et régulier mais bien français, un éclat de teint incomparable, qui éclipsait tout, une physionomie pleine de candeur et parfois de malice, et que l'expression de la bonté rendait irrésistiblement attrayante, quelque chose d'indolent et de fier, la tête la mieux attachée. C'était bien d'elle qu'on eût eu le droit de dire ce que Saint-Simon a dit de la duchesse de Bourgogne : que sa démarche était celle d'une déesse sur les nues. Telle était Mme Récamier à dix-huit ans. » La grâce en elle rehaussait encore la beauté, et madame de Staël a immortalisé dans *Corinne* le souvenir de cette danse du châle, dont tout le charme tenait à l'attrait de celle qui l'inventa. Cet fut vers cette époque (1798) que ces deux femmes se rencontrèrent, à l'occasion de l'achat fait par M. Récamier de l'hôtel Necker, et dès la première entrevue elles se prirent l'une pour l'autre d'une sympathie qui devint bientôt l'amitié la plus tendre. Une autre affection non moins profonde date du même temps. Adrien et Matthieu de Montmorency, rentrés en France avec une partie de l'émigration (1800), vouèrent à Juliette un culte qui ne finit qu'avec leur vie. Le second de ces deux cousins germains, homme du caractère le plus noble et de l'esprit le plus aimable, resta jusqu'à sa mort le conseiller prudent, l'ami dévoué de madame Récamier. Et ce n'étaient pas là les seuls attachements qu'elle inspirait. Lucien Bonaparte, le frère du premier consul, conçut pour elle une passion malheureuse, qu'il exprima dans ses lettres qu'on a conservées, avec une véhémence déclamatoire, mais sincère. Madame Récamier accueillit sa poursuite obstinée avec cette malicieuse indifférence qui était sa meilleure sauvegarde. Elle se tint d'ailleurs à l'écart de la société corrompue du Directoire, dont la grossièreté répugnait à ses goûts délicats. Mais elle n'en était pas moins liée d'ailleurs avec la plupart des hommes éminents d'alors, et notamment avec Bernadotte, le futur roi de Suède, et avec le général Moreau, à qui elle témoigna cou-

rageusement sa sympathie lors des poursuites dirigées contre lui. Ces relations avec des émigrés et des personnages hostiles au gouvernement, les preuves d'attachement qu'elle prodiguait à Mme de Staël, récemment exilée, donnaient à sa conduite une apparence d'opposition, que confirma son refus d'accepter la place de dame du palais de l'impératrice qui lui était offerte par l'entremise de Fouché (1803). Mais le prestige qui l'entourait était tellement incontesté, tellement irrésistible, que les personnages officiels, les ministres eux-mêmes, briguaient l'honneur d'être admis dans les salons de l'élégant hôtel de la rue du Mont-Blanc, et Napoléon, jaloux de tous les genres d'influence et de gloire, demandait un jour avec humeur si le conseil des ministres se tenait chez madame Récamier. La ruine subite de son mari vint mettre fin à l'opulence dont elle faisait un noble usage, et ne fit que fortifier les amitiés qu'elle avait inspirées. Madame de Staël, qui avait répondu à la fatale nouvelle par les plus vives condoléances, voulut la recevoir dans sa retraite de Coppet, et ce fut là que madame Récamier rencontra l'homme à qui elle inspira la seule passion qu'elle semble avoir partagée. Neveu du grand Frédéric, le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille de Saalfeld (octobre 1806), où son frère aîné, le prince Louis, avait été tué, réunissait en lui tous les traits d'un héros de roman : beauté, esprit, courage, caractère chevaleresque. Soutenu par madame de Staël, dont le cœur et l'imagination s'intéressaient également au succès de son amour, le prince obtint de madame Récamier qu'elle adressât à son mari une demande de divorce. La réponse touchante et résignée de celui qu'elle allait abandonner aux jours des revers après avoir partagé sa prospérité, la crainte des jugements du monde, et surtout sans doute le sentiment confus que sa passion ne répondait pas pleinement à celle de son amant, décidèrent Juliette à ajourner l'exécution d'un projet qu'elle nourrit encore pendant plusieurs années. Elle partit de Coppet précipitamment, mais resta en correspondance avec le prince. Elle manqua un rendez-vous qu'il lui avait donné à Schaffouse (1811); mais on voit par les lettres qu'il lui adressait pendant sa campagne de France (1814) que le prince n'avait pas perdu tout espoir de la fléchir. Il ne la revit pourtant qu'en 1818, et plus tard, dans un dernier voyage à Paris (1825). Ce fut alors qu'il commanda à Gérard le célèbre tableau de *Corinne* au cap Misène, qu'il garda jusqu'à sa mort (1845) dans la galerie de son palais, à Berlin, mais qu'il légua par testament à celle dont le souvenir lui était resté cher et sacré.

Pendant les quelques années qui suivirent son retour à Paris jusqu'à son départ pour l'Italie, Mme Récamier, inviolablement attachée à la fortune de son illustre amie, finit par en partager la disgrâce. Afin de lui prouver toute sa tendresse, elle n'hésita pas, malgré les avertisse-

ments qu'elle avait reçus, à retourner à Cop
d'où Mme de Staël depuis l'année précéd
avait ordre de ne pas s'éloigner. Cette me
de rigueur avait accompagné la saisie et la n
au pilon de son livre intitulé : *De l'All*
qui, imprimé en Angleterre, trois ans plus
ne put paraître en France que sous la Res
ration. Quelques jours après (8 septembre 18
Mme Récamier recevait elle-même commu
cation d'un ordre d'exil qui lui interdisait d'
procher à plus de quarante lieues de la cap
Après un séjour de huit mois à Châlon-
Saône, elle vint résider à Lyon, auprès de la
mille de son mari, et y rencontra deux femm
de haut rang en disgrâce comme elle, la
chesse de Luynes et la duchesse de
C'est là aussi qu'elle connut son c
Ballanche, qui lui voua dès l'abord l'admiratio
plus naïve et le plus pur attachement, et qui dev
devenir avec Chateaubriand l'hôte le plus
sidu de l'Abbaye-aux-Bois. Bientôt après
partit pour l'Italie; mal venue à Rome des
rités françaises, qui ne voyaient en elle que
lée, elle reçut à Naples l'accueil le
de Murat et de sa femme, la princesse
qui n'avait pas oublié leurs anciennes relatio
Murat la prit pour confidente lorsqu'il sac
aux intérêts de sa couronne les devoirs qui l
tachaient à la destinée de l'empire. « Vous
Français; vous devez rester fidèle à la Franc
lui répondit l'exilée. » — « Je suis donc un traîtr
s'écria avec désespoir le roi, qui, ouvrant
lemment la fenêtre, lui montra la flotte a
entrant à pleines voiles dans la baie de Nap

Rentrée en France avec la restaurati
Mme Récamier resta fidèle à ses nobles sentim
de patriotisme. Le duc de Wellington, qui a
tenu à honneur de lui être présenté, s'étant
blié, dans l'ivresse de la victoire de Water
jusqu'à lui dire d'un ton de jactance insole
en parlant de l'empereur : « Oh ! je l'ai
battu », elle n'hésita pas à lui fermer sa
Malheureusement elle exerça vers le même
sur la destinée d'un homme éminent,
Constant, une influence fâcheuse et
même s'est reprochée. Sa liaison avec
Staël l'avait mise depuis longtemps
avec Benjamin Constant, et il existait entre
une certaine conformité de sentiments qu
l'aversion pour le régime impérial et en
de celui qui l'avait remplacé. Le débar
de Napoléon souleva la colère et l'effroi
qui pensaient ainsi. Benjamin Co nt
que trop disposé à manifester haute
pressions. Mais il paraît que madame
usa de toute sa séduction pour le pousser a
résolutions extrêmes, et le détermina à pub
dans le *Journal des Débats* du 19 rs
le fameux article où il prenait l'engage
lennel de résister au rétablissement de
léon Ier revenant de l'île d'Elbe; eng
sa conduite pendant les Cent jours

gulièrement démentir. « Les lettres qu'il écrivit alors à Mme Récamier, dit Chateaubriand dans ses *Mémoires*, serviront à l'étude sérieuse du cœur humain, au moins de la tête humaine. On y voit tout ce que peut faire d'une passion un esprit ironique et romanesque, sérieux et poétique. »

Mme Récamier avait retrouvé à Paris la plus enthousiaste et la plus illustre de ses amies, Mme de Staël; mais elle eut bientôt la douleur de la perdre (1817). C'est à ce lit de mort qu'elle rencontra Chateaubriand, qui allait avoir sur la dernière moitié de sa vie la même influence que l'auteur de *Delphine* avait eue sur la première. Ce ne fut toutefois qu'en 1818, au retour d'un voyage à Aix-la-Chapelle, où elle avait revu le prince Auguste de Prusse, que ses relations avec Chateaubriand devinrent régulières et quotidiennes. L'admission du nouveau venu dans le cercle de la plus étroite intimité ne pouvait qu'exciter la jalousie et les inquiétudes légitimes des deux amis qui étaient seuls jusque-là en possession de toute sa confiance : Ballanche et Matthieu de Montmorency. Ils redoutaient pour son repos et son bonheur le contact de ce caractère orageux, de cette personnalité despotique. Si leurs prévisions ne furent guère trompées, il faut dire que Mme Récamier ne fit que subir l'attrait qui entraînait irrésistiblement cette nature faible et timide vers les âmes puissantes et fascinatrices qu'elle rencontrait.

Quand un dernier revers de fortune eut forcé cette femme, déjà si éprouvée, à chercher un refuge dans le modeste appartement qu'elle occupa jusqu'à sa mort à l'*Abbaye-aux-Bois*, sa destinée devint inséparable de celle de Chateaubriand. C'est dans leurs relations, souvent interrompues par l'absence, mais entretenues par une correspondance active, que fut désormais l'intérêt le plus sérieux de sa vie. Elle garda d'ailleurs jusqu'à la fin l'espèce de souveraineté dont l'opinion et son mérite personnel l'avaient investie. Le salon de l'*Abbaye-aux-Bois*, est resté le plus célèbre de tous ceux de la même époque. La cécité dont Mme Récamier fut atteinte dans les dernières années ne changea rien à ses habitudes. Elle avait perdu depuis 1826 le plus ancien de ses amis, Matthieu de Montmorency, et elle ne survécut que de quelques mois aux deux autres, Ballanche et Chateaubriand. Elle succomba à une attaque foudroyante de la maladie qu'elle redoutait le plus : le choléra. M. Récamier était mort dès 1830; mais elle refusa d'épouser Chateaubriand, quand il devint veuf en 1846.

Mme Récamier a été diversement jugée, et parfois avec une sévérité excessive. En dehors de l'incontestable prestige de la grâce et de la beauté, elle eut à un rare degré deux qualités éminentes, quoique passives, la douceur et la bonté. Elle resta fidèle à ses amitiés, en dépit de la proscription, et ne recula pas devant la contagion du malheur. Sa timidité naturelle ne l'empêcha jamais de n'épargner ni son crédit ni ses démarches dès qu'il s'agissait de quelque grand service à rendre, de quelque infortune à secourir. Proscrite elle-même, elle ne craint pas d'intercéder auprès du préfet de Rome pour obtenir la grâce d'un pêcheur d'Albano qui allait être fusillé, et si elle échoue cette fois, elle est plus heureuse, quelques mois plus tard, auprès de la reine de Naples, dans une circonstance analogue. Sous la restauration, elle sauve la vie de deux condamnés pour complot politique. Jamais les indifférents n'eurent en vain recours à son obligeance ni ses amis à son dévouement. Quant à l'influence sociale qu'elle a pu exercer autour d'elle, elle n'a pas toujours été sans doute aussi pure ni aussi bienfaisante. Elle a favorisé l'esprit de coterie politique et littéraire. Mais il serait injuste de rendre une femme responsable des travers ou des défauts du groupe d'esprits éminents qui se rassemblaient à son foyer. Le nom de l'*Abbaye-aux-Bois* n'en mérite pas moins de rester, comme une date mémorable, dans les annales de la société polie en France, au même titre que l'hôtel de Rambouillet, la petite cour de Sceaux, le salon de Mme du Deffand. E. CRÉPET.

Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier, 2 vol. in-8°. — M. Lévy, 1859. — Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. VIII, IX, X.

RECANATI (*Giambattista*), littérateur italien, né à Venise, où il est mort, en 1735. Il appartenait à l'une des familles patriciennes de Venise, et il consacra sa vie et sa fortune à la culture des lettres. Outre la tragédie de *Demodia*, il a publié l'*Historia florentina* de Poggio (Venise, 1715, in-4°), qu'il a accompagnée de notes et d'une vie de l'auteur; et des *Osservazioni critiche* (ibid., 1722, in-8°), sur le recueil intitulé *Poggiana* du P. Lenfant. Il légua les plus beaux livres de sa riche collection à la bibliothèque de Saint-Marc.

Hirsching, *Litt. Handbuch*.

RECCHI (*Nardo-Antonio*), botaniste italien, né à Montecorvo (roy. de Naples), dans les premières années du seizième siècle. Il fut médecin de Philippe II et archiâtre général du royaume de Naples. Ces titres, auxquels se borne tout ce qu'on sait de sa vie, sont ceux qui lui ont été donnés à la tête du *Rerum medicinalium Novæ Hispaniæ thesaurus* (Rome, 1651, 2 tom., in-fol.). Se trouvant en Espagne, il reçut de Philippe II l'ordre d'examiner les nombreux matériaux que le docteur Hernandez avait rapportés du Mexique, et d'en extraire, par un résumé, ce qui intéressait la médecine. Ce travail terminé, il repassa en Italie, et mourut avant d'avoir pu le mettre au jour. Le manuscrit fut acquis dans la suite par le prince Federigo Cesi, et remis à l'Académie des Lincei, qu'il venait de fonder; l'édition des Lincei, augmentée des notes ou descriptions de Jean Terentius, Jean Faber, Fabio Colonna et Cesi, parut un siècle environ

après la mort de l'auteur; c'est celle qui est citée plus haut. Mais bien avant qu'ils eussent achevée, une copie du manuscrit de Recchi était parvenue à Mexico et avait été traduite en espagnol par le P Francisco Ximenez sous ce titre : *De la naturaleza y virtudes de las arboles, plantas y animales de la Nueva-España, que se aprovecha la medecina* (Mexico, 1615, in-4°, fig.). Des deux volumes de la compilation publiée en Italie, le premier seul appartient à Recchi; il est divisé en dix livres, et les quatre cent douze plantes décrites sont rangées d'après Dioscoride et suivant leurs propriétés médicinales L'abrégé du médecin italien a été reproduit dans l'édition générale des *Œuvres d'Hernandez* (Madrid, 1793, 3 vol. in-fol.), entreprise par Ortega, qui lui a reproché, avec beaucoup d'injustice, d'avoir voulu s'approprier les travaux de son compatriote.

Manget, *Biblioth. medica.* — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles.*

RECCO (*Giuseppe*), publiciste italien, né le 21 mai 1743, à Ripatransone (États de l'Église), mort en août 1801, à Castel-Madama, près Tivoli. Il était fils du comte Giovanni Recco et neveu de Luca-Niccolo Recco, évêque de sa ville natale. Élevé sous les yeux de ce dernier, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa la plus grande partie de sa vie à Rome. On a de lui : *Dell' esistenza di una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell' autorità del pontefice;* Rome, 1791, in-8°; — *Delle due podestà, spirituale e temporale;* ibid., 1793, in-8°; — *Discorso intorno all' occultazione delle monete nello Stato pontificio* ibid 1795, in-8°; — *Analisi e confutazione dei* Diritti dell' uomo *di N Spedalieri* : la mort de l'auteur fit suspendre l'impression de cet ouvrage, et elle ne fut pas reprise.

Son frère, *Filippo* Recco, alla s'établir à Naples, où il publia une *Raccolta di Romanzi*, collection périodique, et mourut dans sa patrie, à Ripatransone, en 1826.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

RECEVEUR (*François - Joseph - Xavier*), prêtre et historien français, né le 30 avril 1800, à Longeville Doubs), où il est mort, le mai 1854. A peine eut-il reçu les ordres, qu'il fut appelé à Paris (octobre 1824) pour remplir les fonctions de sous-chef au cabinet du ministère des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. De juin 1828 à juin 1829 il fut chef de bureau du secrétariat au même ministère. Chargé ensuite du cours de dogme à la faculté de théologie de Paris (1er mai 1831), il devint professeur titulaire de morale (1er mars 1841) et doyen de la faculté (6 décembre 1850); il s'était depuis peu de temps démis de ces dernières fonctions quand il mourut, dans son pays natal. Les emplois divers qu'il occupa lui permirent de consacrer ses loisirs à quelques travaux importants. On a de lui : *Recherches philosophiques sur le fondement de la certitude*; Paris, 1821, in-12; — *Accord de la foi avec la raison, ou Exposition des principes sur lesquels repose la foi catholique ;* Paris, 1833, in-12; — *Essai sur la nature de l'... sur l'origine des idées et le fondement de la certitude ;* Paris 1834, in-8° — *Tractatus theologicus de justitia et contractibus*; Paris, 1835, in-12; — *Introduction à la théologie*; Besançon, 1839, in-8o; — *Histoire de l'Église depuis son établissement jusqu'au pontificat de Grégoire XVI;* Paris, 1840-1847, 8 ... in-8o. Comme éditeur, l'abbé Receveur a donné une nouvelle édition de la *Théologie dogmatique et morale* de Bailly (1830) et une ... de la *Théologie morale* de Liguori, à l... il a ajouté des notes (1833). Collab... la *Nouvelle Biographie générale*, ... peu après y avoir donné les articles *Saint Cyprien* et *Saint Cyrille.* F.

Docum. partic.

RECHAC (Jean Giffre de), en religion J... *de Sainte Marie* dominicain français, ... Quillebeuf, le 25 août 1604, mort à Saint-Symphorien en Forez, le 9 avril 1660. Il prit ... religieux et professa le grec et l'hébreu à ... puis à Bordeaux Il passa en Orient comme missionnaire apostolique, visita l'île de Chio et Constantinople. De retour à Paris vers la fin de 1... il devint en 1637 prieur du couvent des Dominicains de Rouen, et se livra avec succès à la prédication Envoyé de nouveau à Bordeaux ... 1640, il recueillit de nombreux matériaux ... écrire l'histoire de son ordre, et lorsqu'en ... les religieux de Saint-Dominique fondè... sieurs maisons en France, il fut cha... tion de divers noviciats. On a de lu... : *Les ... exercices et solides pratiques de la vie ... tuelle et religieuse* Rouen, 1638, 1640, 4 ... in-12; *Vie de saint Hyacinthe ;* Paris, ... in-12; *Les Vies de trois bienheureux de ... tagne, Yves Mahieuc, évêque de Rennes, ... de la Roche, Pierre Quintin* 1645, in-1... *Vie de Renaud de Saint-Gilles*, doyen ... *Saint-Agnan d'Orléans* (mort en 12... ris, 1646, in-12 *Vie de saint D...* *avec la fondation de tous les couvents ... Frères prêcheurs de l'un et de l'autre ... en France et dans les Pays-Bas* ; Paris, ... in-4°; — *Les Vies et actions mémorables ... saintes et bienheureuses de l'ordre des ... prêcheurs* Paris, 1635, 2 vol. in-4o; — un nombre d'autres ouvrages imprimés ou manuscrits, entre autres *Prophéties de Nostradamus expliquées* (Paris, 1656, in-12), publié ... nom d'auteur

Échard et Quétif *Script. ord. Prædicatorum*

RECHBERG, ancienne famille allemande ... joint à son nom celui de *Rothenlœwen*, eut ... fondateur Ulrich, revêtu, en 163, de la ... de maréchal dans le duché de Souabe. ... ses descendants étaient en possession du chi...

de Hohenstaufen. L'empereur Rodolphe II les éleva, en 1609, au rang de comtes de l'Empire. Au douzième siècle, cette famille se divisait en deux branches, savoir : *Rechberg sur les montagnes* (Rechberg auf den Bergen), et *Rechberg sous les montagnes* (Rechberg unter den Bergen). Cette dernière s'éteignit en 1418. La première se subdivisa ensuite en Hohenrechberg, en Staufeneck, en Donzdorf et en Weissenstein, seule branche subsistant encore, et possédant aujourd'hui dans le Wurtemberg le comté de Hohenrechberg, et en Bavière la seigneurie de Mickhausen. Nous citerons de la maison de Rechberg les personnages suivants :

RECHBERG (*Louis*, comte DE), né le 18 septembre 1766, mort le 10 mars 1849. Il se trouva au congrès de Rastadt, et fit partie de la députation de l'Empire après la conclusion de la paix à Lunéville. En 1806, il signa, en qualité d'envoyé de Bavière, la déclaration de Ratisbonne, par laquelle la plupart des princes se séparèrent de l'Empire d'Allemagne. En 1815, il se trouva, comme ministre plénipotentiaire bavarois, au congrès de Vienne. Il coopéra également aux résolutions du congrès de Carlsbad, à l'établissement de la commission de Mayence, et à la procédure rigoureuse employée contre les personnes suspectes en matière politique. Le comte Louis de Rechberg obtint sa retraite quelque temps après l'avénement au trône du roi Louis I[er] de Bavière.

RECHBERG (*Joseph*, comte DE), second frère du précédent, né le 3 mai 1769, mort le 27 mars 1833. Il commanda contre la France un corps d'armée bavarois dans les campagnes de 1813, 1814 et 1815, et fut ensuite, jusqu'en 1826, ministre plénipotentiaire de Bavière à Berlin.

RECHBERG (*Charles*, comte DE), troisième frère des précédents, né le 2 février 1775, mort le 6 janvier 1847. Conseiller intime et grand maître de la cour bavaroise, il se fit connaître par trois ouvrages écrits en français : *Les peuples de la Russie* (Paris, 1811-13, 2 vol. in-fol.), *Mœurs et coutumes des peuples* (ibid., 1811-14, 2 vol. in-4°), et *Voyage pittoresque en Russie* (ibid., 1832, in-fol.). Le texte de ces ouvrages a été revu par Depping; ils sont accompagnés de fort belles planches.

* RECHBERG (*Albert*, comte DE), fils aîné de Louis, né le 7 décembre 1803. Il succéda par contrat à son père, en 1842, comme possesseur des seigneuries de Ramsberg, de Donzdorf, etc., dans le royaume de Wurtemberg, et de Mickhausen en Bavière. Portant le titre de « haut et puissant seigneur », il est tout à la fois membre héréditaire de la première chambre wurtembergeoise et conseiller à vie du royaume de Bavière.

Son frère, *Jean-Bernard*, est né le 17 juillet 1806. Conseiller intime d'Autriche, il fut nommé, le 9 juin 1851, internonce à Constantinople. Après son rappel, on l'adjoignit, en 1853, pour les affaires civiles du royaume lombard-vénitien, au feld-maréchal Radetzky. Depuis le mois d'octobre 1855, il est ministre plénipotentiaire d'Autriche près la confédération germanique et président de la diète fédérale de Francfort. H. W.

Conversations-Lexicon.

RÉCHIAIRE ou RICIAIRE, roi des Suèves, mis à mort en décembre 456. Fils de Réchila, il embrassa la foi chrétienne avec son père, auquel il succéda en août 448. Il continua avec succès la guerre contre les Romains, ravagea la Gascogne, et prit Saragosse; mais les Romains ayant appelé à leur aide Théodoric II, roi des Visigoths, et Gondioc ou Gondéric, roi des Bourguignons et maître de la milice des Marches romaines, Réchiaire fut vaincu, le 6 octobre 456, dans une grande bataille, blessé et fait prisonnier par Gondioc. Livré à Théodoric, ce monarque le fit mettre à mort quelque temps après.

Idace, *Chronicon*. — Isidore de Séville, *Chronicon Suevorum*, etc. — Tillemont, *Mém.*, etc., t. VI.

RÉCHILA, roi des Suèves, mort en août 448. Il était fils d'Herméneric, qui amena les Suèves en Espagne vers 408 et y fonda une monarchie. Réchila eut part à tous les faits de son père, dont la longue vie ne fut qu'une longue guerre contre les Romains et les Goths. Herméneric, arrivé à un grand âge, associa son fils à sa couronne, en 438. Réchila régna seul en 441. Il continua les entreprises de son père; il défit le patrice Andevotius, enleva aux Romains la Lusitanie, la Bétique, Mérida, Toletum, Carthago-nova, et fixa sa résidence à Romula-Julia (aujourd'hui Séville). C'est, selon Isidore de Séville, le premier roi des Suèves qui ait embrassé la foi chrétienne; d'autres historiens réclament cet avantage pour son fils Réchiaire, qui lui succéda en 448. A. DE L.

Idace, *Chronicon*. — Isidore de Séville, *Chronicon Suevorum*, etc. — Mariana, *Hist. Hispan.*, t. I[er].

RECKE (*Élisabeth-Charlotte-Constance* DE MEDEM, dame DE), femme de lettres allemande, née le 20 mai 1754, au château de Schoenbourg, en Courlande, morte à Dresde, le 13 avril 1833. Son père, Frédéric de Medem, était comte de l'Empire. A peine âgée de deux ans elle perdit sa mère, fille d'un staroste, nommé de Korff, et fut alors confiée aux soins de son aïeule maternelle. Des intérêts de famille engagèrent, en 1771, sa belle-mère à l'unir au baron de Recke; ce mariage fut malheureux : six ans après, le divorce fut prononcé, et depuis lors elle n'est guère connue que sous le nom d'*Elisa*. Elle se retira à Mittau, où elle se consacra presque entièrement à l'éducation de sa fille unique, qu'elle perdit en 1777. Cette perte lui fut extrêmement sensible, et la plongea dans les études du surnaturel, qui la mirent, en 1779, en rapport avec Cagliostro. Elle parvint à croire à la possibilité d'un commerce immédiat avec les morts qu'elle avait chéris de leur vivant. En 1784, elle séjourna pendant quelque temps à Carlsbad. Là elle fit la connaissance de Struensee, de Spalding, de Nicolaï, de Buerger, des deux Stol-

après la mort de l'auteur; c'est celle qui est citée plus haut. Mais bien avant qu'ils l'eussent achevée, une copie du manuscrit de Recchi était parvenue à Mexico et avait été traduite en espagnol par le P. Francisco Ximenez sous ce titre : *De la naturaleza y virtudes de las arboles, plantas y animales de la Nueva-España, que se aprovecha la medecina* (Mexico, 1615, in-4°, fig.). Des deux volumes de la compilation publiée en Italie, le premier seul appartient à Recchi; il est divisé en dix livres, et les quatre cent douze plantes décrites sont rangées d'après Dioscoride et suivant leurs propriétés médicinales. L'abrégé du médecin italien a été reproduit dans l'édition générale des *Œuvres d'Hernandez* (Madrid, 1793, 3 vol. in-fol.), entreprise par Ortega, qui lui a reproché, avec beaucoup d'injustice, d'avoir voulu s'approprier les travaux de son compatriote.

Manget, *Biblioth. medica*. — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles*.

RECCO (*Giuseppe*), publiciste italien, né le 21 mai 1743, à Ripatransone (États de l'Église), mort en août 1801, à Castel-Madama, près Tivoli. Il était fils du comte Giovanni Recco et neveu de Luca-Niccolo Recco, évêque de sa ville natale. Élevé sous les yeux de ce dernier, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa la plus grande partie de sa vie à Rome. On a de lui : *Dell' esistenza di una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell' autorità del pontefice;* Rome, 1791, in-8°; — *Delle due podestà, spirituale e temporale;* ibid., 1793, in-8°; — *Discorso intorno all' occultazione delle monete nello Stato pontificio;* ibid., 1795, in-8°; — *Analisi e confutazione dei* Diritti dell' uomo *di N. Spedalieri :* la mort de l'auteur fit suspendre l'impression de cet ouvrage, et elle ne fut pas reprise.

Son frère, *Filippo* Recco, alla s'établir à Naples, où il publia une *Raccolta di Romanzi*, collection périodique, et mourut dans sa patrie, à Ripatransone, en 1826.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

RECEVEUR (*François-Joseph-Xavier*), prêtre et historien français, né le 30 avril 1800, à Longeville (Doubs), où il est mort, le 7 mai 1854. A peine eut-il reçu les ordres, qu'il fut appelé à Paris (octobre 1824) pour remplir les fonctions de sous-chef au cabinet du ministère des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. De juin 1828 à juin 1829 il fut chef de bureau du secrétariat au même ministère. Chargé ensuite du cours de dogme à la faculté de théologie de Paris (1er mai 1831), il devint professeur titulaire de morale (1er mars 1841) et doyen de la faculté (6 décembre 1850); il s'était depuis peu de temps démis de ces dernières fonctions quand il mourut, dans son pays natal. Les emplois divers qu'il occupa lui permirent de consacrer ses loisirs à quelques travaux importants. On a de lui : *Recherches philosophiques sur le fondement de la certi[...]* Paris, 1821, in-12; — *Accord de la foi av[...] raison, ou Exposition des principes sur [...] quels repose la foi catholique;* Paris, [...] 1833, in-12; — *Essai sur la nature de l'[...] sur l'origine des idées et le fondement [...] certitude;* Paris, 1834, in-8°; — *Tract[...] theologicus de justitia et contractibus;* [...] 1835, in-12; — *Introduction à la théo[...]* Besançon, 1839, in-8°; — *Histoire de l'[...] depuis son établissement jusqu'au p[...] de Grégoire XVI;* Paris, 1840-1847, [...] in-8°. Comme éditeur, l'abbé Recev[...] une nouvelle édition de la *Théologie [...] tique et morale* de Bailly (1830) et u[...] de la *Théologie morale* de Liguori, à [...] il a ajouté des notes (1833). Collabora[...] la *Nouvelle Biographie générale*, il [...] peu après y avoir donné les articles *Sain[...] prien* et *Saint Cyrille*. F.

Docum. partic.

RECHAC (*Jean* Giffre de), [...] *de Sainte-Marie*, dominica[...] Quillebeuf, le 25 août 1604, mort [...] phorien en Forez, le 9 avril 1660. [...] religieux et professa le grec et l'hébreu à [...] puis à Bordeaux. Il passa en Orient [...] sionnaire apostolique, visita l'île de C[...] tantinople. De retour à Paris vers la [...] il devint en 1637 prieur du couvent des [...] cains de Rouen, et se livra avec [...] dication. Envoyé de nouveau a[...] 1640, il recueillit de nombreux [...] écrire l'histoire de son ordre, [...] les religieux de Saint-Dominique fondè[...] sieurs maisons en France, il fut chargé [...] tion de divers noviciats. On a de lui : *Les [...] exercices et solides pratiques de la vi[...] tuelle et religieuse;* Rouen, 1638, 1640, [...] in-12; — *Vie de saint Hyacinthe;* [...] in-12; — *Les Vies de trois bienheureu[...] tagne, Yves Mahieuc, évêque de [...] de la Roche, Pierre Quintin;* 16[...] *Vie de Renaud de Saint-Gilles,* [...] *Saint-Agnan d'Orléans* (mort en 1[...] ris, 1646, in-12; — *Vie de saint [...] avec la fondation de tous les co[...] Frères prêcheurs de l'un et de [...] en France et dans les Pays-Bas;* [...] in-4°; — *Les Vies et actions mém[...] saintes et bienheureuses de l'ordre des [...] prêcheurs;* Paris, 1635, 2 vol. in-4°; — [...] nombre d'autres ouvrages imprimés o[...] crits, entre autres *Prophéties de Nostr[...] expliquées* (Paris, 1656, in-12), publ[...] nom d'auteur.

Échard et Quetif, *Script. ord. Præ[...]*

RECHBERG, ancienne famille al[...] joint à son nom celui de *Rothenlœwen* [...] fondateur Ulrich, revêtu, en 1163, de [...] de maréchal dans le duché de Souabe. [...] ses descendants étaient en possession

Hohenstaufen. L'empereur Rodolphe II les ...a, en 1609, au rang de comtes de l'Empire. Au douzième siècle, cette famille se divisait en deux branches, savoir : *Rechberg sur les montagnes* (Rechberg auf den Bergen), et *Rechberg so... les montagnes* (Rechberg unter den Ber... . Cette dernière s'éteignit en 1413. La pre... se subdivisa ensuite en Hohenrechberg, en ...eck, en Donzdorf et en Weissenstein, ... e subsistant encore, et possédant dans le Wurtemberg le comté de ... et en Bavière la seigneurie de ...khausen. ...ous citerons de la maison de ... personnages suivants :

... (*Louis*, comte DE), né le 18 sep... 1768, mort le 10 mars 1849. Il se trouva au congrès de Rastadt, et fit partie de la députation de l'Empire après la conclusion de la paix à Lunéville. En 1806, il signa, en qualité d'envoyé de Bavière, la déclaration de Ratisbonne, par laquelle la plupart des princes se séparèrent de l'Empire d'Allemagne. En 1815, il se trouva, comme ministre plénipotentiaire bavarois, au congrès de Vienne. Il coopéra également aux résolutions du congrès de Carlsbad, à l'établissement de la commission de Mayence, et à la procédure rigoureuse employée contre les personnes suspectes en matière politique. Le comte Louis de Rechberg obtint sa retraite quelque temps après l'avénement au trône du roi Louis Ier de Bavière.

RECHBERG (*Joseph*, comte DE), second frère du précédent, né le 3 mai 1769, mort le 27 mars 1833. Il commanda contre la France un corps d'armée bavarois dans les campagnes de 1813, 1814 et 1815, et fut ensuite, jusqu'en 1826, ministre plénipotentiaire de Bavière à Berlin.

RECHBERG (*Charles*, comte DE), troisième frère des précédents, né le 2 février 1775, mort le 6 janvier 1847. Conseiller intime et grand maître de la cour bavaroise, il se fit connaître par trois ouvrages écrits en français : *Les peuples de la Russie* (Paris, 1811-13, 2 vol. in-fol.), *Mœurs et coutumes des peuples* (ibid., 1811-14, 2 vol. in-4°), et *Voyage pittoresque en Russie* (ibid., 1832, in-fol.). Le texte de ces ouvrages a été revu par Depping; ils sont accompagnés de fort belles planches.

RECHBERG (*Albert*, comte DE), fils aîné de Louis, né le 7 décembre 1803. Il succéda par contrat à son père, en 1842, comme possesseur des seigneuries de Ramsberg, de Donzdorf, etc., dans le royaume de Wurtemberg, et de Mickhausen en Bavière. Portant le titre de « haut et puissant seigneur », il est tout à la fois membre héréditaire de la première chambre wurtembergeoise et conseiller à vie du royaume de Bavière.

Son frère, *Jean-Bernard*, est né le 17 juillet 1806. Conseiller intime d'Autriche, il fut nommé, le 9 juin 1851, internonce à Constantinople. Après son rappel, on l'adjoignit, en 1853, pour les affaires civiles du royaume lombard-vénitien, au feld-maréchal Radetzky. Depuis le mois d'octobre 1855, il est ministre plénipotentiaire d'Autriche près la confédération germanique et président de la diète fédérale de Francfort. H. W.

Conversations-Lexicon.

RÉCHIAIRE ou RICIAIRE, roi des Suèves, mis à mort en décembre 456. Fils de Réchila, il embrassa la foi chrétienne avec son père, auquel il succéda en août 448. Il continua avec succès la guerre contre les Romains, ravagea la Gascogne, et prit Saragosse; mais les Romains ayant appelé à leur aide Théodoric II, roi des Visigoths, et Gondioc ou Gondéric, roi des Bourguignons et maître de la milice des Marches romaines, Réchiaire fut vaincu, le 6 octobre 456, dans une grande bataille, blessé et fait prisonnier par Gondioc. Livré à Théodoric, ce monarque le fit mettre à mort quelque temps après.

Idace, *Chronicon*. — Isidore de Séville, *Chronicon Suevorum*, etc. — Tillemont, *Mém.*, etc., t. VI.

RÉCHILA, roi des Suèves, mort en août 448. Il était fils d'Herméneric, qui amena les Suèves en Espagne vers 408 et y fonda une monarchie. Réchila eut part à tous les faits de son père, dont la longue vie ne fut qu'une longue guerre contre les Romains et les Goths. Herméneric, arrivé à un grand âge, associa son fils à sa couronne, en 438. Réchila régna seul en 441. Il continua les entreprises de son père; il défit le patrice Andevotius, enleva aux Romains la Lusitanie, la Bétique, Mérida, Toletum, Carthago-nova, et fixa sa résidence à Romula-Julia (aujourd'hui Séville). C'est, selon Isidore de Séville, le premier roi des Suèves qui ait embrassé la foi chrétienne; d'autres historiens réclament cet avantage pour son fils Réchiaire, qui lui succéda en 448. A. DE L.

Idace, *Chronicon*. — Isidore de Séville, *Chronicon Suevorum*, etc. — Mariana, *Hist. Hispan.*, t. Ier.

RECKE (*Élisabeth-Charlotte-Constance* DE MEDEM, dame DE), femme de lettres allemande, née le 20 mai 1754, au château de Schoenbourg, en Courlande, morte à Dresde, le 13 avril 1833. Son père, Frédéric de Medem, était comte de l'Empire. A peine âgée de deux ans elle perdit sa mère, fille d'un staroste, nommé de Korff, et fut alors confiée aux soins de son aïeule maternelle. Des intérêts de famille engagèrent, en 1771, sa belle-mère à l'unir au baron de Recke; ce mariage fut malheureux : six ans après, le divorce fut prononcé, et depuis lors elle n'est guère connue que sous le nom d'*Elisa*. Elle se retira à Mittau, où elle se consacra presque entièrement à l'éducation de sa fille unique, qu'elle perdit en 1777. Cette perte lui fut extrêmement sensible, et la plongea dans les études du surnaturel, qui la mirent, en 1779, en rapport avec Cagliostro. Elle parvint à croire à la possibilité d'un commerce immédiat avec les morts qu'elle avait chéris de leur vivant. En 1784, elle séjourna pendant quelque temps à Carlsbad. Là elle fit la connaissance de Struensee, de Spalding, de Nicolaï, de Buerger, des deux Stol-

berg, etc., dont les entretiens jetèrent quelque jour sur le cercle de ses idées mystiques. Mais ce fut surtout Bode, qu'elle rencontra à Weimar, qui lui donna les éclaircissements les plus complets sur Cagliostro. Bientôt après, elle se mit à écrire son livre intitulé : *Der entlarvte Cagliostro* (Cagliostro démasqué); Berlin, 1787. Précédé d'une préface de Nicolaï, ce livre fut traduit en russe par ordre de l'impératrice Catherine. Sur l'invitation de cette souveraine, Élisa se rendit, en 1795, à Saint-Pétersbourg, où elle fut gratifiée de l'usufruit de la terre de Pfalzgrave en Courlande. Mais sa santé, languissante depuis qu'une chute de voiture avait mis sa vie en danger, la força, en 1796, à se retirer dans un climat plus doux. Elle vécut d'abord à Dresde, ensuite à Berlin, puis de 1804 à 1806 en Italie. Le poëte Tiedge l'accompagna dans ce voyage, et resta depuis lors avec elle jusqu'à la fin de ses jours. Depuis 1818 elle s'était définitivement fixée à Dresde, où elle s'entoura d'un cercle d'amis choisis. Elle passait souvent une partie de l'été à Lœbichau, où s'était retirée sa sœur, la duchesse douairière Anne-Charlotte-Dorothée de Courlande. Outre le livre cité, on a d'Élisa de Recke : *Gebete und Lieder* (Prières et Cantiques), publ. par Hiller; Leipzig, 1783; 3e édit., 1815; — *Etwas ueber den Oberhofprediger Stark in Darmstadt* (Un mot sur M. Stark, premier prédicateur de la cour de Darmstadt); Berlin, 1788; — *Leben Neander's* (Vie de Néander); ibid., 1804; — *Gedichte* (Poésies), publ. par Tiedge; Halle, 1806; — *Reise nach Italien* (Voyage en Italie); Leipzig, 1815, 4 vol.; — *Gebete und religiœse Betrachtungen* (Prières et Méditations religieuses); Berlin, 1826. Tiedge publia en 1823, à Leipzig, un recueil des Cantiques, Prières et Méditations religieuses d'Élisa de Recke. H. W.

Blicke in Tiedge's und Elisa's Leben, von Eberhard; Berlin, 1844. — *Conversations-Lexikon*.

RECLAM (*Frédéric*), peintre et graveur allemand, né en 1734, à Magdebourg, mort en 1774, à Berlin. Il descendait d'une famille de réfugiés protestants français. Après avoir étudié la peinture à Berlin chez Antoine Pesne, il alla se perfectionner à Paris, puis à Rome, où il fut bien accueilli par Winckelmann. De retour à Paris, il peignit un grand nombre de portraits et quelques paysages. Bause, Berger, Chodowiecki et d'autres ont gravé d'après lui. Parmi ses propres gravures, nous citerons : les portraits de Frédéric II et du prince de Prusse; *Vues des environs de Paris* (1755, in-4°), *Paysages italiens* (1765, in-4°), *Vue de Tivoli*, *Ruines romaines*, et *Le Matin et le Soir*, d'après Moucheron et Dubois.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon*.

RECLAM (*Pierre-Christian-Frédéric*), pasteur français, né le 16 mars 1741, à Magdebourg, mort le 22 janvier 1789, à Berlin. Il était fils d'un commerçant. Ayant achevé ses études au collége français de Berlin, il co[mmença à] prêcher, d'abord sans trop de succès; [il ex]cellait surtout, disent MM. Haag, à tirer d[u] texte des enseignements applicables [aux dispo]sitions morales de son troupeau ». [Pas]teur en 1767, il remplit gratuitement [la chaire] de théologie au séminaire français de [Berlin]. On a de lui : *Sermons*; Berlin, 1782, in-[8°]; [un] autre recueil de *Sermons* a paru en 1[...] in-8°; — *Pensées philosophiques sur [la reli]gion*; ibid., 1785, in-8°; — *Waldemar, m[ar]grave de Brandebourg*; ibid., 1787, in-8°: [trad.] en allemand par sa femme. Reclam a [traduit de] l'allemand *Des penchants* (Amsterd[am], 17[..], in-8°) de Cochius, et il a publié, en [collabora]tion avec J.-P. Ermand, les *Mémoires p[our] servir à l'histoire des réfugiés françois [dans] les États du roi* (Berlin, 1782-1800, [9 vol.] in-8°). Il avait épousé en 1773 Marie-[...] Charlotte Stosch, qui a cultivé avec [succès la] poésie allemande et française; son *Recu[eil de] pièces fugitives* (Berlin, 1777, in-12), est d[édié] à Bitaubé.

Hirsching, *Handbuch*. — Haag frères, *La France [pro]testante*.

RECOING (*Jean-Baptiste-Antoine*), [ingé]nieur français, né le 4 mai 1770, près de [...], mort le 17 avril 1831, à Paris. D'abord [...] rien, il fut atteint par la réquisition de 1[...], fit deux campagnes et entra à l'École pol[ytech]nique (1795). Il passa dans le service des [ponts] et chaussées, et devint ingénieur en [chef. Il a] publié quelques ouvrages anonymes. [...] tres un *Syllabaire dactylologique* ([...] in-4°); *Le Sourd-muet entendant par le[s yeux]* (1829, in-4°, pl.), et un *Nouvel essai [de dacty]lographie* (1826).

Quérard, *La France litt.*

RECORDE (*Robert*), savant [médecin] anglais, né vers 1500, à Tenby (Pem[broke]), mort en 1558, à Londres. [Il fit ses] études à Oxford, et enseigna publiquem[ent les] mathématiques, la rhétorique, la musi[que et] l'anatomie; en 1531 il fut agrégé au coll[ége de] Tous les saints (*All souls college*). [Comme il] voulait faire de l'exercice de la médec[ine sa pro]fession, il se rendit à Cambridge, et [y reçut en] 1545 le diplôme de docteur, « grandem[ent ho]noré, fait observer Wood, de tous ceu[x qui] l'approchèrent pour l'étendue de ses [connais]sances dans l'art et la science ». Puis, de r[etour] à l'université d'Oxford, il se remit à prof[esser] avec beaucoup de succès les mathémat[iques et] les branches qui s'y rattachent. En 15[..] [on le] retrouve à Londres, occupé à écrire un [traité de] médecine intitulé *The Urinal of physic* ([...], in-4°), et qui eut cinq éditions. Il fut [attaché] comme médecin à la maison d'Édouard V[I et à] celle de Marie Tudor, et l'un et l'autre a[ccept]rent la dédicace de quelques-uns de ses ouv[rages]. On ignore par quel enchaînement de circ[ons]tances un homme si savant et si bien p[...]

ses jours dans la prison
ures. Le 28 juin 1558 il fit un
par lequel il légua ses livres et quel-
l'argent à ses amis et à
Les ouvrages de Recorde sont tous
de dialogues entre le maître et
dans le rude anglais de son temps;
eux, *The Gate of Knowledge* et
of Knowledge, paraissent com-
et on ignore même s'ils ont
; les autres sont : *The*
arts, teaching the perfect work
of arithmetic, both in whole
fractions; Londres, 1540, in-8° :
seulement réimprimé fort souvent,
et augmenté par plusieurs autres
le célèbre John Dee d'abord, et
Halton, qui l'édita le dernier, en 1699 :
un singulier mélange de la notation
omaine, bien que la première ne fût
sage fréquent au seizième siècle; —
way to Knowledge; Londres, 1551,
court abrégé de géométrie, extrait
ents d'Euclide; — *The Castle of*
, containing the explication of
both celestial and material, with
leasant proofes and certain new
tion not written before in any
rks; Londres, 1551, 1596, in-4°, et
: cet ouvrage, dédié à Marie Tudor
inal Pole, traite de l'astronomie en
ès la préface on s'aperçoit que l'auteur
tièrement renoncé aux pratiques de
. Il expose tour à tour les systèmes de
t de Kopernic, mais en donnant l'a-
dernier, ce qu'il n'ose faire toutefois
ition ni réticences; — *The Whet-*
it, which is the second part of
; Londres, 1557, in-4° : dans ce
algèbre, alors à peine connue, Re-
ni les travaux des savants étrangers,
ses propres améliorations. On le re-
ne l'inventeur du signe d'égalité ainsi
néthode d'extraire une racine carrée
s multiples. Pour l'intelligence des
néraux qui se rattachent à la notation
le de l'algèbre, il se montre de beau-
ieur à ses contemporains, à l'excep-
te, qui a su employer des moyens
ts d'expression. Sherburne lui at-
re d'autres écrits, tels que *Cosmo-*
ogr, De arte faciendi horologium
globorum. D'après l'ensemble de ses
Recorde paraît avoir possédé des ta-
reels que variés : il passait pour bon
giste habile, philologue instruit, et
ement le premier mathématicien de
en Angleterre. Fuller présume qu'il
erti à la réforme. P. L—y.

le et Pits. — Wood, *Athenæ oxon.* —
es of England. — Aikin, *Biograph.*
ne. — Hutton, *Dictionary.* — De
: *Companion to the british Almanack* *for* 1837. — Halliwell, *The Connexion of Wales with an early science in England*; Londres, 1840, in-8°.

RECUPERO (*Giuseppe*), minéralogiste italien, né en 1720, à Catane, où il est mort, le 4 août 1778. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Catane, et reçut une pension du roi de Naples, qui allait lui accorder la chaire d'histoire naturelle dans l'université de sa ville natale lorsque la mort le surprit, à l'âge de cinquante-huit ans. Tout jeune il avait été frappé des phénomènes que présentait l'Etna, et il consacra sa vie entière à les étudier et à les décrire. Il offrit avec beaucoup de zèle et de bienveillance ses conseils et ses services à tous les savants qui parcoururent à cette époque la Sicile, et Brydone, le comte de Borch, Hamilton, le baron de Riesedel, l'abbé de Saint-Non, sont tous d'accord pour vanter son esprit aimable, sa critique judicieuse et ses connaissances étendues. Il était agrégé à différentes compagnies savantes de l'Italie, entre autres à la Société des antiquaires de Londres. Ses écrits, imprimés ou manuscrits, ont été réunis par son neveu, l'abbé Agatino Recupero (Catane, 1815, 2 vol. in-4°); on y retrouve en partie la *Storia naturale e generale dell' Etna*, pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux.

RECUPERO (*Alessandro*), numismate, frère du précédent, né vers 1740, à Catane, mort en octobre 1803, à Rome. Parvenu à l'âge de trente ans, il fut obligé, à la suite d'une affaire fâcheuse, de quitter sa ville natale; il prit le nom d'Alessio Motta, sous lequel il fut pendant longtemps désigné, parcourut différentes contrées de l'Europe, et s'établit enfin à Rome. Le reste de sa vie s'écoula entre ses travaux d'archéologie et le soin d'enrichir sa magnifique collection de médailles et de pierres gravées, qui en 1806 fut acquise pour le cabinet du roi de Danemark. Il était en correspondance avec les antiquaires les plus renommés. Parmi ses ouvrages, imprimés à Rome, on distingue : *Vera assium origo*, *Institutio stemmatica*, *Annales familiarum romanarum*, *Vetus Romanorum numerandi modus*, etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI. — *Magasin encyclop.*, 1808.

* **RECURT** (*Adrien-Barnabé-Athanase*), médecin français, né le 9 juin 1797, à Lassalle, canton de Castelnau-Magnoac (Hautes-Pyrénées). Il étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur, le 21 juillet 1822, et vint peu de temps après exercer dans le faubourg Saint-Antoine a Paris. Dès cette époque il devint l'un des hommes qui figurèrent le plus courageusement dans les luttes politiques de la Restauration et sous le gouvernement de Louis-Philippe. Associé au parti républicain, il fût compromis bien des fois, notamment dans l'affaire du complot d'avril 1834; mais il fut assez heureux pour être acquitté par la cour des pairs, le 22 janvier 1836.

Il acquit des droits à la reconnaissance des citoyens pour le zèle qu'il déploya aux époques où sévit à Paris le fléau du choléra (1832 et 1849). Lié d'amitié avec les principaux rédacteurs du *National*, M. Recurt fut, dès le 24 février 1848, nommé adjoint au maire de Paris. Porté à l'Assemblée constituante (avril 1848) par les départements de la Seine et des Hautes-Pyrénées, il opta pour ce dernier, et le 5 mai il fut élu le premier des vice-présidents de l'Assemblée. Le 11 mai, le gouvernement provisoire l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur, et dès le lendemain M. Recurt rendit un arrêté qui, à partir du 18 mai, faisait cesser les pouvoirs des commissaires-généraux envoyés dans les départements. Sous la présidence du général Cavaignac (28 juin 1848), il devint ministre des travaux publics, et occupa ce ministère jusqu'au 13 octobre; et le 28 du même mois il remplaça M. Trouvé-Chauvel à la préfecture de la Seine. Le 20 décembre il donna sa démission, et terminant ainsi sa carrière d'homme public, il reprit dans le faubourg Saint-Antoine ses fonctions de médecin des pauvres. M. Recurt, qui s'honore d'appartenir au parti démocratique modéré, a, dit-on, formulé dans une sorte de testament ses opinions politiques et économiques.

Sa fille, *Marie-Louise-Victoire*, née à Paris, le 3 mai 1833, a publié quelques articles dans divers journaux et recueils. F.

Moniteur univ., 1848. — *Docum. part.*

REDEN (*Frédéric-Guillaume-Othon-Louis*, baron DE), statisticien allemand, né le 11 février 1804, dans la principauté de Lippe-Detmold, mort à Vienne, le 12 décembre 1857. Après avoir étudié le droit, il entra dans l'administration du royaume de Hanovre; nommé en 1832 député à la première chambre, il devint en 1834, après avoir visité la France et la Suisse, secrétaire général du ministère des finances. Lorsqu'en 1837 la constitution fut illégalement modifiée par le nouveau roi, il donna sa démission, parcourut plusieurs pays de l'Europe, et vint en 1841 se fixer à Berlin, où il fut nommé directeur du chemin de fer de Stettin. Employé depuis 1843 au ministère des affaires étrangères, il fut élu en 1848 membre du parlement de Francfort; il y vota avec la gauche, ce qui le fit suspendre en 1849 de ses fonctions en Prusse. Il vécut depuis à Francfort, puis à Vienne, occupé de travaux de statistique. On a de lui : *Der Getreide-und-Mehlhandel Deutschlands* (Le commerce de céréales et de farines en Allemagne); Hanovre, 1838; — *Der Leinewand-und Garnhandel Norddeutschlands* (Le commerce de toile et de fil de l'Allemagne du nord); ibid., 1838; — *Das Königreich Hanover statistisch beschrieben* (Statistique du royaume de Hanovre); ibid., 1839; — *Die Eisenbahnen Deutschlands* (Les chemins de fer allemands); Berlin, 1843-1847, 11 vol.; — *Kulturstatistik des Kaiserreichs Russland* (Statistique de la Russie); Berlin, 1843; — *Allgemein[illegible] chende Handels und G[illegible]* [illegible] graphie comparée du co[illegible] [illegible] trie); ibid., 1844, in-8° : ouv[illegible] *Geschichte und Statistik* [illegible] *Eisenbahnen* (Histoire et [illegible] mins de fer français); ibid., 1845; — [illegible] *chende Kulturstatistik der Europas* (Statistique compar[illegible] puissances de l'Europe); ibid., 1846-1[illegible] — *Erwerbsmangel und Mas[illegible]* (Du paupérisme); 1847; — [illegible] *des Stromgebiets La Plata* (Les [illegible] de la Plata); Darmstadt, 1[illegible]; — *Allgemeine vergleichende Finanzsta[illegible]* [illegible] financière générale et com[illegible]); 1851-1856, 2 vol. : ouv[illegible] ments précieux; — *F[illegible] halt und Wehrk[illegible]* [illegible] *Regierungsforn[illegible]* [illegible] militaires de la [illegible] gouvernements); ibid., 1853; — *Verkehrs-statistik Preussens* ([illegible] produits et du commerce de P[illegible] 1853-1854, 3 vol.; — *Ost-[illegible]* [illegible] 1854; — *Russlands [illegible] seine Vergangenheit und s[illegible]* [illegible] destinée de la Russie, son pass[illegible] ibid., 1854.

Conversations-Lexicon.

REDERN (*Sigismond* EHRENREICH, [illegible] DE), né en 1719, dans la Marche de [illegible]bourg, mort en 1788, à Kön[illegible] grand maréchal à la cour de [illegible] de Prusse, et devint en 175[illegible] de l'université de Berlin. Après avoir [illegible] vain de constituer une compagnie de [illegible] Embden, projet en vue duquel [illegible] et la France, il se retira dans [illegible] sace, et se livra à l'étude de la physique [illegible] la chimie. Parmi les dix [illegible]ires [illegible] bliés dans le recueil de [illegible] nous citerons : *Réponse à l'inoculation de la petite vérole* [illegible] *Éloge du général de Bredow* ([illegible]); *Observations sur l'état présent de la di[illegible]* (1759, 1760 et 1761); *Sur les avan[illegible] pays méridionaux* (1759); [illegible] *tartares entre Astracan et* [illegible] (1759); *Sur la perfection des* [illegible] (1766). Louis XV lui avait donné des lettres de naturalisation.

La Prusse littéraire, t. III. — Meusel, *Lexik[illegible]*

REDERN (*Sigismond* EHRENREICH, comte DE), diplomate prussien, fils du précé[dent], [né à] Berlin, en 1755, mort à Nice, [en] 18[illegible] successivement ministre de [illegible] et de Prusse en Angleterre. [illegible] de la nécessité de réformes [illegible], il [illegible] dès 1790 le premier exemple [illegible], où [il pos]sédait des propriétés consi[dérables] [illegible] de tion du servage, du [illegible]

ı. Il vint à Paris en 1792, pour
... révolution française et ses
s'y lia avec Saint-Simon, et fit avec
des opérations consi-
... nationaux. Cette spécu-
pas; s'enfuit en Alle-
Simon écroué : re-
cé il
... es deux.
en an dé
... Redern, et prétendit av
Un procès scandaleux,
... adverses ne s'épar-
... termina par la condamnation de
ervir une pension viagère de douze
à Saint-Simon. Redern le pouvait
il avait eu dans son lot l'hôtel des
du Bouloi à Paris, et la magnifique
ers (Orne), dans laquelle se trou-
orges qu'il remit en pleine activité
loita avec une grande intelligence. Il
re du conseil général des manufac-
s'il mourut à la suite d'une longue
dern s'était fait naturaliser Français
avait épousé Mlle de Montpezat, et
ce il était oncle de M. Hortensius
... On a de lui : *Mémoires contre*
on des fers étrangers; 1814; —
ons sur les élections de 1815; —
identels de nos perceptions, ou
mmaire des modifications que des
es particulières apportent à
e nos facultés et à la perception
xtérieurs; Paris, 1818, in-8° : ou-
lequel l'auteur a traité plusieurs
métaphysique sous le point de
iste, et qui renferme des vues neuves
mbulisme magnétique; — *Consi-*
ur la nature de l'homme en soi-
ıs ses rapports avec l'ordre social;
2 vol. in-8°.

Henriette DE MONTPEZAT, née en
à Nice, en 1830, s'est distinguée par
on esprit et surtout par son attache-
anche aînée des Bourbons. On cite
, *reine des braves*, conte moral et po-
, 1819, 2 vol. in-12; — des Poésies,
lles : *Le Retour de Louis XVIII; La*
c de Berri; Les Grecs, etc.

etc., *Biographie des contemporains.* — *ance littéraire.* — *Biogr. étrangère.*

rancesco), célèbre naturaliste ita-
8 février 1626, à Arezzo, d'une fa-
enne, mort le 1er mars 1698 (1), à
des classiques terminées, il se ren-
t y reçut le diplôme de docteur en
en philosophie. Son habileté le mit bientôt en réputation à Florence, où il s'était établi; le grand-duc Ferdinand II le choisit pour son premier médecin, et Cosme III le maintint dans cet emploi. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient pas de cultiver les belles-lettres. Il avait su se préserver de la contagion du mauvais goût et prenait les anciens pour modèles; aussi écrivait-il avec beaucoup d'élégance et de propriété, et les poésies qu'il a laissées offrent-elles des morceaux d'une grâce achevée. Dans ses moments de loisir il s'appliquait à l'étude de la langue italienne, et il a beaucoup travaillé au *Dictionnaire* de la Crusca (édition de 1691), dans lequel ses ouvrages sont cités comme classiques. Plusieurs académies, entre autres celles des *Gelati* de Bologne et des *Arcadi* de Rome, s'honorèrent de l'admettre dans leur sein. Au reste, s'il aimait les lettres, il accueillait avec plaisir ceux qui les cultivent et leur ouvrait, avec une rare complaisance, les trésors de son érudition; Ménage a reconnu lui devoir beaucoup pour ses recherches sur les origines de la langue italienne. Comme médecin, physicien et naturaliste, sa réputation ne fut pas moins grande : c'était un des meilleurs observateurs de son temps; il appartenait à l'école de Galilée, et s'inspirait de l'esprit de l'académie del Cimento, dont il faisait partie. « Simple dans ses méthodes de traitement, dit Jourdan, il n'employait qu'un petit nombre d'agents médicinaux : on doit surtout le louer d'avoir ramené à l'usage des boissons aqueuses, qu'on ménageait alors dans l'ardeur même des maux les plus aigus. Il ne fut pas précisément le premier qui attaqua l'ancienne doctrine d'après laquelle les insectes sont engendrés par la putréfaction; mais ses arguments irrésistibles portèrent la conviction dans les esprits et firent tomber dans un discrédit absolu le système des générations spontanées. Tous ses écrits relatifs à l'histoire naturelle ou à la physique annoncent une grande attention à détruire les erreurs établies, une sagacité peu commune à observer la marche de la nature, et une bonne foi scrupuleuse à faire l'histoire de ce qu'il avait observé. » Bien qu'il fût sujet à plusieurs maladies, surtout à l'épilepsie, qui le tourmenta fort pendant les dernières années de sa vie, il ne perdit rien de son ardeur au travail et de son exactitude à remplir les devoirs de sa charge. Il s'était rendu à Pise pour y chercher le repos et un air plus pur, lorsqu'un matin il fut trouvé mort dans son lit. Son corps fut inhumé à Arezzo.

Redi a composé les ouvrages suivants : *Osservazioni intorno alle vipere;* Florence, 1664, 1686, in-4°; Paris, 1666, in-12; trad. en latin, Amsterdam, 1678, in-12 : ces observations sont fort intéressantes; « ce qui est étonnant pour cette époque, fait remarquer Cuvier, c'est qu'on y trouve non-seulement une description de la glande qui produit le venin et de la dent qui

... est indiquée par Fabroni.

l'introduit dans la plaie, mais aussi cette expérience que le venin peut être avalé sans danger, pourvu qu'il ne se mêle pas au sang par une blessure. » Ses opinions ayant été attaquées en France par Charas, Redi les défendit modestement, par une *Lettre* imprimée à Florence, 1670, in-4°; — *Esperienze intorno alla generazione degl' insetti*; Florence, 1668, in-4°; ibid., 5ᵉ édit., 1688, in-12; traduite en latin, Amsterdam, 1671, in-12 : il y fait voir que tous les animaux se produisent de la même manière, qu'on a tort de les distinguer en parfaits et en imparfaits, qu'il n'y en a point qui viennent de la seule pourriture, mais qu'ils sont tous engendrés d'une véritable semence; — *Esperienze intorno a diverse cose naturali e particolarmente a quelle che ci son portate dell' Indie*; Florence, 1671, in-4°; traduit en latin et augmenté de recherches sur les larmes de verre ou larmes bataviques, Amsterdam, 1675, in-12 : ouvrage composé à propos des curiosités rapportées en 1662 des Indes en Toscane par des missionnaires franciscains, et adressé au P. Kircher; Redi démontre l'inutilité de plusieurs médicaments étrangers et fait connaître l'anatomie de la torpille; — *Le Vite di Dante e del Petrarca*; Florence, 1672, in-12; — *Esperienze intorno a quell' acqua che si dice de stagno*; ibid., 1673, in-4°; — *Lettera sopra l'invenzione degli occhiali di naso*; ibid., 1678, in-4°; traduite en français dans les *Recherches curieuses* de Spon : il fait remonter l'invention des lunettes à la fin du treizième siècle, et l'attribue à Spina; — *Osservazioni intorno agli animali viventi che si trovano negli animali viventi*; ibid., 1684, in-4°, fig. : il s'agit principalement des vers intestinaux; — *Bacco in Toscana, ditirambo con annotazioni*; ibid., 1685, in-4° : c'est un éloge des vins de la Toscane, accompagné de notes pleines d'érudition; certains critiques italiens ont vanté ce poëme comme un chef-d'œuvre sans égal; — *Sonetti*; ibid., 1702, in-fol., fig., et in-12 : l'édition est fort belle et imprimée aux frais du grand-duc Cosme III; — *Lettere*; ibid., 1724-1727, 2 vol. in-4°, et 1779-1795, 3 vol. in-4° : cette correspondance renferme une foule d'observations intéressantes sur les sciences naturelles; — *Ortografia moderna italiana*; Padoue, 1721, in-4°; réimprimée dans les *Voci e manieri di dire di Toscani scrittori* (Brescia, 1769, in-8°); — *Consulti medici*; Florence, 1726-1729, 2 vol. in-4°. Les *Œuvres complètes* de Redi ont été publiées un grand nombre de fois : les éditions les plus recherchées sont celles de Venise, 1712, 3 vol. in-8°, de Naples, 1741-1742, 6 vol. in-4°, et de Milan, 1809, 9 vol. in-8°.

REDI (*Gregorio*), neveu du précédent, né en 1676, mort en 1748, fut bailli de l'ordre de Saint-Etienne, puis prelat domestique du pape Benoit XIV. Il fit elever un tombeau a son oncle, avec cette courte inscription : *Fra[...] patritio aretino Gregorius fratri[...]* écrits en vers et en prose [...] son fils Ignazio et publiés à [...] in-12.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* [...] *Vitæ Italorum illustrium*, III. — Nic[...] III et X. — Gorani, *Elogi di due illustri scrit[...] itani* (Redi et Bandini); Sienne, 1786, in-8. [...]seum *Mazzuchellianum*, II, pl. 141, où [...] trois médailles frappées par l'ordre de Cosme [...] l'honneur de Redi. — Salvini, dans les *Vite* [...] *cadi*, t. I. — Jourdan, dans la *Biog. medicale*. — *Hist. des sciences naturelles*, II.

REDING (*Aloys*, baron DE), h[...] et général suisse, [...] 1755 [...] de Schwytz, mort [...] 1818. D'une des p[...] trie, il embrassa l'é[...] premières armes en Espagne [...] service comme colonel en 1[...] des Français, il se mit à [...] Schwytz, et le 2 mai 1798 il [...] tage signalé à Morgarten. Il [...] rôle actif dans les troubles de la [...] montra toujours adversaire du [...] siste et du protectorat français. [...] premier landamman et chef du [...] central, il fut destitué par les [...] obligé de quitter sa charge. Il [...] dement des partisans de l'ol[...] plusieurs fois les troupes du [...] naire de Berne. Les Françai[s...] ding fut arrêté par ordre du [...] meura enfermé durant qu[...] forteresse d'Arbourg. En [...] Schwytz le choisit encore pour la [...] assista en cette qualité à la di[...] (1809). Après les désast[res...] en 1812 et 1813, Reding [...] contre la France en livrant [...] sage du Rhin sur le territoire suisse. [...] de Reding est restée fort honorée [...] nombre de ses compatriotes.

Le Moniteur universel, an. X, 1818. — Biog[...]

REDMAN ou REDMAYNE (J[...] anglais, né en 1499, mort en [...] à Westminster. D'après le conseil [...] proches parents, Tonstall, évêque [...] il fut placé au Corpus Christi, à O[...] tionna son éducation classique à [...] ses degrés en lettres et en théologie [...] bridge. D'abord choisi comme orateur [...] cette université, il y devint en 1547 pr[...] collège de la Trinité, qui venait d'être [...] était également archidiacre de Taunton [...] noine de Westminster. S'il faut en [...] Redman aurait joué à l'époque de [...] un double rôle, tantôt s'élevant c[...] novations de Latimer, tantôt s'[...] rédaction de la liturgie anglicane [...] justifie d'avoir donné des gages aux [...] gions, en prétendant que la réforme en [...] large part. Tout ce qu'il a écrit n'a été

sa mort; sa *Complaint of grace* ,1556, in-8°) est son meilleur ouvrage.

...thenæ oxon. — Strype, *Life of Cranmer*, 188 et 201. — Fox, *Acts and monuments*, — Charton, *Life of Nowell*, p. 15 et suiv. — ...rch *History*. — Wordsworth, *Ecclesiast. bio-* ... Chalmers, *General biograph. dict.*

***), magistrat [illegible] né à Riom, ...rt, en 1825. Il e[illegible] profession ...squ'en 1789 [illegible] aux ...r la sénéchaussée [illegible] ...e, et jugeant [illegible] ...es pouvoirs [illegible] ...ion, ...nné [illegible] 12 septembre 1791 [illegible] le ...ppa au [illegible] ...h [illegible] 1795; ... comme réactionnaire, il crut pru-...ès le 13 vendémiaire, de se cacher de ...lans sa province. Il reparut sous le con-...ut nommé président de la cour d'appel ...t premier président en 1811. Confirmé ...fonctions par les Bourbons, il donna sa ...en 1818.

Jay, etc., *Biographie des contemp.*

... **DE BEAUPRÉAU** (*Jean-Claude*, ...), administrateur français, né en Bre-...2 mai 1738, mort le 5 février 1815. Il ...it à une des plus anciennes familles de la ... entra en 1757 dans l'administration de ... et fut successivement commissaire dans ...rts ou aux colonies, contrôleur de la ... Rochefort (1777) et intendant du port ... Destitué à la révolution et incarcéré ... il fut mis en liberté après le 9 ther-...n 1795, il fut pendant quelques mois ...ire dans la commission exécutoire qui ...de ministre de la marine et des colo-...ntes, qui tenait lieu de ministre, et en ...arti modéré le porta comme candidat ...oire. S'étant prononcé en faveur du ...re, il devint membre du conseil d'État. ...il 1800 le gouvernement consulaire le ...résident du conseil des prises. Il se ...pour le système de la course, comme ...re au caractère aventureux des Fran-...ut en formant une pépinière de bons ...evant balancer par le courage et l'acti-...me supériorité numérique de la marine ... Le 20 juillet 1800 il fut nommé préfet ...à Lorient, et revint ensuite au conseil ...passa le 5 février 1810 au sénat et le 4 ...à la chambre des Pairs. Il était comte ...os.

...teur universel. — Arnauld, Jay, etc., *Biogr.* ...p. — *Fastes de la Légion d'honneur*, II, 417.

...AN-FUKHER-EL-MOULOUK, sultan ...d'Alep, mort en 1114. Il n'est connu ...toire que par le siége d'Antioche, qu'il ...illamment contre Godefroi de Bouillon, ... traité avec Tancrède (492 de l'hégire). ...r fidèle à son traité il eut le courage de ...rir son fils, qu'il avait donné en otage ...d. Il mourut après un règne de vingt ans, détesté des musulmans à cause de sa to-lérance pour les chrétiens et pour la secte des Bathésiens (assassins). F. Pн.

Price, *Mohamedan history*. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escurialis.*

REDOUTÉ (*Pierre-Joseph*), peintre fran-çais, né à Saint-Hubert (principauté de Liége), le 10 juillet 1759, mort à Paris, le 19 juin 1840. Il fut élève de son père, qui était lui-même un peintre de quelque mérite et qui a laissé plu-sieurs bons tableaux, qu'on voit dans l'abbaye des Bénédictins de Liége. A l'âge de quinze ans, résolu à chercher loin de la maison paternelle des leçons et des moyens d'existence, il par-courut les Flandres, le Luxembourg et la Hol-lande, étudiant les œuvres des maîtres dans les musées et faisant pour vivre des portraits et des travaux de décoration dans les églises et les maisons particulières. Ces différents ouvrages lui permirent de se rendre à Paris; là il com-mença par travailler sous la direction de son frère, peintre de décors du Théâtre-Italien. Ces travaux lui firent acquérir cette manière large et cette habileté de main qui l'ont toujours dis-tingué. Les conseils du célèbre botaniste Lhéri-tier le décidèrent bientôt à s'adonner exclusive-ment à la peinture de fleurs. Peu après il fut chargé de peindre, sous la direction de Van Spaendonck, plusieurs feuilles du *Recueil des vélins du Muséum d'histoire naturelle*. Jusqu'alors ces peintures avaient été faites à la gouache; le premier il remplaça cette manière par le genre de l'aquarelle. En 1832, Redouté fut appelé à remplacer Van Spaendonck comme professeur d'iconographie au Jardin des plantes. A partir de ce moment il donna les planches d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire na-turelle, tels que : *La Flore antique* de Des-fontaines, *La Flore de Navarre*, de Bonpland, *Les Plantes rares du jardin de Cels*, *Les Plantes du jardin de la Malmaison*, *Les Fleurs et arbustes de Duhamel*, etc. Il a pu-blié lui-même : la *Famille des Liliacées*; Paris, 1802-1816, 8 vol. in-fol., 486 planches, et la *Mo-nographie des roses*; Paris, 1817-1824, 3 vol. in-fol., 168 figures : ouvrage remarquable, réimpr. en 1824 et 1828, et qui mit le sceau à sa réputation. Redouté fut peintre du cabinet de Marie-Antoi-nette, de l'impératrice Joséphine et de la reine Marie-Amélie. Il avait donné des leçons de des-sin à cette dernière princesse ainsi qu'à ses filles, Marie et Louise d'Orléans et à Mme Adé-laïde, sœur du roi Louis-Philippe. Il dédia à son ancienne élève la reine des Belges un *Choix de soixante roses nouvelles, non encore dé-crites* (Paris, 1836, in-4°). Redouté inventa un procédé d'impression en couleur pour la reproduction de ses aquarelles; cette invention lui mérita une médaille de la Société d'encou-ragement pour l'industrie nationale. Il eut aussi la croix de chevalier de la Légion d'honneur. « Les fleurs de Redouté sont admirables tout à la fois

par une exactitude parfaite sous le rapport de la science botanique ; par l'éclat des couleurs et par la délicatesse et la légèreté de la touche. C'était merveille de voir les mains qui créaient ces chefs-d'œuvre : elles étaient épaisses et difformes comme celles d'un terrassier ; et plus d'une fois, dit-on, des poëtes de province divertirent singulièrement Redouté en comparant ses doigts aux doigts de l'Aurore, qui sème des roses. » On estime à plus de six mille le nombre des aquarelles qu'il fit pour le Muséum ; il a peint en outre quelques tableaux à l'huile. Ses aquarelles ont figuré aux salons de 1793, an XII, 1814, 1822 et 1834. H. H—N.

Magasin pittoresque, 1841. — A. Delsart, dans les *Archives hist. du nord*. — Gabet, *Dict. des artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — *L'Artiste*, 1840. — Becdelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, II.

REDUSIO (*Andrea*), chroniqueur italien, né vers 1365, à Quero, près de Trévise. Issu d'une famille patricienne, il se rendit en 1380 à Padoue, et y acheva ses études. Lors des guerres entre Venise, Florence et Gênes, il prit parti pour la première de ces républiques, et se rendit redoutable à la tête d'une troupe d'un millier de condottieri. En 1427 il commandait la forteresse de Trévise. On a de lui une volumineuse *Chronique*, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1428. Muratori, après en avoir élagué tout ce qui est antérieur à 1368, et qui n'est que la reproduction à peu près littérale des histoires de Ricobaldo et de Cartusius, l'a insérée dans ses *Scriptores rerum ital.*, t. XIX.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e partie.

* **REDWITZ-SCHMELZ** (*Oscar* DE), poëte allemand, né le 28 juin 1823, à Lichtenau (Franconie). En sortant du collége de Weissembourg en Alsace, il alla passer cinq ans à l'université de Munich. De retour dans sa famille, il s'y livrait aux travaux de la jurisprudence, lorsqu'il reconnut en lui la vocation poétique, et essaya ses premiers vers. Il se fiança en 1848, et composa, sous l'inspiration de celle qu'il aimait, un poëme, qui parut en 1849 sous le titre d'*Amaranthe*. La scène se passe au douzième siècle, sous Frédéric Barbe-Rousse. Cette épopée romantique, sans grande nouveauté d'invention, malgré l'inexpérience de l'art et des anachronismes d'idées, fit une sensation extraordinaire. Elle eut quatorze éditions en trois ans, et rendit son auteur célèbre du premier coup. Il dut ce succès non-seulement à la grâce, à la candeur, à la chaste sérénité, aux sentiments de piété dont il est comme parfumé, mais aussi au contraste qu'offrait cette poésie idéale et catholique avec la poésie matérialiste et humanitaire des Herwegh et des Freiligrath. Les universités lui envoyèrent sans examen le diplôme de docteur. Encouragé sans être ébloui par cet enthousiasme, Redwitz résolut de demander à l'étude le perfectionnement de son art et un aliment à son imagination ; il s'établit à Bonn pour étudier la vieille poésie allemande sous la direction de l'habile philologue Simrock. C'est [...] qu'il acheva *La légende de la* [...] *sapin* (Mæhrchen ; Mayence, 18[...] dernière main à ses *Poésies* (G[...] 1852), recueil de ballades et [...] respirent la piété et la simplicité [...] s'est encore essayé dans le dr[...] plus remarquable en ce genre [...] profusion des images ne parvient [...] faiblesse des caractères. G. [...]

Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Lit*[...] — Gottschall, *Geschichte der deutschen Lit*[...] *neunzehnten Jahrhundert*. — S.-René-Taillandier, [...] la *Revue des deux mondes*, 15 août 1853.

REED (*Joseph*), littérateur anglais, [...] mars 1723, à Stockton (comté de D[...] le 15 août 1787, à Stepney, [...] exerça, comme l'avait fait s[...] cordier, et écrivit dans ses [...] un grand nombre d'opuscules [...] vers et [...] insérés dans les rec[...] [...] unes des nombreuses [...] composées ont été jouées, [...] (1767), tragédie, *Tom Jones* [...] et *The Impostors* (1773), co[...]

Baker, *Biographia dramatica*. — [...], *Stockton*.

REED (*Isaac*), littérateur a[...] 1er janvier 1742, à Londres, où il [...] janvier 1807. Il était fils d'un bo[...] son père, qui avait une int[...] sa profession, lui fit donner [...] sique dans une académie [...] avoir passé quelques années [...] s'installa dans Gray's Inn, et ent[...] compte la pratique du nota[...] eût pas réussi, soit pour tout [...] tra dans la vie privée, et s'a[...] aux travaux littéraires. Une le[...] condée par la tenacité de sa [...] rendu de bonne heure familier avec [...] littérature anglaise. Aussi le dis[...] goût dont il a fait preuve dans [...] ont-ils ajouté du prix aux publications [...] veillées comme éditeur ; mais il [...] de les distinguer, à cause de l'es[...] qu'il éprouvait à y attacher son [...] suivante passe pour exacte : *Poeti*[...] *lady Mary W. Montaigu* (1768, in-8°), *bridge Seatonian prize poems* (1773), *Repository* (1777-1783, 4 vol. in-8°), morceaux *humouristiques* en prose *Dodsley's Old plays* (1780, 12 [...] *Biographia dramatica* (1782, 2 vol. [...]), livre favori ; l'édition de 1812, 4 vol. [...] faite d'après les nombreux matériaux q[...] laissés ; les *Œuvres de Shakespeare* [...] 10 vol., et 1803, 21 vol. in-8°). Reed ne [...] pas là son activité ; il aida de ses co[...] sa collaboration anonyme une foule [...] littéraires, rédigea les notices du *poésies* de Pearch (1773, 4 vol.) et [...] de Dodsley (1782, 6 vol.), ainsi que

placée à la tête du t. II de ses *Essays*
fournit beaucoup d'articles au
azine, à l'*European Maga-*
n's Magazine. La collection
réunis sur la littérature
des plus importantes que
: sa vente en dura trente-neuf
produisit 4,000 liv. (100,000 fr.).

ropean Magazine, 1807. — Nichols et Bowyer, *Anecdotes*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

LM (*Jacques*), savant suédois, né
a Upsal, où il est mort, en 1691. Après
lieutenant dans l'armée suédoise, il
à l' e des antiquités du Nord, et
royaume de Suède. On a
Saga; Upsal,
avec glossaire et notes; — *His-*
gis Olai Tryggvæ filii, cum versione
ibid., 1691, in-4°.

Biographisk-Lexikon.

(*Abraham*), érudit anglais, né en 1743,
ntgomery, mort le 9 juin 1825. Il était
ministre dissident du pays de Galles, et
it, du côté de sa mère, de John Penry,
frit en 1593 le martyre pour ses doc-
dépendantes. Il fit ses premières études
rthen et les acheva à l'Académie dissi-
Hoxton, où il fit de tels progrès qu'en
it chargé d'enseigner les mathématiques,
qu'il remplit pendant vingt-deux ans.
il accepta la chaire des sciences natu-
ns une institution formée sur le même
lackney, et la quitta à la fin de 1795,
cet établissement fut dissous. Depuis
s, qui avait reçu la consécration sacer-
desservait une petite église dissidente à
et à l'époque de sa mort il était le doyen
eurs de cette ville. « Une probité iné-
, disent les auteurs de la *Biographie*
, un zèle que rien ne pouvait fatiguer
nt mérité la confiance absolue de ses
naires : leurs fonds, leurs charités,
itutions, étaient placés sous sa surveil-
était le principal agent entre le corps
lents et le gouvernement. » Au milieu
si bien remplie, il trouva encore le
se livrer à des travaux scientifiques et
. Invité en 1776 par les propriétaires
clopædia d'Ephraïm Chambers à pré-
seconde édition de cet ouvrage estimé,
acra neuf ans, la refondit entièrement,
paraître par cahiers hebdomadaires
85, 4 vol. in-fol.). Le succès de cette pu-
l'engagea a en entreprendre une autre de
ture, mais sur un plan beaucoup plus
ie est aujourd'hui connue sous son nom
ew Cyclopædia (Londres, 1802-1820,
n-4°). Cet ouvrage avait pour but de
es *Encyclopédies* françaises du dernier
annonce un savoir immense, mais les
des sciences ont été si prompts qu'à
quelques articles peuvent encore être
consultés avec fruit. Rees avait obtenu le diplôme de docteur en théologie sur la recommandation expresse que l'historien Robertson avait faite à l'université d'Édimbourg; il était membre de la Société royale de Londres. On a encore de lui : *Practical sermons*; 1809, 1812, 2 vol. in-8°, et d'autres écrits de circonstance.

Annual biography. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl.

REEVE (*Clara*), femme auteur anglaise, née en 1725, à Ipswich, où elle est morte, le 3 décembre 1803. Elle était l'une des filles de Thomas Reeve, ministre anglican, qui lui donna une instruction sévère et solide. « C'était un vieux whig, dit-elle, et pour moi un oracle; il m'a appris tout ce que je sais. » A un âge où beaucoup d'enfants commencent à épeler leur nom, elle lisait l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin de Thoyras et les *Vies* de Plutarque, et apprenait le latin. Après la mort de son père, elle alla résider avec sa mère et deux sœurs à Colchester. Elle avait près de cinquante ans lorsqu'elle débuta dans la carrière littéraire, par une traduction du roman d'*Argenis* de Barclay, sous le titre *The Phœnix* (1772, 4 vol.). Cinq ans plus tard elle écrivit son premier ouvrage original, le seul qui ait recommandé son nom à l'attention des critiques : d'abord intitulé *The Champion of virtue, a gothic story* (Londres, 1777, in-8°), il reçut dans la seconde édition le titre moins approprié au sujet, et qu'il a conservé depuis, de *The old english baron* (ibid., 1778, in-8°). Ce roman, souvent réimprimé et trad. en français (1787, in-12), était dédié à Mme Brigden, fille de Richardson; inspiré par la lecture du *Castle of Otranto* de Walpole, il est également fondé sur le merveilleux, mais il pèche par l'uniformité et la faiblesse des caractères. Miss Clara a écrit d'autres romans, *The two Mentors* (1783, 2 vol.), *The Exile* (1788, 3 vol.), *The School for widows* (1791, 3 vol.), *Memoirs of sir Roger de Clarendon, the natural son of Edward, the Black prince* (1793, 3 vol.), *Destination* (1799, 3 vol.), et *Edwin, king of Northumberland* (1802), qui la plupart furent bien accueillis dans leur nouveauté. Clara Reeve a encore composé deux ouvrages d'un genre différent : *The Progress of romance through times, countries and manners* (1785, 2 vol. in-8°), et *Plans of education, with remarks on the systems of other writers* (1792, in-12). Ces divers écrits se distinguent, selon W. Scott, par un excellent jugement, une morale pure et un style sans prétention. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1804. — W. Scott, *Miscellaneous prose works.*

REEVES (*William*), théologien anglais, né en 1668, mort le 26 mars 1726. Gradué et agrégé à l'université de Cambridge, il fut pourvu des bénéfices de Cranford (Middlesex) et de Sainte-Marie (Reading). On a de lui : *The Apologies of the Fathers* (Londres, 1709, 2 vol.),

et des *Sermons* (1729, in-8°), qui se distinguent par un tour particulier d'originalité.

Newcourt, *Repertorium*.

REEVES (*John*), jurisconsulte anglais, né en 1752, à Londres, où il est mort, en 1829. En sortant de l'université d'Oxford, il suivit la carrière du barreau. Il était depuis 1783 commissaire des faillites lorsqu'il fut envoyé en 1791 à l'île de Terre-Neuve pour exercer les fonctions de président de la justice; mais il les résigna en 1792 contre celles de clerc légiste près le bureau du commerce et des colonies. Ce fut néanmoins dans le poste de surintendant du comité des étrangers (*alien-office*) qu'il acquit de la célébrité : docile instrument de la politique des tories, il se constitua le chef des associations qui, sous le prétexte de s'opposer à la propagande des opinions républicaines, avaient pour but caché d'appuyer le ministère dans la guerre à outrance qu'il avait déclarée aux idées françaises. Le plan de ces associations, véritables foyers de persécution et d'espionnage, avait été adopté d'après sa proposition (20 novembre 1792); elles se répandirent bientôt dans les trois royaumes, et formèrent une sorte de ligue dont l'objet était d'exciter la fureur du peuple contre les partisans de la réforme. Par ses manières brusques et grossières, par son caractère dur et impitoyable, Reeves ne tarda pas à devenir odieux aux démocrates et gênant pour ses protecteurs. Ayant poussé la haine contre la liberté jusqu'à écrire dans une brochure sur la constitution anglaise que la monarchie n'avait pas besoin du concours des chambres législatives pour se soutenir, il fut dénoncé au parlement et traduit devant un jury, qui l'acquitta après avoir déclaré ses opinions inconvenantes et répréhensibles (1795). En 1779 il obtint un des priviléges d'imprimeur de la couronne; en 1814 il se démit de sa place à l'*alien-office*, et vécut dans la retraite avec une forte pension du gouvernement. Parmi ses nombreux ouvrages anglais, nous citerons : *Recherches sur la nature de la propriété et des biens-fonds suivant les lois de l'Angleterre;* Londres, 1779, in-8°; — *Histoire des lois anglaises;* ibid., 1783, 2 vol. in-8°, et 1787, 4 vol. in-8°; — *Histoire des lois relatives à la navigation;* ibid., 1792, 1807, in-8°; — *Histoire du gouvernement de Terre-Neuve;* ibid., 1793, in-8°; — *Le Mécontent, lettres;* ibid., 1794, in-8°; — *Pensées sur le gouvernement anglais;* ibid., 1795, in-8°; — *La Sainte Bible, imprimée d'une nouvelle manière, avec des notes;* ibid., 1802, 10 vol. in-8°; etc.

Maunder, *Biograph treasury*. — *Annual biography*, 1830.

REGA (*Henri-Joseph*), médecin belge, né le 26 avril 1690, à Louvain, où il est mort, le 22 juillet 1754. Il pratiqua la médecine dans sa ville natale avec un rare désintéressement, et l'y professa depuis 1712. Il légua une partie de sa fortune à l'université. On a de lui : *De sympa[...]* Harlem, 1721, 1743, in-8° : cet ouvrage re[...]quable, qui fut en partie composé à Pari[...] veloppe, mieux qu'on ne l'avait encore [...] rapports multiples des parties du corps [...] les unes avec les autres; — *Tractatu[s] [...] urinis;* Louvain, 1733, in-8°; Franc[...] in-8° : il y a rassemblé tout ce qu'il pe[...] de vrai dans l'étude de l'uroscopie; — *Ac[...] medendi methodus, per aphorismos p[...] sita;* ibid., 1737, in-4°; — *De aquis [...] libus fontis Marimontensis;* ibid., 1740, [...] travail qui valut à l'auteur le titre de [...] ordinaire de Marie-Élisabeth, gouver[...] Pays-Bas; — *Dissertatio qua de [...] sanguinem humanum nullo ac[...]* ibid., 1744, in-8°.

Schmersahl, *Neue Nachr. von jüngstverstorben Gelehrten*, II, 870. — *Dict. hist. des Belges*.

REGANHAC (*Geraud* VALET DE), p[...] çais, né en 1719, à Pern, près Cahors [...] 1784. Il se retira de bonne heure dans [...] pagne, où il consacra sa vie à la culture [...] lettres. Il était l'ami de Le Franc de Pom[...] et faisait, comme lui, partie de l'A[...] Montauban. On a de lui : une *Tr[...]* *Odes d'Horace, avec des obse[...] tiques et des Poésies lyriques, suivie [...] dissertation sur l'ode* (Paris, 1781. [...] in-12); plusieurs pièces couronnées dans [...] cours des Jeux Floraux.

Son fils a publié un *Éloge de Lou[...]* (1782) et un *Éloge de J.-J. Le Franc de [...] pignan* (1788, in-8°), qui avait r[...] le prix à l'Académie de Montauban.

Vidaillet, *Biogr. du Lot*.

RÈGEMORTES (*Louis* DE), ingénieur [...] çais du dix-huitième siècle. D'origine [...] daise, il commença à travailler sous [...] fortifications de Neufbrisack; et lors[...] son d'Orléans, qui déjà, par un é[...] avait obtenu le privilége de faire construire [...] frais un canal de la Loire au Loing, [...] venable de canaliser également cette [...] vière, Regemortes fut chargé de cette [...] Il dressa les plans des travaux, en [...] l'exécution en 1719, et livrait le canal à la [...] gation quatre ans après. Nommé en 1726 di[...] général de ce canal, il y fit exécuter plus [...] ouvrages d'art, et des réparations d'une si g[...] importance que c'est à ses soins [...] : l'on [...] attribuer l'état prospère où depuis p[...] d'un [...] se trouve la navigation d'Orléans [...] L'époque de sa mort n'est point co[...]

RÈGEMORTES (*Noël* DE), fils aîné [...] dent, né vers 1710, près Strasbourg, [...] mort, en 1801. Il aida son père [...] les tr[...] du canal du Loing, devint en 174[...] p[...] mis au département de la guerre, et [...] frère Louis la direction des canaux [...] et du Loing, dans laquelle il avait succédé [...] père. Lorsque d'Argenson cessa, en 1757,

...e, Noël reprit cette direction; mais ayant ...té Louis comme directeur-adjoint, il lui ...onna presque tout le travail, et résida dans ...omaine qu'il possédait aux environs de ...bourg. La mort de son frère le força de se ... le nouveau de tous les détails de cette ... Mais bien qu'il en suivit exactement ...s, tant administratives qu'artistiques, ... point l'Alsace, et les travaux ne souf... en rien. Noël ne quitta définitivement ...ice qu'en 1786, après la mort de Louis-..., duc d'Orléans. Botaniste par goût, on ...re comme l'introducteur en France des ...res boutures de peupliers d'Italie; il les ...yá à Montargis dans des boîtes en fer-blanc, ...n les y planta en 1740, sur les bords du canal au terroir des *Belles-Manières*.

...EMORTES (*Louis* DE), frère du précédent, vers 1715, mort en 1776. Ingénieur des *turcies et levées* de la Loire depuis l'entrée de son frère Noël dans les bureaux de la guerre, il donna de si grandes preuves de mérite qu'on lui confia l'exécution d'un monument hydraulique fort difficile, le pont de Moulins sur l'Allier. Cet ouvrage, dont il fit les dessins et dirigea les travaux, lui fait d'autant plus d'honneur qu'il a fallu, pour lui donner des fondations solides, triompher de difficultés immenses. En moins de cinquante ans, trois ponts de pierre, dont un construit par le célèbre Hardouin Mansard, et un pont de bois s'étaient successivement écroulés à Moulins, et aucun homme de l'art n'osait se charger d'en élever un nouveau dans cette ville. Éclairé par ces précédents, Louis médita profondément le problème qu'il avait à résoudre, et les travaux, commencés en 1753, furent achevés en dix années. Ce pont est composé de treize arches de forme ovale, dont chacune a 19m 50c d'ouverture; sa largeur totale, d'une tête à l'autre, est de 13m 6/10; il tient un rang très-distingué parmi les plus beaux ponts de France. Louis de Règemortes a fait connaître les détails des moyens ingénieux qu'il employa pour cette construction dans un ouvrage intitulé : *Description d'un nouveau pont de pierre, construit sur la rivière d'Allier à Moulins* (Paris, 1771, in-fol.). Cet ouvrage a été de la plus grande utilité aux ingénieurs qui depuis cette époque ont été chargés de la construction de grands ponts. F.

Robert Hesseln, *Dict. géogr. de la France*. — *Œuvres de Prony*.

REGGIO (*Francesco*), astronome italien, né en 1743, à Gênes, mort le 10 octobre 1804, à Milan. Admis de bonne heure chez les Jésuites, il professait la théologie au collége de Gênes lorsque la suppression de son ordre lui permit de s'adonner entièrement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Grâce à ses rapides progrès, il fut bientôt en état de partager les travaux d'Oriani et de Cesaris à l'observatoire de Brera. En 1776 il détermina la latitude et la longitude de Pavie et de Crémone, et établit en même temps la différence du méridien de ces deux villes avec celui de Milan. Puis, de concert avec ses deux savants collègues, il exécuta la triangulation de la haute Italie, qui fut terminée en 1794. Il était membre de l'Académie des Sciences de Turin, et correspondant de l'Institut de France. On n'a de lui que des mémoires insérés de 1775 à 1804 dans les *Efemeride astronomiche* de Milan.

Caballero, Suppl. à la *Bibl. Soc. Jesu*, XIe partie, p. 85-86.

REGGIO (*Luca da*). *Voy.* FERRARI.

REGGIO (Duc DE). *Voy.* OUDINOT.

REGILLIANUS (*Q. Nonius*), un des trente tyrans, mort en 263. Sur les médailles qui restent de lui, son nom est inscrit *Regalianus*, et Victor l'appelle tantôt *Regallianus*, tantôt *Regillianus;* Pollion a également adopté cette dernière orthographe. Il était originaire de la Dacie et allié, dit-on, à Décébale. Ses exploits contre les Sarmates, qu'il vainquit et repoussa plusieurs fois, le firent élever par l'empereur Valérien aux plus hauts emplois militaires. Après la mort de l'usurpateur Ingenuus, les Mésiens, qui l'avaient soutenu dans sa révolte et qui redoutaient de la part de Gallien de cruelles représailles, revêtirent en 261 Regillianus de la pourpre impériale. D'après le récit de Victor, ce dernier aurait continué de faire une guerre glorieuse aux Sarmates et aurait trouvé la mort au mois d'août 263, dans un combat contre Gallien; mais Pollion prétend que ses propres sujets, d'accord avec ses soldats, le tuèrent dans l'espoir d'obtenir ainsi leur pardon.

Aurelius Victor, *De Cæsare*, XXXIII; *Epitome*, XXXII. — Trebellius Pollio, *Triginta tyranni*, IX.

REGINON, abbé de Prum, mort à Trèves, en 915. Malgré la célébrité de son nom, on ne sait rien de sa naissance. Nous le voyons en 885 exerçant quelque emploi à l'abbaye de Prum quand y fut conduit le fils de Lothaire et de Waldrade, Hugues, privé de la vue du ciel par un fer barbare, et condamné à finir dans un cloître sa misérable vie. C'est à Reginon que fut délégué le soin de couper la noble chevelure du jeune prince. Quelques années après, le monastère de Prum fut dévasté par les Normands. A la suite de ce désastre l'abbé Farabert déposa le bâton pastoral, que les suffrages des moines conférèrent à Reginon. Nous le trouvons abbé de Prum en 891. Mais il ne lui fut pas permis d'occuper longtemps cette charge. Il eut en effet des ennemis, au nombre desquels il faut, dit-on, compter le roi Charles lui-même. Reginon, les accusant d'avoir conspiré sa disgrâce, ne prononce qu'un nom, celui du noble Richarius, frère des comtes Gerhard et Mainfroid, qui le remplaça comme abbé de Prum. L'abdication de Reginon est de 899. On le compte aussi parmi les abbés de Saint-Hubert en Ardennes (*Andaginum*) et de Saint-Martin de Trèves. Il est certain qu'il mourut dans cette ville. Les œuvres de Reginon sont : une *Chronique*, divisée en deux livres,

dont le second, qui commence à l'année 741 et finit à l'année 908, rapporte beaucoup de faits intéressants. Elle a été continuée jusqu'en 967. Les éditions de cette *Chronique* sont nombreuses : la première est de Strasbourg, 1518, in-fol.; les auteurs de l'*Histoire littéraire* en mentionnent d'autres, qui ne paraissent pas moins défectueuses que la première ; — *Libri duo de disciplina ecclesiastica veterum, præsertim Germanorum;* Helmstædt, 1659, in-4°. Baluze a publié le même ouvrage, en 1671, in-4°, sous ce titre différent : *De disciplinis ecclesiasticis et religione christiana;* — *De harmonica constitutione*, ouvrage inédit, signalé par Gérard van Maestricht dans la bibliothèque de l'université de Brême ; — enfin, des *Sermons*, mentionnés par Jean de Tritenheim, mais que l'on croit perdus. Égasse du Boulay lui attribue encore un *Commentaire sur Martianus Capella*, qu'on ne retrouve plus ; or il n'est pas probable qu'un écrit de cette importance ait disparu depuis du Boulay. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* pensent donc que cet historien, si souvent inexact, a écrit un nom pour un autre : au lieu de *Reginon* lisons, par exemple, Remi, *Remigius*. B. H.

Gallia christiana, XIII, col. 894. — Du Boulay, *Hist. univers. Paris.*, I, 294. — Oudin, *De script. eccles.*, II. — *Hist. littér. de la France*, VI, 148.

REGIO (*Raffaello*), érudit italien, né à Bergame, mort en 1520, à Venise. Appelé en 1482 à professer la rhétorique à Padoue, il fut remplacé en 1486 par Giovanni Calfurnio, son compatriote, avec lequel il eut une de ces querelles pleines d'injures et de violences, si fréquentes entre les savants de cette époque : certains passages mal compris de Quintilien et d'Ovide en avaient fourni le prétexte, et, l'animosité aidant, ils allèrent jusqu'à soudoyer des assassins l'un contre l'autre. En 1503, il réussit à supplanter son rival dans la chaire qu'il avait occupée; mais en 1508 il s'établit à Venise, où il avait déjà professé, et y donna des leçons d'éloquence jusqu'à sa mort. Érasme, qui l'avait connu à Padoue, a parlé de lui avec beaucoup d'estime. On a de lui : *Problemata in Quintilianum;* s. l., 1491, in-4°; — des éditions avec notes et commentaires, telles que *Ovidii Metamorphoses;* Venise, 1493, in-fol.; — *Libri rhetoricorum ad Herennium;* Cracovie, 1500, in-4°; — *Quintiliani Institutiones;* 1506, in-fol.; — *Plutarchi Apophthegmata*, in-4°; — une version latine des *Œuvres* de Basile le Grand (Rome, 1515).

Agostini, *Scrittori veneziani*. — Tiraboschi, *Storia della leterat. ital.*, VI, 2e part., 362. — Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinit.*, VI.

REGIOMONTANUS. *Voy.* MULLER.

REGIS (Saint *Jean-François*), jésuite français, né le 31 janvier 1597, à Font-Couverte (diocèse de Narbonne), mort à la Louvesc (Ardèche), le 31 décembre 1640. Issu d'une famille noble, il fut envoyé très-jeune encore par ses parents au collége que les Jésuites tenaient à Béziers. Il entra en 1616 dans la Compagnie de Jésus, perfectionna ses études, d'abord à Cahors, puis à Tournon, et en 1621 commença à professer à Billom, d'où il passa à Auch et au Puy-en-Velay; en 1628 il fit à Toulouse son cours de théologie, et quatre ans après il reçut [illegible] Il demanda, sans pouvoir l'obtenir, la permission d'aller évangéliser les peuplades du Canada, et dut se contenter des missions de France, auxquelles ses supérieurs l'attach[illegible] Montpellier fut le premier théâtre de ses prédications; il parcourut ensuite, en véritable apôtre, tout le bas Languedoc; mais le Vivarais, le Velay et la ville du Puy surtout, devinrent les ob[illegible] de sa zèle. Après avoir fait l'hiver des [illegible] dans les campagnes, l'été il retournait dans c[illegible] nière ville, et là, dans les hôpitaux, dans les prisons, sur les places publiques et dans les églises, il se rendait utile à chacune des classes de la société. Ses immenses charités lui firent donner le nom de *Père des pauvres;* il quêtait continuellement pour eux, et en nourrissait chaque jour un grand nombre. Quant à lui, il se traitait fort mal, s'imposait les plus dures mortifications, ne mangeait que quelques légumes cuits à l'eau sans assaisonnement, ne buvait jamais de vin, portait un rude cilice et couchait sur une planche ou sur la terre nue. Les fatigues de l'apostolat usèrent avant le temps sa constitution, et à sa mort il comptait à peine quarante-trois ans. Clément XI le béatifia en 1716, et Clément XII le canonisa le 16 juin 1737, jour où l'Église vénère sa mémoire.

D'Aubenton, *Vie de saint François Régis*, in-4°. — Petit-Didier, *Les Saints enlevés et restitués aux jésuites*. — Monlezun., *Hist. de l'église Notre-Dame du Puy;* 1855, in-12. — *Breviarium romanum*, 16 juin.

REGIS (*Sylvain*), philosophe français, né en 1632, à la Salvetat de Blanquefort (Agenais), mort le 11 janvier 1707, à Paris. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique; il fit ses classes à Cahors, chez les jésuites, et vint ensuite à Paris pour étudier la théologie en Sorbonne. Ayant pris goût à la philosophie, il suivit les conférences publiques que Rohault faisait sur le cartésianisme, et devint un ardent sectateur de ce système. Il fut envoyé en 1665 pour enseigner la doctrine nouvelle à Toulouse; R[illegible] s'acq[illegible] de sa mission avec un tel succès que [illegible] offrit une pension « événement, dit [illegible] presque incroyable dans nos mœurs, et qui [illegible] appartenir à l'ancienne Grèce ». Il [illegible] avec le marquis de Vardes, exilé en Languedoc; il l'initia à la philosophie de Descartes. Celui-ci devenu son protecteur, l'emmena à Aigues-Mortes, puis à Montpellier. Les leçons qu'il [illegible] dans cette ville furent aussi suivies que l'avaient été celles de Toulouse. De retour à Paris (1680) il y continua les conférences de Rohault. La nouveauté des idées, l'éloquence du maître attirèrent une foule d'auditeurs. Cet empressement inquiéta l'archevêque de Paris, M. de Harlay : il enjoignit à Regis d'interrompre son cours. C'était le temps où la persécution contre le carté-

était dans toute sa force. [illegible] loisirs à composition [illegible] où il d[illegible] une [illegible]

[illegible]

[illegible] de C[illegible] *[illegible] de philosophie, ème gé[illegible] selon les principes de [illegible]es* (3 vol. in-4°). Huet et Duhamel critiquèrent cettre œuvre, et Regis réfuta à son tour [illegible]sure dans deux ouvrages : *Réponse [illegible]e qui a pour titre* Censura philosophiæ cartesianæ; Paris, 1691, in-12; et *Ré[illegible]ux réflexions critiques de M. Duha[illegible]is*, 1692, in-12. En 1704, il publia un ouvrage, *L'Usage de la Raison et de la [illegible]* [illegible]ris, 1704, in-4°), qu'il fit suivre d'une *Ré[illegible]n* de l'*Éthique* de Spinoza. Il avait [illegible]mé membre de l'Académie des sciences lors de son renouvellement. L'affaiblisse[illegible] sa santé ne lui permit de prendre qu'une [illegible]rt aux travaux de cette société. Le duc [illegible]an, gendre du marquis de Vardes, lui [illegible]nné un appartement dans son hôtel, in[illegible]mment de la pension qu'il lui payait de le son beau-père. Regis a embrassé toutes es de la philosophie, même celles que Des[illegible]vait négligées. Il se distingua des autres [illegible]ns en quelques points : selon lui, nous [illegible]sons l'âme et le corps avec la même e; l'âme n'a point d'idées *innées, éter[illegible]et immuables*. Toutes les idées sont les s et des modifications de l'âme elle-même corps. L'idée de l'étendue vient du corps : [illegible]sel n'est qu'une abstraction et n'existe ns l'esprit. Il combattait la *vision en* Malebranche. Il n'identifie pas la conser[illegible]des êtres avec la création continue, re[illegible]création *ex nihilo*, et admet une sorte [illegible]ité et d'infinité du monde. La liberté d'in[illegible]ce dans Dieu n'est pour Regis que l'ab[illegible]de toute contrainte extérieure. Excluant les volontés particulières, il leur substitue [illegible]lonté générale, mais *déterminée et ac*[illegible] Il est optimiste en ce sens qu'il admet s choses sont aussi parfaites qu'elles [illegible]t l'être « suivant l'ordre général de la ». Ces doctrines de Regis se rapprochent les d'Arnauld; elles étaient une réac[illegible]ntre l'idéalisme excessif de Malebranche; [illegible]eur tendance est évidemment empirique. ainsi qu'en éthique Regis pose l'amour éclairé comme fondement de la morale, en politique il incline avec Hobbes vers le [illegible]ir *absolu*. Il paraît avoir obéi surtout [illegible]spirations du *sens commun*. C'est en son qu'il combat à la fois le scepticisme de [illegible]t le panthéisme de Spinoza, réfutant les [illegible]ons absurdes que le premier fait aux [illegible]es de Descartes, et les funestes consé[illegible]s que le second en a tirées. Outre les ou[illegible] cités plus haut, Regis a laissé : *Dis[illegible]s philosophicus in quo historia philosophiæ antiquæ et recentioris recensetur* (in-12, 1705), ouvrage auquel se trouve joint un *Traité de l'Amour de Dieu*, en français; — les *Lettres* à Malebranche sur la grandeur apparente du soleil et de la lune; sur la manière dont nous voyons les objets; sur les plaisirs des sens, insérées dans le *Journal des savants* et réunies ensuite, 1694, (in-4°). G. R.

Fontenelle, *Éloge de Regis*. — Niceron, *Mémoires*, VI. — Damiron, *Hist. de la philosophie du dix-septième siècle*. — *Dict. des sciences philos.* — Bayle, *Dict.*

REGIS (*Pierre*), médecin français, né à Montpellier, en 1656, mort à Amsterdam, le 30 décembre 1726. Il commença ses études dans l'université de sa ville natale, et alla les achever dans l'académie de Puy-Laurens. De retour à Montpellier, il y trouva le philosophe cartésien Sylvain Regis, dont il sut gagner l'amitié, reçut de lui des leçons de philosophie, et passant ensuite aux mathématiques, s'appliqua plus particulièrement à la géométrie, à l'algèbre, à la mécanique et aux sections coniques. Reçu docteur en médecine à Montpellier (1678), il se rendit peu de temps après à Paris pour profiter des leçons de l'anatomiste Duverney et du chimiste Lemery. Pendant son séjour, il se lia d'amitié avec Pellisson, Despréaux, Perrault, Renaudot, Ménage et quelques autres académiciens. Revenu à Montpellier, il songeait à y exercer sérieusement son art, quand la révocation de l'édit de Nantes le força (car il était protestant) d'aller demander asile à l'étranger. Biens considérables, amis nombreux, il lui fallut tout abandonner. Regis se fixa à Amsterdam, y pratiqua son art jusqu'à la fin de sa vie, et mourut d'un abcès dans l'estomac. On a de lui : *Lettre à M. Chauvin sur la proportion selon laquelle l'air se condense*, insérée dans la *Biblioth. univ.* de Leclerc, t. XVII, p. 520; — *Observation touchant deux petits chiens d'une même ventrée qui sont nés ayant le cœur situé hors de la capacité de la poitrine* (*Journal des savants* du 12 mai 1681); — *Malpighii Opera posthuma*; Amsterdam, 1698, in-4°; — *Observations sur la peste de Provence*; 1721, in-12. Il a revu et augmenté le *Dictionnaire de Furetière*, édition Basnage, de tout ce qui regarde la botanique et la médecine. On lui attribue : *Préjugez légitimes contre les Réflexions qu'on vient d'imprimer sous le nom du consistoire wallon d'Amsterdam, sur le mémoire historique et instructif pour le changement d'une version françoise des* Psaumes, *revue et corrigée* (Amsterdam, 1718, in-fol.). Enfin Regis travaillait depuis longtemps à un nouveau *Dictionnaire de médecine*; mais peu de temps avant sa mort il en détruisit le manuscrit, ainsi qu'un recueil considérable d'observations et de conseils de médecine.

Niceron, *Memoires*, VII. — Éloi, *Dict. hist. de la médecine*. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*. — Haag frères, *France protestante*.

REGIS (*Jean-Baptiste* DE), jésuite français,

né à Istres, vers 1665, mort en Chine, en 1737. Issu d'une famille originaire de la Bastide de Jourdans, près d'Apt, il entra dans la Compagnie de Jésus, et obtint de ses supérieurs l'autorisation d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Il s'y trouvait depuis quelques années et l'empereur Khang-Hi avait pour lui une haute estime quand, en 1707, il le chargea, avec quelques autres missionnaires, de dresser la carte générale de l'empire chinois. L'année 1708 fut employée tout entière à déterminer d'une manière exacte la situation de la grande muraille et des pays voisins. Khang-Hi reçut avec satisfaction en janvier 1709 cette carte d'une dimension de plus de quinze pieds, et par ses ordres le P. de Regis avec deux autres jésuites, les PP. Jartoux et Fridelli, allèrent lever la carte du pays des Mantchoux, celle du Pe-tchéli (province de Péking) et celle du pays voisin du fleuve Noir. En 1711, il dressa la carte du Khantoung, et continuant pendant quelques années ses opérations géodésiques, il leva successivement les cartes du Houan, du Nanking, du Tche-Kiang, du Fou-Kiang, du Yun-nan, du Koueï-tcheou et du Hou-Kouang. Le P. de Regis exécuta lui-même la plus grande partie de ce travail géographique, plus vaste qu'aucun de ceux qu'on eût jusque-là tentés en Europe, et trouva encore le temps de recueillir sur le pays une foule d'observations curieuses, sur lesquelles il composa divers mémoires qui ont grandement servi au P. Duhalde pour sa *Description de la Chine*. Profondément versé dans la connaissance de la langue chinoise, le P. de Regis fit une traduction latine du *I-king*, le plus ancien, le plus authentique, mais aussi le plus obscur de tous les livres classiques de la Chine. Cette traduction fut enrichie par lui de notes et dissertations savantes, et est conservée en manuscrit à la Bibliothèque impériale. Le bureau des longitudes, qui possède aussi du P. de Regis d'autres manuscrits du même genre, conserve une copie malheureusement incomplète de la traduction du *I-king*, adressée par l'auteur à Fréret. Le P. de Regis continua de se livrer à ses doctes travaux, jusqu'à ce qu'un décret de l'empereur Youngtching eut proscrit le christianisme de l'empire chinois; toutefois, il n'en continua pas moins de résider à Peking ou dans ses environs. F.

Lettres édifiantes. — Le P. Duhalde, *Description de la Chine.* — Achard, *Dict. de la Provence.*

REGIS (*Joseph-Charles* DE), jésuite français, neveu du précédent, né le 19 mars 1718, à Istres (Provence), où il est mort, le 12 mars 1777. Entré dans la Compagnie de Jésus à seize ans, il professa les basses classes à Dôle, la rhétorique au collége de Sainte-Croix à Marseille, et fut pourvu d'une chaire d'éloquence fondée au collége de Saint-Jaume, de la même ville, chaire qu'il occupa jusqu'à la destruction de son ordre. On a de lui plusieurs pièces de théâtre à l'usage des colléges, des tragedies, intitulées : *Le La-zare*, *Venance*, *Hercule*, *Le* ... *l'Avare*, *Les Fêtes marseillaises*, etc.

Achard, *Dict. de la Provence.*

REGIS (*Pietro*), ... let 1747, à Roburento, ... 29 novembre 1821, à Turin. ... l'habit des clercs réguliers. Après avoir ... plôme de docteur en théol... à Tu... comme répétiteur au coll... et nommé en 1777 profes... l'université. L'enseignem... de la théo... été supprimé en 1799, ... losophie, puis celle de dr... (1800), qu'il conserva ju... sa retraite. On a de ... rin, 1779, in-4°; — ... ibid., 1793, 2 vol. in-8°; — ... *ad Subalpinos*; ibid., 1794, ... in-4°.

REGIS (*Francesco*), né à ... Mondovi, mort en 1811, à Turin ... la carrière de l'enseignement: ... torique à Novare, puis la li... italienne à l'université de Tu... discours et pièces de vers ... il a traduit en italien la ... phon (Turin, 1809, 2 vol. in ...), exacte qu'élégante, et qui a ... un recueil d'auteurs anciens ... Milan.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani* ... *stri*, IV.

REGNARD (*Jacques*), ... vers 1531, à Douai, mort ... Prague. Attaché d'abord à la ... nai, il fut appelé à Munich ... et passa ensuite de la chap... celle de Maximilien II. En ... cond maître de la chapelle imp... On a de lui une quinzaine de ... étendu sa réputation, et par ... tingue ceux qui sont cons... (1573-1591, 5 part.) et aux ... (1602-1603, 3 part. in-4°).

Son frère aîné, *François*, ... depuis 1573 à Tournai, a ... *cinquante chansons* (Douai, 157...), ... mis en musique des *Poésies de* ... *tres poëtes* (Paris, 1579, in-4°).

Dutilhœul, *Galerie douaisienne.* — Fétis, *Biogr. des musiciens.*

REGNARD (*Jean-François*), ... comique, né à Paris, dans les ... février 1655, mort dans s... (paroisse Saint-Germain de ... tembre 1709 (1). Ses parents ...

(1) Ces deux dates ressortent des recherches de ... fara, qui a trouvé et reproduit d'abord l'acte d'... lion (5 septembre 1709), puis l'acte probable du ... de notre poëte (8 février 1655, paroisse Saint-Eu...). Jusqu'à l'année 1823, la date de sa naissance était ... très-incertaine, et la plupart des éditeurs ou ... phes, égarés par des inductions trop peu ... variaient de 1647 à 1657 : nous ne pouvons q... aux *Recherches* de M. Beffara ceux qui voudraient ... trôler les preuves et les arguments sur lesquels il ...

[illegible] domiciliés sous les [illegible] riches, et lui firent [illegible] bonne éducation, dont il semble que le jeune Regnard, déjà turbulent, é et ami du plaisir, n'ait pas profité u il l'eût dû, car il se fait reprocher par dans le *Tombeau de Boileau Des-*, de n'avoir jamais su « ni le grec ni ». Le talent de Regnard doit en effet nature qu'à l'étude, et le travail semble jours répugné à sa verve. Il nous ap-lans son épître à l'abbé de Bentivoglio, ait avant douze ans, et que depuis lors il plus de faire des vers. Au sortir du collége, l'*Académie*, où s'achevaient alors toutes ations distinguées. Au moment où il se à en sortir, la mort de son père le laissa, e encore, maître de sa liberté et d'une assez considérable, qui s'élevait à qua-lle écus. Il en profita pour donner car-on humeur aventureuse et satisfaire à e de courir le monde. L'Italie obtint la préférence. On n'a pas beaucoup de ur ce premier voyage; on sait seule-e Regnard, qui était déjà grand joueur resta toute sa vie, s'y livra à sa pas-orite avec tant de bonheur qu'en reve-aris il y rapporta un gain de plus de dix s, tous les frais de son excursion payés. avait gardé de ce pays de Cocagne un enchanté, qui le détermina à y retourner eu de temps après. Ce second voyage l'être aussi heureux que le premier, et que commence la partie romanesque de Regnard.

Ce second voyage, il tomba amoureux e, pendant les fêtes du carnaval, d'une ovençale. Il était bien fait et d'une phy- agréable. Dans le petit roman de *La ale*, où il s'est mis en scène sous le Zelmis, il s'exprime ainsi sur son « Zelmis est un cavalier qui plaît d'a-st assez de le voir une fois pour le re-, et sa bonne mine est si avantageuse aut pas chercher avec soin des endroits personne pour le trouver aimable; il ement se défendre de le trop aimer. » plut donc à la dame. Il la suivit à t une intrigue se trouva nouée entre apelé en France par une affaire pres-ui intéressait sa fortune, il tomba ma-lorence; et quand il put reprendre son l alla s'embarquer à Gênes, sur un vais-dais qui ramenait également la Pro-et son mari, qu'il appelle de Prade. elques jours de navigation, ce vaisseau ué par deux corsaires barbaresques; le capitaine anglais fut tué dans le combat, et l'équipage obligé de se rendre (4 octobre 1678). On conduisit les captifs à Alger, où la Provençale, séparée de son mari, fut vendue mille livres, et Regnard quinze cents. Il tomba entre les mains d'un maître rigoureux, nommé Achmet-Talem, dont toutefois il se concilia d'abord l'affection par son double talent de peintre et de cuisinier, et par l'enjouement de son caractère. Il trouva moyen d'entrer en communication avec la belle Provençale, et parvint même à combiner un plan d'évasion, qui échoua au dernier moment. Dès lors Regnard devint suspect à son maître, qui le traita avec dureté, et ce fut bien pis encore quand celui-ci s'aperçut que son esclave était dans les bonnes grâces de ses femmes, et quand l'une d'elles, jalouse de ne pouvoir réussir près de lui, eut dénoncé au maître les intrigues, vraies ou prétendues, de Regnard avec une de ses rivales du harem. Achmet-Talem, irrité, le livra à la justice pour être puni selon la rigueur des lois musulmanes, qui veulent qu'un chrétien trouvé en flagrant délit avec une croyante soit frappé de mort, à moins qu'il n'embrasse la religion de Mahomet. Heureusement le consul français, M. Dussault, qui venait de recevoir une forte somme pour la rançon de Regnard, intervint près de son maître, et celui-ci, gagné par son avarice, finit par consentir à retirer sa plainte, en avouant qu'elle ne reposait que sur un simple soupçon dénué de toute preuve. Il fut donc remis en liberté, ainsi que la belle Provençale, qui venait d'apprendre la mort de son mari, et tous deux se rembarquèrent pour revenir en France.

Ces détails sont extraits du roman de *La Provençale*, où Regnard a donné sur sa captivité et ses amours des renseignements curieux, qu'il ne faut cependant pas accepter à la lettre, parce que, vrais dans leur ensemble, ils n'ont pas l'exactitude rigoureuse d'une biographie. Ainsi, il n'y a pas parlé d'un voyage à Constantinople, qu'il fit avec son maître et la Provençale, au bout de quelques mois de séjour à Alger, et où il essuya une très-rigoureuse captivité pendant plus de deux ans; il n'y a pas dit non plus que ce fut sa famille qui, informée de sa situation, envoya une somme de 12,000 livres pour racheter à la fois la Provençale, Regnard et son valet de chambre. Cet épisode romanesque dans la vie de notre poëte comique en rappelle un pareil dans celle de Cervantes, et d'ailleurs ces actes de piraterie et ces enlèvements sur mer étaient si peu rares alors qu'on pouvait sans invraisemblance les employer comme un des ressorts les plus ordinaires dans les romans et les comédies.

En recouvrant sa liberté, Regnard avait appris la mort du mari de sa belle Provençale; cette nouvelle lui permettait d'épouser sa maîtresse, après l'expiration de son temps de deuil; il l'emmena donc avec lui à Paris, où il était

e de 1655. Presque toutes les biographies ré-il était fils unique : c'est une erreur, car, sans recherches de Beffara, qui semblent démon-traire, on a une lettre de lui adressée de Stock-n *cher frère*.

né à Istres, vers 1665, mort en Chine, en 1737. Issu d'une famille originaire de la Bastide de Jourdans, près d'Apt, il entra dans la Compagnie de Jésus, et obtint de ses supérieurs l'autorisation d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Il s'y trouvait depuis quelques années et l'empereur Khang-Hi avait pour lui une haute estime quand, en 1707, il le chargea, avec quelques autres missionnaires, de dresser la carte générale de l'empire chinois. L'année 1708 fut employée tout entière à déterminer d'une manière exacte la situation de la grande muraille et des pays voisins. Khang-Hi reçut avec satisfaction en janvier 1709 cette carte d'une dimension de plus de quinze pieds, et par ses ordres le P. de Regis avec deux autres jésuites, les PP. Jartoux et Fridelli, allèrent lever la carte du pays des Mantchoux, celle du Pe-tchéli (province de Péking) et celle du pays voisin du fleuve Noir. En 1711, il dressa la carte du Khantoung, et continuant pendant quelques années ses opérations géodésiques, il leva successivement les cartes du Houan, du Nanking, du Tche-Kiang, du Fou-Kiang, du Yun-nan, du Koueï-tcheou et du Hou-Kouang. Le P. de Regis exécuta lui-même la plus grande partie de ce travail géographique, plus vaste qu'aucun de ceux qu'on eût jusque-là tentés en Europe, et trouva encore le temps de recueillir sur le pays une foule d'observations curieuses, sur lesquelles il composa divers mémoires qui ont grandement servi au P. Duhalde pour sa *Description de la Chine*. Profondément versé dans la connaissance de la langue chinoise, le P. de Regis fit une traduction latine du *I-king*, le plus ancien, le plus authentique, mais aussi le plus obscur de tous les livres classiques de la Chine. Cette traduction fut enrichie par lui de notes et dissertations savantes, et est conservée en manuscrit à la Bibliothèque impériale. Le bureau des longitudes, qui possède aussi du P. de Regis d'autres manuscrits du même genre, conserve une copie malheureusement incomplète de la traduction du *I-king*, adressée par l'auteur à Fréret. Le P. de Regis continua de se livrer à ses doctes travaux, jusqu'à ce qu'un décret de l'empereur Youngtching eut proscrit le christianisme de l'empire chinois; toutefois, il n'en continua pas moins de resider à Péking ou dans ses environs. F.

Lettres édifiantes. — Le P. Duhalde, *Description de la Chine*. — Achard, *Dict. de la Provence*.

REGIS (*Joseph-Charles* DE), jésuite français, neveu du précédent, né le 19 mars 1718, à Istres (Provence), où il est mort, le 12 mars 1777. Entré dans la Compagnie de Jésus à seize ans, il professa les basses classes à Dôle, la rhétorique au collége de Sainte-Croix à Marseille, et fut pourvu d'une chaire d'éloquence fondée au collége de Saint-Jaume, de la même ville, chaire qu'il occupa jusqu'à la destruction de son ordre. On a de lui plusieurs pièces de théâtre à l'usage des colléges, des tragédies, intitulées : *Le Lazare*, *Venance*, *Hercule*, *Le Test[illegible]* *l'Avare*, *Les Fêtes marseillaises*, [illegible]

Achard, *Dict. de la Provence*.

REGIS (*Pietro*), érudit italien, né [illegible] let 1747, à Roburento, près Mondovi, 29 novembre 1821, à Turin. Tout je[illegible] l'habit des clercs réguliers. Après avoir reçu [illegible] plôme de docteur en théologie à [illegible] in, il fut [illegible] comme répétiteur au collége ro[illegible] des provi[illegible] et nommé en 1777 professeur d[illegible] l'université. L'enseignement de la t[illegible] été supprimé en 1799, il obtint la chaire [illegible] losophie, puis celle de droit naturel et de [illegible] (1800), qu'il conserva jusqu'en 1805. [illegible] sa retraite. On a de lui : *Moses legi[illegible]* rin, 1779, in-4°; — *De judæo* [illegible] ibid., 1793, 2 vol. in-8°; — *De re [illegible]* *ad Subalpinos*; ibid., 1794, 3 vol. in-8°.

REGIS (*Francesco*), né à Montaldo, [illegible] Mondovi, mort en 1811, à Turin, parcourut la carrière de l'enseignement; il [illegible] torique à Novare, puis la littér[illegible] italienne à l'université de Turin. [illegible] discours et pièces de vers en la[illegible] il a traduit en italien la *Cyropédie* [illegible] phon (Turin, 1809, 2 vol. in-8°), version exacte qu'élégante, et qui a été compris[illegible] un recueil d'auteurs anciens publié [illegible] Milan.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani* [illegible] *stri*, IV.

REGNARD (*Jacques*), n[illegible] vers 1531, à Douai, mort [illegible] Prague. Attaché d'abord à la c[illegible] nai, il fut appelé à Munich [illegible] et passa ensuite de la chapelle [illegible] celle de Maximilien II. En dernier [illegible] cond maître de la chapelle impériale [illegible] On a de lui une quinzaine de recu[illegible] étendu sa réputation, et parmi le[illegible] tingue ceux qui sont consacrés [illegible] (1573-1591, 5 part.) et aux mes[illegible] (1602-1603, 3 part. in-4°).

Son frère aîné, *François*, [illegible] depuis 1573 à Tournai, a [illegible] *cinquante chansons* (Douai, 15[illegible] mis en musique des *Poésies de Ron*[illegible] *tres poëtes* (Paris, 1579, in-4°).

Dutilhœul, *Galerie douaisienne*. — Fétis, *Biogr. des musiciens*.

REGNARD (*Jean-François*), [illegible] comique, né à Paris, dans les p[illegible] février 1655, mort dans son château [illegible] (paroisse Saint-Germain de Dou[illegible]), [illegible] tembre 1709 (1). Ses parents ét[illegible]

(1) Ces deux dates ressortent des recherches [illegible] fara, qui a trouvé et reproduit d'abord l'acte [illegible] tion (8 septembre 1709), puis l'acte probable de [illegible] de notre poëte (8 février 1655, paroisse Saint-Eustache). Jusqu'à l'année 1823, la date de sa naissance était [illegible] très-incertaine, et la plupart des éditeurs ou des biographes, égarés par des inductions trop peu rigoureuses, variaient de 1647 à 1657 : nous ne pouvons que renvoyer aux *Recherches* de M. Beffara ceux qui voudraient contrôler les preuves et les arguments sur lesquels s'ap[illegible]

ırchands bourgeois. dom ı sous les
les Halles. et lui firent
une b il semble
t que turbulent.
ı l'eût dû, car il se
, dans le *Tomb*
, de n'avoir jan
». Le talent de l
ı e qu'à e.
ouze ans, et que
e des vers. Au
ı où
où il se
a en , la mort de son père le laissa,
e encore, maître de sa liberté et d'une
assez considérable, qui s'élevait à qua-
ille écus. Il en profita pour donner car-
son humeur aventureuse et satisfaire à
ie de courir le monde. L'Italie obtint
la préférence. On n'a pas beaucoup de
ur ce premier voyage; on sait seule-
e Regnard, qui était déjà grand joueur
resta toute sa vie, s'y livra à sa pas-
orite avec tant de bonheur qu'en reve-
Paris il y rapporta un gain de plus de dix
s, tous les frais de son excursion payés.
avait gardé de ce pays de Cocagne un
enchanté, qui le détermina à y retourner
eu de temps après. Ce second voyage
d'être aussi heureux que le premier, et
que commence la partie romanesque de
Regnard.

d ce second voyage, il tomba amoureux
e, pendant les fêtes du carnaval, d'une
ovençale. Il était bien fait et d'une phy-
agréable. Dans le petit roman de *La
ale*, où il s'est mis en scène sous le
Zelmis, il s'exprime ainsi sur son
: « Zelmis est un cavalier qui plaît d'a-
est assez de le voir une fois pour le re-
, et sa bonne mine est si avantageuse
faut pas chercher avec soin des endroits
personne pour le trouver aimable; il
lement se défendre de le trop aimer. »
plut donc à la dame. Il la suivit à
et une intrigue se trouva nouée entre
ppele en France par une affaire pres-
ui intéressait sa fortune, il tomba ma-
Florence; et quand il put reprendre son
il alla s'embarquer à Gênes, sur un vais-
glais qui ramenait également la Pro-
et son mari, qu'il appelle de Prade.
uelques jours de navigation, ce vaisseau
qué par deux corsaires barbaresques; le

te de 1655. Presque toutes les biographies ré-
il était fils unique. c'est une erreur, car, sans
recherches de Beffara, qui semblent démon-
traire, on a une lettre de lui adressée de Stock-
n *cher frère*.

capitaine anglais fut tué dans le combat, et l'équipage obligé de se rendre (4 octobre 1678). On conduisit les captifs à Alger, où la Provençale, séparée de son mari, fut vendue mille livres, et Regnard quinze cents. Il tomba entre les mains d'un maître rigoureux, nommé Achmet-Talem, dont toutefois il se concilia d'abord l'affection par son double talent de peintre et de cuisinier, et par l'enjouement de son caractère. Il trouva moyen d'entrer en communication avec la belle Provençale, et parvint même à combiner un plan d'évasion, qui échoua au dernier moment. Dès lors Regnard devint suspect à son maître, qui le traita avec dureté, et ce fut bien pis encore quand celui-ci s'aperçut que son esclave était dans les bonnes grâces de ses femmes, et quand l'une d'elles, jalouse de ne pouvoir réussir près de lui, eut dénoncé au maître les intrigues, vraies ou prétendues, de Regnard avec une de ses rivales du harem. Achmet-Talem, irrité, le livra à la justice pour être puni selon la rigueur des lois musulmanes, qui veulent qu'un chrétien trouvé en flagrant délit avec une croyante soit frappé de mort, à moins qu'il n'embrasse la religion de Mahomet. Heureusement le consul français, M. Dussault, qui venait de recevoir une forte somme pour la rançon de Regnard, intervint près de son maître, et celui-ci, gagné par son avarice, finit par consentir à retirer sa plainte, en avouant qu'elle ne reposait que sur un simple soupçon dénué de toute preuve. Il fut donc remis en liberté, ainsi que la belle Provençale, qui venait d'apprendre la mort de son mari, et tous deux se rembarquèrent pour revenir en France.

Ces détails sont extraits du roman de *La Provençale*, où Regnard a donné sur sa captivité et ses amours des renseignements curieux, qu'il ne faut cependant pas accepter à la lettre, parce que, vrais dans leur ensemble, ils n'ont pas l'exactitude rigoureuse d'une biographie. Ainsi, il n'y a pas parlé d'un voyage à Constantinople, qu'il fit avec son maître et la Provençale, au bout de quelques mois de séjour à Alger, et où il essuya une très-rigoureuse captivité pendant plus de deux ans; il n'y a pas dit non plus que ce fut sa famille qui, informée de sa situation, envoya une somme de 12,000 livres pour racheter à la fois la Provençale, Regnard et son valet de chambre. Cet épisode romanesque dans la vie de notre poëte comique en rappelle un pareil dans celle de Cervantes, et d'ailleurs ces actes de piraterie et ces enlèvements sur mer étaient si peu rares alors qu'on pouvait sans invraisemblance les employer comme un des ressorts les plus ordinaires dans les romans et les comédies.

En recouvrant sa liberté, Regnard avait appris la mort du mari de sa belle Provençale; cette nouvelle lui permettait d'épouser sa maîtresse, après l'expiration de son temps de deuil; il l'emmena donc avec lui à Paris, où il était

pressé d'aller mettre ordre à ses affaires; mais au moment où son amour touchait au mariage, de Prade, qui était bien vivant, et qui venait d'être racheté par deux religieux mathurins, reparut tout à coup. Regnard, au désespoir, songea à de nouveaux voyages, résolu à ne revenir que lorsqu'il serait guéri de sa malheureuse passion. Parti le 26 avril 1681, il marcha d'abord devant lui sans but bien déterminé, et se trouva successivement en Flandre et en Hollande; il demeura quelque temps à Amsterdam, puis entreprit le voyage d'Oldembourg, où il avait appris que se trouvait le roi de Danemark; et ne l'y rencontrant pas, il le suivit, passa par Hambourg, et le rejoignit à Copenhague. Il alla ensuite à Stockholm, où il fut reçu avec beaucoup d'amitié par le roi, qui lui conseilla le voyage de Laponie, comme fort digne de la curiosité d'un homme avide d'extraordinaire et de nouveauté. Regnard se laissa persuader facilement, et le 23 juillet 1681 il s'embarqua à Stockholm pour Tornéo, avec deux gentilshommes français, MM. de Corberon et de Fercourt, remonta avec eux le fleuve qui porte le même nom, pénétra jusqu'à la mer Glaciale, et le 22 août il grava sur le haut de la montagne Metavara, qui marquait le dernier terme de cette hardie excursion vers le pôle Nord, ces quatre vers latins, que le voyageur La Motraye y vit encore en 1718, trente-sept ans après le passage des trois voyageurs :

> Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
> Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
> Casibus et variis acti terraque marique,
> Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

Regnard revint ensuite à Stockholm (27 septembre), où il rendit compte au roi de tout ce qu'il avait vu en Laponie; il en partit le 3 octobre 1681 pour traverser toute la mer Baltique, et débarqua à Dantzig, d'où il partit le 29 pour passer en Pologne. La cour se trouvait alors à Javarow, et le roi reçut Regnard avec beaucoup d'empressement, prenant plaisir à l'entretenir de ses voyages et à l'interroger chaque jour sur tout ce qu'il avait vu. Il passa ensuite successivement en Turquie, en Hongrie et en Allemagne, et rentra enfin en France le 4 décembre 1683 (1), suivant un grand nombre de biographes, ou plutôt en 1682, d'après l'examen
rapprochement des dates. Dès lors R
fixa à Paris, et y acheta une charge de tr
de France, qu'il remplit pendant vingt a
fortune lui permit de se livrer à loisir à so
pour les plaisirs, la bonne chère et l'épicu
pratique. Il possédait, dans la rue Richelie
belle maison, qui devint bien vite un re
vous de joyeuse compagnie, où il rece
table et charmait de ses saillies et du récit
aventures tout ce que la cour et la ville a
de plus distingué. Il a décrit lui-même,
son *Épître à M****, cette maison avec la
cile qu'on y menait, et énuméré quelque
des hôtes illustres qui ne dédaignaient p
s'y montrer, tels que les princes de Cond
Conti, etc. Regnard en effet était le plus ag
des hôtes, et la fortune avait tout fait pou
il avait à la fois les talents supérieurs du
comique, l'esprit et la verve du causeur, le
chesses, des dignités, enfin une physionomi
verte et aimable, une mine séduisante, de
nières nobles et gracieuses, bien propres
assurer tous les succès dans le monde. P
temps après, il acquit aussi les charges de
tenant des eaux et forêts et des chasses de
dan. Enfin il acheta la terre de Grillon près
dan, où il allait passer la belle saison, et
plus grands personnages, comme le
d'Effiat et le président de La ignon.
à venir familièrement partager
ou s'associer à ses grandes chasses a cour
même qu'il avait décrit dans une *Épît*
maison du bout de la rue R lieu, il s'e
à peindre le séjour enchanté de llon et
tence qu'il y coulait avec ses s, s *L*
riage de la Folie, divertissement
à la comédie des *Folies amoureuses*.
vine aisément que c'est lui qui s'est mis e
sous le nom de Clitandre, auquel Éras
dresse en ces termes :

> Tout respire chez toi la joie et l'allégresse.
> Y peut-on manquer de plaisirs?
> A-t-on même le temps de former des désirs?
> De tous les environs la brillante jeunesse
> A te faire la cour donne tous ses loisirs.
> Tu la reçois avec noblesse :
> Grand'chère, vin délicieux,
> Belle maison, liberté tout entière,
> Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
> Le goût, les oreilles, les yeux.
> Ici le moindre domestique
> A du talent pour la musique ;
> Chacun, d'un soin officieux,
> A ce qui peut plaire s'applique.

(1) Cette date est donnée dans la plupart des *Notices* sur Regnard, particulièrement dans celles qui accompagnent les éditions de Lequien (1820) et de Crapelet (1822). Nous devons dire qu'elle n'est pas sûre. Les indications de dates données par Regnard dans ses récits de voyages sont ordinairement très-vagues, et on a tout lieu de croire que quelques-unes sont erronées : en tout cas, elles sont loin d'être suffisantes. Plusieurs raisons tendent à faire croire que le voyage de Regnard ne dura pas si longtemps : dans *La Provençale*, où il ne raconte ses aventures que d'une façon approximative, mais plutôt en exagérant, il dit qu'il revint en France après deux ans d'absence, tandis qu'il y eût eu deux ans et plus de sept mois au 4 décembre 1683. En outre, il rentra en France immédiatement au sortir de l'Allemagne et après avoir visité Vienne : il dit dans son *Voyage* qu'il arriva à Vienne le 20 septembre, sans désigner l'année, mais c'est probablement en 1682, et ce n'est certainement pas en 1683, car on sait que la ville de Vienne soutint, en juillet 1683, un second siége de la part des Tu
fut postérieur au passage de Regnard, puisque
n'en dit pas un mot et ne parle que de celui
Étant à Vienne en septembre 1682, et rentrant
ment en France, il ne pouvait y arriver seulement
mois après; mais il pouvait y arriver naturellem
4 décembre de la même année, et c'est sans dou
qu'il faut substituer à 1683 comme date de son
en France. Regnard allait vite en voyage com
toutes choses. Son absence aurait alors duré
vingt mois, ce qu'il traduit en chiffres ronds par de
dans sa *Provençale*.

même, en entrant au château,
du maître épouser le génie.
s société choisie,
ie paraît surprenant et nouveau,
ionde et bonne compagnie.

indre répond :

e heureux, je l'avouerai,
fait une façon de vie
iverains pourraient porter envie.
es, le jeu, ni le vin
rachent point à moi-même,
int je bois, je joue et j'aime.
: qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
efuser, voilà tout mon système,
ers ainsi j'attraperai la fin.

n de foi est complète : Horace en eût
, et Regnard pouvait se dire comme
de grege porcus.

s fard, Gacon, qui fut non-seu-
le Regnard, mais aussi quel-
collaborateur subalterne, a tracé
ie description curieuse de la terre et
i de Grillon, qui nous offre le cadre
eau :

dormi la grasse matinée,
e Paris dans la même journée,
ouchant, un galant pavillon
voyageur la terre de Grillon.
, construit d'une légère brique,
même temps commode et magnifique;
partage, et de chaque côté
n pays dont l'œil est enchanté...:
un parterre, au château faisant face,
it arbuste une longue terrasse.
i-dessus, d'un cours toujours égal,
u'au gazon les bords de son canal,
etombant au bout d'une esplanade,
i perron forment une cascade...
itale, une longue avenue
les appas de cette aimable vue
aspect et l'agréable plan
enfin aux clochers de Dourdan (1).

iargna rien pour embellir cette ré-
iquelle son nom est resté attaché,
posa la plupart de ses comédies
i de ses nombreux voyages. Dans
années de sa vie, il se fit recevoir
e la province de Hurepoix au comté
et cette nouvelle dignité l'attacha
terre et à son château de Grillon.
'il mourut, le 4 septembre 1709, à
iante-quatre ans. Il n'avait jamais
oltaire, avec sa légèreté habituelle,
rut de chagrin et que probablement
ça ses jours : cette assertion, vague
preuves, n'est guère vraisemblable,
erreurs dont Voltaire a rempli le
qu'il consacre à Regnard, dans son
es écrivains du siècle de Louis XIV,
le rendre suspect. Il paraît qu'il
ement à la suite d'une indigestion,
s du tout la même chose, et semble
s conforme à son caractère et à
vie. Il était gros mangeur et fort
us, en vrai poëte comique et en
de Molière, il croyait peu aux mé-

(1) ans fard, épître à MM. de Clerville et
p. 176.

decins. Un jour, vers la fin de la belle saison, qu'il avait passée tout entière à Grillon, dans ses divertissements ordinaires, il se sentit incommodé d'avoir mangé avec excès. Jusque-là tous les récits s'accordent; mais ensuite commencent les contradictions et les confusions. Suivant une première version, peu croyable, Regnard aurait alors demandé à l'un de ses paysans quelles étaient les drogues dont il composait les médecines à l'usage de ses chevaux, les aurait envoyé chercher à Dourdan, puis avalées. Mais deux heures après, ajoute-t-on, il sentit dans l'estomac des douleurs aiguës qui le forcèrent à se lever et à se promener à grands pas dans sa chambre, pour tâcher de faire descendre sa médecine, dont l'action l'étouffait. Au bruit qu'il faisait, ses valets montèrent; à peine furent-ils entrés que, son oppression redoublant, il tomba entre leurs bras sans connaissance, et mourut suffoqué avant qu'on eût pu lui porter secours. D'après un autre récit, plus facile à admettre, il avait pris une médecine ordinaire, qui ne lui eût fait aucun mal sans l'imprudence qu'il commit d'aller à la chasse le même jour et de boire, à son retour, étant tout en sueur, un grand verre d'eau à la glace. Quoi qu'il en soit, ce qui est constant, c'est qu'il mourut subitement, à la suite d'une indigestion.

Regnard a laissé des ouvrages en divers genres; mais c'est comme poëte comique qu'il a marqué sa place dans les premiers rangs de notre littérature, à une grande distance sans doute, mais immédiatement au-dessous de Molière. Il s'est peint lui-même dans ses œuvres; son caractère et sa vie s'y reflètent. Ses comédies ont la verve, l'aisance, la gaieté, le mouvement, l'esprit facile et la plaisanterie abondante qu'il portait lui-même dans la conversation; mais on y retrouve aussi cette absence ou cet abaissement du sens moral qu'on est en droit de reprocher à la vie de l'auteur. Regnard professe une indifférence parfaite sur toutes les grandes questions; le scepticisme épicurien qu'il affiche sans réserve dans son *Épître V* se reproduit indirectement dans presque toutes ses pièces, et il a même pour le vice des trésors d'indulgence tout prêts, pourvu que le vice soit amusant et spirituel. C'est là d'ailleurs un défaut commun à presque tous nos anciens poëtes comiques. En outre, l'épicurien Regnard n'a pas assez travaillé ses pièces : les négligences et les incorrections abondent dans les meilleures; il ne s'astreint même pas toujours rigoureusement aux règles de la versification, et son style, parfois lâche et mou, a des lenteurs et des impropriétés de termes dont il ne se préoccupe pas assez. Il montre plus de verve que de nerf, plus de belle humeur que de force comique, plus de naturel dans les détails que de vérité dans l'ensemble et de vigueur dans la conception des caractères. Même sans parler des farces qu'il fit jouer sur le Théâtre-Italien, et dont la verve désordonnée dépasse souvent

toutes les bornes, il a une tendance à grossir les traits, à exagérer la plaisanterie; son comique touche plus d'une fois au bouffon, et ses portraits tournent à la charge. Mais quelle vivacité, que de saillies, quel vers aisé, harmonieux et souple, quel art admirable de saisir et de peindre les ridicules, quel entrain communicatif, quelle dextérité à conduire une intrigue et à la dénouer! car c'est surtout dans l'intrigue qu'il triomphe, et c'est là que son génie comique, plus abondant que fort et plus amusant que profond, se tourne d'instinct et se meut à son aise. On devine aisément, par *Le Joueur*, *Le Légataire universel* et quelques autres pièces, à quel point il avait pu s'approcher de Molière, si la dissipation de sa vie, la multitude de plaisirs et d'affaires dont il fut toujours entouré, et la paresse d'esprit qu'il alliait à une grande activité de production, ne l'avaient rendu trop indulgent pour ses ouvrages et trop prompt à se contenter du premier jet de sa verve. Boileau, devant lequel on en parlait un jour comme d'un auteur médiocre, répondit qu'il n'était pas médiocrement plaisant, et c'est là, en définitive, l'éloge que mérite le plus sûrement cet écrivain, qui ne voulut qu'amuser, jamais corriger ni instruire. « Qui ne se plaît point aux comédies de Regnard, a dit Voltaire, n'est point digne d'admirer Molière. » Joubert se montre plus sévère dans ses *Pensées*, où il a écrit : « Regnard est plaisant comme le valet, et Molière comique comme le maître. » Dans sa rigueur, ce jugement est vrai, si l'on en excepte les trois ou quatre chefs-d'œuvre où le valet a presque su s'élever jusqu'au maître.

Regnard commença d'abord par travailler pour le Théâtre-Italien. Voici la liste de ses pièces jouées à ce théâtre, telles que les a conservées Gherardi dans son recueil : *Le Divorce*, trois actes et prologue, en prose, joué le 17 mars 1688; — *La Descente d'Arlequin aux enfers*, scènes françaises de la pièce en trois actes, en prose, jouée le 5 mars 1689, sous le titre de *Descente de Mezzetin*; — *L'Homme à bonnes fortunes*, trois actes, en prose, 10 janvier 1690 : plaisante, mais grossière, et qui semble en quelques scènes une sorte de parodie de la comédie de Baron, jouée près de quatre ans auparavant; — *La Critique de L'Homme à bonnes fortunes*, un acte, prologue, 1er mars 1690 : une des meilleures petites pièces du genre; — *Les Filles errantes, ou les Intrigues des hôtelleries*, scènes françaises de la comédie du même titre, en trois actes, 24 août 1690; — *La Coquette, ou l'Académie des dames*, trois actes, en prose, 17 janvier 1691 : plaisante et très-bien intriguée; — *Les Chinois*, quatre actes et prologue, en prose, 13 décembre 1690 : la première pièce que Regnard ait faite en société avec Dufresny; — *La Baguette de Vulcain*, un acte, prose et vers, 10 janvier 1693; en société avec Dufresny. Cette pièce, dont le titre et quelques détails font allusion à la baguette divinatoire de [illegible] tait alors l'admiration [illegible] succès, que les auteurs y [illegible] certain nombre de scènes qui [illegible] pièce nouvelle, sous le titre de *L'Au[illegible] de la Baguette*; — *La Nai[illegible]* un acte, prose mêlée de vers, [illegible] — *La Foire Saint-Ge[illegible]* [illegible] 26 décembre 1695; [illegible] avec [illegible] elle eut un succès [illegible] grand nombre de scènes [illegible] santes; — *La Suite de La [illegible] main, ou les Momies d'Ég[illegible]*, un[illegible] mêlée de vers, 19 mars 16[illegible] : [illegible] l'indique, c'est le succès [illegible] précéd[illegible] qui a donné l'idée de [illegible]. Il [illegible] à cette liste *L'Ile d'Al[illegible]* [illegible] *[illegible]gique de Brunel*, com[illegible] bibliothèque de l'Arse[illegible] caractères de l'authentic[illegible] de cette pièce se trouve d'ail[illegible] logue de Haenel et dans le catal[illegible] on ne comprend pas qu'[illegible] gnard n'ait encore so[illegible] œuvres. Le catalogue d[illegible] comme pouvant être de [illegible] *[illegible]cule*, opéra-comique repr[illegible] Germain en 1708, et qui f[illegible] feuilles de M. de Soleinnes, [illegible] bliothèque impériale; mais [illegible] platitude et d'une grossièreté ignoble [illegible] en aucune façon être de lui.

Voici maintenant la liste [illegible] comédies de Regnard jouées au [illegible] *Attendez-moi sous l'orme*, avec un divertissement, rep[illegible] 1694 (Paris, 1694, in-12). [illegible] cette pièce est de Dufr[illegible], à l'aurait achetée pour 30[illegible] [illegible] adopté par les frères Parfaict, [illegible] aucun fondement sérieux; elle a [illegible] imprimée dans les œuvres de [illegible] du vivant de Dufresny, [illegible] réclamé, et n'a jamais été [illegible] œuvres de Dufresny, car la [illegible] qui porte le même titre est [illegible] celle de Regnard, et a été jouée [illegible] Italien. Cette petite comédie a [illegible] sous le nom de Palaprat (La [illegible] — *La Sérénade*, un acte, e[illegible] [illegible]tissement, 3 juillet 1694 (Par[illegible] — *Le Bal*, un acte, en vers, avec [illegible] représenté d'abord sous le titre [illegible] *de Falaise*, le 14 juin 1696, et [illegible] la première édition sous le même [illegible] teur changea ensuite (Paris, 16[illegible] *Bourgeois de Falaise* a égale[illegible] sous le nom de Palaprat (La Haye, [illegible] Remarquons à ce propos que les pr[illegible] premières pièces de Regnard sont [illegible] les œuvres de théâtre du sieur P[illegible] deux suivantes pour le Recueil des com[illegible]

ne voit apparaître l'initiale de Re- dans le privilége de *Démocrite*, et er que dans celui des *Mé-* — *Le Joueur*, cinq actes, en vers, 1696 (Paris, 1697, in-12), qui à tort, pour le chef-d'œuvre de connaît les contestations que sou- ny au sujet de cette pièce; il préten- egnard avait abusé de sa confiance oler le sujet et le fond de la comédie, démontrer il fit imprimer, dans la même année, *Le Chevalier joueur*, qui était son œuvre telle qu'il l'avait sée à Regnard, mais qui ne plaida de ses réclamations. Dufresny eut s partisans dans cette campagne : on ême que, pour accélérer la composi- pièce, et arriver sur la scène avant dévalisait, Regnard avait fait faire la partie des vers à Gacon, qu'il enfer- une chambre de son château de Gril- il ne le laissait sortir qu'après avoir a tâche de chaque jour. Il est impos- ettre que ce soit Gacon qui ait fait u *Joueur*. On ne sait au juste quel nité peuvent avoir eu les réclama- fresny, et quelle part lui revient dans plan général de la pièce : il est pro- les deux auteurs avaient quelquefois emble et mis leurs vues en commun t, et c'est ce que dit Gacon lui-même pigramme contre Dufresny :

Regnard et de Rivière
un sujet que l'on n'eût point traité,
u'un joueur serait un caractère
ait par sa nouveauté.
en vers, et de Rivière en prose;
ır dire au vrai la chose,
ola son compagnon.
ue aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage
egnard a l'avantage
te le bon larron.

rait, cinq actes, en vers, 2 décembre , 1698, in-12) : cette pièce eut peu de sa nouveauté, mais elle a été souvent uis, et compte parmi les meilleures , quoique la distraction ne soit pas un ridicule propre à être mis sur la choix d'un tel sujet démontre suffi- combien le génie de Regnard était ndre les choses par leur côté exté- point de vue des incidents comiques, de la peinture des passions; — *Dé-* nq actes, en vers, joué pour la première titre de *Démocrite amoureux*, le 1700 (Paris, 1700, in-12); — *Le preu*, un acte, en prose, 11 février , 1700, in-12); — *Les Folies amou-* is actes, en vers, précédées d'un pro- rs libres, et suivies d'un divertisse- ile *Le Mariage de la Folie*, 15 jan- Paris, 1704, in-12) : on joue très-sou- cette pièce, une des plus gaies du mais on ne joue plus le divertissement qui l'accompagne; — *Les Ménechmes, ou les Jumeaux*, cinq actes, en vers, avec prologue en vers libres, 4 décembre 1705 (Paris, 1706, in-12). Regnard a su y renouveler ce vieux sujet : c'est une des mieux intriguées, des meilleures et des plus plaisantes de notre poëte; — *Le Légataire universel*, cinq actes, en vers, 9 janvier 1708 (Paris, 1708, in-12) : chef-d'œuvre d'entrain, d'esprit et de gaîté, celle de toutes où l'incomparable verve de Regnard éclate le mieux dans son vrai jour, mais d'une morale aussi peu scrupuleuse que possible. A notre avis, c'est dans *Le Légataire*, mieux encore que dans *Le Joueur*, qu'il faut chercher la plus exacte et la plus complète expression de son talent; — *La Critique du Légataire*, un acte, prose, 19 février 1708 (Paris, 1708, in-12). Regnard a donné aussi un ballet en trois actes, avec prologue : *Le Carnaval de Venise*, représenté par l'Académie royale de musique en mai 1699 (Paris, 1699). Il a laissé aussi trois autres pièces, qui n'ont pas été représentées, et que l'édition de 1731 a recueillies pour la première fois : *Les Souhaits*, un acte, vers libres; *Les Vendanges, ou le Bailli d'Asnières*, un acte, vers, inachevées, qu'on a essayé sans succès de donner sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 15 mars 1823; et *Sapor*, tragédie en cinq actes, en vers, essai malheureux dans un genre où il ne pouvait réussir. On a en outre de Regnard des relations de ses voyages : *Voyage de Flandre et de Hollande; Voyage de Danemark; Voyage de Suède, Voyage de Laponie*, le plus curieux de tous; *Voyage de Pologne, Voyage d'Allemagne*, enfin *Voyage de Normandie*, mêlé de prose et de vers, et *Voyage de Chaumont*, sous forme de chanson; un petit roman : *La Provençale*, et des *Poésies diverses*, comprenant des épîtres et des satires, quelques stances, airs, chansons, épigrammes et sonnets. Des deux satires, l'une, dirigée contre les maris, est la contre-partie de celle de Boileau contre les femmes; l'autre, intitulée : *Le Tombeau de Boileau Despréaux*, est une violente diatribe contre le satirique. Regnard, qui avait d'abord parlé avec éloges de Boileau dans son épître à Quinault, s'était ensuite brouillé avec lui, sans qu'on sache au juste pourquoi; de son côté, le satirique avait mis son nom parmi ceux des mauvais auteurs, dans son Épître X, composée au commencement de 1695 :

A Sanlecque, à Regnard, à Bellocq comparé.

Si l'on en croit de Losme de Monchesnay, dans ses *Anecdotes dramatiques*, ce fut ce dernier qui les réconcilia. Quoi qu'il en soit, dans la nouvelle édition de son épître qu'il donna en 1698, Boileau supprima le nom de Regnard, ainsi que ceux de ses compagnons, ce qui autorise à croire que dès lors la réconciliation était déjà opérée; et en 1705 notre poëte dédia ses *Menechmes* à Boileau par une épître fort louangeuse.

Les œuvres de Regnard ont été souvent réunies; en voici les principales éditions : *Recueils factices* en 1708, 1711, 1729, 2 vol. in-12; — *Œuvres de Regnard;* Bruxelles, 1711, 2 vol. petit in-12; — *Nouvelle édition augmentée;* Paris, 1731, 5 vol. in-12 : c'est la première édition qui contienne le texte des *Voyages* et de *La Provençale*, les *Poésies diverses*, les deux comédies et la tragédie non représentées; — *Idem*; par G. (Garnier), Paris, 1790, 6 vol. in-8°; par l'abbé de La Porte, Paris, 1770, 4 vol. in-12; par Garnier : nouvelle édition, collationnée avec soin sur les éditions originales et augmentée d'un grand nombre de variantes; Paris, 1820, 6 vol. in-8°; elle a été en effet collationnée avec soin, quoiqu'il reste encore bien à faire pour la complète révision du texte; *Id.*, avec des variantes et des notes, Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8° : très-belle et correcte édition, tirée à petit nombre, mais reproduite à plus grand nombre, sous le nom des frères Baudoin et de Brière, en 1826; *Id.*, P. Didot aîné, 1820, 4 vol. in-8°; *Id.*, avec une notice, les notes de Beuchot, les recherches de Beffara, précédée d'un *Essai sur le talent de Regnard et sur le talent comique en général*, par Alfred Michiels, Paris, 1854, 2 gros vol. in-8°.

L'Académie française, dont Regnard ne fit jamais partie, pas plus que Molière, a proposé son éloge en 1857 : c'est M. Gilbert qui a remporté le prix. Victor FOURNEL.

Les *Voyages*, *La Provençale* et les *Poésies diverses* de Regnard. — Titon du Tillet, *Parnasse françois*. — Gacon, *Le Poète sans fard*, passim. — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Picard, *Galerie française*, t. III. — La Harpe, *Cours de littérature*, ch. VII, section 2. — Notices en tête des diverses édit. de ses œuvres. — Beffara, *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de J.-Fr. Regnard*, t. VI de l'édit. Crapelet, 1822. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Weiss, articles dans la *Revue de l'Instruction publique*, des 17 et 24 février 1859.

REGNAUD (*Pierre-Étienne*), publiciste français, né à Paris, en 1736, mort en 1820. Il exerça la profession d'avocat jusqu'en 1766, où il succéda à son père comme procureur au parlement. Sa charge fut supprimée en janvier 1771 et lui-même exilé. Il ne rentra pas dans la même carrière; mais il se rangea parmi les défenseurs de la monarchie, et écrivit de nombreux articles dans les journaux royalistes, entre autres les *Lettres* au *Moniteur* et *aux avocats*, sous le nom des procureurs au parlement, ainsi que le discours que ce corps adressa à ses magistrats au moment de leur suppression. Regnaud émigra le 11 août 1792; cependant il s'offrit pour défendre Louis XVI, si on lui accordait un cautionnement; cette proposition n'eut pas de suite. Regnaud ne rentra en France qu'avec les Bourbons. On a de lui : *Éloge du chancelier L'Hôpital;* Paris, 1777, in-8°; — *Défense pour Louis XVI, suivie d'un discours sur la loi salique;* Paris, décembre 1792, 1814, in-12; le roi écrivit à l'auteur une lettre de remerciments datée du Temple, le 29 décembre 1792; — *Journée du 10 août, dédiée au* [illegible] *dans les fers;* s. l. (Pa[illegible] (rare); — *Discours sur l'un*[illegible] *de la France;* Paris, 1799 [illegible] *sur les beautés de Virgile;* [illegible]

Quérard, *France littér.* — *Biogr.* [illegible]

REGNAUD *de Saint-Jean d'An*[illegible] *Louis-Étienne*, comte), homme [illegible] çais, né à Saint-Fargeau (Yonne) [illegible] à Paris, le 11 mars 1819. Élève [illegible] lége du Plessis à Paris, il a[illegible] dans cette ville avec le p[illegible] fession d'avocat. Son père, prési[illegible] de Saint-Fargeau ayant été frappé [illegible] obligé de résigner son emploi, le [illegible] accepta, pour venir en aide à [illegible] lieutenant de la prévôté de [illegible] fort. Quoique [illegible] encore, [illegible] de rédiger [illegible] du tiers [illegible] chaussée de Saint-[illegible] d'A[illegible] le nomma député aux [illegible] place dans l'assemblée [illegible] chef du parti modéré de la [illegible] qualités propres à réussir dans [illegible] une élocution facile, un esprit [illegible] les avantages extérieurs. Il av[illegible] enthousiasme la cause d[illegible] agit de concert avec les [illegible] la fois la liberté et le respect [illegible] qué surtout après le retour du [illegible] (juillet 1791), et il fit partie de [illegible] titutionnelle, qui pensait pouv[illegible] titution et la royauté. [illegible] hardis pour arriver à d[illegible] pas dire qu'il ait jamais [illegible] idées de république. Pendant [illegible] lative, il écrivit beaucoup dans le *J*[illegible] *Paris*, dont André Chénier ét[illegible] le [illegible] laborateur, et surtout dans *L'*[illegible] journal hebdomadaire, que [illegible] vile. Il courut des dan[illegible] après [illegible] se tint à l'écart. Après [illegible]cription[illegible] dins (31 mai 1793), il fu[illegible] couvert [illegible] prison à Douai; ramené à [illegible], il [illegible] vader, et demeura caché jusqu[illegible] Compris de nouveau dans un [illegible] la Convention, il fut forcé de se dé[illegible] quelque temps aux poursuites. Dans [illegible] d'avenir, il tourna ses vues vers l'admi[illegible] et obtint d'être nommé adm[illegible] taux de l'armée d'Italie. C[illegible] cèrent ses rapports avec le général [illegible] s'attacha entièrement à sa fortune, et [illegible] pagna dans son expédition d'Égypte. [illegible] retenu à Malte par une maladie da[illegible] fut laissé en qualité de commissaire [illegible] Il revint en France pour solliciter [illegible] lorsque les Anglais eurent bloqué l[illegible] dans sa famille. Au 18 brumaire, [illegible] coup de zèle à servir les projets de [illegible] naparte. La révolution accomplie, [illegible] au conseil d'État, et bientôt président de

térieur. En 1803 il fut nommé à l'A-
aise, en 1804 procureur général
cour impériale et grand-officier de
nneur, en 1807 secrétaire d'État de
périale, et en 1808 comte de l'em-
n employa largement Regnaud à
ue ses projets : il l'appelait à pres-
s conseils, le chargeait de porter la
énat, au corps législatif pour les le-
mes, la défense de sa politique in-
extérieure. Après la chute de l'em-
accusé Regnaud d'avoir été un ser-
docile, trop zélé, et d'être pour sa
responsable de certains actes qui
les catastrophes. On a oublié que ce
sur ses projets, mais seulement sur
s moyens de les exécuter que l'empe-
dait des conseils. Le nom de Regnaud
à beaucoup de grands faits de ce règne.
1814, il fut nommé commandant
légions de la garde nationale, et le
sortit de Paris pour arrêter la marche
s. Son brusque retour donna lieu à
ions de faiblesse, presque de lâcheté;
laration du général Dessoles, que ce
dû à l'urgence d'une mission poli-
omber ces propos malveillants. En
ud s'était rendu à Blois auprès de
e, et y resta jusqu'au 8 avril. Au
restauration, se trouvant président
, il eut à recevoir le poëte Cam-
uation était délicate, et le talent de
uvait y échouer. Il mit dans son dis-
re mélange d'adresse et de hardiesse,
point à exprimer l'hommage que
l'usage pour la famille royale, ce
s royalistes regardèrent comme une
t un scandale. Au reste, il possédait
crire autant que celui des affaires, et
s qu'il prononça à la réception de
adémiciens se distinguaient par l'é-
goût et l'à-propos, et eurent généra-
uccès. Au 20 mars 1815, il reprit
s près de l'empereur, attaqua avec
e force la déclaration du congrès de
13 mars, et défendit avec zèle la cause
Nommé par son département (Cha-
eure) à la chambre des Cent jours, il
nt la parole, et comme député, et
istre d'État. Après la bataille de Wa-
gagea l'empereur à abdiquer en fa-
fils, et après avoir porté cette réso-
hambre, il fit tous ses efforts pour
Napoléon fût déclaré successeur de
e fut le dernier acte de sa vie poli-
it été porté sur la liste des trente-
de Paris par la seconde ordonnance
l; mais Fouché, qui avait été con-
e ministre de la police, lui laissa la
ester dans sa maison de campagne.
e ordonnance (17 janvier 1816) le
tir de France, et il se réfugia aux États-Unis. Il n'y resta qu'une année, et de retour en Europe, il fit d'inutiles démarches pour obtenir de rentrer en France. Il est difficile de comprendre cette rigueur envers un homme politique bien moins compromis à l'égard des Bourbons que d'autres personnages. On a dit dans le temps que les ministres avaient surpris dans des lettres écrites par ses amis et ses proches des choses offensantes pour la famille royale, et que pour ce motif ils persistèrent à repousser toutes les réclamations. L'ordonnance de 1819 qui rappelait tous les exilés lui permit enfin de revoir sa patrie. Il se hâta d'y rentrer (10 mars), mais presque mourant, et succomba la nuit même de son retour. Ces vers furent gravés sur la tombe que lui fit élever sa femme, Mlle de Bonneuil, au cimetière du Père Lachaise :

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie.
Un même jour a vu finir
Ses maux, son exil et sa vie.

Biographie universelle des contemporains. — Thiers, *Histoire de la révolution, du consulat et de l'empire.* — Thibaudeau, *id.* — *Moniteur*, aux dates indiquées.

* REGNAUD *de Saint-Jean-d'Angely* (*Auguste-Michel-Étienne*, comte), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris, le 29 juillet 1794. Au sortir de l'École militaire de Saint-Germain, il fit la campagne de Russie, en qualité de sous-lieutenant au 8e de hussards, et se distingua particulièrement à la bataille de Leipzig, où son régiment fut presque entièrement détruit. Compris dans l'état-major impérial pendant la campagne de 1814, il se fit remarquer sous les murs de Reims pendant l'invasion. Dans les Cent jours il devint officier d'ordonnance de l'empereur et chef d'escadron sur le champ de bataille de Waterloo. La seconde restauration ne lui reconnut pas ce grade; rayé des cadres de l'armée, il suivit son père en Amérique. A sa rentrée en France (1819), il ne chercha pas à prendre du service sous les Bourbons; mais, en 1825, il offrit son épée à la Grèce, qui s'armait pour son indépendance, et organisa, sous les ordres du colonel Fabvier, un corps de cavalerie. En 1828 il fit comme volontaire l'expédition de Morée, et ne rentra en France qu'après la délivrance de la Grèce. Nommé de nouveau capitaine en 1829, il fut reconnu par le gouvernement de Louis-Philippe dans le grade de chef d'escadron qui lui avait été contesté. Après avoir pris une part active à la révolution de Juillet, il fit la campagne de Belgique en qualité de colonel, et devint général de brigade le 18 décembre 1841. Il commanda le département de la Meurthe jusqu'au 24 février 1848. Général de division en juillet 1848, il assista à la prise de Rome. Député de la Charente à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, M. Regnaud seconda le mouvement qui prépara l'avénement du second empire. En 1851, il tint pour quelques jours le portefeuille de la guerre (9-24 janvier). Membre du sénat dès sa forma-

tion (1852) il en devint l'un des vice-présidents; il était en outre à cette époque inspecteur général et président du comité de cavalerie. Chargé en 1854 d'organiser les différents corps de la garde impériale, il en reçut le commandement, et prit part aux guerres d'Orient et d'Italie. Le lendemain de la bataille de Magenta, il fut nommé maréchal de France (5 juin 1859). Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 28 décembre 1858. J. C.

De Bazancourt, *Hist. de la campagne d'Italie*. — L. Tisseron. *Documents historiques sur les membres du sénat*.

REGNAUDIN ou **REGNAULDIN** (*Thomas*), sculpteur français, né à Moulins, en 1627, mort à Paris, le 3 juillet 1706. Il fut élève de Fr. Anguier; l'Académie royale le reçut au nombre de ses membres en 1657, sur la présentation d'une médaille ovale d'un *Saint Jean* traité en bas-relief; il fut élu professeur en 1658, et adjoint à recteur en 1694. Ce n'était cependant pas un habile artiste, et ce qui nous reste de ses travaux ne donne pas une haute idée de son talent. Au Louvre, il exécuta les sculptures du plafond de la chambre du roi, et refit avec Girardon (1667) celles de la galerie d'Apollon, après que l'incendie d'un des pavillons de l'appartement de la reine mère (1661) eut nécessité la restauration de cette partie du Louvre. On voit encore dans le parc de Versailles ses statues de *L'Automne sous la figure de Bacchus*, du *Temps qui enlève L'Occasion*, de *Faustine sous la figure de Cérès couchée et accompagnée de plusieurs enfants*, d'après l'antique; dans le groupe des Bains d'Apollon, exécuté sur les dessins de Le Brun, il a exécuté trois des nymphes qui servent le dieu. Il fit plusieurs autres ouvrages pour la chapelle du château de Saint-Fargeau, appartenant à Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. On vit pendant longtemps au carrefour de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Bailleul un groupe en bois de *Sainte Anne montrant à lire la Vierge*, que Regnaudin fit sur les dessins de Buyster, sur la commande de la veuve d'un rôtisseur enrichi dans le quartier. Deux ans avant sa mort, il exposa au salon de 1704 un groupe en marbre d'*Énée emportant Anchise*. Le comte de Caylus a conservé l'analyse d'une conférence faite par Regnaudin à l'Académie, en 1686, *Sur l'art de traiter les bas-reliefs*. H. H—N.

Fontenai, *Dict. des artistes*. — *Archives de l'art français*. — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles*.

REGNAULD (*Valère*), en latin *Reginaldus*, jésuite français, né en 1543, à Usie, près de Pontarlier, mort à Dôle, le 14 mars 1623. Ses parents, quoique pauvres laboureurs, parvinrent, à force de sacrifices, à lui faire donner quelque éducation. Il vint à Paris suivre les leçons de Maldonat et de Mariana, et peu de mois après son admission dans la Compagnie de Jésus, fut envoyé à Bordeaux pour y professer la philosophie. Ses supérieurs l'appelèrent successivement à Pont-a-Mousson, à Paris et enfin à Dôle, où vingt années il professa la théologie m[...] un tel succès que l'on accourait en f[...] l'entendre, soit de la France, soit de l'A[...] soit des Pays-Bas. Quand il mourut, cinquante ans qu'il faisait partie de son trente-deux qu'il avait prononcé les qua[...] On a de Valère Regnauld : *De Pru[...] cæteris in confessario requisitis*; Ly[...] in-8°; Cologne, 1611, in-12; réimpri[...] plusieurs fois et traduit en français pa[...] La Plonce-Richette, Lyon, 1616, 161[...] — *Tractatus de officio pœnitentis* [...] *cramenti pœnitentiæ*; Lyon, 1618, *Compendiaria praxis difficiliorum conscientiæ*; Lyon, 1618, in-12; réimp[...] sieurs fois et traduit en français par [...] quet, religieux carme, Lyon, 1623, *Praxis fori pœnitentialis*; Lyon, 1[...] logne, 1622, 2 vol. in-fol. : édition c[...] augmentée, dont saint François de Sal[...] mande la lecture dans son *Avis aux con*[...] Pascal, dans ses *Lettres provinciale*[...] ce jésuite le *P. Reginald*, et a extrait d[...] vrages plusieurs propositions, modèle[...] morale relâchée tant de fois reproché[...] suites; mais les *Extraits des assert*[...] *tenues et enseignées par les Jésuite*[...] tiennent un plus grand nombre.

Alegambe, *Biblioth. scriptorum Societ. Je*[...] cal, *Lettres provinc.* — Collin de Plancy, *Bi*[...] *des Jésuites*; Paris, 1828, in-32.

REGNAULT (*Gilbert*), seigneur [...] mort vers la fin du seizième siècle. D'u[...] famille du Châlonnais, il fit ses études[...] fut reçu avocat, et devint juge-mage de[...] de Cluny. Il professait la religion pro[...] Malgré les nombreux services qu'il ava[...] au cardinal de Lorraine, il se vit, en 156[...] sonné par ordre de ce prélat, sur le soup[...] voir livré à ses coreligionnaires les rel[...] Cluny, et il fut privé de sa charge. Mis [...] en 1563, il intenta au cardinal un procè[...] troubles de 1567 arrêtèrent le cours, ch[...] asile en Savoie, et se tint ensuite c[...] à Paris, tantôt en Bourgogne. Après [...] 1576 il s'établit à Mâcon, et y reprit sa p[...] d'avocat. On lui a attribué un libelle[...] violents et que l'on sait être de Jean Da[...] *La Légende de Claude de Guise*, [...] *Cluny, contenant ses faits et geste*[...] probable qu'il se contenta d'en donner [...] de 1581, en y ajoutant une préface et le[...] malheurs de Dagoneau, son ami.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

REGNAULT (*Noël*), physicien [...] le 5 septembre 1683, à Arras, mort [...] 1762, à Paris. Il entra dans la Société [...] et suivit la carrière de l'enseignement: il [...] pendant de longues années la chaire [...] matiques au collège Louis-le-Grand. [...] san de Descartes, il appliqua son sy[...]

tude des sciences exactes, et contribua par ses à propager en France le goût de la physique. On a de lui : *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe, qui renferment ce qui s'est découvert de plus curieux et de plus utile dans la nature*; Paris, 1729, 3 vol. in-12; 6e … 1755, 5 vol. in-12, fig.; trad. en anglais et … cet ouvrage, qui eut beaucoup de …, est … it avec ordre et clarté; — *Origine ancienne de la physique nouvelle*; Paris, 1734, ou Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12 : l'auteur y revendique en faveur de l'antiquité un grand nombre d'inventions ou d'idées nouvelles; avant et après lui, Paschius et Dutens ont essayé de démontrer la même chose; — *Lettre sur la Philosophie de Newton, de M. de V.* (Voltaire); Paris, 1738, in-12; — *Logique en forme d'entretiens*; Paris, 1742, in-12; — *Entretiens mathématiques*; Paris, 1744, 3 vol. in-12 : c'est un traité élémentaire de géométrie et d'algèbre.

Biographie arragеoise.

REGNAULT (*Jean-Baptiste*, baron), peintre français, né le 17 octobre 1754, à Paris, où il est mort, le 12 novembre 1829. Il avait à peine dix ans lorsque son père l'emmena en Amérique, où le conduisait l'espoir d'y faire fortune. Là le jeune Regnault s'engagea dans la marine marchande, et servit comme mousse pendant cinq ans. A la mort de son père, il revint à Paris. Grâce à la protection d'un amateur éclairé, M. de Montval, il entra alors dans l'atelier de Bardin, et put accompagner ce peintre dans un voyage en Italie. De retour à Paris en 1775, il remporta le deuxième prix de peinture à l'Académie, et l'année suivante, ayant obtenu le premier prix, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. En 1782, sur la présentation d'un tableau d'*Andromède et Persée*, il fut agréé à l'Académie, où il prit place, le 25 octobre 1783. Son tableau de réception, *L'Éducation d'Achille*, bien connu par la gravure exécutée par Bervic sur l'esquisse qui se voit au musée d'Avignon, figura au salon de cette même année 1783, et fait aujourd'hui partie de la collection du Louvre. Les succès obtenus par ses compositions historiques et ses tableaux de genre déterminèrent Regnault à ouvrir un atelier d'élèves, qui fut pendant quelque temps rival de celui de David et fut fréquenté par P. Guérin, Robert Lefèvre, Menjaud, Lafitte, Blondel, Réattu (1) et le paysagiste Boisselier. Regnault fut à la création de l'Institut membre de la classe de Littérature et des beaux-arts. Les artistes qui en faisaient partie formèrent en 1813 l'Académie spéciale des beaux-arts; réorganisée et agrandie en 1816. En 1795 il fut nommé professeur à l'école des beaux-arts, et en 1816 professeur de dessin à l'École polytechnique. Il était chevalier de la Légion d'honneur du 19 frimaire an XII; le 28 février 1819 il fut créé chevalier de Saint-Michel, et nommé baron le 19 juillet de la même année. On doit au baron Regnault trois estampes à l'eau-forte assez difficiles à rencontrer, et qu'il a signées *Renaud*; c'est sous ce nom qu'il figure sur les livrets des salons de 1783 et 1785. Trois de ses tableaux font partie de la collection du Louvre, et quatre du musée de Versailles. En 1830 on mit en vente publique les tableaux, esquisses, dessins, etc., existant dans son atelier au moment de sa mort. H. H—x.

(1) *Réattu*, né à Arles, le 11 juin 1760, obtint en 1791 le premier prix de peinture de l'Académie, alla à Rome, avec la pension, et se fixa dans sa ville natale, où il mourut, le 7 avril 1833. Il était correspondant de l'Institut. — *Not. biogr. sur Réattu*, par J. Canonge, dans le journal *L'Art en province*.

F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — De Baudicourt, *Le Peintre graveur français*. — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*. — *Archives de l'art français*. — Clément de Ris, *Les musées de province*. — *Notice sur Regnault*, en tête du *Catalogue de la vente faite après son décès*.

REGNAULT DE BEAUCARON (*Jacques-Edme*), littérateur et magistrat français, né à Chaource (Champagne), en 1759, mort à Nogent-sur-Seine, le 25 septembre 1827. Il prit la carrière du barreau, mais sans succès; riche d'ailleurs, il consacrait à la poésie une grande partie de son temps, et devint l'un des principaux rédacteurs de l'*Almanach des Muses*. Vers 1782, il créa le *Journal de Nancy*, qu'il rédigea longtemps presque seul : on prétendit alors que les rédacteurs de cette feuille étaient plus nombreux que ses lecteurs. En 1788, Regnault fut admis à l'Académie des Arcades de Rome, ce qui lui attira de mordantes épigrammes de Rivarol. En 1790 il obtint une place de juge au tribunal d'Ervy, et fut député à l'Assemblée législative par les électeurs de l'Aube. Il siégea parmi les monarchistes; il défendit La Fayette, et s'opposa au décret de déportation contre les prêtres insermentés. Une fois, il fallut l'intervention de la garde nationale pour l'arracher des mains de la populace, qui déjà lui avait passé au cou la corde d'un reverbère; il ne reparut plus sous le gouvernement républicain. En 1800, il fut nommé magistrat de sûreté à Nogent-sur-Seine, et devint en 1811 président du tribunal de cette ville. La restauration le maintint dans ses fonctions, qu'il ne quitta qu'en 1819, par voie de retraite. On a de lui de nombreuses pièces de vers et *Les Fleurs*, poëme; Paris, 1818, in-12. L—z—e.

Biographie Champenoise. — Rivarol, *Petit Almanach des grands hommes*. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

REGNAULT (*Jean-Baptiste-Étienne-Benoît-Olive*), médecin français, né le 1er octobre 1759, à Niort, mort le 28 janvier 1836, à Paris. Fils d'un chirurgien, il prit d'abord le grade de maître ès arts dans l'université de Paris, suivit ensuite les cours de la faculté de médecine, et, encouragé par les conseils de Vicq-d'Azyr, il se fixa dans la capitale après avoir été reçu docteur, en 1786, à Reims. En 1789, il se rallia au parti constitutionnel, et fut président de la section de Saint Eustache. Il était depuis un an attaché à

tion (1852) il en devint l'un des vice-présidents; il était en outre à cette époque inspecteur général et président du comité de cavalerie. Chargé en 1854 d'organiser les différents corps de la garde impériale, il en reçut le commandement, et prit part aux guerres d'Orient et d'Italie. Le lendemain de la bataille de Magenta, il fut nommé maréchal de France (5 juin 1859). Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 28 décembre 1858. J. C.

De Bazancourt, *Hist. de la campagne d'Italie.* — L. Tisseron. *Documents historiques sur les membres du sénat.*

REGNAUDIN ou **REGNAULDIN** (*Thomas*), sculpteur français, né à Moulins, en 1627, mort à Paris, le 3 juillet 1706. Il fut élève de Fr. Anguier; l'Académie royale le reçut au nombre de ses membres en 1657, sur la présentation d'une médaille ovale d'un *Saint Jean* traité en bas-relief; il fut élu professeur en 1658, et adjoint à recteur en 1694. Ce n'était cependant pas un habile artiste, et ce qui nous reste de ses travaux ne donne pas une haute idée de son talent. Au Louvre, il exécuta les sculptures du plafond de la chambre du roi, et refit avec Girardon (1667) celles de la galerie d'Apollon, après que l'incendie d'un des pavillons de l'appartement de la reine mère (1661) eut nécessité la restauration de cette partie du Louvre. On voit encore dans le parc de Versailles ses statues de *L'Automne sous la figure de Bacchus*, du *Temps qui enlève L'Occasion*, de *Faustine sous la figure de Cérès couchée et accompagnée de plusieurs enfants*, d'après l'antique; dans le groupe des Bains d'Apollon, exécuté sur les dessins de Le Brun, il a exécuté trois des nymphes qui servent le dieu. Il fit plusieurs autres ouvrages pour la chapelle du château de Saint-Fargeau, appartenant à Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. On vit pendant longtemps au carrefour de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Bailleul un groupe en bois de *Sainte Anne montrant à lire la Vierge*, que Regnaudin fit sur les dessins de Buyster, sur la commande de la veuve d'un rôtisseur enrichi dans le quartier. Deux ans avant sa mort, il exposa au salon de 1704 un groupe en marbre d'*Énée emportant Anchise*. Le comte de Caylus a conservé l'analyse d'une conférence faite par Regnaudin à l'Académie, en 1686, *Sur l'art de traiter les bas-reliefs*. H. H—N.

Fontenai, *Dict. des artistes.* — *Archives de l'art français.* — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles.*

REGNAULD (*Valère*), en latin *Reginaldus*, jésuite français, né en 1543, à Usie, près de Pontarlier, mort à Dôle, le 14 mars 1623. Ses parents, quoique pauvres laboureurs, parvinrent, à force de sacrifices, à lui faire donner quelque éducation. Il vint à Paris suivre les leçons de Maldonat et de Mariana, et peu de mois après son admission dans la Compagnie de Jésus, fut envoyé à Bordeaux pour y professer la philosophie. Ses supérieurs l'appelèrent successivement à Pont-à-Mousson, à Paris et enfin à Dôle, où pendant vingt années il professa la théologie morale avec un tel succès que l'on accourait en foule pour l'entendre, soit de la France, soit de l'Allemagne, soit des Pays-Bas. Quand il mourut, il y avait cinquante ans qu'il faisait partie de son ordre, et trente-deux qu'il avait prononcé les quatre vœux. On a de Valère Regnauld : *De Prudentia et cæteris in confessario requisitis*; Lyon, 1610, in-8°; Cologne, 1611, in-12; réimprimé depuis plusieurs fois et traduit en français par Étienne La Plonce-Richette, Lyon, 1616, 1619, in-8°; — *Tractatus de officio pœnitentis in usu sacramenti pœnitentiæ*; Lyon, 1618, in-12; — *Compendiaria praxis difficiliorum casuum conscientiæ*; Lyon, 1618, in-12; réimprimé plusieurs fois et traduit en français par le P. Jacquet, religieux carme, Lyon, 1623, in-12; — *Praxis fori pœnitentialis*; Lyon, 1620; Cologne, 1622, 2 vol. in-fol. : édition corrigée et augmentée, dont saint François de Sales recommande la lecture dans son *Avis aux confesseurs* : Pascal, dans ses *Lettres provinciales*, nomme ce jésuite le *P. Reginald*, et a extrait de ses ouvrages plusieurs propositions, modèles de cette morale relâchée tant de fois reprochée aux Jésuites; mais les *Extraits des assertions soutenues et enseignées par les Jésuites* en contiennent un plus grand nombre.

Alegambe, *Biblioth. scriptorum Societ. Jesu.* — Pascal, *Lettres provinc.* — Collin de Plancy, *Biogr. pittor. des Jesuites*; Paris, 1826, in-32.

REGNAULT (*Gilbert*), seigneur de Vaux, mort vers la fin du seizième siècle. D'une bonne famille du Châlonnais, il fit ses études à Paris, fut reçu avocat, et devint juge-mage de l'abbaye de Cluny. Il professait la religion protestante. Malgré les nombreux services qu'il avait rendus au cardinal de Lorraine, il se vit, en 1562, emprisonné par ordre de ce prélat, sur le soupçon d'avoir livré à ses coreligionnaires les reliques de Cluny, et il fut privé de sa charge. Mis en liberté en 1563, il intenta au cardinal un procès dont les troubles de 1567 arrêtèrent le cours, chercha un asile en Savoie, et se tint ensuite caché tantôt à Paris, tantôt en Bourgogne. Après la paix de 1576 il s'établit à Mâcon, et y reprit sa profession d'avocat. On lui a attribué un libelle des plus violents et que l'on sait être de Jean Dagoneau : *La Légende de Claude de Guise, abbé de Cluny, contenant ses faits et gestes*; il est probable qu'il se contenta d'en donner l'édition de 1581, en y ajoutant une préface et le récit des malheurs de Dagoneau, son ami.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

REGNAULT (*Noël*), physicien français, né le 5 septembre 1683, à Arras, mort le 14 mai 1762, à Paris. Il entra dans la Société de Jésus, et suivit la carrière de l'enseignement; il occupa pendant de longues années la chaire de mathématiques au collége Louis-le-Grand. Zélé partisan de Descartes, il appliqua son système à l'é-

tude des sciences exactes, et contribua par ses travaux à propager en France le goût de la physique. On a de lui : *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe, qui renferment ce qui s'est découvert de plus curieux et de plus utile dans la nature*; Paris, 1729, 3 vol. in-12; 6e édit., 1755, 5 vol. in-12, fig.; trad. en anglais et en italien, cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, est écrit avec ordre et clarté; — *Origine ancienne de la physique nouvelle*; Paris, 1734, ou Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12 : l'auteur y revendique en faveur de l'antiquité un grand nombre d'inventions ou d'idées nouvelles; avant et après lui, Paschius et Dutens ont essayé de démontrer la même chose; — *Lettre sur la Philosophie de Newton, de M. de V.* (Voltaire); Paris, 1738, in-12; — *Logique en forme d'entretiens*; Paris, 1742, in-12; — *Entretiens mathématiques*; Paris, 1744, 3 vol. in-12 : c'est un traité élémentaire de géométrie et d'algèbre.

Biographie arrageoise.

REGNAULT (*Jean-Baptiste*, baron), peintre français, né le 17 octobre 1754, à Paris, où il est mort, le 12 novembre 1829. Il avait à peine dix ans lorsque son père l'emmena en Amérique, où le conduisait l'espoir d'y faire fortune. Là le jeune Regnault s'engagea dans la marine marchande, et servit comme mousse pendant cinq ans. A la mort de son père, il revint à Paris. Grâce à la protection d'un amateur éclairé, M. de Montval, il entra alors dans l'atelier de Bardin, et put accompagner ce peintre dans un voyage en Italie. De retour à Paris en 1775, il remporta le deuxième prix de peinture à l'Académie, et l'année suivante, ayant obtenu le premier prix, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. En 1782, sur la présentation d'un tableau d'*Andromède et Persée*, il fut agréé à l'Académie, où il prit place, le 25 octobre 1783. Son tableau de réception, *L'Education d'Achille*, bien connu par la gravure exécutée par Bervic sur l'esquisse qui se voit au musée d'Avignon, figura au salon de cette même année 1783, et fait aujourd'hui partie de la collection du Louvre. Les succès obtenus par ses compositions historiques et ses tableaux de genre déterminèrent Regnault à ouvrir un atelier d'élèves, qui fut pendant quelque temps rival de celui de David et fut fréquenté par P. Guérin, Robert Lefevre, Menjaud, Lafitte, Blondel, Réattu (1) et le paysagiste Boisselier. Regnault fut à la création de l'Institut membre de la classe de Littérature et des beaux-arts. Les artistes qui en faisaient partie formèrent en 1813 l'Académie spéciale des beaux arts; réorganisée et agrandie en 1816. En 1795 il fut nommé professeur à l'école des beaux-arts, et en 1816 professeur de dessin à l'École polytechnique. Il était chevalier de la Légion d'honneur du 19 frimaire an XII; le 28 février 1819. il fut créé chevalier de Saint-Michel, et nommé baron le 19 juillet de la même année. On doit au baron Regnault trois estampes à l'eau-forte assez difficiles à rencontrer, et qu'il a signées *Renaud*; c'est sous ce nom qu'il figure sur les livrets des salons de 1783 et 1785. Trois de ses tableaux font partie de la collection du Louvre, et quatre du musée de Versailles. En 1830 on mit en vente publique les tableaux, esquisses, dessins, etc., existant dans son atelier au moment de sa mort. H. H—N.

F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — De Baudicourt, *Le Peintre graveur français*. — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*. — *Archives de l'art français*. — Clément de Ris, *Les musées de province*. — *Notice sur Regnault*, en tête du *Catalogue de la vente faite après son décès*.

(1) *Réattu*, né à Arles, le 11 juin 1760, obtint en 1791 le premier prix de peinture de l'Académie, alla à Rome, avec la pension, et se fixa dans sa ville natale, où il mourut, le 7 avril 1832. Il était correspondant de l'Institut. — *Not. biogr. sur Réattu*, par J. Canonge, dans le journal *L'Art en province*.

REGNAULT DE BEAUCARON (*Jacques-Edme*), littérateur et magistrat français, né à Chaource (Champagne), en 1759, mort à Nogent-sur-Seine, le 25 septembre 1827. Il prit la carrière du barreau, mais sans succès; riche d'ailleurs, il consacrait à la poésie une grande partie de son temps, et devint l'un des principaux rédacteurs de l'*Almanach des Muses*. Vers 1782, il créa le *Journal de Nancy*, qu'il rédigea longtemps presque seul : on prétendit alors que les rédacteurs de cette feuille étaient plus nombreux que ses lecteurs. En 1788, Regnault fut admis à l'Académie des Arcades de Rome, ce qui lui attira de mordantes épigrammes de Rivarol. En 1790 il obtint une place de juge au tribunal d'Ervy, et fut député à l'Assemblée législative par les électeurs de l'Aube. Il siégea parmi les monarchistes; il défendit La Fayette, et s'opposa au décret de déportation contre les prêtres insermentés. Une fois, il fallut l'intervention de la garde nationale pour l'arracher des mains de la populace, qui déjà lui avait passé au cou la corde d'un reverbère; il ne reparut plus sous le gouvernement républicain. En 1800, il fut nommé magistrat de sûreté à Nogent-sur-Seine, et devint en 1811 président du tribunal de cette ville. La restauration le maintint dans ses fonctions, qu'il ne quitta qu'en 1819, par voie de retraite. On a de lui de nombreuses pièces de vers et *Les Fleurs*, poëme; Paris, 1818, in-12. L—Z—E.

Biographie Champenoise. — Rivarol, *Petit Almanach des grands hommes.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

REGNAULT (*Jean-Baptiste-Étienne-Benoît-Olive*), médecin français, né le 1er octobre 1759, à Niort, mort le 28 janvier 1836, à Paris. Fils d'un chirurgien, il prit d'abord le grade de maître ès arts dans l'université de Paris, suivit ensuite les cours de la faculté de médecine, et, encouragé par les conseils de Vicq-d'Azyr, il se fixa dans la capitale après avoir été reçu docteur, en 1786, à Reims. En 1789, il se rallia au parti constitutionnel, et fut président de la section de Saint-Eustache. Il était depuis un an attaché à

l'hôpital du Gros-Caillou, lorsqu'en 1792 il partit, en qualité de médecin ordinaire, pour l'armée de la Meuse. Un mandat d'arrêt ayant été lancé contre lui, il se réfugia en Hollande, puis à Hambourg, où il acheta le droit de bourgeoisie; de là il passa en Angleterre (1801), et ne rentra en France qu'à la chute de l'empire. En récompense de son dévouement aux Bourbons, il devint successivement médecin consultant du roi, médecin en chef de l'hôpital de la garde royale, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Légion d'honneur, etc. Nous citerons de lui : *Observations on pulmonary consumption*, Londres, 1802-1806, in-8°; trad. en français par l'auteur, Paris, 1802, 1805, in-8° : il y établit l'utilité du lichen d'Islande dans la phthisie, et il est l'un des premiers qui ait employé cette plante comme médicament et aliment; — *Mémoire sur l'hydrocéphale*; Paris, 1819, in-8°; — *Notice sur J.-F. Coste*; Paris, 1819, in-8°. En 1816 il a fondé le *Journal des sciences médicales*, dans lequel il a inséré un grand nombre d'articles.

Hist. littér. du Poitou, III (suppl.). — *Biogr. méd.*

REGNAULT-WARIN (*Jean-Baptiste-Joseph-Innocent-Philadelphe*), littérateur français, né le 25 décembre 1771, à Bar-le-Duc, mort le 4 novembre 1844, à Paris. Il débuta presque enfant dans la carrière des lettres, et lorsque la révolution éclata il en défendit avec chaleur les principes par différents écrits en prose et en vers. Ses liaisons avec les députés de la Gironde et sa collaboration à *La Bouche de fer*, feuille en renom de l'époque, le fixèrent quelque temps à la politique; puis il quitta subitement Paris, devint secrétaire du commandant de la place de Verdun, et fut employé à l'état-major de l'armée des Ardennes. Vers cette époque, il aurait rendu, s'il fallait l'en croire, d'importants services à quelques proscrits, ses compatriotes, et cette conduite courageuse lui aurait attiré une détention de plusieurs mois; puis il se serait enfui à l'étranger, par crainte de nouvelles persécutions, et aurait été porté sur la liste des émigrés. Cette assertion, qui n'a pour elle que le témoignage de Regnault-Warin, paraît dénuée de vraisemblance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il disparut, on ne sait pour quel motif, pendant deux ou trois années; mais dès 1796 il publiait en France de nouveaux ouvrages. Sous le consulat il se hasarda à écrire, sous le titre *Le Cimetière de la Madeleine* (1801), un roman semi-historique auquel le parti royaliste fit un succès de vogue; le livre fut saisi par la police et l'auteur mis en prison. Rendu à la liberté, grâce à l'intérêt que Joséphine prit à son sort, il renonça pour quelque temps à s'occuper de politique. Après la chute de l'empire, il se rangea du côté des libéraux, et publia, de concert avec le libraire Plancher, un grand nombre d'écrits de circonstance. Lorsqu'il mourut, il collaborait au *Temps*, journal de l'opposition. Il vivait alors depuis plusieurs années dans une maison de la rue Saint-Victor, sous le nom de *Saint-Edme*. Un jour on le trouva étendu chez lui, sur un grabat, sans chemise et donnant à peine quelques signes d'existence; transporté à l'hôpital de la Pitié, il y mourut bientôt après. Nous citerons de lui : *Éléments de la politique*; 1790, in-8°; — *La Constitution française mise à la portée de tout le monde*; Paris, 1791, 2 vol. in-12; — *Éloge de Mirabeau*; Paris, 1791, in-8°; — *Vie de Pétion*; Bar-le-Duc, 1796, in-12; — *Cours d'études encyclopédiques*; Paris, 1797, in-8°, en société avec Bajot et Lombard; — *Lille ancien et moderne*; 1803, in-12; — *Loisirs littéraires*; Paris, 1804, in-12; — *La Nouvelle France*; Paris, 1815, broch. in-8°; — *Réfutation du Rapport sur l'état de la France, par Chateaubriand*; Paris, 1815, in-8°, deux éditions; — *Esprit de Mme de Staël*; Paris, 1818, 2 vol. in-8°; — *Biographie héroïque*; Paris, 1818, in-12, formant le t. VI du *Manuel des Braves*, auquel il a travaillé pour les premiers volumes; — *Mémoires et correspondance de l'impératrice Joséphine*; Paris, 1819, 2 vol. in-8° : le prince Eugène, par une lettre du 15 janvier 1820, désavoua cet ouvrage; — *Les Carbonari, ou le Livre de sang*; Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Introduction à l'histoire de l'empire français, ou Essai sur la monarchie de Napoléon*; Paris, 1820, 1821, 2 vol. in-8°; — *Médailles biographiques*; Paris, 1823, 2 broch. in-8°; — *Mémoires pour servir à la vie du général La Fayette*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°. Regnault a remanié et continué cet ouvrage en 1831, sous le titre d'*Histoire politique et militaire de La Fayette*, dont le t. Ier seul a paru, et en 1832 sous celui d'*Histoire de La Fayette en Amérique*, in-8°; — *Esquisses contemporaines*; Paris, 1825, in-8° : pamphlet anonyme rédigé par Regnault, Lahalle et Roquefort; — *Mémoires historiques et critiques sur Talma*; Paris, 1827, in-8°. Cet auteur a écrit aussi une vingtaine de romans, parmi lesquels nous rappellerons *La Caverne de Strozzi* (1798, in-8°), *Le Cimetière de la Madeleine* (1800, 1835, 4 vol. in-12), *Les Prisonniers du Temple* (1802, 3 vol.), *Le Paquebot de Calais à Douvres* (1802, in-12), roman politique saisi par la police, *La Diligence de Bordeaux* (1804, 2 vol.), *Henri II, duc de Montmorency* (1816, in-8°), etc.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Querard, *France littér.*

***REGNAULT** (*Henri-Victor*), physicien et chimiste français, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810. M. Regnault dut vaincre plus d'une difficulté pour se livrer à l'étude des sciences. Très-jeune encore, il se trouva dans la nécessité de pourvoir lui-même à sa subsistance et à celle d'une sœur. Il vint à Paris, et y accepta courageusement un emploi dans une maison de nouveautés, dite le

Grand Condé. Loin de se laisser abattre par la fortune contraire, il travailla avec une nouvelle ardeur, et le succès couronna ses efforts. Admis en 1830 à l'École polytechnique, il en sortit en 1832 dans le service des mines. Ses fonctions le tinrent pendant quelques années éloigné de Paris. Il était professeur à Lyon, lorsqu'un beau travail de chimie organique, son *Mémoire sur l'action du chlore sur l'éther chlorhydrique*, attira l'attention du monde savant, et, en 1840, il fut appelé à remplacer Robiquet dans la section de chimie de l'Académie des sciences et nommé professeur à l'École polytechnique. L'année suivante, il obtint une chaire de physique au Collége de France. Nommé en 1847 ingénieur en chef des mines, en 1850 officier de la Légion d'honneur, M. Regnault est depuis 1854 directeur de la manufacture impériale de porcelaine de Sèvres, où il faillit en 1855 mourir des suites d'une chute. Excepté un *Cours élémentaire de chimie* (4 vol. in-12) et un abrégé du même ouvrage, tous les travaux de M. Regnault ont été publiés dans des recueils spéciaux, notamment les *Annales de chimie et de physique* et les *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*. Les plus importants forment le XXIe volume des *Mémoires de l'Académie des sciences*, sous ce titre : *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le ministre des travaux publics et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur pour déterminer les principales lois et les données numériques qui entrent dans le calcul des machines à vapeur*. Les dilatations des fluides élastiques, la mesure des températures, de la densité et de la dilatation absolue du mercure, la compressibilité des fluides élastiques et des liquides, les forces élastiques de la vapeur d'eau aux différentes températures, les chaleurs latentes de la vapeur aqueuse à saturation sous diverses pressions, la chaleur spécifique de l'eau liquide à diverses températures, y sont l'objet d'autant de chapitres où M. Regnault, reprenant les expériences de ses prédécesseurs, arrive à des résultats d'une remarquable précision : tels sont ceux qui ont rapport à la loi de Mariotte. Depuis, et dans le XXVIe volume des mêmes *Mémoires*, M. Regnault a donné une suite à ces recherches. Peut-être manque-t-il à M. Regnault cette puissance créatrice qui caractérise les hommes de génie; mais personne plus que lui n'est apte à étudier avec soin tous les détails d'une expérience rigoureuse. Habitué d'ailleurs à manier les formules de physique mathématique, il réunit toutes les qualités nécessaires pour traiter avec succès les questions délicates et minutieuses dont il aime à s'occuper. E. M.

Doc. particuliers.

REGNER *d'Oosterga* (*Cyprien*), légiste hollandais, né en 1614, en Frise, mort le 25 octobre 1687, à Utrecht. Reçu docteur en droit à Leyde, il s'y établit, et attira un grand nombre d'auditeurs à ses leçons. Appelé en 1641 à Utrecht, il y professa jusqu'à sa mort, dans l'université, dont il fut élu quatre fois recteur. C'était un homme laborieux et instruit, mais, ajoute Paquot, d'un caractère trop vif, témoin la dédicace de sa *Censura belgica*, où il remercie Dieu de lui avoir inspiré de préférer tantôt le droit romain au droit coutumier, et tantôt le droit coutumier au droit romain. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio logicæ veræ juridica;* Leyde, 1638, in-16 ;— *Censura belgica, sive novæ notæ in lib. IV Instit. Justin.*; Utrecht, 1648, in-12, et 1661, 1669, in-4° ; — *Commentaria et animadversiones ;* Utrecht, 1666, in-4°. Engagé dans des querelles avec Jacques Maëstertius et Saumaise, il a pris plusieurs fois la plume contre eux.

Burmann, *Trajectum erud.*, 283-290. — Paquot, *Mémoires*, X.

REGNESSON (*Nicolas*), dessinateur et graveur au burin, né à Reims, en 1625, mort à Paris, en 1676. Il fut le maître de son compatriote Robert Hautreuil, qui épousa l'une de ses sœurs, et le beau-père de Gérard Edelinck. C'est là son principal titre à l'attention de la postérité. On doit à Regnesson un assez grand grand nombre de portraits, intéressants au point de vue historique, gravés sur ses propres dessins et d'après P. de Champaigne, Beaubrun, Fr. Chauveau, etc. Ces ouvrages témoignent de beaucoup plus de talent que les compositions qu'il grava d'après les ouvrages des divers maîtres.

Notice sur N. Regnesson, par Max de Sutaine, extrait des *Mémoires de l'Académie de Reims*.

REGNIER (*Mathurin*), poëte satirique français, né à Chartres, le 21 décembre 1573, mort à Rouen, le 22 octobre 1613. Il était le fils aîné de Simonne Desportes, sœur du poëte Philippe Desportes, et de Jacques Regnier, *honorable homme*, et l'un des échevins de la ville. Son père, qui se trouva par la suite impliqué dans les affaires de la Ligue et frappé, *comme rebelle*, d'une imposition extraordinaire, à laquelle toutefois il parvint à échapper, avait fait bâtir sur la place des Halles, l'année même de son mariage, un jeu de paume auquel son nom resta attaché. Le *tripot Regnier* devint bien vite à la mode; il était fort suivi, et bien que le père eût probablement loué ce local à un maître tripotier après l'avoir construit, l'enfance du fils paraît s'être passée en grande partie au milieu des habitués de ce jeu de paume. On lui fit faire de bonnes études, que la vivacité de son intelligence lui rendit profitables, malgré la turbulence de son caractère. Il entendit souvent lire et admirer les vers de son oncle, et l'influence de cet exemple de famille ne tarda pas à s'exercer sur lui. Tout jeune encore, il songeait à des satires et à des chansons, dont son père, peu séduit par la fortune exceptionnelle que Desportes avait faite en cultivant la poésie, cherchait vivement à le détourner. Regnier nous a

raconté lui-même ces circonstances, dans sa quatrième satire :

> ... Bien que, jeune enfant, mon père me tansast
> Et de verges souvent mes chansons menassast,
> Me disant de despit, et bouffi de colère :
> « Badin, quitte ces vers; et que penses-tu faire?
> La Muse est inutile, et si ton oncle a sceu
> S'avancer par cet art, tu t'y verras déceu »:..
> Je ne sçay, mon ami, par quelle prescience
> Il eut de nos destins si claire connoissance;
> Mais, pour moy, je sçay bien que, sans en faire cas,
> Je mesprisois son dire et ne le croyois pas.

D'après quelques vers de cette satire, on peut conjecturer que ces avertissements du père et les premiers essais du poëte se rapportent à l'année 1583 ou 1584, vers le commencement de la Ligue. On voit que Regnier avait senti de bonne heure sa vraie vocation, et ne s'était pas mépris sur la nature et les tendances de son génie poétique. La satire, où il devait exceller, fut le genre qui lui sourit tout d'abord, et, en dépit des menaces paternelles, il continua de donner libre cours à sa verve aux dépens des bourgeois de Chartres, et particulièrement des habitués du *tripot Regnier*. Son père l'avait fait tonsurer de très-bonne heure, afin de le mettre à même de profiter quelque jour des riches bénéfices de son oncle Desportes; mais le jeune homme semblait de plus en plus prendre à tâche de contrarier les vues de cet homme prévoyant, par son indocilité, sa turbulence, son goût pour le plaisir. Après avoir achevé ses études, il fut presque aussitôt pourvu d'un canonicat, qu'il obtint par dévolu, mais dont il n'entra en possession que vingt ans après; puis, fatigué de la surveillance et des avertissements paternels, las de l'étroite existence qu'il menait dans sa ville natale, il résolut d'y échapper en s'éloignant. Ses parents eux-mêmes n'étaient pas fâchés sans doute de faire cesser par l'absence le scandale de sa conduite, et d'essayer une diversion à ses folies de jeunesse. Il s'attacha donc au cardinal de Joyeuse, qui l'emmena avec lui dans son voyage à Rome, en 1593. Les détails manquent sur ce premier séjour; mais Regnier nous a donné à sa manière quelques renseignements sur l'époque où il fut attaché au cardinal. Après avoir tracé le tableau de sa misère et de son accoutrement sordide, qui le « rendoit du peuple et des grands méprisé, » il ajoute:

> C'est donc pourquoy, si jeune abandonnant la France,
> J'allay, vif de courage et tout chaud d'espérance,
> En la cour d'un prelat, qu'avec mille dangers
> J'ay suivy, courtisan, aux pays estrangers.
> J'ay changé mon humeur, altéré ma nature,
> J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure;
> Je l'ay, sans le quitter, à toute heure suivy,
> Donnant ma liberté, je me suis asservy,...
> N'ayant d'autre intérest de dix ans ja passez,
> Sinon que sans regret je les ay despensez.
>
> (Satire II.)

Regnier avait vingt ans quand il accompagna le cardinal de Joyeuse en Italie; il approchait de la trentaine quand il en revint, après un séjour de huit années à Rome, trompé dans ses espérances, et sans avoir eu aucune part dans les faveurs de ce patron. Faut-il attribuer cet oubli, comme l'a fait l'abbé Goujet, à la vie licencieuse de Regnier, ou bien au manque de souplesse de son caractère et de son talent, peu propres à remplir les devoirs de la courtisanerie (1)? On ne le sait au juste. Quelques années après, Regnier fit à Rome un second voyage, qui ne fut pour lui guère plus fructueux que le premier, à la suite du duc de Béthune, ambassadeur de Henri IV, auquel il a adressé sa sixième satire, écrite dans cette ville. Il profita du moins de ces deux excursions en Italie pour étudier les principaux auteurs du pays, qu'il devait plus tard imiter souvent dans ses vers. Revenu en France, il vécut habituellement chez son oncle, où il entra en relation avec beaucoup de beaux esprits. Tallemant des Réaux nous a conservé le récit d'une boutade assez brutale qu'il s'y permit un jour contre un de ces poëtes qui venaient soumettre leurs ouvrages au jugement de Desportes. En 1606, Desportes mourut, et Regnier ne recueillit de son héritage qu'une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux de Cernay, un des nombreux bénéfices de son oncle. Puis, le 30 juillet 1609, d'après un document récemment découvert, et non en 1604, comme on l'avait dit jusqu'alors, il entra en possession d'un canonicat de la cathédrale de Chartres. A partir de ce moment, quoiqu'il ne pût jouir que d'une partie de ce bénéfice, parce qu'il était resté dans les ordres mineurs, l'existence de Regnier était assurée, et il put se livrer sans inquiétude à son goût pour la poésie et pour le plaisir. Résidant quelquefois à Paris, plus souvent à Chartres ou à Royaumont, abbaye de l'évêque Hurault de Chiverny, avec lequel il était en rapports assez intimes, il vécut

> ... Sans nul pensement
> Se laissant aller doucement
> A la bonne loi naturelle.

Bien qu'il fût entré à demi dans la carrière ecclésiastique, néanmoins sa conduite n'en devint pas plus régulière, et il continua à se livrer sans retenue aux plus grands excès. Il a dépeint lui-même, avec une naïveté cynique, ses goûts et ses sentiments dans les satires intitulées : *Le Goût particulier décide de tout; L'Honneur ennemi de la vie; L'amour qu'on ne peut dompter; Regnier apologiste de soy-même; La folie est générale; Ny crainte ny espérance*. Il porta une franchise et un abandon singuliers dans l'aveu de ses vices; mais tout en condamnant sévèrement ceux-ci, il faut bien tenir compte des circonstances atténuantes qu'on trouve dans son éducation première, dans la fougue de son tempérament, dans les exemples qu'il eut presque continuellement sous les yeux. Il faut lui tenir compte aussi de cette insouciance

(1) Il faut estre trop prompt, escrire à tout propos,
Perdre pour un sonnet et sommeil et repos;
Puis ma muse est trop chaste, et j'ay trop de courage
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.
(Satire III.)

d'enfant et de cette bonhomie qu'il mêlait à ses vices, enfin de cette absence de tout fiel et de toute méchanceté qui lui avait valu, comme il nous l'apprend lui-même, le nom de *bon Regnier*. En un mot, il semble avoir été tel qu'il s'est peint dans sa troisième satire, adressée au marquis de Cœuvres :

Or, quant à ton conseil qu'à la cour je m'engage,
Je n'en ay pas l'esprit non plus que le courage :
Il faut trop de sçavoir et de civilité,
Et, si j'ose en parler, trop de subtilité.
Ce n'est pas mon humeur : je suis mélancolique,
Je ne suis point entrant, ma façon est rustique ;
Et le surnom de *bon* me va-t-on reprochant
D'autant que je n'ay pas l'esprit d'estre meschant.
Et puis je ne sçaurois me forcer ni me feindre ;
Trop libre en volonté, je ne me puis contraindre,
Je ne sçaurois flatter. . . . .
Je n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie,
Je ne puis m'adonner a la cagcollerie,
Selon les accidents, les humeurs ou les jours,
Changer, comme d'habit, tous les mois de discours.
Suivant mon naturel, je hay tout artifice,
Je ne puis desguiser la vertu ni le vice ; etc.

Il ne faut pas toutefois prendre à la lettre ce que le poète dit de son peu d'esprit, même en entendant le mot dans son sens vulgaire d'esprit de saillie et de conversation. Le *bon Regnier* était fécond en reparties heureuses, en mots vifs et plaisants, et il aurait eu parfaitement, s'il l'eût voulu, l'esprit d'être méchant.

D'après les dédicaces de ses diverses poésies, on voit que Regnier eut pour protecteurs ou pour amis, outre ceux que nous avons déjà nommés, le comte de Caramain ou de Cramail, François-Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, frère de la belle Gabrielle, le poëte Bertaut, évêque de Séez, l'évêque du Mans, Charles de Beaumanoir de Lavardin, le P. Rapin, auquel il a adressé l'une de ses plus célèbres satires, et dont il a chanté la mort, ainsi que celles de Passerat, de Forquevaux, sous le nom duquel parut la première édition de *L'Espadon satirique*, en 1619, et le poëte Motin. Une ode burlesque, souvent insérée à la suite de ses œuvres, nous apprend qu'il fut en querelle avec le satirique Berthelot, dont il avait été l'ami, et nous savons aussi qu'il déclara la guerre à Malherbe, pour le punir de la grossièreté avec laquelle il avait traité les *Psaumes* de son oncle Desportes. Mais ce ne fut là sans doute que l'occasion ou le prétexte de sa satire : la vraie raison doit en être cherchée plus haut. Regnier ne pouvait comprendre en Malherbe le poète et l'écrivain, pas plus qu'il ne pouvait aimer l'homme. Il représentait une tradition opposée à la sienne, et son libre génie regimbait contre les entraves des *regratteurs de mots*. Aussi le sujet l'a-t-il heureusement inspiré, et sa neuvième satire, contre Malherbe, serait de beaucoup la meilleure de toutes si elle n'était contrebalancée dans un autre sens par la satire sur Macette. Malherbe n'osa rien répondre à cette franche et vigoureuse attaque, où la perspicacite du critique s'alliait au talent du poëte pour l'accabler. C'est la seule satire personnelle que Regnier se soit permise, car il est remarquable que, à l'inverse de Boileau et de la plupart de ses émules, il ne s'est jamais attaqué qu'en termes généraux à ses contemporains, et sans désigner personne par son nom. Jamais même il ne répondit à ses critiques et ne s'occupa de défendre ses œuvres. Regnier, étant encore à la fleur de l'âge, fut atteint de maladies cruelles, qui étaient le triste fruit de ses débauches. Peut-être avait-il rapporté d'Italie le germe du mal dont il finit par mourir. Les cyniques aveux de ses poésies ne permettent aucun doute sur son genre de vie et sur les conséquences qu'il avait eues pour sa santé. Ses souffrances et son déclin sensible eurent du moins l'heureux résultat de le porter au repentir, et dans les dernières années de son existence il chercha à expier la licence de ses vers passés en composant des poésies religieuses, et il écrivit entre autres, sous forme de stances, une espèce d'amende honorable, qui lui valut les railleries de quelques-uns de ses contemporains. D'Esternod le compara au bon larron, qui s'était repenti à son trépas quand il ne pouvait plus mal faire. Cependant la conversion de Regnier, pour avoir été tardive, ne semble pas moins avoir été sincère, et les vers qui nous en ont apporté le témoignage sont d'une inspiration assez élevée et d'un souffle assez puissant pour venir à l'appui de cette opinion. Tallemant des Réaux raconte que, voyant ses maux augmenter chaque jour, il se décida enfin à partir pour Rouen, où il se remit aux mains d'un empirique ; puis que, se croyant guéri, il voulut célébrer avec son médecin cet heureux événement en faisant une débauche de vin d'Espagne, dont il mourut au bout de huit jours, à l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, où il était logé. Il n'avait pas encore accompli sa quarantième année. Ses entrailles furent déposées dans l'église Sainte-Marie de Rouen, et son corps fut transporté dans un cercueil de plomb à l'abbaye de Royaumont : c'est là qu'il fut inhumé.

Regnier n'a pas à se plaindre de la postérité, qui l'a placé fort haut parmi nos satiriques et nos poëtes. Ses successeurs, en particulier, l'ont traité avec cette espèce de vénération qu'on a pour le premier de la race. Boileau en a souvent parlé, et, tout en lui reprochant à bon droit « le son hardi de ses rimes cyniques », il lui a rendu largement justice : « Le célèbre Regnier, écrit-il dans ses *Réflexions sur Longin*, est le poète françois qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » Dans *la Clélie*, Mlle de Scudéry le fait montrer en songe par la muse Calliope à Hésiode endormi, parmi les principaux poëtes qui doivent lui succéder. Presque tous les critiques se sont accordés à reconnaître le naturel, la naïveté, le sens, la vigueur et la verve de Regnier. Non content de le

louer, Boileau l'a imité plus d'une fois, surtout dans la satire du repas ridicule. C'est probablement à sa troisième satire que La Fontaine a emprunté sa fable du cheval et du loup. Macette a fourni plusieurs traits de sa physionomie à Tartufe. On a fait à notre poëte de nombreux emprunts de ce genre. C'est un de nos vieux écrivains que la réaction romantique de 1830 a non-seulement respectés, mais exaltés, parfois avec plus de lyrisme que d'exactitude. Alfred de Musset, entre autres, dans une étincelante poésie sur la Paresse, a tracé le portrait d'un Regnier de fantaisie, qu'on a pris un peu trop à la lettre. Il en a fait un *esprit mâle et hautain à la sobre pensée*,

Qui ploya notre langue, et dans sa cire molle
Sut pétrir et dresser la romaine hyperbole.

Il faut rabattre un peu de cet enthousiasme, si l'on veut s'en tenir à la note vraie. Regnier a de l'énergie et de la fougue, mais qui dégénèrent en grossièreté; de la promptitude et de l'élan, mais qui aboutissent à la négligence et à l'incorrection; beaucoup de beaux vers, des portraits admirables, des tirades pleines de franchise, de verve et de force, mais presque pas une pièce entièrement belle. Il a une naïveté mêlée d'une certaine finesse, une trivialité pittoresque, une familiarité vigoureuse et d'une brusquerie piquante. Il a su devenir original tout en imitant les anciens, et frapper en proverbes une foule de maximes populaires, grâce à la concision et à la *personnalité* de son style. Mais il est souvent obscur, embarrassé, pénible, languissant; il jette une lave mêlée de scories : son feu a plus de chaleur que de lumière. Quoique fort libre et fort abandonné dans la marche de ses pièces, il est toujours curieux d'expressions, de tournures et d'images nouvelles, ce qui fait en lui un singulier mélange d'abandon et de recherche. La délicatesse et les nuances lui font presque toujours défaut. Enfin, il manque de goût, parce qu'il manque de mœurs. Comme la plupart de nos vieux satiriques, Regnier s'imaginait sans doute que la licence des expressions était inséparable du genre, et il n'était que trop porté, par la nature de sa vie, à adopter facilement cette opinion : « Les auteurs et probablement le public, dit M. Viollet-Leduc, étaient alors dans la fausse persuasion, d'après des études imparfaites ou mal dirigées, que le style de la satire devait être conforme au langage supposé des satyres, divinités lascives des Grecs. » L'absence de sens moral se sent d'un bout à l'autre des œuvres de Regnier, et même quand elle ne va pas jusqu'à révolter le lecteur le moins scrupuleux, elle enlève à l'admiration qu'on éprouve pour le libre et original génie de l'écrivain cette sympathie qu'on ne peut accorder qu'au caractère de l'homme.

Les œuvres de Regnier comprennent des satires, des épîtres, des élégies, des poésies diverses, des poésies spirituelles, des épigrammes et des sonnets : le nombre de pièces rangées sous chacun de ces titres varie souvent, selon la classification adoptée par les éditeurs. On a fréquemment aussi rangé sous son nom des morceaux fort douteux, ramassés çà et là dans les recueils satirico-érotiques de la première moitié du dix-septième siècle, et presque toujours d'une obscénité dégoûtante, sans avoir d'autre raison de les lui attribuer qu'une prétendue conformité de style et de manière, ou une indication sans autorité suffisante : nous n'avons pas à nous en occuper. — Les éditions de ses œuvres sont très-nombreuses; voici la liste des principales : *Œuvres de Regnier;* Paris, Touss. de Bray, in-12, 1608; ibid., id., 1609. — Diverses éditions également, in-12, à Paris et à Rouen, en 1613, 1614, 1621, etc.; Leyde, Elsevier, 1652, in-12; Amsterdam, Et. Roger, in-12, 1712. — Les éditions données par Brossette, avec son commentaire, Amsterdam, 1729, in-12; Londres, 1730, in-4°; Londres, 1730, 2 vol. in-12; Londres, édit. de Lenglet-Dufresnoy, chez Jacob Tonson, grand in-4°, 1733; Paris, Cazin, 2 tom. in-18, 1780; Paris, stéréotypie de Didot, in-18, 1808; le même, 1812, 1819; Paris, Lequien, in-8°, 1822; Paris, Didot, in-8°, 1822, avec le Discours de M. Viollet-Leduc sur la satire; Paris, Desoër, 2 vol. in-16, 1823; Paris, Jannet (*Biblioth. elzevirienne*), in-16, 1853, reproduisant l'édition de M. Viollet-Leduc, de 1822; Paris, Delahays, édit. de M. P. Poitevin, in-12, 1860. Enfin M. Ed. de Barthélemy vient de donner chez Poulet-Malassis (1862, in-12) une nouvelle édition, « augmentée de trente-deux pièces inédites, » qu'il a trouvées dans le mss. coté 4725 du supplément français à la Biblioth. impér., où elles sont rangées sous une note qui les indique comme de Regnier. Cette indication ne paraît pas tout à fait suffisante pour garantir l'authenticité de toutes ces pièces, dont plusieurs, défigurées par de grossières fautes de versification, qui proviennent peut-être simplement du copiste, sont complétement indignes de Regnier, et dont les meilleures ne peuvent rien ajouter à sa gloire. Nous ne pouvons donc les accepter en bloc, malgré les particularités qui semblent militer pour quelques-unes d'entre elles.

Victor FOURNEL.

Baillet, *Jugem. des sçavants*, t. VII, 1re partie, p. 187. — Titon du Tillet, *Parnasse françois*. — Moreri. — Niceron, *Hommes illustres*, t. V. — Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XIV. — G. Colletet, *Vies des poëtes françois*, mss. de la biblioth. du Louvre, *notice* inachevée. — Bosteau, *Sentiments sur quelques livres qu'il a lus*, mss. de la bibl. Sainte-Geneviève. — *Notices* de Brossette, Viollet-Leduc, de MM. P. Poitevin et Ed. de Barthélemy, en tête de leurs éditions. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie fr. au seizième siècle*. — Demogeot, *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle, avant Corneille*, p. 196 et suiv. — Luc Merlet, *Notice sur Regnier*, dans *Le Beauceron* de 1857.

REGNIER (*Jacques*), poëte latin, fils d'un avocat de Beaune, né dans cette ville, le 6 janvier 1589, y mourut, le 16 juin 1653, dans l'indigence et même à l'hôpital, au dire de quelques-uns. Il fut d'abord précepteur de jeunes gens de

qualité, puis correcteur d'imprimerie; enfin il étudia la médecine, et reçut le bonnet de docteur à l'âge de trente-cinq ans. Il ne nous reste de lui que le livre suivant, qu'il avait composé pour faire diversion au chagrin qu'il ressentait de la perte prématurée d'une fille chérie : *Apologia Phædri*; Dijon, 1643, in-12. Philibert de la Mare a parlé avec éloge de ce recueil, qui renferme cent fables; Moreau de Mautour en a traduit trente, et les a fait imprimer sous le titre de *Fables nouvelles, en vers* (Paris, 1685).

J.-P.-A. J.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Gandelot, *Hist. de la ville de Beaune*. — Étienne Sainte-Marie, *Dissertation sur les médecins poëtes*.

REGNIER (*Edme*), habile mécanicien français, né à Sémur-en-Auxois, le 15 juin 1751, mort à Paris, le 10 juin 1825. La mort de son père, qui laissait une veuve avec onze enfants en bas âge, dont il était l'aîné, le força de quitter le collége de Semur pour entrer en apprentissage à Dijon chez un arquebusier. C'est en exerçant cette profession dans la petite ville de Semur qu'il nourrit sa mère, pourvut à l'établissement de ses frères et sœurs, éleva et fit instruire avec soin ses cinq enfants, et qu'il mérita par son habileté dans la mécanique et par son génie inventif les brevets de « mécanicien de la province de Bourgogne et de monseigneur le duc de Chartres ». Ce dernier titre lui fut conféré en 1784, à l'occasion d'un appareil qu'il avait inventé pour filer et câbler des cordes de fer presque aussi souples que certaines cordes en chanvre et pour les avoir employées le premier à la confection des conducteurs de paratonnerre. Lors de la révolution, Regnier, forcé de quitter sa ville natale, se rendit à Paris, où, sur la recommandation de son compatriote Carnot, le comité de salut public le nomma membre de l'administration générale des armes portatives, qui en faisant fabriquer à Paris mille fusils par jour seconda puissamment ce comité dans la défense de la république. On doit à Regnier la fondation du musée d'Artillerie, dont il fut le premier et le véritable conservateur, car il empêcha la dispersion de ce précieux dépôt pendant les invasions de 1814 et de 1815. Parmi ses inventions nombreuses, nous mentionnerons : *Dynamomètres* servant à mesurer les forces des hommes et des animaux, celles des exercices gymnastiques; la force des pompes à feu, etc. Regnier construisit son premier dynamomètre à la demande de Buffon et de Guéneau de Montbelliard, qui avaient reconnu, pour les recherches qu'ils se proposaient de faire sur la force musculaire, l'imperfection des instruments analogues, précédemment imaginés par G. Graham, Desaguliers et Leroy; — *Méridiens* de diverses espèces à sonnerie, à canon, à musique d'horlogerie. En 1783 il présenta au roi Louis XVI un modèle de celui qu'il avait établi dans sa ville natale; — *Reumomètres* pour évaluer la force du courant des rivières; — *Anémomètre* qui indiquait la direction et l'intensité du vent dans les appartements; — *Platines de fusil* à bassinet de sûreté; — *Éprouvettes hydrostatiques*, pour estimer la force des poudres de guerre et de chasse; — *Blémomètres*, réglant le degré de force convenable aux ressorts de platine des fusils; — *Fauteuils-portoirs*, à l'usage des malades; — *Échelle à incendie* s'allongeant à volonté : elle obtint un prix de l'Institut; — *Thermomètres* destinés à déterminer la chaleur des couches dans les jardins et la température des cuves en fermentation; — *Sécateurs*, pour la taille des arbres; — *Cueille-fruits*, propres à détacher les fruits des arbres à plein-vent sans l'emploi d'échelle; — *Pinces* pour pratiquer l'incision annulaire de la vigne dans le but d'empêcher la *coulure*; — *Bagues et bracelets* d'acier aimanté, employés avec succès, dit-on, contre les maux de tête, etc. La nouvelle faveur que reprend actuellement l'électricité comme agent thérapeutique donnerait le mérite de la nouveauté aux bracelets de Regnier, s'ils n'étaient pas eux-mêmes une imitation des croix et des colliers aimantés de l'abbé Lenoble et des anneaux magnétiques de Mesmer.

Regnier était de la plupart des commissions formées dans le sein de la société d'encouragement pour l'examen des inventions nouvelles, sur lesquelles il a fait un grand nombre de rapports, qui sont imprimés dans le bulletin de cette société. Ses écrits imprimés sont : *Description et usage d'un nouveau méridien à canon*; Paris, 1798, in-4°; ibidem, 1809, dans la bibliothèque physico-économique; — *Mémoire explicatif du Dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen Regnier*; 1798, in-4°; idem, dans le *Journal de l'École polytechnique*, t. II, 1798.

J.-P.-Abel Jeandet (de Verdun).

L'Esprit des Journaux, juillet 1784. — *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'indust. nationale*. — *Annuaires de la Côte-d'Or*, par Girault, années 1822-1823. — *Nécrologe de 1825*. — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne*, t. III, 1861.

REGNIER (*Jean-Baptiste*), médecin français, fils du précédent, né à Semur-en-Auxois (Côte-d'Or), servit comme chirurgien militaire à l'armée du Rhin, fut interne de l'hôpital Saint-Louis à Paris, où il acheva ses études médicales, en 1807. Il devint médecin des hospices de Coulommiers, médecin des épidémies et directeur des vaccinations de l'arrondissement de cette ville, où il exerça la médecine pendant longtemps. On a de lui : *Considérations sur la force musculaire*, suivies de la description et de l'exposition chalcographique d'un nouvel instrument pour mesurer cette force; Paris, Didot, 1807, in-4° : c'est sa dissertation inaugurale; elle a pour sujet les diverses applications que l'on pourrait faire en médecine du dynamomètre inventé par son père; — *De la Pustule maligne*, ou nouvel exposé des phénomènes observés pendant son cours, suivi d'un traitement antiphlogistique plus approprié à sa véritable na-

louer, Boileau l'a imité plus d'une fois, surtout dans la satire du repas ridicule. C'est probablement à sa troisième satire que La Fontaine a emprunté sa fable du cheval et du loup. Macette a fourni plusieurs traits de sa physionomie à Tartufe. On a fait à notre poëte de nombreux emprunts de ce genre. C'est un de nos vieux écrivains que la réaction romantique de 1830 a non-seulement respectés, mais exaltés, parfois avec plus de lyrisme que d'exactitude. Alfred de Musset, entre autres, dans une étincelante poésie sur la Paresse, a tracé le portrait d'un Regnier de fantaisie, qu'on a pris un peu trop à la lettre. Il en a fait un *esprit mâle et hautain à la sobre pensée*,

> Qui ploya notre langue, et dans sa cire molle
> Sut pétrir et dresser la romaine hyperbole.

Il faut rabattre un peu de cet enthousiasme, si l'on veut s'en tenir à la note vraie. Regnier a de l'énergie et de la fougue, mais qui dégénèrent en grossièreté; de la promptitude et de l'élan, mais qui aboutissent à la négligence et à l'incorrection; beaucoup de beaux vers, des portraits admirables, des tirades pleines de franchise, de verve et de force, mais presque pas une pièce entièrement belle. Il a une naïveté mêlée d'une certaine finesse, une trivialité pittoresque, une familiarité vigoureuse et d'une brusquerie piquante. Il a su devenir original tout en imitant les anciens, et frapper en proverbes une foule de maximes populaires, grâce à la concision et à la *personnalité* de son style. Mais il est souvent obscur, embarrassé, pénible, languissant; il jette une lave mêlée de scories : son feu a plus de chaleur que de lumière. Quoique fort libre et fort abandonné dans la marche de ses pièces, il est toujours curieux d'expressions, de tournures et d'images nouvelles, ce qui fait en lui un singulier mélange d'abandon et de recherche. La délicatesse et les nuances lui font presque toujours défaut. Enfin, il manque de goût, parce qu'il manque de mœurs. Comme la plupart de nos vieux satiriques, Regnier s'imaginait sans doute que la licence des expressions était inséparable du genre, et il n'était que trop porté, par la nature de sa vie, à adopter facilement cette opinion : « Les auteurs et probablement le public, dit M. Viollet-Leduc, étaient alors dans la fausse persuasion, d'après des études imparfaites ou mal dirigées, que le style de la satire devait être conforme au langage supposé des satyres, divinités lascives des Grecs. » L'absence de sens moral se sent d'un bout à l'autre des œuvres de Regnier, et même quand elle ne va pas jusqu'à révolter le lecteur le moins scrupuleux, elle enlève à l'admiration qu'on éprouve pour le libre et original génie de l'écrivain cette sympathie qu'on ne peut accorder qu'au caractère de l'homme.

Les œuvres de Regnier comprennent des satires, des épîtres, des élégies, des poésies diverses, des poésies spirituelles, des épigrammes et des sonnets : le nombre de pièces rangées sous chacun de ces titres varie souvent, selon la classification adoptée par les éditeurs. On a fréquemment aussi rangé sous son nom des morceaux fort douteux, ramassés çà et là dans les recueils satirico-érotiques de la première moitié du dix-septième siècle, et presque toujours d'une obscénité dégoûtante, sans avoir d'autre raison de les lui attribuer qu'une prétendue conformité de style et de manière, ou une indication sans autorité suffisante : nous n'avons pas à nous en occuper. — Les éditions de ses œuvres sont très-nombreuses; voici la liste des principales : *Œuvres de Regnier;* Paris, Touss. de Bray, in-12, 1608; ibid., id., 1609. — Diverses éditions également, in-12, à Paris et à Rouen, en 1613, 1614, 1621, etc.; Leyde, Elsevier, 1652, in-12; Amsterdam, Et. Roger, in-12, 1712. — Les éditions données par Brossette, avec son commentaire, Amsterdam, 1729, in-12; Londres, 1730, in-4°; Londres, 1730, 2 vol. in-12; Londres, édit. de Lenglet-Dufresnoy, chez Jacob Tonson, grand in-4°, 1733; Paris, Cazin, 2 tom. in-18, 1780; Paris, stéréotypie de Didot, in-18, 1808; le même, 1812, 1819; Paris, Lequien, in-8°, 1822; Paris, Didot, in-8°, 1822, avec le Discours de M. Viollet-Leduc sur la satire; Paris, Desoër, 2 vol. in-16, 1823; Paris, Jannet (*Biblioth. elzevirienne*), in-16, 1853, reproduisant l'édition de M. Viollet-Leduc, de 1822; Paris, Delahays, édit. de M. P. Poitevin, in-12, 1860. Enfin M. Ed. de Barthélemy vient de donner chez Poulet-Malassis (1862, in-12) une nouvelle édition, « augmentée de trente-deux pièces inédites, » qu'il a trouvées dans le mss. coté 4725 du supplément français à la Biblioth. impér., où elles sont rangées sous une note qui les indique comme de Regnier. Cette indication ne paraît pas tout à fait suffisante pour garantir l'authenticité de toutes ces pièces, dont plusieurs, défigurées par de grossières fautes de versification, qui proviennent peut-être simplement du copiste, sont complétement indignes de Regnier, et dont les meilleures ne peuvent rien ajouter à sa gloire. Nous ne pouvons donc les accepter en bloc, malgré les particularités qui semblent militer pour quelques-unes d'entre elles.

Victor FOURNEL.

Baillet, *Jugem. des sçavants*, t. VII, 1re partie, p. 187. — Titon du Tillet, *Parnasse françois*. — Moréri. — Niceron, *Hommes illustres*, t. V. — Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XIV. — G. Colletet, *Vies des poëtes françois*, mss. de la biblioth. du Louvre, *notice* inachevée. — Bosteau, *Sentiments sur quelques livres qu'il a lus*, mss. de la bibl. Sainte-Geneviève. — *Notices* de Brossette, Viollet-Leduc, de MM. P. Poitevin et Ed. de Barthélemy, en tête de leurs éditions. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie fr. au seizième siècle*. — Demogeot, *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle, avant Corneille*, p. 195 et suiv. — Luc Merlet, *Notice sur Regnier*, dans *Le Beauceron* de 1857.

REGNIER (*Jacques*), poëte latin, fils d'un avocat de Beaune, né dans cette ville, le 6 janvier 1589, y mourut, le 16 juin 1653, dans l'indigence et même à l'hôpital, au dire de quelques-uns. Il fut d'abord précepteur de jeunes gens de

qualité, puis correcteur d'imprimerie; enfin il étudia la médecine, et reçut le bonnet de docteur à l'âge de trente-cinq ans. Il ne nous reste de lui que le livre suivant, qu'il avait composé pour faire diversion au chagrin qu'il ressentait de la perte prématurée d'une fille chérie : *Apologia Phædri*; Dijon, 1643, in-12. Philibert de la Mare a parlé avec éloge de ce recueil, qui renferme cent fables; Moreau de Mantour en a traduit trente, et les a fait imprimer sous le titre de *Fables nouvelles, en vers* (Paris, 1685).

J.-P.-A. J.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Gandelot, *Hist. de la ville de Beaune*. — Étienne Sainte-Marie, *Dissertation sur les médecins poëtes*.

REGNIER (*Edme*), habile mécanicien français, né à Sémur-en-Auxois, le 15 juin 1751, mort à Paris, le 10 juin 1825. La mort de son père, qui laissait une veuve avec onze enfants en bas âge, dont il était l'aîné, le força de quitter le collége de Semur pour entrer en apprentissage à Dijon chez un arquebusier. C'est en exerçant cette profession dans la petite ville de Semur qu'il nourrit sa mère, pourvut à l'établissement de ses frères et sœurs, éleva et fit instruire avec soin ses cinq enfants, et qu'il mérita par son habileté dans la mécanique et par son génie inventif les brevets de « mécanicien de la province de Bourgogne et de monseigneur le duc de Chartres ». Ce dernier titre lui fut conféré en 1784, à l'occasion d'un appareil qu'il avait inventé pour filer et câbler des cordes de fer presque aussi souples que certaines cordes en chanvre et pour les avoir employées le premier à la confection des conducteurs de paratonnerre. Lors de la révolution, Regnier, forcé de quitter sa ville natale, se rendit à Paris, où, sur la recommandation de son compatriote Carnot, le comité de salut public le nomma membre de l'administration générale des armes portatives, qui en faisant fabriquer à Paris mille fusils par jour seconda puissamment ce comité dans la défense de la république. On doit à Regnier la fondation du musée d'Artillerie, dont il fut le premier et le véritable conservateur, car il empêcha la dispersion de ce précieux dépôt pendant les invasions de 1814 et de 1815. Parmi ses inventions nombreuses, nous mentionnerons : *Dynamomètres* servant à mesurer les forces des hommes et des animaux, celles des exercices gymnastiques; la force des pompes à feu, etc. Regnier construisit son premier dynamomètre à la demande de Buffon et de Guéneau de Montbelliard, qui avaient reconnu, pour les recherches qu'ils se proposaient de faire sur la force musculaire, l'imperfection des instruments analogues, précédemment imaginés par G. Graham, Desaguliers et Leroy; — *Méridiens* de diverses espèces à sonnerie, à canon, à musique d'horlogerie. En 1783 il présenta au roi Louis XVI un modele de celui qu'il avait établi dans sa ville natale; — *Reumomètres* pour évaluer la force du courant des rivières; — *Anémomètre* qui indiquait la direction et l'intensité du vent dans les appartements; — *Platines de fusil* à bassinet de sûreté; — *Éprouvettes hydrostatiques*, pour estimer la force des poudres de guerre et de chasse; — *Blémomètres*, réglant le degré de force convenable aux ressorts de platine des fusils; — *Fauteuils-portoirs*, à l'usage des malades; — *Échelle à incendie* s'allongeant à volonté : elle obtint un prix de l'Institut; — *Thermomètres* destinés à déterminer la chaleur des couches dans les jardins et la température des cuves en fermentation; — *Sécateurs*, pour la taille des arbres; — *Cueille-fruits*, propres à détacher les fruits des arbres à plein-vent sans l'emploi d'échelle; — *Pinces* pour pratiquer l'incision annulaire de la vigne dans le but d'empêcher la *coulure*; — *Bagues et bracelets* d'acier aimanté, employés avec succès, dit-on, contre les maux de tête, etc. La nouvelle faveur que reprend actuellement l'électricité comme agent thérapeutique donnerait le mérite de la nouveauté aux bracelets de Regnier, s'ils n'étaient pas eux-mêmes une imitation des croix et des colliers aimantés de l'abbé Lenoble et des anneaux magnétiques de Mesmer.

Regnier était de la plupart des commissions formées dans le sein de la société d'encouragement pour l'examen des inventions nouvelles, sur lesquelles il a fait un grand nombre de rapports, qui sont imprimés dans le bulletin de cette société. Ses écrits imprimés sont : *Description et usage d'un nouveau méridien à canon*; Paris, 1798, in-4°; ibidem, 1809, dans la bibliothèque physico-économique; — *Mémoire explicatif du Dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen Regnier*; 1798, in-4°; idem, dans le *Journal de l'École polytechnique*, t. II, 1798. J.-P.-Abel Jeandet (de Verdun).

L'Esprit des Journaux, juillet 1784. — *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'indust. nationale*. — *Annuaires de la Côte-d'Or*, par Girault, années 1822-1823. — *Nécrologe de 1825*. — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne*, t. III, 1861.

REGNIER (*Jean-Baptiste*), médecin français, fils du précédent, né à Semur-en-Auxois (Côte-d'Or), servit comme chirurgien militaire à l'armée du Rhin, fut interne de l'hôpital Saint-Louis à Paris, où il acheva ses études médicales, en 1807. Il devint médecin des hospices de Coulommiers, médecin des épidémies et directeur des vaccinations de l'arrondissement de cette ville, où il exerça la médecine pendant longtemps. On a de lui : *Considérations sur la force musculaire*, suivies de la description et de l'exposition chalcographique d'un nouvel instrument pour mesurer cette force; Paris, Didot, 1807, in-4° : c'est sa dissertation inaugurale; elle a pour sujet les diverses applications que l'on pourrait faire en médecine du dynamomètre inventé par son père; — *De la Pustule maligne*, ou nouvel exposé des phénomènes observés pendant son cours, suivi d'un traitement antiphlogistique plus approprié à sa véritable na-

ture, etc.; Paris, Méquignon l'aîné père, 1829, in-8°. J.-P.-A. J. (de V.).

Documents particuliers.

REGNIER-DESMARAIS (*François-Séraphin*), littérateur et grammairien français, né le 13 août 1632, à Paris, où il est mort, le 6 septembre 1713. « Puisqu'on souhaite d'être informé de ce que je suis et de ce que j'ai fait depuis que je suis au monde, écrivait-il en 1712 aux académiciens de la Crusca, ses confrères, je vais essayer d'en rendre compte en homme qui n'a jamais cherché ni à se cacher ni à se montrer. » On peut ajouter, avec D'Alembert, qu'il s'est acquitté de cette tâche avec une simplicité naïve et un air de vérité qui paraît très-digne d'éloges. Il était le sixième des onze enfants de Jean de Regnier, seigneur des Marets, d'une bonne famille de la Saintonge. « Quant aux seigneuries appartenantes à mon père, il ne m'en est demeuré que le surnom de des Marets que, sans y prendre garde, j'ai toujours écrit *Desmarais*. » Par une distraction non moins singulière, il retrancha le *de* du nom de Regnier, « sans savoir pourquoi ». Après avoir fait ses humanités à Nanterre, chez les chanoines de Sainte-Geneviève, dont son oncle maternel, Charles Faure, était alors général, il passa deux ans au collége de Montaigu, où il se délassa des aridités de la scolastique en traduisant en vers burlesques *La Batrachomyomachie* d'Homère. Au sortir de ses études il s'attacha au comte de Lillebonne, puis au duc de Bournonville, fit différents voyages à leur suite, et employa ses moments de loisir à apprendre, avec le seul secours des livres, l'italien et l'espagnol. En 1662 il accompagna à Rome le duc de Créqui (1) en qualité de secrétaire d'ambassade, fut chargé de la correspondance italienne, et prit une grande part a la négociation de l'affaire des Corses (*voy.* CRÉQUI). De retour en France, il continua de cultiver la langue italienne, et il s'y rendit même si habile, qu'il composa une *canzone*, que l'abbé Strozzi, à qui il l'envoya, fit passer pour une pièce nouvellement découverte de Pétrarque. Cette innocente supercherie lui procura une place dans l'académie de la Crusca (1667). Il avait trente-six ans lorsqu'un caprice de Louis XIV l'engagea, un peu malgré lui, dans l'etat ecclésiastique. Il demandait une pension en recompense de ses services : le roi fit payer par l'Église les dettes de l'État et lui donna le prieuré de Grandmont, près Chinon (1668). Au reste, l'abbé Regnier justifia le choix du prince par la conduite la plus régulière. En 1670 il remplaça Cureau de La Chambre dans l'Académie; il n'avait encore rien écrit en français, « mais, suivant la remarque de D'Alembert, la connaissance qu'il avait des langues savantes fit juger qu'il serait tres-utile à la composition du *Dictionnaire* dont la compagnie était alors occupée ». Il répondit si bien aux espérances de ses confrères qu'après la mort de Mézerai, il fut jugé plus propre que personne à tenir la place de secrétaire perpétuel (1684). Ce fut en cette qualité qu'il dressa tous les mémoires qui parurent au nom de l'Académie dans le procès qu'elle avait intenté à Furetière (*voy.* ce nom). Après la publication du *Dictionnaire*, dont il était un des principaux auteurs, il fut chargé de rédiger une *Grammaire*, qui devait former avec le précédent ouvrage un cours complet de langue française. Ses travaux ou ses discussions littéraires ne sont pas les seuls accidents de sa vie. En 1678 il reçut du roi l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. En 1680, ayant suivi à Munich le duc de Créqui, son protecteur, qui allait demander la main d'une princesse de Bavière pour le dauphin, il fit une telle diligence qu'il se rompit une côte en courant la poste; il n'en continua pas moins sa route, et repartit de Munich pour apporter en cinq jours à Versailles le contrat de mariage. Enfin, en 1705 il se rendit à Vitré, et fut invité à siéger parmi les abbés dans l'assemblée des états de Bretagne; il y tomba malade, revint à Paris en fort mauvais état, et après avoir été près de trois mois en danger il guérit par le seul secours de la nature. Il était en effet de ceux qui n'honorent pas la médecine de leur confiance et qui seuls se contentent d'opposer à la douleur la patience et le repos. « Je n'appelai point de médecin, dit-il, ni ne pris point de médecine, parce que je suis persuadé qu'il n'y en a point qui ne prenne sur celui qui les prend. » Regnier mourut octogénaire. Segrais l'accuse d'avoir été aigre et vétilleux; Furetière dit qu'on l'avait surnommé l'abbé *Pertinax*, à cause de son entêtement à disputer et de sa manie puérile de prétendre toujours avoir raison. Dans une occasion où il ne voulait rien céder à un de ses confrères, une femme d'esprit, lasse de cet inutile debat, s'écria : « Eh! messieurs, convenez de quelque chose, fût-ce d'une sottise! » En revanche, ses ennemis mêmes reconnaissaient en lui un attachement sincère, une probité à toute épreuve et un amour du vrai porté jusqu'au scrupule. Plutôt que de descendre à un mensonge en faveur d'un homme puissant, il fit cette belle réponse : « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi. » On a de Regnier-Desmarais : *Description du monument érigé à la gloire du roi par le marechal de la Feuillade;* Paris, 1686, in-4° : il en composa toutes les inscriptions, excepté celle *Viro immortali ;* — *Traité de la Grammaire françoise;* Paris, 1705, in-4°, et 1706, in-12; Amsterdam, 1707, in-12 : il y employa, comme il le dit dans sa preface, « tout ce qu'il avait pu acquérir de lumières par cinquante ans de réflexions sur notre langue, par quelque connoissance des langues voisines, et par trente-quatre d'assiduité dans les

(1) Dans la suite il demeura dans l'hôtel de Créqui jusqu'à la mort de ce seigneur, en 1687.

assemblées de l'Académie, où il avoit presque toujours tenu la plume ». Si cet ouvrage n'est pas aussi philosophique que celui de Port-Royal, il contient au moins, relativement à la langue française, des discussions importantes et utiles. Il ne comprend que des objets de la grammaire, le détail des parties de l'*oraison* ou du discours; la syntaxe devait être traitée à part. Le P. Buffier en fit une critique assez maligne dans les *Mémoires de Trévoux*, et l'académicien y répondit par des *Remarques* (1706, in-4°) assez vives, souvent solides, mais où, suivant la pente de son caractère, il s'obstinait à tout défendre. Au reste il était fort exclusif dans ses jugements, et il accusait par exemple le P. Bouhours de ne pas savoir la langue française. Une des parties les plus intéressantes de la *Grammaire* de Regnier est celle qui concerne l'orthographe; — *Histoire des démêlés de la cour de France avec celle de Rome au sujet de l'affaire des Corses*; Paris, 1707, in-4° : écrite d'après les pièces originales, elle se recommande par l'exactitude des faits; le style, quoique pur et correct, manque de sel et de mouvement; — *Poésies françoises, italiennes, espagnoles et latines*; Lyon, 1707-1708, 2 vol. in-12; les *Poésies françoises* ont été réimprimées à La Haye, 1716, 2 vol. in-12, et à Amsterdam (Paris), 1753, 2 vol. in-12 : ces dernières sont fort médiocres, et c'est à peine si l'on en peut citer deux ou trois écrites d'un style naturel. « Mais, dit D'Alembert, il était condamné à n'être pas heureux comme poete, car l'accueil général que sa traduction de la scène du *Pastor fido* avait reçu nuisit aux vues d'avancement qu'il avait formées : il eût obtenu les honneurs de l'épiscopat sans les scrupules que cette traduction donna au roi. » Il y avait une autre cause à cette disgrâce de l'abbé Regnier : on lui attribuait une pièce de vers dont le sujet était très-impie, fort répandue dans le public, et qui n'était pas de lui. Il a écrit quelques traductions : *Pratique de la perfection chretienne* (Paris, 1676, 3 vol. in-4°, et 1716, 4 vol. in-8°), de l'espagnol du P. Rodriguez; *La Poesie d'Anacréonte, in verso toscano* (Paris, 1693, in-8°), réimprimé en 1695, à Florence, avec deux autres versions de ce poete, par Corsini et Salvini; *Le premier livre de l'Iliade, en vers* (Paris, 1700, in-8°), précédé d'une dissertation contre les détracteurs d'Homère; *La Divination* (Paris, 1720, in-12) et *Entretiens sur les biens et les maux* (Paris, 1721, in-12), de Cicéron. Il avait rédigé pour la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* la *preface* et l'*épître dédicatoire* au roi; mais par suite d'une cabale on lui préféra le travail écrit en commun par Perrault, Charpentier et autres. La *Preface* de Regnier a été insérée dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles* (La Haye, 1694, I, 627-28), et ses *Notes critiques* sur l'*Epître* de Perrault et Charpentier se trouvent à la fin de l'*Éloge de Regnier* par D'Alembert. Cet écrivain a laissé en manuscrit une version italienne des *Quatrains* de Pibrac, un poëme en quatre chants sur *le Règne de Louis XIV*, dont ce prince défendit la publication, à cause des passages désobligeants qui s'y trouvaient pour les nations avec lesquelles il était en paix, et un recueil de *lettres* adressées à Magalotti et à ses amis d'Italie, en 2 vol. in-fol. P. L.

Mémoires de la vie de l'abbé Regnier-Desmarais, écrits par lui-même, dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. I. — Niceron, *Mémoires*, V. — D'Olivet, *Hist. de l'Académie françoise*. — D'Alembert, *Hist. des membres de l'Académie française*, III, 281-299.

RÉGNIER (*Claude-Ambroise*), duc DE MASSA, homme d'État français, né à Blamont (Meurthe), le 6 avril 1736, mort à Paris, le 24 juin 1814. L'un des avocats les plus distingués de Nancy, il se prononça pour les principes de la révolution avec une chaleur qui lui valut d'être élu député du tiers état aux états généraux. Le 7 avril 1790, il parut pour la première fois à la tribune de l'Assemblée constituante, où il s'éleva contre l'institution des jurés en matière civile, qu'il fit rejeter ainsi que le projet relatif à l'ambulance des juges d'appel. Le 28 août, il proposa un décret d'accusation contre le vicomte de Mirabeau, qui avait enlevé les cravates et les enseignes de son régiment, et à l'époque de l'insurrection de Nancy il défendit la municipalité de cette ville contre les attaques des jacobins, et approuva la conduite du marquis de Bouillé. Le 22 juin 1791, il fut envoyé avec le titre de commissaire dans les départements des Vosges, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, pour y prévenir ou faire cesser les troubles auxquels pouvait donner lieu la fuite de Louis XVI. Regnier, qui, quoique modéré, siégeait au côté gauche à la Constituante, parvint à se faire oublier pendant l'Assemblée législative et la Convention, et ne reparut sur la scène politique qu'après le neuf thermidor. Nommé en septembre 1795 membre du Conseil des anciens par son département, il s'opposa vigoureusement (19 décembre) à l'admission de Jean-Jacques Aymé, et, tour à tour secrétaire puis président du Conseil (février 1796), il se prononça contre le retour des prêtres exilés ou déportés. Il ne prit aucune part aux événements du 18 fructidor (4 septembre 1797). Il repoussa la proposition de Boulay de la Meurthe (1797) tendant à expulser de France les nobles qui n'auraient point donné de gages à la révolution. Réélu au même Conseil en 1799, il appuya Courtois demandant la fermeture du club du Manége, et convaincu que le Directoire ne pouvait assurer ni le repos ni la grandeur du pays, il prêta activement les mains au coup d'État du 18 brumaire, et fut un de ceux qui la veille se réunirent chez Lemercier, président du Conseil des anciens, pour préparer le succès de cette conspiration. Regnier, après avoir prononcé un discours sur les dangers dont le

Corps législatif était entouré, présenta le décret qui transférait les deux Conseils à Saint-Cloud. Après cette journée, il fut élu président de la commission législative intermédiaire du Conseil des anciens. Membre du conseil d'État, à son organisation, il fut d'abord chargé des détails des domaines nationaux, et devint ensuite l'un des rédacteurs du Code civil. Dans la discussion de ce magnifique travail législatif, il se fit remarquer par son talent de jurisconsulte, par sa parole incisive et par cette puissance de logique qui l'avaient placé au premier rang dans le Conseil des anciens. Bonaparte n'oublia pas les services que lui avait rendus Regnier : le 14 septembre 1802, il le nomma grand-juge, ministre de la justice, en réunissant momentanément alors entre ses mains les attributions du ministère de la police, que Fouché reprit le 10 juillet 1804, après la découverte de la conspiration de Georges Cadoudal et l'arrestation de Pichegru, contre lesquels Regnier avait dirigé toutes les poursuites. Nommé grand officier de la Légion d'honneur (14 juin 1804), il obtint le grand cordon de l'ordre (2 février 1805) et le titre de duc de Massa (15 août 1809). Le département de la Meurthe le porta (24 janvier 1811) candidat au sénat conservateur. Regnier quitta le portefeuille de la justice (19 novembre 1813), et reçut en échange le titre de ministre d'État et de président du corps législatif, quoiqu'il ne fît point partie de cette assemblée : un sénatus-consulte venait de lui enlever le droit de présenter sa candidature à la présidence, choisie dans son sein. Cet acte et les motifs énoncés pour le justifier blessèrent vivement le corps législatif, déja mécontent de la marche des affaires. Regnier y fut assez froidement accueilli, et dans les discussions qui eurent lieu au sujet des communications faites par le gouvernement, on prétend que l'un des membres de la commission chargée de les examiner (Flaugergues), interrompu par le duc de Massa en ces termes : « Ce langage est inconstitutionnel », lui répondit : « Il n'y a ici d'inconstitutionnel que votre présence. » Après la première abdication, Regnier écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire pour savoir s'il était encore président du Corps législatif. Il ne reçut point de réponse ; mais la chute de son maître et ses disgrâces personnelles minèrent probablement la santé de Regnier, car il mourut deux mois et demi après.

Son fils Regnier (*Nicolas-François-Sylvestre*), duc de Massa, qui porta d'abord le titre de *comte de Gronau*, né à Nancy, le 31 décembre 1783, suivit la carrière administrative. Auditeur au conseil d'État, il fut sous-préfet à Salins, préfet de l'Oise (30 septembre 1813), préfet du Cher (14 juillet 1815), et se démit de ces fonctions lorsqu'il fut nommé pair de France, le 10 juillet 1816. Il continua de siéger au Luxembourg sous le règne de Louis-Philippe, devint commandeur de la Légion d'honneur le 30 avril 1836, et mourut le 20 avril 1851. Il était gendre du maréchal Macdonald. H. F—T.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. II. — *Moniteur univ.*, 1789-1814. — De Courcelles, *Hist. des Pairs de France.*

REGNIER-DESTOURBET (*Hippolyte-François*), littérateur français, né en 1804, à Langres, mort le 23 septembre 1832, à Paris. Élevé dans les principes de la religion, il songea pendant quelque temps à embrasser l'état ecclésiastique ; il étudia le droit à Paris, fut reçu avocat, et il venait d'être nommé juge auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne lorsqu'il donna sa démission en apprenant la révolution de juillet 1830. Il mourut à vingt-huit ans, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Après avoir débuté en 1827, par une brochure anonyme intitulée *Renaud de Montlosier accusateur, ou les Jésuites et le parti jaloux*, où il tentait de justifier ces derniers des reproches dont ils étaient l'objet, il publia : *Histoire du clergé de France pendant la révolution, par R.*; Paris, 1828-1829, 3 vol. in-12 ; — *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*; Paris, 1828, in-8°, faisant partie de la *Bibliothèque catholique*; il avait entrepris pour le même recueil une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour ; — *Les Septembriseurs, scènes historiques*; Paris, 1829, in-8° : c'est une suite de petits drames dont les révolutionnaires sont les acteurs ; *La Mort de Robespierre* est le sujet du dernier ; — *L'Histoire de tout le monde*, roman ; Paris, 1829, 3 vol. in-12 : sous le nom d'Eug. de Palman ; — *Louisa, ou les Douleurs d'une fille de joie*, roman ; Paris, 1830, 2 vol. in-12 et 1 vol. in-18 : sous le pseudonyme de l'abbé Tiberge ; — *Mémoires* (apocryphes) *de Mme de Pompadour*; Paris, 1830, 2 vol. in-8° : revus par M. Amédée Pichot ; — (avec Dupenty) *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, drame joué en 1830 avec succès à la Porte-Saint-Martin ; — *Charles II et l'Amant espagnol*, roman ; Paris, 1831, 4 vol. in-12 ; — *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et en prose joué en 1831, au Théâtre-Français ; — *Manuel populaire de la méthode Jacotot*; Paris, 1831, in-8° : sous le nom de Retter ; — *La Mort des girondins, scènes historiques*; Paris, 1832, in-8°. Il a fourni aussi des articles à la *Revue de Paris* et au *Livre des Cent et un.*

Henrion, *Annuaire nécrolog.*, 1832.

* **REGNIER** (*Jacques-Auguste-Adolphe*), philologue français, né le 7 juillet 1804, à Mayence, de parents français. Il entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement, professa dans des colléges de province les humanités et la rhétorique, et fut reçu en 1829 agrégé des classes supérieures des lettres. Attaché d'abord au collége de Saint-Louis, il vint ensuite enseigner la rhétorique au collége Charlemagne, et quitta cette chaire à la fin de 1842. L'année suivante il devint, par le choix particulier de

la duchesse d'Orléans, précepteur du comte de Paris (7 avril 1843), et accompagna son élève en Belgique, en Angleterre et en Allemagne; en 1853 il lui fut enfin permis de rejoindre à Paris sa famille, dont il avait vécu séparé pendant la plus grande partie de cet exil volontaire. Avant de se consacrer à cette éducation, il avait été chargé, comme maître de conférences, d'un cours de langue allemande à l'École normale, et depuis 1838 il avait suppléé Burnouf père dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions le 9 mars 1855, en remplacement de Langlois. On a de lui (avec Ph. Le Bas) : *Cours complet de langue allemande*; Paris, 1830-1833, 7 vol. in-12; la *Grammaire*, à laquelle il a plus spécialement travaillé, eut une dixième édition, en 1857; — *Traité de la formation et de la composition des mots dans la langue grecque*; Paris, 1840, in-8° et in-12; réimpr. en 1855, avec des notices comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques; — (avec Schuster), *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*; Paris, 1841, 2 vol. gr. in-8°; — *Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec*; Paris, 1843, in-12; — *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le quatrième siècle*; dans le recueil de l'Acad. des inscr., 1848, 1850; — *Études sur l'idiome des Vedas et les origines de la langue sanscrite*; Paris, 1855, in-4°; — *Le Pratiçâkhia du Rig-Veda*, texte sanscrit, version française et commentaires; Paris, 1856-1858, 3 vol. in-8°. M. Regnier a donné ses soins à de nombreuses éditions d'auteurs grecs, latins et allemands à l'usage des colléges, et il a collaboré au *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

REGNIER (*Louis*). *Voy.* LA PLANCHE.

REGOLOTTI (*Domenico*), littérateur italien, né vers 1675, à Rome, mort le 31 janvier 1735, à Turin. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du grec, et obtint par la suite du pape Clément XI une des places de conservateur à la bibliothèque du Vatican. En même temps il pratiquait le barreau, où il avait été admis en 1712. Appelé en 1720 à Turin, par le roi Victor-Amédée, qui venait de réorganiser l'université, il entra en possession de la chaire de langue grecque, et y joignit en 1724 celle de poésie. Sa traduction des *Idylles* de Théocrite l'ayant exposé à d'amères critiques de la part de ses collègues, il prit en dégoût le séjour de Turin, et fit d'inutiles démarches auprès de Muratori et du comte d'Aguirre pour obtenir un autre emploi. Son *Teocrito volgarizzato* (Turin, 1729, in-8°), en vers libres, est écrit dans un style incorrect et trivial; c'est moins une version qu'une paraphrase. Un petit traité de lui, *De poeseos utilitate*, a été inséré dans *Miscellanea di varie operette*, publié à Venise.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

REGOURD (*Alexandre*), jésuite français, né en 1585, à Castelnaudary, mort à Toulouse, le 26 mars 1635. Entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, il professa successivement la philosophie et la théologie, se livra avec succès à la prédication, et fut recteur du collége de Cahors. La conversion des protestants fut de bonne heure le but de ses efforts; toutefois, il ne paraît pas être toujours resté dans les bornes de la charité chrétienne. On a de lui : *Démonstrations catholiques, ou l'Art de ramener les hérétiques à la foi orthodoxe* (Paris, 1635, in-8°), un *Recueil d'Œuvres théologiques sur des matières de controverse* (3 vol.) et divers autres traités, entre autres *L'Anti-Calvin catholique*, que réfuta Charles Andrieu, pasteur à Turenne, par un ouvrage qui paraît avoir eu de son temps une réputation colossale, si l'on en juge par le titre qu'il lui donna, la *Défaite de Goliath* (Bergerac, 1611, in-8°); *Apocarteresis Chamerii*, pamphlet contre le pasteur Chamier, le *Ministre infidèle*.

Sotwell, *Biblioth. Societ. Jesu.* — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 128. — Haag, *La France protest.*

REGRAS (*João das*), jurisconsulte portugais, né à Lisbonne, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort le 3 mai 1404. Il appartenait à une famille illustre, et dès ses jeunes ans ses parents l'envoyèrent étudier à l'université de Bologne, sous Barthole. Scheiffer a fait ressortir jusqu'à l'évidence le degré d'importance qu'acquéraient tout à coup à cette époque ceux qui possédaient les mystérieux secrets de la jurisprudence. João das Regras était devenu en peu d'années un disciple si habile du maître, que plus tard on l'appela le Barthole portugais. Il revint à Lisbonne en 1382, et il fut admirablement accueilli par D. Fernando. Ce fut sous le règne de ce souverain que son nom acquit de l'autorité. Durant les troubles qui succédèrent à ce règne malheureux, Regras prit parti pour le mestre d'Aviz, destiné à devenir le chef d'une dynastie nouvelle, et l'on peut assurer qu'en écartant avec habileté les prétentions des descendants d'Inez, et principalement celles de D. Diniz, qui se prévalait déjà du titre de roi en Flandre, il détermina le choix de la nation en faveur de João. Aux cortès de Coimbre de 1385, où l'on entendit les trois états, son triomphe fut complet, et l'assemblée se rallia à son avis. Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que, par le mariage qu'il contracta vers cette époque, sa famille s'allia avec la postérité d'Inez. L'illustre maison de Cascaes fait remonter son origine à ce personnage influent, dont la vie se prolongea jusqu'à une vieillesse avancée, s'il est vrai qu'il eût quatre-vingts ans lorsqu'il mourut (1). Jean Ier lui fit élever un

(1) Barbosa et João Baptista de Castro ne le font vivre

Corps législatif était entouré, présenta le décret qui transférait les deux Conseils à Saint-Cloud. Après cette journée, il fut élu président de la commission législative intermédiaire du Conseil des anciens. Membre du conseil d'État, à son organisation, il fut d'abord chargé des détails des domaines nationaux, et devint ensuite l'un des rédacteurs du Code civil. Dans la discussion de ce magnifique travail législatif, il se fit remarquer par son talent de jurisconsulte, par sa parole incisive et par cette puissance de logique qui l'avaient placé au premier rang dans le Conseil des anciens. Bonaparte n'oublia pas les services que lui avait rendus Regnier : le 14 septembre 1802, il le nomma grand-juge, ministre de la justice, en réunissant momentanément alors entre ses mains les attributions du ministère de la police, que Fouché reprit le 10 juillet 1804, après la découverte de la conspiration de Georges Cadoudal et l'arrestation de Pichegru, contre lesquels Regnier avait dirigé toutes les poursuites. Nommé grand officier de la Légion d'honneur (14 juin 1804), il obtint le grand cordon de l'ordre (2 février 1805) et le titre de duc de Massa (15 août 1809). Le département de la Meurthe le porta (24 janvier 1811) candidat au sénat conservateur. Regnier quitta le portefeuille de la justice (19 novembre 1813), et reçut en échange le titre de ministre d'État et de président du corps législatif, quoiqu'il ne fît point partie de cette assemblée : un sénatus-consulte venait de lui enlever le droit de présenter sa candidature à la présidence, choisie dans son sein. Cet acte et les motifs énoncés pour le justifier blessèrent vivement le corps législatif, déjà mécontent de la marche des affaires. Regnier y fut assez froidement accueilli, et dans les discussions qui eurent lieu au sujet des communications faites par le gouvernement, on prétend que l'un des membres de la commission chargée de les examiner (Flaugergues), interrompu par le duc de Massa en ces termes : « Ce langage est inconstitutionnel », lui répondit : « Il n'y a ici d'inconstitutionnel que votre présence. » Après la première abdication, Regnier écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire pour savoir s'il était encore président du Corps législatif. Il ne reçut point de réponse; mais la chute de son maître et ses disgrâces personnelles minèrent probablement la santé de Regnier, car il mourut deux mois et demi après.

Son fils Regnier (*Nicolas-François-Sylvestre*), duc de Massa, qui porta d'abord le titre de *comte de Gronau*, né à Nancy, le 31 décembre 1783, suivit la carrière administrative. Auditeur au conseil d'État, il fut sous-préfet à Salins, préfet de l'Oise (30 septembre 1813), préfet du Cher (14 juillet 1815), et se démit de ces fonctions lorsqu'il fut nommé pair de France, le 10 juillet 1816. Il continua de siéger au Luxembourg sous le règne de Louis-Philippe, devint commandeur de la Légion d'honneur le 30 avril 1836, et mourut le 20 avril 1851. Il était gendre du maréchal Macdonald. H. F—T.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. II. — *Moniteur univ.*, 1789-1814. — De Courcelles, *Hist. des Pairs de France*.

REGNIER-DESTOURBET (*Hippolyte-François*), littérateur français, né en 1804, à Langres, mort le 23 septembre 1832, à Paris. Élevé dans les principes de la religion, il songea pendant quelque temps à embrasser l'état ecclésiastique; il étudia le droit à Paris, fut reçu avocat, et il venait d'être nommé juge auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne lorsqu'il donna sa démission en apprenant la révolution de juillet 1830. Il mourut à vingt-huit ans, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Après avoir débuté en 1827, par une brochure anonyme intitulée *Renaud de Montlosier accusateur, ou les Jésuites et le parti jaloux*, où il tentait de justifier ces derniers des reproches dont ils étaient l'objet, il publia : *Histoire du clergé de France pendant la révolution, par R.*; Paris, 1828-1829, 3 vol. in-12; — *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*; Paris, 1828, in-8°, faisant partie de la *Bibliothèque catholique*; il avait entrepris pour le même recueil une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour; — *Les Septembriseurs, scènes historiques*; Paris, 1829, in-8° : c'est une suite de petits drames dont les révolutionnaires sont les acteurs; *La Mort de Robespierre* est le sujet du dernier; — *L'Histoire de tout le monde*, roman; Paris, 1829, 3 vol. in-12 : sous le nom d'Eug. de Palman; — *Louisa, ou les Douleurs d'une fille de joie*, roman; Paris, 1830, 2 vol. in-12 et 1 vol. in-18 : sous le pseudonyme de l'abbé Tiberge; — *Mémoires* (apocryphes) *de Mme de Pompadour*; Paris, 1830, 2 vol. in-8° : revus par M. Amédée Pichot; — (avec Dupeuty) *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, drame joué en 1830 avec succès à la Porte-Saint-Martin; — *Charles II et l'Amant espagnol*, roman; Paris, 1831, 4 vol. in-12; — *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et en prose joué en 1831, au Théâtre-Français; — *Manuel populaire de la méthode Jacotot*; Paris, 1831, in-8° : sous le nom de Retter; — *La Mort des girondins, scènes historiques*; Paris, 1832, in-8°. Il a fourni aussi des articles à la *Revue de Paris* et au *Livre des Cent et un*.

Henrion, *Annuaire nécrolog.*, 1832.

* **REGNIER** (*Jacques-Auguste-Adolphe*), philologue français, né le 7 juillet 1804, à Mayence, de parents français. Il entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement, professa dans des colléges de province les humanités et la rhétorique, et fut reçu en 1829 agrégé des classes supérieures des lettres. Attaché d'abord au collége de Saint-Louis, il vint ensuite enseigner la rhétorique au collége Charlemagne, et quitta cette chaire à la fin de 1842. L'année suivante il devint, par le choix particulier de

la duchesse d'Orléans, précepteur du comte de Paris (7 avril 1843), et accompagna son élève en Belgique, en Angleterre et en Allemagne; en 1853 il lui fut enfin permis de rejoindre à Paris sa famille, dont il avait vécu séparé pendant la plus grande partie de cet exil volontaire. Avant de se consacrer à cette éducation, il avait été chargé, comme maître de conférences, d'un cours de langue allemande à l'École normale, et depuis 1838 il avait suppléé Burnouf père dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions le 9 mars 1855, en remplacement de Langlois. On a de lui (avec Ph. Le Bas): *Cours complet de langue allemande*; Paris, 1830-1833, 7 vol. in-12; la *Grammaire*, à laquelle il a plus spécialement travaillé, eut une dixième édition, en 1857; — *Traité de la formation et de la composition des mots dans la langue grecque*; Paris, 1840, in-8° et in-12; réimpr. en 1855, avec des notices comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques; — (avec Schuster). *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*; Paris, 1841, 2 vol. gr. in-8°; — *Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec*; Paris, 1843, in-12; — *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le quatrième siècle*; dans le recueil de l'Acad. des inscr., 1848, 1850; — *Études sur l'idiome des Vedas et les origines de la langue sanscrite*; Paris, 1855, in-4°; — *Le Pratiçdkia du Rig-Veda*, texte sanscrit, version française et commentaires; Paris, 1856-1858, 3 vol. in-8°. M. Regnier a donné ses soins à de nombreuses éditions d'auteurs grecs, latins et allemands à l'usage des colléges, et il a collaboré au *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

REGNIER (*Louis*). *Voy.* LA PLANCHE.

REGOLOTTI (*Domenico*), littérateur italien, né vers 1675, à Rome, mort le 31 janvier 1735, à Turin. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du grec, et obtint par la suite du pape Clément XI une des places de conservateur à la bibliothèque du Vatican. En même temps il pratiquait le barreau, où il avait été admis en 1712. Appelé en 1720 à Turin, par le roi Victor-Amédée, qui venait de réorganiser l'université, il entra en possession de la chaire de langue grecque, et y joignit en 1724 celle de poésie. Sa traduction des *Idylles* de Théocrite l'ayant exposé à d'amères critiques de la part de ses collègues, il prit en dégoût le séjour de Turin, et fit d'inutiles démarches auprès de Muratori et du comte d'Aguirre pour obtenir un autre emploi. Son *Teocrito volgarizzato* (Turin, 1729, in-8°), en vers libres, est écrit dans un style incorrect et trivial; c'est moins une version qu'une paraphrase. Un petit traité de lui, *De poeseos utilitate*, a été inséré dans *Miscellanea di varie operette*, publié à Venise.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

REGOURD (*Alexandre*), jésuite français, né en 1585, à Castelnaudary, mort à Toulouse, le 26 mars 1635. Entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, il professa successivement la philosophie et la théologie, se livra avec succès à la prédication, et fut recteur du collége de Cahors. La conversion des protestants fut de bonne heure le but de ses efforts; toutefois, il ne paraît pas être toujours resté dans les bornes de la charité chrétienne. On a de lui: *Démonstrations catholiques, ou l'Art de ramener les hérétiques à la foi orthodoxe* (Paris, 1635, in-8°), un *Recueil d'Œuvres théologiques sur des matières de controverse* (3 vol.) et divers autres traités, entre autres *L'Anti-Calvin catholique*, que réfuta Charles Andrieu, pasteur à Turenne, par un ouvrage qui paraît avoir eu de son temps une réputation colossale, si l'on en juge par le titre qu'il lui donna, la *Défaite de Goliath* (Bergerac, 1611, in-8°); *Apocarteresis Chamerii*, pamphlet contre le pasteur Chamier, le *Ministre infidèle*.

Sotwell, *Biblioth. Societ. Jesu.* — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 128. — Haag, *La France protest.*

REGRAS (*João das*), jurisconsulte portugais, né à Lisbonne, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort le 3 mai 1404. Il appartenait à une famille illustre, et dès ses jeunes ans ses parents l'envoyèrent étudier à l'université de Bologne, sous Barthole. Scheiffer a fait ressortir jusqu'à l'évidence le degré d'importance qu'acquéraient tout à coup à cette époque ceux qui possédaient les mystérieux secrets de la jurisprudence. João das Regras était devenu en peu d'années un disciple si habile du maître, que plus tard on l'appela le Barthole portugais. Il revint à Lisbonne en 1382, et il fut admirablement accueilli par D. Fernando. Ce fut sous le règne de ce souverain que son nom acquit de l'autorité. Durant les troubles qui succédèrent à ce règne malheureux, Regras prit parti pour le mestre d'Aviz, destiné à devenir le chef d'une dynastie nouvelle, et l'on peut assurer qu'en écartant avec habileté les prétentions des descendants d'Inez, et principalement celles de D. Diniz, qui se prévalait déjà du titre de roi en Flandre, il détermina le choix de la nation en faveur de João. Aux cortès de Coïmbre de 1385, où l'on entendit les trois états, son triomphe fut complet, et l'assemblée se rallia à son avis. Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que, par le mariage qu'il contracta vers cette époque, sa famille s'allia avec la postérité d'Inez. L'illustre maison de Cascaes fait remonter son origine à ce personnage influent, dont la vie se prolongea jusqu'à une vieillesse avancée, s'il est vrai qu'il eût quatre-vingts ans lorsqu'il mourut (1) Jean I[er] lui fit élever un

(1) Barbosa et João Baptista de Castro ne le font vivre

splendide mausolée dans le couvent de Bemfica, où son tombeau repose sur quatre lions. Le Froissart du Portugal, Fernand Lopez, rend un éclatant hommage à la science, à l'habileté et à l'éloquence de Regras. Non-seulement on a recueilli par l'impression le fameux discours qu'il prononça à l'assemblée des cortès; mais on se rappelle avec reconnaissance qu'il sut réunir en corps régulier les ordonnances du royaume, jusqu'alors si embrouillées. Elles parurent pour la première fois, sans date d'impression, sous ce titre : *Ordenaçoes do reino de Portugal*, par Jean de Kempis. La seconde édition parut en caractères gothiques, à Lisbonne, en 1514, par les soins de J.-P. Bonhomini : c'est celle que cite Maittaire. La troisième édition, avec additions, fut publiée à Evora, en 1521, in-fol.

On prétend que Regras a ajouté des suppléments au *Nobiliario do Conde de Barcellos*; on lui attribue également *Summario dos reis de Portugal*, abrégé qui serait demeuré inédit. Fernand Lopez reproduit son fameux discours *practica nas cortes celebradas em Coimbra em o anno de* 1385. Ferd. DENIS.

Fernão Lopes, *Chronica del rey D. João I*. Voy. la collection de l'abbé Correa de Serra-Nunez de Leão, *Chronica del Rey D. Joao Iº*. — Faria y Souza, *Europa portugueza*, t. II, part. III. — Moreira, *Theatro genealogico de la casa de Souza*. — Barbosa, *Catalogo das reinhas de Portugal*. — Soarez Sylva, *Memorias del rey D. Joao*. — Barbosa-Machado, *Bibliotheca lusitana*. — Figueiredo, *Varoes e Donas illustres de Portugal*, in-4º; portr. — *Memorias da Academia das sciencias de Lisboa*, t. I, 1re part., 2e serie.

REGUIS (......), prédicateur catholique de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il vécut et mourut inconnu, ou à peu près. On sait seulement qu'il fut successivement curé à Auxerre, à Gap et à Lisieux, et que d'ordinaire il improvisait ses prônes. On ne peut être étonné du peu de bruit qu'il fit pendant sa vie, quand on considère d'un côté qu'il se montre à chaque page de ses discours comme un ecclésiastique ayant plus à cœur d'être utile à ses paroissiens que de se faire une réputation, et d'un autre côté que sa prédication, simple, familière, essentiellement pratique, forme le contraste le plus complet avec la diction majestueuse et sonore, mais vide et creuse, des imitateurs des sermonnaires du siècle de Louis XIV, et l'aurait fait ranger, sans le moindre doute, dans la classe des écrivains dépourvus de goût par Laharpe, qui reprochait à Bourdaloue de s'approcher parfois trop du ton familier. Il n'en est pas moins vrai que Reguis sait allier l'élégance à la simplicité, et qu'on trouve dans ses prônes des pages d'une éloquence vraie, émouvante, inspirée par un amour bien senti pour ses paroissiens, et une originalité de bon aloi, qui devait produire sur ses auditeurs une bien autre impression que la plupart des sermons de son époque, tous coulés dans le même moule, et qui n'offrent en général qu'un tissu de lieux communs. On a de Reguis quatre-vingt-seize sermons, publiés en 6 vol. in-12, sous le titre de *La Voix du Pasteur; discours familiers d'un curé à ses paroissiens, pour tous les dimanches de l'année*. Ce recueil se divise en deux *Dominicales*. La première, imprimée pour la première fois à Paris, en 1766, 2 vol. in-12, a eu plusieurs éditions : Paris, 1771; Paris, an XI (1803); Lyon, 1804; Avignon, 1823; Genève, 1829-1832, toujours en 2 vol. in-12 ou in-8º : dans cette dernière, on a retranché des sermons de Reguis tout ce qui avait une couleur catholique trop prononcée, dans le dessein de les rendre propres à l'édification des protestants. Cette Dominicale a été traduite en allemand; Leipzig, 1769, 2 vol. in-8º, et Vienne, 1774, 3 vol. in-8º. La seconde parut à Paris, 1773, 4 vol. in-12. Nous n'en connaissons pas d'autre édition. On a encore de Reguis une *Lettre à un jeune curé, avec l'examen critique d'une dissertation sur l'objet des psaumes*; Rouen et Paris, 1787, in-12.

M. N.

Ed. Bertrand, *Reguis*; Strasbourg, 1834, in-4º. — Ersch, *La France littér.*, t. III, et le *second Supplement*. — *Le Bulletin du bouquiniste*, 1860, 1er semestre.

REGULUS (*M. Atilius*), général romain, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. L'illustration de sa famille remonte à l'an 310 de Rome (444 av. J.-C.). Consul en 267, avec L. Julius Libo, il soumit les Salentins, s'empara de Brindes, et obtint en conséquence l'honneur du triomphe. Il fut élevé une seconde fois au consulat en 256, avec L. Manlius Vulso Longus. La première guerre punique durait depuis neuf ans, Rome résolut de faire un suprême effort pour la terminer. Les deux consuls firent voile avec trois cent trente navires vers l'Afrique; la flotte carthaginoise, supérieure en nombre, était sous les ordres d'Hamilcar et d'Hannon. Les Romains, malgré leur inexpérience de l'art nautique, remportèrent la victoire, près le mont Ecnome, en Sicile. Ayant débarqué en Afrique, ils prirent Clypea (ou Aspis), y établirent leurs quartiers d'hiver, et dévastèrent le territoire de Carthage. A l'approche de l'hiver, une partie de l'armée repassa en Italie; l'autre resta en Afrique, sous les ordres de Regulus. Il attaqua près d'Adis (255) les généraux carthaginois Hasdrubal, Bostar et Hamilcar, leur tua quinze mille hommes, fit cinq mille prisonniers, et s'avança jusqu'à Tunis, à vingt milles de Carthage : une révolte des Numides augmentait la détresse de cette malheureuse cité. Elle envoya solliciter la paix près du général romain. Celui-ci, moins habile que brave, et enorgueilli par le succès, fit des conditions tellement dures que les Carthaginois résolurent de continuer la guerre. Un secours inespéré leur arriva. Le Lacédémonien Xantippe amena à Carthage une troupe de mercenaires grecs. Les Carthaginois donnèrent à cet habile général le commandement de toutes leurs troupes.

que [illegible] l'année 14[illegible]; les mémoires de l'Académie prolongent son existence jusqu'en 14[illegible]2.

Quoique inférieur en forces, il remporta une victoire complète. Trente mille Romains furent tués, et Regulus fut fait prisonnier (255).

Sa captivité dura deux ans. Les Carthaginois ayant envoyé à Rome une ambassade pour proposer la paix et un échange de prisonniers, y adjoignirent Regulus. Il dut jurer de revenir, si Rome refusait de traiter. La conduite héroïque de Regulus en cette occasion a été célébrée par les historiens et les poëtes. En effet, il refusa d'entrer dans la ville comme esclave de Carthage et de donner son avis dans le sénat, parce qu'il avait perdu ses droits de citoyen par sa captivité. Ayant été autorisé par les Carthaginois à parler dans cette assemblée, il conseilla aux Romains de ne pas consentir à la paix ni même à l'échange des prisonniers. Comme il apprit qu'on voulait le racheter, il prétendit que les Carthaginois lui avaient donné un poison lent, qui devait prochainement lui ôter la vie. Lorsque le sénat, cédant enfin à ses instances, eut refusé les offres des Carthaginois, Regulus, résistant aux conseils de ses amis, aux larmes de sa femme et de ses enfants, qui essayaient de le retenir à Rome, retourna à Carthage. Les Carthaginois, irrités de sa conduite, le firent mourir dans d'affreux supplices. Des historiens ont raconté qu'on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, et qu'on fit rouler ce tonneau du haut en bas d'une montagne; qu'on lui avait même auparavant crevé les yeux et qu'on l'exposa en cet état aux rayons d'un soleil ardent. Lorsque le sénat reçut la nouvelle de la mort de Regulus, il livra Hamilcar et Bostar, deux des plus nobles prisonniers carthaginois, à la famille de Regulus, qui se vengea en leur faisant souffrir de cruels tourments. Polybe et Diodore de Sicile ont gardé le silence sur les circonstances atroces de la mort de Regulus, ce qui a fait supposer qu'elles étaient une fable inventée pour excuser les cruautés exercées par la famille de Regulus contre les prisonniers carthaginois. Niebuhr croit que Regulus est mort de mort naturelle (*Hist. de Rome*, tome III). Il est probable qu'il fut mis à mort par les Carthaginois, mais que les traitements barbares dont on a dit qu'il avait été victime sont une de ces calomnies que les Romains employèrent plus d'une fois contre leurs implacables rivaux. Du reste, l'arrogance avec laquelle Regulus avait traité les Carthaginois dut les exaspérer contre lui, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'ils aient fait payer chèrement au prisonnier les excès du vainqueur. Regulus est avec Fabricius et Curius un des plus beaux caractères de Rome républicaine. Comme eux, il cultivait de ses mains son modeste domaine héréditaire. Au milieu de ses premiers triomphes il écrivit à Rome pour demander au sénat d'être rappelé, parce que sa maison tombait en ruine en son absence et que sa famille était dans le dénuement. Regulus a fourni aux auteurs modernes le sujet de plusieurs drames. Dorat, Pradon, Arnault l'ont introduit sur la scène française. G. R.

Tite-Live, *Epit.*, 18. — Aul. Gellius, VI, 4. — Diodore, XXIV. — Appien., *Sic.*, 2 pars, 4. — Dion Cassius, *Fragm.* — Val. Maxime, I, IX. — Cicér., *De Offic.*, III; *Pro Sexto*; — Cat. in Pisan., *De Finibus.* — Florus, III. *Sil. Ital.*, VI. — Ernesti, *Dissertatio de M. A. Regulo*; Lips., 1806, IV. — Toland, *The fabulous death of M. A. Regulus*; Lond., 1806. — Tickenscher, *Num M. A. Regulus a Carthaginiensibus affectus sit supplicio*; Erlang., 1796-1798. — Niebuhr, *Hist. de Rome.* — Haltbaus, *Geschichte Roms im Zeitalter der Punischen Kriege*; Leipzig, 1846.

REGULUS (*M. Atilius*). Fils du précédent, il fut consul en 227, avec P. Valerius Flaccus, et en 217 à la place de C. Flaminius, qui avait péri à Trasimène. Il prit part à la guerre contre Annibal avec son collègue Servilius Geminus, sous le dictateur Fabius Cunctator. On prolongea leurs pouvoirs l'année suivante. Lorsque Paul Émile et Terentius Varron eurent été élus, Regulus fut rappelé à Rome, à cause de son âge. Tel est le récit de Tite-Live. Polybe dit qu'il resta avec l'armée, et périt à la bataille de Cannes (216), où il commandait avec Servilius le centre des Romains. Cet historien se trompe, car on retrouve ce Regulus censeur avec P. Furius Philus deux ans après la journée de Cannes (214). Il exerça ses fonctions avec une grande sévérité.

Tite-Live, *Hist.*, XXII-XXIV. — Polybe, III. — Valer. Maxim.

REGULUS (*M. Aquilius*), délateur fameux. Très-jeune encore, il prit ce rôle sous Néron par ambition, et acquit par ce moyen honteux de grandes richesses. Il contribua à la perte de Crassus, de Camerinus, d'Arulenus Rusticus et d'autres citoyens illustres. Accusé au commencement du règne de Vespasien, il fut défendu par L. Viptianus Messala, que Tacite appelle son père. Sous Domitien, il recommença les délations, et devint un des instruments de ce sanglant despotisme. Il survécut au tyran. Pline le jeune en parle plusieurs fois avec les mêmes sentiments de mépris, et Martial, au contraire, flatteur de toutes les créatures de Domitien, peut à peine trouver des expressions assez fortes pour louer ses vertus, son esprit et son éloquence. Celle-ci n'était que trop réelle. Regulus est mort sous Trajan. G. R.

Tacite, *Histoire*, IV. — Pline le jeune, *Lettres*, I, 5; II, 10; IV, 2; VI, 2. — Martial, *Epigr.*, I, 13, 83, 112; IV, 16.

REHBERG (*Auguste-Guillaume*), publiciste allemand, né à Hanovre, le 15 janvier 1757, mort à Gœttingue, le 9 août 1836. Après avoir étudié la philosophie et le droit, il fut pendant trois ans secrétaire du prince-évêque d'Osnabruck, et reçut en 1786 un emploi au ministère de l'intérieur à Hanovre; lors de l'établissement du royaume de Westphalie (1807), il fut nommé directeur des contributions indirectes dans le département de l'Allier; en 1813 il devint conseiller de cabinet, et fut un des principaux rédacteurs de la constitution du royaume de Hanovre, après la suppression de laquelle il donna en 1820 sa démission. Il vécut depuis à Dresde,

puis à Gœttingue, occupé de travaux littéraires. On a de lui : *Untersuchungen über die französische Revolution* (Recherches sur la révolution française); Hanovre, 1793, 2 vol. in-8°; — *Ueber den deutschen Adel* (Sur la noblesse allemande); Gœttingue, 1803; — *Ueber die Staatsverwaltung deutscher Länder* (Sur l'administration des pays de l'Allemagne); Hanovre, 1807, in-8°; — *Ueber den Code Napoleon und dessen Einführung in Deutschland* (Sur le Code Napoléon et son introduction en Allemagne); ib., 1814, in-8°; — *Constitutionelle Phantasien eines alten Steuermanns* (Fantaisies constitutionnelles d'un ancien pilote); Hambourg, 1832; — *Sämmtliche Schriften* (Œuvres complètes); Hanovre, 1828-1831, 3 vol. in-8° : on y trouve beaucoup de vues et de jugements remarquables.

Conversations-Lexikon.

REHFUES (*Philippe-Joseph* DE), littérateur allemand, né le 2 octobre 1779, à Tubingue, mort le 23 octobre 1843, à Bonn. Après avoir commencé l'étude de la théologie, il fut pendant quelque temps précepteur à Livourne, et eut ensuite à remplir en Italie plusieurs missions diplomatiques pour les Bourbons de Naples. En 1806 il fut nommé bibliothécaire et lecteur du prince héréditaire de Wurtemberg; après un séjour prolongé en France et en Espagne, il revint en Allemagne, et manifesta, à l'occasion de la lutte de son pays contre Napoléon, les sentiments les plus patriotiques; ce qui lui valut d'être appelé à exercer dans les provinces rhénanes diverses hautes fonctions administratives. Nommé en 1819 curateur de l'université de Bonn, il se fit l'instrument docile des mesures oppressives décrétées par les gouvernements allemands contre le mouvement libéral des étudiants. On a de lui : *Briefe aus Italien* (Lettres d'Italie); Zurich, 1806, 4 vol. in-8°; — *Neuester Zustand der Insel Sicilien* (L'état le plus récent de la Sicile); Tubingue, 1807, in-8°; — *Gemälde von Neapel* (Tableau de Naples); Zurich, 1808, 3 vol. in-8°; — *Spanien nach eigner Ansicht* (L'Espagne d'après les propres vues de l'auteur); Francfort, 1810, 4 vol. in-8°; trad. en français par Guizot, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; — *Reden an das deutsche Volk* (Discours adressés au peuple allemand); Nuremberg, 1814; — *Scipio Cicala*; Leipzig, 1832, 1841, 4 vol. : roman plein d'intérêt; — *Die Belagerung des Castells von Gozzo* (Le siége du château de Gozzo); ibid., 1434, 2 vol. : roman, ainsi que *La Nouvelle Médee*; Stuttgard, 1836, 1841, 3 vol. Rehfues a aussi rédigé les journaux et recueils périodiques suivants : *Italien* (1802); *Italienische Miscellen*; *Süddeutsche Miscellen* (1813); *Europæisches Magazin*. Il a fourni beaucoup d'articles au *Morgenblatt*.

Conversations-Lexikon.

REHM (*Fréderic*), historien allemand, né le 27 novembre 1792, à Immichenhain, dans la Hesse, mort le 6 novembre 1847, à Naumbourg. Après avoir étudié à Gœttingue la théologie et l'histoire, il enseigna depuis 1818 l'histoire à l'université de Marbourg. On a de lui : *Historia precum biblica*; Gœttingue, 1815, in-4°; — *De Chattorum origine, nomine ac rebus*; ib., in-4°; — *Handbuch der Geschichte des Mittelalters* (Manuel de l'histoire du moyen âge); Cassel, 1820-1838, 4 parties en 8 vol. in-8°; — *Lehrbuch der Geschichte des Mittelalters* (Résumé de l'histoire du moyen âge); Marbourg, 1826, 2 vol. in-8°; — *Computationum chronologicarum ad historiam Abassidarum spectantium specimen*; ib., 2 parties, in-4°; — *Handbuch der Geschichte beider Hessen* (Manuel de l'histoire des deux Hesse); ibid., 1842-1846, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon.

REHTMEIER (*Philippe-Jules*), historien allemand, né en 1678, à Schliestadt, mort après 1734. Il exerça le ministère évangélique à Brunswick, où il devint pasteur à l'église Saint-Michel. On a de lui : *Der Stadt Braunschweig Kirchenhistorie* (Histoire ecclésiastique de la ville de Brunswick); Brunswick, 1707-1720, 5 vol. in-4°; — *Braunschweig-Lüneburgische Chronik* (Chronique des pays de Brunswick-Lunebourg); ibid., 1772, 3 vol. in-fol.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REICHA (*Antoine*), compositeur allemand, naturalisé français, né à Prague, le 27 février 1770, mort à Paris, le 28 mai 1836. A l'âge de neuf ans, il entra comme enfant de chœur à l'église de la Croix-du-Seigneur, à Prague, où il apprit la musique et les éléments de la langue latine, puis suivit les cours de l'université. A seize ans, après avoir terminé ses humanités, il se rendit à Bonn, chez son oncle Joseph Reicha, qui était attaché au service de l'électeur de Cologne en qualité de maître de concerts et de chef d'orchestre du théâtre, et continua sous sa direction ses études musicales. Il paraît que ses progrès furent très-rapides, car on rapporte qu'à dix-sept ans il composa sa première symphonie, dont il dirigea lui-même l'exécution. En 1794, Reicha alla s'établir à Hambourg, où il donna pendant cinq ans des leçons de piano et d'accompagnement et écrivit la musique d'un opéra français intitulé *Godefroid de Montfort*, qu'on lui conseilla de faire entendre à Paris. Séduit par l'idée d'un succès dans la capitale de la France, il se décida à se mettre en route, et arriva dans cette ville au commencement de 1799. Il se fit avantageusement connaître par une symphonie qui fut exécutée aux concerts de la rue de Cléry, et obtint le livret d'un opéra-comique (1799), dont il eut bientôt terminé la partition. Cet ouvrage était destiné au Théâtre Feydeau; mais la fermeture successive des deux salles Feydeau et Favart vint ôter au compositeur l'espoir de faire représenter son œuvre. Reicha, découragé, quitta Paris, et se rendit à Vienne, où il se lia d'amitié avec Haydn, Albrechtsberger, Salieri et Bee-

thoven, et se livra avec ardeur à la composition. Dans le grand nombre d'ouvrages qu'il écrivit alors en tous genres se trouve un recueil de trente-six fugues pour le piano, d'après un nouveau système, consistant à faire des réponses aux sujets de fugues à tous les degrés de la gamme, au lieu de les traiter en fugues réelles et tonales, à la tonique ou à la dominante. Ce travail, dédié à Haydn, et dans lequel l'auteur cherchait à donner plus de variété à la modulation en alliant aux formes scolastiques les libertés de la fantaisie, n'était encore que le prélude des idées théoriques qu'il devait développer plus tard.

Reicha s'était créé à Vienne, par la publication de ses compositions et le produit de ses leçons, des ressources qui suffisaient à ses modestes besoins, lorsque les événements de 1805 et l'invasion de la capitale de l'Autriche par l'armée française vinrent porter le trouble dans son existence. Vers la fin de 1808, l'imminence d'une nouvelle guerre décida l'artiste à se rendre à Paris, où il arriva au mois d'octobre, avec l'intention de s'y fixer définitivement. L'exécution d'une de ses symphonies au Conservatoire rappela sur lui l'attention publique. Il se livra alors à l'enseignement de la composition, et ne tarda pas à se faire, comme professeur, une réputation qui grandit encore après la publication, en 1814, de son *Traité de Mélodie*, avec supplément indiquant la manière d'accompagner la mélodie par l'harmonie, etc. En 1817, Reicha fut choisi pour remplacer Méhul, comme professeur de contre-point au Conservatoire, qui peu de temps auparavant avait été réorganisé sous la dénomination d'*École royale de musique et de déclamation*. L'année suivante, il publia son système d'harmonie, sous le titre de *Cours de composition musicale, ou Traité complet et raisonné d'harmonie pratique*. Reicha, écartant la considération des phénomènes de constitution harmonique résultant de la prolongation, admettait pour base de sa théorie une classification de treize accords consonnants et dissonnants, dont il regardait les uns comme primitifs et les autres comme le produit de l'altération des intervalles naturels. Son *Cours d'harmonie*, qu'il fit suivre, en 1824, de son *Traité de haute composition*, fut bientôt entre les mains de tous les musiciens, et malgré les critiques plus ou moins fondées que l'ouvrage excita dès son apparition, il n'en eut pas moins un grand succès. Reicha s'était fait d'ailleurs de nombreux partisans par un mode d'enseignement qui conduisait rapidement ses élèves à la pratique de l'art d'écrire.

En venant se fixer à Paris, Reicha avait espéré prendre place parmi les compositeurs dramatiques. Dès 1810 il avait donné au théâtre Feydeau, en collaboration avec Dourlen, *Cagliostro*, opéra-comique en trois actes, qui ne réussit pas. Plus tard, en 1816, il fit jouer à l'Académie royale de musique un opéra en trois actes, intitulé *Natalie ;* mais ce nouvel essai n'eut pas un sort meilleur que le précédent. Enfin, une troisième et dernière tentative, *Sapho*, opéra en trois actes, représenté en 1822, sur la même scène, prouva une fois de plus que la science qui aide le développement des idées ne donne pas de génie à ceux auxquels la nature en a refusé. Reicha cependant fut plus heureux dans ses compositions de musique instrumentale, et s'est particulièrement fait remarquer par ses quintettes pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson, qui ont eu beaucoup de succès. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts de l'Institut, en 1835, en remplacement de Boïeldieu. Outre les ouvrages dramatiques cités, Reicha a encore écrit : MUSIQUE INSTRUMENTALE : Symphonies à grand orchestre, op. 41 et 42 ; — Ouverture, idem ; — Octuor pour deux violons, alto, basse, hautbois, clarinette, cor et basson ; — Trois quintettes pour deux violons, deux altos et basse ; — Vingt-quatre quintettes pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson ; — Quintette pour clarinette, violon, deux altos, et violoncelle ; — Vingt quatuors pour deux violons, alto et violoncelle ; — Quatuor pour quatre flûtes ; — Six quatuors pour flûte, violon, alto et basse ; — Quatuor pour piano, flûte, violoncelle et basson ; — Trios pour flûtes ; — Six livres de trios pour trois cors ; — Trios pour violon, alto et violoncelle ; — Trios pour piano, violon et violoncelle ; — Duos pour deux violons ; — Duos pour deux flûtes ; — Sonates pour piano et violon ; — Sonates pour piano seul ; — Études et fugues pour le piano ; — Variations pour le piano ; — *L'Art de varier*, ou cinquante-sept variations sur un thème d'invention. — OUVRAGES THÉORIQUES OU DIDACTIQUES : *Études ou Théories pour le piano-forté, dirigées d'une manière nouvelle ;* Paris, 1800 ; — *Traité de mélodie, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie, suivi d'un supplément sur l'art d'accompagner la mélodie par l'harmonie, lorsque la première doit être prédominante ;* Paris, 1814, 1832, in-4° ; — *Cours de composition musicale, ou Traité complet et raisonné d'harmonie pratique ;* Paris, s. d. (1818) ; in-4° ; — *Traité de haute composition musicale ;* Paris, s. d. (1824-1825), 2 part., in-4° ; — *Art du compositeur dramatique, ou Cours complet de composition vocale*, divisé en quatre parties et accompagné d'un volume de planches ; Paris, 1833, in-4° ; — *Petit traité d'harmonie pratique, à deux parties, suivi d'exemples en contrepoint double, et de douze duos pour violon et violoncelle ;* Paris, s. d., in-4°. Reicha a publié aussi des articles sur la musique dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

Dieudonné DENNE-BARON.

Dictionnaire historique des musiciens. — *Revue mu*

sicale de Paris. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.* — Castil Blaze, *L'Académie impériale de musique.*

REICHARD (*Barthélemi-Chrétien*), savant allemand, né à Corbach, en 1679, mort à Iéna, en 1721. Après avoir été adjoint à la faculté de philosophie à Wittemberg, il devint bibliothécaire à Iéna. On a de lui : *De Petri Romam adventu, ex antiquitate romana defenso*; Wittemberg, 1703, in-4° ; — *De pseudo Norberto*; ibid., 1709, in-4° ; — *De Francorum Saliorum et Salicorum origine et differentia*; ibid., 1713 ; — *De dubia Taciti fide*; 1719 ; — *Historia bibliothecæ Vindobonensis*; Iéna, 1712, in-8° ; — *De vita et scriptis professorum hodie in academia Ienensi docentium*; Iéna, 1710, in-8° ; — une édition des *Lettres* de Libanius, avec trad. latine ; Leipzig, 1707.

Walch, *Vita Reichardi.*— Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

REICHARD (*Chrétien*), botaniste allemand, né le 4 juillet 1685, à Erfurt, où il est mort, le 30 juillet 1775. Après avoir étudié le droit, il s'occupa de musique, et devint organiste dans sa ville natale. Ayant hérité de biens considérables, il se livra à son goût pour l'agriculture et la botanique, remplit plusieurs fonctions municipales, et devint en 1752 président du sénat de sa ville natale. On a de lui : *Lebendiges Kræuterbuch* (Livre des plantes vivantes) ; Erfurt, 1734, in-fol. ; — *Land und Gartenschatz* (Trésor des champs et des jardins) ; ibid, 1753-1755, 6 vol. in-8°, avec un volume de tables et un autre de suppléments ; réimprimé sous le titre de *Teutschlands Gartenschatz*; ibid., 1802-1803, 3 vol. in-8° ; — *Gemischte Schriften* (Mélanges) ; ibid., 1762, in-8°.

Meusel, *Lexicon.*

REICHARD (*Jean-Jacques*), botaniste allemand, né le 7 août 1743, à Francfort, où il est mort, le 21 janvier 1782. Il exerça la médecine dans sa ville natale, où il devint directeur du jardin botanique. On a de lui : *Flora Mœno-Francofurtana*; Francfort, 1772-1778, 2 vol. in-8° ; — *Sylloge opusculorum botanicorum*; ibid., 1782, in-8° ; — une édition de la *Species plantarum* de Linné ; ibid., 1779-1780, in-8°.

Meusel, *Lexicon.* — *Biographie médicale.*

REICHARD (*Henri-Godefroi*), philologue allemand, né à Schleiz, le 22 juin 1742, mort à Grimma, le 22 mai 1801. Il enseigna depuis 1769 à l'école de Grimma, dont il devint co-recteur en 1790. Disciple d'Ernesti, il se fit remarquer comme habile latiniste. On a de lui : *De artis bene scribendi origine et fatis usque ad annum* 1453 ; Leipzig, 1766, in-4° ; — *Cataclysmus Grimmensis, seu De inundatione Grimmæ carmen*; ibid., 1772, in-8° ; — *Ueber Ernesti und den Zustand der teutschen Literatur* (Sur Ernesti et l'état de la littérature allemande à sa mort) ; ibid., 1782, in-8° ; — *De adornanda Novi Testamenti versione vere latina*; ibid., 1796, in-8° ; — des éditions annotées de l'*Histoire grecque* de Gemistius Pléthon, Leipzig, 1769, in-8° ; et de la *Cassandra* de Lycophron, ibid., 1788, in-8° ; — des traductions latines d'un style pur et élégant, de l'*Histoire de la guerre de Sept ans* d'Archenholz, Baireuth, 1790, in-8° ; d'un poëme héroïco-comique, *Le Grenadier, ou Gustave Moustache*, Leipzig, 1790, in-8°, et du *Nouveau Testament*, ibid., 1799, 2 parties, in-8°. Reichard a aussi publié en 1787 les *Ephemerides Lipsicæ*, revue pédagogique qui ne subsista que pendant un an.

Steyer, *In obitum Reichardi*; Leipzig, 1802, in-8°. — Dippold, *Histor. Beschreibung der Schule zu Grimma.* — Schlichtegroll, *Nekrolog.* — Hirsching, *Handbuch.*

REICHARD (*Chrétien-Gottlieb*), géographe allemand, frère de Henri Godefroi, né le 26 juin 1758, à Schleiz, mort à Lobenstein, le 11 septembre 1837. Après avoir étudié le droit et avoir été pendant un an greffier de la ville de Lobenstein, il s'adonna depuis 1798 à l'étude approfondie de la géographie ; il fut pendant plusieurs années collaborateur aux *Éphémérides* de Bertuch, et publia dans la suite plusieurs atlas et cartes estimés à juste titre, et dont les plus remarquables sont : *Mappemonde d'après la projection de Mercator*, 4 feuilles ; — *Atlas du monde connu des anciens*, 19 feuilles ; Nuremberg, 1824 ; 5e édition, 1853 ; — *Carte des Gaules du temps de Jules César.* On a encore de lui : *Geographische Nachweisungen der Kriegsvorfälle Cæsars in Gallien* (Recherches géographiques sur les campagnes de César en Gaule) ; Leipzig, 1832.

Convers.-Lexikon.

REICHARD (*Henri-Auguste-Ottocar*), littérateur allemand, né le 3 mars 1751, à Gotha, où il est mort, le 17 octobre 1828. Destiné au barreau, il fréquenta les universités de Gœttingue, de Leipzig et d'Iéna ; mais de retour dans sa ville natale (1771), il montra de la répugnance à continuer l'étude du droit, se laissa entraîner à son goût pour les belles-lettres, et rencontra chez les poëtes Gotter et Klullet des guides bienveillants. Dès 1772 il envoya aux journaux du temps des contes, des idylles, des épîtres et autres pièces légères qui obtinrent un succès général. En 1779 il fut invité par le duc Ernest II à prendre la direction du Théâtre national qui venait d'être établi à Gotha, et dans la même année il eut la surintendance de la bibliothèque particulière du prince. Pendant sa longue gestion théâtrale Reichard composa plusieurs comédies, dont quelques-unes se sont longtemps soutenues sur la scène, et il publia deux ouvrages périodiques, l'*Almanach des théâtres*, le premier recueil de ce genre qui ait paru en Allemagne, et le *Journal des théâtres*, rempli de documents précieux sur l'art et les artistes. Dans la suite il fonda le *Journal scientifique de Gotha*, et rédigea *Le Pot-Pourri*, le *Nouveau Mercure de France*, le *Journal de lecture* (ces trois derniers en français), et la *Bibliothèque des romans*. Comme écrivain politique, il se fit remarquer par la franchise avec laquelle il se pro-

nonça en faveur des principes de la révolution française. Conseiller intime en 1803, il fut employé dans plusieurs missions diplomatiques, et obtint la direction du bureau de la guerre. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages dans *L'Allemagne littéraire* de Meusel; nous citerons les suivants: *Emma et Edgar*, roman; Carlsrue, 1781, in-8°; — *Beschreibung von Candia* (Description de Candie); Leipzig, 1788, in-8°; — *Magasin de la philosophie et des belles-lettres*; Heilbronn, 1794, 2 vol. in-8°; — *Der Passagier auf der Reise in Deutschland*; Weimar, 1801, in-8°; 18e édit., 1852, 2 vol. in-8°; — *Maler Reise durch einen grossen Theil der Schweiz vor und nach der Revolution* (Voyage pittoresque dans une grande partie de la Suisse avant et après la révolution); Iéna, 1805, Dresde, 1811, 2 vol. in-8°; — *Mélanges, en prose et en vers*; Erfurt, 1823, in-8°. Le voyage que Reichard avait fait avec sa famille en Allemagne, en France, en Suisse et en Italie, lui fournit matière à son célèbre *Guide des voyageurs en Europe*, ouvrage souvent réimprimé et qui a été traduit dans presque toutes les langues modernes. Publié pour la première fois en français à Weimar, 1793, 2 vol. in-8°, les différentes parties en ont été séparées et ont eu à Paris de nombreuses éditions; le nom de l'auteur fut francisé, et la vogue qui s'attachait à ses productions servit au libraire Audin pour faire paraître sous le pseudonyme de *Richard* une foule de *Guides* ou *Manuels* dans toutes les contrées de l'Europe.

Meusel, *Lexicon*.

REICHARDT (*Jean-Frédéric*), savant littérateur allemand, né le 25 novembre 1752, à Kœnigsberg, mort le 27 juin 1814, près Halle. Tout jeune il s'adonna à la musique, et apprit à jouer du clavecin et du violon. Ses études terminées au gymnase de sa ville natale, il suivit pendant deux ans le cours de philosophie de Kant, fréquenta l'université de Leipzig et voyagea en Allemagne. Appelé en 1775 à Berlin par Frédéric II, il remplaça Graan dans la maîtrise de la chapelle de la cour; en courtisan habile, il imita dans ses opéras le style de son prédécesseur, que le roi aimait beaucoup. Il visita l'Italie en 1782, et fit entendre en 1785, à Londres et à Paris, l'oratorio de *La Passion*, des psaumes et des scènes italiennes de sa composition. Lors de l'avènement de Frédéric-Guillaume II, il abandonna sa manière, et l'accordant au goût du nouveau souverain, il choisit pour modèles Gluck (dans le récitatif) et Piccinni (dans les airs). Son activité à cette époque était extrême : en même temps qu'il écrivait des opéras et des mélodrames, il attirait dans son orchestre les exécutants les plus renommés de l'Europe et allait recruter des chanteurs jusqu'à Naples. Ayant eu l'imprudence de laisser voir ses sentiments en faveur de la révolution française, il tomba dans la disgrâce du roi, et fut obligé de se démettre de son emploi (1795). Il se retira à Hambourg, y fonda un écrit périodique, *La France*, qui obtint un brillant succès, et en continua la publication jusqu'au mois d'août 1795, dans les environs d'Altona, où il s'était marié en secondes noces. En 1796 il devint inspecteur des salines de Halle; mais bien qu'il ne cessât d'écrire, il ne voulut rendre publique aucune de ses œuvres. Sous Frédéric-Guillaume III, il reparut à Berlin, et donna l'opéra de *Brennus*, qui fut fort applaudi. Chargé de nouveau de diriger la musique au théâtre royal (1798), il mit à la mode le vaudeville musical, qu'il avait nommé *liederspiel*, et obtint après la représentation du grand opéra de *Rosemonde* que son traitement d'inspecteur des salines fût augmenté de plus du double. Dans un quatrième voyage qu'il fit en 1802 à Paris, Reichardt fut présenté au premier consul et admis par la quatrième classe de l'Institut au nombre de ses correspondants. L'invasion de la Prusse par les Français le priva de ses places et revenus : de 1807 à 1809 il dirigea le Théâtre Royal à Cassel, et passa les dernières années de sa vie dans sa propriété de Giebichenstein, près Halle. Comme littérateur, il manquait de savoir et de profondeur. Comme compositeur, il ne sut qu'imiter avec adresse et arranger avec goût; il y a de l'agrément dans ses compositions dramatiques; l'harmonie en est assez pure, mais ses modulations sont trop informes. Parmi les nombreux ouvrages, sérieux ou bouffons, qu'il a donnés au théâtre, nous citerons : *Hanschen et Gretchen* (1772), *Ariane à Naxos* (1780), *L'Amour seul rend heureux* (1781), *Tamerlan* (1785), écrit pour le grand Opéra de Paris et joué en 1797 à Berlin; *Brenno* (1787), *Claudine de Villa bella* (1788), *L'Olympiade* (1790), *Erwin et Elmire* (1790), *L'Ile sonnante* (1799), *Rosamunda* (1801), *Amour et fidélité* (1801), *L'Heureux naufrage* (1808), et *Bradamante* (1808). Il a écrit beaucoup de morceaux pour la musique religieuse, vocale et instrumentale, notamment *La Passion* et *La Résurrection* (1785), oratorios dont le premier a été exécuté à Londres et à Paris; six recueils de *Chansons* (1775-1786), onze *Sonates* pour clavecin et violon) six *Symphonies* pour orchestre, etc. Reichardt fut plutôt un littérateur musicien qu'un musicien savant; ses principaux écrits sont : *Ueber die deutsche komische Oper* (Sur l'opéra-comique allemand); Hambourg, 1774, in-8°; — *Briefe eines aufmerksamen Reisenden die Musik betreffend* (Lettres d'un voyageur observateur concernant la musique); Francfort, 1774-1776, 2 part. in-8°, — *Leben des Tonkunstlers H.-W. Gulden, genannt Fiorino* (Vie de H.-Guil. Gulden, appelé Fiorino); Berlin, 1779, in-8° : ce roman d'éducation musicale eut si peu de succès que l'auteur n'en a point donné la suite; — *Musikalisches Kunstmagazin* (Magasin de l'art musical); ibid., 1782-1791, 2 vol. in-fol.; il a publié, sous le titre d'*Esprit du Magasin de l'art musical*, le

texte du recueil précédent; Berlin, 1791, 1793, in-8°; — *Studien für Tonkünstler und Musikfreunde* (Études pour les musiciens et les amateurs de musique); ibid., 1793, in-4°; — *La France*, journal politique publié à Hambourg, en 1793 et 1794; — *Musikalischer Almanach*; ibid., 1796, in-12 : contenant un calendrier où chaque jour indique la naissance d'un musicien, des articles biographiques, douze chansons nouvelles, etc.; — *Napoléon et le peuple français* (en allemand); Hambourg, 1804, in-8°; — *Vertraute Briefe aus Paris*, 1802-1803 (Lettres confidentielles écrites de Paris); Hambourg, 1804-1805, 3 part. in-8° : cet ouvrage eut beaucoup de succès; — *Berlinische musikalische Zeitung* (Gazette musicale de Berlin); Berlin, 1805-1806, in-4°; — *Vertraute Briefe geschreiben auf einer Reise nach Wien und den Œsterreichischen Staaten*, 1808-1809 (Lettres confidentielles écrites pendant un voyage à Vienne et dans les États autrichiens); Amsterdam, 1810, 2 vol. in-8°. On a de Reichardt un grand nombre d'articles dans les journaux de littérature et de musique du temps, et il a publié la troisième édition de la *Méthode de violon* de Lahlein (Iéna, 1797, in-4°).

Gerber, *Lexikon*. — Meusel, *Künstler. Lexicon*, II. — *Notice*, dans la *Gazette musicale de Berlin*, 1805, n°s 55 à 89, écrite par l'auteur lui-même. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

REICHEL (*Chrétien-Henri*), littérateur allemand, né le 13 avril 1734, à Leipzig, mort le 21 avril 1807, à Zittau. Engagé comme précepteur dans la famille du comte d'Ahlefeld, il passa plusieurs années à Copenhague; en 1794 il devint professeur de langues étrangères au gymnase de Zittau. On a de lui : plusieurs ouvrages traduits du danois, du suédois, de l'anglais et du français; il a fait passer dans cette dernière langue l'*Abrégé de la Grammaire allemande* (Leipzig, 1789, in-8°), et le *Nouveau Dictionnaire par racines* (ibid., 1794, 2 vol. in-8°) d'Adelung.

Leipzig. gelehr. Tagebuch, 1807, p. 105.

* **REICHENBACH** (*Henri-Gottlieb-Louis*), naturaliste allemand, né à Leipzig, le 8 janvier 1793. Il est fils de J.-Fr.-Jacques Reichenbach, mort en 1839, auteur du premier *Dictionnaire allemand-grec*. Reçu en 1815 docteur en philosophie et deux ans après docteur en médecine, il fut appelé en 1820 à professer les sciences naturelles à l'Académie de médecine de Dresde; il y créa un jardin botanique, et fit considérablement augmenter les collections zoologiques. Il a établi pour les végétaux un nouveau système de classification, fondé comme ceux de Jussieu et de Decandolle, sur les anologies naturelles. On a de lui : *Monographia Pselaphorum*; Leipzig, 1816, in-8°; — *Flora Lipsiensis pharmaceutica*; ibid., 1818, in-8°; — *Monographia generis aconiti*; ibid., 1820-1821, 4 part. in-fol.; *Observationes in Myosotidis genus*; Dresde, 1820, in-8°; — *Magazin der æsthetischen Botanik*; Leipzig, 1821-1824, 16 parties in-8°, planches; — *Lichenes exsiccati*; Dresde, 1822-26, 6 cahiers, in-4°; avec C. Schubert; — *Illustratio specierum aconiti*; Leipzig, 1823-1827, 12 parties; — *Icones floræ germanicæ, helveticæ et mediæ Europæ*; ibid., 1823-58, 18 vol. in-4°, avec plus de mille planches; exécutées d'après les dessins de l'auteur, qui a traduit lui-même son précieux ouvrage en allemand : *Deutschlands Flora*; ibid., 1837-1858, 18 vol.; il fit paraître en même temps en format in-32 une édition à bon marché de cette traduction; — *Taschenbuch für Gartenfreunde* (Manuel pour les amateurs de jardins); Dresde, 1827, in-8°; — *Iconographia botanica exotica*; Leipzig, 1827-1847, 10 vol. in-4°; — *Botanik für Freunde der Pflanzenwelt* (Botanique pour les amateurs de plantes); ibid., 1828, in-8°; — *Conspectus regni vegetabilis*; ibid., 1828, in-8°; — *Flora germanica exsiccata, centuriæ XXVII*; ibid., 1830-1846; — *Flora exotica*; ibid., 1830-36, 5 vol., avec 360 pl.; — *Der Hund in seinen Haupt-und Neben Racen* (Le Chien, ses races principales et secondaires); ibid., 1835, in-4°, avec pl.; — *Der Naturfreund* (L'Ami de la nature); ibid., 1834-1845, 38 livraisons, avec pl.; — *Mammalia*; ibid., 1834-1836, in-8°, avec pl.; — *Das Universum der Natur*; ibid., 1834-1835, 5 livr., in-4o; — *Naturgeschichte der Vögel* (Histoire naturelle des oiseaux); ibid., 1835, t. I, les oiseaux aquatiques; — *Handbuch des natürlichen Pflanzensystems* (Manuel du système naturel des plantes); ibid., 1837, in-4o; — *Deutsche Fauna*; ibid., 1838-42, 2 vol. in-8°, avec pl.; — *Die vollständigtse Naturgeschichte des In-und Auslands* (L'Histoire naturelle la plus complète de tous les pays); ibid., 1841-1851, 2 parties, in-8°, avec pl. : cet excellent ouvrage n'est pas encore terminé; — *Der deutsche Botaniker* (Le Botaniste allemand); ibid., 1841-44, 2 vol. in-8°; — *Anatomia mammalium*; ibid., 1845, in-8°.

* **REICHENBACH** (*Antoine-Benoît*), naturaliste, frère du précédent, né à Leipzig, en 1807, et depuis de longues années professeur à l'école professionnelle de cette ville, a publié : *Bildergallerie der Thierwelt* (Galerie du règne animal); Leipzig, 1833-1835, 1842, in-4°, avec pl.; — *Naturgeschichte des Pflanzenreichs* (Histoire naturelle du règne végétal); ibid., 1837-1839, 18 livr., in-4°; — *Naturgeschichte für Gymnasien* (Histoire naturelle pour les gymnases); ibid., 1840, 3 vol. in-8°; la minéralogie a été traitée par Reuter; — *Naturgeschichte der dem Menschen schædlichen oder ihn belæstigenden Thiere* (Histoire naturelle des animaux nuisibles à l'homme ou qui l'incommodent); ibid., 1846, in-8°; — *Universum des Thierreichs* (L'Ensemble du règne animal); ibid., 1845-1846, 20 livr., in-8°; — *Neuester Wegweiser durch Leipzig* (Guide dans Leip-

zig); ibid., 1854, in-16; — *Anthropologie*; ibid., 1856, in-8°; — *Lehrbuch der Naturwissenschaften* (Manuel des sciences naturelles); ibid., 1856-1858, 2 vol., en 4 parties; — *Der Käferfreund* (L'Amateur de coléoptères); ibid., 1857, in-8°.

* REICHENBACH (*Henri-Gustave*), fils de Henri-Gottlieb-Louis, né en 1822, et *privat-docent* à l'université de Leipzig, a collaboré aux tomes XVI-XVIII des *Icones floræ germanicæ* de son père, et a publié, entre autres : *Xenia orchidacea*; Leipzig, 1854-1856, 10 parties, in-4°.

Conversations-Lexikon.

* REICHENBACH (*Charles*, baron DE), naturaliste et industriel allemand, né le 12 février 1788, à Stuttgard. Reçu docteur en philosophie, il poursuivit pendant plusieurs années le projet chimérique de fonder un nouvel État allemand dans les îles de la mer du Sud; les nombreuses démarches qu'il fit dans ce but attirèrent les soupçons de la police de Napoléon Ier, et il fut enfermé pendant plusieurs années dans la forteresse d'Hohenasperg. Lorsqu'il eut été relâché, il se livra à son goût pour les sciences naturelles et leur application à l'industrie. Il visita les principales usines de l'Allemagne et de la France, et établit ensuite un haut fourneau à Villingen et à Hausach de grands fours à carboniser le bois. Depuis 1821 il fonda à Blansko, en Moravie, avec le concours du comte Hugo de Salm, plusieurs usines et fabriques, qu'il administra avec une grande habileté et dont les bénéfices considérables lui procurèrent les moyens d'acquérir de grands domaines; il acheta, entre autres, le château de Reisenberg, où il a placé sa magnifique collection de météorites et le grand herbier de Sieber, dont il a fait l'acquisition. On a de lui : *Das Kreosot und seine Gebræuche* (Le Créosote et ses emplois); Vienne, 1832; — *Geologische Mittheilungen aus Mæhren* (Recherches géologiques en Moravie); Vienne, 1834; — *Physikalisch - physiologische Untersuchungen uber die Dynamide des Magnetismus und der Electricität und ihre Beziehungen mit der Lebenskraft* (Recherches physico-physiologiques sur les vertus du magnétisme et de l'électricité et sur leurs rapports avec la force vitale); Brunswick, 1847, 1849, 3 vol. : dans cet ouvrage et dans les suivants, l'auteur a cherché à établir l'existence d'un nouvel agent impondérable très-répandu, qu'il appelle *od*, et qui selon lui se manifeste sous la forme d'une lumière blanchâtre; mais il prétend qu'il n'y a que certaines personnes *sensitives* capables de distinguer les effets de cet agent, qui d'après Reichenbach doit servir à expliquer beaucoup de faits mystérieux de la nature; — *Odisch-magnetische Briefe* (Lettres sur l'od et le magnétisme); Stuttgard, 1852, 1856; trad. en français, Paris, 1854, in-8°; — *Der sensitive Mensch und sein Verhalten zum Od* (L'Homme sensitif et ses rapports avec l'od); Stuttgard, 1854, 2 vol.; — *Kohlerglaube und Afterwissenschaft* (Foi de charbonnier et fausse science); ibid., 1856; en réponse à Ch. Vogt.

Conversations-Lexikon.

* REICHENSPERGER (*Auguste*), homme politique et écrivain artistique allemand, né en 1808, à Coblentz, où son père était alors secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle. Après avoir étudié le droit, il entra dans la magistrature, et devint par la suite conseiller à la cour d'appel de Cologne. Il siégea en 1848 et 1849 au parlement de Francfort, et fut ensuite élu à la seconde chambre prussienne, dont il a depuis constamment fait partie, et où il est devenu, par son talent oratoire et par la fermeté de ses convictions, le chef du parti catholique. Il possède une connaissance approfondie de l'art du moyen âge, dont il a étudié de près les chefs-d'œuvre disséminés dans les divers pays de l'Europe. On a de lui : *Die christlich-germanische Baukunst* (L'Architecture chrétienne et germanique); Trèves, 1845, 1852, in-8°; — *Die Standbilder im Domchore zu Köln* (Les statues du chœur de la cathédrale de Cologne); Cologne, 1842, in-4°; — *Fingerzeige auf dem Gebiete der kirchlichen Kunst* (Vues sur l'art chrétien); Leipzig, 1854, in-8°; — *Vermischte Schriften über christliche Kunst* (Mélanges sur l'art chrétien); Leipzig, 1856.

Männer der Zeit (Leipzig, 1858, t. I).

REICHSTADT (DUC DE). *Voy.* NAPOLÉON II.

REID (*Thomas*), philosophe écossais, né le 26 avril 1710, à Strachan, paroisse située à vingt milles d'Aberdeen, mort à Glasgow, le 7 octobre 1796. Il eut pour père Louis Reid, ministre de Strachan, dont les ancêtres avaient exercé le ministère ecclésiastique dans l'église d'Écosse depuis l'établissement du protestantisme. Sa mère, Marguerite Gregory, était nièce de James Gregory, l'inventeur du télescope réflecteur et l'antagoniste de Huygens. Après quelques années passées à l'école paroissiale de Kincardine, Thomas Reid fut envoyé à Aberdeen pour y poursuivre ses études classiques; vers l'âge de douze ou treize ans, il entra comme élève au collége Maréchal, où il eut, pendant trois années, pour professeur de philosophie Georges Turnbull, qui, en 1740, publia les *Principes de philosophie morale*. Son séjour à l'université d'Aberdeen se prolongea au delà du terme usité, à cause de sa nomination à une place de bibliothécaire, fondée par un de ses ancêtres environ un siècle auparavant. Ce fut là qu'il forma d'étroites relations avec John Stewart, depuis auteur d'un commentaire sur la Quadrature des Courbes de Newton, et cette liaison fortifia sa prédilection pour les études mathématiques. En 1736, il se démit de sa charge de bibliothécaire, et accompagna John Stewart en Angleterre, où ils visitèrent ensemble Londres, Oxford et Cambridge, et firent connaissance avec plusieurs hommes d'un haut mérite, entre

texte du recueil précédent; Berlin, 1791, 1793, in-8°; — *Studien für Tonkünstler und Musikfreunde* (Études pour les musiciens et les amateurs de musique); ibid., 1793, in-4°; — *La France*, journal politique publié à Hambourg, en 1793 et 1794; — *Musikalischer Almanach;* ibid., 1796, in-12 : contenant un calendrier où chaque jour indique la naissance d'un musicien, des articles biographiques, douze chansons nouvelles, etc.; — *Napoléon et le peuple français* (en allemand); Hambourg, 1804, in-8°; — *Vertraute Briefe aus Paris*, 1802-1803 (Lettres confidentielles écrites de Paris); Hambourg, 1804-1805, 3 part. in-8° : cet ouvrage eut beaucoup de succès; — *Berlinische musikalische Zeitung* (Gazette musicale de Berlin); Berlin, 1805-1806, in-4°; — *Vertraute Briefe geschreiben auf einer Reise nach Wien und den Œsterreichischen Staaten*, 1808-1809 (Lettres confidentielles écrites pendant un voyage à Vienne et dans les États autrichiens); Amsterdam, 1810, 2 vol. in-8°. On a de Reichardt un grand nombre d'articles dans les journaux de littérature et de musique du temps, et il a publié la troisième édition de la *Méthode de violon* de Lahlein (Iéna, 1797, in-4°).

Gerber, *Lexikon*. — Meusel, *Künstler. Lexicon*, II. — *Notice*, dans la *Gazette musicale de Berlin*, 1805, nos 55 à 89, écrite par l'auteur lui-même. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

REICHEL (*Chrétien-Henri*), littérateur allemand, né le 13 avril 1734, à Leipzig, mort le 21 avril 1807, à Zittau. Engagé comme précepteur dans la famille du comte d'Ahlefeld, il passa plusieurs années à Copenhague; en 1794 il devint professeur de langues étrangères au gymnase de Zittau. On a de lui : plusieurs ouvrages traduits du danois, du suédois, de l'anglais et du français; il a fait passer dans cette dernière langue l'*Abrégé de la Grammaire allemande* (Leipzig, 1789, in-8°), et le *Nouveau Dictionnaire par racines* (ibid., 1794, 2 vol. in-8°) d'Adelung.

Leipzig. gelehr. Tagebuch, 1807, p. 108.

* **REICHENBACH** (*Henri-Gottlieb-Louis*), naturaliste allemand, né à Leipzig, le 8 janvier 1793. Il est fils de J.-Fr.-Jacques Reichenbach, mort en 1839, auteur du premier *Dictionnaire allemand-grec*. Reçu en 1815 docteur en philosophie et deux ans après docteur en médecine, il fut appelé en 1820 à professer les sciences naturelles à l'Académie de médecine de Dresde; il y créa un jardin botanique, et fit considérablement augmenter les collections zoologiques. Il a établi pour les végétaux un nouveau système de classification, fondé comme ceux de Jussieu et de Decandolle, sur les anologies naturelles. On a de lui : *Monographia Pselaphorum;* Leipzig, 1816, in-8°; — *Flora Lipsiensis pharmaceutica;* ibid., 1818, in-8°; — *Monographia generis aconiti;* ibid., 1820-1821, 4 part. in-fol.; *Observationes in Myosotidis genus;* Dresde, 1820, in-8°; — *Magazin der æsthetischen Botanik;* Leipzig, 1821-1824, 16 parties in-8°, planches; — *Lichenes exsiccati;* Dresde, 1822-26, 6 cahiers, in-4°; avec C. Schubert; — *Illustratio specierum aconiti;* Leipzig, 1823-1827, 12 parties; — *Icones floræ germanicæ, helveticæ et mediæ Europæ;* ibid., 1823-58, 18 vol. in-4°, avec plus de mille planches; exécutées d'après les dessins de l'auteur, qui a traduit lui-même son précieux ouvrage en allemand : *Deutschlands Flora;* ibid., 1837-1858, 18 vol.; il fit paraître en même temps en format in-32 une édition à bon marché de cette traduction; — *Taschenbuch für Gartenfreunde* (Manuel pour les amateurs de jardins); Dresde, 1827, in-8°; — *Iconographia botanica exotica;* Leipzig, 1827-1847, 10 vol. in-4°; — *Botanik für Freunde der Pflanzenwelt* (Botanique pour les amateurs de plantes); ibid., 1828, in-8°; — *Conspectus regni vegetabilis;* ibid., 1828, in-8°; — *Flora germanica exsiccata, centuriæ XXVII;* ibid., 1830-1846; — *Flora exotica;* ibid., 1830-36, 5 vol., avec 360 pl.; — *Der Hund in seinen Haupt-und Neben Racen* (Le Chien, ses races principales et secondaires); ibid., 1835, in-4°, avec pl.; — *Der Naturfreund* (L'Ami de la nature); ibid., 1834-1845, 38 livraisons, avec pl.; — *Mammalia;* ibid., 1834-1836, in-8°, avec pl.; — *Das Universum der Natur;* ibid., 1834-1835, 5 livr., in-4o; — *Naturgeschichte der Vögel* (Histoire naturelle des oiseaux); ibid., 1835, t. I, les oiseaux aquatiques; — *Handbuch des natürlichen Pflanzensystems* (Manuel du système naturel des plantes); ibid., 1837, in-4o; — *Deutsche Fauna;* ibid., 1838-42, 2 vol. in-8°, avec pl.; — *Die vollständigtse Naturgeschichte des In-und Auslands* (L'Histoire naturelle la plus complète de tous les pays); ibid., 1841-1851, 2 parties, in-8°, avec pl. : cet excellent ouvrage n'est pas encore terminé; — *Der deutsche Botaniker* (Le Botaniste allemand); ibid., 1841-44, 2 vol. in-8°; — *Anatomia mammalium;* ibid., 1845, in-8°.

* **REICHENBACH** (*Antoine-Benoît*), naturaliste, frère du précédent, né à Leipzig, en 1807, et depuis de longues années professeur à l'école professionnelle de cette ville, a publié : *Bildergallerie der Thierwelt* (Galerie du règne animal); Leipzig, 1833-1835, 1842, in-4°, avec pl.; — *Naturgeschichte des Pflanzenreichs* (Histoire naturelle du règne végétal); ibid., 1837-1839, 18 livr., in-4°; — *Naturgeschichte für Gymnasien* (Histoire naturelle pour les gymnases); ibid., 1840, 3 vol. in-8°; la minéralogie a été traitée par Reuter; — *Naturgeschichte der dem Menschen schædlichen oder ihn belæstigenden Thiere* (Histoire naturelle des animaux nuisibles à l'homme ou qui l'incommodent); ibid., 1846, in-8°; — *Universum des Thierreichs* (L'Ensemble du règne animal); ibid., 1845-1846, 20 livr., in-8°; — *Neuester Wegweiser durch Leipzig* (Guide dans Leip-

zig); ibid., 1854, in-16; — *Anthropologie*; ibid., 1856, in-8°; — *Lehrbuch der Naturwissenschaften* (Manuel des sciences naturelles); ibid., 1856-1858, 2 vol., en 4 parties; — *Der Käferfreund* (L'Amateur de coléoptères); ibid., 1857, in-8°.

* **Reichenbach** (*Henri-Gustave*), fils de Henri-Gottlieb-Louis, né en 1822, et *privat-docent* à l'université de Leipzig, a collaboré aux tomes XVI-XVIII des *Icones floræ germanicæ* de son père, et a publié, entre autres : *Xenia orchidacea*; Leipzig, 1854-1858, 10 parties, in-4°.

Conversations-Lexikon.

* **Reichenbach** (*Charles*, baron de), naturaliste et industriel allemand, né le 12 février 1788, à Stuttgard. Reçu docteur en philosophie, il poursuivit pendant plusieurs années le projet chimérique de fonder un nouvel État allemand dans les îles de la mer du Sud; les nombreuses démarches qu'il fit dans ce but attirèrent les soupçons de la police de Napoléon Ier, et il fut enfermé pendant plusieurs années dans la forteresse d'Hohenasperg. Lorsqu'il eut été relâché, il se livra à son goût pour les sciences naturelles et leur application à l'industrie. Il visita les principales usines de l'Allemagne et de la France, et établit ensuite un haut fourneau à Villingen et à Hausach de grands fours à carboniser le bois. Depuis 1821 il fonda à Blansko, en Moravie, avec le concours du comte Hugo de Salm, plusieurs usines et fabriques, qu'il administra avec une grande habileté et dont les bénéfices considérables lui procurèrent les moyens d'acquérir de grands domaines; il acheta, entre autres, le château de Reisenberg, où il a placé sa magnifique collection de météorites et le grand herbier de Sieber, dont il a fait l'acquisition. On a de lui : *Das Kreosot und seine Gebræuche* (Le Créosote et ses emplois); Vienne, 1832; — *Geologische Mittheilungen aus Mæhren* (Recherches géologiques en Moravie); Vienne, 1834; — *Physikalisch - physiologische Untersuchungen uber die Dynamide des Magnetismus und der Electricität und ihre Beziehungen mit der Lebenskraft* (Recherches physico-physiologiques sur les vertus du magnétisme et de l'électricité et sur leurs rapports avec la force vitale); Brunswick, 1847, 1849, 3 vol. : dans cet ouvrage et dans les suivants, l'auteur a cherché à établir l'existence d'un nouvel agent impondérable très-répandu, qu'il appelle *od*, et qui selon lui se manifeste sous la forme d'une lumière blanchâtre; mais il prétend qu'il n'y a que certaines personnes *sensitives* capables de distinguer les effets de cet agent, qui d'après Reichenbach doit servir à expliquer beaucoup de faits mystérieux de la nature; — *Odisch-magnetische Briefe* (Lettres sur l'od et le magnétisme); Stuttgard, 1852, 1856; trad. en français, Paris, 1854, in-8°; — *Der sensitive Mensch und sein Verhalten zum Od* (L'Homme sensitif et ses rapports avec l'od); Stuttgard, 1854, 2 vol.; — *Kohlerglaube und Afterwissenschaft* (Foi de charbonnier et fausse science); ibid., 1856; en réponse à Ch. Vogt.

Conversations-Lexikon.

* **Reichensperger** (*Auguste*), homme politique et écrivain artistique allemand, né en 1808, à Coblentz, où son père était alors secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle. Après avoir étudié le droit, il entra dans la magistrature, et devint par la suite conseiller à la cour d'appel de Cologne. Il siégea en 1848 et 1849 au parlement de Francfort, et fut ensuite élu à la seconde chambre prussienne, dont il a depuis constamment fait partie, et où il est devenu, par son talent oratoire et par la fermeté de ses convictions, le chef du parti catholique. Il possède une connaissance approfondie de l'art du moyen âge, dont il a étudié de près les chefs-d'œuvre disséminés dans les divers pays de l'Europe. On a de lui : *Die christlich-germanische Baukunst* (L'Architecture chrétienne et germanique); Trèves, 1845, 1852, in-8°; — *Die Standbilder im Domchore zu Köln* (Les statues du chœur de la cathédrale de Cologne); Cologne, 1842, in-4°; — *Fingerzeige auf dem Gebiete der kirchlichen Kunst* (Vues sur l'art chrétien); Leipzig, 1854, in-8°; — *Vermischte Schriften über christiche Kunst* (Mélanges sur l'art chrétien); Leipzig, 1856.

Männer der Zeit (Leipzig, 1858, t. I).

Reichstadt (Duc de). *Voy.* Napoléon II.

Reid (*Thomas*), philosophe écossais, né le 26 avril 1710, à Strachan, paroisse située à vingt milles d'Aberdeen, mort à Glasgow, le 7 octobre 1796. Il eut pour père Louis Reid, ministre de Strachan, dont les ancêtres avaient exercé le ministère ecclésiastique dans l'église d'Écosse depuis l'établissement du protestantisme. Sa mère, Marguerite Gregory, était nièce de James Gregory, l'inventeur du télescope réflecteur et l'antagoniste de Huygens. Après quelques années passées à l'école paroissiale de Kincardine, Thomas Reid fut envoyé à Aberdeen pour y poursuivre ses études classiques; vers l'âge de douze ou treize ans, il entra comme élève au collége Maréchal, où il eut, pendant trois années, pour professeur de philosophie Georges Turnbull, qui, en 1740, publia les *Principes de philosophie morale*. Son séjour à l'université d'Aberdeen se prolongea au delà du terme usité, à cause de sa nomination à une place de bibliothécaire, fondée par un de ses ancêtres environ un siècle auparavant. Ce fut là qu'il forma d'étroites relations avec John Stewart, depuis auteur d'un commentaire sur la Quadrature des Courbes de Newton, et cette liaison fortifia sa prédilection pour les études mathématiques. En 1736, il se démit de sa charge de bibliothécaire, et accompagna John Stewart en Angleterre, où ils visitèrent ensemble Londres, Oxford et Cambridge, et firent connaissance avec plusieurs hommes d'un haut mérite, entre

autres Bentley et Saunderson, le mathématicien aveugle. En 1737 Reid fut présenté par le collége du Roi d'Aberdeen pour le presbytère de New-Machar, au même comté, où il eut à faire oublier par la douceur de son caractère le zèle immodéré d'un de ses prédécesseurs. Sa popularité s'augmenta beaucoup par le mariage qu'il contracta, en 1740, avec Élisabeth, fille de son oncle, Georges Reid, médecin à Londres. Cette famille devint si chère à tout le monde par ses manières conciliantes et ses bons offices envers les pauvres et les malades, que son départ fut considéré comme un malheur public. Reid en effet venait (1752) d'être appelé en qualité de professeur de philosophie au collége du Roi d'Aberdeen, où il allait succéder au Dr Gregory. L'enseignement était de trois années, et avait successivement pour objet les mathématiques, la philosophie naturelle, la logique, la philosophie morale, la métaphysique. Le professorat de Reid à Aberdeen se prolongea de 1752 à 1764, époque à laquelle, sa réputation s'étant accrue par la publication qu'il venait de faire de ses *Recherches sur l'esprit humain*, l'université de Glasgow l'appela à la chaire de philosophie morale, laissée vacante par la retraite d'Adam Smith. Il y trouva pour collègues et pour amis Leechman, ami et biographe de Hutcheson, les savants Alexandre et Patrick Wilson, le philologue James Moor, Black, enfin Robert Simson, le restaurateur de l'ancienne géométrie. La substance des leçons de Thomas Reid à Glasgow fut donnée plus tard au public dans ses deux grands ouvrages sur les facultés intellectuelles et sur les facultés actives et morales de l'homme. A ses recherches sur ces deux grands ordres de facultés il joignait quelques vues générales sur le droit naturel et sur les fondements de la politique. Quant à la valeur de cet enseignement, écoutons Dugald Stewart : « Le mérite de Reid comme professeur tenait principalement à ce fonds inépuisable de vues originales et instructives qu'on trouve dans ses écrits, à son zèle infatigable pour inculquer les principes qu'il croyait essentiels au bonheur de l'humanité. Son élocution et son mode d'enseignement n'avaient rien de particulièrement remarquable. Il se livrait rarement, pour ne pas dire jamais, à la chaleur de l'improvisation, et sa manière de lire n'était pas faite pour augmenter l'effet de ce qu'il avait confié au papier. Toutefois, telles étaient la clarté et la simplicité de son style, la gravité et l'autorité de son caractère, et l'intérêt que ses jeunes élèves portaient généralement aux doctrines qu'il enseignait, que les nombreux auditeurs auxquels ses leçons étaient adressées l'écoutèrent toujours avec le plus grand silence et la plus respectueuse attention. Je parle ici d'après mon expérience personnelle, ayant eu, pendant une grande partie de l'hiver de 1772, le bonheur d'être au nombre de ses disciples. » À partir de 1789, Reid ne publia plus aucun écrit; mais il n'en continua pas moins à poursuivre ses études avec la même ardeur et avec la même activité. Les derniers progrès de la chimie attirèrent particulièrement son attention, et il écrivit même, pour une société savante dont il était membre, quelques courts *Essais*, parmi lesquels il faut surtout mentionner un *Examen des opinions de Priestley sur la matière et l'esprit*. A cette même époque, il communiqua à cette même société des *Observations sur l'Utopie de Thomas Morus*, et des *Réflexions physiologiques sur le mouvement musculaire*. Il rédigea ce dernier écrit à l'âge de quatre-vingt-six ans, et le lut à ses confrères quelques jours avant sa mort. Avant de l'atteindre lui-même, la mort avait frappé quatre de ses enfants et sa femme; il ne lui restait plus qu'une seule fille, qui avait épousé le médecin Patrick Carmichael. Après une crise douloureuse, accompagnée d'attaques multipliées de paralysie, il mourut, le 29 octobre 1796. Dugald Stewart a esquissé ainsi, en quelques mots, le caractère de son ami : « Une droiture inflexible, un attachement pur et dévoué à la vérité, un entier empire sur ses passions, qu'il devait aux efforts infatigables d'une longue vie... Quant à son mérite comme philosophe, ce qui le caractérisait était un jugement sain, prudent, délicat, une patience et une persévérance extraordinaires de méditation, et l'habitude de fixer et de concentrer profondément son attention sur ses opérations intellectuelles, qualités qui ne semblent pas les plus brillantes aux yeux de la multitude, mais qui, à consulter l'histoire des siècles, mériteraient d'être rangées parmi les dons les plus rares de l'esprit. » Une élégie fut composée sur la mort de Thomas Reid par son compatriote, Robert Aytoun; elle se trouve, ainsi que quelques poésies de Reid, dans les *Poetarum scotorum musæ sacræ*.

Les principaux ouvrages de Reid sont les suivants : *An Essay on quantity, occasioned by a treatise in which simple and compound rations are applied to virtue and merit*, mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques*, 1748, et dans le t. Ier de la traduction de Jouffroy. Il est divisé en quatre parties, dont les trois dernières sont très-courtes : la définition de la quantité, la mesure de la force selon les newtoniens et selon les leibniziens, des réflexions sur cette controverse; — *An inquiry into te human mind, on the principles of common sense;* Aberdeen, 1764, in-8° (forme le t. II de la trad. fr.) : le but principal que s'est proposé Reid en cet ouvrage est la réfutation du *Traité de la nature humaine* de Hume. Il se divise en sept chapitres, dont voici les titres : *Introduction; De l'odorat; Du goût; De l'ouïe; Du toucher; De la vue; Conclusion;* — *Essays on the intellectual powers of man;* Edimbourg, 1787, in-4°, et dans les t. III à V de la trad. fr.; dédié à Dugald Stewart et au

Dr James Gregory. « Vous savez, dit Reid dans cette dédicace, que la substance de ces *Essais* a fait le sujet des leçons que j'ai données pendant vingt ans dans cette université, et pendant plusieurs années dans une autre, en présence d'un auditoire nombreux, composé des étudiants les plus avancés. » Ces *Essais* se divisent en huit parties, à savoir : *Prolégomènes; Des facultés que nous devons à nos sens; De la mémoire; De la conception; De l'abstraction; Du jugement; Du raisonnement; Du goût*. Dans la seconde de ces huit parties, l'auteur a combattu vivement la théorie si erronée, et cependant si longtemps accréditée, de l'idée représentative, ou idée-image, et à ce sujet il entre dans des détails historiques très-étendus, et critique les opinions des péripatéticiens, de Descartes, de Berkeley, de Hume, d'Arnauld, de Leibniz; — *Essays on the active powers of man*; Édimbourg, 1789, in-4°. Ils sont divisés en cinq parties, sous les titres suivants : *De la puissance active en général; De la volonté; Des principes d'action; De la liberté des agents moraux; De la morale*; — *Analysis of Aristotle's Logic*, insérée sous forme d'*Appendice* dans les *Sketches of the history of man* (1773) de lord Kames. Les *Œuvres* de Reid ont été publiées en 1803 en 4 vol. in-8°, à Édimbourg, précédées d'une *Notice* par Dugald Stewart sur la vie et les écrits de l'auteur. Dans la traduction française qu'en a donnée, de 1825 à 1835, M. Jouffroy, avec le concours de M. Adolphe Garnier (1), elles forment 6 vol. in-8°. Le traducteur y a joint une préface très-développée et des fragments de Royer-Collard, qui, dans son cours de philosophie à la faculté des lettres de Paris, ne fit guère que traduire et commenter Reid. Sir W. Hamilton avait entrepris une édition complète et annotée des *Œuvres de Th. Reid* (Édimb., 1847), que sa mort, arrivée en 1856, l'a empêché de terminer.

Sauf la théodicée, qui cependant devait faire partie du cours de philosophie professé par Reid à Aberdeen et surtout à Glasgow, toutes les grandes questions philosophiques ont trouvé leur place et leur solution dans les écrits de Reid. L'objet qu'il se proposait étant la philosophie de l'esprit humain, une question fondamentale se présentait au début des recherches, celle de la méthode à suivre. Il n'en admet qu'une seule, la méthode d'observation, et proscrit d'une manière absolue l'hypothèse. Mais à quelles sources le philosophe pourra-t-il puiser une connaissance exacte de l'esprit humain et de ses facultés? La première de ces sources indiquée par Reid est la *reflexion*, ou l'observation attentive des opérations de notre esprit. A côté de cette source principale il reconnait plusieurs sources secondaires, à savoir : le langage, qui est l'image de la pensée; et les actions des hommes, lesquelles ne sont autre chose que des effets dont leurs sentiments, leurs affections, leurs passions sont les causes. Mais ces moyens secondaires présupposent l'emploi du moyen principal, attendu que nous ne comprendrions rien aux idées, aux sentiments, aux passions de nos semblables si déjà nous n'en avions trouvé l'image en nous-même, grâce à ce pouvoir de l'esprit de se replier sur lui-même et de s'étudier sous toutes ses faces. Toutefois Reid se garde bien de tomber ici en des exagérations, qui après lui n'ont pas toujours été assez soigneusement évitées. Tout psychologue qu'il est, il sait reconnaître les difficultés de la science psychologique, et il décrit avec autant d'exactitude que de bonne foi les causes principales de ces difficultés.

La méthode une fois déterminée, le philosophe écossais s'attache à dresser une liste des facultés de l'âme. A l'exemple de Locke, il les classe toutes sous deux chefs principaux : entendement, volonté. Sous cette dernière dénomination il comprend toutes nos facultés actives et tous les principes qui nous portent à agir. Sous la première, il comprend toutes nos facultés contemplatives, c'est-à-dire celles par lesquelles nous percevons les objets, les concevons, les comparons, les analysons, en jugeons et en raisonnons. Toutefois, il a soin de faire observer qu'il ne faut considérer cette division que comme un moyen de procéder plus méthodiquement dans l'étude de l'esprit, et que l'on se tromperait étrangement si l'on en concluait que la volonté n'intervient pas dans les opérations que nous attribuons à l'entendement, ou l'entendement dans celles que nous rapportons à la volonté.

En tête des facultés de l'entendement, Reid place ce qu'il appelle les facultés sensibles, et rencontre la question de la perception extérieure, qu'il résout, contrairement à certaines hypothèses philosophiques, d'après les données du sens commun, en disant que dans l'acte de perception nous n'avons pas seulement une notion plus ou moins distincte de l'objet, mais encore une irrésistible conviction de son existence réelle. Et cette conviction, il ne la regarde pas seulement comme irrésistible, mais encore comme immédiate, en ce sens que ce n'est point par une suite de raisonnements et de démonstrations, mais par un acte de pure et simple perception, que nous parvenons à nous convaincre de l'existence réelle des objets qui tombent sous nos sens. Reid a consacré à l'exposition de cette vérité une grande partie de ses *Recherches sur l'esprit humain d'après les principes du sens commun* et plusieurs chapitres de ses *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme*. Dans toute cette partie de son exposition, Reid a victorieusement combattu les hypothèses philosophiques d'après lesquelles l'esprit dans l'acte de perception

(1) Voir les articles GARNIER et JOUFFROY.

n'atteindrait pas les réalités elles-mêmes, mais seulement des représentations ou images. Se demandant ensuite quels sont les objets de nos perceptions, Reid indique comme tels les qualités des corps, qu'il partage en premières et secondes. Dans la première de ces deux catégories il place (d'accord en cela avec Locke, qu'il a combattu sur une foule d'autres points) l'étendue, la divisibilité, la figure, la mobilité, la solidité, la dureté, la mollesse et la fluidité, et dans la seconde, la couleur, la saveur, l'odeur, le chaud et le froid. La distinction fondamentale qu'il signale entre les qualités premières et les qualités secondes, c'est que les notions que nous avons de celles-là ne sont pas relatives, en ce sens que nous savons en quoi consistent ces qualités, et non pas seulement quel rapport elles ont avec une chose connue, tandis qu'il en est tout autrement des qualités secondes. Maintenant, premières ou secondes, les qualités supposent un sujet. Le sujet des qualités sensibles est appelé *matière*, *substance matérielle*, *corps*. Comment allons-nous de l'idée des qualités à celle de la substance où elles résident? Reid y voit le produit d'un jugement naturel et irrésistible, et il répudie l'opinion de ceux qui, avec Berkeley, et surtout avec Hume, ont taxé de préjugé la persuasion où nous sommes que toute qualité suppose un sujet. De l'idée de la matière nous allons à celle de l'espace au sein duquel cette matière est contenue. Reid signale la vue et le toucher comme les seuls de nos sens qui introduisent dans notre esprit la notion de l'espace, et il remarque judicieusement que cette notion, bien que n'ayant pu pénétrer dans l'esprit qu'à la suite de celle des corps, en devient ensuite indépendante, et demeure après que les objets qui l'ont introduite ont cessé d'être présents. « Et non-seulement, dit Reid, l'espace tient ferme dans notre esprit, même après l'anéantissement supposé de tous les objets qui l'ont fait concevoir, mais il y grandit jusqu'à l'immensité. » Cette remarque est vraie; seulement, le judicieux observateur de notre nature intellectuelle aurait dû signaler ici l'intervention et l'exercice d'une nouvelle faculté de l'esprit; car si la perception extérieure, s'exerçant par la vue et le toucher, nous donne l'étendue limitée, elle ne saurait nous donner l'espace sans bornes, c'est-à-dire l'immensité.

De même que Reid, dans sa théorie de la perception extérieure, avait combattu l'hypothèse de l'idée représentative, de même, dans sa théorie de la mémoire, il a réfuté la vieille théorie péripatéticienne qui introduit dans le cerveau des images de tous les objets de la pensée, et cherche par la persistance de ces images à expliquer le souvenir.

Dans sa théorie de la conception, Reid partage toutes nos conceptions en deux catégories : d'une part, celles qui, étant de pure imagination, ne sont point des copies, mais des originaux, telle que, par exemple, la conception de *Don Quichotte* dans l'esprit de Cervantes, et en général les conceptions des romanciers et des poëtes; d'autre part, celles qui ne sont à proprement dire que des copies, parce qu'elles ont un archétype auquel on les rapporte, tel que la ville de Londres ou la ville de Venise. Les premières, pures créations de notre esprit, ne sont ni vraies ni fausses, et ne peuvent donner lieu ni à affirmation ni à négation. Les secondes, bien que condamnées à être imparfaites, puisque nous ne pouvons avoir qu'une connaissance partielle des choses, peuvent cependant être vraies dans leur incomplète compréhensivité : il faut pour cela qu'elles soient conformes à leur modèle ou archétype. L'*Essai* sur la conception est terminé par un excellent chapitre sur la suite de nos pensées. Reid remarque judicieusement qu'il y a deux espèces de suites de nos pensées : les unes coulant d'elles-mêmes comme l'eau de sa source, en l'absence de tout principe qui les gouverne et les ordonne, les autres, au contraire, réglées par l'attention et dirigées vers un but par un effort de l'esprit.

Les *Essais* sur l'abstraction, sur le jugement, sur le raisonnement, sur le goût, qui achèvent la partie des *Œuvres* de Reid relative aux facultés intellectuelles de l'homme, offrent la même exactitude d'observation et la même précision dans la description des phénomènes et dans la détermination des lois psychologiques. C'est dans l'*Essai* sur le jugement que se trouve la division si essentielle des premiers principes en principes des vérités nécessaires et principes des vérités contingentes. C'est dans l'*Essai* sur le raisonnement que se rencontre sa réfutation du scepticisme de Hume touchant la raison. Ce chapitre est fondamental dans la philosophie de Reid.

L'homme n'est pas né seulement pour connaître, mais encore pour agir. Aussi, après avoir étudié les facultés intellectuelles, le philosophe écossais entreprend-il l'étude des facultés actives et morales. A leur tête se place la volonté, et Reid signale l'abus qui a été fait de ce mot, sous lequel on a englobé, comme sous un terme générique, non-seulement les résolutions et les déterminations, mais encore les motifs et les excitations de tous genres, sentiments, affections, passions. Tous nos actes ne paraissent pas à Reid être également le produit de la volonté. Dans beaucoup de cas, comme, par exemple, quand nous cherchons à ressaisir notre équilibre, la nature ne nous laisse pas le temps de prendre une détermination; c'est alors l'instinct ou l'habitude qui viennent à notre secours. Pour qu'il y ait à proprement dire acte volontaire, Reid estime qu'il doit y avoir eu attention et délibération. A nos actes volontaires peuvent présider une foule de motifs, que Reid, sur les traces de Cicéron dans le *De officiis*, ramène d'abord à deux principes généraux, la passion et la raison,

en remarquant que ce second principe est le côté humain de notre nature, tandis que la passion en est le côté animal. Mais, entrant bientôt dans une énumération plus développée, le philosophe écossais range en trois classes tous nos principes d'action, à savoir : 1° les principes mécaniques, tels que l'instinct et l'habitude ; 2° les principes animaux, tels que les appétits, les désirs, les diverses affections bienveillantes ou malveillantes, les passions ; 3° les principes rationnels d'action, tels que l'intérêt bien entendu et la notion de devoir et d'obligation morale. A cette occasion, Reid a judicieusement remarqué la marche ascensionnelle que suit l'homme dans le développement de son existence morale en s'élevant par degrés de la vie animale à la vie rationnelle. L'intérêt bien entendu, en tant que principe d'action, est déjà un progrès sur les principes mécaniques et sur les principes animaux, puisqu'il ne se produit que moyennant l'intervention de la raison ; mais Reid regarde ce principe comme insuffisant : 1° parce qu'il ne serait pas pour l'homme une règle de conduite assez claire ; 2° parce qu'il n'élèverait pas le caractère de l'homme au degré de perfection dont il serait susceptible ; 3° parce qu'il ne procurerait pas à lui tout seul le bonheur qu'il nous fait goûter quand il est associé à un autre principe rationnel, la soumission désintéressée au devoir. Mais cette soumission présuppose de la part de l'agent la liberté morale. Aussi Reid n'a-t-il rien omis pour mettre en lumière ce caractère de liberté attaché à nos déterminations et à nos actes. Les arguments qu'il invoque en faveur de la liberté morale sont tirés : 1° de la conviction naturelle que nous agissons librement ; 2° de la distinction que nous reconnaissons entre le juste et l'injuste et de la responsabilité que nous attachons à notre propre conduite ; 3o de ce que, l'homme étant capable de suivre avec sagesse et prudence un système de conduite préalablement résolu dans son esprit, il en résulte évidemment que l'homme exerce quelque empire sur ses volitions et ses actions.

En conclusion sommaire, la philosophie de l'esprit humain, telle qu'elle a été conçue par Reid, a pour méthode l'expérience psychologique, et pour *criterium* le sens commun. C'est en faisant appel à cette méthode et à ce *criterium* que Reid a pu combattre victorieusement l'idéalisme exagéré de Berkeley et le scepticisme de Hume. Il est regrettable que le psychologue, qui parmi nos facultés actives et morales a reconnu une faculté suprême à l'exercice de laquelle nous devons la notion du devoir n'ait pas également, dans l'ordre de nos pouvoirs intellectuels, reconnu un pouvoir supérieur, source de l'idée qui est en nous du nécessaire, de l'absolu, de l'infini. Il est regrettable encore que, trop étroitement renfermé dans les limites de la pure et simple observation, il n'ait pas jugé à propos d'appliquer aux données de l'expérience psychologique une légitime induction, qui à travers l'unité et l'identité du principe pensant, à travers la liberté du principe actif accomplissant ou enfreignant les prescriptions de la loi morale, nous eût laissé entrevoir une âme spirituelle et immortelle. C. MALLET.

Œuvres complètes de Reid, trad. de l'anglais par Th. Jouffroy, 6 vol. in-8°. — *Fragments* de Royer-Collard, annexés aux t. III et IV de ces mêmes *Œuvres*. — V. Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle : École écossaise* ; leçons 7, 8, 9, de l'édit. de 1840, suivies, sous forme d'*Appendice*, de deux lettres de Reid à lord Kames, empruntées aux *Mémoires* de ce lord par Alexandre Fraser Tytler, et traduites pour la première fois en français par M. V. Cousin. La première de ces lettres a pour objet *Quelques doctrines de Priestley et des philosophes français* ; la seconde a pour titre : *Sur l'usage des conjectures et des hypothèses dans les recherches philosophiques, et sur le sens du mot* CAUSE *dans la philosophie naturelle ; distinction du domaine du raisonnement physique et du domaine du raisonnement métaphysique*. — William Hamilton, *Fragments de philosophie*, trad. de l'anglais par Louis Peisse. — Adolphe Garnier, *Critique de la philosophie de Thomas Reid*, in-8°, 1840. — Bertereau, art. *Reid*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

REID (Sir *William*), physicien anglais, né en 1791, à Kinglassie (comté de Fife), mort le 31 octobre 1858, à Londres. Il était fils d'un ministre de l'Église écossaise. En sortant de l'Académie militaire de Woolwich, il fut nommé lieutenant dans le corps des ingénieurs (1809), prit part de 1810 à 1814 à la guerre d'Espagne, puis à l'expédition dirigée contre la Nouvelle-Orléans, et assista à la bataille de Waterloo. En 1816 il fut employé comme capitaine au bombardement d'Alger. Après avoir résidé aux Barbades, il devint gouverneur des Bermudes (1838), d'où il passa en la même qualité aux petites Antilles (1846). De retour en 1848 en Angleterre, il commanda en 1849 le génie à Woolwich. En 1850 il dirigea une partie des travaux préparatoires de l'exposition universelle, remplaça, en 1851, sir R. Stephenson comme président du comité exécutif, et fut nommé à la fin de l'année gouverneur de Malte, poste qu'il occupa jusqu'à l'automne de 1859. Il était major général depuis mai 1856. On doit à sir W. Reid des travaux remarquables sur la nature des ouragans, qu'il avait étudiés depuis 1831 et sur lesquels il avait réuni un grand nombre d'observations intéressantes au point de vue de la science et de la marine. Les deux ouvrages qu'il a publiés, *An Attempt to develope the law of storms by means of facts arranged according to place and time* (Londres, 1838, in-8°), et *The Progress of the development of the law of storms and of the variable winds* (ibid., 1849, in-8°), ont obtenu trois éditions, et se placent sans désavantage à côté des travaux consciencieux de Redfield, de Piddington, de Thom, de Dove et d'autres savants qui ont traité ces difficiles questions.

Men of the Time. — *Unsere Zeit*.

REIFFENBERG (*Frédéric* DE), littérateur allemand, né en 1719, dans l'électorat de Trèves,

mort en 1764. Il appartenait à une ancienne et noble famille qui tire son nom d'un vieux château dont les ruines se voient encore non loin de Wiesbaden. Admis dans la compagnie de Jésus, il se rendit à Rome, et y étudia la théologie et les langues et la littérature anciennes. Son talent poétique le fit admettre à l'Académie des Arcades, sous le nom de *Mirtisbius Sarpedonius*. De retour dans sa patrie, il dirigea le noviciat de la société, et consacra ses loisirs à la culture des lettres et à des recherches historiques. Nous citerons de lui : *De vera Atticorum pronuntiatione ad Græcos intra urbem*; Rome, 1750, in-4°; — *Sc. Maffei historia theologica dogmatum et opinionum de divina gratia, libero arbitrio et prædestinatione quæ viguerunt Ecclesiæ primis quinque sæculis;* Francfort et Mayence, 1756, in-fol. ; — *Historia Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem;* Cologne, 1764, t. I, in-fol. : le seul publié. Il a donné comme éditeur : *Patrum Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem Poemata selectiora* (Cologne, 1758, 4 vol. in-8°). E. R.

Aug. et A. de Backer, *Biblioth. des ecrivains de la Comp. de Jésus*, 1re série — De Stein d'Altenstein, *Annuaire de la noblesse de Belgique*, III, 198.

REIFFENBERG (*Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas*, baron DE), littérateur belge, de la famille du précédent, né à Mons, le 14 novembre 1795, mort à Saint-Josse-ten-Noode, près de Bruxelles, le 18 avril 1850. Après avoir terminé ses études au lycée de Bruxelles, il devint sous-lieutenant, puis lieutenant d'infanterie, et assista à la bataille de Waterloo. Démissionnaire en 1818, il fut professeur à l'Athénée d'Anvers, puis à celui de Bruxelles. Nommé conservateur et bibliothécaire adjoint à la bibliothèque de Bruxelles et à celle de Bourgogne, il fut appelé en 1822 à l'université de Louvain, comme professeur extraordinaire de philosophie, et l'année suivante élu à l'unanimité membre de l'Académie royale de Bruxelles. L'université de Louvain ayant été supprimée, il passa à celle de Liége en qualité de professeur ordinaire. Il avait inséré sous son nom dans les *Nouvelles archives* et dans les *Mémoires de l'Académie* divers travaux historiques qu'il avait extraits des manuscrits de S.-P. Ernst. Il se trouvait à Liége quand la découverte de ces plagiats le rendit le but de toutes les attaques, et empoisonna le reste de sa vie en le privant de la considération qui semblait lui être due. En 1837, il devint conservateur de la bibliothèque royale de Belgique. A un esprit délicat et fin le baron de Reiffenberg joignait beaucoup d'érudition. Les principaux de ses nombreux écrits sont : *Archives philologiques;* Bruxelles, 1825-1826, 2 vol. in-8°; — *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas;* Louvain, 1827-1828, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles archives historiques des Pays-Bas;* Bruxelles, 1829-1832, 2 vol. in-8°; — *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or, depuis son institution jusqu'à la cessation des chapitres généraux, tirée des archives mêmes de cet ordre et des écrivains qui en ont traité;* Bruxelles, 1830, in-4°, (dédié au prince d'Orange) : ouvrage important, mais en partie extrait de l'inventaire des archives de l'ordre de la Toison d'Or, que le comte de Cobenzl, ministre de l'impératrice Marie-Thérèse aux Pays-Bas, avait fait dresser, en 1759 et 1760, par E.-J. de Turck; — *Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique;* Bruxelles, 1840-1850, 11 vol. in-18. Il a publié comme éditeur : *Histoire des troubles des Pays-Bas, par Vandervynckt;* Bruxelles, 1822, 3 vol. in-8°; — *Mémoires de Jacques du Clercq*, 1448-1467; Bruxelles, 1823, 4 vol. in-8°; — *Petri a Thymo, vulgo van der Heyden, historia Brabantiæ diplomatica;* Bruxelles, 1830, in-8°; — *Chronique rimée de Philippe Mouskes;* Bruxelles, 1836, 2 vol. in-4°; — *Correspondance de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II, suivie des interrogatoires du comte d'Egmont, et de quelques autres pièces;* Bruxelles, 1842, in-4°, publication de la Société des bibliophiles de Belgique; — *Une existence de grand seigneur au seizième siècle : Memoires autographes du duc Charles de Croy;* Bruxelles, 1845, gr. in-8° : publication de la même société; — *Documents pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg;* Bruxelles, 1844-1848, tom. I, IV, V, VII et VIII, in-4° : ils contiennent les chartes, les légendes historico-poétiques, et diverses chroniques monastiques des provinces de Namur et du Hainaut, et font partie des *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique*, publiés par la commission royale d'histoire. Le baron de Reiffenberg a rédigé le *Bulletin* de cette commission et il a été le fondateur du *Bulletin du bibliophile belge*. Il a inséré un grand nombre d'articles et de notices dans *Le Mercure belge*, *Le Nain jaune réfugié*, *Le Courrier des Pays-Bas*, la *Gazette des Pays-Bas*, *L'Émancipation*, la *Correspondance mathématique* de M. Quételet, le *Journal bibliographique des Pays-Bas*, *Le Messager des sciences et des arts* de Gand, le *Recueil encyclopédique belge*, *Le Polygraphe*, la *Revue universelle*, *Les Belges peints par eux-mêmes*, *Les Belges illustres*, les *Scènes de la vie des peintres*, le *Foreign litterary Gazette*, le *Times*, la *France littéraire*, la *Revue encyclopédique*, les *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, la *Biographie universelle* de Michaud, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, etc.

E. REGNARD.

Annuaire de l'Acad. roy. de Belgique, 1852. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1850, p. 478. — De Busscher, *Étude des études de M. le baron de Reiffenberg sur les Loges de Raphaël;* Gand, 1846, in-8°. — Quérard, *Les Supercheries litt. devoilées*, t. IV.

REIL (*Jean-Chrétien*), médecin allemand, né le 20 février 1758, à Raude, dans l'Ost-Frise, mort à Halle, le 12 novembre 1813. Après avoir pendant quelques années pratiqué la médecine dans son pays natal, il enseigna cet art depuis 1787 à Halle, où il devint aussi directeur de la clinique; en 1810 il fut pourvu d'une chaire à Berlin, et fut en 1813 placé à la tête des hôpitaux militaires établis après la bataille de Leipzig. Il était membre des principales académies de l'Europe. On a de lui : *De polycholia*; Halle, 1783, in-8°; — *Memorabilia medico-practica*; ib., 1790-93, 3 part. in-8°; — *Archiv für die Physiologie*; ibid., 1795-1815, 12 vol. in-8° : recueil qui a beaucoup contribué aux progrès de la physiologie; — *De structura nervorum*; ibid., 1796, avec planches; — *Ueber die Erkenntniss und Kur der Fieber* (Sur l'art de reconnaître et de guérir les fièvres); ibid., 1797-1801, 4 vol. in-8°; — *Rhapsodien über die Anwendung der physischen Kurmethode auf die Geisteszerruttung* (Pensées sur l'emploi des moyens physiques pour la guérison des dérangements d'esprit); ibid., 1803, in-8°; — *Pepinieren zum Unterrichte Artzlicher Routiniers* (Pépinières pour l'instruction des médecins routiniers); ibid., 1804, in-8°; selon l'auteur, la science médicale est devenue si étendue, qu'il proposait de former d'un côté des praticiens chargés de traiter les maladies ordinaires, et de l'autre des hommes de talent, qui s'occuperaient des cas plus graves et de l'avancement de la science; — *Kleine physiologische Schriften* (Petits écrits physiologiques); ibid., 1811, 2 vol. in-8°; — *Kleine Schriften* (Opuscules); Halle, 1817, in-8°; — *Entwurf einer allgemeinen Pathologie* (Essai d'une pathologie générale); ibid., 1815, 3 vol.

H. Steffens, *Denkschrift auf Reil* (Halle, 1815. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — *Biogr. médic.*

REILLE (*Honoré-Charles-Michel-Joseph*, comte), maréchal de France, né à Antibes (Var), le 1er septembre 1775, mort à Paris, le 4 mars 1860. Entré au service comme grenadier dans le 1er bataillon du Var en 1791, il fut nommé sous-lieutenant l'année suivante au 94e régiment d'infanterie, et fit en cette qualité les campagnes de Belgique; il assista aux batailles de Rocoux, de Liége et de Nerwinde; nommé lieutenant en 1793, et capitaine en 1796, il devint aide de camp de Massena, qu'il suivit au siége de Toulon, et de là en Italie, où il se distingua aux combats de Montenotte, de Dego, de Lodi, de la Brenta, d'Arcole et de Bellune; il resta en Italie jusqu'au traité de Campo-Formio, après lequel, Massena ayant été chargé du commandement de l'armée d'Helvétie, Reille fut nommé adjudant général, attaché à l'état-major; le général Oudinot étant blessé, il le remplaça, traversa le premier la Limmat, entra dans Zurich avec Massena, poursuivit l'ennemi, et couvrit le mouvement rétrograde de nos troupes lors des attaques dirigées contre Suwarow dans le Muttenthal, et prit une part active à la bataille où fut tué le prince Talinski. Lorsque Massena se rendit à Gênes, il chargea Reille de reconnaître les positions de l'armée française depuis Nice jusqu'au mont Cenis; il porta au premier consul un rapport fort intéressant, et au retour fut chargé de remettre à Massena les ordres de Bonaparte. Une flotte anglaise bloquait alors Gênes; il trompa sa surveillance, échappa à son feu, entra dans la ville, le 12 floréal, et se distingua dans toutes les sorties. Il revint en France en 1800; bientôt après il retourna en Italie avec les corps d'élite sous les ordres de Murat dans l'expédition de Naples. Le 29 août 1803, à l'âge de vingt-huit ans, il fut nommé général de brigade et ancien commandant au camp de Boulogne. Peu après le premier consul le chargea d'observer en Bavière et en Autriche les préparatifs de guerre et les mouvements des ennemis; puis il remplit différentes missions spéciales à Vérone, à Milan et dans l'intérieur. De retour à Paris, il fut chargé d'inspecter l'organisation des troupes revenant de Saint-Domingue, et en 1805 il obtint, sous le général Lauriston, le commandement en second des troupes embarquées à Toulon sur la flotte du vice-amiral Villeneuve. Après la défaite de Trafalgar, Reille rejoignit la grande armée, commanda en 1806 une brigade du cinquième corps en Autriche, assista aux batailles d'Iéna et Pulstuck, affaire dans laquelle il enfonça le centre des Russes; peu après il fut élevé au grade de général de division et choisi par Lannes pour chef d'état-major. A la bataille d'Ostrolenska, il soutint deux fois le choc de forces très-supérieures, et parvint à conserver la ville, grâce à sa bravoure et à sa prudence. Nommé aide de camp de l'empereur, il assista à la bataille de Friedland, et fut honorablement cité parmi les officiers généraux qui contribuèrent au succès de cette journée. En 1808 il fut commissaire extraordinaire en Toscane, et passa en Espagne, où il contribua à la prise de Roses : le 19e bulletin fit à cette occasion le plus grand éloge de la division qu'il commandait. Rappelé en Allemagne, il se distingua à la bataille de Wagram; il fut envoyé par l'empereur à Anvers, à l'instant où le prince de Ponte-Corvo venait de préserver la Hollande et la Belgique de l'invasion anglaise. On pensa que cette mission avait surtout pour but de surveiller la conduite du prince, contre lequel l'empereur avait conçu de vifs soupçons. L'année suivante Reille fut chargé du commandement de la Navarre; il battit deux fois Mina, vint prêter à Suchet l'appui de ses forces pour s'emparer de Valence, et commanda en Aragon jusqu'à la fin de 1812. A cette époque il reçut le commandement de l'armée de Portugal; il évacua en aussi bon ordre que possible les provinces qu'il occupait, rejoignit le maréchal Soult, et fut avec lui un des derniers défenseurs de la France à la bataille de Toulouse. A la chute de l'empire,

la paix ayant été conclue, il épousa la fille du maréchal Massena (1).

A la restauration, le roi nomma le général Reille chevalier de Saint-Louis, grand cordon de la Légion d'honneur et inspecteur général d'infanterie des 14ᵉ et 15ᵉ divisions militaires Au retour de Napoléon, il reçut le commandement du 2ᵉ corps d'armée d'observation sur la frontière du nord, et fut nommé pair de France le 15 juin. Son avant-garde attaqua les Prussiens, qu'elle repoussa sur Marchiennes. Après avoir combattu à Waterloo, il couvrit Paris jusqu'à Gonesse, et suivit l'armée derrière la Loire. Après le licenciement il fut mis en demi-solde; mais l'ordonnance du 22 juillet 1818 le replaça sur la liste des généraux disponibles. En 1819 il fut réintégré au nombre des pairs de France, et en 1820 il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi. Aucun des ministères qui se succédèrent sous Louis-Philippe ne le trouva hostile; aussi fut-il nommé, le 17 septembre 1847, le dernier des maréchaux de ce règne, et sénateur de l'empire en 1852. A. JADIN.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des hommes du jour*. — *Fastes de la Légion d'honneur*, tome III. — *Celebrités militaires*, t. II. — Vapereau, *Dictionn. des contemporains*.

REIMARUS (*Hermann-Samuel*), savant philologue allemand, né le 22 décembre 1694, à Hambourg, où il est mort, le 1er mars 1765. Son père, professeur à Hambourg, au Johanneum, fut son premier maître. Les leçons de Christophe Wolf et de J.-Alb. Fabricius achevèrent son éducation philologique. En 1714 il alla étudier à Iéna. Plus tard il passa à Wittemberg; les thèses qu'il y soutint en 1717, à la fin de ses études, donnèrent une haute idée de son érudition et de sa sagacité. Après avoir parcouru la Hollande et une grande partie de l'Angleterre, il fut nommé, en 1723, recteur à Wismar. En 1727, il fut appelé à Hambourg pour enseigner l'hébreu au gymnase; il joignit ensuite à cette chaire celle de mathématiques. Il épousa Jeanne-Frédérique, troisième fille du savant J.-Alb. Fabricius, qu'il aida dans ses travaux philologiques. Sur la fin de sa vie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il considéra surtout au point de vue philosophique. Quoique d'un tempérament délicat, qui lui commandait des ménagements, il n'en fut pas moins un travailleur infatigable. Il fut membre de l'Académie impériale de Pétersbourg et de la plupart des sociétés savantes d'Allemagne.

En outre d'une bonne édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750-1752, 2 vol. in-fol., dans laquelle il mit en œuvre de nombreux matériaux recueillis par son beau-père et de diverses pièces insérées dans les recueils littéraires de son temps, on a de Reimarus : *Primitia wismariensia*; Wismar, 1723, in-4° : recueil de divers opuscules; — *De vita et scriptis J.-Alb. Fabricii Comment.*; Hambourg, 1737, in-8°; — *Epistola ad cardinalem Quirinum*; Hambourg, 1746, in-4° : sur l'édition des trois derniers livres de Dion Cassius par Falconius; — *Dissertatio de assessoribus Synedrii magni LXX linguarum peritis*; Hambourg, 1751, in-4°; — *Die vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion* (Les principales vérités de la religion naturelle); Hambourg, 1754, in-8°; 6ᵉ édit., 1782; — *Betrachtungen über die Kunst-triebe der Thiere* (Considérations sur les instincts des animaux); Hambourg, 1762, 2 vol. in-12; trois autres éditions; traduction française sur la 2ᵉ édit. par Reneaume de la Tache, avec un appendice de l'auteur et des notes des traducteurs; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. Enfin on sait aujourd'hui qu'il faut lui attribuer un ouvrage qui fut publié par Lessing dans les *Beitræg zur Geschichte und Literatur, aus den Schætzen der Wolfenbüttel. Bibliothek* (Mémoires d'histoire et de littérature tirés des trésors de la bibliothèque de Wolfenbuttel); Brunswick, 1778 et 1784, et connu sous le titre de *Wolfenbüttelschen Fragmenten eines Unbekannten* (Fragments d'un inconnu, tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel). Reimarus n'avait communiqué ces Fragments qu'à ses plus intimes amis. Lessing réussit à s'en procurer une copie; il la fit imprimer, et pour dérouter la curiosité du public il les donna pour un ouvrage qu'il avait découvert en manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, dont il était le conservateur. Cet écrit, qui a eu plusieurs éditions, produisit une profonde sensation en Allemagne et souleva une ardente polémique; Reimarus s'était proposé d'y montrer que l'origine du christianisme n'a rien de surnaturel. Un grand nombre de théologiens s'empressèrent de prendre la plume pour le réfuter. M. N.

J.-G. Büsch, *Memoria Reimari*; Hambourg, 1769, in-fol. — Hirsching, *Handbuch*. — Buhle, *Hist. de la philosoph*. — Meusel, *Lexicon*.

REIMARUS (*Jean-Albert-Henri*), physicien et économiste allemand, fils du précédent, né à Hambourg, le 6 novembre 1729, mort à Rantzau, le 6 juin 1814. Après avoir étudié la médecine à Gœttingue, à Leyde, à Londres et à Édimbourg, il exerça son art dans sa ville natale, où il fut nommé, en 1796, professeur de physique au gymnase. Il fut en Allemagne un des plus actifs propagateurs de l'inoculation; il fit établir à Hambourg le premier paratonnerre élevé sur le continent européen, après qu'il eut notablement perfectionné l'art de nous garantir la foudre, sur laquelle il publia plusieurs écrits. On a de lui : *De tumore ligamentorum circa articulos*; Leyde, 1757,

(1) Nous devons citer ici un fait honorable pour le général. En 1817 lorsque le maréchal Massena, son beau-père, mourut, le parti hostile à l'empire refusa de mettre sur le cercueil du maréchal le bâton insigne de sa dignité. Le maréchal Reille protesta contre cette opposition, écrivit à Louis XVIII une lettre à la fois respectueuse et hardie, dans laquelle il se plaignait d'un tel mépris de toutes les bienséances et de tous les droits garantis aux officiers de l'empire. La veille des funérailles le roi envoya le bâton pour qu'il figurât à la cérémonie.

in-4° : dissertation à laquelle Morgagni et Haller ont accordé les plus grands éloges; — *Handlungs-grundsætze aus der Natur und Geschichte untersucht* (Les principes du commerce examinés au point de vue de la nature des choses et à celui de l'histoire); Hambourg, 1768-1775, 2 vol. in-8°; — *Die Frage von der freien Aus-und Einfuhr des Getreides* (La question de la libre entrée et sortie des grains); ibid., 1771, in-8°; — *Die Freiheit des Getreidehandels nach der Natur und Geschichte erwogen* (La liberté du commerce des grains, d'après les données fournies par la nature des choses et par l'histoire); ibid., 1790, in-8°; — *Ueber die Bildung des Erdballs* (Sur la formation du globe); ibid., 1802, in-8° : écrit qui attaque les théories de M. de Luc.

Reimarus Lebensbeschreibung (Hambourg, 1814; autobiographie). — Ebeling, *Memoria Reimari* (ibid., 1818). — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

REIMMANN (*Jacques-Frédéric*), bibliographe allemand, né à Groningue, près de Halberstadt, le 22 janvier 1668, mort à Hildesheim, le 1er février 1743. Obligé, par son manque de fortune, d'interrompre ses études, commencées à l'université d'Iéna, il fut pendant quelque temps précepteur, devint en 1692 recteur de l'école d'Osterwyck, passa l'année suivante en cette qualité à l'école de Saint-Jean, et en 1698 à celle de Saint-Martin à Halberstadt. En 1704 il fut nommé pasteur à Ermsleben, en 1714 diacre à la cathédrale de Magdebourg, et enfin, en 1717, surintendant à Hildesheim et inspecteur du gymnase de cette ville. Laborieux à l'excès, il conserva sa santé par une grande sobriété et par l'habitude qu'il avait prise de lire et d'écrire debout. Il joignait à une érudition étendue une grande sagacité de jugement; en relation avec un grand nombre de savants, notamment avec Leibniz, il fut le premier qui s'occupa de l'histoire littéraire de l'Allemagne. On a de lui : *De Fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos, Germanos*; Halberstadt, 1694, in-4°; réimpr. sous le titre de : *Historiæ liter. exotericæ et acroamaticæ particula*; Ascherleben, 1702, Quedlimbourg, 1710, in-8°; — *De logices Aristotelicæ, Rameæ, Cartesianæ et eclecticæ insufficientia*; Halberstadt, 1697, in-4°; — *Paradoxum de ignorantia eruditorum abecedaria*; ibid., 1698, in-4°; — *Calendarium logices historico-criticum*; Francfort, 1699, in-8° : bibliographie raisonnée des traités de logique publiés jusqu'à l'an 1600; — *De asophia philosophorum*; Halberstadt, 1770; suivi de plusieurs mémoires sur les imperfections des systèmes philosophiques, qui furent insérés dans les *Observationes Halenses*; — *Poesis Germanorum canonica et apocrypha*; Leipzig, 1703, in-12; — *Versuch einer Einleitung in die Historia literaria sowohl insgemein, als auch in die der Teutschen insonderheit* (Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général et à l'histoire littéraire de l'Allemagne en particulier); Halle, 1703-1713, 6 vol. in-8°; — *Versuch einer Einleitung in die Historia literaria antediluvianam* (Essai d'une introduction à l'histoire littéraire avant le déluge); ibid., 1709, in-8°; — *Idea historiæ Ascaniensis civilis, ecclesiasticæ, naturalis et literariæ*; Quedlimbourg, 1708, in-4°; — *Versuch einer Critik über das* Dictionnaire historique de Bayle (Essai d'une critique du *Dictionnaire historique* de Bayle); Halle, 1711, in-8°; — *Bibliotheca acroamatica*; Hanovre, 1712, in-18 : extrait du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vienne* de Lambeck; — *Versuch einer Einleitung in die Historie der Theologie insgemein und der jüdischen insonderheit* (Essai d'une introduction à l'histoire de la théologie en général et en particulier à celle des Juifs); Magdebourg, 1717, in-8°; — *Introductio in historiam vocabulorum latinorum*; Halle, 1718, in-8°; — *Idea systematis antiquitatis literariæ*; Hildesheim, 1718, in-8°; — *Historia universalis atheismi et atheorum falso et merito suspectorum*; ibid., 1728, in-8°; — *Typus theologiæ theticæ christianorum qualis fuit seculo post Christum natum primo*; ibid., 1728, in-4°; — *Ilias post Homerum, hoc est : Incunabula omnium scientiarum ex Homero eruta*; Lemgow, 1728, in-8°; — *Catalogus bibliothecæ theologicæ systematico-criticus*; Hildesheim, 1731, in-8°; cet ouvrage, qui fut vivement attaqué dans les *Acta eruditorum lipsiensia*, fut suivi de : *Accessiones uberiores ad Catalogum*; Brunswick, 1748, in-8°; — *Bibliotheca historiæ literariæ critica, eaque generalis, hoc est Catalogi bibliothecæ auctoris tomus secundus*; Hildesheim, 1739, in-8°; — *Historia literaria Babylonicorum et Sinensium*; Brunswick, 1741, in-8°. Reimmann a publié une édition des *Epistolæ ad familiares* de Cicéron; Leipzig, 1703, 1715, la première édition d'un auteur classique qui fût accompagnée de notes écrites en allemand. E. G.

Theunen, *Lebensbeschreibung von Reimmann* (Brunswick, 1745, in-8°; en grande partie autobiographie). — *Beytræge zu den Actis historico-ecclesiasticis*, t. VII, p. 967-1025. — Hirsching, *Handbuch*.

REIMS ou **RANS** (*Bertrand* DE), ermite, né à Reims, et qui passa de longues années dans la forêt de Parthenay, puis dans celle de Glascow, près de Tournay. Fatigué de cette solitude, il vint en Flandre en 1225, et s'y fit passer pour Beaudouin Ier, comte de Flandre et empereur de Constantinople, qui avait été fait prisonnier vingt ans auparavant par le roi des Bulgares et avait été en réalité massacré quelques mois après. Jeanne, fille aînée de Beaudouin, refusa de recevoir cet imposteur et le fit examiner par les membres de son conseil. Bertrand déclara qu'il avait été enlevé par les Bulgares et n'avait pu qu'après une rude et longue captivité s'évader; qu'ayant été pris par d'autres bar-

bares, il avait été conduit en Asie, et que pendant une trêve entre les chrétiens et les Arabes il avait pu se faire racheter par des marchands allemands, qui lui avaient fourni le moyen de se rapatrier. La comtesse envoya immédiatement l'évêque de Metalin et un religieux bénédictin en Orient pour contrôler la déposition de Bertrand, et cette mission ne servit qu'à prouver son imposture. Mais pendant ce temps une partie considérable de la noblesse de Flandre reconnut Bertrand de Reims pour son souverain légitime, avec lequel il avait, à ce qu'il paraît, une ressemblance extraordinaire; son succès fut même d'abord si complet que Jeanne dut se retirer au Câtelet et réclamer le secours du roi de France. Ce prince assigna le faux Beaudouin à comparaître à sa cour à Compiègne, le confondit et lui ordonna de quitter le royaume sous trois jours. Bertrand se réfugia alors à Valenciennes, et se voyant abandonné de tous, tenta de gagner la Bourgogne sous le déguisement d'un marchand; mais il fut reconnu par un gentilhomme de cette province, Érard de Chastenay, qui le livra à la comtesse Jeanne pour 400 marcs d'argent. La comtesse le fit mettre à la torture, et lui arracha ainsi la vérité. Il fut alors promené dans toutes les villes de la Flandre et du Hainaut et pendu à Lille. Le peuple néanmoins s'obstina à croire que Bertrand était bien réellement l'empereur Beaudouin et que la comtesse avait fait périr son père pour ne pas avoir à lui rendre sa couronne. Les chroniqueurs ajoutent même que cette princesse conçut dans la suite de sérieux doutes, et que c'est pour étouffer ce remords qu'elle fonda à Lille l'*Hôpital-Comtesse*. E. de B......y.

Rocoles, *Les Imposteurs célèbres*. — Moreri, qui le nomme *de Ram*.

Reina (*Francesco*), littérateur et homme politique italien, né en 1772, à Malgrate (pays de Côme), mort le 12 novembre 1826, à Caneto, près Mantoue. Ses parents, qui étaient des négociants aisés, lui firent donner une excellente éducation. Après avoir achevé son droit à Pavie, il s'établit à Milan. Lors de l'entrée des Français en Lombardie (1796), il embrassa avec ardeur les idées nouvelles. Admis dans le grand conseil de la république cisalpine, il y manifesta une certaine indépendance, obtint l'extinction d'un papier-monnaie qui renversait le crédit public, et donna sa démission plutôt que de céder aux mesures vexatoires des commissaires étrangers. Quand les Austro-Russes vinrent rétablir l'ancien ordre de choses, il partagea le sort des patriotes milanais, et fut enfermé dans la forteresse du Cattaro, puis dans celle de Sirmio. La victoire de Marengo lui rendit la liberté. Nommé conseiller législatif de la république, il parla en faveur d'une amnistie générale, et dans l'assemblée de Lyon il fit partie du comité de constitution. De retour à Milan, il entra dans le nouveau corps législatif; mais voyant bientôt que toute oppositoin était inutile, il se retira tout à fait dans la vie privée. Vers la fin de sa vie, il s'adonna au commerce, et y acquit une fortune considérable. Reina avait formé une bibliothèque qui devint une des plus riches de l'Italie; il était très-versé dans la connaissance des livres, et rarement on le consultait sans fruit sur les auteurs anciens ou modernes de son pays. Outre divers opuscules historiques ou philologiques et quelques pièces de vers, il a publié les éditions suivantes, enrichies par lui de notices et de commentaires : *Opere postume di Giuseppe Parini;* Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8° : n'osant pas se montrer sévère envers Parini, qui avait été son premier maître, il s'est cru obligé de réunir avec un soin minutieux tout ce qui était sorti de la plume de cet écrivain, jusqu'aux morceaux les plus médiocres et les plus indignes de lui; — *Opere di Giamballista Gelli;* ibid., 1804-1807, 3 vol. in-8°; — *L'Orlando furioso*, ibid., 1812-1814, 5 vol. in-8° : reproduction, avec des variantes, de l'édition de 1532; — *Opere scelte di Alfonso Varano;* ibid., 1818, in-8°; — *Opere scelte di Fr.-M. Zanotti;* ibid., 1818, 2 vol. in-8°; — *Drammi di Metastasio;* ibid., 1820, 5 vol. in-8°; — *Verona illustrata*, de Sc. Maffei; ibid., 1825-1827, 5 vol. in-8°. Il est aussi l'auteur des *Vies* de Muratori, pour les *Annali d'Italia* (1818-1821, 18 vol. in-8°), et de Denina pour les *Rivoluzioni d'Italia* (1820, 3 vol. in-8°). P.

Fr. Gioja, *Notice* dans le *Nuovo raccoglitore;* Milan, 1826. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. V.

* **Reinaud** (*Joseph-Toussaint*), orientaliste français, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795. Il fit de bonnes études classiques à Lambesc, et, se destinant d'abord à l'état ecclésiastique, il entra au grand séminaire d'Aix. Mais en 1814, entraîné par son goût pour les langues orientales, il vint à Paris pour suivre les cours d'arabe et de persan de Silvestre de Sacy. Attaché, en 1818 et 1819, au comte Portalis, ministre plénipotentiaire près le saint-siége, il continua à Rome ses études philologiques et s'initia à l'archéologie, science qui plus tard ne lui a pas été inutile pour quelques-uns de ses ouvrages. En 1822, lors de la fondation de la Société asiatique, sous l'inspiration de Silvestre de Sacy et d'Abel Remusat, M. Reinaud fut élu membre du conseil de la société. En 1824, il fut attaché, sur la présentation d'Abel Remusat, au département des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Le 16 novembre 1832 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Chezy. Le même jour, à la mort d'Abel Remusat, il devint conservateur adjoint des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, avec la charge des fonctions de conservateur. A la mort de Silvestre de Sacy, en 1838, il hérita de sa chaire de professeur d'arabe littéral à l'école des langues orientales. En 1854, la place de conservateur des manus-

ientaux de la Bibliothèque impériale ayant
iblie, elle lui fut donnée. Depuis 1847, il
e année réélu président de la Société
ue, et a ainsi continué les traditions de
re de Sacy, d'Abel Remusat et d'Amédée
t. Chevalier de la Légion d'honneur depuis
il a été fait officier en 1858. On a de
naud : *Monuments arabes, persans et*
du cabinet du duc de Blacas et d'autres
ts, considérés et décrits d'après leurs
ts avec les croyances, les mœurs et
re des nations musulmanes; Paris,
t vol. in-8° : ouvrage resté classique en
re; — *Extraits des historiens arabes*
aux guerres des croisades; Paris,
n-8°, formant le t. IV de la *Bibliothèque*
oisades de Michaud : l'Académie des ins-
ns, réalisant la pensée des anciens béné-
de l'abbaye de Saint-Maur, a entrepris
ueil special des historiens des croisades
ntaux, grecs et orientaux, format in-fol.
naud est chargé de la section des historiens
, et l'on annonce le t. Ier de cette section,
t traduction française, comme étant sur le
e paraître; — (avec M. Francisque Michel)
nan de Mahomet, en vers du treizième
et le *Livre de la loi au Sarrazin*, par
nd Lulle; Paris, 1831, in-8°; — *Inva-*
les Sarrasins en France et de France
roie, en Piemont et dans la Suisse,
nt les huitième, neuvième et dixième
; Paris, 1836, in-8°. C'est la première
'un pareil sujet était traité dans toute son
e. Le recit est accompagné d'une suite de
ues sur le caractère de ces invasions, sur
constances au milieu desquelles elles se
irent et sur les effets dont elles furent
; — (avec M. Favé) *Histoire de l'ar-*
, traitant du feu gregeois, des feux
rre et des origines de la poudre à
, d'après des textes nouveaux; Paris,
n-8°, avec atlas. Les deux auteurs ont
un supplément dans le *Journal asia-*
le 1849 et 1850; — *Relation des voyages*
par les Arabes et les Persans dans
et à la Chine, dans le neuvième siècle,
arabe, traduction et notes; Paris, 1845,
in 18 : ouvrage déjà traduit par l'abbé
lot, mais reproduit avec de notables amé-
ns; — *Fragments arabes et persans*
relatifs à l'Inde, antérieurement au
e siecle, texte, traduction et notes; Pa-
5, in-8° : Extrait du *Journal asiatique*,
ec un de ses élèves, M. Derenbourg);
ne edition des *Séances de Hariri pu-*
en arabe avec un commentaire égale-
n arabe par Silvestre de Sacy, revues
manuscrits et augmentées d'une in-
tion générale et d'un choix de notes
ques et explicatives en français; Pa-
47-1853, 2 vol. in-4°; — *Géographie*
ulféda traduite de l'arabe en français
avec une introduction générale à la géogra-
phie des Orientaux; Paris, 1848, 2 vol. in-4°.
L'introduction forme le premier volume; quant
au deuxième, ce n'est qu'une première partie
contenant la moitié de la traduction. On attribue
ce retard à un mal d'yeux périodique dont M. Rei-
naud est atteint depuis un certain nombre d'an-
nées. Déjà, en 1840, M. Reinaud avait publié con-
jointement avec un savant arabisant, M. de Plane,
et aux frais de la Société asiatique, une édition
du texte de la géographie d'Aboulféda; — *Mé-*
moire géographique, historique et scienti-
fique sur l'Inde, antérieurement au milieu
du onzième siècle, d'après les ecrivains arabes,
persans, indiens et chinois; Paris, 18.., in-4°,
extrait du t. XVIII du recueil de l'Académie
des inscriptions. L'auteur en annonce une nou-
velle édition considérablement augmentée.

M. Reinaud a fait des communications à di-
vers recueils littéraires et scientifiques, notam-
ment à la *Biographie universelle*, au *Journal*
asiatique, à la *Nouvelle biographie générale*.
Les principaux articles du *Journal asiatique*
sont relatifs aux médailles de quelques anciens
rois musulmans du Bengale, à l'art militaire
chez les Arabes au moyen âge, aux dictionnaires
géographiques arabes, au royaume de la Mesène
et de la Khoracène, et à l'époque de la rédac-
tion du périple de la mer Rouge; ce dernier
mémoire a fait quelque sensation, par l'étendue
des recherches et la nouveauté des aperçus. On
le retrouve dans le t. XXIV du recueil de l'A-
cadémie des inscriptions. M. Reinaud prend une
part active aux travaux des commissions. Il est
même, depuis la mort d'Eugène Burnouf, secré-
taire de la commission du concours de linguis-
tique fondé par Volney, ce qui l'oblige à prendre
note de tout ce qui se fait dans la commission.
Comme professeur d'arabe, il cherche depuis
plus de vingt ans à maintenir à sa hauteur le
cours illustré par Silvestre de Sacy. A la Bi-
bliothèque impériale, à laquelle il est attaché
depuis près de quarante ans, il a vu les collec-
tions orientales se doubler; et il ne s'est pas
contenté de pousser aux accroissements, il a fait
lui-même le catalogue de plusieurs milliers de
manuscrits arabes, persans et turks, ce qui sera
d'un grand secours pour le catalogue général
dont on s'occupe en ce moment. Enfin, soit
comme membre du conseil, soit comme président
de la Société asiatique, il n'est resté étranger à
rien de ce qui a été fait par cette société, pour
l'avancement des études orientales.

Documents particuliers.

REINBECK (*Jean-Gustave*), théologien et
philosophe allemand, né le 25 janvier 1683, à
Celle, mort le 21 août 1741, pres de Berlin. Il
était fils d'André Reinbeck, qui fut en dernier
lieu surintendant à Brunswick et qui publia
deux énormes volumes in-4° *De accentibus*
Hebræorum; Brunswick, 1692. Il étudia la
théologie à Halle, où il suivit aussi les cours

mort en 1764. Il appartenait à une ancienne et noble famille qui tire son nom d'un vieux château dont les ruines se voient encore non loin de Wiesbaden. Admis dans la compagnie de Jésus, il se rendit à Rome, et y étudia la théologie et les langues et la littérature anciennes. Son talent poétique le fit admettre à l'Académie des Arcades, sous le nom de *Mirtisbius Sarpedonius*. De retour dans sa patrie, il dirigea le noviciat de la société, et consacra ses loisirs à la culture des lettres et à des recherches historiques. Nous citerons de lui : *De vera Atticorum pronuntiatione ad Græcos intra urbem*; Rome, 1750, in-4°; — *Sc. Maffei historia theologica dogmatum et opinionum de divina gratia, libero arbitrio et prædestinatione quæ viguerunt Ecclesiæ primis quinque sæculis*; Francfort et Mayence, 1756, in-fol.; — *Historia Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem*; Cologne, 1764, t. I, in-fol. : le seul publié. Il a donné comme éditeur : *Patrum Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem Poemata selectiora* (Cologne, 1758, 4 vol. in-8°). E. R.

Aug. et A. de Backer, *Biblioth. des écrivains de la Comp. de Jésus*, 1re série — De Stein d'Altenstein, *Annuaire de la noblesse de Belgique*, III, 188.

REIFFENBERG (*Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas*, baron DE), littérateur belge, de la famille du précédent, né à Mons, le 14 novembre 1795, mort à Saint-Josse-ten-Noode, près de Bruxelles, le 18 avril 1850. Après avoir terminé ses études au lycée de Bruxelles, il devint sous-lieutenant, puis lieutenant d'infanterie, et assista à la bataille de Waterloo. Démissionnaire en 1818, il fut professeur à l'Athénée d'Anvers, puis à celui de Bruxelles. Nommé conservateur et bibliothécaire adjoint à la bibliothèque de Bruxelles et à celle de Bourgogne, il fut appelé en 1822 à l'université de Louvain, comme professeur extraordinaire de philosophie, et l'année suivante élu à l'unanimité membre de l'Académie royale de Bruxelles. L'université de Louvain ayant été supprimée, il passa à celle de Liége en qualité de professeur ordinaire. Il avait inséré sous son nom dans les *Nouvelles archives* et dans les *Mémoires de l'Académie* divers travaux historiques qu'il avait extraits des manuscrits de S.-P. Ernst. Il se trouvait à Liége quand la découverte de ces plagiats le rendit le but de toutes les attaques, et empoisonna le reste de sa vie en le privant de la considération qui semblait lui être due. En 1837, il devint conservateur de la bibliothèque royale de Belgique. A un esprit délicat et fin le baron de Reiffenberg joignait beaucoup d'érudition. Les principaux de ses nombreux écrits sont : *Archives philologiques*; Bruxelles, 1825-1826, 2 vol. in-8°; — *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas*; Louvain, 1827-1828, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles archives historiques des Pays-Bas*; Bruxelles, 1829-1832, 2 vol. in-8°; — *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or, depuis son institution jusqu'à la cessation des chapitres généraux, tirée des archives mêmes de cet ordre et des écrivains qui en ont traité*; Bruxelles, 1830, in-4°, (dédié au prince d'Orange) : ouvrage important, mais en partie extrait de l'inventaire des archives de l'ordre de la Toison d'Or, que le comte de Cobenzl, ministre de l'impératrice Marie-Thérèse aux Pays-Bas, avait fait dresser, en 1759 et 1760, par E.-J. de Turck; — *Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique*; Bruxelles, 1840-1850, 11 vol. in-18. Il a publié comme éditeur : *Histoire des troubles des Pays-Bas, par Vandervynckt*; Bruxelles, 1822, 3 vol. in-8°; — *Mémoires de Jacques du Clercq*, 1448-1467; Bruxelles, 1823, 4 vol. in-8°; — *Petri a Thymo, vulgo van der Heyden, historia Brabantiæ diplomatica*; Bruxelles, 1830, in-8°; — *Chronique rimée de Philippe Mouskes*; Bruxelles, 1836, 2 vol. in-4°; — *Correspondance de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II, suivie des interrogatoires du comte d'Egmont, et de quelques autres pièces*; Bruxelles, 1842, in-4°, publication de la Société des bibliophiles de Belgique; — *Une existence de grand seigneur au seizième siècle : Mémoires autographes du duc Charles de Croy*; Bruxelles, 1845, gr. in-8° : publication de la même société; — *Documents pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*; Bruxelles, 1844-1848, tom. I, IV, V, VII et VIII, in-4° : ils contiennent les chartes, les légendes historico-poétiques, et diverses chroniques monastiques des provinces de Namur et du Hainaut, et font partie des *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique*, publiés par la commission royale d'histoire. Le baron de Reiffenberg a rédigé le *Bulletin* de cette commission et il a été le fondateur du *Bulletin du bibliophile belge*. Il a inséré un grand nombre d'articles et de notices dans *Le Mercure belge*, *Le Nain jaune réfugié*, *Le Courrier des Pays-Bas*, la *Gazette des Pays-Bas*, *L'Émancipation*, la *Correspondance mathématique* de M. Quételet, le *Journal bibliographique des Pays-Bas*, *Le Messager des sciences et des arts* de Gand, le *Recueil encyclopédique belge*, *Le Polygraphe*, la *Revue universelle*, *Les Belges peints par eux-mêmes*, *Les Belges illustres*, les *Scènes de la vie des peintres*, le *Foreign litterary Gazette*, le *Times*, la *France littéraire*, la *Revue encyclopédique*, les *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, la *Biographie universelle* de Michaud, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, etc.

E. REGNARD.

Annuaire de l'Acad. roy. de Belgique, 1852. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1850, p. 478. — De Busscher, *Étude des études de M. le baron de Reiffenberg sur les Loges de Raphael*; Gand, 1846, in-8°. — Quérard, *Les Supercheries litt. dévoilées*, t. IV.

REIL (*Jean-Chrétien*), médecin allemand, né le 20 février 1759, à Rhaude, dans l'Ost-Frise, mort à Halle, le 22 novembre 1813. Après avoir pendant quelques années pratiqué la médecine dans son pays natal, il enseigna cet art depuis 1787 à Halle, où il devint aussi directeur de la clinique; en 1810 il fut pourvu d'une chaire à Berlin, et fut en 1813 placé à la tête des hôpitaux militaires établis après la bataille de Leipzig. Il était membre des principales académies de l'Europe. On a de lui : *De polycholia*; Halle, 1782, in-8°; — *Memorabilia medico-practica*; ib., 1790-95, 3 part. in-8°; — *Archiv für die Physiologie*; ibid., 1795-1815, 12 vol. in-8° : recueil qui a beaucoup contribué aux progrès de la physiologie; — *De structura nervorum*; ibid., 1796, avec planches; — *Ueber die Erkenntniss und Kur der Fieber* (Sur l'art de reconnaître et de guérir les fièvres); ibid., 1797-1801, 4 vol. in-8°; — *Rhapsodien über die Anwendung der physischen Kurmethode auf die Geisteszerrüttung* (Pensées sur l'emploi des moyens physiques pour la guérison des dérangements d'esprit); ibid., 1803, in-8°; — *Pepinieren zum Unterrichte Artzlicher Routiniers* (Pépinières pour l'instruction des médecins routiniers); ibid., 1804, in-8°; selon l'auteur, la science médicale est devenue si étendue, qu'il proposait de former d'un côté des praticiens chargés de traiter les maladies ordinaires, et de l'autre des hommes de talent, qui s'occuperaient des cas plus graves et de l'avancement de la science; — *Kleine physiologische Schriften* (Petits écrits physiologiques); ibid., 1811, 2 vol. in-8°; — *Kleine Schriften* (Opuscules); Halle, 1817, in-8°; — *Entwurf einer allgemeinen Pathologie* (Essai d'une pathologie générale); ibid., 1815, 3 vol.

H. Steffens, *Denkschrift auf Reil* (Halle, 1815). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — *Biogr. médic.*

REILLE (*Honoré-Charles-Michel-Joseph*, comte), maréchal de France, né à Antibes (Var), le 1er septembre 1775, mort à Paris, le 4 mars 1860. Entré au service comme grenadier dans le 1er bataillon du Var en 1791, il fut nommé sous-lieutenant l'année suivante au 94e régiment d'infanterie, et fit en cette qualité les campagnes de Belgique; il assista aux batailles de Rocoux, de Liège et de Nerwinde; nommé lieutenant en 1793, et capitaine en 1796, il devint aide de camp de Massena, qu'il suivit au siége de Toulon, et de là en Italie, où il se distingua aux combats de Montenotte, de Dego, de Lodi, de la Brenta, d'Arcole et de Bellune; il resta en Italie jusqu'au traité de Campo-Formio, après lequel, Massena ayant été chargé du commandement de l'armée d'Helvétie, Reille fut nommé adjudant général, attaché à l'état-major; le général Oudinot étant blessé, il le remplaça, traversa le premier le Limat, entra dans Zurich avec Massena, poursuivit l'ennemi, et couvrit le mouvement rétrograde de nos troupes lors des attaques dirigées contre Suwarow dans le Muttenthal, et prit une part active à la bataille où fut tué le prince Talitski. Lorsque Massena se rendit à Gênes, il chargea Reille de reconnaître les positions de l'armée française depuis Nice jusqu'au mont Cenis; il porta au premier consul un rapport fort intéressant, et au retour fut chargé de remettre à Massena les ordres de Bonaparte. Une flotte anglaise bloquait alors Gênes; il trompa sa surveillance, échappa à son feu, entra dans la ville, le 12 floréal, et se distingua dans toutes les sorties. Il revint en France en 1800; bientôt après il retourna en Italie avec les corps d'élite sous les ordres de Murat dans l'expédition de Naples. Le 29 août 1803, à l'âge de vingt-huit ans, il fut nommé général de brigade et ancien commandant au camp de Boulogne. Peu après le premier consul le chargea d'observer en Bavière et en Autriche les préparatifs de guerre et les mouvements des ennemis; puis il remplit différentes missions spéciales à Vérone, à Milan et dans l'intérieur. De retour à Paris, il fut chargé d'inspecter l'organisation des troupes revenant de Saint-Domingue, et en 1805 il obtint, sous le général Lauriston, le commandement en second des troupes embarquées à Toulon sur la flotte du vice-amiral Villeneuve. Après la défaite de Trafalgar, Reille rejoignit la grande armée, commanda en 1806 une brigade du cinquième corps en Autriche, assista aux batailles d'Iéna et Pulstuck, affaire dans laquelle il enfonça le centre des Russes; peu après il fut élevé au grade de général de division et choisi par Lannes pour chef d'état-major. A la bataille d'Ostrolenska, il soutint deux fois le choc de forces très-supérieures, et parvint à conserver la ville, grâce à sa bravoure et à sa prudence. Nommé aide de camp de l'empereur, il assista à la bataille de Friedland, et fut honorablement cité parmi les officiers généraux qui contribuèrent au succès de cette journée. En 1808 il fut commissaire extraordinaire en Toscane, et passa en Espagne, où il contribua à la prise de Roses : le 19e bulletin fit à cette occasion le plus grand éloge de la division qu'il commandait. Rappelé en Allemagne, il se distingua à la bataille de Wagram; il fut envoyé par l'empereur à Anvers, à l'instant où le prince de Ponte-Corvo venait de préserver la Hollande et la Belgique de l'invasion anglaise. On pensa que cette mission avait surtout pour but de surveiller la conduite du prince, contre lequel l'empereur avait conçu de vifs soupçons. L'année suivante Reille fut chargé du commandement de la Navarre; il battit deux fois Mina, vint prêter à Suchet l'appui de ses forces pour s'emparer de Valence, et commanda en Aragon jusqu'à la fin de 1812. A cette époque il reçut le commandement de l'armée de Portugal; il évacua en aussi bon ordre que possible les provinces qu'il occupait, rejoignit le maréchal Soult, et fut avec lui un des derniers défenseurs de la France à la bataille de Toulouse A la chute de l'empire,

la paix ayant été conclue, il épousa la fille du maréchal Massena (1).

A la restauration, le roi nomma le général Reille chevalier de Saint-Louis, grand cordon de la Légion d'honneur et inspecteur général d'infanterie des 14e et 15e divisions militaires. Au retour de Napoléon, il reçut le commandement du 2e corps d'armée d'observation sur la frontière du nord, et fut nommé pair de France le 15 juin. Son avant-garde attaqua les Prussiens, qu'elle repoussa sur Marchiennes. Après avoir combattu à Waterloo, il couvrit Paris jusqu'à Gonesse, et suivit l'armée derrière la Loire. Après le licenciement il fut mis en demi-solde; mais l'ordonnance du 22 juillet 1818 le replaça sur la liste des généraux disponibles. En 1819 il fut réintégré au nombre des pairs de France, et en 1820 il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi. Aucun des ministères qui se succédèrent sous Louis-Philippe ne le trouva hostile; aussi fut-il nommé, le 17 septembre 1847, le dernier des maréchaux de ce règne, et sénateur de l'empire en 1852. A. JADIN.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des hommes du jour*. — *Fastes de la Légion d'honneur*, tome III. — *Celebrités militaires*, t. II. — Vapereau, *Dictionn. des contemporains*.

REIMARUS (*Hermann-Samuel*), savant philologue allemand, né le 22 décembre 1694, à Hambourg, où il est mort, le 1er mars 1765. Son père, professeur à Hambourg, au Johanneum, fut son premier maître. Les leçons de Christophe Wolf et de J.-Alb. Fabricius achevèrent son éducation philologique. En 1714 il alla étudier à Iéna. Plus tard il passa à Wittemberg; les thèses qu'il y soutint en 1717, à la fin de ses études, donnèrent une haute idée de son érudition et de sa sagacité. Après avoir parcouru la Hollande et une grande partie de l'Angleterre, il fut nommé, en 1723, recteur à Wismar. En 1727, il fut appelé à Hambourg pour enseigner l'hébreu au gymnase; il joignit ensuite à cette chaire celle de mathématiques. Il épousa Jeanne-Frédérique, troisième fille du savant J.-Alb. Fabricius, qu'il aida dans ses travaux philologiques. Sur la fin de sa vie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il considéra surtout au point de vue philosophique. Quoique d'un tempérament délicat, qui lui commandait des ménagements, il n'en fut pas moins un travailleur infatigable. Il fut membre de l'Académie impériale de Pétersbourg et de la plupart des sociétés savantes d'Allemagne.

En outre d'une bonne édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750-1752, 2 vol. in-fol., dans laquelle il mit en œuvre de nombreux matériaux recueillis par son beau-père et de diverses pièces insérées dans les recueils littéraires de son temps, on a de Reimarus : *Primitia wismariensia*; Wismar, 1723, in-4° : recueil de divers opuscules; — *De vita et scriptis J.-Alb. Fabricii Comment.*; Hambourg, 1737, in-8°; — *Epistola ad cardinalem Quirinum*; Hambourg, 1746, in-4° : sur l'édition des trois derniers livres de Dion Cassius par Falconius; — *Dissertatio de assessoribus Synedrii magni LXX linguarum peritis*; Hambourg, 1751, in-4°; — *Die vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion* (Les principales vérités de la religion naturelle); Hambourg, 1754, in-8°; 6e édit., 1782; — *Betrachtungen über die Kunst-triebe der Thiere* (Considérations sur les instincts des animaux); Hambourg, 1762, 2 vol. in-12; trois autres éditions; traduction française sur la 2e édit. par Reneaume de la Tache, avec un appendice de l'auteur et des notes des traducteurs; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. Enfin on sait aujourd'hui qu'il faut lui attribuer un ouvrage qui fut publié par Lessing dans les *Beitræg zur Geschichte und Literatur, aus den Schætzen der Wolfenbüttel. Bibliothek* (Mémoires d'histoire et de littérature tirés des trésors de la bibliothèque de Wolfenbuttel); Brunswick, 1778 et 1784, et connu sous le titre de *Wolfenbüttelschen Fragmenten eines Unbekannten* (Fragments d'un inconnu, tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel). Reimarus n'avait communiqué ces Fragments qu'à ses plus intimes amis. Lessing réussit à s'en procurer une copie; il la fit imprimer, et pour dérouter la curiosité du public il les donna pour un ouvrage qu'il avait découvert en manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, dont il était le conservateur. Cet écrit, qui a eu plusieurs éditions, produisit une profonde sensation en Allemagne et souleva une ardente polémique; Reimarus s'était proposé d'y montrer que l'origine du christianisme n'a rien de surnaturel. Un grand nombre de théologiens s'empressèrent de prendre la plume pour le réfuter. M. N.

J.-G. Büsch, *Memoria Reimari*; Hambourg, 1769, in-fol. — Hirsching, *Handbuch*. — Buhle, *Hist. de la philosoph.* — Meusel, *Lexicon*.

REIMARUS (*Jean-Albert-Henri*), physicien et économiste allemand, fils du précédent, né à Hambourg, le 6 novembre 1729, mort à Rantzau, le 6 juin 1814. Après avoir étudié la médecine à Gœttingue, à Leyde, à Londres et à Édimbourg, il exerça son art dans sa ville natale, où il fut nommé, en 1796, professeur de physique au gymnase. Il fut en Allemagne un des plus actifs propagateurs de l'inoculation; il fit établir à Hambourg le premier paratonnerre élevé sur le continent européen, après qu'il eut notablement perfectionné l'art de nous garantir la foudre, sur laquelle il publia plusieurs écrits. On a de lui : *De tumore ligamentorum circa articulos*; Leyde, 1757,

(1) Nous devons citer ici un fait honorable pour le général. En 1817 lorsque le maréchal Massena, son beau-père, mourut, le parti hostile à l'empire refusa de mettre sur le cercueil du maréchal le bâton insigne de sa dignité. Le maréchal Reille protesta contre cette opposition, écrivit à Louis XVIII une lettre à la fois respectueuse et hardie, dans laquelle il se plaignait d'un tel mépris de toutes les bienséances et de tous les droits garantis aux officiers de l'empire. La veille des funérailles le roi envoya le bâton pour qu'il figurât à la cérémonie.

in-4° ; dissertation à laquelle Morgagni et Haller ont accordé les plus grands éloges ; — *Handlungs-grundsætze aus der Natur und Geschichte untersucht* (Les principes du commerce examinés au point de vue de la nature des choses et à celui de l'histoire) ; Hambourg, 1768-1775, 2 vol. in-8° ; — *Die Frage von der freien Aus-und Einfuhr des Getreides* (La question de la libre entrée et sortie des grains) ; ibid., 1771, in-8° ; — *Die Freiheit des Getreidehandels nach der Natur und Geschichte erwogen* (La liberté du commerce des grains, d'après les données fournies par la nature des choses et par l'histoire) ; ibid., 1790, in-8° ; — *Ueber die Bildung des Erdballs* (Sur la formation du globe) ; ibid., 1802, in-8° : écrit qui attaque les théories de M. de Luc.

Reimarus Lebensbeschreibung (Hambourg, 1814 ; autobiographie). — Ebeling, *Memoria Reimari* (ibid., 1815). — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

REIMMANN (*Jacques-Frédéric*), bibliographe allemand, né à Groningue, près de Halberstadt, le 22 janvier 1668, mort à Hildesheim, le 1er février 1743. Obligé, par son manque de fortune, d'interrompre ses études, commencées à l'université d'Iéna, il fut pendant quelque temps précepteur, devint en 1692 recteur de l'école d'Osterwyck, passa l'année suivante en cette qualité à l'école de Saint-Jean, et en 1698 à celle de Saint-Martin à Halberstadt. En 1704 il fut nommé pasteur à Ermsleben, en 1714 diacre à la cathédrale de Magdebourg, et enfin, en 1717, surintendant à Hildesheim et inspecteur du gymnase de cette ville. Laborieux à l'excès, il conserva sa santé par une grande sobriété et par l'habitude qu'il avait prise de lire et d'écrire debout. Il joignait à une érudition étendue une grande sagacité de jugement ; en relation avec un grand nombre de savants, notamment avec Leibniz, il fut le premier qui s'occupa de l'histoire littéraire de l'Allemagne. On a de lui : *De Fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos, Germanos* ; Halberstadt, 1694, in-4° ; réimpr. sous le titre de : *Historiæ liter. exotericæ et acroamaticæ particula* ; Ascherleben, 1702, Quedlimbourg, 1710, in-8° ; — *De logices Aristotelicæ, Rameæ, Cartesianæ et eclecticæ insufficientia* ; Halberstadt, 1697, in-4° ; — *Paradoxum de ignorantia eruditorum abecedaria* ; ibid., 1698, in-4° ; — *Calendarium logices historico-criticum* ; Francfort, 1699, in-8° : bibliographie raisonnée des traités de logique publiés jusqu'à l'an 1600 ; — *De asophia philosophorum* ; Halberstadt, 1770 ; suivi de plusieurs mémoires sur les imperfections des systèmes philosophiques, qui furent insérés dans les *Observationes Halenses* ; — *Poesis Germanorum canonica et apocrypha* ; Leipzig, 1703, in-12 ; — *Versuch einer Einleitung in die Historia literaria sowohl insgemein, als auch in die der Teutschen insonderheit* (Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général et à l'histoire littéraire de l'Allemagne en particulier) ; Halle, 1703-1713, 6 vol. in-8° ; — *Versuch einer Einleitung in die Historia literaria antediluvianam* (Essai d'une introduction à l'histoire littéraire avant le déluge) ; ibid., 1709, in-8° ; — *Idea historiæ Ascaniensis civilis, ecclesiasticæ, naturalis et literariæ* ; Quedlimbourg, 1708, in-4° ; — *Versuch einer Critik über das* Dictionnaire historique de Bayle (Essai d'une critique du *Dictionnaire historique* de Bayle) ; Halle, 1711, in-8° ; — *Bibliotheca acroamatica* ; Hanovre, 1712, in-18 : extrait du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vienne* de Lambeck ; — *Versuch einer Einleitung in die Historie der Theologie insgemein und der jüdischen insonderheit* (Essai d'une introduction à l'histoire de la théologie en général et en particulier à celle des Juifs) ; Magdebourg, 1717, in-8° ; — *Introductio in historiam vocabulorum latinorum* ; Halle, 1718, in-8° ; — *Idea systematis antiquitatis literariæ* ; Hildesheim, 1718, in-8° ; — *Historia universalis atheismi et atheorum falso et merito suspectorum* ; ibid., 1728, in-8° ; — *Typus theologiæ theticæ christianorum qualis fuit seculo post Christum natum primo* ; ibid., 1728, in-4° ; — *Ilias post Homerum, hoc est : Incunabula omnium scientiarum ex Homero eruta* ; Lemgow, 1728, in-8° ; — *Catalogus bibliothecæ theologicæ systematico-criticus* ; Hildesheim, 1731, in-8° ; cet ouvrage, qui fut vivement attaqué dans les *Acta eruditorum lipsiensia*, fut suivi de : *Accessiones uberiores ad Catalogum* ; Brunswick, 1748, in-8° ; — *Bibliotheca historiæ literariæ critica, eaque generalis, hoc est Catalogi bibliothecæ auctoris tomus secundus* ; Hildesheim, 1739, in-8° ; — *Historia literaria Babylonicorum et Sinensium* ; Brunswick, 1741, in-8°. Reimmann a publié une édition des *Epistolæ ad familiares* de Cicéron ; Leipzig, 1703, 1715, la première édition d'un auteur classique qui fût accompagnée de notes écrites en allemand. E. G.

Theunen, *Lebensbeschreibung von Reimmann* (Brunswick, 1745, in-8° ; en grande partie autobiographie). — *Beytræge zu den Actis historico-ecclesiasticis*, t. VII, p. 967-1086. — Hirsching, *Handbuch*.

REIMS ou **RANS** (*Bertrand* DE), ermite, né à Reims, et qui passa de longues années dans la forêt de Parthenay, puis dans celle de Glascow, près de Tournay. Fatigué de cette solitude, il vint en Flandre en 1225, et s'y fit passer pour Beaudouin Ier, comte de Flandre et empereur de Constantinople, qui avait été fait prisonnier vingt ans auparavant par le roi des Bulgares et avait été en réalité massacré quelques mois après. Jeanne, fille aînée de Beaudouin, refusa de recevoir cet imposteur et le fit examiner par les membres de son conseil. Bertrand déclara qu'il avait été enlevé par les Bulgares et n'avait pu qu'après une rude et longue captivité s'évader ; qu'ayant été pris par d'autres bar-

bares, il avait été conduit en Asie, et que pendant une trêve entre les chrétiens et les Arabes il avait pu se faire racheter par des marchands allemands, qui lui avaient fourni le moyen de se rapatrier. La comtesse envoya immédiatement l'évêque de Metalin et un religieux bénédictin en Orient pour contrôler la déposition de Bertrand, et cette mission ne servit qu'à prouver son imposture. Mais pendant ce temps une partie considérable de la noblesse de Flandre reconnut Bertrand de Reims pour son souverain légitime, avec lequel il avait, à ce qu'il paraît, une ressemblance extraordinaire; son succès fut même d'abord si complet que Jeanne dut se retirer au Câtelet et réclamer le secours du roi de France. Ce prince assigna le faux Beaudouin à comparaître à sa cour à Compiègne, le confondit et lui ordonna de quitter le royaume sous trois jours. Bertrand se réfugia alors à Valenciennes, et se voyant abandonné de tous, tenta de gagner la Bourgogne sous le déguisement d'un marchand; mais il fut reconnu par un gentilhomme de cette province, Érard de Chastenay, qui le livra à la comtesse Jeanne pour 400 marcs d'argent. La comtesse le fit mettre à la torture, et lui arracha ainsi la vérité. Il fut alors promené dans toutes les villes de la Flandre et du Hainaut et pendu à Lille. Le peuple néanmoins s'obstina à croire que Bertrand était bien réellement l'empereur Beaudouin et que la comtesse avait fait périr son père pour ne pas avoir à lui rendre sa couronne. Les chroniqueurs ajoutent même que cette princesse conçut dans la suite de sérieux doutes, et que c'est pour étouffer ce remords qu'elle fonda à Lille l'*Hôpital-Comtesse*. E. DE B......Y.

Rocoles, *Les Imposteurs célèbres*. — Moreri, qui le nomme *de Ram*.

REINA (*Francesco*), littérateur et homme politique italien, né en 1772, à Malgrate (pays de Côme), mort le 12 novembre 1826, à Caneto, près Mantoue. Ses parents, qui étaient des négociants aisés, lui firent donner une excellente éducation. Après avoir achevé son droit à Pavie, il s'établit à Milan. Lors de l'entrée des Français en Lombardie (1796), il embrassa avec ardeur les idées nouvelles. Admis dans le grand conseil de la république cisalpine, il y manifesta une certaine indépendance, obtint l'extinction d'un papier-monnaie qui renversait le crédit public, et donna sa démission plutôt que de céder aux mesures vexatoires des commissaires étrangers. Quand les Austro-Russes vinrent rétablir l'ancien ordre de choses, il partagea le sort des patriotes milanais, et fut enfermé dans la forteresse du Cattaro, puis dans celle de Sirmio. La victoire de Marengo lui rendit la liberté. Nommé conseiller législatif de la république, il parla en faveur d'une amnistie générale, et dans l'assemblée de Lyon il fit partie du comité de constitution. De retour à Milan, il entra dans le nouveau corps législatif; mais voyant bientôt que toute oppositoin était inutile, il se retira tout à fait dans la vie privée. Vers la fin de sa vie, il s'adonna au commerce, et y acquit une fortune considérable. Reina avait formé une bibliothèque qui devint une des plus riches de l'Italie; il était très-versé dans la connaissance des livres, et rarement on le consultait sans fruit sur les auteurs anciens ou modernes de son pays. Outre divers opuscules historiques ou philologiques et quelques pièces de vers, il a publié les éditions suivantes, enrichies par lui de notices et de commentaires : *Opere postume di Giuseppe Parini*; Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8° : n'osant pas se montrer sévère envers Parini, qui avait été son premier maître, il s'est cru obligé de réunir avec un soin minutieux tout ce qui était sorti de la plume de cet écrivain, jusqu'aux morceaux les plus médiocres et les plus indignes de lui; — *Opere di Giambattista Gelli*; ibid., 1804-1807, 3 vol. in-8°; — *L'Orlando furioso*, ibid., 1812-1814, 5 vol. in-8° : reproduction, avec des variantes, de l'édition de 1532; — *Opere scelte di Alfonso Varano*; ibid., 1818, in-8°; — *Opere scelte di Fr.-M. Zanotti*; ibid., 1818, 2 vol. in-8°; — *Drammi di Metastasio*; ibid., 1820, 5 vol. in-8°; — *Verona illustrata*, de Sc. Maffei; ibid., 1825-1827, 5 vol. in-8°. Il est aussi l'auteur des *Vies* de Muratori, pour les *Annali d'Italia* (1818-1821, 18 vol. in-8°), et de Denina pour les *Rivoluzioni d'Italia* (1820, 3 vol. in-8°). P.

Fr. Gioja, *Notice* dans le *Nuovo raccoglitore*; Milan, 1826. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. V.

* **REINAUD** (*Joseph-Toussaint*), orientaliste français, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795. Il fit de bonnes études classiques à Lambesc, et, se destinant d'abord à l'état ecclésiastique, il entra au grand séminaire d'Aix. Mais en 1814, entraîné par son goût pour les langues orientales, il vint à Paris pour suivre les cours d'arabe et de persan de Silvestre de Sacy. Attaché, en 1818 et 1819, au comte Portalis, ministre plénipotentiaire près le saint-siége, il continua à Rome ses études philologiques et s'initia à l'archéologie, science qui plus tard ne lui a pas été inutile pour quelques-uns de ses ouvrages. En 1822, lors de la fondation de la Société asiatique, sous l'inspiration de Silvestre de Sacy et d'Abel Remusat, M. Reinaud fut élu membre du conseil de la société. En 1824, il fut attaché, sur la présentation d'Abel Remusat, au département des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Le 16 novembre 1832 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Chezy. Le même jour, à la mort d'Abel Remusat, il devint conservateur adjoint des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, avec la charge des fonctions de conservateur. A la mort de Silvestre de Sacy, en 1838, il hérita de sa chaire de professeur d'arabe littéral à l'école des langues orientales. En 1854, la place de conservateur des manus-

... la Société ... de ... de ... et ... et d'autres ... et ... is, ... tique en ... arabes ... a, ... des anciens béné... de ... Saint-Maur, a entrepris un recueil spécial des historiens des croisades occidentaux, grecs et orientaux, format in-fol. M. Reinaud est chargé de la section des historiens arabes, et l'on annonce le t. Ier de cette section, texte et traduction française, comme étant sur le point de paraître; — (avec M. Francisque Michel) *Le roman de Mahomet*, en vers du treizième siècle, et le *Livre de la loi au Sarrazin*, par Raymond Lulle; Paris, 1831, in-8°; — *Invasions des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse, pendant les huitième, neuvième et dixième siècles*; Paris, 1836, in-8°. C'est la première fois qu'un pareil sujet était traité dans toute son étendue. Le récit est accompagné d'une suite de remarques sur le caractère de ces invasions, sur les circonstances au milieu desquelles elles se produisirent et sur les effets dont elles furent suivies; — (avec M. Favé) *Histoire de l'artillerie, traitant du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon, d'après des textes nouveaux*; Paris, 1845, in-8°, avec atlas. Les deux auteurs ont publié un supplément dans le *Journal asiatique* de 1849 et 1850; — *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle*, texte arabe, traduction et notes; Paris, 1845, 2 vol. in-18 : ouvrage déjà traduit par l'abbé Renaudot, mais reproduit avec de notables améliorations; — *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde, antérieurement au onzième siècle*, texte, traduction et notes; Paris, 1845, in-8° : Extrait du *Journal asiatique*, — (avec un de ses élèves, M. Derenbourg); deuxième édition des *Séances de Hariri publiées en arabe avec un commentaire également en arabe par Silvestre de Sacy, revues sur les manuscrits et augmentées d'une introduction générale et d'un choix de notes historiques et explicatives en français*; Paris, 1847-1853, 2 vol. in-4°; — *Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français avec une introduction générale à la géographie des Orientaux*; Paris, 1848, 2 vol. in-4°. L'introduction forme le premier volume; quant au deuxième, ce n'est qu'une première partie contenant la moitié de la traduction. On attribue ce retard à un mal d'yeux périodique dont M. Reinaud est atteint depuis un certain nombre d'années. Déjà, en 1840, M. Reinaud avait publié conjointement avec un savant arabisant, M. de Plane, et aux frais de la Société asiatique, une édition du texte de la géographie d'Aboulféda; — *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle, d'après les écrivains arabes, persans, indiens et chinois*; Paris, 18.., in-4°, extrait du t. XVIII du recueil de l'Académie des inscriptions. L'auteur en annonce une nouvelle édition considérablement augmentée.

M. Reinaud a fait des communications à divers recueils littéraires et scientifiques, notamment à la *Biographie universelle*, au *Journal asiatique*, à la *Nouvelle biographie générale*. Les principaux articles du *Journal asiatique* sont relatifs aux médailles de quelques anciens rois musulmans du Bengale, à l'art militaire chez les Arabes au moyen âge, aux dictionnaires géographiques arabes, au royaume de la Mésène et de la Khoracène, et à l'époque de la rédaction du périple de la mer Rouge; ce dernier mémoire a fait quelque sensation, par l'étendue des recherches et la nouveauté des aperçus. On le retrouve dans le t. XXIV du recueil de l'Académie des inscriptions. M. Reinaud prend une part active aux travaux des commissions. Il est même, depuis la mort d'Eugène Burnouf, secrétaire de la commission du concours de linguistique fondé par Volney, ce qui l'oblige à prendre note de tout ce qui se fait dans la commission. Comme professeur d'arabe, il cherche depuis plus de vingt ans à maintenir à sa hauteur le cours illustré par Silvestre de Sacy. A la Bibliothèque impériale, à laquelle il est attaché depuis près de quarante ans, il a vu les collections orientales se doubler; et il ne s'est pas contenté de pousser aux accroissements, il a fait lui-même le catalogue de plusieurs milliers de manuscrits arabes, persans et turks, ce qui sera d'un grand secours pour le catalogue général dont on s'occupe en ce moment. Enfin, soit comme membre du conseil, soit comme président de la Société asiatique, il n'est resté étranger à rien de ce qui a été fait par cette société, pour l'avancement des études orientales.

Documents particuliers.

REINBECK (*Jean-Gustave*), théologien et philosophe allemand, né le 25 janvier 1683, à Celle, mort le 21 août 1741, près de Berlin. Il était fils d'André Reinbeck, qui fut en dernier lieu surintendant à Brunswick et qui publia deux énormes volumes in-4° *De accentibus Hebræorum*; Brunswick, 1692. Il étudia la théologie à Halle, où il suivit aussi les cours

de langue hébraïque de Michaelis et ceux de philosophie du célèbre Chr. Wolf. Appelé en 1709 comme prédicateur suppléant à l'église de la commune de Friedrichswerder à Berlin, il fut nommé en 1716 pasteur à l'église Saint-Pierre à Cologne sur la Sprée, par ordre du roi Frédéric-Guillaume Ier, qui avait remarqué son talent oratoire et qui le nomma en 1728 membre du consistoire de la Marche électorale. Il usa de la faveur que ce prince, ainsi que son successeur, Frédéric le Grand, lui accorda constamment, pour défendre son ancien professeur Wolf contre les attaques des théologiens de Halle. On a de Reinbeck : *De redemptione per λύτρον*; Halle, 1710, in-8°; — *Die Natur des Ehestandes und Verwerflichkeit des Concubinats* (La nature du mariage et la réprobation du concubinat); Berlin, 1715, 2 parties, in-4° : contre Thomasius; — *Freiwillige Hebeopfer zum Dienste des Heiligthums* (Sacrifices volontaires, pour le service du sanctuaire); Berlin, 1715 et suiv., 5 vol. in-8° : recueil rédigé en collaboration avec plusieurs théologiens; — *Betrachtungen über die in der Augsburgischen Confession enthaltene göttliche Wahrheiten* (Considérations sur les vérités divines renfermées dans la Confession d'Augsbourg); ibid., 1731-1741, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, continué par Cauz et Ahlward, eut beaucoup de succès, et fut traduit en français par ordre du roi; c'est le premier essai d'application de la philosophie de Wolf à l'étude de la théologie; — *Sammlung von Predigten über ein jegliches sonn-und festägliches Evangelium* (Recueil de sermons sur tous les évangiles des dimanches et fêtes); ib., 1734-1738, 2 vol. in-4°; — *Grundriss einer Lehrart, ordentlich und erbaulich zu predigen* (Éléments de la méthode de prêcher convenablement et avec onction); ibid., 1740, écrit par ordre du roi; — *Philosophische Gedanken über die vernünftige Seele und derselben Unsterblichkeit* (Pensées philosophiques sur l'âme raisonnable et son immortalité); Brunswick, 1740, in-4°; — plusieurs écrits polémiques et un grand nombre de sermons, dont quatre ont été traduits par le comte E.-Chr. de Manteufel, qui était lié intimement avec Reinbeck (Berlin, 1741, in-8°), et qui a mis en tête de sa traduction une appréciation du caractère si estimable de son ami.

Büsching, *Lebensgeschichte denkwürdiger Personen*, t. I, p. 141. — *Acta historica ecclesiastica*, t. VI, p. 85. — Hirsching, *Handbuch*. — Reinbeck, *Leben des J. G. Reinbeck, Probst zu Köln* (Stuttgard, 1842).

REINECCIUS (*Christian*), philologue et théologien protestant, né le 22 janvier 1668, à Grossmühlingen (Saxe), où son père était pasteur, mort à Weissenfels, le 18 octobre 1752. Il étudia à Rostock et à Leipzig. Il enseigna ensuite dans cette dernière ville, à partir de 1700, les langues et la philosophie. En 1721, il fut appelé à Weissenfels, où il fut recteur du gymnase et reçut le titre de conseiller du consistoire. Ses écrits sont nombreux; il en publia lui-même une sorte de catalogue raisonné; les plus remarquables sont ceux qui sont relatifs à la langue hébraïque. Parmi ces derniers, il faut citer : *Janua hebræa linguæ Veteris Testamenti, una cum Lexic. hebræo-chaldaic.*; Leipzig, 1704, in-8°; plusieurs éditions; — *Biblia hebraica ad optimas quasque editiones expressa, cum notis masorathicis et numeris distinctionum*; Leipzig, 1725, in-8°; plusieurs éditions; — *Biblia sacra quadrilingua Veteris Testamenti, hebr., græc., lat. et german., cum notis*; Leizig, 1747-1750, 2 vol. in-fol., avec Deylingius. A cet ouvrage il faut joindre *Biblia sacra quadrilingua Novi Testamenti*; Leipzig, 1713, in-fol.; avec un nouveau titre 1747; — *Vetus Testamentum græcum ex versione LXX interpretum*; Leipzig, 1730, in-4°; — *Concordantia bibliorum germanico-hebraico-græco*; Leipzig et Francfort, 1718, 2 vol. in-fol. Parmi ses écrits de théologie, on peut indiquer : *De liberiori terminorum quorumdam philosophicorum in theologia usu*; Leipzig, 1698, in-8°; — *Universæ de termino gratiæ peremptorio controversiæ epitome*; Leipzig, 1703, in-4°. Un inconnu répondit, sous le pseudonyme de Molitor, à ce livre par une *Epistola ad Reineccium de dubiis*. Reineccius répliqua à cette lettre par *Bœsianismum per responsa et testimonia theologorum condemnatum*; Leipzig, 1704, in-4°, avec une préface d'Istig. Enfin on a de lui environ cent cinquante dissertations, parmi lesquelles on doit citer : *De septem dormientibus*; Leipzig, 1702, in-4°; — *De ignorantia et barbaria papatus tempore beati Lutheri*; Leipzig, 1720, in-4°; — *De scholis Hebræorum*; Leipzig, 1722, in-4°; — *De antiquitate bibliothecarum*; Leipzig, 1726, in-4°; — *De antiquitate et origine jubilæorum*; Leipzig, 1730, in-4°. M. N.

Joseph-Jacob Reineccius, *Abriss von dem Maasse*, etc.; Leipzig, 1788, in-4°.

REINECK (*Reinier*), en latin *Reineccius*, historien allemand, né à Paderborn, le 15 mai 1541, mort à Helmstædt, le 26 avril 1595. Disciple de Melanchthon et de Glaudorp, il fut pendant quelques années précepteur et séjourna ensuite en Bohême. En 1578 il fut nommé professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, et reçut enfin en 1583 une chaire à l'université de Helmstædt. Parmi ses nombreux ouvrages, qui eurent une heureuse influence sur les progrès des recherches historiques en Allemagne, nous citerons : *Familiæ regum Macedoniæ*; Leipzig, 1571, in-8°; — *Familiæ Seleucidarum*; Wittemberg, 1571, in-8°; — *Syntagma de familiis quæ in monarchiis tribus prioribus rerum potitæ sunt et De familiis duorum Ægypti regnorum pontificum israelitarum*, etc.; Bâle, 1574, 3 vol. in-fol.; ce premier essai d'une histoire séparée des peuples de la plus haute an-

... à ... t, ... *a Julia*, ... cette ville; ... *us*; Leip- ... *nobili-* ... 1770, ... — *legendi* ... 1580, 1670; ... — *epistolæ* ... t, 1583, ... — ...*on*; ibid., ... — *ria de re-* ... — *Historia* ... ; ... *orausni-* ... *ibus*; — ... ... (1577), la *Chronique* de ... r, *Chronique des Slaves* de Helmold (1581), la *Chronique* d'Albert de Stade (1587), la *Chronique* d'Albéric, chanoine d'Aix; l'*Histoire de Wipert, marquis de Lusace*, par un moine anonyme, les *Annales de Charlemagne* du moine de Paderborne (1599), etc.

Reineck, *Narratio de vita sua* (dans les *Opuscula varia de Westphalia* de J. Goes et dans les *Memoriæ philosophorum* de Roilius). — Hæberlin, *De Reineccii meritis* (Helmstædt, 1748, in-4°). — Clarmundus, *Vitæ*, t. IX. — Teissier, *Eloges*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REINEGGS (*Jacques*), médecin allemand, né le 28 novembre 1744, à Eisleben (Saxe), mort à Saint-Pétersbourg, en mars 1793. Sa vie fut très-aventureuse. Il travailla d'abord chez son père, qui était barbier et s'appelait *Ehlich*. En 1762 il quitta sa famille, changea de nom et se rendit à Leipzig, où il étudia la médecine et la chimie. Le goût des plaisirs lui fit négliger ses travaux. Poursuivi par ses créanciers, il s'enfuit à Vienne, où il se fit acteur. Parmi ses camarades se trouvait un jeune médecin qui avait, comme lui, quitté les sciences pour le théâtre. Une dame s'intéressait à ce jeune homme; elle lui fit offrir une somme assez considérable s'il voulait reprendre ses cours. La personne qui servait d'intermédiaire à la dame s'adressa, par erreur, à Reineggs, qui, profitant de la méprise, joua le rôle de son camarade, reçut la somme, passa en Hongrie, où il se fit recevoir docteur (1773). Il revint alors à Vienne, se fit pardonner par sa bienfaitrice involontaire et commença à pratiquer. Mais la clientèle ne répondant pas à son attente, il entra dans l'administration des mines de Chemnitz, et lassé d'une position sans avenir, se rendit à Smyrne, où il redevint médecin. Il embrassa même l'islamisme, et parcourut une grande partie de la Turquie sans rencontrer la fortune. Le hasard le conduisit en Géorgie (1778), où il eut le bonheur de guérir quelques seigneurs. Présenté à la cour, il plut au prince Héraclius, qui en fit son conseiller intime, le créa bey et le combla de bienfaits. Reineggs prouva sa reconnaissance en introduisant en Géorgie plusieurs des sciences d'Europe. Il y perfectionna la poudre, la fonte des canons, et, chose plus utile, y créa une imprimerie où il fit composer les *Principes d'économie politique* de son compatriote Sonnenfelds, qu'il traduisit en persan et que le prince Héraclius translata en géorgien. En 1782, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et y lia des relations entre l'empire russe et les nations caucasiennes, dont il décida la soumission à la Russie. Catherine II le nomma conseiller du collége impérial, directeur de l'Institution des Élèves en chirurgie et secrétaire du collége impérial de médecine. Il finit sa vie dans ces fonctions. Il a laissé une *Description historique et topographique du Caucase*, reproduite par extraits par Pallas, et entièrement trad. en allemand par Schrœder (Gotha, 1796, 2 vol. in-8°). L'exactitude de cet ouvrage a été contestée par Klaproth.

Gruner, *Almanach fuer Ærzte*, 1794, p. 215. — *Allg. Liter. Anzeiger*, 1797, p. 465. — *Notice*, dans *Beschreibung des Kaukasus* de Schrœder; Hildesheim, 1797, gr. in-8°. — Meusel, *Lexicon* (on y voit la liste de ses écrits).

REINER (*Venceslas-Laurent*), peintre allemand, né en 1686, à Prague, mort le 9 octobre 1743. Fils d'un sculpteur, il fréquenta l'atelier de Schweiger, s'adonna pendant plusieurs années à la peinture de paysage, suivant pour modèles Standart et van Bloemen, et aborda enfin la peinture d'histoire, genre qu'il traita avec beaucoup de succès. Il eut à décorer beaucoup d'églises et de couvents à Prague et dans divers lieux de la Bohême; ses tableaux se distinguent par le grand style de la composition et par un magnifique coloris. Ses principales toiles sont: *La Transfiguration*, dans l'église des Célestins à Prague; l'*Annonciation* dans l'église Sainte-Marie-à-la-Neige à Prague; des *Retables* dans les églises Saint-Pierre, des Minorites, des Cajetans, de Tous-les-Saints à Prague, dans l'église de l'abbaye d'Ossek; trois *Paysages* au musée de Dresde; des *Portraits* à l'abbaye d'Ossek. Ses fresques les plus remarquables sont dans les églises de la Montagne-Blanche, de Saint-Thomas, de Saint-Éloi, et des Ursulines à Prague, dans la chapelle Sainte-Barbe au Hradschin, dans la chapelle du château de Jemnischt, dans l'église de l'abbaye d'Ossek, dans les palais Czernini et Kolowrat à Prague, etc. Müller et Birkhard ont gravé plusieurs des œuvres de Reiner, qui a aussi dessiné la grande carte de Bohême.

Dlabacz, *Allgem. Künstler-Lexikon für Bœhmen*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

REINESIUS (*Thomas*), médecin et antiquaire allemand, né à Gotha, le 13 décembre 1587, mort à Leipzig, le 17 janvier 1667. Après avoir étudié la médecine à Wittemberg, Iéna et Padoue, il se fit recevoir docteur à Bâle, et pratiqua son art à Altorf, à Hof, et depuis 1619, à Baireuth, où il devint médecin du margrave et inspecteur des écoles. En 1627 il fut nommé médecin de la ville d'Altembourg, dont il fut élu par la suite bourgmestre. Plus tard il devint

conseiller de l'électeur de Saxe, et alla alors se fixer à Leipzig. Il était d'un caractère bizarre et emporté; « mais, dit Niceron, c'était un homme consommé dans l'étude des belles-lettres et un critique habile et pénétrant, dont l'érudition profonde a éclairci bien des points de l'antiquité, mais dont le style est dur et peu poli ». La réputation méritée dont il jouissait comme antiquaire le signala à l'attention de Colbert, qui lui fit allouer une pension par Louis XIV. Il entretenait avec un grand nombre de savants de l'Allemagne une correspondance suivie, dont une partie a été publiée, notamment ses *Lettres* à Gasp. Hofmann et André Rupert; Leipzig, 1660, in-4°; aux deux Nester, père et fils, ibid., 1670; à J. Vorstius, Cologne, 1667, in-4°; à Chr. Daum, Iéna, 1670, in-4°; à J.-A. Bose; ibid., 1700, in-12. On a de lui : *De diis syris, sive De numinibus commentitiis in Veteri Testamento memoratis*; Leipzig, 1623, in-4°; — *Chemiatria, hoc est medicina nobili et necessaria sui parte, chimia, instructa et exornata*; Géra, 1624; Iéna, 1678, in-4°; — *De vasis umbilicalibus eorumque ruptura*; Leipzig, 1624, in-4°; — *De Deo Endovellico ex inscriptionibus in Lusitania repertis*; Altembourg, 1637, in-4°; — *Historoumena linguæ punicæ errori populari arabicam et punicam esse eamdem opposita*; ibid., 1637, in-4°; réimprimé ainsi que le précédent écrit dans le *Syntagma variarum dissertationum* de Grævius; — *Variarum lectionum lib. III de scriptoribus sacris et profanis, classicis*; ibid., 1640, in-4° : ce recueil, dont le contenu est décrit dans l'*Adparatus literarius* de Freytag, t. III, p. 697, et qui renferme beaucoup d'interprétations de passages obscurs de médecins anciens, fut attaqué avec violence par A. Rivinus, auquel Reinesius répondit par sa *Defensio variarum lectionum*; Rostock, 1653, in-4°; — *Commentarius in veterem inscriptionem Augustæ Vindelicorum haud pridem erutam*; Leipzig, 1654, in-4°; — *Petronii Arbitri Fragmentum cum epicrisi et scholiis*; ibid., 1666, in-8°; — *Ænigmati Patavino Œdipus ex Germania, hoc est marmoris Patavini interpretatio*; ibid., 1661, in-4°; Paris, 1667, in-4° : cette nouvelle explication de l'épitaphe fameuse d'*Ælia Lælia Crispis* se trouve aussi dans le *Thesaurus* de Sallengre; — *De palatio Lateranensi ejusque comitiva*; Iéna, 1679, in-4°; — *Syntagma inscriptionum antiquarum, cum primis Romæ veteris*; Leipzig, 1682, 2 vol. in-fol. : complément du recueil de Gruter, sur lequel Reinesius avait laissé des observations publiées par Ch.-Gotfried Müller; Leipzig, 1793, in-4°; — *De sibyllinis oraculis*, à la suite d'une dissertation de G. Schubarth *Sur le déluge de Deucalion*; Iéna, 1702; l'auteur y soutient que les soi-disant oracles sibyllins ont été forgés par des chrétiens hérétiques; — *Judicium de collectione manuscripta chemicorum græcorum quæ extat in Bibliotheca gothana*, dans le t. XII de la *Bibl. græca* de Fabricius. On a plusieurs fois attribué à tort à Reinesius la *Schola jureconsultorum medica* de Fort. Fidelis; sa belle bibliothèque, acquise en grande partie par le duc de Saxe-Zeitz, contenait le manuscrit de son *Eponymologicum criticum*, qui resta inédit, mais sur lequel on trouve des détails dans les *Allgemeiner litterarischer Anzeiger*, année 1799.

Gotter, *Elogia*. — Witten, *Memoriæ philosophorum*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXX. — Bayle, *Dictionn.* — Brucker, *Ehrentempel*.

REINHARD (*Chrétien-Tobie-Ephraïm*), médecin allemand, né à Camenz, le 26 mai 1719, mort à Sagan, le 27 février 1792. Reçu docteur en médecine en 1745, après avoir auparavant étudié pendant trois ans le droit, il s'établit en 1752 à Sagan, où il exerça son art avec succès et où il devint deuxième médecin de la ville. En 1767 il fut nommé greffier du tribunal de cet endroit. On a de lui : *Carmen de leucorrhea mulierum*; Budissin, 1750, in-4°; — *Carmen de febribus intermittentibus spuriis et epidemiis anni 1747-1751*; Dresde, 1752, in-8°; — *Ob unsere ersten Urältern Adam und Eva einen Nabel gehabt?* (Nos premiers aïeux Adam et Ève avaient-ils un nombril?); Hambourg, 1752; Berlin, 1753; Leipzig, 1755, in-8°; — *Carmen de plethora, morborum matre, non morbo*; Sorau, 1753, in-8°; — *De pallore faciei salutari et morboso*; ibid., 1754, in-8°; — *Von den Krankheiten der Frauenzimmer, welche sie sich durch ihren Putz zuziehn* (Des maladies des femmes qu'elles s'attirent par leur toilette); Glogau, 1756, 2 part. in-8°; — *De febri miliari carmen*; ibid., 1758, in-8°; — *De hæmorrhagia pulmonum carmen*; ibid., 1757, in-8°; — *De jecinoris vulnerum lethalitate carmen*; ibid., 1758; Leipzig, 1762, in-8°; — *Der physikalische und moralische Wahrsager* (Le Devin physique et moral); Francfort, 1758, in-8°; — *Beweis dass die Menschen bloss einen einzigen Hauptsinn, nämlich das Gefühl, besitzen* (Preuves que les hommes n'ont qu'un seul sens principal, le toucher); Sorau, 1758, in-8°; — *Medicus poeta*; Glogau, 1762, 2 part. in-4°; — *Beweis dass der Mann älter als das Weib sein soll* (Preuve que l'homme doit devenir plus âgé que la femme); ibid., 1766, in-8°; — *Bibel-krankheiten welche im Alten Testamente vorkommen* (Maladies mentionnées dans l'Ancien Testament); Glogau, 1767-1768, 5 part. in-8°; — *Epigrammatum libri VI*; Sagan, 1772, in-4°; — plusieurs monographies sur diverses matières médicales.

Otto, *Lexikon*. — Meusel, *Lexikon*.

REINHARD (*Adolphe-Frédéric* DE), philosophe allemand, né le 19 janvier 1726, à Strelitz, mort le 6 août 1783, à Wetzlar. Fils d'un conseiller de chancellerie, il étudia le droit et entra en 1747 dans la magistrature; il consacra ses loisirs d'a-

t des belles- ardeur à la la lecture à oppo- alors en avaient il ... de lui : ndlich- qui dé- : — *Sur* né par *la li-* — *Gesetze* *nolh* *ig* *ndig seien* ... ois du mouv ... nécessaires ou contingentes) ; 1761 ; trad. en français, 1764 ; — *Sammlung vermischter Schriften* (Recueil d'œuvres mêlées) ; Butzow, 1765-74, 8 part. in-8° ; — *Neues System der Kräfte des menschlichen Verstandes* (Nouveau système des forces de l'intelligence humaine) ; Berlin, 1770. Reinhard a aussi rédigé depuis 1774 les *Kritische Sammlungen zur neuesten Geschichte der Gelehrsamkeit* ; les principaux articles qu'il publia dans ce recueil et autres de ce genre ont été réunis, Butzow, 1755-1780, 10 part. in-8°.

Gotter, *Neues gelehrtes Europa*, t. XIX et XXI. — Weidlich, *Biographische Nachrichten*. — Rotermund, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

REINHARD (*François-Volkmar*), célèbre prédicateur allemand, né le 12 mars 1753, à Vohenstrauss (pays de Sulzbach), mort à Dresde, le 6 septembre 1812. Fils d'un ministre protestant, il fut jusqu'à l'âge de seize ans instruit par son père, qui lui inspira une profonde vénération pour la Bible, le familiarisa de bonne heure avec les meilleurs auteurs anciens, et l'habitua à mettre toujours dans ses idées de la suite et de la logique. Admirateur enthousiaste de Klopstock et de Haller, qui réformaient alors la littérature allemande, il s'attacha dès sa jeunesse avec un soin particulier à donner à son style de la clarté et de la précision. Ayant terminé d'une manière brillante ses études au gymnase de Ratisbonne, il se rendit en 1773, à l'université de Wittemberg, et s'y adonna à la théologie, après avoir acquis la certitude qu'il pourrait malgré la faiblesse de sa santé supporter les fatigues du ministère évangélique. Ses ressources pécuniaires étaient d'abord minimes ; mais il reçut bientôt une bourse, par l'intermédiaire d'un fonctionnaire supérieur qui avait remarqué ses belles dispositions. En 1777 il commença des cours libres de philosophie et d'exégèse ; il fut ensuite pendant deux ans professeur extraordinaire de philosophie, et obtint en 1782 une chaire de théologie. Vers la même époque il commença de se livrer plus fréquemment à la prédication, après s'être, à la suite d'une lecture des sermons de Saurin, pénétré des qualités nécessaires pour donner de l'effet à la parole évangélique. Il acquit bientôt une éloquence serrée et nerveuse, qui s'adressait il est vrai surtout à l'esprit de l'auditoire, que Reinhard cherchait à entraîner par des raisonnements enchaînés avec art ; mais l'onction de son débit et sa profonde conviction de l'excellence du christianisme lui faisaient en même temps toucher les cœurs (1) ; jamais il ne tombait dans la sécheresse ni dans la froideur, écueil qu'évitent si rarement les orateurs qui s'appliquent principalement à frapper par la justesse de leurs déductions. Ses sermons eurent le plus grand retentissement et lui valurent d'être appelé en 1792 à Dresde comme premier prédicateur de la cour et comme membre du consistoire suprême, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort avec un dévouement pour le bien public, qui lui valut l'admiration générale. Il fit apporter les améliorations les plus notables dans l'instruction publique en Saxe et obtint l'introduction de plusieurs changements utiles dans le culte évangélique. On a de lui : *De versionis Alexandrinæ auctoritate* ; Wittemberg, 1777, in-4° ; — *De morte voluntaria quid et quam clare præcipuit philosophia* ; ibid., 1778, in-4° ; — *De veterum inductione* ; ibid., 1780 ; — *De ratione docendi Socratica* ; ibid., 1780 ; — *Versuch über den Plan den der Stifter der christlichen Religion zum Besten der Menschheit entwarf* (Essai sur le plan que le fondateur de la religion chrétienne a formé pour le bien de l'humanité) ; ibid., 1781, 1784, 1789, 1798, 1830, in-8° ; trad. en français, Dresde, 1799, in-8° : écrit qui établit que le Christ est le premier qui ait voulu amener tous les peuples de la terre à ne former qu'une seule association fraternelle ; — *Ueber das Wunderbare* (Sur le merveilleux) ; ibid., 1782, in-8° ; — *De vi qua res parvæ afficiunt animum in præceptis de moribus* ; ibid., 1785-1787, 1789, 4 parties, in-8° ; trad. en allemand avec additions, Berlin, 1798, Meissen, 1801, in-8° ; — *Predigten* (Sermons) ; Wittemberg, 1786-1793, 2 vol. in-8° ; — *System der christlichen Moral* ; ibid., 1788-1815, 5 vol. in-8° ; les divers volumes furent réimprimés à part plusieurs fois ; cet ouvrage capital est rempli d'observations profondes sur la nature humaine et sur les moyens de la perfectionner par la pratique de l'Évangile ; — *Geist des Christenthums in Hinsicht auf Beruhigung der Leiden* (l'Esprit du christianisme au sujet de l'adoucissement du malheur) ; Leipzig, 1792, 1798 ; trad. en allemand du latin de l'auteur par Fest ; — *Predigten von 1795 bis 1812 im Hofgottesdienste in Dres-*

(1) Après avoir été pendant quelque temps bien près du scepticisme, Reinhard revint à la foi la plus vive, et se montra l'adversaire du rationalisme, ainsi que de la philosophie de Kant.

den gehalten (Sermons prononcés à Dresde devant la cour, de 1795 à 1812); Sulzbach, 1796-1813, 37 vol. in-8°; une nouvelle édition, augmentée d'un choix des autres sermons de Reinhard, parut à Sulzbach, 1831-1837, 40 vol. in-8°; un volume supplémentaire a paru à Leipzig, 1833, in-8° : tous ces discours, inspirés par la morale la plus élevée, appropriée en même temps aux diverses conditions sociales des hommes, peuvent encore pour la plupart servir comme modèles d'un style élégant et pur; des mouvements de la plus haute éloquence s'y présentent souvent. On a extrait de cet immense recueil plusieurs choix de sermons traitant d'un seul et même sujet particulier, tels que : *Sermons sur la Réformation*; Sulzbach, 1823-1825, 3 vol.; — *Sermons sur tous les Évangiles*; ibid., 1815, 4 vol.; — *Sermons sur les péricopes évangéliques et épistolaires*; Francfort, 1812-1822, 4 vol.; — *Explications pratiques de la Bible tirées des sermons de Reinhard*; Leipzig, 1817; etc.; — *Vorlesungen über die Dogmatik* (Leçons de théologie dogmatique); Sulzbach, 1805, 1807, 1818, in-8°; — *Opuscula academica*; Leipzig, 1808-1809, 2 vol. in-8°; — *Geständnisse seine Predigten und seine Bildung zum Prediger betreffend* (Confessions concernant les sermons de Reinhard et son éducation de prédicateur); Sulzbach, 1810, 1811 : ce livre, qui contient les détails les plus intéressants sur les études par lesquelles Reinhard a formé son talent oratoire et sur les diverses fluctuations de son esprit, a été traduit en français par Monod, Genève, 1816, in-8°, avec une excellente notice sur Reinhard. E. G.

Böttiger, *Reinhard literarisch gezeichnet* (Dresde, 1813). — Pölitz, *Reinhard nach seinem Leben und Wirken* (Leipzig, 1813). — Jördens, *Lexikon*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REINHARD (*Charles-Frédéric*, comte), diplomate français, né le 2 octobre 1761, à Schorndorf, village du duché de Wurtemberg, mort le 25 décembre 1837, à Paris. Il était fils d'un ministre protestant. Après avoir fait à Tubingue des études en théologie, il écrivit quelques pièces de vers, et fit la connaissance de Gœthe, avec lequel il entretint un commerce de lettres; cette correspondance a été publiée, et ne contient rien de remarquable. Appelé en 1787 à Bordeaux pour y faire l'éducation des enfants d'un négociant calviniste, il noua des relations avec quelques-uns des futurs girondins; il les suivit en 1791 à Paris, et entra, sous leurs auspices, dans la carrière diplomatique. Il fut d'abord attaché comme premier secrétaire à la légation de Londres (1792); ce fut là qu'il eut l'occasion de connaître M. de Talleyrand. « Il avait trente ans, a dit ce dernier, quand je le vis pour la première fois; il entrait aux affaires avec un grand fonds de connaissances acquises; il savait bien cinq ou six langues, dont les littératures lui étaient familières. Il était déjà à cette époque membre de l'Académie des sciences de Gœttingue. » La protection des députés de Bordeaux lui fit obtenir en 1793 le poste de premier secrétaire d'ambassade à Naples; après leur chute, il n'en fut pas moins employé par le comité du salut public comme chef de division au département des relations extérieures (1794). Nommé en 1795 ministre plénipotentiaire près les villes anséatiques, il exerça les mêmes fonctions de 1798 à 1799 en Toscane, et il fut chargé de prendre possession de ce pays à la suite de la déclaration de guerre du 12 mars 1799. Sur la désignation de Sieyès, il reçut le ministère des relations extérieures (20 juillet 1799). Après le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre suivant), les consuls provisoires lui laissèrent pendant quelques jours ce portefeuille, qu'il remit le 22 novembre à Talleyrand. Sans faire preuve de cette *habileté* que lui octroie son complaisant panégyriste, on le vit ensuite ministre plénipotentiaire en Helvétie (1800), à Milan (1801), dans la basse Saxe (1802), en Moldavie (1805), et en Wesphalie (1808), où il fut accrédité auprès du roi Jérôme jusqu'à la chute de l'empire. Placé en mai 1814 à la tête de la chancellerie du département des affaires étrangères, il se tint à l'écart pendant les Cent jours et sa fidélité au roi fut récompensée par le titre de conseiller d'État et par le poste de ministre près de la confédération germanique (1er décembre 1815). Rappelé de Francfort en 1829, il fut envoyé en 1830 à Dresde par le gouvernement de juillet, qui en 1832 lui accorda la pairie (12 octobre) et des lettres de grande naturalisation (26 décembre). Il avait été nommé en 1795 membre de l'Institut, classe des sciences morales et politiques; passa, lorsquelle fut supprimée en 1803, dans la troisième classe, Académie des inscriptions; et reprit place en 1832 dans l'Académie des sciences morales et politiques, sans avoir eu d'autre titre à ces distinctions littéraires « qu'une correspondance de quarante années, nécessairement ignorée du public, qui très-probablement n'en aura jamais connaissance ». Malgré tant d'emplois, il serait sans doute resté obscur si Talleyrand n'eût entrepris de prononcer de lui un éloge, qui fut regardé comme une espèce de testament politique (*voy.* TALLEYRAND). Reinhard fut créé comte en 1814 par Louis XVIII; il laissa un fils, qui a suivi la carrière diplomatique.

Talleyrand, *Éloge du comte Reinhard*, lu le 3 mars 1838, à l'Académie des Sciences morales et politiques. — *Le Moniteur universel*, 1792-1836. — Haag frères, *France protestante*.

REINHOLD (*Érasme*), astronome allemand, né le 21 octobre 1511, à Saalfeld, mort le 19 février 1553, dans la Thuringe. Après avoir enseigné l'astronomie et les mathématiques à Wittemberg, il quitta en 1552 cette ville, où une épidémie venait d'éclater, et retourna dans sa province natale. Il a laissé les ouvrages suivants : *Commentarius Theoricæ novæ planetarum G. Purbachii*; Wittemberg, 1542, 1558, in-8° : cet ouvrage, d'après Delambre, supplée à quel-

ques égards aux omissions de Peurbach et doit avoir facilité l'intelligence de plusieurs passages de la *Syntaxe de Ptolémée*; dans la dédicace, Reinhold se montre infatué de l'astrologie judiciaire au point de vouloir rassembler tous les exemples qui paraîtraient confirmer la notion que les éclipses solaires présagent de grandes calamités; — *Le livre Ier de l'Almageste*, en grec, avec version latine et scholies; ibid., 1549, in-8°; — *Prutenicæ tabulæ cœlestium motuum*; ibid., 1551, in-4° : ces tables étaient formées d'après les observations de Kopernik, comparées avec celles d'Hipparque et de Ptolémée. Reinhold avait aussi observé lui-même, mais son meilleur instrument était un quadrant en bois, et Tycho, lors de son passage à Wittemberg en 1575, avait exprimé son étonnement de ce qu'un savant si recommandable n'eût pas à son service des outils moins grossiers. Dans cet ouvrage l'auteur donne une explication fort claire de l'équation du temps. Il indique trois manières de calculer les tables astronomiques, construites pour une période donnée, à savoir le mouvement de l'apogée, la variation de l'excentricité, et l'inégalité de la précession. Cette dernière n'était sensible que dans les systèmes de Thebith et de Kopernik. Il fixe l'excentricité du soleil de 0,0417 à 0,03219, et la précession moyenne à 50″ 12‴ 5⁗. En combinant certaines observations de Ptolémée et de Kopernik, il assigne à l'année une longueur de 365 j. 5 h. 55′ 58″; c'est la détermination qui a servi pour la réforme du calendrier grégorien. Il suppute le mouvement des planètes tantôt à la façon de Ptolémée, tantôt d'après Kopernik, d'où Bailly conclut qu'il n'a point de préférence pour l'un ou l'autre de leurs systèmes. « Cette conclusion, dit Dalambre, me paraît hasardée; il en résulte seulement que le système ancien ayant encore les partisans les plus nombreux, il voulait contenter tout le monde. Reinhold ne dit pas un mot qui donne à penser qu'il y ait différents systèmes. » Les *Tables pruténiques* devaient leur nom au protecteur de l'auteur, Albert, marquis de Brandebourg et duc de Prusse; — *Primus liber tabularum directionum*; Tubingue, 1554, in-4°, avec divers autres traités; — *Tabulæ ascensionum obliquarum a sexagesimo gradu elevationis poli usque ad finem quadrantis*, à la fin des *Tables de directions* de Müller, 1584. Reinhold est supposé l'auteur de l'ouvrage anonyme intitulé : *Hypotyposes orbium cœlestium quas vulgo vocant theoricas planetarum congruentes cum tabulis astronomicis*; 1568, in-8°. K.

Zedler, *Grosses Universal-Lexicon*. — Vossius, *De scientiis mathem.*, c. XXXVI, p. 14. — Delambre, *Astronomie moderne*, I, 149, 146, 164. — Lalande, *Bibliogr. astronom.*

REINHOLD (*Charles-Léonard*), philosophe allemand, né le 26 octobre 1758, à Vienne, mort à Kiel, le 10 avril 1823. Il entra en 1772 comme novice chez les Jésuites; après leur suppression il fit profession chez les Barnabites, et eut à enseigner la philosophie dans leur collége de Vienne. En 1783 il sortit de cet ordre, et après avoir suivi pendant un an les cours de l'université de Leipzig, il se rendit à Weimar, où, ayant épousé la fille de Wieland, il fut nommé conseiller ducal. En 1787 il reçut à Iéna une chaire de philosophie, science qu'il professa à Kiel depuis 1794 jusqu'à sa mort. Après s'être attaché à chercher les bases de la connaissance humaine dans le fait primordial de la conscience, il essaya plus tard de concilier le transcendentalisme de Fichte avec les principes de Jacobi; et il arriva à la conclusion que l'analyse des idées pures de la raison nous conduit infailliblement à y retrouver les faits du monde réel, qui doit être en complète harmonie avec la pensée absolue et universelle, dont nous pouvons avoir une connaissance en cherchant ce qui dans notre raison offre les caractères de l'absolu et du nécessaire. « Les variations de Reinhold, dit M. Wilm, sont celles de la pensée allemande jusqu'à Schelling. L'enthousiasme avec lequel il accueillait une philosophie nouvelle et la facilité avec laquelle il y renonçait, non sans en retenir une bonne part, avaient une même source, un ardent amour de la vérité et l'esprit critique joint à un vif désir de conciliation. » On a de lui : *Ueber die Schönheiten eines epischen Gedichts* (Sur les beautés du poëme épique); Iéna, 1789, in-8°; — *Versuch einer neuen Theorie des menschlichen Vorstellungsvermögens* (Essai d'une nouvelle théorie de l'entendement humain); Iéna, 1789, 1796, in-8°; — *Briefe ueber die Kantische Philosophie* (Lettres sur la philosophie de Kant); Leipzig, 1790-1792, 2 vol. in-8°; — *Beiträge zur Berichtigung der bisherigen Missverständnisse der Philosophen* (Rectification des malentendus qui ont régné jusqu'ici entre les philosophes); Iéna, 1790-1794, 2 vol. in-8°; — *Ueber die Fundamente des menschlichen Wissens* (Sur les bases du savoir humain); Iéna, 1791, in-8°; — *Auswahl vermischter Schriften* (Choix de mélanges); ibid., 1796, 2 vol. in-8°; — *Periculum novæ theoriæ facultatis repræsentativæ humanæ*; Leipzig, 1797, in-8°; — *Verhandlungen über ein Einverständniss in dem Grundsystem der sittlichen Angelegenheiten* (Essai d'un accord sur le fondement de la morale); Lubeck, 1798, in-8°; — *Ueber die Paradoxien der neuesten Philosophen* (Sur les paradoxes des philosophes les plus récents); Hambourg, 1799, in-8°; — *Sendschreiben an Lavater und Fichte über den Glauben an Gott* (Lettre à Lavater et à Fichte sur la foi en Dieu); Hambourg, 1799, in-8°; — *Beitræge zur leichteren Übersicht des Zustandes der Philosophie beim Anfange des neunzehnten Jahrhunderts* (Essai d'un tableau facile à saisir de l'état de la philosophie au commencement du dix-neuvième siècle); Hambourg, 1801-1803, 6 parties, in-8°; — *Die Natur der Analysis*;

Munich, 1805, in-8°; — *Grundlegung einer Synonymik für den allgemeinen Sprachgebrauch in dem philosophischen Sprachgebrauch* (Principes d'une synonymie pour le langage général des sciences philosophiques); Kiel, 1812, in-8°; — *Das menschliche Erkenntnissvermögen aus dem Gesichtspunkte des durch die Sprache vermittelten Zusammenhanges zwischen Sinnlichkeit und Denkvermogen* (L'entendement humain considéré au point de vue du rapport établi par le langage entre les sens et la pensée); Kiel, 1816, in-8°; — *Die alte Frage : Was ist Wahrheit* (La vieille question : Qu'est-ce qui est la vérité); Altona, 1820, in-8°; — *Uber Religion, Glauben, Wissen und Unsterblichkeit* (Sur la religion, la foi, la science et l'immortalité); Hambourg, 1828, in-8°. E. G.

Chr.-Br. Reinhold, *K. L. Reinholds Leben*. — Eberstein, *Geschichte der Logik und Metaphysik bei den Deutschen*. — Fries, *Polemische Schriften*, t. I. — Erdmann, *Geschichte der neueren deutschen Philosophie*. — Kuno Fischer, *Die neuere Philosophie seit Kant*. — Wilm, *La Philosophie allemande*.

REINHOLD (*Chrétien - Ernest - Gottlieb - Jean*), philosophe allemand, fils du précédent, né le 18 octobre 1793, à Iéna, où il est mort, le 17 septembre 1855. Après avoir été depuis 1820 professeur à l'école supérieure de Kiel, il fut appelé à la chaire de métaphysique et de logique à l'université de Iéna. On a de lui : *De genuinis et suppositiis Theocriti carminibus*; Iéna, 1819, in-8°; — *Grundzüge eines Systems der Erkenntnisslehre und Denklehre* (Principes d'un système sur la théorie de la connaissance et de la pensée); Sleswig, 1825; — *K.-L. Reinholds Leben und Wirken* (Vie et influence de Ch.-L. Reinhold); Iéna, 1828; — *Logik*; ibid., 1826; — *Beitrag zur Erläuterung der Pythagoræischen Metaphysik* (Éclaircissements sur la métaphysique de Pythagore); ibid., 1827, in-8°; — *Handbuch der allgemeinen Geschichte der Philosophie* (Manuel de l'histoire générale de la philosophie); Gotha, 1828-1829, 2 vol. in-8°, refondu sous le titre de : *Geschichte der Philosophie*; Iéna, 1845-1854, 2 vol. in-8°; — *Théorie des menschlichen Erkenntnissvermögens und Metaphysik* (Théorie de la faculté de connaître chez l'homme et principes de métaphysique); Gotha, 1832-1835, 2 vol. in-8°; Iéna, 1838; — *Die Wissenschaften der praktischen Philosophie* (Les sciences de la philosophie pratique); Iéna, 1837, 3 parties, in-8°; — *System der Metaphysik* (Système de métaphysique); Iéna, 1842, 1854, in-8°; — *Das Wesen der Religion* (L'Essence de la religion); Iéna, 1846, in-8°.

Conversations-Lexikon.

REINKE (*Jean-Adam*), musicien hollandais, né le 27 avril 1623, à Deventer, mort le 24 novembre 1722, à Hambourg. S'étant rendu de bonne heure dans cette dernière ville, il y étudia la manière de Henri Scheidmann, organiste célèbre, et après la mort de cet artiste (1694) il fut jugé digne de lui succéder. Jean-Sébastien Bach fit deux fois le voyage de Hambourg pour l'entendre. Il n'a rien publié pour l'orgue; mais ses préludes et ses cantiques variés, où l'on trouve un style piquant et animé, sont en manuscrit dans plusieurs bibliothèques de l'Allemagne.

Gerber, *Lexikon*.

REINMAR *l'ancien*, minnesinger, mort vers 1215. Né probablement dans les contrées du haut Rhin, il se fixa à la cour des ducs d'Autriche, où il jouit d'une faveur constante. Après avoir en 1197 accompagné à la croisade le duc Frédéric, il revint à Vienne, où il mourut. Ce fut lui qui appropria complétement le dialecte haut-allemand aux besoins du nouveau genre de poésie imitée des troubabours provençaux; plusieurs poëtes distingués, Walther von der Vogelweide entre autres, allèrent apprendre de lui les secrets du *minnesang*. Quelques pièces de vers de Reinmar se trouvent dans le recueil de Manesse; ce sont principalement des poésies amoureuses; elles sont pleines de sentiment et de naturel; la versification en est très-élégante. Reinmar, dont nous possédons aussi un très-beau chant sur la mort de Léopold VI d'Autriche, fut un des six poëtes qui assistèrent à la lutte poétique qui en 1207 s'engagea au château de Wartbourg, ce qui nous fait juger de l'estime dont il jouissait auprès de ses contemporains. (*Voy.* l'art. KLINGSOR).

REINMAR *le jeune*, minnesinger, mort à Essfeld, en Franconie, vers 1245. Il était très-probablement fils du précédent et était né dans les contrées du Rhin. Il séjourna pendant plusieurs années à la cour de Vienne, où il s'initia à l'art de la poésie. Il reçut ensuite l'avouerie de l'abbaye cistercienne de Zwettl, dans la basse Autriche, d'où lui vient son nom. Plus tard il se rendit à la cour du roi Ottokar de Bohême, qui l'accueillit avec distinction. Sur la fin de sa vie il retourna dans son pays natal. A l'inverse des *minnesingers* ses devanciers, il chanta très-peu l'amour, et traita surtout des sujets religieux et didactiques; sa diction, pure et châtiée, est remplie d'images hardies; mais elle est parfois trop recherchée. Ses poésies, très-goûtées à son époque, contiennent beaucoup d'excellents traits satiriques sur les mœurs de ses contemporains. Il a inventé plusieurs mélodies employées plus tard fréquemment par les *meistersinger*. Un assez grand nombre de ses poésies, parmi lesquelles on remarque une pièce en l'honneur de l'empereur Frédéric II, se trouvent dans le recueil de Manesse.

Hagen, *Die Minnesinger*. — Toscano del Banner, *Di deutsche Nationalliteratur der œstreichischen Monarchie*, p. 259 et 308.

REINOSO (*Antonio-Garcia*), peintre et architecte espagnol, né à Cabra, en 1623, mort à Cordoue, en 1677. Il apprit la peinture à Séville, dans

l'atelier de Sebastian Martinez, et parvint à imiter la nature d'une façon si parfaite qu'ayant exposé à l'air un tableau de *Suzanne au bain* (tableau aujourd'hui à Linares), des oiseaux vinrent, dit-on, à diverses reprises pour se baigner dans l'eau représentée sur la toile. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, attribuée par Pline au célèbre peintre grec Parrhasius et depuis à plusieurs autres artistes, Reinoso est resté un des bons maîtres espagnols. Peignant avec une grande facilité, il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite surtout une immense composition représentant *La Trinité*; une foule de saints personnages forment le premier plan de ce tableau, qui orne l'église des Capucins d'Andujar. Reinoso s'est aussi fait remarquer comme architecte : les villes d'Andujar, Jaën, Cordoue, Martos, lui doivent différents monuments. Reinoso a laissé en manuscrit un *Traité de la peinture*, qui a été utilement consulté par des écrivains plus modernes.

A. de L.

Cean Bermudez, *Diccionario*. — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

*REINSBERG-DÜRINGSFELD (*Ida* de), romancière allemande, née le 12 novembre 1815, à Militsch. Fille d'un major prussien du nom de Düringsfeld, elle apprit de bonne heure le français, l'anglais et l'italien, et composa dès sa quinzième année plusieurs pièces de poésie, qui attirèrent sur elle l'attention de Tiedge, qui se plut à former son talent remarquable. En 1845 elle épousa le baron Othon de Reinsberg, linguiste distingué et qui a publié depuis, entre autres, un *Calendrier belge* (Bruxelles, 1860), et *Die Frau im Sprichwort* (Les proverbes sur les femmes); Leipzig, 1862. Elle visita dans les années suivantes la plupart des contrées de l'Europe, dont elle a décrit avec beaucoup de finesse les mœurs particulières. Dans ses romans, qui sont d'une lecture très-attachante, on trouve une imagination riche et vive, et une connaissance approfondie du cœur humain. Mme de Reinsberg a publié : *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1833; — *Der Stern von Andalusien* (L'Étoile d'Andalousie); ibid., 1834; romances; — *Schloss Gorzyn* (Le Château de Gorzyn); Breslau, 1841, 1846; — *In der Heimath* (Au pays); — *Skizzen aus der vornehmen Welt* (Esquisses du grand monde); — *Byrons Frauen* (Les femmes de Byron); Breslau, 1845; — *Le comte Chala*; Berlin, 1845; — *Margarethe von Valois und ihre Zeit* (Marguerite de Valois et son temps); Leipzig, 1847, 3 vol. in-12; — *Antonio Foscarini*; Stuttgard, 1850, 4 vol. in-8°; — *Reiseskizzen* (Esquisses de voyage); Brême et ensuite Prague, 1850-1857, 6 vol. in-8° : récit intéressant du séjour de l'auteur en Italie, en Suisse, en Dalmatie, en Carinthie, etc.; — *Für Dich* (Pour toi), poésies; Breslau, 1851, in-16; — *Eine Pension am Genfer-See* (Une pension près du lac de Genève); Breslau, 1851; — *Esther*; ibid., 1852, 2 vol. in-8°; — *Clothilde*; Berlin, 1855; — *Norbert Dujardin*; Breslau, 1861; — *Von der Schelde bis zur Maas* (De l'Escaut à la Meuse); Leipzig, 1861 : étude sur le mouvement littéraire et artistique dans les Flandres depuis 1830; — *Hendrik*; ibid., 1862. Mme de Reinsberg a aussi donné des traductions excellentes des *Poésies populaires* de la Bohême (Breslau, 1851) et de la Toscane (Dresde, 1855); enfin, elle a écrit en français une nouvelle, *Niko veliki*, insérée dans *Le Mousquetaire* d'Alexandre Dumas.

Männer der Zeit (Leipzig, 1862, supplément).

REISCH (*Georges*), savant allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut prieur de la chartreuse de Fribourg et confesseur de l'empereur Maximilien Ier. On a de lui : *Margarita philosophica*; Heidelberg, 1496; Fribourg, 1503; Strasbourg, 1508, 1512; Bâle, 1535 : cet ouvrage, dont plusieurs éditions sont ornées de gravures sur bois, est une espèce d'encyclopédie, qui atteste les connaissances étendues et la sûreté de jugement de l'auteur; on en a publié à part la partie concernant la géométrie, Paris, 1549, sous le titre d'*Ars metiendi*.

Weller, *Altes und Neues aus allen Theilen der Geschichte*, t. I. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REISEN (*Charles-Christian*), graveur anglais, né vers 1695, à Londres, où il est mort, en 1725. Il était fils d'un artiste danois, graveur estimé, qui était venu s'établir à Londres à la suite de Guillaume d'Orange, auquel il était attaché. Élève de son père, il ne tarda pas à le surpasser, et se plaça, par la beauté du dessin et le fini de l'exécution, au premier rang des graveurs en pierres fines. Le portrait de Charles XII, roi de Suède, est un de ses plus parfaits ouvrages. Il eut pour élèves l'Écossais Seaton, Smart et Claus.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

REISER (*Antoine*), théologien allemand, né à Augsbourg, le 7 mars 1628, mort à Hambourg, le 27 avril 1686. Il exerça le ministère évangélique à Schemnitz, et devint en 1659 pasteur de l'Église luthérienne à Presbourg; lorsqu'en 1672 sa communauté adopta le calvinisme, il s'opposa avec ardeur à ce changement, ce qui le fit jeter en prison et condamner à mort; il obtint cependant la vie sauve, mais il fut exilé, et tous ses biens furent confisqués. Il devint depuis successivement recteur du gymnase d'Augsbourg, prédicateur à Œringen, et enfin depuis 1678 pasteur à l'église Saint-Jacques à Hambourg. On a de lui : *Vindiciæ Evangelico-Thomisticæ*; Ulm, 1668 et 1669, in-4°; — *De origine, progressu et incremento atheismi*; Augsbourg, 1669, in-8°; — *De theologis, philologis et philosophis nonnullis celebrioribus modernis*, en tête du *Theatrum* de Spizel; — *Index manuscriptorum bibliothecæ Augustanæ*; Augsbourg, 1675, in-4°; — *S. Augustinus veritatis evangelico-catholicæ in potioribus fidei controversiis testis*, *contra*

Bellarminum vindicatus; Francfort, 1677 et 1678, in-fol.; — *Theatromania*; Ratzebourg, 1681, in-12; — *Joh. Launojus testis et confessor veritatis evangelico-catholicæ*; Amsterdam, 1685, in-4°; — une quarantaine d'ouvrages théologiques, de sermons, etc.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Crophius, *Historie vom Gymnasium S.-Anna in Augsburg*. — Moller, *Cimbria literata*, t. II.

REISET (*Jacques-Louis-Étienne* DE), financier français, né le 30 décembre 1771, à Colmar, mort le 5 février 1835, à Rouen. Issu d'une famille originaire de Lorraine, il était fils de Jean-Jacques de Reiset, receveur général des finances du haut Rhin. Reçu en 1790 licencié en droit à Strasbourg, il travailla sous les yeux de son père, et lui succéda en 1802 dans ses fonctions, qu'il exerça de 1803 à 1814 à Mayence. Son exacte étude dans la direction des fonds sur les différents points où se portaient si rapidement nos armées contribua souvent au succès des plus grandes combinaisons militaires. Depuis le 20 juillet 1814 il occupa la recette générale de Rouen.

De ses quatre fils, le premier, *Jacques*, est receveur général à Rouen; le second, *Marie-Frédéric*, est conservateur des dessins au musée du Louvre; le troisième, *Jules*, chimiste distingué, connu par des travaux originaux sur les combinaisons platinico-ammoniacales, sur le rôle de l'azote dans la respiration, ainsi que par un *Annuaire de chimie* en société avec MM. Million, Hœfer, Niclès, siége depuis 1859 au corps législatif; et le quatrième, *Gustave-Henri-Armand*, comte romain, d'abord secrétaire d'ambassade à Turin et à Saint-Pétersbourg, et depuis 1859 ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Hesse.

REISET (*Marie-Antoine*, vicomte DE), général français, frère de *J.-L. Étienne*, né le 29 novembre 1775, à Colmar, mort le 25 mars 1836, à Rouen. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il porta quelque temps le petit collet; mais s'étant engagé en 1793, il fut bientôt adjoint à l'état-major de Kleber (1), et gagna chacun de ses grades à la pointe de l'épée. A l'issue de la guerre d'Allemagne, il devint chef d'escadron (1800). A Iéna, il fit prisonnier le prince Auguste de Prusse. En 1810 il passa en Espagne à la tête du 13e de dragons, et y justifia, pendant trois ans de combats presque continuels, la réputation qui l'y avait précédé d'être un des meilleurs officiers de cavalerie. Rappelé en 1813 à la grande armée avec le grade de général de brigade, il prit part à la bataille de Dresde, fit mettre bas les armes à plusieurs régiments, et s'empara d'un grand nombre de canons. Lorsque les Français battirent en retraite, il fut placé à l'arrière-garde jusqu'à Mayence, place dont il prit le commandement et que l'ennemi investit sans pouvoir y pénétrer. Il se rallia complétement aux Bourbons, et contribua à l'organisation des compagnies des gardes du corps. Nommé lieutenant général, puis gentilhomme de la chambre, il fit la guerre de 1823 en Espagne, et commanda le corps expéditionnaire qui occupa la Catalogne jusqu'à la fin de 1827. A la suite de la révolution de 1830, il se retira dans la vie privée. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Noblesse*. — *Notice sur Jacques et Antoine de Reiset*; 1851, in-12.

(1) Pendant son séjour à Colmar, Kleber, qui était fort lié avec la famille de Reiset, écrivit pour la sœur d'Antoine un proverbe intitulé *Faute de parler on meurt sans confession*, et qui fut joué à Ribauville, au château de M. de Baër, conseiller de Bavière.

REISIG (*Charles-Chrétien*), philologue allemand, né le 17 novembre 1792, à Weissensee, mort à Venise, le 17 janvier 1829. Après avoir étudié à Leipzig sous le célèbre G. Hermann, il commença en 1818 des cours libres à l'université de Iéna, et devint ensuite professeur de littérature ancienne à Halle. Ses travaux sont peu nombreux, mais ils sont remplis des observations les plus fines sur la constitution grammaticale des langues anciennes. On a de lui : *Conjectanea in Aristophanem*; Leipzig, 1816, in-8°; — *De constitutione apostrophica trium carminum melicorum Aristophanis*; Iéna, 1818, in-8°; — *Commentationes criticæ de Sophoclis Œdipo Colonæo*; Iéna, 1820-1823, 3 parties, in-8°; — *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft* (Cours sur la science de la langue latine); Leipzig, 1839, in-8° : ouvrage capital; — *Emendationes in Prometheum*, dans l'*Apparatus criticus in Æschylum* (Halle, 1832). Reisig a aussi donné une bonne édition des *Nuées* d'Aristophane, Leipzig, 1820; en 1812 il publia à Leipzig, sous le pseudonyme de G. Kusterus, une édition des *Économiques* de Xénophon, qui contient beaucoup de remarques malveillantes sur plusieurs philologues de l'époque.

Conversations-Lexikon.

REISKE (*Jean*), érudit allemand, né le 25 mai 1641, à Géra, mort à Wolfenbüttel, le 20 février 1701. Reçu maître ès arts à Iéna, il fut successivement recteur des gymnases de Weimar, de Lunebourg et de Wolfenbüttel. On a de lui : *De imaginibus Jesu-Christi*; Iéna, 1672, 1685, 1688, in-4° : l'auteur répondit par une *Epistola ad J. Rudolphum* (Leipzig, 1692, in-4°), à la critique que Mabillon avait faite de sa dissertation; — *De Pandero irreptitio Jesu Christi genealogiæ inserto*; Lunebourg, 1674, in-4°; — *Epiphania ex antiquæ ecclesiæ sensu exposita*; Wolfenbüttel, 1683, in-4°; — *Exercitationes de vaticiniis sibyllinis*; Leipzig, 1688, in-8°; — *De morbo Jobi, nec non de canibus inter nummos ac inscriptiones veteres receptis*; — *Additamenta ad Cluveri Geographiam*; Wolfenbüttel, 1694, in-4°; — plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire naturelle et autres. Reiske, auquel nous devons

aussi une édition augmentée du *Chronicum Saracenicum* de Drechsler (1689, in-8°), a laissé en manuscrit une *Histoire de Wolfenbüttel*.

Ludovici, *Schul-Historie*. — Schwabe, *Solemnia sæcularia gymnasii Wilhelmo-Ernestini*, p. 18. — Jöcher, et le *Supplément* de Rotermund.

REISKE (*Jean-Jacques*), célèbre philologue allemand, né le 25 décembre 1716, à Zœrbig, près Leipzig, mort à Leipzig, le 14 août 1774. Fils d'un tanneur peu aisé, il était d'une complexion hypocondriaque et morose, ce qui nuisit aux progrès de ses premières études, qu'il fit à l'Institut des orphelins de Halle. S'étant fait inscrire en 1733 à l'université de Leipzig, dans le but de se consacrer à la théologie, il ne s'occupa bientôt plus que de la langue et de la littérature arabes. Après avoir ainsi pendant quatre ans, et au milieu de la plus grande gêne, lu attentivement sans le secours d'aucun maître tous les livres arabes qu'il put se procurer, il se rendit à pied et dénué de tous moyens d'existence à Leyde, pour y poursuivre son étude favorite, ainsi que celle du grec. D'Orville et Schultens, dont il suivit l'enseignement, le secoururent avec la plus grande générosité, chose d'autant plus louable que son caractère inconsidéré n'avait rien de sympathique et semblait peu porté à la reconnaissance. Il se fit aussi recevoir docteur en médecine; mais il ne pratiqua jamais cet art, de même qu'il refusa par entêtement plusieurs emplois avantageux qui lui furent offerts en Hollande. De retour à Leipzig en 1746, il y fut aussitôt nommé professeur d'arabe, mais à cent écus d'appointements seulement, ce qui l'obligea de faire, pour vivre, des articles de journaux, des traductions et autres travaux littéraires de peu d'importance, qui lui prenaient une grande partie de son temps. Il n'en poursuivit pas moins avec une constance inébranlable ses recherches sur les écrivains grecs et arabes, dans un but purement scientifique, au point que lorsqu'il ne trouvait pas d'éditeur, il employait le peu d'argent qu'il économisait à force de privations, pour faire imprimer lui-même ses travaux; et il savait cependant que ses livres, bien qu'ils eussent l'approbation des philologues les plus distingués, ne pouvaient se vendre en assez grand nombre pour le faire rentrer dans ses déboursés. En 1758, enfin, une amélioration eut lieu dans sa position : il fut nommé recteur à l'école Saint-Nicolas, fonctions qu'il occupa avec succès jusqu'à sa mort. Le 23 juillet 1764 il épousa, après avoir jusqu'alors fui le commerce des femmes, Ernestine-Christine Müller, dont il avait appris à connaître les vertus et l'esprit cultivé. Elle ne lui apporta aucune fortune; mais ses soins affectueux, sa tendresse inaltérable adoucirent les dernières années de son mari, dont elle partageait les travaux, et le consolèrent au milieu des souffrances corporelles et morales dont il était alors accablé. Reiske, doué d'un esprit vif et pénétrant, fut le premier qui en Allemagne introduisit dans la critique des auteurs anciens les principes de Bentley; il s'attachait à examiner avec soin les diverses leçons fournies par les manuscrits, à les contrôler au moyen de son immense érudition, et même parfois à leur substituer les conjectures que sa sagacité lui inspirait. Il est seulement à regretter que les embarras de sa situation l'aient empêché de donner à ses travaux la dernière perfection. On a de lui : *Haririi Consessus XXVI Rakda, seu variegatus dictus, cum scholiis et versione*; Leipzig, 1737, in-4°; — *Taraphæ Moallakah, cum scholiis et versione*; Leyde, 1742, in-4°; — *Miscellaneæ aliquot observationes medicæ, ex Arabum monumentis*; Leyde, 1746, in-4°; Halle, 1776, in-8°; — *De principibus muhamedanis qui aut eruditione aut ab amore literarum claruerunt*; Leipzig, 1747, in-4°; — *De Arabum epocha vetustissima*; ibid., 1747, in-4°; — *Constantini Porphyrogeneti libri duo de cærimoniis aulæ Byzantinæ, græce et latine*; ibid., 1751-1754, 2 parties, in-fol.; — *Animadversiones ad Sophoclem*; ibid., 1753, in-8°; — *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*; ibid., 1754, in-8°; — *Anthologia græca, cum latina interpretatione et commentariis*; ibid., 1754, in-8°; — *Albufedæ Annales Muslemici, latine*; ibid., 1754, in-4°; — le *Poëme* de Thograïs, traduit en allemand, avec un *Essai sur la poésie arabe*; Friedrichstadt, 1756, in-4°; — *Abilwalidi Risalet, seu Epistolium, arabice et latine*; Leipzig, 1756, in-4°; — *Animadversiones ad græcos auctores*; Leipzig, 1757-1767, 5 vol. in-8°; — *Sammlung einiger arabischer Sprichwörter* (Recueil de quelques proverbes arabes); ibid., 1758, in-4°; — *Ciceronis Tusculanæ quæstiones, cum variis lectionibus et animadversionibus*; Leipzig, 1759, in-12; — *De Zenobio sophista Antiocheno*; ibid., 1759, in-4°; — *De quibusdam e Libanio repetitis argumentis ad historiam ecclesiasticam christianam pertinentibus*; ibid., 1759, in-4°; — *De Actanio philosopho arabico*; ibid., 1760, in-4°; — les *Discours de Demosthènes et d'Eschine*, traduits en allemand, avec notes; ibid., 1761, in-8°; — *Proben der arabischen Dichtkunst* (Choix de poésies arabes), texte et traduction; ibid., 1762, in-4°; — *Theocriti reliquiæ, cum scholiis et commentariis*; ibid., 1766, 2 vol. in-4°; — *Anidmadversiones ad Porphyrii librum De abstinentia a carnibus*; Utrecht, 1767, in-8°; — *Oratorum græcorum corpus*; Leipzig, 1770-1775, 12 vol. in-8° : édition très-estimée; — *Dionysii Halicarnassensis Opera omnia, græce et latine, cum annotationibus*; ibid., 1774-1777, 6 vol. in-8°; — *Plutarchi Opera omnia, græce et latine*; ibid., 1774-1779, 12 vol. in-8° : excellente édition, qui est encore aujourd'hui la meilleure que nous ayons de cet

Bellarminum vindicatus; Francfort, 1677 et 1678, in-fol.; — *Theatromania*; Ratzebourg, 1681, in-12; — *Joh. Launojus testis et confessor veritatis evangelico-catholicæ*; Amsterdam, 1685, in-4°; — une quarantaine d'ouvrages théologiques, de sermons, etc.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Crophius, *Historie vom Gymnasium S.-Anna in Augsburg*. — Moller, *Cimbria literata*, t. II.

REISET (*Jacques-Louis-Étienne* DE), financier français, né le 30 décembre 1771, à Colmar, mort le 5 février 1835, à Rouen. Issu d'une famille originaire de Lorraine, il était fils de Jean-Jacques de Reiset, receveur général des finances du haut Rhin. Reçu en 1790 licencié en droit à Strasbourg, il travailla sous les yeux de son père, et lui succéda en 1802 dans ses fonctions, qu'il exerça de 1803 à 1814 à Mayence. Son exacte étude dans la direction des fonds sur les différents points où se portaient si rapidement nos armées contribua souvent au succès des plus grandes combinaisons militaires. Depuis le 20 juillet 1814 il occupa la recette générale de Rouen.

De ses quatre fils, le premier, *Jacques*, est receveur général à Rouen; le second, *Marie-Frédéric*, est conservateur des dessins au musée du Louvre; le troisième, *Jules*, chimiste distingué, connu par des travaux originaux sur les combinaisons platinico-ammoniacales, sur le rôle de l'azote dans la respiration, ainsi que par un *Annuaire de chimie* en société avec MM. Million, Hœfer, Niclès, siége depuis 1859 au corps législatif; et le quatrième, *Gustave-Henri-Armand*, comte romain, d'abord secrétaire d'ambassade à Turin et à Saint-Pétersbourg, et depuis 1859 ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Hesse.

REISET (*Marie-Antoine*, vicomte DE), général français, frère de *J.-L. Étienne*, né le 29 novembre 1775, à Colmar, mort le 25 mars 1836, à Rouen. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il porta quelque temps le petit collet; mais s'étant engagé en 1793, il fut bientôt adjoint à l'état-major de Kleber (1), et gagna chacun de ses grades à la pointe de l'épée. A l'issue de la guerre d'Allemagne, il devint chef d'escadron (1800). A Iéna, il fit prisonnier le prince Auguste de Prusse. En 1810 il passa en Espagne à la tête du 13e de dragons, et y justifia, pendant trois ans de combats presque continuels, la réputation qui l'y avait précédé d'être un des meilleurs officiers de cavalerie. Rappelé en 1813 à la grande armée avec le grade de général de brigade, il prit part à la bataille de Dresde, fit mettre bas les armes à plusieurs régiments, et s'empara d'un grand nombre de canons. Lorsque les Français battirent en retraite, il fut placé à l'arrière-garde jusqu'à Mayence, place dont il prit le commandement et que l'ennemi investit sans pouvoir y pénétrer. Il se rallia complétement aux Bourbons, et contribua à l'organisation des compagnies des gardes du corps. Nommé lieutenant général, puis gentilhomme de la chambre, il fit la guerre de 1823 en Espagne, et commanda le corps expéditionnaire qui occupa la Catalogne jusqu'à la fin de 1827. A la suite de la révolution de 1830, il se retira dans la vie privée. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

(1) Pendant son séjour à Colmar, Kleber, qui était fort lié avec la famille de Reiset, écrivit pour la sœur d'Antoine un proverbe intitulé *Faute de parler on meurt sans confession*, et qui fut joué à Ribauville, au château de M. de Baër, conseiller de Bavière.

Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Noblesse*. — *Notice sur Jacques et Antoine de Reiset*; 1851, in-12.

REISIG (*Charles-Chrétien*), philologue allemand, né le 17 novembre 1792, à Weissensee, mort à Venise, le 17 janvier 1829. Après avoir étudié à Leipzig sous le célèbre G. Hermann, il commença en 1818 des cours libres à l'université de Iéna, et devint ensuite professeur de littérature ancienne à Halle. Ses travaux sont peu nombreux, mais ils sont remplis des observations les plus fines sur la constitution grammaticale des langues anciennes. On a de lui : *Conjectanea in Aristophanem*; Leipzig, 1816, in-8°; — *De constitutione apostrophica trium carminum melicorum Aristophanis*; Iéna, 1818, in-8°; — *Commentationes criticæ de Sophoclis Œdipo Colonæo*; Iéna, 1820-1823, 3 parties, in-8°; — *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft* (Cours sur la science de la langue latine); Leipzig, 1839, in-8° : ouvrage capital; — *Emendationes in Prometheum*, dans l'*Apparatus criticus in Æschylum* (Halle, 1832). Reisig a aussi donné une bonne édition des *Nuées* d'Aristophane, Leipzig, 1820; en 1812 il publia à Leipzig, sous le pseudonyme de G. Kusterus, une édition des *Économiques* de Xénophon, qui contient beaucoup de remarques malveillantes sur plusieurs philologues de l'époque.

Conversations-Lexikon.

REISKE (*Jean*), érudit allemand, né le 25 mai 1641, à Géra, mort à Wolfenbüttel, le 20 février 1701. Reçu maître ès arts à Iéna, il fut successivement recteur des gymnases de Weimar, de Lunebourg et de Wolfenbüttel. On a de lui : *De imaginibus Jesu-Christi*; Iéna, 1672, 1685, 1688, in-4° : l'auteur répondit par une *Epistola ad J. Rudolphum* (Leipzig, 1692, in-4°), à la critique que Mabillon avait faite de sa dissertation; — *De Pandero irreptitio Jesu Christi genealogiæ inserto*; Lunebourg, 1674, in-4°; — *Epiphania ex antiquæ ecclesiæ sensu exposita*; Wolfenbüttel, 1683, in-4°; — *Exercitationes de vaticiniis sibyllinis*; Leipzig, 1688, in-8°; — *De morbo Jobi, nec non de canibus inter nummos ac inscriptiones veteres receptis*; — *Additamenta ad Cluveri Geographiam*; Wolfenbüttel, 1694, in-4°; — plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire naturelle et autres. Reiske, auquel nous devons

aussi une édition augmentée du *Chronicum Saracenicum* de Drechsler (1689, in-8°), a laissé en manuscrit une *Histoire de Wolfenbüttel*.

Ludovici, *Schul-Historie*. — Schwabe, *Solemnia saecularia gymnasii Wilhelmo-Ernestini*, p. 18. — Jöcher, et le *Supplément* de Rotermund.

REISKE (*Jean-Jacques*), célèbre philologue allemand, né le 25 décembre 1716, à Zœrbig, près Leipzig, mort à Leipzig, le 14 août 1774. Fils d'un tanneur peu aisé, il était d'une complexion hypocondriaque et morose, ce qui nuisit aux progrès de ses premières études, qu'il fit à l'Institut des orphelins de Halle. S'étant fait inscrire en 1733 à l'université de Leipzig, dans le but de se consacrer à la théologie, il ne s'occupa bientôt plus que de la langue et de la littérature arabes. Après avoir ainsi pendant quatre ans, et au milieu de la plus grande gêne, lu attentivement sans le secours d'aucun maître tous les livres arabes qu'il put se procurer, il se rendit à pied et dénué de tous moyens d'existence à Leyde, pour y poursuivre son étude favorite, ainsi que celle du grec. D'Orville et Schultens, dont il suivit l'enseignement, le secoururent avec la plus grande générosité, chose d'autant plus louable que son caractère inconsidéré n'avait rien de sympathique et semblait peu porté à la reconnaissance. Il se fit aussi recevoir docteur en médecine; mais il ne pratiqua jamais cet art, de même qu'il refusa par entêtement plusieurs emplois avantageux qui lui furent offerts en Hollande. De retour à Leipzig en 1746, il y fut aussitôt nommé professeur d'arabe, mais à cent écus d'appointements seulement, ce qui l'obligea de faire, pour vivre, des articles de journaux, des traductions et autres travaux littéraires de peu d'importance, qui lui prenaient une grande partie de son temps. Il n'en poursuivit pas moins avec une constance inébranlable ses recherches sur les écrivains grecs et arabes, dans un but purement scientifique, au point que lorsqu'il ne trouvait pas d'éditeur, il employait le peu d'argent qu'il économisait à force de privations, pour faire imprimer lui-même ses travaux; et il savait cependant que ses livres, bien qu'ils eussent l'approbation des philologues les plus distingués, ne pouvaient se vendre en assez grand nombre pour le faire rentrer dans ses déboursés. En 1758, enfin, une amélioration eut lieu dans sa position : il fut nommé recteur à l'école Saint-Nicolas, fonctions qu'il occupa avec succès jusqu'à sa mort. Le 23 juillet 1764 il épousa, après avoir jusqu'alors fui le commerce des femmes, Ernestine-Christine Müller, dont il avait appris à connaître les vertus et l'esprit cultivé. Elle ne lui apporta aucune fortune; mais ses soins affectueux, sa tendresse inaltérable adoucirent les dernières années de son mari, dont elle partageait les travaux, et le consolèrent au milieu des souffrances corporelles et morales dont il était alors accablé. Reiske, doué d'un esprit vif et pénétrant, fut le premier qui en Allemagne introduisit dans la critique des auteurs anciens les principes de Bentley; il s'attachait à examiner avec soin les diverses leçons fournies par les manuscrits, à les contrôler au moyen de son immense érudition, et même parfois à leur substituer les conjectures que sa sagacité lui inspirait. Il est seulement à regretter que les embarras de sa situation l'aient empêché de donner à ses travaux la dernière perfection. On a de lui : *Haririi Consessus XXVI Rakda, seu variegatus dictus, cum scholiis et versione*; Leipzig, 1737, in-4°; — *Taraphæ Moallakah, cum scholiis et versione*; Leyde, 1742, in-4°; — *Miscellaneæ aliquot observationes medicæ, ex Arabum monumentis*; Leyde, 1746, in-4°; Halle, 1776, in-8°; — *De principibus muhamedanis qui aut eruditione aut ab amore literarum claruerunt*; Leipzig, 1747, in-4°; — *De Arabum epocha vetustissima*; ibid., 1747, in-4°; — *Constantini Porphyrogeneti libri duo de cærimoniis aulæ Byzantinæ, græce et latine*; ibid., 1751-1754, 2 parties, in-fol.; — *Animadversiones ad Sophoclem*; ibid., 1753, in-8°; — *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*; ibid., 1754, in-8°; — *Anthologia græca, cum latina interpretatione et commentariis*; ibid., 1754, in-8°; — *Albufedæ Annales Muslemici, latine*; ibid., 1754, in-4°; — le *Poëme* de Thograï, traduit en allemand, avec un *Essai sur la poésie arabe*; Friedrichstadt, 1756, in-4°; — *Abilwalidi Risalet, seu Epistolium, arabice et latine*; Leipzig, 1756, in-4°; — *Animadversiones ad græcos auctores*; Leipzig, 1757-1767, 5 vol. in-8°; — *Sammlung einiger arabischer Sprichwörter* (Recueil de quelques proverbes arabes); ibid., 1758, in-4°; — *Ciceronis Tusculanæ quæstiones, cum variis lectionibus et animadversionibus*; Leipzig, 1759, in-12; — *De Zenobio sophista Antiocheno*; ibid., 1759, in-4°; — *De quibusdam e Libanio repetitis argumentis ad historiam ecclesiasticam christianam pertinentibus*; ibid., 1759, in-4°; — *De Actanio philosopho arabico*; ibid., 1760, in-4°; — les *Discours de Demosthènes et d'Eschine*, traduits en allemand, avec notes; ibid., 1761, in-8°; — *Proben der arabischen Dichtkunst* (Choix de poésies arabes), texte et traduction; ibid., 1762, in-4°; — *Theocriti reliquiæ, cum scholiis et commentariis*; ibid., 1766, 2 vol. in-4°; — *Anidmadversiones ad Porphyrii librum De abstinentia a carnibus*; Utrecht, 1767, in-8°; — *Oratorum græcorum corpus*; Leipzig, 1770-1775, 12 vol. in-8° : édition très-estimée; — *Dionysii Halicarnassensis Opera omnia, græce et latine, cum annotationibus*; ibid., 1774-1777, 6 vol. in-8°; — *Plutarchi Opera omnia, græce et latine*; ibid., 1774-1779, 12 vol. in-8° : excellente édition, qui est encore aujourd'hui la meilleure que nous ayons de cet

auteur; — *Annales regnorum orientalium ante Muhamedem;* Gœttingue, 1847, publié par Wüstenfeld. La *Correspondance* de Reiske avec Moses Mendelssohn et Lessing a paru à Berlin, 1789; son *Autobiographie* a été publiée à Lepzig, 1783, in-8°.

Sa femme, *Ernestine-Christine*, née à Kemberg, le 2 avril 1735, morte à Saint-Campen, le 27 juillet 1798, était fille du surintendant ecclésiastique Auguste-Müller, qu'elle perdit de bonne heure. Restée sans fortune, elle soutint sa mère par des travaux de broderie, sans négliger aucune occasion de s'instruire. Lorsqu'elle eut épousé Reiske (1764), elle apprit promptement sous sa direction les langues anciennes, et eut une part active aux recherches philologiques de son mari. Après la mort de Reiske, elle reçut du gouvernement danois une pension pour les manuscrits arabes de son mari, qu'elle abandonna à la bibliothèque de Copenhague. Fidèle au souvenir de Reiske, elle surveilla la publication de plusieurs travaux qu'il avait laissés en manuscrit. On a d'elle : *Hellas*; Mittau, 1778, 2 vol. in-8° : traduction de morceaux d'auteurs grecs; ainsi que deux autres recueils intitulés : *Zur Moral;* Leipzig, 1782, in-8°; et *Für deutsche Schöne;* ibid., 1786, in-8°. *Voy.* sur Mme Reiske la *Gallerie edler teutscher Frauenzimmer*, t. II.

E. G.

S. Fr. N. Morus, *Vita Reiskii* (Leipzig, 1777, in-8°). — Harless, *De vitis philologorum*, t. IV. — Sax, *Onomasticon* t. VI, p. 541. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, et *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*.

REISSIGER (*Charles-Gottlieb*), compositeur allemand, né le 31 janvier 1798, à Betzig, près Wittemberg, mort à Dresde, le 7 novembre 1859. Son père, Chrétien-Gottlieb Reissiger, *cantor* à Betzig et artiste d'un certain mérite, qui a publié plusieurs symphonies, fut son premier maître de musique. Le jeune Reissiger avant d'avoir atteint sa dixième année se faisait déjà remarquer par son habileté à jouer du piano. A l'âge de treize ans, il entra comme pensionnaire à l'école Saint-Thomas, de Leipzig, où Schicht lui donna des leçons de piano et d'harmonie. Quelques motets furent ses essais de composition. Un goût passionné l'entraînait vers l'art pour lequel il montrait de si heureuses dispositions; mais il était trop pauvre pour s'y livrer sans réserve, et, en 1818, il suivit les cours de l'université, principalement pour la théologie, afin d'entrer ensuite dans les ordres. Schicht vint à son secours en lui faisant obtenir, par les soins de quelques généreux protestants, une pension qui lui permit de suivre sa vocation artistique. Après être resté encore pendant trois ans à Leipzig, Reissiger se rendit a Vienne, en 1821, et écrivit dans cette ville son premier opéra, *Das Rockenweibchen* (La petite fileuse), que la censure ne permit pas de représenter, mais dont l'ouverture, exécutée dans quelques concerts, fit avantageusement connaître son auteur. Plusieurs autres ouvertures, écrites pour le théâtre de la cour, un concerto de piano qu'il exécuta avec beaucoup de succès dans un concert donné au même théâtre de la cour, fixèrent l'attention sur le jeune compositeur. Mais Reissiger, sentant qu'il avait encore besoin des conseils d'un maître, quitta Vienne, en 1822, pour aller à Munich compléter ses études sous la direction de Winter. Bientôt après il fit entendre une messe et une ouverture qui lui valurent d'être chargé d'écrire pour le théâtre royal l'ouverture, les entr'actes et les chœurs de la tragédie de *Néron*. A peine avait-il terminé ce travail qu'il apprit la maladie de Schicht et partit en toute hâte pour Leipzig, où il arriva assez à temps pour recevoir le dernier soupir de son maître et de son bienfaiteur. De là il se rendit, au mois de mai 1823, à Berlin, où quelques amis l'avaient invité à venir se fixer. Avant son départ de Munich, Reissiger avait composé la musique d'un opéra italien, intitulé *Didone*, d'après un poëme de Métastase, arrangé dans la forme moderne; mais l'incendie du théâtre de la cour avait empêché la représentation de cet ouvrage. Dès son arrivée à Berlin, il s'occupa de revoir son œuvre et envoya sa partition à son ami Weber, à Dresde, qui s'empressa de faire jouer l'opéra sur le théâtre royal de cette ville (1823). De hauts personnages qui le protégeaient lui firent obtenir du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, la mission d'aller recueillir en France et en Italie des notes sur les institutions musicales de ces pays, et de faire un rapport concernant l'organisation d'un conservatoire de musique qu'on avait l'intention d'établir à Berlin. Reissiger quitta la Prusse, au mois de juillet 1824, se rendit à Paris, où il publia quelques-uns de ses ouvrages, et partit ensuite pour l'Italie, dont il visita les principales villes. Il revint à Berlin en 1826, rapportant avec lui la partition d'un nouvel opéra, *Der Ahnenschatz* (Le Trésor des aïeux), qu'il avait composé à Rome; mais cet opéra, dont l'ouverture excita un vif enthousiasme, à Dresde, ne put être représenté, à cause de la ressemblance du sujet avec celui du *Freyschütz*. Nommé professeur à l'institution musicale que Zelter dirigeait alors à Berlin, il fut appelé à La Haye, au mois d'octobre de la même année 1826, pour y organiser un conservatoire de musique. A son retour à Berlin, il y reçut sa nomination de directeur de musique à l'Opéra allemand de Dresde, en remplacement de Marschner, qui venait de quitter ces fonctions. Reissiger fit preuve à cette époque d'une extrême activité, car il se trouva chargé en même temps de la direction de l'Opéra italien, pendant la maladie de Morlacchi. Le roi de Saxe récompensa le zèle et le talent de l'éminent artiste en lui accordant, en 1827, le titre de maître de chapelle, dont la place était devenue vacante par la mort de Weber. Dans le courant de la même année, il composa une messe solennelle et écrivit la musique d'un mélodrame en trois actes,

Yelva, qui fut bien applaudi à Dresde. Il ne fut pas moins heureux, l'année suivante, en donnant dans la même ville *Libella*, opéra romantique. Parmi les ouvrages que Reissiger a écrits depuis lors pour le théâtre, on citera *Die Felsenmühle* (Le Moulin du rocher), un autre opéra ayant pour titre *Turandot*, qui eut beaucoup de succès, *Adèle de Foix*, et enfin *Le Naufrage de la Méduse* représenté à Dresde, en 1846.

Quel que soit le mérite des opéras de Reissiger, les critiques allemands ont considéré le talent de ce compositeur comme plus remarquable dans sa musique religieuse que dans ses œuvres dramatiques. Cet artiste a écrit dans tous les genres et a multiplié avec une prodigieuse facilité des compositions dont la plupart pourtant se distinguent par un style mélodieux et par une savante instrumentation. Ses ouvertures sont particulièrement estimées. Ses chansons allemandes, surtout celles pour voix de basse, ont eu beaucoup de succès; celle des *Deux grenadiers*, paroles de Henri Heine, est devenue tout à fait populaire. Reissiger était en outre réputé comme un des meilleurs chefs d'orchestre de l'Allemagne.

Outre ses ouvrages dramatiques déjà cités, on a encore de ce compositeur : MUSIQUE RELIGIEUSE : Messes solennelles, dont plusieurs ont été composées pour la chapelle du roi de Saxe; — Trois motets, à quatre voix; — Le soixante-sixième psaume : *Deus misereatur nostri; — Es ist ein kœstlich Ding*, hymme à quatre voix chorales, avec accompagnement d'orchestre; — *Freude am Dasein*, hymme en chœur pour voix d'hommes; — Hymne tiré du premier psaume; — *David*, oratorio. — MUSIQUE DE CHANT : Dans la quantité de morceaux que Reissiger a écrits en ce genre figurent un grand nombre de chansons allemandes, dont plusieurs ont eu beaucoup de succès. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : Première symphonie à grand grand orchestre, en *mi* bémol, op. 120; — Plusieurs ouvertures à grand orchestre; — Premier quintette pour deux violons, deux altos, et violoncelle, op. 90; — Quintette pour piano, deux violons, alto et base, op. 20; — Trois quatuors pour deux violons, alto et violoncelle, op. 111; — Quatuor pour piano, violon, alto, et violoncelle, op. 29; — Quatuor, idem, op. 70; — Grands trios pour piano, violon et violoncelle, op. 25, 33, 40, 56, 75, 77, 85, 97, 103, 115, 125; — Duos pour piano et violon, op. 45, 94; — Duos pour piano et clarinette, op. 130; — Sonates pour piano, à quatre mains, op. 65, 66; — Sonates pour piano seul, op. 22; — Rondes pour piano, op. 21, 30, 31, 36, 37, 39, 47, 51, 55, 57, 58, 59, 64, 78, 83; — Des variations pour le même instrument. — *Danses brillantes*, recueil de douze valses pour piano, op. 26. C'est dans ce recueil, publié d'abord à Leipzig, par Peters, et ensuite à Paris, par Richault, que se trouve la valse qui parut ensuite sous le titre de *Dernière pensée de Weber*, faussement attribuée à l'auteur du *Freyschütz*, et qui est de son ami Reissiger.

Le frère de cet artiste, *F.-A.* REISSIGER, né en 1804, est depuis 1843 directeur de musique à Christiania; on a de lui diverses compositions.

D. DENNE-BARON.

Gazette musicale, de Paris. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — *Unsere Zeit*, IV, 271.

REIZ ou **REITZ** (*Jean-Frédéric*), en latin *Reitzius*, philologue allemand, né le 23 septembre 1695, à Braunfels (Wetteravie), mort le 31 mars 1778, à Utrecht. Son père, Jean-Henri Reiz, ancien inspecteur des églises réformées du comté de Solms, avait été destitué de ces fonctions pour ses opinions sociniennes, et était allé fonder à Wesel un pensionnat de jeunes gens. Après avoir étudié à Utrecht les belles-lettres et la médecine, et avoir été en même temps précepteur du prince de Nassau-Siegen, Jean-Frédéric Reiz devint en 1719 professeur au gymnase de Rotterdam, et en 1724 co-recteur du gymnase d'Utrecht, dont il fut nommé recteur en 1728, fonctions auxquelles il joignit depuis 1745 celles de professeur extraordinaire de poétique et de rhétorique à l'université; en 1747, il y reçut, en remplacement de Drakenborch, la chaire d'histoire et d'éloquence. On a de lui : *De ambiguis, mediis et contrariis;* Utrecht, 1736, in-8°; — *De morbis divitum;* Utrecht, 1720, in-4°; — *De origine gymnasii Hieronymiani;* ibid., in-4°; — *De bibliomania;* ibid., 1738, in-4°. Reiz a donné de bonnes éditions des *Græcæ linguæ dialecti* de Maittaire, des *Antiquitates romanæ* de Rosini, de l'*Explicatio rituum* de Nieupoort; enfin il termina, avec l'aide de son frère Charles-Conrad, recteur du gymnase de Harderwyk, la belle édition de *Lucien*, commencée par Hemsterhuys et Gessner (Amsterdam, 1743, 3 vol. in-4°); il répondit à l'attaque violente dont elle fut l'objet dans les *Miscellanea lipsiensia*, par son *Apologia adversus criminationes anonymi*, Utrecht, 1752, in-8°, et *Officina scholastica*, Utrecht, 1753.

REIZ (*Guillaume-Othon*), jurisconsulte, frère du précédent, né le 20 juillet 1702, à Offenbach, mort le 22 octobre 1768, à Middelbourg. Après avoir été professeur aux gymnases de Clèves et de Rotterdam et s'être dans l'intervalle fait recevoir docteur en droit, il reçut en 1736 la chaire de droit à Middelbourg, où il fut en 1741 chargé d'enseigner l'histoire et l'éloquence. On a de lui : *Belgia græcisans;* Rotterdam, 1730, in-8° : ouvrage destiné à prouver l'affinité entre le grec et le flamand; — *De mathesi juridica;* Utrecht, 1736; — une excellente édition annotée de la *Paraphrasis græca Institutionum* de Théophile; La Haye, 1751, 2 vol. in-4°; — dans les *Miscell. observationes* de d'Orville; *De pseudosynonymis* (t. I), *Annotationes sporades* (t. III), et *Variantes lectiones in Institutionibus Justinianeis* (t. V, VI et VII). Reiz, qui a aussi édité pour la première fois, dans

le *Thesaurus* de Meermann, les livres 49-52 des *Basiliques*, a encore publié plusieurs mémoires de mathématiques dans le *Holland Magazyn* et dans les *Mémoires de la Société des sciences de Harlem*, dont il était membre.

Strodtmann, *Neues gelehrtes Europa*, t. III et XIII. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 486. — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Litt. Handbuch*.

REIZ (*Frédéric-Wolfgang*), philologue allemand, né le 2 septembre 1733, à Windsheim en Franconie, mort à Leipzig, le 2 février 1790. Après avoir étudié les belles-lettres à Leipzig sous Ernesti et Christ, il fut précepteur dans quelques maisons de cette ville, et fut ensuite chargé de diriger dans l'imprimerie de Breitkopf la publication de plusieurs ouvrages. Il commença en 1766 des cours libres à l'université, où il fut nommé en 1772 professeur extraordinaire de philosophie, et où il reçut en 1782 la chaire de grec et de latin et en 1785 celle de poésie. Latiniste consommé, il avait acquis une connaissance approfondie de tout ce qui touche à l'antiquité, tout en s'occupant de philosophie et de littératures modernes. Son enseignement, où il exposa en matière de critique les principes les plus sages, fut très-fécond; le célèbre Gottfried Hermann fut un de ses disciples. Travaillant avec un soin minutieux, il ne publia que peu d'ouvrages; mais ils témoignent de sa vaste érudition et de la sûreté de son jugement, habile entre autres à distinguer les caractères particuliers du style des diverses époques et des divers auteurs. N'oublions pas de mentionner qu'il fut un modèle de toutes les vertus; malgré l'extrême modicité de sa fortune, il soulagea bien des infortunes. On a de lui : *De temporibus et modis verbi græci et latini*; Leipzig, 1766; — *Burmannum de Bentleji doctrina metrorum Terentianorum judicare non potuisse*; ibid., 1787, in-4°; — *De prosodiæ græcæ accentus inclinatione*; ibid., 1791; publié par l'ami de l'auteur, le célèbre F.-A. Wolf; — *Vorlesungen über römische Alterthümer*; ibid., 1796. Reiz a aussi publié de très-bonnes éditions de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote, de *Perse*, du *Rudens* de Plaute (Leipzig, 1789); enfin, il avait fait paraître le premier volume d'une édition d'*Hérodote* (Leipzig, 1778, in-8°) qui fut plus tard achevée par Schæfer.

Schlichtegroll, *Nekrolog* (année 1790). — Bauer, *Denkschrift auf Reiz* (Leipzig, 1790). — Hermann, *Erinnerungen an Reiz* (dans les *Mémoires de la Société des philologues de Dresde*, année 1846). — Hirsching, *Litt. Handbuch*.

RELAND (*Adrien*), célèbre orientaliste hollandais, né le 17 juillet 1676, à Ryp, village de la Hollande septentrionale, où son père était pasteur, mort à Utrecht, le 5 février 1718, de la petite vérole. Il se livra de bonne heure avec autant d'ardeur que de succès à l'étude des langues orientales, sous Leusden, dont il suivit les leçons à Utrecht, et avec l'aide de Henri Sicke, qui possédait bien l'arabe et qui se trouvait alors dans cette ville. Après un séjour de six ans à Utrecht, il alla à Leyde pour achever ses études de théologie. Peu de temps après, on lui offrit une chaire de professeur à Lingen. Il refusa, ne voulant pas trop s'éloigner de son père, dont la santé était chancelante. En 1699 il fut nommé professeur de philosophie et de langues orientales à Harderwyck. Deux ans après, en 1701, il fut appelé à Utrecht pour y enseigner les langues orientales et les antiquités ecclésiastiques : il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de ses jours, ayant refusé en 1713 une chaire de professeur à Franeker, et en 1716 une autre à Leyde. Comme le fait remarquer Niceron, Reland a excellé dans le genre d'érudition auquel il s'était livré. Il serait devenu le premier orientaliste de son siècle s'il avait vécu plus longtemps. A une érudition étendue il joignait des manières affables et une grande douceur de caractère, qualités qui, selon l'observation de Niceron, ne sont pas données en partage à tous les savants. Il ne manquait ni de goût ni d'imagination. Il eut dans sa jeunesse des penchants pour la poésie, et a laissé quelques pièces de vers latins qui ne sont pas dépourvues de mérite, entre autres un petit poëme qui fut imprimé pour la première fois, à son insu, sous ce titre : *Galathea, lusus poeticus*, Amsterdam, 1701, in-8°, et qui eut deux autres éditions, 1710 et 1718.

De ses nombreux écrits, on peut citer les suivants comme les plus remarquables : *Analecta rabbinica, in quibus continentur Gilb. Genebrardi Isagoge rabbinica; Christ. Cellarii Rabbinismus, institutio grammatica; Drusii De particulis chaldaicis, syriacis et rabbinicis; Judex Commentariorum rabbinicorum; Bartolocii Vitæ celebriorum rabbinorum; denique Dav. Kimchi In decem primos psalmos Davidis commentarius*; Utrecht, 1702, in-8°; — *De religione mohammedica libri duo*; Utrecht, 1705, in-8°; 2e édit., augmentée, Utrecht, 1717, in-8°. On a de cet ouvrage une traduction allemande faite sur la 1re édit., et une traduction française faite sur la 2e édit. avec des additions, par Dav. Durand, La Haye, 1721, in-8°. Il a été aussi traduit en hollandais et en anglais sur la 2e édit. des deux livres qui le composent; le premier est la traduction d'une exposition abrégée, écrite en arabe, de la doctrine musulmane, et le second un examen raisonné des accusations mal fondées que l'on adresse à l'islamisme; — *Dissertationum miscellanearum partes tres*; Utrecht, 1706, 1707 et 1708, in-8°; — *Decas exercitationum philologicarum de vera pronuntiatione nominis Jehovah*; Utrecht, 1707, in-8°; — *Dissertationes quinque de nummis veterum hebræorum, qui ab inscriptarum litterarum forma samaritani appellantur*; Utrecht, 1709, in-8°; — *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*; Utrecht, 1708, in-8°;

[illegible] celle de
G[illegible] [illegible], 1769,
[illegible] veteri-
[illegible] [illegible]o, avec
des [illegible] pour son
[illegible] in-4°, est
[illegible] [illegible]nière
[illegible] notes,
[illegible] Hierosoly-
[illegible] conspicuis;
1716. [illegible] bus philo-
[illegible] tum et
[illegible] inter phi-
[illegible] r: Utrecht,
[illegible]s,
[illegible]
[illegible]
[illegible] voyages au Nord,
[illegible], 10 vol. in-12, fig. et cart.

Son frère, RELAND (*Pierre*), fut magistrat à Harlem. Il laissa en mourant un ouvrage qu'Adrien publia sous ce titre : *Fasti consulares, ad illustrationem codicis Justinianei et Theodosiani;* Utrecht, 1715, in-8°. M. N.

Journal littéraire, t. X, p. 211. — *Nouvelles littéraires*, juin 1718. — *Histoire critique de la république des lettres*, t. XV, p. 412. — *Europe savante*, avril 1718. — *Acta eruditorum lipsiens.*, 1718, p. 381. — Niceron, *Mémoires*, t. I et X. — Chaufepié, *Diction. hist.* — Paquot, *Mémoires*, I.

RELLSTAB (*Louis*), littérateur allemand, né le 13 avril 1799, à Berlin, où il est mort, le 28 novembre 1860. Fils d'un éditeur de musique, il s'occupa d'abord de cet art; il entra ensuite dans l'armée, devint bientôt officier, et fut chargé d'enseigner les mathématiques et l'histoire à l'École militaire. Il donna sa démission en 1821, pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires; après avoir visité la Suisse et l'Italie, il se fixa à Berlin, où il devint un des principaux rédacteurs de la *Gazette de Voss;* il y écrivit, entre autres, des feuilletons de théâtre et de musique, où il attaqua avec une violence injuste Spontini, alors directeur de l'opéra de Berlin, de même qu'il fit preuve d'une grande partialité dans ses jugements sur les auteurs et acteurs. On a de lui : *Charles le Téméraire*, tragédie; Francfort, 1824; — *Sagen und romantische Erzählungen* (Traditions et contes romantiques); Berlin, 1825, 3 vol.; — *Henrietta die schœne Sængerinn* (Henriette la belle chanteuse); Leipzig, 1827 : pamphlet contre Mme Sontag, qui fit condamner l'auteur à plusieurs mois de prison; — *Algier und Paris;* Berlin, 1830; Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Achtzehn hundert zwœlf* (L'Année 1812); Leipzig, 1834, 4 vol.; la cinquième édition de ce roman parut en 1860; — *Drei Jahre von dreissigen* (Trois ans de trente); ibid., 1858, 5 vol. : roman dont le sujet est tiré de la guerre de Trente ans; — *Trachtstœcke* (Tableaux de nature morte); Berlin, 1860, 2 vol.: recueil de nouvelles. Les autres écrits de Rellstab, poésies lyriques, drames, nouvelles, voyages, etc., ont été recueillis dans ses *Œuvres complètes;* Leipzig, 1843-1844, 12 vol., avec une suite de 8 vol., ibid., 1846-1848, et un appendice intitulé *Garten und Wald*, ibid., 1854, 4 vol.; elles parurent toutes réunies, ibid., 1860-1861, 24 vol. Enfin, on a encore de Rellstab *Aus meinem Leben;* Berlin, 1860, 2 vol. : autobiographie, qui contient des détails intéressants sur beaucoup de contemporains.

Männer der Zeit (Leipzig, 1859, t. I). — *Conversations-Lexikon.*

RELY (*Jean* DE), prélat français, né vers 1430, à Arras, mort à Saumur, le 27 mars 1499. Reçu docteur en théologie, il devint successivement chanoine, chancelier et archidiacre de Notre-Dame de Paris, et recteur de l'université. C'est en cette qualité qu'il rédigea en 1461 les *Remontrances* que le parlement présenta à Louis XI pour le maintien de la Pragmatique-sanction, remontrances écrites avec une remarquable énergie de style, et plusieurs fois réimprimées, tant en français qu'en latin. Député en 1483 aux états généraux de Tours, il présenta à Charles VIII le résultat des délibérations de cette assemblée, et plut par son éloquence au jeune roi, qui le choisit pour confesseur et pour aumônier, chef de sa chapelle. Chanoine de Saint-Martin de Tours en 1490, il fut élu évêque d'Angers le 1er décembre 1491. Le 16 du même mois il célébra à Langeais l'union de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Il accompagna le roi en Italie, où il fut chargé de plusieurs missions auprès du pape Alexandre VI. Outre le *bréviaire* de Saint-Martin de Tours, qu'on doit à ses soins, Jean de Rely fut chargé par Charles VIII de retoucher le style de la traduction des *Livres historiaulx de la Bible* par Guyart de Moulins, traduction imprimée vers 1495, in-folio.

Gallia christiana, t. XIV. — Comines, *Mémoires*, liv. VIII, ch. XVIII. — Fisquet, *France pontificale* (mss.).

REMACLE DE LIMBOURG. *Voy.* FUCHS.

REMARD (*Charles*), littérateur français, né le 9 janvier 1766, à Château-Thierry, mort le 20 septembre 1828, à Fontainebleau. Il fut élevé dans les colléges de Louis-le-Grand et de Montaigu à Paris, et ouvrit dans les premières années de la révolution une boutique de libraire à Fontainebleau. Sous l'empire il fut nommé conservateur de la bibliothèque du château de cette ville. C'était un homme instruit et versé dans la connaissance de la littérature anglaise, mais doué d'un esprit bizarre; il fit de ses talents un usage singulier, en écrivant une espèce de rapsodie poétique, intitulée *La Chézomanie, ou l'Art de ch..., poëme didactique en IV chants*, Scrotopolis (Paris), 1806, in-12, et dont l'unique exemplaire sur vélin s'est vendu 200 fr., en juillet 1809. Il est aussi l'auteur d'un *Guide du voyageur à Fontainebleau;* Paris, 1820, in-12.

Son frère aîné, REMARD (*Louis-Édouard*), né le 18 septembre 1762, à Dormans, fut desservant de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas

à Paris, et a traduit en 1823 l'*Harmonie de la raison et de la religion*, du Portugais Almeyda.

Son fils REMARD (*Charles*), né le 5 juillet 1804, à Fontainebleau, où il est mort, le 15 octobre 1825, a fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

Le Tillois, *Champenois célèbres*. — Quérard, *France littér.* — Beuchot, dans le *Journal de la librairie*, 1828.

REMBRANDT (*Rembrandt Hermanszoon* VAN RHIJN (1), connu sous le simple nom de), célèbre peintre et graveur hollandais, né à Leyde, en 1608 (2), mort à Amsterdam, en octobre 1669. Il était non pas, comme on l'a tant répété, le fils unique, mais bien le sixième des sept enfants de Herman, fils de Gerrito et de Neellje (Cornélie), fille de Willems du village de Zuydbrœk. Ses parents, bourgeois aisés de Leyde, habitèrent constamment dans cette ville un moulin à drèche qu'ils possédaient dans le Weddesteeg (rue de l'Abreuvoir). Ils placèrent leur fils à l'université de Leyde, dans l'intention de lui faire étudier la jurisprudence; mais le jeune Rembrandt ayant manifesté un goût prononcé pour les arts, ils ne semblent avoir mis aucun obstacle à sa vocation. Rembrandt reçut ses premières leçons d'un peintre médiocre de sa ville natale, nommé Jacob Isaaksoon van Schwanenburg; il alla ensuite travailler pendant une année à Amsterdam, chez Pieter Lastman, et le quitta pour fréquenter à Harlem l'atelier de Jacob Pinas. Quelques auteurs ajoutent à ces noms des maîtres de notre artiste celui de Georges Schooten. Ayant appris tout ce que le savoir des autres pouvait lui enseigner, Rembrandt rentra dans la maison paternelle, et pendant plusieurs années se livra à ce travail solitaire où le génie puise ses forces et son originalité. On raconte qu'une des compositions qu'il fit alors ayant éveillé l'attention de certains connaisseurs de la société de son père, ils lui conseillèrent de porter son tableau à La Haye à un amateur bien connu. Le Mécène qu'on lui avait indiqué offrit à Rembrandt cent florins de son tableau; c'était plus qu'il n'avait osé espérer. Le cœur plein de joie, pressé de rapporter la bonne nouvelle à la maison paternelle, Rembrandt, qui avait fait à pied le voyage de Leyde à La Haye, prit le chariot de poste pour revenir plus vite. La voiture s'étant arrêtée au bourg de Deil, tous les voyageurs descendirent pour la dînée, à l'exception de Rembrandt, à qui la joie et l'impatience de montrer son trésor avaient ôté l'appetit. Tout à coup les chevaux, qu'on avait négligé de dételer et d'attacher, reprirent leur course sans qu'on s'en aperçût,

(1) C'est-à-dire Rembrandt fils de Herman du Rhin. Le nom Rembrandt est un nom de baptême; il a été écrit dans les différents actes de la vie civile de Rembrandt tantôt Rembrand, tantôt Rembrant. L'usage a adopté l'orthographe dont le peintre lui-même s'est servi le plus souvent.

(2) L'acte de mariage de Rembrandt lui donne vingt-six ans au 10 juillet 1634; malgré cela, un contemporain et compatriote de notre peintre, le bourgmestre Orlers, dans sa *Description de Leyde*, le fait naître en 1606.

et d'un trait conduisirent à Leyde leur voiture et le seul voyageur qu'elle contînt (1). En quelle année cette aventure arriva-t-elle? A quel tableau fait-elle allusion? C'est ce que les biographes ont négligé de dire, quelque intéressant que cela soit pour l'histoire des ouvrages de notre peintre. Ce qui est aujourd'hui bien certain, c'est que vers 1630 Rembrandt vint s'établir à Amsterdam, dans une maison située Jodenbreestraet (large rue des Juifs), qu'il acheta dix ans plus tard (2). La vérité est encore que nous ne connaissons pas les tableaux qu'il a pu faire avant son arrivée à Amsterdam. Aucun de ceux qui nous sont parvenus ne porte une date antérieure à 1631; deux toiles seulement: un *Portrait de jeune homme*, appartenant à la reine d'Angleterre, et qui figura à l'exposition des trésors d'art à Manchester en 1837, et le *Siméon au temple* du musée de La Haye, portent cette date intéressante (3). Ce dernier ouvrage « révèle déjà pleinement, par l'ampleur de la touche et l'originalité de l'effet général, le style propre à Rembrandt, celui qui le caractérise aussi bien à son origine que dans sa maturité (4) ». L'année suivante (1632) Rembrandt, alors âgé de vingt-quatre ans, peignait la célèbre *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, tableau fameux, qui suffirait à placer son auteur au premier rang des maîtres hollandais. « Le professeur (5), son chapeau sur la tête devant ses élèves découverts, tient du bout de ses pinces les muscles fléchisseurs de la main d'un cadavre étendu devant lui et vu en raccourci; il en explique le jeu mécanique; mais tandis qu'il instrumente avec l'indifférence d'un anatomiste cuirassé contre les émotions de l'amphithéâtre, les sept auditeurs qui l'environnent semblent exprimer par leurs gestes, leurs regards et les plis de leur front les diverses manières d'écouter un enseignement, la précocité ou la lenteur de leur intelligence (6). » Ce tableau caractérise la première manière du maître. Nul doute que lorsqu'il le peignit il était déjà célèbre parmi ces amateurs si éclairés de la Hollande. Quatre ans après l'époque probable de son établissement à Amsterdam, le 22 juin 1634, Rembrandt (7) se maria,

(1) Houbraken a le premier raconté cette anecdote, et Immerzeel l'a prise pour sujet d'un morceau de poésie intitulé : *Heureux voyage de Rembrandt*.

(2) A son arrivée à Amsterdam, Rembrandt se logea, comme nous venons de le dire, dans le Jodenbreestraet; en 1634 il habitait dans le Breestraet, en 1638 sur le Binnen Amstel, et au moment de sa mort sur le Roosgracht. Dès 1642 il était propriétaire de la maison de Jodenbreestraet.

(3) Le tableau de *Siméon au temple* a fait partie du musée du Louvre sous l'empire; il a été restitué à la Hollande en 1815.

(4) W. Burger, *Études sur l'école hollandaise*.

(5) Le professeur Nicolas Tulp (voy. ce nom) devint bourgmestre d'Amsterdam en 1654. Il fut le protecteur de Paul Potter et de plusieurs autres peintres, et eut pour gendre Jan Six, dont Rembrandt nous a transmis le portrait dans une de ses plus célèbres eaux-fortes.

(6) *L'œuvre complet de Rembrandt*, par Ch. Blanc.

(7) Son père était mort à cette époque. Le 14 janvier

me paysanne
·, dont
de ses
apparte-
able de la
ıs van
et bourg-
levint en
ce. En
se délé-
uer, et avait
Ier le

t, jusqu'à la conclusion d'un
veau mariage, et sinon sa vie durant, aurait
pleine jouissance et usufruit de ce qu'elle lais-
et cela sans que l'usufruitier eût à fournir
tion ou à dresser inventaire des biens qui
étaient laissés. Une seule charge était impo-
sée au légataire : celle de donner à Titus une éducation convenable, de pourvoir à ses besoins et de lui constituer une dot au cas où son père se remarierait. La nouvelle alliance prévue par Saskia, Rembrandt la concluait vers 1656, mais toutefois après sa déclaration d'insolvabilité. On ne sait rien de ce nouveau mariage, si ce n'est qu'il en naquit deux enfants, qui moururent en bas âge. Rembrandt se trouvait alors dans une telle situation de fortune qu'il n'est pas invraisemblable de supposer que sa seconde femme a pu être cette personne de basse extraction dont on a parlé. Répétant sans contrôle les anecdotes puisées par Houbraken on ne sait à quelles sources, les biographes ont composé un portrait de Rembrandt dont la fausseté est aujourd'hui démontrée (3). Des actes conservés à la *Chambre des insolvables d'Amsterdam* (*desolate bœdelkamer*), et récemment mis au jour ainsi que divers autres documents authentiques, il résulte qu'au mois de mai 1656 Rembrandt était réduit à abandonner à son fils Titus toutes ses propriétés immobilières, comme représentation de la fortune de sa mère, Saskia; peu après il dut laisser à une cour de justice la gestion de ses propres affaires (1). Afin de désintéresser ses créanciers, au nombre desquels figurait Titus pour ce qui lui restait dû sur la succession maternelle, la chambre des insolvables fut contrainte de recourir à la vente publique des moindres objets appartenant à Rembrandt. Fort heureusement pour sa mémoire, l'inventaire de son mobilier, dressé le 5 juillet 1656, a été conservé, et il a été publié par John Smith en 1836, comme pour prouver que cet homme dont on avait fait un type de sordide avarice, s'abaissant aux plus misérables stratagèmes pour tirer le meilleur parti de ses ouvrages, ce peintre infatué de son propre génie, qui étalait orgueilleusement des guenilles aux yeux de ses admirateurs, en leur disant : « Voilà mes antiques ! » ce Rembrandt consacrait la presque totalité de son bien à acheter des objets d'art de tous genres; tableaux et estampes des maîtres italiens et allemands, marbres antiques, meubles rares et précieux s'accumulaient dans son logis; et lorsqu'il se trouvait dans l'impossibilité d'acquérir quelque toile désirée, il réunissait ses ressources à celles d'un ami et se donnait au moins le plaisir de la co-propriété. Cet inventaire des huissiers priseurs est une bien éloquente réfutation des biographes qui ont représenté Rembrandt comme un avare capable de tout pour amasser des florins. Par la nature des richesses dont il aimait à s'entourer, on comprendra aisément à quelles dépenses il dut se laisser entraîner et comment il devint insolvable à force d'aimer les belles choses. On voit également quels étaient ses goûts, ses préférences d'artiste. Ils n'étaient certes pas exclusifs, car à côté des tableaux hollandais d'Adrian Brouwer, de Jean Lievensz, de Hercule Seghers, de Persellis, de Lastman, de Pinas, de Van Eyck, du Flamand Quentin Metzis, nous voyons enregistrés des tableaux de Raphael, du Giorgione, de Palma le vieux, jusqu'à des copies d'Annibal Carrache, des bustes antiques, un marbre de Michel-Ange, des « dessins des plus fameux maîtres de toutes les écoles », des estampes d'après Michel-Ange, Raphael, Titien, Rubens et enfin les œuvres gravées de Lucas de Leyde, Albert Dürer, Mantegna, Marc-Antoine, les Carrache, le Guide, etc. (2). La seule

précédent sa mère avait fait un testament en sa qualité de veuve : elle mourut à Leyde, en 1640. Rembrandt partagea la succession maternelle avec trois de ses frères et sœur alors vivants; il eut pour sa part, en argent seulement, une somme de 2,368 florins.

(1) Rembrandt nous a laissé plusieurs portraits peints de sa femme Saskia. Le musée de Dresde en possède trois, et celui de Cassel un autre, dont la répétition figure au musée d'Anvers.

(2) Titus fut un peintre peu distingué. Né en 1641, il mourut le 4 septembre 1668, un an avant son père.

(3) A. Houbraken, né en 1660, étudia la peinture chez Samuel van Hoogstraeten, qui lui-même avait fréquenté l'atelier de Rembrandt. Il a écrit ses *Vies des peintres* à la fin du dix-septième siècle, à une époque où le souvenir du grand maître devait encore remplir tous les ateliers de la Hollande. On comprend d'après cela quelle confiance ses récits durent inspirer, mais on s'étonne d'autant plus de l'inexactitude de ses indications. Nous devons dire à la louange de d'Argenville qu'il ne parle pas de la prétendue avarice de Rembrandt « Sa coutume, dit-il, était, pour faire valoir ses dessins, d'aller aux inventaires, où il poussait si haut ceux des grands maîtres, que personne n'enchérissait sur lui; ses estampes étaient sur le même pied; il les rachetait pour les rendre rares. Enfin, par son peu d'économie, il se trouva dans un état si pauvre qu'il fit banqueroute à Amsterdam... Son chagrin lui fit jeter au feu tout ce qu'il avait, et il sortit secrètement de cette ville pour se rendre auprès du roi de Suède, qui l'occupa longtemps : il revint ensuite à Amsterdam, où il mourut, en 1674 ».

(1) La gêne de Rembrandt avait dû commencer en 1653, époque à laquelle il emprunta à Cornelis Witsen la somme de 4,180 florins, à Isaak van Hertsbeeck 4,200 et gréva d'hypothèques ses maisons.

(2) *Voy.* l'inventaire du mobilier de Rembrandt, dans

passion des belles choses, la mauvaise administration d'une fortune estimée au moment de la mort de sa première femme à plus de 40,000 florins avaient-elles seules fait à Rembrandt la triste position où nous le voyons reduit? Et comment se fait-il que dans cet état, alors qu'il était dans toute la force de son talent, le grand artiste qui avait signé l'admirable tableau de la *Ronde de nuit* (1642), *L'Ange Raphael quittant Tobie* (1637), *Les Deux philosophes* du musée du Louvre (1633), *Le Ménage du menuisier* (1640), *Le Samaritain* et *Les Pèlerins d'Emmaüs* (1648), et tant d'autres belles pages appartenant à ses deux premières manières, sans compter une foule de merveilleuses eaux-fortes, qu'il serait trop long de citer; comment se fait-il qu'il n'ait été assisté par aucun de ses admirateurs ni par ses amis, au nombre desquels on comptait Nicolas Tulp, l'orfèvre Jean Lutma, Jean Six, que son pinceau ou son burin ont immortalisés? On a dit qu'à ce moment (1656) la Hollande était non moins désolée par la guerre étrangère que par les troubles intérieurs, et qu'il y avait deux ou trois mille maisons inhabitées dans la ville d'Amsterdam. Cette assertion mériterait examen. Vers 1656 le parti républicain et les partisans du stathoudérat étaient dans un moment de trêve; la Hollande avait conquis depuis quelques années une paix glorieuse; ses flottes sillonnaient tranquillement les mers, et les belles possessions qui venaient d'augmenter récemment sa puissance coloniale ne devaient pas peu contribuer à augmenter les richesses des marchands néerlandais (1). Ayant abandonné à ses créanciers jusqu'aux moindres objets à son usage personnel, Rembrandt se retira dans un laborieux isolement (2). Quoi qu'on en ait dit, il ne quitta pas la Hollande, et c'est là qu'il compléta son œuvre gravé et exécuta ces surprenants tableaux qui caractérisent la nature de son génie; au nombre de ceux-là nous citerons seulement la toile célèbre représentant *Les syndics de la corporation des marchands drapiers d'Amsterdam* (1). Rembrandt finit ses jours à Amsterdam. Le 8 octobre 1669 sa dépouille mortelle fut inhumée aux frais de la charité publique, dans l'église appelée Westerkerk (église de l'Ouest). L'enterrement coûta 15 florins (2).

On a souvent critiqué le goût de Rembrandt; mais il n'y a jamais eu qu'une seule voix pour applaudir la puissance de son pinceau. L'étude assidue et intelligente de la nature et de son art lui avait fait découvrir une voie nouvelle, aussi différente de celle suivie par les peintres qu'on appelle dessinateurs que par les coloristes. Coloriste et dessinateur à sa manière, ce qui l'occupe et l'émeut c'est l'effet de la lumière sur les sujets qu'il veut peindre; c'est l'harmonie et l'expression résultant du contraste du jour et de l'ombre, celle-ci toujours lumineuse pour lui, celui-là puissamment coloré. Et pour causer une impression vive rien ne lui manque, ni la science profonde du pinceau, ni l'originalité, ni la richesse de la composition. Il semble que deux ou trois touches habiles et vigoureuses lui suffisent pour faire vivre une figure, pour l'anoblir. « Ce n'est point par ignorance ou par basse inclination que Rembrandt a choisi cette beauté que Gersaint trouvait détestable, cette nature à faire horreur et ces habillements de mascarade selon l'avis de Descamps. Ce n'est pas non plus par insuffisance comme dessinateur; car s'il ne châtie point sa ligne, il ne l'a pas moins toujours dirigée avec autant de justesse que d'énergie. Les nombreux cahiers de dessin désignés dans son inventaire prouvent aussi combien ses études d'après nature avaient été profondes (3). »

Pour connaître et apprécier Rembrandt, il ne suffit pas d'avoir admiré ses tableaux et les portraits où il a montré l'excellence de son génie; il faut avoir vu, étudié ses merveilleuses gravures, dont le nombre s'élève à plus de 360, qu'il a datées de 1628 à 1661, et que les amateurs recherchent avec une passion de jour en jour plus vive (4). Comme graveur à l'eau-forte il n'a ni

l'*OEuvre complet de Rembrandt décrit et commenté* par Ch. Blanc. La vente des objets mobiliers indiqués dans cet inventaire eut lieu en 1657 et 1658, celle des immeubles en 1660. Le tout produisit la somme de 11,780 florins, qui furent partagés entre le bourgmestre Corneille Weitzen, créancier de 4,180 fl., Pierre de La Tombe, co-propriétaire d'un des tableaux vendus, et la veuve de Bernt Jansen Scheurman, hôtelier chez qui s'était réfugié Rembrandt après sa déconfiture. Tout compte fait, 6,952 florins environ restèrent a Titus, créancier comme héritier des biens de sa mère.

(1) « A nostre sortie de Hollande, les affaires de nostre république se trouvoient en assez bon état, si l'on considère la profonde paix dont il sembloit que nos provinces dussent jouir longtemps. Car après l'avoir faite avec l'Espagnol, et nous estre raccommodez avec les Anglois, qui avoient voulu troubler tout le gros de notre commerce, nous venions de conclure un traité avec le roi de Suède, qui nous asseuroit celui de la mer Baltique..... Nous laissâmes donc notre pays glorieux et paisible en apparence, mais en effet et à le considérer au dedans dans une forme de gouvernement qui ne peut guère durer. » *Journal d'un voyage à Paris en 1657 et 1658*, publ. par M. P. Feugère, 1862, in-8°. Cette même année (1657) les Hollandais conquirent l'île de Ceylan, et l'année précédente ils s'étaient emparés de la Delaware.

(2) Il a daté de l'année même où sa ruine fut consommée plusieurs belles eaux-fortes.

(1) « Les Hollandais appellent ce tableau *De staalmesters*, les maîtres plombiers, ceux qui mettaient l'estampille, la marque de plomb scellé, ou la plaque de métal pour constater dans la gilde des drapiers l'origine de la fabrication, ou l'acquit de certains droits. » (W. Burger, *Le Musée d'Amsterdam*.)

(2) Le registre des enterrements du Westerkerk porte en effet cette mention : « 8 octobre 1669, Rembrandt (van Ryn), sur le Roosgracht, 15 florins. »

(3) J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs.*

(4) Pour réunir la collection complète, ou aussi complète que possible, de ces estampes en belles épreuves, dit M. Charles Blanc, il ne faudrait pas moins de 300,000 fr., et encore une telle entreprise serait-elle presque impraticable. *La pièce de cent florins*, cotée à ce prix du vivant de Rembrandt lui-même, atteindrait aujourd'hui huit ou dix fois ce prix; une épreuve du deuxième état du *portrait du bourgmestre Six*, qui n'est cependant pas l'un des plus beaux de l'œuvre, a été adjugée en vente pu-

... tous par la ... couleur, la ... pointe. C'est ... a critiqué la ... livre; pour ... trivialité ... vraie et ... le ... auc ... ce n'est ... que se trouve ... de ... de Rembrandt ... de Cas ... compte qua... de l'Ermitage à Saint-Péters... ...ingt-neuf, Dresde vingt, Munich dix-huit, ...re dix-sept, la National Gallery de Londres, Vienne dix, etc., les musées de La Haye, ... n'en possèdent pas plus ... que trois de ces neuf ta... au nombre des plus ... : *La Leçon d'anato...*, *La Ro... de n...*, *Les Syndics des dra...* . Sur environ trois cent soixante-seize pein... de Rembrandt qui ont été cataloguées, cent ...e-treize seulement sont datées; les plus ... portent la date de 1661.

En 1852 la ville d'Amsterdam a élevé une sta... à ...re de Rembrandt. Gérard de Nerval a ... compte dans la *Revue des deux mondes* des cérémonies qui eurent lieu à cette occasion. C'est à ce moment que M. Scheltema, archiviste de la Hollande septentrionale, lut à la société *Arti et amicitiæ* un premier mémoire qui, outre le résumé et l'examen de toutes les recherches récentes sur la vie de Rembrandt, contient une quantité d'actes nouvellement découverts et qui jetent un jour tout nouveau sur la physionomie du grand peintre. De nombreux élèves ont fréquenté l'atelier de Rembrandt, et beaucoup d'entre eux ont occupé un rang élevé dans l'école hollandaise. Les plus connus sont Gérard Dow, Jacob Backer, Ferdinand Bol, Gerbrandt van der Eckhout, Nicolas Maes, Jean Victor, Govaert Flinck, Salomon et Philips Koumek et Samuel van Hoogstraeten, qui a écrit sur Rembrandt.

H. HARDUIN.

...ique jusqu'à 5,880 fr.; le portrait de l'avocat Trolling et quelques autres pièces, portraits et paysages, sont devenus par leur rareté des objets sans prix, dont la seule apparition dans une vente est un événement qui occupe le monde entier des collectionneurs, des amateurs, des marchands et des artistes.

(1) L'œuvre de Rembrandt a été décrit par Bartsch en 1797, en 1824 par M. de Claussin, d'après les travaux faits au dernier siècle par le célèbre expert en objets d'art Gersaint; par Helle, Glomy, et par le Hollandais Pierre Yver. Plus récemment un amateur anglais, Wilson, a publié un nouveau catalogue de l'œuvre de Rembrandt sous ce titre : *A descriptive catalogue of the prints of Rembrandt*. Enfin, en ce moment même M. Charles Blanc publie le catalogue raisonné de cet œuvre d'après une classification nouvelle.

(2) « Si les Rembrandt ont quitté la Hollande, c'est bien la faute du goût dégradé des amateurs hollandais du dix-huitième siècle. Les Rembrandt se payaient alors en vente publique (*voir* les catalogues de Gérard de Hoet) ... florins, mais les Wanderwerf et les Lairesse montaient à 3 ou 400 florins. » (W. Burger, *Le Musée de Rotterdam.*)

Scheltema, *Discours sur Rembrandt*, traduction de Willems; Bruxelles, 1853. — J. Immerzeel, *Éloge de Rembrandt*; Amsterdam, 1841. — Rammelman Elsevier, *Mémoire sur Rembrandt*, dans le *Messager des arts et des lettres de Hollande*; 1853. — J. van Dyck, *Description artistique et historique de toutes les peintures de l'hôtel de ville d'Amsterdam*. — *Catalogues des musées d'Amsterdam, de Rotterdam, de Dresde*. — J. Burnet, *Rembrandt and his works*; London, 1850. — Nieuwenhuis, *Review of the lives and works of some of the most eminents painters*; London, 1834. — Wilson, *A Catalogue of the prints of Rembrandt*; London, 1836. — *Catalogue de l'incomparable et seule complète collection des estampes de Rembrandt*; La Haye, 1775. — W. Burger, *Musées de la Hollande, galerie d'Arenberg à Bruxelles*, et *Trésors d'art exposés à Manchester*. — Ch. Blanc, *L'Œuvre de Rembrandt décrit et commenté*. — Gersaint, *Catalogue Quentin de Lorangère et autres*. — De Claussin, *Catalogue de l'œuvre de Rembrandt*. — A. Bartsch, *Catalogue raisonné des estampes qui forment l'œuvre de Rembrandt*; Vienne, 1797. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Th. Gautier, dans *Le Moniteur universel*, 1858, *le Cabinet de l'Amateur*, IV. — Gust. Planche, *Études sur les arts*. — Maxime Du Camp, dans la *Revue de Paris*, octobre 1857. — Gérard de Nerval, *Revue des deux mondes*, 1852. — J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*. — Houbraken, *Vies des peintres*. — Descamps, *Vie des peintres flamands*. — D'Argenville, *Abregé de la vie des plus fameux peintres*, etc.

REMBRANTSZ (*Thierri*), astronome hollandais, né vers 1615, à Nieuw-Nierop, village près du Zuiderzée. « Il y a lieu de conjecturer, dit Paquot, qu'il exerça le métier de batelier ou quelque chose d'approchant. Quoi qu'il en soit, il est certain que sans avoir jamais appris le latin il acquit d'assez bonne heure une grande connaissance de l'astronomie et des autres parties des mathématiques. » Il n'eut d'autres maîtres dans ces sciences que des livres écrits ou traduits en flamand et en allemand; à ces lectures il joignit ses propres observations et celles que lui communiquèrent plusieurs savants, entre autres le célèbre Huygens. Il vivait encore en 1677. Ses ouvrages sont écrits dans un style inculte; nous citerons de lui : *Nederduytsche astronomia* (Astronomie flamande), Harlingue, 1653, in-4°; 2e édit., corrigée et augmentée, Amst., 1658, in-4°; Harlem, 1693, in-4°, fig.; avec un *Supplément*, Amst., 1677, in-4°, goth.; — *Tydtbeschryving der Wereldt* (Principes de la chronologie); Amst., 1659, in-12; — *Des Ærtryks beweging en de sonne stilstant* (Le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil); 1661, in-4°; — *Eenige Œffeninge*, etc. (Pensées théologiques, mathématiques et physiques); Amst., 1669, in-4°, avec le portrait de l'auteur; — *Konst der Stuurlieden* (L'Art de la marine); 1696, in-4°.

Paquot, *Mémoires*, VII.

REMER (*Jules-Auguste*), historien allemand, né en 1736, à Brunswick, où il est mort, le 26 août

1803. Après avoir été professeur au *Carolinum* de Brunswick, il reçut en 1787 la chaire d'histoire et de statistique à Helmstædt. On a de lui : *Amerikansches Archiv* (Archives de l'Amérique); Brunswick, 1777-1778, 3 vol. in-8°; — *Tabellarische Ubersicht des allgemeinen Geschichte* (Aperçu de l'histoire générale par tableaux); ibid., 1781, 1804, in-fol.; — *Versuch einer Geschichte der französischer Constitutionen von dem Eintritt der Franken in Gallien*, etc. (Essai d'une histoire des constitutions de la France depuis l'entrée des Francs en Gaule); Helmstædt, 1795. Remer, qui a aussi donné une traduction de l'*Introduction à l'histoire de Charles-Quint* de Robertson, en y joignant beaucoup d'additions (Brunswick, 1792, in-8°), a encore publié plusieurs *Manuels historiques* et autres ouvrages, qui n'ont plus de valeur aujourd'hui; il a inséré un grand nombre d'articles dans l'*Allgemeine teutsche Bibliothek* et autres recueils.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

REMERVILLE (*Joseph-François* DE), sieur de Saint-Quentin, historien et antiquaire français, né à Apt, vers 1650, mort au même lieu, le 4 juillet 1730. Il appartenait à une ancienne famille de Lorraine venue en Provence avec le roi René, et fut un des hommes les plus versés dans les antiquités de la Provence : il contesta contre M. de Majauques l'authenticité des chartes citées par Ruffi dans ses dissertations sur les comtes de Marseille, et éclaircit des points importants de l'histoire locale et de la généalogie des familles illustres. C'est lui qui communiqua au père Menestrier le manuscrit original des lettres de François de Montauban d'Agout, lieutenant du roi en Lyonnais, écrites de 1561 à 1563, dont le P. de Colonia fit usage pour son histoire de Lyon et que M. Péricaud a publiées dans ses notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon sous le règne de Charles IX; Lyon, 1842, gr. in-8°. On a de Remerville : *Réflexions sur un libelle intitulé : Lettre critique de Sextius le Salien à Euxenus le Marseillois, touchant le discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix, à l'heureuse arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne et de monseigneur de Berry*; Cologne (Aix), 1702, in-12 de 96 p. (anonyme). C'est une réponse aux attaques dirigées par Ruffi et Haitze contre la description des arcs de triomphe publiée en 1701, in fol., par Pierre Galaup de Chasteuil; — *Remarques sur l'histoire de la poésie françoise de l'abbé de Mervesin* (1706), in-12 de 74 p.; — *Lettre à M****, en réponse à la défense de Mervesin, 1707, in-12 de 38 p. Remerville devança sur ce point la critique de l'abbé Goujet; — *Dissertation sur l'evéque Leonce, à qui Cassien adressa ses premières conferences*; Apt, 1682, reproduite dans les *Pièces fugitives* de d'Aiglemont et dans le *Dictionnaire de Provence* d'Achard. Remerville y relève quelques erreurs commises par les savants auteurs du *Gallia christiana*; — *Dissertation sur le mot Albici ou Albeci, ancien peuple de Riez*, contre le P. Sirmond et le P. Hardouin : Expilly assure qu'elle a été publiée; — *Canons du concile tenu à Apt en* 1365; 1704; — *Histoire de saint Elzéar de Sabran*. L'édition fut brûlée chez l'imprimeur, et il ne resta que la préface, dédiée à la noblesse de Provence. Le manuscrit de cet ouvrage existe dans le cabinet de M. l'abbé Rose, curé de Lapalud; — *Histoire religieuse d'Apt*, ms. conservé à la bibliothèque du séminaire d'Avignon; — *Histoire de la ville d'Apt, contenant tout ce qui s'y est passé de plus mémorable dans son estat politique... l'histoire chronologique des evesques et la généalogie des maisons nobles de la mesme ville*; avec la date de 1690, gr. in-4°, manuscrit qui se trouve à la bibliothèque publique de Carpentras; — *Histoire* manuscrite *des comtes de Forcalquier*, mentionnée par le P. Lelong; — *Notes sur le cartulaire de la ville d'Apt, retrouvé et donné par Remerville à l'église de son pays*; — *Dissertation historique sur les reliques de sainte Anne*, manuscrit autographe de 104 p. gardé dans les archives de l'église d'Apt; — *Histoire généalogique de la maison de Remerville*, manuscrit in-8° conservé dans la maison de Tournon, qui descend du sieur de Saint-Quentin par les femmes. On trouve dans ce volume la copie de plusieurs lettres adressées par le roi René à Guillaume de Remerville, son trésorier général des finances; — des satires et des poésies médiocres qui n'ont pas été imprimées. Enfin la bibliothèque de la ville de Carpentras possède la correspondance de Remerville avec Ruffi, le P. Antoine Pagi, l'intendant Le Bret et plusieurs autres savants de la Provence et autres parties de la France. A. DE GALLIER.

Le P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édition Fontette. — Achard, *Dictionnaire de Provence*. — Barjavel, *Dictionnaire historique du département de Vaucluse*. — Expilly, *Dictionnaire des Gaules et de France*, articles *Albici* et *Apt*. — Boze, *Histoire d'Apt* et *Histoire de l'église d'Apt*. — D. Martenne, *Voyages littéraires*.

REMESAL (*Antonio* DE), historien espagnol, né à Allariz (Galice), à la fin du seizième siècle. Ayant embrassé à Salamanque la règle de Saint-Dominique, il prit aussi dans cette ville le diplôme de docteur en théologie. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1613 dans l'Amérique centrale. A son retour il rédigea l'*Historia de la provincia de San-Vicente de Chiapa y Guatemala* (Madrid, 1619, in-fol.), ouvrage estimé, où l'on rencontre beaucoup de détails sur l'état, les mœurs et la religion du Guatemala à cette époque.

Échard et Quétif, *Script. ord. Prædicatorum*, II, 412.

REMI (Saint), apôtre de la nation française,

né en 437, à Cerny, en Laonnois, près de Craonne (Aisne), mort à Reims, le 13 janvier 533. Fils d'Émile, comte de Laon et de Cilinie ou Céline, frère de Principe qui fut évêque de Soissons, Remi étudia les belles lettres à Reims, où ses grandes vertus le firent en 459 choisir pour succéder à Bennade sur le siége métropolitain. Malgré son jeune âge, les évêques de la province ratifièrent le choix du peuple et lui imposèrent les mains, après l'avoir arraché à une solitude dans laquelle il s'était enfui. Aux vertus qui décèlent le saint, Remi joignait encore toutes les qualités qui font le grand homme; aussi lorsque Clovis, à la tête de ses Francs, passa sous les murs de Reims pour aller à Soissons combattre Syagrius, il lui témoigna beaucoup de déférence et lui renvoya, quoique cassé en deux, un vase d'argent que les soldats avaient enlevé de la cathédrale. Clovis conclut avec Remi, dans le palais de Jovin, un traité par lequel il était reconnu pour maître au lieu des Romains. Après la victoire de Tolbiac, ce prince, déjà instruit des mystères de la foi chrétienne par sa femme Clotilde et par saint Vaast, vint à Reims pour recevoir le baptême des mains de Remi. Cette cérémonie eut lieu le mardi 24 décembre 496, dans l'église de Saint-Martin, hors des portes de Reims. Remi avait mandé auprès de lui des évêques de plusieurs parties des Gaules et de la Germanie. Clovis, arrivé au baptistère, demanda le baptême : « Prince Sicambre, lui dit alors Remi, courbez la tête sous le joug du Seigneur; adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. » Ensuite, lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint-chrême. Le lendemain Clovis donna à Remi les terres d'Anizy-le-Château, de Coucy, de Leuilly et quelques autres encore. L'évêque de Reims avait jusqu'alors hâté par des travaux vraiment extraordinaires les progrès de la religion dans son vaste diocèse; mais, soutenu dès lors de la protection et des libéralités de Clovis, il y multiplia considérablement le nombre des chrétiens. En 499, il ordonna premier évêque de Térouane un solitaire nommé Antimond, qu'il avait envoyé pour travailler à la conversion des Morins, confia ensuite à saint Vaast l'église d'Arras et érigea à Laon un siége épiscopal, sur lequel il plaça son neveu Genebaud. Après la mort de Clovis, Remi eut à soutenir contre quelques autres évêques un démêlé au sujet d'un prêtre nommé Claude, et l'on a de lui à cet égard une lettre énergique, qu'on trouve avec trois autres de lui dans le tome IV de la *Collection des Conciles* du P. Labbe. Remi vécut jusqu'à quatre-vingt-seize ans. Nous avons de ce saint prélat un *testament* qui passe pour une pièce authentique, selon l'édition qu'en a donnée le P. Labbe. Il y institue ses héritiers l'Église de Reims, Loup, évêque de Soissons et le prêtre Agricole, ses neveux, et lègue huit *solidi* (sous d'or) à l'église de Soissons, six à celle de Châlons-sur-Marne et cinq à l'église de Mouzon. On l'inhuma dans une chapelle dédiée à saint Christophe, remplacée plus tard par une magnifique église, qui a pris son nom et où reposent ses reliques. La *Vie* de saint Remi a été écrite par Venance Fortunat, par Hincmar, par Flodoard, par Lerisvilla, moine de saint Remi, et par quelques autres. F.

De Cerisiers, *Les heureux commencements de la France chrétienne sous l'apôtre de nos rois, saint Remi*; Reims, 1633, in-4°, 1647, in-8°. — Marlot, *Tombeau du grand saint Remi*; Reims, 1647, in-8°. — Dorigny, *Vie de saint Remi*; 1714, in-12. — *Gallia christiana*, t. IX. — Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*, t. II. — A. Aubert, *Hist. de saint Remi*; 1849, in-18. — Fisquet, *France pontificale* (mss.).

REMI, évêque de Strasbourg, mort en mars 803. L'acte le plus important de son administration épiscopale paraît avoir été la fondation du monastère d'Aschau, maison de filles qu'il consacra sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Trophime, en 778. Mais il importe de corriger ici l'erreur commise par tous les auteurs qui ont confondu cet évêque de Strasbourg avec un autre Remi, abbé de Munster en Gregorienthal. L'abbé Remi mourut en effet vers 768, et l'évêque Remi monta sur le siége de Strasbourg après 778. B. H.

Gallia christ., t. V, col. 784.

REMI (Saint), prélat français, mort à Lyon, le 28 octobre 875. Archi-chapelain de l'empereur Lothaire et du roi Charles, il dut au crédit dont il jouissait auprès du premier de ces princes la faveur de succéder en 852 à Amolon sur le siége métropolitain de Lyon. Deux ans après commença entre lui et Hincmar, archevêque de Reims, une fameuse controverse sur la prédestination et la grâce. Remi assista aux conciles de Valence (855), de Langres et de Savonnières (859), de Touzy (860), de Soissons (866), de Verberie (869), de Reims (871), de Châlon-sur-Saône (873 et 875). Il employa son influence pour faire restituer à son église des biens dispersés depuis les incursions des Sarrasins ou usurpés par différents seigneurs. On présume qu'il est auteur d'une *Réponse* faite au nom de l'Église de Lyon aux trois lettres de Raban, d'Hincmar de Reims et de Pardule de Laon; du moins, les savants le croient auteur du livre *De tribus episcopis*. Le P. Longueval ne partage cependant pas cette opinion. La lettre dogmatique qu'il écrivit, dit-on, aux trois évêques se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XV, ainsi que le traité par lequel il combat les quatre articles du concile de Quierzy-sur-Oise. On lui attribue communément un *Commentaire* sur les Épitres de saint Paul; mais nous croyons que cet ouvrage a plutôt pour auteur Remi d'Auxerre.

Gallia christiana, t. V. — *Histoire littér. de la France*, V. — *Dict. des auteurs sacrés et eccles.*, t. IV.

REMI *d'Auxerre*, grammairien et théologien français, né, croit-on, en Bourgogne, dans la première moitié du neuvième siècle, mort

vers 908. Tout le monde a lu l'histoire suivante, racontée par le religieux de Saint-Gall. Des marchands anglais débarquent sur la plage française, et mettent en vente leurs marchandises. En leur compagnie sont deux moines originaires de la verte Erin, deux Scots d'Irlande, qui, s'adressant à la foule, lui crient : « A nous ceux qui veulent acheter de la science! Nous en vendons. » Charlemagne, car l'événement se passait non-seulement sous son règne, mais sous ses yeux, mande ces moines, est étonné, charmé de les entendre, devient leur disciple, et fonde avec leur concours l'école du Palais. Puis de l'école du Palais sort l'école de Paris. Telle est la légende. Le premier historien qui, nous le croyons, ait nommé la ville de Paris en commentant la vieille chronique est Jean de Galles, dans son livre qui a pour titre : *Compendiloquium de vita illustrium philosophorum.* Qu'au treizième, au quatorzième siècle on ait facilement admis cette glorieuse mais fabuleuse origine de l'école de Paris, cela se comprend sans peine. Cette fable écartée, Remi s'offre à nous dans l'histoire comme le premier docteur qui ait enseigné publiquement à Paris. On connaît quelques circonstances de sa vie. Ayant pris l'habit monastique à Saint-Germain-d'Auxerre, Remi eut pour maître, dans l'école de cette savante abbaye, Heiric, que l'on appelle saint Heiric, disciple d'Haimon. Heiric étant mort, sa chaire fut occupée par Remi. Plus tard, Remi fut appelé dans la ville de Reims, où il restaura les études et forma de nombreux disciples, entre autres Abbon de Fleuri. Enfin, nous le voyons quitter Reims, venir à Paris, et y fonder la première chaire qui nous soit connue. C'est là qu'il eut pour auditeur saint Odon, futur abbé de Cluni, un des plus savants hommes de son siècle. On croit que vers les dernières années de sa vie il quitta son école, et alla mourir dans une abbaye de Lorraine. Mais c'est une assertion fondée sur une preuve sans valeur. Quel fut l'enseignement de Remi? On le sait par conjecture. Il est en effet probable qu'il a mis toute sa science dans ses livres. Voici d'abord la nomenclature de ses livres théologiques : *Commentarius in Genesim*, publié par Bernard Pez, dans le tome IV de ses *Anecdota*, d'après deux manuscrits, l'un de Tegernsée, l'autre de Garsten. Ce Commentaire sur la Genèse est-il véritablement l'ouvrage de Remi? Cette attribution n'est pas incontestable. Le numéro 387 de la Bibliothèque de Troyes, manuscrit du dixième siècle, nous offre sous le nom de Remi une glose sur la Genèse qui diffère absolument, suivant le président Bouhier, de celle que Bernard Pez a donnée au public ; — *Commentarius in Psalmos;* publié à Cologne, en 1536, in-fol., et dans les Bibliothèques des Pères de Lyon et de Cologne, ouvrage très-estimé dès le douzième siècle. Il est cité par Abélard ; — *In Canticum canticorum :* commentaire souvent imprimé, sous le nom d'Haimon, maître d'Heiric; mais au tome VI de leur *Histoire littéraire* les Bénédictins démontrent qu'il est de Remi. Ils invoquent à ce propos le témoignage de Sixte de Sienne, qui est ici précis et concluant. A ce témoignage nous pourrions joindre celui de plusieurs manuscrits. La question paraît donc jugée. Cependant, au tome V de l'*Histoire littéraire* les Bénédictins, se conformant à une tradition trompeuse, avaient rangé cet ouvrage parmi ceux d'Haimon. Ce que nous avons fait après eux, t. XXIII, p. 121. A leur exemple, nous revenons sur notre dire, et nous corrigeons l'erreur que nous avons commise par excès de confiance en des bibliographes aussi scrupuleux ; — *In duodecim Prophetas minores :* commentaire imprimé tour à tour sous les noms divers d'Haimon et de Remi. A l'égard de cet ouvrage comme à l'égard du précédent, les manuscrits anciens confirment le jugement des auteurs de l'*Histoire littéraire*, qui dans leur tome VI l'enlèvent à maître Haimon pour le restituer à maître Remi ; — *In varia Evangelii loca;* manuscrit du Roi, numéro 2451. Voir les observations de l'*Histoire littéraire* sur les gloses inédites de Remi concernant saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean ; — *In Epistolas S. Pauli :* commentaire souvent imprimé, notamment dans la Bibliothèque des Pères, édition de Cologne, et faussement attribué par plusieurs éditeurs à saint Remi de Reims et à Haimon d'Halberstadt; — *In Apocalypsim :* imprimé sous le nom d'Haimon; — *Interpretationes Hebræorum nominum :* ouvrage inédit, dont nous pouvons désigner au moins trois exemplaires, dans les numéros 916 de Saint-Victor, 1425 du Supplém. lat. de la Bibliothèque impériale, et 195 de la bibliothèque de Troyes. Cette Interprétation se trouve dans les Œuvres du Vénérable Bède, t. III, p. 36 ; mais il faut la restituer à Remi, qui en est le véritable auteur; — *Sermones Remigii :* ouvrage sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux qui nous sont fournis par Jean de Tritenheim et l'*Histoire littéraire;* — *De celebratione missæ*, dans le tome XVI de la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon. Ce catalogue des œuvres théologiques de Remi est, comme on le voit, assez étendu. Sigebert, Jean de Tritenheim et Montfaucon lui attribuent encore d'autres opuscules; mais ces attributions paraissent ou trop vagues, ou trop conjecturales, pour être facilement admises.

Aucun des écrits de Remi n'est dépourvu d'intérêt. Cependant il est incontestable que ses livres appelés profanes par les auteurs de l'*Histoire littéraire* sont de nature à exciter davantage, de notre temps, l'attention des curieux. Ils doivent en effet exactement nous apprendre quelle était au dixième siècle dans la primitive école de Paris la somme de l'expérience ac-

quise dans les sept arts libéraux, le degré, pour ainsi parler, de l'érudition philosophique et littéraire.

Les écrits profanes de Remi sont moins considérables que ses écrits théologiques. Nous n'en pouvons désigner que deux. Le premier est un commentaire sur la grammaire de Donat : *Expositio Remigii in prima editione Donati, grammatici urbis Romæ*, ouvrage imprimé, suivant Fabricius, mais dont les exemplaires imprimés paraissent plus rares que les exemplaires manuscrits; parmi les manuscrits nous désignerons les numéros 712 du Roi, et 292 du Supplém. lat. à la Bibliothèque impériale. Il est peut-être utile de corriger, en passant, une erreur des bénédictins, qui mentionnent, sous le numéro 5304 du Roi, une autre copie de cette exposition. L'ancien num. 5304, aujourd'hui 8674, ne contient aucune glose sur Donat, ni celle de Remi ni quelque autre. Nous parlerons tout à l'heure de ce volume, mal décrit dans l'*Histoire littéraire*. Le second écrit de Remi sur les matières profanes est un commentaire sur le *Satyricon* de Martianus Capella, dans les volumes du Roi 8674, 8675, 8786, et 1110 de Saint-Germain-des-Prés. Le plus complet de ces exemplaires est celui qui porte le numéro 8786. Nous avons déjà cité quelques fragments du travail de Remi sur Martianus Capella (*De la Phil. scolast.*, t. I, p. 145 et suiv.). Ils ont été, ils devaient être avidement recueillis par les historiens de la philosophie : ils contiennent en effet d'utiles renseignements. Nous avons récemment retrouvé une autre glose de Jean Scot Érigène sur le *Satyricon*, et cette découverte nous a permis d'apprécier que Remi avait fait au docte Irlandais des emprunts considérables; cependant la glose de Remi est beaucoup plus étendue que celle de Jean Scot, et il ne faut pas conclure de la conformité de quelques parties à l'uniformité de l'ensemble : qu'on se tienne toutefois pour averti que toutes les interprétations des mots grecs, qui sont fort nombreux dans le *Satyricon*, sont de Jean Scot. Remi ne savait pas le grec.

Les auteurs de l'*Histoire littéraire* comptent, en outre, parmi les ouvrages profanes de Remi un traité sur la musique, découvert, disent-ils, par l'abbé Lebeuf dans le num. 5304 (aujourd'hui 8674) de notre ancien fonds du Roi. Mais cette désignation est erronée, puisqu'elle se rapporte à la glose de Remi sur le chapitre du *Satyricon* qui concerne en effet l'art musical. Il est vrai que cette glose est plus considérable dans le volume indiqué par l'abbé Lebeuf que dans les volumes cotés 8675 et 8786.

On parle enfin d'un commentaire de Remi sur Priscien. Mais nous n'en connaissons aucun manuscrit. B. Hauréau.

Hist. littér. de la France, t. IV, p. 99. — Sextus Sen., *Biblioth. sacra*. — Montfaucon, *Biblioth.* — Cas. Oudin, *Script. eccl.*, t. II. — B. Hauréau, *De la philos. scolast.*, t. I p. 143-151. — *Revue de l'instruction publique*, 1859, n° 36, p. 569 du vol.

REMI (*Nicolas*), magistrat français, né en Lorraine, en 1554, mort à Nancy, en 1600. Il devint procureur général sous le duc Henri II, et s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs qu'il déploya contre les malheureux accusés du crime de sorcellerie, dont il envoya dans un espace de seize ans plus de huit cents au supplice. Le zèle qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions lui valut le surnom de *Torquemada lorrain*, qu'il semble avoir justifié encore par la publication d'un livre intitulé : *Remigii Dæmonolatreia* (Lyon, 1595, in-4°). « Il serait difficile, dit Bexon, de trouver un monument tout à la fois plus horrible et plus honteux de cruauté et d'extravagance. C'est une tête perdue, frappée et remplie de visions monstrueuses et de tous les fantômes de la manie et de la peur; c'est un inquisiteur sanguinaire, qui raconte froidement les supplices qu'il a fait subir à des malheureux moins ensorcelés que lui. Tout ce que le plus sombre délire peut enfanter de songes impurs et affreux, tout ce que la vile scélératesse imagina jamais de noir et d'impuissant, trouve croyance dans ce dépôt de stupidité; une profusion d'érudition ridicule et dégoûtante, une continuelle profanation des paroles de l'Écriture y servent d'assortiment et d'appui. » Il a aussi publié : *Histoire de Lorraine depuis Nicolas jusqu'à René II, de* 1473 *à* 1508; Pont-à-Mousson, 1617, et Épinal, 1626. Ch. H—t.

Bexon, *Hommes illustres de Lorraine*. — Michel, *Biogr. Lorraine*.

REMI (*Joseph-Honoré*), littérateur français, né le 2 octobre 1738, à Remiremont, mort le 12 juillet 1782, à Paris. Atteint de la petite vérole à huit ans, il resta privé de la vue jusqu'à quatorze ans, et il employa ce temps, sans autre maître que lui-même, à apprendre la musique. Lorsque le rétablissement de ses yeux lui permit de s'appliquer à d'autres études, il le fit avec ardeur et embrassa l'état ecclésiastique; mais il n'y exerça aucune fonction, et se consacra entièrement aux travaux littéraires. Il fournit beaucoup d'articles au *Mercure*, et montra de la modération dans ses critiques. « L'homme en lui valait encore mieux que l'auteur », fait remarquer Chaudon; souvent il consacrait gratuitement ses veilles à la défense des opprimés. « La belle monnoie, disait-il, que le grand merci d'un malheureux! » Il était occupé au moment de sa mort de rédiger la partie de la jurisprudence pour l'*Encyclopédie méthodique*. On a de lui : *Cosmopolitisme, ou l'Anglais à Paris*; Paris, 1770, in-8°; — *Les Jours, pour servir de correctif et de supplément aux Nuits d'Young, par un mousquetaire noir*; Paris, 1770, in-8°; — *Le Code des Français*; Bruxelles (Paris), 1771, 2 vol. in-12 : c'est un recueil de toutes les pièces intéressantes relatives aux troubles des parlements; — *Éloge de Colbert par L. R.*; Paris, 1773, in-8°; — *Eloge de Michel de L'Hospital*; Paris, 1777, in-8° : cet éloge, cou-

ronné en 1777 par l'Académie française, est un des plus mauvais qui aient été présentés à un concours; il donna lieu à une censure de la Sorbonne. A la suite du discours de l'abbé Remi on trouve ceux de Talbert et de Montyon, qui ont sur le même sujet remporté les deux accessits; — *Hiéroglyphes d'Horapollon*, trad. du grec; Paris, 1779, in-12. L'abbé Remi a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

Desessarts, *Les Siècles littéraires*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

RÉMISMOND, roi des Suèves, mort en 468. Il fut élu en 457 par une partie des Suèves pour succéder à Frontan, tandis que les Galiciens obéissaient à Maldras, puis à Frumarius. Remismond attaqua ses compétiteurs, pilla la Galice, surprit Lugo, dont il massacra les habitants; enfin, Frumarius étant mort en 463 ou 464, il fut reconnu par tous les Suèves. Il épousa une fille de Théodoric II, roi des Visigoths. Cette princesse était arienne; elle engagea son mari dans l'hérésie, et la nation suivit l'exemple de son chef. Ce fut la cause de grands troubles religieux et de persécutions dans l'ouest et le sud de la péninsule hispanique. Remismond eut pour successeur Réchila II.

Idace, *Chronicon*. — Isidore de Séville, *Chronicon Gothorum, Suevorum*, etc. — Aschbach, *Gesch. der Westgothen*.

RÉMOND ou **RÆMOND** (*Florimond* DE), historien français, né vers 1540, à Agen, mort en 1602, à Bordeaux. Il était d'une famille ancienne de l'Agénais, et fut envoyé à Bordeaux, puis à Paris, pour y étudier les lettres et la jurisprudence. Déjà façonné par un de ses régents aux opinions nouvelles, il y inclina bien davantage en suivant les cours de Ramus. Le supplice d'Anne du Bourg, auquel il assista, acheva de le gagner à la cause du calvinisme; il fréquenta les prêches et se montra assidu aux conférences de Théodore de Bèze. Il fut retiré, s'il faut l'en croire, *de la gueule de l'hérésie* par un miracle dont il fut témoin en 1566 à Laon : une prétendue possédée, nommée Nicole Aubry, avait longtemps résisté aux exorcismes, lorsqu'elle fut subitement guérie par l'application du sacrement de l'Eucharistie (1). Après avoir pris ses degrés en droit à Toulouse, Rémond revint dans son pays, et en 1572 il acheta une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Dans cette année même il tomba entre les mains d'un parti de soldats huguenots, qui lui arrachèrent une rançon de mille écus. Il ne manqua par la suite aucune occasion de se venger de ses anciens coreligionnaires; comme écrivain il les traita avec une passion pleine de violence et aussi de mauvais goût, et comme magistrat il se comporta à leur égard avec une extrême partialité. Ses adversaires ne lui ménagèrent pas non plus les injures et les calomnies : *Ræmundus judicat sine conscientia, libros scribit sine scientia, et ædificat sine pecunia;* c'était là un dicton qu'ils faisaient courir de son vivant. On alla même jusqu'à lui ôter la paternité de ses ouvrages, assez médiocres pourtant, et à les attribuer à un jésuite, le P. Richeome, qui n'y a jamais mis la main, ainsi que l'a démontré Joly. Rémond entretenait des relations avec Fronton du Duc, Théophile Raynaud, Juste Lipse et Pasquier, et l'on retrouve de lui quelques lettres dans les recueils épistolaires de ces érudits. Ses principaux ouvrages sont : *Erreur populaire de la papesse Jeanne;* Bordeaux, 1588, 1592, 1594, in-8°; Lyon, 1595, in-8°; Paris, 1599, in-4°; trad. en latin par Charles de Rémond, un de ses fils, Bordeaux, 1601, in-8°; — *L'Anti-Christ;* 2e édit., Lyon, 1597, in-4°; Paris, 1599; il y réfute l'opinion des théologiens protestants, qui traitaient le pape d'antéchrist; — *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle;* Paris, 1605, 1610, in-4°; Rouen, 1629, 1648, in-4°; trad. en latin (Cologne, 1614, 2 vol. in-4°), en allemand et en hollandais; « il était l'homme du monde le moins propre à réussir dans cette entreprise, dit Bayle, vu la haine qu'il avait conçue contre le parti où il avait été élevé; mais quelque mauvaise que soit cette histoire, elle est devenue une fontaine publique pour quantité d'autres écrivains; on ne saurait dire combien de gens y ont puisé ». Claude Malingre a donné une continuation de cet ouvrage (Paris, 1624, 2 vol.).

De ses deux fils, l'un, *Charles*, obtint l'abbaye de la Frenade, et publia : une version latine de l'*Erreur de la papesse Jeanne* (1601), *Regrets funèbres sur la mort de Henri IV* (1610, in-8°), et le *Sacre et couronnement de Louis XIII* (1620, in-8°); l'autre, *François*, ajouta quelques chapitres à l'*Histoire de l'hérésie*, et a été regardé comme l'auteur d'un opuscule très-rare, intitulé l'*Anti-Papesse* (Paris, 1607, in-8°).

Bayle, *Dict. hist.* — Joly, *Remarques sur Bayle*. — Baillet, *Jugem. des savants*.

RÉMOND (*François*), poëte latin moderne, né en 1558, à Dijon, mort le 14 novembre 1631, à Mantoue. Il était fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne. Au sortir de ses études, il fit un voyage en Italie, reçut à Padoue le diplôme de docteur en théologie, et entra en 1580, à Rome, dans la Compagnie de Jésus. En 1600, il fut chargé de la direction des études à l'académie de Parme, qui venait d'être réformée. Appelé en 1604 à Bordeaux, il y professa la théologie, et se rendit ensuite à Mantoue pour y enseigner la littérature sacrée. Pendant le siége de cette ville, il fut attaqué d'une maladie contagieuse en confessant les malades des hôpitaux, et en mourut. Le P. Rémond avait beaucoup de facilité pour la

(1) On a publié sur cette affaire une curieuse lettre du connétable de Montmorency à l'évêque de Laon. Il invitait en termes sévères ce prélat à terminer une « tragédie qui ne tendait qu'à sédition », et le menaçait d'employer l'autorité du roi s'il n'en finissait au plus vite. L'évêque obéit, et ne différa plus l'accomplissement du miracle. (*Voy.* DEVISMES, *Hist. de la ville de Laon*.)

poésie latine; le P. Vavasseur et Colletet ont parlé de lui avec éloge. Il a publié : *Poemata*; Anvers, 1614, in-12; Rome, 1618, in-12 : ces deux recueils renferment différents ouvrages qui ont paru séparément, entre autres deux livres d'épigrammes et le poëme *L'Alexiade*, traduit par Colletet en vers français et inséré dans les *Sacrarum elegiarum deliciæ* (Paris, 1648, in-12); — *Panegyricæ orationes XXX*; Plaisance, 1626, in-4°; Lyon, 1627, in-12 : il y en a quinze sur saint Ignace de Loyola et quinze sur saint François-Xavier.

Sotwel, *Script. Soc. Jesu*, p. 246. — Colletet, *Discours de la poésie morale*, p. 34, 174 et 175. — Vavasseur, *Traité de l'épigramme*, p. 220. — Papillon, *Bibl. de Bourgogne*.

RÉMOND DE SAINT-MARD (*Toussaint*), littérateur français, né en 1682, à Paris, où il est mort, le 29 octobre 1757. Il était fils d'un fermier général, originaire de Troyes, et avait pour frère le savant mathématicien Montmort (*voy.* ce nom). Après avoir fait ses humanités et sa philosophie dans l'université de Paris, « il ne prit point, dit Goujet, d'autre parti que celui d'une entière liberté; et sans vouloir s'engager dans les charges ni dans le mariage, il se contenta de partager son temps entre la culture des belles-lettres et la fréquentation des sociétés de quelques personnes d'esprit ». Naturellement paresseux, il évitait tout ce qui sentait la contrainte, et ses écrits mêmes se ressentent de ce caractère; de plus ils sont remplis de lieux communs, et dans un style précieux et maniéré. On a de lui : *Nouveaux dialogues des dieux, ou Réflexions sur les passions*; Amsterdam, 1711, et Cologne, 1713, in-12; ils ont été publiés par J. Le Clerc; réimpr. sous le titre de l'*Éloge des plaisirs, œuvres posthumes de Lucien*, Rotterdam, 1714, in-12; — *La Sagesse, poëme*; 1712, in-12 : cette pièce, d'une centaine de vers, a été insérée dans quelques recueils sous le nom de La Fare; — *Lettres philosophiques et galantes de Mlle de..., suivies de son histoire*; La Haye, 1721, 1725, 1737, in-12 : l'auteur ne trouvait qu'un seul défaut à ces *Lettres* : « Elles ont trop d'éclat, disait-il; mais que voulez-vous? on n'est pas jeune impunément, et je l'étais quand je les composai; » — *Réflexions sur la poésie en général, suivies de trois lettres sur la décadence du goût en France*; La Haye, 1733, in-12 : c'est ce qu'il a fait de mieux; il attribue la décadence du goût à la folle envie de briller, au système de Law, aux écrits de Fontenelle et de La Motte; — *Réflexions sur l'Opéra*; La Haye, 1741, in-12. Les *Œuvres mêlées* de Rémond de Saint-Mard ont fait l'objet de deux éditions : La Haye, 1742, 3 vol. in-12, et Amsterdam, 1750, 5 vol. petit in-12, fig.

Un parent de ce dernier, **Rémond des Cours** (*Nicolas*), mort le 16 mars 1716, près Troyes, était fils d'un avocat de cette ville. Il passa sa vie dans la terre des Cours, où il reçut plusieurs savants lettrés, les PP. Bouhours et Tournemine, Fontenelle, Baluze, etc. Il est auteur de *La véritable Politique des hommes de qualité*, Paris, 1690, in-12; réimpr. sous le titre de *L'Honnête homme à la cour et dans le monde* (Lyon, 1816, in-18), par ordre de Louis XVIII; et d'une *Vie d'Abailard*, Rouen, 1695, in-12, avec les lettres d'Héloïse. P. L.

Goujet, dans le *Dict. hist.* de Moréri, édit. 1759. — Sabatier, *Les trois Siècles*.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (*Pierre*), littérateur français, né le 29 mai 1690, à Paris, où il est mort, le 9 octobre 1778. Il avait une instruction variée, du bon sens et du jugement; il ne se mêla point aux querelles des gens de lettres, et n'obtint d'autre faveur de la cour que la place de censeur royal. Il était membre de l'Académie de Berlin. Après avoir débuté au théâtre par une comédie intitulée *L'Amante difficile* (1716), écrite en société avec La Motte, il devint un des rédacteurs de *L'Europe savante* (1718), de *La Gazette de France* (1731) et du *Mercure*, qu'il dirigea même pendant quelque temps. Nous citerons encore de lui : *Mémoire sur le laminage du plomb*; Paris, 1731, 1746, in-12; — *Le Comédien*, Paris, 1747, 1749, in-8°; réimpr. en 1825, à la suite des *Mémoires* de Molé : l'auteur dut sa réputation à ce livre, écrit avec goût; — *Abrégé de l'Histoire de J.-A. de Thou*, trad. avec des *remarques*; Paris, 1759, 10 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire*.

RÉMOND (*Jean*), historien allemand, né le 23 juillet 1769, à Hanau, mort le 10 janvier 1793, à Marbourg. Il était fils d'un passementier, et sa famille descendait de réfugiés protestants français. Dès l'âge de douze ans il renonça au commerce pour se consacrer à l'église. Sous la direction d'Arnoldi et de Michaélis, il fit de grands progrès dans l'étude des langues orientales en même temps qu'il s'appliquait à la théologie dans l'université de Gœttingue. En 1791 il obtint une chaire de philosophie et d'histoire ecclésiastique à Marbourg; mais l'excès de travail épuisa ses forces, et il mourut à la fleur de l'âge, sans avoir publié d'autre ouvrage qu'un *Essai d'une histoire de la propagation du judaïsme avant Cyrus* (Versuch einer Geschichte der Ausbreitung des Judenthums vor Cyrus); Leipzig, 1789, in-8°.

Meusel, *Lexikon*.

REMONDINI (*Baldassare-Maria*), antiquaire italien, né le 14 août 1698, à Bassano, mort le 5 octobre 1777, à Zante. Au sortir du séminaire de Padoue, il passa dans l'université de cette ville, et y reçut le diplôme de docteur en droit civil et ecclésiastique. S'étant rendu à Vicence pour se consacrer au sacerdoce (1719), il y donna au séminaire des leçons gratuites de rhétorique, puis il enseigna la théologie aux jeunes clercs de Bassano. Dans le but de se perfectionner dans la connaissance des langues

orientales, il s'établit à Rome, et fut pourvu en 1736 de l'évêché de Zante et de Céphalonie. Il gouverna son église avec beaucoup de sagesse, s'appliqua à déraciner les abus que l'ignorance et le relâchement avaient introduits, répara sa cathédrale, à moitié démolie par les tremblements de terre, et fonda un séminaire. On a de lui : *S. Marci monachi Sermones*; Rome, 1745, in-8°, avec une version latine et des notes; — *De Zacinthi antiquitatibus et fortuna;* Venise, 1756, in-8°; — *Discorso intorno alla origine, forma ed uso delle sagrestie;* Bassano, 1832, in-8°. Il avait ramassé beaucoup de matériaux pour écrire une *Histoire de Zante*, mais le temps lui fit défaut pour exécuter ce projet.

Un religieux somasque, REMONDINI (*Giovanni-Stefano*), d'une famille napolitaine, est connu par une bonne histoire du diocèse de Nole : *Della Nolana ecclesiastica istoria* (Naples, 1741-1757, 3 vol. in-fol.); le t. II contient une traduction en vers et en prose de toutes les œuvres de saint Paulin de Nole.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

REMORINO (*Jean-Pierre*) (1), général italien, né à Gênes, vers 1791, fusillé à Turin, le 22 mai 1849. Son père, directeur de la police à Livourne sous l'administration de la grande-duchesse Élisa Bonaparte, de Lucques, fut chargé par elle d'une mission importante auprès de Napoléon Ier. Le duc de Bassano, qu'il eut alors l'occasion de connaître, lui fit obtenir pour son fils une bourse au collége de La Flèche. Le jeune Remorino, après avoir terminé son éducation militaire, entra en 1807 comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie qui fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Russie. Il se distingua dans les grandes batailles de cette époque, devint capitaine en 1813, chef d'escadron en 1814, et pendant les Cent jours colonel et attaché à l'état-major de l'empereur. Licencié après Waterloo, Remorino se rendit en Italie, et prit une part active aux révolutions qui y éclatèrent en 1821. Quand elles eurent été étouffées, il rentra en France, et vécut quelques années dans la retraite. Les infortunes de la Pologne le firent de nouveau sortir de l'inaction. Vainement les Autrichiens voulurent l'empêcher de se rendre à Varsovie; il traversa la Vistule à la nage pour prendre du service dans l'armée polonaise, et dès les premiers mois de 1831 il obtenait un commandement. La bravoure qu'il montra le 2 avril à l'affaire de Siennica le fit nommer sur le champ de bataille major général et peu après général de division. Avant la capitulation de Varsovie, le 8 septembre, Remorino, comprenant la nécessité d'approvisionner du plus grand nombre de munitions possible cette capitale, bloquée par l'armée russe, résolut de s'emparer des magasins que les Russes avaient établis derrière Kuluszyn. Il se porta en effet, à la tête de vingt-deux mille hommes, sur la rive droite de la Vistule, battit complétement les troupes du czar, et conduisit son butin à Varsovie. Lorsque cette ville eut capitulé, il ne voulut point rejoindre le gros de l'armée polonaise, mais il se détacha avec une division de plus de vingt mille hommes, et se trouva obligé de se réfugier dans la Gallicie autrichienne, où son corps déposa les armes. Remorino vint alors se fixer à Paris, qu'il habita jusqu'à ce que le contre-coup de la révolution de Février se fut fait sentir en Italie. Il alla mettre son épée au service du roi Charles-Albert, dont il partagea la bonne et la mauvaise fortune. Chargé du commandement d'une division à la bataille de Novare (23 mars 1849), il fut quelques jours après appelé au quartier général principal pour rendre compte de quelques-uns de ses mouvements qui avaient précédé les désastres de la guerre. Une enquête fut commencée sur sa conduite. Conduit le 3 avril dans la citadelle de Turin, il fut, un mois après, traduit devant un conseil de guerre présidé par le général baron Latour, comme accusé d'avoir sciemment omis de faire prendre à la cinquième division placée sous son commandement une forte position à la Cava, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, fait qui avait permis aux Autrichiens venant de Pavie de pénétrer en Piémont, et qui avait exposé l'armée et paralysé les opérations du général major. Condamné le 3 mai, sur les conclusions du capitaine rapporteur Battaglia, à la peine capitale, Remorino, d'après le code militaire sarde, aurait dû monter sur l'échafaud; mais, par décret du 4 mai, Charles-Albert commua la peine en celle de la mort par les armes, sans dégradation préalable. Remorino, tirant un moyen principal de sa qualité de député, se pourvut en cassation, mais ce fut en vain. L'arrêt reçut son exécution le 22 mai, au Champ-de-Mars, à Turin. Le général garda son sang-froid jusqu'au dernier moment, et mourut en vrai soldat. Debout, il donna lui-même l'ordre de faire feu, mais auparavant il s'écria d'une voix forte : « Je proteste contre ma condamnation, je déclare devant Dieu que je meurs innocent. » Six balles le frappèrent aussitôt, et il tomba pour ne plus se relever.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Moniteur*, 1831 et 1849.

(1) Et non RAMORINO, comme il a été nommé par beaucoup de publicistes.

REMUSAT (*Jean-Pierre-Abel*), célèbre orientaliste, né à Paris, le 5 septembre 1788, mort du choléra, dans la même ville, le 4 juin 1832 (1).

(1) Son père, *Jean-Henri*, était originaire de Grasse, en Provence, et l'un des six chirurgiens ordinaires de la prévôté de l'hôtel du roi; sa mère, *Jeanne-Françoise* AYDRÉ, tenait à la Franche-Comté. Le futur orientaliste avait pris dans sa jeunesse le surnom de *Mégaclès*, en rêvant une école philosophique et groupant autour de lui plusieurs de ses condisciples et amis, dont chacun s'affublait d'un nom grec. Avec l'un d'eux, *Philoclès* (*Abel Jeandet*, de Verdun), il entretint jusqu'à la fin de ses

Les troubles révolutionnaires au milieu desquels s'écoula sa jeunesse ne permirent pas au futur sinologue de recevoir l'instruction des collèges. Son père, s'aidant des conseils de quelques savants, se chargea lui-même de diriger ses études. Resté à dix-sept ans le seul soutien de sa mère et désireux de se conformer au vœu de son père mourant, Abel Remusat s'appliqua à l'étude de la médecine, avec une assiduité et une aptitude remarquables ; il obtint de brillants succès. Il ne se rendit peut-être pas compte tout d'abord de l'utilité qu'il retirerait pour sa gloire à venir de ces années consacrées à la médecine; il maudit peut-être parfois des travaux qui l'éloignaient de ses études linguistiques. Voici quelle circonstance fit naître en lui le goût qui devait bientôt se transformer en une vocation véritable. L'abbé de Tersan avait réuni à l'Abbaye-aux-Bois une précieuse collection d'antiquités et d'objets curieux, à laquelle était jointe une bibliothèque composée elle-même de livres rares relatifs aux diverses pièces du musée. Dans ce petit trésor d'amateur se trouvait un herbier chinois. Abel Remusat, admis à visiter la collection de l'abbé de Tersan, porta dès l'abord son attention sur ce dernier objet, et désira s'en rendre compte. Sollicité à la fois par ses goûts et par son amour-propre, car on l'avait mis au défi, il s'entoura de tous les ouvrages, en si petit nombre et si insuffisants, qui traitaient de sinologie. La tâche était rude, presque impossible dans les conditions où il l'avait entreprise; mais il persévéra, parce qu'il sentait qu'il avait désormais trouvé sa voie. Sans négliger la médecine, il trouva le temps d'apprendre les langues tartares, copiant tous les alphabets qu'il pouvait se procurer et se faisant en quelque sorte un vocabulaire à son usage particulier. Après cinq années de labeurs, il publia son *Essai sur la langue et la littérature chinoises* (Paris 1811, in-8°) ; il s'y occupait surtout de l'écriture chinoise, de la composition, de l'origine, de la forme, de la variété des caractères; il passait ensuite à l'art de les écrire, et de les lire; enfin, il traitait de l'influence que les accents exercent sur leur valeur phonétique. Vers la fin de 1811, il publia sur l'*Étude des langues étrangères chez les Chinois* (*Magasin encyclopédique*, octobre, 1811) un opuscule destiné à montrer que les peuples de cette contrée ont depuis plusieurs siècles des écoles où sont enseignées les langues étrangères, et où il mentionnait l'existence d'un dictionnaire polyglotte et de traductions chinoises d'ouvrages écrits en indien et en thibétain. Un si brillant début valut au jeune savant les encouragements et l'amitié de Silvestre de Sacy. En 1813 il passait à Paris sa thèse de docteur en médecine, intitulée : *Dissertatio de Glossosemeiotice, sive de signis morborum quæ e lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses*. M. Landresse rapporte, dans sa notice sur Abel Remusat, qu'il entra pour lors dans le service des hôpitaux. Il cite à cette occasion ces quelques lignes de M. Percy : « Ce jeune docteur, l'honneur de notre école, qui a su allier l'étude des langues orientales à celle de la médecine, connaît assez cette science pour l'exercer utilement et avec succès. Il a fréquenté les grands hospices de Paris, et je l'ai plus d'une fois distingué dans nos cliniques, où il prescrivait et remplissait de temps en temps les fonctions de praticien. »

En 1808, la conscription avait épargné Abel Remusat, qui se trouvait avoir une double cause d'exonération en sa qualité de fils de veuve et comme affecté de strabisme. Ces raisons, suffisantes à cette époque, ne parurent plus telles en 1813. On appelait alors sous les drapeaux, en remontant de douze années en arrière, tous les jeunes gens qui avaient échappé à la conscription. Abel Remusat trouva dans la protection de Silvestre de Sacy un moyen de se soustraire à la loi. Mais il fallut que ce dernier intéressât à son jeune protégé l'Académie des inscriptions tout entière, qui obtint non pas l'exonération complète, mais une transaction équivalente. Abel Remusat fut nommé chirurgien aide major dans les hôpitaux provisoires créés pour recevoir les soldats blessés ou malades qui encombraient Paris. Chargé quelque temps après d'un service de fiévreux à l'hôpital Montaigu, il s'acquitta de ses devoirs avec abnégation, et non sans succès. Au milieu de tant de soins et de répugnances, il put faire paraître son *Uranographie mongole* et sa *Dissertation sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*. Il eut l'honneur de voir Guillaume de Humboldt et Silvestre de Sacy accepter ses opinions, relativement à la restitution qu'il faisait aux Indiens de certains points des connaissances astronomiques attribuées aux Mongols. Enfin le jour arriva où le jeune sinologue put trouver une position qui ne le détournât plus de ses études favorites. L'abbé Montesquiou, alors ministre de l'intérieur, créa une chaire de chinois au Collége de France : Abel Remusat y fut nommé professeur, le 9 novembre 1814. Il ouvrit son cours, en janvier 1815, par un discours remarquable, dont l'analyse, faite par Silvestre de Sacy lui-même, parut dans *Le Moniteur* du 1er février. Le 5 août 1815 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions.

Depuis ce jour la vie d'Abel Remusat fut exclusivement consacrée à l'étude des langues de l'extrême Orient. « Ce n'était pas seulement, disait M. Walckenaër en présence des restes du savant dont il déplorait la perte, un de ces érudits, déjà si rares, qui par des travaux

jours une correspondance fort intéressante. Ainsi, dans un de ces moments d'existence difficiles, il écrivait (20 sept. 1812) à M. Abel Jeandet : « Mon cher Philoclès, ... J'enverrais de bon cœur la littérature à tous les diables si j'étais assez adroit pour raboter une planche ou assez vigoureux pour scier du bois. » (Documents communiqués par le docteur Abel Jeandet fils, de Verdun.)

orientales, il s'établit à Rome, et fut pourvu en 1736 de l'évêché de Zante et de Céphalonie. Il gouverna son église avec beaucoup de sagesse, s'appliqua à déraciner les abus que l'ignorance et le relâchement avaient introduits, répara sa cathédrale, à moitié démolie par les tremblements de terre, et fonda un séminaire. On a de lui : *S. Marci monachi Sermones*; Rome, 1745, in-8°, avec une version latine et des notes; — *De Zacinthi antiquitatibus et fortuna*; Venise, 1756, in-8°; — *Discorso intorno alla origine, forma ed uso delle sagrestie*; Bassano, 1832, in-8°. Il avait ramassé beaucoup de matériaux pour écrire une *Histoire de Zante*, mais le temps lui fit défaut pour exécuter ce projet.

Un religieux somasque, REMONDINI (*Giovanni-Stefano*), d'une famille napolitaine, est connu par une bonne histoire du diocèse de Nole : *Della Nolana ecclesiastica istoria* (Naples, 1741-1757, 3 vol. in-fol.); le t. II contient une traduction en vers et en prose de toutes les œuvres de saint Paulin de Nole.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

REMORINO (*Jean-Pierre*) (1), général italien, né à Gênes, vers 1791, fusillé à Turin, le 22 mai 1849. Son père, directeur de la police à Livourne sous l'administration de la grande-duchesse Élisa Bonaparte, de Lucques, fut chargé par elle d'une mission importante auprès de Napoléon Ier. Le duc de Bassano, qu'il eut alors l'occasion de connaître, lui fit obtenir pour son fils une bourse au collége de La Flèche. Le jeune Remorino, après avoir terminé son éducation militaire, entra en 1807 comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie qui fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Russie. Il se distingua dans les grandes batailles de cette époque, devint capitaine en 1813, chef d'escadron en 1814, et pendant les Cent jours colonel et attaché à l'état-major de l'empereur. Licencié après Waterloo, Remorino se rendit en Italie, et prit une part active aux révolutions qui y éclatèrent en 1821. Quand elles eurent été étouffées, il rentra en France, et vécut quelques années dans la retraite. Les infortunes de la Pologne le firent de nouveau sortir de l'inaction. Vainement les Autrichiens voulurent l'empêcher de se rendre à Varsovie; il traversa la Vistule à la nage pour prendre du service dans l'armée polonaise, et dès les premiers mois de 1831 il obtenait un commandement. La bravoure qu'il montra le 2 avril à l'affaire de Siennica le fit nommer sur le champ de bataille major général et peu après général de division. Avant la capitulation de Varsovie, le 8 septembre, Remorino, comprenant la nécessité d'approvisionner du plus grand nombre de munitions possible cette capitale, bloquée par l'armée russe, résolut de s'emparer des magasins que les Russes avaient établis derrière Kuluszyn. Il se porta en effet, à la tête de vingt-deux mille hommes, sur la rive droite de la Vistule, battit complétement les troupes du czar, et conduisit son butin à Varsovie. Lorsque cette ville eut capitulé, il ne voulut point rejoindre le gros de l'armée polonaise, mais il se détacha avec une division de plus de vingt mille hommes, et se trouva obligé de se réfugier dans la Gallicie autrichienne, où son corps déposa les armes. Remorino vint alors se fixer à Paris, qu'il habita jusqu'à ce que le contre-coup de la révolution de Février se fut fait sentir en Italie. Il alla mettre son épée au service du roi Charles-Albert, dont il partagea la bonne et la mauvaise fortune. Chargé du commandement d'une division à la bataille de Novare (23 mars 1849), il fut quelques jours après appelé au quartier général principal pour rendre compte de quelques-uns de ses mouvements qui avaient précédé les désastres de la guerre. Une enquête fut commencée sur sa conduite. Conduit le 3 avril dans la citadelle de Turin, il fut, un mois après, traduit devant un conseil de guerre présidé par le général baron Latour, comme accusé d'avoir sciemment omis de faire prendre à la cinquième division placée sous son commandement une forte position à la Cava, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, fait qui avait permis aux Autrichiens venant de Pavie de pénétrer en Piémont, et qui avait exposé l'armée et paralysé les opérations du général major. Condamné le 3 mai, sur les conclusions du capitaine rapporteur Battaglia, à la peine capitale, Remorino, d'après le code militaire sarde, aurait dû monter sur l'échafaud; mais, par décret du 4 mai, Charles-Albert commua la peine en celle de la mort par les armes, sans dégradation préalable. Remorino, tirant un moyen principal de sa qualité de député, se pourvut en cassation, mais ce fut en vain. L'arrêt reçut son exécution le 22 mai, au Champ-de-Mars, à Turin. Le général garda son sang-froid jusqu'au dernier moment, et mourut en vrai soldat. Debout, il donna lui-même l'ordre de faire feu, mais auparavant il s'écria d'une voix forte : « Je proteste contre ma condamnation, je déclare devant Dieu que je meurs innocent. » Six balles le frappèrent aussitôt, et il tomba pour ne plus se relever.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Moniteur*, 1831 et 1849.

(1) Et non RAMORINO, comme il a été nommé par beaucoup de publicistes.

REMUSAT (*Jean-Pierre-Abel*), célèbre orientaliste, né à Paris, le 5 septembre 1788, mort du choléra, dans la même ville, le 4 juin 1832 (1).

(1) Son père, *Jean-Henri*, était originaire de Grasse, en Provence, et l'un des six chirurgiens ordinaires de la prévôté de l'hôtel du roi; sa mère, *Jeanne-Françoise* AYDRÉ, tenait à la Franche-Comté. Le futur orientaliste avait pris dans sa jeunesse le surnom de *Mégaclès*, en rêvant une école philosophique et groupant autour de lui plusieurs de ses condisciples et amis, dont chacun s'affublait d'un nom grec. Avec l'un d'eux, *Philoclès* (*Abel Jeandet*, de Verdun), il entretint jusqu'à la fin de ses

Les troubles révolutionnaires au milieu desquels s'écoula sa jeunesse ne permirent pas au futur sinologue de recevoir l'instruction des colléges. Son père, s'aidant des conseils de quelques savants, se chargea lui-même de diriger ses études. Resté à dix-sept ans le seul soutien de sa mère et désireux de se conformer au vœu de son père mourant, Abel Remusat s'appliqua à l'étude de la médecine, avec une assiduité et une aptitude remarquables; il obtint de brillants succès. Il ne se rendit peut-être pas compte tout d'abord de l'utilité qu'il retirerait pour sa gloire à venir de ces années consacrées à la médecine; il maudit peut-être parfois des travaux qui l'éloignaient de ses études linguistiques. Voici quelle circonstance fit naître en lui le goût qui devait bientôt se transformer en une vocation véritable. L'abbé de Tersan avait réuni à l'Abbaye-aux-Bois une précieuse collection d'antiquités et d'objets curieux, à laquelle était jointe une bibliothèque composée elle-même de livres rares relatifs aux diverses pièces du musée. Dans ce petit trésor d'amateur se trouvait un herbier chinois. Abel Remusat, admis à visiter la collection de l'abbé de Tersan, porta dès l'abord son attention sur ce dernier objet, et désira s'en rendre compte. Sollicité à la fois par ses goûts et par son amour-propre, car on l'avait mis au défi, il s'entoura de tous les ouvrages, en si petit nombre et si insuffisants, qui traitaient de sinologie. La tâche était rude, presque impossible dans les conditions où il l'avait entreprise; mais il persévéra, parce qu'il sentait qu'il avait désormais trouvé sa voie. Sans négliger la médecine, il trouva le temps d'apprendre les langues tartares, copiant tous les alphabets qu'il pouvait se procurer et se faisant en quelque sorte un vocabulaire à son usage particulier. Après cinq années de labeurs, il publia son *Essai sur la langue et la littérature chinoises* (Paris 1811, in-8°); il s'y occupait surtout de l'écriture chinoise, de la composition, de l'origine, de la forme, de la variété des caractères; il passait ensuite à l'art de les écrire, et de les lire; enfin, il traitait de l'influence que les accents exercent sur leur valeur phonétique. Vers la fin de 1811, il publia sur l'*Étude des langues étrangères chez les Chinois* (*Magasin encyclopédique*, octobre, 1811) un opuscule destiné à montrer que les peuples de cette contrée ont depuis plusieurs siècles des écoles où sont enseignées les langues étrangères, et où il mentionnait l'existence d'un dictionnaire polyglotte et de traductions chinoises d'ouvrages écrits en indien et en thibétain. Un si brillant début valut au jeune savant les encouragements et l'amitié

jours une correspondance fort intéressante. Ainsi, dans un de ces moments d'existence difficiles, il écrivait (20 sept. 1812) à M. Abel Jeandet : « Mon cher Philoclès,.... j'enverrais de bon cœur la littérature à tous les diables si j'étais assez adroit pour raboter une planche ou assez vigoureux pour scier du bois. » (Documents communiqués par le docteur Abel Jeandet fils, de Verdun.)

de Silvestre de Sacy. En 1813 il passait à Paris sa thèse de docteur en médecine, intitulée : *Dissertatio de Glossosemeiotice, sive de signis morborum quæ e lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses*. M. Landresse rapporte, dans sa notice sur Abel Remusat, qu'il entra pour lors dans le service des hôpitaux. Il cite à cette occasion ces quelques lignes de M. Percy : « Ce jeune docteur, l'honneur de notre école, qui a su allier l'étude des langues orientales à celle de la médecine, connaît assez cette science pour l'exercer utilement et avec succès. Il a fréquenté les grands hospices de Paris, et je l'ai plus d'une fois distingué dans nos cliniques, où il prescrivait et remplissait de temps en temps les fonctions de praticien. »

En 1808, la conscription avait épargné Abel Remusat, qui se trouvait avoir une double cause d'exonération en sa qualité de fils de veuve et comme affecté de strabisme. Ces raisons, suffisantes à cette époque, ne parurent plus telles en 1813. On appelait alors sous les drapeaux, en remontant de douze années en arrière, tous les jeunes gens qui avaient échappé à la conscription. Abel Remusat trouva dans la protection de Silvestre de Sacy un moyen de se soustraire à la loi. Mais il fallut que ce dernier intéressât à son jeune protégé l'Académie des inscriptions tout entière, qui obtint non pas l'exonération complète, mais une transaction équivalente. Abel Remusat fut nommé chirurgien aide major dans les hôpitaux provisoires créés pour recevoir les soldats blessés ou malades qui encombraient Paris. Chargé quelque temps après d'un service de fiévreux à l'hôpital Montaigu, il s'acquitta de ses devoirs avec abnégation, et non sans succès. Au milieu de tant de soins et de répugnances, il put faire paraître son *Uranographie mongole* et sa *Dissertation sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*. Il eut l'honneur de voir Guillaume de Humboldt et Silvestre de Sacy accepter ses opinions, relativement à la restitution qu'il faisait aux Indiens de certains points des connaissances astronomiques attribuées aux Mongols. Enfin le jour arriva où le jeune sinologue put trouver une position qui ne le détournât plus de ses études favorites. L'abbé Montesquiou, alors ministre de l'intérieur, créa une chaire de chinois au Collége de France: Abel Remusat y fut nommé professeur, le 9 novembre 1814. Il ouvrit son cours, en janvier 1815, par un discours remarquable, dont l'analyse, faite par Silvestre de Sacy lui-même, parut dans *Le Moniteur* du 1er février. Le 5 août 1815 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions.

Depuis ce jour la vie d'Abel Remusat fut exclusivement consacrée à l'étude des langues de l'extrême Orient. « Ce n'était pas seulement, disait M. Walckenaër en présence des restes du savant dont il déplorait la perte, un de ces érudits, déjà si rares, qui par des travaux

consciencieux élaborent quelques portions restreintes, peu importantes, mais jusque-là négligées de nos sciences; c'était une de ces têtes fortes, sagaces, douées au plus haut degré des éminentes facultés de la mémoire et du jugement, dont la pensée se fortifiait à mesure qu'elle s'étendait, qui embrassait facilement et complétement toutes les connaissances, quelque multipliées qu'elles fussent, qui pourraient être utiles à ses desseins. Ceux qu'il s'était proposés étaient au nombre des plus importants pour les progrès de la civilisation et du commerce, etc... » C'est en effet dans cette heureuse application d'une érudition profonde à l'exploration de l'histoire, des mœurs, des sciences, des arts de la Chine et des peuples tartares qu'il faut chercher le véritable mérite, la gloire réelle d'Abel Remusat. Les ouvrages relatifs à la philologie chinoise forment cependant la partie la plus considérable de ses travaux. Nous avons déjà parlé de ses premiers essais. Nous ne ferons que mentionner un petit travail, publié en 1812 dans le journal du département de l'Isère : *Explication d'une inscription en chinois et en mantchou gravée sur une plaque de jade du cabinet des antiques de Grenoble*. Dès cette époque la langue chinoise était assez familière à Abel Remusat pour qu'il pût porter sur les traductions d'autrui un jugement éclairé; c'est ce qui arriva à l'occasion d'une *Version chinoise de l'Évangile de saint Marc* publiée par les missionnaires anglais du Bengale. Il fit paraître sur ce travail une notice critique, publiée dans *Le Moniteur* du 9 novembre 1812. Puis il donna ses *Considérations sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*, mémoire qui fut inséré dans les *Mines de l'Orient* (t. III, avec une planche gravée), et le *Plan d'un dictionnaire chinois*, avec des notices de plusieurs dictionnaires chinois manuscrits et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour pour faciliter l'étude de la langue chinoise. La *Table des clefs chinoises*, bien plus simple que celle de Fourmont (1), parut peu après. Lorsque parut le dictionnaire de Basile de Glemona, publié par de Guignes fils, il fit la préface du supplément à cet important ouvrage. Cependant cette étude de la langue chinoise, où tout était encore à faire à cette époque, demandait plus que des travaux de lexicographie : le besoin d'une grammaire méthodique claire se faisait surtout sentir. Abel Remusat donna ses *Recherches sur les langues tartares, ou Mémoires sur différents points de la grammaire et de la littérature des Mantchoux, des Mongols, des Ouigours et des Thibétains* (1820) : c'était en quelque sorte une préparation aux *Éléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-Wen ou style antique et du Kouan-hoa ou langue vulgaire* (1822). Ce vaste et important travail est le véritable monument de la gloire acquise par Abel Remusat. Tels sont à peu près tous ses travaux philologiques, si l'on y ajoute ses *Recherches sur l'origine et la formation de l'écriture chinoise*, dont il donna le premier mémoire, sous le titre : *Sur les signes figuratifs qui ont formé la base des caractères les plus anciens* (Mém. de l'Acad. des Insc. et belles-lettres, 1827). Si nous suivons Abel Remusat dans ses travaux sur les sciences des Chinois, nous serons obligés de faire à ce peuple bien des restitutions. Linné lui-même se trouvera avoir été précédé par les lettrés du Céleste Empire dans sa nomenclature pour la classification des êtres de la nature. Au lieu que le naturaliste au nom indiquant le genre de l'être qu'il veut préciser ajoute un qualificatif marquant l'espèce particulière, les Chinois, dans leur écriture figurative, annexent à l'objet principal diverses parties étrangères qui le déterminent, le circonscrivent et fixent le sens qu'on doit lui donner. Abel Remusat abonde en observations semblables, qui montrent le grand nombre de connaissances des Chinois et combien ils sont ingénieux dans tout ce qui se rattache à des subtilités de système. Cependant, à part son *Étude historique sur la médecine des Chinois*, il a négligé de traiter ce sujet. Sans doute il fut rebuté par les prescriptions absurdes, les recettes empiriques qui composent en Chine le corps de la science médicale. Il avait eu néanmoins l'idée de faire un *Tableau complet des connaissances des Chinois en histoire naturelle*. Cet ouvrage immense ne put être achevé; la partie relative aux végétaux est seule assez avancée. On ne peut regarder comme une recherche d'histoire naturelle le travail d'Abel Remusat sur la pierre *Iu*, travail dans lequel il traite d'une foule de questions d'histoire et de rites religieux sous le prétexte de déterminer la nature et de donner le nom scientifique de cette pierre. C'est de l'érudition pure.

L'étude des documents chinois, imprimés ou manuscrits, permit au savant sinologue d'indiquer à Cordier, d'après l'*Encyclopédie japonaise*, l'endroit où le sel ammoniaque est recueilli par les Calmouks, et de lui révéler l'existence de deux volcans en ignition, situés dans l'Asie centrale, à quatre cents lieues de la mer, renseignement dont Humboldt, parcourant la Tartarie chinoise, s'est plu à reconnaître l'exactitude. L'*Encyclopédie japonaise* est l'ouvrage le plus important à faire connaître l'état des sciences et des arts et métiers en Chine : sa civilisation entière s'y trouve. Abel Remusat donna bientôt une traduction des *titres des chapitres*, avec celle d'un article tout entier relatif au *tapir*, que l'imagination des Chinois a transformé en une sorte d'animal fabuleux. Abel Remusat s'est peu occupé de la Chine au point de vue géographique. Nous avons

(1) Dans les *Meditationes sinicæ*.

de lui cependant une *Notice sur la Chine et ses habitants*, où il traite du commerce de ce pays, de son étendue, des voies de communication qui le parcourent, de son administration, des mœurs, etc. Sa traduction d'une *Description du royaume de Camboge, dans la presqu'île orientale de l'Inde, écrite par un officier chinois vers la fin du treizième siècle*, a une véritable importance géographique, surtout si l'on remarque cette coïncidence que Marco Polo revint en Europe vers 1295. Mais ce qui peut être considéré comme un tour de force d'érudition et de sagacité, c'est d'avoir déterminé du fond de son cabinet l'existence, douteuse pour les navigateurs, d'un groupe d'îles dans la mer du Japon.

En histoire, A. Remusat s'est surtout occupé des nations tartares, et il a su tirer profit des relations de la Chine avec elles pour résoudre bien des problèmes historiques. C'est ainsi qu'au lieu de faire descendre du Nord les barbares qui se ruèrent sur l'Empire romain, il montra leur origine orientale et leurs différentes stations dans les contrées de l'Asie. Les auteurs chinois lui firent voir échelonnés sur divers points de l'Asie centrale et septentrionale des Gètes, des Alains, des Huns; ces derniers, désignés par le nom de *Hieungnou*, seraient d'après lui la tige de la race turque. Ces recherches sur les peuples situés sur les frontières du Céleste Empire lui permirent de fixer aux diverses époques les limites de la Chine, surtout du côté de l'Europe. C'est ce qui fait l'objet de son mémoire *Sur l'extension de l'empire chinois en occident depuis le premier siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours*. Sa traduction des lettres du fils de Gengis-Khan à Philippe le Bel est un fort curieux document, publié en 1817, sous ce titre : *Relations politiques des rois de France avec les empereurs mongols.* Les religions de la Chine ont également fait l'objet de plusieurs mémoires de notre auteur. Il s'est peu occupé de Confucius et de sa doctrine. Il a traduit cependant l'un des quatre livres moraux, sous ce titre : *L'invariable milieu*. Le premier il a fait connaître en partie la vie et les opinions du philosophe Lao-Tseu, chef de la secte des tao-tsé, l'une des trois religions de l'empire. Il résulte de ses travaux sur ce philosophe que son système a beaucoup de rapports avec les idées platoniques ou pythagoriciennes dans le sens de l'école d'Alexandrie. Abel Remusat prétend que Lao-Tseu voyagea en Occident, où il puisa ses idées philosophiques; il nous paraît plus logique de penser que ce furent ces idées elles-mêmes qui se propagèrent jusqu'en Chine, et qu'elles trouvèrent en lui un partisan. — Le véritable objet des recherches d'Abel Rémusat sur les religions de la Chine, c'est le bouddhisme. Trois mémoires de lui parurent sur ce sujet, dans le *Journal des savants* de 1831. Bientôt il publia sa traduction du *Livre des récompenses et des peines*, sorte de code moral populaire. Ses travaux sur l'histoire du bouddhisme sont nombreux. La découverte qu'il fit dans l'*Encyclopédie japonaise* d'une liste des trente-trois premiers patriarches bouddhistes, avec la date de la naissance et de la mort du plus grand nombre d'entre eux rapportée à la chronologie chinoise, lui permit de fixer, du moins approximativement, l'époque de la mort de Bouddha, qui aurait eu lieu neuf cent cinquante ans avant Jésus-Christ. L'un des foyers du bouddhisme fut Kothan, qui devint aussi un grand centre de civilisation. Abel Remusat a traduit l'histoire de cette ville. C'est à cette époque que fut composé le dictionnaire pentaglotte, appelé par l'auteur la *Somme du bouddhisme*. La traduction de ce recueil, entreprise par Abel Remusat et E. Burnouf, n'eut qu'un commencement d'exécution. Le premier de ces savants avait également le projet de traduire les voyages des religieux de la Chine allant en pèlerinage visiter les lieux consacrés par les légendes bouddhiques. La mort le surprit la plume à la main pour ainsi dire. Nous ne pouvons mieux clore cette notice qu'en rapportant l'appréciation de M. Walkenaër sur Abel Remusat : « Initié dans plusieurs des langues les plus difficiles de l'Asie, dans presque toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe, il n'attachait que peu d'importance à ce genre de connaissance, et ne l'estimait que par le parti qu'on pouvait en tirer. C'était pour lui un moyen et non un but. L'étude comparée des différents dialectes du globe était à ses yeux celle des facultés intellectuelles de l'homme. La théorie des grammaires le conduisait à la théorie des arts et des sciences chez tous les peuples. Le monde savant sait de combien de manières il a justifié ces principes, que de nombreuses applications il en a faites. Dans une foule d'écrits ou de traités, de dissertations, d'analyses critiques, de traductions, publiés en corps d'ouvrage ou insérés dans la collection de nos mémoires ou dans les collections étrangères, imprimés en France, en Angleterre, en Allemagne, il a, relativement aux nations qu'il s'était proposé de faire connaître, tout embrassé. Croyances religieuses, systèmes philosophiques, histoire naturelle, géographie, révolutions et origines des peuples, affinité des langues, biographie, littérature, mœurs, habitudes, coutumes, il a traité de tout avec une égale supériorité, toujours avec clarté, souvent avec profondeur, quelquefois avec finesse, et même avec une gaieté malicieuse. Car, vous le saurez, messieurs, cet homme érudit, qui s'était plongé dans ce que la littérature asiatique offre de plus ardu, était aussi un homme de goût, un homme d'esprit, familiarisé avec les chefs-d'œuvre des littératures européennes, et nullement étranger à leurs grâces légères. Il écrivait avec pureté, avec élégance. C'était aussi un homme doux, éminemment sociable, du commerce le plus sûr, qui joignait à l'art de converser agréablement la plus infatigable obligeance et la politesse la plus

aimable. » Nous n'ajouterons rien à ce portrait, si ce n'est quelques détails biographiques relatifs aux diverses fonctions, aux titres honorifiques d'Abel Remusat. Nommé l'un des rédacteurs du *Journal des Savants* à la mort de Visconti, en mars 1818, il enrichit ce recueil de plusieurs mémoires. En 1822 il fonda la Société asiatique de Paris, et jusqu'à sa mort il continua d'en être le secrétaire. La Société asiatique de Londres, celle de Calcutta le reçurent dans leur sein dans le courant de 1823. Il était depuis 1824 administrateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque royale, place devenue vacante par la mort de Langlès. Il était membre du conseil de perfectionnement de l'Institution des sourds-muets, de la commission chargée de surveiller l'impression des manuscrits chinois, de la commission littéraire établie en 1828 pour examiner les demandes des gens de lettres. Il était en outre correspondant de l'Institut des Pays-Bas, de la Société asiatique de Batavia, des Académies de Berlin, Turin, Saint-Pétersbourg, Grenoble et Besançon. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1823. Il avait épousé, en 1830, la fille du général Lecamus, dont il n'eut pas d'enfants.

Outre les ouvrages cités d'Abel Remusat, on a de lui : *Programme du cours de langue et de littérature chinoises et de tartare mantchou*; Paris, 1815, in-8°; — *Mémoire sur les livres chinois de la Bibliothèque du roi, et sur le plan du nouveau catalogue* (*Annales encyclopédiques*, 1817); — *Lettre sur l'état et les progrès de la littérature chinoise en Europe*; Paris, 1822, in-8°; — *Aperçu d'un mémoire intitulé : Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*; Paris, 1824, in-4°; — *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Langlès*; Paris, 1824, in-8°; — *Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale*; Paris, 1825, in-4°; — *Mélanges asiatiques, ou choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*; Paris, 1825, 2 vol. in-8°; — *Nouveaux mélanges*; Paris, 1828, 2 vol.; — *Fan, Sifan, Man, Meng, Han-tsi yao, ou recueil nécessaire des mots sanscrits, tongutains, mantchoux, mongols et chinois*, publié dans les *Mines de l'Orient*; — *Recherches sur la position de la ville de Kara-Koroum*, lues à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avec des *Notes sur l'étendue des ouvrages religieux de la secte de Bouddha* et des *Remarques sur l'extension de l'empire chinois*; — *Iu-kiao-li, ou Les deux cousines*, roman; Paris, 1826, 4 vol. in-12; — *Observations sur l'histoire des Mongols orientaux*; Paris, 1832, in-8°. Ses *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales* (Paris, 1843, in-8°) ont été publiés par M. Lajard. Henri THIERS.

On a sur Abel Remusat une *Notice* de Landresse, publiée dans le *Journal asiatique*. — *Éloge d'Abel Remusat*, par Silvestre de Sacy. — Ampère, dans la *Revue des deux mondes*, 1er nov. 1832, 1er et 15 nov. 1833. — Catalogue des livres impr. et manusc. de la bibl. de feu J.-G.-Abel Jeandet, 1833.

REMUSAT (*Pierre-François* DE), administrateur français, né le 4 octobre 1755, à Marseille, où il est mort, le 7 février 1803. Administrateur des hospices de cette ville, il fut obligé en 1792 de se réfugier à Smyrne, et ne revint en France que trois ans après. Nommé en 1797 député au Conseil des anciens, il y siégea jusqu'au 18 fructidor (4 septembre 1797). Bien qu'il n'eût pas été compris parmi les proscrits de cette journée, il n'en fut pas moins arrêté, le 10 octobre suivant, et emprisonné au Temple. Il y passa vingt-deux mois, et y contracta une maladie du foie, qui insensiblement le conduisit au tombeau. On a publié de lui *Poésies diverses*, suivies du *Comte de Sanfrein, ou l'Homme pervers*, comédie en trois actes et en vers, et d'un *Mémoire sur sa détention à la prison du Temple* (Paris, 1817, in-8°).

Biogr. univ. et port. des contemp.

REMUSAT (*Auguste-Laurent*, comte DE), frère du précédent, né le 28 avril 1762, en Provence, mort le 15 mai 1823, à Paris. A l'époque de la révolution il était avocat général à la cour des comptes d'Aix. Bien qu'il eût été un des serviteurs de l'ancien régime, il ne fut point inquiété dans sa retraite, et atteignit heureusement l'époque du consulat. Grâce au crédit de sa belle-mère, Mme de Vergennes, il fut nommé en 1802 préfet du palais; puis on le vit successivement premier chambellan de Napoléon (10 juillet 1804), surintendant des théâtres impériaux (1er novembre 1807), chevalier de la Légion d'honneur, président du collége électoral de la Haute-Saône. Déchu de ses emplois en 1814, il se tint prudemment à l'écart pendant les Cent jours, et alla occuper au mois de juillet 1815 la préfecture de la Haute-Garonne; la même année il traitait dans une circulaire Napoléon « d'usurpateur, qui avait bouleversé la France et ravagé l'Europe ». Appelé en 1817 à administrer le département du Nord, il fut destitué en 1821, sous le ministère Villèle.

REMUSAT (*Claire-Élisabeth-Jeanne*) GRAVIER DE VERGENNES, comtesse DE), femme du précédent, née le 5 janvier 1780, à Paris, où elle est morte, le 16 décembre 1821. Elle était petite-nièce du ministre de Louis XVI. Son père, maître des requêtes, puis intendant à Auch, fit partie en 1789 de l'administration de la commune de Paris, et périt en 1794, sur l'échafaud. Sa mère, Mlle de Bastard, était une femme de mérite, d'un esprit piquant et sensé, et qui éleva ses filles sévèrement, en vue de la société nouvelle qui les attendait. Les belles années de la jeune *Clary* s'écoulèrent à Sannois, dans la compagnie de Mme d'Houdetot, dont la maison avoisinait la sienne, et des débris de la bonne société. A seize ans elle épousa M. de Remusat (1796), qui devint pour elle un guide instruit et un ami sûr, et « continua, dit M. Sainte-Beuve, sa vie de retraite, de bonheur caché et de culture intérieure ». Mme de Remusat avait des traits réguliers, la physionomie sérieuse, de très-beaux yeux noirs; « le reste, sans frapper d'abord, gagnait plutôt à être remarqué,

à mesure
de Ver-
ons avec
a sous la
le
Remusat
). et
les
pour les
s,
a pas de
au pa La
lettres ées, et pourraient se recueillir. Elle a laissé aussi des romans en manuscrit. Un seul ouvrage d'elle, *Essai sur l'Éducation des femmes* (Paris, 1824, 1825, in-8°, et 1842, in-12), a été publié par son fils. Comme Mme Necker de Saussure, elle s'y montre « préoccupée vivement de l'avenir de son sexe dans cette prochaine société qui est en train de s'asseoir sur des bases encore vacillantes ». Tout le but du livre est « dans l'accord de la morale, du sérieux et de la grâce ». On connaît encore de Mme de Remusat une nouvelle insérée dans le t. III du *Lycée français* et signée des initiales C.-E.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Sainte-Beuve, *Portraits de femmes.*

* **REMUSAT** (*Charles*, comte DE), philosophe et homme d'État français, fils des précédents, né à Paris, le 14 mars 1797. Élevé d'abord sous le toit paternel, il fut initié par sa mère à la réflexion, et entendit de bonne heure parler de littérature « à une époque où, comme il le dit, on avait de l'esprit, mais où on ne pensait pas ». Il termina brillamment ses études au lycée Napoléon, sous la direction de M. J.-V. Leclerc. Le petit poëme de *Lysis*, dédié à Mme de Remusat, et dont le doyen de la Sorbonne se donna comme l'éditeur, est un souvenir de cette éducation. Tout en étudiant les classiques, le jeune Remusat composa des vers, et surtout des chansons, restées inédites. Une autre passion, plus sérieuse, s'empara de lui à cette époque, celle de la philosophie. Il embrassa le système de Condillac, alors régnant. Il lui est resté des principes du dix-huitième siècle l'amour de la libre pensée et la confiance dans la raison. Il entra dans le monde à dix-sept ans, l'année même de la restauration. Elle lui fit comprendre la révolution, et le rendit libéral; il lui sut gré de lui avoir « donné les idées qu'il devait employer contre elle ». Vivant dans le monde aimable, poli, superficiel des conservateurs, il en prit le ton, l'aisance. MM. Molé et Pasquier, amis de sa mère, lui enseignèrent la prudence politique, et le prémunirent contre le danger des abstractions; il reçut de M. de Barante les traditions de Mme de Staël et la première impulsion littéraire. En faisant son droit (1817-1819), il écrivait beaucoup, mais pour lui seul. Il composa un roman, *Sidney*, qu'il a traité plus tard de vraie déclamation. La lecture du livre de Mme de Staël sur la révolution lui causa un véritable enthousiasme. Les idées qu'il lui suggéra furent publiées dans les *Archives philosophiques* (tome V, 1818). Cet article, que Royer-Collard *relut*, donna entrée au jeune écrivain dans le groupe doctrinaire.

M. de Remusat se lia surtout avec M. Guizot, dont il avoue « qu'aucun esprit n'a plus agi sur le sien ». Dans le même temps, il devint un des premiers disciples de l'éclectisme. Il débuta du côté de la politique en 1818, sous l'influence de M. Guizot, directeur général de l'intérieur. Pendant deux ans (1818-1819), il soutint de sa plume le ministère Decazes. Parmi ses écrits d'alors il faut indiquer les brochures *Sur la responsabilité des ministres*, *Sur la liberté de la presse*, *Sur la Procédure par jurés en matière criminelle* (1820), la première à laquelle il ait mis son nom, et *Sur les Amendements à la loi des élections* (1820). Il publia dans *Le Lycée* trois articles, sur *Jacopo Ortis*, la révolution du théâtre, et les œuvres de Mme de Staël. Il traduisit avec M. de Guizard le *Théâtre de Gœthe*, dans la *Collection des théâtres étrangers*, et pour le *Cicéron* de M. Leclerc le *De Legibus*, qu'il fit précéder d'une remarquable préface. La mort de sa mère, la destitution de son père (1821) le rendirent à la liberté, et le jetèrent dans l'opposition militante. Sans quitter les doctrinaires, il inclinait vers la gauche. Les *Tablettes* ayant été fondées en 1823, il y écrivit, avec Thiers et Jouffroy, au rang des *volontaires*. Aux élections de 1824, il prit part aux efforts du comité directeur libéral, mais son parti fut vaincu. Dans la trêve de 1824 à 1828, il se remit à la philosophie, entreprit une réfutation de l'*Essai sur l'indifférence* de La Mennais, termina un *Essai sur la nature du pouvoir*, et essaya de traduire Kant. *Le Globe* ayant été fondé en 1824, il lui fournit une large collaboration littéraire, et quand ce journal se fit politique et quotidien, cette collaboration devint plus active encore. Il signa la protestation des journalistes contre les ordonnances du ministère Polignac. Le numéro du *Globe* du mardi 27 juillet 1830, qui publiait la protestation commençant par ces mots : *Le crime est consommé*, est tout entier de lui. Un article du vendredi 30, où il offrait, sous le nom du duc d'Orléans, la solution qui devait être acceptée comme le plus sûr rempart contre l'anarchie républicaine, fut son dernier acte de journaliste.

Après 1830, M. de Remusat entra à la chambre comme député de la Haute-Garonne, et se rangea parmi les conservateurs; il y représenta jusqu'en 1848 l'arrondissement de Muret. Il ap-

puis le ministère de Casimir Périer, combattit les associations (1834), et vota les lois de septembre. Pendant le ministère de Casimir Périer, il participait, sans caractère officiel, aux travaux de son cabinet. Lors de la formation du ministère Molé, il fut nommé sous-secrétaire d'État à l'intérieur (septembre 1836), et quitta ce poste en avril 1837, quand le cabinet fut modifié. M. Thiers, devenu président du conseil, lui confia le portefeuille de l'intérieur (1er mars 1840); il le remit le 29 octobre suivant. Rejeté dans l'opposition modérée pendant le ministère Guizot, il fit en faveur de l'incompatibilité parlementaire des discours dont on vante l'esprit caustique et la clarté d'exposition. Il consacra ce long repos à la publication d'ouvrages composés auparavant. Tels sont ses *Essais de philosophie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8°), qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences morales, en remplacement de Jouffroy. Il y établit par une rigoureuse méthode l'existence de la philosophie; critique les systèmes de Descartes, Reid et Kant et de leurs continuateurs, et réfute le sensualisme du dix-huitième siècle. Dans l'introduction il s'éleva contre le sensualisme pratique de nos jours. Cette introduction, les *Essais* 1, 8 et 9 sont des morceaux achevés. *Abélard* (1845, 2 vol. in-8°) contient une admirable vie de ce philosophe et un exposé définitif de ses doctrines. L'auteur, qui eut toujours un goût vif pour les drames, en avait écrit plusieurs dès 1824, applaudis dans les salons, mais restés inédits, tels que *Les Croisés, ou le Fief, L'Habitation de Saint-Domingue, ou l'Insurrection*, une *Saint-Barthélemy* (1826); il avait fait aussi un drame d'Abélard : l'introduction qu'il voulut y joindre devint un ouvrage distinct et considérable, et il lui sacrifia l'œuvre d'imagination. Le rapport lu à l'Académie des sciences morales *Sur la philosophie allemande* (1845, in-8°) marque le moment où l'auteur a pris rang définitivement parmi les maîtres de la science. Son ouvrage *Passé et présent, mélanges* (2 vol. in-12), parut en 1847. L'Académie française venait de lui ouvrir ses portes; il y remplaçait Royer-Collard. Dans son discours de réception (7 janvier 1847), remarquable par l'élévation et la grâce, il caractérise très-bien les qualités de son prédécesseur, excepté peut-être son éloquence parlementaire, juge avec impartialité les époques successives de l'histoire contemporaine, même la restauration, et finit en recommandant l'alliance si nécessaire de la philosophie et de la politique.

Au moment de la révolution de 1848, M. de Remusat fut nommé ministre par le roi dans la nuit du 23 au 24 février; cette nomination resta sans effet, et ne fut pas même au *Moniteur*. Envoyé à l'Assemblée constituante par la Haute-Garonne, il y fit partie du comité de constitution et fut élu vice-président du comité de la guerre. Réélu à l'Assemblée législative, il prit place dans les rangs de la droite modérée, et contribua par son influence ou ses discours à toutes les mesures qui rétablirent l'ordre, tout en respectant la constitution. Au 2 décembre, il fut exilé de France, mais il obtint bientôt l'autorisation d'y rentrer. Depuis lors M. de Remusat est resté en dehors de la politique. Il a fait en 1857 un voyage en Italie, dont il a retracé les souvenirs dans la *Revue des deux mondes* (15 octobre 1857, 15 juillet et 15 septembre 1861). Sa vie de *Saint Anselme de Cantorbéry* a paru en 1852. En 1858 il a publié : *Bacon, sa vie, son temps* (in-12), et des travaux variés, dont la *Revue des deux mondes* est l'habituel dépositaire depuis plus de vingt ans.

M. de Remusat, veuf d'une nièce de Casimir Périer, épousa en secondes noces Mlle de Lasteyrie; il en a eu deux fils; le second, *Paul*, a rédigé le bulletin scientifique de la *Revue des deux mondes* depuis 1854. Il est mort d'une chute de cheval, à Paris, en 1861. Ses *Essais* ont été réunis en un volume (1857). G. R.

Sainte-Beuve, *Derniers portraits*, 1854.

* **REMY** (*Jules*), voyageur et naturaliste français, né le 2 septembre 1826, aux environs de Châlons-sur-Marne. Après avoir occupé, de 1848 à 1850, la chaire de professeur suppléant d'histoire naturelle au collége Rollin, il partit en 1851 pour un long voyage d'outre-mer, et visita successivement les Canaries, le Brésil, le Chili, la Bolivie, le Pérou, les îles Marquises, l'Archipel Pomotu et Taïti. Il consacra trois années à l'exploration des îles Sandwich, dont il s'est fait plus tard l'historien, et recueillit de nombreux matériaux destinés à éclairer ses études non-seulement sur la botanique, mais encore sur l'histoire, l'ethnographie et la linguistique. Un cruel incident faillit alors l'arrêter dans ses investigations scientifiques. Durant une de ses excursions, un indigène fanatique lui administra à diverses reprises du poison. La vigueur de sa constitution lui permit heureusement de résister à ces odieuses tentatives, et il acquit même alors une réelle influence politique sur les destinées du pays. Le roi Kamehameha III l'avait pris en amitié; mais il fit de vaines tentatives pour l'attacher à son gouvernement. De l'Océanie M. Remy se dirigea sur la Californie, et la parcourut en compagnie d'un Anglais, M. Brenchley, dont il avait fait la connaissance à Hawaii. Après avoir couru des périls dont leur énergie seule devait les faire triompher, ils parvinrent à la région du lac Salé, où les Mormons s'étaient établis. Après un séjour de trois mois à Great-Salt-Lake-City, M. Remy retourna à San-Francisco. Il passa ensuite au Mexique et à la Nouvelle-Grenade, et de là gagna le plateau des Andes de l'Équateur jusqu'aux environs de Quito. Il fit l'ascension du Pichincha et du Chimborazo; il visita de nouveau le Pérou, la Bolivie et le Chili, et s'embarqua à Panama pour les États-Unis, qu'il parcourut dans tous les sens. De retour en France, M. Remy a complété ses nombreuses observations par

... au pays; Paris, ..., in-8°; — *Ana-... ...viana, seu genera et species plan-... ...livia crescentium*; Paris, 1846-..., 2 liv. in-8°, avec une pl.; — *Monografia de las compuestas de Chile*; 1849, in-8° et atl. in-4°; — *Excursion botanique à travers les Ardennes françaises*; Paris, 1849, in-8°; — *Ascension du Pichincha*; Châlons-sur-Marne, 1858, in-8°; — *Récits d'un vieux sauvage pour servir à l'histoire ancienne de Hawaii*; Châlons-sur-Marne, 1859, in-8°. On a fait paraître séparément à Londres : *On the religious movement in the United-States*; 1861, in-8°.

F. Denis.

Documents particuliers.

* RENAN (*Ernest*), philologue et critique français, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823. Il fit ses premières études à Tréguier, dans un collége tenu par des prêtres. Destiné à l'état ecclésiastique, comme beaucoup d'enfants de la pieuse et grave Bretagne, il entra à l'âge de seize ans dans le petit séminaire que dirigeait à Paris l'abbé Dupanloup. Au bout de trois ans il alla compléter son instruction religieuse chez les Sulpiciens, d'abord à Issy pendant deux ans pour y faire sa philosophie, puis à Saint-Sulpice. Il avait déjà suivi, avec un rare succès, presque tout le cours de l'enseignement des séminaires, y compris l'étude approfondie de l'hébreu, lorsqu'il s'aperçut que les croyances chrétiennes s'étaient peu à peu modifiées en lui au point de devenir des objets de doute et d'investigation critique; dès lors il résolut de quitter Saint-Sulpice. A la fin des vacances de 1845, il annonça sa détermination à ses maîtres, qui essayèrent de le retenir et l'envoyèrent passer quelques jours au collége Stanislas auprès de l'abbé Gratry. Mais M. Renan était décidé à se dégager tout à fait. Il entra comme répétiteur dans une pension du quartier Saint-Jacques, et se prépara au professorat universitaire; il se fit recevoir agrégé de philosophie en 1847; mais l'enseignement officiel convenant mal à son indépendance d'esprit, il préféra la carrière de l'érudition libre. Son mémoire *Sur les langues sémitiques*, qui obtint le prix Volney en 1847, un autre mémoire couronné l'année suivante *Sur l'étude du grec dans l'Occident au moyen âge* attestèrent la variété et la précision de ses connaissances. Il poussait ses études dans des directions diverses, théologie, philosophie, philologie, histoire, mais de manière à les faire toutes converger vers la haute critique religieuse, lorsque les événements de février 1848 produisirent dans les esprits une agitation qui parut d'abord tourner au profit de l'émancipation de la pensée. Excité par ce mouvement confus qui promettait de ne pas rester stérile, M. Renan publia dans un recueil périodique, *La Liberté de penser*, quelques articles d'une critique agressive au sujet du christianisme. Ces premiers écrits, qui s'inspirent de la philosophie allemande la plus hardie, ont toute la crudité de la jeunesse; les croyances les plus respectables, les plus intimement liées à l'existence morale des sociétés modernes, y sont abordées sans ménagement et durement froissées. Cette période de polémique excessive dura peu. Le cours du temps, l'apaisement des esprits, les progrès de ses propres études ramenèrent M. Renan à une appréciation plus équitable du christianisme; il ne modifia pas son opinion sur l'origine, suivant lui naturelle et humaine, de cette immense révolution religieuse, mais il en reconnut pleinement la grandeur, l'efficacité et l'excellence. D'ailleurs tout en assignant à ses recherches, comme leur but le plus élevé, l'histoire des origines du christianisme, il se montra moins pressé d'y arriver directement, et prolongea les investigations qui devaient l'y mener. L'étude de la famille de langues à laquelle appartiennent l'hébreu, l'arabe, le syriaque, ne cessait pas de l'occuper, et comme son esprit a de la peine à se contenir dans les détails techniques, quoiqu'il soit très-capable de se les approprier, et plus capable encore de les rendre intelligibles et attrayants, la philologie comparée le conduisit jusqu'à la question de l'origine du langage. Le mémoire qu'il publia sur ce sujet dans *La Liberté de penser* fut très-remarqué, surtout en Allemagne; non que le jeune philologue eût résolu un problème, sans doute insoluble, mais il en exposait les données avec beaucoup de sagacité, et démontrait l'inanité ou l'imperfection des hypothèses à l'aide desquelles on avait essayé de le résoudre. Son *Histoire générale des langues sémitiques*, dont le mémoire couronné en 1847 ne fut guère que l'occasion et le point de départ, parut en 1855. Ce que Bopp avait admirablement exécuté pour la grande famille des langues indo-européennes, M. Renan l'entreprit pour les langues sémitiques, et comme le sujet était moins vaste, il l'embrassa plus complétement. Bopp s'était borné à présenter un tableau du système grammatical des principales langues indo-européennes; M. Renan pensa que le tableau du système grammatical des langues sémitiques

devait être précédé d'une histoire de ces langues, c'est-à-dire qu'avant d'étudier un idiome en lui-même et à son point de maturité, il convenait de chercher comment il s'est formé et développé. L'idée était féconde, et M. Renan en sut tirer un excellent parti. Il faut lire l'*Histoire des langues sémitiques* pour connaître tout ce que l'érudition maniée par une main ferme et délicate peut acquérir de lucidité et d'élégance. Quelques critiques, s'armant contre l'auteur de ses qualités mêmes, lui ont reproché de cacher sous de brillantes généralités les lacunes et les défaillances de son savoir philologique; d'autres l'ont accusé d'emprunter toute sa science aux Allemands. L'*Histoire des langues sémitiques*, si riche en informations précises et en vues originales, répond suffisamment à ces accusations. Les adversaires de M. Renan contestent son savoir parce qu'ils ne peuvent pas contester son talent d'écrivain. En effet les articles qu'à partir de 1851 et 1852 il donna à la *Revue des deux mondes* et au *Journal des débats*, et qu'il a recueillis sous les titres de : *Études d'histoire religieuse*, *Essais de morale et de critique*, sont aussi remarquables par la beauté du style que par la finesse des idées. Dans tous les sujets, bien divers, qu'il a abordés depuis les religions helléniques jusqu'à l'exposition de 1855, il a porté de la distinction, de l'élévation et du charme; mais il s'est surpassé lui-même dans son article *Sur les races celtiques* : là ce n'est plus seulement le critique érudit qui recherche sous les débris des âges les vestiges d'un peuple presque détruit, c'est le fils pieux qui retrouve en lui l'esprit des ancêtres et qui l'exprime dans un admirable langage.

Au retour d'une mission érudite en Italie (1850), d'où il rapporta des matériaux pour son essai historique *Sur Averroès et l'Averroïsme*, M. Renan fut nommé employé à la Bibliothèque impériale (département des manuscrits). Il occupait encore cette place, à peine digne de son mérite, mais commode pour ses études, lorsque l'Académie des inscriptions l'appela dans son sein en 1856, et bientôt après le nomma membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*. En 1860, sur l'initiative du chef de l'État, il reçut la mission d'aller en Syrie recueillir les débris de l'ancienne civilisation phénicienne. Le public savant sera à même d'apprécier l'importance de ce voyage d'exploration quand l'auteur en aura fait paraître les résultats. A son retour M. Renan fut nommé professeur d'hébreu au Collége de France. Son *Histoire des langues sémitiques*, son *Tableau* du système grammatical de ces langues, préparé patiemment depuis des années, mais non encore publié, et pour lequel l'auteur désirait l'épreuve du haut enseignement, ses traductions du *Livre de Job* et du *Cantique des cantiques*, le désignaient pour cette chaire; cependant quelques personnes, qui ne pardonnaient pas à M. Renan l'indépendance de ses opinions et la liberté de sa critique, se plaignirent vivement qu'elle lui eût été confiée. Leur mécontentement, qui menaçait de se traduire par une opposition ouverte, provoqua de la part de la jeunesse des écoles une manifestation contraire. La leçon d'ouverture du cours d'hébreu (février 1862) excita des applaudissements si bruyants que l'autorité s'en effaroucha. Son cours a été indéfiniment suspendu, et M. Renan a donné des explications à ce sujet dans une récente brochure (*Lettre à mes collègues*), où il maintient que le professeur d'hébreu a le droit d'aborder les plus hauts problèmes de l'histoire religieuse et de les résoudre d'après les seules données de la science. — Jusqu'ici M. Renan, dans les applications si variées de son talent, a été surtout un critique, tenant peu compte des sciences de raisonnement, s'attachant à l'examen rigoureux des faits, et n'acceptant comme réels que ceux que constate l'observation ou qu'attestent des témoignages dignes de foi. Dès 1852 il signalait dans la préface de son *Averroès* comme le trait caractéristique du dix-neuvième siècle la substitution de la méthode historique à la méthode dogmatique dans toutes les études relatives à l'esprit humain. Cette substitution est légitime; mais elle serait dangereuse si elle allait jusqu'à proscrire la théologie et la métaphysique. De ces deux sciences relève un ordre de faits, d'idées, de croyances qui dépasse la portée des témoignages historiques, et qui s'impose cependant à l'homme par l'influence qu'il exerce sur son développement intellectuel et moral. Tout cet ordre, qu'on appelle surnaturel, supra-sensible, idéal, n'est point absent des livres de M. Renan, quoique la rigueur de sa méthode semblât l'exclure; peut-être tiendra-t-il plus de place encore dans ses futurs ouvrages; mais dès à présent M. Renan a écrit trop de pages empreintes du sentiment religieux pour qu'on puisse le compter au nombre des critiques négatifs.

Voici la liste de ses ouvrages : *Averroès et l'Averroïsme, essai historique*; Paris, 1852, 1860, in-8°; — *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*; 1re partie; Paris, 1854, 1858, in-8°; — *Études d'histoire religieuse*; Paris, 1856, in-8°; — *De l'origine du langage*; Paris, 1857, in-8°; — *Le Livre de Job, traduit de l'hébreu, précédé d'une étude sur l'âge et le caractère du poëme*; Paris, 1859, in-8°; — *Essais de morale et de critique*; Paris, 1859, in-8°; — *Le Cantique des cantiques, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poëme*; Paris, 1860, in-8°. Léo JOUBERT.

Scherer, *Mélanges*. — Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel*, 2 et 10 juin 1862.

RENARD (*Simon*), diplomate français, né à Vesoul, mort le 8 août 1575, à Madrid. Après avoir pris ses degrés en droit à l'université de

la le

trouva de

le,

de à lui on rap-

recevrait

place de

re. Avec

poussa ra-

Envoyé

riage

que

, et eut part,

de Vaucelles

circonstance

qu'il avait reçus de

il s'exposa au mécontentement de Phi-

II, qui en s'éloignant des Pays-Bas l'y

simple conseiller d'État. « C'était, dit Boi-

homme fort habile, ardent, beau par-

railleur et turbulent. » Cette sorte de

l'irrita à un tel point qu'il s'en prit au

inal de Granvelle, qui lui avait, à l'exemple

son père, prodigué de ces marques de con-

e qu'on ne donne qu'aux amis les plus chers.

vous souvenez-vous plus, lui écrivait ce

ier, que c'est moi qui vous ai toujours sou-

, défendu et protégé partout? Pensez à vous-

me, et je serai toujours prêt à vous servir. »

nard, qui se flattait de la secrète ambition de

ndre auprès de la gouvernante des Pays-Bas

te du premier ministre, redoubla d'audace

de, s'unit aux seigneurs mécontents,

même les lettres qu'ils envoyèrent au

roi p se plaindre de l'administration du car-

ne plus alors de le traiter

: il rappela entre autres

ses la tortueuse de Renard dans la

conclusion de la trêve de Vaucelles, si défavo-

le aux intérêts de l'Espagne; Renard exigea

te. présenta au conseil plu-

des violentes, et se gouverna

mal qu'il d'aller servir dans le

comté de Bou d'obéir, il se rendit

à la cour d'Esp et présenta au roi une re-

quête, dans laquelle il exagérait et ses services et

ses motifs de mécontentement. Après avoir langui

à Madrid plusieurs années, il mourut de chagrin

ou *autrement*, selon l'abbé Boisot, qui par ce

t voulait donner à entendre qu'il avait lui-

até à ses jours. Le cardinal de Gran-

ses ennemis ne manquèrent pas d'ac-

de cette mort, s'empressa d'offrir des se-

s à la veuve et aux enfants de celui qui avait

payé de tant de haine les bienfaits de sa maison.

Les *Ambassades* de Renard, en 3 vol. in-fol.,

ont été conservées dans la bibliothèque de Be-

çon, où ils font partie des *Mémoires de Gran-*

velle.

Boisot, *Projet de la vie du card. de Granvelle.*

RENARD (*Louis*), savant français, agent du roi dans les Pays-Bas, est connu par les deux ouvrages suivants : *Poissons, écrevisses et crabes de diverses couleurs et figures extraordinaires que l'on trouve autour des îles Molucques et sur les côtes des terres Australes* (Amsterdam, 1718, 1754, 2 vol. pet. in-fol., fig. col.), et *Artis Apellex thesaurus* (ibid., 1721 et suiv., 5 vol. in-fol., fig.).

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Brunet, *Manuel du Libraire.*

RENARD (*Jean-Augustin*), architecte français, né le 28 août 1744, à Paris, où il est mort, le 24 janvier 1807. Il apprit d'abord la peinture sous Hallé; mais, malgré ses succès, il quitta ce professeur pour étudier l'architecture et suivre les leçons de Julien-David Leroy, qui le mit rapidement en état de remporter le grand prix d'architecture en 1773. Renard mérita que l'abbé Richard de Saint-Non, qui composait alors son *Voyage pittoresque dans les royaumes de Naples et de Sicile* (Paris, 1781-1786, 5 vol. in-fol.), l'associât à ses travaux. Renard dessina la plus grande partie des quatre cent dix-sept planches qui ornent ce magnifique ouvrage. De retour à Paris en 1784, il fut nommé inspecteur des bâtiments du roi, et en 1785 adjoint à son beau-père Charles-Alexandre Guillaumot, inspecteur général des carrières. Appelé à l'Académie d'architecture en 1792, Renard devint successivement architecte du département de la Seine, inspecteur de la grande voirie et membre du comité des bâtiments de la couronne. On cite parmi ses travaux les deux grandes Écuries de Sèvres et de Saint-Germain; le comble vitré du salon d'Exposition du Louvre; la décoration des hôtels d'Orsay, rue de Varennes, et de Bénévent, rue d'Anjou Saint-Honoré; les embellissements du château de Valençay, l'agrandissement du ministère des relations extérieures (alors dans la rue du Bac), etc. A. L.

Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

RENARD-BRICE (*Jean-Baptiste*, baron), général français, né le 15 juillet 1769, à Dun-sur-Meuse, mort le 2 juillet 1854, aux environs de Paris. Appartenant à une famille où la profession de médecin était héréditaire depuis deux siècles, il commença ses études médicales à Verdun, puis à Paris, et s'enrôla en 1788 dans le régiment du Cap-infanterie. Après avoir fait à Saint-Domingue les campagnes de 1790 à 1792, il rentra en France, et prit part en qualité d'adjudant major à la guerre de Vendée. Attaché à l'expédition d'Égypte, il donna de grandes preuves de bravoure aux siéges de Saint-Jean-d'Acre et du Caire. Sous l'empire il fit les campagnes de la grande armée en Allemagne, en Prusse et en Espagne, et fut nommé général de brigade le 30 décembre 1810. La restauration le mit en 1819 à la retraite. Il était baron de l'empire. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Moniteur universel, 18 août 1854.

RENAU D'ELIÇAGARAY (*Bernard*), célèbre marin français, né en 1652, dans le Béarn, mort le 30 septembre 1719, aux eaux de Pougues. Sa famille était ancienne dans la Navarre; mais son père avait peu de bien et beaucoup d'enfants. Fort jeune il entra chez un intendant de Rochefort, Colbert du Terron, qui conçut beaucoup d'affection pour lui et le traita sur le même pied que ses filles. Il s'instruisit moins par la lecture que par l'habitude de la méditation. Selon l'expression de Fontenelle, il cherchait les livres dans sa tête, et les y trouvait. Aussi portait-il dans le monde un esprit plein de rêverie et de continuelles distractions. A l'étude des mathématiques, pour laquelle il éprouvait un goût particulier, il joignit celle de la philosophie, et devint un des plus zélés partisans de Malebranche. Par l'intermédiaire de Seignelay, qui demeura son protecteur, il fut, en 1679, placé près du comte de Vermandois, amiral de France, avec mission de l'entretenir sur tout ce qui se rapportait à cette charge. A peine arrivé à la cour, ses talents le mirent en lumière. Appelé dans les conférences qui furent tenues cette année-là à Versailles pour perfectionner la construction des vaisseaux, il y proposa une méthode plus régulière et plus facile, que Duquesne fit adopter en sacrifiant la sienne propre, et, chargé de la mettre en pratique à Brest et dans les autres ports, il forma en peu de temps une foule de constructeurs habiles. « Sans avoir jamais servi, il était, dit Voltaire, un excellent marin à force de génie. » En 1680, il donna le conseil de bombarder Alger avec des galiotes de son invention. Dans les conseils on le traita de visionnaire et d'insensé; car il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre et se passer d'une assiette solide. Malgré les contradictions et les railleries, il persista dans sa proposition. Le roi, à demi convaincu, permit l'essai de cette nouveauté. Renau eut ordre de construire deux galiotes à Dunkerque et trois au Havre; puis s'étant embarqué à bord d'une de ces dernières, il essuya en route un coup de vent qui renversa presque en même temps un bastion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande et submergea quatre-vingt-dix bâtiments sur toute la côte; mais celui qu'il montait, malgré ses avaries, parvint à sa destination. L'épreuve était aussi complète que possible. Devant Alger le succès dépassa même les espérances, et les galiotes à bombes qui foudroyèrent deux fois la ville eurent le principal honneur de l'expédition. Aussitôt on en fit construire un certain nombre et on forma, pour les servir, un nouveau corps d'artillerie. Après la mort du comte de Vermandois (1683), Renau se crut dégagé de la marine, et joignit l'armée de Flandre; à la demande de Seignelay, il assista au bombardement de Gênes, et passa en Catalogne, où il prit en quatre jours la petite place de Cadaquiers. Puis il revint auprès de Vauban, avec lequel il était fort lié et l'accompagna en 1688 au siége de Philipsbourg; il y eut tout le soin de l'exécution et aussi tout le péril. Il conduisit également les siéges de Manheim et de Frankenthal. Dans le même temps qu'il achevait sa *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689), il entreprit de prouver au roi, contre l'opinion générale, contre Louvois surtout, que la France était en état de tenir tête sur mer à l'Angleterre et à la Hollande réunies. D'après ses plans, on abandonna la construction des bâtiments légers pour n'en faire que de grands, et il exposa de nouvelles évolutions navales, des signaux et des ordres de bataille, qui furent en grande partie adoptés. Tant de services relevés par des actions brillantes lui valurent un brevet de capitaine de vaisseau, l'entrée dans les conseils des généraux avec voix délibérative, une inspection générale de la marine et une pension de 12,000 livres. La mort de Seignelay faillit lui faire perdre toutes ces faveurs à la fois. Les brevets n'avaient pas été expédiés, et Renau, qui n'était point ambitieux, n'en réclama pas le bénéfice auprès de Pontchartrain, le nouveau ministre; il négligea même d'aller le voir; mais le roi se souvint de lui, et veilla à ce que ses ordres fussent exécutés. Renau servit encore aux siéges de Mons et de Namur, et sauva Saint-Malo ainsi que trente bâtiments qui s'y étaient retirés après le désastre de la Hougue. Il dressa et fit adopter le plan de la campagne navale de 1693. La même année, se trouvant à Brest, il donna la chasse à un vaisseau anglais qui revenait des Indes, lui livra un sanglant combat, et ramena l'équipage prisonnier. Ayant trouvé à bord plusieurs paquets de diamants, il s'empressa, au lieu de les garder pour lui, selon l'usage alors établi dans la marine, de les envoyer au roi, qui lui donna 9,000 livres de rente, « non comme un équivalent d'un présent de plus de quatre millions, mais comme une légère gratification que la difficulté des temps excusait ». Ce magnifique exemple de désintéressement et de générosité méritait bien quelque chose de plus. Fontenelle, qui a écrit la notice la plus étendue sur Renau, indique en passant, mais sans en donner l'explication, un grand dessein que cet ingénieur avait formé sur l'Amérique, où il se rendit deux fois, en 1696 et en 1698. Appelé en Espagne par Philippe V (1702), il rendit à ce pays de grands services, que l'on paya d'ingratitude. « Quand il eut achevé de s'épuiser, il fut réduit, après cinq ans de séjour et des travaux continuels, à demander son congé, faute d'y pouvoir subsister plus longtemps. Il vendit tout ce qu'il avait pour faire son voyage, et arriva en France à Saint-Jean-Pied-de-Port avec une seule pistole de reste, retour dont la misère doit donner de la jalousie à toutes les âmes bien faites. » Accablé de dettes, privé de ses appointements depuis plusieurs années, délaissé des ministres et du roi lui-même, Renau accepta l'offre que lui fit le grand maître de Malte

[illegible] A son re- [illegible] lui [illegible] la [illegible] aux eaux [illegible] Sa mort fut [illegible] Quelle [illegible] d' [illegible] plus hau- [illegible] squer Sous [illegible] nelle. Les [illegible] était plein, [illegible] érudition, et [illegible] n acquérir. [illegible] prises ni [illegible] avantage le [illegible] entreprises et [illegible] ait moins de [illegible] opinions. Du reste la valeur, la pro- [illegible] intéressement, l'envie d'être utile au [illegible] tout cela était chez lui au plus haut point. » [illegible] a de Renau d'Eliçagaray : *Théorie de la* [illegible] *vre des vaisseaux;* Paris, 1689, in-8° : [illegible] à propos de cet ouvrage, une polé[illegible] ue fort vive avec Huygens et Jean Bernoulli; [illegible] é de ce dernier, publié en 1714, sous le titre, surpassa de beaucoup celui de Re[illegible]; — *Mémoire sur un principe de la mé[illegible]nique des liqueurs* (sic), *contesté par* [illegible] *gens;* Paris, 1717, in-12. P. L—Y.

Fontenelle, *Éloges.* — Voltaire, *Siècle de Louis XIV.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

[illegible]NAUD (*André*), littérateur français, né [illegible] la principauté de Dombes, mort vers 1702, [illegible] on. Il passa, dit-on, quinze années dans la [illegible]agnie de Jésus; mais on n'a pu en trouver [illegible] preuves certaines. Il est sûr qu'il avait em[illegible]sé l'état ecclésiastique. Il passa la plus [illegible] partie de sa vie à Lyon. On a de lui des [illegible] remarquables par l'érudition, comme [illegible] suivants : *Critique sincère de plusieurs* [illegible]*crits sur la fameuse baguette, contenant la* [illegible]*écision de ce qu'il en faut croire, avec la* [illegible]*ègle pour justifier ou pour condamner de* [illegible]*agie mille effets qui nous surprennent;* Lyon, 1693, in-12 : l'auteur se prononce en gé[illegible]ral pour les causes naturelles; — *Manière* [illegible] *parler la langue françoise selon ses* [illegible]*fférents styles;* ibid., 1697, in-12 : il y a beaucoup de passages imités ou copiés des écri[illegible]vains antérieurs, du P. Bouhours par exemple; — *Doctrine et pratique du jubilé;* ibid., 1701, in-12.

Abbé Joly, *Éloges de quelques auteurs*, p. 118.

RENAUD. *Voy.* REGNAUD et RENAULT.

RENAUDIE (*Godefroi* (1) DE BARRI, seigneur [illegible] LA), célèbre conspirateur français, tué le [illegible] mars 1560, dans la forêt de Château-Renaud, près d'Amboise. Il sortait d'une bonne maison du Périgord, originaire de la Bretagne, selon Belleforest. De bonne heure il embrassa la carrière des armes, et gagna l'estime de François de Guise, sous les ordres duquel il avait probablement servi. Une fâcheuse affaire mit son nom en évidence. Ayant produit des pièces fausses dans un procès qu'il soutenait contre du Tillet, greffier du parlement de Paris, il fut condamné à une détention perpétuelle, expiant ainsi, selon de Thou, le crime d'un autre plutôt que le sien. Il parvint à s'évader des prisons de Dijon, et se réfugia en Suisse. Les Guise entraient alors dans la période ascendante de leur faveur : la mort de Henri II les avait en quelque sorte placés sur le trône dans la personne de Marie Stuart, leur nièce; c'était leur famille qui régnait sous le nom de François II. Les princes du sang, qu'ils tenaient à l'écart, la noblesse qui les traitait d'étrangers, les huguenots à la persécution desquels ils avaient poussé, s'accordèrent à secouer un joug détesté. Un vaste complot s'ourdit, ou plutôt une faction se forma de tous les mécontents, dans le but « d'exterminer la maison de Guise, dit Castelnau, et tenir la main forte à remettre et donner l'autorité aux princes du sang, qui estoient hors de crédit, et à la maison de Montmorenci et de Chastillon ». Il manquait un chef actif et résolu à la tête de cette entreprise pleine de périls, dont Condé était l'âme : La Renaudie s'offrit, et fut accepté. Il avait obtenu, par la protection des Guise, la révision de son procès et l'autorisation de vivre en France, libre de professer sa religion, sans dogmatiser (1559). Mais l'injuste sort de Gaspard de Heu, son beau-frère, que les Guise firent torturer et pendre, le dégagea envers eux de toute reconnaissance. Enflammé de zèle d'ailleurs pour la réforme, il n'aspirait qu'à la voir librement établie dans son pays. Muni des instructions secrètes de Condé, il passa en Angleterre afin d'obtenir l'assentiment d'Élisabeth; puis il se mit à parcourir les provinces de France, et déploya une telle activité que dès le 1er février 1560, il convoqua à Nantes tous les hommes du parti pour y concerter ensemble les dernières mesures. L'assemblée se tint de nuit, sans exciter de soupçons, dans la maison d'un gentilhomme breton, nommé La Garaye. On applaudit à la justice et à la nécessité de l'entreprise, et d'une commune voix il fut convenu que cinq cents cavaliers et dix mille fantassins devaient se réunir dans les environs de Blois, surprendre la ville, enlever les Guise, les mettre en jugement, et convoquer les états généraux. Tel fut le plan hautement avoué; mais il était aisé de prévoir que de tels changements ne pourraient avoir lieu sans avoir recours à la violence. On désigna pour chefs des contingents provinciaux une quinzaine d'hommes éprouvés et résolus, comme les capitaines Mazères, Mouvans et Castelnau, et on fixa le jour de l'exécution au 10 mars 1560.

(1) Le Laboureur et Mezeray l'appellent, l'un *Jean*, [illegible] autre *Georges*, on ne sait d'après quelle autorité. Tous [illegible] historiens du seizième siècle lui donnent le prénom [illegible] Godefroi.

Pendant que chacun des conjurés s'en retournait « préparer sa charge », c'est-à-dire se pourvoir d'armes et de chevaux, La Renaudie se rendit à Paris, et conféra avec le prince de Condé. Il logeait chez un avocat de la religion, Pierre des Avenelles, qui tenait une maison garnie au faubourg Saint-Germain, et afin de gagner sa confiance il eut l'imprudence de le mettre dans le secret. Cet homme, par crainte ou par cupidité, s'empressa de révéler au cardinal de Lorraine ce qu'il venait d'apprendre. Aussitôt le jeune roi fut conduit de Blois dans le château d'Amboise; les Guise, feignant une fausse sécurité, invitèrent Coligny et ses frères à se rendre à la cour, et consentirent à l'édit du 2 mars, qui promettait aux huguenots une amnistie générale et la libre pratique de leur foi jusqu'à la réunion d'un concile général, concession illusoire, dont le bénéfice fut secrètement annulé par les injonctions expédiées aux parlements. Le bruit se répandit que la conspiration était découverte. La Renaudie, averti par Condé, refusa de se mettre en sûreté et d'exposer à une mort certaine tant de braves gens qui avaient eu confiance en lui : il arriva déguisé jusque auprès d'Amboise, rassembla une centaine de conjurés, changea rapidement les dispositions, et attendit jusqu'au 16 mars. La trahison fit encore échouer le projet. « Ceux qui comptaient surprendre furent surpris, » suivant l'expression de Sismondi. A peine paraissaient-ils au rendez-vous qu'ils étaient attaqués à l'improviste; beaucoup périrent en combattant; un plus grand nombre emmenés à Amboise furent pendus aux créneaux sans forme de procès. La Renaudie périt le 18 mars, les armes à la main, dans la forêt de Château-Renaud : son corps fut attaché au gibet, mis en quartiers et exposé sur des pieux. La mort de leur chef ne découragea pas les protestants, qui, se voyant encore nombreux, tentèrent un coup de main sur Amboise; ils échouèrent, et le massacre continua encore pendant plusieurs jours. Les Guise se montrèrent impitoyables, et firent expier aux vaincus les vives alarmes que tant d'audace leur avait inspirées : on épuisa sur eux tous les genres de supplices : le feu, la corde, l'eau, la hache et la roue. « Il se trouvoit en la rivière de Loire, raconte un historien, tantost six, huict, dix, douze, quinze attachez à des perches, qui avoient encore leurs bottes aux jambes. » On réservait quelques-uns des principaux conjurés pour l'après-dînée, « contre la coutume; mais ceux de Guise le faisoient expressément pour donner quelque passe-temps aux dames, qu'ils voyoient s'ennuyer si longuement en ce lieu ». La reine mère ne dédaigna pas d'assister à cet horrible spectacle, non plus que Marie Stuart. Les rues d'Amboise ruisselaient de sang. Enfin le duc de Guise mit fin à cette boucherie, par crainte de voir la peste éclater dans la ville.

P. L—y.

Condé, *Mémoires*. — De Thou, *Hist.*, lib. XXIV. — Th. de Bèze, *Hist. ecclés.*, liv. III, p. 253. — Michel de Castelnau, *Mémoires*, liv. I, ch. 8. — Regnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, p. 129 à 224. — La Place, *Commentaires de l'estat de la religion*, liv. II. — Taillandier, *Hist. de Bretagne*, liv. XVIII. — Davila, *Guerre civili di Francia*, liv. I. — Sismondi, *Hist. des Français*, XVIII. — Haag frères, *France protest.*, art. Barri.

RENAUDIÈRE (La). *Voy.* La Renaudière.

RENAUDIN (*François-Antoine*), chirurgien français, né en 1729, au Fort-Louis, près Weissembourg, mort le 20 mars 1784, à Paris. Il reçut à Montpellier le diplôme de docteur, et desservit successivement les hôpitaux de Phalsbourg et de Strasbourg. En 1777 il devint premier médecin de l'Alsace, charge qui plaçait toute la province sous son inspection; l'amphithéâtre ou école de l'hôpital militaire de Strasbourg lui dut une partie de ses améliorations. Après avoir été attaché à l'armée rassemblée en Bretagne sous les ordres du maréchal de Broglie (1779), il fut nommé en 1781 premier médecin consultant des camps et armées. « Habile médecin militaire, dit Desgenettes, il a en outre beaucoup de sagacité comme observateur et une grande réunion de connaissances. » On a de lui deux *Mémoires* dans le *Recueil de médecine des hôpitaux militaires*.

Journal de médecine militaire, t. IV, 1784. — Desgenettes, dans la *Biogr. médicale*.

RENAUDIN (*Léopold*), agent révolutionnaire français, né à Saint-Remi (Lorraine), en 1749, guillotiné à Paris, le 18 floréal an III (mai 1795). Il fut d'abord commis négociant à Lyon, où il se lia avec le fameux Châlier, qui alors était aussi dans le commerce et dont il partagea les idées. Il vint se marier à Paris (1790) : il se fit affilier à la société des Jacobins, et, suppléant par la véhémence au défaut d'instruction, devint un des orateurs favoris. Il s'attacha à Robespierre, qu'il suivait partout armé, et sur la personne duquel il veillait sans cesse. Ce zèle lui valut d'être nommé membre du tribunal révolutionnaire. Renaudin eut le triste privilége de se faire remarquer parmi ses collègues, et mérita l'amitié de Fouquier-Tinville, qui le classait parmi les jurés *solides*. Joignant les fonctions d'agent de police à celles de juge, il arrêta lui-même Isnard en pleine rue. Une autre fois, dans le procès de Mlle de Bois-Marie, âgée de dix-sept ans, il quitta son siége, alla déposer comme témoin contre l'accusée, et reprit ensuite sa place pour prononcer la peine de mort. Camille Desmoulins demanda sa récusation; Renaudin vota lui-même pour être conservé parmi les juges. Enfin le jour du châtiment arriva. Fouquier-Tinville et Renaudin excitaient surtout l'indignation générale; ils furent condamnés à l'unanimité; quatorze de leurs collègues partagèrent leur sort. « Renaudin, dit *Le Moniteur*, dont l'exagération révolutionnaire était devenue célèbre, se défendit avec une modération surprenante. En parlant de sa moralité,

...se, de sa piété ... et quelques ... tendit d'ail... comités de ... prononcer son ... et pour avoir ... sa patrie. ... je n'ai jamais eu aucune mauv... A. de L.

Le Moniteur universel, an III, n° 231. — L. Prudhomme, *Hist. générale des crimes de la révolution française.*

RENAUDIN (*Jean-François*), amiral français, né le 27 mars 1757, à Saint-Martin-du-Gua (Saintonge), où il est mort, le 30 avril 1809 (1). Il appartenait à une famille de marins qui habitait l'île d'Oléron, et lui-même partit fort jeune pour la navigation commerciale. Il était devenu *officier bleu* lorsque la révolution éclata. Il s'éleva rapidement au grade de capitaine de vaisseau, et reçut le commandement du *Vengeur*, sous les ordres du contre-amiral Villaret-Joyeuse (*voy.* ce nom). A la hauteur d'Ouessant, on aperçut la flotte anglaise, forte de trente-six bâtiments. Villaret-Joyeuse, malgré les ordres qu'il avait reçus, accepta la bataille. *Le Vengeur*, dans la journée du 29 mai 1794, s'écarta trop de son poste, et ne prit aucune part à l'affaire. Le 30 mai, les Anglais cherchèrent à couper la ligne française : *Le Vengeur* empêcha cette manœuvre en soutenant le feu de dix bâtiments ennemis. Il fut dégagé par *La Montagne* et *Le Scipion*, mais avec de graves avaries. Le 1er juin *Le Vengeur* formait la tête de ligne : il ripostait au feu terrible de deux vaisseaux anglais, lorsqu'un troisième, *Le Brunswick*, tâcha de le couper. Renaudin força de voiles sur ce troisième adversaire, et résolut de l'enlever à l'abordage; mais en élongeant il se trouva accroché dans son bois par l'ancre du vaisseau ennemi; il ne put dès lors que lui tirer quelques coups de canon de l'arrière et de l'avant. *Le Vengeur*, déjà disloqué, reçut plusieurs bordées à bout portant; ses mâts s'abattirent sur son pont encombré de morts et de blessés. Enfin la vergue de l'ancre du *Brunswick* cassa, et laissa libres les antagonistes; mais au même instant un vaisseau à trois ponts vira de bord, et courant sur *Le Vengeur* l'écrasa de deux bordées. L'eau pénétra alors de toutes parts; les batteries disparurent sous les flots. Un vaisseau français, *Le Trente-et-un mai*, tenta de remorquer le ponton mutilé sur lequel commandait encore Renaudin; mais il dut s'éloigner devant des forces trop supérieures. Les Anglais mirent alors plusieurs canots à la mer, et reçurent tous ceux qui les premiers purent s'y jeter. « Ceux de nos camarades qui étaient restés sur *Le Vengeur*, écrit Renaudin dans son rapport, les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer : bientôt disparurent et le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendions, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades formant encore des vœux pour la patrie. Les derniers cris de ces infortunés étaient ceux de : *Vive la République!* Ils moururent en les prononçant. (1) » Environ deux cent soixante-sept Français échappèrent à la mort. Parmi eux se trouvaient le capitaine Renaudin, frère du commandant du *Vengeur*, et leurs deux enfants, embarqués comme mousses. Quatre cent cinquante-six hommes avaient péri.

L'admiration que Renaudin excita en Angleterre fut telle qu'on lui accorda la faveur, bien rare alors, de retourner en France avant son échange légal. Il fut aussitôt promu au grade de contre-amiral. En mars 1795 il obtint le commandement d'une division de six vaisseaux armés à Brest et destinée à croiser dans la Méditerranée. Le 6 ventôse an VII il se rendit à Naples en qualité de commandant d'armes. Rappelé en France par le gouvernement consulaire, il devint en 1801 inspecteur général des ports maritimes de l'Océan; en 1805 il obtint sa retraite. Le naufrage du *Vengeur* a servi de sujet à plusieurs chefs-d'œuvre artistiques. La peinture, la gravure, la sculpture même se sont plu à reproduire l'héroïque mort de son équipage. A. de L.

Rapport du capitaine J.-F. Renaudin *dressé à Tavistock* (*Devonshire*), le 1er messidor an II. — *Archives de la marine.* — *Le Moniteur universel*, an III, nos 182, 270; an VII, 121, 186. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. IV. — *Victoires et conquêtes des Français*, t. IV, VI et VII. — Van Tenac, *Hist. de la Marine.* — Le *Morning* du 16 juin 1794. — Rainguet, *Biographie saintongeaise.* — Gérard, *Vies des plus illustres marins* (Paris, 1825, in-12).

RENAUDOT (*Théophraste*), médecin et journaliste français, né à Loudun, en 1584, mort à Paris, le 25 octobre 1653. Venu fort jeune à Paris, il y commença l'étude de la médecine sous un maître en chirurgie. Il se rendit ensuite à Montpellier, où il reçut le grade de docteur après une préparation de trois mois (1606). Il voyagea plusieurs années pour augmenter ses connaissances, et revint exercer son art dans sa patrie. On a prétendu que, n'ayant pas réussi, il avait été obligé de se faire maître d'école. Il paraît au contraire que sa réputation s'étendit dans le Poitou et les provinces voisines. Quoi qu'il en soit, il s'établit à Paris en 1612. Il obtint le brevet de médecin du roi, sans pouvoir être admis à prêter le serment de sa profession. Comme ce titre, qu'on obtenait assez facilement, rapportait peu, Renaudot tint une école et reçut des pen-

(1) C'est par erreur que M. de Lamartine a dit dans ses *Girondins* que le capitaine du *Vengeur* avait été *coupé en deux* pendant l'action.

(3) RENAUDIN (*Matthieu-Cyprien*), né à Saint-Denis d'Oléron, en 1761, mort dans sa patrie, le 14 février 1836. Il était commandant en second du *Vengeur*, et partagea les dangers et la captivité de son frère. Après de longs services il fut retraité comme capitaine de vaisseau.

Pendant que chacun des conjurés s'en retournait « préparer sa charge », c'est-à-dire se pourvoir d'armes et de chevaux, La Renaudie se rendit à Paris, et conféra avec le prince de Condé. Il logeait chez un avocat de la religion, Pierre des Avenelles, qui tenait une maison garnie au faubourg Saint-Germain, et afin de gagner sa confiance il eut l'imprudence de le mettre dans le secret. Cet homme, par crainte ou par cupidité, s'empressa de révéler au cardinal de Lorraine ce qu'il venait d'apprendre. Aussitôt le jeune roi fut conduit de Blois dans le château d'Amboise; les Guise, feignant une fausse sécurité, invitèrent Coligny et ses frères à se rendre à la cour, et consentirent à l'édit du 2 mars, qui promettait aux huguenots une amnistie générale et la libre pratique de leur foi jusqu'à la réunion d'un concile général, concession illusoire, dont le bénéfice fut secrètement annulé par les injonctions expédiées aux parlements. Le bruit se répandit que la conspiration était découverte. La Renaudie, averti par Condé, refusa de se mettre en sûreté et d'exposer à une mort certaine tant de braves gens qui avaient eu confiance en lui : il arriva déguisé jusque auprès d'Amboise, rassembla une centaine de conjurés, changea rapidement les dispositions, et attendit jusqu'au 16 mars. La trahison fit encore échouer le projet. « Ceux qui comptaient surprendre furent surpris, » suivant l'expression de Sismondi. A peine paraissaient-ils au rendez-vous qu'ils étaient attaqués à l'improviste; beaucoup périrent en combattant; un plus grand nombre emmenés à Amboise furent pendus aux créneaux sans forme de procès. La Renaudie périt le 18 mars, les armes à la main, dans la forêt de Château-Renaud : son corps fut attaché au gibet, mis en quartiers et exposé sur des pieux. La mort de leur chef ne découragea pas les protestants, qui, se voyant encore nombreux, tentèrent un coup de main sur Amboise; ils échouèrent, et le massacre continua encore pendant plusieurs jours. Les Guise se montrèrent impitoyables, et firent expier aux vaincus les vives alarmes que tant d'audace leur avait inspirées : on épuisa sur eux tous les genres de supplices : le feu, la corde, l'eau, la hache et la roue. « Il se trouvoit en la rivière de Loire, raconte un historien, tantost six, huict, dix, douze, quinze attachez à des perches, qui avoient encore leurs bottes aux jambes. » On réservait quelques-uns des principaux conjurés pour l'après-dînée, « contre la coutume; mais ceux de Guise le faisoient expressément pour donner quelque passe-temps aux dames, qu'ils voyoient s'ennuyer si longuement en ce lieu ». La reine mère ne dédaigna pas d'assister à cet horrible spectacle, non plus que Marie Stuart. Les rues d'Amboise ruisselaient de sang. Enfin le duc de Guise mit fin à cette boucherie, par crainte de voir la peste éclater dans la ville.

P. L—Y.

Condé, *Mémoires*. — De Thou, *Hist.*, lib. XXIV. — Th. de Bèze, *Hist. ecclés.*, liv. III, p. 253. — Michel de Castelnau, *Mémoires*, liv. I, ch. 8. — Regnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, p. 129 à 234. — La Place, *Commentaires de l'estat de la religion*, liv. II. — Taillandier, *Hist. de Bretagne*, liv. XVIII. — Davila, *Guerre civili di Francia*, liv. I. — Sismondi, *Hist. des Français*, XVIII. — Haag frères, *France protest.*, art. Barri.

RENAUDIÈRE (La). *Voy.* La Renaudière.

RENAUDIN (*François-Antoine*), chirurgien français, né en 1729, au Fort-Louis, près Weissembourg, mort le 20 mars 1784, à Paris. Il reçut à Montpellier le diplôme de docteur, et desservit successivement les hôpitaux de Phalsbourg et de Strasbourg. En 1777 il devint premier médecin de l'Alsace, charge qui plaçait toute la province sous son inspection; l'amphithéâtre ou école de l'hôpital militaire de Strasbourg lui dut une partie de ses améliorations. Après avoir été attaché à l'armée rassemblée en Bretagne sous les ordres du maréchal de Broglie (1779), il fut nommé en 1781 premier médecin consultant des camps et armées. « Habile médecin militaire, dit Desgenettes, il a en outre beaucoup de sagacité comme observateur et une grande réunion de connaissances. » On a de lui deux *Mémoires* dans le *Recueil de médecine des hôpitaux militaires*.

Journal de médecine militaire, t. IV, 1785. — Desgenettes, dans la *Biogr. médicale*.

RENAUDIN (*Léopold*), agent révolutionnaire français, né à Saint-Remi (Lorraine), en 1749, guillotiné à Paris, le 18 floréal an III (mai 1795). Il fut d'abord commis négociant à Lyon, où il se lia avec le fameux Châlier, qui alors était aussi dans le commerce et dont il partagea les idées. Il vint se marier à Paris (1790) : il se fit affilier à la société des Jacobins, et, suppléant par la véhémence au défaut d'instruction, devint un des orateurs favoris. Il s'attacha à Robespierre, qu'il suivait partout armé, et sur la personne duquel il veillait sans cesse. Ce zèle lui valut d'être nommé membre du tribunal révolutionnaire. Renaudin eut le triste privilége de se faire remarquer parmi ses collègues, et mérita l'amitié de Fouquier-Tinville, qui le classait parmi les jurés *solides*. Joignant les fonctions d'agent de police à celles de juge, il arrêta lui-même Isnard en pleine rue. Une autre fois, dans le procès de Mlle de Bois-Marie, âgée de dix-sept ans, il quitta son siége, alla déposer comme témoin contre l'accusée, et reprit ensuite sa place pour prononcer la peine de mort. Camille Desmoulins demanda sa récusation; Renaudin vota lui-même pour être conservé parmi les juges. Enfin le jour du châtiment arriva. Fouquier-Tinville et Renaudin excitaient surtout l'indignation générale; ils furent condamnés à l'unanimité; quatorze de leurs collègues partagèrent leur sort. « Renaudin, dit *Le Moniteur*, dont l'exagération révolutionnaire était devenue célèbre, se défendit avec une modération surprenante. En parlant de sa moralité,

, de sa piété … et quelques … l'ail- … és de … noncer son … pour avoir … jamais eu … A. DE L.

… universel, an III, n° 231. — L. Prud- … générale des crimes de la révolution … française.

… UDIN (Jean- … is), amiral fran- … né le 27 … 1757, à … rtin-du- … il est … le 30 avril … de marins … partit fort … Il était … lorsque la révolution éclata. … lement au grade de capitaine de … le commandement du *Vengeur*, sous les ordres du contre-amiral Villaret-Joyeuse (*voy.* ce nom). A la hauteur d'Ouessant, on aperçut la flotte anglaise, forte de trente-six bâtiments. Villaret-Joyeuse, malgré les ordres qu'il avait reçus, accepta la bataille. *Le Vengeur*, dans la journée du 29 mai 1794, s'écarta trop de son poste, et ne prit aucune part à l'affaire. Le 30 mai, les Anglais cherchèrent à couper la ligne française : *Le Vengeur* empêcha cette manœuvre en soutenant le feu de dix bâtiments ennemis. Il fut dégagé par *La Montagne* et *Le Scipion*, mais avec de graves avaries. Le 1er juin *Le Vengeur* formait la tête de ligne : il ripostait au feu terrible de deux vaisseaux anglais, lorsqu'un troisième, *Le Brunswick*, tâcha de le couper. Renaudin força de voiles sur ce troisième adversaire, et résolut de l'enlever à l'abordage; mais en élongeant il se trouva accroché dans son bois par l'ancre du vaisseau ennemi; il ne put dès lors que lui tirer quelques coups de canon de l'arrière et de l'avant. *Le Vengeur*, déjà disloqué, reçut plusieurs bordées à bout portant; ses mâts s'abattirent sur son pont encombré de morts et de blessés. Enfin la vergue de l'ancre du *Brunswick* cassa, et laissa libres les antagonistes; mais au même instant un vaisseau à trois ponts vira de bord, et courant sur *Le Vengeur* l'écrasa de deux bordées. L'eau pénétra alors de toutes parts; les batteries disparurent sous les flots. Un vaisseau français, *Le Trente-et-un mai*, tenta de remorquer le ponton mutilé sur lequel commandait encore Renaudin; mais il dut s'éloigner devant des forces trop supérieures. Les Anglais mirent alors plusieurs canots à la mer, et reçurent tous ceux qui les premiers purent s'y jeter. « Ceux de nos camarades qui étaient restés sur *Le Vengeur*, écrit Renaudin dans son rapport, les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer : bientôt disparurent et le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendions, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades formant encore des vœux pour la patrie. Les derniers cris de ces infortunés étaient ceux de : *Vive la République!* Ils moururent en les prononçant. (1) » Environ deux cent soixante-sept Français échappèrent à la mort. Parmi eux se trouvaient le capitaine Renaudin, frère du commandant du *Vengeur*, et leurs deux enfants, embarqués comme mousses. Quatre cent cinquante-six hommes avaient péri.

L'admiration que Renaudin excita en Angleterre fut telle qu'on lui accorda la faveur, bien rare alors, de retourner en France avant son échange légal. Il fut aussitôt promu au grade de contre-amiral. En mars 1795 il obtint le commandement d'une division de six vaisseaux armés à Brest et destinée à croiser dans la Méditerranée. Le 6 ventôse an VII il se rendit à Naples en qualité de commandant d'armes. Rappelé en France par le gouvernement consulaire, il devint en 1801 inspecteur général des ports maritimes de l'Océan; en 1805 il obtint sa retraite. Le naufrage du *Vengeur* a servi de sujet à plusieurs chefs-d'œuvre artistiques. La peinture, la gravure, la sculpture même se sont plu à reproduire l'héroïque mort de son équipage. A. DE L.

Rapport du capitaine J.-F. Renaudin *dressé à Tavistock* (*Devonshire*), le 1er messidor an II. — *Archives de la marine*. — *Le Moniteur universel*, an III, nos 162, 270; an VII, 121, 186. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. IV. — *Victoires et conquêtes des Français*, t. IV, VI et VII. — Van Tenac, *Hist. de la Marine*. — Le *Morning* du 16 juin 1794. — Raingnet, *Biographie saintongeaise*. — Gérard, *Vies des plus illustres marins* (Paris, 1828, in-12).

RENAUDOT (*Théophraste*), médecin et journaliste français, né à Loudun, en 1584, mort à Paris, le 25 octobre 1653. Venu fort jeune à Paris, il y commença l'étude de la médecine sous un maître en chirurgie. Il se rendit ensuite à Montpellier, où il reçut le grade de docteur après une préparation de trois mois (1606). Il voyagea plusieurs années pour augmenter ses connaissances, et revint exercer son art dans sa patrie. On a prétendu que, n'ayant pas réussi, il avait été obligé de se faire maître d'école. Il paraît au contraire que sa réputation s'étendit dans le Poitou et les provinces voisines. Quoi qu'il en soit, il s'établit à Paris en 1612. Il obtint le brevet de médecin du roi, sans pouvoir être admis à prêter le serment de sa profession. Comme ce titre, qu'on obtenait assez facilement, rapportait peu, Renaudot tint une école et reçut des pen-

(1) C'est par erreur que M. de Lamartine a dit dans ses *Girondins* que le capitaine du *Vengeur* avait été *coupé en deux* pendant l'action.

(2) RENAUDIN (*Matthieu-Cyprien*), né à Saint-Denis d'Oleron, en 1761, mort dans sa patrie, le 14 février 1836. Il était commandant en second du *Vengeur*, et partagea les dangers et la captivité de son frère. Après de longs services il fut retraité comme capitaine de vaisseau.

sionnaires pour vivre : il avait de l'esprit, de l'imagination et beaucoup d'activité. C'était, comme on dit, un homme à inventions. Il avait de bonne heure conçu le projet d'établir un centre commun d'informations, une sorte de bureau d'annonces. Il eut de plus l'idée de donner des consultations gratuites, et de procurer sans frais des médecins et des remèdes aux malades pauvres qui ne voulaient pas entrer à l'hôpital. Il fonda une maison de prêt sur gages, à l'imitation des monts-de-piété, créés dès le quinzième siècle en Italie. Richelieu, qui protégeait volontiers ses compatriotes, accorda à Renaudot les titres de commissaire général des pauvres, et de maître et intendant général des bureaux d'adresse de France. Il lui donna de plus le privilége de la *Gazette* en 1631 (1). Cette création est la plus importante de toutes celles de Renaudot : il lui a dû la célébrité de son nom. Ce premier des journaux français, publié dès son début sous le patronage du gouvernement, et resté longtemps le seul organe de publicité, à une époque où le commerce commençait à se développer, fit rapidement fortune. Le généalogiste d'Hozier, auquel Renaudot devait la première idée de son journal, lui fournit les correspondances et les nouvelles qu'il recevait de toute l'Europe. Richelieu y faisait insérer les traités, les dépêches, les relations de siéges et des batailles. Louis XIII lui-même ne dédaignait pas de lui envoyer des mémoires, et en attendait les numéros avec impatience.

La direction de la *Gazette* ne suffisait pas à occuper Renaudot ; il voulut continuer à exercer la médecine. Mais il n'avait pu obtenir l'autorisation de la faculté de Paris. De plus, il prit fait et cause pour l'*antimoine*, que la faculté condamnait. Enfin, sa prétention de doter Paris d'une médecine gratuite acheva de lui aliéner toute la corporation des médecins, le fameux Gui Patin en tête. La querelle éclata en 1641. On demanda l'interdiction de Renaudot et des autres médecins de province, de Montpellier particulièrement, dont il faisait ses collaborateurs. Renaudot publia un Factum ; la faculté en adressa un à Richelieu. Ce ministre défendit de troubler Renaudot dans l'exercice de la charité. Un grand reproche fait par la faculté à Renaudot était ses *negociations* et ses *prêts usuraires*. Il prêtait en effet à trois pour cent, mais exigeait des droits d'enregistrement, n'avançait que pour le tiers de l'estimation, et faisait vendre les effets de ceux qui ne les dégageaient pas à jour fixe. Aussi ses fils s'étant présentés au baccalauréat devant la faculté, elle les força de déclarer, *par serment*, qu'ils renonçaient au trafic de leur père. Renaudot demanda qu'on rapportât cette déclaration, dont on voulait abuser contre lui. Le procès se réveilla donc en 1643. Il fut précédé d'une plainte de Renaudot contre Gui Patin, qui ne lui avait pas ménagé les injures, et l'appelait *nebulo hebdomarius*, fripon à la semaine. Patin plaida lui-même en présence de quatre mille personnes (1), mais fut cependant obligé de désavouer une partie de ses incriminations. Le roi était mort ; Richelieu n'était plus là pour protéger Renaudot : il perdit son procès au Châtelet. Il en appela ; mais un arrêt du parlement (1er mars 1644) ordonna qu'il cesserait toutes ses *conférences et consultations charitables, tous ses prêts sur gages et vilains négoces, et même la chimie*. La faculté poussa la vengeance jusqu'à refuser aux fils de son ennemi le bonnet qu'ils attendaient depuis quatre ans, déni de justice qui combla de joie Gui Patin. Renaudot se consacra jusqu'à sa mort à la *Gazette*, mais n'en continua pas moins, malgré la faculté, à distribuer des remèdes. Il eut le bonheur de voir l'*émétique* triompher de l'opposition de Patin. Quoique ses adversaires aient prétendu qu'il n'était pas riche, il dut, grâce à ses entreprises, arriver à une honnête fortune. Son obligeance lui créa de nombreux amis. Il a été accusé d'avoir fait l'apologie d'Urbain Grandier et publié des libelles contre Richelieu. Cette accusation ne repose sur aucune preuve.

Outre la *Gazette de France*, dont la collection forme 162 vol. in-4° de 1631 à 1792, on doit à Renaudot la continuation du *Mercure françois* (1635), qui contient des analyses et des extraits des pièces historiques originales ; — un abrégé de la *Vie du prince de Condé* (Henri II) ; 1647, in-4° ; — une *Vie de Michel Mazarin, cardinal de Sainte-Cécile* ; 1648, in-4°. G. R.

Sainte-Beuve, Gui Patin, *Causeries du lundi*, t. 8.

RENAUDOT (*Eusèbe*), médecin français, fils du précédent, mort le 19 octobre 1679, à Paris. Il suivit ainsi que son frère aîné, *Isaac*, les cours de la faculté de médecine, et après la perte du procès de leur père ils n'auraient éprouvé aucun obstacle à prendre leur diplôme s'il fallait en croire Astruc, qui ajoute, dans ses *Mémoires*, que « la faculté ne savait qu'être juste ». Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Lorsque les fils de Théophraste voulurent entrer dans la faculté, ils essuyèrent quelque résistance, et il fallut un arrêt du parlement pour ordonner qu'ils seraient admis au doctorat. Avant de prêter le serment, ils furent obligés de désavouer la conduite de leur père et de renoncer au Bureau d'adresses ; mais il leur fut permis de continuer la *Gazette*, dont ils avaient le privilége. Isaac devint docteur à la fin de 1647, et mourut en 1680. Quant à Eusèbe, il fut admis en 1648, et nommé premier médecin de la dauphine, Marie-Anne-Christine de Bavière. On a de lui : *Spicilegium*,

(1) Il existait depuis le seizième siècle des journaux en Italie et en Espagne. Le nom de *gazette* leur est venu de la petite pièce de monnaie qu'on payait pour les lire.

(1) Au sortir de l'audience, G. Patin aborda son adversaire en lui disant : « Monsieur Renaudot, vous pouvez vous consoler, car vous avez gagné en perdant : vous étiez *camus* en entrant ici, vous en sortez avec *un pied de nez*. » Renaudot avait en effet le nez très-court. Ce nez joua un grand rôle dans les pamphlets du temps.

sive Historia medica spicæ gramineæ extractæ e latere ægri pleuritici, qui eam ante menses duos incaute voraverat; Paris, 1647, in-4°; — *L'Antimoine justifié et l'antimoine triomphant;* Paris, 1653, in-4°, opuscule qui donna lieu à une querelle avec d'anciens docteurs de la faculté. Il a eu part au *Recueil général des questions traitées ès conférences du Bureau d'adresses,* 5 vol. in-8°.

Astruc, *Mémoires.* — Éloy, *Dict. hist. de la médecine.* — Moréri, *Grand Dict. hist.*

RENAUDOT (*Eusèbe*), érudit français, fils du précédent, né le 20 juillet 1646, à Paris, où il est mort, le 1er septembre 1720. Il était l'aîné de quatorze enfants. Après avoir fait ses humanités chez les Jésuites et sa philosophie au collége d'Harcourt, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et la quitta au bout d'un séjour fort court; il demeura néanmoins dans l'état ecclésiastique, afin d'avoir plus de liberté de se consacrer à l'étude, mais sans songer à entrer dans les ordres ou à prendre aucun degré. A son goût pour la théologie il joignit bientôt les langues orientales, principalement l'arabe, le syriaque et le copte, dont la connaissance devait faciliter la recherche qu'il se proposait de faire des origines de l'histoire ecclésiastique. Introduit de bonne heure à la cour par son père, il y gagna par ses talents et par ses bonnes manières l'estime des grands. Colbert l'interrogea, approuva ses plans, et promit de lui venir en aide; comme il songeait dès lors à rétablir en France les impressions en langues orientales, il lui destina secrètement la place de garde de la Bibliothèque du roi, et oublia de la lui donner. Le prince de Condé, les princes de Conti, Montausier, Bossuet admettaient le modeste abbé dans leur familiarité. On eut recours à ses lumières dans des affaires de confiance, surtout celles de Rome, d'Angleterre et d'Espagne, sur lesquelles il fut invité à rédiger des mémoires dont le roi autorisa la lecture en plein conseil. Ces travaux le détournaient beaucoup de ses études orientales; mais, suivant la remarque de M. de Boze, les dégoûts et les traverses qu'il avait essuyés et qu'il éprouvait encore presque journalièrement, l'avaient tellement éloigné de toute pensée de rien donner au public qu'il en avait absolument abandonné le dessein. Tel est le motif pour lequel il retarda jusqu'à l'âge de soixante-deux ans la publication des immenses matériaux qu'il avait rassemblés. Ce ne fut que longtemps après avoir été élu membre de l'Académie française (1689) et de l'Académie des inscriptions (1691) qu'il justifia par ses savants ouvrages l'honneur d'appartenir à ces deux éminentes compagnies; il remplaça dans la première le jurisconsulte Doujat, et dans la seconde le poete Quinault. En 1700 l'abbé Renaudot suivit à Rome le cardinal de Noailles, et entra avec lui au conclave où fut élu Clément XI; il reçut de ce pontife, entre autres marques publiques de sa considération, le prieuré de Frossay en Bretagne. A son passage à Florence, il fut également bien traité par le grand-duc, qui le retint un mois dans son palais, et l'Académie de la Crusca lui decerna le titre d'associé. Pendant la régence, il exposa plusieurs fois au duc d'Orléans l'utilité de rétablir les impressions en langues orientales; mais les changements politiques et la pénurie du trésor firent de nouveau avorter ses desseins. Il mourut à soixante-quatorze ans, épuisé par de violents accès de colique et de fièvre, qu'il avait négligé de soigner. Il était d'un jugement net et solide; sa critique était sûre, exacte, d'un tour aisé et naturel, quoique un peu trop méthodique. Bien que de mœurs austères, il aimait le monde et ne se defendait pas d'y être le fléau des esprits forts et des hypocrites. Sa piété, marquée dans tous ses écrits, l'était encore plus dans sa conduite. Il légua aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés sa bibliothèque, riche de huit à neuf mille volumes, avec ses ouvrages manuscrits, dont le nombre était considérable.

Les ouvrages de l'abbé Renaudet ont pour titres: *Défense de la* Perpétuité de la foi (d'Ant. Arnauld) *contre les calomnies et les faussetés des* Monuments authentiques de la religion des Grecs, *par Jean Aymon;* Paris, 1708, in-8°; — *Gennadii patriarchæ Homiliæ de eucharistia; Meletii Alexandrini, Nectarii Hierosolymitani, Meletii Syrigi et aliorum de eodem argumento opuscula;* Paris, 1709, in-4°, texte grec et latin, notes et commentaire; — *La Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie;* Paris, 1711, in-4°, formant le t. IV de l'ouvrage d'Arnauld, qui renferme aussi, dans le t. III, une version latine, faite en 1671 par Renaudot, des *Témoignages des églises d'Orient sur l'eucharistie;* — *La Perpétuité de la foi de l'Eglise sur les sacrements et autres points que les premiers réformateurs ont pris pour prétexte de leur schisme, prouvée par le consentement des églises orientales;* Paris, 1713, 2 vol. in-4°; — *Historia patriarcharum alexandrinorum jacobitarum, a D. Marco usque ad finem sæculi XIII;* Paris, 1713, in-4° : c'est l'ouvrage le plus complet que l'on ait sur l'histoire ecclésiastique de l'Égypte chrétienne; il a pour base la relation arabe de l'évêque Sévère, continuée par d'autres jusqu'en 1243, et l'auteur y a intercalé de nouveaux faits extraits d'écrivains contemporains et de Makrizi; enfin il y a ajouté un abrégé de l'histoire des souverains de l'Égypte, et il a complété la liste des patriarches jacobites d'Alexandrie depuis Cyrille jusqu'à Jean Touki, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle; — *Liturgiarum orientalium collectio;* Paris, 1715-1716, 2 vol. in-4°; rédigé pour servir de preuves à la *Perpétuité de la foi*, ce recueil renferme la traduction d'un grand nombre de liturgies écrites en copte, en syriaque et en arabe, et en usage parmi les chrétiens de l'O-

rient. Toutefois le désir de retrouver partout la pure doctrine catholique, même chez les auteurs les plus suspects d'hérésie, entraîna Renaudot trop loin; il s'exposa ainsi à des critiques fort justes de la part d'Assemanni et surtout des théologiens protestants. Il tenta deux fois de se justifier contre les attaques du *Journal de La Haye*, qui l'avait traité avec beaucoup de hauteur; sa première *Défense* parut en 1717, in-12; mais il ne fut pas permis à la seconde de voir le jour; — *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle*, trad. de l'arabe; Paris, 1718, in-8° : ces relations sont de la plus haute importance pour la connaissance de l'Inde et de la Chine au moyen-âge. A l'époque où Renaudot écrivait, la science ne fournissait pas les renseignements dont elle dispose aujourd'hui. M. Reinaud a donné une édition du texte, une nouvelle traduction française et de nombreux éclaircissements. On a encore de l'abbé Renaudot plusieurs mémoires insérés dans les t. I et II du recueil de l'Académie des inscriptions; il a eu part depuis 1680 à la rédaction de la *Gazette de France* ainsi qu'aux explications des *Médailles du règne de Louis XIV* (1702, in-fol.). Ayant été chargé par le ministère d'examiner le *Dictionnaire* de Bayle, il dressa un mémoire défavorable; le ministre Jurieu s'en étant procuré une copie, le fit imprimer avec quelques extraits de lettres anonymes et des remarques fort vives, sous le titre : *Jugement du public, et surtout de M. Renaudot, sur le Dictionnaire de M. Bayle* (Rotterdam, 1697, in-4°). Une polémique s'engagea contre le censeur malencontreux, où prirent part Bayle, Jurieu et Saint-Évremond; mais le *Dictionnaire* ne fut point imprimé en France, comme on l'avait demandé. Renaudot a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, conservés dans la Bibliothèque impériale, et parmi lesquels on remarque une *Histoire de Saladin*, une *Histoire des patriarches syriens de la secte nestorienne*, et un *Traité de l'Église d'Éthiopie*, en latin. P. L.

De Boze, *Hist. de l'Acad. des inscript.*, V. — Niceron, *Mémoires*, XII et XX. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

RENAUDOT (*Claude*), historien français, né vers 1730, à Vesoul, mort vers 1780, à Paris. Il vint achever ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat; mais, au lieu de fréquenter le barreau, il s'adonna à la culture des lettres. On a de lui : *Arbre chronologique de l'histoire universelle*; Paris, 1765, in-fol. : c'est un arbre qui, au lieu de fruits, est chargé de médaillons portant les noms et les dates des principaux événements de chaque État. Cet ouvrage fut présenté au duc de Berri (Louis XVI); l'idée en fut trouvée ingénieuse, et le jeune prince accorda à l'auteur une pension de 1,200 livres sur sa cassette; — *Révolutions des empires, depuis la création*; Paris, 1769, 2 vol. petit in-8°, avec une carte : cet ouvrage paraît principalement tiré de la grande *Histoire universelle anglaise*; — *Annales historiques et périodiques depuis le 1er septembre 1768 jusqu'à la fin d'août 1769*; Paris, 1771, in-12; — *Abrégé de l'histoire généalogique de France*; Paris, 1779, in-12.

Quérard, *France littéraire.*

RENAULDIN (*Pierre*), poëte français, né vers 1480, à Attigny (Ardennes); il vivait encore en 1529. Ayant embrassé la règle des chanoines réguliers à l'abbaye de Saint-Denis de Reims, il y remplit les emplois de sous-prieur et d'aumônier. L'archevêque de cette ville, Robert de Lenoncourt, le choisit pour grand pénitencier de sa cathédrale. Vers 1516 il se chargea de la cure de Givry, près Rethel. Il est auteur d'un recueil poétique en vers latins, devenu fort rare, et intitulé *Opusculum morale, his conducibile qui paradisiaca ad gaudia pervenire cupiunt* (Paris, 1529, in-8°).

Boulliot, *Biogr. ardennaise.*

RENAULDIN (*Léopold-Joseph*), médecin français, né le 27 juin 1775, à Nancy, mort le 23 février 1859. Il fit de bonnes études chez les chanoines réguliers, suivit la carrière médicale, et fut employé dans les hôpitaux militaires de Nancy. Envoyé en 1794 à l'armée de la Moselle, il faillit succomber au typhus, qui moissonnait alors un grand nombre de soldats, et assista au siége de Mayence, où il observa pendant le rude hiver de 1795 tous les accidents causés par un froid excessif. De 1796 à 1799 il fut attaché à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, partit avec le grade d'aide major pour l'armée du Rhin, et y resta jusqu'à la paix de Lunéville. De retour à Paris, il subit les examens du doctorat (1802). Le goût des voyages le porta à reprendre du service. Nommé médecin militaire de première classe, il se rendit en 1807 à l'armée de Pologne, dirigea le grand hôpital militaire de Berlin et prit part aux travaux d'une commission chargée de la réforme des soldats invalides. De l'armée d'Espagne, où il était passé ensuite, il fut rappelé en 1809 à Paris en qualité de médecin des dispensaires. En 1806 il fut nommé médecin en chef de l'hôpital Beaujon, et en 1821 il entra dans l'Académie de médecine, où il remplit les fonctions de secrétaire. Il fut aussi un des médecins consultants du roi Louis-Philippe. On a de lui : *Sur l'érysipèle*; Paris, 1802, in-8°; — *Traité du diagnostic médical*; Paris, 1804, in-8° : trad. de l'allemand de Dreyssig; — *Les Médecins numismatistes*; Paris, 18 , in-8°; — des articles dans la *Biographie universelle* et dans le *Dictionnaire des sciences médicales*; la remarquable introduction qu'il a fournie à ce dernier recueil a été publiée à part, sous le titre d'*Esquisse de l'histoire de la médecine* (Paris, 1812, in-8°).

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Sachaile, *Les Médecins de Paris.*

RENAULDON (*Joseph*), jurisconsulte français, né à Issoudun, en 1709. Un esprit cultivé joint à l'humeur la plus aventureuse le conduisit à mener la vie la plus bizarre et la plus décousue. Jeune encore, il s'associa à une troupe de bohémiens qui allaient exploiter l'Italie et qui finirent par l'honorer du titre de *grand coesre* en le mettant à leur tête. Mais il finit par s'ennuyer de cette compagnie, et pour mendier sans craindre la perdition de son âme, il entra dans un couvent de capucins. Il quitta les capucins pour les génovéfains; et s'ennuyant des uns comme des autres, il jeta là le froc, et se fit soldat, puis page chez la marquise de Romagnesi. Il avait mis le silence du cloître à profit pour s'instruire. Le seigneur Broccalio, qui l'avait connu sans doute chez la marquise, lui confia l'éducation de ses enfants. Vint-il seul en France, ou y suivit-il son patron? On ne sait. Plus désireux d'une position sérieuse, on le voit dans la suite greffier de l'hôtel de Versailles, puis garde-magasin des vivres. Enfin, il rentra à Issoudun exercer pendant quelques années le métier d'avocat plaidant, jusqu'à ce qu'il se retira du barreau pour se livrer entièrement aux travaux du cabinet. Le nom de Renauldon figure encore sur le tableau des avocats du bailliage d'Issoudun en 1790. On a de lui : *Traité historique et pratique des droits seigneuriaux;* Paris, 1765, in-4°; — *Dictionnaire des fiefs et des droits seigneuriaux utiles et honorifiques;* Paris, 1765, in-4° : très-complet; 2e édition, 1788, 2 vol. in-4°; — *Tableau général du commerce de l'Europe avec l'Afrique, les Indes orientales et l'Amérique, fondé sur les traités de* 1763 *et* 1783; Paris, 1787. On trouve dans ces ouvrages un esprit de critique et d'examen rationaliste qui décèle l'époque où ils furent écrits; mais ils devaient tomber dans l'oubli après la chute des objets dont ils traitent. B.

Chevalier de Saint-Amand, *Biographie berruyère*. — Pérémé, *Recherches sur la ville d'Issoudun*.

RENAZZI (*Filippo-Maria*), jurisconsulte italien, né le 4 juillet 1742, à Rome, où il est mort, le 29 juin 1808. Fils d'un avocat bolonais, il étudia le droit et fut nommé à vingt-cinq ans professeur adjoint dans l'université de Rome (1768); en 1769 il obtint la chaire de droit criminel. Le cours qu'il publia, et pour lequel il mit à profit les travaux des publicistes étrangers ainsi que les idées de la philosophie moderne, lui attira les plus flatteuses distinctions : Clément XIV lui donna une pension, et d'un autre côté le cardinal Herzen et l'impératrice Catherine II cherchèrent à l'attirer l'un à Paris, l'autre à Saint-Pétersbourg. Mais rien ne put l'arracher de Rome, pas même l'offre d'une chaire dans l'université de Bologne. Après trente-quatre ans de professorat, il demanda sa retraite, qui lui fut accordée en même temps que des lettres de noblesse (1803). On a de lui : *Index conclusionum in decisionibus S. Rotæ romanæ;* Rome, 1760, in-8°; — *Pitonii addit. ad disceptationes;* ibid., 1767, in-8°; — *Elementa juris criminalis;* ibid., 1773-75-81, 3 vol. in-8° : cet ouvrage fut pendant quelque temps classique dans les universités de l'Italie; il a été trad. en différentes langues et réimprimé plusieurs fois, notamment à Bologne, 1825, 5 vol. in-12; — *De ordine seu forma judiciorum;* ibid., 1776, in-8°, et 1828, in-12; — *De sortilegio et magia;* Venise, 1792, in-8°; — *Annali degli elementi di diritto criminale*, Sienne, 1794, in-8°; trad. en latin, Rome, 1828, in-8°; — *Stato della fabrica di S. Pietro;* Rome, 1795, in-8°; — *Notizie storiche degli antichi vicedomini del patriarcato lateranense e de' moderni prefetti del S. Palazzo apostolico;* Rome, 1796, in-8°; — *Storia dell' università degli studj di Roma;* ibid., 1803-1806, 4 vol. in-8°; — *Ricerche sulle varie maniere di contrar le nozze e sui loro diversi effetti presso gli antichi Romani;* Sienne, 1807, in-8°; — quelques opuscules, et plusieurs ouvrages manuscrits. P.

Diario di Roma, juillet 1808. — Cancellieri, *Elogio di F.-M. Renazzi;* Rome, 1819, in-16. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, II.

RENDU (*Louis*), prélat français, né le 19 décembre 1789, à Meyrin (pays de Gex), mort à Annecy, le 28 août 1859. Sa famille, originaire de Lancrans, et dont une branche était venue s'établir à Paris, comptait déjà des membres distingués au barreau et dans l'Église. Des revers de fortune s'opposèrent à ce que Louis commençât de bonne heure ses études classiques, et il avait atteint l'âge de quinze ans, lorsque le curé du village, le discernant parmi les enfants qui fréquentaient l'école, lui fit apprendre le latin. Admis gratuitement au séminaire de Chambéry (1807), il y remplit à la satisfaction de ses supérieurs la double tâche de maître et d'écolier. Élevé à la prêtrise le 19 juin 1814, il fut immédiatement nommé professeur de belles-lettres au collége royal, où il remplit plus tard la chaire de physique, les fonctions de préfet des études et de directeur spirituel. Son *Traité de physique*, imprimé à Chambéry en 1823, expose la méthode ingénieuse qu'il s'était créée comme professeur. Cette méthode consistait à réduire toute la science en propositions courtes et simples, dont on expliquait trois ou quatre aux élèves, qui devaient ensuite rédiger la démonstration, rendre compte des expériences, et en tracer les figures. En 1829 le collége de Chambéry ayant été confié aux jésuites, l'abbé Rendu quitta l'enseignement, et fut nommé chanoine de la métropole. Devenu secrétaire perpétuel de la Société académique de Savoie, il fut à la fois le collaborateur et l'historien de cette compagnie, et publia, en 1833, les résultats de ses méditations sur les points les plus élevés de la science sociale dans un ouvrage intitulé : *De l'influence des lois sur les*

mœurs et des mœurs sur les lois. Ce livre, dans lequel on remarque une étonnante prévision des événements qui se sont accomplis depuis, valut à son auteur l'ordre du Mérite civil du Piémont. L'évêché d'Annecy étant venu à vaquer, le choix des autorités civiles et ecclésiastiques se porta sur l'abbé Rendu, qui, après avoir résisté, dut céder aux instances de son souverain. Préconisé le 27 janvier 1843, il fut sacré le 29 avril dans la cathédrale d'Annecy. Pendant les seize années d'un laborieux épiscopat, il sut mener de front la défense de la vérité, l'administration de son diocèse, les hautes spéculations métaphysiques et les études sociales. En 1845 le congrès géologique de France s'étant réuni à Chambéry, l'évêque d'Annecy fut appelé à présider cette assemblée, devant laquelle il exposa son système sur le transport des blocs erratiques et sur les moraines actuelles et anciennes. La mort interrompit le grand travail qu'il préparait *Sur l'Influence de la tradition sociale à l'égard de la raison*. Outre les ouvrages cités, on a de L. Rendu : *Une Théorie sur l'inégalité de la marche des vents dans la partie inférieure de l'atmosphère; ses conclusions ont passé dans le domaine de la science*; — *Un Mémoire tendant à prouver que toute cristallisation, solidification des corps, passage d'un état à un autre, est un effet électrique*; — des *Notions historiques placées en tête de chaque volume de l'Académie royale de Savoie*; — *Un Mémoire sur les couches géologiques des montagnes granitiques qui entourent le bassin de Chambéry*; — *Traits principaux de la géologie de la Savoie*; 1838; — *Vie du comte de Sales, ambassadeur à Paris*; in-8°, 1853; — *Lettre au roi de Prusse sur l'état du protestantisme*; 1846, in-8°; — *De la liberté et de l'avenir de la république française*; 1848, in-8°; — *Où en est la révolution?* lettre à M. l'abbé Mermillod; in-8°, broch. 1857; etc. Baron R.

M. Eugène Rendu, dans *L'Ami de l'Enfance*, septembre 1859). — *Mgr Louis Rendu*, par l'abbé G. Mermillod; Carouge, 1859 (dans les *Annales de la charité*, décembre 1859). — *Moniteur* de septembre 1859.

RENDU (*Jeanne-Marie*), cousine germaine du précédent, plus connue sous le nom de *sœur* ROSALIE, née à Comfort (Ain), le 8 septembre 1787, morte à Paris, le 7 février 1856. Elle avait à peine sept ans lorsque la France fut soumise au régime sanglant de la terreur, et dans ces jours d'épreuve sa famille lui donna des exemples qui portèrent leur fruit. Un de ses cousins, maire d'Annecy, fut fusillé pour n'avoir pas voulu livrer à la profanation et au feu les reliques de saint François de Sales. Après avoir fait sa première communion dans une cave, Jeanne put, grâce à des temps meilleurs, aller achever son éducation au pensionnat que d'anciennes ursulines tenaient alors à Gex. Ce fut là que le chant d'un cantique et une visite à l'hôpital décidèrent sa vocation. Sa mère, vaincue par des instances persévérantes, consentit à ce qu'elle partît pour Paris, où la communauté de Saint-Vincent-de-Paul venait d'être rétablie par le premier consul. La santé délicate de la jeune novice ne lui permit pas de rester longtemps à la maison mère. Jeanne fut donc envoyée au faubourg Saint-Marcel; à la fin de son noviciat, et après la prise d'habit, sœur *Rosalie* revint dans le quartier qui devait être pendant plus de cinquante ans le théâtre de ses bonnes œuvres. D'abord simple sœur dans la rue des Francs-Bourgeois, elle entreprit une guerre énergique contre la misère et les vices d'une population qui, plus que toute autre, ressentait les funestes effets de la révolution. L'état de pénurie générale, l'absence totale d'œuvres organisées rendaient cette tâche bien difficile : ce fut le bureau de charité qui, à peine établi, vint seconder les efforts de la courageuse fille de Saint-Vincent de Paul. On reconnut dès le premier jour que personne ne comprenait mieux qu'elle la véritable situation des pauvres, et sa nomination comme supérieure (1815) fut célébrée comme une fête. Sœur Rosalie était confidente de toutes les peines, de tous les secrets. Elle donnait à l'un le pain de la journée, parlait au patron de l'autre, fléchissait le propriétaire ou le commissaire, décidait le fils indocile à demander son pardon et reconduisait au bercail la brebis égarée. L'éducation du peuple fut aussi l'objet de sa sollicitude, et les écoles placées sous sa direction servirent longtemps de modèle. En 1844, la sœur Rosalie voulut étendre jusqu'à la naissance les soins qu'elle donnait à sa nombreuse famille; elle fit établir une crèche au-dessus même de l'école, dans la maison de secours. C'était là que la *Bonne Mère* trouvait les plus douces jouissances dans les caresses de ses petits protégés, vers lesquels elle accourait dès que ses occupations, si multipliées, lui permettaient de disposer d'un moment. Plus tard, elle obtint qu'à la crèche on ajoutât l'asile, et l'étonnement fut grand parmi les habitants du quartier lorsqu'ils virent pour la première fois de tout jeunes enfants parfaitement disciplinés, s'instruisant en chantant, marchant et s'amusant en mesure. Depuis longtemps la sœur Rosalie cherchait les moyens de protéger ses enfants d'adoption contre les dangers de l'apprentissage : le patronage des jeunes ouvrières et l'Association de Notre-Dame-du-Bon-Conseil furent la réalisation de cette pensée. Une autre forme de la faiblesse humaine excita sa compassion : elle voulait soustraire la vieillesse du pauvre aux cruelles vicissitudes de l'abandon et de la misère. Lorsque l'*Asile des petits orphelins* fut transféré à Ménilmontant, sœur Rosalie rassembla, dans la modeste maison de la rue Pascal, quelques vieux ménages auxquels elle assura un logement gratuit. C'est à cette généreuse initiative que les vieillards du douzième arron-

dissement doivent depuis 1856 l'établissement, justement nommé *Asile Sainte-Rosalie*, où ils sont reçus à perpétuité. Le faubourg Saint-Marceau ne fut pas seul à ressentir les effets de cette ardente charité, qui savait prendre toutes les formes et suffire à tout : on peut dire qu'il n'existe pas en France, et même à l'étranger, d'œuvre de bienfaisance à laquelle sœur Rosalie n'ait plus ou moins coopéré. Dans l'étroit parloir de la rue de l'Épée-de-Bois se pressaient les représentants de tous les intérêts de l'humanité, sans distinction de nation ni de condition; chacun laissait en quelque sorte à la porte ses préventions, ses répugnances. Les hommes les plus considérables de l'État (1) venaient y chercher des consolations ou des conseils. Plusieurs souverains eurent recours à sœur Rosalie, et la choisirent comme dispensatrice de leurs aumônes. Le 18 mars 1854, elle reçut la visite de Napoléon III, accompagné de l'impératrice. Peu de temps auparavant elle avait été décorée de la croix d'Honneur, aux applaudissements de tout le quartier.

L'ascendant universel de l'humble supérieure de la rue de l'Épée-de-Bois ne se manifesta jamais avec plus d'éclat que dans les grandes calamités qui vinrent successivement ajouter aux souffrances du peuple, le choléra et les émeutes. En 1848 comme en 1830, elle arracha plus d'une victime à la fureur de la multitude, et arrêta le bras de toutes les vengeances. La peinture et la gravure ont popularisé le calme courage de la sainte sœur se jetant, en 1848, au-devant des insurgés qui menaçaient sa maison, et sauvant les gardes municipaux qui s'y étaient réfugiés. Après les troubles qui agitèrent le commencement du règne de Louis-Philippe, sœur Rosalie avait été dénoncée comme coupable d'avoir aidé les rebelles à échapper à la justice ; l'ordre d'arrestation était signé, lorsque le chef de la police de sûreté vint dire à M. Gisquet que si cette mesure était exécutée tout le peuple prendrait les armes. En 1832 l'apparition du choléra éveilla les préjugés absurdes, les odieux soupçons qui à toutes les invasions des maladies pestilentielles s'emparent de l'imagination des classes peu éclairées. Un jour le docteur Royer-Collard accompagnait un cholérique que l'on conduisait, sur un brancard, à l'hôpital de la Pitié ; il est reconnu dans la rue; aussitôt on crie : « Au meurtrier ! à l'empoisonneur ! » Déjà une main coupable se levait pour le frapper, lorsqu'à bout d'arguments, il a l'heureuse inspiration de dire qu'il est un ami de la sœur Rosalie. — C'est différent, répondent mille voix : la foule s'écarte, se découvre, et le laisse passer.

Pendant la disette de 1847, qui prépara la révolution de Février, sœur Rosalie fit des prodiges pour nourrir ses pauvres. En 1849, elle se montra ce qu'elle avait été en 1832. Secondée par un grand nombre de jeunes gens appartenant à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, elle parvint à multiplier les secours et à les étendre au delà de la ville de Paris. Grâce à son zèle inépuisable, on vit sortir des désastres du choléra une œuvre où les jeunes orphelins trouvent tous les avantages d'une salle d'asile.

La santé de sœur Rosalie n'avait pu résister à tant d'épreuves, et une cruelle infirmité, la cécité, attrista ses dernières années, mais ne l'empêcha pas de continuer la tâche sublime qu'elle s'était tracée. Le bien qu'elle avait fait pendant cinquante ans peut seul donner la mesure des regrets et des témoignages de vénération qui éclatèrent à sa mort, et qui marquèrent le jour de ses funérailles. Baron R.

Notice sur la sœur Rosalie Rendu, par Eugène Rendu ; 1856. — *Vie de la sœur Rosalie*, par le vicomte de Melun, 1857. — *La sœur Rosalie*, par l'abbé de Boucion ; 1857.

RENDU (*Ambroise-Marie-Modeste*), organisateur de l'instruction primaire en France, né le 25 octobre 1778, mort à Paris, le 12 mars 1860. Sa famille avait quitté en 1750 le pays de Gex pour venir s'établir à Paris. Fils d'un notaire estimé, il fit de bonnes études classiques, auxquelles il joignit la connaissance de l'allemand et de l'hébreu, et approfondit assez les sciences exactes pour être admis à l'École polytechnique, l'année même de la fondation de ce célèbre établissement. Le refus du serment de haine à la royauté l'en fit bientôt exclure ainsi que son frère aîné (1). Élève à l'École centrale des Quatre-Nations, il se fit remarquer de Fontanes, qui, devenu grand maître de l'université, n'oublia pas son élève et ami. Rappelé en France après le 18 brumaire, de Fontanes l'attacha d'abord, avec l'abbé Delille, Châteaubriand, de Bonald, à la rédaction du *Mercure*, le nomma, en 1808, inspecteur général, et le fit entrer l'année suivante au conseil de l'université. Rendu se montra digne de la confiance de son protecteur. Il organisa tout le personnel des facultés et des lycées, décida la fondation de l'école normale de Strasbourg, d'une institution commerciale à Limoges, d'un cours de théorie et de pratique commerciales à Toulouse, d'une école de commerce et de langues au Havre, d'une école spéciale à Marseille; il prépara l'établissement de la grande école professionnelle de Mulhouse par celui d'un cours de sciences physiques et arts, et traça le plan d'un règlement où se rencontrent déjà la plupart des dispositions que consacra la célèbre ordonnance du 29 février 1816, sous laquelle l'instruction primaire a vécu jusqu'en 1833.

Après la chute de l'empire, l'université trouva

(1) On peut citer parmi ces derniers le général Cavaignac, qui fut plusieurs fois à même d'apprécier la bienfaisance de sœur Rosalie.

(1) Athanase, depuis baron Rendu, procureur général près la cour des comptes, commandeur de la Légion d'honneur, etc., qui siégea pendant vingt ans au conseil général de Seine-et-Oise.

au premier rang de ses défenseurs celui qui avait été un de ses premiers organisateurs. Les adversaires qui se levèrent en 1815, comme ceux qui leur succédèrent en 1844, s'accordent à rendre hommage à la loyauté d'A. Rendu. Dès 1811 il avait fait adopter au conseil impérial l'établissement de commissions d'arrondissement et de canton, destinées à encourager et à surveiller les écoles primaires. Les circonstances s'étaient opposées à l'exécution de ce plan; il s'agissait de le faire consacrer sous le régime nouveau et de le mettre en œuvre. Le projet fut élaboré entre Cuvier, de Gérando et Rendu, et reçut la sanction royale le 29 février 1816. Il devint le point de départ et la règle de tous les développements de l'instruction primaire. Vers la même époque, Rendu commençait à étendre à l'association des *Frères des écoles chrétiennes* le patronage éclairé qu'il ne cessa d'exercer pendant tout le cours de sa longue carrière. Appelé au poste de substitut du procureur général près la cour royale de Paris (1816), fonctions qu'il occupa jusqu'en 1830, il reçut en 1817 la mission d'organiser et de présider la commission que l'on chargeait de contrôler à Paris l'administration des collèges. Le 22 juillet une ordonnance royale le nomma membre du conseil de l'instruction publique. La même ordonnance décidait qu'un conseiller exercerait les fonctions du ministère public, et serait en outre chargé des affaires de l'instruction primaire. M. Rendu fut désigné pour cette double mission, qu'il remplit jusqu'en 1850. De 1833 à 1842 des cours primaires supérieurs furent établis, d'après les rapports de M. Rendu, dans plus de cent communes, et au moment où la loi de 1833 fit des écoles normales une institution générale et obligatoire, la France en comptait déjà quarante-sept créées sous la même impulsion. Les salles d'asile doivent à M. Rendu leurs premiers développements; il présida jusqu'en 1850 cette institution philanthropique, au sein de laquelle sa mémoire ainsi que celle de sa digne fille (1) seront toujours l'objet d'un culte reconnaissant. En 1841 il s'occupait de reconstituer la faculté de théologie, et à l'occasion des controverses provoquées par l'apparition d'un projet de loi (1841), il écrivait son livre : *De l'instruction secondaire, et spécialement des écoles secondaires ecclésiastiques*; c'était un appel éloquent à l'union de l'université et du clergé. En même temps il fonda le *Cercle catholique*, dont Ozanam et Lenormant faisaient partie. De 1848 à 1850, il ne resta pas étranger aux discussions animées que soulevait la question de l'enseignement; il prit peu de temps après sa retraite. Ses ouvrages sont : *Considérations sur le prêt à intérêt*; Paris, 1806, in-8°; — *Excerpta, ou Morceaux choisis de Tacite*; Paris, 1805, in-12; — *La vie d'Agricola*; Paris, 1806, 1822, in-12; — *Réflexions sur quelques parties de notre législation civile*, envisagée sous le rapport de la religion et de la morale; Paris, 1814, in-8°; — *Système de l'université de France*; Paris, 1816, in-8°; — *Essai sur l'instruction publique, et particulièrement sur l'instruction primaire*; Paris, 1819, 3 vol. in-8°; — *Traité de morale*; Paris, 1834, in-12; — *Essai sur l'instruction morale et religieuse*, in-18, 3e édit.; — *De l'association en général, et spécialement de l'association charitable des frères des écoles chrétiennes*; Paris, 1839, 1845, in-8°; — *Code universitaire*; Paris, 1827, 1835, 1846. in-8°; — *De l'Université de France et de sa juridiction*; Paris, 1847, in-12; — *Nouvelle traduction des psaumes*, sur le texte hébreu, avec notes, 2 vol. in-8°.

Baron W. Richerand.

M. Ambroise Rendu et l'Université de France, par Eug. Rendu; Paris, 1861, in-8°. — *Moniteur* du 27 mars 1860. — *Journal général de l'instruction publique* du 17 mars 1860. — *Ami de la Religion* du 29 mars 1860, article de M. Aug. Cochin. — *Constitutionnel* du 24 juin 1861. — *Journal des Débats*, novembre 1861, article de M. Daremberg. — *Le Correspondant*, 25 mai 1861. *Encyclopédie biographique du dix-neuvième siècle*, 1842.

** **RENDU** (*Ambroise*), *jurisconsulte*, fils aîné du précédent, né à Paris, le 1er juillet 1820, est avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Il a publié : *Traité de la responsabilité des communes*; — *Traité pratique de droit industriel*; — *Traité pratique des marques de fabrique et de la concurrence déloyale*; — *Cours de pédagogie*, à l'usage des écoles normales primaires; Paris, 1841, in-12, six éditions; — *Nouveau Spectacle de la nature* (en collaboration avec M. Victor Rendu); Paris, 1839, 10 vol. in-18; — *Petit cours d'histoire, à l'usage des Écoles élémentaires*, 6 vol. in-18, 5e édition.

Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

** **RENDU** (*Eugène*), publiciste, frère du précédent, né à Paris, le 10 janvier 1824, a suivi les traces de son père dans l'université, où il remplit les fonctions d'inspecteur général. Dans un premier voyage qu'il fit en Italie, il se lia avec les chefs du parti libéral conservateur, Gioberti, le comte Balbo, le marquis d'Azeglio, et il traita les questions italiennes dans la presse parisienne. En 1848 il fut à *L'Ère nouvelle* le collaborateur du P. Lacordaire, d'Ozanam, et de l'abbé Maret. En 1849 il entra dans l'université, et fut chargé de diverses missions en Angleterre et en Allemagne.

Dans ses écrits politiques, la plupart relatifs aux affaires d'Italie, M. E. Rendu a toujours cherché à concilier les droits des peuples de la péninsule avec l'autorité et l'indépendance nécessaires au saint-siége. En 1855 M. Rendu avait soumis au ministre de l'instruction publique un projet de création de colléges internationaux qui vient seulement d'être publié. Le plan dont il s'agit repose sur l'idée fondamentale que voici : un même système d'études appliqué simultanément

(1) Mme Doubet, auteur d'un intéressant petit livre intitulé : *Histoire d'une salle d'asile*.

à quatre pays (France, Angleterre, Allemagne, Italie), en quatre langues, et suivi successivement, de deux en deux années, dans chacun de ces pays et dans chacune de ces langues, sans que les élèves, en changeant de résidence et d'idiome, aient à subir aucun changement dans la méthode. Ses ouvrages sont : *L'Italie devant la France;* Paris, 1849, in-12; — *Conditions de la paix dans les États Romains;* Paris, 1849, in-8°; — *L'Italie et l'empire d'Allemagne*, étude lue à l'Académie des sciences morales et politiques; in-8°, 1858; — *L'Autriche dans la confédération italienne;* in-8°, juillet 1859; — *De la loi de l'enseignement;* in-8°, 1850; — *De l'enseignement obligatoire*, mémoire présenté à l'empereur; in-8°, 1853; — *De l'instruction primaire à Londres*, dans ses rapports avec l'état social; in-8°, 1853; — *De l'éducation populaire dans l'Allemagne du nord*, et de ses rapports avec les doctrines philosophiques et religieuses; in-8° de 500 pages, 1855; — *Guide des salles d'asile;* in-8°, 1860; — *Manuel de l'enseignement primaire;* in-12, 8e édition, 1861; — *L'Ami de l'enfance, journal des salles d'asile*, 3e série, publiée sous la direction de M. Eug. Rendu, 7 vol. in-8° depuis 1854; — *Note sur la fondation d'un collége international à Paris, à Rome, à Munich et à Oxford;* in-4°, 1862.

Dictionnaire des contemporains.

RENÉ D'ANJOU, duc d'Anjou, de Lorraine et de Bar, comte de Provence et de Piémont, roi de Naples, Sicile, Jérusalem, etc., né à Angers, le 16 janvier 1409, mort à Aix en Provence, le 10 juillet 1480. Il était fils de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, et de la reine Yolande d'Aragon. Sa mère, veuve et tutrice, le fit d'abord adopter par le cardinal de Bar, dont elle était nièce, comme héritier du duché de Bar, en 1419. L'année suivante, René, par l'influence de la même Yolande, épousa Isabelle, fille et héritière de Charles II, duc de Lorraine (1). Charles II mourut en 1431. René, déjà reconnu duc de Lorraine, voulut prendre possession de son duché. Mais Antoine de Vaudemont, son cousin par la ligne masculine, lui disputa cette couronne les armes à la main. René fut vaincu le 2 juillet 1431, à Bulgnéville, et réduit en captivité.

Le duc de Lorraine demeura le prisonnier non point d'Antoine, son vainqueur, mais de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, auxiliaire et patron d'Antoine. René, conduit de prison en prison, habita successivement les châteaux de Talant, Salins, Bracon, Rochefort près Dôle, et Dijon. Durant ce temps il confia l'administration de son duché à son épouse, Isabelle. Celle-ci (*voyez* ce nom), par son habile administration, remplaça avantageusement le prince captif.

René, vers le 16 février 1432, fut mis en liberté, mais sous condition de réintégration et à titre provisoire. Le 7 février 1434, accompagné d'Isabelle, il assistait aux noces de Louis de Savoie et d'Anne de Chypre, qui eurent lieu à Chambéry. Le 24 avril suivant, il fut présent à la sentence arbitrale rendue en sa faveur, à Bâle, par l'empereur Sigismond, et qui lui adjugea comme au légitime possesseur le duché de Lorraine. Nonobstant cette décision, René d'Anjou, conditionnellement élargi, dut le 1er mars 1435 rentrer comme prisonnier au château de Dijon. La mort de son frère, Louis III, roi de Sicile, et sa désignation sur le testament de Jeanne II de Naples le firent, vers le même temps, roi de Naples, Sicile, etc., et duc d'Anjou. Le roi René fut de nouveau suppléé par Isabelle. Le 11 février 1437 il recouvra enfin sa liberté. Après avoir marié son fils aîné, Jean d'Anjou, à Marie fille du duc de Bourbon, René s'embarqua, au mois d'avril, à Marseille, et fit voile pour Gênes. Il débarqua le 9 mai suivant à Naples, où il vint rejoindre Isabelle. Le roi et la reine de Sicile se partagèrent la tâche difficile de conserver ou de reconquérir ce royaume, qui leur fut disputé par Alfonse d'Aragon. Après des efforts infructueux et la perte de sa capitale, René d'Anjou revint en France, au mois de novembre 1442. En 1444, René prit part aux négociations de Tours, relatives à la paix entre la France et l'Angleterre. Pour cimenter cette alliance, Henri VI épousa MARGUERITE d'Anjou, fille de René (*voy.* ce nom). La campagne de Normandie s'ouvrit en 1449. René dès le début de cette expédition accompagna le roi de France, et servit sous sa bannière, jusqu'au recouvrement intégral de cette province. Charles VII, en 1461, fit un nouvel appel à la fidèle amitié de son beau-frère. Gênes, soumise au roi de France, venait de se révolter contre son autorité. René fut envoyé par le roi, avec le titre de commandant en chef des forces de terre et de mer destinées à réprimer cette insurrection. René d'Anjou n'y réussit point; et battu par les insurgés, il rapporta au roi cette nouvelle, qui contribua pour une part à la fin mélancolique de Charles VII. La vieillesse de René lui-même fut attristée par une suite continue de désastres et de revers. Les infortunes de sa fille Marguerite eussent à elles seules suffi pour emplir le calice. En 1467 les Aragonais vinrent offrir à René la royauté de leur pays. René, mûri par l'âge et désabusé, refusa cette couronne; mais il l'accepta en faveur de son fils, le jeune et bouillant duc de Calabre. Ce fils aîné, Jean d'Anjou, partit à la tête d'une armée. Pour prix de ses brillantes prouesses, il ne trouva au sein de la capitale promise à son ambition qu'un tombeau. Jean mourut à Barcelone, le 27 juillet 1471, et fut inhumé dans la cathédrale de cette ville. René vit périr successive-

(1) Ce mariage avait pour but de détacher les ducs Charles et René de la cause anglaise. En 1429, René fit d'abord hommage pour le duché de Bar au régent Bedford. Il se désista ensuite, et vint trouver Charles VII à Reims lorsque ce prince y fut sacré. Depuis ce moment, il servit militairement le parti français.

ment autour de lui Isabelle, ses deux fils et son petit-fils Nicolas d'Anjou, duc de Lorraine. Il ne laissa de descendance directe que par sa fille aînée, Yolande, comtesse de Vaudemont. Marguerite seule fut la compagne de ses vieux jours, comme pour attacher à ses pas une suprême infortune. René avait réuni sur sa tête des titres nombreux; toutefois, ces vaines dénominations avaient été pour lui comme autant d'ironies. Par amour du repos et de la paix, il se défit volontairement d'une partie de ses États. Cette abnégation débonnaire ne trouva point grâce encore devant l'ombrageux Louis XI. Louis tourmenta son oncle, et envahit son duché d'Anjou. Le vénérable vieillard n'obtint de lui aucune trêve jusqu'à ce que René eût assujetti à l'ambition de Louis même ses volontés d'outre-tombe. Il ne cessa ses manœuvres que lorsqu'il se fut assuré que Charles d'Anjou, neveu de René et son légataire pour le comté de Provence, laisserait après lui cette contrée à la France.

L'*Histoire de René d'Anjou* et ses *Œuvres* ont été publiées, appréciées de nos jours, par deux nobles écrivains, qui ont brûlé en faveur de ce prince l'encens de l'enthousiasme. L'inconvénient de leur complaisante admiration a été de prêter au bon roi René une fausse figure d'homme politique et surtout de chevalier. Cette peinture infidèle, que la critique doit faire disparaître, recouvre une physionomie bien différente assurément, mais qui ne demeure point sans charme et sans intérêt. René d'Anjou en naissant au sein de cette époque agitée, sur les marches de plusieurs trônes, reçut ainsi du sort un premier et irréparable dommage. Sa mauvaise étoile l'avait fait duc et roi; mais, comme son cousin Charles d'Orléans, il portait au front, de par la Muse, un signe plus fortuné. Il était né artiste et poëte. Quelques documents analytiques, des comptes de maison surtout (1), qui avaient échappé aux laborieuses recherches des historiens de René d'Anjou, le font paraître sous un jour plus séduisant peut-être et plus vrai que le montre leur panégyrique. On y trouve des traits assez originaux de simplicité et de bonhomie; ainsi il commua en une platelée annuelle d'ablettes la redevance que ne pouvait lui payer en monnaie certain pêcheur angevin, l'un de ses sujets. Il s'efforça vainement, dans ses vieux jours, d'échanger tous ses titres et tous ses fiefs, sans exception, contre une rente viagère. Tel il fut, même jeune, et pendant tout le cours de sa vie. Incapable de la sombre énergie que réclament la guerre et la politique, il était humain et bienveillant, sans ruse, sans invention, jusque dans son élément artistique et littéraire. Ses longs voyages lui permirent d'observer les hommes et la nature et de les comparer sous leurs aspects multiples. Chacun de ses États, l'Anjou, la Lorraine, la Provence, l'Italie, lui fournirent des curiosités

(1) P. P., 1339, etc.

naturelles ou des richesses spéciales. Ses plus belles années se passèrent au château de Tarascon (1) sur le Rhône Là, Antoine de la Salle, le rival français du Pogge, fut son maître d'hôtel et le précepteur de ses enfants. Il y avait des peintres à demeure; l'un d'eux se nommait Barthélemy de Eick ou de Clercq. Le port de Marseille lui apportait d'Orient les objets les plus propres à contenter les fantaisies variées d'un esprit curieux: des lions, des maïoliques, des colliers, des chandeliers de Damas, des vases étranges, de belles armes; deux Maures tout noirs, un petit *Tartre* (Tartare), jeunes esclaves dont il fit des pages somptueux, etc., etc.

Comme artiste et comme littérateur, les ouvrages du roi René méritent un compte rendu analytique et précis.

Œuvres artistiques de René d'Anjou. Sous le premier rapport, ses deux historiens lui ont donné en masse tous les tableaux, toutes les sculptures et tous les livres d'heures, etc., du quinzième siècle, qui portent les armes ou le nom de René (2). Ils l'en ont libéralement déclaré l'auteur. Cependant, parmi ces nombreuses productions on n'en compte point une seule pour laquelle cette royale paternité ait été jusqu'ici démontrée. Des documents multiples et d'une incontestable authenticité attestent que René fit exécuter à ses frais, sous ses yeux, des ouvrages d'art fort divers. Telles sont des peintures en l'église Saint-Pierre de Saumur, la chapelle de Saint-Bernardin à Angers, les sépultures de sa famille à Saint-Maurice, dans la même ville; tels sont plusieurs livres d'heures, enluminés à Tarascon, à Avignon, etc.; tels sont beaucoup d'autres monuments analogues, dont le vague signalement nous est fourni par les textes et spécialement par les comptes ci-dessus indiqués. On ne saurait également mettre en doute que René s'entremit à ces travaux en amateur attentif et très-éclairé. Plusieurs témoignages enfin autorisent à penser que René lui-même sut manier personnellement le pinceau comme la plume. Mais la plupart de ces œuvres d'art ne subsistent plus. Pour les autres, dépourvues de nom d'auteur, le problème à résoudre consiste à constater leur identité (3).

(1) En 1438 Isabelle de Lorraine, arrivant à Tarascon fut frappée de la beauté pittoresque de ce château. Elle en fit peindre une vue, et la fit porter par l'artiste à René, captif. René donna immédiatement au peintre 21 ducats (Villeneuve-Bargemont, t. I, p. 212).

(2) On y a même joint les heures de René II, duc de Lorraine, son petit-fils, manuscrit de l'Arsenal, n° 130.

(3) On peut citer à coup sûr, et entre autres comme ayant été peints sous les auspices de René ou acquis par lui: 1° le *Buisson ardent* (de la cathédrale d'Aix), 2° le livre d'heures de René, manuscrit 285 La Vallière, à la bibliothèque de la rue de Richelieu, *réserve*. Ces deux ouvrages sont du plus grand intérêt et de toute beauté. Nous indiquerons ici quelques-uns des nombreux *portraits* de René d'Anjou qui nous sont restés: 1° peint dans sa jeunesse? dans le livre d'heures manuscrit latin Bibliothèque impériale, 1156, A, f° 81; 2° peint vers 1455 dans le *Voyage d'Ehingen*; l'original à Stuttgard, gravé dans Vallet de Viriville, *Iconographie his-*

Œuvres littéraires de René d'Anjou. — *Mortifiement de vaine plaisance*, traité de morale du genre pieux et ascétique. Il est dédié par l'auteur à son *métropolitain* (comme duc d'Anjou), Jean Bernard, archevêque de Tours de 1441 à 1456. *Manuscrits :* 1° 1797 Saint-Germain français; miniatures : exécuté en 1514; 2° 7293, Baluze 520; *imprimé*, par M. le comte de Quatrebarbes : *Œuvres du roi René;* Paris et Angers, 1845-1846, in-4°, t. IV, p. I; — *Le Livre du Cœur d'amour épris*, roman allégorique en prose et en vers, daté de 1457. *Manuscrits :* 1° 1209 français; Cange 33, exécuté vers 1470; quelques miniatures (inachevé); 2° 2811 français La Vallière 36; exécuté vers 1490, enrichi de miniatures élégantes et curieuses (1). *Imprimés* : Les bibliographes citent comme ayant existé *Conqueste qu'un chevalier nommé le Cuer d'amour espris feist d'une dame appelée Doulce mercy*, 1503; mais on n'en connait point aujourd'hui d'exemplaire. Ce roman, assez piquant et très-instructif comme peinture de mœurs, a été plusieurs fois analysé par des érudits. Il a été imprimé intégralement (avec figures lithographiées), d'après le manuscrit La Vallière, par M. de Quatrebarbes, t. III, p. 1 et suiv.; — *Le Livre des tournois*, dédié par l'auteur à son frère Charles d'Anjou, comte du Maine, mort en 1472. Il existe à la Bibliothèque impériale cinq manuscrits très-intéressants de cet ouvrage (2). *Les tournois du roi René* ont été publiés une première fois intégralement, et avec beaucoup de luxe, chez F. Didot, 1826, grand in-folio, texte et notices par M. Champollion-Figeac; dessins coloriés, sur le manuscrit 2695, par M. Dubois (du Louvre), lithographie de Motte. M. de Quatrebarbes, assisté de M. Hawke, peintre, a donné une nouvelle édition de ce livre, ornée de figures, *Œuvres*, t. II, p. 1 et suiv.; — *L'Abusé en court*, roman moral et allégorique, prose et vers. *Manuscrits :* 1° 1695; 2° 1989, français : 3° supplément français, n° 1997. *Imprimés :* 1° édition princeps, in-fol. gothique, attribuée à Colard Mansion de Bruges (1); 2° sans lieu ni date, in-fol. gothique (Lyon, vers 1480?); 3° Vienne en Dauphiné, pet. in-fol. gothique, 2 colonnes, chez Pierre Schenck; 4° sans lieu ni date, in-4° (*voy.* Brunet, *Manuel du libraire*); — *Poésies diverses.* On peut comprendre enfin dans le bagage littéraire de cet auteur différents morceaux épars. Tels sont : « Exortacion rimée en la personne de Jésus, composée par feu bon roy René, roy de Sicile, » dans le manuscrit 763 de la bibliothèque de Troyes (*Catalogue des manuscrits*, t. II, p. 314 et 315), et plusieurs rondeaux qui se trouvent mêlés aux poésies de Charles duc d'Orléans (*Œuvres de René*, t. III, p. 200 et suiv.).

A. Vallet-Viriville.

Histoire de René d'Anjou, par M. de Villeneuve-Bargemont; 1825, 3 volumes in-8°, fig. — Quatrebarbes, ouvrage cité. — J. Renouvier, *Les peintres et enlumineurs du roi Rene*; Montpellier, 1857, in-4°. — *Chroniques* de Cousinot, Jean Chartier, Monstrelet, Basin, Bourdigné. — P. Marchegay, *Mélanges historiques ;* 1857, in-8°. — *Revue d'Anjou, passim*, etc.

torique, etc., 1854, in-4°, figure 7; 3° peint vers 1458, par un peintre italien, dans un manuscrit : lithographié *Œuvres de René*, t. IV, page 198; 4° médaille italienne du cabinet impérial de Vienne, fondue et ciselée, vers 1460 : gravé Trésor de numismatique, *Méd. ital.*, 3° partie, planche XIV, n° 1; 5° médaillon en ivoire, sculpté par Pierre de Milan et daté de 1461 : trésor, *ibid.*, n° 2. 6° autre médaillon analogue, 1462, *ibid.*, n° 3; 7° autre médaillon de Laurana, 1463; René et Jeanne de Laval, sa deuxième femme, conjugués : cabinet des antiques, rue Richelieu : gravé *Magasin pittoresque*, 1855, p. 208; 8° peint (avec Jeanne, pendant) sur l'un des volets du dyptique intitulé *Le Buisson ardent* (cathédrale d'Aix) : lithographié *Œuvres de René*, t. I, p. clviij, et plus loin (2 planches); 9° *crayon* du seizième siècle, au cabinet des Estampes, analogue au précédent : cf. *Magasin pittoresque*, 1844, p. 400; 10° buste analogue aux n° 8 et 9, avec le collier de Saint-Michel (vers 1470) : précieuse miniature, lithographiée *Histoire de René d'Anjou*, t. I, en tête du volume.

(1) Le manuscrit 1629 du Vatican du quinzième siècle, parchemin, contient aussi *Le Cœur d'amour epris. Voyez* Keller, *Romvart*, p. 393 et suiv.

(2) Nous les classons par ordre de mérite ou d'importance : 1° 2696 français (*olim* 8352, 2 bis); 2° 2695 réserve (*olim* 8352), 3° 2692 (8351); 4° 2693 (8351, 2); 5° 2694 (8351, 2, 2). Les manuscrits 2696 et 2695, sur papier, sont du même temps (1465 à 1472?) et enrichis de peintures très-curieuses, qui paraissent être de la même main. Le n° 2696 (qui n'est pas dans la réserve) est mieux conservé; l'autre a été gâté et défiguré dans quelques parties. Une note du dix-septième siècle, placée en tête du manuscrit 2695, est ainsi conçue : « Ce présent livre a été dicté par le roi René de Sicile et *peint de sa propre main.* » Cette dernière assertion ne nous semble pas admissible. Ces deux manuscrits attestent la touche ferme et courante d'un artiste de profession, l'un de ces peintres que René entretenait à gages. Ils furent distribués à deux familles savoisiennes, dont l'*ex libris* se lit à la fin de chacun des manuscrits (*R? de Salenove* et *Marie de Luxembourg*, comtesse de Romont). Ce genre de répétitions n'est pas le fait d'un royal amateur. Les manuscrits 2692 et 2693 sont également deux copies magnifiques, exécutées sur vélin pour Louis de la Gruthuse. Au dix-septième siècle, Melchior Tavernier fut chargé de graver sur cuivre les peintures de ce livre d'après les manuscrits du roi de France. Il était question d'imprimer l'ouvrage entier. Une suite de quinze pièces fut effectivement gravée par cet artiste. Elle existe aux imprimés sous la cote Z ancien n° 3378 A, et reproduit l'exemplaire de la Gruthuse. Dans le même temps, Peiresc? ou un autre bibliophile, fit faire une copie *manuscrite* du n° 2693. Il prit sept des 15 planches gravées par Tavernier, les fit gouacher, et les inséra, en guise de miniatures, dans cette nouvelle copie. Tel est le manuscrit 2694. Les autres miniatures sont copiées à la main.

(1) Cette édition, que l'on reconnait antérieure à 1480, se termine ainsi : « Cy fine L'Abusé en court, fait et composé par *tres-hault et puissant prince Rene roy.* » Ce livre aurait donc été imprimé à Bruges du vivant de l'auteur. Cependant cet ouvrage ne saurait être, comme on l'a cru, un récit, même allégorique, de la vie de René, ou une allusion à ses propres infortunes. On y reconnait plutôt l'œuvre d'un particulier, ainsi qu'une satire, analogue à celles que nous ont laissées Henri Baude, et le sire de Bueil dans *Le Jouvencel*, ce dernier d'après le manuscrit 1695 (en déficit, mais visé par M. de Quatrebarbes); *L'Abusé en court* serait daté du 12 juillet 1473. Le manuscrit 1967, qui parait être de cette même époque, se termine par la note suivante : « Cy fine L'Abuzé en court, *composé par noble homme Charles de Rochefort.* » Nous inclinons fortement à adopter de préférence cette dernière attribution.

RENÉ. *Voy.* LORRAINE.

RENEAULME (DE), famille noble, originaire de la Suisse, établie à Blois depuis la fin du quinzième siècle. Parmi ses membres, qui se sont partagés entre l'état militaire, l'Église et la médecine, nous citerons les suivants :

RENEAULME (*Matthieu* DE), versé dans les langues hébraïque, grecque et latine, vivait vers 1530; il a laissé quelques ouvrages manuscrits, entre autres une *Description du mont Pilate et autres montagnes de la Suisse*, et une version latine de *Trois cents chapitres d'Albuchasim sur la médecine et la chirurgie.*

RENEAULME (*Paul Ier* DE), fils du précédent, fut un des plus célèbres médecins de son temps. On connaît de lui beaucoup de savants manuscrits, la plupart en grec : *Homeri, Hesiodi et Theocriti Lexicon*, 3 vol. in-4°; *Thesaurus Dioscoridis*, 2 vol. in-fol.; *Thesaurus Theophrasti*, 6 vol. in-fol., en forme de glossaire avec notes, corrections, etc.

RENEAULME (*Paul II* DE), fils du précédent, né vers 1560, à Blois, où il est mort, en 1624. Au retour d'un voyage en Suisse et en Italie, il s'arrêta à Avignon pour y recevoir le diplôme de docteur (1590). En 1599 il devint médecin du prince de Condé ; mais, quoique fort considéré de Marie de Médicis, il refusa constamment d'aller demeurer à la cour lorsqu'elle quitta Blois. Il n'exerça donc pas son art à Paris, comme on l'a prétendu. Ayant publié un recueil (*Ex curationibus observationes;* Paris, 1606, in-8°), où il prouvait par plus de deux cents exemples que les remèdes chimiques sont d'un grand secours dans la pratique, il se trouva exposé à la vindicte de la faculté de Paris, qui avait maintes fois fulminé contre de semblables innovations; on lui fit un procès, et il fut obligé de signer, le 23 février 1607, une déclaration publique par laquelle il s'engageait à ne plus faire usage des préparations qui lui avaient si bien réussi. L'année suivante Pierre Paulmier, médecin normand, fut expulsé de la faculté pour avoir refusé de souscrire à une si dure rétractation. Mais il paraît que Reneaulme ne tint pas ses promesses, et qu'à la suite d'un nouveau procès un arrêt du parlement de Paris intervint qui lui permit l'usage de ses remèdes. Les botanistes Plumier et Brown ont consacré chacun un genre différent (*Renealmia*) à sa mémoire. On a encore de Reneaulme : *Specimen historiæ plantarum;* Paris, 1611, in-4° : ouvrage original, dont le mérite n'a été qu'imparfaitement connu ; on trouve à la suite deux traités de Prosper Alpini, *De plantis Ægypti* et *De balsamo*, qu'il avait édités ensemble à Venise, 1592, in-4°; — *La Vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denis-lès-Blois;* Blois, 1618, in-32 : c'est une source minérale qu'il avait découverte.

RENEAULME (*Michel* DE), fils du précédent, mort en 1647, à Blois, fut reçu docteur à Montpellier; il est auteur d'une *Pharmacopœa blesensis;* Blois, 1643, in-8°.

RENEAULME (*Étienne-Gilbert*, chevalier DE), petit-fils du précédent, mort en 1742, était capitaine au régiment de Tournaisis lorsque, sur les conseils du Vauban, son parent, il passa dans le génie. Il commanda dans différentes places de la frontière, eut un bras cassé au siége de Philipsbourg, et quitta le service avec le titre d'ingénieur en chef et de brigadier des armées du roi, pour aller vivre en philosophe dans sa terre de la Garanne, près Blois. Il avait beaucoup travaillé sur l'art militaire; mais ses ouvrages sont demeurés inédits.

RENEAULME *de la Garanne* (*Michel-Louis* DE), frère puîné du précédent, né vers 1675, à Blois, mort le 27 mars 1739, pratiqua la médecine avec succès et remplit les différentes chaires de botanique, de pharmacie et de chirurgie à la faculté de Paris, qui l'élut en 1733 pour doyen. Reçu en 1699 membre de l'Académie des sciences, il lui communiqua plusieurs mémoires; et comme il avait eu beaucoup de part à l'*Histoire des plantes* de Tournefort, il fut chargé par ses collègues de revoir les manuscrits de ce savant pour les donner au public; il fit connaître en 1709 le plan des vingt-cinq volumes qu'il devait leur consacrer, mais il n'alla pas plus loin. Il n'a attaché son nom qu'à l'*Essai d'un traité des hernies*, Paris, 1726, in-12, et à quelques mémoires de botanique et d'autres branches de l'histoire naturelle.

RENEAULME (*Paul-Alexandre* DE), frère des deux précédents, mort en 1749, à Theuvy, près Chartres, entra dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et fut prieur de Marchénoir (diocèse de Blois); il passa en la même qualité à Theuvy. Suivant les traces de ses ancêtres, il cultiva la botanique et la médecine, et se contenta de pratiquer cette dernière science au profit des pauvres. L'histoire était son étude favorite. Il conçut le projet d'une *Bibliothèque universelle*, où il voulait rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique, les noms de tous les auteurs avec une notice de leur vie, les titres de leurs écrits, imprimés ou non, le nombre des éditions, des traductions, etc. Le prospectus ou *Projet* en parut en 1738; à cette époque les trois premiers volumes étaient prêts à voir le jour et les autres fort avancés. Mais l'auteur ne put venir à bout de terminer un si grand travail; attaqué d'hydropisie, il mena jusqu'à sa mort une vie des plus languissantes. Sa magnifique bibliothèque passa, de même que tous ses manuscrits, aux chanoines réguliers de Saint-Jean de Chartres. P.

Moréri, *Dict. hist.*, édit. 1759. — Leclerc. *Hist. de l'Acad. des sciences.* — *Biogr. méd.*

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois, le 25 octobre 1510, morte à Montargis, le 12 juin 1576. Elle était fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. La nature, qui lui avait refusé les dons extérieurs, l'avait douée d'une âme

d'un esprit droit et pénétrant, d'un cœur [illegible]ux. Dès son [illegible] se révéla en elle un [illegible]rès-vif [illegible] apprit le latin, [illegible] l'h[illegible] [illegible]tiques, l'astro[illegible] [illegible]ucis l'entendant [illegible] avouait que « le plus [illegible] du monde n'en eût pas mieux [illegible] relations avec Marguerite de [illegible]ent encore ses goûts élevés, [illegible]omme cette princesse, une des [illegible] accomplies de la renaissance. [illegible] successivement promise en ma[illegible] l'Autriche (Charles-Quint), au [illegible] Henri VIII; Joachim, marquis de [illegible]; des intérêts politiques firent [illegible] projets d'union. Le connétable de [illegible]vait aussi osé aspirer à sa main. Fran[illegible] maria à Hercule d'Este, duc de Fer[illegible] (30 juillet 1527), dans l'espoir, peu justifié, de s'assurer par l'alliance de ce prince la possession du Milanais. Hercule était un prince lettré : il écrivait avec élégance et était un amateur distingué d'antiquités. Un même goût pour les lettres et les arts rapprochait les deux époux; leur cour devint l'asile des savants et des beaux esprits. La duchesse honorait de sa protection et de ses libéralités plusieurs hommes illustres, entre autres le poëte érudit Celio Giraldi et l'astronome Celio Calcagnini. La savante et infortunée Olimpia Morata lui dut son éducation : elle l'admit à partager les leçons de sa fille aînée, la princesse Anne. Les impulsions d'un cœur généreux lui firent accueillir à Ferrare non-seulement les Français que les malheurs de la guerre avaient laissés sans ressources en Italie, mais ceux que les persécutions religieuses avaient forcés de s'exiler, entre autres Calvin et Marot. Celui-ci, qui avait fait son épithalame, devint même son secrétaire. Renée s'était initiée, dans ses entretiens avec Marguerite de Navarre, aux idées de réforme religieuse. Calvin, en développant devant elle les motifs qui l'avaient séparé de l'Église, confirma en elle ces sentiments favorables au protestantisme. Elle n'avait que vingt-cinq ans alors, et elle hésita longtemps avant de se déclarer ouvertement, quoiqu'elle eût accepté la dédicace de la première version italienne de la Bible par Brucciolì. Calvin lui reprochait encore sa tiédeur vingt ans après, c'est-à-dire en 1560. Le duc son mari, qui était alors loin d'approuver ses idées, et qui craignait de fournir un prétexte au pape pour s'emparer de ses États, chassa de sa cour tous les Français suspects d'hérésie, et remplaça même les femmes de la princesse par des Italiennes, chargées de la surveiller; mais, forcé de garder des ménagements envers une fille de France, il lui fit faire des remontrances, accompagnées de menaces, par l'inquisiteur français Orin, envoyé à cet effet par Henri II (1554). Renée se montra inébranlable; ni l'éloignement de ses enfants, dont l'éducation lui fut enlevée, ni son emprisonnement dans le vieux château d'Este ne purent diminuer son attachement à la religion évangélique. Elle recouvra plus tard sa liberté; mais ses enfants ne lui furent pas rendus. Elle vécut dans la retraite jusqu'à la mort de son époux (1559). Marot, dans un cantique à Marguerite de Navarre, déplore la souffrance du *noble cœur de Renée de France.*

Renée avait reçu en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Devenue veuve, elle revint en France, et fit de Montargis son séjour habituel. Arrivée au moment où s'ouvrirent les états généraux d'Orléans, elle reprocha avec un courage et une résolution virile à son gendre, le duc de Guise, la condamnation du prince de Condé. On lui avait promis une part dans le maniement des affaires : elle ne l'obtint pas. A partir de ce moment elle se résolut à servir Dieu à *bon escient et tendre au droit but.* Calvin lui envoya, sur sa demande, un pasteur, François Morel, dont le zèle rigoureux affligea plus d'une fois la duchesse et fut blâmé de Calvin lui-même.

Lorsque éclata la première guerre civile, Renée ouvrit son château à une foule de calvinistes. Les triumvirs catholiques voulurent l'intimider. Après l'avoir inutilement menacée de l'enfermer dans un monastère (5 avril 1562), ils eurent recours à la force. Guise envoya quatre cents hommes à Montargis; les habitants catholiques leur ouvrirent les portes. La duchesse s'enferma dans le château. « Songez à ce que vous allez faire, dit-elle fièrement aux assaillants; il n'y a personne en ce royaume qui puisse me commander, que le roi, et si vous en venez là, je me placerai sur la brèche, et je verrai si vous serez assez audacieux pour tuer la fille d'un roi. » La nouvelle de l'assassinat du duc de Guise éloigna les catholiques. Renée, dont il avait épousé la fille aînée, le pleura sincèrement, et elle se plaignit à Calvin de la joie que les protestants montrèrent de cette mort de leur plus redoutable adversaire. A la conclusion de la paix, Renée n'ayant pu obtenir de faire prêcher à Paris chez elle, revint à Montargis, tout occupée à faire le bien, sans distinction de parti, et à embellir sa petite ville. Montargis lui dut la fondation d'un collége; elle transforma son château en un véritable hôtel-Dieu. Pendant la seconde guerre le voisinage de l'armée huguenote et la prompte conclusion de la paix empêchèrent qu'elle ne fût inquiétée. Mais dès le début de la troisième le duc d'Anjou exigea au nom du roi qu'elle reçût une garnison chez elle et renvoyât quatre cents malheureux protestants du Gâtinais qu'elle avait recueillis et auxquels elle fournit tout ce qui était nécessaire au voyage. Elle était à Paris à la Saint-Barthélemy. De retour à Montargis après le massacre, elle y donna l'hospitalité envers un grand nombre de ministres fugitifs, et continua d'y faire célébrer le culte protestant. Sa mort arriva le 12 juin 1575. Dans son testament, touchant témoignage de sa foi, Renée déplore les malheurs de la guerre civile, et recommande à

ses enfants la profession de l'Évangile comme la base la plus solide de la prospérité des familles et des États. Sa dernière volonté était d'être enterrée sans cérémonie; mais la cour lui fit faire un service célébré avec pompe, à Paris, dans la chapelle de Bourbon. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église du château de Montargis.

Du mariage de Renée avec le duc Hercule d'Este naquirent cinq enfants : *Alphonse*, duc de Ferrare; *Louis*, cardinal d'Este; *Anne*, femme du duc François de Guise; *Lucrèce*, mariée au duc d'Urbin, et *Léonor*, immortalisée par la passion du Tasse. On a imprimé quelques lettres de Renée de France, entre autres dans les mémoires d'État de Guillaume Ribier. Il en existe de manuscrites dans le fonds de Béthune (n° 8527, 8708, 8720, 8726, 8731, 8737, 8739), qui n'offrent pas d'intérêt historique. G. R.

Giraldi, *Comment. delle cose di Ferrara e dei principe di Este*. — Muratori, *Antich. Est.*, part. 2 — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, part. 2. — MM. Haag, *La France protestante*. — Catteau-Calleville, *Vie de Renée de France*; Berlin, 1781, in-8°. — Muench, *Renée von Est.*; 1831, in-8°.

RENÉE (*Amédée*), publiciste français, né à Caen, en 1808, mort à Marseille, le 9 novembre 1859. Il débuta dans la carrière des lettres sous le patronage d'Augustin Thierry, qui l'employa dans la rédaction de ses travaux historiques. En 1837 il devint rédacteur en chef du *Journal de l'Instruction publique*; puis il fournit des articles à la *Revue de Paris*, au *Constitutionnel* et au *Journal de la flotte*. Nommé en 1847 bibliothécaire du château de Meudon, il passa en 1849 avec le même titre à la Sorbonne. Son dévouement aux idées napoléoniennes lui fit donner en 1853 la place de secrétaire du service du grand maréchal du palais. Au printemps de 1857, il prit la direction du *Constitutionnel* et du *Pays*, et presque aussitôt après il entra, comme député du Calvados, au corps législatif. Il se rendait à Cannes pour rétablir sa santé lorsqu'il mourut en traversant Marseille. Il était officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Heures de poésie*; Paris, 1841, in-18; — *Tableau des services de guerre des princes issus de Robert le Fort*; 1843, 1848, in-8°; — *Les Nièces de Mazarin*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°; — *Madame de Montmorency, Mœurs et caractères du dix-huitième siècle*; Paris, 1858, in-8°; — *La Grande Italienne*; Paris, 1859, in-8°. Il est encore l'auteur de la traduction des *Lettres de lord Chesterfield* (Paris, 1842, 2 vol. in-18) et de l'*Histoire de Cent ans* de Cantù (1852-1853, 4 vol. in-8°). Il a rédigé le tome XXX de l'*Histoire des Français* de Sismondi, qui embrasse tout le règne de Louis XVI. Enfin il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie des gens du monde* et a été l'un des collaborateurs de la *Nouvelle Biographie générale*.

Documents particuliers.

RENESSE (*Louis-Gérard* DE), auteur ascétique hollandais, né le 11 mai 1599, mort le 19 février 1671, à Breda. S'étant destiné au ministère évangélique, il l'exerça d'abord dans un village de la province d'Utrecht, à Maerssen. Appelé en 1638 à Breda, qui venait de tomber au pouvoir des États généraux, il y fit ériger, sous le nom d'*école illustre*, un collége dont il fut le premier recteur et où il professa la théologie (1646). L'université d'Oxford lui envoya le grade de docteur en théologie. Il entendait neuf langues différentes, et entretenait une correspondance suivie avec les plus célèbres théologiens étrangers de sa religion. Ses principaux ouvrages sont : *La Jézabel fardée* (1654, in-12), contre le luxe; deux *Traités touchant la charge, l'autorité et le devoir des Anciens dans l'Église* (1659-1664, 2 vol.), et une vingtaine de *Méditations* sur des sujets religieux; ils sont tous écrits en flamand.

Paquot, *Mémoires*, IV.

RENI (*Guido*). *Voy.* GUIDE (LE).

RENIER (*Stefano-Andrea*), naturaliste italien, né le 29 janvier 1759, à Chioggia, près Venise, mort le 6 janvier 1830, à Padoue. Sa famille était une des plus anciennes de Venise. Au sortir du séminaire de Padoue, il étudia la médecine, moins par goût que par déférence à la volonté paternelle, suivit la clinique des hôpitaux de Bologne et de Florence, et revint avec le titre de docteur dans sa ville natale. Tout en pratiquant son art, il s'adonna à l'étude de la zoologie, dans laquelle il fut encouragé à persévérer par le savant Bottari, avec qui il s'était lié. Il s'occupa principalement des mollusques du golfe de Venise, et à la suite de longues et pénibles recherches, il en recueillit une quantité considérable; cette collection, dont les doubles avaient été acquis sous l'empire pour être envoyés aux lycées d'Italie, fut transporté en 1826 à Vienne. Après avoir refusé un poste honorable à Paris, afin de ne pas s'éloigner de ses chères lagunes, il accepta en 1806 la chaire d'histoire naturelle à Padoue, à laquelle Moscati, alors directeur général de l'instruction publique, l'avait désigné; dès lors il ne quitta plus cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogo ragionato delle conchiglie* (1802), *Tavole di zoologia*, où il tenta d'introduire sa nouvelle méthode de classification, qu'il fondait sur le développement du système nerveux; *Elementi di mineralogia* (Padoue, 1825-1828, in-8°), et *Nuove Tavole di zoologia*, où il a suivi, en la perfectionnant, la méthode proposée par Virey pour classer les animaux. Lamarck a donné le nom de *Polycyclus Renieri* à une espèce de botrilles sur laquelle Renier avait écrit un intéressant mémoire, en 1793, dans les *Opuscoli scelti* de Milan.

Callegari, *Elogio storico di S.-A. Renier*; Chioggia, 1830, in-8°.

* **RENIER** (*Charles-Alphonse-Léon*), épigraphiste français, né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809. Il fut principal du collége de Nesle (Somme) en 1832, et collabora en 183?,

la de Philippe Le Bas, au *Dic-* ... *encyclopédique de la France*; durant ... de M. Le Bas en Orient (1843- ...), ... fut chargé de terminer ce grand ou- ... 845, 14 vol. in-8°). Ensuite il prit ... de l'*Encyclopédie moderne*, pu- ... Firmin Didot, dans laquelle il a ... aux articles (1845-1851, 30 vol. ... pait dès cette époque de l'étude ... et des antiquités romaines; en ... devint membre de la Société des anti- ..., et fonda en 1847 la *Revue de philo- ... de littérature et d'histoire ancienne.* ... sur l'épigraphie romaine le firent ... deux fois pour des missions en Al- ... 1851 et 1854), qui eurent d'importants ... il réunit dans cette contrée un très- ... nombre d'inscriptions romaines dont il a ... ncé la publication. En 1854 il fut nommé ...e du comité des travaux historiques, et désigné la même année par ce comité pour réunir les éléments d'un *Corpus* des inscriptions latines de la Gaule. Le 12 décembre 1856 il a remplacé Hipp. Fortoul dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a succédé en 1860 à Philippe Le Bas, comme administrateur de la Bibliothèque de l'université. Ses remarquables travaux lui valurent une distinction honorable : on créa pour lui, en 1861, la chaire d'antiquités et d'épigraphie romaines. La même année il fut envoyé à Rome pour traiter, conjointement avec M. Sébastien Cornu, de l'acquisition du Musée Campana, et fut chargé de négocier pour l'empereur l'acquisition des jardins Farnèse, appartenant à François II, ex-roi de Naples, qui occupent l'emplacement de la *Roma quadrata* de Romulus et d'une partie du palais des Césars. M. Renier a publié plusieurs mémoires dans le recueil de la Société impériale des antiquaires de France, dont il est président, dans la *Revue archéologique* et dans le *Bulletin* de l'Institut archéologique de Rome. Il a donné dans l'*Annuaire* de la Société des antiquaires une édition avec traduction de la *Géographie de Ptolémée qui concerne la Gaule* (1848) et une édition des *Itinéraires romains* (1850), tirée à part. On lui doit encore des *Mélanges d'épigraphie* (Paris, 1854, in-8°) et les *Inscriptions romaines de l'Algérie* (1855 et ann. suiv.), recueil qui formera 2 vol. in-fol., dont le premier, contenant le texte de 4,417 inscriptions réunies par M. Renier dans le cours de ses missions en Algérie, a déjà paru. Il a été nommé en 1862 officier de la Légion d'honneur.

Documents particuliers.

RENIERI (*Vincenzo*), astronome italien, né à Gênes, mort en 1648, à Pise. Il avait embrassé la vie monastique chez les Olivétains. Il cultiva d'abord la poésie, et fit paraître un poème latin sur *la Destruction de Jerusalem* (Macerata, 1628) et une pastorale, l'*Adone* (Gênes, 1635). Puis il s'adonna avec ardeur à l'étude de l'astronomie, et devint un des plus fidèles disciples de Galilée, qui en 1637, lorsqu'il perdit l'usage de la vue, lui confia ses observations sur les satellites de Jupiter (*planetæ Mediceæ*), afin d'en dresser les tables et les éphémérides. En 1641 il obtint du prince Léopold de Toscane la chaire d'astronomie à l'université de Pise. On a encore de lui : *De Etruscarum antiquitatum fragmentis Scornelli prope Vulterram repertis*; Florence, 1638, in-4°; — *Tabulæ Mediceæ universales*; ibid., 1639-1647, 2 vol. in-fol.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

RENNEFORT (*Urbain* SOUCHU DE), voyageur français, né vers 1630, mort après 1689. Il était trésorier des gardes du corps lorsqu'il devint secrétaire de la Compagnie française de Lorient. En 1665, il fut chargé de ravitailler et d'inspecter la colonie du Fort-Dauphin, gouvernée depuis 1663 par Chamargon. Rennefort partit de Brest le 7 mars. En arrivant, le 10 juillet suivant, à Madagascar, il n'y trouva que désolation et misère. Chamargon avait d'abord obtenu quelques succès, grâce à l'esprit de conciliation d'un ancien sergent français, Le Vacher-Lacase, qui par ses relations, ses habitudes et son mariage, s'était fait presque malgache; mais le gouverneur ayant cessé de suivre les conseils de l'habile aventurier, les désastres n'avaient pas tardé à remplacer la bonne fortune. Rennefort essaya vainement de rétablir l'ordre dans la colonie et la paix avec les naturels. Il se rembarqua pour la France le 20 mai 1666. Son bâtiment, fort mauvais, faillit périr dix fois; il fut capturé par les Anglais en vue des côtes de Normandie. Rennefort ne revit Paris qu'en avril 1667. Il ne rentra pas dans la Compagnie de Lorient, qui même lui refusa toute indemnité. On a de lui : *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en l'île de Madagascar ou Dauphine*; Paris, 1668, in-12 : cet ouvrage est précieux, comme écrit par un témoin oculaire; il contient des détails curieux sur la religion, les mœurs des Madécasses et sur l'histoire naturelle de leur vaste île, qu'on appelait alors pompeusement *France orientale*; — *Histoire des Indes Orientales*; Paris, 1688, in-12 : ce second ouvrage n'est que la suite du premier. Ils forment à eux deux l'histoire des premières tentatives des Français pour s'établir à Madagascar jusqu'au dix-huitième siècle. A. DE L.

Annales des Voyages, XIV. — Boucher de la Richarderie, *Hist. universelle des Voyages*, IV.

RENNELL (*James*), savant géographe anglais, né le 3 novembre 1742, à Chudleigh (Devonshire), mort le 29 mars 1830, à Londres. Sa famille se disait issue des chevaliers normands qui accompagnèrent le duc Guillaume en Angleterre. Fils d'un capitaine d'artillerie qui fut tué à Laufeldt, il fut élevé sous les yeux d'un de ses cousins, et entra à l'âge de quatorze ans dans la marine royale. Ayant passé dans l'Inde avec l'amiral Parker, il se distingua dans toutes les

occasions où il fallut montrer de l'intelligence et de la bravoure, notamment au siége de Pondichéry. Doué d'un esprit pénétrant et observateur, il profitait des loisirs que lui laissait le service militaire pour continuer ses études. Il donna une preuve remarquable des connaissances étendues qu'il avait acquises lorsqu'il fut employé à relever une passe obstruée de sable entre le continent et l'île de Ceylan : dans un mémoire qu'il adressa au gouvernement, il démontra la possibilité de franchir cette passe, réputée jusque-là inaccessible, et proposa d'en faciliter la navigation en creusant le lit de quelques pieds; le mémoire fut mis de côté, et ce n'est qu'environ soixante-dix ans plus tard qu'on se ressouvint du plan de Rennell pour le mettre en pratique. A vingt-quatre ans le jeune savant quitta le service de la marine pour entrer dans celui de la Compagnie des Indes (1766). Nommé d'abord capitaine du génie, il se fit connaître en 1768 par une excellente *Carte du banc et des courants du cap des Aiguilles*, à l'extrémité de l'Afrique méridionale; il l'accompagna d'un mémoire à l'usage des marins qui traversaient ces parages. Bientôt après il devint arpenteur général (*surveyor general*) du Bengale et du Bahar, et s'occupa en cette qualité de dresser des cartes de ces deux vastes provinces. Après avoir terminé ce travail, qui lui coûta sept années, il obtint sa retraite, et revint en Angleterre (1777) avec le titre de major et une pension de 15,000 fr. par an, double faveur qu'il méritait, en récompense de ses services exceptionnels et que la cour des directeurs lui accorda comme à l'officier qui avait le plus honoré le nom anglais dans l'Inde par ses talents, son courage et son humanité. Aussitôt après son retour, il prépara un excellent *Atlas du Bengale*, qui fut publié par ordre de la Compagnie des Indes. Il refusa un emploi élevé dans l'administration, afin de pouvoir s'adonner entièrement au projet qu'il avait conçu de traiter certaines questions encore douteuses de géographie critique. Ses travaux sur les deux grands fleuves du Gange et du Brahmapoutra et sur la carte de l'Indoustan fixèrent sur lui l'attention du monde savant : « une fusion habile d'un grand nombre de documents nouveaux et importants, une connaissance complète de tout ce qu'on avait fait sur le même sujet, l'histoire des temps anciens éclaircie par la science moderne, des détails statistiques et politiques d'un grand intérêt, une méthode savante et lucide, un style correct et sans affectation », tels étaient, au jugement de Walckenaër, les divers genres de mérite qui recommandaient les productions du major Rennell. Membre de l'Association pour l'encouragement des découvertes en Afrique, il s'occupa avec succès de rectifier la géographie de ce continent, alors si peu connu, mit à profit les communications d'Houghton et les relations de Ledyard et de Hornemann, et aida en 1798 Mungo Park dans sa dernière exploration. En 1800 il fit paraître son *Système géographique d'Hérodote;* c'est de tous ses ouvrages celui qui s'est acquis le plus grand nombre de lecteurs. Bien que la langue grecque lui fût étrangère et qu'il eût été obligé d'avoir recours à la version, fort inexacte, de Beloe, il n'en réussit pas moins à composer sur un auteur classique un commentaire qui n'a pas été surpassé jusqu'à nos jours. Frappé du défaut de connaissances précises des modernes sur les contrées les plus anciennement civilisées, il conçut le plan d'un vaste recueil où il se proposait d'éclaircir par toutes sortes de documents le géographie de l'Asie occidentale depuis l'Indus et le golfe Persique jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Caspienne; malheureusement il n'a laissé de cet ouvrage que quelques parties achevées, comme celles qui traitent de la retraite des Dix mille, de la plaine de Troie, de la topographie de Babylone, et des voyages de saint-Paul. Vers la fin de sa vie il revint à ses premières études sur l'hydrographie, et publia ses *Recherches sur les courants de l'océan Atlantique et de l'océan Indien;* non-seulement il eut à sa disposition les observations particulières recueillies par le duc de Clarence (depuis Guillaume IV) dans sa longue carrière navale, mais il compulsa les livres de loch de tous les bâtiments de la marine royale et de la Compagnie qui avaient navigué dans ces mers depuis trente ou quarante ans. Ces matériaux, malgré leur nombre et malgré le soin scrupuleux et la sagacité avec lesquels ils avaient été examinés, ne furent pas suffisants pour accomplir une tâche si difficile, dont le lieutenant Maury (*voy.* ce nom) devait plus tard étendre et simplifier les résultats. Plus qu'octogénaire, Rennell, tourmenté par la goutte et affaibli par l'âge, se vit forcé de renoncer au monde, où il avait toujours été accueilli avec une extrême déférence; l'année qui précéda sa mort, il fit une chute dans son salon, se cassa le col du fémur, et se mit au lit pour ne plus se relever. Il fut inhumé, le 6 avril 1830, dans l'abbaye de Westminster. Il était membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Institut (26 décembre 1801), et appartenait à beaucoup d'autres compagnies savantes.

Les titres anglais de ses ouvrages sont : *A Chart of the bank and currents of cape Agulhas*; 1768; — *A Bengal atlas;* Londres, 1781, in-fol.; on a imprimé à part dans le format in-12 les itinéraires avec les distances; — *Memoirs of a map of Hindostan;* Londres, 1783, 1788, 1793, 1800, in-4° : chaque édition peut être considérée comme un nouvel ouvrage, par l'importance des additions que l'auteur y a faites; trad. en français, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Indostan* (Paris, 1800, 3 vol. in-8° et atlas), par Boucheseiche et Castera; — *Memoir of the geography of Africa;* 1790, avec une carte; — *Elucidations of African geography*, 1792; —

War with France the only security of Great Britain at the present momentous crisis; 1794 : brochure politique anonyme; — *The geographical system of Herodotus examined and explained*; Londres, 1800, in-4°; ibid., 1830, 2 vol. in-8° : cette édition a été donnée par lady Rodd, fille de l'auteur; — *Observations on the topography of the plain of Troy*; Londres, 1814, in-4°; — *Illustrations chiefly geographical of the history of the expedition of the younger Cyrus from Sardis to Babylon and the retreat of the Ten thousand*; Londres, 1816, in-4°; — *A treatise on the comparative geography of western Asia*; Londres, 1831, 2 vol. in-8° et atlas in-fol.; — *An investigation of the currents of the Atlantic ocean and of those which prevail between the Indian ocean and the Atlantic*; Londres, 1832, in-4° et atlas in-fol. : cet ouvrage et le précédent ont été publiés par lady Rodd. On trouve encore de Rennell des mémoires dans les *Philosophical transactions*, le *Journal* de Nicholson, les *Asiatic researches*, etc. P. L.

Walckenaër, *Éloge du major Rennell*, lu le 2 août 1842 à l'Institut.

RENNEVILLE (*René-Auguste-Constantin* DE), littérateur français, né vers 1650, à Caen, mort le 13 mars 1723, dans la Hesse. D'une bonne famille de l'Anjou, il était le cadet de douze frères, tous militaires, et dont sept furent tués dans les guerres de Louis XIV. Ayant aussi embrassé le métier des armes, il servit dans le corps des mousquetaires, et au bout de quelques années il obtint de Chamillart, qui l'avait employé dans diverses missions de confiance, la place de directeur des aides et domaines à Carentan. Il se maria, et vécut tranquille jusqu'en 1699; à cette époque le désir de professer librement la religion réformée, qu'il avait embrassée depuis peu, le conduisit en Hollande avec sa famille. N'ayant pas trouvé le moyen de s'établir convenablement dans ce pays, il écouta les propositions de Chamillart, et revint, en janvier 1702, à Versailles. A peine arrivé, il reçut du ministre le brevet d'une pension de mille livres et la promesse du premier emploi vacant dans ses bureaux. Cette faveur excita l'envie : on mit sous les yeux de M. de Torcy des bouts-rimés que Renneville avait remplis autrefois et où la France n'était pas ménagée, et on l'accusa d'être un espion de la Hollande. Arrêté dans la nuit du 16 mai 1702, sur l'ordre exprès de Torcy, il fut conduit à la Bastille et enfermé dans la première chambre de la tour du coin, qui avait servi de logis à Montmorency, à Biron, à Bassompierre et à Le Maistre de Saci. Il n'eut d'abord pas à se plaindre de la façon dont il y fut traité; mais après l'évasion de l'abbé de Bucquoi, dont on le soupçonna d'être complice, il fut jeté dans un cachot, et soumis aux plus durs traitements. La prière et sa résignation le soutinrent dans cette épreuve. Après avoir trouvé le moyen d'écrire avec un mélange de suie et de vin et de petits os taillés, il composa des ouvrages d'une étendue considérable, par exemple un *Traité des devoirs du chrétien*, beaucoup de contes, de sonnets et de vers, et un poëme, *L'Amour et l'amitié*, qui comptait déjà six mille vers lorsqu'on lui enleva ses manuscrits. L'intervention de la reine Anne lui ouvrit, le 16 juin 1713, les portes de sa prison. Il se rendit aussitôt à Londres, écrivit l'*Histoire de la Bastille*, et la dédia au roi Georges Ier, dont il avait reçu une pension. Cet ouvrage, accueilli avec une avide curiosité, fut traduit en plusieurs langues et contrefait même à Paris; l'intérêt qui s'attachait à l'auteur ne fit qu'augmenter quand on apprit qu'il avait failli périr victime d'une tentative d'assassinat, demeurée impunie. Renneville quitta l'Angleterre, et offrit ses services à l'électeur de Hesse, qui le nomma major d'artillerie et lieutenant-colonel d'infanterie. On a de lui : *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie hollandoise des Indes*; Amst., 1702-1705, 5 vol. in-12, dédié à Chamillart; la dernière édit., ibid., 1730, comprend 10 vol. in-12; — *Les Psaumes paraphrasés en sonnets*; La Haye, 1714, in-8°; — *Les Cantiques de l'Écriture, en sonnets*; Amst., 1715, in-8°; — *Recueil de poésies chrétiennes*; La Haye, 1715, in 8°; — *L'Inquisition françoise, ou l'Histoire de la Bastille*; Amst., 1715, 2 vol. in-12; ibid., 1724, 5 vol. in-12 : cette édition renferme un grand nombre d'anecdotes et d'histoires particulières et une *Histoire de l'inquisition de Goa*; — *Œuvres spirituelles*; Amst., 1725, in-8°; — *Poëme en l'honneur du landgrave de Hesse*; Cassel, 1722, in-8°.

Haag frères, *France prot.* — Frère, *Bibl. normande*.

RENNEVILLE (*Sophie* de SENNETERRE, dame DE), femme auteur française, née à Caen, en 1772, morte à Paris, le 15 octobre 1822. Elle avait reçu une excellente éducation. Ses parents ayant été ruinés par les événements politiques, elle fit usage de ses connaissances littéraires pour écrire de nombreux ouvrages destinés à la jeunesse, et qui pour la plupart eurent plusieurs éditions. Mme de Renneville devint ainsi le soutien de sa famille. Elle mourut de la petite vérole. Parmi ses productions on distingue : *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Clair*; Paris, 1806, in-12; — *Stanislas, roi de Pologne*; Paris, 1807, 3 vol. in-12; — *Galerie des femmes vertueuses*; Paris, 1808, in-12; — *De l'influence du climat sur l'homme*, nouvelles; Paris, 1808, 2 vol. in-12; — *Contes à ma petite fille et à mon petit garçon*; Paris, 1811, in-12; — *La Mère gouvernante, ou les Principes de politesse fondés sur les qualités du cœur*; Paris, 1811, in-12; — *Le Retour des vendanges*, contes; Paris, 1812, 4 vol. in-12; — *Le Conteur moraliste*, contes; Paris, 1816, in-12; — *Les Secrets du cœur*, roman; Paris, 1816, 3 vol.

in-12; — *Lovely de Mac Clesfield*; Paris, 1817, 3 vol. in-12; — *Les Aventures de Télamon, ou les Athéniens*; Paris, 1819, 3 vol. in-12; — *Coutumes et Origines gauloises*; Paris, 1819, in-12; — *Lettres sur l'Amérique septentrionale*; Paris, 1819, 3 vol. in-12; — *Contes pour les enfants*; Paris, 1820, in-18; — *Les jeunes personnes*, nouvelles; Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Mythologie des demoiselles*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Charles et Eugénie*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Palmyre, ou l'Expérience*; Paris, 1822, 2 vol. in-12. Mme de Renneville a en outre écrit dans plusieurs revues et recueils littéraires.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1822.

RENNIE (*John*), ingénieur anglais, né le 7 juin 1761, à Phantassie (comté de Haddington), en Écosse, mort le 16 octobre 1821, à Londres. Il était le plus jeune des neuf enfants d'un fermier, qui le laissa orphelin à l'âge de cinq ans. Après avoir reçu sa première éducation dans l'école de son village, il fréquenta pendant deux ou trois ans un pensionnat de Dunbar, où il suppléa le professeur de mathématiques; il ne poussa cependant pas bien loin l'étude de cette science : son goût le dirigea plutôt vers la mécanique élémentaire; il est certain qu'il fit de rapides progrès dans l'art de dessiner les machines et tout ce qui concerne l'architecture pratique. Dès l'enfance il avait trouvé dans le voisinage d'une manufacture, appartenant à Andrew Meikle, de fréquentes occasions d'exercer son génie naissant : grâce à l'intérêt qu'il inspira aux chefs d'atelier, il fut en état de construire à dix ans des modèles de moulins et de machines à vapeur, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. De si heureuses dispositions, secondées par une assiduité exemplaire au travail, lui gagnèrent des protecteurs. On lui procura les moyens de se rendre à Édimbourg pour y perfectionner ses connaissances, et il suivit avec beaucoup de fruit les cours de mécanique et de chimie que professaient alors Robison et Black. Après avoir travaillé quelque temps chez Meikle, il partit vers 1780 pour Londres; mais, en route, il se détourna pour aller visiter les docks de Liverpool, et comme il était muni d'une pressante lettre de recommandation de Robison pour Boulton et Watt, établis à Soho, près Birmingham, il s'arrêta chez eux, et y demeura près d'une année, occupé de la construction de plusieurs machines que l'on regarde encore comme des modèles dans leur genre. Aussitôt après son arrivée dans la capitale, il fut employé par Boulton et Watt dans le vaste établissement connu sous le nom d'*Albion mills*, et qu'un incendie détruisit entièrement en 1791. Entre autres preuves de son habileté, il substitua le fer fondu au bois pour la plupart des pièces de mécanisme, changement d'où résultèrent des améliorations importantes, et il les ajusta entre elles avec une précision de mouvement et une harmonie dont le secret était dû à ses calculs approfondis. La réputation de Rennie comme ingénieur et mécanicien s'étendit au loin et lui attira des demandes si multipliées qu'il n'est pas facile d'en donner la simple indication. Nous citerons parmi ses principaux travaux les moulins à sucre pour la Jamaïque, le moulin à poudre de Tunbridge, les balanciers des hôtels des monnaies de Pétersbourg et de Copenhague, les canaux de Crinian, d'Aberdeen, de Kennet et Avon, et de Lancastre, le dernier desquels passe pour un des plus beaux monuments de l'architecture hydraulique; le dessèchement des marais de Witham en 1812, les magnifiques docks de Londres, de Hull, de Dublin, de Greenock et de Leith, le pont de Kelso, au confluent du Tweed et du Teviot, enfin l'amélioration des ports de Berwick et de Newhaven, et les arsenaux royaux de Portsmouth, de Plymouth, de Pembroke, de Chatham et de Sheerness. Mais l'Angleterre est surtout redevable à Rennie de trois ouvrages grandioses, dont un seul suffirait à la célébrité de son auteur : nous voulons parler de la jetée (*breakwater*) de Plymouth, terminée par Whidby, et des ponts de Southwark et de Waterloo, à Londres. La jetée, qui est d'une longueur de plus de seize cents mètres, est un barrage transversal en enrochement; l'idée en a été suggérée par la digue de Cherbourg. Le pont de Southwark (1814-18) est composé de trois travées en fonte de fer supportées par deux culées en maçonnerie; la travée du milieu a soixante-treize mètres d'ouverture; il a coûté 7,680,000 fr., non compris les abords. Quant au pont de Waterloo, construit de 1811 à 1815, il est établi de niveau et en granit blanc, et comprend neuf arches ovales, chacune de trente-six mètres d'ouverture; le mode de fondation par batardeaux et épuisements a élevé considérablement la dépense de ce monument, dépense qu'on évalue à plus d'un million de livres sterling. Rennie a aussi laissé le plan du pont de Londres, qui a été adopté par la chambre des communes sur trente autres présentés dans le même objet, et dont un de ses fils, sir John, a terminé en 1831 la construction.

* **RENNIE** (*Georges*), fils aîné du précédent, né le 3 janvier 1791, dans le Surrey, acheva son éducation à l'université d'Édimbourg par l'étude des sciences et de la philosophie. En 1811 il se mit sous la direction de son père, et l'assista dans le dessin des machines et la surveillance des travaux. Après avoir été employé plusieurs années dans l'hôtel des monnaies, il forma avec son frère John une société commerciale pour l'entreprise des travaux de construction, et continua la plupart de ceux que son père avait commencés, comme les docks de Woolwich, Chatham, Sheerness et Pembroke, la jetee de Plymouth, les ports de Liverpool, Kingstown et Holyhead, le pont de Londres, des canaux, etc. Les travaux qu'ils ont dirigés ensemble jusqu'en 1845, époque où ils se sont séparés, sont aussi de la

plus haute importance : qu'il nous suffise de rappeler les grandes lignes de chemins de fer, plusieurs des machines de Sébastopol et de Nicolaïef, et un grand nombre de bâtiments en fer et à vapeur pour le commerce ou la marine royale. Georges Rennie a été élu en 1822 membre de la Société royale de Londres.

Son frère, *John*, qui pratique aujourd'hui l'architecture, a été anobli en 1831 lors de l'inauguration du pont de Londres.

Samuel Smiles, *Lives of the engineers*; Londres, 1862, 2 vol. in-8°. — Ch. Dupin, *Voyages de la Grande-Bretagne*, II. — *Annual biography*, 1822.

RENNIGER (*Michel*), poëte latin moderne, né en 1529, dans le Hampshire, mort le 26 août 1609, à Crawley, près Winchester. Il était gradué d'Oxford lorsque, à l'avénement de Marie Tudor, il quitta le royaume pour éviter la persécution dirigée contre les protestants et rejoignit ses compatriotes à Strasbourg. De retour à Londres, il devint un des champions les plus zélés de la réforme religieuse, et jouit des bonnes grâces d'Elisabeth, qui l'admit au nombre de ses chapelains; il reçut, entre autre bénéfices, l'archidiaconé de Winchester et une prébende à la cathédrale de Saint-Paul. On a de lui : *Carmina in mortem Henrici et Caroli Brandon*; Londres, 1552, in-4°; — *De Pii V et Gregorii XIII furoribus contra Elizabetham reginam*; ibid., 1582, in-8°; — *Syntagma hortationum ad Jacobum, regem Angliæ*; ibid., 1604, in-8°.

Tanner et Bale. — Wood, *Athenæ oxon.*

RENOU (*Jean* DE), en latin *Renodæus*, médecin français, né à Coutances, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia la médecine à Paris et y fut reçu docteur. Il s'appliqua, d'une façon particulière, à la matière médicale, et fut un des premiers qui rejetèrent une foule d'erreurs populaires touchant les vertus des plantes et des minéraux. Ses écrits, réunis sous le titre de *Dispensatorium galenochymicum* (Paris, 1608, in-4°), et réimprimés plusieurs fois, ont joui d'une grande faveur; ils ont été traduits en français (*Œuvres pharmaceutiques*; Lyon, 2e édit., 1637, in-fol.) par Louis de Serres, qui élève Renou au-dessus de Fernel et de Sylvius, et en anglais (Londres, 1657, in-fol.).

Bayle, *Dict.* — *Biogr. méd.*

RENOU (*Jean-Baptiste*), orientaliste français, né à Angers, mort le 26 décembre 1701, à Laon. Il s'engagea dans la congrégation de l'Oratoire, et devint supérieur de la maison de Laon. Le P. Lelong a publié de lui deux ouvrages posthumes : *Méthode pour apprendre facilement les langues hébraïque et chaldaïque* (Paris, 1708, in-8°), et un *Dictionnaire hébraïque* (ibid., 1709, in-8°), contenant les racines et les dérivés de cette langue.

Lelong, *Bibl. française*.

RENOU (*Antoine*), peintre et littérateur français, né en 1731, à Paris, où il est mort, en décembre 1806. Il fut élève de Pierre et de Vien, et obtint en 1758 le deuxième prix de peinture de l'Académie; deux ans plus tard, le roi de Pologne Stanislas l'appela auprès de lui, et le nomma son premier peintre. Renou, qui après avoir fait d'excellentes études au collége des Jésuites et à celui des Quatre-Nations en avait conservé un goût prononcé pour les belles-lettres, se trouva en état de tenir un rang dans cette petite cour de Lunéville, où la culture des lettres lui faisait oublier les chagrins de l'exil et les soucis de la politique; tour à tour il peignait, faisait des vers et jouait la comédie. A la mort de Stanislas (1766) il revint à Paris, et fut aussitôt agréé à l'Académie de peinture; mais il ne fut reçu membre titulaire que le 18 août 1781. Il venait de terminer pour l'un des compartiments du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre, un tableau de *Castor, ou l'étoile du matin*, destiné à faire pendant au *Morphée* de Charles Le Brun, et cet ouvrage fut accepté comme morceau de réception du nouvel académicien. Dès 1776 Renou avait suppléé Cochin dans les fonctions de secrétaire et d'historiographe de l'Académie de peinture; après la mort de cet artiste (1790), il fut nommé titulaire de cet emploi. A la révolution, il fut attaché aux écoles spéciales de dessin comme secrétaire et surveillant des études. Un plafond qu'il avait peint pour le Théâtre-Français fut détruit lors des restaurations de la salle. On lui doit encore un des plafonds de l'hôtel des monnaies de Paris. C'était un de ces artistes froids, et malgré cela un peu prétentieux, chez qui les qualités pittoresques du peintre sont étouffées par des préoccupations littéraires très-développées. Il a donné une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée* et une traduction d'un poëme de l'*Art de peindre* (1789) de Dufresnoy. A la suite d'une discussion où il avait soutenu contre Lemierre qu'il est plus difficile de faire un tableau qu'une tragédie, il écrivit et fit jouer au Théâtre-Français (1773) une tragédie de *Térée et Philomèle*. Il est encore, dit-on, l'auteur de plusieurs critiques des salons de peinture; cependant M. de Montaiglon ne lui attribue en ce genre que : *L'Impartialité au salon* (de 1783), *dédiée à messieurs les critiques présents et à venir*, et un article également relatif aux expositions de peinture inséré dans un journal (le *Journal de Paris?*) sous ce titre : *Le Combat des critiques*. Renou eut du reste à se défendre devant l'Académie d'avoir écrit, comme on le disait, certaines critiques des salons. H. H—N.

N. Ponce, dans les *Mélanges sur les beaux arts* et la *Revue universelle des arts*. — De Chennevières, *Notice sur la galerie d'Apollon au Louvre*. — De Montaiglon, *Essai de bibliographie des livrets et des critiques des salons*. — Quérard, *La France littéraire*.

RENOUARD (*Nicolas*), littérateur français, né dans le Berri, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était avocat au conseil privé et historiographe de Louis XIII; il fut ami de Motin, qui lui a adressé une pièce de vers. On a de lui : une traduction des *Quinze livres des*

Métamorphoses d'Ovide, Paris, 1615, 1619, 1625, 1633, 1641, in-folio, fig., qui a joui au dix-septième siècle d'une grande réputation; — *Discours sur les Métamorphoses d'Ovide, contenant l'explication morale des fables*, suivi de la traduction de trois héroïdes d'Ovide et d'autres pièces; Paris, 1618; — le *Jugement de Pâris, tiré de divers auteurs; Les Abeilles, métamorphose* traduite du 4e livre des *Géorgiques*, et le premier livre du *Remède contre l'amour*, traduit d'Ovide. H. B.

Chenu, *Antiquités de la ville de Bourges*. — Goujet, *Biblioth. française*.

RENOUARD (*Antoine-Augustin*), bibliographe français, né à Paris, le 21 septembre 1765, mort à Saint-Valery-sur-Somme, le 15 décembre 1853. Fils d'un fabricant de gazes, il embrassa dès 1781 cette profession, que les événements politiques lui firent momentanément abandonner. Il devint en 1793 membre du conseil général de la commune de Paris, et en faisait encore partie l'année suivante. Il avait fait réimprimer un certain nombre d'ouvrages latins et français, lorsqu'en 1795 il reprit sa première profession; mais son goût pour les livres l'emportant, il revint en 1797 au commerce de la librairie, et l'exerça jusqu'en 1824. Ses nombreuses publications se distinguent par l'*Ancre surmontée du coq* placée sur leur frontispice, comme symbole de la vigilance qui présidait aux travaux de ce libraire. Après la révolution de 1830, il fut pendant quelques années maire du onzième arrondissement de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogue des livres imprimés par J.-B. Bodoni*; Paris, 1795, in-8°; — *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*; Paris, 1803, 2 vol. in-8°, avec un supplément; Paris, 1812, in-8°; 3e édit., Paris, 1834, in-8° à 2 col.; — *Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus*; Paris, 1810, in-8°; traduite en italien par Azuni; — *Note sur Laurent Coster, à l'occasion d'un ancien livre imprimé dans les Pays-Bas*; Paris, 1818, in-8° : l'auteur se prononce contre le système de Meermann, qui attribue à la Hollande l'invention de l'imprimerie; — *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur, avec des notes bibliographiques, critiques et littéraires*; Paris, 1819, 4 vol. in-8° : description de la riche collection de livres formée par l'auteur, et dont la vente eut lieu par parties; — *L'Epicurien, par Thomas Moore, traduit de l'anglais*; Paris, 1827, in-12) : anonyme; — *Annales de l'imprimerie des Estienne, ou Histoire de la famille des Estienne et de ses éditions*; Paris, 1837-1838, 2 parties in-8°; 2e édit., Paris, 1843, in-8°; — *Alde l'ancien et Henri Estienne*; Paris, 1838, in-8°; — *Catalogue d'une précieuse collection de livres, manuscrits, autographes, dessins et gravures, composant actuellement la bibliothèque de M. A.-A. R.*; Paris, 1853, in-8°. On a de lui comme éditeur : *Epigrammata* de J. Owen (Paris, 1794, 2 part. in-8°), *La Pharsale* de Lucain (Paris, 1795, in-fol.), *Lettres diverses et opuscules poétiques d'Alde l'ancien* (Paris, 1825, gr. in-8°), et *Lettere di Paolo Manuzio* (Paris, 1834, in-8°) : ces lettres, qui étaient inédites, contiennent des détails sur la vie privée de Paul Manuce. E. R.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — Quérard, *La France littér.* — *Journal de la librairie*, 6 janvier 1855.

* **RENOUARD** (*Augustin-Charles*), magistrat et pair de France, fils du précédent, né à Paris, le 22 octobre 1794. Ancien élève de l'École normale, il étudia le droit, et devint en 1816 avocat à la cour royale de Paris. Il plaida devant la cour des pairs dans le procès de la conspiration de 1820, et depuis dans un grand nombre d'affaires politiques, notamment, en 1826, dans celle des *Nouvelles Lettres provinciales* de d'Herbigny, et en 1830 dans celle du journal *Le Globe*, dont il était collaborateur. Le 20 août 1830, il fut nommé conseiller d'État, et secrétaire général de la justice le 9 novembre suivant. Il est depuis 1837 conseiller à la cour de cassation. Député de la Somme en 1831, il représenta ce département jusqu'en 1837; il siégeait dans les rangs de la majorité, et fut rapporteur de la loi sur l'instruction primaire, et de la loi sur les faillites et banqueroutes. En 1839, il reprit sa place à la chambre élective, et devint pair de France en 1846. En 1861, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Nous citerons de lui : *Mélanges de morale, d'économie et de politique, extraits des ouvrages de Benjamin Franklin*; Paris, 1824, 2 vol. in-18; 3e édit., 1853, in-18; — *Traité des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation*, etc.; Paris, 1825, 1844, in-8°; — *Mémoires sur la vie de Benjamin Franklin, écrits par lui-même, traduction nouvelle*; Paris, 1828, 2 vol. in-18 : anonyme; — *L'Éducation doit-elle être libre?* Paris, 1828, in-8° : dissertation mentionnée honorablement par l'Académie française; — *Traité des droits d'auteur dans la littérature, les sciences et les beaux-arts*; Paris, 1838-39, 2 vol. in-8°; — *Traité des faillites et banqueroutes*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; 3e édit., 1857, 2 vol. in-8°; — *Du droit industriel dans ses rapports avec les principes du droit civil sur les personnes et sur les choses*; Paris, 1860, in-8°. Il a inséré des articles dans la *Thémis*, la *Revue encyclopédique*, la *Revue de législation et de jurisprudence*, le *Journal des économistes*, et le *Dictionnaire de l'économie politique*. E. R.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*. — *Journal de la librairie*.

RENOUARD. *Voy.* SAINTE-CROIX.

FIN DU QUARANTE ET UNIÈME VOLUME.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE-DEUXIÈME.

—

Renoult. — Saint-André.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

˥˥VELLE

GÉNÉRALE

DEPUIS

L LES PLUS RECULÉS
ǫU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D[r] HOEFER.

Tome Quarante-Deuxième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie], ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXIII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

R

RENOULT (*Jean-Baptiste*), controversiste français, né vers 1664. Après avoir passé quatre années dans l'ordre des Cordeliers, il déposa le froc, et passa en 1695 à Londres, pour professer ouvertement le calvinisme, qu'il avait embrassé. Il desservit l'église de Hungerford (1706), puis celle de la Pyramide (1710), et fut ensuite appelé comme pasteur en Irlande. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages sont : *Le vrai tableau du papisme;* Londres, 1698, in-8°; — *Taxe de la chancellerie romaine;* Londres, 1701, in 8°; trad. de Du Pinet, avec des additions; — *Les Avantures de la Madona et de François d'Assise;* Amst., 1701, 1750, in-12; — *L'Antiquité et la perpetuité de la religion protestante;* ibid., 1703, in-8°; Genève, 1737, in-8°; Neufchâtel, 1821, in-8° : non-seulement la religion protestante est, d'après Renoult, aussi ancienne que le monde, mais Dieu en est l'auteur, et à la fin des siècles elle passera de la terre au ciel, où elle n'aura jamais de fin; — *Histoire des variations de l'Église gallicane ;* ibid., 1703, in-12, etc. On lui a attribué une version de l'*Histoire d'Olimpia Maldachini* de Leti (Leyde, 1666, in-12), qui est sans doute l'œuvre d'un homonyme.

Haag frères, *La France protestante.*

RENOUVIER (*Jules*), archéologue français, né à Montpellier, le 13 décembre 1804, mort à Paris, en septembre 1860. Son père, député de l'Hérault de 1827 à 1834, fut l'un des 221, et vota constamment avec l'opposition. En 1829, après avoir fait de bonnes études, Jules Renouvier se rangea parmi les socialistes saints-simoniens dirigés par Bazard; mais il se sépara de cette secte en 1831, lorsqu'elle tomba dans les aberrations mystiques d'Enfantin, et il resta dans les rangs du parti démocratique. La politique ne fut pourtant pas son occupation exclusive, et depuis 1832 il se livra à de sérieuses études archéologiques, et participa à la rédaction de plusieurs recueils spéciaux. Ses diverses publications le firent alors nommer inspecteur divisionnaire des monuments historiques et correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, fonctions gratuites. En 1846 il sollicita en vain les suffrages des électeurs de Lodève pour entrer à la chambre des députés. Membre de la commission administrative qui, le 25 février 1848, proclama la république à Montpellier, il fut quelques jours après nommé commissaire général du gouvernement pour le département de l'Hérault, abandonna son traitement à l'État, et conserva ses fonctions jusqu'au 3 avril. Nommé représentant du peuple, il vota à la Constituante avec le parti démocratique, fit partie de la gauche modérée sous l'administration du général Cavaignac, et plus tard, désapprouvant la politique du prince Louis-Napoléon, vota pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, Renouvier revint à ses travaux de prédilection. Outre de nombreux articles dans la *Revue universelle des arts*, la *Gazette des beaux-arts*, le *Bulletin monumental* de M. de Caumont, les *Mémoires de la Société archéologique* et ceux de *l'Académie de Montpellier*, on a de lui : *Monuments de quelques anciens diocèses du bas Languedoc;* Montpellier et Paris, 1835-1840, in-4°; — *Des vieilles maisons de Montpellier;* ibid., 1835, in-8°; — *Essai de classification des Églises d'Auvergne;* Caen, 1837, in-8°; — *Notice sur la peinture sur verre et sur mur dans le midi de la France;* Caen, 1839, in-8°; — *Notes sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie : Pise, Florence, Rome, Naples;* Caen, 1841, in-8°; — *Idées pour une classification générale des monuments;* Montpellier, 1847, in-4°; — *Les Grisettes de race;* Montpellier, s. d. (1851), in-8° : publication ano-

nyme; — *Des Types et des Manières des maîtres graveurs*; Montpellier, 1853 56, 4 part. in-4°; l'un des meilleurs ouvrages qui a ent paru jusqu'à ce jour sur la gravure et les graveurs; — *Les peintres et les enlumineurs du roi René; Une Passion de* 1446, suite de gravures au burin, les premières avec date; Montpellier, 1857, in-4°; — *Les peintres de l'ancienne école hollandaise. Gérard de Saint-Jean de Harlem*; Paris, 1857, in-8°; — *Des gravures en bois dans les livres d'Anthoine Verard, imprimeur*; Paris, 1859, in-8°; — *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du quinzième siècle*; Bruxelles, 1860, in-8°; — *Des gravures sur bois dans les livres de Simon Vostre, libraire d'heures*, avec un avant-propos par G. Duplessis; Paris, 1862, in-8°. Renouvier a laissé en manuscrits des *Recherches sur l'Histoire de la gravure en Italie et en France*, une *notice* sur Jehan de Paris, une *étude* sur Greuze, couronnée par l'Académie de Dijon, et un travail sur les graveurs de la révolution. F.

Docum. part. — Fisquet, *Biogr. de l'Hérault.*

RENTY (*Gaston-Jean-Baptiste*, baron DE), né en 1611, au château de Beni, près Bayeux, mort le 24 avril 1648, à Paris. Issu d'une ancienne maison d'Artois, il voulut entrer dans un couvent des chartreux, et ce fut pour complaire à ses parents qu'il embrassa la carrière des armes. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine. Cinq ans après avoir épousé une demoiselle de la maison d'Entragues, il se retira de la cour (1638), et se consacra tout entier au service de la religion. Il fut le premier à assister les pauvres anglais catholiques réfugiés en France, fit faire à ses dépens plusieurs missions dans les provinces, et institua, de concert avec le bon Henry, des sociétés d'artisans pour vivre ensemble comme les premiers chrétiens, en sorte que tout le gain de leur travail fût commun et que le surplus du nécessaire fût employé au soulagement des pauvres. Plusieurs établissements de ce genre subsistèrent jusqu'à la révolution, entre autres parmi les tailleurs et les cordonniers.

Le P. Giry, *Vie des grands serviteurs de Dieu.* — Le P. de Saint-Jure, *La Vie de M. de Renty, ou le modèle d'un parfait chrétien*; Paris, 1651, in-4° et in 12 (cet ouvrage a eu un grand nombre de réimpressions).

RENUCCI (*Francesco-Ottaviano*), historien italien, né le 15 août 1767, à Pero, en Corse, mort le 23 juin 1842, à Bastia. Dès sa plus tendre enfance il fit de la littérature italienne son étude favorite; en 1789 il célébra en vers italiens le retour de Paoli. Bientôt il passa en Italie, reçut à Gênes la consécration sacerdotale, et n'en continua pas moins ses études au séminaire des oblats à Milan ainsi qu'au gymnase de Brera. Lors de l'entrée des Français à Milan (1796), il fut mis en rapport avec Bonaparte et Saliceti, ses compatriotes. Renvoyé en Corse pour aider de sa plume les généraux Gentili et Casalta, qui devaient débarrasser l'île de la domination anglaise, il fut ensuite chargé de quelques fonctions administratives, et organisa l'instruction publique dans le département du Golo. En 1804 il professa la rhétorique à Bastia, dans une école qui fut transformée en collége et dont il devint le premier principal; après avoir perdu cette place sous le règne de Charles X, il suivit la carrière du barreau, et fut nommé bâtonnier de l'ordre des avocats. On a de lui : *Novelle storiche corze* (Bastia, 1828, in-8°), et *Storia di Corsica dal* 1789 *sino al* 1830 (ibid., 1833-34, 2 vol. in-8°, fig.).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, X.

RENUSSON (*Philippe* DE), jurisconsulte français, né au Mans, le 11 septembre 1632, mort à Paris, au mois d'août 1669. Son grand-père et son père, Félix et Gabriel de Renusson, avaient exercé avec éclat la profession d'avocat au siége présidial du Mans. En 1653, il se fit recevoir dans l'ordre des avocats au parlement de Paris. A quarante-neuf ans il passait pour un des plus habiles jurisconsultes. On a de lui : *Traité des propres réels, réputés réels ou conventionnels*; Paris, 1681, in-fol.; quatre éditions in-4°; — *Traité de la subrogation de ceux qui succèdent au lieu et place des créanciers*; Paris, 1685, 1742, in-4°; — *Traité de la communauté des biens entre l'homme et la femme conjoints par mariage*; Paris, 1692, in-fol ; — *Traité du douaire et traité du droit de garde noble et bourgeoise*; Paris, 1699, in-fol. et in-4°, et 1733, in-4°. Les œuvres de Renusson ont été recueillies à Paris, en 1760, in-fol., par les soins de J.-A. Sérieux et de Boucher d'Argis, avocats au parlement; la troisième édition (Paris, 1780, in-fol.) est la plus complète. Ad.—H.

Préface de l'édition des *Œuvres* de Renusson. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. II, p. 403. — N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.*

RENZI (*Antonio*), littérateur italien, né en 1780, à Castelsalfi (diocèse de Volterre), mort en 1823, à Florence. A peine âgé de vingt ans il occupait la chaire de philosophie au collége de Pistoie. Ayant embrassé l'état ecclésiastique pour se rendre aux désirs de sa mère, il commença par se livrer à la prédication, puis il entra comme précepteur dans une riche famille de Florence. Sous l'empire il eut occasion de se lier avec Cuvier et Degerando, qui lui firent obtenir une place dans l'administration. Après 1814, il fonda un journal littéraire, et fut chargé par Molini de surveiller l'impression de quelques classiques italiens, entre autres l'*Orlando furioso* et les *Rime* de l'Arioste, qu'il accompagna d'excellentes notes critiques. Après avoir fait un voyage à Paris, il devint un des rédacteurs de l'*Anthologia* de Florence.

J.-B. Niccolini, dans la *Biogr. degli Ital. illustri*, III.

REPELAER VAN DRIEL (*Okker*, chevalier), homme d'État hollandais, né à Dordrecht, en 1759, mort à La Haye, le 2 octobre 1832. Il

était en 1794 commissaire général de l'administration des vivres de l'armée, et malgré son opposition à l'établissement de la république batave, sa probité bien connue lui fit obtenir, d'après le compte qu'il présenta, le remboursement des sommes que l'État lui devait. En 1795, il fut accusé de correspondance avec la famille de l'ancien stathouder, et condamné à cinq ans de détention, bien que Van Maanen, alors fiscal du gouvernement, et depuis ministre de la justice du roi des Pays-Bas, eût requis contre lui la peine de mort. Après le remaniement de la constitution opéré en 1801, Repelaer van Driel devint membre du corps législatif. Conseiller d'État pendant l'existence du royaume de Hollande, il présenta au corps législatif les projets des nouveaux codes, puis vécut dans la retraite quand son pays fut réuni à la France. Il se mêla activement, en 1813, au mouvement national qui éleva au trône le fils du dernier stathouder, et fut d'abord directeur général du *Waterstaat*, et ensuite commissaire général de l'instruction publique, des arts et des sciences, fonctions dont il se démit en 1817. L'année suivante, il entra, comme membre honoraire, à l'Académie royale de Bruxelles. Après la révolution de 1830, il se retira à La Haye. E. R.

Galerie historique des contemp., t. VIII. — *Biographie académique.* — *Renseignements particuliers.*

REPNINE (Princes), famille russe très-ancienne, issue, dit-on, en ligne directe de S. Michel de Tchernigof, mais éteinte, quant aux mâles, depuis 1801, et dont le nom est aujourd'hui porté par un prince Volkonski, qui en descend par les femmes.

Parmi les membres les plus célèbres de cette famille, que quelques généalogistes font remonter à Rurik, nous mentionnerons le prince *Anikita-Ivanovitch* REPNINE (1668-1726), un des plus brillants compagnons d'armes de Pierre le Grand, qui le nomma feldmaréchal général et président du collége de la guerre, en 1724, le jour du couronnement de l'impératrice; son fils, *Vassili-Anikititch*, mort à Kulmbach, le 31 juillet 1748 (v. st.), qui fut grand maître de l'artillerie et commanda le corps auxiliaire russe qu'on envoya, en 1748, pour soutenir les armes de Marie-Thérèse, et qui pénétra jusqu'au Rhin; enfin, le fils de celui-ci, *Nicolas-Vassiliévitch*, un des hommes les plus remarquables des règnes de Catherine II et de Paul Ier. « Grand guerrier, grand politique, grand administrateur, grand homme d'État, dit de lui le prince P. Dolgoroukow, il aborda toutes les carrières, et il excella dans toutes. »

Quoi qu'il en soit, ce prince Repnine, le dernier de la famille, naquit le 11 (22) mars 1734. Nous ne nous occuperons pas de sa jeunesse, qui fut brillante et dissipée; volontaire au service de la France, il fit la guerre de Sept ans, et vint plusieurs fois prendre ses quartiers d'hiver à Paris. Il avait trente ans lorsqu'il parut sur la scène politique; depuis, son nom est resté attaché à l'histoire des malheurs de la Pologne. Repnine ayant été lié avec Stanislas Poniatowski, que Catherine II voulait élever au trône de ce pays, il fut proposé par son oncle, le ministre Panine, pour aller soutenir cette candidature, qui réussit, comme on sait. Peu de jours après l'élection (1764) mourut le comte Kayserling, ministre plénipotentiaire de l'impératrice près de la république; et le jeune prince, déjà muni du grade de général major, fut accrédité à sa place. S'appuyant sur une armée russe de quarante mille hommes, il ne tarda pas à traiter la Pologne en maître, et n'épargna aucune espèce d'humiliation à une nation fière et vaillante, mais dévorée par l'anarchie; le fantôme de roi qu'elle s'était donné éprouva le même sort. On peut voir dans Rulhière à quel excès d'arrogance Repnine se livra, surtout dans l'affaire des dissidents, où l'intolérance des diètes donna prise à ses puissants voisins sur une proie qu'ils convoitaient. Ce fut lui qui, dans la nuit du 13 octobre 1767, fit arrêter et déporter les évêques de Cracovie et de Kiiow, avec les frères Rzewuski et d'autres patriotes récalcitrants, « pour avoir manqué, disait-il dans une note justificative, par leur conduite, à la dignité de S. M. I., en attaquant la pureté de ses intentions salutaires, désintéressées et amicales pour la république. » Le 24 février 1768, il signa un traité d'amitié avec cette dernière à Varsovie; mais la confédération de Bar retint en Pologne les troupes russes qui en opéraient lentement l'évacuation. Alors le prince Repnine fut rappelé et envoyé à l'armée du Danube; car les Turcs, alarmés de l'intervention permanente des Russes en Pologne, venaient de leur déclarer la guerre. A la tête d'un corps d'armée, sous le commandement en chef de Roumantsof, il prit part à tous les principaux événements de cette guerre, et ce fut lui qui signa la paix de Koutchouk-Kaïnardji, en 1774. Pour prix de ces services, il fut promu du grade de lieutenant général à celui de général en chef, décoré des plaques de plusieurs ordres, et envoyé comme ambassadeur à Constantinople, où ses efforts pour prévenir la rupture de la paix par les Turcs furent couronnés de succès. Peu de temps après, Catherine II, voulant être agréable à Frédéric le Grand, se chargea d'une médiation armée dans l'affaire de la succession de Bavière, et envoya sur les frontières de la Galicie un corps de troupes commandé par Repnine, qui avait aussi les instructions nécessaires pour négocier. Son arrivée à Breslau (20 décembre 1778) hâta la fin de la guerre : un congrès se réunit à Teschen (22 mai 1779), et l'on y conclut un traité que le prince signa au nom de l'impératrice, qui, de concert avec la France, en garantissait l'exécution. Lorsque les hostilités éclatèrent de nouveau avec les Turcs, et que le feldmaréchal Roumantsof résigna le commandement de l'armée d'Ukraine pour ne pas rester

sous les ordres de l'arrogant Potemkine (*voy.* ce nom), on en chargea le prince Repnine. En l'absence du généralissime, celui-ci passa le Danube, et remporta (10 juillet 1791) la bataille de Matchine. Cette victoire lui valut l'ordre de Saint-Georges de 1re classe, et amena aussi les préliminaires du traité de Jassy, conclu en 1792; mais elle irrita contre lui le favori, qui sut faire partager son mécontentement à l'impératrice. Alors Repnine se retira à Moscou, où se forma sous ses auspices une loge cabalistique de la secte des martinistes, composée en grande partie de mécontents. Le gouvernement sévit contre les sectaires; Repnine lui-même fut mandé à Saint-Pétersbourg; cependant tout s'arrangea. Il fut nommé gouverneur général de l'Esthonie et de la Livonie; puis, après le second partage de la Pologne, la Lithuanie lui fut également confiée. Il eut même un instant le commandement de l'armée destinée à vaincre la résistance des patriotes; mais ses opérations, trop lentes, lui firent préférer Souvorof, son ancien subordonné, qui obtint alors le grade de feldmaréchal. Après avoir tant contribué à l'élection de Stanislas Poniatowski, ce fut Repnine qui dut lui annoncer sa déchéance. Catherine avait ainsi atteint son but; mais peu de mois après elle mourut, et son successeur Paul Ier conféra enfin au prince, le 23 novembre 1796, le grade de feldmaréchal, qu'il n'avait pu obtenir jusque-là. En 1798, le tsar l'envoya à Berlin avec la mission secrète de décider la Prusse à entrer avec lui dans la nouvelle coalition contre la France; mais n'ayant pas réussi dans cette négociation, Repnine fut relégué à Moscou, où il mourut, le 12 (24) mai 1801. Rulhière nous a tracé son portrait. Le prince P. Dolgoroukow cite de lui des traits de générosité qui font honneur à son caractère; et il se trouve en cela d'accord avec le major Masson, qu'on ne peut accuser de partialité en faveur de Repnine. Après sa mort, l'empereur Alexandre (24 juillet 1801) fit passer ce nom illustre au prince *Nicolas-Grigoriévitch* Volkonski, petit-fils du feldmaréchal par sa mère, qui avait épousé le général en chef prince Grégoire Séménovitch Volkhonski, mort en 1824. C'est ce prince Repnine qui, colonel d'un régiment de la garde à la bataille d'Austerlitz, fut fait prisonnier par le général Rapp; il ne rentra en Russie qu'après le traité de Tilsitt. Promu général major en 1809, il fut successivement nommé ministre plénipotentiaire en Westphalie et en Espagne; mais Napoléon Ier mit obstacle à son voyage lorsqu'il se rendit à cette dernière destination. Le prince Repnine-Volkonski prit part ensuite à la grande guerre nationale, après l'invasion des Français, et fut, de 1813 à 1814, chargé du gouvernement de la Saxe. Il obtint alors le grade de lieutenant général, devint adjudant général de l'empereur Alexandre et gouverneur général de la Petite-Russie. En 1828, Nicolas Ier le nomma général (en chef) de la cavalerie et en 1834 il l'appela au conseil de l'empire, poste que le prince ne conserva que jusqu'en 1836. De son mariage avec une comtesse Razoumofski il eut un fils et plusieurs filles. [J.-H. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

P. Dolgoroukow, *Notice sur les principales familles russes.* — Rulhière, *Hist. de l'anarchie de Pologne.*

***REPP** (*Thorleif-Gudmundson*), érudit islandais, né le 6 juillet 1794, à Reykiadal, où son père était ecclésiastique. Après avoir terminé ses classes à l'école de Bessastad, il vint en 1814 à Copenhague, fréquenta les cours de l'université, et y prit en 1823 le diplôme de docteur en philosophie. En 1821 il avait visité l'Angleterre. A la recommandation de Rask et de Müller, il fut choisi en 1825 comme sous-bibliothécaire de la bibliothèque des avocats à Édimbourg; mais à la suite de quelques différends avec les administrateurs de cet établissement, il donna sa démission en 1834, et en 1837 il retourna à Copenhague, où il enseigna la langue et la littérature anglaises. Repp, qui connaît la plupart des langues de l'Europe, a publié des ouvrages en latin, en danois et en anglais; nous citerons de lui : *Laxdæla saga, sive Historia de rebus gestis Laxdælensium;* Copenhague, 1826, in-4°; il a ajouté à cette saga inédite, et extraite des papiers de Magnussen, une traduction latine et trois dissertations; — *A historical treatise on trial by jury, wager of law and other coordinate forensic institutions, formerly in use in Scandinavia and Iceland;* Édimbourg, 1832, in-8°; — *On the language of Palestine in the time of Christ and the Apostles;* ibid., 1833, in-12; trad. de l'allemand, avec des notes: — *Lücke's Commentary on the Epistles of S. John;* ibid., 1836, in-12; trad. de l'allemand; — *Alexander Burnes's Reise paa Indus floden i Aaret* 1831; Copenhague, 1839; trad. de l'anglais; — *english stories;* ibid., 1842; — *Dano-Magyariske Opdagelser* (Découvertes dano-hongroises); ibid., 1843, in-8°, où il fait ressortir avec plus d'originalité que de vraisemblance certains points de contact entre les deux races; — *Danish english dictionary;* ibid., 1845, in-12 : en société avec Ferald. Il a fourni des articles à plusieurs revues anglaises et danoises.

Erslew, *Forfatter Lexicon.*

REPTON (*Humphrey*), jardinier paysagiste anglais, né le 2 mai 1752, à Bury-Saint-Edmund, où son père était collecteur des douanes, mort le 24 mars 1818, à Harestreet (Essex). Destiné au commerce, il eut à peine terminé ses classes au collége de Norwich qu'il fut placé chez un négociant de cette ville; mais il consacra tous ses loisirs à la poésie, à la musique et surtout au dessin. A vingt et un ans il se maria, et reçut de son père les moyens d'entreprendre les affaires à son compte; tout alla bien pendant quelques années; puis les mauvais jours arrivèrent, et avant d'être tout à fait ruiné, il renonça à une carrière pour laquelle il n'avait aucun goût (1778)

et acheta un petit bien dans le comté de Norfolk, où il s'occupa d'agriculture. Un de ses voisins et amis, W. Windham, secrétaire du vice-roi d'Irlande, lui offrit en 1783 une place dans l'administration de ce pays, et l'emmena avec lui; le triomphe du parti whig fut de si peu de durée que Windham et Repton résignèrent leurs emplois l'année suivante. Ce dernier, obligé de restreindre ses dépenses, se retira dans l'Essex, à Harestreet (1784), dont le séjour lui plut tellement que dans la suite il ne voulut plus s'en éloigner. Il tenta encore la fortune dans l'industrie, essuya de nouveaux revers, et ce fut enfin pour se tirer d'embarras qu'il eut recours à ses ressources naturelles; il se fit jardinier paysagiste. Grand admirateur de Brown, il le choisit d'abord pour modèle, et prit part en sa faveur à la polémiqne engagée entre Uvedale Price et Payne Knight. Bientôt, donnant l'essor à son génie, il rectifia et perfectionna les idées de son devancier, et mérita autant que lui le surnom de législateur des jardins. La plupart des résidences seigneuriales de l'Angleterre lui durent d'importantes améliorations dans le genre pittoresque. En 1811 une chute de voiture lui endommagea si gravement l'épine dorsale qu'il resta invalide jusqu'à l'époque de sa mort. Nous citerons de lui : *Varieties;* 1788, in-12; — *Sketches and hints on landscape gardening;* 1794, in-4°; — *Observations on the theory and practice of landscape gardening;* 1803, in-4°; — *Odd whims;* 1804, 2 vol. in-8°; réimpr. de divers morceaux, auxquels il ajouta une comédie et des poésies; — *Inquiry in to the changes of taste in landscape gardening;* 1806, in-8°; — *Fragments on the theory and practice of landscape gardening;* 1816, in-4°, avec pl. Repton a laissé en outre un très-grand nombre de manuscrits sur divers sujets, entre autres des *Souvenirs* de sa vie privée; ses travaux relatifs à l'art des jardins ont été réunis par J.-C. Loudon (Londres, 1840, in-8°).

Annual biography, 1818. — Loudon, *Notice* dans le recueil indiqué.

REQUENO Y VIVES (*Vicente*), antiquaire espagnol, né en 1743, à Calatraho (Aragon), mort le 17 février 1811, à Tivoli. A l'âge de quatorze ans il entra dans la Compagnie de Jésus. Lorsqu'elle eut été expulsée de la monarchie espagnole par l'influence du comte d'Aranda (1767), il quitta son pays, et s'embarqua avec un grand nombre de ses confrères pour l'Italie; il s'établit à Rome, et s'y adonna aux recherches d'érudition ainsi qu'à son goût pour les beaux-arts. A la fin du siècle dernier, il revint en Espagne, et les savants travaux qui l'avaient fait connaître lui valurent son admission dans l'Académie royale d'Aragon et la place de conservateur du cabinet des médailles de cette société. Ayant appris que les Jésuites avaient été rétablis dans les Deux-Siciles, il se hâta de repasser la mer; mais il mourut à Tivoli, avant d'avoir pu se réunir à ses anciens confrères. On a de lui : *Saggio sul ristabilimento dell' antica arte de' greci e de' romani pittori;* Venise, 1784, in-4°; réimpr. avec des additions, Paris, 1787, 2 vol. in-8° : c'est moins un essai qu'un traité complet et plein d'expériences curieuses de la peinture chez les anciens; — *Principj, progressi e ristabilimento dell' arte di parlare da lungi in guerra;* Turin, 1790, in-8° : traité des signaux en usage dans l'antiquité; — *Scoperta della chironomia;* Parme, 1797, in-8° : il s'agit de l'art de s'exprimer par le moyen des doigts, moyen déjà connu depuis des siècles, puisqu'on a retrouvé dans les écrits de Bède un opuscule *De loquela per gestum digitorum;* — *Saggi sul ristabilimento dell' arte di dipingere all' encausto degli antichi;* Parme, 1798, 2 vol. in-8°; avec un *Appendice*, Rome, 1806, in-8° : les essais fort intéressants auxquels s'est livré l'auteur rendent son ouvrage précieux aux artistes, même après celui de Caylus sur le même sujet; — *Saggio sul ristabilimento dell' arte armonica de' greci e romani cantori;* Parme, 1798, 2 vol. in-8°; — *Medallas ineditas antiguas existentes en el museo de la real Sociedad Aragonesa;* Saragosse, 1800, in-4° : le seul écrit espagnol de l'auteur; — *Esercizj spirituali;* Rome, 1804, in-8°; — *Tamburo perfezionato;* ibid., 1807, in-8°; il y propose divers moyens de changer le bruit du tambour en sens harmonieux, moyens dont le *Magasin encyclopédique* de 1807 (t. V, p. 185) a rendu compte, et qui, pour le malheur des oreilles délicates, restent encore à appliquer; — *Osservazioni sulla chirotipografia;* Rome, 1810, in-12 : il s'efforce de prouver que l'imprimerie était connue et pratiquée avant le quinzième siècle. P.

Caballero, Suppl. à la *Bibl. Soc. Jesu.*

REQUESENS. *Voy.* ZUNIGA.

REQUIER (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né le 24 juin 1715, à Pignans (Provence), mort en 1799. Il passa d'abord quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire. Son début dans la carrière des lettres fut marqué par une *Ode pour le rétablissement de Louis XV*, couronnée par l'Académie de Marseille. Il vint ensuite à Paris, et s'y fit connaître par des traductions d'après la langue italienne, qu'il possédait fort bien. Il exerça les fonctions d'inspecteur des études à l'École militaire. On a de lui : *La Fontaine de Jouvence*, ballet; Toulouse, 1756, in-12; — *Recueil de tout ce qui a été publié sur la ville d'Herculane;* Paris, 1757, in-12; — *Vie de G. Manetti, sénateur de Florence;* La Haye (Paris), 1762, in-12 : écrite d'après des notices italiennes; — *Vie de Peiresc;* Paris, 1770, in-12. Il a traduit de l'italien l'*Histoire des révolutions de Florence* (1754) de Varchi, le *Mercure* (1755, 18 vol. in-12) et les *Mémoires secrets* (1767-1785, 24 vol. in-12) de Vittorio Siri, la *Vie de Philippe Strozzi* (1762),

l'*Esprit des lois romaines* (1776, 3 vol. in-12) de Gravina, etc., et du grec les *Hiéroglyphes d'Horapollon* (1779, in-12).

Achard, *Dict. hist. de la Provence*, II. — Quérard, *France littér.*

REQUIN (*Achille-Pierre*), médecin français, né le 15 août 1803, à Lyon, mort le 1er janvier 1855, à Paris. Il était fils d'un ancien adjudant général, nommé sous l'empire entreposeur principal des tabacs à Lyon, et que le retour des Bourbons réduisit à la retraite et à un dénûment presque absolu. Après avoir terminé ses études au collége Bourbon, à Paris, il suivit les cours de la faculté de médecine, et soutint en 1829 sa thèse inaugurale, publiée sous le titre de *Quelques propositions de philosophie médicale*. Il professa avec distinction la physiologie et l'hygiène à l'Athénée, concourut quatre fois pour l'École de médecine, et fut en 1836 attaché au bureau central. L'année précédente il avait reçu la croix de la Légion d'honneur en récompense du zèle qu'il avait déployé à combattre le choléra dans le Vaucluse. Après la révolution de 1848 il fut chargé de suppléer M. Duméril comme professeur de pathologie interne à la faculté. Le 15 mars 1853 il fut élu membre de l'Académie de médecine. On a de lui : *Notice médicale sur Naples*; Paris, 1833, in-8°; — *Hygiène de l'étudiant et du médecin*; Paris, 1838, in-4°, — *Des purgatifs*; Paris, 1839, in-8°; — *Éléments de pathologie médicale*; Paris, 1843-1845, 2 vol. in-8°; — des thèses de concours, des articles dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, la *Gazette médicale*, etc. Il a publié, avec MM. Genest et Sestier, les *Leçons de clinique médicale* de Chomel (1834-1840, 3 vol. in-8°).

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, IV, 2e partie.

RESCHID (*Mustapha*), homme d'État ottoman, né à Constantinople, en 1799, mort dans cette ville, le 7 janvier 1858. Son père était intendant des biens de la mosquée de Bajazet. Le jeune Reschid apprit à lire et à écrire dans l'école (*médressé*) annexée à cette mosquée, et se fit remarquer dès lors par la pénétration de son esprit et son goût pour l'étude. Sa mère étant restée veuve avec quatre enfants, des amis vinrent à son secours. Il fut placé chez un professeur (*hodja*), y fit de rapides progrès, et acquit une élégance de langage très-estimée chez les Orientaux. Une de ses sœurs avait épousé Ispartali-Pacha, gouverneur de Morée. Celui-ci s'attacha Reschid, alors âgé de quinze ou seize ans, comme secrétaire. Reschid le suivit dans ses différents gouvernements et dans la campagne de Grèce. Ispartali, qui commandait les Turcs en qualité de vizir, mourut peu après la défaite de son armee. Reschid passa comme premier secretaire (*basch-katch*) dans les bureaux du gouvernement à Constantinople. L'empire ottoman traversait alors une crise périlleuse: la Grèce venait de lui échapper, et le sultan Mahmoud II préludait à ses réformes. Reschid assista au sanglant massacre des janissaires et aux grandes mesures qui suivirent. Employé d'abord près de Pertew-Pacha, ministre des affaires étrangères, et ensuite près du grand vizir Isset-Pacha, il p[illegible] dès lors se former des principes politiques dont l'ensemble constitue ce qu'on a depuis appelé son système. Il eut plus d'une fois à le défendre contre son ami Pertew-Pacha, et puisa dans ces discussions mêmes cette ardeur et cette fermeté qu'il mit plus tard à le réaliser. Lorsque éclata, en 1828, la guerre avec la Russie, chargé d'une mission en Bulgarie, il devint chef de la chancellerie du capitan-pacha. Il rendit dans cette occasion aux sujets chrétiens de la Porte des services qui n'ont pas été assez appréciés. Pendant la première campagne, il s'enferma dans Varna, assiégé par les Russes, mais il en sortit avant la prise de la ville. Après la seconde campagne, il se trouva à Andrinople avec les négociateurs turcs, et ne fut pas sans doute sans influence sur le traité de paix qui y fut conclu. Il faut louer la douceur dont il usa envers les populations chrétiennes de la Roumélie pendant sa mission dans cette province. Cette conduite lui valut dès lors la haine du vieux parti turc, pour lequel il n'était « qu'un démon et un vaurien ». Mahmoud, qui aimait à s'entourer d'hommes capables et à s'en servir, éleva Reschid au poste de ministre des affaires étrangères (1828). Pertew avait contribué à ce rapide avancement. Reschid accompagna son protecteur envoyé en Égypte peu après la révolution de 1830. A son retour, l'administration de la chancellerie impériale lui fut confiée. Cependant Ibrahim-Pacha s'était avancé jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. Halil-Pacha fut chargé de négocier avec lui. Celui-ci emmena Reschid à Kutahia avec l'ambassadeur français, M. de Varennes (mars 1833). Encore placé au second rang, Reschid fit preuve d'une grande habileté. Les Orientaux le regardent comme l'auteur du traité de Kutahia, qui passe ailleurs pour être l'œuvre des grandes puissances Ce traité imposait de pénibles sacrifices à la Porte; mais du moins il sauvait l'existence de la Turquie, et c'est peut-être l'acte le plus habile de la politique de Reschid.

A la création des légations permanentes dans les cours de l'Europe, il fut envoyé ambassadeur à Paris et à Londres Il employa le séjour alternatif qu'il fit dans ces deux capitales à apprendre les langues étrangères. Cette première mission ne dura pas longtemps : Pertew-Pacha, nommé grand-vizir dans l'été de 1837, le rappela pour lui confier le ministère des affaires étrangères. Il n'avait pas encore quitté l'Angleterre que Pertew était renversé et que le pouvoir tombait aux mains du parti ennemi, c'est-à-dire de Halil et de Khosrew Pertew exilé à Andrinople y fut décapité bientôt après (7 novembre 1837). Reschid apprit en route

cette catastrophe. Il osa pourtant faire de l'opposition, et parler en faveur du progrès. Dans cette lutte, où il jouait sa tête, il employa pour armes la parole auprès d'un prince souvent peu docile, et dut la victoire à son éloquence. « Le diable reviendra, répétait le peuple, car il a bonne langue. » Reschid profita de son crédit (décembre 1837 à août 1838) pour réorganiser l'empire. Un conseil d'État, un autre conseil pour la direction supérieure des affaires furent créés. Cette centralisation administrative était un frein à la violence et aux exactions des fonctionnaires; malheureusement les réformes étaient prématurées : les intérêts froissés, inquiets, se liguèrent contre leur auteur, et l'emportèrent. Reschid, éloigné, accepta la légation de Londres, sans quitter toutefois le portefeuille des affaires étrangères, dont il confia l'intérim à un sous-secrétaire, Nuri-effendi. Depuis sa première ambassade, il avait rang de ministre de première classe (*muschir*) : ce fut alors seulement qu'il fut nommé pacha. Sans cesser de diriger la politique extérieure de l'empire, il visita l'Italie, l'Autriche, la Belgique. Il était à Paris quand mourut le sultan Mahmoud (1839). Abdul-Med-jid montait sur le trône dans les circonstances les plus critiques; l'armée turque venait de subir une défaite à Nisib. Reschid prit sur-le-champ le chemin de Constantinople, pour ne pas se laisser devancer par ses ennemis. Le 4 septembre 1839 il prêtait serment au nouveau sultan; et malgré l'opposition du vieux Khosrew, des ulémas, du harem, après une lutte de trois jours dans le conseil d'État, il fit proclamer, le 7 septembre, le *Hatti-schérif* de Gulhané, c'est-à-dire une sorte de charte constitutionnelle. Pour que les intérêts opposés ne s'alarmassent pas, il renonçait à tout avancement personnel. Six mois lui suffirent pour préparer et coordonner tous les details de ce grand ouvrage. La nouvelle constitution fut solennellement promulguée dans l'assemblée de Gulhané (3 novembre 1839), en présence du sultan, des dignitaires de l'empire, des ministres des différents cultes. Reschid reprit la direction des affaires extérieures, d'où dépendait celle des sujets chrétiens de l'empire. La lutte avec l'Égypte avait mis la Turquie à deux doigts de sa perte, et failli amener une guerre générale en Europe. Reschid montra dans cette circonstance une sûreté et une fermeté de vue admirables. Il sut conserver de bonnes relations avec la France, quoique étant en opposition avec elle. C'est au moment où la question égyptienne était résolue qu'il fut éloigné de son poste (29 mars 1841) Il revint à Paris comme ambassadeur. Profitant de ses loisirs, il étudia l'administration et les finances, se perfectionna dans la pratique de la langue française, acquit l'élégance et la précision du style diplomatique, entretint des relations avec les hommes les plus distingués de Paris et une correspondance avec ses amis de Londres et de Constantinople, tint ses salons ouverts avec goût et magnificence. Ses regards pourtant étaient toujours tournés vers Constantinople, où ses amis travaillaient en sa faveur. Il y reparut au bout d'un an; mais comme on lui offrait le gouvernement d'Andrinople, il n'accepta pas cet exil déguisé, et revint à Paris. C'est là qu'il reçut, en 1845, sa nomination au ministère des affaires étrangères. Alors commença pour lui la période la plus brillante de sa carrière. Grand vizir le 28 septembre 1846, il garda ce haut poste, sauf une interruption de quelques mois, jusqu'à l'automne de 1852; mais malheureusement la plus grande partie de son activité fut consumée à défendre sa situation. L'ambassadeur d'Angleterre, sir Stratford Canning, appuyait de toute son influence un ministre qui seul semblait pouvoir sauver l'empire en le réformant. Reschid, de son côté, surtout après la révolution de Février, se tourna vers l'Angleterre, dont le gouvernement stable et la politique suivie le soutenaient efficacement. Son idéal était une alliance entre l'Angleterre, la France et la Turquie, sous l'impulsion de la première.

Abandonné par l'Angleterre, repoussé par la France, Reschid tomba du pouvoir dans l'été de 1852; il y revint quarante un jours après, mais ce fut pour être renversé de nouveau, le 7 octobre 1852. Jamais chute n'avait été si éclatante. Ses adversaires, Méhémet-Ali-Pacha, chef des gardes et gendre du sultan, Méhémet-Reschid-Pacha, mort plus tard gendre du sultan, Fuad-Effendi, auparavant son adjudant (*mustachar*), étaient tout-puissants. On l'accusait d'avoir voulu livrer l'empire à la Russie à prix d'argent, d'être l'amant de la sultane validé, et d'autres crimes aussi imaginaires, mais qui augmentaient la haine populaire contre lui. Il fut obligé de se cacher, pour ne pas être massacré. Cependant les affaires empiraient : les chrétiens annonçaient la fin de la domination musulmane; une guerre avec le Monténégro amenait des complications avec l'Autriche. Enfin le prince Mentschikow parut à Constantinople porteur des demandes impérieuses du tsar Nicolas. Reschid seul pouvait faire face à de si grandes difficultés : il fut rappelé. Lord Stratford de Redcliffe, redevenu ambassadeur, renoua avec lui ses rapports, qui devinrent plus intimes qu'auparavant : il conseilla de garder, avec la ligne du Danube, la position de Schumla et de concentrer l'armée à Andrinople. Quoique Reschid n'eût pas suivi ce conseil, il n'en fut pas moins porté au vizirat en l'automne de 1853, et l'année suivante il obtenait pour son second fils, Ali-Ghalil-Pacha, directeur de la monnaie, la main d'une fille du sultan. Cette alliance paraissait devoir consolider sa faveur. Aussi quand, à propos de l'entrée des Russes dans les Principautés, ses adversaires habituels levèrent la tête, il fit exiler le principal d'entre eux, Méhémet-Ali-Pacha, en Asie Mineure. Mais celui-ci était à peine parti qu'un navire de l'État fut en-

voyé pour le ramener. Reschid sentit que son crédit était ébranlé : il succomba bientôt après. On a attribué sa chute à l'influence française; il est plus probable qu'elle fut uniquement l'effet d'une intrigue de sérail. Pendant les deux ans que dura la guerre d'Orient, Reschid vécut dans la vie privée. Après la paix de Paris, il fut nommé grand vizir pour la cinquième fois. Des espérances extraordinaires saluèrent sa rentrée au pouvoir. Il parvint à créer une banque, par l'intermédiaire d'une compagnie anglaise (1857). Quand il fallut réorganiser les Principautés, il sut condescendre aux besoins des populations, sans sacrifier la suzeraineté de la Porte. Les exigences de la France l'éloignèrent du visirat (11 juillet 1857), mais il resta président du tanzimat ou grand conseil. M. Thouvenel parvint à lui faire enlever ces fonctions, malgré l'ambassadeur anglais. Ce dernier ramena Reschid au pouvoir (22 octobre 1857), mais il reçut un congé presque aussitôt après. Le départ de l'ambassadeur anglais diminua le crédit de Reschid, mais sa position restait intacte. Il fut bientôt forcé de se retirer, par une maladie qui le conduisit rapidement au tombeau. Il expira dans son palais d'Emmirghian, le 7 janvier 1858. Gustave Rigollot.

Unsere Zeit; Leipzig, 1858, t. II.

RESENDE (*Garcia* de), historien et poëte portugais, né à Evora, vers 1470, mort après 1554. D'une famille noble, il fut attaché à la personne de João II, d'abord comme page, puis comme secrétaire intime. Plus tard il devint gentilhomme du palais. Bien qu'il n'eût pas fait, comme il le dit, des études complètes, il a une originalité de style et parfois un charme de langage qui le rendent souvent supérieur aux historiens en titre de son siècle. Bien à même, par sa position, de connaître les actions les plus secrètes de João II, il nous a laissé sur ce monarque les mémoires les plus intéressants et surtout les plus amusants. Sur la fin de sa carrière, il accompagna, en qualité de secrétaire d'ambassade, Tristan da Cunha, lorsque celui-ci se rendit à Rome, en 1514. Voici le titre de sa chronique : *Lyvro das obras de Garcia de Resêde, que trata da vida e grandissimas virtudes, etc., del rey D. João o Segundo*; 1545, in-fol., goth., à 2 col. C'est la première édition, rarissime, de ce livre célèbre; on en compte six autres : la dernière est de 1798. Le livre le plus recherché de Resende est son fameux recueil des poëtes du seizième siècle, qui passe avec raison pour une des raretés bibliographiques de notre temps : *Cancioneiro geral*; Lisbonne, 1516, pet. in-fol. Ce livre, dont il existe un exemplaire en France, dans la bibliothèque de M. Ternaux-Compans, renferme les poésies de deux cent quatre-vingt-six auteurs. Il a été réimprimé en Allemagne, dans la *Bibliothek des literarischen Vereins* (t. 15 et 17). F. D.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*. — Antonio de Castilho, *Livraria classica portugueza*. — Herculano, *O Panorama*. — Innocencio. — F. da Sylva, *Diccionario bibl. portuguez*, t. II, p. 17 à 28.

RESENDE (*André* Falcam de), poëte portugais, neveu du précédent, né à Evora, mort en 1598, à Lisbonne. Il exerça les fonctions de juge à Torres Vedras; nommé ensuite auditeur de la maison d'Aveiro, il fixa sa résidence dans cette ville. Il fit plus d'un voyage à la cour d'Espagne, et il savait si bien le pur castillan qu'il faisait avec autant d'élégance des vers dans cette langue que dans le portugais; quelques-unes de ses poésies furent publiées à Madrid; mais on rencontre bien rarement son *Theochristo* et son *Mundo piqueno*, dédié à Dom Duarte, connétable de Portugal. Il mit en vers les homélies du cardinal Henrique. F. D.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*.

RESENDE (*André* de), antiquaire portugais, né à Evora, le 30 novembre 1498, mort le 9 décembre 1573. Privé de son père en bas âge, il entra chez les Dominicains, qui, frappés de ses heureuses dispositions, l'envoyèrent à l'université d'Alcala, puis à Salamanque, où il poursuivit ses études, sous Ayrès Barbosa et Antonio de Nebrixa; l'orientaliste Clénard lui donna même des leçons d'hébreu. Par ordre de João III, il revint professer à Coïmbre. Enfin, il se rendit à Paris. Sa réputation s'était accrue; la faveur de Charles-Quint le suivit à Bruxelles; la mort de sa mère le rappela à Evora, en 1534. Le chagrin que lui causa cette perte allait de nouveau l'exiler du Portugal, lorsque João III lui confia l'éducation de ses frères. Il accepta cette tâche avec un dévouement complet et dans un poste qui le rapprochait de la personne royale; il ne se laissa aller à aucun genre d'ambition; l'étude des antiquités nationales et la musique étaient ses uniques passions. Resende conserva une grande réputation en Portugal, et dernièrement son exhumation a donné lieu à une sorte de solennité. Tous d'un intérêt local, ses ouvrages sont moins connus en France que dans la Péninsule. Il faut partager ses nombreux travaux en deux divisions; l'une se compose d'une multitude d'écrits en latin, l'autre comprend deux ou trois ouvrages portugais. Le plus important est intitulé : *Historia da antiguidade da cidade de Evora*. Cet opuscule, composé de 55 feuillets, a un titre gravé. La 1re édit. est de 1533, mais elle est introuvable aujourd'hui; — *Ha sancta vida e religiosa conversão de frey Pedro Porteiro do mosteiro de Sancto Domingos de Evora. André de Burgos ho imprimio, em Euora, no mez de octubro de año de* 1570, in 4°; — *Vida do Infante D. Duarte*; Lisbonne, 1789, in-4°. La lecture de cet ouvrage, réimprimé en 1842, offre un grand charme. Il est impossible de reproduire ici les titres de tous les ouvrages écrits en latin par Resende; beaucoup d'entre eux ne contiennent qu'un petit nombre de pages d'impression. Nous nous contenterons de citer son œuvre connue de tous

les archéologues, et intitulée : *De antiquitatibus Lusitaniæ*; Evora, 1593, in-fol. La 2e édit., de 1597, imprimée à Rome, in-8°, est plus complète et renferme un livre de plus. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*. — *Collecão das obras de autores classicos*. — *O Panorama, jornal litterario*, t. III, Article de M. Rivara. — *Innocencio Francisco da Sylva*. — *Diccionario bibliografico portuguez estudos applicaveis a Portugal e ao Brasil*.

RESENIUS (*Pierre*), savant danois, né le 17 juillet 1625, à Copenhague, où il est mort, le 1er août 1688. Petit-fils de Jean Resenius, mort en 1635, évêque de Seeland, et qui publia en 1607 une traduction danoise de la *Bible*, entreprise par ordre de Christian IV, il se rendit, après avoir terminé ses études de philosophie et de théologie, à l'université de Leyde, où il suivit pendant quatre ans les leçons de Heinsius, de Boxhorn, de Vinnius et d'autres; il visita ensuite la France, l'Espagne et l'Italie, et se fit recevoir docteur en droit à Padoue, en 1653. De retour dans sa ville natale, il y fut nommé en 1657 professeur de morale, et en 1662 professeur de droit, devint en 1672 président ou maire de Copenhague, et reçut plus tard la dignité de conseiller d'État. Il a recueilli avec un grand soin beaucoup de documents concernant les antiquités et l'histoire des pays du Nord. On a de lui : *Edda Islandorum, anno* 1215 *conscripta per Snorronem Sturlæ, nunc primum islandice, danice et latine cum præfatione duplici*; Copenhague, 1665, in-4°; suivi de *Philosophia antiquissima norvago-danica, dicta Voluspa, quæ est pars Eddæ Sæmundi, islandice, cum interpretatione latina Gudmundi Andreæ*; ibid., 1673, in-4°; — *Inscriptiones Havnienses latinæ, danicæ et germanicæ*; ibid., 1668, in-4°; — *Jus aulicum vetus regum Norvagorum, dictum Hirdskraa; item Jus aulicum vetus regum Danorum, a Canuto anno* 1035 *conditum, dictum Vitherlagaret, islandice, danice et latine, cum notis*; ibid., 1673, in-4°; — *Kong Frideriks II Kronike* (Chronique du roi Frédéric II); ibid., 1680, in-fol.; — *Nonnulla jura antiqua civitatum Daniæ, scilicet civitatis Havniensis et civitatis Ripensis, latine, danice et germanice*; ibid., 1683, in-8°; — *Christian den II dens Love* (Ordonnances de Chrétien II); ibid., 1684, in-4°; — *Bibliotheca regiæ Academiæ havniensi donata*; ibid., 1685, in-4° : catalogue de la bibliothèque de l'auteur, avec une autobiographie; — *Atlas danicus*; ibid., 1687, in-fol. Resenius a aussi publié le *Lexicon islandicum* de Gudmund, et la *Traduction allemande des lois de Waldemar II*, par Erik Krabbe, avec une *Introduction* et une *Vie* de Krabbe (Copenhague, 1684, in-4°). E. G.

Vinding, *Academia havniensis*. — Mœller, *Hypomnemata ad Bartholinum*. — Niceron, *Mémoires*, XXXVI. — Nyerup, *Allmindeligt Literatur Lexikon*.

RESNEL (*Jean-François* du Bellay, sieur du), savant littérateur français, né à Rouen, le 29 juin 1692, mort à Paris, le 25 février 1761. Il eut pour père François du Resnel, capitaine dans le régiment du Roi-infanterie. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Rouen, il entra dans la congrégation de l'Oratoire; les deux ordres firent tous leurs efforts, le premier pour rappeler, le second pour retenir un jeune homme qui faisait de bonne heure concevoir de brillantes espérances. Il alla étudier, en 1711, la théologie à Saumur, et il s'y adonna avec tant d'ardeur qu'il contracta une maladie dont il ne put jamais se guérir. Son oncle, M. de Langle, évêque de Boulogne, l'appela dans sa ville épiscopale, où il enseigna les humanités et la philosophie. C'est là que l'abbé du Resnel se mit à étudier les langues vivantes, l'italien, l'espagnol et l'anglais. En étendant le cercle de ses études, il donnait satisfaction à un besoin de son cœur. Il embrassait dans ses affections tous les hommes, quelle que fût leur patrie, et il portait peut-être jusqu'à l'excès son amour pour les peuples étrangers, s'il est vrai qu'un de ses amis lui dit un jour : « Je voudrais être Huron, car vous m'aimeriez à la folie. » Nommé chanoine de la cathédrale de Boulogne, l'abbé du Resnel échangea en 1724 ce canonicat pour un autre, à Saint-Jacques-de-l'Hôpital, et s'établit à Paris. Présenté au duc d'Orléans, il obtint par la protection de ce prince l'abbaye de Sept-Fontaines. Chargé de l'oraison funèbre du maréchal de Berwick, il composa son discours, qu'il soumit au jugement de quelques amis, mais qu'il ne put prononcer, parce que le dessein d'honorer ce vaillant guerrier par des funérailles publiques fut abandonné. La faiblesse de sa santé l'ayant éloigné de la chaire, il se livra à la culture des lettres, et se distingua comme poëte élégant et gracieux par sa traduction de deux poëmes de Pope, l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme*. Ce dernier travail, dans lequel il fut aidé par Voltaire, qui se vanta plus tard d'avoir fait la moitié de ses vers, lui attira plusieurs désagréments, d'abord de la part de l'auteur anglais, qui lui reprocha d'avoir dénaturé son œuvre en retranchant ou en altérant des passages que le prudent abbé avait évité de traduire littéralement dans un pays beaucoup moins libre que l'Angleterre, puis de la part des théologiens, qui, malgré ses précautions, tirèrent de son œuvre des conséquences qu'il se hâta de désavouer.

La place qu'occupait l'abbé Pâris à l'Académie des inscriptions fut déclarée vacante et donnée à l'abbé du Resnel, qui attendit vingt-trois ans avant d'obtenir le titre de pensionnaire. Il enrichit les Mémoires de la docte compagnie de plusieurs dissertations. Admis en 1742 à l'Académie française, il fut accueilli avec bienveillance par ses collègues, qui trouvaient en lui un homme toujours bienveillant et poli, dont il était difficile de ne pas devenir l'ami. Il a composé pour la nouvelle édi-

tion du *Dictionnaire* plusieurs articles de botanique. Chargé de l'emploi de censeur royal, il n'apporta pas dans l'exercice de cette fonction une sévérité bien grande; plus d'un littérateur abusa de sa facile complaisance. C'est ainsi qu'il donna son approbation à un ouvrage dont le titre n'annonçait rien de suspect, et qu'il ne lut pas avec assez d'attention pour y découvrir une satire violente contre une compagnie illustre. L'auteur avait eu soin de la cacher dans une note. Le censeur royal s'attira de graves reproches; mais on lui pardonna une faute qui ne pouvait être attribuée qu'à une distraction. Il mourut à l'âge de soixante huit ans et huit mois. Il eut Saurin pour successeur à l'Académie française.

Ses œuvres sont : *Essai sur la critique*, traduit de Pope; 1730, in-12; traduction en vers; — *Les Principes de la morale et du goût*, en deux poëmes, traduits de l'anglais de Pope; 1737, in-8° : c'est une réimpression de l'*Essai sur la critique*, suivie de l'*Essai sur l'homme*; — *Panégyrique de saint Louis*; 1732. Il a publié de plus un grand nombre d'articles dans le *Journal des Savants*, depuis le 15 décembre 1731 jusqu'au 4 février 1736, et depuis le 25 novembre 1739 jusqu'au 9 février 1752. Les mémoires suivants ont été publiés dans le recueil de l'Académie des inscriptions : *Recherches sur les poëtes couronnés* (*poetæ laureati*), t. X, 1736; Analyse de sa *Dissertation sur les fonctions et les prérogatives des ambassadeurs*, t. XII, 1738; *Recherches sur les combats et sur les prix proposés aux poëtes et aux gens de lettres parmi les Grecs et les Romains*, t. XIII, 1740; *Recherches sur Timon le Misanthrope*, t. XIV, 1743; Analyse de ses *Réflexions générales sur l'utilité des belles lettres et les inconvénients du goût exclusif qui paraît s'établir en faveur des mathématiques et de la physique*, t. XVI, 1749; *Recherches historiques sur les sorts appelés communément par les païens* sortes homericæ, virgilianæ, *etc.*, *et sur ceux qui parmi les chrétiens étaient connus sous le nom de* sortes sanctorum.

C. Hippeau.

Le Beau, *Éloge de du Resnel*, t. XXXI de la collection des Mémoires de l'Académie des Inscriptions. — Guilbert, *Mémoires biographiques de la Seine-Inférieure*, t. II. — L.-H. Baratte, *Poëtes normands*.

Resnier (*Louis-Pierre-Pantaléon*), sénateur français, né le 23 novembre 1759, à Paris, où il est mort, le 8 octobre 1807. Il débuta dans les lettres par trois pièces de théâtre, et devint sous-bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine. Chargé ensuite avec Piis du compte rendu des pièces nouvelles et des œuvres de littérature légère dans *Le Moniteur*, qui venait d'être fondé, il se concilia les bonnes grâces de Maret et de Rœderer, qui le firent nommer envoyé de la République à Genève. Appelé à la direction des archives au ministère des relations extérieures, il établit un ordre parfait dans ce vaste dépôt. Lors de la formation du sénat, il en fut nommé membre. Il devint commandant de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. Le buste en marbre de Resnier a été placé au musée de Versailles.

Moniteur, an. 1807.

Rességuier (*Jean de*), magistrat français, né le 22 juillet 1683, à Toulouse, où il est mort, le 25 septembre 1735. Issu d'une famille de robe originaire du Rouergue, il fut reçu en 1705 conseiller au parlement de Toulouse, où il présida la chambre aux enquêtes. Membre de l'Académie des jeux floraux, il participa avec beaucoup de zèle à l'établissement de l'Académie des sciences de sa ville natale. Il a laissé en manuscrit un grand nombre de poésies en tous genres, un recueil d'*Arrêts notables*, et une *Histoire du parlement de Toulouse*.

Rességuier (*Clément-Ignace*, chevalier de), né le 23 novembre 1724, à Toulouse, mort en 1797, à Malte, appartenait à la famille du précédent. Destiné à l'ordre de Malte, il passa de bonne heure dans cette île, prononça ses vœux, et se distingua dans plusieurs rencontres avec les Ottomans. Il mérita par sa bravoure le grade de général des galères de l'ordre, obtint les commanderies de Marseille et de Canevière, et résida longtemps en France. Son esprit caustique lui attira plus d'une disgrâce, et il fut, dit-on, enfermé plusieurs fois à la Bastille, en punition de ses trop piquantes épigrammes. On connaît celle qu'il lança contre Mme de Pompadour :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson dans son palais, sans remords, sans effroi,
Étale aux yeux de tous son insolence extrême,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

Cette débauche d'esprit lui valut une lettre de cachet pour le château d'If, et il y serait resté longtemps si son frère cadet, l'abbé de Rességuier, conseiller clerc au parlement de Toulouse, n'eût obtenu de la favorite elle-même la grâce du poëte. Pendant la révolution, celui ci se retira dans l'île de Malte, où il fut enseveli. On a de lui : *Voyage d'Amathonte*, *prose et vers*; 1750, in-8° : ouvrage supprimé dès sa publication; — *Dissertation sur la trahison imputée à André Damaral*, *chancelier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*; 1757, in-12; — des traductions des traités *De l'amitié* (1776) et *De la vieillesse* (1780) de Cicéron.

Rességuier (*Jules*, comte de), né en 1789, à Toulouse, est petit-neveu du précédent et fils du marquis de Rességuier, dernier procureur général au parlement de Toulouse. D'abord chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, il servit dans la cavalerie sous l'empire, donna sa démission d'officier en 1814, entra comme maître des requêtes au conseil d'État, et fut attaché en 1823 à la commission du sceau des titres. Ayant refusé de prêter serment à la dynastie d'Orléans, il devint dans le midi un des principaux agents du parti légitimiste. En 1849 il siégea à l'Assemblée législative comme représen-

tant des Basses-Pyrénées. On a de lui : *Éloge de Poitevin-Peitavi*; Toulouse, 1821, in-8°; — *Tableaux poétiques*; Paris, 1828, 1829, in-8°; — *Almaria*, roman; Paris, 1835, in-8°; — *Les Prismes poétiques*; Paris, 1838, in-8°. Il a été l'un des fondateurs de la *Muse française*, qui s'intitulait « le Moniteur officiel de l'école romantique, » et il a fourni des articles, des vers et des nouvelles, à *La France littéraire*, aux *Français peints par eux-mêmes* et à divers recueils. Il est mort en septembre 1862.

Biogr. toulousaine, II. — *Littér. fr. contemp.*

RESTAURAND (*Raymond*), médecin français, né au Pont-Saint-Esprit, vers 1627, mort en 1682. Il fit ses études à Montpellier, où il prit le doctorat en médecine. Grand partisan d'Hippocrate, il le voyait partout, même dans les choses inconnues aux Grecs, telles que la circulation du sang et d'autres découvertes modernes. On a prétendu, sans preuves, qu'il avait contribué à faire donner le nom de *restaurant* à un certain remède très en vogue à cette époque et que l'on recommandait particulièrement aux femmes en couches et aux personnes débilitées par les excès. Il se peut que Restaurand ait proposé l'usage de ce julep, mais la composition en était connue bien avant lui. On a de Restaurand : *Monarchia microscosmi*; 1657, in-4°; — *Figulus, exercitatio medica de principiis fœtus*; Orange, 1657, in-8°; — *Hippocrates, De natura lactis, ejusque usu in curationibus morborum*; ibid., 1667, in-8°; — *Hippocrate, De l'usage du boire à la glace pour la conservation de la santé*; Lyon, 1670, in-12; — *Hippocrate, De l'usage du quinquina pour la guérison des fièvres*; Lyon, 1681, in-12; trad. en italien; — *Hippocrates, De inustionibus sive fonticulis*; Lyon, 1681, in-12 : l'auteur y démontre l'utilité des cautères, dont l'usage était négligé de son temps; — *Magnus Hippocrates Cous redivivus*; Lyon, 1681, in-12. Dans ce volume, le premier d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le temps de terminer, Restaurand se déclara l'un des premiers en France pour la circulation du sang.

Biogr. médicale.

RESTAUT (*Pierre*), grammairien français, né en 1696, à Beauvais, mort le 14 février 1764, à Paris. Fils d'un marchand drapier, il fit ses classes dans le collége de Beauvais, et entra au séminaire de Saint-Sulpice pour y étudier la théologie. Ayant renoncé à l'Église, il passa dans le collége Louis-le-Grand, et y fut chargé de surveiller l'éducation de quelques fils de famille. Ce fut pendant son séjour dans cet établissement, alors dirigé par les jésuites, et lorsqu'il était en relations avec les PP. La Rue, Buffier, Ducerceau, Sanadon, Porée et autres membres de cette compagnie, qu'il traduisit du latin et publia *La Monarchie des Solipses* (1721, in-12), satire ingénieuse de l'institut de Saint-Ignace, et qui a été quelquefois attribuée au P. Inchofer. Il abandonna la carrière de l'enseignement pour se livrer à l'étude du droit, et fut en 1740 pourvu d'une charge d'avocat aux conseils du roi. « Je voudrais, lui dit Daguesseau en le recevant, trouver toujours des sujets semblables à vous. » Comme grammairien, Restaut a joui d'une célébrité, méritée à beaucoup d'égards; sa *Grammaire*, entreprise d'après le vœu de Rollin et adoptée par l'université, a été longtemps le seul livre élémentaire sur la langue française, et les éditions s'en sont multipliées jusqu'à nos jours. Il y a beaucoup de méthode et de justesse; mais on reproche à l'auteur l'abus du style métaphysique, la forme des déclinaisons latines adaptée aux noms français, et la méthode d'explication par demandes et par réponses. On a de lui : *Principes généraux et raisonnés de la grammaire françoise, avec des observations sur l'orthographe, les accents, la ponctuation et la prononciation*; Paris, 1730, in-12; 1731, in-12, avec un *Traité de versification* : réimpr. neuf fois du vivant de l'auteur, cet ouvrage l'a été pour la dernière fois en 1817, à Lyon; — *Abrégé de la Grammaire françoise*; Paris, 1732, in-12 : écrit en faveur des commençants, il a eu encore plus de succès que la *Grammaire*, bien qu'il pèche par l'excès de concision; — *Vraie méthode pour enseigner à lire*; Paris, 1759, in-12, anonyme; — *Actes et exposition des motifs de l'appel interjeté par l'université de Paris en 1718 de la constitution du pape Clément XI*; 1778, in 4°. Restaut a revu la 4e édit. du *Traité de l'orthographe françoise, en forme de dictionnaire* (Poitiers, 1752, in-8°), de Ch. Leroy, prote à Poitiers, et il a fourni des additions à l'édition de 1748 du *Dictionnaire* de Trévoux.

Goujet, *Biblioth. française*, I. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

RESTIER (*Antoine-Jérôme*), acteur français, né à Lyon, en 1726, mort à La Croix-Rousse (même ville), le 16 mars 1803. Sa famille était si misérable qu'elle le confia ou plutôt l'abandonna dès l'enfance à une troupe de saltimbanques, qu'il quitta pour danser sur les théâtres de province. Il débuta ensuite avec succès dans la comédie. En 1755 il jouait au grand théâtre de Lyon les *manteaux*, les *financiers*, les *grimes*; il excellait dans ces rôles, surtout dans ceux de Harpagon de *L'Avare*, d'Orgon dans *Le Consentement forcé* et *La Pupille*, de Bernadille dans *La Femme juge et partie*, d'Argante dans *Les Fourberies de Scapin*, de Géronte dans *Le Légataire*, de Tartuffe dans la pièce de ce nom. Il jouait aussi fort bien les *valets*. Il quitta le théâtre vers 1786, mais il y fut rappelé en 1790. Arrêté après la prise de Lyon, il fut conduit devant le tribunal révolutionnaire; il s'y défendit avec sang froid, et termina son plaidoyer par ces mots : « J'espère, citoyens juges, que vous n'aurez pas l'ingratitude de faire pleurer celui qui vous a tant fait rire. » Il fut acquitté, et se retira à

Strasbourg durant quelque temps. De retour à Lyon, il remonta sur la scène malgré son grand âge et y fut applaudi encore plusieurs années. Il mourut dans une certaine aisance, qu'il devait surtout à son avarice extrême. Peu de jours avant sa mort, il discuta avec son curé les frais de son enterrement, et ayant appris que les vêpres coûtaient moins cher à chanter que la messe, il déclara naïvement « qu'il se contenterait des vêpres ». L—z—e.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie portative des contemporains*, suppl.

RESTIF. *Voy.* Rétif.

RESTOUT, nom qui fut porté au dix-septième et au dix-huitième siècle par plusieurs peintres français appartenant à la même famille (1). Le plus anciennement connu de ces artistes est :

Restout (*Margerin*), peintre qui habitait la ville de Caen.

Restout (*Marc*), fils du précédent, né le 14 février 1616, à Caen, où il est mort, en avril 1684. Élève de Noël Jouvenet, il parcourut la Hollande et fit aussi le voyage d'Italie, en compagnie, dit-on, de Nicolas Poussin. Il devint échevin de la ville de Caen. De ses dix enfants nous citerons : *Jacques*, prieur de l'abbaye de Moncel, près Vitry-sur-Marne; il cultiva la peinture, et on lui attribue un *Traité de l'harmonie des couleurs comparée à l'harmonie des sons*, et la *Réforme de la peinture* (Caen, 1681). — *Eustache*, né à Caen, le 12 novembre 1655, mort en 1743, fut religieux prémontré de l'abbaye de Mondaye. Il peignit plusieurs plafonds pour l'église et pour d'autres dépendances de cette abbaye. — *Jean Ier*, né à Caen, en mars 1663, mort à Rouen, le 20 octobre 1702, épousa en 1685 Marie-Madeleine, fille de Laurent Jouvenet, et travailla pour les églises de Rouen, où il s'était fixé. Sa femme cultivait aussi la peinture, et devenue veuve elle s'attacha à développer le goût artistique de ses enfants. — *Pierre*, né à Caen, le 15 novembre 1666, s'adonna aussi à la peinture. On ne connaît rien de lui. — *Charles*, né à Caen, le 1er janvier 1668, fut religieux bénédictin et bon prédicateur. Il orna plusieurs églises de plafonds et de tableaux, qui jouirent d'une certaine célébrité. — *Thomas*, né le 15 mars 1671, à Caen, où il mourut, le 2 mai 1754, visita Rome et la Hollande, et se fit une réputation comme peintre de portraits.

Restout (*Jean II*), peintre, fils de Jean Ier, né à Rouen, le 26 mars 1692, mort à Paris, le 1er janvier 1768. Élève de son oncle maternel, Jean Jouvenet, il fut aussi l'héritier de sa fortune, mais non de son talent. A peu près oublié aujourd'hui, il eut de son temps une très-grande réputation. L'année même de la mort de Jouvenet (1717) il fut agréé à l'Académie, sur la présentation de l'esquisse qu'il avait faite pour le concours du grand prix de peinture. Le tableau d'*Aréthuse poursuivie par Alphée* (aujourd'hui au château de Saint-Cloud) lui valut d'être reçu académicien; il devint successivement professeur (1733), recteur (1752), directeur (1760), et chancelier (1762). « C'était un homme de beaucoup d'esprit, dit Mariette; il avait une simplicité que les gens de beaucoup d'esprit n'ont pas toujours; aussi ignora-t-il l'art de faire sa cour, et, ce qui revient au même, celui de faire fortune. » Il fit principalement des tableaux religieux : les deux ouvrages de lui qui sont au Louvre proviennent des églises de Saint-Martin-des-Champs et de Saint-Germain-des-Prés, d'où ils ont été retirés à la révolution. On voit encore ses tableaux à Notre-Dame de Paris, aux musées de Versailles (un portrait), de Nancy, de Tours, de Lille, de Rouen. Sur la fin de sa vie, il fit pour le roi de Prusse un grand tableau, qui est encore au palais de Sans-Souci. En 1729 Restout épousa Marie-Anne, fille du peintre Hallé.

Restout (*Jean-Bernard*), peintre, fils du précédent, né le 22 février 1732, à Paris, où il mourut subitement, le 18 juillet 1796. Élève de son père, il alla à Rome comme pensionnaire du roi après avoir obtenu le second grand prix de peinture en 1757 et le premier en 1758. Un tableau d'*Anacréon*, qu'il avait peint en Italie, le fit agréer à l'Académie peu de temps après son retour en France (28 septembre 1765). Le 25 novembre 1769 il fut reçu académicien, sur la présentation d'un tableau de *Jupiter et Mercure à la table de Philémon et Baucis* (1), et nommé professeur en 1771; mais bientôt il se sépara de l'Académie, ne voulant pas se ployer au règlement qui obligeait les académiciens à soumettre à un tribunal, formé parmi eux, les ouvrages qu'ils désiraient exposer au salon. A partir de cette époque, Restout, distrait par des affaires de famille, ne s'occupa plus que très-peu de peinture. Il était à peu près oublié lorsqu'à la révolution on le vit reparaître dans les clubs. Il fut, comme président de la *commission des arts*, l'un des principaux signataires d'une pétition adressée à l'Assemblée nationale et demandant la plus entière liberté du génie par l'établissement de concours dans tout ce qui intéresse la nation, les sciences et les arts, pour réclamer contre l'existence des Académies et autres corps privilégiés et contre la création du corps des ponts et chaussées. Sous le ministère de Roland, J.-B. Restout fut nommé à la direction du garde-meuble. Accusé d'abus de confiance après la chute des girondins, il fut jeté en prison, et n'en sortit qu'au 9 thermidor. Les souffrances qu'il avait en-

(1) Un certain nombre des actes relatifs aux Restout qui sont arrivés jusqu'à nous écrivent ce nom *Retout*, comme il devait se prononcer alors et comme il se prononce encore dans une partie de la Normandie.

(1) Ce tableau est aujourd'hui au musée de Tours; il a été exposé au salon de 1771 aussi bien qu'une autre grande toile : *La Présentation au temple*. C'est à la suite de cette exposition que Restout obtint les honneurs du professorat.

durées lui causèrent une hernie, dont il mourut subitement, le 30 messidor an IV. J.-B. Restout a gravé à l'eau-forte cinq planches, qui ont été décrites par M. de Baudicour dans *Le Peintre graveur français*. L'une de ces gravures a été faite sur le tableau exposé aux galeries du Louvre.

Une fille de Jean Restout I[er], religieuse à l'abbaye de la Sainte-Trinité à Caen, se fit une réputation comme peintre et surtout comme musicienne. H. HARDUIN.

De Chennevières, *Recherches sur quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*. — *Galerie française* (1771). — *Abcdario de Mariette*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — De Baudicour, *Le Peintre graveur français*. — Fontenai, *Dict. des artistes*. — *Mémoires inédits de l'ancienne Académie de peinture*. — Clément de Ris, *Les Musées de province*. — E. Soulié, *Notice des tableaux de Versailles*. — J.-B. Robin, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, 1e année. — *Journal des Savants*, avril 1768.

RETHAAN (*Anne*), femme auteur hollandaise, née le 6 janvier 1684, à Middelbourg, où elle est morte, le 30 octobre 1729. Fille d'un savant jurisconsulte de Tholen et petite-fille d'Antoine Everaerts, médecin, qui a laissé quelques ouvrages, elle épousa Jean Radæus, greffier du conseil de l'amirauté de Zélande. Elle se distingua par la régularité de ses mœurs et la vivacité de son esprit. On a d'elle plusieurs pièces de vers, lesquelles ont été recueillies après sa mort, sous le titre de *Nagelatene Gedichten* (Poésies posthumes); Middelbourg, 1730, in-8°.

Paquot, *Mémoires*, III.

RÉTIF DE LA BRETONNE (*Nicolas-Edme* RESTIF (1) ou), fécond littérateur français, né le 22 novembre 1734, à Sacy, près d'Auxerre, mort le 3 février 1806, à Paris. Il était l'aîné d'un second lit et le huitième de quatorze enfants. La faiblesse de sa santé décida de sa vocation : au lieu d'en faire un gardeur de troupeaux, son père, simple laboureur, voulut le mettre en état de remplir quelque emploi, et le confia à son fils aîné, respectable ecclésiastique, qui lui donna des leçons de grammaire et de latin. Soutenu par un vif désir d'apprendre, il lut tous les livres qui lui tombaient sous la main; mais son tempérament, qui se développa de bonne heure, nuisit à ses progrès, et son père, effrayé d'une précocité libertine, le mit en apprentissage chez un imprimeur d'Auxerre. Il avait alors quinze ans. Libre de s'abandonner à l'effervescence de ses passions, il joua dans cette petite ville le rôle d'un Lovelace de bas étage et séduisit la femme de son patron, laquelle chercha en vain à le ramener à une conduite plus régulière. En 1755 il se rendit à Paris, et quelque temps après il fut admis comme ouvrier compositeur dans l'imprimerie royale. Son humeur insouciante et vagabonde et la gêne où il fut souvent réduit l'obligèrent de former des liaisons crapuleuses et de contracter des habitudes dégradantes, dont il conserva l'empreinte toute sa vie. « On le rencontrait, dit M. Monselet, dans les caves du Palais-Royal, repaire des militaires et des comédiens de province, contant fleurette aux nymphes de comptoir ; ou bien joyeusement assis au cabaret de *la Grotte flamande*, mangeant une fricassée de petits pois entre Aline l'Araignée et Manette Latour. Il faudrait la plume d'Homère pour tracer le dénombrement des maîtresses de l'inconstant bourguignon ; avec lui les aventures galantes se succèdent sans intervalle; son cœur n'est jamais vide, et la blonde s'y rencontre souvent en même temps que la brune. Sur la fin de sa vie, lui-même s'est mis à faire son calendrier amoureux, une patronne par jour, trois cent soixante-cinq au dernier décembre, et les plus belles filles du monde, des marchandes, des grisettes, quelquefois même des grandes dames. Puis une fois son calendrier terminé, voilà que Rétif se trouve sur les bras un excédant de soixante et quelques femmes ! » Au milieu de cette débauche continuelle, il se maria deux fois à une année de distance, la première avec une aventurière anglaise, Henriette Kircher, qui le vola et s'enfuit au bout de quelques mois; la seconde, en 1760, avec Agnès Lebègue, dont il a écrit tout le mal possible. Le mariage ne changea rien à sa vie de désordre, non plus que la paternité. A trente-trois ans il publia son premier livre, histoire mal écrite et mal digérée d'une de ses folles passions du moment : il l'appela *La Famille vertueuse* (1767). Ébloui de sa facilité, il prit goût au métier, et écrivit en cinq jours le roman de *Lucile*, dont M[lle] Huss, de la Comédie française, refusa d'accepter la dédicace, le trouvant « licencieux, quoique très-joli ». Avec les trois louis que lui rapporta cette rapsodie, il vécut quatre mois dans un grenier du collége de Presles. « Un matin qu'il se promenait, raconte l'écrivain déjà cité, il aperçut dans une boutique de modes une jeune personne chaussée d'une mule rose avec un réseau et des franges d'argent. Son imagination s'embrase à ce spectacle, et onze jours après il avait terminé une fantaisie intitulée *Le Pied de Fanchette*, qui eut trois éditions en peu de temps. » Certaines pages attendrissantes, de l'imagination, un style parfois naturel et énergique donnèrent à ses écrits une sorte de vogue. Se croyant un homme supérieur, il quitta l'imprimerie pour faire des livres. Admirateur outré de Rousseau, il prétendit aussi, non pas au titre de philosophe, dont il se souciait peu, mais au rôle de législateur; il s'occupa de réformes dans l'État, et sous le titre d'*Idées singulières* il donna ses vues sur les femmes, le théâtre, le gouvernement, l'éducation, les lois, la langue, vues singulières en effet, souvent hardies, justes, originales, mais noyées dans une abondance de détails qui en

(1) « Notre nom, dit-il dans l'avant-propos de *la Vie de mon père*, s'écrit indifféremment Restif, Rectif ou Rétif. » Tous ses ouvrages jusqu'à la révolution sont signés *Retif*; ce n'est que depuis 1791 qu'il s'appela Restif. Quant au nom de *la Bretonne*, sous lequel il donna son premier roman, c'était celui d'une petite propriété de famille.

rend la lecture très-fatigante. Il affubla ses nouveautés de noms grecs, tels que *Le Pornographe*, *La Mimographe*, *Les Gynographes*, *L'Andrographe*, *Le Thesmographe*, etc. « *Le Pornographe* est son premier essai dans ce genre, et celui de ses livres qui fut la cause première du haro universel dont on n'a cessé de le poursuivre jusqu'à notre époque. C'est un plan de législation de Cythère, un code à l'usage des Phrynés de Paris. L'auteur a vu de très-près les sujets hardis qu'il traite. » Les règlements proposés dans cet ouvrage furent mis en vigueur en 1786 par ordre de Joseph II (1).

L'œuvre la plus vigoureuse et la plus bizarre de Retif de la Bretonne, c'est *Le Paysan perverti* : plus de soixante éditions en ont prolongé jusqu'à nous le retentissement. Ce roman produisit un grand effet à une époque où les ouvrages d'imagination n'étaient remplis que de fades aventures et de badinages ingénieux. « Rien là dedans, comme a dit La Harpe, n'est bien conçu, bien digéré »; il aurait pu ajouter que le style n'en est pas même français. Pourtant jamais auteur n'avait tracé avec tant d'énergie et d'âpreté cette multitude de tableaux effrayants et pathétiques; jamais les peintures de la vie réelle n'avaient atteint cette vivacité d'expression ; les caractères, les scènes, les mouvements respirent la vérité. Mais le désordre y règne; la morale y cède le pas au libertinage le plus éhonté, le crime et la vertu s'y coudoient ; si on se laisse entraîner par l'imprévu de l'action, par l'étrangeté et le contraste des accidents, par les éclats mêmes du style le plus inégal, combien n'est-on pas repoussé par le dégoût et la lassitude! Toutes les productions de Rétif ressemblent à celle-là, mais aucune ne porte à un plus haut degré le cachet d'un homme de génie en delire. Mercier, avec l'emportement généreux qu'il mettait à toute chose, s'enthousiasma pour *Le Paysan perverti*, et sans en connaître l'auteur il lui consacra plusieurs articles de journaux et plus tard un chapitre entier du *Tableau de Paris*. Il s'indignait contre le silence absolu des gens de lettres « sur ce roman plein de vie et d'expression », et appelait Rétif « l'heureux rival » de l'abbé Prevost. « Pourquoi êtes-vous juste? lui écrivit Rétif, étonné. — Parce que j'ai une conscience, répliqua Mercier; parce que je vous ai lu et que je sais lire! » Ce grand succès inspira à Rétif une vanité sans pareille : bientôt il ne supporta plus la critique, il fallait l'admirer ou l'avoir pour ennemi. Partisan fanatique de Rousseau, il n'avait qu'une médiocre estime de ses talents, et se croyait supérieur à Voltaire. C'est assez dire qu'il se proclamait lui-même le plus beau génie de son siècle. En devenant célèbre, il ne prit pas une place au milieu des écrivains d'alors, ainsi qu'on l'a fait remarquer; il resta une exception étrange au milieu d'eux. Les libraires s'arrachaient à l'envi les livres qu'il composait avec une ardeur infatigable, la province surtout les recherchait. En moins de dix ans il amassa 60,000 francs. Avec le bien-être, sa vie n'en fut pas moins décousue et libertine. L'heure de renoncer aux passions sonna le plus tard possible pour lui, et il demeura jusqu'à la fin de sa vie un intrépide coureur d'aventures. « Un de ses grands bonheurs, raconte M. Monselet, lorsqu'il avait terminé sa journée à l'imprimerie, c'était de se déguiser en commissionnaire et de remettre, sous ce costume, aux plus jolies boutiquières des poulets amoureux qu'il signait du nom de *mousquetaire Leblanc*. De cette façon il pénétrait dans les intérieurs, étudiait les physionomies, et suivant l'impression produite par son style, il revenait le lendemain en habit de mousquetaire chercher la réponse à la lettre qu'il avait portée lui-même en habit de ramoneur. » Il n'était pas rare de le rencontrer la nuit dans les ruelles les plus sinistres, jouant son rôle d'observateur. Le guet le connaissait, et le laissait aller. Comme il portait d'habitude une écritoire dans sa poche, il s'en allait écrire ce qu'il avait vu soit à la lueur des réverbères, soit sur les parapets de l'île Saint-Louis, où il avait aussi la manie de graver les dates mémorables de son existence.

Tel était ce Diogène littéraire, que pour ses mœurs vagabondes autant que pour ses talents avilis on a surnommé le *Rousseau des halles*. Lavater, il est vrai, après la lecture du *Paysan perverti*, lui avait décerné le titre de *Richardson français*. Un seul de ses livres est irréprochable au point de vue de la morale : c'est le délicieux tableau des habitudes champêtres qu'il a appelé *La Vie de mon père*. Qu'il y a loin de là aux *Contemporaines*, aux *Nuits de Paris* et à *L'Année des dames nationales*, immenses magasins de nouvelles, qui occupent plus de soixante volumes ! *Les Contemporaines*, publiées un peu avant la révolution, offrent la peinture exacte des mœurs d'une société qui va s'écrouler : tous les genres s'y rencontrent et sont traités avec une fécondité inépuisable d'imagination et une variété infinie de caractères. L'indécence de plusieurs passages attira des reproches à Rétif. Il se justifia ainsi : « *Les Contemporaines* sont un ouvrage de médecine morale. Si les détails en sont licencieux, les principes en sont honnêtes et le but en est utile. Les mœurs sont corrompues : devais je peindre les mœurs de l'Astrée? » Quoi qu'il en soit, tout Paris s'en occupa. On s'enquit de cet auteur que le monde ne connaissait pas, et on usa de subterfuges pour l'attirer au sein des meilleures compagnies. En 1788 il

(1) Cet empereur envoya à l'auteur son portrait enrichi de diamants sur une tabatière dans laquelle était un diplôme de baron. Retif lui répondit aussitôt : « Le républicain Retif la Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II ; mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise, et ses diamants, dont il n'a que faire. » Cette anecdote est extraite d'une lettre écrite a M. Monselet par les petits-fils de Retif de la Bretonne.

fut question de décerner le prix d'utilité publique à l'un de ses ouvrages, *Les Parisiennes*. En 1789 on le vit dans quelques salons, et ce fut chez les grands seigneurs une mode de l'avoir à souper. Il devint l'ami de Beaumarchais et de Fontanes; il reçut les éloges de Crébillon fils, de Delille, de Mme de Staël, et de bien d'autres. La révolution, qu'il avait saluée avec enthousiasme, le replongea dans l'obscurité : il y engloutit sa réputation et son argent. Poussé par une insatiable curiosité, on le voyait toujours errer dans les rues, se mêler aux groupes, prendre sa part des séditions populaires; mais ses livres n'avaient plus de débit, il fut obligé de vendre la petite imprimerie qu'il avait acquise, il corrigea des épreuves pour vivre. En 1794 Rétif commença la publication de ses Mémoires, qu'il intitula *Monsieur Nicolas;* le spectacle de cette « âme viciée », qu'il léguait aux moralistes pour la disséquer utilement, ne tenta que de bien rares lecteurs; ce fut son adieu au monde des lettres. Il continua pourtant d'écrire, bien que privé des moyens d'imprimer. En 1795 la Convention lui accorda une somme de 2,000 fr. à titre de secours. Carnot lui vint plusieurs fois en aide. Enfin sous le Consulat il obtint au ministère de la police générale une place, que ses infirmités croissantes le forcèrent à résigner au bout de quelque temps. Il mourut à soixante-douze ans, pauvre et oublié. Rétif avait profité en 1794 de l'établissement du divorce pour se séparer de sa femme, Agnès Lebègue, avec laquelle il vécut en fort mauvaise intelligence; mais il n'est pas vrai qu'il ait, comme on l'a prétendu, convolé en troisièmes noces avec une femme de soixante-trois ans.

Rétif de la Bretonne, le plus fécond écrivain de son temps, n'est pas assez connu en France, ou plutôt il ne l'est que d'après les parties les moins recommandables de son œuvre. « La platitude ordinaire de son style, dit M. de Jouy, l'extravagance de son amour-propre, la *vileté* des acteurs qu'il fait mouvoir, sa singulière orthographe l'ont rendu ridicule : on s'est moqué de lui, et l'on a étouffé sa réputation. Cet homme, étranger d'ailleurs aux plus simples convenances, ennemi de toutes les règles, brille néanmoins par une richesse d'imagination surprenante. Il trace des caractères avec habileté; la fable qu'il invente attache presque toujours. Il y a dans son dialogue une vérité naïve qui charme, il écrit des pages délicieuses de naturel et de douce volupté; il trouve des tableaux frais et riants; il appelle tour à tour le rire de réflexion, la pensée profonde, et presque toujours jette dans le cœur une émotion extrême. Ces qualités sont obscurcies par un dévergondage sans pareil, par des infamies racontées comme avec plaisir, par d'obscènes peintures qui montrent l'espèce humaine dans un état complet de dégradation. » Voici la liste des ouvrages qui appartiennent à Rétif de la Bretonne: *La Famille vertueuse, lettres trad. de l'anglais;* Paris, 1767, 4 vol. in-12 : ce roman, dédié *Aux jeunes beautés*, fut vendu 765 fr. à la veuve Duchesne; de l'aveu de l'auteur, il n'y avait que du boursouflage, et l'orthographe, qui était conforme à la prononciation, fit tort à la vente; — *Lucile, ou le Progrès de la vertu, par un Mousquetaire;* Québec (Paris), 1768, in-18 : fait en cinq jours et payé trois louis; — *Le Pied de Fanchette;* Paris, 1769, 3 vol. in-12; cinq éditions et traduit en allemand et en espagnol; — *La Fille naturelle;* Paris, 1769, 1774, 2 vol. in-12; — *Le Pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le* publicisme *des femmes;* Londres, 1769, 1770, 1776, in-8°; — *La Mimographe, ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national;* Amsterdam, 1770, in-8°; — *Le marquis de T***;* Londres, 1771, 4 vol. in-12; — *Adèle de Com***, ou Lettres d'une fille à son père;* en France, 1772, 5 vol. in-12; le t. V est composé de plusieurs opuscules qui avaient déjà paru séparément; on y trouve une pièce, *Le Jugement de Pâris*, dont Gardel fit un ballet; — *La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère;* Londres, 1773, 3 vol. in-12; La Chabeaussière en a tiré sa comédie des *Maris corrigés*, jouée en 1781; — *Le Ménage parisien;* Paris, 1773, 2 vol. in-12 : cet ouvrage, plein de naïveté et de coloris, fut un moment suspendu à cause des critiques contre les écrivains de l'époque; — *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité, par M. le M*** de Br***;* Paris, 1774, 2 vol. in-12, en collaboration avec le censeur Marchand; — *Le Fin matois, traduit de l'espagnol de Quevedo;* Paris, 1776, 3 vol. in-12, avec le censeur d'Hermilly : deux nouvelles sont de Quevedo, la troisième, *Les Lettres du chevalier de l'Epargne*, appartient tout entière à Rétif; beaucoup d'exemplaires de ce recueil portent *L'Aventurier Buscon* pour titre; — *Le Paysan perverti, ou les Dangers de la ville;* Paris, 1775, 4 vol. in-12; ibid., 1776, 4 vol. in-12, avec une vingtaine de lettres en plus et 81 gravures dessinées d'après les données de l'auteur. Cet ouvrage établit la réputation de Rétif; non seulement il fut traduit à l'étranger, mais il en courut plus de dix contrefaçons en province et on en cite quarante-deux éditions à Londres; — *L'Ecole des pères;* Paris, 1776, 3 vol. in-8° : « J'ai noyé l'instructif et fait disparaître l'agréable de cette production, a dit Rétif, en me livrant à des détails qui n'étaient propres qu'à un livre élémentaire; » — *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement pour mettre les femmes à leur place;* Paris, 1777, gr. in-8°; — *Le Quadragénaire;* Paris, 1777, 2 vol. in-12, fig. : il prétend prouver que les mariages

rend la lecture très-fatigante. Il affubla ses nouveautés de noms grecs, tels que *Le Pornographe, La Mimographe, Les Gynographes, L'Andrographe, Le Thesmographe*, etc. « *Le Pornographe* est son premier essai dans ce genre, et celui de ses livres qui fut la cause première du haro universel dont on n'a cessé de le poursuivre jusqu'à notre époque. C'est un plan de législation de Cythère, un code à l'usage des Phrynés de Paris. L'auteur a vu de très-près les sujets hardis qu'il traite. » Les règlements proposés dans cet ouvrage furent mis en vigueur en 1786 par ordre de Joseph II (1).

L'œuvre la plus vigoureuse et la plus bizarre de Retif de la Bretonne, c'est *Le Paysan perverti* : plus de soixante éditions en ont prolongé jusqu'à nous le retentissement. Ce roman produisit un grand effet à une époque où les ouvrages d'imagination n'étaient remplis que de fades aventures et de badinages ingénieux. « Rien là dedans, comme a dit La Harpe, n'est bien conçu, bien digéré »; il aurait pu ajouter que le style n'en est pas même français. Pourtant jamais auteur n'avait tracé avec tant d'énergie et d'âpreté cette multitude de tableaux effrayants et pathétiques; jamais les peintures de la vie réelle n'avaient atteint cette vivacité d'expression ; les caractères, les scènes, les mouvements respirent la vérité. Mais le désordre y règne; la morale y cède le pas au libertinage le plus éhonté, le crime et la vertu s'y coudoient ; si on se laisse entraîner par l'imprévu de l'action, par l'étrangeté et le contraste des accidents, par les éclats mêmes du style le plus inégal, combien n'est-on pas repoussé par le dégoût et la lassitude! Toutes les productions de Rétif ressemblent à celle-là, mais aucune ne porte à un plus haut degré le cachet d'un homme de génie en delire. Mercier, avec l'emportement généreux qu'il mettait à toute chose, s'enthousiasma pour *Le Paysan perverti*, et sans en connaître l'auteur il lui consacra plusieurs articles de journaux et plus tard un chapitre entier du *Tableau de Paris*. Il s'indignait contre le silence absolu des gens de lettres « sur ce roman plein de vie et d'expression », et appelait Rétif « l'heureux rival » de l'abbé Prevost. « Pourquoi êtes-vous juste? lui écrivit Rétif, étonné. — Parce que j'ai une conscience, répliqua Mercier; parce que je vous ai lu et que je sais lire! » Ce grand succès inspira à Rétif une vanité sans pareille : bientôt il ne supporta plus la critique, il fallait l'admirer ou l'avoir pour ennemi. Partisan fanatique de Rousseau, il n'avait qu'une médiocre estime de ses talents, et se croyait supérieur à Voltaire. C'est assez dire qu'il se proclamait lui-même le plus beau génie de son siècle. En devenant célèbre, il ne prit pas une place au milieu des écrivains d'alors, ainsi qu'on l'a fait remarquer ; il resta une exception étrange au milieu d'eux. Les libraires s'arrachaient à l'envi les livres qu'il composait avec une ardeur infatigable, la province surtout les recherchait. En moins de dix ans il amassa 60,000 francs. Avec le bien-être, sa vie n'en fut pas moins décousue et libertine. L'heure de renoncer aux passions sonna le plus tard possible pour lui, et il demeura jusqu'à la fin de sa vie un intrépide coureur d'aventures. « Un de ses grands bonheurs, raconte M. Monselet, lorsqu'il avait terminé sa journée à l'imprimerie, c'était de se déguiser en commissionnaire et de remettre, sous ce costume, aux plus jolies boutiquières des poulets amoureux qu'il signait du nom de *mousquetaire Leblanc*. De cette façon il pénétrait dans les intérieurs, étudiait les physionomies, et suivant l'impression produite par son style, il revenait le lendemain en habit de mousquetaire chercher la réponse à la lettre qu'il avait portée lui-même en habit de ramoneur. » Il n'était pas rare de le rencontrer la nuit dans les ruelles les plus sinistres, jouant son rôle d'observateur. Le guet le connaissait, et le laissait aller. Comme il portait d'habitude une écritoire dans sa poche, il s'en allait écrire ce qu'il avait vu soit à la lueur des réverbères, soit sur les parapets de l'île Saint-Louis, où il avait aussi la manie de graver les dates mémorables de son existence.

Tel était ce Diogène littéraire, que pour ses mœurs vagabondes autant que pour ses talents avilis on a surnommé le *Rousseau des halles*. Lavater, il est vrai, après la lecture du *Paysan perverti*, lui avait décerné le titre de *Richardson français*. Un seul de ses livres est irréprochable au point de vue de la morale : c'est le délicieux tableau des habitudes champêtres qu'il a appelé *La Vie de mon père*. Qu'il y a loin de là aux *Contemporaines*, aux *Nuits de Paris* et à *L'Année des dames nationales*, immenses magasins de nouvelles, qui occupent plus de soixante volumes ! *Les Contemporaines*, publiées un peu avant la révolution, offrent la peinture exacte des mœurs d'une société qui va s'écrouler : tous les genres s'y rencontrent et sont traités avec une fécondité inépuisable d'imagination et une variété infinie de caractères. L'indécence de plusieurs passages attira des reproches à Rétif. Il se justifia ainsi : « *Les Contemporaines* sont un ouvrage de médecine morale. Si les détails en sont licencieux, les principes en sont honnêtes et le but en est utile. Les mœurs sont corrompues : devais je peindre les mœurs de l'Astrée? » Quoi qu'il en soit, tout Paris s'en occupa. On s'enquit de cet auteur que le monde ne connaissait pas, et on usa de subterfuges pour l'attirer au sein des meilleures compagnies. En 1788 il

(1) Cet empereur envoya à l'auteur son portrait enrichi de diamants sur une tabatière dans laquelle était un diplôme de baron. Retif lui repondit aussitôt : « Le républicain Retif la Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II ; mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise, et ses diamants, dont il n'a que faire. » Cette anecdote est extraite d'une lettre écrite a M. Monselet par les petits-fils de Retif de la Bretonne.

fut question de décerner le prix d'utilité publique à l'un de ses ouvrages, *Les Parisiennes*. En 1789 on le vit dans quelques salons, et ce fut chez les grands seigneurs une mode de l'avoir à souper. Il devint l'ami de Beaumarchais et de Fontanes; il reçut les éloges de Crébillon fils, de Delille, de Mme de Staël, et de bien d'autres. La révolution, qu'il avait saluée avec enthousiasme, le replongea dans l'obscurité : il y engloutit sa réputation et son argent. Poussé par une insatiable curiosité, on le voyait toujours errer dans les rues, se mêler aux groupes, prendre sa part des séditions populaires; mais ses livres n'avaient plus de débit, il fut obligé de vendre la petite imprimerie qu'il avait acquise, il corrigea des épreuves pour vivre. En 1794 Rétif commença la publication de ses Mémoires, qu'il intitula *Monsieur Nicolas*; le spectacle de cette « âme viciée », qu'il léguait aux moralistes pour la disséquer utilement, ne tenta que de bien rares lecteurs; ce fut son adieu au monde des lettres. Il continua pourtant d'écrire, bien que privé des moyens d'imprimer. En 1795 la Convention lui accorda une somme de 2,000 fr. à titre de secours. Carnot lui vint plusieurs fois en aide. Enfin sous le Consulat il obtint au ministère de la police générale une place, que ses infirmités croissantes le forcèrent à résigner au bout de quelque temps. Il mourut à soixante-douze ans, pauvre et oublié. Rétif avait profité en 1794 de l'établissement du divorce pour se séparer de sa femme, Agnès Lebègue, avec laquelle il vécut en fort mauvaise intelligence; mais il n'est pas vrai qu'il ait, comme on l'a prétendu, convolé en troisièmes noces avec une femme de soixante-trois ans.

Rétif de la Bretonne, le plus fécond écrivain de son temps, n'est pas assez connu en France, ou plutôt il ne l'est que d'après les parties les moins recommandables de son œuvre. « La platitude ordinaire de son style, dit M. de Jouy, l'extravagance de son amour-propre, la *vileté* des acteurs qu'il fait mouvoir, sa singulière orthographe l'ont rendu ridicule : on s'est moqué de lui, et l'on a étouffé sa réputation. Cet homme, étranger d'ailleurs aux plus simples convenances, ennemi de toutes les règles, brille néanmoins par une richesse d'imagination surprenante. Il trace des caractères avec habileté; la fable qu'il invente attache presque toujours. Il y a dans son dialogue une vérité naïve qui charme, il écrit des pages délicieuses de naturel et de douce volupté; il trouve des tableaux frais et riants; il appelle tour à tour le rire de réflexion, la pensée profonde, et presque toujours jette dans le cœur une émotion extrême. Ces qualités sont obscurcies par un dévergondage sans pareil, par des infamies racontées comme avec plaisir, par d'obscènes peintures qui montrent l'espèce humaine dans un état complet de dégradation. » Voici la liste des ouvrages qui appartiennent à Rétif de la Bretonne: *La Famille vertueuse, lettres trad. de l'anglais*; Paris, 1767, 4 vol. in-12 : ce roman, dédié *Aux jeunes beautés*, fut vendu 765 fr. à la veuve Duchesne; de l'aveu de l'auteur, il n'y avait que du boursouflage, et l'orthographe, qui était conforme à la prononciation, fit tort à la vente; — *Lucile, ou le Progrès de la vertu par un Mousquetaire*; Québec (Paris), 1768, in-18 : fait en cinq jours et payé trois louis; — *Le Pied de Fanchette*; Paris, 1769, 3 vol. in-12; cinq éditions et traduit en allemand et en espagnol; — *La Fille naturelle*; Paris, 1769, 1774, 2 vol. in-12; — *Le Pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le* publicisme *des femmes*; Londres, 1769, 1770, 1776, in-8°; — *La Mimographe, ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national*; Amsterdam, 1770, in-8°; — *Le marquis de T****; Londres, 1771, 4 vol. in-12; — *Adèle de Com***, ou Lettres d'une fille à son père*; en France, 1772, 5 vol. in-12; le t. V est composé de plusieurs opuscules qui avaient déjà paru séparément; on y trouve une pièce, *Le Jugement de Pâris*, dont Gardel fit un ballet; — *La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*; Londres, 1773, 3 vol. in-12; La Chabeaussière en a tiré sa comédie des *Maris corrigés*, jouée en 1781; — *Le Ménage parisien*; Paris, 1773, 2 vol. in-12 : cet ouvrage, plein de naïveté et de coloris, fut un moment suspendu à cause des critiques contre les écrivains de l'époque; — *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité, par M. le M*** de Br****; Paris, 1774, 2 vol. in-12, en collaboration avec le censeur Marchand; — *Le Fin matois, traduit de l'espagnol de Quevedo*; Paris, 1776, 3 vol. in-12, avec le censeur d'Hermilly : deux nouvelles sont de Quevedo, la troisième, *Les Lettres du chevalier de l'Epargne*, appartient tout entière à Rétif; beaucoup d'exemplaires de ce recueil portent *L'Aventurier Buscon* pour titre; — *Le Paysan perverti, ou les Dangers de la ville*; Paris, 1775, 4 vol. in-12; ibid., 1776, 4 vol. in-12, avec une vingtaine de lettres en plus et 81 gravures dessinées d'après les données de l'auteur. Cet ouvrage établit la réputation de Rétif; non seulement il fut traduit à l'étranger, mais il en courut plus de dix contrefaçons en province et on en cite quarante-deux éditions à Londres; — *L'Ecole des pères*; Paris, 1776, 3 vol. in-8° : « J'ai noyé l'instructif et fait disparaître l'agréable de cette production, a dit Rétif, en me livrant à des détails qui n'étaient propres qu'à un livre élémentaire; » — *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement pour mettre les femmes à leur place*; Paris, 1777, gr. in-8°; — *Le Quadragénaire*; Paris, 1777, 2 vol. in-12, fig. : il prétend prouver que les mariages

rend la lecture très-fatigante. Il affubla ses nouveautés de noms grecs, tels que *Le Pornographe*, *La Mimographe*, *Les Gynographes*, *L'Andrographe*, *Le Thesmographe*, etc. « *Le Pornographe* est son premier essai dans ce genre, et celui de ses livres qui fut la cause première du haro universel dont on n'a cessé de le poursuivre jusqu'à notre époque. C'est un plan de législation de Cythère, un code à l'usage des Phrynés de Paris. L'auteur a vu de très-près les sujets hardis qu'il traite. » Les règlements proposés dans cet ouvrage furent mis en vigueur en 1786 par ordre de Joseph II (1).

L'œuvre la plus vigoureuse et la plus bizarre de Retif de la Bretonne, c'est *Le Paysan perverti* : plus de soixante éditions en ont prolongé jusqu'à nous le retentissement. Ce roman produisit un grand effet à une époque où les ouvrages d'imagination n'étaient remplis que de fades aventures et de badinages ingénieux. « Rien là dedans, comme a dit La Harpe, n'est bien conçu, bien digéré » ; il aurait pu ajouter que le style n'en est pas même français. Pourtant jamais auteur n'avait tracé avec tant d'énergie et d'âpreté cette multitude de tableaux effrayants et pathétiques ; jamais les peintures de la vie réelle n'avaient atteint cette vivacité d'expression ; les caractères, les scènes, les mouvements respirent la vérité. Mais le désordre y règne ; la morale y cède le pas au libertinage le plus éhonté, le crime et la vertu s'y coudoient ; si on se laisse entraîner par l'imprévu de l'action, par l'étrangeté et le contraste des accidents, par les éclats mêmes du style le plus inégal, combien n'est-on pas repoussé par le dégoût et la lassitude ! Toutes les productions de Rétif ressemblent à celle-là, mais aucune ne porte à un plus haut degré le cachet d'un homme de génie en délire. Mercier, avec l'emportement généreux qu'il mettait à toute chose, s'enthousiasma pour *Le Paysan perverti*, et sans en connaître l'auteur il lui consacra plusieurs articles de journaux et plus tard un chapitre entier du *Tableau de Paris*. Il s'indignait contre le silence absolu des gens de lettres « sur ce roman plein de vie et d'expression », et appelait Rétif « l'heureux rival » de l'abbé Prevost. « Pourquoi êtes-vous juste ? lui écrivit Rétif, étonné. — Parce que j'ai une conscience, répliqua Mercier ; parce que je vous ai lu et que je sais lire ! » Ce grand succès inspira à Rétif une vanité sans pareille : bientôt il ne supporta plus la critique, il fallait l'admirer ou l'avoir pour ennemi. Partisan fanatique de Rousseau, il n'avait qu'une médiocre estime de ses talents, et se croyait supérieur à Voltaire. C'est assez dire qu'il se proclamait lui-même le plus beau génie de son siècle. En devenant célèbre, il ne prit pas une place au milieu des écrivains d'alors, ainsi qu'on l'a fait remarquer ; il resta une exception étrange au milieu d'eux. Les libraires s'arrachaient à l'envi les livres qu'il composait avec une ardeur infatigable, la province surtout les recherchait. En moins de dix ans il amassa 60,000 francs. Avec le bien-être, sa vie n'en fut pas moins décousue et libertine. L'heure de renoncer aux passions sonna le plus tard possible pour lui, et il demeura jusqu'à la fin de sa vie un intrépide coureur d'aventures. « Un de ses grands bonheurs, raconte M. Monselet, lorsqu'il avait terminé sa journée à l'imprimerie, c'était de se déguiser en commissionnaire et de remettre, sous ce costume, aux plus jolies boutiquières des poulets amoureux qu'il signait du nom de *mousquetaire Leblanc*. De cette façon il pénétrait dans les intérieurs, étudiait les physionomies, et suivant l'impression produite par son style, il revenait le lendemain en habit de mousquetaire chercher la réponse à la lettre qu'il avait portée lui-même en habit de ramoneur. » Il n'était pas rare de le rencontrer la nuit dans les ruelles les plus sinistres, jouant son rôle d'observateur. Le guet le connaissait, et le laissait aller. Comme il portait d'habitude une écritoire dans sa poche, il s'en allait écrire ce qu'il avait vu soit à la lueur des réverbères, soit sur les parapets de l'île Saint-Louis, où il avait aussi la manie de graver les dates mémorables de son existence.

Tel était ce Diogène littéraire, que pour ses mœurs vagabondes autant que pour ses talents avilis on a surnommé le *Rousseau des halles*. Lavater, il est vrai, après la lecture du *Paysan perverti*, lui avait décerné le titre de *Richardson français*. Un seul de ses livres est irréprochable au point de vue de la morale : c'est le délicieux tableau des habitudes champêtres qu'il a appelé *La Vie de mon père*. Qu'il y a loin de là aux *Contemporaines*, aux *Nuits de Paris* et à *L'Année des dames nationales*, immenses magasins de nouvelles, qui occupent plus de soixante volumes ! *Les Contemporaines*, publiées un peu avant la révolution, offrent la peinture exacte des mœurs d'une société qui va s'écrouler : tous les genres s'y rencontrent et sont traités avec une fécondité inépuisable d'imagination et une variété infinie de caractères. L'indécence de plusieurs passages attira des reproches à Rétif. Il se justifia ainsi : « *Les Contemporaines* sont un ouvrage de médecine morale. Si les détails en sont licencieux, les principes en sont honnêtes et le but en est utile. Les mœurs sont corrompues : devais je peindre les mœurs de l'Astrée ? » Quoi qu'il en soit, tout Paris s'en occupa. On s'enquit de cet auteur que le monde ne connaissait pas, et on usa de subterfuges pour l'attirer au sein des meilleures compagnies. En 1788 il

(1) Cet empereur envoya à l'auteur son portrait enrichi de diamants sur une tabatière dans laquelle était un diplôme de baron. Retif lui répondit aussitôt : « Le républicain Retif la Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II ; mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise, et ses diamants, dont il n'a que faire. » Cette anecdote est extraite d'une lettre écrite à M. Monselet par les petits-fils de Retif de la Bretonne.

fut question de décerner le prix d'utilité publique à l'un de ses ouvrages, *Les Parisiennes*. En 1789 on le vit dans quelques salons, et ce fut chez les grands seigneurs une mode de l'avoir à souper. Il devint l'ami de Beaumarchais et de Fontanes; il reçut les éloges de Crébillon fils, de Delille, de Mme de Staël, et de bien d'autres. La révolution, qu'il avait saluée avec enthousiasme, le replongea dans l'obscurité : il y engloutit sa réputation et son argent. Poussé par une insatiable curiosité, on le voyait toujours errer dans les rues, se mêler aux groupes, prendre sa part des séditions populaires; mais ses livres n'avaient plus de débit, il fut obligé de vendre la petite imprimerie qu'il avait acquise, il corrigea des épreuves pour vivre. En 1794 Rétif commença la publication de ses Mémoires, qu'il intitula *Monsieur Nicolas*; le spectacle de cette « âme viciée », qu'il léguait aux moralistes pour la disséquer utilement, ne tenta que de bien rares lecteurs; ce fut son adieu au monde des lettres. Il continua pourtant d'écrire, bien que privé des moyens d'imprimer. En 1795 la Convention lui accorda une somme de 2,000 fr. à titre de secours. Carnot lui vint plusieurs fois en aide. Enfin sous le Consulat il obtint au ministère de la police générale une place, que ses infirmités croissantes le forcèrent à résigner au bout de quelque temps. Il mourut à soixante-douze ans, pauvre et oublié. Rétif avait profité en 1794 de l'établissement du divorce pour se séparer de sa femme, Agnès Lebègue, avec laquelle il vécut en fort mauvaise intelligence; mais il n'est pas vrai qu'il ait, comme on l'a prétendu, convolé en troisièmes noces avec une femme de soixante-trois ans.

Rétif de la Bretonne, le plus fécond écrivain de son temps, n'est pas assez connu en France, ou plutôt il ne l'est que d'après les parties les moins recommandables de son œuvre. « La platitude ordinaire de son style, dit M. de Jouy, l'extravagance de son amour-propre, la *vileté* des acteurs qu'il fait mouvoir, sa singulière orthographe l'ont rendu ridicule : on s'est moqué de lui, et l'on a étouffé sa réputation. Cet homme, étranger d'ailleurs aux plus simples convenances, ennemi de toutes les règles, brille néanmoins par une richesse d'imagination surprenante. Il trace des caractères avec habileté; la fable qu'il invente attache presque toujours. Il y a dans son dialogue une vérité naïve qui charme, il écrit des pages délicieuses de naturel et de douce volupté; il trouve des tableaux frais et riants; il appelle tour à tour le rire de réflexion, la pensée profonde, et presque toujours jette dans le cœur une émotion extrême. Ces qualités sont obscurcies par un dévergondage sans pareil, par des infamies racontées comme avec plaisir, par d'obscènes peintures qui montrent l'espèce humaine dans un état complet de dégradation. » Voici la liste des ouvrages qui appartiennent à Retif de la Bretonne: *La Famille vertueuse, lettres trad. de l'anglais*; Paris, 1767, 4 vol. in-12 : ce roman, dédié *Aux jeunes beautés*, fut vendu 765 fr. à la veuve Duchesne; de l'aveu de l'auteur, il n'y avait que du boursouflage, et l'orthographe, qui était conforme à la prononciation, fit tort à la vente; — *Lucile, ou le Progrès de la vertu par un Mousquetaire*; Québec (Paris), 1768, in-18 : fait en cinq jours et payé trois louis; — *Le Pied de Fanchette*; Paris, 1769, 3 vol. in-12; cinq éditions et traduit en allemand et en espagnol; — *La Fille naturelle*; Paris, 1769, 1774, 2 vol. in-12; — *Le Pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le* publicisme *des femmes*; Londres, 1769, 1770, 1776, in-8°; — *La Mimographe, ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national*; Amsterdam, 1770, in-8°; — *Le marquis de T****; Londres, 1771, 4 vol. in-12; — *Adèle de Com***, ou Lettres d'une fille à son père*; en France, 1772, 5 vol. in-12; le t. V est composé de plusieurs opuscules qui avaient déjà paru séparément; on y trouve une pièce, *Le Jugement de Pâris*, dont Gardel fit un ballet; — *La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*; Londres, 1773, 3 vol. in-12; La Chabeaussière en a tiré sa comédie des *Maris corrigés*, jouée en 1781; — *Le Ménage parisien*; Paris, 1773, 2 vol. in-12 : cet ouvrage, plein de naïveté et de coloris, fut un moment suspendu à cause des critiques contre les écrivains de l'époque; — *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité, par M. le M*** de Br****; Paris, 1774, 2 vol. in-12, en collaboration avec le censeur Marchand; — *Le Fin matois, traduit de l'espagnol de Quevedo*; Paris, 1776, 3 vol. in-12, avec le censeur d'Hermilly : deux nouvelles sont de Quevedo, la troisième, *Les Lettres du chevalier de l'Epargne*, appartient tout entière à Rétif; beaucoup d'exemplaires de ce recueil portent *L'Aventurier Buscon* pour titre; — *Le Paysan perverti, ou les Dangers de la ville*; Paris, 1775, 4 vol. in-12; ibid., 1776, 4 vol. in-12, avec une vingtaine de lettres en plus et 81 gravures dessinées d'après les données de l'auteur. Cet ouvrage établit la réputation de Rétif; non seulement il fut traduit à l'étranger, mais il en courut plus de dix contrefaçons en province et on en cite quarante-deux éditions à Londres; — *L'Ecole des pères*; Paris, 1776, 3 vol. in-8° : « J'ai noyé l'instructif et fait disparaître l'agréable de cette production, a dit Rétif, en me livrant à des détails qui n'étaient propres qu'à un livre élémentaire; » — *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement pour mettre les femmes à leur place*; Paris, 1777, gr. in-8°; — *Le Quadragénaire*; Paris, 1777, 2 vol. in-12, fig. : il prétend prouver que les mariages

tardifs sont presque toujours les plus heureux; — *Le Nouvel Abeilard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus;* Paris, 1778, 4 vol. in-12, fig. : composition bizarre, qui renferme des épisodes charmants; — *La Vie de mon père;* Paris, 1779 (1778), 2 vol. in-12, fig.; 4e édit., Paris, 1853, broch. in-4° : aucune tache ne dépare ce récit, qui peut passer à bon droit pour moral; — *La Malédiction paternelle, lettres de N*** publiées par Timothée Joly;* Paris, 1780 (1779), 3 vol. in-12; — *Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent, par N. E. R. de la B.*; Paris, 1780-1785, 42 vol. in-12, divisés en *Contemporaines mêlées* (1780-1782, 17 vol.), *Contemporaines communes* (1782-1783, 13 vol.) et *Contemporaines graduées* (1783-1785, 12 vol.); chaque nouvelle est accompagnée d'une gravure, et il y en a plus de trois cents; le t. XXIX contient un choix de chansons badines; — *La Découverte australe par un homme volant, ou le Dédale français;* Paris, s. d. (1781), 4 vol. in-12, fig. : « la base du système physique développé dans cet ouvrage, selon M. Monselet, est qu'originairement il n'y eut qu'un seul animal et qu'un seul végétal sur notre globe; ce sont les différences de sol et de température qui ont amené la variété des êtres et produit des animaux mixtes : » — *L'Andrographe, ou Idées pour opérer une réforme générale des mœurs;* Paris, 1782, gr. in-8°; — *La Dernière aventure d'un homme de quarante cinq ans;* Paris, 1783, in-12; — *La Prévention nationale, action adaptée à la scène;* Paris, 1784, 3 vol. in-12, fig., suivie d'une correspondance intéressante de Mlle de Saint-Léger, auteur de quelques romans; — *La Paysanne pervertie;* Paris, 1784 (1785), 4 vol. in-12 fig. : d'abord écarté par la censure, ce roman ne fut autorisé à paraître que sous le titre : *Les Dangers de la ville, ou Histoire effrayante et morale d'Ursule.* En 1787 Rétif publia, avec la date de 1784, *Le Paysan et la Paysanne pervertis* (8 vol. in-12, avec 120 fig.), édition des deux romans augmentés, entièrement remaniés et surchargés d'incidents oiseux et de morceaux détachés; — *Les Veillées du Marais, ou Histoire du prince Oribeau et de la princesse Oribelle;* Waterford (Paris), 1785, 2 vol. in-12; ibid., 1791, 4 vol., avec un nouveau titre : *L'Instituteur d'un prince royal;* ouvrage aussi ennuyeux que mal écrit; — *Les Françaises, ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles;* Paris, 1786, 4 vol. in-12, fig.; — *Les Parisiennes, ou XL caractères généraux pris dans les mœurs actuelles;* Paris, 1787, 4 vol. in-12, fig.; — *Les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocturne;* Paris, 1788-1794, 8 vol. in-12, fig. : mal ordonné, ce recueil abonde en détails sur les hommes et les choses du temps, sur les journaux, sur les cafés, sur les promenades, etc.; — *La Femme infidèle;* Paris, 1788, 4 vol. in-12 : Rétif a tracé dans ce roman le tableau des égarements réels ou prétendus de sa femme; — *Ingénue Saxancour, ou la Femme séparée, histoire écrite par elle-même;* Paris, 1789, 3 vol. in-12; c'est l'histoire de sa fille aînée, histoire probablement exagérée à dessein; — *Le Thesmographe, ou Idées pour opérer une réforme générale des lois;* Paris, 1789, in-8°; mêlé de comédies et de morceaux détachés; — *Monument du costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle;* Neuwied, 1789, gr. in-fol. avec 26 gravures : magnifique ouvrage, devenu d'une extrême rareté, réimprimé quant au texte sous le titre *Tableaux de la vie;* Neuwied, 1791, 2 vol. in-18; — *Le Palais-Royal;* Paris, 1790, 3 vol. in-12, fig.; — *L'Année des dames nationales, ou Histoire jour par jour d'une femme de France;* Paris, 1791-1794, 12 vol. in-12, fig. : s'il faut en croire l'auteur, les frais de cet ouvrage, imprimé en têtes de clou sur du papier à chandelles, s'élevèrent à près de 30,000 livres. Imitation décolorée des *Contemporaines*, on y rencontre beaucoup de monotonie dans les sujets; c'est une suite d'historiettes, de commérages, de nouvelles vraies ou imaginées dont les femmes de chaque province de l'ancienne France offrent le prétexte; — *Le Drame de la vie, contenant un homme tout entier, pièce en treize actes d'ombres et en dix pièces régulières;* Paris, 1793, 5 vol. in-12, avec un portrait de l'auteur; le t. V est terminé par des poésies licencieuses et une correspondance de Grimod de La Reynière; — *Théâtre;* Paris, 1793, 5 vol. in-12, recueil de pièces de tous genres, dont aucune n'a été représentée; — *Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé, publié par lui-même;* Paris, 1794-1797, 16 vol. in-12 : ce sont les mémoires de Rétif, mémoires dégoûtants de cynisme, d'amour-propre, et de haineuses passions; il s'y avilit sans cesse, il flétrit sa famille, il joue le rôle d'un misérable, qui des qualités de l'honnête homme ne possède guère que la probité. Ce n'en est pas moins une œuvre extraordinaire, trop méprisée et trop peu connue, et qui renferme des passages agréables, pleins de charme et de vérité, et qui arrachent des larmes; — *La Philosophie de M. Nicolas;* Paris, 1796, 3 vol. in-12; — *L'Anti-Justine, par Linguet;* Paris, 1798, in-12, fig. : livre des plus obscènes, dont quelques exemplaires seulement ont été mis en circulation; — *Les Posthumes, lettres reçues après la mort du mari par sa femme, par Cazotte;* Paris, 1802, 4 vol. in-12, fig. : ce roman se termine par une série de nouvelles, *Les Revies*, où l'auteur recommence quelques unes de ses aventures, et leur donne un dénouement à son gré; — *Les Nouvelles contemporaines;* Paris, 1802, 2 vol. in-12 : choix d'histoires li-

bres prises dans les ouvrages précédents; — *Histoire des compagnes de Maria, ou Episodes de la vie d'une jolie femme*; Paris, 1811, 3 vol. in-12. On a encore attribué à Rétif le *Tableau des mœurs* (1787, 2 vol.) et *Les Soirées de Vaucluse* (1789, 3 vol.), qui sont celui-là de Leroy de Lozembrune, celui-ci de Renaud de la Grelaye.

Rétif de la Bretonne avait eu de sa seconde femme deux filles, *Agnès*, mariée à un sieur Augé, qui la rendit malheureuse, puis à Louis Vignon; et *Marie-Anne*, qui avait épousé un de ses cousins du nom de Rétif. Deux de ses petits-fils ont suivi la carrière littéraire : *Victor* VIGNON a publié *La Fille de la fille d'honneur* (1819, 2 vol. in-12); *Le Paria français* (1821, 3 vol.); *Un Lys sortant du sein d'une rose* (1821), poëme; *Paul et Toinon* (1823, 2 vol.); *Colin Gautier* (1824, 3 vol.); *Og* (1824, in-12), etc.; — un autre, *Louis* RÉTIF, est auteur du *Chroniqueur populaire* (Paris, 1845, in-8°).

Beuchot, dans la *Revue philosophique*, 11 avril 1806. — Cubières, *Notice* à la tête de l'*Histoire des compagnes de Maria*. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Henry Berthoud, *Restif de la Bretonne*, dans *La Presse* du 4 septembre 1836. — Gerard de Nerval, *Les Confidences de Nicolas*, dans *Les Illuminés*, in-18. — Ch. Monselet, *Rétif de la Bretonne*; Paris, 1853, in-12.

RETSCH (*Frédéric-Auguste-Maurice*), peintre et graveur allemand, né le 9 décembre 1779, à Dresde, mort aux environs de cette ville, le 11 juillet 1857. D'une famille originaire de Hongrie, il ne commença qu'à l'âge de vingt et un ans à se consacrer aux arts du dessin, qu'il étudia à l'Académie de sa ville natale, où il apprit aussi l'art de la peinture, sous la direction de Grassi. Son talent éminent lui procura bientôt un assez grand nombre de commandes; mais obligé de soutenir sa nombreuse famille, il ne put cependant pas réaliser son projet favori de visiter l'Italie. Il devint en 1824 professeur à l'Académie de Dresde. Outre beaucoup de portraits et de miniatures à l'huile, remarquables par la ressemblance, Retsch a peint un nombre considérable de toiles, d'une beauté de forme pure et idéale, d'une composition sévère et magistrale, d'une grande vérité d'expression, et inspirées par une imagination féconde, qui lui faisait trouver des idées aussi neuves que profondes. Parmi ses tableaux nous citerons : *L'Invention de la lyre; Sainte Anne apprenant à lire a la Vierge; Diane; Bacchus enfant; Amour et Psyché; Geneviève et Undine; Le Roi des Aulnes; Un Satyre avec une nymphe; Mignon jouant de la guitare; Les Quatre époques de la vie humaine*, etc. Retsch a aussi illustré les œuvres de plusieurs poëtes célèbres par des gravures à l'eau-forte, qu'il exécuta d'après ses propres compositions et qui lui acquirent une réputation européenne. C'est ainsi qu'il a publié : *Illustrations du Faust de Gœthe*; Stuttgard, 1828, 26 planches, in-4°, reproduites sous divers formats à Londres, à Paris et à Gœttingue; il en a donné lui-même une nouvelle édition retouchée, Stuttgard, 1834; — *Galerie pour les œuvres de Shakespeare*; Leipzig, 1828; — près de deux cents planches reproduites à Londres, où elles obtinrent le plus grand succès; — *Illustrations du combat avec le dragon de Schiller*; Stuttgard, 1824, 16 planches; *de la Ballade de Fridolin* (8 planches) *et de La Cloche*; Stuttgard, 1833, 43 pl.; — des gravures du *Pégase sous le joug*, du même poëte; ibid., 1833, 18 pl.; — *Illustrations des ballades de Bürger*; Leipzig, 1840, 15 pl. Parmi les autres productions du burin de Retsch nous citerons : *Fantaisies*; Londres, 1834, 6 planches; — *Fantaisies et vérités*; Leipzig, 1838, 8 planches; — *Les Joueurs d'échecs*; — *Faust et Marguerite*; — *La lutte entre la Lumière et les Ténèbres*; Leipzig, 1846, etc.

Mme Jameson, *Visits and sketches at home and abroad* (Londres, 1834). — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1860).

RETTBERG (*Frédéric-Guillaume*), théologien allemand, né à Celle, le 21 août 1805, mort à Marbourg, le 7 avril 1849. Après avoir occupé divers emplois dans l'enseignement secondaire, il devint en 1838 professeur de théologie à Marbourg. On a de lui : *De parabolis Jesu Christi*; Gœttingue, 1827 : contre Bretschneider; — *Cyprianus nach seinem Leben und Wirken* (Vie et influence de saint Cyprien); ibid., 1831; — *Heilslehren des Christenthums nach den Grundsätzen der lutherischen Kirche* (Doctrine des sacrements chrétiens selon l'Église luthérienne); Leipzig, 1838; contre Mœhler; — *Kirchengeschichte Deutschlands* (Histoire ecclésiastique de l'Allemagne); Gœttingue, 1846-1848, 2 vol. in-8° : ouvrage capital, qui malheureusement ne va que jusqu'au milieu du neuvième siècle.

Conversations-Lexikon.

RETZ (*Albert* DE GONDI, duc DE), maréchal de France, né le 4 novembre 1522, à Florence, mort le 12 avril 1602, à Paris. Il était l'aîné des sept enfants d'Antoine de Gondi (*voy.* ce nom), qui fut maître d'hôtel d'Henri II. Sa famille ne comptait pas, quoi qu'en aient dit certains généalogistes, parmi les plus illustres de Florence, et son père, qui s'était enrichi dans le commerce, avait fait deux fois banqueroute à Lyon. Amené fort jeune dans cette ville, il fut d'abord employé chez un financier, puis dans les vivres. Sa mère ayant obtenu de Catherine de Médicis la charge de gouvernante des enfants de France, ce fut par elle que lui et ses frères firent leur chemin à la cour. Il y parut en 1547, à l'avénement d'Henri II, et fut bientôt pourvu d'une compagnie de chevau-légers, à la tête de laquelle il prit part à la bataille de Renty (1554). Nommé gentilhomme de la chambre et placé, en qua-

lité de maître de la garde-robe, près de Charles IX, « il pervertit du tout ce jeune prince, rapporte Brantôme, et lui fit oublier et laisser toute la bonne nourriture que lui avait donnée le brave Cipierre ». Après avoir servi avec beaucoup de distinction contre les Espagnols en Italie et dans la Flandre, il ne se fit pas moins remarquer durant les guerres civiles par sa bravoure et sa fidélité : il assista aux batailles de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour, et devint, à la suite de cette dernière affaire, capitaine de cent hommes d'armes. Charles IX lui donna le collier de ses ordres, une place de conseiller d'État, et le gouvernement du pays Messin; il le chargea en 1570 de négocier son mariage avec la princesse Élisabeth d'Autriche. Favori du roi, Retz lui conseilla de se débarrasser par la violence de tous ceux qui portaient ombrage à son autorité, et sa part dans le massacre de la Saint-Barthélemy et dans les conciliabules qui le précédèrent est un fait signalé par les historiens contemporains. Sur la fin de l'année 1572 Retz fut envoyé en ambassade auprès de la reine Élisabeth, et l'entretint du singulier projet de mariage que Catherine de Médicis avait formé entre cette princesse et le jeune duc d'Alençon; sa demande fut accueillie avec faveur, et il réussit en outre, ce qui était plus important encore, à empêcher l'envoi des secours que les protestants attendaient d'Angleterre. A peine de retour de Londres, il se rendit au siége de La Rochelle, reçut le commandement d'une escadre et força Montgomery d'évacuer Belle-Isle (avril 1573). Ce fait d'armes valut à Retz le titre de marquis (il n'avait porté jusque-là que celui de comte), et à la mort de Tavannes, il devint maréchal de France (6 juillet 1573); par le même acte, il fut pourvu du gouvernement de la Provence. Tout-puissant à la cour, il gouvernait la France de concert avec les favoris de la reine mère. Devenu odieux à Charles IX, dont les sentiments valaient mieux que les actes, il se fit le courtisan du duc d'Anjou, et l'accompagna en Pologne. Aussi sa faveur ne déclina-t-elle point sous le règne de ce prince : on le vit successivement gouverneur de Nantes (1578), chevalier du Saint-Esprit, général des galères (1579), sous-lieutenant au marquisat de Saluces (1580), duc et pair (novembre 1581). Satisfait des biens et des honneurs dont il était comblé, il ne chercha point à jouer pendant la Ligue un rôle politique, et s'attacha au parti du roi; il fut un des premiers à reconnaître Henri IV, et reçut de lui de grandes marques de confiance. Attaqué d'un ulcère qui lui rongea la figure, il mourut à quatre-vingts ans, « laissant, dit L'Estoile, une réputation fort équivoque ». Il fut inhumé dans l'église de Notre-Dame.

Il avait épousé, le 4 septembre 1565, Claude-Catherine de Clermont, veuve du baron de Retz. Cette dame aimait le plaisir et l'intrigue; elle joignait à une éclatante beauté beaucoup d'esprit et de savoir, possédait le grec et le latin, et composait en prose et en vers avec une égale facilité. Les poëtes du temps chantèrent ses louanges. Après une vie dissipée, elle mourut en bonne chrétienne, le 25 février 1603, et fut enterrée dans l'église de l'Ave-Maria. L'évêque Cospean prononça son oraison funèbre.

De leur mariage sortirent dix enfants, dont quatre fils : *Charles*, marquis de Belle-Isle, général des galères, périt en 1596, en voulant surprendre le mont Saint-Michel; *Henri*, cardinal de Retz (*voy.* ci-après), *Philippe-Emmanuel*, comte de Joigny, et *Jean-François*, premier archevêque de Paris (*voy.* évêque GONDI). P. L.

Corbinelli, *Hist. de la maison de Gondi*, II. — Brantôme, *Grands capitaines*. — *Journal de L'Estoile*. — Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Moréri, *Dict. hist.* — Sismondi, *Hist. des Français*, XIX à XXI.

RETZ (*Henri* DE GONDI DE), prélat français, fils du précédent, né à Paris, en 1572, mort à Béziers, le 2 août 1622. Chanoine de Notre-Dame de Paris en 1587, et successivement pourvu des abbayes de Buzay, de Quimperlé, de la Chaume, de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons et de la Couronne, il fut nommé, le 2 novembre 1596, coadjuteur avec future succession du cardinal Pierre de Gondi, évêque de Paris, son oncle, et sur la démission de ce prélat devint titulaire du siége, le 29 mars 1598. Il obtint en 1600 la charge de maître de la chapelle oratoire du roi, présida en 1610 aux obsèques de Henri IV, assista en 1612 au concile provincial de Paris, où il souscrivit à la condamnation du livre de Richer *Sur la puissance ecclésiastique et politique*, et se trouva aussi aux états généraux de 1614 et 1615. Il reçut le chapeau de cardinal le 26 mars 1618, et prit le nom de *cardinal de Retz*. Pendant vingt-quatre ans qu'il gouverna l'Église de Paris, cet évêque admit dans le diocèse un plus grand nombre de communautés religieuses que n'avaient fait vingt de ses prédécesseurs ensemble. Comme chef du conseil du roi, il accompagnait Louis XIII en Languedoc lorsque ce prince alla faire le siége de Montpellier, et il mourut, d'une fièvre maligne, dans le camp devant Béziers. Ce prélat favorisa beaucoup les savants, dont il fut le Mécène, et publia, en 1608 et en 1620, des *Ordonnances synodales*. Il fut le cent dixième et dernier évêque de Paris; Jean-François de Gondi, son frère, lui succéda; mais, par bulle du 14 novembre 1622, Grégoire XV, à la sollicitation de Louis XIII, érigea cette église en métropole.

Gallia christiana, t. VII. — Auberi, *Hist. des cardinaux*.

RETZ (*Jean-François-Paul* DE GONDI, cardinal DE) (1), né à Montmirail, en Brie (Seine-et-Marne), au mois d'octobre 1614, mort à Paris, le 24 août 1679, était fils de Philippe-Em-

(1) Dans les dernières années de sa vie, le cardinal adopta l'orthographe des seigneurs bretons, en écrivant son nom *Rais*. On trouve ce nom ainsi écrit dans les lettres officielles adressées au cardinal.

manuel de Gondi, général des galères de France sous Louis XIII (voy. GONDI). Il fut chevalier de Malte dès sa naissance; puis, après la mort de son second frère, on le destina à l'Église; il eut de bonne heure plusieurs bénéfices, comme l'abbaye de Buzay en Bretagne; mais par vanité il se fit appeler abbé de Retz. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris le 31 décembre 1627. Son frère aîné devant hériter du duché de Retz, Gondi fut destiné par la piété et l'ambition de son père à l'épiscopat; son grand-oncle Pierre et son oncle Henri avaient été évêques de Paris; son oncle Jean-François était le premier archevêque de cette ville; Gondi était appelé par sa naissance à leur succéder. Aussi rien ne put empêcher son père de faire tous ses efforts pour attacher à l'Église *l'âme la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers.*

Il eût dû entrer au service et mener la vie de cour, qu'il n'eût pas vécu avec plus de licence ni soutenu plus de duels; ses galanteries lui firent de bonne heure un nom dans le grand monde de Paris, et lui-même a raconté, avec autant de hardiesse qu'il agissait, ses aventures peu édifiantes; mademoiselle de Scepeaux, sa cousine, presque enlevée pour sa beauté et ses quatre-vingt mille livres de rente; madame de La Meilleraye, disputée à son mari et à Richelieu lui-même; madame de Guémené cédée avec peine à Port-Royal; madame de Pommereux, longtemps poursuivie au milieu des jeunes seigneurs qui l'entouraient; mademoiselle de Vendôme, ne le quittant que pour le mariage, et bien d'autres amours, qui lui donnèrent une sorte de célébrité. Mais de bonne heure aussi, Gondi, toujours ramené, malgré lui, *à la soutane*, s'était livré avec ardeur à l'étude; la lecture des anciens historiens, de Plutarque, de Salluste surtout, qui fut son modèle, lui inspira le goût des maximes républicaines, et une singulière admiration pour les conspirations et les chefs de parti. Il paraît qu'il écrivit une vie de César, où il disait que dans les *affaires publiques la morale a plus d'étendue que dans les particulières.* A dix-huit ans, il publia la *Conjuration de Fiesque*, livre original, plein de hardiesse, écrit avec une certaine éloquence, et qui fit dire à Richelieu : « Voilà un dangereux esprit. » Il ne voulut pas être présenté au cardinal. Gondi resta fidèle toute sa vie à la haine qu'il voua dès lors à cet ennemi de la *discussion* et de l'*intelligence*. Gondi, amoureux du succès et surtout de l'éclat, voulut se faire un nom en Sorbonne et par sa prédication; il prêcha l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu aux petites Carmélites, en présence de la reine et de toute la cour; comme on faisait son éloge devant Richelieu, celui-ci répondit : « Il ne faut pas juger des choses par l'événement, c'est un téméraire. » Il osa disputer le premier rang pour la licence à l'abbé de la Mothe Houdancourt, parent et protégé de Richelieu; il l'emporta, mais ses parents le décidèrent à s'éloigner de la France (1). A Venise, à Florence, il eut des aventures; à Rome, il se fit admirer dans les *écoles de Sapience*, et respecter dans le public. A son retour, vers Noël 1638, il entra en relations intimes avec le comte de Soissons, et conspira; d'abord on résolut d'assassiner le cardinal, au moment du baptême de Mademoiselle : « J'embrassai, dit-il, le crime qui me parut consacré par de grands exemples, justifié et honoré par le grand péril. » Il ajoute, il est vrai : « L'ancienne Rome aurait estimé cette action; mais ce n'est pas par cet endroit que j'estime l'ancienne Rome. » Gondi n'aimait que médiocrement l'emploi de la force; homme d'intelligence et plein de confiance dans la supériorité de son esprit, il voulait triompher surtout par la puissance de la raison, par les ressources d'un génie fécond en expédients et en inventions. « Je suis persuadé, disait-il, qu'il faut plus de grandes qualités pour former un bon chef de parti que pour faire un bon empereur de l'univers. » Aussi, quand le complot eut échoué, s'opposa-t-il d'abord à la prise d'armes du comte de Soissons; puis, dans une entrevue secrète qu'il eut avec lui à Sedan, il se laissa entraîner, « parce que c'était une issue, non pas honnête, mais illustre, pour sortir de l'Église ». Il avait déjà des liaisons avec les chefs des quartiers de Paris; il avait acquis une certaine popularité par des aumônes habilement faites; douze mille écus, distribués par ses soins, avec l'aide d'une bonne tante, qui ne croyait l'habituer qu'à des œuvres de charité, des bagatelles données aux enfants, au coin de leur feu, tout cela le faisait *connaître de Nanon et de Babet.* Il s'était chargé de soulever les halles, à la première nouvelle d'une victoire de Soissons; puis il devait enlever la Bastille, de concert avec les nombreux prisonniers d'État qu'elle renfermait. La mort du comte de Soissons, à la Marfée (1641), le précipita définitivement dans l'état ecclesiastique.

Dès lors il s'attacha les chanoines de Notre-Dame, le clergé de Paris, en prenant habitude avec tout ce qu'il y avait de gens de science et de piété dans la capitale; il fit presque de son logis une académie, en ayant soin de ne pas l'ériger en tribunal; il fut fort à la mode parmi les gens de sa profession; et les *dévôts mêmes disaient, après monsieur Vincent de Paul, son ancien précepteur, qu'il n'avait pas assez de piété, mais qu'il n'était pas trop éloigné du royaume de Dieu.* Il eut des conférences avec Mestrezat, ministre protestant, en présence de MM. de La Force et de Turenne, et contribua à la conversion d'un gentilhomme poitevin. Louis XIII, que certaines aventures de Gondi avaient déjà bien disposé en sa faveur, voulut le nommer évêque d'Agde, et, en mourant le dé-

(1) Il avait dédié ses thèses à des saints, pour ne pas être obligé de les dédier aux puissants.

signa comme coadjuteur de son oncle, l'archevêque (1643).

Au commencement de la régence, Gondi, qui n'avait pas encore trente ans, dont la famille était alliée aux plus grandes maisons, pouvait espérer jouer un rôle considérable; il était *à la mode* parmi les courtisans, estimé dans le clergé, populaire dans la capitale; et son oncle, quoique jaloux de la supériorité de son neveu, était trop incapable et trop paresseux pour ne pas lui abandonner les fonctions et l'importance de sa haute dignité. Mais la première place auprès de la reine et dans l'État était déjà prise par un homme d'église; Mazarin, premier ministre, devait nécessairement rejeter le coadjuteur dans le parti de l'opposition. « Il me semble, dit Gondi, que je n'ai été jusqu'ici que dans le parterre, ou tout au plus dans l'orchestre, à jouer et à badiner avec les violons; je vais monter sur le théâtre. » Il parut tout d'abord uniquement occupé de ses fonctions ecclésiastiques; il reçut l'ordination. Il fit de nombreux sermons dans les différentes églises; il commença la réforme des prêtres du diocèse; il visita les couvents, et en toute circonstance soutint les priviléges et les prétentions du clergé. Le 31 janvier 1644, il fut sacré à Notre-Dame, sous le titre d'archevêque de Corinthe. Il était du conseil de conscience de la régente avec Vincent de Paul. Il ne voulut pas prendre part à la cabale des Importants, dont il a si spirituellement dépeint l'incapacité; mais dans plusieurs circonstances il blessa Mazarin; ainsi il refusa de prêter Notre-Dame à l'évêque de Warmie pour le mariage de la reine de Pologne; et dans l'assemblée du clergé en 1645 il demanda, malgré le ministre, la réintégration des évêques que Richelieu avait chassés de la dernière assemblée de Mantes. Puis ses prodigalités étaient grandes; on les lui reprochait: « J'ai bien supputé, répondit-il, que César à mon âge devait six fois plus que moi. » Cette parole imprudente, comme il le remarque lui-même, fut rapportée à Mazarin, qui dès lors prit ombrage de l'ambitieux et entreprenant coadjuteur.

Les troubles de la Fronde fournirent bientôt à Gondi l'occasion la plus belle de déployer toutes les ressources de son esprit et d'entrer en lutte contre le ministre, qu'il aurait peut-être voulu supplanter, et qu'il chercha toujours assurément à renverser et à humilier. La Fronde ne fut pas l'ouvrage du coadjuteur; mais il y a joué le premier rôle avec un plaisir extrême; il n'avait pas de convictions sérieuses, malgré les maximes sonores dont il a orné ses *Mémoires;* il n'était avide ni d'argent, ni d'honneurs, ni même de pouvoir; avant tout il se plut à parler, à nouer des intrigues, à lancer des pamphlets et surtout à diriger, au milieu des complications les plus inattendues, les différents personnages de cette révolution tragi-comique.

Au jour des Barricades (26 août 1648), le coadjuteur, encore tout ému d'un sermon qu'il avait prêché devant la cour, à la fête de Saint-Louis, vint au Palais-Royal donner des avis qui furent reçus par la régente avec mépris et colère; Mazarin voulut le perdre, en l'envoyant avec l'étourdi La Meilleraye au milieu des séditieux pour leur promettre la liberté de Broussel. Gondi a raconté avec une verve entraînante comment il fut renversé par la foule, blessé d'un coup de pierre; comment sa présence d'esprit le sauva peut-être de la mort, et comment, de retour au palais, il fut congédié par la reine avec ces mots: « Allez-vous reposer, Monsieur, vous avez bien travaillé. » *Enragé, ému*, instruit par ses amis, Montrésor, Laigues, Argenteuil, qu'on voulait l'arrêter, et qu'on s'était *moqué* publiquement de lui à la cour, il se *laissa chatouiller par ce titre de chef de parti, qu'il avait toujours honoré dans les Vies de Plutarque :* « Demain, dit-il, avant midi, je serai maître de Paris. » Quoiqu'il ait assurément exagéré son influence, il contribua, grâce à ses relations dans la bourgeoisie et le peuple, au soulèvement de la ville contre la régente. Elle fut forcée de céder; Broussel fut rendu à la liberté; Mazarin était humilié: c'était une première victoire dont la vanité du coadjuteur fut singulièrement flattée. Gondi, rappelé à la cour, conçut l'espoir d'obtenir le gouvernement de Paris; on se garda bien de le lui donner, et il recommença son opposition et ses cabales. Quand la reine quitta Paris pour commencer la guerre civile contre les Frondeurs (6 janvier 1649), il se fit arrêter par le peuple pour ne pas suivre la cour à Saint-Germain; et dès lors il fut *l'âme qui fit mouvoir le corps de la Fronde:* donnant des chefs au parti, le prince de Conti, Mme de Longueville et son mari, le duc de Beaufort; excitant le peuple par ses sermons, par les curés, dont il avait la confiance, par les pamphlétaires, dont il dirigeait l'audacieuse et cynique armée. Au Parlement, où il siégeait à la place de son oncle, il soutenait les courages et multipliait les intrigues. On l'a dit avec vérité: il eut sa Fronde à lui; ce fut une Fronde mêlée de bourgeois, de femmes des halles, de nobles et de princes perdus, soutenue des embarras formalistes du parlement et des prétentions populaires de l'archevêché. C'est la Fronde de la grande ville. Gondi cependant, malgré son esprit et son activité, s'agita sans résultat sérieux; il n'avait pas l'autorité que donne une conviction sincère; il n'avait pas l'éloquence qui entraîne les assemblées et les multitudes; il savait lancer un trait piquant; il n'avait ni la passion qui remue, ni l'audace qui fait les grands chefs de parti. Il lui manquait aussi la véritable considération, et l'on se moquait dans le peuple, comme parmi les princes, du régiment de *Corinthe* levé par le coadjuteur (1), et du prélat, qui sortait de

(1) La première fois qu'il éprouva un échec, on dit que c'était *la première aux Corinthiens.*

l'archevêché pour aller parader vers Charenton à la tête de ses cavaliers. Gondi fut vaincu et par l'honnête fermeté du président Molé, qui fit signer la paix de Ruel, malgré lui, et par Mazarin, qui sut mettre dans tout leur jour les prétentions égoïstes de tous les chefs de la Fronde. On lui reprocha ses efforts pour unir à plusieurs reprises la cause des Frondeurs aux Espagnols, nos ennemis; sa jalousie contre le cardinal lui fit oublier ce qu'une pareille alliance avait d'odieux. Mais comme Gondi avait une certaine générosité (1) et surtout le désir de faire étalage de magnanimité, il s'opposa à la vente des meubles et des livres de Mazarin, heureux de le couvrir en quelque sorte d'une protection, qui devait l'humilier ; il défendit contre le peuple le chevalier de La Valette, qui avait, dit-on, voulu l'assassiner; il protégea de son corps Molé, que les Frondeurs les plus enragés voulaient tuer au sortir du parlement, après la paix de Ruel; enfin il eut le bon goût de ne rien demander, de ne rien vouloir pour lui, lorsque tous ses alliés de la veille s'empressèrent, avec l'effronterie la plus impudente, de stipuler le prix de leur réconciliation. Il ne s'avoua ni coupable, ni vaincu, ni ambitieux, en refusant d'être compris dans l'amnistie; plus tard Mazarin s'en prévalut, en 1655, pour lui faire son procès sur toutes les accusations qu'on put diriger contre lui à l'occasion des troubles de 1648 et 1649.

Après la paix il vint visiter la cour à Compiègne, comme pour montrer que le roi pouvait rentrer à Paris; mais il ne voulut pas communiquer avec Mazarin. Au premier bruit des querelles de Condé avec le ministre, il alla s'offrir au prince, qui déjà s'était réconcilié avec la cour. Il voulut alors ameuter les rentiers, qui n'étaient pas payés; ils invoquèrent la protection de Gondi et de Beaufort, et nommèrent des syndics ; Paris fut de nouveau troublé, et Gondi s'applaudit de cette heureuse recrue de « trois mille bons bourgeois, tous vêtus de noir ». Mais la bravade d'un Frondeur (*voy.* JOLY) renversa tout cet échafaudage. Puis on tira quelques coups de fusil sur les carrosses de Condé; et Mazarin eut le malin plaisir de faire croire à Condé que Gondi, Beaufort et le vieux Broussel étaient les auteurs de l'attentat. Le coadjuteur, accusé par le procureur général, parut devant le parlement (22 décembre 1649), et sut relever avec noblesse et hauteur l'invraisemblance des dépositions et la bassesse des misérables témoins apostés; puis il ne marcha plus au palais qu'avec une escorte de cent cinquante gentilshommes, et prit plaisir à soutenir la lutte contre le grand Condé lui-même. Ce qui ne fut pas à son honneur, c'est que pour perdre Condé il se rapprocha de Mazarin; il eut des entrevues avec la Reine, pendant la nuit, et, bien qu'il affectât de refuser toute espèce de faveur pour lui-même, il se perdit, comme chef de parti, en promettant, au nom de la vieille Fronde, de ne pas s'opposer à l'arrestation des princes (18 janvier 1650).

Aussitôt après le coup d'État, on termina pour la forme le procès criminel de Gondi et de Beaufort; dès le 22 janvier ils vinrent s'asseoir parmi leurs juges; puis le soir même Gaston d'Orléans les conduisit chez la Reine. La position nouvelle du coadjuteur fut dès lors pleine d'embarras, que tout l'esprit de ses *Mémoires* ne peut dissimuler. Mazarin lui reprochait sa tiédeur et lui faisait entendre qu'il fallait agir pour obtenir le chapeau de cardinal, que maintenant son ambition désirait ardemment. Vainement Gondi a soutenu qu'il était de bonne foi; personne ne l'a cru. Il voulait sans doute alors, après avoir reçu la pourpre romaine, dominer le gouvernement soit par la reine, soit par le duc d'Orléans, et toujours éloigner, humilier son rival de toutes les époques, Mazarin. Il était dans une position si fausse qu'il se laissait aller à l'inaction, ou passait son temps à des liaisons peu voilées avec Mlle de Chevreuse. Au retour de l'expédition de Bordeaux, le duc d'Orléans, à qui le coadjuteur avait fait la leçon, vint à Fontainebleau demander pour lui le chapeau de cardinal; Mazarin eut l'air de l'appuyer dans le conseil; les autres ministres firent rejeter la demande, et la cour rentra à Paris (novembre 1650). Alors une coalition nouvelle se forma pour la liberté des princes; les deux Frondes s'unirent, grâce au génie d'intrigues du coadjuteur et de la princesse palatine; on s'engagea par écrit; on se partagea à l'avance les charges, les faveurs, et Gondi stipula le mariage de sa maîtresse, Mlle de Chevreuse, avec le prince de Conti. Il entraîna le parlement, Molé lui-même; on décida de très-humbles remontrances pour demander la liberté des princes (30 décembre). Gondi, animé par la lutte, retrouva toute son activité, força Gaston à se déclarer malgré lui, et par un véritable miracle d'habileté, lui donna même du courage pour quelques jours et l'audace de s'emparer de l'autorité. Les magistrats du parlement, irrités d'être comparés aux Cromwell, aux Fairfax, se déchaînèrent contre Mazarin; Molé avait adressé à la régente les remontrances les plus amères; tout le monde demandait la liberté des princes et l'exil du ministre.

A son tour, Gondi triompha pour quelques jours; Mazarin, cédant prudemment à la tempête, partit pour son premier exil (7 février 1651); la reine aurait voulu le suivre avec le jeune roi; le coadjuteur souleva les bourgeois de Paris : le Palais-Royal fut entouré pendant la nuit du 9 au 10 février; la reine fut comme retenue captive. Mais les princes, délivrés par Mazarin lui-même, arrivèrent alors du Havre (16 février), et la discorde fut bientôt dans le

(1) Ayant appris la misère de la reine d'Angleterre, abandonnée par la cour de Paris, il lui envoya des secours et lui en fit voter par le Parlement.

camp des Frondeurs. Beaufort, l'épée du coadjuteur, l'abandonna; le parlement sembla se repentir de ses attentats contre la régente; Condé se brouilla avec Gondi, et lui fit annoncer que le mariage de son frère avec Mlle de Chevreuse était rompu. Alors Gondi, confus, blessé, bien plus qu'il ne l'avoua, « prit congé de tout le monde, et la semaine sainte lui servit de prétexte pour exécuter ce pas de ballet ».

Pour la seconde fois, le désir de se venger de Condé l'emporta sur toute autre considération; le prince se crut le maître de l'État, et imposa à la reine les conditions les plus exagérées. Mais du fond de son exil Mazarin dirigeait toujours Anne d'Autriche; bien qu'il appelât Gondi *le plus méchant homme du royaume*, il le redoutait moins que Condé. « Faites-le cardinal, lui écrivit-il, donnez-lui ma place, tout plutôt que de traiter avec celui-ci aux conditions qu'il veut. » Alors la reine se rapprocha encore une fois de Gondi, qui, tout entier à sa passion du moment, se donna sans réserve; si l'on en croit ses affirmations réitérées, il refusa le ministère, l'appartement même de Mazarin au Palais-Royal; la reine lui promit le cardinalat. Gondi reparut au parlement, et la guerre des pamphlets recommença. Des deux côtés on se présenta dans le Palais de Justice, avec de véritables armées de gentilshommes; on tira l'épée aux cris de *Notre-Dame* et de *Saint Louis;* au milieu des scènes les plus tumultueuses, le 21 août, le coadjuteur fut presque étouffé entre les battants d'une porte par La Rochefoucauld, qui criait à ses amis de le percer de leurs épées ou de leurs poignards; personne n'osa commettre un crime si odieux, et Gondi fut sauvé par le fils du président Molé, Champlâtreux. Le principal résultat de cette campagne de Gondi fut de décider Condé à se retirer menaçant à sa maison de Saint-Maur, puis à commencer la guerre civile, au moment où la majorité du roi était proclamée. Quatorze jours après (21 septembre 1651), Louis XIV lui remit publiquement l'acte authentique de sa désignation au cardinalat.

Pendant que la cour allait combattre Condé dans le midi et sur la Loire, Gondi, resté à Paris, chercha à former un tiers parti avec Gaston, le parlement, le peuple, contre Condé et Mazarin. Son rôle alla toujours en s'amoindrissant, et se perdit dans des intrigues indignes de l'histoire. Quand enfin la nouvelle, longtemps attendue, de sa promotion fut arrivée (février 1652), il en profita pour se dispenser d'aller au parlement, les cardinaux ne devant s'y rendre qu'avec le roi; on ne le vit plus que dans le *cabinet des livres* du Luxembourg, cherchant toujours à diriger, à faire sortir de sa nullité le duc d'Orléans. Il ne réussit qu'à entretenir par ses amis et par ses pamphlets la défiance des Parisiens à l'égard de Condé. Encore, après la bataille du faubourg Saint-Antoine, il ne put empêcher Mademoiselle de le recevoir dans Paris; il se tint alors renfermé dans l'archevêché; croyant ou feignant de croire que le prince en voulait à sa liberté, il se fortifia, s'entoura d'hommes armés; à l'entendre, l'odieux massacre de l'hôtel de ville aurait eu surtout pour but de fournir à Condé le moyen de pénétrer jusqu'à lui, pour l'emmener prisonnier hors de la ville. C'est le triomphe de la vanité.

Quand le roi vainqueur se rapprocha de Paris, le cardinal de Retz crut trouver une occasion éclatante de sortir de son long repos. A la tête d'une députation du clergé, il partit (9 septembre 1652), sous prétexte d'aller demander *la paix au nom de l'Église*. A Compiègne, il reçut d'abord en grande solennité le chapeau de cardinal (11 septembre), puis s'acquitta de sa mission officielle devant toute la cour assemblée (12 septembre); le roi lui donna sa réponse par écrit (13 septembre). Mais la reine l'écouta à peine quand il voulut négocier en son nom et au nom du duc d'Orléans; on le renvoya à Servien et à Le Tellier. Sur le conseil de Mazarin, on lui proposa la direction des affaires de France à Rome pendant trois ans, avec le payement de ses dettes et un revenu considérable. Le cardinal refusa, sous prétexte de défendre les intérêts de ses amis, en réalité pour ne pas renoncer à ses habitudes de plaisir et de cabales. Bossuet a singulièrement exagéré la noblesse de son opposition, lorsqu'il a écrit : « Après que tous les partis sont abattus, il semble encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori de ses tristes et intrépides regards. » Retz, suivant son expressions moins éloquente, « voulut encore une fois tenir le pavé »; il n'alla plus chez la reine; il entra en négociations avec tout le monde, même avec Condé; il s'entoura de ses amis, comme s'il était disposé à soutenir une nouvelle lutte armée. Mazarin résolut d'en finir, avant de rentrer en France; et Louis XIV écrivit lui-même l'ordre donné au capitaine des gardes de l'arrêter mort ou vif (16 décembre). La vanité de Retz l'amena à se livrer lui-même; il se rendit seul au Louvre, le 19 décembre au matin, sans être attendu, fut arrêté et conduit le soir même au château de Vincennes. La ville resta calme; le chapitre de Notre-Dame et l'université se laissèrent facilement éconduire par quelques vagues paroles du roi (20, 21 décembre); sa famille n'osa pour lui qu'une lettre timide; ses amis gardèrent le silence. Les évêques, par l'organe de l'archevêque de Toulouse, firent d'inutiles efforts en sa faveur. Le pape Innocent X, hostile à Mazarin, s'attira de dures réponses, quand il voulut prendre sa défense. Retz se trouva seul ou presque seul, condamné au supplice le plus cruel pour lui, l'oubli et l'indifférence. Vainement il sembla se résigner à l'étude ou se résigner à son sort, en élevant des lapins; il souffrait d'être vaincu et de ne pas même exciter l'intérêt. Les deux Brienne et Le Tellier vinrent lui proposer de renoncer à son titre de coadjuteur; il fut heu-

reux de pouvoir les « éconduire avec une réponse très-belle, très-étudiée et très-ecclésiastique, » que lui avait envoyée son ami Caumartin (18 août 1653). Quand son oncle mourut (21 mars 1654), un fondé de pouvoir, porteur d'une procuration antidatée, prit aussitôt possession de l'archevêché en son nom. La cour pouvait être très-embarrassée; et cependant Retz, fatigué d'une captivité monotone de seize mois, consentit à remettre sa démission au premier président de Bellièvre, son ami, en échange de sept abbayes d'un revenu de 120,000 livres. En attendant que sa démission fût acceptée par le pape, il dut rester au château de Nantes, sous la garde du maréchal de La Meilleraye, son allié (31 mars).

Là, quoique bien traité, malgré la société de ses parents, de ses amis, des plus belles dames de la ville, il s'ennuya, prépara et effectua son audacieuse évasion, en se faisant descendre par une corde du haut d'un bastion (8 août). Il voulait courir jusqu'à Paris (quarante relais étaient préparés), prendre possession de son archevêché et se mettre sous la protection du peuple. Une chute de cheval lui cassa l'épaule, à Mauves, et fit échouer ce projet romanesque. Caché dans une meule de foin par Brissac et Sévigné, transporté avec peine à Beaupréau, à Machecoul, entouré par la noblesse du duché de Retz, il se réfugia à Belle-Ile. Une barque de sardines le conduisit à Saint-Sébastien, en Espagne (12 septembre). Il n'accepta de Philippe IV qu'une litière pour traverser le royaume sous un déguisement; puis une galère le transporta, à travers quelques aventures plaisamment racontées jusqu'à Piombino, où il reprit le titre d'archevêque de Paris (3 novembre). Déjà le pape avait refusé sa démission.

A Rome, le cardinal exerça bientôt une influence considérable; puissant parmi les cardinaux, auprès d'Innocent X et d'Alexandre VII, qui lui conféra le *pallium* (1er juin 1655); faisant respecter sa personne et sa dignité par son esprit, son train de maison, ses manières de grand seigneur; triomphant de la politique de l'ambassadeur français, Lionne lui-même, qu'il força à demander son rappel. En France, il ne voulut rien céder au gouvernement; il fit administrer le diocèse par des grands vicaires de son choix, malgré le procès qu'on lui intenta, comme criminel de lèse-majesté. Ce fut une cause de luttes et d'embarras, qui troublèrent plus d'une fois les dernières années de Mazarin : les curés de Paris, les assemblées du clergé, le pape soutenaient avec opiniâtreté la cause du cardinal; ses amis lançaient en son nom des arrêts, des pamphlets et cherchaient à unir son opposition à celle des jansénistes persécutés. Enfin Retz eut la gloire ou la satisfaction de ne pas céder, tant que vécut Mazarin. Se voyant un peu délaissé par Alexandre VII, il quitta Rome, et par la Toscane, le Milanais, la Suisse, se rendit à Besançon. Sa vie fut assez cachée pendant les années 1657 et 1658; son ancien confident Joly, maintenant brouillé avec lui et désireux de rentrer en grâce auprès de Louis XIV, l'a peut-être calomnié lorsqu'il l'a montré continuant « la vie libertine des hôtelleries » à travers les villes d'Allemagne Ce qui est certain, c'est qu'ayant alors les espions de France à sa piste, et entourant de mystère sa vie et ses projets, il se dirigea par l'Allemagne vers la Hollande, et deux fois vint visiter à Bruxelles Condé, qui chercha vainement à le faire comprendre dans le traité général alors en cours de négociations. En 1659 Retz s'occupa très-activement de la cause de Charles II, contribua, au moins de ses conseils, à la restauration des Stuarts, fut parfaitement accueilli en Angleterre par le roi, dont il négocia le mariage avec mademoiselle d'Orléans, et s'efforça de rendre des mauvais services de toutes natures à Mazarin jusqu'à la mort du ministre (1661). De son côté celui-ci ne cessa d'insister pour faire renouveler et même aggraver tous les arrêts rendus contre Retz et ses adhérents.

Louis XIV avait déclaré publiquement que tant qu'il vivrait le cardinal ne rentrerait pas dans son archevêché. Retz céda; et en juin 1662 le pape nomma l'archevêque de Toulouse Marca (*voy.* ce nom) à l'archevêché de Paris, après avoir accepté la démission du cardinal; Retz reçut en échange l'abbaye de Saint-Denis et plusieurs autres bénéfices, avec la permission de s'établir à Commercy, dont la principauté lui appartenait. Il s'occupa de rendre son séjour agréable, et il y vécut d'abord en grand seigneur, au milieu d'une petite cour de gentilshommes et de serviteurs dévoués. Il rendait la justice en personne, et ses dépenses étaient excessives : il avait toujours été libéral et prodigue. Il s'occupait aussi du bien-être de ses sujets, et quand ses dépenses excitèrent leur mécontentement, il se réforma avec habileté, et prit à tâche de payer ses dettes énormes (plus de 4 millions de notre monnaie), en vendant la plus grande partie de ses biens. Diverses circonstances l'empêchèrent de se présenter à la cour avant 1665; Louis XIV, qui ne perdit jamais le souvenir des temps et des personnages de la Fronde, le reçut très-froidement. Mais Retz, dont l'esprit habile et délié était justement apprécié, fut consulté et employé plus d'une fois au sujet des démêlés de la cour de France avec Rome. Dans trois conclaves, 1667, 1670, 1676, il prit une grande part à l'élection des papes; de Lionne le remercia au nom du roi des services qu'il avait rendus; en 1676 il avait lui-même obtenu huit voix et décida la nomination d'Innocent XI. En 1675 il voulut rendre au pape le chapeau de cardinal; sa démission ne fut pas acceptée.

Cependant Retz ne négligeait pas le soin de ses affaires domestiques; il parvint, au prix de grands sacrifices, à satisfaire généreusement ses nombreux créanciers, et put encore faire des pensions considérables à ses serviteurs. De temps

à autre il recevait la visite d'hôtes illustres, comme le duc d'Enghien; ou bien à Saint-Denis, à Paris, il vivait entouré d'amis dévoués, qui admiraient la bonté, la douceur, l'esprit de cet homme, jadis si remuant. « Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal, écrit Mme de Sévigné, le 9 mars 1672; Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps. Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique*. » C'est dans une de ces visites à Paris que le cardinal, après huit jours de fièvre, mourut, chez la duchesse de Lesdiguières, sa nièce, à l'âge de soixante-cinq ans. Son corps fut enseveli à Saint-Denis.

« C'était, dit Tallemant des Réaux, un petit homme noir, qui n'y voyait que de fort près, laid et maladroit de ses mains en toutes choses..... Il n'avait pas la mine d'un niais; mais il y avait quelque chose de fier dans son visage. » Le cardinal de Retz a été diversement jugé, comme homme et politique; reconnaissons avec Saint-Évremond que son esprit fut vif, intrépide, capable de commander; que l'éloquence lui était naturelle: mais c'était plutôt l'éloquence de la conversation et non celle des grandes assemblées; que jamais ami ne fut plus chaud, et qu'il exposa pour les siens sa fortune et sa vie; il fut aussi fidèle aux particuliers, dit Bossuet, que redoutable à l'État. Mais s'il était affable avec ses égaux et ses inférieurs, quand il se croyait blessé par des supérieurs, aucune considération ne pouvait modérer ses hauteurs et ses ressentiments. Personne n'a plus aimé la magnificence, et lui-même a fait l'aveu, sans réticence, de ses galanteries, trop peu voilées. « Il eut peu de piété et quelques apparences de religion, dit La Rochefoucauld; plus d'ostentation que de vraie grandeur. » Retz n'est pas un homme d'État; « il a suscité les plus grands désordres, sans avoir aucun dessein formé de s'en prévaloir (La Rochefoucauld). Il parut ambitieux sans l'être véritablement; il ne faut pas se laisser tromper par quelques généralités, éloquemment banales, sur le despotisme nouveau et les vieilles libertés perdues. Il n'eut jamais de système; il aima surtout le bruit, l'éclat, l'intrigue; son esprit un peu romanesque voulait éblouir, étonner, faire admirer la fécondité de ses ressources. C'était un homme de grands talents, qui lui servirent peu; ce n'était pas un grand homme.

Son plus beau titre à la gloire, ce n'est ni son rôle pendant la Fronde, ni ses Mazarinades, ni sa *Conjuration de Fiesque;* ce sont ses *Mémoires*, écrits dans les dernières années de sa retraite. Il se rendit aux sollicitations de Mme Le Fèvre de Caumartin et de quelques amis; dès 1670 il rassembla ses papiers, consulta les registres du parlement et de l'hôtel de ville; secondé par une mémoire que ses contemporains admiraient, il commença à écrire en 1671 (1), et laissa, sans les avoir achevés, trois volumes de 2,818 pages, en partie écrits, en partie corrigés de sa main. Il nous est difficile de croire que cette longue confession s'adressait uniquement à quelques intimes; Retz (plusieurs passages de ses *Mémoires* semblent le prouver) prenait plaisir à laisser cette justification singulière de son rôle politique à une postérité plus ou moins reculée. De son vivant, plusieurs fragments de l'œuvre circulèrent et furent admirés dans le cercle de ses amis et de leurs connaissances; après sa mort, le manuscrit fut remis aux religieux de Saint-Mihiel, qui n'en donnèrent qu'une copie tronquée; d'ailleurs le bon bénédictin confesseur du cardinal en avait détruit plusieurs pages, qui lui avaient paru beaucoup trop libres, trop indignes de son illustre pénitent. Ce fut seulement en 1717 que ses *Mémoires* furent publiés pour la première fois, 3 vol. in-8° et 4 vol. in-12; les principales éditions sont celles de Lyon, 1718, 3 vol. in-12; d'Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12; de Genève, 1751-1757; de Paris, 1828, 3 vol. in-8°; la dernière et la plus complète est celle de M. Champollion-Figeac, 1859, 4 vol. in-18. Les *Mémoires* ont été traduits en allemand, 1798; en anglais, 1723, 1764, 1774; en hollandais, 1737. Tout a été dit et bien dit sur le mérite de ces *Mémoires*, sur la verve spirituelle, la sagacité ingénieuse de l'auteur, le coloris merveilleux de son style. « Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses *Mémoires*, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. » (Voltaire). « Le style de Retz est de la plus belle langue; il est plein de feu, et l'esprit des choses y circule.... La langue est de cette manière légèrement antérieure à Louis XIV, qui unit à la grandeur un air suprême de négligence qui en fait la grâce. L'expression y est gaie volontiers, pittoresque en courant, toujours dans le génie français, pleine d'imagination cependant et quelquefois de magnificence. » (Sainte-Beuve.) Ainsi, le cardinal de Retz, qui ne cherchait pas cette gloire, se trouve placé aux premiers rangs parmi les écrivains les plus distingués du dix-septième siècle.

Outre ses *Mémoires*, le cardinal a publié la *Conjuration de Fiesque*. Il parle dans ses *Mémoires* d'une *Vie de César*, qui est restée probablement manuscrite; il en est de même de la *Vie de Crussat*, exempt qui le gardait à Vincennes, et de deux autres ouvrages, *Consolations de théologie* et *Partus Vincennarum*. Le recueil de ses sermons est à la Bibliothèque impériale, n° 7050. M. Champollion-Figeac a donné

(1) A Commercy, le cardinal, au milieu de ses religieux, avec son ami Corbinelli surtout, prit une part active aux disputes sur le cartésianisme (voy. Cousin, *Fragments de philosophie cartésienne* et *Mme de Sablé*). Avant d'écrire ses *Mémoires*, il s'occupa de recherches sur la généalogie de ses ancêtres; ce travail a été publié plus tard, sous le nom de Corbinelli. Il consulta souvent André du Chesne, et le généalogiste d'Hozier rédigea même des *Remarques* complaisantes sur l'illustration de la maison de Gondi.

la liste des pamphlets qu'il a écrits ou qu'on lui attribue (t. Ier, p. LXXV). Il a inséré dans son édition plusieurs de ces pièces textuellement ou par extraits. Louis GRÉGOIRE.

Mémoires du cardinal de Retz, de Gui Joly, de La Rochefoucauld, de M. Molé, de Montglat, de Pierre Lenet, de Fontenay-Mareuil, de la duchesse de Nemours, de Mme de Motteville, de Mlle de Montpensier, etc. — *Lettres de Mme de Sévigné.* — Tallemant des Réaux. — La *Bibliographie des Mazarinades*, par Moreau. — *Lettres* d'Anne d'Autriche et de Mazarin (édit. Ravenel). — Les *Carnets de Mazarin* (Journal des Savants). — Loret, *Muse historique* (édit. Ravenel). — Richer, *Mercure françois*. — Renaudot, *Gazette*. — *Lettre* d'un conseiller de Nantes à son amy, sur l'évasion de M. le cardinal de Retz (*Revue des provinces de l'ouest*, 1858). — Durey de Meinières et Le Page, *Histoire de la détention du cardinal de Retz*; 1755. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Saint-Évremond, *Œuvres meslées*. — La Harpe. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Walckenaër, *Mme de Sévigné*. — V. Cousin, *Mme de Sablé*, *Mme de Longueville*, *Mme de Hautefort*, *Mme de Chevreuse*, *la Société française au dix-septième siècle*, *Fragments de philosophie cartesienne*. — M. Caboche, *Etude sur le cardinal de Retz* (Magasin de librairie). — Bazin, *Hist. de Mazarin*. — Saint-Aulaire, *Hist. de la Fronde*. — Sismondi, H. Martin, Michelet, *Hist. de France*, etc. Enfin on trouvera de nombreux détails bibliographiques et biographiques sur le cardinal dans les *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, par Musset-Pathay; Paris, 1807, et surtout dans l'édition de M. Champollion-Figeac (1859, 4 vol. in-18).

RETZ (*N....*), médecin français, né à Arras, mort vers 1810. Il n'était pas originaire de Rochefort, bien qu'il ait ajouté le nom de cette ville au sien dans la plupart de ses ouvrages. Après avoir terminé ses études à Paris, il prit part comme chirurgien à la guerre d'Amérique, et fut nommé, en 1783, médecin de la marine à Rochefort. Destitué le 29 février 1784, par le maréchal de Castries, alors ministre, il adressa en 1790 une pétition à l'Assemblée constituante pour être réintégré dans son emploi. A cette époque il résidait à Paris, où il pratiquait son art, et il avait le titre honorifique de médecin du roi. Il était membre de la Société royale de médecine. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Traité d'un nouvel hygromètre comparable*; Paris, 1779, in-8°; — *Météorologie appliquée à la médecine et à l'agriculture*; Paris, 1780, 1784, in-8° : ouvrage qui remporta en 1778 le prix proposé par l'Académie de Bruxelles; — *Mémoire sur les phénomènes du mesmérisme*; Paris, 1783, in-8°, réimp. en 1784 avec la *Lettre sur le secret de Mesmer*, publiée en 1782; — *Recherches sur les signes de l'empoisonnement*; Paris, 1784, in-8°; — *Des maladies de la peau*; Paris, 1785, in-12, et 1790, in-8°; — *Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques et critiques de médecine, chirurgie et pharmacie*; Paris, 1785-1786, 4 vol. in-12 : continuées sous le titre de *Nouvelles ou Annales de medecine*; ibid., 1789-1791, 3 vol.; en tout, 7 vol. in-12; — *Fragment sur l'électricité humaine*; Paris, 1785, in-8°; — *Précis d'observations sur les maladies épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort*; Paris, 1786, in-8°; — *Precis sur les maladies épidemiques des gens de guerre, gens de mer et artisans*; Paris, 1788, in-8°; — *Guide des jeunes gens à leur entrée dans le monde*; Paris, 1790, 2 vol. in-12; — *Instruction sur les maladies les plus communes parmi le peuple français*; 1791, in-18.

Callisen, *Medicin. Lexicon*. — Quérard, *La France littéraire*.

RETZ. *Voy.* GONDI et RAIS.

RETZIUS (*André-Jean*), célèbre naturaliste suédois, né à Christianstadt, le 3 octobre 1742, mort à Stockholm, le 6 octobre 1821. Fils d'un chirurgien de l'armée, il entra chez un pharmacien à Lund, où il suivit les cours d'histoire naturelle à l'université; après avoir passé à Stockholm les examens nécessaires pour être pharmacien, il vint reprendre ses études d'histoire naturelle à Lund, et s'y fit recevoir docteur en 1766. Appelé en 1768 à Stockholm comme membre du collége des mines, il y fit des cours de pharmacie, et enseigna aussi l'histoire naturelle à l'école fondée par Jenstedt. En 1771 il fut nommé démonstrateur de botanique à Lund, où il devint en 1788 professeur d'histoire naturelle. Il prit sa retraite en 1812, ne gardant plus que les fonctions de directeur du jardin botanique, qu'il exerça jusqu'en 1816, année où les infirmités le forcèrent de cesser ses recherches, fécondes en résultats, et par lesquelles il s'est montré digne de son maître, le célèbre Linné. On a de lui : *Introduction au règne animal d'après le système de Linné*; Stockholm, 1772, in-8°; trad. en allemand, 1779; — *Observationes botanicæ*; Leipzig, 1779-1791, 6 parties in-fol., avec planches : ouvrage qui a eu la plus heureuse influence sur les progrès de la science; — *Genera et species insectorum secundum terminologiam Linnæi*; ibid., 1783, in-8°; — *Prolegomena in pharmacologiam regni vegetabilis*; ibid., 1783, in-8°; — *Lectiones de vermibus intestinalibus, præsertim humanis*; Stockholm, 1786, in-8°; — *Essai d'une Flore économique de Suède*; Lund, 1806, 2 vol. in-8°; — *Flora Virgiliana, avec un Appendice sur les plantes qui étaient servies sur les tables des Romains*; Lund, 1809, in-8°. Retzius, qui a donné d'excellentes éditions augmentées de la *Flora Scandinaviæ* et de la *Fauna suecica* de Linné, a encore publié divers *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences de Stockholm, dont il était membre. Mentionnons encore qu'il découvrit à l'âge de vingt-deux ans le moyen de préparer le salep avec les bulbes de l'*orchis morio*.

Gezelius, *Biographisk-Lexikon*.

* **RETZIUS** (*Magnus-Chrétien*), médecin suédois, fils du précédent, né à Lund, le 22 mars 1793; il devint en 1815 médecin de l'hôpital général de la garnison de Stockholm, en 1819 professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'Académie militaire, et en 1824 directeur de la maison d'accouchement de la Société royale *Pro patria*, fonctions auxquelles il joignit en 1830

celles de chirurgien major de la garde royale. Membre de l'Académie des sciences de Stockholm et associé de l'Académie de médecine de Paris, il a visité la France, l'Allemagne, l'Angleterre et autres pays de l'Europe. Outre un *Manuel d'hygiène militaire* (Stockholm, 1821, in-8°), il a publié un grand nombre de *Mémoires* remarquables dans le recueil de l'Académie des sciences militaires, dans les *Svensk Läkare Sällskal Handlingar* et autres recueils suédois et norvégiens; plusieurs de ces mémoires ont été traduits en français dans la *Gazette médicale* de Paris.

Retzius (*André-Adolphe*), anatomiste, frère du précédent, né à Lund, le 3 octobre 1796, mort à Stockholm, le 18 avril 1860. Après avoir été pendant plusieurs années médecin militaire, il devint en 1820 maître à l'Institut vétérinaire de Stockholm, où il fut nommé professeur en 1823, et fut appelé en 1824 à la chaire d'anatomie à l'Institut Carolin, science qu'il enseigna aussi depuis 1839 à l'Académie des beaux-arts. Il fit partie de la diète pendant la session de 1840 à 1841 comme représentant de l'Académie des sciences de Stockholm. Retzius, qui avait parcouru une grande partie de l'Europe, était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il est auteur d'une théorie craniologique, adoptée en grande partie par les savants et dont Rod. Wagner a donné un aperçu dans ses *Zoologisch-anthropologische Untersuchungen* (Gœttingue, 1861). On a de lui : *Observationes in anatomiam chondropterygiorum*; Lund, 1819, in-4°; — beaucoup d'importants mémoires de médecine, d'histoire naturelle et d'ethnographie, dans le recueil de l'Académie des sciences de Stockholm, dans celui des médecins et pharmaciens, dans les *Svensk Lækare Sælls-kapets arsberættelser*, etc.

Unsere Zeit (Leipzig, 1861, t. V). — Callisen, *Medicinisches Lexikon*.

REUCHLIN (*Jean*), célèbre humaniste allemand, né le 28 décembre 1455, à Pforzheim, mort à Stuttgard, le 30 juin 1522. Son père, vassal d'un couvent de dominicains, possédait une honnête aisance, et lui fit donner une éducation soignée. Le jeune Reuchlin apprit aussi la musique; sa belle voix le fit remarquer par le margrave de Bade, qui le plaça parmi les enfants de chœur de sa chapelle. Son intelligence, son caractère enjoué et agréable lui valurent bientôt toute la faveur du margrave, qui l'attacha à son fils Frédéric, et le chargea, en 1473, d'accompagner ce jeune prince à Paris. Reuchlin y reprit l'etude de la grammaire sous Jean de la Pierre, et suivit pour la rhétorique l'enseignement de Guillaume Tardif et de Robert Gaguin, et pour le grec celui des disciples de Tiphernas. Il y fit la connaissance du celèbre Jean Wessel, qui lui donna les premières leçons d'hébreu et lui fit partager sa manière de penser en matière théologique. Obligé de retourner en Allemagne avec le margrave Frédéric, il abandonna bientôt sa position auprès de lui pour aller de nouveau à Paris compléter son instruction; il y eut cette fois pour professeur de grec Georges Hermonyme, de Sparte, qui le rendit si habile dans la calligraphie grecque qu'il subvint largement à ses besoins avec l'argent qu'il gagna en copiant des manuscrits écrits en cette langue. En 1474 il se rendit à Bâle, et s'y fit recevoir dans la même année bachelier en philosophie. Il y prit d'Andronius Kontoblacas des leçons de grec, langue qu'il commença bientôt après à enseigner lui-même ainsi que le latin, et cela avec un grand succès. Il fut ainsi en Allemagne le premier qui expliquât les auteurs grecs, de même que le *Breviloquus*, qu'il publia à cette époque, fut le premier dictionnaire latin imprimé en ce pays. En 1478, il alla à Orléans commencer l'étude du droit, tout en y donnant des cours de grec et de latin, ce qu'il fit également à Poitiers, où il passa en 1480 et où il fut reçu licencié en droit, le 14 juin 1481, avec permission de prendre le bonnet de docteur dans l'université qu'il choisirait. S'étant rendu dans ce but à Tubingue, il s'y mit à exercer la profession d'avocat, et se maria. Il arriva peu de temps après que le chancelier de l'université de cette ville, ayant à haranguer des nonces du pape, prononça son discours d'une façon si barbare qu'ils déclarèrent n'avoir rien compris; Reuchlin, connu pour son habileté comme latiniste, fut alors chargé de leur répondre, et il s'en acquitta parfaitement. Signalé ainsi à l'attention du comte, plus tard duc, de Wurtemberg, Eberhard Ier, il devint le secrétaire intime de cet excellent prince, qui l'emmena en 1482 en Italie. A Rome, il prononça devant le pape Sixte IV un discours latin d'une diction si pure et si élégante, que l'assemblée, qui n'attendait rien de pareil d'un fils de la Germanie, alors réputée encore barbare, fut dans le plus grand étonnement. Il visita aussi Florence, où il reçut de Laurent de Médicis l'accueil le plus flatteur; il s'y lia avec Politien, Marsile Ficin, Chalcondyle et autres lettrés qui habitaient alors cette ville. Ce fut sur les conseils d'un d'eux, Hermolao Barbaro, qu'il grécisa son nom et qu'il s'appela depuis souvent *Capnion* ou *Capnio*, traduction de *Reuchlin*, qui est un diminutif de *Rauch*, fumée. De retour en Allemagne, il continua ses fonctions auprès d'Eberhard, et devint en 1484 membre du tribunal supérieur de Stuttgard; il alla ensuite passer quelque temps à Heidelberg, où il se lia intimement avec Rod. Agricola. Député en 1486 à la diète de Francfort, il fut en 1489 envoyé à Rome par le comte de Wurtemberg; à son retour il s'arrêta à Florence, et il y fit la connaissance de Pic de la Mirandole. En 1492 il accompagna son maître à Linz, à la cour de l'empereur Frédéric III, qui lui accorda le titre de comte palatin et le droit de conférer à dix personnes le grade de docteur; il reçut aussi de ce prince un exemplaire magnifique de

l'Ancien Testament en hébreu, estimé à trois cents florins d'or. Il se lia à la cour avec le savant médecin de l'empereur, Jacob Iehiel Loans, qui le fit pénétrer plus avant dans la connaissance de l'hébreu. Il poursuivit depuis lors avec la plus grande ardeur, et sans regretter ni le temps ni la dépense, l'étude de cette langue, qu'il désirait connaître à fond, pour approfondir le sens de l'Écriture et aussi pour connaître les secrets de la cabale, vers laquelle son esprit, profondément religieux et même un peu mystique, se sentait attiré. De retour à Stuttgard en 1493, il assista deux ans après à la diète de Worms. En 1496, il eut la douleur de voir mourir son protecteur, le duc Eberhard Ier. Le nouveau souverain de Wurtemberg, Eberhard le jeune, prince brutal et emporté, prit pour chancelier un moine augustin, du nom de Holzinger; Reuchlin, qui l'avait autrefois fait mettre en prison, redoutant la vengeance de cet homme, se rendit à Heidelberg, où il trouva un asile chez l'évêque Dalberg, chancelier de l'électeur palatin, et dont la belle bibliothèque lui permit de continuer avec plus d'assiduité que jamais ses recherches philosophiques. C'est alors qu'il composa une imitation latine de la farce de *Maître Patelin;* elle fut représentée par les étudiants de Heidelberg, premier exemple en Allemagne d'une pièce dramatique jouée par la jeunesse des écoles. En 1498 il fut envoyé auprès du pape Alexandre VI par l'électeur palatin, auquel le pontife, sur une plainte des moines de Wissembourg, avait enlevé la nomination aux bénéfices, dont il avait l'investiture. Le 7 août, il prononça devant le pape et les cardinaux un discours qui fut fort admiré, et où il soutint, avec force et dignité, les droits des princes de l'Empire. Il profita de son séjour à Rome, qui dura un an, pour continuer l'étude de l'hébreu sous la direction du rabbin Abdias Sporno, auquel il donna 1 un florin d'or par leçon Il suivit aussi les cours de grec d'Argyropoulos; lorsqu'il y vint pour la première fois, le professeur lui demanda s'il connaissait déjà les éléments de cette langue. Il répondit que, bien qu'Allemand, il en avait quelque teinture. Argyropoulos lui présenta alors un passage fort difficile de Thucydide; Reuchlin le traduisit couramment et en très-bon latin, et Argyropoulos s'écria avec admiration : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes.* A son retour en Allemagne, Reuchlin trouva à la tête du gouvernement du Wurtemberg Jean et Louis Nauclerus, Grégoire Lamparter et autres hommes d'État, tuteurs du jeune duc Ulric, qui avait succédé à Eberhard le jeune. Ils s'empressèrent de rappeler Reuchlin, et l'envoyèrent aussitôt en ambassade auprès de l'empereur Maximilien à Inspruck. Lorsqu'il revint à Stuttgard, une épidémie qui désolait cette ville l'obligea à se retirer avec sa femme et ses enfants dans le monastère des Jacobins à Denkendorf; c'est là qu'il rédigea, sur les instances du visiteur général de cet ordre, un traité sur l'art de la prédication. En 1502 il fut appelé à faire partie du tribunal composé de trois juges, qui décidait des contestations qui survenaient entre les membres de la puissante ligue de Souabe. Pendant onze ans il remplit, à la satisfaction générale, ces fonctions, qui lui laissaient beaucoup plus de loisirs qu'auparavant. Il en profita pour terminer sa grammaire et son dictionnaire hébraïques, auxquels il travaillait depuis des années avec un soin et une patience extrêmes. Ses *Rudimenta hebraica*, que Reuchlin fit imprimer en 1506, à ses frais, étaient le premier ouvrage de ce genre; leur publication rendit accessible à tous l'étude de l'hébreu, réservée jusqu'alors à quelques privilégiés, fait capital qui eut bientôt les plus grandes conséquences.

La reconnaissance de ses compatriotes pour ses laborieuses et fécondes recherches ne lui fit pas défaut; dès lors ils pensaient de lui ce que Hutten exprima plus tard en ces mots : *Duos Germaniæ oculos, Erasmum et Capnionem omni studio amplexari debemus : per eos enim barbara esse desinit hæc natio.* En effet par son dictionnaire latin et par ses grammaires grecque et hébraïque, Reuchlin avait préparé la voie pour l'étude plus approfondie de ces langues; de plus il avait puissamment fait avancer l'exégèse biblique, qui était l'objet de ses préoccupations constantes, tandis que les humanistes italiens dans leur frivolité professaient un grand dédain pour l'Écriture sainte. Malgré son zèle pour les progrès des lettres, Reuchlin, qui était d'un caractère réservé, approchant de la timidité, ne cherchait plus à y coopérer que par ses livres et par ses conseils, laissant à d'autres, tels que Celtes, le soin de répandre par la parole les lumières nouvelles. Il passait une grande partie de son temps à sa maison de campagne au milieu de sa précieuse bibliothèque, dont il communiquait libéralement les trésors, de même qu'il se faisait un plaisir d'aider, soit par des recommandations, soit de sa bourse, les jeunes gens qui montraient des dispositions pour l'étude. Bien qu'à l'inverse d'Érasme, dont il se distinguait encore par sa grande et belle prestance (1), il sût tenir son rang dans les copieux banquets, en honneur chez ses compatriotes, il menait d'ordinaire la vie la plus sobre et la plus réglée.

Il était ainsi parvenu à l'âge de cinquante cinq ans, et entouré de l'estime générale; il ne pensait plus qu'à continuer en repos ses travaux philologiques et la recherche des vérités cachées selon lui dans les mystères de la cabale et dans les doctrines pythagoriciennes, lorsqu'il se vit tout à coup entraîné dans une lutte violente, qui pendant cinq ans troubla tous ses moments. Au commencement de 1510 il reçut la

(1) *Est illi facies liberalis*, dit un de ses contemporains, *est ingenuus totius corporis et quidem senatorius decor.*

visite d'un juif converti, du nom de Pfefferkorn, qui, après avoir publié plusieurs écrits contre ses anciens coreligionnaires, venait d'obtenir, en corrompant les secrétaires de la chancellerie, un décret impérial, ordonnant aux juifs de l'Empire de remettre tous leurs livres à l'examen de Pfefferkorn, qui, assisté des autorités ecclésiastiques et civiles, devait en retirer, pour les faire brûler, tous les écrits contenant des attaques contre la religion chrétienne. Pfefferkorn, qui, comme il en fut accusé plus tard, avait probablement en perspective les sommes que les juifs lui donneraient pour ravoir leurs livres, demanda à Reuchlin de l'aider dans cet examen, des écrits hébreux; mais Reuchlin s'en excusa en prétextant certaines irrégularités de forme dans la teneur du décret, qui du reste ne reçut aucune exécution. Quelques mois après il fut chargé au nom de l'empereur de donner son avis sur la question de savoir si, comme Pfefferkorn et les dominicains de Cologne (1), dont il était l'instrument, cherchaient à le faire ordonner, il ne serait pas opportun de détruire tous les livres des juifs, excepté l'Ancien Testament. Reuchlin exposa ses vues à ce sujet dans un curieux document, inspiré d'un côté par l'amour de la science et de la vérité, et de l'autre par certaines idées fausses et presque superstitieuses, mais qu'il partageait du reste avec Trithème et Pic de la Mirandole, et qui loin de témoigner contre son intelligence, qui ne s'était ici que fourvoyée, en font au contraire reconnaître la profondeur (2). Il remit confidentiellement à l'électeur de Mayence son avis, où il s'élevait fortement contre la mesure projetée. Pfefferkorn en eut connaissance; furieux de l'opposition de Reuchlin à ses desseins, il publia contre lui, au printemps 1511, un pamphlet odieux (le *Handspiegel* ou *Speculum manuale*), l'accusant entre autres d'avoir reçu de l'argent des juifs, et de n'avoir aucune notion de l'hébreu. Quelques mois après, Reuchlin fit paraître en réponse son fameux *Augenspiegel* ou *Speculum oculare*, où, après avoir raconté les faits et donné les raisons de sa façon de penser sur les livres des juifs, il releva jusqu'à trente-quatre mensonges dans le *factum* de Pfefferkorn. Ce dernier, après avoir essayé en vain de faire interdire la vente du *Speculum oculare*, qui eut un grand succès, obtint facilement des dominicains de Cologne qu'ils le déférassent, pour que l'orthodoxie en fût examinée, à Hochstraten, doyen de la faculté de théologie de cette ville et grand inquisiteur pour les électorats ecclésiastiques, et à Arnold de Tongres, professeur à la même faculté. Reuchlin essaya de conjurer l'orage, et écrivit dans les termes de la plus complète soumission à Arnold, qu'il n'avait jamais eu l'intention de se prononcer sur aucune question de théologie; que s'il avait erré par méprise, il était prêt à faire les retractations qu'on exigerait de lui. La faculté lui répondit qu'il avait cité mal à propos des passages de l'Écriture, qu'il avait altéré le sens de plusieurs autres, ce qui, joint à sa partialité pour les juifs, avait fait suspecter sa foi; que cependant par égard pour lui on se contenterait d'une explication satisfaisante qu'il eût à envoyer à propos des passages qu'on lui signalait comme étant scandaleux. Il demanda toujours avec beaucoup de déférence qu'on lui remît toute faite la déclaration qu'on exigeait de lui. Il lui fut répliqué qu'il devait avant tout empêcher la vente de son livre et exprimer publiquement sa réprobation contre les juifs et leurs livres impies, tels que le Talmud; que sans cela on allait le citer devant l'inquisition. A cette menace inattendue, Reuchlin perdit patience et rompit les négociations; dans une lettre à un professeur de Cologne, du nom de Kollin, qu'il connaissait de longue date, il prédit que les dominicains n'auraient pas si facilement raison de lui, et que les poëtes et les historiens, déjà si nombreux (c'était le nom donné alors aux humanistes) se feraient un honneur de le défendre. Et en effet, ce démêlé qui jusqu'ici n'avait été regardé par beaucoup de lettrés, même de ses amis, tels que Pirckheimer, que comme une affaire à lui personnelle, commença à être considéré comme une attaque des partisans de la scolastique arriérée contre les nouvelles tendances du siècle; et bientôt les humanistes reconnurent avec Mutianus qu'ils avaient à unir leurs forces pour résister en commun avec Reuchlin « aux barbares », qui désiraient faire retomber les ténèbres sur l'aurore des lettres qui venait d'apparaître. Fort du soutien qu'il trouva dans l'opinion publique, Reuchlin rompit en visière à ses adversaires, et fit imprimer en allemand (mars 1512) les considérants joints en latin à son avis dans le *Speculum oculare*. Les dominicains de Cologne publièrent aussitôt les *Articuli seu propositiones de judaico favore nimis suspectæ ex libello teutonico J. Reuchlin* (Cologne, 1512). Quelques mois après Reuchlin attaqua ce *factum*, où étaient énumérés ses opinions soi-disant hétérodoxes, par un violent pamphlet; il y traitait ses adversaires de faussaires et de calomniateurs, et leur prodiguait les injures usitées dans la polémique de l'époque. Empêchés de lui répliquer par un décret impérial, qui ordonna le silence aux deux

(1) L'université de cette ville était depuis longtemps le centre de l'opposition dirigée contre l'*humanisme* par les *artistes*, comme on appelait les partisans de la scolastique.

(2) On ne pouvait, disait-il, enlever aux juifs sans injustice que les quelques livres où le Christ et l'Église étaient outragés et ceux qui traitaient de sorcellerie et autres pratiques défendues. Quand au Talmud, dont il déclarait n'avoir jamais pu se procurer un exemplaire, il convenait qu'il devait s'y trouver des attaques contre le christianisme; mais il valait mieux selon lui les réfuter et pour cela étudier ce livre, que de faire croire en le brûlant qu'on n'avait rien à leur repondre. Il signalait ensuite l'importance des commentaires des rabbins sur l'Ancien Testament; mais il insistait surtout sur l'utilité qu'il y aurait à connaître les mystères de la cabale et de la magie, enfouis dans certains écrits des juifs.

partis, les dominicains s'empressèrent de porter le différend devant le for ecclésiastique, espérant que Reuchlin y était déjà décrédité pour avoir signalé dans sa grammaire hébraïque plusieurs inexactitudes de la Vulgate et pour avoir avancé dans son dernier écrit que l'Église avait parfois détourné de leur sens primitif des passages de l'Écriture. Leur prieur, Hochstraten, alors grand inquisiteur, comme nous l'avons dit, le cita à comparaître devant lui, à Mayence; Reuchlin se présenta le 9 octobre 1513, mais seulement pour en appeler au pape. Hochstraten, obligé par l'archevêque de Mayence d'admettre cet appel, se donna la satisfaction de faire brûler publiquement à Cologne le *Speculum oculare* (février 1514). Dans l'intervalle le pape Léon X remit le jugement de la contestation à l'évêque de Spire, qui, par une sentence du 24 avril 1514, renvoya Reuchlin complétement absous et condamna Hochstraten à remettre à Reuchlin cent onze florins d'or pour frais et dommages. Hochstraten à son tour en appela au pape; dans le courant de 1514 il sut obtenir des universités de Paris (1), de Louvain, de Mayence et d'Erfurt qu'elles censurassent le *Speculum oculare*. Léon X, auquel l'empereur, plusieurs électeurs, princes et prélats ainsi qu'Érasme (2) recommandèrent vivement la cause de Reuchlin, confia l'affaire à une commission de dix-huit prélats, présidés par le cardinal Grimani. Hochstraten vint en personne à Rome muni de fortes sommes d'argent avec lesquelles il espérait avoir raison de Reuchlin, qui était alors réduit à un revenu peu considérable, venant de donner sa démission de juge de la Ligue de Souabe, à cause de la translation du tribunal à Augsbourg. Les dominicains multiplièrent leurs intrigues auprès de la commission, qui dès l'abord se montra favorable à Reuchlin; en revanche, les humanistes publièrent à la suite des *Illustrium virorum ad Joh. Reuchlin epistolæ* (Haguenau, 1514, 1519, in-4°; Zurich, 1558, in-8°) une liste des partisans de Reuchlin, qui comprenait les lettrés les plus marquants de l'Allemagne. Tout ami du progrès dans ce pays se fit un honneur de s'appeler *Reuchliniste :* ce fut à cette occasion que les humanistes acquirent la conscience de leur force. La sentence, retardée par les menées des dominicains, fut rendue le 2 juillet 1516; à l'unanimité moins une voix les accusateurs de Reuchlin furent condamnés. Mais le pape, redoutant la puissance des dominicains, ne publia pas ce jugement; il publia un *mandatum de supersedendo*, qui devait étouffer la contestation. Mais il n'en fut pas ainsi; les humanistes célébrèrent avec ostentation la défaite de leurs ennemis. Dès 1516 parurent les fameuses *Epistolæ obscurorum virorum*, auxquelles Hutten (*voy.* ce nom) et ses amis ajoutèrent, en 1517, une seconde partie, où, comme dans la première, le ridicule et l'injure furent déversées à pleines mains sur les adversaires de Reuchlin, qui furent encore mis au pilori de l'opinion publique dans le *Triumphus doctoris Reuchlin* (imprimé en 1519, sans nom de lieu, reproduit dans le t. II des *Opera* de Hutten, édition de Munch), ainsi que dans *l'Apologia Reuchlini* que Pirkheimer publia en tête de sa traduction du *Pêcheur* de Lucien. La querelle se termina enfin en 1520, après que le fameux François de Sickingen, qui avait été le disciple de Reuchlin, eut fait savoir aux dominicains de Cologne que s'ils ne s'accommodaient pas avec ce vénérable vieillard, il exécuterait sur leurs personnes le jugement rendu en 1514 par l'évêque de Spire. Les moines se rendirent à cette menaçante sommation, destituèrent Hochstraten, et remirent à Reuchlin la somme qu'ils avaient été condamnés à lui donner par cette sentence (1). Ils n'avaient du reste plus aucun intérêt à continuer la lutte depuis les débats, autrement vifs, qui s'étaient élevés au sujet des indulgences, et auxquelles le procès suscité à Reuchlin avait servi de prélude en surexcitant les esprits et en les disposant à de nouveaux combats. « Dieu soit loué, avait dit Reuchlin, en apprenant les attaques de Luther contre les dominicains, ils ont trouvé un homme qui leur donnera assez de peine, et ils me laisseront en paix dans mes vieux jours. » Cependant il réprouva bientôt les violences du réformateur, qui après avoir dans le commencement exprimé à Reuchlin qu'il partageait entièrement ses vues libérales, alla plus tard jusqu'à demander qu'on brûlât non-seulement tous les livres des juifs, mais encore leurs synagogues. Reuchlin donc resta toute sa vie attaché à l'ancienne Église. Le repos après lequel il soupirait ne lui fut pas accordé. Appelé en 1518 à la chaire de grec à l'université de Wittemberg, il n'avait pas accepté, mais y avait fait nommer Mélanchthon, son petit-neveu et son disciple favori. Il se trouvait en 1519 à Stuttgard, lorsque la ville fut investie par l'armée de la Ligue de Souabe, qui venait de déclarer la guerre au duc Ulric de Wurtemberg. Il était rempli de soucis, craignant que la ville ne fût prise d'assaut; mais Hutten et Sickingen, qui se trouvaient parmi les assiégeants, avaient fait décréter qu'en ce cas la mai-

(1) Ce ne fut qu'après quarante-sept séances que l'université de Paris se décida à condamner le livre de Reuchlin; son jugement ainsi que ceux des trois autres universités fut publié à Cologne, 1514, in-4°.

(2) En particulier Érasme se prononçait moins favorablement sur le compte de Reuchlin; il avait toujours marqué un grand dédain pour la cabale et le Talmud, sur lesquels roulait le différend. Sans donner raison aux dominicains, il regrettait l'impétuosité avec laquelle Reuchlin et ses adhérents les attaquaient. Il se mêla à peine à la querelle, ce qui convenait du reste à son caractère égoïste. Cela ne l'empêcha pas d'écrire, après la mort de Reuchlin, une pompeuse *Apotheose* de son émule, laquelle se trouve parmi ses *Dialogues.*

(1) Peu de temps après cependant ils déclarèrent que cette transaction leur avait été imposée par la violence, et sur leurs instances un bref du pape rendu dans l'été de 1520 condamna le *Speculum oculare*. Mais ce ne fut pour eux qu'une mince satisfaction. Protégé par Sickingen, Reuchlin resta à l'abri de leurs intrigues.

son de Reuchlin resterait à l'abri de toute violence. Cette précaution devint du reste inutile, la ville s'étant rendue après une capitulation. En 1520 Reuchlin alla enseigner le grec et l'hébreu à Ingolstadt, où plus de trois cents auditeurs suivaient ses cours; mais bien que son traitement fût de deux cents couronnes d'or, il retourna après un an dans sa chère Souabe, et accepta la chaire de grec et d'hébreu à Tubingue. Atteint bientôt après de la jaunisse, il revint à Stuttgard, où il mourut, pleuré de tous les amis des lettres, à la restauration desquelles il avait consacré sa vie. On a de lui : *Breviloquus, id est Dictionarium singulas voces latinas breviter explicans;* Bâle, 1478, 1480, in-fol.; — *Micropædia, seu grammatica græca;* Orléans, 1478; — *Scenica progymnasmata, hoc est ludicra præexercitamenta;* Strasbourg, 1497; Bâle, 1498, in-4°; Leipzig, 1503, 1514, in-4°; Tubingue, 1512, 1516, in-4°, avec des notes de Spigel; cette comédie, qui fut encore réimprimée plusieurs fois, est une imitation de la farce de maître Patelin; — *De verbo mirifico,* sans lieu ni date; Spire, 1494, in-fol.; Tubingue, 1514, in-fol.; Lyon, 1522, 1552, in-16; ce livre réimprimé dans les *Artis cabalisticæ scriptores* (Bâle, 1587, in-fol.), est un dialogue sur les noms sacrés employés dans les mystères des pythagoriciens, des Chaldéens, des juifs et des chrétiens; — *De arte cabalistica;* Spire, 1494, in-fol.; Tubingue, 1514; Haguenau, 1517, 1530, in-fol.; Bâle, 1550, 1587 : dans ce livre, reproduit dans les *Artis cabalisticæ scriptores*, l'auteur cherche à établir un complet accord entre l'enseignement des premiers philosophes grecs, les pythagoriciens surtout, et les doctrines de la cabale; ce traité, dont l'édition de 1517 fut dédiée à Léon X, fut attaqué avec violence par Hochstraten dans sa *Destructio cabalæ*, et défendu par Pierre Galatin dans son *De arcanis catholicæ veritatis;* — *Tütsch Missive an einen Junkherrn, warums die Juden so lang im Ellend sind* (Lettre allemande à un gentilhomme, expliquant pourquoi les juifs restent depuis si longtemps misérables), 1505 : Reuchlin s'y déclare prêt à instruire dans la religion chrétienne les juifs qui voudraient se départir de leur obstination à ne pas reconnaître le Messie, cause de leurs malheurs; — *Oratio de Palatini Electoris et familiæ ducum Bavariæ reverentia erga Ecclesiam coram Pontifice habita;* Rome, 1498; — *Liber congestorum de arte prædicandi;* Pforzheim, 1504, 1508, in-4°; Bâle, 1540; — *Rudimenta hebraica; Dictionarium hebraicum;* Pforzheim, 1506, Bâle, 1537, in-fol. : ouvrage qui le premier rendit accessible à tous l'étude de la langue hébraïque, et dont Reuchlin publia un extrait sous le titre de *Grammatica hebraica;* 1510; — *Sergius, seu capitis caput;* Pforzheim, 1507, 1508, in-4°; Leipzig, 1521, in-4°; Cologne, 1537, in-8°, avec les *Scenica progymnasmata;* c'est une comédie où le chancelier Holzinger, ennemi de Reuchlin, joue un rôle odieux et ridicule; — *Augenspiegel; Entschuldigung gegen ains getaufften Juden genant Pfefferkorn unwahrhafftigs Schmachbüchlin* (Miroir oculaire; réponse à un pamphlet mensonger d'un juif baptisé, du nom de Pfefferkorn); Tubingue, 1511, in-4°; Berlin, 1835, in-8°; reproduit dans l'*Historia literaria reformationis* de Hardt; — *Ain clare verstentnus uff Doctor Reuchlins Ratschlag von den Judenbüchern* (Explication franche sur l'avis du docteur Reuchlin au sujet des livres des juifs); 1512, in-4°; — *Defensio J. Reuchlin contra calumniatores suos Colonienses* (Tubingue, 1513, in-4°; réimprimé dans le recueil précité de Hardt); — *De accentibus et orthographia linguæ hebraicæ;* Haguenau, 1518, in-fol.; Bade, 1518, in-4°; — *Dialogus an Judæorum Thalmud sit supprimendum;* Cologne, 1518, in-4°; — Reuchlin a traduit de l'hébreu en latin les *Sept psaumes de la pénitence;* Tubingue, 1512, in-8°, et le *Cantique* de Joseph Myssopeus, dit *Catinus argenteus,* ibid., 1512, in-4°; et du grec en latin l'*Apologie pour Socrate* de Xénophon, plusieurs *Dialogues* de Lucien, quelques opuscules d'Hippocrate, de saint Athanase, de saint Épiphane et autres écrivains; enfin nous citerons encore de lui la Préface étendue qu'il mit en tête de l'édition de 1500 de la *Chronica* de Nauclerus; — Quelques lettres de Reuchlin se trouvent dans le recueil de lettres à lui adressées cité plus haut, dans les *Amœnitates* de Schelhorn, dans les *Supplementa historiæ Gothanæ* de Teutzel, dans les *Œuvres* de Pirckheimer, dans le *Corpus reformatorum* de Bretschneider. Ernest GRÉGOIRE.

Melanchthon, *Historia Reuchlini* (dans les *Selectæ declamationes*) — Adami, *Vitæ philosophorum*. — J. H. Majus, *Vita Reuchlini* (Durlach, 1687, in-8°). — Niceron, *Mémoires*, t. XXV. — Hardt, *Historia literaria reformationis*, t. II. — Schnurrer, *Biographische Nachrichten von ehmaligen Lehrern der hebräischen Literatur in Tübingen* (Ulm, 1792). — Meiners, *Lebensbeschreibungen berühmter Männer aus der Zeit der Wiederherstellung der Wissenschaften*, t. I. — Mayerhoff, *Reuchlin und seine Zeit* (Berlin, 1830). — Lamey, *Joh. Reuchlin* (Pforzheim, 1855). — Erhard, *Geschichte des Wiederaufblühens wissenschaftlicher Bildung* (Magdebourg, 1827, t. II). — Dav. Fr. Strauss, *Ulrich von Hutten*, p. 188-230.

REUILLY (*Jean*, baron DE), voyageur français, né en 1780, en Picardie, mort à Pise, le 22 février 1810. Sa famille ayant été ruinée par la révolution, il se fit correcteur d'imprimerie. Plus tard il entra dans les bureaux du ministère des relations extérieures, et en 1802 fut chargé d'une mission à Saint-Pétersbourg. En février 1803, il suivit à Odessa le duc de Richelieu, qui venait d'être nommé gouverneur de cette ville, et profita de cette occasion pour visiter avec fruit la Russie méridionale, surtout la Crimée, dont il gravit les plus hautes montagnes. Il pénétra dans la mer d'Azof, dont il reconnut les côtes occidentales. Durant ce temps il correspondait avec Pallas, qui l'honorait de

son amitié et le guidait dans ses explorations. De retour en France, Reuilly fut bien accueilli par Napoléon et nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur et auditeur au conseil d'État (1805), sous-préfet de Soissons (1807), correspondant de l'Institut (1808), préfet de l'Arno (1808), maître des requêtes, baron de l'empire. Blessé à la poitrine dans un duel, il mourut prématurément, aux eaux de Pise. On a de lui : *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire pendant l'année* 1803, suivi d'un *Mémoire sur le commerce de cette mer et de Notes sur ses principaux ports commerçants;* Paris, 1806, in-8°, avec cart., plans et fig. : ce qui donne surtout du prix à cet ouvrage, d'ailleurs fort exact, ce sont les *Observations et Notes* dont Pallas l'a enrichi; — *Description du Tibet, d'après la relation des lamas tongouses établis parmi les Mongols;* trad. de l'allemand de Pallas; Paris, 1808, in-8°. Reuilly avait composé un *Mémoire sur les relations commerciales de l'Inde avec l'Europe par le continent et sur la possibilité d'une expédition par terre en Asie :* cette production, remise à l'empereur, est restée dans les archives du gouvernement. De nombreuses médailles et monnaies que Reuilly avait rapportées, et qu'il fit graver à la suite de son *Voyage en Crimée*, ont donné lieu à deux mémoires, l'un de Millin et l'autre de Langlès : *Notes sur les monnaies de Crimée* (Paris, 1806, in-8°, fig.).

Biog. nouv. des contemp.

REUSNER (*Nicolas*), savant poëte et jurisconsulte allemand, né à Lemberg en Silésie, le 2 février 1545, mort à Iéna, le 12 avril 1602. D'une famille distinguée, il reçut une éducation soignée, et faisait déjà à onze ans des vers latins remarquables; après avoir étudié la philosophie et le droit à Wittemberg et à Leipzig, il fut pendant un an professeur au gymnase d'Augsbourg; les pièces de poésie qu'il adressa aux principaux membres de la diète qui se réunit en 1566 dans cette ville le firent connaître entre autres du duc de Bavière, qui le chargea d'enseigner les belles-lettres au collége de Lauingen, dont il devint recteur en 1572. S'étant fait en 1583 recevoir docteur en droit à Bâle, il refusa l'emploi d'assesseur à la chambre impériale, qu'on lui offrait, pour accepter à Strasbourg une chaire de droit, science qu'il enseigna depuis 1589 à l'université d'Iéna, dont il fut plusieurs fois élu recteur. En 1595, où il fut chargé de représenter l'électeur de Saxe à la diète de Pologne, il reçut de l'empereur Rodolphe II le laurier poétique et la dignité de comte palatin. Parmi ses quatre-vingts ouvrages et opuscules nous citerons : *Elogium Wolfgangi, comitis palatini;* Lauingen, 1566, in-4°; — *Descriptio oppidi Lavingæ;* ibid., 1567, in-8°; *Emblemata;* Strasbourg, 1567, 1587, 1591, in-8°, avec gravures de Stimmer; — *Elementa artis rhetoricæ;* ibid., 1571, 1578, in-8°; — *Elementa artis dialecticæ;* ibid., 1571, 1587, 1593, in-8°; — *Christias, seu carmina sacra;* Lauingen, 1571, in-8°; — *Paradisus poeticus;* Bâle, 1578, in-8° : description en vers des animaux et plantes principaux; — *Disputationes juris civilis, item politicæ;* Strasbourg, 1579, in-4°; Bâle, 1586; — *De principibus et ducibus Venetorum, cum descriptione urbis Venetiarum;* Lauingen, 1579, in-8°; — *Picta poesis Ovidiana : Thesaurus propemodum omnium fabularum poeticarum Fausti Sabæi et aliorum;* Francfort, 1580, in-8°, avec gravures sur bois; — *Hodœporicorum seu itinerum totius fere orbis libri VII;* Bâle, 1580, 1592, in-8°; recueil intéressant de soixante-quinze *Voyages*, écrits presque tous en vers par des auteurs anciens et modernes; Freytag en a donné une analyse dans son *Adparatus litterarius*, t. III; — *Emblemata partim ethica et physica, partim historica et hieroglyphica, et emblemata sacra; accedunt stemmatum sive armorum gentilitiorum libri tres;* Francfort, 1581, in-4°; avec de belles gravures sur bois de Virgile de Solis et de Jost Amon; — *Januarius, seu Fastorum sacrorum et historicorum liber I;* Strasbourg, 1584, in-8°; suivi de *Février* et *Mars;* ibid., 1586 : l'ouvrage complet parut sous le titre *Diarium historicum;* Francfort, 1590, in-4°; — *Quæstiones juridicæ;* Bâle, 1585, in-8°; — *De Italia;* Strasbourg, 1585, in-8°; — *Institutiones juris civilis enucleati sub titulo* Βραχυλογο; *olim editum, cum notis;* Francfort, 1585, 1590, 1743, in-8°; — *Icones virorum litteris illustrium, in Germania præsertim*, Strasbourg, 1587, 1590; Francfort, 1719, in-8° : collection de cent portraits gravés sur bois par Tob. Stimmer, et qui sont accompagnés de distiques, d'épitaphes et de courtes notices tirées de divers auteurs; — *Cynosura juris, farrago libellorum de juris arte, a summis nostri sæculi jurisconsultis conscriptorum;* Spire, 1588, 2 parties, in-8°, avec un supplément; ibid., 1589; — *Symbola imperatoria, a J. Cæsare usque ad Rodolphum II;* Francfort, 1588, 1598, 1602, in-8°; Genève, 1634; réimprimé dans le *Chronicon chronicorum* de Gruter; — *Icones literis clarorum virorum Italiæ, Græciæ, Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Ungariæ, cum elogiis variis;* Bâle, 1589, in-8° : suite de quatre-vingt-onze portraits; — *Ænigmatographia, seu Sylloge ænigmatum et logogriphorum convivalium, ex variis auctoribus collectorum;* Strasbourg, 1589; Francfort, 1602, in-12; — *Ethica philosophica et christiana;* Iéna, 1590, in-8°; — *Opera poetica;* Iéna, 1593, 1594, in-8° : ce recueil, dont des extraits se trouvent dans le t. V des *Deliciæ poetarum germanorum*, contient des élégies, des odes, des hymnes, vingt-quatre livres d'épigrammes latines, un d'épigrammes grecques, des anagrammes, etc.; — *Orationes panegyricæ;*

Iéna, 1595, 2 vol. in-8° : renferme quinze discours sur des sujets de morale et autant sur la jurisprudence; — *De bello Turcico selectissimæ orationes et consultationes variorum autorum;* Leipzig, 1596, in-4°; — *De jure testamentorum et ultimarum voluntatum;* Iéna, 1597-1598, 2 vol. in-4° ; — *Epistolarum Turcicarum libri XIV;* Francfort, 1598-1600, in-4° : cet intéressant recueil de lettres écrites sur les affaires de Turquie par diverses personnes est devenu très-rare; — *Decisiones juris singulares;* ibid., 1599, in fol.; — *Consilia seu responsa;* ibid., 1601, 1605, in-fol.; — *De urbibus Germaniæ liberis et imperialibus;* ibid., 1602, in-12; 1605, 1651, in-8°; — *Anagrammatographia;* Iéna, 1602, in-8°; — *Rerum memorabilium in Pannonia sub Turcarum imperatoribus, a capta Constantinopoli usque ad nostram ætatem gestarum exegeses;* Francfort, 1603, in-4°; — *Symbola heroica;* Iéna, 1608, Londres, 1650, in-8°; — *Icones imperatorum, regum, principum, electorum et ducum Saxoniæ;* à la suite de l'édition que Reusner donna des *Origines stirpis Saxoniæ* de G. Fabricius; Iéna, 1597, in-fol.

Witten, *Memoriæ philosophorum.* — Zeuner, *Vitæ professorum academiæ ienensis.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lexicon* et le *Supplément* de Rotermund.

REUVENS (*Jean-Éverard*), jurisconsulte hollandais, né à Harlem, en 1763, mort à Bruxelles, en 1816. Avocat à La Haye, il fut nommé, en 1795, conseiller à la haute cour de justice de Hollande, et de 1799 jusqu'au moment de la chute de la république des Provinces-Unies, en 1806, il occupa la charge de président du conseil suprême de justice. Ses amis profitèrent, en 1810, de la réunion de la Hollande à l'empire français pour obtenir sa nomination de président de la cour d'appel de La Haye. Merlin de Douai, l'un de ces amis dévoués, alors procureur général près la cour de cassation, voulut bientôt avoir Reuvens auprès de lui, et il parvint à le faire admettre au nombre des conseillers de la cour suprême, dont il fit partie jusqu'en 1814. Le jour de l'installation arrivé, il fit connaître Reuvens à ses nouveaux collègues en leur disant : « Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Reuvens, l'un des plus grands jurisconsultes d'un pays qui a fourni tant d'hommes distingués dans cette partie. » Cet éloge, qui n'avait rien d'exagéré, fut encore justifié par les travaux auxquels le savant légiste hollandais voua les dernières années de sa vie. On lui doit, outre l'élaboration d'un code criminel, la révision des différents codes présentés, après 1815, aux états généraux du nouveau royaume des Pays-Bas.

REUVENS (*Gaspard-Jacques-Chrétien*), fils du précédent, né le 22 février 1793 à La Haye, mort le 28 juillet 1837, à Rotterdam. Moins par vocation que pour plaire à son père, il étudia le droit d'abord à Leyde, puis à Paris, où il fut reçu avocat, en 1812. Un arrêté royal du 16 octobre 1815 le nomma professeur de littérature grecque et latine à Harderwyck. En 1818, il obtint la chaire d'histoire ancienne et d'archéologie à l'université de Leyde. Ce fut en 1825 que Reuvens commença à rechercher aux environs de La Haye l'emplacement de l'ancien *Forum Adriani.* Son amour de la science était tel que, la révolution de 1830 ayant interrompu la plupart des travaux publics, il fit reprendre à ses frais les fouilles du *Forum Adriani.* On a de lui : *Collectanea litter., sive conjectur. in Attium Diomedem, Lucilium, Lydum, etc.;* Leyde, 1815, in-8°; — *Notice et plan des constructions romaines trouvées sur l'emplacement présumé du* Forum Adriani *près de La Haye;* 1828, in-fol.; — *Lettre à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs du musée d'antiquités de l'université de Leyde;* Leyde, 1830, in-4°. C. A. R.

RÉVEILLÉ-PARISE (*Joseph-Henri*), médecin français, né en 1782, à Nevers, mort le 28 septembre 1852, à Paris. Après avoir fait ses études à Paris, il venait d'y commencer ses cours de médecine quand le service militaire l'enleva (1802), et depuis lors jusqu'à la paix générale il fut attaché aux armées en Autriche, en Espagne, en Hollande, en Dalmatie et à Waterloo. De retour à Paris, il soutint sa thèse de doctorat, qui avait pour sujet une *Relation médicale du siége de Saragosse* (1816, in-4°). Nommé médecin de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, il devint chirurgien major de la gendarmerie d'élite; la révolution de 1830 lui ayant fait perdre ce dernier emploi, il se renferma dans la pratique de son art et dans les travaux littéraires, qui lui ont assigné un rang distingué parmi les savants contemporains. Depuis 1823 il faisait partie de l'Académie de médecine. « Esprit fin, dit M. Grün, bienveillant et modéré, actif et investigateur, il était toujours prêt sur tous les sujets, sans jamais s'imposer; sa douceur l'éloignait des vives controverses quand il ne s'agissait pas de ses convictions morales ou de sa haine contre le charlatanisme. La bonté de son cœur lui donnait pour amis tous ceux qui l'approchaient. » Il a publié : *Hygiène oculaire;* Paris, 1816, 1823, 1845, in-12; trad. en italien; — *Examen de pathologie, avec des tableaux synoptiques;* Paris, 1817, in-8°; — *De l'Éclectisme en médecine;* Paris, 1827, in-8°; — *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit, ou Recherches sur le physique et le moral, les habitudes, les maladies et le régime des gens de lettres, artistes, savants,* etc.; Paris, 1834, 1837, 1839, 2 vol. in-8°; trad. en allemand et en italien : cet ouvrage, qui a obtenu au concours de 1835 un prix Montyon de 1,500 fr., restera comme un modèle du genre et comme la plus fidèle expression du savoir et du talent de l'auteur; — *Guide pratique des goutteux et des rhumatisants;* Paris, 1837, 1839, in-8°; trad. en italien; — *Une saison aux eaux d'Enghien;* Paris, 1842, in-18; — *Études de*

l'homme dans l'état de santé et dans l'état de maladie; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *De l'ostéophite costal pleurétique;* Lille, 1849, in-8°; — *Traité de la vieillesse;* Paris, 1853, in-8°. Il a publié une nouvelle édition des *Lettres de Gui Patin* (Paris, 1846, 3 vol. in-8°), accompagnée d'une notice et de remarques scientifiques et littéraires, et il a fourni des mémoires au recueil de l'Académie de médecine ainsi que des articles au *Moniteur universel* depuis 1844 jusqu'à l'époque de sa mort.

Callisen, *Medicin. Lexicon.* — *Moniteur univ.*, 1852, p. 1363.

REVEL (*Gabriel*), peintre français, né à Château-Thierry, en 1643, mort à Dijon, le 8 juillet 1712. Il fut élève de Charles Le Brun, et travailla sous ses ordres à la décoration du palais de Versailles. L'Académie royale de peinture le reçut au nombre de ses membres le 27 février 1683, sur la présentation des portraits de Fr. Girardon et de Michel Anguier. Ce dernier portrait a été gravé par Laurent Cars pour sa réception à l'Académie, en 1733. G. Revel se retira à Dijon, et y finit sa carrière : on voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises et au musée de cette ville.

REVEL (*Jean*), peintre, fils du précédent, né à Paris, le 6 août 1684, mort à Lyon, le 5 décembre 1751. Il était venu dans cette dernière ville en 1710 pour y pratiquer son art et y faire des portraits; mais bientôt il employa exclusivement son talent à faire des dessins pour la fabrication des étoffes de soie, et porta ce genre à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. On lui attribue généralement l'invention des *points rentrés*, qui consistent dans le mélange et l'enchevêtrement des soies de manière à adoucir le passage d'une nuance à une autre (1), et l'art de placer les ombres d'un même côté de manière à produire sur les étoffes de véritables tableaux.

De Chennevières, *Recherches*. — Pernetty, *Lyonnais dignes de mémoire*. — Joubert de l'Hiberderie, *Le dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie*.

REVERCHON (*Jacques*), homme politique français, né à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, en septembre 1746, mort à Nyon, en juillet 1828. Il était propriétaire et négociant en vins à l'époque de la révolution; il en embrassa la cause avec enthousiasme, et fut élu en 1790 administrateur de Saône-et-Loire. En 1791, le même département le députa à l'Assemblée législative et ensuite à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Il présida quelque temps le club des Jacobins, et entra au comité de sûreté générale. Chargé de missions dans les départements de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, de Saône-et-Loire, il n'y laissa commettre aucun désordre, et ne fit prononcer aucune condamnation capitale. Après la chute de Robespierre, Reverchon crut devoir faire certifier son civisme par Barère (29 août 1793), qui rendit compte que la sœur de ce député, ayant été arrêtée avec ses enfants par les représentants près de l'armée des Alpes, elle fut envoyée à Reverchon, alors devant Lyon, afin qu'il prononçât lui-même sur leur sort; mais que Reverchon, faisant taire son cœur, avait répondu : « Je ne suis point juge de ma sœur et de mes neveux; je vous les renvoie : décidez vous-même de leur sort. » Il fut envoyé une seconde fois en mission à Lyon, et s'y montra l'adversaire des terroristes; il y renversa les échafauds, licencia l'armée révolutionnaire, suspendit les tribunaux exceptionnels, en même temps qu'il réprimait les réactionnaires. Devenu membre du Conseil des cinq cents, il en sortit en mai 1797, devint administrateur de son département, fut réélu en 1792 au Conseil des cinq cents, d'où il passa en 1799 à celui des Anciens. Il se montra opposé au coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), et ne remplit aucun emploi sous l'empire. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, rendue contre les régicides, il se réfugia en Suisse, où il mourut. On a de lui : *Mémoires au Comité de salut public sur la réhabilitation du commerce de Commune affranchie;* Paris, an II, et Lyon, 1834, in-8°.

Le Moniteur universel. — *Archives du Rhône*, t. VII, p. 372.

RÉVÉREND (*Jean*), marquis DE BOUGY, né vers 1617, mort en décembre 1657, au château de Calonge, près Marmande. Il descendait d'une ancienne famille de Normandie, et professait la religion réformée. A douze ans il entra comme cadet dans le régiment des gardes, et s'éleva assez rapidement; sa bravoure lui acquit l'affection du maréchal de Gassion, dont il défendit plusieurs fois les intérêts auprès de Mazarin. Les services qu'il rendit pendant les troubles de la Fronde lui firent donner les grades de maréchal de camp (18 novembre 1648) et de lieutenant général (10 juillet 1652). Choisi pour commander les troupes qui devaient escorter le roi, il battit les rebelles à La Charité-sur-Loire, et les expulsa du Berry. Fait prisonnier en 1653, il lui fut permis sur parole de revenir à la cour. Il prit part à la guerre de Catalogne, sous le prince de Conti, jusqu'en 1657, époque où une maladie grave le força de prendre sa retraite. Il avait épousé en 1654 Marie de la Chausade, riche héritière, qui ne lui donna qu'un fils. Sa terre de Bougy, en Normandie, fut érigée en marquisat.

Bayle, *Dict. hist. et crit.*

RÉVÉREND (*Dominique*), physicien français, né le 14 novembre 1648, à Rouen, mort le 26 juillet 1734, à Paris. Ses parents étaient Parisiens et de bonne bourgeoisie. Après de bonnes études, il s'engagea malgré lui dans l'état ecclésiastique, et prit les ordres jusqu'au diaconat. En 1676 il accompagna le marquis de Béthune en Pologne, et se trouva mêlé, bien que d'une façon secondaire, aux troubles politiques de ce pays. Deux ans après son retour, il fut

(1) Deschazelles, dans son *Discours sur l'influence de la peinture*, attribue cette invention à un dessinateur de fabrique nommé Dagaillier.

élu doyen du chapitre de Saint-Cloud (1681) et pourvu de quelques autres bénéfices. Passionné pour la philosophie, mais prévenu contre Descartes, il tâcha de faire revivre les opinions des anciens, surtout dans leur physique, et voulut aussi pénétrer le secret des doctrines hermétiques. On connaît de lui : *La Physique des anciens;* Paris, 1701, in-12; — *Lettres sur les premiers dieux, ou rois d'Égypte;* Paris, 1712, in-12; augmentées en 1733 d'une troisième *Lettre* sur la chronologie des premiers temps depuis le déluge; — *Mémoires historiques du comte Bethlem Nicklas sur les derniers troubles de Transylvanie;* Amsterdam (Rouen), 1734, 2 vol. in-12, et à la suite de l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, 1739, 6 vol. in-12 : cet ouvrage, composé en grande partie par l'abbé Révérend, fut achevé et édité par Le Coq de Villeroy.

Moréri, *Dict hist*, édit. 1759.

REVETT (*Nicolas*), antiquaire anglais, né en 1721, dans le Suffolk, mort le 1er juin 1804, à Londres. Il était architecte, et la passion des beaux-arts le conduisit en Italie. Ayant rencontré en 1750, à Rome, le célèbre amateur James Stuart (*voy.* ce nom), il l'accompagna en Grèce et dans le Levant, et revint avec lui en 1755 en Angleterre. Le fruit de leurs communes explorations fut le recueil intitulé *Antiquities of Athens* (Londres, 1762-1790-1794-1815, 4 vol. in-fol., avec 351 planches); le dernier volume vit le jour par les soins de J. Taylor. Cet ouvrage a été traduit en français par Feuillet et publié par Landon (*Antiquités d'Athènes;* Paris, 1808-1822, 4 vol. in-fol.), avec les portraits des deux voyageurs. En 1766 Revett partit pour l'Asie Mineure en compagnie de Pars et de Chandler, et le fruit de leurs explorations fut le magnifique ouvrage, dont Chandler a rédigé le texte : *Ionian antiquities* (Londres, 1769-1800, 2 vol. gr. in-fol., pl.).

Gentleman's Magazine, 1804.

REWBELL ou **REUBELL** (*Jean-François*), homme politique français, né le 8 octobre 1747, à Colmar, où il est mort, le 23 novembre 1807. Avocat au conseil souverain d'Alsace, il était bâtonnier de l'ordre lorsque la révolution éclata, et à la pénétration, au discernement les plus rares il joignait une instruction étendue, une mémoire fort vaste, une rare opiniâtreté au travail. En 1789 il fut choisi par le tiers état des bailliages de Colmar et de Schelestadt, comme député aux états généraux. L'ancien régime le compta au nombre de ses plus fougueux adversaires. Il débuta par dénoncer à l'Assemblée des complots royalistes, et s'efforça de prouver que, « pour le bien de la nation, » il fallait investir le comité des recherches du droit de décacheter les lettres. Les princes étrangers possesseurs de grands biens en Alsace et qui avant la révolution avaient été ses meilleurs clients furent dépeints par lui comme autant de tyrans qu'il fallait dépouiller sans pitié. Il contribua à la suppression des parlements et à la vente des biens ecclésiastiques, s'opposa vivement à ce qu'on accordât au roi le droit de paix et de guerre, et demanda que les prêtres insermentés fussent exclus des fonctions pastorales. Le 28 janvier 1790, il combattit la proposition tendant à admettre les juifs à la jouissance des droits de citoyen. Élu président le 5 mai 1791, il fit, après une discussion animée, rendre une loi portant que l'organisation des assemblées coloniales ne subirait aucun changement, mais qu'à l'avenir les hommes de couleur nés de parents libres auraient le droit d'y être admis. A la fin de la session il fit d'inutiles efforts pour faire déclarer rééligibles les membres de la Constituante. Nommé secrétaire général du directoire du Haut-Rhin, Rewbell représenta ce département à la Convention. Il pressa le procès de Louis XVI; mais envoyé à l'armée de Mayence, il ne put déposer son vote lors de la condamnation du roi, à laquelle il adhéra néanmoins par une lettre qui fut rendue publique. Rappelé à Paris pour répondre à l'accusation d'exactions et de rapines, il reparut à la Convention le 4 août 1793, et se défendit avec assurance. Suivant M. Thiers, « malgré les calomnies des contre-révolutionnaires et des fripons, il était d'une extrême probité. Malheureusement, il n'était pas sans un peu d'avarice; il aimait à employer sa fortune personnelle d'une manière avantageuse, ce qui lui faisait rechercher les gens d'affaires, et ce qui fournissait des prétextes fâcheux à la calomnie ». Rewbell se fit donner de nouvelles missions, qui le tinrent éloigné des querelles sanglantes de la commune avec le comité de salut public; mais il ne s'attacha ostensiblement à aucun parti. Après le 9 thermidor, il se prononça contre les jacobins, insista pour qu'on les éloignât du gouvernement, et contribua beaucoup à la fermeture de leur club. Les thermidoriens l'appelèrent successivement au comité de sûreté générale, à celui de salut public, et à la présidence de la Convention. Sur sa proposition, la Convention décréta (17 avril 1795) la vente des biens des émigrés par la voie de la loterie. Entré en septembre au Conseil des cinq cents, dont il fut élu secrétaire dès la formation des bureaux, il fut, le 1er novembre, choisi par le Conseil des anciens comme l'un des cinq membres du directoire exécutif. La grande expérience qu'il avait acquise pour le maniement des affaires, soit au barreau, soit dans les différentes assemblées en faisait un homme précieux à la tête de l'État, bien qu'il fût rude et blessant par la vivacité et l'âpreté de son langage. Il soignait beaucoup la partie des relations extérieures, et portait aux intérêts de la France un tel attachement qu'il eût été volontiers injuste à l'égard des nations étrangères. Républicain chaud, ferme et sincère, il éprouvait un égal éloignement pour Carnot et pour Barras, l'un comme montagnard, l'autre comme dantonien, car il avait originairement appartenu à la partie modérée de la

Convention. Rewbell se retira le 16 mai 1799. Le département du Haut-Rhin l'élut au Conseil des anciens, mais après le 18 brumaire on le tint à l'écart; rendu à la vie privée, il mourut ignoré, avec le chagrin d'avoir vu dépenser par ses fils, en de folles profusions, la plus grande partie de la fortune qu'il avait acquise.

Thiers, *Hist. de la Révol. fr.*, t. IX. — De Barante, *Hist du Directoire*. — *Moniteur univ.*, 1789-1799.

REWICZKY (*Charles-Emerich-Alexandre*, comte DE), diplomate et bibliophile hongrois, né à Vienne, le 4 novembre 1737, mort dans cette ville, le 10 août 1793. Il fit ses études à Vienne, et acquit une connaissance approfondie des langues anciennes et des principaux idiomes de l'Europe moderne. Après avoir été ambassadeur à Varsovie, à Berlin, et depuis 1786 à Londres, il se retira en 1790 dans la vie privée, à cause de l'affaiblissement de sa santé. Il vendit à cette époque à lord Spencer pour une pension viagère de cinq cents livres sa magnifique bibliothèque, toute composée de belles éditions et de raretés bibliographiques. Il joignait à un talent remarquable de négociateur un goût prononcé pour les belles-lettres, et se montrait toujours plein de prévenance pour ceux qui les cultivaient. Il a publié outre une très-jolie édition de Petrone, Berlin, 1785, in-8°, le catalogue de sa bibliothèque, sous le titre de : *Bibliotheca græca et latina*, Berlin, 1784, in-8°, sous le pseudonyme de *Periergus Deltophilus*, cette première édition, tirée à très-peu d'exemplaires, fut suivie d'une seconde, Berlin, 1794, in-8°. Rewiczky a aussi traduit en latin seize *Ghazèles* de Hafiz, Vienne, 1771, in-8°; et en français le *Traité de tactique* d'Ibrahim-Effendi; Vienne, 1769, in-12.

Denina, *Prusse littéraire*, t. III. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland* et *Lexikon*. — Luca, *Gelehrtes OEstreich*, t. II. — Hirsching, *Handbuch*.

REY (*Jean*), chimiste français, né vers la fin du seizième siècle, au Bugue, dans le Périgord, mort en 1645. Il exerçait la médecine dans son pays natal, et consacrait ses moments de loisir à l'exercice de la physique et de la chimie; il entretenait en même temps une correspondance active avec un des plus célèbres savants de son époque, le père Mersenne, ami de Descartes. Plus tard le dérangement de ses affaires domestiques le détourna malheureusement de ses occupations scientifiques, et contribua peut-être à abréger sa vie. Quinze ans avant sa mort, il avait publié le résultat de ses expériences sur l'augmentation du poids des métaux, sous le titre de : *Essays sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine;* Bazas, 1630, in-8°, de 142 pages. Gobet donna, en 1777, une nouvelle édition d'après la première, qui est aujourd'hui une rareté bibliographique. Ce qui donna lieu à ces *Essays*, si importants pour les progrès de la chimie, ce fut la lettre d'un pharmacien de Bergerac, nommé Brun, dans laquelle celui-ci apprend à J. Rey que, voulant un jour calciner deux livres six onces d'étain, il fut surpris d'en trouver, après l'opération, deux livres treize onces : il ne pouvait comprendre d'où lui étaient venues les sept onces de plus. J. Rey entreprit à ce sujet une série d'expériences, d'où il tira la conclusion suivante : « L'air est un corps pesant, et comme tel il peut céder à l'étain et au plomb des molécules pesantes, qui par leur addition augmentent nécessairement le poids primitif de ces métaux. » J. Rey inventa aussi un thermomètre pour son propre usage, sans prétendre s'approprier les travaux des physiciens qui s'étaient occupés déjà de la construction de ces instruments. Le P. Mersenne prenait un vif intérêt aux expériences de J. Rey; et dans une de ses lettres on voit poindre quelques-unes de ces idées qui préparèrent la découverte de la gravitation universelle. Les travaux de Rey conduisirent à l'avénement de la chimie moderne. L'illustre chimiste périgourdin se distingua par une grande indépendance d'esprit et par un emploi judicieux de la méthode expérimentale : « J'advoue franchement, dit-il, n'avoir juré aux paroles d'aucun des philosophes : si la vérité est chez eux, je l'y reçois; sinon, je la cherche ailleurs. » H.

F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 234-238.

REY (*Guillaume*), médecin français, né en 1687, à La Guillotière, mort le 10 février 1756, à Lyon. Né de parents sans fortune, il trouva dans l'astronome Villemot, curé de sa paroisse, un protecteur généreux et un maître des plus habiles, qui lui fit faire de rapides progrès dans l'étude des sciences. Ayant choisi la médecine pour profession, il se rendit à Montpellier, et pendant qu'il n'était encore que bachelier, il publia une dissertation *De causis delirii* (1714, in-8°), à laquelle il dut le titre d'associé correspondant de la Société des sciences de cette ville. En 1716, il s'établit à Vienne en Dauphiné. Agrégé en 1723 au Collége de médecine de Lyon, il fut presque aussitôt attaché à l'hôpital de la Charité, et y servit jusqu'en 1744, époque où, s'étant remarié avec la fille du maire de Saint-Chamond, il alla résider dans cette ville. L'éducation de ses enfants le ramena en 1754 à Lyon. Rey a encore écrit : *Dissertation sur la peste de Provence* (1721, in-12), sous le pseudonyme d'Agnez; et *Dissertation physique à l'occasion du nègre blanc* (Leyde, 1744, in-8°) : ce dernier opuscule a été faussement attribué à Maupertuis; l'auteur, afin d'expliquer la différence de couleur qui existe entre le nègre et le blanc, suppose la création de deux Adams, c'est-à-dire la diversité de races. On a du reste prétendu que c'était un jeu de son imagination plutôt qu'une assertion mûrement réfléchie. Plusieurs de ses mémoires, lus dans l'Académie de Lyon, sont conservés en manuscrit à la bibliothèque de cette ville.

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, II, 396-401. — *Biogr. méd.*

REY (*Jean-Baptiste*), compositeur français, né le 18 décembre 1734, à Lauzerte (Quercy), mort le 15 juillet 1810, à Paris. Amené fort jeune à Toulouse, il fut attaché comme enfant de chœur à l'abbaye de Saint-Sernin; grâce à d'heureuses dispositions, il fit dans ses études musicales des progrès si rapides qu'il obtint au concours la place de la maîtrise à la cathédrale d'Auch, n'ayant pas encore atteint sa dix-septième année. En 1754, il revint à Toulouse pour diriger l'orchestre du grand théâtre, et il continua d'exercer ces mêmes fonctions dans plusieurs grandes villes de la province. Quelques motets de sa composition exécutés avec succès à la chapelle du roi avaient étendu sa réputation jusqu'à Paris, lorsqu'en 1776 il reçut l'ordre de quitter Nantes, où il se trouvait, pour entrer en qualité de violoncelle à l'Académie royale de musique, où il prit en 1781 le bâton de chef d'orchestre. En 1779, Louis XVI le nomma maître de musique de sa chambre avec une pension de 2,000 francs, et en 1804 Napoléon lui confia la direction de sa chapelle. Les talents et le zèle de Rey lui méritèrent l'estime des plus célèbres compositeurs de son temps, et Sacchini, son ami, le chargea en mourant d'achever l'opéra d'*Arvire et Evelina*. Il eut aussi quelque part aux opéras d'*Œdipe* et de *Tarare*.

Son frère, Rey (*Joseph*), né à Tarascon, fut organiste des cathédrales de Viviers et d'Uzès, et fit partie comme violoncelle de la chapelle du roi et de l'orchestre de l'Opéra. Dans un accès de délire, il se coupa la gorge avec un rasoir, le 12 mai 1811. On a de lui : ***Exposition élémentaire de l'harmonie, d'après la basse fondamentale vue selon les différents genres de musique;*** Paris, s. d. (vers 1808), gr. in-8°, dédié à Lacépède.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

REY (*Jean*), industriel et littérateur français, né à Montpellier, le 19 mai 1773, mort à Paris, le 23 juillet 1849. Fils d'un artiste musicien, il fut placé au sortir du collége dans la riche maison de banque de M. Tassin, qu'il abandonna lorsque, atteint par la réquisition, il lui fallut partir avec le corps des canonniers de Paris, destiné à combattre les Vendéens. Il obtint un congé en 1795. Rappelé sous les drapeaux en 1801, mais réformé trois mois après, à cause de la faiblesse de sa vue, il revint à Paris, où il épousa, le 4 septembre 1802, Mlle Tassin, dont le père avait péri sur l'échafaud. Il avait entrepris un petit commerce de châles, et lui avait donné d'heureux développements lorsque s'introduisit en France la mode des cachemires : il imagina alors de substituer aux dessins capricieux de l'Orient l'imitation des fleurs naturelles, et cette innovation eut un complet succès, de sorte que Rey se vit bientôt à la tête d'une riche manufacture et l'un des hommes les plus considérés du commerce français. Dès lors aussi il eut assez de loisir pour revenir aux études littéraires, que les nécessités de la vie lui avaient fait souvent interrompre. Chevalier de la Légion d'honneur (1823), il devint membre du conseil général des manufactures, adjoint au maire du sixième arrondissement de Paris (1825) et membre du jury central de l'exposition de l'industrie (1827). Des échecs survinrent dans sa fortune à partir de 1837 : il avait confié des fonds à des entreprises qui ne furent pas heureuses, et il lui fallut vendre sa bibliothèque et une magnifique collection de coquilles et se réduire à une modeste existence. On a de Rey, qui était membre d'un grand nombre de sociétés savantes : ***Essais historiques et critiques sur Richard III;*** Paris, 1818, in-8°; — ***Histoire des châles;*** Paris, 1823, in-8° : son meilleur ouvrage; — une curieuse ***Histoire du drapeau, des couleurs et des insignes de la monarchie française;*** Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — ***Histoire de la captivité de François Ier;*** Paris, 1837, in-8°.

Et. Cartier, *Notice sur Rey*, dans l'*Annuaire de la Société des antiquaires de France*, 1850.

REY (*Claude*), prélat français, né le 27 novembre 1773, à Aix, où il est mort, le 17 août 1858. Il vint en 1800 à Paris terminer au séminaire de Saint-Sulpice ses études théologiques. M. Champion de Cicé, archevêque d'Aix, l'ordonna prêtre, et se l'attacha comme secrétaire de l'archevêché et vicaire général. Chanoine titulaire d'Aix en 1816, théologal en 1821, il ne crut pas, après la révolution de juillet 1830, devoir refuser les prières de l'église au nouveau chef de l'État, et manifesta publiquement ses sentiments dans une lettre qu'il adressa le 9 septembre 1830 à un curé qui l'avait consulté à cet égard. Cette lettre souleva contre lui bien des passions; mais il n'en fut pas moins nommé vicaire général capitulaire après la mort de M. de Richery (24 novembre 1830). On le désigna pour l'évêché de Dijon (9 juillet 1831). C'était le premier évêque nommé par Louis-Philippe, c'est-à-dire par un souverain que tout le haut clergé regardait comme illégitime : la cour de Rome hésita longtemps; toutefois Grégoire XVI préconisa M. Rey (24 février 1832), et par bref spécial, en dérogation aux règles ordinaires, l'autorisa à se faire sacrer par un seul évêque assisté de deux dignitaires ecclésiastiques. Tels étaient les sentiments qui animaient l'épiscopat, qu'il ne se trouva point alors dans l'Église de France un seul évêque qui voulût sacrer M. Rey, et ce prélat ainsi que M. d'Humières, archevêque d'Avignon, qui se trouvait dans le même cas, durent se faire sacrer à Avignon (23 septembre 1832) par M. Antonio de Pasada, évêque de Carthagène. Arrivé dans son diocèse, M. Rey trouva parmi plusieurs membres de son clergé, et surtout dans M. Morlot, alors grand vicaire, l'opposition la plus violente. Il espéra les ramener à des sentiments plus favorables en se faisant en quelque sorte le complice de leur ambition person-

nelle, et il eut la faiblesse de leur confier les postes les plus importants. Son épiscopat, qui dura six ans, ne fut qu'une longue lutte, où il avait pour ennemis ardents ses propres coopérateurs, soutenus par *L'Ami de la Religion* et les journaux légitimistes. M. Morlot, écarté du grand-vicariat, publia une *Remontrance publique* des actes de l'évêque de Dijon, et on peut dire qu'il le força de donner sa démission. En effet, de guerre lasse, M. Rey demanda un canonicat à Saint-Denis, quitta Dijon le 21 juin 1838, et se retira à Aix. On a de lui : *Prières pour la consécration d'un évêque*, traduites du *Pontifical* romain avec des notes explicatives ; 1808, in-8° ; — *Précis historique de Notre-Dame d'Aix* ; Aix, 1816, in-8° de 24 p.

Réflexions sur les affaires ecclésiastiques du diocèse de Dijon depuis 1831 jusqu'en 1836. — *Biog. du clergé contemporain*, notices de M. Rey et de M. Morlot. — *Biog. des hommes du jour.*

REY-DUSSEUIL (*Antoine-François-Marius*), littérateur français, né le 12 juillet 1800, à Marseille, où il est mort, le 3 mai 1850. Après avoir terminé ses études de droit, il fonda en 1821, à Marseille, de concert avec le poëte Méry, un journal d'opposition, *Le Caducée*, qui n'eut qu'une durée éphémère. Il prit les armes en juillet 1830, et écrivit sous le nouveau gouvernement dans les journaux du parti républicain, *La Tribune* entre autres. Bientôt sa santé s'affaiblit, et il demeura jusqu'au moment de sa mort en proie à de continuelles souffrances, qui l'avaient condamné à un repos absolu. On a de lui : *Résumé de l'histoire d'Égypte* ; Paris, 1826, in-18 ; — *La Confrérie du Saint-Esprit*, roman ; Paris, 1829, 5 vol. in-12 ; — *Samuel Bernard et Jacques Borgarelli*, roman ; Paris, 1830, 4 vol. in-12 ; — *La Fin du monde, histoire du temps présent et des choses à venir* ; Paris, 1830, in-8° ; — *Le Monde nouveau* ; Paris, 1831, in-8° ; suite à l'ouvrage précédent ; — *Les trois Amis*, roman ; Paris, 1831, in-8° ; — *Andrea*, roman ; Paris, 1831, in-8° ; — *Le Cloître Saint-Méry* ; Paris, 1832, in-8° ; — *Estrella* ; Paris, 1843, in-8°. Il est l'un des auteurs de *L'Angelus*, opéra-comique (1832), et il a travaillé à l'*Histoire de l'expédition des Français en Égypte*.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, III, 1re part.

* **REYBAUD** (*Marie-Roch-Louis*), littérateur et économiste français, né le 15 août 1799, à Marseille. Fils d'un négociant, il fut destiné à suivre la même carrière, et fit dans le Levant et les mers de l'Amérique plusieurs voyages. Après avoir acquis une certaine aisance, et maître de se livrer à ses propres goûts, il vint en 1828 à Paris, et s'unit au parti libéral pour combattre la restauration. Après la révolution de Juillet, il resta dans les rangs de l'opposition démocratique et fournit des articles, rédigés avec beaucoup de vivacité, à *La Révolution de* 1830, à *La Tribune*, au *Constitutionnel* et au *Corsaire*. Ami intime des poëtes Méry et Barthélemy, ses compatriotes, qui lui avaient facilité l'accès du monde littéraire, il travailla, sous le voile de l'anonyme, aux premiers numéros de *La Némésis* et au poëme héroï-comique de *La Dupinade* (1831, in-8°), où il raillait l'avénement de la bourgeoisie. La publication d'une histoire abrégée de l'expédition d'Égypte ainsi que des relations de voyages de Dumont d'Urville et d'Alcide d'Orbigny l'occupa pendant plusieurs années, sans le distraire toutefois de sa collaboration au *National*, sous le nom de Léon Durocher. En 1836 il commença dans la *Revue des deux mondes* une série d'études sur les socialistes modernes, et passa successivement en revue, avec une bienveillance marquée, les systèmes de Robert Owen, de Saint-Simon, de Fourier et de Cabet ; ces études, à peine réunies en volume, obtinrent en 1841 de l'Académie française le grand prix Montyon de 5,000 francs. C'est « l'histoire impartiale et piquante, disait alors M. Villemain, de ces plans de société et de religion nouvelle que nous avons vus passer près de nous, comme un spectacle ». Mieux édifié, l'auteur infligea plus tard (édit. de 1848 des *Études*) un blâme sévère à ces réformateurs qu'il se repentait d'avoir traités d'une façon si indulgente, et les dénonça comme « destructeurs de tout principe social ». Cet ouvrage, accueilli du reste avec empressement, n'en est pas moins encore le meilleur titre de M. Louis Reybaud à l'honneur d'avoir été appelé en 1850 à siéger dans l'Académie des sciences morales et politiques. Une autre production, qui date de la même époque, n'a valu que des éloges à M. Reybaud ; nous voulons parler de *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, où il a su, dans un cadre ingénieux, offrir une peinture amusante et fidèle des mœurs françaises après la révolution de Juillet. Cependant il avait rompu avec le parti de l'opposition, et ce ne fut pas sans surprise qu'on vit le spirituel adversaire du gouvernement se présenter avec l'appui du ministère aux élections générales de 1846. Il l'emporta aisément dans sa ville natale sur M. de Surian, député de la gauche, et soutint de son vote la politique conservatrice. La révolution de Février acheva, suivant son expression, de lui dessiller les yeux. Il fit partie, comme représentant des Bouches-du-Rhône, des deux assemblées républicaines ; mais il se tint à l'écart, et vota en général avec le parti de l'ordre. Après le coup d'État, il figura sur les listes de la commission consultative. Depuis cette époque il est rentré dans la vie privée. Ses principaux ouvrages sont : *La Syrie*, *l'Égypte*, *la Palestine et la Judée* ; Paris, 1835 et ann. suiv., in-4°, fig., en société avec le baron Taylor ; — *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* ; Paris, 1840-1843, 2 vol. in-8° ; 6e édit., 1847, 2 vol. in-18 : elles contiennent, outre l'esquisse de la vie et des doctrines des quatre novateurs modernes, l'histoire des sociétés au point de vue moral, religieux et industriel,

l'exposé de l'origine et de la filiation des utopies sociales dans l'ordre des théories et dans l'ordre des faits, et une bibliographie des écrits socialistes anciens et nouveaux; — *La Polynésie et les îles Marquises, avec un voyage en Abyssinie;* Paris, 1843, in-8°; — *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale;* Paris, 1843, 3 vol. in-8°; 1845-1846, gr. in-8°, avec des dessins de Grandville; plus. édit. in-18 et in-16 : cet ouvrage avait d'abord paru dans le feuilleton du *National;* l'auteur, en y donnant une suite, sous le titre de *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (Paris, 1848, 4 vol. in-18), a en vain essayé de renouveler le succès de ses premières critiques; — *L'Industrie en Europe*; Paris, 1856, in-8°. M. Louis Reybaud a dirigé de 1830 à 1836 l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* (10 vol. in-8° et 2 vol. d'atlas in-4°); sa principale part dans cet ouvrage est la rédaction particulière de l'expédition sous Bonaparte, Kleber et Menou (6 vol. in-8°). Il a aussi publié depuis 1845 une vingtaine de romans de mœurs, et il a fourni beaucoup d'articles à la *Revue maritime*, à la *Revue des deux mondes*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Dictionnaire du commerce*, au *Journal des économistes*, etc.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — *Dict. d'écon. politique*, t. II.

REYHER (*Samuel*), mathématicien allemand, né à Schleusingen, le 19 avril 1635, mort à Kiel, le 22 novembre 1714. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts à Leipzig, il se fit recevoir docteur en droit à Leyde, fut nommé en 1665 professeur de mathématiques à l'université de Kiel, et y enseigna depuis 1673 le droit romain; il était membre de l'Académie de Berlin. Parmi ses soixante et quelques ouvrages et dissertations, tous imprimés à Kiel, nous citerons : *Miles mathematicus, utilitatem scientiarum mathematicarum in militia ostendens et ex historiis demonstrans;* Kiel, 1666, in-4°; — *De usu matheseos in theologia;* 1667-1669, 2 parties, in-4°; — *Quæstiones mathematicæ e sacro codice depromptæ;* 1670-1674, 2 parties, in-4°; — *Mathesis Mosaica, seu loca mathematica Pentateuchi explicata;* 1679, in-4°; — *Monumenta landgraviorum Thuringiæ et marchionum Misniæ descripta;* Gotha, 1692, in-fol.; — *De natura et jure auditus et soni;* Kiel, 1694, in-4°; — *Calendariorum Juliani, Gregoriani et naturalis comparatio;* 1701, in-4°; — *Historia juris universalis;* Kiel, 1709, in-4°; — *Mathesis mosaico-biblica;* Hambourg, 1714, in-fol. Reyher a aussi traduit en allemand l'*Explicatio machinarum* de Descartes; Kiel, 1672, in-4°.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Jöcher, *Allgem. Gel. Lexikon* et le *Supplement* de Rotermund. — Hirsching, *Handbuch*.

REYMOND (*Henri*), prélat français, né à Vienne (Dauphiné), le 21 novembre 1737, mort à Dijon, le 20 février 1820. Il fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale, et prit ses degrés en théologie dans l'université de Valence. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il devint vicaire de Saint-Georges à Vienne; il professa la philosophie au collége de cette ville lors de l'expulsion des Jésuites. Nommé peu d'années après curé de Saint-Georges par l'archevêque de Vienne, en concurrence avec un autre prêtre, désigné par le chapitre noble de Saint-Pierre, Reymond eut à soutenir divers procès, qu'il gagna; mais les écrits qu'il publia alors le mirent en opposition avec le haut clergé. Ayant embrassé à l'époque de la révolution les idées nouvelles, il fut élu en 1792 second évêque de l'Isère et sacré à Grenoble, le 15 janvier 1793: Pendant la terreur il résista à toutes les demandes qu'on lui fit de ses lettres de prêtrise, fut arrêté, par suite de sa fermeté à cet égard, et ne fut élargi qu'après onze mois et demi de détention. Après avoir passé quinze mois à Gerbay au milieu de sa famille, Reymond donna son adhésion aux encycliques des constitutionnels, assista au concile de 1797, dont il fut chargé de publier les actes, fit quelquefois partie de l'association des réunis, et donna sa démission en 1801. Nommé, le 9 avril 1802, à l'évêché de Dijon, il signa la formule de rétractation demandée par le pape, et dès la première année parvint à rouvrir un séminaire et à doter convenablement sa cathédrale, dont la pénurie était telle qu'elle ne possédait pas même un calice d'argent. Baron en 1808, membre de la Légion d'honneur, le 15 août 1810, il ne consentit qu'après quelques délais à faire chanter un *Te Deum* à l'occasion du premier retour des Bourbons. Le 10 avril 1815, dans une lettre pastorale suivie d'un post-scriptum tout politique, il félicita la France du rétablissement de l'empire, et présenta le retour de Napoléon comme un bienfait de la Providence. Il assista ensuite à la cérémonie du champ de mai, et signa l'acte additionnel. Cette conduite le fit appeler à Paris après le retour de Louis XVIII, et il ne put retourner dans son diocèse que le 17 mars 1817. Reymond fit d'énormes sacrifices pour son diocèse, et pendant l'hiver faisait chaque dimanche distribuer quatre cents kilogrammes de pain aux pauvres de sa ville épiscopale. Les principaux écrits de ce prélat sont : *Droits des curés et des paroisses considérés sous leur double rapport, spirituel et temporel;* Paris, 1776, in-8°; Paris (Nancy), 1780, in-8°; Constance, 1791, 3 vol. in-12 : ouvrage qui avait été supprimé par arrêt du parlement de Grenoble; — *Droits des pauvres;* Paris, 1781, in-8°; — *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné;* 1780, in-8°; — *Observations sur l'enseignement élémentaire de la religion;* 1804, in-8°; — un *Mémoire justificatif* de sa vie, imprimé dans le tome IV de la *Chronique religieuse*. H. F.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1830. — Feller, *Dict. hist.* — *L'Ami de la Religion*, 1830.

REYN (*Jean* DE), peintre français, né en 16 0, à Dunkerque, où il est mort, le 20 mai 1678. Il fut élève de van Dyck, le suivit en Angleterre, et après la mort de ce grand artiste revint en France (1641). Le maréchal de Gramont appréciant son mérite, l'attira à Paris, et l'ayant logé dans son hôtel voulut le faire connaître. Mais il ne réussit pas à vaincre la timidité de son protégé. Celui-ci quitta Paris sans rien dire, et retourna dans sa ville natale, où il mourut, après avoir fait des portraits et différents travaux pour les églises de cette ville. « Si Jean Reyn est peu connu, dit Fontenai, c'est que ses ouvrages sont presque toujours pris pour ceux de son maître. Personne ne l'a approché de plus près et personne ne l'a mieux égalé en mérite. »

Fontenai, *Dict. des artistes.* — Descamps, *Vies des peintres flamands.*

REYNA (*Cassiodore* DE), hébraïsant espagnol, né à Séville, mort le 15 mars 594, à Francfort. Ce qu'on sait de sa vie se réduit à peu de chose. Il avait embrassé l'état ecclésiastique mais il y renonça en quittant son pays, et s'établit à Francfort, où pendant quelque temps il s'occupa du commerce des soieries. On le retrouve ensuite à Londres desservant une congrégation française. De là il passa à Anvers, et revint à Francfort; il y acquiesça alors ouvertement à la Confession d'Augsbourg. Il y a lieu de croire qu'il était à Bâle lorsqu'on y imprima sa version de la Bible en espagnol; il se cacha à la fin d'une préface, qui est en latin, sous les initiales C. R. et affecta de paraître catholique pour arriver plus sûrement à un plus grand nombre de lecteurs. Sa version a pour titre : *La Biblia, que es los sacros libros del V. y N. Testamento, trasladada en español* (Bâle, 1569, in-4°); bien que tiré à 2,600 exemplaires, elle devint bientôt si rare que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des juifs espagnols. D'après Richard Simon le traducteur s'est proposé d'assez bonnes règles, et il les a souvent suivies; mais loin d'avoir eu recours au texte hébreu, comme il le prétend il n'aurait vu l'original que dans la version latine de Pagnini. Cyprien de Valera a donné une nouvelle édition de cette Bible; Amsterdam, 1596, in-8°. On a encore de Reyna : *Annotationes in loca selectiora Evangelii Joannis* (Francfort, 1573, in-4°). P.

Antonio, *Bibl. nova hispana.* — Lelong, *Bibl. sacra*, p. 363. — R. Simon, *Hist. critique des versions du N. T.*, p. 496-502.

REYNAUD (*Antoine-André-Louis*, baron), mathématicien français, né le 12 septembre 1771, à Paris, où il est mort, le 24 février 1844. Élevé sous la direction de son père, avocat distingué du parlement de Paris, il s'adonna dans sa jeunesse à la littérature dramatique, et fit même jouer en 1794 sur un théâtre bourgeois une comédie de mœurs intitulée *Le Séducteur corrigé*. Il accueillit avec enthousiasme les principes de la liberté, et entra en 1790 dans le bataillon de la garde nationale de Paris dénommé (à raison de son territoire, voisin du Pont-Neuf) *bataillon de Henri IV*. Il y était capitaine à l'époque de la dissolution de ce corps (par suite du 10 août 1792). Il aurait voulu suivre la carrière militaire; mais, soumis aux volontés de sa famille, il entra dans les bureaux de la comptabilité nationale (1792). En secret, et à l'insu de son père, il étudiait seul les mathématiques. Admis en 96 à l'École polytechnique, il en sortit le premier de la promotion dans les ponts et chaussées (1798), et obtint la faveur d'y passer une troisième année en qualité de chef de brigade. Après avoir professé gratuitement à l'École polymathique (1800) ainsi qu'au Lycée, il rentra dans l'École polytechnique, et y enseigna successivement comme répétiteur l'analyse, la mécanique et le calcul différentiel et intégral. En 1806 il fut chargé de l'organisation du cadastre, et refusa la place d'inspecteur général de cette branche d'administration, afin de rester à l'École polytechnique, où il fut alors nommé examinateur pour l'admission, fonctions qu'il a remplies avec une scrupuleuse probité depuis 807 jusqu'en 837. De 1810 à 1814 occupa la chaire de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand. Sous la restauration à laquelle il se montra fort attaché, il reçut entre autres distinctions la croix de la Légion d'honneur (1814), le cordon de Saint-Michel (1819), le titre de baron (1823), etc. Il devint en outre examinateur à l'école de Saint-Cyr (1817), à l'école navale (1824), et à l'école forestière, qu'il organisa en 1824, et inspecteur des études des pages du roi (1825). Reynaud obtint en 1837 le rang d'officier dans la Légion d'honneur. Les ouvrages (1) de ce savant recommandables par l'ordre et la clarté, ont été pendant longtemps réputés classiques dans l'enseignement des écoles du gouvernement; nous citerons : *Traité d'algèbre*; Paris, 1800, in-8°; 8e édit., 1830; — *Fragments sur l'algèbre et la trigonométrie*; Paris, 1801, in-8° *Traité d'arithmétique*; Paris, 1804, in-8°, pl. 24e édit., 1846 : destiné aux aspirants aux Écoles polytechnique navale, militaire et forestière; — un second *Traité d'arithmétique* (Paris, 1805, in-8°; 23e édit., 1842), est à l'usage des candidats aux écoles polytechnique et militaire *Trigonométrie analytique*; Paris, 1806, in-18 — *Traité de trigonométrie rectiligne*, à la tête du *Manuel de l'ingénieur* de Pommier

(1) « Ses travaux scientifiques, lit-on dans la notice que MM. Sarrut et Saint-Edme lui ont consacrée, ne l'ont pas empêché de se livrer avec succès aux arts d'agrément et aux exercices du corps il a été très-fort dans le dessin, la musique, la danse, l'escrim , l'équitation et la natation. Les journaux ont parlé dans le temps d'un pari qu'il a gagné à Marseille en se rendant la nage de la sortie du port au château d'If (il mit trois heures à faire ce trajet). »

l'exposé de l'origine et de la filiation des utopies sociales dans l'ordre des théories et dans l'ordre des faits, et une bibliographie des écrits socialistes anciens et nouveaux; — *La Polynésie et les îles Marquises, avec un voyage en Abyssinie;* Paris, 1843, in-8°; — *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale;* Paris, 1843, 3 vol. in-8°; 1845-1846, gr. in-8°, avec des dessins de Grandville; plus. édit. in-18 et in-16 : cet ouvrage avait d'abord paru dans le feuilleton du *National;* l'auteur, en y donnant une suite, sous le titre de *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (Paris, 1848, 4 vol. in-18), a en vain essayé de renouveler le succès de ses premières critiques; — *L'Industrie en Europe*; Paris, 1856, in-8°. M. Louis Reybaud a dirigé de 1830 à 1836 l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* (10 vol. in-8° et 2 vol. d'atlas in-4°); sa principale part dans cet ouvrage est la rédaction particulière de l'expédition sous Bonaparte, Kleber et Menou (6 vol. in-8°). Il a aussi publié depuis 1845 une vingtaine de romans de mœurs, et il a fourni beaucoup d'articles à la *Revue maritime*, à la *Revue des deux mondes*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Dictionnaire du commerce*, au *Journal des économistes*, etc.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — *Dict. d'écon. politique*, t. II.

REYHER (*Samuel*), mathématicien allemand, né à Schleusingen, le 19 avril 1635, mort à Kiel, le 22 novembre 1714. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts à Leipzig, il se fit recevoir docteur en droit à Leyde, fut nommé en 1665 professeur de mathématiques à l'université de Kiel, et y enseigna depuis 1673 le droit romain; il était membre de l'Académie de Berlin. Parmi ses soixante et quelques ouvrages et dissertations, tous imprimés à Kiel, nous citerons : *Miles mathematicus, utilitatem scientiarum mathematicarum in militia ostendens et ex historiis demonstrans;* Kiel, 1666, in-4°; — *De usu mathescos in theologia;* 1667-1669, 2 parties, in-4°; — *Quæstiones mathematicæ e sacro codice depromptæ;* 1670-1674, 2 parties, in-4°; — *Mathesis Mosaica, seu loca mathematica Pentateuchi explicata;* 1679, in-4°; — *Monumenta landgraviorum Thuringiæ et marchionum Misniæ descripta;* Gotha, 1692, in-fol.; — *De natura et jure auditus et soni;* Kiel, 1694, in-4°; — *Calendariorum Juliani, Gregoriani et naturalis comparatio;* 1701, in-4°; — *Historia juris universalis;* Kiel, 1709, in-4°; — *Mathesis mosaico-biblica;* Hambourg, 1714, in-fol. Reyher a aussi traduit en allemand l'*Explicatio machinarum* de Descartes; Kiel, 1672, in-4°.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Jöcher, *Allgem. Gel. Lexikon* et le *Supplement* de Rotermund. — Hirsching, *Handbuch*.

REYMOND (*Henri*), prélat français, né à Vienne (Dauphiné), le 21 novembre 1737, mort à Dijon, le 20 février 1820. Il fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale, et prit ses degrés en théologie dans l'université de Valence. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il devint vicaire de Saint-Georges à Vienne; il professa la philosophie au collége de cette ville lors de l'expulsion des Jésuites. Nommé peu d'années après curé de Saint-Georges par l'archevêque de Vienne, en concurrence avec un autre prêtre, désigné par le chapitre noble de Saint-Pierre, Reymond eut à soutenir divers procès, qu'il gagna; mais les écrits qu'il publia alors le mirent en opposition avec le haut clergé. Ayant embrassé à l'époque de la révolution les idées nouvelles, il fut élu en 1792 second évêque de l'Isère et sacré à Grenoble, le 15 janvier 1793: Pendant la terreur il résista à toutes les demandes qu'on lui fit de ses lettres de prêtrise, fut arrêté, par suite de sa fermeté à cet égard, et ne fut élargi qu'après onze mois et demi de détention. Après avoir passé quinze mois à Gerbay au milieu de sa famille, Reymond donna son adhésion aux encycliques des constitutionnels, assista au concile de 1797, dont il fut chargé de publier les actes, fit quelquefois partie de l'association des réunis, et donna sa démission en 1801. Nommé, le 9 avril 1802, à l'évêché de Dijon, il signa la formule de rétractation demandée par le pape, et dès la première année parvint à rouvrir un séminaire et à doter convenablement sa cathédrale, dont la pénurie était telle qu'elle ne possédait pas même un calice d'argent. Baron en 1808, membre de la Légion d'honneur, le 15 août 1810, il ne consentit qu'après quelques délais à faire chanter un *Te Deum* à l'occasion du premier retour des Bourbons. Le 10 avril 1815, dans une lettre pastorale suivie d'un post-scriptum tout politique, il félicita la France du rétablissement de l'empire, et présenta le retour de Napoléon comme un bienfait de la Providence. Il assista ensuite à la cérémonie du champ de mai, et signa l'acte additionnel. Cette conduite le fit appeler à Paris après le retour de Louis XVIII, et il ne put retourner dans son diocèse que le 17 mars 1817. Reymond fit d'énormes sacrifices pour son diocèse, et pendant l'hiver faisait chaque dimanche distribuer quatre cents kilogrammes de pain aux pauvres de sa ville épiscopale. Les principaux écrits de ce prélat sont : *Droits des curés et des paroisses considérés sous leur double rapport, spirituel et temporel;* Paris, 1776, in-8°; Paris (Nancy), 1780, in-8°; Constance, 1791, 3 vol. in-12 : ouvrage qui avait été supprimé par arrêt du parlement de Grenoble; — *Droits des pauvres;* Paris, 1781, in-8°; — *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné;* 1780, in-8°; — *Observations sur l'enseignement élementaire de la religion;* 1804, in-8°; — un *Mémoire justificatif* de sa vie, imprimé dans le tome IV de la *Chronique religieuse.* H. F.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1820. — Feller, *Dict. hist.* — *L'Ami de la Religion*, 1820.

REYN (*Jean* DE), peintre français, né en 1610, à Dunkerque, où il est mort, le 20 mai 1678. Il fut élève de van Dyck, le suivit en Angleterre, et après la mort de ce grand artiste revint en France (1641). Le maréchal de Gramont, appréciant son mérite, l'attira à Paris, et l'ayant logé dans son hôtel voulut le faire connaître. Mais il ne réussit pas à vaincre la timidité de son protégé. Celui-ci quitta Paris sans rien dire, et retourna dans sa ville natale, où il mourut, après avoir fait des portraits et différents travaux pour les églises de cette ville. « Si Jean Reyn est peu connu, dit Fontenai, c'est que ses ouvrages sont presque toujours pris pour ceux de son maître. Personne ne l'a approché de plus près et personne ne l'a mieux égalé en mérite.

Fontenai, *Dict. des artistes.* — Descamps, *Vies des peintres flamands.*

REYNA (*Cassiodore* DE), hébraïsant espagnol, né à Séville, mort le 15 mars 1594, à Francfort. Ce qu'on sait de sa vie se réduit à peu de chose. Il avait embrassé l'état ecclésiastique mais il y renonça en quittant son pays, et s'établit à Francfort, où pendant quelque temps il s'occupa du commerce des soieries. On le retrouve ensuite à Londres desservant une congrégation française. De là il passa à Anvers, et revint à Francfort; il y acquiesça alors ouvertement à la Confession d'Augsbourg. Il y a lieu de croire qu'il était à Bâle lorsqu'on y imprima sa version de la Bible en espagnol; il se cacha à la fin d'une préface, qui est en latin, sous les initiales C. R., et affecta de paraître catholique pour arriver plus sûrement à un plus grand nombre de lecteurs. Sa version a pour titre : *La Biblia, que es los sacros libros del V. y N. Testamento, trasladada en español* (Bâle, 1569, in-4°); bien que tiré à 2,600 exemplaires elle devint bientôt si rare que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des juifs espagnols. D'après Richard Simon le traducteur s'est proposé d'assez bonnes règles, et il les a souvent suivies; mais loin d'avoir eu recours au texte hébreu, comme il le prétend, il n'aurait vu l'original que dans la version latine de Pagnini. Cyprien de Valera a donné une nouvelle édition de cette Bible; Amsterdam, 1596, in-8°. On a encore de Reyna : *Annotationes in loca selectiora Evangelii Joannis* (Francfort, 1573, in-4°). P.

Antonio, *Bibl. nova hispana.* — Lelong, *Bibl. sacra*, p. 363. — R. Simon, *Hist. critique des versions du N. T.*, p. 496-502.

REYNAUD (*Antoine-André-Louis*, baron), mathématicien français, né le 12 septembre 1771, à Paris, où il est mort, le 24 février 1844. Élevé sous la direction de son père, avocat distingué du parlement de Paris, il s'adonna dans sa jeunesse à la littérature dramatique, et fit même jouer en 1794 sur un théâtre bourgeois une comédie de mœurs intitulée *Le Séducteur corrigé*. Il accueillit avec enthousiasme les principes de la liberté, et entra en 1790 dans le bataillon de la garde nationale de Paris dénommé (à raison de son territoire, voisin du Pont-Neuf) *bataillon de Henri IV*. Il y était capitaine à l'époque de la dissolution de ce corps par suite du 10 août 1792. Il aurait voulu suivre la carrière militaire mais, soumis aux volontés de sa famille, il entra dans les bureaux de la comptabilité nationale (1792). En secret, et à l'insu de son père, il étudiait seul les mathématiques. Admis en 1796 à l'École polytechnique, il en sortit le premier de la promotion dans les ponts et chaussées (1798), et obtint la faveur d'y passer une troisième année en qualité de chef de brigade. Après avoir professé gratuitement à l'École polymathique (1800) ainsi qu'au Lycée, il rentra dans l'École polytechnique, et y enseigna successivement comme répétiteur l'analyse, la mécanique, et le calcul différentiel et intégral. En 1806 il fut chargé de l'organisation du cadastre, et refusa la place d'inspecteur général de cette branche d'administration, afin de rester à l'École polytechnique, où il fut alors nommé examinateur pour l'admission, fonctions qu'il a remplies avec une scrupuleuse probité depuis 1807 jusqu'en 1837. De 1810 à 1814 il occupa la chaire de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand. Sous la restauration, à laquelle il se montra fort attaché, il reçut entre autres distinctions la croix de la Légion d'honneur (1814), le cordon de Saint-Michel (1819), le titre de baron (1823), etc. Il devint en outre examinateur à l'école de Saint-Cyr (1817), à l'école navale (1824), et à l'école forestière, qu'il organisa en 1824, et inspecteur des études des pages du roi (1825). Reynaud obtint en 1837 le rang d'officier dans la Légion d'honneur. Les ouvrages (1) de ce savant recommandables par l'ordre et la clarté, ont été pendant longtemps réputés classiques dans l'enseignement des écoles du gouvernement; nous citerons : *Traité d'algèbre*; Paris, 1800, in-8°; 8[e] édit., 1830; — *Fragments sur l'algèbre et la trigonométrie*; Paris, 1801, in-8°. — *Traité d'arithmétique*; Paris, 1804, in-8° pl.; 24[e] édit., 1846 : destiné aux aspirants aux Écoles polytechnique navale, militaire et forestière; — un second *Traité d'arithmétique* (Paris, 1805, in-8°; 23[e] édit., 1842), est à l'usage des candidats aux écoles polytechnique et militaire; — *Trigonométrie analytique*; Paris, 1806, in-18; — *Traité de trigonométrie rectiligne*, à la tête du *Manuel de l'ingénieur* de Pommier

(1) « Ses travaux scientifiques, lit-on dans la notice que MM. Sarrut et Saint-Edme lui ont consacrée, ne l'ont pas empêché de se livrer avec succès aux arts d'agrément et aux exercices du corps ; il a été très-fort dans le dessin, la musique, la danse, l'escrime, l'équitation et la natation. Les journaux ont parlé dans le temps d'un pari qu'il a gagné à Marseille en se rendant à la nage de la sortie du port au château d'If (il mit trois heures à faire ce trajet). »

(Paris, 1808, in-4°), et réimpr. avec beaucoup d'additions en 1818, in-18; — *Théorèmes et problèmes de géométrie, suivis de la théorie des plans*; Paris, 1812, in-8°; 10e édit., 1838; — *Traité d'application de l'algèbre à la géométrie et à la trigonométrie*; Paris, 1819, in-8°; — (avec Duhamel) *Problèmes et développements sur diverses parties des mathématiques*; Paris, 1823, in-8°, pl.; — *Traité élémentaire de mathématiques et de physique*; Paris, 1824, in-8°, pl.; 3e édit., revue et et augmentée, 1836-1845, 2 vol. in-8°, pl.; — *Table de logarithmes à sept décimales*; Paris, 1829, in-12; — (avec Nicollet) *Cours de mathématiques*; Paris, 1830, 2 vol. in-8°, pl.; — *Petit traité élémentaire d'arithmétique*; Paris, 1835, in-12; — *Traité de statistique*; Paris, 1838, in-8°. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en russe et choisis par le tsar Nicolas pour l'instruction publique en Russie et en Pologne. Reynaud a donné de nouvelles éditions de l'*Arithmétique* de Bezout, et il annoté la *Géométrie* et l'*Algèbre* du même auteur.

G. Sarrut et Saint-Edme. *Biogr. des hommes du jour*, III, 2e partie, p. 156-161. — Quérard, *La France littér.*

* **REYNAUD** (*Jean*), philosophe français, né en 1806, à Lyon. Devenu de bonne heure orphelin, il eut pour tuteur son parent, Merlin (de Thionville), qui lui fit commencer ses études au collége de cette ville; en 1824, il entra l'un des premiers à l'École polytechnique, et compléta son instruction dans le corps des mines, par des voyages en Allemagne, et en suivant les cours supérieurs des facultés de Paris. Nommé, au commencement de 1830, ingénieur des mines, il fit, dans la même année, une exploration géologique des îles de Corse et de Sardaigne, sujet d'un travail qui ouvre la série des *Mémoires de la Société géologique*. Il quitta bientôt le service de l'État pour prendre une part active à la propagation des idées d'association industrielle et de perfectibilité qui surgirent après la révolution de Juillet. Il avait été frappé de la profondeur de cette devise : « Amélioration sous le rapport physique, intellectuel et moral de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse », opposée alors à l'école libérale par une école plus exempte de toute imitation anglaise, celle de Saint-Simon. C'est pour soutenir ce mouvement que M. J. Reynaud revint à Paris, dans les premiers mois de 1831. Mais il s'aperçut bientôt de l'incapacité de ceux qui le dirigeaient et des mauvaises tendances qui commençaient à s'y mêler. Il se rendit alors dans les départements pour enseigner à sa guise les idées nouvelles, et revint à Paris en septembre de la même année, et cessa tout rapport avec l'association saint-simonienne depuis qu'elle avait établi son siége à Ménilmontant. Sa rupture publique avait été amenée par une divergence complète de ses idées avec celles de M. Enfantin, que M. Reynaud combattait en affirmant la coexistence des principes d'autorité et des principes de liberté et leur harmonie par l'association, et en opposant le spiritualisme au panthéisme saint-simonien. Il développa ces divers points de doctrine dans une série d'articles publiés par la *Revue encyclopédique*, dont la propriété venait d'être acquise par M. Hipp. Carnot. Sous le règne de Louis-Philippe, M. Reynaud s'était séparé des républicains d'alors sur les questions de politique du jour. Il pensait que le moment du triomphe effectif de la république n'était pas venu, et que ce n'était point par des conspirations qu'on devait y travailler, mais par le libre développement des idées que secondait si bien le défaut radical des bases du gouvernement de Juillet. Dans les procès de la Société des droits de l'homme, traduite, en 1833, devant la cour des pairs, il fut appelé à défendre M. Guinard; il soutint les droits des accusés avec tant d'énergie qu'il fut envoyé en prison (1). Il employa les loisirs de sa captivité à composer un livre pour l'instruction élémentaire sous le titre de *Minéralogie des gens du monde* (Paris, 1834), réimprimé depuis sous le titre de *Histoire naturelle des minéraux usuels*. En 1835, M. Reynaud fonda, en commun avec M. Pierre Leroux, l'*Encyclopédie nouvelle*, que l'on regrette de ne pas voir continuée; il y consigna les résultats de ses études philosophiques et politiques (articles *Druidisme*, *Origène*, *Pierre*, *Zoroastre*). Il s'occupait de ce grand travail, en même temps que d'une collaboration active (anonyme) au *Magasin pittoresque* (articles concernant la diffusion des connaissances scientifiques), lorsque la révolution de Février vint le jeter dans l'arène politique. Le département de la Moselle, où il avait été élevé et où le recommandait le souvenir de son tuteur, l'envoya spontanément à l'Assemblée nationale, et il entra, en avril 1848, comme sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique, occupé par M. Carnot. Président de la commission des études scientifiques et littéraires, il s'occupa activement de l'instruction primaire, et créa une école d'administration, destinée à faire pour les sciences politiques et sociales ce qu'avait fait pour les sciences physiques et mathématiques l'École polytechnique. M. Reynaud allait professer le droit politique, lorsque cette école fut supprimée sur un rapport de M. Dumas à l'Assemblée législative. Il se fit moins remarquer à la tribune que dans les travaux des commissions où il siégeait. On a de lui de nombreux rapports et projets de loi, consignés dans *Le Moniteur*. Il fit partie du conseil d'État, nommé par l'Assemblée constituante en mars 1849. Quelque temps après, le sort le comprit dans la moitié sortante, et il fut rendu à la

(1) Son nom avait été, en son absence et à son insu, apposé au bas d'une lettre signée par tous les défenseurs, lettre que la cour des pairs avait jugée injurieuse. Bien que M. Reynaud ne l'eût pas signée, il en accepta la responsabilité.

vie privée. Il reprit alors ses travaux philosophiques, et publia, en 1854, *Ciel et Terre*, livre qui résume les idées que l'auteur avait développées dans divers articles de l'*Encyclopédie nouvelle*. Ce livre eut un grand succès, attesté par trois éditions rapidement épuisées : il fut condamné par un concile réuni à Périgueux ; l'auteur donne dans la 3e édition sa *Réponse* à ce concile. M. Reynaud a aussi publié un choix des papiers (*lettres*) laissés par Merlin de Thionville, précédé d'une Vie de ce célèbre conventionnel (Paris, 1861, in-8°). X.

Documents particuliers.

REYNEAU (*Charles-René*), géomètre français, né en 1656, à Brissac (Anjou), mort le 24 février 1728, à Paris. Il était fils d'un chirurgien. A l'âge de vingt ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais au lieu d'y passer quelque temps, ainsi qu'il l'avait projeté, pour se former à la piété et à la bonne littérature, il crut, après de mûres réflexions, ne pouvoir mieux faire que de s'y attacher pour toujours. Il professa d'abord la philosophie à Toulon et à Pézenas, puis il fut appelé à Angers pour y occuper la chaire de mathématiques (1683); il fut si goûté que l'académie de cette ville, nouvellement fondée, se l'associa en 1694, honneur qu'elle ne fit plus à aucun membre de congrégation. En 1705 il résigna sa chaire, et s'établit à Paris; il fut élu en 1716 associé libre de l'Académie des sciences. « Sa vie, dit Fontenelle, a été la plus simple et la plus uniforme : l'étude, la prière, deux ouvrages de mathématiques, en sont tous les événements. Il se tenait fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, et il comptait pour beaucoup cet avantage, si précieux et si peu recherché, de n'être de rien. » Le P. Reyneau, qui s'était passionné pour la philosophie de Descartes, adopta ensuite toutes les vues de Malebranche, avec lequel il était lié d'amitié. On a de lui : *L'Analyse démontrée, ou Manière de résoudre les problèmes de mathématiques*; Paris, 1708, in-4° : c'est un recueil des principales théories répandues dans les écrits de Descartes, de Leibniz, de Newton, des Bernoulli, et dans les mémoires académiques; il a été réimprimé (Paris, 1736-1738, 2 vol. in-4°), avec des remarques de Varignon ; — *La Science du calcul des grandeurs en général, ou Éléments de mathématiques*; Paris, 1714-1735, 2 vol. in-4°, fig., et 1739, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, selon Montucla, pèche par trop de prolixité; le t. II de la première édition a été publié par le P. de Mazières d'après les papiers de l'auteur.

Fontenelle, *Eloges*. — Goujet, *Eloge du P. Reyneau*, dans la *Science du calcul*. — Montucla, *Hist. des mathémat.*, II, 1?9.

REYNIE (La). *Voy.* La Reynie.

REYNIER (*Augustin-Benoît*), poëte belge, né le 9 janvier 1759, à Liége, mort le 18 mai 1792, à Cologne. Ses parents lui procurèrent une éducation soignée; mais il renonça à l'étude du droit pour se livrer à la culture de la poésie, et se fit connaître par des idylles et des romances gracieuses insérées dans l'*Almanach des Muses*. Il s'associa aux efforts de ses compatriotes pour secouer le joug de l'Autriche, et fut chargé par eux de solliciter à Paris l'appui de l'Assemblée constituante (1790). Proscrit par le parti aristocratique, il se retira à Cologne, et y mourut, de langueur. Le recueil de ses poésies a paru à Liége, 1817, in-8°, et en 1823 avec les opuscules de Bassenge et d'Henkart, sous le titre de *Loisirs de trois amis*, 2 vol. in-8°.

Becdelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, II.

REYNIER (*Jean-Louis-Antoine*), naturaliste suisse, né le 25 juillet 1762, à Lausanne, où il est mort, le 17 décembre 1824. Issu d'une famille protestante du Dauphiné qui s'établit à Lausanne à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, il était fils d'un médecin, Jean-François Reynier, membre des académies de Montpellier et de Gœttingue, et qui, outre des articles sur l'agriculture insérés dans l'*Encyclopédie*, a laissé un traité, *Le Louvet*, *maladie du bétail* (Lausanne, 1762, in-12). Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il s'adonna plus particulièrement à la botanique et à l'économie rurale. Au retour d'un voyage d'instruction en Hollande et en France, il se maria, et vint s'établir avec sa famille à Garchy, village du Nivernais, où il avait acheté une petite propriété. Il s'était fait connaître par la publication de quelques bons ouvrages lorsqu'en 1798 il céda aux sollicitations de son frère cadet (*voy.* ci-après), qui voulait l'attacher à l'expédition d'Égypte, et la rejoignit à bord d'un de ces avisos destinés au transport des dépêches du gouvernement; l'aviso où il se trouvait fut capturé par les Anglais, qui cependant débarquèrent l'équipage et les passagers sur la plage d'Alexandrie, quelques jours après la sanglante bataille qui y avait eu lieu. A son arrivée au Caire, Reynier reçut du général en chef le titre de directeur des revenus en nature et du mobilier national; maintenu dans ces fonctions par Kleber, il les échangea, sous le commandement de Menou, contre celles de directeur général des finances. Il ne retourna en France qu'après la capitulation. Malgré les talents et la probité dont il avait fait preuve, il partagea la disgrâce dans laquelle son frère le général était tombé auprès du premier consul, et revint exploiter son domaine de la Nièvre. En 1807 le nouveau roi de Naples, Joseph, le chargea, en qualité de commissaire royal, de surveiller l'administration des Calabres et d'alléger le plus possible les maux que ce pays avait à souffrir. Sous le gouvernement de Murat, il fut nommé directeur général des postes (1er août 1808), et ne quitta cette place pendant quelques mois que pour réorganiser l'administration des forêts. A la chute de l'empire il se retira dans le canton de Vaud, et y occupa jus-

qu'à sa mort l'emploi d'intendant des postes. Il avait participé à la fondation de plusieurs sociétés ou établissements utiles, et il possédait un très-riche herbier et une collection de médailles, dont il a publié en 1818 le catalogue. On a de lui : *Du feu et de quelques-uns de ses effets*; Lausanne et Paris, 1787, 1790, in-8°; — (avec H. Struve), *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse*; ibid., 1788, in-8°; le t. Ier seul a paru; — *Journal d'agriculture à l'usage des campagnes*; Paris, 1790, in-8°; — *Le Guide des voyageurs en Suisse*; Paris et Genève, 1791, in-12; — *Considérations générales sur l'agriculture de l'Égypte*, et *Observations sur le palmier dattier et sur sa culture*; Paris, s. d. (1803), in-8°; — *Considérations sur les anciens habitants de l'Egypte*; Paris, 1804, in-8°, extr. de *La Décade philosophique*; — *Sur les Sphinx qui accompagnent les pyramides d'Egypte*; Paris, 1805, in-8°, attribué par erreur au général Reynier; — *De l'Égypte sous la domination des Romains*; Paris, 1807, in 8°; — *Précis d'une collection de médailles antiques*; Genève, 1818, in-8°, pl.; — *De l'Économie publique et rurale des Celtes, des Germains et d'autres peuples du nord et du centre de l'Europe*; ibid., 1808, in-8°; il a publié sous le même titre ce qui concerne les Perses et les Phéniciens (ibid., 1829, in-8°), les Arabes et les Juifs (1820, in-8°), les Égyptiens et les Carthaginois (1823, in-8°), et les Grecs (1825, in-8°) : cette collection renferme beaucoup de science unie à des aperçus neufs et originaux. Reynier a traduit de l'anglais la section *Physique expérimentale* dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres* (1790, 2 vol. in-8°), et il a fourni un grand nombre de mémoires, de dissertations, et d'articles dans divers recueils périodiques, tels que l'*Encyclopédie méthodique*, les *Mémoires de la Soc. des sc. phys. de Lausanne*, le *Journal d'histoire naturelle* de 1792, *La Décade philosophique*, *La Décade égyptienne*, *Le Courrier du Caire*, la *Revue philosophique* (1805-1806), la *Feuille du canton de Vaud* (1816-1824), etc. P. L.

La Harpe, *Notice sur L. Reynier*; Lausanne, 1828, in-8°.

REYNIER (*Jean-Louis-Ebenezer*, comte), général français, frère du précédent, né le 14 janvier 1771, à Lausanne, mort le 27 février 1814, à Paris. Son goût le portait vers les sciences exactes, et il allait entrer dans l'école des ponts et chaussées à Paris lorsque la révolution française éclata. Partageant l'enthousiasme général, il s'engagea dans l'artillerie (3 septembre 1792). Peu de temps après il obtint, à la demande de son frère, un brevet d'adjoint à l'état-major dans l'armée du nord, et la campagne de Belgique était à peine entamée qu'il fut nommé adjudant général. Sous les ordres de Pichegru il se distingua à Lille, à Menin, à Courtrai, et sa conduite au passage du Wahal fit concevoir de lui les plus grandes espérances. A vingt-quatre ans il était général de brigade (13 janvier 1795). Choisi, malgré sa jeunesse, pour fixer la démarcation des cantonnements que devaient occuper les armées belligérantes à l'époque des préliminaires de la paix (avril 1795), il étonna les vieux généraux prussiens par la solidité de ses connaissances. Il passa ensuite à l'armée du Rhin, servit de chef d'état-major à Moreau, et montra autant de bravoure que de sang-froid dans les batailles de Rastadt et de Biberach, dans la mémorable retraite de 1796 et au siége de Kehl. Le 2 novembre 1796 il devint général de division. Écarté un instant du service par suite d'une intrigue, l'expédition d'Égypte le remit en activité (1798). Après avoir contribué à la prise de Malte, il commanda avec Desaix l'aile droite à la bataille des Pyramides, soutint le premier choc des mameloucks, et chargé ensuite de les poursuivre, il les atteignit à Salahieh, les battit et les rejeta dans le désert. Il occupa la province de Charkieh, et parvint, par un mélange de sévérité et de clémence, à se faire aimer d'un peuple à moitié barbare. Dans l'expédition de Syrie il forma l'avant-garde, dispersa un corps de vingt mille Turcs et leur enleva un convoi de subsistances destiné à ravitailler le fort d'El-Arisch. Cet heureux fait d'armes sauva l'armée des horreurs de la famine. Sous les murs d'Acre, il eut le commandement du siége pendant que Bonaparte se portait sur le mont Thabor. Rappelé au Caire par Kleber, il fixa la victoire à Héliopolis (20 novembre 1800) en taillant en pièces les janissaires retranchés dans le village de Matarieh. L'assassinat de Kleber fit passer le gouvernement de l'Égypte entre les mains de l'indolent Menou. Reynier, qui avait déjà à se plaindre de lui, critiqua ses plans et sa conduite; cette rivalité ne fit qu'aigrir les deux généraux l'un contre l'autre, et après la défaite d'Alexandrie (21 mars 1801), causée en partie par ces funestes divisions, Reynier fut arrêté par ordre de Menou et renvoyé en France. Froidement accueilli par Bonaparte, il en appela à l'opinion publique, et exposa nettement les faits dans un mémoire, qui eut le plus grand succès et qui fut saisi. En même temps il reçut l'ordre de se retirer dans la Nièvre, où il avait quelques propriétés, et Menou, qu'il avait dénoncé comme le véritable auteur de la perte de l'Égypte, fut comblé d'honneurs et de richesses. La mort du général d'Estaing, qu'il avait tué en duel, servit de prétexte à cette disgrâce; mais, comme on l'a remarqué, le motif réel était d'avoir servi sous Moreau, ce qui n'était pas un titre de recommandation alors. Rapp intercéda vainement pour lui; il en conçut du dépit, et le laissa voir dans une lettre qu'il écrivait à Reynier. La lettre interceptée fut mise sous les yeux de l'empereur, qui manda son aide de camp. « Pouvez-vous écrire de pareilles horreurs à mes ennemis? » s'écria-t-il en s'élançant vers lui « comme un furieux ».

Après plus d'une année d'exil, Reynier fut attaché à l'armée d'Italie (1805) : il eut la principale part à la victoire de Castel-Franco et à la conquête du royaume de Naples. Napoléon le nomma grand officier de la Légion d'honneur comme marque de sa satisfaction, et dans ses lettres à Joseph il lui conseillait de se l'attacher « comme le plus capable de faire un bon plan de campagne et de donner un bon conseil ». Pendant qu'il occupait les Calabres et qu'il préparait en secret la conquête de la Sicile, huit mille Anglais débarquèrent dans le golfe de Sainte-Euphémie. Malgré l'infériorité des forces, il alla au-devant d'eux, et fut repoussé (4 juillet 1806). « Cet insuccès, dit M. Thiers, provoqua le soulèvement des Calabres sur les derrières des Français. Reynier eut des combats acharnés à soutenir pour réunir ses détachements épars, vit ses malades, ses blessés lâchement assassinés sans pouvoir les secourir, et fut obligé, pour se faire jour, de brûler des villages et de passer des populations insurgées au fil de l'épée. Du reste il se conduisit avec énergie et célérité, et sut se maintenir au milieu d'un effroyable incendie. » Les Anglais se rembarquèrent, et la rébellion s'apaisa. La défaite du prince de Hesse-Philipstadt à Mileto (28 mai 1807), la prise de Reggio et de Scylla achevèrent la soumission du pays. Reynier venait de résigner son commandement lorsqu'il reçut du roi Murat le portefeuille de la guerre à Naples (août 1808). A peine installé, il fut appelé à la grande armée, et assista à la bataille de Wagram Puis il se rendit en Espagne, se couvrit de gloire à Busaco, et rendit d'éminents services pendant l'évacuation du Portugal. En 1812 il fut mis à la tête du septième corps, qui resta en Pologne. Dans la campagne suivante, il se signala à Bautzen, marcha sur Berlin après la rupture de l'armistice, et empêcha à Dennewitz, par l'habileté de ses manœuvres, la destruction de l'armée. La bataille de Leipzig marqua le terme de sa carrière militaire. Fait prisonnier avec les débris de sa division, il obtint son échange, et rentra en France, où il succomba à de violents accès de goutte. Reynier était d'un caractère froid, mais accompagné d'une grande douceur; il se faisait aimer des soldats et des habitants. En Allemagne il avait laissé la réputation la plus honorable. L'envoyé du margrave de Bade lui ayant proposé de diminuer d'un million la contribution exigée de ce pays et de recevoir pour lui cent mille florins eut ordre de quitter sur-le-champ le territoire occupé par l'armée française. C'était un des officiers les plus instruits de l'empire, et il fut un des moins bien récompensés. Dans le *Memorial de Sainte-Helène*, Napoléon lui reproche de ne pas savoir « dominer et conduire les hommes ». En Égypte comme en Calabre il avait mérité le beau surnom de *Juste*. Il avait été crée comte de l'empire le 30 décembre 1809.

On a du général Reynier : *Idées sur le système militaire qui convient à la république française*; Paris, 1798, in-8° ; — *De l'Égypte après la bataille d'Heliopolis*; Paris, 1802, in-8° ; trad. en allemand et en anglais et réimp. en 1827 sous le titre de *Mémoires du comte Reynier*. P. L.

Jay, Jouy et de Norvins, *Biogr. nouv. des contemp.* — Liévyns et Verdot, *Fastes de la Légion d'honneur.* — Thiers, *Hist. de la révolution*, et *Hist. du consulat et de l'empire.* — *Mémoires du roi Joseph.* — Haag frères, *La France protestante.*

REYNIÈRE (La). *Voy.* Grimod.

REYNOLDS ou **RAINOLDS** (*John*), théologien anglais, né en 1549, à Pinho, près d'Exeter, mort le 21 mai 1607, à Oxford. Inscrit en 1562 parmi les étudiants de l'université d'Oxford, il n'en voulut plus sortir, y prit ses grades en lettres et en théologie, et s'y consacra à l'enseignement des langues anciennes. On l'avait nommé doyen de Lincoln en 1598; mais la vie académique lui plaisait tellement que, plutôt que d'y renoncer, il céda en 1599 son doyenné à William Cole pour la présidence du collége Corpus-Christi. Il refusa d'occuper un évêché que lui avait offert la reine Élisabeth. C'était un homme d'un profond savoir et qui avait une prodigieuse lecture; « sa mémoire, rapporte Hakewill, était un sujet d'étonnement pour tous ceux qui le connaissaient, tellement qu'on pouvait lui appliquer avec raison ce qu'on a dit de quelques autres, qu'il était une *bibliothèque vivante* ou une *troisième université*. » Il avait du penchant au puritanisme; mais il était si modéré qu'il demeura toujours dans la communion de l Église anglicane. Il eut part à la version du Vieux Testament faite par ordre du roi Jacques Ier. Ses principaux écrits sont : *De Scriptura et Ecclesia*; Oxford, 1580, in-8° ; — *De romanæ Ecclesiæ idolatria*; ibid., 1596, in-4° ; — *De capite et fide Ecclesiæ*; ibid., 1598, 1609, in-8° ; trad. en latin; — *Censura librorum apocryphorum V. T. adversus pontificios*; Oppenheim, 1611, in-4° ; — *Orationes XII*; Londres, 1619, in-8°.

Wood, *Athenæ oxon.* — Crakanthorp, *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, c. 69. — Hakewill, *Apology of the power and govern. of God*, l. III, c. 6. — Prince, *Worthies of Devon.*

REYNOLDS (*Joshua*), célèbre peintre anglais, né le 16 juillet 1723, à Plympton (Devonshire), de Samuel Reynolds, maître d'école, et de Théophile Porter, sa femme, mort à Londres, le 23 février 1792. Dès l'enfance il manifesta pour les arts un penchant prononcé, que les goûts de sa famille encouragèrent vivement. En 1741 il fut placé à Londres, dans l'atelier d'un de ses compatriotes, le peintre Hudson, qui lui fit copier force dessins d'après le Guerchin; mais le maître et l'élève ne tardèrent pas à se brouiller, et ce dernier alla s'établir à Plymouth (1743), où quelques portraits de lui attirèrent l'attention. En 1746 il se rendit à Londres. Le désir de voir l'Italie lui fit accepter en 1749 l'offre d'accompagner le capitaine Keppel pendant une croisière

dans la Méditerranée; après avoir séjourné deux mois à Minorque, il s'embarqua pour l'Italie. Là les ouvrages de Raphael et ceux des maîtres vénitiens excitèrent tour à tour son enthousiasme; mais il ne paraît pas s'être attaché à étudier leurs œuvres autrement que par la contemplation. A son retour à Londres (1752) il montra dans un portrait de son patron l'amiral Keppel quel profit il avait tiré de son voyage. Le goût du public pour les productions de son pinceau augmenta à mesure que son talent grandit. Ce ne fut cependant pas avant son retour d'un voyage dans les Pays-Bas (1781) qu'il déploya ces rares qualités qui le placèrent au rang des maîtres. Si Reynolds occupe la première place parmi les artistes de l'Angleterre, il le doit plus encore à son enseignement qu'à la supériorité et à l'originalité de ses ouvrages. Après avoir puissamment contribué à la fondation de l'Académie royale de peinture et sculpture, il fut nommé président de cette compagnie (1768), et pendant toute la durée de ces fonctions, qu'il remplit avec le zèle le plus intelligent, il s'imposa la tâche de prononcer chaque année, à la distribution des prix de l'école, un discours sur les arts. Les quinze discours qui ont été conservés témoignent de l'étendue du goût et du savoir de leur auteur. Peu de temps après la fondation de l'Académie, Reynolds avait été créé chevalier; à la mort de Ramsay (1784), il fut nommé premier peintre du roi. On peut se faire une idée de la vogue dont il jouissait par le prix de ses ouvrages : en 1755 il taxait ses portraits à 15 guinées, en 1760 à 25, en 1770 à 30, en 1781 il demandait 50 guinées d'un buste, 100 guinées d'un portrait à mi-corps et faisait payer un portrait en pied 200 guinées. De 1769 à 1790 il a exposé 240 tableaux aux expositions de l'Académie.

Reynolds, adonné dès l'enfance à la pratique de son art, n'avait reçu qu'une éducation incomplète; désireux de suppléer à son défaut d'instruction, il recherchait avidement la société des gens instruits. Sa haute position, son talent, la distinction de son esprit rapprochaient de lui les gens les plus éclairés de son temps. Il comptait Johnson au nombre de ses amis les plus intimes. Outre ses *Discours sur les arts*, on lui doit le compte rendu de ses impressions de voyage dans les Pays-Bas, et un commentaire joint à la traduction faite par Masson (Londres, 1783) de l'*Art de peindre* de Dufresnoy (1). Ses *Œuvres* ont été publiées par Malone (Londres, 1797, 2 vol. in-8°) et trad. en français par Jansen (Paris, 1806, 2 vol. in-8°). Les musées de Versailles et de Montpellier sont les seules galeries françaises qui possèdent des ouvrages de Reynolds.

Cet artiste s'est à peine essayé dans le genre historique, où il est resté médiocre; mais dans ses portraits il a déployé un talent d'expression et de coloris très-remarquable, nous dirions volontiers très-original si devant ses meilleurs ouvrages on pouvait oublier Van Dyck, le véritable chef de l'école anglaise. « Personne, dit M. Burger, n'a plus fait d'expériences que Reynolds en vue de perfectionner les procédés de peinture; il a sacrifié des tableaux vénitiens pour en décomposer les couleurs, en apprécier les couches, en découvrir toutes les pratiques plus ou moins secrètes. Ses enseignements étaient les meilleurs du monde et très-simples... L'art fut sa passion exclusive. Il y gagna la fortune, sa peinture lui rapportant par année 6,000 liv. st. (plus de 150,000 fr.), dont il dépensait une partie en acquisition d'objets d'art; ses collections vendues en 1795 produisirent plus de 10,000 liv. st. Il y gagna, ce qui vaut mieux encore, d'être un homme parfaitement heureux, malgré ses infirmités : il était sourd dès sa jeunesse; à son retour d'Italie, et quelques années avant sa mort, il avait perdu la vue. » Reynolds fut enterré à Saint-Paul, près de van Dyck. J. LEWIS.

Catalogue of portraits engraved from pictures of sir J. Reynolds; Londres, 1794, in-4°. — Malone, *Notice* à la tête des *Œuvres* de Reynolds. — J. Northcote, *Memoirs of sir J Reynolds*; Londres, 1818, 2 vol. in-8°. — Thomas Reynolds, *Life of sir J. Reynolds, by his son*; Londres, 1839, 2 vol. in-8°. — W. Burger, *Trésors de l'art exposés à Manchester*; 1857. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 191-192. — W. Sandby, *Hist. of the royal Academy of arts*; Londres, 1862, 2 vol. in-8°.

REYRAC (*François-Philippe* DE LAURENS DE), littérateur français, né le 29 juillet 1734, au château de Longeville (Limousin), mort le 21 décembre 1781, à Orléans. Après avoir été chanoine régulier de Chancelade (Quercy), il devint prieur-curé de la paroisse de Saint-Maclou d'Orléans. Il eut aussi une charge de censeur royal. L'Académie des inscriptions l'admit au nombre de ses associés correspondants. C'était un homme doux et sensible, cher à tous ses amis par l'inaltérable aménité de son caractère. « Ce ne sont, disait-il, ni les livres ni les succès qui rendent heureux les gens de lettres, mais bien la retraite, la modération de l'âme, la vie simple et l'amitié. » Nous citerons de lui : *Odes sacrées*; 1757, in-12; — *Lettres sur l'éloquence de la chaire*; 1759, in-12; — *Discours sur la poésie des Hébreux*; 1760, in-12; — *Poésies tirées des saintes Écritures*; Paris (Orléans), 1770, in-8°; — *Hymne au Soleil*; Orléans, 1777, in-12 : ce poëme, écrit en prose poétique avec plus d'élégance que de chaleur, obtint un très-grand succès; l'édit. de l'Imprimerie royale (1783, in-8°) est la plus complète; il a été mis en vers latins par Mestivier (Orléans, 1778, 1782, in-8°) et en vers français par Offroi (Paris, 1823, in-12); — *Manuale clericorum*; Orléans, in-12. On a fait des ouvrages de Reyrac un choix qui a été imprimé deux fois (Paris, 1796 et 1799, in-8°).

Bérenger, *Éloge de l'abbé de Reyrac*; Paris, 1783, in-8°.

(1) Quelques personnes lui ont en outre attribué une critique du salon ou exposition faite au Louvre des ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture.

REYRE (*Joseph*), pédagogue et sermonnaire français, né le 25 avril 1735, à Eyguières (Provence), mort le 4 février 1812, à Avignon. Aussitôt qu'il eut achevé ses études chez les jésuites d'Avignon, il entra dans leur Société (1751), professa au petit collége de Lyon, et devint préfet de celui d'Aix. En 1761 il revint à Avignon pour étudier la théologie, et reçut le 28 juin 1762 l'ordination sacerdotale. Bientôt la Compagnie de Jésus, à laquelle il s'était attaché par des vœux solennels, était supprimée en France; mais elle subsista encore six années dans le comtat Venaissin, qui appartenait au saint-siége. Pendant qu'il enseignait les humanités à Carpentras, Reyre se fit connaître dans la carrière de la chaire par un *Panégyrique de saint Pierre d'Alcantara*, resté inédit, et par l'*Oraison funèbre de Louis dauphin* (Avignon, 1766, in-8°), qu'il composa en quinze jours. Lors de l'invasion des Français dans le comtat (1768), il se retira à Eyguières, au sein de sa famille. En même temps qu'il rédigeait quelques ouvrages pour la jeunesse, il justifia dans ses missions en Languedoc et en Provence le surnom de *petit Massillon*, que lui avaient mérité ses succès apostoliques. Étant venu en 1785 à Paris, il s'établit dans la communauté des Eudistes, et publia son *École des demoiselles*, ouvrage d'éducation qui lui fit accorder une pension par l'assemblée du clergé. Il prêcha à Notre-Dame le carême de 1788, et il allait être nommé prédicateur du roi lorsque la révolution éclata. Aussitôt il chercha un asile dans son pays natal; mais arrêté comme suspect (1793), il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il se rendit alors à Lyon, et donna ses soins aux enfants d'un de ses neveux, pour lesquels il écrivit la plupart de ses traités élémentaires et beaucoup de fables. Il passa à Avignon les derniers temps de sa vie. Les nombreux ouvrages de l'abbé Reyre, rédigés dans un style facile, clair et naturel, ont été longtemps entre les mains de la jeunesse, et ont eu jusqu'à nos jours de fréquentes réimpressions; tels sont dans ce genre : *L'Ami des enfants;* Lyon, 1765, in-12: depuis 1777 ce livre, revu et augmenté par Bisouard, porte le titre de *Mentor des enfants;* dern. édit., Limoges, 1846, in-12; — *L'École des jeunes demoiselles, ou Lettres d'une mère vertueuse à sa fille;* s. l., 1786, 2 vol. in-12, et en dernier lieu, Limoges 1849, in-12; — *Anecdotes chrétiennes, ou Recueil de traits d'histoire;* Lyon, 1801, in-12; dern. édit., Le Mans, 1849, in-12 : quelques-unes de ces anecdotes sont inédites; — *Le Fabuliste des enfants et des adolescents;* Paris, 1803, in-12, fig.; 1804, in-18, en cinq livres; 1806, in-18, en sept livres; Lyon, 1844, in-12, fig. : dans ce recueil original, l'auteur ne se montre pas toujours poète, et il a plus de souci de donner des leçons profitables que de sacrifier aux grâces; — *Bibliothèque poétique de la jeunesse;* Lyon, 1805, 2 vol., in-12. Comme prédicateur, on doit à l'abbé Reyre : *Prônes nouveaux* (Paris, 1809, 2 vol. in-12), *Petit Carême* (Lyon, 1809, 2 vol. in-12) et *Supplément aux Prônes nouveaux et au Petit Carême* (Lyon, 1811, in-12), ouvrages réunis et édités sous ce titre : *Année pastorale, ou Prônes nouveaux* (Lyon, 1813, 5 vol. in-12), et réimprimés ainsi jusqu'en 1846. On a publié après la mort de l'abbé Reyre ses *Méditations évangéliques* (Lyon, 1814, 3 vol. in-12). Il a été l'éditeur du *Testament spirituel* (1776, in-12) de Lasne d'Aiguebelles, et il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit, entre autres un *Carême* et un *Cours de prônes*, tout différents de ceux qu'il avait déjà mis au jour.

Notice par son neveu, le président Reyre, placée à la tête des *Méditations évangéliques*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Migne, *Dict. des prédicateurs*. — Quérard, *La France littér.*

REYS ou **REIS** (*Antonio* DOS), littérateur portugais, né en 1690, à Pernes, près Santarem, mort le 19 mai 1738, à Lisbonne. Il entra dans la congrégation de Saint-Philippe de Neri, et en devint l'historiographe. Ses connaissances étendues en théologie lui valurent plusieurs dignités, notamment celles de qualificateur de l'inquisition et d'examinateur du patriarche de Lisbonne. C'était un des plus savants lettrés de son pays; les nombreux morceaux de poésie latine qu'il a laissés se recommandent par un style aussi noble qu'élégant. Il fit partie de l'Académie royale d'histoire et eut la charge de chronologiste du Portugal en langue latine. Outre des ouvrages de piété, des traductions, des sermons, des pièces académiques, il a publié *Epigrammata*; Lisbonne, 1728, in-4°, et 1730, in-8°, traduit en portugais (ibid., 1731, in-4°); il avait préparé un *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latine scripserunt*, recueil qui a été édité et augmenté par Monteiro (Lisbonne, 1745-1748, 7 vol. in-4°). Parmi ses ouvrages manuscrits, on remarque *Historia regni Lusitaniæ*, in-fol.; *Historia metallica*, in-fol.; une *Collection de poëtes portugais*, etc.

Un jésuite de ce nom, REYS (*Manoel* DOS), mort le 21 avril 1699, à Braga, enseigna à Coïmbre, et prêcha avec un succès extraordinaire. Ses *Sermons* ont été imprimés à Evora, 1717-1724, 3 vol. in-4°.

Sumario da Bibl. lusitana.

REZZANO (*Francesco*), poëte italien, né en 1731, à Côme, où il est mort, le 27 mai 1780. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se rendit à Rome, et obtint une place d'aumônier dans l'hôpital Saint-Charles. Après la mort du cardinal Colonna, son protecteur, il retourna dans sa ville natale, où il vécut du mince revenu d'un canonicat. Il passa sa vie entière à rimer, souvent en dépit des Muses. Sa traduction du *Livre de Job* (Rome, 1760, in-8°) n'est qu'une paraphrase fastidieuse. Son épopée intitulée *Il*

Trionfo della Chiesa (Venise, 1778), contient çà et là des pensées et des images qui ne dépareraient pas un ouvrage de mérite; malheureusement il ne put, faute d'argent, dépasser le quatrième volume. Joseph II, à qui il avait dédié le premier, ne daigna même pas le remercier. Ayant à pourvoir aux besoins de sa mère et de son frère, accablé de dettes, Rezzano se vit obligé d'entreprendre la défense de quelques causes, afin de ne pas mourir de faim. Enthousiaste, sensible à l'excès, de la piété la plus vive, il lui arrivait rarement d'achever sa messe sans verser des larmes. On a encore de lui un recueil de *XII Canti sacri latini ed italiani* (1772), réimpr. en 1776 à Livourne, avec douze autres cantiques, sous le titre de *L'Anima meditante.*

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. I[er].

REZZONICO DELLA TORRE (*Antoine-Joseph*, comte), littérateur italien, né à Côme, en 1709, d'une famille patricienne, mort à Parme, le 16 mars 1785. Le comte Jean-Paul Rezzonico, son père, avait traduit et commenté la *Poétique* d'Horace. Après avoir fait de brillantes études, il servit avec distinction en Espagne et en Italie, et fut récompensé par le grade de brigadier et le commandement de la citadelle de Parme, qu'il conserva depuis 1765 jusqu'à sa mort. Passionné pour les lettres, il ne cessa de s'en occuper au milieu des camps, et rapporta de ses voyages et de ses recherches dans les bibliothèques d'Espagne et d'Italie une foule de matériaux pour une nouvelle édition de l'*Histoire naturelle* de Pline. Quelques écrits qu'il avait publiés, entre autres un mémoire où il refute les anecdotes injurieuses que certains historiens rapportent sur la jeunesse du pape Clément XI (Côme 1742), et un poëme en vers latins sur la prise de Minorque (1757), lui avaient ouvert la porte de plusieurs académies. Nommé à son retour en Italie chambellan du duc de Parme, il ne s'occupa désormais que de la publication de ses recherches sur Pline. Cet important ouvrage resta cependant inachevé; il a pour titre : *Disquisitiones plinianæ.*

REZZONICO DELLA TORRE (*Charles-Gaston*, comte), littérateur, fils du précédent, né à Côme, le 11 août 1742, mort à Naples, le 23 juin 1796. D'abord page du roi de Naples, il revint ensuite à Parme, et parvint rapidement au grade de colonel. La littérature fut sa principale occupation. En 1769 il remplaça comme secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts le poete Frugoni, son ami, qui lui laissa tous ses manuscrits, et dont il publia les œuvres dans une magnifique mais trop complète édition. Membre de l'académie de Berlin en 1773, il reçut quelque temps auprès des marques d'estime et d'amitié du grand-duc Paul, depuis empereur de Russie. A la mort de son père, il parcourut la France, l'Allemagne et l'Angleterre, et se mit en relation avec les esprits les plus distingués de l'Europe. Il connut Frédéric II, Voltaire et le célèbre Cagliostro, qui l'aurait, a-t-on dit, initié à la secte des illuminés. Tel fut du moins le motif de la perte de tous ses emplois. Il se retira d'abord à Rome, près du cardinal et du sénateur Rezzonico, ses cousins, et ensuite à Naples, où il mourut, de chagrin. Ce ne fut qu'en 1795 que se dissipèrent les soupçons qui pesaient sur lui. En 1772 il avait publié ses *Discours académiques*, et un volume de *Poésies* en 1773. Ses œuvres complètes parurent en 1833; elles comprennent, outre les ouvrages précités, des compositions dramatiques, des lettres, des relations de voyages, une traduction de la *Batrachomyomachie* et le poëme sur *La Ruine de Côme* (Eccidio di Como), qui passe pour son chef-d'œuvre. S. R.

Lombardi, *Storia della lett. ital. nel XVIII secol* III. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, tom. — G.-B. Giovio, *Della Vita di G. Rezzonico*; Côme 1802.

REZZONICO (*Carlo*). *Voy.* CLÉMENT XIII.

RHANGABÉ [Ῥαγγάβῆς] (*Alexandre-Rizo*), archéologue et homme d'État grec, né en janvier 1810, à Constantinople, d'une famille phanariote, est fils du savant auteur des *Helléniques* (Τὰ Ἑλληνικά), Jean-Rizo Rhangabé, mort en 1855, à Athènes. Après avoir complété ses études à l'université, puis à l'école militaire de Munich, il servit comme officier d'artillerie dans l'armée bavaroise. En 1831 il passa en Grèce, et il entra en qualité de *conseiller* (chef de division) au ministère de l'instruction publique (1832-1841). Directeur de l'imprimerie royale en 1841, et conseiller au ministère de l'intérieur en 1842, il fut, au commencement de 1844, éloigné du service comme non indigène, à la suite de la loi sur les *autochthones* et les *hétérochthones*. En 1845 néanmoins il fut nommé professeur d'archéologie à l'université d'Athènes, poste pour lequel le désignaient depuis longtemps les travaux antérieurs et la connaissance qu'il avait acquise des antiquités de la Grèce. Secrétaire de la Société d'archéologie d'Athènes dès 1837, il avait publié en 1842 le premier volume de ses *Antiquités helléniques*, dédié à Thiersch. En 1854, il entreprit, de concert avec le docteur Bursian, dans les ruines du temple de Junon près d'Argos, des fouilles qui eurent pour résultat de mettre à découvert tout l'emplacement de cet ancien édifice, ainsi qu'un grand nombre de statues et de bas-reliefs en marbre de Paros, mais qui malheureusement n'existaient plus qu'à l'état de débris. En 1856, M. Rhangabé entra comme ministre des affaires étrangères dans le cabinet présidé par Boulgaris, et plus tard par Miaoulis, sans toutefois discontinuer son cours à l'université. Au mois d'août 1857, il publia sous forme de note adressée aux représentants de la Grèce à l'étranger, un long mémoire, reproduit dans *Le Moniteur grec* et destiné à justifier la cour et le ministère des attaques dirigées contre eux, en présentant l'état des affaires e

Grèce sous le jour le plus favorable. Certains passages où, sous l'influence de l'Autriche, l'auteur s'était laissé aller à des récriminations peu mesurées contre les partis, provoquèrent de vives réclamations au sein du sénat, et contraignirent le ministre à des explications qui diminuèrent son autorité sans le rendre plus populaire. Depuis sa sortie du ministère (juin 1859), M. Rhangabé a cessé de prendre une part active à la politique, pour se vouer uniquement à ses études scientifiques et aux soins de son enseignement. Ses ouvrages présentent, par leur nombre comme par leur diversité, un spécimen curieux de l'état actuel de la littérature en Grèce. Érudit, grammairien, romancier, poëte, historien, il aborde tous les sujets, comme il mêle tous les genres, et l'on voit, non sans quelque étonnement, en parcourant la liste de ses ouvrages, des traductions du *Capitaine Pamphile* d'Alexandre Dumas et des *Chevaliers du Firmament* de Paul Féval. Nous nous bornerons à indiquer les principaux : *Poésies diverses;* Athènes, 1837, 3 vol., contenant deux drames, *Phrosyne* et *La Vieille*, un poëme à la manière de lord Byron, *L'Imposteur*, et des poésies fugitives en grec, en allemand et en français; — *Contes et nouvelles;* ibid., 1843, 3 vol.; — *Le Mariage de Coutrouli* (Τοῦ Κουτρούλη ὁ γάμος), comédie en vers, d'après un procédé nouveau de versification, qui supprime la rime, et suit les règles de l'ancienne métrique, en remplaçant la quantité par l'accent tonique; — *Antiquités helléniques, ou Répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce;* Athènes, 1842-1855, 2 vol. in-4° (en français). Ce recueil, l'œuvre capitale de M. Rhangabé comme archéologue, comprend 2,490 numéros, dont les sujets ont été classés par l'auteur en huit catégories : décrets politiques, actes concernant des constructions publiques, actes concernant le culte, inventaires d'effets sacrés, inscriptions votives, épitaphes, etc.; — *Tournée archéologique en Arcadie et dans l'Eubée méridionale* (en français). M. Rhangabé a collaboré à un grand nombre de revues politiques ou littéraires, tels que *Le Spectateur d'Orient*, l'*Euterpe*, la *Pandore*, etc. Il est correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions). A. UBICINI.

Docum. partic.

RHAZÈS. *Voy.* RAZI.

RHÉAL. *Voy.* CESENA.

RHEEDE (*Henri-Adrien* DRAAKENSTEIN VAN), administrateur et botaniste hollandais, né vers 1660, dans la province d'Utrecht, mort en 1699. Quoique d'une des plus riches familles néerlandaises, il entra dès l'âge de quatorze ans, comme novice, dans la marine militaire; et ce ne fut que par son mérite et sa bravoure qu'il devint chef d'escadre, puis gouverneur des établissements hollandais dans l'Inde. En remplissant ses fonctions de marin, de militaire et de diplomate, il n'avait négligé aucune occasion de s'instruire dans l'histoire naturelle, et sa patrie lui dut l'importation d'une grande quantité de plantes utiles ou agréables. Il fixa sa résidence à Cochin, et en 1673 y attira le P. Matthieu de Saint-Joseph, carme napolitain, qui depuis plus de trente années avait recueilli ce que le règne végétal des vastes contrées qu'il avait parcourues lui avait présenté de plus remarquable. Reconnaissant que les dessins du P. Matthieu étaient inexacts et la plupart de ses descriptions erronées, il n'en conserva que ce qu'il put affirmer lui-même, et s'adjoignit un jeune ministre protestant, Jean Casearius. Ami d'Arnold Syen, de G. ten Rhyne et de Jean Commelin, ce fut avec leur concours qu'il fit paraître son magnifique ouvrage : *Hortus Indicus Malabaricus*, terminé après sa mort et suivi d'une *Flora Malabarica ;* Amsterdam, 1670-1703 : ensemble 13 vol. avec planches.

Du Boys, *Hist. des gouverneurs des Indes*, p. 412.

RHEITA (*Antoine-Marie* SCHYRLE DE), astronome allemand, né vers 1597, en Bohême, mort en 1660, à Ravenne. Il entra dans l'ordre des capucins, et acquit quelque réputation par son talent pour la chaire. L'archevêque de Trèves le choisit pour confesseur et lui confia différentes affaires, dont il se tira avec beaucoup d'habileté. Il fut appelé en Italie par le supérieur général de son ordre. Porté par goût vers l'étude des mathématiques et de l'astronomie, il fit des découvertes qui lui ont mérité une place honorable dans l'histoire de ces sciences. Ainsi il construisit le premier la lunette astronomique imaginée par Kepler, et à peu près telle qu'elle a été depuis en usage. Après avoir décrit, dans l'*Oculus Enoch et Eliæ*, le télescope à trois verres dont le P. Scheiner paraît avoir eu la première idée, « il en annonça un autre, dit Montucla, sous des lettres transposées qu'il expliqua dans la suite : leur sens est que quatre verres convexes redressent mieux les objets, et que de ces quatre verres trois sont les oculaires et un autre l'objectif ». Ces expressions *oculaire* et *objectif* appartiennent au P. de Rheita, et ont passé dans le langage scientifique. Il est aussi l'inventeur d'un télescope binocle, qu'un religieux de son ordre, le P. Chérubin, tenta vainement de remettre en crédit. En observant les satellites de Jupiter, il avait cru en voir cinq nouveaux, et il s'empressa d'en faire hommage au pape Urbain VIII en leur donnant le nom d'*astres urbanoctaviens;* mais on reconnut bientôt que les prétendus satellites étaient des étoiles de la constellation du Verseau. Le P. de Rheita a composé un ouvrage fort curieux sous le titre d'*Oculus Enoch et Eliæ*, *sive Radius sidereo-mysticus* (Anvers, 1645, 2 part. in-fol.), précédé d'une planche symbolique représentant Dieu, Jésus, le Saint-Esprit et plusieurs anges tenant une chaîne à laquelle le monde est suspendu. Dans la première partie, dédiée à Jésus-Christ et à l'empereur Ferdinand III, il passe

en revue les divers systèmes astronomiques, et donne la préférence à celui de Tycho-Brahé; il donne une atmosphère à la Lune, qu'il ne croit point habitée; il soupçonne que les étoiles pourraient avoir leur mouvement propre, indique les causes les plus probables du flux et du reflux de la mer, et décrit les télescopes à trois et quatre verres. La seconde partie est dédiée à la Vierge Marie; aucun écrit imprimé ne mérite mieux que cette partie, selon Delambre, l'épithète de *capucinade;* Vénus y est l'Église catholique, Mars le diable, Saturne le Christ, etc. On a encore du même religieux un traité ascétique intitulé *Fasciculus sacrarum deliciarum* (Anvers, 1646, in-4°). K.

Delambre, *Hist. de l'astronomie moderne*, I, 178-181. — Montucla, *Hist. des mathémat.*, II. — Zedler, *Universal Lexikon.*

RHENANUS (*Beatus*), célèbre humaniste allemand, né en 1485, à Schelestadt, mort à Strasbourg, le 20 mai 1547. Son père, après avoir quitté Rheinau, sa ville natale, pour s'établir à Schelestadt, avait pris le nom de Rhenanus à la place de celui de *Bilde*, qu'il portait auparavant; il exerçait la profession de boucher, et avait acquis une fortune considérable. Le jeune Beatus commença ses études à l'école, alors florissante, de sa ville natale, sous Craton et Gebweiler. Il se rendit ensuite à Paris, où il se perfectionna dans la connaissance des langues anciennes, de la philosophie et des mathématiques, résida quelques années à Strasbourg, et vint à Bâle prendre des leçons de grec de Jean Conon. Il y remplit dans les imprimeries d'Amerbach et de Froben l'emploi de correcteur, qu'il avait déjà exercé à Paris chez Henri Estienne. Lié d'une étroite amitié avec Érasme, il pensait comme lui sur la réforme des abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique; de même qu'Érasme il se montra l'adversaire des changements que Luther cherchait alors à opérer dans les dogmes. Aussi lorsqu'en 1520 l'hérésie vint à triompher à Bâle, Rhenanus retourna-t-il à Schelestadt, et il y passa presque tout le reste de sa vie. Se trouvant après la mort de son père dans une très-grande aisance, il put, selon ses goûts, consacrer tout son temps à l'étude; pour ne pas en être distrait, il se fit accorder par l'empereur Charles-Quint un privilége qui l'exemptait de toute fonction publique, de même qu'il résista longtemps aux instances de ses amis qui l'engageaient à se marier. Dans ses dernières années cependant il épousa une veuve de son âge; mais une grave infirmité qui lui survint aussitôt l'empêcha de consommer son mariage. S'étant rendu en 1547 aux eaux de Bade en Suisse, il sentit son mal empirer, et se fit alors transporter à Strasbourg, où il mourut peu de temps après. Il n'avait pas fait de testament; mais il avait exprimé en présence de son domestique le désir de donner sa belle bibliothèque à sa ville natale, intention qui fut exécutée. C'était un homme d'une douceur extraordinaire; à l'inverse de la plupart des savants de son temps, il ne pouvait souffrir les disputes, et il se distinguait d'eux encore par sa grande modestie. Il vivait très-sobrement et s'habillait avec beaucoup de simplicité. Il entretenait une vaste correspondance avec les principaux érudits de son époque, tels que Reuchlin, Pirckheimer, Lasko et autres, qui reconnaissaient en lui un digne émule, profondément versé dans la connaissance des antiquités profanes et ecclésiastiques, dont il éclaira par ses travaux un grand nombre de points. On a de lui : *Biographia Joh. Geileri;* Strasbourg, 1510, in-4°; — *Rerum germanicarum libri III;* Bâle, 1531, in-fol.; les éditions suivantes contiennent une *Vie* de Rhenanus par Sturm; *Illyrici descriptio*, à la suite de l'édition de la *Notitia dignitatum* donnée à Paris, 1602; — *De Argentariæ antiquitatibus*, dans le t. Ier du *Museum helveticum.* Rhenanus a épuré le texte de beaucoup d'auteurs anciens, et il les commente presque toujours avec beaucoup de bonheur. Il a publié notamment à Bâle : Quinte-Curce (1517, in-fol.), Maxime de Tyr (1519, in-fol.), Velleius Paterculus (1520, in-fol.), première édit. de cet auteur; Tertullien (1521, in-fol.), Eusèbe de Césarée et Rufin (1523, in-fol.), Pline l'ancien (1526, in-fol.), *De rebus Gothorum* de Procope (1531, in-fol.), les *Annales* de Tacite (1533, in-fol.), et Tite Live (1535, in-fol.). Il a aussi terminé l'édition d'*Origène* (Bâle, 1536), et donné la première édition des *Œuvres* d'Érasme, qu'il a fait précéder d'une *Vie* de son ami (Bâle, 1540-41, 9 vol. in-fol.). Quelques *Lettres* de lui se trouvent dans les *Epistolæ ad Johannem Reuchlin* (Zurich, 1558) et dans les *Illustrium virorum epistolæ* (Harlingue, 1669). E. G.

Adam, *Vitæ philosophorum.* — Freher, *Theatrum.* — Teissier, *Eloges.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII. — Brucker, *Ehrentempel*, t. I. — Erhard, *Geschichte des Wiederaufblühens wissenschaftlicher Bildung;* Magdebourg, 1827. — Rohrich, *Die Schule zu Schlettstadt*, dans la *Zeitschrift für historische Theologie* d'Ilgen, 1834. — Rotermund, *Supplément* à *Jöcher.*

RHENFERD (*Jacques*), orientaliste allemand, né à Muhleim, dans le duché de Berg, le 15 août 1654, mort à Franeker, le 7 octobre 1712. Fils d'un ministre protestant, il étudia à Ham, à Groningue et à Amsterdam la théologie et les langues orientales. Après avoir été, de 1678 à 1680, recteur du gymnase de Franeker, il revint à Amsterdam, pour s'y perfectionner dans la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et du persan, et fréquenta dans ce but plusieurs savants rabbins. En 1683 il fut nommé professeur de langues orientales à Franeker. « Il avait beaucoup de pénétration, d'esprit, et de bon sens, dit Niceron, ce qui le rendait capable de toutes sortes d'arts et de sciences, et surtout une mémoire ferme et fidèle. » Il est à regretter que Rhenferd ait employé son érudition à élucider surtout certains détails obscurs et peu importants de la

science rabbinique. On a de lui : *De sensu Apocalypseos cabalistico*; Franeker, 1679, in-4°; — *De seculo futuro*; ibid., 1693, in-4° : où il cherche à établir que dans le langage rabbinique le *siècle futur* signifie *l'autre vie*; — *De fictis Judæorum hæresibus*; ibid., 1694, in-4°; — *De Sethianis*; ibid., 1694, in-4°; — *De antiquitate literarum judaicarum*; ibid., 1696, in-4° : l'auteur soutient contre Bochart que les caractères hébraïques en usage actuellement remontent plus haut que les caractères samaritains; — *De arabarchis ethnarchis Judæorum*; ibid., 1702, in-4°; — *Periculum Palmyrenum, sive Literarum veteris Palmyrenæ indagandæ et eruendæ ratio et specimen*; ibid., 1704, in-4° : essai malheureux d'expliquer d'après des copies, du reste inexactes, les fameuses inscriptions de Palmyre; — *Observationes ad loca hebræa Novi Testamenti*; ibid., 1705-1707, 3 parties; — *Rudimenta grammaticæ harmonicæ linguarum hebrææ, chaldaicæ, syriacæ et arabicæ*; ibid., 1706, in-4°; — *Periculum Phœnicium, sive antiqua literatura Phœnicum*; ibid., 1706, in-4° : essai d'interprétation d'inscriptions phéniciennes trouvées sur des médailles; — *Periculum criticum, sive Exercitationes in loca depravata, deperdita et vexata Eusebii Cæsariensis et Hieronymi de situ et nominibus locorum hebraicorum*; ibid., 1707, in-4°; — *Récit des disputes qui ont troublé les églises des Pays-Bas depuis quarante ans*; Amsterdam, 1708, in-8°; publié en hollandais, sous le pseudonyme d'Irenæus Philalethes. Le recueil de tous les ouvrages et opuscules de Rhenferd a paru à Utrecht, 1722, in-4°.

Niceron, *Mémoires*, t. I. — *Histoire critique de la république des lettres*, t. III. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — Sax, *Onomasticon*.

RHETICUS. *Voy*. JOACHIM.

RHIANUS (Ῥιανός), de Crète, poëte et grammairien grec, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. Il était natif de Bené ou de Cérès, petites villes de la Crète. Suivant Suidas, il fut d'abord esclave, puis directeur d'une palestre, et finit par s'instruire et devenir grammairien. On pense qu'il vécut à Alexandrie, et l'on peut du moins le rattacher avec certitude à la plus belle période de l'école alexandrine. On sait que cette école, succédant au grand et fécond mouvement intellectuel de la Grèce, se proposa de recueillir les innombrables éléments littéraires qui s'étaient produits dans les diverses villes grecques et particulièrement à Athènes, et d'en former des œuvres nouvelles. L'érudition (critique et grammaire) présida à cette entreprise, mais l'inspiration n'en fut pas toujours absente, et dans certains genres, comme l'idylle et l'élégie, les Alexandrins atteignirent une sorte d'originalité (*voy*. CALLIMAQUE, PHILÉTAS, THÉOCRITE). Dans l'épopée leurs efforts, sans obtenir le même succès, ne restèrent pas inutiles; l'on vit naître une poésie fort différente de celle d'Homère, dénuée d'invention et de naïveté, archéologique et artistique, mais qui, malgré tous ses défauts, mérita, par la savante élégance du style et par quelques traits de passion, de compter parmi les modèles de Virgile. Le plus connu des néo-épiques alexandrins est Apollonius; il semble que Rhianus ne lui était point inférieur en talent et qu'il le surpassait en fécondité. Il composa une *Héracléade* en trois livres, des poëmes historiques et géographiques *Sur les Achéens* (Ἀχαϊκά), *Sur les Eléens* (Ἠλιακά), *Sur les Thessaliens* (Θεσσαλικά), *Sur les Messéniens* (Μεσσηνιακά), et un poëme intitulé la *Renommée* (Φήμη) dont le sujet est inconnu. Il ne reste de ces ouvrages que des fragments, trop courts pour nous permettre d'en apprécier le mérite, ou même d'en bien saisir le sujet. Comme la plupart des poëtes alexandrins, Rhianus s'exerça dans le genre que les anciens appelaient *épigrammes*, et qui tenait plus de la poésie érotique et descriptive que de la poésie satirique. Il nous reste de lui dix de ces petites pièces, sur des sujets amoureux; elles sont trop libres, mais par l'élégance du style et la finesse des idées, elles nous font regretter la perte de ses autres ouvrages.

Rhianus fut un des commentateurs d'Homère, et son nom est souvent cité dans les *Scholies* de ce poëte. Les *fragments* de Rhianus ont été insérés dans la plupart des collections des anciens poëtes grecs et dans les *Poetæ minores græci* de Gaisford. Nic. Saal en a donné une bonne édition séparée : *Rhiani Renæi quæ supersunt*, Bonn, 1831, in-8°, et Meineke les a recueillis dans ses *Analecta alexandrina*, Berlin, 1843, in-8°. L. J.

Suidas, au mot Ῥιανός. — Fabricius, *Bibliot. græca*, I, p. 734, 738. — Brunck, *Anal.*, I, p. 479; II, p. 526. — Jacobs, *Anthol. græca*, I, p. 229; XIII, p. 945-947. — Siebelis, *Disput. de Rhiano ejusque carminum fragm.*; Bude, 1829, in-4°. — Meineke, dans les *Abhandl. d. Berlin Acad.*, 1834. — Schneidewin, dans le *Jarbücher* de Jahn, 1833, IX, p. 129, etc. — Jacobs, dans les *Ephem. litter. Schol. univ.*, 1833, sect. II, p. 109, etc.

RHIGAS (Ῥήγας ὁ Φεραῖος), poëte et patriote hellène, surnommé *le Tyrtée de la Grèce moderne*, mort en mai 1798, à Belgrade. On ne sait rien de l'origine ni des premières années de ce grand citoyen, sinon qu'il naquit vers 1760 ou 1762, à Velestina, bourgade de la Thessalie située sur l'emplacement de l'ancienne Phères, dont il prit le nom, et qu'il fut placé fort jeune dans une des écoles grecques qui commençaient à poindre de divers côtés sur le sol musulman. Ses parents étant morts, du moins on le suppose, dans l'intervalle de ses études, il quitta brusquement sa patrie, peu de temps après sa sortie du gymnase, et passa en Valachie. Deux ou trois mois après, il entra, en qualité de secrétaire, dans la maison d'un des grands boyards du pays, Brancovano. En 1786,

le nouvel hospodar, Nicolas Mavrojéni, l'enleva à Brancovano, et l'attacha à sa personne. La guerre ayant été déclarée entre la Porte et l'Autriche (1788), Mavrojéni, qui avait été placé à la tête de toutes les forces ottomanes dans les deux principautés, confia à Rhigas le commandement de Craïova. Après la mort de son protecteur (juillet 1790), Rhigas, de retour à Bucharest, quitta les affaires, afin de préparer l'exécution du grand dessein qu'il méditait en secret depuis plusieurs années. Il ne s'agissait de rien moins dans sa pensée que d'opérer l'affranchissement de la Grèce au moyen d'une vaste association, qui, sous un titre modeste et en apparence inoffensif, la Société des amis (hétairie), devait commencer par rassembler les membres épars de la nation et la soulever ensuite, à un moment donné, en fournissant des armes et des capitaux à l'insurrection.

Où et quand cette idée fut-elle suggérée à Rhigas? Quels furent ses premiers confidents? On ne sait. Mais une fois qu'elle s'est présentée à lui, elle ne le quitte plus. Elle absorbe toutes ses facultés, et devient comme l'âme de sa vie. Ses travaux, ses études, les voyages qu'il entreprend, les relations qu'il se crée, tout est dirigé vers ce but constant et unique. La secousse violente que la révolution française avait imprimée à toute l'Europe redoubla son ardeur et ses espérances. Prévoyant le moment où le contre-coup s'en ferait sentir en Orient, il se rendit à Vienne. Cette ville renfermant alors une nombreuse colonie grecque, composée en grande partie de négociants enrichis par le commerce, Rhigas comptait sur eux pour le seconder dans son entreprise. L'ardeur de son zèle enflamma les plus tièdes. Les adhésions, les souscriptions lui arrivèrent en foule. Déjà l'hétairie comptait dans son sein une foule d'archontes, de primats, d'évêques, de médecins, des professeurs, des négociants, des capitaines de terre et de mer, toute la partie éclairée, influente ou active de la nation. Plusieurs étrangers, des Turcs même en faisaient partie. Parmi ces derniers il convient de citer en première ligne le célèbre gouverneur de Widdin, Paswan-Oghlou, à qui il avait sauvé la vie quand il commandait à Craïova. L'histoire a conservé encore les noms de deux hommes qui reçurent vraisemblablement ses premières confidences. Demétrius Catargi (1), président du divan (tribunal princier de Bucharest, et Christophe Perrhévos, son compatriote et plus tard son biographe, qui, étant venu à Bucharest vers 1793, pour y chercher fortune, se lia avec lui d'une étroite amitié. Il suivrait de là que le départ de Rhigas pour Vienne ne fut pas antérieur à 1793, bien que nous trouvions un de ses ouvrages imprimé dans cette ville, chez Pratner, à la date de 1791. D'autres ouvrages suivirent promptement celui-ci. Poete, journaliste, géographe, imprimeur, en même temps qu'il correspondait avec ses agents au dehors, il fondait un journal et une imprimerie grecque achevait, en collaboration avec son ami Vendotis (1), la traduction du *Voyage d'Anacharsis*, publiait, pour l'instruction de ses compatriotes, une série de livres de mathématiques et d'histoire, la plupart traduits du français, faisait graver sa grande carte de la Grèce, en douze feuilles, avec les noms anciens en regard des noms modernes, chef-d'œuvre de patience et d'érudition, et composait dans cette langue vulgaire si propre à agir sur les masses, ces immortelles *chansons* qui se retrouvent la plupart dans le recueil de M. de Marcellus. Imprimées clandestinement à Vienne, elles se répandirent dans les diverses parties de la Grèce, où elles excitèrent un enthousiasme que partageaient les Turcs eux-mêmes.

Tout était prêt pour un mouvement, quand la nouvelle de l'entrée des Français en Italie surexcita les espérances des Grecs. Rhigas résolut de s'adresser directement à Bonaparte. Le procédé employé par lui a quelque chose d'ingénieux et de touchant. D'un fragment de la racine d'un gigantesque laurier, qui avait poussé parmi les ruines du temple d'Apollon, non loin du fleuve Pénée, il fit fabriquer une tabatière, et l'envoya au général en chef de l'armée d'Italie. Bonaparte parut touché de cet envoi, et sa réponse, conçue dans les termes les plus bienveillants pour la Grèce, devint le point de départ d'une correspondance qui dura plusieurs mois. Après l'entrée des Français à Venise, Rhigas, soit de son propre mouvement, soit sur l'appel de Bonaparte, partit brusquement de Vienne pour venir conférer avec lui. Quelques jours avant son départ, il avait eu l'imprudence d'expédier à Trieste à l'adresse d'un négociant chiote de ses amis, Antoine Coronios, plusieurs caisses contenant des exemplaires de ses poëmes et une liasse de papiers très-importants, au nombre desquels se trouvait, dit-on, sa correspondance avec Bonaparte. Le malheur voulut que, Coronios se trouvant alors en voyage, les caisses furent reçues par son associé, Démétrius Œconomos, qui prit connaissance des papiers et, effrayé de leur contenu, les porta au gouverneur. Rhigas, sans soupçonner une telle mésaventure, arriva à Trieste au jour indiqué, et fut arrêté. Quelques jours après l'ordre vint de le transférer à Vienne. Rhigas ne se faisait pas illusion sur le sort qui l'attendait : il chercha à se dérober au supplice par une mort volontaire, et il ne réussit qu'à se faire une blessure dans le bas ventre, dangereuse, mais non mortelle. La Porte avait demandé son extradition, et l'Autriche s'était empressée de déférer à sa demande. Rhigas fut conduit à Belgrade et remis au pacha. Plusieurs tentatives furent faites pour sauver l'illustre pa-

(1) C'était le père du ministre roumain Catargi, qui a été assassiné en 1862 à Bucharest.

(1) Vendotis s'établit ensuite à Venise, où il imprima un grand nombre d'ouvrages en grec moderne.

triote. Paswan-Oghlou aposta sur la route plusieurs détachements de troupes qui devaient l'enlever durant le trajet. Ali de Tébelen, pacha de Janina, fit mouvoir en sa faveur les nombreuses influences qu'il avait dans le sérail. Ses amis particuliers réunirent une somme de 300,000 piastres qui fut offerte au *réis-efendi* Ibrahim. Mais déjà il était trop tard. Le pacha de Belgrade, inquiet de ces démonstrations en faveur de son prisonnier, donna l'ordre de le noyer secrètement la nuit dans le Danube. Rhigas, doué d'une force herculéenne, se débattit longtemps contre les kavass, qui, impatientés de sa résistance, déchargèrent sur lui leurs pistolets à bout portant. Frappé de deux balles en pleine poitrine, il tomba en jetant ces mots en turc comme une insulte à ses meurtriers : « Regardez comme meurent les palicares ! » Puis il ajouta dans la langue de son pays : « J'ai déposé la semence dans le sillon ; l'heure approche où mon peuple recueillera la douce moisson. »

Rhigas était d'une taille moyenne, le corps un peu gros, robuste, brun avec les yeux bleus, les sourcils épais, le front large et découvert. « La douceur, la bienveillance respiraient sur sa physionomie ; la persuasion découlait de ses lèvres. » Doué d'un esprit vraiment libéral, exempt de ces préjugés étroits qui tendaient à créer des distinctions parmi les enfants d'une même patrie, il cherchait sans cesse à étouffer parmi ses compatriotes le germe de ces rivalités anti-nationales. Il composait tous ses ouvrages en grec vulgaire, bien qu'il possédât à fond le grec ancien. En voici les principaux : *Abrégé de physique*, à l'usage des jeunes Grecs ; Vienne, 1791 ; — *Le Voyage d'Anacharsis*, traduit en grec moderne, t. IV, chap. 35-39 ; Vienne, 1797 (ce qui précède était l'œuvre de Vendotis) ; — *Les Olympiennes*, drame de Métastase, suivies de *La Bergère des Alpes*, par Marmontel, traduction en vers ; Vienne, 1797, in-8° ; — *Hymmes et chansons* (Ἄσματα) ; Jassy, 1814, in-12 ; — le *Vade-Mecum du soldat* (Στρατιωτικὸν ἐγχόλπιον), poëme ; — les *Règlements politiques provisoires* (Προσωρινοὶ πολιτικοὶ κανονισμοί) ; Vienne, sans date. A. Ubicini.

Σύντομος βιογραφία τοῦ Ρήγα Φεραίου ; Athènes, 1860. — *Moniteur de l'an VI* (1798), n° 271. — Pouqueville, *Hist. de la régénération de la Grèce*. — Rizo Néroulos, *Hist. de la révolution grecque*, Paris, 1829, et *Cours de littérature grecque moderne*, Genève, 1828, p. 45, 157, etc. — Papadopoulo, Νεοελληνικὴ φιλολογία ; Athènes, 1856, t. II, p. 327. — Raybaud, *Mémoires sur la Grèce* ; Paris, 1825, t. II, p. 488. — Cohen, *Tableau de la Grèce en* 1825 ; Paris, 1826, p. 355. — A. Ubicini, *Lettres sur la Turquie*, 2e édition, t. II, p. 82.

RHINTHON (Ῥίνθων), poëte dramatique grec, né à Syracuse ou à Tarente, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. On ne sait rien de son histoire personnelle, sinon qu'il était fils d'un potier et qu'il vécut sous Ptolémée Ier, roi d'Égypte. Suidas nous apprend qu'il fut le premier qui composa des pièces de ce genre de tragédie burlesque que les Grecs appelaient φλυακογραφία (*pièce bouffonne*) ou Ἱλαροτραγῳδία (*tragédie pour rire*). Il serait plus exact de dire qu'il fit le premier entrer dans la littérature un genre réservé jusque-là aux amusements populaires des Grecs de la Sicile et de l'Italie méridionale. Comme il ne nous reste rien de ce poëte, il serait difficile d'indiquer avec précision ce qu'était la *tragédie pour rire*, en quoi elle différait du drame satyrique des Athéniens ; il semblait qu'elle était sur un ton plus familier, qu'elle admettait une versification plus libre, plus irrégulière, enfin qu'elle était une parodie continuelle, tandis que dans le drame satyrique la parodie alternait avec la poésie sérieuse. Un grammairien grec (J. Lydus, *De Magist.*, I, 41) dit que Lucilius puisa l'idée de ses satyres dans les comédies de Rhinthon, comme les autres poëtes satyriques latins s'inspirèrent de comiques athéniens. Cette assertion ne doit être admise qu'avec réserve ; car s'il est vrai que les Romains, pour la forme et le développement de la satire, durent beaucoup aux comiques doriens et athéniens, la satire n'en est pas moins toute romaine pour le fond. Rhinthon avait composé trente-huit pièces, dont il reste les titres suivants : *Amphitryon* (Ἀμφιτρύων), *Hercule* (Ἡρακλῆς), *L'Iphigénie dans Aulis* (Ἰφιγένεια ἡ ἐν Αὐλίδι), *L'Iphigénie en Tauride* (Ἰφιγένεια ἡ ἐν Ταύροις), *Oreste* (Ὀρέστης), *Télèphe* (Τήλεφος). Ces titres, à défaut de fragments, montrent que les pièces de Rhinthon étaient des sujets de tragédie traités à la manière et dans le style de la comédie. L. J.

Suidas, au mot Ῥίνθων. — Brunck, *Analecta*, I, p. 196, n° 12. — Jacobs, *Animadv. in Anth. græc.*, I, part. 1, p. 421. — Fabricius, *Biblioth. græca*, II, p. 320. — Osann, *Anal. crit.*, p. 69, etc. — Reuvens, *Collect. litt.*, p. 69, etc. — Clinton, *Fasti hell.*, III, p. 486.

RHO (*Alessandro*), en latin *Rhaudensis*, jurisconsulte italien, né en 1543, à Milan, où il est mort, en 1627. Agrégé en 1570 au collége des jurisconsultes de sa ville natale, il enseigna le droit à Pavie, où il compta Melchior Alciat parmi ses disciples, puis à Pise. Au moment où on lui offrait une chaire à Bologne, il fut rappelé par le roi d'Espagne à Milan pour prendre place dans le sénat. On a de lui : *De legitima successione in Portugalliæ regnum* ; Milan, 1579, in-4° ; — *De analogis universis et equivocis* ; Venise, 1587, in-fol. ; — *De contractibus emphyteoticis ecclesiarum* ; Pavie, 1590, in-4° ; — *Consilia et decisiones* ; Venise, 1595-1596, 2 vol. in-fol. ; — *Pisanæ decisiones* ; Francfort, 1600, in-4° ; Milan, 1603, in-fol. ; — *Variæ resolutiones legales* ; Milan, 1608, in-fol. ; — plusieurs plaidoyers, discours, etc.

Rhò (*Giovanni*), fils du précédent, né en 1590, à Milan, mort le 9 novembre 1662, à Rome. Admis en 1606 dans la Compagnie de Jésus, il professa d'abord la rhétorique au collége de Brera, et demanda ensuite à aller prêcher l'Évangile dans les Indes ; mais ses supérieurs s'y refusèrent, et il consacra sa vie à l'éducation de

la jeunesse dans les principales villes de l'Italie, où il enseigna, dit-on, avec un succès extraordinaire. Sur la fin de sa vie, il fut nommé recteur de la maison professe à Milan, puis provincial à Rome et à Naples. Ses principaux ouvrages sont : *Martyrium trium beatorum e Soc. Jesu, Pauli Michi, Joh. Goto, Jac. Ghisai;* Florence, 1628, in-8° ; — *Vita di S. Lindano abbate;* Rome, 1641, in-4° ; — *Interrogationes apologeticæ;* Lyon, 1641, in-4° ; — *Atti di varie virtù, centurie X;* Milan, 1643, in-4° ; — *Adversus ineptias et malignitatem libelli pseudo-Constantinianii* De S. Ignatii institutione ; Lyon, 1644, in-4° ; — *Variæ virtutum historiæ, lib. VII ;* Lyon, 1644, in-4° ; — *Orazioni panegiriche;* Bologne, 1647, in-12 ; — *Orazioni sopra la divina Scrittura;* Venise, 1652, in-4° ; — *Quadragesimale;* Venise et Milan, 1652-1671, 4 vol. in-4° ; — *Sabati del Giesù di Roma, overo Esempli della Madonna;* Rome, 1655-1665, 2 vol. in-4° ; trad. en allemand ; — *Cogitationes variæ;* Anvers, 2° édit., 1656, in-4° ; — *Della Eucharistie orazioni XXX;* Rome, 1657, in-4° ; — *Orazioni sopra gli uomini illustri del Testamento V. e N.;* Modène, 1672, 8 vol. Le P. Rhò a laissé en manuscrit. *Elogj degli uomini illustri del secolo XVII* et *Orazioni cento sopra i riti sacri della Chiesa.*

Rhò (*Giacomo*), frère du précédent, né en 1593, à Milan, mort le 27 avril 1638, en Chine. A l'âge de vingt ans il embrassa la règle de Saint-Ignace. Après avoir été ordonné prêtre à Rome, il accompagna Nicolas Trigaut en Chine ; mais, obligé de résider quelque temps à Macao, il empêcha cette ville de tomber au pouvoir des Hollandais, et l'entoura même de nouvelles fortifications (1622). Lorsqu'il pénétra dans la province de Chan-si (1624), où il devait prêcher l'Évangile, il s'exprimait dans la langue du pays avec autant d'aisance qu'un lettré. En 1631 il fut mandé à Pékin, et s'occupa, conjointement avec le P. Adam Schall, de la rédaction du calendrier impérial. On ne connaît de lui en italien que la relation de son voyage, intitulée : *Lettere II della sua navigazione e delle cose dell' India* (Milan, 1620, in-8°) ; mais il a composé en chinois beaucoup d'ouvrages, cent cinquante selon le P. Kircher, les uns sur la religion, les autres sur l'astronomie et les mathématiques.

Rhò (*Paolo*), frère des deux précédents, mort en 1631, à Milan, professa le droit et siégea au sénat de sa ville natale. On a de lui : *Dell' origine e progressi della famiglia Rhò milanese;* Milan, 1620, in-fol.

Sotwel, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — Argelati, *Biblioth. mediolanensis.* — Kircher, *China illustrata*, p. 119. — Picinelli, *Athenæum.*

RHODE (*Jean*), en latin *Rhodius*, médecin et antiquaire danois, né vers 1587, à Copenhague, mort à Padoue, le 24 février 1659. Après avoir terminé à Padoue ses études de médecine, il s'y fixa et y exerça son art avec un grand succès. Une grande partie de son temps était consacrée à des recherches archéologiques et à entretenir une vaste correspondance avec beaucoup de savants des divers pays de l'Europe. On a de lui : *De acia dissertatio, ad Corn. Celsi mentem, qua simul universæ fibulæ ratio explicatur;* Padoue, 1639, in-4° ; nouvelle édition corrigée, Copenhague, 1672, in-4°, et augmentée de deux opuscules inédits ; — *Observationum medicinalium centuriæ III;* Padoue, 1657, in-8° ; — *Catalogus LX auctorum suppositiorum*, en tête du *Theatrum anonymorum* de Planius. Rhode a aussi donné des éditions annotées ; mais c'est à tort qu'on lui a attribué les *Elogia virorum illustrium* de son ami Tomasini. Sa bibliothèque et ses manuscrits passèrent entre les mains de son parent Th. Bang, théologien à Copenhague, et furent ensuite achetés par Bartholin ; mais en 1670 l'incendie qui dévora la bibliothèque de ce savant détruisit aussi presque tous les livres et papiers laissés par Rhode.

Bartholinus, *De scriptis Danorum*, et les *Hypomnemata* de Moller. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII. — Renauldin, *Les médecins numismatistes.*

RHODES (*Alexandre* DE), missionnaire français, né le 15 mars 1591, à Avignon, mort le 5 novembre 1660, en Perse. Sa famille (*de Rhueda* ou *de Rhoda*) était originaire d'Espagne, et s'établit au quinzième siècle dans le comtat Venaissin. Admis en 1612 chez les Jésuites à Rome, il obtint, après de longues sollicitations, la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les Indes orientales (1618). Il s'embarqua au printemps de 1619 à Lisbonne ; mais arrivé à Goa, il y fut retenu sous différents prétextes jusqu'en 1623, où il se rendit à Macao. Il brûlait de pénétrer dans le Japon, et il avait consacré une année entière à se familiariser avec l'idiome du pays ; les rigueurs exercées contre les chrétiens l'empêchèrent de donner suite à son projet. Envoyé dans la Cochinchine, il fut au bout de six mois en état de prêcher aux indigènes dans leur langue, et essuya quelques persécutions. En 1627, il passa dans le Tonquin, et gagna la confiance du roi et de plusieurs personnages considérables ; la jalousie des eunuques lui fit perdre en un moment le fruit de ses labeurs : un édit sévère fut lancé contre la religion chrétienne, et le P. de Rhodes fut expulsé. De retour à Macao, il y résida dix ans, professant la théologie et parcourant de temps à autre la province de Canton. Animé d'un zèle ardent pour la foi, il demanda à retourner en Cochinchine (1640) ; la persécution interrompit le cours de ses travaux apostoliques : arrêté, jugé et condamné à mort, il eut le bonheur de voir sa peine commuée en un bannissement perpétuel (1646). Comme il revenait en Europe, un emprisonnement qu'il subit à Java lui fit changer de route : il s'em-

barqua pour Macassar, et visita Bantam et Surate. En 1648 il traversa tout le royaume de Perse, rencontra chemin faisant Le Gouz de La Boullaye (voy. ce nom), et se rendit par l'Anatolie et l'Arménie à Smyrne, où il mit à la voile pour Gênes. Trois années d'un paisible séjour à Rome ne le guérirent pas de la passion des voyages; il alla faire à Paris les préparatifs de sa dernière entreprise, et partit pour la Perse à la tête d'une nouvelle mission. On s'accorde à dire qu'il a donné sur les pays qu'il a parcourus des détails généralement exacts. Il a publié : *Relazione de' felici successi della santa fide nel regno di Tunchino;* Rome, 1650, in-4°, avec une carte du royaume d'Annam; trad. en français par Albi (Lyon, 1651, in-4°) et en latin par l'auteur (*Tunchinensis historiæ lib. II;* Lyon, 1652, in-4°); — *Dictionarium annamiticum, lusitanum et latinum;* ibid., 1651, in-4° à 2 col. : l'auteur dit dans la préface qu'il a fait usage des travaux entrepris par les PP. Gaspar de Amaral et Antonio Barbosa, et laissés inédits; — *Relation des progrès de la foi au royaume de la Cochinchine;* Paris, 1652, in-8°; — *Sommaire des divers voyages et missions apostoliques du P. A. de Rhodes à la Chine et autres royaumes de l'Orient;* Paris, 1653, in-8°; la seconde édition, augmentée et divisée en trois livres, a paru à Paris, en 1666, in-4°, et a été reproduite en 1688; — *Relation de ce qui s'est passé en 1649 dans les royaumes où les PP. de la Compagnie de Jésus de la province du Japon publient l'Évangile;* Paris, 1655, in-8°; — *Relation de la mission établie en Perse;* Paris, 1659, in-8°.

RHODES (*Georges* DE), frère du précédent, né en 1597, à Avignon, mort le 17 mai 1661, à Lyon, embrassa en 1613 la règle de Saint-Ignace, enseigna la rhétorique au collége de Notre-Dame à Lyon, et y fut recteur pendant vingt-sept ans. On a de lui : *Disputationes theologiæ scholasticæ;* Lyon, 1661, 1671, 1676, 2 vol. in-fol.; dans le t. Ier, il y est question de Dieu, des anges et de l'homme; dans le t. II, du Christ, de la Vierge et des Sacrements; — *Philosophia peripatetica;* Lyon, 1671, in-fol.

Sotwel, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

RHODES (*Jean* DE), médecin français, de la famille des deux précédents, né vers 1635, à Lyon, où il est mort, le 13 avril 1695. Fils d'un médecin, Henri de Rhodes, il suivit la même carrière, et fut attaché, comme l'avait été son père, à l'hôtel-Dieu de Lyon, en 1666. Il est auteur, outre un *Traité sur les eaux chaudes minérales artificielles* (1689, in-8°), d'un curieux et rare opuscule, qui a pour titre : *Lettre en forme de dissertation au sujet de la prétendue possession de Marie Volet, dans laquelle il est traité des causes naturelles de sa possession, de ses accidents et de sa guérison* (Lyon, 1691, in-8° de 75 pages). Cette Marie Volet, jeune Bressane simple et fort dévote, était tombée dans une mélancolie profonde, à la suite de laquelle elle perdit le sommeil et l'appétit, et fut sujette à de violentes crises nerveuses. Durant ses accès elle hurlait et prononçait des phrases décousues ou inintelligibles. Elle se crut possédée du démon, et cette illusion ne fit qu'aggraver son mal. Rhodes la traita en malade, lui prescrivit l'usage des eaux minérales, s'efforça de lui donner des distractions agréables, et la guérit en peu de temps. C'est le récit de cette affection qui forme l'objet de sa lettre au chanoine d'Estaing; mais en cherchant à l'expliquer il a eu recours aux idées les plus bizarres. La cause du mal, c'est selon lui l'irritation des esprits du cerveau jetés hors de leur voie naturelle. Le cerveau en effet ressemble à une ville partagée en divers quartiers, et peuplé d'esprits animaux en guise d'habitants; ils reconnaissent un roi, nommé Pneumonax, qui lui-même délègue son pouvoir à des lieutenants placés dans les yeux, le poumon et l'estomac. On railla beaucoup cette république des esprits, qui n'était peut-être qu'une ingénieuse allégorie de Rhodes, et quelques écrits furent échangés. La *Lettre* du médecin lyonnais a été réimprimée dans le t. IV de l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du P. Lebrun.

Colonia, *Hist. de Lyon*, II, 803. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, I, 253. — *Catalogue des mss. de la Biblioth. de Lyon*, II, 282.

RHODIGINUS. *Voy.* RICCHIERI.

RHODOMANN (*Laurent*), helléniste allemand, né le 5 août 1546, dans le village de Saxswerfen, dans le comté de Hohenstein, mort à Wittemberg, le 8 janvier 1606. Fils d'un paysan, il montra de bonne heure des dispositions si remarquables, que le comte de Stollberg lui fournit les moyens d'aller à Ilefeld se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes. Après avoir ensuite suivi à Rostock l'enseignement de Chytrée, il dirigea l'école de Schwerin (1571), puis celle de Lunebourg (1572); nommé en 1584 pasteur à Walkenried, il fut appelé en 1591 à la chaire de grec et d'histoire à Iéna, devint en 1598 recteur à Stralsund, et passa en 1601 à Wittemberg comme professeur d'histoire. « Rhodomann, dit Niceron, a excellé dans la poésie grecque, et ce qu'il a fait en ce genre a toujours été fort estimé. Il n'en est pas de même de ses poésies latines, qui ont été méprisées par Scaliger et dont personne ne paraît avoir jamais fait cas. » On a de lui : *Lutherus, carmine græco heroico, cum interpretatione latina;* Urselles, 1579, in-8°; — *Ilfelda Hercynica descripta carmine græco et latino;* Leipzig, 1579, 1582, in-8°; — *Anonymi poetæ græci : Argonautica; Thebaica, sive bellum ad Thebas de regno Œdipi; Troica; et Ilias parva, carmine heroico græco;* Leipzig, 1588, in-8° : ce recueil, devenu rare, fut publié par Neander à la demande de Rhodomann, qui tenait à ne pas

s'occuper de l'impression de ces poëmes supposés, afin de ne pas être soupçonné d'en être l'auteur; — *Poesis christiana Palestinæ, seu Historiæ sacræ libri IX;* Francfort, 1589, in-4°; — *Theologiæ christianæ tirocinia, carmine heroico græco-latino;* Leipzig, 1596, in-8°. Rhodomann, qui a encore publié une vingtaine de poëmes de circonstance en grec et en latin, et dont les principaux ont été reproduits dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, a aussi donné des éditions avec traduction latine de Quintus Calaber, Hanau, 1604, et de Diodore de Sicile, ibid., 1604, 2 vol. in-fol.

Lange, *Vita Rhodomanni;* Lubeck, 1741. — Sennert, *In funere Rhodomanni;* Wittemberg, 1606, in 4°. — *Manes Rhodomanni;* ibid., 1608, in-4°. — Witten, *Memoriæ philosophorum.* — Lizelius, *Historia poetarum græcorum Germaniæ.* — Niceron, *Mémoires*, XLII.

RHODOPIS (Ῥοδῶπις), célèbre courtisane grecque, d'origine thrace, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Elle fut compagne d'esclavage du fabuliste Ésope dans la maison de Iadmon de Samos. Elle devint ensuite la propriété d'un autre Samien, Xanthus, qui la conduisit à Naucratis en Égypte sous le règne d'Amasis. Naucratis était le port le plus commerçant de l'Égypte; Rhodopis y exerça le métier de courtisane au profit de son maître. Charaxus, frère de la poëtesse Sapho, attiré à Naucratis par des affaires de commerce, devint amoureux de la courtisane, la racheta pour une grosse somme d'argent, et lui rendit la liberté (*voy.* SAPHO). Rhodopis acquit des richesses considérables, sur lesquelles elle préleva de quoi offrir au temple de Delphes dix grandes broches de fer que l'on y voyait du temps d'Hérodote. Cet historien nomme la courtisane Rhodopis, tandis que Sapho l'appelait Dorichas; c'était là probablement son premier nom; celui de Rhodopis (*aux joues roses*) lui fut donné sans doute à cause de l'éclat de son teint. On prétendait que Rhodopis avait fait construire la troisième pyramide. Ce conte, réfuté par Hérodote, resta cependant en crédit parmi les écrivains grecs; Zoëga et Bunsen l'expliquent par une confusion entre la courtisane *aux joues roses* et la belle reine égyptienne Nitocris, qui, suivant Jules l'Africain et Eusèbe, bâtit la troisième pyramide. Strabon et Élien racontent sur Rhodopis une curieuse histoire. Un jour qu'elle se baignait à Naucratis, un aigle enleva une de ses sandales, l'emporta dans les airs et la laissa tomber sur les genoux du roi d'Égypte, qui rendait la justice à Memphis. Ravi de la forme de cette chaussure, le roi n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il eût découvert la personne à qui elle appartenait, et il prit pour femme la belle courtisane grecque. L. J.

Hérodote II, 134, 135. — Athénée, XIII, p. 596. — Suidas, au mot Ῥοδώπιδος ἀνάθημα. — Strabon, XVII, p. 808. — Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 12. — Élien, *Var. hist.*, XIII, 33. — Bunsen, *Ægyptens stelle in der Weltgeschichte*, III, p. 236-238.

RHOE. *Voy.* ROE.

RHYNDACONUS. *Voy.* LASCARIS.

RHYNE (*Guillaume* TEN), naturaliste hollandais, né vers 1640, à Deventer; la date de sa mort n'est pas connue. Il fit ses études à Leyde, et compta parmi ses maîtres le célèbre Dubois de le Boë. Nommé médecin de la Compagnie des Indes orientales, il s'embarqua au printemps de 1673, et s'arrêta au cap de Bonne-Espérance pour observer les productions du pays. A Batavia il ouvrit des cours de médecine et d'anatomie, et fit, en compagnie de quelques-uns de ses élèves, des excursions dans les îles de Java et de la Sonde; il découvrit une foule de plantes nouvelles, et les envoya en Europe au botaniste Breyn, qui en publia une partie dans ses *Centuries*. Il s'aventura jusqu'au Japon, parut à la cour, et guérit, dit-on, l'empereur d'une maladie grave. A son retour à Batavia (1674), il devint le collaborateur de van Rheede pour la rédaction de l'*Hortus malabaricus*. On a de lui : *Meditationes in Hippocratis textum XXIV de veteri medicina;* Leyde, 1672, in-12; — *De arthritide; de chymiæ et botanicæ dignitate; de physiognomia; de monstris;* Londres, 1683, in-8°, fig. : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la description du traitement que les Chinois et les Japonais emploient avec succès pour la goutte, et qui consiste dans la brûlure par le moxa ou dans la ponction des parties gonflées au moyen d'une aiguille d'or; — *Schediasma de promontorio Bonæ Spei et de Hottentotis;* Schaffouse, 1686, in-12; Bâle, 1710, in 8°, trad. en anglais.

Biogr. médicale.

RIAMBOURG (*Jean-Baptiste-Claude* DE), magistrat français, né le 24 janvier 1776, à Dijon, où il est mort, le 16 avril 1837. D'une bonne famille de la Bourgogne, il se fit recevoir avocat, et fut attaché comme juge auditeur à la cour d'appel de sa ville natale; il y devint en 1811 conseiller, en 1815 procureur général et en 1818 président de chambre. On a de lui quelques ouvrages philosophiques, tels que *Les Principes de la révolution française définis et discutés* (Paris, 1820, in-8°); *L'École d'Athènes* (1830, in-8°), tableaux des contradictions de la philosophie ancienne; et *Du rationalisme et de la tradition* (1834, in-8°). Il a fourni beaucoup d'articles contre les philosophes modernes au *Correspondant*, aux *Annales de philosophie chrétienne*, à *La Dominicale*, et quelques mémoires au recueil de l'Académie de Dijon. Ses *Œuvres* ont été l'objet de deux éditions, l'une donnée par MM. Foisset (Paris, 1838, 3 vol. in-8°), l'autre par l'abbé Migne (1849-1850, gr. in-8°), avec des additions.

Th. Foisset, *Notice* dans les *Mém. de l'Acad. de Dijon.*

* **RIANCEY** (*Henri-Léon* CAMUSAT DE), publiciste français, né le 24 octobre 1816, à Paris. Son grand-père, chevalier de Saint-Louis, émigra en 1790, et mourut à l'armée de Condé. Après avoir fait de bonnes études au collége Henri IV, il choisit la carrière du barreau, et plaida de pré-

férence pour les catholiques et les légitimistes. Secrétaire du comité de la Liberté religieuse, dont M. de Montalembert était président, il collaborait en même temps à *L'Ami de la religion*, au *Correspondant* et à *L'Union monarchique*. Au mois d'avril 1849 il fut élu représentant de la Sarthe à l'Assemblée législative, et prit part aux votes de la majorité réactionnaire; après le coup d'État il fut du nombre des députés qui subirent une courte détention au fort de Vincennes. Il prit en 1852 la rédaction en chef du journal *L'Union*. On a de lui: *Histoire du monde depuis la création jusqu'à nos jours*; Paris, 1838-41, 4 vol. in-8°, en société avec Ch. de Riancey, son frère; — *Histoire critique et législative de l'instruction publique et de la liberté d'enseignement en France*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *La loi et les Jésuites*; Paris, 1845, in-8°; — *Mgr Affre, archevêque de Paris*; Paris, 1848, in-18; — *Les deux Psautiers de la Vierge Marie*; Paris, 1852, trad. du latin de saint Bonaventure; — *Recueil des actes de Pie IX*; Paris, 1852-1854, 3 vol. in-8°, traduits et mis en ordre; — *Le général comte de Coutard, étude*; Paris, 1856, in-8°; — plusieurs brochures politiques et religieuses, lettres, circulaires, etc.

Son frère, *Charles-Louis*, né le 19 octobre 1819, à Paris, l'a aidé dans ses travaux et a collaboré aux mêmes journaux, notamment à *L'Union*. Il est mort à Paris, le 2 février 1861.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

RIANSARÈS (Duc DE). *Voy.* MUÑOZ.

RIARIO (*Jérôme*), seigneur de Forli et d'Imola, né vers 1443, à Savone, tué le 14 avril 1488, à Forli. Neveu et favori du pape Sixte IV, il participa largement aux trésors que la scandaleuse avarice de Paul II avait amassés. Catherine sa femme lui apporta en dot le comté de Bosco et la protection de Galeaz Sforza, son père, et le cardinal Riario, son frère, lui acheta, au prix de 40,000 ducats d'or, la ville et la principauté d'Imola, malgré les négociations entamées par Laurent de Médicis. Ennemi déclaré de ce dernier, qui s'opposa constamment à son dessein d'envahir les petits États de la Romagne, il entra en 1478 dans la conjuration des Pazzi, et lui déclara la guerre ensuite, à l'instigation du pape. Fort de l'obéissance des troupes pontificales qu'il commandait, il surprit Forli, souveraineté que les Ordelaffi possédaient depuis cent cinquante ans, et s'en fit donner l'investiture (1480). Il se ligua avec la république de Venise contre Hercule Ier, duc de Ferrare, dont il convoitait les États, et battit à Campo-Morto (21 août 1482) le duc de Calabre, qui marchait au secours d'Hercule d'Este. Changeant brusquement de parti, il s'allia, le 12 décembre 1482, au duc de Ferrare, et déclara la guerre aux Vénitiens, que le pape excommunia, le 25 mai suivant, pour les forcer à poser les armes. Voyant l'inutilité de ses démarches pour s'emparer de Rimini et de Pesaro, il s'agrandit aux dépens des Colonna, et les chassa de Marino della Cava et de plusieurs autres forteresses. La mort de son oncle (13 août 1484) le priva de son plus ferme soutien. Les fiefs des Colonna se révoltèrent; le château Saint-Ange, dont il était dépositaire, fut livré par sa femme aux cardinaux pour une grosse somme d'argent, et lui-même, après l'élection d'Innocent VIII, se retira dans sa principauté de Forli. Les Médicis et ses nombreux ennemis le firent assassiner par ses propres gardes. Il laissa un fils, *Octavien*, qui ne dut la conservation de sa principauté qu'à la fermeté de sa mère, Catherine Sforza.

RIARIO (*Pierre*), cardinal, frère du précédent, né en 1445, à Savone, mort le 5 janvier 1474, à Rome. Il n'était qu'un simple moine de l'ordre de Saint François, sans mérite comme sans vertu, lorsque, dès le cinquième mois du pontificat de Sixte IV, il fut nommé cardinal de Saint-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence et légat du saint-siége dans toute l'Italie. Des historiens assurent qu'il était le fruit d'un commerce incestueux du pape avec sa sœur; d'autres expliquent l'attachement outré que lui témoigna ce pontife par des motifs plus honteux encore. Quoi qu'il en soit, il eut dès lors tout pouvoir à la cour; ses audiences étaient plus fréquentées que celles du pape lui-même; les évêques, les légats, les hommes de tous rangs affluaient à toute heure dans sa maison. Il donna, en 1473, aux ambassadeurs du roi de France et à Léonor d'Aragon deux repas d'un faste inouï jusqu'alors, pour lesquels il dépensa 200,000 florins et s'endetta de 40,000. Dans un voyage qu'il fit cette même année en Italie, il lutta de splendeur et de magnificence avec le duc de Milan, et s'abandonna à Venise à tous les excès. Pour subvenir à ses dépenses, il réunissait les prélatures les plus considérables et accumulait un nombre infini de bénéfices. Épuisé de débauches, il revint à Rome, où il mourut quelques jours après, amèrement pleuré du pontife.

RIARIO (*Raphael* GALEOTTO, plus connu sous le nom de), cardinal, né le 3 mai 1451, à Savone, de Violenta, sœur des précédents, mort le 7 juillet 1521, à Naples. Il fut également comblé des faveurs du pape Sixte IV, qui en décembre 1477 l'éleva au cardinalat et lui conféra dans la suite plusieurs évêchés et archevêchés, avec les riches abbayes du Mont-Cassin et de la Cava. Les fêtes données à Florence à l'occasion de sa promotion au cardinalat furent choisies par les Pazzi et les autres conjurés, pour assassiner Laurent de Médicis et son frère Laurent. Le nouveau cardinal, que sa jeunesse avait sans doute empêché de mettre dans le secret, n'échappa à la vengeance des Florentins qu'en se réfugiant sur l'autel où il officiait. Sous Alexandre VI il se réfugia en France, dans son évêché de Tréguier. Il retourna en Italie lors de l'élection de Pie III,

et entra dans la conspiration du cardinal Petrucci contre Léon X, qui lui pardonna généreusement. Il passe pour avoir rétabli le premier à Rome le luxe des représentations théâtrales. S. R.

Annal. eccl., 1472-1484. — Panvinio, *Vita di Sisto IV*. — Stef. Infessura, *Diario rom.* — Jacob Ammanati, *Epistola* 548 *ad Fr. Gonzagam card.*, 821.

RIBADENEIRA (*Pedro*), célèbre jésuite espagnol, né le 1er novembre 1527, à Tolède, mort le 1er octobre 1611, à Madrid. Tout jeune il fut envoyé à Rome pour y continuer ses études; il y connut Ignace de Loyola, qui l'admit en 1540, à peine âgé de treize ans, au nombre de ses disciples, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint-siége. Étant venu en 1542 à Paris, il fit des progrès considérables dans la philosophie et la théologie, et en 1545 il acheva ses cours à Padoue. Après avoir enseigné la rhétorique depuis 1549 à Palerme, il se rendit en 1555 dans les Pays-Bas, et remplit dans la suite la place de provincial en Toscane et en Sicile. Ses talents lui valurent partout des amis illustres, et il fut chargé par les trois premiers généraux de son ordre, saint Ignace, les PP. Lainez et Borgia, de le propager dans les Flandres et en Espagne, ce dont il s'acquitta avec un zèle infatigable. En 1574 il obtint l'autorisation de s'établir à Madrid, où il consacra sa plume à la défense de la religion; malheureusement il avait plus de bonne volonté que de lumières; il était d'une crédulité puérile, et il manquait tout à fait de critique. On a de lui : *Vida de S. Ignacio;* Madrid, 1570, in-8o; trad. en latin par l'auteur, Anvers, 1588, in-8°. Cette vie, la première qui ait été écrite du fondateur des Jésuites, a donné lieu à de nombreuses traductions et réimpressions. Ribadeneira retoucha plusieurs fois son ouvrage. Il avait d'abord ingénuement avoué qu'Ignace n'avait pas reçu le don des miracles, en ajoutant que l'institution même de la Compagnie de Jésus, son accroissement et les prodiges opérés par quelques-uns de ses membres étaient une assez forte preuve de l'intervention manifeste de Dieu. Plus tard il se rétracta, et fit faire à Ignace un grand nombre de miracles. La *Vie de saint Ignace* fut réimpr. par Simon Stenius (1598, in-8°), et accompagnée de notes très-piquantes, qui donnèrent lieu à une querelle, aujourd'hui oubliée, entre les jésuites et les protestants; — *De la scisma de Ingalaterra*; Madrid, 1588, in-8°, trad. en latin; — *De la tribulacion particular y publica;* Barcelone, 1591, in-8°; — *Vidas de Diego Lainez, Alfonso Salmeron y Francisco de Borja;* Madrid, 1592, in-8°; trad. en latin par André Schott (Anvers, 1598, in-8°) et en français; ces trois vies ont été réunies à celle de saint Ignace dans l'édit. de Madrid, 1594, in-fol.; — *Tratado de la religion y virtudes que debe tener el principe christiano para gobernar sus Estados;* Madrid, 1595, 1601, in-8°; Anvers, 1597, in-8o; trad. en français, en latin, en anglais et en italien : c'est une réfutation du *Prince* de Machiavel; on y trouve beaucoup de propositions hasardées sur la puissance des rois et les devoirs de leurs sujets; — *Narratio legationis Franc. de Mendoza*; Bruxelles, 1598, in-4°; — *Flos sanctorum, o Libro de las vidas de los santos;* Madrid, 1599-1610, 2 vol. in-fol. : cette compilation, réimprimée plusieurs fois et traduite en latin et cinq ou six fois en français, a été complétement effacée par les travaux des Bollandistes; elle est écrite dans un style agréable; mais les miracles, les légendes, les contes les plus ridicules y sont entassés sans discernement; — *Vida de Christo y de su madre santissima*; Madrid, 1604, in-fol.; — *Tratado en el qual se da razon del Instituto de la Compania de Jesu;* Madrid, 1605, in-4°; — *De scriptoribus Societatis Jesu*; Anvers, 1608, in-8° : ce catalogue incomplet a été successivement augmenté par les PP. Schott (1613), Alegambe (1643) et Southwell (1676); — *Manual de oraciones y exercicios*; Madrid, 1611, in-16. Le P. Ribadeneira a traduit du latin *Las Confessiones* et *Las Meditaciones* (1598, 2 vol.) de saint Augustin.

N. Antonio, *Nova Biblioth. hispana*. — Southwell, *De Script. Soc. Jesu*.

RIBAS (*Juan* DE), religieux espagnol, né en 1612, à Cordoue, mort le 4 novembre 1687, dans la même ville. Il était de l'ordre de Saint-Dominique. Habile théologien, il enseigna avec réputation la philosophie dans le couvent de Saint-Paul à Cordoue, et pendant longtemps il y dirigea les études. A l'époque de sa mort ses confrères publièrent un recueil de vers et de discours à sa louange. On a répandu sur ce religieux beaucoup d'assertions dont l'abbé Goujet s'est attaché à démontrer la fausseté. Outre des sermons et des opuscules ascétiques, on a de lui : *Sueldo al Cesar y a Dios su gloria* (1663, in-fol.), sous le nom de Joseph de Zais; il y prouve qu'on avait eu tort d'enlever à saint Thomas la *Catena aurea* pour en faire honneur au P. Carbonnel. Plusieurs auteurs lui ont attribué avec quelque vraisemblance le fameux ouvrage intitulé *Teatro jesuitico, apologetico discurso con saludables y seguras dotrinas necessarias a los principes y senores de las tierras* (Coimbre, 1654, in-4°), et qui porte le pseudonyme de Francesco de la Piedad. Ce pamphlet, où les Jésuites sont traités avec une sévérité extrême, fut brûlé par ordre de l'inquisition et supprimé avec tant d'exactitude que l'on n'en a vu dans les ventes que quelques exemplaires; il devint l'occasion d'une polémique passionnée, et on le donna tour à tour aux jansénistes et aux protestants. Quant à Ribas, il se refusa constamment à reconnaître pour sienne cette production satirique; cependant il n'y avait qu'une voix pour la lui attribuer dans toutes les maisons de son ordre en Espagne. Ribas n'en était pas d'ail-

leurs à son coup d'essai contre les Jésuites, et il a écrit contre eux d'autres ouvrages, qu'il a avoués, entre autres celui qui a pour titre *Barragan bolero*, et auquel le roi Philippe IV prenait tant de plaisir qu'il s'en faisait souvent lire des passages par forme de récréation.

Échard, *Script. ord. Prædicat.* — Goujet, dans le *Dict. hist.* de Moréri. — Peignot, *Dict. des livres condamnés*, II, 154. — Brunet, *Manuel du libraire*.

RIBAUT (*Jean*), navigateur français, né à Dieppe, vers 1520, massacré au fort Caroline (Floride), en 1565. C'était un zélé protestant et un excellent marin. L'amiral de Coligny, prévoyant les persécutions que ses coreligionnaires auraient bientôt à redouter, eut l'idée de leur préparer un asile au delà des mers. Avec la permission de Charles IX, il arma deux roberges sur lesquelles il embarqua cinq ou six cents marins ou soldats d'élite, tous huguenots. Jean Ribaut reçut le commandement de cette expédition, qui mit à la voile de Dieppe, le 18 février 1562. Après une heureuse navigation, Ribaut atterrit, à la fin d'avril, vers le 30° de latitude, près d'un promontoire boisé qu'il appela *Cap Français*. Il remonta la côte au nord, découvrit la rivière des *Dauphins* (1), puis celle de *Mai* (2), à l'embouchure de laquelle il débarqua (1[er] mai). Il a été reconnu depuis que Ribaut avait pris plusieurs anses pour des embouchures de fleuve; il est donc fort difficile de suivre son itinéraire et de retrouver les neuf rivières qu'il prétend avoir reconnues sur une étendue de soixante lieues de côtes. Il donna le nom de *Port-Royal* à l'endroit où il s'arrêta (Caroline du Sud). Sur une île (3) située à l'entrée du Toubachire, il construisit un fort, qu'il nomma fort Charles, en l'honneur du roi Charles IX, et y laissa vingt-cinq hommes avec quatre canons, sous le commandement d'Albert, l'un de ses meilleurs officiers. Il revint à Dieppe, le 20 juillet. La petite colonie ne se maintint pas longtemps. Les soldats se révoltèrent, tuèrent leur chef, construisirent un brigantin sur lequel ils se dirigèrent vers la France. Le manque de vivres les força à dévorer plusieurs des leurs. Ils allaient sombrer en vue des côtes de Bretagne lorsqu'ils furent recueillis par une barque anglaise.

La guerre civile avait empêché Ribaut d'amener des secours à sa colonie; il y prit une part active, et passa ensuite en Angleterre, où il fit, selon Watt, imprimer *The whole and true discovery of Terra Florida* (Londres, 1563, in-12). Après la paix de 1564, Coligny reporta ses regards vers la Floride. Il consacra cent mille écus à l'armement de trois navires, qui partirent sous la conduite de René de Laudonnière (*voy.* ce nom), gentilhomme poitevin, qui avait fait partie de la première expédition. Ribaut partit de Dieppe, le 22 mai 1565, avec sept navires et environ quatre cents personnes des deux sexes; son fils Jacques l'accompagnait. Il entra le 27 août dans la rivière de Mai. Il y trouva Laudonnière sur le point de faire sauter le fort Caroline et réduit à la dernière extrémité par la disette et l'indiscipline de ses compagnons, qui presque tous avaient déserté. Ribaut se hâtait de rallier les débris de la colonie lorsqu'elle fut attaquée à l'improviste par une flotte espagnole, commandée par Menendez. Une tempête ayant dispersé ou brisé la petite escadre, les Espagnols en eurent bon marché pièce à pièce : ils prirent ensuite les retranchements presque sans combattre. Neuf cents Français furent égorgés; malades, femmes, enfants, rien ne fut épargné. Menendez fit attacher à des gibets les corps des principaux officiers, et pour cacher sous le manteau de la religion la manière infâme dont il avait manqué de foi, il fit écrire au-dessus des cadavres de ces malheureux : « Pendus non comme Français, mais comme hérétiques ». Jean Ribaut, battu par la tempête, tomba entre les mains de Menendez et fut poignardé par derrière. Il fut écorché encore palpitant, et les lambeaux de son corps, coupé en morceaux, furent plantés sur des piquets autour du fort. Cet acte de barbarie ne demeura pas impuni; Dominique de Gourgues (*voy.* ce nom) en tira une juste et éclatante vengeance. A. DE L.

Laudonnière, *Hist. de la Floride*. — J. Lemoyne de Mourgues, *Relation du voyage de capitaine J. Ribaud à la Floride*, dans la *Narratio regionum Indicarum per Hispanos devastatarum*, publié par Th. de Bry, 1590-1598. — Le Challeur, *Dernier voyage de Jean Ribaut*. — *Brief Discours et Histoire d'un voyage de quelques François en la Floride*. 1579, et dans les *Archives curieuses de l'hist. de France*, VI. — Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle France*, 1744. — Haag frères, *France protest.*

RIBBING DE LEUVEN (*Adolphe-Louis*, comte), gentilhomme suédois, né à Stockholm, en 1764, mort à Paris, le 1[er] avril 1843. Il entra fort jeune au service de France, s'embarqua pour l'Amérique sous le comte d'Estaing, et retourna dans sa patrie en 1786. Membre des états généraux la même année, il se fit remarquer par son opposition violente contre tous les actes du roi Gustave III. Jeune et ardent, il se mit bientôt à la tête de cette partie de la noblesse qui voyait dans le roi l'ennemi de ses privilèges, et s'associa au complot tramé par le comte de Horn, Ankarstroem, Lilliehorn, etc. (*voy.* GUSTAVE III). Ce fut lui qui, dans la salle de l'Opéra, désigna le roi aux coups d'Ankarstroem en lui mettant la main sur l'épaule et en disant : « Bonjour, beau masque. » Le lendemain même il fut arrêté avec ses complices. Après des débats judiciaires assez longs les trois accusés furent condamnés à mort; mais le roi avait obtenu que la peine des complices serait commuée en celle du bannissement à perpétuité. Deux mois après la mort de Gustave l'arrêt fut mis à exécution. Ribbing prit le nom de *van Leuven*, et vint en France, où il fut reçu dans les salons du directeur Barras; les dames de cette époque le désignèrent sous le nom de *beau régicide*. Accueilli

(1) Aujourd'hui *San-Juan*.
(2) Le *Rio San-Mateo* des Espagnols.
(3) Aujourd'hui *Lemon island*.

avec empressement à Coppet par Mme de Staël et par Benjamin Constant, il parcourut la Suisse et revint à Paris où sous le gouvernement de Napoléon il vécut dans l'obscurité. La restauration ne l'inquiéta pas, mais en 1816 il crut devoir suivre les exilés français en Belgique, et y fut l'un des rédacteurs du *Vrai libéral*. Lorsque l'amnistie permit à ses amis de rentrer dans leur pays, il revint avec eux à Paris, et y vécut pendant plusieurs années à peu près ignoré. On a prétendu que Ribbing, lors de la première représentation du ballet de *Gustave III*, voulant voir si la mise en scène avait bien la couleur locale, prit un cabriolet pour se rendre à l'Opéra, qu'il fit un faux pas, qu'on le releva blessé grièvement et qu'il mourut quelques jours après; ce fait n'est pas exact; le comte Ribbing est mort ou plutôt s'est éteint tranquillement en 1843, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Son fils, *Adolphe* DE LEUVEN, s'est fait connaître à Paris comme auteur dramatique. A. J.

Posselt, *Geschichte Gustavs III* — *Hist. de l'assassinat de Gustave III*, par un officier polonais, témoin oculaire. — Bouillé, *Mémoires* — Beaumont de Vassy, *Les Suédois depuis Charles XII*.

RIBEIRO (*Bernardin*), poëte portugais, né à Torrão (Alemtejo), mort au seizième siècle. On ne sait presque rien d'exact sur l'écrivain qu'on a appelé parfois l'*Ennius* de Camoens. Il sortait d'une famille noble; on ne précise nulle part à quelle époque il fut successivement gentilhomme du palais, commandeur de Villacova dans l'ordre du Christ, *capitão mor* des flottes de l'Inde et gouverneur du fort de Saint-Georges de Mina sur les côtes d'Afrique. Une légende poétique fort accréditée en Portugal veut qu'il ait inspiré une vive passion à Beatriz (1), fille du roi Manoel, au temps où il était juge du palais. Sans affirmer qu'il accepte la tradition, le premier historien du Portugal, Alexandre Herculano, ne la rejette nullement; il publie même à ce sujet un récit contemporain infiniment curieux, qui confirmerait la légende bien plus qu'il ne l'infirmerait. Après avoir beaucoup voyagé, très-probablement il épousa Maria de Vilhena, de la maison de Cantanhède, et il en eut une fille, à laquelle il a adressé les vers les plus touchants : il avait perdu sa mère en la fleur de sa jeunesse, et il l'avait, dit-on, ardemment aimée. Comment concilier cependant cette vive affection avec ces vers, si connus, du poëte :

Nam sam casado, senhora,
Pois inda que dei a mao
Não Casei o coração.

(1) Née à Lisbonne, le 31 décembre 1504, cette princesse charmante mourut à Nice, le 8 janvier 1538. On affirme qu'elle fut tendrement aimée de son époux, Charles III, duc de Savoie. La légende à laquelle nous faisons allusion conduit Ribeiro en Italie sous les habits d'un pauvre pèlerin, et lui accorde une courte entrevue avec l'infante dans une église de Nice. La princesse le congédie même sans pitié. Si dans cette histoire parfaitement romanesque, nous en convenons, il fallait faire une large part à l'imagination des contemporains, ce serait selon nous la seconde partie qu'il faudrait révoquer en doute.

Le plus charmant ouvrage de Ribeiro est un petit roman mêlé de prose et de vers, dont M. Villemain a fait ressortir d'une façon heureuse la rare perfection : il est intitulé *Menina e moça*, et tire son titre des premiers mots du récit; nous reproduisons ici celui de la première édition en rappelant que tout sous ce rapport est erroné dans Barbosa Machado : *Primeira e secunda parte do livro chamado : As saudades de Bernardino Ribeiro, com todas as suas obras*; Evora, 1558, in-8°. La seconde édition, selon M. Innocencio F. da Sylva, serait la suivante : *Historia de Menina e Moça*; Lisbonne, 1559, in-8°. Nous ne saurions citer ici toutes les réimpressions; nous nous contenterons de recommander aux amateurs de la littérature portugaise celle qui a été donnée, en 1852, pour la collection des classiques que l'on imprime à Lisbonne. F. D.

RIBEMONT (DE). *Voy.* ANSELME.

RIBERA (*Anastasio-Pantaleon* DE), poëte espagnol, né en 1580, à Saragosse, mort en avril 1629, à Madrid. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra dans un couvent, mais il n'acheva pas son noviciat, et rejoignit les troupes espagnoles qui occupaient les Pays-Bas. Après s'être distingué à la prise d'Ostende (1604), où il reçut plusieurs blessures, il revint à Madrid, et s'attacha au duc de Medina-Sidonia en qualité de secrétaire. Il avait l'humeur gaie, l'esprit fertile en saillies; de bonne heure ses vers, pleins de verve, le mirent à la mode dans les plus illustres compagnies, et il fut pendant quelque temps du nombre des beaux-esprits qui composaient la cour de Philippe IV. Il était fort enclin à la satire et ne ménageait personne, pas même les favoris du roi; peut-être est-ce à une vengeance personnelle qu'on doit attribuer la cause de sa mort : il fut assassiné dans une rue, au milieu de la nuit. Disciple de Gongora, il l'a imité dans la plupart des poésies qu'il a laissées, comme dans les fables de Proserpine, d'Echo, d'Alcée et d'Aréthuse, etc. Ses amis les recueillirent après sa mort (*Obras poeticas*; Madrid, 1634, in-4°) : il en a paru plusieurs éditions; la plus complète est celle de Madrid, 1648, in-8°. On a fait aussi un recueil de ses plaisanteries, publié à Madrid vers 1630 et devenu rare.

Ticknor, *Hist. of the spanish literature*, II.

RIBERA (*Joseph*), dit *l'Espagnolet*, peintre et graveur espagnol, né à San-Felipe, le 12 janvier 1588, mort à Naples, en 1656. Pendant longtemps les Italiens, par un sentiment d'amour propre national exagéré, faisaient naître Joseph Ribera à Gallipoli, dans le royaume de Naples; les Espagnols, se sentant ainsi dépossédés, cherchèrent le moyen de détruire avec des preuves irrécusables une semblable opinion, et ils triomphèrent le jour où fut découverte l'inscription suivante gravée par Ribera lui-même au bas d'une de ses estampes, *Silène couché* : *Joseph la Ribera Hispˢ Valentˢ Setaben F. Parte-*

nope, 1628. Cette épithète de *Valentinus* que Ribera se donnait lui même tranchait la question. C'est à Xativa, aujourd'hui San-Felipe, dans la province de Valence, que naquit Ribera. Il fut envoyé tout jeune dans la capitale du royaume pour y faire ses humanités; mais, au lieu de s'attacher uniquement à l'etude des lettres, ce qui était, paraît-il, le vœu de sa famille, il se livra presque exclusivement aux arts du dessin, et reçut les premières leçons d'un peintre aujourd'hui peu connu, François Ribalta. Si l'on en croit certains auteurs dignes de foi, J. Ribera aurait été vers cette époque à Naples, et c'est à l'école de Michel-Ange de Caravage qu'il aurait emprunté cette manière de peindre un peu rude qu'il n'abandonna guère dans la suite. Plus tard il se rendit à Rome, et, malgré l'impression profonde que lui causa la vue des œuvres de Raphael, il ne put ni modifier sa première manière ni se défaire absolument de l'âpreté de ton qu'il avait été accoutumé à rechercher dans son enfance. Un voyage à Parme faillit un moment le remettre dans la bonne voie: les peintures de Corrége eurent sur son talent une influence salutaire, qu'il est impossible de contester; mais cette influence fut de courte durée. C'est à peine s'il exécuta quelques tableaux inspirés par une réminiscence lointaine des œuvres de Corrége; il revint bientôt à ses anciennes habitudes, et se laissa de nouveau guider uniquement par la manière de Michel-Ange de Caravage. Après ces excursions, J. Ribera retourna a Naples; aussitôt son arrivée dans cette ville, il fit la connaissance d'un homme riche et puissant qui lui donna sa fille en mariage. Cette alliance fut bientôt profitable au peintre, qui trouva dans son beau-père un admirateur enthousiaste Celui-ci ayant exposé sur son balcon un *Saint-Barthelemy* peint par Ribera, ameuta la foule devant ses fenêtres; le vice-roi de Naples voulut connaître la cause de cet attroupement, et ayant appris qu'il s'agissait d'un tableau, il fit venir le peintre chez lui, et après avoir examiné l'œuvre qui avait valu à son auteur ce succès, il la trouva si belle, que J. Ribera fut de suite nommé peintre de la cour et comblé de bienfaits. A partir de cette époque la réputation de J. Ribera grandit tous les jours; il fut reçu, en 1630, membre de l'Académie de Saint-Luc, et en 1644 le pape lui envoya la décoration de l'ordre du Christ. Pendant les deux voyages que Velasquez fit a Naples, en 1630 et en 1649, ce fut Ribera qui lui fit les honneurs de l'Italie.

Il serait impardonnable de ne pas faire mention de l'habileté singulière que possédait Ribera à manier la pointe; les quelques eaux-fortes que l'on rencontre signées de ses initiales sont tout à fait remarquables, et mériteraient, n'était cette recherche continuelle des types hideux qu'elles semblent dénoter, de prendre place au nombre des meilleures productions de la gravure à l'eau-forte. *Le Martyre de saint Barthelemi*, *Silène et le portrait de don Juan d'Autriche* font oublier, par la finesse de leur exécution, tout ce qu'il y a de repoussant dans les formes systématiquement vulgaires que les figures affectent.

Ribera travaillait facilement, et ses tableaux sont nombreux; le Louvre en possède un, *L'Adoration des Bergers*, qui ne donne pas malheureusement la mesure complète du talent peu mystique du maître; on n'en compte que deux au musée de Dresde et que quatre dans la galerie du Belvédère à Vienne. L'Angleterre n'en possède qu'un petit nombre, si l'on en croit M Waagen (*Trésors d'art*), et la National Gallery n'en avait même qu'un seul en 1857. En revanche le livret du musée de Madrid en décrit cinquante-trois, et il s'en rencontre en grand nombre à Naples dans les couvents et dans les églises. Parmi ceux que nous avons été à même de voir dans cette dernière ville, il en est un qui nous paraît mériter une mention toute spéciale; il représente une *Déposition de croix*, se trouve dans l'église du couvent de San-Martino, et se fait remarquer par une harmonie et une vigueur de ton qu'aucune autre œuvre de Ribera ne nous a paru contenir au même degré. G. DUPLESSIS.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*. — Quilliet, *Dict des peintres espagnols*. — Bartsch, *Le Peintre graveur*, XX. — Huart, *Vie complète des peintres espagnols*. — Viardot *Notice sur les principaux peintres de l'Espagne*. — R. D. Caballero, *Observaciones sobre la patria de Ribera*; Valence, 1824, in-4°.

RIBES (*François*), chirurgien français, né le 4 septembre 1770, à Bagnères de Bigorre, mort le 21 février 1845, à Paris. Jeune encore il fit des cours d'accouchement et de chirurgie pratique; mais il ne se présenta qu'en 1803 aux examens du doctorat en médecine. Après avoir fait les campagnes de la république, il prit part à celles de l'empire comme chirurgien par quartier de Napoleon. Lorsque le pape Pie VII fut rendu à la liberté, Ribes l'accompagna jusqu'à Rome, et ce fut sans doute aux souvenirs de ce voyage, qu'il dut, en 1826, d'être attaché à la maison de Charles X. En 1827 il devint médecin en second de l'hôtel des Invalides, et en 1837 il y remplaça Desgenettes dans les fonctions de médecin en chef. Il avait été compris en 1821 parmi les premiers membres qui constituèrent l'Académie de médecine. On a de lui : *Sur l'articulation de la mâchoire*; Paris, 1803, in-8°; — *De l'anatomie pathologique*; Paris, 1828-1834, 2 vol. in-8°; — *Mémoires et observations d'anatomie, de physiologie, de pathologie et de chirurgie*; Paris, 1841-1844, 3 vol. in-8°, pl.; — de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, les *Archives de médecine*, les *Bulletins* de l'Académie de médecine, etc.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, VI, 2e partie.

RIBIÉ (*César-François*), auteur dramatique et acteur français, né à Paris, le 18 octobre 1755, mort à la Martinique, en 1830. Son père était joueur de marionnettes, à la Foire Saint-Lau-

rent. A quinze ans il déserta la maison paternelle, et s'installa, comme commissionnaire, devant la loge des *Grands danseurs du roi*. Il se mit aussi au service des escamoteurs ambulants, et obtint plus tard l'emploi d'*aboyeur* à la porte du spectacle de Nicolet. Peu à peu, il s'insinua dans les bonnes grâces des gens de la maison, et fut chargé de quelques petits rôles. Il s'engagea ensuite au théâtre des *Associés* (1), et ne tarda pas à devenir un des meilleurs comiques du boulevard. Il partit pour la province, et revint à Paris amenant avec lui une fille nommée Latour, très-habile en tours d'adresse, et dont il fit sa femme. En 1796, il forma une troupe d'acteurs, et se rendit dans les colonies pour y chercher fortune. Déçu dans son espoir, il rentra dans la mère patrie quelques mois après son départ, et prit alors la direction du spectacle de Nicolet, devenu théâtre de *La Gaieté*, dont il changea le nom contre celui de théâtre d'*Émulation*. Cette entreprise n'ayant pas réussi, il parcourut de nouveau la province, s'établit à Rouen, et y fonda le théâtre de la république. Après le 9 thermidor, Ribié fut accusé de terrorisme, et se réfugia à Paris. En 1805, nous le retrouvons directeur de La Gaieté, après avoir été, dans l'intervalle, directeur à la fois de Louvois, de la Cité, et de deux ou trois jardins publics, Tivoli en tête. Après deux années d'exploitation, Ribié, malgré sa capacité reconnue, fut obligé, en mars 1808, toujours par suite de son esprit de désordre et de son inconduite, de se retirer devant les héritiers de Nicolet, qui voulurent rentrer dans leur privilége. En 1810, on le voit aux Jeux Gymniques, établis dans l'ancienne salle de la porte Saint-Martin, où il ne fit que passer. Enfin, il se remit à la tête d'une troupe de comédiens, et traversa de nouveau les mers. Depuis lors on n'a plus entendu parler de lui.

Ribié fut bien, comme on voit, le personnage le plus excentrique, l'existence la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Acteur, saltimbanque au besoin, directeur de deux théâtres à la fois, jouant dans la même soirée sur l'un Fénelon, sur l'autre un savetier; vendant de l'opiat, battant la caisse d'une manière miraculeuse; affectant des airs de grand seigneur, tenant maison montée, table ouverte; joueur, gourmand et libertin. Il voulut aussi être auteur, et la liste de ses pièces est assez considérable; mais on soupçonne avec quelque raison qu'il ne fit que donner le canevas; car, dénué de l'instruction la plus élémentaire, ne sachant ni lire ni écrire, comment aurait-il pu se passer de collaborateurs? Ceux-ci, néanmoins, sont restés inconnus. E. DE MANNE.

Du Mersan, *Notice sur Ribié*. — *Almanach des spectacles*. — Quérard, *La France littér*. — *Renseign. part.*

RIBIER (*Guillaume*), conseiller d'État, né en 1578, à Blois, où il est mort, le 21 janvier 1663. Il succéda à son père dans la charge de lieutenant au présidial de Blois, et devint ensuite lieutenant général et président au même siége. Dans l'assemblée des états tenue en 1614 à Paris, il siégea comme député du tiers, et présenta au roi, au nom de quarante-cinq de ses collègues, une requête tendant à obtenir une réduction assez considérable de l'impôt. On ne fit point droit aux justes réclamations des députés, mais on accorda par honneur à Ribier le brevet de conseiller d'État. La reine mère, pendant son séjour à Blois, aimait à le consulter dans ses affaires, et lui offrit l'emploi de secrétaire de ses commandements, qu'il refusa par modestie. Il avait recueilli un très-grand nombre de documents historiques pour servir à l'éclaircissement des règnes de François Ier, Henri II et François II (1537-1560); son neveu, Michel Belot, les publia à Blois, 1666, 2 vol. in-fol.

Son frère, RIBIER (*Jacques*), conseiller au parlement de Paris, puis conseiller d'État, a écrit des *Mémoires concernant les charges de chancelier et garde des sceaux de France* (Paris, 1629, in-4°) et un *Discours sur le gouvernement des monarchies* (ibid., 1630, in-4°).

Bernier, *Hist. de Blois*. — Moréri, *Dict. hist.*

RIBOISIÈRE (LA). *Voy.* LA RIBOISIÈRE.

RIBOUD (*Thomas-Philibert*), littérateur français, né le 24 octobre 1755, à Bourg en Bresse, mort le 6 août 1835, à Jasseron, près cette ville. Reçu à dix-neuf ans avocat au parlement de Dijon, il alla pratiquer le barreau à Lyon, et fonda, de concert avec Delandine, Gerson et Geoffroy, la Société littéraire, où il lut plusieurs morceaux en prose et en vers. En 1779 il fut nommé procureur du roi au présidial de Bourg et subdélégué de l'intendant de Bourgogne. Partisan de sages réformes, il présida l'Assemblée des notables de la Bresse (1787), et fut porté en mai 1790 au poste de procureur général syndic du département de l'Ain. Dans l'Assemblée législative, où il représenta ses compatriotes, il vota avec le parti constitutionnel. Sous la terreur il subit une détention de quelques mois à titre de suspect. Le Directoire le choisit en l'an IV pour commissaire près l'administration départementale, et le destitua après le coup d'État de fructidor. Élu membre du Conseil des cinq cents (1798), il quitta Paris à la suite du 18 brumaire, et professa l'histoire philosophique à l'école centrale de Bourg. Rappelé bientôt dans la magistrature, il fut mis à la tête du tribunal civil de l'Ain (19 germinal an VIII), et passa, lors de la réorganisation des tribunaux, dans la cour impériale de Lyon comme président de chambre (1811). De 1806 à 1814 il fit partie du Corps législatif, et rédigea sur certaines parties du code des rapports et des procès-verbaux qui témoignent de son savoir. Envoyé en 1815 à la Chambre des représentants, il ne put y siéger, parce que son élection était arguée de nullité. Au second

(1) Fondé en 1774, il prit, en 1794, le titre de *Théâtre patriotique*.

retour des Bourbons, il fut nommé président honoraire (25 octobre 1815), revint dans son pays natal, et partagea ses loisirs entre l'étude et les travaux de la Société d'émulation, qu'il avait fondée. Il était aussi membre de plusieurs sociétés provinciales et correspondant de l'Académie des inscriptions. On a de lui un assez grand nombre d'opuscules historiques et littéraires, parmi lesquels on remarque : *Étrennes littéraires*; 1785, in-8°; — *Éloges d'Agnès Sorel*; Lyon, 1786, in-8°; — *Essai sur les moyens de subvenir aux besoins publics*; 1790, in-8°; — *Recherches sur l'origine, les mœurs et les usages de quelques communes du département de l'Ain*; Paris, 1810, in-8°; — *Études de l'histoire du département de l'Ain par les monuments*, dans les *Annuaires de l'Ain*, 1824 à 1827; etc.

Journal de la Société d'émulation de l'Ain, sept. et oct. 1835.

RIBOUTTÉ (*Charles-Henri*), chansonnier français, né à Commercy, le 10 octobre 1708, mort en 1740. Fils d'un maréchal ferrant des équipages du prince de Vaudemont, il eut, dit-on, une jeunesse fort dissipée, et ses folies obligèrent sa famille à le faire enfermer pendant quelque temps. Pour se venger, il composa dans sa prison des couplets satiriques contre toutes les dames de la petite cour de son pays; lorsqu'il fut rendu à la liberté, on l'envoya à Paris pour le soustraire aux vengeances des familles chansonnées dans ses couplets. Sa gaieté, son esprit aimable lui firent beaucoup d'amis dans cette ville; grâce à leurs bons offices, il obtint une place de contrôleur des rentes, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il est auteur d'un grand nombre de chansons; la plus populaire est celle qui commence ainsi : *Que ne suis-je la fougère?* elle a survécu à toutes les autres. Celles intitulées *Les Souhaits* et *L'Ambition de l'amour* eurent aussi un grand succès. Elles ont été reproduites dans les *Chansons populaires de la France* en 1843. A. J.

Dumont, *Hist. de la ville et des seigneurs de Commercy*, II, § 6. — Chaudon et Delandine, *Dict. universel.*

RIBOUTTÉ (*François-Louis*), auteur dramatique français, né à Lyon, en 1770, mort à Paris, en février 1834. Il était d'une famille de commerçants, fit de bonnes études, et alors que la révolution éclata il s'enrôla dans les bataillons qui défendirent Lyon contre les troupes de la Convention. Il parvint à s'échapper lorsque la ville fut prise, et vint à Paris, où il se fit remarquer parmi les jeunes gens qu'on appelait alors *la jeunesse dorée*. Après avoir été pendant quelques années agent de change, il résigna cet emploi, sans renoncer pourtant à faire quelques opérations financières, et se livra à la littérature, ce qui donna lieu à l'épigramme suivante:

> Riboutté dans ce monde a plus d'une ressource,
> Il spécule au théâtre, et compose à la bourse.

Celle de ses comédies qui eut le plus de succès est la première, *L'Assemblée de famille* (1808); on fit courir le bruit que Riboutté soignait ses succès beaucoup plus que ses ouvrages, qu'il composait avec soin son parterre, que la complaisance et le zèle des acteurs n'étaient pas désintéressés, enfin que Geoffroy, qui tenait alors le sceptre de la critique dans le *Journal de l'empire*, trouvait fort bien son compte à louer l'ouvrage et l'auteur. Aussi lorsque dans son feuilleton du 28 février 1808 il disait : « On dit que l'auteur est dans les affaires, eh bien! en donnant son ouvrage il en a fait une bonne, » on fit courir cette épigramme :

> Geoffroy, rempli de complaisance,
> A porté jusqu'aux cieux le nom de Riboutté;
> C'est avec ingénuité
> Signer publiquement une bonne quittance.

Il n'en est pas moins vrai que la pièce eut du succès et qu'elle fut admise en 1810 au concours pour le prix décennal. Riboutté avait épousé Mlle Simon, actrice du Théâtre-Français. On a encore de lui trois comédies en cinq actes et en vers : *Le Ministre anglais*, 1812, *L'Amour et l'ambition*, 1822, et *Le Spéculateur ou l'École de la jeunesse*, 1826. A. J.

Biogr. des hommes vivants. — Quérard, *La France littéraire.* — *Histoire du théâtre français.* — *Journal de l'empire*, février 1828.

RICARD (*Jean-Marie*), jurisconsulte français, né en 1622, à Beauvais, mort en 1678, à Paris. Il eut la réputation d'un des plus célèbres avocats du parlement de Paris; il n'avait point de facilité à plaider; mais en fait de consultations et d'arbitrages, ses décisions faisaient autorité. Son désintéressement était si grand que c'était, dit-on, lui faire injure que de lui offrir de l'argent; la satisfaction d'avoir assisté ceux qui avaient besoin de ses lumières lui suffisait. Il est un des auteurs qui ont le mieux interprété l'ancien droit français. On a de lui : *Traité des donations*; Paris, 1652, in-4°; — *Coutume de Senlis*; Paris, 1655, in-4°; — *Coutume d'Amiens, avec commentaire*; Paris, 1661, in-12. Ces ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois jusqu'à la révolution, augmentés et annotés. Son fils, avocat comme lui, et nommé aussi *Jean-Marie*, les réunit avec d'autres, inédits (Paris, 1701, 2 vol. in-fol.); l'édition la plus recherchée des *Œuvres* de Ricard a été donnée par Duchemin et Bergier (Clermont-Ferrand, 1783, 2 vol. in-fol.). Cet avocat a encore eu part à la publication des *Œuvres de Ch. du Moulin* (Paris, 1654, 4 vol. in-fol.), faite avec Pinsson, et il a augmenté de plus des deux tiers la *Coutume de Paris* de Fortin (Paris, 1666, in-fol.).

Simon, *Bibl. des auteurs de droit.* — Camus, *Profession d'avocat*, édit. Dupin.

RICARD (*Dominique*), traducteur français, né le 23 mars 1741, à Toulouse, mort le 28 janvier 1803, à Paris. Ses parents, trop pauvres pour lui donner de l'éducation, le confièrent à un religieux de Toulouse, qui dirigea sa première jeunesse. Il entra dans la congrégation des doc-

trinaires, et se voua, autant par goût que par devoir, à la carrière de l'enseignement. A peine reçu bachelier, il fut envoyé à Auxerre pour y professer la rhétorique. L'*Éloge funèbre du dauphin* (1766, in-4°) et un discours sur le mariage du nouveau dauphin, depuis Louis XVI (*Oratio gratulatoria*; 1770, in-4°), prononcés l'un et l'autre devant les magistrats et le clergé de la ville, firent concevoir de lui des espérances qu'il justifia dans la suite. Les querelles religieuses qui troublaient alors le royaume n'épargnèrent pas le collége d'Auxerre; la division se glissa entre le bureau d'administration et les professeurs, un procès s'engagea, de nombreux mémoires furent publiés de part et d'autre, et l'autorité rétablit la paix en fermant le collége (1772). L'abbé Ricard vint alors à Paris, et se chargea de l'éducation du fils du président Meslay. Jusqu'à la fin de sa vie il se plut à aider de ses conseils et de ses leçons des jeunes gens sans fortune. Toujours bienveillant et modeste, il compta des amis dans tous les rangs et dans tous les âges; Mably, Barthélemy, Auger, Dussaulx, Larcher, Sicard, Dacier, Mme de Créqui lui étaient particulièrement attachés. Sans le vouloir, il s'est peint lui-même dans ce passage de l'excellente notice qu'il a consacrée à son écrivain favori : « Il conserva toujours la modération dans la sagesse, qualité si rare et si difficile. Il n'enseigna qu'une philosophie douce et raisonnable, indulgente avec fermeté, conciliante sans mollesse, invariable dans ses principes, mais accommodante sur les défauts, qui ne transige jamais avec les passions, mais qui ménage l'homme faible pour gagner sa confiance et le mener à la vertu par la persuasion. » Comme lettré, il avait su se concilier l'estime de tous ses confrères. En 1785 il sollicita la place que la mort de Lévesque de Burigny avait laissée vacante dans l'Académie des inscriptions; son attente fut trompée. Trois ans plus tard il refusa de renouveler les mêmes démarches en apprenant que M. de Barentin, le garde des sceaux, offrait d'appuyer sa demande. La traduction de Plutarque fut la principale affaire de l'abbé Ricard : il s'y prépara par des études sérieuses, et se rendit familier avec toute l'antiquité classique. Non-seulement il se mit en état d'entendre l'auteur qu'il avait choisi, mais il le commenta, le réforma même avec supériorité; c'est dans ses notes que l'on apprécie à quel degré il avait l'érudition saine, étendue et polie. En marchant sur les traces d'Amyot, il ne prétendait pas le surpasser ou le faire oublier; il s'appliqua à transporter le grec d'une façon claire et exacte dans une langue presque entièrement renouvelée depuis le seizième siècle. Malgré le charme du style, la version d'Amyot est fort défectueuse : Bachet de Meziriac y avait relevé jusqu'à deux mille fautes grossières; quant à la version de Dacier, écrite sans vie et sans chaleur, elle a justifié le mot « qu'il connaissait tout des anciens, hors la grâce et la finesse ». Au mérite de l'exactitude Ricard en a joint un autre non moins précieux, c'est d'avoir travaillé sur des éditions plus correctes que ses prédécesseurs, et notamment sur les manuscrits que Louis XIV avait fait venir à grands frais du Levant. Outre les opuscules cités, on a de lui : *Œuvres morales* (Paris, 1783-1795, 17 vol. in-12), et *Vies des hommes illustres* de Plutarque (ibid., 1799-1803, 12 vol. in-12); ces deux versions ont eu de nombreuses réimpressions jusqu'à nos jours; — *Sur les prophéties de Mlle Labrousse*; 1789, in-8°; — *Journal de la religion et du culte catholique*; Paris, 1795, 12 numéros in-8°; — *La Sphère*, poëme en VIII chants; Paris, 1796, in-8°. Ricard a édité en 1804 deux ouvrages posthumes de l'abbé Pluquet, et il a laissé en manuscrit des traductions d'Aristote, de Démosthène, de Sophocle, de Cicéron, et un grand nombre de poésies fugitives. P. L.

Journal de Paris, 18 fév. 1803. — *Notice*, à la tête des *Vies de Plutarque*, Didot, 1859, 2 vol. gr. in-8°. — *Biogr. Toulousaine*.

RICARDO (*David*), économiste anglais, né le 19 avril 1772, à Londres, mort le 11 septembre 1823, à Gatcomb-Park (comté de Gloucester). Son père, israélite hollandais, s'était établi dès sa jeunesse en Angleterre et y avait acquis une fortune considérable. David, le troisième de ses enfants, fut destiné au commerce. Peu enclin, au grand désespoir de son père, à la carrière du commerce, il montra dès son jeune âge un goût marqué pour les abstractions et les généralités. Peu à peu les dissentiments entre le père et le fils devinrent tels que celui-ci se convertit au christianisme, et épousa, peu après, miss Wilkinson, qui lui donna plus de trente années de bonheur domestique. Réduit à ses propres ressources depuis la séparation d'avec son père, il reçut de ses amis un concours empressé dans toutes ses entreprises, et réalisa bientôt une fortune indépendante. Dès lors il put consacrer presque tout son temps à compléter son éducation. Il étudia les mathématiques, la chimie, la minéralogie, établit un laboratoire, forma une collection de minéraux et de roches, et fut un des fondateurs de la Société géologique de Londres. Mais il ne tarda pas à quitter ces études pour se livrer exclusivement à celle de l'économie politique. En 1799, dans un voyage à Bath, entrepris pour la santé de sa femme, il prit pour la première fois connaissance de *La Richesse des Nations* d'Adam Smith. La lecture de cet ouvrage et les questions qui s'y trouvent agitées l'attachèrent singulièrement, et le portèrent à s'essayer dans ce genre de travaux. Son premier essai parut, sous forme de lettres, dans le *Morning Chronicle* de 1809; il le publia ensuite sous le titre : *The high price of bullion, a proof of the depreciation of bank notes*. L'auteur y établit que « la surabondance ou la faiblesse du cours ne sont que des termes relatifs, et que tant que le cours d'un pays se com-

ou d'argent
ou ies, il est
s que le cours s'élève au-dessus ou
lessous. du cours des res D
...
...
ou de li , dans le cas de faiblesse,
our les ... d'exportation d'une partie
fin, dans le cas de surabondance ».
servit de guide dans la fameuse dis-
es lingots (en 1809), et contribua cer-
: à l'adoption des mesures proposées
rlement. Cependant les principes émis
lo rencontrèrent aussi des adversaires :
es attaqua dans ses *Practical ob-*
. Ricardo y répliqua en 1811 (*Reply
unquet's Practical Observations on
rt of the bullion committee*) : c'est
eilleurs morceaux de controverse qui
sur une question d'économie politique.
re de Ricardo fut complète. Ce fut
époque qu'il se lia d'amitié avec Mal-
urtout avec Niell, l'historien de l'Inde
ue. Suivant avec intérêt toutes les
à l'ordre du jour, il publia, en
l'époque où se discutait le taux de
ion des blés étrangers, son *Essay
nfluence of a low price of corn on
ts of stock*; il s'y déclara en faveur
erté du commerce des blés, et émit
qu'il devait développer plus tard.
suivante il fit paraître ses *Proposals
omical and secure currency, with
ions on the profits of the bank of*
, où il examine les circonstances qui
nt la valeur des espèces monnayées,
a production en est laissée aux indi-
lorsqu'elle est soumise à des restric-
s un régime de monopole. On y trouve
estimation hypothétique des gains de
d'Angleterre depuis la suspension des
s en argent.
cipal ouvrage de Ricardo a pour titre :
s of political economy and taxa-
ndres, 1817; trad. en français par
nstancio, Paris, 1834, 2 vol. in-8°. Son
i fait époque dans l'histoire de l'éco-
litique. Le principe établi et développé
ur est que « la valeur courante ou re-
denrées tient exclusivement aux quan-
ravail requises pour leur production ».
Smith, ce principe n'était vrai que
fance de la société : il supposait que
constitution de la propriété l'établis-
es rentes, l'accumulation des capitaux
nploi pour le salaire des ouvriers, la
s denrées variait non-seulement sui-
uantité de travail reçu s pour les pro-
es amener sur place, mais encore sui-
usse et la baisse des rentes et des sa-
ardo s'aidant des recherches de Malthus
st sur les revenus, réfute cette manière
de voir, en montrant que le principe qui détermine la valeur des denrées aux époques primordiales de la société continue de la déterminer dans les âges subséquents. Voici les conclusions de son ouvrage : « 1° Le revenu est tout à fait étranger aux frais de productions; 2° le capital étant le produit d'un travail antécédent et n'ayant de valeur que celle qu'il tire de ce travail, le fait que la valeur des denrées produites par son action est toujours déterminée par les quantités de capital dépensées dans leur production prouve que cette valeur est en réalité déterminée par les quantités de travail; 3° que la hausse des salaires amène la baisse dans les profits et non dans le prix des denrées, et que la baisse des salaires amène la hausse dans les profits et non la baisse dans le prix. » Ces conclusions ne forment qu'une partie, la plus essentielle, il est vrai, de l'ouvrage de Ricardo. Après avoir établi que la variation des profits est en raison inverse de celle des salaires, il essaya de découvrir les circonstances qui déterminent le taux des salaires, conséquemment celui des profits : il les trouva dans les frais de production des articles nécessaires à la consommation du travailleur. Il partit ensuite de là pour montrer l'influence réelle des impôts sur les revenus, les profits, les salaires et les produits bruts.

La considération que Ricardo s'était acquise le fit porter en 1819 à la chambre des communes, où il siégea pour Portarlington, et vota, sans appartenir au parti whig, presque toujours avec l'opposition. Sa timidité naturelle l'empêcha de monter souvent à la tribune. « J'ai essayé, écrivit-il à un de ses amis (7 avril 1819), deux fois de parler; mais je l'ai fait de la manière la plus embarrassée, et je n'ai guère l'espoir de vaincre l'épouvante qui me saisit dès que j'entends le son de ma voix. » A la clôture de la session de 1823, de retour à sa résidence de Gatcomb-Park, il s'occupait à compléter le plan d'une banque nationale, lorsqu'il ressentit tout à coup une violente douleur dans l'oreille, dont il souffrait depuis longtemps. La rupture d'un abcès amena un soulagement momentané; mais bientôt il se déclara une inflammation qui l'emporta rapidement, à l'âge de cinquante et un ans. Le projet dont Ricardo poursuivait à la fin de ses jours l'exécution remontait à 1816. C'était un système de banque dans lequel les billets seraient échangeables, non contre des espèces monnayées, mais contre des lingots. La sécurité des porteurs de billets se trouvait ainsi conciliée avec celle des banques. Celles-ci étaient obligées de restreindre leurs émissions, pour n'avoir pas à augmenter leur garantie en lingots; et comme les lingots n'avaient pas cours de monnaie, les banques étaient moins exposées à des demandes de remboursement. « Rien, ajoute ici M. Blanqui, n'était plus ingénieux que ce système, puisqu'il présentait tous les avantages du crédit sans en avoir les dangers et toutes les

trinaires, et se voua, autant par goût que par devoir, à la carrière de l'enseignement. A peine reçu bachelier, il fut envoyé a Auxerre pour y professer la rhétorique. L'*Éloge funèbre du dauphin* (1766, in-4°) et un discours sur le mariage du nouveau dauphin, depuis Louis XVI (*Oratio gratulatoria*; 1770, in-4°), prononcés l'un et l'autre devant les magistrats et le clergé de la ville, firent concevoir de lui des espérances qu'il justifia dans la suite. Les querelles religieuses qui troublaient alors le royaume n'épargnèrent pas le collége d'Auxerre; la division se glissa entre le bureau d'administration et les professeurs, un procès s'engagea, de nombreux mémoires furent publiés de part et d'autre, et l'autorité rétablit la paix en fermant le collége (1772). L'abbé Ricard vint alors à Paris, et se chargea de l'éducation du fils du président Meslay. Jusqu'à la fin de sa vie il se plut à aider de ses conseils et de ses leçons des jeunes gens sans fortune. Toujours bienveillant et modeste, il compta des amis dans tous les rangs et dans tous les âges; Mably, Barthélemy, Auger, Dussaulx, Larcher, Sicard, Dacier, Mme de Créqui lui étaient particulièrement attachés. Sans le vouloir, il s'est peint lui-même dans ce passage de l'excellente notice qu'il a consacrée à son écrivain favori : « Il conserva toujours la modération dans la sagesse, qualité si rare et si difficile. Il n'enseigna qu'une philosophie douce et raisonnable, indulgente avec fermeté, conciliante sans mollesse, invariable dans ses principes, mais accommodante sur les défauts, qui ne transige jamais avec les passions, mais qui ménage l'homme faible pour gagner sa confiance et le mener à la vertu par la persuasion. » Comme lettré, il avait su se concilier l'estime de tous ses confrères. En 1785 il sollicita la place que la mort de Lévesque de Burigny avait laissée vacante dans l'Académie des inscriptions; son attente fut trompée. Trois ans plus tard il refusa de renouveler les mêmes démarches en apprenant que M. de Barentin, le garde des sceaux, offrait d'appuyer sa demande. La traduction de Plutarque fut la principale affaire de l'abbé Ricard : il s'y prépara par des études sérieuses, et se rendit familier avec toute l'antiquité classique. Non-seulement il se mit en état d'entendre l'auteur qu'il avait choisi, mais il le commenta, le réforma même avec supériorité; c'est dans ses notes que l'on apprécie à quel degré il avait l'érudition saine, étendue et polie. En marchant sur les traces d'Amyot, il ne prétendait pas le surpasser ou le faire oublier; il s'appliqua à transporter le grec d'une façon claire et exacte dans une langue presque entièrement renouvelée depuis le seizième siècle. Malgré le charme du style, la version d'Amyot est fort défectueuse : Bachet de Meziriac y avait relevé jusqu'à deux mille fautes grossières; quant à la version de Dacier, écrite sans vie et sans chaleur, elle a justifié le mot « qu'il connaissait tout les anciens, hors la grâce et la finesse ». Au mérite de l'exactitude Ricard en a joint un autr non moins précieux, c'est d'avoir travaillé su des éditions plus correctes que ses prédécesseur et notamment sur les manuscrits que Louis XI avait fait venir à grands frais du Levant. Outr les opuscules cités, on a de lui : *Œuvres mo rales* (Paris, 1783-1795, 17 vol. in-12), et l'*i des hommes illustres* de Plutarque (ibid., 179 1803, 12 vol. in-12); ces deux versions ont eu d nombreuses réimpressions jusqu'à nos jour — *Sur les prophéties de Mlle Labrousse*; 17 in-8°; — *Journal de la religion et du cul catholique*; Paris, 1795, 12 numéros in-8°; — *La Sphère*, poëme en VIII chants; Paris, 179 in-8°. Ricard a édité en 1804 deux ouvrages p humes de l'abbé Pluquet, et il a laissé en ma nuscrit des traductions d'Aristote, de Démo thène, de Sophocle, de Cicéron, et un gran nombre de poésies fugitives. P. L.

Journal de Paris, 18 fév. 1803. — *Notice*, à la tête d *Vies de Plutarque*, Didot, 1829, 2 vol. gr. in-8°. — *Biog Toulousaine*.

RICARDO (*David*), économiste anglais, n le 19 avril 1772, à Londres, mort le 11 septemb 1823, à Gatcomb-Park (comté de Gloucester). So père, israélite hollandais, s'était établi dès s jeunesse en Angleterre et y avait acquis un fortune considérable. David, le troisième de s enfants, fut destiné au commerce. Peu enclin au grand désespoir de son père, à la carrière c commerce, il montra dès son jeune âge un go marqué pour les abstractions et les généralité Peu à peu les dissentiments entre le père et fils devinrent tels que celui-ci se convertit christianisme, et épousa, peu après, miss Wi kinson, qui lui donna plus de trente années bonheur domestique. Réduit à ses propres re sources depuis la séparation d'avec son père, reçut de ses amis un concours empressé da toutes ses entreprises, et réalisa bientôt u fortune indépendante. Dès lors il put consacr presque tout son temps à compléter son éd cation. Il étudia les mathématiques, la chimi la minéralogie, établit un laboratoire, form une collection de minéraux et de roches, et f un des fondateurs de la Société géologique Londres. Mais il ne tarda pas à quitter ces étu des pour se livrer exclusivement à celle de l'é conomie politique. En 1799, dans un voya à Bath, entrepris pour la santé de sa femme il prit pour la première fois connaissance de *l Richesse des Nations* d'Adam Smith. La le ture de cet ouvrage et les questions qui s trouvent agitées l'attachèrent singulièrement, le portèrent à s'essayer dans ce genre de travau Son premier essai parut, sous forme de lettre dans le *Morning Chronicle* de 1809; il le publ ensuite sous le titre : *The high price of bullio a proof of the depreciation of bank not* L'auteur y établit que « la surabondance ou faiblesse du cours ne sont que des termes rel tifs, et que tant que le cours d'un pays se co

pose uniquement de monnaies d'or ou d'argent ou de papier convertible en ces monnaies, il est impossible que le cours s'élève au-dessus ou tombe au-dessous du cours des autres pays d'une somme plus grande que celle qui est nécessaire pour les frais d'importation de monnaie étrangère ou de lingots, dans le cas de faiblesse, ou bien pour les frais d'exportation d'une partie du superflu, dans le cas de surabondance ». Ce traité servit de guide dans la fameuse discussion des lingots (en 1809), et contribua certainement à l'adoption des mesures proposées dans le parlement. Cependant les principes émis par Ricardo rencontrèrent aussi des adversaires : Bosanquet les attaqua dans ses *Practical observations*. Ricardo y répliqua en 1811 (*Reply to M. Bosanquet's Practical Observations on the Report of the bullion committee*) : c'est un des meilleurs morceaux de controverse qui aient paru sur une question d'économie politique. La victoire de Ricardo fut complète. Ce fut vers cette époque qu'il se lia d'amitié avec Malthus, et surtout avec Miell, l'historien de l'Inde Britannique. Suivant avec intérêt toutes les questions à l'ordre du jour, il publia, en 1815, à l'époque où se discutait le taux de l'importation des blés étrangers, son *Essay on the influence of a low price of corn on the profits of stock;* il s'y déclara en faveur de la liberté du commerce des blés, et émit des idées qu'il devait développer plus tard. L'année suivante il fit paraître ses *Proposals for economical and secure currency, with Observations on the profits of the bank of England*, où il examine les circonstances qui déterminent la valeur des espèces monnayées, lorsque la production en est laissée aux individus ou lorsqu'elle est soumise à des restrictions sous un régime de monopole. On y trouve aussi une estimation hypothétique des gains de la banque d'Angleterre depuis la suspension des payements en argent.

Le principal ouvrage de Ricardo a pour titre : *Principles of political economy and taxation;* Londres, 1817; trad. en français par F.-S. Constancio, Paris, 1834, 2 vol. in-8°. Son apparition fait époque dans l'histoire de l'économie politique. Le principe établi et développé par l'auteur est que « la valeur courante ou relative des denrées tient exclusivement aux quantités de travail requises pour leur production ». Selon A. Smith, ce principe n'était vrai que dans l'enfance de la société : il supposait que depuis la constitution de la propriété l'établissement des rentes, l'accumulation des capitaux et leur emploi pour le salaire des ouvriers, la valeur des denrées variait non-seulement suivant la quantité de travail requis pour les produire et les amener sur place, mais encore suivant la hausse et la baisse des rentes et des salaires. Ricardo s'aidant des recherches de Malthus et de West sur les revenus, réfute cette manière de voir, en montrant que le principe qui détermine la valeur des denrées aux époques primordiales de la société continue de la déterminer dans les âges subséquents. Voici les conclusions de son ouvrage : « 1° Le revenu est tout à fait étranger aux frais de productions; 2° le capital étant le produit d'un travail antécédent et n'ayant de valeur que celle qu'il tire de ce travail, le fait que la valeur des denrées produites par son action est toujours déterminée par les quantités de capital dépensées dans leur production prouve que cette valeur est en réalité déterminée par les quantités de travail; 3° que la hausse des salaires amène la baisse dans les profits et non dans le prix des denrées, et que la baisse des salaires amène la hausse dans les profits et non la baisse dans le prix. » Ces conclusions ne forment qu'une partie, la plus essentielle, il est vrai, de l'ouvrage de Ricardo. Après avoir établi que la variation des profits est en raison inverse de celle des salaires, il essaya de découvrir les circonstances qui déterminent le taux des salaires, conséquemment celui des profits : il les trouva dans les frais de production des articles nécessaires à la consommation du travailleur. Il partit ensuite de là pour montrer l'influence réelle des impôts sur les revenus, les profits, les salaires et les produits bruts.

La considération que Ricardo s'était acquise le fit porter en 1819 à la chambre des communes, où il siégea pour Portarlington, et vota, sans appartenir au parti whig, presque toujours avec l'opposition. Sa timidité naturelle l'empêcha de monter souvent à la tribune. « J'ai essayé, écrivit-il à un de ses amis (7 avril 1819), deux fois de parler; mais je l'ai fait de la manière la plus embarrassée, et je n'ai guère l'espoir de vaincre l'épouvante qui me saisit dès que j'entends le son de ma voix. » A la clôture de la session de 1823, de retour à sa résidence de Gatcomb-Park, il s'occupait à compléter le plan d'une banque nationale, lorsqu'il ressentit tout à coup une violente douleur dans l'oreille, dont il souffrait depuis longtemps. La rupture d'un abcès amena un soulagement momentané; mais bientôt il se déclara une inflammation qui l'emporta rapidement, à l'âge de cinquante et un ans. Le projet dont Ricardo poursuivait à la fin de ses jours l'exécution remontait à 1816. C'était un système de banque dans lequel les billets seraient échangeables, non contre des espèces monnayées, mais contre des lingots. La sécurité des porteurs de billets se trouvait ainsi conciliée avec celle des banques. Celles-ci étaient obligées de restreindre leurs émissions, pour n'avoir pas à augmenter leur garantie en lingots; et comme les lingots n'avaient pas cours de monnaie, les banques étaient moins exposées à des demandes de remboursement. « Rien, ajoute ici M. Blanqui, n'était plus ingénieux que ce système, puisqu'il présentait tous les avantages du crédit sans en avoir les dangers et toutes les

garanties d'une monnaie d'or sans en entraîner les frais. Aussi est-il probable qu'on en fera l'essai quelque jour avec succès dans plus d'un pays. »

Outre les ouvrages cités, on a de Ricardo : *Protection to agriculture*; Londres, 1822, brochure de circonstance, parue pendant les débats parlementaires au sujet des *Corn-laws* (lois sur les blés); — beaucoup de *Notes*, la plupart inédites, sur la défense de ses doctrines contre les objections de Malthus, et une exposition des erreurs dans lesquelles il croyait que Malthus était tombé. F. H.

Notice sur la vie et les ouvrages de D. Ricardo, en tête de ses *Principes de l'economie politique et de l'impôt* (trad. par Constancio). — Blanqui, *Histoire de l'Economie politique*, t. II, p. 215.

RICARDOS (*Antonio*, comte DE), général espagnol, né en Catalogne, le 10 septembre 1727, mort à Madrid, le 13 mars 1794. Fils d'un colonel irlandais qui avait épousé la fille du duc de Montemar, il entra dans le régiment de son père dès l'âge de quatorze ans comme capitaine. En 1746, il assista à la bataille de Plaisance, et fut nommé colonel. Il fit la campagne de Portugal en 1762, et accepta ensuite une mission militaire au Mexique. A son retour il fut l'un des commissaires chargés de déterminer les frontières entre l'Espagne et la France. Nommé inspecteur général de la cavalerie, il fonda à Ocaña une école de cette arme. En 1774, il suivit le comte O'Reilly dans sa malheureuse tentative sur Alger, et partagea ses dangers et sa disgrâce. Dénoncé à l'inquisition pour ses opinions philosophiques, il fut condamné à assister à l'auto-da-fé subi en 1778 par Olavide, et resta éloigné de la cour jusqu'à l'avénement de Charles IV, qui lui confia le gouvernement du Guipuscoa (1789), puis celui de la Catalogne (1793). En mars suivant il fut investi du commandement de l'armée espagnole qui envahit le Roussillon. Il obtint d'abord quelques succès; s'empara de Céret, de Fort-les-Bains et de Bellegarde. Le 3 juillet il adressa « A qui que ce soit qui commande l'armée française » une lettre par laquelle il protestait contre les levées en masse, et déclarait faire pendre tous les habitants qui prendraient les armes. Pendant qu'il s'avançait lentement dans le Roussillon, le général Dagobert, par une manœuvre rapide, couvrait Mont-Louis, prenait Puycerda et soumettait la Cerdagne espagnole. Ricardos se porta alors sur Perpignan. Vainqueur à Corneillas, il fut battu à Salces. Il reprit sa position de Truillas, où les Français, ayant commis l'imprudence de l'attaquer, subirent de grandes pertes (22 septembre). Il serra Perpignan, prit Port-Vendres, Saint-Elme, Collioure, et remporta une nouvelle victoire, dans laquelle le représentant Fabre (de l'Hérault) fut tué. Malgré ces avantages, malgré surtout la division qui régnait parmi les chefs français, Ricardos n'obtint pas de résultats décisifs. Il se rendit à Madrid en janvier 1794 pour y combiner un nouveau plan de campagne, y fut reçu avec de grands honneurs et créé capitaine général des armées. Il retournait à son armée, lorsqu'il mourut en route. On attribua sa mort à une tasse de chocolat qu'il avait prise chez le duc de La Alcudia (Godoï), et qui contenait, dit-on, du poison destiné à ce dernier.

El Mercurio Español de mars 1794. — *Elog. du gen. Ricardos*, dans les *Mémoires de l'Académie économique* de Madrid, 1795. — J.-F. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*. — J.-M. Hervas de Almenaria, *Elogio historico del general A. Ricardos*; Madrid, 1798, in-8°; trad. fr., même année.

RICARVILLE ou **RICHARVILLE** (*Guillaume* DE), capitaine français, né vers 1396, mort après 1470. C'était un gentilhomme du pays de Caux, qui suivit fidèlement le parti de Charles VII. En 1428 il était capitaine de la garde du corps du roi; il fut ensuite le compagnon d'armes de la Pucelle. En 1432 il se joignit à une poignée de braves soldats qui tentèrent d'enlever Rouen aux Anglais; ils surprirent le château pendant la nuit, et réussirent à s'installer dans la grosse tour. Mais leur petit nombre ne leur permettant pas d'aller plus loin, Ricarville retourna à Beauvais, et pressa le maréchal de Boussac de lui donner, ainsi qu'il avait été convenu, un renfort de troupes. La mutinerie des soldats et l'indécision du maréchal eurent pour résultat de laisser les Français, déjà introduits dans le château, à la merci du gouverneur anglais, qui les fit tous décapiter par la main du bourreau. Plusieurs historiens, même contemporains, affirment que Ricarville retourna vers ses compagnons et que sa tête, décollée, fut exposée au pied de la tour. Mais cette assertion est erronée. Guillaume de Ricarville reprit son service à la cour. En 1435 et 1436, il combattit lors de l'insurrection du pays de Caux, devint prisonnier des Anglais, et reçut du roi 500 florins, le 5 février 1438, pour l'aider à payer sa rançon. En 1442 et 1443, pannetier du roi, il commandait une compagnie de cent hommes d'armes et défendit la ville de Dieppe contre les Anglais. En 1455 il était garde ou capitaine du château de Loches. Il déposa comme témoin lors du procès de réhabilitation de la Pucelle, en 1456. A la date du 8 mai 1470, il portait le titre d'écuyer maître d'hôtel du roi et jouissait d'une pension de 1,200 livres que lui faisait Louis XI. A. V—V.

Archives Soubise, p. 110, fol. 230. J. 183, n° 142. — *Cabinet des titres*, dossier Ricarville. Ms. Dupuy n° 580, fol. 129. — *Chroniques de Normandie*, de Jean Chartier et de Monstrelet. — Vitet, *Histoire de Dieppe*, 1844, in-16, p. 38. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*, t. III, p. 21. — Beaurepaire, *Notes sur la prise du château de Rouen par Ricarville*, 1856, in-8°, etc.

* **RICASOLI** (*Bettino*, baron), homme d'État italien, né le 9 mars 1809, à Florence. Il est le dernier représentant d'une ancienne famille lombarde, qui occupa dès le treizième siècle, à Sienne et à Florence, les postes les plus élevés de l'armée et de l'État (1). Après avoir fait d'ex-

(1) M. Luigi Passerini a écrit l'histoire de cette maison (*Genealogia e storia della famiglia Ricasoli*; Florence, 1861).

cellentes études à Pise et à Florence, il puisa les idées d'indépendance et d'unité pour l'Italie dans la société de Tito Manzi, ancien ministre de la police du royaume d'Étrurie, des exilés Colletta, Poerio, Pepe, et d'autres zélés partisans de la réforme civile et religieuse, comme Giordani, Niccolini, Salvagnoli, de Potter, etc. Il se maria jeune encore dans la maison des Bonaccorsi, et s'adonna à l'agriculture, qu'il considère avec raison comme un art social. Des articles remarquables, qu'il publia sur les différentes cultures du mûrier, de la vigne et de l'olivier le firent connaître, et la qualité de ses vins de Chianti lui valut une médaille et la croix de la Légion d'honneur à l'exposition universelle de 1855 à Paris. Son premier acte politique fut un *Mémoire* qu'il présenta, en mars 1847, au grand-duc Léopold II; il y dévoilait, avec nombre de faits à l'appui, le peu d'instruction du clergé toscan et le relâchement de ses mœurs, ainsi que les abus de l'administration et du système municipal. Peu de temps après, il accepta la charge de gonfalonier, et la résigna aussitôt qu'il vit le grand-duc choisir des ministres dont il ne partageait point les vues. Membre de la commission de gouvernement (*commissione governativa*), et se fiant encore aux promesses de Léopold de conserver intactes les franchises constitutionnelles, il consentit à faciliter son retour en Toscane (avril 1849). Son illusion dura peu. Trompé deux fois et dégoûté de la politique, il se livra avec plus d'ardeur que jamais à l'agriculture. De 1849 à 1859, il travailla avec succès au dessèchement d'une partie notable de la *Maremme* toscane. Il avait fondé avec Salvagnoli et Lambruschini un journal, *La Patria*, où se manifestaient ses vues élevées et ses tendances unitaires. Après l'expulsion du grand-duc (avril 1859), Ricasoli fut appelé au ministère de l'intérieur, et tendit à l'annexion de la Toscane au Piémont. Plein de défiance pour tout ce qui émane du peuple, il restreignit dans le principe la loi électorale, et réprima avec sévérité toute manifestation démocratique. Ayant obtenu Sauli pour successeur, il se rendit, comme député de Florence, à la chambre de Turin. Victor-Emmanuel le nomma ministre de l'intérieur, et président du conseil (juin 1861), à la mort de Cavour. Ce choix fut généralement approuvé en Italie; on connaissait son caractère ferme et résolu, et nul autre que lui ne semblait devoir trancher les deux questions de Rome et de la Vénétie. Son but était de conquérir au roi d'Italie sa véritable capitale; mais la pression exercée par les gouvernements étrangers paralysa tous ses efforts. L'impatience des Italiens les rendit injustes à son égard; ils appelèrent son parti celui de l'*immobilité*; son inflexible persévérance fut taxée d'entêtement; son air brusque et hautain, sa parole brève et mordante commencèrent à déplaire; on l'accusa de négliger le rétablissement de l'ordre dans les provinces méridionales et l'organisation du royaume, pour poursuivre avant l'heure l'affranchissement de Rome. Enfin, Rattazzi fut appelé, le 3 mars 1862, à le remplacer. Sans ambition personnelle, il est trop fier pour rechercher la popularité. Il refusa, en 1861, les monuments dont les municipes de Lucques et de Grosseto avaient voté l'érection en reconnaissance de ses services. Il s'est dévoué tout entier à l'Italie : « Après Villafranca, dit-il, j'ai craché sur ma vie. » S. R.

F. dall' Ongaro, *Bettino Ricasoli*. — *Unsere Zeit*, VI.

RICAUT (Sir *Paul*), historien anglais, né vers 1628, à Londres, où il est mort, le 16 décembre 1700. Il était le dixième fils de Pierre Ricaut, marchand de Londres, connu par quelques ouvrages utiles. Il fit de bonnes études à Cambridge, et voyagea pendant plusieurs années en Europe, en Asie et en Afrique. En 1661 il accompagna, avec le titre de secrétaire, le comte de Winchelsea, envoyé en ambassade auprès de Mahomet IV, et profita de son séjour à Constantinople pour s'instruire des mœurs et de la religion des Turcs; il rédigea en 1663 les articles du traité de paix conclu entre l'Angleterre et la Porte, et eut beaucoup de part au privilége qu'obtinrent les bâtiments anglais d'être exemptés du droit de visite. Il eut aussi l'occasion, en se rendant à Londres par terre, de s'arrêter en Hongrie dans le camp ottoman et d'y lier connaissance avec le fameux vizir Koprili. Il fut ensuite consul à Smyrne, et remplit ces fonctions pendant seize ans. A son retour, Jacques II le nomma, en récompense de ses services, secrétaire du vice-roi d'Irlande (1685), juge de l'amirauté et chevalier. La révolution de 1688 lui fit perdre ses emplois; mais en 1690 il obtint de Guillaume III celui de résident près des villes anséatiques. L'âge et les infirmités le forcèrent à revenir dans son pays quelques mois avant sa mort. Ricaut faisait partie de la Société royale de Londres. Il était fort instruit, et possédait, outre les langues anciennes, le turc, l'italien, l'espagnol et le français. Ses ouvrages sont estimés; en voici les titres : *The present state of the ottoman empire, containing the maxims of the turkish policy, their religion and military discipline*; Londres, 1669, in-fol., et 1675, in-8° : cet ouvrage, un des premiers qui aient bien fait connaître les Turcs, fut traduit dans plusieurs langues; on en a deux versions françaises, l'une de Briot (Paris, 1670, in-4°, et Amsterdam, 1670, in-12), fort exacte et annotée, l'autre de Bespier (Rouen, 1677, 2 vol. in-12); — *History of the Turks, from* 1623 *to* 1677; ibid., 1680, in-fol., trad. en français par Briot (Paris, 1683, 4 vol. in-12; continuation de l'histoire de Richard Knolles, auquel Ricaut est inférieur comme écrivain; — *History of the Turks, from* 1679 *to* 1699; ibid., 1700, in-fol.; les trois précédents ouvrages ont été publiés par Briot, sous le titre d'*Histoire de l'empire ottoman* (La Haye, 1709, 6 vol. in-12); — *The pre-*

sent state of the greek and armenian Church; ibid., 1678, in-12, trad. française de Rosemond, (1692, 1696, 1710, in-12). Ricaut a encore continué les *Vies des papes* de Platina, et il a traduit en anglais *The Spanish critic* (1681, in-8°) de Gracian, et *Royal commentaries of Peru* (1688, in-fol.) de Garcilaso de la Vega.

Biogr. britannica. — Granger, *Biograph. dictionary.*

RICCARDI (*Niccolò*), théologien italien, né en 1585, à Gênes, mort le 30 mai 1639, à Rome. Il fit ses études en Espagne, embrassa la règle de Saint-Dominique, et fut choisi à vingt-huit ans pour occuper la première chaire de théologie à Valladolid (1613). Ses prédications étendirent bientôt sa renommée : appelé à la cour, il prêcha devant Philippe III, et ce prince, étonné de son éloquence, dit que c'était un prodige, *un monstre*. Le nom lui en demeura, et lorsqu'il eut fixé son séjour en Italie, on l'appelait familièrement *Il padre mostro*. A Rome on accourait en foule pour l'entendre; mais ses mouvements passionnés, la grandeur des images, la hardiesse des pensées l'entraînaient quelquefois jusqu'aux limites de l'hérésie. Malgré ce défaut, il trouva bon accueil auprès du pape Urbain VIII, qui le nomma professeur de théologie au collége de la Minerve (1621) et maître du sacré palais (1629); ce dernier emploi lui fit un ennemi déclaré dans la personne du P. Raynaud, dont il avait condamné le traité *De vero per pestem martyrio*. Outre quelques opuscules, on a de lui : *Ragionamenti sopra le litanie di Nostra Signora*; Rome, 1626, 2 vol. in-fol.; — *Historiæ concilii Tridentini emaculatæ synopsis*; ibid., 1627, in-16. Riccardi était extrêmement laborieux, et il avait préparé les matériaux de plusieurs ouvrages considérables, dont Leo Allatius, son ami, parlait avec éloge; on remarque dans le nombre des *Commentaires* fort développés sur toute l'Écriture; *Historia concilii Tridentini*, *De christiana theologia*, 3 vol.; *Adversaria sacra*, *Antiquæ lectiones*, des *Sermons*, etc.

Oldoino, *Athenæum ligusticum.* — Erythræus, *Pinacotheca.* — Échard et Quétif, *Bibl. script. ord. Prædicat.*, II, 503. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

RICCATI (*Jacopo-Francesco*, comte), mathématicien italien, né le 28 mai 1676, à Venise, mort le 15 avril 1754, à Trevise. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par Ranuccio Farnèse, duc de Parme. A dix ans il perdit son père. Confié aux soins des jésuites, qui tenaient à Brescia un collège renommé, il manifesta pour l'étude des dispositions peu communes, et consacra aux mathématiques tout le temps qu'il pouvait dérober à la philosophie, dont les formes arides lui répugnaient. Il passa ensuite trois années à l'université de Padoue, et y reçut en 1696 le diplôme de docteur. Presque aussitôt après il épousa une jeune fille noble, et partagea sa vie, indépendante et honorée, entre l'étude et l'éducation de ses nombreux enfants. Ce ne fut qu'après la mort de sa femme, en 1749, qu'il se retira à Trévise. Riccati fut un des hommes les mieux doués de son pays. Sur les bancs de l'école, et contre le gré de ses professeurs, il fit des *Principia* de Newton sa lecture favorite, et s'efforça d'en propager les saines doctrines. Aucune branche des sciences ne lui était étrangère, et il semblait se délasser des travaux sérieux en cultivant les belles-lettres, la poésie, l'histoire, la numismatique et l'architecture. Il avait dans l'hydraulique des connaissances si approfondies que plusieurs fois le sénat de Venise eut recours à lui pour corriger ou arrêter le cours des eaux. Sa correspondance avec les savants de l'Europe était considérable, et il fut obligé, pour n'y pas perdre un temps précieux, d'avoir dans la suite recours à la plume de ses fils, Vincenzo et Giordano. En vain lui offrit-on une chaire à Padoue, le titre de conseiller aulique à Vienne, la présidence de l'Académie des sciences à Pétersbourg; il préférait à ces vains honneurs la paix de sa maison, le pur amour de l'étude et l'affection de sa famille. Il est surtout célèbre par la résolution du cas particulier de l'équation différentielle du premier ordre, laquelle a retenu son nom. L'*équation de Riccati*, $dy + by^2\,dx = ax^m\,dx$, peut s'intégrer toutes les fois que m est une fraction dont le numérateur est de la forme $-4n$ et le dénominateur de la forme $2n \pm 1$, n désignant un nombre entier quelconque. Riccati a composé quelques ouvrages et beaucoup de dissertations, dont quelques-unes ont été insérées de son vivant dans les *Acta eruditorum* de Leipzig; le tout a été réuni par ses fils et publié après sa mort (*Opere del conte Jacopo Riccati*; Trévise, 1758, 4 vol. in-4°; Lucques, 1765, 4 vol.); on y remarque *Saggio intorno al sistema dell' Universo*, et *Dei principii generali della fisica*. Beaucoup d'autres écrits de Riccati sont restés inédits ou ont été perdus. P.

Zaccaria, *Storia letteraria italiana*, t. IX. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XVI. — Cristoforo di Rovero, *Notice*, à la tête des *Opere* de J. Riccati, édit. 1765 — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. IX.

RICCATI (*Vincenzo*), géomètre italien, fils du précédent, né à Castel-Franco, près de Trévise, le 11 janvier 1707, mort à Trévise, le 17 janvier 1775. Après avoir reçu les leçons de son père, il entra en 1726 dans l'ordre des Jésuites. Il professa d'abord les belles-lettres à Plaisance, à Padoue, à Parme, étudia pendant trois années à Rome, et fut appelé en 1739 à la chaire de mathématiques dans le collége de Bologne. En même temps il se distingua comme ingénieur civil en faisant exécuter d'importants travaux sur les cours d'eau du Bolonais et de l'État de Venise. Lors de la suppression de son ordre (1773), il se retira à Trevise. On a de lui : *Dialogo dove ne' congressi di più giornate delle forze vive e dell' azioni delle forze morte si tien discorso*; Bologne, 1749, in-4°; — *De usu motus tractorii in constructione æquationum differen-*

tialium; ibid., 1752, in-4°; — *De seriebus recipientibus summam generalem algebraicam aut exponentialem*; ibid., 1756, in-4°; — *Opuscula ad res physicas et mathematicas pertinentia*; ibid., 1757-1762, 2 vol. in-4°; on y trouve d'intéressantes recherches sur le calcul intégral; — *Institutiones analyticæ collectæ*; ibid., 1765-1767, 3 vol. in-4°; Milan, 1775, 3 vol.; — *De' principj della meccanica*; Venise, 1772, in-8°. Il a fourni dix-huit mémoires au recueil de l'Académie des sciences de Bologne. E. M.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, XVI. — Caballari, *Suppl. à la Bibl. degli scrittori della Soc. di Gesù*; Rome, 1816. — Gamba, *Galleria degli uomini illustri*. — Roberti, *Opere*, III. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX.

RICCATI (*Giordano*, comte), mathématicien italien, frère du précédent, né le 25 février 1709, à Castel-Franco, mort le 20 juillet 1790, à Trévise. Comme son frère, il fut élevé chez les jésuites de Bologne, et il eut son père pour principal maître dans les sciences physiques et mathématiques. Après avoir pris le diplôme de docteur en droit à Padoue (1731), il s'établit à Trévise, et partagea son temps entre les arts du dessin, la musique et les sciences exactes. Bien qu'il travaillât assidûment, il ne se hâta point de livrer au public le fruit de ses études, et il avait passé la cinquantaine lorsqu'il fit imprimer son premier ouvrage. La diversité de ses occupations ne l'empêchait pas d'entretenir avec beaucoup de lettrés une correspondance suivie et aussi d'accomplir exactement ses devoirs religieux, comme de réciter chaque jour l'office de la Vierge et une partie du rosaire, d'assister à la messe et d'adorer le saint sacrement. Comme architecte il a élevé d'après ses dessins à Trévise la façade de Saint-Théoniste, l'église de Saint-André et la cathédrale. On a de lui : *Saggio sopra le leggi del contrappunto*; Castel-Franco, 1762, in-4°; — *Della forza centrifuga*; Lucques, 1763; — *Delle corde ovvero delle fibre elastiche*; Bologne, 1767, in-4°; — de nombreux mémoires dans le *Nuovo Giornale de' letterati*, les *Atti* de la Société italienne, la *Nuova Raccolta calogerana*, etc. Il a laissé en manuscrit une foule d'écrits, qui forment la matière de 8 vol. in-4°, et la correspondance qu'il a tenue depuis 1730 jusqu'à sa mort ne comprend pas moins de 17 vol. in-8°. Enfin il s'est fait l'éditeur des *Œuvres complètes* de son père, et y a ajouté des préfaces et des notes.

RICCATI (*Francesco*), frère des deux précédents, né le 28 novembre 1718, à Castel-Franco, mort le 18 juillet 1791, à Trévise, s'adonna, sous la direction de son père, au génie militaire, qu'il abandonna pour s'occuper d'architecture civile. Il a laissé quelques écrits, notamment un poëme sur *l'Électricité*. P.

Giornale di Modena, XLIII. — *Atti della Società italiana*, IX. — Fabbroni, *Vitæ Italorum*, XVI. — D.-M. Federici, *Commentario sopra la vita e gli studj del G. Riccati*; Venise, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX.

RICCHIERI (*Lodovico*), en latin *Cœlius Rhodiginus*, philologue italien, né vers 1450, à Rovigo (l'ancienne *Rhodigium*, d'où il tira son surnom), mort en 1525, dans la même ville. Après avoir étudié la philosophie à Ferrare et la jurisprudence à Padoue, il passa plusieurs années en France. De retour en 1491 dans son pays natal, il obtint une chaire publique en 1497; mais il la perdit en 1504, on ignore pour quel motif, et fut même condamné à un bannissement perpétuel. Il ouvrit alors à Vicence une école de belles-lettres, qui fut assez fréquentée. Appelé en 1508 par le duc Alfonse Ier à Ferrare, il en fut bientôt chassé par les guerres qui désolaient l'Italie, et il vécut misérablement à Padoue, du produit des leçons qu'il donnait aux étudiants de l'université. Il résidait à Reggio en 1512, et il s'employa utilement, d'après une chronique inédite citée par Tiraboschi, à réconcilier entre elles les principales familles de cette ville. En 1515, François Ier lui donna la chaire de Chalcondyle à l'Académie de Milan. Tant que les Français dominèrent dans la haute Italie, Rhodiginus jouit du repos que lui avaient mérité et ses talents et ses longues vicissitudes; mais quand leur autorité chancela, il chercha un asile à Padoue (1521). Cependant grâce à l'influence étrangère, il vit réparer les injustices qu'il avait essuyées dans sa ville natale : un décret l'y rappela (1523), et le réintégra dans tous ses droits. Il mourut des suites du chagrin que lui causèrent la défaite et la captivité du roi qui avait été son seul appui. On a de lui : *Antiquarum lectionum lib. XVI*; Venise, 1516, in-fol.; Paris, 1517, in-fol.: ces éditions, devenues rares, ne sont pas complètes, et on leur préfère celle de Bâle, 1550, in-fol., donnée par Camillo Ricchieri et Goretti, qui y ajoutèrent quatorze livres. Ce recueil s'étend à toutes les branches des connaissances humaines; mais l'auteur s'attache principalement à discuter le sens philologique des innombrables passages d'écrivains anciens qu'il a extraits, et il s'acquitte de ce soin avec plus d'érudition que de saine critique. P.

Camillo Silvestri, *Vie de C. Rhodiginus*, dans *Raccolta calogor.*, t. IV, p. 187-213. — Tiraboschi, *Storia della leter. ital.*, VII, 2e partie.

RICCHINI (*Tommaso-Agostino*), savant religieux italien, né en 1695, à Crémone, mort en 1762, à Rome. Admis à quinze ans chez les Dominicains, il s'adonna d'abord à la poésie, et publia à Milan plusieurs morceaux religieux. Il enseigna ensuite la théologie dans les principales maisons de son ordre en Lombardie, et remplit, entre autres emplois, celui de prieur à Crémone. Appelé en 1740 à Rome, il fut nommé en 1749 secrétaire de la congrégation de l'Index et examinateur des évêques, et jouit d'une grande faveur auprès de Benoît XIV, qui avait souvent recours à lui dans ses travaux littéraires. En 1759 il devint l'un des maîtres du sacré palais. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *In*

funere Benedicti XIII; Rome, 1730, in-4°; — *De vita Vinc. Gotti;* ibid., 1742, in-8°; — *Patris Monetæ Adversus catharos et valdenses lib. V;* ibid., 1743, in-fol. : première édition de cet ouvrage, accompagnée de notes et d'une vie de l'auteur; — *De vita et cultu B. Alberti villaconiensis;* ibid., 1748, in-8°; — *De vita ac rebus cardinalis Gregorii Barbadici;* ibid., 1761, in-4°; trad. en italien par Fr. Petroni.

Arisi, *Cremona litterata*. — J. Catalan, *De secretario S. Congr. Indicis lib. II*, p. 141.

RICCI (*Bartolommeo*), humaniste italien, né en 1490, à Lugo (Romagne), mort en 1569. Il fréquenta les écoles de Bologne, de Padoue et de Venise, et eut Musurus pour maître dans la littérature grecque. Chargé dans cette dernière ville de l'éducation de Luigi Cornaro, qui fut plus tard cardinal, il s'en acquitta avec honneur, et obtint une chaire dans une petite ville qu'il ne désigne pas. Après s'être marié à Lugo (1534), il alla professer à Ravenne. La réputation qu'il s'était faite dans l'enseignement le fit appeler en 1539 à Ferrare pour diriger dans leurs études Alfonse et Louis d'Este, fils du duc Hercule II. Il rendit un véritable service aux lettres en donnant à ces jeunes princes, dont le premier devint duc régnant, et le second cardinal, une instruction variée et solide, et en leur apprenant à aimer la science et à faire cas des savants. Il fut récompensé de ses soins par l'attachement qu'ils conservèrent pour lui; Alfonse lui accorda en 1561 des lettres de noblesse avec le titre de seigneur de la Vendina. Ricci eût joui d'une plus haute considération s'il n'avait joint à un caractère ombrageux et violent une opinion exagérée de lui-même et un orgueil pédantesque, qui le rendait encore plus insupportable que ridicule. Les haines qu'il inspira furent portées au point qu'on essaya d'abréger ses jours par le poison, et, ajoute naïvement Tiraboschi, « il n'y a point lieu de s'étonner qu'on ait attenté à la vie d'un tel homme ». Ricci écrivait avec élégance; mais on reproche à son style d'être souvent inégal, dur et tourmenté. Ses ouvrages ont été réunis en 3 vol. in-8° (*Opera*; Padoue, 1748); les plus estimables sont : *Apparatus latinæ locutionis* (Venise, 1533, in-8°), lexique réimpr. par Griffi, sans l'assentiment de l'auteur; *De imitatione lib. III* (ibid., 1541, 1545, in-8°), qu'il appelait lui-même un livre parfait; *Epistolarum familiarium lib. VIII* (Bologne, 1560, in-8°), et une comédie, *Le Balie* (Les Nourrices), qui est, au jugement de Quadrio, l'une des meilleures de cette époque.

Un jésuite des mêmes noms, RICCI (*Bartolommeo*), né à Castelfidardo, mort le 12 janvier 1613, à Rome, fut maître du noviciat à Nola et à Rome, puis provincial de son ordre en Sicile. On a de lui: *Vita Jesu-Christi ex Evangeliorum contextu;* Rome, 1607, in-8° avec 160 fig.; trad. en italien, ibid, 1609, in-4°; — *Triumphus Christi crucifixi;* Anvers, 1608, in-4°, avec fig. gravées par Adrien Collaert; — *Monotessaron evangelicum;* Poitiers, 1621, in-4°.

G. della Casa, *Discorso sulla vita di B. Ricci;* Forli, 1834, in-8°. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 2e partie.

RICCI (*Matteo*), célèbre jésuite italien, fondateur des missions en Chine, né le 6 octobre 1552, à Macerata (Marche d'Ancône), mort le 11 mai 1610, à Péking. Après avoir étudié les belles-lettres dans sa ville natale, il suivit à Rome un cours de droit, qu'il abandonna en 1571 pour entrer, contre la volonté de son père, dans la Compagnie de Jésus. Il y fit son noviciat sous la direction du P. Valignan, visiteur général des missions de l'Orient, qu'il suivit aux Indes, en 1577, avant même d'avoir achevé sa théologie. Pendant qu'il terminait ses études à Goa et qu'il y professait la philosophie, le P. Valignan s'était rendu à Macao dans le but de faciliter l'accès de la Chine à ses missionnaires. Ricci fut choisi un des premiers pour tenter cette difficile entreprise. Après avoir acquis une certaine connaissance de la langue chinoise, il profita, pour se rendre à Canton, de l'autorisation qu'avaient les Portugais de trafiquer dans cette ville à certaines époques de l'année. Dans ce voyage il n'obtint pas de résultat plus satisfaisant que ses prédécesseurs. Ce ne fut qu'en 1583 que les Pères, étant parvenus à se concilier les bonnes grâces du nouveau gouverneur de Canton, obtinrent la permission de se fixer à Tchao-King-fou. Ricci, reconnaissant l'impossibilité absolue de se maintenir en Chine en s'élevant ouvertement contre les mœurs, les habitudes et les croyances des habitants, résolut de s'attirer avant tout la considération qu'ils n'accordent qu'aux hommes instruits. Il publia dans ce but une *Mappemonde* chinoise et un petit *Catéchisme* dans lequel il n'exposa de la religion chrétienne que les principes les plus conformes à la morale en général. Ces deux ouvrages se répandirent rapidement, et donnèrent une haute idée de sa science; les mandarins les plus éclairés vinrent le visiter, et lui témoignèrent une estime profonde. Il éprouva cependant de nombreuses persécutions, et fut même obligé de quitter l'établissement qu'il dirigeait seul depuis 1589, pour se retirer à Tchao-tcheou. Il y enseigna les mathématiques et la chimie à un Chinois, qui plus tard devint l'un de ses principaux disciples et lui fut d'une grande utilité. Il entreprit en 1595 le voyage de Péking, auquel il songeait depuis longtemps; car il était persuadé que sa présence à la cour serait infiniment plus profitable à la religion que toutes les tentatives des missionnaires dans les provinces. Après avoir obtenu de ses supérieurs l'autorisation pour lui et ses compagnons de quitter le costume de bonze qu'ils avaient porté jusqu'alors, et qui n'inspirait aux Chinois qu'un souverain mépris, pour prendre la robe longue et le haut bonnet des lettrés, il partit à la suite d'un mandarin, qui ne voulut point lui permettre

de le suivre plus loin que Nanking; mais expulsé presque aussitôt de cette ville, il dut retourner à Nan-tchang-fou, dans le Kiang-si, où il écrivit *L'Art de la mémoire* et un *Dialogue sur l'amitié*. Ce dernier ouvrage, imité de celui de Cicéron, excita l'admiration des Chinois, qui le mirent au nombre des livres les plus estimés par l'élévation des idées et la perfection du style. Ayant trouvé un nouveau guide, il réussit cette fois à se rendre à Péking; mais il y fut pris pour un Japonais, et nul n'osa le présenter à la cour. Il revint sur ses pas après avoir reconnu que la Chine est bien le pays de Catai, et Péking la célèbre Cambalu de Marco Polo. Lorsque la défaite des Japonais, qui avaient envahi la Corée, eut ramené la confiance et la sécurité, il fut permis au missionnaire de se fixer à Nanking, où sa réputation de savant s'accrut de jour en jour, et d'aller au mois de mai 1600, offrir lui-même à l'empereur, en qualité d'ambassadeur des Portugais, des présents que ces derniers lui avaient fait parvenir. La nouveauté des objets qu'il portait avec lui excita la cupidité des eunuques chargés de prélever les droits de douane. Mis en prison par un de ces exacteurs, il avait perdu tout espoir de recouvrer sa liberté, lorsque l'empereur, informé de ce qui se passait, ordonna à ses ministres de le recevoir dans son palais. Les lois interdisant au monarque d'admettre aucun étranger en sa présence, il se fit apporter les présents de Ricci et les examina curieusement; une horloge et une montre à sonnerie attirèrent particulièrement son attention. Il permit aux missionnaires de s'établir dans la capitale et d'y fonder une église.

Pendant les dernières années de sa vie, Ricci sut se maintenir dans les bonnes grâces de l'empereur par son esprit adroit et son exacte probité. Il évita par sa complaisance et sa politesse toute occasion de choquer les grands, qui de tous les points de l'empire venaient lui rendre visite. En enseignant les mathématiques et en publiant d'autres ouvrages sur les sciences et la religion, il augmenta l'estime que les lettrés avaient pour lui. Dans cette haute position il n'usa de son influence que pour propager la religion chrétienne. Plusieurs conversions éclatantes furent dues à son zèle ainsi que l'établissement de missions dans les principales villes de la Chine. Il venait de terminer les Mémoires que le général de la compagnie l'avait chargé de recueillir sur ses diverses missions, lorsqu'il mourut, à peine âgé de cinquante-[illegible] ans. Le deuil fut général non-seulement parmi les chrétiens, mais encore parmi les mandarins et les lettrés, qui se firent un devoir d'[illegible] ses obsèques par leur présence et son [illegible] par des inscriptions louangeuses. Son corps, [illegible] servé à la maison dans un cercueil de [illegible] cieux pendant près d'un an, fut [illegible] avec pompe à quelque distance de la [illegible] un ancien temple dû à la [illegible]

et qui fut consacré au vrai Dieu. Ricci se faisait appeler *Li*, première syllabe de son nom, selon la prononciation des Chinois, avec le surnom de *Ma-teou*. Les Annales de l'empire le désignent tantôt sous le nom de *Li-ma-teou*, tantôt sous celui de *Si-thai*. Les dominicains, outrés des succès que les jésuites avaient obtenus en Chine, accusèrent Ricci d'ignorance en fait de théologie et de lâche complaisance pour les idolâtres, dont il tolérait certains usages. Ils lui firent un crime des moyens détournés qu'il avait pris pour annoncer l'Évangile, et du changement de costume qu'il avait jugé nécessaire. Cette querelle, qui se continua longtemps entre les deux ordres, finit par les faire expulser de l'empire, et causa la ruine de toutes les missions qui s'y trouvaient établies.

Parmi les ouvrages que le P. Ricci publia en chinois on distingue encore un *Traité de la véritable doctrine de Dieu*, qui retouché, au point de vue littéraire, par le ministre d'État Sin fut compris dans la collection que Khian-loung fit rédiger des meilleurs ouvrages chinois; une *Traduction des six premiers livres d'Euclide*; une *Arithmétique* en onze livres; un *Exposé du système de l'écriture européenne*; une *Géométrie pratique*. Mais le plus important pour nous, ce sont ses Mémoires, que le P. Trigault publia sous le titre : *De christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex M. Riccii commentariis libri V* (Augsbourg, 1615, in-4°, et Lyon, 1616). [illegible] moires renferment un grand nombre de [illegible] gnements précieux sur l'histoire et la [illegible] de la Chine. Le P. Kircher y a fait de [illegible] prunts pour sa *China illustrata*, [illegible] on voit le portrait de Ricci en [illegible]. La famille Ricci possède [illegible] téressantes de ce missionnaire. [illegible]

Trigault, *De christiana* [illegible] — D'Orléans, *Vie du P.* [illegible] — *Biblioth. script. Soc. Jesu.*

RICCI (*Antonio*), [illegible] de l'école napolitaine, [illegible] en 1649. Il alla [illegible] ses études [illegible] peintures [illegible] croirait [illegible] retour [illegible] travaux, [illegible]

Nimfa, on lui attribue un beau tableau de sainte Cécile. E. B—N.

Dominici, *Vite de' pittori napoletani.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — *Guida di Messina.* — V. Mortillaro, *Guida di Palermo.*

RICCI (*Giuseppe*), historien italien, né vers 1600, à Brescia, faisait partie de la congrégation des Somasques. Il est auteur de deux ouvrages historiques, assez mal écrits, mais remplis d'érudition et de clarté; l'un, *De bellis germanicis* (Venise, 1649, in-4°), réimprimé six fois, est un récit de la guerre de Trente ans; l'autre, *Narratio rerum italicarum*, 1613-1653 (ibid., 1655, in-4°), n'a vu le jour qu'après avoir subi plusieurs changements imposés à l'auteur par le sénat de Venise. Ricci a encore publié : *Conciones militares et senatoriæ* (Venise, 1655, in-4°).

Hamberger, *Directorium*, p. 339.

RICCI (*Sebastiano*), peintre de l'école vénitienne, né à Bellune, en 1659, mort à Venise, en 1734. A douze ans, il entra dans l'atelier du Cervelli, qui l'emmena avec lui à Milan, où il reçut les conseils du Lisandrino, conseils qui lui furent très-utiles pour la partie pratique de son art. Il se rendit à Bologne, d'où le Cignani l'adressa au duc de Parme Ranuccio II, qui, après l'avoir employé à quelques travaux de peu d'importance dans son château de Plaisance, l'envoya à ses frais se perfectionner à Rome dans l'art du dessin. Ricci y copia la galerie Farnèse, et il resta dans cette ville jusqu'en 1694, époque de la mort de son protecteur. Il visita alors Florence, Modène, Milan, Venise, puis voyagea en Allemagne, en Flandre, en France et en Angleterre, laissant partout de glorieuses traces de son passage, et enfin revint se fixer à Venise, où il passa le reste de sa vie. Peu de peintres produisirent autant que le Ricci, peu d'artistes surtout surent ainsi que lui varier leur style et le plier à l'imitation des autres maîtres. Dans les galeries d'Italie et du reste de l'Europe sont des tableaux de sa main qu'on attribue au Bassan, au Corrège, à Paul Véronèse, et qui véritablement peuvent tromper même les connaisseurs. Ayant fait une étude spéciale de toutes les écoles, Ricci ne pouvait s'occuper d'un sujet sans qu'aussitôt se présentât à son esprit le même argument traité par quelqu'un de ses prédécesseurs, et il savait tirer profit de ces réminiscences avec une habileté telle que rarement on pouvait l'accuser de plagiat. On reconnaît toutefois divers emprunts faits à la coupole de Saint-Jean de Parme, dans l'*Adoration des Apôtres* qu'il peignit pour l'autel du saint Sacrement de Sainte-Justine de Padoue, et le *Saint Grégoire* de Saint-Alexandre de Bergame rappelle le même sujet traité à Bologne par le Guerchin. Les figures du Ricci ont de la beauté, de la noblesse, de la grâce; leurs attitudes sont vraies et variées; l'abondance de ses compositions, la facilité de son pinceau, la correction de son dessin, l'éclat de son coloris, lui font par-donner quelque penchant au maniérisme, dont il n'a pas toujours su se défendre. Pendant son séjour à Paris en 1718, il fut reçu au nombre des membres de l'Académie royale de peinture. Bellune possède de lui de nombreux travaux, dont les plus importants sont les riches compositions dont il décora le salon de la villa épiscopale. Citons encore parmi les œuvres de ce maître : un *Saint Charles* à S.-Francesco de Florence; le *Martyre de la sainte* à Sainte-Lucie de Parme; une *Mise au tombeau* de la galerie de Modène; *Saint Grégoire célébrant la messe* à l'église des Ames du-Purgatoire de Messine; divers tableaux dans les appartements du palais impérial de Schœnbrunn ; au musée de Dresde, une *Ascension* et des *Sacrifices à Pan et à Vesta;* enfin, au Louvre, *La France*, composition allégorique; *Jésus-Christ remettant à saint Pierre les clefs du paradis; Polyxène au tombeau d'Achille* et la *Continence de Scipion.*

Ricci eut de nombreux élèves, dont les plus connus sont Gaspero Diziani, Francesco Fontebasso, Antonio Pellegrini, et son neveu *Marco* Ricci, né en 1679, et mort en 1729; celui-ci l'aida souvent, en enrichissant ses compositions d'architectures bien entendues, et d'excellents fonds de paysages. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi.* — Bertoluzzi, *Guida di Parma.* — Fantozzi, *Nuova guida di Firenze.* — *Catalogues* de Bologne Dresde et Paris.

RICCI (*Laurent*), jésuite italien, né à Florence, le 2 août 1703, mort à Rome, le 24 novembre 1775. Issu d'une famille distinguée, il entra jeune encore dans la Compagnie de Jésus, où, après avoir occupé différents emplois, il devint secrétaire général de l'ordre sous le généralat de Louis Centurione. A la mort de ce dernier, il fut élu pour lui succéder, le 21 mai 1758, et peu après vit s'élever l'orage qui détruisit sa société. La cour de Lisbonne en 1759 proscrivit les jésuites du Portugal, et quelques années après, les souverains de la maison de Bourbon en France, en Espagne et à Naples bannirent également de leur royaume les membres de l'ordre. Ricci avait reçu de la part de la France des propositions de réforme, mais il avait répondu fièrement qu'il n'y avait rien à réformer dans la société, *Sint ut sunt, aut non sint.* Les jésuites de ces États furent longtemps errants dans divers États de l'Europe, et en janvier 1769 les ministres de France, d'Espagne et de Naples à Rome sollicitèrent vivement le pape Clément XIII de prononcer l'abolition de l'ordre. Clément XIII mourut un mois après, et son successeur Clément XIV, sollicité à son tour par les diverses cours, signa le 21 juillet 1773 le bref qui supprimait à tout jamais la Compagnie de Jésus dans tout le monde chrétien. Ricci, accompagné de ses assistants et de plusieurs autres jésuites, fut alors transféré au château Saint-Ange; mais, au

préalable, on lui fit signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de l'ordre pour leur en apprendre l'abolition. Ricci mourut dans sa prison, et peu de temps auparavant signa un *Mémoire* que l'on publia suivant ses intentions. Il y proteste : 1° que la Compagnie de Jésus n'a donné aucun prétexte à sa suppression, et qu'il le déclare en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passait dans l'ordre; 2° qu'en son particulier il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avaient suivi l'extinction de sa société; 3° enfin qu'il pardonnait sincèrement à tous ceux qui l'avaient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. On sait qu'un bref de Pie VII a rétabli en 1814 la célèbre Compagnie de Saint-Ignace. H. F—T.

Caraccioli, *Vie du P. Ricci*. — Ch. Sainte-Foi, *Vie du P. Ricci*, 2 vol. in-12. — *Ami de la Religion*, ann. 1818, t. XVII, p. 241 et 273. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*.

RICCI (*Scipion*), prélat italien, neveu du précédent, né le 9 janvier 1741, à Florence, où il est mort, le 27 janvier 1810. Élevé au séminaire romain, il fut, dès qu'il eut embrassé l'état ecclésiastique, appelé à la charge d'auditeur du nonce apostolique a Florence, et devint ensuite vicaire général de Gaétan Incontri, archevêque de cette ville. Une conduite pleine de sagesse le fit, le 24 juin 1780, nommer aux évêchés réunis de Pistoie et de Prato. A cette époque Pierre-Léopold II, grand-duc de Toscane, rivalisait avec son frère l'empereur Joseph II pour introduire de nombreuses réformes dans l'Église, et Scipion Ricci, qui jouissait de toute la confiance de ce prince, s'empressa de lui suggérer un grand nombre de mesures qui occasionnèrent des schismes dans plusieurs diocèses. Non content de laisser le gouvernement régler les affaires ecclésiastiques, il s'occupa lui-même de donner dans son diocèse une nouvelle direction à l'enseignement, de diminuer le nombre des fêtes, d'abolir les confréries, d'adopter le catéchisme de l'appelant Gourlin, enfin d'encourager les publications en italien des ouvrages de l'école de Port-Royal. Conformément au désir du grand-duc, Ricci ouvrit à Pistoie, le 18 septembre 1786, un synode pour procéder régulièrement aux réformes qu'il voulait faire. Comme elles étaient loin d'obtenir l'assentiment de la majorité de son clergé, il appela dans cette assemblée plusieurs prêtres qui n'avaient point le droit d'y assister, et notamment Tamburini, professeur destitué de l'université de Pavie, à qui il confia les fonctions de promoteur. Toutes les doctrines jansenistes furent adoptées dans ce synode. Par ordre du grand-duc, on tint (23 avril 1787) à Florence une seconde assemblée, composée de tous les évêques de Toscane, et qui fut loin de se terminer comme la première, au gré de Ricci. Ne pouvant triompher de l'opposition que lui firent la majorité des prélats, Léopold, sur l'avis de Ricci, fut obligé de dissoudre cette assemblée le 5 juin, après dix-neuf sessions. Pendant ce temps ses ennemis soulevèrent le peuple contre Ricci à Prato; son trône épiscopal et ses armoiries furent renversés et brûlés, son palais saccagé, ses livres et ses papiers enlevés de son séminaire. Des troupes étouffèrent l'insurrection, et Ricci, soutenu par le grand-duc, n'abandonna pas pour cela ses plans. Ce prince, à son instigation, rendit en faveur des innovations religieuses de nouveaux édits calqués sur ceux de Vienne; toutefois, parvenu en 1790 au trône impérial, comme successeur de son frère Joseph II, il modifia ses opinions, et, après son départ de Toscane, Ricci, abandonné à lui-même, vit bientôt l'ordre se rétablir sous le rapport religieux dans le duché. Une nouvelle émeute qui éclata contre lui à Pistoie (1790) l'obligea de fuir et bientôt après de donner sa démission. En 1794, Pie VI condamna par la bulle dogmatique *Auctorem fidei* quatre-vingt-cinq propositions extraites du synode de Pistoie et publiées par l'ordre de Ricci. Cette condamnation ne fit point ouvrir les yeux au prélat, qui plus tard, en 1799, au milieu des sanglantes réactions qui eurent lieu à Florence, fut arrêté, gardé plusieurs mois en prison, et ne recouvra sa liberté qu'au second retour des Français en Italie. Il vivait dans la retraite lorsqu'au passage de Pie VII par Florence, à son retour de France, l'ancien évêque de Pistoie vit le saint-père, et lui remit une déclaration portant la date du 9 mai 1805, et que l'on a vainement cherché à contester. Dans cet acte, Ricci professe et déclare recevoir avec respect toutes les constitutions apostoliques contre les erreurs de Baïus, Jansénius, Quesnel et leurs disciples depuis Pie V jusqu'alors, et spécialement la bulle *Auctorem fidei*, qui condamnait son synode. Il désire que pour réparer le scandale sa déclaration soit rendue publique. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier la nécessité de quelques-unes des réformes qu'il avait proposées. On a de lui quelques *Instructions pastorales*, notamment une, du 23 juin 1781, *sur la dévotion au Sacré-Cœur*, qu'il considérait comme menant à des pratiques contraires à l'Évangile, et une autre, du 1er mai 1782, *sur la nécessité et la manière d'étudier la religion*, dans laquelle il appelle Quesnel *un pieux et savant martyr de la vérité*. De Potter a publié un ouvrage intitulé : *Vie et mémoires de Scipion Ricci*; Bruxelles, 1825, 4 vol. in-8°; mais on doit se défier des faits sans preuves racontés par cet historien, dont l'ouvrage a été condamné par un décret exprès du pape, le 26 novembre 1825. En 1826 une édition mutilée fut publiée à Paris par l'abbé Grégoire et le comte Lanjuinais.

H. FISQUET.

De Potter, *Vie et mémoires de S. Ricci*. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. III et IV. — *Ami de la Religion*, t. XXXII, p. 177.

RICCI (*Ludovico*), biographe italien, né en

1730, à Chiari, près Brescia, mort le 24 juillet 1805, dans la même ville. A peine eut-il achevé ses études au séminaire de Brescia qu'il s'adonna aux travaux littéraires; grâce à l'exactitude de ses recherches et à l'étendue de ses connaissances, il devint un collaborateur précieux pour Mazzuchelli, Tiraboschi et Facciolati, qui eurent souvent recours à lui pour leurs grands recueils. Nommé chanoine curé à Chiari, il ne renonça point à ses études. Lorsqu'en 1797 une insurrection éclata sur le territoire de Brescia pour arrêter les progrès de l'armée française, il fut envoyé en otage à Milan, et passa trois mois dans une étroite prison. Il a publié : *De vita Petri Faleæ;* Brescia, 1770, in-8°; — *De vita scriptisque V.-M. Imbonati;* ibid., 1773, in-8°; — *Notizie intorno alla vita ed alle opere di M.-Giovita Rapiccio;* ibid., 1790, in-8°.

Nuovo Dizionario istorico di Bassano.

RICCI (*Luigi*), économiste italien, né en 1742, dans le duché de Modène, mort en 1799. S'étant fait recevoir avocat, il entra dans la carrière administrative, remplit honorablement divers emplois à Modène, et fut anobli par le duc François III. Partisan des principes de la révolution française, il devint en 1797 l'un des directeurs de la république cispadane, qui dura quelques mois à peine. On a de lui un opuscule remarquable, intitulé *Riforma degl' istituti pii di Modena* (1787, in-8°), et dans lequel il exposa les véritables principes qui doivent régir les établissements charitables.

Dizionario istorico di Bassano.

RICCIARDI (*Antoine*), littérateur italien, né vers 1520, à Brescia, où il mourut, en 1610. Après avoir suivi à Padoue les leçons de Bonamico et de Robortello, il professa avec un grand succès dans la ville d'Asola, puis dans sa ville natale, les belles-lettres et la philosophie. On a de lui trois discours *sur les Anges, sur la Connaissance de l'homme* et *sur l'Histoire de l'oriflamme;* une *Histoire d'Asola;* un livre *sur la Préséance des langues,* dans lequel il affirme que la langue cimbrique, parlée encore aujourd'hui dans le Jutland, est plus ancienne que l'hébreu; et *Commentaria symbolica, quibus explicantur arcana ad mysticam, naturalem et occultam rerum significationem attinentia;* 2 vol. in-fol.

Ghilini, *Teatro d'huomini letterati.* — O. Rossi, *Elogi historici de' Bresciani illustri.*

RICCIARDI (*Francesco*), comte DE' CAMALDOLI, homme d'État italien, né le 12 juin 1758, à Foggia, mort le 17 décembre 1842, à Naples. Envoyé dès ses plus jeunes années à l'université de Naples, il y montra une telle aptitude à l'étude des lettres que le Martorelli lui dédia son *Anthologie grecque.* Il n'avait que onze ans alors. Après avoir terminé son droit, il embrassa la profession d'avocat, dans laquelle il se distingua, surtout en 1799, en défendant courageusement plusieurs des nombreuses victimes de la réaction royaliste. Joseph Bonaparte, en 1806, le nomma conseiller d'État, président de la section de la législation et directeur des bulletins des lois. Ce fut à cette époque qu'il commença la réforme de l'ordre judiciaire et de la législation, œuvre qu'il acheva sous le règne de Murat, en qualité de grand juge. En février 1809, il fut nommé grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, et chargé, le 4 novembre suivant, du ministère de la justice, auquel il adjoignit bientôt celui du culte. La réforme du code pénal fut un des travaux les plus importants auxquels il présida. En 1814, il fut créé comte de Camaldoli. Le 18 mai 1815 il se démit de toutes ses fonctions, et ce ne fut qu'en 1820, lorsque Ferdinand IV fut obligé de proclamer la constitution espagnole, qu'il reprit les portefeuilles de la justice et du culte et la direction de la police. Reconnaissant bientôt l'impossibilité de faire partager ses vues au gouvernement, il rentra dans la vie privée, le 18 décembre de cette même année. Ami des lettres et des sciences, il entretenait une correspondance étendue avec les hommes les plus distingués de l'Europe; sa villa *del Vomero* était ouverte aux illustres étrangers qui chaque année viennent visiter Naples. Membre de l'Académie des sciences de Naples, il en fut plusieurs fois président triennal, et devint président à vie de la Société royale.

Ceva-Grimaldi, *Elogio storico del conte F. Ricciardi de' Camaldoli.* — Colletta, *Histoire de Naples.* — *Mémoires du roi Joseph.*

RICCIARELLI (*Daniele*), dit *Daniel de Volterre*, peintre et sculpteur de l'école florentine, né à Volterra en Toscane, en 1509, mort à Rome, en 1566. Il étudia le dessin sous le Sodoma, que des travaux avaient appelé à Volterra, puis il passa à Sienne, dans l'école de Baldassare Peruzzi. S'étant rendu à Rome, il y devint élève de Pierino del Vaga, qu'il aida dans ses travaux au Vatican, à la Trinité du Mont, et à la chapelle Massimi. Après la mort de ce maître, il fut, grâce à la protection du Buonarroti, chargé par Paul III de présider à la continuation des travaux de la *Salle royale* du Vatican; mais il y fit peu de chose, l'entreprise ayant été suspendue. Vers ce temps il peignit pour le cardinal Alexandre Farnèse quelques fresques au palais Farnèse, et la *Mort de Méduse* à la Farnésine, que ce prélat avait acquise des héritiers d'Agostino Chigi. Il fut aussi chargé par Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, de la décoration du palais qu'elle possédait à Savone. Daniel devint bientôt le fervent disciple et imitateur de Michel-Ange, qui conçut pour lui une vive amitié et l'aida de tout son pouvoir, soit en le protégeant, soit en lui prodiguant ses conseils ou même en lui fournissant des dessins pour ses compositions. On sait que c'est en venant visiter Daniel, qui travaillait à la Farnésine, qu'il lui laissa pour carte de visite la fameuse

tête dessinée au charbon, qui fut respectée et qu'on admire encore aujourd'hui. Il est hors de doute que Daniel dut en grande partie à Michel-Ange la renommée que lui acquit la merveilleuse *Descente de croix* de la Trinité-du-Mont, qui est une œuvre classique, et généralement regardée comme l'un des trois meilleurs tableaux de Rome avec la *Transfiguration de Raphael* et la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. S'il n'eût fait que ce tableau, sa gloire n'eût été que plus grande, et il serait placé au premier rang parmi les maîtres italiens; mais s'il fut dessinateur hardi et savant à la manière de Michel-Ange, il dut tout son talent à l'étude plutôt qu'à la nature; aussi dans ses autres œuvres reconnaît-on souvent les traces d'un travail pénible, et quelquefois une fâcheuse absence d'expression. Tel il se montre dans l'*Assomption* qu'il peignit pour la même église de la Trinité-du-Mont et dans la plupart de ses autres peintures de Rome. Dans cette ville, on voit de lui divers sujets bibliques à San-Marcello, le *Triomphe de Marius sur les Cimbres*, frise au palais des conservateurs du Capitole; *Le Christ sur la croix*, au palais Rospigliosi; le *Baptême de Jésus-Christ*, à Saint-Pierre in Montorio; *Sainte Apollonie*, à S.-Augustin, et quelques fresques au palais Massimi. Indiquons encore parmi les ouvrages de ce maître le *Massacre des innocents* au Musée et le *Martyre de sainte Cécile* à Saint-Paul de Florence; une *Sainte Famille* d'après Michel-Ange, au Musée de Dresde; une *Descente de croix* et un *Calvaire*, au Musée de Madrid; enfin, au Louvre, *David tuant Goliath*, composition double peinte aux deux côtés d'une énorme ardoise.

Le dégoût qu'à la mort de Paul III avait causé à Daniel la perte de sa place de surintendant des travaux du Vatican le porta à renoncer à la peinture pour s'adonner à la sculpture, qu'il avait déjà pratiquée en ornant de stucs la voûte de la salle royale du Vatican. Chargé de l'exécution de diverses statues, il se rendit à Carrare pour choisir les marbres, et en passant à Florence il moula les sculptures de Michel-Ange à la chapelle de S.-Lorenzo. A son retour à Rome, il dut suspendre ces travaux pour satisfaire les scrupules du pape Paul IV, qui trouvant indécentes certaines figures du *Jugement dernier*, le chargea de les habiller, opération qui lui valut le surnom de *Brachettone* (faiseur de brayettes) et ces vers piquants de Salvator Rosa :

E pur era un error sì brutto e grande
Che Daniele di poi fece da Sarto
In quel Giudizio a lavorar mutande.
(Sat. III, *La Pittura*.)

Au refus de Michel-Ange, qui s'était excusé sur son grand âge, Daniel avait entrepris par ordre de Catherine de Médicis de modeler la statue équestre de Henri II, roi de France, destinée à être coulée en bronze. Il venait de terminer le cheval quand une fluxion de poitrine le ravit subitement à l'art à l'âge de cinquante-sept ans. On a peu de sculptures de Daniel; cependant le musée du Louvre possède une *Mise au tombeau*, bas-relief qui lui est attribué.

Ricciarelli forma de nombreux élèves, dont les principaux sont Michele Alberti, G. Paolo Rosetti, Feliciano da San-Vito, Biagio da Antigliano, Marco da Siena et Giulio Manzoni.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Catalogues de Florence, Dresde, Madrid et Paris.

RICCIO (*Domenico*), dit le *Brusasorci* (1), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1494, mort en 1567. Après avoir reçu dans sa patrie les leçons du Giolfino, il alla à Venise étudier les œuvres du Giorgione et du Titien, qu'il imita avec un tel succès, qu'il reçut le surnom de Titien de Vérone, que justifient ses premiers ouvrages, tels que le *Saint Roch* que l'on voit dans cette ville, à Saint-Augustin. Il prit ensuite pour modèle le Parmigianino, et ce fut dans le style de ce maître qu'il peignit au palais ducal de Mantoue plusieurs toiles représentant la *Fable de Phaéton*, compositions pleines de vie et remarquables par la vérité des raccourcis. Plus encore que dans ses tableaux, le Brusasorci se montra grand maître dans ses fresques, dont les plus célèbres sont, à Vérone, l'*Entrée de Charles-Quint et de Clément VII à Bologne*, peinte dans une des salles du palais Ridolfi, et le *Mariage du lac Benacus et de la nymphe Pâris* sur la façade du palais Murari. Nous ne devons pas cependant passer sous silence la *Conversion de saint Paul* et le *Mariage de sainte Catherine*, à la Sainte-Trinité; *La Samaritaine* du réfectoire de Saint-Joseph; la *Décollation du saint*, à S.-Fermo-Maggiore; la *Résurrection de Lazare*, *la Piscine probatique*, la *Résurrection de Jésus-Christ*, *Saint Jérôme* et *Saint Jean-Baptiste*, à Santa-Maria in Organo; *Saint Étienne* et *les saints Innocents*, à Saint Étienne. Parmi les tableaux conservés dans sa ville natale, nous ne citerons que *Saint Nicolas de Tolentino* et *Saint Augustin* à Sainte-Euphémie, *Le Sauveur entre saint Benoît et saint Maur* à Saint-Laurent, une *Annonciation* au Musée et une *Adoration des mages* à Saint-Étienne; mais nous indiquerons encore un *Baptême* à la galerie de Florence, *Le Couronnement d'épines* au musée de Darmstadt, *Saint Paul ermite* et *Saint Antoine abbé* à la galerie de Milan, enfin une *Annonciation* à Saint-Pétrone de Bologne.

Domenico compta parmi ses élèves sa fille Cecilia et ses fils Giovanni-Battista et Felice; ce dernier seul mérite d'être connu.

(1) Ce surnom vient, dit-on, d'un secret que son père avait découvert pour détruire les rats.

1730, à Chiari, près Brescia, mort le 24 juillet 1805, dans la même ville. A peine eut-il achevé ses études au séminaire de Brescia qu'il s'adonna aux travaux littéraires; grâce à l'exactitude de ses recherches et à l'étendue de ses connaissances, il devint un collaborateur précieux pour Mazzuchelli, Tiraboschi et Facciolati, qui eurent souvent recours à lui pour leurs grands recueils. Nommé chanoine curé à Chiari, il ne renonça point à ses études. Lorsqu'en 1797 une insurrection éclata sur le territoire de Brescia pour arrêter les progrès de l'armée française, il fut envoyé en otage à Milan, et passa trois mois dans une étroite prison. Il a publié : *De vita Petri Faleæ;* Brescia, 1770, in-8°; — *De vita scriptisque V.-M. Imbonati;* ibid., 1773, in-8°; — *Notizie intorno alla vita ed alle opere di M.-Giovita Rapiccio;* ibid., 1790, in-8°.

Nuovo Dizionario istorico di Bassano.

RICCI (*Luigi*), économiste italien, né en 1742, dans le duché de Modène, mort en 1799. S'étant fait recevoir avocat, il entra dans la carrière administrative, remplit honorablement divers emplois à Modène, et fut anobli par le duc François III. Partisan des principes de la révolution française, il devint en 1797 l'un des directeurs de la république cispadane, qui dura quelques mois à peine. On a de lui un opuscule remarquable, intitulé *Riforma degl' istituti pii di Modena* (1787, in-8°), et dans lequel il exposa les véritables principes qui doivent régir les établissements charitables.

Dizionario istorico di Bassano.

RICCIARDI (*Antoine*), littérateur italien, né vers 1520, à Brescia, où il mourut, en 1610. Après avoir suivi à Padoue les leçons de Bonamico et de Robortello, il professa avec un grand succès dans la ville d'Asola, puis dans sa ville natale, les belles-lettres et la philosophie. On a de lui trois discours *sur les Anges, sur la Connaissance de l'homme* et *sur l'Histoire de l'oriflamme;* une *Histoire d'Asola;* un livre *sur la Préséance des langues,* dans lequel il affirme que la langue cimbrique, parlée encore aujourd'hui dans le Jutland, est plus ancienne que l'hébreu; et *Commentaria symbolica, quibus explicantur arcana ad mysticam, naturalem et occultam rerum significationem attinentia;* 2 vol. in-fol.

Ghilini, *Teatro d'huomini letterati.* — O. Rossi, *Elogi historici de' Bresciani illustri.*

RICCIARDI (*Francesco*), comte DE' CAMALDOLI, homme d'État italien, né le 12 juin 1758, à Foggia, mort le 17 décembre 1842, à Naples. Envoyé dès ses plus jeunes années à l'université de Naples, il y montra une telle aptitude à l'étude des lettres que le Martorelli lui dédia son *Anthologie grecque.* Il n'avait que onze ans alors. Après avoir terminé son droit, il embrassa la profession d'avocat, dans laquelle il se distingua, surtout en 1799, en défendant courageusement plusieurs des nombreuses victimes de la réaction royaliste. Joseph Bonaparte, en 1806, le nomma conseiller d'État, président de la section de la législation et directeur des bulletins des lois. Ce fut à cette époque qu'il commença la réforme de l'ordre judiciaire et de la législation, œuvre qu'il acheva sous le règne de Murat, en qualité de grand juge. En février 1809, il fut nommé grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, et chargé, le 4 novembre suivant, du ministère de la justice, auquel il adjoignit bientôt celui du culte. La réforme du code pénal fut un des travaux les plus importants auxquels il présida. En 1814, il fut créé comte de Camaldoli. Le 18 mai 1815 il se démit de toutes ses fonctions, et ce ne fut qu'en 1820, lorsque Ferdinand IV fut obligé de proclamer la constitution espagnole, qu'il reprit les portefeuilles de la justice et du culte et la direction de la police. Reconnaissant bientôt l'impossibilité de faire partager ses vues au gouvernement, il rentra dans la vie privée, le 18 décembre de cette même année. Ami des lettres et des sciences, il entretenait une correspondance étendue avec les hommes les plus distingués de l'Europe; sa villa *del Vomero* était ouverte aux illustres étrangers qui chaque année viennent visiter Naples. Membre de l'Académie des sciences de Naples, il en fut plusieurs fois président triennal, et devint président à vie de la Société royale.

Ceva-Grimaldi, *Elogio storico del conte F. Ricciardi de' Camaldoli.* — Colletta, *Histoire de Naples.* — *Mémoires du roi Joseph.*

RICCIARELLI (*Daniele*), dit *Daniel de Volterre,* peintre et sculpteur de l'école florentine, né à Volterra en Toscane, en 1509, mort à Rome, en 1566. Il étudia le dessin sous le Sodoma, que des travaux avaient appelé à Volterra, puis il passa à Sienne, dans l'école de Baldassare Peruzzi. S'étant rendu à Rome, il y devint élève de Pierino del Vaga, qu'il aida dans ses travaux au Vatican, à la Trinité du Mont, et à la chapelle Massimi. Après la mort de ce maître, il fut, grâce à la protection du Buonarroti, chargé par Paul III de présider à la continuation des travaux de la *Salle royale* du Vatican; mais il y fit peu de chose, l'entreprise ayant été suspendue. Vers ce temps il peignit pour le cardinal Alexandre Farnèse quelques fresques au palais Farnèse, et la *Mort de Méduse* à la Farnésine, que ce prélat avait acquise des héritiers d'Agostino Chigi. Il fut aussi chargé par Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, de la décoration du palais qu'elle possédait à Savone. Daniel devint bientôt le fervent disciple et imitateur de Michel-Ange, qui conçut pour lui une vive amitié et l'aida de tout son pouvoir, soit en le protégeant, soit en lui prodiguant ses conseils ou même en lui fournissant des dessins pour ses compositions. On sait que c'est en venant visiter Daniel, qui travaillait à la Farnésine, qu'il lui laissa pour carte de visite la fameuse

tête dessinée au charbon, qui fut respectée et qu'on admire encore aujourd'hui. Il est hors de doute que Daniel dut en grande partie à Michel-Ange la renommée que lui acquit la merveilleuse *Descente de croix* de la Trinité-du-Mont, qui est une œuvre classique, et généralement regardée comme l'un des trois meilleurs tableaux de Rome avec la *Transfiguration de Raphael* et la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. S'il n'eût fait que ce tableau, sa gloire n'eût été que plus grande, et il serait placé au premier rang parmi les maîtres italiens; mais s'il fut dessinateur hardi et savant à la manière de Michel-Ange, il dut tout son talent à l'étude plutôt qu'à la nature; aussi dans ses autres œuvres reconnaît-on souvent les traces d'un travail pénible, et quelquefois une fâcheuse absence d'expression. Tel il se montre dans l'*Assomption* qu'il peignit pour la même église de la Trinité-du-Mont et dans la plupart de ses autres peintures de Rome. Dans cette ville, on voit de lui divers sujets bibliques à San-Marcello, le *Triomphe de Marius sur les Cimbres*, frise au palais des conservateurs du Capitole; *Le Christ sur la croix*, au palais Rospigliosi; le *Baptême de Jésus-Christ*, à Saint-Pierre in Montorio; *Sainte Apollonie*, à S.-Augustin, et quelques fresques au palais Massimi. Indiquons encore parmi les ouvrages de ce maître le *Massacre des innocents* au Musée et le *Martyre de sainte Cécile* à Saint-Paul de Florence; une *Sainte Famille* d'après Michel-Ange, au Musée de Dresde; une *Descente de croix* et un *Calvaire*, au Musée de Madrid; enfin, au Louvre, *David tuant Goliath*, composition double peinte aux deux côtés d'une énorme ardoise.

Le dégoût qu'à la mort de Paul III avait causé à Daniel la perte de sa place de surintendant des travaux du Vatican le porta à renoncer à la peinture pour s'adonner à la sculpture, qu'il avait déjà pratiquée en ornant de stucs la voûte de la salle royale du Vatican. Chargé de l'exécution de diverses statues, il se rendit à Carrare pour choisir les marbres, et en passant à Florence il moula les sculptures de Michel-Ange à la chapelle de S.-Lorenzo. A son retour à Rome, il dut suspendre ces travaux pour satisfaire les scrupules du pape Paul IV, qui trouvant indécentes certaines figures du *Jugement dernier*, le chargea de les habiller, opération qui lui valut le surnom de *Brachettone* (faiseur de brayettes) et ces vers piquants de Salvator Rosa :

> E pur era un error sì brutto e grande
> Che Daniele di poi fece da Sarto
> In quel Giudizio a lavorar mutande.
> (Sat. III, *La Pittura.*)

Au refus de Michel-Ange, qui s'était excusé sur son grand âge, Daniel avait entrepris par ordre de Catherine de Médicis de modeler la statue équestre de Henri II, roi de France, destinée à être coulée en bronze. Il venait de terminer le cheval quand une fluxion de poitrine le ravit subitement à l'art à l'âge de cinquante-sept ans. On a peu de sculptures de Daniel; cependant le musée du Louvre possède une *Mise au tombeau*, bas-relief qui lui est attribué.

Ricciarelli forma de nombreux élèves, dont les principaux sont Michele Alberti, G. Paolo Rosetti, Feliciano da San-Vito, Biagio da Antigliano, Marco da Siena et Giulio Manzoni.

E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.* — Catalogues de Florence, Dresde, Madrid et Paris.

RICCIO (*Domenico*), dit le *Brusasorci* (1), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1494, mort en 1567. Après avoir reçu dans sa patrie les leçons du Giolfino, il alla à Venise étudier les œuvres du Giorgione et du Titien, qu'il imita avec un tel succès, qu'il reçut le surnom de Titien de Vérone, que justifient ses premiers ouvrages, tels que le *Saint Roch* que l'on voit dans cette ville, à Saint-Augustin. Il prit ensuite pour modèle le Parmigianino, et ce fut dans le style de ce maître qu'il peignit au palais ducal de Mantoue plusieurs toiles représentant la *Fable de Phaéton*, compositions pleines de vie et remarquables par la vérité des raccourcis. Plus encore que dans ses tableaux, le Brusasorci se montra grand maître dans ses fresques, dont les plus célèbres sont, à Vérone, l'*Entrée de Charles-Quint et de Clément VII à Bologne*, peinte dans une des salles du palais Ridolfi, et le *Mariage du lac Benacus et de la nymphe Pâris* sur la façade du palais Murari. Nous ne devons pas cependant passer sous silence la *Conversion de saint Paul* et le *Mariage de sainte Catherine*, à la Sainte-Trinité; *La Samaritaine* du réfectoire de Saint-Joseph; la *Décollation du saint*, à S.-Fermo-Maggiore; la *Résurrection de Lazare, la Piscine probatique*, la *Résurrection de Jésus-Christ*, *Saint Jérôme* et *Saint Jean-Baptiste*, à Santa-Maria in Organo; *Saint Étienne* et *les saints Innocents*, à Saint Étienne. Parmi les tableaux conservés dans sa ville natale, nous ne citerons que *Saint Nicolas de Tolentino* et *Saint Augustin* à Sainte-Euphémie, *Le Sauveur entre saint Benoît et saint Maur* à Saint-Laurent, une *Annonciation* au Musée et une *Adoration des mages* à Saint-Étienne; mais nous indiquerons encore un *Baptême* à la galerie de Florence, *Le Couronnement d'épines* au musée de Darmstadt, *Saint Paul ermite* et *Saint Antoine abbé* à la galerie de Milan, enfin une *Annonciation* à Saint-Pétrone de Bologne.

Domenico compta parmi ses élèves sa fille Cecilia et ses fils Giovanni-Battista et Felice; ce dernier seul mérite d'être connu.

(1) Ce surnom vient, dit-on, d'un secret que son père avait découvert pour détruire les rats.

Riccio (*Felice*), dit *Brusasorci le jeune*, fils du précédent, né à Vérone, en 1540, mort en 1605. Élève de son père, il continua ses études à Florence, sous Jacopo Ligozzi, son compatriote, et à cette école il acquit un style différent, une manière plus délicate et plus gracieuse qui donne un grand charme à ses madones, à ses enfants et à ses petits anges. Il aimait à peindre de petits tableaux sur pierre de touche, laissant la couleur même de la pierre chargée de produire les ombres. Il excella aussi dans le portrait. Il peignit peu à fresque; on voit cependant de lui à Vérone la frise d'une maison près S.-Giovanni in Valle, et un *Saint Georges colossal* sur la façade d'une maison près l'Albergo della Torre. Les tableaux qu'il a laissés dans cette ville sont presque innombrables, et nous devrons nous borner à indiquer les principaux : une *Madone* à Sainte-Marie-des-Anges; *Sainte Lucie et sainte Catherine* à S.-Pietro-incarnario; *La Vierge, saint Philippe, saint Jacques et saint François* à Sainte-Anastasie; une *Descente de croix* à Saint-Bernardin; une *Assomption* et *Sainte Ursule avec ses compagnes* à Santa-Maria-della-Scala, les *Saints* titulaires à Saint-Jérôme et à Sainte-Hélène; une *Adoration des Mages* aux Saints-Apôtres. On croit que Felice Riccio mourut empoisonné par sa femme; il laissa inachevé un de ses meilleurs ouvrages, *La Chute de la manne*, à Saint-Georges, tableau qui fut achevé par ses élèves l'Orbetto et Pasquale Ottimi. On voit de lui à l'Académie de Venise, *Le Christ à la colonne* et *La Sainte Trinité*, et au musée du Louvre une *Sainte Famille*. E. B—n.

Vasari, Lanzi, Ticozzi. — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori veneti*. — Bennassuti, *Guida di Verona*.

RICCIO (*Antonello*). *Voy.* Antonelli de Messine.

RICCIO (*Andrea*). *Voy.* Briosco.

RICCIO (*Pietro*). *Voy.* Crinito.

RICCIO (*Bartolommeo*). *Voy.* Neroni.

RICCIOLI (*Jean-Baptiste*), astronome italien, né à Ferrare, le 17 avril 1598, mort à Bologne, le 25 juin 1671. A peine avait-il commencé ses études classiques, qu'il fut atteint d'une grave maladie : les médecins, appelés en consultation, avaient jugé nécessaire l'amputation de la jambe droite, envahie par la gangrène, lorsque le jeune patient se mit à invoquer le secours de saint Ignace de Loyola, qui avait souffert d'un mal semblable. La guérison s'établit, dit-on, peu à peu, sans que l'amputation eût été pratiquée. Ce fut alors qu'il entra, en 1614, à Novellara, dans l'ordre des Jésuites; il acheva ses études à Plaisance et à Bologne, et occupa ensuite dans cette dernière université et à Parme les chaires de théologie et de mathématiques appliquées. Ses travaux eurent particulièrement pour objet la correction des erreurs d'astronomie, de chronologie et de géographie. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens*; Bologne, 1651, 2 vol. in-fol.; Francfort, 1653, avec un simple changement de titre. L'auteur fait voir qu'il s'était voué à l'astronomie moins par amour de la science que par l'envie de plaider la cause des théologiens contre Kopernik et Galilée. Mais il ressemble à ces avocats qui acceptent la défense d'une cause qu'ils savent eux-mêmes être mauvaise, et qui s'attachent à ne plaider que les circonstances atténuantes. Riccioli donne, t. II, lib. 9, de l'*Almag. nov.*, l'arrêt qui condamnait Galilée. Il se complaît surtout dans certains détails, qui déparent l'histoire de l'astronomie. Quant à la question, alors si vivement controversée, du mouvement de la terre, voici ce qu'il accorde. Ses paroles méritent d'être citées : « La sacrée congrégation des cardinaux, séparée du pape, ne peut faire aucune proposition de foi, quoiqu'elle les définisse comme de foi et qu'elle déclare hérétiques les propositions contraires; ainsi, comme il n'a encore paru aucun bref du pape ou d'un concile dirigé ou approuvé par lui, il n'est pas encore de foi que le soleil se meuve et que la terre soit en repos. » Mais, d'après cette solution, que l'auteur appelle lui-même prudemment une « subtilité théologique », la congrégation avait outrepassé ses droits en forçant Galilée à une rétractation prononcée à genoux et la main sur la Bible. Riccioli parle aussi du pendule, qu'il assure avoir inventé avant d'avoir lu les ouvrages de Galilée. Il s'en servait pour les différences d'ascensions droites, et avait remarqué que le nombre des vibrations était plus grand en hiver qu'en été. Il ignorait que cet effet, qu'il était tenté d'attribuer au périgée et à l'apogée du soleil, était dû à la dilatation des métaux en été et à leur contraction en hiver.

Il répéta avec Grimaldi les expériences de Galilée, et confirma ainsi la loi de la chute des corps. Il faisait tomber de la tour de Bologne des boules de craie, du poids de huit onces, d'une hauteur déterminée et constata que les intervalles parcourus dans des temps égaux augmentent comme les nombres impairs, et que par conséquent la somme des temps est proportionnelle aux carrés (somme des espaces parcourus). C'est dans la loi de la chute des corps (en représentant celle-ci par la diagonale et non par le côté vertical d'un parallélogramme) qu'il croyait par erreur trouver l'objection la plus forte contre le système de Kopernik. La parallaxe de la lune était, selon lui, entre 53′ 45″ et 63′ 55′, ce qui s'éloigne un peu moins de la vérité. Sa carte lunaire n'est pas, à beaucoup près, aussi exacte que celle d'Hevelius : les grandes taches unies et brillantes, il les prenait, comme celui-ci, pour des mers; mais il leur donna des noms arbitraires, en même temps qu'il désignait les montagnes de la lune par des noms de physiciens et d'astronomes, qui ont été en partie conservés dans la science. Ses observations de Saturne sont aussi inexactes que celles

de Galilée, qui supposait cet astre de forme triangulaire.

Riccioli s'était aussi occupé de la question, alors si fortement controversée, du poids de l'air. Mais le moyen (une vessie d'abord vide, puis remplie d'air) qu'il employa pour le déterminer était tout à fait défectueux : il trouva que l'air pesait mille fois moins que l'eau, tandis qu'en réalité son poids spécifique était d'environ quatorze cents. Sa méthode pour déterminer la parallaxe du soleil, sans la connaissance de laquelle la vraie astronomie est impossible, lui donna également un résultat inexact : 14 secondes au lieu d'environ 8/9. Il avait entrepris aussi d'évaluer la hauteur de l'atmosphère en se servant de la méthode de l'Arabe Alhazen, fondée sur la théorie du crépuscule et en tenant compte, comme l'avait fait Kepler, de la réfraction des rayons de lumière (égale à 34 secondes à l'horizon). Il parvint ainsi à donner à l'atmosphère vingt milles italiens de hauteur.

Les autres ouvrages de Riccioli ont pour titres : *Prosodia reformata;* Bologne, 1655, 2 vol. in-12 ; — *Geographiæ et hydrographiæ reformatæ libri XII;* ibid., 1661, in-fol.; — *Astronomia reformata;* ibid., 1665, 2 vol. in-fol.; — *Vindiciæ Kalendarii Gregoriani;* ibid., 1666, in-fol.; *Chronologia reformata;* ibid., 1669, 3 vol. in-fol.; — *Argomento fisico-matematico contro il moto diurno della terra;* ibid., 1668, in-4°; — *Apologia pro eodem argumento, contra systema Copernicianum;* Venise, 1667-69, in-fol.; — *Considerazioni sopra la forza d'alcune ragioni fisiche matematiche*, etc.; Venise, 1667-69, 4 part. in-4°; — *Epistolæ de Cometis.* ann. 1664 et 1665; Leyde, 1681, in-fol.; — *Theses astronómicæ de novissimo cometa anni* 1652; Bologne, 1653, in-4° (attribué à Riccioli). Parmi ses ouvrages de théologie on remarque : *De distinctione entium in Deo et in creaturis;* Bologne, 1669, in-fol. F. H.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. II. — Delambre, *Hist. de l'Astronomie moderne.* — Fischer, *Geschichte der Physik*, t. I. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

RICCOBONI (*Antonio*), érudit italien, né en 1541, à Rovigo, mort en 1599, à Padoue. Il fréquenta les écoles de Venise et de Padoue, et eut pour principaux maîtres Paul Manuzio, Sigonius et Muret; ses progrès furent si rapides que, malgré sa grande jeunesse, il fut jugé capable d'enseigner les belles-lettres dans sa ville natale, et ses concitoyens lui décernèrent, comme une récompense publique, le droit de bourgeoisie pour lui et toute sa famille. La jurisprudence paraissant devoir lui fournir des moyens d'existence plus assurés, il s'y appliqua avec ardeur, et reçut en 1571 le diplôme de docteur; cependant il accepta à la fin de cette année, d'après les exhortations de ses amis, une chaire de rhétorique à Padoue, et l'occupa jusqu'à sa mort. « Il était, dit Niceron, un des ennemis de Joseph Scaliger, parce qu'il avait osé lui disputer la noblesse de sa naissance, et qu'il avait fourni à Scioppius des mémoires pour écrire contre lui. C'est pour cela que Scaliger parle de lui dans ses œuvres avec beaucoup de mépris et le traite de *porcus Ricobonus.* » Le cardinal Bentivoglio, qui l'avait eu pour maître dans sa jeunesse, lui accorde de grands éloges. On a de lui : *Commentarius in quo per locorum collationem explicatur doctrina librorum Ciceronis rhetoricorum;* Venise, 1567, in-8°; — *De historia, cum fragmentis historicorum veterum latinorum;* ibid., 1568, in-8°, et dans le *Penus artis historicæ* (1579); t. II; — *De Consolatione edita sub nomine Ciceronis;* Vicence, 1584-1585, in-8° : ce prétendu traité de Cicéron, publié par Vianelli, avait pour auteur Sigonius; Riccoboni fut le premier à dévoiler la supercherie; — *Orationes;* Padoue, 1592, 2 vol. in-4°; — *De gymnasio patavino commentariorum lib. VI;* Padoue, 1598, in-4° : ouvrage curieux, moins complet que celui de Papadopoli, et où il s'inquiète de mettre bien plus son propre mérite en lumière que celui de ses doctes confrères. Riccoboni a encore traduit en latin trois ouvrages d'Aristote : la *Rhétorique* (Venise, 1579, in-8°); la *Poétique* (ibid., 1579, 1584, in-4°) et l'*Éthique* (Padoue, 1593, in-8°); mais ses versions, dont le style est pur et châtié, ne serrent point le texte d'assez près.

De Thou, *Éloges.* — Tomasini, *Elogia*, II, 109. — Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*, II. — Niceron, *Mémoires*, XXVIII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, I et VII, 2e partie.

RICCOBONI (*Louis*), comédien et littérateur français, né à Modène, en 1674 ou 1677, mort à Paris, le 5 décembre 1753. Les commencements de sa vie sont fort obscurs; on sait seulement que dès sa première jeunesse il fut enrôlé parmi des comédiens qui donnaient des représentations de ville en ville. Vers l'âge de vingt-deux ans, il devint chef de troupe. Le bon goût dont il était naturellement doué et l'étude qu'il avait faite du théâtre français l'amenèrent à prendre la résolution de remplacer, par la tragédie et la comédie de caractères, les farces et les bouffonneries italiennes. Les tragédies étaient la plupart anciennes; la plus goûtée fut la *Mérope* de Maffei. Pour les comédies, il les emprunta à la scène française, tantôt traduisant *Le Menteur*, *Pysché* et *La Princesse d'Élide*, tantôt combinant ensemble deux comédies différentes, par exemple, *Le Chevalier à la mode* et *L'Homme à bonnes fortunes*, pour en tirer une seule pièce, et produisant ainsi, comme il le dit lui-même, de véritables pots-pourris. Il produisit aussi des œuvres originales, entre autres *La Femme jalouse*, et *Samson*, tragi-comédie, dont Fréret fit une traduction en prose, et Romagnesi une imitation en vers français. La troupe de Louis Riccoboni jouait depuis plusieurs années dans les principales villes de la Vénétie et de la Lombardie, lorsqu'elle vint représenter à Venise *La Scolastica* d'Arioste. Riccoboni avait revu avec soin

cette pièce pour en retrancher les détails trop licencieux. Mais le public, qui s'attendait à voir paraître Angélique, Bradamante et Roland, manifesta son désappointement par des marques de désapprobation si violentes qu'il fallut baisser la toile. Ce manque de respect envers l'Arioste affligea Riccoboni à un tel point qu'il résolut de quitter la scène. A cette époque, le régent avait envoyé des ordres pour engager, au nom du roi de France, des acteurs italiens; Riccoboni accepta les propositions qui lui furent faites, composa sa troupe et partit pour Paris (1716). On l'installa dans la salle de l'hôtel de Bourgogne. Instruit par l'expérience, il s'associa le fils du fameux Dominique, et composa avec lui beaucoup de divertissements et de parodies qui attirèrent la foule et lui permirent de ne pas jouer dans le vide des pièces plus régulières. Son propre talent comme acteur, surtout dans les rôles passionnés, et celui de la Flaminia, sa femme, contribuèrent beaucoup au succès de son entreprise. Il augmenta encore, par des ouvrages spéciaux, l'estime qu'il s'était acquise près des lettrés : il publia un poëme en six chants, *Dell' arte representativa* (Paris, 1728, in-8°) et une *Histoire du Théâtre-Italien* (Paris, 1728-1731, 2 vol. in-8°, fig.), ouvrage superficiel. En 1729, Riccoboni partit pour l'Italie, où le duc de Parme venait de le nommer intendant des menus plaisirs et inspecteur de ses théâtres. A la mort de ce prince (1731), il revint à Paris; mais ses tendances à la piété, accrues par l'âge, le détournèrent du théâtre. Ayant obtenu sa retraite avec une pension de 1,000 livres, il ne s'occupa plus que de littérature. Il fit paraître successivement : *Observations sur la comédie et le génie de Molière* (Paris, 1736, in-12); *Pensées sur la déclamation* (1738-in-8°); *Réflexions historiques et critiques sur les différents théâtres de l'Europe* (Paris, 1738, in-8°, et 1752, in-12); *De la Réformation du théâtre* (Paris, 1743, 1767, in-12). Le style de ces ouvrages est terne et lâche, quoiqu'ils présentent des idées honnêtes et sincères. Ennemi des spectacles, l'auteur les regarde comme un danger public, et conseille aux gouvernements d'en bannir ce qui porte aux mœurs une atteinte directe, la danse et les pièces qui, comme *Le Cid* et *Phèdre*, n'ont que l'amour pour intérêt.

RICCOBONI (*Hélène - Virginie* BALETTI), femme du précédent, née à Ferrare, en 1686, morte à Paris, le 30 décembre 1771. Elle était d'une famille de comédiens et fut élevée pour le théâtre; cette éducation développa le goût qu'elle avait naturellement pour les lettres, surtout pour la poésie. Elle commença fort jeune à composer de petits poëmes; la grâce qui distinguait ses vers, son âge et son sexe attirèrent les regards; des louanges accueillirent ses œuvres, et bientôt elle fut admise dans diverses sociétés académiques, à Ferrare, à Bologne, à Venise et à Rome. Son emploi au théâtre était celui qu'avait déjà tenu sa grand-mère, l'emploi d'amoureuse ou de *Flaminia*. Voisenon en parle fort légèrement. « La *Flaminia*, dit-il, n'a jamais été belle ni aimable, et a toujours eu beaucoup d'amants. » Mais la véracité de Voisenon est plus contestable que sa méchanceté, et il est le seul écrivain qui l'ait maltraitée ainsi.

Elle fit paraître, en 1725, sous le titre de *Lettre de Mlle R... à M. l'abbé C..* (Conti), une attaque violente contre la nouvelle traduction de la *Jérusalem délivrée*, par Mirabaud. L'ambition littéraire de Mme Riccoboni fut d'écrire pour le théâtre; mais le succès ne répondit pas à ses désirs; elle fit représenter, en 1726, *Le Naufrage*, comédie imitée de Plaute, et en 1729, en collaboration avec Delisle de la Drevetière, *Abdilly, roi de Grenade*, tragi-comédie. Elle partagea la retraite et les pratiques religieuses de son mari. Jean MOREL.

Des Coulmiers, *Hist. du Théâtre d'Italie*. — Riccoboni, *Histoire du Théâtre-Italien*. — Voisenon, *Anecdotes littéraires*. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*.

RICCOBONI (*Antoine-François*), comédien et auteur dramatique, fils des précédents, né à Mantoue, en 1707, mort à Paris, le 15 mai 1772. Ses père et mère le formèrent avec soin au théâtre et à la littérature, et il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il fit représenter (1724), sous leur direction, *Les Effets de l'éclipse*, petit acte en prose. En 1726, il débuta comme acteur dans l'emploi de *Lelio;* mais il fut loin d'égaler, dans le jeu et l'expression scéniques, le talent et la réputation de son père. Comme écrivain dramatique, il montra plus d'activité dans l'imagination que de véritable talent. La plupart de ses pièces ne durèrent que quelques soirées. Les plus importantes résultèrent de sa collaboration avec Dominique ou Romagnesi : ce sont *Les Comédiens esclaves* (1726), *Les Amusements à la mode* (1732) et *Le Conte de fée* (1735). Reçu dans la société du Caveau, Riccoboni fut lié avec Gentil Bernard, Collé, Saurin, Crébillon fils, etc.; il compta au nombre des poëtes légers de la gaieté et de l'amour. On a de lui beaucoup de poésies faciles insérées dans les recueils du temps, et *Le Goût du siècle*, satire; Londres (Paris), 1762, in-8°. La faiblesse de sa santé, épuisée par les fatigues et le travail, le força de quitter la scène en 1750. Quelques mois après il publia l'*Art du théâtre* (Paris, 1750, 1752, in-8°), ouvrage finement écrit, plein de conseils et d'observations justes sur la manière de poser le geste, de diriger la voix, d'exprimer les différentes passions, de lire dans la chambre ou à l'Académie, de déclamer au barreau, dans la chaire et au théâtre.

Marié, depuis 1735, à une personne aimable et spirituelle, Marie-Jeanne Laboras de Mézières (*voy.* ci-après), Riccoboni aurait passé une vie heureuse s'il ne s'était adonné avec passion à la chimie ou plutôt à l'alchimie et à des entreprises industrielles. La recherche du grand

œuvre et l'élève des vers à soie l'avaient ruiné. Après avoir reparu quelques fois sans succès au théâtre, en 1758, il partit en Italie, où il essaya de refaire sa fortune en jouant la comédie et en reprenant ses essais de chimie et d'industrie. Il ne réussit à rien, et revint plus triste et plus endetté. D'après les conseils de sa femme, il donna (1761), sous le titre de *Les Caquets*, une imitation en prose d'une plaisante comédie de Goldoni. Il fut moins heureux avec *Les Amants de village*, comédie en vers, qui tomba (1764), et retrouva quelques derniers bravos avec *Le Prétendu* (1769), dont Gaviniés avait fait la musique. J. M—R—L.

Nécrologe des hommes célèbres de la France, 1773. — *Anecdotes dramatiques*, t. III. — Voisenon, *Anecdotes littéraires*. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes*.

RICCOBONI (*Marie-Jeanne* LABORAS DE MÉZIÈRES, Mme), femme du précédent, née en 1714, à Paris, morte dans la même ville, le 6 décembre 1792. La famille Laboras de Mézières était originaire du Béarn, où elle avait tenu un rang distingué; elle se trouvait fixée depuis quelque temps à Paris, lorsque à la chute du système de Law elle fut complétement ruinée. La jeune Marie-Jeanne, devenue bientôt après orpheline, resta sans autre ressource que l'amitié et la protection d'une tante qui la recueillit auprès d'elle. Ses talents naturels s'étaient montrés de bonne heure, et ses parents, malgré leur désastre, n'avaient cessé de les cultiver. Elle arrivait à peine à la fleur de sa première jeunesse, lorsqu'elle se fit distinguer dans les sociétés où elle était introduite, et, comme il était de mode à cette époque, elle y joua la comédie. On l'applaudit, et à l'âge de vingt ans (1734) elle fut admise à débuter aux Italiens dans *La Surprise de l'amour*, de Marivaux. Elle ne fut jamais qu'une actrice médiocre. Elle était belle, grande et d'une taille bien prise; elle avait des yeux noirs, doux et parlants, la physionomie candide et gaie; son intelligence éclatait à tout moment dans la conversation, et l'on citait d'elle bien des reparties spirituelles. C'est en 1735, un an après ses débuts, qu'elle épousa un de ses camarades de la Comédie-Italienne, Antoine-François Riccoboni (*voy.* ci-dessus).

Peu à peu madame Riccoboni, sans cesser de paraître à la scène, délaissa le monde. Son peu de succès comme actrice, les infidélités de son mari, pour lequel elle avait une tendre affection, un certain penchant naturel à la retraite, que son éducation avait développé, la portèrent à se renfermer en elle-même, à étudier les hommes et les passions, enfin à écrire ses sentiments et ses réflexions. Elle fit paraître, en 1757, les *Lettres de Fanny Butler*. Ce premier ouvrage, dont l'héroïne est trop véhémente et trop passionnée pour le talent, plutôt délicat et gracieux, de l'auteur, eut, par ses qualités et par ses défauts même, un résultat qui lui fut favorable. En 1758, elle donna l'*Histoire du marquis de Cressy* et les *Lettres de Julie Catesby*. Ce dernier roman n'eut que des approbateurs; il s'y trouve en effet, à côté de quelques négligences, bien du charme et de la grâce, une piquante vivacité, de la légèreté dans la touche, une grande vérité de sentiments. Le succès des premiers ouvrages de madame Riccoboni ne pouvait manquer d'éveiller contre elle l'envie et la méchanceté. On imprima qu'elle n'était pas l'auteur de ses écrits, et qu'elle se parait de la gloire d'un écrivain qui ne voulait pas se faire connaître. Ces allégations mensongères trouvèrent de l'écho chez des hommes connus et écoutés. Palissot les répéta et les répandit. Mais la calomnie tomba, et Palissot lui-même la combattit en proclamant la vérité.

Madame Riccoboni, qui n'avait écrit jusqu'alors que pour obéir à son goût littéraire, dut bientôt écrire dans un autre but, celui de se créer des ressources; car elle quitta le théâtre en 1761 avec une modique pension. Elle fit paraître quelques fragments dans un journal, sous le titre de *L'Abeille*, et dans le *Mercure* l'*Histoire de deux amis*, la *Lettre de la marquise d'Artigues* et *L'Aveugle*, conte que Desfontaines mit au théâtre avec succès. Sa suite à la *Marianne* de Marivaux est faite avec beaucoup d'art et d'esprit; elle y a parfaitement imité la manière et le style de l'auteur qu'elle continuait. Vinrent ensuite *Ernestine*, jolie nouvelle que les admirateurs de Mme Riccoboni ont appelée le diamant de son écrin, et *Amélie* (1762), roman tiré de l'ouvrage de Fielding qui porte le même titre. On a dit et répété que c'était une traduction; l'on ne peut même dire que ce soit une imitation; l'auteur français a pris seulement le sujet de Fielding et l'a traité librement, à sa manière. La lettre qui est en tête d'*Amélie* a donné lieu de croire à une traduction; elle est adressée à M. Humblot, libraire : « En étudiant l'anglais sans maître, sans principes, la grammaire et le dictionnaire près de moi, ne regardant ni l'un ni l'autre, me tuant la tête à deviner, j'ai traduit tout de travers (comme j'entendais) un roman de M. Fielding. Ce qui était difficile, je le laissais là. Ce que je ne comprenais point, je le trouvais mal dit : j'avançais toujours. Je parvins enfin à faire un gros amas de papier écrit, où je me perdis si bien qu'il me fut impossible d'en trouver le fil. Une personne plus patiente que moi s'est occupée à le chercher, a numéroté toutes les petites feuilles éparses dans mon secrétaire, et parmi le fatras de mes thèmes anglais, a recouvré la suite de ce singulier ouvrage. Elle m'a conseillé de vous l'envoyer, et le voilà... » Qui ne voit que c'est là une plaisanterie spirituelle, et qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre un auteur qui prétend traduire l'anglais sans le savoir et sans regarder le dictionnaire ni la grammaire ? L'*Amélie* de madame Riccoboni est loin d'être un ouvrage parfait, mais

elle y a mis beaucoup d'intérêt, ainsi que dans l'*Histoire de miss Jenny*, qu'elle donna dans la même année (1762). Elle publia en 1766 les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, qu'elle dédia au comédien Garrick, dont elle était l'amie, et qui ne réussirent pas, bien que Monvel en ait tiré le sujet d'une comédie qui fut fort applaudie, *L'Amant bourru*. Puis elle s'occupa de théâtre, et fit passer dans notre langue quelques œuvres de la scène anglaise.

Madame Riccoboni revint au roman, et publia (1772) les *Lettres de Sophie de Vallière*. Ce fut un très-grand succès. On lui reprocha quelques longueurs, mais tout le monde loua la finesse des pensées, et la manière naturelle dont elle savait parler le langage du cœur. Après la mort de son mari (1772), sa retraite devint plus entière et ses écrits plus rares. Elle ne fit plus qu'un ouvrage un peu long, les *Lettres de mylord Rivers* (1776), et des nouvelles pour la *Bibliothèque des romans*. Comme la plupart des romans, les œuvres de Mme Riccoboni ne pouvaient avoir qu'un succès de mode, borné à l'époque dont elles reproduisaient les pensées et les sentiments. Il ne faudrait cependant pas mépriser le talent, l'esprit et la grâce dont elles abondent; ceux qui ont la patience de les lire y retrouvent l'écrivain tel que ses contemporains l'admiraient; ils y devinent aussi la femme aimable si chère à ses amis, sa douceur, sa grâce, son peu de souci de la mauvaise fortune et des privations, dont elle avait l'habitude. Adorée de ceux qui la connaissaient intimement, ceux qui ne la virent que rarement se plaignaient de l'inégalité de son humeur, ceux qui la virent à peine ne lui furent pas sympathiques; elle nous en fait bien voir la cause dans ce fragment du portrait qu'elle a tracé d'elle-même : « Tous mes sentiments se peignent sur mon front; je n'ai pas l'art de me contraindre.... J'ai l'air très-froid avec des étrangers; je traite durement ceux que je méprise; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connais pas, et je deviens tout à fait imbécile quand on m'ennuie... »

Cette femme si digne, par ses talents, ses travaux et son caractère, d'avoir en partage les faveurs de la fortune, passa ses derniers jours dans la misère; elle venait d'être privée de sa petite pension lorsqu'elle mourut, âgée de soixante-dix-huit ans.

Les principales éditions des œuvres de Mme Riccoboni sont les suivantes : Paris, 1785-1786, 8 vol. in-8°, fig.; — Paris, 1809, 14 vol. in-18, papier vélin; — Paris, 1818, 6 vol. in-8° : cette dernière est la plus belle et la plus complète. Les premiers romans de Mme Riccoboni ont été, pour la plupart, traduits peu après leur apparition, en allemand, en anglais, en italien. Jean MOREL.

Laporte, *Histoire littéraire des femmes françaises* — *Influence des femmes sur la littérature*, par Mme de Genlis. — *Lettres* de Grimm. — *Cours de littérature* de Laharpe. — *La Dunciade*, par Palissot. — *Portraits littéraires*, par Voisenon.

RICEPUTI (*Filippo*), antiquaire italien, mort en 1742, à Rome. Pendant un séjour de plusieurs années qu'il fit en Dalmatie comme missionnaire, il amassa de nombreux matériaux sur l'histoire ecclésiastique de l'Illyrie. Les papes Clément XI, Innocent XIII et Benoît XIV l'encouragèrent dans ses recherches, et lui ouvrirent les principales bibliothèques de Rome. En 1722 il retourna en Dalmatie, en compagnie du P. Farlati, qui lui avait été adjoint; les deux jésuites, secondés par l'archevêque de Spalatro, Pacifico Bizza, fouillèrent les dépôts littéraires de l'Illyrie et en rapportèrent près de trois cents volumes manuscrits de matériaux. On n'a du P. Riceputi que les deux plans des ouvrages qu'il se proposait de publier (*Prospectus Illyrici sacri et profani*), publiés à Rome, le premier en 1722, le second en 1732, dans le format in-fol. Mais le P. Farlati, son compagnon d'étude, sut tirer un excellent parti de leurs communs travaux (*voy.* FARLATI).

Préface de l'*Illyricum sacrum*; Venise, 1751, t. Ier.

RICH (*Claudius James*), voyageur anglais, né le 28 mars 1787, près de Dijon, mort le 5 octobre 1821, à Schiraz, en Perse. Emmené de bonne heure à Bristol, il y reçut une bonne éducation; grâce à une aptitude extraordinaire pour les langues, il fut en état de lire très-couramment, avant d'avoir atteint sa quinzième année, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le turc et le persan. Admis en 1803 dans le service civil de la Compagnie des Indes, il fut détaché comme secrétaire auprès du consul général d'Égypte, afin de perfectionner ses connaissances linguistiques; mais le consul étant mort avant qu'il eût pu le rejoindre, il fut permis à Rich de se rendre à son poste dans l'Inde en employant la manière qu'il jugerait la plus utile à ses études. A Constantinople et à Smyrne il apprit le turc, en Égypte l'arabe et ses principaux dialectes. Puis, sous le costume d'un mameloucк, il traversa la Palestine et la Syrie, osa s'aventurer dans la grande mosquée de Damas, gagna Bassora, et s'y embarqua pour Bombay, où il arriva au mois de septembre 1807. L'historien Mackintosh, qui remplissait dans cette ville les fonctions de *recorder*, l'accueillit avec beaucoup de cordialité, et lui donna en 1808 une de ses filles en mariage. Peu de temps après, Rich fut chargé de représenter à Bagdad, en qualité de résident, les intérêts de la Compagnie des Indes. Durant un séjour de plus de dix ans, il poursuivit le cours de ses études favorites, et forma d'amples collections de manuscrits orientaux, de médailles et de pierres gravées. Il s'éloigna de Bagdad plusieurs fois : dans l'intérêt de la science, il fit deux excursions aux ruines de Babylone, et un voyage dans le Kurdistan, où il visita Mossoul, Solimania et l'emplacement de Ninive; l'affaiblissement de sa santé le força en 1813 d'habiter quelque temps à Constantinople, et il profita de la paix générale en 1814 pour venir à Paris. Au

printemps de 1821 il fut nommé à un des premiers emplois de Bombay. Avant de quitter la Perse, il voulut explorer Schiraz et ses environs, ainsi que les ruines de Persépolis, et succomba à une attaque du choléra. Il n'avait que trente-quatre ans. La littérature asiatique fit une grande perte dans ce jeune et laborieux savant, qui possédait les langues de l'Orient à un degré que bien peu d'Européens ont pu atteindre. Ses collections, acquises par le gouvernement, ont été placées dans le Musée britannique. On a de lui : deux *Mémoires sur les ruines de Babylone*, l'un inséré, vers 1812, dans les *Mines de l'Orient*, recueil qui paraissait à Vienne; l'autre, publié en 1818, à Londres, trad. la même année en français, et destiné à combattre les doutes qu'avait élevés le major Rennell sur l'emplacement de l'antique cité; tous deux ont été réimpr. ensemble en 1839, à Londres, avec la relation des voyages à Babylone et à Persépolis; — *Narrative of a residence in Koordistan;* Londres, 1836, in-8°, avec une carte; cette relation a été mise au jour par la veuve de l'auteur.

Notice à la tête du *Narrative of a residence.*

RICHARD Ier, dit *Cœur de Lion*, roi d'Angleterre, né en septembre 1157, à Oxford, mort le 16 avril 1199, au château de Chalus (Limousin). Il était le troisième des cinq fils d'Henri II et d'Éléonore de Guienne. Lors du traité de Montmirail (6 janvier 1169), il reçut en partage le duché d'Aquitaine. Le ressentiment de sa mère, les instigations du roi Louis VII, un caractère naturellement impétueux et violent le poussèrent, à peine sorti de l'adolescence, à se révolter contre son père (1173), et lorsque la ligue redoutable où il était entré, et qui se composait de ses frères, des rois de France et d'Écosse et d'un grand nombre de barons anglais, eut été dissipée en deux campagnes, il fut le dernier à poser les armes. A la réconciliation qui ramena la paix il gagna pourtant deux châteaux du Poitou avec la moitié des revenus de ce comté (septembre 1174). Passionné pour la gloire des armes, on le vit, à l'exemple d'Henri, son frère aîné, parcourir le continent comme un simple chevalier, ne cherchant qu'amour et aventures, se présentant dans tous les tournois et remportant souvent le prix de la force ou du courage. Ces qualités brillantes étaient ternies par la perfidie, la cruauté et un penchant effréné à la débauche. Les exactions et les violences de Richard soulevèrent les barons d'Aquitaine (1183); il put, avec le secours de son père, les faire rentrer dans le devoir. Mais la prédilection marquée de ce prince pour Jean, le dernier de ses fils, lui ayant inspiré de l'ombrage, il se rapprocha de Philippe-Auguste, qui venait de succéder à Louis VII, et se déclara son vassal. La guerre se ralluma (1188). On en donna pour cause apparente la singulière obstination de Henri II à différer sans cesse le mariage de la princesse Adélaïde de France avec Richard, qui lui était fiancé depuis longtemps (1). Après une courte campagne, le vieux roi, vaincu et trahi, accepta les conditions que lui imposa son fils, et mourut peu après en le maudissant (6 juillet 1189).

La mort de ses frères avait ouvert à Richard le chemin du trône : il fut couronné le 13 septembre 1189, à Westminster. Cette cérémonie servit de prétexte à un soulèvement populaire contre les juifs de Londres : leurs richesses s'étaient considérablement accrues sous le dernier règne, et ils étaient exécrés. Le bruit ayant couru que Richard allait les expulser, comme on venait de le faire en France, on les traqua comme des bêtes malfaisantes, on les assomma sans pitié et on livra leurs maisons aux flammes. Pendant six mois ces scènes de carnage se renouvelèrent dans toutes les villes de l'Angleterre; à York cinq cents juifs, assiégés dans la citadelle, massacrèrent leurs femmes et leurs enfants et s'égorgèrent ensuite les uns les autres, après avoir enterré l'or et l'argent qu'ils possédaient. Deux ans avant sa mort Henri II avait résolu d'entreprendre une expédition dans la Terre sainte, qui était tombée presque tout entière au pouvoir de Saladin après la bataille de Tibériade. Richard avait pris la croix avec enthousiasme en même temps que Philippe-Auguste; à peine arrivé au trône, il ne songea plus qu'à tenir ses serments. L'immense trésor, fruit de la rapacité de son père, et qu'il trouva à Salisbury, ne lui suffit pas; il mit à l'enchère les terres du domaine, les dignités, les charges de la couronne; il vendit même pour dix mille marcs les droits de souveraineté sur la couronne d'Écosse. Puis il passa en Normandie, où il remplit ses coffres par les mêmes expédients. Au lieu de conduire à la troisième croisade une multitude indisciplinée, les deux rois alliés n'emmenèrent avec eux que l'élite de leurs chevaliers. Le rendez-vous général fut donné dans les plaines de Vézelay, en Bourgogne (1er juillet 1190); plus de cent mille hommes des deux nations s'y assemblèrent. Tandis que Philippe prenait la route de Gènes, Richard s'embarquait à Marseille, sans attendre l'arrivée de sa flotte. Ils se retrouvèrent à Messine. Là, le brutal et orgueilleux Richard s'établit en maître, et pendant six mois il traita la Sicile en pays conquis et son roi Tancrède en vassal. Toutes les violences, toutes les insultes, il les permettait à ses soldats. D'abord il réclama et obtint quarante mille onces d'or en échange du douaire de sa sœur Jeanne, veuve de Guillaume II, que Tancrède avait dépouillé de ses États, et afin de la rendre indépendante il passa un jour le détroit, emporta de vive force un château situé en Calabre, et le lui donna à titre de résidence. Aux motifs d'animosité qui existaient

(1) Henri la gardait dans un de ses châteaux, dont l'entrée était sevèrement interdite à son fils, et selon le bruit général il l'avait prise pour maîtresse.

déjà entre lui et Philippe, il en ajouta un plus puissant en refusant de prendre pour femme la sœur de ce prince, Adélaïde, et en acceptant la main de Bérengère, fille de Sancho, roi de Navarre. Philippe, irrité, partit pour la Terre sainte. Richard le suivit à la tête d'une flotte de deux cent trois galères ou vaisseaux (10 avril 1191). En chemin il s'arrêta pour faire sur un prince grec, Isaac Comnène, la conquête de l'île de Chypre, le réduisit en captivité, et lui enleva sa fille, qui l'accompagna en Palestine. Après avoir épousé Bérengère à Limasol, il arriva le 10 juin au camp des croisés, et fut reçu par eux avec des applaudissements unanimes.

Il y avait deux ans que durait le siége d'Acre; l'attaque et la défense avaient été conduites avec un courage opiniâtre, et des deux côtés l'enthousiasme religieux avait opéré des prodiges. L'arrivée de Richard imprima aux opérations une vigueur nouvelle; les murs furent battus nuit et jour, on multiplia les assauts, et le 12 juillet la ville capitula. Ainsi finit ce siége mémorable, où trois cent mille hommes, dix-huit prélats et cinq cents comtes ou barons avaient trouvé la mort. Presque aussitôt après la prise d'Acre, Philippe quitta le camp avec la moitié de son armée, et Richard resta seul pour diriger la croisade. Après avoir vu massacrer sous ses yeux plus de cinq mille captifs musulmans, il se mit en campagne. Son armée était réduite à trente mille hommes. Harcelé dans sa marche par Saladin, il lui livra plusieurs sanglants combats, à la suite desquels il força les portes de Jaffa. Césarée, Ascalon et les autres places de la côte lui furent successivement ouvertes. Malgré la disette et les maladies qui décimaient ses troupes, malgré ses propres doutes sur le succès de l'entreprise, il tenta deux fois d'arracher la ville sainte aux mains des infidèles; deux fois il s'avança jusqu'à Béthanie et campa presque en vue de Jérusalem. Obligé de battre en retraite, il se replia sur Jaffa, déjà envahie par les Sarrasins, et ne s'en rendit maître qu'à force d'héroïque audace. Les fatigues de cette campagne déterminèrent une fièvre qui lui ôta toute sa vigueur, et il demanda au sultan une trêve de trois ans, qu'il obtint sans difficulté, avec l'assurance que les chrétiens isolés seraient respectés dans leur pèlerinage en Palestine. Ainsi se termina la troisième croisade; les préparatifs en avaient été formidables, les exploits brillants, et les résultats à peu près nuls. Si Jérusalem eût dû être le prix de la bravoure et de la force personnelle, Richard l'eût mérité sans conteste : ses hauts faits répandaient autour de lui un éclat qui frappait l'ennemi de terreur et d'admiration à la fois; mais ils n'eurent aucune influence sur l'issue de l'expédition, que son inconstance naturelle et son caractère violent contribuèrent beaucoup à faire avorter. Avant de quitter la Terre sainte Richard avait vidé la querelle des compétiteurs au trône imaginaire de Jérusalem en se prononçant en faveur de Conrad de Montferrat, qui fut bientôt assassiné dans les rues de Tyr; mais, par un mouvement tout chevaleresque, il avait donné à Gui de Lusignan l'île de Chypre, qu'il venait de conquérir.

Dès que sa santé le lui permit, il s'embarqua à Acre (9 octobre 1192). « Terre sacrée, s'écria-t-il, en étendant les bras vers le rivage, puisse Dieu m'accorder de vivre afin de revenir et de t'arracher au joug des infidèles ! » Sa flotte, qui portait sa femme et sa sœur, avait fait voile quelques jours auparavant et relâché en Sicile. Il la suivit avec un seul vaisseau; mais sa marche fut retardée par les vents contraires; il atteignit au bout d'un mois l'île de Corfou. Une tempête le jeta sur les côtes de l'Istrie, entre Aquilée et Venise. Par malheur il se trouvait sur les terres d'un neveu du marquis de Montferrat, dont on lui reprochait, sans aucune preuve, d'avoir causé la mort. Reconnu sous son costume de pèlerin, séparé de ses compagnons, il erra à l'aventure, et fut arrêté dans le village d'Erperg, aux environs de Vienne (11 décembre 1192). Il y devint le prisonnier de Léopold, duc d'Autriche, beau-frère d'Isaac Comnène et que pendant le siége d'Acre il avait traité de la façon la plus injurieuse. Quelques jours après il fut livré par Léopold, moyennant la somme de 60,000 livres, à l'empereur Henri VI, qui ayant, du chef de sa femme, des droits légitimes à la couronne de Sicile, regardait comme son ennemi Richard, allié de l'usurpateur Tancrède. Pendant plus d'une année, il le retint captif à Mayence, à Worms et dans le château de Trifels en Tyrol.

En Angleterre tout allait de mal en pis depuis le départ du roi. La mésintelligence n'avait pas tardé à éclater entre les deux prélats régents, Guillaume de Longchamp et Hugues Pudsey : le premier, possédant, en sa double qualité de chancelier et de légat du pape, toute l'autorité civile et ecclésiastique, s'était débarrassé de son collègue en le faisant mettre en prison; il trafiquait des emplois, disposait des revenus de la couronne, et déployait un faste royal; il ne se montrait jamais au public qu'au milieu d'une escorte de quinze cents chevaliers. Il songea même à placer Jean sur le trône; mais Jean (*voy.* ce nom), qui prétendait ne tenir l'investiture que de lui-même, repoussa ses offres et le chassa du royaume. La nouvelle de la captivité de Richard plongea ses sujets dans la consternation. Le peuple l'admirait comme un héros, le clergé comme le champion de la croix; la légende se faisait déjà autour de son nom, et les récits de ses merveilleux exploits exaltaient tous les esprits. Tandis que la noblesse renouvelait ses serments d'allégeance, que les évêques envoyaient au prisonnier des paroles d'espoir et de consolation, et que la reine mère Éléonore faisait retentir le Vatican de ses plaintes, Jean annonçait partout la mort de son frère, usurpait l'autorité suprême et rendait hommage à Phi-

lippe-Auguste pour les possessions anglaises du continent. En même temps ce dernier, qui l'avait excité à la révolte, envahissait la Normandie. La fermeté des barons restés fidèles suffit à ruiner ce concert : l'usurpateur, qui, suivant l'expression de Richard, n'était pas homme à réussir par la force, eut peur d'engager la lutte, et se réfugia à Paris; l'agresseur de son côté éprouva une si énergique résistance devant Rouen qu'il jugea plus sage de battre en retraite.

Ce fut l'ex-chancelier Guillaume de Longchamp qui réussit le premier à découvrir la prison de son souverain. Par des sollicitations répetées, il obtint de l'empereur la permission de conduire Richard à la diète de Haguenau (13 avril 1193). Là s'ouvrit le procès du roi. Henri VI l'accusa, afin de justifier la détention arbitraire qu'il lui faisait subir, d'avoir protégé Tancrède, usurpateur du trône de Sicile; dépouillé Isaac Comnène, un prince chrétien, de ses États; forcé le roi de France à quitter la Palestine, insulté le duc d'Autriche et la nation allemande, payé le meurtre du marquis de Montferrat, conclu avec Saladin une trêve trop douce, et laissé Jérusalem entre les mains des infidèles. Richard déclina la compétence de la diète, et n'en discuta pas moins une à une ces banales accusations, dont il lui fut aisé de démontrer la fausseté. Il s'exprima avec une éloquence si persuasive qu'il arracha des larmes à la plupart de ses juges. L'empereur lui-même proclama son innocence; il ordonna de lui ôter les fers dont il était chargé et de le traiter avec respect; mais il ne consentit à le relâcher que moyennant l'énorme rançon de cent mille marcs de pur argent (1). On discuta cinq mois pour fixer les conditions du rachat. Lorsqu'elles furent réglées, Philippe-Auguste écrivit à Jean, son complice : « Tenez-vous sur vos gardes; le diable est déchaîné. » Aussi, pour le retenir plus longtemps en captivité, offrirent-ils tous deux à Henri VI cent cinquante mille marcs d'argent, proposition que les princes de l'Empire rejetèrent avec mépris. Les justiciers d'Angleterre s'empressèrent de recueillir l'argent nécessaire au rachat de leur souverain : on imposa une taxe de 20 shillings sur chaque fief de chevalier, on vendit l'argenterie des églises, on exigea le quart des revenus tant des laïques que des clercs, et pour suppléer à ce qui manquait, on fit une seconde et même une troisième perception, malgré les murmures du peuple. Le pays, rapporte le chroniqueur Hoveden, fut pour longtemps réduit à la misère.

(1) La décision fut prise le 22 septembre 1193. Richard dut s'engager en outre à rendre la liberté à Isaac et à sa fille, à donner en mariage au duc d'Autriche sa nièce, Éléonore de Bretagne, et à remettre des ôtages pour cinquante mille marcs. Ces deux dernières conditions ne furent pas remplies, et Henri fut même forcé de se contenter de 83,000 marcs pour la rançon du roi; les menaces du pape le contraignirent à remettre le reste. Ce ne fut point, comme on le voit, à la persévérance de son ménestrel, Guillaume Blondel, que Richard dut la liberté; elle lui coûta beaucoup plus cher.

Le 4 février 1194 Richard était libre, et le 13 mars suivant il abordait à Sandwich, après une absence de plus de quatre années. Afin de purger la couronne de la souillure que lui avait imprimée la captivité du roi, on jugea à propos de le sacrer une seconde fois (17 avril). Au lieu de s'appliquer à soulager les souffrances du peuple, Richard ne songea qu'à se créer des ressources pour faire la guerre au roi de France, et il n'y parvint qu'à force d'exactions et en recourant aux plus vils expédients (1). Avec son activité accoutumée, il rassembla des troupes, et débarqua en Normandie au mois de mai. A peine eut-il pris terre qu'il vit tomber à ses pieds son frère Jean, qui l'avait si cruellement offensé; il lui pardonna, en refusant toutefois de lui rendre aucun de ses domaines. La guerre se prolongea plusieurs années, souvent interrompue par un armistice, et aussi souvent reprise par caprice ou par mauvaise foi. L'esprit de représailles entraîna les deux adversaires à d'horribles cruautés. « La puissance de nuire, fait observer Lingard, était si également balancée de part et d'autre qu'après six ans d'une guerre sanglante et inconstante il eût été difficile de déterminer quel était le parti dont la fortune l'emportait. » L'action la plus brillante eut lieu dans les environs de Gisors (23 octobre 1194), où Philippe, complétement battu, ne dut son salut qu'au dévouement de ses compagnons, qui se firent tous tuer pour lui. L'Angleterre, alors gouvernée par un sage prélat, Hubert, archevêque de Canterbury, supportait les dépenses de cette lutte sans gloire et sans issue. Richard semblait la regarder comme une dépendance de ses possessions d'outre-mer; dans l'espace de deux années, il en tira la somme énorme de onze cent mille livres.

Ce fut le déstin de cet aventurier couronné de périr dans une misérable aventure. Un trésor avait été découvert dans les domaines du vicomte de Limoges. Richard, en sa qualité de suzerain, l'exigea tout entier; ayant essuyé un refus, il assiégea le château de Chalus, où il présumait que le trésor était caché. Comme il faisait à cheval le tour des murailles, une flèche le frappa à l'épaule gauche; on enleva si maladroitement le fer que la gangrène envenima la blessure. Le château fut emporté d'assaut et tous ses défenseurs furent pendus, à l'exception d'un jeune archer, nommé Gourdon, qui avait blessé le roi; bien qu'il eût eu sa grâce avec une bourse pleine d'or, on l'écorcha vif. Richard mourut dans toute la force de l'âge. Son corps fut inhumé à Fontevrauld, aux pieds de son père, et il légua

(1) En voici quelques uns. Le roi reprit les terres et emplois de la couronne qu'il avait vendus avant la croisade, et les vendit à de nouveaux enchérisseurs; il fit exécuter une taxe très-minutieuse et très-sévère sur le revenu agricole; il préleva un droit sur chacun des tenants d'un tournoi; au nom de tous les Juifs massacrés au début de son règne, il requit les amendes de leurs meurtriers et le payement de leurs débiteurs, etc.

son cœur à la ville de Rouen. « A un degré de force musculaire qui n'est le partage que de peu de personnes, dit Lingard, Richard joignit une âme incapable de crainte. Chez les Sarrasins, cent ans après sa mort, les cavaliers se servaient de son nom pour gourmander leurs chevaux, les mères pour effrayer leurs enfants. Mais quand nous lui aurons concédé la louange due à la valeur, son panégyrique sera terminé. Ses lauriers furent souillés de sang il acheta ses victoires par la ruine de son peuple. » Il ne laissa point d'enfants de Bérengère de Navarre. Son frère Jean lui succéda.

On possède du roi Richard plusieurs compositions poétiques, entre autres deux sirventes, écrits dans un langage mixte où le français domine. P. Louisy.

Hoveden, Diceto, Newbridge, Rigord, Matthieu Paris. P.-J. Bruns, *De rebus gestis Richardi, Angliæ regis*; Oxford, 1780, in-4°. J. Berington, *Hist. of Henry II and of Richard and John, his sons*; Birmingham, 1790, in 4°. J. White, *Adventures of king Richard Cœur de Lion*; Londres, 1791, vol. in-8°. *Hist. litter. de la France*, XV. — Hume, Lingard, *Hist. d'Angleterre*. — Michaud, *Hist. des croisades*.

RICHARD II, roi d'Angleterre, né le 13 avril 1366, à Bordeaux mort en février 1400, au château de Pontefract, en Écosse. A la mort de son père, Édouard dit le *Prince noir* (1376), il avait été reconnu pour l'héritier présomptif de la couronne, et il entrait dans sa douzième année lorsque, le 21 juin 1377 il succéda à Édouard III, son grand-père. Le 16 juillet suivant il fut sacre a Westminster. Pendant sa minorité, un conseil de régence, composé de douze membres, fut chargé du gouvernement; les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester oncles du jeune roi, en avaient été exclus, mais en réalité ils se partagèrent le pouvoir et donnèrent seuls l'impulsion aux affaires. La guerre étrangère troubla les premières années de ce règne A peine Édouard III fut-il mort que les Français profitèrent de l'expiration de la trêve pour recommencer les hostilités. Unis aux Castillans, ils ravagèrent l'île de Wight et les côtes de l'Angleterre, tandis que leurs alliés les Écossais envahissaient le Northumberland. En Bretagne les habiles capitaines de Charles V avaient conquis, à l'exception de Brest, toutes les forteresses, et le duché venait, par sentence royale, d'être réuni à la couronne Cette mesure précipitée réveilla l'esprit national des Bretons ils se révoltèrent, et au moment où une armée anglaise marchait à leur secours, ils firent la paix avec Charles VI, le nouveau roi (1379) Les frais de ces armements, la mauvaise administration, la cupidité des oncles du roi avaient épuisé les ressources du pays : on eut recours a un surcroît d'impôts, et avec l'assentiment des communes une taxe extraordinaire fut frappée sur chaque individu âgé de plus de quinze ans. Le peuple, travaillé depuis quelque temps par les prédications de Wycliffe, blessé par les exactions du dernier règne, s'exalta alors à un degré qui tenait de la folie. A la voix de quelques hommes hardis (*voy.* Wat Tyler), il se souleva en masse, exigeant l'affranchissement et l'égalité des droits, et fit irruption dans Londres (1381). Une terreur panique s'empara de la cour; on ne prit aucune mesure de défense, et le jeune Richard avait à peine une centaine de chevaliers autour de lui. Il fit preuve en cette circonstance critique d'une fermeté bien rare chez un adolescent de son âge. Surpris par un corps de vingt mille insurgés prêts à venger sur lui le meurtre de leur chef, il alla au-devant d'eux en criant : « Qu'allez-vous faire? Wat Tyler était un traître; venez avec moi, vous serez soulagés. Et il les conduisit à travers champs jusqu'à ce qu'il fût dégagé par une nombreuse troupe d'hommes d'armes. Toutefois le péril éloigné la noblesse accourut en foule à ses côtés. A la tête de quarante mille hommes, il parcourut les comtés rebelles, et détruisit, par des exécutions multipliées, l'esprit de résistance. révoqua les chartes d'émancipation qu'il avait accordées, mais il soumit en même temps au parlement la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'abolir tout à fait le servage, question qui d'une voix unanime fut jugée injuste et inexécutable. Ainsi finit cette jacquerie qui eût renversé l'aristocratie et peut-être le trône, si le peuple avait eu la conscience de sa force et de la justice de sa cause.

Le roi venait d'atteindre l'époque de sa majorité. « La résolution et l'intrépidité qu'il avait déployées durant l'insurrection, dit Lingard semblaient presager un règne glorieux et fortune, et les qualités de son cœur étaient rehaussées par la beauté remarquable de sa personne et par l'élégance de ses manières mais soit qu'on doive en accuser l'inexpérience et la prodigalité de sa jeunesse, l'ambition de ses oncles ou la turbulence de son peuple, son règne à partir de cette époque ne présenta qu'une suite d'erreurs et d'infortunes, qui le jetèrent souvent dans la détresse et lui coûtèrent enfin la couronne et la vie. » Par suite d'un traité conclu à Paris, le roi de France avait envoyé en Écosse un secours de mille hommes d'armes avec un subside de 40,000 francs d'or La guerre s'était rallumée aussitôt sur les frontières 1385). Richard, à la tête d'une puissante armée fit une descente en Écosse, et réduisit en cendres Édimbourg, Dumferline, Perth et Dundee sans rencontrer de résistance. Son avant-garde était déjà sous les murs d'Aberdeen lorsque, ayant prêté l'oreille à de perfides suggestions contre la loyauté du duc de Lancastre, qui l'avait accompagné, il battit brusquement en retraite; à son retour il rencontra, dans les comtés de Westmoreland et de Cumberland, les traces du passage des Écossais, qui venaient de faire chez lui ce qu'il avait fait chez eux. Le départ du duc de Lancastre pour la Castille le délivra d'un sujet de continuelles alarmes; mais il laissa le champ libre à l'ambition effrénée du duc de Glocester, qui mit habilement l'ab-

sence de son frère à profit pour se créer un parti puissant à la cour. Son air ouvert, ses manières affables, sa générosité l'avaient rendu l'idole du peuple, tandis que le roi, en se livrant à d'indignes favoris, tels que Robert de Vere et Michel de La Pole, qu'il avait créés duc d'Irlande et comte de Suffolk, s'était aliéné toute la noblesse. Ce fut au sein du parlement que le complot éclata (1386). Une pétition fut rédigée pour demander instamment le renvoi des ministres et des membres du conseil. Malgré l'ordre du roi, on refusa de passer outre avant que justice fût faite. Le roi céda et congédia ses ministres. Quant à Suffolk, le chancelier, il passa en jugement; malgré la haine de ses ennemis, il fut déclaré seulement coupable de quelques abus de pouvoir et perdit sa charge. Le parti de Glocester ne s'en tint pas là. On établit un conseil chargé de réformer l'État ou plutôt d'exercer l'autorité royale. Richard protesta; puis, opposant la ruse à la violence, il s'appliqua à se créer des appuis et conspira pour échapper à une tutelle dégradante. Glocester le prévint, réunit les grands vassaux, et occupa Londres en armes (1387). Dès lors il s'empara du pouvoir et dicta ses volontés au roi. Pendant six mois il exerça contre tous les amis ou confidents de Richard de cruelles représailles: la confiscation, l'exil, la mort les frappèrent, et il n'épargna pas même Simon Burley, que le prince Noir avait choisi pour précepteur de son fils. L'*admirable parlement*, comme on l'appelait (*wonderful parliament*), le seconda dans toutes ses vengeances.

Par un coup d'audace Richard détruisit en un instant cette usurpation cimentée par tant de sang. « J'ai été plus longtemps, dit-il un jour en plein conseil, sous le contrôle de tuteur qu'aucun pupille de mes États. Je vous remercie, milords, de vos services passés; mais je ne vous en demande aucun désormais. » Puis il renvoya ses ministres ainsi que le conseil de surveillance, donna sa confiance à quelques amis éprouvés, et accorda une amnistie générale (3 mai 1389). Durant quelques années son administration fut tranquille et heureuse. En 1394 il conduisit en Irlande une expédition, qui eut pour résultat la soumission de l'île entière. Après la mort de sa première femme, Anne de Bohême, il demanda en mariage Isabelle, fille de Charles VI, et, afin que la négociation réussît selon ses désirs, il se contenta d'une dot de 800,000 francs, pourvu qu'en retour le roi de France et ses oncles s'engageassent « à l'aider et soutenir de tout leur pouvoir encontre aucuns de ses sujets ». En même temps qu'il recherchait cette alliance disproportionnée (la fiancée avait sept ans), il pressait la signature de la paix entre les deux nations si longtemps ennemies, et l'une et l'autre furent conclues en 1396. Pour célébrer ce grand événement, Richard II et Charles VI se rencontrèrent entre Ardres et Calais dans une entrevue, où ils rivalisèrent à l'envi de faste et de magnificence (27 octobre 1396). Le mariage fut célébré quelques jours après, à Calais, par l'archevêque de Canterbury.

Lorsqu'il se vit affermi sur le trône et soutenu par un allié puissant, Richard résolut de venger sur Glocester le meurtre de ses favoris et les humiliations qu'il avait essuyées. Il n'avait pas moins de ressentiment contre ses oncles qu'il avait trouvés à la tête de l'opposition que contre les nobles, qui les avaient appuyés, et les communes, qui avaient usurpé l'autorité royale. Dans cette nouvelle conspiration pour ressaisir le pouvoir absolu, il déploya de la décision, de l'adresse et une dissimulation profonde. Il brouilla les grands les uns avec les autres, il divisa ses oncles entre eux, et flatta Lancastre, dont il légitima les enfants naturels. Ce dernier, emmenant avec lui le duc d'York, son frère, se retira dans ses terres pour ne prendre aucune part aux événements qui se préparaient. Le prétexte invoqué pour ce coup d'État était un plan formé par Glocester et ses anciens affidés pour s'emparer du roi et l'emprisonner. Au mois de juillet 1397 les comtes de Warwick et d'Arundel furent arrêtés; quant à Glocester, attiré dans une embuscade par Richard lui-même qui était venu lui faire visite dans son château, il fut embarqué sur la Tamise et confiné à Calais. Le parlement, intimidé ou séduit, approuva la conduite du roi, révoqua tout ce qui lui avait été arraché dix ans auparavant, et décréta les prisonniers de haute trahison. Warwick et l'archevêque de Canterbury furent bannis, Arundel eut la tête tranchée, quelques autres s'enfuirent à l'étranger, et quand l'ordre parut d'amener à la barre du parlement le duc de Glocester, on apprit qu'il venait de mourir. Le bruit se répandit qu'il avait été étouffé entre deux matelas dans sa prison. Cette révolution rendit au roi la plénitude du pouvoir absolu. Ivre de son triomphe, il ne songea plus qu'à se défaire au plus vite de ceux-là même qui y avaient concouru, surtout des comtes de Derby et de Nottingham, qu'il avait créés ducs de Hereford et de Norfolk. Il excita l'un contre l'autre ces deux seigneurs, et leur querelle s'envenima au point d'amener entre eux un défi en combat singulier. Au moment où les champions allaient croiser le fer, Richard intervint en déclarant, selon le langage du temps, qu'il prenait la bataille entre ses mains, et les exila (16 septembre 1398).

Livré à lui-même, Richard se plaça au-dessus des lois, et courut rapidement à sa perte. L'avidité de ses nouveaux favoris semblait insatiable. Il levait des fonds par emprunts forcés, disposait à son caprice des biens de la bourgeoisie, et condamnait en masse dix-sept comtés à la confiscation. Il mit le comble à ses folies en s'emparant des vastes domaines du duc de Lancastre, son oncle, qui venait de mourir (1399). Quelques mois après, pendant qu'il guerroyait en Irlande, Henri de Hereford, le nouveau duc de

Lancastre, quitta la France, où il s'était retiré et débarqua dans l'Yorkshire en déclarant que son seul but était de recouvrer l'héritage de son père (4 juillet 1399). En peu de temps il réunit une armée nombreuse, marcha sur Londres, y reçut l'accueil le plus cordial, et soumit les comtés de l'ouest qui passaient pour dévoués au roi. Le duc d'York, alors régent, essaya d'opposer quelque résistance; mais il agit mollement, et, après quelque hésitation, il embrassa la cause de son neveu. Des vents contraires avaient, pendant trois semaines, empêché Richard de recevoir aucune nouvelle. Quand il débarqua sur la côte de Galles (5 août), il se trouva presque seul et s'enferma dans le château de Conway. Ayant accepté une entrevue avec son ennemi, il fut assailli, chemin faisant, par une troupe d'hommes armés et conduit à Londres. On l'enferma à la Tour. Le 29 septembre il lut, en présence d'une députation de prélats, de barons, de chevaliers et de gens de loi, un acte par lequel il renonçait à la couronne, se reconnaissait incapable de régner, et convenait qu'à cause de ses fautes passées il avait mérité d'être déposé; puis il ajouta que s'il était en son pouvoir de nommer son successeur, il choisirait son cousin. Tel est du moins le récit inscrit, par l'ordre de Henri, sur les registres du parlement. Le lendemain 30, la déchéance de Richard II fut solennellement proclamée, et Henri de Lancastre lui succéda sous le nom de Henri IV.

Condamné à une réclusion perpétuelle, Richard passa ses derniers jours au château de Pontefract; mais il y fut si secrètement gardé que personne ne savait où il était ni comment on le traitait. Quant aux circonstances de sa mort, on n'a là-dessus aucune certitude. Selon les uns il fut poignardé par ses geôliers; selon d'autres, et cette version est la plus accréditée, il périt d'inanition. Toutefois en réfléchissant aux événements qui avaient amené sa déchéance, on est fortement porté à soupçonner que la vie lui fut ôtée par le commandement de celui qui déjà lui avait enlevé la couronne. Afin de dissiper les soupçons, son corps fut transporté à Londres, exposé pendant deux jours à Saint-Paul, et enterré au château de Longley (mars 1400). — Richard II s'était marié deux fois; mais il ne laissa point d'enfants. P. L—Y.

Walsingham, *Hist. Angl.* — *Chronique de Richard II.* — Froissart, *Chroniques.* — *Life and death of Richard II*; Londres, 1642, in-8°. — *Life and reign of Richard II*; ibid., 1681, in-8°. — R. Howard, *Hist. of the reigns of Edward III and Richard II*; ibid., 1690, in-8°. — J. Evesham, *Hist. Richardi II*; Oxford, 1729, in-8°. — Hume, Lingard, Smollett, *Hist. d'Angleterre.*

RICHARD III, roi d'Angleterre, né le 2 octobre 1452, au château de Fotheringay (comté de Northampton), tué le 22 août 1485, à la bataille de Bosworth. Il descendait en ligne directe d'Édouard III et appartenait à la famille d'York. Après la défaite et la mort de son père Richard d'York (31 décembre 1460), il fut envoyé par sa mère, Cécile Nevil, à Utrecht, où il resta sous la protection de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Rappelé par son frère aîné Édouard IV, qui venait de monter sur le trône (mars 1461), il fut créé duc de Glocester, chevalier de la Jarretière et grand amiral du royaume. Dans ces temps de troubles et de rivalités continuels, il se montra fidèle à la fortune de son frère, l'accompagna, en 1470, dans sa fuite aux Pays-Bas, et contribua par sa bravoure à lui faire gagner les batailles de Barnet et de Tewksbury. En 1482, il conduisit une armée en Écosse, s'empara de Berwick et entra dans Édimbourg; il était encore occupé aux frontières lorsqu'il apprit la mort d'Édouard IV (avril 1483). Il revint aussitôt à Londres, reconnut pour roi Édouard V, son neveu, et prit le titre de protecteur. « Peut-être, fait remarquer Lingard, n'aspira-t-il d'abord qu'au protectorat, et sur ce point son ambition ne saurait être blâmée; mais il parut bientôt qu'il n'avait pu se voir si près du trône sans concevoir le désir de s'y placer. Il agit cependant avec cette prudence et cette dissimulation qui étaient un trait distinctif de son caractère; ses desseins ne se révélèrent que par degrés. » Richard avait fait conduire ses neveux, Édouard V et le duc d'York, à la Tour, résidence ordinaire des princes qui n'étaient pas encore couronnés. Après avoir éloigné du roi ses amis les plus dévoués, il avoua ouvertement ses prétentions à la couronne, et les motiva en répandant le bruit par des prédicateurs et des agents subalternes que le mariage d'Édouard IV était illégitime, que ses enfants étaient bâtards, et qu'il était le seul représentant de la maison d'York. Le duc de Buckingham, son confident le plus intime, le seconda dans cette sorte de comédie politique, et ce fut lui qui, à la tête d'une nombreuse députation de seigneurs et de bourgeois, l'invita « à prendre la couronne et dignité royale, comme lui revenant de droit aussi bien par héritage que par élection légale » (25 juin 1483).

Les préparatifs que l'on avait faits pour le couronnement du neveu servirent à celui de l'oncle; la cérémonie eut lieu le 6 juillet. Le nouveau roi marqua son avénement au trône par des actes de faveur et de clémence. Il déploya un zèle extraordinaire pour la réforme des mœurs et la punition des crimes. Bientôt il annonça l'intention de parcourir le royaume dans le but de rétablir partout l'observance des lois. Dans toutes les grandes villes il rendait la justice en personne et dispensait des grâces. Pendant qu'il était à York, où il se fit couronner une deuxième fois, la renommée publia que les jeunes princes avaient cessé de vivre (*voy.* ÉDOUARD V). A peine le protecteur eut-il pris possession du trône que le même Buckingham, qui l'avait fait roi, et qu'il avait comblé d'honneurs et de biens, le trahissant tout à coup, résolut de lui substituer Henri Tudor, comte de Richmond, de la race de Lancaster (*voy.* HEN-

ri VII), qui était réfugié en France; mais cette tentative échoua. Buckingham, abandonné de ses soldats, tomba, sans avoir tiré l'épée, au pouvoir de Richard, qui sur-le-champ lui fit trancher la tête (2 novembre 1483). Richmond, plus heureux, parvint à retourner en France. Charles VIII lui donna un corps de trois mille aventuriers, avec lesquels il alla débarquer à Milford, au pays de Galles, d'où il tirait son origine, et où il espérait trouver de nombreux partisans. Il s'avança jusqu'à Bosworth (comté de Leicester), où il rencontra Richard, le 22 août 1485. On allait en venir aux mains quand le roi s'aperçut qu'il était trahi par ses principaux chefs, les deux Stanley, parents de Henri Tudor. Il n'en donna pas moins le signal du combat. Afin d'en finir promptement avec son compétiteur, il s'enfonce dans la mêlée; il cherche Henri pour le frapper de sa propre main; il l'appelle à grands cris; mais le comte, moins brave que prudent, se fait un rempart de ses guerriers, qu'il condamne ainsi à mourir pour lui sous les coups de Richard. Il échappe, tandis que le roi, combattant en brave, tombe accablé par le nombre.

Richard était mort; mais la Rose blanche avait des partisans. Il fallait donc se les assurer; et pour cela, on s'efforça de rendre odieux le dernier chef de leur faction. Poëtes, historiens, chroniqueurs, reçurent leurs instructions; et en peu de temps ce fut une croyance généralement répandue que Richard, n'étant encore que duc de Glocester, avait déjà poignardé le prince de Galles, fils de Henri VI, et peu de jours après Henri lui-même; qu'il avait excité Édouard IV à faire mourir le duc de Clarence, leur frère; et qu'ensuite il avait empoisonné ce même Édouard, son roi; que lord Gray, frère utérin, et le comte de Rivers, oncle du jeune Édouard V, les chevaliers de Hawts et Vaughan, avaient été massacrés par ses ordres; que Hastings avait été injustement mis à mort sous ses yeux; que, devenu roi, il avait fait étouffer ses neveux; que le duc de Buckingham et le chevalier Thomas Saint-Léger avaient été victimes de sa fureur; qu'il avait empoisonné lui-même la reine Anne Nevil, sa femme, etc. — La place manque ici pour discuter un seul de ces nombreux chefs d'accusation; mais tous ont été curieusement examinés par Buck, Walpole, Sharon Turner, etc. Quelques-uns de ces actes sont avérés; mais il en est, et surtout l'assassinat des enfants d'Édouard, adopté par Shakspeare, dont la fausseté nous paraît démontrée. Il ne suffisait point à Henri VII que son prédécesseur fût un monstre de cruauté, il fallait encore qu'il en fût un de laideur physique. On soutint que Richard, né avant terme, avait déjà en venant au monde des dents et d'épais cheveux noirs; qu'avec l'âge il devint bossu, qu'il eut les jambes inégales et contournées, que ses yeux étaient hagards et louches, etc.; tandis que ceux des témoignages du temps, qui sont impartiaux, attribuent, au contraire, à Richard comme à Édouard V, à Clarence, à Rutland, ses frères, toute la beauté historique du sang de la race d'York. Mais veut-on savoir le grand et véritable tort de Richard III? le voici : il fut vaincu (1)!

Richard III n'eut point de postérité de sa femme Anne Nevil, morte le 16 mars 1485; mais on lui connaît deux enfants naturels, *Jean de Glocester*, qui avait été, quoique mineur, désigné pour le gouvernement de Calais; et *Catherine*, morte en 1484 avant d'épouser le comte de Huntingdon, son fiancé. La duchesse d'York, mère d'Édouard IV, du duc de Clarence et de Richard III, prolongea sa vie jusqu'en 1495. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Thomas More, *Hist. of the life and death of Edward V and the duke of York, his brother*; Londres, 1641, in-12. — G. Buck, *Hist. of the life and reign of Richard III*; ibid., 1646, 1647, in-fol. — *King Richard III revived*; ibid., 1647, in-fol. — H Walpole, *Historic doubts on Richard III*; ibid., 1768, in-4°; trad. en français (par Louis XVI); ibid., 1800, in-8°. — F.-W. Guidickins, *Answer to H. Walpole's Historic doubts*; ibid., 1768, in-4°. — R. Masters, *Some remarks on H. Walpole's Historic doubts*; s. l., 1772, in-4°. — J. Rey, *Essais historiques et critiques sur Richard III*; Paris, 1818, in-8°. — Beale, *Richard III and his times*; Lond., 1844, in-8°. — W. Hutton, *The Battle of Bosworth*; ibid., 1818, in-8°. — Sharon Turner, *Hist. d'Angleterre au moyen âge*.

RICHARD, empereur d'Allemagne, comte de Poitou et de Cornouailles, né à Winchester, le 5 janvier 1209, mort à Kirkham, le 2 avril 1272. Fils du roi d'Angleterre Jean Sans Terre, il reçut en apanage à l'avénement de son frère aîné, Henri III, le comté de Cornouailles. Envoyé en 1225 en Guienne, il défendit avec succès contre les attaques des Français cette province, dont il garda le gouvernement après la paix. En 1240 il se rendit en Palestine, où abandonné par les seigneurs français, il ne put, malgré son brillant courage, obtenir d'autre résultat qu'une trêve avec les musulmans, qui consentirent à l'échange des prisonniers. A son retour en Europe, il eut en Sicile une entrevue avec son beau-frère l'empereur Frédéric II, qu'il essaya en vain de réconcilier avec le saint-siége. Lorsqu'en 1242 son frère le roi Henri fut devenu le prisonnier des Français, il trouva le moyen de le faire évader, et négocia ensuite la paix entre les deux royaumes. Néanmoins Henri lui enleva aussitôt la Guienne et voulut même lui ravir la liberté pour le forcer à lui donner quittance des fortes sommes que Richard, alors un des princes les plus riches de l'Europe, lui avait avancées. Richard, prévenu, s'enfuit sur un vaisseau; surpris par une tempête, il fit le vœu de fonder, s'il arrivait à terre, une abbaye de l'ordre de Cîteaux; il s'en acquitta en faisant construire avec une extrême magnificence le monastère de Hayles, où il fut plus

(1) Nous ne savons pas à quel point cette opinion peut être adoptée; l'histoire, d'accord avec Shakspeare, a flétri jusqu'à présent Richard III du nom de tyran, et il faudra des preuves bien convaincantes pour le réhabiliter.

tard enterré. Bientôt après il s'accorda avec Henri, qui en dédommagement de la Guienne lui donna des terres considérables et une pension de 1,000 marcs, et lui abandonna même plus tard la moitié des revenus de la monnaie du royaume. Le 13 janvier 1257 il fut élu empereur d'Allemagne par quatre électeurs (1), qu'il avait gagnés par des libéralités extraordinaires, tandis que l'archevêque de Trèves, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg donnèrent leur voix au roi de Castille, Alphonse. Il arriva aussitôt en Allemagne et se fit couronner avec sa femme à Aix-la-Chapelle. Il apporta avec lui, au dire de certains chroniqueurs, une trentaine de tonnes d'or, que deux cent cinquante chevaux avaient de la peine à traîner. Avec cet argent il augmenta le nombre de ses partisans, et exerça une certaine autorité, qu'il aurait encore pu étendre si, selon son expression, il ne s'était attaché à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre. Il retourna en 1259 en Angleterre, où il apaisa pour quelque temps, en confirmant les *Provisions* d'Oxford, les troubles suscités par les barons, sur lesquels il avait de l'ascendant, ayant dans les années précédentes soutenu leurs droits contre les usurpations du roi. En 1262 il revint en Allemagne, où il avait fait un court séjour dans l'été de 1260; il attacha à son parti le roi de Bohême Ottokar en lui conférant l'investiture de l'Autriche et de la Styrie. En 1263 il repartit pour l'Angleterre qui était toujours en révolution, et il s'offrit comme médiateur entre les barons, conduits par le comte de Montfort et le roi son frère, du côté duquel il se rangea lorsque ses propositions d'accommodement eurent échoué. Fait prisonnier à la bataille de Lewes (mai 1264), il fut pendant un an tenu renfermé par le comte de Montfort; mis en liberté après la chute de ce seigneur, il s'attacha dans les années suivantes à rétablir en Angleterre l'autorité de son frère Henri. En 1269 il alla passer quelque temps en Allemagne; sur ses instances la diète, qu'il convoqua à Worms, abolit les droits exorbitants levés sur le passage des marchandises par les possesseurs des châteaux des rives du Rhin. S'étant peu de temps après remarié avec la belle Béatrice de Falkenstein, il retourna en Angleterre. Il eut peu de temps avant de mourir le chagrin de perdre son fils Henri, assassiné à Viterbe par les fils de Montfort.

Matthieu de Westminster, *Flores historiarum*. — Wikes, *Chronicon*. — Matthieu Paris. — Spondanus, *Annales*. — *Chronicon Dunstaplense*. — Brady, *History of England* — *Annales Wigornienses*. — Herman Cornerus, *Chronica*. — Rymer, *Fœdera*. — Gebauer, *Leben Richards*. — *Voy.* aussi les *Histoires* d'Allemagne et d'Angleterre.

RICHARD, duc de Bourgogne, mort en août 921. Il était fils et successeur de Théodoric comte d'Autun, et tenait dès 877 le duché de Bourgogne de la faveur de Charles le Chauve, son beau-frère. Il se joignit au parti des rois Louis et Carloman, et travailla de concert avec eux à détrôner son propre frère, Boson, roi de Provence; il lui enleva, après un siége de deux ans, la ville de Vienne (882), et emmena en captivité sa femme Ermengarde et ses enfants. En 887 il contribua à l'élévation du duc Eudes sur le trône de France, et fut un des plus fidèles appuis de son successeur, Charles le Simple. Il remporta quelques avantages sur les Normands, et obligea Rollon en 911 à lever le siége de Chartres. On donna de son vivant à Richard le surnom de *Justicier*, à cause de la sévérité qu'il exerçait envers les coupables. De sa femme Adélaïde, sœur de Rodolphe I[er], roi de la Bourgogne transjurane, il laissa *Raoul*, qui fut en 923 élu roi de France; *Hugues le Noir* et *Ermengarde*, qui lui succédèrent.

Art de vérifier les dates. — Lebeuf, *Histoire d'Auxerre*.

RICHARD I[er], duc de Normandie, dit *Sans Peur*, né en 935, mort en 996, était fils de Guillaume *Longue Épée*. Il eut pour mère Sprata, Bretonne de naissance, épousée par Guillaume *more danico*, dit un historien du temps. A la nouvelle de l'assassinat de Guillaume Longue Épée (943), le roi de France, Louis d'Outremer, s'empara du jeune Richard, le reconnut comme duc, et reçut en son nom l'hommage des seigneurs normands qui l'accompagnaient. On disait qu'il avait résolu de se défaire par le poison du jeune prince et d'Osmond, son gouverneur. Les chroniqueurs et les poëtes ont raconté comment celui-ci, profitant d'un jour de fête, se procura des vêtements de palefrenier, cacha Richard dans une hotte de paille, qu'il plaça sur son dos, et sortit ainsi de l'habitation royale. Des chevaux avaient été disposés sur la route, et Richard put arriver sain et sauf avec son guide au château de Coucy, où « il rendit grâce à saint Léonard, patron des prisonniers », dit Dudon de Saint-Quentin. Louis d'Outremer chercha à s'emparer de la Normandie par la force des armes. Une armée danoise, commandée par Harold, vint au secours du prince, et le roi, étant venu l'attaquer à Varaville près de l'embouchure de la Dive, fut vaincu et conduit à Rouen (944), où il resta une année en captivité. En mourant Louis confia son fils Lothaire à ce même Richard, qu'il avait voulu dépouiller (954). Richard eut à défendre son duché contre les attaques de Gerberge, veuve de Louis d'Outremer, aidée par Thibault le Tricheur, comte de Chartres. Les Normands, secourus une seconde fois par Harold, le Scandinave, envahirent les domaines du comte et y commirent d'affreux ravages. Victorieux, grâce au concours de ces terribles auxiliaires, Richard eut beaucoup de peine à leur faire quitter le pays, après un traité conclu avec eux, en

(1) C'est à cette occasion que le nombre des princes appelés à donner leur voix pour l'élection à l'empire fut limité au chiffre de sept.

969. Pendant les vingt-sept années qui s'écoulèrent depuis cette époque, Richard gouverna sagement la Normandie pacifiée, releva les murs des églises et des monastères et en éleva de nouveaux. Après la mort d'Emma, fille de Hugues le Grand, comte de Paris, il épousa Gonnar, sa maîtresse, dont il avait eu déjà plusieurs enfants.

A ces détails historiques sur sa vie la crédulité populaire ajouta une foule de traits merveilleux, dont s'est composée la légende de Richard Sans Peur, longtemps conservée dans la mémoire des habitants de la Normandie. Ils s'attachèrent surtout à la croyance qui le représenta comme bravant par son intrépidité à toute épreuve la puissance du démon, qu'il rencontra souvent sur son chemin en chevauchant, pendant les nuits les plus noires, à travers les forêts. C'est ainsi qu'il fut choisi dans la forêt de Brotonne pour arbitre entre un ange et le diable, qui se disputaient l'âme d'un moine débauché.

Richard Ier était à Bayeux lorsqu'il ressentit les premières atteintes d'une maladie qu'il considéra comme mortelle; il se fit transporter à l'église de la Sainte-Trinité de Fécamp, où il avait fait depuis longtemps préparer son tombeau, et il y expira après avoir fait reconnaître Richard II, son fils légitime, pour son successeur. Il avait eu de Gonnar plusieurs enfants, entre autres *Robert*, archevêque de Rouen; *Mauger*, comte de Corbeil, et *Emma*, qui épousa Ethelred, roi d'Angleterre.

Richard II, dit *le Bon*, fils du précédent, duc de Normandie en 1027. Les moines qui lui ont donné ce surnom avaient eu moins égard aux actes de sa vie qu'à la munificence avec laquelle ce prince répara et enrichit les églises et les abbayes, et notamment les monastères de Fontenelle (Saint-Vandrille), de Jumièges et de Fécamp. Les historiens ont signalé son orgueil excessif et son mépris pour les pauvres serfs de ses domaines, qu'il traita sans pitié. Un an s'était à peine écoulé depuis l'avénement de Richard II (996), qu'éclatait une révolte de paysans. Ils s'envoient les uns aux autres des messagers, se réunissent dans les bois, dans les plaines, sur les bruyères, pour s'entendre sur les moyens d'échapper à l'oppression. Ils préparent des règlements qui leur permettront de défendre leurs droits; ils essayent enfin de réaliser ces associations qui plus tard se formèrent sous le nom de *communes*. Richard II n'eut pas plus tôt connaissance de ces rassemblements qu'il s'occupa, avec une sauvage énergie, d'y mettre un terme. Il chargea de ce soin Raoul, comte d'Ivry, son oncle maternel, qui s'acquitta de sa tâche de manière à ôter pour longtemps aux malheureux paysans l'envie de travailler à leur émancipation. Il crut devoir, comme son père, demander le secours des guerriers scandinaves pour l'aider dans la lutte qu'il eut à soutenir contre le comte de Chartres. Plus tard le roi de France, Robert, eut besoin de lui pour vaincre les seigneurs bourguignons, qui à la mort de leur duc Henri refusaient de reconnaître sa suzeraineté. Le roi d'Angleterre Ethelred, mari d'Emma, sœur de Richard, ayant outragé cette princesse, celle-ci eut recours à son frère, qui fit au roi des représentations amères. Ethelred, pour s'en venger, envoya une flotte en Normandie, avec ordre à ceux qui la dirigeaient de ravager le pays par le fer et par le feu. Une armée normande, composée d'hommes et de femmes, attendit les Anglais de pied ferme, courut à eux lorsqu'ils furent débarqués et les tailla en pièces. Quelques années après Ethelred, chassé par le danois Suénon, vint avec sa femme Emma et ses enfants chercher un asile auprès du duc de Normandie, qui lui donna généreusement l'hospitalité (1012). Après la mort de Suénon, Canut, son fils, fut proclamé roi; Ethelred étant mort, il épousa sa veuve, *Emma la Normande*, devenue de nouveau le lien qui unit l'Angleterre à la Normandie. Richard II, déjà parvenu à un âge avancé, soutint une dernière lutte contre le comte de Châlons, Hugues, qui s'était emparé traîtreusement de la personne de Renaud, un de ses gendres. Une armée normande envahit la Bourgogne, mit tout à feu et à sang, selon l'usage du temps, et le comte se hâta de faire sa soumission. Peu de temps après, Richard alla mourir, comme son père, dans l'abbaye de Fécamp.

Richard III, fils du précédent, lui succéda et vit presque aussitôt s'armer contre lui son frère Robert, qui, forcé de reconnaître sa faute, implora un pardon, généreusement accordé. Quelques mois après, il mourait à Rouen, en dînant avec ses officiers, dont plusieurs périrent également, ce qui fit croire qu'ils avaient été empoisonnés (1028). Robert Ier lui succéda. C. Hippeau.

Labutte. *Hist. des ducs de Normandie.*

Richard Ier, comte d'Aversa et prince de Capoue, mort le 5 avril 1078. Il succéda, en 1058, à Rainolfe, son oncle, dans le comté d'Aversa, et reçut en 1059 l'investiture de la principauté de Capoue, du pape Nicolas II. Il prit Capoue, où régnait Landolfe, et Gaëte, qui sous la protection des Grecs s'était maintenue libre jusqu'alors. En 1066, il dévasta le duché de Rome; mais le duc de Toscane, Godefroi, le força à se soumettre au saint-siége. Il rendit hommage au pape Grégoire VII en 1073, et aida son beau-frère, Robert Guiscard, à conquérir Salerne, en 1075, sur Gisulfe II. Ces deux princes, en étendant leurs conquêtes dans la Campanie, causèrent de l'ombrage à Grégoire VII, qui les excommunia. Richard entreprit en 1078 le siége de Naples; il était sur le point de s'en emparer, quand la mort vint le surprendre. Ce prince, qui s'était acquis une haute réputation de justice et de bravoure, laissa un fils, Jordan, qui lui succéda.

Richard II, comte d'Aversa et prince de Capoue, mort en 1105, succéda en 1091 à Jordan Ier, son père. Les Lombards de Capoue, profi-

tant de sa jeunesse le chassèrent, et se choisirent pour chef Landon, de la famille des comtes de Teano. Richard, retiré dans Aversa, demanda des secours au comte Roger de Sicile, son oncle, et à Roger, duc de Pouille, qui, au bout de deux mois, s'emparèrent de la ville (19 juin 1098). Landon se fit moine de dépit, et Richard, après un règne obscur de sept ans, laissa à Robert Ier, son frère, ses États, qu'il n'avait point su conserver indépendants.

Sismondi, *Hist. des républ. italiennes.*

RICHARD *de Saint-Victor*, théologien, né en Écosse, mort à Saint-Victor de Paris, vers 1173. Chanoine, sous-prieur et prieur de cette maison, Richard, comme son maître Hugues, n'est célèbre que par ses écrits. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il eut de constants démêlés avec l'abbé de Saint-Victor, nommé Ervisius, homme superbe, dit-on, et qui ne s'épargnait pas les abus d'autorité. Il existe plusieurs éditions des *Œuvres* de Richard de Saint-Victor : la plus complète est celle de Jean de Toulouse; Paris, 1650, in-fol.; quelques-uns des ouvrages qui composent ce volume ont été tour à tour imprimés par les chanoines de Saint-Victor parmi les œuvres de Richard et de Hugues. En outre, Jean de Tritenheim, Montfaucon et Sanderus indiquent sous le nom de Richard un nombre considérable d'opuscules qui sont, disent-ils, inédits. Comme le fait à bon droit observer Daunou, ces indications, si précises qu'elles paraissent, ne doivent pas être acceptées sans défiance; il est possible en effet qu'elles se rapportent à des écrits de Richard déjà publiés sous d'autres titres, et même, car les attributions des copistes sont souvent trompeuses, à des écrits qui n'ont pas eu Richard pour véritable auteur. Dupin avait fait de Richard un singulier éloge, en recommandant sa méthode. Daunou, meilleur juge, critique cette méthode, qui est en effet celle des mystiques, c'est-à-dire le désordre même. Il reconnait toutefois dans les œuvres de Richard un sentiment élevé, une fougue généreuse, des idées originales, une sensibilité vraie. Ce n'est pas Richard qu'il faut nommer, quand on veut désigner au douzième siècle un écrivain subtil : c'est Hugues de Saint-Victor. Quant aux dialecticiens du même temps, ils s'appellent Abélard, Gilbert de la Porrée. Richard est moins philosophe et plus rhéteur : il a plus d'éloquence, mais plus d'emphase. Cependant on l'a trop oublié. Ce dédain est d'autant plus injuste, qu'on lit encore, qu'on traduit même d'autres mystiques, dont le goût n'est pas meilleur que le sien, et dont l'enthousiasme, moins sincère, a de moins vifs élans. B. H.

Vita Richardi, auct. Joan. de Tolosa, en tête de l'édit. de ses *Œuvres*. — *Histoire litter. de la France*, t. XIII, p. 472. — Dubou'ay, *Historia univ. paris.*, t. II. — B. Hauréau, *Hugues de Saint-Victor.*

RICHARD *de Poitiers*, historien, né dans le Poitou, mort vers la seconde moitié du douzième siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il était religieux de Cluni. On possède trois textes différents d'une chronique attribuée à Richard de Poitiers : le premier publié par Martène, *Amplissima Collectio*, t. V, col. 1160; le second par Muratori, *Antiq. Italiæ*, t. IV, col. 1080; le troisième, par les continuateurs de dom Bouquet, *Historiens de France*, t. XII, p. 411. Suivant dom Brial, ces trois chroniques sont trois rédactions successives du même ouvrage, et appartiennent, comme les manuscrits le déclarent, au même auteur. Au même Richard on donne, non sans vraisemblance, une *Complainte* relative à la rébellion des fils de Henri II, roi d'Angleterre, contre leur père (*Historiens de France*, t. XII, p. 418). Enfin, Richard est encore considéré comme auteur d'une *Nomenclature des papes* jusqu'à Alexandre III, imprimée dans la collection de Muratori, t. IV, col. 1104. B. H.

Hist. litter. de la France, t. XIII, p. 530; t. XII, p. 478.

RICHARD *de Barbezieux*, troubadour, né vers 1200, au château de Barbezieux près de Saintes, mort en Espagne, vers 1270. Fils d'un pauvre chevalier, il s'éprit de la femme de Geoffroi de Tonay, en l'honneur de laquelle il composa de nombreuses chansons, versifiées avec élégance, mais où il a encore plus que les autres poëtes de son temps multiplié singulièrement les comparaisons. Par excès de timidité il réussissait mieux à *trouver*, qu'à causer et à briller dans la conversation. Il encourut plus tard la colère de sa dame, qui exigea, avant de lui pardonner, que cent dames et cent chevaliers s'aimant d'amour entre eux lui demandassent sa grâce. Elle mourut peu de temps après; Richard au désespoir se retira en Espagne, auprès d'un baron de ce pays. Les pièces qui nous restent de lui sont au nombre de quatorze; Raynouard en a publié quatre dans son *Choix des poésies des troubadours*, et Rochegude une dans son *Parnasse occitanien*.

Hist. litter. de la France, t. XIX, p. 536. — Diez, *Die Troubadours.*

RICHARD *de Bury*, évêque de Durham, né en 1287, à Bury-Saint-Edmund, mort le 14 avril 1345, à Auckland. Il était fils d'un chevalier nommé sir Richard Angerville; mais sa prédilection pour le lieu de sa naissance, où il avait reçu d'un de ses oncles, Jean de Willoughby, les éléments de l'instruction classique, le décida par la suite à en adopter le nom. Il continua ses études à l'université d'Oxford, et s'y rendit habile dans la connaissance des langues grecque et latine, dont l'enseignement était déja en pleine activité. Nommé précepteur du prince Édouard en même temps que receveur des revenus du pays de Galles, il demeura dans l'adversité fidèle à son royal élève, et le secourut fort à propos en lui apportant jusqu'à Paris, en dépit des émissaires lancés à ses trousses, une forte somme d'argent qu'il avait levée dans l'exercice de ses fonctions. Le souvenir de ce service valut à Richard une faveur constante auprès du prince qui,

à peine monté sur le trône sous le nom d'Édouard III (1327), le nomma trésorier de l'épargne et clerc du sceau privé, et le pourvut d'une douzaine de riches bénéfices, entre autres six prébendes et le doyenné de Wells. Envoyé deux fois à Rome, il reçut du pape Jean XXII le titre de chapelain et l'assurance d'être porté au premier siége épiscopal qui vaquerait en Angleterre. Grâce aux largesses du roi, il déploya dans ses ambassades une magnificence inusitée, et les dépenses de son second voyage ne coûtèrent pas moins de 500 marcs d'argent. Le 19 décembre 1333 il fut sacré évêque de Durham. En 1334 il devint chancelier et grand trésorier d'Angleterre, dignités dont il semble avoir été revêtu jusqu'à sa mort. Chargé de soutenir les prétentions d'Édouard III au trône de France, il vint trois fois à Paris, et parcourut le Brabant. C'était un homme d'un grand savoir et qui aimait à protéger les lettres. Entraîné par la passion des livres, il n'épargna ni peine ni argent pour s'en procurer de rares et de précieux; il en possédait à lui seul autant et plus même que tous les évêques de son pays, et il entretenait à ses frais dans son palais épiscopal un certain nombre de relieurs, de papetiers, de copistes et d'enlumineurs. Ses relations avec les savants étaient nombreuses et soutenues; Pétrarque, qui l'avait connu en Italie, le mentionne comme un esprit ardent et enthousiaste. On a de Richard de Bury un petit traité intitulé *Philobiblon*, où il donne, avec le répertoire de ses richesses littéraires, de curieux détails sur les principaux événements de sa vie. La plus ancienne édition de cet ouvrage date de 1473, Cologne, in-4°; il a été ensuite réimprimé à Spire, 1483; à Paris, 1500; à Oxford, 1599; et il en existe une version anglaise par Inglis; Londres, 1832. On attribue à ce prélat un livre de *Harangues* en latin. P. L—Y.

The English cyclopædia (biogr.)

RICHARD, archevêque d'Armagh, né dans le Devonshire, ou à Dundalk (comté de Louth), mort le 16 novembre 1360, à Avignon. Le nom de sa famille était *Fitz-Ralph*. Il fut élevé à Oxford, et acquit par ses talents un si grand renom dans l'université que les étudiants accouraient en foule pour l'entendre disserter sur la philosophie, le droit ou la théologie. Nommé en 1334 chancelier du diocèse de Lincoln, il devint ensuite archidiacre de Chester (1336) et doyen de Lichfield (1337). Édouard III, qui avait pour lui une estime particulière, l'appela en 1347 à l'archevêché d'Armagh, en Irlande. De bonne heure il s'était déclaré l'adversaire des moines mendiants, et il avait publiquement flétri leur affectation à la pauvreté, leurs pratiques superstitieuses et le relâchement de leur discipline. Étant revenu, vers 1358, en Angleterre, il les combattit avec plus de force et d'autorité, et prononça contre eux plusieurs sermons, où il établissait que Jésus, s'il était pauvre, n'avait point affecté de le paraître; qu'il n'avait jamais mendié ni fait vœu de pauvreté volontaire; qu'il avait défendu à ses disciples de demander l'aumône, sauf le cas de nécessité absolue; qu'enfin il n'y a preuve ni de bon sens ni de piété à s'engager, comme le faisaient les moines mineurs, dans la pauvreté perpétuelle. De telles propositions accusaient une intelligence supérieure et beaucoup d'indépendance dans l'esprit. Les moines attaqués s'empressèrent de les dénoncer au pape Innocent VI, qui cita le coupable à son tribunal. Richard se rendit à Avignon, et se défendit avec fermeté; mais il fut condamné, et la sentence à peine connue, il mourut brusquement, non sans soupçons de poison. Ses ouvrages imprimés sont : *Defensio curatorum adversus fratres mendicantes* (Paris, 1496), et *Sermones quatuor* (ibid., 1612). On connaît de lui plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on compte les fragments d'une traduction irlandaise de la Bible, qui d'après Fox aurait été conservée intégralement jusque dans le seizième siècle.

Harris et Ware. — Wood, *Annals*. — Wharton, *Appendix* à Cave. — Collier, *Dict. and ecclesiast. history*.

RICHARD *de Cirencester*, historien anglais, né vers 1330, à Cirencester (comté de Gloucester), mort en 1401 ou 1402, à Londres. On lui donne quelquefois le nom de *moine de Westminster*. Sa famille devait être riche ou puissante, si l'on en juge d'après l'éducation libérale qu'elle lui fit donner. En 1350 il entra chez les bénédictins du couvent de Saint-Pierre à Westminster; son nom se rencontre dans différents documents en date de 1387, de 1397 et de 1399. Il s'adonna à l'histoire nationale, composa des ouvrages de longue haleine, et visita, pour compulser des manuscrits originaux, plusieurs des bibliothèques de son pays. Ayant en 1391 obtenu de son abbé la permission de se rendre à Rome, il est probable qu'il ne différa guère son voyage; car on le retrouve en 1401 confiné dans l'infirmerie de son couvent. Ses ouvrages inédits sont : *Historia ab Hengista ad ann.* 1348, en deux parties; la première, qui s'étend depuis l'invasion des Saxons jusqu'à la mort d'Harold, est à Cambridge; *Tractatus super symbolum majus et minus*, et *Liber de officiis ecclesiasticis*, qui sont à Peterborough; et quelques autres conservés dans les bibliothèques de Lambeth et d'Oxford. Il a un meilleur titre à la qualité d'historien, comme auteur d'un traité intitulé *De situ Britanniæ*, découvert en 1747, à Copenhague, par le professeur C.-J. Bertram, qui le fit paraître dans cette ville en le réunissant à des fragments de Gildas et de Nennius, sous le titre de *Britannicarum gentium historiæ antiquæ scriptores III* (1757, in-8°). Cette édition étant devenue rare, l'ouvrage fut réimprimé avec une version anglaise, une carte et un commentaire : *The Description of Britain* (Londres, 1809, in-8°), et de nouveau en 1848 dans l'*Antiquarian library*

de Bohn. Il est en général exact, et passe pour authentique, bien que sur cette question il y ait lieu d'élever des doutes, l'original n'ayant jamais été représenté. Gibbon dit de Richard qu'il fait preuve d'une connaissance de l'antiquité bien rare chez un moine du quatorzième siècle.

Hatchard, *Vie de Richard*, à la tête de l'édit. de 1809. — Pits et Bale.

RICHARD, cordelier, prédicateur célèbre du quinzième siècle. Selon toute apparence, il était Italien. Il eut du moins pour maîtres saint Vincent Ferrier, et particulièrement saint Bernardin de Sienne. Ces deux prédicateurs avaient depuis peu répandu en Italie deux doctrines nouvelles, la venue de l'Antéchrist et le culte du nom de Jésus. Richard, frère mineur comme saint Bernardin, afülié aux ordres mendiants comme saint Vincent, fut un ardent apôtre de ces deux doctrines. Après avoir visité la Terre sainte, il pénétra en France par Lyon, et se rendit à Troyes, où il prêcha l'Avent de 1428. Dans ses sermons quotidiens, il répétait à ses auditeurs : « Semez des fèves largement; celui qui doit venir viendra en bref (bientôt). » Les Troyens semèrent largement des fèves, et Richard se rendit à Paris, alors au pouvoir des Anglais, où il prêcha le carême de 1429. Ses sermons se tenaient en plein air, au charnier des Innocents (devant la Danse macabre) et ailleurs. Il faisait de fréquentes allusions aux affaires publiques, et favorisait par ses sympathies, assez clairement exprimées, le parti de Charles VII. La police anglaise prit ombrage de ces sermons, et suscita contre le prédicateur étranger la faculté de théologie ainsi que l'inquisition. Le prévôt de Paris le menaça en même temps de poursuites séculières. Dans la nuit du 30 avril 1429, Richard, prévoyant que ses jours ou du moins sa liberté n'étaient plus assurés, s'esquiva de la capitale, se rendit à Orléans durant le siége, et devint un des aumôniers de la Pucelle. Arrivé devant Troyes, Richard contribua pour une part considérable à la surprenante réduction de cette ville. L'armée de Charles VII manquait d'artillerie, de vivres et d'argent. Les soldats affamés se nourrirent des fèves que Richard avait fait semer largement. L'ascendant qu'il s'était acquis sur les populations champenoises engagea les Troyens à lui ouvrir volontairement leurs portes. Richard, indépendamment de l'héroïque Jeanne, avait également pour pénitentes deux jeunes illuminées, l'une nommée Pierronne, et l'autre Catherine de la Rochelle, dont il attisa le zèle et favorisa les pieuses illusions. Au mois d'avril 1430, il prêcha le carême à Orléans, hébergé et comblé de présents, aux frais de la ville. A partir de ce moment l'histoire ne fournit plus aucune trace de ce mystérieux personnage. A. VALLET-VIRIVILLE.

Quicherat, *Procès de la Pucelle*, table, au mot *Richard*. — Chronique de Lille, n° 26, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1857-1858, p. 102. — Th. Basin, t. IV, p. 104. — Vallet de Viriville, *Notes sur les médailles de plomb relatives à Jeanne Darc*, 1861, in-8° (Extrait de la *Revue archéologique*), et *Histoire de Charles VII et de son époque*, t. II, etc.

RICHARD (*Claude*), mathématicien français, né en 1589, à Ornans (Franche-Comté), mort le 20 octobre 1644, à Madrid. D'une famille alliée aux Granvelle, il accompagna le comte de Cantecroix, neveu du cardinal de Granvelle, dans son ambassade à Venise; comme il se trouvait à Rome, il renonça tout à coup au monde, pour entrer chez les Jésuites (1606), qui l'envoyèrent terminer ses études à Tournon. Pendant sept ans il professa l'hébreu et les mathématiques à Lyon avec beaucoup de succès. Ayant obtenu la permission de se joindre aux missionnaires de la Chine, il se rendait à Lisbonne pour s'y embarquer, lorsque Philippe IV, roi d'Espagne, l'invita à occuper la chaire de mathématiques dans le collége qu'il venait de fonder à Madrid (1624). On a du P. Richard : *Euclidis Elementorum geometricorum lib. XIII*; Anvers, 1645, in-fol., pl.; — *Apollonii Pergæi Conicorum lib. IV*; ibid., 1655, in-fol., pl., ouvrage dédié à Raimond de Moncade et précédé d'une épître, qui contient l'histoire de cette maison; — *Ordo novus, et reliquis facilior, tabularum sinuum et tangentium* : traité anonyme dont on ne connaît ni la date d'impression ni le format. On attribue au P. Richard une édition de l'*Archimède* de Rivault (Paris, 1646, in-fol.); mais, dit Brunet, nous n'avons jamais pu en voir un seul exemplaire.

Grappin, *Hist. du comté de Bourgogne*, 281. — Southwell, *Bibl. script. Soc. Jesu.*

RICHARD ou **REICHARD** (*Georges*), mystique allemand, natif d'Altenberg en Saxe, mort vers 1647. Il parcourut toute l'Allemagne pendant la guerre de Trente ans, se mit en rapport avec le fameux Wallenstein, et s'acquit une grande renommée par ses prophéties et ses visions nombreuses, dont le récit a été publié en allemand, de 1637 à 1648, par livres détachés Pierre Liden de Reval en a donné un compte rendu critique dans *Examen visionum G. Reichardi*; Dorpat, 1647. X.

Adelung, *Geschichte der menschlichen Narrheit* (Histoire de la folie humaine), t. V, p. 105 et suiv.

RICHARD (*René*), historien français, né le 23 juin 1654, à Saumur, mort le 21 août 1727, à Paris. Son père, notaire à Saumur, lui fit donner une bonne éducation. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y enseigna les humanités et la rhétorique; puis il reçut les ordres, fut employé dans les missions de Luçon et de La Rochelle, et vint à Paris, où pendant douze ans il prêcha avec quelque succès. Après avoir quitté l'Oratoire, il fut pourvu, entre autres bénéfices, d'un canonicat à Sainte-Opportune de Paris et d'un autre à Saint-Didier de Poitiers. Il était de plus historiographe de France, censeur royal et prieur de Regny en Forez. « Cet auteur, au jugement de Goujet, avait des opi-

nions singulières, qu'il a fait passer dans presque tous ses ouvrages et jusque dans les approbations qu'il donnait aux livres qu'il examinait et dans lesquelles on trouve bien des traits d'un esprit particulier. » Il avait un caractère bizarre et fort difficile, comme il le fit voir dans le long démêlé qu'il eut avec un de ses neveux; il était si plein de vanité qu'il se peignit ainsi lui-même dans un quatrain placé au bas de son portrait :

> Ce docteur, si soumis au saint-père, à son roi,
> En défendant leurs droits fit éclater sa foi,
> Et dans tous ses écrits le zèle et la science
> Sont en parfaite intelligence.

Parmi ses écrits on remarque : *Vie de Jean-Antoine Le Vachet, prêtre*; Paris, 1692, in-12; — *Discours sur l'histoire des fondations royales et des établissements faits sous le règne de Louis le Grand*; Paris, 1695, in-12; — *Traité des pensions royales de Louis le Grand*; Paris, 1695, 1718, in-12; — *Histoire de la vie du P. Joseph du Tremblay, capucin*; Paris, 1702, in-12 : c'est un panégyrique outré, ou plutôt, selon Goujet, le portrait du P. Joseph tel qu'il aurait dû être. Soit par esprit de contradiction, soit par quelque raison plus secrète, l'auteur ne tarda pas à refaire son œuvre, sous le titre : *Le véritable P. Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdote du cardinal de Richelieu*; Saint-Jean de Maurienne (Rouen), 1704, in-12; et pour mieux déguiser la palinodie, il écrivit dans sa *Reponse* (1704, in-12) une critique de cette histoire anonyme; — *Parallèle de Richelieu et de Mazarin*; Paris, 1704, 1716, in-12 : la seconde édition est précédée d'un *Avis important*, où Richard instruit le public du scandaleux procès qu'il intenta à son neveu en restitution des bénéfices dont il l'avait gratifié en 1709. Quant au *Parallèle*, il pèche en bien des endroits contre la vérité de l'histoire, et les défauts en ont été relevés dans quatre *Lettres* insérées dans le t. IV des *Nouvelles littér. de La Haye*, année 1716. L'auteur essaya de se justifier dans une *Apologie*, qui ne satisfit personne. Il fit plus tard des changements à son livre, et lui donna un nouveau titre : *Coups d'État des cardinaux Richelieu et Mazarin*; Paris (Hollande), 1723, in-12; — *Parallèle de Ximénès et de Richelieu*; Trévoux (Paris), 1704, in-12; Amst., 1716, in-12; réimpr. plusieurs fois et traduit par les Espagnols, qui se trouvèrent flattés de la supériorité accordée à leur ministre sur celui de Louis XIII; — *Dissertation sur l'indult du parlement*; Paris, 1723, in-8°.

Moreri, *Dict. hist.*, édit. 1759.

RICHARD (*Jean*), moraliste français, né en 1638, à Verdun (Lorraine), mort le 24 février 1719, à Paris. Après avoir fait ses études à Pont-à-Mousson, il se fit recevoir avocat à Orléans, plutôt pour avoir un titre que pour en exercer les fonctions. Quoique laïc et marié, il choisit un genre d'occupations peu commun dans cet état : il prêcha toute sa vie, non dans les chaires, mais par écrits, et ce qui est digne de remarque, il prêcha solidement. Ce fut ainsi qu'il publia : *Discours moraux*; Paris, 1681-1697, 12 vol. in-12; — *Idées et desseins de sermons sur les mystères*; Paris, 1693, in-8°; — *Éloges historiques des saints*; Paris, 1695, 1716, 4 vol. in-12; — *La Science universelle de la chaire, ou Dictionnaire moral contenant par ordre alphabétique des sujets de sermons sur toutes les matières de morale*; Paris, 1700-1712, 5 vol. in-8°; 1714, 8 vol. in 12; 1718, 1730, 6 vol. in-8°, recueil dédié au cardinal de Polignac. Cet amour pour les sermons, qui fut la passion de Richard, le porta à recueillir ceux des autres, et il édita le *Carême* et autres œuvres de Fromentières (1688-1696, 6 vol. in-8°), les *Sermons* de Cl. Joly, évêque d'Agen (1691-1696, 8 vol. in-8° et in-12), ainsi que les *Homélies* (1712, 2 vol. in-12) et *les Panégyriques* (1718, in-12) de l'abbé Charles Boileau.

Moréri, *Dict. hist.*

RICHARD (*Charles-Louis*), dominicain français, né en avril 1711, à Blainville-sur-l'Eau (Lorraine), fusillé à Mons, le 16 août 1794. D'une famille noble mais pauvre, il entra à l'âge de seize ans au couvent des dominicains de Blainville, fit profession à Nancy, se rendit ensuite à Paris pour y faire ses cours de théologie, et dès qu'il eut reçu le bonnet de docteur, consacra sa plume à la défense des principes religieux menacés par les philosophes du dix-huitième siècle. Ayant attaqué dans divers opuscules un arrêt du parlement de Paris, intervenu au sujet du mariage d'un juif converti, il jugea prudent, pour éviter des poursuites, de se retirer en 1778 à Lille (Flandre), qu'il habita jusqu'à la révolution. A cette époque, il passa dans les Pays-Bas, et se trouvait en 1794 à Mons, lors de la seconde invasion des Français. Son grand âge l'empêchant de fuir, il se tint quelque temps caché, mais fut ensuite découvert et traduit devant une commission militaire qui le condamna à être fusillé. Son crime, ainsi qu'il résulte du jugement rendu le 15 août 1794, fut d'avoir publié avant l'entrée des Français un opuscule intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont exécuté leur roi*; Mons, 1794, in-8°, et non pas, comme le prétend Barbier, l'ouvrage *Des Droits de la maison d'Autriche sur la Belgique*; Mons, 1794, in-8°. Le père Richard souffrit la mort avec beaucoup de fermeté. Les ouvrages qu'il a publiés sont très-nombreux; nous citerons : *Dissertation sur la possession des corps et de l'infestation des maisons par les démons*; 1746, in-8°; — *Bibliothèque sacrée, ou dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*; Paris, 1760, 5 vol. in-fol. L'ouvrage portait le nom du P. Richard *et autres religieux dominicains* des couvents du faubourg Saint-Germain et de la rue Saint-Honoré; mais un *Supplément* formant un sixième

volume (Paris, 1765, in-fol.), présente les noms des PP. Richard et Giraud. Une nouvelle édition en a été donnée, avec additions et corrections, par une société d'ecclésiastiques; Paris, 1821-1827, 29 vol. in-8°; — *Examen du libelle intitulé Histoire de l'établissement des moines mendiants*; Avignon, 1767, in-12; — *Analyse des conciles généraux et particuliers*; Paris, 1772-1777, 5 vol. in-4°; — *La nature en contraste avec la religion et la raison*; Paris, 1773, in-8°; — *Observations modestes sur les Pensées de d'Alembert*; Paris, 1774, in-8°; — *Annales de la charité et de la bienfaisance chrétienne*; Paris, 1785, 2 vol. in-12; — *Voltaire de retour des ombres, et sur le point d'y retourner pour n'en plus revenir, à tous ceux qu'il a trompés*; Bruxelles et Paris, 1776, in-12; — *Sermons*; Paris, 1789, 4 vol. in-12; — beaucoup d'autres *opuscules* et plusieurs brochures anonymes imprimées à Mons et à Lille, toutes relatives au serment exigé des prêtres, et à la révolution, mais qu'il serait difficile au jourd'hui de trouver ailleurs que dans le cabinet de quelques curieux, les imprimeurs les ayant brûlées dans la crainte d'être compromis.

Guillon, *Les Martyrs de la foi*. — Carron, *Les Confesseurs de la foi*, t. IV. — *Ami de la religion*, ann. 1822 t. XXX. — *Notice* à la tête du 1er volume de la nouvelle édition de la *Bibliothèque sacrée*.

RICHARD (*François-Marie-Claude*), baron de Hautesierck, médecin français, mort le 28 décembre 1789, à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il fit à Paris ses études médicales. D'abord attaché à l'hôpital militaire de Sarrelouis, puis médecin de l'armée d'Allemagne (1735), il se fit connaître du duc de Choiseul, et jouit auprès de lui d'un grand crédit. Après avoir exercé les fonctions de premier médecin de l'armée (1758-1763), il devint à cette dernière date inspecteur général des hôpitaux militaires, et eut beaucoup de part à leur administration. Louis XV le nomma un de ses médecins consultants, lui accorda le cordon de Saint-Michel (1760) et érigea en baronnie sa terre de Hautesierck. Il a publié : *Formulæ medicamentorum nosodochiis militaribus adaptatæ*; Cassel, 1761, in-8°; — *Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires*; Paris, 1766-72, 2 vol. in-4° : excellent ouvrage, entrepris par ordre de Choiseul; — *Manière de connaître et de traiter les maladies aiguës qui attaquent le peuple*; 1777, in-12.

Desgenettes, dans la *Biogr. méd.*

RICHARD (*François*), poëte français, né en 1730, à Limoges, où il est mort, le 4 août 1814, fut prêtre et principal du collége d'Eymoutiers (Haute-Vienne). En 1809, la Société d'agriculture de Limoges lui décerna une médaille d'or pour ses poésies patoises, disséminées dans plusieurs publications, et l'engagea à les réunir en corps d'ouvrage; mais Richard, vieux et accablé d'infirmités, ne put se livrer à un nouveau travail.

Depuis longtemps, loin de mon lit (écrivait-il),
Va voltiger le sieur Morphée,
Et la douleur qui me saisit
Rend ma muse déconcertée.
Ma main gauche perd sa vigueur
Et tremblotte, comme une nonne
A l'approche du confesseur
Qui la connaît mieux que personne.

Ses poésies patoises, publiées à Limoges (1824, 1849, in-12), se composent d'un poëme en quatre chants, intitulé le *Roumivage* de Liaunou (1), de contes, de fables, de chansons, de noëls et de cantiques. Elles pétillent d'esprit, et sont pittoresques comme leur sœur, la poésie des troubadours. Martial AUDOIN.

Bulletin de la Société d'agriculture de Limoges. — *Notice* sur Richard, à la tête de la dernière édition de ses *OEuvres*.

RICHARD (*Jean-Pierre*), prédicateur français, né le 7 février 1743, à Belfort, mort le 29 septembre 1820, à Paris. Admis en 1760 chez les Jésuites, il passa, lors de la dissolution de la compagnie, en Lorraine, puis à Liége, où il surveilla l'éducation des neveux du prince-évêque. Vers 1786, il rentra en France et se livra à la prédication. Pendant la révolution, il continua de résider à Paris, sans cependant prêter aucun serment, et fut nommé en 1805 chanoine de Notre-Dame. En 1818 il prêcha le carême aux Tuileries. On a publié en 1822 ses *Sermons* (Paris, 4 vol. in-12).

L'Ami de la religion, XXXIV, p. 65 et 177.

RICHARD (*Louis-Claude-Marie*), botaniste français, né à Versailles, le 4 septembre 1754, mort à Paris, le 7 juin 1821. Il était l'aîné des seize enfants de Claude Richard, qui, sous le titre modeste de jardinier du roi à Auteuil, était un homme de mérite, instruit dans toutes les branches des mathématiques. Il fit ses études à Versailles, et prit le goût de la botanique en allant chez son oncle, directeur du jardin de Trianon. La botanique ne peut être étudiée à froid, il faut que la passion s'en mêle; aussi le jeune Richard devint-il passionné pour elle, au point de refuser d'accepter la protection de l'archevêque de Paris, qui voulait le faire entrer dans l'état ecclésiastique. Pour éviter le séminaire, il quitta la maison paternelle et vint à Paris, où il vécut d'une pension de douze francs par mois que lui faisait son père, qui voulait par l'exiguïté de ce secours le forcer de céder aux projets qu'il avait formés pour lui. Il se créa des ressources par le dessin, dans lequel il excellait : des architectes lui donnèrent des plans à copier, il les satisfit, et si bien qu'il gagna bientôt au delà de ses besoins. Telle était son activité qu'il ne donnait que quelques heures au sommeil; pendant le jour il travaillait à s'instruire et suivait les cours; la nuit il dessinait, et même composait des plans de jardins, dont quelques-uns furent exécutés. A cette époque la botanique avait pris un grand essor; Linné vivait encore et Adanson était dans toute la plénitude de son talent. Richard écoutait les conseils de Bernard et Laurent

(1) Le Pèlerinage de Liaunou.

de Jussieu, et il voyait souvent à Trianon Bergeret, l'auteur de la *phytonomatotechnie*. Cependant il songea à voir par ses yeux et à marcher sans guide. Il quitta la France, en mai 1781, pour parcourir les grandes et les petites Antilles, ainsi que la Guyane française, ne comptant pour rien ni les fatigues ni les dangers, ni l'inclémence des climats. Ce voyage, entrepris sous le patronage de Louis XVI, qui avait vu plusieurs fois Claude-Louis à Trianon, et qui avait approuvé la désignation faite de ce jeune naturaliste pour enrichir de plantes, d'animaux et de minéraux le cabinet du Muséum, ne dura pas moins de huit ans, et ce que découvrit, décrivit, analysa et collectionna le voyageur est immense. Rien ne pouvait arrêter ses pas, rien ne pouvait ralentir son ardeur. Ce long voyage ne prit fin que faute de ressources financières. Combien ne doit-on pas regretter que rien n'en ait été publié! Le peu qu'on en sait le montre établi au milieu des forêts, gravissant de hautes montagnes, pénétrant dans les soufrières, entouré de guides pouvant devenir des assassins ou tout au moins des voleurs, chassant aux jaguars, échappant à la dent venimeuse des serpents, occupé sans cesse d'accroître ses collections, tour à tour minéralogiste, botaniste et zoologiste. Minéraux, roches, herbier de trois mille plantes, nouvelles en grand nombre, quadrupèdes, oiseaux, insectes, coquilles, tel fut le riche butin qu'il rapportait. De retour à Paris, vers le milieu de 1789, il ne trouva plus ses amis et protecteurs. Cet isolement, qui continua, même après qu'il se fut marié, en 1790, agit d'une manière fâcheuse sur son caractère, qui ne reprit son calme que quand il se vit plus tard entouré d'estime et de considération. La chaire de botanique à la faculté de médecine de Paris lui fut donnée. L'Institut l'admit dans son sein comme zoologiste; les principales sociétés de l'Europe savante se l'associèrent, et il fut membre de la Légion d'honneur à une époque où cette distinction était un témoignage éclatant de véritable estime pour de grands services rendus. Ses travaux de prédilection consistaient en analyses, et il en dessinait les résultats avec un talent admirable. Cette facilité à reproduire les formes les plus délicates et les plus compliquées donnaient un charme tout particulier à ses cours; on pouvait dire, sans hyperbole, que les fleurs naissaient sous ses doigts, de sorte que ses leçons étaient de véritables démonstrations. Les personnes qui ont suivi ses herborisations dans les environs de Paris l'ont vu retrouver la vigueur de ses premières années lorsqu'il *chassait* aux plantes rares. Ses dernières années furent pénibles et sa mort douloureuse. Il laissa un fils digne de lui.

Les publications de ce botaniste sont peu nombreuses et généralement peu étendues; mais il a eu un mérite rare, celui de n'avoir publié que des travaux bien digérés et sur des sujets difficiles, soigneusement étudiés; aussi tout ce qu'il a écrit a-t-il été adopté sans conteste. Il réunissait en lui tout ce qui constitue le grand naturaliste: une main habile dans le dessin, un coup d'œil juste et un jugement sain. Ce n'était pas à la superficie de la science qu'il s'arrêtait: il en voyait les profondeurs et savait y faire pénétrer la lumière. « La science botanique véritable, disait-il, ne consiste pas à nommer les plantes, mais à connaître leur nature et leur organisation entière. » C'est précisément en se faisant une règle de conduite de ce précepte, qu'il a pris une place si élevée parmi les botanistes. On réunirait facilement tous les écrits de cet auteur en un volume in-8° ordinaire; en voici les titres: *De Convallaria japonica L. novum genus consistuente*, dans le *Nouv. Journal de botanique* de Schrader, t. II, 1807; — *Démonstrations botaniques, ou Analyse du fruit, considéré en général*; Paris, 1808, in-8°; trad. en allemand par Voigt (Leipzig, 1811) et en anglais par Lindley (Londres, 1819); — *Des embryons endorrhizes ou monocotylédones, et particulièrement de celui des graminées* (Annales du Muséum, t. XVII, 1811); Gærtner, si célèbre par la publication de son traité *De Fructibus et seminibus* (1788 à 1808), a été fort dépassé par le botaniste français. Tout ce qui est écrit dans ces deux mémoires est devenu classique et régit aujourd'hui cette partie difficile de la botanique. Telle est la merveilleuse exactitude apportée dans la description d'organes dont la petitesse échappe aux regards, qu'un demi-siècle n'a pu rien y changer, de sorte que la botanique moderne n'a pas aujourd'hui d'autres bases en ce qui concerne le fruit et la graine; — *Notes sur les plantes dites conifères*, dans les *Annales du Muséum*, XVI, 1810. L'auteur a établi le rapport existant entre les cycadées et les conifères; de plus il a créé les genres taxodium et phyllocladus. La division des conifères, devenue aujourd'hui une classe divisée en taxinées, cupressinées, abiétinées, devenues des familles, a été adoptée; — *Mémoire sur les hydrocharidées*, dans les *Mémoires de l'Institut*, 1811; — *Proposition d'une nouvelle famille de plantes, les butomées*, dans les *Mémoires du Muséum*, t. I, 1815. Tout ce que renferme ce travail a été définitivement acquis à la science; — *De orchideis europæis annotationes*, dans les *Mémoires du Muséum*, IV, 1818. Ce mémoire a fait connaître l'organisation curieuse des orchidées, plantes jusqu'alors mal étudiées. Les genres *liparis*, *anocamptis*, *platanthera*, *spiranthes* et *cephalanthera* ont été savamment constitués; — *Mémoire sur une famille de plantes dites calycérées*; ibid., VI, 1820; — *Mémoire sur une nouvelle famille de plantes, les balanophorées*; ibid., VIII, 1822; — *Reliquiæ Richardianæ ad analysin botanicam spectantes*, dans les *Archives de botanique*, de

Guillemin, t. I[er], 1833 Ils concernent la famille des acorées, des aroïdées, des nayadées, des lemnées et des typhacées; — *De coniferis et cycadeis*; Stuttgard, 1826, in-fol., pl.: publié et terminé par Ach. Richard; — *De musaceis*; Breslau et Bonn, 1831. On a encore de ce savant: Un *Tableau explicatif du système sexuel de Linné* (Paris, in-fol.), et trois mémoires, insérés dans les *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*. Enfin il a publié une édition entièrement refondue du *Dictionnaire élémentaire de botanique* de Bulliard (Amst., 1807, in-8°), et il a rédigé la *Flora boreali-americana* de Michaux. A. Fée.

Cuvier, *Éloges*. — Kunth, *Notice sur L.-C.-M. Richard*; Paris, 1824, in 8°. — Mahul, *Annuaire necrol.*, 1822. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. des contemp.* — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon.*

Richard (*Achille*), botaniste, fils du précédent, né le 27 avril 1794, à Paris, où il est mort, le 5 août 1852. Il devint botaniste, comme il devint homme, en grandissant. Son enfance fut de bonne heure entourée de livres, de plantes, ainsi que de gravures et de dessins enrichis de détails analytiques destinés à reproduire les organes de la fleur, les plus difficiles à bien voir. Son éducation à peine terminée, il servit quelque temps comme pharmacien militaire pendant les dernières années de l'empire; mais il rentra dans la vie civile en 1815. Presque au début de sa carrière, Benjamin Delessert l'attacha à son riche musée botanique en qualité de conservateur, fonctions qu'il garda pendant plusieurs années et qu'il résigna à son entrée à la faculté de médecine en faveur de Guillemin (1831). Richard fils n'a pas tracé dans la science un sillon aussi profond que son père; du reste ses travaux avaient pris une autre direction; ils sont nombreux, variés et dignes d'estime. C'est principalement comme botaniste descripteur qu'il se présente. On lui doit un grand nombre de monographies sur le genre *hydrocotyle* de la famille des ombellifères (1820, sur *les Orchidées de l'Ile de France et de Bourbon* (Paris, 1828, in-4°), sur celles des Nil-Gherries (1841) et celles du Mexique (Bruxelles, 1844, in-4°). Un grand travail sur *les elæagnées* (1823, in-4°) et sur *les rubiacées* (1829, in-4°), l'a fait connaître très-avantageusement des botanistes. Il a été collaborateur avec Lasser pour la partie botanique du *Voyage de l'Astrolabe* (Paris, 1832-1834, avec atlas), ce qui lui a permis de faire paraître un *Sertum astrolabianum* (1833). On lui doit un *Essai d'une Flore de la Nouvelle Zelande* (1832), une description de plusieurs *Plantes nouvelles d'Abyssinie* (1840, in 8°); il a concouru à la rédaction du t. I[er] de la *Flore de Senegambie* (1830-1833). Comme auteur d'ouvrages classiques, Achille Richard est avec Decandolle celui de tous les botanistes français qui a fait le plus pour vulgariser la science. Ses *Eléments de botanique et de physiologie végétale* (Paris, 1819, in-8°; 7[e] édit., 1846), trad. en plusieurs langues, sont encore le meilleur guide que l'on puisse donner aux jeunes gens. Quoique ce soit surtout un compendium des connaissances acquises sur la matière qui y est traitée, on y trouve des aperçus absolument neufs et une classification des fruits la moins imparfaite de toutes. Ces éloges s'étendent à ses *Eléments d'histoire naturelle médicale* (Paris, 1831, 2 vol. in-8°; 4[e] éd., 1849, 3 vol. in-8°), et à son *Precis de botanique et de physiologie végétale* (Paris, 1852, in-12). Les qualités de style qui ont valu aux livres d'Achille Richard le succès dont ils ont joui se retrouvaient chez le professeur: la correction, la clarté et la sobriété.

Longtemps même avant de mourir, sa santé devint languissante, mais rien ne le faisait soupçonner, tant était grande son activité scientifique, tant était égale son humeur. La mort le trouva résigné, et il puisa ses secours au moment suprême dans deux sources également fécondes en consolations: la religion et la philosophie. On a encore de lui: *Histoire naturelle et médicale des diverses espèces d'ipécacuanha du commerce*; Paris, 1820, in-4°, pl.; — *Botanique médicale*, ou *Histoire naturelle des médicaments, des poisons et des aliments tirés du règne végétal*; Paris, 1823, 2 vol. in-8°; — de nombreux articles dans le *Dictionnaire de médecine* en 21 vol., le *Nouveau Journal de médecine*, le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, le *Bulletin* de l'Académie des sciences, les *Annales des sciences naturelles*, etc.

Richard (*Gustave*), fils du précédent, né en 1826, à Paris, où il est mort, le 12 septembre 1857. Après avoir été reçu docteur en médecine, il suppléa son père dans la chaire d'histoire naturelle médicale pendant les dernières années de sa vie. Comme il rêvait les longues pérégrinations, qui s'accompagnent toujours de privations et de fatigues, il résolut de se préparer à braver les unes et les autres en parcourant à pied et par tous les temps les Alpes suisses, l'Italie, la Grèce, la Turquie et le nord de l'Afrique. Une grande expédition, destinée à découvrir les sources du Nil et à explorer certaines régions inconnues de l'Afrique orientale s'organisait au Caire; le gouvernement égyptien en faisait les frais. Une commission scientifique se formait, Gustave Richard se présenta pour en faire partie; il fut agréé. Il arriva au Caire pour y voir avorter ses plans. Les savants déjà réunis de plusieurs parties de l'Europe croyaient qu'il s'agissait d'une expédition pacifique, tandis qu'ils se trouvèrent en présence d'une petite armée marchant à des conquêtes. Ils refusèrent de participer à cette guerre contre des tribus inoffensives, et se dispersèrent. Gustave Richard résolut alors d'explorer seul le Nil blanc, en se joignant aux caravanes des marchands qui vont jusqu'au centre de l'Afrique faire le commerce des dents d'éléphant. Il revint à Paris afin de solliciter auprès de

l'administration du Muséum une mission scientifique; mais une dyssenterie, jointe à une maladie de foie, l'emporta en peu de temps. A. Fér.

Dubois (d'Amiens), *Éloge d'Achille Richard*, dans *Le Moniteur universel*, 13 et 14 déc. 1860. — *Docum. part.*

RICHARD (1) (*François*), manufacturier français, né au Trélet (Calvados), le 16 avril 1765, mort à Paris, le 19 octobre 1839. Son père était fermier. L'esprit de spéculation se manifesta de bonne heure chez lui. Dès qu'il eut amassé un peu d'argent, il partit à pied pour Rouen (1782), et entra chez un marchand, qui l'employa comme domestique au lieu de lui apprendre le commerce. Puis il servit dans un café pendant un an, et vint à Paris, où bien des mécomptes l'attendaient. A force d'économie et de petites spéculations, il réunit bientôt une somme de 1,000 francs. Il acheta quelques pièces de basin anglais, qui venaient d'être introduites en fraude, et trafiqua si bien que six mois après il possédait 6,000 livres, et au bout d'un an 25 000. En 1789 un faiseur d'affaires lui fit perdre tout ce qu'il avait, et de plus se trouvant débiteur d'une somme qu'il ne pouvait payer, il fut enfermé à la Force, qui était alors la prison pour dettes. Lors de l'incendie de la manufacture de Réveillon, les prisonniers de la Force s'échappèrent; Richard emprunta quelques écus, et fit si bien qu'en 1790 il avait acquitté ses engagements en souffrance et renouvelé son crédit. Il devint bientôt propriétaire du beau domaine de Fayl près de Nemours. Après le 9 thermidor, Richard reprit ses spéculations. Un jour qu'il voulait acheter une pièce de drap anglais, il se trouva en concurrence avec un jeune négociant; il lui offrit d'arrêter son enchère; Lenoir-Dufresne y consentit, l'achat se fit en commun, et dès ce moment furent jetées les bases de l'association si connue sous le nom de *Richard-Lenoir*. Une des branches les plus lucratives de leur négoce consistait en basins anglais; Richard cherchait avec ardeur le secret de la fabrication de ces tissus; le hasard le lui révéla. Aussitôt il se procura cent livres de coton; un prisonnier anglais lui monta quelques métiers dans une guinguette de la rue de Bellefonds. Les premières pièces fabriquées furent des basins anglais; Lenoir donna le moyen d'en obtenir le gaufrage. Richard loua au gouvernement l'hôtel Thorigny, au Marais. Mais la consommation des produits de ces manufactures devenait d'autant plus grande qu'on les achetait comme de véritables marchandises anglaises : il fallut donc chercher un emplacement plus vaste; alors Richard demanda l'autorisation d'occuper le couvent de Bon-Secours, rue de Charonne. Las d'attendre, il vint un matin à la tête de ses ouvriers s'emparer du couvent abandonné. L'établissement prospéra, et acquit en peu d'années une grande importance. Le premier consul vint le visiter, et assista à tous les details de la fabrication. En 1801 trois cents métiers furent montés dans différents villages de la Picardie; l'abbaye de Saint-Martin de Séez contint cent *mull jenny* et deux cents métiers de tisserand; celle des Bénédictines à Alençon, celle d'Aunay, les fabriques de l'Aigle, de Caen, de Chantilly se peuplèrent de nombreux ouvriers. A cette époque la fortune des associés était au comble, comme leur renom et leur crédit. En 1806 Lenoir-Dufresne mourut. Richard-Lenoir, car il avait promis de conserver ce nom, ne crut pas avoir terminé sa mission après avoir créé la fabrication cotonnière : il voulut établir la culture du coton. Il en fit semer dans le royaume de Naples, et dès 1808 il fit entrer en France plus de 50 milliers de coton; mais Napoléon, qui songeait à le faire cultiver dans les départements méridionaux, frappa d'un nouveau droit l'introduction de ce produit. Dès ce moment commencèrent pour Richard-Lenoir des embarras qui amenèrent sa ruine complète. Dans l'impossibilité de faire marcher ses six filatures, de payer ses cinq fermes et d'alimenter sa fabrique d'impressions à Chantilly, il fut obligé d'emprunter plusieurs millions. Enfin la réunion de la Hollande à la France ayant jeté une grande quantité de marchandises anglaises dans la circulation, Richard ne trouvant plus à vendre ses produits, ni à emprunter sur leur valeur, s'adressa à l'empereur, qui lui fit donner 1,500,000 fr. En 1810 il fut nommé membre du conseil des manufactures et chevalier de la Légion d'honneur. Les désastres de 1813 achevèrent sa ruine. A la formation de la garde nationale, il devint chef de la huitième légion, qu'il fit habiller en quelques jours, se prononça pour la défense de Paris, et occupa le 31 mars l'avenue de Vincennes avec sa légion et quelques pièces de canon. L'ordonnance du 23 avril 1814 qui supprima entièrement et sans indemnité pour les détenteurs les droits sur les cotons, fit que ce grand manufacturier, qui avait occupé vingt mille ouvriers, et qui le 22 avril avait encore une fortune de huit millions, était ruiné complétement le 24. Forcé de vendre ses propriétés et d'accepter une pension de son gendre (1), Richard-Lenoir se retira emportant l'estime de tout le monde et la gloire d'avoir doté son pays d'une précieuse industrie. Il a publié ses *Mémoires* (Paris, 1837, in-8°). A. J.

Mémoires de Richard-Lenoir. — *Les hommes utiles*, 1840. — *Journal des Débats*, 8 mai 1837.

RICHARD DE MAIDSTONE. *Voy.* MAIDSTONE.

RICHARD MARTELLY. *Voy.* MARTELLY.

RICHARD DE SAINT-NON. *Voy.* SAINT-NON.

RICHARDOT (*François*), prélat français, né en 1507, à Morey-Ville-Église (Franche-Comté), mort à Arras, le 26 juillet 1574 Issu d'une famille noble, il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Augustin à Champlitte, et fut envoyé en 1529 à Tournai pour y enseigner la théolo-

(1) Il était connu sous le nom de *Richard-Lenoir*, par suite d'une association avec Lenoir-Dufresne, sous la raison sociale Richard-Lenoir.

(1) Le frère du général Lefebvre-Desnouettes.

gie; il professa ensuite l'Écriture sainte à Paris. Pendant un voyage qu'il fit en Italie, il obtint du pape la dispense de ses vœux de religion, avec la faculté de vivre sous l'habit séculier. Nommé chanoine de la métropole de Besançon, sur la recommandation de Perrenot de Granvelle, il rendit à ce prélat et au diocèse de si grands services qu'il mérita d'en être nommé suffragant, sous le titre d'évêque de Nicopolis. Granvelle, alors évêque d'Arras, l'appela en 1556 dans son diocèse pour remplacer Paschase, évêque de Salisbury, qui y remplissait pour lui les fonctions épiscopales. Lorsqu'il devint archevêque de Malines (1559), il fit donner sa succession à Richardot, qui prit possession du siége d'Arras le 11 novembre 1561. A peine installé, ce dernier obtint de Philippe II la création de l'université de Douai, dont il fit en personne l'ouverture (1562), et où il enseigna lui-même jusqu'à sa mort, avec beaucoup d'éclat. S'étant rendu en 1563 au concile de Trente, il fut chargé par les légats du pape de porter la parole dans la session du 11 novembre, et rappela dans son discours l'objet et la base des études ecclésiastiques. Il assista au concile provincial de Cambrai (1565), et tint lui-même plusieurs synodes. Chargé d'intercéder auprès du duc d'Albe à l'effet de mettre fin aux troubles qui désolaient la Flandre, il fut malheureux dans sa mission. Les hostilités continuèrent, Malines tomba aux mains des rebelles, et Richardot se trouva avec André Havet, évêque de Namur, au nombre des prisonniers. La liberté des deux prélats fut mise à un prix énorme; mais Malines ayant été reprise un mois après, il recouvra sa liberté sans payer de rançon. Par son testament, il légua sa bibliothèque et divers ornements à sa cathédrale, pour la restauration de laquelle il s'était imposé de grands sacrifices, après un incendie qui l'avait en partie détruite. On a de ce prélat : des *Ordonnances synodales* (Anvers, 1588, in-4°); un *Traité de controverse*, des *Sermons* en français, trad. en latin par François Schott, avocat de Saint-Omer (1608, in-4°); l'*Institution des pasteurs* (Arras, 1564, in-8°); les *Oraisons funèbres* d'Isabelle de France, femme de Philippe II, de Carlos son fils, infant d'Espagne, de Henri II, roi de France, et quelques autres ouvrages, remarquables par une profonde érudition.

Th. Stapleton, *Oraison funèbre de Richardot*, dans ses *Œuvres*, 1620, 4 vol. in-fol. — Valère André, *Bibl. belgica*. — Gazet, *Hist. eccl. des Pays-Bas*. — *Gallia christiana*, t. III. — Dom Berthod, *Vie mss. de Fr. Richardot*, impr. en 1844 dans les *Mémoires de la Société royale d'Arras*, p. 170 et suiv.

RICHARDOT (*Jean* Grusset), diplomate français, neveu du précédent, né à Champlitte, en 1540, mort à Arras, en 1609. Il prit, en considération de son oncle, le nom et les armoiries de sa mère. Son oncle le fit connaître au roi Philippe II, qui, après avoir éprouvé ses talents et sa fidélité dans plusieurs négociations importantes, le nomma successivement président du conseil d'Artois et du conseil privé de Bruxelles. Richardot déploya surtout ses capacités diplomatiques dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins, où il signa le traité entre la France et l'Espagne (2 mai 1598). Ce fut lui aussi qui, à l'avénement de Jacques Ier, roi d'Angleterre, prépara, en 1604, le traité de paix entre cette puissance et l'Espagne. Alexandre, duc de Parme, faisait de ce diplomate un cas tout particulier, et l'employa dans des occasions importantes.

Dunod de Charnage, *Hist. du comté de Bourgogne*.

RICHARDOT (*Jean*), prélat français, fils du précédent, né à Arras, mort à Cambrai, le 28 février 1614. Son père l'envoya étudier dans les plus célèbres écoles de l'Espagne. Philippe II, appréciant son érudition précoce, l'honora d'une charge de conseiller en son conseil privé. A son retour en Flandre, l'archiduc Albert le nomma ambassadeur auprès du pape Clément VIII, et ce fut pendant son séjour à Rome qu'on le nomma en 1602 à l'évêché d'Arras. Il n'était encore que sous-diacre et prieur de Morteau. Il devint le 21 mars 1610 archevêque de Cambrai.

Richardot (*Pierre*), frère du précédent, né à Arras, mort le 14 février 1625, professa à l'abbaye de Saint-Vaast, dont il fut sous-prieur, et devint en 1606 abbé de Saint-Clément-Willibrode, près de Trèves.

J. Le Carpentier, *Hist. de Cambrai et du Cambrésis*, t. I. — *Gallia christiana*, t. III.

RICHARDSON (*Jonathan*), peintre et littérateur anglais, né en 1665, à Londres, où il est mort, le 28 mai 1745. A cinq ans il perdit son père; à quatorze il fut placé chez un notaire, et à vingt il prit occasion de la mort de son patron pour abandonner un état qui lui répugnait; il entra dans l'atelier de Riley, et employa quatre années à étudier la peinture. Sa réputation s'étendit rapidement, et après la mort de Kneller et de Dahl il se plaça au premier rang des peintres de portraits de l'Angleterre. La fortune que ses talents lui avaient acquise le mit à même de voyager en Italie et d'y former une collection précieuse de tableaux, d'antiques et d'objets d'art; il en fit même pendant quelque temps un commerce assez considérable. Il mourut octogénaire, à la suite d'une promenade au parc de Saint-James. Richardson avait épousé la nièce de Riley, son maître, et il eut d'elle un fils, qui suivit la même carrière avec moins d'honneur que lui. Comme artiste il atteignit à un rare degré de ressemblance; il y a dans son coloris de la force et du relief, mais ses attitudes, ses fonds, ses draperies sont communs et monotones, et il manque totalement d'imagination. On a, gravés de sa main, un grand nombre de portraits de lui-même et de son fils. Un de ses meilleurs élèves fut Hudson, à qui il donna l'une de ses quatre filles. Malgré le mérite réel et tout national de ses tableaux, c'est surtout par ses

écrits qu'il est le mieux connu ; ce sont : *Essay on the theory of painting, and two discourses : an Essay on the whole art of criticism as it relates to painting, and an Argument in behalf of the science of a connoisseur;* Londres, 1719, 1773, in-8°; trad. en français par Rutgers (*Traité de la peinture et de la sculpture;* Amsterdam, 1728, 4 vol. in-8°) : cet ouvrage, justement apprécié, contient d'excellentes remarques et une critique judicieuse des œuvres de Raphael et de van Dyck; — *An Account of some of the statues, bas-reliefs, drawings and pictures in Italy;* Londres, 1722, in-8°; réimpr. en 1728, en français : on reconnut pour fausses beaucoup d'attributions émises par l'auteur dans l'intention de tirer un parti plus avantageux des morceaux qu'il possédait dans sa galerie; — *Explanatory notes and remarks on Milton's* Paradise lost; Londres, 1734, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur et un *Discours sur l'épopée;* — *Poems;* Londres, 1776, in-8°. Richardson fils, mort en 1771, a eu part aux ouvrages de son père et a publié ses *Œuvres* (1792, in-4°), ainsi qu'un *Richardsoniana* (1776, t. Ier, in-8°).

Life of J. Richardson, à la tête des Notes on Milton.

RICHARDSON (*Samuel*), célèbre romancier anglais, né en 1689, dans le comté de Derby, mort le 4 juillet 1761, à Londres. Son père, d'abord menuisier à Londres, s'était retiré à Shrewsbury, à la suite de revers de fortune; mais il appartenait à une famille de bonne bourgeoisie, et destinait son fils à l'église. Il fallut se contenter de l'envoyer, à l'âge de dix-sept ans, comme apprenti chez un imprimeur de Londres, après une éducation telle qu'une école de village pouvait la fournir. Déjà cependant, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, le romancier avait pu se révéler. Comme Walter Scott, qui n'a pas manqué de rappeler cette circonstance dans la notice qu'il lui a consacrée, le jeune Richardson était renommé parmi ses camarades pour son talent de raconter des histoires vraies ou fausses, mais toujours empreintes d'une certaine moralité; il était surtout recherché par les jeunes filles de l'endroit, dont il était devenu le lecteur, le confident et le secrétaire habituel. « Je n'avais pas plus de treize ans, dit-il, lorsque trois demoiselles inconnues l'une à l'autre me confièrent leurs secrets de cœur et me chargèrent de leur correspondance, sans que jamais aucune d'elles ait soupçonné que je rendais aux autres le même service. » Intelligent, laborieux, régulier dans ses mœurs, Richardson devint bientôt le meilleur ouvrier de l'établissement auquel il était attaché. Bientôt il fut imprimeur pour son propre compte (1719) et obtint du président Onslow le privilége lucratif de l'impression du *Journal de la chambre des communes.* En 1754 il fut élu maître de sa communauté, et acheta en 1760 la moitié de la patente d'imprimeur du roi (*law printer*). Nous compléterons ces détails sur sa vie privée en disant qu'il fut deux fois marié et eut douze enfants, dont il lui resta quatre filles.

Richardson n'avait pas moins de cinquante ans lorsque après avoir si longtemps imprimé les livres des autres, il s'avisa, en 1739, d'en composer à son tour. Ce fut dans la vie réelle qu'il en chercha les éléments, et une aventure qu'on lui avait racontée plusieurs années auparavant lui donna l'idée de son premier roman : *Paméla, ou la Vertu récompensée* (Londres, 1740, 2 vol.). « Je pensai, dit-il, que cette histoire, écrite avec la simplicité qui convient au sujet, pourrait donner à la jeunesse le goût de lectures éloignées du style prétentieux et du merveilleux absurde qui abonde dans les romans du jour, et servir la cause de la religion et de la morale. » L'ouvrage eut cinq éditions en un an; il fut recommandé du haut de la chaire, et Pope dit qu'il ferait plus de bien que vingt volumes de sermons; enfin il eut l'honneur d'inspirer à Fielding son premier roman, car *Joseph Andrews*, qui parut en 1742, était primitivement, dans la pensée de son auteur, une parodie de *Paméla*, ce que Richardson ne pardonna jamais au romancier, qui le surpassa peut-être en *humour*, mais qui lui fut inférieur en moralité. *Paméla* fut suivie, mais au bout de huit années seulement, de *Clarissa Harlowe* (Londres, 1748, 7 vol. in-8°), le grand succès et le chef-d'œuvre de Richardson. On sait l'enthousiasme qu'excita ce roman, ou plutôt cette histoire de la vie réelle, les lettres adressées à l'auteur par ses compatriotes, par des femmes surtout, qui le suppliaient de sauver l'honneur de Clarisse, la vie de Lovelace, ou du moins son âme; le succès non moins grand qu'il obtint en France et bientôt dans toute l'Europe, malgré ces longueurs qui impatientaient Voltaire et rebutaient Byron, mais n'empêchaient ni J.-J. Rousseau de l'imiter dans sa *Nouvelle Héloïse*, ni le fougueux Diderot de le vanter avec cette furie d'éloges devenue proverbiale : « On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. O mes amis! Paméla, Clarisse et Grandison sont trois grands drames! » Le héros de ce dernier roman (*History of sir Charles Grandison;* Londres, 1753, 8 vol.) est resté comme le type d'une perfection invraisemblable et fastidieuse; mais le personnage de Clémentine ne le cède guère aux plus heureuses créations de l'auteur.

Désormais à la position honorée et prospère que lui avaient value ses spéculations commerciales, Richardson avait joint les profits et la renommée de l'écrivain populaire, et tout en continuant de diriger son établissement de Salisbury-Court il put se donner le luxe d'une villa à Parson's Green, où ses dernières années s'écoulèrent doucement, au milieu d'un petit cercle d'amis et surtout d'admiratrices passionnées, car la société des femmes et leurs louanges, di-

sons mieux, leurs cajoleries, avaient été de tout temps une des faiblesses de notre moraliste.

Les romans de Richardson ont été traduits en français par l'abbé Prévost, par Letourneur, par G.-F. Monod. *Clarisse Harlowe* l'a été de nouveau par Barré (Paris, 1845, 4 vol. in-8°); elle a été abrégée par M. J. Janin; Paris, 1846, 2 vol. in-8°, précédés d'un *Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur*.

Il nous reste à mentionner de Richardson quelques publications de moindre importance, telles qu'un *Manuel épistolaire* (Familiar letters); — *The Negotiations of sir Thomas Roe, in his embassy to the Ottoman Porte*; Londres, 1740, in-fol.; — une édition des *Fables d'Ésope*, avec commentaire; — *Collection on the moral sentences in Pamela, Clarissa and Grandison*; Londres, 1755, in-12; — six *Lettres sur le duel*, publiées en 1765 dans *Literary Repository*. M[rs] Barbauld a donné en 1804 la *Correspondance de Samuel Richardson* (Londres, 6 vol. in-8°), qu'elle a fait précéder d'une excellente biographie. E.-J.-B RATHERY.

Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes*. — Diderot, *Éloge de S. Richardson*; Lyon, 1762, in-12 — M[me] Barbauld, *Biograph. account, prefixed to Correspondence of S. Richardson* (cette *Vie* a été trad. en français par Leuliette, Paris, 1808, in 8°). — Ed. Mangin, *Sketch of the life and writings of S. Richardson*; Londres, 1811, in-8°. — W. Scott, *Memoirs of eminent novelists*. — Villemain, *Tableau de la Litter au 18e s.*, 27e leçon.

RICHARDSON (*William*), théologien anglais, né le 23 juillet 1698, à Wilshamstead, près Bedford, mort le 15 mars 1775, à Cambridge. Admis en 1716 dans le collége Emmanuel (Oxford), il y prit ses degrés en théologie jusqu'à celui de docteur, et, par une dérogation à la règle, il en fut élu en 1736 principal, sans avoir passé par les fonctions d'agrégé. Avant cette époque il avait été vicaire d'une paroisse de Londres, et chanoine de Lincoln. De 1746 à 1768, il figura parmi les chapelains du roi. Il est l'auteur de quelques sermons et l'éditeur des *Prælectiones ecclesiasticæ* (1727, 2 vol. in-8°) de John Richardson, son oncle, et du *De præsulibus* de Godwin (1743, in-fol.); avec une continuation L'archevêque Potter fut si satisfait de ce dernier ouvrage qu'il lui accorda par testament le bénéfice de grand chantre à Lincoln, à la condition toutefois de rectifier un passage relatif à l'archevêque Tenison; a la suite d'un long procès, ce singulier legs fut maintenu en 1760 a Richardson, qui du reste s'etait empressé d'exécuter, dans un carton, le changement indiqué.

Chalmers, *General biograph dictionary*.

RICHARDSON (*William*), agronome anglais, né en 1740, en Irlande, où il est mort, en 1820. Il etait recteur de la paroisse de Clonfeckle, située dans le comté d'Antrim. Il se fit remarquer dans son pays par le zèle avec lequel il recommanda la culture d'une espèce de fourrage, appelé *fiorin grass* (*agrostis stolonifera*), et qui croît abondamment dans les marécages de l'Irlande. Il publia plusieurs traités, entre autres *Essay on fiorin grass* (1810, in-8°), pour recommander la propagation de cette plante.

Gorton, *Biogr. dict.*

RICHARDSON (*William*), littérateur anglais, né en 1743, dans le comté de Perth, mort en 1814, à Glasgow. Destiné à l'église, il fit ses études à l'université de Glasgow, et y occupa depuis 1773 la chaire d'humanités. Il avait dirigé l'éducation des fils du comte Cathcart, les avait accompagnés en Russie et avait servi de secrétaire à leur père, alors ambassadeur à Pétersbourg. Comme professeur il jouit d'une grande réputation; comme écrivain il a laissé des ouvrages qui ne sont pas sans mérite, tels que ses *Anecdotes of the russian empire* (1784, in-8°), une série d'essais périodiques sous le titre *The Philanthrope*, et des *Essays on the principal characters of Shakespeare* (1772-1788, 3 vol.); dans ce livre, qui a eu du succès et dont on a fait plusieurs éditions, le grand poëte est traité avec une sévérité qui dépasse les bornes d'une critique exacte. On a aussi de lui un recueil de poésies (*Poems chiefly rural*; 1784, in-8°), quelques romans et des articles dans les *Memoires* de la Société royale d'Édimbourg, à laquelle il appartenait.

The English cyclopædia, édit. Knight.

RICHARDSON (*James*), voyageur anglais, né en 1806, dans le Lincolnshire, mort le 4 mars 1851, à Ungouratona (Afrique intérieure). Se destinant au ministère évangélique, il étudia la théologie, et annonça dès son entrée dans la carrière un grand zèle pour la propagation de la foi protestante. Il se mit en relation avec la Société anglaise pour l'abolition de l'esclavage, et ne tarda pas à y être attaché en qualité d'agent à l'extérieur. Il se rendit à Malte, où il séjourna quelque temps et où il prit part à la rédaction d'un journal anglais en même temps qu'il se livrait a l'étude de la langue arabe et de la géographie. Il pensait pouvoir pénétrer en Afrique par le Maroc, et fit un voyage dans ce dernier pays, n'ayant encore à sa disposition que de faibles ressources. Après un séjour de quelques mois, arrêté par de nombreux obstacles, il revint avec l'intention de rentrer en Afrique par une voie plus accessible. Il se rendit à Alger en janvier 1845, et de la a Tripoli. C'est de cette ville qu'il se dirigea vers le desert, gagna Ghadamès, où il fit de fort interessantes observations, et parvint à la fin d'octobre à Ghat, voyageant toujours de la même manière, monté sur un chameau et accompagné d'une faible escorte. Sa résidence a Ghat se prolongea plusieurs semaines. Il aurait désiré s'avancer plus au sud; mais n'ayant pas pour cela les moyens et les appuis necessaires, il se borna à prendre des informations, et opéra son retour par le Fezzan; il arriva à Mourzouk le 22 fevrier 1847. Il gagna ensuite Sockna et Missratah, et rentra enfin à Tripoli le 18 avril.

De retour en Angleterre, Richardson se mit en

relation avec plusieurs personnages politiques influents, et à force de persévérance et de démarches il parvint à se concilier l'appui de lord Palmerston; mais afin de donner à l'expédition qu'il projetait, et dont le gouvernement anglais avait enfin approuvé le plan, plus d'importance et d'utilité, il résolut de s'associer des voyageurs français ou allemands dont le concours permettrait d'étudier le pays à la fois sous le rapport géographique et scientifique et enlèverait à son voyage le caractère d'une expédition de pur intérêt anglais qu'on aurait pu lui prêter. Dans cette intention, il se rendit à Paris en septembre 1849, se mit en rapport avec MM. Walckenaër, Jomard et autres savants, obtint une audience du président de la république, mais ne put réussir à trouver des compagnons de voyage. Ses tentatives furent plus heureuses du côté de l'Allemagne. Grâce à l'appui de Bunsen, alors ambassadeur de Prusse à Londres, il s'entendit avec deux savants allemands, MM. Henri Barth et Overweg, qui consentirent à partager ses fatigues et à voyager avec lui aux frais et sous la protection du gouvernement anglais.

Leur projet était de se rendre au lac Tchad et d'explorer complétement ce grand lac intérieur, qu'aucun Européen n'avait encore visité. Leur rendez-vous fut fixé à Tripoli. Richardson quitta Londres dans les premiers jours de décembre 1849, et le 23 mars 1850 les trois voyageurs partaient de Tripoli en prenant la direction de Ghat, où ils arrivèrent le 24 juillet; ils continuèrent à s'avancer au sud, non sans rencontrer de grandes difficultés, et à raison de leur faible escorte exposés sans cesse à être pillés ou attaqués. Ils étaient arrivés à Tintalous, dans le royaume d'Asben, le 4 septembre 1850. Richardson y resta jusqu'à la fin de novembre, puis il gagna le Damerghou, qu'il atteignit un mois après. Une parfaite entente n'existait pas malheureusement entre les trois voyageurs. M. Henri Barth, qui devait recueillir seul l'honneur de l'expédition, et M. Overweg, auquel était réservé un aussi triste sort qu'à Richardson, possédant l'un et l'autre une instruction scientifique supérieure à celle de leur compagnon, ne se soumettaient qu'avec peine à son autorité. Richardson, qui avait eu l'idée de l'expédition et qui en était le chef, tenait à conserver ses droits. Les trois voyageurs, après s'être arrêtés quelques jours dans le Damerghou, prirent le parti de suivre chacun un itinéraire différent, et se donnèrent rendez-vous au lac Tchad. Richardson se dirigea droit vers cette mer intérieure par Zinder, tandis que Barth se rendit à Kanou, promettant d'être à Kouka au bout de deux mois. Overweg partit pour Tessaoua et Maradi. De cette façon, les trois explorateurs devenaient plus indépendants dans leurs mouvements, et se réservaient à chacun le mérite de leurs observations. Mais les fatigues du voyage avaient déjà miné la constitution peu robuste de Richardson, qui, séparé de ses compagnons, se trouvait ainsi privé des soins et des secours qui pouvaient lui être nécessaires. Ce fut à grand'peine qu'il s'avança jusqu'à Ungouratona, environ douze à quinze jours de marche du lac Tchad. Il était alors au bout de ses forces. Sa faiblesse était si grande qu'il comprit qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Il expira le 4 mars, à deux heures du matin, sans souffrance. Son domestique, aidé de quelques hommes du pays, l'enterra dans une fosse qui fut creusée près du village. Richardson avait tenu exactement son journal jusqu'au 21 février. Ses notes et ses papiers purent être recueillis et parvenir en Angleterre.

La relation du premier voyage de Richardson dans le Sahara a paru à Londres en 1848, sous le titre de *Travels in the great Desert of Sahara, in the years of* 1845 *and* 1846, 2 vol. in-8°. Il est orné de planches.

Richardson s'était marié peu de temps avant son départ pour son second voyage, avec une personne qui avait pour lui un profond dévouement. Elle mit en ordre les papiers de son mari, et aidée de M. Bayle Saint-John, elle fit paraître la relation du voyage commencé par Richardson, sous le titre de : *Narrative of a mission to central Africa performed in the years* 1850-1851; Londres, 1853, 2 vol. in-8°. Depuis, la veuve de Richardson a également publié la relation, jusque-là demeurée inédite, du voyage de celui-ci au Maroc (1860, in-8°).

Outre son voyage au Sahara, Richardson a écrit plusieurs brochures sur l'état des études géographiques en Angleterre et sur quelques questions relatives à l'esclavage. Alfred MAURY.

Doc. part.

RICHARVILLE. *Voy.* RICARVILLE.

RICHE (*Claude-Antoine-Gaspard*), naturaliste français, né le 20 août 1762, à Chamelet (Beaujolais), mort le 5 septembre 1797, au Mont-Dore. Il était fils d'un conseiller au parlement de Dombes, et avait pour frère aîné Gaspard Riche de Prony, le célèbre géomètre. Avec l'appui de ce dernier, il put se livrer à son goût pour l'histoire naturelle, alla étudier la médecine à Montpellier, et y fut reçu docteur en 1787. Malgré une santé des plus chancelantes, il se rendit l'année suivante à Paris pour y acquérir de nouvelles connaissances. Lié d'amitié avec Vicq d'Azyr et Cuvier, il les seconda dans la fondation de la Société philomathique. Lorsqu'en 1791 on organisa une expédition maritime, commandée par d'Entrecasteaux, pour retrouver les traces de La Pérouse, Riche obtint d'en faire partie en même temps que les naturalistes Ventenat, Blavier, Deschamps et La Billardière. Durant le cours de ce voyage il eut mainte occasion de rendre des services à la science, et donna son nom à un cap de la Nouvelle-Hollande et à l'une des îles de la Nouvelle-Guinée. A la fin de 1793 les nouvelles venues de France mirent la division dans l'escadre; on perdit en partie tous les avantages de l'expédi-

tion, et les Hollandais, avec qui on était alors en guerre, s'emparèrent des collections et laissèrent Riche dans la situation la plus déplorable. Après plusieurs mois de vaines sollicitations, il quitta Java, et s'embarqua pour l'Ile de France (1794); forcé d'y prolonger son séjour, il ne revit son pays qu'au mois d'août 1797, et arriva dans un état d'épuisement qui le conduisit en peu de jours au tombeau. On a de lui : *La Chimie des végétaux;* Avignon, 1786, in-8°, avec le texte latin d'une thèse *De chemia vegetabilium;* — et beaucoup de *Mémoires*, communiqués à la Société philomathique et qui portent l'empreinte d'un observateur exact et d'un physicien ingénieux.

Cuvier, *Éloges*.

RICHE DE PRONY. *Voy.* PRONY.

RICHÉ (*Jean-Baptiste*), président de la république d'Haïti, né au Cap-Haïtien, vers 1780, mort au Port-au-Prince, le 28 février 1847. Il prit une part active à la guerre de l'indépendance haïtienne, parvint, sous Christophe, au grade de général, et, comme tel, se fit remarquer parmi les plus implacables égorgeurs des hommes de couleur du nord d'Haïti. A la suite de l'extermination du parti de Rivière Hérard par la réaction boyériste, les oligarques qui en étaient les chefs érigèrent en système de gouverner à leur profit la république en mettant toujours à sa tête de vieux généraux noirs ignares et incapables. Le président Pierrot n'ayant pas complétement réalisé cet idéal des boyéristes, ceux du département de l'Artibonite et de Port-au-Prince profitèrent de son absence de cette capitale pour proclamer, le 1er mars 1846, le vieux Riché président de la république. Celui-ci accepta cette haute fonction, et le malheureux Pierrot, abandonné honteusement par ses conseillers d'État, qui passèrent dans les rangs des vainqueurs, se soumit le 24 mars 1846. Riché eut un compétiteur dans Acaau, le chef des féroces *Piquets*, mais il en fut bientôt débarrassé par le suicide de ce rival et la mise à mort de ses principaux adhérents. Cependant le sud se révolta contre le nouveau président, mais il parvint à pacifier cette partie de l'Ile, à la suite d'une lutte assez longue. Il y avait à peine onze mois que Riché était parvenu au pouvoir suprême, qu'il mourut subitement, après une tournée dans le département du Nord. Bien qu'on eût fait l'autopsie de son cadavre, le bruit courut que sa mort n'avait pas été naturelle : l'exécuteur des boucheries de Christophe, le précurseur de Soulouque, commençait, dit-on, à se lasser d'être un instrument aux mains de ses ministres et il avait manifesté quelque signe de révolte qui avait fait trembler son entourage. La constitution haïtienne de 1816 fut remise en vigueur sous sa présidence. C'est à tort que M. Schœlcher, dans son livre sur Haïti, fait un mulâtre de Riché : c'était un pur nègre. Le même auteur lui a reproché d'avoir tué de sa propre main sa femme et ses enfants pour satisfaire à un ordre exécrable de Christophe : il se défendit avec énergie contre cette imputation dans une lettre rendue publique, et à ce propos l'auteur des *Études sur l'Histoire d'Haïti*, qui a été le président du sénat de Riché, rapporte, dans son ouvrage, lui avoir entendu dire, en 1828 : « Dans le Nord, j'ai exécuté les ordres du roi (Christophe) en faisant tuer hommes, femmes et enfants de couleur. Mais l'on m'a accusé injustement d'avoir fait périr ma femme et les enfants qu'elle avait eus de ma cohabitation avec elle : c'est faux. » MELVIL-BLONCOURT.

Le Moniteur Haïtien. — *La Gérontocratie en Haïti*; Paris, 1860, in-8°.

RICHELET (*César-Pierre*), grammairien français, né en 1631, à Cheminon-la-Ville (diocèse de Châlons-sur-Marne), mort le 23 novembre 1698, à Paris. Sa famille appartenait à la bourgeoisie de robe : son père était procureur, et son grand-père, Nicolas Richelet, avait eu comme avocat quelque réputation au parlement de Paris. Dès sa jeunesse, il s'occupa de questions pédagogiques et de difficultés grammaticales. La fortune de son père étant fort médiocre, il entra d'abord comme régent au collége de Vitry-le-François, puis il accepta les offres du président de Courtivron, qui lui proposait de faire l'éducation de son fils. Le président habitait Dijon, où florissaient un certain nombre de savants et de lettrés. Le jeune précepteur les vit, les fréquenta, se lia avec plusieurs d'entre eux, et lorsqu'il se rendit à Paris, vers 1660, il était appuyé par d'amicales recommandations. Perrot d'Ablancourt et Patru l'accueillirent avec bienveillance. Ils le firent admettre (1665) dans les réunions littéraires qui se tenaient, le premier jour de chaque mois, chez l'abbé d'Aubignac. Il venait, à cette même époque, d'être reçu avocat, et il fréquentait le barreau; mais il y parut peu de temps, et bientôt laissa de côté la jurisprudence, pour se livrer tout entier à la culture des lettres. Il fit quelques pièces de vers, insérées dans divers recueils ou qu'il plaça plus tard dans son dictionnaire; mais ces vers sont des plus médiocres. C'est à l'étude des langues et à l'examen des questions grammaticales que le portait son goût; il eut pour cette partie de l'érudition littéraire des dispositions tout à fait remarquables. Il ne se contenta pas d'étudier la langue française, il se rendit habile dans les langues anciennes, ainsi que dans l'italien et l'espagnol, qu'il avait appris de bonne heure. Ces connaissances variées et des travaux constants ne lui avaient encore procuré que des amis ou des rivaux; il lui fallut revenir à son ancien état; il prit chez lui des pensionnaires, surtout des étrangers, et leur enseigna la langue française. Aux profits qu'il retira de ses leçons vinrent se joindre les bénéfices que lui procura la vente de ses ouvrages. L'ouvrage le plus important de Richelet est son *Dictionnaire fran-*

çais, contenant les mots et les choses, des remarques sur la langue, et les termes des arts et des sciences (Genève, 1680, in-4° (1) et 1693, 2 vol. in-4°). « Cette édition, dit Goujet, est la plus curieuse, si l'on doit appeler ainsi celle qui est la plus remplie d'obscénités et de traits satiriques. » Les pointes et les attaques contre ses ennemis y sont si nombreuses qu'on en est rebuté : les plus maltraités sont Amelot de la Houssaie, Furetière, Varillas et Vaumorière. Le *Dictionnaire* prit bientôt place au nombre des ouvrages utiles ; il en parut du vivant de l'auteur de nombreuses contrefaçons et réimpressions à l'étranger ; il en donna lui-même plusieurs éditions expurgées ou augmentées. Après sa mort, divers érudits apportèrent leurs soins à des éditions nouvelles, et y introduisirent des additions estimables, notamment le P. Fabre (Lyon [Amst.], 1709, in-fol.), Pierre Aubert (Lyon, 1728, 3 vol. in-fol. avec une bibliothèque des auteurs), Goujet (Lyon, 1759-1763, 3 vol. in-fol.), etc. Lorsque l'ouvrage complet commença à vieillir, on en fit des abrégés, qui n'ont pas cessé de s'imprimer jusqu'à nos jours, par exemple celui de Gattel (Paris, 1842, 2 vol. in-8°).

On a encore de Richelet : *Nouveau Dictionnaire de rimes;* Paris, 1667, 1692, in-12; revu par Wailly, 1799, in-8°; ce n'était, à vrai dire, qu'un ouvrage déjà ancien retouché par Richelet; — *La Versification françoise;* Paris, 1671, in-12, traité trop abrégé; — *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois;* Lyon, 1689, in-12; Paris, 1698, 2 vol. in-12; — *Commencements de la langue françoise;* Paris, 1694, in-12; — *Connoissance des genres françois;* Paris, 1694, in-12 : ces deux traités tombèrent presque aussitôt dans l'oubli. Il a traduit l'*Histoire de l'Afrique* de Marmol (1667), l'*Histoire de la Floride* de Garcilaso de la Vega (1670), et l'*Histoire de la Laponie* (1678). Il avait composé, au dire de l'abbé Lenglet, un *Dictionnaire burlesque*, que son confesseur l'obligea de brûler, et qui était un recueil de toutes les turpitudes dites ou à dire en français. On lui a attribué l'*Apothéose du Dictionnaire de l'Académie françoise et son expulsion de la région céleste ;* d'autres le donnent à Furetière. Richelet s'était marié à soixante-deux ans, et avait tenu son union si secrète que plusieurs de ses amis l'ignoraient. Jean MOREL.

D'Artigny, *Mém. de littér.* — Joly, *Éloges de quelques auteurs.* — Goujet, *Bibl. française.* — Le Clerc, *Bibl. universelle.* — Furetière, *Addition aux factums* (1686). — Baillet, *Jugement des savants.*

RICHELIEU (*Armand-Jean* DU PLESSIS, cardinal, duc DE), le grand ministre de la France, sous Louis XIII, né à Paris, le 5 septembre 1585, mort dans la même ville, le 4 décembre 1642. Il était le troisième fils de François du Plessis (*voy.* ce nom), seigneur de Richelieu, en Touraine, et de Suzanne de La Porte. Son frère aîné, Henri, devint maréchal de camp et fut tué en duel par le marquis de Thémines, au moment où la reine mère venait de lui donner le gouvernement d'Angers. Le jeune Armand fut d'abord également élevé pour les armes; après ses premières études aux colléges de Navarre et de Lisieux, il entra à l'académie sous le nom de marquis du Chillou. Puis il répondit, en 1604, sur la philosophie dans la salle du collége de Navarre, et se livra, pendant deux années de retraite à la campagne, à d'opiniâtres études sous la direction d'un docteur de Louvain. Son second frère, Alphonse, ayant résigné le siége de Luçon pour se faire chartreux, Henri IV disposa de l'évêché vacant en faveur du jeune Armand (1606), et l'engagea à prendre le titre de docteur en théologie. Richelieu obtint une dispense d'âge, soutint un premier examen, et se rendit à Rome, pour aller chercher ses bulles, qui n'arrivaient pas. Il n'eut pas besoin de tromper le pape sur son âge, comme on l'a raconté, fut sacré évêque de Luçon, en présence de Paul V, par le cardinal de Givry, le 16 avril 1607, et à son retour à Paris obtint de nouvelles dispenses pour subir les épreuves du doctorat. La faculté arrêta qu'il répondrait la tête couverte et sans président, et après qu'il eut soutenu sa thèse elle lui donna, par une faveur inouïe, sans autres formalités, le titre de docteur (29 octobre 1607). Dès lors Richelieu s'occupa sérieusement de ses devoirs d'évêque, réformant les abus, parlant et écrivant pour opérer la conversion des hérétiques. Mais l'évêché de Luçon, « le plus vilain et désagréable évêché de France, » ne devait pas longtemps satisfaire son ambition. De temps en temps il montra son visage à la cour, et fit entendre sa voix dans les chaires de Paris; à la mort d'Henri IV, il s'empressa de témoigner ses regrets et de donner ses consolations à la reine mère; puis il prêcha deux carêmes avec succès, et mérita une certaine réputation de prédicateur et de théologien. Nommé député du clergé du Poitou aux états généraux de 1614, il y joua un rôle assez important, puisqu'il fut l'orateur de son ordre, lorsqu'on remit au roi les cahiers de doléances (23 février 1615). Sa harangue fut surtout remarquée par Marie de Médicis, qu'il avait su flatter publiquement, et qui prépara la fortune politique du jeune prélat. Depuis lors Richelieu résida habituellement à la cour; il avait été nommé premier aumônier de la jeune reine, Anne d'Autriche; et, tout en s'appuyant sur la faveur de la reine mère, il ne négligea pas la protection d'autres personnages considérables, le contrôleur général Barbin, le maréchal d'An-

(1) La première édition du *Dictionnaire* fut peu connue en France. L'imprimeur Widerhold en avait fait amener 1,500 exemplaires à Villejuif, près Paris, dans l'espérance de les négocier secrètement à Paris. Le libraire auquel il se confia, Simon Bénard, révéla ses propositions au syndic de la communauté, l'ouvrage fut saisi, et on détruisit tous les exemplaires. Le malheureux Widerhold, ruiné par cette exécution, mourut de chagrin trois jours après.

cre et sa femme. Il entra au conseil d'État, et fut envoyé par la reine vers le prince de Condé pour le ramener à la cour (juillet 1616); un peu plus tard (1er sept.) il ne fut pas étranger à l'arrestation du prince. Nommé ambassadeur en Espagne, il se garda bien de quitter la cour; enfin le maréchal d'Ancre le fit entrer au conseil, comme secrétaire d'État de la guerre et des affaires étrangères (25-30 novembre 1616); en raison de son caractère épiscopal il avait la préséance sur ses collègues plus anciens, ce qui amena la retraite du vieux Villeroi.

Richelieu n'était alors ni connu ni deviné; les contemporains blâmèrent son entrée dans le ministère parce qu'il était trop ecclésiastique, trop ignorant des affaires et de l'administration. Marie de Médicis et les Concini croyaient trouver en lui un aide laborieux et habile qui en savait déjà plus que « tous les barbons » et l'ambassadeur d'Espagne écrivait à Madrid qu'il n'y avait pas « meilleur que lui en France pour le service de Dieu, de la couronne d'Espagne et du bien public (lettre du 28 nov. 1616) ». Richelieu, poussé par l'ambition, voulait arriver à tout prix; je ne sais s'il trompait alors les Espagnols, Concini, Marie de Médicis; mais il n'était pas homme assurément à vouloir être leur instrument servile. Quoiqu'il fût loin d'être le maître, il annonça dès lors ce qu'il devait être par la suite; il reprit la pensée et le langage de Henri IV à l'intérieur et au dehors; il n'y a pas de contradictions dans sa conduite; il ne fut pas Espagnol jusqu'à quarante ans, comme l'a écrit M. Michelet; ses instructions aux ambassadeurs en Allemagne, en Italie, en Angleterre furent dès le premier jour dignes et habiles. En même temps il attaquait la turbulence et l'avidité des princes par des pamphlets mordants, des apologies vigoureuses; puis les hostilités commencèrent contre les ducs de Nevers, de Vendôme, de Bouillon, de Mayenne, « pour empêcher l'établissement d'une tyrannie particulière dans chaque province ». Trois armées furent envoyées en Picardie, en Champagne, dans le Nivernais; Soissons fut assiégé (1617). Mais Richelieu fut tout à coup entraîné dans la ruine de ses protecteurs; le maréchal d'Ancre fut assassiné (21 avril 1617), et la reine mère exilée à Blois.

Malgré le bon accueil du jeune Louis XIII, malgré les dispositions favorables du nouveau favori, Albert de Luynes, Richelieu comprit qu'il ne pouvait garder sa place dans le conseil, où les vieux ministres rentraient triomphants. Il sut prudemment ménager les convenances; il obtint la permission de suivre Marie de Médicis à Blois, et son brevet de secrétaire d'État ne fut révoqué que quatre mois plus tard. Richelieu ne resta pas longtemps à Blois, quoique la reine, du consentement de son fils, l'eût nommé chef de son conseil; il devint suspect, ou peut-être feignit de croire qu'il l'était devenu; et il quitta Marie dès le mois de juin, pour se retirer dans un prieuré qui lui appartenait, près de Mirebeau. Au mois d'octobre il publia, à propos d'une querelle survenue entre le P. Arnoux, confesseur du roi et des ministres protestants, *la Défense des principaux points de la foi catholique*, et dédia cet ouvrage au roi. Malgré sa conduite réservée, on le crut dangereux dans son diocèse, et on le relégua à Avignon (7 avril 1618). Il y resta une année, désarmant ses ennemis par son silence et continuant d'écrire; il y publia son *Instruction du chrétien*, livre qui eut alors un grand succès; on en fit plus de trente éditions et on le traduisit en plusieurs langues, même en arabe.

Cependant la reine mère s'évada du château de Blois (23 février 1619), et soutenue par les grands, elle se mit en campagne contre le tout-puissant favori. Par les conseils de Bouthillier et surtout du célèbre capucin le P. Joseph du Tremblai, lié avec Richelieu depuis 1611, de Luynes rappela subitement l'évêque de Luçon de son exil, pour servir de médiateur officieux entre le roi et sa mère. Richelieu travailla sincèrement à rétablir la paix, qui fut signée le 10 août 1620; il maria sa nièce, Mlle de Pont-Courlai à Combalet, neveu de Luynes, et eut, dit-on, la promesse secrète d'être recommandé par le roi pour le chapeau de cardinal. Il attendit encore deux années, et ne fut promu que le 5 septembre 1622, après la mort du favori. Malgré la protection de Marie, qu'il soutenait de ses avis, surtout contre le prince de Condé, il ne put rentrer dans le conseil qu'en 1624. Le marquis de la Vieuville, surintendant des finances et chef du conseil, avait voulu par là gagner l'appui de la reine mère. Louis XIII n'aimait pas cette créature de Concini. « Je le connais mieux que vous, Madame, disait-il à sa mère, c'est un homme d'une ambition démesurée. » Enfin il se laissa arracher à force d'importunités l'entrée du cardinal au conseil. Ce fut le 19 avril 1624. « Jour véritablement heureux, dit Fontenay-Mareuil, pour le roi et le royaume. » Du fond de sa retraite, Sully s'écriait que « le roi avoit été comme inspiré de Dieu en choisissant l'évêque de Luçon pour ministre ». Richelieu sembla d'abord résister, avec peu de sincérité, aux instances du marquis de la Vieuville et aux ordres du roi; il alléguait sa mauvaise santé. Dès qu'il fut ministre, tous reconnurent en lui un maître; il domina bientôt par la supériorité de ses vues, sa vaste instruction, son langage facile et lumineux. La Vieuville, violent, brouillon, inconséquent, ne tarda pas à mettre tout le monde contre lui; il fut forcé de se démettre, et fut enfermé au château d'Amboise (12 août). Dès lors Richelieu fut le chef du conseil.

Le cardinal a véritablement régné pendant dix-huit ans (1624-1642); sa vie sera dès lors une lutte continuelle, dans laquelle il déploya autant de courage que de génie. Louis XIII,

faible et ombrageux, d'un cœur sec et froid, d'un esprit juste, mais peu étendu, admira sans doute la grandeur des idées de Richelieu, se laissa subjuguer, mécontent et tremblant, par la force de sa volonté et de son esprit, et sacrifia à l'honneur, à l'intérêt de son État, parents, amis, courtisans, ses préventions personnelles, ses antipathies même. Cela est vrai. Mais jusqu'au dernier jour le cardinal ne put jamais être assuré de sa victoire sur cet esprit malade et rebelle; et le roi, quelques mois avant sa mort, conspirait encore avec Cinq-Mars contre son ministre. « Les quatre pieds carrés du cabinet du roi, disait avec raison Richelieu, me donnent plus de mal et d'inquiétudes que tous les cabinets de l'Europe. » D'ailleurs Louis XIII, toujours malade, pouvait à chaque instant mourir; quel serait alors le sort de son ministre, qui avait excité tant de haines contre lui, lorsqu'il ne serait plus soutenu par l'autorité du roi, son seul appui contre tous? Richelieu, sans se laisser jamais arrêter par aucune considération d'égoïsme mesquin, dévoua tous les efforts de sa volonté et de son génie au triomphe d'une politique bien arrêtée : c'est de la grande ambition. Il voulut créer l'unité territoriale de la France à l'intérieur, et au dehors abaisser la maison d'Autriche, pour reconstituer l'Europe d'après les vues de Henri IV. Pour atteindre ce double but, il lui fallait établir la royauté absolue et briser tous les obstacles, bons ou mauvais, qui gênaient son action (1). Richelieu, après avoir établi une chambre de justice contre les financiers, « après avoir fait une grande saignée de onze millions dans leur bourse, » put attaquer indirectement la maison d'Autriche au nord et au midi. Il détacha l'Angleterre de l'Espagne, et la rapprocha de la France en négociant le mariage de Charles, fils de Jacques Ier, avec Henriette de France, sœur de Louis XIII. Il promit son appui aux Hollandais, qui avaient rompu la trêve de douze ans avec l'Espagne depuis 1621. L'aventurier Mansfeld, secouru par l'argent de la France et de l'Angleterre, réunit des volontaires pour recommencer la guerre au nord de l'Allemagne; et bientôt notre ambassadeur, Deshaies, décida le roi de Danemark, Christian IV, à se mettre à la tête des protestants contre Ferdinand II. En Italie, Venise et le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, promirent leur coopération contre les Espagnols. Le pape Urbain VIII favorisait la maison d'Autriche et gardait pour elle la Valteline et le comté de Chiavenna. Aussitôt le marquis de Cœuvres arma les cantons suisses protestants, chassa les Autrichiens des Grisons (novembre 1624), puis, descendant dans la Valteline, s'empara de toutes les forteresses, et renvoya au pape ses soldats et ses étendards (décembre 1624-février 1625). Il y eut bien des anathèmes contre ce *cardinal d'État*, qui débutait par des alliances avec les protestants et par une guerre contre le pape. Richelieu laissa dire; et lorsqu'un légat d'Urbain VIII vint en France, au milieu des fêtes qui se faisaient pour le mariage d'Henriette avec Charles Ier, il repoussa toutes ses propositions et lui opposa une sorte d'assemblée des notables à Fontainebleau, qui n'eut qu'une voix pour qu'on soutînt l'honneur de la France. Ayant ainsi mis à couvert sa responsabilité, comme ministre et comme prince de l'Église, il se préparait à attaquer Gênes, de concert avec le duc de Savoie, et à poursuivre la guerre contre l'Espagne, lorsqu'une prise d'armes des huguenots vint subitement l'arrêter. Aussitôt il envoya des troupes en Bretagne, en Poitou; Soubise fut battu; on reprit Ré et Oléron, La Rochelle fut menacée. Alors il signa deux traités, qui n'étaient en réalité que des trêves nécessaires; et le 5 février 1626 il accorda aux protestants le renouvellement du traité de Montpellier. Un mois plus tard, au mécontentement légitime de nos alliés, Savoie, Venise, Hollande, la paix fut conclue avec l'Espagne, à Monçon, en Aragon (5 mars 1626); Richelieu avait seulement obtenu que la Valteline serait rendue aux Grisons.

Le cardinal avait ajourné ses grands projets à l'extérieur, parce que son crédit, son pouvoir, sa vie même étaient menacés : « A peine avait-il tourné les regards de son maître vers la raison d'État, que partout bourdonnaient autour de lui les mêmes cabales qui depuis quinze ans troublaient la cour et suspendaient l'action du pouvoir. Les partis se remuaient avec cette étourderie dont l'impunité leur avait donné l'habitude... Il lui fallait en quelque sorte nettoyer la cour et les avenues du conseil de toutes ces petites menées qui l'importunaient. » Les grands étaient mécontents; on ne leur distribuait plus les fonds du trésor, on diminuait leurs pensions, on restreignait leur pouvoir dans les provinces; des édits sévères punissaient les duellistes; ils se réunirent pour se débarrasser du cardinal, comme ils avaient fait de Concini, et se groupèrent autour du jeune Gaston, frère du roi. Richelieu, dans l'intérêt de l'État, voulait le marier à la plus riche héritière du royaume, Mlle de Montpensier. L'ancien gouverneur du prince, d'Ornano, la plupart des grands seigneurs, les dames, la princesse de Condé, l'intrigante duchesse de Chevreuse, la

(1) « Lorsque Votre Majesté, écrivait Richelieu, se résolut de me donner l'entrée de ses conseils, je puis dire, avec vérité, que les huguenots partageoient l'État avec elle, que les grands se conduisoient comme s'ils n'eussent pas été ses sujets, et les plus puissants gouverneurs des provinces comme s'ils eussent été souverains en leur charge... Les alliances étrangères étoient méprisées, les intérêts particuliers préférés aux publics; en un mot la majesté royale étoit tellement ravalée qu'il étoit presque impossible de la reconnoître. Je promis à Votre Majesté d'employer toute mon industrie et toute l'autorité qu'il lui plaisoit me donner, pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, réduire tous ses sujets en leur devoir, et relever son nom dans les nations étrangères au point où il devoit être. »

reine Anne elle-même, le poussèrent à refuser ce mariage. D'Ornano fut arrêté (4 mai 1626) et conduit à Vincennes; le chancelier d'Aligre, coupable de faiblesse, fut disgracié, et Richelieu fit entrer dans le conseil deux hommes qui lui étaient dévoués, Michel de Marillac et le marquis d'Effiat. Un nouveau complot se forma pour venger d'Ornano. Gaston, les deux Vendôme, fils naturels de Henri IV, le comte de Soissons et une foule d'autres seigneurs, comme le jeune comte de Chalais, résolurent la ruine, la mort même du cardinal, qu'on voulut assassiner dans sa maison de Limours; on intriguait avec l'Espagne, l'Angleterre, la Savoie. Louis XIII fit arrêter sous ses yeux, à Blois, les Vendôme, qui furent enfermés à Amboise (12 juin). Alors, Chalais, entraîné par une folle ambition, se fit l'âme d'un nouveau complot, poussant Gaston à fuir loin de la cour à La Rochelle ou à Metz, négociant avec le comte de Soissons, avec d'Épernon et La Valette, son fils, et même avec les huguenots, par l'entremise de Mme de Rohan. Trahi par un faux ami, il fut arrêté à Nantes, où la cour venait d'arriver et exécuté (19 août). Gaston effrayé, après avoir lâchement déposé contre d'Ornano et Chalais, consentit à épouser Mlle de Montpensier. Le comte de Soissons se réfugia en Piémont; La Valette fut banni; la duchesse de Chevreuse, chassée de la cour, se retira en Lorraine; la reine elle-même, blâmée en plein conseil, vit réformer toute sa maison, et vécut comme captive dans ses appartements. Telle fut la première victoire de Richelieu dans cette lutte contre les grands.

Il s'empressa de justifier ces rigueurs nécessaires par des actes significatifs. Le gouvernement de la Bretagne fut confié au maréchal de Thémines; un édit du 31 juillet ordonna la démolition des fortifications des villes et châteaux inutiles à la défense des frontières; l'office de connétable fut supprimé (janvier 1627) après la mort de Lesdiguières; on acheta l'amirauté au duc de Montmorency. Richelieu voulait donner à la France une grande puissance maritime; il venait de fonder la compagnie du Morbihan pour le commerce des deux Indes, belle conception, que la jalousie intempestive du parlement de Bretagne fit avorter. Il fut alors nommé grand maître, chef et surintendant général de la navigation et commerce de France (mars 1627), et pour montrer son désintéressement il renonça aux gages de cette charge.

Devant l'assemblée des notables, réunie aux Tuileries le 2 décembre 1626, il développa ses plans, et passa en revue toutes les parties de l'administration. On réduisit les dépenses inutiles, pensions, maison du roi; on décida la réorganisation de l'armée et de la marine. Enfin les édits contre les duels furent renouvelés; Montmorency-Boutteville et son second, le comte des Chapelles, qui avaient osé se battre sur la place Royale, en plein jour, furent traduits devant le parlement et décapités (21 juin 1627).

Richelieu allait reprendre ses desseins contre la maison d'Autriche, lorsqu'il fut arrêté par une nouvelle guerre, à la fois civile et étrangère. Le fastueux ministre de Charles Ier en donna le signal; en 1626 il avait été nommé pour la seconde fois ambassadeur à la cour de France; mais Louis XIII et Richelieu s'étaient opposés à ce choix, à raison de la conduite insolente qu'il avait tenue l'année précédente. Buckingham triomphant résolut alors de se venger et de reparaître devant Anne d'Autriche, qu'il avait choisie pour objet de son amour. (*Voy.* BUCKINGHAM et ANNE D'AUTRICHE.) Il prépara une flotte formidable, entra en relations avec Rohan et Soubise, avec les ducs de Savoie et de Lorraine, puis il aborda dans l'île de Ré (22 juillet 1627) avec trois mille réfugiés, que commandait Soubise, sous prétexte de défendre « les églises opprimées ». Richelieu se tenait prêt; il s'assura de la neutralité de l'Espagne, en s'engageant par un traité secret à envahir en commun l'Angleterre pour y détruire l'hérésie. Deux événements heureux lui permirent de réunir des forces considérables contre l'ennemi : Thoiras, gouverneur de Ré, résista courageusement, dans la citadelle de Saint-Martin, aux attaques mal combinées de Buckingham; la majeure partie des protestants ne prit pas les armes. Après avoir envoyé des vivres, des munitions, des hommes à Thoiras, il partit avec le roi convalescent, assurant de maintenir la liberté de conscience aux protestants qui n'adhéreraient pas à la révolte. La Rochelle voulut imposer des conditions, qui furent repoussées. Alors les Rochelais armèrent toutes leurs forces et s'unirent à l'Angleterre; mais Buckingham, battu dans l'île de Ré, s'empressait d'abandonner les côtes de France, quoiqu'il pût encore dominer la mer (17 novembre). Richelieu résolut alors d'abattre le parti protestant, toujours rebelle et se servant toujours de ses privilèges pour organiser un État dans l'État; il fallait détruire sa capitale, La Rochelle, si fière de ses vieilles libertés, de ses hardis corsaires, de sa glorieuse résistance à huit rois. La ville fut bloquée, resserrée du côté de la terre par une ligne de circonvallation de trois lieues garnie de forts et défendue par vingt-cinq mille hommes. Pour l'isoler de l'Océan, on entreprit cette fameuse digue, de près de 1,600 mètres, plusieurs fois détruite par de furieuses tempêtes et reprise chaque fois avec opiniâtreté. Richelieu dirigeait lui-même les opérations : général, amiral, ingénieur, munitionnaire, intendant, comptable, secondé par d'autres prélats, *ses dignes lieutenants d'Église militante*, comme il les appelait lui-même, les évêques de Maillezais, de Nîmes, de Mende, par tout un bataillon de prêtres, de moines, de capucins, qui lui rendaient tous les services. Un Quinte Curce à la main, le cardinal encourageait les ouvriers et animait tous les travaux. Quand le roi, fatigué

des longueurs du siége, revint à Paris, Richelieu fut investi des pouvoirs les plus étendus, comme lieutenant général; les maréchaux eux-mêmes servaient sous ses ordres ; la discipline la plus sévère régnait au camp. Deux fois les Anglais essayèrent de forcer la digue. Les Rochelais, après une résistance désespérée, furent forcés de capituler (28 octobre 1628). Rohan, abandonné par l'Angleterre, fit avec l'Espagne un traité qui le mettait à la solde de nos ennemis (4 mai 1629). Le roi et le cardinal marchèrent contre les rebelles avec cinquante mille hommes ; Privas fut enlevé d'assaut, brûlé, détruit ; Alais capitula ; les huguenots furent contraints de s'humilier et de recevoir la paix d'Alais (28 juin). On leur conserva la liberté de conscience et de culte ; mais on leur enleva leurs places de sûreté, leurs forteresses, leurs priviléges militaires et politiques, leurs assemblées républicaines. Ce ne fut plus un État dans l'État, mais une secte dissidente. « A partir de cette époque, a dit Richelieu, la diversité de religion ne m'empêcha jamais de rendre aux huguenots toutes sortes de bons offices, et jamais je ne mis de différence entre les Français que par la fidélité. »

Rien n'avait pu distraire le cardinal du siége de La Rochelle. L'Espagne s'était vainement déclarée contre nous ; de concert avec l'empereur, elle s'efforçait de déposséder un Français, le duc de Nevers, héritier légitime de Mantoue et du Montferrat ; le duc de Savoie réclamait le Montferrat, le duc de Guastalla Mantoue. Les Espagnols assiégèrent Casal en 1628. La Rochelle prise, le cardinal courut avec Louis XIII vers les Alpes ; le pas de Suze fut emporté en plein hiver, le Piémont envahi, Casal ravitaillée, le duc de Savoie forcé de traiter (janvier-mars 1629). Mais pendant qu'on achevait au plus vite la guerre protestante du midi, Charles-Emmanuel reprit les armes ; les Espagnols assiégèrent de nouveau Casal, et les terribles bandes des Impériaux, vainqueurs en Allemagne, se précipitèrent sur les Grisons, la Valteline et Mantoue. Richelieu, malgré la cour, malgré la reine mère, força le roi à défendre Casal et Mantoue, les fortes citadelles de l'Italie. Lui-même, avec le titre de généralissime (1), représentant la personne du roi, reparut à la tête de l'armée. La cuirasse sur le dos, l'épée au côté, partageant tous les dangers du soldat, il franchit les Alpes par Suze, manœuvra habilement, et entra dans Pignerol (mars 1630), tandis que Louis XIII occupait la Savoie. La prise de Mantoue par les Impériaux (18 juillet) mit brusquement fin à la guerre. Richelieu se vit contraint d'accéder à la paix de Ratisbonne, qui délivra l'Italie des Impériaux (13 octobre) ; mais par le traité de Cherasco (6 avril 1631) il fit rétablir le duc de Mantoue dans ses États et évacuer la Valteline.

(1) Richelieu avait été nommé principal ministre d'État le 21 novembre 1629.

Au milieu de ces grands travaux de politique et de guerre, Richelieu faillit être renversé par la plus misérable des intrigues. Au moment de partir pour la délivrance de Casal, il avait exposé longuement au roi l'état de la France, sa politique, ses devoirs, et lui avait reproché sans réticence tous les défauts de son caractère. Louis XIII reçut avec une patience silencieuse ces leçons et ces dures remontrances ; il retint son ministre, qui voulait se retirer. Pendant la guerre de Savoie, Louis XIII tomba dangereusement malade à Lyon (septembre 1630) ; tous les ennemis du cardinal accoururent autour des deux reines et de Gaston, le roi futur ; Guise, les Marillac, Bassompierre, Bellegarde, etc., étaient prêts à arrêter Richelieu ou à le faire périr. Une crise heureuse sauva Louis XIII, qui, dans la faiblesse de la convalescence, promit de renvoyer son ministre, mais après la guerre. De retour à Paris, Marie de Médicis éclata ; elle chassa avec outrage la nièce chérie de Richelieu, Mme de Combalet ; ôta à celui-ci la surintendance de sa maison, repoussa toutes les prières de son fils, et dans une scène violente, au palais du Luxembourg, insulta impunément le ministre devant le roi. « C'est à vous de voir, lui dit-elle, si vous voulez préférer un valet à votre mère. » Richelieu se crut perdu. Par l'entremise du premier écuyer du roi, Saint-Simon, il put avoir un entretien de quelques heures avec Louis, qui s'était retiré à Versailles ; il sortit de l'entrevue tout-puissant. Aussitôt la solitude se fit autour de la reine, vaincue dans cette journée, que les contemporains appelèrent *la Journée des dupes* (11 novembre 1630).

Richelieu put alors débarrasser le gouvernement de toutes les ambitions mesquines qui l'entravaient. Il écouta trop sans doute sa vengeance particulière dans la punition de ses ennemis ; mais ils étaient coupables, et il les châtia sans pitié. Le garde des sceaux Marillac, qui avait espéré remplacer Richelieu, fut destitué et jeté en prison ; son frère, le maréchal, arrêté au milieu de l'armée d'Italie, jugé à Ruel, dans la maison même du cardinal, condamné à mort pour crime de péculat et décapité (9 mai 1632) ; Bassompierre passa dix ans à la Bastille. Les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde et beaucoup d'autres seigneurs furent déclarés criminels de lèse-majesté ; la jeune reine fut reléguée au Val-de-Grâce, et toute sa maison fut changée. Enfin la reine mère fut laissée comme prisonnière à Compiègne (23 février 1631), d'où elle s'échappa pour se réfugier à Bruxelles. Elle ne devait jamais revoir ni la France ni son fils. En même temps Richelieu récompensait ceux qui l'avaient servi : Châteauneuf fut garde des sceaux ; le Jay, premier président du parlement ; Montmorency, Thoiras et d'Effiat, maréchaux ; le duc de Vendôme sortit de prison. Après avoir assailli d'injures le cardinal, après l'avoir menacé de le tuer, Gaston se retira dans son apanage, puis en Lorraine, où,

malgré la défense du roi, il épousa la sœur de Charles IV. L'armée royale envahit la Lorraine, et le duc, surpris, signa le traité de Vic (6 janvier 1632), par lequel il livrait Marsal et chassait Gaston, qui se réfugia à Bruxelles, auprès de sa mère. Les complices de Gaston et de Marie furent poursuivis par une chambre spéciale de justice; il y eut beaucoup de bannissements, de confiscations; et quand le parlement voulut réclamer contre ces arrêts arbitraires du conseil, on le força à demander pardon, on l'humilia, on exila plusieurs de ses membres.

C'était le moment où notre allié, le grand Gustave, délivrait l'Allemagne protestante et faisait trembler l'empereur. L'intérêt était immense. Ce fut alors que la cour des réfugiés de Bruxelles lança Gaston dans une nouvelle folie. Avec l'argent des Espagnols et les aventuriers ramassés en Lorraine, il se jeta en France, courant au hasard vers le midi. Son complice, Montmorency, qui ne l'attendait pas encore, prit les armes. Au combat de Castelnaudary, le prince s'enfuit, disant *qu'il ne s'y jouait plus* (1er septembre 1632), et de Béziers il se hâta d'envoyer sa soumission. Quant à Montmorency, il fut décapité, *quoiqu'il fût le premier des grands* (30 octobre). A plus forte raison on poursuivit impitoyablement tous les rebelles : des gentilshommes furent envoyés aux galères, deux évêques du Languedoc déposés canoniquement, les états dispersés, les villes démantelées. Le duc de Lorraine subit également la loi des représailles (*voy.* LORRAINE). Tout n'était pas fini cependant. Gaston s'échappa de nouveau, et recommença ses intrigues à Bruxelles. Richelieu, accablé d'infirmités prématurées, tomba dangereusement malade à Bordeaux; il ne mourut pas, mais son esprit s'aigrit; il rendit guerre pour guerre, et fut plus que jamais sans pitié. Le garde des sceaux Châteauneuf, qui songeait à remplacer son bienfaiteur, fut jeté en prison; le chevalier de Jars, condamné à mort, n'obtint sa grâce que sur l'échafaud; la duchesse de Chevreuse et beaucoup d'autres furent exilés. Tous les partisans de Monsieur, petits ou grands, furent impitoyablement poursuivis; la terreur fut telle que le maréchal d'Estrées, en voyant une lettre adressée à l'un de ses lieutenants, s'enfuit, craignant d'être arrêté, comme Marillac, au milieu de son armée. Le duc de Lorraine, toujours parjure, s'entendait avec Gaston, les Espagnols et les Impériaux; Louis XIII et Richelieu rentrèrent dans la province; le cardinal revendiqua la suzeraineté de ce pays, *usurpée par l'empereur*, et *déclara que le roi entendait rétablir sa monarchie en sa première grandeur*. Les Français occupèrent Nancy (sept. 1633). Toute la Lorraine abandonnée par ses princes, resta aux mains de la France jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Plusieurs fois, dit on, des assassins partirent de Bruxelles pour frapper Richelieu. Les exilés recoururent à d'autres moyens, et Gaston, de concert avec sa mère, fit un traité formel avec les Espagnols contre le ministre. Richelieu s'inquiéta de ce pacte de haute trahison au moment où il se préparait à intervenir directement dans la guerre de Trente ans; il tenta encore une fois de ramener le prince en lui offrant un oubli complet du passé, des pensions et des dignités pour ses favoris. A ces conditions, Gaston, abandonnant subitement ses nouveaux alliés, sa femme et sa mère (8 octobre 1634), vint jurer au roi « d'aimer monsieur le cardinal autant qu'il l'avait haï ».

Jusqu'en 1635, Richelieu, toujours entravé par les luttes de l'intérieur, ne put jouer qu'un rôle secondaire dans les grands événements de la guerre de Trente ans. Deux fois, dans l'affaire de la Valteline, dans celle de la succession de Mantoue, il arrêta par son intervention en Italie les progrès de la maison d'Autriche. Lorsque le roi de Danemark et les protestants eurent été écrasés par Ferdinand II, les envoyés du cardinal à la diète de Ratisbonne, Brûlart et le P. Joseph, soulevèrent les catholiques eux-mêmes contre l'empereur, qui fut forcé de désarmer (oct. 1630). Richelieu dans ce moment même poussait vers l'Allemagne Gustave-Adolphe, dont les triomphes excitèrent bientôt ses craintes. Après la mort de Gustave à Lutzen (1632), il soutint plus hardiment les Suédois, accorda de nouveaux subsides à Oxenstiern, entama même des négociations secrètes avec Wallenstein, mais il ne put empêcher les divisions des protestants, qui furent vaincus à Nordlingen (1634).

Dans le double but d'abaisser l'Autriche et d'accabler l'Espagne, qui n'avait cessé depuis si longtemps de fomenter des troubles dans le royaume, Richelieu noua un solide faisceau d'alliances contre ces deux puissances. Contre Ferdinand II, il traita à Paris avec les confédérés allemands; à Compiègne (avril 1635) avec le chancelier de Suède, Oxenstiern; à Saint-Germain (octobre 1635), avec Bernard de Saxe-Weimar; à Wesel (1636), avec le landgrave de Hesse-Cassel; il leur donnait des subsides et des secours pour combattre l'empereur en Allemagne, couvrir le Rhin et conquérir l'Alsace. Contre le roi d'Espagne, Philippe IV, il s'unit aux Hollandais (traité de Paris, fév. 1635) pour la conquête et le partage des provinces belges; aux ducs de Savoie, de Parme et de Mantoue (traité de Rivoli, juillet 1635), pour la défense du Piémont et la conquête du Milanais; aux Suisses, pour protéger les passages de la Valteline. Partout s'avancèrent les armées françaises, vers les Pays-Bas, la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, l'Italie, le Roussillon et les provinces basques, tandis que nos flottes allaient détruire sur l'Océan et la Méditerranée les flottes espagnoles.

Le prétexte de la rupture fut l'enlèvement par les Espagnols de l'archevêque de Trèves, notre protégé. La guerre commença aussitôt (1635). Quoique battus à Avein, les Impériaux

et les Espagnols envahirent la Picardie, restée sans défense, et s'avancèrent jusqu'au delà de Corbie. La consternation régna dans Paris. Richelieu, après un premier moment de trouble, parcourut la ville et lui rendit la confiance. Il y eut un élan d'enthousiasme patriotique. Paris donna au roi et à son ministre une armée pour reprendre Corbie (14 nov. 1636) et refouler les ennemis sur la frontière. C'est alors que le cardinal échappa au plus grand péril qu'il ait peut-être couru de sa vie : excités par Montrésor et Saint-Ibal, le duc d'Orléans et le comte de Soissons avaient décidé sa mort; au moment de donner le signal, le cœur manqua au frère du roi; et, craignant d'être découverts, ils se retirèrent, Gaston à Blois, le comte de Soissons à Sedan. Les années suivantes, les hostilités continuèrent sans grands résultats; si Rohan évacua la Valteline, et si la mésintelligence de Condé et de la Valette amena la défaite de Fontarabie, le duc d'Halluin écrasa les Espagnols, qui avaient envahi le Languedoc, près de Leucate, Sourdis battit leur flotte à la hauteur de Guetaria, et Bernard de Saxe-Weimar remporta plusieurs victoires sur les Impériaux. Les années 1640 à 1642 furent plus fécondes en heureux résultats. De brillantes victoires rétablirent en Allemagne et en Italie la suprématie de la France; l'Artois fut enlevé à la maison d'Autriche. L'Espagne n'attaquait plus, elle se défendait avec peine; en 1640, le Portugal, excité par les agents de Richelieu, se souleva, et le nouveau roi, Jean de Bragance, fit alliance avec la France. La Catalogne prit les armes, et reconnut Louis XIII pour son souverain. La Mothe-Houdancourt, secondé par Sourdis, chassa les Espagnols de presque toute cette province, tandis que le roi et Richelieu commencèrent la conquête du Roussillon et de la Cerdagne. Perpignan se rendit (9 sept. 1642).

Mais, comme l'écrivait alors Voiture, dans un magnifique éloge du cardinal, « toutes les grandes choses coûtent beaucoup; » aussi les impôts étaient très-lourds; plusieurs provinces avaient été ravagées, la misère était grande dans la plupart. Les paysans se soulevèrent contre les percepteurs des tailles, sous le nom de *croquants*, dans le Périgord et le Languedoc, sous celui de *nu-pieds*, en Normandie (1639 1640); on les réduisit au silence par les supplices et la force des armes. Le parlement de Rouen, qui avait appuyé les réclamations, fut cassé, ainsi que la cour des aides. Le parlement de Paris fut humilié, maltraité et perdit le droit de remontrances (1641). Toute liberté avait disparu; il ne devait y avoir en France qu'un pouvoir, celui du roi; qu'une volonté, celle du ministre. Louis XIII était jaloux de la grandeur de son ministre, et le supportait avec peine, sans pouvoir se passer de lui. Richelieu eut de nouveaux combats à soutenir, des adversaires d'une espèce nouvelle à vaincre. Après Mlle de Hautefort, qui se faisait le centre d'une cabale contre le cardinal, il lui fallut entrer en lutte avec les âmes tendres et romanesques, comme Mlle de La Fayette, avec les dévots, amis de la paix et de l'Espagne, comme le père Caussin. Les papiers de la reine furent saisis au Val-de-Grâce, où elle complotait avec l'Espagne; sa confidente, Mme de Chevreuse, quitta de nouveau le royaume; la reine mère fut condamnée à mourir dans l'exil. Enfin la naissance d'un dauphin, depuis si longtemps attendue, ôta à Gaston l'importance redoutable qu'il avait toujours eue, comme héritier de la couronne (5 sept. 1638). Richelieu croyait dès lors avoir pour lui l'avenir; ses parents, ses amis avaient les charges les plus importantes; le prince de Condé se glorifiait d'être l'humble créature du cardinal, et le duc d'Enghien épousait une de ses nièces. Alors reparurent les ennemis violents et ambitieux. Le comte de Soissons, réfugié à Sedan, rassembla tous les bannis, entraîna le duc de Bouillon, entra en rapport avec les Espagnols, Gaston d'Orléans, les prisonniers de la Bastille, et prit les armes. Sa mort au combat de la Marfée (6 juillet 1641) arrêta les suites de la conspiration. En 1642, tandis que Richelieu accompagnait Louis XIII à la conquête du Roussillon, une créature du cardinal mit de nouveau en péril sa vie et la sûreté de l'État. Cinq-Mars, le nouveau favori de Louis XIII, se lassa d'être l'espion de Richelieu, et voulut le renverser, comme de Luynes avait renversé Concini pour prendre sa place. Le duc d'Orléans, le duc de Bouillon, la reine et beaucoup d'autres entrèrent dans le complot, dont Augustin de Thou fut l'un des agents les plus actifs. Le roi selon Mme de Motteville en « était tacitement le chef ». Richelieu, malade à Narbonne, sur le point de fuir ou de mourir, eut, on ne sait comment, la preuve d'un traité secret, conclu par les conjurés avec l'Espagne, dans le but de changer tout le système politique de la France. L'intérêt de l'État décida Louis XIII; Cinq-Mars et de Thou arrêtés, jugés à Lyon par une commission spéciale, condamnés par les aveux de Louis XIII et du lâche Gaston, furent décapités (12 sept. 1642). Le duc d'Orléans fut déclaré indigne d'exercer la régence, le duc de Bouillon obtint sa grâce au prix de sa forteresse de Sedan.

De Lyon, Richelieu revint à Paris, souffrant plus que jamais, porté dans une chambre de bois, où il se tenait couché, par douze de ses gardes. Le 28 novembre au soir, il fut saisi d'une fièvre ardente; il conserva jusqu'au dernier moment son courage et sa force d'âme, recommanda au roi ses serviteurs et surtout Mazarin, son agent de confiance depuis la mort du P. Joseph. Puis, il fit appeler le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, qui lui apporta le viatique. « Voilà mon juge, » dit-il en montrant l'hostie; et le curé lui demandant s'il ne pardonnait pas à ses ennemis, il répondit qu'il n'en avait point que ceux de l'État. Le 4 décembre 1642, il expira, dans sa cinquante-huitième année.

Quand Richelieu mourut, l'œuvre à laquelle il avait consacré son génie et sa vie était presque achevée. Au dehors, l'Empire et l'Espagne étaient partout vaincus; trois provinces étaient conquises, Alsace, Roussillon, Artois, et nous avions avec Pignerol les clefs de l'Italie; de grands capitaines, Condé, Turenne, formés sous ses auspices, conduiront à la victoire les armées qu'il a organisées, et son élève Mazarin, qu'il a donné à la France, aura le bonheur de signer les glorieux traités de Westphalie. A l'intérieur, il a élevé l'édifice de la monarchie absolue, dont Henri IV avait jeté les bases, dont Louis XIV posera le couronnement. « Il a fait de la royauté la personnification vivante du salut public et de l'intérêt national. »

Quels moyens a-t-il employés pour fonder l'unité du royaume et concentrer tous les pouvoirs entre les mains du gouvernement royal? Il détruisit le protestantisme comme parti politique. Les seigneurs qui avaient fait six guerres civiles en quatorze ans furent impitoyablement frappés. Boutteville avait violé la loi; Montmorency expia la rébellion des provinces, Marillac fut sacrifié peut-être à la vengeance, mais aussi à la nécessité d'un exemple au milieu des scandales d'une concussion universelle; Cinq-Mars et de Thou étaient coupables de trahison d'État. Quant aux deux reines, elles ne cessèrent de conspirer avec tout leur entourage contre les intérêts de la France. Des gouverneurs de provinces, qui « se conduisoient comme s'ils eussent été souverains en leurs charges », à l'avénement de Richelieu, quatre seulement ne furent pas frappés par le cardinal. Leurs pouvoirs furent restreints, et Richelieu s'attacha, comme il le dit lui-même, à mettre dans toutes les places « des gens tellement affidés que, quoi qu'il advînt, le parti contraire ne pût faire ses affaires ». Les nobles de toutes classes furent atteints par les édits qui ordonnèrent la démolition des forteresses et châteaux de l'intérieur et par les sévérités du *code Michau* contre tous les désordres dont les bourgeois et les paysans étaient les malheureuses victimes.

Quoique cardinal, Richelieu soutint et fit triompher l'indépendance absolue du pouvoir civil à l'égard du pouvoir religieux. « Il voulut que le clergé fût dans l'État, fût à l'État, et contribuât, dans une juste proportion, aux charges publiques. » Il eut bien des luttes à soutenir et contre les défenseurs de l'autorité du pape sur les couronnes, et contre la majorité du clergé français, qui combattait pour ses priviléges. Il fit soutenir dans l'assemblée du clergé, à Mantes (1641), qu'en principe les ecclésiastiques, communautés, gens de main-morte étaient incapables de posséder des biens immeubles en France, et que le roi pouvait disposer de tous les biens de l'Église.

Ainsi tous les ordres de l'État furent soumis au roi, seul maître de la France; et l'opposition du parlement fut, comme nous l'avons vu, réduite au silence. Aucune voix n'eut le droit de se faire entendre. Plus d'états généraux, et même depuis 1626 plus d'assemblée de notables. Partout, excepté en Bourgogne et dans le Languedoc, les assemblées provinciales furent attaquées dans leur constitution. Richelieu a détruit les pouvoirs locaux, et en même temps il a créé la centralisation. Sous la direction du principal ministre était placé le conseil d'en haut, avec le chancelier, le surintendant des finances et les quatre secrétaires d'État; puis venait le conseil du roi ou conseil d'État, définitivement constitué en 1630. Dans les provinces, les intendants de police, justice, finances, magistrats de création nouvelle, établis avec une autorité permanente (1637), réunirent entre leurs mains tous les pouvoirs civils des dix-huit généralités, et devinrent bientôt les instruments les plus actifs du pouvoir royal.

Pendant son ministère, et en partie grâce à son inspiration, le catholicisme français fut régénéré; les hôpitaux, les institutions charitables, se multiplièrent; les ordres monastiques furent réformés. Richelieu était abbé de Cluny, de Cîteaux et de Prémontré; il s'occupait spécialement des religieux mendiants, des Dominicains et des Carmes; plusieurs de ses agents, de ses espions, aux crises décisives, lui furent fournis par ces deux derniers ordres. Il fit rendre des édits (1634) pour forcer les évêques et les bénéficiers à la résidence, pour améliorer le sort du clergé inférieur (1629-1634). On put lui reprocher cependant la persécution dont fut victime le fameux abbé de Saint-Cyran, en qui il croyait voir un nouveau Calvin.

Il n'y eut sous Richelieu aucun règlement général au sujet des finances, de l'industrie, de l'agriculture, du commerce intérieur. Les impôts furent même augmentés, l'impôt sur le tabac fut établi en 1629. Mais on protégea l'industrie du fer, les manufactures de glaces et miroirs, les fabriques de tapisseries. On continua le desséchement des marais, on acheva le canal de Briare, on eut l'idée du canal du Midi. On multiplia dans les villes les *monts-de-piété*, véritables maisons de prêt sur gages; on rendit général l'usage des postes, administrées par un surintendant depuis 1632. Richelieu fit beaucoup plus pour la marine. Il organisa un matériel et des magasins, établit des écoles de mousses et de pilotes, les premiers régiments de marine (1627-1639); en 1642, la France compta quatre-vingt-cinq vaisseaux de guerre, et de nombreux règlements mirent de l'ordre dans la comptabilité et déterminèrent les droits des autorités maritimes. Richelieu organisa des consulats sur toutes les côtes visitées par nos bâtiments. Il voulut créer de grandes compagnies de commerce, auxquelles on donnerait les priviléges les plus étendus et qui exploiteraient les Indes, le Canada, les îles de l'Amérique, le

Sénégal, etc. : les essais ne furent pas heureux, les efforts de Richelieu ne furent pas secondés. L'armée dut nécessairement attirer ses soins; ici, il a préparé Louvois. Le soldat roturier put avancer jusqu'au grade de capitaine, et plus *avant s'il s'en rend digne* (ordonnance de 1629). La discipline fut plus exacte, la solde augmentée. L'administration des subsistances militaires fut organisée (1631); on s'occupa du service de la manutention, des hôpitaux pour les soldats; on munit les armées *d'ambulances*, de chirurgiens, d'aumôniers; et des *intendants* spéciaux furent établis auprès de chaque corps (1635).

Richelieu fut sans doute un des plus puissants promoteurs du mouvement intellectuel que vit alors la France; cependant il fut loin de désirer la diffusion des lumières; il craignait qu'une instruction étendue donnée à beaucoup ne mît l'État en péril; le grand nombre des colléges lui portait ombrage, et il voulut le diminuer. Il s'efforça d'ailleurs, dans un intérêt gouvernemental, de tenir la balance entre l'Université et l'ordre des Jésuites. Mais par son exemple et par ses institutions il contribua beaucoup à la gloire littéraire du dix-septième siècle. Il aima les lettres; il en conserva toujours le goût; elles furent pour lui la plus agréable des distractions. Il aurait voulu prendre rang parmi les auteurs dramatiques; il faisait le plan d'une tragédie ou d'une comédie, et chargeait de le mettre en vers les cinq auteurs qui travaillaient avec lui, Bois-Robert, L'Estoile, Colletet, Rotrou et Corneille. De cet atelier de poésie sortirent *La Grande Pastorale*, *les Thuileries*, *L'Aveugle de Smyrne*, et *Mirame*, pour laquelle il fit construire la belle salle de spectacle du Palais-Cardinal (1). A Ruel, il y avait également un théâtre, où il fit représenter des pièces à machines et des ballets mythologiques. Il accorda des pensions, des faveurs à la plupart des écrivains de son temps; c'était tout à la fois protection généreuse, amour du bel esprit et désir d'obtenir des louanges et des flatteries. C'est à lui qu'on doit la fondation de l'Académie française (1635). Il n'avait pas sans doute mesuré toute la portée de son œuvre; et, sans lui faire injure, on peut croire qu'il avait voulu surtout régler, discipliner, tenir sous sa main les hommes de lettres et les œuvres de l'intelligence. Le cardinal protégea aussi les arts avec une grande libéralité; il offrit 10,000 écus pour un tableau de Fra Sébastien, et dépensa plus de dix millions pour son château de Richelieu, la demeure la plus magnifique de la France, avant Versailles.

Assurément Richelieu a été un grand ministre; il a fait beaucoup pour la France, et cependant sa gloire n'est pas populaire; c'est qu'il n'a pas été aimé, comme Henri IV; respecté, comme Louis XIV; on a tremblé devant lui. A sa mort, le peuple, comme délivré d'oppression, célébra l'heureux événement par des feux de joie; ce n'était pas le peuple pourtant qu'il avait frappé; c'était l'égalité de tous qu'il avait voulu établir, mais l'égalité dans la soumission, l'égalité par la hache du bourreau. S'il fit voler bien des têtes, à la vérité presque toutes justement, comme le remarque Saint-Simon lui-même, s'il persécuta des personnages élevés, on fut ému de pitié pour tant de victimes illustres, nobles seigneurs, reines malheureuses, et on fut disposé à les croire moins coupables; le cœur l'accusa de tant de sang répandu; on exagéra même le nombre de ses victimes; on le représenta, comme un autre Louis XI, escorté de ses deux sinistres agents, Laubardemont et Laffémas, frappant de mort tout ce que rencontrait son regard fixe et perçant. On lui attribua et on répéta cette terrible maxime, étrange surtout dans la bouche d'un prêtre : « Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé; mais quand une fois j'ai pris une résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge. » On l'a même calomnié, en croyant trop légèrement aux anecdotes dues à la malice des conteurs du dix-septième siècle, à sa passion ridicule pour Anne d'Autriche, à sa passion coupable pour sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, à ses aventures galantes avec Marion Delorme, lui toujours malade, presque mourant, sans cesse menacé, sans cesse préoccupé de si vastes intérêts (1).

Les jugements de la postérité ont été et sont encore bien contradictoires à son égard. Montesquieu a dit que les deux plus méchants citoyens de France ont été Richelieu et Louvois. Suivant des publicistes modernes, non-seulement il a fait beaucoup de mal, il a rendu tout bien impossible après lui, il a étouffé toutes les libertés, il a avili les caractères, il a disposé le pays à tous les abaissements (2). Quoi qu'on puisse dire, Richelieu ne sera jamais sympathique, quand même il serait amnistié par la raison. Il n'a pas aimé la justice; il n'a poursuivi qu'un but, le triomphe de la royauté absolue, il a établi le despotisme. « Cet État est monarchique, dit-il, toutes choses y dépendent de la volonté du prince, qui établit les juges comme il lui plaît et ordonne des levées selon la nécessité de l'État. » Voilà la théorie, réalisée par ses actes, sur laquelle on doit le juger.

(1) Cet édifice, construit par Richelieu, et qu'il légua à Louis XIII, prit alors le nom de *Palais-Royal*, et l'a conservé depuis.

(1) Nous n'avons rien dit du fameux procès d'Urbain Grandier; nous renvoyons pour cet épisode, comme pour beaucoup d'autres, aux articles spéciaux.

(2) Voir A. Thierry, *Histoire du Tiers état*; de Carné *Les fondateurs de l'unité française*; Edgard Quinet, *Philosophie de l'histoire de France*; Ch. de Remusat, *Richelieu et sa correspondance*; Albert de Broglie, *Conclusions de l'histoire de France*; de Tocqueville, *L'Ancien regime et la révolution*; L. Blanc, *Hist. de la révolution*, t. I, etc.

On n'est pas encore parfaitement d'accord sur les écrits que Richelieu a laissés : il a certainement composé et publié : *Les principaux points de la foy de l'Église catholique deffendus contre l'escrit adressé au roy par les quatre ministres de Charenton* (Poitiers, 1617), et *L'Instruction du chrétien* (1619). On a longuement discuté jusqu'à présent la question de savoir s'il est l'auteur des ouvrages historiques et politiques qui suivent : *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIII de* 1610 *à* 1624 : publiés d'abord sous le nom d'*Histoire de la Mere et du Fils*, souvent attribués à Mézerai, suivant d'autres entièrement rédigés par Richelieu ; — *Les Mémoires de Richelieu*, imprimés pour la première fois en 1823, dans la collection Petitot : c'est l'histoire de 1624 à 1638 ; il paraît que ces *Mémoires* intéressants ont été écrits sous les yeux du cardinal, d'après ses journaux, ses instructions, ses dépêches, par un ou plusieurs de ses confidents ; — *Le Testament politique* : l'authenticité de ce livre, attaquée avec passion par Voltaire, a été victorieusement défendue par Foncemagne ; — *Le Journal de M. le cardinal de Richelieu qu'il a fait durant le grand orage de la cour, en l'année* 1630 *et* 1631, a été publié dès 1649. Les deux Testaments latins et surtout le *Testamentum politicum*, qui renferment assurément des pensées et des paroles de Richelieu, sont l'ouvrage du jésuite Pierre Labbé, et ont été publiés dans ses *Elogia* (Lyon, 1643). Enfin M. Avenel a réuni dans la collection des *Documents inédits de l'Histoire de France* la précieuse *Correspondance* du cardinal. Louis GRÉGOIRE.

Richelieu, *Mémoires* et ouvrages politiques. — *Mémoires* de Brienne, Fontenai Mareuil, Motteville, Rohan, Sully, Bassompierre, du duc d'Orléans, Omer Talon, Montglat, Montresor, Fontrailles, de La Rochefoucauld, de La Force, de Retz, M. Molé, etc. — *Correspondance de Sourdis*, dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*. — *Archives curieuses de l'Histoire de France*, 2e série, t. V. — *Le Mercure françois*. — *La Gazette de France*. — Tallemant des Reaux, *Historiettes*. — Les historiens de Louis XIII, Le Vassor, Griffet, etc. — Vittorio Siri, *Memorie recondite*. — Aubert, *Mémoires pour servir à l'hist. du card. de Richelieu*. — Violart, *Hist. du minist de Richelieu*; 1649, in-fol. — Jay, *Hist. du minist*, 2 vol. in-8°. — Bazin, *Hist. de France sous Louis XIII et Mazarin*. — Capefigue, *Richelieu et Mazarin*. — J. Caillet, *L'Administration en France sous Richelieu*; Paris, 1851, 2 vol. — Les *Histoires de France*, spécialement celles de Sismondi, H. Martin, Michelet. — Isambert, *Ordonnances*, t. XVI. — Consultez encore le catalogue de la Bibliothèque impériale, au règne de Louis XIII.

RICHELIEU (*Alphonse-Louis* DU PLESSIS DE), dit *cardinal de Lyon*, frere aîné du précédent, né en 1582, à Paris, mort à Lyon, le 23 mars 1653. Après la mort de François Yver, qui tenait à ce qu'il paraît l'évêché de Luçon comme fidei-commissaire des seigneurs de Richelieu, il fut, à peine âgé de vingt deux ans, désigné pour le remplacer, mais vers 1605 il se démit de ce siége en faveur de son frère Armand, pour entrer chez les Chartreux. Il fit en effet profession en 1606 à la Grande-Chartreuse, et pendant vingt et un ans mena la vie la plus austère. Il était prieur de Bonpas quand son frère, devenu tout-puissant, le tira malgré lui du cloître pour le faire archevêque d'Aix. Il fut sacré à Paris, le 21 juin 1626, et transféré deux ans après à Lyon. Le 21 août 1629, Urbain VIII le fit cardinal, dérogeant, en cette circonstance, au décret de Sixte Quint, statuant que deux frères ne devaient jamais porter la pourpre en même temps. Il devint successivement grand aumônier de France (mars 1632), doyen de Saint-Martin de Tours (13 juillet 1632), abbé de Saint-Victor de Marseille et de Saint-Étienne de Caen (1640), de la Chaise-Dieu (1642) et proviseur de Sorbonne après la mort de son frère. Chargé en 1635 par Louis XIII de négocier avec la cour de Rome pour mettre un terme à quelques différends, il s'acquitta de cette mission avec succès. Une maladie épidémique faisait alors dans le diocèse de Lyon de grands ravages (1638) : il n'hésita point à s'y rendre aussitôt, et se signala par son zèle et sa charité, en se dévouant pour porter secours aux malades. Après la mort de Louis XIII le cardinal ne quitta plus Lyon que pour assister au conclave qui élut Innocent X (15 septembre 1644) et pour présider l'assemblée générale du clergé de France (1645) à Paris. Attaché aux devoirs de son état, il se mêla très-peu des intrigues de la cour ; aussi doit-on regarder comme fort suspectes quelques anecdotes rapportées à son sujet par Tallemant des Réaux. Ce qu'on peut lui reprocher avec plus de vérité, c'est d'avoir quelquefois trop docilement épousé les ressentiments de son frère le ministre. La Bibliothèque impériale possède de lui un recueil in-folio de ses *lettres* à Louis XIII et aux plus illustres personnages de la cour. H. F.

Abbé de Pure, *Vie de Richelieu cardinal de Lyon*, en latin ; Paris, 1653, in-12. — *Gallia christiana*, t. I et V. — Du Tems, *Le Clergé de France*, t. IV. — Aubert, *Dict. des cardinaux*.

RICHELIEU (*Louis-François-Armand* DU PLESSIS, duc DE), maréchal de France, né le 13 mars 1696, à Paris, où il est mort, le 8 août 1788. Il était fils unique d'Armand-Jean Wignerod du Plessis, duc de Richelieu, né en 1629 et mort le 10 mai 1715, et d'Anne-Marguerite d'Acigné, sa seconde femme. Son père (1), ami particulier et un des premiers protecteurs de Mme de Maintenon, épousa en 1702, en troisièmes noces, Marguerite Thérèse Rouillé, veuve de Jean-François, marquis de Noailles, dont

(1) Né en 1629, il mourut le 10 mai 1715, à l'âge de quatre-vingt-six ans. De sa première femme, Anne Poussart, veuve du comte de Marennes, il n'eut point d'enfants. La seconde, qu'il avait épousée le 30 juillet 1684, lui donna un fils, qui fait le sujet de cette notice, et trois filles : *Marie-Catherine-Armande*, née le 23 juin 1685, mariée au comte de Clermont ; *Elisabeth-Marguerite-Armande*, née le 12 août 1686, prieure perpétuelle des bénédictins ; et *Marie-Gabrielle-Elisabeth*, née le 27 juin 1689, abbesse du Trésor (diocèse de Rouen).

elle avait une fille unique. En s'épousant ils arrêtèrent le mariage de leurs enfants, dont ils passèrent et signèrent le contrat en attendant qu'ils fussent en âge de le réaliser.

Né en 1696, mort en 1788, le maréchal de Richelieu résume et personnifie le dix-huitième siècle. Il en eut au plus haut degré les qualités et les défauts, les grandeurs et les faiblesses, les hardiesses et les préjugés, les vices et les vertus, si l'on peut donner ce titre à cette générosité foncière et à ce sentiment de l'honneur qui en France survivent à toutes les corruptions. Il fut essentiellement de son temps par la frivolité, le goût de l'intrigue, la galanterie sans scrupules, l'immoralité sans remords, l'ignorance élégante, la superstitieuse incrédulité, et à travers tout, la belle humeur imperturbable et le courage railleur. Cette carrière extraordinaire, véritable chef-d'œuvre de l'indulgente destinée, s'ouvre aux derniers rayons de cette décadence encore grandiose du pouvoir et de la gloire de Louis XIV, et elle s'arrête aux premiers grondements de l'orage révolutionnaire. C'est là ce qui rend cette longue vie, — que ne distinguèrent d'ailleurs, malgré quelques beaux moments, ni les grandes pensées ni les grandes actions, et qui dut son éclat plutôt au reflet des événements qu'à leur direction, — si curieuse et si intéressante à étudier. Par une rare bonne fortune, celui qui représente le mieux le dix-huitième siècle en fut le dernier survivant. Privilége unique, qui continue par l'indulgence de la postérité les faveurs de la fortune, et qui assure à Richelieu, cet enfant gâté de la nature et de l'histoire, le bénéfice de ce traditionnel engouement, plus durable parfois que la gloire.

Le duc de Richelieu fut ondoyé le 13 mars 1696. Il était venu au monde au bout d'une grossesse de sept mois seulement, et cette naissance prématurée causa à ses parents des appréhensions que son robuste tempérament et sa longue vie n'ont point justifiées. Dès le premier jour de son existence, il lutta contre la mort et fut enveloppé et conservé dans une boîte de coton. Il est vrai de dire qu'il faillit succomber, et fut même abandonné des médecins; mais cette première maladie fut en même temps la dernière. Il fut baptisé en 1699, et tenu sur les fonts par le roi et la duchesse de Bourgogne. Mme de Maintenon, qui avait des obligations au duc son père, et qui étant Mme Scarron allait souvent chez lui, « ce qui fit même un peu parler contre elle dans le temps », était bien aise de servir le fils de son ancien protecteur (1). Son baptême se fit avec éclat. « Son éducation fut assez négligée; son père, peu instruit, qui s'était toujours livré à ses plaisirs et qui était vieux, ne put veiller à son instruction; elle fut confiée sans surveillance aux soins d'un gouverneur qui n'avait point les qualités nécessaires pour le bien élever. D'ailleurs, l'enfant était volontaire et aimait mieux jouer qu'étudier, en quoi il fut secondé par son gouverneur, qui, voulant conserver sa place, vantait toujours les progrès de son élève, quoiqu'il en fît fort peu (1). » Il fut présenté en 1710 à la cour et accueilli par le roi, avec une bienveillance particulière. Une lettre de Mme de Maintenon à son père donne la mesure du succès de ce début, auquel elle s'intéressait vivement. « Je suis ravie, mon cher duc, d'avoir à vous dire que M. le duc de Fronsac réussit très-bien à Marly. Jamais jeune homme n'est entré plus agréablement dans le monde : il plaît au roi et à toute la cour; il fait bien tout ce qu'il fait; il danse très-bien, il joue honnêtement; il est à cheval à merveille, il est poli; il n'est point timide, il n'est point hardi, mais respectueux; il raille, il est de très-bonne conversation; enfin, rien ne lui manque, et je ne lui ai pas encore vu donner un blâme... *Madame la duchesse de Bourgogne a une grande attention pour monsieur votre fils.* » Pour couper court à des succès qu'encourageait par trop un si haut exemple, on résolut de marier Richelieu. Il dut donc se résigner, non sans protester contre ce remède prématuré, à épouser, le 12 février 1711, Anne-Catherine de Noailles (2). Le moyen qu'on avait employé pour contenir les entraînements d'une âme et d'un tempérament de feu ne firent, comme il arrive trop souvent, qu'attiser la flamme. Richelieu, dès les premiers jours d'une union qu'il n'avait même pas voulu consommer, se jeta dans les plaisirs et les excès de son âge avec toute l'ardeur que porte au fruit défendu la liberté reconquise. Il jouait et perdait beaucoup; il irritait son père, il narguait les caresses et les larmes de la jeune épouse, qui l'adorait inutilement. Une lettre de Mme de Maintenon, du 5 mars 1711, nous la montre quelque peu revenue de ses illusions. « M. le duc de Fronsac sort de ma chambre, pénétré de douleur de ce qu'il a fait et de vous avoir fâché... Il m'assure qu'il n'a joué qu'une fois sur sa parole et qu'il n'a fait qu'un seul voyage de mille louis; il m'a donné sa parole plusieurs fois de ne jamais jouer qu'argent comptant et à de petits jeux. Il m'a parlé avec tout l'esprit possible et m'a montré des sentiments dont on doit tout espérer, s'ils sont sincères. » Ces bonnes résolutions ne tinrent pas longtemps contre les irrésistibles coquetteries de l'aimable duchesse de Bourgogne et contre les occasions que multipliait trop facilement ce rôle d'enfant prodige, d'enfant gâté qu'on avait laissé

(1) Voir les *souvenirs* de Mme de Caylus.

(1) *Mémoires du maréchal de Richelieu* (par Soulavie), édition Barrière, t. I, p. 2.

(2) Belle-fille de son père. Elle était plus âgée que lui, manquait d'attraits et, selon Richelieu, avait le caractère revêche. Saint-Simon, au contraire, en fait l'éloge en enregistrant sa mort, arrivée prématurément en 1716. « Elle était de vertu, d'esprit et de beaucoup de mérite, que le bel air de son mari n'avait pas rendue heureuse »

prendre à la cour au jeune Fronsac. Tous ces badinages paraissaient sans conséquence vis-à-vis d'un étourdi contre lequel on était défendu à la fois par sa légèreté, son mariage et le rang. Cette sécurité trop complaisante parut sans doute offrir quelques dangers au roi, fort attentif aux plus secrets détails de la conduite des membres de sa famille, et à Mme de Maintenon, qui faisait surveiller Richelieu par le courtisan Cavoye, devenu dévot. Le caractère de la jeune et espiègle duchesse de Bourgogne, si l'on en croit les indiscrétions de Saint-Simon et de Madame, n'était pas fait pour démentir des bruits que ses imprudences autorisaient assez, à défaut de sa conduite. Richelieu, à ce qu'il paraît, avait laissé tomber un portrait en miniature qui trahissait trop d'espérances, sinon trop de souvenirs. Le vieux duc son père, encore plus courtisan que débauché, fut le premier à appeler sur lui les éclats de la colère royale. La foudre éclata à la suite d'un petit comité tenu entre Louis XIV et Mme de Maintenon. La première atteinte en fut néanmoins assez bénigne, car on se borna à mettre à la Bastille Richelieu, qui le 22 avril 1711 alla, sous bonne escorte, y méditer sur l'inconvénient qu'il y a à négliger sa femme pour s'attaquer aux princesses.

Nous devons dire immédiatement, comme conclusion de ce premier épisode d'une vie si aventureuse et si romanesque, que, du propre aveu de Richelieu lui-même, il n'y eut rien dans son commerce avec l'aimable princesse que de très-innocent, et que la crainte et la colère purent seules motiver une mesure dont la rigueur fut plus prévoyante que nécessaire. Nous nous plaisons à ajouter ce témoignage à ceux que la vicomtesse de Noailles (1) a accumulés avec un zèle si délicat à la décharge de la duchesse de Bourgogne. Le duc de Lévis, dans ses *Souvenirs et Portraits*, confirme, pour les lui avoir entendu répéter, ces aveux du maréchal. Nous aurons trop peu d'occasions de vanter sa discrétion et sa modestie pour lui épargner cet éloge.

Richelieu ne fut pas enfermé seul à la Bastille. On lui donna pour compagnon de sa captivité un vertueux ecclésiastique, l'abbé de Saint-Remy, qui consentit à la partager pour en adoucir et en féconder la leçon. Richelieu lui dut l'achèvement de cette éducation classique si incomplétement ébauchée, et dont son orthographe, par exemple, devait toute sa vie accuser les lacunes. Il s'occupa, avec le bon abbé, durant les longs loisirs de la prison, d'une traduction de Virgile, que son précepteur publia. Un jour, son compagnon de prison fit subitement place à une compagne, qui n'était autre que Mme de Fronsac elle-même. On l'avait envoyée, non sans quelque malice, triompher d'une résistance qui ne semblait plus possible dans des conditions si inégales, et consommer, par le pouvoir de ses charmes, une conversion que l'abbé de Saint-Remy n'avançait pas assez au gré de la famille et du roi. « Il n'y a pas d'autre exemple, en France ou ailleurs, ne peut s'empêcher de dire le duc de Levis, qu'une prison d'État ait servi à redresser de semblables torts, et il est inconcevable qu'un aussi grand prince que Louis XIV n'ait pas dédaigné d'interposer son autorité dans des querelles de ménage. » Quoi qu'il en soit, on amenait Mme de Richelieu une fois par semaine à la Bastille, et le gouverneur avait ordre de n'accorder quelque adoucissement à son prisonnier qu'autant que sa femme se montrait satisfaite de l'accueil conjugal qu'elle recevait de lui. Richelieu se mit à détester tout de bon une épouse qui de légitime devenait forcée. Il ne lui pardonna jamais d'avoir par sa présence aggravé son supplice, et à peine libre il lui témoigna ses mépris non plus en homme qui s'ennuie, mais en homme qui se venge. S'il fallait l'en croire, elle-même finit par mériter sa haine d'une façon plus sérieuse et par justifier ses infidélités en les imitant (1).

Grâce à l'obstination d'une résistance si imprévue, Richelieu demeura quatorze mois à la Bastille, et il eût peut-être payé plus cher encore l'affront de sa victoire, si cette détention sans proportion avec ses motifs n'eût soulevé à la cour et à la ville, surtout parmi les femmes, des murmures d'indignation et de pitié, dont le roi jugea bon de prévenir l'explosion en en faisant cesser la cause. Richelieu sortit donc de la Bastille, mais il fut envoyé en qualité de mousquetaire en Flandre, sous les ordres du maréchal de Villars. Richelieu, que Villars avait pris en affection et qui ne le quittait pas, se distingua à ses côtés par un sang-froid et un courage qui n'étaient point sans mérite, car Villars, à la fois général et soldat, ne se ménageait pas, et se portait sans hésiter aux points les plus dangereux. On put s'en convaincre au siége meurtrier de Fribourg, où Richelieu fut blessé à la tête d'un coup de pierre dont il porta les marques le reste de ses jours, et où le maréchal le fut aux hanches, presque dans le même temps. Richelieu fut chargé par Villars de porter au roi la nouvelle de la reddition des forts et de la place. Par la netteté et l'entrain de son récit et par la précision de ses réponses, il enchanta son sévère interlocuteur, qui le récompensa par ces flatteuses paroles, s'il faut en croire ses *Mémoires* : « L'appareil de votre blessure efface la honte de la lettre de cachet que je signai contre vous. Comportez-vous bien, car je vous crois destiné à de grandes choses. »

Richelieu, quand la fin prévue et prochaine de Louis XIV permit aux divers partis de se former, semble avoir gardé au milieu de ces rivalités une réserve qui n'est habile que lorsqu'elle fait un choix et le fait à propos. Par ses mœurs, ses prodigalités, son goût des plaisirs il semblait des-

(1) *Mélanges de littérature et d'histoire publiés par la Société des Bibliophiles* (1850).

(1) *Mémoires de Richelieu* (par Soulavie). — *Vie privée*, etc. (par Faur).

tiné à grossir le groupe des roués, qui ne pouvait rien attendre que du duc d'Orléans. Mais le souvenir du patronage bienveillant de Mme de Maintenon, le brillant et séduisant accueil de Sceaux, et peut-être tout simplement cet esprit de contradiction, l'attirèrent dans le parti de la duchesse du Maine, auquel il ne donna néanmoins des gages décisifs de dévouement que plus tard, et lors même qu'il était trop tard. Le régent n'aimait point Richelieu, dont il redoutait les malices. Mme la duchesse douairière, l'impétueuse Princesse palatine, le détestait bien plus cordialement encore. Bientôt des ressentiments dont Richelieu se plut à multiplier les causes envenimèrent sa disgrâce, qui fut consommée lorsqu'il annonça l'intention de la mériter et de s'en venger à la fois, en enlevant successivement au régent ses filles et ses maîtresses. C'est ainsi qu'on le vit abandonner ou feindre d'abandonner, pour se consacrer tout entier à mademoiselle de Valois, la belle et spirituelle Charolais. Cette passion, qui semble avoir eu plutôt chez lui son siége dans la tête que dans le cœur, fut du côté de la jeune princesse, sincère, ardente, exaltée. Un pareil sentiment méritait un plus digne objet, car Richelieu, non content d'exposer plus d'une fois les deux belles princesses (1), à des conflits dont quelques-uns firent l'amusement de la cour, leur donnait chaque jour dans les conquêtes les plus mêlées, bourgeoises, actrices ou duchesses, les rivales les plus inattendues.

On avait prêté au jeune duc des propos légers, envenimés à dessein, sur une dame qu'il devint bientôt difficile de compromettre, tant elle mit de bonne volonté à s'afficher. Son mari, le comte de Gacé, chercha querelle à Richelieu au milieu du bal de l'Opéra. Après avoir échangé quelques paroles piquantes, les deux adversaires se levèrent, sortirent, et dès le milieu de la rue Saint-Thomas du Louvre, se mirent à vider l'épée à la main leur différend. Richelieu blessa Gacé légèrement. Gacé, supérieur en force et en âge, lui passa l'épée au travers du corps, sans offenser les entrailles. Cette affaire se passa le 17 février 1716, en présence d'un grand concours d'assistants, ce qui obligea le parlement d'évoquer le procès. Par ordre du régent, les deux combattants furent mis à la Bastille, où ils reçurent la visite de toute la cour. Ils y demeurèrent six mois, au bout desquels il y eut un arrêt de plus ample informé pendant trois mois, et cependant mise en liberté. Le 21 août 1716 Richelieu sortit de la Bastille, après avoir vu et embrassé Gacé et avoir dîné avec lui chez le gouverneur. Son duel et sa captivité avaient plus que jamais exalté l'amour de la belle Charolais, qui trouva moyen de le voir, déguisée, dans son cachot, dévouement dont il ne méritait guère les excès, car les premiers hommages de sa liberté furent pour mademoiselle de Valois. Celle-ci s'abandonna à des sentiments qu'elle éprouvait avant de les inspirer, avec une imprudence qui les rendit publics et qui provoqua à un haut degré l'indignation de Madame et le mécontentement du régent. Pour faire une diversion qui fût en même temps une vengeance, Richelieu imagina d'enlever la Souris, belle danseuse de l'Opéra, qui avait pour le moment les préférences du duc d'Orléans. Celui-ci prit le parti de rire d'une insulte qui n'attaquait que ses vices, et montra la même tolérance à l'égard des usurpations commises à son préjudice auprès de Mmes d'Averne, de Parabère et de bien d'autres. Bientôt une aventure extraordinaire, le fameux duel au bois de Boulogne entre Mmes de Nesle et de Polignac (1), vint mettre le comble à sa galante célébrité. Richelieu devint en ce moment l'objet d'un engouement dont rien ne peut donner l'idée, pas même ses indiscrétions. Il changea les formes de la pudeur et déplaça les mobiles de l'amour-propre, puisque les femmes le mirent non à être victorieuses, mais à être vaincues par lui, et se rendirent sans coup férir à un homme auquel il était de mode de ne point résister.

La conspiration de Cellamare, dans laquelle, mécontent du régent, qui affectait à son égard une indifférence plus blessante que la haine, Richelieu prit un parti qui témoigne à la fois de sa légèreté et de son ambition, éclata sur ces entrefaites. La culpabilité de Richelieu en cette affaire est irréfutablement démontrée (2); elle allait jusqu'à la trahison, puisqu'il offrait à l'Espagne son régiment et Bayonne (3). Qu'espérait-il pour oublier ainsi son devoir le plus sacré, celui de la fidélité qui avait fait par le cardinal la grandeur de sa race? Est-ce pour le commandement des gardes françaises, pour un gouvernement, ou simplement pour se faciliter un mariage qu'il rêvait (étant devenu veuf dès les premiers temps de la régence) avec Mlle de Charolais et qui l'eût allié à la maison de Bourbon ? Heureusement pour lui, son sort était entre les mains de Dubois et du régent, qui tous deux étaient enclins à la clémence, l'un par système, l'autre par caractère. D'ailleurs son intrigue était plutôt une échauffourée personnelle, un coup de tête irréfléchi qu'un complot; car, au témoignage de tous les contemporains, elle était isolée et sans relation avec la véritable cons-

(1) Voir les *Mémoires de Besenval*, éd. Barrière, p. 32.

(1) Madame, qui voudrait enlever à Richelieu non-seulement ses moindres mérites, mais ses moindres succès, fait honneur de cette singulière rencontre à M. de Soubise. — D'autres ont dit d'Alincourt. Il est incontestable que Richelieu en fut le héros.

(2) *Voy*. Saint-Simon, édition in-12, Hachette, t. XI, p. 107. — *Mém. de d'Argenson*, éd. Rathery, p. 24, et Lemontey, *Hist. de la régence*, t. I, 231. *Voy*. aussi Duclos.

(3) Richelieu avait été chargé, le 26 février 1717, d'aller porter le cordon de l'ordre du Saint-Esprit au prince des Asturies, fils de Philippe V. Cette mission, on ne sait pourquoi, fut contremandée. Elle fut néanmoins l'occasion de ces relations avec Cellamare et Alberoni, qui devaient lui être funestes.

piration dont Sceaux était le rendez-vous et le théâtre (1). Par tous ces motifs l'affaire de Richelieu, qui aurait pu être très-grave, le devint beaucoup moins, et il ne tarda pas à ressentir les effets de cette indulgence dont le régent semblait avoir fait sa vengeance et qu'il exprimait ironiquement en disant qu'il avait entre les mains de quoi faire couper au duc de Richelieu *quatre têtes, s'il en avait une.* Le 29 mars 1719, il fut conduit, sous l'escorte de douze archers, à la Bastille, où il fut d'abord resserré assez étroitement et interrogé par Le Blanc et d'Argenson. On lui accorda bientôt, pour charmer les ennuis de sa captivité, des livres, un trictrac et une basse de viole, qu'il demanda. Il dut des consolations d'un autre genre au dévouement ingénieux de Mlle de Charolais et de Mlle de Valois, auxquelles le danger de leur infidèle fit faire cause commune. A son tour, Mlle de Valois s'institua, en dépit des gardes et des verrous, la compagne et la consolatrice de son amant. Il n'y a pas à s'étonner de ces témoignages vraiment extraordinaires de courage et de fidélité donnés par deux princesses qui eussent tout perdu à un éclat, quand on voit cet engouement partagé par toutes les femmes, et Richelieu, objet de tant de sollicitudes flatteuses, « se promener sur la terrasse frisé et paré et toutes les dames se tenant dans la rue pour voir cette belle image (2) ».

Ce n'est qu'au bout de six mois que le régent parut se rendre aux prières de sa fille, aux bouderies de Mlle de Charolais et aux instances du cardinal de Noailles, auquel Richelieu avait persuadé qu'il payerait de la vie, étant déjà dangereusement malade, une plus longue détention. Le régent se laissa fléchir, mais non au prix infâme que supposent calomnieusement les *Mémoires de Richelieu* (par Soulavie), qui mêlent tant de faux à un peu de vrai. L'unique condition de cet élargissement, s'il y en eut, paraît avoir été le consentement par Mlle de Valois à épouser le fils du duc de Modène. Pendant ce temps Richelieu était exilé à Conflans, et de là à Richelieu, d'où il ne lui fut possible de revenir que pour assister au départ de celle qui s'immolait pour lui. Avec ces adieux se terminèrent des relations que Soulavie prétend s'être prolongées romanesquement jusqu'à Modène même, sous un déguisement. Il est plus croyable, comme l'affirme Besenval, qu'une cruelle expérience dessilla enfin les yeux de la princesse abusée, qui aima mieux se soumettre à des devoirs pénibles, mais honorables, que s'exposer plus longtemps à des déceptions trop multipliées. Richelieu avait obtenu d'aller faire une « pause à Saint-Germain, où il avait une maison, puis d'y demeurer, après d'être à Paris sans voir le roi ni le régent. Au bout de trois mois, il eut permission de les saluer, et tout fut bientôt oublié (1) ». « Il se montra bientot, dit Duclos, avec un vernis d'importance que lui donnait une prison pour affaire d'État, et l'air brillant d'un jeune homme qui doit sa liberté à l'amour (2). »

L'Académie française devait saisir la première occasion d'appeler dans son sein le descendant du grand homme qui l'avait fondée. Le jeudi 12 décembre 1720 le jeune duc de Richelieu fut reçu, en remplacement du marquis de Dangeau. « L'abbé Gédoyn lui fit le compliment, et le loua sur ce que dans ces temps-ci il n'avait point oublié son rang et sa qualité pour ne songer qu'à faire des gains sordides (3). » Richelieu en effet, soit insouciance naturelle, soit qu'il fût absorbé par l'amour, l'ambition et leurs conséquences, était du petit nombre des grands seigneurs qui avaient gardé leur nom pur des hontes de l'agiotage. Pour lui, il débita avec un grand succès un discours dont la plume officieuse de Fontenelle, de Destouches et de Campistron lui avait fourni divers modèles. Il prit dans chacun de ces projets ce qu'il y trouva de meilleur, en réduisit les savantes élégances qui l'eussent trahi, à une précision simple et naturelle, et put donner ainsi cet ouvrage d'autrui comme son propre ouvrage. Son travail autographe a été conservé, et Soulavie, qui l'a eu sous les yeux, en établit l'authenticité par de nombreuses fautes d'orthographe (4).

Richelieu fut reçu pair au parlement pour le duché de Richelieu le 6 mars 1721. « Le duc de Richelieu, âgé de vingt-cinq ans, dit le journal de Matthieu Marais, entra au parlement. Il avait tout son habit, le manteau et les chausses d'une étoffe d'or très-riche, et qui coûtait deux cent soixante francs l'aune. Il ressemblait à l'Amour. » Richelieu devait être reçu une seconde fois au parlement pour son duché de Fronsac, en 1723. Les deux dernières années de la régence s'écoulèrent pour lui sans incidents sérieux. Il les consacra exclusivement aux plaisirs et au manége d'une bouderie qui singeait la disgrâce. Cette période frivole de sa vie n'offre d'interêt que pour le chroniqueur, peut-être pour le moraliste, mais surtout le romancier. Nous ne trouvons à y signaler qu'un duel avec M. le duc de Bourbon, à l'occasion de Mlle de Charolais, et qui est raconté par Barbier (5).

Sous la régence de M. le Duc, Richelieu, dont l'apparente indifférence cachait beaucoup

(1) *Memoires* de Mme de Staal (*OEuvres*), t. I, p. 266, Madame, t. II, 103, et *Memoires* de Duclos (*OEuvres*), t. V, p. 397.

(2) Madame, t. II, p. 112. — Richelieu déploya du reste durant ses interrogatoires et sa captivite, qui fut d'abord très-sevère et de formes peu rassurantes, une presence d'esprit et une fermeté auxquelles Mme de Staal et d'Argenson rendent un juste hommage.

(1) Saint-Simon, ed. in-12, t. XI, 152.

(2) Duclos, *OEuvres*, t. V; *Memoires*, p. 40.

(3) Barbier, I. 90.

(4) En 1731 l'Académie des sciences mit le comble aux honneurs litteraires de Richelieu en le nommant academicien honoraire.

(5) Barbier, t. I, p. 128.

d'ambition, fait partie du groupe intime de ces derniers roués qui attendaient d'un sourire de madame de Prie l'heure de la faveur. Il parvient enfin à être employé, tout en paraissant n'y point tenir Le voilà tout d'un coup, sans rivalité, presque sans jalousie, ambassadeur à Vienne (1725) dans des circonstances assez difficiles pour qu'il semble n'en pouvoir revenir qu'odieux ou ridicule.

L'ambassade de Vienne marque dans la vie morale de Richelieu le passage de l'amour à l'ambition. Désormais ces deux passions se partageront sa physionomie. L'empreinte de l'ambition y domine même toutes les autres, car depuis 1724 la galanterie, qui semblait être un but pour lui, ne sera plus qu'un moyen.

Il y aurait un curieux récit à faire de cette ambassade, dont le but était de neutraliser les tentatives rancunières de l'Espagne, à laquelle on venait d'infliger l'affront du renvoi de l'infante, et de tourner au profit de la politique française les efforts de la cour rivale, qui, sacrifiant ses intérêts à sa vengeance, achetait sans hésiter, au prix d'un accommodement humiliant et onéreux, l'hostilité de l'Autriche. Ses ennemis durent être bien marris et ses amis bien étonnés, quand ils apprirent que Richelieu, d'abord retenu aux portes de Vienne, et auquel des répugnances toutes-puissantes marchandaient son entrée, avait reçu cette audience tant disputée, s'y était rendu le 7 novembre 1725 avec un cortége qui éclipsait tous les précédents et donnait à une faveur ordinaire toute l'apparence d'une victoire, avait acquis par la prodigue hospitalité de ses fêtes une popularité qui imposait son influence, avait par un éclat calculé, forcé le duc de Ripperda, son pusillanime et insolent antagoniste, à lui céder le pas et à repartir humilié pour l'Espagne, enfin avait successivement emporté, par un séduisant mélange de modestie et de hauteur, de ruse et de force, la promesse de la neutralité de l'Empire, sa coopération à un traité de réconciliation avec l'Espagne et l'espérance d'un chapeau pour l'évêque de Fréjus, devenu premier ministre. Richelieu fut heureux jusqu'au bout, même dans ses fautes. Cédant à son goût pour le merveilleux, il s'était gravement compromis, avec l'abbé de Zinzendorff et le comte de Westerloo, dans une aventure de sorcellerie, rendue tragique par la mort d'un des acteurs. Mais il parvint à dominer la fâcheuse impression causée par cette affaire et à rentrer en France pour y jouir, dans une brillante impunité, des bénéfices de son succès. Cette intéressante et romanesque ambassade de Vienne, dont il faut lire les détails dans les *Mémoires* de Maurepas (1), ceux de Duclos (2), et surtout dans le récit de Lemontey (3), valut au négociateur triomphant le cordon bleu, auquel il fut promu par dispense d'âge, le 1er janvier 1728.

Ses prodigalités de Vienne avaient fort ébranlé sa fortune, et il avait eu de ces moments de gêne où il n'avait pu refuser le rouleau de louis que lui envoyait une de ses maîtresses. Voltaire lui-même, depuis si longtemps son ami, n'avait pu éviter de devenir son créancier. Les conseils de Mme de Tencin, un moment sa maîtresse et toujours son Égérie, ne lui fournissaient que des moyens d'avancement qui n'aboutissaient pas. A la cour de Louis XV, depuis 1732, date de ses premières infidélités avérées, on ne faisait fortune que par les femmes. Donner au roi une maîtresse allait devenir, au détriment de services plus honorables, l'unique mais infaillible moyen de parvenir. Or par une fantaisie qui ne s'explique que par le désir de profiter seul d'une complaisance non partagée, Richelieu, au lieu de s'associer aux efforts de l'habile intrigante pour faire en même temps la fortune de Mme de Mailly et la sienne, s'était avisé de contrecarrer le plan et d'essayer, sans succès, de fixer le choix du roi sur une Mme Portail, bientôt congédiée.

Richelieu se tourna tout désappointé du côté de la guerre, et se décida à faire campagne en qualité de simple colonel du régiment qui portait son nom (octobre 1733). Le 7 avril 1734 il épousait Marie-Élisabeth-Sophie de Lorraine, seconde fille du prince de Guise. C'était une femme accomplie. Elle eût même été belle pour tout autre que son mari. Elle l'aimait passionnément. Elle mourut dans ses bras, le 2 août 1740, sans jamais s'être vengée, comme sa première femme, de ses nombreuses infidélités autrement que par d'ingénieuses plaisanteries. Ce brillant mariage ne plaisait point à tout le monde, surtout aux princes de Lorraine, parents de Mme de Richelieu, qui faisaient fort peu de cas du caractère de leur nouveau cousin et encore moins de sa noblesse. Cette noblesse pouvait paraître mince, en comparaison de la leur, et elle avait été, durant la régence, fort attaquée dans les pamphlets parlementaires. Ce fut là l'occasion d'un duel entre Richelieu et le prince de Lixin, auquel il coûta la vie (1) (2 juin 1734). Richelieu ne quitta pas l'armée sans avoir rougi de son sang cette tranchée qui avait été le théâtre du combat. Cette affaire, où il avait du reste été provoqué, ne le fit point disgracier, et ajouta à cette réputation de bravoure et de galanterie qui le rendait également redoutable aux hommes et aux femmes. Richelieu fut fait dans l'année 1738 maréchal de camp (2) et lieutenant général du roi en Languedoc. C'est en 1739 qu'il tua en duel M. de Pentenrieder, Allemand dont il n'avait pas eu à se louer pendant son ambassade de Vienne.

(1) *Mémoires de Maurepas*, t. IV, p. 5.
(2) Duclos. *Œuvres*, t. VI, 268.
(3) *Histoire de la régence*, t. II, ch. XVIII, p. 229. — Voir aussi Barbier, II, 9.

(1) Barbier, II, 464.
(2) Il avait été fait brigadier en 1734, à la suite d'une campagne sous les ordres du maréchal de Berwick, où il s'était distingué, notamment au siége de Kehl.

Moins heureux dans ce combat acharné, dont une rivalité galante avait été le prétexte, et qui eut lieu derrière les Invalides, il fut traversé de part en part, et cette blessure, qui le fit longtemps souffrir, sembla compromettre à jamais une santé dont il abusait de toutes les manières. C'est à ce moment que Voltaire vint lui offrir de placer chez lui 40,000 livres en viager, en lui disant qu'il n'aurait pas à lui en servir longtemps les intérêts. La scène dut être bonne entre ces deux moribonds, qui se complaignaient sans rire et dont l'un mourut à quatre-vingt-quatre et l'autre à quatre-vingt-douze ans. Du reste, la mort de son beau-père le prince de Guise (1739) ne tarda point à rendre inutile le renouvellement de semblables emprunts, car le défunt était riche, et sa succession, qui valut à Richelieu près de 60,000 livres de rente, ferma les brèches qu'il avait faites à sa fortune, aussi compromise par ses mariages que par ses amours.

Bientôt nous voyons Richelieu, libre de tout autre soin et de tout autre devoir que de plaire au roi, gagner peu à peu la confiance de ce prince et être admis aux honneurs de l'intimité. Il mina sourdement la faveur de Mme de Mailly. Mme de la Tournelle succéda à sa sœur dans cette royale faveur (1743) qui devait successivement flétrir quatre des filles du marquis de Nesle. Richelieu eut la plus grande part à cet avénement. C'est lui qui travailla à vaincre chez le roi l'insurmontable timidité des premières approches. C'est lui qui fit entendre à son neveu, le beau d'Agénois, plus tard le duc d'Aiguillon, premier amant de la dame, qu'il n'y avait point d'honneur ni de profit à demeurer le rival d'un roi, et qui calma à la fois ses scrupules et ses regrets. Lié d'intrigue avec toutes les jolies femmes de la cour, soutenu par Mme de Tencin, Mme de Brancas, Richelieu sut ainsi se rendre à la fois indispensable et agréable au roi. Puis par le mariage d'une sœur de la favorite avec le duc de Lauraguais, mariage auquel il eut trop de part pour qu'on n'en suspecte point les motifs, il prépara les chances d'une survivance dont il se ménageait les avantages.

Richelieu ne négligeait pas les moyens, plus nobles et plus solides, d'avancement. Il avait déployé dans son gouvernement du Languedoc des qualités inattendues, s'y montrant à la fois digne et souple, conciliant et ferme. Au commencement de la sanglante guerre de 1741, il fut assez habile pour déterminer les états de Languedoc, dont ses démêlés triomphants avec l'archevêque de Narbonne et le parlement lui avaient fait dominer les délibérations, à offrir au roi un régiment tout entier, équipé et entretenu à leurs frais. Le roi, flatté de cette prévenance, nomma son fils le duc de Fronsac (1), à peine âgé de neuf ans, colonel de ce beau régiment de *Septimanie*, et le 4 février 1744 il donna au père la charge de premier gentilhomme de la chambre, vacante par la mort du jeune duc de Rochechouart. Entraîné par son caractère et son courage vers les honneurs et les dangers de la gloire militaire, Richelieu voulut faire partager au roi cette noble ambition. Le roi céda à ces conseils, et partit le 3 mai 1744. Richelieu, qui l'accompagnait en qualité d'aide de camp, reçut dans sa promotion au grade de lieutenant général (2 mai 1744) la récompense d'une valeur dont il avait à la bataille de Dettingen (1743) donné des preuves applaudies de toute l'armée. Cette belle campagne, ouverte sous de si brillants auspices, fut trop tôt assombrie par cette maladie de Metz, qui fut un moment l'anxiété de toute la France. Richelieu se distingua par un sang-froid et une audace qui révélaient l'homme habitué de bonne heure à jouer avec la fortune. Profitant de son privilége de gentilhomme de la chambre, qui lui donnait la direction absolue du domestique du roi, il s'attacha à son chevet, où se trouvaient aussi mesdames de Châteauroux et de Lauraguais. Pendant plusieurs jours il éloigna de la chambre royale les grands officiers et même les princes du sang, cherchant à rassurer le malade ainsi que ses intimes et à retarder l'interventiou du clergé, qui devait amener le renvoi des favorites. Enfin le roi, reconnaissant le danger, réclama lui-même l'assistance de son confesseur, puis ordonna le départ des deux sœurs, et fut administré. Alors Richelieu reçut du ministre d'Argenson l'avis, semblable à un ordre, de quitter Metz. Il crut devoir ne pas obéir, en appelant tacitement de la faiblesse de Louis XV mourant à la justice de Louis XV guéri. Cette audace, qui aurait pu le perdre, lui réussit. Il reprit bientôt tout son ascendant sur le roi, contribua puissamment au rappel de la duchesse de Châteauroux, et allait profiter, pour son élévation, des impitoyables représailles de la favorite, redevenue triomphante, quand une mort imprévue, qu'il s'obstina à ne pas croire naturelle, rendit le pouvoir à Maurepas et à d'Argenson, qui n'attendaient que leur congé. Ce fut à lui de prendre le sien et d'aller réparer à l'armée les échecs de la cour.

La campagne de 1745 marque aussi l'apogée de la fortune et des services de Richelieu. Le gain de la bataille de Fontenoy, attribué traditionnellement au génie du maréchal de Saxe, lui revient en partie. C'est lui qui profitant, assez rapidement pour la faire croire sienne, d'une inspiration heureuse du comte de Lally, courut la communiquer à Louis XV, et le décida à employer pour enfoncer la colonne anglaise, qui avait déjà rompu nos lignes d'infanterie, quatre pièces de canon en réserve, destinées à protéger la retraite du roi. C'est lui qui, secondant l'effet imprévu de la mitraille, se mit à la tête de la maison du roi et chargea avec une irrésistible im-

(1) Le duc de Richelieu avait eu deux enfants de son second mariage, avec Mlle de Guise ; le duc de Fronsac, qui épousa successivement Mlle de Hautefort et Mlle de Gallifet, et une fille, la blonde, belle et spirituelle comtesse d'Egmont.

pétuosité les masses ennemies ébranlées. C'est lui enfin qui, devinant la victoire, et comptant pour la décider sur l'effet moral produit par la présence du roi, eut le courage, rare dans un courtisan, de s'opposer à sa retraite. L'histoire rendrait plus volontiers justice aux services incontestables qu'il rendit pendant cette mémorable journée, s'il n'avait essayé, en exagérant ses mérites, de faire oublier ceux du véritable vainqueur. Cette illusion de Richelieu, il faut le dire, semble plus excusable quand on la voit partagée par le dauphin, qui ne l'aimait point assez pour le flatter, et qui, dans sa relation adressée à la princesse sa femme, le met en première ligne. La bataille de Raucoux (1746) lui valut des éloges qu'il n'eut besoin de disputer à personne. Il crut toucher au but de ses secrets désirs quand il se vit choisi pour organiser et commander une expédition destinée à faire une descente en Angleterre et à reconquérir une couronne au petit-fils de Jacques II. Mais ce projet, inspiré par la politique des circonstances, n'arriva point à réalisation.

C'est alors qu'il fut nommé ambassadeur à Dresde (décembre 1746). Il était chargé de demander pour le dauphin la main de Marie-Josèphe de Saxe, fille d'Auguste, roi de Pologne. Il se distingua dans cette brillante ambassade par ses qualités ordinaires, et y renouvela sa réputation de négociateur.

Blessé légèrement à Laufeld, il fut bientôt demandé par les Génois, révoltés contre l'oppression autrichienne, pour achever par la délivrance complète de leur territoire l'œuvre interrompue du duc de Boufflers. Il arriva à Gênes le 28 septembre 1747, après une traversée dangereuse, où il eut à la fois à lutter contre la tempête et à tromper la surveillance des croisières anglaises, et il justifia bientôt l'enthousiasme et la confiance qui l'y avaient applaudi à son entrée, par les succès d'une campagne extraordinairement difficile, dans un pays abrupt, où le harcela en vain le comte de Brown. Gênes enfin affranchie porta dans sa reconnaissance toute la *furia* italienne. Richelieu, inscrit dans le livre d'or de la noblesse, et prenant place de son vivant, par une statue pédestre, dans le Panthéon de la république, nommé enfin maréchal de France (11 octobre 1748), sur les pressantes instances de cette ville que Boufflers avait sauvée et dont Richelieu n'avait fait que consommer la délivrance; voilà quelles furent coup sur coup les récompenses de cette heureuse campagne.

De retour à Paris, après seize mois d'absence, Richelieu trouva Mme de Pompadour toute-puissante. Quoiqu'il fût assez haut placé pour ne plus craindre de descendre, il se tint vis-à-vis de la favorite dans une prudente réserve. Tout à coup Mme de Pompadour rompt la glace : elle daigne offrir à Richelieu pour le duc de Fronsac la main de sa propre fille, Alexandrine d'Étioles. Le maréchal, à cette proposition superbe, répond, sans se déconcerter, qu'il est confus de tant d'honneur, et qu'il ne demande que le temps de consulter l'impératrice reine, dont l'agrément est indispensable à un homme qui a l'avantage de tenir à la maison de Lorraine. La scène est d'une haute comédie. Mme de Pompadour sentit la leçon, et ne l'oublia point. Il venait d'obtenir la lieutenance des chasses de Gennevilliers, où il avait acheté une maison qui, transformée et embellie par Servandoni, devint bientôt le théâtre des fêtes les plus brillantes, où Louis XV et Mme de Pompadour daignèrent assister. Un accident de chasse, où il eut le malheur de tuer un homme, le fit renoncer à jamais à ce dangereux plaisir, et il vendit au duc de Choiseul sa coûteuse maison de plaisance.

Durant les longues querelles du parlement et du clergé qui troublèrent le règne de Louis XV, Richelieu, qui avait une répugnance instinctive et une aversion héréditaire pour les prétentions de ces corps de magistrature transformés en assemblées délibérantes, se montra l'inflexible adversaire de ces abus d'une autorité usurpée sur la faiblesse et l'imprévoyance des rois. Il ne voyait le salut de la monarchie que dans une répression inexorable, et il n'hésita pas à s'en faire l'instrument, quoiqu'il eût à ménager dans le sein du parlement même des amitiés qui lui étaient précieuses. C'est ainsi qu'on le vit, employant tour à tour la force et la raison, s'agiter entre les deux partis, tantôt en médiateur, tantôt en exécuteur. Tandis que se préparait contre les parlements ce coup d'État de la royauté, devenu nécessaire sans cesser d'être odieux, Richelieu n'hésitait point à provoquer et à consommer la dissolution des états du Languedoc, qui refusaient l'impôt du vingtième comme contraire à leurs franchises et priviléges.

Richelieu, devenu en 1755 gouverneur de Guienne et Gascogne, ne parvint pas à conjurer entièrement cet orage d'impopularité qui fit pleuvoir sur lui les traits de la malignité publique. Il n'avait que trop prêté à cette recrudescence de satires et de chansons par ses aventures galantes, au nombre desquelles nous ne voulons citer que l'affaire de Mme de la Popelinière, par sa fameuse voiture, à la fois alcôve et boudoir, où il se faisait traîner par huit vigoureux chevaux de poste, savourant dans un vrai lit les douceurs d'un sommeil ingénieusement garanti des cahots; — mais surtout par ses liaisons et ses intrigues avec ces ministres femelles, les Tencin et les Lauraguais, enfin par ses démêlés avec ses états, son archevêque et son parlement, et par son despotisme de satrape provincial. L'opinion, surexcitée contre lui, lui prêtait toute une légende de crimes mystérieux et de débauches féroces. On répétait qu'il avait plusieurs fois porté la colère jusqu'à menacer de mort les ministres de ses plaisirs, qu'il avait fait jeter au For-Lévêque un de ses

valets de chambre assez audacieux pour être l'amant préféré d'une fille dont il ne put vaincre la résistance, et que dix-huit mois d'hôpital punirent de cette rébellion. Tous ces regrettables excès faisaient plus contre le maréchal dans l'esprit aigri du peuple que ne faisait pour lui la protection généreuse dont il avait couvert les protestants du Languedoc.

Quand la guerre de 1756 éclata, Richelieu fit sentir les avantages d'un coup de main sur l'île de Minorque, qui atteindrait l'Angleterre dans cette prépondérance maritime dont elle était si jalouse. D'une semblable expédition on ne pouvait revenir que sublime ou ridicule. Il fallait réussir à tout prix. On espéra qu'il échouerait, et on le laissa partir. Le Port Mahon était défendu par plusieurs forts, notamment celui de San-Felipe, qu'on regardait comme imprenable. Richelieu le prit d'assaut, triomphant à la fois des moyens de défense accumulés par l'ennemi et de l'insuffisance de ses moyens d'attaque. La place capitula après un siége de six semaines, le 28 juin 1756. Le général Blackney, gouverneur de San-Felipe, trouva le vainqueur aussi courtois qu'il avait trouvé l'agresseur inflexible. Richelieu déploya dans cette expédition les qualités d'un chef d'armée. On se souvient de ce fameux ordre du jour par lequel il menaçait les soldats qui continueraient à s'enivrer de les priver de l'honneur de l'assaut. On se souvient aussi de la réponse que lui firent ses grenadiers, invités à répéter dans une parade cet assaut extraordinaire; il leur reprochait de ne pas montrer le même entraînement : « C'est, dirent-ils, que nous n'avons pas la même musique. » Cette réponse peut-être mise à côté de celle que le maréchal avait faite lui-même, un jour de bonne fortune, quand il reculait au *retour* devant cette frêle planche jetée d'une fenêtre à l'autre, sur laquelle il avait passé si tranquillement et si facilement pour aller.

La conquête de Minorque excita l'enthousiasme de toute la France et rallia au général les sympathies de Mme de Pompadour elle-même (1). L'amiral Byng, coupable d'avoir été malheureux, fut traduit devant un conseil de guerre et, victime expiatoire de l'orgueil britannique, fusillé sur le pont de son vaisseau, par un arrêt qui ne flétrit que ses juges. C'est en vain que Richelieu, poussé par Voltaire, offrit à un accusé qui ne pouvait être défendu, l'appui d'un témoignage qui loin de le sauver acheva de le perdre.

Lors de l'attentat de Damiens, Richelieu, qui avait vu de suite que la blessure était légere, osa continuer de faire sa cour a la maîtresse delaissée, et fut le seul qui conserva son sang-froid dans cette nouvelle *journée des dupes*. Il ne tarda pas à recueillir les profits de son habile conduite, et il reçut en récompense le commandement de l'armée du Hanovre, à la place du maréchal d'Estrées (juillet 1757). La campagne fut poussée hardiment, et d'échec en échec l'armée que commandait Cumberland se trouva acculée à une défaite décisive. Une confiance mêlée de beaucoup de présomption fit perdre à Richelieu par une négociation inopportune les bénéfices de ses succès militaires. Le général triomphant, déjà maître de l'électoral de Hanovre, se laissa arracher la capitulation de Closterseven, dont la ratification, trop longtemps retardée par la cour, n'arriva que lorsque le prince Ferdinand de Brunswick, successeur du duc de Cumberland, put la refuser. C'est le lendemain de la désastreuse bataille de Rosbach que Richelieu, surpris par l'offensive dans la sécurité de son inaction, s'entendit repousser à son tour par ce terrible mot *trop tard!* qu'il était libre un mois auparavant de prononcer en maître. Il consacra tous ses efforts à n'être pas vaincu, et se vengea sur les terres et les habitants de la principauté d'Halberstadt de la mauvaise foi anglaise et de la perfidie prussienne. Les exactions et les brutalités d'une armée irritée lui attirèrent de la part des généraux ennemis, notamment du prince Henri de Prusse, de verts reproches et des menaces de représailles exemplaires. L'ultimatum hautain qu'il reçut de lui le 30 janvier 1758 était bien différent de la lettre que l'astucieux Frédéric II s'était donné la peine de lui écrire, pour endormir ses scrupules à force d'éloges et le décider à une convention qui lui était présentée comme devant fournir à la postérité un exemple unique de modération dans la victoire, en joignant sur la tête du digne héritier du grand cardinal les lauriers pacifiques aux lauriers militaires. Richelieu, rappelé à Paris (1758), y trouva la cour mécontente et le public prévenu. Il se borna à protester contre des accusations qui dépassaient à la fois la vérité et leur but lui-même. Le fait est que ce trop fameux pavillon de Hanovre qu'on affectait de regarder comme un monument scandaleux des rapines du général que les soldats avaient baptisé du surnom de *Père La Maraude*, ne fut pas même un monument de sa prodigalité. Il ne lui coûta guère plus de 100,000 écus, qui furent pris sur une fortune dont la campagne de Hanovre, loin de réparer les brèches, ne fit qu'étaler davantage la décadence. Richelieu, qui fut toujours endetté au point d'être en retard de vingt années de sa capitation, ne le fut jamais davantage qu'à cette époque.

Rendu tout entier désormais à sa vie d'intrigues et de plaisirs, Richelieu partagea son temps entre ses fonctions de premier gentilhomme de la chambre, son gouvernement de Guienne et des missions ou il put faire preuve de son devouement, plus zélé que prévoyant, à l'autorité souve-

(1) Son fils, le duc de Fronsac, qu'il avait envoye a Paris porter la nouvelle de sa victoire, reçut la croix de Saint-Louis et le brevet de survivance de la charge de premier gentilhomme. Mais le roi, a l'instigation sans doute de la coterie des jaloux, ne lui adressa, pour tout compliment, qu'une question insignifiante sur la qualite des figues de Minorque.

raine, et de son goût pour la représentation. Son administration comme gouverneur de la Guienne est demeurée proverbiale, tant elle peint au vif les inconvénients et les abus de ces délégations dont l'orgueil et l'impunité faisaient de véritables tyrannies. Sa hauteur et sa familiarité, son luxe et son avarice, son ignorance et son esprit, son mépris des parlements et ses démêlés avec les évêques, ses galanteries scandaleuses, ses décisions arbitraires, rappelèrent à Bordeaux ébloui de bals et de fêtes, envahi par les courtisanes et couvert de tripots, les temps orageux du gouvernement de ce duc d'Épernon que Richelieu, de l'aveu de Voltaire, n'avait pas été éloigné de prendre pour modèle.

Le nom de Richelieu, inséparable de l'avénement ou de la disgrâce de toutes les maîtresses de Louis XV, se trouve mêlé à l'histoire de la faveur de celle qui devait combler la mesure de la décadence royale. Richelieu toutefois ne fut point l'auteur du crime de cette humiliante élévation; il en fut seulement le complice, et favorisa des prétentions qu'il n'eût pas osé produire. Il fut le courtisan de Mme du Barry comme il l'avait été de Mme de Pompadour, mais avec une nuance prudente de supériorité et d'ironie. Il ne poussa point d'ailleurs la réserve jusqu'à ne point user, pour renverser le duc de Choiseul, du crédit d'une favorite heureuse de se venger en le servant. Mais s'il osa un moment caresser l'espoir de lui succéder, il fut bientôt détrompé par l'inexorable refus du roi. Il n'obtint pas même l'entrée au conseil. Il se dédommagea en faisant son neveu le duc d'Aiguillon, ministre, de la déception de ne point l'être, et il se vengea (d'accord avec lui et avec Maupeou) sur les parlements, de la double injure qu'ils lui faisaient en regrettant Choiseul et en ne l'estimant pas. C'est lui qui procéda tour à tour, sans en déguiser sa satisfaction, à la dissolution du parlement de Guienne et de la cour des aides de Paris (9 avril 1771). Une fois rentré en quelque sorte dans la vie privée, il consacra au gouvernement minutieusement despotique de la Comédie-Italienne et à la présidence du tribunal des maréchaux de France les loisirs, toujours actifs, de sa verte et luxurieuse vieillesse. Louis XV, dans ses dernières années, lui rendit une amitié à laquelle ne s'opposaient plus les scrupules de sa conscience étouffée dans la honte de ses derniers plaisirs et que ranimait l'irrésistible attrait des souvenirs et des regrets communs (1).

Louis XVI et Marie-Antoinette accueillirent Richelieu, l'un avec le brusque dédain de son honnêteté, l'autre avec une malicieuse indifférence. Sa triste affaire avec une intrigante qui le trompa et le vola, Mme de Saint-Vincent, rappela sur lui l'attention publique par le scandale. La rancune des juges, dont il avait violé l'indépendance, retarda pendant trois ans, par des lenteurs calculées, la solution du procès. Le jugement donna gain de cause à Richelieu, sans le réhabiliter.

A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en 1780, il se remaria! Il épousa Mlle de Lavaux, jadis chanoinesse d'un des chapitres nobles de Lorraine et veuve d'un lieutenant général irlandais au service de France, M. de Rooth. Peu s'en fallut qu'il ne poussât la vengeance jusqu'à infliger à son impatient héritier la surprise désagréable d'une paternité qui eût porté un nouveau coup à ses espérances. Une fausse couche accidentelle de trois mois délivra au moins le malheureux duc de Fronsac de la crainte d'une concurrence fort imprévue. Son père se dédommagea en se moquant de lui : il venait au pied du lit où il gisait cloué par la goutte le narguer en affectant de se montrer infatigable et de supporter encore imperturbablement la fatigue du pied de grue. Richelieu trouva dans Maurepas, le frivole ministre de Louis XVI, le seul interlocuteur digne de lui à la nouvelle cour. Ces deux survivants dépaysés de la corruption du règne précédent se réconcilièrent afin de pouvoir se moquer encore de cette génération nouvelle qui les méprisait.

Richelieu ne manqua aucune occasion de bien attester son impénitence finale. Il employa les dernières années de sa vie à vider avec M. de Noé, maire de Bordeaux, des démêlés dont il fit évoquer la connaissance par le tribunal du point d'honneur, qu'il présidait depuis 1781, et il poussa l'abus de sa victoire jusqu'à forcer son adversaire de s'expatrier. Il eut de même des querelles et des procès interminables avec le fameux fabricant de papiers Arthur, qui ne put jamais de son vivant jouir d'un terrain qu'il avait acheté du roi pour y bâtir.

Enfin, le 8 août 1788, il mourut tranquillement, « sans faire l'enfant, » comme il le disait de son ami Voltaire, des suites d'un catarrhe qu'il ne put expectorer. Sa maladie fût naturelle, courte et sans secousse. Il passa doucement, insensiblement de la vie à la mort, avec ce sourire triomphant des grands égoïstes. Sa fin fut le soir d'un beau jour, comme celle du juste. La fortune a de ces indulgences spéciales dont l'ironie même est une leçon. Ainsi finit ce héros de la frivolité française, qui devait donner à la postérité l'idée la plus accomplie des contrastes et des lacunes du caractère national au dix-huitième siècle. Général plus heureux qu'habile et emportant en vrai courtisan les faveurs de la fortune qu'il a séduite, comme il a surpris la gloire, politique étroit et sans vues, faisant consister la force dans le succès, la raison dans l'à-propos et le droit dans l'habitude; aca-

(1) Richelieu ne poussa cependant point l'abnégation jusqu'à renoncer au privilége d'une respectueuse liberté. Un jour, au sortir d'un éloquent sermon où l'abbé de Beauvais gourmandait les vieillards luxurieux : « Il me semble, lui dit le roi, que le prédicateur a jeté plus d'une pierre dans votre jardin. — Oui, répondit Richelieu, mais si fort qu'il en a rejailli jusque dans le parc de Versailles. »

démicien ignorant, dont Roy et Voltaire ont fait les discours et n'ont pu améliorer l'orthographe; homme d'esprit au demeurant, dont on peut citer des mots qui le méritent. Singulier mélange de loyauté et d'astuce, de courage et de bassesse, de générosité et d'avarice, de prévoyance et de crédulité, de fidélité et d'ingratitude. Ses bons mots ont plus fait pour sa gloire que ses exploits; et ses vices éclatants et ses scandaleuses galanteries ont plus fait peut-être pour la réputation de l'esprit et du caractère français en Europe, où son nom est proverbial, que l'éloquence de Jean-Jacques, la probité de Turgot et le courage de Malesherbes. M. DE LESCURE.

Vie privée du maréchal de Richelieu (par Faur). — *Mémoires* du maréchal de Richelieu (par Soulavie). — *Pièces inédites* sur le règne de Louis XV (par Soulavie). — *Mémoires* de Saint-Simon. — *Mémoires secrets* de Duclos. — *Mémoires* de Mme de Staal; du président Hénault; de Maurepas; du duc d'Aiguillon; de d'Argenson. — *Journal* de Dangeau; du duc de Luynes; de Barbier; de Matthieu Marais (fonds Bouhier). — *Mémoires* de Besenval. — *Mémoires secrets* (par d'Allonville). — *Mémoires secrets* (par Bachaumont). — *Souvenirs* de Mme de Caylus; du marquis de Valfons. — *Souvenirs* de la baronne d'Oberkirch. — *Mémoires sur la régence* (par Piossens), par Massillon (Buisson, 1792). — *Correspondance* de Mme de Maintenon; de Madame; de la marquise de Lacour (manuscrit de la Biblioth. Mazarine); de Richelieu avec Paris-Duvernay (publ. par Grimoard); de Mme de Tencin avec son frère, etc. (publiée par de la Borde). — *Portraits et Souvenirs* par le duc de Levis. — *Portraits et Caractères du dix-huitième siècle* (par Senac de Meilhan). — *Pièces intéressantes et peu connues*, etc. (par de la Place). — *Galerie de l'ancienne cour*. — *Mélanges* de Boisjourdain. — *Paris, Versailles et les Provinces au dix-huitième siècle* (par du Gast de Bois-Saint Just). — *Mémoires sur la faveur de Mme de Pompadour* (par Soulavie). — *Lettres inédites de Mme de Châteauroux* (par Mme Gacon-Dufour). — *Vie privée de Louis XV* (par Mouffle d'Angerville). — *Louis XVI détruit avant d'être roi* (par l'abbé Proyart), 1802. — *Souvenirs de deux militaires* (par Fortia de Piles et Guys de Saint-Charles). — *Mémoires tirés des archives de la police* (par Peuchet). — Fragment des *Mémoires* de la duchesse de Brancas (publiés dans les *Lettres* de Lauraguais a Mme..., 1802). — *Histoire de la régence*, par Marmontel; par Lemontey. — *Le maréchal de Richelieu*, par Capefigue; 1857. — *Les Maîtresses du régent*, par M. de Lescure, 1860. — *Les Maîtresses de Louis XV*, par E. et J. de Goncourt. — *Causeries d'un Curieux*, par Feuillet de Conches. — *Histoire du dix-huitième siècle* (par Lacretelle). — *Histoire philosophique du règne de Louis XV* (par M. de Tocqueville). — *Œuvres* de Voltaire; Rulhière; Chamfort.

RICHELIEU (*Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie* DU PLESSIS, duc DE), petit-fils du précédent, et fils du trop célèbre duc de Fronsac, né le 25 septembre 1766, à Paris, où il est mort, le 17 mai 1822. Élevé au collége du Plessis, où il étudia surtout les langues modernes de l'Europe, marié très-jeune sous le titre de comte de Chinon à Mlle de Rochechouart, il voyagea d'abord en Italie. Revenu en France, il exerça à la cour la charge de premier gentilhomme de la chambre : il était près du roi, le 5 octobre 1789, lorsque le peuple envahit le château de Versailles. Parti la même année pour visiter la cour de Vienne, la révolution le força à prolonger son séjour à l'étranger. Fort aimé de Joseph II, il le quitta cependant pour aller, avec son ami le jeune prince Louis de Ligne, combattre dans l'armée russe contre les Turcs. Il montra un brillant courage à la prise d'Ismaïl (22 décembre 1790), et reçut le grade de lieutenant général; Catherine II l'appela à Saint-Pétersbourg et l'attacha à son service (1792). Nommé en 1794 commandant d'un des six corps d'émigrés soldés par l'Angleterre, il n'exerça jamais ces fonctions. En 1802 il revint en France, et après avoir vendu tout ce qui lui restait de biens pour payer les créanciers de son père, il retourna à Saint-Pétersbourg. Très-bien accueilli par l'empereur Alexandre, il devint en 1803 gouverneur d'Odessa, puis, dix-huit mois après, de toute la Nouvelle-Russie. C'est dans cette position si difficile qu'il s'acquit la réputation d'administrateur qui devait plus tard le précéder en France. Il fit d'Odessa une des villes les plus florissantes et les plus riches de la Russie. Revenu en France avec les Bourbons et ayant repris ses fonctions de premier gentilhomme, il les suivit à Gand en 1815.

La réputation de M. de Richelieu était assez grande alors parmi les souverains alliés pour que son nom ne restât pas étranger aux premières combinaisons politiques qui se produisirent après la seconde capitulation de Paris. Une répugnance invincible l'empêcha de prêter son concours à Fouché, qui avec Talleyrand composa le nouveau cabinet, et il refusa le ministère de la maison du roi, auquel il avait été nommé (9 juillet 1815). A la suite des élections ultra-royalistes du mois d'août 1815, Louis XVIII, de concert avec l'empereur de Russie, s'efforça de décider M. de Richelieu à accepter la mission de former un nouveau ministère. Il résista longtemps et ne céda qu'à la promesse que lui fit l'empereur Alexandre de l'aider à défendre la France contre les intentions peu bienveillantes des alliés. « Nul homme, dit M. Guizot, n'était plus exempt d'exagération et de charlatanisme dans la manifestation de ses sentiments. Grand seigneur et royaliste éprouvé, il n'était, soit d'esprit, soit de cœur, ni homme de cour ni émigré; il n'avait contre la société et les hommes nouveaux point de prévention; sans bien comprendre les institutions libres, il ne leur portait nul mauvais vouloir et s'y soumettait sans effort; simple dans ses mœurs, vrai et sûr dans ses paroles, ami du bien public, s'il ne lui appartenait pas d'exercer dans les chambres une puissante influence, il ne manquait pas d'autorité auprès ni autour du roi; et un cabinet constitutionnel, appuyé sur le centre parlementaire, ne pouvait avoir, à cette époque un plus digne et plus utile président. » Le 19 septembre, Fouché ayant envoyé au roi sa démission, M. de Richelieu se concerta avec M. Decazes, et choisit pour collègues, outre ce dernier, MM. de Feltre, Dubouchage, de Vaublanc, Corvetto et Barbé-Marbois (25 et 27 septembre 1815); il se réserva le porte-

feuille des affaires étrangères avec la présidence du conseil. En cette qualité il signa le funeste traité du 20 novembre 1815. Ce traité, tout adouci qu'il était par comparaison avec les premières prétentions des souverains alliés, arracha comme un cri de douleur au duc de Richelieu. « Tout est consommé, écrivait-il alors; j'ai apposé hier, plus mort que vif, mon nom à ce traité fatal. J'avais juré de ne pas le faire, et je l'avais dit au roi; ce malheureux prince m'a conjuré, en fondant en larmes, de ne pas l'abandonner, et de ce moment je n'ai pas hésité. » En présence d'une chambre des députés plus royaliste que le roi, la gloire du cabinet Richelieu fut de s'opposer aux exagérations funestes du parti *ultra*, et de s'appuyer sur cette portion de députés non moins attachés à la charte qu'à la légitimité, et qui, sous la direction de MM. Royer-Collard, C. Jordan, de Serre, Pasquier et de Barante, prit bientôt la dénomination de *centre*. Quatre projets de loi furent présentés dès le début de la session : deux avaient pour objet la suspension de la liberté individuelle et l'établissement des cours prévôtales : c'étaient des mesures temporaires; les deux autres, sur la répression des actes séditieux et sur l'amnistie, appartenaient à la législation définitive. La veille du jour où cette loi d'amnistie était présentée avait eu lieu l'exécution du maréchal Ney (7 décembre). Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que dans la nuit, aussitôt après le jugement, le duc de Richelieu ait proposé au roi une commutation de peine. Le gouvernement tout entier croyait à ce moment accomplir un triste mais impérieux devoir, alors qu'il ne commettait qu'une de ces fautes que le sentiment national ne pardonne jamais. L'ordonnance du 21 mars 1816 ayant réorganisé l'Institut, M. de Richelieu occupa l'une des places laissées vacantes dans l'Académie française par l'expulsion de Lucien Bonaparte, Cambacérès et autres membres.

Le 29 avril 1816 fut close la session de 1815. Devenu désormais plus libre dans son action, M. de Richelieu donna plus d'unité et de force au cabinet, par le renvoi de M. de Vaublanc, dont l'incapacité et le dévouement *à bride abattue* avaient été si fâcheux pour ses collègues. Il fut remplacé par M. Lainé, excellent choix, malheureusement trop balancé par celui du chancelier Dambray appelé à succéder à M. Barbé-Marbois, ministre de la justice (mai 1816). L'accueil enthousiaste fait aux députés ultra-royalistes dans les provinces, les représentations des puissances étrangères, effrayées d'une réaction aussi dangereuse, firent alors peu à peu entrer dans la pensée du ministère sa résolution de dissoudre la chambre de 1815. Converti le premier à cette importante mesure, M. de Richelieu la fit signer par le roi le 5 septembre 1816. Les élections de 1817 donnèrent raison à cette politique libérale, en nommant des députés dont la majorité fut pour le cabinet. Alors s'ouvrit la plus belle période du régime constitutionnel qu'ait eue la France : appuyé sur le *centre*, le gouvernement donna une égale satisfaction aux principes de liberté et d'autorité. Du côté des relations extérieures, M. de Richelieu obtint des puissances étrangères un délai pour l'acquittement des contributions de guerre, puis une réduction de l'armée d'occupation. Dans le courant de 1817, M. Pasquier, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr et M. Molé remplacèrent M. Dambray, le duc de Feltre et M. Dubouchage aux ministères de la justice, de la guerre et de la marine, et achevèrent de marquer davantage la politique modérée du cabinet. Tout en s'occupant activement de l'administration intérieure, en présidant souvent les séances du conseil d'État, M. de Richelieu négocia en 1817 un nouveau concordat avec la cour de Rome; mais, rencontrant une vive opposition à ce sujet parmi les députés même alliés du cabinet, il ajourna indéfiniment le rapport du projet de loi qui en avait été la conséquence. Ce fut là le commencement de cette fatale rupture entre le cabinet et les doctrinaires qui amena bientôt la chute du ministère de M. de Richelieu. Mais avant de quitter le pouvoir, le duc de Richelieu eut la gloire, qui pour lui était un vrai bonheur, de voir le sol de la France libre de l'occupation étrangère. Cependant les élections de 1818 avaient donné à la gauche, c'est-à-dire à l'opposition, une recrue de vingt-cinq députés nouveaux. La cour s'en était effrayée, et à Aix-la-Chapelle l'empereur Alexandre en témoigna son inquiétude à M. de Richelieu. Alarmé lui-même, M. de Richelieu revint à Paris avec la pensée de réformer la loi électorale de 1817. Cette œuvre était plus difficile qu'il ne pensait. Le cabinet se divisa tout d'abord sur cette question; le centre, allié habituel du ministère, se partagea également, et M. de Richelieu, n'ayant pu composer un nouveau ministère, quitta le pouvoir, laissant à M. Decazes le soin de former un cabinet dont le maintien de la loi électorale fût le sens politique (29 déc. 1818).

Il se retirait sans la moindre fortune personnelle. Mesdames de Montcalm et de Jumilhac, ses sœurs, lui demandèrent, sous prétexte de s'en parer, les bijoux reçus par lui comme présents diplomatiques, les vendirent et, avec le prix, achetèrent en son nom une rente de 7 à 8,000 francs. Un projet de loi destiné à lui constituer, à titre de récompense nationale, un majorat de 50,000 fr. de rente n'ayant été voté qu'avec difficulté, il se vengea noblement en faisant l'abandon intégral et absolu de cette dotation aux hospices de Bordeaux (2 février 1819). Le roi venait de lui donner le cordon du Saint-Esprit, et il avait le titre de ministre d'État. En 1820, il fut nommé grand veneur, et quitta la place de premier gentilhomme de la chambre. Rentré dans la vie privée, il parcourut le midi de la France, la Suisse, l'Italie et l'Allema-

gne. Il visitait la Hollande lorsque M. Decazes, décidé à la suite de l'élection de M. Grégoire à changer la loi électorale qu'il soutenait quelques mois auparavant, le sollicita de reprendre la présidence du conseil (novembre 1819). Il s'y refusa, malgré les instances du roi, plus par dégoût des affaires que par ressentiment. L'assassinat du duc de Berry (13 fév. 1820), en portant à l'extrême la haine du côté droit contre M. Decazes et la loi électorale de 1817, ramena au pouvoir le duc de Richelieu. Il était peu disposé à l'accepter. « Ce que *Monsieur* fait aujourd'hui contre vous, disait-il à M. Decazes, il le fera plus tard contre moi. » Il fallut pour le décider que le comte d'Artois, dans une visite qu'il lui fit le 19 à son hôtel, lui promît un concours sincère et durable. Le 21 février parut l'ordonnance royale qui nommait M. de Richelieu président du conseil. Après le crime de Louvel, il croyait sincèrement à la nécessité de donner de nouvelles garanties à l'autorité royale. Deux projets de loi, l'un suspensif de la liberté individuelle, l'autre de la liberté de la presse, furent adoptés (1820). La loi qui modifiait le système électoral de 1817 fut également votée. Ayant donné aux royalistes les satisfactions qu'il croyait nécessitées par les circonstances mêmes, M. de Richelieu fit pendant deux ans de sincères efforts pour arrêter la droite sur la pente de la réaction. Dans cette lutte qui s'engagea entre la droite et le cabinet, celui-ci fut le plus faible : le côté droit, soutenu par le comte d'Artois, renforcé par les élections de 1821, gagnait chaque jour du terrain. A l'ouverture de la session, l'opposition de gauche se coalisa avec le parti ultra-royaliste, et le vote de l'adresse constata que le ministère n'avait plus la majorité de la chambre. Il fut contraint de se retirer (14 décembre 1821), pour faire place au ministère *congréganiste* de MM. de Montmorency, Corbière, de Villèle, etc. Ce fut le commencement du gouvernement du côté droit, qui devait être si fatal à la royauté des Bourbons.

La santé de M. de Richelieu était déjà depuis quelque temps chancelante : au printemps de 1822 il habitait depuis quelques jours la terre de Courteille (appartenant à sa femme, qui était restée en France pendant la révolution), lorsque, pris de faiblesses soudaines, il se fit ramener à Paris (16 mai). Il y mourut, le 17, près de ses deux sœurs, Mmes de Montcalm et de Jumilhac. Il ne laissait aucun héritier direct : une ordonnance royale transféra le titre de duc de Richelieu ainsi que la pairie à son neveu M. Odet de Jumilhac, qui depuis a habité presque constamment l'Angleterre. EUG. ASSE.

De Castelnau, *Histoire de la nouvelle Russie*, t. III. — De Beausset, *Éloge du duc de Richelieu*. — De Vaulabelle, *Hist. des deux restaurations*, t. IV et V. — Lamartine, *Hist. de la restauration*. — M. Guizot, *Mémoires*, t. I. — L. de Viel-Castel, *Histoire de la restauration*, t. IV et V. — Duvergier de Hauranne, *Hist. du gouvernement parlementaire*, t. III, IV, V.

RICHEMONT (*Louis-Auguste* CAMUS, baron DE), général français, né le 31 décembre 1770, à Montmarault (Bourbonnais), mort le 22 août 1853, près cette ville. Sa famille était originaire de la Bretagne. Il faisait ses études dans l'école militaire d'Effiat lorsque le comte de Provence l'attacha à sa personne en qualité de page (1785). Après avoir passé une année à l'école de Metz, il rejoignit en 1792 l'armée du Rhin avec le grade de sous-lieutenant, et fit dans l'arme du génie les campagnes d'Allemagne et d'Italie sous Moreau et Bonaparte. En 1797, il fut attaché au petit corps d'armée qui allait prendre possession des îles Ioniennes, cédées à la France par le traité de Campo-Formio. L'expédition d'Égypte ayant amené la guerre avec la Porte, il fut envoyé sur les côtes d'Albanie, à Prevesa, et se trouva parmi les quatre cents Français qui eurent à soutenir le choc de quinze mille Turcs sur les ruines de l'ancienne Nicopolis (23 octobre 1798). Dans ce combat inégal, qui coûta la vie à presque tous ses compagnons, il accomplit des prodiges de bravoure, tua de sa main une vingtaine de cavaliers, et, couvert de blessures, ne céda qu'au nombre toujours croissant des ennemis qui le poursuivaient. Sauvé du massacre par Moukhtar, un des fils d'Ali-pacha, et traité par ce généreux prince non comme un prisonnier, mais en hôte et en ami, il quitta Janina avec tout l'argent nécessaire à ses besoins. Lord Byron a consacré à cette héroïque aventure quelques beaux vers cités dans le *Voyage de Hobhouse*. A Constantinople Richemont fut jeté au bagne avec ses camarades, puis conduit au château des Sept-Tours. L'intervention spéciale du tzar Paul Ier le rendit en 1801 à la liberté. De retour en France, il reçut le grade de chef de bataillon. Deux ans plus tard il s'embarqua pour l'Inde avec le général Decaen, visita nos colonies, et s'établit à l'île de France avec le titre de directeur de fortifications. Comme il revenait en Europe sur un bâtiment brêmois (1807), il tomba entre les mains des Anglais, qui le retinrent comme otage jusqu'en 1810. Plusieurs mémoires qu'il avait rédigés sur un *Projet de descente en Angleterre*, une *Expédition dans l'Inde*, le *Blocus continental*, inspirèrent à Napoléon une estime dont il lui donna la preuve en l'employant au comité du génie et en le créant baron de l'empire. Chargé en 1811 d'inspecter les places de l'Oder et de l'Elbe, il eut ordre en 1812 de présider aux grands travaux de fortification de Dantzig. Lorsque les désastres de la retraite de Moscou amenèrent les alliés devant cette ville, il partagea avec Rapp l'honneur de la défendre pendant un an au milieu des circonstances les plus défavorables. A son retour à Paris (avril 1814), il reçut de Louis XVIII le grade de maréchal de camp, la croix de Saint-Louis et le commandement de l'école militaire de Saint-Cyr. Pendant les Cent jours Richemont eut la mission expresse de visiter toutes les places de la frontière

du nord; il parut un moment dans la chambre des représentants, où l'Allier lui avait donné mandat de siéger, et rejoignit la grande armée après la bataille de Waterloo. Réduit par les Bourbons à la demi-solde, il se retira dans sa province, et vécut à la campagne, tout entier au plaisir de la chasse, qu'il aimait avec passion. En 1827 il entra à la chambre comme député de l'Allier, vota avec le parti libéral, et fut constamment réélu jusqu'en 1837, époque où il fut remplacé par M. Tourret, candidat démocratique. Le gouvernement de Juillet l'avait remis dès le 20 août 1830 en possession du commandement de l'école de Saint-Cyr. Outre quelques brochures politiques, on a de Richemont des *Poésies diverses* (Évreux, 1829, in-8°), et des *Mémoires politiques* (Paris, 1830, in-8°), réimpr. en 1858 avec des additions (Moulins, in-8°).

Un de ses frères périt sur le champ de bataille de Leipzig; il était alors général de brigade. K.

Eug. de Montlaur, *Le général de Richemont*; Moulins, 1859, in-8°.

RICHEPANSE (*Antoine*), général français, né le 25 mars 1770, à Metz, mort le 8 septembre 1802, à la Basse-Terre (Guadeloupe). Fils d'un officier au régiment de Conti, il fut soldat au sortir de l'enfance. Maréchal des logis en 1789, il se distingua dans les premières guerres de la révolution, passa rapidement les premiers grades, et deux jours après avoir été promu chef de brigade, il devint général (4 juin 1796) pour sa conduite à Altenkirchen. Dans l'armée de Sambre et Meuse, il eut une grande part au gain de la bataille de Neuwied, et dans l'armée d'Italie ses exploits à Novi et à Fossano lui valurent le grade de général de division (3 janvier 1800). Envoyé à l'armée du Rhin, il combattit à Engen avec sa valeur accoutumée et sur les rives de l'Iller, où, à la tête de sa seule division, il soutint, sans être entamé, le choc de quarante mille Impériaux. On connaît la part brillante qu'il prit à la bataille de Hohenlinden (3 décembre); ses habiles combinaisons et une manœuvre hardie y décidèrent la victoire. Quelques jours après, l'archiduc Jean, ayant concentré ses troupes sur Saltzbourg et les bords de la Saltza, fut obligé d'abandonner les fortes positions qu'il occupait. Sur l'ordre de se mettre à sa poursuite, Richepanse quitta Saltzbourg avec ses escadrons d'avant-garde, atteignit deux fois l'ennemi, et le mit dans une déroute complète. Poursuivant sa marche victorieuse, il se signala dans les affaires de Lambach, de la Traün et dans plusieurs autres rencontres, et allait entrer à Kresmunter, lorsque le général Grunne se présenta pour traiter d'un armistice : le 25 décembre une convention termina cette mémorable campagne de vingt jours, où Richepanse acquit ses plus beaux titres de gloire. En l'an x, il fut nommé commandant en chef de l'armée expéditionnaire chargée de reconquérir la Guadeloupe, dont les nègres révoltés s'étaient emparés. Après avoir forcé la passe de la Pointe à Pître, il effectua heureusement son débarquement, et bientôt la Grande-Terre fut de nouveau au pouvoir de la république. Richepanse se porta sur la Basse-Terre, s'en empara et battit un corps nombreux de noirs révoltés, qu'il força de se renfermer dans le fort Bambriche. Quelques jours après, les rebelles furent totalement défaits dans le port d'Anglemont. Richepanse n'eut plus alors d'autre occupation que de réparer les désastres que l'insurrection avait causés à la colonie. Il remplissait les devoirs d'un bon administrateur lorsque, atteint de la fièvre jaune, il succomba à l'âge de trente-deux ans. Napoléon donna le nom de Richepanse à l'une des rues de Paris.

Moniteur univ., an XI, p. 88 et 140. — *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Bégin, *Biogr. de la Moselle.* — Babié et Beaumont, *Galerie militaire*, t. VI.

RICHER, chroniqueur français, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. Il y avait à la cour de Louis IV d'Outremer un guerrier nommé Raoul, connu par ses talents comme par sa valeur, et qui dans ces temps indécis et troublés gardait une inébranlable fidélité aux anciens maîtres de sa famille, les rois de la descendance de Charlemagne. Louis et Lothaire, son fils, eurent souvent occasion de l'éprouver en lui confiant le commandement des petites expéditions militaires qu'ils tentaient sans cesse pour ressaisir des lambeaux de leur autorité. Ce Raoul était le père de Richer, qui puisa sans doute dans les instructions paternelles les sentiments d'affection et de respect qu'il témoigne pour la race carolingienne aussi bien que la connaissance d'une partie des événements qu'il raconte. Richer fut admis vers 969 au monastère de Saint-Remi de Reims; il y parcourut avec succès le cercle des études qu'on faisait de son temps, et y devint un des disciples favoris du savant Gerbert. C'est pour obéir aux exhortations de ce dernier que Richer prit la plume; il le dit dès les premiers mots en dédiant à son maître la préface de son livre. On ne connaît absolument de la vie de Richer que le peu qu'il en dit lui-même. Après les notions générales qui viennent d'être rapportées, le fait principal qui ressort de la lecture de son ouvrage est qu'il l'a composé entre 992 et 995. Il divise son Histoire en quatre livres (*Richeri Historiarum libri IV*); mais elle se divise plus naturellement en trois parties. La première (ch. I à XIX du liv. Ier) s'étend depuis l'élection du roi Eudes (888) jusqu'à 919; on ignore à quelle source Richer a puisé la connaissance des événements qu'il y raconte, et qui (notamment une campagne des Normands en 892 et une bataille qui leur est livrée par Eudes près de Clermont) étaient entièrement inconnus avant cet auteur (1). La seconde partie (ch. XX

(1) Citons encore, à cause de son importance, le passage dans lequel (au chap. V) il a révélé l'origine de la famille capétienne : « Eudes était fils de Robert, homme appartenant à la chevalerie (*ex equestri ordine Rodbortum*) et petit-fils de l'étranger Witikind, Germain de nation. »

du liv. Ier au ch. xx du livre III) se rapporte aux années 919 à 966, et correspond exactement à la chronique de Flodoard. Richer, dans sa préface, signale lui-même l'usage qu'il a fait de cette dernière. La troisième partie (liv. III, à partir du ch. xxi, et liv. IV) embrasse les années 969 à 995, et appartient en propre à Richer, qui en a puisé la matière soit dans les archives de Saint-Remi de Reims, soit dans les conversations de Gerbert, le grand homme de l'époque, soit dans ses propres observations. C'est là surtout que brille le mérite inappréciable de cet historien, qui fut sans doute un éminent esprit parmi ses contemporains et à qui avait été réservé de voir de ses yeux l'une des phases les plus étonnantes et les plus obscures de notre histoire : l'agonie de la race carolingienne et l'avénement des Capétiens. C'est en lisant Richer qu'on a pu clairement, pour la première fois, bien comprendre comment les derniers héritiers des Pepin et de Charlemagne, sans être indignes de ces grands ancêtres par le courage et le caractère, devaient nécessairement se voir écrasés par cela seul qu'ils représentaient le pouvoir absolu, l'Empire, les personnages d'Auguste et de César, qu'ils étaient les alliés par le langage et par le sang de leurs cousins les empereurs d'Allemagne, devant des populations qui se trouvaient déjà fortement agrégées en France féodale, qui étaient habituées à obéir au feudataire voisin le plus puissant, qui commençaient à parler une nouvelle langue, le français, et qui commençaient aussi à se sentir françaises, vigoureuses et ennemies d'un passé vermoulu. Richer, sans le savoir, donne, même dans son style, imité soigneusement des classiques de l'antiquité et faisant apparaître à chaque pas les Gaules, l'ordre équestre, mille autres expressions surannées, la fidèle image d'une société qui n'existait plus dès lors, sauf pour un petit nombre de partisans fidèles.

Jusqu'à nos jours on avait compté Richer au nombre des auteurs perdus ; on ne le connaissait que par une phrase de Trithème. En 1833, M. Pertz et M. Boehmer découvrirent dans la bibliothèque publique de Bamberg le manuscrit de Richer, tracé de sa propre main, et chargé de ses corrections. Il ne s'était si longtemps dérobé aux investigations que parce qu'on avait commis l'erreur d'ajouter en tête du volume un titre erroné qui l'indiquait comme étant la chronique d'un autre *Richer*, auteur de la fin du douzième siècle et religieux de l'abbaye de Sénones (Vosges). Les éditeurs des *Monumenta Germaniæ* l'insérèrent dans leur recueil en 1839, et en publièrent la même année une édition in-8° à Hanovre. La société de l'Histoire de France, par les soins de M. J. Guadet, reproduisit le texte de l'édition allemande, et y joignit une traduction française et une longue étude préliminaire (Paris, 1845, 2 vol. in-8°). Richer a été traduit aussi en allemand dans le recueil publié à Berlin dans la collection des *Geschichtschreiber der Deutschen Vorzeit* par le baron Karl d'Osten-Sacken avec une introduction de W. Wattenbach (Berlin, 1854, in-8°). Enfin la France, représentée par l'Académie impériale de Reims, lui a consacré une édition nouvelle faite avec soin par M. A.-M. Poinsignon sous ce titre : *Richeri historiarum IV libri*, avec trad., notes et cartes géogr. (Reims, 1855, in-8°).

H.-L. Bordier.

Hist. littér. de la France, VII. — Pertz, *Scriptores rerum german.*, V. — Guérard, *Journal des savants*, août 1846. — Guadet, *Introd.* à sa traduction.

RICHER (*Edmond*), théologien français, né à Chource (diocèse de Langres), le 1er octobre 1559, mort à Paris, le 29 novembre 1631. Sa famille, qui était pauvre, ne pouvait lui faire donner une éducation brillante ; mais la nature l'avait doué de l'ambition de savoir. A dix-huit ans, il vint à Paris, entra dans un collége, y assura sa subsistance par les services qu'il y rendit, et donna tout le reste de son temps à l'étude. Nommé professeur au collége du cardinal Le Moine, il y enseigna les belles-lettres, la rhétorique et la philosophie, et après avoir été reçu docteur en théologie (1589) il en fut élu grand maître. Bientôt il devint syndic de l'université de Paris. Il n'accepta cette charge qu'à la condition que tous les docteurs travailleraient avec lui à rétablir l'ancienne discipline. Il s'employa d'abord à revoir tous les registres oubliés de la faculté, et en fit un arsenal d'arguments pour défendre contre les usurpations des jésuites les libertés de l'Église gallicane ; cette lutte engagée, il ne fut pas épargné par ses adversaires. Lui qui se prononçait avec tant de sagesse contre les innovations téméraires, avait eu un moment d'erreur : plein d'ardeur pour la cause de la ligue, il avait osé défendre dans une thèse l'attentat de Jacques Clément. On ne manqua pas de le lui rappeler. Plus on lui opposa de difficultés, plus il redoubla d'efforts. Il en était désormais convaincu : le plus redoutable fléau de l'Église gallicane et de l'université, c'étaient les jésuites. En 1612, il obtint contre eux un jugement qui leur ordonnait de se conformer à la doctrine de la Sorbonne, « même en ce qui concerne la personne sacrée des rois et le maintien de leur autorité royale ». Ses adversaires l'attaquèrent à leur tour, à propos de quelques opinions contenues dans son traité *De ecclesiastica et politica potestate*, et eurent assez de crédit pour le faire censurer par les évêques de la province de Sens, dans laquelle était alors compris l'évêché de Paris. Richer en appela en vain comme d'abus ; la censure fut maintenue, et il fut forcé de résigner le syndicat (1612). Il réclama, comme un titre auquel il avait droit, un canonicat vacant dans l'église de Paris, et l'obtint avec quelque peine. Mais dans cet asile il fut encore poursuivi par les jésuites. Sur leurs requêtes pressantes, le

pape voulut le faire venir à Rome et juger par le tribunal de l'inquisition. Le parlement protégea Richer contre les violences romaines. Alors, à Paris même, le duc d'Épernon, fauteur des jésuites, enleva Richer, et l'enferma dans les prisons de Saint-Victor. Il en sortit quelque temps après par les ordres du parlement. Cependant dès 1615 il n'assista plus aux assemblées de la Sorbonne, et il abdiqua même sa charge de principal au collége du cardinal Le Moine. On a de lui : *De Analogia, causis eloquentiæ et linguæ patriæ locupletandæ methodo*; Paris, 1601, in-8°; — *De Figurarum arte et causis eloquentiæ*; Paris, 1605, in-8°. Un autre ouvrage du même auteur semble être le complément de celui-ci : *De Arte et causis rhetoricæ*; Paris, 1629, in-8°; — *Grammatica obstetricia*; Paris, 1607, in-8°; — *Vita J. Gersonii*, à la tête des *Œuvres* de Gerson (Paris, 1606, in-fol.), publiées par Richer; — *De Ecclesiastica et politica potestate*; Paris, 1611, in-4°; et 1612, in-8°. Il parut contre ce livre une grande quantité d'ouvrages, dont Niceron a donné la liste; après la mort de Richer il a été fait sur ses manuscrits une édition plus ample du même livre et de ses annexes, à Cologne, 1701, in-4°. Richer de son côté publia plusieurs écrits pour sa défense; — *Historia conciliorum generalium*; Cologne, 1683, in-8°; — *Histoire du syndicat de Richer*, ouvrage posthume; Avignon, 1753, in-8°.

Adolphe Hauréau.

Baillet, *Vie de Richer*. — Du Pin, *Hist. ecclés. du dix-septième siècle*. — Niceron, *Mém.*, XXVII. — *Hist. du syndicat de Richer*.

RICHER (*Jean*), astronome français, mort en 1696, à Paris. Admis en 1666 dans l'Académie des sciences, il fut envoyé en 1671 à Cayenne, afin d'y faire des observations sur les parallaxes du soleil et de la lune, et sur les distances de Mars et de Vénus à la terre. Son voyage dura environ trois ans; il eut tout le succès qu'on en espérait. Non-seulement Richer rapporta des mesures plus exactes de l'obliquité de l'écliptique, de la parallaxe du soleil et des positions d'étoiles invisibles dans nos climats, mais il observa aussi le retard du pendule sous l'équateur. Ce phénomène fournit à Newton et à Huygens une preuve de l'aplatissement du globe, et fut la première occasion des travaux entrepris plus tard sur la figure de la terre. Les *Observations* de Richer ont paru dans le t. VII des anciens *Mém. de l'Acad. des sciences*.

Lalande, *Bibliogr. astronomique*.

RICHER (*Claude*), mathématicien français, né le 10 novembre 1680, à Auxerre, mort en 1756, à Provins. Son père, Jean Richer, seigneur du Bouchet, était avocat au parlement. Ordonné prêtre à Paris, il y passa trente années dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques, et se retira ensuite à Provins, où il fut chanoine de Saint-Quiriace, puis doyen du chapitre de Notre-Dame. On a de lui : *La Gnomonique universelle*; Paris, 1701, in-8°; — *Discours de l'utilité du fragment de Manéthon sur la dynastie des rois d'Égypte*; Provins, 1747, in-12 : ce n'est que l'exposition d'un travail considérable en 2 vol. in-fol., intitulé *Dénouement du fragment de Manéthon*, et dont il n'a paru que deux extraits dans le *Dict.* de Moréri de 1749. Il est aussi l'auteur, suivant l'abbé Goujet, de l'*Analyse générale qui contient des méthodes nouvelles pour résoudre les problèmes de tous les genres et de tous les degrés à l'infini* (Paris, 1733, in-4°), ouvrage publié sous le nom de l'académicien Fantet de Lagny, son ami, et qui forme le t. XI des *Mémoires* de l'Académie des sciences.

Goujet, dans le *Dict. hist.* de Moréri, de 1759.

RICHER (*Henri*), littérateur français, né en 1685, à Longueil (pays de Caux), mort le 12 mars 1748, à Paris. Ayant achevé ses études à Caen, il étudia le droit pour satisfaire au vœu de ses parents, et fut reçu avocat au parlement de Rouen; mais il se contenta du titre, et se rendit aussitôt à Paris, où il s'adonna à l'étude des belles-lettres. Il avait de l'étendue et de la variété dans les connaissances, et sa modestie jointe à la douceur de son caractère lui fit beaucoup d'amis. Ses traductions en vers des *Églogues* de Virgile (Paris, 1717, 1736, in-12) et des huit premières *Héroïdes* d'Ovide (1723, in-12) sont assez fidèles, mais froides et languissantes. L'une de ses tragédies, *Sabinus et Éponine* (1735), a été mise en hollandais et jouée, dit-on, avec succès à Amsterdam. On a encore de lui : *Fables en vers*, douze livres; Paris, 1729-1744, 2 vol. in-12, réunis en un seul dans la réimpression de 1748, qui est précédée d'une vie de l'auteur; l'invention, selon Sabatier, n'y est pas heureuse, la narration en est froide, mais le style simple, clair et facile; — *La Vie de Mécenas, avec des notes*; Paris, 1746, in-12, extraite en grande partie de l'ouvrage de Meibomius.

Notice, à la tête des *Fables*.

RICHER D'AUBE (*François*), jurisconsulte et magistrat français, né à Rouen, en 1686, mort à Paris, le 10 octobre 1752. Neveu, à la mode de Bretagne, de Fontenelle, et adonné de bonne heure à l'étude du droit, il ne quitta pas la carrière de sa famille, qui était de robe. D'abord conseiller au parlement de Normandie, puis maître des requêtes, il obtint la charge d'intendant, et l'exerça à Caen et à Soissons. Sa rage de disputer contre tout venant sur les plus petites choses ne tarda pas à la lui faire perdre. Vers l'âge de quarante ans, il vint habiter Paris, dans la rue Saint-Honoré. Fontenelle vint loger chez lui, lorsqu'il quitta en 1730 le Palais-Royal. L'abbé Trublet a tracé de lui ce portrait : « Il était, dit-il, haut, dur, colère, contredisant, pé-

dant, bon homme néanmoins, officieux même et généreux. S'il était difficile à commercer, il était facile à vivre. » Le marquis d'Argenson le regardait comme un bon administrateur. Richer d'Aube n'a publié qu'un *Essai sur les principes du droit et de la morale* (Paris, 1743, in-4°). Critiqué par Réal, vanté par Desfontaines, ce livre est depuis longtemps oublié. Le nom même de l'auteur serait peut-être ignoré complétement, sans quelques vers de Rulhière et de Voltaire.

Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

dit Rulhière, dans son poëme des *Disputes*, et Voltaire lui répond (26 avril 1769) : « Le portrait du sieur d'Aube est parfait ; vous demandez à votre lecteur

S'il connaît par hasard le contradicteur d'Aube,
Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube,
Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu et reconnu sous votre pinceau de Téniers. » J. M—R—L.

Trublet, *Mémoires sur la vie de Fontenelle.* — *Observations sur les écrits modernes*, par Desfontaines et autres, t. XXXIII. — Clément (de Genève), *Cinq années littéraires*, 3e lettre.

RICHER (*François*), jurisconsulte français, né en 1718, à Avranches, mort en 1790, à Paris. Reçu avocat au parlement de Paris, il se fit une bonne réputation comme jurisconsulte. Il a laissé quelques ouvrages estimés, tels que : *Traité de la mort civile;* Paris, 1755, in-4°; — *De l'Autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique;* Amsterdam (Paris), 1767, 2 vol. in-12; — *Causes célèbres, curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume depuis 1773 jusqu'en 1780;* Amsterdam (Paris), 1772-1788, 22 vol. in-12 : les faits de chaque cause et les moyens de droit sont exposés dans ce recueil avec plus d'ordre que dans celui de Gayot de Pitaval. Il a publié comme éditeur les *Arrêts* de Maynard (Toulouse, 1751, 2 vol. in-fol.); les *Arrêts notables* d'Augeard (Paris, 1756, 2 vol. in-fol.); les *Lois ecclésiastiques* d'Héricourt (1756, in-fol.); les *Œuvres de Montesquieu* (Amsterdam, 1758, 3 vol. in-4°), avec une sage réfutation des *Remarques* d'Élie de Luzac; le *Dictionnaire de mythologie* de Claustre (1765, 2 vol. in-8°), et les *Arrêts* du premier président de Lamoignon (1783, 2 vol. in-4°). Il a aussi travaillé au *Journal des causes célèbres.*

RICHER (*Adrien*), historien, frère du précédent, né en 1720, à Avranches, mort en 1798, à Paris. Sa vie, peu féconde en événements, a été tout entière consacrée aux lettres. Les matières historiques et biographiques sont celles qu'il a traitées avec le plus de soin et de persévérance, et on lui doit dans ce genre une foule d'ouvrages qui ont eu jusqu'à nos jours un grand nombre de réimpressions. Nous citerons de lui : *Vies des hommes illustres;* Paris, 1756, 1809, 2 vol. in-12; — *Essai sur les grands événements par les petites causes;* Paris, 1758-1759, 1762, 2 vol. in-12; — *Théâtre du monde;* Paris, 1775, 2 vol. in-8°, et 1789, 4 vol. in-8°, fig.; — *Vies des plus célèbres marins;* Paris, 1780-1786, 13 vol. in-12 : recueil estimé, et qui contient les vies de J. Bart, Tourville, André Doria, Barberousse, Du Quesne, Ruyter, Tromp, Duguay-Trouin, Forbin, Cassard, la Garde et Jean et Victor d'Estrées. Chacune de ces notices avait paru isolément; — *Caprices de la fortune, ou les Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers;* Paris, 1786-1789, 4 vol. in-12; — *Les Fastes de la marine française;* Paris, 1787-1788, t. I et II, in-12; — *Vies des surintendants des finances et contrôleurs généraux;* Paris, 1791, 3 vol. in-12; — *Abrégé chronologique de la révolution française;* Paris, 1798, 3 vol. in-12, publié et continué par Brument. Il a rédigé les t. XII à XXX de l'*Histoire des Chinois, Japonais, Indiens*, etc., commencée par l'abbé de Marsy (Paris, 1755-1778, 30 vol. in-12). P. L.

Sabatier, *Les trois Siècles.* — Frère, *Bibliogr. normande.*

RICHER (*Édouard*), littérateur français, né à Noirmoutiers, le 12 juin 1792, mort à Nantes, le 21 janvier 1834. Son père, François Richer, périt en 1793, à la tête des gardes nationaux qui tentèrent d'arrêter les troupes royalistes lorsque Charette s'empara de l'île de Ré. Admis gratuitement au prytanée militaire de Saint-Cyr, il termina ses études à l'École polytechnique. Éloigné de la vie active par sa complexion délicate, par l'indépendance un peu sauvage de son caractère, et par le penchant qu'il eut dès sa jeunesse pour la rêverie, il tenta cependant de s'associer au commerce de son frère aîné; mais il ne tarda pas à quitter les affaires et sa ville natale, pour habiter Nantes, où il se livra à la littérature et à l'étude de l'histoire naturelle. Son goût pour la solitude et l'air humide de Nantes, qui ne convenait pas à sa santé, lui firent bientôt abandonner cette ville; il se retira d'abord dans une habitation isolée, près de la rivière d'Erdre, puis dans un véritable ermitage, au milieu d'une lande déserte. Là, il laissa aller son âme à la contemplation de la nature. De l'examen des faits il s'éleva à la recherche des causes, à l'étude du monde spirituel et de la philosophie; mais, tendre et rêveur, il fut bientôt emporté vers le mysticisme, mêlant dans ses écrits Linné et Swedenborg. Cependant, il n'oubliait pas entièrement ses relations avec les savants et les lettrés. Déjà membre de la Société académique de Nantes, il entrait en 1822 dans la Société linnéenne de Paris; il publiait des brochures et des articles scientifiques, des traductions

de poésies anglaises, et des livres sur les monuments et les paysages de son département. Ayant été chargé par Daru d'examiner son manuscrit de l'*Histoire de Bretagne*, il le lui rendit avec des notes nombreuses, dont Daru profita, bien qu'il ait à peine cité le nom de l'annotateur dans sa préface. L'œuvre principale de Richer, *La Nouvelle Jérusalem* (Nantes et Paris, 1832-1836, 8 vol. in-8°), est une étude mystique de l'homme, de l'univers et du monde spirituel, fondée à la fois sur le bon sens et sur le christianisme. Vague dans ses considérations générales, hésitante dans ses déductions, cette œuvre révèle une belle âme, un sentiment vrai de la nature et un vif amour de l'humanité. On a aussi de Richer un *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*; Nantes, 1820-1823, 2 vol. in-4°; et un grand nombre d'articles qu'il donna, sous son nom ou sous le pseudonyme de Mériadec, dans le *Lycée armoricain*. Il était occupé, lorsqu'il mourut, d'un travail immense, pour lequel il avait déjà réuni de nombreux matériaux et qui devait avoir pour titre : *Des Erreurs et des progrès de l'esprit humain*. J. M—R—L.

Piet, *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Éd. Richer*; Nantes, 1836, in-8°.

RICHERAND (*Balthasar-Anthelme*), baron), chirurgien français, né à Belley (Ain), le 4 février 1779, mort à Paris, le 23 janvier 1840. Il était fils d'un notaire. Après avoir fait ses humanités à Belley, il vint en 1796 à Paris étudier la chirurgie, et fut reçu docteur en 1799 avec une thèse *Sur la fracture du col du fémur*. En 1801, il publia ses *Nouveaux éléments de physiologie*, et en 1802 il fut nommé chirurgien adjoint de l'hôpital Saint-Louis, dont il devint plus tard chirurgien en chef. Le succès des *Nouveaux éléments de physiologie* fut égalé par celui de la *Nosographie chirurgicale*, qu'il donna en 1805. Écrits dans un style simple et élégant, ils révélaient un talent aussi habile à discuter les questions philosophiques qu'à exposer les faits de détail. Sa nomination, à l'âge de vingt-sept ans (1807), comme professeur à l'École de médecine de Paris, couronna l'ensemble de ses premiers travaux. En 1814, à la suite des combats livrés sous les murs de Paris, l'hôpital Saint-Louis fut converti en une vaste ambulance, où les Français et les étrangers furent indistinctement reçus. Les ressources ordinaires ne suffirent plus pour les pansements et les opérations; le typhus vint joindre ses ravages à ceux de la guerre et rendre dangereuses les fonctions des médecins. Dans la direction de cet immense service, Richerand déploya une activité et un dévouement sans bornes. Les tendances de chaque époque chirurgicale ont un caractère particulier; celles du premier quart de ce siècle se dirigèrent vers les opérations hardies, qui, ne se bornant pas aux surfaces, pénètrent jusqu'à la profondeur des organes internes. Dupuytren, Roux, Astley Cooper, Abernethy s'étaient acquis dans cet ordre de tentatives une réputation plus brillante que justifiée par de véritables succès. Mais l'expérience n'avait pas encore prononcé son arrêt définitif, et il était naturel que Richerand, supérieur à tous ses collègues dans l'art d'écrire, montrât qu'il n'était inférieur à aucun d'eux dans la conception qui innove et dans l'habileté qui exécute. L'opération, jusque-là sans exemple, qu'il décrivit, en 1818, dans une brochure ayant pour titre, *Histoire d'une résection des côtes et d'une partie de la plèvre*, montre qu'il n'était pas dans son art une difficulté qu'il ne pût aborder avec succès.

Les cours de Richerand à l'École de médecine, continués pendant plus de trente ans et réunis à l'enseignement clinique de l'hôpital Saint-Louis, ont formé un grand nombre de chirurgiens qui occupent aujourd'hui le premier rang dans les écoles et dans la pratique. Si quelques auditeurs remarquaient chez lui un peu de difficulté dans la parole, ils ne tardaient pas à voir que cet embarras apparent n'avait d'autre source que la sévérité du maître envers lui-même; il ne voulait laisser échapper de sa bouche que des expressions qui rendissent sa pensée avec précision et avec énergie.

En récompense de tant de services rendus à la science et à l'humanité, le gouvernement de la restauration donna, en 1829, à Richerand le titre de baron; il l'avait précédemment décoré des ordres de la Légion d'honneur et de Saint-Michel. Après 1830, Richerand quitta peu à peu la pratique médicale, et profita de ses loisirs pour méditer sur les questions vitales de la société. C'est dans la société d'Auteuil, dont Cabanis lui avait ouvert l'entrée, que Richerand dès sa jeunesse avait développé son goût littéraire et les tendances de son esprit vers des méditations élevées. Plus tard, sa campagne de Villecresnes devint le rendez-vous de plusieurs membres de l'Académie française, tels qu'Auger, Villemain, Lacretelle, Roger, Campenon. L'affection la plus intime l'unissait à Brillat-Savarin. La lutte qu'il soutint contre Dupuytren, les sarcasmes qu'il lança contre ses doctrines, lui firent de ce célèbre chirurgien un violent ennemi. Leur réconciliation doit être citée comme un exemple à suivre. En 1829, Maisonnabe venait d'inventer quelques modifications à des traitements orthopédiques; Dupuytren en parla avec le dédain qui était dans ses habitudes. Maisonnabe, dans une irritation extrême, alla le poursuivre jusque dans la salle des conférences des professeurs de l'école. Dupuytren apercevant Richerand dit à son adversaire : « Certes M. Richerand n'est point mon ami, mais je connais trop la loyauté de son caractère pour hésiter à le prendre pour juge entre vous et moi. » Richerand répondit aussitôt à cet appel, et, comme deux hommes qui s'estimaient et qui ne demandaient qu'une

occasion pour se réunir, ils se serrèrent mutuellement dans les bras l'un de l'autre (1).

Richerand sut toujours discerner dans les systèmes professés autour de lui les principes de la vraie philosophie des doctrines désolantes du scepticisme : son éducation, comme la nature de son esprit, l'entraînait vers les idées chrétiennes. Ces tendances se développèrent dans la société de la femme distinguée et pieuse à laquelle il s'était uni. De cette union naquirent deux fils, dont l'aîné, le baron *Wladimir* RICHERAND, né en 1816, a épousé Mlle Rendu, nièce du conseiller de l'université.

Par une délibération de la commission municipale (juin 1851), l'avenue de l'hôpital Saint-Louis a pris le nom de Richerand.

Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux Éléments de physiologie*; Paris, 1801, in-8°; 10e édit., augmentée par l'auteur et Bérard aîné, Paris, 1832, 3 vol. in-8° : trad. dix-sept fois à l'étranger; — *Leçons de Boyer sur les maladies des os*; Paris, 1805, 2 vol. in-8°, fig.; — *Nosographie et Thérapeutique chirurgicale;* Paris, 1805-1806, 3 vol. in-8°; 5e édit., 1821, 4 vol. in-8° : trad. plusieurs fois; — *Des Erreurs populaires relatives à la médecine;* Paris, 1810, in-8°; — *Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre;* Paris, 1818, in-8°; — *Histoire des progrès récents de la chirurgie;* Paris, 1825, in-8°; — *De la population dans ses rapports avec la nature des gouvernements;* Paris, 1837, in-8°. On a encore de lui des *Notices* sur Bordeu, Cabanis, Brillat-Savarin, Ambroise Paré, Vesale, etc., et un assez grand nombre d'articles ou de mémoires insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, les *Mémoires* de la *Société d'émulation*, le *Bulletin* de la *Société philomathique*, etc.

Amédée BONNET (de Lyon).

Moniteur universel, 26 janvier 1840. — J. Cloquet, *Éloge de Richerand*. — *Encycl. du dix-neuvième siècle*, t. XXI. — Dubois (d'Amiens), *Éloge de Richerand*.

RICHERY (*Joseph* DE), amiral français, né le 13 septembre 1757, à Alons (Provence), où il est mort, en mars 1799. Il fut embarqué comme mousse dès l'âge de neuf ans. En 1778 il était enseigne. Il se distingua à la prise de New-Port et dans la guerre contre l'Angleterre, en faveur de l'indépendance américaine. Il fit ensuite les campagnes de l'Inde sous le bailli de Suffren (1781-1782). En 1793 il fut nommé capitaine de vaisseau, et contre-amiral en 1795. Ayant pris à Toulon le commandement d'une escadre destinée à détruire les établissements anglais de Terre-Neuve, il attaqua le 7 octobre, à 25 lieues nord-ouest du cap Saint-Vincent, le convoi du Levant qui se rendait en Angleterre, et s'empara du vaisseau *Le Censeur* et de trente navires richement chargés. Le 28 août 1796 il arriva sur le banc de Terre-Neuve; en moins de quinze jours il brûla ou ruina toutes les pêcheries anglaises du grand Banc, des îles Saint-Pierre et Miquelon et même de la côte de Labrador; il prit ou coula plus de quatre-vingts navires et anéantit pour plusieurs années le commerce britannique dans ces parages. A peine de retour à Rochefort, il fut envoyé à Brest pour prendre part à la désastreuse expédition d'Irlande (décembre 1796).

Gérard, *Vies des marins français*, p. 422-426.

RICHIER (*Ligier*), sculpteur lorrain, né vers 1500 (1506, suivant Chevrier), soit au village de Dagonville, près Saint-Mihiel, soit plutôt à Saint-Mihiel même, mort, à ce qu'on croit, en 1572. La vie de ce grand artiste, qui demeura longtemps oublié, est presque inconnue. On ignore quelle était la profession de ses parents : dom Calmet dit qu'ils embrassèrent le calvinisme, et il semble faire entendre que Ligier lui-même professait cette religion depuis sa jeunesse. Devenu orphelin de bonne heure, Ligier fut recueilli par un oncle, qui le chargea de garder ses bestiaux. Ici apparaît pour lui la légende des Giotto et des Canova. Le petit pâtre passait toutes ses heures à fabriquer des images de terre dont il faisait cadeau à qui en voulait. Michel-Ange, dit-on, étant venu à Nancy, passa par Saint-Mihiel, pour se rendre à Paris. Quelques-unes de ces statuettes tombent entre ses mains, et il apprend avec surprise qu'elles sont l'œuvre d'un petit pâtre du lieu. Le jeune homme, interrogé, se laissa persuader volontiers d'aller apprendre la sculpture en Italie. On manque de détails sur le séjour de Richier à Rome. Après cinq ou six ans passés dans cette ville, il revint dans la Lorraine vers 1521, et ne la quitta plus. Son talent ne tarda pas à lui acquérir une grande célébrité locale. Divers particuliers l'occupèrent d'abord à décorer leurs maisons. On lui attribue dans ce genre quelques cheminées, entre autres une exécutée à Dagonville, et qui a été, vers la fin du siècle dernier, transportée au presbytère de Ham-sur-Meuse. En outre, il préluda aussi dès lors à son *Sépulcre* par le beau Calvaire dont il dota l'église de Hattonchâtel.

René de Nassau, prince d'Orange, époux d'Anne de Lorraine, avait été tué le 17 juillet 1544, au siége de Saint-Dizier. C'est probablement de l'année suivante que date le squelette exécuté par Richier pour son tombeau, et qui se voit aujourd'hui au-dessus d'un autel latéral de l'église Saint-Pierre, à Bar-le-Duc. Cette statue, mi-squelette et mi-cadavre, debout, une main levée en l'air, la poitrine défoncée, ayant ici les os découverts, là un reste de chair desséchée ou tombant en lambeaux, est d'un effet prodigieux. Richier s'occupa ensuite de son plus célèbre ouvrage, *le Sépulcre*, auquel il mit la dernière main en 1550. Ce sépulcre est conservé dans l'église Saint-Étienne à Saint-Mihiel. Il se

(1) Celui qui écrit ces lignes n'oubliera jamais l'émotion de bonheur avec laquelle Richerand lui a raconté cette scène, le lendemain même du jour où elle s'était passée. (B.)

composée de treize personnages un peu plus grands que nature : sur le premier plan, au centre, Jésus, Nicodème et Joseph d'Arimathie; à droite, sainte Véronique; à gauche, la Madeleine; sur le second plan, la Vierge, soutenue par Marthe et saint Jean; Salomé, qui soulève les draperies du sépulcre, un ange qui s'appuie sur la croix, autour de laquelle ses bras s'enlacent, et deux soldats jouant aux dés, sur un tambour, les vêtements du Christ; dans une position intermédiaire entre les deux plans, le centenier. Le *Sépulcre* de Saint-Mihiel est un des plus curieux et des plus beaux monuments de l'art français à toutes les époques. Ce qui en fait l'originalité puissante, c'est l'alliance de l'habileté et d'un art exquis à la naïveté; la manière du maître est vigoureuse, large et minutieusement finie en même temps; élève de Michel-Ange, il s'étudie avant tout à rendre l'expression et la vie. C'est un *imagier* sincère, énergique, passionné, que n'a point effleuré le paganisme de la Renaissance. Ses figures sont aussi belles, mais autrement belles que les *Nymphes* de Goujon.

Deux ans après avoir terminé son *Sépulcre*, quand Charles-Quint mit le siége devant Metz (1552), on assure que Richier alla s'enfermer dans la ville avec son ami Philippe Évrard, et qu'il paya bravement de sa personne. En 1554 nous le voyons travaillant à Bar, dans l'église Saint-Marc. Le roi François II étant venu en 1559, avec sa femme Marie Stuart et ses gentilshommes, passer quelques jours au château de Bar, chez son beau-frère Charles III, duc de Lorraine, Ligier lui fut présenté. A partir de ce moment on ne sait ce que devient Richier, et on ne le retrouve qu'en 1572 (suivant Chevrier), rendant le dernier soupir entre les bras d'Évrard. Il s'était marié et avait eu des enfants, dont quelques-uns cultivèrent aussi les arts. Il serait possible qu'un certain nombre des morceaux qu'on lui attribue fussent d'un autre membre de sa famille.

Parmi les ouvrages authentiques de Richier, nous citerons encore, dans l'église de Saint-Mihiel, un petit groupe en bois, seul débris restant d'un *Crucifiement*, qui passait en général pour son chef-d'œuvre, et qui remontait à quelques années avant 1532. A Bar, Richier avait été spécialement chargé de décorer l'église collégiale de Saint-Marc, et il y avait sculpté le retable du grand autel, représentant une *Annonciation*, *Le Christ avec la Vierge et saint Jean*, *Les Docteurs de l'Église*, *Les Douze apôtres* en terre cuite, *La Crèche*, qui a servi de modèle, dit dom Calmet, à celle du Val-de-Grâce; enfin le *Mausolée du prince d'Orange*. De tous ces ouvrages il ne reste que le squelette dont nous avons parlé et *Le Christ en croix*. J'ai vu aussi de lui, dans une église de Nancy, parmi les mausolées des ducs de Lorraine, une œuvre très-remarquable par les qualités ordinaires de sa sculpture. Le musée du Louvre ne possède de ce grand artiste que deux pièces, dont l'importance relative est assez médiocre : un *Enfant couché sur le dos*, dans une pose d'un naturel parfait, et le *Jugement de Suzanne*, bas-relief d'un fini merveilleux, qui comprend de trente à quarante personnages dans un cadre d'un demi-mètre carré tout au plus. On remarque dans ce dernier morceau la beauté des nombreux détails de l'ornementation, car Richier savait allier au talent du tailleur d'images le goût exquis de l'architecte décorateur, comme on le voit encore par le jubé qu'il avait fait pour l'église de l'abbaye à Saint-Mihiel, et par le curieux plafond, style renaissance, dont les caissons, chargés d'élégantes arabesques, s'agencent avec tant de grâce au rez-de-chaussée de la maison qu'il habitait, dans l'ancienne rue des Drapiers.

Victor Fournel.

De Châteaurupt, *Voyage à Saint-Nicolas-du-Port*, 1532. — Calmet, *Bibl. lorraine*. — Chevrier, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres de Lorraine*; 1754, 2 vol. in-12. — *Magasin pittoresque*, 1848 et 1849. — V. Fournel, dans *L'Artiste* du 16 novembre 1855.

RICHMANN (*Georges-Guillaume*), physicien suédois, né à Pernau, le 11 juillet 1711, mort à Saint-Pétersbourg, le 26 juillet 1753. Il fut d'abord précepteur des enfants du comte d'Ostermann. Nommé en 1735 adjoint à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il enseigna depuis 1741 les sciences naturelles à l'université de cette ville. Ayant voulu répéter les expériences de Franklin sur l'électricité de l'air, il s'approcha de trop près pendant un orage de la barre de fer qui faisait partie d'un instrument de son invention, et qu'il appelait *l'Indicateur électrique*; il en sortit une boule ignée, qui le tua à l'instant. Il a publié dans le recueil de l'Académie de Saint-Pétersbourg vingt-deux *Mémoires* sur des matières physiques.

Gadebusch, *Livlændische Bibliothek*, III. — Hirsching, *Handbuch*.

RICHMOND (*Lodowick* Stuart, duc de Lennox et de), né le 29 septembre 1574, mort le 12 février 1624, à Londres. Par son grand-oncle Matthew, comte de Lennox, il était cousin de Jacques VI, roi d'Écosse; sa mère était une fille du comte d'Entragues. Il avait été élevé en France, et jouit même d'un certain crédit à la cour d'Henri IV, qui lui donna le commandement de la garde écossaise. Aussi en 1601 eut-il mission de représenter son souverain à Paris, où il revint en 1604 et en 1613 en ambassade. Lorsque Jacques prit possession du trône d'Angleterre (1603), Lennox l'accompagna à Londres; pendant toute sa vie il eut la bonne fortune de se maintenir dans la faveur royale, et vécut dans des rapports d'amitié avec Buckingham. Il reçut le collier de la Jarretière (1603), une pairie anglaise (1613) et les titres de comte de Newcastle et duc de Richmond (1623). Il ne laissa pas d'enfants.

Sa troisième femme, *Frances* Howard, née vers 1578, morte le 8 octobre 1639, eut la répu-

occasion pour se réunir, ils se serrèrent mutuellement dans les bras l'un de l'autre (1).

Richerand sut toujours discerner ... tèmes professés autour de ... vraie philosophie des doct... ticisme : son éducation, ... esprit, l'entraînait ver... Ces tendances se déve... de la femme distingu... s'était uni. De cette ... dont l'aîné, le baron ... en 1816, a épousé ... ler de l'université ...

Par une délib... cipale (juin 185... Louis a pris le ...

Ses principa... *Éléments de* ... 10e édit., aug... Paris, 1832, ... l'étranger; ... *dies des* ... *Nosogra*... Paris, 1... 4 vol. in... *popul*... 1810 ... *côte* ... *Hi*... Pr...

... il reçut le titre de duc de Richmond, et fut porté par son oncle ... il ne se sépara jamais de son maître, et eut la faveur, peu recherchée du reste, de lui tenir compagnie jusque dans sa captivité. En 1637, il avait épousé Marie Villiers, fille unique du duc de Buckingham. Cette famille s'éteignit en la personne de son neveu, Charles Stuart, qui mourut en Danemark, en 1672.

Lodge, *Portraits*, III, IV et V, édit. 1849.

RICHMOND (*Charles* LENNOX, duc DE), fils naturel de Charles II et de Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, né le 11 juillet 1672, à Londres, mort le 8 juin 1723, dans le Sussex. Tout enfant il fut créé duc de Richmond, comte de March et de Darnley, chevalier de la Jarretière et grand maréchal d'Écosse. Bien qu'il professât la religion catholique et qu'il eût, pendant un court séjour en France, été naturalisé, il gagna les bonnes grâces de Guillaume III, et assista près de lui aux batailles de Steinkerke et de Nerwinde.

RICHMOND (*Charles*, duc DE), fils du précédent, né le 29 mai 1701, à Londres, mort le 8 août 1750, occupa quelques charges à la cour de Georges II.

RICHMOND (*Charles*, duc DE), fils du précédent, né le 22 février 1735, mort le 29 décembre 1806, se distingua par un brillant courage à la bataille de Minden, où il commandait le 16e régiment d'infanterie. Dans la chambre haute il s'attacha aux whigs, attaqua avec hardiesse la politique du parti tory, et proposa en 1778 de reconnaître l'indépendance des colonies américaines. Il se rendit surtout populaire par son projet de réforme du parlement, où le droit de vote était étendu à tous les citoyens âgés de vingt et un ans, à l'exception des criminels et des incapables. Ses efforts du reste vinrent se briser contre l'obstination des tories de n'accorder rien à leurs adversaires. Deux fois il arriva au pouvoir, d'abord comme secrétaire d'État dans le cabinet Rockingham, son ... mieux ses talents ... maître de l'artillerie, qu'il ... jusqu'en 1795, sauf une ... mois, en 1783, pendant ... siégeait avec lord North. Il ... mort sans postérité.

RICHMOND (*Charles*, duc DE), neveu du précédent, ... en 1764, succéda à son oncle dans sa pairie et ses honneurs. Il avait embrassé la carrière militaire; quelques actions d'éclat lui valurent la réputation d'un brave soldat. Dans sa jeunesse il était connu sous le nom du *galant et beau Lennox*. Il siégea d'abord à la chambre des communes, et y donna son appui à l'administration de Pitt. De 1808 à 1814 il exerça les fonctions de lord lieutenant d'Irlande. Nommé général en 1814, il assista à la bataille de Waterloo. Après avoir été remis en possession par Louis XVIII du duché d'Aubigny (1816), qui avait été donné à la fameuse duchesse de Portsmouth, et possédé par ses descendants jusqu'à la révolution de 1789, il fut envoyé au Canada avec le titre de gouverneur général. Comme il retournait à sa maison de campagne, située dans les environs de Québec, il fut mordu par un petit chien; les symptômes de la rage se déclarèrent, et il succomba, le 27 août 1819, au milieu d'atroces souffrances.

Son fils, RICHMOND (*Charles*, duc DE), né en 1791, à Londres, a hérité de son siége à la chambre des lords. Quoique tory, il remplit, dans l'administration conciliatrice de lord Grey (1830-1834) l'emploi de directeur général des postes. L'une de ses filles, *Augusta-Catherine*, née en 1827, a épousé morganatiquement, en 1851, le prince Édouard de Saxe-Weimar.

Burke, *Peerage*.

RICHTER (*Georges-Gottlob*), médecin allemand, né à Schneeberg, le 4 février 1694, mort à Gœttingue, le 28 mai 1773. Reçu en 1720 docteur à Kiel, il y fit pendant plusieurs années des cours de belles-lettres, de philosophie et de médecine, devint en 1728 médecin de l'évêque de Lubeck, Adolphe-Frédéric, qui monta plus tard sur le trône de Suède, et qu'il accompagna en 1729 à Paris, et fut promu en 1736 à une chaire de médecine à Gœttingue. Il fut membre de l'Académie des curieux de la nature de Vienne et de la Société des sciences de Gœttingue. Il a publié quatre-vingts et quelques dissertations et programmes, la plupart très-remarquables et réunis par Ackermann (*Opuscula medica*; Francfort, 1780-1781, 3 vol. in-4°).

Heyne, *Memoria Richteri*; Gœttingue, 1773, in-fol. — Pütter, *Gelehrten Geschichte von Gœttingen*, I, 183. — Boerner, *Jetzt lebende Ærtzte*, I, II et III. — Hirsching, *Handbuch*.

RICHTER (*Auguste-Gottlob*), chirurgien allemand, né à Zœrbig, le 13 avril 1742, mort à Gœttingue, le 23 juillet 1812. Après avoir visité la France, l'Angleterre et la Hollande, il enseigna depuis 1766 la médecine à Gœttingue. « Richter,

dit la *Biographie médicale*, cultiva la médecine avec autant de succès que la chirurgie, et porta le même esprit d'investigation dans ces deux sciences. Ses ouvrages, où l'on trouve une immense richesse de faits, lui ont assuré une place des plus honorables parmi les meilleurs observateurs du siècle dernier. » Nous citerons : *Chirurgische Bibliothek*; Gœttingue, 1771-1797, 15 vol. in-8°; — *Anfangsgründe der Wundarzneykunst* (Éléments de chirurgie); ibid., 1782-1804, 7 vol. in-8°; — *Medicinische und chirurgische Bemerkungen* (Observations médicales et chirurgicales); ibid., 1790-1813, 2 vol. in-8°; — *Spezielle Therapie* (Thérapeutique spéciale); Berlin, 1813-1820, 7 vol. in-8°.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

RICHTER (*Jérémie-Benjamin*), chimiste allemand, né le 10 mars 1762, à Hirschberg, mort à Berlin, le 4 avril 1807. Il occupa depuis 1795 divers emplois dans l'administration des mines, et fut ensuite attaché à la manufacture de porcelaine de Berlin. C'est lui qui a véritablement découvert la loi stœchiométrique, qui règle les proportions des éléments chimiques; ses analyses et ses procédés de préparations ont beaucoup contribué aux progrès de la science. On a de lui : *De usu matheseos in chimia*; Kœnigsberg, 1789, in-4°; — *Ueber die neueren Gegenstände der Chymie* (Nouveaux objets de la chimie); Breslau, 1791-1800, 10 parties in-8° : recueil rempli d'observations fécondes en résultats; — *Anfangsgründe der Stœchyometrie* (Éléments de stœchiométrie); ibid., 1792-1794, 4 vol. in-8° : ouvrage remarquable, qui a donné à la chimie une base toute nouvelle. Il a aussi publié les t. III à VI et le *Supplément* du *Dictionnaire chimique* de Bourguet, et il a fait paraître en commun avec Gehlen et autres le *Neues Allgemeine Journal der Chemie* (Berlin, 1803-1805) et le *Journal für die Chemie und Physik* (ibid., 1806-1807).

Der Biograph, VII. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, VI, X et XV. — Hoefer, *Hist. de la chimie*.

RICHTER (*Jean-Paul-Frédéric*), dit *Jean-Paul*, célèbre littérateur allemand, né à Wunsiedel, près Baireuth, le 21 mars 1763, mort à Baireuth, le 14 novembre 1825. Fils d'un pasteur protestant, il commença ses études au gymnase de Hof et les continua, depuis 1780, à l'université de Leipzig, où il se destina d'abord à la carrière ecclésiastique. Mais il abandonna bientôt la théologie pour suivre ses penchants, qui le portaient vers la culture de la poésie et l'acquisition d'un savoir encyclopédique. Venu au monde dans une des contrées les plus pittoresques du Fichtelgebirge, qui forme les limites de la Bavière et de la Bohême, Jean-Paul passa la plus grande partie de sa vie dans ces montagnes solitaires, où s'écoula son enfance et qui ne sont encore aujourd'hui, malgré la rapidité des moyens de communication, visitées que par un très-petit nombre de touristes. C'est là sans doute qu'il faut chercher la source de ce caractère rêveur, fantasque, bizarre, doué d'une pointe de misanthropie satirique, entretenue par une imagination sans bornes, impatiente de toute règle et de toute contrainte, caractère qui se révèle dans toutes ses conceptions, dans tous ses écrits. Pope, Swift, Sterne, Young faisaient de bonne heure sa lecture favorite; c'est là qu'il puisa en partie cet *humour* qui forme le principal trait de son genre d'esprit. Après avoir terminé ses études, il demeura quelque temps à Leipzig, pour essayer d'y vivre de sa plume. C'est dans cet intervalle qu'il fit paraître les *Groenländische Processe* (Procès Groenlandais), espèce de satire humoristique (Berlin, 2 vol., 1783-1785), suivie de *Auswahl aus des Teufels Papieren* (Choix de papiers du diable); Gera, 1788. Ce sont les essais d'un jeune homme qui, comme tant d'autres au début de leur carrière littéraire, juge le monde à travers le prisme de son inexpérience unie à l'indignation de la naïveté; ce sont des ébauches d'imitation d'Hippel, d'Hamann et des satiriques anglais, entrecoupées de périodes et de raisonnements inachevés; des métaphores souvent forcées, mêlées à ces soubresauts d'esprit prestigieux qui firent de lui un écrivain à part.

Après la mort de son père, qui le laissa sans fortune, il quitta en 1785 Leipzig, et vint d'abord habiter Hof, petite ville voisine de son lieu natal. Ayant à pourvoir à la subsistance de sa vieille mère et se suffisant à peine à lui-même par le produit de sa plume, il acheva son éducation à l'école de la misère, où se trempent les meilleurs esprits et la plupart des hommes de génie. Comme ses premiers ouvrages avaient obtenu peu de succès, il résolut de se créer quelques ressources en se faisant, en 1790, instituteur à Scharzenbach sur la Saale, où son père avait, vers la fin de sa vie, exercé le ministère évangélique. Cette position, relativement infime, loin de l'abattre, lui donna du courage. C'est à son séjour à Schwelbach que remontent les allusions les plus originales et les souvenirs les plus tendres qu'on remarque dans ses œuvres. Les matériaux de sa *Levana*, ou système pédagogique (*Erziehungslehre*), qui parut à Brunswick, en 1807, datent de la même époque. En 1793, au plus fort de la révolution française, dont il suivait les phases avec un œil attentif, il sortit de l'obscurité par l'apparition de sa *Loge invisible* (*Unsichtbare Loge*), dont il avait envoyé le manuscrit à Ph. Moritz, en le priant de lui trouver un éditeur (Berlin, 2 vol.; 2e édit., 1822) : c'est le fragment d'un roman, entrecoupé de saillies et de digressions nombreuses, et dont le héros représente ce conflit permanent de la vie réelle et de la vie idéale. En 1794, Jean-Paul revint se fixer à Hof, où il fit successivement paraître *Hesperus* (Berlin, 1794, 4 vol.; 3e édit., 1819), roman du même genre que la *Loge invisible*; — *Quintus Fixlein* (Baireuth, 1796; 2e édit.,

1800), qu'il signa pour la première fois du nom de *Richter*, tandis que ses autres écrits portaient celui de *Jean-Paul*; — *Biographische Belustigungen unter der Gehirnschale einer Riesin* (Amusements biographiques sous le crâne d'une géante) ; Berlin, 1796; — *Blumen-frucht und Dornenstücke* (Recueil de fleurs, de fruits et d'épines); ibid., 1796-1797, 4 vol.; et le *Jubelsenior* (Chef de banquet); ibid., 1797. Jean-Paul comptait dès lors parmi les premiers écrivains de l'Allemagne, et lorsqu'en 1797 il eut perdu sa mère, il retourna à Leipzig et y fit paraître, l'année suivante, *Das Campanerthal*, ou *De l'immortalité de l'âme*, qui lui valut l'amitié de Herder. Il séjourna quelque temps à Berlin, à Weimar, alors surnommé *l'Athènes de la Germanie*, et visita les principales villes de la Thuringe, Gotha, Meiningen, Hildburghausen, où il reçut des témoignages non équivoques d'une cordiale sympathie. On y citait surtout ses succès auprès des dames par sa conversation enjouée et humoristique. En mai 1801, il épousa la fille du conseiller Maier de Berlin, et se retira d'abord à Meiningen, puis à Cobourg, et vécut à Baireuth depuis 1804 jusqu'à la fin de sa vie. Les honneurs et les faveurs vinrent le trouver dans sa retraite. Le duc de Saxe-Hildburghausen le gratifia du titre de conseiller de légation, et le prince-primat, duc de Dalberg, lui donnait depuis 1809 une pension de 1,000 florins (plus de 2,000 fr.) qui, après l'abdication de ce prince, lui fut continuée par le roi Maximilien de Bavière. L'université de Heidelberg lui conféra le diplôme de docteur, et l'Académie de Munich l'admit, en 1820, au rang de ses membres. Au commencement de 1825 il perdit presque entièrement la vue, et il ne survécut que de peu de mois à la mort de son fils unique, qui étudiait à Heidelberg. Il avait soixante-deux ans révolus. Le roi Louis de Bavière lui fit élever sur la place de Baireuth une statue, œuvre du célèbre Schwanthaler.

Outre les ouvrages cités, on a de Jean-Paul : *Titan*; Berlin, 1800-1803, 4 vol.; 2e édit., 1846 : c'est l'ouvrage où l'auteur avoue lui-même avoir consigné la quintessence de ses aspirations; il a été traduit par M. Philarète Chasles; Paris, 1835, 4 vol. in-8°; — *Flegeljahre* (Années d'école buissonnière); Tubingue, 1804 : l'auteur y est un peu moins prodigue de ces transitions brusques et calculées du sublime au trivial, qui en font un des auteurs les plus fatigants à lire et souvent les plus difficiles à comprendre; — *Der Feldpredigers Schmelzle Reise nach Flätz* (Le Voyage de l'aumônier du régiment Schmelzle à Flätz); Tubingue, 1809 : il reproduit, ainsi que *Quintus Fixlein*, un ensemble de scènes patriarcales et champêtres qu'on admire sur certains tableaux flamands; — *Der Komet oder Nicolaus Markgraf*; Berlin, 1820-1823; — *Vorschule der Æsthetik* (Préparation à l'esthétique); Hambourg, 1804 : ouvrage de philosophie. Son *Sermon de la paix* (Heidelberg, 1809), *Mars et Phébus, changement de dynastie en* 1814, son *Sermon politique du Carême* (Tubingue, 1817), sont des écrits de circonstance, provoqués par les événements du temps. Parmi ses œuvres posthumes on remarque sa correspondance avec F.-H. Jacobi (Berlin, 1828), et avec Christ. Otto (ibid., 1829). La collection de ses œuvres complètes, que l'auteur avait lui-même commencée peu de temps avant sa mort, parut à Berlin, 1826-1838, 65 vol. in-12, dont 5 vol. d'écrits posthumes; rééditée en 33 vol. in-8°, 1840-1842. Une nouvelle édition revue de ses œuvres complètes paraît actuellement à Berlin, chez J. Reimer. — Jean-Paul est un poëte dans toute l'acception du mot, bien qu'il n'ait jamais fait de vers. Il est à peu près intraduisible; il n'est guère possible de faire passer dans la langue française, dont le génie est la clarté, ces fantasmagories de style et de pensées, auxquelles se prête si merveilleusement la langue allemande. F. H.

Dœring, *Leben und Charakteristick J.-P. Richters*; Leipz., 1830. — Spazier, *Commentaire biographique sur J.-P.*; Leipz., 1833, 5 vol. — Z. Funck, *Notice sur J.-P.*; Schleusingen, 1839. — *Revue germanique*, année 1862.

RICHTER (*Guillaume-Michel* DE), médecin russe, né à Moscou, en 1767, mort dans cette ville, en 1819. Il enseigna la médecine à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Geschichte der Medicin in Russland*; Moscou, 1813-1815, 2 vol. in-8° : excellent ouvrage, fruit de longues et consciencieuses recherches.

Mémoires de l'Acad. de Moscou.

RICHTER (*Jean-Louis*, baron), général français, né à Genève, le 24 octobre 1769, mort à Paris, le 23 décembre 1840. Nommé capitaine dans la cavalerie de la légion Allobroge (13 août 1792), il servit à l'armée des Alpes, et fit les campagnes des Pyrénées orientales, d'Italie, de Suisse et d'Égypte. Il se signala à la bataille d'Austerlitz, et, devenu colonel du 3e de cuirassiers (31 décembre 1806), combattit avec la même distinction à Eylau, à Friedland, à Essling, où il eut deux chevaux tués sous lui. Sa conduite à Wagram lui mérita le titre de baron de l'empire et le grade de général de brigade (6 août 1811). Après la campagne de Russie, à laquelle il prit part, il commanda le département de la Moselle, et fut admis à la retraite avec le titre de lieutenant général honoraire (31 octobre 1827).

Fastes de la Légion d'honneur, IV.

RICHTER (*Charles-Frédéric*), orientaliste allemand, né à Freyberg, en 1773, mort à Schneeberg, le 4 septembre 1806. Après avoir depuis 1799 occupé une chaire à la faculté de philosophie de Leipzig, il devint en 1803 premier pasteur à Schneeberg. On a de lui : *Historiæ Persarum antiquissimæ cum Græcorum et Ebræorum narrationibus conciliandæ specimen*; Leipzig, 1795, in-4°; — *De ætate libri Jobi definienda*; ibid., 1799, in-4°; — *Essai historique et critique sur les dy-*

nasties des Arsacides et des Sassanides; ibid., 1804, in-8°, en allemand; — *Explication de tous les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament que l'on a attaqués comme inintelligibles, scandaleux ou erronés*; ibid., 1805, 1808, 2 vol. in-8°, en allemand.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, VI, X et XV.

RICHTER (*Herman-Eberhard*), naturaliste allemand, né à Leipzig, le 14 mai 1808. Professeur à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde, il fut impliqué dans les affaires politiques de mai 1849, qui menaçaient le trône du roi de Saxe, et mis en liberté après deux ans de prison préventive. Outre un grand nombre d'articles de journaux et d'écrits de circonstance, on a de lui : une édition critique du *Systema vegetabilium* de Linné; Leipzig, 1839; — *L'anémie et la chlorose*; ibid., 1850; — *Organon der physiologischen Therapie*; Leipzig, 1850 : espèce de répertoire des sciences médicales. X.

Conversations-Lexikon.

RICIMER, chef barbare au service de l'empire romain d'Occident, mort en 472 de l'ère chrétienne. Il était fils d'un chef suève et petit-fils de Wallia, roi des Wisigoths. Il passa sa jeunesse à la cour de Valentinien III, servit avec distinction sous Aétius, et fut élevé à la dignité de comte. Courageux et rusé, d'une intelligence pleine de ressources et d'une ambition sans scrupule, Ricimer joua un grand rôle dans les événements qui remplirent la dernière période de l'empire d'Occident; il ne tenait qu'à lui d'en jouer un plus éclatant encore. Trois fois la pourpre impériale fut à sa disposition, et trois fois il aima mieux faire un empereur que l'être lui-même. Il ne voulait pas en s'arrogeant un vain titre soulever contre lui tout ce qui restait d'orgueil romain, et préférait en décorer quelqu'une de ses créatures, qu'il brisait ensuite s'il ne la trouvait pas assez docile. En 456, il remporta dans les parages de la Corse une victoire navale sur les Vandales, alors en guerre avec Avitus, et défit leur armée de terre près d'Agrigente en Sicile. Ces succès éclatants lui donnèrent une popularité dont il se servit pour renverser Avitus, qui depuis son avénement au trône n'avait pas répondu à l'attente des Romains. Le vainqueur des Vandales excita une révolte dans la garnison de Ravenne, s'assura de l'adhésion du sénat, et courut à la rencontre d'Avitus, qui arrivait de la Gaule. Une bataille s'engagea près de Plaisance, le 16 (ou 17) octobre 456. Avitus fut vaincu et pris. Le vainqueur se contenta d'abord de le reléguer dans la position d'évêque de Plaisance; mais quelques jours après, apprenant qu'il avait formé le dessein de se sauver en Gaule, il le fit tuer. Marcien et après lui Léon, empereur d'Orient, prirent le titre d'empereur d'Occident; mais tout le pouvoir resta entre les mains de Ricimer, qui gouverna l'Italie avec le titre de patrice, que lui donna Léon. Le chef barbare ne s'opposa pas à la nomination de Majorien comme empereur d'Occident (457), et celui-ci se hâta d'informer le sénat que son père Ricimer restait chargé du commandement de toutes les forces militaires de l'empire. Cependant, au bout de quelques années il devint évident que Majorien prenait son rôle au sérieux et voulait gouverner réellement. Ricimer, jaloux de cet empiétement sur son autorité, le dépouilla du pouvoir suprême à Dertona (Tortone), dans le Milanais, au mois d'août 461, et le fit tuer quelques jours après. Il le remplaça par Vibius Severus Serpentinus. L'empereur Léon refusa de reconnaître l'élu du barbare, et Egidius en Gaule rompit avec l'Italie; mais ces protestations n'affaiblirent pas l'autorité de Ricimer. Après la mort de Severus (465), qu'il avait peut-être empoisonné, il laissa pendant dix-huit mois l'empire d'Occident sans titulaire. Cet état de choses mécontenta les Romains, et le tout-puissant patrice crut prudent d'accepter Anthemius, qui lui arrivait de Constantinople avec le titre impérial. Pour s'assurer du nouvel empereur il épousa sa fille, et pendant quelque temps l'accord subsista entre eux. Une première querelle fut apaisée par saint Épiphane; mais en 472 Ricimer, averti par la chute d'Aspar du sort réservé aux ministres trop puissants, résolut de prévenir les mauvais desseins qu'il supposait à Anthemius. Il partit de Milan, et alla mettre le siége devant Rome, où l'empereur s'était enfermé. Pendant le siége Olybrius arriva de Constantinople, avec mission de rétablir la paix entre le beau-père et le gendre, mais au lieu de négocier la cessation de la guerre civile, il accepta la couronne impériale, que lui offrit Ricimer. La prise de Rome (11 juillet 472) et le meurtre d'Anthemius suivirent de près. Ricimer ne survécut que quelques jours à cette dernière de ses victimes; il fut atteint d'une fièvre maligne, et expira le 18 août. Ce faiseur d'empereurs, aussi brave que perfide, avait pu seul maintenir l'indépendance de l'Italie contre l'invasion des barbares. Après lui l'empire d'Occident ne fut qu'une ombre, qui acheva de disparaître en 476. L. J.

Voy. les autorités citées aux articles ANTHEMIUS, AVITUS, MAJORIEN, OLYBRIUS, SÉVÈRE. — Gibbon, *History of decline and fall of Roman Empire*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. VI et VII (édit. de Saint-Martin). — Amédée Thierry, *Récits de l'hist. romaine au cinquième siècle*.

RICOLD DE MONTECROIX, nommé aussi *Richard* et *Riculd*, voyageur italien, né à Florence, où il est mort, le 31 octobre 1309. Il fit profession à Florence chez les Dominicains, et possédait une réputation de piété et de savoir lorsque le pape Nicolas IV résolut de l'envoyer en Orient pour y établir des relations utiles au catholicisme. Ricold débarqua à Saint-Jean-d'Acre, et visita en détail les saints lieux, la Palestine, la Judée, la Syrie, la Turquie d'Asie,

les bords de la mer Caspienne et une partie de la Tartarie. Il apprit à Bagdad l'arabe et les principaux idiomes de l'Orient. A son retour il rédigea une relation de ses voyages, restée manuscrite, sous le titre d'*Itinerarium peregrinationis Pr. Riculdi*, et dont il y a une traduction française, également inédite et faite en 1351, par F. Jean Lelong, moine du couvent de Saint-Bertin à Saint-Omer. Hugh Murray en a donné un extrait dans son *Historical Account of discoveries and travels in Asia*. On a encore de Ricold de Montecroix des *Epistolæ ad Ecclesiam triumphantem*, conservées dans la bibliothèque de Santa-Maria-Novella à Florence; — *De moribus, conditionibus et nequitia Turcarum;* Paris, 1514, in-4°; Séville, 1520, et Rome, 1606, in-8°; — *Christianæ fidei confessio :* c'est une réfutation du *Coran*, dont il existe des copies à la Bibliothèque impériale; Marc-Antoine Sérafin en fit paraître une édition sous ce titre : *Propugnaculum fidei* (Venise, 1609, in-4°). Il existe aussi de l'ouvrage de Montecroix une version grecque de Démétrius Cydonius; elle est du milieu du quatorzième siècle, et a été traduite en latin par Barthélemi Picenus de Monte-Arduo; Rome, 1506, in-4°; Paris, 1509, in-4° avec une *Préface* de Jacques Le Fèvre d'Étaples, etc.

Possevino, *Apparatus sacer*. — Échard, *Script. ord. Prædicat.*, t. I, p. 506-507. — Étienne Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 285. — *Mémoires de l'Acad. des insc.*, t. VI. — Touron, *Hist. de l'ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 789.

* **RICORD** (*Philippe*), médecin français, né à Baltimore (États-Unis), le 10 décembre 1800. Son grand-père fut un des médecins les plus distingués de Marseille, et son père était un ancien armateur de la Compagnie des Indes, qui, ruiné par la révolution, était venu en 1790 chercher en Amérique les moyens de rétablir sa fortune. Élevé par son frère Jean Baptiste, qui avait embrassé la profession de son aïeul, Philippe fit ses premières études en Amérique, et consacra une partie de sa jeunesse à de nombreux voyages dans ce continent, pour des recherches de botanique et de zoologie. Il commença l'étude de la médecine à Philadelphie, et vint à Paris, avec la mission de porter au Muséum une collection d'animaux et de plantes, et des recommandations de M. Hyde de Neuville, ministre de France aux États-Unis, pour Cuvier. Attaché d'abord à l'hôpital du Val-de-Grâce, il passa à l'Hôtel-Dieu, dans le service de Dupuytren, qui apprécia ses facultés remarquables, puis à la Pitié, où il travailla sous la direction de Lisfranc. Il fut reçu docteur le 5 juin 1826. Ayant échoué dans un premier concours pour une place de chirurgien dans les hôpitaux, il alla exercer d'abord à Olivet, près d'Orléans, puis à Crouy-sur-Ourcq. En 1828, il obtint une place au bureau central, et en 1831 il devint chirurgien en chef de l'hôpital du Midi, spécialement destiné aux vénériens. En outre de son service ordinaire, il établit en 1834 à l'hôpital du Midi un cours de clinique spéciale, qu'il professa avec succès. En possession de la clientèle la plus étendue et la plus lucrative de Paris, il a été élu en 1850 membre de l'Académie de médecine. Compris en 1852 dans le service de santé de la maison de l'empereur, il se démit en juillet 1856 de ce dernier titre, et, chirurgien honoraire de l'hôpital du Midi, il n'est plus aujourd'hui que médecin ordinaire du prince Napoléon. Commandeur de la Légion d'honneur (11 août 1860), il est en outre décoré de la plupart des ordres étrangers. On a de M. Ricord : *Mémoire sur l'emploi du speculum dans les maladies vénériennes*, à propos du *speculum bivalve* qu'il a inventé (1833); *Sur l'inoculation artificielle de la vérole chez l'homme* (1833); *Sur la blennorrhagie de la femme* (1834); *Monographie du chancre* (1837), exposition la plus absolue de son système personnel; *Traité pratique des maladies vénériennes* (1838, in-8°); *Clinique iconographique de l'hôpital des Vénériens* (Paris, 1841-1849, gr. in-4°, avec 60 planches); *De la syphilisation et de la contagion des accidents secondaires* (1853, in-8°), *Lettres sur la syphilis*, 1854, 1857, in-8°); et un grand nombre de *Mémoires, d'observations*, etc., insérés dans le Recueil de l'Académie de médecine, et dans les journaux de médecine français. D'autres travaux de M. Ricord, quoique ayant leur importance, sont moins connus. Ainsi, on lui doit un nouveau procédé pour l'amputation de deux doigts ou de deux orteils à la fois, pour la cure du varicocèle, pour l'opération de l'urétroplastie, et une méthode opératoire de la circoncision et du paraphimosis. Quelques-uns de ses procédés ont été couronnés par l'Académie des sciences.

Son frère, RICORD (*Alexandre*), né à Baltimore, en 1798, a été reçu docteur à Paris en 1824, et s'est livré à des recherches sur l'histoire naturelle. Il est correspondant de l'Académie de médecine depuis 1838.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. IV, 1re partie. — *Les Médecins de Paris*.

RICQUIUS. *Voy.* RYCKE.

RICULFE, évêque de Soissons, mort vers 902. Il monta sur ce siége entre 883 et 892. Il assista au concile de Verberie (892) et à celui de Reims (893). En 900, dans cette dernière ville, il consacra l'archevêque Hervé et excommunia les meurtriers de l'archevêque Foulques. Il a rendu son nom célèbre par la *Constitution* qu'il établit dans son église, en 889. Cette constitution, qui a pour objet principal de corriger l'ignorance des clercs, a été souvent imprimée depuis 1615; on la rencontre notamment dans le Supplément des *Conciles des Gaules* de Pierre de La Lande, et dans le t. IX des *Conciles* du P. Labbe. B. H.

Gallia christiana, IX, col. 341. — *Hist. littér. de la France*, VI, 88.

RIDLEY (*Gloster*), littérateur anglais, né en 1702, sur mer (1), mort en novembre 1774, à Poplar (Middlesex). Il descendait en ligne collatérale de l'évêque Nicolas Ridley, qui périt sur le bûcher, le 15 octobre 1555, à Oxford, pour crime d'hérésie. Il acheva ses études à l'université d'Oxford, et y obtint un diplôme d'agrégé. Dans sa jeunesse il eut beaucoup de goût pour la poésie, et composa, seul ou en société, quelques tragédies qui annonçaient du talent; il recueillit aussi des applaudissements en interprétant les drames de Shakspeare. Le comédien Cibber l'engagea vivement à suivre la carrière dramatique; mais Ridley, qui se destinait à l'église, persista dans son dessein. Sans ambition et trop timide pour faire sa cour aux personnages influents, il n'obtint que de maigres bénéfices, et fut réduit toute sa vie à une position précaire. En 1768 il fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Salisbury. On a de lui : *Sermons*; Londres, 1742, in-8°; — *De Syriacarum Novi Fœderis versionum indole atque usu*; Londres, 1761, in-4° : c'est l'introduction de la version qu'il laissa manuscrite et qui parut par les soins de Joseph White : *Sacrorum evangeliorum versio syriaca*; Oxford, 1778, 2 vol. in-4°;— *Life of bishop Ridley*; Londres, 1763, in-4°; — *Review of Philips's Life of cardinal Pole*; Londres, 1765; — les poëmes de *Psyché* et de *Melampus*; Londres, 1782, in-4°.

Son fils, RIDLEY (*James*), hérita de ses talents littéraires. Chapelain d'un régiment qui fut employé en 1761 au siége de Belle-Isle, il y gagna le germe d'une maladie de poitrine qui le conduisit prématurément au tombeau (février 1765). Il a laissé, entre autres écrits, *The History of James Lovegrove* et *The Tales of the Genii* : ce dernier recueil, écrit avec beaucoup de charme et dont un grand nombre d'éditions attestent la popularité, parut d'abord sous le pseudonyme de Ch. Morell; il a été trad. en français (Amst., 1767, 3 vol. in-12).

Gentleman's Magazine, XLIV. — Chalmers, *General biograph. dict.*

RIDOLFI (*Claudio*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1574, mort en 1644. D'une famille noble, mais pauvre, il dut ses progrès à l'étude des œuvres du Véronèse, du Titien et du Mantegna. Pendant quelque temps il s'exerça à Vérone, puis il alla à Urbin, où il reçut l'hospitalité dans la maison du Borracci. Il s'y maria; et habita ensuite Corinaldo, aux environs d'Urbin. Fossombrone, Cantiano, Fabiano, Montenaldo, Ancône, etc., possèdent des ouvrages du maître véronais. A Urbin se trouvent une *Nativité de saint Jean-Baptiste* et une *Présentation de la Vierge au temple*, et Rimini conserve de lui une belle *Descente de croix*. Il travailla aussi pour Padoue, pour Venise, et surtout pour Vérone, où l'on remarque, dans la cathédrale, l'*Assomption* et *Saint Charles adorant le crucifix; Saint Pierre* à San-Pietro Incarnario, *La Vierge et plusieurs saints* à S.-Paolo di Campo Marzo, et une *Flagellation* à Sainte-Anastasie. Le musée de Dresde possède une *Annonciation* de Ridolfi. Dans tous ces tableaux on retrouve le coloris vénitien joint à la pureté du dessin, la simplicité de la composition, la science du costume, qualités peu ordinaires aux imitateurs et aux élèves du Véronèse. E. B—N.

(1) A bord d'un bâtiment de la Compagnie des Indes, *Le Gloucester*, sous le nom duquel il fut baptisé.

Orlandi, Lanzi, Ticozzi. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — Al. Maggiore, *Le Pitture d'Ancona*.

RIDOLFI (*Carlo*), peintre de l'école vénitienne, né à Lonigo, près Vicence, en 1594, mort à Venise, en 1658. Un des meilleurs élèves de l'Aliense, il s'éloigna plus tard de son style par l'étude qu'il fit des peintures existant à Vicence et à Vérone. Ses meilleurs ouvrages sont une *Adoration des mages* à Saint-Jean l'Aumônier et une *Visitation* à l'église d'Ogni-Santi de Venise; on y trouve un coloris harmonieux et de louables efforts pour éviter le *maniérisme*. Ridolfi doit sa principale renommée à son histoire des peintres vénitiens, *Le Maraviglie dell' arte, ovvero le vite degl' illustri pittori veneti e dello Stato*; Venise, 1648, 2 vol. in-8°. L'auteur vise peut-être trop souvent à faire parade de poésie et d'érudition; mais ses recherches sont faites avec conscience, les appréciations justes, les théories vraies et bien développées. On a encore de lui : *Vita di G. Robusti, detto il Tintoretto* (Venise, 1642, in 4°). E. B—N.

Zanetti, *Della pittura veneziana*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

RIEDEL (*Frédéric-Juste*), littérateur allemand, né à Wisselbach, le 10 juillet 1742, mort à Vienne, le 3 mars 1785. Après avoir fait des cours de belles-lettres à Iéna, il enseigna depuis 1768 la philosophie à Erfurt. Appelé en 1772 à Vienne comme professeur à l'académie des beaux-arts, il se vit aussitôt après son arrivée destitué, par suite de rapports mensongers faits sur son compte au confesseur de l'impératrice. Après avoir végété pendant plusieurs années dans une grande misère, il obtint une pension de 400 florins. Il devint plus tard lecteur chez le prince de Kaunitz. Dans les derniers temps de sa vie il fut atteint de folie, par suite des privations qu'il avait endurées, aussi bien que des excès de boisson auxquels il s'était livré de très-bonne heure. On a de lui : *Theorie der schoenen Künste und Wissenschaften* (Théorie des beaux-arts et des belles-lettres; Iéna, 1767, in-8°; — *Philosophische Bibliothek*; Halle, 1768-69, 4 parties, in-8°; — *Briefe an das Publikum* (Lettres au public); Iéna, 1768, in-8°; — *Der Einsiedler* (Le Solitaire), revue; Vienne, 1774, in-8°; — *Satyren*; ibid., 1785-86, 3 vol. in-8°. Les *Œuvres* de Riedel ont paru en deux parties; Vienne, 1786-87, 8 vol. in-8°.

Bawr, *Gallerie*, III. — Hirsching, *Handbuch*.

RIEDESEL (*Joseph-Herman*), baron d'Eisenbach-sur-Altembourg, voyageur allemand, né le 10 novembre 1740, mort près de Vienne, le 20 septembre 1785. Fils d'un officier supérieur prussien, il devint chambellan de Frédéric le Grand, qui l'envoya plus tard comme ambassadeur à Vienne, et se fit représenter par lui au congrès de Teschen. Pour satisfaire son goût pour les beaux-arts, il visita l'Italie méridionale, la Sicile et une partie de la Grèce; il explora avec soin les monuments antiques de ce pays, et y recueillit beaucoup de précieux renseignements pour l'archéologie. On a de lui : *Reise durch Sicilien und Grossgriechenland* (Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce); Zurich, 1771, in-8°; trad. en français, Paris, 1773, in-12; — *Remarques d'un voyageur moderne au Levant*; Stuttgard, 1773, in-8°; trad. en allemand, Leipzig, 1774, in-8°; réimpr. avec l'ouvrage précédent, Paris, 1802, in-8°.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

RIEDESEL (*Frédérique-Charlotte-Louise* MASSOW, baronne DE), née à Brandebourg, le 11 juillet 1746, morte à Berlin, le 29 mars 1808. Fille du ministre prussien Massow, elle épousa, en 1762, le baron de Riedesel, lieutenant-colonel au service du duc de Brunswick. En 1777 elle alla rejoindre en Amérique, avec trois enfants en bas âge, son mari, chargé de conduire des secours aux Anglais. Douée de beaucoup de sang-froid et de résolution, elle supporta sans faiblir un instant les fatigues sans nombre de la campagne; elle partagea avec le même courage la captivité de son mari. Elle le suivit en 1779 à New-York, ensuite à Long-Island, dont il avait été nommé gouverneur, et enfin à Brunswick, où il retourna en 1783. Devenue veuve en 1800, elle se fixa à Berlin, où elle se fit bénir par sa charité; dès 1772 elle avait établi à Brunswick une distribution gratuite d'aliments pour les pauvres d'après un système adopté plus tard par le comte de Rumford. Elle a écrit en allemand d'intéressantes *Lettres pendant un séjour en Amérique de* 1776 *à* 1783 (Berlin, 1800, in-8°).

Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

RIEDINGER (*Jean-Elie*), peintre et graveur allemand, né à Ulm, le 16 février 1698, mort à Augsbourg, le 10 avril 1767. Il était le petit-fils d'un peintre d'Augsbourg qui était venu s'établir à Ulm, et fils de Jean Riedinger, employé à l'assistance publique et qui possédait une habileté particulière dans l'exécution en carton de figurines de soldats et de cavaliers. Destiné par ses parents à l'étude des belles-lettres, il parvint cependant à les décider à le laisser suivre son goût pour les beaux-arts. Il fréquenta l'atelier de Resch dans sa ville natale, et à Augsbourg celui de Falk, qui développa son talent naturel pour la représentation des animaux. Il passa ensuite trois ans à Ratisbonne, auprès du comte de Metternich, qui le fit souvent assister à de grandes chasses, où il put observer les habitudes des diverses espèces de gibier. S'étant fixé à Augsbourg, il y peignit d'abord quelques tableaux d'histoire; puis il s'adonna presque entièrement à la peinture d'animaux. Il acquit en peu de temps une très-grande réputation, qui lui valut d'être nommé en 1759 directeur de l'académie des beaux-arts. Il fonda aussi un commerce d'estampes qui prospéra rapidement. Dans ses dernières années il mit le pinceau de côté, et ne s'occupa plus que de dessiner et de graver à l'eau-forte. Riedinger excellait dans l'art de rendre avec une vérité saisissante le caractère particulier de chaque animal dans les situations les plus diverses, de rendre avec une exactitude admirée des naturalistes comme des chasseurs les passions qui peuvent animer le chien, le cheval, le cerf, le daim, ainsi que l'ours, le tigre et le lion. Ses tableaux, dont six des meilleurs sont au palais impérial de Saint-Pétersbourg, se distinguent par une exécution soignée, quelquefois un peu trop étudiée; les lumières y sont bien disposées, le paysage est généralement traité avec une grande perfection. Il a gravé à l'eau-forte d'après ses propres toiles et dessins plus de quatorze cents planches qui, exécutées avec beaucoup de légèreté et d'esprit, sont très-recherchées des amateurs. Une nouvelle édition moins estimée en fut donnée à Augsbourg en 1817. On y remarque surtout : *Le paradis et la chute d'Adam*; 12 planches; — *Le plaisir des princes*, livre de chasse; 1729, 28 pl.; — *Fables d'animaux*; 1734, 16 pl. : *voy*. Gœthe, *Kunst And Alterthum*; — *La chasse au cerf*; 16 pl.; — *Animaux sauvages*; 41 pl.; — *L'art de prendre toute espèce de gibier*; 1750, 28 pl.; — *Les plus beaux cerfs qui aient été chassés par des grands seigneurs*; 50 pl.; — *Scènes de chasse*; 28 pl.; — *Les pistes de cerfs, d'ours*, etc.; 22 pl.; — *Divers animaux d'après nature*; 90 pl.; — *Combats d'animaux*; 8 pl.; — *Les lions*; 6 pl. — Riedinger a encore gravé, mais avec l'aide de ses fils : *Le grand manége*; 18 pl.; — *Chevaux de manége et de campagne*; 40 pl., avec texte; — *Les principales races de chevaux*; 1770, 80 pl.; — *Le chasseur et le fauconnier*; 25 pl.; — *Histoire naturelle des animaux*; 117 pl. avec texte; etc.

Une précieuse collection de dessins de Riedinger était en 1843 dans la possession de Weigel à Leipzig, qui en a donné une description dans *Ehrenlese auf dem Felde der Kunst*, t. II.

RIEDINGER (*Martin-Elie*), graveur allemand, fils du précédent, né à Augsbourg, en 1730, mort en 1780, dans cette ville, a gravé un assez grand nombre de motifs de chasse et d'équitation. Son frère cadet, *Jean-Jacques* RIEDINGER, mort vers 1795, a surtout cultivé la gravure à la manière noire.

Weyermann, *Nachrichten von Gelehrten und Künst-*

lern aus Ulm. — Rost, *Handbuch für Kunstliebhaber.* — Hirsching, *Handbuch.* — Nagler, *Künstler-Lexikon.*

RIEGO (*Rafael* DEL), général espagnol, né le 24 octobre 1785, à Oviedo, pendu le 7 novembre 1823, à Madrid. D'une famille noble, son éducation fut négligée. Il entra dans les gardes, où il servit jusqu'au licenciement de ce corps, en 1808. De là il passa en qualité de lieutenant dans l'un des régiments qui furent levés dans les Asturies. Fait prisonnier par les Français dans une des premières rencontres, il ne recouvra sa liberté qu'à la paix de 1814. A son retour il eut le grade de capitaine, et en 1819 celui de commandant en second. A cette époque son bataillon fut désigné pour faire partie de l'armée expéditionnaire réunie à Cadix pour la soumission des colonies insurgées. L'abolition de la constitution de 1812 par Ferdinand VII, la dissolution illégale des cortès excitaient dans l'armée et dans la nation de sourds ferments de discorde ; et on eût dit que le gouvernement s'y prêtait en laissant agglomérées et dans l'inaction un nombre considérable de troupes ; il y eut en effet des corps qui attendirent des années entières les bâtiments qui devaient les transporter. Un complot s'organisa pour le rétablissement du régime constitutionnel, et ce fut à Riego qu'échut le dangereux honneur de donner le signal de la révolte. Le 1er janvier 1820, il harangua ses troupes au village de las Cabezas de San-Juan, dans l'île de Léon, les détermina facilement à prêter serment à la constitution de 1812, et marcha sur Arcos, où il fit prisonnier le vieux comte de Calderon, commandant de l'armée expéditionnaire, et tout son état-major. A la suite de ce coup de main, il fut élu par la *junte* des officiers commandant en second de la première division de l'armée expéditionnaire, sous les ordres de Quiroga.

A la nouvelle de cette révolte, Ferdinand fit partir ses meilleures troupes, sous les ordres du général Freyre, qui bloqua les insurgés. Après une longue inaction, où les deux partis ne combattirent guère qu'à coups de proclamations, les constitutionnels se décidèrent à tenter une sortie. Le 27 janvier, Riego partit à la tête de quinze cents hommes, et marcha sur Algésiras, où il resta jusqu'au 17 février ; il voulut alors retourner à l'île de Léon, mais la retraite lui fut coupée par José O'Donnell. Malaga et Cordoue l'accueillirent avec froideur. Sa troupe se dispersa peu à peu. Enfin, le 11 mars, il se trouva presque seul, et courut se cacher dans les montagnes. C'est dans cette courte campagne que prirent naissance l'*Hymne de Riego* et le *Tragala*, chants populaires devenus depuis si fameux. Cependant la proclamation du régime constitutionnel avait eu de l'écho en Galice, en Aragon, en Navarre. Ferdinand, obligé de céder, adopta la constitution sans condition ni restriction. Un ministère constitutionnel fut nommé. Le premier soin du ministre de la guerre, Giron, fut de soulager le trésor en prononçant la dissolution de l'armée de Cadix. L'ordre fut adressé à Riego, qui en l'absence de Quiroga avait été élu général en chef par acclamation. Son premier mouvement fut de désobéir ; mais, voyant le ministère appuyé par les cortès, il se rendit à Madrid (31 août), et fut accueilli avec enthousiasme par les membres de sociétés secrètes. Cet accueil le perdit. Dès ce moment il afficha un orgueil ridicule, que ne compensait pas son absence totale d'idées. Des scènes tumultueuses auxquelles il présida achevèrent de ruiner son influence auprès des modérés. Il avait été nommé précédemment capitaine général de la Galice. Il fut destitué et confiné à Oviedo, son pays natal.

Alors éclatèrent les désordres de toutes espèces qui eurent pour résultat le soulèvement d'une partie des provinces du nord en faveur du roi absolu et l'intervention française. A Cadix, les exaltés s'étaient mutinés en demandant que Riego fût rappelé de l'exil. Le général Valdès, ministre de la guerre, céda à ces exigences, et le nomma capitaine général de l'Aragon. Bientôt soupçonné, non sans raison, de vouloir renverser le gouvernement constitutionnel pour lui substituer la république, Riego fut de nouveau destitué et envoyé à Lérida, sans cesser d'être le drapeau du parti exalté. A l'ouverture des cortès de 1823, le 7 février, il fut nommé président de l'assemblée, et donna de nouvelles preuves, dans cette haute position, de son manque absolu de sens politique. Ce fut là pour Riego la dernière faveur de la fortune. Appuyée par l'assentiment des populations, l'invasion française réussissait presque sans coup férir. Les généraux Ballesteros et Zayas faisaient avec les Français des arrangements particuliers. Furieux des représentations que ce dernier avait adressées au gouvernement, les exaltés substituèrent Riego à Zayas dans le commandement de Malaga. A peine arrivé, Riego fit arrêter Zayas et une foule d'autres personnes, leva des contributions, puis, se dirigeant vers les cantonnements des troupes de Ballesteros, il offrit à ce général de réunir leurs divisions pour marcher contre les Français. Ballesteros refusa. L'escorte de Riego se jetant alors sur celle de Ballesteros le fit prisonnier avec son état-major : mais le général Balauzat, qui commandait une des brigades, s'avança avec des troupes, et contraignit Riego à relâcher les prisonniers.

Après cette tentative malheureuse, le général constitutionnel se retira à Alcaudete, puis à Jaën, successivement abandonné de ses troupes. Il fut battu sur les hauteurs de Jaën par le général Bonnemain, et ensuite à Jodar. Le lendemain de sa défaite Riego atteignit le petit village d'Arquillos, suivi seulement de quatre officiers, dont deux étaient Anglais. Il fut reconnu par des paysans, qui s'emparèrent de lui, et le conduisirent à La Caroline, puis à Andujar, où

il eût été massacré par la population sans la protection des hussards français de son escorte. Telle était la révolution qui s'était opérée dans les esprits. La prise du Trocadero eut pour conséquence le rétablissement de Ferdinand VII comme roi absolu. Riego devait être une de ses premières victimes. Il avait été conduit à Madrid, et le *fiscal* demanda contre lui la peine du crime de haute trahison. En conséquence, et nonobstant l'intervention officieuse de l'ambassadeur anglais, le 7 novembre 1823, à midi, Riego fut traîné au supplice sur un panier d'osier tiré par un âne. Partout sur son passage la populace l'accabla d'outrages. Enfin il fut attaché au gibet élevé sur la place de la Cebada. Conformément aux conclusions du procureur fiscal, sa tête fut portée à Las Cabezas de San-Juan, et son corps coupé en quatre quartiers, qui furent transportés l'un à Séville, l'autre à l'île de Léon, le troisième à Malaga, le dernier resta à Madrid.

E. Baret.

Documents particuliers. — De Martignac, *Histoire contemp. de la revolution d'Espagne.* — Toreno, *Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España.* — Miguel Riego, *Memoirs of the life of Riego*; Londres, 1823, in 8°. — *Procès du general Riego*; Paris, 1823, in-8°. — Mahul, *Annuaire necrol.*, 1826. — Nard et Pirala, *Vida militar y politica de Riego*; Madrid, 1844, in-8°. — Ed. Burckhardt, *Riego und Mina*; Leipzig, 1835, in-8°.

RIEM (*Jean*), agronome allemand, né à Frankenthal, le 10 décembre 1739, mort à Dresde, le 11 décembre 1807. Il exerça pendant plusieurs années la profession de pharmacien. En 1768 il fonda à Kaiserslautern une société d'agriculture qui, établie ensuite sur un plan plus vaste, devint une société physico-économique; transférée plus tard à Heidelberg, elle fit faire des cours d'économie politique et publia un recueil de Mémoires. Riem, qui n'avait pas cessé de la diriger, eut alors à subir tant de tracasseries, qu'il quitta son pays; il devint en 1776 inspecteur des ruches de Grunthal près de Breslau. Il passa en 1785 à Dresde comme conseiller de commission. Ses nombreux écrits, dont plusieurs ont été couronnés, ont introduit beaucoup d'améliorations dans plusieurs parties de l'économie rurale; nous citerons : *Verbesserte Bienenpflege* (L'Éducation des abeilles améliorée pour tous les pays); Manheim, 1775-1795, in-8°; — *Bienenbibliothek* (Bibliothèque des abeilles); Breslau, 1776-1790, 4 vol. in-8°; — *Praktisch ökonomische Encyklopædie* (Encyclopédie pratico-économique); Leipzig, 1785-1804, 6 vol. in-8°; — *Physikalisch-ökonomische Quartalschrift* (Revue trimestrielle); Dresde, 1787-1789, 3 vol. in-8°. — *Neue Sammlung vermischter ökonomischer Schriften* (Nouveaux mélanges d'économie rurale); ibid., 1792-1803, 9 parties, in-8°; — *Das ganze des Getreidebaues* (L'ensemble de la culture du blé); Hof, 1800, in-8°. Riem a fait paraître des traductions de plusieurs écrits économiques français et italiens.

Hœck, *Literarische Nachrichten*, I. — *Der Biograph*, VII. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, VI, X, XI et XV.

RIEMER (*Frédéric-Guillaume*), philologue et littérateur allemand, né à Glatz, le 19 avril 1774, mort à Weimar, le 19 décembre 1845. Disciple du célèbre Fr.-A. Wolf, il devint en 1801 précepteur chez Guillaume de Humboldt, qu'il accompagna deux ans après en Italie; de retour en Allemagne, il fut chargé de l'éducation du fils de Gœthe. Il devint plus tard conservateur en chef à la bibliothèque de Weimar. On a de lui : *Griechisch-deutsches Handwœrterbuch* (Dictionnaire grec-allemand); Iéna, 1802-1804, 2 vol. in-8°; réimprimé plusieurs fois, et remanié par Schneider; — *Blumen und Blätter* (Fleurs et feuilles), poésies; Leipzig, 1816-1819, 2 vol.; — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1826, 2 vol. Il a publié la *Correspondance entre Gœthe et Zelter*, et a pris beaucoup de part à l'édition définitive des *Œuvres* de Gœthe.

Conversations-Lexikon.

RIENCOURT (*Simon* DE), historien français, né vers 1605, à Paris, où il est mort, en 1693. Il était conseiller correcteur en la chambre des comptes de Paris, et, dit Moréri, « voulut joindre les titres d'historien et de théologien à celui de magistrat, auquel il eût peut être mieux fait de s'arrêter ». Neveu de Charles Sorel, il espérait lui succéder dans la charge d'historiographe; mais, malgré les flatteries assez lourdes qu'il prodigua à Louis XIV, son attente fut déçue. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire de France*; Paris, 1675-1678, 2 vol. in-12; réimprimé avec de grandes augmentations, Paris, 1695, 6 vol. in-12; — *Histoire de Louis XIII*; Paris, 1695, in-12; — *Histoire de la monarchie françoise, sous le regne de Louis XIV*; Paris, 1688, 2 vol. in-12; l'édit. de 1697, 3 vol. in-12, a été revue et augmentée par Thomas Corneille.

Riencourt (*Charles* DE), fils du précédent, mort en 1727, avocat au parlement, fut en 1717 admis dans l'Académie des inscriptions. Il a laissé des dissertations et un *Dictionnaire de la fable*, imprimé, mais non publié.

Moreri, *Dict. hist.* — De Boze, *Hist. de l'Acad. des Insc.*, I, 133.

RIENZI (*Cola* (1) DI), né en 1313, à Rome, assassiné dans cette ville, le 8 octobre 1354. Il était fils d'un aubergiste du nom de Lorenzo (par abréviation *Rienzo*); sa mère était lavandière. Il vécut au milieu des paysans d'Anagni jusqu'à sa vingtième année. Puis il revint à Rome, cultiva la grammaire et la rhétorique, lut et relut les historiens, les philosophes et les poëtes latins, de même qu'il approfondit la Bible, et sut s'en approprier le style. Il étudiait aussi les inscriptions, recherchait les statues et autres restes de l'antiquité, et nul mieux que lui ne savait les

(1) Le nom patronymique de Gabrino, qu'on lui a donné sur l'autorité de Bzovius, n'est mentionné dans aucune source contemporaine.

expliquer. Ces vestiges de la grandeur de sa patrie transportaient son imagination ; mais il se sentait plein de tristesse lorsqu'il y comparait le déplorable état de Rome pontificale, désolée par les luttes sanglantes des factions aristocratiques, qui ne s'accordaient que pour opprimer le peuple. Une autre chose encore exaltait son âme et l'élevait au-dessus du cercle de sa condition : c'était le bruit, faux du reste, qu'il était le fils de l'empereur Henri VII. Après avoir choisi l'état de notaire, il épousa la fille d'un bourgeois, d'une beauté remarquable, mais qui ne lui apporta qu'une dot assez mince. Un de ses frères ayant été assassiné par un noble, il ne put obtenir la punition du meurtrier. Il conçut alors la pensée de changer la constitution de Rome en délivrant la ville de la tyrannie de la noblesse. Le titre qu'il prit de « consul des orphelins, des veuves et des pauvres », le signala à l'attention publique. En 1343 il se trouva compris dans une députation envoyée à Avignon auprès de Clément VI, par les notables du parti guelfe. L'occasion était belle d'éclairer le pape sur les méfaits de la noblesse romaine : Rienzi le fit avec autant de force que d'éloquence ; mais il avait compté sans l'influence du cardinal Jean Colonna, et sa hardiesse lui valut une disgrâce. Durant son séjour à Avignon, il connut Pétrarque, et se lia avec lui d'une profonde amitié.

Rienzi réconcilié avec le cardinal par l'entremise de Pétrarque revint à Rome avec l'emploi de notaire de la chambre urbaine (avril 1344). Il tenta vainement d'amener les magistrats à ses idées de réforme ; loin d'en faire mystère, il les exposait au grand jour à tout venant, et le langage hardi qu'il tenait au peuple avait plus d'une fois retenti aux oreilles des barons. Mais ceux-ci riaient ou le traitaient d'insensé. Rienzi conspira ainsi pendant trois années, avec les grands souvenirs de la Rome païenne. Une disette ayant causé un grand mécontentement dans le peuple, il reconnut que le moment d'agir était venu. Le jour de la Pentecôte (20 mai 1347) il réunit tous les citoyens sans armes au Capitole. Après avoir entendu trente messes pendant la nuit, il se présenta accompagné de cent chevaliers et du légat du pape, Raymond, prononça un magnifique discours (1) sur les malheurs et la servitude du peuple, et lut les lois qu'il proposait comme devant établir ce qu'il appelait *il buono stato*. Ces lois, au nombre de treize, tendaient surtout à assurer au peuple le repos et la sécurité ; elles furent toutes approuvées. Les sénateurs furent chassés, et on conféra à Rienzi un pouvoir dictatorial. Il prit le titre de *tribun de la liberté, de la paix et de la justice*, et choisit pour collègue le légat ; mais il se réserva la direction des affaires, après avoir cependant demandé la nomination d'un syndicat auquel il devrait rendre compte. La révolution fut si complète et si soudaine que les barons, surpris, obéirent sans résistance à l'injonction de sortir tous de Rome. Un grand nombre des possessions qu'ils détenaient injustement furent restituées à leurs légitimes propriétaires. S'appuyant sur la milice urbaine, qu'il créa et qu'il obligea de prendre les armes au premier appel de la cloche du Capitole, Rienzi réprima le brigandage avec une sévérité qui n'épargnait personne. Puis dans une grande assemblée il exhorta ses concitoyens à éteindre leurs querelles et à s'aimer comme des frères ; au milieu d'un attendrissement général, dix-huit cents inimitiés mortelles furent aussitôt terminées pacifiquement ; pour en prévenir le retour, il institua deux tribunaux de paix, composés d'hommes du peuple, d'une probité reconnue. Il pourvut aussi au maintien des mœurs, rétablit les finances, et exerça une police rigoureuse sur le marché aux subsistances (1).

Ayant ainsi affermi son gouvernement à l'intérieur, Rienzi, dont le pape avait confirmé l'autorité sans difficulté, porta ses regards plus loin ; il requit tous les États italiens d'envoyer chacun pour le 1er août deux plénipotentiaires à Rome, pour former l'assemblée générale qu'il se proposait de tenir pour la pacification et l'union de toute l'Italie, et de députer en outre un jurisconsulte ayant mission de siéger dans le consistoire permanent, qu'il voulait établir pour maintenir la concorde entre les diverses contrées de ce pays. Là comme dans toute l'Europe la révolution opérée à Rome comme par enchantement avait excité un étonnement général (2). Les messagers de Rienzi furent partout reçus avec enthousiasme. Bien plus : la reine Jeanne de Naples et Louis roi de Hongrie, prêts à entrer en guerre l'un contre l'autre, soumirent leur différend à l'arbitrage du tribun. Dans l'intervalle Rienzi, ayant réuni une armée de sept mille hommes, était parvenu à forcer le préfet de Vico à se soumettre, et son autorité directe s'étendait alors sur presque tout l'ancien domaine pontifical. Le 1er août deux cents députés des divers États d'Italie se réunirent dans le palais de Latran. Après s'être fait conférer la dignité de chevalier du Saint-Esprit, Rienzi proclama que le choix de l'empereur appartiendrait dorénavant, comme dans les anciens temps, au peuple romain, et il cita ensuite les deux princes qui se disputaient

(1) « Il était très-habile et persuasif dans ses discours, dit Pétrarque. » Aujourd'hui le style de Rienzi dans ses écrits latins paraît recherché, plein de tournures bizarres ou d'archaïsmes.

(1) Une grande partie des actes de l'administration de Rienzi se trouve dans les *Gesta pontificum Leodiensium* de Hocsemius

(2) Le succès si prompt du tribun était attribué par lui à l'assistance du Saint-Esprit, dont il croyait souvent recevoir des inspirations. « Comme l'Italie entière se leva alors tout à coup ! dit plus tard Pétrarque. Quelle terreur du nom romain s'étendit jusque dans les pays les plus éloignés ! J'étais alors en France, et je sais ce qu'exprimaient les paroles et les visages de ceux qui sont regardés comme les plus grands. Aujourd'hui ils voudront peut-être le nier ; mais alors tout était plein d'effroi, tant Rome a encore d'importance. »

alors l'Empire, Louis de Bavière et Charles de Bohême, à comparaître ainsi que les électeurs devant son tribunal. Le 15 il se fit ceindre la tête de sept couronnes de diverses significations, dont la dernière était d'argent et surmontée de la pomme impériale; il osa même se comparer au Christ; ce fut le signal de sa chute. La noblesse n'était encore ni gagnée ni réduite, ce qui l'inquiétait d'autant plus que, n'étant pas homme de guerre, il était obligé de confier le commandement de ses troupes à des barons. Aussi usa-t-il d'un stratagème pour se débarrasser des nobles d'un seul coup. Au milieu d'un festin où il les avait invités, il fit arrêter les chefs des principales familles (14 septembre), et il allait les envoyer à la mort lorsque quelques bourgeois considérés parvinrent à le faire changer d'avis. Il relâcha les prisonniers, et conféra même à plusieurs d'entre eux la dignité de consul et de patrice. C'était une faute grave; Pétrarque l'en blâma amèrement. Les barons, à peine libres, gagnèrent leurs forteresses pour se préparer à la vengeance. Les rapports entre le tribun et la cour pontificale s'étaient peu à peu envenimés; le pape avait surtout été choqué des prétentions de Rienzi de transporter au peuple de Rome exclusivement le règlement des questions touchant à l'Empire. Le 12 octobre 1347, il chargea Bertrand de Deux d'exiger du tribun qu'il se contentât du gouvernement de Rome; en cas de refus le légat devait recourir à la force. Les barons, devenus plus insolents, étendaient leurs déprédations jusqu'aux portes de Rome. Rienzi réunit une armée de plus de vingt mille hommes et dévasta les possessions des Orsini. Quant au légat, il le traita avec le plus grand dédain. Pour se mettre en garde contre la colère du pape, il noua des intelligences avec Louis de Bavière, et conclut une alliance avec Louis de Hongrie. Il s'occupa aussi de convoquer une nouvelle assemblée chargée d'élire un empereur d'origine italienne, qui aurait pour mission de délivrer la patrie commune du joug des étrangers (1).

Dans l'intervalle, à l'instigation du légat, un nombre toujours croissant de barons avaient pris les armes; le 20 novembre 1347, ils essayèrent de surprendre la ville; mais loin d'y réussir, ils éprouvèrent une défaite sanglante et perdirent leurs meilleurs chefs, entre autres quatre Colonna. Mais Rienzi ne sut pas profiter de sa victoire, qui ne lui servit que de prétexte à des cérémonies, où son penchant pour l'ostentation éclatait de plus en plus. Il fut obligé de mettre des impôts élevés sur les biens des riches et des églises, pour subvenir aux dépenses causées par toutes ces pompes, par sa brillante cour, et aussi pour payer la solde des mercenaires qu'il avait pris à son service. Son administration, mal dirigée, excita bientôt un mécontentement, que la cherté des grains, les incursions continuelles des barons et les artifices du légat ne firent qu'augmenter. Les succès avaient enivré Rienzi; l'apparence même des revers l'effraya; il crut son œuvre ruinée, et tomba dans un découragement profond. Pour satisfaire le pape, qui venait de le destituer de toutes ses dignités, il révoqua ses déclarations au sujet de l'élection d'un empereur, reprit pour collègue le vicaire pontifical, et renonça à ses titres pompeux ainsi qu'à l'appareil de la puissance. Un événement fortuit le renversa. Il avait cité devant son tribunal Pippino, comte d'Altamura, condottiere napolitain, pour plusieurs faits de violence et de brigandage; au lieu d'obéir, Pippino se retrancha dans sa demeure fortifiée. Le 15 décembre Rienzi fit sonner le tocsin pour réunir la milice, avec laquelle il voulait réduire la révolte du comte; personne ne vint à son appel. Le petit détachement de mercenaires qu'il envoya contre Pippino fut repoussé. A ce léger insuccès, qu'il pouvait facilement réparer, il perdit la tête, et se démit en pleurant de toutes ses fonctions. Les barons entrèrent dans Rome deux jours après.

Refugié sur le territoire de Naples, il gagna les solitudes les plus sauvages des Apennins, près de Monte-Majella, et se joignit à quelques ermites franciscains, qu'on nommait *spirituels* ou *fratricelles;* voyant dans sa chute subite un juste châtiment de Dieu pour sa soif des vanités, il se fit affilier à leur ordre, et partagea pendant deux ans et demi leurs exercices de piété et de pénitence. Vers le milieu de l'an 1350 un de ces moines lui persuada que, selon les prophéties de Joachim de Flore, de Cyrille et de Merlin il était choisi pour amener, avec l'aide de l'empereur Charles IV, une ère de bonheur sur la terre. Rienzi, toujours enthousiaste, accepta le rôle d'élu de Dieu, et se rendit à Prague; il annonça à Charles que sous un an et demi une hiérarchie nouvelle serait instituée dans l'Église et que sous un nouveau pape Charles régnerait en Occident, Rienzi en Orient. Pour arriver à ce résultat, il demandait à être envoyé à Rome comme représentant de l'empereur avec pleins pouvoirs pour préparer l'entrée de Charles dans cette ville. Charles, qui était un ami dévoué du pape, fit mettre Rienzi en prison comme suspect d'hérésie (1). La cour pontificale chargea l'archevêque de Prague Arnest d'instruire son procès. Ce prélat, ami des lettres, le traita avec égard, et il l'amena peu à peu à une rétractation presque complète. Il le remit alors à l'autorité pontificale, qui le fit conduire à Avignon (juillet 1351). Grâce à la bienveillance de l'empereur et de l'archevêque Arnest, la cour pontificale n'apprit rien des doctrines hérétiques et des plans que Rienzi était venu exposer à Prague; l'accusation dressée contre lui ne se rapporta qu'au temps de son

(1) Il paraît que la pensée de se faire proclamer lui-même empereur entra quelque temps dans l'esprit de Rienzi.

(1) La correspondance très-curieuse de Rienzi avec l'empereur et avec l'archevêque Arnest se trouve dans l'*Histoire de Charles IV* de Pelzel.

tribunat. Une commission formée de trois cardinaux le jugea coupable, et le condamna à mort; mais les instances de Pétrarque, qui n'abandonna pas un instant son ancien ami, et la vénération du peuple d'Avignon pour les lettrés firent commuer la peine en une détention assez douce. Enfermé dans une tour, Rienzi reprit son étude favorite de la Bible et des anciens auteurs latins.

Cependant l'anarchie n'avait cessé de régner à Rome. Innocent VI, à peine intronisé, envoya le cardinal Albornoz pour y rétablir l'ordre (juillet 1353). Dans le même but il tira Rienzi de prison, lui fit grâce entière, et le chargea d'assister de son aide et de son conseil l'entreprise d'Albornoz. Rienzi prit part à la guerre que le cardinal engagea contre le préfet de Vico; lorsqu'elle fut terminée (juin 1354), Albornoz lui assigna pour séjour Pérouse, après lui avoir fixé un petit revenu. Là Rienzi se lia avec deux jeunes Provençaux, Arimbaldo et Brettone, frères du fameux condottiere Montreale, et obtint d'eux plusieurs milliers de florins d'or, qui lui permirent de prendre à sa solde sept à huit cents mercenaires. En même temps il parvint à se faire donner par le cardinal le titre de sénateur de Rome au nom du saint-siége. Le 1er août 1354, il fit son entrée dans la ville éternelle, au milieu des acclamations unanimes. Mais le malheur avait aigri son caractère et desséché ses sentiments généreux; il s'abandonna au luxe et à la bonne chère, et se montra dur, astucieux et cruel. Les barons ayant refusé de reconnaître son gouvernement, il réunit une armée de plusieurs mille hommes, et assiégea à Palestrine le plus puissant d'entre eux, Stefano Colonna. Il revint à la hâte à Rome, où Montreale venait d'arriver, pour exiger en retour des sommes que ses frères avaient avancées à Rienzi, autre chose que les vaines dignités qui leur avaient été conférées. Il le fit arrêter et aussitôt exécuter, comme coupable de brigandage; Arimbaldo et Brettone furent jetés en prison. L'argent que Rienzi tira de leurs biens qu'il confisqua, et la part qu'il eut des dépouilles de Montreale, lui servirent à augmenter son armée, qui obtint plusieurs succès marqués. Lorsque ces ressources furent épuisées, il augmenta les impôts. Devenu de plus en plus défiant, il faisait exécuter sans procès les citoyens les plus considérés dès qu'ils lui portaient le moindre ombrage. Ayant appris qu'il se trouvait à Sienne un riche bourgeois du nom de Giannino, et que l'on disait être le fils posthume de Louis le Hutin, il le fit venir à Rome, le proclama roi de France, et contracta avec lui une alliance solennelle. Les barons, qui avaient repris l'avantage, profitèrent du mécontentement général pour exciter contre lui une émeute. Le Capitole fut entouré d'une foule furieuse. Rienzi, après avoir vainement essayé de haranguer le peuple, chercha à se sauver déguisé en paysan; mais il fut reconnu et massacré; les plus horribles traitements furent exercés sur son cadavre, qui fut enfin brûlé par les juifs avec un feu d'orties sèches.

« Telle fut la fin du tribun, dit Papencordt. Par un noble essor de son esprit, il s'éleva à la plus haute position; mais elle dépassait tellement ses forces morales et intellectuelles, qu'il ne nous présente pas une seule fois le spectacle d'une lutte grandiose pour la réalisation de son idée. Bien plus, cette idée elle-même, il l'abandonna presque entièrement à la fin; et comme les conditions et les bases matérielles de la puissance lui manquaient, sa chute était inévitable. Toute sa vie ne nous offre que de l'extraordinaire et point de véritable grandeur. Mais dans l'histoire et dans l'opinion des hommes, le souvenir de son noble commencement a prédominé, et il a entouré son nom d'une auréole romantique comme peu de figures du moyen âge en ont obtenu. Ses crimes, confondus avec ceux de ses contemporains, ont disparu dans l'ombre pour ne laisser briller que la beauté de son entreprise. » Ernest GRÉGOIRE.

T. Fortifiocca, *Vita di Rienzo*; Brescia, 1624, in-4°, et dans les *Antiq. italicæ* de Muratori, t. III. — Pétrarque, *Opera*. — Matteo Villani. — P. du Cerceau, *Vie de Rienzi*. — T. de Rienzi, *Osservazioni sulla vita di Rienzo*; Rome, 1806. — Zefirino Re, *La Vita di Rienzo*; Forli, 1828. — Papencordt, *Rienzi et Rome à son époque*; Hambourg, 1841, in-8°; trad. en français, Paris, 1845, in-8°. — Zeller, *Episodes de l'histoire d'Italie*.

RIENZI (*Tommaso-Maria* GABRINO DE), archéologue italien, né le 15 octobre 1726, à Rome, où il est mort, le 16 novembre 1808. Il descendait du fameux tribun de ce nom en ligne collatérale. A peine entré dans l'ordre des clercs réguliers mineurs, il y obtint la chaire de philosophie et de langue grecque (1743). Ses connaissances dans les sciences mathématiques et naturelles le firent appeler à Pesaro, où il fut chargé d'organiser le musée, auquel il annexa une belle collection de plantes marines, de stalactites et de minéraux qu'il avait formée. Après avoir administré pendant vingt-sept ans une des cures de Rome, il fut élu général de son ordre. Outre un grand nombre d'articles historiques et critiques insérés dans les *Novelle fiorentine*, les *Novelle della republica letteraria* et le *Diario di Roma*, il est auteur de *Mémoires sur le tribunat de Nicolas Rienzi* (Rome, 1806, in-8°).

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl.

RIES (*Adam*), mathématicien allemand, né en 1489, à Staffelstein, près de Bamberg, mort le 30 mars 1559. Il était inspecteur des mines d'Annaberg en Saxe, et s'est fait connaître par un ouvrage célèbre dans l'histoire de la science, et qui a pour titre : *Ein gerechent Büchlein* (Traité d'arithmétique); Leipzig, 1536. On a aussi de lui un *Traité de calcul linéaire* (en vieil allemand); Erfurt, 1522. X.

Kestner, *Geschichte der Math.*

RIES (*Ferdinand*), pianiste et compositeur allemand, né à Bonn, en 1784, mort à Francfort, le 13 janvier 1838. Il avait à peine atteint sa cinquième année lorsque son père, qui était at-

taché au service de l'électeur de Cologne, en qualité de directeur de musique, commença à lui enseigner les éléments de son art. A huit ans, il fut confié aux soins de Bernard Romberg, qui lui donna des leçons de violoncelle. A l'époque de l'invasion française (1793), le père de Ries perdit sa place et tout ce qu'il possédait; sans espoir d'assurer une position à son fils, il lui fit apprendre à jouer du piano. Le jeune Ries n'eut pour ainsi dire jusqu'à sa dix-septième année d'autres guides dans l'étude de l'harmonie que quelques livres rassemblés autour de lui. Plein d'ardeur au travail, il avait mis en partition les quatuors de Haydn et de Mozart, qu'il avait pris pour modèles, et en dernier lieu il s'était occupé d'arranger pour le piano les oratorios de *La Création* et des *Saisons*, de Haydn, et le *Requiem* de Mozart. Après avoir pris à Munich quelques leçons de Winter, il se rendit à Vienne, muni d'une lettre de recommandation de son père pour Beethoven. Le célèbre musicien l'accepta aussitôt pour élève, se chargea de le former comme pianiste, et le confia aux soins d'Albrechtsberger pour le contre-point. Il n'avait rien moins fallu que la pressante sollicitation de Beethoven auprès d'Albrechtsberger, et l'attrait d'un ducat par leçon, pour décider le vieux maître à accepter ce nouvel élève. Malheureusement les ducats n'abondaient pas dans la bourse de Ries, et au bout de vingt-huit leçons ses ressources ne lui permirent plus de continuer. En 1805 l'inexorable loi de la conscription vint l'arracher à ses travaux. Arrivé à Coblentz, où il allait être enrôlé, le conseil de recrutement le déclara incapable de servir, à cause d'un œil dont il avait perdu l'usage par suite de la petite vérole. Il vint alors à Paris, y passa près de deux années; et y publia quelques-unes de ses compositions. En 1809, il se rendit en Russie, en s'arrêtant à Cassel, Hambourg, Copenhague et Stockholm pour y donner des concerts. Au commencement de 1813, Ries vint à Londres, où peu de temps après il épousa une jeune dame anglaise. Comme virtuose, comme professeur et comme compositeur, il eut bientôt dans la capitale de l'Angleterre une renommée qui, jointe à une prodigieuse activité, lui fit gagner dans l'espace de dix années des sommes considérables. Enfin, en 1824, il retourna en Allemagne pour y aller vivre en repos dans une propriété qu'il avait acquise à Godesberg, près de Bonn. Se livrant alors librement à son goût pour la composition, il écrivit plusieurs grands ouvrages, entre autres *La Fiancée du brigand*, opéra en trois actes, représenté en 1830 et qui obtint un assez brillant succès dans plusieurs villes d'Allemagne, notamment à Berlin. En 1831, Ries fit jouer à Londres un autre opéra, *Liska, ou la Sorcière de Gellenstein*, et dirigea les festivals de Dublin. Peu de temps après il fit un voyage en Italie, et reprit ensuite le cours de ses travaux à Francfort, où depuis deux ans il avait fixé sa résidence habituelle. En 1834, il se rendit à Aix-la-Chapelle pour y diriger la fête musicale qu'on y organisait alors. A cette occasion, la ville lui offrit la place de directeur de l'orchestre et de l'Académie de chant; Ries accepta ces fonctions, qu'il remplit jusqu'en 1836. A cette dernière époque, il fit un nouveau voyage à Paris, et de là se rendit à Londres, où il composa son oratorio de l'*Adoration des Rois*, qu'il alla faire exécuter en 1837 au festival d'Aix-la-Chapelle, pour lequel cet ouvrage avait été spécialement écrit. Élève de Beethoven, les exemples et les conseils de ce maître avaient imprimé au talent de Ries une tendance vers la grandeur et la force. Pianiste très-habile, il se faisait particulièrement remarquer par la puissance des effets que l'instrument rendait sous ses doigts. Ses compositions, surtout les premières, sont une émanation du style de Beethoven, qu'il avait d'abord pris pour modèle; mais plus tard il chercha à donner à ses ouvrages un caractère d'individualité plus prononcé. Sa quatrième symphonie, sa grande marche triomphale, qu'on a exécutées aux concerts du Conservatoire de Paris, sont des morceaux pleins d'éclat et de chaleur. Son oratorio de l'*Adoration des Rois* est une œuvre capitale qui renferme des pages du style le plus élevé. Quant à sa musique de théâtre, malgré le mérite d'une facture qui atteste tout le talent de son auteur, elle a le défaut que l'on rencontre souvent chez les compositeurs qui ont écrit beaucoup d'œuvres instrumentales, c'est-à-dire que sous le rapport de la mélodie elle manque de cette facilité et de ce charme qui font les succès populaires. Ries a publié avec J.-G. Wegeler une notice (*Biographische-Notizen über Ludwig van Beethoven*; Coblentz, in-4°), trad. en partie par M. Anders (1839, in-8°) et complétement par M. A. Legentil (1862, in-8°).

Son frère, *Hubert* Ries, né à Bonn, en 1792, est un violoniste distingué. D. Denne-Baron.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — *Gazette musicale*. — A. Elwart, *Hist. de la Société des concerts du Conservatoire*.

RIESNER (*Henri-François*), peintre français, né le 19 octobre 1767, à Paris, où il est mort, le 7 février 1828. Il était fils de cet ébéniste de Louis XVI dont les ouvrages en marqueterie sont si recherchés aujourd'hui. Élève de Vincent et de L. David, il embrassa le métier des armes, mais des revers de fortune ayant atteint sa famille, il quitta le service pour chercher dans les arts un allégement à sa situation. Il se fit bientôt connaître comme peintre de portraits, et les nombreux ouvrages qu'il exposa depuis 1793 témoignent de sa vogue; il obtint en 1808 une médaille d'or. Après la chute de l'empire, il se rendit en Russie. Il était de retour à Paris en 1823.

L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

RIETER (*Henri*), peintre et graveur suisse, né à Winterthur, en 1751, mort à Berne, en 1818. Élève de Schellenberg, il peignit pendant quelque

temps le portrait; mais s'étant rendu à Dresde, il s'adonna, sous la direction de Graf, à la peinture de paysage; de retour en Suisse, il se perfectionna dans ce genre sous Aberli. Depuis 1780 il remplit l'emploi de professeur de dessin à Berne. Ses tableaux se distinguent par une touche large, un beau coloris et une étude consciencieuse de la nature; on cite comme son chef-d'œuvre un *Paysage italien*. — Rieter a aussi gravé à l'eau forte et avec beaucoup de talent, d'après ses propres dessins, un certain nombre de *Vues* de Suisse; les unes, de petite dimension, font suite à celles d'Aberli; les autres, au nombre de huit, sont plus grandes, et forment une série à part; on y remarque surtout la *Cascade du Reichenbach* et la *Cascade du Giessbach*.

Hormayr, *Archiv.*, 1819, n° 65.

RIETSCHOOF (*Jean-Klaasz*), peintre hollandais, né à Hoorn, en 1652, mort le 3 novembre 1719. Élève de Bakhuysen, il fut un des bons peintres de marine de l'école hollandaise.

Son fils *Hendrick*, né en 1678, traita les mêmes sujets avec autant de succès; leurs tableaux sont souvent confondus.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*.

RIEUX (*Jean* DE), maréchal de France, né en 1342, mort le 7 septembre 1417. Il s'acquit dans sa jeunesse le renom de l'un des vaillants chevaliers de son temps. Lorsque le prince de Galles alla au secours de Pierre, roi de Castille, Jean de Rieux l'accompagna, et prit part à la bataille de Madres (1367). Il s'attacha depuis au connétable du Guesclin et servit Charles V dans ses guerres. Il fut un des députés pour la paix avec la France au second traité de Guérande et l'un des chefs de l'armée envoyée au secours du comte de Flandre par Charles VI; il contribua puissamment au gain de la bataille de Rosebecq. En 1387, il s'entremit à la délivrance du connétable de Clisson, en lutte avec le duc de Bretagne, et servit activement la cause de Charles VI, lorsqu'en 1392 ce prince se rendit en Bretagne pour terminer ce différend. En récompense de ses services, il reçut, le 19 décembre 1397, la charge de maréchal de France. En 1404, il battit les Anglais descendus sur la côte française; puis il passa en Angleterre, et soutint militairement dans ce pays les vues de Louis, duc d'Orléans. Après avoir quitté sa charge de maréchal, à cause de ses infirmités (de 1411 à 1413), il y fut rétabli, et se démit une dernière fois, en 1417.

RIEUX (*Pierre* DE), plus souvent appelé *le maréchal* DE ROCHEFORT, fils du précédent, né à Ancenis, le 9 septembre 1389, mort en 1438. D'abord gouverneur de Saint-Malo pour le duc de Bretagne, il devint à vingt-huit ans maréchal de France, comme successeur de son père (12 août 1417). Les Bourguignons s'étant rendus maîtres de Charles VI et de la capitale (1418), il se retrancha dans la Bastille, et vint ensuite en Berry rejoindre le dauphin. Il combattit les Anglais dans l'Angoumois et le Maine, fut fait prisonnier et rendu à la liberté moyennant rançon. En 1419 et 1420 il prit part aux siéges de Rouen et de Tours. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il figura sous la bannière de Charles VII, dans tous les événements militaires. Pierre de Rieux servit sans éclat et plus d'une fois sans succès; mais avec une assiduité dans le devoir et une fermeté de conduite qui ne sont point de vulgaires vertus en temps de guerre civile. Vers le mois d'avril 1438, il se rendait vers le roi, qui habitait le Poitou, lorsque arrivé à Pont Saint-Maxence, il tomba dans une embuscade qui lui avait été tendue par Guillaume de Flavy (*voy.* ce nom). Fait prisonnier et traîné pendant trois mois de château en château, il succomba à une maladie épidémique. A. V—V.

Anselme, J. Chartier, Cousinot, Monstrelet. — Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*.

RIEUX (*Jean IV*, sire DE), arrière-petit-fils de Jean II, né le 27 juin 1447, mort le 9 février 1518. A dix-sept ans, il suivit à la guerre du bien public le duc François II, qui le fit en 1470 maréchal de Bretagne et en 1472 lieutenant général de ses armées et capitaine de Rennes. Après avoir pris une part active aux troubles fomentés par la régente Anne de Beaujeu, il rentra dans le parti de son suzerain et assista à la bataille de Saint-Aubin du Cormier. Nommé, à la mort du duc, tuteur de la princesse Anne, sa fille unique, il prétendit la contraindre, par animosité contre la France, à épouser le vieux sire d'Albret. Anne, soutenue par Montauban, son chancelier, résista énergiquement, et appela les Anglais à son aide. La guerre ne fut point favorable à Jean de Rieux : forcé de lever le siége de Guérande, repoussé de Brest et de Concarneau, qu'il avait espéré de surprendre, il fit sa soumission à la jeune duchesse, et reçut en retour une forte pension et un présent de 100,000 écus. Dans la suite il se distingua en Italie et dans le Roussillon, et fortifia, selon l'expression de Brantôme, « le renom d'avoir été un bon capitaine, et pour la guerre et pour la paix ».

Son fils, *Claude*, né le 15 février 1497, suivit François Ier dans le Milanais, et exerça la charge de maréchal à la bataille de Pavie, où il demeura prisonnier. Il mourut le 19 mai 1532, laissant deux filles, dont l'une, *Claude*, fut la première femme de Coligny.

Moréri, *Dict. hist.* — Lobineau, *Hist. de Bretagne*.

RIEUX (*Renée* DE). *Voy.* CHATEAUNEUF.

RIFFAULT *des Hêtres* (*Jean-René-Denis*), chimiste français, né à Saumur, le 2 mai 1752, mort à Paris, le 7 février 1826. Fils d'un médecin, il s'attacha de bonne heure à la régie des poudres et salpêtres, et devint commissaire à la poudrière du Ripault, près de Tours. En 1787 il imagina, pour éprouver le salpêtre, un moyen facile et simple, que le gouvernement s'empressa d'adopter, et en 1789 il remplaça les vaisseaux jusqu'alors en usage pour le lessivage des maté-

taché au service de l'électeur de Cologne, en qualité de directeur de musique, commença à lui enseigner les éléments de son art. A huit ans, il fut confié aux soins de Bernard Romberg, qui lui donna des leçons de violoncelle A l'époque de l'invasion française (1793), le père de Ries perdit sa place et tout ce qu'il possédait; sans espoir d'assurer une position à son fils, il lui fit apprendre à jouer du piano. Le jeune Ries n'eut pour ainsi dire jusqu'à sa dix-septième année d'autres guides dans l'étude de l'harmonie que quelques livres rassemblés autour de lui. Plein d'ardeur au travail, il avait mis en partition les quatuors de Haydn et de Mozart, qu'il avait pris pour modèles, et en dernier lieu il s'était occupé d'arranger pour le piano les oratorios de *La Création* et des *Saisons*, de Haydn, et le *Requiem* de Mozart. Après avoir pris à Munich quelques leçons de Winter, il se rendit à Vienne, muni d'une lettre de recommandation de son père pour Beethoven. Le célèbre musicien l'accepta aussitôt pour élève, se chargea de le former comme pianiste, et le confia aux soins d'Albrechtsberger pour le contre-point. Il n'avait rien moins fallu que la pressante sollicitation de Beethoven auprès d'Albrechtsberger, et l'attrait d'un ducat par leçon, pour décider le vieux maître à accepter ce nouvel élève. Malheureusement les ducats n'abondaient pas dans la bourse de Ries, et au bout de vingt-huit leçons ses ressources ne lui permirent plus de continuer. En 1805 l'inexorable loi de la conscription vînt l'arracher à ses travaux. Arrivé à Coblentz, où il allait être enrôlé, le conseil de recrutement le déclara incapable de servir, à cause d'un œil dont il avait perdu l'usage par suite de la petite vérole. Il vint alors à Paris, y passa près de deux années; et y publia quelques-unes de ses compositions. En 1809, il se rendit en Russie, en s'arrêtant à Cassel, Hambourg, Copenhague et Stockholm pour y donner des concerts. Au commencement de 1813, Ries vint à Londres, où peu de temps après il épousa une jeune dame anglaise. Comme virtuose, comme professeur et comme compositeur, il eut bientôt dans la capitale de l'Angleterre une renommée qui, jointe à une prodigieuse activité, lui fit gagner dans l'espace de dix années des sommes considérables. Enfin, en 1824, il retourna en Allemagne pour y aller vivre en repos dans une propriété qu'il avait acquise à Godesberg, près de Bonn. Se livrant alors librement à son goût pour la composition, il écrivit plusieurs grands ouvrages, entre autres *La Fiancée du brigand*, opéra en trois actes, représenté en 1830 et qui obtint un assez brillant succès dans plusieurs villes d'Allemagne, notamment à Berlin. En 1831, Ries fit jouer à Londres un autre opéra, *Liska, ou la Sorcière de Gyllenstein*, et dirigea les festivals de Dublin. Peu de temps après il fit un voyage en Italie, et reprit ensuite le cours de ses travaux à Francfort, où depuis deux ans il avait fixé sa résidence habituelle. En 1834, il se rendit à Aix-la-Chapelle pour y diriger la fête musicale qu'on y organisait alors. A cette occasion, la ville lui offrit la place de directeur de l'orchestre et de l'Académie de chant; Ries accepta ces fonctions, qu'il remplit jusqu'en 1836. A cette dernière époque, il fit un nouveau voyage à Paris, et de là se rendit à Londres, où il composa son oratorio de l'*Adoration des Rois*, qu'il alla faire exécuter en 1837 au festival d'Aix-la-Chapelle, pour lequel cet ouvrage avait été spécialement écrit. Élève de Beethoven, les exemples et les conseils de ce maître avaient imprimé au talent de Ries une tendance vers la grandeur et la force. Pianiste très-habile, il se faisait particulièrement remarquer par la puissance des effets que l'instrument rendait sous ses doigts. Ses compositions, surtout les premières, sont une émanation du style de Beethoven, qu'il avait d'abord pris pour modèle; mais plus tard il chercha à donner à ses ouvrages un caractère d'individualité plus prononcé. Sa quatrième symphonie, sa grande marche triomphale, qu'on a exécutées aux concerts du Conservatoire de Paris, sont des morceaux pleins d'éclat et de chaleur. Son oratorio de l'*Adoration des Rois* est une œuvre capitale qui renferme des pages du style le plus élevé. Quant à sa musique de théâtre, malgré le mérite d'une facture qui atteste tout le talent de son auteur, elle a le défaut que l'on rencontre souvent chez les compositeurs qui ont écrit beaucoup d'œuvres instrumentales, c'est-à-dire que sous le rapport de la mélodie elle manque de cette facilité et de ce charme qui font les succès populaires. Ries a publié avec J.-G. Wegeler une notice (*Biographische-Notizen über Ludwig van Beethoven*; Coblentz, in-4°), trad. en partie par M. Anders (1839, in-8°) et complétement par M. A. Legentil (1862, in-8°).

Son frère, *Hubert* Ries, né à Bonn, en 1792, est un violoniste distingué. D. Denne-Baron.

Fétis, Biogr. univ. des musiciens. — Gazette musicale. — A. Elwart, Hist. de la Société des concerts du Conservatoire.

RIESNER (*Henri-François*), peintre français, né le 19 octobre 1767, à Paris, où il est mort, le 7 février 1828. Il était fils de cet ébéniste de Louis XVI dont les ouvrages en marqueterie sont si recherchés aujourd'hui. Élève de Vincent et de L. David, il embrassa le métier des armes, mais des revers de fortune ayant atteint sa famille, il quitta le service pour chercher dans les arts un allégement à sa situation. Il se fit bientôt connaître comme peintre de portraits, et les nombreux ouvrages qu'il exposa depuis 1793 témoignent de sa vogue; il obtint en 1808 une médaille d'or. Après la chute de l'empire, il se rendit en Russie. Il était de retour à Paris en 1823.

L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

RIETER (*Henri*), peintre et graveur suisse, né à Winterthur, en 1751, mort à Berne, en 1818. Élève de Schellenberg, il peignit pendant quelque

temps le portrait; mais s'étant rendu à Dresde, il s'adonna, sous la direction de Graf, à la peinture de paysage; de retour en Suisse, il se perfectionna dans ce genre sous Aberli. Depuis 1780 il remplit l'emploi de professeur de dessin à Berne. Ses tableaux se distinguent par une touche large, un beau coloris et une étude consciencieuse de la nature; on cite comme son chef-d'œuvre un *Paysage italien*. — Rieter a aussi gravé à l'eau forte et avec beaucoup de talent, d'après ses propres dessins, un certain nombre de *Vues* de Suisse; les unes, de petite dimension, font suite à celles d'Aberli; les autres, au nombre de huit, sont plus grandes, et forment une série à part; on y remarque surtout la *Cascade du Reichenbach* et la *Cascade du Giessbach*.

Hormayr, *Archiv.*, 1819, n° 65.

RIETSCHOOF (*Jean-Klaasz*), peintre hollandais, né à Hoorn, en 1652, mort le 3 novembre 1719. Élève de Bakhuysen, il fut un des bons peintres de marine de l'école hollandaise.

Son fils *Hendrick*, né en 1678, traita les mêmes sujets avec autant de succès; leurs tableaux sont souvent confondus.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*.

RIEUX (*Jean* DE), maréchal de France, né en 1342, mort le 7 septembre 1417. Il s'acquit dans sa jeunesse le renom de l'un des vaillants chevaliers de son temps. Lorsque le prince de Galles alla au secours de Pierre, roi de Castille, Jean de Rieux l'accompagna, et prit part à la bataille de Madres (1367). Il s'attacha depuis au connétable du Guesclin et servit Charles V dans ses guerres. Il fut un des députés pour la paix avec la France au second traité de Guérande et l'un des chefs de l'armée envoyée au secours du comte de Flandre par Charles VI; il contribua puissamment au gain de la bataille de Rosebecq. En 1387, il s'entremit à la délivrance du connétable de Clisson, en lutte avec le duc de Bretagne, et servit activement la cause de Charles VI, lorsqu'en 1392 ce prince se rendit en Bretagne pour terminer ce différend. En récompense de ses services, il reçut, le 19 décembre 1397, la charge de maréchal de France. En 1404, il battit les Anglais descendus sur la côte française; puis il passa en Angleterre, et soutint militairement dans ce pays les vues de Louis, duc d'Orléans. Après avoir quitté sa charge de maréchal, à cause de ses infirmités (de 1411 à 1413), il y fut rétabli, et se démit une dernière fois, en 1417.

RIEUX (*Pierre* DE), plus souvent appelé *le maréchal* DE ROCHEFORT, fils du précédent, né à Ancenis, le 9 septembre 1389, mort en 1438. D'abord gouverneur de Saint-Malo pour le duc de Bretagne, il devint à vingt-huit ans maréchal de France, comme successeur de son père (12 août 1417). Les Bourguignons s'étant rendus maîtres de Charles VI et de la capitale (1418), il se retrancha dans la Bastille, et vint ensuite en Berry rejoindre le dauphin. Il combattit les Anglais dans l'Angoumois et le Maine, fut fait prisonnier et rendu à la liberté moyennant rançon. En 1419 et 1420 il prit part aux siéges de Rouen et de Tours. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il figura sous la bannière de Charles VII, dans tous les événements militaires. Pierre de Rieux servit sans éclat et plus d'une fois sans succès; mais avec une assiduité dans le devoir et une fermeté de conduite qui ne sont point de vulgaires vertus en temps de guerre civile. Vers le mois d'avril 1438, il se rendait vers le roi, qui habitait le Poitou, lorsque arrivé à Pont Saint-Maxence, il tomba dans une embuscade qui lui avait été tendue par Guillaume de Flavy (*voy.* ce nom). Fait prisonnier et traîné pendant trois mois de château en château, il succomba à une maladie épidémique. A. V—V.

Anselme, J. Chartier, Cousinot, Monstrelet. — Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*.

RIEUX (*Jean IV*, sire DE), arrière-petit-fils de Jean II, né le 27 juin 1447, mort le 9 février 1518. A dix-sept ans, il suivit à la guerre du bien public le duc François II, qui le fit en 1470 maréchal de Bretagne et en 1472 lieutenant général de ses armées et capitaine de Rennes. Après avoir pris une part active aux troubles fomentés par la régente Anne de Beaujeu, il rentra dans le parti de son suzerain et assista à la bataille de Saint-Aubin du Cormier. Nommé, à la mort du duc, tuteur de la princesse Anne, sa fille unique, il prétendit la contraindre, par animosité contre la France, à épouser le vieux sire d'Albret. Anne, soutenue par Montauban, son chancelier, résista énergiquement, et appela les Anglais à son aide. La guerre ne fut point favorable à Jean de Rieux : forcé de lever le siége de Guérande, repoussé de Brest et de Concarneau, qu'il avait espéré de surprendre, il fit sa soumission à la jeune duchesse, et reçut en retour une forte pension et un présent de 100,000 écus. Dans la suite il se distingua en Italie et dans le Roussillon, et fortifia, selon l'expression de Brantôme, « le renom d'avoir été un bon capitaine, et pour la guerre et pour la paix ».

Son fils, *Claude*, né le 15 février 1497, suivit François Ier dans le Milanais, et exerça la charge de maréchal à la bataille de Pavie, où il demeura prisonnier. Il mourut le 19 mai 1532, laissant deux filles, dont l'une, *Claude*, fut la première femme de Coligny.

Moréri, *Dict. hist.* — Lobineau, *Hist. de Bretagne*.

RIEUX (*Renée* DE). *Voy.* CHATEAUNEUF.

RIFFAULT *des Hêtres* (*Jean-René-Denis*), chimiste français, né à Saumur, le 2 mai 1752, mort à Paris, le 7 février 1826. Fils d'un médecin, il s'attacha de bonne heure à la régie des poudres et salpêtres, et devint commissaire à la poudrière du Ripault, près de Tours. En 1787 il imagina, pour éprouver le salpêtre, un moyen facile et simple, que le gouvernement s'empressa d'adopter, et en 1789 il remplaça les vaisseaux jusqu'alors en usage pour le lessivage des maté-

riaux salpêtrés par d'autres, plus appropriés à cette opération. Lorsque Berthollet annonça qu'il était possible d'augmenter la force de la poudre à tirer en employant du muriate suroxygéné de potasse (chlorate de potasse), il fabriqua l'un des premiers cent grammes de cette poudre, qu'il essaya; mais bien que l'épreuve eût dépassé ses espérances, il ne conseilla pas de s'en servir, à cause des dangers de la manipulation. Ses services multipliés le firent appeler à Paris et nommer l'un des trois administrateurs généraux des poudres et salpêtres. Lorsque le gouvernement de Louis XVIII eut confié à un directeur général pris dans le corps de l'artillerie la régie des poudres, Riffault reçut la croix d'Honneur, et se retira. On a de lui : *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon;* Paris, 1812, in-4° : composé avec Bottée de Toulmont et traduit en plusieurs langues; — *L'Art du salpêtrier;* Paris, 1813, in-4° : avec le même; — et quatre *Manuels* pour la collection Roret, entre autres le *Manuel de chimie;* Paris, 1825, 1829, in-18. Il a fait passer en français plusieurs ouvrages scientifiques anglais, tels que *Système de chimie* de Th. Thompson (1809, 9 vol. in-8° et suppl.), avec des notes de Berthollet, et *Dictionnaire de chimie* d'André Ure (1822-1824, 4 vol. in-8°).

Mahul, *Annales biogr.*, 1827. — Vergnaud-Romagnesi, dans les *Annales de la Société roy. d'Orléans*, t. VII.

RIGA. *Voy.* PIERRE DE RIGA.

RIGAL (*Jean-Jacques*), chirurgien français, né à Cussac, le 11 janvier 1755, mort à Gaillac, le 8 juillet 1823. Il termina ses études médicales à Montpellier, où il obtint en 1776 une chaire à l'École pratique d'émulation, et en 1781 il s'établit à Gaillac. Il contribua beaucoup à répandre dans le midi de la France l'usage de la vaccine, et combattit avec succès plusieurs épidémies, entre autres la suette. Il vit *vingt fois* ses travaux couronnés par les principales sociétés savantes de l'Europe. On a de lui trente-quatre *Mémoires*, dont les plus importants ont pour sujet la vaccine, l'hydrophobie, la nyctalopie, la catalepsie, le tétanos, les tumeurs chroniques, etc.

Journal d'agriculture et des sciences, t. Ier, p. 227-234.

RIGAS. *Voy.* RHIGAS.

RIGAU (1) (*Antoine*, baron), général français, né le 14 mai 1758, à Agen, mort le 4 septembre 1820, à la Nouvelle-Orléans. Après avoir servi huit ans comme simple soldat dans le régiment de Sarre-infanterie, il passa en 1788 en Belgique, et défendit la cause de la révolution jusqu'à la réunion de ce pays à la France. Avec le 10e de hussards, où il eut le rang de capitaine, il fit les campagnes de l'armée du nord, et reçut au combat de Rousselaer un coup de feu à travers la mâchoire, blessure affreuse, qui ne fut jamais cicatrisée et qui ne lui permit de parler qu'au moyen d'un procédé artificiel. Chef de brigade en 1796, il commanda le 25e de dragons dans les premières guerres de l'empire, et se signala par une rare intrépidité à Austerlitz et à Ostrolenka. Nommé général de brigade (12 janvier 1807) et baron (19 mars 1808) avec une dotation considérable, il prit encore part aux guerres d'Espagne, d'Allemagne et de France. Placé par Louis XVIII à la tête du département de la Marne, il s'empressa, dès qu'il connut le débarquement de Napoléon, de proclamer le rétablissement de l'empire, fit mettre les troupes sous les armes, et ordonna l'arrestation du duc de Bellune, qui avait tenté de s'opposer à ce mouvement militaire. Au mois de juillet 1815 Rigau se trouvait encore à Châlons-sur-Marne lorsqu'un corps de cinq mille Russes se présenta devant la ville; à la suite d'une courte, mais énergique résistance, il succomba sous le nombre, et fut fait prisonnier. De Francfort, où il avait été conduit, il vint à Saarbruck, et entretint des intelligences avec les mécontents de l'intérieur. Rayé des cadres de l'armée active, il fut en outre condamné à mort par contumace, comme coupable de trahison (16 mai 1816). L'année suivante il s'embarqua pour les États-Unis, rejoignit ses compagnons d'armes au champ d'asile (Texas), et s'établit enfin à la Nouvelle-Orléans. Napoléon, qui l'avait qualifié de *martyr de la gloire*, lui légua 100,000 fr. dans son testament.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III. — Rigau (colonel), *Notice sur Ant. Rigau;* Paris, 1843, in-8°.

RIGAUD (1) (*Hyacinthe*), peintre français, né à Perpignan, le 20 juillet 1659, mort à Paris, le 29 décembre 1743. Fils et petit-fils de peintre, il avait à peine huit ans lorsqu'il perdit son père, Mathias Rigaud. Envoyé à quatorze ans à Montpellier, il y suivit les leçons d'un peintre médiocre nommé Pezet, et s'aida en même temps des conseils d'Antoine Ranc, puis il alla passer quatre ans à Lyon, et en 1681 il se fixa à Paris. Aussitôt il fréquenta les cours de l'Académie, et en 1682 il remporta le premier prix de peinture. D'après le conseil de Le Brun, il renonça au voyage d'Italie, et s'adonna exclusivement au genre du portrait. La richesse de son pinceau, la noblesse un peu étudiée de ses attitudes, qui convenait si bien au goût de l'époque, la ressemblance, l'air vivant de ses portraits, le soin qu'il mettait à peindre entièrement d'après nature lui attirèrent tous les suffrages. Malgré ses habitudes laborieuses et le prix élevé qu'il demandait de ses ouvrages, il pouvait à peine suffire aux commandes. Quelques-unes de ses productions seront toujours comptées au nombre des meilleures de l'art français : ainsi ce beau portrait de Bossuet conservé au musée du Louvre, et qui a inspiré à P.-J. Drevet l'un des chefs-d'œuvre de la gravure. Admis en 1700 dans l'A-

(1) Et non *Rigaud*, comme l'écrivent la plupart des auteurs.

(1) Voici, d'après son acte de baptême, ses véritables noms : Hyacinthe-François-Honorat-Pierre-André-Jean RIGAU y ROS (c'est-à-dire *Rigaud le Roux*). *Mém. inédits des académiciens*, II, 127.

cadémie royale, il ne fut reçu comme peintre d'histoire que le 26 mai 1742. Ses deux morceaux de réception, le portrait du sculpteur *Martin van den Bogaert* (Desjardins) et *Le Martyre de saint André*, font partie des collections du Louvre; le premier est bien connu par la belle gravure qu'en fit Gérard Édelinck, en 1698. Rigaud devint professeur en 1710, et recteur en 1733. En 1709 les consuls de sa ville natale l'admirent au nombre des citoyens nobles de Perpignan, et un arrêt du conseil d'État du 8 novembre 1723 confirma cet acte d'anoblissement. En 1727, Rigaud fut créé chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Cet artiste a exposé à un seul *salon*, celui de 1704; ses œuvres, reproduites par les plus fameux graveurs de son temps, ornent les principales galeries de l'Europe : le Louvre en possède neuf, le musée de Versailles un bien plus grand nombre. On ne cite guère comme ayant reçu ses leçons que Jean Ranc, fils d'Antoine, et qui épousa la nièce de Rigaud; Nicolas Desportes, neveu du peintre d'animaux, et Jean Legros, frère du sculpteur.

Son frère puîné, *Gaspard* RIGAUD, mourut le 28 mars 1705, à l'âge de quarante-cinq ans environ, étant membre agréé de l'Académie depuis 1701. H. H—N.

D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres*. — Fontenai, *Dict. des Artistes*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des académiciens*.

RIGAUD (*Jean-Cyrille*), littérateur français, né le 28 janvier 1750, à Montpellier, où il est mort, le 29 janvier 1824. Son père, libraire aisé de cette ville, l'envoya à Genève faire ses humanités, et lui fit à son retour à Montpellier suivre les cours de médecine de l'université. Reçu docteur, il vint à Paris, où il se lia intimement avec Broussonnet, qu'il aida dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, soit en latin, soit en français. La révolution le ramena dans sa ville natale; il y fut chargé pendant quelque temps de la bibliothèque municipale, et devint professeur de belles-lettres au lycée. Outre des poésies languedociennes, qu'il publia conjointement avec son frère Auguste sous le titre de *Pouesias patouesas* (Montpellier, 1806, in-8°), on a de lui : *Poésies diverses* (ibid., 1821, in-12), où l'on trouve des fables, des discours et l'*Éloge de Roucher*, qu'il avait déjà publié (ibid., 1807, 1813, in-8°).

RIGAUD (*Pierre-Augustin* (1)), poëte, frère du précédent, né à Montpellier, le 29 mars 1760, mort à Brives, en avril 1835. D'abord commis chez un négociant, il entreprit ensuite pour son propre compte, avec quelques associés, le commerce d'indiennes et de mousselines. En 1815 il fut forcé, pour ne pas être victime de la réaction blanche, d'abandonner sa maison et ses affaires. Se voyant presque sans ressources, il se fixa à Paris, où il devint un des arbitres employés par le tribunal de commerce. Ces fonctions lui rendirent une certaine aisance. Après la révolution de 1830, il se retira à Brives, où il occupa ses loisirs à mettre en ordre la bibliothèque publique. On a de lui : *Las Vendemias de Pignan* (Les Vendanges de Pignan), charmant poëme, composé en 1781, et réimpr. avec de nouvelles pièces dans le recueil des *Pouesias patouesas* (Montpellier, 1806, in-8°); — *Poésies* (françaises); Paris, 1820, gr. in-18; — *Fables nouvelles*; Paris, 1823-1824, 2 vol. in-8° : généralement bien inventées et écrites d'un style facile et naturel; — *Contes et fabliaux*; Paris, 1825, in-32 : récits fort agréables, parmi lesquels on peut citer celui qui a pour titre : *Le Jongleur*. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis : *Fables, Contes et Poésies diverses*; Paris, 1833, 2 vol. in-16. Les œuvres languedociennes des deux frères Rigaud ont été réimpr. à Montpellier (*Obras coumpletas*; 1845, in-12). H. F.

Docum. partic.

(1) Il était plus connu sous le nom d'*Auguste*.

RIGAUD *de l'Isle* (*Louis-Michel*), agronome français, né à Crest (Drôme), le 4 septembre 1761, mort à Grenoble, en juin 1826. Dès la première coalition contre la France, il partit à la tête d'un des bataillons de son département, puis servit comme simple officier du génie. Rentré dans ses foyers en 1796, il s'occupa de l'exploitation de sa propriété patrimoniale de l'Isle et de l'application des sciences physiques à l'agriculture. Il fut un des savants envoyés en 1810 à Rome pour étudier la question du dessèchement des marais Pontins, et il adressa à ce sujet au ministre de l'intérieur un rapport fort étendu, qui fut discuté en conseil privé. Nommé en 1810 membre du corps législatif, devenu en 1814 chambre des députés, il y siégea jusqu'en 1815. Il a laissé des *Mémoires sur les causes de l'insalubrité de l'air*, publiés dans la *Bibliothèque universelle* (1816 et 1817), et des *Mémoires sur les engrais*, dans le recueil de la Soc. roy. d'agric. de la Drôme. Rigaud était correspondant de l'Institut.

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

RIGAUD (***), physicien anglais, mort vers 1850. Professeur de physique mathématique à Oxford, il a le premier publié la correspondance complète de Newton et de Halley, et dans son *Historical Essay on the Principia*, etc., il a élucidé plusieurs points, jusqu'à présent restés obscurs, concernant la vie et les découvertes du grand homme dont l'Angleterre se glorifie à juste titre. Ainsi, il paraît certain que Newton ne connaissait pas la mesure de la terre par Picard (qui contribua tant à la découverte des lois de la gravitation universelle) avant le 11 janvier 1672, époque où cette mesure fut communiquée à la Société royale de Londres; et dans une lettre à Halley, en date de 1686, il reconnaît lui-même qu'il avait déduit la fameuse loi du carré des distances des lois de Kepler il y avait environ vingt ans, c'est-à-dire en 1666. X.

Brewster, *Memoirs of the life of sir Isaac Newton*.

RIGAULT (*Nicolas*), en latin *Rigaltius*, érudit français, né en 1577, à Paris, mort en août 1654, à Toul (Lorraine). Il était fils d'un médecin. Ses grandes dispositions pour l'étude, ses succès dans le collége des jésuites, qui cherchèrent vainement à l'attirer dans leur compagnie, et quelques pièces de vers latins imprimées en 1596 à Poitiers, pendant qu'il y suivait les cours de droit, lui ont donné des droits à figurer dans la galerie des erudits précoces; du moins Baillet et Klefeker en ont jugé ainsi. De retour à Paris, il fréquenta le barreau, et, s'il faut en croire le *Menagiana*, il fut un fort méchant avocat. Le goût particulier qu'il avait pour les lettres lui procura l'amitié de Scévole de Sainte-Marthe; le célèbre de Thou ne se contenta pas d'en faire le compagnon de ses études; il lui donna en mourant des marques de sa considération en le chargeant de veiller à l'éducation de ses enfants. Ce fut du reste par l'intermédiaire de ce grand magistrat qu'il partagea avec Casaubon la garde de la Bibliothèque du roi et qu'il lui succéda après sa mort (1614). Il rendit au public un service considérable en mettant en ordre les manuscrits de cet établissement et en en rédigeant de sa main un *Catalogue* en 2 vol. in-fol. qui existe encore. Lors de la création du parlement de Metz (1633), il y obtint une charge de conseiller; il eut aussi la commission de procureur général près la chambre souveraine de Nancy, et fut depuis intendant de la province de Metz. Rigault eut la double réputation d'un profond érudit et d'un excellent magistrat; son savoir était fort étendu, sa critique ingénieuse, mais il avait du penchant au paradoxe, et l'on cite parmi ses opinions singulières celle où il soutient, contre le commun préjugé, que Jésus était dépourvu de tous les avantages physiques. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Asini aurei asinus, sive de scaturigine onocrenes*; 1596, in-12 : l'exemplaire de la Biblioth. imp. est regardé comme unique; — *Satyra Menippea somnium; Biberii curculionis parasiti mortualia; accessit Asinus*, etc.; Poitiers, 1596, in-8°, et 1600, in-12 : cette satire n'a pas été composée, comme l'a cru Bayle, contre le fameux parasite Montmaur, encore inconnu à cette époque; elle est plus connue sous le titre de la 3e édit. : *Funus parasiticum* (Paris, 1601, in-4°), et a été insérée dans plusieurs recueils et dans l'*Histoire de Montmaur*, t. Ier; — *De verbis quæ in Novellis constitutionibus post Justinianum occurrunt, glossarium mixobarbarum*; Paris, 1601, in-4° : ouvrage rare et curieux; — *Vita S. Romani, archiep. Rhotomagensis*; Rouen, 1609, 1652, in-8°; — *Accipitrariæ rei scriptores nunc primum editi; accessit liber de cura canum, gr. lat.*; Paris, 1612, in-4°: recueil recherché; — *Rei agrariæ scriptores*; Paris, 1613, in-4°: les notes ont été reproduites dans l'édit. de Goes, Amst., 1674; — *Apologeticus pro Ludovico XIII*; Paris, 1626, in-4°; — *Vita Petri Puteani* (Dupuy); Paris, 1652, 1653, in-4°. On lui doit des *éditions* annotées de Phèdre (1599, in-12), Martial (1601, in-4°), Tertullien (1634, 1641, in-fol.), Minutius Felix (1643, in-4°), saint Cyprien (1649, in-fol.), et Commodien (1650, in-4°), ainsi que des *traductions* latines, assez négligées, d'Onosander (1599, in-4°) et des *Onéirocritiques* (1603, in-4°). Enfin il a ajouté trois livres à l'*Histoire* du président de Thou (années 1607 à 1610), et cette continuation a paru dans l'édit. de Londres, 1733, et dans la version française. P. L.

Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclésiast.* — Baillet, *Enfants célèbres*. — Moréri, *Dict. hist.* — Bayle, *Dict.* — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Perrault, *Hommes illustres*.

RIGAULT (*Hugues*), poëte latin, né le 5 avril 1707, à Paris, mort le 28 décembre 1785, était curé de Saint-Pierre de Naze, dans le diocèse d'Auxerre. Émule de Coffin et de Le Beau, il composa beaucoup de vers latins, qu'il se bornait à communiquer à ses amis; l'un d'eux, A.-E. Frappier, se fit l'éditeur de son poëme intitulé *Sanctæ Autissiodorensis ecclesiæ fastorum carmen lib. XII* (Auxerre, 1791, in-8°).

Feller, *Dict. hist.*

RIGAULT (*Ange-Hippolyte*), professeur et écrivain français, né le 2 juillet 1821, à Saint-Germain-en-Laye, mort le 21 décembre 1858, à Évreux. Son père occupait à Saint-Germain l'emploi de secrétaire de la mairie. Ses études, qu'il acheva au collége de Versailles, furent très-brillantes : il remporta au concours général de 1840 le prix d'honneur de discours latin. On l'avait destiné au barreau; la mort de son père le décida à entrer dans l'enseignement. Il fut admis le second à l'École normale (5 novembre 1841) et reçu le premier au concours de l'agrégation des lettres (1844). Après avoir enseigné la rhétorique à Caen, il fut rappelé à Paris, et chargé d'une chaire au collége Charlemagne. Il allait rejoindre l'École d'Athènes lorsqu'il fut choisi comme précepteur du comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours (juin 1847). Après la révolution de Février, il suivit son élève à Claremont. Rappelé en France par le désir de vivre auprès des siens (août 1848), il fut nommé professeur de seconde et ensuite de rhétorique à Versailles (1850). Il écrivit en 1852 ses premiers articles dans la *Revue de l'Instruction publique*, dont il eut la direction littéraire. D'excellents articles, entre autres sur *la Question des spectacles* et *le Roman chrétien*, où se montrait une critique utile et brillante à la fois, le firent entrer au *Journal des Débats* (octobre 1853), à peu près vers le même temps où il obtenait la chaire de rhétorique au lycée Louis-le-Grand (31 août 1853). Il soutint le 29 novembre 1856 des thèses de doctorat (*la Critique littéraire de Lucien* et l'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes*) avec un tel éclat, que ses juges lui dirent en le re-

cevant : « Vous donnez une fête à l'université. » Agréé quelques jours après comme suppléant du cours d'éloquence latine au Collége de France, il fit sur les pères de l'Église une suite de leçons substantielles, où il savait prendre les tons les plus variés, en conservant une élégance soutenue. Mis en demeure par le ministre de quitter la rédaction des *Débats*, il préféra renoncer à l'enseignement supérieur, et profita de ses loisirs pour écrire des *Revues de quinzaine* (du 26 novembre 1857 au 28 octobre 1858) où il développait surtout les réflexions morales que l'écrit du jour lui suggérait, avec le piquant enjouement d'un causeur de bonne compagnie. Au retour d'un voyage en Suisse, il se rendit à Évreux, dans la famille de sa femme. C'est là que, vers la fin d'octobre, il ressentit les premières atteintes du mal qui allait l'emporter. Un jour, pendant qu'il écrivait, sa mémoire se troubla, il perdit le fil de ses idées; une tristesse insurmontable s'empara de lui. Tout travail d'esprit lui fut défendu. Malgré ces précautions, le mal s'aggrava; une crise survint, qui l'emporta à trente-sept ans, victime du travail excessif et de l'activité dévorante d'esprit auxquels il s'était livré. Son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes* a été couronnée par l'Academie française. Ses meilleures *Revues de quinzaine* ont été réunies sous le titre de *Conversations littéraires et morales*; Paris, 1859, in-18. Il a encore donné une édition d'Horace, précédée d'une étude complète sur le poëte (Paris, 1856, in-18). G. R.

Paul Mesnard, *Notice*, à la tête des *Conversat. litter.* — *Journal des Débats*, déc. 1858.

RIGBY (*Édouard*), physiologiste anglais, né à Norwich, en 1747, mort le 27 octobre 1821. Il fonda, en 1786, une société médicale de bienfaisance dans sa ville natale, et s'est fait connaître par une théorie particulière de la production de la chaleur animale. D'après cette théorie, développée dans un ouvrage spécial (*Essay on the theory of the production of animal heat*; Lond., 1785, in-8°), la chaleur animale est produite en partie dans les poumons, en partie dans l'estomac. Cet organe passe même pour le principal siége de la calorification. L'état de santé consiste, selon Rigby, dans un équilibre parfait entre la production et la perte de la chaleur; dès que cet équilibre est troublé, on voit naître un grand nombre de maladies, caractérisées surtout par un appauvrissement du sang. Outre de nombreux articles publiés dans le *Gentleman's Magazine* et d'autres recueils, on a de lui un *Traité sur l'hémorragie utérine*, 6e édit., 1775, in-8°; — *De l'usage du quinquina*, etc; 1785, in-8°; — avec F. Blaikie, *Helkham et son agriculture*; 1819; trad. en français par Molard. X.

Fischer, *Gesch. der Physik*, t. VII, p. 612. — *Annual Biography*, 1822.

RIGEL (*Henri-Joseph*), compositeur allemand, né le 9 février 1741, à Wertheim (grand-duché de Bade), mort en mai 1799, à Paris. Il reçut des leçons de Jomelli. Étant venu à Paris, il y acquit de la réputation comme professeur de clavecin et comme compositeur; ses sonates et symphonies furent applaudies à l'hôtel de Soubise, et ses oratorios au concert spirituel, surtout celui de *La Sortie d'Égypte*, qui reçut les applaudissements de Gluck. Il devint professeur à l'École de chant et au Conservatoire, où ses principes d'harmonie furent adoptés. On a aussi de lui plusieurs pièces de théâtre.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

RIGHETTI (*Francesco*), littérateur italien, né en 1779, à Turin, où il est mort, le 17 octobre 1828. C'était un acteur du premier ordre; il joua sur les principaux théâtres de l'Italie, et excella dans le genre comique. Son *Teatro italiano* (Turin, 1826-1827, 3 vol. in-8°) contient quelques bonnes pièces, remplies de bon sens et de saillies.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl.

RIGNY (*Henri* GAUTHIER, comte DE), amiral français, né à Toul, le 2 févr. 1782, mort à Paris, le 7 novembre 1835. L'émigration de ses parents le laissa, à l'âge de dix ans, ainsi que ses frères, sans autre appui que celui d'une sœur de seize ans, qui se mit de suite à la hauteur de sa tâche; elle se fit leur institutrice, et pour cela aborda elle-même des études qui n'étaient pas de son sexe. L'application du jeune Henri la récompensa de ses soins. En 1798, il entra dans la marine en qualité de novice; mais grâce à quelques protections, il put continuer à terre ses études spéciales. Bientôt il fut en état de passer son examen, et fut reçu aspirant de 2e classe. Embarqué dès lors, il fit plusieurs campagnes contre les Anglais. En 1803, lors de la formation du camp de Boulogne, il commanda une corvette à titre d'enseigne En 1806 et en 1807, les marins de la garde ayant été incorporés dans les cadres de l'armée de terre, il fit les campagnes de Prusse, de Pologne et de Poméranie, assista à la bataille d'Iéna et à celle de Pultusk, ainsi qu'aux sieges de Stralsund et de Graudentz. En 1808, son corps étant dirigé sur l'Espagne, le jeune Rigny devint aide de camp du maréchal Bessières, et prit part à la bataille de Rio-Seco et au combat de Sommo-Sierra, où il fut blessé Nous le retrouvons encore à Wagram, en 1809. Dans cette année, il fut fait lieutenant de vaisseau, et en 1811 capitaine de frégate. Mais ce ne fut qu'en 1816 qu'il devint capitaine de vaisseau, par la protection du baron Louis, son oncle. Cinq ans plus tard, en 1822, il commanda les forces navales réunies dans les mers du Levant, et il remplit la difficile mission de faire respecter notre pavillon, déconsidéré dans ces parages par les doubles insultes des pirates grecs et des pirates turcs. Par ses soins, la police de la navigation est fixée dans tout l'Archipel, et les deux nations grecque et turque, alors en guerre, trouvent

également à bord des bâtiments français abri et protection contre leurs mutuelles fureurs : aussi put-il écrire avec vérité à sa sœur, qu'il était « le juge de paix de ce canton », en parlant de la Grèce. Le grade de contre-amiral fut, en 1825, le prix du courage et de l'humanité du capitaine de Rigny. Deux ans après, au mois de septembre 1827, la France, la Russie et l'Angleterre s'étant unies pour proclamer l'indépendance de la Grèce et pour fixer sa position vis-à-vis de la Sublime Porte, cette dernière puissance refusa d'accéder aux propositions qui lui furent adressées à cet égard. La bataille de Navarin en fut la suite. Cette victoire éclatante valut au commandant de la flotte française le titre de vice-amiral et la croix des ordres du Bain et de Saint-Alexandre-Newski. Après avoir présidé à l'évacuation de la Morée, l'amiral de Rigny revint en France, en 1829, et fut nommé comte et préfet maritime à Toulon. A l'avénement du ministère Polignac, le 8 août 1829, on lui offrit le portefeuille de la marine, qu'il n'accepta pas ; il alla reprendre le commandement de la flotte du Levant, où il resta jusqu'en sept. 1830, époque où l'altération de sa santé le rappela à Toulon. Il reçut alors le titre de membre du conseil d'amirauté, puis la décoration de grand officier de la Légion d'honneur, et enfin, le 13 mars 1831, il fut appelé par le roi Louis-Philippe au ministère de la marine. En même temps il recevait, comme député, les doubles suffrages des départements de la Meurthe et du Pas-de-Calais. Son passage aux affaires ne fut pas perdu pour les officiers de marine, dont il régla l'avancement et les pensions, ni pour les colonies, dont la législation lui dut de grandes améliorations. Porté, le 4 avril 1834, au ministère des affaires étrangères, il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec le même zèle dont il avait fait preuve à la marine, et le conserva pendant une année, sauf une interruption de quelques jours, en novembre 1834. Le 12 mars 1835, il résigna avec satisfaction son portefeuille entre les mains du duc de Broglie, et ne conserva que le titre de ministre d'État avec l'entrée au conseil. Sa santé lui faisait sans doute un devoir de songer au repos ; cependant, au mois d'août, il crut devoir accepter encore une mission à Naples, et à peine de retour, à la fin d'octobre, il ressentit les cruelles atteintes du mal qui l'emporta rapidement, à l'âge de cinquante-trois ans.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, IV. 2e p. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.*, suppl.

RIGOLEY DE JUVIGNY (*Jean-Antoine*), littérateur français, né en Bourgogne, mort à Paris, le 21 février 1788, dans un âge avancé. Issu d'une bonne famille de robe, il se fit recevoir avocat à Paris, et fréquenta le barreau. L'affaire qui le tira de l'obscurité fut celle de Travenol, violon de l'Opéra, mis en jugement pour avoir colporté des libelles contre Voltaire. Rigoley attaqua Voltaire, pour défendre son client ; ses attaques eurent près des ennemis des philosophes un succès qui lui tourna la tête ; il s'imagina qu'il était de force à troubler la gloire du grand écrivain, et ne cessa plus de lancer contre lui des traits satiriques, le mettant fort au-dessous de Crébillon et même de Piron. Voltaire dédaigna Rigoley ; mais La Harpe le maltraita fort en plus d'une occasion. S'il avait quelque érudition, elle était fort restreinte ; comme écrivain, il a l'esprit lourd, un style assez correct, mais sans vie ni couleur. Il mourut conseiller honoraire au parlement de Metz et membre de l'Académie de Dijon. Il a été utile aux érudits, en rééditant les *Bibliothèques françoises* de Lacroix du Maine et de du Verdier, *avec des Remarques historiques et littéraires* (1772, 6 vol. in-4°) ; ses remarques sont empruntées à Niceron, à Goujet, à La Monnoye, au président Bouhier et à Falconet. Il a donné des éditions très-défectueuses des *Œuvres choisies* de La Monnoye (1769, 3 vol. in-12), et des *Œuvres* de Piron (1776, 7 vol. in-8°). On a aussi de lui des pièces de vers fort médiocres, le *Nouveau Mémoire pour l'âne de Jacques Fréron, blanchisseur à Vanves*, plaisanterie contre les philosophes, et un *factum* sur la *Décadence des lettres et des mœurs*, qu'il ne manque pas d'attribuer aux principes de Voltaire.

La Harpe, *Cours de littérature*. — *Correspondance* de Grimm. — Sabatier, *Les trois Siècles*.

RIGORD, chroniqueur français, né en Languedoc, mort en 1207, à l'abbaye de Saint-Denis. Après avoir exercé la profession de médecin dans sa patrie, il voyagea, et, prenant le monde en dégoût, il entra au monastère de Saint-Denis, où il reçut les ordres. Il y continua vers 1190 la *Vie de Philippe-Auguste*, car il fait entendre qu'il l'avait commencée auparavant, et qu'il n'avait pu la continuer à cause de sa pauvreté ; mais au bout de dix ans de travail son ouvrage lui déplut, au point qu'il résolut de le détruire ou de ne le laisser paraître qu'après sa mort. Pour lui donner du courage, Hugues, abbé de Saint-Denis l'engagea à dédier son livre au fils même du roi, à Louis VIII. Le roi nomma l'auteur son chronographe en titre. L'histoire de Rigord n'embrasse que les vingt-huit premières années du règne de Philippe-Auguste, en s'arrêtant à 1207 ; elle a été achevée par Guillaume le Breton, l'auteur de la *Philippéide*. Rigord avait une belle imagination, mais inquiète, superstitieuse, intolérante même, croyant aux songes, aux présages, avec beaucoup de vivacité, mais peu de critique. FR. MONNIER.

P. Pithou, *Scriptores coætanei duodecim*. — Duchesne, *Historiæ Francorum scriptores*. — Don Brial, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, XVIII. — M. Guizot, *Coll. de Mémoires relat. à l'hist. de France*.

RIGORD (*Jean-Pierre*), antiquaire français, né le 28 janvier 1656, à Marseille, où il est mort, le 20 juillet 1727. Il abandonna le commerce, auquel on l'avait destiné, pour aller étudier à Paris, où il prit le grade de bachelier. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de re-

venir à Marseille, il y remplit les emplois de commissaire de la marine et de subdélégué de l'intendant. En 1722 il reçut le cordon de Saint-Michel avec des lettres de noblesse. Il avait formé une belle collection de médailles et d'antiques, qui fut acquise par le président Lebret. Plusieurs dissertations de lui ont été insérées dans les *Mémoires de Trévoux*.

Mémoires de l'Académie de Marseille, t. Ier.

RIGUET (*François de*), historien français, mort en 1699, à Nancy. Ayant fait profession chez les religieux de Prémontré, il fut abbé de Jovilliers, résigna en 1658 son abbaye, et devint gouverneur du prince Charles de Lorraine, depuis Charles V, pour lequel il brigua en 1673 la couronne de Pologne. Il obtint de ce dernier la grande prévôté de Saint-Diez, ainsi que les prieurés de Flavigny et de Chatenoy. On a de lui : *Système chronologique des évêques de Toul jusqu'à Charlemagne*; Nancy, 1701, in-4°; — *Histoire de l'église de Saint-Diez*; Saint-Diez, 1726, in-12 : publiée par les soins et sous le nom de J.-C. Sommier, archevêque de Césarée.

Calmet, *Bibl. lorraine*. — *Annales ord. Præmonstratensis*, I, 927.

RILÉEF (*Konrad*), poëte russe, né vers la fin du siècle dernier, pendu le 25 juillet 1826, à Saint-Pétersbourg. Il appartenait à une famille plus noble qu'aisée. Élevé au premier corps des cadets, il fut sous-lieutenant dans l'artillerie, et quitta le service à cause d'une épigramme dirigée contre le comte Araktchéef, le favori d'Alexandre Ier. Élu par la noblesse de Saint-Pétersbourg assesseur à la chambre criminelle de cette capitale, il accepta ensuite l'emploi lucratif de gérant de la Compagnie russe-américaine. Initié en 1820 à l'*Union du bien public*, il devint le plus ferme comme le plus prudent des trois directeurs de cette société secrète, qui comptait parmi ses adhérents les plus beaux noms de l'empire. Selon M. Schnitzler, il alliait la plus haute intelligence à toutes les qualités de l'homme de cœur. Ayant des principes plutôt que des passions, il agissait par réflexion, d'après des théories, des idées abstraites si l'on veut, mais avec désintéressement et comme pour remplir un devoir. Démocrate par penchant et grand admirateur de la constitution des États-Unis, il admettait toutefois la monarchie et visait à transformer l'autocrate en empereur constitutionnel. On sait qu'à la mort d'Alexandre, les libéraux russes crurent le moment opportun de faire prévaloir leurs idées. Riléef fut l'âme de cette tentative dont le prince Serge Troubetzkoi fut le chef nominal. « Je savais d'avance, a-t-il déclaré, que cette entreprise me perdrait, mais je n'ai pu voir plus longtemps ma patrie sous le joug du despotisme : la semence que j'y ai jetée germera, n'en doutez pas, et fructifiera plus tard. » Après avoir subi une détention rigoureuse, Riléef fut condamné, sans débats contradictoires, conjointement avec quatre de ses confrères (1), au supplice de l'écartellement, commué en celui de la pendaison. Il s'y prépara avec autant de piété que de courage. Maladroitement lancé par le bourreau, il tomba dans le trou béant sous la potence. Meurtri par cette chute, il se releva et remonta d'un pas encore plus décidé les degrés de l'échafaud, en laissant seulement échapper cette plainte : « Il sera donc dit que rien ne me réussira, pas même la mort ! »

Les poésies de Riléef sont peut-être ce que la littérature russe du commencement de ce siècle a produit de plus chaleureux et de plus entraînant. Elles viennent d'être réunies à Leipzig. Pce A. G—N.

Rapport de la commission d'enquête à l'empereur Nicolas; Paris, 1826. — Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*. — Korff (De), *L'Avénement au trône de l'empereur Nicolas*. — Herzen, *Le 14 décembre 1825*; Londres, 1858. — *Mémoires du prince Eugène Obolenski*; Paris, 1862.

RILEY (*John*), peintre anglais, né en 1646, à Londres, où il est mort, en 1691. Il eut pour maîtres dans son art Fuller et Zoust, mais il adopta van Dyck pour modèle, et fut un des plus dignes émules de Lely. Après la mort de ce dernier (1680), et malgré la concurrence des artistes hollandais, il obtint auprès du public l'estime que méritaient ses ouvrages, remarquables par une exactitude scrupuleuse et la beauté des draperies. En mettant Dobson à part, il est regardé comme le premier Anglais qui ait avant Reynolds excellé dans le portrait. Ceux qu'il a peints d'après Charles II, Jacques II et Marie de Modène, Guillaume III et Marie II, sont des morceaux achevés, ainsi que ceux de l'évêque Burnet et du docteur Busby; mais le portrait du chancelier North passe pour son chef-d'œuvre. Riley succéda à Lely dans la charge de peintre du roi. L'un de ses élèves, Jonathan Richardson, épousa sa nièce.

Un peintre du même nom, Riley (*Charles-Reuben*), né à Londres, eut pour maître John Mortimer. Il remporta en 1778 la médaille d'or, dans le concours de l'Académie royale, pour son tableau à l'huile du *Sacrifice d'Iphigénie*. Il décora plusieurs châteaux en Angleterre et en Irlande. Doué d'une imagination féconde et possédant une extrême habileté de main, il exécuta pour les libraires un très-grand nombre de vignettes, et tint une école de dessin. Il mourut en 1798, à Londres.

Walpole, *Anecdotes of painting*.

RILLI (*Jacopo*), biographe italien, né à Florence, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était avocat. Placé avec le titre de consul à la tête de l'Académie florentine, il fit paraître, sur l'ordre du grand-duc Cosme III, le recueil intitulé *Notizie degli uomini illustri dell' Academia fiorentina* (1700, in-4°), et

(1) Pestel, Bestoujef, Mouravief et Kakhovski.

qui est probablement en grande partie l'œuvre du savant Magliabecchi.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VIII.

RIMINI (*Bartolommeo da*). *Voy*. CODA.

RINALDI (*Odorico*), historien italien, né en 1595, à Trévise, mort le 22 janvier 1671, à Rome. Après avoir terminé ses études à Parme, il entra dans l'oratoire de Saint-Philippe de Neri (1618), et en fut élu à deux reprises différentes le supérieur général. Chargé par cette congrégation de continuer les *Annales ecclésiastiques* de Baronius, il s'acquitta de ce soin avec autant d'érudition que d'exactitude, sans négliger les œuvres de piété et la direction des consciences; il reprit ce grand travail à l'année 1198, et le conduisit en dix volumes jusqu'à l'année 1565 (Rome, 1646-1677, t. XIII à XXII, in-fol.), et compila en outre un *Abrégé* de l'ouvrage entier (ibid, 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4°). Bien qu'inférieur à celui de Baronius, le travail de Rinaldi se recommande par une sage méthode, un style élégant jusqu'à la recherche, et de profondes connaissances dans l'histoire ecclésiatique.

Mansi, *Baronii Annales*, t. Ier. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VIII.

RINCK ou **RINK** (*Frédéric-Théodore*), orientaliste allemand, né le 8 avril 1770, à Slave, en Poméranie, mort le 27 avril 1811. Il parcourut, de 1789 à 1792, l'Allemagne et la Hollande, et devint, en 1797, professeur de théologie à Kœnigsberg. Ses principaux ouvrages sont : *Abulfedæ Tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti specimina*; Leipzig, 1791, in-8°; ouvrage extrait des manuscrits arabes de la bibliothèque de Leyde; — *Macrizi Historia regum islamiticorum in Abyssinia*. etc., d'après un manuscrit arabe de la bibliothèque de Leyde; ibid., 1790, in-4°; — *De linguarum orientalium cum græca mira convenientia*; Kœnigsberg, 1788, in-4°. X.

Rotermund, *Supplém.* à Jöcher.

RINCON (*Antonio* DEL), peintre espagnol, né à Guadalaxara, en 1446, mort à Séville, en 1500. Le premier, il abandonna la manière gothique, donna de la rondeur à ses formes, un caractère et des proportions à ses personnages, une certaine perspective à ses fonds. Il avait été en Italie très-probablement, et y avait pris les leçons d'Andrea del Castano et du Ghirlandajo, dont il imitait la manière. Rincon opéra une révolution complète dans l'art espagnol. Ferdinand et Isabelle firent grand cas de son mérite; ils le créèrent chevalier de Santiago et l'attachèrent à leur cour. Il exécuta les portraits de ces souverains qui se voient encore dans l'église de Los Reyes à Tolède. Il décora en 1480 avec Pierre Berruguette la basilique de cette ville. Son chef d'œuvre se voit dans l'église de Robledo de Chavela : il consiste en dix-sept tableaux représentant l'*Histoire de la Vierge Marie*.

Son fils et son élève *Fernand* DEL RINCON décora, avec Jean de Bourgogne, le grand maître autel de la cathédrale de Tolède. A. DE L.

Pacheco, *El Arte de la Pintura*. — Palomino, *El Museo pictorico* — Pons, *Viage artistico en España*.

RING (*John*), chirurgien anglais, né en 1752, mort le 7 décembre 1821, à Londres. Élève du célèbre Pott, il pratiqua la chirurgie à Londres, et mit beaucoup de zèle à propager la vaccine. Ses principaux écrits sont : *Treatise on the cow-pox, containing the history of vaccine inoculation*, etc.; Londres, 1801-1803, 2 vol. in-8°; — *The Beauties of the* Edinburgh Review; ibid., 1807, in-8°; — *Treatise on the gout*; ibid., 1811, in-8°; — *Translation of the works of Virgil*; ibid., 1820, 2 vol. in-8°, en partie originale, en partie extraite des traductions de Dryden et de Pitt.

Gentleman's Magazine, 1822.

* **RING** (*Maximilien* DE), historien français, né à Bonn, le 27 mai 1799. Son père, originaire d'Alsace, était colonel. Après avoir été élevé en France, il passa en 1815 en Allemagne, s'y adonna à l'étude approfondie de l'archéologie et des beaux-arts, et publia en français plusieurs ouvrages, remarquables par le savoir et l'exactitude des recherches. Il est rentré en France depuis 1848. Il est depuis 1845 correspondant du ministère de l'instruction publique, pour les travaux historiques. Nous citerons de lui : *Vues pittoresques des vieux châteaux du grand-duché de Bade*; Bade, 1829, in-fol., avec 52 pl. lithographiées d'après les dessins de l'auteur; — *Description du château de Tubingue*; Paris, 1835, in-8°; — *Établissements celtiques dans le sud-ouest de l'Allemagne*; Fribourg, 1842, broch. in-8°, avec carte et planche; — *Histoire des Germains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne*; Paris, 1850, avec carte; — *Établissements romains du Rhin et du Danube, principalement dans le sud-ouest de l'Allemagne*; Paris, 1852-1853, 2 vol. in-8°, avec carte; ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions; — *Essai sur la Rigsmaal-Saga et sur les trois classes de la société germanique*; Paris, 1854, in-12; — *Les Tombes celtiques de la Souabe et de l'Allemagne*, avec 3 planches; — *Les Tombes celtiques de la forêt communale d'Ensisheim et du Hubelwaeldèle*; Paris, 1858, in-8° et in-fol., pl.; — *Histoire des peuples opiques*; Paris, 1859, in-8°. L'hagiographie a particulièrement occupé M. de Ring. On lui doit des dissertations curieuses sur les légendes de saint Georges, de saint Michel, de sainte Marguerite, de saint Denis, de saint Hippolyte, de saint Roch, de sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, filles de sainte Sapience; le *Navigium Fortunæ* fait partie de cette partie de cette série d'études publiées séparément. On ferait également une longue liste des dissertations du même auteur sur les curiosités de l'art. F. D.

Doc. particuliers.

RINGELBERGH (*Joachim* STERCK VAN), humaniste flamand, né vers 1499, à Anvers, mort vers 1536. Après avoir passé quatre ou cinq ans à la cour de l'empereur Maximilien, il alla terminer ses études à Louvain. Puis il se mit à voyager, tant pour s'instruire que pour communiquer aux autres ce qu'il avait appris : ce fut ainsi qu'il parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Il professa avec succès le grec, l'astronomie, les belles-lettres, et reçut un excellent accueil à Orléans et à Lyon; partout où il s'arrêta il se fit des amis; Érasme et Oporin furent de ce nombre, ainsi que André Hyperius, qui prononça devant le parlement de Paris une harangue à sa louange. C'était un homme singulier, passionné pour la gloire et méprisant les richesses. Il avait formé le dessein de composer jusqu'à mille ouvrages, dont il aurait nommé l'ensemble *chilias;* mais il ne dépassa point la trentaine, et ce qu'on a de lui a été réuni sous le titre de *Lucubrationes vel potius absolutissima* κυκλοπαιδεία (Anvers, 1529, in-8°; cinq éditions). On y trouve des idées originales exprimées dans un style pur et élégant.

Niceron, *Mémoires*, XLIII. — Paquot, *Mém.*, IV.

RINGHIERI (*Francesco*), poëte italien, né en 1721, à Imola, où il est mort, le 7 octobre 1787. En prononçant ses vœux dans la congrégation des Olivétains, il changea le prénom d'*Ulisse* en celui de Francesco. Il a écrit et publié à différentes époques un certain nombre de tragédies, dont il empruntait souvent le sujet à l'Écriture sainte; reçues avec applaudissements, par les gens peu instruits, elles pèchent toutes par le défaut d'intérêt, bien qu'on y rencontre de l'érudition et quelques scènes agréables. Le *Théâtre* du P. Ringhieri a été l'objet de trois publications : la première, faite en 1775, à Venise, est la plus incomplète; la seconde (Milan, 1778-79) est en 5 vol.; la dernière, soignée par Zatta, en a 8 (Venise, 1788-89), et contient 24 pièces, parmi lesquelles on distingue *Ciro, re di Persia*, représentée en 1770, à Bologne, et *Il Diluvio*.

Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Tipaldo, *Italiani illustri*, V.

RINGGLI ou **RINGLY** (*Gotthard* ou *Godefroi*), peintre suisse, né à Zurich, en 1575, mort en 1635. On ignore sous quels maîtres il se forma. Il passa une grande partie de sa vie à Berne, dont il fut chargé de décorer plusieurs monuments; il y reçut le droit de bourgeoisie. Parmi ses compositions, remarquables par la correction du dessin et une exécution magistrale, nous citerons les trois tableaux relatifs à l'histoire de la fondation de Berne, au palais du sénat de cette ville; les *Saisons*, peintes à fresque sur le clocher de la cathédrale de Berne; à la bibliothèque de Zurich, *La Religion et La Liberté soutenant les armes de la ville; Job sur son fumier*. Il a laissé plusieurs dessins de la plus belle composition, entre autres une *Mise au tombeau*, qui a quelquefois été prise pour l'œuvre du Tintoret, et il a gravé à l'eau-forte un certain nombre de planches.

Sandrart, *Teutsche Akademie*. — Füssli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

RINGMANN (*Matthias*), humaniste allemand, né vers 1482, à Schlettstadt, où il est mort, en 1511. Disciple de Wimpheling, il termina ses études à Paris, et enseigna le latin à Saint-Dié, et depuis 1509 à l'école de sa ville natale. On a de lui : *Passio Domini nostri;* Strasbourg, 1508, in-fol., pl.; rare (*voyez* le *Catalogue* de La Vallière, t. I, n° 460 et 461); — *Grammatica figurata;* Saint-Dié, 1509, in-4° : curieux ouvrage, décrit dans le *Magasin encyclopédique* (t. V), et conçu d'après une méthode analogue à celle inventée peu de temps auparavant par Murner; — *Instructio in cartam itinerariam Martini Hilacomili, cum luculentiori Europæ ipsius enarratione;* Strasbourg, 1511, in-4°; — une traduction allemande des *Commentaires* de Jules César; Strasbourg, 1508, in-fol., plusieurs fois réimprimée.

Frise, *Bibl. gesneriana*. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

RINK (*Euchaire-Gottlieb*), historien allemand, né le 11 août 1670, à Stotteriz (Saxe), mort à Altorf, le 9 février 1745. Après avoir été précepteur du comte de Lœvenstein-Wertheim, il fut envoyé à Vienne pour défendre devant le conseil aulique les intérêts de la noblesse immédiate (1700). Il enseigna depuis 1707 diverses matières de droit à l'université d'Altorf. En 1739 il devint membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *De veteris numismatis potentia et qualitate*; Leipzig, 1701, in-4°; ouvrage qui, selon la remarque de Banduri, fit époque dans la science numismatique; — *Leopolds des Grossen Leben* (Vie de l'empereur Léopold le Grand); Cologne, 1708, 1713, 2 vol. in-8°; — *Ludwigs des XIV Leben* (Vie de Louis XIV); Leipzig, 1708, 1709, 4 vol. in-8°; — *Das verwirrte Pohlen* (Les troubles de Pologne); ibid., 1711, in-8°, pl.; — *Josephs Leben* (Vie de l'empereur Joseph); Cologne, 1712, in-8°. Le catalogue de sa belle bibliothèque fut publié en 1747, par Glafey; celui de son cabinet de médailles parut à Leipzig, 1766, in 8°.

Will, *Lexikon*, et le *Suppl.* de Nopitsch. — Hirschlag, *Handbuch*. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

RINMANN (*Seven*), minéralogiste suédois, mort à Eskilsinna, le 20 décembre 1792, à soixante-treize ans. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm et inspecteur des mines de la province de Roslagen. Parmi ses écrits on remarque : *Sur l'amélioration de la fabrication du fer et de l'acier;* Stockholm, 1772, in-8° (en suédois); — *Essai d'une histoire du fer;* Stockh., 1782, 2 vol. in-4°; trad. en allem., Berlin, 1785; — *Borgwerks-Lexikon* (Dictionnaire des mines); ibid., 1788, 2 vol. in-4°; — des *Mémoires* dans la collection de l'Acad. de Stockholm.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

RINUCCINI (*Alamanno*), érudit italien, né en 1426, à Florence, où il est mort, en 1504. Sa famille était ancienne et illustre. Il occupa des charges publiques, et en 1495 il fit partie de la commission chargée de gouverner pendant les troubles. Ce fut un des hommes les plus savants de son temps. Il eut pour maître Argyropoulo dans la langue grecque, et s'y rendit fort habile, ainsi que le témoignent les traductions qu'il a laissées d'après Philostrate et Plutarque. Sa version latine de la *Vie d'Apollonius de Tyane* est la première que l'on connaisse : publiée d'abord à Bologne, par les soins de Beroaldo l'ancien, puis à Venise, 1502, in-fol., elle a été insérée dans l'édition d'Olearius; Leipzig, 1709, in-fol.

Poccianti, *Catalogus script. florentinorum*. — Negri, *Florentini scrittori*. — A. Zeno, *Diss. Voss.*, II, 199. — Niceron, *Mémoires*, XXX.

RINUCCINI (*Ottavio*), poëte italien, de la famille du précédent, né vers 1565, à Florence, où il est mort, en 1621. Ami intime du comte Bardi de Vernio, « il apprit de lui, dit Ginguené, à porter à la fois ses idées sur toutes les parties d'un grand spectacle, et quoiqu'il ne sût pas la musique, la finesse de son oreille et de son goût lui avaient acquis sur les compositeurs eux-mêmes une autorité qui tournait au profit de l'art ». Il fut en effet avec Corsi un des inventeurs du drame lyrique, auquel il donna le nom de *tragedia per musica;* Caccini, Peri et Monteverde, qui contribuèrent pour leur part à cette révolution théâtrale, se laissaient docilement diriger par ses conseils. Dans sa jeunesse il avait écrit les vers des cinq intermèdes d'une pièce que Bardi fit représenter en 1589 pour les fêtes du mariage de Ferdinand Ier de Médicis avec Christine de Lorraine. Après le départ de Bardi pour Rome, il continua ses recherches sur l'ancienne manière de noter la déclamation, et il en fit un heureux essai dans une pastorale, *Dafne*, jouée sous sa direction, en 1594, chez Jacopo Corsi. Mais c'est dans sa seconde pastorale, *Euridice*, qu'il faut chercher la véritable origine du drame lyrique. Représentée avec une magnificence extraordinaire aux fêtes du mariage de Marie de Médicis (5 octobre 1600), cette pièce causa les sensations les plus vives; on la nomma *représentative* ou *récitative*, et le mot *récitatif* est resté pour signifier toute déclamation notée. Rinuccini jouissait à la cour de Florence d'une faveur singulière; il la devait à ses talents non moins qu'à l'admiration passionnée qu'il avait laissée éclater pour Marie de Médicis. Il fut même, dit-on, l'un des heureux *sigisbés* de cette princesse, et il l'accompagna en France, où il obtint du roi Henri IV une charge de gentilhomme de la chambre. D'après le *Menagiana*, il fut forcé de quitter ce pays à cause des railleries piquantes qu'il s'attira. De retour à Florence, il composa pour les noces de François de Gonzague et de Marguerite de Savoie (1608) une troisième pastorale, intitulée *Arianna*, et qui passa longtemps pour le vrai modèle du genre. « Encore un siècle après, dit Ginguené, le monologue de l'Ariane abandonnée était cité comme un chef-d'œuvre. » La musique était de Monteverde (*voy.* ce nom), qui avait suivi scrupuleusement les intentions du poëte. Rinuccini excellait, selon Tiraboschi, dans le genre anacreontique; ses *poésies* diverses furent publiées par les soins de son fils Pier-Francesco (Florence, 1622, in-4°), avec ses deux premières pastorales; le même recueil a été réimpr. à Livourne, 1802, in-8°, et à Florence, 1810, in-4°. P.

Rossi, *Pinacotheca*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII. — Ginguené, *Hist. littér. de l'Italie*, VI, 464-484.

RIOJA (*Francisco* DE), poëte espagnol, né en 1600, à Séville, où il est mort, en 1658. Après avoir été trésorier de la cathédrale de Séville, il devint inquisiteur du tribunal suprême de Madrid; bibliothécaire du comte-duc d'Olivarès, il partagea avec Quevedo la faveur de ce puissant personnage. Mais, entraîné dans sa disgrâce, d'abord emprisonné, bientôt mis en liberté, il se retira à Séville dans une retraite voisine du couvent de Saint-Clément, qu'il embellit de fontaines et de jardins, et s'abandonna exclusivement aux douceurs de l'étude et de la philosophie. C'était un ami de Lope de Vega, qui, en 1622, lui adressa une épître badine sur son jardin. Le peu de vers qu'il a laissés est considéré en Espagne comme un modèle d'élégance et de goût. On admire surtout les pièces intitulées *A la Rose*, *La Richesse*, *La Pauvreté*, *La nouvelle année*, l'*Épître morale à Fabien*, *Sur les ruines d'Italica*. Cette dernière pièce est peut-être ce que la poésie espagnole possède de plus achevé. Tout ce qui reste de ce poëte a été recueilli dans les collections de Sedano et de Fernandez (Madrid, 1774 et 1795). E. B—T.

Sismondi, *Hist. de la littér. espagnole*, II, 178.

RIOLAN (*Jean*), médecin français, né en 1539, à Amiens, mort le 18 octobre 1606, à Paris. Il s'adonna d'abord à l'étude des lettres, et les enseigna dans différents colléges; les dissertations latines qu'il publia dans sa jeunesse, l'une, *De origine, incremento et decremento philosophiæ* (1565, in-4°), l'autre, *Ad dialecticam P. Rami* (1568, in-4°), témoignent de son savoir dans la litterature ancienne. Après avoir professé la physique au collége de Boncour, à Paris, il prit le grade de docteur en médecine, et remplit en 1586 et 1587 les fonctions de doyen de la faculté. Praticien distingué, il défendit avec zèle contre les chimistes la doctrine d'Hippocrate, marcha sur les traces de Fernel, et s'attacha comme lui à faire prévaloir les méthodes d'observation. Tous ses écrits, à l'exception de deux, cités plus haut, ont été réunis par son fils (*Opera omnia*; Paris, 1610, in-fol.); les plus remarquables sont : *De principiis rerum naturalium* (Paris, 1571, in-8°); *Commentarii in VI posteriores physiologiæ Fernelii libros* (ibid., 1577, in-8°); *Ars bene medendi*

(Lyon, 1589, in-8°), et *Universæ medicinæ compendium* (Paris, 1598, in-8°). Un traité de Riolan père, *De febribus*, n'a vu le jour qu'en 1640 (Paris, in-8°).

RIOLAN (*Jean*), médecin, fils du précédent, né en 1577 (1), à Paris, où il est mort, le 19 février 1657. Encouragé par l'exemple et les leçons de son père, il embrassa la profession médicale, et y fit des progrès si rapides que peu de temps après avoir pris le bonnet de docteur, il s'annonça par des ouvrages qui posèrent les fondements de sa réputation. En 1613 il fut nommé professeur royal d'anatomie et de botanique, et présenta en 1618 à Louis XIII une requête pour l'établissement d'un jardin des plantes à Paris (*voy.* LA BROSSE). Premier médecin de Marie de Médicis, il accompagna cette princesse dans l'exil, et lui donna ses soins jusqu'à son dernier soupir (1642); il revint alors à Paris, et y reprit l'exercice de son état. Bien qu'il eût subi deux fois l'opération de la taille, alors assez dangereuse, il n'en atteignit pas moins l'âge de quatre-vingts ans. Comme son père, il eut l'esprit orné, et posséda à fond les écrivains de l'antiquité; il hérita de lui sa passion pour Hippocrate et ses préjugés injustes contre les chirurgiens et les chimistes. Quand ces derniers tentèrent de substituer aux médicaments en usage quelques-unes de leurs préparations nouvelles, Riolan fut un des plus ardents à les combattre et à attirer sur eux les colères de la faculté. Il avait fait de l'anatomie son étude favorite; il porta même cette science à un degré d'exactitude inconnu jusqu'à lui; pourtant les anatomistes qui l'avaient précédé, depuis Eustache jusqu'à Dulaurens, ne trouvèrent pas grâce devant lui. C'est ainsi que, dans une querelle, il a traité Habicot de péché mortel vivant sous une forme humaine, d'esprit moisi et autres aménités scientifiques. D'une vanité excessive, il affichait partout une supériorité injurieuse à ses confrères, et s'arrogeait une sorte de dictature dans sa profession; ses prétentions, son caractère bouillant et opiniâtre et aussi son mérite reconnu lui suscitèrent de nombreux adversaires, qui ne lui épargnèrent pas les attaques et les traits satiriques. Ses ouvrages sont remplis d'érudition, quoiqu'un peu diffus; nous citerons : *Chirurgia*; Leipzig, 1601, in-12; — *Comparatio veteris medicinæ cum nova;* Paris, 1605, in-12; — *Schola anatomica;* Paris, 1607, in-8°; réimpr. et augmenté sous un nouveau titre : *Anatome corporis humani;* Paris, 1610, in-fol.; — *Gigantomachia*; Paris, 1613, in-8° : écrit dirigé contre Habicot au sujet de la prétendue découverte des os du géant Teutobochus: une dispute aussi longue qu'injurieuse s'engagea entre les deux savants, et Riolan, qui avait du reste la raison de son côté, y mit un terme par le discours de la *Gigantologie;* Paris, 1618, in-8°; — *Simiæ osteologia;* Paris, 1614, in-8°; — *Osteologia ex Hippocratis libris eruta;* Paris, 1614, in-8°; — *Discours sur les hermaphrodites*, Paris, 1614, in-8°, où il est démontré, contre l'opinion commune, que ces êtres doubles n'ont jamais existé; — *Anatomica, seu Anthropographia;* Paris, 1618, in-8°; — *Enchiridion anatomicum et pathologicum;* Paris, 1648, in-12, et 1658, in-8°; trad en français par Sauvin; — *Curieuses recherches sur les écoles en médecine de Paris et de Montpellier;* Paris, 1651, in-8° : réfutées par Isaac Carquet. Sous le titre d'*Opuscula anatomica*, Riolan a publié quatre recueils (Londres, 1649, in-4°; Paris, 1650, in-fol.; ibid., 1652 et 1653, in-12), qui contiennent l'ensemble de ses recherches anatomiques, au milieu desquelles on regrette de rencontrer des attaques passionnées contre Harvey, Pecquet et Thomas Bartholin; non-seulement il s'élevait contre la circulation du sang, mais il niait même l'existence du système lymphatique. Nous avons dit plus haut qu'il réunit et publia en 1610 les œuvres de son père.

(1) C'est la date donnée par Éloy; d'autres auteurs indiquent celle de 1580.

Éloy, *Dict. hist. de la médecine.* — Manget, *Bibl. medica.* — *Biogr. méd.*

RIONS (*François-Hector* ou *Charles-Hector* D'ALBERT, comte DE), marin français, né le 19 février 1728, à Avignon, mort le 3 octobre 1802. Garde de la marine en 1743 à la compagnie de Rochefort, enseigne en 1748, il était lieutenant de vaiseau à bord du *Foudroyant* lorsqu'il tomba au pouvoir des Anglais dans le combat du 28 février 1758. Après avoir servi dans l'infanterie et l'artillerie de marine et pris part à quatre campagnes navales, il devint capitaine de vaisseau (24 mars 1772), et assista, sous les ordres de l'amiral d'Estaing, à l'attaque de Sainte-Lucie (1778) et aux deux combats de la Grenade (1779). Pendant la guerre d'Amérique (1781-82), il commanda *Le Pluton*, et se trouva à la prise de Tabago et aux combats de Fort-Royal, de la Chesapeak, de Saint-Christophe et de La Dominique. Ses brillants services furent récompensés par le grade de chef d'escadre et la grand'croix de Saint-Louis (20 août 1784), puis par les fonctions de commandant de la marine à Toulon (1785). Lorsqu'en 1786 Louis XVI alla visiter le port de Cherbourg, ce fut à bord du *Patriote*, commandé par d'Albert de Rions, qu'il assista au simulacre de combat naval. Dans une insurrection qui éclata le 1er décembre 1789 à Toulon, cet officier général eut la douleur de se voir frappé, insulté et désarmé dans son hôtel par une populace furibonde; couvert de sang, il fut jeté dans un affreux réduit, côte à côte avec un échappé des galères. L'Assemblée nationale ordonna sa mise en liberté, et rendit le 16 janvier 1790, après de longs débats, un décret qui mit dos à dos les insurgés et l'autorité méconnue. Appelé à Rochefort pour y prendre le commandement de l'escadre dite de l'Océan,

d'Albert de Rions fut encore la victime d'une révolte que fit éclater la publication du code pénal du 22 août 1790. Après avoir essayé sans succès de la persuasion et de l'énergie, il désespéra de rétablir la discipline, et se démit de ses fonctions. Nommé contre amiral le 1er janvier 1792, il émigra peu de temps après, et fit avec les princes la campagne de cette année. Puis il se retira en Dalmatie. Rentré en France sous le consulat, il fut admis en 1802 à la retraite avec une pension de 4.000 fr. Au jugement du bailli de Suffren, c'était un homme instruit, brave, plein de zèle, désintéressé, excellent marin. On a de lui un *Mémoire justificatif sur l'affaire de Toulon* (Paris, 1790, in-8°).

Archives de la marine. — Moniteur universel.

RIOS (Los). *Voy.* Los Rios.

RIOU DE KERSALAUN (*Joseph-François-Marie*, baron), homme politique français, né à Morlaix, le 2 mai 1765, mort à Aurillac, le 26 juillet 1811. Fils d'un capitaine de navire marchand, il fit ses études à Saint-Pol de-Léon et exerçait la profession d'avocat à Brest lorsqu'il fut élu membre du Conseil des cinq cents par le Finistère (septembre 1795); il eut quelque peine à s'y faire recevoir, étant parent d'émigrés. Il ne tarda pas à mériter l'estime de ses collègues, par le zèle qu'il apporta dans le travail des commissions et des bureaux. Il fut porté à la présidence de cette assemblée le 20 janvier 1797. Il prit part à la rédaction des lois hypothécaires, s'éleva souvent contre la mansuétude du gouvernement envers les conspirateurs royalistes, et dénonça le général Magallon et le vice-amiral de Sercey, gouverneur des Mascareignes, comme rebelles à l'autorité républicaine. Réélu en 1799, il adhéra au coup d'État du 18 brumaire et accepta la préfecture du Cantal. Il fut destitué en 1811 : il avait été créé baron de l'empire. Riou est auteur des écrits suivants : *Lucrèce*, tragédie (Brest, 1793, in-8°), *Les Chouans*, pièce (1795), et *La Naissance du roi de Rome*, odes (Paris, 1811, in-4°).

Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

RIOUFFE (*Honoré*, baron), né à Rouen, le 1er avril 1764, mort à Nancy, le 30 novembre 1813, descendait d'une famille que l'on croit originaire du Languedoc. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père, chirurgien habile. Destiné au barreau, il quitta la science des lois pour la culture de la poésie, et se distingua dans les concours de l'Académie française par deux poëmes, l'un en l'honneur du dévouement du prince Léopold de Brunswick, l'autre sur la centenaire de Corneille. Son enthousiasme pour la révolution parut dans une pièce politique, qu'il composa en société avec Dugazon et qui fut jouée sur le théâtre de la Nation, le 11 octobre 1792. Il s'était lié avec les députés de la Gironde ; après leur chute, il alla rejoindre à Caen ceux qui s'y étaient réfugiés. De là il se rendit à Bordeaux. « Son inépuisable gaieté, dit Louvet, sa résignation et son esprit aidèrent à nous consoler. » Arrêté à Bordeaux le 4 octobre 1793, par ordre de Tallien, Riouffe fut amené à Paris avec Marchena et Duchâtel, et enfermé à la Conciergerie. La révolution de thermidor le tira de prison. Aussitôt il publia les *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre* (Paris, 1794-1795, in-8°), suivis de *Quelques chapitres* (1795, in-8°). Cet ouvrage dut son succès à l'exagération des détails et à la situation des esprits. Sans fortune et presque sans moyen d'existence, il ne put, malgré la protection de Mme Pourrat, riche veuve qui l'avait recueilli, et celle de Mme de Staël, rien obtenir du Directoire. Il s'attacha au général Bonaparte à son retour d'Égypte, et devint membre du Tribunat (1799); il prodigua les louanges au chef de l'État, et ses discours étonnèrent les courtisans même par l'exagération de leurs flatteries. C'était le même homme qui, le 5 brumaire an VI, avait exalté les idées libres des girondins, dans son *Oraison funèbre de Louvet*, prononcée au Cercle constitutionnel. Il prit souvent la parole au Tribunat, dont il fut une fois président et plusieurs fois secrétaire; il avait plus d'enflure que de véritable éloquence. On cite cependant de lui quelques phrases qui se distinguent par l'expression ou l'à-propos. A l'époque du concordat, parlant au nom du Tribunat, il dit au chef du pouvoir : « Vous avez mis l'Église dans l'État, et non, comme autrefois, l'État dans l'Église. » En 1804, Riouffe fut nommé préfet de la Côte-d'Or. Quelque mécontentement, dont les motifs sont inconnus, lui enleva bientôt cette préfecture; mais le 29 octobre 1808 il fut nommé préfet de la Meurthe, puis baron de l'empire et officier de la Légion d'honneur. Après les revers de la campagne de Russie, le typhus se déclara dans les hôpitaux militaires de plusieurs villes de la France et de l'Allemagne. Riouffe se porta avec zèle au secours des malades qui remplissaient le grand hôpital de Nancy ; il fut atteint par l'épidémie, et mourut en peu de jours. On doit ajouter à sa louange qu'il ne laissait aucun bien.

J. M—R—L.

Pariset, *Notice sur la vie de Riouffe* — Berr, *Notice sur le baron Riouffe*. — *Mémoires* de Louvet.

RIOUMIANTZOF (1) (*Alexandre*, comte), favori de Pierre Ier, né en 1680, mort à Moscou, le 4 mars 1749, était fils d'un chétif propriétaire de la province de Kostroma. A vingt-quatre ans, il commença sa carrière comme soldat dans le régiment de Preobrajenski. De faction un jour au palais, il attira l'attention du tzar, qui l'attacha à sa personne. Il l'accompagna comme capitaine aux gardes en Hollande et fut chargé de ramener de Naples à Moscou le prince Alexis. Cette triste mission consolida son crédit auprès de l'autocrate, qui le maria et le dota richement. Après avoir concouru au traité de Neustadt, il

(1) Tel est le véritable nom de la famille que les auteurs français dénomment *Romanzof*.

accompagna son maître, en 1722, en Perse, et deux **ans plus tard il le représenta** à Constantinople. **De retour à Pétersbourg en** 1730, il reçut de l'impératrice **Anne l'inspection** des revenus de la couronne. Guerrier et diplomate, Rioumiantzof n'était pas financier; il le fit observer à la souveraine, qui le punit de sa franchise par un exil de trois ans dans un village auprès de Kazan. En 1735, elle lui confia l'administration de la province où elle l'avait si rigoureusement relégué, d'où il passa à celle de la Petite Russie et de là dans l'armée du feld-maréchal Münnich, sous les ordres duquel il coopera, le 2 juillet 1737, à la prise d'Otchakof. Après avoir alternativement gouverné l'Ukraine et combattu les Turcs, il retourna en 1740 à Constantinople, à la tête d'une ambassade composée de quatre cents personnes. En 1743, il prit part au congrès d'Abo : les avantages considerables qu'il y stipula pour sa patrie lui méritèrent les titres de comte et de sénateur. Pce A. G—N.

Bantich-Kamenski, *Le Siècle de Pierre le Grand* et *Dict. des illustrations russes.* — *Memoires du comte de Segur et du général Nachtchskin.* — Oustrialof, *Hist. de Pierre le Grand.* — *L'Étoile polaire*; Londres, 1858, tom. IV, p. 279.

RIOUMIANTZOF-ZADOUNAISKI (*Pierre*, comte), général russe, né en 1725, mort à Tachan (gouvernement de Kief), le 8 décembre 1796. Capitaine à dix-neuf ans, il eut une jeunesse orageuse avant de se distinguer dans la lutte que la Russie soutint de 1757 à 1762 avec la Prusse; la prise de Kolberg, qui y mit un terme, lui valut le grade de général en chef. Catherine le nomma gouverneur de la Petite-Russie, et partagea en 1768, entre lui et Galitzin, le commandement de l'armée destinée à agir contre les Turcs. Après une série d'actions plus brillantes que fécondes, il décida la victoire sur le Kagoul et quelque temps après en condensa le résultat dans le fameux traité de Koutchouk-Kaïnardji, point de départ de l'influence russe en Orient. L'impératrice l'en récompensa avec une libéralité qui s'étendit jusqu'à lui fournir de la vaisselle pour sa table, des objets d'art pour ses appartements, et voulut qu'il prit le surnom de *Zadounaïski*, afin de rappeler ses hauts faits d'armes *au delà du Don*. Rentré en Ukraine, il en fit les honneurs à l'impératrice, avec une magnificence inouïe, lorsque celle-ci se rendit en Crimée. Peu d'accord avec Potemkin, il se démit bientôt complètement de ses charges, et se retira aux environs de Kief. En 1794 il concourut avec Souvorof à la soumission complète de la Pologne. Rioumiantzof est une des gloires militaires les plus pures de la Russie, et il a mérité d'être célebre par Karamzin comme le *Turenne russe*. Pce A. G—N.

Vie du comte Rioumiantzof; Moscou, 1803. — *Mémoires de Porochin et du comte de Segur.* — Glinka, *Hist. de Russie.* — Karamzin, *Eloge de Catherine II.* — *Hist de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de 1769*; Saint-Petersbourg 177., in-4° — *Annales de la societe des antiquites russes*; Moscou, 1839, t. III.

RIOUMIANTZOF (*Nicolas*, comte), fils du précédent, né en 1754, mort à Saint-Pétersbourg, le 3 janvier 1826. Sévèrement élevé dans la maison paternelle, il en sortit à vingt ans, pour remplir les fonctions de chambellan. Nommé ministre à Francfort vers 1779, il y résida quinze ans; il fut créé maître des cérémonies à la cour de Paul Ier, sans jamais y figurer, et membre du conseil de l'empire le jour même du couronnement de l'empereur Alexandre, qui en 1802 lui confia le portefeuille du ministère du commerce, auquel il joignit en 1807 celui des affaires étrangères. Après avoir accompagné son maître à Erfurt, il réussit en 1809 à réconcilier l'Autriche avec Napoléon, qui se plaisait à répéter qu'il avait rarement rencontré d'homme aussi profondément versé dans la connaissance de l'histoire et l'art de la politique. En 1810, il conclut le traité de Friedrikshamn, qui donna à la Russie la Finlande, et il reçut en récompense la dignité de chancelier, à laquelle vint bientôt s'adjoindre celle de président du conseil de l'empire. Les malheurs de 1812 altérèrent à un tel point sa santé qu'il n'eut de forces dans ses dernières années que pour s'occuper d'art et de science. On lui doit : un recueil d'*Anciennes poésies russes*; 1818; — le *Soudebnik*, ou *Code du tzar Ivan Vasiliévitch*; — *les Recherches de Lehberg sur l'ancienne histoire russe*; 1820; — une étude *Sur l'origine de Rurik*; — *Histoire du diacre Léon et d'autres écrivains byzantins*; 1820; — les *Chroniques de sainte Sophie*; 1820-1821, 2 vol. in-4°: recueil important pour l'histoire de la Russie de 826 à 1534; — *Mémoires sur quelques peuples du centre de l'Asie*; 1821; — *Monuments de la littérature russe du douzième siècle*; 1821; — *Essai historique et chronologique sur les posadniks de Novgorod*, tiré des anciennes annales russes; 1821; — *Lettres archéologiques sur la province de Riazan*; 1823; — *Collection de chartes relatives à la Russie blanche*; 1824; — *Jean, exarque de Bulgarie*: étude sur l'histoire de la langue slave et sa littérature au neuvième et au dixième siècle; — *Saints Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves*. C'est grâce à la munificence de ce Mécène russe qu'Adelung a publié plusieurs ouvrages et que le métropolite de Kief Eugène a pu faire paraître sa *Biographie ecclésiastique*.

De 1815 à 1818, le fils du célèbre Kotzebue fit aux frais de Rioumiantzof une expédition dans les mers du Nord pour y découvrir un passage entre l'Asie et l'Amérique. Un archéologue distingué, Stroéf, fut chargé par lui d'explorer l'intérieur, encore si inconnu, de la Russie, et lui-même découvrit près d'Orcha le tombeau d'un petit-fils de Monomaque. Ses riches collections, rendues publiques après sa mort, ont été transportées, en 1861, à Moscou. Pce A. G—N.

Bantich-Kamenski, *Dict. des illustrations russes.* — *Le Fils de la patrie*, 1830, n° 2. — *Docum. partic.*

RIPALTA (*Pietro da*), chroniqueur italien, mort de la peste, en 1374, à Plaisance, sa ville natale. Il est auteur d'une *Histoire de Plaisance*, qu'il a conduite jusqu'à l'époque même de sa mort, et qui a été continuée et augmentée par le chanoine Jacopo de' Mori. Cet ouvrage, imprimé dans les *Memorie storiche di Piacenza* (1757-1766, 12 vol. in-4°) de Cr. Poggiali, a été copié en grande partie par Mussi, qui s'est occupé du même sujet.

Deux historiens du même nom, le père et le fils, RIPALTA (*Antonio* et *Alberto da*), ont également écrit sur les annales de Plaisance, leur patrie; Antonio l'a fait depuis 1401 jusqu'en 1463, Alberto a continué l'œuvre paternelle jusqu'en 1484. Leur chronique, estimée pour l'exactitude, fait partie du t. XX des *Script. Ital.* de Muratori.

Poggiali, *Memorie di Piacenza.*

RIPAMONTE (*Giuseppe*), historien italien, né en 1573, à Tignone (Milanais), mort en 1641, à Milan. Il fut chanoine de la Scala, et obtint du marquis de Legañez le titre d'historiographe du roi d'Espagne. On a de lui : *Historia ecclesiæ Mediolanensis*; Milan, 1617-1628, 3 vol. in-4° : ouvrage estimé, à cause des recherches et que l'auteur entreprit sur l'invitation expresse du cardinal Frédéric Borromée; — *De Peste Mediolani*; ibid., 1640, in-4°; — *Historiarum patriæ in continuationem Tristani Chalchi lib. XXIII*; ibid., 1641-1643, 3 vol. in-fol., avec une suite en VIII liv., ibid., 1648, in-fol.

Argelati, *Bibl. mediolanensis.*

RIPATRANSONE. *Voy.* CONDIVI.

RIPAULT (*Louis-Madeleine*), littérateur français, né le 29 octobre 1775, à Orléans, mort près cette ville, le 12 juillet 1823, à la Chapelle Saint-Mesmin. Il était neveu de Ripault-Desormeaux, qui fut membre de l'Académie des inscriptions (*voy.* DESORMEAUX). A quinze ans il fut pourvu d'un bénéfice ecclésiastique; mais la révolution l'ayant obligé de renoncer à l'église, il s'associa avec Berthevin pour faire dans sa ville natale le commerce de la librairie. A la recommandation de Pougens, il fut admis à faire partie de la commission scientifique d'Égypte, devint membre de l'Institut du Caire, et prit une part active à l'exploration des antiquités de la Thébaïde. La *Description* qu'il en donna en 1800 dans *Le Moniteur* attira sur lui l'attention du premier consul, qui le nomma son bibliothécaire particulier; il s'acquittait de cette tâche pénible avec beaucoup de diligence et d'habileté, mais l'indépendance de ses opinions démocratiques déplut au chef du nouvel empire, et on lui adjoignit en 1804 l'abbé Denina. Ripault quitta alors son poste, et laissa sans réponse les lettres qui lui furent écrites pour l'y rappeler; il ne fut remplacé qu'en 1807, par Barbier. Retiré au sein de sa famille, il chercha avec ardeur dans l'étude des langues sémitiques la clef des hiéroglyphes égyptiens, et en donna devant l'Académie des inscriptions une solution qui parut hasardée. Convaincu que pour jouir de la plénitude de ses facultés il ne fallait fournir à l'estomac que le moins d'aliments possible, il se condamna à un régime qui le conduisit en peu de temps au tombeau. On a de lui : *Une Journée de Paris*; Orléans, 1797, in-12; — *Description abrégée des monuments de la haute Égypte*; Paris, 1800, in-8°, trad. en allemand; — *Une soirée de la bonne compagnie*; Paris, 1804, in-12; — *Marc-Aurèle*; Paris, 1820, 1830, 4 vol. in-8° et atlas; il en publia sous le titre de *Tite-Antonin le Pieux* un résumé historique (1823, in-8°), mais la collection des *Monuments de l'histoire aurélienne*, qu'il avait annoncée en 2 vol. in-fol., n'a point vu le jour.

Jomard, dans la *Revue encyclop.*, mai et juin 1824.

RIPAULT. *Voy.* DESORMEAUX.

RIPERT. *Voy.* MONCLAR.

RIPON (*Frederick-John* ROBINSON, 1er comte DE), homme d'État anglais, né à Londres, le 1er novembre 1782, mort le 28 janvier 1859, à Putney-Heath (Surrey). Il était le second fils du 2e lord Grantham. Son frère aîné, Thomas-Philippe, hérita en 1833 du titre de comte de Grey. Après avoir fait ses études au collége d'Harrow et à Cambridge, il devint secrétaire du lord lieutenant d'Irlande (1804). Deux ans après, il représenta les bourgs de Carlow et de Ripon à la chambre des communes où il vota avec le parti tory. En 1808, quand la nouvelle de la convention de Cintra fut connue, il demanda la continuation de la guerre d'Espagne; cette motion lui fit donner dans le cabinet du duc de Portland la place de sous-secrétaire d'État des colonies. Depuis, sous le ministère Perceval, il devint membre du conseil d'amirauté (1810) et vice-président du bureau de commerce (1812). Un bill qu'il présenta en 1815 contre l'importation des blés étrangers en Angleterre, où la misère était à son comble, devint la cause d'une émeute populaire qui saccagea son hôtel à Londres et détruisit une riche galerie de tableaux qu'il avait formée. Pendant les dix premières années du ministère Liverpool, M. Robinson s'était montré tory modéré, mais après le suicide de lord Castlereagh, ministre des affaires étrangères (1822), il se rapprocha de son successeur Canning, et fut nommé chancelier de l'échiquier (janvier 1823). La réduction de quelques impôts et des économies administratives lui obtinrent d'abord toutes les sympathies, mais il porta la peine de la crise financière de 1825, qu'on lui reprocha de n'avoir point su prévenir. Lorsqu'en avril 1827 Canning devint chef du cabinet, M. Robinson remplaça lord Bathurst au département des colonies. La même année, il entra à la chambre des lords avec le titre de vicomte Goderich, créé en 1706, pour son bisaïeul Henry de Grey. La mort de Canning (8 août 1827) fit passer entre les mains du nouveau lord le poste de premier lord de la trésorerie, mais la succession de cet homme d'État était

bien lourde à porter, et après avoir lutté vainement pour dominer une situation difficile, il donna sa démission (janvier 1828). Sous le ministère Grey (novembre 1830) lord Goderich devint secrétaire d'État des colonies, puis en 1833 lord du sceau privé. A cette époque, et au mépris des opinions qu'il avait jusque-là affichées, il défendit la réforme parlementaire, et cette conversion au parti whig lui valut le titre de comte de Ripon, sous lequel il a été connu depuis. Toutefois, il s'opposa aux réformes ecclésiastiques proposées par quelques-uns de ses collègues, et donna sa démission le 29 mai 1834. D'un naturel conciliant, lord Ripon se rapprocha de nouveau des tories, et fut un des adversaires des principes politiques de lord Melbourne ; aussi accepta-t-il de Robert Peel en 1841 la présidence du bureau de commerce, et en 1843 celle du bureau des Indes. Après s'être associé presque involontairement à l'abolition des lois céréales ainsi qu'au bill des tarifs, il suivit Robert Peel dans sa retraite (29 juin 1846). Depuis cette époque il ne parut dans la chambre haute que pour soutenir les mesures de son ami, lord Aberdeen.

Burke, *Peerage*. — *The Parliamentary Companion* (1832-1859). — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — *Annuaire des souverains, hommes d'État*, etc., 1844, t. Ier.

RIPOSO (*Felice*). *Voy.* FICHERELLI.

RIPPERDA (*Jean-Guillaume*, baron, puis duc DE), appelé aussi *Osman-Pacha*, aventurier hollandais, né à Groningue, en 1690, mort à Tétouan, le 2 novembre 1737. D'une famille noble des Provinces-Unies, il embrassa la carrière militaire ; à vingt-deux ans, il commandait un régiment d'infanterie. Son intelligence et son éducation le firent choisir en 1715 pour remplir une mission à Madrid. Il y revint en 1718, avec l'intention de s'y fixer, abjura la religion réformée, et fit agréer au roi Philippe V des plans qui devaient améliorer le commerce castillan. Il devint dès lors, sous le titre de directeur des manufactures, un homme influent et considérable. En 1725 il conclut un traité d'alliance entre le roi d'Espagne et l'empereur Charles VI (25 avril 1725). « Tout était étrange dans cet accord, dit Voltaire; c'était deux maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'était les Anglais, qui ayant tout fait pour détrôner Philippe V, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un Hollandais, devenu duc et tout-puissant en Espagne, qui le signait. » Quoi qu'il en soit, sa réputation ne fit que croître à Madrid. Il fut créé duc et grand d'Espagne, ambassadeur extraordinaire à Vienne, et à son retour (décembre 1725), il prit la direction supérieure du cabinet avec les portefeuilles des affaires extérieures, des finances et de la guerre. Bientôt un parti puissant, celui de la vieille noblesse espagnole, qui ne pouvait pardonner à Ripperda son origine, s'éleva contre lui. Philippe, afin de rétablir la paix dans sa cour, sacrifia son favori (1726). Mais celui-ci ayant commis l'imprudence de se retirer chez lord Stanhope, l'ambassadeur anglais, se vit accuser de trahison et renfermé dans le château de Ségovie; deux ans plus tard, le 2 septembre 1728, il réussit à s'évader, et gagna le Portugal, puis la Hollande, où il pratiqua de nouveau le protestantisme. De là il se rendit en 1732 à la cour de Muley-Abdallah, empereur du Maroc. Suivant quelques historiens, il embrassa l'islamisme, et, sous le nom d'*Osman-pacha*, devint général dans les troupes marocaines, et attaqua les Espagnols; mais battu devant Ceuta, il fut exilé à Tétouan (1734). Il essaya alors de propager un nouveau système de religion. Flattant également les mahométans et les juifs, qui sont en grand nombre au Maroc, il parlait de Mahomet avec plus d'éloges que les musulmans eux-mêmes. Il louait aussi Moïse, Élie, David, et même Jésus-Christ; mais il prétendait que les chrétiens, les mahométans et les juifs étaient dans une erreur presque égale; les premiers en attribuant trop à Jésus-Christ, les seconds à Mahomet, et les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon lui le Messie est encore à venir. Il faisait de nombreux adeptes, lorsqu'il mourut, d'une maladie de langueur. Suivant Chénier, au contraire, il n'est pas vrai que Ripperda se soit fait mahométan, ni qu'il ait jamais commandé au Maroc. Il entra dans les idées du baron de Neuhoff, qui, sous le nom de Théodore, fut un instant roi de Corse. Il fit bien des voyages à Méquinez pour engager l'empereur à s'unir aux Tunisiens, disposés à soutenir cette monarchie naissante, mais il ne reçut que de vagues promesses. « Des personnes du pays qui l'ont particulièrement connu, ajoute Chénier, m'ont assuré qu'il a terminé à Tétouan sa vie et son roman à la fin de 1737, sans avoir changé ni d'habit ni de religion. »

Mercure de France, déc. 1737. — Prevost, *Le Pour et le Contre*, I, 176 et suiv. — P.-M. B., *Vie du duc de Ripperda*; Amst., 1739, 2 vol. in-8°. — *Memoirs of the duke of Ripperda*; Londres, 1739, in-8°. — *Vida del duque de Ripperda*; Madrid, 1740, 2 vol. in-8°. — Chénier, *Recherches sur les Maures*, III, 456. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*. — G. Moore, *Lives of cardinal Alberoni and the duke of Ripperda*; Londres, 1806, 1814, 2 vol. in-8°.

RIQUET (*Pierre-Paul*), baron DE BONREPOS, né à Béziers, en 1604, mort à Toulouse, le 1er octobre 1680. Sa famille, noble et ancienne, était originaire de Florence (d'autres disent de Lucques), et descendait de Gérard Arrighetti, qui, proscrit de la première de ces villes comme gibelin, vint s'établir en Provence vers 1268. Elle se divisa en deux branches, connues, l'une sous le nom de *Riquet*, comte de Caraman, l'autre, sous le nom de *Riquetti*, marquis de Mirabeau (1). C'est de la première,

(1) Le nom de Riquet figure dans les archives de plusieurs communes du département de l'Hérault. Ce nom était écrit sans particule dans des actes notariés relatifs à cette famille, et qui se trouvent dans les études de divers notaires de Béziers.

venue au quinzième siècle en Languedoc, qu'est issu l'homme de génie auteur d'une entreprise qui commande l'étonnement et l'admiration de l'Europe. Une grande partie de ses propriétés étaient situées au pied de la Montagne Noire, et c'est à cette circonstance qu'il dut la première pensée de son projet. Son idée, aussi simple que grandiose, fut d'utiliser les divers cours d'eau de la Montagne Noire, et d'en réunir le volume sur l'une des pentes, point le plus bas entre les deux versants de la Méditerranée et de l'Océan. Riquet, « n'ayant, dit Daguesseau, pour tout instrument qu'un méchant compas de fer, » devina que par des pentes faciles à conserver, par de faibles ouvrages comparés à ceux qu'on avait autrefois projetés, on pouvait conduire les eaux réunies du Sor, de Lampy, d'Alzeau, de Lampyllon, de Vernassonne et de Rientort, jusqu'à Naurouse, qui devait être le point de partage. Ce problème résolu, toutes les difficultés s'évanouirent. Riquet fit un mémoire, qu'il adressa à Colbert, contrôleur général des finances; son projet et ses plans du canal furent presentés le 26 novembre 1662 par l'ingénieur militaire François Andréossy. Par un arrêt du conseil du 18 janvier 1663, Louis XIV ordonna qu'une commission serait chargée d'aller juger les plans sur le terrain même où ils devaient être exécutés. Les commissaires du roi unis à ceux des états de Languedoc commencèrent leur travail à Toulouse le 8 novembre 1664, et le terminèrent à Béziers, le 17 janvier 1665. Leur rapport fut favorable, mais cependant des doutes s'élevèrent sur la possibilité de conduire à Naurouse les eaux de la Montagne Noire. Riquet proposa de faire creuser une rigole d'essai pour se rendre compte de la pente du terrain. Ce travail achevé, il ne fut plus permis de douter du succès. L'édit pour la construction du canal parut en octobre 1666; les conditions offertes par Riquet pour cette entreprise furent acceptées, et la première pierre des ouvrages fut posée en avril 1667. On commença à naviguer, depuis Naurouse jusqu'à Toulouse, dans les premiers jours de 1672, et le canal fut mis en état du 17 au 25 mai 1681. Riquet était mort six mois auparavant, lorsqu'une lieue seule du canal restait à creuser, laissant à ses deux fils la gloire de l'achever : honneur si digne d'envie que Vauban, envoyé par Louis XIV en mai 1686, pour en examiner toutes les merveilles, eût préferé, disait-il, « la gloire d'en être l'auteur à tout ce qu'il avait fait ou pourrait faire à l'avenir ». Une statue en bronze, dont l'exécution fut confiée à David (d'Angers), a été par souscription érigée à Riquet le 21 octobre 1838, sur une des places publiques de sa ville natale. Riquet avait aussi projeté un canal pour amener de l'eau à Paris; la mort ne lui laissa pas le temps de déployer dans ce nouveau travail toutes les ressources de son génie.

Son fils aîné, RIQUET (*Jean-Matthias*), maître des requêtes, puis président à mortier au parlement de Toulouse, fut associé à l'entreprise du canal du Languedoc et y mit la dernière main. Il mourut à Toulouse, le 30 avril 1714.

Son second fils, *Pierre-Paul*, porta le titre de comte de Caraman (*voy.* ce nom). H. FISQUET.

Histoire du canal du Languedoc, par les descendants de P.-P. Riquet. — Andreossy, *Hist. du canal du Midi*. — Decampe, *Éloge de P.-P. Riquet*; Paris, 1812, in-8°. — Comte de Caraman, *Guide du voyageur sur le canal du Midi*; 1836, in-8°. *Documents inédits*.

RIQUET *Voy.* CARAMAN.

RIQUETTI. *Voy.* MIRABEAU.

RISBECK (*Gaspard*), publiciste allemand, né en 1749 ou en 1750, à Hœchst, près de Mayence, mort le 10 février 1786, à Aarau (Suisse). On lui fit étudier la théologie, puis la jurisprudence. Doué d'un talent précoce et d'un tempérament vif et désordonné, il s'adonna de bonne heure aux lettres et à la poésie. La connaissance qu'il fit avec Gœthe, Klinger, Lenz, Wagner, le poussa vers cette vie attrayante, mais légère et quelque peu sauvage, qu'il traîna à la fin de ses études à Francfort, à Hanau, à Darmstadt et dans d'autres villes. Ses parents lui laissèrent un héritage assez considérable pour lui permettre de continuer cette vie indépendante. Après avoir essayé d'entrer dans les bureaux de la chancellerie impériale, il se fit acteur, et joua avec assez de succès dans le théâtre du Kærntnerthor, à Vienne. En même temps il arrangea quelques pièces anglaises et françaises pour la scène allemande. En 1777, dans l'intention de visiter l'Italie, il se rendit à Salzbourg, et y resta six mois, entièrement livré à des études historiques. Plusieurs traités politiques qu'il publia sur la succession de Bavière furent accueillis par le public avec une faveur marquée. Son héritage étant gaspillé, Risbeck se vit réduit à écrire pour vivre. La continuation des *Lettres sur les moines*, commencées en 1771, par La Roche, fut le premier fruit de son travail (Francfort, 1781, t. II à IV, in-8°); elles eurent un grand retentissement et fondèrent sa réputation de publiciste. Appelé à Zurich par le libraire Orelli, il y termina l'édition des *Annales* de Waser, et traduisit en allemand les *Lettres sur la Suisse* de Coxe et la *Description des Alpes pennines et rhétiennes* de Bourrit; en même temps il rédigea le *Journal de Zurich*. C'est dans cette ville que Risbeck commença l'ouvrage qui l'a porté au rang des grands publicistes du dix-huitième siècle. Ce sont les *Lettres d'un voyageur français sur l'Allemagne* (Zurich, 1783, 2 vol. in-8°; trad. en français, Paris, 1788 ou 1790, 3 vol. in-8°). Ces lettres eurent une vogue extraordinaire. Pour la comprendre il faut se rappeler qu'en Allemagne, à l'époque qui précédait la révolution de 1789, le libéralisme était pour ainsi dire quelque chose d'inconnu. Sous une forme attrayante et spirituelle, Risbeck indiqua le premier, avec une hardiesse inouie, au peuple la voie sur laquelle il avait à chercher ses aspi-

rations légitimes. Par une critique sévère, il dévoila et condamna tout ce qu'il y avait de faux dans la vie sociale et religieuse de sa nation, comme dans l'administration politique; mais en même temps il rendit justice aux grandeurs de l'époque, surtout à Frédéric le Grand et aux lères de la science, de la littérature et de la ophie. Il passa en revue les avantages inuels que l'Allemagne avait retirés jusque-là a désunion politique, et trouva dans le caractère du peuple, dans les qualités solides du genie allemand, les garanties de l'avenir. Risbeck mourut dans l'exil volontaire, dans l'indigence et dans le désappointement. J. M.

Hirsching, Hist. litter. Handbuch. — Baur, Gallerie hist. Gemaelde aus dem 18. Jahrhundert. — J. Pezzl, Biograph. Denkmal J.-C. Risbecks; Vienne, 1786, in-8°.

RIST (*Jean*), poëte allemand, né le 8 mars 1607, à Pinneberg, près de Hambourg, mort le 31 août 1667. Après avoir étudié la théologie en Allemagne et en Hollande, il devint pasteur à Wedel sur l'Elbe, et reçut plus tard les dignités de comte palatin et de conseiller ecclésiastique. Dès sa jeunesse il cultiva les muses, et fut un des poëtes les plus féconds et les plus populaires de son temps. Imitateur d'Opitz, mais sans partager sa prédilection pour les anciens, il a écrit une grande quantité de poésies sacrées, d'un style élégant et pur, mais entièrement dépourvues de sentiment; un choix en a été donné dans le t. VIII de la *Deutsche Bibliothek* de Müller. Il fonda vers 1660 une société littéraire, l'*Ordre du Cygne*, dissoute après sa mort (*voy.* CONRAD DE HOEVELEN, *Deutscher Zimber-Schwan*, 1667). On a de lui : *Persée*, tragédie, Hambourg, 1624; — *Musa Teutonica;* ibid., 1634, 1640, in-8° : recueil d'épigrammes et de poésies amoureuses; — *Hortus poeticus;* ibid., 1638, in-8°; — *Klaggedicht uber das Absterben Opitzens* (Plaintes sur la mort d'Opitz); ibid., 1640, in-8°; — *Des Daphnis aus Cimbrien Galathee* (La Galathee du Daphnis de la Cimbrie); ibid., 1642, in-8°; — *Himmlische Lieder* (Chants du ciel), Lunebourg, 1643, 1652, in-8°; suivis de *Neue himmlische Lieder*; ibid., 1651, in-8°; — *Holsteins Klagelied* (Les plaintes du Holstein); Hambourg, 1644, in-8°; — *Theatrum poeticum;* ibid., 1646, 1664, in-8°; — *Das Friede wunschende Teutschland* (L'Allemagne désirant la paix); ibid., 1647, 1649, in-8°; comédie reproduite en 1806; — *Wallenstein*, tragédie; 1647, in-8°; — *Parnassus teutonicus*; Lunebourg, 1652, in-8°, suivi du *Novus Parnassus;* ibid., 1652, in-8°; — *Das Friede jauchzende Deutschland* (L'Allemagne pleine de joie au sujet de la paix), comédie; Nuremberg, 1653 in-8°; — *Frommer Christen Hausmusik* (Musique pour la maison à l'usage des chrétiens pieux); Lunebourg, 1654, in-8°; — *Die verschmähte Eitelkeit* (Le mépris de la vanité); ibid., 1658, in-8°; il est bon de noter que l'auteur était d'une vanité exorbitante; — *Musikalisches Seelenparadies* (Paradis musical de l'âme); ibid., 1660-62, 2 vol. in-8°; etc.

Möller, *Cimbria literata*, t. I. — Wetzel, *Hymnopœographia*, t. II. — Jœrdens, *Lexikon*. — Winterfeld, *Der evangelischen Kirche Gesange*, t. II, p. 360-440. — Gervinus, *Deutsche Literaturgeschichte*, t. III.

RISUENO (*Jose*), peintre et sculpteur espagnol, né en 1652, à Grenade, où il est mort, en 1721. Il fut l'un des meilleurs élèves d'Alonzo Cano : comme peintre il en prit la couleur, comme sculpteur il imita la hardiesse de son ciseau. Palomino, qui décora avec lui la chartreuse de Grenade, n'hésite pas à le nommer « le plus grand dessinateur de l'Andalousie ». Risueno professa longtemps dans l'Académie de Grenade, et la plupart des églises de cette ville possèdent de lui des tableaux ou des statues.

Palomino, *El Museo pictorico*. — Quilliet, *Dict. des peintres et des sculpteurs espagnols*.

* **RITSCHL** (*Frédéric Guillaume*), philologue allemand, né le 6 avril 1806, à Gross-Vargula, village de la Thuringe. Fils d'un ministre protestant, il étudia la philologie sous Spitzner et Herman, et suivit ensuite pendant trois ans l'enseignement de Reisig. Après avoir depuis 1829 fait des cours libres à l'université de Halle, il y fut nommé en 1832 professeur, et en 1833 il remplaça Passow à Breslau; il visita en 1836 et 1837 les bibliothèques d'Italie, et occupa en 1839 à Bonn la chaire de philologie classique et d'éloquence; il fut aussi chargé de la direction du séminaire philologique. En 1854 il fut nommé en outre conservateur de la bibliothèque de l'université. Doué d'un esprit critique aussi sagace qu'exercé, et en possession d'une érudition des plus étendues, Ritschl a, par ses nombreuses recherches, donné une nouvelle impulsion à la philologie classique. En contrôlant attentivement les écrits des grammairiens latins au moyen de documents authentiques, fournis par les inscriptions, il a obtenu des résultats entièrement nouveaux et des plus féconds sur l'ancien langage des Romains, dont il a su retrouver et caractériser les phases successives. Il a été ainsi mis à même d'entreprendre sur les comédies de Plaute ce travail, chef-d'œuvre de méthode et de patience, qui l'a placé au premier rang parmi les philologues de tous les temps, et qui nous a enfin fait connaître cet auteur dans sa forme primitive et véritable. Ritschl, dont les recherches sur l'antiquité et la littérature grecque portent également le cachet de la perfection, vient de mettre le sceau à sa réputation par son édition commentée des *Priscæ latinitatis monumenta epigraphica*, qui doit former le premier volume du recueil complet des inscriptions latines que publie l'Académie de Berlin. On a de lui : *Schedæ criticæ;* Halle, 1829; — *De Oro et Orione;* Breslau, 1834, in-8°; — *Die Alexandrinische Bibliothek* (La Bibliothèque d'Alexandrie sous les

premiers Ptolémées et le recueil des poésies homériques faites par ordre de Pisistrate); Breslau, 1838, in-8°; suivie d'une dissertation latine sur le même sujet, Bonn, 1840, in-4°; — *De porta Metia;* Bonn, 1842, in-4°; — *Parerga Plautina et Terentiana;* Leipzig, 1845, in-8°; — *Lexicon etymologicum, e codice Angelico descriptum;* Bonn, 1846-1848, 2 parties, in-4°; — *De Pomponii Bassuli Epitome metrico;* ibid., 1847, in-4°; — *Hieronymi Indices librorum a Varrone scriptorum;* ibid., 1849, in-4°; — *Legis Rubriæ pars superstes;* ibid., 1851, in-4°; — *Titulus Mummianus ad fidem lapidis Vaticani;* ibid., 1851; — *De milario Popilliano deque epigrammate Sorano;* ibid., 1852, in-4°; — *Inscriptio columnæ rostratæ;* ibid., 1852-1861; 2 parties, in-4°; — *Monumenta epigraphica tria;* ibid., 1852, in-4°; — *De fictilibus literatis latinis antiquis;* ibid., 1852, in-4°; — *Anthologiæ latinæ corrolarium epigraphicum;* ibid., 1853, in-4°; — *Poesis Saturninæ specimen;* ibid., 1854, in-4°; — *De titulo metrico Lambacsensi;* ibid., 1855, in 4°; — *De Varronis Hebdomadum libris;* ibid., 1856, in-4°; — *In leges Viselliam, Antoniam, Corneliam observationes epigraphicæ;* ibid., 1860, in-4°; — *Procemiorum Bonnensium decas;* ibid., 1862, in-4°. Comme éditeur Ritschl a publié *Thomas Magister* (Halle, 1832), et *Plauti Comœdiæ, cum prolegomenis criticis grammaticis, metricis* (Bonn, 1848-1854, t. I-III, in-8°) : ouvrage qui sera complet en 5 vol. On a aussi de lui des dissertations et mémoires dans les *Mémoires de l'Institut archéologique de Rome* et dans le *Rheinisches Museum* qu'il publie depuis 1842 en commun avec Welker.

* RITSCHL (*Albert*), neveu du précédent, né le 25 mars 1822, est professeur à Bonn et a publié *Das Evangelium Marcions and das kanonische Evangelium des Lukas* (L'Évangile de Marcion et l'Évangile canonique de saint Luc); Tubingue, 1846, in-8°, — *Die Entsthehung der altkatholischen Kirche* (L'Origine de l'Église catholique primitive); Bonn, 1850, in-8° : excellent ouvrage, où l'auteur combat l'école de Tubingue, à laquelle il avait été attaché. E. G.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit;* Leipzig, 1861, t. II.

RITSON (*Joseph*), critique et antiquaire anglais, né le 2 octobre 1752, à Stockton (comté de Durham), mort le 3 septembre 1803, à Hoxton. De sa profession il était homme de loi, ou plutôt notaire (*conveyancer*) près du collége de justice de Gray à Londres. Ayant été nommé en 1785 grand bailli du duché de Lancastre, il abandonna la pratique des affaires pour s'occuper d'antiquités et de littérature, et vécut du revenu que lui procurait sa charge. Grâce à son heureuse mémoire et à une sagacité rare, il étendit fort loin ses recherches, et éclaira d'une lumière nouvelle les origines et les progrès de la littérature anglaise. Il apporta dans ses travaux une rigueur et une exactitude qui les rendent précieux à consulter; il excellait dans la critique de détail, mais il déparait ses qualités par un style négligé, baroque, et surtout par un caractère irascible et dissimulé. Dans ses querelles avec Warton, Malone et autres contemporains, il eut le tort, en ayant la raison de son côté, de les traiter avec un mépris qu'ils ne méritaient pas. Quelques jours avant sa mort son cerveau se dérangea, et on fut obligé de le renfermer dans une maison de fous. Nous citerons de lui : *Observations on the three first volumes of the* History of English poetry (de Warton); Londres, 1782, in-4°; — *A select Collection of english songs, with an historical essay on the national song;* ibid., 1783, 3 vol. in-8°; réimpr. en 1818; — *Ancient songs from Henry III to the Revolution;* ibid., 1790, 1829, in-8°; le plus estimé des recueils qu'il a publiés; — *Pieces of ancient popular poetry;* ibid., 1791, in-8°; — *Cursory criticisms on the edition of Shakspeare* (de Malone); ibid., 1792, in-8°; — *The english Anthology;* ibid., 1793, 3 vol. pet. in-8°; — *Collection of scottish songs;* ibid., 1794, 2 vol. in-12, avec la musique originale; — *Robin Hood, a collection of all ancient poems, songs and ballads relative to the celebrated outlaw;* ibid., 1795, 2 vol. in-8°; — *Biographia poetica;* ibid., 1801, in-12, catalogue des poëtes anglais du douzième au seizième siècle; — *Ancient english metrical romances;* ibid., 1802, 3 vol. in-8°; — *An Essay on abstinence from animal food as a moral duty;* ibid., 1802, in-8°. On doit encore à Ritson beaucoup d'écrits de moindre importance, les uns relatifs à sa profession, les autres à des curiosités littéraires. Quelques-uns de ces derniers ont le titre commun de *Guirlande*, tels que *Yorkshire garland*, *Bishopric garland*, etc. La partie la plus curieuse de sa correspondance a été publiée par sir Harris Nicolas.

Gentleman's Magazine, LXXIII et LXXIV. — Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes.* — J. Haslewood, *Some account of the life of J. Ritson;* Londres, 1824, in-8°. — Harris Nicolas, *Life and letters of J. Ritson.*

RITTENHOUSE (*David*), physicien américain, né le 8 avril 1732, à Germantown (Pensylvanie), mort le 26 juin 1796, à Philadelphie. Il descendait d'une famille d'émigrants, établie d'abord à New-York, puis à Germantown. Ses parents étant fermiers, il se livra d'abord lui-même à des travaux agricoles. Il montra bientôt de rares dispositions pour la mécanique, construisit différents appareils de physique, et fut, en 1779, au nombre des commissaires choisis pour fixer les limites entre les territoires de la Pennsylvanie et de la Virginie. Il remplit, en 1784 et 1786, des missions semblables pour la fixation des frontières de l'ouest et du nord de la Pennsylvanie, et en 1789 pour celles des États

de New-Jersey et New-York. En 1791 il succéda à Franklin dans la présidence de la Société philosophique de Philadelphie, et fut nommé, en 1792, directeur de la monnaie des États-Unis. Parmi les travaux de ce savant on remarque particulièrement une théorie du magnétisme, d'après laquelle les molécules du fer sont en grande partie de véritables aimants, mais elles restent inactives ou inertes jusqu'à ce qu'elles aient été groupées, par le martelage ou par l'aimantation, dans l'ordre qui leur est nécessaire. Il essaya de démontrer que le magnétisme est un fluide répandu dans toute la nature, et qu'il exerce une action constante sur certaines molécules de fer; ainsi en frappant sur des barres de fer, placées dans le méridien, il obtenait des effets sensibles à l'aiguille aimantée. Cette théorie se trouve consignée dans les *Transactions of the american Society of Philadelphia* (tom. II, 1786, in-8°). Rittenhouse publia, dans le même recueil (année 1773), au nom d'une commission spéciale, un rapport détaillé sur la première machine à vapeur qui ait été construite en Amérique (machine de Christophe Colles, employée à pomper de l'eau). On y trouve aussi une notice fort intéressante du même physicien sur la hauteur à laquelle apparaissent les bolides ou météores enflammés (*Phil. Transact. of the anc. Soc.*, t. II, p. 173 et suiv.). X.

W. Barton, *Memoirs of the life of D. Rittenhouse*; Philadelphie, 1813, in-8°. — Fischer, *Gesch. der Physick*, VIII, 84 et 894.

RITTER (*Jean-Daniel*), érudit allemand, né le 16 octobre 1709, à Schlantz, près Breslau, mort à Wittemberg, le 15 mai 1775. D'une famille noble d'origine hollandaise, il enseigna pendant sept ans la philosophie à Leipzig, et fut nommé en 1742 professeur d'histoire à Wittemberg, où il obtint en 1748 une chaire de droit public. On a de lui : *De fecialibus populi romani*; Leipzig, 1732, in-4°; — *De Amalasventa, Gothorum regina*; ibid., 1735, in-4°; — *De tabulariis urbis Romæ*; ibid., 1736, in-4°; — *Historia præfecturæ prætorianæ*; Wittemberg, 1745, in-4°; — *De Stedingis, sæculi XIII hæreticis*; ibid., 1751, in-4°; — *De usu scriptorum veteris Ecclesiæ*; ibid., 1765, 3 part. in-4°. Ritter, auquel on doit une excellente édition du *Code Théodosien* (Leipzig, 1736-1743, 6 vol. in-fol.), a encore publié plusieurs dissertations intéressantes, réunies sous le titre d'*Opuscula historica et juridica*; Leipzig, 1786, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

RITTER (*Jean-Guillaume*), physicien allemand, né à Samitz, en Silésie, le 16 décembre 1776, mort à Munich, le 23 janvier 1810. Reçu docteur en médecine à Iéna, il entreprit avec les secours que lui fournit libéralement le duc de Gotha, sur l'électricité et le galvanisme une série d'expériences, dont les résultats furent consignés dans les *Annales de physique* de Gilbert, le *Journal de chimie* de Gehlen et autres recueils. Ses découvertes, qui ont beaucoup contribué aux progrès de la science, le firent élire en 1805 membre de l'Académie de Munich. On a de lui : *Beweis dass ein bestændiger Galvanismus den Lebensprocess in dem Thierreich begleitet* (Démonstration qu'une action continuelle de galvanisme accompagne la vie dans le règne animal); Weimar, 1798, in-8°; — *Beitræge zur næhern Kenntniss des Galvanismus* (Mélanges pour une connaissance plus approfondie du galvanisme); Iéna, 1801-1802, 2 vol. in-8°; suivis de *Neue Beitræge*; Tubingue, 1808, in-8°; — *Das elektrische System der Kœrper* (Le Système électrique des corps); Leipzig, 1805, in-8°; — *Physisch-chemische Abhandlungen* (Mémoires de physique et de chimie); ibid., 1806, 3 vol. in-8°; — *Fragmente aus dem Nachlass eines jungen Physikers* (Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien); Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8°; autobiographie intéressante.

Zschokke, *Miscellen für die neueste Weltkunde*.

RITTER (*Charles*), célèbre géographe allemand, né à Quedlimbourg, le 7 août 1779, mort à Berlin, le 28 septembre 1859. Orphelin de bonne heure, il fut élevé à l'institution de Schnepfenthal, puis à Halle. En 1798, il entra comme instituteur dans la maison Bethmann-Hollweg à Francfort, accompagna ses élèves à Genève, voyagea avec eux en France, en Suisse et en Italie, et les amena en 1814 à Gœttingue, où il résida pendant cinq années. Appelé en 1819 à remplacer l'historien Schlosser au gymnase de Francfort, il obtint en 1820 la chaire de géographie à l'université de Berlin; en même temps il fut nommé professeur de statistique et directeur des études à l'Académie militaire et membre du conseil supérieur de l'instruction publique, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort. Comme géographe et historien, Ritter a découvert et démontré, par un raisonnement scientifique, la liaison intime et les rapports mutuels qui existent entre les différentes parties de notre planète, ainsi que l'influence de la formation de la surface terrestre sur le développement historique de l'humanité. Il est devenu ainsi le créateur d'une science nouvelle, *la géographie comparée ou philosophique*. De même que Humboldt a embrassé d'abord la terre seule, puis l'univers entier du point de vue naturaliste, Ritter est parti des données de l'histoire pour coordonner en un système scientifique le mécanisme et les principes de la vie terrestre. L'accumulation toujours croissante des notions géographiques, les progrès de la science naturelle et les grandes recherches historiques lui ont permis de réunir dans une seule pensée la terre et l'humanité.

C'est donc avec raison que Ritter a donné à son ouvrage fondamental ce titre : *Die Erdkunde im Verhaeltnisse zur Natur und zur Geschischte des Menschen* (La géographie dans

premiers Ptolémées et le recueil des poésies homériques faites par ordre de Pisistrate); Breslau, 1838, in-8°; suivie d'une dissertation latine sur le même sujet, Bonn, 1840, in-4°; — *De porta Metia;* Bonn, 1842, in-4°; — *Parerga Plautina et Terentiana;* Leipzig, 1845, in-8°; — *Lexicon etymologicum, e codice Angelico descriptum;* Bonn, 1846-1848, 2 parties, in-4°; — *De Pomponii Bassuli Epitome metrico;* ibid., 1847, in-4°; — *Hieronymi Indices librorum a Varrone scriptorum;* ibid., 1849, in-4°; — *Legis Rubriæ pars superstes;* ibid., 1851, in-4°; — *Titulus Mummianus ad fidem lapidis Vaticani;* ibid., 1851; — *De miliario Popilliano deque epigrammate Sorano;* ibid., 1852, in-4°; — *Inscriptio columnæ rostratæ;* ibid., 1852-1861; 2 parties, in-4°; — *Monumenta epigraphica tria;* ibid., 1852, in-4°; — *De fictilibus literatis latinis antiquis;* ibid., 1852, in-4°; — *Anthologiæ latinæ corrolarium epigraphicum;* ibid., 1853, in-4°; — *Poesis Saturninæ specimen;* ibid., 1854, in-4°; — *De titulo metrico Lambaesensi;* ibid., 1855, in 4°; — *De Varronis Hebdomadum libris;* ibid., 1856, in-4°; — *In leges Viselliam, Antoniam, Corneliam observationes epigraphicæ;* ibid., 1860, in-4°; — *Prooemiorum Bonnensium decas;* ibid., 1862, in-4°. Comme éditeur Ritschl a publié *Thomas Magister* (Halle, 1832), et *Plauti Comœdiæ, cum prolegomenis criticis grammaticis, metricis* (Bonn, 1848-1854, t. I-III, in-8°) : ouvrage qui sera complet en 5 vol. On a aussi de lui des dissertations et mémoires dans les *Mémoires de l'Institut archéologique de Rome* et dans le *Rheinisches Museum* qu'il publie depuis 1842 en commun avec Welker.

* RITSCHL (*Albert*), neveu du précédent, né le 25 mars 1822, est professeur à Bonn et a publié *Das Evangelium Marcions and das kanonische Evangelium des Lukas* (L'Évangile de Marcion et l'Évangile canonique de saint Luc); Tubingue, 1846, in-8°, — *Die Entsthehung der altkatholischen Kirche* (L'Origine de l'Église catholique primitive); Bonn, 1850, in-8° : excellent ouvrage, où l'auteur combat l'école de Tubingue, à laquelle il avait été attaché. L. G.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit;* Leipzig, 1861, t. II.

RITSON (*Joseph*), critique et antiquaire anglais, né le 2 octobre 1752, à Stockton (comté de Durham), mort le 3 septembre 1803, à Hoxton. De sa profession il était homme de loi, ou plutôt notaire (*conveyancer*) près du collége de justice de Gray à Londres. Ayant été nommé en 1785 grand bailli du duché de Lancastre, il abandonna la pratique des affaires pour s'occuper d'antiquités et de littérature, et vécut du revenu que lui procurait sa charge. Grâce à son heureuse mémoire et à une sagacité rare, il étendit fort loin ses recherches, et éclaira d'une lumière nouvelle les origines et les progrès de la [littérature] anglaise. Il apporta dans ses travaux [une] rigueur et une exactitude qui les rendent [pré]cieux à consulter; il excellait dans la cri[tique] de détail, mais il déparait ses qualités pa[r un] style négligé, baroque, et surtout par un [ca]ractère irascible et dissimulé. Dans ses quer[elles] avec Warton, Malone et autres contempora[ins] il eut le tort, en ayant la raison de son [côté], de les traiter avec un mépris qu'ils ne mérit[aient] pas. Quelques jours avant sa mort son cer[veau] se dérangea, et on fut obligé de le renfermer [dans] une maison de fous. Nous citerons de lui : [Ob]servations on the three first volumes o[f the] History of English poetry (de Warton); [Lon]dres, 1782, in-4°; — *A select Collectio[n of] english songs, with an historical essa[y on] the national song;* ibid., 1783, 3 vol. in[-8°]; réimpr. en 1818; — *Ancient songs [from] Henry III to the Revolution;* ibid., [1790], 1829, in-8°; le plus estimé des recueils q[u'il a] publiés; — *Pieces of ancient popular poe[try];* ibid., 1791, in-8°; — *Cursory criticism[s on] the edition of Shakspeare* (de Malone); i[bid.], 1792, in-8°; — *The english Anthology;* i[bid.], 1793, 3 vol. pet. in-8°; — *Collection of sco[tish] songs;* ibid., 1794, 2 vol. in-12, avec la mu[sique] originale; — *Robin Hood, a collection o[f all the] ancient poems, songs and ballads rel[ative] to the celebrated outlaw;* ibid., 1795, 2 [vol.] in-8°; — *Biographia poetica;* ibid., [1802], in-12, catalogue des poëtes anglais du [dou]zième au seizième siècle; — *Ancient en[glish] metrical romances;* ibid., 1802, 3 vol. in[-8°]; — *An Essay on abstinence from an[imal] food as a moral duty;* ibid., 1802, in-8°. [On] doit encore à Ritson beaucoup d'écrits de moi[ndre] importance, les uns relatifs à sa professio[n, les] autres à des curiosités littéraires. Quelque[s-uns] de ces derniers ont le titre commun de [Gar]lande, tels que *Yorkshire garland, Bis[hop]ric garland*, etc. La partie la plus curi[euse] de sa correspondance a été publiée par sir [Har]ris Nicolas.

Gentleman's Magazine, LXXIII et LXXIV. — [N]ichols et Bowyer, *Literary anecdotes.* — J. Haslewood, *[Some] account of the life of J. Ritson;* Londres, 1824, in-[8°]. — Harris Nicolas, *Life and letters of J. Ritson.*

RITTENHOUSE (*David*), physicien a[méri]cain, né le 8 avril 1732, à Germantown (P[enn]sylvanie), mort le 26 juin 1796, à Philadel[phie]. Il descendait d'une famille d'émigrants, é[tablie] d'abord à New-York, puis à Germantown. [Ses] parents étant fermiers, il se livra d'abord [lui-]même à des travaux agricoles. Il montra bi[en tôt] de rares dispositions pour la mécanique, [con]struisit différents appareils de physique, e[t fut,] en 1779, au nombre des commissaires ch[argés] pour fixer les limites entre les territoires [de la] Pennsylvanie et de la Virginie. Il rempli[t, en] 1784 et 1786, des missions semblables po[ur la fi]xation des frontières de l'ouest et du no[rd de] la Pennsylvanie, et en 1789 pour celles des [...]

de New-Jersey et New-York. En 1791 il succéda à Franklin dans la présidence de la Société philosophique de Philadelphie, et fut nommé, en 1792, directeur de la monnaie des États-Unis. Parmi les travaux de ce savant on remarque particulièrement une théorie du magnétisme, d'après laquelle les molécules du fer sont en grande partie de véritables aimants, mais elles restent inactives ou inertes jusqu'à ce qu'elles aient été groupées, par le martelage ou par l'aimantation, dans l'ordre qui leur est nécessaire. Il essaya de démontrer que le magnétisme est un fluide répandu dans toute la nature, et qu'il exerce une action constante sur certaines molécules de fer; ainsi en frappant sur des barres de fer, placées dans le méridien, il obtenait des effets sensibles à l'aiguille aimantée. Cette théorie se trouve consignée dans les *Transactions of the american Society of Philadelphia* (tom. II, 1786, in-8°). Rittenhouse publia, dans le même recueil (année 1773), au nom d'une commission spéciale, un rapport détaillé sur la première machine à vapeur qui ait été construite en Amérique (machine de Christophe Colles, employée à pomper de l'eau). On y trouve aussi une notice fort intéressante du même physicien sur la hauteur à laquelle apparaissent les bolides ou météores enflammés (*Phil. Transact. of the anc. Soc.*, t. II, p. 173 et suiv.). X.

W. Barton, *Memoirs of the life of D. Rittenhouse*; Philadelphie, 1813, in-8°. — Fischer, *Gesch. der Physick*, VIII, 54 et 894.

RITTER (*Jean-Daniel*), érudit allemand, né le 16 octobre 1709, à Schlautz, près Breslau, mort à Wittemberg, le 15 mai 1775. D'une famille noble d'origine hollandaise, il enseigna pendant sept ans la philosophie à Leipzig, et fut nommé en 1742 professeur d'histoire à Wittemberg, où il obtint en 1748 une chaire de droit public. On a de lui : *De fecialibus populi romani*; Leipzig, 1732, in-4°; — *De Amalasventa, Gothorum regina*; ibid., 1735, in-4°; — *De tabulariis urbis Romæ*; ibid., 1736, in-4°; — *Historia præfecturæ prætorianæ*; Wittemberg, 1745, in-4°; — *De Stedingis, sæculi XIII hæreticis*; ibid., 1751, in-4°; — *De usu scriptorum veteris Ecclesiæ*; ibid., 1765, 3 part. in-4°. Ritter, auquel on doit une excellente édition du *Code Théodosien* (Leipzig, 1736-1743, 6 vol. in-fol.), a encore publié plusieurs dissertations intéressantes, réunies sous le titre d'*Opuscula historica et juridica*; Leipzig, 1786, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

RITTER (*Jean-Guillaume*), physicien allemand, né à Samitz, en Silésie, le 16 décembre 1776, mort à Munich, le 23 janvier 1810. Reçu docteur en médecine à Iéna, il entreprit avec les secours que lui fournit libéralement le duc de Gotha, sur l'électricité et le galvanisme une série d'expériences, dont les résultats furent consignés dans les *Annales de physique* de Gilbert, le *Journal de chimie* de Gehlen et autres recueils. Ses découvertes, qui ont beaucoup contribué aux progrès de la science, le firent élire en 1805 membre de l'Académie de Munich. On a de lui : *Beweis dass ein bestændiger Galvanismus den Lebensprocess in dem Thierreich begleitet* (Démonstration qu'une action continuelle de galvanisme accompagne la vie dans le règne animal); Weimar, 1798, in-8°; — *Beitræge zur næhern Kenntniss des Galvanismus* (Mélanges pour une connaissance plus approfondie du galvanisme); Iéna, 1801-1802, 2 vol. in-8°; suivis de *Neue Beitræge*; Tubingue, 1808, in-8°; — *Das elektrische System der Kœrper* (Le Système électrique des corps); Leipzig, 1805, in-8°; — *Physisch-chemische Abhandlungen* (Mémoires de physique et de chimie); ibid., 1806, 3 vol. in-8°; — *Fragmente aus dem Nachlass eines jungen Physikers* (Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien); Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8°; autobiographie intéressante.

Zschokke, *Miscellen für die neueste Weltkunde*.

RITTER (*Charles*), célèbre géographe allemand, né à Quedlimbourg, le 7 août 1779, mort à Berlin, le 28 septembre 1859. Orphelin de bonne heure, il fut élevé à l'institution de Schnepfenthal, puis à Halle. En 1798, il entra comme instituteur dans la maison Bethmann-Hollweg à Francfort, accompagna ses élèves à Genève, voyagea avec eux en France, en Suisse et en Italie, et les amena en 1814 à Gœttingue, où il résida pendant cinq années. Appelé en 1819 à remplacer l'historien Schlosser au gymnase de Francfort, il obtint en 1820 la chaire de géographie à l'université de Berlin; en même temps il fut nommé professeur de statistique et directeur des études à l'Académie militaire et membre du conseil supérieur de l'instruction publique, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort. Comme géographe et historien, Ritter a découvert et démontré, par un raisonnement scientifique, la liaison intime et les rapports mutuels qui existent entre les différentes parties de notre planète, ainsi que l'influence de la formation de la surface terrestre sur le développement historique de l'humanité. Il est devenu ainsi le créateur d'une science nouvelle, *la géographie comparée ou philosophique*. De même que Humboldt a embrassé d'abord la terre seule, puis l'univers entier du point de vue naturaliste, Ritter est parti des données de l'histoire pour coordonner en un système scientifique le mécanisme et les principes de la vie terrestre. L'accumulation toujours croissante des notions géographiques, les progrès de la science naturelle et les grandes recherches historiques lui ont permis de réunir dans une seule pensée la terre et l'humanité.

C'est donc avec raison que Ritter a donné à son ouvrage fondamental ce titre : *Die Erdkunde im Verhaeltnisse zur Natur und zur Geschischte des Menschen* (La géographie dans

ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, ou Géographie universelle comparée considérée comme base de l'enseignement des sciences physiques et historiques); Berlin, 1817-1819, 2 vol. in-8°. Bientôt l'auteur résolut de refondre son œuvre sur un plan plus vaste. Le premier volume de la seconde édition parut à Berlin, 1822; outre une introduction générale, il renferme la géographie de l'Afrique; ensuite, Ritter aborda l'Asie, qui en 1858 remplissait déjà dix-sept forts volumes (Asie orientale, t. II à VI; Asie occidentale, VII à XII; Arabie, XII-XIII; Péninsule du Sinaï, XIV à XVII; Asie Mineure (inachevée), XVIII). Les matériaux que lui fournissaient sans cesse les explorations des voyageurs d'une part, et de l'autre les sciences naturelle et historique, prirent peu à peu de telles proportions que même une énergie de fer et une longue existence durent rester impuissantes devant l'accomplissement de la tâche proposée. En développant outre mesure ses matériaux, peut-être contrairement à son plan primitif, Ritter a sans doute nui à la clarté de l'arrangement et au but philosophique de son ouvrage. On sait qu'après avoir terminé l'Orient, il voulait décrire le continent européen, travail préparé de longue main. Pour faciliter l'intelligence de son livre, Ritter avait entrepris, en commun avec le major Etzel (plus tard général), un travail cartographique, l'*Atlas de l'Asie*, qui fut continué plus tard par Grimm, Mahlmann et Kiepert. Deux ouvrages avaient précédé ce travail gigantesque : *L'Europe, tableau géographique, historique et statistique;* Francfort, 1807, 2 vol. in-8°; et *Vorhalle europæischer Volckergeschichten vor Herodote* (Portique de l'histoire des peuples européens avant Hérodote); Berlin, 1820. Les écrits académiques de Ritter ont été réunis sous ce titre : *Einleitung zur allgemein vergleichen den Geographie und Abhandlungen*, etc. (Introduction à la géographie universelle comparée, et Essais pour servir de base à une manière plus scientifique d'étudier la géographie); Berlin, 1852. Un grand nombre de traités géographiques et de recherches spéciales se trouvent insérés dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, dont Ritter était membre, comme il était associé étranger de la Société royale de Londres (1818) et de l'Académie française des inscriptions (1855). J. M.

Unsere Zeit

* **RITTER** (*Henri*), philosophe allemand, né en 1791, à Zerbst. Après avoir étudié la théologie pendant plusieurs années et avoir pris part comme volontaire à la campagne de 1813 contre la France, il s'adonna entièrement à la philosophie, qu'il enseigna depuis 1817 a Berlin et à Kiel, et depuis 1837 à Gœttingue. Sans s'attacher exclusivement à aucune école, il s'est appliqué à étudier de près les évolutions de l'esprit humain et à prendre dans les divers systèmes émis jusqu'à ce jour les résultats que peut admettre une saine critique. Ses principaux ouvrages sont : *Geschichte der jonischen Philosophie* (Histoire de la philosophie ionienne); Berlin, 1821; — *Vorlesungen zur Einleitung in die Logik* (Introduction à la logique); ibid., 1823; — *Abriss der philosophischen Logik* (Résumé de la logique); Berlin, 1824, 1829; — *Geschichte der Pythagorischen Philosophie* (Histoire de la philosophie pythagoricienne); Hambourg, 1826; — *Die Halbkantianer und der Pantheismus* (Les demi-kantiens et le panthéisme); Berlin, 1827; — *Bemerkungen über die Philosophie der megarischen Schule* (Remarques sur la philosophie de l'école de Mégare), dans le *Rheinisches Museum*, 2e année; — *Geschichte der Philosophie* (Histoire de la philosophie); Hambourg, 1829-1853, t. I à XII, in-8° : cet ouvrage capital, fruit des recherches les plus consciencieuses, a été en partie traduit en français par M. Tissot : *Histoire de la philosophie ancienne;* Paris, 1836-1837, 4 vol. in-8°; une autre partie, l'*Histoire de la philosophie chrétienne*, a été traduite par M. Trullard; Paris, 1843-44, 2 vol. in-8°; une seconde édition des quatre premiers volumes du texte allemand a paru en 1836-1838; — *Ueber die Erkenntniss Gottes in der Welt* (Sur les moyens de reconnaître Dieu dans le monde); Hambourg, 1836; — *Ueber das Bœse* (Sur le mal); Kiel, 1839; — *Kleine philosophische Schriften* (Mélanges de philosophie); Kiel, 1839-40, 2 vol.; — *Versuch zur Verstændigung über die neueste deutsche Philosophie seit Kant* (Essai sur la philosophie allemande depuis Kant); Brunswick, 1853.

Conversations-Lexikon.

RITTERSHUYS (*Conrad*), en latin *Rittershusius*, érudit et jurisconsulte allemand, né le 25 septembre 1560, à Brunswick, mort le 25 mai 1613, à Altdorf. Il étudia les langues anciennes dans l'école de Brunswick, dont son oncle maternel, Matthias Berg, était recteur; il s'appliqua ensuite à la jurisprudence à Helmstædt, suivit à Altorf les leçons de Gifanius, avec lequel il demeura une année, parcourut une partie de l'Allemagne, et revint à Bâle prendre le diplôme de docteur en droit (1592). A la même date il fut appelé dans l'université d'Altorf, où il professa les institutes, puis les pandectes. Il était tellement versé dans la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité qu'il les savait par cœur et qu'un jour, dit-on, dans un entretien qu'il eut avec André Dinner (*voy.* ce nom), il ne se servit pour exprimer tout ce qu'il voulut dire que des vers d'Homère. C'était aussi un critique exact et judicieux, et il a écrit sur beaucoup d'écrivains classiques, Pétrone, Phèdre, Appien, etc., des commentaires et des notes qui ont été conservés par les savants qui lui ont succédé. Burmann, qui lui a fait cet honneur dans son édition de Phèdre (1698, in-8°), le qualifie de *Germaniæ ornamentum et decus*. Les meilleures éditions de Rittershusius sont celles de Phèdre (Leyde,

1589, in-8°), d'Oppien (ibid., 1597, in-8°), avec une version latine; *Guntheri Poetæ de rebus gestis imp. Frederici I* (Tubingue, 1598, in-8°); *Maximi Marganii Hymni* (Augsbourg, 1601, in-8°); *Boethii De consolatione* (Leyde, 1601, in-12); *S. Isidori De interpretatione Scripturæ lib. IV* (ibid., 1605, in-fol.); *Porphyrii De vita Pythagoræ* (Altorf, 1610, in-12); *S. Athanasii Hypomnemata* (ibid., 1611, in-8°), etc. Ce savant, qui était fort laborieux, a composé, principalement sur des matières de droit, une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : *Amores clarissimorum poetarum elogiis celebrati*; Altorf, 1593, in-8°; — *Consilia Altorfina*; Hanau, 1603, in-4°; — *As fatidicus*; Amberg, 1604, in-8° : c'est une traduction en vers latins des petits prophètes; six sont de l'historien de Thou, et six de notre auteur; — *Vita Eliæ Putschii*; Hambourg, 1608, in-4°; — *Commentarius in Salvianum Massiliensem*; Altorf, 1611, 2 vol. in-8°, réimpr. en 1623; — *Jus Justinianeum*; Strasbourg, 1615, in-4°; — *De differentiis juris civilis et canonici*; ibid., 1616, in-8°; — *Sacrarum lectionum lib. VIII*; Nuremberg, 1643, in-4°.

RITTERSHUYS (*Nicolas*), fils du précédent, né en 1597, à Altorf, où il est mort, le 25 août 1670, enseigna dans cette ville le droit féodal, et s'appliqua particulièrement aux recherches historiques. Son principal ouvrage a pour titre : *Genealogiæ imperatorum, regum, ducum, comitum*, etc., 1400-1664; Tubingue, 1674, in-fol.

Adam, *Vitæ german. jurisc.* — *Vita Conradi R.*, par son fils Georges, à la tête de la 2e édit. de Salvien, Nuremberg, 1623, in-8°, et dans les *Memoriæ jurisc.* de Witten. - Freher, *Theatrum*.

RIVAIL (*Aimar* DU), en latin *Rivallius*, jurisconsulte français, né vers 1490, à Saint-Marcellin (Dauphiné), mort à Grenoble, avant 1560. Il fut conseiller au parlement de Grenoble, et appliqua, l'un des premiers, à la composition historique les procédés de l'antiquité. On a de lui : *Civilis historiæ juris commentariorum lib. V* (Mayence, 1527, in-8°) et *De Allobrogibus lib. IX*; Paris, 1845, in-8° : ce dernier ouvrage, description et histoire du Dauphiné, a été édité par M. Jacquier de Terrebasse.

Chorier, *Bibl.* — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*, II.

RIVALZ (*Jean-Pierre*), peintre et architecte français, né à La Bastide d'Anjou, le 27 juillet 1625, mort à Toulouse, le 17 mai 1706. Destiné au barreau, il vint à Toulouse pour y étudier la jurisprudence, mais bientôt il s'adonna entièrement à la peinture, qui lui fut enseignée par Ambroise Frédeau (1). Il passa quelques années à Rome, où il s'occupa surtout d'architecture. On dit que Poussin l'employa plus d'une fois à peindre les fonds de ses tableaux. De retour en France vers 1680, il fut nommé peintre et architecte du capitole de Toulouse, et il peignit dans l'une des salles de cet édifice la *Fondation d'Ancyre par les Tectosages*, ouvrage détruit par le temps, mais dont le musée de Toulouse conserve une copie, faite par son fils. Il peignit encore quelques tableaux pour les églises des Chartreux et des Carmélites; et c'est sur ses dessins que fut décorée la *Salle des illustres Toulousains*. Ses travaux en architecture lui valurent la place d'intendant des ponts et chaussées du Languedoc.

(1) Élève de Vouet, mort en 1673.

RIVALZ (*Antoine*), peintre, fils du précédent, né le 6 mars 1667, à Toulouse, où il est mort, le 7 décembre 1735. Il manifesta un goût tellement décidé pour les arts que son père dut renoncer au projet qu'il avait conçu de le faire entrer dans les ordres. Il l'envoya d'abord étudier à Paris, puis en Italie. A son passage à Marseille, il eut occasion de faire deux tableaux qui lui méritèrent l'approbation de Puget. Pendant son séjour à Rome, il remporta l'un des prix de l'Académie de Saint-Luc et fut couronné au Capitole par le cardinal Albani, depuis Clément XI. Rappelé à Toulouse par la mort de son père (1706), il lui succéda comme peintre de l'hôtel de ville. Le talent de Rivalz, très-vanté par ses contemporains, est bien peu apprécié de nos jours; d'ailleurs ses ouvrages sont peu répandus hors de sa ville natale (1). Son principal mérite nous paraît être d'avoir su déterminer les capitouls de Toulouse à fonder une école de dessin, d'où sont sortis quelques bons artistes : cette école fut érigée, en 1750, en Académie royale. Rivalz a gravé d'une pointe spirituelle et énergique quatre vignettes pour le *Traité sur la peinture* de Dupuy du Grez (Toulouse, 1697, in-4°), une allégorie à la mémoire de Poussin et le *Martyre de saint Symphorien*. Il eut pour élève Cammas et Pierre Subleyras.

RIVALZ (*Pierre*), fils et élève du précédent, né en septembre 1720, à Toulouse, où il est mort en 1785. Il était à Rome au moment de la mort de son père; la place de peintre de l'hôtel de ville, que celui-ci remplissait, fut donnée à Cammas, qui eut la générosité de s'en démettre en faveur de Pierre Rivalz à son retour en France, en reconnaissance des leçons qu'il avait reçues de son père.

Un cousin de cet artiste, *Barthélemy* RIVALZ, parent et élève d'Antoine Subleyras, n'est guère connu que pour avoir gravé assez lourdement à l'eau-forte, outre quelques sujets religieux, les portraits de Jean-Pierre et d'Antoine Rivalz.

Abcdario de Mariette. — *Biogr. toulousaine.* — Dumège, *Hist. des institutions de Toulouse.* — Huber et Rost, *Manuel du curieux.* — D'Argenville, *Vie des peintres.* — Clément de Ris, *Les Musées de province.* — De Chennevières, *Recherches sur les peintres provinciaux.* — P. Mantz, *L'École de Toulouse*, dans *L'Artiste*, 1849.

RIVARD (*Dominique-François*), mathéma-

(1) D'Argenville a donné la liste de ses principaux ouvrages.

ticien français, né en 1697, à Neufchâteau (Lorraine), mort le 5 avril 1778, à Paris. Il vint achever ses études à Paris, et professa pendant près de quarante ans au collége de Beauvais la philosophie ou plutôt les mathématiques, dont il encouragea de tous ses efforts l'enseignement dans les écoles de la Sorbonne. Nous citerons de lui : *Éléments de géométrie, avec un Abrégé d'arithmétique*; Paris, 1732, in-4°; il y a un *Abrégé* de cet ouvrage, Paris, 1747, in-8°; — *Éléments de mathématiques;* 1740, in-4°; 5ᵉ édit., augm., 1752, in-4° : ce livre a été pendant longtemps classique; l'auteur en fit un *Abrégé*, Paris, 1740, in-8°, et 1771, 2 vol. in-12; — *Traité de la sphère;* 1741, in-8°; Lalande en 1798 et Puissant en 1816 en ont donné chacun une édit. augmentée, in-8°, pl.; l'*Abrégé* est de 1743, in-12; — *Traité de gnomonique;* Paris, 1742, in-8°; — *Trigonométrie rectiligne et sphérique, avec des tables des sinus, des tangentes, des sécantes et des logarithmes;* Paris, 1743, in-8° : les tables en sont exactes, et quoique moins amples que celles de Callet, on les recherche encore quelquefois quand on a besoin d'avoir les sinus naturels et les tangentes; — *Instructions pour la jeunesse sur la religion et sur plusieurs sciences naturelles;* Paris, 1758, 2 vol. in-12; — *Éléments de la grammaire française;* Paris, 1760, in-12; — *Recueil de mémoires touchant l'éducation de la jeunesse, surtout par rapport aux études;* Paris, 1763, in-12 : on y remarque celui où il démontre la nécessité d'établir à Paris une maison d'instruction pour former des maîtres; — *Examen des systèmes du monde;* 1765, in-12 : il rejette le système de Kopernik et n'admet celui de Tycho qu'avec les corrections de Longomontan; — *Mémoire sur les moyens de perfectionner les études publiques et particulières;* Paris, 1769, in-12. Les ouvrages de Rivard ne sont que des compilations; mais ils sont clairs et assez méthodiques, et la plupart d'entre eux ont eu plusieurs réimpressions. Le recueil de ses leçons au collége de Beauvais a été publié sous le titre d'*Institutiones philosophicæ* (Paris, 1778-1780, 4 vol. in-12) par dom Monniotte, son ami.

Il était probablement de la famille de RIVARD (*Denis*), né à Neufchâteau, et qui délivra dans l'hôpital de Lunéville plus de six cents malades du tourment de la pierre. Cet habile chirurgien, estimé de Morand et de La Peyronie, mourut le 17 mars 1746.

Calmet, *Biblioth. lorraine*. — Lalande, *Bibl. astronom.*

RIVAROL (1) (*Joseph-Philippe* DE SAINT-MARTIN D'AGLIÉ, marquis DE), général français, né en Italie, mort le 31 mai 1704. C'était, selon Saint-Simon, un Piémontais qui s'était attaché au service de France. A la tête d'un régiment de cavalerie qu'il avait levé en 1672, et qui portait son nom, il se distingua dans les guerres de Catalogne et d'Allemagne. On lui avait donné le surnom de *Débauché de bravoure*. Au siége de Puicerda un boulet lui emporta une jambe; il s'en fit mettre une en bois, laquelle eut peu de temps après le même sort. « Ah! pour cette fois, dit-il en se relevant, l'ennemi a été pris pour dupe : j'ai une autre jambe dans mes équipages. » En 1678 il devint brigadier, et commanda le régiment Royal-Piémont. Promu au grade de maréchal de camp en 1688, il quitta le service. Il était grand'croix de Saint-Louis et grand prieur de Saint-Lazare en Languedoc.

RIVAROL (*Charles-André*, marquis DE), fils du précédent, né en Italie, servit depuis 1695 dans toutes les guerres de Louis XIV et de Louis XV, et se retira dans le Forez, après avoir obtenu le brevet de maréchal de camp (1ᵉʳ mars 1738). Il commanda aussi un régiment de dragons de son nom.

Pinard, *Chronologie milit.*, VI et VII.

RIVAROL (*Antoine*), célèbre écrivain français, né à Bagnols, en Languedoc, le 26 juin 1753, mort à Berlin, le 13 avril 1801. L'incertitude règne sur tout ce qui touche à l'origine de sa famille, que l'on peut cependant affirmer être italienne. Son grand-père, né en Lombardie selon les uns, à Novare selon d'autres, après avoir fait la guerre de la succession au service d'Espagne, s'était établi en Languedoc vers 1720, et y avait épousé une cousine germaine de M. de Parcieux de l'Académie des sciences. Le père de Rivarol ne semble en avoir hérité que des goûts littéraires et des prétentions nobiliaires, qu'il transmit fidèlement à son fils et qui durent rendre plus amère à l'un sa déchéance, à l'autre les épreuves de ses débuts. Il eut seize enfants, dont Rivarol était l'aîné. La gêne domestique l'obligea à tenir quelque hôtel ou table d'hôte à l'enseigne des *Trois Pigeons*, circonstance qui fut depuis tant reprochée à Rivarol. D'abord fabricant de soie, puis aubergiste, puis maître d'école, le père de Rivarol était un homme bien au-dessus de la situation à laquelle l'avait réduit l'adversité. C'est lui qui fit la première éducation de ses enfants. C'est lui qui leur enseigna l'italien. Il avait traduit même pour la *Bibliothèque des Romans* les *Amours de Tancrède et d'Herminie*, épisode de *La Jérusalem délivrée*.

Rivarol, qui annonça de bonne heure les plus brillantes dispositions, fut élevé au collége des joséphistes de Bagnols; il dut à la munificence de l'évêque d'Uzès, qu'il avait su intéresser, la continuation de ses études. Un moment il porta le petit collet. D'abbé il devint précepteur à Lyon, sous le nom de *Longchamp;* mais il ne fut jamais, comme l'a écrit Cerutti, soldat ni clerc de procureur. Vers la fin de l'automne de 1777 il débarqua à Paris, et il se fit connaître surtout en répandant autour de lui,

(1) Les écrivains contemporains le nomment *Rivaroles*, traduction exacte de l'italien *Rivaroli*.

dans une conversation déjà prestigieuse, les trésors de sa mémoire et de sa malignité. Ses premiers succès en tous genres, même dans le genre galant, sa fatuité naturelle, qui ne fit que s'en accroître, sa verve intarissable, son imperturbable jovialité, cette précision dans la critique et ce bonheur dans la satire qui en firent bientôt un maître redoutable dans cette escrime de l'esprit et un juge par excellence en matière de ridicule; ces défauts et ces qualités, mis encore en relief par l'expansivité de sa nature gasconne, en firent bientôt un des héros de Paris. Il ne tarda pas à s'introduire dans la meilleure compagnie, qui approchait alors par plus d'un côté de la plus mauvaise, et c'est sous le nom de chevalier de Parcieux qu'il y fit son entrée. Une fois entré dans le monde, il y régna. Son esprit était de ceux qui justifient toutes les prétentions et excusent toutes les audaces. Il ne tarda pas à s'y créer, grâce à lui, une autorité capable d'imposer silence aux mécontents. Lorsqu'un véritable neveu de M. de Parcieux s'avisa un jour de revendiquer le privilége d'un nom que Rivarol avait, en quelque sorte, pris de confiance, personne ne s'avisa de rire aux dépens de l'usurpateur, ainsi démasqué. Sans se déconcerter, il se fit appeler le comte de Rivarol.

L'histoire des premières années de cette existence brillante et décousue est demeurée confuse. Rivarol, qui n'en parlait jamais volontiers, semblait s'être imposé la loi d'oublier cette époque orageuse, où de frivoles succès ne compensèrent pas suffisamment bien des épreuves trop réelles. Nul doute qu'avec son titre et ses goûts il ait dû dévorer plus d'une déception et endurer plus d'un affront. C'est là, plus que le remords de fautes ou plutôt de légèretés fort pardonnables, la cause de sa réserve sur ces temps difficiles, où une *Lettre sur le poëme des Jardins* de Delille, une autre sur *les Aérostats*, une troisième sur *les Têtes parlantes* de l'abbé Micol composent à peu près tout son bagage littéraire; où il passait la journée à dormir, la nuit à causer dans ces réunions dont il faisait le charme et où cette nouvelle : « Nous aurons M. de Rivarol! » suffisait pour attirer assez d'auditeurs pour former un public. Le plus clair de son talent se composait de ces bons mots qui faisaient si rapidement le tour de Paris, et dont la malignité déguisait la profondeur; de même que le plus clair de son revenu se composait de ces 50 écus par mois que lui vint offrir Panckoucke pour écrire au *Mercure*, et sur lesquels *il économisait* de quoi payer un secrétaire et un valet.

Rivarol avait rencontré dans le monde une jeune femme romanesque et quelque peu aventurière, plus âgée que lui, qui n'avait guère d'autre mérite que sa beauté. Elle lui plut. Il l'épousa. C'est vers 1783 qu'il enchaîna ainsi sa liberté. Il ne tarda pas à se séparer de sa femme, et sa vie intime compte plus d'une compensation illégitime cherchée aux déceptions conjugales (1).

Si l'esprit et la malice de Rivarol lui firent beaucoup d'ennemis, ils lui firent aussi beaucoup d'amis. En dehors de ses compagnons de plaisir ou de jeu, en tête et parmi l'élite de ce public intime qui le suivait, attiré par la musique de sa parole, au théâtre, au café, dans les salons et jusque dans l'antre du Caveau, il faut citer d'Alembert, Buffon, Chamfort lui-même avant leur brouille; MM. de Tressan, de Lauraguais, de la Borde, de Créqui, de Guiche, de Tilly, de Montlosier (ces deux derniers plus tard et vers 1789); enfin, parmi ces femmes de cour et d'esprit qui lui offraient la brillante hospitalité de leurs salons, mesdames de Coigny, de Vaudemont, de Polignac, de Saint-Chamand, de Montmorin, etc.

C'étaient là des relations faites pour lui faire oublier la haine et les calomnies de Garat, de Chénier, de Cerutti, de Cubières et de tant d'autres. En 1782 Rivarol se décide enfin à écrire et à se servir de cette plume qu'il détestait et qu'il appelait « cette triste accoucheuse de l'esprit, avec son long bec effilé et criard ». « C'est un terrible avantage, disait-il, que de n'avoir rien fait, mais il n'en faut pas abuser. » Il débuta par une *Lettre du président de....... à M. le comte de.....* (1782), sorte de petit pamphlet anonyme contre le poëme des *Jardins* de l'abbé Delille. Ce qu'il y a de remarquable dans cet essai critique, en outre de la finesse de l'observation, c'est que le jugement de Rivarol s'est trouvé, par la hardiesse de sa prévoyance, complétement conforme à l'arrêt porté de nos jours, et qui a placé Delille à son véritable rang, bien au-dessous de l'ancien. Il préparait depuis longtemps une traduction de Dante, faite sur un plan et par des procédés originaux; mais avant de lutter corps à corps avec le robuste et souple génie de la langue italienne, il voulut consacrer son autorité en réunissant dans le cadre rajeuni du discours académique ses vues nouvelles et hardies sur la langue française et son caractère, fruit de plusieurs années de réflexions solitaires et de brillantes expériences dans les salons. Il publia donc, en 1784, un *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui fut couronné par l'Académie de Berlin. Il fut aussitôt nommé membre de cette compagnie, et il reçut du roi Louis XVI une pension de 4,000 livres (2). Le *Discours* de Rivarol, dit M. Sainte-Beuve, a « de l'éclat, de l'élévation, nombre d'aperçus justes et exprimés en images heureuses. C'est un esprit

(1) Sa femme, *Louise-Mather* FLINT, était fille d'un professeur de langue anglaise, et mourut à Paris, le 21 août 1821. Outre des traductions d'après sa langue maternelle, on lui doit une *Notice sur Rivarol* (1802, in-8°).

(2) Ce fait est consigné dans la préface des *Pensées inédites* (1836) données par le frère de Rivarol, ou au moins par sa famille. « Rivarol crut pendant longtemps que c'était Monsieur qui lui faisait cette pension, et ce n'est que dans l'émigration qu'il apprit que c'était le roi. »

fait et déjà mûr, qui développe ses réflexions, et par endroits c'est presque un grand écrivain qui les exprime ». Dans la même année Rivarol publia cette traduction de *L'Enfer* de Dante (1784, in-8°) dont il s'occupait depuis plusieurs années. C'est un remarquable et curieux exercice de style. Son plus grand défaut est de n'être point une traduction, mais plutôt une imitation et parfois une paraphrase. De là le discrédit où elle est tombée justement. Mais elle eut un grand succès, et Buffon déclara que c'était « une création perpétuelle et que la langue française y était maniée avec une haute supériorité ».

A peine Rivarol eut-il gagné, et pour ainsi dire enjôlé son public, qu'il se reprit de plus belle aux salons et à leurs faciles triomphes. Il se voua tout entier à cette guerre implacable à la médiocrité qui semble avoir été le suprême plaisir de sa vie. Il fit avec Champcenets, et n'avoua que lorsque le succès le menaça de plus d'un usurpateur, ce fameux *Petit Almanach des grands hommes* (1788) dont le titre en antithèse rend bien l'esprit et la portée, frivole monument de la critique du persiflage. Le succès fut d'un scandale à effrayer Rivarol lui-même, qui pourtant n'était point poltron. Grâce à la gaieté de Champcenets, son imperturbable Sosie, et grâce à l'épée de son frère, qui s'était chargé de mettre *à la raison ceux qui ne seraient pas contents*, grâce aussi, il faut le dire, à la sympathie de tous les gens d'esprit, Rivarol se tira assez bien de son succès. Mais ce n'est pas impunément qu'il avait créé et inauguré une forme nouvelle de la satire, dont on devait tant abuser depuis. Ce n'est pas en vain qu'il avait inventé et perfectionné le supplice de punir les gens en les louant. A partir de ce moment se forme, se dresse et siffle contre lui la coalition de la rancune et de l'envie. En 1788, il fit paraître *deux Lettres à M. Necker*, l'une sur le livre de *l'Importance des opinions religieuses*, l'autre sur *la Morale*. « Dans la première, dit un biographe, le système d'Épicure est très-bien jugé. L'objet de la seconde est de prouver qu'il peut exister une morale indépendante de toute espèce de culte et de religion. »

La révolution approchait. Rivarol fut recherché; mais il échappa par les bons mots à la protection du duc d'Orléans. Pourtant il était facile de pressentir qu'il n'appartiendrait jamais à la révolution. Un des motifs qui tout d'abord la lui faisaient mépriser, c'est qu'elle avait pour premières recrues les écrivains qu'il avait stigmatisés. Mirabeau, Chénier, Cerutti, Garat, Condorcet, étant pour la nation comme on disait alors, Rivarol ne vit aucun inconvénient de se mettre du parti du roi. Ce dévouement n'eut rien d'aveugle ni de servile; il vit toutes les fautes de la monarchie aux abois, et il les dit toutes avec une indépendance qui ne le fit pas le favori de ceux dont il s'était fait l'avocat. A défaut de la tribune de l'Assemblée, à laquelle il ne semble pas avoir aspiré, Rivarol se servit de la tribune, nouvelle alors, du journalisme; *Le Journal politique et national* de l'abbé Sabatier de Castres était ou plutôt devint sous la plume brillante de Rivarol un examen détaillé et raisonné des événements depuis le 12 juillet 1789 et des actes de l'Assemblée. « Le journal de Rivarol, dit un biographe, rapidement écrit, sous l'émotion palpitante du moment, se revoit aujourd'hui avec curiosité, et même avec une sorte de surprise nouvelle. On sent toujours que c'est un contemporain qui peint, et souvent que c'est la postérité qui juge. » Quand les journées d'octobre ne lui permirent plus de garder la moindre illusion sur l'avilissement de la monarchie, il brisa sa plume dogmatique, dont les derniers efforts furent employés à tracer pour Louis XVI d'inutiles mémoires que M. de Laporte lui soumettait, qu'il approuvait quelquefois, mais qu'il ne suivait jamais. Pendant les années 1790 à 1792 Rivarol prit une part prépondérante à la rédaction des *Actes des Apôtres*, et employa avec succès contre la révolution ces armes inférieures, l'ironie et la personnalité. On lui attribue aussi un certain nombre d'ouvrages de circonstance, que nous ne nommerons pas ; Quérard a donné les titres des principaux. Rivarol émigra le 10 juin 1792, emmenant avec lui cette mystérieuse Manette, jolie aventurière, qui a joué un certain rôle dans sa vie intime et à laquelle il a adressé les vers si connus qui finissent par ce souhait :

> Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
> Et de l'esprit comme une rose.

Il se réfugia d'abord à Bruxelles, où il écrivit encore pour la défense du roi qu'on venait d'emprisonner. C'est à Bruxelles qu'il publia sa *Lettre au duc de Brunswick*, sa *Lettre à la noblesse française* rentrant en France, et sa *Vie politique et privée du général La Fayette*, qu'il appelait le général Morphée et auquel il ne pardonna jamais son fatal sommeil du 6 octobre. Par tous ces écrits comme dans sa *Lettre à M. de Limon*, il se place au premier rang parmi ce groupe d'amis fidèles et indépendants de la royauté qui désapprouvaient la contre-révolution armée et ne partageaient ni les illusions ni les préjugés de la majorité des émigrés, qui les flétrissaient du nom de *monarchiens*. De Bruxelles Rivarol passa à Londres, où il fut honorablement accueilli par Pitt et par Burke, qui s'était déclaré si chaudement son admirateur dans une lettre à son frère, publiée en 1791, et où il l'appelait « le Tacite de la révolution ». Mais bientôt il se retira à Hambourg, où son nom lui fit une considération et le travail une fortune dont il usa noblement. Le libraire Fauche lui donna 1,000 francs par mois pour travailler à un *Nouveau Dictionnaire de la langue française* dont il n'a été publié que le prospectus et une introduction. On remarque dans ce grand fragment quelques pages sur la

vanité de la philosophie et sur *la terreur* qui sont un chef-d'œuvre. Les deux morceaux ont été publiés plusieurs fois à part. Rivarol donna aussi quelques articles au *Spectateur du Nord*. En même temps il préparait une édition définitive de ses Œuvres, retouchait le Discours *Sur l'universalité de la langue française*, revoyait sa traduction de *L'Enfer*, et esquissait une *Théorie du corps politique*, dont il n'est resté qu'un chapitre sur la *Souveraineté du peuple*. Une mission politique de Louis XVIII (1800) l'envoya représenter à Berlin le roi de Mittau. Rivarol y fut accueilli à bras ouverts, et goûtait les joies d'une popularité que l'adhésion des salons rendait encore plus charmante, quand une mort prématurée l'enleva à ce cercle choisi dont le salon de la princesse Dolgorouka était le rendez-vous. Il mourut le 13 avril 1801, étant tombé malade le 5 seulement, d'une affection bilieuse qui eut pour lui des effets foudroyants. Dampmartin, qui l'assista à ses derniers moments, a laissé de son agonie et de sa mort, dont Sulpice de la Platière a par trop dramatisé et poétisé le récit, une relation plus véridique et plus touchante. Rivarol fut universellement regretté à Berlin. Son buste en marbre fut placé à l'Académie et dans ce salon de la princesse Dolgorouka, sa dernière amie, dont il avait si souvent charmé les hôtes. Il laissait un fils, mort en 1810, officier au service de Russie. On a publié en 1808 un *Esprit de Rivarol* par les éditeurs de ses Œuvres en 5 vol. in-8° (Chênedollé et Fayolle).

M. DE LESCURE.

Journal des Débats, 16 mai 1801. — *Mercure* du 8 floréal an X (article de Flins des Oliviers) et du 28 messidor an X (article de Gueneau de Mussy). — *Vie de Rivarol*, par Cubières-Palmezeaux ; 1803. — *Vie de Rivarol*, par Sulpice de la Platière ; 1808. — *Notice sur Rivarol*, par sa veuve, an X. — *Discours* prononcé par M. de Dampmartin à l'Académie du Gard, le 16 janvier 1809. — *Notice* sur Rivarol, par H. L. (Hippolyte de La Porte ; 1829. — *Causeries du lundi*, par Sainte-Beuve, t. V. — *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, par le même, t. II. — Lefèvre-Deumier, *Les Célébrités d'autrefois*. — *Rivarol, sa vie et ses ouvrages*, par Léonce Curnier ; 1858. — *Galerie de Portraits du dix-huitième siècle*, par A. Houssaye. — De Barante, Villemain, Geruzez, *Histoire de la littér. au dix-huitième siècle*. — F. Maron, *Hist. littér. de l'Assemblée constituante*. — *Mémoires* du comte de Tilly (1828). — *Mémoires* de M. de Dampmartin sur la révolution et l'émigration. — *Mémoires* de Mme de Genlis. — *Mémoires d'outre-tombe*, t. III. — *Notices* en tête de l'édition de 1808, de l'édition du *Journal*, 1825, et de l'édition abrégée, 1837. — *Rivarol, sa vie et ses ouvrages*, par M. de Lescure, en tête de l'édition des *Œuvres choisies* ; Paris, 1862, in 18. — *Documents particuliers*, communiqués par la famille.

RIVAROL (*Claude-François*, vicomte DE), frère du précédent, né à Bagnols, le 6 juin 1762, mort à Brie-Comte-Robert, le 6 juin 1848. Entré au service dans la maison militaire, et passé en 1784 en qualité de lieutenant dans la légion de Maillebois, il était capitaine depuis le 23 septembre 1788, lorsqu'à l'époque de la révolution il se posa en défenseur zélé des antiques privilèges et conçut le projet d'une association dans le but d'empêcher la chute du trône et de l'autel. Cette association, qui comptait déjà un grand nombre d'adhérents, fut obligée de se dissoudre à la prise de la Bastille, et de ses débris se forma le *Salon français*, dont Rivarol fut aussi commissaire, et qui se trouva bientôt dissous par suite de l'émigration. Quelques brochures qu'il publia en faveur de la cause royale le mirent en réputation auprès des émigrés de Coblentz, qui le chargèrent d'une mission auprès de Pitt à Londres. Un duel qu'il eut à son retour à Bruxelles, en 1791, avec un grand seigneur étranger auquel il arracha publiquement la cocarde tricolore, dont il avait paré son chapeau, fit alors un tel bruit que le prince de Condé lui écrivit de sa propre main pour lui témoigner sa satisfaction et que le célèbre Burke lui adressa aussi de Londres de chaleureuses félicitations. Après avoir fait la campagne des princes, il revint en France chargé d'une mission de Monsieur pour Marie-Antoinette, fut témoin de la journée du 10 août, et émigra de nouveau. Monsieur lui confia bientôt après une seconde mission, mais cette fois il fut arrêté à son arrivée à Paris et subit vingt-deux mois de prison, à La Force, à Picpus et au Luxembourg. Rendu à la liberté en 1797, il alla trouver à Blankembourg le roi Louis XVIII, qui le fit colonel et chevalier de Saint-Louis (22 septembre 1797). Sa présence à Paris lors du 18 brumaire porta ombrage au premier consul, qui le fit arrêter, le tint pendant deux ans prisonnier au Temple, et enfin l'exila, d'abord à Grenoble, puis dans le Gard. La restauration le nomma maréchal de camp honoraire (10 mai 1816) et prévôt quand une cour prévôtale fut établie dans son département ; il remplit cet emploi avec une humanité bien rare à cette époque. Rivarol coopéra aux *Actes des Apôtres*, au *Journal de la cour et de la ville*, et publia quelques brochures de circonstance, *Les Chartreux, poëme, et autres poésies fugitives* (Paris, 1784, in-8°); *Isman, ou le Fatalisme, roman* (Paris, 1785, in-8°); des tragédies, des comédies; *Essai sur les causes de la révolution française;* Paris, 1827, in-8°, etc. Il est probablement l'éditeur des *Pensées inédites* de son frère aîné (Paris, 1836, in-8°). Il a formé un recueil de ses propres *Œuvres littéraires* (1799, 4 vol. in-12).

RIVAROL (*Jean-Étienne-Auguste*, vicomte DE), fils du précédent, né le 18 août 1784, à Paris, où il est mort, le 14 novembre 1825. Sorti de l'École polytechnique en 1806, il fit les campagnes de la Calabre, entra sous les Bourbons dans la garde royale, et devint chef de bataillon. On a de lui : *Notice historique sur la Calabre pendant les dernières révolutions de Naples* (Paris, 1817, in-8°) et *Discours sur Rollin* (Paris, 1819, in-8°). H. F.

Sarrut et Saint Edme, *Hommes du Jour*, t. IV. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Docum. part.*

*RIVAS (*Angel* DE SAAVEDRA, duc DE), né à Cordoue, le 1er mars 1791. A la mort de son père (1802) il fut mis au collége des nobles à Madrid. Selon les priviléges d'alors, il était capitaine de cavalerie à sept ans. Entré en 1806 dans un régiment de la garde royale, il fut témoin de l'invasion française; mais il refusa de seconder la répression des troubles de Ségovie, et se joignit aux forces de Castaños avec son frère aîné et deux cents gardes royaux. Grièvement blessé à la bataille d'Ocaña, il gagna Cadix, où il fit partie de l'état-major espagnol. A la fin de la guerre il quitta le service avec le rang de lieutenant-colonel. Lié avec les chefs du parti libéral, il se souleva avec eux contre Ferdinand VII; aussi à l'entrée des Français en 1823 fut-il obligé de fuir en Angleterre; il revint ensuite à Gibraltar, où il se maria. Puis il s'établit successivement à Malte, à Orléans et à Paris. A la mort de Ferdinand VII, il revint en Espagne. Ayant perdu son frère aîné le 15 mai 1834, il devint duc de Rivas, et comme grand d'Espagne prit sa place à la chambre des pairs, dont il fut bientôt premier secrétaire et vice-président. Le 15 mai 1836 le duc de Rivas fit partie du ministère formé par ses amis Isturitz et Galiano; mais bientôt l'émeute de la Granja l'obligea de se réfugier à Gibraltar. A la promulgation de la constitution de 1837, il fut élu sénateur pour Cadix, puis sous le ministère Narvaez il devint ministre d'Espagne à Naples (1843). Au mariage du comte de Montemolin avec la sœur du roi des Deux-Siciles, il demanda ses passe-ports (1848), et revint en Espagne. Au mois de juillet 1854 il fit partie du ministère dit des *quarante heures*, que renversa la coalition des généraux O' Donnell et Espartero. Après avoir pendant quelque temps représenté son pays à la cour des Tuileries, il est de nouveau rentré dans la vie privée.

La vie agitée du duc de Rivas, en le forçant à vivre à l'étranger et à étudier la langue et la littérature des pays où il résidait, a dû beaucoup perfectionner ses grands talents naturels. Aussi est-il peu de poëtes modernes plus appréciés de ses compatriotes. Nous citerons de lui : *Ensayos poeticos*; Madrid, 1813, 2 vol.; — *Florinda*; ibid., 1824-1825, in-8°, poëme épique; — *El Moro esposito*; Paris, 1844, 2 vol., vaste poeme où il a fait heureusement revivre cette dramatique histoire des sept infants de Lara et de Mudarra le Bâtard; — la tragédie de *Don Alvaro*, 1835, où l'on trouve, mêlées à quelque exagération, des beautés de premier ordre et un véritable sentiment dramatique; — *Historia de la sublevacion de Napoles;* Madrid, 1848, 2 vol., trad. en français par M. d'Hervey de Saint-Denis (Insurrection de Naples en 1647; Paris, 1849, 2 vol. in-8°). Le duc de Rivas est aussi l'auteur d'une comédie pleine d'observations piquantes : *Le Prix de l'argent* (Tanto vales cuanto tienes). Mais son œuvre la plus populaire est le recueil intitulé : *Romances historiques* (Paris, 1841, 2 vol.) : dans cet ouvrage le duc de Rivas, s'inspirant des traditions si intéressantes de l'histoire d'Espagne, a renouvelé ce genre des *Romances*, l'un des titres de gloire de la poésie castillane, que les étrangers admirent d'autant plus que leur propre littérature ne leur fournit rien de semblable.

Conversations-Lexikon. — J. Kennedy, *Modern poets of Spain.*

RIVAUDEAU (*André* DE), poëte français, né à Fontenay, en Poitou, vers 1540, mort en 1580, était le petit-fils du célèbre jurisconsulte André Tiraqueau, et le fils de Robert Ribaudeau (1), protestant, valet de chambre de Henri II. Il fit ses études à Poitiers, se lia avec Albert Babinot, qui devint auteur d'une *Christiade*, et il fut patronné par une dame éminente, Antoinette d'Aubeterre, femme de Jean de Parthenay l'Archevêque. Bientôt il se rangea à cette seconde école qui, se détachant des écrivains latins, voulut transporter la forme antique dans la langue française elle-même. Ronsard, avec sa pléiade, était le chef de cette école. Rivaudeau a tracé nettement cette seconde phase de la révolution littéraire quand il a dit dans son épître à Jeanne d'Albret :

..... Je veux pourtant vous advertir d'un cas,
Le jugement du peuple (des savants) icy ne suivez pas!
Il hait les nouveautés, et les plumes grégeoises
Et romaines il met au-dessus des françoises;
Il faut (se trompe) en préférant les estrangers aux siens,
Et aux doctes nouveaux les resveurs anciens.

Il dédia à la même princesse la tragédie d'*Aman*, imitée de la scène grecque avec les chœurs, représentée à Poitiers, en 1561. Cette composition se ressent à la fois de la jeunesse de l'auteur et de la précocité du temps où elle parut. On y remarque cependant quelques traits vigoureux et originaux, par exemple une imprécation d'Aman contre lui-même.

Et soit maudite encor la piteuse journée
Qui vit mon père entrer sous le joug d'hyménée;
Les Grâces à son lit jamais ne se trouvèrent,
Mais les trois sœurs d'enfer lourdement le brossèrent.

Les *poésies* de Rivaudeau, imprimées avec la tragédie d'*Aman*, à Poitiers, en 1566, in-4°, étaient devenues fort rares; nous en avons donné une seconde édition, en 1859 (Paris, in-18). Il fit en outre une traduction de la *Doctrine d'Epictète* (Poitiers, 1567, in-4°).

Les œuvres de Rivaudeau, inférieures à celles de la pléiade, offrent cependant une étude intéressante de la littérature française au seizième siècle. Elles contiennent aussi une expression de probité sérieuse qui paraît avoir été particulière à un certain noyau calviniste de l'intimité de Rivaudeau, dont la reine de Navarre et le brave La Noue étaient les types les plus remarquables.

Ch. DE SOURDEVAL.

(1) Pour conjurer les plaisanteries d'une cour moqueuse, il changea la troisième lettre de son nom, et quand il eut été anobli par le roi, s'appela *Robert de Rivaudeau, seigneur de la Guillotière.* Il avait traduit *La Noblesse civile* d'Osorio (Paris, 1549, in-8°). Il mourut en 1579.

La Croix du Maine, *Bibl. française*. — Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*. — B. Fillon, *Le Cabinet de Michel Tiraqueau*; Fontenay, 1848, in-8°.

RIVAULT (*David*), sieur de Fleurance, littérateur français, né à Laval, vers 1571, mort à Tours, en janvier 1616. Son père, d'origine bretonne, commandait le château de la Crote, près de Laval; sa mère, de plus modeste naissance, se nommait Madeleine Gauthier. Dans sa jeunesse, il prit l'épée, fit un voyage en Italie, et vint habiter Paris. On le voit ensuite parcourir la Hollande, y fréquenter les beaux esprits, et, rentrant à Paris en 1603, prêter serment comme gentilhomme de la chambre du roi. En 1605 il suivait Gui de Coligny sur le Danube. Nommé en 1611 sous-précepteur du jeune roi Louis XIII et son lecteur en mathématiques, il succéda en 1612 à Nicolas Lefebvre comme précepteur en chef, et pour inaugurer son entrée en charge il institua au Louvre une compagnie savante sur le modèle des académies italiennes. Ami de Casaubon, de Scaliger, favori de la reine mère et tenant sous sa discipline l'héritier présomptif du trône, il jouissait à la cour d'une grande considération, quand il en fut éloigné, sans égard ni pour son mérite ni pour ses bons services, pour avoir commis la plus excusable des inconvenances. L'enfant royal avait un chien qu'il affectionnait, et qui ne le quittait pas, même durant les heures consacrées à l'étude. Un jour, le trouvant importun, Rivault osa le battre; mais il fut à son tour battu par le roi et forcé de quitter la cour. On a de lui : *Les Estats, esquels il est discouru du prince, du noble et du tiers état*; Lyon, 1596, in-12; — *Discours du point d'honneur*; Paris, 1599, in-12; — *Les Éléments de l'artillerie*; Paris, 1605, in-8°; — *Lettre à la maréchalle de Fervacques, contenant un bref discours du voyage en Hongrie de feu le comte de Laval*; Paris, 1607, in-12; — *L'Art d'embellir*; Paris, 1608, in-12; — *Minerva armata, sive de conjungendis litteris et armis*; Rome, 1610, in-8°; — *Le Dessein d'une académie et de l'introduction d'icelle en la cour*; Paris, 1612, in-8°; — *La Leçon faite en la première ouverture de l'Académie royale*; Paris, 1612, in-8°; — *Discours faits au roy en forme de catechèses*; Paris, 1614, in-8°; — *Archimedis omnia quæ extant*; Paris, 1615, in-fol. On lui doit encore la publication de quelques opuscules, mis au jour sous le nom du jeune roi, comme *Les Preceptes d'Agapetus à Justinian mis en françois par Louis XIII*; Paris, 1612, in-8°); *Quædam ex lectionibus Francorum regis* (ibid., 1612, in-8°), et *Parva christianæ pietatis officia, per Ludovicum XIII ordinata* (ibid., 1612, in-12).

Ménage, *Observations sur les poésies de Malherbe*. — D. Liron, *Singul. hist. et littér.*, t. I. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. III.

RIVAUTELLA (*Antonio*), archéologue italien, né en 1708, dans le Piémont, mort le 1er décembre 1753, à Turin. Après avoir fait quelque séjour dans la Compagnie de Jésus, il rentra dans le monde; pourvu en 1735 d'une place de bibliothécaire à l'université de Turin, il obtint en 1751 celle de conservateur au musée de cet établissement. De concert avec un de ses amis, Giovanni-Paolo Ricolvi, qui professait les belles-lettres, il s'adonna à l'étude des antiquités, et parcourut les environs de Turin afin d'y recueillir les inscriptions et les monuments anciens. Tous deux reconnurent dans le village de Monteu situé près de Verrue, l'emplacement d'une colonie romaine, nommée *Industria* et citée par Pline l'ancien. On doit à leur collaboration *Marmora Taurinensia dissertationibus et notis illustrata* (Turin, 1743-1747, 2 vol. in-4°): recueil fort estimé; *Il sitto dell' antica città d'Industria* (ibid., 1747, in-4°), et *Cartolario d'Oulx* (ibid., 1753, in-4°). Une mort prématurée enleva Ricolvi en 1748, et Rivautella en fut si vivement affecté qu'il ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Ce dernier est, avec Pasini et Berta, l'un des trois auteurs du catalogue raisonné qui a pour titre *Codices manuscripti bibl. regiæ Taurinensis athenæi* (1749, in-fol.).

Dizionario istorico de Bassano.

RIVAZ (*Pierre-Joseph* DE), mécanicien suisse, né à Saint-Gengoulph (Bas-Valais), le 29 mars 1711, mort à Moutiers en Tarentaise, le 6 août 1772. Sa vocation le porta vers l'étude des mathématiques. En 1740 il soumit à Daniel Bernoulli une horloge qui se remontait d'elle-même, et en 1748 il vint à Paris pour soumettre au jugement de l'Académie des sciences plusieurs utiles inventions en horlogerie et en hydraulique, notamment *un pendule à canon*, mentionnées avantageusement dans le *Recueil* de ce corps savant et dans l'*Essai sur l'horlogerie* de Berthoud (t. II, p. 130). Pendant un voyage en Bretagne (1752), il parvint à dessécher les mines de plomb argentifère de Pontpéan, près de Rennes, dont l'exploitation était gênée par les eaux. De retour à Paris, il s'occupa de l'invention d'un outil destiné à simplifier les procédés de la gravure, et après y avoir réussi grava lui-même sur une pierre de jade un dessin représentant le *Triomphe de Louis XV, après la bataille de Fontenoy*. Le sénat de Berne l'ayant, en 1760, consulté sur les moyens d'améliorer les salines de Bex, Rivaz donna un plan qui mérita l'approbation de Haller. Nommé peu après par le roi de Piémont directeur des salines de la province de Tarentaise, il fixa sa résidence à Moutiers, et fit un grand nombre d'expériences utiles et curieuses. Son fils Joseph de Rivaz, vicaire général de Dijon, a publié ses *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne et sur l'époque de la persécution des Gaules sous Dioclétien et Maximien* (Paris, 1779, in-8°). *L'Art de vérifier les dates* (1787, t. III, p. 612) renferme

de Rivaz un précis des *Recherches critiques et historiques sur la maison de Savoie.*

Lutz, *Nekrolog.*

RIVE (*Joseph-Jean*), bibliographe français, né le 19 mai 1730, à Apt (Vaucluse), mort le 20 octobre 1791, à Marseille. Son père était orfévre. Ayant embrassé de bonne heure l'état ecclésiastique, il professa la philosophie et la physique au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, où il compta l'abbé Chaudon parmi ses élèves. En 1764 il était curé de Molléges diocèse d'Arles); mais à la suite de quelques démêlés avec l'autorité épiscopale, dont la cause n'est pas connue, il résigna brusquement ses fonctions, et vint à Paris (1767). Bien qu'il n'eût encore rien publié, il possédait des connaissances variées et étendues, qui lui valurent tout d'abord un excellent accueil du duc de La Vallière. L'année suivante ce grand seigneur lui confia le soin de sa précieuse bibliothèque (décembre 1768); il la *dirigea*, suivan son expression, pendant près de treize ans contribua à l'enrichir d'un grand nombre de livres rares, et plutôt que de s'en séparer il refusa d'accepter un emploi semblable mais plus lucratif, chez la comtesse du Barri. S'il faut l'en croire, le duc avai consenti le 30 juin 1775, pour l'engager à rester avec lui toute sa vie, à un contrat synallagmatique en vertu duquel il devait recevoir une pension viagère de 3,000 livres. Non-seulement cette stipulation ne fut pas remplie, mais il n'eut jamais même d'émoluments, et après la mort de La Vallière (1780) il se vit préférer, pour la rédaction du catalogue de la bibliothèque, Guillaume Debure, van Praet et le libraire Nyon. L'abbé Rive jouissait d'une réputation fort grande comme bibliographe ou plutôt comme *bibliognoste*, ainsi qu'il se qualifiait lui-même, lors qu'il fut invité, en 1786, par l'archevêque d'Aix, M de Boisgelin, à prendre la direction de la bibliothèque considérable que le marquis de Méjanes venait de léguer aux états de Provence. Il se transporta à Aix vers le milieu de 1787; mais a la suite d'un différend avec l'administration au sujet de ce qu'il appelait *les opérations bibliothécules*, il se démit de ses fonctions à la fin de 1788. Après avoir combattu les doctrines des philosophes modernes il se passionna pour celles de la liberté politique. Camille Desmou ins le représente jouant à Aix le rôle de ribun populaire, « perclus de tous ses membres, couché sur un grabat, dictant des arrêts et faisant trembler les aristocrates quand il soulevait la tête sur son oreiller ». Mais il ne faut pas s'arrêter à ce portrait de fantaisie. L'influence de l'abbé Rive ne dépassait pas la porte de son grenier. Il ne vit pas se developper les principes d'une révolution ou il avait surtout rouvé un moyen de satisfaire ses propres ressentiments, et il succomba peu de temps apres a une attaque d'apoplexie. L'abbé Rive n'était pas un erudit, mais il avait dans la science des livres les connaissances les plus étendues, augmentées sans cesse par une mémoire tenace et une prodigieuse lecture Il écrivait d'une façon incorrecte et farcissait son style de déclamations d'injures et de néologismes baroques. Il éta d'un caractère rascible et querelleur et apportait une telle vivacité dans ses disputes littéraires qu'il mérita le sobriquet de *dogue*, que lui avait donné La Vallière. La liste de ses productions est innombrable le petit nombre d'exemplaires qu'i en faisait tirer a contribué à leur rareté. Nous citerons les principales . *Recueil de costumes, avec des explications historiques;* Paris, 1779, 11 cahiers in-fol.; – *Eclaircissements sur les cartes à jouer;* Paris, 1780, in-8° : c'est le meilleur écrit de Rive, bien qu'il y revendique 'invention des cartes pour les Espagnols, opinion réfutée par Dupuy; *Essai ur l'art de vérifier l'âge des miniatures peintes dans les manuscrits;* Paris, 1782, in-8° : le prospectus a seul paru chacun des quarante souscripteurs de cet ouvrage, qu coûtait 600 livres, reçut en même temps une série de 26 planc. gr. in-fol., gravées au trait impr. au bistre et peintes en or *Diverses notices calligraphiques typographiques*; Paris, 1785, in-8° : la première (et la seule) est relative au traité manuscrit *De excellentibus* de Galeotto Martio *La Chasse aux bibliographes et antiquaires mal advisés*; Londres (Aix), 1788-1789, 2 vol. in-8° : tirée à 200 exempl. : on y rencontre quelques particularités neuves ou curieuses au milieu d'un déluge d'invectives contre Guill Debure Lelong Mercier de Saint-Léger, Maugérard van Praet, etc. le t. ne renferme que la préface, les errata et la table; — *Lettres violettes et noires, touchant les administrations de MM. de Boisgelin et de Bausset;* Dicaiopolis Nîmes), 1789, in-8°; — *Lettres purpuracées contre les consuls d'Aix et les procureurs du pays de Provence;* ibid., 1789, in-8°; — *Accomplissemen de la prophétie faite en* 1772 (sur la destruction légale des parlement); s. l. (ibid.), 789, in-8o *Lettre à Camille Desmoulins* s. (Aix), 790, in-8°; — *La Ligue monacale anti-éléémosynaire;* Charitopolis (Aix), 1790, in-8°; — *Chronique litteraire des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive;* Eleuthéropolis (Aix), 1790, in-8°; — *Au tribunal judiciaire de Marseille : l'abbé Rive, mar yr de la liberté nationale;* Marseille, 1791, in-8°. Les nombreux ouvrages qu'il tenait prêts pour l'impression, et dont M. Barjavel a donné une liste, ont été disséminés, après sa mort, entre les mains d'un de ses descendant , J.-E. Morenas, et de quelques amateurs du midi La plus grande partie des cartes autographes sur lesquelles il a déposé les preuves de son immense érudition ont été acquises vers 183", ainsi que sa correspondance littéraire, par la bibliothèque royale de Paris. Le docteur Achard a publié le *Ca-*

talogue des livres de l'abbé Rive; Marseille, 1793, in-8°. P. L.

Achard, *Notice*, à la tête du *Catalogue*. — *Écho de Vaucluse*, 31 janv. et 7 févr. 1836. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Quérard, *La France littér.*

RIVE (LA). *Voy.* LA RIVE.

RIVET (*André*), célèbre théologien protestant, né à Saint-Maixent, le 5 août 1573, mort à Breda, le 7 janvier 1651. Il étudia la théologie d'abord à l'académie d'Orthez, sous Lambert Daneau, et ensuite à La Rochelle sous Rotan, qui avait ouvert une sorte d'école théologique. Consacré au ministère évangélique en 1595, il fut placé à Thouars comme chapelain du duc de La Trémoille. Après la mort du duc, il continua à desservir l'église de Thouars, malgré les pressantes instances de Du Plessis-Mornay, qui aurait voulu l'attacher à l'académie de Saumur. Sa réputation ne tarda pas à grandir parmi ses coreligionnaires. On le chargea successivement de plusieurs missions. En 1620 il fut appelé à la chaire de théologie de Leyde. En 1621, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, pour épouser la sœur du célèbre Pierre Du Moulin, il fut agrégé à l'université d'Oxford. Le synode de Castres tenu en 1626 l'invita à rentrer en France, pour consacrer ses talents aux églises protestantes de sa patrie; mais Rivet ne put se décider à quitter la Hollande. Le stathouder Frédéric-Henri lui donna la marque la plus éclatante de son estime en le choisissant pour gouverneur de son fils unique Guillaume, dont Rivet négocia plus tard le mariage avec Henriette-Marie d'Angleterre, fille de Charles Ier. En 1632, il quitta Leyde pour aller s'établir à Breda, comme curateur de l'école illustre et du collége d'Orange. Rivet était un calviniste sévère, toujours prêt à combattre quiconque s'écartait de l'orthodoxie. Il avait une grande mémoire, beaucoup de lecture et une composition facile; mais il manquait des facultés qui constituent ce qu'on appellerait aujourd'hui l'esprit philosophique et critique. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste complète dans *La France protestante;* il suffira ici d'en indiquer les principaux : *Comment. in Hoseam;* Leyde, 1625, in-4°; — *Isagoge seu introductio generalis ad Scripturam sacram;* ibid., 1627, in-4°; — *Catholicus orthodoxus, sive Summa controversiarum omnium inter orthodoxos et pontificios;* ibid., 1630, 2 vol. in-8°; — *Theologicæ et scholasticæ exercitationes in Genesim;* ibid., 1633, in-4°; — *Commentarii in librum secundum Mosis;* ibid., 1634, in-4°; — *Jesuita vapulans;* ibid., 1635, in 8° : composé dans la querelle entre Pierre Du Moulin et le jésuite Sylvestre Pietrasanta; — *Psalmorum evangelicorum selecta dodecadis explicatio;* ibid., 1636, in-4°; Rotterdam, 1645, in-4o : ces psaumes évangéliques sont les psaumes prophétiques; — *Meditationes in psalmos pænitentiales;* Arnheim, 1638, in-4°; — *Instruction chrétienne contre les spectacles;* La Haye, 1639, in-16; — *Apologia pro Virgine Maria;* Leyde, 1639, in-4° : traité contre le culte de la Vierge; — *Examen animadversionum Grotii;* ibid., 1642, in-8°. Les différents ouvrages théologiques de Rivet, écrits en latin, ont été réunis (*Opera theologica;* Rotterdam, 1651-1660, 3 vol. in-fol.).

RIVET *de Champvernon* (*Guillaume*), frère du précédent, né à Saint-Maixent, le 2 mai 1580, mort en 1651. Consacré au ministère évangélique en 1601, il fut placé comme pasteur à Taillebourg. Il assista à plusieurs synodes et à l'assemblée politique de Saumur. D'après Aymon, c'était « un homme d'une prudence singulière et fort adroit à manier les affaires synodales ». Il avait des connaissances moins étendues qu'André, mais plus d'ordre et de netteté dans l'esprit. On a de lui : *Libertatis ecclesiasticæ defensio;* Genève, 1625, in-8°; — *De la défense des droits de Dieu;* Saumur, 1634, in-8°; — *Vindiciæ evangelicæ de justificatione*; Amst., 1648, in-4°. On lui attribue encore quatre autres ouvrages. Les écrits de ce théologien sont devenus fort rares. M. NICOLAS.

Haag, *La France protest.*

RIVET DE LA GRANGE (Dom *Antoine*), érudit français, né le 30 octobre 1683, à Confolens (Poitou), mort le 7 février 1749, au Mans. Sa famille était originaire de Niort; l'une des branches professait la religion réformée et avait produit André et Guillaume Rivet (*voy.* ci-dessus). Après avoir terminé ses premières études à Confolens, il alla suivre un cours de philosophie sous les jésuites de Poitiers. Un accident détermina sa vocation. Étant à la chasse, il fut renversé de cheval et traîné assez loin un pied engagé dans l'étrier; préservé de ce péril, il entra dans l'église de l'abbaye de Saint-Cyprien pour rendre grâces à Dieu, et crut y entendre une voix puissante qui lui dit par trois fois : « Fais-toi bénédictin. » Résolu à quitter le monde, il eut beaucoup de peine à vaincre les répugnances de sa mère, prit l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Marmoutiers, près Tours (1704), et prononça ses vœux l'année suivante (1705). Il compléta ses études en théologie dans une sorte d'académie, établie à Saint-Florent de Saumur et formée des sujets les plus distingués de l'ordre. Transféré en 1716 à Saint-Cyprien de Poitiers, il se promettait d'y écrire l'*Histoire des évêques* de cette ville et la *Bibliothèque* des auteurs de la province; mais il ne put préparer que le plan de ce dernier ouvrage, exécuté plus tard par Dreux du Radier. Ses supérieurs le rappelèrent en 1717 à Paris, et le chargèrent de travailler à une Histoire des bénédictins illustres; différentes circonstances l'empêchèrent d'en mettre les matériaux en œuvre. La principale fut la part qu'il prit aux querelles théologiques de son temps. Il avait appelé de la bulle *Unigenitus*, et il partageait sur beaucoup de points les sentiments de

Port-Royal. Aussi s'empressa-t-on, en 1719, de le reléguer dans le monastère de Saint-Vincent du Mans. Dans cette retraite, où il passa les trente dernières années de sa vie, il composa les premiers volumes d'un ouvrage, l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait conçu et esquissé le plan à Poitiers. Le cadre qu'il se proposa était des plus vastes : ainsi qu'il l'indique dans le titre même, il voulait y traiter non-seulement des lettres et des écrivains, mais des anciennes écoles, universités et académies, des bibliothèques, des imprimeries, le tout justifié par les citations des auteurs originaux. Quelques-uns de ses confrères, Joseph Duclou, Maurice Poncet et Jean Colomb, laborieux, exacts, d'un goût sûr, l'aidèrent dans ses recherches. Ainsi soutenu, dom Rivet écrivit les t. I à IX (Paris, 1733-1750, in-4°), qui contiennent l'histoire des lettres de notre pays depuis les origines jusqu'aux premières années du douzième siècle; le t. IX vit le jour par les soins de dom Taillandier, qui y ajouta une notice sur l'auteur. La continuation de cette entreprise est due à dom Clémencet (t. X et XI), à dom Clément (t. XII) et depuis le t. XIII à une commission spéciale nommée par l'Institut. « Les parties de cet ouvrage qui se lisent avec le plus d'intérêt, dit Daunou, sont les discours généraux sur la littérature de chaque siècle; ils représentent, d'une manière aussi fidèle que méthodique, l'état des études, des institutions, des sectes, des traditions ou doctrines et des principaux genres de compositions. Tous ces discours appartiennent à dom Rivet : ils supposent des recherches profondes et répandent une instruction saine. » Ce religieux a encore revu et achevé le *Necrologe de Port-Royal* (Amsterdam, 1723, in-4°), et il a mis en état de paraître la *Bibliothèque chartraine* de dom Liron (Paris, 1729, in-4°). P. L.

Taillandier, *Notice* à la tête du t. IX de l'*Hist. littér. de la France*. — Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*, II.

RIVIÈRE (*Roch* LE BAILLIF, sieur DE LA), médecin et astrologue français, né à Falaise, mort à Paris, le 5 novembre 1605. Fils d'un réfugié protestant, il fut élevé à Genève, et vint à Paris exercer la médecine. En pratiquant la doctrine de Paracelse, dont il était imbu, il obtint des succès si rapides que ses confrères, jaloux, lui contestèrent le droit de guérir sans avoir subi un examen et surtout sans être galéniste. Le différend s'envenima; la Faculté, après avoir interrogé La Rivière, le livra à la justice du parlement, qui lui interdit expressément le séjour de Paris. Ce dernier se retira à Rennes, et devint, quoiqu'il n'eût pris aucun diplôme, médecin du parlement de Bretagne. Grâce à la protection du duc de Nemours, qu'il sauva d'une grave maladie, il put rentrer à Paris, et obtint, en 1594, la place de premier médecin du roi. Au moment de mourir, il se convertit à la foi romaine. Courtisan habile, La Rivière était, au jugement d'Éloy, très-versé dans les belles-lettres, la philosophie et la médecine; d'autres, au contraire, l'accusent d'ignorance et ne lui reconnaissent que beaucoup de savoir-faire. On a de lui : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident au signe du Sagittaire, le* 10 *novembre*; Rennes, 1577, in-4°; — *Le Demosterion, auquel sont contenuz trois cens aphorismes latins et françois, sommaire véritable de la doctrine Paracelsique, extraicte de luy en la plus part*; Rennes, 1578, in-4°; réimpr. en latin à Paris, 1578, in-8°; — *Petit traité de l'antiquité et singularités de Bretaigne armorique en laquelle se trouve bains curans la lepre, podagre, hydropisie, paralisie, ulcères et autres maladies*; Rennes, 1577, in-4°: quelquefois réuni au livre précédent; — *Discours des interrogatoires faicts en présence de MM. du Parlement à Roch Le Baillif sur certains points de sa doctrine*; Paris, 1579, in-8°; — *Sommaire défense aux demandes, questions et interrogatoires des docteurs de la Faculté de médecine*; Paris, 1579, in-8°; également publiée en latin; — *Premier traité de l'homme et son essentielle anatomie*; Paris, 1580, in-8° : « on y trouve, dit Éloy, peu d'anatomie, mais beaucoup de verbiage inintelligible; » — *Traité du remède contre la peste, charbon et pleurésie*; Paris, 1580, in-8°, et en latin; — *Conformité de l'ancienne et moderne médecine, d'Hippocrate à Paracelse, divisee en VIII pauses ou journées*; Rennes, 1592, pet. in-8° : ouvrage singulier et recherché.

Éloy, *Dict. hist. de la méd.*, t. Ier. — Haag frères, *France protest.* — Frère, *Le Bibliographe normand*.

RIVIÈRE (*Lazare*), médecin français, né en 1589, à Montpellier, où il est mort, en 1655. Soit faute d'études suffisantes, soit légèreté de conduite, lorsqu'en décembre 1610 il voulut soutenir sa thèse doctorale, on le trouva inhabile. Reçu docteur en 1611, il devint en 1622 professeur à l'université de Montpellier. Un des plus habiles praticiens de cette école, il a écrit plusieurs ouvrages remarquables, il est vrai, par la méthode et la netteté du style, mais où se rencontrent de fréquents passages de Daniel Sennert, qui n'y est pas nommé, ce qui exposa Rivière à de justes reproches de plagiat. Nous citerons de lui : *Quæstiones medicæ XII*; Montpellier, 1621, in-4°; — *Praxis medica*; Paris, 1640, in-8° : seize éditions en latin, en français et en anglais; — deux recueils d'*Observationes medicæ*; l'un, Paris, 1646, in-4°; l'autre La Haye, 1659, in-8°; réimprimés plusieurs fois; — *Institutiones medicæ*; Leipzig, 1655, in-8°. Les œuvres complètes de Rivière ont été publiées une douzaine de fois, la première à Lyon, 1663, in-fol., et la dernière, 1738, in-fol. A la suite de ses Œuvres on trouve un ouvrage apocryphe, publié par Bernardin Christini, cordelier corse : *Arcana Riverii* (Venise, 1676, in-4°).

Astruc, *Hist. de la Faculté de Montpellier*. — Creuzé de Lesser fils, *Statistique de l'Hérault*. — *Biogr. médicale*. — V. de La Calmette, *Riverius reformatus*; Lyon, 1690, 2 vol. in-8°.

RIVIÈRE (*Charles-François* DE RIFFARDEAU, marquis, puis duc DE), général et diplomate français, né à la Ferté-sur-Cher, le 17 décembre 1763, mort à Paris, le 21 avril 1828. Il entra à dix-sept ans dans les gardes françaises; dès les premiers jours de la révolution, il alla rejoindre dans l'émigration, à Turin, le comte d'Artois, qui se l'attacha comme aide de camp. Ce prince, qu'il suivit dans tous ses voyages, le chargea de plusieurs missions délicates et dangereuses en Allemagne et auprès des chefs royalistes de la Bretagne et de la Vendée; arrêté dans ce dernier pays, il parvint à s'échapper des prisons de Nantes et à se rendre auprès de Charette. Lors du complot de Pichegru, avec lequel il était revenu d'Angleterre en France, il fut arrêté de nouveau à Paris, traduit devant une commission militaire et condamné à mort, le 10 juin 1804. Grâce à l'intercession de Joséphine et de Murat, sa peine fut commuée en celle de la déportation, après une détention de quatre années au fort de Joux. Les événements de 1814 le ramenèrent en France. Nommé maréchal de camp le 28 février, il était désigné pour l'ambassade de Constantinople, lorsque la nouvelle du retour de Napoléon le surprit à Marseille. Il alla rejoindre à Barcelone le duc d'Angoulême, qui l'avait dès le 31 mars 1815 nommé lieutenant général. Comme gouverneur de la 8e division militaire, il provoqua la soumission des officiers généraux présents dans son ressort, et assura formellement au maréchal Brune qu'il n'avait rien à craindre, s'il consentait à abandonner le commandement de l'armée du Var, et à sortir de Toulon. M. de Rivière fut créé pair de France (17 août 1815), confirmé dans son grade (29 août) et envoyé presque aussitôt en Corse pour commander la 23e division militaire. Il y courut quelques dangers; informé que Murat, fugitif, cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il oublia que, dix ans auparavant, ce prince lui avait sauvé la vie, et fit faire des recherches si actives que le proscrit hâta la folle expédition qui devait le conduire à la mort. M. de Rivière accepta en mai 1816 l'ambassade de Constantinople. Trois ans après, le commerce de Marseille se plaignit de ce qu'il avait signé un tarif de douanes qui assujettissait les négociants français, dans les échelles du Levant, à un droit deux fois et demi plus fort que ne le payaient les autres nations. Une dénonciation fut déposée contre lui dans la séance de la chambre des pairs (19 juin). Remplacé en 1820, quelque temps après il reçut le commandement d'une des deux compagnies des gardes du corps de *Monsieur*, et quand ce prince fut devenu roi, il fut placé à la tête d'une cinquième compagnie de ses gardes du corps. Il obtint le titre de duc héréditaire (30 mai 1825) et devint après la mort du duc de Montmorency gouverneur du duc de Bordeaux (1826). C'est au duc de Rivière que l'on doit la *Vénus* de Milo, placée au musée du Louvre, et dont il fit don au roi en 1822. (*Voy.* MARCELLUS.)

Nayliès (De), *Mémoires posthumes touchant le duc de Rivière*; Paris, 1829, in-8°. — De Courcelles, *Hist. généal. des pairs de France*. — *Ami de la religion*, t. LV, p. 366. — *Moniteur univ.*, 1828.

RIVIÈRE (LA). *Voy.* BARBIER, LA RIVIÈRE et MERCIER.

RIVIEREN (*Jean* VAN), en latin *Rivius*, érudit belge, né le 11 juillet 1599, à Louvain, mort le 1er novembre 1665, à Ratisbonne. Fils de l'imprimeur Gérard Rivius, il embrassa la règle des augustins, et enseigna les humanités et la philosophie dans les maisons de son ordre. Élu provincial en 1643, il fut nommé en 1647 à l'évêché de Bois-le-Duc, dont on espérait alors le rétablissement; mais la paix de Munster y forma un obstacle insurmontable, et le P. Rivius retourna à ses études littéraires. On a de lui : *Poemata*; Anvers, 1629, in-16; — *Zodiacus mysticus*; Tournai, 1631, in-12; trad. en français : c'est un traité sur la confrérie de la ceinture de saint Augustin; — *Diarium obsidionis Lovaniensis ann.* 1635; Louvain, 1635, in-4°; — *Vita S. Augustini*; Anvers, 1646, in-4° : ouvrage estimé, qui a beaucoup servi à Le Nain de Tillemont; — *Rerum francicarum decades IV usque ad ann.* 1500; Bruxelles, 1651, pet. in-4° : les Français y sont fort maltraités et accusés d'avoir violé les traités les plus solennels; — *Hieronymi Seripandi cardinalis Doctrina orandi*; Louvain, 1661, in-24. On conserve de lui quelques ouvrages manuscrits à Louvain.

Valère André, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, VIII.

RIVINUS (*André*), philologue allemand, né le 14 octobre 1601, à Halle (Saxe), mort le 4 avril 1656, à Leipzig. Son véritable nom était *Bachman*, auquel il substitua, suivant l'usage du temps, un synonyme latin. De bonne heure il fut placé dans une maison de commerce; mais tous ses frères et sœurs ayant succombé à une maladie contagieuse, il obtint de son père la liberté de suivre ses goûts et de reprendre l'étude des belles-lettres, qu'il avait abandonnée. Il s'appliqua ensuite à la médecine, reçut à Iéna le diplôme de docteur en philosophie (1625), et parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France. Après avoir dirigé trois ans le gymnase de Nordhausen, il fut agrégé en 1631 à l'université de Leipzig, en devint deux fois recteur, et y professa d'abord la poésie (1635), puis la médecine (1655); il n'avait jamais cessé de faire de cet art sa principale occupation, et il avait en 1644 reçu ses derniers degrés. Il se maria trois fois, et laissa dix enfants. Rivinus était un homme instruit et laborieux; tous ses ouvrages sont devenus fort rares. Nous citerons de lui : *Carminum specimen*; Leipzig, 1631, in-12, recueil de vers en sept langues; — *Quæstio philo-physico-logica de venilia, salacia et malacia, seu maris reciproca æstuatione*;

ibid., 1645, in-4°; avec un suppl. intitulé *Cogitationes de æstu marino*, ibid., 1649, in-4°; — *Mæcenas;* ibid., 1649, in-4°; — *Quæstionum miscellanea;* Halle, 1650, in-4°; — *De petalismo;* Leipzig, 1654, in-4° : il s'agit d'une espèce d'ostracisme; — *Veterum bonorum scriptorum de medicina collectanea;* ibid., 1654, in-8°; — *De pollinctura, sive cadaverum humanorum curatione, vulgo dicta balsamatione;* ibid., 1655, in-4°. Presque tous ces écrits ont été, pour leur érudition ou leur rareté, réimpr. dans des recueils spéciaux. Rivinus a donné ses soins à un grand nombre d'éditions, celles, entre autres, du *Pervigilium Veneris* (Leipzig, 1644, in-4°), avec un commentaire qui, selon Éloy, ne fait pas l'éloge de ses mœurs; de l'*Anthologie* (ibid., 1650, in-8°); *Florilegium græco-latinum diversorum epigrammatum* (1651, in-8°); *Rei hortensis et botanicæ scriptores metrici* (1653, in-8°); *Dracontii Hexameron* (1653, in-8°), et il a publié les poésies de plusieurs écrivains ecclésiastiques.

Rivinus (*Auguste-Quirin*), botaniste, fils du précédent, né le 9 décembre 1652, à Leipzig, où il est mort, le 30 décembre 1723. Reçu docteur en médecine en 1676, il occupa depuis 1691 la chaire de physiologie et de botanique dans sa ville natale. Il s'était tellement affaibli la vue en observant les taches du soleil qu'il fut dans sa vieillesse presque réduit à la cécité. Ses nombreuses dissertations médicales (réunies en 1710, 1 vol. in-4°) ne sont pas sans mérite, et l'anatomie lui doit la decouverte des conduits excréteurs des glandes sublinguales. C'est surtout en botanique qu'il a rendu son nom célèbre; il a été l'un des savants de son temps qui ont le mieux connu les plantes et qui les ont considérées sous les aspects les plus philosophiques. « Le premier, dit Jourdan, il a établi un système de classification des plantes d'après la forme de la corolle. Il blâme avec force l'usage consacré jusqu'alors d'appliquer les mêmes noms à plusieurs genres; il pose en principe que les genres doivent être établis d'après les différences qu'on remarque dans les parties essentielles. Son système, très-satisfaisant sous le point de vue logique, était entièrement artificiel; mais on doit ajouter que c'était peut-être le plus simple qu'on pût imaginer, puisque pour le mettre en usage il suffisait d'avoir la fleur à sa disposition. » Nous citerons de lui : *De spiritu hominis vitali;* Leipzig, 1681, in-4°; — *Introductio generalis in rem herbariam;* ibid., 1690, in-fol., et 1696, 1720, in-12 : dans cette esquisse rapide, qui forme toute la gloire de l'auteur, on trouve la base de la *Critica botanica* de Linné; l'ouvrage du reste fit peu d'effet, et passa à peu près inaperçu; — *Notitia morborum et manuductio ad chemiam pharmaceuticam;* ibid., 1690, in-12 : traité remarquable, ou l'auteur cherche à s'elever, par la voie de l'abstraction, à quelques principes généraux; — *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari tetrapetalo et pentapetalo;* ibid., 1691-1699, 2 vol. in-fol., avec 260 pl.; c'est un traité des légumineuses et des ombellifères; — *Epistola ad J. Raium;* ibid., 1694, in-4°; réimpr. en 1696 à Londres, in-8°, avec la réponse de Ray; — *Censura medicamentorum officinalium;* ibid., 1701, in-4° : excellent opuscule, écrit contre l'emploi des substances empiriques. Ce médecin a édité en outre les Œuvres complètes de C.-J. Lange de Guldenklee. Son nom a été donné par Plumier à un genre des atriplicées. K.

Niceron, *Mémoires*, XXXIII. — Vogt, *Catal. librorum rariorum*, p. 582. — Bauer, *Catal.*, III. 326. — Saxe, *Onomasticon*, IV, 384-386. — Kromayer, *Progr. ad funus A. Rivini;* Leipzig, 1656, in-4°. — G.-F. Jenichen, *Progr. in A.-Q. Rivini obitum;* ibid., 1726, in-fol. — Haller, *Bibl. botanica*. — Jourdan, dans la *Biogr. med.*

RIVOLI (Duc de). *Voy.* Massena.

RIZI (*Juan*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1595, mort au Mont-Cassin, en 1675. Il était fils d'un peintre médiocre, Antonio Rizi, et élève du P. Mayno. Il se fit connaître en peignant pour Notre-Dame-de-Bon-Secours six grands tableaux représentant la *Passion de Jésus-Christ*. A trente et un ans il embrassa la vie religieuse (1626), et dans la suite il devint abbé du monastère de Medina del Campo; il passa en 1653 dans celui de S.-Millan de la Cogolla, qu'il orna de trente tableaux; il en peignit aussi à Saint-Jean-Baptiste de Burgos, à Saint-Martin de Madrid, à Salamanque, etc. Dans un âge avancé, il visita l'Italie, et se retira au Mont-Cassin. Il avait composé un *Traité de la peinture*, qu'il dédia à la duchesse de Bejar, dont il avait été le maître de dessin.

Rizi (*Francisco*), peintre, frère du précédent, né à Madrid, en 1608, mort à l'Escurial, le 2 août 1685. Il fut élève de Vicente Carducho. Sa grande facilité lui obtint une vogue d'enthousiasme. Les rois Philippe IV et Charles II l'attachèrent à leur personne, tandis que les principales villes et les corporations religieuses se disputaient ses œuvres. Au vieux palais royal de Madrid, il acheva en 1653 la *fable de Pandore*, commencée par Carreno. De 1665 à 1670 il décora le *Sanctuaire de Notre-Dame* à Tolède, et reçut pour ce travail 11,000 ducats (environ 130,000 fr.). Il orna vers la même époque le monument dit *de la Semana santa;* la *Galerie des Dames* au Palais-Royal et Saint-Antoine-des-Portugais. Mais où il fit surtout admirer sa prodigieuse fecondité, ce fut dans la décoration du théâtre du Buen-Retiro. « Il est vrai, dit Quilliet, que ses compositions pleines de caprices, ses ornements ridicules firent à l'architecture un tort incalculable. » Ce fut en peignant à l'Escurial la *chapelle du Saint-Sacrement* que Rizi mourut subitement. Outre les palais de l'Escurial, du Pardo, du Retiro, presque tous les monuments de Madrid, Tolède, Ségovie, etc., possèdent des productions de ce maître. Toutes pèchent par la justesse, mais

brillent par la facilité : elles offrent partout des teintes agréables, une touche hardie, des attitudes pleines d'énergie et une rare variété dans la composition. Il fut le maître de Claude Coëllo.

Palomino, *El Museo pictorico*. — Cean Bermudes, *Diccionario de las bellas-artes*. — Aguado, *El real Museo*. — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

ROA (*Martin* DE), savant jésuite espagnol, né en 1563, à Cordoue, mort le 5 avril 1637, à Montilla. A quinze ans il embrassa la règle de Saint-Ignace, et professa d'abord la rhétorique, puis l'Écriture sainte à Cordoue. Après avoir été recteur de différents colléges et provincial de l'Andalousie, il fut chargé de représenter comme procureur général les intérêts de sa compagnie auprès du saint-siége. On a de lui : *De accentu et recta in græcis, latinis et barbaris pronunciatione*; Cordoue, 1589, in-8°; — *Singularium locorum et rerum Scripturæ lib. VI*; ibid., 1600, in-4°; l'édit. de Lyon, 1667, in-8°, est la plus complète; — *Vida de doña Anna Ponce de Leon*; ibid., 1604, in-8°; — *Vida de doña Sancha Carrillo*; Séville, 1615, in-8°; — *Flos sanctorum; fiestas y santos de Andalucia, Castilla y Portugal*; ibid., 1615, in-4°; — *Santos Honorio, Eutichio, Estevan, patronos de Xeres de la Frontera*; ibid., 1617, in-4°, avec une histoire de cette ville; — *De Cordubæ principatu*; Cordoue, 1617, in-4°; trad. en espagnol et augmenté par l'auteur, ibid., 1636, in-4°; — *Del estado de las almas en purgatorio*; Séville, 1619, in-12 : ce traité, réimpr. plusieurs fois et trad. en langues étrangères, est recherché, parce qu'il contient des opinions singulières; il l'a complété par le suivant, qui est moins connu : *Del estado de los bienaventurados en el cielo, de los niños en el limbo, de los condenados en el infierno, y deste mundo despues del dia del juicio universal*; ibid., 1624, in-8°; — *Malaga, su fundacion, antiguedad*, etc.; Malaga, 1622, in-4°; — *Ecija y sus santos, su antiguedad*, etc.; Séville, 1629, in-4°, etc. Il a laissé en manuscrit *Historia Bæticæ provinciæ Jesuitarum*.

Antonio, *Bibl. Hispana nova*. — Southwell, *Bibl.*, p. 601.

ROANEZ (*Artus* GOUFFIER, duc DE), mort à Saint-Just, près Méry-sur-Seine, le 4 octobre 1696, dans un âge avancé. Fils d'Henri Gouffier, marquis de Boisy, tué en 1639, et petit-fils de Louis Gouffier, duc de Roanez, qui mourut en 1642, il succéda à ce dernier dans la dignité de duc et pair et dans le gouvernement du Poitou. Pascal fut lié avec lui d'une étroite amitié, et lui inspira le désir d'imiter son détachement du monde et sa dévotion. « Le duc de Roanez prit donc, dit Saint-Simon, une manière d'habit ecclésiastique, sans être jamais entré dans les ordres, et vécut dans une profonde retraite. » Lorsque la sœur de Pascal forma le dessein de donner au public les *Pensées* de son frère, Arnauld fit prévaloir l'avis de les arranger de façon à ce que le livre fût irréprochable, et confia au duc de Roanez la plus grande partie de ce travail. Ainsi fut faite l'édition de 1669. « Elle réunit, dit M. Cousin, tous les défauts qu'il fallait éviter : elle omet une grande partie des *Pensées* contenues dans le manuscrit autographe, et elle omet précisément les plus originales; elle altère quelquefois dans leur fonds, elle énerve presque toujours dans leur forme les pensées qu'elle conserve. » Il s'y trouve aussi, sans avis des éditeurs, les passages principaux des neuf lettres écrites par Pascal à Mlle de Roanez (1), lettres toutes pleines des minutieux préceptes d'une piété exagérée.

Saint-Simon, *Mémoires*. — V. Cousin, *Des Pensées de Pascal*.

ROANEZ. *Voy*. GOUFFIER.

ROBBE (*Jacques*), littérateur français, né en 1643, à Soissons, où il est mort, en 1721. Il fit de bonnes études, fut reçu avocat au parlement de Paris, et obtint le titre d'ingénieur et géographe du roi. On a de lui : *Méthode pour apprendre la géographie*; Paris, 1678, in-12, et 1683, 2 vol. in-12 : malgré les critiques de Sanson, cet ouvrage eut beaucoup de succès, et Audierne en publia une édition augmentée en 1746; — *Emblème sur la paix*; Paris, 1679, in-4° : pièce ingénieuse, où l'on a rangé sous les signes du Zodiaque les principales conquêtes de Louis XIV; — *La Rapinière, ou l'Intéressé*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1683, in-12 : elle fut jouée dix-huit fois de suite en 1682 au Théâtre-Français; les financiers, qui y étaient maltraités, essayèrent en vain de la faire défendre; — *Trictractus*, poëme latin; Paris, 1710, in-4° : selon Goujet, ce poëme est supérieur à celui que Jollivet avait publié en 1631 en français sur le même sujet; — des dissertations sur quelques points de l'ancienne géographie des Gaules.

Un prêtre du même nom, ROBBE (*Jacques*), né dans le diocèse d'Amiens, mort en 1742, à Paris, professa la théologie dans la maison de Sorbonne et fut grand maître du collége Mazarin. Ses ouvrages, *De mysterio Verbi incarnati* (Paris, 1762, in-8°), *De gratia Dei* (1780-1781, 2 vol.), etc., ont été publiés par les soins de ses deux neveux.

Goujet, *Bibl. française*, XVI. — Quérard, *La France littér.*

ROBBÉ DE BEAUVESET (*Pierre-Honoré*), poëte français, né à Vendôme, en 1712, mort à

(1) Charlotte Gouffier était la sœur du duc de Roanez. Elle résista, par les conseils de Port-Royal, à sa mère, qui voulait la marier, et s'enfuit près de ceux qui la dirigeaient; sa mère la réclama; Port-Royal ne la rendit que par force, et sur une lettre de cachet. Les exhortations de l'abbé Singlin et les conseils de Pascal la ramenèrent à la vie religieuse. Elle quitta de nouveau Port-Royal après la mort de Pascal, et épousa le comte de la Feuillade, le 9 avril 1667. A peine le mariage fait, elle s'en repentit. Les maladies qui suivirent ses couches donnèrent lieu à des opérations très-cruelles, au milieu desquelles elle mourut, en 1683. Elle laissa 3,000 livres à Port-Royal « pour une religieuse converse qui remplirait la place qu'elle y devait tenir elle-même ».

Saint-Germain en Laye, le 8 novembre 1792. Fils d'un marchand gantier, qui lui fit faire ses études chez les Oratoriens, il montra de bonne heure un vif penchant pour la satire et la poésie érotique; mais rarement le choix des sujets honora sa verve. Chassé de Vendôme pour avoir injurié dans ses vers quelques-uns de ses compatriotes, ou, suivant d'autres, pour avoir fait contre le marquis de Rochambeau, gouverneur de la province, une mordante satire, qui lui attira des coups de bâton et un duel, il vint à Paris, où il donna libre cours à toute la malignité de son esprit. Une pièce de vers, dont le titre : *Le Débauché converti* (1736, in-12), semblait indiquer un morceau édifiant, fut la première de lui, qui fut assez remarquée pour être attribuée à Piron. Un de ces écarts de son imagination, vulgaire jusqu'à la bassesse, lui a mérité la qualification de *chantre du mal immonde*, et, par une trop amère ironie, on a été jusqu'à dire que le poëte était *plein de son sujet*. S'il lisait volontiers son poëme en petit comité, *inter pocula*, il a eu du moins le bon esprit de ne pas le faire imprimer. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, faisait à Robbé une pension de 1,200 livres, à la condition de ne point laisser paraître ses vers impies et orduriers. En 1768, il sut obtenir de Louis XV une gratification annuelle, dont le brevet portait : *Pour des considérations particulières*. On dit qu'il se repentit de sa mauvaise conduite; et pourtant quand il soupait chez Mme du Barry, il se plaisait à réciter particulièrement les vers qu'on lui avait enjoint de détruire. En 1777, la duchesse d'Olonne, que ses vers avaient également amusée, lui laissa un legs de 15,000 livres, et jusqu'à la révolution Robbé conserva le logement que Louis XV lui avait donné dans le château de Saint-Germain. On a encore de lui : *Odes nouvelles;* Paris, 1749, in-12; — *Satire sur le goût;* 1752, in-8°; — *Mon Odyssée, ou Journal de mon retour en Saintonge*, poëme en quatre chants; Paris, 1760, in-12, fig.; — *Satire au comte de.....* (Bissy), 1776, in-8°, où Piron, Voltaire et Sabatier sont également maltraités; — *La France libre;* Paris, 1791, in-8°, poëme dont les huit premiers chants ont été seuls publiés; — *Les victimes du despotisme épiscopal*, poëme en six chants; Paris, 1792, in-8°; — *Œuvres badines* (ou plutôt ordurières); Paris, 1801, 2 vol. in-18 : recueil posthume d'épîtres, de satires, d'épigrammes et de près de soixante contes. H. F.

Collé, *Journal hist.*, janvier 1751. — Bachaumont, *Mémoires*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.*

ROBBIA (*Luca della*), sculpteur, né à Florence, selon l'opinion la plus probable, en 1388, mort en 1463. Après quelques études littéraires, il entra dans l'atelier de l'orfévre Leonardo dit ser Giovanni, et y devint habile dans l'art de modeler en cire. Bientôt il s'adonna à la sculpture avec une telle ardeur qu'il passait une grande partie de ses nuits à dessiner. Il n'était encore âgé que de quinze ans quand avec d'autres jeunes sculpteurs il fut appelé par Sigismondo Malatesta à Rimini, où, dans l'église S.-Francesco, il fit des bas-reliefs pour le tombeau d'Isotta, femme de ce seigneur. Rappelé à Florence, il fit, pour le campanile de la cathédrale, cinq petits sujets allégoriques en marbre, qui l'emportèrent sur les deux qu'avait sculptés le Giotto. En 1405, à dix-sept ans, il décora le parapet de marbre de l'un des orgues de la cathédrale (1). Ce travail eut assez de succès pour qu'on lui demandât la porte de bronze de la sacristie ouvrant sous ce même orgue, et qui offre dix sujets religieux, exécutés avec un fini merveilleux.

Luca ne trouvant pas suffisamment rémunérés des travaux qui demandaient tant de peine et de temps, résolut de ne plus employer que la terre cuite. Afin d'assurer la durée de cette matière, il réussit à donner à ses œuvres une couverte émaillée, composée d'étain, d'antimoine et d'autres minéraux qui après la cuisson les rendaient presque éternelles. Ce fut encore pour la cathédrale de Florence que Luca exécuta des bas-reliefs qui sont au nombre de ses premiers travaux en ce genre, les lunettes représentant la *Résurrection du Christ* et son *Ascension* à l'entrée des sacristies. Du même temps, et peut-être même antérieur est le bas-relief de *Sainte Lucie entre deux anges*, placé au-dessus de la porte de Santa-Lucia de' Magnoli. Les premières œuvres étaient blanches, mais Luca perfectionna son invention en y joignant le charme et le prestige de la couleur. Pierre de Médicis lui demanda ses premières œuvres de terre cuite coloriée, qui bientôt lui valurent une renommée européenne. Il ne pouvait plus suffire aux demandes des marchands florentins, qui expédiaient ses ouvrages dans tous les pays. Il appela à son aide ses frères Ottaviano et Agostino, auxquels il avait fait abandonner le ciseau, et c'est à cette collaboration que sont dues la plupart des nombreuses sculptures de majolique qui sont connues sous le nom de Luca seul. Vasari regarde comme son chef-d'œuvre la petite coupole ayant au centre le Saint-Esprit et aux pendentifs les Évangélistes à S.-Miniato al Monte, près Florence. Indiquons dans cette ville la décoration de la chapelle des Pazzi (cloître de Santa-Croce), une belle lunette représentant l'*Annonciation* (grand cloître de l'Annunziata), quatre bas-reliefs conservés à l'Académie des beaux-arts, *La Madone entre saint François et sainte Ursule*, la *Résurrection de Jésus-Christ*, gravée par Cicognara (t. II, pl. 22), *Saint Augustin*, et la

(1) Là, s'il ne put soutenir complètement la concurrence de Donatello, qui avait été chargé de l'autre orgue, ce ne fut que parce que dans son travail celui-ci avait su calculer l'effet produit par la distance. Aujourd'hui que ces bas-reliefs, représentant des chanteurs, sont dans la galerie publique de Florence et qu'ils sont vus de près, ceux de Luca ne paraissent nullement inférieurs à ceux de son illustre rival.

Vierge donnant sa ceinture à saint Thomas. Pistoja possède au-dessus de la porte de sa cathédrale un beau bas-relief de Luca, *La Madone avec des anges et des séraphins*, et une *Visitation* à l'église de S.-Giovanni *fuor civitas*. A Viterbe, trois bas-reliefs surmontent les portes de la Madonna-della-Quercia; *La Vierge entre saint Étienne et saint Laurent* décore l'entrée de la cathédrale de Prato; à Santa-Maria-della-Scala de Messine, une *Madone entourée d'une guirlande de fruits* est connue sous le nom de *Madonna delle frutta*. Le musée du Louvre, outre diverses sculptures de son école, possède un beau médaillon circulaire de Luca, *La Vierge adorant Jésus*, entourée de têtes de chérubins, de lis et d'églantiers reliés par des rubans.

Luca peignit aussi avec succès sur des plaques de terre cuite; une application importante de ce procédé se voit au tombeau de l'évêque de Fiesole Benozzo Federigi. Le style de Luca della Robbia tient de celui des œuvres de Ghiberti; s'il est un peu plus froid, il conserve toujours l'ingénuité de l'art du quinzième siècle, une expression vraie, gracieuse, sans exagération, sans manière.

Robbia (*Agostino della*), frère et élève de Luca, exécuta seul en 1461 une grande entreprise qui suffirait à son illustration, la façade de la confrérie de Saint-Bernardin, dite la *Giustizia*, à Pérouse; cette façade présente un fronton, trois bas-reliefs, douze figures allégoriques, et quatre statues. Ces belles sculptures sont signées : *Opus Augustini Lapicidæ*. C'est à tort que Cicognara lui attribue les bas-reliefs de la façade de la cathédrale de Modène, représentant *Les Miracles de saint Géminien*; ils appartiennent à un artiste étranger à cette famille, et qui n'a d'autre nom que celui d'Agostino da Firenze. E. B—n.

Vasari, Baldinucci, Ticozzi, Orlandi. — Gaye, *Carteggio degli artisti*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Gualandi, *Memorie di belle-arti*. — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — H. Barbet de Jouy, *Les della Robbia, étude suivie du catalogue de leurs œuvres*.

ROBBIA (*Andrea della*), sculpteur, né à Florence, en 1444, mort en 1527. Neveu de Luca l'ancien et fils de son frère Marco, il employa avec un égal succès le marbre et la terre cuite émaillée. Arezzo, Pistoja et Florence possèdent plusieurs œuvres de cet éminent artiste. Le musée du Louvre en possède trois, *La Vierge adorant Jésus*, une tête de *Sainte Anne*, fragment, et le *Christ guérissant un malade*. Cette multiplicité des travaux d'Andrea s'explique par la longueur de sa carrière, qu'il poussa jusqu'à quatre-vingt-trois ans. Trois de ses fils suivirent la même carrière que lui, Giovanni, Luca et Girolamo.

Giovanni, né en 1470, composa en 1528 la belle frise de terre cuite émaillée dont il orna la façade de l'hôpital del Ceppo à Pistoja.

Luca n'est guère connu que par les pavages de terre émaillée que, sous la direction de Raphael, il exécuta aux loges et dans plusieurs salles du Vatican.

Girolamo, le plus jeune, conduit par des marchands florentins, alla en France, où il fut employé par François Ier à Madrid près Paris, à Orléans, à Fontainebleau, et en divers autres endroits. On lui doit la statue en marbre de Catherine de Médicis couchée à Saint-Denis sur le tombeau qu'elle partage avec Henri II. Girolamo étant ainsi devenu fort riche, appela près de lui son frère Luca, mais celui-ci mourut peu de mois après son arrivée. Il termina sa carrière en France, et avec lui finit cette famille qui en peu d'années avait porté si haut un art qui devait s'éteindre avec elle (1). E. B—n.

Barbet de Jouy, *Les della Robbia*.

ROBERJOT (*Claude*), diplomate français, né à Mâcon, en 1753, assassiné près de Rastadt (duché de Bade), le 28 avril 1799. Il était curé de sa ville natale lorsque éclata la révolution. Il fut nommé président de l'administration de son département, et se maria. Élu député suppléant de Saône-et-Loire à la Convention, il ne siégea qu'après le 31 mai 1793 comme successeur de Carra. Envoyé en Hollande en 1795, il y organisa le gouvernement républicain, et fit preuve d'un esprit de conciliation. Lors de la discussion sur la réunion de la Belgique à la France (septembre 1798), il fit un rapport remarquable en faveur de cette mesure. Devenu membre du Conseil des cinq cents, il en sortit le 20 mai 1797, et fut ministre à Hambourg et à La Haye. De concert avec Bonnier et Jean Debry, il prit part aux délibérations orageuses du congrès de Rastadt. Lorsque les conférences furent rompues et que l'archiduc Charles eut fait signifier aux envoyés français de quitter le territoire allemand, ces derniers déclarèrent qu'ils partiraient sous trois jours, c'est-à-dire le 9 floréal (28 avril 1799) pour Strasbourg, et ils ajoutèrent qu'ils demeureraient dans cette ville, prêts à renouer les négociations dès qu'on en témoignerait le désir. Le colonel autrichien Barbaczy, qui commandait les hussards cantonnés près de Rastadt, refusa d'accorder une escorte, assurant que leurs personnes seraient respectées. Roberjot s'éloigna le 9 au soir, en même temps que ses deux collègues. La nuit était très-sombre. A cinquante pas de Rastadt, une troupe de hussards fondit sur eux le sabre à la main et arrêta les voitures. Jean Debry, frappé de quatorze coups de sabre, fut laissé pour mort; quant à Bonnier et à Roberjot, ils furent égorgés dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants. Roberjot venait d'être nommé (mars 1799) au

(1) De nos jours on a tenté avec succès de le faire revivre, et la plupart des qualités qui distinguaient les œuvres des della Robbia se retrouvent dans les sculptures de terre émaillée, fabriquées à la manufacture de porcelaine du marquis Ginori à Doccia près Florence.

Conseil des cinq cents par le département de Saône-et-Loire; le conseil arrêta (29 juin) que jusqu'à son remplacement son nom serait prononcé dans chaque appel nominal; qu'à cet appel le président répondrait : « Que le sang des ministres français assassinés à Rastadt retombe sur la maison d'Autriche! » et que la place de Roberjot serait occupée par un costume couvert d'un crêpe noir. Une fête funèbre fut décrétée en l'honneur de Bonnier et de Roberjot : Marie-Joseph Chénier y célébra leur mémoire dans un discours éloquent (8 juin, 20 prairial), et Garat prononça leur oraison funèbre. Une pension et une maison nationale furent accordées à la famille de Roberjot. Il avait publié avant la révolution plusieurs mémoires sur des questions agricoles.

Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. VIII, liv. XLI. — *Le Moniteur universel.*

ROBERT (Saint), fondateur de l'ordre de Cîteaux, né en Champagne, en 1018, mort à Molesme, le 21 mars 1110. Issu de parents nobles, il se fit religieux dès l'âge de quinze ans dans le monastère de Moutier-la-Celle, près de Troyes, où quelques années après il fut élu prieur, d'un consentement unanime. Devenu plus tard abbé de Saint-Michel de Tonnerre, il essaya, mais inutilement, d'y raviver la ferveur. Il était prieur à Saint-Ayoul de Provins lorsque le pape Alexandre II lui ordonna d'aller gouverner les ermites de Colan, entre Tonnerre et Chablis. Comme cette solitude était malsaine, Robert les conduisit dans le désert de Molesme (diocèse de Langres), où il jeta en 1075 les fondements d'un monastère en l'honneur de la Vierge. Le relâchement s'étant introduit dans cette maison avec l'abondance, il quitta Molesme avec vingt compagnons, et s'établit dans un lieu appelé Cîteaux, près de Dijon. Ce territoire appartenait à Renaud, vicomte de Beaune, qui accorda autant d'espace qu'il en fallait pour bâtir un monastère. Robert, élu abbé, reçut le bâton pastoral des mains de Gaultier, évêque de Châlon, qui érigea le nouveau monastère en abbaye (21 mars 1098). Tels furent les commencements de la maison et de l'ordre de Cîteaux. Les ordres du pape rappelèrent Robert à Molesme, qu'il anima bientôt du même esprit que Cîteaux, où saint Albéric lui avait succédé. On attribue à Robert des sermons, des lettres et une chronique de Cîteaux; mais rien de lui n'est parvenu jusqu'à nous. L'Église célèbre la fête de Robert le 29 avril.

Acta sanctorum, 29 avril. — Villefore, *Vie de saint Bernard*. — *Gallia christiana*, t. V. — *Hist. littér. de la France* t. X. — Durand, *Manuel hist. des ordres religieux.*

ROBERT *le Clément*, empereur d'Allemagne, né en 1352, mort le 19 mai 1410, à Oppenheim. Il était fils aîné du comte Robert II, et lui succéda en 1398 dans le palatinat du Rhin. Quatre ans auparavant (1394), durant la captivité de l'empereur Wenceslas à Prague, les princes allemands l'avaient investi du vicariat de l'Empire : il avait soumis les Bohémiens rebelles et rendu la liberté à l'empereur.

Mais, à peine électeur, Robert se fit le chef des mécontents, et ne laissa passer aucune occasion d'insulter ou de menacer le faible Wenceslas. Il se coalisa ouvertement avec Jean de Nassau, archevêque de Mayence, et attira dans son parti les électeurs de Cologne et de Trèves. Tous quatre, réunis à Francfort, prononcèrent la déposition de Wenceslas (20 août 1400), et le lendemain, 21, Robert de Bavière fut élu empereur, à la condition d'abolir les péages illégaux, de réunir le Milanais à l'Empire et de faire cesser le schisme de l'Église. Aix-la-Chapelle lui ayant fermé ses portes, il fut forcé de ceindre la couronne impériale à Cologne (6 janvier 1401). Son règne ne fut pas heureux. Il envoya son fils, le comte palatin Louis III, en Bohême pour attaquer Wenceslas; mais son fils ayant été battu, il renonça à toute entreprise contre la Bohême. Se tournant alors vers l'Italie, il leva des troupes pour reprendre le Milanais aux Visconti. Secondé par Léopold III, duc d'Autriche, il traversa le Tyrol, choisit François Novello pour généralissime, et rencontra Jean Galeas entre Brescia et le lac de Garde. La bataille ne fut pas longtemps disputée : trahi par Léopold, abandonné de ses soldats, l'empereur fut forcé à la retraite (17 octobre 1401). En Allemagne il fit tout ce qui dépendait de lui pour maintenir l'autorité impériale; mais il n'avait ni ressource ni crédit. La résistance des barons frappa presque tous ses actes d'impuissance. Tout le sud-ouest de l'Allemagne s'était soulevé contre lui; le nord ne l'avait même pas encore reconnu. La tentative qu'il fit en 1406 pour confisquer les pays de Brabant et de Limbourg, comme fiefs ouverts, échoua contre la résistance de la maison de Bourgogne. C'est sans succès encore qu'il envoya des délégués au concile de Pise, convoqué en 1409 pour la solution du schisme. Toutes les chroniques s'accordent à lui reconnaître un caractère clément, affable, juste et religieux; suivant un ecclésiastique étranger, il était le prince le plus savant de son siècle. Une double élection lui donna pour successeurs Josse de Moravie et Sigismond, roi de Hongrie, frère de Wenceslas. De son mariage avec Élisabeth, fille du margrave de Nuremberg, il eut cinq fils, le cadet desquels, Étienne, devint le chef de la maison régnante de Bavière. J. Matz.

Chroniques contemporaines : Gobelinus Persona, Tillmann, Jean Gensbein, Everard de Windeck, Jean Rothe, Thierry Engelhusen, André de Ratisbonne, Trithelm. — Pelzel, *Hist. de l'empereur Wenceslas*, 2 vol. 1788-1790. — Schlosser, *Hist. du quatorzième siècle.*

ROBERT *le Fort*, comte d'Anjou, tué près de Brisserte, en 866. Il était, nous apprend Richer, fils d'un Germain du nom de Witichin, qui était venu s'établir en Neustrie (1). Il appa-

(1) Quelques historiens ont pensé que ce Witichin était

rait pour la première fois dans l'histoire en 859, année où il se signala parmi les adversaires de Charles le Chauve. En 861 il passa du côté de ce prince, qui désirant le gagner, à cause de sa bravoure et de son habileté dans les combats, lui avait offert la marche d'Anjou. Il soutint depuis lors avec autant de zèle que de vigueur l'autorité de Charles. En 862 il vit ses possessions ravagées par les Bretons, conduits par Louis fils de Charles, et qui venait de se révolter contre son père; il prit alors à sa solde une troupe considérable de Normands, et les mena contre les Bretons, qui se retiraient chargés de butin, les mit en déroute, tua leurs principaux chefs et leur reprit tout ce qu'ils avaient pillé, succès qui ramena pour quelque temps la tranquillité en Neustrie. Robert reçut pour récompense de ses services l'abbaye de Saint-Martin de Tours en bénéfice. En 866 il se trouvait avec le comte de Poitiers Ramnulfe à peu de distance du Mans, lorsqu'il apprit que cette ville venait d'être surprise et saccagée par un parti de Normands et de Bretons conduits par le fameux roi de mer Hasting; les deux comtes réunirent aussitôt quelques troupes, et poursuivirent les Normands, qu'ils atteignirent à Brisserte, et qui, après avoir éprouvé des pertes considérables, se retranchèrent dans la grande basilique de ce lieu. La journée étant déjà avancée, Robert remit au lendemain l'attaque de l'église; il venait d'ôter son casque et son armure, lorsque les Normands firent tout à coup une sortie. Il se hâta de les repousser; mais n'ayant pas pris la peine de revêtir sa cotte de mailles, il fut atteint d'un trait et blessé à mort. C'était, dit un annaliste contemporain, le Machabée de l'époque. Il laissa deux fils en bas âge, Robert et Eudes, qui montèrent plus tard sur le trône de France; son arrière-petit-fils fut Hugues Capet, le fondateur de la troisième race des rois de France.

Hincmar, *Annales*. — *Annales Fuldenses*, *Mettenses*, *Bertiniani*. — Gfrorer, *Geschichte der Carolinger*.

ROBERT Ier, roi de France, tué le 16 juin 923, à Soissons. Il était le second fils de Robert le Fort et le frère cadet du roi Eudes. Celui-ci étant mort (898), la famille carlovingienne reprit un moment l'ascendant sur celle de ses compétiteurs, et Charles le Simple, alors âgé de dix-neuf ans, fut reconnu pour roi par tout le royaume. « Les princes des Gaules s'attachèrent à lui de cœur et de serment, dit Richer; Robert même, homme habile et plein de courage, ne refusa pas de lui rendre le service militaire. Le roi le fit duc de la Celtique (1), et lui en confia l'entière administration; pendant près de quatre ans il l'eut pour conseiller, et le prit en grande affection. Robert le conduisit dans la Neustrie, dont il lui ouvrit les villes et les places fortes. » Si pendant quatre ans il seconda de bonne foi la tâche ingrate de Charles, appelé à gouverner sans trésor et sans armées, il en passa vingt autres à lui créer des obstacles, à lui susciter des ennemis, à réchauffer le zèle de ses propres adhérents. Il brava publiquement le roi dans une grande assemblée tenue à Soissons et où Charles l'avait fait siéger à sa droite ayant à gauche son ministre favori nommé Haganon. Robert manifesta, dit Richer, toute son indignation d'un tel parallèle; il réclama le renvoi du ministre par la seule raison que cet homme étant de basse extraction sa faveur était une offense pour eux, et menaça de le faire pendre impitoyablement. Charles ne céda point. Comme duc de France, Robert eut à continuer l'œuvre principale de ses prédécesseurs, la lutte avec les Normands. En 921 il remporta sur eux une victoire signalée : à la tête de quarante mille chevaliers, il détruisit une armée de cinquante mille pirates qui avaient débarqué sur les bords de la Loire. Ceux des vaincus qui échappèrent à l'épée furent amenés captifs à Paris et baptisés, de gré ou de force. En 922 le différend entre le roi et les grands seigneurs féodaux prit les proportions d'une guerre civile. Haganon, homme éminent par l'esprit suivant toute vraisemblance, avait des amis dévoués qui le défendaient par les armes avec courage; mais son maître et lui eurent le dessous, à la suite de divers coups de main que les deux partis tentèrent l'un contre l'autre dans les plaines de la Champagne, et qui se terminèrent par la retraite de Charles et d'Haganon. Ils finirent par décamper à petit bruit et mettre la Meuse entre leurs adversaires et eux. Aussitôt les seigneurs franks se réunirent pour décerner à Robert le titre de roi, et le conduisirent à Reims, où il fut solennellement proclamé dans l'église de Saint-Remi, le 30 juin 922. Le malheureux Charles, auquel est resté le nom de Charles le Simple ou le Sot, mais qui paraît avoir été doué de la plus énergique ténacité, devait bien se sentir, comme dit Richer, « abandonné de toute la Gaule ». Cependant il forma une nouvelle armée chez les Belges, et revint l'année suivante, à la tête d'un peu moins de dix mille hommes, attaquer son compétiteur dans Soissons. Le nouveau roi avait concentré ses forces dans cette ville, et quoiqu'elles ne fussent pas encore au complet, il avait vingt mille combattants. Charles vit la bataille du haut d'un monticule voisin, tandis que Robert était au plus fort de la mêlée. Reconnu et assailli de toutes parts, il fut percé de sept coups de lance. Toutefois la victoire lui restait, et son fils Hugues, père de Hugues Capet, en recueillit le fruit. La seule trace que l'on ait de son administration est un diplôme en date du 25 janvier 923, contenant une donation en faveur de l'abbaye de Saint-Denis.

H.-L. Bordier.

Chroniques de Richer et de Flodoard.

de la colonie saxonne de Bayeux, opinion favorisée par un passage d'Abbon, qui dans son poëme appelle un Neustrien Eudes le fils de Robert.

(1) Cela revient à dire qu'il lui confirma le titre et l'autorité de duc de France qui avaient appartenu à son frère et à son père.

ROBERT II, roi de France, fils et successeur de Hugues Capet, né à Orléans, en 791, mort au château de Melun, le 20 juillet 1031. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'en 987 son père, qui venait d'être élu roi par les seigneurs franks, obtint qu'il fût associé à son pouvoir. Cependant les chroniqueurs donnent dès cette époque à Robert une très-large part dans les actes de son père, et dans les louanges qu'ils accordent « aux deux rois » ils s'attachent surtout à vanter le courage, la beauté et la piété du fils. Le plus enthousiaste d'entre eux, Helgaud, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, a laissé de ce prince le portrait que voici : « Le très-suave et très-pieux roi des Français, Robert, était d'une stature élevée; sa chevelure, abondante, était lisse et bien arrangée, son regard modeste, son nez grand et large, sa bouche fraîche et douce pour donner le baiser de paix, sa barbe ordinaire, ses épaules fortes et hautes. La simplicité lui était chère; il se plaisait à partager avec d'autres personnes la conversation, le repas, la promenade. Il était calme, agréable, d'un esprit gai; faisant bien plutôt que beau discur. » Un autre contemporain, Adalberon, évêque de Laon, disait aussi du roi Robert, dans un poëme il est vrai : « Tes belles formes semblent t'élever au-dessus de tous les autres hommes; dans aucun de tes membres on n'observe la moindre faiblesse; quoiqu'un peu gros, tu es leste et fort : le vulgaire s'en réjouit et les sages mêmes le voient avec plaisir. » Robert est le type le plus complet de ces premiers Capétiens qui, tout en sachant bien manier l'épée, se complaisaient dans la douceur, la charité, la soumission à l'Église. Le biographe du bon roi Robert, comme on l'appelait, cite de cette bonté, qu'un chroniqueur angevin du même temps (dom Bouquet, X, 176) qualifie de lâche et stupide, des traits incroyables. « Le jour de la cène du Seigneur il assemblait avec soin au moins trois cents pauvres, et lui-même, à la troisième heure du jour, servait à genoux de sa sainte main des légumes, des poissons, du pain à chacun d'eux. — A l'exemple du Seigneur il lavait les pieds à douze pauvres clercs, les essuyait avec ses cheveux, les faisait manger avec lui. — Ce roi aima toujours d'un cœur dévoué les saints apôtres, et pour suivre leurs exemples, aussi bien qu'en l'honneur de leur nombre sacré, il menait partout avec lui douze pauvres qu'il aimait particulièrement; il achetait pour ces saints pauvres de forts ânons, et les faisait marcher devant lui partout où il allait, louant Dieu, pleins de joie et le bénissant. Il avait toujours une provision de pauvres pour que lorsqu'un mourait le nombre ne diminuât pas (Helgaud). » La vie publique de Robert ne laissa pas d'être celle d'un monarque. Marié en premières noces avec une princesse italienne nommée Suzanne, qui était plus âgée que lui et qu'il avait répudiée dès 989. Il contracta en 995 un mariage politique, en épousant la fille de Conrad le Pacifique, roi de Provence, veuve du comte de Blois, Eudes I[er], à qui elle avait donné six enfants. Il avait un moment oublié, en la contractant, sa soumission à l'Église, car Berthe était sa cousine au quatrième degré, c'est-à-dire à un degré où le lien matrimonial était prohibé par les canons; et de plus il avait tenu sur les fonts baptismaux un enfant dont elle était marraine; second empêchement canonique, non moins rigoureux que le premier. Le pape, par la voix de son légat en France, protesta aussitôt contre cette union. Devenu roi, Robert espéra du souverain pontife plus de tolérance, mais vainement. Le pape Grégoire V, doublement hostile au parti capétien et par sympathie pour la famille carolingienne, et par déférence pour l'empereur d'Allemagne, poursuivit l'obéissance du roi aux décrets ecclésiastiques avec une inflexible rigueur. Il présida à Rome, en 998, un concile par lequel fut publié un canon conçu en ces termes : « Le roi Robert, qui a épousé sa parente Berthe au mépris des lois de l'Église, la quittera et fera une pénitence de sept ans suivant la coutume chrétienne. S'il refuse, anathème sur lui! Cet ordre s'appliquera à la susdite Berthe. Archambaud, archevêque de Tours, qui a consacré cette union incestueuse et tous les évêques qui y ont assisté ou consenti seront suspendus de la communion jusqu'à ce qu'ils soient venus à Rome donner satisfaction au saint-siége. » Robert cependant refusa d'abord d'obéir, et sa résistance fut suivie, à en croire la tradition, d'effets terribles, que les chroniques, toutes rédigées par de pieux ecclésiastiques, racontent avec complaisance. Tout le monde aurait fui bientôt et la reine et le roi; deux serviteurs seulement auraient consenti à demeurer auprès d'eux; encore auraient-ils pris soin de purifier par le feu tous les objets touchés par le couple frappé d'anathème. La reine Berthe aurait mis au monde au lieu de fils un monstre ayant le corps d'un enfant et la tête d'une oie. Peut-être faisait-on courir ces contes parmi le peuple; mais le bon roi Robert en était peu troublé, car il garda certainement sa femme jusqu'à l'année 1001, où le nom de Berthe figure à côté du sien dans les actes émanés de la chancellerie royale, et peut-être jusqu'à l'année 1004. Toutefois il abandonna Berthe, pour épouser (on ne sait en quelle année, mais vers 1006, une autre grande héritière, Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse.

Au milieu des guerres de seigneurie à seigneurie qui agitaient sans cesse le monde féodal et parmi lesquelles le roi de France remplissait de préférence le rôle de pacificateur, on distingue la lutte que Robert soutint en Bourgogne pour retenir ce fief important dans la dépendance de la couronne. Le duc Henri, son oncle, étant mort sans enfants, le 15 octobre 1002, Robert se mit en campagne dès 1003 pour revendiquer ses droits les armes à la main, et alla mettre inuti-

lement le siége devant Auxerre. Ces hostilités annuelles traînèrent durant douze ans. Ce fut seulement en 1015 que l'usurpateur Othe-Guillaume se soumit à rendre au roi le titre ducal et les honneurs qui y étaient attachés, tout en conservant, ainsi que ses adhérents, les terres et les revenus dont ils s'étaient emparés. Robert transféra le titre de duc de Bourgogne à Henri, son second fils. Les autres événements les plus marquants qui remplirent le règne de Robert furent, en 1006, une expédition contre le comte de Flandre, Baudouin IV, exécutée de concert avec Henri II, roi de Germanie; en 1009 une odieuse persécution contre les juifs; en 1010 et années suivantes la peste et la famine; en 1016 un pèlerinage du roi Robert à Rome, probablement dans l'espoir (qui fut déçu) d'obtenir la ratification de son mariage avec Berthe, qu'il aimait toujours, et l'annulation de celui qui le liait à Constance, « la plus belle et l'une des plus méchantes femmes de son siècle » (disent les Bénédictins); en 1017 l'association de Hugues, fils aîné du roi, au trône de France et le couronnement du jeune prince à Compiègne; en 1020 et 1021 les premières tentatives faites avec succès par les populations des villes et des campagnes, sous le patronage du clergé, pour imposer aux seigneurs, toujours en armes, des intervalles de tranquillité qu'on appela « trêve de Dieu »; en 1022 le concile d'Orléans et l'exécution par le supplice du feu d'un grand nombre d'hérétiques; en 1024 le refus fait par Robert pour lui et pour son fils Hugues de la couronne impériale, que les Italiens leur offraient après la mort de Henri; en 1025, 17 septembre, la mort de Hugues, fils aîné du roi, dans sa dix-neuvième année; en 1027 (14 mai) l'association au trône de Henri, troisième fils du roi, à l'exclusion du second, Eudes, qui était idiot, et malgré les efforts de la reine Constance, qui voulait faire préférer le quatrième. Les dernières années de Robert furent empoisonnées par la turbulence de sa femme et la rébellion de ses fils, fomentée par elle. En 1030 ceux-ci prirent les armes, et se mirent à piller les terres et les châteaux de leur père, qui dut marcher contre eux et les réduire à demander la paix. Il leur pardonna, et mourut l'année suivante, le mardi 20 juillet 1031, au château de Melun, laissant au plus âgé d'entre eux, Henri, la couronne, à l'autre, Robert, le duché de Bourgogne. Le roi Robert complétait son tempérament débonnaire et ses habitudes cléricales par une instruction sérieuse, qu'il avait puisée dans les leçons du savant Gerbert et qui le fit regarder avec justice par ses contemporains comme un homme profondément versé dans les lettres. « Il était, rapporte la Chronique de saint Bertin, très-pieux, prudent, lettré, suffisamment philosophe et surtout excellent musicien. Il composa la prose du Saint-Esprit qui commence par ces mots : *Adsit nobis gratia*, les rhythmes *Judæa et Hierusalem*, *Concede nobis quæsumus*, et *Cornelius centurio*, qu'il offrit à Rome sur l'autel de Saint-Pierre notés avec le chant qui leur était propre, de même que l'antiphone *Eripe* et plusieurs autres beaux morceaux. Sa femme Constance, le voyant toujours occupé de ces travaux, lui demanda, comme par plaisanterie, de faire aussi quelque chose en mémoire d'elle, et il écrivit alors le rhythme, *O Constantia martyrum*, ô patience des martyrs, que la reine crut en effet composé pour elle. » H.-L. BORDIER.

Chronique de Raoul Glaber. — *Abrégé de la vie du pieux roi Robert* par Helgaud, moine de Fleury-sur-Loire. — *Poëme satirique* d'Adalberon, évêque de Laon, adressé au roi Robert, etc.

ROBERT Ier, roi d'Écosse. *Voy.* BRUCE.

ROBERT II, roi d'Écosse, né le 2 mars 1316, mort le 19 avril 1390, au château de Dundonald. Il était l'unique enfant de Walter Stuart et de Marjory, fille du roi Robert Bruce, et le premier il mit sa famille sur le trône d'Écosse (1). Il fut orphelin dès l'enfance : sa mère mourut en lui donnant le jour, et non d'une chute de cheval à la suite de laquelle on fut obligé, pour délivrer l'enfant, de pratiquer sur le cadavre l'opération césarienne : cette légende a été de nos jours complétement réfutée. Durant le long et malheureux règne de David II, son oncle (*voy.* ce nom), Robert joua un rôle considérable. Après avoir pris part au désastre de Halidon, il s'empara, sans aucune formalité, de la régence (1334), et gouverna presque sans interruption pendant la minorité et l'exil du roi. En 1335 il conclut la paix avec Édouard III, l'ennemi acharné de son pays, à des conditions honorables; en 1346 il combattit dans la funeste journée de Neville's Cross. A la mort de David (22 février 1371), il fut reconnu roi, sous le nom de Robert II et en vertu de la loi de succession adoptée par l'assemblée des états tenue à Ayr en 1315. Son règne fut troublé par la guerre, qui se ralluma en 1377 avec l'Angleterre; cette guerre, sans cesse renaissante entre deux nations rivales, sans cesse interrompue par des trêves menteuses, livrait les frontières à une dévastation continuelle; on y exerçait sans pitié le droit des représailles. En 1385 les Anglais, commandés par Richard II, amoncelèrent les ruines sur leur passage jusqu'à Édimbourg; les Écossais de leur côté, de concert avec les Français, leurs alliés, ravagèrent si cruellement le Cumberland que Richard II s'empressa de battre en retraite. En 1388 la victoire d'Otterbourne coûta la vie à Douglas, qui la gagna; elle devint fameuse sous

(1) Cette famille était ancienne; selon l'opinion commune, elle descendait de Banquo, thane de Lochaber, qui périt assassiné, en 1053, par ordre de Macbeth. Le roi Malcolm III récompensa, vers 1050, les services du petit-fils de Banquo, par le don de terres considérables et de la charge de sénéchal (*stewart*), et ce titre héréditaire devint par la suite le nom de sa famille. Parmi ses descendants on distingue Alexandre et Jacques, le père et le fils, qui tous deux gouvernèrent en qualité de régents à la fin du treizième siècle, et Walter, le père de Robert II, qui fut un des chefs écossais à la bataille de Bannockburn.

le nom de *Chevy chace* (Chasse de Cheviot). Mais à cette époque Robert, accablé d'ans et d'infirmités, avait abandonné à son second fils, le comte de Fife, l'administration du royaume et s'était retiré au château de Dundonald, le berceau de sa famille.

Il laissa de ses deux femmes six fils, dont l'aîné, Jean, qui lui succéda, et dix filles. Il avait mené une vie assez dissolue, et suivant le chroniqueur Fordun la sagesse était loin de présider à sa conduite. Il avait eu de nombreuses maîtresses et des bâtards plus nombreux encore, auxquels il avait accordé le droit de porter le nom de Stewart, si commun par la suite en Écosse. Avant d'arriver au trône, il vivait en état de concubinage avec Élisabeth Mure, sa parente au quatrième degré, et il en avait dix enfants. Grâce à une dispense du pape, il obtint la célébration de son mariage. Mais dans le siècle suivant ce fut une source intarissable de disputes pour savoir si les enfants issus d'une semblable union devaient être considérés comme légitimes.

Robert III, roi d'Écosse, fils du précédent, né vers 1340, mourut le 4 avril 1406, au château de Rothsay. Il s'appelait Jean, et porta d'abord le titre de comte de Carrick. Dans sa jeunesse un coup de pied de cheval l'avait rendu boiteux, et cette infirmité, jointe à son caractère tranquille et débonnaire, ne contribua pas peu à lui attirer le mépris de ses belliqueux sujets. Il abandonna la direction des affaires à son frère puîné, Alexandre, comte de Fife, qu'il créa, en 1398, duc d'Albany; aussi l'autorité des nobles devint-elle bientôt plus forte que celle du souverain, et elle prit même une telle extension, que dans la suite il fut impossible aux successeurs de Robert de rétablir les prérogatives de la couronne. La trêve conclue en 1389 avec les Anglais fut renouvelée à plusieurs reprises pendant dix ans (1399); mais à cette époque on reprit les armes, et l'Écosse se vit exposée à deux invasions formidables : dans l'une (1400), Henri IV ravagea tout le pays jusqu'à Édimbourg; dans l'autre (1401-1402), les Percy remportèrent à Homildon-Hill une éclatante victoire sur Douglas. Le fils aîné du roi, David, duc de Rothsay, s'était comporté d'une manière brillante; mais le relâchement de ses mœurs et surtout l'injure qu'il avait faite au comte de March, en refusant d'épouser sa fille, causèrent sa ruine. Albany, secrètement d'accord avec March, qui avait passé dans le camp ennemi, arracha au malheureux Robert un ordre d'emprisonnement contre le jeune prince; il fut conduit dans le château de Falkland, et y périt de faim, à l'âge de vingt-quatre ans. Il ne restait plus qu'un fils au roi; afin de le soustraire aux projets de son frère, Albany, il le fit embarquer pour la France, sous la conduite du comte des Orcades et d'un évêque. Bien que la trêve ne fût pas alors rompue entre les deux nations, le vaisseau fut pris par les Anglais, et l'héritier de la couronne d'Écosse enfermé dans la Tour de Londres (1405). Cette nouvelle causa une si vive douleur à Robert, qu'il mourut au bout de quelques mois. Son fils lui succéda, sous le nom de Jacques Ier. P. L—y.

Robertson, *Hist. d'Écosse*. — Hailes, *Remarks on the History of Scotland*; Édimbourg, 1773. — J. Riddell, *Tracts legal and historical, chiefly relative to Scotland*; ibid., 1835, in-8°.

Robert II *d'Anjou*, dit *le Sage* et *le Bon*, roi de Naples, né vers 1275, mort à Naples, le 19 janvier 1343. Troisième fils de Charles II d'Anjou, il était duc de Calabre et avait plusieurs fois rempli les fonctions de régent, lorsqu'il succéda à son père, au détriment de son neveu Charobert, roi de Hongrie (*voy.* ce nom). Après avoir été couronné à Avignon (5 août 1309), il fit son entrée à Naples le 5 juin 1310. Dès l'année suivante il eut à lutter contre l'empereur Henri VII, qui fut couronné roi d'Italie à Saint-Jean-de-Latran (1312). Les Florentins, ne doutant pas que l'empereur ne voulût porter atteinte à leurs libertés, donnèrent pour cinq années la seigneurie de leur ville à Robert, qui l'accepta. Henri VII, furieux, déclara le roi de Naples déchu de ses États et rebelle envers l'Empire. Il délia les Napolitains de leurs serments et investit de leur gouvernement Frédéric II d'Aragon, roi de Sicile. Ce fut le premier exemple d'un empereur d'Allemagne s'arrogeant le droit de disposer des États d'un autre souverain qui n'était pas son feudataire; jusque-là les papes seuls s'étaient prétendus dispensateurs des couronnes et puissants pour lier ou délier sur terre. Robert, battu en plusieurs rencontres, semblait perdu, lorsque la mort de l'empereur (24 août 1313) vint changer les rôles. Reprenant courage, il se déclara le défenseur des prérogatives papales, appela sous ses drapeaux tous les guelfes, et levant des troupes dans ses duchés de France, menaça à son tour la Sicile. Avec une flotte de quatre cents voiles, montée par quarante-deux mille hommes, il débarqua à Castellamare (juillet 1314) et assiégea Trapani, mais la tempête et les maladies ruinèrent son armée : il conclut une trêve, et évacua la Sicile en février 1315. Diverses descentes qu'il fit plus tard (1325, 1339 et 1341) n'eurent pas de meilleurs résultats. Il fut plus heureux en 1318 : il délivra Gênes des factions patriciennes Adorni et Spinola. Les Génois lui déférèrent la seigneurie *absolue* de leur ville pour dix années. Brescia, pressée par le condottiere Cane della Scala, suivit l'exemple de Gênes (1319). Robert se vit ainsi le plus puissant souverain de la péninsule; mais il eut des guerres continuelles à soutenir contre l'empereur Louis de Bavière et les gibelins. En 1341, Gênes et plusieurs autres villes puissantes de la Lombardie et du Piémont chassèrent leurs garnisons napolitaines, et de grands désordres éclatèrent dans les Calabres. L'avarice et la faiblesse de Robert furent la cause de ses troubles.

Paul Jove dit de Robert d'Anjou qu'il avait le génie grand, cultivé par l'étude et par les beaux-

arts, dont il était se protecteur déclaré. Il avait une mémoire admirable, et outre cela une piété égale à celle de saint Louis, son grand-oncle. Ce fut lui que Pétrarque choisit pour juger s'il était digne de recevoir la couronne lyrique au Capitole. « Robert, dit-il, fixa pour cet examen un jour solennel, et il me retint à l'épreuve depuis midi jusqu'au soir; mais comme en traitant chaque matière nous la voyions s'accroître, il recommença l'examen pendant les deux jours suivants. Ainsi, après avoir pendant trois jours secoué mon ignorance, le troisième il me déclara digne du laurier académique. »

De sa première femme, Yolande d'Aragon, Robert eut deux fils, qui moururent avant lui; sa petite-fille, *Jeanne Ire* (voy. ce nom), lui succéda. A. de L.

Sismondi, *Hist. des républ. italiennes*, t. V.

ROBERT Ier, comte d'Artois, né en septembre 1216, tué le 8 février 1250, à Mansourah. Second fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, il eut en apanage, par le testament de son père, le pays d'Artois, qui en 1237 fut érigé en sa faveur en comté. Deux ans plus tard le pape Grégoire IX, au plus fort de sa querelle avec Frédéric II, offrit au roi Louis la couronne impériale pour Robert son frère. Les barons français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, s'opposèrent énergiquement aux prétentions du saint-siége, et répondirent « que le comte Robert se tenait assez honoré d'être frère d'un roi qui surpassait en dignité, en forces, en biens, en noblesse, tous les autres rois du monde ». Robert prit la croix en même temps que Louis IX, et l'accompagna en Égypte (1248). Il eut part à la première défaite des Sarrasins ainsi qu'à la prise de Damiette. Il fit ensuite, d'accord avec le légat, rejeter les propositions de paix du sultan Nedjm-Eddin, qui, saisi d'épouvante et malade d'ailleurs à l'extrémité, offrait aux croisés de restituer l'ancien royaume de Jérusalem, de rendre la liberté aux chrétiens captifs, de payer les frais de l'expédition et de céder en toute propriété Damiette et son territoire; Robert insista sur l'inutilité de traiter avec un moribond incapable de tenir ses promesses, et conseilla, au lieu d'aller faire le siége d'Alexandrie, de marcher droit sur le Caire, disant que « qui voulait occire le serpent, il lui fallait premier écraser la tête ». Cette opinion hardie prévalut, et l'armée arriva après une marche pénible devant Mansourah, dont elle n'était séparée que par le canal d'Achmoum. Lorsqu'on eut connaissance d'un endroit guéable, ce fut Robert qui le traversa le premier; mais, emporté par son bouillant courage, il n'attendit pas le reste de l'armée, se précipita aveuglément sur les Sarrasins, et s'empara de Mansourah. Quand il voulut retourner sur ses pas, il trouva les portes de la ville fermées et les rues barricadées. Cerné de toutes parts il périt, avec plus de six cents chevaliers, sous une grêle de flèches, de pierres et de madriers qu'on leur jetait des fenêtres et des toits (8 février 1250). Sa femme, Mathilde de Brabant, lui donna un fils, *Robert*, qui lui succéda, et une fille, *Blanche*, qui épousa Henri Ier, roi de Navarre, puis Edmond, comte de Lancastre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils posthume du précédent, né en août 1250, tué le 11 juillet 1302, à Courtrai. Il fut armé chevalier en 1267, par Louis IX, son oncle, et le suivit en Afrique, où il remporta quelques avantages sur les infidèles (1270). En 1276 il conduisit une armée dans la Navarre, révoltée contre sa sœur, la reine Blanche, s'assura de Pampelune et soumit tout le pays; puis il conclut une trêve avec Alfonse X, roi de Castille. Le premier il inspira à Philippe le Hardi des soupçons sur la fidélité de Pierre de la Brosse; deux ans plus tard, il fut chargé, de concert avec les ducs de Bourgogne et de Brabant, d'instruire secrètement le procès de ce ministre, qu'il détestait (1278). Après le soulèvement de la Sicile, il se porta au secours de Charles d'Anjou, son oncle (1283); nommé régent du royaume de Naples pendant la captivité de Charles II, il le gouverna depuis 1284 avec beaucoup de prudence, et défit en Calabre l'amiral Roger de Loria. Au moment où il se croyait assuré de le battre une seconde fois près de Gaëte, Charles II signa la paix avec lui, et Robert, indigné, quitta l'Italie avec tous les chevaliers français (septembre 1289). Envoyé en 1296 en Guienne, il reprit aux Anglais plusieurs places fortes et remporta sur eux une victoire dans les environs de Dax. A la tête de troupes aguerries, il rejoignit Philippe IV, qui marchait contre les Flandres, et mit, près de Furnes, dans une déroute complète un corps de miliciens déterminés à lui barrer le passage (13 août 1297); ce succès lui ouvrit toutes les villes de la Flandre maritime, mais il ne put le consoler de la perte de son fils unique, Philippe, mortellement blessé à ses côtés. Le roi le créa pair de France, ou plutôt il érigea le comté d'Artois en pairie. En 1302 une nouvelle révolte des Flamands lui fit reprendre les armes : il rassembla une armée de plus de cinquante mille hommes, atteignit l'ennemi près de Courtrai, et sans prendre aucune précaution, accusant même de couardise le connétable Raoul de Nesle, qui lui avait proposé une habile manœuvre, il se précipita en avant. Il mourut comme son père, victime de sa témérité; on le retrouva percé de trente coups de pique, et autour de lui gisait la fleur de la chevalerie française. Robert II s'était marié trois fois; de sa première femme, Amicie de Courtenai, il eut *Philippe*, mort le 11 septembre 1298, et *Mahaut* ou *Mathilde*, qui eut pour mari Othon IV, comte de Bourgogne, et qui devint héritière du comté d'Artois; elle mourut le 27 octobre 1329.

ROBERT III d'Artois, petit-fils du précédent, né en 1287, mort le 16 août 1343, à Londres.

Il passa la moitié de sa vie à disputer le comté d'Artois à sa tante Mathilde. La double loi des apanages et de la pairie, l'une et l'autre exclusives des femmes, semblait décider la querelle en sa faveur; il n'en fut pas ainsi : un arrêt de 1309, fondé sur ce que la représentation n'avait pas lieu dans l'Artois, le débouta de sa demande. Ce jugement, confirmé en 1318, devint pour l'avenir comme une loi générale dans le royaume, et fit évanouir la distinction des fiefs masculins et des fiefs féminins. Robert, mécontent, fomenta une révolte parmi la noblesse artésienne, et s'empara d'Arras et de Saint-Omer (1316); mais vaincu par le roi de France Philippe V, gendre de Mathilde, qui défendait en cette occasion l'héritage de sa femme (1316), il se vit condamner une seconde fois par les pairs du royaume. A la même époque il épousa Jeanne, sœur de Philippe de Valois. Il aida puissamment ce prince à monter sur le trône; et en récompense des services qu'il lui avait rendus à la bataille de Cassel, le comté de Beaumont-le-Roger, qu'il tenait de Philippe le Long, fut érigé en pairie (janvier 1329). Après la mort de la reine Jeanne, fille de Mathilde (1330), ses trois filles se disputèrent la propriété du comté d'Artois. Robert crut le moment favorable de réclamer la succession, dont il avait été dépouillé, et on a quelque lieu de supposer qu'il y fut encouragé par le roi lui-même. Il n'obtint la révision du procès que sur la production de titres nouveaux. Mais une intrigue secrète, peut-être l'influence de la reine, qui était sœur du duc Eudes IV de Bourgogne, alors en possession de l'Artois, changea les dispositions de Philippe VI. Dès ce moment l'instruction prit une tournure menaçante : on accusa Robert d'avoir suborné les témoins, falsifié ses titres, empoisonné même les comtesses Mathilde et Jeanne, sa tante et sa cousine (1). Un grand nombre de personnes furent arrêtées et mises à la torture; une demoiselle Divion, sa complice prétendue, fut brûlée vive; quant à Robert, après de nombreux ajournements, il fut condamné, le 8 avril 1332, au bannissement. Le procès ne s'arrêta pas là : par suite de révélations nouvelles, Robert fut convaincu d'avoir eu recours à la magie pour se venger du roi et de la reine. L'idée qu'il pouvait être exposé, lui ou l'un des siens, à la terrible pratique de l'*envoûtement*, remplit Philippe VI d'épouvante; la terreur de Robert, qui partageait à cet égard les préjugés de son temps, ne fut guère moindre : craignant d'être livré à son ennemi, il quitta secrètement la Belgique, où il s'était réfugié, et passa en Angleterre, déguisé en marchand (1334). Philippe tourna sa colère contre sa sœur : il la fit enfermer à Chinon, et ses enfants à Nemours, et tous les pairs s'engagèrent par serment à ne donner ni secours ni conseil à Robert d'Artois et à ses descendants. Pareille défense fut faite en 1337 « à tous les hommes liges et francs, de quelque état qu'ils fussent ». Sur les instances du comte, qu'il avait accueilli avec empressement, Édouard III reprit le titre de *roi de France*, auquel il avait renoncé par un traité solennel. La guerre éclata entre les deux pays, et Robert, dévoré d'ambition et de haine, y eut une part active. Après avoir échoué en 1340 devant Saint-Omer, il fut envoyé en 1342 en Bretagne, et s'empara de Vannes; mais la ville ayant été surprise quelques semaines plus tard, il fut grièvement blessé, et s'embarqua pour repasser la mer. En mourant il fit jurer à Édouard III de venger son trépas. Froissart donne des regrets à la mémoire d'un chevalier « si courtois et hardi, et du plus noble sang du monde »; il ne songe pas même à le blâmer d'avoir porté les armes contre sa patrie. « Quant à l'accusation, dit Sismondi, d'avoir employé contre la reine et l'héritier présomptif du trône, ses ennemis, le poison, l'assassinat et les arts infernaux de la magie, il est digne de remarque que personne n'y faisait plus d'attention. Apparemment l'arrêt du parlement qui condamnait Robert d'Artois était jugé calomnieux par ceux qui connaissaient la servilité des juges. »

Robert laissa de Jeanne de Valois trois enfants, dont l'aîné, *Jean d'Artois*, comte d'Eu, continua la lignée de sa maison. P. L.—Y.

Joinville, Guillaume de Nangis, Matthieu Paris, *Chronique de Saint-Denis*, Froissart, Anselme. — Lancelot, *Hist. de Robert d'Artois*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. X. — Sismondi, *Hist. des Français*.

ROBERT Ier *le Vieux*, duc de Bourgogne, mort en 1075, à Fleury-sur-Ouche (diocèse de Langres). Il était fils du roi de France Robert II et de Constance d'Aquitaine, et fut établi en 1032 duc de Bourgogne par son frère, Henri Ier, qui venait d'être appelé au trône. Ce ne fut point en apanage, mais en propriété pure et simple, qu'il obtint ce duché. Il était d'un caractère brutal et violent : s'étant pris de querelle au milieu d'un repas avec le sire de Semur, son beau-père, il le frappa de plusieurs coups de couteau et l'étendit mort par terre. Afin d'apaiser les troubles de sa conscience, il fit, on ne sait en quelle année, un voyage à Rome, et confessa son crime au pape, qui lui imposa comme pénitence la construction de la cathédrale de Semur. Il mourut dans un âge fort avancé et, selon une ancienne charte, d'un accident honteux et inopiné. Hugues Ier, son petit-fils, lui succéda.

ROBERT II, duc de Bourgogne, mort en 1305, à Vernon. Troisième fils de Hugues IV, il lui succéda en 1272, par la volonté expresse de ce prince, qui quelques mois avant sa mort l'avait fiancé avec Agnès, fille de saint Louis. Après avoir réglé quelques différends avec les dauphins de Viennois, il alla en 1282 au secours de Charles d'Anjou en Italie. Il jouit de la confiance

(1) La femme de Robert, quoique sœur du roi, se trouva encore plus compromise que lui; la sœur de Robert, comtesse douairière de Foix, fut accusée d'impudicité et retenue en prison par son fils dans le château d'Orthez.

du roi Philippe III, et reçut de lui la charge de grand chambrier; il fut, avec le duc de Brabant et le comte d'Artois, l'un des juges qui condamnèrent Pierre Labrosse. En 1297 il se rendit à Rome pour ménager un accommodement entre Philippe IV et le pape Boniface VIII; mais il n'y réussit pas, et assista, le 13 juin 1303, à la fameuse assemblée des barons français au Louvre, où il signala son zèle pour la défense des droits de la couronne contre les prétentions de la cour pontificale. Robert laissa plus de preuves de sa puissance que de sa piété; il ne songea qu'à s'agrandir, et multiplia ses domaines par d'habiles traités et par des acquisitions opportunes. Il eut plusieurs enfants, entre autres *Hugues V et Eudes IV*, qui lui succédèrent; la fameuse *Marguerite* (*voy.* ce nom), femme de Louis X, et *Jeanne*, mariée à Philippe VI de Valois.

Plancher, *Hist. de Bourgogne.*

ROBERT Ier, prince de Capoue, né vers 1080, mort à Capoue, le 3 juin 1120. Deuxième fils de Jourdain Ier, il gouvernait Capoue au nom de Richard, son frère aîné, lorsqu'il se révolta contre lui, et le voyant près de sa mort (janvier 1106) livra aux flammes cette ville. C'est par cet acte cruel qu'il se mit en possession d'une principauté qui allait lui appartenir, puisque Richard n'avait pas d'autre héritier que lui. Il soutint le saint-siége contre Henri V, et ce fut dans Capoue que le pape Gélase II, après son exaltation (1113), tint un concile où il excommunia l'empereur. Robert Ier eut *Jourdain II*, son frère, pour successeur.

ROBERT II, prince de Capoue, neveu du précédent, mort en 1156, à Palerme. Fils de Jourdain II, il lui succéda, le 13 décembre 1127. De longs et sanglants démêlés avec Roger (*voy.* ce nom), duc de Pouille et roi de Sicile depuis 1130, remplirent tout son règne. Après l'avoir battu, en 1132, à Scafato, il ne put l'empêcher de s'emparer de Capoue et d'y proclamer Alfonse, son fils (1138). Par le conseil du pape Innocent II, il implora l'assistance de l'empereur Lothaire II, qui en 1137 lui rendit ses États; mais il les perdit presque aussitôt. Le 10 juillet 1139, Innocent qui avait pris les armes en faveur de Robert, fut fait prisonnier et contraint de donner, le 7 août suivant, à Roger l'investiture du royaume de Sicile, et à ses deux fils celle du duché de la Pouille et de la principauté de Capoue. Robert vécut plusieurs années à Sorrente, où Roger, à la prière du pape, lui permit tacitement de venir. Après la mort de ce prince (26 février 1154), il réussit à recouvrer sa principauté. Guillaume, fils et successeur de Roger, le contraignit de prendre la fuite; au passage du Garigliano, il tomba dans une embuscade, et fut livré à Guillaume, qui après lui avoir fait arracher les yeux l'envoya dans les prisons de Palerme, où il périt misérablement. Robert II fut le dernier prince de Capoue.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes.*

ROBERT Ier, *le Frison*, comte de Flandre, né vers 1013, mort le 12 octobre 1093, au château de Winendale. Fils puîné de Baudouin de Lille et d'Adèle de France, il ne put se résigner à une vie oisive, et courut les aventures. Avec quelques vaisseaux, que son père lui avait donnés, il partit pour l'Espagne, et débarqua en Galice; après avoir fait un riche butin, il fut forcé à la retraite par les Sarrasins. Enflammé par les succès de Robert Guiscard en Italie, il se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers normands qui rêvaient la conquête de l'empire grec. L'empereur, averti, fit saisir et mettre à mort les premiers arrivants; Robert, qui n'avait pas encore débarqué, regagna la Flandre. Une aventure nouvelle, et plus heureuse, tenta son ambition. Le comte des Frisons, Florent Ier, était mort (1061), laissant à sa veuve, Gertrude, la tutelle d'un fils en bas âge (Thierri V), qu'elle essayait vainement de défendre contre ses sujets révoltés; Robert lui offrit son secours, triompha des rebelles, et obtint pour récompense, avec la main de Gertrude, la régence de la Frise. C'est de là qu'il est nommé *Robert le Frison*. Lorsque Baudouin de Mons, son frère aîné, mourut, il laissait à ses héritiers, outre le comté de Flandre, le comté de Hainaut, qu'il tenait de sa femme, Richilde; il avait confié à Robert le Frison son fils aîné, Arnoul, et la régence de la Flandre, et à Richilde le comté de Hainaut et Baudouin, son second fils. Richilde fit déclarer nul le testament du défunt, et mit dans ses intérêts le roi de France, Philippe Ier, par un présent de 4,000 livres d'or. Robert s'avança, à la tête des Flamands tudesques, s'empara de Lille, et rencontra, le 20 février 1070, l'armée française près du mont Cassel. Sa victoire fut complète, et il fit Richilde prisonnière. Mais Arnoul, son pupille, périt assassiné, sur le champ de bataille, par un de ses hommes liges, et lui-même, entraîné imprudemment à la poursuite des ennemis, se laissa enfermer dans Saint-Omer. On traita de son échange avec Richilde. Mais, poussé par son ambition, il refusa de céder la Flandre; la guerre recommença, et se termina par un combat livré à Broqueroie, près de Mons. Richilde et son fils Baudouin furent obligés d'en venir à une paix qui assurait à Robert la possession du Hainaut. Vers 1076, Robert allait entreprendre, pour son ancien pupille Thierri V, une guerre contre Godefroi de Lorraine, qui s'était emparé de la plus grande partie de la Frise, lorsque Godefroi fut trouvé, dans les lieux d'aisance de son logis, empalé par une broche de fer. On ne manqua pas d'attribuer, mais sans preuves, cette mort à Robert. Peu après, il associa au gouvernement son fils aîné, Robert, et il partit, en 1085, pour la Terre-Sainte. Il y passa plusieurs années. De retour en Flandre (1091), il la trouva décimée par la maladie pestilentielle connue sous le nom de *mal des ardents*. Afin de réparer le vide fait dans les finances, il remit en vigueur, contre le clergé, le *droit de dépouille*, qui consistait à s'emparer des biens

meubles de tous les ecclésiastiques morts sur le territoire flamand; le concile de Reims l'ayant menacé de mettre la Flandre en interdit, il céda. Ce fut le dernier acte de cette vie agitée.

Robert eut deux fils; l'aîné lui succéda. De ses quatre filles, l'une fut mariée à Canut IV, roi de Danemark.

ROBERT II, *de Jérusalem*, comte de Flandre, fils du précédent, mort le 4 décembre 1111. Aussitôt que la première croisade fut résolue (1095), il s'embarqua, suivi de presque toute sa noblesse. Il se distingua à la prise de Nicée, au siége d'Antioche, à l'assaut de Jérusalem, où il fut l'un des premiers sur la brèche. Des chroniqueurs assurent que le royaume de Jérusalem lui fut offert et qu'il le refusa. Revenu en Flandre (1100), il soutint une guerre contre l'empereur Henri IV, qui voulait entreprendre sur ses domaines. Baudouin de Lille, son grand-père, avait obtenu de Guillaume le Bâtard, qu'il avait aidé dans la conquête d'Angleterre, une rente annuelle de 300 marcs d'argent. Henri Ier, fils de Guillaume, ayant refusé de lui servir cette rente, le comte de Flandre s'unit au roi de France Louis VI, dans la guerre qu'il faisait à Henri, et, par suite de cette alliance, il se trouva en 1111 au siége de Meaux. Les habitants de la ville ayant fait une sortie furent refoulés, et Robert, qui les poursuivait, arriva sur le pont de Meaux au moment où, ne pouvant supporter tant de monde, il se rompit; Robert fut noyé dans la Marne. Baudouin VII, son fils, lui succéda.

ROBERT III, *de Bethune*, comte de Flandre, né en 1239, mort à Ypres, le 17 septembre 1322, était le fils aîné du comte Gui de Dampierre. La guerre ayant éclaté entre son père et Philippe le Bel, il fut mis à la tête des troupes flamandes. Après avoir fait de grandes pertes, il se retirait sur Gand, lorsqu'il apprit que les Gantois passaient au roi de France. Il fut obligé de se livrer à l'ennemi avec son père, son frère et un grand nombre de seigneurs flamands (1299). On l'emprisonna au château de Chinon. Gui était mort lorsque Robert fut mis en liberté (1305), après avoir été forcé de rendre au roi de France un hommage humiliant. Ses sujets l'accueillirent très-mal, et il eut sans cesse à craindre des troubles jusqu'au jour où Philippe le Bel consentit à adoucir les conditions du traité (10 mai 1309). Louis le Hutin, qui recommença la guerre, fut vaincu (1314), et Philippe le Long allait la reprendre, lorsqu'elle fut prévenue par le mariage de Louis, fils de Louis de Nevers, et petit-fils du comte de Flandre avec Marguerite, fille du roi de France. Les dernières années de Robert de Béthune furent attristées par la conduite de son fils aîné, Louis de Nevers, qui fut accusé de rébellion et même de tentative d'empoisonnement contre son père. Ce fils étant mort (24 juillet 1322), le comté revint à Louis, l'époux de Marguerite de France.

Edward Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*.

ROBERT Ier, duc de Normandie, mort le 2 juillet 1035, à Nicée, dut le surnom de *Magnifique* à son caractère généreux et prodigue, et celui de *Diable* à la rigueur impitoyable qu'il montra dans la guerre (1). Il était fils de Richard II, et succéda en 1027 à Richard III, son frère aîné. Il eut à se défendre, dès son avénement, contre une ligue formée par l'archevêque de Rouen, son oncle, Hugues, évêque de Bayeux, Guillaume Talvas, comte de Bellême, et Alain, duc de Bretagne. Il eut bientôt raison des deux premiers. Guillaume de Bellême, assiégé dans le château de Domfront, n'obtint grâce de son terrible adversaire qu'en venant, pieds nus et une selle sur le dos, se jeter à ses genoux. Quant à Talvas, il mourut de douleur après avoir vu périr trois de ses fils. Pendant ce temps, ayant pris sous sa protection les fils du roi Éthelred, il somma Canut le Grand, conquérant de l'Angleterre, de leur restituer l'héritage paternel. Sur le refus hautain de Canut, Robert arma une flotte dans le port de Fécamp, pour aller faire une descente en Angleterre (1034); la tempête l'ayant dispersée, il se dirigea vers le duc de Bretagne, avec lequel il se réconcilia par l'intercession de l'archevêque de Rouen. La puissance du duc se trouva alors entièrement affermie. Lorsque Constance, veuve du roi Robert II, avait voulu assurer le trône de France à son plus jeune fils, au préjudice de Henri, son aîné, celui-ci implora la protection du duc Robert, qui força la reine à reconnaître Henri pour leur *droit* seigneur. Pour prix de ce service, la Normandie s'accrut du Vexin français. Il était intervenu en 1030 avec la même impétuosité dans les affaires du comte de Flandre, Baudouin IV, contre lequel son propre fils avait pris les armes. Après la famine et la peste qui désolèrent, en 1033, la Normandie comme le reste de la France, Robert, dans un de ces élans religieux qui entraînaient les peuples de l'Europe vers l'Orient, prit la croix, et partit pour la Terre-Sainte (1035), malgré les efforts que les seigneurs et les évêques firent pour l'en détourner. Il voulut seulement faire reconnaître pour son successeur le fils qu'il avait eu de la fille d'un bourgeois de Falaise, nommée Arlète, et qui fut le célèbre Guillaume le Bâtard.

Il est difficile, depuis le départ de Robert, de séparer le roman de l'histoire dans les relations de son pèlerinage. Dans un château de Bourgogne, à la porte duquel il s'est présenté tout déguenillé, le bourdon à la main, il est frappé du bâton par le gardien. Ses gens veulent punir l'audacieux, Robert les arrête. « Un pèlerin, leur dit-il, doit tout souffrir pour ses péchés. » A

(1) Ce nom de *Robert le Diable*, donné plus tard à Robert *Courte Heuse*, fils de Guillaume le Conquérant, est celui d'un autre Robert, héros de la légende qui au moyen âge a donné lieu à un *poëme* et à un *mystère*. Ce Robert était fils d'un comte Aubert, que les chroniqueurs supposent avoir été comte de Neustrie avant l'arrivée de Rollon et les invasions normandes.

Rome il fait revêtir d'un superbe manteau la statue équestre de Constantin, en s'indignant contre la parcimonie des Romains. A Constantinople, il fait garnir d'or les pieds de sa mule, et suivi de ses Normands, vêtus avec le plus grand luxe, il se rend à l'audience de l'empereur. Un jour qu'on le portait en litière, il rencontre un chevalier normand qui lui demande ce qu'il doit annoncer à son retour : « Tu diras, répond-il en montrant ses nègres, que tu as rencontré le duc de Normandie allant en paradis porté par des diables. » Parvenu aux portes de Jérusalem, il paye le tribut d'un besant d'or, exigé par les infidèles, non-seulement pour lui et ses compagnons, mais pour tous les pèlerins qui se présentent. « Par le cœur de mon ventre ! s'écrie-t-il, vous entrerez tous, ou les besants me feront défaut. » Il resta huit jours au saint sépulcre, qu'il arrosa de ses larmes, dit Guillaume de Jumiéges, mais sur lequel il fit aussi couler des flots d'or. Pour retourner en Europe, il prit sa route par la Syrie et l'Asie Mineure; mais une maladie l'arrêta à Nicée, où il mourut. Guillaume le Bâtard lui succéda.

Robert II, duc de Normandie, surnommé *Courte Heuse*, né vers 960, mort en février 1034, au château de Cardiff, était fils aîné de Guillaume le Bâtard et de Mathilde de Flandre. Il fut mis en 1087 en possession du duché de Normandie. Il avait le courage et quelques-unes des qualités de son père; mais prodigue, inconsidéré, irrésolu, il ne commit que des fautes, qui le conduisirent à sa perte. Déja, en 1077, il avait essayé, en s'alliant avec Philippe Ier, roi de France, de s'emparer, les armes à la main, du duché de Normandie, dont son père lui avait donné la survivance. Guillaume accourut, le poursuivit jusque dans le Beauvaisis, et le força de se renfermer dans la petite ville de Gerberoy. Dans une sortie, il porta à l'auteur de ses jours, sans le reconnaître, un coup si furieux qu'il le désarçonna. Guillaume jeta, en tombant, un cri qui révéla à Robert l'horreur de sa victoire : il se précipita en gémissant vers lui, et le conjura de lui pardonner son crime. Guillaume l'accabla de reproches : mais à la prière de sa femme, Mathilde, il accorda son pardon au fils rebelle, lui donna l'investiture du duché de Normandie et l'hommage de celui de Bretagne, en retenant pour lui-même le droit de souveraineté. Robert, dès qu'il fut devenu seul maître de son duché, appela auprès de lui son oncle l'évêque Odon (*voy.* ce nom); ils eurent bientôt irrité contre eux les grands et le peuple, qu'ils accablaient d'impôts, pour subvenir à leurs folles prodigalités. Robert, à bout de ressources, eut recours à son plus jeune frère, Henri *Beau Clerc*, et lui céda pour 3,000 livres d'argent (environ près de 300,000 francs de notre monnaie), le Cotentin, qui formait à peu près le tiers du duché de Normandie. Puis, sur les instigations d'Odon, il envoya des troupes dans le Cotentin, et se saisit de la personne de Henri, qui fut conduit à Bayeux. Plusieurs barons prirent la défense du prisonnier. Il s'ensuivit une lutte terrible, dans laquelle Robert traita ses ennemis vaincus avec une cruauté inouïe. Le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, sous prétexte de prendre la défense des Normands opprimés, envahit la Normandie (1091). Robert, abandonné du roi de France, fut obligé de céder le comté d'Eu à Guillaume. Un traité les ayant réunis, ils se tournèrent contre leur troisième frère, Henri, qu'ils chassèrent du Cotentin. Quelque temps après eut lieu la première croisade. Afin de prendre part à l'expédition, Robert engagea pour cinq ans moyennant 10,000 marcs d'argent (environ 500,000 fr.) ce qu'il possédait encore en Normandie, à Guillaume le Roux; et il partit avec Odon de Bayeux et un grand nombre de seigneurs normands (septembre 1096). Les chrétiens lui furent en grande partie redevables des batailles qu'ils gagnèrent sur les infidèles, surtout de celle qui fut donnée dans les plaines de Dorylée (1er juillet 1097); il se distingua aussi dans les siéges d'Antioche et de Jérusalem. En 1100 il revint dans son duché, rappelé par la nouvelle de la mort de Guillaume. Il se mit aussitôt à faire de grands préparatifs pour aller enlever à son frère Henri une couronne sur laquelle il avait un double droit. La flotte qu'il conduisit en Angleterre débarqua à Portsmouth (1101). Au moment d'en venir aux mains, les deux frères conclurent un traité dont les principales conventions furent que Henri garderait la couronne d'Angleterre, en payant chaque année à Robert 3,000 marcs d'argent, et que les deux frères se succéderaient l'un à l'autre, dans le cas où ils décéderaient sans enfants. Cette paix, conclue à contre-cœur par les deux frères, pleins d'une égale défiance l'un envers l'autre, ne fit qu'accroître leur animosité. D'abord Henri voulut punir rigoureusement les barons qui avaient pris le parti de son frère. Celui-ci fut supplié par eux d'aller en Angleterre intercéder en leur faveur. Henri le reçut les bras ouverts, le flatta, lui donna des fêtes splendides, et charma tellement le faible prince par des semblants d'affection, qu'il le fit renoncer au payement des 3,000 marcs qu'il avait promis de lui payer tous les ans. Dès qu'il en eut obtenu quittance, il cessa de le fêter, et il le renvoya humilié et furieux en Normandie. Robert n'eut plus d'autre pensée que celle de se venger. Henri, de son côté, comprit qu'il ne pourrait échapper aux embarras que son frère ne manquerait pas de lui susciter, qu'en prenant l'offensive et en s'emparant de ses États. A la tête d'une armée considérable, il envahit la Normandie. Presque tous les seigneurs vinrent se ranger sous les drapeaux de Robert, qui s'honora du moins en défendant avec un grand courage le pays qu'il n'avait pas su gouverner. Il fut vaincu (1106) et tomba entre les mains de son frère, qui s'empara tranquillement

de son duché et l'emmena en Angleterre, où il le retint prisonnier dans le château de Cardiff. Le malheureux Robert parvint à s'évader, mais bientôt repris et ramené dans sa prison il fut de la part de son frère l'objet d'un traitement barbare. Henri lui fit crever les yeux, et le soumit à une captivité rigoureuse. Le duc de Normandie n'eut pas la consolation de trouver promptement la fin de ses maux : sa captivité dura trente années, et ne finit qu'à sa mort, arrivée en 1134. Il fut inhumé à Saint-Pierre de Glocester.

C. HIPPEAU.

Fr. Michel, *Chroniques anglo-normandes*. — Orderic Vital, *Hist. de Normandie*. — Depping, *Hist. de Normandie*. — Licquet, *Idem*. — *Art de vérifier les dates*.

ROBERT, abbé et historien français, né probablement à Reims, vers 1055, mort à Senuc, près Vouziers, le 23 août 1122. Élevé dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims, il en devint abbé en 1095. A la suite d'un différend avec Bernard, abbé de Marmoutiers, il se retira au prieuré de Saint-Oricle de Senuc, d'où il sortit pour suivre les croisés en Palestine (1096). A son retour, un concile tenu à Poitiers (23 novembre 1100) déclara sa déposition injuste et sa vie irréprochable, mais il ne fut point rétabli dans sa dignité, et il se résigna à vivre à Senuc. On l'accusa de mal administrer les biens de son prieuré, et le pape Calixte II le destitua de ses fonctions par un bref du 16 avril 1121. On a de lui : *Historia Hierosolimitana libris VIII explicata;* Cologne, entre 1470 et 1474, in-4°; Bâle, 1533, in-fol. La première édition est rarissime, mais c'est aussi la plus fautive. Cette histoire a été réimpr. dans les recueils de Reuber (Francfort, 1584, 1620, in-fol.) et de Bongars (Hanau, 1611, 2 vol. in-fol.), et elle a été traduite en français, sous le titre : *La Chronique et Histoire faite par le R. P. en Dieu Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France, contenant les prouesses de Charlemagne et de son neveu Rolland* (Paris, 1527, in-4°). Robert commence son récit au concile de Clermont (1095) et le termine à la victoire que les croisés remportèrent sur le soudan d'Égypte (12 août 1099) après la prise de Jérusalem. Pour orner sa narration, il a soin de mêler de temps en temps des vers à sa prose, et il indique même par des vers placés en marge, par forme de sommaire, ce que le corps de l'ouvrage renferme de plus important. Ce morceau historique est d'autant plus précieux, nonobstant le merveilleux dont il est rempli, que Robert a été témoin oculaire de tous les faits qu'il raconte.

Marlot, *Metropolis Remensis*, II. — Martenne, *Veterum scriptorum collectio*, II. — Rivet, *Hist. littér. de la France*, IX et X. — *Gallia christiana*, IX, 224-230. — Bouillot, *Biogr. ardennaise*.

ROBERT *de Melun*, théologien anglais, que l'on suppose né dans les dernières années du onzième siècle, mort le 28 février 1167. Jean de Salisbury, son contemporain, son élève, qui l'appelle tantôt *Meludensis* (Metalog., lib. II, c. 10), tantôt *Melidunus* (Entheticus, vers 55), explique ainsi ce surnom de Robert : *Quod meruit in scholarum regimine, natione siquidem Angligena est*. Du Boulay suppose que Robert, après avoir enseigné quelque temps à Paris, s'éloigna de cette ville, où trop de régents se disputaient la jeunesse studieuse, et alla professer à Melun. Ce qui ne paraît pas autrement prouvé. Quoi qu'il en soit, c'est à Paris que Jean de Salisbury eut Robert pour maître. Le chanoine Godefroid de Saint-Victor, dans sa prose rimée, dit même en quel lieu de Paris était l'école de Robert, sur le bord de la Seine, au sommet d'une éminence qu'il appelle pompeusement un rocher. Au témoignage de Jean de Salisbury, il commença par enseigner ce qu'on appelait alors la physique, *physica studia* (1), et, plus tard, s'étant donné tout entier à la théologie, il devint un des plus fameux théologiens de son temps. Jean de Cornouailles, qui fut un de ses auditeurs, rapporte qu'entre tous les docteurs contemporains Robert se distingua par la pureté, l'orthodoxie de ses sentiments sur les questions les plus subtiles et les plus périlleuses. Séjourna-t-il en France près de trente ans, de 1130 à 1160, comme M. Wright l'assure, après Daunou? Ce n'est encore là qu'une conjecture. On sait toutefois qu'étant rentré dans sa patrie avec un nom glorieux, il fut élu en 1163 évêque d'Hereford, et mourut quatre ans après, sur ce siége.

La vie de Robert est donc mal connue. Ses écrits ne le sont pas beaucoup mieux. Son principal traité a pour titres divers : *Summa Theologiæ, Summa Sententiarum, Tractatus de Incarnatione*. Du Boulay (*Hist. universit. paris.*, t. II), Hugues Mathoud, dans ses notes sur Robert Palleyn, et l'auteur de cet article (*De la Philos. schol.*, t. I, p. 331 et suiv.), en ont publié des fragments étendus; cependant l'ensemble de l'ouvrage est encore inédit. Nous en désignerons un exemplaire manuscrit dans le n° 478 du fonds de Saint-Victor, à la Bibliothèque impériale. La Somme de Robert contient de très-utiles renseignements sur les origines de la théologie scolastique. Quoique saint Thomas ne la cite jamais, nous pensons qu'il l'a lue et qu'il a tiré profit de cette lecture. Cette Somme est-elle le seul ouvrage de Robert qui soit parvenu jusqu'à nous? Daunou l'a dit, et nous avons reproduit cette assertion avec une confiance abusée. La Somme de Robert, dans le n° 478 de Saint-Victor, commence par ces mots : « Quemadmodum proprium est oculorum claritatem luminis appetere. » C'est donc un écrit tout à fait diffé-

(1) La physique avait été compromise par les hérésies des prétendus physiciens Bernard de Chartres, Thierry, Guillaume de Conches, lecteurs assidus du *Timée*. Aussi voyons-nous, en 1163, le concile de Tours, dans son huitième canon, menacer de peines sévères les moines qui oseraient sortir de leur cloître pour aller étudier la physique. Robert de Melun n'était pas homme à se confiner dans une science compromise.

rent de celui que nous offre l'ancien fonds du Roi, n° 1977, avec cet incipit : « Quæritur quid sit juramentum », et sous ce titre : *Quæstiones de Divina Pagina, a mag. Roberto de Miliduno propositæ*. Il s'agit ici de diverses Questions, au nombre de soixante-neuf, que Robert s'est proposées à lui-même en lisant les livres saints, ou que d'autres docteurs, ses contemporains, ont avant lui soumises à l'examen de plus subtils interprètes. La plupart de ces questions sont curieuses, et quelques-unes peuvent même être considérées comme indiscrètes. Quant aux réponses de Robert, elles sont en général courtes, peu décisives, souvent même elles font supposer que l'auteur, peu satisfait de la solution qu'il a trouvée, attend, espère, dans son embarras, le secours d'autrui. Si grande qu'ait été sa réputation d'orthodoxie, Robert a lui-même douté, comme Abélard, comme Gilbert de la Porrée, comme Pierre Lombard et tant d'autres de ses contemporains. C'est un fait que l'histoire doit recueillir.

Nous ajouterons enfin au catalogue des œuvres de Robert, *Quæstiones de Epistolis Pauli*, que nous rencontrons aussi dans le n° 1977 de l'ancien fonds du Roi. Ainsi que le précédent, cet ouvrage était ignoré de Daunou. B. Hauréau.

Hist. litter. de la France, XIII, 371. — Du Boulay, *Hist. univ. par.*, II, passim. — Cas. Oudin, *Comment. de script. eccles.*, II. — Th. Wright, *Biogr. britann. liter.*

ROBERT *d'Auxerre*, chroniqueur français, mort en 1212, à l'abbaye Saint-Marien d'Auxerre. Son nom de famille était Abolant. De bonne heure attaché à la cathédrale d'Auxerre, il y remplit dès 1166 les fonctions de lecteur, qui l'obligeaient au soin des archives. Son goût pour les livres et l'étude établit une liaison intime entre lui et Milon de Traînel, abbé de Saint-Marien, et qui y avait rassemblé une belle bibliothèque ; sur les conseils et avec l'aide de son ami, il entreprit une chronique générale du monde, qu'il conduisit jusqu'à l'année de sa mort, et qui fut ensuite continuée par divers auteurs jusqu'à la fin du treizième siècle. En 1205 Robert entra dans le couvent de Prémontré de Saint-Marien. Son ouvrage qui a pour titre *Chronologia seriem temporum et historiam rerum continens*, publié à Troyes, 1608, in-4°, et dont certaines parties ont été reproduites dans le recueil de dom Bouquet (t. X, XI, XII et XVIII), se distingue avantageusement de la plupart des écrits historiques de cette époque ; l'auteur a consulté consciencieusement les dépôts de documents où il put avoir accès. Il fait plusieurs fois preuve d'un esprit critique rare de son temps ; ainsi au sujet d'une légende apocryphe, il pose en principe : « Ne m'objectez pas, dit-il, l'ancienne et longue pratique de réciter cette fable dans l'église ; sachez que lorsque la raison contredit l'usage, c'est l'usage qui doit céder. »

Lebeuf, *Dissertation sur la chronique de Saint-Marien*, dans le t. VIII des *Mémoires* de Desmolets. — *Hist. litter. de la France*, XVII.

ROBERT *de Gloucester*, chroniqueur anglais, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il était moine de l'abbaye de Gloucester. Contemporain d'Édouard Ier, il ne paraît pas avoir vécu longtemps au delà de la bataille d'Evesham, gagnée en 1265, sur le comte de Leicester. Il composa une chronique rimée, de plus de dix mille vers, écrits en anglo-saxon, dans cet idiome corrompu qui sert de transition aux ouvrages de Chaucer et de Wycliffe, et contenant l'histoire d'Angleterre depuis les Romains jusqu'au règne d'Édouard Ier. Comme monument philologique, cette chronique est curieuse ; mais elle est d'un style traînant et obscur, et remplie des fables les plus grossières. Camden, Weever et Selden en ont rapporté quelques extraits. Elle a été publiée en entier par Hearne (Oxford, 1724, 2 vol. in-8°) et réimpr. en 1810.

Warton, *Hist. of english poetry*.

ROBERT (*Claude*), écrivain ecclésiastique français, né en 1564 ou 1565, à Chesley ou Cheslay (aujourd'hui arrondissement de Bar-sur-Seine), mort à Châlons-sur-Saône, le 16 mai 1637. Il avait obtenu dans sa jeunesse une bourse au collége de Cambrai à Paris, où il acheva ses études avec distinction. Une instruction solide et variée jointe à une grande modestie et à une piété sincère le firent choisir par Bénigne Fremyot, président au parlement de Bourgogne, pour précepteur de son fils André, qui devint archevêque de Bourges. Robert, après avoir complété l'éducation de son élève par des voyages en Flandre, en Allemagne et en Italie (1594), lui prêta le secours de ses lumières et de ses conseils dans l'administration de son diocèse. Il remplit plus tard les mêmes fonctions auprès d'un neveu d'André Fremyot, Jacques de Neufchèzes, qui fut promu en 1624 à l'évêché de Châlon-sur-Saône. Ce prélat récompensa le mérite et les services de son précepteur en le nommant son archidiacre et son grand vicaire. Claude Robert a laissé, outre trois traités latins en manuscrit : *Gallia christiana*; Paris, 1626, in-fol., avec une carte géographique. Dans cet ouvrage, fruit d'un travail de près de trente années, Robert, mettant en œuvre et coordonnant les matériaux qui avaient été mis au jour sur cette matière par Aubert Le Mire, Jacques Severt et Jean Chenu, construisit de fond en comble l'édifice de l'histoire ecclésiastique de tous les diocèses de France depuis leur origine jusqu'au dix-septième siècle. Les documents qu'il avait amassés pour une seconde édition furent remis aux frères Scévole et Louis de Sainte-Marthe ; elle fut publiée avec de notables augmentations en 1656, 4 vol. in-fol. ; une troisième édition, entreprise par les Bénédictins de Saint-Maur, en 1715, et restée inachevée au 13e volume (1785), a été continuée en 1856 par notre collaborateur, M. B. Hauréau.

J.-P.-Abel Jeandet.

Cl. Robert, *Gallia christiana*; même ouvrage, édit. de Pierre-Abel et Nicolas de Sainte-Marthe, t. II; édit.

des Benédict., t. Ier, *Præf. ad lect.* — L. Jacob, *De Claris scriptor. cabilonensibus.* — Cl. Perry, *Hist. de Châlon-sur-Saône.* — Philib. de la Mare, *Historicorum Burgundiæ conspectus.* — Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne.* — E. Socard, *Notice hist. sur Claude Robert*, in-8°. — J.-P.-Abel Jeandet, *Claude Robert premier auteur de la* Gallia christiana, in-8°. — Victor Fouque, *Du* Gallia christiana *et de ses auteurs*, in-8°.

ROBERT (*Nicolas*), peintre et graveur français, né à Langres, vers 1610, mort à Paris, en 1684. Son talent de peintre en miniature et l'art avec lequel il dessinait des plantes pour les brodeurs attirèrent l'attention de Gaston d'Orleans. Ce prince l'attira à son service, et lui fit commencer l'ouvrage connu sous le nom de *Recueil des vélins*, et qui était conservé à la bibliothèque royale. Cette belle entreprise fut continuée après lui par Joubert, Aubriet, Mlle Basseporte, van Spaendonck, Redoute, etc. Robert fut encore chargé de graver les plantes qu'il avait peintes, et se fit aider dans ce travail par Abraham Bosse, puis par Louis de Châtillon. Il a gravé, avec la collaboration de Gérard Audran, des ornements et autres pièces d'après G. Charmetton.

Archives de l'art français, I, 281. — *Abcdario de Mariette.* — Fontenai, *Dict. des Artistes.* — Huber et Rost, *Manuel du curieux.* — Michel de Marolles, *Le Livre des peintres et graveurs.* — C. Le Blanc, *Manuel de l'amateur d'estampes*, vo G. Audran.

ROBERT (*Paul-Ponce-Antoine*), peintre et graveur français, né à Seri en Porcien, près Reims, le 11 janvier 1686, mort à Paris, le 29 décembre 1733. Il eut pour maître Jean Jouvenet, et, bien qu'il fût dénue de ressources et réduit à la condition la plus dure, il alla en Italie pour y compléter son éducation. Le cardinal Armand-Gaston de Rohan étant venu à Rome, en 1724, le prit en affection, lui fit faire quelques copies des maîtres italiens, et à son retour en France lui donna un logement dans son hôtel. Robert voulut se faire recevoir à l'Académie, mais il fut repoussé à cause de la façon peu réservée dont il parlait de ses confrères. Il acheva de se compromettre vis-à-vis de l'Académie en prenant à partie J.-Fr. de Troy et Coustou jeune et en leur adressant un cartel en termes outrageants. Sa mauvaise santé lui interdisait un travail assidu; aussi n'a-t-il laissé que peu de tableaux; les meilleurs, suivant Mariette, se voyaient dans l'église des Capucins du Marais. Ses connaissances en objets d'art l'avaient fait remarquer du célèbre amateur Crozat, qui le chargea de diriger la seconde partie du recueil connu sous le titre de *Cabinet Crozat;* mais Robert mourut avant d'avoir accompli la moitié de sa tâche. On lui doit quatorze gravures. En outre, il sculptait, non sans talent, de petites figures d'enfant dans le genre de François Flamand. H. H—N.

Archives de l'art français. *Abcdario de Mariette.* — Fontenai, *Dict. des Artistes.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur français.*

ROBERT DE VAUGONDY (*Gilles*), géographe français, né le 24 août 1688, à Paris, où il est mort, le 10 avril 1766. Il avait pour aïeul Nicolas Sanson, le père de la géographie en France, et il succéda à son oncle Pierre Moulard-Sanson dans l'exploitation d'un fonds de livres et de cartes qu'il augmenta d'une façon remarquable. Il eut le titre de géographe ordinaire du roi. Ses cartes, sont dressées avec soin et gravées avec netteté; mais par suite d'une négligence singulière, les degrés de longitude et de latitude n'y sont pas toujours indiqués. On a de lui : trois atlas, le *Petit atlas*, 1748, 2 vol. in-8° de 203 cartes; l'*Atlas universel*, 1758, in-fol. de 108 cartes; et l'*Atlas portatif*, 1762, in-4° de 52 cartes; ce dernier a été acquis et augmente par Delamarche; — *Géographie sacree et historique de l'Ancien et du Nouveau Testament;* Paris, 1747, 3 vol. in-12 : le fond est de Sérieux et de Lavocat; — *Usage des globes celeste et terrestre;* Paris, 1752, in-12. Il avait gravé un *Atlas des revolutions du globe* en 66 cartes, qui n'a pas été publié, et dont un exemplaire, unique peut-être, a été payé 60 fr. en 1808 à la vente Lamy.

ROBERT DE VAUGONDY (*Didier*), fils du précédent, ne le 11 juin 1723, à Paris, où il est mort, en 1786. Associé de bonne heure aux travaux de son père, il fut comme lui géographe du roi; il obtint le même titre du roi Stanislas, qui le fit en outre admettre dans l'Académie de Nancy. Il compta aussi au nombre des censeurs. Il avait de l'érudition, et s'appliqua avec autant de succès à la théorie qu'à la pratique de la géographie. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire de la geographie;* Paris, 1755, in-12, réimpr. à la tête de l'*Atlas universel* de son père; — *Tablettes parisiennes;* Paris, 1760, in-8°, avec un plan de Paris; — *Cosmographie;* Paris, 1763, in-4°; c'est une description du ciel en deux hémisphères; — *Institutions geographiques;* Paris, 1766, in-8°; — *Atlas de la France et de l'Europe*; 1785. Il a encore écrit quelques *Memoires* communiqués à l'Académie des sciences et il a gravé des cartes pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, l'*Esprit des lois*, l'*Histoire des terres australes* de De Brosses, etc.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.*

ROBERT (*Hubert*), peintre français, né en 1733, à Paris, où il est mort subitement, le 15 avril 1808. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, ce fut seulement après avoir fait ses études au collège de Navarre qu'il put se livrer à son goût prononcé pour les arts. Il apprit à dessiner dans l'atelier du sculpteur Michel-Ange Slodtz, et en 1753 il se rendit à Rome; séduit par la beauté de cette ville, il s'occupa avec un zèle que rien ne rebutait à dessiner et à peindre les plus beaux sites et les monuments qu'elle renferme. C'est ainsi qu'on le vit escalader au péril de ses jours les murs délabrés du Colysée, s'aventurer sur la corniche du dôme de Saint-Pierre, et s'enfoncer dans le dédale des catacombes (1). Son talent à composer des paysages

(1) Ce dernier acte de témérité a inspiré à Delille l'épisode qui termine le IVe chant du poème de *L'Imagination*.

ornés de ruines et de fabriques italiennes lui fit bientôt accorder par M. de Marigny, directeur général des bâtiments du roi, la pension à l'école de France, dirigée alors par Natoire. Ses études terminées, il accompagna l'abbé de Saint-Non et Fragonard dans leur excursion en Sicile et dans l'Italie méridionale (1760-1761). Il revint en France après avoir passé douze années en Italie, et il fut aussitôt élu membre de l'Académie royale (26 juillet 1766); son tableau de réception, une *Vue du port de Ripetta à Rome*, fut exposé au salon de 1767, et figure au musée du Louvre. Quelques années plus tard il fut nommé garde des tableaux du cabinet du roi et dessinateur des jardins royaux. C'est d'après ses plans que fut construit dans les jardins de Versailles le rocher du bosquet des *bains d'Apollon*. On lui doit également le dessin de plusieurs parties du petit Trianon et d'un grand nombre de parcs d'agrément. Catherine II l'invita en 1782 et en 1791 à venir à Saint-Pétersbourg; il ne put se résoudre à quitter Paris, mais « il envoya à Catherine des ouvrages qui furent généreusement payés. On voit à l'Ermitage et chez plusieurs seigneurs russes une immense quantité de tableaux de Robert, représentant principalement des vues de Rome (1). » A l'époque de la révolution il perdit toutes ses places, et il fut jeté en prison; le hasard lui sauva la vie : un prisonnier qui portait le même nom que lui monta à sa place sur l'échafaud. Le 9 thermidor mit fin à sa captivité; elle avait duré dix mois sans que son énergie, son amour de l'art fussent un moment ébranlés. Dans les premiers jours il peignait sur les assiettes de la prison (2). Un peu plus tard il eut la facilité d'exécuter cinquante-trois tableaux et une quantité de dessins qu'il distribuait à ses compagnons d'infortune. Il est l'auteur du portrait que la veille de son supplice le poëte Roucher envoya à sa femme. Sous l'empire Robert fut attaché à la direction du musée Napoléon. Jusqu'à son dernier moment il ne cessa de peindre, et il est exact de dire qu'il mourut le pinceau à la main devant son chevalet. Ses ouvrages, dont le nombre est considérable, sont exécutés pour la plupart dans le style du décor (3) qui convenait à sa touche agréable et un peu lâchée, à sa composition facile et souvent théâtrale. Il y a peu de collections en Europe qui ne possèdent plusieurs toiles ou aquarelles de Robert. On lui doit enfin une suite assez difficile à rencontrer de dix-huit gravures à l'eau-forte, exécutées d'une pointe facile et spirituelle. Il eut pour amis nombre de personnages distingués de la fin du dernier siècle. Étant à Rome, il avait formé avec Grétry une amitié durable; Visconti, Greuze, le miniaturiste Hall, Mme Vigée-Lebrun, Delille, Le Kain se réunissaient souvent dans sa maison d'Auteuil, la même qui avait appartenu à Boileau. H. H—N.

Vigee, dans le *Magasin encyclop.* de 1808, III. — Paillet, *Notice*, à la tête du *Catalogue de la vente après décès de Hubert Robert*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — E. Soulié, *Musée de Versailles*. — P. Hedouin, *Mosaïque*. — Collette de Baudicour, *Le Peintre graveur français continué*. — Archives de l'art français, *Abcdario de Mariette* et *Documents*.

(1) L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

(2) « Une de ces assiettes m'appartient, dit M. Hedouin... Elle est en faïence grossière, taillée à pans formant un octogone, et son bord encadre le sujet contenu dans un fond très-concave. Ce sujet représente un magnifique jardin de couvent à Rome. Au-dessus d'arbres épais se dessine la colonne Trajane et le dôme du Panthéon. Une jeune fille, en costume de novice, court pour saisir un papier que lui a jeté un jeune homme du haut de la colonne. »

(3) H. Robert fit, dit-on, les décors du théâtre que Voltaire avait monté à Ferney, et il a orné de ses peintures plusieurs hôtels de Paris et le château de Saint-Cloud.

ROBERT (*François*), géographe français, né en 1737, à la Charmeie, près Châlons-sur-Saône, mort le 5 mai 1819, à Heiligenstadt (Saxe). Il professa pendant plusieurs années la philosophie et les mathématiques au collége de Châlons-sur-Saône, et devint en 1780 ingénieur géographe du roi. Après avoir figuré en 1793 parmi les administrateurs de la Côte-d'Or, il représenta en 1797 ce département dans le Conseil des cinq-cents, et y émit des opinions réactionnaires. Lors du 18 fructidor son élection fut annulée, et il rentra dans la vie privée. Passionné pour l'étude de la géographie, il entreprit à ses frais un grand nombre de voyages; arrivé à un âge fort avancé, il voulut visiter l'Allemagne, et mourut en Saxe. En 1795 il avait été porté par le comité de l'instruction publique sur la liste des gens de lettres à qui la Convention accordait des secours. Une erreur de nom le priva de la somme qui lui était allouée : elle fut touchée par la veuve de Robert de Vaugondy, autre géographe, mort depuis neuf ans. Robert faisait partie de l'Académie de Berlin et de l'Institut de Bologne. On a de lui : *Géographie universelle, à l'usage des colléges*; Paris, 1767, 2 vol. in-12 : l'auteur y a fait usage des vers techniques avec plus de précision que le P. Buffier; l'ouvrage a eu une quinzaine d'éditions; — *Géographie naturelle, historique, physique*, etc., *suivie d'un Traité de la sphère*; Paris, 1777, 3 vol. in-12; le *Traité* a été réimprimé à part en 1778 et en 1801; — *Voyage dans les treize cantons suisses, les Grisons, le Valais*, etc.; Paris, 1789, 2 vol. in-8°; trad. en allemand; — *Mélanges sur différents sujets d'économie publique*; Paris, 1800, in-8°; — *Dictionnaire géographique*, d'après les traités de Vienne et de Paris; Paris, 1818, 1820, 1825, 2 vol. in-8°. Il a aussi travaillé au *Dictionnaire de géographie moderne*, publié par Mentelle dans l'*Encyclop. méthodique*.

Quérard, *La France Littéraire*.

ROBERT (*Pierre-François-Joseph*), conventionnel, né à Gimnée (Ardennes), le 21 janvier 1763, mort à Bruxelles, en 1826. Il fut d'abord avocat, puis professeur de droit public à

la Société philosophique. Dès le commencement de la révolution il devint l'un des membres les plus actifs du club des Cordeliers. Là il se lia avec Brissot et surtout avec Danton, qui, nommé, le 10 août 1792, ministre de la justice, le prit pour secrétaire. Par le crédit de ce dernier, il fut élu député de Paris à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis, « regrettant qu'il ne fût pas en son pouvoir de prononcer en même temps celle de tous les rois ». Le 10 avril 1793, il fut dénoncé par Vergniaud comme agent du duc d'Orléans. Robert faisait le commerce de l'épicerie en gros ; désigné comme accapareur, il vit, le 27 septembre 1793, sa maison pillée par la populace. Il vint se plaindre à la Convention, qui fut sur le point de le mettre en accusation. Il échappa aux proscriptions qui frappèrent les dantonistes. Envoyé à Liége en l'an III, il en fut rappelé comme entravant les opérations de l'administration générale de Belgique. Après la session il se fit fournisseur, et n'exerça plus de fonctions publiques. Frappé par la loi contre les régicides, il se réfugia en Belgique, où il ouvrit un commerce de liqueurs. On a de lui quelques opuscules et des articles insérés dans *Le Mercure national* (1789-1791) et *Les Révolutions de Paris* (1789-1793). Robert avait épousé, en 1791, Mlle DE KERALIO (*voy.* ce nom), qui s'est fait connaître par ses productions littéraires.

Le Moniteur universel. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

ROBERT (*Louis-Léopold*), peintre et graveur, né le 13 mai 1794, à La Chaux-de-Fonds (canton de Neufchâtel), mort à Venise, le 20 mars 1835. Il était l'aîné des trois fils d'un horloger monteur de boîtes. Après avoir fait quelques études fort incomplètes dans un pensionnat de Porentruy, il entra dans une maison de commerce d'Yverdun, mais témoigna d'une si grande répulsion pour la carrière ouverte devant lui que ses parents le rappelèrent auprès d'eux et le laissèrent se livrer à son penchant pour les arts. En 1810 il entra chez le graveur Charles Girardet, son compatriote, alors établi à Paris, et fréquenta l'atelier de David en même temps qu'il suivait les cours de l'École des beaux-arts. En 1814 il obtint le second grand prix de gravure; en 1816, il fut déclaré exclu du concours comme étranger, la principauté de Neufchâtel ayant fait retour à la Prusse. A ce moment aussi David venait d'être exilé, et son atelier était fermé. A l'exemple d'un grand nombre de ses condisciples, Robert entra chez Gros, et peu de temps après il retourna à la Chaux-de-Fonds. Mais tout excitait en lui le désir de voir l'Italie. Décidé à ne plus être à charge à ses parents, il sollicita du gouvernement de son pays une protection nécessaire à ses projets. Un de ses compatriotes, M. Roullet-Mezerac, offrit alors de lui prêter l'argent nécessaire à un séjour en Italie en stipulant qu'il le rembourserait de ses avances seulement lorsqu'il pourrait le faire sans se gêner. « Vous pensez bien que j'acceptai avec reconnaissance, écrivait Robert à un de ses amis, et je partis pour l'Italie en 1818 avec l'idée d'y vaincre ou d'y mourir. » Si, comme il est probable, il était parti avec l'idée de compléter ses études de gravure, dès qu'il eut mis le pied dans Rome il abandonna ce projet, et se livra entièrement à son penchant naturel en ne s'occupant plus que de peinture. Des amateurs, ses concitoyens, lui ayant commandé plusieurs petits tableaux, il se mit à peindre des *intérieurs ;* une heureuse circonstance vint tout à coup élargir le cercle de ses études et ouvrir devant lui une voie presque inexplorée. Une bande de brigands qui désolait la campagne fut saisie et amenée à Rome. Robert obtint la permission de travailler pendant plusieurs mois au milieu d'eux ; il se pénétra vivement de ces types et de ces mœurs des paysans romains, que le premier il fit connaître, qu'il mit à la mode et que nul depuis n'a rendus avec plus de vérité (1). Les principales et les meilleures figures de ses tableaux ont été prises dans les prisons de Rome. Le succès couronna vite les efforts de Robert ; ses tableaux furent recherchés, et il put enfin se suffire à lui-même. Aimant assez peu l'argent pour que sa famille se désespérât de son désintéressement, il ne tirait pas un prix élevé de ses ouvrages ; grâce cependant à des habitudes d'une grande simplicité, il s'acquitta promptement envers M. Mezerac, remboursa à sa famille les avances faites pour son éducation et appela auprès de lui son frère Aurèle, dont il entreprit de faire un peintre. Le premier tableau marquant de Léopold Robert est daté de 1822 : c'est *L'Improvisateur napolitain*, qui fut exposé à Paris au salon de 1824. L'histoire de ce tableau est caractéristique. En 1821, le colonel Lamarre avait commandé à Robert une *Corinne au cap Misène.* Notre artiste se mit à l'œuvre, arrêta sa composition, l'ébaucha, et pour l'encadrer peignit d'après nature une vue des environs de Naples. Le tableau devait figurer au salon de 1822 avec quatre autres petites toiles, et bien qu'inachevé il fut annoncé et inscrit au livret. Mais son génie ne lui permettait pas de s'élever jusqu'à des conceptions purement idéales. Aussi après bien des tâtonnements et des retouches, rebuté de sa *Corinne*, il la métamorphosa, contre le gré de son client, en un *Improvisateur napolitain.* Depuis ce temps, sagement inspiré, il n'écouta d'autre instinct que celui qui le poussait à peindre des sujets populaires et exclusivement italiens, et les deux cent cinquante tableaux qu'il a produits

(1) « J'ai été bien favorisé, je l'avoue, écrivait-il à son ami Brandt (3 octobre 1822) ; j'ai voulu choisir un genre qu'on ne connût pas encore, et ce genre a plu. C'est toujours un avantage d'être le premier.

dans l'espace de seize ans ont été presque complétement copiés sur nature, suivant son expression (1).

Le succès obtenu par Robert au salon de 1824 fut bien éclipsé par l'enthousiasme qu'excita trois ans plus tard son *Retour du pèlerinage de la Madone de l'Arc*. Ce tableau était le premier d'une suite dans laquelle il se proposait de caractériser les quatre saisons et les quatre principales contrées de l'Italie. Le *Pèlerinage* représentait Naples et le printemps; l'*Arrivée des moissonneurs dans les Marais pontins* devait personnifier Rome et l'été; l'automne aurait été symbolisé par *Les Vendanges en Toscane*, et l'hiver par *Le Carnaval à Venise.* *Les Moissonneurs* (datés de Rome, 1830) furent exposés à Paris au salon de 1831, avec trois des bons tableaux sortis du pinceau de Robert. Chacun des partis qui divisaient alors le monde des arts le reclamait comme un des siens. « Les classiques vantaient Robert, dit M. Ch. Blanc, parce qu'il était un élève de David et un dessinateur plein de fermeté, de correction et de caractère; les romantiques le revendiquaient comme un des leurs, parce qu'il relevait directement de la nature et qu'il avait su trouver de la noblesse autre part que dans les héros grecs. » Robert assista à son triomphe: cédant aux sollicitations de M. Marcotte, son ami autant que son Mécène, il était venu à Paris, et à la suite du salon il reçut de la main du roi la croix de la Légion d'honneur (2). Le séjour de Robert à Paris ne fut pas de longue durée; les agitations de cette ville convenaient peu à ses habitudes retirées. Après avoir passé quelques mois à Florence, il alla, en février 1832, se fixer à Venise, pour exécuter son troisième tableau des saisons. Mais bientôt il abandonna son premier projet pour peindre *Le Départ des pêcheurs de l'Adriatique*, sujet qui, bien mieux qu'une scène de carnaval, convenait à son genre de talent et à son actuelle disposition d'esprit.

Le Départ des pêcheurs, commencé à la fin d'avril 1832, composé, puis recommencé plusieurs fois, ne sortit pas de son atelier avant le commencement de 1835. Robert l'exposa à Venise, où il eut un succès d'enthousiasme, puis il l'expédia à Paris, où il arriva trop tard pour figurer au salon de 1835, qui venait de s'ouvrir. Presque en même temps se répandait la nouvelle du suicide de L. Robert. « En effet, le 20 mars 1835 il s'était coupé la gorge avec son rasoir, ce même rasoir qui lui servait à gratter ses tableaux. Il s'était frappé avec une telle frénésie qu'il avait coupé les deux artères carotides et entamé l'une des vertèbres cervicales. Il avait quarante et un ans (1). » Cette nouvelle produisit à Paris une grande émotion. Quelle pouvait être la cause de cet acte de désespoir? Quel chagrin si profond avait pu pousser à le commettre un peintre arrivé au but, alors qu'après des commencements difficiles il touchait à la gloire et à la fortune? On se rappelait la mort volontaire de son jeune frère Alfred, arrivée dix ans auparavant, jour pour jour (20 mars 1825). On invoquait le découragement d'un artiste, qui ne pouvait se soutenir sans vertige à la hauteur où on l'avait placé et qui était comme accablé de son triomphe. On parlait enfin d'un suicide par amour. La comtesse de Valdahon fit une brochure où, dans un récit romanesque, elle expliquait ainsi la mort de Robert, tandis que mistress Trollope écrivit qu'il avait succombé à un désespoir religieux, suite de la faiblesse qu'il avait eue d'abjurer sa communion. Or Robert était né, avait vécu et était mort dans la religion protestante. Le fait est qu'il nourrissait dans son cœur une de ces passions silencieuses contre lesquelles il n'y a pas de remède. Ce qui est certain encore, c'est que Robert naturellement mélancolique, avait été envahi par une disposition à la tristesse que les circonstances heureuses de sa vie ne dissipèrent jamais, et dont on voit la trace dans le plus grand nombre de ses lettres aussi bien que l'empreinte dans ses tableaux. Quant à ce mystérieux attachement, dont on remarque à peine de faibles traces dans ses lettres les plus intimes, voici ce qu'on en sait. S'étant trouvé en relations à Rome avec quelques membres de la famille Bonaparte, un vif penchant l'avait entraîné vers la princesse Charlotte, fille du roi Joseph, mariée à son cousin Napoléon, second fils du roi Louis. En se rendant à Paris en 1831, il s'était arrêté à Florence, où se trouvait la princesse Charlotte. A son retour il s'arrêta encore à Florence, et fréquenta assidûment la princesse. Un événement tragique avait développé l'affection qu'elle lui avait inspirée. Le prince, entraîné par son frère Louis, aujourd'hui Napoléon III, venait de se jeter dans les rangs des révoltés de la Romagne, lorsque, atteint d'une maladie violente, il mourut presque subitement (17 mars 1831). Dès que Robert comprit la violence de sa passion il voulut fuir; c'est alors qu'il vint se fixer à Venise, où en proie aux sentiments les plus douloureux, luttant contre le désespoir et son hypocondrie naturelle, il exécuta son dernier tableau (2).

(1) *L'Improvisateur*, vendu 3,800 fr., passa dans la galerie du Palais-Royal; il fut mutilé en 1848 ainsi qu'un autre du même artiste, *Une mère napolitaine sur les débris de sa maison*; un troisième de lui, qui s'y trouvait aussi, disparut à cette époque: c'est l'*Enterrement d'un fils aîné de paysans romains.*

(2) Gérard, qui témoigna toujours à L. Robert le plus vif attachement, avait pu à grand'peine obtenir que *Le Retour du pèlerinage de la Madone* fût acheté par Charles X au prix de 4,000 fr. *Les Moissonneurs* furent payés 8,000 par Louis-Philippe, qui en fit don au musée du Louvre. Ce tableau aussi bien que son pendant fut vite popularisé par la gravure. On sait le succès qu'obtint celle de Mercuri, exécutée in-4° sur cuivre, pour le journal *L'Artiste*, et dont quelques épreuves se sont vendues 3 et 400 fr.

(1) Feuillet de Conches, *L. Robert, sa vie et ses œuvres.*

(2) La plupart des instants que Robert passait dans la fa-

Le Départ des pêcheurs figura au salon de 1836. L'année précédente, M. Paturle, acquéreur de ce tableau, l'avait exposé pendant deux mois au profit des pauvres dans une des salles de la mairie du deuxième arrondissement; le prix d'entrée, fixé à un fr., produisit 16,000 fr. « On fut frappé tout d'abord, dit M. Feuillet de Conches, du voile de mélancolie profonde qui couvre l'ensemble de la peinture des *Pêcheurs*, et qui répand sur la scène une teinte d'exagération. Ce n'est pas, il est vrai, que les populations maritimes livrées à la pêche au long cours ne contractent, dans les terribles chances de leur métier, un caractère sérieux de résignation, que le sentiment religieux vient fortifier encore; mais la conscience du danger s'affaiblit par l'habitude, et ne laisse subsister dans l'attitude de ces populations aventureuses qu'une sorte de gravité tranquille et simple. Cette observation peut s'appliquer au plus grand nombre des tableaux de Robert, aux *Moissonneurs* et au *Pèlerinage* aussi bien qu'à son dernier ouvrage. Si un artiste doit certainement exprimer dans son œuvre ses propres sentiments, c'est à la condition qu'ils seront conséquents au caractère vrai de ses personnages. A un point de vue plus spécial, on peut encore critiquer les ouvrages de Robert. Ses meilleures compositions sont conçues dans un style propre à la statuaire : elles sont un peu apprêtées, trop cherchées, trop cadencées. Sa couleur est presque toujours dure, violente, heurtée, et son dessin manque souvent de souplesse. Il faut dire qu'issu directement de l'école de David, n'ayant presque point étudié les maîtres, s'étant adonné tardivement à la pratique de son art, il n'a pu oublier sa première éducation malgré son ardent amour de la vérité et de la nature. Placé entre deux écoles, il tient à l'une par le sentiment du pittoresque et la recherche du vrai, à l'autre par une certaine recherche du dessin et de la physionomie morale. Le meilleur de ses ouvrages, le plus simple, est certainement le tableau des *Moissonneurs*.

Outre deux cent cinquante tableaux exécutés de 1817 à 1835, L. Robert a laissé sept ou huit lithographies éditées en 1831 par les maisons Goupil et Delpêche. On n'a de lui outre ses deux pièces de concours que quatre gravures : le portrait du roi de Prusse, *Frédéric-Guillaume III*, d'après Gérard; un petit portrait de *M. Pourtalès*, une petite *Scène champêtre*, et un portrait de *Mme David*, d'après une peinture de son mari (1). H. H—N.

Feuillet de Conches, *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*; Paris, 1862, in-18. — E. Delécluze, *L. Robert*, 1838. — Th. Thoré, *Notice* dans *Les Beaux-arts*. — G. Planche, *Portraits d'artistes*. — *Archives de l'art français*, II. — *Magasin pittoresque*, III et V.

** **ROBERT-FLEURY** (*Joseph-Nicolas-Robert* FLEURY, dit), peintre français, né le 8 août 1797, à Cologne (alors département de la Roër). Il fit ses études de peinture à Paris, et commença la série de ses rapides succès à l'exposition de 1824, après laquelle il obtint une seconde médaille. Chacune des expositions suivantes eut de lui de nouvelles œuvres, qui établirent promptement sa réputation; il mérita en 1834 une première médaille; en 1836 on le nomma chevalier, et en 1849 officier de la Légion d'honneur. Après la mort de Granet, il fut élu membre de l'Institut (janvier 1850), et il fut choisi en 1855 pour succéder à Blondel comme professeur à l'École des beaux-arts. Porté par son goût et ses études à la peinture d'histoire, M. Robert-Fleury n'a pas cessé de la cultiver, et il est encore un des rares artistes qui lui restent fidèles. On a de lui, au musée du Luxembourg, une *Scène de la Saint-Barthélemy*, le *Colloque de Poissy*; au musée de Versailles, l'*Entrée de Clovis à Tours*. Ses autres tableaux sont *Le Tasse au monastère de Saint-Onuphre*, *Henri IV rapporté au Louvre*, *Les Derniers moments de Montaigne*, *Jane Shore*, *Une Scène d'inquisition*, *Un Auto-da-fé*, *Benvenuto Cellini*, *Le Pillage d'une maison juive*, *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*, etc. Plusieurs de ces œuvres ont été reproduites par la gravure ou la lithographie.

Livrets des Salons.

ROBERT DE MASSY (*Jules-Henri*), économiste français, né à Orléans, le 26 février 1830, mort à Paris, le 21 avril 1862. Après de brillantes études, il entra à l'école d'administration en 1849; il fut reçu avocat en 1851, et docteur en droit en 1853. D'abord employé au ministère de l'agriculture et du commerce, puis attaché au cabinet du directeur général, il devint en 1860 sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine. Envoyé à Londres pour y étudier les questions qui se rattachent à l'approvisionnement des grandes villes, il en rapporta de précieux documents, qui servirent à la composition de l'ouvrage suivant : *Des halles et marchés et du commerce des objets de consommation à Londres et à Paris* (Paris, impr. imp., 1861-1862, 2 vol. gr. in-8°). Il est, en outre, auteur de plusieurs articles insérés dans la *Biographie générale*. Ferd. DENIS.

Boulatignier, *Discours prononcé le 23 avril 1862*. — *Renseign. particuliers.*

ROBERT. *Voy.* ALENÇON, ARBRISSEL, CLÉMENT VII, GALLUS, GROSTHEAD, GUISCARD, LINDET, LUZARCHES, RUPERT et SORBON.

ROBERTET (*Florimond*), secrétaire d'État et des finances, né à Montbrison, mort à Blois, en 1522. Il était conseiller à la chambre des comptes

mille Bonaparte étaient occupés par les arts. Il existe une douzaine de grands paysages, ornés de figures, lithographiés par la princesse Charlotte en collaboration avec son mari et notre artiste; les planches, imprimées chez Salucci, portent les noms des auteurs : *Napoleon inv.*, *Robert fig.*, *Charlotte lith.*

(1) L'éditeur, pour donner quelque essor à la vente de cette planche, publiée sans aucun nom, s'avisa de faire inscrire au bas celui de la duchesse d'Orléans-Penthièvre.

du Forez lorsque Pierre de Beaujeu, mari d'Anne de France, le fit entrer au service de son jeune beau-frère Charles VIII, qui le nomma trésorier de France et secrétaire des finances. Ce fut lui qui le premier donna de l'autorité et de l'éclat à cette charge de secrétaire, fondée en 1343 par Philippe de Valois. En cette qualité, il signa le traité d'Étaples (1492), accompagna Charles VIII dans l'expédition de Naples, et fut chargé des négociations les plus épineuses et des dépêches les plus importantes. Dès son avénement, Louis XII l'admit dans son conseil. Robert de la Mark, maréchal de France, dit de lui dans ses *Mémoires* inédits : « Depuis que M. le légat d'Amboise mourut, c'étoit l'homme le plus approché de son maître, et qui savoit et avoit beaucoup vu, tant du temps du roi Charles que du roi Louis; et sans point de faute, c'étoit l'homme le mieux entendu que je pense avoir vu, et de meilleur esprit, qui s'est mêlé des affaires de France, et qui en a eu la totale charge, et a eu cet heur qu'il s'y est merveilleusement bien porté. » Ce qu'il avait fait pour le mariage du duc d'Angoulême avec Claude de France lui valut la reconnaissance de ce prince, qui devint le roi François Ier; il conserva son influence et la confiance de ce monarque, qui le chargea en 1519 d'aller négocier à Montpellier avec les envoyés espagnols pour la restitution de la Navarre. Robertet acquit une fortune considérable, sans que jamais il ait été en butte à des poursuites ou à des accusations de malversation.

Son neveu et son petit-fils, également appelés *Florimond*, furent aussi secrétaires d'État : le premier depuis 1557 jusqu'à sa mort, arrivée en 1567, et le second depuis 1559 jusqu'en 1569. Tous deux se montrèrent dévoués au parti des Guise, et furent mêlés aux nombreuses négociations des règnes de François II et de Henri II. Ils ne laissèrent point d'enfants. A. J.

Commines, *Mémoires*. — Fauvelet du Toc, *Hist. des secrétaires d'État*. — Perau, *Hommes illustres*, t. Ier.

ROBERTI (*Jean*), savant jésuite belge, né le 4 août 1569, à Saint Hubert (Ardennes), mort le 14 février 1651, à Namur. Après avoir fait ses études à Liége et à Cologne, il entra en 1592 dans la Société de Jésus, et enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans les universités de Douai, de Trèves, de Wurtzbourg et de Mayence; il remplit aussi la place de recteur à Paderborn, et fit un assez long séjour à Liége, avant de se retirer à Namur. C'était un homme très-instruit, mais dépourvu de critique, comme il l'a fait voir dans certains ouvrages qui roulent sur des matières singulières. Nous citerons de lui : *Mystica Ezechielis quadriga, id est IV Evangelia, gr. et lat.*; Mayence, 1615, in-fol.; — *Tractatus* De magnetica vulnerum curatione *anatome*; Louvain, 1616, in-18 : en réfutant Goclenius, il attribuait à la magie les guérisons magnétiques ou opérées à distance. Une querelle fort vive s'engagea entre eux, à laquelle prit part van Helmont, et Roberti produisit de nouveaux arguments assaisonnés d'invectives dans les répliques intitulées : *Goclenius heautontimorumenos* (Luxembourg, 1618, in-12), *Metamorphosis magnetica* (Liége, 1618, in-16), *Goclenius magus* (Douai, 1619, in-12), et *Curationis magneticæ magica impostura* (Luxemb., 1621, in-12); la plupart de ces pièces ont été reproduites dans le *Theatrum sympathicum* de 1662; — *Nathanael Bartholomæus*; Douai, 1619, in-4° : plusieurs autres écrivains, Tostat, Steen, Pignatelli, ont également soutenu l'identité de saint Barthélemi et de Nathanael; — *Historia sancti Huberti*; Luxembourg, 1621, in-4° : ce livre curieux et rare est suivi de plusieurs dissertations, parmi lesquelles on remarque celle qui traite des guérisons opérées par l'intercession de saint Hubert (1); — *Sanctorum L jurisperitorum elogia*; Liége, 1632, in-16 : on voit avec surprise figurer dans cet éloge des jurisconsultes béatifiés, Moïse, Aaron, Job, Charlemagne, Augustin, Grégoire de Nazianze, Denis l'Aréopagite, Paul IV, Thomas Morus, etc.; un seul, Yves, mérite d'y avoir une place, et encore n'est-il pas certain qu'il ait été avocat; — *Vita S. Lamberti, episcopi Tungrensis*; Liége, 1633, in-12. Le P. Roberti a publié comme éditeur : *Contemptus mundi* (Luxembourg, 1618, in-12), poëme d'un auteur anonyme du moyen âge, et *Thiofridi abbatis Flores epitaphii sanctorum* (ibid., 1619, in-4°). K.

Southwell, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — Foppens, *Bibl. belgica.* — Paquot, *Mémoires*, V.

ROBERTI (*Giambattista*), littérateur italien, né le 4 mars 1719, à Bassano, où il est mort, le 29 juillet 1786. Formé à l'école des Jésuites, il embrassa leur règle en 1736, et se destina à la carrière de l'enseignement; après avoir professé à Plaisance, à Brescia et à Parme, il fut envoyé à Bologne (1765), où jusqu'à la suppression de son ordre (1773) il occupa la chaire de philosophie dans le collége de Sainte-Lucie. Il acquit par ses leçons une célébrité éphémère, que le mérite de ses ouvrages n'a point confirmée : l'éclat et l'abondance de son langage attirait autour de lui les auditeurs en foule, et il savait, par le charme des vertus les plus aimables, les retenir et s'en faire des amis; au nombre de ces derniers on compte le maréchal Pallavicini, les Riccati, Marescotti, Bettinelli, les Zanotti. Aucun de ses écrits ne peut être offert comme un modèle de style; il était, comme on l'a fait observer, trop poëte quand il maniait la prose sans l'être assez pour réussir en vers. On a de

(1) Le traitement des personnes mordues par des chiens enragés était fort simple : on les *taillait*, c'est-à-dire on leur faisait une légère incision au front pour leur enfermer sous la peau un brin de l'etole de saint Hubert; puis elles pratiquaient une neuvaine, et beaucoup s'en retournaient guéries. On peut dire de celles là que la foi seule les sauvait. Quant à l'etole du saint, un miracle, dit-on, la conservait sans qu'elle s'usât. (*Voy.* Le Brun, *Hist. des pratiques superstitieuses*, II, 1-100.)

lui de petits poëmes : *La Moda* (1746), *Le Fragole* (1752), *Le Perle* (1756), et *L'Armonia* (1765); — *Hendecasyllaborum liber;* Brescia, 1762, in-8°; — *Discorsi due sopra le fasce de' bambini;* Parme, 1764, in-8° : double plaidoyer pour et contre l'usage du maillot; — *Del leggere libri di metafisica e divertimento;* Bologne, 1769, in-8°; — *Favole settanta Esopiane;* Bologne, 1773, in-12; réimpr. avec de nouveaux apologues, Bassano, 1782, in-8°; — *Annotazioni sopra l'umanità del secolo XVIII;* Turin, 1781, in-8°; — *Della probità naturale;* Bassano, 1784, in-8°; — *Lezioni sopra il fine del mondo;* ibid., 1792, in-8°; — *Saggio di lettere familiare;* ibid., 1797, in-8°; recueil qui a pour complément la *Scelta di lettere erudite* du même auteur; Venise, 1825, in-16; — des dissertations, des discours académiques, des écrits de piété, etc. Les œuvres de l'abbé Roberti ont été l'objet de plusieurs éditions : la première a été faite à Bologne, 1767-1787, 7 vol. in-8°, et la dernière (1830-1831) est la plus complète.

Notice à la tête de ses *OEuvres*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

ROBERTS (*Francis*), théologien anglais, né en 1609, dans le Yorkshire, mort en 1675, à Wrington. Il prit ses degrés à Oxford, desservit une église de Londres et obtint de lord Capel, son patron, le bénéfice de Wrington, dans le Somerset. Quoique ministre dissident, le dégoût des querelles religieuses l'avait fait rentrer, à l'époque de la restauration, dans le sein de l'Église établie. Il est auteur d'un ouvrage anglais, *Clavis Bibliorum* (Londres, 1649, 2 vol. in-8°), réimpr. en 1675, in-fol., pour la quatrième fois.

Wood, *Athenæ oxonienses*, II.

ROBERTSON (*Thomas*), grammairien anglais, né dans le Yorkshire, mort vers 1560. Il fit ses études à Oxford, et y acquit dans l'enseignement, comme maître particulier, une réputation brillante. Il occupa divers bénéfices ecclésiastiques, entre autres l'archidiaconé de Leicester et la cure de Wakefield. En 1549 il fut adjoint à la commission chargée de rédiger la nouvelle liturgie; bien qu'il eût semblé d'accord avec les réformateurs, il finit par les combattre, et refusa de prêter le serment de suprématie; toutefois il avait en fait de doctrine des opinions fort accommodantes. On a de lui quelques opuscules de grammaire, réunis sous le titre d'*Annotationes in G. Lilii lib. de lat. nominum generibus*, etc.; Bâle, 1532, in-4°.

Wood, *Athenæ oxon.* — Dodd, *Church history*.

ROBERTSON (*William*), historien anglais, né en 1721, à Borthwick, petite paroisse écossaise, dont son père était ministre, mort le 11 juin 1793, à Grange-House. Le jeune Robertson acheva à l'université de cette ville ses études, commencées à Dalkeith, sous le professeur Leslie. Destiné par sa famille au ministère évangélique, il obtint, à vingt-deux ans, par la protection du comte de Hopetown, le bénéfice de Gladsmuir, dont le revenu n'était que de 100 liv. st. Ce fut avec ces faibles ressources qu'il éleva six sœurs et un frère, restés comme lui orphelins. Zélé presbytérien, partisan du gouvernement établi, auquel il donna des gages lors de la rébellion de 1745, il professa néanmoins en toute occasion la tolérance civile et religieuse, justifia, devant l'assemblée synodale, son collègue Home, accusé d'avoir composé et fait représenter une tragédie, appuya l'émancipation des catholiques, fut l'ami de Hume et de Gibbon.

Ses talents pour la prédication, ses relations avec plusieurs littérateurs distingués, avaient déjà fait connaître Robertson parmi ses compatriotes lorsqu'il fit paraître à Londres : *History of Scotland during the reigns of Mary and of King James VI till his accession to the crown of Scotland;* 1759, 2 vol. in-4° : le premier et le plus populaire de ses ouvrages, qu'il compléta, en 1785, par d'importantes *Additions et corrections*, et qui eut plus de quatorze éditions du vivant de l'auteur. Vint ensuite : *History of Charles V, with a Sketch of the political and the social state of Europe at the time of his accession;* 1769, 3 vol. in-4°. L'introduction qui précède cette histoire, remarquable par l'art de grouper les faits généraux, de les exposer d'une manière claire et quelquefois pittoresque, fut très-vantée lors de son apparition, et le méritait à certains égards; mais la nouvelle édition que M. Prescott a donnée de l'*Histoire de Charles-Quint*, avec notes et supplément, a fait voir ce que les recherches de Robertson avaient d'incomplet et, sur quelques points, de superficiel. Enfin, en 1777, il publia son *History of America*, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages, auxquels il faut ajouter : *Historical disquisition concerning the knowledge wich the ancients had of India*, publiée en 1791, obtinrent lors de leur apparition, en Angleterre et dans toute l'Europe, un succès que la postérité a confirmé, sauf quelques restrictions. La froide impartialité de l'histoire convenait bien au caractère judicieux et sans passion de l'auteur. Lui-même a caractérisé sa manière lorsqu'il a dit : « En écrivant, je me considère toujours comme donnant mon témoignage devant une cour de justice. » Son style est aisé et coulant, ses opinions saines et éclairées, mais, dans son amour de généralisation, il a souvent accepté des faits douteux ou faux, sur la foi d'autorités contestables ou de documents de seconde main. Enfin, sans flétrir le moyen âge et le christianisme, comme l'école sceptique de Hume, de Gibbon et de Voltaire, on peut dire qu'il ne les a pas sentis vivement. Quelque chose de la sécheresse presbytérienne a passé dans ses écrits. Du reste, leur succès avait eu sur la fortune de l'auteur une influence favorable. Tour à tour nommé chapelain du château de Stirling, principal de l'université d'Édimbourg, chapelain or-

dinaire, puis historiographe du roi en Écosse, il avait vu croître en même temps ses richesses et sa renommée, et exerça, jusqu'au moment de sa retraite, sur les affaires de l'église écossaise une haute influence que l'on désigne encore par ces mots : l'*administration du docteur Robertson*. Depuis 1780 il s'était retiré des affaires publiques; il mourut le 11 juin 1793, laissant trois fils et deux filles.

Les ouvrages de Robertson ont été traduits plusieurs fois en français : l'*Histoire d'Écosse*, par Basset de la Chapelle, par Blavet et par Campenon. Cette dernière traduction (1821, 3 vol. in 8°) a été souvent réimprimée, ainsi que la suivante : *Histoire de Charles-Quint* par Suard (1771, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; et 1817, 4 vol. in-8°); l'*Histoire de l'Amérique* par Eidous, 1777, 4 vol. in-12, par Suard et Morellet (les huit premiers livres seulement), 1778, 2 vol. in-4°; et 1780, 2 vol. in-12; 1818, 3 vol. in-8°; les *Recherches historiques sur l'Inde*; Paris, 1792 et 1821, in-8°, avec cartes. Les *Œuvres complètes de Robertson*, précédées d'une notice par Buchon, ont été publiées dans le *Panthéon littéraire*; Paris, 1837, 2 vol. gr. in-8°. E.-J.-B. RATHERY.

Dugald Stewart, *Account of the life and writings of W. Robertson*; London, 1801, in-8°; trad. en français sous ce titre : *Essais historiques sur la vie et les ouvrages de Robertson*, par Imbert; Paris, 1806, in-8°. — *Biographical memoirs of Adam Smith, W. Robertson; and of the late Thomas Reid*; Edinburgh, 1811, in-4°. — Suard, *Notice sur la vie et les écrits du Dr Robertson*, s. d., Paris, in-8°.

ROBERTSON (*Joseph*), littérateur anglais, né le 28 août 1726, à Londres, où il est mort, le 18 janvier 1802. Après avoir pris ses degrés à Oxford, il entra dans les ordres, et desservit en dernier lieu la cure de Horncastle, dans le comté de Lincoln. Outre quelques sermons, on a de lui : *On culinary poisons*; 1781; — *The Parian chronicle*; 1788, in-4°, avec une dissertation destinée à réfuter l'authenticité de l'inscription des marbres d'Arundel; — *Telemachus, with a life of Fenelon*; 1795, 2 vol. in-12; — *On the education of young ladies*; 1798, in-8°; — et de très nombreux articles dans la *Critical review*.

Chalmers, *General biogr. dict.*

ROBERTSON (*Etienne-Gaspard* ROBERT, dit), aéronaute et physicien belge, né à Liége, le 15 juin 1763, mort aux Batignolles, près Paris, en juillet 1837. Son père qui était commerçant, s'appelait Robert; le fils ajouta son nom à la syllabe *son*, qui en anglais veut dire *fils*. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune Robert fit ses études à l'université de Louvain; mais il préféra d'abord la peinture à la théologie, et remporta un prix à l'école des beaux-arts de sa ville natale pour un tableau dont le sujet était *Apollon tuant le serpent Python*. Villette lui inspira le goût de la physique, et le guida dans l'étude de cette science. Après la réunion de la Belgique à la France (1795), Robertson fut nommé professeur de physique dans le département de l'Ourthe, à la suite d'un concours. Il vint à Paris pour offrir au gouvernement français un miroir d'Archimède auquel il avait adapté un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, qui permettait de faire coïncider à un même foyer un grand nombre de miroirs plans et d'en varier la distance à volonté. L'examen de ce mécanisme fut confié par la classe des sciences de l'Institut à Monge, Lefèvre-Gineau et Guyton-Morveau, qui firent un rapport favorable. Robertson répandit la connaissance du galvanisme en France, tant par des articles dans les feuilles périodiques que par des expériences publiques qu'il exécutait dans le cabinet de physique établi par lui à l'ancien couvent des Capucines. Robertson assista aux démonstrations galvaniques que Volta entreprit à l'Institut, devant le premier consul, et aussitôt après il exécuta une expérience regardée alors comme très-importante : l'inflammation du gaz hydrogène par l'étincelle galvanique, ce qui prouvait l'identité du fluide galvanique avec le fluide électrique. Il se lia d'amitié avec Volta, et devint un des premiers membres de la Société galvanique de Paris. On attribue aussi à Robertson l'invention de la *fantasmagorie*, dont il avait fait le premier essai devant les magistrats de sa ville natale en 1787. Il répéta ses expériences en public à Paris et à Londres, après avoir obtenu un brevet d'invention. Ses démonstrations attiraient la meilleure société à ses séances. On admirait dans son cabinet un automate trompette, et une gondole mécanique que des ailes mues par un mouvement d'horlogerie dirigeaient à volonté, moyen qui paraissait applicable aux aérostats; et aussi un télégraphe pour correspondre à toute espèce de distance, même dans l'intérieur d'un appartement. Robertson avait encore imaginé un instrument qu'il appelait *phonorganon*, et qui imitait la parole humaine. Il avait en outre composé une boîte magique, un mégascope, un polyscope et d'autres appareils d'optique appliqués à la fantasmagorie et à la physique amusante. Avant l'application du gaz hydrogène à l'éclairage, il inventa pour l'Opéra un ventilateur et une nouvelle lampe qui rendait la nuit et le jour avec les différents tons que présente la lumière du soleil quand cet astre se lève ou se couche.

C'est surtout à ses ascensions aérostatiques que Robertson dut sa réputation. Il en exécuta cinquante-neuf, dont plusieurs devant les principales cours de l'Europe. Le voyage aérien le plus remarquable de Robertson est celui qu'il fit à Hambourg le 18 juillet 1803. Il s'éleva, en compagnie de Lhœst, à trois mille six cent soixante-dix toises, point le plus haut de l'atmosphère auquel l'homme fût encore parvenu. Les deux aéronautes avaient emporté des instruments, et exécutèrent à une grande hauteur des expériences de physique, que Gay-Lussac répéta l'année suivante, à Paris, en compagnie

pour punir les services qu'ils rendent à leurs semblables ». Ces tirades durent alors produire de l'effet; ce qu'on remarque aujourd'hui dans ces plaidoyers, c'est un vif éloge de Louis XVI, « cette tête si chère et si sacrée », ce prince qui fait « les délices et la gloire de la France » (1783). Ses devoirs d'avocat laissaient à Robespierre le temps de s'occuper de littérature. Le 15 novembre 1783, il fut nommé membre de l'Académie d'Arras, dont son ami M. de Fosseux était secrétaire perpétuel. Il faisait déjà partie d'une société bachique et chantante, composée de quelques beaux esprits d'Arras, Fosseux, Le Gay, etc., d'officiers du génie en garnison dans cette ville, tels que Carnot, Marescot, de magistrats et même d'abbés. Cette société, dite des *Rosati*, dura une dizaine d'années, et donna lieu à un grand nombre de chansons, compliments en vers, etc. Parmi celles de ces petites pièces qui nous ont été conservées, les meilleures appartiennent à Le Gay et à Carnot; les plus mauvaises peut-être sont deux chansons de Robespierre, mais il paraît qu'il faisait valoir ses vers par le son touchant de sa voix; c'est du moins ce qu'affirme un de ses confrères dans ce petit compliment:

Ah! redoublez d'attention!
J'entends la voix de Robespierre.
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère (1).

Vers le temps où il tournait assez gauchement des vers de société, Robespierre donnait des preuves plus sérieuses de ses aptitudes littéraires. Il concourut en 1784, pour le prix que la Société royale de Metz avait proposé sur ce sujet : « Quelle est l'origine de l'opinion qui étend sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte qui est attachée aux peines infamantes que subit un coupable? Cette opinion est-elle plus nuisible qu'utile? Dans le cas où l'on se déciderait pour l'affirmative, quels seraient les moyens de parer aux inconvénients qui en résultent. » Robespierre se prononça pour l'affirmative, et fit ressortir avec une certaine éloquence l'iniquité d'un préjugé qui poursuit sur les enfants la punition du crime de leurs pères. Ses idées sont empruntées à Montesquieu et surtout à Rousseau; les formes de son style sont calquées sur celles de Rousseau; mais s'il n'est qu'imitateur, il est du moins un imitateur habile. Cependant il n'obtint qu'une médaille; le prix fut décerné à Lacretelle aîné. Cet écrivain, pour mieux jouir de son triomphe, rendit compte dans le *Mercure de France* (décembre 1785) du discours de Robespierre, et se donna le plaisir de faire ressortir la supériorité, fort contestable, de son propre discours; il terminait par ces lignes d'une indulgence assez dédaigneuse : « On en concevra encore plus d'espérances, disait-il, quand on saura que l'auteur, voué à la profession d'avocat, qui convient si bien à un si bon esprit, plaidait sa première cause dans le temps où il écrivait ce discours, et qu'il n'a jamais vécu à Paris, où le commerce des lettres développe le talent et perfectionne le goût. » Plus tard Lacretelle s'étonnait naïvement que le tout-puissant conventionnel ne lui eût pas fait payer de la vie cette victoire, et il aurait pu ajouter, cet article.

Robespierre concourut encore pour l'éloge de Gresset proposé par l'Académie d'Amiens (1785); mais cette fois il n'obtint qu'une mention honorable. Cet *éloge* est écrit dans le style du temps, à la fois emphatique et banal, mais il n'est pas plus mauvais que les nombreux discours académiques qui se produisaient alors; on y remarque une vive attaque contre les écrivains impies et immoraux, c'est-à-dire contre Voltaire et son école. « Mais au milieu de ces funestes désordres, ajoute-t-il, c'était un grand spectacle de voir l'un des plus beaux génies dont le siècle s'honore, venger la religion et la vertu par son courage à suivre leurs augustes lois, et les défendre, pour ainsi dire par l'ascendant de son exemple, contre l'attaque de tant de plumes audacieuses. » On voit que le jeune avocat d'Arras tenait encore à la religion, ou que s'il s'éloignait des prêtres, ses protecteurs et ses maîtres, c'était pour se donner à Rousseau, et non à Voltaire et aux encyclopédistes. Comme il était d'un caractère susceptible, il se montra sensible au jugement peu favorable des académiciens d'Amiens. Son ami Fosseux lui adressa une épître à ce sujet; il l'exhorta à ne pas souffrir que

cette modestie,
La compagne fidèle et le sceau du genie,

étendît un voile sur son mérite :

Ne va pas cependant vouloir priver ta tête
Des lauriers immortels que la gloire t'apprête.

Continuant sur ce ton, il lui prédit des « destins glorieux », et termine ses vers par ce triple compliment :

Appui des malheureux, vengeur de l'innocence,
Tu vis pour la vertu, pour la douce amitié.

Les vers ne sont pas bons, mais ils prouvent que Robespierre, alors âgé de vingt-sept ans, avait déjà des admirateurs et qu'il tenait une place distinguée dans l'estime de ses concitoyens.

Robespierre était donc déjà bien connu dans la province d'Artois lorsque les conseillers de Louis XVI, comme suprême ressource contre l'épuisement des finances, la faiblesse du gouvernement, l'impuissance de l'administration, et pour satisfaire aux exigences de l'opinion publique, songèrent à la convocation des états généraux. Il n'existait aucune règle fixe et positive sur la composition du corps électoral et sur les formes de l'election des députés aux anciens états. Le gouvernement ordonna des recher-

(1) Une des chansons de Robespierre se trouve dans ses *Œuvres* publiées par Laponneraye; l'autre dans ses *Mémoires* (apocryphes); Paris, 1830; elles ont été recueillies, mais la seconde incomplètement, dans un opuscule de M. Arthur Dinaux, intitulé la *Société des Rosati d'Arras*; 1850, in-8°.

vive avec Torricelli, qui réclamait en faveur de Galilée la priorité de la découverte de la cycloïde; Torricelli ne lui tint pas rancune, car il donna le nom de *robervalliennes*, qu'elles ont conservé, à une classe de lignes courbes dont Roberval était l'inventeur. C'est à Roberval qu'on attribue une réponse dont les détracteurs des sciences exactes ont fait quelquefois usage, pour prouver que ces sciences dessèchent l'esprit et détruisent le goût. On dit qu'assistant à une tragédie, il fut questionné sur l'impression qu'il en recevait, et qu'il répondit : « Qu'est-ce que cela prouve? » Malgré un amour-propre trop facile à blesser, Roberval eut des amis nombreux, parmi lesquels on peut citer, outre le P. Mersenne, l'abbé Gallois, Jean Morin, Pascal et Gassendi. On a de lui : *Traité de méchanique des poids soutenus par des puissances sur les plans inclinés à l'horizon*, à la suite de l'*Harmonie universelle* du P. Mersenne; Paris, 1636, in-fol.; — *Aristarchi Samii De mundi systemate partibus et motibus;* Paris, 1644, in-12 : ouvrage systématique, dans lequel il attribue à toutes les particules de la matière une attraction réciproque; — divers autres écrits, réunis en 1693 par l'abbé Gallois dans le *Recueil de divers ouvrages des membres de l'Académie des sciences*, et réimprimés dans le t. VI des *Mémoires* de l'ancienne Académie. Ce sont un *Traité des mouvements composés*, un autre *De recognitione et constructione æquationum; De geometrica planarum et cubicarum æquationum resolutione*, le *Traité des indivisibles; De trochoide ejusque spatio;* des *lettres* au P. Mersenne et à Torricelli, etc. En 1670, Roberval donna une sorte de balance propre à peser l'air, et qui fut déposée à la Bibliothèque du roi.

Condorcet, *Éloge de Roberval.* — Goujet, *Hist. du College royal.* — Baillet, *Vie de Descartes.* — Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. II. — Cousin, *Roberval philosophe*, dans le *Journal des savants*, 1845.

ROBESPIERRE (*Maximilien-Marie-Isidore* DE), un des plus célèbres personnages de la révolution française, né à Arras, le 6 mai 1758, mis à mort à Paris, le 10 thermidor an II (28 juillet 1794). Il était fils de Maximilien-Barthélemi-François de Robespierre, avocat au conseil d'Artois et de Jacqueline-Marguerite Carraut. Il était l'aîné d'un frère qui le suivit dans la carrière politique. Il avait deux sœurs, dont l'une mourut jeune, et dont l'autre a vécu jusqu'en 1834. Son père, avocat de quelque talent, mais d'un caractère bizarre, quitta brusquement Arras, à la suite de quelques désagréments publics ou privés, à cause de ses dettes disent les uns, par dépit d'avoir perdu un procès disent les autres; d'autres enfin prétendent qu'il prit cette résolution dans le désespoir que lui causa la mort de sa femme. Il se rendit en Belgique, puis à Cologne, où, pour subsister, il tint une école; il s'éloigna ensuite de cette ville en annonçant le dessein de passer en Angleterre et de là en Amérique; on ne sait ce qu'il devint. Tous ces détails nous sont arrivés chargés de contradictions; faute d'avoir été précisés et éclaircis en temps opportun au moyen de témoignages contemporains, ils sont destinés à rester toujours incertains et obscurs; ils n'ont d'ailleurs que peu d'importance. Privé de sa mère à l'âge de neuf ans, délaissé par son père, Maximilien fut assisté par son grand-père maternel et par deux tantes, qui avaient une grande réputation de piété. Au collége d'Arras, où on l'envoya, il se distingua par son application et son intelligence. Ses succès d'écolier, les liaisons pieuses de sa famille le désignèrent à la faveur du clergé riche et influent de l'Artois. Sur la recommandation de ses protecteurs, particulièrement d'un chanoine de la cathédrale d'Arras, il fut pourvu d'une bourse au collége Louis-le-Grand à Paris (une des bourses de l'abbaye de Saint-Vaast) en 1770. Il eut là des ecclésiastiques pour professeurs. Quelques-uns de ses maîtres, l'abbé Proyart entre autres, proscrits sous la révolution, et voyant parmi les proscripteurs un de leurs anciens disciples, se sont plu à raconter que dès l'enfance il annonçait un caractère vaniteux, envieux, dominateur, sinistre; mais ces vagues imputations rétrospectives méritent peu de confiance. La vérité est que Robespierre se montra à Louis-le-Grand studieux, régulier, intelligent, et que dans toutes ses classes, surtout dans sa seconde année de rhétorique, il fut un des premiers. Il eut pour condisciples plus jeunes que lui deux de ses futurs collègues à la Convention, Camille Desmoulins et Fréron.

Au sortir du collége, Robespierre étudia le droit. Il était alors fort pauvre. Il existe de lui une lettre à l'abbé Proyart (datée du 11 avril 1778) dans laquelle il lui demande quelques secours pour s'acheter des habits et pouvoir se présenter convenablement devant l'évêque d'Arras, M. de Conzié, un de ses protecteurs, alors à Paris. Vers le même temps il travaillait comme second clerc dans l'étude d'un procureur nommé Nolleau, et il avait pour premier clerc Brissot, qui fut plus tard un de ses principaux adversaires politiques. Après avoir achevé son droit, il alla exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Le bruit de ses succès universitaires l'y avait précédé; les clients ne lui manquèrent pas, et s'il resta pauvre, il acquit du moins de la réputation. On a quelques-uns de ses plaidoyers de cette époque; ils sont rédigés avec un certain soin littéraire et contiennent des idées (ou des déclamations) politiques et sociales. C'est ainsi que ses deux plaidoyers « pour le sieur de Vissery de Boisvallé, appelant d'un jugement des échevins de Saint-Omer qui avait ordonné la destruction d'un paratonnerre », abondent en tirades sur « l'ignorance, les préjugés et les passions, qui ont formé une ligue redoutable contre les hommes de génie,

de Biot. Robertson avait constaté un affaiblissement de l'action magnétique à une grande hauteur. L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg le chargea, en 1804, d'exécuter avec M. Zacharof, l'un de ses membres, une ascension qui se prolongea une partie de la nuit, et donna les mêmes résultats. Gay-Lussac et Biot arrivèrent à une conclusion contraire. Le 15 janvier 1809, Robertson s'éleva en ballon à Vilna, alors que la température marquait à terre 18° Réaumur au-dessous de zéro. Il s'occupa un des premiers de la construction des parachutes, dont il disputa l'invention à Garnerin. Il distribuait partout la figure d'un vaisseau aérien gigantesque qu'il appelait *La Minerve :* c'était un grand navire portant des maisons, des canons, des tentes, des pavillons, des instruments de toutes espèces, le tout communiquant par d'immenses échelles de corde; il prétendait avec ce grand bâtiment faire le tour du globe en quelques heures.

Robertson avait su gagner près d'un million avec la fantasmagorie et les ballons. Dans l'hiver de 1807, il était venu généreusement au secours des officiers français faits prisonniers à Friedland, lorsqu'ils passèrent à Moscou. Homme d'esprit d'ailleurs, il disait de Garnerin ce que M. Dupuis-Delcourt lui applique à lui-même, à savoir qu'il n'a pas plus avancé l'art aérostatique par ses ascensions qu'un Savoyard n'avance l'optique en montrant la lanterne magique. Après avoir habité longtemps la Russie, il parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, et visita les côtes d'Afrique. Il se fixa ensuite à Paris, où il s'occupa de réunir ses observations. Devenu directeur du jardin de Tivoli, il s'installa aux Batignolles, où s'écoula sa vieillesse solitaire. Il a fourni des articles à différents journaux scientifiques; il a aussi publié en espagnol et en allemand un manifeste sur *le Danger des montgolfières*, et une brochure en français intitulée *La Minerve, vaisseau aérien destiné aux découvertes;* Paris, 1820, in-8°. Il a en outre publié les *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques du physicien aéronaute;* Paris, 1830, 2 vol. in-8°, plus 1 vol. de planches. Il laissa à sa mort les matériaux presque rédigés d'un troisième volume de ces *Mémoires*, et il avait préparé un manuel de l'aérostation.

Robertson (*Guillaume-Eugène*), fils aîné du précédent, né à Paris, le 27 septembre 1799, mort à Mexico, en novembre 1836 selon M. Bec-lelièvre, et à la Vera-Cruz en 1838 suivant M. Dupuis-Delcourt. Il exécuta des expériences de physique et des ascensions aérostatiques en diverses villes, notamment à Lisbonne, à Porto et à Madrid. Le 10 décembre 1819, il fit à Lisbonne une remarquable descente en parachute, d'une hauteur de quinze cents toises. Instruit, plein de zèle et enthousiaste de son art, il fit dans le Nouveau Monde des ascensions aérostatiques. Il en fit à New-York, à Philadelphie, à la Nouvelle-Orléans, à La Havane et à Mexico. Il avait fait avec M. Dupuis-Delcourt une ascension à Paris en 1831. On a publié la *Relation de son premier voyage aérostatique à Mexico, le 12 février 1835*; in-8°.

Robertson (*Dimitri-Marie*), frère du précédent, né à Saint-Pétersbourg, le 3 septembre 1807, mort à Calcutta, en 1838. Comme son père et son frère, il s'occupa d'aérostation. Après avoir exécuté deux ascensions à Berlin, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il se fixa momentanément. Il partit ensuite pour l'Inde, où il fit plusieurs expériences aérostatiques. Il y avait peu de lien entre lui, son frère et son père.

L. Louvet.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des contemp.* — Becdelièvre Hamal, *Biogr. liégeoise.* — Dupuis-Delcourt, *Manuel de l'aérostation.* — Louis Figuier, *Exp. et hist. des princip. découvertes scientif. modernes*, 6e édit., t. IV.

Roberval (*Gilles* Personne de), mathématicien français, né le 8 août 1602, à Roberval, près Senlis, mort à Paris, le 27 octobre 1675. Fils de Pierre Personne, qui malgré la modicité de sa fortune lui fit donner une bonne éducation, il s'adonna à l'étude des mathématiques, et, comme Descartes, assista au siége de La Rochelle. Il vint en 1627 à Paris, et s'y lia avec le P. Mersenne. En 1631 il obtint au collége de Maître Gervais la chaire de philosophie, et dix-huit mois après, au concours, celle de mathématiques fondée par Ramus au Collége royal de France. Il l'occupa pendant environ quarante années, et devint un des membres de l'Académie des sciences à l'époque de sa fondation, en 1665. Roberval s'était fait une méthode géométrique pour déterminer les aires, les surfaces et les solides, et il l'avait employée avec succès pour résoudre plusieurs problèmes proposés par Fermat, son ami; mais comme il se plaisait à cacher ses découvertes, il eut le désagrément de voir paraître la méthode de Cavalieri (*voy.* ce nom) avant d'avoir publié la sienne. Vers 1636, il imagina une méthode ingénieuse pour les tangentes des courbes, et elle est remarquable en ce qu'il paraît avoir eu le premier l'idée d'appliquer le mouvement à la résolution de cet important problème; quoique Torricelli ait en 1644 publié quelque chose de semblable, on ne peut contester au géomètre français la priorité de l'invention. Deux ans auparavant, il avait, après une étude approfondie des géomètres grecs et surtout d'Archimède, donné la solution du problème de l'aire de la cycloïde, et au commencement de 1628 le P. Mersenne apprit à Descartes cette découverte, qui n'eut pas un grand mérite aux yeux de celui-ci. C'est de cette époque que date l'irréconciliable inimitié de Descartes et de Roberval, qui, aveuglé par l'amour-propre, ne voulut jamais avouer son infériorité. Sa querelle ne fut pas si

vive avec Torricelli, qui réclamait en faveur de Galilée la priorité de la découverte de la cycloïde; Torricelli ne lui tint pas rancune, car il donna le nom de *robervalliennes*, qu'elles ont conservé, à une classe de lignes courbes dont Roberval était l'inventeur. C'est à Roberval qu'on attribue une réponse dont les détracteurs des sciences exactes ont fait quelquefois usage, pour prouver que ces sciences dessèchent l'esprit et détruisent le goût. On dit qu'assistant à une tragédie, il fut questionné sur l'impression qu'il en recevait, et qu'il répondit : « Qu'est-ce que cela prouve? » Malgré un amour-propre trop facile à blesser, Roberval eut des amis nombreux, parmi lesquels on peut citer, outre le P. Mersenne, l'abbé Gallois, Jean Morin, Pascal et Gassendi. On a de lui : *Traité de mécanique des poids soutenus par des puissances sur les plans inclinés à l'horizon*, à la suite de l'*Harmonie universelle* du P. Mersenne; Paris, 1636, in-fol.; — *Aristarchi Samii De mundi systemate partibus et motibus;* Paris, 1644, in-12 : ouvrage systématique, dans lequel il attribue à toutes les particules de la matière une attraction réciproque; — divers autres écrits, réunis en 1693 par l'abbé Gallois dans le *Recueil de divers ouvrages des membres de l'Académie des sciences*, et réimprimés dans le t. VI des *Mémoires* de l'ancienne Académie. Ce sont un *Traité des mouvements composés*, un autre *De recognitione et constructione æquationum ; De geometrica planarum et cubicarum æquationum resolutione*, le *Traité des indivisibles ; De trochoïde ejusque spatio;* des *lettres* au P. Mersenne et à Torricelli, etc. En 1670, Roberval donna une sorte de balance propre à peser l'air, et qui fut déposée à la Bibliothèque du roi,

Condorcet, *Éloge de Roberval.* — Goujet, *Hist. du Collège royal.* — Baillet, *Vie de Descartes.* — Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. II. — Cousin, *Roberval philosophe*, dans le *Journal des savants*, 1845.

ROBESPIERRE (*Maximilien-Marie-Isidore* DE), un des plus célèbres personnages de la révolution française, né à Arras, le 6 mai 1758, mis à mort à Paris, le 10 thermidor an II (28 juillet 1794). Il était fils de Maximilien-Barthélemi-François de Robespierre, avocat au conseil d'Artois et de Jacqueline-Marguerite Carraut. Il était l'aîné d'un frère qui le suivit dans la carrière politique. Il avait deux sœurs, dont l'une mourut jeune, et dont l'autre a vécu jusqu'en 1834. Son père, avocat de quelque talent, mais d'un caractère bizarre, quitta brusquement Arras, à la suite de quelques désagréments publics ou privés, à cause de ses dettes disent les uns, par dépit d'avoir perdu un procès disent les autres ; d'autres enfin prétendent qu'il prit cette résolution dans le désespoir que lui causa la mort de sa femme. Il se rendit en Belgique, puis à Cologne, où, pour subsister, il tint une école; il s'éloigna ensuite de cette ville en annonçant le dessein de passer en Angleterre et de là en Amérique ; on ne sait ce qu'il devint. Tous ces détails nous sont arrivés chargés de contradictions; faute d'avoir été précisés et éclaircis en temps opportun au moyen de témoignages contemporains, ils sont destinés à rester toujours incertains et obscurs; ils n'ont d'ailleurs que peu d'importance. Privé de sa mère à l'âge de neuf ans, délaissé par son père, Maximilien fut assisté par son grand-père maternel et par deux tantes, qui avaient une grande réputation de piété. Au collége d'Arras, où on l'envoya, il se distingua par son application et son intelligence. Ses succès d'écolier, les liaisons pieuses de sa famille le désignèrent à la faveur du clergé riche et influent de l'Artois. Sur la recommandation de ses protecteurs, particulièrement d'un chanoine de la cathédrale d'Arras, il fut pourvu d'une bourse au collége Louis-le-Grand à Paris (une des bourses de l'abbaye de Saint-Vaast) en 1770. Il eut là des ecclésiastiques pour professeurs. Quelques-uns de ses maîtres, l'abbé Proyart entre autres, proscrits sous la révolution, et voyant parmi les proscripteurs un de leurs anciens disciples, se sont plu à raconter que dès l'enfance il annonçait un caractère vaniteux, envieux, dominateur, sinistre; mais ces vagues imputations rétrospectives méritent peu de confiance. La vérité est que Robespierre se montra à Louis-le-Grand studieux, régulier, intelligent, et que dans toutes ses classes, surtout dans sa seconde année de rhétorique, il fut un des premiers. Il eut pour condisciples plus jeunes que lui deux de ses futurs collègues à la Convention, Camille Desmoulins et Fréron.

Au sortir du collége, Robespierre étudia le droit. Il était alors fort pauvre. Il existe de lui une lettre à l'abbé Proyart (datée du 11 avril 1778) dans laquelle il lui demande quelques secours pour s'acheter des habits et pouvoir se présenter convenablement devant l'évêque d'Arras, M. de Conzié, un de ses protecteurs, alors à Paris. Vers le même temps il travaillait comme second clerc dans l'étude d'un procureur nommé Nolleau, et il avait pour premier clerc Brissot, qui fut plus tard un de ses principaux adversaires politiques. Après avoir achevé son droit, il alla exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Le bruit de ses succès universitaires l'y avait précédé; les clients ne lui manquèrent pas, et s'il resta pauvre, il acquit du moins de la réputation. On a quelques-uns de ses plaidoyers de cette époque; ils sont rédigés avec un certain soin littéraire et contiennent des idées (ou des déclamations) politiques et sociales. C'est ainsi que ses deux plaidoyers « pour le sieur de Vissery de Boisvallé, appelant d'un jugement des échevins de Saint-Omer qui avait ordonné la destruction d'un paratonnerre », abondent en tirades sur « l'ignorance, les préjugés et les passions, qui ont formé une ligue redoutable contre les hommes de génie,

pour punir les services qu'ils rendent à leurs semblables ». Ces tirades durent alors produire de l'effet; ce qu'on remarque aujourd'hui dans ces plaidoyers, c'est un vif éloge de Louis XVI, « cette tête si chère et si sacrée », ce prince qui fait « les délices et la gloire de la France » (1783). Ses devoirs d'avocat laissaient à Robespierre le temps de s'occuper de littérature. Le 15 novembre 1783, il fut nommé membre de l'Académie d'Arras, dont son ami M. de Fosseux était secrétaire perpétuel. Il faisait déjà partie d'une société bachique et chantante, composée de quelques beaux esprits d'Arras, Fosseux, Le Gay, etc., d'officiers du génie en garnison dans cette ville, tels que Carnot, Marescot, de magistrats et même d'abbés. Cette société, dite des *Rosati*, dura une dizaine d'années, et donna lieu à un grand nombre de chansons, compliments en vers, etc. Parmi celles de ces petites pièces qui nous ont été conservées, les meilleures appartiennent à Le Gay et à Carnot; les plus mauvaises peut-être sont deux chansons de Robespierre, mais il paraît qu'il faisait valoir ses vers par le son touchant de sa voix; c'est du moins ce qu'affirme un de ses confrères dans ce petit compliment :

Ah ! redoublez d'attention !
J'entends la voix de Robespierre.
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère (1).

Vers le temps où il tournait assez gauchement des vers de société, Robespierre donnait des preuves plus sérieuses de ses aptitudes littéraires. Il concourut en 1784, pour le prix que la Société royale de Metz avait proposé sur ce sujet : « Quelle est l'origine de l'opinion qui étend sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte qui est attachée aux peines infamantes que subit un coupable? Cette opinion est-elle plus nuisible qu'utile? Dans le cas où l'on se déciderait pour l'affirmative, quels seraient les moyens de parer aux inconvénients qui en résultent. » Robespierre se prononça pour l'affirmative, et fit ressortir avec une certaine éloquence l'iniquité d'un préjugé qui poursuit sur les enfants la punition du crime de leurs pères. Ses idées sont empruntées à Montesquieu et surtout à Rousseau; les formes de son style sont calquées sur celles de Rousseau; mais s'il n'est qu'imitateur, il est du moins un imitateur habile. Cependant il n'obtint qu'une médaille; le prix fut décerné à Lacretelle aîné. Cet écrivain, pour mieux jouir de son triomphe, rendit compte dans le *Mercure de France* (décembre 1785) du discours de Robespierre, et se donna le plaisir de faire ressortir la supériorité, fort contestable, de son propre discours; il terminait par ces lignes d'une indulgence assez dédaigneuse : « On en concevra encore plus d'espérances, disait-il, quand on saura que l'auteur, voué à la profession d'avocat, qui convient si bien à un si bon esprit, plaidait sa première cause dans le temps où il écrivait ce discours, et qu'il n'a jamais vécu à Paris, où le commerce des lettres développe le talent et perfectionne le goût. » Plus tard Lacretelle s'étonnait naïvement que le tout-puissant conventionnel ne lui eût pas fait payer de la vie cette victoire, et il aurait pu ajouter, cet article.

Robespierre concourut encore pour l'éloge de Gresset proposé par l'Académie d'Amiens (1785); mais cette fois il n'obtint qu'une mention honorable. Cet *éloge* est écrit dans le style du temps, à la fois emphatique et banal, mais il n'est pas plus mauvais que les nombreux discours académiques qui se produisaient alors; on y remarque une vive attaque contre les écrivains impies et immoraux, c'est-à-dire contre Voltaire et son école. « Mais au milieu de ces funestes désordres, ajoute-t-il, c'était un grand spectacle de voir l'un des plus beaux génies dont le siècle s'honore, venger la religion et la vertu par son courage à suivre leurs augustes lois, et les défendre, pour ainsi dire par l'ascendant de son exemple, contre l'attaque de tant de plumes audacieuses. » On voit que le jeune avocat d'Arras tenait encore à la religion, ou que s'il s'éloignait des prêtres, ses protecteurs et ses maîtres, c'était pour se donner à Rousseau, et non à Voltaire et aux encyclopédistes. Comme il était d'un caractère susceptible, il se montra sensible au jugement peu favorable des académiciens d'Amiens. Son ami Fosseux lui adressa une épître à ce sujet; il l'exhorta à ne pas souffrir que

cette modestie,
La compagne fidèle et le sceau du génie,

étendît un voile sur son mérite :

Ne va pas cependant vouloir priver ta tête
Des lauriers immortels que la gloire t'apprête.

Continuant sur ce ton, il lui prédit des « destins glorieux », et termine ses vers par ce triple compliment :

Appui des malheureux, vengeur de l'innocence,
Tu vis pour la vertu, pour la douce amitié.

Les vers ne sont pas bons, mais ils prouvent que Robespierre, alors âgé de vingt-sept ans, avait déjà des admirateurs et qu'il tenait une place distinguée dans l'estime de ses concitoyens.

Robespierre était donc déjà bien connu dans la province d'Artois lorsque les conseillers de Louis XVI, comme suprême ressource contre l'épuisement des finances, la faiblesse du gouvernement, l'impuissance de l'administration, et pour satisfaire aux exigences de l'opinion publique, songèrent à la convocation des états généraux. Il n'existait aucune règle fixe et positive sur la composition du corps électoral et sur les formes de l'élection des députés aux anciens états. Le gouvernement ordonna des recher-

(1) Une des chansons de Robespierre se trouve dans ses *Œuvres* publiées par Laponneraye; l'autre dans ses *Mémoires* (apocryphes); Paris, 1830; elles ont été recueillies, mais la seconde incomplètement, dans un opuscule de M. Arthur Dinaux, intitulé la *Société des Rosati d'Arras*; 1850, in-8°.

ches dans les greffes et dans les Archives, et provoqua même des travaux individuels sur cette matière (déclaration du 5 juillet 1788). On avait lieu de croire que dans les pays d'états (comme l'Artois) les élections se feraient d'après les coutumes provinciales, très-diverses et souvent contradictoires. Les états ou la nation d'Arras était constituée de manière à placer toute la puissance électorale aux mains du clergé et de la noblesse. Robespierre, quoique ancien protégé du clergé, s'éleva avec véhémence contre cet état de choses, et publia un mémoire sur la nécessité de réformer les états d'Artois (1788). Ce travail devint sans objet, un règlement général sur les élections ayant été promulgué le 18 janvier 1789. Vers le même temps, plaidant la cause d'un déserteur amnistié qui avait été détenu pendant douze ans dans une prison, en vertu de lettre de cachet, il s'éleva avec une indignation éloquente contre le pouvoir arbitraire. Mais il n'étendait pas sa colère patriotique jusqu'au roi; au contraire, il le saluait comme le futur restaurateur de la liberté, et il réunissait dans ses éloges le comte de Provence, président du bureau des notables, qui avait demandé la double représentation du tiers, et d'Espreménil, un des plus fougueux parlementaires. Ces témoignages que donnait Robespierre de ses sentiments et de ses talents lui valurent les suffrages de ses compatriotes. Il fut un des seize représentants de la province d'Artois aux états généraux. On raconte qu'il était alors si pauvre, que pour faire le voyage d'Arras à Paris il fut forcé d'emprunter dix louis et une malle; on s'est plu à compter ce que contenait cette malle, où l'on trouvait entre autres choses, « six chemises, six cols, six mouchoirs de poche, dont la plus grande partie en bon état ». On aurait pu remarquer aussi qu'à l'époque de sa mort il n'était pas beaucoup mieux nippé, et que pour sa fortune privée il lui avait peu servi d'être le premier personnage de France.

Les états généraux, convoqués pour constituer la France sous l'autorité royale, mais destinés à tout renverser sans rien construire, de manière cependant à préparer la place pour les constructions futures, se réunirent à Versailles le 4 mai 1789. Cette assemblée contenait beaucoup d'hommes de talent, mais fort peu qui eussent des idées applicables, et n'en avait pas un qui eût quelque expérience politique. Robespierre, quoi qu'on en ait dit, n'était pas au-dessous de la moyenne de ses collègues, il était plutôt au-dessus; il n'avait ni plus ni moins d'expérience qu'eux; ses idées démocratiques, empruntées au *Contrat social* de Rousseau, n'etaient guère sensées, mais elles n'étaient pas plus inapplicables que les idées, en apparence beaucoup plus sages, de Malouet et de Mounier. Presque tous les historiens s'accordent à dire que Robespierre à ses débuts fut peu remarqué, que l'assemblée accueillit ses premiers discours par des risées; on prétend même que ces marques de mépris aigrirent son caractère, vain et jaloux, et le préparèrent à son rôle sanglant de proscripteur; ce sont des assertions gratuites. Robespierre était de petite taille, il avait une figure sans agrément et sans dignité, une voix sans force et sans étendue; cependant, malgré tous ces désavantages, un mois à peine s'était écoulé depuis la réunion des états que déjà le petit avocat d'Arras avait attiré l'attention d'une assemblée qui comptait parmi ses membres Mirabeau, Barnave, et tant d'autres orateurs. Un écrivain froidement impartial, et d'ailleurs hostile à Robespierre, Étienne Dumont, raconte ainsi son debut aux états généraux :

« Je ne veux pas oublier la première occasion où l'on distingua un homme qui depuis s'est acquis une célébrité fatale. Le clergé, voulant essayer d'obtenir par surprise une réunion des ordres, députa aux communes l'archevêque d'Aix, qui fit un discours pathétique sur les malheurs du peuple et la misère des campagnes; il produisit un morceau de pain noir que des animaux auraient pu dédaigner, et auquel les pauvres étaient réduits; il invita les communes à envoyer quelques députés pour conférer avec ceux du clergé et de la noblesse sur les moyens d'adoucir le sort des indigents. Les communes, qui voulaient garder leur immobilité, sentirent le piége, et n'osaient pas rejeter ouvertement une proposition dont le refus pouvait les compromettre aux yeux de la multitude. Un député prit la parole, et renchérit sur les sentiments du prélat en faveur de la classe indigente; mais il jeta du doute avec adresse sur les intentions du clergé. « Allez, dit-il à l'archevêque, et dites à vos collègues que s'ils ont tant d'impatience à soulager le peuple, ils viennent se joindre dans cette salle aux amis du peuple; dites-leur de ne plus retarder nos opérations par des délais affectés; dites-leur de ne plus employer de petits moyens pour nous faire abandonner les résolutions que nous avons prises, ou plutôt, ministres de la religion, dignes imitateurs de votre maître, renoncez à ce luxe qui vous entoure, à cet éclat qui blesse l'indigence; reprenez la modestie de votre origine; renvoyez ces laquais orgueilleux qui vous escortent; vendez ces équipages superbes, et convertissez ce vil superflu en aliments pour les pauvres. » A ce discours, qui entrait si bien dans les passions du moment, il se fit non pas un applaudissement, qui aurait été une bravade, mais un murmure confus, beaucoup plus flatteur. On demandait partout quel était l'orateur; il n'était pas connu, et ce ne fut qu'après quelques moments de recherche qu'on fit circuler dans la salle et les galeries un nom qui trois ans après faisait trembler toute la France : Robespierre. »

Ce début de Robespierre, quoi qu'on pense du fond des sentiments, était énergique et plein d'à-propos; plusieurs fois encore, dans les premiers mois de l'Assemblée il prit la parole, et s'exprima toujours d'une manière remarquable. Son extérieur, sans avoir rien d'imposant, était de ceux qui attirent fortement l'attention; il est curieux de recueillir les témoignages de la première impression qu'il produisit; mais sans oublier que ces témoignages sont rétrospectifs. « Il

avait un aspect sinistre, dit Dumont, il ne regardait point en face, il avait dans les yeux un clignotement continuel et pénible.... Je le pressai de prendre la parole : il me dit qu'il avait une timidité d'enfant, qu'il tremblait toujours en s'approchant de la tribune. » « J'ai causé une fois avec lui chez mon père, en 1789, dit Mme de Staël, lorsqu'on ne le connaissait que comme un avocat de l'Artois, très-exagéré dans ses principes démocratiques. Ses traits étaient ignobles, son teint pâle, ses veines d'une couleur verte; il soutenait les thèses les plus absurdes avec un sang-froid qui avait l'air de la conviction : je croirais assez que dans les commencements de la révolution il avait adopté de bonne foi sur l'égalité des fortunes, aussi bien que sur celle des rangs, de certaines idees attrapées dans ses lectures, et dont son caractère envieux et méchant s'armait à plaisir. » En jugeant si durement le représentant de 89, Mme de Staël pensait à l'homme d'État de 93; mais son témoignage n'en est pas moins important à recueillir; en le combinant avec celui de Dumont, on voit que dès 89 Robespierre avait des idees démocratiques très-avancées, que ces idées, empruntées à Rousseau, étaient plutôt sociales que politiques, et en même temps qu'il éprouvait beaucoup d'embarras à les exprimer à la tribune. Ce mélange de hardiesse et de timidité, ces aspirations utopiques et cette absence de vues pratiques expliquent sa conduite dans les premiers temps de la révolution. Au lieu de mettre résolûment la main à l'œuvre, il suivit d'un regard défiant l'œuvre des autres, ne trouvant jamais qu'ils fissent assez, même lorsqu'ils agissaient dans le sens de ses idées. Ainsi, dès le 24 mai 1789 il soupçonnait plusieurs de ses collègues, Malouet, Target, Mounier, Mirabeau, de defection. Sa défiance le tint en dehors des partis, et cet isolement fit sa force, car il l'empêcha de s'user comme les plus célebres de ses collègues. Ceux-ci en effet, si on ne tient pas compte du côté droit, plus ou moins réactionnaire, aspiraient à réformer la monarchie sans la renverser; ils croyaient pouvoir fonder un gouvernement libre dans des conditions assez semblables à celles du gouvernement anglais; or, l'excessive faiblesse du roi, l'extrême inexperience politique de toutes les classes de la nation, l'étourderie de la noblesse, la médiocrité du clergé, les rancunes inintelligentes de la bourgeoisie, l'impatience du peuple, qui attendait de la révolution un bien-être immédiat et n'en recueillait qu'une aggravation de souffrances, enfin ce tumultueux mouvement des esprits, qui, n'ayant jamais en fait de liberté pratiqué le possible, s'élançaient vers l'impossible avec un élan irrésistible, tous ces désirs, toutes ces passions, apportaient des obstacles invincibles à tout établissement politique : aussi les hommes qui avec des nuances très distinctes, et souvent hostiles, mais avec un but commun, Malouet, Mounier, Mirabeau, les Lameth, Barnave, tentèrent cette tâche, s'y usèrent sans résultat. Robespierre comprit instinctivement que la tâche était impossible. Ce n'est pas qu'il fût systématiquement hostile à la monarchie; il pensa même longtemps que cette forme de gouvernement était celle qui convenait le mieux à la France, mais, république ou monarchie, il pensa aussi que le nouveau gouvernement ne pouvait se fonder qu'à la condition de régénérer la France, d'abolir la noblesse et le clergé en tant que classes politiques, de conférer à tous les citoyens, sans aucun égard à la fortune, la plénitude des droits politiques, de faire pénétrer partout les principes et les pratiques de la morale sociale, ce qu'il appelait la vertu, enfin de favoriser mais non d'imposer une répartition plus égale du bien-être entre tous les habitants du pays. Telles étaient les idées du jeune avocat d'Arras dans leur généralité; car pour les faire connaître en détail il faudrait analyser tous ses discours de cette époque; on ne saurait dire qu'il les regardât comme faciles à réaliser, il s'exagérait plutôt, s'il est possible, la difficulté de leur réalisation. Son humeur soupçonneuse, son caractère timide lui montraient entre la nation et le bonheur qu'il rêvait pour elle une ligue de tyrans et de fripons qu'il désespérait de vaincre. Sans doute il n'eut pas toujours tort dans ses sombres défiances; les forces hostiles à la révolution étaient très-redoutables, et parurent souvent sur le point de triompher; ce n'en était pas moins une triste disposition chez un homme d'État que de toujours soupçonner et de dénoncer au lieu d'agir avec résolution et franchise. Tandis que les hommes les plus éminents de l'Assemblée, après avoir tous plus ou moins poussé au mouvement démocratique, essayèrent à un certain moment de l'arrêter et succombèrent à la peine, Robespierre sembla exempt d'ambition, parce qu'il était trop timide pour rechercher la responsabilité du pouvoir; il parut le constant ami du peuple, parce qu'il attaqua tous les pouvoirs établis ou qui cherchaient à s'établir; enfin, il mérita le surnom d'*incorruptible* parce qu'il était en effet au-dessus des tentations de l'argent. Ses besoins étaient modestes, ses habitudes convenables. Ses ennemis prétendaient qu'il était sage par raison de santé et pour ne pas développer en lui la phthisie, qui était héréditaire dans sa famille; mais quelle qu'en fût la cause il donnait l'exemple des bonnes mœurs à une époque très-relâchée, et cette conduite était d'un excellent effet chez un prédicateur de vertu.

Nous n'avons pas à suivre Robespierre à travers tous ses discours à l'Assemblée constituante, où il parla plus souvent et avec plus de succès qu'on ne l'a dit. Dans les six derniers mois de 1789 il prit la parole une trentaine de fois; dans l'année 1790 on compte de lui plus de quatre-vingts discours; et plus de soixante de janvier à octobre 1791. Ces discours sont

loin d'exprimer toute son activité parlementaire, il faut y joindre ceux qu'il prononça au célèbre club des Jacobins. A l'Assemblée il trouvait trop de contradicteurs ; il n'avait ni le goût ni le talent d'une discussion précise ; il aimait mieux le club des Jacobins, où il ne trouvait pas encore d'adversaires. Il est vrai qu'il y rencontra d'abord des supérieurs ; il n'eût tenu qu'à Mirabeau d'occuper la première place dans cette association, mais il en dédaignait trop les membres pour se donner la peine de les conduire ; Duport, les Lameth, Barnave, ne les dédaignaient pas, mais ils voulaient s'en faire des instruments, et leur politique égoïste, qui ne pouvait échapper longtemps à une secte orgueilleuse et défiante (les Jacobins prirent très-vite le caractère d'une secte), devait bientôt leur ôter toute influence. Robespierre, sectaire plutôt qu'homme politique, sans idées pratiques et sans but immédiat, leur convenait mieux et ne leur était pas suspect ; aussi prit-il sur eux un pouvoir extraordinaire, qui finit par devenir une véritable dictature ; et comme, au milieu de la désorganisation générale, les Jacobins étaient fortement organisés, ils se rendirent redoutables à toutes les opinions et à tous les partis. L'Assemblée dut compter avec eux ; et quand elle essaya de leur résister, il était déjà trop tard pour une lutte efficace. Dans ce combat, qui s'engagea en 1791, après la mort de Mirabeau, on vit d'un côté les constitutionnels de 89, servis par l'ascendant de Lafayette sur la bourgeoisie et par l'influence de Barnave sur l'Assemblée, de l'autre le parti jacobin conduit par Robespierre et Pétion. Les royalistes, qui par leur alliance ou leur neutralité auraient donné la victoire aux constitutionnels, ne cherchèrent qu'à envenimer le débat et à détruire les deux partis l'un par l'autre. Lorsque la rupture éclata parmi les membres du côté gauche, jusque-là réunis contre la royauté et les ordres privilégiés, voici quelle était la position de Robespierre. Tout en étant un des adversaires les plus prononcés des priviléges, il ne s'était associé aux efforts d'aucun groupe de l'Assemblée. Le 21 octobre 1789, lorsque à la suite de l'assassinat du boulanger François, on proposa la loi martiale, il avait dépassé les meneurs de la gauche en s'opposant à cette loi ; le 28 juillet 1790, au contraire, il se sépara de la gauche pour repousser une proposition de Mirabeau tendant à faire déclarer le prince de Condé traître à la patrie. Lors des débats de la constitution civile du clergé, il proposa une augmentation de traitement pour les vieux ecclésiastiques, et en général, pendant toute la Constituante, il montra beaucoup de zèle pour les intérêts du bas clergé. La question de la réélection des membres de la Constituante à la prochaine Assemblée législative, celle des colonies, le mirent en opposition directe avec les chefs de la gauche ; sur le premier point il obtint gain de cause (mai 1791). L'Assemblée, après un discours véhément de Robespierre, déclara qu'aucun de ses membres ne pourrait faire partie de la Législative ; c'était déclarer que pour entrer dans cette nouvelle assemblée, chargée de la mission si délicate de faire marcher la constitution, il fallait avant tout complétement manquer d'expérience politique. Cette décision singulière était dans l'esprit du temps. Robespierre n'en prévoyait probablement pas toutes les conséquences ; il se défiait des meneurs de l'Assemblée, et trouvait habile de les exclure pour quelque temps de la vie politique. Vers la fin du mois de mai il se joignit à un de ses nouveaux adversaires, Duport, pour demander l'abolition de la peine de mort (30 mai 1791). Son discours éloquent, et empreint d'une incontestable sincérité, n'entraîna point l'adhésion de l'Assemblée. La peine de mort resta inscrite dans notre code pénal, et l'on sait que Robespierre lui-même en usa largement deux ans plus tard.

La fuite du roi (21 juin 1791) amena la rupture ouverte entre les constitutionnels et les jacobins. Robespierre fut terrifié de cette fuite, derrière laquelle son imagination lui faisait apercevoir les complots les plus effrayants. Le 21 au soir, aux Jacobins, il dénonça le roi, ses complices couronnés, l'émigration, les contre-révolutionnaires de l'intérieur, les ministres, l'Assemblée. Comme il avait déjà l'habitude de mettre sa personne en avant et de mêler ses périls, plus ou moins réels, aux périls du pays, il ne manqua pas en « déclarant la nation perdue à moins d'un miracle », et en « accusant la presque universalité de ses confrères », d'ajouter : « Je sais que j'aiguise contre moi mille poignards, mais si dans les commencements de la révolution, lorsque j'étais à peine aperçu dans l'Assemblée nationale, si lorsque je n'étais vu que de ma conscience, j'ai fait le sacrifice de ma vie à la vérité, aujourd'hui que les suffrages de mes concitoyens m'ont bien payé de ce sacrifice, je recevrai presque comme un bienfait une mort qui m'empêchera d'être témoin de maux que je vois inévitables. » On a là comme le résumé de toute la future éloquence de Robespierre ; on le voit dans toute circonstance critique s'annoncer comme un martyr résigné que les fripons et les scélérats vont immoler pour le punir d'avoir trop aimé le peuple. Cette éloquence larmoyante et meurtrière, ce cruel mélange de peur et de colère, de lamentations et de dénonciations, manqua rarement son effet. Dans la circonstance présente les Jacobins furent émus à l'idée des mille poignards aiguisés contre un si bon patriote. Son ancien camarade de collége, le plus dévoué, le plus spirituel et le plus étourdi de ses amis, Camille Desmoulins, les yeux pleins de larmes, s'écria : « Nous mourrons tous avant toi. » Tous les Jacobins répétèrent le serment. Camille Desmoulins en effet mourut avant Robespierre.

Louis XVI fut arrêté et ramené à Paris. Les

constitutionnels, que sa fuite avait mis dans le plus grand danger, cherchèrent à tirer profit de cette tentative avortée pour s'assurer du gouvernement. Comme il arrive toujours, la responsabilité du pouvoir les rendit conservateurs, et dès lors la monarchie avec la constitution de 91 n'eut pas de défenseurs plus résolus. Les différents partis qui, pour des motifs très-divers, repoussaient la royauté de Louis XVI, s'exaspérèrent de voir que l'ordre tendait à se rétablir, et mirent en avant le mot de république. Robespierre détestait les constitutionnels, mais il se défiait de leurs adversaires; il garda donc entre eux une sorte de neutralité, de manière cependant à ne pas compromettre sa popularité. Le 13 juillet il déclara, aux Jacobins, qu'il n'était ni monarchiste ni républicain, et se montra favorable à la constitution. Cette réserve était inspirée par la crainte au moins autant que par la conviction, car le parti constitutionnel, poussé à bout, allait prendre l'offensive. Le 16 juillet, à propos de la pétition de Laclos, qui demandait la déchéance de Louis XVI, les Lameth, Duport, Barnave et leurs amis abandonnèrent les Jacobins, et formèrent le club des Feuillants. Le 17 juillet Bailly et Lafayette dispersèrent par la force les citoyens qui s'étaient rendus au Champ de Mars pour signer la pétition contre la royauté. Cette répression, qui atteignit malheureusement plus de curieux inoffensifs que de véritables factieux, consterna Robespierre. Mme Roland, alors son amie politique, assure qu'elle n'avait jamais vu un homme aussi effrayé. Il n'osa pas rentrer dans son appartement au Marais, et accepta l'hospitalité que lui offrit un riche artisan nommé Duplay, qui demeurait dans la rue Saint-Honoré. Dès lors commença entre lui et la famille Duplay une intimité qui ne finit qu'avec sa vie. Excepté pendant quelques mois, à la fin de 1791, il ne quitta plus la maison du menuisier, située près de l'Assemblée et des Jacobins. Les événements du Champ de Mars donnèrent au parti constitutionnel un ascendant qui fut inutile, pour deux motifs : la loi qui interdisait la réélection des membres de l'Assemblée constituante, l'opposition du parti royaliste, qui aimait mieux les factieux que les constitutionnels, dans la pensée que la domination des premiers serait passagère et par ses excès mêmes ramènerait le peuple à l'autorité royale. Le 30 septembre 1791 l'Assemblée constituante se sépara, laissant le pouvoir à des successeurs impatients de détruire son œuvre. Le jour de la clôture de l'Assemblée, la multitude s'empara de Robespierre et de Pétion, les couronna de feuilles de chêne, et les porta en triomphe. Depuis quelques mois, Robespierre avait accepté la place d'accusateur public près le tribunal de Paris; mais il ne devait jamais occuper activement cette charge, dont il se démit en avril 1792 (1).

(1). Les nouveaux tribunaux criminels (avec jurés) ne furent installés qu'en février 1792.

A la fin de la Constituante il alla passer quelque temps dans sa ville natale. Il était de retour à Paris en novembre 1791, et le 28 de ce mois il reparut à la tribune des Jacobins, où il fut accueilli avec enthousiasme. La situation politique s'était modifiée dans ces deux mois. Le parti royaliste, désespérant de lutter à l'intérieur, se précipitait de plus en plus vers l'émigration; le faible Louis XVI trouvait commode et croyait habile de s'annuler, de *faire le mort*, suivant l'expression de Ch. Lameth, persuadé que l'horreur de l'anarchie ramènerait le peuple à la royauté. Les Feuillants avaient la majorité dans l'Assemblée législative, mais ils avaient contre eux tous les autres partis, et dans l'Assemblée même ils rencontraient des adversaires fort redoutables, un parti alors nouveau, plus tard célèbre sous le nom de Girondins, composé d'hommes de beaucoup de talent et de peu d'expérience, de quelques honnêtes gens médiocres et d'ambitieux peu scrupuleux. Le véritable chef du parti, le journaliste Brissot, n'était pas au fond un malhonnête homme, mais son extrême désir de pousser ses amis au pouvoir et d'y arriver lui-même le portait aux manœuvres les plus équivoques. Pour embarrasser leurs adversaires sans attaquer la constitution, les Girondins réclamèrent des mesures de rigueur contre les prêtres réfractaires et les émigrés. Le plus sûr moyen d'atteindre les émigrés, c'était de s'en prendre aux puissances étrangères qui leur donnaient asile. Au fond des lois contre l'émigration se trouvait la question de guerre; il est vrai qu'on aurait pu l'y laisser longtemps encore; les Girondins l'en tirèrent brusquement. Persuadés que la guerre amènerait les affaires à une crise, et que cette crise tournerait au profit de leur parti, ils proposèrent en décembre 1791 de déclarer la guerre à l'empereur d'Allemagne, qui favorisait sur le territoire de l'Empire des rassemblements hostiles à la France. Robespierre, redoutant la guerre par la raison même qui la faisait désirer aux Girondins, voyant dans la victoire le triomphe d'un parti qui n'était pas le sien, et dans la défaite la ruine de la révolution, sachant qu'on n'était pas préparé aux hostilités, et qu'un roi qui regardait les étrangers comme ses véritables protecteurs ne les combattrait jamais avec énergie, Robespierre enfin, comprenant d'instinct que le développement de la puissance militaire est le fléau des États libres, se prononça aux Jacobins dès le 18 décembre 1791 contre la déclaration de guerre. Les Girondins n'en poursuivirent pas moins leur projet avec obstination, et ils finirent par entraîner les Feuillants. Robespierre seul ne céda pas, et soutint son opinion peu populaire, mais fort raisonnable, avec une véritable éloquence. Les Girondins, qui d'après ses antécédents à l'Assemblée constituante l'avaient espéré pour allié, furent exaspérés. Guadet l'accusa de superstition pour avoir parlé

de la Providence, et, lui reprochant d'être l'idole du peuple, il l'invita à se condamner lui-même à l'ostracisme. Brissot, le 18 avril 1792, écrivit ces lignes dans son journal *Le Patriote français* : « Trois opinions partagent le public sur M. de Robespierre. Les uns le croient fou, les autres attribuent sa conduite à une vanité blessée, un troisième parti le croit mis en œuvre par la liste civile. Nous ne croyons jamais à la corruption qu'elle ne soit bien prouvée... » Il faut remarquer que quoique Robespierre soutînt une opinion relativement impopulaire il ne fut pas abandonné par la presse révolutionnaire. Hébert et Marat le défendirent dans leurs journaux. Ce dernier lui donna un véritable certificat de modération ; parlant d'une entrevue qu'ils avaient eue ensemble, il termina ainsi son récit : « Cette entrevue me confirma dans l'opinion que j'avais toujours eue de lui, qu'il réunissait aux lumières d'un sage sénateur l'intégrité d'un véritable homme de bien et le zèle d'un vrai patriote, mais qu'il manquait également et des vues et de l'audace d'un homme d'État. » Robespierre, attaqué peut-être injustement par les Girondins, les attaqua à son tour aux Jacobins et dans son journal avec une ténacité de haine, une activité de délation et de calomnie infatigables. Cette polémique, qui préludait au duel à mort de 93, remplit les mois d'avril et de mai. La chute du ministère Roland, la rupture complète des Feuillants et des Girondins, l'effet manqué de la manifestation du 20 juin, la démarche de Lafayette le 28 amenèrent un moment de réconciliation entre Robespierre et les Girondins. Cependant il ne s'associa pas activement à leurs projets contre la royauté. Il rédigeait depuis avril 1792 un journal intitulé *Le défenseur de la constitution* ; on ne saurait lui reprocher d'avoir beaucoup contribué à renverser la constitution qu'il prétendait défendre ; mais quand la révolution du 10 août fut accomplie, il s'efforça de n'en pas laisser le profit aux Girondins.

Ceux-ci, vainqueurs au 10 août, et plus complétement qu'ils ne le désiraient, car ils avaient voulu soumettre la royauté plutôt que la détruire, sentirent immédiatement qu'ils allaient être dépassés, et s'efforcèrent de modérer le mouvement révolutionnaire. Robespierre, au contraire, par jalousie des Girondins, ses rivaux, ses ennemis, et maintenant ses supérieurs, s'y associa pleinement. Il se fit l'instigateur et le conseiller du pouvoir dictatorial qui sous le nom de Commune régna sur Paris et prétendit régner sur la France. Le 16 août il vint à la tête de pétitionnaires demander à la barre de l'Assemblée législative, en termes d'une froide violence, que les coupables (c'est-à-dire les vaincus du 10 août) fussent jugés souverainement en dernier ressort par des commissaires pris dans chaque section. L'Assemblée, effrayée, consentit en effet à créer un nouveau tribunal criminel (17 août). Robespierre appelé à en faire partie refusa cette place secondaire, et continua de siéger au conseil général de la commune. Bientôt le nouveau tribunal ne suffit plus aux fureurs du peuple, que l'invasion étrangère et les folles menaces de l'émigration jetaient dans une sorte de frénésie ; il ne suffit plus surtout aux principaux meneurs, qui, pour s'assurer l'influence sur les élections, voulaient terrifier les royalistes et les Girondins. Un comité choisi dans la Commune prépara le massacre des prisonniers, qui s'exécuta dans les premiers jours de septembre. Rien ne prouve que Robespierre ait pris une part directe au massacre, mais il est certain qu'il ne le désapprouva point. Il le jugea nécessaire, et son esprit, faussé par ses propres passions et par la violence des événements, s'habituait à regarder comme juste tout ce qu'il croyait nécessaire au salut de la révolution.

Les massacres de septembre eurent à Paris l'effet attendu sur les élections. Tous les représentants de cette ville, excepté Dussaulx, furent pris dans le parti jacobin, et Robespierre, nommé le 5 septembre, au milieu des massacres, figura en tête de la députation. Il n'en fut pas de même dans les départements, qui refusèrent de suivre l'exemple de la Commune de Paris et envoyèrent à la Convention des représentants en grande partie modérés et disposés à recevoir l'impulsion des Girondins. Ceux-ci, qui avaient vu leur pouvoir annulé et leur vie menacée par l'avénement de la Commune et les massacres de septembre, étaient décidés à briser cette autorité dictatoriale et à en frapper le chef le plus redoutable, Robespierre. Dès que la Convention fut réunie ils prirent l'offensive. Le 24 septembre Kersaint, évoquant les récents massacres, réclama la peine de mort contre les assassins et « ceux qui poussaient à l'assassinat ». Dans la séance suivante, Lasource, Rebecqui, Barbaroux rejetèrent sur Robespierre la responsabilité des massacres, et l'accusèrent d'avoir visé à la dictature. C'étaient là des accusations vagues, et dont la seconde était bien prématurée. Robespierre les repoussa assez facilement. Dans cette discussion, répondant à ceux qui l'accusaient de flatter le peuple, il s'écria : « On flatte bien les tyrans, mais la collection de vingt-cinq millions d'hommes, on ne la flatte pas plus que la Divinité. » C'était dire que le peuple est Dieu. Peut-être le croyait-il ?

L'attaque manquée du 25 septembre fut reprise un mois plus tard, par Louvet. Ce député prononça le 29 octobre contre Robespierre un discours où il reproduisait les deux chefs d'accusation mis en avant par Rebecqui et Barbaroux, les massacres de septembre et la dictature. La péroraison de ce réquisitoire très-travaillé, et préparé de concert avec la coterie Roland, mais sans la participation des principaux Girondins, résume tous les griefs de ce parti contre Robespierre :

« Robespierre, je t'accuse d'avoir longtemps calomnié les plus purs patriotes ; je t'accuse d'avoir

calomnié les mêmes hommes dans les affreuses journées de la première semaine de septembre, c'est-à-dire dans un temps où les calomnies étaient de véritables proscriptions; je t'accuse d'avoir, autant qu'il était en toi, méconnu avili, persécuté les représentants de la nation, et fait méconnaître et avilir leur autorité; je t'accuse de t'être perpétuellement produit comme un objet d'idolâtrie, d'avoir souffert que devant toi on te désignât comme le seul homme vertueux en France qui pût sauver le peuple, et de l'avoir fait entendre toi-même; je t'accuse d'avoir tyrannisé par tous les moyens d'intrigue et d'effroi l'assemblée électorale du département de Paris; je t'accuse, enfin, d'avoir évidemment marché au suprême pouvoir; ce qui est démontré et par les faits que j'ai indiqués, et par toute ta conduite, qui pour t'accuser parlera plus haut que moi. »

Ces griefs sont bien vagues, bien peu établis; ils justifiaient la haine des Girondins, mais ne pouvaient pas entrainer la conviction d'une assemblée qu'intimidait la popularité de l'accusé. Cette nouvelle attaque eut le même sort que la première. Robespierre demanda une semaine pour préparer sa réponse. Ce délai donna aux Jacobins le temps d'agir sur les députés hésitants. Aussi lorsque Robespierre vint lire, le 5 novembre, sa très-habile réponse, modérée dans la forme, au fond d'une amertume implacable contre ceux qui depuis l'ouverture de la Convention suspendaient sur sa tête une accusation capitale, l'Assemblée passa à l'ordre du jour, de l'aveu même des Girondins. « Ils commirent une faute, dit très-bien M. Mignet, en entamant l'accusation et une autre en ne la soutenant point. Les Montagnards l'emportèrent, puisqu'ils ne furent point vaincus, et Robespierre fut rapproché du rôle dont il était encore si éloigné. On est bientôt en révolution ce qu'on est cru être, et le parti montagnard le prit pour son chef, parce que les Girondins le poursuivirent comme tel. »

Les Montagnards, attaqués à contre-temps par les Girondins, prirent l'offensive à leur tour; et comme ceux-ci avaient pris pour arme de guerre l'effroyable souvenir de septembre, ils choisirent comme moyen d'agression la personne du roi, que leurs adversaires auraient voulu sauver, mais qu'ils n'osèrent pas défendre. Le procès de Louis XVI, à la fois illégal, puisqu'il n'avait pas lieu en vertu d'une loi antérieure, et injuste, puisque les fautes du roi avaient été déjà punies par sa déchéance, commença en décembre 1792. Dans ce déplorable jugement les Montagnards montrèrent une violence qui n'eut d'égale que la faiblesse des Girondins. Robespierre se donna du moins le mérite de la franchise. Il déclara avec une netteté qui ne lui était pas habituelle qu'il s'agissait non de juger un coupable, mais d'immoler un vaincu au salut de l'État.

« Il n'y a point ici de procès à faire, s'écria-t-il dans la séance du 3 décembre. Louis n'est point un accusé, vous n'êtes point des juges; vous êtes, vous ne pouvez être que des hommes d'État et les représentants de la nation. Vous n'avez point une sentence à rendre pour ou contre un homme, mais une mesure de salut public à prendre, un acte de prudence nationale à exercer...... Je prononce à regret cette fatale vérité; mais Louis doit périr plutôt que cent mille citoyens vertueux; Louis doit mourir parce qu'il faut que la patrie vive. »

On raconte qu'en entendant ces paroles Marat, se penchant vers Dubois-Crancé, son voisin, lui dit : « Avec ces doctrines là on fera plus de mal à la république que tous les tyrans ensemble. » L'exécution de Louis XVI ne fit qu'exaspérer la haine des deux partis, qui se reprochaient maintenant, l'un de vouloir désorganiser la société, l'autre de vouloir établir une république fédérale; ces reproches étaient également injustes. Les plus violents Montagnards, Marat lui-même, ne professaient point les doctrines qu'on appela depuis socialistes, et Robespierre les repoussa toujours. D'un autre côté, les Girondins, quoiqu'ils désirassent abattre la Commune de Paris, ne songeaient point à détruire l'unité de l'État. Danton et quelques autres membres de la Convention, plus ou moins mêlés aux Montagnards, voyant bien qu'entre les deux partis il n'y avait pas de différence absolue, et qu'en s'acharnant l'un contre l'autre ils négligeaient leur véritable mission, qui était de constituer la république et de la défendre contre l'invasion étrangère, firent entendre souvent des paroles de conciliation. Les Girondins furent intraitables; se croyant sûrs de la majorité de la Convention et de l'adhésion presque unanime des départements, ils engagèrent contre la Commune de Paris et les Montagnards une lutte mortelle, dont on connaît l'issue. Leur haine personnelle contre Robespierre, « ce Robespierre, disait Condorcet, qui n'a pas une idée dans la tête ni un sentiment dans le cœur », fut pour beaucoup dans cette funeste résolution. L'objet de cette haine méprisante devait être implacable pour ceux qui vainqueurs ne l'auraient pas épargné. Le 3 avril 1793, s'armant contre les Girondins de la défection de Dumouriez, il dirigea contre Brissot une attaque violente et injuste. Le 8 avril la section Bon-Conseil déclara à la Convention que la voix publique condamnait les Vergniaud, les Guadet, les Gensonné, les Brissot, les Barbaroux, les Louvet, les Buzot. Deux jours après, Robespierre soutint cette dénonciation, par un discours où, après avoir, suivant son habitude fait son éloge, il se déchaîna contre Vergniaud, Guadet et autres. A cette menace de proscription, les Girondins répondirent par la mise en accusation de Marat (12 et 13 avril). Le 14 avril, trente-cinq sections sur quarante-huit demandèrent l'expulsion des principaux Girondins. Mais la Commune de Paris n'était pas encore prête pour l'insurrection, et la Convention n'était pas encore assez effrayée pour se laisser décimer; la pétition des sections lue par Pache, maire de Paris, resta sans

effet. Les débats sur la constitution (fin avril) mirent encore en opposition les deux partis. A la déclaration des droits qui précédait le projet de constitution présenté par Condorcet, Robespierre opposa une déclaration qui fut adoptée par les Jacobins (21 avril). En lisant ce curieux document on voit que Robespierre comprenait beaucoup moins bien que ses adversaires les conditions de la liberté, mais qu'il comprenait mieux les nécessités du gouvernement. Du reste il ne se montrait pas beaucoup plus socialiste que Condorcet lui-même. Il est certain que leurs projets n'étaient pas inconciliables. C'étaient moins les doctrines que les passions personnelles qui armaient les deux partis l'un contre l'autre. La lutte n'en devait être que plus impitoyable. L'acquittement de Marat par le tribunal revolutionnaire (24 avril), l'explosion de la Vendée, l'insurrection de Lyon (avril, mai), donnèrent à cette lutte un tel degré de fureur que la majorité de la Convention comprit qu'il fallait un dénoûment à un conflit qui rendait tout gouvernement impossible, dans un moment où la France envahie ou menacée sur toutes ses frontières, déchirée à l'intérieur, avait le plus urgent besoin de gouvernement; comme au fond elle était modérée, elle pencha d'abord pour les Girondins; elle porta l'un d'eux, Isnard, à la présidence de l'Assemblée (16 mai), elle créa une commission des Douze (18 mai), destinée à contre-balancer le pouvoir de la Commune. A ces mesures parlementaires la Commune répondit par un appel a l'insurrection. Robespierre la prêcha aux Jacobins le 26. Cependant quand il vit que la Convention ne cédait pas, que plusieurs sections se prononçaient pour elle, que la Commune hésitait, il eut peur. Le 29 aux Jacobins il dit : « Si la Commune de Paris ne s'unit pas au peuple, ne forme pas avec lui une étroite alliance, elle viole le premier de ses devoirs. Je suis incapable de prescrire au peuple les moyens de se sauver; cela n'est pas donné à un seul homme; cela ne m'est pas donné à moi, qui suis épuisé par quatre ans de révolution et par le spectacle déchirant du triomphe de la tyrannie, à moi qui suis consumé par une fièvre lente, surtout par la fièvre de patriotisme. J'ai dit; il ne me reste plus d'autre devoir à remplir en ce moment. » Ce qu'il y a de plus clair dans ces paroles, c'est que Robespierre en désirant l'insurrection n'osait pas en assumer la responsabilité. Quand cette insurrection se fut développée le 30, et que Hanriot, choisi pour chef des sections soulevées, eut entouré la Convention de ses bandes armées (31 mai), il retrouva son énergie. A Vergniaud, qui lui criait de conclure, il répondit : « Oui, je vais conclure et contre vous; contre vous, qui après la révolution du 10 août avez voulu conduire à l'échafaud ceux qui l'ont faite; contre vous qui n'avez cessé de provoquer la destruction de Paris; contre vous, qui avez voulu sauver le tyran; contre vous, qui avez conspiré avec Dumouriez; contre vous, qui avez poursuivi avec acharnement les patriotes dont il demandait la tête; contre vous, dont les vengeances ont provoqué ces mêmes cris d'indignation dont vous faites un crime à ceux qui sont vos victimes. Ma conclusion! c'est un décret d'accusation contre tous les complices de Dumouriez et tous ceux qui ont été désignés par les pétitionnaires. » Malgré son effroi, la Convention n'obéit pas à cet ordre de proscription, et se contenta de supprimer la comission des Douze; mais Hanriot revint à la charge le 2 juin, avec cent mille hommes et cent soixante-trois pièces de canon, et cette fois la Convention ne refusa rien.

Le parti montagnard, honteux lui-même de cette infâme victoire et redoutant les suites qu'elle pouvait avoir, ne poussa pas d'abord les choses à l'extrême. Robespierre ne fut pas appelé au comité de salut public, d'où il avait été déjà repoussé lors de sa formation, le 6 avril; mais deux de ses amis, Couthon et Saint-Just, y entrèrent. On craignait que le nom du grand ennemi des Girondins parût un défi jeté aux départements prêts à se soulever en leur faveur. Cette insurrection éclata en effet, mais elle avorta. Si l'on excepte la Vendée catholique et royaliste, Lyon et Toulon, plus royalistes que girondins, toute la France reconnut promptement l'autorité de la Convention et accepta la constitution de 1793. Dès lors on n'avait plus de motif d'écarter Robespierre du comité de salut public; il y entra le 27 juillet 1793; il ne devait en sortir qu'au bout d'un an, jour pour jour, et pour aller à l'échafaud. Pendant cette année entière, il exerça sinon le pouvoir absolu, au moins une influence incomparable. L'administration, pour laquelle il n'avait ni goût ni talent, resta dans les mains de ses confrères du comité, Robert Lindet, Carnot, Prieur (de la Côte d'Or); l'expédition des affaires fut particulièrement confiée à Barère, à Billaud-Varennes, à Collot-d'Herbois; la police fut dans les attributions du comité de sûreté générale; mais la haute direction politique appartint à Robespierre, et il n'admit à la partager avec lui que ses deux confidents et lieutenants dévoués, Couthon et Saint-Just, tous deux ambitieux sans scrupules, mais non sans talents, capables de crimes, mais capables aussi de modération. Dans cette position élevée et mal définie, avec une influence immense et un pouvoir incertain, il n'est pas facile de faire la part de Robespierre dans les événements de cette année (l'an II de la république), qui brisa l'insurrection à l'intérieur, repoussa l'invasion étrangère, sauva enfin la France d'un démembrement, mais l'inonda de sang et légua à l'avenir des exemples de grandeur et d'atrocité qui ne se retrouvent qu'à certaines époques de l'histoire romaine. Pour bien établir quelle fut la responsabilité de Robespierre, il faudrait raconter avec beaucoup de détails toute cette année si remplie; nous ne

pouvons ici qu'en résumer les faits principaux. Quand Robespierre arriva au pouvoir (fin juillet 1793), la France se trouvait dans une situation presque désespérée. L'Angleterre, les Pays-Bas, la Prusse, l'Autriche, l'Empire d'Allemagne, les États les plus puissants de l'Italie, l'Espagne, coalisés contre elle, avaient envahi toutes ses frontières; elle n'avait à leur opposer que des armées formées de recrues, sans instruction militaire, mal équipées, mal nourries, avec une solde arriérée ou nulle, avec un matériel de guerre insuffisant; une partie même de ces armées devait être employée contre la Vendée, qui ouvrait aux Anglais notre frontière de l'Ouest, contre Toulon, qui livrait à ces mêmes Anglais notre premier établissement maritime (août), contre Lyon, qui ouvrait au Piémont et à l'Autriche notre frontière de l'est. A l'intérieur tout était trouble, anarchie. Les départements acceptaient en frémissant le joug de la Convention, tyrannisée par Paris; la Convention ne subissait pas toujours avec résignation l'ascendant de son propre comité de salut public; la Commune, privée d'une partie de son pouvoir par sa victoire même, flottait vers de nouvelles insurrections; les Jacobins étaient attachés à la révolution, mais si leur dévouement était utile, leurs exigences pouvaient devenir dangereuses. Pour compléter le tableau, il faut y ajouter les complots des royalistes, les intrigues et les violences des malhonnêtes gens de tous les partis. Jamais pays ne s'était trouvé dans un pareil danger, et cependant la France s'en tira victorieusement. Beaucoup d'hommes, et au premier rang Cambon, Robert Lindet et Carnot, contribuèrent à l'œuvre de salut; aucun n'y contribua plus que Robespierre. Dans la situation des choses, alors qu'une nouvelle insurrection à Paris aurait tout perdu (et les *enragés* demandaient une nouvelle insurrection dès la fin de juin 1793), l'unique moyen de salut était l'union de la Convention, des Jacobins et de la Commune; or un seul homme pouvait opérer cette union; c'était Robespierre, et il le fit. Rarement un homme rendit à son pays un plus grand service. Malheureusement sa politique dans cette première partie de son pouvoir, quoique généralement inspirée par des sentiments patriotiques, fut trop mêlée de rancunes et de soupçons, d'aigreur et de colère; elle fut surtout trop peu nette et franche. Cette marche défiante et tortueuse était, il est vrai, dans son caractère timide, quoique obstiné, mais elle fut surtout l'effet de sa situation. Simple avocat, et non pas homme de guerre, n'ayant pas un soldat à ses ordres, ne disposant même d'aucune force organisée, car les Jacobins ne lui appartenaient pas complétement, et la Commune ne lui appartint que l'année suivante; réduit en un mot a sa parole pour tout moyen d'action, il désespéra d'abattre par ses propres forces les deux seuls partis qui en dehors des comités eussent quelque puissance : 1° le parti des *exagérés*, c'est-à-dire des révolutionnaires qui, comme Hébert, Ronsin, ne faisaient pas partie de la Convention et voulaient la dissoudre; 2° les conventionnels qui, comme Bourdon de l'Oise, ne faisaient pas partie du Comité et voulaient le renverser. Ce dernier parti se réclamait de Danton; mais celui-ci, quoiqu'il fît peu de cas de la plupart des membres du Comité, ne montrait aucune impatience de les remplacer. Robespierre regardait ces deux partis comme dangereux; mais il se crut plus d'une fois obligé de les ménager, et alterna de l'un à l'autre avec une mobilité qui déconcerta ses propres partisans. Sa présence au Comité fut le signal d'un redoublement de sévérité. Le 17 septembre la fameuse loi des suspects, préparée par Cambacérès et rédigée par Merlin de Douai, accrut et régularisa les proscriptions. En même temps les commissaires de la Convention réprimaient toujours avec rigueur, quelquefois avec une atrocité inouïe, les insurrections des départements. Ces cinq mois (août 93-février 94) furent l'époque de la grande terreur en province. Ces excès dans la répression n'étaient pas du goût de Robespierre, peu compatissant de sa nature, mais assez sensé pour prévoir que de pareilles violences provoqueraient de redoutables réactions. Il s'opposa à la mise en accusation des 73 conventionnels signataires de la protestation contre le 31 mai, et obtint, après le rapport d'Amar (3 octobre), qu'ils fussent seulement mis en arrestation; il sauva ainsi la vie à un grand nombre de ses collègues, qui lui témoignèrent leur reconnaissance dans une lettre chaleureuse, mais ne se crurent pas tenus plus tard à ménager ses adhérents et sa mémoire. Enfin, parmi les commissaires de la Convention, les amis de Robespierre, les confidents de sa politique, se signalèrent par une modération relative fort méconnue depuis, mais très-remarquée alors, au point de faire accuser Robespierre d'indulgence. Il sentit le danger de cette accusation, et pour y parer il présenta, le 17 novembre, à la Convention un rapport sur la révolution, dans lequel il se déclara également contraire au *modérantisme* et à l'*exagération*. Ce juste milieu entre deux extrêmes également dangereux fut désormais sa thèse et celle de Saint-Just, son écho grossissant. Les modérés, qui n'avouaient pas encore qu'ils l'étaient, approuvèrent son discours, les exagérés l'attaquèrent. Robespierre soutint la lutte avec beaucoup de talent; il flétrit les indécentes manifestations contre la religion, et opposa à l'ignoble athéisme d'Hébert une profession de foi digne d'un disciple de Rousseau (21 novembre); le 3 décembre il défendit Danton aux Jacobins avec une éloquence souvent admirée, et annonça qu'il faisait cause commune avec lui. En effet il consentit à revoir les épreuves des deux premiers numéros (5 décembre, 10 décembre) du *Vieux Cordelier*, spirituel pamphlet périodique publié par Camille Desmoulins, le plus in-

time ami de Danton, et un de ses meilleurs amis à lui-même. Cette alliance dura peu, et les torts de la rupture ne furent pas tous du côté de Robespierre. Le parti qui se servait du nom de Danton et de la plume de Desmoulins ne voulait pas seulement abattre les exagérés de la Commune et de l'armée révolutionnaire, Hébert, Chaumette, Ronsin, et modérer l'action meurtrière du tribunal révolutionnaire; il voulait aussi renverser le comité de salut public. Or, si le premier de ces projets plaisait à Robespierre, le second lui paraissait prématuré, le troisième dangereux. Il craignit donc de se laisser entraîner dans une politique compromettante lorsqu'il vit Desmoulins dans son 3[e] numéro (15 décembre) attaquer par de claires et frappantes allusions le gouvernement révolutionnaire, et dans le 4[e] (20 décembre) proposer un comité de clémence; lorsqu'il vit les dantonistes attaquer le comité de salut public et obtenir directement de la Convention l'arrestation de Vincent, Ronsin et Maillard (17 décembre). Il résolut de maintenir plus que jamais sa position intermédiaire, demanda un comité de justice au lieu d'un comité de clémence, et présenta le 25 décembre un rapport sur les principes du gouvernement révolutionnaire; mais les violents du Comité, Billaud, Collot, n'entendaient pas garder ces ménagements. Robespierre, cédant à leur impulsion, inclina visiblement vers les exagérés; le 7 janvier il rompit aux Jacobins avec Desmoulins, dont il affecta de protéger dédaigneusement la personne tout en demandant qu'il brûlât son *Vieux Cordelier*. Le 8 janvier il attaqua Fabre, celui des dantonistes qu'il redoutait le plus. Fabre fut arrêté dans la nuit du 12 au 13 janvier. En même temps, le Comité, comme preuve d'impartialité, livra au tribunal révolutionnaire (16 janvier) les *enragés* Jacques Roux, Varlet et Leclerc. Cependant la lutte des dantonistes et des hébertistes continuait avec fureur. Robespierre, n'osant prendre parti entre eux, se tint à l'écart. Pendant tout le mois de janvier il fit discuter par les Jacobins les vices du gouvernement anglais, thèse ridicule, qui fut l'objet des railleries les plus vives et les plus sensées de Desmoulins. Le numéro qui les contenait (7[e] du *Vieux Cordelier*) ne fut pas publié, mais il circula manuscrit, et Robespierre n'était pas homme à pardonner une raillerie.

Chaque jour rendait plus difficile sa position intermédiaire et sa politique de temporisation. Le 5 février il exposa de nouveau à la tribune sa thèse habituelle : « Les ennemis intérieurs du peuple français sont divisés en deux factions... dont l'une nous pousse à la faiblesse, l'autre aux excès; l'une veut changer la liberté en bacchante, l'autre en prostituée. » Puis, incertain, perplexe, malade, il s'enferma chez lui pendant tout un mois (13 février au 13 mars). En son absence, le Comité, qui avait un but bien défini, garder le pouvoir, et qui voyait son pouvoir également menacé par les deux factions, frappa la terrible Commune et fit arrêter les hébertistes (13 mars). Robespierre reparut aussitôt; mais il lui fallut prendre une décision. Les dantonistes, regardant la chute des hébertistes comme un succès personnel, poursuivirent leur avantage contre le Comité en obtenant de la Convention l'arrestation de Héron, chef de la police du Comité (19 mars). Couthon et Robespierre firent rapporter le décret, et le soir ou le lendemain Billaud proposa dans le Comité l'arrestation de Danton. Robespierre s'y opposa avec une extrême vivacité. Pour vaincre sa résistance il fallut toute une semaine, mais enfin il céda. Le Comité prépara cette arrestation avec un profond secret, et la fit précéder de mesures qui éteignirent tous les foyers partiels de résistance. Les hébertistes furent guillotinés le 24 mars, l'armée révolutionnaire fut dissoute le 27; la Commune fut complétement remaniée; Fleuriot-Lescot et Payan, créatures de Robespierre, remplacèrent Pache et Chaumette le 29 mars. Enfin dans la nuit du 30 au 31 mars (10-11 germinal) le comité de salut public appela dans son sein les comités de sûreté générale et de législation. Là on arrêta d'abord la suppression des ministères; puis Saint-Just lut contre Danton et ses adhérents son rapport meurtrier et horriblement mensonger, rédigé sur les notes de Robespierre, qui, ayant vécu dans l'intimité de Danton et de Desmoulins, s'avilit jusqu'à la délation calomnieuse. A la suite du rapport de Saint-Just les deux comités de salut public et de sûreté générale signèrent l'ordre d'arrêter Camille Desmoulins, Danton, Philippeaux, Lacroix, ordre qui fut exécuté immédiatement (1). Quelques heures après Saint-Just vint demander à la Convention un décret d'accusation contre les députés arrêtés. L'Assemblée, quoique habituée à trembler devant son Comité, donna des signes de désobéissance. Robespierre les réprima par un discours menaçant et habile, où en suspendant la mort sur sur ceux qui montreraient de la pitié ou de la crainte : (« Quiconque tremble en ce moment est coupable... Les complices seuls peuvent plaider la cause des coupables »), il rassurait la majorité de la Convention : (« Les coupables sont peu nombreux... On veut vous faire craindre l'abus du pouvoir : qu'avez-vous fait que vous n'ayez fait librement? »). L'affaire décidée à la Convention ne se termina pas aussi facilement devant le tribunal révolutionnaire. Danton défendit vaillamment sa vie, et pour le tuer il fallut violer même la justice sommaire de l'époque. Robespierre s'associa pleinement à cette iniquité; il inspira les fureurs de Saint-Just, et les fit adopter par une assemblée tremblante, par un tribunal dévoué. Le 5 avril (16 germinal), Danton, Desmoulins, Hérault, Fabre, livrés au bourreau, jetèrent leur malédiction sur la maison de Ro-

(1) L'ordre d'arrestation porte dix-huit signatures; la première est celle de Billaud-Varennes. Robespierre signa l'avant-dernier; Robert Lindet refusa de signer.

bespierre, et allèrent l'attendre dans le cimetière Monceaux.

Depuis les Girondins la Convention n'avait pas perdu de membres aussi illustres. Cette nouvelle proscription était de la part de Robespierre une grave imprudence. On s'est demandé pourquoi il l'avait commise. Ses défenseurs ont répondu qu'il y avait été contraint, que, placé dans l'alternative d'abandonner les dantonistes ou de périr avec eux, et les croyant coupables, il avait cédé aux exigences du Comité. Cette explication est insuffisante. Robespierre ne pouvait pas croire Danton et Desmoulins coupables des crimes dont il les fit accuser par Saint-Just; tout au plus pouvait-il les en soupçonner, dans son incurable défiance. Il ne prit point, il est vrai, l'initiative de leur proscription; mais il pouvait l'empêcher, et il ne le fit pas; un mot de lui à la Convention les sauvait, et il leur porta le coup mortel. Il n'eut point, comme dans la proscription des Girondins, l'excuse des haines personnelles et des nécessités d'une lutte : Danton et Desmoulins étaient ses plus anciens amis, et ne s'étaient jamais déclarés ses adversaires. Mais si Danton n'était pas un adversaire, il était un rival, et plus qu'un rival. Robespierre, sans s'avouer peut-être son triste mobile, le sacrifia à sa jalousie. Il fut promptement puni d'avoir cédé à ce sentiment. La mort de Danton le plaçait dans une position dangereuse; elle faisait de lui le premier homme de la révolution, le plus en vue, l'objet de toutes les espérances, de toutes les craintes, de toutes les haines. Il avait été jusque-là un homme d'opposition et de secte, il fallait qu'il devînt homme de gouvernement. Jusque-là son rôle avait été de combattre ceux qu'il appelait les ennemis du bien public; maintenant qu'ils étaient renversés, il fallait qu'il opérât ce bien au nom duquel il les avait proscrits. Jusque-là son principal moyen d'influence avait été de faire briller devant ses auditeurs une perspective de liberté, de tranquillité, de bonheur général, dont on n'était séparé que par les intrigues des partis; maintenant que ces partis, royalistes, feuillants, girondins, enragés, exagérés, modérés, étaient abattus, il fallait réaliser cet idéal ou tout au moins donner à la France un gouvernement tolérable, assez sensé pour ne pas la ruiner par des lois comme le *maximum* et autres; assez fort pour la protéger sans l'inonder de sang. C'était là ce que l'on attendait de Robespierre, et ce qu'il fut complétement impuissant à réaliser. Ce qui compliquait sa situation, c'est qu'il n'avait pas assez de génie et d'expérience politique pour comprendre les conditions d'un gouvernement libre, et qu'il avait trop de sens pour croire que les utopies qui hantaient son cerveau fussent facilement réalisables; en même temps il voulait sincèrement le bien du peuple, quoiqu'il n'eût pas une seule idée pratique sur les moyens de l'assurer. Et cependant il fallait agir, il fallait résoudre l'énigme de la révolution, il fallait prononcer l'oracle que ses amis réclamaient avec une foi impatiente, que ses ennemis attendaient avec une colère inquiète, prêts à le frapper s'il se trompait. Ce mot de l'énigme, Robespierre le chercha pendant trois mois de sombre et accablante anxiété, et il ne le trouva pas : situation misérable et tragique, qui par un côté touche au ridicule, et par l'autre à la grandeur, car un homme qui a tenu dans ses mains ou agité dans sa tête la destinée d'un peuple, ne fût-il pas grand lui-même, garde dans l'avenir la grandeur de son rôle.

La mort de Danton inaugura la dictature du comité de salut public. Robespierre le dominait par son importance personnelle. C'était donc à lui qu'on attribuait les principaux actes du gouvernement; c'était surtout de lui qu'on attendait les hautes institutions politiques destinées à assurer le bonheur du peuple. Dès le lendemain de la mort de Danton, Couthon annonça un rapport sur la fête de l'Éternel; et comme préparation à cette fête, le Comité fit couper la tête à Chaumette (12 avril), qui avait organisé les scandaleuses fêtes de la Raison et qui passait pour athée. Après un travail de plus d'un mois, le 18 floréal (7 mai), Robespierre prononça enfin le discours annoncé, et la Convention déclara « que le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme ». Ce que ce discours contenait de mieux, c'était une déclaration très-nette en faveur de la liberté des cultes. La déclaration solennelle de la Convention fut suivie, à un mois de distance, de la fête de l'Être suprême, 20 prairial an II (8 juin 1794). Robespierre, élevé pour la circonstance à la présidence de l'assemblée, eut naturellement le premier rôle dans cette cérémonie, qui s'accomplit avec beaucoup de pompe, au milieu d'un grand concours de peuple. Les détails en sont bien connus; on sait que Robespierre y figura comme un souverain et un grand prêtre, que son attitude excita la jalousie et les murmures de plusieurs de ses collègues, et qu'il y prononça trois discours habilement travaillés, dont aucun malheureusement ne contenait le mot impatiemment attendu, le mot de *clémence*.

D'immenses espérances qui se résumaient toutes dans une seule, celle d'un régime pacifique et humain, se rattachaient à cette fête; Robespierre, qui les avait fait naître, se devait à lui-même de les satisfaire dans la mesure du possible; il y aurait trouvé des difficultés sans doute, mais moins qu'à poursuivre à travers le sang sa politique sombre et tortueuse. La partie modérée de la Convention, la *Plaine*, dont un des chefs, Boissy d'Anglas, le comparait à Orphée, était prête à le soutenir dans la tentative d'une politique indulgente. Les Montagnards, fatigués, auraient acheté leur sécurité par la soumission. Parmi ses collègues des comités, s'il ne les avait pas réduits, par la menace d'une perte commune, à se liguer contre lui, les uns se

raient ralliés à sa politique, les autres auraient été impuissants à la combattre. La population de Paris ne lui était pas encore hostile. Les Jacobins le soutenaient toujours. Enfin, les forces organisées qui lui manquaient six mois plus tôt, il les avait maintenant. La gendarmerie et les sections aux ordres d'Hanriot, seules troupes que contînt la capitale, la Commune, le tribunal révolutionnaire étaient à sa disposition. Il est vrai que ses auxiliaires mêmes étaient fort embarrassants; mais s'ils le suivaient plus volontiers dans le crime, ils l'auraient suivi aussi dans une voie contraire. Qu'il fît un pas ferme et décisif dans la voie de l'ordre équitable, qu'il offrît aux personnes compromises dans la révolution amnistie et sécurité, qu'à la précipitation meurtrière des tribunaux d'exception il substituât la justice régulière entourée de formes protectrices de la vie humaine, et il obtenait une adhésion immense, qui ne lui laissait ni un ennemi à redouter ni un rival à combattre. Il pouvait le faire ou du moins le tenter; on l'espérait, on l'attendait de lui. Aussi rien n'égala la déception et l'horreur que l'on ressentit lorsque deux jours après la fête de l'Être suprême, le 22 prairial, Couthon vint proposer une loi qui, au lieu d'adoucir le régime de la terreur, en accroissait sans bornes l'action meurtrière. Cette loi, œuvre de Robespierre, fut la plus insensée de ses fautes et le plus irrémédiable de ses crimes; elle réunit tout le monde contre lui, et rendit sa chute inévitable. Les motifs qui lui inspirèrent cet attentat contre la justice et la raison échappent presque à l'histoire; cependant on parvient à les discerner en suivant avec soin les événements accomplis depuis la mort de Danton, et surtout en tenant grand compte du caractère de Robespierre.

Malgré son talent oratoire, qui s'était fort développé à la Convention, malgré son habileté dans la stratégie parlementaire, Robespierre était un moraliste et un sectaire plutôt qu'un politique et un homme d'État. Avec quelques axiomes de Montesquieu et de Rousseau sur la nécessité de la vertu dans une république, en y ajoutant comme corollaire la terreur contre les ennemis de la vertu, il s'était fait un formalisme étroit et stérile; pourvu qu'il s'y conformât il était en repos avec sa conscience, et il pensait que son devoir était de forcer les autres à s'y conformer. Or, tous ses collègues avaient plus ou moins péché contre cet idéal; les représentants en mission surtout, par cela même qu'ils avaient plus agi, avaient commis plus de fautes. Ils voyaient avec effroi le moment où l'*incorruptible* leur demanderait compte aux uns de leurs violences, aux autres de leurs faiblesses. Cette dictature morale, dont la perspective terrifiait beaucoup de conventionnels, excitait au contraire les défiances jalouses de Billaud et de Collot, la dérision de Barère, le mépris de Carnot et de Robert Lindet. Aussi lorsque Saint-Just, revenu tout exprès de l'armée, parla de dictature au Comité (27 mai), il fut très-mal accueilli. Robespierre garda le silence, mais il n'en persista pas moins dans le projet de se saisir de la dictature morale que ses collègues lui refusaient. Un de ses premiers moyens fut de s'emparer de la justice révolutionnaire et de la remanier suivant ses idées *morales*. Il avait été très-frappé de ce fait, que les tribunaux révolutionnaires avaient condamné plus de gens du peuple que de nobles, plus de pauvres que de riches, c'est-à-dire suivant lui qu'ils avaient puni beaucoup d'innocents et épargné beaucoup de coupables. Il attribuait ce résultat aux formes conservées par ces tribunaux, aux auditions des témoins, aux défenseurs, car, pensait-il, le riche se procure des témoins et des défenseurs bien plus facilement que le pauvre. Pourquoi cette inégalité? pourquoi ces formes si lentes lorsqu'il s'agit de décider si un prévenu est patriote ou non, s'il est l'ami ou l'ennemi du peuple? Des jurés patriotes, honnêtes, raisonnables, ne peuvent-ils sans entendre de longs témoignages et de longues plaidoiries, et sur la production de quelques faits avérés, répondre à des questions aussi simples? Leur patriotisme et leur honnêteté ne sont-ils pas la meilleure garantie des accusés? Leur conviction n'est-elle pas plus sûre quand, au lieu de s'appuyer sur des témoignages plus ou moins véridiques, elle se fonde sur des preuves *morales?* Ces détestables sophismes, trop conformes malheureusement à la vieille jurisprudence française, s'emparèrent de l'esprit de Robespierre. Il les adopta avec bien plus de sincérité qu'on ne l'a cru; il lui sembla qu'après la proclamation de l'Être suprême, rien ne pouvait plus contribuer au bonheur du peuple français qu'un remaniement de la justice révolutionnaire dans le sens *moral*. Il débuta par l'organisation de la commission populaire d'Orange, dont il rédigea lui-même les dispositions (21 floréal). C'est d'avance la loi de prairial.

Les membres de la commission populaire d'Orange sont nommés pour juger les ennemis de la révolution. — Les ennemis de la révolution sont ceux qui, par quelques moyens que ce soit et de quelques dehors qu'ils se soient couverts, ont cherché à contrarier la marche de la révolution et à empêcher l'affermissement de la république. — La peine due à ce crime est la mort; les preuves requises pour la condamnation sont tous les renseignements, de quelque nature qu'ils soient, qui peuvent convaincre un homme raisonnable et ami de la liberté. — La règle des jugements est la conscience du juge, éclairée par l'amour de la justice et de la patrie; leur but, le salut public et la ruine des ennemis de la patrie. »

Robespierre ne cachait pas son intention d'appliquer à la France entière, et particulièrement à Paris, les dispositions de la commission d'Orange. Fouquier-Tinville, qui en sa qualité de légiste tenait aux formes juridiques, s'en inquiéta et en référa au Comité. On lui répondit avec humeur

que cela regardait Robespierre seul. La loi attendue avec terreur fit son apparition le 22 prairial. Couthon la présenta à la Convention sans l'avoir communiquée au Comité. Il se plaignit des formes : « La vie des scélérats, dit-il, est ici mise en balance avec celle du peuple, et toute lenteur affectée est coupable; toute formalité indulgente ou superflue est un danger public. Le délai pour punir les ennemis de la patrie ne doit être que le temps de les reconnaître : il s'agit moins de les punir que de les anéantir. » La loi était conforme à ces principes : elle supprimait les auditions des témoins et la défense; elle réduisait la procédure à un simple interrogatoire à peine suffisant pour constater l'identité de l'accusé. C'était la terreur sans règle et sans limites. La Convention voyait se dresser devant elle dans toute sa réalité cette dictature morale dont l'idée l'effrayait depuis deux mois. La Plaine resta muette, pensant que la foudre frapperait au-dessus d'elle; la Montagne frémit d'horreur et de crainte. Une disposition surtout l'effrayait, celle qui donnait aux comités le droit d'envoyer au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à l'échafaud, les conspirateurs sans en référer à la Convention. Aucune exception n'était faite en faveur des membres de l'assemblée. Il semblait que Robespierre voulût par ce moyen se débarrasser de tous les conventionnels ses ennemis. On le crut alors, et depuis; on a même dit que la loi n'avait été faite que pour cette disposition. Nous pensons que c'est une erreur, et que Robespierre par sa loi de prairial croyait sincèrement rendre plus facile et plus sûre la justice nationale; ce fut une œuvre de fanatisme, non d'hypocrisie. D'ailleurs c'était le Comité qui traduisait les prévenus devant le tribunal, et Robespierre n'était pas plus sûr d'obtenir des têtes du Comité que de la Convention même.

A la lecture du projet de Couthon, les membres du Comité se turent, n'osant marquer leur désapprobation que par leur silence. Un Montagnard, Ruamps, s'écria : « Si une telle loi était adoptée sans discussion, il ne resterait plus qu'à se brûler la cervelle au pied de la tribune. » Lecointre proposa l'ajournement; mais Robespierre, élevant durement la voix, exigea que la loi fût discutée sans désemparer. Elle fut votée à une immense majorité. Quoique soumise et tremblante, la Convention resta irritée. Le soir même Billaud au Comité fit de violents reproches à Robespierre, qui pleura de dépit. Dans la nuit les dantonistes revinrent un peu de leur frayeur, et à l'ouverture de la séance du 23, Bourdon (de l'Oise) demanda que l'inviolabilité des conventionnels fût consacrée dans la loi, et qu'ils ne pussent être traduits devant le tribunal que par un décret de la Convention. Cette motion aurait passé si elle eût été soutenue par les membres du Comité; mais ceux-ci, qui ne craignaient guère moins les dantonistes que Robespierre, restèrent neutres, et l'assemblée se contenta d'un ordre du jour motivé, qui fut même rapporté. Enhardi par le succès, Robespierre ne garda plus de ménagements avec les dantonistes, et fit le 24 prairial une terrible sortie contre Bourdon. Ces débats avaient montré les comités mécontents, la Convention frémissante, mais enfin la loi en sortit intacte, et du 24 prairial au 9 thermidor, en quarante-cinq jours, elle fit à Paris douze cent quatre-vingt-cinq victimes!

La dictature morale était inaugurée; pour qu'elle devînt un fait politique il fallait que Robespierre eût renversé les deux Comités et épuré la Convention des dantonistes, des hébertistes, de plusieurs représentants en mission, enfin de tous ceux qu'il ne trouvait pas assez purs ou qu'il jugeait dangereux. L'entreprise était difficile. La menace d'une perte commune devait faire oublier momentanément les inimitiés et réunir les dantonistes et les Comités; si cette coalition entraînait la Plaine, Robespierre aurait de la peine à résister. Il le sentait si bien qu'il apporta dans son attaque des tergiversations qui déconcertèrent les Jacobins, énervèrent les hommes d'action de la Commune et du tribunal, et achevèrent de compromettre la partie. Pendant qu'il hésitait, ne sachant que faire, ne paraissant plus du tout au Comité, paraissant à peine à la Convention, et ne portant aux Jacobins même que l'expression de son anxiété et de ses incertitudes, voici ce qui se passait dans le camp contraire. Dès le 24 prairial Lecointre prépara un projet d'accusation contre Robespierre; il voulait d'abord attaquer en même temps les Comités; mais Tallien, Courtois, Guffroy lui firent comprendre que pour abattre l'ennemi il fallait le diviser, et que pour le moment, au lieu d'inquiéter les Comités, on devait s'entendre avec eux. Une négociation très-secrète eut donc lieu entre les conventionnels menacés et la majorité des deux Comités; il fut convenu qu'on préparerait en commun les moyens de renverser le *tyran*, et que les Comités ne livreraient aucun conventionnel au tribunal. Ce pacte était fort précaire, car les dantonistes ne pardonnaient pas à Billaud, à Collot, à Barère la mort de leur chef, et ceux-ci pour racheter leur vie auraient volontiers livré à Robespierre toute la *sequelle dantoniste*. Mais enfin cet accord peu sincère devait durer quelque temps. Les coalisés, d'abord peu nombreux, recrutèrent bientôt beaucoup d'adhérents parmi les Montagnards; ils n'en cherchaient pas encore dans la Plaine. De leur côté, les Comités prirent leurs précautions vis-à-vis de Robespierre. Ils savaient que le dictateur voulait les envoyer à la mort; mais ils ignoraient si c'était comme indulgents ou comme exagérés. Dans le doute ils poussèrent à outrance l'exécution de la loi de prairial, pensant qu'il serait difficile d'accuser d'indulgence des gens qui faisaient guillotiner vingt-cinq ou trente personnes par jour; si on les accusait d'exagération, ils répondraient qu'ils n'avaient

fait qu'exécuter une loi de Robespierre. Ils montrèrent pour sa sûreté personnelle un soin tout particulier. Une jeune fille, nommée Cécile Renault, s'étant présentée chez Duplay le 23 mai (4 prairial) et demandant à voir Robespierre parut suspecte; on la conduisit au Comité, qui l'interrogea; elle déclara qu'elle avait voulu voir comment était fait un tyran; on trouva de plus sur elle deux petits couteaux de poche, et on supposa qu'elle avait voulu assassiner l'*Incorruptible*. Le 17 juin suivant (29 prairial) cette jeune fille monta sur l'échafaud avec L'Admiral, auteur d'une tentative plus sérieuse contre Collot, avec la veuve de d'Esprémésnil, le vieux Sombreuil, que les massacreurs de septembre avaient épargné, avec toute la famille Sainte-Amaranthe, l'actrice Grandmaison, l'abbé de Laval-Montmorency, le prince de Rohan, une petite fille de seize ans, repasseuse du linge de Mme Grandmaison, en tout cinquante-quatre personnes. Pour donner plus d'éclat à l'exécution, on revêtit les victimes de chemises rouges. Les membres du comité de sûreté générale, Vadier, Vouland, Amar, qui arrangèrent cette tragédie, répandirent le bruit que Robespierre l'exigeait pour effrayer ceux qui seraient tentés d'imiter Cécile Renault. On disait aussi que si la catastrophe s'étendait à Mme Sainte-Amaranthe, à sa fille Émilie, à son gendre Sartine, c'était parce que Robespierre, admis dans cette maison, voulait se venger des dédains de Mlle Sainte-Amaranthe (Mme de Sartine), ou étouffer par la mort de toute cette famille de dangereux secrets qui lui étaient échappés. C'étaient là des rumeurs mensongères, que cependant presque tous les historiens de la révolution ont accueillies; la fausseté en est aujourd'hui démontrée. Robespierre n'eut pas de part à la *fournee* du 29 prairial, et s'il intervint dans cette affaire ce fut pour sauver un frère de Cécile Renault. Cependant toute l'horreur de l'exécution retombait sur lui, et avec justice, car il était l'auteur de la loi du 22 prairial. Parce que Robespierre s'absenta du Comité pendant la période de l'extrême terreur, on a prétendu qu'il était étranger aux meurtres juridiques de cette époque. C'est une erreur; il ne signa pas, il est vrai, les listes de proscription dressées par les Comités, mais ses amis Couthon et Saint-Just en signèrent plusieurs. D'ailleurs, tous ces meurtres eurent lieu en exécution de sa loi de prairial, et s'il en était révolté, pourquoi ne les empêchait-il pas? L'accusateur public Fouquier tremblait devant lui; Dumas, le président du tribunal, était son confident dévoué; les jurés du tribunal étaient à sa discrétion; un mot de lui, un signe, aurait décidé le tribunal à ménager la vie humaine; ce mot il ne le dit jamais; rien, absolument rien ne prouve qu'il ait désapprouvé les jugements expéditifs du tribunal révolutionnaire. Dès lors on voit combien il est absurde de dire que Robespierre voulait mettre fin à la terreur. Pourquoi y mettre fin, puisqu'il l'approuvait? Les nécessités de sa situation lorsqu'il se vit menacé par la coalition des Montagnards et des Comités l'amenèrent bien à l'idée de faire quelques concessions à la Plaine, mais ne l'amenèrent jamais à articuler le mot de clémence et de retour à la légalité. Jusqu'à la fin il regarda sa loi de prairial comme admirable, humaine, morale, et le tribunal révolutionnaire comme une institution indispensable. Seulement, il pensait que cet instrument pouvait être dangereux entre des mains corrompues; de là la nécessité d'épurer les Comités et la Convention, afin que les « *indulgents* ne frappassent plus les *patriotes* » (séance des Jacobins du 13 messidor, 1er juillet), et pour « arrêter l'effusion du sang humain versé par le crime » (ibid., 23 messidor, 11 juillet). Quel était le *crime?* Ce n'était pas apparemment le tribunal révolutionnaire, puisque ce tribunal ne faisait qu'un avec Robespierre? Qu'était-ce donc? Les Jacobins eux-mêmes ne comprenaient rien à ces vagues sentences, qui sans rassurer personne effrayaient tout le monde; ils suivaient cependant, à demi dévoyés et découragés, leur guide incertain, attendant toujours l'oracle et la terre promise.

Les coalisés s'occupaient aussi de l'oracle, mais pour s'en moquer et préparer sa chute. Le 27 prairial, Robespierre présidant la Convention, Vadier fit un rapport sur ce qu'on appela l'affaire de Catherine Théot. Une petite secte religieuse s'était formée autour d'une vieille femme; Robespierre était en grande vénération dans ce cénacle, où figurait dom Gerle, ancien membre de la Constituante, à qui Robespierre avait donné un certificat de civisme. Les membres des Comités, instruits de cette réunion, firent arrêter les sectaires; Vadier lut d'un ton lentement et ironiquement solennel un rapport rédigé secrètement par Barère, dans lequel était burlesquement représenté ce nouveau culte qui avait Robespierre pour Messie; on y trouvait entre autres choses une lettre ridicule de Catherine Théot à Robespierre, fabriquée évidemment par les beaux esprits des deux Comités. Cette farce sérieuse fit rire la Convention, qui, suivant les conclusions du rapporteur, renvoya Catherine Théot et ses complices devant le tribunal révolutionnaire. Robespierre, qui avait été à la torture pendant toute la séance, défendit à Fouquier de poursuivre les prévenus; il fut obéi, mais le coup n'en était pas moins porté. On avait ri du dictateur moral. Ses partisans s'en effrayèrent, et le pressèrent d'agir. Il faut lire à ce sujet la lettre très-curieuse que lui adressa Payan. C'est un des documents qui jettent le plus de jour sur la politique du parti. Elle est malheureusement peu favorable à l'opinion qui prétend que Robespierre voulait mettre fin à la terreur, car on n'y trouve que des conseils de proscription contre les conventionnels, contre les journalistes, contre les défenseurs officieux. Ce n'était

pas la fin de la terreur, mais l'extension indéfinie de la terreur que rêvaient les robespierristes.

Cette politique atroce devenait chaque jour plus difficile. La terreur périssait par son excès même. On sentait que cet affreux régime ne pouvait pas durer plus longtemps. Les dantonistes, impatients, poussaient les Comités à une résolution. « Pouvez-vous nous répondre du ventre? leur dit Billaud-Varennes. — Oui, si vous êtes les plus forts, lui répondit-on. » La réponse n'était pas rassurante. Le comité de salut public avant de rompre fit une tentative de conciliation, et eut une entrevue avec Robespierre le 5 thermidor (23 juillet). On ne put pas s'entendre, et de part et d'autre on s'apprêta au combat; mais telle était encore la terreur qu'inspirait Robespierre que ses collègues, réalisant une mesure qu'il demandait depuis longtemps, arrêtèrent le 6 thermidor l'établissement de « quatre commissions populaires chargées de juger promptement les ennemis du peuple détenus dans toute l'étendue de la République ». La France entière allait participer aux *bienfaits* de la loi du 22 prairial. Heureusement on touchait à la fin de cette frénésie sanguinaire.

Le 6 thermidor le Comité renvoya hors de Paris une partie des canonniers qui composaient la principale force de l'armée d'Hanriot. Cette mesure annonça à Robespierre qu'il n'avait plus un moment à perdre. Son plan était arrêté et assez habilement conçu : il voulait rallier à lui la majorité de la Convention en la rassurant contre les menaces de proscription générale et partielle, et en lui faisant entrevoir une politique modérée et conciliante; puis avec la majorité il remaniait complétement les deux Comités, n'y admettant que ses amis les plus sûrs, et donnait au comité de salut public, dont il était le chef, une autorité plus forte et plus concentrée. Une fois ce pouvoir dans ses mains, qu'en aurait-il fait? Il s'en serait d'abord servi pour frapper ses ennemis; mais ensuite qu'aurait-il fait? que voulait-il? Quels étaient ses plans d'avenir? avait-il des plans? Ce sont des secrets qu'il emporta dans la mort.

Le 7 thermidor (25 juillet) une députation des Jacobins se présenta à la barre de la Convention et lut une pétition inspirée par Robespierre; elle annonçait que le peuple « placerait son devoir et sa gloire à respecter, à défendre ses représentants jusqu'à la mort ». Le 8, à l'ouverture de la séance de la Convention, Robespierre monta à la tribune, et lut un discours dont nous avons déjà indiqué le but. Malheureusement sa politique était double. D'un côté il voulait gagner la majorité de la Convention par le programme d'un retour à un régime de modération; de l'autre il voulait conserver le tribunal révolutionnaire. Cette duplicité donna à son discours quelque chose d'équivoque, d'incohérent, qui en neutralisa l'effet. Assurément la Plaine et la partie honnête de la Montagne ne pouvaient qu'applaudir aux paroles suivantes :

« Les révolutions qui jusqu'à nous ont changé la face des empires n'ont eu pour objet qu'un changement de dynastie ou le passage du pouvoir d'un seul au pouvoir de plusieurs. La révolution française est la première qui ait été fondée sur les droits de l'humanité et sur les principes de la justice. Les autres révolutions n'exigeaient que de l'ambition : la nôtre impose des vertus. L'ignorance et la force les ont absorbées dans un despotisme nouveau : la nôtre émanée de la justice ne peut se reposer que dans son sein. »

« Je ne connais que deux partis : celui des bons et celui des mauvais citoyens. Le patriotisme n'est point une affaire de parti, mais une affaire de cœur; il ne consiste pas dans une fougue passagère qui ne respecte ni les principes, ni le bon sens, ni la morale, encore moins dans le dévouement aux intérêts d'une faction. Le cœur flétri par l'expérience de tant de trahisons, je crois à la nécessité d'appeler la probité et tous les sentiments généreux au secours de la république. Je sens que partout où l'on rencontre un homme de bien, en quelque lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la main et le serrer contre son cœur. »

Mais à côté de cet admirable appel à la conciliation se plaçait une apologie du tribunal révolutionnaire. Toute la duplicité de cette politique éclatait dans le passage suivant, où l'on ne savait ce que le farouche moraliste reprochait le plus à ses adversaires, d'avoir persécuté les patriotes ou épargné les aristocrates, et qui en paraissant fermer l'ère des proscriptions la rouvrait plus effrayante que jamais :

« Est-ce nous qui avons plongé dans les cachots les patriotes et porté la terreur dans toutes les conditions? Ce sont les monstres que nous avons accusés. Est-ce nous qui, oubliant les crimes de l'aristocratie et protégeant les traîtres, avons déclaré la guerre aux citoyens paisibles, érigé en crimes ou des préjugés incurables ou des choses indifférentes, pour trouver partout des coupables et rendre la révolution redoutable au peuple même? Ce sont les monstres que nous avons accusés. Est-ce nous qui, recherchant des opinions anciennes, fruit de l'obsession des traîtres, avons promené le glaive sur la plus grande partie de la Convention nationale, et demandé dans les sociétés populaires la tête de six cents représentants du peuple? Ce sont les monstres que nous avons accusés. »

Ces vagues récriminations auraient peut-être suffi deux mois plus tôt, lorsque Robespierre n'avait devant lui qu'une masse indécise; mais aujourd'hui qu'il se trouvait en face d'adversaires prévenus, organisés et réduits à se défendre en désespérés, il aurait fallu quelque chose de plus net, de plus décisif. Aussi son discours fut accueilli par un silence glacial. Aucun applaudissement n'appuya cette conclusion :

« Quel est le remède au mal? Punir les traîtres; renouveler les bureaux du comité de sûreté générale, épurer ce comité, et le subordonner au comité de salut public; épurer le comité de salut public lui-même; constituer l'unité de gouvernement sous l'autorité suprême de la Convention nationale, qui est le centre et le juge, et écraser ainsi toutes les

factions du poids de l'autorité nationale, pour élever sur leurs ruines la puissance de la justice et de la liberté. »

Lecointre (de Versailles), un des plus ardents coalisés, demanda insidieusement, à ce qu'il prétendit plus tard, l'impression de ce discours. Bourdon (de l'Oise) s'y opposa. Barère, un des membres du Comité, mais qui cherchait à sauver sa vie par sa bassesse, soutint la proposition, qui fut adoptée. Couthon y ajouta celle d'envoyer le discours aux communes et à l'armée, ce qui fut adopté aussi. Jusqu'ici tout allait bien, mais la réaction se prononça brusquement. Quelques conventionnels dénoncés ou menacés par Robespierre, et parmi lesquels se trouvait un républicain très-estimé, Cambon, prirent la parole. Cambon s'écria : « Est-ce moi qu'il faut accuser de m'être rendu maître de quelque chose? L'homme qui paralyse votre volonté, l'homme qui s'est rendu maître de tout, c'est celui qui vient de parler, c'est Robespierre. » Billaud-Varennes dit à peu près la même chose, et rejeta sur Robespierre la responsabilité de la loi du 22 prairial. Il demanda le rapport des décrets qui venaient d'être surpris à l'assemblée. La majorité, voyant que les adversaires de Robespierre étaient en force, rapporta ses décrets, et renvoya le discours à l'examen des comités, c'est-à-dire donna pour juges à l'accusateur ceux même qu'il accusait. Le coup était terrible. Cependant Robespierre ne désespéra pas de vaincre. Il n'attendait rien de la Montagne, mais il comptait encore sur la Plaine. Aussi résista-t-il à toutes les instances de ses partisans, qui le pressaient de faire un coup d'État et de purger la Convention de tous ses adversaires. Soit conscience, soit timidité, il résolut de rester dans la légalité. Après avoir reçu les applaudissements des Jacobins, d'où Billaud-Varennes et Collot d'Herbois furent ignominieusement expulsés, il rentra chez Duplay. Le débat devait se rouvrir le lendemain sur un rapport de Saint-Just, beaucoup plus modéré que le discours de Robespierre. Celui-ci, déconcerté, avait beaucoup rabattu de son plan, mais il espérait toujours obtenir le remaniement des Comités et l'exclusion de Billaud, Collot, Vadier, Amar, et peut-être celle de Carnot, l'homme que Saint-Just et lui détestaient le plus (1).

Tandis qu'il perdait un temps précieux, les coalisés Lecointre, Fréron, Barras, Rovère, Thuriot, Courtois, Garnier (de l'Aube), Guffroy, Tallien, auxquels s'étaient adjoints Léonard Bourdon, Panis, Dubois-Crancé, Fouché, Javogues, Granet, et d'autres Montagnards menacés, mettaient tout en œuvre pour décider les Comités et entraîner la Plaine. Malgré les instances de Lecointre, de Fréron, de Cambon (de minuit à deux heures du matin), le comité de salut public n'osa pas prendre sur lui d'ordonner l'arrestation de Hanriot, de Fleuriot-Lescot, de Payan, et remit au lendemain. Auprès de la Plaine les coalisés réussirent, quoique difficilement. Durand-Maillane, qui quelques mois auparavant avait écrit à Robespierre une lettre pleine d'adulations, raconte que les Montagnards s'adressèrent à lui, à Palasne-Champeaux et à Boissy d'Anglas, dont l'exemple devait entraîner les autres. « Ils mirent, dit-il, en usage tout ce qui était capable de nous déterminer. Ils nous dirent que nous étions responsables des nombreux assassinats de Robespierre si nous refusions de concourir aux moyens de les faire cesser; que la protection politique que Robespierre nous avait accordée n'était que passagère, et que notre tour arriverait. Renvoyés une fois, ils revinrent aussitôt à la charge; nous cédâmes à la troisième fois. Il n'était pas possible de voir plus longtemps tomber soixante, quatre-vingts têtes par jour sans horreur. Le décret salutaire ne tenait qu'à notre adhésion; nous la donnâmes, et dès ce moment les fers furent au feu. » Il fut convenu qu'on empêcherait Saint-Just de lire son rapport et Robespierre de prendre la parole, qu'on l'accablerait des accusations les plus propres à émouvoir la Convention, et que profitant de l'excitation de l'assemblée on ferait décréter son arrestation et celle de ses complices.

Dès huit heures du matin, le 9 thermidor (27 juillet) les tribunes étaient occupées par une foule nombreuse; vers dix heures les députés arrivèrent et se formèrent par groupes. Robespierre entra à onze heures; il portait le même costume qu'à la fête de l'Être suprême : un habit bleu et une culotte de nankin. Durand-Maillane se promenait avec Rovère dans une salle voisine; Tallien les aborda, mais il les quitta presque aussitôt : « Voilà Saint-Just à la tribune, dit-il, il faut en finir. » Il était midi.

Les rapports de Saint-Just avaient toujours été des préambules de proscription. On ne se doutait pas que celui-ci était plutôt un appel à la conciliation; aussi vit-on avec plaisir Tallien

(1) Robespierre n'avait aucune aptitude pour la direction des affaires militaires; on l'entendit plus d'une fois se désoler de son incapacité à cet égard. Elle lui était d'autant plus sensible qu'il voyait la guerre grandir chaque jour, par nos succès mêmes. De là sa défiance invétérée contre les généraux; de là sa jalousie contre Carnot. Saint-Just, actif, énergique, impérieux, aurait été capable, avec un peu plus de connaissances pratiques, de prendre la direction militaire; il y aspirait évidemment, mais ses confrères du Comité lui préférèrent toujours Carnot, plus solide et moins hautain. La jalousie de Robespierre et l'ambition de Saint-Just furent au nombre des motifs déterminants de leur rupture avec le Comité. Dès le mois de germinal, Saint-Just eut une querelle avec Carnot; au mois de floréal, nouvelle querelle, dans laquelle Robespierre prit ouvertement parti pour son ami, qui menaça Carnot de le faire guillotiner. A quoi celui-ci répondit froidement : « Je t'y invite. Je ne te crains pas, ni toi ni tes amis; vous êtes des dictateurs ridicules. » *Voy.* sur la suite de ces dissentiments, qui contribuèrent beaucoup à amener la crise de thermidor, mais qui appartiennent plutôt à la biographie de Saint-Just qu'à celle de Robespierre, les *Mémoires sur Carnot par son fils*, t. Ier, p. 469-537.

l'interrompre dès les premiers mots. Saint-Just, déconcerté, ne fit aucun effort pour reprendre la parole. Billaud, succédant à Tallien, confond habilement la cause des Comités avec celle de la Convention, et annonçant que l'assemblée est menacée de destruction, il signale à sa colère Hanriot, le général détesté du 31 mai et du 2 juin. Robespierre veut en vain prendre la parole pour rassurer la Convention; l'accès de la tribune lui est interdit, et des clameurs où l'on distingue ces mots : *A bas le tyran!* couvrent sa voix. Il s'épuise en vains efforts, et subit, comme un supplice anticipé, les discours de Barère, de Vadier, de Tallien. Cependant cette colère pouvait s'évaporer en vains discours; de plus la coalition qui renversait Robespierre était formée d'éléments si opposés que le moindre incident pouvait la rompre. Déjà Billaud avait soulevé les murmures des dantonistes en reprochant à Robespierre d'avoir défendu Danton. Les coalisés virent le danger, et précipitèrent le dénoûment. La Convention vota l'arrestation de Dumas, président du tribunal révolutionnaire, et de Hanriot; cependant on hésitait à étendre ce vote a Robespierre, tant il inspirait de crainte. Lui, désespérant de la Montagne, s'adressait à la Plaine : « C'est à vous, hommes purs, que je m'adresse, et non pas aux brigands. » Ces mots ne rencontrent dans la Plaine que le silence, tandis que le reste de l'assemblée continue ses clameurs. Le dantoniste Thuriot, qui présidait, ajoute encore au bruit en agitant sa sonnette. Robespierre, dont la voix aiguë, brisée par la fatigue, peut à peine percer le tumulte, s'écrie : « Pour la dernière fois, président d'assassins, je te demande la parole. » Thuriot ne répond qu'en redoublant le bruit de sa sonnette. Un autre dantoniste, Garnier (de l'Aube), voyant Robespierre épuisé, lui jette cette insulte : « C'est le sang de Danton qui l'étouffe. » Ranimé par l'outrage, Robespierre lui répondit : « Ah ! c'est Danton que vous voulez venger; pourquoi ne le défendiez-vous pas, lâches? » Ce sont les derniers mots qu'il ait prononcés à la Convention; ils ne manquaient ni de vérité ni de dignité. Enfin, sur la proposition de Louchet, un des plus violents Montagnards, la Convention décrète l'arrestation de Robespierre; on lui adjoint Couthon et Saint-Just, puis, sur leur demande, Lebas et Robespierre jeune. L'assemblée, dans sa fureur, ne respecta ni le dévouement de l'ami ni celui du frère. Les prévenus sont conduits au comité de sûreté générale, et la Convention, laissant aux Comités le soin de prendre les mesures nécessaires, lève la séance; il était plus de quatre heures.

Les Jacobins et la Commune, avertis des premiers incidents de la séance, étaient en permanence depuis trois heures. Hanriot, peu capable de sang-froid et qui d'ailleurs avait bu pour se donner de l'assurance, ne sut pas prendre de promptes mesures. Il ne fit battre le rappel qu'à cinq heures. Il courut ensuite pour rassembler ses gendarmes. Sur son chemin, il rencontra les charrettes qui conduisaient à la guillotine quarante-cinq condamnés; il prit les gendarmes qui les escortaient, et s'éloigna au galop dans la direction de la rue Saint-Honoré. Les charrettes continuèrent le trajet sans escorte, et tel était l'affreux accablement produit par la terreur, que personne dans la foule ne songea à délivrer ces dernières victimes de la loi de prairial, et qu'elles-mêmes ne cherchèrent pas à s'echapper. Hanriot arrivé vers le haut de la rue Saint-Honoré fut aperçu par deux conventionnels, Courtois et Robin (de l'Aube), qui le firent arrêter par ses propres gendarmes (vers six heures du soir). A cette nouvelle Coffinhal accourt de l'hôtel de ville avec quelques canonniers des sections, et délivre Hanriot, détenu au comité de sûrete générale; puis tous deux veulent délivrer Robespierre et ses amis, mais ils apprennent qu'on vient de les envoyer dans diverses prisons. Coffinhal et Hanriot songent alors à occuper militairement la salle de la Convention; mais informés que l'assemblée est rentrée en séance, ils n'osent prendre sur eux la responsabilité du coup d'État, et retournent à l'hôtel de ville. Robespierre avait été refusé à la prison du Luxembourg. On a prétendu, avec vraisemblance, que le comité de sûreté générale avait donné secrètement l'ordre de ne pas le recevoir, afin qu'il parût en révolte contre la Convention et devînt passible de la mise hors la loi, qui pour ses ennemis était infiniment plus commode qu'une mise en jugement, dont l'issue était fort douteuse. Robespierre au contraire trouvait dans son caractère timide et dans sa conscience formaliste d'excellentes raisons pour rester dans la légalité. En vain ses ardents amis du tribunal révolutionnaire et de la Commune le pressèrent de se mettre à la tête de l'insurrection; il laissa faire, et ne fit rien. Les autres prévenus partagèrent ses scrupules ou son abattement. Refusé au Luxembourg il se fit conduire à l'administration de la police (1), où il arriva vers huit heures. La Commune lui envoya aussitôt des commissaires pour l'appeler dans son sein; il refusa de les suivre; il fallut que Coffinhal se rendît à la police, l'enlevât presque de force et le traînât à l'hôtel de ville plutôt en victime qu'en triomphateur. Ses collègues l'y rejoignirent bientôt, à l'exception de Couthon, qui n'arriva qu'après minuit. Tous se trouvèrent de fait en révolte contre la Convention, qui les mit hors la loi et qui frappa de la même proscription la Commune entière, Dumas et Coffinhal du tribunal révolutionnaire, Vivier, président des Jacobins, etc. De part et d'autre on fit appel aux quarante-huit sections. Six ou sept restèrent neutres; dix-huit, comprenant les quartiers riches et, ce qui etait plus redoutable pour la Commune, les quartiers qui entourent l'hôtel de ville, se décla-

(1) Elle etait placée quai des Orfèvres, dans le local où a été depuis la préfecture de police.

rèrent pour la Convention; treize seulement, comprenant les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine, restèrent fidèles à Robespierre. Encore leur fidélité fut-elle promptement ébranlée par le bruit habilement répandu que le mouvement de l'hôtel de ville était royaliste, et avait pour but de rendre le trône à la famille de Louis XVI. Cette grossière calomnie paraîtrait incroyable si elle n'était formellement attestée par le rapport de Barère sur les événements de thermidor.

Les forces de l'hôtel de ville, commandées par l'incapable Hanriot et diminuées par la désertion, restèrent sur la défensive; de leur côté les forces de la Convention ne se pressèrent pas de prendre l'offensive. Il était plus de minuit lorsque Barras avec quelques milliers de gardes nationaux s'avança par les quais sur l'hôtel de ville; Léonard Bourdon y marcha dans la direction opposée avec la garde nationale du quartier Saint-Martin. Vers deux heures du matin, l'hôtel de ville, abandonné des canonniers et des sectionnaires, qui l'avaient défendu jusque-là, fut complétement investi; cependant les assaillants hésitaient à forcer ce redoutable asile de la Commune. Un employé du comité de sûreté générale, Dulac, et le gendarme Méda y pénétrèrent les premiers. Méda, montant l'escalier sans trouver d'obstacle, arriva jusqu'à la salle du conseil. En entrant il vit une cinquantaine de personnes, presque toutes debout. Robespierre était assis dans un fauteuil, le coude gauche appuyé sur son genou, la tête appuyée sur sa main gauche; devant lui étaient quelques papiers, parmi lesquels on trouva taché de son sang un appel à l'insurrection, qui ne porte que les deux premières lettres de son nom. Méda en l'apercevant tira sur lui un coup de pistolet, qui lui brisa la mâchoire inférieure. La détonation mit tous les assistants en fuite; mais à l'exception de Coffinhal, qui s'échappa, et de Lebas qui se brûla la cervelle, ils tombèrent tous au pouvoir des forces conventionnelles, qui occupèrent enfin l'hôtel de ville à trois heures du matin, le 10 thermidor.

Robespierre, transporté aux Tuileries, fut déposé dans une salle des bureaux du comité de salut public. Là il resta plusieurs heures étendu sur une table, exposé à la curiosité et aux outrages, sans que ses souffrances lui arrachassent des gémissements. Dans la matinée on pansa sa blessure et on le transféra à la Conciergerie. Il n'en sortit que pour comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Comme lui et ses complices avaient été mis hors la loi, on se contenta de constater leur identité, et sans jugement la peine de mort leur fut appliquée, sur la réquisition de Fouquier-Tinville. A cinq heures et demie, on fit monter les vingt-deux condamnés dans quatre charrettes. Robespierre se trouvait dans la dernière avec son frère, Hanriot, Couthon, Fleuriot-Lescot et Payan. Les exécutions se faisaient à la barrière du Trône. La Convention voulut que celle-ci eût lieu sur la place de la Révolution afin qu'une foule plus nombreuse pût y assister. Jamais en effet on n'avait vu autant de monde sur le passage d'un supplicié. Toute cette foule témoignait une joie furieuse, et couvrait d'imprécations ce proscrit qui, morne, brisé par une agonie de seize heures, penchait sa tête enveloppée de linges sanglants. Quand on fut arrivé sur la place de la Révolution, on l'étendit au pied de l'échafaud, en attendant son tour, qui devait être le dernier; mais il était tellement affaibli par sa blessure qu'on craignit qu'il n'expirât avant la fin, et qu'on lui donna le tour de Fleuriot-Lescot. Après l'avoir attaché sur la planche, le bourreau arracha brutalement l'appareil mis sur sa blessure; le supplicié poussa un rugissement de douleur qui fut entendu des extrémités de la place. Le couteau de la guillotine mit promptement fin à ce hideux spectacle.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans, cet homme extraordinaire, qui a laissé dans l'histoire de France une trace sombre et ineffaçable. Ses actes publics sont difficiles à juger, son caractère intime est encore plus difficile à pénétrer. Les uns ne sont venus jusqu'à nous qu'interprétés et défigurés en sens divers par l'esprit de parti; l'autre a presque disparu dans la catastrophe qui emporta l'homme politique. Que fut Robespierre? Quels furent les mobiles et la portée de ses actes? Que voulut-il? Ce sont autant de problèmes qu'on ne peut se flatter de résoudre avec certitude, car le plus important élément de la solution nous manque, une correspondance avec quelques personnes de confiance, des lettres qui nous apprennent par quelle suite de transformations secrètes, insensibles à lui-même, le philanthrope de 89 devint le froid terroriste de 94; quelles pensées naquirent dans son esprit lorsque les circonstances le portèrent à cette hauteur où un homme décide du sort d'un peuple; quels plans il formait pour la constitution définitive de la France, et quelle place il se réservait dans l'établissement politique destiné à remplacer la vieille monarchie capétienne; quels sentiments de crainte, d'espérance, de remords peut-être l'assaillirent à l'approche de la crise de thermidor; des lettres, enfin, qui nous fassent pénétrer dans les replis de cette âme morne et fermée. Les papiers insérés dans le fameux rapport de Courtois ont été triés avec soin, et quelquefois falsifiés pour rendre Robespierre odieux; ils sont d'ailleurs en petit nombre. Les prétendus *Mémoires* de Robespierre publiés en 1830 ne contiennent à peu près rien qui ne se trouve au *Moniteur*. Les *Mémoires* que Laponneraye rédigea d'après les souvenirs de Charlotte Robespierre ne contiennent rien d'intéressant, et d'ailleurs leur excessive partialité leur ôte tout droit à la confiance. C'est en définitive sur ses actes publics, sur ses discours, sans dédaigner quelques témoignages contemporains, qu'il faut juger Robespierre. Nous les avons ou rapportés, ou discutés, ou analysés brièvement. Notre jugement

est donc contenu implicitement dans ce qui précède; nous n'avons qu'à le résumer. Robespierre n'a point été un grand homme comme le veulent ses admirateurs; il n'était pas non plus, comme le prétendent ses ennemis, un scélérat médiocre en tout excepté dans le crime. Il eut incontestablement un remarquable talent oratoire; même comme homme d'État, il eut le don d'imposer aux autres et de les dominer par l'autorité de ses idées et de sa conduite. Son dessein de fonder la démocratie pure et le règne de la vertu était trop conforme aux utopies de son temps pour qu'on lui reproche de l'avoir conçu; on l'excuserait même d'avoir apporté dans la poursuite de ce but un certain fanatisme si ce fanatisme, compliqué de passions personnelles, de crainte, de haine, de jalousie, n'était devenu de plus en plus meurtrier et absurde. Les circonstances expliquent beaucoup de mesures rigoureuses, elles n'expliquent pas l'atroce loi du 22 prairial. Cette loi donne la mesure du caractère et des idées de Robespierre. On voit que, malgré son désir sincère du bien général, il était absolument incapable de s'élever à la notion d'un gouvernement équitable et libre, incapable même de comprendre une de ces dictatures politiques qui en imposant l'ordre par la force donnent à une nation une de ces périodes, toujours trop chèrement achetées, de tranquillité et de prospérité dans l'asservissement. Une dictature morale, épurant par le glaive, régénérant par le sang, telle fut la folle et coupable chimère à laquelle il sacrifia tout, son humanité, son honneur, sa vie. Il est vrai qu'il n'avait point trouvé dans les traditions françaises la notion de liberté; il est vrai que dans la théorie et la pratique des hommes d'État et des jurisconsultes français il avait trouvé l'exécrable doctrine qui sacrifie les droits individuels au salut public; de sorte qu'en le condamnant l'histoire doit reconnaître que ce qu'il y avait de plus mauvais en lui ne lui appartenait pas, et revenait de droit au régime qui l'avait précédé et dont le comité de salut public imita servilement d'abord, puis dépassa bientôt, les rigueurs iniques. Mais enfin ces rigueurs mêmes Robespierre les employa sans intelligence. Servan a dit spirituellement qu'il n'avait pas su « même faire le mal ». On a quelquefois rapproché Robespierre de Cromwell; tous deux eurent en effet du fanatisme et y portèrent à peu près le même mélange de sincérité et d'affectation; mais Cromwell, indépendamment de son génie militaire, eut, de plus que l'avocat d'Arras, deux choses qui lui donnent une immense supériorité : les fortes traditions de la liberté anglo-saxonne et la mâle décision du caractère. Sans traditions, sans caractère, car la ténacité dans le fanatisme ne constitue pas le caractère, sans idées pratiques, Robespierre ne fut que l'expression de forces révolutionnaires qui après avoir tout détruit se détruisirent elles mêmes. Il succomba pour n'avoir rien su organiser, et marqua par sa chute la fin d'une ère de proscription et de sang. Son nom, inséparable du mot de terreur, est resté justement odieux. Cependant l'histoire, qui ne doit point de pitié à celui qui n'eut jamais de pitié, lui doit la justice; elle doit repousser les nombreuses calomnies dont ses ennemis chargèrent sa mémoire, et en notant sévèrement ses crimes elle constate qu'il eut des talents, de la probité, et qu'il rendit à la France des services essentiels dans la terrible crise de 93. Léo JOUBERT.

Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la révolution française*. — Courtois, *Rapports sur le 9 thermidor et sur les papiers trouvés chez Robespierre*. — Vilate, *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*; Paris, 1796, in-8°. — Lecointre, *Conjuration formée dès le 6 prairial de l'an II par neuf représentants du peuple contre Max. Robespierre*, Paris, 1795, in-8°. — Proyart, *La Vie et les crimes de Robespierre*. — Méda, *Précis historique sur les événements qui se sont passés dans la soirée du 9 thermidor*. — *Papiers inédits trouvés chez Robespierre, Saint-Just, Payan, supprimés ou omis par Courtois*; Paris, 1829, in-8°. — Necker, *Histoire de la révolution française*. — Mme de Staël, *Considérations sur la révol. franç.* — Bailleul, *Examen critique des Consid. de Mme de Staël*. — Villers, *Souvenirs d'un député*. — Lodieu, *Biographie de Robespierre*. — Lewes, *History of Max. Robespierre*. — Croker, *Essays upon the french revolution*. — Thiers, Mignet, Carlyle, Michelet, Louis Blanc, *Hist. de la révol. française*.

ROBESPIERRE (*Augustin-Bon-Joseph* DE), dit *le jeune*, frère du précédent, né à Arras, en 1764, guillotiné à Paris, le 10 thermidor an II (24 juillet 1794). Élevé au collége Louis-le-Grand à Paris, au moyen d'une bourse que lui fit obtenir M. de Conzié, évêque d'Arras, il se fit recevoir avocat et suivait avec zèle sa profession lorsque la révolution, dont il embrassa ardemment les principes, lui fit abandonner la jurisprudence. Nommé procureur-syndic de la commune de sa ville natale, il fut élu en 1792, par l'influence de son frère, député de Paris à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, fit arrêter (6 avril 1793) Bonne-Carrère et Choderlos de Laclos, comme agents de Dumouriez et du duc d'Orléans, et prit une part active à toutes les mesures dirigées contre les girondins. Il fut envoyé en mission, avec Ricord, à l'armée que Carteaux commandait contre les Marseillais révoltés, puis à Nice et à Toulon. Augustin Robespierre montra beaucoup de courage durant le siége de cette dernière ville : il y connut Bonaparte, qu'il apprécia et dont il devint le protecteur. Il chercha autant qu'il lui fut possible à adoucir les ordres sévères que les comités décrétèrent contre les vaincus, et s'opposa à ses collègues Barras et Fréron, qui demandaient des exécutions en masse. De retour à Paris vers la fin de messidor an II, il se brouilla avec son frère, à cause de leur compatriote Joseph Lebon, dont la cruelle démence excitait les plaintes générales des Artésiens. Cependant un rapprochement eut lieu aux approches du 9 thermidor. En effet ce jour-là lorsque de toutes parts, sur la proposition de Lozeau et de Louchet, les députés demandaient l'accusation contre

Maximilien Robespierre, Robespierre le jeune s'écria : « Je partage les crimes de mon frère : unissez-moi à lui ! » On fit à peine attention à ce dévouement : l'assemblée, indifférente ou impatiente, accepta le sacrifice sans l'honorer même de son attention. Robespierre jeune fut conduit à Saint-Lazare. Renvoyé, sur les ordres de la Commune insurgée, il se rendit à l'hôtel de ville, et attendit les événements qui s'accomplissaient, à côté de son frère. Quand il vit que tout était désespéré, il se jeta par une fenêtre, et se brisa une jambe. Il fut porté à l'échafaud presque mort. A. DE L.

Le Moniteur universel, an. 1793.

ROBESPIERRE (*Marie-Marguerite-Charlotte* DE), sœur des précédents, née à Arras, en 1760, morte à Paris, rue de la Fontaine, n° 3 (faub. Saint-Marcel), le 1er août 1834. Lorsque ses frères eurent été appelés à jouer un grand rôle politique, elle vint les rejoindre à Paris; mais sa légèreté, ses goûts frivoles amenèrent bientôt entre elle et eux une rupture complète. Mlle de Robespierre affectait les manières de l'aristocratie et la haine du parti populaire. Elle ne dut qu'à l'influence de ses frères de ne pas payer cher ses étourderies. Arrêtée après le 9 thermidor, elle fut détenue fort peu de temps. Suivant Le Bas, elle fut très-liée avec Fouché, qu'il ne tint pas à elle d'épouser. Elle obtint du Directoire une pension de 6,000 francs, qui, chose assez étrange, lui fut conservée par les différents gouvernements monarchiques qui se succédèrent, mais toutefois avec des réductions. Sous Louis-Philippe Mlle de Robespierre ne recevait plus que 1,500 fr. de pension. On a rédigé sous son nom des *Mémoires*, qui ont été insérés dans le t. IV des *Mémoires de tous* (1835).

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

ROBICHON (*François*), sieur DE LA GUÉRINIÈRE, mort à Versailles, le 2 juillet 1751, dans un âge avancé. On ne sait rien de sa naissance ni de ses commencements; il faisait sans doute depuis longtemps partie de l'écurie du roi lorsqu'on le voit cité et vanté comme un homme fort habile en tout ce qui tient à l'équitation. Il se distingua tellement par les soins qu'il donnait aux chevaux, par la patience avec laquelle il domptait leurs vices, par la grâce qu'il avait à se tenir en selle, qu'il fut nommé écuyer de Louis XV. Les Italiens en important leur méthode en France avaient fondé l'école franco-italienne; la Guérinière, profitant des modifications déjà introduites par d'habiles écuyers, fit une école plus distinctement française, sans rien emprunter cependant à la méthode germanique ou anglaise. Sa réussite fut complète : il eut les louanges et les bienfaits de la cour. Sa science était très-approfondie, bien qu'on ait prétendu à la légère qu'il savait peu l'hippiatrique, et les deux ouvrages qu'il a laissés sur son art sont encore de nos jours étudiés avec fruit. Ce sont : *L'École de cavalerie, contenant la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval*; Paris, 1733, in-fol. fig.; la plus récente édition est de 1825; Lille, 2 vol. in-12; — *Les Éléments de cavalerie*; Paris, 1740, 2 vol. in-12, souvent réimpr. jusqu'en 1768; l'édition de La Haye (1742) a pour titre *Le Manuel du cavalier*.

ROBILANT (*Esprit-Benoît* NICOLIS, chevalier DE), ingénieur piémontais, né à Turin, en 1724, mort le 1er mai 1801. Il était d'une famille toute vouée à l'art militaire. Son père, le comte Joseph, a laissé deux ouvrages remarquables sur la stratégie (1); son frère aîné fut général major d'infanterie. Il fit ses premières armes, en 1742, dans l'artillerie, et se distingua aux siéges de Valence, de Montalban et de Villefranche. La guerre terminée (1748), il fut envoyé en Allemagne pour y étudier les progrès de la métallurgie. Il fréquenta d'abord les cours de l'université de Leipzig, alla ensuite à Freiberg, et parcourut la Saxe, le Hartz, la Bohême et la Hongrie. Afin de ne rien ignorer de la science qu'il devait rapporter à son pays, il commença par travailler comme simple ouvrier mineur. De retour en Piémont (1752), il reçut le titre d'inspecteur général des mines. Son premier soin fut d'établir à Turin, avec un laboratoire de chimie, une école de minéralogie et de docimasie. Il s'occupa ensuite de celles des mines dont l'exploitation n'avait pas cessé; il y introduisit les procédés allemands et les machines dont il avait rapporté les plans. Après avoir visité en détail les Apennins et les Alpes, dont il dressa des cartes minéralogiques, il rouvrit les mines fermées du Piémont et entreprit des exploitations nouvelles. Le succès suivit ses efforts, et le gouvernement put cesser d'exploiter les mines pour son compte et en laisser l'administration à des particuliers. A la mort du comte Pinto (1787), premier ingénieur du royaume, le roi donna sa place à Robilant, qu'il nomma en outre lieutenant général d'infanterie et commandant du génie militaire. En 1789 il fut chargé de refondre les monnaies de Piémont, de façon à les mettre en rapport avec le titre des nouvelles monnaies françaises. Dans sa vieillesse il s'occupa de faire achever dans les forteresses les ouvrages en construction et de mettre les frontières en état de défense. L'invasion française rendit ce dernier travail de Robilant inutile. Le *Recueil* de l'Académie de Turin, dont il était membre, contient de bons ouvrages de Robilant, entre autres : un *Essai géographique*, suivi d'une *Topographie souterraine minéralogique et d'une docimasie des États du roi en terre ferme*; une *Description du duché d'Aoste*, et un mémoire *Sur les différents procédés qui ont été employés à l'hôtel des monnaies pour améliorer les traitements métallurgiques*.

ROBILANT (*Jean-Baptiste* NICOLIS, comte DE),

(1) *La Science de la guerre* (Turin, 1744, in-8°) en français, et *Il Militare istrutto* (Venise, 1751, in-4°).

neveu du précédent par sa mère, né à Saint-Alban (Piémont), mort le 20 janvier 1821, fut admis en 1775 dans la légion des campements, commandée par son père, et passa ensuite dans le génie. En 1787 le chevalier de Robilant le prit pour auxiliaire dans l'étude qu'il fit des fortifications du royaume. Sa conduite pendant les campagnes de 1792 à 1796 lui mérita le grade de lieutenant-colonel. Pendant l'occupation française, il refusa de servir les nouveaux maîtres du Piémont, et ne s'occupa plus que de l'étude des langues, pour laquelle il avait une aptitude particulière. Nommé en 1814 général major d'infanterie, il commanda, en 1815, les troupes d'observation placées en Savoie, pénétra en France, et contribua à la reddition de Grenoble. Le roi le nomma successivement directeur de l'Académie royale militaire, qu'il venait de rétablir (1815) pour l'éducation des jeunes nobles, ministre de la guerre (24 déc. 1817), et, un an avant sa mort (déc. 1820), lieutenant général, inspecteur général du génie et de l'état-major général de l'armée.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. des contemp.*

ROBILLARD. *Voy.* ARGENTELLE (D').

ROBIN (*Jean*), botaniste français, né en 1550, à Paris, où il est mort, le 25 avril 1629. Passionné pour l'étude des plantes, il se mit de bonne heure en relations avec les plus célèbres botanistes de son temps, se fit recevoir apothicaire et établit entre le Louvre et Saint-Germain l'Auxerrois un jardin qui devint bientôt le plus beau de la capitale par le nombre et la variété des fleurs qui y étaient cultivées. Les dames de la cour de Henri III y trouvèrent de gracieux modèles pour les ouvrages en broderie dont elles faisaient leur passe-temps. Des actes authentiques de 1586 désignent Robin sous le titre d'*arboriste* et de *simpliciste du roi*. Ce prince lui confia la direction du jardin du Louvre; Henri IV et Louis XIII lui continuèrent leur protection et contribuèrent à ses frais de culture. Lorsque la faculté de médecine de Paris forma, en 1597, un jardin de botanique, le doyen, par un acte du 30 octobre de cette année, traita avec Jean Robin pour en tracer les plates-bandes, et y faire les travaux et semis nécessaires. C'est dans ce jardin que Robin naturalisa quelques plantes, notamment la *ketmie*, ou grande mauve, et en 1600 un arbre de la famille des légumineuses, et à qui Linné, en mémoire de son premier propagateur, donna plus tard le nom de *robinier*, dont l'espèce la plus intéressante est le robinier faux acacia. Robin en avait tiré les graines de la Virginie, et c'est de son jardin que sont venues celles qui ont commencé à repandre en France l'un des arbres les plus agréables. C'est lui aussi qui donna la vogue à la tubéreuse, qu'on n'avait jusque-là cultivée qu'en Provence et en Languedoc. Gui Patin prétend que notre botaniste était si jaloux de ses fleurs qu'il préferait en écraser les caïeux au plaisir d'en faire part a ses amis; aussi l'appelle-t-il ironiquement *eunuchus Hesperidum*. Cette expression figurée a été maladroitement prise à la lettre par Vigneul-Marville, Moréri et d'autres biographes, qui ont répété que Jean Robin était *eunuque*. Il nous suffira de dire que Robin épousa Catherine Duchâtel, et eut de son mariage, outre *Vespasien*, dont l'article suit, deux autres fils : *Jacques*, né le 2 août 1580, et *Étienne*, né le 19 juillet 1586. Tournefort l'appelle le plus célèbre botaniste de son temps. On a de Robin : *Catalogus stirpium tam indigenarum quam exoticarum quæ Lutetiæ coluntur*; Paris, 1601, in-12, et 1607, 1624, in-8° ; — *Le Jardin du roy Henri IV*, par P. Vallet, brodeur ordinaire du roy; Paris, 1608, in-fol. : le texte de cet ouvrage est de Robin, qui y décrit diverses plantes qu'il avait tirées en 1603 de Guinée et d'Espagne; réimprimé sous le titre de : *Le Jardin de Louis XIII* (Paris, 1623, 1638, in-fol.). On y trouve le portrait de J. Robin à l'âge de cinquante-huit ans, et, suivant l'usage du temps, diverses pièces de vers latins et grecs en son honneur. Robin publia sans y mettre son nom : *Histoire des plantes aromatiques augmentée de plusieurs plantes venues des Indes, lesquelles ont été cultivées au jardin de M. Robin, herboriste du roi*; Paris, 1619, in-16. Enfin il a donné, avec son fils Vespasien, un nouveau catalogue, plus complet que celui qu'il avait publié en 1601.

ROBIN (*Vespasien*), fils du précédent, né le 22 juillet 1579, à Paris, où il est mort, le 5 août 1662. Son père l'associa de bonne heure à ses travaux, et lui fit entreprendre divers voyages dans le midi de la France, dans les Alpes, dans les Pyrénées, en Espagne et jusque sur les côtes barbaresques. Vespasien naturalisa en France quelques plantes qui n'y étaient point cultivées; Gaspard Bauhin, dans un Appendix de son Πίναξ, se félicite d'avoir reçu de lui quatre plantes originaires du Canada, *rudbeckia laciniata*, *rhus triphyllum*, *solidago mexicana* et *spiræa hypericifolia*. Vespasien, qui avait succédé à son père dans le titre d'*arboriste du roi*, donna à Gui de la Brosse, pour le Jardin royal, la plupart des plantes qu'il cultivait; en 1635 il y fut nommé sous-démonstrateur, et à la mort de la Brosse (1641), il fit seul les leçons de botanique, car il n'était pas possible à Bouvard de Fourqueux, le nouveau surintendant du jardin, de donner ses soins à la culture et à l'enseignement. En 1653, il fut remplacé par Denis Jonquet, médecin, mais il conserva, sans les appointements, son titre de démonstrateur des plantes médicinales du Jardin du roi. C'est pendant qu'il exerçait ses fonctions en 1635 qu'il planta le premier acacia qui y ait été cultivé.

Cet arbre il y a quelques années avait encore plus de vingt mètres de hauteur; mais les branches supérieures s'étant successivement

desséchées, on a été obligé de le recéper pour qu'il repoussât du tronc. On a de V. Robin, en collaboration de son père : *Enchiridion isagogicum ad notitiam stirpium quæ coluntur in horto J. et V. Robin;* Paris, 1623 et 1624, in-12. Ce catalogue renferme plus de 1,800 plantes; celui que Jean Robin avait publié en 1601 n'en contenait que 1,317.

H. FISQUET.

Recherches partic. — Haller, *Bibliot. botanica.*

* ROBIN (*Charles-Philippe*), médecin français, né le 4 juin 1821, à Jafferon (Ain). Élève de la faculté de médecine de Paris, il fut en 1843 nommé interne des hôpitaux, et obtint en 1844 le prix de l'école pratique. Il explora en 1845 l'île de Jersey et les côtes de Normandie; il en rapporta de curieux échantillons, dont Orfila enrichit le musée qu'il fondait à l'école. Reçu docteur en 1846, et agrégé en 1847, après avoir soutenu une thèse très-étudiée *Sur les Fermentations*, il acquit la même année le grade de docteur ès sciences et fut nommé professeur à la faculté de médecine de Paris. Ses études ont porté principalement sur la structure intime des tissus et sur les altérations des humeurs; pour apparaître à l'œil, ces détails invisibles de l'organisme demandent l'emploi du microscope et même des agents chimiques. Cette partie de la science, qu'on peut appeler l'anatomie microscopique, est nouvelle; M. Robin s'est montré un de ses partisans les plus convaincus; il l'a enseignée non-seulement dans ses leçons de la faculté, mais surtout dans son cours particulier d'anatomie générale. Elle a soulevé de nombreuses discussions, et beaucoup de médecins contestent encore, sinon son utilité, du moins sa sûreté. M. Robin est membre des Sociétés de biologie, philomathique, entomologique et anatomique de Paris, etc. On a de lui : *Traité de chimie anatomique et physiologique, normale ou pathologique, ou des principes immédiats normaux ou morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères;* Paris, 1852, 3 vol. in-4°, avec atlas; — *Histoire naturelle des végétaux qui croissent sur l'homme et les animaux vivants;* Paris, 1853, in-8°, avec atlas. Il a refondu, avec M. Littré, la 2e et la 3e édition du *Dictionnaire de médecine* de Nysten (1855 et 1858, in-8°, avec 500 fig.), et il a publié plusieurs mémoires relatifs à l'étude des tissus et des humeurs à l'aide du microscope.

Vapereau, *Dict. des contemp.*

ROBINEAU. *Voy.* BEAUNOIR.

ROBINET (*Jean-Baptiste-René*), littérateur français, né le 23 juin 1735, à Rennes, où il est mort, le 24 mars 1820. Après avoir fait partie de l'Institut de Loyola, il rentra dans le monde, et se consacra à la culture des lettres. Son début fit quelque bruit : converti aux opinions philosophiques, il publia en Hollande, sous le titre *De la Nature*, un livre bizarre, que des paradoxes hardis sur Dieu et ses attributs, sur l'âme, sur les sensations firent attribuer à Toussaint, à Diderot et à Helvétius. Dans la préface il prétend avoir pour but de montrer l'équilibre du bien et du mal dans toutes les substances. L'idée qu'il paraît affectionner, c'est que l'univers est animé et que la faculté de reproduction est commune à tous les êtres, même aux étoiles; quant à l'homme, il ne le relève guère au-dessus de l'animal, et son Dieu n'est qu'une espèce d'automate. L'abbé Barruel et le P. Richard se donnèrent la peine de réfuter ce système, qui réussit au delà du Rhin. L'auteur revint dans la suite à des idées plus saines, et produisit, quand la nécessité ne le pressa pas trop, quelques ouvrages utiles. Il possédait assez bien l'anglais pour être en état d'en donner des leçons. Il eut une vie précaire et tourmentée, et ce fut probablement un jour de gêne qu'il vendit sous le manteau un certain nombre de *Lettres secrètes* de Voltaire, qu'il s'était procurées on ne sait par quel moyen. Après avoir travaillé quelque temps à Bouillon, il retourna vers 1778 à Paris : sa position s'améliora, et il devint presque en même temps censeur royal et secrétaire particulier du ministre Amelot. Lors de la révolution, il se retira à Rennes, cessa d'écrire, et ne chercha qu'à se faire oublier. Deux mois avant sa mort il signa une rétractation des principes qu'il avait professés, et mourut dans le sein de l'Église catholique. Ses principaux écrits sont : *De la Nature;* Amsterdam, 1761, in-4°, et 1766-1768, 4 vol. in-8° : le tome Ier a été réimprimé trois fois avec des changements et contrefait en France; — *Grammaire française, extraite des meilleurs grammairiens;* 1762, in-8°; — *Grammaire anglaise;* Amsterdam, 1764, in-8° : plusieurs éditions; — *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être;* Amsterdam, 1768, in-8° : c'est un recueil d'extraits des naturalistes et des voyageurs; l'ouvrage proprement dit n'est pas fait : « Je cède la plume, dit l'auteur, à un plus habile que moi; » — *Recueil philosophique;* Bouillon, 1769, in-12, avec Castilhon; — *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux;* ibid., 1769, in-12; — *Analyse raisonnée de Bayle;* Amsterdam, 1770, 4 vol. in-12 : suite à l'ouvrage de S. de Marsy; — *Lettres sur les débats de l'Assemblée nationale relativement à la constitution;* Rennes, 1789, 3 vol. in-8°; — *Les Vertus, réflexions en vers;* ibid., 1814, 2 vol. in-12. Outre les tables qu'il a rédigées pour plusieurs recueils, il a édité les *Lettres secrètes de Voltaire* (Genève [Amsterdam], 1765, in-8°), sous les initiales L. B.; le *Dictionnaire anglais et français* de Chambaud (Londres, 1776, 2 vol. in-4°), avec des additions; le t. XIII de la *Collection académique*,

et le *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique* (Londres [Neufchâtel], 1777-1783, 30 vol. in-4°). Parmi ses traductions de l'anglais, nous citerons *Essais de morale* de Hume (1760, in-12); *Mémoires de miss Sidney Biddulph* (1763, 3 vol. in-12); *Contes des génies* de J. Ridley (1767, 3 vol. in-12); et il a eu part à l'*Histoire universelle, trad. de l'anglais* (1742-1792, 46 vol. in-4°). Enfin il a travaillé, en collaboration avec Franklin, Court de Gebelin et d'autres, à une sorte de publication périodique, intitulée *Affaires de l'Angleterre et de l'Amérique* (Anvers, 1776, 15 vol. in-8°).

Mahul, *Annuaire necrol.*, 1820. — *L'Ami de la religion*, XXIV, 367. — *Biogr. bretonne.*

ROBINET. *Voy.* BRAQUEMONT.

ROBINS (*Benjamin*), mathématicien anglais, né en 1707, à Bath, mort le 29 juillet 1751, à Madras. Ses parents étaient d'humbles quakers, trop pauvres pour lui faire donner une éducation libérale. Aussi se forma-t-il à peu près lui-même; mais au lieu d'embrasser le sacerdoce, auquel on l'avait destiné, il suivit son goût pour les mathématiques, et y fit des progrès si prompts qu'à l'âge de dix-huit ans il alla s'établir en qualité de professeur particulier à Londres. Le savant Pemberton, à qui il avait soumis des échantillons de son habileté à résoudre de tête des problèmes difficiles, l'avait encouragé dans ce dessein. Le début de Robins eut quelque éclat : il réussit à démontrer la onzième proposition du *Traité des quadratures* de Newton, et son mémoire, inséré dans les *Philosophical transactions*, lui ouvrit en même temps les portes de la Société royale (1727). L'année suivante, il s'attaqua au fameux Jean Bernoulli, et réfuta, dans un écrit intitulé *Present state of the republic of letters* (1728), l'opinion qu'il avait émise sur la question des forces vives et qui était à peu près celle de Leibniz. Son mérite et ses premiers travaux lui avaient procuré un grand nombre d'écoliers. Au milieu d'une vie fort occupée, il s'appliqua encore aux littératures étrangères, et étudia la construction des fabriques et des ponts, le desséchement des marais, la navigation des rivières; l'art des fortifications fixa surtout son attention, et il fit, en compagnie de quelques personnages distingués, un voyage en Flandre dans le but de visiter les principales places fortes. Puis il prit part, de concert avec Maclaurin, aux longues discussions qui s'étaient élevées entre les géomètres sur les principes fondamentaux de la méthode d'analyse transcendante, et se rangea avec beaucoup de chaleur au parti qui soutenait contre Leibniz les droits de Newton à cette découverte. En 1738 il se trouva engagé dans la querelle politique qui faillit, à la suite de certains différends avec l'Espagne, amener la chute de Walpole : un comité avait été désigné dans le parlement pour examiner la conduite du principal ministre, et Robins, qui l'avait sévèrement critiqué dans trois brochures, fut choisi pour secrétaire de ce comité; mais un compromis survint entre les chefs des partis opposés; l'affaire s'arrangea, et Robins fut mis de côté. Ce ne fut que dix ans plus tard qu'il retrouva l'occasion de songer à sa fortune : nommé en 1749 ingénieur en chef de la Compagnie des Indes orientales, il arriva en juillet 1750 à Madras, et se livra avec la plus grande ardeur aux travaux que ses fonctions comportaient. Une fièvre maligne l'emporta bientôt, à l'âge de quarante-quatre ans. Robins doit la réputation qu'il a acquise à ses belles expériences sur l'artillerie; il fut, depuis Galilée, le premier qui dans la balistique tint compte de la résistance de l'air et qui parvint, par des séries d'observations très-délicates, à obtenir là-dessus des données expérimentales. Pour mesurer la vitesse initiale d'un projectile, il inventa un appareil, qui est une application de la théorie du pendule composé. Le principal ouvrage de Robins a pour titre : *New principles of gunnery*; Londres, 1742, in-8°; il valut à l'auteur la grande médaille d'or de la Société royale, et fut traduit en allemand avec un commentaire par Euler (Berlin, 1745) et en français par Dupuy (Grenoble, 1771) et par J.-L. Lombard (Paris, 1783). La version d'Euler a été remise en anglais par Hugh Brown (Londres, 1784, in-4°). Outre quelques autres opuscules scientifiques, Robins a encore eu part à la rédaction du *Voyage autour du monde* d'Anson. Ses *Œuvres* ont été recueillies par le docteur James Wilson (Londres, 1761, 2 vol. in-8°).

Life, by Dr Wilson. — *Biogr. britannica*, suppl. — Martin, *Biog. philos.* — Hutton, *Dictionary.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

ROBIQUET (*Pierre-Jean*), chimiste français, né à Rennes, le 13 janvier 1780, mort à Paris, le 29 avril 1840. Placé d'abord chez un pharmacien de Lorient, il suivit ensuite les cours de l'école centrale de Rennes, et vint à Paris, où il entra comme pensionnaire dans un établissement formé par Fourcroy et Vauquelin. Ce fut là qu'il se lia avec Thenard d'une étroite et durable amitié. En 1799 il fut envoyé à l'armée d'Italie en qualité de pharmacien militaire. Après avoir pris part à la défense de Gênes, il assista aux leçons de Volta et de Scarpa, et rentra en France après la victoire de Marengo. Il était attaché à l'hôpital militaire de Rennes lorsqu'il fut appelé au Val-de-Grâce à Paris; afin de ne pas interrompre le cours de ses investigations chimiques, il entra dans le laboratoire particulier de Vauquelin. Puis, s'étant marié, il acheta une officine et y ajouta une fabrique de produits chimiques, qu'il dirigea jusqu'à ses derniers jours. En 1812, il fut appelé à l'école de pharmacie, sur la présentation de l'Institut, et y professa successivement la matière médicale et la chimie; il introduisit dans

ses leçons cette précision de démonstration et cette exactitude d'expériences, caractère distinctif de la révolution qui venait de s'opérer dans l'enseignement de la chimie. Forcé par la faiblesse de sa santé de renoncer au professorat, il reçut de la confiance de ses collègues la charge d'administrateur trésorier de l'école de pharmacie. Il organisa pour les élèves de cette école une association scientifique à laquelle il donna le nom de *Société d'émulation*. Il remplaça Chaptal dans l'Académie des sciences, le 14 janvier 1833. « Les travaux de Robiquet, dit M. Chevreul, se recommandent par le nombre, la diversité des sujets, la délicatesse des procédés d'analyse immédiate, l'exactitude des expériences, la finesse et l'originalité même des aperçus, l'intérêt des résultats portant souvent sur la science pure aussi bien que sur l'application. » Le premier il établit les qualités distinctives de la *narcotine;* l'étude des radicaux date de ses recherches sur l'huile d'amande amère; dans son mémoire sur les acides méconiques, on trouve le germe de la loi remarquable de M. Pelouze sur les acides pyrogénés.

Les *Annales de chimie et de physique* et les autres publications scientifiques contemporaines ont recueilli tous les travaux de ce chimiste. A. HERMANT.

Discours prononcés par MM. Chevreul, Bussy et Parisct. — *Biogr. bretonne.* — *Annales de chimie et de physique.*

ROBISON (*John*), mathématicien écossais, né en 1739, à Boghall (comté de Stirling), mort le 30 janvier 1805, à Édimbourg. Son père, ancien marchand à Glasgow, l'envoya de bonne heure à l'université de cette ville, où il eut pour maîtres Moore, Adam Smith et Simson; ce dernier encouragea son goût pour les mathématiques et l'exerça de préférence aux méthodes synthétiques des anciens. Après avoir pris le degré de maître ès arts (1756), il refusa de céder au vœu de sa famille, qui l'avait destiné à l'Église, et concourut pour obtenir la suppléance d'une chaire de philosophie naturelle; mais on le trouva trop jeune. Alors il se rendit à Londres (1758), et consentit à suivre sur mer un fils de l'amiral Knowles en qualité d'instituteur de mathématiques. Il passa avec lui trois années, qu'il disait avoir été les plus heureuses de sa vie; il assista au siége de Québec, fit sur le Saint-Laurent des observations sur les déviations de l'aiguille magnétique pendant une aurore boréale, et visita les côtes de l'Espagne et du Portugal. Après la mort de son élève il renonça tout à fait à la marine royale, où il avait le rang de *midshipman*, et s'embarqua à la fin de 1762 pour la Jamaïque; ce voyage avait pour objet l'essai des montres marines d'Harrison (*voy.* ce nom). A son retour il revint à Glasgow, s'appliqua avec ardeur aux sciences physiques, et succéda en 1766 à Black dans la chaire de chimie. En 1770 l'amiral Knowles l'emmena comme secrétaire à Saint-Pétersbourg, où l'impératrice Catherine l'avait appelé pour travailler aux plans d'amélioration de la marine russe. Tandis que l'amiral présidait le conseil de l'amirauté, Robison fut attaché avec le titre d'inspecteur général au corps des cadets de la marine à Cronstadt. La rigueur du climat ayant altéré sa santé, il accepta en 1774 la chaire de philosophie naturelle à Édimbourg, et l'occupa jusqu'à sa mort. « Pénétré de l'esprit de la philosophie qu'il enseignait, dit Brewster, il fut un des plus ardents promoteurs du génie partout où il le rencontra. La noblesse de son âme le mettait au-dessus des petites rivalités; épris de la science, ami zélé de la justice, jamais il ne dépréciа ni ne s'attribua le travail d'autrui. » Il fit partie de la Société royale d'Édimbourg et de l'Académie des sciences de Pétersbourg. On a de lui : *Proofs of a conspiracy against all the religions and governments of Europe carried on in the secret meetings of free-masons, illuminati and reading societies;* Édimbourg, 1797, in-8° : ce livre, dont Barruel a profité pour son *Histoire du Jacobinisme*, a eu beaucoup de vogue; mais il est rempli de faits d'autant plus suspects que l'auteur a négligé d'indiquer où il les avait puisés; — *Elements of mechanical philosophy;* ibid., 1804, t. Ier, in-8°. L'ouvrage étant demeuré incomplet, sir David Brewster y ajouta les matériaux qu'avait laissés Robison en manuscrit, ainsi que les principaux articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopædia britannica*, et le publia sous un nouveau titre : *A system of mechanical phylosophy;* Édimbourg, 1822, 4 vol. in-8°, avec des notes. Robison a aussi fait insérer quelques mémoires dans les *Philosophical Transactions*, et il a édité les *Lectures on chemistry* de Black (1803, 2 vol. in-4°).

Sir D. Brewster, *Notice* à la tête du *System.* — R. Chambers, *The illustrious Scotsmen.*

ROBOAM, roi de Juda, fils de Salomon et de l'ammonite Naama, né en 1016, régna de l'an 975 av. J.-C. jusqu'en 958. Il était à peine sur le trône lorsque Jéroboam, son ministre, vint à la tête du peuple le prier de décharger ses sujets des impôts dont Salomon les avait accablés. Il se contenta de répondre : « Si mon père vous a fouettés avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions. » Cette dureté fit soulever dix tribus, qui choisirent Jéroboam pour roi. Roboam se préparait à combattre les rebelles lorsqu'il fut attaqué par Sésach, roi d'Égypte, qui vint assiéger Jérusalem. Le roi de Juda reconnut alors ses fautes, et en implora le pardon. Sésach consentit à se retirer, mais après avoir dépouillé le temple et les palais de Jérusalem de leurs richesses. Roboam délivré reprit sa vie scandaleuse; cependant il fortifia et bâtit plusieurs villes dans Juda. Il laissa la couronne à Abia.

Les Rois, liv. III, chap. XIV. — *Paralipomènes*, XII. — Josèphe, *Antiq. judaïc.* — Calmet, *Dict. de la Bible.*

ROBOAM. *Voy.* ALI-BEN-RODHOUAN.

ROBORTELLO (*Francesco*), philologue italien, né le 9 septembre 1516, à Udine, mort le 18 mars 1567, à Padoue. Il était de famille noble. Après avoir terminé ses études à Bologne, il obtint en 1538 la chaire de belles-lettres à Lucques: un meurtre qu'il y aurait commis, selon Sigonius, l'aurait obligé de quitter cette ville, d'où un décret public l'aurait banni; mais Liruti l'a lavé de cette accusation en reproduisant le certificat que lui délivra le sénat de Lucques (15 octobre 1543) lorsqu'il alla enseigner à Pise. Ce fut là qu'il jeta, par ses écrits et par ses leçons, les fondements de sa réputation. En 1549 il remplaça à Venise Battista Egnazio; mais il le traita publiquement avec un tel mépris que ce célèbre érudit tira un jour, dit-on, malgré son grand âge, son poignard contre lui pour se venger des outrages qu'il en avait reçus. A la mort de Lazzaro Buonamici (1552), Robortello fut appelé à Padoue, et il retourna en 1560 dans cette université, après avoir passé trois ans à Bologne. Il mourut à cinquante ans, ne laissant pas de quoi subvenir à ses funérailles. Ses élèves, envers qui il se montrait bon et généreux, le regrettèrent, et ceux, en particulier de la nation allemande lui érigèrent un tombeau dans l'église Saint-Antoine. Il avait de l'esprit et de l'érudition; mais son insupportable vanité lui suscita un grand nombre d'ennemis; se croyant le premier de son siècle, il accabla d'injures Erasme, Paul Manuce, Muret, Henri Estienne; sa querelle avec Sigonius fit beaucoup de bruit, et le sénat de Venise fut forcé d'employer l'autorité pour y mettre un terme. Ses principaux ouvrages sont: *Variorum locorum annotationes;* Venise, 1543, in-8°; — *De facultate historica;* Florence, 1548, in-8°: les huit pièces de ce recueil, en y comptant la réimpr. augmentée du livre précédent, ont été reproduites dans le ***Thesaurus criticus*** de Gruter; — ***De convenientia supputationis Livianæ annorum cum marmoribus romanis; de arte corrigendi veteres auctores;*** Padoue, 1577, in-fol.; — ***De vita et victu populi Romani sub imperatoribus Cæs. Augustis;*** Bologne, 1559, t. Ier (et unique), in-fol.: les neuf dissertations qui sont à la suite se retrouvent dans le *Thesaurus antiq. rom.* de Grævius et les *Miscellanea* de Roberti; — *De artificio dicendi;* Bologne, 1567, in-4°: très-rare. Robortello s'est rendu très-utile aux lettres en publiant de bonnes éditions de plusieurs classiques: la *Poétique* d'Aristote (Florence, 1548, in-fol.), les *Tragédies* d'Eschyle avec les anciennes scholies (Venise, 1552, 2 vol. in-8°), la *Tactique* d'Élien (ibid., 1552, in-4°) et le *Traité du sublime* de Longin (Bâle, 1554, in-4°): celles-ci et la précédente, rares et recherchées, sont les premières de ces deux ouvrages. P.

Ghilini, *Theatro.* — Imperiali, *Musæum historicum.* — Capodagli. *Udine illustrata.* — Tomasini, *Gymnasium Patavinum.* — Apostolo Zeno, *Notes* sur la *Bibl.* de Fontanini, IV, 39. — Fabroni, *Hist. de l'univ. de Pise,* II. — Liruti, *Letterati del Friuli,* II, 413 et suiv. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ROBUSTI (*Giacomo*), dit *le Tintoret*, peintre de l'école vénitienne, né en 1512, à Venise, où il est mort, le 31 mai 1594. Fils d'un teinturier, auquel il dut son surnom, il passa quelque temps dans l'atelier du Titien, et étudia ensuite les œuvres de Michel-Ange et quelques statues antiques que possédait Venise. Nous lisons dans sa vie écrite par Ridolfi que, retiré dans une chambre isolée, encombrée de plâtres moulés sur les bas-reliefs et les statues antiques ou de Michel-Ange, il passait les nuits presque entières dessinant assidûment ces modèles, les éclairant sous divers aspects afin d'observer les effets d'ombre et de clair-obscur. Il joignit à ces études celle de l'anatomie, et c'est ainsi qu'il arriva à se placer presque au premier rang dans son école. Vasari, quoiqu'il se soit montré sévère critique de ses œuvres, reconnaît dans le Tintoret le génie le plus imposant qu'ait jamais eu la peinture. Le Tintoret eut en effet une grande hardiesse d'invention, une rare intelligence du clair-obscur, un coloris généralement bon, bien qu'un peu vineux dans les chairs, des attitudes variées, enfin des airs de tête vrais, mais parfois manquant de noblesse. Ses draperies sont trop peu étudiées et souvent chiffonnées; enfin, on peut surtout reprocher au Tintoret d'avoir mis dans ses compositions trop de désordre, de tapage pour ainsi dire, au lieu de cette gravité digne et noble qui repose l'esprit et les yeux dans les œuvres du Titien.

Dans la seconde partie de sa carrière, stimulé par l'avidité de sa femme, le Tintoret parfois travailla trop vite, et se négligea, ce qui fit dire à Annibal Carrache que « dans beaucoup de ses peintures le Tintoret était au-dessous du Tintoret ». On a dit aussi qu'il avait trois pinceaux, l'un d'or, l'autre d'argent et le troisième de fer, et qu'il employait l'un ou l'autre selon le prix promis à son œuvre. Grâce à un travail assidu, à une étonnante facilité et à la longueur de sa carrière, il a produit une quantité prodigieuse de tableaux; il est telle église de Venise qui en possède jusqu'à quinze; nous en trouvons cinq au Louvre, trois à Dresde, cinq au musée de Florence, sept à Munich, vingt-cinq à Vienne, trente-quatre à Madrid, sans compter ceux des musées de Bologne, Milan, Darmstadt, Carlsruhe, etc. Bornons-nous à indiquer ses œuvres les plus importantes. La plus irréprochable de toutes, suivant Lanzi, et l'un des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, est *Le Miracle de l'esclave*, tableau qu'il peignit à l'âge de trente-six ans pour la *Scuola di San-Marco*. Signalons encore à Venise *La Cène* et les *Noces de Cana* à Santa-Maria della Salute, la *Résurrection de Jésus-Christ* à Saint-Georges le Majeur, la *Piscine probatique* à Saint-Roch, une *Assomption* à Saint-Paul, *La Vierge avec plusieurs saints et des sénateurs* à Saints-Jean-et-Paul; *Les Prodiges*

précédant le jugement dernier, *La Présentation au Temple* et l'*Adoration du Veau d'Or*, à Santa-Maria dell' Orto ; à l'Académie des beaux-arts, une *Sainte Agnès*, qui a fait partie du musée Napoléon ; enfin, au palais ducal, une partie de la collection des portraits des doges, de nombreux sujets historiques et mythologiques, et *Le Paradis*, le plus grand tableau connu (74 p. sur 30), comprenant d'innombrables figures, composition célébrée et admirée même par les Carrache. Dans ce même palais, au plafond de la salle des *Quatre portes*, le Tintoret a laissé quelques fresques qui prouvent qu'il a moins bien réussi dans ce genre.

Le Tintoret eut deux enfants, qui furent ses élèves. Sa fille *Marietta*, née en 1560, excella surtout dans le portrait, et dans ce genre elle fût peut-être devenue une rivale redoutable pour son père lui-même si elle n'eût été ravie par une mort prématurée, à l'âge de trente ans (1590). Son père, désolé, eut le courage de faire son portrait sur son lit funèbre, et cette scène touchante a fourni à Léon Cogniet le sujet d'un de ses meilleurs tableaux.

ROBUSTI (*Domenico*), nommé généralement *Domenico* TINTORETTO, né à Venise, en 1562, mort en 1637, suivit de loin les traces de son père. Il composait avec sobriété, peignait avec méthode, finissait avec patience. Dans les dernières années de sa vie, il se laissa un peu aller au *maniérisme*, qui commençait à envahir les écoles italiennes. Il fut très-habile portraitiste, et comme peintre d'histoire il serait plus célèbre sans doute si sa renommée n'avait été en quelque sorte étouffée par la gloire paternelle. Au nombre de ses meilleurs ouvrages, nous trouvons à Venise, dans le palais ducal, le *Combat naval de Pirano*, la *Reddition de Zara* et la *Prise de Constantinople en* 1204 ; à Saint-Jean l'Évangéliste, un *Crucifiement ;* à Santa-Maria dell' Orto, une *Nativité de Jésus-Christ*, et à Saint-Martial une *Annonciation ;* au musée public de Florence l'*Apparition de saint Augustin*, et au musée de Ferrare *La Vierge avec saint Dominique, saint Georges et saint Maurèle.*

Parmi les autres disciples du Tintoret, les plus connus sont Paolo Franceschi, dit le *Fiamingo*, et Martin de Vos d'Anvers, qui lui faisaient ses paysages, et Odoardo Fialetti. Il eut pour imitateurs Cesare dalle Ninfe, Flaminio Floriano, Melchiore Colonna, etc. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori veneti*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Catalogues des musées.

ROCABERTI (*Jean-Thomas* DE), prélat espagnol, né à Perelada (Catalogne), le 4 mars 1627, mort à Madrid, le 13 juin 1699. Il était fils de François Jofre, vicomte de Rocaberti. Il prit, jeune encore, l'habit de Saint-Dominique au couvent de Girone, qu'il quitta plus tard pour celui de Valence. Provincial d'Aragon en 1666, il fut élu général le 24 mai 1670, et nommé par Charles II, le 15 août 1676, archevêque de Valence. Ce prince, qui le tenait en haute estime, le fit deux fois vice-roi de cette province, et en mai 1695 Rocaberti reçut le titre de grand inquisiteur de la foi. Dans ces divers emplois il se montra toujours l'ami, le protecteur de ses administrés, n'usant jamais de son autorité que pour le bien public et celui des particuliers. Voici ses principaux ouvrages : *Alimento espiritual, cotidiano exercicio de meditaciones ;* Barcelone, 1668, in-4° ; — *Theologia mistica ;* Barcelone, t. 1er, 1699, in-4° ; — *De Romani Pontificis auctoritate ;* Valence, 1691-1694, 3 vol. in-fol. Très-bien-accueilli en Italie et en Espagne, cet ouvrage n'eut pas le même succès en France, où on le considéra comme contraire à la tradition et à la doctrine des Pères et des théologiens ; aussi le parlement de Paris en défendit la vente, par arrêt du 20 décembre 1695. Son zèle pour l'Église romaine parut encore dans le soin qu'il prit de recueillir tous les ouvrages du même genre que le sien, en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité pontificale, et de les faire imprimer à Rome à ses frais ; ce recueil est intitulé : *Bibliotheca pontificia maxima* (Rome, 1695-99, 21 vol. in-fol.) Rocaberti, étant général de son ordre, fit en outre imprimer des ouvrages inédits de quelques dominicains, et devenu archevêque, il continua à faire les frais de leur impression.

Échard et Quétif, *Scriptores ord. Prædicatorum*, II, 630. — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

ROCCA (*Angiolo*), philologue italien, né en 1545, à Rocca Contrata (Marche d'Ancône), mort le 8 avril 1620, à Rome. Suivant un usage fréquent dans les couvents de l'Italie, il prit à l'âge de sept ans l'habit religieux, chez les ermites de Saint-Augustin, à Camerino. Il termina ses études à Padoue, et y reçut, d'après le P. Ossinger, le laurier doctoral en 1577, assertion qui ne se trouve pas confirmée par les historiens de cette université. Il enseignait les belles-lettres à Venise en y pratiquant les devoirs de son état, lorsque le P. Fivizzani, vicaire général de l'ordre, le fit venir à Rome (1579) pour être son secrétaire ; au bout de six ans il fut chargé par le pape Sixte V de surveiller l'imprimerie du Vatican (1585). A la mort de Fivizzani il lui succéda dans la charge de secrétaire de la chapelle apostolique (1595), et y ajouta en 1605 la dignité épiscopale *in partibus*. Pendant quarante ans il travailla à se former une bibliothèque, qu'il rendit très-remarquable par le nombre et le choix des livres ; il en fit don, à la condition qu'elle serait publique, au monastère de Saint-Augustin à Rome. En reconnaissance de ce bienfait on l'a appelée *Bibliothèque Angélique*, du nom de son fondateur ; dans la suite elle s'est enrichie des collections de Pignoria, d'Holstenius, de Passionei, etc. Rocca avait beaucoup lu, mais il manquait de méthode et de critique, et il

écrivait sans art. Nous citerons de lui : *Osservazioni intorno alle bellezze della lingua latina*; Venise, 1576, 1580, 1590, in-8° ; — *Delle comete*; ibid., 1577, in-4° : traité théologique qui a été omis dans le recueil de ses Œuvres ; — *Bibliotheca apostolica Vaticana*; Rome, 1591, in-4° : ouvrage curieux et recherché ; — *Bibliothecæ theologicæ ac scripturalis epitome*; ibid., 1594, in-8° ; — *De sanctorum canonisatione*; ibid., 1601, in-4° : le premier traité de ce genre ; — *Chronhistoria de apostolico sacrario*; ibid., 1605, in-4° ; — *De Campanis*; ibid., 1612, in-4° : intéressant et rare ; — *Contra ludum alearum*; ibid., 1616, in-4° ; trad. en 1617 en italien. Les *Œuvres complètes* de Rocca on été publiées à Rome, 1719, ou 1745, 2 vol. in-fol.; on y a ajouté plusieurs petites pièces singulières, où l'auteur disserte gravement de la couleur verte dans les habits religieux, de la bénédiction des cierges, de l'efficacité des reliques modernes, du prépuce du Christ, des grands hommes morts dans les années climatériques, etc. On lui est redevable des éditions de saint Grégoire le Grand et de saint Bonaventure, d'Augustin Triomphus, etc. P.

Corn. Curtin, *Virorum ill. ex ord. Eremitarum D. Augustini elogia*. — Ph. Elssius, *Encomiasticon augustinianum*. — A. Rocca, *Chronhistoria*. — Rossi, *Pinacotheca*. — Tonelli, *Bibl. bibliografica*, I, 58. — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ROCCA (*Bart.* DELLA). *Voy.* COCLÈS.

ROCCHETTI (*Marcantonio*), dit *Figurino da Faenza*, peintre de l'école de Mantoue, né à Faenza, florissait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut, au dire de Vasari, un des bons élèves de Jules Romain, qu'il aida dans beaucoup de ses travaux. Il a peu travaillé seul, et le petit nombre de tableaux dus à son pinceau sont généralement de petite dimension, simplement composés et d'un coloris agréable. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*.

ROCH (Saint), né en juin 1295, à Montpellier, où il est mort, le 16 août 1327. Sa famille occupait depuis longtemps en cette ville une position considérable; son père, Jean de la Croix, élu à diverses reprises consul de Montpellier, était le fils aîné d'Estienne de la Croix, marié à une fille de Charles d'Anjou, roi de Naples. Roch perdit ses parents à l'âge de vingt ans, et ayant distribué aux pauvres les biens dont la loi lui permettait de disposer, il laissa l'administration du reste de sa fortune à son oncle, Guillaume Roch de la Croix, amiral de Majorque et gouverneur de Montpellier, et partit pour faire le pèlerinage de Rome. La peste exerçait alors d'affreux ravages en Italie; Roch se rendit à Acquapendente pour se consacrer au service des pestiférés, et il les guérit en faisant sur chacun d'eux le signe de la croix. Il multiplia, dit-on, ces cures miraculeuses à Césène, à Rimini, à Rome, partout où le fléau sévissait avec violence. Atteint lui-même de la contagion à Plaisance, il se traîna seul péniblement jusqu'à une forêt voisine. Ce fut là que le découvrit le chien d'un gentilhomme appelé Gothard, qui lui prodigua les soins les plus affectueux. Roch, ayant recouvré la santé, revint à Montpellier. Pris pour un espion, et n'étant pas reconnu de Guillaume, son oncle, il fut jeté en prison, et y passa cinq années dans l'oubli le plus complet. Ce ne fut qu'après sa mort que l'on sut qui il était. On invoqua presque aussitôt sa protection contre le terrible fléau qu'il avait combattu pendant sa vie. Guillaume Roch fit bâtir à ses frais une chapelle où furent déposés les restes de ce martyr de la charité. En 1399, le maréchal de Boucicaut obtint une portion notable de ses reliques, qu'il fit transporter à Arles. En 1414, les Pères du concile de Constance se mirent sous la protection de saint Roch, et dès lors le culte du saint se propagea rapidement. Dans le quinzième siècle on lui avait érigé une multitude d'églises ou chapelles en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne et dans les pays du Nord les plus reculés. En 1485, les Vénitiens, par un de ces larcins pieux si communs au moyen âge, enlevèrent le reste des reliques du saint conservées à Montpellier, qui en a recouvré cependant quelques fragments après l'invasion du choléra en France (mai 1838).

Le premier historien de saint Roch est François Diedo, noble vénitien, qui publia son ouvrage en 1477. Pierre de Natalibus (1493), Jean de Pins, évêque de Rieux (1516), Maldura, (1516), Éburon (1635) ont raconté, d'après Diedo, les actions merveilleuses du célèbre pèlerin. La famille de saint Roch est représentée de nos jours par la maison ducale de La Croix de Castries. H. FISQUET.

Vies de saint Roch, par les auteurs ci-dessus nommés. — Abbé Vinas, *Vie de saint Roch*; 1838, in-12. — Abbé Reclus, *Vie de saint Roch*; in-8°. — S. Coffinieres, *Saint Roch, étude hist.*; 1855, in-12. — D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*.

ROCHAMBEAU (*Jean-Baptiste-Donatien* DE VIMEUR, comte DE), maréchal de France, né à Vendôme, le 1er juillet 1725, mort à Thoré, le 10 mai 1807. Son père était gouverneur de Vendôme, et lieutenant des maréchaux de France. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collége des jésuites de Blois, et il allait recevoir la tonsure, lorsqu'on apprit la mort de son frère aîné. Il entra en 1742 comme cornette dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon, avec lequel il fit les campagnes de Bohême, de Bavière et du Rhin. Aide de camp du duc d'Orléans, puis du comte de Clermont, il fut souvent placé à l'avant-garde des troupes légères et chargé de rendre compte des positions ou manœuvres de l'ennemi; au siége de Namur, envoyé pour reconnaître la place, il gravit une hauteur sur laquelle il ne trouva que deux sentinelles qui fumaient tranquillement; il expédia un avis au comte de Clermont, qui fit une diversion utile, et Namur fut pris. Ce service valut à Rochambeau le grade de colonel au régiment de la

Marche infanterie (mars 1747); il commanda ce corps, le 5 juillet suivant, à la bataille de Lawfeldt, et reçut deux blessures graves. Au siége de Maestricht, il compléta, avec vingt compagnies de grenadiers, l'investissement de la place sur la rive gauche de la Meuse, et emporta les magasins de l'ennemi (1748). A la paix, il épousa Mlle Tellès d'Acosta (1749); mais la vie de la cour ne lui plaisait pas, et il ne voulait pas quitter son régiment, qui était cité comme le modèle de l'infanterie. Au mois d'avril 1756, il fit partie de l'expédition de Minorque, sous Richelieu; la bravoure dont il fit preuve dans les différents assauts livrés à la forteresse de Saint-Philippe et aux autres forts de Mahon lui valut la croix de Saint-Louis et le grade de brigadier d'infanterie. Envoyé en Allemagne, il tint tête en 1757 au prince Ferdinand de Brunswick, et s'empara de la forteresse de Regenstein; en 1758, il assista à la bataille de Crevelt, où, à la tête de sa brigade, dont il parvint à dissimuler l'infériorité, il soutint pendant longtemps les efforts de toute l'armée prussienne. Colonel du régiment d'Auvergne (7 mars 1759), il prit part à la bataille de Minden, força le général Luckner à se retirer dans les gorges de Salmunster, et fut blessé au combat de Klostercamp. Créé maréchal de camp le 20 février 1761, et inspecteur de cavalerie le 7 mars, il dirigea l'aile droite aux combats de Fillinghausen, et fit sa retraite en si bon ordre que l'ennemi ne put l'entamer. Nommé inspecteur en 1769, Rochambeau fut souvent consulté par les ministres, le duc d'Aiguillon, le comte de Muy et le comte de Saint-Germain, qui aurait souhaité de se l'adjoindre au lieu du prince de Montbarey. Il devint lieutenant général le 1er mars 1780, et fut envoyé en Amérique avec un corps auxiliaire de six mille hommes. Il débarqua à Rhode-Island, et y prit une position avantageuse, se bornant à résister aux efforts que firent les généraux Clinton et Arbuthnot pour lui enlever sa première conquête. Ayant réuni ses forces à celles de Washington et de l'amiral comte Grasse, il prit des dispositions telles que Cornwallis, retranché dans la ville d'York, en Virginie, fut obligé de capituler (19 octobre 1781). Huit mille Anglais se rendirent, laissant aux vainqueurs deux cent quatorze pièces de canon et vingt-deux drapeaux. Cette journée consolida l'indépendance des États-Unis, qui fut reconnue au traité de Versailles, le 3 septembre 1783. Le congrès américain témoigna sa reconnaissance à Rochambeau en lui donnant deux pièces de canon prises sur l'armée anglaise, et sur lesquelles il fit graver les armes du général avec une inscription honorable. A son retour en France le roi lui donna le cordon bleu et le commandement de la Picardie. Après avoir siégé dans la seconde assemblée des notables (1788), il se rendit en Alsace pour y maintenir la tranquillité, et accepta en 1790 le commandement de l'armée du nord. Le 28 décembre 1791 Louis XVI l'éleva à la dignité de maréchal de France. Consulté en 1792 sur le parti à prendre dans le cas d'une guerre avec l'Allemagne, Rochambeau fut d'avis de rester sur la défensive; mais Dumouriez, alors ministre le plus influent, étant d'une opinion contraire, l'attaque eut lieu le 29, à Quiévrain; la déroute eût été complète si Rochambeau n'était accouru avec trois régiments et huit pièces d'artillerie, qu'il fit placer sur les hauteurs de Sainte-Sauve. On reconnut alors la sagesse des conseils du vieux maréchal; mais celui-ci, blessé de ce manque de confiance, donna sa démission (15 juin 1792), et se retira dans ses terres du Vendômois. La terreur le poursuivit dans sa retraite. Sur un ordre du comité de salut public on lui enleva les deux canons que lui avait offerts le congrès américain; il fut arrêté, conduit à la Conciergerie, et fut sur le point de comparaître au tribunal révolutionnaire; le 9 thermidor le sauva. En 1803 il fut présenté au premier consul, qui lui dit en lui présentant quelques-uns de ses généraux : « Maréchal, voici vos élèves. — Les élèves, reprit Rochambeau, ont bien surpassé leur maître. » A la création de l'ordre de la Légion d'honneur, il reçut la croix de grand officier et le titre d'une pension d'ancien maréchal. Il a rédigé des *Mémoires*, qui ont été publiés par Luce de Lancival (Paris, 1809, in-8°).

Mémoires de Rochambeau. — De Courcelles, *Dict. des généraux français*. — *Hommes illustres de l'Orléanais*. — II. — Abbé Robin, *Voyage dans l'Amérique sept.*; 1782, in-8°.

ROCHAMBEAU (*Donatien-Marie-Joseph* DE VIMEUR, vicomte DE), général français, fils du précédent, né en 1750, au château de Rochambeau, près de Vendôme, tué, le 18 octobre 1813, à Leipzig. Il fit ses premières armes, sous son père, dans le régiment d'Auvergne, dont il devint colonel en 1779. Maréchal de camp le 31 juin 1791, il fut nommé lieutenant général, le 9 juillet 1792, et appelé au commandement des îles du Vent, en remplacement de M. de Behague. Après avoir soumis les noirs révoltés à Saint-Domingue, il se rendit, au commencement de 1793, à la Martinique, où les Anglais et les royalistes, commandés par M. de Behague, l'attaquèrent en même temps. Rochambeau fut vainqueur, et força les Anglais à se rembarquer; mais, le 4 février 1794, ils revinrent, au nombre de 14,000. Rochambeau n'avait que 600 hommes : il s'enferma dans la ville de Saint-Pierre, et y soutint quarante-neuf jours de siége; il capitula le 22 mars, avec les honneurs de la guerre. Nommé, en 1796, gouverneur général de Saint-Domingue, il y arriva le 11 mai; les commissaires civils, dont il ne voulut pas suivre les plans, le firent destituer et reconduire en France, où il fut emprisonné quelque temps au château de Ham, avant de pouvoir se justifier. Après être resté quatre ans sans emploi, il fut placé à la tête de la deuxième division de l'armée d'Italie, et chargé de défendre le pont du Var (1800). Il repoussa les Autrichiens commandés par Mélas. L'année suivante, il fit la campagne sur la

Piave et dans le Tyrol, et s'empara de Storo. En 1802, le général Leclerc l'emmena à Saint-Domingue, et après sa mort (2 nov. 1802), Rochambeau lui succéda dans le commandement des Antilles. Abandonné de la metropole, il se trouva à la tête de quelques centaines d'hommes, sans solde, sans vivres, sans vêtements, contre un ennemi très-supérieur en nombre et bien équipé. Il fut donc obligé d'imposer des réquisitions aux plus riches habitants et de résister à l'insurrection avec énergie. Peut-être ses préventions à l'égard des hommes de couleur lui firent-elles pousser trop loin la sévérité des mesures qu'il prit contre les colons révoltés; mais il faut se garder de le juger avec la passion royaliste, qui en a fait un monstre de cruauté. Après une défense glorieuse, il évacua le Cap, et s'embarqua, le 30 novembre 1803, avec ses troupes, pour retourner en France. Au mépris d'une convention faite avec l'escadre anglaise, qui devait prendre les Français sous sa protection, ils furent conduits prisonniers en Angleterre. Les compagnons de Rochambeau restèrent sur les pontons jusqu'à la Restauration, et lui-même ne recouvra la liberté qu'au commencement de 1811, par un traité d'échange. En 1813 il commanda une division du cinquième corps, sous les ordres de Lauriston, et périt à Leipzig.

De Courcelles, *Dict. des généraux français*.

ROCHE (*Achille*), publiciste français, né à Paris, le 15 mars 1801, mort à Moulins, le 14 janvier 1834. Secrétaire de Benjamin Constant dès sa vingtième année, il collabora au *Pilote*, à l'*Album* et au *Globe*. Un ouvrage qu'il avait édité, les *Mémoires de Levasseur, ex-conventionnel* (1829, 2 vol. in-8°), le fit traduire en police correctionnelle (19 fév. 1830), comme destructeur de la morale et des lois, apologiste de l'anarchie et de la terreur; il répondit lui même par un discours éloquent, qui fut imprimé (1830). Mais le tribunal constata que les notes fournies par Levasseur n'avaient pu servir qu'à faire un volume, et que Roche, suivant le désir du libraire Rapilly, avait composé entièrement le deuxième volume, qui était surtout l'objet des poursuites. Il fut condamné à quatre mois de prison et à 1,000 francs d'amende. Après la révolution de Juillet, il s'affilia à la société des *Amis du peuple*, et écrivit au *Nouveau Journal de Paris*. Lorsqu'on fonda *Le Mouvement, journal politique des besoins nouveaux*, Roche, appelé comme principal rédacteur, y soutint nettement les principes républicains. Cette feuille ayant été réunie à *La Tribune*, il cessa d'y écrire. En 1833, il alla rédiger à Moulins *Le Patriote de l'Allier*. Il mourut à trente-trois ans. Ses amis et même plusieurs de ses adversaires, qui avaient pour lui une haute estime, se cotisèrent et firent une pension à sa veuve et à ses enfants, qu'il laissait sans ressources. On a de Roche, outre ses écrits politiques : *Albert Renaud, histoire du dix-huitième siècle, tirée de mémoires inédits sur la révolution française*; Paris, 1825, 4 vol. in-12; — *Le Fanatisme, extrait des mémoires d'un ligueur;* Paris, 1827, 4 vol. in-12; — *Une destinée*, avec Joinier; Paris, 1833, 4 vol. in-12; — *Histoire de la révolution française;* Paris, 1825, in-12; — *Résumé de l'histoire romaine;* Paris, 1826, in-18; — *Manuel du prolétaire;* Paris et Moulins, 1833, in-8°.

Le Patriote de l'Allier, janvier 1834.

ROCHE (LA). *Voy.* FONTAINE et LA ROCHE.

ROCHE-AYMON (LA). *Voy.* LA ROCHE-AYMON.

ROCHECHOUART-MORTEMART (*Marie-Madeleine-Gabrielle* DE), abbesse de Fontevrauld, née en 1645, morte le 15 août 1704, à Fontevrauld. Quatrième fille de Gabriel de Rochechouart, 1[er] duc de Mortemart, elle eut pour sœurs Mmes de Thianges et de Montespan, de la beauté desquelles elle avait quelque chose. Son goût la portait vers le monde, et, comme ses sœurs, elle eût peut-être succombé; mais le cloître la sauva, et lui fut tout ensemble un asile à sa vertu et une école où se développèrent toutes ses qualités. Elle fit profession en 1665, à l'Abbaye au Bois, et devint, le 18 août 1670, abbesse et générale de l'ordre de Fontevrauld. Elle donna l'exemple de toutes les vertus. Elle savait le latin, l'italien et l'espagnol. Plus tard, elle apprit assez de grec pour entreprendre, du *Banquet* de Platon, en s'aidant du latin de Ficin, une traduction d'un style coulant et agréable. Faut-il ajouter après cela qu'elle connaissait aussi la théologie scholastique et les opinions diverses qui partagent les écoles ? En correspondance avec l'académicien Testu, elle a été placée par Ménage dans la liste des femmes philosophes. Parmi les opuscules qu'elle laissa en mourant, et qui étaient des ouvrages de piété, de morale et de critique, on en cite un échappé au feu et intitulé : *Question sur la politesse;* il se trouve dans le *Recueil de divers écrits*, par Saint-Hyacinthe (Bruxelles, 1736, in-12). « Tout, dit M. Cousin, y est marqué au coin de la raison et respire une simplicité du meilleur goût. »

Comte de Rochechouart (L.-V.-L.), *Hist. de la maison de Rochechouart;* Paris, 1859, 2 vol. in-4°. — Cousin, *Madame de Sablé*. — *Gallia Christiana*, t. II. — Moreri, *Dict. hist.* — Anselme, *Oraison funèbre de Mme de Rochechouart;* Paris, 1705, in-4°.

ROCHECHOUART. *Voy.* JARS, MONTESPAN (Mme DE), MORTEMART et VIVONNE.

ROCHEFLAVIN (*Bernard* DE LA), jurisconsulte français, né en 1552, à Saint-Cernin en Rouergue, mort à Toulouse, en 1627. Nommé à vingt-deux ans conseiller à la sénéchaussée de Toulouse, il devint plus tard conseiller au parlement de Paris, passa ensuite à celui de Toulouse, où il reçut en 1581 la charge de président à mortier. On a de lui : *Treize livres des parlements de France, de leur origine et institution;* Bordeaux, 1617, in fol.; Genève, 1621, in-4°: savant et curieux ouvrage, qui contient plusieurs traits hardis au sujet de l'autorité royale, ce qui

attira à son auteur une amende de trois mille livres et une suspension de son office pendant un an; — *Les Arrêts notables du parlement de Toulouse;* Toulouse, 1617, 1728, 1745, in-4°; Lyon, 1627, 1631, in-8°; Toulouse, 1682, in-fol., avec les *Décisions* de Cambolas et les observations de Graverol; — *Les Mémoires des antiquités, singularités et choses mémorables de Tholose et du pays de Languedoc et de Guienne;* in-12 : opuscule extrêmement rare, qui n'est que le commencement du travail que l'auteur avait entrepris sur ce sujet et pour lequel il avait reçu une subvention des états de la province.

La Croix du Maine, *Bibl. franç.* — *Biogr. toulous.*

ROCHEFORT (*Guillaume* DE), chancelier de France, mort le 12 août 1492. Sa famille était une des plus anciennes de la noblesse de Bourgogne, et possédait le château de Rochefort, dont les ruines se voient encore sur le bord du Doubs, près de Dôle. C'est à l'université de cette ville que Guillaume étudia les lettres et la jurisprudence. Reçu docteur ès lois et en décret, il se rendit à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui le fit entrer dans son conseil. Lors de la guerre du *bien public*, il prit les armes et se signala à la journée de Montlhéry. Charles le Téméraire nomma Guillaume maître des requêtes, et le choisit pour aller soutenir ses intérêts près du pape, des princes italiens et du gouvernement de Venise. Accusé de s'être laissé gagner par l'argent des étrangers et d'avoir trahi son pays, il prit la fuite, ne se fiant pas aux magistrats qui devaient le juger. Après la mort du duc Charles, il reparut et fut envoyé vers le roi de France, pour négocier le mariage du dauphin avec l'héritière de Bourgogne. Louis XI eut bien vite apprécié le mérite de l'ambassadeur, et désirant se l'attacher lui offrit, avec une place dans son conseil, le gouvernement du Blésois. Guillaume accepta le 12 mai 1483. Il fut nommé chancelier de France quelques mois avant la mort de Louis XI, et Charles VIII le continua dans ses fonctions. Il ouvrit à Tours les états généraux de 1484, dont les écrivains contemporains ont à peine parlé, mais qui osèrent réclamer leurs droits comme représentants de la nation et porter la lumière sur tous les abus. Les discours de Rochefort devant cette assemblée ont une grande élévation d'idées, et toute sa conduite montre un esprit à la fois ferme et conciliant. Le dernier service qu'il rendit à la France fut la conclusion du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (1491), et la réunion de cette province à la couronne. Il mit beaucoup de patience et d'habileté à négocier ce traité; il l'avait préparé du vivant même du dernier duc de Bretagne, alors que tout le conseil royal voulait la guerre. « On a montré, dit-il à cette occasion, que la conquête de la Bretagne était facile; personne ne s'est mis en peine d'examiner si elle était juste. »

ROCHEFORT (*Gui* DE), chancelier de France, mort le 15 janvier 1507, était le frère puîné du précédent. D'abord chambellan de Charles le Téméraire, il devint, après la réunion de la Bourgogne à la France, conseiller-clerc au parlement que Louis XI avait établi à Dijon, et en 1482 premier président. Charles VIII le députa en 1494 à l'assemblée d'Amiens, où il montra beaucoup de prudence et de sagesse. Un guet-apens faillit arrêter sa carrière. Comme il allait passer quelques jours à son château de Pleuvant, il fut surpris (24 octobre 1495) par le bâtard de Vaudrey, qui l'emprisonna à Montjoie, puis à Salins; il parvint à s'échapper, après sept mois de captivité. Nommé chancelier le 9 juillet 1497, il apporta dans cette charge autant d'esprit de justice et de conciliation que son frère. Il n'hésita pas à soutenir le maréchal de Gié contre la reine Anne de Bretagne, et fit annuler les procédures dont il avait été l'objet. C'est Gui de Rochefort qui créa le grand conseil, à l'instar des compagnies souveraines (édit d'août 1497).

Duchesne, *Histoire des chanceliers de France.*

ROCHEFORT (*César* DE), littérateur français, né à Belley, où il est mort, vers 1690. Envoyé très-jeune à Rome pour y achever ses études, il s'employa utilement dans différentes négociations relatives à la France, et reçut en récompense de ses services le collier de l'ordre de Saint-Michel. Il était docteur en droit et agrégé à l'université de la Sapience. Il exerça les fonctions d'avocat du roi durant *les grands jours* d'Auvergne, et travailla à la conversion des réformés lyonnais. Il est auteur d'un *Dictionnaire général des mots les plus usités de la langue françoise* (Lyon, 1685, in-fol.), auquel il a joint des discours et des démonstrations catholiques.

On a encore sous le nom de César de Rochefort : *Histoire naturelle et morale des Antilles, avec un Dictionnaire caraïbe;* Rotterdam, 1658, in-4°, fig., réimprimé plusieurs fois et traduit en anglais et en hollandais; — *Tableau de l'île de Tabago;* Leyde, 1665, in-8°. Barbier donne ces ouvrages à Louis de Pointis, mais cette attribution n'est pas exacte. Quant à leur véritable auteur, il est probable qu'il n'avait rien de commun avec celui du *Dictionnaire.*

Moréri, *Dict. hist.*

ROCHEFORT (*Henri-Louis* D'ALOIGNY, marquis DE), maréchal de France, mort le 22 mai 1676, à Nancy. Issu d'une ancienne famille du Poitou, il était fils de Louis d'Aloigny, surintendant des bâtiments de la couronne. Il servit dès sa jeunesse sous le grand Condé, qui lui donna sa compagnie de gendarmes, et il se signala par sa bravoure en Flandre, en Allemagne, en Hongrie sous le comte de Coligny; il était gouverneur d'Ath lorsqu'il reçut en 1668 le brevet de maréchal de camp et une pension de 2,000 écus.

Il devint en 1669 capitaine d'une compagnie de gardes du corps. Nommé lieutenant général le 15 avril 1672, il assista au passage du Rhin, à la prise de Maëstricht et à la bataille de Senef, où il chargea vigoureusement la cavalerie espagnole. Le 30 juillet 1675 il fut élevé à la dignité de maréchal de France. Il était ami intime de Le Tellier et de Louvois, qui avaient fait sa fortune. Pourvu en 1675 du gouvernement de la Lorraine, il fut chargé de ravitailler la place de Philipsbourg, assiégée par les Impériaux : s'étant laissé arrêter près de Lauterbourg par un stratagème de l'ennemi, il battit en retraite, et lorsqu'il fut trop tard averti de son erreur, il en conçut un si vif chagrin qu'il en mourut. — Il n'eut qu'un fils, *Louis-Pierre-Armand*, brigadier des armées du roi, qui s'éteignit en 1701, sans alliance.

Sa femme, née *Madeleine de Montmorency-Laval Bois-dauphin*, qu'il avait épousée en 1662, fut dame du palais de la reine. « Elle était belle, rapporte Saint-Simon, encore plus piquante, toute faite pour la cour, pour les galanteries, pour les intrigues. M. de Louvois la trouva fort à son gré, et elle s'accommoda fort de sa bourse et de figurer par cette intimité. Lorsque le roi eut et changea de maîtresses, elle fut toujours leur meilleure amie. » Elle fut aussi en grande faveur auprès de Mme de Maintenon, et devint la première dame d'atours de la dauphine, première dame d'honneur de la duchesse d'Orléans femme du régent.

Anselme, *Grands-Officiers de la couronne*, VII. — Saint-Simon, *Mémoires*.

ROCHEFORT (*Guillaume* Dubois de), savant littérateur français, né en 1731, à Lyon, mort le 25 juillet 1788, à Paris. Après avoir fait à Paris ses études avec beaucoup de succès, il obtint, à dix-neuf ans, la place de receveur général des fermes à Cette, en Languedoc (1750). Pendant le séjour assez long qu'il fit dans cette petite ville, il s'occupa bien moins de sa fortune que de littérature : après l'anglais et l'italien, il s'appliqua à l'étude de la langue grecque, et se passionna tellement pour Homère qu'il entreprit de le traduire en vers. En 1762 il résigna son emploi, et vint se fixer à Paris. Il entra en 1767 dans l'Académie des inscriptions, et fut attaché depuis 1785 à la rédaction du *Journal des savants*. En 1776 il épousa Mlle de Challage, veuve d'un ancien contrôleur général des fermes à Cette. Rochefort avait de la douceur et du liant dans l'esprit et dans le caractère ; ses manières étaient prévenantes, et il eut des amis dévoués jusque dans les rangs les plus élevés de la société. Il était capable, selon La Harpe, de commenter savamment les anciens, mais non pas d'en sentir les beautés ; avec du naturel et de la sensibilité, il n'était qu'un poëte froid et médiocre, et presque toujours il se montra au-dessous du modèle qu'il avait choisi. On a de lui : *Essai d'une traduction en vers de l'Iliade, précédé d'un Discours sur Homère*; Paris, 1765, in-8° ; — *L'Iliade, en vers, avec des remarques ;* Paris, 1766-1770, 4 vol. in-8°, et 1772, 3 vol. in-8° ; — *L'Odyssée en vers ;* Paris, 1777, 2 vol. in-8° : ces deux poëmes ont été publiés ensemble ; Paris, imprimerie royale, 1781-1782, 2 vol. in-4°, fig. ; la faiblesse des vers est rachetée par des remarques instructives et par des discours écrits avec une clarté élégante ; — *Pensées diverses contre le système des matérialistes;* Paris, 1771, in-12 ; — *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur;* Paris, 1779, in-8° ; — *Poëme sur la mort de l'impératrice-reine;* 1780, in-4° ; — les tragédies d'*Ulysse* (1781), d'*Electre* (1782), de *Chimène* (1783), et la comédie des *Deux Frères* (1786) ; — *Théâtre de Sophocle;* Paris, 1788, 2 vol. in-8° : traduction estimée. Rochefort a eu part à l'édit. du *Théâtre des Grecs* de Brumoy (1785), et il a fourni quelques mémoires au recueil de l'Académie des inscriptions.

Le Mercure, août 1788. — Dacier, *Éloge de G. de Rochefort*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XLVII.

ROCHEFORT. *Voy.* Rieux.

ROCHEFOUCAULD (La). *Voy.* Doudeauville et La Rochefoucauld.

ROCHE-GUILHEM (La). *Voy.* La Roche-Guilhem.

ROCHEJAQUELEIN (La). *Voy.* La Rochejaquelein.

ROCHELLE (*Joseph-Henri* Flacon, dit), auteur dramatique, né le 8 octobre 1781, à Paris, où il est mort, le 27 mai 1834. Fils naturel d'un procureur au parlement, il devint avocat au conseil du roi et à la cour de cassation. Il est auteur de plusieurs pièces de théâtre en collaboration avec Jacquemin, ce qui ne l'a pas empêché de publier quelques ouvrages de jurisprudence. On a de lui : *Les Fureurs de l'amour*, tragédie burlesque (1799) ; *Le Tableau de Raphael* (1800) ; *Pradon sifflé, battu et content* (1800) ; *Le Hazard corrigé par l'Amour* (1801) ; *Le Père malgré lui* (1801), et *Pélisson* (1807), vaudevilles ; — *Le Code civil mis en vers*, avec texte en regard ; Paris, 1805, in-18 ; — *La Loi d'indemnité annotée ;* Paris, 1827, in-8° ; — *Mémorial des conseils de discipline de la garde nationale;* Paris, 1832, in-8°. Les ouvrages dramatiques de Rochelle ont été publiés sous le pseudonyme de Philidor R... et ceux de jurisprudence sous le nom de Rochelle. A. J.

Documents particuliers. — Quérard, *France littér.*

ROCHELLE (La). *Voy.* Née de la Rochelle.

ROCHEMAILLET (De la). *Voy.* Michel.

ROCHEMORE ou **ROCHEMAURE** (*Jacques* de), littérateur français, né à Lunel, vers 1510, mort à Nîmes, en 1571. Issu d'une des plus anciennes familles de Languedoc, il devint avant 1551 lieutenant particulier au présidial de Nî-

mes. Il eut du goût pour les belles-lettres, et fut dignement secondé dans ses travaux par Marguerite de Cambis (*voy.* ce nom), qu'il avait épousée en deuxièmes noces au château d'Alais, le 16 mai 1551. On a de lui : *Le Favori de court*; Lyon, 1556, in-8° : traduction dédiée au connétable Anne de Montmorency; — *Les quatre derniers livres des Propos amoureux*; Lyon, 1556, in-16, trad. du grec.

La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Noblesse*. — Ménard, *Hist. de Nîmes*.

ROCHEMORE (*Louis* DE), seigneur de Gallargues, neveu du précédent, mort après 1626, fut conseiller en la cour des aides de Montpellier, puis lieutenant général au présidial de Nîmes (1589). Les services qu'il avait rendus à Henri IV dans la négociation de plusieurs affaires de famille lui valurent une charge de maître de requêtes, créée pour lui en 1595. Il administra aussi les finances et la justice du Languedoc, et s'acquitta de ses devoirs avec modération et habileté. De Thou parle de lui plusieurs fois sous le nom de *Rupemorus*.

ROCHEMORE (*Jean-Baptiste-Louis Timoléon*, marquis DE), né en 1695, mort en 1740, appartenait à la même branche que le précédent. Le vif attachement que lui avait inspiré une femme qui aimait les vers le rendit poëte, et il se fit connaître dans le monde par quelques pièces, pleines de grâce et d'intérêt, louées par Gresset et par Voltaire, et qui n'ont pas été imprimées.

ROCHEMORE (*Alexandre-Henri-Pierre*, marquis DE), neveu du précédent, né à Nîmes, où il est mort, en 1790, cultiva aussi les lettres et fut secrétaire perpétuel de l'Académie de sa ville natale. On a de lui quelques *Odes* et des *Mémoires* sur les antiquités de Nîmes.

Son frère, *Pierre-Joseph* DE ROCHEMORE, nommé évêque de Montpellier à la suite du concordat de 1802, refusa d'en remplir les fonctions afin de ne pas quitter Nîmes, où il était vicaire général. Il y mourut en 1811.

Son fils, *Armand-Joachim-Joseph*, marquis DE ROCHEMORE, né le 25 juillet 1766, était colonel en 1792 lorsqu'il alla rejoindre à Coblentz l'armée de Condé; il en fit toutes les campagnes jusqu'en 1798, rentra en France sous le consulat, et devint maréchal de camp en 1814. Il représenta, de 1822 à 1830, le département d'Indre-et-Loire à la chambre des députés, où il vota avec le parti monarchique.

Moreri, *Dict. hist.* — Nicolas, *Biogr. du Gard*.

ROCHEPOSAY (LA). *Voy.* CHASTEIGNIER et LA ROCHEPOSAY.

ROCHERS (DES). *Voy.* DESROCHERS.

ROCHES (DES). *Voy.* DESROCHES.

ROCHESTER (*John* WILMOT, comte DE), né le 10 avril 1647, à Ditchley (comté d'Oxford), mort le 26 juillet 1680. Il était fils de lord Henri Wilmot, qui servit avec beaucoup de zèle Charles Ier pendant la guerre civile; sa mère était de l'ancienne famille des Saint-John, et célèbre par sa beauté. Il commença ses études classiques à l'école de Burford, et, bien que très-jeune, s'y distingua par la vivacité de son esprit. A douze ans il passa à l'université d'Oxford, et y fit de rapides progrès sous la direction d'un savant ecclésiastique, le docteur Blandford, depuis évêque de Worcester. Il y puisa pour les meilleurs écrivains latins un goût qu'il conserva toute sa vie. Il y obtint à quatorze ans une distinction universitaire qui lui fut décernée par Clarendon, alors chancelier d'Oxford, pour un petit poëme sur le retour des Stuarts. Quoique étudiant assez dissipé, il acheva avec succès le cours de ses études, et partit pour voyager en France et en Italie sous la direction du docteur Balfour, savant écossais. Ce gouverneur sut pour un temps tenir en échec les instincts désordonnés de son élève, et s'appliqua à développer en lui le goût de l'étude et le sentiment du devoir moral. Malheureusement Rochester revint trop tôt en Angleterre, et échappa à cette sage tutelle. A dix-huit ans, il fut présenté à la cour. Il y arrivait avec l'éclat de son nom, une beauté remarquable, et un art singulier de plaire. Le roi le nomma bientôt gentilhomme de la chambre et contrôleur du parc de Woodstock. Hamilton nous a peint en beau, dans les *Mémoires* de Grammont, cette cour voluptueuse de Charles II, où les fêtes, la galanterie, les plaisirs de tous genres étaient presque l'unique affaire d'une jeune et brillante noblesse. Mais sous cet extérieur d'élégance et de bon goût que de vices et de désordres! Que de dangers pour un jeune homme beau, ardent et spirituel dans cette société de gentilshommes, de filles d'honneur, de dames, livrés à l'oisiveté et aux intrigues, et où le roi donnait le premier l'exemple de goûts frivoles! Une bonne inspiration lui vint. Il demanda à s'embarquer sur les vaisseaux que le comte de Sandwich et sir Edward Spragge promenaient le long des côtes de Hollande pour venger les griefs du commerce anglais. En deux occasions différentes, il montra une rare intrépidité. Un jour, pendant un combat naval très-animé, il se chargea de porter une dépêche dans un bateau ouvert, entreprise de grand danger, et il l'accomplit au milieu de la mitraille, avec autant de courage que de jugement. Il reparut avec éclat à la cour. Entraîné par son extrême jeunesse et la contagion de l'exemple, il en arriva promptement à outrer tous les excès, à tel point que lorsque, vers la fin de sa vie, touché de repentir et de honte pour le passé, il fit ses confidences au docteur Burnet, il lui avoua que pendant cinq ans continus il s'était enivré tous les jours. Le vin semblait redoubler sa verve d'esprit et d'imagination, et de là des intrigues partout, des querelles scandaleuses de rue, des traits satiriques contre tout le monde, les ministres, les favorites, et souvent le roi lui-même. « Depuis qu'il était à la cour, il n'avait guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car dès qu'un mot se trouvait au bout

de sa langue ou de sa plume, il le lâchait sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. S'il n'avait eu affaire au prince le plus humain qui fût jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière (*Mémoires* de Grammont). ». Au milieu de ces désordres, sa réputation de courage ne se soutint pas. Il fut accusé d'éluder la réparation dans des querelles privées, et même de se refuser à des duels qu'il avait d'abord acceptés. On trouve dans les Mémoires du temps l'anecdote racontée par le comte de Mulgrave pour une affaire de ce genre. Ce coureur d'aventures galantes ou d'aventures de rue trouva par occasion le temps de se livrer à la poésie; mais la plupart de ses compositions ne sont que des satires personnelles, des chansons d'amour, ou des pièces licencieuses, où se réfléchissent sa vie et ses idées habituelles. Les critiques anglais louent la grâce et la vivacité de sa poésie, en regrettant ce mauvais emploi de ses talents. Rochester eut aussi des heures sérieuses, et dans des satires sur l'homme, il a imité Boileau. Son petit poëme sur *Rien* a été longtemps cité comme un petit chef-d'œuvre dans les innocents recueils destinés aux écoliers; mais nous sommes tout à fait de l'opinion de Chambers (*Cyclopædia of english literature*), qui, en louant la belle image du début, trouve le reste un ramassis de jeux de mots et de niaiseries alambiquées. A trente ans la santé de Rochester était ruinée, et il n'eut plus qu'à traîner une misérable existence. Dans sa dernière année, il eut des relations avec le docteur Burnet, auquel il fit des aveux sincères et témoigna un vif repentir de ses désordres passés. Il était revenu à des sentiments religieux, et pria le docteur de publier le récit de ses fautes et de ses remords. Ce vœu fut rempli dans un petit volume intitulé : *Passages remarquables de la vie et de la mort de John comte de Rochester* (Londres, 1681, in-12). Rochester laissa trois filles et un fils, nommé Charles, qui mourut le 12 novembre 1681, et ce fut à Lawrence Hyde, fils de Clarendon, qu'échut quelques années plus tard l'appellation nobiliaire de comte de Rochester Sur son lit de mort, Rochester avait fait une recommandation expresse de détruire tous ses écrits licencieux et profanes. Cependant, peu après, un volume de poésies portant son nom parut au jour; on pense avec raison que plusieurs pièces ne sont pas de lui. Rochester était né avec un cœur bon, un naturel excellent, et un esprit aussi ingénieux que sensé. C'est lui qui en peu de mots a jugé si bien Charles II, dans cette épitaphe d'une certaine célébrité :

Here lies our sovereign lord the king,
Whose word no man relies on;
He never says a foolish thing,
Nor ever doy a wise one (1).

(1) Ici gît le roi notre sire,
Grand prometteur sans nul crédit;
Jamais sottise ou ne l'ouït dire,
Jamais chose sage il ne fit.

Ses œuvres poétiques ont été l'objet de plusieurs éditions; les dernières sont celles de Londres, 1774 et 1821, 2 vol. in-12. J. CHANUT.

Johnson, *Lives of british poets.* — *English cyclopædia, Biography*, article WILMOT. — *Royal and noble authors*, édition de Park. — Wood, *Athenæ oxonienses.* — Burnet, *Some passages of the life and death of John earl of R.* — *Notice* par Saint-Evremond, adressée à la duchesse de Mazarin. — *Mémoires* de Grammont. — *Revue des deux mondes*, 15 août et 1er septembre 1857.

ROCHETTE (*Désiré-Raoul*), dit RAOUL-ROCHETTE), archéologue français, né à Saint-Amand (Cher), le 9 mars 1790, mort à Paris, le 3 juillet 1854. Fils d'un médecin de campagne, après avoir fait ses études à Bourges, il vint chercher fortune à Paris, vers 1811. D'abord attaché comme professeur d'histoire au lycée impérial (Louis-le-Grand), il devint suppléant de M. Guizot dans la chaire d'histoire moderne de la faculté des lettres (1815). Deux ans auparavant (1813) l'Académie des inscriptions lui avait décerné un prix pour une *Histoire critique des colonies grecques*. Par son mariage avec la fille du sculpteur Houdon, Rochette s'était de bonne heure créé de belles relations dans le monde. Les opinions qu'il professait étaient favorables à la Restauration : son mérite ne pouvait manquer d'être récompensé. Il fut nommé par ordonnance membre de l'Académie des inscriptions (21 mars 1816), et entra dans la même année comme rédacteur au *Journal des savants*. Son discours sur *Les heureux effets de la puissance pontificale en France, au moyen âge*, prononcé à la faculté des lettres en 1817, fut un nouveau gage donné au parti royaliste; aussi obtint-il en 1818 la place de conservateur des médailles et des antiques à la Bibliothèque, vacante par la mort de Millin, et celle de censeur royal, qu'il occupa depuis 1820 jusqu'à l'abolition de la censure en 1824. L'opposition voulut faire expier ces faveurs à R. Rochette. Des troubles éclatèrent dans son cours, qui fut suspendu par un arrêté de la commission d'instruction publique. Le ministère Corbière le récompensa de ses services en rétablissant, sur sa demande, la chaire d'archéologie, qui fut donnée, à la vérité, à Quatremère de Quincy, mais dont R Rochette devint immédiatement le suppléant (1826), et deux ans après le titulaire. Son talent d'improvisateur, sa parole nette et colorée, son érudition variée attirèrent constamment autour de sa chaire un auditoire d'élite. Plusieurs de ses leçons ont été publiées avec son autorisation (Paris, 1828, in-8°, et 1836); elles ont été traduites en anglais par H.-M. Westropp, sous le nom de *Lectures on ancient art* (1854). Les premiers travaux de R. Rochette, entre autres les *Antiquités du Bosphore Cimmérien* (Paris, 1822, in-8°), son édition du *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy (Paris, 1820-1825, 16 vol. in-8°), sa traduction des *Fragments de Ménandre et de Philémon*, celle de l'ouvrage de Micali *L'Italie avant la domination des Romains* (1824), son édition de l'ouvrage de

la baronne Minutoli intitulé *Mes souvenirs d'Égypte*, lui attirèrent de sévères critiques, et firent mettre en question ses connaissances d'historien et d'helléniste. R. Rochette sut mettre à profit ces attaques et ces échecs en se corrigeant sur tous les points où ses adversaires avaient eu raison contre lui, en apportant plus de sévérité dans ses recherches et de soin dans ses travaux. Les ennemis qu'il s'était faits continuèrent à le harceler, mais il donna moins de prise à leurs critiques. Les voyages surtout rectifièrent ses connaissances en les augmentant. Dès 1819 il avait visité la Suisse et publié à la suite de cette excursion des *Lettres sur la Suisse* (1820-1822, 3 vol. in-8°, et 1823-1827, in-fol., pl.), et une *Histoire de la révolution helvétique de 1793 à 1803* (1823, 3 vol. in-8°). Chargé d'une mission en Italie et en Sicile de 1826 à 1827, il a consigné les résultats de ses observations sur les lieux et dans les musées, dans ses *Monuments inédits d'antiquité figurée grecque, étrusque et romaine* (1828, in-folio); — (avec J. Bouchet), *Pompéi, choix d'édifices inédits, maison du poëte tragique* (1828-1830, in-fol.); — *Peintures antiques inédites, précédées de Recherches sur l'emploi de la peinture dans la décoration des édifices sacrés et publics chez les Grecs et chez les Romains* (1836, in-4°) : ce dernier ouvrage souleva au sein de l'Académie une vive polémique, et donna occasion à M. Letronne d'écrire ses *Lettres d'un artiste sur la peinture murale*. Ces divers travaux ainsi qu'un *Mémoire sur les représentations figurées du personnage d'Atlas* (1835, in-8°) n'étaient que des fragments d'une *Histoire de l'art des anciens* dont R. Rochette préparait les matériaux et à l'exécution de laquelle il voulait consacrer le reste de sa vie. C'est pour avancer ce grand ouvrage qu'à partir de 1830 il se confina dans sa riche bibliothèque, et qu'il fit en Grèce un voyage d'exploration (1842). Il n'a pas eu le temps de voir réaliser ce projet. R. Rochette fut élu en 1838 secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Il avait été membre de la Société des bonnes lettres (1821), de la Société asiatique (1822), et de la commission de Morée (1828). Il devint encore correspondant des Académies de Saint-Pétersbourg (1822), de Madrid (1826), de Munich, de Gœttingue, de Berlin, de Rome, de Naples, etc. En 1848, le gouvernement provisoire lui enleva la place de conservateur du cabinet des médailles, mais lui laissa la chaire d'archéologie. On a reproché à R. Rochette d'avoir dû une partie de ses succès à l'opinion des salons et aux engouements de la mode, de s'être montré trop ardent à la recherche des places et des honneurs (1). Cette accusation a pu être méritée, surtout au début. Il faut du moins convenir qu'il a fait, par un travail infatigable, d'importantes découvertes dans le domaine des arts et de l'antiquité, et qu'il a associé son nom, comme archéologue, à ceux des Winckelmann et des Visconti.

(1) Ses collègues de l'Institut l'avaient surnommé, dit-on, *Raoul Brochette*, par allusion aux nombreuses décorations qui s'étalaient à sa boutonnière.

Outre son *Histoire critique des colonies grecques*, publiée en 1815 (4 vol. in-8°), et les autres ouvrages déjà cités, on lui doit : *Tableau des catacombes de Rome*, où il donne la description de ces cimetières sacrés; Paris, 1837, in-12; — *Sur les antiquités chrétiennes des catacombes*; Paris, 1839, in-4°; — *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*; Paris, 1840, in-8°; — *Mémoires de numismatique et d'antiquité*; Paris, 1840, in-4°; — *Mémoire sur la croix ansée ou sur le signe qui y ressemble*; in-4°; — *Choix de peintures de Pompéi*, avec une *Introduction sur l'histoire de la peinture chez les Grecs et les Romains*; Paris, 1844-1848, 5 livraisons, in-fol.; — *Rapport fait à l'Académie des inscr. sur le résultat de la découverte faite près des ruines de l'ancienne Ninive*, Paris, 1845, in-4°; — *Mémoire sur l'Acropole d'Athènes*, lu à la séance solennelle de l'Institut en 1845; — *Mémoires d'archéologie comparée, asiatique, grecque et étrusque*, dont une partie seulement a été publiée en 1848, et qui renferme un premier mémoire de 404 p. sur « l'Hercule assyrien et phénicien considéré dans ses rapports avec l'Hercule grec ». Il a écrit des notices sur N. Poussin, Clavier, Girodet, Cherubini, Richomme, Garnier, etc. Indépendamment de ces publications, il a inséré un grand nombre d'articles et de dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, le *Journal des savants*, la *Revue de Paris*, celle des deux mondes, les *Annales de la littérature et des arts*, les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, la *Biographie universelle*, etc. Enfin, il a fourni au *Classical Journal* de Londres (1817) une dissertation intéressante sur l'improvisation chez les anciens.

G. R.

Biogr. univ. et portative des contemp. — *Encyclop. des gens du monde.* — P. Paris, *Bulletin du bibliophile*, juillet et août 1854. — Quérard, *France littéraire.* — *Littérature française contemp.*

ROCHON (*Alexis-Marie*), astronome et physicien français, né à Brest, le 21 février 1741, mort à Paris, le 5 avril 1817. Son père, chevalier de Saint-Louis et aide-major de la ville de Brest, le destina à l'Église, et lui obtint un prieuré simple. Mais le jeune Rochon se contenta de recevoir la tonsure, et suivit son goût pour les sciences et les voyages. Nommé en 1765 bibliothécaire de l'Académie royale de marine établie à Brest, il devint, en 1766, astronome de la marine, et s'embarqua en cette qualité (avril 1767) sur le vaisseau *L'Union*, qui transportait à Maroc le comte de Breugnon, ambassadeur extraordinaire, et Chénier, agent général du gouvernement français. Rochon était, dans ce voyage, chargé de déterminer plusieurs longitudes, et devait en outre, par des moyens qu'il

avait proposés, observer les distances d'étoiles à la lune. Son système n'eut point tout le succès qu'il s'en était promis. En 1768, chargé d'explorer les mers de l'Inde au point de vue de l'hydrographie, il reconnut l'île de Madagascar, ainsi que les récifs et les îles au nord de l'île de France, traversa les Maldives, longea la côte de Malabar, et fut assez heureux pour prévenir, dans les parages de Ceylan, la perte de la corvette à bord de laquelle il se trouvait, en indiquant au pilote la position d'un écueil dangereux. A son retour (1770), il donna au cabinet du Jardin du Roi les objets curieux qu'il avait recueillis, notamment un grand lingot de platine fondu au Pérou au moyen d'un alliage de cuivre rouge et de zinc, ce qui lui fit concevoir l'idée d'appliquer ce précieux métal à la fabrication des miroirs de télescopes et d'autres instruments nautiques. L'Académie des sciences, dont il était déjà correspondant, le nomma en 1771 l'un de ses pensionnaires pour la mécanique. Dans la même année, le ministre de la marine lui confia, ainsi qu'au capitaine de Kerguelen, la mission de vérifier le projet d'une route directe et plus courte de l'île de France à la côte de Coromandel. Des différends s'élevèrent entre eux, et Rochon fut obligé de revenir à Brest. Le ministre accepta ses explications, et pour récompenser ses services, le présenta en 1773 pour l'une des deux places de garde du cabinet de physique du roi, établi au château de la Muette. Ces fonctions tranquilles lui permirent de diriger ses recherches sur les instruments d'optique, et de composer plusieurs mémoires qu'il lut à l'Académie, entre autres *sur les moyens de perfectionner les lunettes achromatiques* (5 février 1774) et *sur le diasporamètre* (avril 1777). Il fut en 1783 chargé d'examiner le projet soumis aux états de Bretagne par M. de Piré pour perfectionner la navigation de cette province et transformer Saint-Malo en port de guerre. L'étendue de ses connaissances lui fit confier de nouvelles missions dans les genres les plus opposés, soit en Bretagne, soit dans le Berri et dans le Nivernais; il les remplit toutes à la satisfaction du gouvernement, qui, en 1787, lui donna la place d'astronome opticien de la marine. Envoyé en 1790 à Londres au sujet du nouveau système des poids et mesures, il fut, deux ans après, dépouillé de toutes ses places, et se retira en Bretagne, où, tout en s'occupant de travaux d'utilité publique, il eut le bonheur d'arracher plusieurs victimes à l'échafaud. Mme de Saint-Maurice, née Boudin de Tromelin, sa cousine, qu'il sauva alors, l'en récompensa par le don de sa main. La guerre empêchait la marine de tirer de l'Irlande les feuilles de corne à lanterne nécessaires à la construction des fanaux de soute, d'entrepont et de combat; Rochon y suppléa par des gazes métalliques, en fil de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent; ces gazes réunissaient à l'avantage de l'incombustibilité celui de procurer une clarté double et de pouvoir être employées au vitrage des vaisseaux. Il forma aussi à Brest en 1795 un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine et perfectionna les aiguilles de quartz hyalin cristallisées. Compris dans l'organisation de l'Institut, il fut nommé, en 1796, directeur de l'observatoire que le gouvernement avait, sur sa proposition, fait construire à Brest, et trois ans après il soumettait aux trois consuls un projet de jonction entre les rivières d'Odet et de Châteaulin, projet qui, négligé alors, fut en 1822 repris et exécuté d'après ses plans. Rochon obtint en 1805 l'autorisation de venir résider à Paris. Malgré son âge avancé, il ne passa pas une année sans adresser à l'Institut des mémoires sur l'optique, la science nautique et autres objets d'utilité générale. Outre ces mémoires, disséminés dans *Le Moniteur* et dans les *Recueils* de l'Académie des sciences, on a de lui : *Opuscules mathématiques*; Brest, 1768, in 8°: renfermant un mémoire sur le pilotage, un autre sur la manière de tailler et de polir les verres, etc.; — *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*; Paris, 1783, in-8°; — *Nouveau Voyage dans la mer du Sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Crozet; Paris, 1783, in-8°; — *Voyage à Madagascar et aux Indes orientales*; Paris, 1791, 1793, in-8°, et 1802, 3 vol. in-8°; réimpr. sous le titre de : *Voyages aux Indes orientales et en Afrique..... avec une dissertation sur les îles de Salomon*; Paris, 1807, in-8°; trad. en allemand et en anglais; — *Aperçu des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal des cloches en monnaie moulée*; Paris, 1791, in-8°; avec une suite, intitulée : *Compte-rendu des expériences sur la monnaie coulée et moulée en métal de cloches*; Paris, 1791, in-8°; — *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*; Paris, 1792, in-8°, pl. : excellent ouvrage, qu'on trouve quelquefois réuni aux deux précédents. On attribue à Rochon un traité : *Des miroirs et des verres ardents* (Paris, in-4°); mais il est fort douteux qu'il en soit l'auteur. F. H.

Delambre, *Notice sur Rochon*, lue le 16 mars 1818. — *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Biogr. bretonne.*

ROCHON DE CHABANNES (*Marc-Antoine-Jacques*), auteur dramatique, né le 17 janvier 1730, à Paris, où il est mort, le 15 mai 1800. Son père, procureur au parlement de Paris, lui laissa une fortune indépendante, qui lui permit de s'adonner de bonne heure à la carrière dramatique. Il donna ses premiers essais au théâtre de la Foire Saint Germain, et en puisa le sujet dans les *Contes* de La Fontaine : tels sont *La Coupe enchantée* (1753) et *L'École des tuteurs* (1754), la première pièce en collaboration avec son frère aîné, Rochon de la Valette, mort en 1755. Son dernier ouvrage dans ce

genre fut *La Péruvienne* (1754). Après avoir écrit pour la Comédie-Italienne une comédie en deux actes, *Le Deuil anglais* (1757), Rochon aborda le Théâtre-Français, et y fit représenter une pièce en vers, *Heureusement* (1762), dont le succès, bien affaibli sans doute, s'est prolongé jusqu'à nos jours. Les caractères en sont bien tracés; le dialogue est vif et spirituel. Non-seulement cette jolie bagatelle assura à Rochon une place parmi les auteurs du second rang, mais elle lui valut, par l'influence de Mlle Dangeville, la protection du duc de Praslin et un emploi de 6,000 livres dans les bureaux des affaires étrangères (1764). Réformé en 1766, il conserva une partie de ses appointements, et en 1770 il fut envoyé à Dresde, où il résida jusqu'en 1774 en qualité de chargé d'affaires. Le Théâtre-Français joua encore de lui quelques ouvrages, comme *La Manie des arts* (1763), *Les Valets maîtres de la maison* (1768), *Les Amants généreux* (1774), drame imité de Lessing, *L'Amour français* (1779), qui se recommandent par des détails agréables et une connaissance assez approfondie de la scène. Une comédie en cinq actes et en vers, *Le Jaloux* (1784), faillit y tomber à la première représentation; elle se soutint cependant, grâce au talent de Molé. Dès lors Rochon ne travailla plus que pour l'Académie royale de musique, où il avait débuté en 1780 par *Le Seigneur bienfaisant*, joué plus de cent fois; la comédie lyrique, *Les Prétendus* (1789), se soutint longtemps sur ce théâtre; son dernier opéra fut *Le Portrait* (1790), musique de Champein. Simple, franc et modeste, il vécut à l'écart, et ne connut point l'art de se faire une réputation aux dépens de ses confrères. La Harpe, qui n'était pas de ses amis, l'a traité avec une injuste rigueur. « Ceux qui savent ce que c'est que d'écrire, dit-il, savent aussi qu'il n'y a peut-être pas une page de son *Théâtre* où l'on ne rencontre des fautes grossières, des fautes de sens, d'expression, de convenance; tout ce qui prouve à la fois le défaut d'esprit et de jugement. » Il serait plus exact de dire que si Rochon manquait d'invention, si son style est trop négligé, il avait de l'esprit, du naturel et de la facilité. On a de lui : son *Théâtre, suivi de quelques pièces fugitives*; Paris, 1775-1786, 2 vol. in-8°; il n'y admit que neuf ouvrages, dont un seul opéra; — *La Noblesse oisive*; 1756, in-8° : opuscule rédigé à propos de *La Noblesse commerçante* de l'abbé Coyer; — *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre-Français*; 1780, in-12. P. L.

Philippon de la Madelaine, *Dict. des poëtes français*. — La Harpe, *Cours de littérat.*, XI, 677 et suiv. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

ROCHOW (*Frédéric-Eberhard* DE), pédagogue allemand, né à Berlin, le 11 octobre 1734, mort à Reckahn, le 16 mai 1805. Fils d'un fonctionnaire supérieur, il servit pendant quelques années dans la garde; forcé de donner sa démission à la suite d'une blessure, il compléta son instruction, jusqu'alors négligée, tâche qui lui fut rendue facile par le commerce qu'il entretint depuis lors avec Gellert. Il alla ensuite s'établir dans ses domaines à Reckahn, dans la marche de Brandebourg; tout le reste de sa vie fut consacré à améliorer le sort de ses tenanciers et à faire introduire en Allemagne une suite de mesures tendant à répandre l'instruction parmi les paysans et à les mettre à même de profiter des découvertes de la science au sujet de l'économie rurale. Il eut la satisfaction de voir ses idées sur la réforme des écoles élémentaires adoptées dans beaucoup de contrées de ce pays. Il devint plus tard chanoine à Halberstadt. On a de lui : *Versuch eines Schulbuchs für Kinder der Landleute* (Essai d'un livre d'école pour les enfants de paysans); Berlin, 1772; — *Stoff zum Denken* (Matière à penser); ibid., 1775; — *Kinderfreund* (L'Ami des enfants); ibid., 1776, 1795, 2 vol. in-8°; Brandebourg, 1800, 2 vol. in-8° : ce recueil, réimprimé encore un grand nombre de fois et traduit dans la plupart des langues de l'Europe, est un des meilleurs livres qu'on puisse mettre entre les mains des enfants. Une partie de sa *Correspondance* a été publiée; Berlin, 1799, in-8°.

Hirsching, *Handbuch*. — *Morgenblatt*, 1811. — Riemann, *Beschreibung der Schulen von Reckahn*. — Schwarz, *Geschichte der Schulen*. — Raumer, *Geschichte der Pædagogik*. — J.-G. Zerrenner, *Dem Andenken des domcapitulars Rochow*; 1806, in-8°.

ROCKINGHAM (*Charles-Watson* WENTWORTH, marquis DE), homme d'État anglais, né le 19 mars 1730, mort le 1er juillet 1782, à Wimbledon (Surrey). Son père, Thomas Wentworth, comte de Malton et premier marquis de Rockingham, était le petit-fils d'Édouard Watson, baron de Rockingham, et de lady Anne Wentworth, fille aînée du célèbre comte Strafford. Ce descendant de l'intrépide et malheureux défenseur des Stuarts ne s'attacha point à leur cause; il fut au contraire un des nobles whigs les plus fidèles à l'ordre politique fondé par la révolution de 1688. Charles Wentworth, destiné à être un jour le chef du parti whig, en adopta dès l'enfance les principes avec beaucoup d'ardeur. En décembre 1745, il se déroba à la maison paternelle, et courut rejoindre l'armée que le duc de Cumberland conduisait contre le dernier Stuart. Les princes hanovriens ne pouvaient manquer de récompenser tant de dévouement joint à une haute naissance. Lord Higham (ce fut son premier titre), comte de Malton, devenu marquis de Rockingham à la mort de son père, en 1750, fut nommé lord lieutenant des North et West Ridings du Yorkshire, lord de la chambre de Georges II, et reçut la jarretière en mai 1760. Georges III était monté sur le trône avec la ferme résolution de se debarrasser de l'oligarchie des grandes familles whigs, qui tout en protégeant la monar-

chie hanovrienne restreignait ses prérogatives. Pitt et Newcastle furent successivement évincés pour faire place à lord Bute (1762). Ce premier essai d'un ministère tory ne réussit pas. Le jeune roi essaya de plusieurs combinaisons pour échapper à l'humiliation de rappeler les whigs (*voy.* GRENVILLE); mais enfin il fallut céder. Le marquis de Rockingham, qui depuis 1762 avait donné sa démission de lord de la chambre du roi, et qui depuis la mort du duc de Devonshire, en 1764, était le chef reconnu des whigs, moins les sections dissidentes de Grenville, de Pitt et du duc de Bedford, fut appelé, le 30 juin 1765, à former et à présider comme premier lord de la trésorerie un ministère dont les principaux membres furent : Conway et le duc de Grafton, secrétaires d'État, le duc de Newcastle, garde du sceau privé, Dowdeswell, chancelier de l'échiquier. La situation était difficile. Les précédents ministres avaient brouillé l'Angleterre avec ses colonies, et fourni, par des mesures maladroites, prétexte à l'esprit de faction, qui se déchaînait avec une extrême violence. Calmer les esprits à l'intérieur, rétablir la concorde entre la métropole et ses colonies, tel fut le double but que Rockingham poursuivit sans éclat, mais avec beaucoup de jugement et d'honnêteté, et qu'il aurait atteint s'il avait été mieux secondé par le roi et par ses collègues. Il eut du moins le temps de faire voter deux mesures excellentes : le rappel du droit de timbre (*stamp act*), en mars 1766, et la motion qui déclarait illégaux les mandats d'arrêt non spécifiés (*general warrants*), en avril. La défection du duc de Grafton, la démission du chancelier de l'échiquier, le mauvais vouloir du roi l'obligèrent à quitter le pouvoir (mai 1766). Sa retraite fut désastreuse pour l'Angleterre, que les ministères de Chatham, de Grafton et de North amenèrent à une situation presque désespérée. Dans cette période de seize ans le marquis de Rockingham combattit avec son bon sens et son honnêteté habituelles les fautes de ses successeurs, et s'il ne put les empêcher, il forma du moins par son exemple des hommes d'État capables de les réparer. Au plus fort de la crise intérieure et extérieure, lorsque l'Angleterre agitée par les factions avait à repousser la coalition de la France, de l'Espagne, et des États-Unis, il fut appelé encore une fois à diriger les affaires; mais à peine s'était-il mis à l'œuvre, qu'il mourut. L'ouverture de négociations avec les belligérants, la pacification de l'Irlande, l'introduction d'un plan de réforme économique signalèrent cette courte administration (22 mars-1er juillet 1782), qui prouva que Rockingham au pouvoir était décidé à réaliser tout ce qu'il avait proposé dans l'opposition. Le marquis de Rockingham ne laissa pas de fils. Son neveu et son héritier, le comte Fitzwilliam, lui fit élever un mausolée dans le parc de Wentworth. Là, autour de la statue du marquis, on voit les bustes en marbre des hommes qui furent admis à son amitié et associés à sa politique : Portland, Montagu, Lee, Cavendish, Keppel, Burke, Fox. Burke honora le monument d'une magnifique inscription qui rappelle les vertus et les mérites du chef des whigs. Ces éloges sont à peine exagérés. Sans doute Rockingham n'eut pas les talents d'un orateur, et ses talents d'homme d'État furent paralysés par la timidité et l'indécision; mais il fut intègre à une époque d'intrigues et de corruption, et il régénéra par son exemple le parti whig, perverti par une longue possession du pouvoir. On lui a reproché avec raison ses prédilections aristocratiques. Ainsi il retint dans une position secondaire son secrétaire Burke, un des premiers talents oratoires et politiques du temps. Mais ce respect superstitieux pour les prérogatives des grandes familles faisait partie de son attachement à la constitution. Burke lui-même ne s'en offensa pas, et ce fut en toute sincérité qu'il loua son patron « d'avoir dans l'opposition respecté les principes du gouvernement, et d'avoir dans le ministère protégé les libertés du peuple ». LÉO JOUBERT.

Memoirs of the marquis of Rockingham and his contemporaries, with original letters and documents, by *G.-Th. earl of Albemarle*; Londres, 1852, 2 vol. in-8°. — Lord Mahon, *History of England from the peace of Utrecht*. — *The Grenville papers*. — *Edinburgh review*, juillet 1852.

ROCOLES (*Jean-Baptiste* DE), historien français, né à Béziers, en 1620, mort à Toulouse, en 1696. Il entra jeune encore dans l'ordre de Saint-Benoît, mais il demanda bientôt sa sécularisation; ses talents l'élevèrent assez rapidement aux dignités ecclésiastiques. Il était protonotaire apostolique, docteur et professeur en l'université de Paris, conseiller et aumônier du roi, historiographe et chanoine de la collégiale de Saint-Benoît à Paris lorsque, par suite de l'instabilité de son caractère, il renonça tout d'un coup à ces emplois et, muni de lettres du ministre Claude et de Bayle, il alla en 1672 à Genève, où il embrassa la religion réformée. Puis il se rendit à Berlin, et s'y maria. La protection de M. de Schwerin lui fit obtenir du grand électeur Frédéric-Guillaume le titre d'historiographe et un brevet de pension. Bien qu'il ignorât la langue allemande, Rocoles pendant un an, s'occupa de l'histoire des électeurs de Brandebourg, qu'il conduisit jusqu'à Joachim II; mais son ardeur se ralentit, et il passa à Leyde, où il tomba dans la misère. En 1678 il revint en France, et rentra dans le sein de l'Église romaine. Quelque temps après, n'ayant probablement pas trouvé à Paris les avantages qu'il espérait, il retourna en Hollande, et se fit derechef protestant. Enfin, devenu veuf et l'âge ayant sans doute calmé son humeur aventureuse, Rocoles repassa en France, reprit l'exercice de la foi catholique, et, par une tolérance bien grande, fut en 1685 rétabli dans son canonicat de Saint-Benoît. Outre son *Historia Zollerana Brandenburgicæ electoralis familiæ*, restée manuscrite, on a de lui : *Les Principes de la sphère, de géographie et d'astronomie*, avec l'*Introduction générale à*

l'histoire; Lyon, 1661, in-16 : cette introduction, qui passe pour le meilleur ouvrage de Rocoles, a été réimpr.; Paris, 1662, 2 vol. in-12, et plusieurs fois depuis; — *Les Entretiens de Luxembourg*; Paris, 1666, in-12; — *Introduction générale à l'Histoire sainte*; Paris, 1672, 2 vol. in-12; — *Abrégé de l'histoire de Venise*; Genève, 1673, in-12; — *Histoire générale du calvinisme*; Amsterdam, 1683, in-12, ouvrage opposé à celui de Maimbourg sur le même sujet, et dont les protestants, et en particulier Bayle, ont été peu satisfaits; — *Les Imposteurs insignes*; Amst., 1683, in-12, fig. : rare; Bruxelles, 1729, 2 vol. in-12, avec des addit.; ouvrage traduit en allemand par Pauli, Halle, 1760, in-8°, avec une *Notice* sur l'auteur, et par Agricola; Halle, 1761, in-8°; — *Les Amours d'Antiochus*; Amsterdam, 1683, in-12; — *La Vie du sultan Gemes* (Zizim), *frère de Bajazet*; Leyde, 1683, in-12; — *La Fortune marastre de plusieurs princes et grands seigneurs depuis deux siècles*; Leyde, 1684, in-12; — *Vienne deux fois assiégée par les Turcs*; Leyde, 1684, in-12; — *Ziska, capitaine général des Bohémiens*; Leyde, 1685, in-12. Rocoles a ajouté le t. VI à la *Description du monde* de Davity (Paris, 1660, 6 vol. in-fol.).

Moréri, *Dict. hist.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Haag frères, *France protestante*. — *Docum. partic.*

ROCQUEZ (Le). *Voy.* Le Rocquez.

RODE (*Chrétien-Bernard*), peintre et graveur allemand, né le 18 juillet 1725, à Berlin, où il est mort, le 24 juin 1797. Fils d'un orfévre, il apprit la peinture sous A. Pesne, et alla se perfectionner à Paris dans les ateliers de Carle Vanloo et de Restout. Il visita l'Italie en 1752 et passa plus d'une année à Rome. Il fut nommé en 1756 membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin, et en devint directeur en 1783. Frédéric II lui fit décorer, entre autres édifices, les palais de Potsdam et de Sans-Souci. Rode avait une entente parfaite du clair-obscur, et savait donner les attitudes les plus naturelles en même temps que les plus variées à ses personnages, qu'il groupait avec beaucoup de bonheur, mais qui pèchent souvent par le manque d'expression et de noblesse. Il a peint un grand nombre de portraits et de tableaux religieux et d'histoire; nous citerons une *Descente de croix* (église Sainte-Marie à Berlin), la *Persécution des chrétiens sous Néron*, *Alexandre devant le cadavre de Darius*, la *Bataille de Leuthen*, la *Mort de Fréderic le Grand*. Il a aussi gravé à l'eau-forte avec beaucoup d'esprit et de légèreté, généralement d'après ses propres compositions, plus de deux cent cinquante planches, dont la plus grande partie fut publiée sous le titre de *Historische Sammlung* (Berlin, 1768) : c'est un choix des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, de scènes historiques, d'allégories, etc.

Son frère, Rode (*Jean-Henri*), né à Berlin, en 1727, mort en 1759, fréquenta l'atelier de Wille, à Paris. Il a gravé une cinquantaine de planches estimées.

Ramler, *Gedæchtnissrede auf Bern. Rode*; Berlin, 1797, in-8°. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

RODE (*Pierre*), violoniste français, né à Bordeaux, le 26 février 1774, mort à Tonneins, le 27 novembre 1830. A quatorze ans il vint à Paris, et fut présenté à Viotti, qui perfectionna ses heureuses dispositions, et le fit, en 1790, attacher au théâtre Feydeau. En 1794, il quitta la France avec Garat, parcourut la Hollande et l'Allemagne, et revint en France en 1800. Il fut nommé professeur de violon au Conservatoire de musique. Après avoir partagé les succès de Mme Grassini, il partit avec elle pour la Russie (1803), et devint premier violon de la musique de l'empereur Alexandre. Après avoir résidé plusieurs années à Berlin, il vint jouir dans sa ville natale de la fortune qu'il avait acquise. On a de lui des *Concertos*, des *Quatuors*, et 24 *Caprices* en forme d'études pour le violon dans les 24 tons de la gamme. Il eut part, avec Kreutzer, à la *Méthode de violon* que Baillot rédigea en 1803. Ses compositions sont remarquables par l'élégance et la grâce des idées.

Fétis, *Biogr. des musiciens*.

RODELLA (*Giambattista*), érudit italien, né le 1er mars 1724, à Padenghe, près Brescia, mort le 5 mai 1794, à Brescia. D'une condition obscure, il fut élevé au collége des jésuites de Brescia, et embrassa l'état ecclésiastique. Par le crédit d'un de ses maîtres, le P. Sanvitali, il obtint, en sortant du séminaire, la place de secrétaire du comte Mazzuchelli, qui l'associa à la composition de son grand ouvrage sur les écrivains italiens et qui le chargea d'en surveiller l'impression. Après la mort de son protecteur (1765), il consacra le reste de sa vie à terminer ce recueil, et il l'amena en effet jusqu'au milieu du dix-huitième siècle; malheureusement cette continuation, qui formait six vol. in-fol. (en y ajoutant les matériaux inédits de Mazzuchelli), n'a pas été publiée. Rodella a mis au jour plusieurs écrits, qui se recommandent par une saine érudition, et imprimés tous sous des noms supposés; nous citerons : *Vita, costumi e scritti del conte G.-M. Mazzuchelli*; Brescia, 1766, in-8°; — *Le Venticinque novelle di dom Ragino della Bastia, per Simone Piscopio*; 1781, in-16 : cette édition, devenue fort rare, a été deux fois reproduite par les soins de Jacopo Dionisi; — des *Notices* sur le poëte Andrea Sarotti, le P. Lana, le prédicateur Francesco Dalola, le moine Benedetto Castelli, etc. Il a aussi laissé en manuscrit les *Éloges des dames brescianes*, au nombre de cent deux.

Gussago, *Elogio storico di Rodella*; Padoue, 1804, in-8°.

RODERIC, roi des Visigoths, tué le 31 juillet 711, près de Xerès de la Frontera. Il était, selon Roderic de Tolède, fils de Theudefred, duc de Cordoue, auquel le roi Witiza avait fait crever les yeux pour s'être mis à la tête d'un complot

tramé contre lui par les grands. D'après les historiens arabes, Roderic n'était pas de sang noble; mais il aurait par sa bravoure gagné sous Witiza le commandement de la cavalerie. Quoi qu'il en soit, il est à peu près constant qu'il fut en 709 proclamé roi à la suite d'une nouvelle conspiration ourdie contre Witiza par les grands d'origine romaine, et par le clergé. Il eut assez de peine à se maintenir contre un parti contraire, conduit par Eba et Sisebuth, fils de Witiza, et par leur oncle l'archevêque de Tolède Oppas. Il en résulta une sanglante guerre civile; Roderic eut en général l'avantage, et resta en possession du trône, sans toutefois désarmer entièrement ses adversaires; en 711 ils étaient prêts à recommencer la lutte, voulant, au dire des chroniqueurs espagnols, profiter du mécontentement causé par le gouvernement tyrannique et les mœurs dissolues de Roderic, lorsque l'invasion musulmane vint fondre sur l'Espagne. Les historiens arabes, qui semblent plus près de la vérité, racontent au contraire que Roderic consolidait de plus en plus son autorité par son énergie et ses grands talents, et qu'alors les fils de Witiza, qu'il avait eu le tort de laisser résider librement dans la capitale, auraient appelé les Arabes. Ils s'entendirent avec le comte Julien (*voy.* ce nom), qui leur livra la place de Ceuta, où il commandait. Ce fut lui qui guida les douze mille Berbères que Maza envoya, sous la conduite de Tarek, tenter la conquête de l'Espagne. Les musulmans, débarqués le 28 avril 711 à Algésiras, repoussèrent victorieusement l'attaque que Theudemir, gouverneur de l'Andalousie, dirigea contre eux. Averti de leur invasion, Roderic, alors occupé de réduire les populations sauvages de la Vasconie, se hâta d'appeler la nation aux armes, et accourut avec une armée dont le chiffre varie de cinquante à cent mille combattants, et à laquelle Tarek n'avait à opposer que vingt-cinq mille hommes. La bataille eut lieu près de Xerès; elle commença le 24 juillet, et dura huit jours entiers. Roderic dirigeait en personne le centre de son armée; il avait confié le commandement des ailes aux fils de Witiza, croyant que leur rancune contre lui cesserait en face de l'ennemi. Pendant la nuit du troisième jour Tarek négocia par l'intermédiaire de Julien avec les fils de Witiza, qui promirent de lui amener leurs troupes, sous la condition qu'il les réintégrerait dans l'héritage de leur père, convention qui fut acceptée et exécutée aussitôt. La victoire ne se décida en faveur des musulmans que le dimanche 31 juillet 711. Roderic fut tué les armes à la main par Tarek lui-même, au dire des historiens arabes; les plus anciennes chroniques espagnoles n'attestent que sa mort sur le champ de bataille, ce qui réduit à néant toutes les fables debitées plus tard sur son sort ultérieur. Sa chute tragique, due à la trahison et aux germes de dissolution qui affaiblissaient depuis longtemps l'empire des Goths, a inspiré plusieurs poëtes, entre autres Southey, qui a mis à profit les fictions du roman de *Don Rodrigo*, écrit vers le treizième siècle. E. G.

Isidore Pacensis, *Chronicon*. — Alphonse le Grand, *Chronicon*. — Roderic de Tolède. — Conde, *Historia* — Murphy, *History of the Mahometan empire in Spain*. — Aschbach, *Geschichte der Westgothen*. — Masdeu, *Historia critica*. — Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne*. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

RODERIQUE (*Jean-Ignace* DE), savant jésuite français, né en 1697, à Malmedy, près d'Aix-la-Chapelle, mort le 6 avril 1756, à Cologne. En 1717 il entra dans la Compagnie de Jésus, et la quitta au bout de huit années; ses mauvaises mœurs l'en auraient fait exclure, s'il faut en croire les PP. Durand et Martène. Après avoir voyagé, il s'établit à Cologne, et y épousa une veuve qui lui apporta pour toute fortune le privilége impérial de la *Gazette de Cologne*, feuille politique publiée en français. Sous son habile direction elle prospéra, et donna des renseignements précieux sur les intrigues des cabinets durant la guerre de 1741. On a de Roderique : *De abbatibus, origine primæva et hodierna constitutione abbatiarum inter se unitarum Malmundariensis et Stabulensis*; Wurtzbourg, 1727, in-fol. : cette dissertation sur les abbayes réunies de Malmedy et de Stavelo fut suivie, en 1731, d'une réponse aux attaques de dom Martène; — *Coloniensis ecclesiæ de suæ metropoleos origine*; Cologne, 1731, in-4° : c'était une réplique à un écrit d'Hartzheim, qui riposta en 1732; — *Historiæ universalis institutiones*; Louvain, 1734, in-8° : ce précis ne dépasse pas le dixième siècle; — *Correspondance des savants*; Cologne, 1743, in-12 : ouvrage périodique paraissant deux fois par semaine.

Meusel, *Lexicon*.

RODOLPHE Ier DE HABSBOURG, empereur d'Allemagne, né le 1er mai 1218, au château de Limbourg sur le Rhin (Brisgau), mort à Spire, le 15 juillet 1291. Quelques généalogistes trop complaisants ont retrouvé les ancêtres de la maison de Habsbourg (*voy.* ce nom) dans les premiers ducs de Lorraine ou de Franconie. L'histoire n'en dit rien. On s'accorde à citer, sous l'empereur Othon Ier, au dixième siècle, le comte Gontran, riche seigneur sur le Reuss et sur l'Aar, comme le chef de cette race; mais les preuves concluantes font défaut. Suivant la même tradition, Guernard, évêque de Strasbourg et petit-fils de Gontran, érigea sur le Wutzelberg, colline située non loin de l'Aar, le château de *Habsbourg*, dénomination dont plusieurs explications peu satisfaisantes sont données. Deux siècles plus tard reparaît le nom des comtes de Habsbourg. Albert III, mort en 1199, fut le premier de la maison qui porta authentiquement le titre de landgrave d'Alsace, soit qu'il dût cette dignité à la faveur impériale, soit qu'il en eût hérité des comtes d'Egisheim, de la maison ducale de Lorraine : version adoptée par les

partisans de l'origine lorraine des Habsbourg. Arrière-petit-fils d'Albert III, Rodolphe était fils du comte Albert IV et d'Helwige de Kybourg. Par un hasard singulier, ce fut un des derniers empereurs de la maison de Hohenstauffen, Frédéric II, qui, de passage dans le Brisgau à l'époque de sa naissance, le tint sur les fonts baptismaux. Cette circonstance l'amena de bonne heure dans les rangs du parti gibelin, tandis que presque toute sa famille tenait aux guelfes. Il reçut l'éducation guerrière de son époque. La mort de son père, qui périt en 1239, en Palestine, le plaça très-jeune encore à la tête d'un riche héritage, qu'il administra en commun avec ses deux frères, sans qu'un partage des biens eût eu lieu. En 1241, il gagna ses éperons devant Faenza, sous les yeux de Frédéric II. Dans le même année, il épousa Gertrude, fille du comte Burkhard de Hohenberg. Presque toute la vie de Rodolphe, jusqu'à son élection, se passa en ces guerres privées, qui au moyen âge remplissaient l'existence des nobles. Le désir d'augmenter son patrimoime, peut-être aussi des dissensions politiques attirèrent d'abord la guerre entre lui et ses oncles de Habsbourg-Laufenbourg et de Kybourg, tous deux guelfes. Frédéric II, son protecteur, mourut en 1250; après le dernier des Hohenstauffen (Conrad IV) s'ouvrit (1254) en Allemagne la triste époque qu'on appelle l'*interrègne*. Rodolphe dut bientôt subir les conséquences de son attachement au parti gibelin. A l'occasion d'une guerre qu'il soutint, en 1254, contre Berthold, évêque de Bâle, il se vit excommunier par le pape Innocent IV; il s'empressa, en faisant la paix, de détourner les colères de l'Église. En 1255, il prit part à l'expédition d'Ottocar, roi de Bohême, contre les Lithuaniens idolâtres (1). A son retour, les villes suisses de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden le choisirent pour leur protecteur. Vers 1257 éclata la querelle avec son oncle de Kybourg; elle se termina en 12.9, par les legs que lui fit son oncle maternel, Hartmann, de toutes ses possessions. L'évêque de Strasbourg, dont le comte de Kybourg s'était fait le feudataire pour obtenir son assistance contre Rodolphe même, s'y opposa; il fallut une guerre longue et acharnée pour forcer le prélat à abandonner ses prétentions au patrimoine de Kybourg. Dans cette lutte, Richard de Cornouailles, empereur élu d'Allemagne, qui était venu en Alsace en 1262, et Werner, archevêque de Mayence, intervinrent personnellement. C'est à cette occasion que l'archevêque qui contribua dans la suite si efficacement à l'élection de Rodolphe fit la connaissance du vaillant comte de Habsbourg. Ce dernier restait dès lors le protecteur de la ville de Strasbourg; celle de Zurich lui conféra le même titre en 1264, lorsqu'un seigneur puissant des environs, Lutold de Regensberg, menaça son indépendance. Lutold, croyant ses intérêts compromis par le testament du vieux comte de Kybourg, son oncle, qui mourut le 27 décembre de la même année (1), forma une ligue de nobles, prête à combattre la puissance toujours croissante de la maison de Habsbourg. La guerre éclata en 1265. Rodolphe prit un à un les châteaux de ses ennemis, d'abord celui du comte de Toggenbourg, puis ceux de Lutold de Regensberg, Ce dernier, épuisé, implora la paix. Un seul de ses alliés, Berthold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall, continua la guerre jusqu'en 1268. Dans cette année, le belliqueux abbé s'unit à Rodolphe pour faire, en commun avec lui, la guerre à l'évêque et aux bourgeois de Bâle, qui, par une attaque imprévue, avaient chassé les nobles de la ville. En 1271, Rodolphe acheta de la comtesse Anne, dernier rejeton des Kybourg, une partie des propriétés de la maison de Zæhringen, éteinte en 1218, ainsi que de son époux, Everard de Habsbourg, une partie de son propre domaine.

On voit par ce qui précède que Rodolphe n'était nullement ce personnage obscur, ce *petit* comte placé, par une circonstance singulière, sur le plus grand trône de l'Europe, si l'on en croyait les chroniques du moyen âge. Depuis la frontière d'Italie jusqu'à la forêt Noire, depuis le lac de Constance jusqu'aux Vosges, il n'y avait pas de seigneur plus puissant que lui; seule, la maison de Savoie aurait pu lui disputer le premier rang dans le sud de l'Allemagne. Sans en porter le titre, il était de fait le maître de l'Alsace, du Brisgau et de la Suisse; inférieur par son rang aux grands princes de l'Empire, il dut à cette circonstance même la couronne impériale. Un heureux hasard vint le servir. Depuis longtemps le comte de Habsbourg avait coutume de faire escorter par ses cavaliers, depuis les rives du Rhin jusqu'au Saint-Gothard, les voyageurs, marchands ou pèlerins, qui descendaient de l'Allemagne dans l'Italie. C'était un bienfait précieux dans un temps où les voyages n'étaient pas encore protégés par la sûreté des voies publiques. Souvent même des princes de l'Empire sollicitaient de lui cette faveur, et en 1273 (2) ce fut l'archevêque de

(1) On s'est fondé sur cette circonstance pour avancer que Rodolphe avait été le maréchal du palais d'Ottocar, et on ajoute que plus tard le roi de Bohême, à la première sommation qui lui fut faite de rendre hommage à l'empereur nouvellement élu, répondit : « Que me veut Rodolphe? Ne lui ai-je pas payé ses gages? » C'est là une des légendes dont on a entouré la vie de cet empereur.

(1) Depuis ce temps, la maison de Habsbourg n'a cessé de porter le titre de comte de Kybourg, jusqu'à l'extinction de sa branche mâle sur le trône d'Autriche.

(2) Un seul annaliste, Albert de Strasbourg, donne, d'une manière assez vague encore, la date de ce fait. En admettant l'entrevue de Mugello, nous suivons Campi, *Istoria ecclesiastica di Piacenza*, 1651, qui croit qu'à cette occasion l'élection de Rodolphe a été mise en avant pour la première fois. Cette idée est d'autant plus vraisemblable, qu'elle explique l'intervention du pape dans l'affaire de l'élection. Kopp, s'appuyant sur les *Annales* de Raynald et sur quelques documents non moins suspects (*Index cod. dipl.*, I, 669, 676; Wurdtwein, *Nova subs. dipl.*, IV, præf. XXVIII; Mencken, III, 268, 520) donne au voyage de Werner la

tramé contre lui par les grands. D'après les historiens arabes, Roderic n'était pas de sang noble; mais il aurait par sa bravoure gagné sous Witiza le commandement de la cavalerie. Quoi qu'il en soit, il est à peu près constant qu'il fut en 709 proclamé roi à la suite d'une nouvelle conspiration ourdie contre Witiza par les grands d'origine romaine, et par le clergé. Il eut assez de peine à se maintenir contre un parti contraire, conduit par Eba et Sisebuth, fils de Witiza, et par leur oncle l'archevêque de Tolède Oppas. Il en résulta une sanglante guerre civile; Roderic eut en général l'avantage, et resta en possession du trône, sans toutefois desarmer entièrement ses adversaires; en 711 ils étaient prêts à recommencer la lutte, voulant, au dire des chroniqueurs espagnols, profiter du mécontentement causé par le gouvernement tyrannique et les mœurs dissolues de Roderic, lorsque l'invasion musulmane vint fondre sur l'Espagne. Les historiens arabes, qui semblent plus près de la vérité, racontent au contraire que Roderic consolidait de plus en plus son autorité par son énergie et ses grands talents, et qu'alors les fils de Witiza, qu'il avait eu le tort de laisser résider librement dans la capitale, auraient appelé les Arabes. Ils s'entendirent avec le comte Julien (*voy.* ce nom), qui leur livra la place de Ceuta, où il commandait. Ce fut lui qui guida les douze mille Berbères que Maza envoya, sous la conduite de Tarek, tenter la conquête de l'Espagne. Les musulmans, débarqués le 28 avril 711 à Algesiras, repoussèrent victorieusement l'attaque que Theudemir, gouverneur de l'Andalousie, dirigea contre eux. Averti de leur invasion, Roderic, alors occupé de réduire les populations sauvages de la Vasconie, se hâta d'appeler la nation aux armes, et accourut avec une armée dont le chiffre varie de cinquante à cent mille combattants, et à laquelle Tarek n'avait à opposer que vingt-cinq mille hommes. La bataille eut lieu près de Xerès; elle commença le 24 juillet, et dura huit jours entiers. Roderic dirigeait en personne le centre de son armée; il avait confié le commandement des ailes aux fils de Witiza, croyant que leur rancune contre lui cesserait en face de l'ennemi. Pendant la nuit du troisième jour Tarek négocia par l'intermédiaire de Julien avec les fils de Witiza, qui promirent de lui amener leurs troupes, sous la condition qu'il les réintégrerait dans l'héritage de leur père, convention qui fut acceptée et exécutée aussitôt. La victoire ne se décida en faveur des musulmans que le dimanche 31 juillet 711. Roderic fut tué les armes à la main par Tarek lui-même, au dire des historiens arabes; les plus anciennes chroniques espagnoles n'attestent que sa mort sur le champ de bataille, ce qui réduit à néant toutes les fables debitées plus tard sur son sort ultérieur. Sa chute tragique, due à la trahison et aux germes de dissolution qui affaiblissaient depuis longtemps l'empire des Goths, a inspiré plusieurs poëtes, entre autres Southey, qui a mis à profit les fictions du roman de *Don Rodrigo*, écrit vers le treizième siècle. E. G.

Isidore Pacensis, *Chronicon*. — Alphonse le Grand, *Chronicon*. — Roderic de Tolède. — Condé, *Historia*. — Murphy, *History of the Mahometan empire in Spain*. — Aschbach, *Geschichte der Westgothen*. — Masdeu, *Historia critica*. — Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne*. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

RODERIGUE (*Jean-Ignace* DE), savant jésuite français, né en 1697, à Malmedy, près d'Aix-la-Chapelle, mort le 6 avril 1756, à Cologne. En 1717 il entra dans la Compagnie de Jésus, et la quitta au bout de huit années; ses mauvaises mœurs l'en auraient fait exclure, s'il faut en croire les PP. Durand et Martène. Après avoir voyagé, il s'établit à Cologne, et y epousa une veuve qui lui apporta pour toute fortune le privilége impérial de la *Gazette de Cologne*, feuille politique publiée en français. Sous son habile direction elle prospéra, et donna des renseignements précieux sur les intrigues des cabinets durant la guerre de 1741. On a de Roderigue : *De abbatibus, origine primæva et hodierna constitutione abbatiarum inter se unitarum Malmundariensis et Stabulensis;* Wurtzbourg, 1727, in-fol. : cette dissertation sur les abbayes réunies de Malmedy et de Stavelo fut suivie, en 1731, d'une réponse aux attaques de dom Martène; — *Coloniensis ecclesiæ de suæ metropoleos origine;* Cologne, 1731, in-4° : c'était une réplique à un écrit d'Hartzheim, qui riposta en 1732; — *Historiæ universalis institutiones;* Louvain, 1734, in-8° : ce précis ne dépasse pas le dixième siècle; — *Correspondance des savants;* Cologne, 1743, in-12 : ouvrage périodique paraissant deux fois par semaine.

Meusel, *Lexicon*.

RODOLPHE Ier DE HABSBOURG, empereur d'Allemagne, né le 1er mai 1218, au château de Limbourg sur le Rhin (Brisgau), mort à Spire, le 15 juillet 1291. Quelques généalogistes trop complaisants ont retrouvé les ancêtres de la maison de Habsbourg (*voy.* ce nom) dans les premiers ducs de Lorraine ou de Franconie. L'histoire n'en dit rien. On s'accorde à citer, sous l'empereur Othon Ier, au dixième siècle, le comte Gontran, riche seigneur sur le Reuss et sur l'Aar, comme le chef de cette race; mais les preuves concluantes font défaut. Suivant la même tradition, Guernard, évêque de Strasbourg et petit-fils de Gontran, érigea sur le Wutzelberg, colline située non loin de l'Aar, le château de *Habsbourg*, dénomination dont plusieurs explications peu satisfaisantes sont données. Deux siècles plus tard reparaît le nom des comtes de Habsbourg. Albert III, mort en 1199, fut le premier de la maison qui porta authentiquement le titre de landgrave d'Alsace, soit qu'il dût cette dignité à la faveur impériale, soit qu'il en eût hérité des comtes d'Egisheim, de la maison ducale de Lorraine : version adoptée par les

partisans de l'origine lorraine des Habsbourg. Arrière-petit-fils d'Albert III, Rodolphe était fils du comte Albert IV et d'Helwige de Kybourg. Par un hasard singulier, ce fut un des derniers empereurs de la maison de Hohenstauffen, Frédéric II, qui, de passage dans le Brisgau à l'époque de sa naissance, le tint sur les fonts baptismaux. Cette circonstance l'amena de bonne heure dans les rangs du parti gibelin, tandis que presque toute sa famille tenait aux guelfes. Il reçut l'éducation guerrière de son époque. La mort de son père, qui périt en 1239, en Palestine, le plaça très-jeune encore à la tête d'un riche héritage, qu'il administra en commun avec ses deux frères, sans qu'un partage des biens eût eu lieu. En 1241, il gagna ses éperons devant Faenza, sous les yeux de Frédéric II. Dans le même année, il épousa Gertrude, fille du comte Burkhard de Hohenberg. Presque toute la vie de Rodolphe, jusqu'à son élection, se passa en ces guerres privées, qui au moyen âge remplissaient l'existence des nobles. Le désir d'augmenter son patrimoime, peut-être aussi des dissensions politiques attirèrent d'abord la guerre entre lui et ses oncles de Habsbourg-Laufenbourg et de Kybourg, tous deux guelfes. Frédéric II, son protecteur, mourut en 1250; après le dernier des Hohenstauffen (Conrad IV) s'ouvrit (1254) en Allemagne la triste époque qu'on appelle l'*interrègne*. Rodolphe dut bientôt subir les conséquences de son attachement au parti gibelin. A l'occasion d'une guerre qu'il soutint, en 1254, contre Berthold, évêque de Bâle, il se vit excommunier par le pape Innocent IV; il s'empressa, en faisant la paix, de détourner les colères de l'Église. En 1255, il prit part à l'expédition d'Ottocar, roi de Bohême, contre les Lithuaniens idolâtres (1). A son retour, les villes suisses de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden le choisirent pour leur protecteur. Vers 1257 éclata la querelle avec son oncle de Kybourg; elle se termina en 1259, par les legs que lui fit son oncle maternel, Hartmann, de toutes ses possessions. L'évêque de Strasbourg, dont le comte de Kybourg s'était fait le feudataire pour obtenir son assistance contre Rodolphe même, s'y opposa; il fallut une guerre longue et acharnée pour forcer le prélat à abandonner ses prétentions au patrimoine de Kybourg. Dans cette lutte, Richard de Cornouailles, empereur élu d'Allemagne, qui était venu en Alsace en 1262, et Werner, archevêque de Mayence, intervinrent personnellement. C'est à cette occasion que l'archevêque qui contribua dans la suite si efficacement à l'élection de Rodolphe fit la connaissance du vaillant comte de Habsbourg. Ce dernier restait dès lors le protecteur de la ville de Strasbourg; celle de Zurich lui conféra le même titre en 1264, lorsqu'un seigneur puissant des environs, Lutold de Regensberg, menaça son indépendance. Lutold, croyant ses intérêts compromis par le testament du vieux comte de Kybourg, son oncle, qui mourut le 27 décembre de la même année (1), forma une ligue de nobles, prête à combattre la puissance toujours croissante de la maison de Habsbourg. La guerre éclata en 1265. Rodolphe prit un à un les châteaux de ses ennemis, d'abord celui du comte de Toggenbourg, puis ceux de Lutold de Regensberg. Ce dernier, épuisé, implora la paix. Un seul de ses alliés, Berthold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall, continua la guerre jusqu'en 1268. Dans cette année, le belliqueux abbé s'unit à Rodolphe pour faire, en commun avec lui, la guerre à l'évêque et aux bourgeois de Bâle, qui, par une attaque imprévue, avaient chassé les nobles de la ville. En 1271, Rodolphe acheta de la comtesse Anne, dernier rejeton des Kybourg, une partie des propriétés de la maison de Zæhringen, éteinte en 1218, ainsi que de son époux, Everard de Habsbourg, une partie de son propre domaine.

On voit par ce qui précède que Rodolphe n'était nullement ce personnage obscur, ce *petit* comte placé, par une circonstance singulière, sur le plus grand trône de l'Europe, si l'on en croyait les chroniques du moyen âge. Depuis la frontière d'Italie jusqu'à la forêt Noire, depuis le lac de Constance jusqu'aux Vosges, il n'y avait pas de seigneur plus puissant que lui; seule, la maison de Savoie aurait pu lui disputer le premier rang dans le sud de l'Allemagne. Sans en porter le titre, il était de fait le maître de l'Alsace, du Brisgau et de la Suisse; inférieur par son rang aux grands princes de l'Empire, il dut à cette circonstance même la couronne impériale. Un heureux hasard vint le servir. Depuis longtemps le comte de Habsbourg avait coutume de faire escorter par ses cavaliers, depuis les rives du Rhin jusqu'au Saint-Gothard, les voyageurs, marchands ou pèlerins, qui descendaient de l'Allemagne dans l'Italie. C'était un bienfait précieux dans un temps où les voyages n'étaient pas encore protégés par la sûreté des voies publiques. Souvent même des princes de l'Empire sollicitaient de lui cette faveur, et en 1273 (2) ce fut l'archevêque de

(1) On s'est fondé sur cette circonstance pour avancer que Rodolphe avait été le maréchal du palais d'Ottocar, et on ajoute que plus tard le roi de Bohême, à la première sommation qui lui fut faite de rendre hommage à l'empereur nouvellement élu, répondit : « Que me veut Rodolphe? Ne lui ai-je pas payé ses gages? » C'est là une des légendes dont on a entouré la vie de cet empereur.

(1) Depuis ce temps, la maison de Habsbourg n'a cessé de porter le titre de comte de Kybourg, jusqu'à l'extinction de sa branche mâle sur le trône d'Autriche.

(2) Un seul annaliste, Albert de Strasbourg, donne, d'une manière assez vague encore, la date de ce fait. En admettant l'entrevue de Mugello, nous suivons Campi, *Istoria ecclesiastica di Piacenza*, 1651, qui croit qu'à cette occasion l'élection de Rodolphe a été mise en avant pour la première fois. Cette idée est d'autant plus vraisemblable, qu'elle explique l'intervention du pape dans l'affaire de l'élection. Kopp, s'appuyant sur les *Annales* de Raynald et sur quelques documents non moins suspects (*Index cod. dipl.*, I, 669, 674; Wurdtwein, *Nova subs. dipl.*, IV, præf. XXVIII; Mencken, III, 268, 520) donne au voyage de Werner la

Mayence, le premier électeur ecclésiastique, qui lui adressa cette demande, pour aller recevoir le pallium des mains du pape. Rodolphe s'empressa de conduire en personne l'archichancelier de l'Empire; il l'accompagna jusqu'à Mugello, fief impérial situé en Toscane, où se trouvait en ce moment Grégoire X. Pendant ce voyage l'ancienne connaissance se changea en amitié intime.

Dans la ville de Bâle, la rivalité entre le parti bourgeois *des psittics* (perroquets) et du parti des nobles ou *chevaliers de l'Etoile*, éclata de nouveau en 1272. L'évêque et le comte de Fribourg soutenaient le parti bourgeois. Rodolphe vola au secours des nobles. Dans moins de deux ans, il fit quatre expéditions contre la ville, et lui infligea des pertes énormes. Enfin, le 22 septembre 1273, au moment où les électeurs se mirent en route pour Francfort, Rodolphe conclut avec la ville un armistice qui devait expirer le 16 octobre; des deux côtés, des négociateurs furent nommés pour stipuler dans l'intervalle les conditions d'une paix durable. Rodolphe choisit le comte Henri de Furstemberg et le burgrave Frédéric de Zollern, son beau-frère. Celui-ci arriva en effet dans le camp devant Bâle, non pas pour négocier la paix avec la ville, mais pour annoncer l'élection de Rodolphe, qui avait eu lieu à Francfort, le 30 septembre 1273. L'évêque de Bâle, effrayé, s'écria : « Seigneur Dieu, tenez bon sur votre trône, ou Rodolphe y montera aussi! » Mais l'empereur d'Allemagne leva aussitôt le siége que le comte de Habsbourg avait commencé et accorda à la ville qui le félicita la première une paix équitable.

L'acte de l'élection avait été fort simple. Las de l'anarchie, les princes s'étaient enfin concertés pour nommer un roi. Chose insolite, le pape lui-même les avait poussés à cette résolution. Trop jaloux les uns des autres, on ne proposa dans l'assemblée des électeurs aucun prince possesseur de grands États. Ils voulaient un homme ferme, sage, entouré de l'estime générale, qui pût rétablir l'autorité impériale; mais il ne leur fallait pas un prince trop puissant, capable de menacer leur indépendance. L'archevêque Werner mit en avant le nom de Rodolphe, devant lequel celui de l'autre candidat, le comte Sigfried d'Anhalt, fut écarté. Un compromis fut fait entre les trois archevêques-électeurs et le comte palatin Louis de Bavière, qui avait de droit la première voix élective séculière, d'après lequel, dès que trois d'entre eux seraient tombés d'accord, le quatrième devait suivre leur exemple. Le palatin était l'obligé des archevêques, par l'intervention desquels il avait été relevé du ban de l'Église qui pesait sur lui depuis le secours qu'il avait porté à la cause du malheureux Conradin de Souabe. Il ne se préoccupait dans cette circonstance que d'une chose, c'est de rester impuni d'un crime qu'il avait perpétré autrefois (1). Or, le burgrave de Nuremberg, qui assistait à ces délibérations, se porta garant que le nouveau César lui donnerait une de ses filles en mariage. La même promesse fut faite au duc Albert II de Saxe. Les margraves Othon et Jean de Brandebourg, qui possédaient une voix en commun, la cédèrent au comte palatin. Le duc Henri de Bavière, qui partageait une voix avec son frère pour le duché de Bavière, ce qui faisait une voix et demie au palatin, en fit autant. En vain, le roi de Bohême réclama une voix pour son royaume; sa demande fut repoussée à l'unanimité. Tous les princes s'en étant remis à la décision de Louis de Bavière, celui-ci nomma empereur Rodolphe de Habsbourg, le 30 septembre 1273. C'était le premier exemple d'un pareil arbitrage.

Rodolphe remit à son fils aîné, Albert, l'administration de ses domaines, et se rendit, accompagné de ses autres enfants, à Francfort. Sa femme, Gertrude, qui, suivant l'habitude du temps, changea dès lors son nom en celui d'*Anna*, le suivit de près. Après avoir stipulé, à Francfort, les indemnités que les électeurs liquidaient pour les frais de leur voyage, il alla à Aix-la-Chapelle pour la cérémonie du couronnement. Le cortége s'accrut à chaque pas; 20,000 chevaliers et un train immense de manants et de bourgeois, couvraient le chemin sur six lieues. A Mayence Rodolphe reçut des mains de l'archevêque les ornements de l'empire, qui y avaient été conservés depuis la mort de Richard de Cornouailles. Le 28 octobre le couronnement eut lieu. On rapporte que le sceptre impérial s'étant égaré pendant l'interrègne, ce défaut de formalité commençait à servir de prétexte à plusieurs seigneurs pour retarder la prestation du serment. Rodolphe prit un crucifix, et dit en le baisant : « Ce signe par lequel le monde a été racheté pourra bien remplacer un sceptre. »

Le but que Rodolphe poursuivit, pendant un règne de dix-huit ans, était double : il voulait d'une part rétablir l'ordre intérieur, et de l'autre affermir sa dynastie sur le trône. Cette double tâche, il la remplit admirablement. Depuis l'interrègne, le droit du plus fort, le *droit du poing*, comme on disait, avait repris le dessus; la sûreté publique avait été confisquée au profit des tyranneaux de la noblesse. Rodolphe se mit promptement à l'œuvre. Il parcourut la Franconie, la Souabe et les contrées du Rhin, et punit sévèrement ceux qui avaient troublé l'ordre. Rien qu'en Thuringe, il détruisit soixante-six repaires féodaux et fit exécuter vingt-neuf sei-

date de 1260 ou 1261. Du reste, la date importe peu, attendu que le fait est avéré.

(1) Dans un accès de jalousie, il avait tué de sa propre main Marie de Brabant, sa première femme. Sa seconde, Anna de Silésie, était morte depuis plus de deux ans.

gneurs; le plus puissant d'entre eux, le comte Éverard de Wurtemberg, fut assiégé à Stuttgart et forcé de raser les remparts de cette ville. D'autres princes, comme l'évêque de Paderborn, en 1290, reçurent l'autorisation d'ériger des châteaux forts sur leur territoire pour réprimer le brigandage. Cette sévérité fit réussir pendant près d'un an un homme du plus bas étage, nommé Tile Kolup, qui se donna pour l'empereur Frédéric II. Quelques seigneurs mécontents et les villes de la Wettéravie soutinrent l'imposteur, qui fut fait prisonnier et brûlé, à Wetzlar, en 1285. Dans toutes les villes qu'il visitait, l'empereur rassemblait les nobles des environs, et leur faisait jurer de maintenir la paix publique. Les députés des villes de l'Empire étaient admis dans ces assemblées; c'est l'origine de la représentation bourgeoise en Allemagne. Rodolphe n'en respectait pas moins les priviléges des électeurs, et ne faisait rien d'important sans leur assentiment formel.

Pour affermir la puissance de sa race, Rodolphe profita de la résistance d'Ottocar, roi de Bohême. Ce prince s'était emparé pendant l'interrègne, sous prétexte de parenté, des possessions de la maison de Babenberg, c'est-à-dire de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Trois fois, aux diètes de Nuremberg et de Wurtzbourg en 1274 et à la diète d'Augsbourg en 1275, l'empereur somma en vain le roi de paraître devant lui pour lui prêter foi et hommage. Il le mit au ban de l'Empire, et lui déclara la guerre, en 1276. Il entra en Bavière, soumit le duc Henri, l'allié d'Ottocar, et lui accorda pour son fils la main d'une de ses filles; puis il marcha sur Vienne, prit la ville, et poursuivit au delà du Danube Ottocar, qui déposa promptement les armes. Le roi restitua à l'Empire les fiefs nommés ci-dessus, et reçut l'investiture de la Bohême et de la Moravie. Ottocar parut couvert d'or et de pierreries dans le camp de l'empereur; celui-ci le reçut dans le costume le plus simple. « Le roi de Bohême, disait-il, s'est souvent moqué de mon habit gris, aujourd'hui mon habit gris se moquera de lui (1). » La guerre recommença cependant deux ans après. Rodolphe, malgré l'infériorité du nombre, remporta une victoire décisive sur le Marchfeld, le 26 août 1278. Il paya de sa personne et eut un cheval tué sous lui; Ottocar resta sur le champ de bataille. A la diète d'Augsbourg, le 1er juin 1283, Rodolphe investit, avec l'assentiment des électeurs, ses fils Albert et Rodolphe, de l'Autriche, de la Styrie et de la Carniole; en 1287, il donna la Carinthie au comte Mainhard de Tyrol.

(1) La légende rapporte qu'au milieu de la cérémonie Rodolphe fit tomber les rideaux de son pavillon, pour faire voir aux gens du peuple et des armées qui bordaient le Danube le superbe Ottocar à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Raynald, qui vivait deux siècles après, est l'auteur de ce conte.

Ce fut ainsi que Rodolphe devint le fondateur de la dynastie autrichienne. Il trouva un moyen non moins fécond de fortifier sa maison dans les alliances de ses enfants. Il maria Mathilde à Louis, duc de Bavière; Agnès, à Albert II, duc de Saxe; Clémence, à Charles-Martel, petit-fils de Charles Ier, roi de Naples; Judith, à Wenceslas, roi de Bohême, fils d'Ottocar; Catherine, à Othon, duc de Bavière, qui succéda à son père, Henri, en 1290. Ses fils épousèrent, Albert, Élisabeth de Tyrol; Hermann, la princesse Jeanne d'Angleterre; Rodolphe, Agnès, sœur du roi Wenceslas. De ces trois fils un seul survécut, celui que l'empereur aimait le moins, à cause de son caractère farouche et peu sociable : Albert, qui ne sortait jamais de l'Autriche, et ne s'inquiétait pas des affaires de l'Empire. Aussi Rodolphe ne réussit pas à le faire accepter pour son successeur aux électeurs, jaloux de maintenir intacte leur prérogative. Sa femme, Anna, étant morte en 1281, l'empereur, à l'âge de soixante-trois ans, épousa une belle princesse de dix-huit ans, Isabeau, fille de Hugues IV, duc de Bourgogne (1284), et qui prit le nom d'Agnès.

Un autre mérite de Rodolphe est d'avoir séparé pour toujours l'Allemagne de l'Italie. Il est vrai que, fidèle aux traditions de son temps, il chercha, au commencement de son règne, à rétablir l'ancienne union entre l'Empire et le saint-siége. Au concile de Lyon, en 1274, Grégoire X avait déjà solennellement reconnu Rodolphe comme roi des Romains. Celui-ci eut avec le pape, dans l'automne de 1275, une entrevue à Lausanne, dans laquelle il déploya, pour la première et la dernière fois de sa vie, un luxe vraiment royal. On y fixa la Pentecôte de l'année suivante (24 mai 1276) comme le jour où Rodolphe recevrait à Rome la couronne impériale des mains du pape. Suivant l'exemple des empereurs Othon IV et Frédéric II, Rodolphe confirma tous les droits et toutes les usurpations du saint-siége, jura de protéger toujours l'Église, promit une croisade, et renonça, pour sa part, aux droits de l'Empire sur les États romains et napolitains. Grégoire X mourut le 10 janvier 1276. Dans l'espace de dix mois, trois papes se succédèrent rapidement sur le siége apostolique. Rodolphe évita tout ce qui aurait pu refroidir ses bonnes relations avec Rome, mais il abandonna l'idée du couronnement. Tout ce qui résulta du concile de Lyon et de l'entrevue de Lausanne, c'est que le roi Alphonse X de Castille, cédant à la pression du pape, déposa formellement le titre impérial qu'il avait porté jusqu'alors. Quelques tentatives que Rodolphe fit plus tard, notamment en 1281, pour rétablir l'autorité impériale dans la Toscane échouèrent contre la résistance des seigneurs italiens, malgré les bons offices du pape Martin IV.

A Strasbourg, l'empereur sentit ses forces

s'affaiblir. Le médecin lui annonça sa mort au moment où il était assis devant l'échiquier, à côté de sa jeune épouse. « A Spire! repondit l'intrépide vieillard, aux tombeaux de mes ancêtres! » Il s'embarqua, prit un repos de quelques jours à Germersheim, et resta à Spire, où il attendit sa fin pendant trois semaines. Il se voyait mourir. Son corps fut déposé dans les caveaux des empereurs, à côté de celui de Philippe de Hohenstauffen.

L'éclat de la couronne n'avait rien changé dans ses habitudes, modestes et simples. Une foule d'anecdotes attestent son affabilité, sa frugalité, sa droiture, son amour de la justice; on l'appelait la *loi vivante;* sa probité passa en proverbe; sa bravoure personnelle était à toute épreuve. Il avait six pieds et demi de haut, la stature svelte, mais vigoureuse, la tête petite, le teint pâle, les cheveux blonds, les yeux bleus et animés, le front large et le nez plus qu'aquilin. Sa figure, ordinairement sérieuse et pensive, s'adoucissait dès qu'il parlait. La noblesse de son apparence extérieure commandait le respect et l'obéissance. Jules MATZ.

Chroniques contemporaines : Geoffroi d'Ensmingen, *Vita Rudolphi; Chron. du Haut-Rhin; Fritsche Closener; Chron. de Strasbourg*; Jean de Winterthur; Mathias de Neuembourg; Ottocar de Horneck; *Chron. rimee; Annales Colmarienses*; Gobelinus Persona; Stero de Altaich. Jacques de Kœnigshofen; *Chron. d'Alsace; Chron. Australe*; Albert de Strasbourg; *Chron. Salisburgense, Isodiense, Aulæ regiæ*, etc. — Lichnowsky, *Hist. de la maison de Habsbourg*, t. Ier, Vienne, 1336. — Kopp, *Hist. du retablissement et de la chute du saint empire romain*, t. I et II; Leipzig, 1845. — Palacky, *Hist. de Bohême* — Mailath, *Histoire d'Autriche.* — Leo, *Hist. d'Italie.* — J.-F. Grüner, *De electione Rudolphi I cæsaris;* Cobourg, 1755, in-8°. — L. Meister, *Kaiser Rudolph von Habsburg;* 1783, in-8°. — J.-I. Fischer, *Biographie Rudolphi I von Habsburg;* Tubingue, 1784, in-8°. — Girtanner, *Characteristik Rudolphs von II*; Leipzig, 1817, in 8°. — Schœnhuth, *Geschichte Rudolphs von H.*; Leipzig, 1843-1844. 2 vol. in-8°. — *Codex epistolaris Rudolphi I regis, epistolas CCXXX anecdotas continens;* Leipzig, 1806, in-8°.

RODOLPHE II, empereur d'Allemagne, né le 18 juillet 1552, à Vienne, mort le 20 janvier 1612. Il était fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles Quint. Rodolphe n'était ni méchant ni ignorant; mais, par malheur, ses caprices et ses passions l'eloignaient des devoirs du souverain; les affaires publiques marchaient à son insu, sinon malgré lui. Une grande partie de ces reproches revient aux conseils dont il s'inspirait. Il avait passé son enfance sous la surveillance de sa mère, qui lui avait inculqué cette dévotion machinale qui cherche la vertu dans les observations scrupuleuses des cérémonies et dans les mortifications inutiles. Les paroles de son confesseur étaient pour lui des oracles, qui n'admettaient ni l'hésitation ni l'examen. A l'âge de douze ans, le jeune prince fut envoyé en Espagne. Philippe II, qui y regnait, n'avait pour enfant mâle que Don Carlos, qu'il jugeait peu capable d'occuper le trône après lui, et qui mourut en 1568. Philippe n'eut d'autre fils que plusieurs années après, quand il eut contracté un quatrième mariage, dont provint Philippe III. Rodolphe paraissait donc susceptible de lui succeder. En raison de cette perspective, il reçut, pendant les six ans de son séjour à la cour de Madrid (1564-70), une éducation tout espagnole. Les jésuites qui l'y entouraient semblaient avoir pris pour tâche d'en faire un professeur plutôt qu'un monarque. Ce qui lui resta de cette éducation perverse fut une haine aveugle contre le protestantisme. De cette manière, le règne de Rodolphe II est devenu le triste prelude de la guerre de Trente ans.

Rodolphe porta la couronne de Hongrie depuis 1572, et celle de Bohême ainsi que le titre de roi des Romains depuis 1575. Le 12 octobre 1576, il succéda à son père, Maximilien II, et prit sa résidence à Prague, ville où florissaient à cette époque l'astrologie et l'alchimie. Aussitôt il s'adonna avec ardeur à ces etudes; le jour, il cherchait la pierre philosophale; la nuit, il dressait des horoscopes. Des imposteurs envahissaient la cour et se mêlaient effrontément aux véritables savants, tels que Tycho Brahé et Kepler, que Rodolphe avait appelés auprès de lui. Absorbé par ces occupations futiles, il ne songea même pas à remettre, suivant la coutume de sa famille, l'administration d'une partie de ses États à ses frères; il se borna à leur constituer des apanages. Son règne fut inauguré par des poursuites contre les protestants. Le culte catholique devint obligatoire à Vienne; les nobles seuls reçurent la permission de s'y soustraire. Les prêtres protestants furent expulsés, et tous les emplois publics furent donnés aux catholiques; les jesuites, sous la conduite de l'archiduc Ernest, tenaient le gouvernail de l'État. L'archevêque Gebhard de Cologne, qui avait embrassé la doctrine luthérienne, pour se marier avec la belle Agnès de Mansfeld, fut chassé, en 1584, par des troupes bavaroises et espagnoles et remplacé par Ernest de Bavière; de même, le prince protestant Jean-Georges de Brandebourg, élu evêque en 1592, dut céder sa place au prince catholique Charles de Lorraine. En 1607, le duc Maximilien de Bavière put s'emparer impunément de la ville protestante de Donawerth, alors en querelle avec son abbé, la réunit à ses États, et lui imposa la foi catholique. La résistance que les princes protestants éprouvèrent, en 1608, à la diète de Ratisbonne les determina à former, le 24 mai de la même année, une confédération sous l'électeur palatin Frédéric IV, à laquelle, le 10 juillet 1609, les princes catholiques opposèrent une *ligue* offensive et defensive, sous la direction de Maximilien de Bavière. La guerre avait déjà éclaté en Franconie et sur le Rhin, lorsque la mort du roi Henri IV, qui soutenait la confédération protestante et celle du palatin Frédéric IV vinrent en arrêter la continuation. Le même desordre régnait en Hongrie et en Bohême. De ce côte, tout le règne de Rodolphe II est rempli par les querelles avec son frère Matthias,

devenu le plus proche héritier du trône depuis la mort de l'archiduc Ernest, en 1595, et auquel l'empereur s'efforça vainement de substituer l'archiduc Léopold, évêque de Passau, son frère favori. Rodolphe dut céder à Mathias successivement, le 12 juin 1608 l'Autriche au-dessus et au-dessous de l'Ens, la Moravie, la Hongrie, et en 1611 la Bohême, la Silésie et la Lusace (*voy.* MATTHIAS). Pendant ces luttes, les états de Bohême le contraignirent, le 11 juillet 1609, dans la *lettre de majesté*, à leur assurer le libre exercice de leur culte, document qui joua un rôle important au commencement de la guerre de Trente ans. Le 20 mars 1611 Matthias fit une entrée triomphale dans Prague, et malgré la protestation de quelques princes allemands, il procéda, le 23 mai, à la cérémonie du couronnement. Dépouillé de tous ses États, Rodolphe, implorant l'intervention des électeurs, dut se contenter d'une rente annuelle de 300,000 florins et des revenus de quelques domaines. La mort vint à temps le préserver de la honte de perdre la dernière dignité qu'on lui avait laissée, la couronne impériale.

Les passions futiles se mêlaient d'une manière étrange dans l'âme de ce monarque aux sentiments nobles. Il avait le discernement de ses malheurs sans en pénétrer l'origine. Lorsqu'il eut perdu la couronne de Bohême, il s'approcha un jour de la fenêtre de son château, et s'écria d'un ton prophétique : « Prague, ville ingrate, par moi tu as été exaltée, et maintenant tu repousses ton bienfaiteur. La vengeance de Dieu te frappera, toi et toute la Bohême ! » Ce triste présage ne s'est que trop réalisé. Malgré ses haines religieuses, il était exempt de préjugés dans l'appréciation du mérite personnel ; c'est ainsi qu'il appela le grand Kepler, qui venait d'être chassé de Gratz pour sa foi protestante par l'archiduc Ferdinand, de la ligne styrienne, et dépouillé de la direction de l'observatoire de Prague. Aussi ses amis les plus dévoués se trouvaient-ils du côté des princes protestants. Il était instruit ; les œuvres de l'art antique, les statues, les camées, les tableaux faisaient son admiration ; il dépensa des sommes énormes pour ses collections. Dans le dernier temps de son règne cependant, il avait des accès de démence complète ; il se faisait l'instrument aveugle de tous ceux qui savaient prendre de l'empire sur lui. Des documents provenant de Lang, son valet de chambre, et déposés dans les archives officielles, nous apprennent des choses incroyables sous ce rapport. Il finit par partager son temps entier entre la recherche de l'or potable et le soin pour ses chevaux ; de sorte qu'il trouvait naturel d'expédier même les affaires d'État dans ses écuries. Il ne s'était jamais marié.

J. M.

Khevenhuiler, *Annales Ferdinandei*, 1578-1637. — Londorp, *Acta publ.* (depuis 1608). — Kurz, *Hist. d'Autriche sous Rodolphe* ; Linz, 1821, in 8°, et *Histoire des troupes levées à Passau en 1610* ; Linz, 1809, in-8°. — Menzel, *Hist. moderne des Allemands*, t. V. — P. Brachel, *Fama Austriaca* ; Cologne, 1657, in-fol. — Borott, *Rudolphs II Majestætsbrief* ; Gœrlitz, 1803, in-8°.

RODOLPHE Ier, roi de la Bourgogne Transjurane, mort le 25 octobre 912, était fils de Conrad, comte d'Auxerre, qui lui-même était petit-fils de Louis le Débonnaire par Adélaïde, sa fille. Rodolphe, que son père avait associé en 888 au gouvernement de la Transjurane, profita de l'anarchie qui suivit la mort de Charles le Gros (janvier 888), rassembla dans l'abbaye de Saint-Maurice les grands et les prélats du pays, et se fit proclamer roi de Bourgogne. On a de lui un acte, rendu en cette qualité, daté du 10 juin 888. Arnoul, fils de Carloman, ayant été à la même époque élu au trône de Germanie, s'efforça de soumettre l'usurpateur ; mais il ne put forcer Rodolphe dans ses montagnes, et dut conclure avec lui à Ratisbonne (octobre 888) un traité qui lui assurait la conservation du trône qu'il s'était établi. Malgré ce traité, Arnoul et son fils Zwentibold ne cessèrent toute leur vie d'attaquer Rodolphe et de le poursuivre en toute occasion jusqu'au pied de ses retraites inaccessibles, mais sans jamais obtenir d'autres succès que de ravager cruellement le pays. La plus formidable de ces campagnes inutiles eut lieu en 894. Rodolphe n'eut point d'autre ennemi, et gouverna d'ailleurs paisiblement, étendant principalement son autorité sur les plaines du Valais, les évêchés de Lausanne et de Genève et jusqu'auprès de Lons-le-Saulnier.

RODOLPHE II, roi de Bourgogne, fils unique et successeur de Rodolphe Ier, mort le 11 juillet 937, fut un prince remuant, qui s'agita pendant vingt-cinq ans de règne pour étendre ses États et son pouvoir, et qui y réussit. Toutefois, ayant d'abord porté ses vues ambitieuses vers le nord, il fut battu de ce côté. Burchard, duc d'Alemannie (c'est-à-dire de Souabe), le mit en déroute à Winterthur, en 919 ; mais ayant vraisemblablement à redouter que Rodolphe ne prît une revanche énergique, les Souabes conclurent avec lui une paix qu'ils rendirent définitive en lui donnant en mariage, en 921, Berthe, fille de leur duc Burchard. Cette princesse, qui vécut longtemps et fonda un grand nombre de monastères, d'églises et de châteaux, est la fameuse reine Berthe, dont le souvenir est vivant encore aujourd'hui dans les traditions de la Suisse romande. La même année, 921, Rodolphe II fut appelé au trône d'Italie par les seigneurs lombards, mécontents de leur roi Bérenger et à la tête desquels figurait Adalbert, marquis d'Ivrée, beau-frère de Rodolphe. Celui-ci accepta ces ouvertures avec empressement, vint aussitôt exercer les prérogatives royales à Pavie, et triompha de son adversaire, dans la sanglante bataille de Fiorenzula, le 29 juillet 923. Bérenger revint à la charge avec une armée des grands ravageurs de l'époque, les Hongrois, et rétablit un moment ses affaires, mais pour

être assassiné peu de jours après, par quelques-uns des siens, indignés de sa politique. Rodolphe étendit sa domination sur tout le nord de l'Italie et jusqu'à Venise; le chroniqueur lombard Liutprand l'appelle *rex superbissimus;* mais quand il n'eut plus son ancien compétiteur, les Italiens l'abandonnèrent, et à la suite de mouvements menaçants dirigés contre lui, il repassa précipitamment les Alpes. Son beau-père Burchard, accouru à son secours avec une armée de Souabes, trahi de même par les Lombards, y laissa la vie. La royauté de Rodolphe II en Italie ne dura que quatre ans. Les Italiens lui substituèrent, en 926, Hugues, duc de Provence, et cherchèrent quelques années après (en 933) à rappeler Rodolphe à la place de Hugues. Les deux princes s'entendirent pour traiter: Rodolphe renonça à toute prétention sur l'Italie, et Hugues lui abandonna la province de Vienne. Ce fut l'origine du royaume de Bourgogne et Provence, qu'on appela le royaume d'Arles, mais dont l'établissement définitif n'eut lieu que dix ans après, sous le règne de Conrad le Pacifique, fils et successeur de Rodolphe II.

RODOLPHE III, roi de Bourgogne, surnommé *le Pieux* ou *le Fainéant*. Fils du roi Conrad le Pacifique, qui mourut le 19 octobre 993, il régna lui-même jusqu'à sa mort, arrivée le 6 septembre 1032. Pour la piété, comme pour le caractère doux et placide, il présente une ressemblance frappante avec le bon roi Robert, fils de Hugues Capet. Ils portaient la couronne ensemble avec le même air d'indolence. Ils étaient de plus beaux-frères, car la reine Berthe de France, femme de Robert, était petite-fille de la reine Berthe de la Suisse romande et la propre sœur de Rodolphe III. Tous deux, en traversant la même époque, eurent à lutter contre les mêmes difficultés. Rodolphe III ne fut jamais le maître de ses sujets, et le peu qu'on sait de son long règne n'est qu'une série de querelles et de combats malheureux qu'il eut à soutenir contre ses vassaux mécontents. Il chercha son appui dans l'autorité impériale. L'empereur d'Allemagne, Henri II de Bavière, était son neveu. Rodolphe alla le trouver à Strasbourg en 1016, et lui fit solennellement, dans cette ville, la cession de tout son royaume pour le temps où il ne serait plus. L'empereur se rendit aussitôt en Suisse avec une armée, et prit ses mesures en conséquence. C'était de la part de Rodolphe un coup d'État désespéré, mais habile en ce qu'il enveloppait pacifiquement toute sa noblesse romande, si insoumise, dans un irrémédiable désastre. La pesante main de l'empire germanique était posée désormais sur la cime des Alpes, et il fallut deux ou trois siècles pour que les aspirations d'indépendance qui bouillonnaient dans le pays se dégageassent, soit en grandes seigneuries à peu près souveraines, comme les comtés de Neuchâtel et de Genevois, la baronie de Faucigny, les marquisats de Bresse et de Dauphiné, soit en souverainetés plus pures, qui furent les municipalités républicaines de la Suisse. A la mort de Henri II (1024), Rodolphe essaya de se soustraire à ses engagements; mais Conrad le Salique s'empara de Bâle, et força Rodolphe à refaire en sa faveur les serments précédemment prêtés à son père. Rodolphe III avait eu pour femmes deux princesses, nommées Agiltrude et Ermengarde; mais ni l'une ni l'autre ne lui donna d'enfants. Il laissa seulement un fils naturel, Hugo, qui fut évêque de Lausanne de 1019 à 1036.

Henri BORDIER.

Sur le royaume de Bourgogne voy. divers travaux de M. le baron de Gingins, notamment dans les *Mémoires et docum. pub. par la Société d'hist. de la Suisse romande* (Lausanne, 19 vol. in-8°), et le *Regeste* de Fr. Forel, in-8°, 1862.

RODOLPHE D'EMS. *Voy.* RUDOLF.

RODON (DE). *Voy.* DERODON.

RODRIGUE. *Voy.* RODERIC.

RODRIGUEZ GIRAO (Le P. *Joao*) ou *Joao Rodriguez*, missionnaire portugais, né en 1459, à Alcochete, près Lisbonne, mort en 1633. Il entra dans l'ordre des Jésuites le 16 décembre 1576, et il passa en 1583 au Japon, où il se livra à l'étude des langues avec plus de succès qu'aucun des missionnaires dont il avait eté précédé. Ce fut très-probablement à son habileté dans l'idiome parlé à Nangasaki qu'il dut la protection du gouvernement japonais. Il échappa aux persécutions qu'on exerçait contre les missionnaires, et il put continuer durant longtemps son séjour au milieu de populations qui abhorraient le nom chrétien. Il revint cependant mourir en Europe. Son ouvrage principal, le seul auquel il doive sa réputation, avait été imprimé à Nangasaki, sous ce titre: *Arte da lingua do Japao;* 1604, pet. in-4°, sur papier de soie (vendu 640 fr. Langlès). Ce n'était pas le premier livre de linguistique qui eût paru au Japon. On avait le *Dictionnaire* publié à Amacusa en 1595; mais celui qui l'avait précédé à Nangasaki était un *Vocabulario da lingoa de Japam com a declaração em Portuguez;* (1603, pet. in-4°). Selon toute probabilité, João Rodriguez avait travaillé à ce recueil, qui eut pour collaborateurs les Pères de sa compagnie. L'œuvre de Rodriguez a été traduite en français par Landresse et annotée par Remusat (Paris, 1825, in-8°, pl.). On a encore du P. Rodriguez les recueils de lettres suivants, qui constatent les persécutions exercées au Japon contre les chrétiens : *Cartas annuas de Nangazachi dos annos* 1604 *e* 1605, trad. en latin (Anvers, 1611 et 1612), et en italien (1808 et 1810, in-12); *Annuas de* 1609 *e* 1610; Rome, 1615, in-12; de petits livres semblables du même auteur ont paru à Rome en 1615, 1628 et 1632, in-12. F. D.

Barbosa Machado, *Bibl lusitana* — N. Antonio, *Bib. hispana* — Franco, *Imag. da virtude em o noviciado de Coimbra*, t. II, p. 620. — Pagès, *Bibliogr. japonaise;* Paris, 1859, in-4°.

RODRIGUEZ (*Ventura*), architecte espagnol, né le 14 juillet 1717, à Ciempozuelos, mort en

décembre 1785, à Madrid. Il commença l'étude de sa profession avec Étienne Marchand, qui dirigeait alors les travaux d'Aranjuez, puis il aida Juvara et Sachetti dans la construction du palais neuf à Madrid. En 1747 il fut associé à l'Académie de Saint-Luc. Lors de l'établissement de celle de Saint-Ferdinand (1752), il en devint le directeur, et y professa l'architecture avec autant de talent que de sollicitude pour le progrès de ses élèves. Sa réputation était si grande en Espagne que de toutes parts on s'adressait à lui et que pas un édifice de quelque importance ne s'y est élevé de son temps sans qu'il n'en ait rectifié ou dessiné les plans. Il construisit des églises, des colléges, des hôpitaux, des palais à Saragosse, Malaga, Tolède, Grenade, Valladolid et dans beaucoup d'autres villes; la liste de ses ouvrages est fort étendue. Nous nous bornerons à citer parmi les plus remarquables le sanctuaire de Cobadonga, l'église de Saint-Philippe de Neri à Malaga, celle de l'hôpital à Oviedo, et le palais du duc de Liria à Madrid. Ses travaux multipliés et ses déplacements continuels ne lui permirent pas de faire le voyage d'Italie ; mais il y suppléa par une nombreuse et riche collection d'objets d'art et par l'étude approfondie des monuments de l'architecture romaine, arabe et gothique dans son pays. Sous le rapport de la noblesse, de l'élégance et de la simplicité du style, il a mérité d'être appelé le restaurateur de l'architecture en Espagne. P.

Ponz, *Viage de España*. — Jovellanos, *Noticias*.

RODRIGUEZ. *Voy*. SANCHEZ DE AREVALO.

ROE (1) (*Thomas*), voyageur anglais, né vers 1580, à Low-Layton (Essex), mort le 6 novembre 1644. Après avoir fait quelques études au collége de la Magdeleine à Oxford, il se montra à la cour, et reçut en 1604 de Jacques I[er] le titre de chevalier. Aussitôt après le prince de Galles l'envoya à la découverte dans les Indes occidentales. Il y revint une seconde fois en 1615, en qualité d'ambassadeur du roi au Mogol, mais aux frais de la Compagnie des Indes et pour les intérêts de son commerce. Au bout d'un séjour de trois ou quatre années dans le Mogol, il se rembarqua pour l'Angleterre, et fut élu en 1620 député de Cirencester à la chambre des communes. Envoyé en 1621 en ambassade à Constantinople, il y demeura jusqu'en 1624, et remit sur un meilleur pied qu'elles n'avaient encore été les affaires du commerce anglais. Au commencement de 1630 il visita, dans le même but et avec autant de succès, les cours de Pologne, de Suède, de Danemark et des princes d'Allemagne. Sa dernière mission politique fut celle qu'il remplit en 1641 auprès de l'empereur et de la diète de Ratisbonne. A son retour il devint chancelier de l'ordre de la Jarretière et entra au conseil privé. On a de lui : *A true and faithful relation of what hath lately happened in Constantinople, concerning the death of sultan Osman and the setting up of Mustapha, his uncle;* Londres, 1622, in-4°; — *The Negotiations of sir Th. Roe in his embassy to the Ottoman Porte*, 1621-1628; ibid., 1740, in-fol. : ce volume est dû aux soins du romancier Robertson; mais l'ouvrage n'a pas été publié dans son entier.

(1) C'est à tort que quelques auteurs ont dénaturé ce nom en l'écrivant *Rhoe* ou *Rowe*.

Biogr. britann. — Chalmers, *Biogr. dict.*

ROEBUCK (*John*), savant médecin anglais, né en 1718, à Sheffield, mort le 17 juillet 1794. Il était fils d'un riche manufacturier. Après avoir étudié la médecine à Édimbourg, puis à Leyde, où il fut reçu docteur, en 1743, il s'établit à Birmingham, et appliqua ses connaissances en chimie au progrès de l'industrie manufacturière. Ce fut ainsi qu'il découvrit de meilleurs moyens de raffiner l'or et l'argent, et qu'il obtint une grande économie en substituant, dans la fabrication de l'acide sulfurique, des chambres de plomb aux vaisseaux de terre alors en usage. S'étant associé avec Samuel Garbet, il fonda une raffinerie et un laboratoire à Birmingham, et en 1749 une fabrique d'acide sulfurique à Preston-Pans. Mais le plus important des établissements qu'il créa, et celui qui marque une ère nouvelle dans le développement de l'industrie anglaise, c'est la fameuse fonderie de Carron, une des plus considérables qui soit au monde; le premier fourneau en fut allumé le 1[er] janvier 1760. Rœbuck avait eu recours en cette occasion aux talents réunis des ingénieurs Smeaton et Watt. Bientôt il chercha un nouvel aliment à l'activité de son esprit, et prit à son compte l'exploitation des mines de charbon et de sel du duc d'Hamilton à Borrowstowness; cette entreprise fut des plus désastreuses, et il y engloutit non-seulement sa fortune, qui était considérable, mais de fortes sommes d'argent qu'il emprunta et qu'il ne put jamais rendre. Il passa les vingt dernières années de sa vie dans la pauvreté. Il a donné quelques mémoires aux recueils de la Société royale d'Édimbourg, dont il a été membre, et de celle de Londres.

Transactions of the Royal Society of Edinburgh, t. IV.

* ROEBUCK (*John-Arthur*), orateur et écrivain politique, petit-fils du précédent, né en 1801, à Madras. Il passa de très-bonne heure au Canada, qu'il quitta en 1824 pour étudier le droit en Angleterre. Admis au barreau en 1831, il devint en 1832 député de la ville de Bath, qu'il représenta jusqu'en 1837. Dès le début de sa carrière, il se posa comme chef de l'école qu'on a nommée le radicalisme philosophique. Agent de l'Assemblée du Canada lors de la révolte de cette colonie, il défendit bravement les intérêts des Canadiens luttant pour leur indépendance. La violence de ses attaques contre les whigs (qui déjà avait amené un duel entre lui et M. Black, propriétaire du *Morning Chronicle*), l'empêcha d'être réélu en 1837; mais de 1841 à 1847 il figura de nouveau dans la chambre des communes comme mandataire des mêmes électeurs. Depuis cette dernière date,

il représente la ville manufacturière de Sheffield. Malgré la ténacité de ses opinions radicales, il n'appartient à proprement parler à aucun parti; on le voit repousser toute proposition qu'il juge anti-libérale, de quelque côté qu'elle vienne. L'étendue de ses connaissances variées et son esprit éminemment pratique répandent beaucoup de clarté sur les débats auxquels il prend part. Malheureusement sa mauvaise santé l'oblige souvent à interrompre ses travaux parlementaires. D'un autre côté, si on admire son caractère indépendant, sa courageuse franchise et ses talents oratoires, on redoute son humeur acerbe et ses violentes sorties, tandis que ses excentricités amusent moins ses partisans que ses adversaires. Toutefois, il a rendu à son pays plus d'un service. C'est lui qui en 1855 demanda une enquête au sujet de cette déplorable négligence, de ces coupables oublis de l'administration anglaise qui durant la guerre de Crimée firent perdre à nos voisins presque autant de soldats que les armes russes; sa motion, adoptée à l'unanimité, amena la chute du ministère Aberdeen. Nommé président de la commission d'enquête, il déploya en cette occasion une activité peu commune. L'orateur n'a pas toujours été aussi bien inspiré; ainsi, lorsqu'on présenta à la chambre une loi destinée à empêcher les réfugiés de profiter de l'hospitalité de la Grande-Bretagne pour y former des complots, il prononça un discours dont la violence, peu parlementaire, produisit une certaine sensation; du reste, son attitude, constamment hostile vis-à-vis de la politique impériale, trahit des préjugés gallophobes très-enracinés. M. Rœbuck, fort vif d'allures, est d une taille peu élevée, qui forme un contraste avec l'énergie habituelle de son langage. Outre un grand nombre de brochures et d'articles remarquables, publiés soit dans l'*Edinburgh*, soit dans la *Westminster Review*, il a écrit : *Pamphlets to the people;* Londres, 1835, in-8°; — *The English colonies;* ibid., 1849, 2 vol. in-8°; — *History of the whig ministry of* 1830 *to the passing of the Reform bill;* ibid., 1852, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage fait autorité; car l'auteur, intimement lié avec lord Brougham à l'époque dont il a écrit l'histoire, a pu fournir des détails authentiques sur les événements qui ont précédé la reforme. W. H—s.

Knight's *Cyclopædia of Biography.* — Grant, *Random Recollections of the House of commons.*

RŒDERER (*Jean-Georges*), médecin français, né le 15 mai 1726, à Strasbourg, où il est mort, le 4 avril 1763. Dès qu'il eut été reçu docteur (1750), il visita les plus célèbres écoles de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, et fut appelé en 1751 à Gœttingue, sur la recommandation de Haller; il y professa jusqu'à la fin de sa vie l'art des accouchements et forma un grand nombre de bons élèves. Sa pratique était fort étendue : on le consultait des pays les plus éloignés. Il eut le titre de médecin du roi d'Angleterre, et il appartint à l'Académie royale de chirurgie de Paris ainsi qu'aux sociétés savantes de Pétersbourg, d'Upsal et de Gœttingue. Il n'a publié aucun ouvrage d'une étendue considérable; mais ses opuscules sont tous intéressants. Nous citerons de lui : *Elementa artis obstetriciæ;* Gœttingue, 1752, 1759, 1766, in-8°; trad. en français, Paris, 1765, in-8°; — *De suffocatis satura;* ibid., 1754, in-4°; — *De vi imaginationis in fœtum negata;* Pétersbourg, 1756, in 4°; — *De genitalibus virorum;* Gœttingue, 1758, in-4°; — *De cerebro;* ibid., 1759, in-4°; — *Icones uteri humani observationibus illustratæ;* ibid., 1759, 1764, in-fol.; — *De raucitate;* ibid., 1759, in-4°; — *De morsu canis rabidi sanato;* ibid., 1760, in-4°; — *De morbo mucoso;* ibid., 1762, in-4°, et 1784, in-8° : c'est une production de premier ordre; si le traitement est défectueux, la description de la maladie est admirable. Toutes ses dissertations ont été réunies sous le titre d'*Opuscula medica* (Gœtt., 1763, 2 vol. in-4°). Rœderer a fourni des articles à la *Bibliothèque britannique*, au *Magasin de Hanovre*, aux *Gœtt. gelehrte Anzeigen*, et au recueil de la Société royale de Gœttingue.

Biogr. méd. — Haag, *France protest.*

RŒDERER (*Pierre-Louis*, comte), homme politique et littérateur français, né à Metz, le 15 février 1754, mort à Bois-Roussel (Orne), le 17 décembre 1835. Il fit ses études à Metz et son droit à Strasbourg. Destiné au barreau par son père, qui était avocat, mais éloigné par sa nature de la chicane et des minces discussions, il ne subit la volonté paternelle qu'après une résistance assez longue. Son goût le portait aux problèmes qui embrassent de vastes horizons, et cet homme, qui devait plus tard pousser la prudence et l'habileté au point de soulever des accusations contre la droiture de son caractère, se sentait pris, dans la première chaleur de la jeunesse, par cet enthousiasme pour le bonheur des hommes que l'influence de J.-J. Rousseau répandait de toutes parts. Il acheta, en 1780, une charge de conseiller au parlement de Metz. L'Académie de cette ville, dont il était membre, occupa d'abord ses loisirs; il prit une part active à ses travaux. Il commença, en 1788, sa vie politique par la publication d'une brochure sur la *Députation aux états généraux*, et sa vie de journaliste par des écrits courts et vifs sur les événements et les questions du jour. Les électeurs de Metz le nommèrent représentant des trois ordres à l'Assemblée nationale, le 26 octobre 1789, en remplacement d'un député dont l'élection avait été annulée. Il n'était donc pas présent à la séance du Jeu de Paume, comme pourrait le faire croire le tableau de David, où l'on voit sa figure accentuée. Les discours et les nombreux rapports de Rœderer le montrent franchement dévoué aux idées nouvelles : il provoqua la reforme de l'ordre judiciaire et l'établissement

du jury, l'abolition des ordres religieux, celle des corporations et des distinctions nobiliaires; il réclama avec persistance la liberté de la presse et l'égalité des droits politiques. C'est surtout comme membre du comité établi pour proposer un nouveau système de contributions qu'il se distingua par ses connaissances positives, par la netteté de ses vues et par les ressources de son esprit. Il fut le rédacteur de la loi sur le timbre, de celle des patentes, et le principal auteur de la contribution foncière, ainsi que de sa combinaison avec la mobilière. Après la clôture de l'Assemblée constituante, l'assemblée électorale de la Seine nomma Rœderer procureur général syndic du département (11 nov. 1791). La société des Jacobins, dont il faisait partie, lui donna son appui jusqu'au 20 juin 1792; mais il se fit à la suite de cette journée de puissants ennemis. Il se présenta à la barre de l'Assemblée, et lui demanda qu'elle n'ouvrît plus ses portes aux multitudes d'hommes armés qui, sous prétexte de présenter des pétitions, l'envahissaient et lui imposaient leur volonté. Au 10 août, pour sauver la vie du roi, il l'engagea à se rendre à l'Assemblée législative, seul refuge qui lui restât, et l'y conduisit avec la famille royale, les assistant et les protégeant de sa personne. Il a raconté, dans la *Chronique de cinquante jours* (du 20 juin au 10 août), sans art, sans effet oratoire, et jour par jour, les événements de cette époque. Le lecteur impartial y reconnaît que sa conduite envers le roi fut celle d'un honnête homme et d'un magistrat qui obéit à sa conscience; cependant, elle lui a valu les accusations les plus diverses, celles des royalistes lorsqu'ils purent prendre part à la politique, celles des Jacobins le lendemain du 10 août. La commune de Paris lança contre lui un mandat d'amener : il ne fut pas mis en jugement, mais il crut prudent de s'effacer, et ne s'occupa plus que de sa collaboration au *Journal de Paris*. La chute des girondins l'avertit qu'il devait se resoudre à un silence complet, et que le parti vainqueur n'épargnerait pas le journaliste, dont un article du 6 janvier 1793 avait dénié à la Convention le droit de juger le roi. Il reparut, après le 9 thermidor, fut nommé professeur d'économie politique aux écoles centrales, et ensuite membre de l'Institut, pour la classe des sciences morales et politiques (juin 1796). Il avait repris dès le commencement de 1795 la rédaction du *Journal de Paris*; il créa au mois d'août 1796 un recueil périodique, paraissant tous les dix jours, sous le titre de *Journal d'économie publique, de morale et de politique*. Au 18 fructidor, il courut le risque d'être atteint par la déportation, et ne l'evita que par l'intervention de Talleyrand. Ces menaces des divers pouvoirs qui se succédaient, le peu de sûreté de l'existence, l'instabilité des situations, avaient depuis longtemps tourné les désirs de Rœderer vers un pouvoir fort et protecteur. Il concourut de toutes ses forces à la révolution du 18 brumaire, et fut l'agent le plus actif de ce qu'il appelait « une généreuse et patriotique conspiration ». Il est l'auteur de l'*Adresse aux Parisiens* qui fut placardée dans la matinée du 18 (1). Compris dans la première nomination des membres du sénat, il refusa, sur l'avis de Bonaparte, et fut nommé conseiller d'État, le 25 décembre 1799. Il eut, le 12 mars 1802, la direction de l'esprit public, qui comprenait les théâtres et l'instruction publique. Tout était à refaire dans l'enseignement, et Rœderer élabora un projet qui devait mener de front, dès les plus basses classes, les trois genres de connaissances, littéraires, physiques et mathématiques; mais il n'eut pas le temps de l'appliquer. Il fut nommé sénateur le 14 septembre 1802 (2). Le 1er avril 1806, il fut envoyé à Naples par le sénat, pour féliciter Joseph Bonaparte sur son avénement au trône; il resta auprès de ce roi, et, devenu son ministre des finances, il prépara l'utile réforme financière qui fut exécutée sous le roi Murat. Il fut créé comte de l'empire (1809), chargé de l'administration du grand-duché de Berg, avec rang de ministre (24 sept. 1810), et nommé pair de France, aux Cent jours. Après la rentrée des Bourbons, il quitta la vie politique, et fut éliminé de l'Institut (avril 1816). C'est dans son habitation de Bois-Roussel qu'il vécut ensuite de préférence, tout occupé de littérature. Après 1830, il fut rappelé à la chambre des pairs et à l'Institut (Académie des sciences morales et polit.). Il avait quatre-vingt-un ans, lorsqu'il excita les passions de tous les partis par sa *Lettre aux constitutionnels*, dans laquelle il attaquait la doctrine parlementaire : « Le roi règne, et ne gouverne pas »; il mourut peu de temps après, par accident, sans souffrance et sans maladie; il était encore gai et robuste.

La vie politique de Rœderer a été l'objet de jugements si divers, qu'ils se détruisent les uns les autres; mais nul ne peut dissimuler son adresse à glisser entre les dangers, ni effacer cette phrase d'un publiciste grave, Mallet du Pan : « Il a *serpenté* avec succès au travers des orages et des partis, se réservant toujours des expédients, quel que fût l'événement. » Au point de vue littéraire, il a de la vigueur et de l'abondance dans la pensée; mais il manque de fini et de variété dans l'expression; pour être nerveux et serré, il devient lourd et sec; il affecte dans les discussions politiques une préoccupation métaphysique qui tourne parfois à l'obscurité, et l'on est tenté alors de répéter le vers de Chénier, dans la satire du docteur Pancrace :

Je lisais Rœderer et bâillais en silence.

(1) Cette adresse fut composée typographiquement par le fils de Rœderer, que Regnaud de Saint Jean d'Angely avait placé, six jours avant le 18 brumaire, dans une imprimerie dont le chef était à sa dévotion.

(2) Quelques jours plus tard, le premier consul lui dit : « Eh bien, citoyen Rœderer, nous vous avons placé entre les pères conscrits. » — « Oui, général, répliqua-t-il, vous m'avez envoyé *ad patres*. »

Cependant, comme le dit M. Sainte-Beuve, sans être précisément un écrivain et en ne paraissant qu'un amateur, il a sa place dans l'histoire littéraire. Il doit cette place surtout au *Mémoire sur la société polie*, ouvrage distingué et curieux, quoique bâti tout entier sur un paradoxe. Déjà, dans l'étude sur le règne de Louis XII, il s'était pris à une idée paradoxale, en faisant de ce prince le type non-seulement des bons rois, mais même des grands rois. Il développa plus encore sa tendance à d'ingénieuses hypothèses dans son *Mémoire sur la société polie*, où il recherche le rôle joué par les femmes à la cour de France, depuis Louis XII. Selon lui, Anne de Bretagne avait fondé une école de politesse et de perfection pour le sexe; ses sages leçons furent gâtées par les maîtresses de François Ier, et dès lors il y eut lutte entre la société ingénieuse et décente et la société licencieuse. L'hôtel de Rambouillet fut la reprise des traditions d'Anne de Bretagne; avec les maîtresses de Louis XIV on revint au temps de François Ier; mais le triomphe de Mme de Maintenon, sortie du plus pur milieu de l'hôtel de Rambouillet, fut le triomphe même de la société polie.

Les *Œuvres complètes* de Rœderer ont été publiées par son fils (Paris, Didot, 1853-1859, 8 vol. in-8°). Les plus remarquables de ces œuvres sont : *Mémoire sur l'administration du département de Paris* (1792, in-8°); *Louis XII* (1820, in-8°); *François Ier* (1825, in-8°); *Chronique de cinquante jours* (1832, in-8°); *Adresse d'un constitutionnel aux constitutionnels* (1835, in-8°); *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France* (1835, in-8°), et *Comédies historiques* de Louis XII à la mort de Henri IV (1827-1830, 3 vol. in-8°).

* Rœderer (*Antoine-Marie*, baron), fils du précédent, né à Metz, le 14 mai 1782. Il fut préfet du département du Trasimène, puis de celui de l'Aube, sous le gouvernement impérial (1814, 1815), et fut nommé pair de France, le 23 septembre 1845. On a de lui : *Comédies, proverbes et parades*; Dinan sur-Meuse, 1824-1825, 2 vol. in-8°; — *Intrigues politiques et galantes*, comédies; Paris, 1832, in-8°. J. Morel.

Notice biogr. sur M. Rœderer; Paris, 1825, in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII. — Mignet, *Notices historiques*, t. I.

RŒLOFS (*Gérard*), en latin *Rodolphus*, érudit belge, né à Grave-sur-Meuse, mort le 16 juin 1591, à Liége. Après avoir exercé les fonctions de précepteur, il obtint un canonicat à Grave et vers 1514 un autre à Liége. Il resta fidèle à la religion catholique. On a de lui : *De litteris canonicis*; Cologne, 1582, in-8°, traité curieux et savant auquel Bernardino Ferrari a fait beaucoup d'emprunts.

Paquot, *Mémoires*, VII.

RŒMER (*Olaüs*), célèbre astronome danois, né le 25 septembre 1644, à Aarhus, mort le 19 septembre 1710, à Copenhague. Il étudia les mathématiques, sous Erasme Bartholin, à Copenhague; ce fut là que le rencontra l'astronome Picard. Celui-ci le prit pour aide dans les observations qu'il se proposait de faire à Uranibourg, et l'amena, en 1672, en France. Élève et ami de Picard, l'astronome danois fit un long séjour à Paris, devint membre de l'Académie des sciences, enseigna l'astronomie au grand dauphin, et eut son logement à l'Observatoire. En 1681, il fut appelé dans sa patrie, pour recevoir, avec le titre de conseiller d'État, la chaire de mathématiques à Copenhague. La dernière observation qu'il paraît avoir faite à Paris est celle du solstice d'été, 21 juin 1681. La Hire le remplaça pour aider Picard dans ses observations. Rœmer passe pour avoir le premier fait construire une lunette méridienne : c'était la réalisation d'une idée bien simple, qui pouvait facilement se présenter à l'esprit en faisant tourner une lunette dans le plan méridien au moyen d'un axe. Rœmer ne publia aucun ouvrage de son vivant; après sa mort (il mourut de la pierre), ses manuscrits furent réunis par Horrebow, un de ses élèves, et mis au jour sous le titre de *Basis astronomiæ, sive Triduum et Observatoria Beati Rœmeri, sive Astronomiæ pars mecanica*, etc.; Copenhague, 1735, in-4°. Le chapitre x, l'un des plus intéressants, est intitulé : *Terra mota, seu parallaxis orbis annui ex observationibus Sirii et Lyræ*. Voici ce qu'on y lit, entre autres : « Les phénomènes célestes s'expliquent également dans le système de Kopernik et de Tycho; seulement les astronomes sont les seuls juges compétents de la question du mouvement de la terre. On a depuis longtemps estimé à leur juste valeur les arguments qu'on a pu tirer d'ailleurs (de la Bible) pour la résoudre. On convient unanimement que la parallaxe seule des étoiles pourrait en fournir une preuve réelle. On sait combien cette recherche est difficile. La comparaison de mes observations à celles d'Hevelius m'a fait croire quelquefois à une parallaxe d'une minute ou deux; mais en examinant plus attentivement les circonstances des observations, j'ai vu qu'il était toujours possible de leur attribuer les différences observées. En 1692 et 1693, ayant établi dans ma maison un nouvel instrument, j'ai repris ce travail. Il m'a paru que la parallaxe des étoiles de première grandeur n'atteignait pas une minute. » On sait aujourd'hui que la parallaxe annuelle des étoiles n'est pas même d'une seconde. L'erreur de Rœmer comme de tous les observateurs de cette époque tenait en grande partie à l'aberration de la lumière, qui n'avait pas encore été découverte. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le célèbre astronome danois avait trouvé, sans s'en douter, à l'appui du mouvement de la terre une preuve bien plus concluante que celle qui se déduisait d'une parallaxe presque insen-

sible : nous voulons parler de sa découverte de la vitesse de la lumière. Elle est fondée sur l'observation des satellites de Jupiter. Cette planète, comme tout corps opaque, projette, à l'opposite du soleil, un cône d'ombre ; l'axe de ce cône, où la lumière ne pénètre point, est la ligne qui joint les centres des deux astres. Les satellites, qui, de même que la planète, ne brillent que de la lumière réfléchie du soleil, doivent disparaître donc dès que cette lumière ne les atteint plus ou qu'ils pénètrent dans le cône d'ombre. Or, en observant, près de la conjonction de Jupiter avec la Terre, l'entrée (immersion) d'un (le premier par exemple) de ces satellites dans le cône et sa sortie (émersion), puis faisant les mêmes observations près de l'opposition de la planète, on trouve que la lumière met 16 minutes 32 secondes à parcourir tout le diamètre de l'orbite terrestre, ou 76 millions de lieues, c'est-à-dire la différence entre la distance de Jupiter à la Terre en conjonction à la distance de Jupiter à la Terre en opposition ; elle met donc 8 minutes 16 secondes pour franchir la moitié de cet intervalle ou pour venir du Soleil à la Terre. La découverte de la vitesse de la lumière, que l'on croyait jusqu'alors infinie, fut faite par Rœmer en 1675 à l'Observatoire de Paris : c'est un des plus beaux résultats de l'astronomie. Galilée avait le premier essayé, mais sans succès, de mesurer la vitesse de la lumière par des expériences directes, faites à la surface de la Terre. Ces expériences furent reprises, en 1849, par M. Fizeau; et en les modifiant par des moyens très-ingénieux de son invention, il démontra qu'on peut déterminer la vitesse de la lumière par des observations faites à de courtes distances, comme, par exemple, la distance de Suresne à Montmartre. Cet habile physicien trouva ainsi une vitesse de 78,841 lieues par seconde, valeur peu différente de celle que Rœmer avait déduite de l'observation des satellites de Jupiter. F. H.

Horrebow, *Notice*, à la tête de la *Basis astronomiæ*. — Nyerup, *Literatur-Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*. — Delambre, *Hist. de l'astronomie moderne*. — Arago, *Astronomie*, t. IV.

RŒSCHLAUB (*André*), médecin allemand, né le 21 octobre 1768, à Lichtenfels, près de Bamberg, mort le 7 juillet 1835, près d'Ems. Il fit ses études à l'université de Bamberg, et aussitôt qu'il eut reçu le diplôme de docteur (1795), il y professa la médecine. En 1802, il passa à Landshut, et occupa la chaire de clinique médicale jusqu'en 1826, époque où il fut attaché au corps enseignant de l'université de Munich. « Ce médecin, dit M. Jourdan, a fait beaucoup de bruit en Allemagne par le zèle avec lequel il a soutenu la cause du brownisme, tout en le défigurant, et par la tournure bizarre de ses idées, qui tendent évidemment à la théosophie. Ses productions sont remarquables par une subtilité extraordinaire. Il prétend que l'organisation n'est qu'une condition extérieure de la vie, et que la condition intérieure est le principe vital, qu'il place ainsi en dehors de la vie elle-même. Suivant lui les maladies sont des altérations de la vie propre à chaque individu, lesquelles se présentent toujours sous une forme particulière et se manifestent par certains phénomènes, variables selon le mode d'altération, et dont l'ensemble constitue le caractère essentiel de chacune d'entre elles. Mais une maladie n'est pas la destruction de la santé, c'est la pénétration dans celle-ci d'une vie étrangère qui en altère et restreint la pureté. » Rœschlaub a beaucoup écrit; nous citerons de lui : *Untersuchungen über Pathogenie;* Francfort, 1798-1800, 3 vol. gr. in-8°, réimpr. en 1800-1803 et trad. en 1806 en hollandais; — *Von dem Einflusse der Brown'schen Theorie in die praktische Heilkunde;* Wurtzbourg, 1798, in 8°; trad. en français; — *Lehrbuch der Nosologie;* Bamberg, 1801, gr. in-8°; — *Lehrbuch der besonderen Nosologie, Jatrensiologie und Jaterie;* Francfort, 1807-1810, 3 part. in-8°; — *Philosophische Werke;* Soulzbach, 1827, gr. in-8°; un seul volume a paru. Il a dirigé le *Magazin zur Vervoll Kommnung der Heilkunde* (1790-1803, 8 vol. in 8°) et quelques autres recueils spéciaux, et il a édité les *Œuvres de Brown* en allemand (Francfort, 1806-1807, 3 vol. in-8°).

Neue Nekrolog der Deutsch, XIII, 588. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexikon*. — Jourdan, dans la *Biogr. méd.* — Sprengel, *Hist. de la méd.*

RŒSLEIN (*Euchaire*), médecin allemand, né vers 1490, à Francfort. A l'exemple de plusieurs savants de son temps, il grécisa son nom, qui en allemand signifie *petite rose*, et prit celui de *Rhodion*, dont il a signé ses ouvrages. Tout ce qu'on sait sur sa vie, c'est qu'il remplit les fonctions de médecin pensionné de la ville de Francfort, et qu'il s'adonna à l'art des accouchements ainsi qu'à l'étude de la botanique. On a de lui : *De partu hominis;* Francfort, 1532, in-8°; réimpr. sept fois et trad. en français (Paris, 1540, in-12); ce traité a été pendant longtemps un des plus complets que l'on possédât sur les accouchements; — des *Éphémérides*, depuis 1533 jusqu'en 1551; — *Kreuterbuch von aller Kreuter, Gethier, Gesteinen und Metal* (Livre des plantes, des animaux et des métaux utiles à la médecine); Francfort, 1533, in-fol.; 4e édit., ibid., 1569, in-fol., avec des fig. en bois; suivant l'auteur lui-même, ce n'est autre chose que l'*Hortus sanitatis*, attribué a Cuba, et dont il avait corrigé le texte; les descriptions ne tardèrent pas à être abandonnées, mais les planches furent retouchées et servirent à accompagner plusieurs recueils, celui entre autres d'Ehrhart, en 1737.

On a confondu Euchaire Rœslein avec un autre médecin de ce nom, peut être son fils, *Elysée* Rœslin, et qui vivait dans la seconde moitié du seizième siècle; il pratiqua à Strasbourg et à Francfort et publia les ouvrages suivants : *Theoria nova cœlestium meteorum;* Strasbourg,

1578, in-4°; — *De opere Dei creationis hypotheses;* Francfort, 1597, in-4°; — *Discours de l'astrologie judiciaire* (en allem.); Strasb., 1609, in-4°; — une description de l'Alsace et des Vosges, sous le titre : *Des Elsass und gegen Lothringen*, etc.; Strasb., 1593, in-8°.

Biogr. méd. — Lalande, *Bibliogr. astron.*

ROGER, grand comte de Sicile et de Calabre, né en Normandie, en 1031, mort en juillet 1101. Le plus jeune des douze fils de Tancrède de Hauteville, il alla vers 1058 rejoindre ses frères, qui s'étaient déjà rendus maîtres de la plus grande partie de l'Italie méridionale. Doué comme eux d'une bravoure aventureuse, d'une force herculéenne et d'une ruse consommée, mais en même temps plein de grâce et d'affabilité, il fut avec une poignée de soldats envoyé par son frère Robert Guiscard en Calabre, dont il acheva presque la conquête. Il fit ensuite une expédition contre Reggio, avec Robert, qui, jaloux de l'admiration que Roger recueillait par ses hauts faits, ne lui donna qu'une part minime du butin fait en commun. Il s'en suivit une brouille; Roger se retira auprès de son autre frère Guillaume, qui lui donna un château. Il se livra au brigandage; plusieurs fois il se trouva dans une position si précaire, qu'il se mit en personne à voler des chevaux; c'est sur son ordre exprès que Gaufrid Malaterra nous a rapporté ce fait; il voulait que la postérité sût de quel état de misère il s'était élevé aux honneurs et aux richesses. Ayant pillé un convoi de riches marchands, il fut en état de prendre à son service une petite troupe, avec laquelle il dévasta les possessions de Robert dans la Pouille. Robert alors se réconcilia avec lui, et lui promit la moitié de la Calabre, où Roger, après avoir étouffé une rébellion appuyée par une invasion de Grecs, établit complétement en 1060 la domination normande. C'est à la même époque qu'il entreprit sa première expédition en Sicile, alors soumise à plusieurs chefs sarrasins, toujours en dissension entre eux. Il débarqua près de Messine, repoussa une sortie des habitants, et revint chargé de dépouilles. Peu de temps après il vit arriver auprès de lui Ebn-al Themanh (appelé Becumen par Gaudfrid), seigneur de Syracuse et de Catane, et qui, privé de ses possessions par son beau-frère, vint offrir ses services à Roger pour la conquête de la Sicile. Trompant une flotte de Palermitains, il passa dans la nuit le détroit avec trois cents soldats, s'empara de Messine par surprise et la livra au pillage. Rejoint alors par Robert, il releva et augmenta les fortifications de Messine, qui devint la base de ses opérations ultérieures. Les deux frères s'avancèrent ensuite dans l'intérieur. Leurs exploits peuvent être comparés à ceux des Portugais dans les Indes orientales. Souvent une poignée d'hommes attaquait des armées entières avec une veritable furie, et les mettait en fuite. Sûrs de vaincre leurs ennemis en rase campagne, les Normands n'avaient cependant pas les moyens d'attaquer les villes et les châteaux dont la Sicile était hérissée; en revanche ils étaient secondés par les chrétiens, impatients de secouer le joug des musulmans, qui s'affaiblissaient par leur continuelles querelles. En 1061, après avoir remporté une brillante victoire sur plusieurs milliers de Sarrasins, Roger dévasta tout le pays jusqu'à Girgenti. Il retourna en cette année en Italie, et se maria avec Delizia, fille d'un seigneur normand; il réclama alors la moitié de la Calabre qui lui avait été promise. Robert refusa; il en résulta une nouvelle lutte armée entre les deux frères. Mais lorsque Robert, fait prisonnier par les habitants de Girace, eut été délivré par l'entremise de Roger, il se réconcilia cette fois pour toujours avec lui, et lui abandonna la moitié de la Calabre (1062). Roger revint en Sicile avec sa jeune femme, qu'il laissa à Traïna avec une petite troupe, et alla assiéger Nicosie. Cependant les Grecs de Traïna, mécontents de l'intempérance souvent brutale des Normands, se révoltèrent et, rejoints par cinq mille Sarrasins, assiégèrent les soldats de Roger, réfugiés dans la citadelle. Roger parvint à s'y jeter; il eut avec ses compagnons à souffrir les plus grandes privations par suite du manque de vivres. Dans une sortie il faillit être pris; seul au pied des murs, accablé par les ennemis, il se dégagea de leurs mains par des prodiges de valeur. Enfin, après quatre mois, il se procura des provisions par une nouvelle sortie, et put alors gagner le continent, d'où il revint avec des renforts. Il eut bientôt étouffé la revolte, et, en 1063, il défit près de Ceramium une armée nombreuse envoyée par le calife d'Afrique. En 1071 il assiégea Palerme, le boulevard de la puissance sarrasine; rejoint par Robert, qui bloqua le port avec soixante vaisseaux, il s'empara de la ville après une défense acharnée, qui dura près d'un an; dans la capitulation, les Sarrasins stipulèrent le libre exercice de leur culte et la conservation de leurs biens.

Roger reçut alors l'investiture de la Sicile avec le titre de comte, des mains de Robert, qui ne se réserva que la moitié de Palerme et de Messine. Ils divisèrent le pays en possessions féodales, qu'ils distribuèrent à leurs neveux et aux principaux chefs de leur armée; c'était leur assigner non des domaines acquis, mais des conquêtes à faire. Roger mit encore plus de dix ans à soumettre l'île. Syracuse fut prise en 1088, Girgenti en 1089, Enna en 1091. Jusqu'à cette année les Sarrasins d'Afrique vinrent à plusieurs reprises en aide à leurs coreligionnaires. Sans cesser de tenir campagne, Roger donna au pays qu'il avait conquis de sages règlements. Les lois féodales qu'il introduisit n'eurent point le caractère de la violence et de l'anarchie. Les droits des barons et leurs obligations envers leurs sujets furent établis avec justice et modération. Les Sarrasins (les riches et les nobles retournèrent en Afrique) ne perdirent que quelques droits re-

latifs aux métiers ; ainsi ils ne purent avoir ni moulins, ni boulangeries, ni ateliers quelconques. En 1084, Roger marcha avec son frère Robert au secours du pape Grégoire VII, qu'ils sauvèrent des mains des Romains révoltés et des Allemands. L'année suivante, lors du différend entre Bohémond et Roger, les fils de Robert, qui venait de mourir, il se prononça pour le second, qui lui abandonna plusieurs villes de la Calabre, et obligea ainsi Bohémond à se contenter d'une part moindre de l'héritage paternel.

Devenu le chef et l'arbitre de la famille, Roger vit son alliance recherchée par les premiers princes de l'Europe ; en 1096, il maria une de ses filles au fils du roi de Hongrie. C'est vers cette époque qu'il prit le titre de *grand comte*, pour se distinguer de plusieurs de ses vassaux, qui portaient celui de comte. En 1098, il reçut du pape Urbain II, en récompense de sa fidélité au saint-siége, le privilége qu'aucun légat ne serait envoyé en Sicile sans son assentiment, et que ce serait à lui de désigner les évêques du pays qui lors d'un concile auraient à s'y rendre (1). Les dernières années de Roger furent assez paisibles, ce qui lui permit de fonder des monastères et des églises, qu'il fit décorer avec la plus grande magnificence, entre autres la cathédrale de Messine, consacrée en 1097. De sa quatrième et dernière femme, Adélaïde de Montferrat, il eut deux fils, *Simon* et *Roger* ; le premier ne lui survécut que d'un an. E. G.

Gaufrid Malaterra, Léon d'Ostie, Guillaume de Pouille, Lupus Protospataire, Romuald de Salerne, Simon de Leontino. — *Nortmannorum chronicon*. — Novairi, *Hist. Sicula*. — Gregorio, *Considerazioni sopra la storia di Sicilia*.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, fils du précédent, né en 1097, mort le 26 février 1154, à Palerme. Il fut, en juillet 1101, proclamé comte de Sicile et duc de Calabre et placé sous la tutelle de sa mère, Adelaide de Montferrat. Le gouvernement de cette princesse hautaine excita bien des séditions, qu'elle reprima en appelant à son aide Robert de Bourgogne. Dès que Roger fut majeur, il ne songea plus qu'à étendre ses États. Il se fit céder par son cousin Guillaume, duc de Pouille, la moitie du duché de Calabre et la moitié de la ville de Palerme; mais à la mort de Guillaume (1127), il se fit reconnaître duc de Pouille et de Calabre, et demanda l'investiture au pape Honoré II, qui, après avoir tenté de conserver ces fiefs au saint-siége, la lui donna sur le pont de Bénévent (22 août 1128), en y ajoutant celle du duché de Naples. En 1129, il contraignit Robert II, prince de Capoue, de se reconnaître son vassal. Ambitionnant le nom de roi, il embrassa pour l'obtenir le parti de l'antipape Anaclet, son beau-frère, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Innocent II pour pape. En vertu de la suzeraineté sur les Deux-Siciles que Léon IX avait acquise au saint-siége, Anaclet, par une bulle du 27 septembre 1129, décora Roger du titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et le duché de Naples, puis, à Noël, vint lui-même le couronner dans Palerme. Aussitôt après Roger s'occupa de récompenser le pontife schismatique ; il s'avança contre Rome, y établit Anaclet, et contraignit Innocent II à la fuite. Le bruit de sa mort s'étant répandu en 1634, Serge, duc de Naples, Rainulfe, comte d'Avellino, et Robert, prince de Capoue, levèrent l'étendard de la révolte; Roger reparut bientôt, s'empara des terres de Rainulfe, brûla Aversa, ravagea les environs de Naples, et entra dans Capoue. Les princes dépouillés appelèrent à leur aide l'empereur Lothaire, qui enleva au nouveau roi une partie de ses conquêtes ; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avaient été ôtées. Après deux années mêlées de succès et de revers, Roger fit, le 10 juillet 1139, tomber Innocent II dans une embuscade, et se rendit maître de sa personne, de ses équipages et de sa cour. Innocent n'obtint la paix et la liberté qu'en annulant les excommunications lancées contre Roger, et qu'en lui accordant ainsi qu'à ses descendants le royaume de Sicile, le duché de Pouille, et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint-siége (7 août 1139). Roger, de son côté, le reconnut pour pape légitime, et lui prêta serment de fidélité. En 1144, le pape Lucius conclut avec Roger un traité par lequel il lui permit de porter la verge, l'anneau, la dalmatique, la mitre et les sandales, marques de la dignité et du pouvoir ecclésiastiques. Roger tourna en 1146 ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, Négrepont, Corinthe, Athènes, s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin et ramenant surtout un grand nombre d'ouvriers, à l'aide desquels il établit des manufactures de soie en Sicile, où elles n'étaient point encore connues. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur Manuel, qui emmenait prisonnier le roi Louis le Jeune; Roger lui donna une escorte pour repasser en France. Il mourut en laissant pour successeur son fils *Guillaume Ier*, dit *le Mauvais*, qu'il avait eu d'Albéric, sa première femme, fille de Pierre de Léon, et sœur de l'antipape Anaclet.

« Roger était né pour fonder un empire, dit M. de Saint-Priest dans son *Histoire de la Con-*

(1) C'est à cela que se borne la concession du pape, telle qu'elle est rapportée par Gaufrid Malaterra, secrétaire de Roger; la bulle originale est perdue, et Baronius a démontré jusqu'à l'évidence la fausseté de celle qu'on a produite plusieurs siècles plus tard, et sur laquelle les rois de Sicile ont élevé la prétention d'être légats nés du saint-siége et de posséder pour ce pays un tribunal ecclésiastique, nommé *de la monarchie* et pourvu d'immunités particulières. « Il est certain, dit Raumer, qu'aux douzième et treizième siècles, on n'a mis en pratique ces prérogatives que très rarement et qu'on ne s'est jamais fondé sur un droit incontestable. »

quête de Naples. Prudent et résolu, lent à attendre, prompt à se décider, d'une patience courageuse et d'une vaillance habile, il avait le calcul et l'exécution, l'œil qui guette et la main qui prend. Au fond de l'âme ses penchants étaient durs jusqu'à la férocité, et son visage aurait dû les trahir; mais Roger était parvenu à se vaincre au dehors comme au dedans: il savait se montrer le plus généreux, le plus gracieux, le plus courtois des chevaliers et des princes, malgré sa stature et sa face de lion. Enfin, il réunissait tous les contrastes, se servait tour à tour de ses qualités et de ses vices, les masquait les uns par les autres, et selon la nécessité du jour cachait la violence sous l'artifice ou la ruse sous l'audace... D'une intelligence vaste et active, il s'était appliqué avant tout, pour consolider l'œuvre de son père, à créer une marine; ses flottes avaient la prépondérance sur toutes les mers. L'ordre qui régnait dans ses États n'avait pas d'analogue en Europe. Un système de douanes et d'impôts, souvent très-arbitraire, mais singulièrement régulier pour cette époque, lui donna des revenus importants et sûrs. Une haute impartialité religieuse, non moins surprenante dans un tel siècle, lui assurait l'obéissance et le respect de tous ses sujets, quelle que fût leur secte. Tous jouissaient du libre exercice de leur culte et du privilége d'être jugés chacun selon sa loi. Sa cour surpassait en éclat celles des plus grands princes. Il couvrit le sol de monuments religieux d'une extrême magnificence, en partie conservés jusqu'à nos jours. » H. F.

Othon de Freisingen, *Chronique*, liv. VII. — Orderic Vital, *Hist. ecclesiastica*. — Muratori, *Annali d'Italia*. — *Chron. mss. Biblioth. imp*, fonds St-Germain-des-Prés. — Sismondi, *Hist. des republ. ital.* — *L'Art de vérifier les dates* — Romuald de Salerne. — Fallo de Bénévent. — Gregorio, *Considerazioni*.

ROGER, duc de Pouille, né vers 1060, mort le 22 février 1111. Il était fils de Robert Guiscard, qui en 1081 le déclara prince de Pouille et de Sicile et le choisit pour son successeur. A la mort de Guiscard (1085), il fut obligé de disputer ses États à Bohémond, son frère, et de lui en céder même une partie, en 1088. La croisade le délivra bientôt d'un rival si dangereux. Peu après, il perdit toute influence en Italie et rentra dans l'obscurité. D'Adélaïde de Flandre, il eut un fils, *Guillaume*, qui lui succéda.

Muratori, *Annali d'Italia*. — Sismondi, *Républ. ital.*

ROGER *de Collerye*, poëte français, né probablement à Paris, vers 1470, mort à Auxerre, après 1536. Sa vie est fort ignorée: on le voit, en 1494, établi à Auxerre, prêtre et secrétaire de l'évêque; on l'y retrouve dans le même emploi en 1530, époque où il sollicita vainement une petite cure. Il y resta donc, dans une médiocrité voisine de la misère. Il s'en consolait dans la société de quelques amis, *gens experts en rhetorique*, Pierre Grosnet, Jehan de Guyro'ay et sire Estienne Fichet. Où d'autres n'auraient trouvé que tristesse, il puisait, par moments et pour narguer la fortune, des rimes pleines de verve et de franche gaîté; il présidait la société des *Fous* établie à Auxerre: c'était alors *Roger Bontemps* (1), *l'abbé des fous*. Cependant, comme Villon, il a connu cette tristesse douce et intime que nous appelons mélancolie. Sans être un poëte aussi varié que Villon, il est vraiment poëte; il ne cherche pas, ainsi qu'un grand nombre de ses contemporains, son inspiration dans les règles de bien dire, mais dans ses sentiments; voilà pourquoi il émeut. Il a son style à lui, et non le style latin; il est simple, naturel, expressif, et non cherché, tourmenté, allégorique. S'il est *Roger Bontemps*, il est aussi le *Povre infortuné*. Celui-là chante ses amours, vante ses amitiés, boit jusqu'à l'ivresse en la compagnie des Enfants sans Soucis; celui-ci pleure sa maîtresse infidèle, ses amis perdus, et, poursuivi par *Faulte d'Argent* et *Plate Bourse*, voit, à la suite de ces deux ennemis, s'avancer la faim, le froid, la maladie et la mort.

Les œuvres de Roger de Collerye, publiées de son vivant (Paris, 1536, pet. in-8°), ont été admises dans la collection Janet (Paris, 1855, in-12). J. M—r—l.

Ch. d'Héricault, dans la *Revue des deux mondes* (15 septembre 1852).

ROGER (*Jean-François*), auteur dramatique français, né le 17 avril 1776, à Langres, mort le 1er mars 1842, à Paris. Il était fils d'un receveur général des dîmes du diocèse de Langres. Au collége de cette ville il se fit remarquer par la vivacité précoce de son intelligence; il termina ses études à Paris, au collége de Lisieux. Les malheurs du temps atteignirent sa famille, sans l'épargner lui-même, et tout adolescent qu'il était, il fut obligé de passer vingt mois sous les verroux. Mis en liberté après le 13 thermidor, il commença ses études judiciaires dans le cabinet de son oncle, M. Jolly, l'un des meilleurs avocats de l'ancien parlement. A vingt-deux ans il était en état de plaider sa première cause; mais la vocation poétique le ravit au barreau. Touché de bonne heure de l'amour des lettres, il leur avait consacré les longs loisirs de sa prison, et l'un de ses compagnons de captivité l'avait initié à la connaissance des auteurs italiens, de Goldoni entre autres, auquel il dut son plus beau succès. Sa première pièce, *L'Épreuve délicate*, refusée au théâtre Louvois, fut jouée en 1798 à Feydeau, grâce à l'influence de Demoustier. Celles qui succédèrent, *La Dupe de soi-même* (1799), comédie en trois actes et en vers, et *Le Valet de deux maîtres* (1800), un acte en prose pour l'Opéra-Comique, l'une et l'autre tirées de Goldoni; puis *Caroline, ou le Tableau* (1800), comédie en un acte et en vers, se distinguent

(1) Roger de Collerye prend souvent dans ses vers le surnom de *Bontemps*; on a pensé qu'il fallait lui rapporter l'origine de l'expression, un *Roger Bontemps*, pour désigner un homme toujours gai; cette opinion n'est pas invraisemblable.

par d'heureux traits de dialogue et un art remarquable de conduite. Ayant ainsi marqué ses progrès, Roger arriva à la bonne comédie. Il en emprunta encore les éléments à Goldoni, et produisit une pièce, *L'Avocat* (1806), qui obtint un succès de vogue. On se plut à la faire passer pour une sorte de chef-d'œuvre. Dans *L'Avocat*, où le talent de l'auteur atteignit tout son développement, il manque peut-être le *vis comica* ; mais on y trouve des caractères habilement opposés, des situations piquantes, une gaieté adroitement distribuée. Roger recueillit encore quelques applaudissements en écrivant, en société avec Creuzé de Lesser, une comédie en prose, *La Revanche* (1809), en trois actes, et deux opéras comiques, *Le Billet de loterie* (1811) en un acte, et *Le Magicien sans magie* (1811), dont Nicolo composa la musique, et, avec Jouy, un autre opéra-comique, *L'Amant et le mari* (1820), musique de M. Fétis. D'autres ouvrages, également écrits en collaboration, tels que *La Lecture de Clarisse*, *La Pièce en répétition*, *Le Trompeur malgré lui*, tombèrent tout à fait. Il présenta aussi et fit recevoir en 1821 un opéra en trois actes, *Le Grand Lama*, qui n'a été ni représenté ni imprimé. Attaché, dès l'âge de vingt ans, au ministère de l'intérieur, Roger fut destitué, le 22 juin 1798, pour avoir lu, dans une séance publique de l'Athénée, une traduction en vers du début des *Annales* de Tacite, qui offrait, selon Rabbe, une application trop directe à des événements récents. Réintégré en 1799, par la protection de Maret, il devint ensuite secrétaire de Français (de Nantes), directeur des droits réunis, puis membre du conseil général de la Haute-Marne; en février 1807, le département l'envoya siéger au corps législatif. En 1809 il dut à l'amitié de Fontanes d'entrer dans le conseil de l'université, où il fut chargé de tout ce qui concernait la comptabilité. A la chute de l'empire, il donna libre carrière à ses sentiments royalistes, et reçut, lors de la réorganisation de l'université, le titre d'inspecteur général des études (1 février 1815). Quelques articles trop hardis, insérés sous le voile de l'anonyme dans le *Journal général*, lui firent perdre cette place pendant les Cent jours (30 mars); il se cacha, sans cesser de faire une opposition violente au gouvernement impérial. A la seconde rentrée du roi, il reprit l'exercice de ses fonctions, et fut établi provisoirement, le 12 septembre 1815, par M. Beugnot à la place de secrétaire général des postes, où il fut confirmé par ordonnance du 18 septembre 1816. Roger reparut une seconde fois dans la chambre des députés (1824-1827), et ne s'y fit remarquer que par ses votes silencieux en faveur du ministère; il avait pour cette législature reçu un nouveau mandat de ses compatriotes. Aux élections de juillet 1830 il se porta candidat dans un des deux colléges de la Corse, et fut nommé par *vingt* électeurs seulement, à la majorité d'une voix. Le trône de Charles X fut renversé; Roger, connu pour son dévouement aux Bourbons, fut destitué de ses fonctions à l'administration des postes, et lors de la vérification des pouvoirs de la chambre nouvelle, il vit son élection annulée pour insuffisance de votes. Rentré dans la vie privée, il se consacra entièrement à la culture des lettres et aux travaux de l'Académie. Cette compagnie l'avait admis dans son sein, le 28 août 1817, en remplacement de Suard, et à vingt années de distance il y reçut à son tour, en qualité de directeur, M. Villemain (1821) et M. de Saint-Aulaire (1841).

Outre les ouvrages dramatiques cités plus haut, on a encore de Roger : *Vie politique et militaire du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II*; Paris, 1809, in-8°, anonyme; — *Cours de poésie sacrée*, traduite du latin de Lowth; Paris, 1812, in-8°; cette version est moins complète que celle publiée la même année par Sicard; — des *rapports* de la Société des bonnes lettres, dont il était vice-président; des *discours* à l'Académie française, et quelques *articles* dans la *Biographie universelle*. Charles Nodier s'est fait en 1834 l'éditeur des *Œuvres diverses* de Roger; Paris, 2 vol. in-8°.

Roger avait reçu en 1822 de Louis XVIII des lettres de noblesse pour ses services littéraires et sa conduite politique. P. L.

Discours de MM. Patin et de Barante, prononcés le 5 janvier 1843 dans l'Académie française. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.*

ROGER (*Pierre*). *Voy.* CLÉMENT VI.

ROGER (*Alex.*). *Voy.* ASSOMPTION (*Just* DE L').

ROGER DE LORIA. *Voy* LORIA.

ROGER DUCOS. *Voy.* DUCOS.

ROGERS (*Daniel*), en latin *Albimontanus*, humaniste anglais, né vers 1540, à Aston (comté de Warwick), mort le 11 février 1590, à Londres. A l'avénement de Marie Tudor, il suivit à l'étranger son père, qui avait embrassé les opinions nouvelles, et fréquenta l'université de Wittemberg, où il eut pour maître le célèbre Mélanchthon. Il termina ensuite ses études à Oxford. Ses talents variés lui firent donner une place dans les bureaux du conseil privé, et il fut chargé à différentes reprises par la reine Élisabeth de missions politiques en Allemagne et dans les Pays-Bas; il s'en acquitta en homme prudent et avisé, et sa correspondance paraît avoir été d'une grande utilité au ministre Cecil touchant les intérêts et les intrigues des gouvernements étrangers. C'était en outre, d'après Wood, un excellent humaniste, que la conformité de ses goûts avait lié d'amitié avec l'antiquaire Camden. On a de lui des poésies latines, des harangues, des épîtres éparses dans divers recueils du temps, et plusieurs écrits inédits, entre autres sa correspondance diplomatique conservée dans le *British Museum*.

Wood, *Athenæ oxon.* — Chalmers, *Biogr. dict.*

ROGERS (*Samuel*), poëte anglais, né à Newington Green, faubourg de Londres, le 30 juillet 1763, mort à Londres, le 18 décembre 1855. Il était le troisième enfant d'un riche banquier, qui fut converti par l'influence de Price à la confession unitarienne. Les pieux discours du docteur firent une grande impression sur le jeune Samuel, et lui inspirèrent pendant quelque temps l'envie de se faire prédicateur. Il apprit à l'école dissidente de Hachney assez de latin pour lire sans trop de peine les auteurs classiques les plus faciles, et il reçut d'ailleurs dans la maison paternelle une éducation distinguée. Associé de bonne heure aux affaires de son père, il parvint, grâce à son bon sens et à sa prudence, à concilier en lui la banque et la poésie. Il avait des goûts plutôt que des passions, et il mit à satisfaire ses goûts une obstination et une adresse admirables; ses ouvrages, comme sa vie, sont d'un épicurien qui s'applique, sans aucun enthousiasme, à s'assurer tous les genres de comfort, physiques et intellectuels, et pour qui la bienfaisance n'est qu'un plaisir de plus. Après avoir fait insérer en 1781 dans le *Gentleman's Magazine* quelques articles assez médiocres, il publia en 1786, à ses frais et sous le titre d'*Ode à la superstition et autres poëmes*, une pièce in-4° de vingt-six pages, composition où il imite de son mieux Gray, qui était, avec Goldsmith, son poëte de prédilection. A la suite d'un voyage à Paris, il fit paraître en 1792 les *Plaisirs de la mémoire*. Malgré des qualités distinguées, ce poëme ne témoigne pas d'une inspiration originale; le commencement et toutes les descriptions champêtres rappellent trop Goldsmith; par le détail des descriptions, Rogers provoque avec Crabbe une comparaison, qui est rarement à son avantage; l'élégance habituelle de l'expression y est souvent déparée par de vaines antithèses et des allitérations puériles. Mais il réussit plus d'une fois à revêtir certains phénomènes psychologiques d'expressions où il y a beaucoup de sensibilité et de poésie. En 1798 parut, avec quelques autres morceaux, l'*Epître à un ami*, où il expose sa philosophie pratique, qui se réduit à un sybaritisme vertueux, c'est-à-dire à la satisfaction de tous les désirs, pourvu qu'ils soient modérés et honnêtes. Après un silence de quatorze ans, il publia en 1812 le poëme de *Christophe Colomb*, la plus faible peut-être de ses productions, semée d'imitations de Dante, de Virgile, d'Euripide, et pleine d'un merveilleux assez pauvrement inventé. *Jacqueline*, conte en vers, parut en un seul volume avec le *Lara* de lord Byron, réunion bizarre, qui provoqua plus d'une plaisanterie. La *Vie humaine*, qui date de 1819, marque le point culminant du talent et de la réputation de Rogers. L'auteur y présente en tableaux, qui ont toujours du charme, qui sont souvent gracieux et quelquefois pathétiques, les époques solennelles de la vie humaine : la naissance, la jeunesse, le mariage, la mort. Il y a du génie dans les quatre vers qui terminent l'ouvrage. Le dernier écrit de Rogers est *L'Italie* (1822), poëme où la nouveauté manque, mais où les réminiscences abondent.

Rogers travaillait beaucoup ses ouvrages; jusqu'à la fin de sa vie il n'a cessé d'en corriger le style, sans l'améliorer toujours. Sa diction est pure et élégante, le ton de ses écrits soutenu et châtié plutôt qu'élevé : c'était, en prose et en vers, un curieux artisan de langage. Au reste il portait dans ses habitudes et dans sa vie ses goûts d'artiste. Il avait rassemblé autour de lui, en amateur éclairé, un grand nombre d'objets d'art, tableaux, statues, bronzes, vases, médailles, livres rares, curiosités de toutes espèces. Il était très-lié avec un grand nombre d'artistes, ce qui lui permit de donner de *L'Italie* deux éditions *illustrées* par les premiers peintres du temps, et qui ne lui coûtèrent pas moins de 15,000 liv. st. (375,000 fr.). Il était lié avec tous les poëtes qu'on a appelés les *lakistes;* mais il avait une netteté d'esprit et un sens pratique qui le prémunirent toujours contre leur pente aux rêveries obscures. Rogers aimait le monde, et il y brillait; c'était un critique sagace, plus porté à découvrir les faiblesses que les beautés, un censeur aimable, qui se plaisait à conter, et qui contait bien; on cite de lui une foule d'anecdotes et de mots qui ne sont pas toujours bienveillants pour ses hôtes ou pour ses amis. La causticité de Rogers a fait dire de lui qu'il avait fait son chemin dans le monde, comme Annibal à travers les Alpes, avec du vinaigre. S'il y a du vrai dans ce mot-là, il faut ajouter néanmoins, pour être juste, qu'il était d'une bienveillance effective et d'une bienfaisance réelle. Il obligea cent fois de sa bourse et de son crédit des artistes ou des hommes de lettres dans la gêne; il donnait chaque année en secours de ce genre et en aumônes des sommes considérables, et, ce qui fait honneur à sa modestie, son nom ne figurait jamais sur les listes publiques de souscriptions. Moore a raconté les efforts de Rogers pour soulager la misère qui affligea les derniers jours de Sheridan. Un vol considérable, qu'il essuya vers la fin de sa vie, fit éclater l'intérêt que lui portaient un grand nombre de personnages, et en même temps un stoïcisme qu'on n'aurait pas attendu d'un épicurien tel que lui. Il supporta avec moins de résolution un accident qui le priva pour toujours de l'exercice de la promenade à pied; il ne pardonna jamais à l'auteur innocent de cet accident. Rogers ne s'était point marié. Il est permis de croire que la position de Rogers, ses nombreuses relations, ses déjeuners ont un peu contribué à sa réputation. Cependant, à ne regarder que ses écrits, on est fondé à lui assigner un rang très distingué et une influence véritable dans la poésie anglaise moderne.

CHALLEMEL-LACOUR.

Chambers, Cyclopædia. — *Journal de lord Byron*, publié par Moore. — *Souvenirs des propos de table de Samuel Rogers*, Londres, 1856, in-8°.

ROGGEWEEN (*Jacob*), navigateur hollandais, né en Zélande, en 1669, mort en 1733. Son père était un marin qui avait formé le projet de compléter la découverte des Terres australes. Jacob, qui avait déjà fait plusieurs campagnes dans les mers du Sud, fut pourvu d'une charge au conseil de Batavia. En 1721, il fit décider qu'une expédition serait placée sous ses ordres et s'avancerait vers le Sud-Est aussi loin que possible. Cette expédition se composait de trois bâtiments, *Le Thierhoven*, *L'Aigle*, *L'Africain*. Après avoir aperçu, par environ 52° latitude sud et 62° longitude ouest une grande île à laquelle il donna le nom de *Belgique australe* (1), il franchit le détroit de Le Maire et s'avança jusqu'au 62° 50′ latitude sud, où il fut arrêté par les glaces. Il revint alors vers le nord, et côtoyant le Chili il rencontra une île à laquelle il donna le nom de *Pascha* (Pâques), jour où il en fit la découverte. Il fut fort bien accueilli des naturels, et fut étonné de leur adresse dans le tissage des étoffes et dans les arts manuels. Malgré leurs naïves démonstrations d'affection, le navigateur hollandais crut devoir leur prouver sa puissance, et lorsqu'il les vit rassemblés sur la côte, sans armes et sans défiance, il ordonna sur ses nouveaux amis une décharge générale; « un grand nombre fut tué ou blessé : » ce fut ainsi que les indigènes de l'île de Pâques apprirent à connaître les Européens. Roggeween s'attendait à trouver dans ces parages quelques parties du *Continent méridional* annoncé par ses prédécesseurs; cependant il parcourut l'espace de huit cents lieues sans trouver aucune terre, excepté une petite île, qu'il nomma *Carlshoff*. Emporté au sud-ouest, il se trouva au milieu d'un archipel (2). Il appela *Mischievous* (Désastreuse) une île sur laquelle *L'Africain* se brisa. Vingt-cinq lieues plus à l'ouest ils trouvèrent une chaîne d'îlots qu'il nommèrent *Le Labyrinthe*, à cause des difficultés qu'ils eurent pour en sortir. Portant toujours à l'ouest, ils abordèrent sur un sol fertile, qui fut baptisé *La Recreation*, quoique les navigateurs y furent forcés de se réembarquer après des pertes sérieuses. Portant ensuite au nord, Roggeween entra dans un archipel situé par 12° latitude sud et 290° longitude, et qui reçut le nom de *Bowman* (des Archers), à cause des armes de ses naturels et de leur adresse. Plus au nord-ouest on crut reconnaître les îles des Traîtres et des Cocos signalées par Schouten; bientôt après Roggeween découvrit deux grandes terres, *Groninguen* et *Tichoven*, qu'il prit pour l'extrémité d'un continent (3). Le scorbut décimait alors les navigateurs, et ce fut avec les plus grandes peines qu'ils arrivèrent en vue des côtes de la Nouvelle-Bretagne. Repoussés par les naturels, ils se dirigèrent vers les îles de la Sonde, traversèrent sans pouvoir s'y arrêter un archipel immense, qu'ils nommèrent les *Mille Iles*, et atterrirent à Batavia. A peine comptaient-ils dix hommes valides. Loin d'être secourus, Roggeween et les siens furent aussitôt emprisonnés par les administrateurs de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui les accusèrent d'avoir violé leurs privilèges en pénétrant dans les mers du Sud. Après une détention assez longue, ils obtinrent d'être jugés en Hollande et revirent enfin leur patrie, le 11 juillet 1723. Les armateurs de la Compagnie occidentale vinrent à leur aide, et leurs adversaires durent les indemniser.

Les découvertes de Roggeween ont été l'objet de nombreuses contestations. En effet, comme il suivit la route déjà parcourue par Davis et Schouten, suivant Fleurieu et quelques autres géographes de premier ordre, il ne fit que retrouver des îles déjà reconnues, auxquelles il imposa des noms nouveaux. Il a au surplus si mal déterminé (et cela peut-être avec intention) le gisement de ses relâches qu'aucun navigateur n'a pu retrouver les terres qu'il signale, excepté celles de Pâques et des Pernicieuses. On a deux relations du voyage de Roggeween : la première (en hollandais); Dort, 1728, in-4° : on a peine à croire qu'elle émane du navigateur lui-même, tant elle renferme de fables et d'erreurs : la seconde (en allemand) est de Bekrens, Mecklembourgeois, qui commandait comme sergent major les troupes de débarquement dans l'expédition; Leipzig, 1780, in-4°; trad. en français sous le titre de *Expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes occidentales aux terres australes en* 1721; La Haye, 1739, 2 vol. in-12. A. de L.

Hist. des navig. aux terres australes, t. II, p. 228-236. — John Harris, *Navigantium bibliotheca*, t. I, p. 258. — Fleurieu, *Examen critique du voyage de Roggeween*, à la suite du *Voyage de Marchand*. — Du Boys, *Vies des gouverneurs hollandais de Batavia*. — F. Denis, *Le Génie de la navigation*, p. 62. — Humboldt, *Hist. des découvertes du nouveau Continent*, t. II.

* **ROGIER** (*Firmin-François-Marie*), diplomate belge, né à Cambrai, le 1er avril 1791, appartient à une famille originaire de la Belgique. Sorti en 1811 de l'école normale, dont il était l'un des élèves les plus distingués, il fut successivement maître d'études au lycée de Liége, professeur au collége de Falaise, et secrétaire du recteur de l'académie de Rouen. De retour à Liége, il y fonda, en 1824, de concert avec MM. Lebeau, Devaux et van Hulst, *Le Matthieu Laensbergh*, journal qui devint plus tard *Le Politique*, et dans lequel, par des articles rédigés avec non moins de talent que d'énergie, il contribua à développer l'esprit de résistance aux actes du gouvernement du roi Guillaume. En 1830, il accompagna le premier convoi d'armes expédié de Liége à Bruxelles pour les combattants de sep-

(1) C'était certainement *Falkland*, l'une des Malouines, découverte par John Davis.

(2) Ce groupe fait partie de l'archipel *Palliser* de Cook.

(3) Cet archipel est aujourd'hui désigné sous le nom de *Roggeween*.

tembre. Le gouvernement provisoire lui donna la mission de faire apprécier au gouvernement français la révolution qui venait de s'accomplir en Belgique. Après avoir été premier conseiller d'ambassade à Paris, et avoir dirigé plusieurs fois, comme chargé d'affaires, la légation belge dans cette ville, M. Rogier y est devenu d'abord ministre résident, puis, en 1848, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

* Rogier (*Charles Latour*), frère du précédent, né à Saint-Quentin, le 16 août 1800. Il fit son droit à Liége, et collabora au *Matthieu Laensbergh* et au *Politique*. En 1830, à la première nouvelle de l'insurrection de Bruxelles, il partit de Liége à la tête de trois cents volontaires wallons; les 21 et 22 septembre, il commanda les tirailleurs qui harcelèrent les dragons hollandais dans la plaine de Dieghem. Le 24, il s'établit à l'hôtel de ville de Bruxelles avec MM. d'Hooghvorst et Jolly, pour former, sous le nom de *Commission administrative*, le premier gouvernement national belge. Membre du congrès national, comme député de Liége, il fut maintenu au pouvoir exécutif par cette assemblée, dans laquelle il se prononça pour une monarchie constitutionnelle. Il fut colonel aide de camp du régent, administrateur de la sûreté publique pendant quelques mois, puis gouverneur de la province d'Anvers de 1831 à 1840. Envoyé à la chambre des représentants par la ville de Turnhout, en 1831, il soutint à la tribune, contre Gendebien, chef du parti radical, une lutte terminée par un duel, dans lequel il fut blessé par son adversaire. Ministre de l'intérieur en 1832, il prit une part active aux discussions amenées par l'établissement des chemins de fer, et quitta le ministère en 1834 lors de la formation du cabinet rétrograde de M. de Theux. En 1840, il reçut du ministère Lebeau le portefeuille des travaux publics, et se retira en 1841, avec ses collègues, devant l'adresse au roi votée par le sénat. Devenu chef de l'opposition parlementaire, il combattit les tendances illibérales des ministères Nothomb et de Theux, entra en 1847, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet dont le roi lui confia la formation, et se retira en 1852. Nommé de nouveau en 1857 ministre de l'intérieur, il est depuis 1861 ministre des affaires étrangères. On a de lui : *Mémoires de don Juan van Halen, écrits sous les yeux de l'auteur*; Bruxelles, 1827, 2 vol. in-8°.

E. Regnard.

Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold. — Ulysse Capitaine, *Recherches sur les journaux et les écrits périodiques liégeois.* — *Moniteur belge.*

ROGNIAT (*Joseph*, baron, puis vicomte), général français, né le 9 novembre 1776, à Saint-Priest (Isère), mort le 8 mai 1840, à Paris. Il fit ses premières études au collége de l'Oratoire, à Lyon, où il eut pour condisciples Jordan et Casimir Périer. Admis, en 1794, à l'école du génie militaire de Metz, il s'y distingua par son aptitude aux sciences mathématiques. Nommé capitaine en 1795, il fut envoyé à l'armée du Rhin et employé à la division de Delmas, qui plusieurs fois lui confia les fonctions de commandant du génie, d'aide de camp et de chef d'état-major. Il se distingua dans plusieurs affaires, entre autres à la défense du pont de Kehl. Après le remplacement de Moreau, il fut quelques années employé à l'état major général. En 1800 il se signala particulièrement au combat de Neubourg (juin), où il conquit le grade de chef de bataillon, ainsi qu'à la bataille de Hohenlinden (3 décembre). En 1805 il fut nommé commandant du génie du septième corps de la grande armée, puis de la réserve de cavalerie sous Murat, enfin du corps d'observation sous Kellermann. En 1807, au siége de Dantzig, Rogniat, major de tranchée, réussit à détruire, à quarante toises d'un fort occupé par l'ennemi, une ligne de contre-approche, et fit cent dix prisonniers. Pendant quatre mois d'une saison rigoureuse et cinquante jours de tranchée ouverte, il ne cessa de donner des preuves de son activité, de sa bravoure et de son intelligence. Aussi, quand la ville eut capitulé, obtint-il la confirmation de son grade de major et bientôt après celui de colonel. Napoléon lui donna alors la direction du siége de Stralsund; mais, à peine l'opération était-elle entamée, que le roi de Suède, abandonné par ses alliés, évacuait la place. Rogniat fut aussitôt envoyé en Espagne : une mission importante et périlleuse près de Castaños, qui commandait le camp de Saint-Roch devant Gibraltar, une coopération sérieuse à la reprise de Madrid, à la poursuite de l'armée anglaise, qui avait envahi la Corogne, au second siége de Saragosse, tels sont les principaux actes de Rogniat dans cette campagne. Le grade de général de brigade lui fut accordé sur la proposition de Lannes (1809). Après avoir pris part à la campagne d'Autriche, Rogniat revint en Espagne (1810). Les siéges de Tortose, de Tarragone, de Valence, forment l'une des plus belles pages de sa vie; c'est lui qui les dirigea, et l'issue en fut heureuse. L'empereur le nomma général de division (9 juillet 1811). Ayant obtenu un congé, il se trouvait à Paris quand Napoléon revint de Russie. Ayant reçu l'ordre d'aller prendre le commandement du génie à la grande armée, il partit sur-le-champ; mais il apprit à Berlin que la grande armée n'existait plus. Il fut aussi chargé de la direction des fortifications de Dresde, qui permirent à l'empereur de remporter une victoire et à Gouvion-Saint-Cyr d'y soutenir un siége. Enfermé dans Metz pendant le blocus de cette ville (1814), il donna au général Durutte d'utiles conseils, qui faillirent un instant faire changer les choses de face. Après la reddition de Paris, Rogniat fit sa soumission à Louis XVIII, qui le nomma chevalier de Saint-Louis et grand officier de la Légion d'honneur. Au retour de l'île d'Elbe, il fut maintenu dans le titre de premier ingénieur de l'armée,

et c'est en cette qualité qu'il suivit l'empereur à Waterloo. La deuxième restauration le nomma successivement inspecteur général (1817) et président du comité des fortifications (1822), conseiller d'État et vicomte (1826). Le 23 nov. 1829 il fut élu membre de l'Académie des sciences, et le 19 nov. 1831 appelé à la pairie. En 1826, il avait épousé une fille du maréchal Perignon.

La publication des *Considérations sur l'art de la guerre* (Paris, 1816, in-8°), brochure où Rogniat n'avait pas hésité à relever quelques fautes de tactique commises, à son avis, par l'empereur, lui attira de nombreux désagréments. L'empereur ayant eu à Sainte-Hélène connaissance de cette brochure dicta aussitôt des *Notes critiques*, qui parurent dans les mémoires de Montholon. Ces *Notes*, un peu trop vives, mirent Rogniat hors de lui-même, et il répliqua par la *Réponse aux* Notes critiques *de Napoléon* (1823), brochure où, à son tour, il ne ménage pas suffisamment son contradicteur. Dans cette circonstance, Rogniat eut au moins le tort grave de ne pas comprendre que, l'empereur n'étant plus, la vérité devait être non pas celée, mais dite avec quelque précaution. Dès 1821 le colonel Marbot avait répondu à la première brochure de Rogniat; la seconde fut une occasion pour les ennemis du général de mettre en doute l'honorabilité de son caractère et la constance de ses opinions. On a encore de Rogniat: *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose*; Paris, 1814, in-4°; — *Des gouvernements*; Paris, 1819, t. Ier, in-8°; — *Mémoire sur l'armement des places*; Paris, 1826; — *Sur l'emploi des petites armes dans la défense des places*; Paris, 1827, in-8°; — *De la colonisation en Algérie*; Paris, 1840, in-8°; — des *Rapports* et des *Discours* prononcés à la chambre des pairs. Ach. G.

Monit. univ., 13 et 14 mai 1840. — *Hommes du jour.*

ROHAN (Maison DE). Cette famille, une des plus anciennes et des plus illustres de la France, descend en ligne directe des anciens rois et ducs de Bretagne, origine qui a été établie dans les états généraux de 1088 à Nantes et reconnue pour authentique par Louis XIV en 1692. Un autre avantage, qui se rencontre rarement ailleurs que dans cette maison, c'est que tandis que les autres se sont agrandies par leurs alliances, celle de Rohan au contraire a possédé jusqu'à la révolution, c'est-à-dire depuis plus de sept siècles, les plus grandes terres dont elle a joui, telles que le comté de Porrhoët, le duché de Rohan et la principauté de Guemené, terres qui dans les premiers temps de la monarchie avaient le nom de *royaume*. A raison de leurs illustres parentés et de leur origine souveraine, les Rohan-Guemené et les Rohan-Soubise furent, sous Louis XIV, mis en possession a la cour du rang et des honneurs de *princes étrangers*. On connaît leur fière devise:

Roi ne puis,
Duc ne daigne,
Rohan suis.

Au commencement du onzième siècle le comté de Porrhoët et la vicomté de Rennes furent donnés en apanage à *Guethenoc*, cadet de la maison de Bretagne, et cette branche prit alors le nom de Rohan, d'une petite ville située sur la rivière d'Ouste, à douze lieues de Vannes. Guethenoc mourut vers 1046. — Son petit-fils, *Eudon Ier*, suivit Guillaume le Conquérant en Angleterre et eut part à ses libéralités. — *Eudes II* fut pendant quelque temps duc de Bretagne, par suite de son mariage avec Berthe, fille de Conan III, mort en 1148. Forcé de céder le pouvoir à Conan IV, il fut réduit à son ancien patrimoine. Son frère *Alain* s'établit en Angleterre, où il eut en partage divers fiefs, et y fut l'auteur de la branche de la Zouche, qui eut trois rameaux et s'éteignit dans le dix-septième siècle. — *Eudon III*, mort en 1231, fut le dernier rejeton des vicomtes de Porrhoët.

La branche des vicomtes de Rohan eut pour chef *Alain*, fils d'Eudon Ier. On distingue parmi ses successeurs les personnages suivants: *Alain VII*, exécuteur du testament de Jean II, qui adjugeait le duché de Bretagne à Jeanne de Penthièvre, fut tué, le 14 août 1352, au combat de Moron. Son oncle, *Eon*, sixième fils d'Alain VI, fonda la branche des seigneurs du Poulduc. — *Jean Ier*, mort en 1395, devint le beau-frère de Charles le Mauvais, roi de Navarre. — *Alain IX*, mort en 1461, lieutenant général de Bretagne pendant la captivité du duc Jean et de ses frères, eut deux filles, Marguerite, comtesse d'Angoulême, et Catherine, qui furent l'une aïeule de François Ier, l'autre, mère d'Alain d'Albret, trisaïeul de Henri IV. — *Jean II*, mort en 1516. De son mariage avec Marie de Bretagne, fille du duc François Ier, il eut un fils, *Jacques*, en la personne de qui s'éteignit (1527) la branche aînée de Rohan, et une fille, *Anne*, mariée à Pierre de Rohan, second fils du maréchal de Gié. De ce mariage sortit la branche ducale, éteinte en 1638 et dont le nom, les titres et les possessions passèrent par mariage dans la maison de Chabot, en 1645 (*voy.* ci-après TANCRÈDE DE ROHAN).

Il existait en 1627 deux autres branches de la maison de Rohan, celles de Guemené et de Gié. La seconde s'éteignit vers la fin du seizième siècle. Celle de Guemené ou Montbazon forma la branche cadette de Soubise et celle de Rochefort. La dernière est la seule qui subsiste aujourd'hui.

La terre de Rohan, qui fut d'abord une vicomté (1100), puis un comté (1558), fut érigée deux fois en duché-pairie, en 1603 et en 1648.

Du Pas, *Archives de la maison de Rohan.* — Anselme, *Grands officiers de la couronne.* — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la noblesse.*

ROHAN (*René II*, vicomte DE), sieur de Pontivy et de Frontenay, né en 1550, mort en 1586, à La Rochelle. Il était l'arrière-petit-fils du maréchal de Gié et le troisième des en-

fants de René Ier de Rohan, tué en 1552, dans un combat près de Metz ; sa mère, Isabelle d'Albret, tante de la reine Jeanne d'Albret, embrassa ouvertement la religion réformée. Il fut un des vaillants capitaines de son temps ; à un courage intrépide il joignit une vertu à l'épreuve. *Vir probus et candidis moribus*, ainsi le qualifie de Thou. Selon le témoignage de quelques écrivains, il aurait suivi le parti de Condé dès la première guerre civile ; il est plus probable qu'il ne fit ses premières armes qu'en 1569, au siége de Beauvoir. Peu de temps après il se retira à La Rochelle, et y reçut de Jeanne d'Albret, malgré sa grande jeunesse, le double titre de lieutenant général et de commandant en chef, en l'absence de La Noue (1570). Il rassembla aussitôt des troupes, soumit rapidement Brouage, Marennes, l'île d'Oleron et toutes les petites places du littoral de la Saintonge, et força Saintes à se rendre. La paix qui venait d'être conclue arrêta sa marche victorieuse sous les murs de Saint-Jean-d'Angely. En 1574 Pontivy, qui venait de prendre le nom de Frontenay, se jeta dans Lusignan avec six cents soldats d'élite, et y soutint durant plus de trois mois l'effort de l'armée de Montpensier. « Jamais, dit dom Taillandier, on ne vit plus de valeur, d'expérience et de ressources dans un chef ; il retarda autant qu'il put l'approche de l'ennemi, disputa le terrain pied à pied, mit en œuvre toutes les ruses de la guerre, soutint quatre assauts meurtriers, et eut le talent d'inspirer à ses troupes tous les sentiments dont il était animé. » Le 25 janvier 1575, il obtint une capitulation honorable, qui, contrairement aux habitudes du temps, fut fidèlement respectée. Dans la suite il entra dans le conseil du roi de Navarre, et accompagna Condé en 1585 dans la funeste expédition d'Angers. Il avait épousé la célèbre Catherine de Parthenay-Larchevêque (*voy.* ce nom), et eut d'elle trois fils, dont *Henri* (*voy.* ci-après) et *Benjamin* (*voy.* Soubise), et trois filles, *Henriette*, *Catherine*, femme de Jean de Bavière, duc de Deux-Ponts, et *Anne* (*voy.* ci-après).

Sa sœur cadette, *Françoise* de Rohan, dame de La Garnache, épousa Jacques de Savoie, duc de Nemours, mais seulement, comme on disait alors, par parole de present. Moyennant promesse de mariage, ce seigneur, qui était un des plus galants et des mieux faits de la cour, avait obtenu de Françoise toutes les faveurs qu'il en pouvait espérer. Lorsqu'il se vit sommé de tenir sa parole, il se retira en Savoie ; puis il pressa la cour de Rome de déclarer nul son engagement, malgré la grossesse déclarée de sa fiancée, et sous prétexte de religion, il demanda le divorce au parlement de Paris. Il obtint tout ce qu'il voulut. Le tort de Mlle de Rohan fut d'avoir embrassé les opinions nouvelles (elle les abjura en 1588), de sorte qu'il lui fallut, dit Bayle, avaler l'affront de se voir mère sans avoir été mariée, et le déplaisir de voir son infidèle galant marié avec la veuve du duc de Guise et aussi honoré partout et caressé des dames que s'il avait été le plus honnête homme du monde. Elle se consola en faisant porter à son fils Henri le titre de *prince de Genevois*.

La Chesnaye des Bois, *Dict. de la noblesse*. — Haag frères, *France protest*. — Bayle, *Dict. hist. et crit*.

ROHAN (*Henri*, Ier duc de), capitaine protestant, fils aîné de René II de Rohan et de Catherine de Parthenay-Larchevêque, né au château de Blain, le 25 août 1579, mort à l'abbaye de Kœnigsfelden (canton de Berne), le 13 avril 1638. Âgé à peine de six ans lorsqu'il perdit son père, son éducation, dirigée par une mère remarquable, eut un caractère d'austérité peu ordinaire à cette époque. Avide de s'instruire dans l'histoire, la géographie et les mathématiques, « ces sciences des princes », selon son expression, il dédaigna les lettres et surtout le latin. Plutarque était sa lecture favorite, Épaminondas et Scipion ses modèles. « A leur exemple, dit Perau, il fut simple dans son extérieur, frugal dans ses repas, réservé dans ses paroles et dans son maintien, très-attentif à contenir ses passions dans les bornes étroites que la sagesse leur prescrit. » Ce fut au siége d'Amiens, sous les yeux de Henri IV, dont il était très-aimé, qu'il débuta dans la carrière des armes : il avait dix-huit ans (1597). Mettant à profit les loisirs que lui fit la paix de Vervins, signée l'année suivante, il visita successivement la Bavière, le Tyrol et l'Italie, puis l'Allemagne, la Hollande, la Flandre, l'Angleterre, où Élisabeth l'appelait *son chevalier*, enfin l'Écosse, où il fut parrain du fils du roi Jacques, cet enfant qui devait être Charles Ier. Ce voyage avait duré vingt mois. Créé duc et pair en avril 1603, marié, sous les auspices mêmes du roi, avec la fille du duc de Sully, Marguerite de Béthune (7 février 1605), et gratifié à cette occasion de la charge de colonel général des Suisses, il encourut un instant le blâme de Henri IV, pour être allé, en 1606, combattre sans permission dans l'armée de Maurice de Nassau. Il était à la tête des Suisses, dans l'armée qui allait entrer en Allemagne lorsqu'il apprit la mort du roi. Chargé alors de mener à fin l'expédition contre le duché de Juliers, il força cette ville à capituler, le 1er septembre 1610. Dans l'assemblée générale des protestants qui eut lieu à Saumur à la fin de mai 1611, Rohan, député par la Bretagne, fut le chef du parti exclusivement dévoué aux intérêts de la religion. Une nouvelle union entre tous les huguenots, la nomination directe des députés généraux, une protestation contre la disgrâce de Sully, telles furent les propositions adoptées sous son influence. « M. de Rohan, qui estoit jeune, dit Fontenay-Mareuil, et se sentoit avec des talents fort propres pour gouverner des peuples, pensoit dès lors à hasarder tout, et périr ou faire une république, comme le prince d'Orange. » Le 3 novembre

suivant, il présidait l'assemblée provinciale de la Saintonge qui adressa de nouvelles remontrances au roi. La cour se vengea de Rohan, en essayant de lui enlever le gouvernement de Saint-Jean-d'Angely : projet qu'il fit échouer par son retour imprévu dans cette ville. Mais s'il était prompt à tirer l'épée pour les intérêts de la religion, il eut ce rare mérite de ne la point mettre au service des intrigues des princes qui se disputèrent alors les places et l'argent de la France. Il n'eut aucune part à la première prise d'armes des seigneurs en 1614. Si, à la demande de Marie de Médicis, il se démettait de la charge de colonel général des Suisses, donnée à Bassompierre, il proclamait en même temps, dans un *Mémoire présenté à la régente*, « que si par passion contre ceux de la religion, et par mauvais conseil, on traitoit les protestants comme à Saumur, il ne se désuniroit jamais des résolutions publiques que l'assemblée prendroit ». Ce fut en octobre 1615, et sur les instances de ses coreligionnaires, qu'il prit les armes et s'unit à Condé et aux mécontents. La campagne fut courte. Il s'empara de quelques places dans le midi; Montauban se déclara pour lui. La soumission de Condé à Loudun entraîna la sienne (25 juin 1616). Il reçut le gouvernement du Poitou, dont Sully se démit en sa faveur. Fidèle à sa parole, il n'entra pas dans la révolte qui suivit l'arrestation de Condé, et il alla contribuer à soumettre Soissons, occupé par les mécontents. Après l'assassinat de Concini et l'emprisonnement de la reine mère (1617), Rohan, « se voyant regardé de travers, » passa en Piémont, où, sous les ordres de Lesdiguières, il combattit les Espagnols. De retour en France en 1618, l'achat qu'il fit du gouvernement de Maillezais et du fort du Doignon ayant été incriminé par de Luynes, il prit parti pour la reine mère, retirée à Angers, et lui donna le conseil, qui ne fut pas suivi, de se jeter dans Bordeaux, où elle pouvait compter sur les protestants.

Le rétablissement du culte catholique dans le Béarn, après la paix d'Angers, fut le signal du soulèvement des réformés : Rohan blâmait cette révolte, mais, fidèle à son principe d'union entre ceux de sa religion, il prit les armes. Nommé, par l'assemblée générale de La Rochelle, commandant du haut Languedoc et de la haute Guienne, il fortifia d'abord Montauban, puis alla prendre position à Castres pour tenir en échec l'armée royale. Luynes échoua devant Montauban, et Rohan, à qui, pour le gagner, il avait offert « carte blanche pour son particulier », lui répondit « que sa conscience lui ordonnait de n'entendre qu'à une paix générale » (octobre 1621). Soldat autant que négociateur, on le voit, tout ensemble, maintenir l'union entre les églises du bas Languedoc, où Châtillon s'élevait contre lui, répondre aux ouvertures de paix faites par Lesdiguières, et s'emparer d'abord de Montlaur, puis, dans le Vivarais, de Saussan, de Saint-Georges et de Gignac sous les yeux de Montmorency. Les succès du roi en Poitou (1622), la défection de La Force et de Châtillon n'ébranlèrent pas son courage : une diversion du côté du nord par les bandes de Mansfeld et de Christian de Brunswick ayant échoué, il fortifia Montpellier, que vint investir l'armée royale, et se jeta dans les Cevennes. La paix se fit pendant le siége (9 octobre 1623) : l'édit de Nantes était confirmé, et Rohan, en compensation de la perte des gouvernements de Poitou et de Saint-Jean-d'Angely, obtenait ceux de Nîmes et d'Uzès, et une somme de 800,000 livres. Noble mélange de soumission au prince et d'indépendance religieuse, Rohan se jeta aux pieds du roi, et lui demanda pardon de sa révolte, en même temps qu'il réclama, de la façon la plus énergique, l'exécution de la dernière paix. Ses instances le firent même un instant retenir en prison par le gouverneur de Montpellier, ce qui ne l'empêcha pas d'être obligé de se justifier auprès de ses coreligionnaires de la paix qu'il avait conclue. Rohan se retira alors à Castres, où il vécut deux ans dans la retraite (1). Cependant le gouvernement éludait le traité de Montpellier, il bâtissait un fort près de La Rochelle : les protestants se soulevèrent, et Rohan, tout en désapprouvant cette prise d'armes, qui avait contre elle l'Angleterre et la Hollande, alliées de la France, s'y associa à la tête de deux mille chevaux. Ses succès dans le haut Languedoc furent compensés par la défaite sur mer de Soubise et des Rochelois; et il lui fallut une grande énergie pour maintenir l'union dans son parti. Le temps des passions religieuses était passé, Rohan essaya sans grand succès de les rallumer. « On le vit, raconte Le Vassor, par les places publiques et dans les temples faisant porter le livre des saintes Écritures devant lui et prononcer de longues prières... Accompagné de plusieurs ministres, il allait de ville en ville. » La paix de La Rochelle, conclue, sous la garantie de l'Angleterre, le 6 février 1626, ne fut qu'une trêve. Rohan, poussé par Charles Ier, qui lui « remontroit le juste ressentiment qu'il avoit de ce que par son intervention les réformés de France avoient été trompés », reprit les armes dès 1627. Le bas Languedoc et les Cévennes se prononcèrent pour lui, tandis que Milhau, Montauban,

(1) Son portrait et le tableau de son existence à ce moment sont ainsi tracés par Bouffard-Madiane, dans des mémoires inédits : « Sa maison, quoique immense, se montroit exempte de désordre pour le jeu, la débauche du boire, et de tous autres vices... Sa table étoit fort frugale, étant, lui, un exemple de sobriété pour son manger, ne buvant que de l'eau, et paraissant insensible pour la passion des femmes, bien que la sienne lui fût très-chère... Affable, familier et accessible, faisant exercice, aux beaux jours, au jeu du mail, à courir la bague, à monter à cheval, ayant toujours quelque jeune poulain qu'il dressoit lui-même avec succès, assidu aux exercices de piété, discret et civil en toutes ses manières; d'une moyenne taille, fort droit, bien proportionné en tous ses membres, plus brun que blanc, des yeux vifs et perçants, nez aquilin, chauve, fort dispos, agile et adroit aux exercices jusqu'à la danse. »

Castres, influencés par les émissaires de Richelieu, lui refusèrent tout concours. Pendant que le cardinal lui-même commençait le fameux siége de La Rochelle, Rohan soumettait le Rouergue, l'Albigeois, et le pays de Foix. Le 19 janvier 1628, il échoua, par suite d'une trahison, devant Montpellier; mais en mars il occupa le Vivarais, et il jeta des troupes dans le Dauphiné. Rappelé en avril dans le bas Languedoc, il repoussa l'armée royale au combat de Saint-Germain. La prise de La Rochelle, qui rendit bientôt sa position désespérée, ne fit que montrer davantage son énergie. Encouragé par sa mère, qui, de la prison où on la retenait, l'exhortait « à continuer comme il avait commencé, il repoussa toute soumission particulière ». N'entendant point parler des secours qu'il avait demandés à l'Angleterre, il signa avec l'Espagne un traité par lequel il se mettait à sa solde avec 14,000 hommes, moyennant 340,000 ducats par an « et, dans le cas où lui et les siens pourroient se rendre assez forts pour pouvoir se cantonner et faire un État à part, promettoit de maintenir les catholiques dans une entière liberté de conscience ». Toute cette activité ne put faire triompher sa cause. C'etait chaque jour de nouvelles défections qu'il pouvait à grand'peine retarder. Bientôt le Vivarais fut perdu; la prise d'Alais amena l'apaisement des Cévennes; dans le reste du midi, les protestants étaient à toute extrémité. Rohan, après avoir consulté l'assemblée d'Anduze, fit des ouvertures de paix. Elle fut signée à Alais, le 27 juin 1629. Rohan, comme dédommagement, reçut une somme de 100,000 écus, « qui n'étoit pas, écrit Richelieu, la moitié des ruines de ses bâtiments et du rasement de ses forêts »; encore en distribua-t-il 80,000 à ses compagnons. Retiré à Venise, il y composa ses *Mémoires*. Il y était depuis un an lorsque le sénat le mit à la tête de ses troupes, qui venaient d'être battues par les armées impériales. La paix étant faite presque aussitôt, il alla habiter Padoue, et y écrivit son livre célèbre du *Parfait capitaine*.

Le cardinal de Richelieu, instruit, souvent à ses dépens, des talents militaires de Rohan, le choisit pour diriger la guerre de la Valteline. En conservant son titre de généralissime des troupes vénitiennes, Rohan, en 1632, fut nommé par Louis XIII ambassadeur extraordinaire près des cantons suisses, et général de tous les gens de guerre à la solde de la France dans ce pays. Son influence sur ses coreligionnaires de la Suisse inspira quelque défiance à Richelieu, qui en 1633 lui donna l'ordre de retourner à Venise. Il la quitta bientôt pour revenir à Baden, où il composa son *Traité du gouvernement des XIII Cantons*. Appelé à la cour de France, il reçut enfin, en 1635, le commandement d'un corps d'armée contre la maison d'Autriche. Il entre alors en Alsace, repousse le duc de Lorraine au delà du Rhin, prend Altkirch, Rouffach et Ensisheim, traverse la Suisse du consentement des Cantons, et arrive en Valteline, où il bat les Impériaux à Luvino (27 juin), et à Tirano. Le 10 novembre il repoussait une seconde armée impériale à Morbegno. La défection des Grisons, qui, mécontents de Richelieu, se tournèrent contre la France, dont ils étaient auparavant les alliés, força Rohan à se renfermer dans le fort de Reichenau. Privé de secours, le 26 mars 1636 il signa une convention par laquelle il s'engageait à évacuer le pays. La fin de cette guerre ne répondit pas à son début, et cependant Rohan y avait déployé une science consommée de la guerre de montagnes. Retombé en disgrâce, au lieu de se retirer à Venise, comme il en avait reçu l'ordre, il alla joindre en Allemagne son ami Bernard de Saxe-Weimar. Cette réunion des deux illustres chefs protestants donnait déjà de vives inquiétudes à Richelieu, lorsque Rohan, blessé grièvement à la bataille de Rhinfeld (28 février 1638), et porté dans l'abbaye de Kœnigsfelden, y mourut, le 13 avril suivant, des suites de ses blessures qui lui avaient causé des douleurs *inexplicables*. Transporté en grande pompe à Genève, son corps fut déposé dans l'église de Saint-Pierre, où on lui éleva un mausolée magnifique. De son mariage avec Marguerite de Béthune, morte le 21 octobre 1661, il avait eu neuf enfants, dont une seule fille, nommée *Marguerite*, lui survécut. Promise en mariage à Bernard de Saxe-Weimar, puis au comte de Soissons, elle épousa, en 1645, malgré sa mère, Henri de Chabot, et mourut, en 1684.

Les ouvrages du duc de Rohan sont les suivants : *Mémoires sur les choses qui se sont passées en France depuis la mort de Henri le Grand jusqu'à la paix faite avec les réformés, au mois de juin* 1629; Amst., 1644, in-16; l'édit. de 1661, 2 vol. in-12, passe pour la meilleure, et contient de nombreux discours et opuscules très-intéressants; — *Mémoires sur la guerre de la Valteline*; — *Le Parfait capitaine, autrement abrégé des guerres de la Gaule des Commentaires de César*; Paris, 1636, in-4° : il cherche dans cet ouvrage à enrichir la tactique moderne de la science militaire des anciens; — *Traité de la guerre*, impr. dans l'édit. de 1640, in-4°, de l'ouvrage précédent; — *De l'intérêt des princes et États de la chrétienté*; Paris, 1638, in-4°; — *De la conception de la milice et des moyens de la remettre dans son ancienne splendeur.*

Eug. Asse.

Rohan, Richelieu, Fontenay-Mareuil, Pontchartrain, *Mémoires*. — Bouffard-Madiane, *Mém. inédits*, cités dans *la France protestante*. — Fauvelet du Toc, 1667. — Perau, *Hommes illustres*. — Le Vassor, *Hist. de Louis XIII*. — Bazin, *Id*. — Haag frères, *France protest.*

ROHAN (*Anne* de), sœur du précédent, née en 1584, morte le 20 septembre 1646, à Paris, sans avoir été mariée. Aussi célèbre par sa piété exemplaire que par un savoir au-dessus de son sexe, elle soutint avec fermeté les rigueurs du

siége de La Rochelle, qui furent si dures que pendant trois mois elle fut réduite à vivre de chair de cheval. Richelieu refusa de la comprendre, non plus que sa mère, dans la capitulation, et elle partagea la captivité de Catherine de Parthenay dans le château de Niort. Jusqu'à la fin de sa vie elle persista dans la pratique de la religion réformée, et fut enterrée dans le cimetière de Charenton. Anne possédait les langues savantes, et l'hébreu lui était même si familier qu'elle lisait la Bible dans le texte original. Outre quelques *Lettres*, dont une a été insérée dans les *Opuscula* de Mlle de Schurmann (Leyde, 1648, in-8°), elle a composé trois pièces de vers, qui paraissent avoir été imprimées : *Poëme sur la mort de Henri IV*, *Élégie en mémoire de la duchesse de Nevers*, et *Plaintes sur le trépas de Mme de Rohan*, et quelques strophes qui se trouvent à la suite du manuscrit original du *Voyage* de son frère Henri.

Haag frères, *France protestante*.

ROHAN (*Tancrède* DE), né à Paris, le 18 décembre 1630, mort à Vincennes, le 1er février 1649. Le mystère qui enveloppe sa naissance et les débats qu'elle a provoqués assignent à sa vie une place intermédiaire entre l'histoire et le roman. En 1646 l'attention du grand monde était concentrée à Paris sur un procès qui se plaidait devant le parlement entre la veuve de Henri Ier de Rohan, Marguerite de Béthune, et sa fille, la duchesse de Rohan-Chabot. Il s'agissait de savoir si l'on devait reconnaître au jeune Tancrède le nom et les biens de l'illustre capitaine. Voici les faits que présentait la duchesse douairière à l'appui de sa requête. En 1630, lorsque son mari était à Venise et se proposait de conquérir l'île de Chypre, elle s'était rendue à Paris afin de préparer le succès de son entreprise ; dans la crainte que Richelieu, se souvenant du rôle actif du père dans les troubles de la France, ne voulût s'emparer de la personne du fils et se charger de son éducation, elle avait dissimulé sa grossesse et était accouchée secrètement, chez une de ses amies, le 18 octobre 1630. L'enfant, baptisé dans l'église Saint-Paul sous le nom de *Tancrède*, avait grandi sous ses yeux jusqu'à ce qu'en 1636 elle le confia à un serviteur de la famille, nommé La Metairie, qui le garda en Normandie. La fille unique de Henri de Rohan, Marguerite, trembla à la pensée que la reconnaissance de ce frère, jusqu'alors inconnu au monde, allait la dépouiller du riche héritage qui lui était réservé. Quelques jeunes officiers entreprenants et sans scrupules se mirent, eux et leurs soldats, au service de la princesse. La Métairie, pour plus de sûreté, fut gagné, Tancrède arraché à sa retraite (2 février 1638), et La Sauvetat, l'un des ravisseurs, conduisit l'enfant en Hollande. Pendant que la duchesse douairière pleurait le fils que la maladie lui avait enlevé (on le lui avait fait accroire), il grandissait à Leyde, dans la boutique d'un marchand. Cependant, si bien ourdie qu'eût été la trame, la vérité se fit jour, et bientôt la veuve du duc de Rohan n'eut plus de doute sur l'existence de son fils. Elle allait agir, lorsque Marguerite, qui, le 6 juin 1645, avait épousé malgré sa mère le comte Henri de Chabot, voulut la prévenir et faire enlever de nouveau son frère ; mais le marchand hollandais refusa de le livrer, sinon sur un ordre formel de La Sauvetat. Ce retard permit à la duchesse douairière de réclamer judiciairement Tancrède auprès des magistrats hollandais. Il put donc revenir à Paris, le 16 juillet 1645. Son arrivée fit sensation, et, quoique on retrouvât dans ses manières les traces de son éducation, on se plut à reconnaître dans son visage les traits du grand Rohan. La sanction légale lui manquant, la duchesse venait solennellement la réclamer du parlement de Paris. Tel était à peu près le récit de la veuve de Henri de Rohan.

Marguerite et son mari, qui avait été autorisé à porter le titre de duc de Rohan, repoussaient énergiquement ces assertions ainsi que les prétentions du jeune homme. Ils alléguaient que si Henri de Rohan avait pu garder le silence pendant sa vie, et notamment dans le voyage qu'il avait fait à Paris en 1634, il n'aurait pas évité de parler de son fils dans le testament; que lorsqu'il avait proposé au duc Bernard de Saxe-Weimar la main de sa fille, il ne lui aurait pas dissimulé un fait aussi important que l'existence d'un fils. A ces arguments le public ajoutait que la veuve du grand Rohan s'était toujours piquée à l'égard de son mari de foi politique plutôt que de fidélité conjugale, et que l'amour des aventures avait toujours marqué sa conduite. Cette dernière, voyant se former contre elle une brigue puissante, laissa la cour juger par défaut, dans la pensée que son fils pourrait réclamer personnellement à sa majorité. Sur les conclusions de l'avocat général Omer Talon, défense fut faite à Tancrède de prendre le nom et les armes de Rohan. Tout le monde ne sanctionna pas cet arrêt, et beaucoup de personnes, cédant peut-être à l'attrait du mystère, persistèrent à voir dans ce jeune homme le représentant de la maison de Rohan. En attendant le moment de rouvrir la lutte judiciaire, il fut accueilli et fêté dans maints hôtels où l'on protestait contre l'odieuse conduite de sa sœur. On ne sait quelle eût été en définitive la décision du parlement si la mort ne s'était chargée de trancher l'affaire. Les troubles de la Fronde ayant éclaté, Tancrède prit parti pour le parlement, dans l'espoir de le bien disposer en sa faveur, et se signala par sa bravoure ; le 1er février 1649, il mourut d'un coup de pistolet reçu la veille près de Vincennes dans une escarmouche. Sa mère obtint des magistrats de Genève, en 1654, de le faire ensevelir auprès de son père putatif. Mais à peine eut-elle rendu le dernier soupir (22 octobre 1660) que les Chabot firent effacer du tombeau de Tancrède l'épitaphe touchante où le nom de fils lui était donné. L. COLLAS.

Griffet, *Hist. de Tancrède de Rohan;* Liége, 1767, in-12. — Mme de Motteville, Mme de Longueville et les autres *Mémoires* contemporains. — Henri Martin, *Tancrède de Rohan;* Paris, 1855, in-12.

ROHAN (*Louis VI* DE), prince de Guemené, mort en 1594. Il appartenait à la branche de Guemené, et fit ériger en 1569 ses terres en principauté; il obtint en même temps le titre de comte de Montbazon. Dès l'âge de quatre ou cinq ans il avait perdu la vue, ce qui l'empêcha de paraître jamais à la cour. Il se maria deux fois, l'une avec Éléonore de Rohan, de la branche de Gié, l'autre avec Françoise de Laval, veuve de Henri de Lenoncourt. Sa première femme lui donna dix enfants, entre autres l'aîné, *Louis*, qui, en récompense de ses services militaires, fut créé en 1588 duc et pair sous le nom de Montbazon.

La Chesnaye des Bois, *Dict. de la noblesse.*

ROHAN (*Hercule* DE), duc de Montbazon, fils du précédent, né en 1568, mort le 16 octobre 1654, en Touraine. Après avoir fidèlement servi Henri III contre la Ligue, il s'attacha à la cause de son successeur, et se signala au combat d'Arques et au siége d'Amiens. Il reçut de Henri IV la charge de gouverneur de Paris et de l'Ile de France et en 1602 celle de grand veneur. De son premier mariage avec Madeleine de Lenoncourt sortirent *Louis VII*, qui lui succéda dans l'office de grand veneur, et *Marie*, si célèbre sous le nom de duchesse de Chevreuse. Les enfants de sa seconde femme, Marie de Bretagne, l'une des beautés illustres de son temps, furent *François*, qui fonda la branche de Rohan-Soubise, et deux filles (*voy.* ci-après).

ROHAN (*Marie-Éléonore* DE), fille du précédent, née en 1628, morte le 8 avril 1681, à Paris. Élevée dans un couvent, elle embrassa, malgré les répugnances de son père, la vie religieuse et fit profession en 1646 dans l'ordre de Saint-Benoît, à Montargis. En 1651 elle fut élue abbesse de la Trinité de Caen; mais l'air de la mer, qui lui était contraire, et les longs démêlés qu'elle soutint avec l'évêque de Bayeux pour des questions de juridiction, la décidèrent à permuter son abbaye pour celle de Malnoue, près Paris, et elle s'y établit dans l'automne de 1664. Sans abandonner la conduite de cette maison, elle gouverna depuis 1669 un couvent de bénédictines, fondé à Paris dans la rue du Chassemidi ou Cherche-Midi, et ce fut elle-même qui en rédigea les constitutions. On a d'elle : *Morale du sage et Paraphrase des psaumes de la pénitence;* Paris, 1667, 1675, 1691, in-12. La mode des portraits qui eut cours en France pendant quelque temps lui en arracha aussi quelques-uns, pleins de délicatesse et d'agrément.

Anselme (Le P.), *Oraison funèbre de M.-E. de Rohan.* — Huet, *Origines de Caen*, ch. XXIV.

ROHAN (*Louis*, chevalier DE), fils cadet de Louis VII de Rohan, prince de Guemené, et d'Anne de Rohan, sa cousine germaine, né en 1635, décapité le 27 novembre 1674, à Paris. Il était, dit La Fare « l'homme le mieux fait de son temps et de la plus grande mine ». Gratifié de tous les dons du corps et de l'esprit, il aurait pu conquérir une place brillante dans la société; mais, dépourvu de principes, il n'assigna à son ambition d'autre but que les succès de l'homme d'intrigue. Son nom lui avait ouvert de bonne heure l'entrée de la cour, où il se distingua par son goût pour la dissipation et par la vivacité de ses reparties. Un jour il jouait chez le cardinal Mazarin avec Louis XIV. Poursuivi par la mauvaise chance, il se trouva devoir à son partenaire une forte somme. N'ayant que huit cents louis environ, il voulut y joindre deux cents pistoles. Le jeune roi, qui apportait au jeu cette âpreté qu'on a reprochée à plusieurs membres de sa famille, les refusa en alléguant que la somme devait être payée intégralement en louis. Le chevalier jeta alors les pistoles par la fenêtre, et dit : « Puisque Votre Majesté ne les veut pas, elles ne sont bonnes à rien. » L'orgueil du roi fut blessé au vif; Mazarin compléta la leçon : « Sire, dit-il, le chevalier de Rohan a joué en roi, et vous en chevalier de Rohan. » Les vices de celui-ci étaient de ceux qui trouvaient la cour indulgente; il fut nommé grand veneur en 1656, et le brevet de colonel des gardes qui lui fut donné malgré sa jeunesse put lui paraître le premier degré d'une haute fortune militaire. Au reste il ne fut pas purement un officier courtisan, et pendant la guerre qui précéda la paix des Pyrénées, s'il ne montra pas des talents de premier ordre, il se distingua du moins par un brillant courage. Il figura encore dans la guerre de Hollande en 1672; mais là s'arrêta sa carrière militaire.

Les aventures galantes étaient pour lui la grande affaire; il en menait à la fois plusieurs de front, et prenait le pas sur tous les hommes à la mode. Les lettres de Bussi-Rabutin, les *Mémoires* de la Fare et du prince de Beauvau retracent longuement les exploits amoureux du chevalier. Un moment il semblait arrivé au comble de la faveur dans ce monde habitué à tout pardonner au vice élégant; un triomphe plus éclatant que les autres provoqua sa perte. Une de ces nièces de Mazarin qui ont laissé un nom si brillant dans les annales de la galanterie, Hortense Mancini, se fit enlever par lui, et, après avoir trouvé asile chez la mère du séducteur, s'enfuit à l'étranger. Malheureusement elle eut l'imprudence de lui écrire une lettre passionnée, où elle l'entretenait des jours de bonheur qui devaient suivre leur réunion. Cette lettre tomba aux mains du duc de Mazarin, son mari, qui réclama justice auprès du roi. Louis XIV était en veine d'austérité, et crut devoir protester contre le scandale de la conduite d'autrui. Rohan fut dépouillé de toutes ses charges. Fidèle aux maximes qu'un prince de sa famille, le cardinal de Rohan, devait proclamer plus tard, il était criblé de dettes, et la disgrâce en l'atteignant le frappait du plus complet discrédit. Il songeait donc à relever sa fortune

par quelque voie que ce fût, lorsqu'un ancien officier, dont la vie avait été souillée des mêmes excès, mais dont le caractère était bien plus vigoureusement trempé, Latréaumont, l'associa à une conspiration contre le gouvernement de Louis XIV. La guerre de Hollande avait engendré d'épouvantables misères; sur plusieurs points du royaume l'irritation fermentait et menaçait d'éclater en révolte ouverte. Latréaumont crut qu'un des plus grands noms de France aiderait au mouvement. Les deux complices se firent acheter par les états généraux de Hollande et promirent de livrer Quillebeuf et de soulever la Normandie; 100,000 écus furent promis à Rohan; ce complot se liait à un autre, plus sérieux, formé dans le midi. Mais, soit que l'on en eût démêlé le fil à Londres, soit que des papiers saisis sur le champ de bataille de Senef eussent donné l'éveil, lorsque la flotte hollandaise parut à deux reprises sur les côtes de Normandie, elle trouva le gouvernement français sur ses gardes, et se retira sans résultat. Latréaumont se fit tuer en se défendant contre les gardes du corps. Ses complices, presque tous gens obscurs, furent décapités ou pendus suivant qu'ils étaient nobles ou roturiers. Les preuves manquaient contre Rohan; mais un conseiller d'État, de Bezons, lui arracha l'aveu de son crime en lui promettant son pardon. Une sentence de mort fut portée contre lui. Louis XIV, qui se rappelait ses anciennes relations avec le coupable, était disposé à épargner ses jours. Mais ses ministres lui représentèrent le danger de l'indulgence au milieu de la fermentation des esprits; parmi les amis des jours heureux il ne se trouva personne pour intervenir en sa faveur; sa mère même ne fit rien pour le sauver. Le roi laissa donc exécuter la sentence. Le chevalier, qui s'était d'abord livré à d'indignes emportements, montra ensuite plus de courage. Apprenant que son supplice serait public, il se félicita de ce surcroît d'humiliation qui devait être une expiation de ses fautes; soutenu par la parole de Bourdaloue, il alla à la mort avec dignité, et fut décapité devant la Bastille, le 27 novembre 1674. L. Collas.

Gatien de Courtilz, *Le Prince infortuné, ou Hist. du cher de Rohan*; Amst. (Rouen), 1718, in-12. — *Mémoires du temps*. — Eug. Sue, *Latreaumont, roman hist.*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°. — P. Clement, *Trois drames hist.*

ROHAN (*Armand-Gaston-Maximilien* de), cardinal, né le 26 juin 1674, à Paris, où il est mort, le 19 juillet 1749. Cinquième fils de François de Rohan et d'Anne de Chabot, il fut nommé chanoine de Strasbourg (1690), et choisi pour coadjuteur du prince-evêque Egon de Furstemberg (28 fevrier 1701), avec le titre d'évêque de Tiberiade *in partibus*. Titulaire du siége par le décès de ce prélat (10 avril 1704), il devint cardinal le 18 mai 1712, et grand aumônier le 7 juin 1713. Il fut successivement pourvu des abbayes de Fogny, de La Chaise-Dieu et de Saint-Waast d'Arras. Sans aucun titre littéraire, il fut reçu, le 30 janvier 1704, à l'Académie française comme successeur de Perrault, et plus tard l'Académie des inscriptions l'admit aussi comme membre honoraire. Il fut enfin proviseur de Sorbonne. Par sa naissance, par sa fortune, par ses hautes fonctions, il prit une part active à toutes les négociations tentées dans les dernières années du règne de Louis XIV pour ramener la paix dans l'Église de France, et ses liaisons avec le P. Tellier, confesseur du roi, et avec le cardinal de Bissy, évêque de Meaux, en firent un des chefs du parti moliniste. Dans l'assemblée du clergé de 1713, il fit le rapport pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus* (février 1714), et n'épargna rien pour atteindre ce but. Sous la régence, il contrecarra les intentions du cardinal de Noailles, et après avoir tenu chez lui de nombreuses assemblées d'évêques pour amener quelque conciliation, il parvint à faire signer par une quarantaine d'entre eux (13 mars 1720) un accommodement qui mit à peu près fin à toutes les querelles. Afin d'y arriver, il dut consentir à sacrer, le 9 juin de cette année, Dubois, archevêque de Cambrai, si décrié par ses mœurs, et ce ministre le fit nommer chef d'un conseil de conscience, puis membre du conseil de régence. Dans son premier voyage à Rome, en 1721, il s'attacha comme bibliothécaire le savant abbé Oliva. Sa bibliothèque était alors une des plus considérables de France, et il venait de l'augmenter encore de celle du président de Ménars, qu'il avait achetée 40,000 livres, et qui provenait du président de Thou. Ce prélat fit construire le palais épiscopal de Strasbourg et réparer magnifiquement le château de Saverne, résidence des évêques de ce diocèse. On a sous son nom *Rituale argentinense* (Strasbourg, 1742, in-4°). H. Fisquet.

Gallia christiana, t. XIII. — *Éloge du cardinal de Rohan*, lu à l'Acad. des inscript. et inséré dans le *Mercure de France*, juin 1751. — *Journal de l'abbé Dorsanne*. — *L'Ami de la Religion*, 1825, t. 42.

ROHAN (*Armand* de), dit le cardinal de Soubise, petit-neveu du précédent, né à Paris, le 1er décembre 1717, mort à Saverne, le 28 juin 1756. Fils de Jules-François-Louis de Rohan, prince de Soubise, il fut connu sous le nom d'abbé de Ventadour. Il devint en 1736 abbé de Saint-Epvre, et en 1737 abbé de Lure et de Murback. Le 21 mars 1739 il fut élu recteur de la faculté des arts de Paris, et par l'influence du gouvernement, et conseillé par son grand-oncle, il réussit malgré son extrême jeunesse à lui faire révoquer l'appel qu'elle avait formé longtemps auparavant contre la bulle *Unigenitus*. Continué dans le rectorat, il fut reçu en 1741 docteur de Sorbonne, et devint le 30 décembre suivant membre de l'Académie française. Le cardinal de Rohan le fit élire pour son coadjuteur (1742) et le pape le préconisa sous le titre d'évêque de Ptolémaïde. Rien ne constate cependant qu'il ait été sacré. Benoît XIV, sur la présentation du prince Charles-Édouard Stuart, le créa cardinal, le 10 avril 1747. Il prit alors le nom de *cardinal de Soubise*, pour se distinguer

du cardinal de Rohan, dont il était le coadjuteur; mais il n'alla jamais à Rome pour recevoir le chapeau. A la mort de celui-ci, il lui succéda sur le siége de Strasbourg et dans la charge de grand aumônier. Ce prélat se distingua par sa charité, son zèle et des mœurs douces et pures.

*ROHAN (*Charles* DE), prince DE MONTAUBAN (1), chef de la branche de Rohan-Rochefort, né le 7 août 1693, mort en octobre 1768, était le cinquième fils de Charles III de Rohan, prince de Guemené, mort en 1727. Il entra en 1710 dans les mousquetaires, et fit dans ce corps les campagnes de Flandre. Colonel du régiment de Picardie le 26 juin 1717, il le commanda aux siéges de Fontarabie, de Saint-Sébastien et de Roses, le conduisit en 1733 en Italie, et se distingua dans les batailles de Parme et de Guastalla. Sa bravoure lui fit donner le grade de maréchal de camp en 1734, et il servit en cette qualité en Bavière et en Bohême. Nommé lieutenant général le 20 février 1743, il fut employé en Allemagne, et quitta le service en 1744, après la prise de Fribourg. Il laissa un fils, *Charles-Armand-Jules*, prince de Rochefort, né le 30 août 1729, et qui fut colonel d'un régiment de son nom.

De Courcelles, *Dict. des généraux*. — Saint-Simon, *Mémoires*

ROHAN (*Armand-Jules* DE), archevêque de Reims, frère du précédent, né à Paris, le 10 février 1695, mort à Saverne, le 28 août 1762. Admis de bonne heure dans le chapitre de Strasbourg, il fut pourvu en 1715 de l'abbaye du Gard (diocèse d'Amiens), et en 1730 de celle de Gorze (diocèse de Metz). Après avoir assisté, comme conclaviste du cardinal de Rohan, à l'élection d'Innocent XIII (1721), il fut nommé à l'archevêché de Reims (28 mai 1722). Il déploya un zèle ardent pour faire accepter dans son diocèse la bulle *Unigenitus*. Après avoir sacré Louis XV, le 25 octobre 1722, il prit séance au parlement comme premier pair ecclésiastique, et se débarrassa peu à peu des soins de l'administration diocésaine sur des vicaires généraux, revêtus d'un titre d'évêché *in partibus*. Il a publié : *Breviarium remense;* Carapoli (Charleville), 1759, 4 vol. in-8°.

ROHAN (*Louis-Constantin* DE), frère du précédent, né le 24 mars 1697, à Paris, où il est mort, le 11 mars 1779. D'abord chevalier de Malte, et destiné à la marine militaire, il obtint en 1720 le grade de capitaine de vaisseau. Ses goûts changèrent quelques années après, et, embrassant la carrière ecclésiastique, il devint chanoine de Strasbourg (1722), abbé de Lyre et de Saint-Epvre, et premier aumônier du roi (mars 1748), sous le nom de prince Constantin. Après la mort du cardinal de Rohan-Soubise, son cousin, les chanoines de la cathédrale, assemblés pour l'élection de son successeur, portèrent sur lui tous leurs suffrages (23 septembre 1756). Proclamé cardinal à la nomination de Louis XV (23 novembre 1761), il n'alla jamais à Rome, et depuis 1760 eut pour coadjuteur son neveu, Louis-René-Édouard, prince de Rohan-Guemené.

Gallia christiana, t. XIII. — *Gazette de France*, 1718-1779. — Fisquet, *France pontificale* (inédite).

ROHAN-GUEMENÉ (*Jules-Hercule-Meriadec*, prince DE), neveu du précédent, né à Paris, le 25 mars 1726, mort vers 1800, en émigration. Il était le fils aîné d'Hercule-Meriadec de Rohan, duc de Montbazon, mort le 21 décembre 1757. Entré au service comme capitaine de cavalerie dans le régiment de Royal-Pologne (1744), il fit la campagne d'Allemagne. Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom (26 mai 1745), il servit sous le maréchal de Saxe, et assista aux siéges de Tournay, d'Anvers, de Maëstricht, et aux batailles de Raucoux et de Lawfeld. Il eut à Rosbach une partie de sa brigade mitraillée. Son régiment décida, en 1758, la victoire de Sonderhausen. Maréchal de camp le 1er avril 1759, et lieutenant général le 25 juillet 1762, il ne fit pas depuis cette dernière date un service actif.

ROHAN-GUEMENÉ (*Louis-Armand-Constantin* DE), prince de Montbazon, frère du précédent, né le 19 avril 1730, à Paris, où il est mort, le 24 juillet 1794. Capitaine de vaisseau en 1758, il commandait *Le Raisonnable* lorsqu'il soutint contre six vaisseaux anglais un combat qui dura près de deux heures, et après lequel il fut forcé de se rendre. Échangé peu de temps après, il devint chef d'escadre (octobre 1764), gouverneur des îles sous le Vent (1766) et lieutenant général des armées navales (24 septembre 1769). Après avoir servi pendant toute la guerre de l'indépendance américaine, il fut nommé vice-amiral (11 mars 1784). Attaché à ses anciens principes, il se déclara contre la révolution, et fut privé de son grade. Il n'émigra pas cependant; mais arrêté sous la terreur, impliqué dans le complot supposé des prisons, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire le 23 juillet 1794, et exécuté le lendemain.

De Courcelles, *Dict. des pairs de France*, et *Hist. des généraux français*. — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la noblesse*, t. XII.

ROHAN (*Louis-René-Edouard*, prince DE), cardinal, frère des deux précédents, né à Paris, le 25 septembre 1734, mort à Ettenheim, le 17 février 1803. Après avoir terminé au collége du Plessis des études où il réussit par plus de facilité que d'application, il entra au séminaire de Saint-Magloire. En 1760 son oncle, Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg, le fit élire pour son coadjuteur. Sacré, le 18 mai de la

(1) Ce titre avait été déjà porté par son oncle, *Jean-Baptiste-Armand* DE ROHAN, mort le 6 octobre 1704. « C'était, dit Saint-Simon, un homme obscur et débauché, que personne ne voyoit jamais. » Il avait épousé la veuve du marquis de Rannes, lieutenant général, « une bossue fort laide ». « Rien de si effronté, de si débordé, de si avare, de si étrangement méchant que cette espèce de monstre. elle passoit sa vie au gros jeu et en débauches qui lui coûtoient beaucoup d'argent » Elle mourut en 1728, plus qu'octogénaire.

même année, évêque de Canope *in partibus*. Il montra plus de goût pour les plaisirs et les lettres que de zèle pour ses devoirs religieux. C'est à cette époque qu'il s'attacha l'abbé Batteux. Son nom, ses relations littéraires le firent recevoir à l'Académie française, le 11 juin 1761, à la place de l'abbé Seguy. En 1770, tenant la place de son oncle, alors malade, il avait reçu Marie-Antoinette à Strasbourg, lors de son arrivée en France, et l'avait complimentée à la tête de la noblesse et du clergé. Lors de la disgrâce du duc de Choiseul, son successeur, le duc d'Aiguillon, lui proposa l'ambassade de Vienne. Les instances de M. de Beaumont, archevêque de Paris, jointes à la promesse du ministre de payer ses dettes, le décidèrent à accepter. Le prince de Rohan (1) reçut le titre d'ambassadeur extraordinaire et une somme de 100,000 livres pour ses équipages (2). Il arriva à Vienne le 6 janvier 1772, et fut d'abord très-bien accueilli par Marie-Thérèse, qui lui donna l'usage d'une belle maison de campagne, située sur les bords du Danube. Ses nombreux équipages servirent bientôt de couvert à une audacieuse contrebande, largement pratiquée par ses gens, quoique à son insu : l'impératrice fut obligée de supprimer d'une manière générale la franchise des ambassadeurs. Sa conduite personnelle ne donna pas moins de prise à la critique : dès son arrivée il inaugura une suite de soupers qui chaque semaine réunissaient cent à cent cinquante personnes. « Des tables de six ou de huit couverts au plus, dit l'abbé Georgel, mais multipliées à l'infini, donnaient à chaque société la faculté de se réunir suivant son goût... Les assemblées commençaient à neuf heures et se prolongeaient jusqu'à deux heures de la nuit. » Marie-Thérèse, choquée de ces innovations, fit porter a l'ambassadeur des observations à ce sujet, et n'en ayant pas reçu de réponse favorable, elle chargea sa fille, la dauphine, de faire savoir a la cour de France que la présence de M. de Rohan ne lui était plus agréable. Sa conduite comme diplomate mérite des éloges. Il fut, s'il faut en croire Georgel, le témoin clairvoyant et le dénonciateur énergique des sourdes négociations du cabinet de Vienne pour tromper la France sur le partage de la Pologne. Le duc d'Aiguillon serait resté sourd à ses avertissements. Ayant appris l'entrevue secrète qui venait d'avoir lieu à Neustad et à Neiss entre Kaunitz et Frédéric II, Rohan eut un entretien avec Marie-Therèse, à la suite duquel il écrivit la fameuse lettre cause de l'aversion qu'eut pour lui plus tard Marie-Antoinette : « J'ai vu, y disait-il, pleurer Marie-Thérèse sur les malheurs de la Pologne opprimée; mais cette princesse, exercée dans l'art de ne point se laisser pénétrer, me paraît avoir les larmes à son commandement : d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs, et de l'autre elle saisit le glaive pour être la troisième puissance partageante. » Cette lettre, indiscrètement confiée par le duc d'Aiguillon à M[me] du Barry, fut lue dans un petit souper, et la dauphine crut à un concert entre la maîtresse du roi et le prince de Rohan. Bientôt le premier partage de la Pologne fut consommé, et les prévisions de Rohan se trouvèrent justifiées; si tant est qu'il ait pénétré les secrets desseins de Marie-Thérèse, car il faut noter que, sauf l'abbé Georgel, l'ami du prince, ses contemporains et le duc d'Aiguillon lui-même l'accusèrent de n'avoir rien démêlé aux intrigues de la cour de Vienne. « Il était, dit le duc de Lévis, plus occupé d'étaler un grand faste que des affaires diplomatiques; le partage de la Pologne se tramait à son insu. » C'est à la suite de ces événements, peu de jours avant un voyage qu'il fit en Bohême, en Pologne et en Hongrie, pour rétablir sa santé, qu'eut lieu une aventure qui donna un certain éclat à son ambassade, et qui paraîtra fort singulière si on la rapproche de l'*affaire du collier*. Un soir, en rentrant à l'hôtel, le secrétaire du prince, Georgel, reçut un billet cacheté où il lut en lettres moulées : « Trouvez-vous ce soir entre onze heures et minuit sur le rempart; on vous y révélera des choses de la plus haute importance. » L'homme qui se trouva au rendez-vous était masqué; il voulait, disait-il, contribuer au succès de l'ambassade de M. de Rohan, et moyennant mille ducats par entrevue il offrait de lui remettre toute la correspondance diplomatique de la cour de Vienne. Le prince accepta, et deux fois chaque semaine il reçut de cette main mystérieuse ces importants papiers qui lui firent découvrir, entre autres choses, la diplomatie secrète et personnelle que Louis XV entretenait à l'insu de ses ministres.

Cependant le rappel de Rohan était résolu : l'avénement de Louis XVI brusqua l'événement. De retour en France, il fut froidement accueilli par le roi, et surtout par la reine, pour laquelle il avait été chargé d'une lettre par Marie-Thérèse (août 1774). Quels qu'aient été les sentiments de la reine à son égard, ils ne l'empêchèrent pas d'être nommé grand aumônier (1777), charge à laquelle était attachée la direction des Quinze-Vingts. Il fut nommé cardinal (1778). Peu après il devenait abbé de Saint-Waast, proviseur de Sorbonne, et en 1779 évêque de Strasbourg. Il faut ajouter à ces titres ceux d'abbé de Noirmoutiers et de la Chaise-Dieu. Ses richesses, qui ne

(1) C'est ainsi qu'il était dénommé, ou simplement *prince Louis*.

(2) On peut juger du luxe extravagant qu'il déploya par l'état de sa maison lors de son départ. Les deux voitures de parade avaient coûté 40,000 livres. Une écurie de cinquante chevaux, un premier écuyer, brigadier des armées du roi, un sous écuyer et deux piqueurs, sept pages, tirés de la noblesse de Bretagne et d'Alsace, avec leur gouverneur et leur précepteur, deux gentilshommes de la chambre, six valets de chambre avec des uniformes écarlates, à larges galons d'or, quatre coureurs, dont l'habit avait coûté 4,000 livres pièce, douze valets de pied, deux suisses, dix musiciens habillés d'écarlate, etc. : tel était ce train, vraiment royal.

s'élevaient pas à moins de deux millions et demi de revenu, n'étaient égalées que par son luxe insensé et ses dettes énormes (1). Il embellit beaucoup le château de Saverne; et, à Paris, à l'hôtel de l'Imprimerie impériale (alors *Palais Cardinal* et résidence des évêques de Strasbourg), on voit encore aujourd'hui les peintures fort peu édifiantes dont il fit orner son cabinet. En même temps il montrait une facilité inconcevable à accueillir toutes sortes d'aventuriers, et se faisait le patron du célèbre Cagliostro, qu'il connut à Strasbourg en 1780. Il s'était laissé subjuguer à tel point par cet homme que, montrant un jour à Mme d'Oberkirch un gros solitaire qu'il portait au doigt et qu'avec admiration elle estimait 100,000 livres : « Eh bien! s'écria-t-il, c'est lui qui l'a fait; je l'ai vu, j'étais là. Ce n'est pas tout, il fait de l'or... Il me rendra le prince le plus riche de l'Europe. » Cagliostro, disait-il, était plein de désintéressement; ce qui ne l'empêcha pas de dépenser des sommes énormes avec ce désintéressé. Cependant il montrait quelquefois des pensées plus élevées et plus dignes : c'est ainsi qu'en 1780 il acheta le champ où avait été mortellement frappé Turenne et y fit élever une pyramide. On lui doit encore la salutaire mesure qui transféra l'hospice des Quinze-Vingts des bâtiments délabrés de la rue Saint-Honoré, dans ceux qu'il fit construire au faubourg Saint-Antoine. Cette opération, qui ne tarda pas à être attaquée avec violence, consistait dans la vente des anciens enclos et bâtiments au prix de 6 millions; sur cette somme on prélevait 400,000 livres pour l'acquisition des nouveaux terrains et 1 million pour les constructions à y élever; le reste devait augmenter le patrimoine et, avec lui, les revenus de la maison. A cette translation se joignait une réforme intérieure qui devait supprimer la mendicité des aveugles recueillis, augmenter leur bien-être, créer des pensions pour trois cents aveugles des provinces et pour douze gentilshommes pauvres. Après avoir triomphé des difficultés financières ou ecclésiastiques en s'entendant avec MM. de Beaumont, Necker, et Bertin, il lui fallut briser le conseil d'administration hostile à ces changements. Les habitudes de prodigalité du cardinal contribuant à accréditer les soupçons de malversation qu'on éleva contre lui à ce sujet, le parlement intervint, sur la dénonciation de Duval d'Espréménil. Rohan triompha d'abord de cette attaque, et d'Espréménil lui-même se déclara pour lui.

Telle était la situation singulièrement compromise du cardinal lorsque éclata l'*affaire du collier* et que le nom d'une aventurière, Mme de La Motte-Valois, se trouva scandaleusement lié à celui de Rohan. Le cardinal vit cette femme pour la première fois en 1782, à son château de Saverne. Bientôt il lui alloua une pension considérable sur la grande aumônerie. Il est impossible de se méprendre sur la nature des relations de Mme de La Motte et de ce prélat scandaleux. Femme de mœurs faciles et d'intrigue, la comtesse s'empara de lui par les deux passions qui le dominaient : l'ambition et l'amour des plaisirs. « Chacun de ces deux sentiments s'exaltait l'un par l'autre, dit M. Beugnot, et ce malheureux homme était livré à une sorte de *délire*. J'ai pu lire en courant quelques-unes des lettres qu'il écrivait alors à Mme de La Motte; elles étaient toutes de feu : le choc, ou plutôt le mouvement de ces deux passions, était effrayant... Ces lettres, de nos jours un homme qui se respecte le moins du monde pourrait commencer à les lire, mais ne les achèverait pas. » L'ambition qu'exalte Mme de La Motte chez M. de Rohan, c'est celle de rentrer dans les bonnes grâces de la reine et de devenir un jour premier ministre. Pour atteindre ce but, Mme de La Motte offrait ses services près de la souveraine, d'autant plus puissants qu'ils agiraient, disait-elle, dans une intimité secrète que lui avait promise Marie-Antoinette. Bientôt commença entre le cardinal et la reine la prétendue correspondance où cette intrigante faisait parler cette princesse. « Ces lettres, dit l'abbé Georgel, avaient éveillé dans son cœur des sentiments dont il ne sut ni modérer l'expression ni régler l'essor. » Il se crut aimé; il demanda un entretien particulier. Alors eut lieu la scène de la fin d'août 1784. Entre onze heures et minuit, au fond d'un bosquet, situé au bas du tapis vert à Versailles, un homme déguisé parut; c'était le cardinal, qui allait a un prétendu rendez-vous de la reine. La nuit était fort sombre. Une femme, couverte d'un mantelet blanc et la tête enveloppée d'une *thérèse*, attendait au lieu convenu. Plein d'émotion, le cardinal s'avance. Il entend ces mots : « Vous savez ce que cela veut dire », et on lui présentait une rose. Il la prend, la presse sur son cœur, se dispose à répondre; mais Mme de La Motte lui dit à l'oreille : « Venez, venez! Madame et Mme la comtesse d'Artois sont là qui approchent. » Cette scène de comédie avait été jouée par une fille perdue, la d'Oliva, dont le port avait beaucoup de ressemblance avec celui de la reine, et le cardinal, plus trompé et plus confiant que jamais, se fait bientôt le négociateur de ce fameux collier que les joailliers Bœhmer et Bossange offraient à toutes les souveraines de l'Europe. Déjà deux fois, en 1778 et en 1781, la reine avait re-

(1) « Il regardait, dit Mme d'Oberkirch, les terres de son église comme lui appartenant par droit d'héritage, et disait que les domaines de son évêché en France et en Allemagne n'étaient qu'une bague à son doigt. Il menait à Strasbourg un train ruineux et invraisemblable. Il n'avait pas moins de quatorze maîtres d'hôtel et vingt-cinq valets de chambre, et ne se montrait jamais qu'en soutane de moire écarlate et en rochet d'Angleterre d'un prix incalculable. Son chapitre était composé de douze chanoines et de douze domiciliaires. Quand il officiait à Versailles, il avait une aube en points à l'aiguille d'une telle richesse qu'on osait à peine y toucher; ses armes et sa devise étaient disposées en médaillon au-dessus de toutes les grandes fleurs : on l'estimait à plus de 100,000 livres. »

fusé cette parure offerte par le roi; mais Mme de La Motte persuade au cardinal, exalté par la scène du parc, que Marie-Antoinette la veut acquérir en secret et par son entremise. Le 26 janvier 1785, Rohan achète les diamants au prix de 1,600,000 livres, payables de six mois en six mois. Le 1er février le collier est livré par les joailliers; le cardinal leur confie que c'est la reine qui l'achète, leur montre les propositions acceptées par eux avec ces mots en marge: « *Approuvé, Marie-Antoinette de France* »; et il court le soir même à Versailles, où, devant lui, l'écrin est remis, chez Mme de La Motte, à un prétendu valet de chambre de la reine. Marie-Antoinette recevait le 12 juillet une lettre de Bœhmer qui se terminait par ces mots: « Nous avons une vive satisfaction que la plus belle parure de diamants qui existe serve à la plus grande et à la meilleure des reines »; et, sans rien comprendre alors à ces mots, qui semblaient s'appliquer à des diamants que le roi venait d'acheter pour elle et qui lui étaient remis avec la lettre. Ce ne fut qu'au commencement d'août qu'elle apprit de Mme Campan et du baron de Breteuil l'odieuse trame à laquelle son nom était mêlé.

Le 15 août 1785 eut lieu l'arrestation du cardinal. C'était le jour de l'Assomption. Le roi le fit venir dans son cabinet, et lui demanda, en présence de Marie-Antoinette, ce que c'était qu'un collier qu'il devait avoir procuré à la reine. « Ah, sire! s'écria le cardinal, je vois trop tard que j'ai été trompé. » Et il protesta de son innocence. « Remettez-vous, reprit Louis; passez dans la pièce à côté; vous y serez seul; écrivez-y votre déposition, que vous me remettrez ensuite. » Le cardinal revint un quart d'heure après, avec un écrit aussi peu clair que l'avaient été ses réponses verbales. Le roi lui dit alors: « Je vous préviens que vous allez être arrêté. — Sire, s'écria Rohan, daignez m'épargner la douleur d'être arrêté dans mes habits pontificaux, aux yeux de toute la cour! — Il faut que cela soit, » reprit le roi. Dans l'après-dînée, le cardinal fut conduit à la Bastille. Mais il avait eu le temps de remettre à son heiduque un billet pour l'abbé Georgel. Le messager, en crevant son cheval, arriva à Paris à midi et demi. L'abbé Georgel brûla aussitôt les papiers du prince, et les perquisitions qui furent faites tant à Paris qu'à Strasbourg et à Saverne n'amenèrent alors aucune decouverte. Ce qu'il faut remarquer, c'est que le cardinal de Rohan, cet homme si peu estimé et si indigne de l'être, trouva dès qu'il fut en prison des défenseurs ardents. Ce ne fut dans la noblesse qu'un cri d'indignation contre le gouvernement; « les Condé, toute la maison de Rohan s'agitèrent pour lui; le clergé, depuis les cardinaux jusqu'aux séminaristes, » furent outrés de voir un évêque traduit devant le parlement, et le 18 septembre l'archevêque de Narbonne, président de l'assemblee du clergé, fit une protestation; les parlementaires eux-mêmes se partagèrent entre la cour et l'accusé. D'autre part l'animosité que la reine témoigna contre lui, les démarches qu'elle fit et fit faire auprès des juges pour contre-balancer celles des partisans du cardinal, s'ajoutant à l'impopularité dont elle était déjà l'objet dans le public, appelèrent l'intérêt sur le prélat prisonnier. Tandis que M. de Breteuil donnait publiquement carrière à sa haine contre le cardinal, M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, le favorisait secrètement. Rohan avait choisi Target pour avocat, et toute sa défense se fondait sur son erreur et sur les manœuvres pratiquées par Mme de La Motte pour tromper sa bonne foi. Les dépositions de la d'Oliva et du faussaire Réaux de Villette furent très-favorables à l'accusé, en prouvant qu'il avait été victime d'une escroquerie, et qu'il n'y avait pas participation comme complice. Quand le procureur général Fleury donna ses conclusions, où il demandait que le cardinal fût contraint à un aveu de témérité, banni de la cour et dépouillé de ses charges et dignités, l'esprit des juges était si exalté que le conseiller de Barillon s'écria « que ces conclusions n'étaient pas celles d'un procureur général, mais bien celles d'un ministre qu'il n'était pas difficile de reconnaître ». Un autre conseiller, Seguier, apostropha violemment M. de Fleury. Dans le dernier interrogatoire qui précéda la sentence, l'attitude respectueuse et modeste du cardinal inspira à ses juges un sentiment très-prononcé de pitié. Le 31 mai, après une séance de dix-huit heures, la cour rendit son arrêt, qui déchargeait le prince de Rohan d'accusation, sans même exprimer aucun blâme de sa conduite. « Vous venez à votre insu, dit à ce moment M. Joly de Fleury à M. de Barillon, d'ébranler les bases mêmes de la monarchie. » Et en effet le peuple, qui se pressait au palais de justice, accueillit cet arrêt par des applaudissements qui, adressés à un homme qui avait si fort compromis la reine de France, étaient comme un commencement des cris sinistres qui plus tard devaient s'élever contre elle. Le lendemain le roi exilait le cardinal dans son abbaye de la Chaise-Dieu, et lui ôtait la grande aumônerie de France ainsi que le cordon bleu. On blâma alors cette sorte de vengeance, qui n'était en réalité que stricte justice à l'égard d'un homme coupable au moins d'une légèreté et d'une inconséquence audacieuse incompatibles avec de telles dignités. En même temps le procès relatif aux Quinze-Vingts reprenait son cours, et le chapitre de Strasbourg accusait Rohan d'avoir dissipé l'argent destiné à reconstruire le château de Saverne. Ces plaintes énergiques contre les prévarications de Rohan, étouffées une première fois par ordre du conseil, se renouvelèrent jusqu'à la restauration.

Pendant que le cardinal était à la Bastille, un mémoire avait été remis au roi par l'ancienne administration des Quinze-Vingts, et accueilli par

Louis XVI. Toutefois, sur le rapport favorable de Tolozan, le prince de Rohan obtint encore gain de cause. Bientôt même il put retourner dans son diocèse, et il chercha, par une conduite plus épiscopale, à faire oublier ses légèretés passées. Il résidait à Strasbourg lorsque la révolution française le rappela sur la scène politique.

Élu en 1789 député aux états généraux par les bailliages de Haguenau et de Wissembourg, il sembla, à l'instigation de la cour, s'excuser près des électeurs en donnant sa santé pour prétexte; mais quand son suppléant, l'abbé du Bourg, se prépara à le remplacer, il protesta énergiquement dans un acte passé devant notaire, le 24 mai 1789. L'Assemblée, lors de la vérification des pouvoirs, eut à se prononcer sur ce conflit : les ennemis de la cour prirent parti pour le cardinal, et le 23 juillet son élection était validée, sur le rapport de Gouttes, qui se montra favorable à celui « qui avait gémi si longtemps sous le glaive du despotisme ». A la même séance, Montmorency réclamait contre son exil, et, en appuyant cette motion, Saint-Fargeau, qui avait été un de ses juges dans l'affaire du collier, s'applaudissait d'avoir contribué à lui faire rendre deux fois justice. Le 12 septembre le cardinal prit la parole pour remercier l'Assemblée. Ce fut la dernière lueur de sa triste popularité. Rallié à la cour, il retourna dans son diocèse, et y noua des intrigues contre-révolutionnaires avec l'Empire : il fut alors accusé par le ministre Montmorin lui-même, et un décret ordonna l'inventaire de ses papiers. Sommé vainement, le 29 juillet 1790, par une lettre du président de venir dans les quinze jours siéger dans l'Assemblée, il n'en tint aucun compte, et refusa, le 29 janvier 1791, lors de la constitution du clergé, de prêter le serment civil. En mars il lança contre l'évêque constitutionnel Brendel, nommé pour le remplacer, une motion canonique qui causa un mouvement très-violent du peuple de Strasbourg. Cette conduite, jointe à ses liaisons avec les émigrés de l'armée de Condé, le firent à plusieurs reprises dénoncer à la tribune par de Broglie (4 avril 1791), Carnot et Ruhl (8 et 27 novembre), accusations qui ne tombèrent que devant sa qualité de prince étranger. Enfin, le 8 février 1791, dans une pétition déposée à l'Assemblée, les Quinze-Vingts prétendaient que la vente consentie par le cardinal l'avait été à moitié prix, que les payements aux aveugles avaient été suspendus, etc. L'affaire fut renvoyée à une commission, et le 7 avril fut voté, au rapport du député Merle, un décret qui ordonnait aux administrateurs de rendre compte et renvoyait devant les tribunaux civils pour tout ce qui concernait la vente des hôtels et enclos. Quant au cardinal de Rohan, il ne fut pas inquiété, et continua à résider dans la partie de son diocèse située au delà du Rhin, où il se signala par sa charité et par les secours qu'il fournit largement de sa bourse aux émigrés.

« Le cardinal de Rohan, dit le duc de Lévis, avait une belle taille, une figure noble et des manières agréables. Il aimait le monde et y avait des succès. On ne pouvait lui refuser de l'esprit; mais pour du jugement, il en était totalement dépourvu. » Besenval le peint comme un homme « sans frein dans ses passions et dans sa conduite, libre dans ses mœurs, plein d'inconsidération et de légèreté ». « C'était, dit Mme d'Oberkirch, un beau prélat, fort peu dévot, fort adoré des femmes, plein d'esprit et d'amabilité, mais d'une faiblesse et d'une crédulité inconcevables. »

Eug. Asse.

Mem. de l'abbé Georgel, t. I et II. — *Mem.* de Mme Campan, de Besenval, de Mme d'Oberkirch. — Lévis, *Souvenirs*. — *Mém. inédits* du comte Beugnot (*Revue Française*, sept. 1838).

ROHAN-GUEMENÉ (*Ferdinand-Maximilien-Meriadec*, prince DE), frère du précédent, né le 7 novembre 1738, à Paris, où il est mort, le 30 octobre 1813. Il fit ses études en Sorbonne, fut prieur de la Faculté de théologie, et reçut le bonnet de docteur. Il était grand prévôt du chapitre de Strasbourg et abbé de Mouzon depuis 1759, lorsque Louis XV le nomma à l'archevêché de Bordeaux (26 décembre 1769), pour lequel le prince Louis de Rohan, son frère, coadjuteur de Strasbourg, le sacra le 8 avril 1770. Il fut transféré en février 1781 à l'archevêché de Cambrai. Nommé en 1790 régent de la principauté de Liége, lors des troubles qui éclatèrent en cette ville, il prit possession du palais du prince-évêque qui avait fui, et, prêtant serment de fidélité à la nation et à la loi, jura de soutenir les principes de la révolution du 18 août 1789. Dès qu'il vit, en janvier 1791, que les Liégeois allaient être forcés de rentrer dans le devoir, il revint à Cambrai, qu'il ne tarda pas non plus à quitter, car la révolution de France, qui attaquait ses propres droits, lui parut beaucoup moins juste que celle de Liége, qui l'avait revêtu d'un nouveau pouvoir. Il rentra en France en 1801, se démit de son archevêché, et devint premier aumônier de l'impératrice Joséphine.

H. F.

Hugues du Tems, *Le Clergé de France*, t. II. — Le Glay, *Cameracum christianum*. — Fisquet, *France pontificale* (inédite).

ROHAN (*Henri-Louis-Marie* DE), prince de GUEMENÉ, neveu du précédent, né à Paris, le 31 août 1745, mort en Allemagne, après 1807. Fils de Jules-Hercule-Meriadec (*voy.* ci-dessus), il fut pourvu en 1767, à titre de survivance, de la charge de capitaine-lieutenant des gendarmes de la garde, et devint, le 20 août 1775, grand chambellan de France. Il avait, en 1761, épousé sa cousine, Victoire-Armande-Josèphe, fille du maréchal de Soubise. Cette alliance avait plus que doublé sa fortune; son train de maison suivit la même progression, et bientôt on le vit entretenir, dans

son hôtel, des musiciens, des chanteurs, des comédiens et des danseuses. Pour suffire à tant de dépenses, il ouvrait continuellement de nouveaux emprunts, qui lui donnaient la facilité de payer ses arrérages, mais aussi qui grossissaient la masse de ses dettes. Débordé de toutes parts, le prince, pour se soustraire aux premières clameurs de ses créanciers, fit répandre le bruit de son voyage en Italie, et pendant qu'il s'était retiré au château de Navarre, chez son oncle maternel le duc de Bouillon, sa faillite fut déclarée. Elle fut énorme, et l'on évalua le total des rentes viagères que devait le prince banqueroutier à 2,078,000 livres. Le bilan général se clôturait, en octobre 1782, par un passif d'environ 33 millions. Après le premier examen, on reconnut que la princesse de Guemené avait contribué au désastre qui accablait son mari. Gouvernante des enfants de France, elle fut, ainsi que lui, forcée de se démettre de toutes les charges occupées par eux à la cour. Le prince fut par ordre du roi retenu prisonnier à Navarre, et un arrêt du conseil (7 décembre 1782) évoqua ses affaires, et les attribua à une commission, chargée de recevoir les plaintes des creanciers, au nombre de plus de trois mille. La liquidation n'était point encore terminee lorsque éclata la révolution. A cette époque le prince et sa femme émigrèrent; mais cette dernière revint à Paris dès les premiers temps du consulat, et y mourut, le 20 septembre 1807. Quant au prince, il ne reparut point dans un pays où il avait jeté une si grande perturbation financière.

ROHAN-GUEMENÉ (*Charles-Alain-Gabriel* DE), duc de MONTBAZON, fils aîné du précédent, né à Versailles, le 18 janvier 1764, mort à Paris, le 24 avril 1836. Il suivit son père dans l'émigration, et s'attacha au service de l'Autriche, où il s'éleva jusqu'au grade de feld-maréchal-lieutenant. Dans la campagne du Tyrol (1805), un échec qu'il eprouva près de Castel-Franco détermina sa mise à la retraite. Peu de temps après, il commanda une armée réunie sur les frontières de la Turquie. Sa famille ayant fait en Autriche plusieurs acquisitions territoriales, elle reçut des lettres-patentes d'incolat (27 novembre 1808) qui reconnaissent son origine princière. Son refus de quitter l'Autriche, en 1809, le fit condamner a mort par la cour spéciale de Paris, en vertu d'un décret impérial sur les français servant à l'étranger sans autorisation. Il se trouvait a Wagram, et y fut blessé. Louis XVIII le nomma pair de France (4 juin 1814); mais le duc de Montbazon ne se présenta jamais pour prendre séance à la chambre. Le duché de Bouillon etant passé dans la maison de Rohan par l'extinction de la branche masculine princière de la Tour d'Auvergne, le duc de Montbazon, du chef de la princesse de la Tour d'Auvergne, sa grand'mère, fut reconnu aussi duc de Bouillon par decision du congrès de Vienne (1814), décision confirmée en 1816 par un tribunal arbitral formé à Leipzig. Plus tard, le duc de Bourbon, le prince de la Trémoille et la princesse de Poix attaquèrent cette sentence devant le tribunal de Liége, qui s'arrogea le droit de réformer un jugement sans appel rendu au nom des grandes puissances de l'Europe, et qui, en conséquence, mit ses adversaires en possession des domaines compris dans sa juridiction. Le duc de Montbazon n'eut qu'une fille, Berthe, qui épousa son oncle, le prince Victor, et mourut le 22 février 1841.

ROHAN-GUEMENÉ (*Victor-Louis-Meriadec* DE), duc de MONTBAZON, frère du précédent, né à Paris, le 20 juillet 1766, mort à Sechrowen (Bohême), le 10 décembre 1846. Titré d'abord comte de Saint-Pol, puis prince Victor de Rohan, il émigra avec son père, et passa au service de l'Autriche, où, après avoir fait les campagnes des diverses coalitions contre la France, il fut élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant. Sans enfants de son mariage, il adopta pour héritiers directs les enfants de sa sœur, les princes de Rohan-Rochefort et Montauban. En lui s'éteignit la branche des Rohan-Guemené.

ROHAN-GUEMENÉ (*Jules-Armand-Louis* DE), frère des précédents, né à Paris, le 20 octobre 1768, mort le 13 janvier 1836, à Sechrowen (Bohême), commanda en 1796 un corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre et entra ensuite au service de l'Autriche, où il devint général-major. Il fit les campagnes contre la France, et fut blessé grièvement à la défense d'Ulm. Il avait épousé en 1800 Catherine de Courlande, fille de la comtesse de Medem; ce mariage ne fut point heureux, et les deux époux se séparèrent en 1805. La duchesse mourut le 29 novembre 1839, après s'être mariée en troisièmes noces, avec le comte de Schulembourg.

Memoires secrets (1782 à 1784). — De Courcelles, *Hist. des pairs de France*. — *Almanach de Gotha*, 1827 à 1836. — *Docum. partic.*

ROHAN-CHABOT (*Louis-Marie-Bretagne-Dominique* DE), duc de Rohan, né le 17 janvier 1710, à Paris, mort le 28 novembre 1801, à Nice. Il prit le titre de duc de Rohan après la mort de son aïeul Louis (1727), et hérita en 1738 des biens de son père, Louis-Bretagne-Alain. Colonel d'un régiment de Vermandois (20 février 1734), qu'il commanda à l'attaque des retranchements d'Ettingen et au siége de Philisbourg, il s'en démit pour prendre un régiment d'infanterie de son nom (1738), avec lequel il combattit à Lintz. Brigadier d'infanterie en 1743, il assista à la bataille de Dettingen, et quitta le service en 1745. Pendant plus de trente années consécutives, il présida les états de Bretagne, et émigra à Nice aux premiers jours de la révolution.

ROHAN-CHABOT (*Louis-Auguste* DE), frère du précédent, né le 10 juin 1722, à Paris, où il est mort, le 16 octobre 1753, servit en Flandre,

se trouva à la bataille de Raucoux, et devint maréchal de camp (10 mai 1748).

ROHAN-CHABOT (*Alexandre-Louis-Auguste*, duc DE), pair de France, né le 3 décembre 1761, à Paris, où il est mort, le 8 février 1816. Il était fils de Louis-Antoine-Auguste, mort le 29 octobre 1807, à Paris (*voy.* CHABOT). Entré au service en 1776, comme cadet dans un régiment de dragons, il devint colonel en second du régiment d'Artois-infanterie (1er mars 1785), et fut attaché comme colonel au régiment de Royal-Piémont (avril 1788). On le nommait alors prince de Léon. Il alla en 1790 rejoindre à Turin le comte d'Artois, fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, et fut mis, en décembre 1794, à la tête des nobles bretons et poitevins réunis à Jersey. Le comte d'Artois lui conféra le grade de maréchal de camp en 1795. Rentré en France (1800), il ne cessa de s'y occuper des intérêts des Bourbons. A la restauration, il prit le titre de duc de Rohan, fut nommé pair de France (4 juin 1814), lieutenant général (31 janvier 1815) et premier gentilhomme de la chambre du roi (29 mars 1815), alors qu'il avait suivi Louis XVIII à Gand. De sa femme, Anne-Louise-Madeleine-Élisabeth de Montmorency, morte à Paris, le 20 novembre 1828, il eut trois fils et quatre filles.

ROHAN-CHABOT (*Louis-François-Auguste*, duc DE), cardinal de Rohan, fils aîné du précédent, né à Paris, le 29 février 1788, mort à Besançon, le 8 février 1833. Napoleon l'attacha comme chambellan à sa sœur, la princesse Pauline, puis à Mme Murat, et enfin à sa personne, sous le nom de comte Auguste de Chabot. Véritablement attaché à la religion, et fidèle au malheur, on le vit apporter presque chaque jour au duc de Polignac, prisonnier à Vincennes, les consolations de l'amitié, et en 1812 il alla déposer ses pieux hommages aux pieds de Pie VII, à Fontainebleau. En quittant le pape, il se dirigea vers l'Italie, d'où il ne revint qu'en avril 1814. Prenant alors le titre de prince de Léon, qu'avaient toujours porté les aînés de sa famille, il fut chargé d'un commandement dans les compagnies rouges, après la dissolution desquelles il obtint le grade de colonel de cavalerie. Le 2 mai 1808, il avait épousé Mlle de Sérent, aussi distinguée par ses grâces que par ses vertus. Une catastrophe la lui enleva, le 10 janvier 1815 : en passant près du foyer de sa chambre, le feu prit aux dentelles qui garnissaient le bas de sa robe et elle expira après deux jours d'horribles souffrances. Le prince de Léon accompagna le duc d'Angoulême en 1815 dans le midi de la France et en Espagne, et à son retour à Paris il perdit son père, auquel il succéda comme duc de Rohan-Chabot et pair de France. Tant de malheurs successifs le déterminerent à refuser une nouvelle alliance avec une princesse de Saxe, et à entrer, le 29 mai 1819, au séminaire de Saint-Sulpice. Après avoir fait ses études théologiques sous la direction particulière de M. l'abbé Hamon, aujourd'hui curé de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre, en 1822. M. de Quelen le fit chanoine honoraire et vicaire général de Paris. Le 12 mars 1828, Charles X le nomma à l'archevêché d'Auch ; mais le siége de Besançon étant venu à vaquer, il y fut appelé, le 6 juillet suivant. Il ne quitta son diocèse que pour siéger à la chambre des pairs, ou il prit plusieurs fois la parole, et commença pour ses séminaires et pour son église métropolitaine d'importantes restaurations, qu'il paya de sa fortune personnelle. Elevé au cardinalat le 5 juillet 1830, il se trouva à Paris au moment de la révolution, et fut maltraité par les insurgés à Vaugirard lorsqu'il quittait la capitale. Après avoir assisté au conclave qui élut Grégoire XVI, il revint dans son diocèse, le 24 mai 1832, et sous le prétexte que son retour coïncidait avec l'apparition de la duchesse de Berry dans la Vendée, il fut accueilli fort mal à Besançon. Le prélat ne se vengea de ces insultes qu'en répandant les plus larges aumônes et en se portant partout où le choléra sévissait avec le plus de violence. Sa santé s'altéra, et atteint à Chenecey d'un rhumatisme inflammatoire, il succomba à l'âge de quarante-cinq ans. Son testament fit briller sa charité d'un nouvel éclat ; il y fit des dons considérables aux pauvres, à ses séminaires, à son église, auxquels il partagea une somme de près de 500,000 francs. H. F.

Notice sur le cardinal de Rohan, Paris, 1833, in-12. — De Margueryr, *Oraison funèbre du card. de Rohan* ; 1833, in-8°. — *L'Ami de la Religion*, t. LXXIII. — *Notice hist. et généal. sur la maison de Chabot*; Paris, 1834, in-8°, et Poitiers, 1838, in-12.

* ROHAN-CHABOT (*Anne-Louis-Ferdinand*, duc DE), frère du précédent, né à Paris, le 14 octobre 1789. Il suivit ses parents dans l'émigration, reçut en 1809 un brevet de sous-lieutenant au 4e cuirassiers, et prit part aux campagnes de Wagram, de Moscou, et de Dresde. Fait prisonnier en janvier 1814, et renvoyé sur parole, il fut nommé chef d'escadron, et rejoignit l'armée française à Brienne, où Napoléon lui donna la croix d'officier de la Légion d'honneur. Après la restauration, il devint aide de camp du duc de Berri, et colonel d'état-major (10 août 1814). A la formation de la maison du duc de Bordeaux, le duc de Rohan, alors prince de Léon, fut nommé premier aide de camp, puis premier écuyer du jeune prince, et colonel des hussards de la garde (14 janvier 1824). Il quitta le service après 1830, par suite de refus de serment. De son mariage avec Joséphine-Françoise de Gontaut-Biron, il a eu six enfants, dont l'aîné, *Charles-Louis-Josselin*, prince de Léon, est né le 12 décembre 1819.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*. — *Notice sur la maison de Chabot*.

ROHAN. *Voy.* CHABOT, GIÉ et SOUBISE.

… 1675 … oya … donne … cité. … ord … et … mathématiques. … fit une …

… qui … plus … Desc … s'y d'autant mieux que ce système ayant e mécanique, devenait plus applicable à se, l'objet de ses études favorites. Le Clerselier, l'éditeur de Descartes, fut si de lui avoir trouvé un défenseur dans l s'empressa, malgré les oppositions mme, de lui donner sa fille en mariage. t pour reconnaitre cette marque d'amitié ur suivre son inclination, dit Saverien, forma la résolution de répandre la phi- de Descartes. D'abord il prit des éco- ez lui, et ses leçons furent si goûtées i en vint de toutes parts. Il fit peu de près des conférences publiques une fois aine, et ce fut avec le plus grand éclat. » onformait dans son enseignement aux s du maître qu'il avait choisi. « Sa mé- onsistait à expliquer l'une après l'autre es questions de physique en commençant oir des principes et à en déduire l'expli- les effets les plus curieux de la nature. » mple pour prouver la pesanteur de l'air, t voir que tout ce qu'on attribuait alors reur du vide ne peut dépendre que de esanteur. L'experience suivante confir- raisonnement. Il construisait avec trois e verre une espèce de baromètre, connu 'hui sous le nom de *chambre de Ro-* il en bouchait un avec un morceau de mouillée, et en remplissait un autre de e; puis il perçait la vessie avec la pointe épingle, et l'invasion de l'air suffisait à er d'un côté le mercure et à le faire de l'autre dans le troisième tube. Il dé- t, par les différentes réfractions de la lu- que les couleurs n'étaient que des modifi- de cette matiere. Ses experiences sur , sans être nouvelles, furent aussi très- ables. Il ne faut pas réussir trop, suivant de Fontenelle. Les succès de Rohault nt l'envie; on fit courir de mauvais bruits compte, et on l'accusa de professer des s dangereuses. Forcé de se justifier, il ns ses *Entretiens* avec autant de no- ue de clarté. Ses ennemis ne le traitèrent as d'hérétique, et, à son lit de mort, Ro- it obligé, pour être admis aux sacre- le faire une profession publique de ca- . Il fut inhumé dans Sainte-Geneviève, à

c … Sa *Physique* fut longtemps … en France; Sylvain Regis, Po- … Privat de Molières et le P. Regnault en propagèrent les principes en se contentant de la modifier ou en étendant les expériences. On a de lui : *Traité de physique;* Paris, 1671, in-4°, et 1682, 4 vol. in-12, avec des additions; la dernière édit. est de Paris, 1730, 2 vol. in-12; trad. en latin (Londres, 1697, in-8°), par Samuel Clarke, qui l'augmenta de nouvelles remarques, tirées de Newton en grande partie; — *Entretiens sur la philosophie;* Paris, 1671, 1675, in-12; — *Œuvres posthumes*, éditées par Clerselier; Paris, 1682, in-4°; on en a réimprimé à part le *Traité de mécanique;* Paris, 1723, 2 vol. in-12, traité qui avait été trad. en 1692 en latin par S. Clarke.

Saverien, *Hist. des philosophes modernes*, t. I. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Préface des *Œuvres posth.* de Rohault.

ROHRBACHER (*René-François*), historien français, né à Langatte (Meurthe), le 27 septembre 1789, mort à Paris, le 17 janvier 1856. Son père, régent d'école de sa paroisse, dirigea tant bien que mal sa première éducation. Appelé par goût à la carrière ecclésiastique, il entra en 1810 au grand séminaire de Nancy, reçut l'ordination le 21 septembre 1812, et fut nommé dix jours après vicaire de la paroisse de Wibersviller, et au bout de six mois vicaire à Lunéville. Il devint en 1821 missionnaire diocésain, et resta dans ce poste jusqu'en 1826. En 1827 il se réunit à l'abbé F. de La Mennais, qui défendait alors les prérogatives du saint-siége, et le suivit en Bretagne, où il demeura jusqu'en 1835, dirigeant les études philosophiques et théologiques de quelques jeunes gens qui se dévouaient à le seconder dans ses bonnes œuvres. C'est là qu'il posa en principe, avec le commun des théologiens, que l'Église catholique dans son état actuel remonte jusqu'à Jésus-Christ, et que dans un état différent elle remonte de Jésus-Christ, par les prophètes et les patriarches, jusqu'au premier homme qui fut de Dieu. C'est là aussi qu'il s'appliqua définitivement à l'entreprise capitale de sa vie, l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, qu'il avait ébauchée dès 1826. La défection de La Mennais ne servit qu'à le faire persister davantage dans la défense des doctrines ultramontaines. Appelé en 1835 au séminaire de Nancy, il y professa le dogme et la morale, puis l'Écriture sainte et l'histoire ecclésiastique, fut fait chanoine honoraire de la cathédrale, et vint en 1849 se fixer à Paris. La congrégation du Saint-Esprit lui donna dans son séminaire une hospitalité exceptionnelle : aussi l'une de ses dernières volontés fut qu'il serait inhumé à côté du fondateur de cet institut, l'abbé Liebermann. On a de Rohrbacher : *Catéchisme du sens commun ;* Paris, 1825, in-12, et 1856, in-18; — *Lettres d'un anglican à un gallican ;* Paris, 1827, in-8°; — *La Religion méditée ;*

Paris, 1836, 1852, 2 vol. in-18; — *Des Rapports naturels entre les deux puissances;* Besançon, 1838, 2 vol. in-8°; — *De la Grâce et de la nature;* Besançon, 1838, in-8°; — *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants et autres religionnaires;* Paris, 1841, 2 vol. in-18: souvent réimprimé; — *Tableau des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants depuis le commencement du dix-neuvième siècle;* Paris, 2e édition, 1841, 2 vol. in-18; — *Histoire universelle de l'Église catholique;* Nancy, 1842-49, et Paris 1849-53, 29 vol. in-8°. Le plan de cet ouvrage est exécuté avec netteté, et toutes les parties en sont bien liées. A travers des négligences et des âpretes de style, on trouve des pages de la plus haute éloquence. *L'Ami de la Religion* a fourni les principaux matériaux des derniers volumes; — *Observations à M. l'abbé Caillau;* Paris, 1849, in-8°. C'est une réponse à divers articles insérés dans la *Bibliographie catholique* au sujet de l'ouvrage précédent; — *Vie des Saints;* Paris, 1852, 6 vol. in-8°. Le style de ce dernier ouvrage est dur, et bien inférieur à l'œuvre de Godescard.

J.-A. Boullan, *Notice sur l'abbé Rohrbacher*; Paris, 1856, in-8° — *L'Ami de la Religion*, janv. et fév. 1856. — *L'Univers*, 23 janv. 1856.

ROILLET ou **ROUILLET** (*Claude*), poete français, né à Beaune, mort vers 1576, dans un âge fort avancé. On l'avait d'abord envoyé à Paris pour y faire ses études; mais la mort de son père l'obligea de retourner dans sa ville natale, où son frère Nicolas se chargea de son éducation. Après avoir achevé sa philosophie à Paris, il prit le degré de maître ès arts et se consacra à l'enseignement. Il fut principal des colléges de Bourgogne et de Boncours, où il avait professé les humanités, et fut élu en 1560 recteur de l'université. Ses principaux écrits sont : *Varia poemata;* Paris, 1556, pet. in-12 : on trouve dans ce recueil peu commun quatre tragédies latines, *Philanira*, *Petrus*, *Aman* et *Catherina*, des dialogues, des églogues, un épithalame, des épigrammes; l'auteur mit lui-même en vers français l'une de ses pièces latines, et l'intitula : *Philanire, tragédie françoise;* Paris, 1563, in-4°; elle fut réimpr. en 1577, sous le titre de *Philanire, femme d'Hippolyte;* — *Elegia de obitu Petri Gallandii;* Paris, 1559, in-4°; — *Oratio et ode in obitum ducis Guisani;* Paris, 1563, in-4°; — *Christus patiens, tragedia*, version impr. dans le t. II des *Œuvres* de saint Grégoire de Nazianze (1609); — *Acteon gallicus super apotheosi Caroli IX;* Paris, 1575, in-4°.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

ROKES (*Henri*), dit Zorg (1), peintre hollandais, né à Rotterdam en 1621, mort en 1682. Il fut d'abord l'élève de David Teniers; mais il ne resta pas longtemps chez cet habile maître, et travailla sous Wilhem Buytenweg. Il se fit un genre qui participait de l'un et de l'autre. « Le véritable talent de Rokes, dit M. Ch. Blanc, c'est l'excellence de son exécution, son faire habile; par ce côté, il est maître, il a dans sa touche presque tout l'esprit de Teniers, mais il est plus monté en couleur et l'ensemble de ses tableaux s'enveloppe d'une plus chaude harmonie. » Lebrun a écrit : « Zorg doit être regardé comme un des plus habiles peintres. Je regarde ce maître comme devant occuper une des premières places dans les galeries. » Ce qu'il y a de singulier, c'est que Rokes, doué d'un talent si distingué, quitta son art pour reprendre la profession de son père. Il mourut messager marinier. Ses tableaux sont rares : c'est surtout dans les galeries particulières qu'ils se rencontrent, et comme Rokes signait rarement ses œuvres, nulle doute que beaucoup d'entre elles ne figurent sur les catalogues sous le nom de Teniers ou de Brauwer. On cite de lui à Amsterdam : *Une Foire italienne* et un *Marché au poisson* avec des figures en grand nombre; à La Haye *Une Kermesse* et *Un Intérieur de salon*; au musée de Dresde, *La Marchande de poisson*, tableau fin et clair; à Genève : *Deux Élèves d'un alchimiste laissant brûler les vases au fourneau de leur maître;* à Londres, galerie Bridgewater, une *Scène de buveurs et de fumeurs*; à la pinacothèque de Munich : *Une Famille de paysans*, et un *Intérieur villageois*; au Louvre : deux *Intérieurs de cuisine* d'un fini précieux; chez divers : *Un Homme et une femme buvant;* un *Intérieur d'estaminet:* enfin, galerie Leuchtenberg, le morceau capital du maître, un *Intérieur de cuisine* dans lequel on compte dix personnages.

Le meilleur élève de Rokes fut Abraham Diepraam.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais.* — Lebrun, *Galerie des peintres hollandais.* — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 108.

(1) Ce surnom qui signifie *soigneux* fut donné à son père à cause de son exactitude à remplir les devoirs de la place de messager entre Rotterdam et Dort.

ROLAND (1), chef des Camisards, né en 1675 au Mas-Soubeyran (Gard), tué au mois d'août 1704. Très-jeune, il s'etait engagé dans un régiment de dragons. Renvoyé dans ses foyers après la paix de Ryswick, il rejoignit avec ses deux frères son oncle La Porte lorsque ce dernier rallia autour de lui les Cévenols dispersés

(1) Sa famille était Cévenole et s'appelait La Porte: elle se composait de quatre frères : l'aîné fut le père de Roland; le second, pasteur, puis aumônier de régiment en Hollande; le troisième aussi pasteur, fut exécuté en 1696, à Montpellier. Nous dirons quelques mots du quatrième. — Après avoir servi dans l'armée française, il était devenu maître de forges près du Collet. La mort de Seguier avait abattu l'insurrection dans les Cévennes; elle se ranima à sa voix, et il prit le titre de colonel des *enfants de Dieu* (août 1702). D'heureux coups de main et les terribles représailles qu'il exerça jetèrent l'épouvante dans le Languedoc. Basville redoubla de rigueur envers les nouveaux convertis. La Porte, traqué sans relâche, fut un jour surpris et tué d'un coup de fusil (octobre 1702).

(1702). « Il était, dit M. Peyrat, naturellement grave, silencieux, impérieux, de parole brève et mâle, de tête et de cœur ardents, sous un aspect impassible. » A la mort de La Porte, il prit le commandement en chef sous le titre de général des troupes protestantes de France assemblées dans le Languedoc. Sa troupe s'accrut rapidement jusqu'à compter à la fin d'octobre 1702 un millier de combattants; il la divisa en cinq légions, qui élurent pour chefs Abraham, Salomon, André Castanet, Cavalier et Nicolas Joany. Puis il l'habitua aux évolutions militaires, au maniement des armes, au respect de la discipline, et s'assura des moyens d'existence en transformant en magasins, en arsenaux, en hôpitaux de vastes cavernes cachées dans les montagnes. Un seul lien, l'enthousiasme religieux, unissait entre elles ces théocraties militaires. « Roland, disent MM. Haag, n'exerçait qu'une autorité très-bornée, si toutefois il en exerçait aucune, sur les autres chefs de bande, tandis que ceux-ci jouissaient d'un pouvoir presque absolu, dont ils n'hésitaient pas à user le cas échéant. Chacun d'eux avait droit de vie et de mort sur sa troupe; chacun d'eux levait la dîme sur le butin; chacun d'eux administrait les sacrements, célébrait les mariages et les funérailles, en un mot remplissait à la fois les doubles fonctions de capitaine et de prêtre. » Les Camisards s'aguerrirent en peu de temps. Quelques rencontres où ils eurent le dessus leur persuadèrent que le ciel protégeait leur cause. Dès lors ils opérèrent au grand jour, tinrent des assemblées fréquentes, et rétablirent sur leur passage le culte réformé. Roland pénétra par surprise dans Sauve, place forte bien défendue pourtant et bien approvisionnée; il occupa aussi Ganges, mais il échoua devant Pompignan et eut deux cents hommes taillés en pièces. L'expédition qui en 1703 le rendit maître de Genouillac, après un sanglant combat, coûta à ses coreligionnaires d'Uzès, de Nîmes, d'Alais et de Montpellier une amende de 100,000 livres imposée par arrêt du conseil dans le but « d'indemniser en partie les anciens catholiques ». Au printemps de 1704, Villars arriva dans le Languedoc pour remplacer Montrevel, et presque aussitôt il adressa aux chefs de la révolte des propositions de paix. Cavalier (*voy.* ce nom) se soumit le premier; mais Roland refusa de poser les armes, et il écrivit au maréchal « que sa conscience ne lui permettrait jamais de désarmer que l'édit de Nantes ne fût rétabli en tous ses chefs; que les prisonniers n'eussent été élargis, les exilés rappelés et les galériens pour fait de religion mis en liberté; que ceux qui étaient sortis du royaume n'eussent obtenu la permission d'y revenir, et enfin qu'on n'eût déchargé les protestants des impôts intolérables dont ils étaient accablés ». Lorsqu'il tenait ce fier langage, il occupait encore les défilés des Cévennes, et comptait derrière lui plusieurs milliers de combattants déterminés à vendre chèrement leur vie. La défection de Cavalier n'était qu'un fait isolé, et qui n'avait point ébranlé l'héroïque résolution des Camisards. Villars somma, le 1er juin, les insurgés de déposer les armes dans cinq jours, menaçant de les exterminer jusqu'au dernier. En secret, il fit faire de nouvelles instances à Roland, qui consentit à entrer en négociations. Le traité d'Anduze, conclu sous l'influence de Cavalier, accordait à Roland un régiment qui servirait hors du royaume, et permettait l'élargissement des prisonniers, le rappel des exilés, la libre disposition des biens, et une amnistie générale. Quant à l'exercice du culte, il n'avait pas été possible de l'obtenir, et c'était la condition à laquelle Roland tenait le plus. Il refusa donc de souscrire au traité, et se remit en campagne. A la fin de juillet, il reçut, par l'entremise d'un gentilhomme nouveau converti, de nouvelles offres de la part du duc de Villars; mais plus que jamais il s'obstina dans ses exigences, et ferma même l'oreille aux prières de sa maîtresse, Mlle de Cornelli, qui avait conçu pour lui une passion romanesque. Un de ses coreligionnaires le vendit pour cent louis, et dénonça à Villars le secret de sa retraite. Surpris de nuit au château de Castelnau avec quelques-uns de ses lieutenants, il eut le temps de monter à cheval et de s'échapper par une porte de derrière; mais un détachement de dragons l'arrêta dans un chemin creux; un d'eux le tua d'un coup de feu. Son corps fut porté à Nîmes et jeté dans un bûcher (16 août 1704). Le même jour cinq de ses compagnons expirèrent sur la roue. La mort de Roland mit fin à l'insurrection des Cévennes. P. L—Y.

Court, *Hist. des troubles des Cévennes*. — N. Peyrat, *Hist. des pasteurs du désert*. — Villars, *Mémoires*. — Haag, *La France protestante*, t. VI.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (*Jean-Marie*), homme politique, né le 18 février 1734 (1), à Thizy, près Villefranche (Beaujolais), mort par suicide aux environs de Rouen, le 15 novembre 1793. Issu d'une famille considérée et même prétendant à la noblesse de robe, il était le plus jeune de cinq fils, dont les quatre premiers embrassèrent l'état ecclésiastique. Quant à lui, autant par défaut de vocation religieuse que par esprit d'aventure, il quitta à dix-neuf ans la maison paternelle. Seul, à pied, presque sans argent, il traversa la France, se plaça à Nantes chez un armateur, et allait s'embarquer pour les Indes, lorsqu'un violent crachement de sang le retint dans sa patrie. Recueilli alors à Rouen par Godinot, inspecteur des manufactures et son parent, il entra avec ardeur dans la carrière qui lui était ouverte, et se livra tout entier à des études que Turgot était en train d'étendre et de renouveler. Nommé inspecteur ordinaire à Amiens, il passait tous les hivers à Paris, et con-

(1) La date et le lieu de naissance de Roland ont été rectifiés d'après les registres de l'état civil. Ajoutons aussi que le nom de *la Platière* s'y trouve écrit avec deux *t*.

sacrait l'été à des explorations scientifiques. Il venait de visiter l'Allemagne, lorsque, en décembre 1775, il fut présenté à une jeune fille que les éloges d'une amie, Sophie Cannet, mariée à Amiens, lui avaient donné le plus grand désir de connaître. Marie-Jeanne Phlipon (*voy.* ci-après), dont le père était graveur sur le quai des Orfèvres, avait alors vingt ans à peine; Roland en avait quarante et un. « Je vis, dit-elle, un homme haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude de l'isolement; mais ses manières étaient simples et faciles, et, sans avoir l'élégance du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. Une grande maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert n'altéraient point des traits réguliers mais peu séduisants. Au reste un sourire fin et une vive expression... Sa voix était mâle, son parler bref... son discours plein de choses, parce que sa tête était remplie d'idées. Sa diction était quelquefois piquante, mais revêche et sans harmonie. » Après huit ou neuf mois, pendant lesquels Roland fit au quai des Orfèvres des visites plus longues que fréquentes, il partit, à la fin de l'été de 1776, pour l'Italie, où l'envoyait le gouvernement. Il avait confié à Mlle Phlipon ses manuscrits, où se mêlaient notes de voyages, réflexions, projets d'ouvrages et anecdotes personnelles. La jeune dépositaire en fut en même temps la lectrice, et quand Roland fut de retour à Paris, elle ne refusa pas sa main, qu'il lui offrit. La résistance d'un père, une retraite volontaire au couvent, un peu trop de patience philosophique chez Roland, qui laissa passer cinq mois avant de paraître au parloir furent les traverses d'une union qui enfin se réalisa, le 4 février 1780.

Après quatre ans de résidence à Amiens, il visita l'Angleterre (1784). Dans le désir d'assurer à sa fille Eudora les avantages que donnait la possession des fiefs, il crut devoir à cette époque poursuivre la reconnaissance de lettres de noblesse octoyées à sa famille. Sa femme vint à Paris avec cette pensée : si elle l'abandonna presque aussitôt, c'est à elle du moins que Roland dut sa nomination d'inspecteur général des manufactures dans la généralité de Lyon. C'est à Villefranche, dans la maison paternelle, où habitaient encore sa mère, fort âgée, et son frère aîné, chanoine chantre de la collégiale, que se fixa Roland. Membre des Académies de Villefranche et de Lyon, il y lisait souvent des mémoires, et proposa pour sujet de prix cette question : *Ne conviendrait-il pas au bien public d'établir des tribunaux pour juger les morts?* Après avoir perdu sa mère, Roland alla habiter le clos de la Platière, paroisse de Thizy, à deux lieues de Villefranche. En 1787, avec sa femme, sa fille et son frère le bénédictin, il visita la Suisse, où il se lia particulièrement avec Lavater. Il guérissait à peine d'une grave maladie lorsque l'année 1789 commença. Partisan des idées nouvelles, il coopéra activement à la rédaction du *Courrier de Lyon*. Admis parmi les notables de la nouvelle municipalité (mars 1790), il fut envoyé près de l'assemblée constituante avec mission de lui représenter la situation déplorable du commerce et des ouvriers lyonnais. Arrivé à Paris, le 20 février 1791, Roland, dans un séjour de sept mois qu'il y fit, fréquenta assidument la *Société des amis de la constitution*; il se lia d'amitié avec Brissot, Petion, Buzot et Robespierre, qui, quatre fois par semaine, le soir, se réunirent dans son salon. Après la séparation de la Constituante (30 septembre 1791), il fonda à Lyon le club central, où les partisans d'une liberté réglée reçurent le nom de Rolandins. Au mois de décembre, il se fixa à Paris, et travailla à achever, pour l'*Encyclopédie méthodique*, le *Dictionnaire des manufactures*, dont il publia les trois premiers volumes. Ce fut chez Roland que le parti girondin, qui commençait à se former, eut son lieu de réunion. Dès le mois de février 1792 des ouvertures pour le ministère avaient été faites à Roland. Le 23 mars il fut nommé à l'intérieur. Les dehors bourgeois de Roland, ses cheveux plats et très-peu poudrés, ses souliers noués avec de simples cordons, choquèrent beaucoup les courtisans. Un des premiers actes de son administration fut la fondation de *La Sentinelle*, journal placardé en affiches, dont Louvet fut le rédacteur. Entre Dumouriez, porté à soutenir l'autorité royale, et Roland, Servan et Clavière suivant la direction des girondins, l'harmonie ne tarda pas à se rompre. Roland crut devoir un jour faire à Dumouriez quelques observations sur l'emploi des six millions de fonds secrets qui lui étaient alloués, et dès lors cessèrent les dîners du vendredi où il réunissait ses collègues. La mesure de former à Paris un camp de vingt mille fédérés, que Servan proposa à l'Assemblée sans consulter Dumouriez, et qui donnait une véritable armée au parti de la Gironde, hâta la crise. Louis XVI se refusant à sanctionner ce décret ainsi que celui qui prononçait la déportation contre les prêtres réfractaires, Roland écrivit au roi une lettre où, combattant sa résistance, il disait : « Je sais qu'on peut imaginer tout contenir par des mesures extrêmes, mais... la France se lèverait indignée, et, se déchirant elle-même dans les horreurs d'une guerre civile, développerait cette sombre énergie, mère des vertus et des crimes, toujours funeste à ceux qui l'ont provoquée. » Cette lettre était destinée à rester confidentielle; Roland eut le tort de la publier. Le 12 juin, Servan et le 13 Roland et Clavière reçurent leurs lettres de renvoi. « Me voilà chassé, dit Roland à sa femme en rentrant chez lui. Je n'ai qu'un regret, c'est que nos lenteurs nous aient empêchés de prendre l'initiative. »

Ce fut désormais vers la substitution de la république à la monarchie que se tournèrent ses

espérances. « La liberté est perdue, dit-il un jour à Barbaroux, si l'on ne déjoue au plus tôt les complots de la cour. » Barbaroux offrit d'appeler à Paris ses Marseillais, et ce fut sous la dictée de Roland qu'il écrivit pour demander à Marseille un bataillon et deux pièces de canon. La journée du 10 août le ramena au pouvoir; mais avec les girondins y entraient aussi les montagnards. Le 10, Roland, Clavière et Servan reprirent leurs anciens ministères. Ils formaient, avec leurs collègues Danton, Monge et Lebrun, un pouvoir exécutif, et rendaient compte directement à l'Assemblée. Dans la lutte d'influence qui s'engagea bientôt entre l'Assemblée et la commune de Paris, Roland prit parti pour la première, et le 30 il annonça que si on ne mettait pas fin au système de désorganisation entretenu par la commune, il ne répondait pas de l'approvisionnement de Paris. Cependant la France était envahie; Longwy tombait au pouvoir des Prussiens (23 août) : dans une réunion des ministres qui eut lieu au ministère des affaires étrangères, Roland proposa de se retirer à Blois, et Danton seul repoussa ce projet, lui disant : « Garde-toi de parler de fuite, et crains que le peuple ne t'écoute. » Bientôt les journées de septembre vinrent faire peser sur Roland, comme ministre de l'intérieur, une funèbre responsabilité. Il reste acquis à l'histoire qu'il ne prit que des mesures tardives pour arrêter la continuation des massacres dans les prisons et ne fit rien pour les prévenir. Le 2, à une heure et demie, au moment où la tuerie commençait, il annonçait à l'Assemblée qu'une vaste conspiration venait d'être découverte dans la Vendée, et contribuait ainsi, quoique involontairement, à augmenter l'exaltation populaire. Ce fut seulement dans la soirée du 3 qu'il écrivit à l'Assemblée une lettre dans laquelle, acceptant les faits accomplis, il disait : « Je sais que les révolutions ne se calment point par les règles ordinaires; mais je sais aussi que le pouvoir qui les fait doit *bientôt* se ranger sous l'abri des lois, si l'on ne veut qu'il opère une entière dissolution. La colère du peuple est comparable à l'action d'un torrent qui renverse des *obstacles qu'aucune autre puissance n'aurait anéantis.* Hier fut un jour sur les événements duquel il faut peut-être laisser un voile. Je sais que le peuple, terrible dans sa vengeance, y porte encore une sorte de justice... » En même temps Rabaut Saint-Étienne, dans *Le Moniteur*, et Gorsas, dans son journal, tous deux inspirés par Roland, justifiaient les exécutions, présentées comme nécessaires. Le 4, à la nouvelle de la capitulation de Verdun, ce fut en vain que Roland écrivit à Santerre d'employer à garantir la sûreté des personnes les forces dont il disposait : les massacres durèrent encore deux jours. Peu après, il dénonça à l'Assemblée l'audacieux brigandage auquel se livraient des malfaiteurs profitant de l'horrible désordre de la capitale. Cette conduite, si peu contre-révolutionnaire, n'en fut pas moins dénoncée par Marat, qui qualifiait Roland de conspirateur et lui demandait 15,000 fr. pour sa propagande Roland répondit en publiant le 13 septembre sa *Lettre aux Parisiens;* il y rappelait ses services, mais laissait échapper ces paroles si compromettantes pour lui auprès de la postérité : « J'ai admiré le 10 août; j'ai frémi sur les suites du 2 septembre; j'ai bien jugé ce que la patience longue et trompée et ce que la justice avaient dû produire; je n'ai point inconsidérément blâmé un terrible et premier mouvement; j'ai cru qu'il fallait éviter sa continuité. » Tout le rôle de Roland est là : il ne complota rien, mais laissa tout faire; et c'est son abstention seule qu'on peut blâmer dans ces funestes événements.

Le 21 septembre s'ouvrit la Convention. Roland présenta un compte-rendu de son administration, dont Danton fit l'apologie en disant « qu'il contenait des idées saines et exprimait des sentiments patriotiques ». Roland avait été élu député par le département de la Somme; mais l'Assemblée ayant décidé qu'on ne pouvait être à la fois député et ministre, il opta pour son portefeuille. Dominant par son influence le conseil des ministres, il fit nommer Pache au ministère de la guerre. Forts de leur importance dans l'Assemblée et dans l'administration, les girondins allèrent au-devant de la lutte. Ce fut à l'occasion d'un mémoire de Roland sur la situation de la république que s'éleva, dans la séance du 29 octobre, l'accusation de Louvet contre Robespierre. Roland envoya 15,000 exemplaires de ce discours en province, aux frais du trésor public, et le jour suivant il dénonça la commune pour avoir répandu dans les départements l'adresse des quarante-huit sections contre la garde conventionnelle. Au début même des débats qui s'ouvrirent sur le sort de Louis XVI (13 novembre), le serrurier Gamain alla révéler à Roland l'existence de l'armoire de fer, et le ministre, au lieu de faire apposer les scellés sur les papiers secrets qui y furent trouvés, les entassa dans des serviettes qu'il se hâta d'emporter, et ne sut pas ainsi se mettre à l'abri du soupçon d'avoir dissimulé certaines pièces compromettantes pour son parti. Le procès du roi fut une époque d'attaques furieuses contre Roland de la part des montagnards. Les girondins, n'osant ouvertement sauver le roi, le tentèrent indirectement par la proposition faite par Salles de l'appel au peuple. Roland fit alors distribuer dans le public sur *papier superbe* ces deux questions : « N'est-il pas incontestable que le peuple comme souverain a le droit de faire grâce à Louis Capet? Et comment pourra-t-il exercer ce droit s'il n'est pas consulté? » Ce fut le dernier acte du ministère de Roland; le 23 janvier, désespérant de faire triompher dans le gouvernement l'esprit de modération qui le guidait, il donnait sa démission.

Roland rendit ses comptes à l'Assemblée, et une commission fut nommée pour les recevoir. Retiré dans une maison de la rue de La Harpe, vis-à-vis de celle de l'École de médecine, il recevait encore quelques amis, tels que Barbaroux, Petion, Louvet, Brissot et Buzot; mais le projet de quitter Paris et de se retirer à la Platière se forma alors dans son esprit : il ne put obtenir de l'Assemblée cette permission. Après la défaite de Dumouriez à Nerwinde (18 mars), les scellés furent mis sur les papiers de Roland (1er avril); ils furent levés peu après. Le 31 mai, à six heures du soir, des sectionnaires armés se présentèrent chez lui et le sommèrent de les suivre. Sur l'exhibition d'un ordre écrit : « Je ne connais pas ce pouvoir dans la constitution, répondit-il avec fierté, et je n'obéirai pas volontairement aux ordres d'une autorité illégale. » Rendus indécis par cette fermeté, les sectionnaires se retirèrent; Roland, obligé de se séparer de sa femme, se réfugia d'abord chez son ami le naturaliste Bosc, dans la vallée de Montmorency; il gagna de là Rouen, où deux femmes courageuses lui ménagèrent un asile. C'est là qu'il apprit le jugement et l'exécution de sa femme (10 novembre). Il résolut alors de mourir. Sorti le 15, à six heures du soir, de la maison qui lui avait servi de refuge, il marcha toute la nuit afin d'effacer sa trace; arrivé à Bourg-Baudouin, à quatre lieues de Rouen, il tira un dard caché dans sa canne, et, en appuyant la garde contre le tronc d'un pommier, il se perça le cœur. Cette mort était celle de Caton; la république dressa sur sa fosse un poteau où était relatée la fin de « ce ministre pervers ». Il laissait après lui une fille unique, confiée à la tutelle de Bosc, administrateur du Jardin des Plantes, et pour laquelle Mme Creusé La Touche eut les soins d'une mère. Son frère aîné, le chanoine de Villefranche, fut guillotiné à Lyon, le 22 décembre 1793; son autre frère, prieur de Longpont, était mort vers 1790.

On a de Roland les ouvrages suivants : *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, 1776-1778; Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12; elles furent adressées à Mlle Phlipon avant son mariage; — *Memoire sur l'éducation des troupeaux*; Paris, 1779, 1783, in-4°; — *L'Art du fabricant d'etoffes en laine*; Paris, 1780, in-fol., pl.; — *L'Art du fabricant de velours de coton*; Paris, 1780, in-fol., pl.; — *L'Art du tourbier*; Paris, 1783, in-4°, pl.; — *Dictionnaire des manufactures et des arts*; Paris, 1785 1790, 3 vol. in-4°, avec un vol. de 438 pl.; — *De l'influence des lettres dans les provinces*; Paris, 1786, in-8°; — *Recueil d'idées patriotiques*; Paris, 1789, in-8°; — *Le Financier patriote*; Paris, 1789, in-8°; — *Compte-rendu à la Convention*; Paris, 1793, in-4°.

Eugène Asse.

Mémoires de Mme Roland, de Barbaroux, de Dumouriez, de l'abbé Guillon. — *Moniteur univ.* — L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.*, t. VI, VII, IX. — Lamartine, *Hist. des girondins*, t. II, III, VI, VII.

ROLAND (*Marie-Jeanne* Phlipon, Mme), femme du précédent, née à Paris, le 17 mars 1754, exécutée à Paris, le 9 novembre 1793. Elle était le second enfant de Marguerite Bimont et de Pierre-Gratien Phlipon, graveur médiocre, qui ne laissa pas de lui faire donner une éducation aussi complète que le lui permettaient ses ressources. L'intelligence précoce de l'enfant avait d'ailleurs devancé les maîtres. A quatre ans elle savait lire, et dès lors la lecture devint une passion « dont on ne pouvait la distraire que par des bouquets ». Les livres et les fleurs, tels ont été les goûts dominants de cette nature avide des plus délicates jouissances. A sept ans elle apprend par cœur un traité de l'art héraldique; à huit ans elle lit les *Hommes illustres* de Plutarque, et elle les prend en telle affection qu'elle emportait le volume à l'église « en guise de Semaine sainte ». La fermeté de son caractère n'était pas moins remarquable que la précocité de son intelligence. Elle opposait aux châtiments une résistance insurmontable, et ne cédait qu'aux appels faits à sa raison ou à son cœur. *La Jérusalem délivrée* et *Télémaque* avaient enflammé son imagination enfantine, mais une vive piété s'en empara bientôt, et « malgré le trouble où la jetait parfois le raisonnement naissant », elle s'abandonna au mysticisme le plus ardent. Elle entra, à onze ans, dans la maison des Dames de la congrégation, au faubourg Saint-Marcel. Ce fut là qu'elle se lia étroitement avec deux jeunes filles originaires d'Amiens, Henriette et Sophie Cannet, surtout avec la dernière, qui, rentrée dans sa famille, entretint avec elle une correspondance pleine de charme et de révélations piquantes sur l'esprit du temps, correspondance qu'on a depuis publiée. Après un an de séjour au couvent, la jeune Marie alla vivre chez sa grand'mère Phlipon, qui habitait l'île Saint-Louis, et revint un an après chez ses parents, dans le modeste logement du quai des Lunettes. Elle s'adonna à la musique, où elle avait fait de bonne heure d'assez remarquables progrès; son père lui donna des maîtres de danse, d'arithmétique et de géométrie; il voulut même lui apprendre son métier de graveur Ce travail tout technique ne parlait pas assez à son imagination; elle retourna à ses livres; elle en faisait des extraits pour s'en mieux approprier toute la substance. Ces solides études ne tardèrent pas à modifier ses croyances religieuses; et chose singulière! ce furent les ouvrages de controverse de Bossuet qui lui suggérèrent les premiers doutes sur les dogmes de la foi catholique. Bientôt, des apologistes et des défenseurs de l'Église, elle passa aux écrits les plus hardis de l'école philosophique du dix-huitième siècle. Toutefois ce fut à la morale des stoïciens et à la métaphysique cartésienne qu'elle s'attacha de préférence.

Cependant sa beauté son esprit, sa grâce la

faisaient rechercher, et il n'eût tenu qu'à elle d'élargir le cercle de ses relations, si un coup d'œil jeté sur le monde n'avait suffi pour lui révéler le vide et les dégoûts des plaisirs mondains, et de cette société prétentieuse, efféminée et frivole qui alliait la plus fade galanterie à la plus effrénée licence. Elle était encore fille quand elle perdit sa mère (1773). Cette grande douleur, la plus violente qu'elle ait jamais ressentie, fut dans sa vie une véritable crise. Ce fut à cette époque que, pour la distraire, un abbé, ami de son père, lui prêta *La Nouvelle Héloïse*, dont la lecture eut sur cet ardent esprit toute l'influence d'une véritable révélation. Elle partagea dès lors sa vie entre les soins du ménage et la culture de son esprit. « Livrée à elle-même, et souvent mélancolique », elle sentit le besoin d'écrire. Elle avait déjà commencé quelques recueils qu'elle augmenta sous le titre d'*Œuvres de loisir* et *Réflexions diverses*. Quelques échantillons nous en ont été conservés dans l'édition posthume publiée par Champagneux. La paix et la sécurité de cette vie si bien remplie furent promptement troublées. Les désordres de son père, qui abusait de la liberté que lui avait rendue son veuvage, condamnaient la jeune fille à un isolement presque absolu. Elle eût pu en sortir par le mariage, mais elle s'obstinait à rester fidèle au noble idéal qu'elle s'était créé. Elle s'en explique franchement dans ses lettres à ses bonnes amies, mesdemoiselles Cannet. « Je me suis fait un modèle de ce que je pourrais aimer; mais la société ne m'offre rien qui y ressemble; je croirais volontiers que cette image est une belle chimère dont je ne trouverai jamais l'original. » C'est dans cette correspondance, qui embrasse un espace de huit années (janvier 1772 à janvier 1780), qu'il faut suivre à la trace cette âme noble et passionnée. La déception la plus douloureuse qu'elle eût encore éprouvée fut la conviction qu'elle acquit de l'indignité d'un prétendant qu'elle avait accueilli et même encouragé. La bonté de son cœur et le besoin d'aimer l'avaient portée à compatir aux souffrances d'un amour rebuté par son père, mais beaucoup moins sincère qu'elle ne se l'imaginait. Une circonstance toute fortuite vint lui ôter ses illusions, et elle dut faire appel à toute son énergie pour ne pas tomber dans un découragement funeste. Plusieurs années s'écoulèrent. La conduite irrégulière de son père, qui, entraîné par ses désordres, avait abandonné le travail pour se jeter dans des spéculations ruineuses, était encore pour la jeune fille l'occasion de perpétuels chagrins. Elle se vit obligée de recourir à l'appui d'autres parents, et de demander compte à son père de sa petite fortune; c'était le seul moyen de la sauver, et dès qu'elle eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, époque de sa majorité, elle se retira dans la congrégation où elle avait fait sa première communion. Elle s'était renfermée dans une vie austère et studieuse, quand Roland, un ami de la famille Cannet, qu'elle connaissait depuis cinq ans et qui lui avait inspiré lentement une estime croissante, demanda de nouveau sa main, que le vieux graveur lui avait refusée quelques mois auparavant. Mlle Philipon avait l'esprit trop réfléchi pour ne pas comprendre que la disproportion d'âge et la différence d'humeur étaient un sérieux obstacle entre elle et le prétendant de quarante ans; mais elle se résolut sans regret à devenir la femme d'un homme de bien, qu'elle ne cessa jamais d'honorer. Ses *Mémoires* laissent pourtant percer une réticence et comme un regret. « J'ai senti souvent, dit-elle, qu'il manquait entre nous de parité; que l'ascendant d'un caractère dominateur joint à celui de vingt années plus que moi, rendait de trop l'une de ces deux supériorités. » Le mariage fut célébré le 4 février 1780.

Portant dans son nouvel état l'enthousiaste énergie qui était le plus puissant ressort de son caractère, la jeune femme suppléa à la vivacité de l'affection par l'étroite illimité de la vie commune. Habituant son mari à ne pouvoir se passer d'elle, elle prenait soin de lui préparer de ses mains les aliments que réclamait sa santé délicate, et se reposait des fonctions assidues et cumulées de secrétaire et de ménagère en suivant un cours d'histoire naturelle et de botanique. Après un an de séjour à Paris, elle alla passer quatre années à Amiens, où les occupations de son mari l'appelaient. Elle y devint mère et nourrice (1781), ne quittant le cabinet de Roland, qu'elle aidait dans ses travaux, que pour aller herboriser hors de la ville. En 1784, elle fit avec lui un court voyage en Angleterre, étudiant avec sollicitude, au point de vue politique, les mœurs et les institutions de ce pays libre qu'elle enviait pour la France. De retour en France, Roland envoya sa femme à Paris pour solliciter des lettres de noblesse; cette démarche singulière échoua, mais elle obtint un changement de résidence pour son mari, qui fut nommé inspecteur des manufactures dans la généralité de Lyon; elle se rapprochait ainsi de la famille de son mari; et à la mort de sa belle-mère ils allèrent habiter le clos de la Platière. Dans cette résidence, où elle passait la plus grande partie de l'année, Mme Roland vécut très-retirée, partageant sa vie entre les soins domestiques, les détails d'une exploitation rurale et l'exercice de sa bienfaisance éclairée, qui mettait à profit ses connaissances en médecine et en botanique. Ce fut vers le même temps qu'elle connut un jeune homme de mérite et de vertu, Bosc, le futur membre de l'Institut, et la correspondance qu'elle entretint avec lui pendant trois années (1790-1793) témoigne de son amour pour la nature et la vie champêtre. Si ces devoirs multipliés de ménagère, d'épouse et de mère de famille font négliger à Mme Roland ses anciennes études de science et de philosophie, rien ne peut la distraire de l'intérêt passionné qu'elle a voué aux questions politiques.

Dans un voyage en Suisse (1787), dont elle a laissé une interessante relation, elle s'étonne et s'indigne de ne pas trouver à Genève la statue de J.-J. Rousseau; elle se félicite avec une joie touchante d'avoir pu voir et entretenir Lavater.

Dès les premiers symptômes du grand mouvement de 1789, Mme Roland n'hésita pas à s'associer, ainsi que son mari, aux efforts et aux espérances du parti révolutionnaire. Elle entra en correspondance avec quelques-uns des plus actifs représentants des idées nouvelles, entre autres Brissot, et avec Bancal des Issarts, qui venait de se démettre de sa charge de notaire pour se livrer sans partage à la politique. Les lettres à Brissot sont encore inédites pour la plupart; celles à Bancal des Issarts, publiées par sa fille aînée en 1835 avec une introduction de M. Sainte-Beuve, donnent une idée exacte et complète du rôle pris tout d'abord par Mme Roland pendant la période de deux années qui précéda l'installation définitive de Roland et de sa femme à Paris (1789-1791). Du fond de sa retraite, elle suit avec une anxiété souvent soupçonneuse, mais aussi avec une sagacité rarement en défaut, la marche du ministère Necker et les premiers travaux de l'Assemblée, n'épargnant ni les conseils ni les remontrances. Son patriotisme se montre à nu dans ces lettres inspirées par le plus pur enthousiasme pour la liberté et la justice. Ce n'est pas là du reste le seul côté remarquable de cette correspondance. MM. Sainte-Beuve et Michelet y ont signalé un point du plus haut intérêt, les élans sévèrement contenus d'une passion naissante de Mme Roland pour Bancal des Issarts, le jeune ami de son mari.

Mme Roland trouvait d'ailleurs une distraction à tout entraînement dans la part active qu'elle prenait, de concert avec son mari, au mouvement révolutionnaire du pays qu'elle habitait. Ce fut elle qui dans *Le Courrier de Lyon*, rédigé par Champagneux et Lanthenas, écrivit la relation anonyme de la fête de la Fédération lyonnaise, et le numéro de ce jour-là (30 mai 1790) se vendit à 60,000 exemplaires. Quand Roland vint à Paris (20 février 1791), le prestige que Mme Roland exerçait sur tous ceux qui l'approchaient contribua puissamment à rallier autour de son mari les sympathies politiques. Quatre fois par semaine, elle recevait en petit comité Brissot, Petion, Buzot, et quelques députes du même parti, dans un modeste hôtel de la rue Guenégaud, où elle logeait alors. Après l'arrestation de Varennes, elle prit part à la fondation d'un journal dont le titre, *Le Republicain*, correspondait aux opinions qu'elle professait deja. Sa correspondance active avec Bancal des Issarts renferme un grand nombre de jugements precieux sur les hommes et les choses du moment. La reaction qui suivit la mort de Mirabeau lui inspira les plus vives craintes: elle n'hesite pas a appeler au besoin la guerre civile, qui, « toute horrible qu'elle soit, avancerait, dit-elle, la régénération de notre caractère et de nos mœurs ». Elle désespérait de la révolution et songeait alors à se retirer en Auvergne. La marche imprévue des événements vint donner un démenti momentané à ses craintes. Roland fut appelé à faire partie du ministère que la cour aux abois accepta de l'opinion (23 mars 1792). Mme Roland prit, de son propre aveu, la part la plus active aux nouvelles occupations de son mari, mais elle se défend, dans ses *Mémoires*, d'avoir jamais dirigé sa conduite. Quoi qu'il en soit, ce fut elle qui rédigea la fameuse lettre du 10 juin dans laquelle son mari exposa au roi la marche qu'il devait suivre pour recouvrer la confiance publique. Quand la journée du 10 août rappela Roland aux affaires, elle partagea de nouveau ses travaux et bientôt ses périls. Elle a raconté elle-même ce qui se passa à l'hôtel du ministère le 2 septembre. A partir de ce jour, Mme Roland fut enveloppée dans la haine dont le parti vainqueur poursuivit le ministre de l'intérieur. La calomnie propagea sur elle les bruits les plus absurdes, et lui attribua sur tous ceux qui l'approchaient une influence corruptrice. Le 7 décembre Mme Roland dut se présenter à la barre de la Convention pour y répondre à d'absurdes imputations de correspondance avec le ministère anglais. L'éloquence vigoureuse qu'elle déploya fit taire les accusateurs, mais redoubla leur animosité de toute la honte de l'échec Quelques mois s'écoulèrent au milieu de ces imminents périls, qui, disons-le, n'existèrent jamais peut-être que dans l'esprit de ses amis. A la fin de mai 1793, sa situation devint plus critique de jour en jour; Roland fut frappé d'un mandat d'arrestation (31 mai). Après avoir demandé vainement à être admise à la Convention, elle fut arrêtée dans la nuit, en vertu de deux mandats émanant l'un du comité d'insurrection de la commune, l'autre de la commune elle-même, et qui ne contenaient, ni l'un ni l'autre, aucun énoncé de motifs.

A peine écrouée à l'Abbaye, l'intrépide prisonnière écrivit à la Convention pour lui dénoncer son arrestation illégale, et au ministre de l'intérieur, Garat, pour lui demander justice. Le 24 juin, elle fut relâchée, et le même jour arrêtée de nouveau et emprisonnée à Sainte-Pélagie, en vertu d'ordres émanant des mêmes commissaires qui avaient signé sa mise en liberté. Cette comédie eut pour funeste conséquence la condamnation à mort d'un jeune homme de dix-neuf ans, fils de la propriétaire de la maison où elle habitait alors, et qui fit de généreuses démarches pour la sauver Installée dans sa nouvelle geôle, beaucoup moins commodement que dans la première, Mme Roland se remit à ses études avec ardeur. Elle recommença une partie des memoires et des notices sur la revolution qu'elle avait confiées à Champagneux, et qui s'etaient trouvées detruites. D'après une note écrite de sa main sur le manuscrit, elle écrivit trois

cents pages en vingt-deux jours. Heureusement, cette maison de détention, réservée en temps ordinaire à des filles perdues, se remplissait chaque jour alors de femmes dont elle pouvait subir le contact sans rougir, femmes, filles, ou mères de proscrits politiques, parmi lesquelles elle rencontra Mme Petion. Elle exerçait autour d'elle une influence bienfaisante, due à l'énergie et à l'élévation de son caractère. Les natures les plus endurcies la respectaient; s'il faut en croire un témoin oculaire peu suspect et qui lui est d'ailleurs défavorable, le comte Beugnot, sa seule présence arrêtait les querelles entre les détenues qu'elle rencontrait dans le préau de la prison. Tranquille sur le sort de son mari et de sa fille, qu'elle savait être en sûreté, elle paraissait n'avoir plus d'autre souci que de venger auprès de la postérité la vérité et la justice du triomphe éphémère des bourreaux et des assassins. Elle rassemblait des documents dans ce but, et recueillait jusqu'aux moindres anecdotes qu'elle entendait raconter autour d'elle.

Sa captivité durait depuis cinq mois, et l'interrogatoire qu'on lui avait fait subir au moment de son incarcération, n'avait révélé contre elle aucune charge qui pût servir de base à une accusation en règle, quand l'arrestation d'un député de la Gironde vint fournir à ses ennemis le prétexte qui leur manquait. On trouva dans les papiers de Duperret, député des Bouches-du-Rhône, la trace de plusieurs lettres où Mme Roland témoignait de ses sympathies pour les représentants du peuple alors réfugiés à Caen, Barbaroux entre autres. Il n'en fallait pas tant pour l'impliquer dans le procès de ses anciens amis, Brissot, Vergniaud et autres membres de la Gironde. Elle y fut d'abord citée comme témoin. Ce fut à ce moment qu'elle envoya à Champagneux le manuscrit qui a pour titre : *Mes Dernières pensées*. C'est un véritable testament, précédé de réflexions remarquables par le ton de la plus noble indignation et du plus tranquille désespoir. Désormais libre de toute inquiétude personnelle, elle ne songea plus qu'au sort de ses amis et elle écrivit sous ce titre : *Observations rapides sur l'acte d'accusation contre les députés, par Amar*, une apologie dont l'histoire doit tenir le plus grand compte en jugeant la mémoire de tant d'illustres proscrits. Le jour où elle allait avoir à se défendre elle-même vint enfin. Voulant épargner à son pays la honte d'un meurtre judiciaire de plus, elle s'était d'abord procuré de l'opium, puis elle avait résolu de se laisser mourir de faim. Transférée à la Conciergerie (31 octobre), reléguée dans un lieu infect, elle fut interrogée le lendemain au greffe du tribunal par le juge David, accompagné de l'accusateur public et d'un juré. Ses réponses nettes, précises et éloquentes détruisirent le frêle échafaudage de l'accusation, et provoquèrent la brusque clôture de ce préliminaire obligé. On lui demanda de choisir un défenseur : elle nomma Chauveau-Lagarde, et quand le célèbre avocat vint se concerter avec elle dans la prison, elle discuta les moyens de défense qu'il lui proposait, mais elle craignit de le compromettre inutilement. « Ne venez pas demain au tribunal, lui dit-elle en tirant de son doigt un anneau qu'elle lui offrit, vous vous perdriez sans me sauver. » Elle se présenta devant ses juges toute vêtue de blanc, ses cheveux dénoués tombant jusqu'à la ceinture. Un seul témoin déposa contre elle : ce fut l'institutrice de sa fille, celle à qui elle voulait la confier en lui assurant par testament une pension viagère, et la déposition de cette malheureuse fille était insignifiante. Elle avait composé dans la nuit un projet de défense; ces pages ne furent pas lues; elle essaya même vainement de se défendre de vive voix, la parole lui fut brusquement retirée. En rentrant dans la prison, elle passa rapidement devant le guichet, indiquant à ses compagnons de captivité par un signe d'une sinistre éloquence qu'elle était condamnée à mort. Sur la funèbre charrette, elle garda à travers les huées de la populace une sérénité mêlée d'enjouement; placée auprès de Lamarche, le directeur de la fabrication des assignats, elle s'attacha à relever son courage, et réussit à lui arracher un sourire. Elle lui proposa de monter le premier sur l'échafaud, ne voulant pas lui infliger la douleur de voir sa tête tomber sous ses yeux, et comme le bourreau s'y refusait, alléguant ses ordres : « Ah, monsieur ! répliqua-t-elle, vous ne rejeterez pas les dernières prières d'une femme. » Elle demanda aussi, mais sans l'obtenir, la permission d'écrire pour transmettre les sentiments nouveaux et extraordinaires qu'elle venait d'éprouver dans le trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution. On sait de quelles paroles elle salua la statue colossale de la Liberté au pied de laquelle était dressé l'échafaud : « O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » s'écria-t-elle. Une autre version lui attribue ces simples mots d'un sens équivalent, quoique moins solennels : « Liberté ! comme on t'a jouée ! »

Ainsi périt, dans la force de l'âge et dans la puissance de l'âme, la femme la plus remarquable par le caractère et le talent que la révolution française ait produite. Ses mémoires furent publiés d'abord par Bosc, sous ce titre : *Appel à l'impartiale postérité, par la citoyenne Roland, femme du ministre de l'intérieur, ou Recueil des écrits qu'elle a rédigés pendant sa détention aux prisons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie*; Paris, an IV (1795), 4 parties, in-8°. Cinq ans plus tard, Champagneux en donna une édition augmentée de divers opuscules et précédée d'une intéressante introduction; Paris, Bidault, 1800, 3 vol. in-8°. Depuis ont paru : *La Correspondance de Mme Roland avec les demoiselles Cannet*, Paris, 1841, 2 vol. in-8°, et les *Let-*

tres autographes de Mme Roland adressées à Bancal des Issarts, publiées par Mme Henriette Bancal des Issarts, et précédées d'une *Introduction* par Sainte-Beuve; Paris, 1835, in-8°. E. C.

Memoires et *Corresp. de Mme Roland.*

ROLAND (*Philippe - Laurent*), sculpteur français, né à Marcq en Barœul (Nord), le 13 août 1746, mort à Paris, le 11 juillet 1816. Son père, pauvre tailleur et cabaretier de village, le mit en apprentissage chez un sculpteur en bois. Vers 1764, après avoir fréquenté l'école de dessin de Lille, où il avait reçu les leçons de Tillet et de Gueret, il vint chercher fortune à Paris. Recommandé au sculpteur Pajou, il fut employé par cet artiste, d'abord comme praticien, aux travaux de décoration de Versailles et du Palais-Royal. En peu d'années, grâce à un travail assidu et à la plus sévère économie, il put amasser un petit capital qui lui permit d'aller achever son éducation en Italie. Il y passa cinq années, et presque aussitôt après son retour il fut agréé en 1779 à l'Académie royale (1). Pajou lui fit épouser la fille de l'architecte Nicolas Potain et lui obtint un logement au Louvre. Une ère de prospérité commença pour Roland, qui était parti de si bas. De cette époque datent les statues de *Caton d'Utique mourant* (1782), du *Grand Condé* (1783), de *Philibert De Lorme* (1784), les *Cariatides* de la façade de l'ancien Théâtre-Feydeau (1789), le bas-relief des *Neuf Muses* pour la chambre de la reine à Versailles (1786), etc. En 1792 il fut chargé d'exécuter un groupe colossal représentant *Le Peuple qui terrasse le fédéralisme* et une statue de *la Loi* (2). Lors de la reconstitution des Académies, il fut nommé membre de l'Institut et professeur à l'école des beaux-arts. En 1808 Roland fut chargé par l'Institut, votant au scrutin secret, de faire la statue de Napoléon, qui devait orner la salle de ses séances publiques, et le gouvernement lui confia successivement les statues de *Cambacérès* et de *Tronchet* pour le conseil d'État, de *Solon* pour la salle des séances du sénat, de *Malesherbes* et de *Lamoignon* pour le palais de justice et une statue d'*Homère*. Ces ouvrages sont aujourd'hui placés aux musées de Versailles et du Louvre. On doit encore à cet artiste un grand nombre de bustes qui figurèrent aux salons de 1800 à 1816. Il obtint une médaille d'or à la suite de l'exposition de l'an XIII (1804). Il eut pour élèves Caillouete, Massa et David (d'Angers). « Ce qui distingue avant tout les productions de Roland, a dit ce dernier, c'est un sentiment de vie uni au grandiose exigé par l'art.... Sa sculpture offre un air incontestable de parenté avec la sculpture romaine de la belle époque d'Auguste. » H. H—N.

(1) Il n'eut pas d'autre titre dans cette compagnie, où Quatremère de Quincy et David (d'Angers) l'ont fait à tort figurer comme membre titulaire depuis 1782.

(2) Cette statue ne fut jamais exécutée définitivement; mais un modèle etudié, surmonté d'un bas-relief représentant *La Jurisprudence*, demeura longtemps exposé sous le peristyle du Panthéon.

Quatremère de Quincy, *Notices*. — David (d'Angers), *Roland et ses ouvrages*; Paris, 1847, in-8°. — Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles*. — Émeric David, *Sur les progrès de la sculpture française*.

ROLANDER (*Daniel*), naturaliste suédois du dix-huitième siècle. Il naquit dans la province de Smaaland, et étudia à Upsal, où il devint le précepteur du fils de Linné. Sur la recommandation de ce célèbre savant, il accompagna à Surinam le colonel Dahlberg, riche planteur de la Guyane et ami de Linné, dans le but d'y étudier l'histoire naturelle. Rolander arriva à Surinam le 20 juin 1755, après un trajet de huit mois, examina les baies de Paramaribo et de Surinam et la rivière de Commavina sous les rapports zoologique et botanique, visita au mois de février 1786 l'île de Saint-Eustache, après avoir vainement tenté de pénétrer dans l'intérieur du pays, et retourna à Stockholm, où il arriva le 2 octobre 1756, chargé de trésors botaniques, mais brisé par un climat meurtrier. Linné s'attendait à ce que Rolander lui communiquerait alors les résultats de ses études. Mais Rolander n'en fit rien. Il publia dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Suède, année 1756, un traité sur les plantes vénéneuses de l'espèce du *Doliocarpus*, et alla à Copenhague, pour y vendre ses collections et ses manuscrits à deux professeurs, C.-Fr. Rottbœll et Kratzenstein. Il retourna ensuite en Suède, où il mourut peu après, dans l'obscurité et dans la misère. L'Académie de Stockholm a publié, de 1750 à 1755, plusieurs mémoires de Rolander, notamment *Carabus crepitans*, *Vespa cribraria*, *Hemerobius pulsatorius*, *Phalæna pyralis pinguinalis*. C.-Fr. Rottbœll fit usage des manuscrits de Rolander dans plusieurs ouvrages. Les *Descriptionum et iconum rariores et pro maxima parte novas plantas illustrantium* (liv. 1, Copenhague, 1773, in-fol.) renferment la description de plusieurs cypéroïdes découvertes par Rolander. Les *Observationes ad genera quædam rariora exoticarum plantarum* (Mémoires de la Société de médecine de Copenhague, tom. I), et les *Descriptiones rariorum plantarum* (Copenhague, 1776, in-4°), sont entièrement extraites des observations de ce savant. Les manuscrits de Rottbœll et de Rolander ont passé dans la possession du naturaliste Vahl, et après la mort de ce dernier dans celle du gouvernement danois; le manuscrit du *Voyage à Surinam* forme maintenant, à la bibliothèque du jardin botanique de Copenhague, deux vol. in-fol., écrits en latin, et qui portent ce titre : *Diarium Surinamense*. Rolander est un observateur fin et consciencieux; c'est à lui que remonte la découverte d'une masse de plantes et d'animaux des tropiques; mais la gloire en est ordinairement attribuée à C. Fr. Rottbœll et Vahl. Le manuscrit renferme encore des renseignements très-

intéressants sur les mœurs et habitudes des indigènes. J. M.

Nouvelles Annales des voyages, VI.

ROLANDINO, historien italien, né en 1200, à Padoue, où il est mort, le 2 février 1276. Après s'être en 1221 fait recevoir docteur à Bologne, il professa la rhétorique dans sa ville natale et il y exerça en même temps la profession de notaire, qu'avait suivie son père. Celui-ci avait recueilli sous forme d'annales les principaux événements qui s'étaient passés de son temps en Italie; s'aidant de ces matériaux, Rolandino écrivit une *Chronique* comprenant les faits si importants de l'histoire de son pays depuis 1200 à 1260; en 1262 il la lut devant l'assemblée de ses collègues à l'université de Padoue, qui l'approuvèrent par un décret solennel. Cet ouvrage, imprimé en 1636 dans le recueil des chroniques de F. Osio et reproduit ensuite avec une introduction dans le t. VIII des *Scriptores* de Muratori, est écrit en un latin qui manque de pureté et d'élégance, qualités qui faisaient défaut à tous les auteurs de l'époque; mais on y remarque une exactitude et une clarté rares chez les chroniqueurs du treizième siècle. La *Chronique* de Rolandino a été copiée servilement par Gerardo, l'auteur d'une *Vie d'Ezzelin III* et qui à son tour a été copié mot pour mot par Fr. Grossi.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ROLDAN (*Pedro*), sculpteur espagnol, né en 1624, à Seville, où il est mort, en 1700. Il fit un long séjour à Rome, et y devint membre de l'Académie de Saint-Luc, qui l'avait couronné plusieurs fois. Il a exécuté un grand nombre d'ouvrages, surtout à Madrid et à Séville. Dans cette dernière cité, on remarque à la Conception : les quatre statues de la façade et le *Saint Jacques* du maître autel; au Mont-Sion : la décoration de la chapelle des Biscayens et une magnifique *Descente de croix;* à La Charité : *L'Inhumation du Christ;* un *Saint Roch*, un *Saint Georges;* à Saint-Bernard : un *Christ en croix*, regardé comme le chef-d'œuvre de Roldan.

Sa fille, *Luisa*, née à Séville en février 1654, devint une artiste distinguée. Elle aida son père dans beaucoup de ses ouvrages. Philippe IV la pensionna richement, l'attacha à sa cour, et lui confia des travaux importants à l'Escurial. Ses principales productions sont les statues de *La Foi*, de *Saint Michel*, de *Saint Thomas*, de *Saint Jean évangéliste*, de la *Mater dolorosa*, à Seville. Elle mourut en décembre 1704, à Madrid.

Palomino, *El Museo*. — Cean Bermudes, *Diccionario de las bellas artes.*

ROLEWINCK (*Werner*), savant religieux allemand, né en 1425, à Laer (Westphalie), mort à Cologne, en 1502. Il entra à l'âge de vingt-deux ans au couvent des Chartreux à Cologne, et y passa le reste de sa vie. On a de lui : *De regimine rusticorum;* Cologne, s. d., in-4°; — *De origine nobilitatis;* ibid., s. d., in-4°; — *Vita S. Servatii;* ibid., 1472, in-4°; — *Fasciculus temporum;* Cologne, 1474, 1479, in-fol.; Séville, 1480; Augsbourg, 1481; in-fol.; Paris, 1512, 1519, 1529, in-4°; ce manuel d'histoire universelle, qui jouit d'une vogue extrême pendant un demi-siècle, fut encore réimprimé un très-grand nombre de fois, et a été reproduit dans les *Scriptores* de Pistorius; trad. en flamand (Utrecht, 1480, in-fol.), en allemand (Bâle, 1524), en français (Lyon, 1483, 1495; Paris, 1505, 1513, in-fol.); — *Paradisus conscientiæ;* Cologne, 1745, in-fol.; — *De laude Westphaliæ, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum;* Cologne, vers 1488 et 1514, in-4°; 1602, 1639, in-8°; et dans le t. III des *Script. Brunswic.* de Leibniz, qui y a joint une notice sur l'auteur. Outre plusieurs autres ouvrages qui ont été imprimés, Rolewinck a laissé en manuscrit un très-grand nombre de traités philosophiques, théologiques, exégétiques et ascétiques, des sermons, des lettres adressées entre autres à son ami Tritheim, qui a laissé le récit de l'entretien qu'il eut avec Rolewinck en 1495.

Trithemius, *De scriptoribus ecclesiasticis* et *Scriptores Germaniæ*. — Petreius, *Bibl. Cartusiana*. — Fabricius, *Biblioth.* — Harzheim, *Biblioth. Coloniensis*. — Clément, *Biblioth. curieuse*, VIII.

ROLFINK (*Werner*), médecin allemand, né le 14 novembre 1599, à Hambourg, mort le 6 mai 1673, à Iéna. Après avoir étudié la médecine à Wittemberg, il augmenta ses connaissances en fréquentant pendant huit années les universités de la Hollande, de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, et prit à Padoue en 1625 le bonnet de docteur. Appelé en 1628 à Iéna, il y enseigna l'anatomie, la chirurgie et la botanique, et y occupa depuis 1641 la première chaire de chimie fondée en Allemagne. C'était un homme d'une érudition étendue et variée; l'étude des langues orientales l'avait d'abord fait pencher vers les théories d'Averrhoès, mais dans la suite il revint à celles d'Hippocrate. Outre ses dissertations médicales, dont le nombre s'élève à plus de cent quarante, nous citerons de lui : *Anatome microcosmi;* Iéna, 1631, in-4°; — *Decas quæstionum medicorum illustrium;* ibid., 1640-1660, in-4°; — *Zachariæ Brendelis Chymia in artis formam redacta;* ibid., 1641, in-8° : cinq éditions jusqu'en 1679; — *Dissertationes anatomicæ;* ibid., 1656, in-4°; — *Quæstiones medicæ;* ibid., 1659, in-4°; — *Ordo et methodus medicinæ specialis commentatoriæ et consultatoriæ;* ibid., 1665-1668, 2 vol. in-4°; — *De purgantibus vegetabilibus;* ibid., 1667, in-4°; — *De vegetabilibus plantis;* ibid., 1670, in-4°. On a recueilli une partie de ses productions, sous le titre de *Theatrum practicum* (Francfort, 1686, in-4°).

Wedel, *Oratio funebris Guern. Rolfincii;* Iéna, 1673, in-4°. — *Biogr. méd.*

ROLIN (1) (*Nicolas*), chancelier de Bour-

(1) Ce nom, contracté de *Raoulin* (diminutif de

gogne, né à Autun, en 1376, mort dans cette ville, le 18 janvier 1462. Ce personnage, « issu de petit lieu », était originaire de Poligny. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il se fit recevoir licencié en droit, et vint plaider comme avocat au parlement de Paris. Jean sans Peur, dès son avénement à la couronne ducale, le distingua et le maria, vers 1406, à Marie des Landes, fille de Berthaud des Landes, général-maître des monnaies. Attaché à Jean sans Peur comme « conseiller, avocat du duc au parlement de Paris », il devint maître des requêtes, conseiller du duc et du roi, lorsque Jean se fut emparé du gouvernement de Charles VI (1418). A l'époque où eut lieu l'entrevue de Meulan (préliminaires du traité de Troyes), Rolin opina en faveur des Anglais et pour le démembrement du royaume. Il signa au nom du duc le traité du Ponceau (11 juillet). Après le meurtre de Montereau, ce fut Nicolas Rolin, procureur général pour le duc de Bourgogne, qui, dans la séance ou lit de justice tenu à Saint-Paul, le 23 décembre 1420, fulmina contre le dauphin le fameux réquisitoire. A la suite de cet acte, Charles fut cité à la table de marbre, banni et déshérité. Ce même *exploit* judiciaire valut à Rolin, de la part de Philippe le Bon, une somme d'argent, plus une pension de 1,000 livres par an et de 3 livres, par jour de service, pour le duc, hors de son domicile. Le 3 décembre 1422, il fut nommé chancelier de Bourgogne à 2,000 fr. par an et 8 fr. par jour pour ses vacations hors de son hôtel. A partir de ce moment, Rolin, chef des conseils du *grand-duc d'Occident*, devint le premier personnage civil et politique à la cour de Bourgogne. Sous ce titre, il dirigea toutes les affaires, intimes ou publiques, les plus importantes de Philippe le Bon, telles que le mariage de la princesse Anne de Bourgogne avec le duc de Bedford; érection de l'université de Dôle; négociations avec le duc de Savoie (1423); troubles de Bruges et de Gand (1430); dissolution du conseil ducal et guerre contre la France (1431); conférences d'Auxerre, de Corbeil, paix d'Arras, 1432-1435); captivité et délivrance de René d'Anjou (1431-1437), etc. En 1454, pendant une absence du duc, Rolin fut chargé, comme un véritable régent, de gouverner le duché, avec l'assistance du prince ducal comte de Charolais, et de quelques seigneurs du premier rang. Durant le règne entier de Charles VII, période remplie par les complications politiques les plus graves, il fut l'arbitre du conseil et des affaires de Philippe le Bon. Juriste consommé, administrateur habile, délié courtisan, il suivit avec un œil sûr, à travers les intérêts de son maître, sa propre pensée, c'est-à-dire son intérêt personnel. Seigneur d'Authume, de Beauchamp, de Raismes et d'Aymeries en Hainaut, de Martigny en Auvergne et de *trente-cinq* autres terres en Bourgogne, il fut comblé des faveurs ducales et royales (par Henri VI, lorsque ce monarque anglais régnait sur une partie de la France). Son revenu s'élevait à plus de 40,000 florins de rente, fortune exorbitante pour l'époque. Nicolas laissa, comme son maître, beaucoup d'enfants et plusieurs bâtards. Son expérience, son habileté, son grand âge lui acquirent un ascendant considérable sur le duc lui-même. Georges Chastelain, dans un de ses tableaux les plus saisissants, a peint le respect mêlé de crainte qu'inspirait au duc le chancelier de Bourgogne.

Nicolas Rolin fit construire les châteaux de Savoisy, Beauchamp, Monetoy, Chaseul, etc., et le grand hôtel-Dieu de Beaune, l'un des spécimens les plus intéressants de l'architecture civile du quinzième siècle. Rolin, en fondant cet hospice, le dota richement (1), et cette richesse s'accrut encore par les libéralités de sa veuve, Guigonne de Salins, deuxième femme du chancelier, qui s'y retira et consacra aux malades les loisirs de son opulente viduité. Un magnifique retable, peint au quinzième siècle et donné par le fondateur, orne encore l'une des salles de cet édifice. Entre autres figures historiques, on y remarque le portrait du chancelier et de Guigonne sa femme (2). A. V.—V.

Ch. Bigarne, *Étude hist. sur le chancelier Rolin et sur sa famille*; 1860, in-8°, avec port. — Paillot, *Notice sur Rolin*. — Ms. Fontette, portefeuille nº 35, fº 269 et suiv. P. P. 118, fº 142. — Ms. Gaignières, [illegible] fº 86. — Ms. 65 de la bibliothèque royale de La Haye; miniatures peintes aux armes de Rolin. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*; 1729, in-4°. — Gachard, *Archives de Dijon*; 1843, in-8°. — *Le Trésor national*, revue belge, 1842, in-8°, t. III, p. 246. — *La Picardie*, revue, nov. 1857. — Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII et de son époque*; 1862, in-8°.

ROLIN (*Jean*), cardinal, fils du précédent, né en 1408, mort le 1er juillet 1483, à Auxerre. Il était à vingt-deux ans chanoine et archidiacre d'Autun. En 1431 il devint évêque de Châlon, et échangea ce siége, en 1436, contre celui d'Autun. Le duc de Bourgogne, dont il était conseiller, obtint pour le fils

Raoul, se présente dans les textes du quinzième siècle sous les variantes de *Roulin*, *Raulin*, *Rolan*, etc.

(1) Louis XI, dauphin, réfugié en Bourgogne, connaissait à merveille le chancelier. On lui attribue ce mot : « Rolin, dit-il, a fait assez de pauvres pour leur ouvrir un hôpital. »

(2) *Voy.* sur ce sujet, dans la *Revue archéologique*, avril 1862, un article de M. Clément de Ris. « Nicolas Rolin (dit M. Ch. Bigarne, dans son intéressante notice), après avoir pourvu à l'établissement de sa nombreuse famille, voulut ériger une collégiale dans sa paroisse, et l'église Notre-Dame d'Autun fut dotée, en 1450, de douze chanoines, quatre choriaux et de quatre enfants d'aube. On voyait encore en 1790 dans la sacristie de cette église un portrait du fondateur, qui était représenté à genoux aux pieds de la Vierge. Ce tableau sur bois représentait dans le lointain la ville de Bruges et une infinité de personnages. » Le tableau dont parle M. Bigarne paraît être le van Eick, nº 162, l'un des joyaux les plus précieux en ce genre, que renferme le musée du Louvre. Ainsi nous possédons, selon toute apparence, deux portraits originaux du chancelier Rolin peints d'après nature et de main de maître : l'un au Louvre (à Paris, nº 162), et l'autre à Beaune sur le dyptique, attribué à Roger van der Weyden.

de son chancelier la pourpre romaine (1449). Jean cumulait presque à l'infini les bénéfices; ce qui ne l'empêcha pas de prendre part à la *pragmatique sanction*, qui flétrit et interdit ce genre de simonie. Accablé déjà de prélatures, il s'empara, en 1451, frauduleusement de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. Il ne remplit jamais personnellement les nombreux emplois religieux dont il fut le titulaire, et vécut constamment dans le luxe et dans le monde. Ainsi que plusieurs prélats de son temps, il eut divers enfants naturels; *Pierre*, qui devint prieur de l'un des prieurés de son père, et après lui protonotaire du saint-siége, fut légitimé, avec son frère *Jean*, par Philippe le Bon, en 1460. Jean Rolin reconstruisit la cathédrale de Châlon et celle d'Autun; il enrichit ces deux églises et plusieurs autres d'objets d'art et de meubles précieux. Ce prélat avait été le confesseur du dauphin, qui fut depuis Louis XI. Son attachement à la cause de Bourgogne lui valut, sur ses vieux jours, la haine et les atteintes de son redoutable pénitent. Jean Rolin, par lettres du 19 janvier 1482, accorda des indulgences aux Orléanais pour célébrer leur fête annuelle du 8 mai en l'honneur de la Pucelle (1). A. V.—V.

Ch. Bigarne, *Notice citée*. — *Gallia christiana vetus*, II, 52, 651. — Plancher, *Hist. de Bourgogne*, IV, 270. — Perry, *Hist. de Chalon*; 1659, in-fol., p. 271 et suiv. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*, V, 306. — *Cabinet historique* de Louis Paris; 1861, p. 119.

ROLLAND D'ERCEVILLE (*Barthélemi-Gabriel*), magistrat français, né en 1734, exécuté le 20 avril 1794, à Paris. D'une ancienne famille de robe, il entra de bonne heure dans le parlement de Paris, et y devint président à la chambre des requêtes. Il se distingua par un zèle fort ardent contre les jésuites, et contribua beaucoup à la destruction de leur société. Plus tard, lorsqu'il fut appelé à diriger avec quelques-uns de ses collègues l'instruction publique, il les poursuivit encore, et publia sur la manière dont ils avaient administré leurs colléges un *Compte rendu* des plus défavorables. Il avait pour oncle Rouillé des Filletières, zélé janséniste, qui en mourant le frustra de sa riche succession (1778); aussi s'empressa-t-il d'attaquer le testament. Malgré les raisons qu'il fit valoir, celle-ci entre autres, que l'affaire seule des jésuites lui avait coûté de son argent plus de 600,000 livres, il perdit son procès. Ayant protesté en 1790 contre les décrets de l'Assemblée constituante, il fut arrêté sous la terreur et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Rolland ne manquait pas d'instruction; il appartenait aux Académies d'Amiens et d'Orléans, et il a laissé différents mémoires intéressants, notamment : *Lettres d'un magistrat à Fr. Morenas, au sujet de la constitution* Unigenitus; 1754, in-12; — *Lettre à l'abbé Velly sur les t. III et IV de son* Histoire de France; 1756, in-12; — *Compte rendu des papiers trouvés chez les jésuites*; 1770, in-4°; — *Dissertation sur la question de savoir si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*; Paris, 1782, 1784, in-4°; — *Recueil de plusieurs de ses ouvrages sur l'éducation, les colléges*, etc.; Paris, 1783, in-4°, avec deux cartes, l'une des colléges des jésuites en France, l'autre de leurs églises et missions en Chine; — *Plan d'éducation*; 1784, in-4°; — *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois*; Paris, 1787, in-12.

Mélanges de philos., d'hist. et de littér., déc. 1809.

ROLLE (*Michel*), mathématicien français, né le 21 avril 1652, à Ambert, mort le 8 octobre 1719, à Paris. Un penchant inné pour les sciences exactes le détourna, dès sa première jeunesse, de l'étude du droit, auquel le destinait son père. Il vint à Paris, entraîné par sa vocation. Ni les difficultés, ni les luttes pénibles, ni les longues attentes ne le découragèrent. Fortifié, comme tant d'hommes célèbres, par cette vie de travail et d'abnégation, Michel Rolle trouva enfin son heure. Le célèbre Ozanam venait de proposer un problème d'algèbre des plus difficiles, Rolle en donna la solution avec une sagacité qui attira sur lui l'attention du monde savant. Ce premier succès lui valut la faveur de Colbert, qui avait, suivant l'expression de Fontenelle, « des espions pour découvrir le mérite caché ». Louvois vint ensuite, confia au jeune et déjà célèbre mathématicien l'éducation de son fils; il y joignit un emploi à l'extraordinaire de la guerre. Peu de temps après, l'Académie des sciences appela Michel Rolle dans son sein, honneur conquis par de nouveaux et remarquables travaux en géométrie et en algèbre. Rolle prit bientôt place au nombre des membres les plus laborieux et les plus distingués de la docte assemblée. Il apporta dans les questions les plus ardues et les discussions les plus compliquées les lumières de son rare savoir, la solidité de sa raison et son infatigable dévouement à la science. Ses principaux ouvrages sont : *Démonstration d'une méthode pour résoudre les égalités de tous les degrés*; — *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre*; — *Examen de la Géométrie de Descartes*; — *Traité d'algèbre*, 1690, in-4°; un grand nombre de travaux dans les *Mémoires de l'Académie* « Il avait, dit Fontenelle, le génie de l'algèbre et rendit de grands services à la science. » P. BAILLY.

Hist. de l'Acad. des sciences. — *Éloge* de Michel Rolle, 1719. — Aigueperse, *Biogr. de l'Auvergne*.

(1) Le P. Perry, jésuite, écrivain agréable et divertissant, mais d'une crédulité rare, raconte au sujet du cardinal Rolin les particularités suivantes. « Il avoit, dit-il, le conduit fermé par lequel le corps humain se décharge de ses ordures, et ne rendoit que par la bouche les viandes qu'il avoit prises. On avoit dressé un petit barbet qui les recueilloit aussitost. Je ne sçay pourquoy ce chien est peint après lui dans des tableaux où son portrait est représenté. » Le livre d'heures n° 65 de la bibliothèque royale de La Haye paraît avoir appartenu à ce cardinal ou à son père. (*Voy.* Bigarne, déjà cité, p. 10 et 11.)

ROLLE (*Pierre-Nicolas*), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine, le 17 juillet 1770, mort en Bourgogne, le 14 août 1855, appartient à la famille du précédent. Les événements politiques l'enlevèrent au barreau, où il avait fait d'heureux débuts : élu en 1792 capitaine d'un bataillon de la Côte-d'Or, il fit la campagne de Belgique, et fut blessé au siége de Valenciennes; plus tard il servit à l'armée des Alpes. Rentré dans la vie civile, Rolle fut envoyé par l'élection (1794) à l'École normale, assista à sa formation, et fut nommé substitut du directeur de l'École polytechnique; il devint ensuite administrateur du département de la Côte-d'Or. Mais le goût des lettres le fit venir, en 1804, à Paris, où il contracta amitié avec les savants et les littérateurs alors en crédit : Millevoye, Victorin Fabre, Ginguené, Fourier, les deux Quatremère, Millin, Dacier, Daunou, etc.; il fut leur collaborateur à la *Revue philosophique*, au *Mercure de France*, à la *Revue encyclopédique*, où il publia d'excellents articles de critique. Nommé, en 1810, conservateur de la bibliothèque de la ville de Paris, il s'y distingua par son zèle, son savoir et son dévouement. On a de lui : *Recherches sur le culte de Bacchus considéré comme force reproductive de la nature;* Paris, 1824, 3 vol. in-8° : l'Académie des inscriptions couronna cette œuvre savante, dont M. Daunou a pu dire avec justice : « Les recherches profondes qui distinguent le remarquable ouvrage de M. Rolle jettent une vive lumière sur toutes les parties accessibles des anciennes superstitions; » — *Histoire des religions de la Grèce;* Châtillon-sur-Seine, in-8o, ouvrage interrompu par la mort de l'auteur.

P. Bailly.

Arnault, *Biogr. des contemporains*. — *Biogr. des Bourguignons célèbres.*

*ROLLE (*Jacques-Hippolyte*), journaliste, fils du précédent, né à Dijon, le 8 juin 1804. Il fit ses études à Paris, et entra à l'École des chartes. Des liaisons de jeunesse et son goût personnel l'engagèrent dans le journalisme et la vie littéraire. Il débuta dans la presse légère, qui avait alors pour chefs de graves académiciens : Arnault, Lemercier, Jay, Étienne, Jouy, Dupaty, etc. Rolle fit ses premières armes au *Miroir*, à *La Pandore*, à l'ancien *Figaro*, et se montra un des plus vifs et des plus alertes dans cette guerre d'épigrammes. Appelé en 1830 à la rédaction du *National*, il signa la protestation des journalistes contre les ordonnances de Juillet. Plus particulièrement chargé de la critique dramatique, il défendit contre les excès du romantisme le respect de la tradition et l'autorité des maîtres, avec conviction, sûreté de goût et une raison relevée par un style incisif et piquant; il continua la même lutte spirituelle au *Constitutionnel*, à *L'Ordre* et au *Moniteur*, où il écrivit successivement. Il a coopéré à *L'ancienne Revue française*, à *L'Artiste*, à *l'Illustration* et à la *Gazette littéraire*. Il a remplacé son père comme conservateur à la bibliothèque de la ville.

P. Bailly.

Galerie de la presse, par Philipon. — Vapereau, *Dict. des contemp.*, 2e éd.

ROLLE (*Reinhard-Henri*), biographe allemand, né le 25 octobre 1683, à Unna (Prusse), mort le 2 octobre 1768, à Giessen. Après avoir été pendant deux ans recteur de l'école de sa ville natale, il fut nommé, en 1712, pro-recteur du gymnase de Dortmund, où il devint, en 1722, directeur du gymnase supérieur; en 1730, il fut appelé à une chaire de théologie dans l'université de Giessen. On a de lui : *Bibliotheca nobilium theologorum ;* Rostock, 1709; Francfort, 1714, in-8°; — *Memoriæ philosophorum, oratorum, poetarum, historicorum, philologorum, a reformatione ad nostra usque tempora clarissimorum;* Rostock, 1710, in-8°; réimpr. sous le titre de : *Vitæ eruditissimorum virorum;* Francfort, 1713, in-8°; — *Memoriæ Tremonienses* (Vies des hommes marquants de Dortmund); Dortmund, 1729, in-4°; — plusieurs traités théologiques et philosophiques.

Strieder, *Hessische Gelehrten-geschichte*. — Hirsching, *Handbuch*.

ROLLET (1) (*Marie-François-Louis* Gand-Leblanc, connu sous le nom de bailli du), auteur dramatique, né le 10 ou le 11 avril 1716, à Normanville (Eure), mort le 2 août 1786, à Paris. Il avait servi comme officier dans les gardes françaises, et occupait dans l'ordre de Malte la dignité de bailli conventuel, ce qui lui donnait droit au rang de grand'croix. C'était un homme d'un caractère aimable et de beaucoup d'esprit. Pendant qu'il se trouvait à Vienne en qualité d'attaché à l'ambassade de France, il connut Gluck, et l'encouragea vivement à se rendre à Paris. Il devint son collaborateur pour deux grands opéras, *Iphigénie en Aulide* (1774) et *Alceste* (1776). Ces pièces sont imitées de l'italien et en vers libres. On a encore de lui : *Les Effets du caractère*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sans succès sur le Théâtre-Français, et non imprimée; une *Lettre sur les drames-opéras*, Paris, 1776, in-8°; et l'opéra des *Danaïdes* (1784), musique de Salieri. Il a eu part aux *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par Gluck* (1781).

Frère, *Bibliogr. normande*. — Beffara, *Dict.* (ms.) *de l'Acad. roy. de musique*.

ROLLI (*Paolo-Antonio*), poëte italien, né en 1687, à Todi, dans l'Ombrie, mort en 1767, à Rome. Après avoir terminé à Rome ses études classiques, il se lia avec le célèbre Gravina, qui lui inspira le goût de la poésie. Ayant beaucoup de lecture, doué d'autant d'esprit que d'imagination, il ne tarda pas à se faire remarquer, et trouva dans le vicomte de Bolingbroke, alors

(1) Les écrivains contemporains écrivent ainsi son nom; mais Beffara a cru devoir l'écrire du *Roullet*, c'est-à-dire comme il était prononcé.

exilé, un protecteur généreux. Conduit en Angleterre par lord Sembuch, il fut chargé d'enseigner la langue italienne aux princesses de la famille royale. Après plus de vingt années de résidence à Londres, il revint en 1747 dans sa patrie et s'établit à Rome. C'était un poète gracieux et élégant, que ses compatriotes ont placé à côté de Chiabrera. Ses *Rime* (Londres, 1717, in-4°) ont eu plusieurs éditions; celle de Venise, 1753, 3 part. in-8°, l'une des plus complètes, renferme des traductions, des madrigaux, des sonnets, etc. Il est aussi l'auteur d'un écrit anglais intitulé : *Examen de l'Essai sur la poésie épique par Voltaire* (Londres, 1728, in-8°), et trad. en français par l'abbé Antonini. Il a traduit *Le Paradis perdu* de Milton, en vers *sciolti* (Londres, 1729, in-4°, et 1735, in-fol.; Paris, 1740, 2 vol in-12; Vérone, 1742, in-fol.): travail estimé; les *Ruines de l'ancienne Rome* de B. Overbeck (Londres, 1739, in-8°), les *Odes* d'Anacréon (ibid., 1739, in-8°), les *Bucoliques* de Virgile (ibid., 1742, in-8°), et la *Chronologie* de Newton (ibid., 1757, in-8°). Rolli a publié pendant son séjour à Londres quelques éditions excellentes: les *Satires* de l'Arioste (1716), les *Poésies burlesques* de Berni (1721-1724, 2 vol. in-8°), le *Décameron* de Boccace (1725, in-4°, et 1737, 2 vol. in-12), édition conforme à celle de 1527 et où il a distingué 662 vers *sciolti*, que l'on avait pris jusqu'à lui pour de la prose. On a encore imprimé à Florence, en 1776, in-8°, un recueil d'*Épigrammes* composées par Rolli.

Landi, *Storia letteraria.*

ROLLIN (*Charles*), né le 30 janvier 1661, à Paris, où il est mort, le 14 septembre 1741. Son père, originaire de Montbéliard, d'où son attachement au catholicisme l'avait fait chasser, exerçait la profession de coutelier. Le jeune Rollin fut d'abord destiné à cette profession, et y prit même, assure-t-on, des lettres de maîtrise. Il dut d'en sortir à un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe. Ce bénédictin obtint pour le jeune Rollin une bourse au collége des Dix-huit, qui envoyait ses élèves suivre les cours du collége du Plessis. Charles Gobinet, principal, homme aussi recommandable par son caractère que par ses talents, conçut pour son élève une haute estime, et Rollin put dès lors compter sur l'avenir. Ses humanités et sa philosophie terminées, il étudia la théologie; mais il n'entra pas dans les ordres, et ne prit que la tonsure. En 1683, Hersan, qui avait été son professeur de seconde, lui abandonna sa chaire. Rollin n'avait que vingt-deux ans; il fallut faire violence à sa modestie pour qu'il acceptât la place. Hersan lui abandonna encore, en 1687, la chaire de rhétorique, puis, en 1688, la chaire d'éloquence au Collége royal de France. Rollin s'acquitta de ses devoirs de professeur avec un zèle qui fut remarqué; il possédait ce feu sacré sans lequel les plus beaux talents échouent près de la jeunesse. Rollin se fit aimer, respecter, écouter. Après quelque dix ans de professorat, il quitta l'enseignement pour se livrer tout entier à l'étude. De ses fonctions, il ne retint que la chaire d'éloquence au Collége royal, et seulement à titre de survivance, refusant les émoluments qui y étaient attachés. Un événement le fit sortir de sa retraite volontaire : son élévation au rectorat. En 1694, il fut élu recteur et continué dans cette charge pendant les deux années suivantes. Il en profita pour rétablir la discipline dans le corps enseignant, visita les colléges, défendit avec chaleur les priviléges de l'université, donna à l'étude de la langue française une importance qu'on n'avait pas encore pensé à lui accorder, ranima l'étude du grec, substitua dans les colléges aux représentations scéniques les exercices littéraires, y introduisit l'usage d'apprendre nos chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie; en un mot, Rollin laissa dans l'université de brillantes traces de son passage, traces qui ne sont point encore effacées.

Nommé coadjuteur du collége de Beauvais (1699), il ne remplit pas avec moins de zèle tous les devoirs de cette nouvelle charge. C'est là qu'il mit en pratique, qu'il *essaya* ce système d'éducation et d'instruction dont le *Traité des études* fut plus tard le résumé. Il perdit la charge de coadjuteur en 1715, à l'instigation des Jésuites : Rollin avait commis l'imprudence de publier quelques écrits où il défendait les doctrines de Port-Royal. Pendant sa retraite, il donna son édition de *Quintilien* (Paris, 1715, 2 vol. in-12).

L'université choisit Rollin, cette même année 1715, pour être l'organe de sa reconnaissance auprès du conseil de régence. Le conseil venait d'accorder l'instruction gratuite. Le discours alors prononcé par Rollin produisit une vive sensation; on peut le considérer comme le canevas du *Traité des études*. Aussi l'université appela-t-elle de nouveau Rollin au rectorat en 1720. Le *Traité des études* parut en 1726. Son apparition fut saluée par des acclamations à peu près unanimes. M. Villemain a jugé ainsi cet ouvrage : « Monument de raison et de goût, livre l'un des mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie. » C'est l'œuvre capitale de Rollin. Toutefois, la critique du dix-huitième siècle ne l'épargna pas complétement. L'auteur fut assez malmené dans un ouvrage de Gibert, oublié aujourd'hui, et intitulé : *Observations*. Rollin répondit en peu de mots aux objections trop volumineuses de son contradicteur. Il avait en effet mieux à faire. Son *Histoire ancienne* réclamait tout son temps. Elle parut de 1730 à 1738, et réussit au delà même des prévisions de l'auteur. Bien accueillie des savants, elle le fut aussi de plusieurs princes, entre autres du prince royal de Prusse depuis Frédéric II, qui jusqu'à son avénement au trône entretint avec Rollin une correspondance suivie.

L'*Histoire romaine* n'obtint pas le même succès (1738). Rollin, d'ailleurs, n'eut pas le temps de l'achever; elle dut l'être par l'un de ses disciples, Crevier, qui mit la dernière main aux tomes VI, VII et VIII, et qui rédigea le t. IX en entier.

Rollin a mérité les éloges de Voltaire, de Montesquieu, de Chateaubriand. Il eut pour amis les Daguesseau, les Peletier, les Portail, les de Mesme, Le Nain de Tillemont, Boileau, Racine, J.-B. Rousseau, c'est-à-dire les hommes les plus divers par le caractère et les convictions. Son inaltérable douceur lui gagnait l'âge mûr ainsi que la jeunesse. Cependant il ne manquait pas de fermeté. En 1739, âgé de soixante-dix-huit ans, il se prononça avec énergie, dans la faculté des arts, contre la rétractation qu'elle prononça de son appel au futur concile contre la constitution *Unigenitus*. Janséniste, il prit la défense des jansénistes persécutés. On doit ajouter que son affection pour eux le mena trop loin. Le bon Rollin en effet crut aux miracles du diacre Paris et ne dédaigna pas de se mêler aux convulsionnaires de Saint-Médard. En mourant, il légua à la caisse destinée aux entreprises du parti janséniste une somme de 3,000 francs. Quelque temps auparavant, il avait envoyé à Gibert, son Zoïle, alors exilé et dans la misère, une bourse pleine d'argent.

Rollin avait été nommé membre de l'Académie des inscriptions, en 1701; mais son attachement au parti janséniste l'empêcha d'entrer à l'Académie française, où sa nomination n'eût pu obtenir l'approbation royale.

Des nombreuses éditions qu'on a faites de ses ouvrages, voici les principales : *Traité des Études;* Paris, 1726-1731, 4 vol. in-12; Paris, Didot, 1846, vol. in-12; — *Histoire ancienne;* Paris, 1730-1738, 12 vol. in-12; Paris, Didot, 1846-1849, 10 vol. in-12: cette édition renferme les importantes additions de Letronne; — *Histoire romaine;* Paris, 1738, 9 vol. (dont 5 seulement sont de lui) in-12; éd. Didot, Paris, 1862, 10 vol. in-12; — *Opuscules* comprenant : Lettres, Harangues latines, Discours, vers latins, etc.; Paris, 1771, 2 vol. in-12.

En 1830, l'ancienne institution de Sainte-Barbe, transformée en collége municipal, reçut le nom de Rollin. Ach. GENTY.

Niceron, *Mémoires*, t. XLIII (il reproduit la *Notice* lue par de Boze à l'Acad. des Inscr.) — Gueneau de Mussy, *Vie de Rollin*. — Saint-Albin Berville, *Éloge de Rollin*; Paris, 1818, in-8°. — Maillet-Lacoste, *Éloge*; Paris, 1818, in-8°. — Trognon, *Éloge*; Paris, 1818, in-8°. — Villemain, *Tableau de la littér. fr. au dix-huitième siècle*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI.

ROLLON, *Roul*, *Rou*, *Rol* ou plutôt *Hrolf*, premier duc de Normandie, né vers 860, mort en 932. Fils de Rogvald-le-Riche, seigneur établi dans la Norvège, il était parvenu à se rendre indépendant du roi Harald, en s'emparant de la province de Wik. Puis il équipa des vaisseaux et appela auprès de lui une nombreuse armée d'aventuriers avides de guerre et de pillage. Ses expéditions avaient rendu son nom célèbre longtemps avant son arrivée en France. Il aborda d'abord en Écosse, puis en Angleterre, où les Danois s'étaient établis. Allié avec Alfred le Grand, il descendit dans la Frise, où il battit le duc Radebode, ainsi que Rainier, comte de Hainaut. La comtesse ayant renvoyé au vainqueur les chefs normands pris dans le combat et tout l'argent qu'elle possédait, pour obtenir la liberté de son mari, Rollon n'accepta qu'une partie de la somme offerte, et rendit le comte à son épouse. Sous le règne de Charles le Chauve, Rollon aborda en France, remonta la Seine jusqu'à Jumiéges, et assiégea Rouen, dont l'archevêque Francon lui fit ouvrir les portes. Devenu maître de cette ville, il y établit son pouvoir, et pendant plusieurs années il prit part à toutes les expéditions normandes dans l'intérieur du royaume. Il prit part au siége de Paris, si héroïquement défendu par Eudes, prit, pilla et brûla un grand nombre de villes, entre autres celles d'Évreux et de Bayeux. Sous le règne de Charles le Simple, il devint plus entreprenant encore, et malgré quelques échecs essuyés près de l'abbaye de Fleury-sur-Loire et devant Chartres, il répandit dans tout le territoire la terreur de son nom. Le roi de France, épouvanté, lui envoya proposer pour acheter de lui la paix, comme l'avaient déjà fait quelques-uns de ses prédécesseurs, une forte somme d'argent. Il fit répondre que le roi n'était pas assez riche pour acheter l'épée de Rollon. On eut alors recours à l'intervention de l'archevêque de Rouen, qui par ses prières obtint du fier conquérant une trêve de trois mois, pendant laquelle on prépara un traité définitif. Par ce traité fameux, conclu en 912, à Saint-Clair-sur-Epte (aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise), Charles céda aux Normands la Neustrie, à titre de duché héréditaire, avec la suzeraineté de la Bretagne, sous la réserve de *simple hommage à la couronne*, et il donna à Rollon sa fille Gisèle en mariage. On sait que le nouveau duc, refusant hautement de prêter hommage en la forme voulue, fut en quelque sorte forcé par les seigneurs présents de mettre ses mains dans celles du roi, et que le soin d'achever la cérémonie ayant été donné à un des officiers normands, celui-ci prit le pied du roi et le fit tomber à la renverse. Rollon alla recevoir ensuite à Rouen l'hommage de Bérenger, comte de Rennes et d'Alain, comte de Dol. Ces deux comtes devinrent des arrières-fiefs de la couronne. D'après une des conditions du traité, Rollon, avec les Normands, embrassa la religion chrétienne, et reçut de Francon, qui l'avait instruit des vérités du christianisme, le nom de *Robert*, qui était celui du comte de Paris, son parrain. Son premier soin fut de donner aux églises des marques de sa munificence, et il partagea ensuite le sol entre ses soldats. Gisèle étant morte sans enfants (913),

Rollon épousa Popa, fille du comte de Bayeux, dont il avait déjà deux enfants.

La Neustrie, sous le nom de *Normandie*, devint bientôt sous l'administration de ce prince, aussi habile que vaillant, une des contrées les plus heureuses et les mieux réglées de France. L'ordre y fut rétabli, les murailles des villes relevées, l'agriculture encouragée et un tribunal ou échiquier établi pour rendre la justice. Une police fortement organisée surveilla et réprima tous les délits, et le vol fut puni si rigoureusement que l'on vit pendant trois ans, au dire des chroniqueurs, probablement un peu crédules, un bracelet suspendu par le duc lui-même aux branches d'un chêne dans la forêt de Roumare, sans que personne osât s'en emparer. La province, qu'il éleva ainsi à un degré de prospérité inconnu avant lui, a conservé pour sa mémoire une éternelle reconnaissance. Lorsqu'il se vit affaibli par les fatigues et les années, il assembla, en 927, les barons et les seigneurs de son duché, abdiqua le souverain pouvoir, et le remettant aux mains de son fils, qui fut Guillaume *Longue Épée*. « C'est à moi, dit-il, de mettre mon fils à ma place; c'est à vous de lui garder fidélité. » Il mourut cinq ans après son abdication.

C. Hippeau.

Dudon de Saint-Quentin, liv. II. — Guillaume de Jumièges, liv. II. — Orderic Vital. — Goube, *Hist. du duché de Normandie*. — De Bras, *Recherches et antiquités de Neustrie*. — Camut, *Raoul Ier, duc de Normandie*; 1781, 2 vol. in-12.

ROLT (*Richard*), littérateur anglais, né en 1724 ou 1725, à Shrewsbury, mort le 2 mars 1770, à Londres. Il occupait dans les douanes un emploi, qu'il perdit pour avoir pris part à la rébellion jacobite de 1745 en Écosse. Après avoir fait un voyage à Dublin pour voir un de ses parents, le poëte Ambroise Phillips, il vint à Londres, et eut recours à ses talents littéraires pour vivre. Le poëme de *Cambria* (1749, in 4°) lui acquit quelque réputation et, ce qu'il prisait davantage, la protection du prince de Galles, père de Georges III. Doué d'une grande facilité, il aborda tour à tour l'histoire, le roman, les récits de voyages; il eut part, de concert avec Swart et d'autres écrivains, à des publications périodiques, et on prétend qu'il mit un jour sa plume aux gages d'un libraire par bail de quatre-vingt-dix-neuf ans; ce fut même l'engagement le plus éphémère qu'il eût jamais signé. Il connut l'art, si commun parmi nos écrivains du dix-septième siècle, d'augmenter la liste des Mécènes, en multipliant les dédicaces de ses livres. Le plus clair de son revenu, qui était mince malgré son activité, il le tirait de la composition de cantates, de chansons et de pièces destinées aux théâtres et aux concerts; il en écrivit plus d'une centaine. Les ouvrages de Rolt, dont quelques-uns ne portent point son nom, sont : *A Dictionary of trade and commerce*, in-fol.; — *History of the general war from* 1739 *to* 1748, 4 vol. in-8° : Voltaire lui écrivit à ce sujet plusieurs lettres flatteuses; — *Lives of the reformers*, in-fol., avec une suite de beaux portraits; — *Life of John, earl of Craufurd*, in-4°; — *The universal Visitor*, ouvrage périodique; — *Account of capt. Northall's Travels through Italy*; 1766, in-8°; — *History of England*; 4 vol. in-8°; — *History of Egypt*; 4 vol. in-8°; — *History of Greece*; 6 vol. in-8°; — les opéras d'*Eliza*, 1754, et d'*Almena*, 1764, chacun en trois actes; — *History of the isle of Man*; 1773, in-8°. Sa seconde femme, Mary Rolt, publia en 1772 un choix de ses pièces de théâtre.

European Magazine, 1809. — Baker, *Biogr. dram.*

ROMAGNESI (*Jean-Antoine*), acteur et auteur dramatique, né à Namur, en 1690, mort à Fontainebleau, le 13 mai 1742. Sa famille était d'origine italienne, et son grand-père, Antonio Romagnesi, dit *Cintio*, fut un comédien remarqué sur l'ancien Théâtre-Italien. Après avoir joué dans différentes troupes de province, il vint à Paris et parut d'abord à la Foire, dans la troupe d'Octave (1716). Après un début qui ne réussit pas à la Comédie-Française, il fut admis en 1725 au Théâtre-Italien, et y resta jusqu'à sa mort. Ses meilleurs rôles étaient ceux d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand : il y excellait. Le Théâtre-Italien représenta un grand nombre de pièces de Romagnesi. Elles ne sont, pour la plupart, que des parades et des bouffonneries; mais elles offrent quelque verve comique. *Pygmalion*, *la Ruse d'Amour* et plusieurs autres sont de lui seul; il fit avec Dominique fils une série d'*Arlequins*, et avec Riccoboni fils *Les Amusements à la mode*, *Le Conte de Fée*, etc. Il eut encore pour collaborateurs Davesne, Procope, L'Affichard et Duvigeon. On a publié un choix de ses pièces (Paris, 1774, 2 vol. in-8°).

A. de Léris, *Dict. des théâtres*. — Laporte, *Anecdotes dramatiques*.

ROMAGNOSI (*Jean-Dominique-Grégoire-Joseph*), célèbre publiciste italien, né le 11 décembre 1761, à Salso-Maggiore (duché de Plaisance), mort à Milan, le 8 juin 1835. Il était le fils d'un patricien qui avait rempli avec distinction plusieurs fonctions élevées. D'une constitution d'abord très-chétive, il montra dans sa première jeunesse très-peu de dispositions pour l'étude; peu à peu cependant il y prit goût, et il arriva, dans les dernières années de ses humanités, à s'appliquer avec une extrême ardeur à la philosophie et aux mathématiques, qu'il ne cessa depuis de cultiver. Reçu en 1786 docteur en droit à l'université de Parme, il continua pendant plusieurs années à compléter ses connaissances en histoire et en jurisprudence, et publia en 1791 son remarquable livre sur l'*Origine du droit pénal*, où il coordonnait et résumait de la façon la plus lumineuse les diverses idées émises à ce sujet dans le cours du dix-huitième siècle. En cette même année il fut nommé

préteur, ou chef de la justice, à Trente, charge qu'il remplit pendant trois ans à la satisfaction générale. Il exerça ensuite la profession d'avocat dans cette ville; en 1799, lorsque la domination autrichienne eut repris l'ascendant en Italie et expulsé les Français, il se vit accuser de crime contre l'État, mais il fut bientôt acquitté. Pendant sa détention il s'était livré à des expériences de physique, et il continua durant deux ou trois ans à s'occuper assidûment de cette science, ce qui le conduisit à constater en 1802 la déviation de l'aiguille aimantée sous l'influence du galvanisme. Cette découverte, relatée dans la *Gazette de Trente* du 3 août 1802 et dans les traités sur le galvanisme d'Izarn et d'Aldini, passa alors presque inaperçue jusqu'à ce que Œrstedt en eut, en 1820, fait valoir toute l'importance. Romagnosi revint à l'étude de la jurisprudence lorsqu'il eut été nommé (décembre 1802) professeur de droit public à l'université de Parme. En 1806 il fut appelé par le grand juge Luosi à Milan, et prit une part active à la réorganisation de la cour de cassation et à l'élaboration du code d'instruction criminelle mis en vigueur en 1807, et où il fit introduire plusieurs dispositions excellentes; entre autres, il fit admettre pour les innocents condamnés injustement la réhabilitation, même après décès. Nommé en 1807 conseiller au ministère de la justice, il fut peu de temps après chargé de la chaire de droit civil à Pavie; mais il revint bientôt à Milan diriger l'école de droit de cette ville, où il eut à enseigner la haute jurisprudence et le droit canon. Après la conquête du pays par les Autrichiens, il continua à professer jusqu'en 1817, année où il reçut sa retraite avec une pension peu à peu réduite à mille francs. Son caractère désintéressé et insouciant des richesses l'ayant empêché de faire fortune, il se vit forcé pour vivre de donner des répétitions de droit et de rédiger des consultations et des articles de revue. En 1821 il fut arrêté pour n'avoir pas dénoncé le projet de conspiration que lui avait communiqué son ami Silvio Pellico. Relâché après une longue instruction, il tomba dans une position précaire, d'où il fut tiré par l'amitié délicate d'un riche négociant, M. Azimonti, qui, avec l'aide d'un vieux soldat du nom de Castelli, qui s'était attaché à Romagnosi et gouvernait sa maison, parvint à adoucir ses dernières années. Vers la fin de sa vie il joignit à l'étude du droit, de la philosophie et de l'histoire, celle de l'économie politique et de la statistique; en 1838 il fut nommé membre associé de l'Académie des sciences morales de Paris. Guidé dans ses méditations sur les problèmes les plus élevés qui puissent intéresser l'esprit humain, par une grande hauteur de vues et par le désir d'indiquer à ses semblables la voie du bien, Romagnosi avait un extérieur qui correspondait à sa belle âme, à son intelligence supérieure; sa parole, qui coulait de source, transportait ses auditeurs. Ses écrits en revanche sont d'une lecture difficile; ils sont hérissés de néologismes et manquent souvent de clarté et de méthode. On a de lui : *Genesi del diritto penale*; Pavie, 1791, in-4°; Milan, 1825; Florence, 1832, 3 vol. in-8°; — *Sull' amor delle donne considerato come motore precipuo della legislazione?* Trente, 1792, in-8°; — *Che cosa e liberta*; Trente, 1793, in-8°; — *Introduzione allo studio del diritto publico universale*; Parme, 1805; Milan, 1836, 2 vol. in-16; — *Giornale di giurisprudenza*; Milan, 1811-1814, 2 vol.; — *Della constituzione di una monarchia nationale rappresentativa*; 1815, sous l'anonyme; — *Dello insegnamento primitivo delle matematiche*; Milan, 1821-1822, 2 vol. in-8°; — *Della condotta delle acque*; Milan, 1822-1824, 6 vol. in-16; 1835, 4 vol. in-16; 1842, 2 vol. in-8° : traité qui fait autorité sur cette matière dans la haute Italie, où elle a une si grande importance, et qui fut suivi d'un autre livre sur le même sujet : *Della ragione civile delle acque*; Milan, 1829, in-8°; — *Dell' indole e dei fattori dell' incivilimento*; Milan, 1829, 1832; — *Consultazioni forensi*; Milan, 1836-1837, 3 vol. in-8°; — *Instituzioni di filosofia civile*; 1839; — un grand nombre d'articles et d'opuscules philosophiques, juridiques, historiques et littéraires, recueillis avec les précédents ouvrages dans l'édition de ses *Œuvres complètes*, publiée à Milan, 1836-1845, 15 vol. in-8°; une autre a paru à Florence, 1832 et suiv. en 19 vol. in-8°. E. G.

Cantù, *Vita di Romagnosi*; Milan, 1836, in-8°. — Rosso, *Romagnosi difeso*; Florence, 1838. — Ferrari, *Vita di Romagnosi*, dans la *Biblioth. ital.* ann. 1835. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. V et X.

ROMAIN, pape, né à Gallese, près Civita-Castellana, mort à Rome, le 8 février 898. Il était fils de Constantin, père du pape Martin II, et occupait les fonctions d'archidiacre, quand, le 17 septembre 897, il succéda à Étienne VI. Sigonius, Platina, Chacon et Panvinio assurent qu'ami de Formose, Romain abrogea toute la procédure instruite, sous le pontificat précédent, contre le cadavre de ce pape; mais les auteurs contemporains gardent le silence sur cette abrogation, qui eut lieu la même année, il est vrai, mais sous le pontificat de Jean IX. Romain ne gouverna l'Église que cinq mois environ; il eut pour successeur Théodore.

Artaud de Montor, *Hist. des Papes*.

ROMAIN Iᵉʳ *Lécapène*, empereur de Constantinople, mort dans l'île de Proté, le 15 juin 948. Fils d'un soldat arménien, il servit d'abord dans la marine, et parvint par sa valeur autant que par esprit d'intrigue, au grade de grand amiral. Chargé en 917 d'embarquer près de l'embouchure du Danube un corps de Patzinaces, il refusa d'obéir, et fut condamné à avoir les yeux crevés; mais il fut gracié par l'intervention de l'impératrice mère Zoé, dont il était l'amant.

Au milieu des intrigues dont la cour devint ensuite le théâtre, il sut habilement simuler un dévouement sans bornes pour le jeune Constantin VII, qui épousa Hélène, sa fille, et le déclara *père de l'empereur*, dignité supérieure à toutes les autres. Léon Phocas, jaloux des succès de son rival, essaya de le renverser; ses troupes l'abandonnèrent et il fut jeté en prison. La puissance croissante de Romain provoqua plusieurs conspirations, qu'il déjoua et punit cruellement; il fit enfermer dans un cloître l'impératrice Zoé qui, négligée par lui, avait tenté de le faire empoisonner. Débarrassé de ses ennemis, il obtint le titre de César (décembre 919), et il prit en main toute l'autorité. Les invasions des Bulgares (921-22), des Hongrois (934), et des Russes (941), la peste et la famine qui désolèrent la capitale (932), de continuels combats livrés aux Sarrasins sur les frontières d'Asie, l'élévation du fils de Romain, Théophylacte, au patriarcat, signalèrent ce règne. Cependant Constantin, qui s'ennuyait enfin de n'être qu'un comparse sur le trône qui lui appartenait tout entier, excita l'ambition d'Étienne, fils aîné de Romain, contre ce dernier. Le 20 décembre 944, Romain, alors malade, fut arrêté et transporté dans l'île de Proté, et forcé de prendre l'habit de moine. Il y passa le reste de ses jours, sans paraître affecté de son changement de fortune, que sa vive piété, dont il avait toujours donné des preuves au milieu des désordres de sa vie privée, lui aida à supporter avec gaieté. Ses fils, auteurs de sa chute, ne recueillirent aucun fruit de leur crime.

Romain II, *le jeune*, empereur, petit-fils du précédent, né en 939, mort le 15 mars 963. Fils de Constantin VII, qui le fit élever avec le plus grand soin, il épousa de très-bonne heure Théophano, fille d'un cabaretier, qui le poussa à empoisonner son père. A peine maître du trône (959), il abandonna le gouvernement à deux eunuques, Joseph Bringas et Jean Cherina, et se livra sans frein à la vie la plus licencieuse. A l'instigation de Théophano, il chassa du palais ses propres sœurs, ce qui fit mourir sa mère de chagrin. Les exploits de Nicéphore Phocas et de son frère Léon jetèrent quelque éclat sur son règne; le premier enleva l'île de Crète aux musulmans (960) et la rendit au christianisme. Romain mourut, usé prématurément par la débauche; il succomba, dit-on, au poison que lui administra Théophano. Il laissa deux fils en bas âge, *Basile* et *Constantin*, qui montèrent plus tard sur le trône.

Romain III *Argyre*, empereur, né en 968, mort le 11 avril 1034. Sa famille était originaire d'Hiéraple, et Argyre, son père, était devenu patrice sous Constantin VIII. Cet empereur, étant sur le point de mourir, offrit à Romain la dignité de César, avec la main d'une de ses filles; Romain, qui était marié, hésitait, mais sa femme, apprenant qu'il aurait les yeux crevés en cas de refus, se retira dans un cloître, ce qui permit à Romain d'épouser Zoé, l'aînée des filles de Constantin et âgée alors de quarante-huit ans. Trois jours après (21 novembre 1028), il monta sur le trône. Il remit aussitôt au peuple plusieurs impôts onéreux, répara beaucoup d'injustices faites sous le règne précédent, et se montra extrêmement charitable envers toutes les infortunes. Les échecs que firent essuyer à ses armes les invasions victorieuses des Sarrasins dans les provinces grecques de l'Asie et dans le Péloponèse changèrent son caractère; les impôts dont il surchargea ses sujets pour construire un grand nombre d'églises et de monastères excitèrent un mécontentement général. L'impératrice Zoé, qui entretenait une intrigue criminelle avec Michel le Paphlagonien, frère du grand chambellan Jean, administra alors à son époux un poison lent; et le jeudi saint 1034 elle le fit noyer par ses serviteurs pendant qu'il était au bain.

Romain IV *Diogène*, empereur, petit-neveu du précédent, mort en octobre 1101. Sous le nom de Diogène, il s'éleva aux dignités de patrice, de duc de Sardique et de grand maître de la garde-robe. En 1067 il essaya de renverser les fils de Constantin X, qui régnaient sous la tutelle d'Eudoxie, leur mère; il fut pris et condamné à mort; mais cette princesse, touchée de sa bonne mine, lui octroya sa grâce, l'épousa, et le fit déclarer empereur (décembre 1067). Plein d'activité et passionné pour la gloire, Romain commença par corriger les abus les plus criants de l'administration. Au bout de trois mois il renonça à consommer son œuvre de réforme. Bouillant de courage, il résolut d'arrêter par les armes les progrès menaçants des Turcs dans l'Asie Mineure. Victorieux dans trois campagnes successives, il fit en 1101 les plus grands efforts pour en finir avec eux et conquérir la Perse; avec plus de cent mille hommes d'infanterie et une nombreuse cavalerie, il passa le fleuve Halys et trompé par les indications de plusieurs traîtres, il s'engagea à travers les montagnes de l'Arménie et de la Médie. S'étant emparé de Manzikert, il y fut attaqué par Alp-Arslan, qu'il croyait en fuite, battu le 26 août, et fait prisonnier; mais le sultan lui rendit aussitôt la liberté, et conclut avec lui un traité de paix qui fixa les limites des deux empires. Au bruit de la captivité de Romain, les gardes du palais remirent sur le trône Michel, fils aîné d'Eudoxie, qui fut enfermée dans un monastère. Romain en appela au sort des armes; deux fois ses troupes furent défaites par le fils de Jean Ducas. Perdant alors tout espoir, il abdiqua et se livra entre les mains de ce dernier sur l'ordre duquel il eut les yeux crevés et fut transporté dans l'île de Proté, où il mourut quelques jours plus tard.

Chroniques contemp. — Ducange, *Familiæ byzantinæ*. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, XIV.

ROMAIN (*Adrien*), médecin et mathématicien, né le 29 septembre 1561, à Louvain, mort

le 3 mai 1615, à Mayence. Il étudia l'art de guérir à Cologne et à Louvain, puis dans les plus célèbres écoles de l'Italie. En 1595 il accepta un chaire à Wurtzbourg; mais il la quitta, après voir perdu sa femme qu'il aimait beaucoup, et embrassa l'etat ecclésiastique. Dans la suite il parcourut l'Allemagne et la Pologne, et enseigna les mathematiques à Zamosk, dans la Russie Rouge. Ce fut un des bons géomètres de son temps, et il eut des rapports avec Viète; sa réputation lui mérita de la part de l'empereur des lettres de noblesse. « Il fut un des fléaux, dit Montucla, de ces prétendues quadratures du cercle qu'on voit si souvent éclore, et il réfuta entre autres vigoureusement celle que Joseph Scaliger publia avec tant d'emphase. » Ses principaux écrits sont : *Uranographia*; Anvers, 1591, in-4°; — *Methodus polygonorum deque circuli quadratura*; ibid., 1593, in-4°; — *Theatrum urbium*; Francfort, 1595, in-4°; — *Theoria calendariorum*; Wurtzbourg, 1595, in-4°; — *Problema Apolloniacum*; ibid., 1596, in-4° : la solution qu'il en donna est inférieure à celle de Viète; — *Apologia pro Archimede*; ibid., 1597, in-4°; — *Exercitationes cyclicæ*; ibid., 1597, in-fol. : contre les Scaliger, Oronce Finé et Orsini; — *Phytologia*; ibid., 1598, in-4°; — *Idea matheseos universæ*; ibid., 1602, in-8°; — *Speculum mathematicum*; Louvain, 1606, in-4°; — *Canon triangulorum sphæricorum*; Mayence, 1609, in-4° : ouvrage ingénieux, où les vingt-huit cas de la trigonométrie sont, au moyen de certaines projections, réduits à six seulement; — *De formatione corporis in utero*; Paris, 1615, in-4°; Venise, 1623, in-4°.

Manget, *Bibl. med.* — Vossius, *De scientiis mathemat.* — Montucla, *Hist. des mathém.*, I.

ROMAIN (*François*), dit *le frère Romain*, né en 1646, à Gand, mort le 7 janvier 1735, à Paris. Il fit profession de l'ordre de Saint-Dominique dans un couvent de Maëstricht. Son goût pour l'architecture ne lui fit jamais oublier les devoirs de l'etat où il s'était engagé. « On voyait en lui, avec l'habile architecte, dit le P. Richard, le religieux modeste, simple, attaché à la retraite autant que ses affaires pouvaient le lui permettre, aimant les pauvres, auxquels il a fait beaucoup de bien. » En 1684 il fut chargé, par ordre des états de Hollande, de travailler au pont de Maëstricht, mais il n'en fit qu'une arche. Lorsqu'en 1685 l'architecte Gabriel jeta les fondations du Pont-Royal, à Paris, il rencontra des sources qu'il lui fut impossible d'étancher. Le frère Romain, qui s'était acquis en Hollande beaucoup de réputation, fut appelé, et réussit à vaincre l'obstacle; non-seulement il éleva les deux piles du pont qui touchent au faubourg Saint-Germain, mais il acheva ensuite le reste de l'ouvrage. Le succès de cette exécution lui valut les titres d'inspecteur des ports et chaussées et d'architecte des bâtiments du roi dans la généralité de Paris. Il reçut aussi des commissions importantes de son art dans presque toutes les provinces, ainsi que le prouve l'arrêt du conseil d'État du 11 octobre 1695.

Richard, *Bibliothèque sacrée*.

ROMAIN (*Jules*). *Voy.* PIPPI (*Giulio*).

ROMAIN DE HOOGHE. *Voy.* HOOGE.

ROMAINE (*William*), théologien anglais, né le 25 septembre 1714, à Hartlepool (comté de Durham), mort le 26 juillet 1795, à Londres. Il était le second fils d'un réfugié français qui faisait le commerce des grains à Hartlepool. Après avoir passé sept années dans l'école d'Houghton, il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il s'appliqua de préférence à l'étude de l'Écriture sainte. Ordonné prêtre en 1738, il fut placé à Banstead, dont il desservit l'église en même temps que celle de Horton, près d'Epsom. Ses sentiments théologiques, formés surtout d'après les doctrines de Calvin, l'avaient exposé à des contrariétés; il était sur le point d'aller s'établir en France lorsqu'on lui offrit la place de lecteur dans la paroisse de Saint-Botolph, à Londres (1748); il l'accepta, et y joignit, en 1749, un office semblable à Saint-Dunstan. Mais le cumul de ces deux bénéfices ayant excité des plaintes, il se démit, au bout de quelques années, du premier, et ne conserva le second que par la protection de Terrick, évêque de Londres. Sans cesser d'être attaché à Saint-Dunstan, il prêcha avec le plus grand succès dans les églises de Saint-Georges de Hanover Square (1750), de Saint-Olave (1756) et de Saint-Barthélemy-le-Grand (1759); enfin, en 1764, les paroisses réunies de Saint-André et de Sainte-Anne le choisirent pour recteur. « Romaine, disent MM. Haag, a laissé la réputation d'un des orateurs de la chaire les plus populaires du dix-huitième siècle. Ses prédications attiraient une foule immense de gens de tout âge et de tout état. Peu de pasteurs s'employèrent plus activement que lui aux œuvres charitables. » Vers 1752 il avait été appelé à la chaire d'astronomie du collége Gresham, mais il ne la garda pas longtemps, à cause de ses attaques imprudentes contre les principes établis par Newton. Ses écrits, fort répandus en Angleterre, ont été recueillis par Brownley Cadogan (*Works*; Londres, 1796, 8 vol. in-8°); on remarque dans le nombre : *Jephtha's Vow fulfilled and his daughter not sacrificed* (1742, in-8°), *The Lord our righteousness* (1757, in-8°), *XII Discourses upon law and gospel* (1760, 1793, in-8°), *The Walk of faith* (1771, 2 vol. in-8°), *On psalmody* (1775, in-8°), et *Letters on the most important subjects* (1795, in-12). Il a publié les *Œuvres* du rév. Thomas Jones (1762, in-8°), avec une vie de l'auteur, et réimprimé en anglais la *Concordance* de Caiasio (Londres, 1747, 4 vol. in-fol.).

W.-B. Cadogan, *Life of W. Romaine*; Londres, 1796, in-8°. — Th. Hawets, *Life of W. Romaine*; ibid., 1797, in-8°. — Haag frères, *France protest.*

ROMAN (*Jean-Baptiste-Louis*), statuaire

français, né en 1792, à Paris, où il est mort en février 1835. Élève de Cartellier, il remporta le grand prix de sculpture en 1816. Au salon de 1824, il exposa les modèles des statues de *Saint Victor* et de *Sainte Flore*, celui d'un bas-relief destiné à l'arc du Carrousel, l'*Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, et *la Terre et l'Eau*, bas-relief en pierre pour la cour du Louvre. En 1827, la *Mort de Nisus et d'Euryale*, groupe en marbre aujourd'hui au Louvre, lui valut la décoration de la Légion d'honneur; il était accompagné d'un buste en marbre de *Girodet*, et des modèles en plâtre d'une *Baigneuse* et de *la Prudence*, figure colossale destinée à l'un des angles du palais de la Bourse. On doit encore à son ciseau, aussi pur qu'élégant, une charmante statue en marbre de *l'Innocence*, qu'on admire au musée des sculptures modernes du Louvre. Admis à l'Institut en 1831, Roman fut enlevé prématurément à l'âge de quarante-trois ans. Il laissa une statue de *Caton d'Utique*, qui après sa mort fut achevée par Rude, son ami, et comme lui élève de Cartellier; elle est placée dans le jardin des Tuileries. E. B—n.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — *Livrets des expositions*. — *Docum. part.*

ROMANCE. *Voy.* Mesmon.

ROMANELLI (*Giovanni-Francesco*), peintre de l'école romaine, né en 1617, à Viterbe, où il est mort, en 1663. Après avoir étudié quelque temps sous le Dominiquin, il devint élève de Pierre de Cortone, qui, forcé de faire un voyage en Lombardie, le chargea ainsi que le Batalla de continuer ses travaux au palais Barberini; mais pendant que le maître était absent, les élèves essayèrent, dit-on, de se faire charger directement de cette entreprise, ce qui les fit congédier. Alors Romanelli, aidé des conseils du Bernin, se fit un style moins grandiose que celui de Pierre de Cortone, mais plus gracieux et plus séduisant. C'est à cette seconde manière qu'appartient un de ses meilleurs ouvrages, la *Descente de croix* de Saint-Ambroise à Rome. Pendant le séjour en France du cardinal Barberini, son protecteur, Romanelli fit deux voyages à Paris, où il fut employé par le roi et par Mazarin. Dans l'hôtel de ce dernier, occupé aujourd'hui par la Bibliothèque impériale, il peignit à fresque divers sujets mythologiques tirés des *Métamorphoses* d'Ovide. Aux plafonds des galeries et salles des antiques du Louvre, il retraça également à fresque les principales scènes de *l'Énéide*, travail qui lui valut le cordon de Saint-Michel. A Rome ses œuvres sont en très-grand nombre; nous indiquerons, à Notre-Dame des Anges, une *Présentation de la Vierge au temple*, copiée en mosaïque pour Saint-Pierre; à l'église du Giesù, *La Vierge et saint Charles*; à Santa Maria dell' Orazione, une *Adoration des Mages*; à Saint-Joseph, la *Mort* du saint; au palais Chigi, une *Cène*, et au palais Doria, le *Printemps*. A la Chiesa Nuova, il a peint à fresque le *Couronnement de la Vierge*. Viterbe, sa patrie, possède de lui un *Saint Laurent*, dans sa cathédrale. Au musée du Louvre nous trouvons *Vénus et Adonis*, *Vénus soignant Énée blessé*, *la Manne dans le désert*; à la pinacothèque de Munich, *Hérodiade*; au musée de Berlin, *Zénobie et Aurélien*; à celui de Vienne, *David vainqueur de Goliath*, et le *Triomphe d'Alexandre*. Romanelli entreprenait un troisième voyage en France quand il tomba malade à Viterbe et y mourut.

Son fils, *Urbano*, né en 1652, mort en 1682, entra dans l'école de Ciro Ferri; mais une mort prématurée ne lui permit pas de réaliser les espérances qu'avaient données ses peintures dans les cathédrales de Velletri et de Viterbe.

E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Catalogues des musées.

ROMANELLI (*Domenico*), antiquaire italien, né en 1756, à Fossaceca, dans les Abruzzes, mort en 1819, à Naples. Il prit les ordres pour obéir au vœu de sa famille, mais sans montrer beaucoup de vocation, et s'adonna aux recherches archéologiques. Vers 1806 il obtint, par la protection de l'archevêque de Tarente, la place de conservateur de la bibliothèque des ministres. Il rédigea pour les étrangers quelques *Guides* exacts et bien faits; mais il eut le tort, en voyant le succès de ces petits livres, de se croire en état d'entreprendre de plus grands travaux : il n'était pas assez versé dans les langues anciennes, ni habitué à l'inspection des monuments. On a de lui : *Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità nella regione Trentana*; Naples, 1805, 2 vol. in-8° : la région dont il est question est l'Abruzze citérieure, le pays natal de l'auteur; — *Ricerche sulla letteratura bibliografica de' tempi barbari nel regno di Napoli*; ibid., 1811, in-8°; — *Viaggio a Pompei, a Pesto e ad Ercolano*; ibid., 1811, in-8°, et 1817, 2 vol. in-12; trad. en français en 1829, in-12; — *Antica topografia istorica del regno di Napoli*; ibid., 1815, 3 vol. in-4°, fig.: cet ouvrage, exécuté aux frais du gouvernement, est recherché; — *Napoli antica e moderna*; ibid., 1815, 3 vol. in-12, fig.; — *Isola di Capri*; ibid., in-8°, fig.; — *Viaggio da Napoli a Monte Casino*; ibid., 1819, in-12, fig.; — des articles dans le *Giornale enciclopedico* de Naples, de 1808 à 1816.

Revue encyclop., 1819. — *Dizion. istorico* de Bassano.

ROMANO, famille noble italienne qui remonte à Ezzelin Ier, fils d'un chevalier allemand du nom d'Arpon (1). Vers 1036 *Ezzelin Ier* vint en Italie, à la suite de l'empereur Conrad II, qui l'investit de plusieurs fiefs, entre autres du château de Romano, situé sur une montagne escar-

(1) Plusieurs chroniqueurs indiquent la Hollande comme patrie d'Ezzelin; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il déclare dans diverses chartes suivre pour sa personne la *loi salique*.

pée, à trois milles de Padoue. Son fils *Albéric* et son petit-fils *Ezzelin II* (mort vers 1183) acquirent plusieurs autres possessions ; ce dernier fut choisi pour commander les troupes de la ligue lombarde dans la guerre contre l'empereur Frédéric Ier.

EZZELIN III, dit *le Moine*, fils d'Ezzelin II, né vers 1150, fut podestat de Vicence, et se distingua parmi les principaux chefs gibelins. En 1223 il se retira au couvent de San-Benedetto, près de Campese, après avoir partagé ses domaines entre ses deux fils, Ezzelin IV et Albéric ; il mourut vers 1235.

EZZELIN IV *le Tyran*, né le 25 avril 1194, s'était fait remarquer dès sa première jeunesse par son brillant courage ; il n'entreprit d'abord que quelques guerres privées, qu'il termina en résultat à son avantage. La guerre étant redevenue générale en Lombardie, il resta fidèle à l'empereur Frédéric II, et combattit avec acharnement Azzon VII, marquis d'Este, le chef des guelfes. En 1236, voyant ses possessions dévastées par le marquis, il implora le secours de Frédéric ; celui-ci accourut et remporta sur les guelfes de notables avantages ; Vicence fut pris et Albéric Romano en devint podestat. En 1237 l'empereur fut obligé de retourner en Allemagne ; mais Ezzelin n'en marcha pas moins sur Padoue, dont il devint maître par capitulation, après avoir battu les milices de la ville. Le 25 février 1237 il y fit son entrée triomphale ; depuis ce jour toutes les qualités généreuses qu'on avait jusqu'ici remarquées chez lui disparurent pour faire place à la cruauté la plus féroce. Ayant consolidé son pouvoir par la prise de Trévise, il fit jeter en prison une foule de personnages de marque dont il soupçonnait les sentiments à son égard. Au retour de l'empereur, il lui amena de nombreuses troupes avec lesquelles il l'aida à remporter sur les guelfes (27 novembre 1237) la brillante victoire de Cortenuova. Au printemps de 1238 il obtint la main de Selvaggia, fille naturelle de l'empereur. Lorsqu'en 1240 Frédéric se fut avancé dans l'Italie centrale, après avoir confié la conduite de son parti en Lombardie à Ezzelin, ce dernier ne put empêcher la perte de Ferrare ; en revanche il repoussa les attaques du marquis d'Este, et dans les années suivantes il s'empara de Vérone, de Feltre, de Bellune et même d'Este ; en 1259, à la mort de Frédéric, il avait étendu son autorité depuis l'Adriatique jusqu'aux environs de Milan. Excommunié en 1252, il ne garda plus aucun ménagement envers l'Église, dont il confisqua les biens situés dans ses domaines. En cette année une ligue fut conclue contre lui par la plupart des villes lombardes, le marquis d'Este et autres seigneurs auxquels se joignit son propre frère Albéric ; il leur résista non-seulement avec succès, mais il augmenta encore sa puissance par plusieurs acquisitions importantes. En 1256 il entreprit le siége de Mantoue, qu'il poussait avec la plus grande vigueur, lorsque le légat Fontana parvint à former de nouveau contre lui une ligue formidable, à laquelle accédèrent les Vénitiens. Une armée considérable vint investir Padoue, dont Ezzelin avait confié la défense à son neveu Ansedisio ; le 20 juin la ville fut emportée d'assaut. Ezzelin accourut alors pour la reprendre ; il n'y réussit pas, en revanche il défit complétement, le 1er septembre 1258, l'armée de la ligue près de Torrenella et reprit alors Brescia. Cependant, en 1259, il était parvenu, par une marche habile, à approcher tout près de Milan, où l'appelait le parti aristocratique ; il allait surprendre la ville lorsque au dernier moment Martin della Torre parvint à la couvrir. La position d'Ezzelin devint alors très-dangereuse ; les guelfes lui coupèrent la retraite et une bataille s'engagea dans laquelle il fut atteint d'un coup de massue sur la tête (16 septembre). Ses troupes se débandèrent, et il resta prisonnier. Il ne voulut pas supporter sa chute, refusa toute nourriture, et finit par arracher les appareils posés sur ses blessures. Il mourut sans avoir voulu se réconcilier avec l'Église. Il était doué d'une énergie indomptable et d'une rare intelligence ; c'était un des meilleurs capitaines de l'époque ; mais, de tout temps plein d'orgueil, il se montra dans les vingt dernières années de sa vie d'une férocité odieuse et d'une impiété révoltante, dont les chroniqueurs nous ont conservé mille traits.

Son frère *Albéric* ne lui survécut que d'un an ; assiégé dans son château de San-Zenone par les milices des villes de Vérone, Vicence, Padoue et Mantoue, il fut, par trahison, obligé de se rendre avec sa femme, ses fils, et ses deux filles, qui furent tous massacrés devant ses yeux, après quoi il fut torturé de la façon la plus atroce et enfin attaché à la queue d'un cheval et traîné sur le sol jusqu'à la mort (26 août 1260).

Les vainqueurs se partagèrent les riches possessions de la famille Romano, ainsi entièrement éteinte, sans songer à en restituer aux légitimes propriétaires la partie considérable acquise par violence.

Maurisio, Rolandino, Malvecius, Laurentius, Galvanus Flamma, Gennari. — *Cortusianorum Historia.* — *Monachus Patavinensis.* — Godi, *Chronicon.* — Smeregus, *Chronicon Vicontinum.* — Cereta. — Saltimben, *Chronicon.* — Kortum, *Ezelino di Romano*, dans l'*Archiv* de Schlosser, t. II. — Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. III et IV. — Verci, *Storia degli Ecelini*; Bassano, 1789, 3 vol.

ROMANOF. *Voy.* MICHEL.

ROMANZOV. *Voy.* RIOUMIANTZOF.

ROMBISE (*Antoine* DE), poëte latin du dix-septième siècle. Il était natif du Hainaut, et de Mons probablement. Le goût des lettres, dont il avait fait son étude principale, lui valut l'amitié de deux gentilshommes flamands, qui, en 1634, l'emmenèrent avec eux en Italie. Il mit en poésie latine la relation de ce voyage sous le titre, *Itinerarii per diversa Galliæ ac Italiæ loca memores notæ* (Mons, 1639, in-12) ; le style en est aisé et la narration agréable. L'auteur était

à l'époque où il publia son livre régent au collége de Rœux, entre Mons et Nivelle.

Paquot, *Mémoires*, XI.

ROMBOUTS (*Théodore*), peintre flamand, né à Anvers, le 1er juillet 1597, mort dans la même ville, en 1637. Élève d'Abraham Janssens, il hérita des préventions de son maître contre Rubens, et s'efforça de combattre son influence jusqu'à ouvrir avec Seghers, son condisciple, une école rivale. En 1617, il fit le voyage d'Italie. Son talent précoce, déjà presque formé, acquit plus de vigueur en adoptant les violents procédés que le Caravage avait mis à la mode. Sa réputation s'établit vite. Le grand-duc Cosme II l'appela à sa cour et le chargea de travaux importants. La mort de son père le rappela à Anvers. Il y fut reçu franc-maître de la *gilde* de Saint-Luc, le 3 février 1625, et se maria. Gand, Malines, Bruges, Anvers se disputaient ses travaux. Ses concitoyens lui confièrent plusieurs charges municipales, et ses collègues le choisirent pour doyen, de 1628 à 1630. Descamps et d'autres écrivains ont prétendu que la jalousie que lui avait inspirée Rubens empoisonna sa vie et le conduisit prématurément au tombeau; mais la critique moderne a fait justice de cette fable.

Les principales œuvres de Rombouts sont : à Munich, un *Joueur de guitare ;* à Anvers, une *Sainte Famille* (le paysage est de Jean Wildens), *La Vierge et l'Enfant Jésus, à qui sainte Anne présente une poire;* à Bruges, un *Ecce homo*, et une *Mater dolorosa;* à Gand, le *Songe de saint Joseph*, *Thémis et ses attributs*, un *Fumeur*; à Saint-Bavon, une *Descente de Croix:* « La composition est sage, dit M. Mantz, le dessin est correct dans sa vérité un peu banale et dans sa force un peu outrée; l'exécution révèle une main habile, un pinceau délibéré, bien qu'il ne soit pas exempt d'une certaine sécheresse; » à Malines, *Jésus porté au tombeau ;* à Copenhague, *Combat simulé sur le Ponte-Mezzo à Pise* (1622), commandé par le roi Christian IV; à Madrid, l'*Arracheur de dents*, tableau rempli d'expression; chez divers, *Le Sacrifice d'Abraham*, le *Serment d'Annibal*, vaste composition qui a appartenu au duc d'Orléans; une *Sainte Famille*, jolie composition qui réunit dans un paysage flamand la Vierge, sainte Anne, le petit Jésus, et saint Jean-Baptiste (gravée par Pierre de Ballin); *une Musicienne*, *l'Intérieur d'un corps de garde*, etc. Plusieurs des tableaux de Rombouts ont été détruits dans le bombardement de Bruxelles en 1695; ils ornaient le couvent des Dominicains. On a longtemps attribué à Théodore Rombouts des paysages qui ne sont ni de son école ni de son temps. M. W. Burger les a rendus à leur auteur véritable, le paysagiste hollandais *J. Rombout*, qui vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Descamps, *La Vie des peintres flamands*. — W. Bürger, *Musées de la Hollande*, t. II, p. 132 et 293. — Paul Mantz, dans l'*Hist. des peintres*, liv. 326.

ROMIEU (*Marie* DE), femme auteur française, vivait encore en 1584. Elle habitait Viviers, et descendait d'une ancienne famille du Vivarais attachée à la maison de Joyeuse. Son frère, Jacques de Romieu, qui cultiva aussi la poésie, n'eut pas une vie plus connue que la sienne; on sait seulement qu'il résidait à Paris, où il était secrétaire ordinaire de la chambre du roi. On a de Marie : *Instruction pour les jeunes dames*; Lyon, 1573, in-12 : dialogue en prose, réimpr. à Paris (1597 et 1612), avec ce nouveau titre : *La Messagère d'amour, ou Instruction pour inciter les jeunes dames à aimer*, sans nom d'auteur ni initiales; — *Brief Discours que l'excellence de la femme surpasse sur celle de l'homme*, en vers; — *Premières Œuvres poétiques;* Paris, 1581, in-12 : ce recueil, édité par le frère de l'auteur, renferme, outre le *Brief Discours*, deux odes, vingt-cinq sonnets, quelques élégies, l'*Éloge du Rien*, etc. La poésie de Marie est souvent gracieuse; il y a surtout de jolis détails dans l'*Hymne à la rose*, dédiée à Marie-Françoise de la Rose et imitée en partie d'Anacréon (1).

Jacques de Romieu n'a pu donner la suite qu'il avait promise aux *Premières Œuvres* de sa sœur; mais il a publié ses propres vers, sous le titre de *Meslanges de poésie* (Lyon, 1584, in-8°).

Goujet, *Bibl. française*.

ROMIGUIÈRES (*Jean-Dominique-Joseph-Louis*), avocat célèbre, né à Toulouse, le 19 août 1775, mort à Paris, le 26 juillet 1847. Son père, qui mourut en 1827, était l'un des membres les plus estimés du barreau de Toulouse. Engagé volontaire en 1792, dans la légion des Pyrénées-Orientales, il servit dans l'artillerie, et parvint au grade de capitaine. Un emprisonnement subi par l'ordre d'un représentant du peuple, et qui, sans l'intervention de Dugommier, aurait pu avoir des suites fatales, lui inspira une vive répulsion pour tout excès révolutionnaire. Rentré dans la vie civile à la paix de 1796 avec l'Espagne, il publia l'*Anti-Terroriste*, journal qui fut l'expression souvent énergique de l'opinion modérée; aussi fut-il frappé par la réaction fructidorienne et compris dans la déportation du 8 septembre 1797 (an V). Obligé de se cacher, il ne reparut à Toulouse qu'après le 18 brumaire. Il fit alors ses études de droit, et en 1803 débuta au barreau de Toulouse. Il y prit tout d'abord une des premières places, et par son éloquence pleine de fougue, de couleur, de vivacité et d'imagination, renoua cette chaîne de brillants orateurs un instant interrompue par la mort des Girondins. De

(1) Marie demandait que l'on gravât sur son tombeau ces vers qui terminent l'*Hymne à la rose :*

Celle qui gist ici, sous cette froide cendre,
Toute sa vie aima la rose fraische et tendre,
Et l'aima tellement, qu'après que le trespas
L'eut poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fût entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimoit par-dessus toutes choses.

1803 à 1814 sa vie fut celle d'un avocat célèbre et recherché. Les désastres de 1814 lui rappelèrent qu'il avait tenu une épée : nommé, par le maréchal Soult, colonel d'une des *légions urbaines* organisées à la hâte contre l'étranger, il fit noblement son devoir, et il brisa son épée et arracha ses épaulettes quand, le 12 avril, des cris d'enthousiasme et le buste de Napoléon précipité des fenêtres du Capitole, fêtèrent l'entrée des Anglais dans la ville. Obligé de se cacher pendant la première restauration, il fut aux Cent jours, nommé lieutenant général de police a Toulouse, et après la publication de l'*Acte additionnel* élu député par deux colléges de son arrondissement. Ce fut lui qui, le 5 juillet 1815, fut chargé de rédiger la célèbre déclaration adressée aux monarques *ennemis*, testament politique de cette chambre éphémère. Il y stipulait pour ses concitoyens « l'égalité des droits civils et politiques, la liberté de la presse, la liberté des cultes, le système représentatif, comme forme de gouvernement ». Romiguières échappa à la sanglante réaction qui eut lieu dans le midi, en restant à Paris. De retour à Toulouse, il y fut jusqu'en 1830 le grand avocat du parti libéral. Il plaida pour Bastide, dans le mystérieux procès Fualdès (1817), pour Armand Carrel, dans celui des réfugiés espagnols, et pour M. Durand (de Saint-Gaudens), insulté dans le *Drapeau blanc*. Ses opinions le désignèrent plusieurs fois au parti libéral pour la députation. Après 1830, il fut nommé procureur général près la cour de Toulouse, et fit preuve d'une science juridique qui était un peu restée dans l'ombre pendant sa carrière d'avocat. Conseiller à la cour de cassation en 1839, président du conseil général de la Haute Garonne depuis 1838, il fut en 1841, élevé à la pairie. Lors de l'accusation portée contre M. Teste, il fit entendre une dernière fois sa voix pour défendre ce compagnon de ses jeunes années, qu'il ne pouvait croire coupable. E. A.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*. — *Le Droit*, 1 juillet 1847. — Dupin, *Discours de rentrée* du 3 nov. 1847.

ROMILLY (*Jean*), horloger suisse, né en 1714, à Genève, mort le 16 février 1796, à Paris. Issu d'une famille de réfugiés protestants français, il devint habile dans son art, et vint s'établir à Paris. Entre autres ouvrages remarquables, il exécuta une montre qui cheminait pendant une année sans être remontée; mais il ne réussit pas à lui donner le degré de précision nécessaire, et laissa à Ferdinand Berthoud le mérite de ce perfectionnement. En 1777 il concourut avec Corancez, son gendre, à la fondation du *Journal de Paris*, où il était chargé du bulletin météorologique, et il rédigea pour l'*Encyclopédie* tous les articles relatifs à l'horlogerie.

ROMILLY (*Jean-Edme*), fils du précédent, né en [illegible] 17[illegible], à Genève, mort [illegible] 1779, à Sacconex, près Genève, fut destiné de 1763 au ministère. Appelé en 1766 comme pasteur de l'église wallonne à Londres, il ne put s'accommoder du climat de l'Angleterre et revint en 1769 à Genève ; dans ses dernières années il desservit l'église de Sacconex. Ses liaisons avec Rousseau, Diderot et d'Alembert ne l'empêchèrent pas d'être en correspondance avec leurs adversaires. Palissot, qui l'a connu particulièrement, le peint comme un homme doux, instruit, religieux et modeste. Il se consacra surtout à la chaire ; mais sa réputation oratoire fut loin, comme on l'a prétendu, d'égaler celle de Saurin. Ses *Sermons* ont été recueillis par Juventin (Genève, 1780, 2 vol. in-8°). Il a aussi fourni à l'*Encyclopédie* les articles TOLÉRANCE et VERTU, ainsi que quelques notices aux *Mémoires littéraires* de Palissot.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*, III. — Juventin, *Éloge de J.-E. Romilly*, à la tête des *Sermons*. — Palissot, dans le *Nécrologe* de 1780.

ROMILLY (Sir *Samuel*), célèbre jurisconsulte anglais, né à Londres, le 1er mars 1757, mort dans la même ville, le 2 novembre 1818. Il était d'origine française; son aïeul s'était réfugié en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes. Étienne Dumont (de Genève), ami de Samuel, assure qu'il ne parlait jamais de cet événement sans bénir la mémoire de Louis XIV, auquel il avait l'obligation d'être Anglais (1). Samuel se distingua dès son enfance par une vive intelligence et par une grande facilité à étudier. Il fut dirigé dans son éducation par un ministre protestant, nommé Roget, qui épousa sa sœur et se retira ensuite à Lausanne. En 1778, Romilly commença à étudier le droit, et travailla chez un avocat, nommé Spranger, pour se préparer à embrasser cette profession. Il s'occupait dès lors de la réforme des lois criminelles qui devait illustrer sa vie et dont le goût lui avait été inspiré par la lecture d'un ouvrage d'Howard.

En 1781, Romilly visita la Suisse et la France. A Paris, il se lia avec plusieurs hommes de lettres distingués, notamment avec d'Alembert et Diderot. De retour à Londres, il entra au barreau, en 1783; mais peu après il revint à Paris, où il fit la connaissance de Franklin et de la famille Delessert et celle de l'abbé Raynal à Lausanne, où il se rendit auprès de sa sœur, qui venait de perdre son mari. Revenu en Angleterre, à la suite de ses deux voyages, Romilly s'attacha d'abord à la cour d'équité à Westminster, et suivit les sessions des assises du comté de Warwick. Mais plus tard il exerça exclusivement sa profession à la cour de chancellerie, qui, si elle demande une élocution moins brillante que d'autres juridictions, exige beaucoup de science et d'expérience des affaires. Il ne tarda pas à y acquérir une grande réputation, et par la suite il y fit deux fortunes, dont la première fut donnée par lui à sa fa-

(1) *Souvenirs sur Mirabeau*; Paris, 1832, 1 vol. in-8°, p. 6.

beau étant allé à Londres en 1784 ...omilly, qui traduisit en anglais son ...ur l'*Ordre de Cincinnatus* et entre... ...rrespondance active avec lui. Romilly ... même époque, a l'occasion du célèbre ... doyen de Saint-Asaph, défendu par ... un petit écrit intitulé : *Fragments* ...uvoir constitutionnel et les devoirs* ... dans lequel il examina quels étaient ... des jurés en matière de libelle. Cet ... procura l'amitié du marquis de Lans... lui valut de nombreux éloges. Ro... ...t pour la troisième fois à Paris, pen... vacances de 1788, avec Étienne Du... approchait de la révolution ; les es... ...nt fort animés ; tous les cœurs se li... ...x plus pures espérances. La capitale de ... offrait un spectacle on ne peut plus ...t à observer pour un jeune étranger ... libéral. Les deux amis fréquentèrent ...a Fayette, Malesherbes, Jefferson, ...rellet, Condorcet, Clavière, Champ...ont (de Nemours), Target, etc. Ils ... les principaux établissements publics, ...nent, avec Mercier, l'auteur du *Ta... Paris*, et Mallet-Dupan, la Salpé...icêtre, alors deux réceptacles de vices ...urs de tous genres. Le jeune Anglais en ...ergique description, sous la forme ...re que Mirabeau traduisit et publia ...itre d'*Observations d'un voyageur ...ur la maison de force appelée Bi...*n y ajoutant quelques reflexions sur ...ion criminelle anglaise (2). Bicêtre ... alors et a contenu trop longtemps ...els et des fous. Romilly terminait ... éloquent écrit : « La seule ombre de ...a qui s'offre a l'esprit au milieu des ... spectacles d'horreur qu'et...e cette ...est qu'on ne daigne pas même les ca...'on les expose journellement aux yeux ... Mais bien que le seul avantage de ...laieuse publicité soit de solliciter un ...tant d'infamies, jusqu'à présent per...tente la plus légère démarche pour ... Cet écrit fut supprimé par la po...il a trouvé place dans les Œuvres de ...et Romilly, a son retour a Londres, le ... dans un ouvrage périodique appelé ...*tory* (3), publié par Benjamin Vaug...mois de juin 1789, il fit un travail ...sant sur les règlements observés par ... des communes d'Angleterre, pen...ourrait servir pour la direction des ...de l'Assemblée nationale. Dumont le ... français, et Mirabeau le publia et le ... Assemblée lors qu'il était question de faire son règlement ; mais on lui répondit : « Nous ne sommes pas Anglais, et nous n'avons pas besoin des Anglais (1). »

Romilly était de ceux qui espéraient beaucoup du triomphe des principes sur lesquels reposait la révolution française, pour le bonheur du genre humain, et il manifesta son opinion à cet égard dans un petit ouvrage qu'il intitula *Pensées sur l'influence probable de la revolution française sur la Grande Bretagne*. Mais les crimes qui ne tardèrent pas à souiller cette noble cause lui enlevèrent ses illusions. Il était revenu à Paris pour assister aux débats de l'Assemblée ; il se lia avec Mounier, Barnave, Lally-Tolendal, Thouret, Maury, Cazalès et d'Éprémesnil ; il assista aux premiers débuts de Robespierre, et retourna à Londres, où il se consacra exclusivement à l'exercice de sa profession, dans laquelle il obtint des succès toujours croissants ; aussi fut-il, en 1800, nommé l'un des conseils de la couronne, et en 1805 l'évêque de Durham le fit chancelier de cette ville, place qui dépendait de lui et que Romilly ne résigna qu'en 1814. Le prince de Galles lui ayant offert un siége à la chambre des communes, il le refusa, car il ne pouvait lui convenir d'entrer au parlement au moyen d'un *bourg pourri*, et il ne voulait dépendre par aucun lien de reconnaissance du prince qui l'aurait ainsi nommé. En 1798, il avait épousé miss Garbett, qui était douée des sentiments les plus nobles et les plus élevés.

Lors de la paix d'Amiens, Romilly vint revoir ses amis de Paris. Il nous apprend que ce ne fut pas sans saisissement que, demeurant près de la place de la Concorde, il pensa que c'était là qu'avaient péri, quelques années auparavant, Louis XVI, la reine, Mme Élisabeth et tant d'autres illustres victimes de la révolution (2).

En 1806, lorsque Fox fut chargé de composer un ministère dont il devait être le chef, Erskine fut nommé lord chancelier et Romilly solliciteur général, une des plus grandes magistratures de l'Angleterre, fonction qui lui conféra le titre de chevalier et le droit de faire précéder son nom du mot *sir*, suivant l'usage anglais. Il fut, à la même époque, élu membre de la chambre des communes pour le bourg de Queenborough. On sait que le ministère whig n'eut qu'une assez courte durée, car il s'était donné la mission de conclure la paix avec la France, paix alors impossible. Romilly quitta sa charge lorsque ses amis quittèrent le ministère ; mais, resté membre de la chambre des communes, il prit part à toutes les grandes mesures qui l'agitèrent dans

... qu'il gagnait de 15 à 16,000 liv. st. par an

... dans les *Œuvres* ...

(1) Dumont a inséré le petit écrit intitulé les *Règlements observés dans la chambre des communes pour débattre les matières et pour voter*, dans le premier volume de la *Tactique des assemblées législatives* de Bentham. Paris, 1822, 2 vol. in-8°).

(2) *Diary of a Journey to Paris in 1802*. Dans le premier volume de ses *Mémoires*, p. 407.

le parlement pour l'amélioration de la race humaine, réforme parlementaire, abolition de la traite des nègres et des lois contre les étrangers, maintien de l'*habeas corpus*, émancipation des catholiques, éducation des pauvres, réforme des lois criminelles, etc. Cette dernière réforme surtout fut l'objet de sa plus vive sollicitude. Pendant tout le cours de sa carrière législative, il prononça de nombreux discours pour réclamer cette indispensable réforme d'une législation dont l'excessive rigueur déshonorait la nation anglaise. Le plus important fut celui qu'il fit le 9 février 1810 et dont il inséra la substance dans un écrit intitulé : *Observations on the criminal law of England*, dont la troisième édition parut en 1813 (1). La première avait été publiée en 1810, et lui avait valu les félicitations de Dugald Stewart, de sir James Mackintosh et d'autres personnages éminents. C'est de tous les ouvrages de Romilly, qui du reste a très-peu écrit et n'a laissé aucun livre proprement dit, celui qui a obtenu le plus de succès. Jérémie Bentham, rendu intelligible grâce aux travaux d'Étienne Dumont, publiait, à la même époque, sa *Théorie des peines et des récompenses* et secondait le mouvement de l'opinion en faveur de la même cause.

Le parlement ayant été dissous en 1807, Romilly fut nommé député pour Horsham, par l'influence du duc de Norfolk; l'année suivante il représenta le bourg de Warehamet, en 1811 Bristol qui ne le réelut pas en 1812, mais il fut consolé de cet échec par l'élection qu'il obtint à Arundel. Peu avant cette dernière élection, il avait combattu la création de la place de vice-chancelier, dans un écrit qui fit une vive sensation. En 1815, lorsque Napoléon alla se réfugier à bord du *Bellérophon*, pour placer sa personne sous la protection du pavillon britannique, ayant à se plaindre des procédés du gouvernement anglais, il s'adressa à sir Samuel Romilly, comme au plus célèbre jurisconsulte, pour le prier de plaider la cause de celui qui avait à supporter une si grande infortune. Il chargea le duc de Rovigo d'exposer ses griefs à Romilly. « L'empereur m'a fait promettre, lui écrivait-il, de vous adresser tout ce qui était relatif à cette partie de son histoire, et je m'y suis engagé. Il connaissait votre nom et votre caractère : cela lui suffisait pour entraîner sa confiance. » Romilly intercéda auprès du lord chancelier en faveur de l'illustre captif; mais on sait assez que les mauvais traitements le suivirent jusque sur le rocher de Sainte-Hélène. A la même époque Romilly fit un voyage sur le continent, avec sa femme et un de ses fils; ils visitèrent la Belgique, la Suisse, le nord de l'Italie et la France, où il revit avec un grand plaisir les nombreux amis qu'il y avait laissés. Dans la session du parlement de 1816, il fit entendre à la chambre des communes des plaintes éloquentes contre les persécutions dont les protestants étaient victimes dans le midi de la France. Au mois de juin 1818, il y eut une nouvelle dissolution du parlement. Romilly fut nommé membre de la chambre des communes par les électeurs de Westminster, au milieu de l'allégresse générale. La santé de sa femme était fort ébranlée, et il la conduisit dans l'île de Wight pour respirer l'air d'un climat plus doux. Toutefois ce remède fut impuissant, et lady Romilly mourut le 29 octobre, dans les bras de son époux. Il revint immédiatement à Londres, mais dans un tel état de désespoir qu'il en perdit la raison et se coupa la gorge avec un rasoir, le 2 novembre. En parlant de ce suicide, un des organes les plus imposants de la presse anglaise, a dit : « Si la cause inconnue et première qui préside à la destinée des hommes jette sur la terre des regards de pitié, puisse-t-elle excuser une action qui a pris sa source dans l'excès même du plus bel attribut de notre nature, l'union intime avec un être chéri et l'impossibilité de survivre au premier objet des affections de toute sa vie! » Les restes mortels de Romilly et ceux de sa femme furent transportés dans une sépulture de famille, à Knill, comté de Hereford.

Le caractère de Romilly a été très-bien apprécié par son ami Dumont, et ce qu'il raconte de sa jeunesse a été plus vrai encore dans son âge mur. « J'étais fier de son mérite, dit-il, et quand je le voyais senti et goûté par tout le monde, j'éprouvais le plus doux sentiment de l'amitié dans la considération dont il jouissait sans s'en apercevoir... Romilly, toujours tranquille et mesuré, a une activité incessante; il ne perd point de minutes : il est tout entier à ce qu'il fait, et, comme l'aiguille d'une montre, il ne s'arrête jamais, quoique son mouvement égal échappe presque à la vue. Je le vois aujourd'hui surchargé d'affaires; dans la profession la plus laborieuse et quoique l'un des avocats les plus occupés, il trouve le loisir de lire tous les livres importants qui paraissent, de revenir fréquemment sur les classiques, de voir beaucoup de monde et de ne pas paraître accablé (1). »

Romilly a laissé quatre fils, qui ont publié ses *Mémoires*, dont la troisième édition a paru en 1842; ses *Discours* avaient été réunis en 2 vol. in-8°. A. TAILLANDIER.

The life of sir Samuel Romilly, written by himself, edited by his sons; Londres, 3° édit., 1842, 2 vol. in-8°. — Roscoe, *Lives of eminent british lawyers*. — Benjamin Constant, *Éloge de sir Samuel Romilly*; Paris, 1819, in-8°.

ROMME (*Charles*), géomètre français, né à Riom, vers 1744, mort à Rochefort en juin 1805. Il fit ses études à Paris, où il se lia avec Lalande qui lui procura la place de professeur

(1) L'auteur de cet article en possède un exemplaire, qui lui a été donné par M. Wishaw, un des exécuteurs testamentaires de Romilly.

(1) *Souvenirs*, p. 24.

royal de mathématiques et de navigation des élèves de la marine à l'école de Rochefort. Dès lors Romme consacra tous ses instants à des travaux relatifs à l'objet de son enseignement. On a de lui : *Mémoire où l'on propose une nouvelle méthode pour déterminer les longitudes en mer;* La Rochelle, 1777, in-8° de 22 pages; — *Description de la mâture des vaisseaux;* Paris, 1778, in-fol.; — *L'Art de la voiture;* Paris, 1781, in-fol.; — *L'Art de la marine;* La Rochelle, 1787, in-4°; — *Dictionnaire de la marine française;* ibid., 1792, in-8°; Paris, 1813, in-8°; — *La Science de l'homme de mer;* Paris, 1800, in-8°; — *Dictionnaire de la marine anglaise;* Paris, 1804, 2 vol. in-8°; — *Tableaux des vents, des marees et des courants qui ont été observés sur toutes les mers du globe, avec des réflexions sur ces phénomènes;* Paris, 1805, 2 vol. in-8°. Romme, qui a laissé plusieurs ouvrages inédits, avait aussi traduit de l'anglais les *Recherches faites en 1765-71 pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, de Brahm (1788, in-4°). C'est un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la navigation dans le dix-huitième siecle. E. M.

Montucla, *Hist. des math.*, t. IV. — Lalande, *Bibliogr. astr.*

ROMME (*Gilbert*), conventionnel, frère du précédent, né à Riom, en 1750, mort le 20 juin 1795, à Paris. Il s'appliqua à l'étude des mathématiques et fut appelé en Russie pour y faire l'instruction du jeune comte Strogonoff. De retour en France, il adopta avec chaleur les principes de la révolution, et fut député du Puy-de-Dôme à l'Assemblée législative, puis à la Convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI, et fit supprimer la place de directeur de l'Académie de France à Rome et la maison d'éducation de Saint-Cyr. En avril 1793, il fut envoyé, avec Prieur (de la Côte-d'Or), à l'armée de Cherbourg. Le parti girondin le fit arrêter le 2 juin et incarcérer à Caen comme otage des députés de cette faction détenus à Paris; sa captivité dura deux mois. De retour à Paris, il contribua à faire adopter l'invention du télégraphe. En septembre, il présenta à la sanction de l'assemblée le *Calendrier républicain*, dont Lalande lui avait fourni le plan et auquel avait concouru Fabre d'Églantine. Il ne prit aucune part au coup d'État du 9 thermidor; et lors de l'accusation de Carrier, il s'éleva contre le système de réaction qui paralysait la république (novembre 1794). Le 1er prairial an III (20 mai 1795), lorsque le peuple envahit la Convention, Romme, quoique étranger à l'insurrection, proposa l'élargissement immédiat des patriotes et l'abolition de la peine de mort en matière politique. Les thermidoriens avaient eu peur : ils se vengèrent en déférant un grand nombre d'anciens montagnards à une commission militaire. Malgré les recherches les plus soigneuses, on ne put découvrir aucun fait qui prouvât leur connivence avec les révoltés. Ils furent néanmoins condamnés, « car, dit M. Thiers, une commission militaire à laquelle un gouvernement envoie des accusés importants ne sait jamais les lui renvoyer absous! » Romme, Goujon, Duquesnoy, Duroi, Bourbotte et Soubrany furent condamnés à mort. Après la lecture de leur sentence, ils se poignardèrent. En descendant l'escalier Romme s'était frappé le premier au cou, au cœur et au visage. Suivant un récit fort accrédité au commencement du siècle, son corps fut enlevé par ses amis, et leurs soins le rappelèrent à la vie; il se rendit ensuite en Russie, où il fut accueilli par son ancien élève, le comte Strogonoff, et y vécut ignoré. Romme était un homme probe, austère et simple. Mercier le désigne sous le nom du *Mulet d'Auvergne*, expression par laquelle il a voulu peindre à la fois ses formes et son caractère.

Outre le *Calendrier républicain*, on a de Romme : l'*Annuaire du cultivateur;* Blois, an III (1795), in-12.

Le Moniteur universel. — Thiers, *Hist. de la révolution française.*

ROMNEY (*Georges*), peintre anglais, né le 26 décembre 1734, à Dalton (Lancashire), mort le 15 novembre 1802, à Kendal. Son père était un ébéniste, chargé d'une nombreuse famille; il le tira de l'école de bonne heure pour le faire travailler avec lui. C'était alors un enfant ouvert, intelligent et fort adroit de sa main; il s'amusait à sculpter le bois, il poussa même l'amour de la musique jusqu'à se façonner lui-même un petit violon. Un horloger voisin lui apprit quelques bribes d'alchimie, et il rêva la conquête du grand œuvre. Mais rien n'égala sa passion pour le dessin : il y consacra, on peut le dire, sa jeunesse entière; car ce ne fut qu'à dix-neuf ans qu'il obtint de son père, vaincu à la fin par cette vocation irrésistible, la permission d'entrer chez un peintre de Kendal, nommé Steele. Bien que son maître n'eût pas grand'chose à lui apprendre, il resta fidèle au contrat d'apprentissage qui le liait à lui pour quatre années. Dans l'intervalle il s'était marié contre le gré de ses parents. Tout en continuant de résider à Kendal, il se mit à travailler avec autant de courage que de persévérance, et ne choisit d'autre guide que la nature. Il vécut en peignant des portraits et de petits sujets de fantaisie; les châtelains du Westmoreland le prirent en amitié pour son esprit et sa bonne humeur, et il ne manqua pas de commandes. Au printemps de 1762 il se rendit à Londres, où l'attendaient la gloire et la fortune, mais il partit seul, et c'est une tache sur sa vie; il abandonna à Kendal sa femme et ses deux enfants; il les y oublia pendant près de quarante ans, à tel point que nul ne le savait marié, et il ne retourna auprès d'eux que vieux et infirme, pour leur demander appui et affection. Lorsque Rom-

mit le pied dans Londres, il ne connaissait d'autre maître que Lely et Rigaud dont il avait vu chez un amateur deux ou trois œuvres. Tout d'abord il se heurta à Reynolds, alors dans tout l'éclat de son talent. Une composition historique représentant *la Mort de Wolfe* et qu'il avait envoyée au concours de la société des arts fut écartée par l'influence de Reynolds, qui peut-être avait deviné dans cet artiste de province un futur rival (1763). Au reste il tira de cet échec une brillante revanche en obtenant des mêmes juges un prix en 1765 pour *la Mort du roi Edmond*. Sa réputation grandit fort vite, et grâce à son travail et à d'actives protections, il vit sa fortune suivre le même chemin; le portrait du juge Yates lui avait valu la clientèle des gens de loi, celui de sir Georges Warren et de sa femme fit de lui le concurrent sérieux de Reynolds.

La fréquentation habituelle des gens de goût et de savoir fit sentir à Romney la nécessité de perfectionner son talent par l'étude des grands maîtres. Au mois de mars 1773 il s'embarqua pour l'Italie en compagnie d'Osias Humphrey, miniaturiste distingué. Il s'établit à Rome et y mena une vie fort retirée, s'attachant de préférence à l'étude des chefs-d'œuvre de Raphael et de Michel-Ange; il y peignit *la Nymphe bocagère*, l'un de ses plus beaux ouvrages. A son retour à Londres (juillet 1775), il reprit la peinture de portraits, bien malgré lui pourtant, et par nécessité de se créer une fortune indépendante. Jusqu'en 1797, époque où il se retira à Hampstead, sa réputation ne fit que grandir et balança par moments, dans l'estime des connaisseurs, celle de Reynolds. On rapporte à ce sujet le mot de lord Thurlow : « Reynolds et Romney se partagent la capitale : je suis du parti Romney. » Comme son rival, il éleva successivement le prix de ses portraits, et les vendit depuis 15 jusqu'à 70 guinées. On cite au nombre des plus remarquables ceux de ses plus illustres contemporains, tels que les ducs de Richmond, de Portland et de Grafton, le chancelier Thurlow, Warren Hastings, lord Chatham, W. Pitt, Gibbon, lord Melville, les archevêques de Canterbury, d'York et de Dublin, Parr, Paley, John Wesley, Th. Paine, Flaxman, lady Hamilton, etc. Mais l'ambition secrète de Romney était de laisser un nom dans la peinture d'histoire; dès qu'il en avait le loisir, il s'y adonnait avec ardeur; souvent il passait des soirées entières à dessiner au crayon de vastes compositions, dont il puisait le sujet dans la Bible ou chez les poëtes. Il visait au grandiose et y réussissait quelquefois, comme dans les cartons qui représentent *les Sept Âges*, *le Rêve d'Atossa*, *la Vision d'Adam*, *l'Ouverture de l'Arche*. Dans les tableaux de genre, il lutte avec avantage contre Reynolds et sait donner à ses personnages plus de naturel et d'expression; les meilleures pages qu'il ait signées sont *la Tempête*, *Cassandre*, *Shakspeare enfant*, *Milton et ses filles*, et *Newton faisant des expériences sur le spectre solaire*. En 1797 Romney se retira à Hampstead pour consacrer ses dernières années aux vastes travaux qu'il méditait d'accomplir; mais avec l'âge vinrent les infirmités : il fut pris de vertiges; sa main droite se paralysa, et il dut quitter ses pinceaux. Livré à lui-même, il se ressouvint alors de sa femme qu'il avait délaissée pendant trente-sept ans, et qui ne lui avait jamais donné un sujet de plainte; il réalisa tout ce qu'il possédait et alla la rejoindre à Kendal (1799), où elle avait vécu du fruit de son propre travail. Sa santé parut se ranimer; mais au bout de quelques mois il tomba dans un état d'imbécillité complète, et mourut sans avoir repris connaissance de lui-même.

Romney n'a pas fait partie de l'Académie royale de Londres. Il a laissé deux fils, dont l'un, *Pierre*, a cultivé la gravure. P. L—y.

Pilkington, *Dict. of painting*. — Hayley, *Life of G. Romney*; Londres, 1809, in-4°. — J. Romney, son fils, *Memoirs of the life and writings of G. Romney, with some particulars of Peter Romney*; Londres, 1830, in-4°. — Allan Cunningham, *Lives of the British painters*.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome. Les chronologistes le placent dans le huitième siècle avant J.-C., et placent la fondation de Rome en 753 ou 754 avant J.-C. Romulus (forme allongée de Romus) est un de ces héros éponymes, comme Éolus, Dorus, Ion, qui représentent tout un peuple. Non-seulement son existence n'est attestée par aucun témoignage véritablement historique, mais les traditions qui le concernent sont plutôt des fictions que des altérations légendaires de faits réels. Il serait tout à fait vain de chercher ce qu'elles peuvent contenir de vrai; il suffira d'en donner un rapide résumé. — A Albe la Longue régna une suite de rois descendant d'Iulus, fils d'Énée. Un de ces derniers rois laissa deux fils, Numitor et Amulius. Celui-ci, le plus jeune, priva Numitor de la couronne, fit mettre à mort le fils du prince détrôné, et força sa fille Silvia à entrer dans le collége des Vestales. Son but était de priver Numitor d'héritiers. Aussi apprenant que, malgré son vœu de Vestale, Silvia était devenue enceinte (du dieu Mars) et avait donné le jour à deux jumeaux, il ordonna de noyer la mère et les enfants. Silvia périt dans l'Anio; les jumeaux, exposés au bord du Tibre, furent allaités par une louve; un berger du roi, nommé Faustulus, les recueillit et les confia aux soins de sa femme Acca Laurentia. Les deux frères Romulus et Remus, élevés parmi les pâtres, l'emportaient en force et en beauté sur tous leurs camarades, qui les choisirent pour chefs. Une querelle éclata entre les bergers du roi et ceux de Numitor. Remus, fait prisonnier dans la lutte, fut conduit à Numitor, qui après une entrevue avec Romulus et Faustulus, accourus au secours de Remus, reconnut ses deux petits-fils. Les deux héroïques jumeaux, aidés de

leurs camarades, tuèrent Amulius et rendirent le trône à Numitor. Ils allèrent ensuite fonder sur le mont Palatin, près de l'endroit où ils avaient été exposés, une ville, qui s'appela Rome. Cette fondation eut lieu le 21 avril, et une fête en perpétua le souvenir. Une dispute s'éleva entre les deux frères au sujet de l'emplacement de la future cité. Les augures décidèrent en faveur de Romulus. Rémus, irrité, franchit par dérision le rempart (*murus*) que son frère commençait à bâtir. Romulus le tua, et régna seul; mais un trône, laissé vide près du sien, montra dans les cérémonies la place que Rémus devait occuper. Le nouveau roi, pour augmenter le nombre de son peuple, ouvrit un asile aux homicides et aux esclaves fugitifs. La ville se peupla ainsi rapidement; mais les femmes manquaient aux habitants. Romulus demanda vainement des épouses à ses voisins, les Latins et les Sabins; il invita alors ces peuples à une fête célébrée en l'honneur du dieu Consus. Ils y vinrent sans défiance, et au milieu de la fête les Romains enlevèrent beaucoup de jeunes filles, qui devinrent les femmes des ravisseurs. Pour venger ce rapt, les Latins et les Sabins prirent les armes. Les premiers furent vaincus; mais les Sabins allaient s'emparer de Rome, lorsque l'intervention des femmes sabines amena un accord entre les deux peuples, qui ne formèrent désormais qu'une seule nation. Les Romains, sous leur roi Romulus, continuèrent d'habiter le Palatin; les Sabins, sous leur roi Titus Tatius, s'établirent sur le Capitolin et le Quirinal. Les deux rois avec leurs sénats tenaient leurs assemblées ou comices dans la vallée située entre le Palatin et le Capitolin. La mort de Tatius, assassiné dans une fête à Lanuvium, laissa Romulus seul roi encore une fois. Il conquit la ville de Fidènes et une partie du territoire de Veies. Après un règne de trente-sept ans, un jour qu'il passait son peuple en revue au Champ de Mars, le soleil s'éclipsa tout à coup, et l'obscurité couvrit la terre. Quand la lumière revint, Romulus avait disparu. Le peuple, plein de regret pour son roi, accusait les sénateurs de l'avoir assassiné, bien que ceux-ci prétendissent qu'il avait été enlevé au ciel. Mais le deuil s'adoucit quand un citoyen respectable, Julius Proculus, déclara au peuple et à l'armée que Romulus lui était apparu et l'avait chargé d'annoncer aux Romains qu'ils seraient les maîtres du monde, et qu'il veillerait sur eux comme leur dieu gardien Quirinus. Les Romains l'adorèrent donc sous ce nom. On célébrait en son honneur la fête des *Quirinalia*, le 17 février. Mais la date de son enlèvement au ciel était placée aux nones de Quintilis ou le 7 juillet.

Telle est dans ses traits principaux et les plus accrédités la légende de Romulus et Rémus; elle [illegible] dénuée avec l'histoire authentique, qui [illegible] s'en occuper même pour la discuter. [illegible] institutions politiques attribuées à [illegible] sans doute des faits historiques, et méritent d'être discutées; mais cette discussion trouvera mieux sa place à l'article SERVIUS TULLIUS. L. J.

Tite Live, I. I. — Denys d'Halicarnasse, I. I, II. — Plutarque, *Romulus* — Niebuhr, *Histoire romaine*.

ROMULUS AUGUSTULE. *Voy.* AUGUSTULE.

RONCAGLIA (*Costantino*), érudit italien, né en 1677, à Lucques, où il est mort, le 24 février 1737. Jeune encore, il entra dans la congrégation de la Mère-de-Dieu, et y occupa avec distinction une chaire de théologie. Il parvint à la charge de vicaire général, la plus éminente de son ordre. Aussi recommandable par ses talents que par ses vertus, il a écrit un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition; nous citerons : *La famiglia cristiana istruita nelle sue obligazioni*; Lucques, 1711, in-8°; — *Istoria delle variazioni delle chiese protestanti*; ibid., 1712, in-8°; — *Effeti della pretesa riforma di Lutero, di Calvino e del giansenismo*; ibid., 1714, in-8°; — *Vita di Leopoldo I imperatore*; ibid., 1714, in-4°; — *Lezioni sacre intorno alla venuta, costumi e monarchia dell' Anticristo*; ibid., 1718, in-8°; — *Le moderne conversazioni, volgarmente dette de' cicisbei*; ibid., 1720, 1736, in-8°; — *Universa moralis theologia*; ibid., 1730, 2 vol. in-fol.; — *Natalis Alexandri Historia ecclesiastica V. et N. Testamenti, notis et animadversionibus aucta et illustrata*; ibid., 1734, 9 vol. in-fol. : cet ouvrage, quoique déjà volumineux, reçut encore des augmentations du P. Mansi, et reparut à Venise, sous la rubrique de Paris, 1740, 18 vol. in-4°.

Sarteschi, *Script. congreg. Clericorum regul.*

RONCALLI (*Cristoforo*). *Voy.* POMARANCIO.

RONDEL (*Jacques DU*), philosophe français, né vers 1630, mort en 1715, à Maëstricht. On ne connaît pas l'époque et le lieu de sa naissance. Ses parents étaient de la religion réformée. Dès 1664 il fut appelé à occuper la chaire de grec dans l'Académie de Sedan. Après la suppression de cet établissement (1681), il se retira en Hollande, et professa jusqu'à sa mort les belles-lettres à Maëstricht. Colomiés et Drelincourt le rangeaient parmi leurs amis; mais personne ne lui était plus étroitement attaché que Bayle, qui lui a dédié en 1692 le projet de son *Dictionnaire*. « C'était, absolument parlant, a-t-il dit de lui, un habile homme, bon poëte, bon grec, ayant le goût de l'ancien et du moderne. » On a de Du Rondel : *La Vie d'Épicure*; Paris, 1679, in-16 : cet ouvrage estimé ayant été réimpr. en 1685, à la suite de la *Morale d'Epicure* du baron des Coutures, sans l'autorisation de l'auteur, celui-ci le refondit, l'augmenta et le publia sous le titre : *De vita et moribus Epicuri*; Amsterdam, 1693, 1698, in-12; — *De Gloria*; Leyde, 1680, in-12; — *Reflexions sur la superstition*; Amsterdam, 1686, in-12; — *Histoire du fœtus humain*; Leyde, 1688, in-12, d'après Drelincourt; — *Sur*

le chénix de Pythagore; Amsterdam, 1690, in-12. Il a encore écrit plusieurs *Lettres* adressées à Bayle et impr. dans les *Nouvelles de la rép. des lettres*, et il a édité *De Herone et Leandro* de Musée (Paris, 1672, in-8°).

Bayle, *Dict. crit.*, art. ÉPICURE. — Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II. — Haag frères, *France protest.*, IV.

RONDELET (*Guillaume*), naturaliste français, né à Montpellier, le 27 septembre 1507, mort à Réalmont (Albigeois), le 30 juillet 1566. Son père, droguiste à Montpellier, le destinant à entrer dans le chapitre régulier de Maguelonne, ne lui laissa dans sa succèssion que trois cents livres; mais la tendresse de son frère aîné pourvut aux frais de ses études. Guillaume, devenu grand, se soucia peu de la carrière monastique, et après avoir complété son éducation à Paris il revint en 1529 à Montpellier, où il s'appliqua à la médecine. Lorsqu'il y eut acquis quelques connaissances, il alla exercer à Pertuis, où il donna aussi des leçons de grammaire, vint de nouveau à Paris pour étudier le grec, et pratiqua ensuite à Maringues, en Auvergne. Il se fit recevoir docteur en 1537, à Montpellier, où il se maria, ce qui le fixa définitivement dans sa ville natale. Sa réputation s'y établit si bien qu'en juin 1545 il fut nommé professeur royal à la faculté. Déjà, à cette époque, Rondelet avait été choisi pour médecin par le cardinal François de Tournon, auprès duquel il alterna dès lors avec Symphorien Champier. Il fit avec ce prélat divers voyages, notamment à Anvers et en Saintonge, ce qui lui permit de visiter les côtes de l'Océan et de satisfaire ses goûts pour l'histoire naturelle. Il l'accompagna en 1549 à Rome, y passa treize mois, et ne revint à Montpellier, en juin 1551, qu'après avoir visité Venise et les principales universités de l'Italie. En 1556, Henri II fit à sa sollicitation construire un amphithéâtre anatomique dans la faculté de Montpellier, dont Rondelet fut élu chancelier au mois de novembre de cette année. Comme il s'était de bonne heure adonné à l'étude de l'anatomie, il portait une grande assiduité dans ses leçons, qui plaisaient d'autant plus aux élèves qu'il savait les égayer par des plaisanteries. Un de ses enfants étant mort, Rondelet fit lui-même l'ouverture du cadavre; on doit croire qu'il agit ainsi plutôt par suite de sa sollicitude paternelle, qui le portait à connaître la cause de son décès, que par une curiosité d'anatomiste qui lui ferait peu d'honneur. Ayant, en juillet 1560, perdu Jeanne Sandre, sa femme, il se remaria, le 11 novembre suivant, avec une jeune personne appelée Tiphaine de la Croix, pour les parents de laquelle il alla, en 1566, suivre un procès à Toulouse. Il y fut atteint d'une dyssenterie, occasionnée, dit-on, par un excès de figues peu mûres; il eut toutefois la force d'aller jusqu'à Réalmont visiter la femme de Jean Coras, qui y était malade; et c'est dans la maison de ce magistrat qu'il mourut. On soupçonne qu'il mourut, dans la religion protestante. Rondelet dès 1550 s'était en effet occupé d'études théologiques; mais lorsque l'évêque Guillaume Pellissier, son ami, avait été, en 1552, mis en prison pour avoir des sentiments conformes à ceux des partisans de Calvin, il s'était empressé de brûler tous les traités religieux qu'il pouvait posséder. Rabelais, dans les chap. 20, 21 et 22 du livre III de Pantagruel, parle d'un médecin nommé *Rondibilis*, que Panurge consulte sur son mariage. Comme il y a une assez grande conformité entre ce nom et celui de Rondelet, il est probable que c'est lui que le joyeux curé de Meudon a voulu désigner. On a de Rondelet : *De Piscibus marinis lib. XVIII;* Lyon, 1554, in-fol.; — *Universæ aquatilium Historiæ pars altera;* Lyon, 1555, in-fol.: ce traité et le précédent ont été trad. en français sous le titre d'*Histoire entière des poissons, tant de lacs, mers, étangs, fleuves que rivières* (Lyon, 1558, 2 vol. in-fol.). C'est le plus connu de ses ouvrages et le seul même, on peut le dire, qui ait contribué à sa réputation; — *De materia medicinali;* Padoue, 1556, in-8°; — *Methodus curandorum morborum;* Lyon, 1583, 1585, in-8°; — *De urinis;* Francfort, 1610, in-8°; — *De succedaneis;* Bâle, 1587, in-8°; — et quelques autres moins importants. Celui des élèves de Rondelet qui lui a fait le plus d'honneur est Mathias de Lobel, auquel il légua ses manuscrits sur la botanique. H. F—T.

Vita Rondeletii, à la tête des *Œuvres* de Laurent Joubert. — *Morbus et Mors Rondeletii*, à la suite de la vie précédente, relation faite par Claude Formi. — *Éloges de J.-A. de Thou, avec les additions de Teissier.* — P. Castellanus, *Vitæ illustrium medicorum.* — Sainte-Marthe, *Elogia*, lib. 2. — Astruc, *Hist. de la Faculté de medec. de Montpellier.* — *Biogr. medicale.* — Eloi, *Dict. de la Médecine.* — Niceron, *Mémoires*, XXXIII.

RONDELET (*Jean*), architecte français, né à Lyon le 4 juin 1734, mort à Paris le 25 septembre 1829. Il fut l'un des élèves de Soufflot, et chargé par lui de surveiller la construction de Sainte-Geneviève, depuis le Panthéon. A la mort de son maître, en 1781, il se trouvait désigné naturellement comme son successeur. Ce fut sous sa direction que fut élevée la coupole, partie la plus difficile et la plus remarquable de l'édifice; malheureusement les pendentifs n'avaient pas été formés de matériaux assez solides, et à la coupole du Panthéon, comme à celle de Saint-Pierre de Rome, il s'opéra un tassement qui nécessita des travaux considérables, dont Rondelet se tira avec honneur. Il ne put toutefois éviter de substituer des massifs de construction aux colonnes et aux pilastres isolés qui devaient supporter la coupole. Après un voyage d'étude qu'il fit en Italie en 1783, il fut nommé en 1794 membre de la commission exécutive des travaux publics qui exista jusqu'au rétablissement du ministère, en novembre 1795. Il fut un des organisateurs de l'École polytechnique à l'époque de sa fondation; il fut professeur de stéréotomie à l'École des

beaux-arts et membre de l'Institut, et resta jusqu'à sa mort architecte du Panthéon, redevenu Sainte-Geneviève. Il avait gravé sur marbre une carte géographique de l'Europe sur la projection d'un cadran solaire, de manière qu'en même temps qu'elle indiquait l'heure, l'ombre du gnomon indiquait aussi tous les pays où il était midi. Rondelet a laissé d'importants ouvrages : *Mémoire historique sur le dôme du Panthéon français;* Paris, 1797, in-4°; — *Traité de l'art de bâtir;* Paris, 1802-1817, 5 vol. in-4°; 7e édit., 1834, 5 vol. in-4° avec 210 pl. : ouvrage devenu classique; — *Mémoire sur la reconstruction de la halle au blé de Paris;* Paris, 1803, 1822, in-4°; — *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome,* traduit pour la première fois; Paris, 1802-21, 2 part. in-4° et atlas in-fol.; — — *Mémoire sur la marine des anciens et sur les navires à plusieurs rangs de rames;* Paris, 1820, in-4°.

E. B—N.

Documents particuliers.

RONDET (*Laurent-Étienne*), littérateur français, né le 6 mai 1717, à Paris, où il est mort, le 1er avril 1785. Par son père il appartenait à une famille de libraires parisiens, et par sa mère à l'humaniste Jean Boudot et à l'imprimeur Cramoisy. De bonne heure il manifesta de grandes dispositions pour l'étude : on raconte qu'à l'âge de sept ans il fut en état d'aider lui-même à la composition typographique de la *Grammaire hébraïque* d'Henry et qu'il apprit l'hébreu en travaillant; il dut même à cet événement la concession d'un privilége de libraire, accordé à cet enfant « pour favoriser son goût et son application dans son art ». Il conserva jusqu'à sa mort l'habitude du travail : doué d'une patience infatigable, il consacrait quinze heures par jour à l'étude, ne sortait jamais que pour se rendre à l'église. Son érudition est un peu pesante; il entasse les recherches et les discussions, et il montre en général plus de connaissances que de critique. Ancien disciple de Rollin, il resta toujours fort attaché, comme le célèbre professeur, à la mémoire des solitaires de Port-Royal ainsi qu'au parti des appelants. Parmi ses propres ouvrages on remarque : *Réflexions sur le désastre de Lisbonne;* en Europe, 1756-1757, 3 vol. in-12; — *Justification de l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Racine;* Paris, 1760, in-12 : en réponse à une lettre de Denesle; — *Isaïe vengé;* Paris, 1762, in-12 : critique de la *Traduction d'Isaïe* de Deschamps; — *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Jérôme Besoigne;* 1763, in-8°; — *Figures de la Bible en 500 tableaux, avec des explications;* Paris, 1767, in-4°; les figures sont celles de L.-A. de Marne; — *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament;* Paris, 1771, in-8°, fig.; — *Avis sur les Breviaires;* Paris, 1775, in-12; — *Dictionnaire historique et critique de la Bible;* Paris, 1776-1784, 3 vol. in-4° : cet ouvrage, qui devait servir de supplément à la *Bible* de Vence, s'arrête à la lettre E; — *Dissertation sur l'Apocalypse;* Paris, 1776, in-4° et in-12; — *L'Art de bien vivre et de bien mourir;* Paris, 1777, in-12 : ce traité ascétique a été jusqu'à nos jours l'objet de nombreuses réimpressions; — *Dissertation sur le rappel des Juifs* avec un *Supplément;* Paris, 1778-1780, 2 vol. in-4° ou 4 tom. in-12 : l'auteur, d'accord avec la plupart des théologiens, renvoie le rappel des Juifs à la fin des siècles, sous le règne de l'Antéchrist; il va même jusqu'à fixer la durée de ce règne à sept ans, et l'avénement à 1860; — *Preces matutinæ ac vespertinæ;* Paris, 1778-1780, 2 vol. in-12; — *Dissertation sur la version des Septante;* 1783, in-4° et in-12; — *Verba Christi, gr. et lat.;* Paris, 1784, in-4°, recueil estimé. On doit encore à Rondet des articles insérés dans le *Journal chrétien*, le *Journal de Trévoux*, le *Mercure de France*, le *Journal des Savants*, les *Nouvelles ecclésiastiques*, etc. Un assez grand nombre de réimpressions ont été publiées par ses soins et avec des additions et commentaires; nous citerons les suivantes : *Dictionnaire latin* de J. Boudot, son aïeul (six édit. de 1727 à 1760, in-8°), *Histoire ecclésiastique* de Fleury (1740, t. I à XX, in-12), la *Bible*, dite de l'abbé de Vence (1748-1750, 14 vol. in-4°, et 1767-1773, 17 vol. in-4°), l'un de ses plus solides travaux; *Opuscules de Bossuet* (1751, 5 vol. in-12), la *Bible*, de Legros (1756, 5 vol. in-12), *Abrégé de la Vie des Saints* d'Étienne (1757, 3 vol. in-12), la *Bible*, de Sacy (1759, in-fol.), *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de* l'abbé Racine (1762-1766, 13 vol. in-4°), l'*Apparat royal, ou Dict. fr. et lat.* (1765, in-8°), *le Bréviaire romain* (1775, 4 vol. in-12), *Bibliothèque des Pères de l'Église* de Tricalet (1787, 8 vol. in-4°). Enfin ce laborieux écrivain a rédigé les tables de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury (1758, in 4°), du *Dictionnaire apostolique* (1765, in-8°), de la *Bibliothèque* du P. Lelong (1778), de l'*Histoire des auteurs sacrés* de D. Ceillier (1783, 2 vol. in-4°), etc. Ce dernier travail peut être regardé comme un chef-d'œuvre du genre.

Desessarts, *Siècles littéraires.* — *Journal ecclésiast.* de 1786. — Barbier, *Dict. des anonymes.* — Quérard, *France litter.*

RONSARD (*Pierre* DE), célèbre poëte français, né le 11 septembre 1524, au château de la Poissonnière (Vendômois), mort le 27 décembre 1585, au prieuré de Saint-Cosme en l'Isle, près de Tours. Sa famille était d'origine hongroise ou bulgare. Suivant la tradition généralement reçue, un des ancêtres du poëte, Baudouin Ronsard, serait venu se mettre, avec sa troupe, au service de Philippe-Auguste, dans les guerres contre les Anglais, et, comblé des bienfaits du roi, se serait établi dans le Vendômois, où sa lignée se perpétua par des alliances avec les plus nobles

maisons de France, notamment avec les La Trémoille et les Dubouchage. Notre poëte était le dernier des six enfants de Louis Ronsard, maître d'hôtel de François Ier et chevalier de l'ordre. Élevé d'abord par un précepteur, il fut envoyé, vers l'âge de neuf ans, au collége de Navarre, à Paris. La discipline scholaire du temps, fort rigide, comme on sait, et qu'aggravait encore la sévérité d'un régent nommé de Vailly, révolta tellement ses instincts d'indépendance, qu'au bout de six mois il demanda à suivre la carrière des armes. Son père le conduisit à Avignon, où résidait alors la cour. Beau, bien fait, excellant déjà dans tous les exercices du corps, il entra comme page au service du Dauphin, et trois jours après, par suite de la mort subite de son maître (10 août 1536), il fut attaché à la personne du duc d'Orléans, second fils du roi. En 1538, il suivit Jacques V, roi d'Écosse, qui retournait dans son royaume avec sa nouvelle épouse, Marie de Lorraine. Après un séjour de trente mois à la cour d'Écosse et de six mois à la cour d'Angleterre, Ronsard, à peine adolescent, revint en France, et rentra au service du duc d'Orléans, qui, charmé de sa bonne mine et de son intelligence, le chargea de divers messages secrets pour la Flandre, la Zélande et l'Écosse. Dans cette dernière traversée, il n'échappa que par miracle au naufrage du navire qui le portait. Hors *de page* à seize ans, il accompagna, en qualité de secrétaire, Lazare de Baïf, ambassadeur du roi à la diète de Spire, et suivit, avec le même titre, le capitaine Langey du Bellay, lieutenant du roi en Piémont. C'est à son retour en France qu'il fut, au sortir d'une grave maladie, atteint de cette surdité que ses panégyristes ont appelée *bienheureuse*, puisqu'elle le contraignit à renoncer à la carrière diplomatique, où tout semblait lui promettre un brillant avenir, et le décida à se consacrer aux lettres, qu'il aimait et cultivait déjà. Mettant à profit toutes les occasions de s'instruire, il avait appris dans ses voyages la langue de chaque pays qu'il traversait, il parlait l'anglais, l'allemand, l'italien, et l'un de ses camarades l'avait initié à la langue latine. Il savait par cœur les plus beaux passages de Virgile, et s'occupait déjà de poésie française. Plus d'une fois, à l'*Écurie du roi*, où il était entré, on le surprit tenant en main les œuvres de Clément Marot ou de Jean Lemaire. Bravant la défense expresse de son père, qui lui avait interdit « le mestier des Muses », il allait à la dérobée, tous les soirs, assister aux leçons que le célèbre helléniste Jean Dorat donnait au jeune Antoine de Baïf. La mort de son père (1544) lui permit de se livrer en toute liberté à sa passion pour l'étude, et il alla à vingt ans s'enfermer avec son ami, dans le collége de Coqueret, dont Dorat avait été nommé principal. Là, sous les yeux de ce maître bien aimé et du docte Adrien de Turnèbe, lecteur du roi, les deux jeunes gens travaillèrent pendant plus de cinq ans avec une généreuse émulation, s'aidant mutuellement de leurs conseils et de leur science; Ronsard était plus versé dans la langue française, et Baïf dans la langue grecque. Le plus ancien biographe de notre poëte, Claude Binet, fait de la laborieuse intimité des deux amis un tableau naïf et plein de charme: « Ronsard, ayant esté nourry jeune à la cour, et accoutumé à veiller tard, continuoit à l'estude jusques à deux ou trois heures après minuit, et, se couchant, réveilloit Baïf, qui se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. » Six ou sept années entières furent employées à ces fécondes et infatigables études. C'est au collége de Coqueret que Ronsard connut Remi Belleau et Antoine Muret, qui devaient bientôt devenir le premier son disciple, le second son commentateur, et c'est au retour d'un voyage à Poitiers qu'il rencontra Joachim du Bellay, jeune gentilhomme, qu'il associa à ses études et qui embrassa avec ardeur les idées de révolution littéraire que Ronsard avait déjà fait partager à ses amis. Dès lors l'école est fondée; le groupe du maître et des principaux disciples en forme le noyau, qui va se grossir rapidement, et dès 1549 du Bellay publie le manifeste de la nouvelle doctrine littéraire, l'*Illustration de la langue françoise*, où il l'expose et la développe avec une éloquente conviction. Cette doctrine n'était que l'inévitable résultat du changement opéré depuis un demi-siècle dans l'éducation intellectuelle de l'Europe civilisée. L'impulsion puissante que la Renaissance avait donnée aux études sur l'antiquité s'était propagée d'Italie en France, et la nouvelle génération, élevée dans le culte du génie grec et romain, rougissait de l'ignorance nationale. Tant de richesses étrangères firent ressortir par le contraste notre indigence. Déjà pourtant Clément Marot et Mellin de Saint-Gelais avaient acclimaté avec le plus grand succès, tout en conservant à leur poésie une précieuse saveur de terroir, l'un l'épigramme de Martial et l'épître d'Horace, l'autre le sonnet de Pétrarque et le madrigal des beaux esprits de l'Italie. Mais la nouvelle école, injuste comme le sont tous les réformateurs radicaux, ne tint aucun compte de ces premiers progrès qui eussent été suivis sans doute d'une transformation plus complète. Une ardente émulation la poussait à enrichir au plus vite et à tout prix la littérature française de la dépouille des littératures antiques, et, chose singulière, c'est par une patriotique impatience que les novateurs violentèrent le génie national. Pour ne prendre qu'un exemple de détail, l'importation à outrance de l'ode Pindarique ne compensait pas l'injuste exclusion de la chanson. La langue gagna sans doute à cette importation des langues grecque et latine une foule de tours et de mots dont les grands écrivains de l'âge suivant firent leur profit: mais elle rompit brusquement avec sa tradition séculaire, et perdit dans cette brusque transformation beaucoup de la franchise

de son accent, et de la naïveté de son génie. Nous ne pouvons qu'indiquer dans les termes les plus sommaires les résultats de cette grande crise littéraire, la plus violente qu'ait subie notre poésie jusqu'au commencement de ce siècle. Nous renvoyons le lecteur curieux d'une plus ample information aux pages de délicate critique où, dans son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, M. Sainte-Beuve a fait avec la plus judicieuse équité le partage de l'éloge et du blâme. Il ne paraît pas que Ronsard eût encore rien publié, quoiqu'il eût déjà beaucoup écrit, notamment une traduction du *Plutus* d'Aristophane, qui fut représentée dans l'enceinte du collége, « la première comédie jouée en langue françoise », selon Claude Binet, sans parler d'un recueil où il avait, au dire de Critteníus, l'un de ses panégyristes, rassemblé une quantité de vers grecs, débris qui subsistaient encore à cette époque des œuvres de poëtes dont nous ne connaissons guère que les noms.

Mais, quoique l'œuvre du disciple ait précédé celle du maître, il n'en est pas moins hors de doute que tout l'honneur de l'initiative appartient a Ronsard. Ses *Amours* et les quatre premiers livres de ses odes, qui parurent en 1550 (Paris, in-8°), soulevèrent contre lui de violentes inimitiés. Comme tous les novateurs, il fut en butte au ridicule, et au premier rang des railleurs se trouvait le poëte favori de la cour, Mellin de Saint-Gelais, l'héritier de Marot, qui comprit a quel point cette imitation enthousiaste de l'antiquité grecque et latine menaçait le viril esprit gaulois. Suivant une tradition moins avérée mais très-vraisemblable, un autre représentant, plus illustre encore, de ce même esprit, Rabelais, se joignit aux adversaires de Ronsard, et quand celui-ci devint son voisin en venant habiter au château de Meudon, sur l'invitation du cardinal de Lorraine, une tourelle isolée au milieu du parc, le célèbre curé ne lui épargna pas les sarcasmes amers. En dehors des griefs personnels qu'il croyait avoir contre le jeune poëte qu'il avait connu dans la maison de Langey du Bellay, cette hostilité s'explique du reste par l'antipathie des caractères et des esprits. Rien n'était plus contraire à la verve franche et cynique de l'auteur du *Pantagruel* que la noblesse inaltérable et solennelle du *pindariseur*.

Heureusement, Ronsard rencontra à la cour de puissants protecteurs. Marguerite, sœur de Henri II, lui accorda une pension, et le chancelier de L'Hôpital prit hautement sa défense, dans une satire latine où il l'exhorte à persévérer, en dépit de ses ennemis. Ronsard, de son côté, riposta à Mellin avec force, et la strophe d'une ode où il demande au ciel de le préserver de *la tenaille de Mellin* est restée célèbre. Enfin, grâce à l'intervention d'un ami commun, le poëte Guillaume des Autels, la querelle des deux rivaux s'apaisa. Mellin adressa à Ronsard un sonnet louangeur, que celui-ci inséra en tête de la seconde édition de ses sonnets (1553) et, à son tour, il dédia à Mellin une de ses *odes*, comme gage de réconciliation. Dès lors la renommée du poëte alla toujours croissant, et sa remarquable fécondité multiplia d'année en année les occasions de triomphe. Les rois Henri II et François II le comblèrent d'honneurs et de pensions; l'Académie des Jeux Floraux lui décernait non l'églantine d'usage, mais une statue de Minerve en argent massif, que le poëte s'empressait d'offrir au roi. L'architecte du Louvre, Pierre Lescot, faisait sculpter sur la façade du palais une *Renommée* embouchant sa trompette, par allégorie à la muse nouvelle, comme il le dit lui-même au roi Henri II. La publication des principaux recueils de Ronsard, de ceux qui renferment les chefs-d'œuvre de grâce et de style auxquels l'immortalité du poëte est attachée, justifièrent cette gloire, désormais consacrée par le suffrage unanime de la cour et des lettrés. Un an après le premier recueil contenant *Quatre livres d'Odes* et le *Bocage*, parurent les *Amours* (*ensemble le 5e livre des Odes*); Paris, 1552, in-8°, avec la musique des sonnets, chansons et odes par Certon, Goudimel, Orlando de Lassus, etc. En 1553, nouvelle édition des *Amours*, accompagnée du commentaire d'Antoine Muret où se trouve établi un parallèle continuel entre le poëte et les grands maîtres dont il s'inspire et qu'il imite. En 1555 le premier, et en 1556 le second livre des *Hymnes* (Paris, in-8°) et dans cette dernière année, la suite des *Amours* (ibid., in-8o). Enfin, en 1560, Ronsard rassemble dans une édition générale (Paris, 4 vol. in-16), toutes ces œuvres de sa première époque. Il est déjà parvenu à l'apogée de sa gloire, qui se soutient sans décliner pendant toute la fin du seizième siècle. Enivré de l'admiration enthousiaste de ses contemporains, Ronsard ne craignit pas de se décerner à lui-même une sorte d'apothéose, et, à l'imitation des poëtes grecs de la cour des Ptolémées, il imagina la constellation poétique devenue si fameuse sous le nom de la *Pléiade*, et y rassembla autour de lui ses principaux disciples, comme autant de satellites groupés autour de l'astre central, Joachim du Bellay, Amadis Jamin, J. Dorat, Baïf, Etienne Jodelle et Pontus de Thiard, ou, selon une autre version, Scévole de Sainte-Marthe et Muret.

Ni les honneurs, ni la gloire, ni les pensions et les bénéfices dont le combla la munificence royale ne ralentissent son activité. Puisant à toutes les sources d'inspiration, il n'imite pas seulement les maîtres de l'antiquité grecque et latine, Homère, Virgile et Pindare, il rivalise encore avec Pétrarque qu'il se flatte de surpasser. Dans les sonnets qui composent les divers recueils de ses *Amours*, il célèbre tour à tour une belle fille du peuple, qu'il nomme Cassandre, et dont il s'était épris à Blois, dès l'âge de vingt ans; une jeune fille de condition moyenne qu'il rencontre dans un voyage en Anjou, et deux

femmes de haute naissance, appartenant la première à la famille d'Acquaviva, l'autre à la maison d'Estrées, et qu'il désigne sous le pseudonyme transparent de Calliroé et d'Astrée. Plus tard, à la prière de Catherine de Médicis, il prit pour objet d'un amour tout platonique une de ses filles d'honneur, Hélène de Senguis. C'est dans ce dernier recueil que se trouva le sonnet justement célèbre qui commence par ce vers :

Quand vous serez bien vieille, un soir, à la chandelle.

La poésie assurément ne l'empêcha pas de vouer sa muse à la défense de la royauté et de la foi orthodoxe lors des guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Charles IX. Sa reconnaissance pour le roi qui l'honorait de tant de faveur, non moins que sa foi, qui paraît avoir été sincère, lui inspira de violentes attaques contre les calvinistes (1), dont l'austérité répugnait d'ailleurs à ses mœurs et à sa nature, comme à ses doctrines d'artiste. Ses adversaires ripostèrent par de virulents pamphlets en vers et en prose, où le poëte de cour était insulté, calomnié. L'aveuglement de leur haine alla jusqu'à lui imputer à crime et jusqu'à transformer en damnable impiété la célèbre et toute littéraire *Pompe du bouc tragique de Jodelle*. Le poëte repoussa avec hauteur et noblesse ces absurdes outrages, dont il fut dédommagé par les remerciments publics qu'il reçut du roi, de la reine mère et du pape lui-même. Jamais sa faveur n'avait été plus éclatante. Charles IX ne pouvait se séparer de lui; il l'emmenait dans ses voyages, et lui adressait des vers louangeurs. S'il faut en croire ses biographes, Charles IX honorait si hautement son poëte favori que l'apercevant un jour dans la grand' salle du Palais de justice, où il était venu pour la vérification de quelque édit, il l'appela et l'invita à prendre place près du trône : insigne honneur que Ronsard declina.

Par sa bonne mine, comme par son mérite, Ronsard justifiait une si haute faveur. Il avait, au dire des contemporains et d'après les portraits placés en tête de diverses éditions, une stature haute et imposante, « le visage beau et majestueux, le front large, les yeux vifs et perçants, le nez aquilin, les cheveux crêpus et blondoyants, le cou long et bien tourné » (Colletet). Ce fut vers la fin du règne de Charles IX, en 1572, vingt jours après la Saint-Barthélemy, que parut *La Franciade*. Ce poëme épique, auquel Ronsard travaillait depuis longues années, n'avait que quatre chants et devait en avoir vingt-quatre, comme l'*Iliade*. Il ne fut jamais achevé, quoique Binet affirme avoir vu les arguments des huit chants suivants. On peut croire que Ronsard reconnut qu'il s'était fourvoyé, et que cette rivalité avec Homère et Virgile dépassait ses forces. Peut-être même reconnut-il que le choix du sujet n'était pas heureux. En entendant lire au Tasse, dont il reçut la visite vers ce temps (janvier 1571) les premiers chants de la *Jerusalem délivrée*, il regretta sans doute de n'avoir pas donné suite au sujet qu'il avait conçu d'abord de prendre pour héros d'un poëme épique Godefroi de Bouillon, et pour sujet la première croisade. L'apparition de *La Franciade* ne fut pas accueillie avec le même enthousiasme que ses précédentes œuvres, et les épigrammes du temps comparent l'enfantement du poëte à celui de la montagne accouchant d'une souris. Toutefois l'engouement de ses admirateurs résista à cette périlleuse épreuve, et les plus doctes écrivains rendirent un favorable témoignage à ce poëme. Estienne Pasquier, rapprochant certains passages de l'*Énéide* de l'imitation de Ronsard, n'hésite pas à donner la préférence au poëte français. Charles IX augmenta encore le nombre des bénéfices dont il l'avait comblé; il lui donna les abbayes de Croix-Val et de Bellozane, les prieurés de Saint-Cosme, d'Évailles, etc., contrevenant ainsi à sa maxime « que le bon poëte ne se doit non plus engraisser que le bon cheval ». A la mort de ce protecteur enthousiaste, Ronsard, déjà vieux et atteint d'infirmités précoces, qu'il faut attribuer, au dire de l'historien de Thou et de l'aveu du poëte lui-même, moins à l'âge qu'aux désordres de sa jeunesse, quitta la cour et se retira dans son abbaye de Croix-Val, près de cette forêt de Gastine et de cette fontaine Belline qu'il avait tant célébrées. Les hommages des lettrés et des princes le suivirent dans sa retraite. La reine Élisabeth lui envoya des diamants; Marie Stuart lui adressait, du fond de sa prison, un buffet de deux mille écus surmonté d'un vase en forme de rocher et d'un Pégase avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses ;

et Henri III le nomma des premiers parmi les membres de l'Académie qu'il institua. On a conservé divers discours *Sur les Vertus intellectuelles et morales*, et un autre *Sur l'envie* que Ronsard y prononça devant le roi, lors des rares voyages qu'il faisait à Paris par intervalles, pour revoir ses amis. Ces travaux n'étaient, du reste, pour lui qu'un délassement de la grande occupation des dernières années de sa vie. Il entreprit de réviser toutes ses œuvres, et les fit réimprimer en un seul volume (1584, in-4°). Malheureusement, les additions et les retranchements qu'il y a largement introduits ne sont pas à l'abri de la critique. Entraîné par un amour méticuleux de la correction, il a, en maint endroit remplacé des vers nobles et hardis par d'autres qui n'avaient ni la force ni l'agrément des premiers, « ne considérant pas, dit Colletet, qu'encore qu'il fust le père de ses ouvrages, si est-ce qu'il n'appartient pas à une vieillesse chagrine et fascheuse de juger des coups d'une gaillarde jeunesse ». Il ne survécut que de quelques

(1) *Discours des misères de ce temps. Remontrances au peuple de France.*

de ce travail regrettable,
jusqu'au dernier jour, puisque la
u posthume renferme de nouvelles
. is les insomnies des nuits qui pré-
sa nn, il composait encore de tête; il
sieurs épitaphes, et à ses derniers mo-
dictait encore des vers empreints d'une
onction religieuse. Il fut enterré sans
dans le chœur de l'église du prieuré
Cosme; vingt-quatre ans plus tard Joa-
Chétardie, conseiller clerc au parlement
et prieur de Saint-Cosme, lui éleva un
de marbre surmonté d'une statue. Tou-
is mois après la mort de Ronsard, Gal-
ami le plus cher, celui qui lui avait
yeux et qui devait être, dans la même
premier éditeur posthume, lui rendit
eurs funèbres dignes d'une si illustre
dans la chapelle du collége de Bon-
Une messe en musique fut chantée par
tous les enfans des Muses. » Duper-
is évêque d'Évreux et cardinal, pro-
raison funèbre, et la cérémonie se ter-
la représentation d'une églogue allégo-
avait composée Claude Binet.
ommée de Ronsard resta intacte jus-
nement d'une nouvelle génération lit-
de 1585 à 1630, il n'y eut pas moins
éditions posthumes. Tous les contem-
lustres restèrent fidèles à l'admiration
unesse. Parmi ces témoignages unani-
nvient de distinguer celui de Montaigne,
ût, si fin et si sûr, ne craint pas d'éga-
ur de *La Franciade* aux anciens et
er la poésie française arrivée à sa per-
Ce fut Malherbe, comme on sait, qui
première atteinte grave à la gloire du
ux de ses prédécesseurs. Racan, son
e surprit un jour raturant nombre de
un exemplaire des œuvres de Ron-
ur l'observation qui lui fut faite qu'on
roire qu'il approuvait ceux qu'il avait
ubsister, le sévère réformateur biffa
ste. Plus équitable, la génération sui-
nt sur cet arrêt. Balzac reconnaît dans
ion *un poëte bien entier*, mais le com-
t et la matière d'un poete. Mlle de
dans *Clelie*, rend hommage au poëte
termes judicieux et en somme favora-
n Guillaume Colletet, qui s'honorait
une maison du faubourg Saint-Mar-
appartenu à Ronsard, écrivit une très-
ble vie du célèbre poëte d'après la
de Claude Binet, et son admiration
homme divin, *ce grand héros de
rnasse* n'est pas moins enthousiaste
des contemporains. Cependant la
de cette grande renommée parut ir-
quand, en quelques vers dédaigneux
oétique. Boileau eut confirmé la sen-
Malherbe. Quelques années plus tard La
écrivait dans ses *Observations* sur
le *Menagiana* : « Il n'y a plus personne aujourd'hui qui se vanteroit de posséder les œuvres de Ronsard et encore moins de les avoir lues. » Il fallut toute une révolution littéraire pour remettre en honneur le grand poëte français du seizième siècle. Ce n'est qu'en 1828 qu'un jeune écrivain, qui joignait à l'érudition du critique le talent exquis du poëte, osa le réhabiliter, et sans surfaire sa valeur réelle, expliqua l'enthousiasme de tant de juges compétents. Il signala les incontestables mérites du hardi novateur, les notables progrès qu'il a fait faire à la poétique française, la gravité, l'éclat, la noblesse que lui doit la langue. Le choix de morceaux extraits de diverses œuvres de Ronsard, que M. Sainte-Beuve joignit à son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, prouva victorieusement que l'auteur de tant de sonnets remarquables, de tant d'odelettes exquises, méritait de garder dans les genres moyens la renommée dont il était justement déchu par ses tentatives téméraires dans la poésie épique et lyrique. Cette réhabilitation fut accueillie avec transport de la nouvelle école alors en voie de formation. Ronsard devint un des ancêtres qu'elle revendiquait avec le plus d'orgueil, et l'on sait qu'un exemplaire de l'édition de 1609 fut offert à M. Victor Hugo par d'entousiastes disciples qui saluaient en lui le successeur du plus grand poëte lyrique de la France. Les marges de ce précieux volume contiennent quantité de vers autographes signés des noms les plus célèbres de ce temps. La mémoire du plus grand poëte français du seizième siècle est désormais à l'abri de toute insulte. S'il ne mérite pas de compter parmi les plus grands, il a, du moins l'incontestable honneur de leur avoir frayé la route. S'il leur est inférieur par le génie, il les égale par la fierté, l'audace, l'enthousiasme sacré. Il a le sentiment profond de la nature, le culte de la beauté, l'amour de la gloire. Fils de la Renaissance, il a pieusement remis en honneur les traditions délaissées de l'antiquité; il a préparé les chefs-d'œuvre à venir en améliorant et enrichissant la langue poétique qu'il a renouvelée dans le fond comme dans les détails. S'il n'est pas un grand poëte dans le sens suprême du mot, c'est-à-dire un *créateur*, il est incontestablement un grand artiste en poésie. E. Crépet.

Claude Binet, *Vie de Ronsard*. — Guillaume Colletet, *Vie de Ronsard*, impr. en tête des *Œuvres inédites de Ronsard*, Paris, 1855, in-18. — Eugène Gandar, *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare*; Metz, 1854, in-8°. — *La Poésie française au seizième siècle*, par Sainte Beuve. — *Œuvres choisies de P. Ronsard avec notice, notes et commentaires*, par Sainte-Beuve; Paris, 1828. — *Choix des poésies de Ronsard*, par M. Noël; Paris, 1862, 2 vol. in-16.

RONSIN (*Charles-Philippe*), général républicain, né à Soissons en 1752, guillotiné à Paris, le 24 mars 1794. Fils de cultivateurs aisés, il reçut une assez bonne éducation et s'adonna à la poésie. Au début de la révolution, il devint l'un des orateurs les plus écoutés dans les clubs.

Nommé ordonnateur à l'armée de Belgique, il ne parvint pas, malgré son activité, a obtenir les vêtements, les moyens de transport, le numéraire, les fourrages nécessaires à une armée; un mécontentement général s'ensuivit et on le rappela. Ses déclamations le maintinrent en faveur auprès des Jacobins. Il fut *créé* en quatre jours capitaine, chef d'escadron, général de brigade et adjoint au ministre avec pleins pouvoirs pour suivre la guerre dans l'Ouest. Ronsin, qui était d'avis que tout bon citoyen peut être bon général, s'adjoignit en conséquence l'imprimeur Momoro, le comédien Gramont, le brasseur Santerre, l'orfèvre Rossignol, etc. Ils formèrent le fameux *état-major de Saumur*. « Ils contrecarraient sans cesse, dit M. Thiers, les plans des généraux et des représentants, autorisaient les pillages et les vexations sous le titre de réquisitions de guerre et l'indiscipline sous prétexte de défendre le soldat contre le despotisme de l'officier. » Déclarant que la guerre de l'Ouest « n'était pas une guerre régulière, mais une guerre exterminatrice », Ronsin remplit sa mission en dévastateur et força les plus indifférents à prendre les armes. Repoussant les conseils de Canclaux et des généraux *mayençais*, il se fit écraser à Coron. Rappelé à Paris et mis en arrestation (décembre 1793). Il fut relâché après quarante jours de détention et chercha à se venger en excitant les membres de la Commune et le parti des Hébertistes à l'insurrection, mais il fut arrêté de nouveau, le 14 mars 1794, traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort avec Hébert, Momoro, Vincent et treize autres. On a de lui : *La Chute de Ruffin*, poëme, trad. de Claudien; Bouillon, 1780, in-8°; — *Théâtre;* Paris, 1786, in-12, contenant *Sédécias*, *Isabelle*, et *Hécube et Polixène*, tragédies; *Le fils cru ingrat*, comédie; — *La Mort du duc de Brunswick*; 1787, in-8°; — *La Fête de la Liberté*, comédie-vaud.; Paris, 1790, in-8°; — *Louis XII*, tragédie; Paris, 1790, in-8°; — *La Ligue des fanatiques et des tyrans*, tragédie; Paris, 1791, in-8°, et Lille, 1793, in-8°; — *Arétaphile*, tragédie; Paris, 1793, in-8°.

Le *Moniteur universel*.—Thiers, *Révol. française*, III, IV. — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'Ouest*, t. I et II.

RONTHO (*Matthieu*), savant religieux italien, né en Grèce, mort en 1443, à Sienne. Né de parents vénitiens, il entra dans l'ordre des Olivetains, et passa la plus grande partie de sa vie dans le couvent de son ordre à Sienne. Il a laissé une traduction latine de la *Divine comédie* de Dante, contenant juste autant de tercets que l'original italien; cette version, d'un style dur et qui manque entièrement d'élégance, se conserve en manuscrit dans diverses bibliothèques d'Italie; la famille Trieste d'Asolo en possédait un magnifique exemplaire orné de miniatures. Des extraits en ont été donnés dans le t. VI des *Symbola* de Gori et autres recueils. On a encore de Rontho une *Vie du pape Alexandre V*, dans le t. IV des *Miscellanee di Lucca*; — une *Histoire de son temps* restée inédite, ainsi que des *poésies* sacrées et quelques opuscules.

Agostini, *Scrittori veneziani*, t. II. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Negri, *Scrittori fiorentini*. — Lancellotto, *Hist. Olivetana*.

ROOKE (*Laurence*), mathématicien anglais, né en 1623, à Deptford, mort le 27 juin 1662, à Londres. Après avoir pris ses degrés à Cambridge, il se rendit à Oxford, et seconda comme adjoint Ward et Boyle dans leurs cours d'astronomie et de chimie. En 1652, il fut pourvu de la chaire d'astronomie au collége Gresham, à Londres, et en 1657 il l'échangea contre celle de géométrie. C'était chez lui qu'à l'issue de ses leçons avaient l'habitude de se réunir, à certains jours, des savants et des lettrés pour lire des mémoires, pour s'entretenir de leurs travaux ou pour discuter sur des sujets proposés d'avance; ils formèrent, à l'époque de la restauration, le noyau de la Société royale. Rooke travailla avec ardeur à l'organisation définitive de cette utile institution; mais il ne vécut pas assez pour la voir officiellement reconnue. Il mourut à quarante ans, d'une fluxion de poitrine. Dans la nuit même de sa mort il devait terminer une série d'observations entreprises depuis plusieurs années sur les satellites de Jupiter; afin que la science n'en perdît pas le bénéfice, il pria ses collègues de désigner l'un d'entre eux pour le remplacer immédiatement. A une vaste intelligence et à une prodigieuse mémoire Rooke joignait l'égalité d'humeur, le calme et la sincérité d'un vrai philosophe. On a de lui des *Observations sur la comète de* 1652, impr. dans *Lectures on comets* de Ward; un *Discours sur les eclipses des satellites de Jupiter*, dans *Hist. of the roy. Society*, p. 183; et deux *Mémoires* dans les *Philosoph. Transactions*.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Pope, *Life of Seth Ward*, p. 110. — Ward, *Gresham Professors*.

ROOKE (Sir *Georges*), marin anglais, né en 1650, à Saint-Laurent, près Canterbury, mort le 24 janvier 1709, dans le même lieu. D'une ancienne et honorable famille du Kent, il s'engagea de bonne heure dans la marine royale; à trente ans il était capitaine. Les services qu'il rendit en concourant, en 1689, avec une escadre à la soumission de l'Irlande, lui valurent les bonnes grâces de Guillaume III. La première occasion où il révéla les talents d'un véritable homme de mer, ce fut à la bataille de La Hogue (19 mai 1692); non-seulement il s'y conduisit avec bravoure, mais le lendemain il conçut et exécuta le hardi projet de brûler treize vaisseaux de ligne français qui avaient cherché un refuge près de la côte. Il reçut en récompense de ce coup de main une pension annuelle de mille liv. st. et le titre de chevalier. Après la paix de Ryswick (1697), il fut élu député de Portsmouth, et vota toujours avec beaucoup d'indépendance, ce qui indisposa plus d'une fois contre lui le parti de la cour.

Quoique tory zélé, et par conséquent adversaire du gouvernement de la reine Anne, il fut nommé par elle, dès 1702, vice-amiral et lieutenant de son époux, le prince Georges de Danemark. La guerre de la succession d'Espagne porta au plus haut degré la gloire de Rooke. Après avoir pris part à l'attaque du duc d'Ormond contre Cadix, il se porta sur Vigo, où il avait appris que les galions d'Amérique s'étaient réfugiés sous la protection du pavillon français. De concert avec les Hollandais, il détruisit la flotte presque entière, et s'empara d'un butin qui fut estimé à plus de cinq millions de dollars. Ayant reçu de puissants renforts, il alla rejoindre le prince de Hesse, et tous deux entreprirent à la fois par terre et par mer le siége de Gibraltar; la ville, qui n'avait qu'une garnison de cent hommes, résista un seul jour, et capitula aux conditions qu'on lui offrit (22 juillet 1704). Quelques jours plus tard Rooke rencontra une flotte française, commandée par le comte de Toulouse, qui venait de quitter le port de Toulon avec cinquante-deux vaisseaux de ligne et vingt-quatre galères; il l'atteignit, le 13 août, à la hauteur de Malaga. L'action, engagée dans l'après-midi, dura jusqu'au soir; elle fut des plus acharnées et coûta la vie des deux côtés à environ cinq mille hommes. Les Français profitèrent des brumes de la nuit pour battre en retraite. A son retour à Londres, Rooke reçut de la reine un accueil distingué; mais la cour et les ministres le traitèrent avec tant de froideur qu'il résigna ses emplois ainsi que son siége au parlement; il passa le reste de sa vie dans sa terre de Saint-Laurent. Sa fortune était médiocre. « Ce que je laisse, disait-il, a été honnêtement gagné, et n'a coûté ni une larme à un marin ni un liard au pays. »

Biogr. britannica.

ROOSE. *Voy.* LIEMAECKER.

ROQUE (LA). *Voy.* LA ROQUE.

ROQUEFORT (*Jean-Baptiste-Bonaventure* DE), philologue et antiquaire français, né à Mons (Belgique), le 15 octobre 1777, mort à la Guadeloupe, le 17 juin 1834. Sa famille était, à ce qu'on croit, originaire du Lyonnais et avait des possessions à Saint-Domingue. Les commencements de sa vie ne sont connus que par ce qu'il en a dit lui-même, et le récit est assez invraisemblable pour faire douter de sa véracité. Après avoir commencé au collége de Lyon des études interrompues par la révolution, il aurait été placé, en 1790, dans une école militaire qu'il ne désigne pas, et en serait sorti, à quinze ans, avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie. Devenu capitaine à la suite de plusieurs campagnes (on ne sait lesquelles), il aurait obtenu sa retraite, dont il ne donne d'autres motifs que le désir de cultiver les lettres et les arts. En 1797, il était à Paris professeur de piano, et, en 1801, il s'y maria avec Marie-Anne Guilleret. Cette union lui fit connaître Millin, qui accepta sa collaboration au *Magasin encyclopédique*. Dans le même temps, il fut mis en relation avec Ginguené, l'aida dans ses recherches, et concourut à la rédaction de ses rapports à l'Institut. En 1808, Roquefort publia son *Glossaire de la langue romane*. Cet ouvrage reprenait, en le complétant, le glossaire inachevé de Sainte-Palaye, et présentait, sous une forme plus condensée et plus commode, l'étymologie et la signification des mots usités en France du onzième au dix-septième siècle. L'auteur espéra que le gouvernement récompenserait cette œuvre éminemment nationale, et lorsqu'il eut été admis dans l'Académie celtique (17 avril 1809), il demanda et obtint l'honneur de présenter lui-même son *Glossaire* à l'empereur. Napoléon lut le titre : « La langue romane! Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il. — Sire, c'est la langue que parlaient nos ancêtres. — Ah! Vous avez dédié ce livre à mon frère Joseph? — Oui, Sire. — C'est très-bien... Comment vous nommez-vous? — Roquefort. — Qu'êtes-vous? — Homme de lettres. — Rien que ça? » Et l'empereur lui tourna le dos. Roquefort n'eut pas même une récompense honorifique. Son désappointement ne contribua pas peu à le ramener à la boisson et aux débauches, dont il avait eu l'habitude, quelques années auparavant, avec des artistes de bas étage. Mais la force de son intelligence n'était pas encore émoussée; elle se manifesta dans de nombreuses publications et dans la part active qu'il prit aux travaux de l'Académie celtique, dont il proposa, en 1811, de changer le nom en celui de Société des antiquaires de France. En 1813, il eut le prix de la troisième classe de l'Institut (Acad. des inscr.), pour son *Essai sur la poésie française au douzième et au treizième siècle*. Il ne supposait pas, comme Raynouard, l'existence d'une langue unique vulgaire ayant suivi immédiatement le latin au neuvième siècle, et ayant formé d'abord la langue d'*oc*, puis, près d'un siècle plus tard, la langue d'*oil;* il croyait la langue d'*oil* indépendante de celle d'*oc*, et il affirmait que la langue et la poésie française s'étaient formées dans le nord, où il trouvait, au neuvième siècle, trois langues en présence, le teutonique pour les soldats, le français pour le peuple, le latin pour le clergé. Dans la seconde partie de cet ouvrage, on trouve d'intéressantes recherches sur la musique au moyen âge; elles étaient tirées d'une *Histoire générale de la musique* dont il s'était occupé longtemps, et pour laquelle il n'avait pas trouvé d'éditeur. La seconde édition de son *Essai sur la poésie française* (1814) présenta cette particularité, qu'il fit ajouter à son nom celui de *Flamericourt*, qu'il disait être le nom d'une terre appartenant à un de ses oncles, dont il devait hériter. Comme on lui contestait déjà, peut-être avec raison, le droit à la particule nobiliaire, on se moqua de son nouveau titre et il n'osa persister à le porter. Sa femme mourut en 1823 et il se livra de plus en plus aux fu-

nestes habitudes qui avaient déjà dérangé sa santé par des infirmités précoces. Cependant, il ne cessa qu'en 1829 d'assister aux séances de la Société des antiquaires. Un nouveau mariage, qu'il contracta, le 20 février 1830, avec M[lle] Ride, maîtresse de pension, lui redonna un peu d'énergie ; il entreprit un cours d'archéologie du moyen âge, mais voyant le nombre de ses auditeurs diminuer à chaque leçon, il le cessa, et reprit sa vie ordinaire. En 1832, pendant que le choléra décimait Paris, il fut désigné au milieu d'un groupe de furieux comme un empoisonneur, et aussitôt saisi, entraîné vers la Seine ; on allait le jeter dans la rivière, des officiers de police parvinrent à le sauver. Lorsqu'il revint à lui-même, il était fou. Il eut peu d'intervalles lucides. En 1838, une succession l'appela avec sa femme à la Guadeloupe ; il y mourut quelques mois après son arrivée. Son inconduite lui avait fermé l'Académie des inscriptions ; mais il faisait partie de l'Académie de Gœttingue, de la Société des antiquaires de Normandie, des Académies de Lyon, Dijon, Toulouse, Grenoble, Caen, etc. Outre les ouvrages cités, Roquefort a publié : *Dictionnaire étymologique de la langue française ;* Paris, 1829, 2 vol. in-8° ; — *Vues pittoresques des salles du Musée des monuments français ;* Paris, 1818-21, in-fol., fig. ; — *Dictionnaire historique et descriptif des monuments de Paris ;* Paris, 1826, in-8°. Il a rédigé les *Voyages* d'Ali-Bey (1814, 3 vol. in-8°), et il a édité entre autres ouvrages, l'*Histoire de la vie privée des Français* par Legrand d'Aussy (1815, 3 vol. in-8°), le *Système de la nature* de d'Holbach (1820, 2 vol. in-8°), et les *Poésies de Marie de France* (1820, 2 vol. in-8°). Il a écrit plusieurs *Mémoires*, qu'il lut à la Société des antiquaires, et un grand nombre d'articles dans le *Magasin encyclopédique*, au *Journal des arts*, au *Moniteur*, au *Mercure* et dans la *Biographie universelle*.

J. M—R—L.

G.-F. de Martonne, dans les *Mém. de la Soc. des antiquaires*, t. XXVII, 1844.

ROQUELAURE (*Antoine*, baron DE), maréchal de France, né en mars 1544, mort le 9 juin 1625, à Lectoure. Il appartenait à une famille de l'Armagnac, et ne comptait parmi ses aïeux d'autre personnage marquant qu'un évêque de Lectoure, au quinzième siècle. Sa qualité de cadet le fit destiner à l'état ecclésiastique ; il allait entrer dans les ordres lorsque la mort de ses frères aînés le rendit au monde. Attaché par Jeanne d'Albret au service d'Henri de Navarre, son fils, il accompagna ce prince dans toutes ses expéditions militaires : c'est ainsi qu'il se trouva à ses côtés dans les batailles de Moncontour, de Coutras, d'Arques, d'Ivry, et dans une foule de siéges et de rencontres. Henri IV n'eut pas de compagnon plus fidèle et d'ami plus dévoué. A peine roi, il le nomma maître de sa garde-robe et conseiller d'État ; dans la suite il lui donna la lieutenance générale de l'Auvergne (1596), puis celle de la Guienne (1610), et il attesta, en signant les provisions de cette dernière charge, que Roquelaure avait eu pendant trente-six ans pour témoins de sa valeur et de son expérience « les yeux mêmes du roi ». Roquelaure était dans le carrosse d'Henri IV lors de l'attentat de Ravaillac. Cet événement, qui remplit son âme de douleur, le décida à la retraite ; mais avant de quitter la cour, il reçut de la reine mère le bâton de maréchal (27 décembre 1614). Bien qu'accablé par l'âge, il rejoignit en 1621 l'armée royale, et assista aux siéges de Nérac et de Monheurt. L'année suivante il se démit de son gouvernement, et obtint celui de Lectoure en échange. C'était un courtisan fin et adroit, d'humeur gasconne et qui savait donner un tour plaisant aux choses les plus sérieuses. Un ministre huguenot exhortant Henri IV à ne pas changer de communion : « Malheureux, lui dit-il, mets dans une balance d'un côté la couronne de France, de l'autre les psaumes de Marot, et vois qui des deux l'emportera. » Au combat de Fontaine-Française, le roi voyant fuir ses gens en désordre, lui ordonna de courir après eux pour les ramener. « Je m'en garderai bien, répondit Roquelaure, on croirait que je fuis comme eux ; je combattrai à vos côtés. » Il fit un bon usage de son crédit en conseillant, l'un des premiers, à son maître de se séparer de Gabrielle d'Estrées. Il s'était marié deux fois, et il eut dix-huit enfants.

Sully, *Mémoires*. — *Journal de L'Estoile*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

ROQUELAURE (*Gaston-Jean-Baptiste*, marquis, puis duc DE), fils du précédent, né en 1617, mort le 10 mars 1683. Peu de personnages ont acquis une réputation si populaire : il est resté le type du plaisant. On le dirait échappé tout exprès du milieu des gaietés de Rabelais, pour venir occuper dans la cour compassée de Louis XIV l'office de bouffon, et la tradition met dans sa bouche toutes les phrases qui pendant un siècle ont excité le gros rire (1). Si l'on cherche

(1) L'esprit facétieux des Roquelaure n'était pas moins renommé que l'esprit fin des Mortemart. Aussi, l'éditeur qui publia à Cologne, en 1727, un recueil d'histoires plaisantes et grivoises ne trouva-t-il rien de mieux à faire que de l'intituler *Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, et n'osant les attribuer à celui qui vivait encore (voy. ci-après), il les donna à son père. Ce livre a eu sa place dans la *bibliothèque bleue*, pendant longtemps la seule bibliothèque du peuple, et le personnage dont il portait le nom est arrivé jusqu'à nous, avec son grand cordon, avec sa clef de maître de la garde-robe et son portrait enlaidi à plaisir, comme une sorte d'Ésope grand seigneur, que la malice des bourgeois aimait à se représenter fustigeant de sa verve grotesque les vices et les grandeurs de la cour. Le théâtre et le roman ont achevé et répandu cette caricature. C'est ainsi que le duc Gaston-Jean-Baptiste a été chargé des reparties spirituelles et des propos lestes ou grossiers de son père, de ses contemporains et de son fils. Il suffit de citer le mot qu'on lui prête, à la naissance de son premier enfant : « Mademoiselle, soyez la bienvenue, je ne vous attendais pas si tôt. » Ce trait n'est pas de lui, mais de son fils,

les traits d'esprit du duc de Roquelaure, on ne les trouve pas; ils ont pu divertir un moment, mais ils ont passé comme passent les mots. Ceux que cite Ménage sont fort médiocres : voici le meilleur; il fera juger des autres. Le maréchal d'Albret, gouverneur de la Guienne, étant mort à l'époque où l'on faisait des loteries pour tout, et le roi ayant donné son gouvernement à Roquelaure, celui-ci le remercia en ces termes : « Sire, j'espérais bien tirer un billet noir, mais je ne m'attendais pas d'avoir le gros lot. » La vie de Roquelaure ne diffère point de celle des grands seigneurs de son temps. Pourvu d'une compagnie de cavalerie à dix-huit ans (1635), blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée (1641), il eut le grade de maréchal de camp en 1642, et celui de lieutenant général après le siége de Courtrai (1646). Sa fidélité à la cause royale pendant la Fronde et sa belle conduite à Bordeaux lui gagnèrent les faveurs de la cour. Déjà maître de la garde-robe, il obtint (juin 1652) le titre de duc, qui passa à son fils. Il se trouva à la conquête de la Franche-Comté (1668), à celle de la Hollande (1672), et au siége de Maestricht (1673). Nommé gouverneur de la Guienne en 1676, il termina sa vie dans le repos. J. M—R—L.

Moreri, *Dict. hist.* — *Mémoires* de Mademoiselle. — *Menagiana*.

ROQUELAURE (*Antoine-Gaston-Jean-Baptiste*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né en 1656, mort le 6 mai 1738, à Paris. Il porta jusqu'en 1683 le titre de marquis de Biran. Entré de bonne heure au service, il obtint en 1674 un régiment de cavalerie de son nom, fut nommé maréchal de camp en 1691 et lieutenant général le 3 janvier 1696. Il commandait les troupes, sous le duc de Villeroy, lorsque Marlborough força et rasa nos lignes entre le Lawe et Heylesem, le 20 juillet 1705. Le roi, quoi que pût dire Villeroy pour défendre son protégé, rappela Roquelaure de l'armée et l'envoya commander le Languedoc, où il contint les calvinistes dans l'obéissance. En 1710, de concert avec le duc de Noailles, Roquelaure repoussa une descente des Anglais et des Hollandais, qui s'étaient déjà emparés de Cette. Il fut élevé, le 2 février 1724, à la dignité du maréchal de France. Saint-Simon en fait un portrait qui en donnerait une fort triste idée, s'il ne fallait se défier des haines de Saint-Simon. C'était, selon lui, un bouffon effronté, qui remplissait l'appartement du roi de bruit et d'éclats de rire, « un plaisant de profession, qui à force de bas comique en disait quelquefois d'assez bonnes et jusque sur soi-même ». Il le représente doué d'un esprit d'intrigue et d'une souplesse qui allait jusqu'à la lâcheté. Il n'épargne pas non plus Mme de Roquelaure, « qui n'apporta pas un écu dans une maison fort obérée, et qui trouva moyen, à force de procès, de crédit, d'affaires et d'industrie, de parvenir à en faire une des plus riches maisons du royaume ». Il ajoute malicieusement que le roi l'avait distinguée lorsqu'elle était Mlle de Laval-Montmorency, et que la beauté heureuse était sous Louis XIV la dot des dots. Avec le maréchal de Roquelaure s'éteignit la descendance mâle de sa maison. Il ne laissait que deux filles. L'aînée, laide et bossue, était au couvent des Filles de la Croix; le prince de Léon, désespéré de ce qu'on ne voulait pas la lui donner en mariage, l'enleva et l'épousa secrètement. La cadette fut mariée au prince de Pons, de la maison de Lorraine-Marsan.

qui, marié à Mlle de Laval, dont Louis XIV avait remarqué la beauté, eut lieu en effet d'être surpris de sa paternité précoce.

Généalogie de la maison de Roquelaure; Paris, 1762, in-12. — Saint-Simon, *Mémoires*.

ROQUELAURE (*Jean-Armand* DE BESSUÉJOULS, comte DE), prélat français, né en 1721, à Roquelaure (diocèse de Rodez), mort à Paris, le 23 avril 1818. Il était issu d'une famille noble du Rouergue qui possédait la seigneurie de Roquelaure, mais bien différente des Roquelaure d'Armagnac. Reçu en 1747 docteur en théologie, il était vicaire général d'Arras lorsque, le 23 mars 1754, Louis XV le nomma à l'évêché de Senlis. Il devint successivement premier aumônier du roi (1764), conseiller d'État ordinaire (1767), abbé de Saint-Germer (1768), membre de l'Académie française (4 mars 1771) à la place de Moncrif. Mesdames, filles de Louis XV, l'honorèrent d'une protection particulière, et c'est lui que l'on chargea de prononcer l'oraison funèbre de Marie-Amélie de Saxe, reine d'Espagne (1761) et le sermon de prise d'habit de Louise-Marie de France (1770). Titulaire d'un évêché que supprimait la constitution civile du clergé (1790), il ne fut point appelé à prêter le serment exigé des ecclésiastiques fonctionnaires de l'État; il fut du petit nombre des évêques qui restèrent en France. Sous la terreur, il se réfugia à Arras, où Lebon le fit arrêter. Après le 9 thermidor, il se retira à Crépy, petite ville de son diocèse. En 1797, il fit un voyage à Senlis, officia dans son ancienne cathédrale et y donna la confirmation. Démissionnaire de ce siége, le 21 septembre 1801, il fut, en avril 1802, nommé à l'archevêché de Malines. En 1808, il fut pourvu d'un canonicat à Saint-Denis, et le *Moniteur* lui apprit qu'il avait donné sa démission de son siége où l'on voulait élever M. de Pradt. Il vint alors vivre à Paris, et suivit assidûment les séances de l'Institut, dont il avait été appelé à faire partie lors de sa réorganisation en 1803, et, devenu extrêmement sourd et presque aveugle, il s'éteignit sans maladie ni douleur, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans et deux mois. Suivant ses désirs, on l'inhuma à Senlis. On a de lui : *Oraison funèbre de la reine d'Espagne*; Paris, 1761, in-4°; — *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée à Saint-Denis; Paris, 1774, in-4°; — des *Mandements* et des *Lettres* au clergé.

Daru, dans les *Annales encyclop.*, juin 1818. — *L'Ami de la Religion*, 1818, p. 344. — *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

ROQUES (*Pierre*), théologien protestant, né le 22 juillet 1685, à La Caune (bourg du départem. du Tarn), mort, le 13 avril 1748, à Bâle. Ses parents sortirent de France pour cause de religion, en 1688, et se réfugièrent en Suisse, d'abord à Genève, ensuite à Nyon. Roques étudia la théologie à Genève et à Lausanne. Consacre au ministère évangélique en 1709, il fut nommé, en 1710, pasteur de l'église française de Bâle. On a de lui : *Le Pasteur évangélique, ou Essai sur l'excellence et la nature du saint ministère;* Bâle, 1723, in-4°; trad. en allem. par Rambach, Halle, 1741-44, 3 vol. in-8°; 2e édit., 1768; — *Éléments des vérités historiques, dogmatiques et morales des Écrits sacrés;* Bâle, 1726, 1728, in-8°; — *Lettres à un protestant de France au sujet des mariages des réformés et du baptême de leurs enfants dans l'Église romaine;* Lausanne, 1730, in-8°; 2e éd., 1735; — *Les Devoirs des sujets;* Bâle, 1727, in-12; — *Sermons sur divers sujets de morale;* Bâle, 1730, in-8°, plus. édit.; trad. allem. par Rambach; Halle, 1745, in-8°; — *Le Vrai piétisme;* Bâle, 1731, in-4°; — *Traité des tribunaux de judicature;* Bâle, 1738, in-4°. On lui doit encore plusieurs pièces dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique;* il a donné une édit. du *Dict.* de Moreri (Bâle, 1731, 6 vol., avec *suppl.*, 1743-1745, 3 vol.), une autre de la *Bible* de Martin (1736, 2 vol. in-4°); il a continué avec Beausobre, les *Discours* de Saurin (La Haye, 1736, 2 vol. in-fol. ou 6 vol. in-8°), et il a revu la trad. fr. de la *Géographie* de Hübner (Bâle, 1747, 6 vol. in-8°). M. N.

Frey, *Vie de P. Roques;* Bâle, 1784, in-8°. — Haller, *Bibl. d'hist. suisse*, II. — Haag frères, *France protest.*

ROQUETTE (*Gabriel* DE), prélat français, né à Toulouse, en 1623, mort à Autun, le 23 février 1707. Après de remarquables succès dans ses études, il vint à Paris, où son esprit d'intrigue peut-être, plus encore que son mérite personnel, lui fit obtenir de bonne heure plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Il fut nommé abbé de Grandselve, prieur de Cherlieu et de Saint-Denis de Vaux, et vicaire général d'Armand, prince de Conti, abbé de Cluny. Ses contemporains, tels que Lenet, l'abbé de Choisy, Tallemant des Reaux, ont laissé de lui un portrait peu flatteur, que n'a point embelli le duc de Saint-Simon dans ses notes sur les *Mémoires de* Dangeau. Roquette ne fut qu'un ambitieux, qui pour parvenir aux honneurs affecta une dévotion outrée, un valet à tout faire du cardinal Mazarin, un grand serviteur des jésuites, et c'est lui qui fournit à Molière le type de *Tartuffe*. On prétend aussi que, soit ignorance, soit défaut de temps, il se fit composer quelques sermons, qu'il débitait en s'en attribuant tout le mérite, et qu'à cet égard sa réputation était tellement connue qu'on fit circuler contre lui à la ville et à la cour une épigramme attribuée à Boileau :

> On dit que l'abbé Roquette
> Prêche les sermons d'autrui;
> Moi qui sais qu'il les achète,
> Je soutiens qu'ils sont à lui.

Quoi qu'il en soit de ces anecdotes, l'épiscopat de G. de Roquette n'a laissé que de bons souvenirs. Nommé évêque d'Autun, le 1er mai 1666, il établit presque aussitôt un grand séminaire, l'une des plus belles maisons que la France possède en ce genre, et fonda en 1669 l'hôpital de Saint-Gabriel. M. de Roquette fit revivre pour son siége l'usage du pallium, qui avait été négligé depuis près de deux siècles et demi, et Innocent XI lui adressa à ce sujet un bref apostolique daté du 3 octobre 1678. Il se démit en juillet 1702 en faveur de Bertrand de Senaux, son neveu. On a de lui : *Ordonnances pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique;* Autun, 1669, 1678, in-8°; — *Oraison funèbre d'Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti;* Paris, 1674, in-4°, que l'abbé Goujet attribue à Nicole. Il avait prononcé, le 11 avril 1680, aux Carmelites, l'oraison funèbre de Mme de Longueville; mais nous ne pensons pas qu'elle ait été imprimée. H. F.

Choisy, Lenet, Dangeau, *Mémoires.* — *Gallia christiana*, t. V. — *Hist. de l'Église d'Autun*, 1774, in-8°. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. VI et X.

ROQUETTE (*Henri-Emmanuel* DE), membre de l'Académie française, neveu du précédent, mort le 4 mars 1725, à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut docteur de Sorbonne et abbé de Saint-Gildas de Ruis. Ses belles qualités contrastaient avec les défauts qui jetèrent du ridicule sur le nom de son oncle. « A une doctrine saine et des mœurs sans reproche, dit d'Alembert, il joignit un caractère vrai et une conduite simple; cette candeur et cette simplicité augmentaient encore de prix par le talent distingué qu'il avait pour l'éloquence. » C'est lui qui prononça l'oraison funèbre de Jacques II, dans l'église des religieuses de la Visitation de Chaillot (1702); bien que ce morceau oratoire semble aujourd'hui terne et languissant, il fut très-goûté à la cour. L'Académie française l'élut à la place de Renaudot, le 12 décembre 1720. On a encore de lui le *Procès-verbal de l'assemblée du clergé de l'an* 1705 (Paris, 1706, in-fol.), qu'il rédigea avec J.-B. Phelypeaux.

D'Alembert, *Hist. de l'Académie française*, t. IV.

RORARIO (*Girolamo*), en latin *Rorarius*, littérateur italien, né en 1485, à Pordenone (Frioul), où il est mort, en 1556. Dans une épître au cardinal Madrucci, il a donné sur lui-même quelques renseignements que nous rapporterons à défaut d'autre source et bien qu'ils soient en partie erronés. Son premier maître fut Francesco Amalteo, qui tenait école à Sacile, et de là il alla suivre à Udine les leçons de Coccejus Sabellicus; ce qui implique une grave contradiction, puisque le second de ces savants était

mort en 1483 et que le premier n'avait alors que sept ans. A quinze ans il quitta la maison paternelle et étudia le droit à Padoue. Comme il parle de ses enfants, on doit en conclure qu'il s'était marié de bonne heure. Devenu veuf, il entra dans les ordres, et se rendit à Rome, où ses talents et son caractère facile et bienveillant lui attirèrent les bonnes grâces de la cour pontificale. Clément VII et Paul III l'envoyèrent comme légat l'un près de Ferdinand, roi de Hongrie, l'autre en Pologne. En 1535 il accompagna à Naples le cardinal Clesi, chargé de présenter à Charles-Quint les compliments du saint-siége. Après avoir passé plusieurs années dans la société des lettrés, il se démit de ses emplois, et retourna dans sa patrie. Rorario est surtout connu par un opuscule intitulé : *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine*, et publié pour la première fois par Gabriel Naudé; Paris, 1618, in-8o. « L'occasion, raconte Bayle, qui l'engagea à faire ce livre, est curieuse et tout à fait singulière. Il s'était trouvé dans une conversation, où un savant homme avait dit que Charles-Quint n'égalait pas les Othons ni Frédéric Barberousse. Il n'en fallut pas davantage pour faire conclure à Rorario que les bêtes sont plus raisonnables que l'homme, et tout aussitôt il se mit à composer un traité sur ce sujet. Ce livre n'est pas mal écrit, et il contient quantité de faits singuliers sur l'industrie des bêtes et sur la malice de l'homme. » La meilleure édition qui en ait été faite est celle de Ribow (Helmstædt, 1728, in-8°), avec une préface, des additions et une dissertation historico-philosophique sur l'âme des bêtes. Draud attribue à Rorario un discours *Pro moribus* (Coire, 1548), et réimpr. dans le t. Ier des *Petits écrits* de J.-G. Estor, 1732, in-8°.

Liruti, *Letterati del Friuli*, II. — A. Zeno, *Note Fontan.*, I, 35. — Draud, *Biblioth. classica*, p. 1093. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

RORICH (*Georges*). *Voy.* CALAMINUS.

ROSA (*Cristoforo* et *Stefano*), dits *Bresciani*, peintres de l'école vénitienne, nés à Brescia. Le premier mourut de la peste en 1576; quant au second, il vivait encore en 1570. Habiles peintres d'architecture et de perspective, ces deux frères travaillèrent toujours ensemble. Ils avaient peint à Venise, à Santa-Maria dell' Orto, des perspectives d'une parfaite illusion que malheureusement l'humidité a détruites; mais on voit encore dans un vestibule de l'ancienne bibliothèque de Saint-Marc celles dont ils avaient entouré une figure de *La Sagesse* par le Titien, leur intime ami. Plusieurs tableaux de ce maître ont leur architecture peinte par les Rosa. En compagnie de leurs élèves, ils ont décoré les voûtes de trois salles du palais de Sassuolo, dans le duché de Modène. Ils ont peint aussi l'histoire et le portrait avec quelque talent.

ROSA (*Pietro*), né à Brescia, mort jeune, de la peste, en 1576, en même temps que son père, Cristoforo. Élève favori du Titien, il avait acquis à cette école un coloris vrai et naturel; mais il n'eut pas le temps d'apprendre l'art de la composition; aussi préfère-t-on ceux de ses tableaux qui ne contiennent qu'un petit nombre de figures. Ses principales œuvres sont à Brescia, où l'on voit de lui : *Le Martyre de sainte Barbe* à la Madonna delle Grazie, *Saint Michel chassant le démon* à Saint-François, et *Saint Martin* à l'ancienne cathédrale. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Valery, *Voyages hist. et littér. en Italie*.

ROSA (*Salvator*), poëte, musicien et peintre de l'École napolitaine, né au village de l'Arenella, près de Naples, le 20 juin 1615, mort à Rome, le 15 mars 1673. Il était fils d'Antonio Rosa, arpenteur, et fut destiné au sacerdoce. Tout enfant il balbutiait des vers; il faisait retentir des sons du luth ou du tambour de basque les échos du Monte-Donzelle et du Vomero; il couvrait de ses barbouillages au charbon les murs de la maison paternelle. Malheureusement un jour il voulut *illustrer* aussi les colonnes du cloître de la Chartreuse, ce qui lui valut une double correction. Il s'enfuit; pendant plusieurs jours, il erra dans la campagne de Naples, vivant d'arbouses et de caroubes, couchant dans les tombeaux antiques de Bauli ou de la *via Campana*. Bref, après un nouveau séjour chez les PP. Somasques, il quitta la théologie pour la musique, fort encouragée alors par le vice-roi espagnol. Salvatoriello, comme on l'appelait, s'y livra tout entier. Bientôt ses productions devinrent populaires à Naples, et son talent de poëte et de joueur de luth le fit rechercher par les donneurs de sérénades. Un artiste pauvre, mais plein de talent, Francesco Francaziani, ayant épousé sa sœur, une étroite intimité s'établit entre eux, et Salvator passa la moitié de ses journées dans l'atelier de son beau-frère, copiant des fragments de ses tableaux; et l'autre moitié sur le Vésuve et au Pausilippe, cherchant des modèles dignes de son humeur indépendante. A dix-huit ans il quitta Naples, avec la ferme résolution de n'étudier qu'un seul maître, la nature; ses musées furent les montagnes, les cascades, les ruines de la Basilicate, de la Pouille et de la Calabre. Là il trouva des modèles d'une sublimité jusqu'alors inconnue, qui lui donnèrent les moyens de créer une école originale, quand les sources de l'originalité semblaient taries.

Dans les antiques régions qu'il parcourait, sur les sommets abruptes du mont Gargano ou des écueils de Sanvito, dans les grottes de Palignano et d'Otrante, Salvator trouva des hommes qui, descendant des anciennes colonies grecques, rêvaient pour leur pays l'affranchissement du joug espagnol. Dans les idées de ce temps, le brigand, ennemi de l'étranger, était plus souvent un héros qu'un criminel. Dans une de ses promenades solitaires, Salvator fut pris par une bande. Il allait périr. Parmi les brigands

était une femme; l'artiste était jeune, il était beau, il fut sauvé. Il resta chez les brigands, et devint leur camarade et même, dit-on, leur complice. Ce fut pendant cette période de sa vie qu'il recueillit ces admirables figures de bandits que plus tard il sema avec profusion dans ses œuvres. Un jour il s'échappa, et revint à Naples, où l'attendaient la misère, l'abandon, l'avarice des brocanteurs juifs, la honte et la mort de presque tous ses parents. Un heureux hasard vint ranimer son courage et le tirer un instant de l'obscurité. Le chevalier Lanfranc avait été appelé à Naples pour décorer l'église du *Giesù Nuovo*. Passant dans une des rues de la vieille ville, il distingua à la porte d'un brocanteur une esquisse dont au premier coup d'œil il sut reconnaître le mérite. Il fit arrêter son splendide équipage, et le peintre grand seigneur acheta l'œuvre du pauvre artiste mourant de faim. Ce suffrage fit connaître dans Naples le nom de Salvatoriello; mais s'il lui permit de mettre ses œuvres à un prix un peu plus élevé, il lui attira aussi la haine des peintres *maniéristes*. Un seul homme, l'appréciant à sa juste valeur, lia avec lui une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. Ce fut Aniello Falcone. Il le présenta à Ribera, son maître; mais ce n'était pas Salvator qui pouvait faire nombre avec les courtisans de l'orgueilleux espagnol; il eut bientôt reconquis sa liberté, mais avec elle il retrouva l'oubli et la misère.

Il se décida à aller chercher fortune à Rome; il avait alors vingt ans. A pied, un mince bagage sur l'épaule et le bâton à la main, voilà comme il entra dans la capitale des arts, où il devait jouer un si grand rôle. Deux genres entièrement opposés se partageaient alors l'admiration des amateurs romains : le Bernin représentant l'idéal, et les matérialistes hollandais ou ultramontains, avec lesquels on avait le tort de confondre Poussin et les Français. Salvator arrivait avec des idées aussi éloignées de la froide convention des *berninesques* que de la triviale vérité des ultramontains; il voulait être lui et rien autre. Deux maîtres seulement furent par lui reconnus et étudiés, Michel-Ange et le Titien. Les admirables ruines de Rome devinrent pour lui des sujets d'étude inépuisables. L'influence de la *malaria* et la fièvre ne tardèrent pas à le clouer dans la triste salle d'un hôpital. Alors sans doute il composa cette cantate, si âpre et si touchante à la fois, dans laquelle il peint son dénûment affreux et son découragement mortel. Lorsque Salvator sortit de l'hôpital, les médecins lui ordonnèrent de retourner respirer l'air natal; il partit. Cette fois il rencontra un ami dans un de ses condisciples du couvent, le jeune Girolamo Mercuri, qui avait continué la carrière ecclésiastique; il le décida à suivre son maître, le cardinal Brancacci, d'abord à Rome, puis à Viterbe. Le cardinal fit peindre à Salvator le portique de son palais épiscopal, et le tableau du maître-autel de l'église della Morte, l'*Incrédulité de saint Thomas*. Ces ouvrages et quelques petits tableaux qu'il envoyait à Rome commencèrent enfin à lui ouvrir le chemin de la renommée; mais après une année de séjour à Viterbe, Salvator, las de tout patronage, retourna à Naples.

Chaque année, pendant les fêtes de la Saint-Jean, une exposition de tableaux avait lieu dans le Panthéon de Rome et attirait tous les talents. Un des amis romains de Salvator osa y présenter un *Prométhée* qu'il lui avait envoyé de Naples pour tâcher de le vendre. Le succès fut immense. Salvator accourut à Rome, mais il ne put parvenir à se faire admettre dans l'Académie de Saint-Luc. Cependant son sort s'était un peu amélioré, et il put louer une maison dans la *via del Babbuino*, non loin de la fontaine qui lui a donné son nom. Le carnaval de 1639 arriva; un char richement orné, traîné par des bœufs aux cornes dorées, et rempli d'une troupe masquée parut dans le *Corso*. Cette troupe chantait de délicieuses cantates, puis, comme intermède, le principal personnage, s'annonçant sous le nom de *signor Formica*, acteur napolitain, et portant le costume du charlatan Coviello, répandait à flots les plus mordantes épigrammes, les *lazzis* les plus bouffons, distribuant à pleines mains des remèdes et des ordonnances contre les calamités publiques et les maux de la société. Bientôt dans Rome entière il ne fut question que du signor Formica et de ses brillantes parades. Le dernier jour il se démasqua, et montra aux regards étonnés le visage de Salvator. De ce moment ses succès de salon n'eurent plus de bornes. Il s'abandonna tout entier au plaisir; il monta même un petit théâtre, du haut duquel il osa attaquer le Bernin lui-même. Heureusement cette ivresse fut de peu de durée. La fortune semblait enfin lui sourire; ses paysages le disputaient même à ceux de Claude Lorrain et du Guaspre, alors en pleine possession de la faveur publique. Sa maison devint le lieu de réunion des plus beaux esprits et des plus grands seigneurs de Rome. Ce fut alors qu'il traduisit sur la toile sa fameuse cantate de *La Sorcière*, et qu'il exécuta la *Mort de Socrate*, *L'Enfant prodigue*, *Le Purgatoire* et *L'Assomption*. Gagnant beaucoup, amassant peu, il en était venu à fixer lui-même le prix de ses œuvres; à peine suffisait-il aux demandes. Toutefois, au milieu de ses succès, il ne pouvait oublier sa patrie, qui se débattait sous l'oppression espagnole. Masaniello le trouva combattant dans ses rangs (1647) à côté de son ami Falcone, qui, à la tête des artistes napolitains composant la *Compagnie de la mort*, secondait de tout son courage l'insurrection populaire. Après la chute du pauvre pêcheur d'Amalfi, l'école entière des peintres napolitains se trouva compromise et fut forcée de se disperser. Falcone se sauva en France; Salvator revint à Rome. Ses

instincts de sauvage indépendance étaient réveillés, et bientôt il osa exposer deux tableaux satiriques qui s'attaquaient à tout ce que Rome renfermait de grand et de puissant. Un orage terrible gronda sur sa tête, et cette fois il dut plier devant lui. Son départ de Rome fut une fuite, mais son arrivée à Florence devait être un triomphe. Ferdinand II le reçut comme un ami plutôt que comme un protégé. Le charme de sa conversation, sa renommée comme peintre, poëte et musicien, attirèrent autour de lui une foule d'admirateurs; sa maison, transformée en asile des plaisirs et du goût, devint le rendez-vous des beaux-esprits de Florence.

Au milieu de la splendeur de son nouvel état, l'artiste devint le fondateur, l'auteur et le meilleur acteur de l'Académie théâtrale des *Percossi*. Pendant son séjour à Florence, il peignit *Héraclite et Démocrite*, une foule de batailles et de paysages, le *Triomphe de David* et tant d'autres chefs-d'œuvre. Environ trois ans après, il partit en poste au milieu de la nuit, arriva aux jardins de la *Vigna Navicella* à Rome, en corrompit le gardien, et expédia aussitôt une circulaire à dix-huit de ses amis. Tous se rendirent à son appel; il les embrassa avec tendresse, leur offrit un somptueux repas, puis, montant a cheval, il retourna en Toscane avant que ses persécuteurs de Rome ou ses amis de Florence eussent eu vent de son aventure.

Salvator trouvait encore trop pesantes les chaînes si légères qui l'attachaient à la cour des Médicis, et il obtint de se retirer à la villa de Monte-Ruffoli, propriété magnifique de son ami le comte Ugo Maffei. Il y passa plusieurs années, étudiant la magnifique nature des maremmes, les sauvages montagnes de Pomarancio, de Querceto, de Monte-Casini, les villes si pittoresques de Volterra, de Colle et de San-Geminiano. Ses loisirs etaient consacrés à réunir, a completer ses productions littéraires. Enfin il put revenir à Rome, le but constant de ses desirs; ses ennemis étaient morts pour la plupart, l'éclat de sa gloire avait fait taire les autres. Il acheta une maison sur le Monte-Pincio, la décora avec luxe, et continua cette vie de grand seigneur pour laquelle la nature semblait l'avoir formé. La *Pythonisse d'Endor*, l'un des plus precieux ornements du Louvre, fut l'un des produits de son talent, arrivé alors à son apogee. Une vieillesse prématurée vint glacer cette imagination de feu, qu'aucun obstacle n'avait pu maîtriser. Sa vue baissa, ses facultés morales s'affaiblirent, une hydropisie se déclara, et le 15 mars 1673 il rendit le dernier soupir, à l'âge de cinquante-huit ans. Un tombeau digne de lui l'attendait. Si le Panthéon d'Agrippa avait reçu les restes de Raphael, le dernier asile de Salvator devait être Notre-Dame des Anges, ces thermes de Dioclétien dont Michel-Ange avait fait la plus noble église de Rome.

Les œuvres de Salvator Rosa sont pour ainsi dire innombrables; nous indiquerons seulement ici les principales. A Rome, palais Chigi : une *Bataille*, *Un Satyre et un philosophe*; palais Doria : *La Mort d'Abel*; palais Colonna, *Les deux saints Jean*; palais Corsini : *Le Géant Titius*; palais Spada, deux *Paysages*; *Saint Jean, saint Cosme et saint Damien*; — à Florence, galerie publique : deux *portraits* de l'artiste à différents âges, une *Marine*, deux *Paysages*, *Empédocle*; — à Milan, musée de Brera, *Les Ames du purgatoire*, *Saint Paul premier ermite*; — à Vienne, au musée : deux *Paysages*, *Saint Guillaume endormi*, deux épisodes de la *Bataille de Constantin et de Maxence*, *Un Portrait de guerrier*, un *Combat de cavaliers romains*; — au musée de Berlin : *Portrait* de l'artiste, une *Marine*, une *Cascade*; — à Munich : *Les Soldats de Gédéon se désalterant*, *Quatre bandits tenant conseil*, plusieurs *Paysages*; — au musée de Dresde : une *Marine*, un *portrait d'homme*; — à Darmstadt : trois *Paysages*; — à Londres : *Mercure et le bûcheron*, un *Paysage*; — à Madrid : *Vue du Golfe de Salerne*; — à Paris, au Louvre : *Raphael et le jeune Tobie*, *La Pythonisse d'Endor*, *Une Bataille*, *Un Paysage avec des guerriers*; — à Nantes : une *Marine*, une *Halte de soldats*, *Jason endormant le dragon*, *Deux têtes de vieillards*.

Salvator a gravé à l'eau-forte plusieurs de ses tableaux. En 1780, une série de quatre-vingt-cinq eaux-fortes d'après ses compositions a été publiée, in-fol., à Rome, par C. Antonini. Les *Satires* de Salvator Rosa ont été imprimées à Amsterdam en 1719, in-8°, et à Florence en 1770. Enfin, quelques-unes de ses compositions musicales nous ont été conservées par Burney dans son *History of musics*.

Les principaux élèves ou imitateurs de Salvator furent Marzio Masturzo, N. Vaccaro, N. Massaro et Scipione Compagno. E. BRETON.

Domenici, *Vite de' pittori napoletani*. — Lady Montague, *Life of Salvator Rosa*; Londres, 1824, 2 in-8° — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Cantu, *Salv. Rosa*; Milan, 1844, in-8°. — *Hist. des peintres*, livr. 175-176. — *Catalogues* des musées.

ROSALBA (*Rosa-Alba* CARRIERA, plus connue sous le nom de LA), femme peintre, née en janvier 1671, à Venise, où elle est morte, le 15 avril 1757. Mariette, contrairement à ce que dit Zanetti, raconte, d'après Nic. Vleughels, intime ami de la Rosalba, que cette artiste n'eut d'abord d'autre occupation que de faire des dessins pour les dentelles appelées *points de Venise*. Un retour de la mode l'ayant obligée à chercher d'autres moyens d'existence, elle se mit à peindre des dessus de tabatière d'après le conseil d'un Français nommé Jean Stève, renommé à Venise pour ce genre d'ouvrages. Lorsqu'en 1720 elle vint en France, elle jouissait déjà d'une assez grande réputation, que l'engouement excessif des artistes et des amateurs de Paris ne contribua pas peu à augmenter. Déjà membre

de l'Académie de Saint-Luc à Rome et de celle de Bologne, elle fut reçue dans l'Académie royale de peinture (26 octobre 1720). « Admise sur le vu d'un portrait du roi au pastel », elle envoya en 1722 comme morceau de réception un pastel représentant *une Muse*, qui est aujourd'hui au Louvre. Les deux années qu'elle passa à Paris (1720-1721) furent pour Rosalba une suite de triomphes et d'ovations; recherchée, fêtée de tous, elle était considérée comme l'un des grands peintres enfantés par l'Italie. Mariette, qui voyait « cette savante fille », comme il l'appelle, dans la société des Caylus et des Crozat, ne peut dissimuler son excessive admiration. Connaisseur des plus fins, la sûreté de son goût l'empêche de fermer les yeux sur les défauts de la Rosalba; mais, dit-il, « il en est d'elle comme du Corrège : ses incorrections visent au grand et lui sont, ce semble, permises ». Aujourd'hui que la « belle couleur » des pastels de Rosalba s'est éteinte, nous sommes obligés de voir les défauts de son dessin aussi bien que l'afféterie et le peu d'ampleur de son style. En 1735 elle fit un voyage en Allemagne, où elle fut accueillie comme elle l'avait été à Paris. A Vienne elle eut l'honneur de donner des leçons à l'impératrice. Son esprit, ses talents charmèrent la cour de Dresde. Sa carrière artistique, si heureuse jusque-là, fut tristement interrompue en 1746 par le développement d'une cataracte sur les yeux; une operation qu'elle subit trois ans plus tard n'amena qu'un faible et passager soulagement à son mal; elle retomba bientôt dans un état de cecité complète.

Sa sœur cadette, *Giovannina* CARRIERA, peignait également; elle faisait, dit-on, les fonds et les accessoires des tableaux de la Rosalba; elle mourut à Venise, le 9 mai 1737.

La Rosalba avait écrit le *Journal* de son voyage à Paris; cet ouvrage, aussi rare qu'il est curieux, a paru en 1793, sous ce titre : *Diario degli anni* 1720-1721, *scritto da propria mano in Parigi da Rosalba Carriera*; Venise, in-4°. H. H—N.

[illegible]

ROSALÈS. *Voy.* MASTELLETTO (*il*).

ROSAMEL (*Claude-Charles-Marie* DUCAMPE DE), marin français, né le 25 juin 1774, à Trenecq (Pas-de-Calais), mort le 27 mars 1848, à Paris. Dès l'âge de treize ans il se voua à la pratique de la mer. Apres avoir navigué comme pilotin sur un bâtiment caboteur de la Manche, il se mit à etudier la theorie de son metier pour entrer au service de l'État, et obtint au concours, en janvier 1792, le grade d'aspirant de marine; il prit part en cette qualité aux combats soutenus en juin 1794 par l'amiral Villaret-Joyeuse contre la flotte anglaise aux ordres de l'amiral Howe. Nommé enseigne en 1797, il subit l'année suivante une courte captivité en Angleterre. Lieutenant en 1802, capitaine de frégate en 1808, il fut presque toujours en service actif. En 1811 il commandait *la Pomone* : en se rendant de Corfou à Trieste avec la frégate *la Pauline* et la flûte *la Persane*, il fut rencontré à la hauteur de l'île Palagosa (golfe de Venise) par trois frégates anglaises. *La Persane* se fit chasser afin de rétablir une sorte d'égalité entre ses deux conserves et deux des vaisseaux anglais : mais *la Pauline* abandonna *la Pomone*, qui, après un combat terrible, dématée et écrasée par le feu roulant de l'ennemi, fut forcée d'amener son pavillon. Rosamel, blessé à la tête, fut conduit de nouveau en Angleterre, où il demeura trois ans prisonnier. Lorsqu'à la paix il rentra en France, le conseil de guerre, réuni à Toulon pour juger sa conduite, l'acquitta honorablement, et le roi le nomma capitaine de vaisseau (juillet), puis chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur (août 1814). Il occupait à Cherbourg l'emploi de major de la marine depuis deux ans à peu près, lorsqu'en 1817 il reprit la mer; promu au grade de contre-amiral (octobre 1823), il commanda la station navale des mers de l'Amérique du Sud, et servit en 1828 dans le Levant sous M. de Rigny. Attaché à l'expédition d'Alger, il fut chargé de venger une insulte faite au consul général de France à Tripoli; à la tête d'une puissante flottille, il fit connaître son ultimatum au bey, et obtint de lui l'abolition de la piraterie et de l'esclavage des chrétiens, la suppression des tributs auxquels étaient soumises les puissances européennes, et huit cent mille francs comme contribution de guerre. En novembre 1830 Rosamel fut appelé à la préfecture maritime de Toulon, et le 1er mars 1831 élevé au grade de vice-amiral. A la fin de 1833 il siégea au conseil d'amirauté et entra comme député de Toulon à la chambre des députés. Le 6 septembre 1836, il devint ministre de la marine. Parmi les actes remarquables qui ont signalé son passage aux affaires, on peut citer l'organisation des équipages de ligne et la création des matelots canonniers et des écoles d'artillerie navale destinées à leur institution. Ce fut pendant son administration qu'eurent lieu l'expédition de Saint-Jean d'Ulloa et les voyages scientifiques de *l'Astrolabe*, de *la Vénus* et de *l'Artémise*. Il quitta son portefeuille le 30 mars 1839; le 7 du même mois il avait été nommé pair de France.

Le Moniteur universel, 1848, p. 740.

*ROSAS (don *Manuel* ORTIZ DE), ancien dictateur de la confédération Argentine, né en 1793, a Buenos-Ayres. Il prétend descendre d'une grande famille des Asturies qui comptait parmi ses membres un capitaine général du Chili, Leon Ortiz de Rosas, comte de Poblaciones. Son père, simple *estanciero* dans la république Argentine, avait été fait prisonnier par les Indiens, cousu dans une peau de bœuf et noyé. Il passa sa première jeunesse à garder les troupeaux chez son pere, qui le laissa sans instruction aucune. Un commerçant, chez lequel il

avait été placé, le renvoya parce qu'il ne savait ni lire ni écrire. A dix-neuf ans, il s'enfuit dans les *pampas*, à la suite d'un vol qu'il avait commis, à ce que ses ennemis ont prétendu. Là, il mena la vie des *gauchos*, ou pâtres indigènes, race à demi sauvage, issue du croisement des Indiens avec les Espagnols, les Basques et autres Européens. Le *lazo* à la main, jour et nuit errant sur un cheval indompté, Rosas acquit dans cette vie indépendante toutes les qualités qui résument les instincts des *gauchos :* la force, l'agilité, la ruse. Il devint le héros des *pampas;* son nom pénétra jusqu'à Buenos-Ayres. Un homme riche et distingué, Vicente Maza, lui fit donner quelque instruction; en peu de temps Rosas sut regagner le temps perdu. En 1820, il parut pour la première fois sur la scène politique à la tête d'un régiment provincial, les *colorados*, pour défendre le gouverneur Rodriguez contre une conspiration qui l'avait forcé de quitter la capitale immédiatement après son élection. Depuis la chute de la domination espagnole, deux partis se trouvaient en présence dans la république Argentine : les unitaires, tendant à amener, par une concentration libérale et démocratique, la prospérité intérieure et la force extérieure de l'État, et les fédéraux, jaloux de maintenir l'indépendance et l'autonomie des États de la confédération et de ruiner l'influence, toujours croissante, de Buenos-Ayres. Depuis 1816 jusqu'à 1829, et sous vingt gouverneurs successifs, ces deux systèmes furent en lutte perpétuelle. Rosas, par instinct et par conviction, tenait aux fédéralistes; bientôt il fut le chef de ce parti, qui comptait dans ses rangs tous les *gauchos*. Le chef des unitaires, le gouverneur Rivadavia, fut contraint de déposer le pouvoir, le 7 juillet 1827. Son successeur, Dorrego, fut vaincu et tué, l'année suivante, par le général Lavalle, qui avait levé l'étendard de l'insurrection. Dans cette guerre, Rosas se signala une seconde fois et assura la victoire à son parti. Les campagnes le proclamèrent chef de l'État et, sous cette pression, l'Assemblée des représentants de Buenos-Ayres le nomma gouverneur de la république Argentine, le 8 décembre 1829. D'une main ferme, Rosas saisit le gouvernail de l'État. « Vous m'avez choisi, dit-il dans une proclamation, pour gouverner suivant ma science et conscience : j'obéis. Vous savez maintenant que les théories démocratiques sont de périlleuses utopies, qui mènent à la servitude. Ma conviction sera mon guide, la faire prévaloir sera mon devoir, l'exécuter sera le vôtre. »

Sur ce qu'il appelait sa science et sa conscience, le doute ne resta pas longtemps permis. Rosas voyait dans le système démocratique et unitaire une importation étrangère et inapplicable au sol américain. Doué de toutes les qualités qui constituent l'autocrate, jaloux de l'indépendance américaine, désireux avant tout de consolider sa puissance par tous les moyens et d'établir un ordre quelconque, il commença à réprimer énergiquement les unitaires dans les provinces, et entreprit contre eux une expédition en décembre 1830. La victoire lui resta parce qu'il s'appuyait sur cet élément barbare peut-être, mais national, qui fermentait autour de lui et qu'il réussit à soumettre à son autorité absolue. Pour la première fois depuis la constitution de la république, on vit un gouverneur atteindre le terme légal de son exercice. La gloire militaire devait servir à le maintenir en fonctions. A la fin de 1831, il conduisit une expédition contre les Indiens du Sud, dans laquelle il soumit les tribus sauvages jusqu'au détroit de Magellan. Entouré d'un nouveau prestige aux yeux du peuple, il fit une entrée triomphale à Buenos-Ayres, où son absence avait fait renaître les anciens troubles. Rosas parut le seul homme capable de sauver l'État, et l'Assemblée lui conféra, le 7 mars 1835, pour cinq ans, les fonctions de gouverneur et de capitaine général. Par un calcul habile, Rosas refusa d'abord, mais il finit par accepter, à la condition qu'on l'investît provisoirement de la *somme des pouvoirs*, c'est-à-dire, de la dictature. La même comédie se renouvela entre Rosas et l'Assemblée tous les cinq ans. Toujours il prétexta sa santé affaiblie, les difficultés des circonstances, la nécessité du repos et de la solitude, pour extorquer à l'Assemblée des pouvoirs encore plus étendus.

Cette stratégie machiavélique permit à Rosas de régner en despote pendant vingt-trois ans. Son gouvernement n'est en effet qu'une longue chaîne de crimes monstrueux, presque inconnus depuis Caligula et Héliogabale. Ses moyens principaux étaient l'emprisonnement, la confiscation, les supplices, le poison et le meurtre. Tous les documents officiels commençaient par cette phrase sacramentelle : « Meurent les sauvages unitaires! » Mais sous le prétexte de poursuites politiques, il sévissait contre amis et ennemis, dès qu'ils lui inspiraient des soupçons. En 1840, il organisa la fameuse compagnie des *mazorcas*, qui extermina, à coups de poignard et de pistolet, tous les suspects en plein jour. On évalue à vingt-deux mille le nombre des victimes sacrifiées jusqu'en 1843 à cet épouvantable despotisme. Son orgueil alla jusqu'à exiger des habitants de Buenos-Ayres qu'ils rendissent hommage à son portrait. Un mois de l'année reçut le nom de Rosas. Chaque Argentin fut forcé de porter un ruban rouge comme emblème d'une domination cimentée par le sang. Les couleurs des unitaires, bleu et vert, étaient proscrites partout. Des témoins oculaires racontent que la fille de Rosas, Manuelita, s'est fait traîner par les rues de Buenos-Ayres dans une voiture attelée de dames nobles, qui s'étaient permis de se moquer d'elle. D'autres traits d'un genre pareil impriment à Rosas le cachet d'un Néron moderne. La presse était muette. Les quatre journaux de Buenos-Ayres, *La Gaceta mercantil*

El Diario de la Tarde, *The british Packet*, *El Archivo americano*, recevaient ses instructions. Le premier de ces journaux était l'organe officiel, et débutait ordinairement par des articles de fond parfois réimprimés durant des mois entiers, afin de bien inculquer aux Argentins les doctrines politiques du dictateur. Quant à l'extérieur, Rosas s'efforça toujours de maintenir de bonnes relations avec les autres États de l'Amérique du Sud, à l'exception de l'Uruguay et du Paraguay, qu'il s'obstina à considérer comme dépendance de la république Argentine. Son attitude vis-à-vis de l'Europe était différente. Tout en affectant une observance scrupuleuse des traités subsistants et même des convenances diplomatiques, il s'attacha à montrer une indépendance qui flattait singulièrement l'impuissance politique de l'Amérique espagnole. A cet égard sa politique mérite le nom de nationale. Il serait injuste de ne pas reconnaître que l'administration de Rosas a été, sous plusieurs rapports, salutaire pour la république. Avec l'énergie qu'il imprimait à toutes ses actions, il a relevé la prospérité industrielle du pays; il a donné, par l'abaissement des tarifs, un grand développement au commerce, en lui ouvrant des débouchés avantageux; il a établi un certain ordre matériel, la sûreté publique et une juridiction suffisante aux besoins du moment; il a favorisé l'agriculture et la colonisation étrangère et diminué considérablement la dette publique, malgré l'émission d'une masse énorme de papier-monnaie.

Par un retour singulier, la chute de Rosas fut marquée le jour où il devint infidèle à ses convictions fédéralistes. A l'exemple de ses prédécesseurs unitaires, il demanda en faveur de Buenos-Ayres, un monopole commercial, prétention qui souleva contre lui les États voisins et aboutit à l'intervention de la France et de l'Angleterre. Cette intervention était due en partie à l'initiative du gouvernement brésilien, qui envoya à cet effet le vicomte d'Abrantès à Paris et à Londres. La France, qui avait particulièrement à se plaindre des violences commises contre ses nationaux (1), proclama et effectua le blocus de La Plata depuis 1838 jusqu'à 1849; elle prêta, en outre, un secours ouvert mais peu actif à Montevideo, l'asile des unitaires réfugiés. Peu jalouse cependant de s'engager sérieusement dans une expédition lointaine et coûteuse, elle finit par céder à la tenacité du dictateur. L'Angleterre, contre laquelle Rosas soutint une querelle particulière, à cause des îles Malouines, en fit autant. La question de La Plata devait trouver d'un autre côté sa solution. Les hostilités du Brésil, dirigées contre le gouvernement de Rosas depuis 1845, déterminèrent ce dernier à une rupture ouverte. Il rappela, au commencement de 1851, son ministre de Rio de Janeiro, et comme son mandat était sur le point d'expirer, il envoya, suivant son habitude, sa démission à l'Assemblée des représentants. Ce fut encore sa santé affaiblie qui paya les frais de cette comédie. Aussitôt son ennemi le plus redoutable, le général Juste-Joseph Urquiza (1), gouverneur d'Entre-Rios, déclara, pour sa part, accepter la démission du dictateur. Une proclamation du 1er mai 1851 fit connaître au peuple cette décision; elle commence ainsi : « Considérant que réitérer auprès du général Rosas les instances faites antérieurement pour qu'il reste à son poste, c'est n'avoir aucun égard pour sa santé affaiblie, et que c'est aussi contribuer à la ruine des intérêts nationaux, qu'il confesse lui-même ne pouvoir suivre avec toute l'activité qu'ils exigent.... etc. » Le 29 mai, un traité préliminaire d'alliance offensive et défensive fut passé entre le Brésil, le Paraguay, l'Uruguay et la province d'Entre-Rios, traité définitivement conclu les 12 et 13 octobre 1851. La *grande armée libératrice de l'Amérique du Sud*, qui s'était accrue par les contingents des autres provinces argentines à un effectif de trente mille hommes, cinquante mille chevaux et quarante bouches à feu, opéra, sous les ordres d'Urquiza, le passage du Parana, le 8 janvier 1852, et se dirigea sur la capitale. En présence de ce danger, Rosas perdit toute assurance. Il fit déclarer Urquiza *fou*, *traître*, *sauvage unitaire*, réclama de la chambre une nouvelle investiture, et se porta à la rencontre de l'ennemi. Quelques heures de combat à Monte-Caseros suffirent à mettre les Argentins en déroute (3 février 1852) Rosas, travesti en *gaucho*, reprit le chemin de la capitale, d'où il se sauva sous les habits de matelot avec ses deux filles Manuelita et Mercedes et ses deux fils Juan et Manuel. Un vapeur anglais, *la Locuste*, le débarqua, le 26 avril suivant, à Plymouth. L'accueil flatteur que l'ancien dictateur trouva auprès des autorités anglaises excita l'indignation générale, dans le public aussi bien que dans le parlement. Le jour où Rosas quitta le sol américain, Urquiza prit possession de la *Quinta de Palermo*, espèce de Versailles de la Pampa que le dictateur avait construit, et où il tenait une cour brillante. Son immense fortune, qui consistait en terres et en troupeaux, fut confisquée au profit de l'État par le gouvernement provisoire, constitué le 4 février à Buenos Ayres. Lui-même vit actuellement à Southampton.

Rosas a été jugé de différentes manières. Ses partisans voyaient en lui un second Washington, ses ennemis un monstre. Pour garder l'impartialité, il faut dire que Rosas n'est pas un homme vulgaire. Son extérieur même trahit un caractère extraordinaire. Il est d'une haute stature, aux traits marqués et réguliers, les yeux bleus et vifs, le teint coloré. Ses manières sont dignes, réservées, austères et simples. Son lan-

(1) Le nombre des Français résidant dans la république Argentine, s'élève à 237,000.

(1) Rosas, disait-on, ne se couchait jamais sans avoir pensé au moyen de se débarrasser de ce rival.

gage est recherché, mais énergique et pittoresque. A toutes les qualités que nous lui connaissons déjà, Rosas joignit une activité, une passion du travail dont une constitution vigoureuse comme la sienne pouvait seule braver les fatigues. Ses ministres n'étaient que ses commis. Avec son instinct habituel, Rosas a découvert un principe indiscutable aujourd'hui, et avec habileté et énergie il a su tourner à son profit cette découverte : c'est que la race hispano-américaine doit être gouvernée non pas par des paroles, mais par des actions. C'est le témoignage que l'histoire ne lui refusera pas. J. Matz.

Manner der Zeit. — *Annuaire de la Revue des Deux Mondes*, 1850-1851.

ROSCELIN, théologien français, né à Compiègne, ou près de Compiègne, mort après 1121. Jeune encore, il quitta son pays natal, et se rendit en Bourgogne, où il obtint un canonicat, soit dans l'église métropolitaine de Besançon, soit dans une des collégiales de cette ville. C'est là qu'il se signala par ses opinions nouvelles sur la Trinité. Il soutient qu'il faut voir dans la Trinité trois personnes substantiellement séparées, ou un seul Dieu, diversement considéré selon la diversité de ses attributs; en conséquence il refuse d'admettre que des personnes différentes puissent être consubstantielles. Cette négation est, on le sait, une hérésie. Roscelin, qui avait fait sa logique dans quelques livres d'Aristote transmis par Boèce au monde latin, est à bon droit considéré comme un des plus habiles et des plus audacieux nominalistes du douzième siècle. Traduit devant le concile de Soissons, en 1092 ou 1093, il y fut condamné. Ce fut alors qu'il passa en Angleterre. Là nous le trouvons renouvelant ses explications sur le mystère, le plus inaccessible à la logique, de toute la doctrine chrétienne, et provoquant Anselme, le docte archevêque de Cantorbéry, à publier son traité *de la Trinité et de l'Incarnation*. En outre, Roscelin attaque les mœurs des clercs anglais, et sans faire le procès aux unions illégitimes des prêtres, question grave, qu'il paraît avoir réservée, il condamne vivement la faveur accordée dans l'Église même, par le népotisme sacerdotal, aux enfants nés de ces unions. Sur ce point il fut réfuté par un certain Thibault, qui professait à Oxford. Mais on ne se contenta pas de le contredire, et de justifier ce qu'il condamnait. Pour avoir imprudemment élevé la voix contre un abus presque général, Roscelin fut contraint, par le soulèvement des intérêts qu'il avait froissés, à fuir l'Angleterre et à revenir en France. Vers 1096 il habitait la Touraine, et ayant obtenu le droit d'enseigner la religion dans l'église collégiale de Sainte-Marie de Loches, il réunissait autour de sa chaire un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels l'histoire désigne le jeune Abelard. On ne connaît l'enseignement philosophique de Roscelin que par quelques écrits de ses adversaires. On le connaît donc mal. Tout porte à croire que cet homme impétueux, d'une sincérité téméraire, ménagea trop peu les opinions reçues et compromit sa doctrine par le ton de ses discours; mais rien n'autorise à supposer quelque différence importante entre cette doctrine et celle qui fut dans la suite professée avec tant d'éclat par son ancien disciple, devenu son ennemi, Pierre Abélard. Plus tard Roscelin fut admis dans la collégiale de Saint-Martin de Tours, où il composa, en 1120 ou 1121, contre Abélard un écrit violent, récemment découvert dans la bibliothèque de Munich. On ignore la date de sa mort.

Roscelin a passé longtemps pour l'inventeur du nominalisme : c'est une fausse opinion, que la critique moderne ne pouvait consacrer. Il reste établi que cet interprète intelligent, hardi, peut-être présomptueux, de la logique péripatéticienne, eut dans son temps une influence égale à sa renommée. Le douzième siècle maudit son nom et l'oublia vite; mais la doctrine qu'il avait professée lui survécut, fit de constants progrès, et règne partout aujourd'hui, malgré la vivacité, malgré l'éloquence de quelques protestations. On n'a sauvé de Roscelin que cette invective contre Abélard dont nous venons de parler. Publiée d'abord par M. Schmeller, elle a été reproduite par M. Cousin dans le t. II de son édition des *Œuvres* d'Abélard (*Appendix*, p. 792).

B. Hauréau.

V. Cousin, *Fragments de Philosophie scolastique*, p. 119 et suiv. — De Remusat, *Abélard*, t. I, passim — B. Hauréau. *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 178 et suiv., et *Singularités hist. et littér.*, p. 216. — Degérando, *Hist. comparée des systèmes de philos.*, t. II, p. 446. — Rousselot, *Études*, t. I, p. 127. — Bouchitté, *Le Rationalisme chrétien à la fin du onzième siècle*.

ROSCHMANN (*Antoine*), historien allemand, né dans le Tyrol, vers 1710, mort vers 1765. Après avoir étudié le droit, il devint historiographe des états du Tyrol, emploi auquel il joignit plus tard ceux de bibliothécaire de l'université d'Inspruck et de garde des archives du Tyrol. On a de lui : *Regnum animale, vegetabile et minerale Tyrolense;* Inspruck, 1738, in-4°; — *Veldidena urbs, Augusti colonia, e tenebris eruta, insertis ineditis quæ per Tyrolim supersunt monimentis romanis;* Ulm, 1745, in-4°; — *Nachrichten von dem Leben des heiligen Valentini beyder Rhætien Apostels* (Vie de saint Valentin, apôtre des deux Rhéties); Ulm, 1746, in-4°; — *Bella Romanorum in Rhætia vel ejus vicinia;* Vienne, 1783, in-fol. : ouvrage dont la plupart des exemplaires furent détruits par ordre du gouvernement autrichien.

Son fils, *Cassien-Antoine* Roschmann, mort en 1806 archiviste à Vienne, a publié entre autres une *Histoire du Tyrol* (en allemand); Vienne, 1792-1802, 2 vol. in-8°.

Saxe, *Onomasticon*, t. VI, p. 556. — Meusel, *Lexikon*. — Luca, *Gelehrtes OEstreich*.

ROSCIUS (*Quintus*), un des plus célèbres acteurs romains, vivait dans la première moitié

du premier siècle avant J.-C. Il était né à Solonium, près de Lanuvium, dans la Sabine. Il atteignit rapidement comme acteur une réputation extraordinaire. Son seul rival semble avoir été Ésope (*Æsopus*), qui le surpassait dans le pathétique. Roscius, plus instruit, étudiant plus soigneusement ses rôles, apporta dans son jeu une perfection qui ne fut jamais égalée. Les Romains récompensèrent largement son mérite, si, comme Pline le prétend, il réalisa dans la première partie de sa carrière une fortune de 50 millions de sesterces. Ce chiffre est peut-être exagéré; mais il atteste l'immense succès de Roscius. Sylla lui donna l'anneau d'or qui distinguait la classe des chevaliers. Cicéron lui demanda des leçons de déclamation et plus tard il plaida pour lui dans un procès où un certain Fannius lui réclamait, assez justement, à ce qu'il semble, une somme de 50,000 sesterces. On ne sait quelle fut l'issue de ce procès, qui se plaida en 68 avant J.-C. Roscius mourut peu d'années après, puisque Cicéron, dans son discours pour Archias, en 62, parle de la mort du célèbre acteur comme d'un événement récent. D'après Macrobe, Roscius composa un ouvrage dans lequel il comparait l'art oratoire avec l'action théâtrale.

L. J.

Cicéron (pour les divers passages où il est question de Roscius, *voy.* l'*Onomasticon Tullianum* d'Orelli). — Unterholzner, *Ueber die Rede des Cicero für den Schauspieler Q. Roscius*, dans le *Zeitschrift* de Savigny, vol I, p. 248. — München, *Oratio M. T. C. pro Q. Roscio, juridice exposita*; Cologne, 1829. — Schmidt, édit. du discours *Pro Q. Roscio*; Leipzig, 1839. — Fraguier, *Vie de l'acteur Q. Roscius*, dans les *Mém. de l'Acad. des Insc.*, IV, p. 437.

ROSCOE (*William*), historien anglais, né près de Liverpool, le 8 mars 1753, mort dans cette ville, le 30 juin 1831. Il avait douze ans lorsque son père, qui était maraîcher à Mount Pleasant, aux portes de Liverpool, le retira de l'école pour s'en faire aider dans les travaux de sa profession. A quinze ans, on le plaça dans la boutique d'un libraire, qu'il ne tarda pas à quitter pour entrer dans l'étude d'un *attorney*, fonctions qu'il exerça pour son propre compte à partir de 1774. Le goût de la littérature l'avait suivi dans ces diverses conditions. Seul, et aidé seulement des conseils de quelques amis, il apprit successivement le latin, le grec, le français et l'italien, qui devint bientôt son étude favorite. Sans négliger les soins d'une nombreuse clientèle, il se fit connaître par des écrits sur les beaux-arts, des mémoires sur la botanique et l'histoire naturelle, des pamphlets économiques et politiques, enfin par des poésies, parmi lesquelles on remarque le poème intitulé : *The Wrongs of Africa* (1788, in-8°), et publié en faveur des nègres d'Afrique. Lorsque éclata la révolution française, il épousa avec chaleur la cause de la liberté universelle, et deux ballades patriotiques, échappées à sa plume, firent un certain bruit : *The vine-covered hills and gay regions of France*, et *Millions, be free!* En 1796, Roscoe, quittant la pratique et se bornant au titre d'avocat, put se livrer tout entier à des travaux, dès longtemps entrepris, sur l'histoire et la littérature italiennes, il fit paraître : *The Life of Lorenzo de' Medici, called the Magnificent* (Londres, 1796, 2 vol. in-4°), puis *The Life and Pontificate of Leo X* (ibid., 1805, 4 vol. in-4°). Ces deux ouvrages (1), qui ont eu plusieurs éditions en Angleterre, qui ont été traduits en allemand, en italien et en français (la *Vie de Laurent de Médicis*, par Thurot, Paris, 1799-1800, 2 vol. in-8°; la *Vie de Léon X* par P.-F. Henry, Paris, 1808-1816, 4 vol. in-8°), ont fondé la réputation littéraire de Roscoe. Consacrés à la vie des deux princes protecteurs des lettres et des arts, ils nous introduisent au milieu de cette société brillante d'érudits, de poëtes, d'hommes d'État, d'artistes, dont ils aimaient à s'entourer, et grâce aux anecdotes, aux citations, aux documents que l'auteur a su grouper autour de ses biographies, ils offrent un intérêt à la fois historique et littéraire. En 1805, la ville de Liverpool se souvint que Roscoe, non content de l'honorer par ses ouvrages, de la doter d'une société des arts, s'était de tout temps associé aux mesures économiques qui avaient favorisé son développement. Elle le nomma son représentant à la chambre des communes, où il appuya les réformes proposées par sir Samuel Romilly, et se fit remarquer parmi les défenseurs les plus ardents de l'émancipation catholique et de la suppression de l'esclavage. On en prit occasion d'ameuter contre lui, dans sa ville natale, les nombreux intérêts froissés par ces mesures, et il renonça à la carrière politique, tout en se réservant d'appuyer au besoin de sa plume les convictions auxquelles il avait fait le sacrifice de sa position parlementaire. En janvier 1816, le banquier Clarke, dont il était l'ami et l'associé, suspendit ses payements, et Roscoe fut atteint par des poursuites qu'envenimaient les animosités politiques. Il lui fallut vendre sa bibliothèque et ses collections, d'une valeur considérable. Il trouva une consolation dans l'estime générale, dans la culture des lettres, des sciences et des arts, qui avaient embelli sa vie et qui l'occupèrent jusqu'à la fin. Il avait entrepris un grand nombre d'ouvrages, qu'il ne put terminer; c'était une *Histoire des progrès et des vicissitudes de l'art et de la littérature;* mais il acheva, avant de mourir, une *Monographie des scitaminées*, payant ainsi un dernier tribut à l'étude des plantes, qui avait charmé les premiers jours de sa jeunesse. Roscoe a laissé trois fils, qui se sont fait connaître dans la littérature. L'aîné, *Henry*, mort le 25 mars 1836, a publié, outre la *Vie* de son père, plusieurs ouvrages sur

(1) Il faut y joindre : *Illustrations historical and critical of the life of Lorenzo de' Medici* (Londres, 1822, in-8°), où l'auteur répond aux critiques de Sismondi. Il y a aussi des additions et corrections à la *Vie de Leon X* dans la traduction italienne du comte Rossi (Milan, 1816-17, 12 vol. in-8°).

la jurisprudence et l'histoire du droit. Le troisième, *Robert*, n'est mort qu'en 1850; voué par profession à la carrière du barreau, il a, comme son père, allié le culte des Muses à la pratique judiciaire. Enfin *Thomas*, le second, que nous croyons encore vivant, est l'auteur d'un assez grand nombre de publications, parmi lesquelles nous citerons des *Voyages illustrés dans l'île de Wight et dans le pays de Galles*, une bonne traduction de la *Littérature du midi de l'Europe*, de Sismondi, etc. E.-J.-B. RATHERY.

Henry Roscoe, *The Life of William Roscoe*; Londres, 1833, 2 vol. in-8°.

ROSCOMMON (*Wentworth* DILLON, quatrième comte DE), poëte anglais, né vers 1633, en Irlande, mort le 17 janvier 1684, à Londres. Il était fils de James Dillon, et son oncle, le comte de Strafford, lui donna au baptême le nom de Wentworth, qui était celui de sa propre famille Ce fut sous les auspices de ce parent, qui était alors vice-roi d'Irlande, qu'il reçut sa première éducation; il parvint à posséder si parfaitement le latin que, sans avoir appris les règles ordinaires de la grammaire, il écrivait en cette langue avec autant d'elégance que de netteté. Lorsque la révolution éclata en Angleterre, il alla terminer ses études à Caen, où il suivit les leçons de Bochart, et passa ensuite en Italie. En 1660 il fut ramené dans son pays par le rétablissement des Stuarts, et nommé capitaine d'une compagnie des gardes; cette charge l'entraîna dans une vie de plaisirs et d'aventures galantes, où il dissipa la plus grande partie de sa fortune; sa passion effrénée pour le jeu lui attira plus d'une mauvaise affaire, et le mit plus d'une fois en danger de perdre la vie. Il eut aussi les fonctions d'écuyer près de la duchesse d'York. Il avait formé le projet d'aller passer le reste de ses jours à Rome, lorsqu'il mourut à cinquante ans, d'une goutte remontée; on l'enterra avec une grande pompe, dans l'abbaye de Westminster. Roscommon est un des poëtes anglais qui avant Addison ont manié la langue avec le plus de correction; il était lié d'amitié avec Dryden, et Pope lui a décerné cet éloge, qu'il était le seul écrivain moral du règne de Charles II. Pourtant Johnson l'a jugé avec quelque sévérité. « Sa versification est agréable, dit-il, mais rarement vigoureuse; il contribua à épurer le goût, s'il n'agrandit pas infiniment le cercle des connaissances. » Il a laissé quelques rares écrits, imprimés avec ceux du comte de Rochester, et parmi lesquels on distingue un *Essai sur la traduction poétique* (Londres, 1680, in-4°), une version de l'*Art poétique* d'Horace (ibid., 1680, in-4°), et quelques petits poëmes remplis d'élégance.

Johnson, *English poets*. — Chambers, *Encyclop. of English litterature*.

ROSE (*Guillaume*), prélat français, né à Chaumont, vers 1542, mort à Senlis, le 10 mars 1602. Après avoir enseigné la grammaire et la rhétorique au collége de Navarre, à Paris, il s'appliqua à la prédication; son éloquence, abondante et incisive, eut le plus grand succès. Nommé prédicateur ordinaire d'Henri III, il entra de bonne heure dans la Ligue; dès 1583 il s'élevait en chaire contre le roi, sous le prétexte qu'il avait pendant le carnaval couru les rues en masque. Après l'avoir réprimandé, Henri lui envoya quatre cents écus avec ces mots : « C'est de quoi acheter du sucre et du miel pour adoucir vos trop aigres paroles; » et il le nomma grand-maître du collége de Navarre, et en 1584 évêque de Senlis, tout en lui conservant son poste à la cour. Au commencement des troubles, Rose garda une attitude assez modérée; mais lorsqu'il partit pour Paris, où il était appelé comme membre du conseil de l'Union, il dit publiquement en chaire aux habitants de Senlis que la palme céleste était réservée aux ligueurs, quand bien même ils auaient tué père et mère. Il dépassa bien vite en violence les plus fougueux prédicateurs de son parti; il n'y avait guère que Boucher (*voy.* ce nom), qui portât aussi loin que lui l'emportement contre Henri III. De Thou et plusieurs documents de l'époque attribuent la véhémence des déclamations sanglantes de Rose à des accès de fureur fébrile, à laquelle il aurait été sujet par intervalles. Lors de la fameuse procession de la Ligue, Rose, qui remplissait alors l'office de recteur de l'université, marcha derrière le légat, portant un esponton et un crucifix. Dans les luttes subséquentes entre Mayenne et les Espagnols, il fut un des plus ardents partisans de ces derniers, dont il touchait une pension. Élu membre des états de 1593, il prit une part active aux délibérations de cette assemblée, et y prononça plusieurs harangues, dont le mauvais goût et le ton pédant et insolent est parodié de la façon la plus piquante dans la *Satyre Ménippée*. Dans le comité chargé de préparer l'élection d'un souverain, il fit une sortie inattendue contre l'infante d'Espagne, et déclara avec force que la couronne de France ne pouvait appartenir ni à un étranger ni à une femme; il contribua ainsi à sauver son pays des intrigues presque triomphantes de la maison d'Autriche. Son intervention en faveur du parti national a été regardée comme un acte de dévouement; mais avec plus de raison Ch. Labitte ne voit là qu'une boutade, résultat probable d'un de ces accès de rage auxquels il était sujet. C'est l'opinion de L'Estoile, qui a dit à ce sujet : « C'estoit parler fort à propos pour un fol. » Le bon sens manquait entièrement à Rose, qui la veille de l'entrée de Henri IV dans Paris commença la série des sermons dans lesquels il avait annoncé vouloir parfaire le procès au Béarnais. Après le triomphe de Henri, il se réfugia au couvent du Val de Beaumont-sur-Oise; bientôt il obtint par lettres patentes la restitution de son évêché, qu'il administra jusqu'à sa mort. Il continua d'être hos-

tile à Henri IV, contre lequel il se permit de fréquentes sorties, surtout au sujet de l'édit de Nantes. Il fut alors forcé, par arrêt du parlement du 5 septembre 1598, à prononcer devant les chambres réunies une rétractation complète des principes anti-royalistes qu'il avait professés jusqu'alors; on lui imposa encore une amende de cent livres d'or, et il reçut défense de résider dans son évêché pendant un an. On lui a souvent attribué un pamphlet célèbre : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios authoritate* (Paris, 1590; Anvers, 1592, in-8°); d'autres bibliographes ont donné pour auteur à cet écrit l'Écossais William Raynolds, qui a pris plusieurs fois le pseudonyme de Rossæus. Après une discussion approfondie sur cette question, Ch. Labitte est arrivé à conclure que ce livre, le résumé des plus violentes idées de la Ligue, n'a été écrit ni par Rose ni par Raynolds, mais par un auteur resté inconnu, et qui était Bourguignon. E. G.

L'Estoile, *Journal*. — De Thou, *Historia*. — Bernier, *Monuments inédits de l'histoire de France*. — Launoy, *Navarrensis gymnasii historia*. — Du Boulay, *Hist. de l'université de Paris*. — *Gallia Christiana*, t. III et X. — Ch. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*.

ROSE (*Toussaint*), magistrat français, né en 1611, mort le 6 janvier 1701, à Paris. D'abord secrétaire du cardinal de Retz, il était passé au service de Mazarin, qui le donna à Louis XIV. Il était le seul des quatre secrétaires du cabinet qui en eût véritablement toutes les fonctions, parce que, selon l'expression, *il avait la plume*. « Avoir la plume, fait observer Saint-Simon, c'est être faussaire public, et faire par charge ce qui coûterait la vie à tout autre. Cet exercice consiste à imiter si exactement l'écriture du roi qu'elle ne se puisse distinguer de celle que la plume contrefait... Il n'est pas possible, ajoute-t-il, de faire parler un grand roi avec plus de dignité que faisait Rose, ni plus convenablement à chacun, ni sur chaque matière, que les lettres qu'il écrivait ainsi, et que le roi signait toutes de sa main; et pour le caractère il était si semblable à celui du roi qu'il ne s'y trouvait pas la moindre différence. » Rose avait beaucoup d'esprit, une mémoire nette, un tact fin et délié; il était gai, libre, d'un commerce agréable, extrêmement fidèle et secret. Il posséda pendant cinquante ans la confiance entière du roi; les ministres mêmes le ménageaient. Enfin c'était à la cour une sorte de personnage. Depuis 1661 il occupait une charge de président à la chambre des comptes. Fort habile à profiter de son crédit, il avait amassé une grande fortune, qu'il administrait avec une stricte économie. C'est le président Rose (on l'appelait ainsi) qui obtint en 1667 à l'Académie française l'honneur de haranguer le roi comme les cours souveraines, et cette compagnie l'en récompensa en le nommant, le 12 décembre 1675, à la place de Conrart. Il fut en liaison intime avec les écrivains les plus célèbres de son temps, et surtout avec Molière. On cite plusieurs traits de son humeur sarcastique, car il aimait fort à s'égayer, même aux dépens de ses confrères; en voici un qui fut probablement le dernier. Des prêtres assiégeaient son lit quelques heures avant sa mort, et le fatiguaient de leurs exhortations. « Ma chère amie, dit-il à sa femme, si ces messieurs, quand ils m'auront enterré, vous offrent des messes pour me tirer plus vite du purgatoire, épargnez-vous cette dépense là : je prendrai patience. » On n'a aucun ouvrage de Rose, et d'Alembert n'a rapporté de lui que la version, agréablement tournée du reste, de la chanson que Sganarelle adresse à sa bouteille dans le *Médecin malgré lui*.

D'Alembert, *Hist. de l'Acad. fr.* — Ch. Perrault, *Hommes illustres*. — Saint-Simon, *Mémoires*.

ROSE (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né en 1714, à Quingey (Franche-Comté), où il est mort, le 12 août 1805. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'une chapelle dans sa ville natale. Rien ne put le décider à s'en éloigner, et il y passa le reste de sa vie, partageant son temps entre les soins des bonnes œuvres et l'étude des antiquités et des mathématiques. Il adopta avec modération les principes de 1789, se soumit aux lois, et reçut en 1795 de la Convention nationale un secours de 1,500 livres. Il était depuis 1778 membre de l'Académie de Besançon. Les principaux écrits de l'abbé Rose sont : *Traité élémentaire de morale*; Besançon, 1767, 2 vol. in-12 : ouvrage couronné en 1766 par l'Académie de Dijon, et complété sur les instances de Poncet de la Rivière, alors abbé de Saint-Bénigne, — *La Morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et de philosophie*; ibid., 1772, 2 vol. in-12; — *Mémoire sur une courbe a double courbure*; ibid., 1779, in-4°, pl. : approuvé par l'Académie des sciences; — *L'Esprit des Pères, comparés aux plus célèbres écrivains*; ibid., 1790, 3 vol. in-12 : ouvrage reproduit en 1823 avec un nouveau frontispice et une notice. L'abbé Rose a laissé quelques ouvrages manuscrits, entre autres une *Histoire de Quingey*, qui ne s'est pas retrouvée.

Grappin, *Notice* à la tête de *l'Esprit des Pères*.

ROSELLI ou **ROSSELLI** (*Cosimo*), peintre de l'École florentine, né à Florence, en 1439, vivait encore en 1506, année où il fit son testament. Issu d'une famille noble, il fut, dès l'âge de quatorze ans, élève de Neri di Bicci, et selon Waagen il reçut aussi les leçons de Frà Angelico. C'est un des peintres envers lesquels la postérité a été le plus injuste. Sans doute on ne doit pas comparer ses fresques de la chapelle Sixtine avec les chefs-d'œuvre qui les entourent; il ne faut pas non plus se hâter de prononcer sur ses peintures de l'Annunziata de Florence ou de Saint-Martin de Lucques. C'est à Saint-Ambroise de Florence qu'il faut voir et juger Roselli, et on sera forcé d'avouer que ce n'était pas

un peintre médiocre, comme l'appelle Baldinucci, encore moins un barbouilleur, suivant la dure expression de Beyle. La chapelle qu'il a décorée à Saint-Ambroise est nommée *chapelle du Miracle*, parce qu'on y conserve du sang qu'un prêtre trouva caillé au fond d'un calice avec lequel la veille il avait célébré la messe. La procession dans laquelle l'évêque de Florence portait en grande pompe ce précieux sang a fourni au peintre le sujet d'une composition étonnante par l'agencement et le nombre des personnages, intéressante pour les portraits qui s'y trouvent réunis et parmi lesquels figurent Politien, Marsile Ficin, et Pic de la Mirandole. Il y a dans les physionomies de la vie, du sentiment, du naturel, de la variété, et le dessin est généralement correct; on peut seulement reprocher à Roselli un style un peu ancien, un peu sec, et l'abus des couleurs éclatantes et surtout de l'or, que la plupart de ses contemporains avaient déja abandonné. Cette fresque a été gravée par Carlo Lasinio. A Saint-Martin de Lucques, Cosimo a peint à fresque l'histoire du Christ, vénéré dans cette église sous le nom de *Volto santo*. Appelé en 1476 à concourir à la décoration de la chapelle Sixtine, à Rome, il fut chargé de quatre grands sujets, *Le Passage de la mer Rouge, L'Adoration du Veau d'or, La Cène*, et *La Prédication de Jésus au bord du lac de Tibériade*; cette dernière fresque, la meilleure des quatre, a été attribuée à Pier di Cosimo, d'après un passage mal compris de Vasari. Dans toutes ces fresques, le peintre a fait un abus déplorable des dorures; il les a prodiguées jusque sur le feuillage des arbres. Sixte IV, dit Vasari, avait promis une récompense à celui des peintres de sa chapelle qui aurait le mieux réussi. Cosimo, désespérant de vaincre ses concurrents par le mérite réel de son œuvre, et comptant, non sans raison, sur le peu de connaissances du pape, voulut l'éblouir par l'éclat des dorures et de l'outremer, et il y réussit si bien que non-seulement le pape lui décerna la palme, mais encore il força les autres peintres à enrichir par le même procédé leurs fresques, qui lui semblaient pauvres et sans éclat auprès de celles de Cosimo.

Roselli revint à Florence comblé des faveurs du pontife, et il y termina sa carrière. Les musées de Berlin et de Paris possèdent de lui, le premier une *Vierge glorieuse*, un *Christ au tombeau*, et deux *Madones*; le second, une *Vierge avec la Madeleine et saint Bernard*. Deux ouvrages de Roselli ont figuré, en 1857, à l'exposition de Manchester, *Le Christ sur la croix*, et *La Vierge entourée de saints*.

Son principal élève fut fra Bartolommeo.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Bottari, *Note al Vasari*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Vaticano illustrato*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catalogues* des musées.

ROSELLI ou **ROSSELLI** (*Matteo*), peintre, arrière petit-neveu du précédent, né à Florence, en 1578, mort en 1650. Il reçut les leçons de Gregorio Pagani, dont après sa mort il acheva les tableaux, et du Passignano, qu'il aida dans ses travaux à la chapelle Clémentine. Refusant les propositions du duc de Modène, qui voulait l'attirer à sa cour, il enrichit sa patrie des œuvres presque innombrables de son pinceau. Ses principaux tableaux sont, à Florence: *La Crèche* et *La Trinité* à Saint-Gaétan; le *Crucifiement de saint André* et *Sainte Élisabeth de Hongrie* à l'église d'Ognissanti; *Saint François en prière* à Santa-Croce; plusieurs sujets de la vie de Michel-Ange au palais Buonarotti, *Saint Dominique ressuscitant le neveu du cardinal de Fossa nova*, aux Angiolini; *Le Christ au jardin* aux Dominicains; *Saint François adorant l'enfant Jésus* à Sainte-Marie Majeure; la *Vocation de saint Matthieu* à Saint-Félix; son *portrait* à la Galerie publique; l'*Adoration des Mages* et le *Baptême de Constantin* à l'Académie des beaux-arts; — à Pise, *Le Buisson ardent*, *S. François adorant la Vierge*, une *Vierge glorieuse*; — à Pistoja, le *Martyre de saint Sébastien, La Conception*, une *Assomption*; — à Volterra, *Saint Paul recevant des lettres pour Damas*; — à Lucques, la *Présentation de la Vierge au temple*, la *Madone de douleurs*, et la *Nativité de la Vierge*. Le musée du Louvre possède deux peintures de Roselli: *Le Repos en Égypte* et *David vainqueur de Goliath*.

Les fresques de ce maître sont encore supérieures à ses tableaux. Les plus estimées sont parmi les cinq qu'il peignit au cloître de l'Annunziata, celle qui représente *Alexandre IV approuvant l'ordre des Servites*, et à la villa de Poggio imperiale quelques traits de l'histoire des Médicis à la voûte d'un salon. Cette pièce ayant été démolie sous le grand-duc Léopold, la voûte fut conservée et transportée tout entière dans une autre salle. Roselli coopéra à la décoration de la façade si curieuse du palais de' Signori del Borgo. Ce fut un peintre d'un véritable talent; dessinateur correct, ennemi du *maniérisme*, il eut un style assez grandiose pour approcher parfois de celui des Carrache. Il ouvrit une école à laquelle Florence dut les meilleurs artistes qui l'illustrèrent pendant la première moitié du dix-septième siècle. Il n'eut pas d'égal en effet dans l'art d'enseigner: il possédait au plus haut degré toutes les qualités qui constituent l'excellent professeur. Ses principaux élèves furent Giovanni da San-Giovanni, Baldassare Franceschini, dit le *Volterrano*, Francesco Furini, G.-B. Vanni, Stefano della Bella, etc.

E. B—N.

Baldinucci. — Orlandi. — Ticozzi. — Campori, *Gli Artisti negli stati estensi*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catalogues*.

ROSELLINI (*Ippolito*), antiquaire italien, né en 1800, à Pise, où il est mort, le 4 juin

1843. Reçu, en 1821, docteur en théologie, il étudia à Bologne sous le célèbre Mezzofanti les langues orientales, qu'il fut ensuite chargé d'enseigner à l'université de Pise. Il s'intéressa vivement, dès 1825, aux découvertes faites au sujet de l'explication des hiéroglyphes par Champollion, en compagnie duquel il étudia dans les musées d'Italie les restes d'antiquités égyptiennes et qu'il suivit ensuite à Paris. En 1828, il fut chargé par le grand-duc de Toscane d'aller avec son frère l'architecte Gaetano Rosellini et trois naturalistes explorer l'Égypte et la Nubie; à la même époque le duc de Blacas confiait à Champollion une mission semblable. Les deux sociétés partirent ensemble d'Europe et visitèrent en commun pendant quinze mois les monuments de ces deux pays. De retour à Pise, Rosellini y passa le reste de sa vie occupé à diriger la publication des résultats de l'expédition, travail dont il fut seul chargé après la mort de Champollion. Dispensé à cause de sa faible santé de l'obligation de faire son cours, il fut nommé bibliothécaire de l'université. On a de lui : *La Fionda di David;* Bologne, 1823; traité sur l'âge des points massorétiques; — *Lettera filologico-critica al Am. Peyron;* Pise, 1831; — *Tributo di riconoscenza e d'amore reso alla memoria di Champollion il minore;* Pise, 1832, in-4°; — *I monumenti dell' Egitto e della Nubia, interpretati ed illustrati;* Florence, 1832-1840, 10 vol. in-fol., et 1 vol. de planches; ouvrage capital, qui est la base des recherches modernes sur l'ancienne Égypte; il est divisé en *Monumenti storici, civili et religiosi*; — *Elementa linguæ ægyptiacæ vulgo copticæ;* Rome, 1837, in-4°; ce livre, publié par le P. Ungarelli, est le résumé d'un cours fait par Rosellini; mais la substance en est empruntée à la *Grammaire copte* de Champollion, dont le savant italien avait eu connaissance à Paris; de même plusieurs morceaux de l'*Interpretatio obeliscorum urbis Romæ*, publiés par le P. Ungarelli comme étant de Rosellini, appartiennent à Champollion. (*Voy.* Miller et Aubenas, *Revue de bibliographie analytique*, année 1842, p. 557 et 648).

Bardel I, *Biogr. del Ipp. Rosellini*; Florence, 1843, in-8°.

ROSEMONDE, surnommée la *belle Rosemonde*, fille de Walter, lord Clifford, maîtresse de Henri II d'Angleterre, passe pour avoir été victime de la jalousie qu'elle aurait inspirée à la reine Éléonore. Cependant nulle preuve authentique n'est venue confirmer une tradition qui a servi de canevas à plus d'un romancier. Si quelques historiens ont également accepté cette tradition, c'est qu'elle a permis d'expliquer la conduite d'Éléonore poussant ses deux fils à se révolter contre leur père. Stowe, se basant sur la chronique du moine Higden, se contente de dire : Rosemonde, qu'on prétend avoir été empoisonnée par la reine Éléonore, mourut en 1177 à Wodstock, où Henri II avait fait construire pour elle une demeure à laquelle on n'arrivait que par un réseau d'allées sinueuses. De là le nom de *labyrinthe* ou de dédale donné au jardin qui entourait cette retraite, parce qu'un étranger n'y pouvait avancer à moins d'avoir reçu les instructions du monarque. La reine parvint néanmoins à pénétrer auprès de sa rivale, et la traita de telle façon que l'infortunée survécut fort peu de temps à cette visite. Sur sa tombe, élevée dans l'église du couvent de Godstow, près d'Oxford, on lisait l'épitaphe suivante :

Hic jacet in tumulo, Rosa mundi non Rosamunda,
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

Hollinshed (*Chronicles of England*, in-fol., 1586-1588, t. III, p. 115) rapporte que la reine fut guidée par un fil de soie que Henri II avait traîné derrière lui à son insu en quittant la favorite; elle malmena, dit-il, si cruellement son ennemie que celle-ci mourut peu après. Selon Speed (*History of Great Britain*, 1611), ce fut des mains de Rosemonde elle-même, fuyant à l'approche inattendue de sa rivale, que tomba le nouveau fil d'Ariane. On voit que Stowe, le seul des anciens chroniqueurs qui mentionne l'accusation d'empoisonnement, n'en parle que comme d'une simple conjecture. L'histoire de la coupe qu'Éléonore aurait obligé la maîtresse de son mari à vider, tire sans doute son origine d'un calice qu'on remarquait parmi les ornements sculptés sur la tombe de Rosemonde. Lord Clifford ayant été un des bienfaiteurs des religieuses de Godstow, où sa fille avait passé les premières années de sa jeunesse, cette tombe resta dans le chœur de l'église jusqu'en 1191, époque à laquelle Hugues, évêque de Lincoln, visita le couvent; quand le prélat vit le mausolée entouré de cierges, il interrogea les nonnes et sur leur réponse, il s'écria : « Hors d'ici, cette catin ! » Il paraît probable, ainsi que le dit Carte (*General History of England*, in-fol., 1747-1755, t. I, p. 652) que la rencontre d'Éléonore avec Rosemonde rentre dans le domaine de la fable, que Henri II rompit ses relations avec cette dernière en 1152, lors de son mariage, et que son ancienne maîtresse se retira alors à Godstow, où elle mourut avant la révolte des princes en 1173. Dans tous les cas, il est certain qu'elle donna deux fils au roi d'Angleterre : *Geoffroy*, évêque de Lincoln, puis évêque d'York, et *Guillaume Longue-Épée*, comte de Salisbury. Hearne, qui entre dans de grands détails sur les infortunes de la favorite et qui écrivait en 1717, raconte (*Gulielmi Neubrigensis Historia*, Oxford, 1719) que de son temps il existait encore près de Woodstock des ruines qu'on disait être les derniers vestiges du labyrinthe de Rosemonde.

William-L. Hughes.

Lord Lyttelton, *Hist. of the life of King Henry II.* — J. Berington, *Hist. of the reign of Henry II;* Birmingham, 1790, in-4°. — *Ouvrages cités.*

ROSENMÜLLER (*Jean-Georges*), théologien protestant, né le 18 décembre 1736, à Ummers-

tadt (principauté de Hildburghausen), mort à Leipzig, le 14 mars 1815. Il fut pasteur à Hessberg en 1768, et à Kœnigsberg, en 1772. Il fut appelé, en 1773, sans qu'il s'y attendît, à Erlangen, pour y occuper la chaire de théologie. Il passa à Giessen en 1783, pour cause de santé. En 1785, il fut nommé à Leipzig pasteur de l'église de Saint-Thomas, surintendant et professeur de théologie. Il a laissé la réputation d'un prédicateur émouvant et plein d'onction. Il s'occupa activement des écoles primaires, et il réussit à les fonder sur de bonnes bases et à en augmenter le nombre. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont les suivants : *Scholia in Nov. Testam.*; Nuremberg, 1777-1807, 6 vol. in-8°, six éditions dont la dernière est de Leipzig, 1815-1831; — *De fatis interpretationis litterarum sacrarum in Ecclesia christiana*; Leipzig, 1795-1814, 5 vol. in-8°; — *Anleitung fur angehende Geistliche* (Direction pour les jeunes ecclésiastiques); ibid., 1792, in-8°; — *Betrachtungen uber die vornehmsten Wahrheiten der Religion* (Considérations sur les principales vérités de la Religion); ibid., 1801, 4 vol. in-8°; — *Predigten über auserlesene Stellen der heiligen Schrift* (Sermons sur des passages choisis de l'Écriture sainte); ibid., 1811-1813, 3 vol. in-8°; — *Beitræge zur Homiletik* (Mémoires sur l'homilétique); ibid., 1814, in-8°; — *Lehren der Weisheit nach Seneca* (Doctrines de la sagesse d'après Sénèque); ibid., 1816, in-8°; — *Handbuch eines allgem. fasslichen Unterrichts in der christlichen Glaubens-und Sittenlehre* (Manuel pour un enseignement accessible à tout le monde de la doctrine et de la morale chrétiennes); ibid., 1818-1819, 2 vol. in-8°; — plusieurs ouvrages d'édification et un certain nombre d'écrits destinés à l'instruction religieuse parmi lesquels il faut citer : *Erster Unterricht in der Religion für Kinder* (Première instruction religieuse pour les enfants), 9 éditions; — *Religionsgeschichte fur Kinder* (Histoire de la religion pour les enfants), 10 édit.; — *Auserlesenes Beicht-und Communionsbusch* (Livres choisis pour la confession et la communion), 12 édit.; — *Christliches Lehrbuch fur die Jugend* (Livre d'instruction chrétienne pour la jeunesse), 15 édit., etc. M. N.

Chr. Dolz, *J.-G. Rosenmüller's Leben und Wirken*; Leipz., 1816, in-8°.

ROSENMÜLLER (*Ernest-Frédéric-Charles*), savant orientaliste et théologien, fils du précédent, né le 10 décembre 1768, à Hessberg, près de Hildburghausen, mort à Leipzig, le 17 septembre 1835. Après avoir fait ses études à Leipzig, il fut chargé de l'enseignement des langues orientales dans cette université, avec le titre de professeur extraordinaire en 1795 et avec celui de professeur ordinaire en 1813. Il a puissamment contribué aux progrès de l'exégèse de l'Ancien Testament. A une érudition étendue il joignait une activité infatigable. Outre de nombreux travaux originaux, il a traduit, annoté, réédité avec des augmentations et des notes, une foule d'ouvrages qui pouvaient avoir quelque utilité pour les études bibliques. Il a publié, en collaboration avec quelques savants théologiens de son temps, divers journaux de théologie, entre autres : *Analekten fur das Studium der exeget. und systematisch. Theologie* (Leipzig, 1812-1822, 4 vol. in-8°), et *Biblisch-exeget. Repertorium* (ibid., 1822-1824, 2 vol. in-8°). Les principaux ouvrages de Rosenmüller sont : *Scholia in Vetus Testamentum*; Leipzig, 1788-1835, 11 vol. in-8°; un résumé de cet ouvrage (ibid., 1828-1835, 5 vol. in-8°) a été rédigé par l'auteur; — *Handbuch für die Literatur der biblischen Kritik und Exegese* (Manuel de la littérature de la critique et de l'exégèse biblique); Gœttingue, 1797-1800, 4 vol. in-8°; — *Das alte und neue Morgenland* (L'Orient ancien et moderne, ou Éclaircissements de l'Écriture sainte par la constitution naturelle et physique, les traditions, les mœurs et les usages de l'Orient); Leipzig, 1818-1820, 6 vol. in-8°; — *Handbuch der biblischen Altersthumskunde* (Manuel de la connaissance des antiquités bibliques); ibid., 1823-1831, 4 vol. in-8°; — *Arabische Elementar-und Lesebuch* (Grammaire élémentaire et livre de lecture pour la langue arabe); ibid., 1799, in-8°; — *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ, cum glossario*; ibid., 1818, in-4°. La grammaire est faite sur celle de M. de Sacy; — *Analecta arabica*; ibid., 1825-1826, 2 vol. in-4°. M. N.

G.-B. Winer, *Handbuch der theologischen Literatur.* — *Neue Nekrolog der Deutschen*, 13e année, 2e part., p. 706-709.

*ROSENVINGE (*Janus-Laurent-André* Kolderup), jurisconsulte danois, né le 10 mai 1792, à Copenhague. Fils d'un conseiller d'État, il devint en 1818 professeur extraordinaire de droit à Copenhague et en 1830 professeur ordinaire. Il est membre des Académies de Copenhague et de Stockholm, de l'Académie pour la littérature scandinave, et d'autres sociétés savantes du nord. On a de lui : *De usu juramenti in litibus juxta leges Daniæ antiquæ*; Copenhague, 1815-1817, 2 parties; — *Grundrids af den danske Lovhistorie* (Éléments de l'histoire du droit danois); ibid., 1822-1823, 2 parties, in-8°; 1832, 2 vol. in-8°; trad. en allemand par Homeyer, Berlin, 1825; travail très-remarquable; — *Grundrids af den danske Politieret* (Éléments du droit public danois); ibid., 1825, 1828, in-8°; — *Grundrids af den danske Kirkeret* (Éléments du droit ecclésiastique danois); ibid., 1838-1840, 2 vol. in-8°; — *Udvalg af gamle danske Domme afsagte paa kongens Retterting og paa Landsting* (Choix d'anciennes sentences prononcées en Danemark par le tribunal du roi ou par l'assemblée du peuple);

ibid., 1842-1845, 3 parties. Rosenvinge a publié comme éditeur les t. II à V de la *Collection des anciennes lois danoises* (Copenhague, 1821-1827, in-4°); — et quatre parties du *Recueil des ordonnances royales;* il a inséré un grand nombre d'articles et de mémoires dans le *Juridisk Tidskrift*, dans le *Nyt juridisk Archiv*, dans le *Maanedskrift for Litteratur*, et autres recueils.

Erslew, *Forfatter-Lexicon.*

ROSIÈRES (*François* DE), littérateur, né en 1534, à Bar-le-Duc, mort, le 29 août 1607, à Toul. Après avoir été pourvu de l'archidiaconé de Toul, il s'attacha au cardinal de Guise, qui lui accorda plusieurs bénéfices ainsi que le titre de conseiller du duc de Lorraine. Ce fut par reconnaissance pour son illustre patron qu'il s'engagea à écrire un ouvrage devenu fameux, intitulé *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum* (Paris, 1580, in-fol.), et où il s'efforça de prouver, à l'aide de diplômes faux ou altérés, que les princes lorrains descendaient en ligne directe de Charlemagne. L'ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur enfermé à la Bastille; mais, grâce au crédit des Guises, il n'y resta pas longtemps, et, après avoir confessé son crime en plein conseil et obtenu du roi son pardon (26 avril 1583), il lui fut permis de retourner à Toul. Il eut part en 1587 à la rédaction des statuts de l'université de Pont-à-Mousson. A la suite d'un différend avec son évêque, il alla soutenir ses droits à Rome et plaida sa cause avec tant d'éloquence qu'il fut renvoyé absous. On a encore de Rosières : *Sommaire recueil des vertus morales, intellectuelles et théologales;* Reims, 1571, in-8°; — *Six livres de Politique;* ibid., 1574, in-4o; — et deux panégyriques en latin.

Lelong, *Bibl. hist. de la France.* — *Le Mercure*, juill., 1749. — Calmet, *Bibl. lorraine.*

ROSIN. *Voy.* ROSZFELD.

ROSINI (*Carlo-Maria*), archéologue italien, né le 1er avril 1748, à Naples, où il est mort, le 18 février 1836. Il était fils d'un médecin distingué, qui surveilla son éducation première. Après avoir achevé ses études chez les jésuites, il embrassa l'état ecclésiastique, et remplaça en 1784 Nicolò Ignarra comme professeur d'Écriture sainte au collége fondé à Naples par le cardinal Spinelli. Chanoine de la cathédrale de Naples depuis 1792, il fut nommé évêque de Pouzzoles. Bien qu'il eût reçu du roi Joachim les fonctions de conseiller d'État et de grand aumônier, il n'en jouit pas moins de la faveur des Bourbons et devint, sous Ferdinand Ier, ministre de l'instruction publique, puis président de la consulte d'État. Rosini fit partie de l'académie d'Herculanum réorganisée, et fut l'un des savants les plus actifs à déchiffrer les anciens manuscrits; il en mit un grand nombre au jour, celui entre autres de Philodème, Περὶ τῆς μουσικῆς, qu'il a inséré dans les *Herculanensia volumina* (Naples, 1793, in-fol.), avec un commentaire et des notes. Nous citerons encore de lui : *Nuovo metodo per apprendere la lingua greca;* Naples, 1784, in-8°, traduction de la *Grammaire* de Port-Royal; — *De vero studiorum scopo;* ibid., 1787, in-4°; — *Vita Jacobi Martorellii;* ibid., in-8°; — *Dissertatio isagogica ad Herculanensium voluminum explanationem;* ibid., 1797, t. I, in-fol.; c'est un excellent morceau d'histoire sur l'éruption du Vésuve qui ensevelit les villes de Pompéi, d'Herculanum et de Stabies il ne fut pas possible à l'auteur d'en donner la suite, comme il avait projeté de le faire; — *Herculanensium voluminum quæ supersunt;* ibid., 1793-1823, 3 vol. in-fol.

N. Lucignano, *Comment. de vita C.-M. Rosini;* Naples, 1836, in-8°. — Prospero della Rosa, *Vita di C.-M. Rosini;* ibid., 1837, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli ital. illustri*, VI.

ROSMINI (*Carlo* DE), biographe et historien italien, né à Rovereto, le 28 octobre 1758, mort à Milan, le 9 juin 1827. Après avoir étudié le droit à Inspruck, il revint dans sa ville natale, où il se lia avec Baroni et Vannetti, qui le décidèrent à se consacrer entièrement aux études littéraires et historiques, ce que lui permettait sa fortune. En 1802 il alla se fixer à Milan chez le chevalier J.-J. de Trivulce, qui devint son intime ami. Ses travaux biographiques se recommandent par l'exactitude et l'impartialité; le style en est généralement clair et élégant. On a de lui : *Versi;* Rovereto, 1783, in-8°; — *Due questioni sopra alcune questioni di poetica;* ibid , 1785, in-8°; — *Considerazioni sopra dui opuscoli di d'Alembert relativi a la poesia;* ibid., 1786; — *Vita di P. Ovidio Naso;* Ferrare, 1789; Rovereto, 1795; Milan, 1821, in-8o; — *Della vita di Seneca;* Rovereto, 1793, in-8°; — *Memorie sulla vita e scritti di Cl. Baroni;* ibid., 1798, in-8°; cet ouvrage ne mérite pas autant d'éloges que les autres travaux de Rosmini; — *Idea d'un eccellentissimo precettore per la vita di Victorino da Feltro;* Bassano, 1801, 4 vol. in-8°; ouvrage capital, qui, ainsi que les deux suivants, contient les renseignements les plus précieux sur la renaissance des lettres en Italie; — *Vita e disciplina di Guarino Veronese e de' suoi discepoli;* Brescia, 1805-1806, 3 vol. in-8o; — *Vita da Fr. Filelfo da Tolentino;* Milan, 1808, 3 vol. in-8o; — *Istoria intorno alle militari impresi e alla vita di Giov.-Giac. Trivulzio, detto il Grande;* Milan, 1815, 2 vol. in-4o; ouvrage où abondent les documents jusqu'alors inédits sur l'époque si mémorable de ce célèbre capitaine; — *Vita e morte esemplare de Maria-Josefina Repetti giovana milanese;* Venise, 1815, in-8°; sous l'anonyme; — *Storia di Milano;* Milan, 1820, 4 vol. in-4°, qui ne s'étendent que jusqu'en 1535; — *Vita di Cr. Baretti*, dans la *Biblioteca teologica e filosofica* de l'abbé Zola, année 1792.

Baraldi, *Memorie di religione e letteratura;* Modène, 1829. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. I.

ROSNY. *Voy.* SULLY.

ROSPIGLIOSI (*Jules*). *Voy.* CLÉMENT IX.

ROSSANT (*André* DE), poëte français du seizième siècle, né à la Guillotière (faubourg de Lyon). De profession il était jurisconsulte, et il passa toute sa vie à Lyon. « Grand faiseur d'anagrammes, dit le P. Colonia, il en publia un grand nombre qu'il accompagnait de vers français ou latins. » Ce genre d'écrire lui plaisait tellement qu'il en composa un traité intitulé *l'Onomastrophie*, et qu'il avait deux fois retourné son propre nom, en français *Art donné des ars* (André de Rossant), et en latin *Ardes ardens os vatis* (Andreas Derossatuis). D'abord effréné ligueur, il demanda que l'on érigeât une statue à Jacques Clément; puis il chanta la palinodie et adressa les vers les plus flatteurs à Henri IV. Les opuscules qu'il a laissés sont encore recherchés des amateurs, tels que : *Histoire mémorable recitant la vie de Henri de Valois et la louange de Jacques Clément en LV quatrains fort catholiques* (Paris, 1589, in-8°). *Les Mœurs, humeurs et comportements de Henri de Valois depuis sa naissance* (Paris, 1589, in-8°), et *Syllogismes en quatrains sur l'élection d'un roi* (Lyon, 1593, in-8°).

La Croix du Maine, *Bibl. française*. — Trippault, *Celt' hellénisme*. — Goujet, *Bibl. française*, XV. — Colonia, *Hist. litter. de Lyon*.

* **ROSSEEUW SAINT-HILAIRE** (*Eugène-François-Achille*), historien français, né à Paris, en août 1802. Après de brillantes études au collége Louis-le-Grand, il essaya successivement du droit et de la banque, sans pouvoir s'y attacher. Un vif penchant le ramena à l'étude de l'histoire. En 1825 il suivait le genre à la mode en écrivant le roman de *Rienzi et les Colonna*, Paris, 5 vol. in-12; en 1828, il se faisait recevoir agrégé des classes supérieures; en 1830, il était attaché comme agrégé spécial d'histoire au collége Louis-le-Grand; il y resta jusqu'en 1842; mais, dès 1838, il avait été chargé du cours d'histoire ancienne à la Sorbonne comme suppléant de Lacretelle (il devint titulaire en 1856) et il avait été reçu docteur avec une thèse *Sur l'Origine de la langue et des romances espagnoles*. De 1832 à 1840, il a travaillé activement au *Constitutionnel*; en 1838, il prit à partie l'opposition dans sa brochure intitulée : *Compte demandé à M. Odilon Barrot et à l'opposition en réponse à leur compte rendu*. Là se borne sa vie politique. Depuis 1840 il s'est consacré à l'achèvement d'une *Histoire d'Espagne*, dont les t. I à VIII ont paru (Paris, 1837 et suiv., in-8°; 2e édit., 1846-56, in-18); cet ouvrage a été couronné par l'Académie française. M. Rosseeuw Saint-Hilaire appartient à la religion réformée, et à ce titre est un actif collaborateur de la *Revue chrétienne*. Outre une brochure qui a trait à la question romaine (*Ce qu'il faut à la France*; 1860), on a encore de lui : *Études littéraires et religieuses* (Paris, 1863, in-18). L. D.

ROSSEL (*Élisabeth-Paul-Édouard*, chevalier DE), savant marin français, né le 11 septembre 1765, à Sens, mort le 20 novembre 1829, à Paris. Il était fils de Christophe-Colomban de Rossel, maréchal de camp, qui fut tué à Quiberon, le 21 juillet 1794, à l'âge de soixante-dix ans; sa mère, Mlle Lhermite de Chambertrand avait péri sur l'échafaud révolutionnaire. Il reçut sa première éducation au collége de la Flèche, où il était entré comme élève du roi. En 1780, il fut admis dans les gardes de la marine, et prit part à tous les combats que l'escadre du comte de Grasse eut à soutenir contre les Anglais jusqu'à la paix de 1783. En 1785, il passa sous les ordres de M. d'Entrecasteaux, et acquit, par le zèle et les talents précoces dont il donna des preuves, l'amitié de ce marin, qui obtint pour lui en, 1789, le grade de lieutenant de vaisseau. Deux ans plus tard il fut associé aux travaux de l'expédition chargée de découvrir les traces de La Pérouse, et dont les nombreuses vicissitudes ont été rapportées avec de longs détails dans l'article qui concerne d'Entrecasteaux. Rossel avait succédé à Huon de Kermadec dans le commandement de la frégate *l'Espérance* (mai 1793), et la mort de d'Auribeau l'avait rendu le chef de l'expédition (21 août 1794). Après un séjour prolongé dans le port de Batavia, il s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie hollandaise avec les papiers qui contenaient les résultats de la campagne. Fait prisonnier par les Anglais à la hauteur des îles Shetland, il fut conduit à Londres (octobre 1795) et y resta jusqu'à la paix d'Amiens. Il consacra les sept années de cet exil à recueillir et à mettre en ordre tous les matériaux de son voyage, et à en préparer la publication, qui eut lieu, sur l'ordre du gouvernement français, avec le titre de *Voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de La Peyrouse* (Paris, 1809, 2 vol. in-4° et atlas in-fol.). « Il joignit à la relation de ce voyage, dit M. de la Roquette, les observations astronomiques faites pendant la campagne et dont la plus grande partie lui appartenait, en les faisant suivre d'un travail important dans lequel il indique des méthodes très-simples pour donner aux latitudes et aux longitudes toute l'exactitude dont elles sont susceptibles. L'ensemble de ce travail comprend le second volume; il forme, au jugement des savants, non-seulement un excellent traité d'astronomie nautique, mais un recueil complet de toutes les observations de latitude et de longitude faites à la mer et à terre pendant le cours du voyage. » Il succéda en 1811 à Fleurieu dans le bureau des longitudes, et en 1812 à Bougainville dans l'Institut (section de géographie et navigation). Adjoint, le 6 juin 1814, à M. de Rosily, directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine, il devint titulaire de cette place, le 31 décembre 1826. Il avait été promu en 1822 au grade honorifique de contre-amiral. Appelé à faire partie de la plu-

part des commissions chargées d'examiner des questions scientifiques, il fut aussi membre des comités de l'École polytechnique, des écoles d'hydrographie, de la carte de France, des phares, etc. C'est sur son rapport que le système d'éclairage des côtes a été définitivement adopté (Paris, 1825, in-4°). On lui doit encore plusieurs mémoires sur la navigation, sur l'astronomie nautique et sur l'hydrographie, et il a rédigé, de concert avec M. de Rosily, les projets d'instruction des expéditions conduites par Freycinet, Duperré, Dumont d'Urville, etc. Passionné pour l'étude des sciences géographiques, il fut, en 1821, l'un des fondateurs et le premier président de la Société royale de géographie.

Dezos de La Roquette, dans *le Moniteur*, 1830, p. 18.

ROSSELLI. *Voy.* Roselli.

ROSSET (*François* de), littérateur français, né vers 1570, en Provence, vivait encore en 1630. Il appartenait à une famille noble de la Provence, d'où sont sortis des magistrats et des officiers généraux. Un séjour de quelques années au delà des Alpes lui permit de se familiariser avec les chefs-d'œuvre de la littérature italienne. Après s'être fait connaître par la publication d'un recueil de sonnets à la louange de sa première maîtresse, qu'il nomme l'*Incomparable Phyllis*, il se rendit à Paris, fréquenta la cour et les beaux-esprits, et eut pour amis les meilleurs écrivains du temps. Il les nomme avec complaisance; il voudrait, on le sent à la chaleur exagérée de ses éloges, qu'on reconnût en lui un égal mérite. Mais son nom est oublié; sa vie même est assez obscure, et l'on ignore à quel moment il a cessé d'écrire. Ses ouvrages, bien que conçus avec trop de précipitation et de négligence, ont joui d'une certaine vogue et sont encore recherchés des amateurs; nous citerons : *Les Douze beautés de Phyllis et autres œuvres poétiques;* Paris, 1614, in-8° : c'est, au jugement de Goujet, un fatras de stances amoureuses et de sonnets passionnés, où il anatomise en quelque sorte, jusqu'à l'indécence, tout ce qui lui avait plu dans celle qu'il aimait; — *Le Roman du chevalier de la Gloire, contenant les aventures des chevaliers qui parurent aux courses de la place Royale;* Paris, 1612, 1613, in-4°, réimpr. sous le titre d'*Histoire du palais de la Félicité;* 1616, in-4°; — *Histoire des amants volages de ce temps;* Paris, 1617, 1619, in-8° ; — *L'Admirable histoire du chevalier du Soleil;* Paris, 1620 26, 8 vol. in-8°. Louis Donet eut part à cet ouvrage, qui est traduit de l'espagnol et dont un *Abrégé* a paru en 1780, 2 vol. in-12 ; — *Histoires tragiques de notre temps;* Lyon, 1621, in-8° : cette édition est la plus complète; elle a été reproduite en 1701; ibid., in-8°; — *Roland le furieux:* Paris, 1623, in-4° fig. ; Rosset n'est, dans cette version plusieurs fois réimprimée, ni plus exact ni plus fidèle que ses prédécesseurs: la suite du poëme qu'il a pris la peine de composer est un tissu d'aventures, où il n'y a pas le sens commun et dont le fond est pris dans les annales du faux Turpin. On doit encore a cet écrivain la traduction de *Don Quichotte*, des *Nouvelles* de Cervantes, et de *Roland l'Amoureux* (1619, in-8°), ainsi que l'édition des *Quinze joies du mariage* (Rouen, 1604, in-12) et d'un recueil intitulé : *Délices de la poésie françoise* (Paris, 1618, in-8°).

Goujet, *Bibl. française*, XV.

ROSSET (*Pierre-Fulcrand* de), poete français, né en 1708, à Montpellier, mort le 18 avril 1788, à Paris. Après d'excellentes études dans l'université de Paris, il fut, le 10 mai 1730, pourvu d'une charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier. Il consacra ses loisirs à la composition d'un poëme didactique sur *l'Agriculture* (Paris, 1774, in-4° et 1777, in-12, fig.), qui eut le tort de paraître après la publication des *Géorgiques* par Delille. Ce poëme est écrit sur un plan sévère, et dénué d'épisodes. Rosset a surmonté quelquefois, mais rarement, les difficultés que lui présentait son sujet, et s'est laissé souvent entraîner à de singulières digressions : ainsi, par exemple, le chant sur la vigne commence par la description du déluge et finit par celle du carnaval. Rosset ajouta aux six chants de son poëme une seconde partie (Paris, 1782, in-4°), qui comprend trois chants nouveaux. On en a fait depuis une troisième édition complète, intitulée : *l'Agriculture, ou les Géorgiques françaises* (Lausanne, 1806, in-12). Rosset s'exerça aussi dans la poésie latine, et composa quelques hymnes pour les propres des saints de divers diocèses de Languedoc; il les publia avec la traduction en regard, sous le titre : *Hymni novi;* Paris, 1784, in-12.

Creuzé de Lesser, *Statist. de l'Hérault.* — *Docum. part.*

ROSSI (*Properzia* de'), statuaire et musicienne, née à Bologne vers 1490, morte en 1530. Elle est sans contredit l'une des femmes les plus illustres parmi celles qui cultivèrent les beaux-arts; non-seulement elle occupa un des premiers rangs parmi les sculpteurs du plus beau siècle, mais encore elle mania habilement le burin, et se fit admirer comme instrumentiste et comme cantatrice. Malgré tant de qualités éminentes, elle mourut jeune encore d'un amour dédaigné. Elle coopéra à la décoration de l'une des portes de Saint-Pétrone de Bologne, et la même basilique lui doit deux *Anges* à l'une de ses chapelles, et, dans la salle de la fabrique, le buste du comte Guido Pepoli, et un bas-relief, son chef-d'œuvre, la *Chasteté de Joseph.* On sent que l'artiste a voulu peindre ses propres infortunes; la femme de Putiphar est triste et charmante; elle a quelque chose d'Ariane, et elle est plutôt abandonnée qu'effrontée et lascive. A la Madonna del Baracano, d'élégantes sculptures en pierre du maître autel portent la date de 1526. Cette même main qui sculptait des statues, des

bustes, des bas-reliefs, taillait dans des noyaux de pêche des figures d'une perfection incroyable; on conserve au palais Grassi une suite de ces curieux camées représentant *la Passion*, *la Vierge*, *les Apôtres* et *des Saints*. Vasari rapporte que Clément VII, venu à Bologne pour le couronnement de Charles-Quint, voulut connaître cette artiste incomparable qu'il se proposait d'emmener à Rome, et que ce fut avec un vif chagrin qu'il apprit qu'elle venait de mourir et qu'en ce moment même on célébrait ses obsèques à l'église de l'hôpital della Morte. E. B—N.

Vasari. — Orlandi. — Ticozzi. — Gualandi, *Memorie originali di belle arti.*

ROSSI (*Bastiano*), dit l'*Inferrigno*, littérateur italien, vivait à Florence dans la seconde moitié du seizième siècle. Un des fondateurs de la célèbre académie de la Crusca, il en fut aussitôt nommé secrétaire. D'un caractère acerbe et inflexible, qu'indique le surnom qu'il adopta lui-même, il se signala parmi les ennemis du Tasse; ce fut lui qui rédigea l'arrêt en style burlesque rendu par l'Académie de la Crusca contre la *Jérusalem délivrée*, de même qu'il empêcha qu'aucun passage de ce poëme ne fût cité dans les deux premières éditions du *Dictionnaire* de l'Académie. Il a donné des éditions très-défectueuses du Dante, du *Traité d'agriculture* de Crescenzi et d'autres auteurs. On a encore de lui : *Lettera nella quale si ragiona di T. Tasso;* Florence, 1585, in-8°. Il a aussi publié la *Description* des magnifiques fêtes données à Florence au sujet du mariage de César d'Este et de celui de F. de' Medici; Florence, 1585 et 1589, in-4°.

Negri, *Scrittori fiorentini.*

ROSSI (*Girolamo* DE), en latin *de Rubeis*, historien italien, né en 1539, à Ravenne, où il est mort, le 22 avril 1607. Sa famille était noble et ancienne. Il montra pour l'étude les dispositions les plus heureuses, et l'on raconte qu'à peine sorti de l'adolescence, il fut choisi par le sénat de Ravenne pour porter la parole dans les cérémonies publiques. A ce titre, il aurait mérité d'avoir une place parmi les enfants célèbres. La précocité de son esprit attira sur lui l'attention de son oncle, devenu plus tard supérieur général des Carmes, et qui le fit venir à Rome afin de veiller de plus près sur son éducation. En 1561 Rossi alla prendre à Padoue le diplôme de docteur en philosophie et en médecine. Cette double étude occupa le reste de sa vie : comme écrivain, il composa l'histoire la plus estimée de sa patrie, et ses talents dans l'art de guérir lui valurent plus d'une offre avantageuse. Ses concitoyens, qui l'entouraient de respect et d'affection, lui décernèrent, outre différents priviléges étendus à sa famille, la dignité de sénateur et le titre de médecin pensionnaire. Le pape Clément VIII se flatta de le retenir auprès de lui dans cette dernière qualité (1604); mais, au bout d'une année, Rossi se démit de sa charge et revint à Ravenne. Il comptait pour amis les plus illustres savants de son temps, Baronius, Sigonio et Paul Manuce entre autres. Ses principaux écrits sont : *Historiarum Ravennatum lib. X ab ejus fundatione;* Venise, 1572, 1589, in-fol., et dans le t. VII des *Antiq. Italiæ* de Burmann; ouvrage d'un bon style et rempli d'érudition; — *De distillatione;* Ravenne, 1582, in-4°, réimpr. plusieurs fois; — *De melonibus;* Venise, 1607, in-4°; — *Ad Corn. Celsum in lib. VIII annotationes;* ibid., 1607, in-4°; — *Vita Nicolai papæ IV;* Pise, 1761, in-8°, publiée par le P. A.-F. Mattei.

Ginanni, *Scrittori Ravennati*, II, 280 et suiv. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII. — Draud, *Bibl. classica*, p. 786.

ROSSI (*Ottavio*), littérateur italien, né en 1570 à Brescia, où il est mort, le 28 septembre 1630. Il appartenait à la famille de Girolamo Rossi, et il consacra, comme lui, ses talents à l'illustration de sa ville natale. Après avoir terminé ses études à Padoue d'une manière brillante, il y fut retenu, malgré sa grande jeunesse (il avait alors dix-neuf ans), pour enseigner la philosophie; mais, en 1591, il se démit de sa chaire et alla chercher dans les grandes villes d'Italie, en Allemagne et en Hongrie, des occasions d'augmenter ses connaissances. De retour à Brescia, il partagea son temps entre l'étude des annales de sa patrie et l'exercice de quelques charges municipales. On a de lui : *Rime;* Brescia, 1612, in-12; — *Memorie Bresciane;* ibid., 1616, 1693, in-4° : cet ouvrage plein de recherches a été mis en latin par Duker et inséré dans le t. IV des *Antiq. Italiæ* de Burmann; — *Elogj istorici de' Bresciani illustri;* ibid., 1620, in-4°; — *Lettere;* ibid., 1621, in-8°; — *Istoria de' SS. martiri Faustino e Giovita;* ibid., 1624, in-8°; — *Le Glorie de' Francesi;* ibid., 1629, in-4°. On conserve de Rossi dans les archives de sa ville natale une *Histoire de Brescia* inachevée, en XXXVI livres.

Ghilini, *Theatro d'huomini letterati.* — Papadopoli, *Hist. gymnasii Patavini.*

ROSSI (*Giovanni-Vittorio*), en latin *Erythræus*, érudit italien, né en 1577 à Rome, où il est mort, le 13 novembre 1647. Il étudia au collége des Jésuites; à dix-neuf ans il avait fait de tels progrès dans la jurisprudence, qu'on lui permit d'en donner des leçons publiques. La pauvreté dans laquelle il était né le réduisit à la triste ressource de chercher des protecteurs, et sa mauvaise étoile le condamna toute sa vie à les perdre avant qu'ils eussent eu le temps ou la volonté de lui être utiles. Son premier patron fut un magistrat qui le choisit pour auditeur; il le vit mourir dans la même année. Il trouva ensuite dans son professeur de droit, Lepide Piccolomini, un maître bienveillant par les avis duquel il commença de se distinguer au barreau. La mort de ce dernier, arrivée peu de temps après, l'éloigna d'une carrière où il était entré plus par ambition que par goût, et il se tourna vers les belles-

lettres. Admis vers 1602 dans l'académie des Umoristi, il y récita souvent des discours dont le style élégant et raffiné lui valut des applaudissements unanimes. Marcel Vestri, secrétaire des brefs de Paul V, goûta sa manière d'écrire et conçut le projet de lui résigner sa charge; mais la mort l'enleva bientôt et Rossi ne se trouva pas plus avancé qu'auparavant. En 1608, il venait de quitter Rome pour suivre en Allemagne le légat Mellini, lorsqu'à quelque distance de la ville il tomba malade et ne put continuer le voyage. En 1609, il entra au service du cardinal Peretti, en qualité de gentilhomme; c'était un prélat indifférent et avare, et s'il demeura chez lui près de vingt ans, c'est qu'il ne trouva pas de maison plus hospitalière. Las de courir après la fortune, incapable d'ailleurs de s'appliquer aux affaires, Rossi se retira dans un quartier écarté de Rome, sur le mont Onuphre, où il fit bâtir depuis une chapelle sous le nom de Sainte-Marie de la Fièvre. Grâce à l'amitié du cardinal Chigi (plus tard Alexandre VII), il obtint un modique emploi, celui de commissaire de l'*eau Marane*, dont le revenu lui permit d'atteindre, sans plus de tribulations, à un âge assez avancé; il ne savait pas lui-même, comme il le marque à son protecteur dans une de ses lettres, ce que c'était que cette *eau Marane*, d'où elle venait et à quoi elle servait aux Romains. Les ermites de la congrégation de Pierre de Pise, qu'il avait faits ses légataires universels, lui érigèrent un tombeau décoré d'une épitaphe louangeuse. Ses ouvrages se recommandent par la pureté du style, et lui ont assigné une place distinguée parmi les latinistes modernes; nous citerons : *Orationes IX*; Rome, 1603, in-8°; l'édit. de Cologne, 1649, in-8°, soignée par Barthold Nihus, en renferme vingt-deux; — *Eudemiæ lib. X*; Leyde, 1637, in-12 : c'est une satire des mœurs corrompues de la cour de Rome; l'ouvrage fut réimpr. avec deux livres de plus à Amsterdam (sous la rubrique de Cologne), 1645, in-8°, puis à Cologne, 1740, in-8°, avec une préface de Christ. Fischer; on trouvera la clef des huit premiers livres dans l'*Apparatus* de Gryphius, p. 491-495; — *Dialogi XII*; Paris, 1642, in-8°; cette édit., donnée par G. Naudé, est pleine de fautes; celle de Nihus (*Dialogi XXVI*; Cologne, 1645-1649, 2 vol. in-8°) est plus complète; — *Pinacotheca imaginum illustrium virorum qui auctore superstite diem suum obierunt*; Cologne (Amst.), 1643-1648, 3 part. in-8°; Leipzig, 1692, 1712, in-8°; Wolfenbuttel, 1729, in-8°. S'il y a des particularités curieuses dans ce recueil, en revanche on n'y rencontre presque jamais de dates et aucun ordre dans l'énumération des ouvrages; Baillet reproche à l'auteur d'avoir distribué selon ses affections la louange et le blâme, et d'avoir admis à côté de personnes du plus grand mérite, des misérables diffamés par leurs friponneries et par leurs débauches; — *Exempla virtutum et vitiorum*; Cologne (Amst.), 1644, in-8°; — *Documenta sacra ex Evangeliis*; ibid., 1645, in-8°; — *Epistolæ ad diversos*; ibid., 1645-1649, 2 vol. in-8°, et 1739, in-8°; — *Epistolæ ad Tyrrhenum* (Fabio Chigi); ibid., 1645-1649, 2 vol. in-8°; ce recueil et le précédent contiennent beaucoup d'anecdotes littéraires. P.

L. Crasso, *Elogj d'huomini letterati*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII. — Niceron, *Mémoires*, XXXIII. — Chr. Fischer, *Préface citée*.

ROSSI (*Pasquale*) dit *Pasqualino*, peintre de l'école romaine, né à Vicence en 1641, mort vers 1718. En copiant assidument les bons tableaux vénitiens et romains, il acquit une grande correction de dessin, un coloris simple et vrai et un style qui, malgré le lieu de sa naissance, lui assigne une place dans l'école romaine. Ses principaux ouvrages sont : à Rome, *le Christ au jardin des Oliviers*, et *le Baptême de Jésus-Christ*; — à Fabriano, le *Baptême de saint Augustin*, *Saint Jean-Baptiste*, la *Madeleine*, et une *Vierge* justement louée par Lanzi; — à Matelica, *Saint Grégoire célébrant la messe*, tableau dans la manière du Guerchin; — à Turin, plusieurs grands sujets de l'Écriture sainte; — au Musée de Dresde, une *Adoration des bergers*; — au musée de Madrid, *Denys le Tyran maître d'école*. E. B—n.

Lanzi, *Storia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

ROSSI (*Giovanni-Battista*), dit le *Gobbino*, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, florissait vers 1650. Élève d'Alessandro Turchi, dit l'*Orbetto*, il travailla dans sa ville natale avec succès; mais ayant voulu voler de ses propres ailes, il s'égara et ne put parvenir à se faire un style original de quelque valeur.

Il y eut un autre peintre du même nom et de la même école qui, né à Rovigo, vers 1627, vivait encore en 1680 et fut un des bons élèves du Padovanino. E. B—n.

Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*.

ROSSI (*Bernardo-Maria* DE'), en latin *de Rubeis*, érudit italien, né le 18 janvier 1687, à Cividal di Friuli, mort le 8 février 1775, à Venise. Il reçut au baptême les prénoms de *Giovanni-Francisco* qu'il abandonna en prononçant à dix-sept ans ses vœux dans l'ordre de Saint-Dominique. Ayant terminé son éducation à Florence, il alla prendre ses degrés à Venise et y professa pendant trois ans la philosophie dans le couvent du Zattere. En 1718, il fit un voyage à Vienne et se lia d'amitié avec le savant Apostolo Zeno. A son retour il accepta la chaire de théologie et ne la résigna qu'en 1730 afin de se consacrer tout entier à l'étude et aux pratiques d'un ascétisme rigoureux. Dans l'année 1722, il avait accompagné en qualité de théologien les sénateurs Foscarini et Tiepolo, chargés d'une mission particulière auprès de la cour de France. La bibliothèque de son couvent, dont l'administration lui fut confiée, devint par ses soins une des plus riches de Venise, surtout après le magnifique legs qu'Apostolo Zeno lui fit en 1750 de tous les ouvrages tant imprimés

que manuscrits qu'il avait rassemblés. Les principaux écrits du P. de Rubeis sont : *De fabula monachatus benedictini D. Thomæ Aquinatis*; Venise, 1724, in-8°; réimpr. avec des additions à la tête du t. V des *Œuvres* de saint Thomas; ibid., 1746; — *Synodus Mantuæ a.* 1327, dans le t. IX de la coll. des *Conciles* de 1729; — *Monumenta ecclesiæ Aquilejensis, commentario illustrata*; Strasbourg (Venise), 1740, in-fol.; — *De nummis patriarcharum Aquilejensium*; Venise, 1747-1749, 2 part. in-8°; — *De gestis et scriptis ac doctrina S. Thomæ Aquinatis*; ibid., 1750, in-fol., recueil de trente dissertations; — *De rebus congregationis sub titulo B. Jacobi Salomonii*; ibid., 1751, in-4°; — *Diss. II : de Turanio seu Tyrannio Rufino; de vetustis liturgiis*; ibid., 1754, in-4°; — *De Theophylacti Bulgariæ archiepiscopi gestis et scriptis*, dans le t. Ier des *Œuvres* de Théophylacte; ibid., 1754, in-fol.; — *De Peccato originali*; ibid., 1757, in-4°; — *De Charitate*; ibid., 1758, in-4°; — *Dissertationes variæ eruditionis*; ibid., 1762, in-4°. Ce savant religieux a aussi édité *Thomæ Aquinatis Opera theologica* (Venise, 1745-1760, 28 vol. in-4°), *Georgii Cyprii patriarchæ vita* (ibid., 1753, in-4°), et *Vita Benvenutæ Bojanæ* (ibid., 1757, in-4°). Mais le nombre de ses ouvrages manuscrits dépasse de beaucoup celui des écrits qu'il a mis au jour; la plus grande partie concerne les annales historiques et religieuses du Frioul. P.

Nuova Raccolta Calogeriana, XXVIII. — *Giornale de' letterati*, t. IX, 1776. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XI.

ROSSI (*Jean-Bernard* DE), savant orientaliste italien, né le 25 octobre 1742, à Castel-Nuovo, en Piémont, mort à Parme en mars 1831. En 1766 il se fit recevoir à Turin docteur en théologie et fut en cette même année ordonné prêtre. Il continua pendant plusieurs années l'étude des langues orientales, qu'il avait commencée avec un succès éclatant et apprit en même temps la plupart des idiomes modernes de l'Europe. Nommé en 1769 employé au musée de Turin, il fut peu de temps après appelé à Parme à la chaire des langues orientales, qu'il remplit jusqu'en 1821, année où il prit sa retraite. Aidé par l'habile imprimeur Bodoni, qui avait établi à Parme une fonderie de caractères pour les langues asiatiques, il publia, outre un grand nombre de travaux philologiques et bibliographiques des plus estimés, plusieurs ouvrages de luxe polyglottes, regardés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre de typographie. Il avait réuni une précieuse collection de manuscrits et incunables hébraïques, qu'il céda en 1816 pour le prix de cent mille francs à l'archiduchesse Marie-Louise, et dont il avait fait paraître le catalogue à Parme, 1812, in-8°. On a de lui : *Canticum seu poëma hebraicum*; Turin, 1764, in-4°; — *De præcipuis causis neglectæ hebraicæ litterarum disciplinæ*; Turin, 1769, in-4°; — *In nuptiis Ferdinandi I poemata anatolico-polyglotta*; Parme, 1769, in-4°; — *Della lingua propria di Cristo e degli Ebrei della Palestina da' tempi de' Maccabei*; Parme, 1772, in-4°; — *Della vana aspettazione degli Ebrei del loro Messia*; Parme, 1773, in-4°; cet écrit fut l'objet de diverses attaques auxquelles l'auteur répondit par un *Esame*; Parme, 1775, in-4°; — *De hebraicæ typographiæ origine*; Parme, 1776, in-4°; — *Specimen ineditæ Bibliorum versionis syro-estranghelæ*; Parme, 1778, in-4°; Leipzig, 1778, in-8°; — *De typographia hebraico-ferrariensi*; Rome, 1780, in-8°; — *Specimen variarum lectionum sacri textus*; Rome, 1782; Tubingue, 1782, in-8°; — *De ignotis nonnullis antiquissimis hebraici textus editionibus*; Erlangen, 1782, in-4°; — *Apparatus hebraico-biblicus*; Parme, 1782, in-8°; — *Variæ lectiones Veteris Testamenti*; Parme, 1784-1788, 4 vol. in-4°; précieux ouvrage, pour lequel Rossi collationna dix-sept cents manuscrits, entre autres ceux de la bibliothèque du Vatican, et qui complété par les *Scholia critica*; Parme, 1798, in-4°; — *Annales hebraico-typographici seculi XV*; Parme, 1795, in-4°; — *Annales hebraico-typographici ab a.* 1501 *ad* 1540; Parme, 1799, in-4°; — *Bibliotheca judaica antichristiana*; Parme, 1800, in-8°; — *Dizionario storico degli autori ebrei e delle loro opere*; Parme, 1802, 2 vol. in-8°; — *Codices hebraici bibliothecæ Bernardi di Rossi*; Parme, 1803-1804, 3 vol. in-8°; — *De Corano arabico Venetiis impresso*; Parme, 1805, in-8°; — *R. Immanuelis scholia in selecta loca Psalmorum*; Parme, 1806, in-8°; — *Dizionario storico degli autori arabi più celebri*; Parme, 1807, in-8°; — *Synopsis institutionum hebraicarum*; Parme, 1807, in-8°; — *Annali ebreo-tipografici di Cremona*; Parme, 1808, in-8°; — *Dell' origine della stampa in tavole incise*; Parme, 1810; — *Compendio di critica sacra*; Parme, 1811, in-8°; — *Introduzione alla sacra Scriptura*; Parme, 1817, in-8°; — *Sinopsi dell' ermeneutica sacra*; Parme, 1819, in-8°. Rossi a aussi traduit en italien plusieurs livres de l'Ancien Testament, notamment *Job*, *Jérémie*, les *Proverbes de Salomon*, etc.

L'Ami de la religion.

ROSSI (*Giovanni-Gherardo* DE'), littérateur et antiquaire italien, né le 12 mars 1754, à Rome, où il est mort le 27 mars 1827. Destiné au barreau, il renonça avec joie à une carrière qui ne lui inspirait aucun attrait pour venir au secours de son père, dont la situation commerciale était fort embarrassée; puis il ouvrit en son propre nom une maison de banque et la rendit en peu de temps assez florissante. Au milieu des affaires, il sut trouver le temps de cultiver les belles-lettres ainsi que les arts du dessin. L'amitié de la célèbre Corilla fit de lui un improvisateur

agréable, surtout dans l'apologue et dans la poésie fugitive. Il esquissa ensuite le plan de quelques comédies, que le public reçut avec applaudissement; plus tard il en augmenta le nombre, et l'une d'elles, intitulée *Le Courtisan vertueux*, a été traduite en français et insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. A une grande flexibilité de talent et à une imagination vive, Rossi joignait de l'érudition et un gout sûr. Il en donna mainte preuve dans ses nombreux opuscules sur les arts et les artistes ainsi que dans les articles qu'il fournit au recueil des *Memorie per le belle arti* (Rome, 1785-88, 4 vol.). Ces productions si variées lui valurent une réputation qui s'étendit même hors de l'Italie; les distinctions de tout genre vinrent le trouver, et parmi les sociétés savantes qui l'appelèrent dans leur sein, il suffira de citer celles des Arcades, de la Crusca, de Saint-Luc, et l'Institut de France, dont il devint correspondant le 23 mars 1805. Enfin la cour de Portugal le choisit pour diriger l'Académie des beaux-arts qu'elle avait fondée à Rome, et lui conféra l'ordre de Saint-Jacques. D'après quelques écrivains, Rossi aurait exercé en 1798, pendant la durée de la république romaine, les fonctions de ministre des finances; comme son nom ne se retrouve pas dans les documents de cette époque, nous ne savons jusqu'à quel point cette assertion est fondée. Critique plein de goût et d'urbanité, mais parfois trop partial pour les artistes italiens, Rossi a publié un grand nombre d'opuscules, de mémoires et de lettres relatifs à des points d'archéologie. Nous citerons de lui : *Commedie*; Rome, 1790, 4 vol.; — *Vita di Giov. Pikler*; ibid., 1792, in-8°, trad. en 1792 en français ; — *Scherzi poetici e pittorici*; Parme, 1795, in-fol., recueil de quarante poésies légères accompagnées d'autant de dessins exécutés par Joseph Vieira, peintre portugais; — *Vita di Ant. Cavallucci da Sermonetta, pittore*; Venise, 1796, in-8°; — *Favole*; Verceil, 1798, in-16; — *Dell' influenza della religione sulle belle arti*; Rome, 1801, in-8°; — (avec Giov. Rosini) *Lettere pittoriche sul Campo santo di Pisa*; Rome, 1810, in-4°, fig.; — *Vita di Angelica Kaufmann, pittrice*; Florence, 1810, in-8°; — *Epigrammi, madrigali ed epitaffi*; Pise, 1818, in-16; — *Elogio di Gugl. Manzi*; Venise, 1822, in-8°; — *Vasi greci denominati etruschi, scelti nella collezione del duca di Blacas d'Aulps*; Rome, 1823, in-4°; — *Novelle*; Venise, 1824, in-16.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

ROSSI (*Pellegrino-Luigi-Odoardo*, comte), homme d'État et publiciste célèbre, né à Carrare, le 13 juillet 1787, assassiné à Rome, le 15 novembre 1848. Son éducation se fit au collége de Correggio. A quinze ans il alla faire son droit à Pise, puis à Bologne, où il reçut en 1806 le grade de docteur. Les fonctions de secrétaire du parquet de la cour de Bologne, qu'il remplit de 1807 à 1809, furent abandonnées par lui pour la carrière du barreau. Ses succès comme avocat furent rapides et éclatants : une verve entraînante, bien que quelquefois hautaine, était le caractère de son eloquence. On lui dut, à cette époque, la fondation d'une académie judiciaire, qui témoigne de son amour de la science. Il venait d'être promu dans l'université de Bologne au double enseignement de la procédure civile et du droit pénal, lorsque les Français furent contraints d'abandonner l'Italie (1814). Très-dévoué à la France, Rossi vit cette retraite avec douleur, et dès 1815, répondant à cette parole de Murat : « L'Italie veut être libre et elle la sera ! » il prenait part à l'entreprise du roi de Naples, et, pendant les jours d'un triomphe éphémère, était nommé par lui commissaire général des provinces occupées entre le Tronto et le Pô. Après la déroute de Tolentino, il s'embarqua pour la France, d'où il passa bientôt en Suisse. C'est là, enfermé dans une petite maison de campagne aux portes de Genève, qu'il passa les années les plus laborieuses, et aussi les plus heureuses de sa vie. Coppet et l'amitié du jeune duc de Broglie le rattachèrent plus intimement à la France. Mais, pour cet esprit si actif, la poésie avait aussi ses heures; et Rossi alors imitait en vers italiens quelques poëmes de Byron : *Parisina, le Giaour, le Corsaire. Le Giaour* seul fut publié en 1817. Quand Rossi sortit de cette retraite studieuse, ce fut pour faire un cours de jurisprudence appliquée au droit romain (1819); et il obtint un tel succès que trois mois après il recevait de la ville de Genève, avec le droit de bourgeoisie, la chaire de droit romain qu'avait illustrée Burlamaqui; depuis Calvin c'était la première fois qu'un catholique était admis dans le haut enseignement. Comme professeur, Rossi entreprit à Genève ce que MM. Royer-Collard, Guizot et Villemain inauguraient en France : la restauration de la science par l'esprit historique et philosophique, et l'affermissement du régime constitutionnel par une théorie qu'on commençait déjà à appeler la *Doctrine*. *Les Annales de législation et d'économie politique* (1819-21), qu'il fonda alors avec Sismondi, Bellet et Dumont, et où il inséra de nombreux articles, étaient destinées à propager ces nouvelles opinions. Il développa sa théorie des *principes dirigeants* pour l'interprétation des lois, théorie qui peut se définir ainsi : les principes dirigeants sont aux jurisconsultes ce que les principes philosophiques doivent être aux législateurs, les uns servent à faire les lois, les autres à les appliquer.

Cependant la vie de Rossi ne devait pas se renfermer dans la sphère de l'enseignement; dès 1820 la carrière politique lui fut ouverte par son élection au conseil représentatif de Genève. Il y acquit bientôt un grand ascendant par son savoir comme par sa parole, et devint un des chefs du parti modéré. Il prit une grande part à la con

fection des lois sur la presse, sur la publicité des hypothèques, dont on emprunta le système à la France en l'améliorant, sur le contentieux administratif, et enfin sur le mariage civil. « Il tenait alors, dit un Génevois, M. Saladin, la première place comme orateur, jurisconsulte, législateur et homme d'État. » En même temps il établissait sa réputation de grand criminaliste en publiant en France (1829), son traité de *Droit pénal*. Dans ce livre célèbre, il adoptait le principe spiritualiste de droit par auquel l'avait ramené son ami le duc de Broglie, et empruntait à Bentham le principe matérialiste de l'utilité sociale. Telle était sa haute situation politique et scientifique, lorsque le canton de Genève l'envoya à la diète fédérale extraordinaire de Lucerne (1832). En 1814 le pouvoir central de la confédération helvétique avait été diminué au profit de l'indépendance des cantons. A une époque où la centralisation était encore placée sous la protection des principes de 1789, Rossi proposa de revoir le pacte fédéral et de revenir en partie à *l'acte français* du 19 février 1803. Nommé membre de la commission chargée de cette révision, il en fut encore le rapporteur, et déploya une grande activité pour faire adopter le nouveau pacte. Voté par l'assemblée, le *pacte Rossi* échoua devant l'opposition des cantons ligués à Sarnen. Rossi en eut de vifs regrets qui, joints aux dégoûts que lui causèrent les attaques violentes de ses adversaires politiques, le décidèrent à écouter les offres que la France lui faisait alors par l'organe de M. Guizot, ministre de l'instruction publique. Près de quitter la Suisse et cette demeure, témoin de tant d'années d'étude et de bonheur, il disait en montrant à un ami son modeste logis : « On me croit ambitieux; eh bien! je vous le jure, cela et du pain pour mes enfants, et je ne fais pas un pas de plus; je termine ici ma vie. » — Sa position comme professeur était menacée : il partit pour la France (1832). L'amitié du duc de Broglie, sa collaboration à la *Revue française*, une communauté de doctrine politique, étaient les liens qui l'attachaient depuis longtemps déjà à M. Guizot. La chaire d'économie politique au Collége de France étant devenue vacante par la mort de J.-B. Say (16 novembre), Rossi fut nommé pour lui succéder, par préférence à Charles Comte, candidat présenté par l'Académie des sciences morales. Rossi était étranger; sa nomination causa donc quelque surprise, mais fut bientôt justifiée par le succès qu'obtint le cours du nouveau professeur.

Naturalisé français en 1834, il fut, le 22 août de la même année, nommé titulaire de la chaire de droit constitutionnel qui venait d'être créée à la faculté de droit de Paris. Cette nouvelle nomination rencontra une opposition plus vive que la précédente, et le 25 novembre, à l'ouverture de son cours, Rossi fut assailli par des interruptions et de violentes clameurs. Trois fois ces scènes de désordre se renouvelèrent; Rossi, à ses adversaires, opposait sa persévérance, son sang-froid, quelques paroles dignes. Ces troubles, qui servaient d'aliment à l'esprit d'agitation qui animait alors les écoles, causaient quelque alarme au roi Louis-Philippe, qui dit un jour à M. Guizot : « Êtes-vous bien sûr que l'homme vaille l'embarras qu'il nous donne? — Il vaut infiniment mieux, Sire, répondit le ministre; le roi fera un jour de M. Rossi bien autre chose qu'un professeur de droit constitutionnel. — En ce cas, vous avez raison : soutenons-le bien. » — Bientôt en effet l'émotion se calma; Rossi reprit son cours; et quelques années après, il devenait le doyen de cette école (1843). Appelé, en 1840, au conseil de l'instruction publique, il renonça alors à sa chaire d'économie politique du Collége de France. En 1836, l'Académie des sciences morales et politiques l'avait élu, à l'unanimité moins une voix, en remplacement de Sieyès. Le jour vint où Louis-Philippe fit de Rossi *autre chose qu'un professeur* : honoré de lettres de grande naturalisation promulguées le 8 août 1838, il fut nommé pair de France (7 novembre 1839), et prit une grande part aux lois sur le renouvellement du privilége de la Banque de France (1840), sur le régime financier des colonies (1841), sur la publicité du système hypothécaire (1842), sur le sucre indigène, sur les fonds secrets, sur le travail des enfants dans les manufactures, enfin sur la loi des chemins de fer. A cette même époque (1841-1843), on lui attribuait la rédaction de la *chronique* de la *Revue des Deux-Mondes*. Au retour d'un voyage en Italie, où le pape Grégoire XVI l'avait reçu avec bienveillance, il fut, en 1845, nommé ministre plénipotentiaire à Rome. Il y allait surtout pour demander que les jésuites fussent rappelés de France. Lorsque, à la mort de Grégoire XVI (1846), le conclave s'ouvrit, il y soutint de toute l'influence française la candidature d'un pape réformateur, et devint le conseiller écouté du nouveau pontife. La révolution de Février fit brusquement cesser sa mission en même temps qu'elle lui enlevait sa chaire de droit. Retiré à Frascati, Rossi salua avec enthousiasme les victoires de Charles-Albert; il écrivait alors à une amie : « Vous femme, vous avez pleuré d'admiration et de joie, moi homme, j'en ai pleuré comme vous. » Il disait à son plus jeune fils, en l'envoyant combattre dans l'armée piémontaise : « Pars, la cause est assez belle. » Les Italiens se souvinrent aussi de lui, et il fut nommé député par la ville de Bologne. Bientôt Pie IX eut à lutter contre le parti avancé qui aspirait secrètement à la république et à l'unité italienne, et dont Sterbini, Sturbinetti, Canino étaient les chefs et les orateurs. Après les journées des 1er et 2 août 1848, conséquence de la défaite des Piémontais à Milan, le pape ayant été obligé, pour se soustraire à une déclaration de guerre à l'Autriche, de dissoudre le ministère Mamiani et

de proroger les chambres, il chargea le comte Rossi de former un nouveau cabinet (14 septembre). En montant au pouvoir, Rossi voulait à la fois la restauration de l'autorité papale et l'organisation des libertés nouvelles : sa capacité, son énergie n'étaient pas au-dessous de cette double tâche ; sa situation personnelle la lui rendait peut-être plus difficile qu'à tout autre. Révolutionnaire aux yeux des conservateurs, absolutiste aux yeux des révolutionnaires, considéré un peu comme un étranger par le peuple, il rencontrait partout des adversaires. Le nouveau ministère fut ainsi composé : le cardinal Soglia aux affaires étrangères et président du conseil, le comte Rossi à l'intérieur, le cardinal Vizzardelli à l'instruction publique, l'avocat Cicognari, ministre de grâce et de justice, le professeur Montanari au commerce, le duc de Rignano aux travaux publics, le général Zucchi à la guerre, le comte Guarini, ministre sans portefeuille, M. Righetti, substitut pour les finances. Le premier soin de Rossi fut de résoudre par la diplomatie cette question de l'indépendance italienne, que d'autres voulaient trancher par les armes, et il négocia à Turin, à Florence, à Naples une confédération qui aurait uni ensemble tous les États de la Péninsule. A l'intérieur son action n'était pas moins résolue ni moins efficace ; il était depuis deux mois à peine à la tête des affaires, et il avait obtenu du clergé un don gratuit de 26 millions de francs, et réorganisait, aidé du général Zucchi, l'administration civile tout entière.

Le 15 novembre, il devait exposer à la chambre ses projets de nouvelle organisation civile : ce jour-là il fut averti quatre fois des desseins sinistres qui existaient contre lui ; il ne s'en rendit pas moins à l'Assemblée. Arrivé sur la place du palais, où stationnaient deux bataillons de la garde civique, il entend sortir de la foule des cris de menace, il s'avance cependant jusque sous le péristyle de la chancellerie. C'est là que les conjurés l'attendent, les uns sous la colonnade qu'il devait traverser, les autres sur les marches de l'escalier par où il devait monter à la salle des séances. Alors un des conjurés le touche brusquement à l'épaule ; Rossi se retourne vers lui, et tend ainsi, sans défense, le cou au meurtrier qui lui enfonce un poignard dans la gorge. Il expira presque aussitôt. L'état des esprits etait tel que ce crime, dont la nouvelle se répandit dans toute la ville, n'y souleva aucune de ces manifestations d'horreur que doit causer le sang humain ainsi répandu. La chambre, vers laquelle se dirigeait l'infortuné ministre, n'interrompit pas sa séance ; le soir on dansa, en signe de joie, dans quelques maisons ; les meneurs parcoururent la ville avec des cris de triomphe et les troupes fraternisèrent avec eux. On chantait un hymne patriotique où l'on avait substitué aux mots *bandiera sacra* ceux de *sacro pugnale* (poignard sacré). Le corps diplomatique seul protesta par sa retraite. Le lendemain 16, le pape se laissait arracher la nomination du ministère Mamiani, et le 23 il se réfugiait furtivement à Gaëte. C'était la dernière conséquence de l'assassinat de Rossi. Le gouvernement papal, dont il avait été le soutien, disparaissait avec lui.

On a de Rossi les ouvrages suivants : *Traité du droit pénal ;* Paris, 1825, 3 vol. in-8° ; — — *Cours d'économie politique ;* Paris, 1839-1841, 1843, 2 vol. in-8° ; — *Traité du droit constitutionnel français ;* Paris, 2 vol. in-8° ; — une *Préface* à l'*Essai sur le principe de population* de Malthus (1845, gr. in-8°), qui est un chef-d'œuvre ; — des *Notes* aux *Œuvres* de Ricardo (1847, gr. in-8°) ; — un grand nombre d'articles dans la *Revue française* et dans les *Annales de législation et d'économie publique.* Eug. ASSE.

Jos. Garnier, *Notice sur la vie et les travaux de Rossi ;* Paris, 1849, in-8°. — J. Huber-Saladin, *M. Rossi en Suisse de 1816 à 1833 ;* Paris, 1849, in-8°. — L. Reybaud, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1848. — Mignet, *Notices et portraits.*

ROSSIGNOL (*Jean-Joseph*), jésuite français, né le 3 juillet 1726 à la Pisse, canton de l'Argentière (Hautes-Alpes), mort à Turin en 1817 (1). Il embrassa la règle de Saint-Ignace, en 1742, et professa la philosophie à Embrun, puis à Marseille. Sur l'invitation des jésuites de Pologne, il alla, en 1761, professer les mathématiques et l'astronomie à Wilna, où il donna les dessins d'après lesquels on construisit l'observatoire de cette ville. A la fin de 1763, il quitta la Pologne dont le climat était trop défavorable à sa santé, et, en 1764, il succéda dans la chaire de mathématiques, au collége des nobles, à Milan, au P. Boscovich qu'il aida dans la publication de ses *Œuvres*. Aux termes du bref qui supprimait son ordre, il se fixa à Embrun (1773) ; mais la vive opposition qu'il montra contre la constitution civile du clergé le força, en octobre 1792, d'aller s'établir à Turin, et c'est là que s'écoula le reste de sa vie. Il y vécut d'une petite pension et des libéralités du comte de Melzi, son ancien élève. Le nombre de ses ouvrages s'élève à plus de 100 qui, ayant été en grande partie imprimés à Turin et à Milan, sont assez rares en France. La collection factice qu'en a publiée, en 1823, le libraire Marietti de Turin forme 32 vol. in-8°. Les principaux sont : *Thèses générales de théologie, de philosophie, de mathématiques ;* 1757, in-4° ; — *Thèses de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle ;* 1759, in-4° ; — *Botanique élémentaire ;* Liége, 1784, in-8° ; — *Éléments de géométrie ;* Milan, 1774, in-8°, traduit en anglais ; Londres, 1781, in-8° ; — *Théorie des sensations ;* Milan, 1774, in-12 ; — *Vues nouvelles sur le mouvement ;* Embrun, 1777, in-12 ; Paris, 1802, in-8° ; — *Vues philosophiques sur*

(1) Date fournie par M. l'abbé Rossignol, archiprêtre d'Embrun, neveu de cet écrivain.

l'Eucharistie; Embrun, 1776, in-8°, explication physique de ce mystère; — un *Traité de l'Usure*, in-12; — *Vie de saint Vincent Ferrier*; Paris, 1803, in-8°. H. F—T.

Feuille hebdomadaire de Turin (publiée par l'abbé Michel), journal exclusivement consacré à donner l'analyse des divers opuscules de Rossignol, 15 nov. 1803 au 1er nov. 1804. in-8° de 192 pages. — Colomb de Batines et J. Ollivier, *Mélanges*, p. 71. — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

ROSSIGNOL (*Jean-Antoine*), révolutionnaire français, né à Paris, en 1759, mort dans dans l'île d'Anjouan, en avril 1802. Il était ouvrier orfèvre lorsque la révolution éclata. Une grande turbulence, un certain courage qu'il montra lors de la prise de la Bastille en firent un des chefs populaires. Il se distingua particulièrement le 20 juin et le 10 août. Des historiens du temps l'accusent d'avoir, dans cette dernière journée, provoqué le meurtre de Mandat (*voy.* ce nom), et d'avoir figuré parmi les massacreurs de septembre. En 1793, il fut créé lieutenant colonel de la 33e division de gendarmerie, et envoyé dans la Vendée. Il y tint des propos contre Biron qui commandait en chef les opérations. Westermann le fit arrêter et le livra aux tribunaux militaires; mais Ronsin se hâta de le réclamer. Soutenu par les Jacobins de Paris, non-seulement Rossignol fut rendu à la liberté, mais il obtint le commandement de l'armée des côtes de la Rochelle, tandis que Biron venait à Paris payer de sa tête l'arrestation du favori des clubs. Rossignol, ayant reçu des renforts, obtint d'abord quelques avantages sur les royalistes (août 1793); mais bientôt les commissaires de la Convention, Goupilleau et Bourdon, se virent forcés de lui retirer son commandement pour cause d'incapacité. Réintégré par Bouchotte, il éprouva de nombreux échecs, fut destitué à plusieurs reprises, mais toujours replacé par l'influence du parti ultra-révolutionnaire. Dénoncé par Bourdon (de l'Oise), Boursault et de Fermon, pour avoir causé tous les désastres de la guerre de l'Ouest, Rossignol fut décrété d'accusation (mai 1795). Il recouvra sa liberté lors de l'amnistie du 26 octobre suivant. Compromis, en 1796, dans la conspiration de Babeuf et traduit devant la haute cour de Vendôme, il s'échappa de prison et fut acquitté, ainsi que son frère. Il reparut, le 18 fructidor an V, à la tête des troupes chargées par le Directoire d'arrêter Pichegru et les membres royalistes des deux Conseils. Son opposition au gouvernement consulaire avait attiré sur lui l'attention de la police. Lors de l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800), attentat dont on le crut, sans fondement, l'un des complices, il fut arrêté, puis compris sur la liste de déportation approuvée par le sénat (janvier 1801). Déporté aux îles Seychelles puis à Anjouan (côte de Madagascar), il ne tarda pas à succomber sous l'influence d'un climat meurtrier. « Rossignol, dit M. Thiers, doué d'un esprit naturel, avait de l'ardeur, de la bonne foi, mais point d'instruction, et quoique franchement dévoué, il était incapable de servir d'une manière utile. »

Le Moniteur universel. — Thiers, *Hist. de la Révol. française*. — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'Ouest*.

*ROSSIGNOL (*Jean-Pierre*), érudit français, né à Sarlat (Dordogne), le 27 janvier 1804. Docteur ès lettres de l'Académie de Paris en 1830, il fut de 1831 à 1833 suppléant au collége Charlemagne qu'il quitta pour aller professer de 1833 à 1835 dans l'institution de Fontenay-aux-Roses. Il rentra au collége Charlemagne comme professeur agrégé (1835 à 1840) et fut à plusieurs reprises chargé des fonctions temporaires d'inspecteur et d'examinateur des colléges de Paris. En 1845 il suppléa Boissonade dans la chaire de langue et de littérature grecque au Collége de France, et en devint titulaire le 4 avril 1855. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions le 28 janvier 1853, à la place d'Eugène Burnouf. On a de lui : *Fragmenta Bionis Borysthenitæ philosophi*; Paris, 1830, in-4°; — *Dissertation sur le drame que les Grecs appelaient satirique*; Paris, 1830, in-8°; — *Découvertes d'une Vie d'Euripide, inédite et de deux fragments également inédits, l'un appartenant au même poëte, l'autre à Aristophane*; Paris, 1832, in-4°; — *Tétralogie de l'orateur. Antiphon*; Paris, 1833, in-8°; — *Vita scholastica*, poëme latin en 4 chants; Paris, 1836, in-8°, ayant pour objet la vie intérieure du collége; — *Explication des Vues de la Grèce dessinées par le baron de Stackelberg*; Paris, 1838, in-4°; — *Virgile et Constantin le Grand*; Paris, 1845, in-8°; — *Traité du vers dochmiaque*; Paris, 1845, in-8°; — *Fragments des choliambographes grecs et latins, avec un Traité du choliambe*; Paris, 1849, in-8°; — *Trois dissertations sur l'inscription de Delphes, citée par Pline*, etc.; Paris, 1850, in-4°; — *Sur le métal que les anciens appelaient orichalque*; Paris, 1852, in-4°; — *Gygès, Lydien qui passe pour avoir introduit la peinture en Égypte*; 1856, in-4°; — un assez grand nombre de morceaux de critique, dans le *Journal des Savants*, le *Journal de l'Instruction publique*, la *Revue archéologique*, etc.

Docum. partic.

ROSSIGNOLI (*Bernardino*), théologien italien, né en 1563, à Ormea, près Mondovi, mort le 5 juin 1613, à Turin. Admis à seize ans dans la Compagnie de Jésus, il professa pendant longtemps la théologie à Milan, devint successivement recteur de plusieurs colléges, et exerça les fonctions de provincial à Rome, à Venise et à Milan. Il était à l'époque de sa mort recteur du collége de Turin. On a de lui : *De disciplina christianæ perfectionis lib. V*; Ingolstadt, 1600, in-4°; — *De actionibus virtutis lib. II*; Venise, 1603, in-4°. Ces deux ouvrages ascétiques ont eu plusieurs éditions,

et le premier a même passé en français par les soins de Robert Charpentier; Paris, 1606, in-8°. On lui attribue d'autres écrits publiés sous le nom de Guill. Baldrano, tels que *Stimuli virtutum* (Cologne, 1604, in-12) et *Historia Thebea* (Turin, 1604, in-4°); mais il est probable qu'il ne fut que le traducteur de ces ouvrages qui avaient paru en italien, l'un en 1592, l'autre en 1589. A l'époque où s'éleva la question d'ancienneté touchant l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce jésuite fit le premier connaître, dans une lettre au P. Possevino, un manuscrit encore inconnu de ce livre et portant la signature de l'abbé Jean Gersen (*voy.* ce nom)

Rossotto, *Syllabus Script. Pedemontii*. — Sotwel, *Bibl. script. Soc. Jesu*. — Possevino, *Apparatus sacer*. — Dom Clément, *Bibl. curieuse*, II, 534.

*ROSSINI (*Giacomo*), le plus célèbre compositeur de notre temps, est né le 29 février 1792, à Pesaro (États du pape). A cette époque, l'idéal de la musique consistait pour les Italiens presque exclusivement dans la melodie. Ils ne comprenaient l'harmonie que comme accompagnement : les instruments devaient simplement soutenir le chant, et ne frapper l'oreille qu'exceptionnellement; le bruit assourdissant de nos orchestres d'Opéra était alors inconnu. Ce fut sous l'influence de ce goût dominant que Pergolese, Sacchini, Cimarosa, Paisiello composerent leurs œuvres. Tel était l'etat de l'art lorsque Rossini parut. Sa première jeunesse, comme celle de tous les hommes qui ont laissé d'ineffaçables traces de leur passage, fut soumise à de rudes épreuves. Ses parents étaient pauvres, et il devait bientôt travailler lui-même pour venir à leur secours. La musique dans les eglises et particulièrement le chant était alors sa principale occupation. Rossini se forma sans maître. Pour se préparer à la pratique de l'art, il mettait en partition les quatuors et les symphonies de Haydn et surtout de Mozart pour lequel il eut de bonne heure une grande prédilection. Parmi ses premières productions, on remarque une cantate, intitulée *Il Pianto d'Armonia;* elle fut exécutée à Bologne, le 11 août 1808. Ce debut lui valut la protection de la famille Perticari à Pesaro, et de quelques amateurs, qui lui firent ecrire un opéra en un acte, la *Cambiale di matrimonio*, qui fut joué dans l'automne de 1810, sur le théâtre de San-Mosè de Venise. Ce petit opéra fut, en 1811, suivi de l'*Equivoquo stravagante*, donné au théâtre del Corso à Bologne. Cet opéra bouffe eut moins de succès que le *Demetrio e Polibio*, où se remarquent le duetto *Questo cor ti giura affetto*, et le charmant quatuor, *Donami omai, Sireno*, depuis lors reproduit dans d'autres ouvrages du même compositeur. En 1812, il signala la fecondite de son genie naissant par cinq operas écrits dans l'espace de six à huit mois : l'*Inganno felice*, la *Scala di seta*, et l'*Occasione fa il ladro*, pour le théâtre San-Mose de Venise; *Ciro in Babilonia* pour le théâtre de Ferrare, et *la Pietra del paragone*, l'un des chefs-d'œuvre du genre bouffe, pour le théâtre de la Scala de Milan. Mais de ces cinq ouvrages, qui se ressentent un peu de la hâte avec laquelle ils furent composés, on n'a guère retenu que le beau trio de l'*Inganno felice*, le finale du premier acte de *la Pietra del paragone*, et la cantilène du *Ciro in Babilonia*, plus tard développée dans la délicieuse cavatine (*Ecco ridente*) du *Barbier de Séville*. En 1813, parurent *Tancredi* et *l'Italiana in Algeri*, le premier sur la Fenice et le dernier sur le théâtre San-Benedetto de Venise. L'apparition de *Tancrede* fut un véritable événement pour le monde musical : une verve soutenue, une harmonie jusqu'alors ignorée des Italiens, une instrumentation aussi riche que variée, annoncèrent une véritable transformation de l'art. Certains airs, par exemple *Di tanti palpiti*, *Tu che accendi*, etc., acquirent promptement une immense popularité, et les admirateurs enthousiastes firent bien vite taire les censeurs qui avaient signalé dans cet opéra bien des défauts de style et de composition. Mais le public, qui n'analyse point ce qu'il sent, se moqua du jugement des aristarques. *Tancrède* était le premier *opera seria* de Rossini : en quatre ans il fit le tour de l'Europe. Le soir de la première représentation, le compositeur n'avait osé, de crainte d'être sifflé, venir occuper le piano, comme c'était l'usage et comme son engagement l'y obligeait; mais dès le premier *allegro* de l'ouverture, les applaudissements de toute la salle le tirent sortir de sa cachette. Ce qui caractérise la partition de *Tancrède*, c'est cette ardeur belliqueuse et chevaleresque, qu'expriment des chants imprévus et des accompagnements singuliers, nouveaux. L'*Italienne à Alger* plut de même par ses chants agréables, plus légers que passionnés. La cavatine de Lindor, *Languir per una bella* est d'un effet puissant, et parfaitement adaptée à la voix de ténor. Le quintette *Vi presento di mia mano* est peut-être le meilleur morceau de toute la pièce, remarquable par son style simple et rapide.

En 1814, Rossini composa pour le théâtre de Milan l'*Aureliano in Palmira*, et *Il Turco in Italia*. L'*Aureliano* n'est guère connu des amateurs que par le duetto *Se tu m'ami, o mia regina*, entre un contralto et un soprano. Dans le *Turc en Italie*, la cavatine de don Geronio, *Vado in traccia d'una zingara*, rappelle le style de Cimarosa, et rien n'égale la fraîcheur du duetto, *Siete Turco, non vi credo*, paroles charmantes dans la bouche d'une jeune femme qui cherche un mauvais prétexte pour ne pas se laisser aimer.

La ville de Naples, jalouse de Venise et de Milan, voulut à son tour posséder le jeune maestro. Barbaja, directeur des théâtres de San-Carlo et *del Fondo*, lui fit, en 1815, signer un

engagement pour sept ans (à raison de 12,000 fr. par an). Rossini débuta à Naples, de la manière la plus brillante, par *Elisabetta, regina d'Inghilterra*. Les finales du premier et du second acte, d'un grand effet dramatique, furent vivement applaudis. Le rôle d'Elisabeth était rempli par Mlle Colbrand, que Rossini épousa en 1821 : elle lui apporta, dit-on, plus de cinquante mille francs de revenu. Après le succès d'*Elisabeth*, Rossini fut appelé à Rome pour le carnaval de 1816 : il y donna *Torvaldo e Dorlisca*, opéra semi-seria, assez peu goûté, et *Il Barbiere di Siviglia*. Le sujet de ce chef-d'œuvre avait été déjà traité par Paisiello, et le vieux maître ne le vit pas sans quelque jalousie reprendre par son jeune rival en gloire : il comptait sur une chute éclatante. En effet, la première représentation (donnée au théâtre d'Argentina, le 26 décembre 1816) s'acheva au milieu des témoignages d'improbation les moins équivoques. A la seconde représentation, Rossini prétexta une maladie pour se dispenser de tenir le piano. Ce fut caché dans son lit qu'il reçut la bruyante nouvelle que son ouvrage avait été porté aux nues; en même temps les spectateurs vinrent lui manifester leur admiration à la lueur des flambeaux. Cet épisode ne fit qu'accroître le succès de l'œuvre. Le *Barbier* est de tous les opéras de Rossini le plus populaire en France. Dans l'ouverture on croit entendre les gronderies du vieux tuteur amoureux et jaloux, et le gémissement de la pupille. L'emploi du rhythme à temps ternaires, qui se remarque particulièrement dans le terzetto *zitti, zitti, piano, piano*, du second acte, est d'un effet merveilleux : on s'engoua pour cette musique originale, sautillante, parfaitement appropriée au caractère du principal personnage de la pièce. Chaque morceau de cet admirable opéra bouffe est achevé dans son genre; dans le nombre nous nous bornerons à rappeler : la cavatine de Figaro *Largo al factotum* (chantée par Pellegrini); la situation du balcon, suivie du duetto *All' idea di quel metallo;* le célèbre air de la calomnie, *La calunnia è un venticello*, qui semble une réminiscence de Mozart; le duo de la galanterie, *Sol due righe di biglietto;* l'air de Bartholo, *A un dottor di mia sorte;* l'air de la vieille gouvernante Berta, *Il vecchio cerca moglie*, etc.

Avant la fin de 1816, Rossini reparut à Naples, et y fit jouer *Gazzetta*, petit opéra bouffe, qui obtint un demi-succès, puis *Otello* au théâtre del *Fondo*. Cet ouvrage marque une réforme importante dans l'art : un récitatif accompagné d'une instrumentation pittoresque y remplace avec avantage le récitatif libre de l'ancien opéra sérieux. *Otello* est du genre pathétique, plein de feu : c'est un volcan, disaient les Napolitains. Les inepties du libretto, mauvais pastiche de l'*Othello* de Shakespeare, sont amplement compensées par le magnifique récitatif, *Mura infelici*, par l'entrée d'Othello, rappelant les richesses du style et de l'harmonie de Mozart, par le superbe morceau de *Impia, ti maledico*, le terzetto *Ti parli d'amore*, etc. Deux mois après, l'infatigable compositeur revint à Rome pour y faire jouer *la Cenerentola* (en février 1817). C'est une partition d'une grâce et d'une légèreté parfaites. Cependant, interprétée par des chanteurs médiocres, elle n'eut pas d'abord le succès qu'elle méritait. Mais l'apparition de *la Gazza ladra* (en mai 1817) à Milan produisit une grande sensation. « Ce fut, dit Stendhal (qui assista à la première représentation) un des succès les plus unanimes et les plus brillants que j'aie jamais vus, et il se soutint pendant près de trois mois au même degré d'enthousiasme... A chaque morceau il fallait que Rossini se levât plusieurs fois de sa place au piano pour saluer le public, et il parut plutôt las de saluer que le public d'applaudir » (1). La cavatine de Ninetta, *Di piacer mi balza il cor*, est, avec l'ouverture, une des plus belles inspirations du maître. On peut en dire autant de la scène du jugement, du chœur du peuple et de plusieurs cantilènes. Mais à ces beautés se mêlent quelques défauts; ce mélange valut à Rossini en même temps l'éloge et le blâme des connaisseurs. Peut-être ces défauts tenaient-ils à la rapidité avec laquelle il avait fait cette partition. On raconte qu'il avait composé plusieurs morceaux de *la Gazza ladra* dans une arrière-boutique de son marchand de musique (Ricordi, devenu millionnaire par la vente des œuvres de Rossini), au milieu des cris et du tapage de douze ou quinze copistes.

A peine de retour à Naples, Rossini y donna, en 1817, *Armide*, opéra où la suavité s'allie au ton chevaleresque; il fut chanté au théâtre de San-Carlo par Mlle Colbrand, Nozzari et Benedetti. L'année suivante parut au même théâtre *Mosè in Egitto*, opéra qui se rapproche beaucoup du genre allemand. L'entrée de Moïse, *Eterno, immenso, incomprensibil Dio*, rappelle le style grandiose de la création d'Haydn. L'introduction du premier acte et le finale du troisième sont deux chefs-d'œuvre. *Moïse* fut immédiatement suivi d'*Adelaide di Borgogna*, peignant admirablement le désespoir dans un cœur de seize ans (joué à Rome en 1818), de *Ricciardo e Zoraide*, opéra sans ouverture, d'un style passionné, oriental (Naples, même année), d'*Ermione* (commencement de 1819), qui n'eut qu'un succès partiel, et d'*Eduardo e Cristina* (Venise, même année), qui reproduit plus d'un motif de *Ricciardo e Zoraide*. La musique de *la Donna del Lago*, dont le sujet est emprunté à Walter Scott, a une certaine couleur

(1) Dans sa *Vie de Rossini*, Stendhal (Beyle) parle du maestro comme s'il l'avait personnellement connu. Mais cela est formellement démenti par Rossini, qui affirme n'avoir jamais vu ni connu son biographe. Et c'est depuis ce moment (1823) que le grand compositeur n'a jamais voulu jeter même les yeux sur aucune des notices qu'on a publiées sur lui.

ossianique et un caractère montagnard extrêmement attrayant. La passion y est moins vive que dans *Otello*, mais les airs en semblent plus suaves, plus mélodieux. Le 5 octobre 1819, lendemain de la première représentation de *la Donna del Lago*, Rossini quitta Naples et fit, le 2 décembre suivant, jouer à Milan *Bianca e Faliero*, dont le sujet est tiré du *Comte de Carmagnola* de Manzoni. On y admire un quartetto, qui passe pour une des plus belles inspirations musicales; il reparut dans un ballet et fut applaudi, pendant six mois de suite, au même théâtre. *Maometto II*, heureux mélange d'accents patriotiques et de vigueur sauvage, fut représenté, en mars 1820, à Naples.

A partir de ce moment, la fécondité de l'illustre maître sembla diminuer. Au lieu de plusieurs opéras par an, il n'en fit plus qu'un : en 1821, il donna à Rome, *Matilde di Sabran*, rempli de morceaux délicieux; en 1822, à Naples, *Zelmira*, où commence à se dessiner la nouvelle transformation de style qui éclata dans *Semiramide*, joué en 1823 à Venise, au théâtre du Phénix. « La richesse d'idées neuves, dit judicieusement M. Fétis, la variété des formes et leur tendance vers l'élévation du style, enfin la nouveauté des combinaisons instrumentales, donnent à cet ouvrage un prix considérable, quoiqu'on puisse y reprendre des longueurs et l'abus du bruit qui, devenu un modèle pour d'autres compositeurs, a été dépassé et nous a conduits aux excès de l'époque actuelle. » Cet opéra eut cependant peu de succès.

Blessé de ce qu'il devait considérer comme une injustice, Rossini contracta un engagement pour Londres. C'était la première fois qu'il sortait de l'Italie. Passant par Paris, où il ne s'arrêta que quelques jours, il arriva en Angleterre vers la fin de mai 1823. Fêté par tout le monde, il employa son temps à donner des concerts et des leçons : toutes les dames de la haute aristocratie se disputaient l'honneur de l'avoir pour maître. Après un séjour de cinq mois, fort lucratif, il revint à Paris, et y prit, dès le mois d'octobre, aux termes d'une convention passée entre lui et M. de La Rochefoucauld-Doudeauville, ministre de la maison du roi, la direction de la musique du Théâtre-Italien. Ses engagements l'obligeaient à écrire pour ce théâtre et pour l'Opéra français, mais sans lui imposer des conditions de temps. Son premier ouvrage, composé à Paris, eut pour titre : *Il Viaggio a Reims*; il fut représenté en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, et eut la chance d'être exécuté par l'élite des artistes d'alors, tels que Mmes Pasta, Cinti, Mombelli, et MM. Zuchelli, Pellegrini, Levasseur. En 1826, il arrangea pour l'Opéra français son *Maometto secondo* : plusieurs morceaux de l'ancienne partition disparurent et furent remplacés par d'autres entièrement neufs. Parmi ces derniers on remarque surtout le grand air, chanté par Mme Damoreau-Cinti et la magnifique scène de la bénédiction des drapeaux, au troisième acte. *Maometto*, ainsi arrangé, fut joué sous le titre de *Le Siége de Corinthe*; il obtint un immense et légitime succès. L'année suivante (1827), l'arrangement de *Moïse* fut accueilli avec le même enthousiasme. La partition française contient, de plus que le *Mosè* italien, un premier acte presque entièrement nouveau, les délicieux airs de danse et le beau final du troisième acte, enfin l'admirable air de soprano avec chœurs du quatrième. Ces morceaux forment à eux seuls un véritable chef-d'œuvre. En 1828 parut *Le Comte Ory*, partition digne de figurer à côté des ouvrages les plus applaudis du grand maître. Il y fit entrer quelques fragments de son opéra *Il Viaggio a Reims* et des réminiscences de *Matilde di Sabran*.

Mais ces productions retouchées n'étaient qu'un prélude à une œuvre qui devait mettre le comble à la gloire du maître. L'apparition de *Guillaume Tell* fait époque dans l'histoire musicale. Représenté en août 1829, au grand Opéra de Paris, il fut proclamé par tous les connaisseurs comme le plus beau des ouvrages de Rossini; et c'était principalement aux connaisseurs que le grand compositeur avait voulu cette fois s'adresser. Malheureusement le public français, qui s'attache presque autant au livret qu'à la musique, resta longtemps froid devant cette incomparable partition. L'ouverture est déjà un chef-d'œuvre : l'allegro, imitant le bruit de la tempête, le beau solo de flûte, broderie délicieuse, dont l'accompagnement forme la mélodie, sont des morceaux inimitables. Le chœur qui ouvre le premier acte, l'air du pêcheur, *Accours dans ma nacelle*, le duo entre Guillaume et Arnold, *Où vas-tu? quel transport t'agite?* les airs d'Arnold et de Mathilde, le chœur tyrolien, la marche de Gesler, etc, devinrent promptement populaires. Mais, le génie musical n'avait, à notre sentiment, jamais rien produit d'aussi beau que la scène du serment et tout le quatrième acte de *Guillaume Tell*. La plupart des morceaux de cet immortel opéra se jouaient bientôt sur tous les pianos et s'entendaient dans tous les concerts. Cependant la partition elle-même n'eut point d'abord le privilége d'attirer la foule : ce ne fut qu'à partir de 1837, lorsque Duprez chanta le rôle d'Arnold, que *Guillaume Tell* fut justement et universellement apprécié. M. Fétis rapporte que le lendemain de la première représentation, Rossini jeta sa plume pour ne plus la reprendre; et en même temps il lui prête ces paroles : « Un succès de plus, aurait-il dit, n'ajouterait rien à ma renommée; une chute pourrait y porter atteinte; je n'ai pas besoin de l'un, et je ne veux pas m'exposer à l'autre. » Mais ce qui contribua surtout à cette détermination, plus peut-être que le dépit, ce fut la révolution de juillet 1830 et les événements qui la suivirent.

La chute de Charles X fit perdre à Rossini ses

pensions d'intendant général de la musique du roi et d'inspecteur général du chant en France. A la suite d'un long procès avec les commissaires de la liquidation de l'ancienne liste civile, il se démit de ses fonctions de directeur du Théâtre Italien, et occupa jusqu'en 1836 un petit logement dans les combles de ce théâtre. Ce fut là qu'il reçut, entre autres, la visite de l'ex-empereur du Brésil, don Pedro. On raconte que ses amis, MM. de Rothschild et Aguado, pour le dédommager de ses pertes, l'associèrent à leurs opérations. Vers le milieu de 1836, l'illustre maître retourna en Italie, et vint se fixer à Bologne, où il possédait un riche palais, fruit de ses épargnes. Après la révolution de 1848, il quitta Bologne, à la suite d'une échauffourée, et se retira à Florence. En mai 1855, il revint à Paris dans un état de souffrance extrême. C'est là qu'il vit actuellement dans la société de quelques amis d'élite. La ville de Paris lui a cédé, en 1860, un vaste terrain au bois de Boulogne, où il s'est fait construire une villa qui porte son nom.

Rossini semblait depuis 1829 avoir renoncé à l'art où il s'est acquis une gloire immortelle, lorsque l'apparition de son *Stabat mater*, en 1842, mit en émoi le monde musical. On a reproché à cette belle composition de convenir aussi bien au théâtre qu'à l'église; mais ce reproche n'a rien de sérieux : il a été également adressé à Mozart, à Palestrina, à tous les compositeurs qui se sont fait un nom à la fois dans le genre profane et dans le style religieux. « Rossini a seul traité, dit un juge compétent (A. Adam), tous les genres avec une supériorité telle qu'un seul eût suffi à sa gloire, et il les a tous réunis. Semblable au soleil, il a répandu sa lumière sur tous les compositeurs contemporains, et ses rayons ont fait éclore mainte inspiration qui ne se serait peut-être jamais développée sans cette influence bienfaisante. Rossini est, en effet, le génie musical le plus complet qui ait jamais existé. »

On a cité comme une merveille la rapidité avec laquelle Rossini a composé la plupart de ses ouvrages. Voici à cet égard les renseignements que nous tenons de la bouche de l'illustre maître lui-même. « En Italie, au commencement de ma carrière, nous disait-il, je travaillais très-vite. Il le fallait bien, puisqu'on me payait peu et que j'avais mes parents à nourrir. Mes premiers opéras ne me rapportèrent que cinquante fr. chacun. *Tancrède* me fut payé quatre cents francs, et encore en fallut-il longtemps débattre le prix. On ne me donnait, en moyenne, qu'un mois pour faire une partition; et il fallait paraître à jour fixe. J'ai mis douze jours à écrire *le Barbier de Séville*. Souvent je composais sans connaître les paroles; je faisais les introductions pendant que l'auteur faisait son livret. Du reste, les pensées me venaient du premier jet, comme d'inspiration : j'en étais moi-même étonné. Je devais avoir Dieu pour aide : le moyen de ne pas croire en Dieu quand on est étonné soi-même de la rapidité avec laquelle on travaille! L'opéra auquel j'ai mis le plus de temps, c'est *Guillaume Tell* : je tenais à montrer aux Français que je comprenais un peu la musique. »

Outre les ouvrages cités, on a de Rossini : *Didone abandonata*, cantate, 1811; — *Egle e Irene*, cantate, 1814; — *Teti e Peleo*, cantate écrite en 1816 pour les noces de la duchesse de Berri; — Cantate à une seule voix, écrite en l'honneur du roi de Naples, et chantée par M[lle] Colbrand le 20 février 1819; — Cantate, exécutée le 9 mai 1819, devant François I[er], empereur d'Autriche, au théâtre de Saint-Charles; — un hymne patriotique; Naples, 1820; — *Il vero omaggio*, cantate exécutée en 1823, à Vérone, durant le congrès; — une Messe, 1832; — *Les Soirées musicales*, douze morceaux de chant, 1840; — quatre ariettes italiennes, 1841; — *La Foi, l'Espérance et la Charité*, trois chœurs, 1848; — Stances à Pie IX, 1847. F. HOEFER.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — De Stendhal (Beyle), *Vie de Rossini*. — Adolphe Adam, *Derniers souvenirs d'un musicien*, 1859. — *Documents particuliers*.

ROSSO (*Giovanni-Battista* Rosso DEL), architecte et peintre de l'école florentine, né à Florence en 1496, mort à Paris en 1541. On ne connaît aucun maître au Rosso, et Vasari dit seulement qu'il étudia d'après les cartons de Michel-Ange; il paraît qu'il faudrait ajouter à ce modèle des dessins du Parmigiano. Peu d'artistes eurent une vie si agitée et des commencements si pénibles. Malgré quelques beaux ouvrages exécutés à Florence, tels que l'*Assomption* à fresque à la Nunziata, la *Madone avec saint Sébastien et plusieurs saints*, à la galerie Pitti, le *Mariage de la Vierge* de Saint-Laurent, dont on peut encore apprécier le mérite en dépit de restaurations maladroites, malgré sa belle *Descente de croix* de la cathédrale de Volterre, il ne put jamais dans sa patrie obtenir la réputation dont il était digne. Il partit pour Rome où d'autres déceptions l'attendaient. Le premier ouvrage qui lui fut confié fut destiné à l'église de la Pace, et, s'il n'échoua pas aussi honteusement que le prétend Vasari, toujours est-il qu'il ne pouvait manquer d'être écrasé par le voisinage des fresques de Raphael. En 1527, lors du sac de Rome, il tomba dans les mains des lansquenets qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait; il se réfugia à Pérouse où Domenico di Paris Alfani lui offrit une généreuse hospitalité. La tourmente apaisée, il retourna à Rome, où « il peignit, dit Vasari, pour Santa-Croce l'un de ses meilleurs ouvrages » dont nous n'avons pu retrouver aucune trace. Appelé à Città di Castello, il manqua d'être écrasé par le plafond de son atelier; grièvement blessé à la tête, il erra de Rome à Borgo-San-Sepolcro, à San-Stefano, à Arezzo, cherchant le rétablissement de sa santé cruellement éprouvée. Dans cette dernière ville, on lui de-

manda de peindre à fresque la coupole de la Madonna delle Lagrime; il entreprit les cartons, mais, sur ces entrefaites, Florence fut assiégée par les troupes du pape et de l'empereur (1529); le Rosso abandonna tout et revint à Rome. Là encore l'attendaient de nouvelles tribulations. « Le jeudi saint, dit Vasari, pendant les ténèbres, un jeune enfant d'Arezzo, son élève, s'amusant à secouer les flammèches d'une torche de résine, fut réprimandé et un peu frappé par un prêtre. Le Rosso, qui était assis près de cet enfant, s'en étant aperçu, se leva furieux et en vint aux mains avec le prêtre. Alors grande rumeur : les épées se tirèrent contre le pauvre Rosso, qui prit la fuite et se retira adroitement de la bagarre sans avoir été blessé; mais craignant le blâme qui devait rejaillir sur lui, et son tableau de Castello étant terminé, sans s'embarrasser de ses travaux d'Arezzo, pour lesquels il avait reçu plus de cent cinquante écus d'or, et du préjudice qu'il causait à G.-A. Lappoli, son garant, il partit pendant la nuit, et se rendit par la route de Pesaro à Venise. »

Le Rosso resta peu de temps à Venise, et, vers 1530, il partit pour la France. Il fut bien accueilli par François Ier, auquel il présenta plusieurs tableaux qui furent placés dans la galerie de Fontainebleau. Le roi lui assigna de prime abord une pension de 400 écus et des logements à Paris et à Fontainebleau; bientôt il le nomma surintendant des bâtiments, peintures et embellissements de ce château. Sous sa direction fut construite la galerie François Ier, ornée de stucs par Paolo Ponzio et Domenico del Barbiere. Les sujets des peintures ne forment pas une suite, mais offrent des allégories ou des scènes tirées de la fable. La plupart de ces peintures sont du Rosso; elles avaient presque entièrement disparu lorsqu'elles ont été habilement restaurées par Aug. Couder. Il avait peint à fresque dans un salon devenu aujourd'hui la partie supérieure d'un escalier, plusieurs traits de la *Vie d'Alexandre le Grand* faisant allusion à celle de François Ier. Ces fresques ont été réparées ou plutôt refaites par Abel de Pujol. Le Rosso avait encore, au dire de Vasari, décoré une salle appelée *le pavillon* qui n'existe plus. Lorsqu'en 1539 Charles-Quint traversa la France, ce fut encore lui qui dessina les arcs de triomphe dressés sur son passage, et les décorations des fêtes qui lui furent offertes. Dès l'âge de vingt ans, il avait montré ce dont il était capable en ce genre, en élevant un arc de triomphe, lorsqu'en 1516 Léon X vint visiter Florence.

En récompense de tant de travaux, François Ier avait ajouté à ses premières faveurs de nouvelles pensions, et un canonicat de la Sainte-Chapelle. Le Rosso, ou plutôt *maître Roux*, comme on l'appelait en France, menait cette vie de grand seigneur à laquelle semblaient l'avoir destiné une tournure noble et gracieuse, un esprit fin et éclairé, une élocution facile et élégante; mais cette heureuse existence devait être brusquement tranchée par la plus triste des catastrophes. Le Rosso ayant été volé de quelques centaines de ducats, en accusa trop légèrement un peintre florentin de ses amis, Francesco Pellegrino, qui fut mis à la question. L'innocence de Pellegrino fut reconnue, et le Rosso, ne pouvant survivre à sa honte, s'empoisonna. Il n'avait que quarante-cinq ans.

Le Rosso avait fondé une école qui eut un certain éclat, sous le nom d'*école de Fontainebleau*, et exerça sur l'art français une heureuse influence. Ses principaux élèves furent Bartolommeo Miniati, Domenico del Barbiere, et Luca Penni, frère du Fattore.

Les tableaux du Rosso ne sont pas nombreux dans les galeries; on voit cependant de lui, à Pérouse, au palais Penna, *Deux figures sur une roue, symbole de la Fortune*; à la galerie publique de Florence, *Moïse défendant les filles de Jethro*, esquisse, un *Ange jouant de la guitare*, *la Vierge sur un trône avec deux anges et saint Jérôme*; au musée de Berlin, *les Quatre Saisons*; au Louvre, *le Défi des Piérides*, longtemps attribué à Pierino del Vaga, et un *Christ au tombeau*, peint pour le connétable Anne de Montmorency, qui l'avait placé dans son château d'Écouen. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — *Guida di Volterra*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catalogues des musées*. — Jamin, *Château de Fontainebleau*.

ROSSO (*Paolo* DEL), littérateur italien, né à Florence, où il est mort en 1569. Il était d'une ancienne noblesse et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. « Distingué par sa bravoure, rapporte Ginguené, il le fut aussi par son savoir et son talent pour la poésie toscane. C'était un des principaux membres de l'Académie florentine. » Sous le règne de Cosme Ier il prit part aux derniers efforts que firent les chefs populaires pour délivrer leur patrie du joug des Médicis, et il était, à ce qu'on croit, du nombre de ceux qui combattirent, dans la guerre de Sienne, sous les ordres de Pierre Strozzi. Après la défaite de son parti (1555), il se réfugia à Rome, et ce fut là que Cosme Ier le fit enlever, avec le consentement du pape Jules III, et conduire dans les prisons de Florence, où s'écoula le reste de sa vie. Durant cette longue captivité il composa le poëme sur *la Fisica*, paraphrase du traité d'Aristote, qu'il regardait comme le trésor de la science antique. « Ce poëme, dit Ginguené, n'offre point une lecture agréable; mais on peut se plaire à voir l'auteur lutter contre un sujet ingrat, et n'être obscur que de l'obscurité de la matière et non de celle de ses idées ou de son style, qui est souvent élégant et toujours pur ». On a du chevalier del Rosso : une version italienne des *Douze Césars* de Suétone, Rome, 1544, in-8°, et des *Hommes illustres* d'Aurelius Victor, Lyon, 1546, in-8°, œuvres de sa

jeunesse; — *Regole sopra lo scrivere correttamente la lingua toscana;* Naples, 1545, in-8°; — un commentaire sur la fameuse *canzone* de Guido Cavalcanti sur la nature de l'amour; — *Statuti della religione de' cavalieri Gerosolimitani*, trad. du latin; Florence, 1567, in-8°; — *La Fisica*, poème; Paris, 1578, in-8°, publié par Corbinelli. P.

Negri, *Scrittori Fiorentini.* — Quadrio, *Della storia d'ogni poesia*, II, 488, et VI, 28. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, IX.

ROSSOTTO (*Andrea*), biographe et littérateur italien, né en 1610, à Mondovi, où il est mort en 1667. A l'âge de dix-sept ans, il entra à Pignerol dans l'ordre des Feuillants, acheva ses études à Rome, et y passa la meilleure partie de sa vie. Il professa la théologie et s'adonna à la prédication, mais toutefois sans négliger les belles-lettres, ainsi que le témoignent ses nombreux ouvrages en prose et en poésie. Il gouverna quelques monastères de son ordre comme prieur, et la province de Rome en qualité de visiteur général, et le cardinal Adriano Ceva l'avait choisi pour théologien. Ses principaux écrits sont : *Le Peripetie della corte rappresentate nelle vite de' favoriti;* Rome, 1652-55-58, 3 vol. in-12 : on y trouve les vies de Thomas Wolsey, de Thomas Cromwell et de Bardas; — *Axiomata veræ et sacræ philosophiæ;* Gênes, 1660, in-12; — *La Virtù trionfante e il vitio depresso, dialoghi morali;* Gênes, 1661, in-12; — *Syllabus scriptorum Pedemontii;* Mondovi, 1667, in-4° : ce sujet avait été déjà traité deux fois par F.-A. della Chiesa, en 1614 et 1660, en langue italienne; Rossotto y ajouta un grand nombre de noms, et les sources qu'il a consultées sont bien plus variées. Ses notices sont sèches, trop courtes et souvent incomplètes; son recueil n'en est pas moins, tel qu'il est, le catalogue le plus étendu que l'on possède sur les écrivains du Piémont.

Notice de Morozzo, dans le *Syllabus.* — Ch. de Visch, *Bibl. script. ord. Cisterciensis.* — *Bibl. Aprosiana*, p. 389. — Niceron, *Mémoires*, XXV. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ROSTAING (*Just-Antoine-Henri-Marie* Germain, marquis de), général français, né le 24 novembre 1740 au château de Vauchette, près Montbrison, mort en septembre 1826 dans le même lieu. D'une famille noble et ancienne du Forez, il fut d'abord attaché à la maison du grand Dauphin, puis premier page de Louis XV. Après avoir fait les campagnes de 1760 à 1762 en Allemagne comme officier de cavalerie, il passa en 1769 dans les mousquetaires, et devint colonel du régiment d'Auxerrois, et, depuis 1778, de celui de Gâtinois; ce fut en cette qualité qu'il prit part à la guerre d'Amérique sous les ordres de Rochambeau (1780-83), et sa belle conduite à l'attaque de Sainte-Lucie et à la prise d'York lui valut la croix de Saint-Louis, celle de Cincinnatus et le grade de maréchal de camp (1783). Lors de la convocation des États généraux, il présida l'assemblée des électeurs du Forez et fut élu député à la Constituante par le tiers état de ce bailliage. Au nom du comité militaire dont il faisait partie, il présenta plusieurs rapports, celui entre autres qui augmentait la solde de l'armée. Le 20 mars 1792, il fut nommé lieutenant général. Peu après il se retira dans ses terres, « où il appela de ses vœux, selon *le Moniteur*, l'auguste famille qu'il n'avait cessé de servir ».

Le Moniteur univ., 1826, p. 1386.

ROSTGAARD (*Frédéric* de), savant danois, né à Kraagerup, près de Helsingœr, le 30 août 1671, mort en 1745. Fils du bailli Jean Rostgaard qui, lors du siége de Copenhague, rendit de grands services à son pays, il explora, après avoir terminé ses études, les bibliothèques de l'Angleterre, de la Hollande, de la France et de l'Italie, reçut, en 1700, un emploi aux archives du royaume, et fut nommé, en 1709, assesseur au tribunal suprême; il devint, en 1712, conseiller d'État, obtint par la suite plusieurs fonctions élevées dans l'administration et fut nommé, en 1735, conseiller de conférence. Il avait réuni une magnifique bibliothèque, dont il publia, en 1726, un catalogue annoté, et dont une grande partie a passé dans les collections publiques de Copenhague. Il était très-versé dans la connaissance des littératures anciennes et des antiquités du nord. On a de lui : *Deliciæ poetarum Danorum;* Leyde, 1693, 2 vol., in-12; — *Projet d'une nouvelle méthode pour dresser le catalogue d'une bibliothèque;* Paris, 1697, 1698, in-fol.; reproduit dans la *Sylloge* de Kœhler; — *Lex regia;* Copenhague, 1709, 1722, in-8°; — *Atrium domus Reventlovianæ;* Lubeck, 1715, in-fol.; — une traduction latine du *Manuel de l'étudiant* de Borhanneddin Alzernachi; Utrecht, 1709, in-8°; — *Emendationes Otfridinæ*, dans les *Leges salicæ* d'Eccard; — *Variantes lectiones ad Thucydidem*, dans l'édition de cet auteur donnée, en 1731, à Amsterdam; — *Vita Olai Borrichii*, dans les *Vitæ selectæ de Gryphius*. Pendant ses voyages Rostgaard avait copié beaucoup de manuscrits, où il avait trouvé, entre autres, des *Lettres* inédites de Libanius et de l'empereur Julien, publiées plus tard par Wolf et par Fabricius. Il a aussi fait paraître des poésies latines et danoises; il a laissé en manuscrit un *Lexicon danico-latinum* en 20 vol. in-fol., et un *Thesaurus genealogicus familiarum nobilium Daniæ.*

Dænische Bibliothek, t. VI et VIII, autobiographie. — Hirsching, *Handbuch.* — Nyerup, *Litteratur-lexicon.*

ROSTOPCHINE (*Théodore*, comte), général russe, né dans la province d'Orel, le 12 (23) mars 1765, mort à Moscou, le 18 (30) janvier 1826. Il appartenait à une famille, qui avait pour chef un descendant de Gengis-Khan qui s'établit en Russie au seizième siècle. Simple major en retraite, son père lui inspira ce goût des choses littéraires que Rostopchine sut toujours unir au soin et à la passion des affaires publiques. Il commença

sa carrière, en 1775, en qualité de page; de la cour de Catherine, dont il conserva le cachet, il passa dans le régiment de Preobrajenski, le quitta, en 1784, pour voyager à l'étranger et rentra au palais, en 1792, avec le titre de gentilhomme de la chambre. Souvent de service auprès du grand-duc héritier, il s'attira facilement sa bienveillance et eut la chance, en 1796, de lui annoncer un des premiers son avénement au trône. En y montant, Paul le fit immédiatement général aide de camp, puis successivement ministre des affaires étrangères et directeur général des postes, comte et chevalier de tous ses ordres. Nul n'eut sur ce monarque fantasque une influence plus bienfaisante. Un jour, Paul, prenant au sérieux son titre de chef de la religion *orthodoxe*, exprima le désir de pontifier et commanda, à cet effet, des ornements sacerdotaux de velours bleu de ciel. Rostopchine réussit habilement à lui faire abandonner ce projet. « Sire, lui dit-il, un prêtre, dans notre confession, ne saurait être marié qu'une seule fois; vous êtes marié pour la seconde fois, il vous est donc impossible de célébrer la messe. » — Une autre fois, l'empereur lui communiqua l'ordre d'enfermer l'impératrice dans un couvent, ses deux fils aînés dans la forteresse et de déclarer, sans aucun fondement, les cadets illégitimes. Rostopchine lui démontra énergiquement l'odieux et le ridicule de cet ukase; l'empereur l'annula en lui écrivant : « Mons Rostopchine, vous êtes un terrible homme, mais vous avez raison. »

Mobile et soupçonneux à l'excès, Paul n'écouta malheureusement pas assez son fidèle et intelligent ministre : il le renvoyait et le rappelait tour à tour; ce fut dans un moment où Rostopchine était éloigné de Pétersbourg que se passa le drame de la nuit du 12 mars 1801.

L'empereur Alexandre le laissa longtemps à Moscou, où son père l'avait relégué dans une de ces boutades qui lui étaient si ordinaires; ce n'est qu'en 1810 que, revenant un peu sur la fâcheuse opinion qu'il en avait conçue, il lui donna le titre honorifique de grand chambellan, et ce n'est que le 29 mai 1812, qu'ayant besoin de son patriotisme bien connu, il lui confia la garde de Moscou. Rostopchine y organisa avec une rapidité prodigieuse des corps de volontaires, consistant en 122,000 hommes équipés aux frais de la noblesse; il y maintint la tranquillité en ravivant le courage et, lorsqu'il fut décidé, contre son gré, après la bataille de Borodino, que l'entrée de Moscou ne serait pas disputée, il la fit évacuer en n'y laissant que la lie du peuple : il ôta au génie égaré toute possibilité de former des relations, de communiquer de Moscou avec l'intérieur de l'empire; il contribua ainsi puissamment à prouver que la Russie ne saurait être subjuguée, qu'elle peut devenir non la conquête mais le tombeau de ses ennemis.

Rostopchine a été désigné à l'histoire et à la postérité comme l'auteur d'un événement qui, d'après l'opinion reçue, a été la principale cause de la chute de Napoléon, du salut de la Russie et de la délivrance de l'Europe. Il a répudié lui-même ce rôle et a fait crouler l'édifice de cette immortalité, — effroyable selon M. Thiers, — par la publication d'une brochure, aujourd'hui fort rare, intitulée : *La Vérité sur l'incendie de Moscou;* Paris, 1823, in-8°. Il y affirme que Moscou a été brûlée par l'ennemi, et il en voit la preuve dans l'explosion inutile d'une partie du Kremlin. Contrairement aux assertions des écrivains russes comme à celles de M. Thiers, l'incendie de Moscou pourrait peut-être n'être attribué qu'à l'irritation fort compréhensible d'une populace livrée sans frein au désespoir?

Quoi qu'il en soit, Rostopchine, en quittant Moscou, alla détruire une splendide propriété qu'il avait dans ses environs; il n'y laissa intact que l'Église, sur la porte de laquelle il posa cette affiche : « J'ai embelli pendant huit ans cette campagne et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille. Les habitants de cette terre, au nombre de mille sept cent vingt, la quittent à votre approche; et moi, je mets le feu à ma maison pour qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou, avec un mobilier d'un demi-million de roubles; ici vous ne trouverez que des cendres. »

Pendant le séjour de Napoléon à Moscou, Rostopchine s'établit à trente-six verstes seulement de cette ville, d'où il ne cessait de lancer des proclamations; dès que l'empereur en sortit, le célèbre patriote y rentra. Deux cent quarante mille habitants formaient la population de Moscou; Rostopchine en avait laissé dix mille; il n'en trouva plus que trois mille, dont la moitié était privée de tout moyen de subsistance; il y pourvut et déploya autant d'activité à réparer les désastres de l'invasion qu'il en avait apporté à les éviter. Ses efforts ne le mirent pas à l'abri de sourdes et persistantes inimitiés : le 30 août 1814, le gouvernement de Moscou lui fut enlevé. Rostopchine profita de sa disgrâce pour aller soigner une santé délabrée, à l'étranger, et demeura presque constamment à Paris, depuis le retour des Bourbons jusqu'en 1823. Il en rapporta une précieuse collection de tableaux, une bibliothèque considérable, et acheva à Moscou une existence agitée, dans le calme de l'intimité et la culture des lettres.

Outre la brochure citée plus haut et des fragments de mémoires, dispersés dans des *Revues* russes, qui jettent une vive lumière sur les événements qu'ils retracent, on doit au comte Rostopchine : *Réflexions à haute voix sur le Perron rouge;* Pétersb., 1807, in-4°; Moscou, 1807, in-8° : ces *Réflexions* sont une critique de la manie qu'on avait alors en Russie d'admirer sans réserve tout ce qui était étranger; — une comédie, *Les faux bruits, ou l'homme*

vivant tué par les colporteurs de nouvelles, jouée et impr. à Moscou en 1808; — *Proclamations et Lettres* de 1812 : souvent réimprimées en Russie, quelques-unes de ces pièces, d'un grand intérêt historique et d'une excentricité sans pareille, ont été traduites en français par Domergue et le général Scarrow. Ce dernier a publié à Paris, en 1839, in-8°, au nombre de 300 exemplaires depuis longtemps épuisés, les *Mémoires du comte Rostopchine écrits en dix minutes*; il faut les lire pour se faire une idée de cet esprit original, qui s'est peint lui-même dans le quatrain suivant :

Je suis né Tatare,
Et je voulais être Romain;
Les Français m'ont fait barbare,
Et les Russes Georges Dandin.

Rostopchine a été marié à Catherine Protasof, qui a écrit plusieurs ouvrages d'apologétique chrétienne. Son fils cadet, *André*, né en 1813, a publié en 1843, à Moscou, une *Histoire universelle* en français; 2 vol. in-8°. Sa belle-fille, la comtesse Eudoxie Rostopchine, a été un des meilleurs poëtes qui procèdent de Pouchkin; enfin, une de ses filles, la comtesse Eugène de Ségur, est la mère du prélat de ce nom.

Un recueil des *Œuvres* de Rostopchine a été fait en 1853, à Saint-Pétersbourg, in-12; mais il est incomplet et ne contient aucun des opuscules inédits. Pce A. G—N.

Ouvrages russes : Mikhailof-Danilevski, *Description de la guerre nationale*. — *Vie de l'archevêque Augustin* par Snegniref. - *Histoire militaire de la campagne de Russie* par Boutourlin. — *Essai sur les ministres des affaires étrangères* par Tcherechtchenko. — *Histoire russe* de Glinka. — *Le Messager Russe* de 1813. — *Le Moskovitianin* de 1843, n° 2, p. 803. — *Dictionnaire biographique des hommes remarquables de la Russie* par Bantich-Kamenski (supplément). — *Les Annales de la Patrie*, 1826, t. 26 et 1833, t. 89. — *Le Courrier russe* de 1814.

Ouvrages français : *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. — *Histoire de Napoléon et de la grande armée* par Ségur. — *Monument de la présence des Français en Russie*; Saint-Pétersbourg, 1818. — *Lettres sur l'incendie de Moscou* par l'abbé Surrugues; Paris, 1823, in-8°. — *Le Mercure de France*, t. IX, 1802. — *Biographie universelle et portative des contemporains*; Paris, 1826-1834. — *La Russie pendant les guerres de l'empire* par MM. Domergue, Tiran et Capefigue; Paris, 1835. — *Biographie universelle* de Michaud. — *La Revue encyclopédique*, années 1823 et 1825. — *Le Dictionnaire de la Conversation*. — *Bulletin du Bibliophile belge*, 1846, t. II. — *Notice littéraire et bibliographique sur les ouvrages du comte Théodore Rostoptchine* par le général Scarrow; 1854, in-8°, s. l. - *Mémoires de la princesse Dachkof*. — *Histoire intime de la Russie* par Schnitzler. — *Notice sur les principales familles de la Russie* par le prince Pierre Dolgorouki. — *Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers, t. XIV, p. 363.

ROSWEYDE (*Héribert*), savant jésuite hollandais, né à Utrecht, le 22 janvier 1569, mort le 5 octobre 1629, à Anvers. Entré à l'âge de vingt ans chez les Jésuites, il enseigna la philosophie et les lettres sacrées à Douai et à Anvers; plus tard, il obtint la permission de se livrer entièrement à son goût pour les recherches sur les antiquités ecclésiastiques, et explora dans ce but la plupart des bibliothèques et des archives de la Belgique. Ses ouvrages, tous publiés à Anvers, sont : *Vindiciæ inferiarum J. Lipsii contra Jos. Scaligerum*; 1606, in-8°; — *Fasti Sanctorum quorum vitæ manuscriptæ in Belgio*; 1607, in-8° : livre qui contient le plan d'un grand ouvrage sur les *Vies des Saints*, qu'il voulait entreprendre, idée qui fut reprise par Bolland et ses successeurs; — *De fide hæreticis servanda*; 1610, in-8°; — *Notationes in vetus martyrologium romanum*; 1613, in-fol.; — *Lex talionis Baronio ab Casaubono dicta retaliata*; 1614, in-8°; — *Vitæ Patrum sive Historia eremetica, notis illustrata*; 1615, 1628, in-fol.; Lyon, 1617 : trad. en flamand et en français; — *Vindiciæ Kempenses pro Thoma a Kempis auctore libelli De imitatione Christi : adversus Const. Cajetanum*; 1617-1621, in-12 : excellente dissertation qui détruit les prétentions élevées par les bénédictins d'avoir eu dans leur ordre l'auteur de l'*Imitation* (*voy.* GERSEN); elle fut suivie d'une édition de l'*Imitation* réimprimée en 1626; — *Anti-Capellus*; 1619, in-8°; — *Syllabus malæ fidei Capellianæ*; 1619, in-8°. Rosweyde a aussi publié à Anvers en flamand : *Vitæ Sanctorum*; 1619, 1629, 1641, 2 vol.; — *Sylva eremitarum Ægypti et Palestinæ*; 1619, in-4°; — *Historia ecclesiastica usque ad Urbanum VIII*; *item Historia ecclesiæ belgicæ*; 1623, 2 vol. in-fol.; — *Vitæ Sanctarum Virginum*; 1626, 1642, in-8°. Comme éditeur il a fait paraître : *Pratum spirituale* de J. Moschus; *Opera S. Paulini Nolani*; *Chronicon canonicorum regularium ord. Windeshemensis* de J. Buschius (1621, in-8°); le traité *De contemptu mundi et laude eremi*, de S. Eucher, etc.

Foppens, *Bibl. belgica*. — Alegambe, *Script. soc. Jesu*. — De Baecker, *Écrivains de la Société de Jésus*. — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclésiastiques*.

ROSZFELD (*Jean*), en latin *Rosinus*, antiquaire allemand, né en 1551, à Eisenach, mort le 7 octobre 1626, à Naumbourg (Saxe). Il était fils d'un surintendant des églises de Weimar. Ayant terminé ses études à Iéna, il devint sous-recteur du gymnase de Ratisbonne (1579); mais, au bout de quelques années, il embrassa le ministère évangélique, et, en 1592, il fut attaché comme prédicateur à l'église de Naumbourg. Il mourut de la peste qui désola la Saxe. La bibliothèque nombreuse qu'il avait formée devint, après sa mort, le gage de ses créanciers. On a de Rosin : *Antiquitatum romanarum corpus absolutissimum*; Bâle, 1583, et Lyon, 1585, in-fol. : les édit. données par S. Pitiscus (1701) et J.-F. Reitz (1743), sont les plus estimées; — *Exempla pietatis illustris, seu vitæ trium Saxoniæ ducum : Friderici III, Johannis-Constantis et Friderici Magnanimi*; Iéna, 1602, in-4°; — un petit poëme latin, à la tête des *Commentarii rerum moscovitarum* de Herberstein. Il a édité la *Chronique* de W. Drechsler (Leipzig, 1594, in-8°) avec une continuation depuis 1550, et les *Anti-Turcica Lutheri* (ibid., 1596, in-8°).

Niceron, *Mémoires*, XXXIII.

ROTA (*Bernardino*), poete italien, né en 1509, à Naples, où il est mort, le 26 décembre 1575. Sa famille était originaire d'Asti; un de ses aïeux, qui avait suivi Charles d'Anjou dans la conquête de Naples, avait obtenu de lui un riche domaine, et son père avait été gouverneur de Ferdinand II d'Aragon. Il passa sa jeunesse au milieu des camps et se distingua par sa bravoure dans la guerre de Florence; dans la suite, il devint chevalier de Saint-Jacques et secrétaire de la ville de Naples. Après s'être marié, il s'adonna à l'étude, cultiva la poésie lyrique et s'efforça, à l'exemple de son ami Costanzo, de tracer à ses contemporains des routes nouvelles. D'abord il s'exerça dans la poésie latine et composa cinq livres d'élégies, d'épigrammes et de sylves; puis il écrivit deux comédies applaudies des Napolitains, mais qui n'ont pas vu le jour. Dans la poésie italienne, Rota tient une place honorable. A l'imitation de Pétrarque, qu'il s'était donné pour modèle, il chanta sur tous les modes l'objet de ses amours, Porzia Capece, sa femme (*Rime in vita e in morte di Porzia Capece;* Naples, 1560, in-4°, avec un long commentaire de Sc. Ammirato); il la célébra vivante, et, morte, il la pleura longuement, puisqu'il lui survécut encore douze années, au lieu de succomber en peu de temps, comme on l'a prétendu, au chagrin d'une perte si douloureuse. S'il fut plein de grâce et de feu dans la peinture de l'amour de sa dame, il déploya dans ses regrets une éloquence touchante. On lui a reproché de n'avoir su faire de ses sonnets amoureux qu'une pâle copie de ceux de Pétrarque; le blâme n'est pas tout à fait mérité, et l'on peut dire que, quand il échappe à la préoccupation d'imiter son inimitable modèle, il rencontre des pensées justes, des images variées, et il conserve, suivant Ginguené, « une marche libre et une teinte originale ». Rota a fait preuve d'un talent plus hardi dans ses *Piscatorie* (Naples, 1560, in-8°), ou églogues maritimes, genre qu'aucun poëte avant lui n'avait traité avec la même franchise, et l'un des premiers il a appliqué aux mœurs et aux habitudes des pêcheurs la forme idyllique, jusqu'alors consacrée à la vie des bergers. On a de ses écrits deux recueils imprimés de son vivant, l'un à Venise, 1567, in-8°, l'autre à Naples, 1572, in-4°; mais l'édition de Naples, 1726, 2 vol. in-8°, est la plus estimée. P.

Toppi, *Bibl. Napoletana.* — Tafuri, *Scrittori Napolitani*, t. III, 2e partie, p. 423 et suiv. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 2e partie. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, IX.

ROTA (*Vincenzo*), littérateur italien, né le 15 mai 1703, à Padoue, mort le 10 septembre 1785, dans cette ville. Ordonné prêtre en 1726, il enseigna d'abord la rhetorique au séminaire de Rovigo; puis il accepta la place de précepteur dans la famille Minucci a Seravalle. Au bout de quelques années, il se chargea de l'éducation des fils du marquis Pietro Gabrielli et se fixa auprès d'eux à Rome; il resta dans la suite auprès de leur mère avec le titre de secrétaire particulier, et résida tour à tour à Venise et à Padoue. L'abbé Rota avait l'esprit vif et caustique, l'âme facilement impressionnable; quoique bossu, il avait la taille assez élevée et la contenance digne. Il se plaisait aux études les plus variées : assez bon humaniste pour faire assaut d'érudition avec Facciolati, il jouait bien du violon et de la flûte, et Tartini, son ami intime, ne dédaignait pas de le consulter sur ses compositions musicales; il composait des vers, des comédies, des nouvelles, et il aimait de passion la peinture, à laquelle il consacrait des journees entières; il dessinait aussi avec beaucoup d'esprit, surtout dans le genre satirique. Ses principaux écrits sont : *La Morta viva, Il Pastor geloso, Il Fantasma*, comédies; et *L'Incendio del tempio di S. Antonio da Padova*, poëme en VI chants; Rome, 1749, in-4°; Padoue, 1753. Il a traduit en vers *I Salmi penitenziali, l'Arte del disamorarsi* d'Ovide, réimpr. l'un et l'autre deux fois, et en prose *Istruzioni intorno alla Santa Sede*, l'*Éloge de la Folie* d'Érasme, etc.; mais cette dernière version n'a pas été publiée.

F. Fanzago, *Memorie intorno all' abbate V. Rota;* Padoue, 1798, in-8°. — L. Carrer, dans la *Biogr. degli Ital. illustri* de Tipaldo, t. II.

ROTGANS (*Luc*), poëte hollandais, né en octobre 1645, à Amsterdam, mort le 3 novembre 1710, à Kromwyck, près de cette ville. Orphelin dès l'enfance, il fut élevé sous les yeux de sa grand'mère, et s'appliqua surtout, dans ses études, à la lecture des anciens poëtes, dont il transporta plus tard les beautés dans ses ouvrages. Au début de la guerre de 1672, il entra au service comme enseigne; mais il se dégoûta bientôt d'un métier si contraire à ses goûts de vie paisible et studieuse, donna sa démission (1674), et se retira dans un riant endroit, appelé Kromwyck, où sa grand'mère possédait une maison de campagne. A l'exception d'un court séjour à Paris, qu'il fit après la paix de Nimègue, ce fut là qu'il continua de vivre, partageant ses loisirs entre l'éducation de ses deux filles et le culte des Muses. Il mourut de la petite vérole, à soixante-cinq ans. Rotgans tient un rang éminent parmi les poëtes de son pays : il a de la verve et de l'imagination; son style s'élève parfois d'une manière remarquable, mais il offre des inégalités choquantes. Sa *Vie de Guillaume III* est un poëme en huit chants, qui s'arrête à la paix de Ryswick : l'ordonnance en est régulière, un peu froide pourtant, et les idées du christianisme y font un bizarre contraste avec les fictions de la mythologie païenne. A part cet ouvrage, toutes ses poésies hollandaises ont été réunies sous le titre de *Mélanges* (Leuwarden, 1715, in-4°); elles se composent de deux tragédies, *Enée et Turnus* et *Sylla*, de *la Kermesse*, poëme burlesque, et de pièces fugitives.

Chalmot, *Biogr. Woordenboek.*

HARIS, roi des Lombards, mort en 652. duc de Bénévent, lorsqu'en 636, après la roi Ariowald, il épousa Gundeberge, la le ce prince, et parvint ainsi au trône; montra digne par son courage et sa jusconquit tout le littoral, depuis les fronu royaume de Bourgogne jusqu'à celles oscane. Il fit recueillir par écrit les conlongobardes; le code rédigé ainsi par ses et qui nous a été conservé (1); contient rs dispositions inspirées visiblement par rit de prévoyance : ce sont entre autres on des compositions pour meurtre, et ses sévères édictées crime de n. Il voul i ur peu d'ordre éc d roy . ou l'anarchie (laut u anbees. ique arien, i le catholicisme, rel a que profesreine et qui fit, pendant règne, des rapides. Il eut pour successeur son fils l, qui fut assassiné dès 653 par un Lomont il avait séduit la femme.

tacre. — Troya, *Codex diplomaticus Longom.*

ROTHELIN (*Charles* d'Orléans, abbé de), ur français, né le 5 août 1691, à Paris, où ort, le 17 juillet 1744. Sa famille se rattacelle de Longueville et descendait d'un rel de François d'Orléans, mort en 1548; il troisième fils d'Henri, marquis de Rothelin, rut, le 19 septembre 1691, de nombreuses es qu'il avait reçues à Leuse, en combatla tête de la gendarmerie. Destiné par ance à l'état ecclésiastique, il fut tonsuré ne heure et fit d'excellentes études au d'Harcourt. Après avoir pris le bonnet eur en théologie et reçu la prêtrise, il agna à Rome le cardinal de Polignac, en de conclaviste (1724), et eut beaucoup aux négociations qui suivirent l'élec-Benoît XIII. La vue des monuments anii inspira pour tout ce qui s'y rattache, articulier pour les médailles, ce goût qui du un des plus savants antiquaires de aps. « Il commença dès lors, dit Moréri, ser ces fameuses suites de médailles imd'argent, de médaillons de même métal *uinaires*, qu'il a perfectionnées pendant de sa vie par l'acquisition de plus de cabinets, formés avec beaucoup de soin lépense », celui entre autres de M.-A. ni, qui passait pour un des plus consis de l'Italie. Il s'était aussi formé une bique, précieuse surtout par les manuspar les livres rares dont elle était comet qui aurait été plus complète si son les lettres ne l'avait engagé à déposer dans celle du roi les ouvrages qu'il possédait et qui y manquaient. Le 28 juin 1728, il fut admis dans l'Académie française en remplacement de l'abbé Fraguier, et, en 1732, agrégé comme membre honoraire à l'Académie des inscriptions. On ne connaissait encore de lui à cette époque aucun écrit imprimé; mais il avait mérité ce double honneur par l'estime qu'il faisait des savants ainsi que par ses propres connaissances. Les langues grecque et latine ne lui étaient pas moins familières que la nôtre; il parlait et écrivait facilement l'italien, et il avait appris l'anglais en moins d'un mois. Dans la politique il était regardé comme un esprit supérieur, qui connaissait à fond les intérêts des différentes nations, et, à l'égard des autres sciences, il n'y en avait aucune, d'après Fréret, qu'il n'eût assez étudiée pour en parler du moins avec autant d'aisance que de solidité. Du reste, sans autre ambition que celle de s'instruire et d'être utile, l'abbé de Rothelin avait refusé les places et les honneurs qui l'auraient enlevé à ses études, même l'épiscopat, et il n'eut jamais d'autre bénéfice que l'abbaye de Cormeilles, dont il avait été pourvu en 1726. Ce fut à lui que le cardinal de Polignac remit en mourant le manuscrit de *l'Anti-Lucrèce;* il travailla sérieusement, malgré la maladie de poitrine dont il était attaqué, à le rendre digne de voir le jour, et le confia à Lebeau pour en surveiller l'impression; en même temps, il fit don à ce savant d'une suite de médailles en bronze, montant à 9,000 pièces. Il mourut à cinquante-trois ans, dans les sentiments d'une grande piété. On a de lui un seul opuscule fort rare, impr. à part sous le titre d'*Observations et détails sur la Collection des grands et petits voyages* (Paris, 1742, in-8°), et inséré par Lenglet-Dufresnoy dans le t. Ier de sa *Méthode pour étudier la géographie*. Son médailler passa dans le musée de l'Escurial, et sa bibliothèque fut vendue en détail.

Son frère, *Alexandre* d'Orléans, marquis de Rothelin, né le 17 mars 1688, servit avec distinction dans les guerres d'Allemagne et de Flandre, et fut élevé, le 1er janvier 1748, au grade de lieutenant général. P. L.

Gabriel Martin, *Catalogue de la Biblioth. de l'abbé de Rothelin;* Paris, 1746, in-8°. — *Mercure de France*, sept. 1744, févr. 1746. — Fréret, *Éloge de l'abbé de Rothelin*, dans les *Mém. de l'Acad. inscr.*, t. XVIII. — Livet, *Hist. de l'Acad. fr.* — Moreri, *Grand dict. hist.*

ROTHSCHILD (*Mayer-Anselme*), fondateur de la célèbre maison de banque de son nom, né en 1743, à Francfort-sur-le-Mein, où il est mort en 1812. De race israélite et resté orphelin à onze ans, il fut placé au gymnase de Furth, pour y suivre des cours d'histoire et de philologie, et se préparer à la carrière rabbinique; mais, quelques années après, il revint dans sa ville natale, et tout en cultivant la numismatique, science tout à fait dans ses goûts, il se familiarisa avec la comptabilité commerciale. Après avoir géré longtemps l'une des princi-

ois de Rotharis, promulguées en 644, se trouns presque toutes les collections de l'ancien manique, celle de Walter entre autres; la meilltion en a été donnée par Merkel, Berlin, 1846. oy. *Geschichte des Longobardenrechts* du même

pales maisons de banque de Hanovre, il se maria à Francfort, et, sans autre capital que ses petites économies, s'établit lui-même banquier. Bientôt sa probité, son activité infatigable et son exactitude lui méritèrent la confiance des grands financiers qui lui confièrent d'importantes affaires. Chargé, en 1802 et 1803, de négocier pour le Danemark deux emprunts montant ensemble à 20 millions de francs, il réussit dans cette opération financière, et l'électeur de Hesse, Guillaume Ier, le nomma, en 1804, agent de sa cour. Ce prince, obligé de fuir, en 1806, devant l'invasion des armées françaises, le chargea de sauver sa fortune particulière, et le banquier israélite s'acquitta de cette mission honorable, au péril de sa vie et avec une probité qui lui valut l'estime générale. Les services qu'il rendit en cette circonstance à ses concitoyens malheureux lui méritèrent, en 1810, d'être nommé membre du collége électoral de Darmstadt, lorsque les Israélites hessois obtinrent, avec la liberté de leur culte, la jouissance des droits civils et politiques. Il succomba deux ans après. En mourant, il recommanda à ses dix enfants, dont cinq fils, de vivre dans la plus parfaite concorde. Ce conseil a été religieusement suivi, et les cinq frères Rothschild, en se partageant les grandes capitales de l'Europe, favorisés du reste par les événements politiques, ont acquis une fortune prodigieuse, qui leur a donné la première place parmi les financiers de notre époque.

ROTHSCHILD (*Anselme*), fils aîné du précédent, né le 12 juin 1773, à Francfort, où il est mort le 7 décembre 1855, demeura le chef de la maison établie par son frère dans cette ville. Sous sa direction, des succursales de cette maison furent établies à Paris, à Londres, à Vienne et à Naples, et leurs opérations furent toujours depuis faites en commun.

ROTHSCHILD (*Salomon*), né le 9 septembre 1774, à Francfort, administra la maison de Vienne, et mourut à Paris, le 28 juillet 1855, pendant un voyage qu'il y fit.

ROTHSCHILD (*Nathan*, baron DE), né le 16 septembre 1777, à Francfort, où il est mort le 28 juillet 1836, était arrivé, en 1800, en Angleterre, comme agent de son père pour l'achat d'articles de Manchester, destinés pour le continent. Peu de temps après, il eut à sa disposition de fortes sommes qu'il plaça avec un tact et un bonheur extraordinaires. Bientôt il se vit à la tête d'immenses capitaux, et fut chargé par ses frères de la direction de la maison de banque fondée à Londres, où il se fixa tout à fait. En 1808, la guerre ayant éclaté en Espagne, les ressources prodigieuses de cette maison se développèrent; on la vit faire de larges remises à l'armée anglaise, et pour la première fois, elle appela sérieusement sur elle l'attention du monde commercial. Dans la crise de 1813, elle rendit un service signalé au gouvernement britannique, en lui continuant un concours que les banquiers anglais eux-mêmes lui refusaient, et en s'associant à sa fortune. Nathan Rothschild avait, comme tous ses frères, obtenu, après la paix, des lettres de noblesse avec le titre de baron; mais jamais il ne prit ce titre et paraissait fier de porter le nom sous lequel il s'était fait connaître par une si prodigieuse aptitude aux affaires. Tout au plus avait-il consenti a accepter, en 1820, le titre de consul d'Autriche, et, en 1822, celui de consul général. Il avait épousé la fille de M. Cohen, négociant de Londres, qui présageait si peu les succès financiers de son gendre qu'il avait longtemps délibéré s'il ferait ce mariage. Il mourut à Francfort au sein de sa famille, ou il était venu pour le mariage d'une de ses nièces.

ROTHSCHILD (*Charles*), le quatrième des frères, né le 24 avril 1788, à Francfort, est mort le 10 mars 1855 à Naples, où il dirigeait la maison établie dans cette ville.

*ROTHSCHILD (*James*, baron DE), le dernier survivant des fils de Mayer-Anselme, est né à Francfort, le 15 mai 1792. Il n'avait que vingt ans environ quand il se fixa à Paris. Anobli en 1815, comme ses frères, par l'empereur d'Autriche qui leur conféra, en 1822, le titre de baron, il devint cette même année consul général d'Autriche à Paris, fonctions qu'il exerce encore. La Restauration, au milieu des embarras financiers que lui avait légués l'empire, eut recours à lui pour négocier divers emprunts, mais ne lui donna rien qui pût flatter son ambition. On se contentait de l'appeler « le prêteur des rois ». Le gouvernement de Louis-Philippe lui permit une plus large part d'action dans les affaires du pays, et c'est sous sa garantie que MM. Pereire soumissionnèrent et obtinrent l'adjudication du chemin de fer de Paris à Saint-Germain en 1835. Quelques années après, leur association donna naissance à la ligne du chemin de fer du Nord qui fut pour la maison de Rothschild une nouvelle source de fortune. Le célèbre banquier devint, en 1847, époque de la cherté du pain, le point de mire de divers pamphlétaires qui ne contribuèrent pas peu à soulever contre lui les passions populaires, au moment de la révolution de février. Son château de Suresnes fut incendié et pillé; mais, pour l'honneur de notre pays, là s'arrêta l'exaspération publique. M. de Rothschild n'en demeura pas moins à Paris et adressa au gouvernement provisoire une somme de cinquante mille francs pour secourir les victimes de février. Depuis, il a fondé ou richement doté un certain nombre d'établissements israélites, tels que la synagogue de la rue Notre-Dame de Nazareth, et un vaste hôpital situé rue de Picpus, auquel la reconnaissance de ses coreligionnaires a décerné son nom. En décembre 1862, il reçut l'empereur Napoléon III à son château de Ferrières (Seine-et-Marne), et dans cette cir-

constance ne déploya pas moins de magnificence que le célèbre banquier Antoine Fugger, son compatriote, quand il eut l'honneur de recevoir l'empereur Charles-Quint dans sa maison d'Augsbourg. M. de Rothschild avait épousé sa nièce, la fille de son frère Salomon. Il est grand officier de la Légion d'honneur, grand'croix ou commandeur de presque tous les ordres étrangers. La maison de Rothschild doit tous ses succès à l'union, à la solidarité étroite qui a toujours existé entre ses membres, jointe à une sévère probité dans toutes ses opérations et à une intelligence admirable des combinaisons de banque. C'est ainsi qu'elle s'est élevée à un degré de puissance, qui, on ne saurait le nier, a influé plus d'une fois sur la marche des événements politiques.

*ROTHSCHILD (*Edmond* DE), fils aîné du précédent, né à Paris, vers 1826. Associé et successeur présomptif de son père, il réclama en 1848 le titre et la qualité de Français. Il a épousé, en 1856, sa cousine germaine, fille du suivant.

*ROTHSCHILD (*Lionel-Nathan* DE), né à Londres, en 1808, fils aîné du baron Nathan. Élevé à Gœttingue, il succéda, en 1836, à son père dans la direction de sa maison de banque de Londres, et fut élu, en 1847, membre de la chambre des communes; son refus constant de prêter serment sur l'Évangile l'a fait écarter longtemps, mais il y a été admis en 1858. Ses idées libérales le rendent partisan de la liberté du commerce, des impôts directs et de la réduction des droits sur le thé En 1836, il a épousé Charlotte, fille du baron Charles de Rothschild de Naples. H. F—T.

Sainte Preuve, Rabbe et de Boisjolin, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.* — *Notice sur la maison Rothschild, avec la biogr. de chacun de ses membres*; Paris, 1831, in-8°. — Treskow (A.), *Biographische notizen uber Nath.-Meyer Rothschild, nebst seine Testament*; Quedlinb. 1837, in-8°.

ROTROU (*Jean*), poëte dramatique français, né le 21 août 1609, à Dreux, mort le 28 juin 1650, dans la même ville. Depuis trois ans Corneille était né à Rouen, capitale de la Normandie, lorsque Rotrou naquit à Dreux, aux confins de cette province. Mais Corneille prolongea sa carrière jusqu'à près de quatre-vingts ans, tandis que Rotrou, victime de son dévouement pour ses concitoyens, termina la sienne à l'âge de quarante ans et quelques mois.

Sa famille, une des plus anciennes du pays, y avait de tout temps possédé les premières charges : Pierre Rotrou, l'un de ses ancêtres, occupait, en 1561, l'emploi de lieutenant général du bailliage de Dreux; c'est ce que constate l'inscription qui se lit encore sur la cloche du Beffroi. Le père de Rotrou, qui portait aussi le nom de Jean, avait épousé Élisabeth Le Facteu.

Rotrou avait, dit-on, quinze ans à peine, lorsque le hasard ayant fait tomber entre ses mains un exemplaire de Sophocle, il se sentit poëte, et résolut de se livrer à la carrière dramatique. Mais si son génie lui fut révélé par le sentiment des beautés du théâtre grec, il fut aussitôt comprimé par l'influence de l'époque, qui le contraignit d'imiter le théâtre espagnol, et l'entraîna dans cette route aventureuse où il s'égara presque toujours (1). Dans ses nombreuses tragédies, lors même qu'il nous transmet presque servilement des sujets empruntés à Sophocle ou à Euripide, on s'aperçoit peu de l'influence du génie grec. Racine est bien loin de traduire ces grands modèles aussi fidèlement que lui, et cependant on peut dire que Racine est presque toujours grec par le sentiment et même par l'expression, tandis que Rotrou reste constamment espagnol.

Jamais, dans aucune des pièces de Rotrou, on n'aperçoit ce que l'on appelle aujourd'hui la couleur locale; jamais, excepté dans certaines parties de *Venceslas*, et, de loin en loin, dans quelques-unes de ses meilleures pièces, on ne remarque cette étude des caractères qui, chez Racine et dans les chefs-d'œuvre de Corneille, complète l'illusion du spectateur et le transporte, pour ainsi dire, aux temps, aux lieux et auprès des personnages que le poëte fait revivre. Chez Rotrou tout est sacrifié à l'intrigue et à la surprise du spectateur : sa tragédie est véritablement fille du roman (2). C'est dans son premier ouvrage que l'on remarque surtout l'excès de ce défaut, accru encore par cette métaphysique de l'amour quintessencié, qui dominait alors la société en France, et qui l'oblige à faire quelquefois voyager ses héros, sur la carte de Tendre et sur le fleuve de l'Oubli (3).

Dominé par l'amour de la poésie et du théâtre, Rotrou leur consacra tous les moments que, dans sa courte existence, il put dérober

(1) « Le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait mis la littérature espagnole en faveur. On avait abandonné la route ouverte par Jodelle et Baïf, traducteurs et imitateurs des anciens. Hardy, Théophile et Mairet, quoique traitant parfois des sujets de l'antiquité, avaient adopté la manière de Lopez de Véga et de Calderon. On doit pardonner à Rotrou d'avoir suivi trop longtemps leurs traces, puisque le grand Corneille lui-même ne crut pas devoir les abandonner, et mérita jusqu'à la fin de sa carrière le reproche d'avoir revêtu de la cape espagnole les héros du Tibre, en leur prêtant et la morgue castillane et la galanterie mauresque conservée encore au delà des Pyrénées. » Préface de M. Viollet-le-Duc, p. 6.

(2) Dans son commentaire sur l'*Ariane* de Thomas Corneille, Voltaire dit : « Ce vers et tous ceux qui sont dans ce goût prouvent assez ce que dit Riccoboni, que la tragédie, en France, est fille du roman. »

(3) « Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du temps du cardinal de Richelieu : c'était son goût ainsi que celui des Espagnols; il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre les mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie. C'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse, etc. » Voltaire, *Dissertation sur la Tragédie*, placée en tête de *Sémiramis*.

aux devoirs de sa charge, et, disons-le aussi, à ses plaisirs. Doué d'une merveilleuse facilité, en vingt-deux années (1), il produisit trente-cinq tragédies, tragi-comédies, ou comédies, toutes en cinq actes et en vers. On lui attribue même encore cinq autres grandes pièces (2); et il est certain qu'il travailla en outre à une tragi-comédie et à une comédie (3) en commun avec les poëtes qui formaient la petite académie particulière du cardinal de Richelieu : on sait que l'on donnait alors à ces pièces le nom de *pièces des cinq auteurs*, parce que ceux-ci en composaient, en même temps, chacun un acte d'après le plan donné par Richelieu, qui prenait quelquefois part au travail commun, mais dont il était toujours le réviseur suprême. Rotrou se trouva donc ainsi réuni à l'Étoile, Bois-Robert, Guillaume Colletet, et Pierre Corneille.

Il est assez singulier de voir Pierre Corneille le dernier sur cette liste. C'est qu'en effet le grand homme, qui devait bientôt laisser si loin derrière lui ses collaborateurs, était alors le moins estimé des cinq; « il n'avait trouvé, dit Voltaire, d'amitié et d'estime que dans Rotrou, qui sentait son mérite; les autres n'en avaient point assez pour lui rendre justice. »

La réputation de Rotrou était, à cette époque, bien supérieure à celle de Corneille, et il avait obtenu plusieurs succès sur la scène tragique, avant que Corneille eût fait paraître son coup d'essai dramatique (4). Aussi Corneille, bien qu'il eût trois ans de plus que Rotrou, touché de l'amitié que celui-ci lui témoignait, et des conseils qu'il lui donnait, se plaisait à l'appeler son père; « on sait combien le père fut surpassé par le fils (5). »

Rotrou avait commencé à faire des vers à dix-sept ans; il n'en avait pas encore dix-neuf lorsqu'il fit représenter la tragi-comédie intitulée *l'Hypocondriaque, ou le Mort amoureux*, pièce d'une imagination bizarre, comme le titre seul l'annonce, mais où, à travers les défauts de goût, les pointes et les concetti, on remarque des qualités de style et des intentions dramatiques supérieures à tout ce que l'on rencontre chez les contemporains de l'auteur.

Il y a d'excellents poëtes, mais ce n'est pas à vingt ans, disait Rotrou en terminant l'argument de cette pièce; cette remarque prouve la modestie de l'auteur.

Voltaire avait le même âge lorsqu'il débuta par son *Œdipe;* mais il ne s'exprime pas avec autant de modestie dans sa préface, où il montre peu de respect pour Sophocle, son guide et son modèle, dont il ne sut pas imiter la noble simplicité. Comme Voltaire, Rotrou dut céder à l'influence du goût public, surtout aux exigences des acteurs.

Ces exigences dont Racine ne put s'affranchir que dans *Esther* et *Athalie* devaient être des lois absolues pour un jeune homme inconnu, qui de sa province composait des pièces, autant pour satisfaire sa passion des vers et du théâtre, que pour le léger salaire qu'il en retirait. Jeune, ardent, emporté par la fougue de ses passions, Rotrou se laissa entraîner au funeste exemple de son contemporain Hardy, qui versifia pour les comédiens plus de cinq cents tragédies, et négligea trop ses premiers ouvrages. Nous verrons donc Rotrou, dans le cours d'une seule année, donner au théâtre jusqu'à quatre pièces de cinq grands actes, et composer ainsi jusqu'à dix mille vers par an.

Quand on réfléchit aux fâcheuses conditions où se trouva Rotrou, et au véritable mérite qu'on entrevoit même dans ses plus faibles compositions, on regrette de le voir forcé d'abandonner pour la dangereuse école espagnole l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui lui auraient appris à travailler longtemps son style et ses ouvrages. En se pénétrant du précepte d'Horace *limæ labor et mora*, il eût produit beaucoup moins, mais il eût laissé quelques chefs-d'œuvre de plus.

D'ailleurs, cette fatale précipitation d'écrire, qui égara Corneille lui-même dans ses premiers essais, et contre laquelle Boileau sut garantir Racine, en lui apprenant à faire *difficilement des vers faciles*, n'était pas le seul écueil que Rotrou eût à éviter. La langue du dix-septième siècle n'était pas faite encore (1), et il contribua

(1) Sa première pièce date de 1628; il mourut en 1650.

(2) *Lisimene, la Thebaïde, don Alvar de Lune, Florante ou les Dedains Amoureux*, et *l'Illustre Amazone*.

(3) *L'Aveugle de Smyrne* tragi-comédie, 1638; et *la Comédie des Tuileries*, comédie, 1638.

(4) *Le Cid* de Corneille parut en 1636.

(5) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

(1) Je me bornerai à citer quelques exemples pour constater l'état de la langue à cette époque.

Certains mots ont changé de genre depuis le temps de Rotrou; ainsi on disait *le* vipère, *la* doute; et, dans un même acte des *Menechmes*, on trouve *le* et *la* navire.

Quels bras me sont venus étouffer *ce* vipère.
L'Hypocondriaque, Act. II, sc. IV.

Que tu me fais languir; rends *ma* doute eclaircie.
L'Heureuse constance, Act. V, sc. IV.

A peine *la* navire est encore arrêtée,
Et l'ancre n'est qu'à peine à la rive jettée.
Les Menechmes, Act. II, sc. II.

Entrons, tiens cet argent, et m'attends *au* navire.
Les Menechmes, Act. II, sc. III.

D'autres mots ont changé d'orthographe :

Les accords mariés à ceux de la *guiterre*
Peuvent, si vous voulez, charmer toute la terre.
Agesilaus de Colchos, Act. II, sc. VIII.

On rencontre souvent chez Rotrou de ces mots heureux qui enrichissaient la langue, et que Fénelon regrettait déjà de voir perdus. On peut ranger dans ce nombre les suivants :

A mon amour enfin serez-vous *exorable?*
Laure persecutee, Act. V, sc. VI.

On m'a chargé pourtant de faire voir ces vers
Au plus *muable* objet qui soit dans l'univers.
L'Heureuse constance, Act. V, sc. II.

Je *forcène* de rage et ne me connais plus.
Les Captifs, Act. III, sc. IV.

Ici donc, même ici, je vous le *depromets*.
Clarice, Act. IV, sc. III.

non moins que Corneille à l'enrichir et à l'épurer. Ce serait un travail curieux et utile que de rechercher tout ce que notre langue lui doit; une

Une ardeur raisonnable autant que véhémente
Ne peut pas *s'alentir* quand la cause en augmente.
Bélisaire, Act. IV, sc. I.

Vous me *fiez* votre or, vos joyaux, votre bourse.
Célie, Act. I, sc. I.

Et moi-même aujourd'hui me *défaus* à moi-même.
Célie, Act. III, sc. II.

J'aime à voir dans les airs la foudre se former,
Tomber sur les mortels et les *désanimer*.
La Pèlerine amoureuse, Act. III, sc. II.

Le ciel te rie, Alcmène, et soient bénis les Dieux
Dont le soin *provident* me ramène en ces lieux.
Les Sosies, Act. II, sc. III.

Et cent combats sont vains, quand un *succède* mal.
Agésilaus de Colchos, Act. II, sc. I.

J'ai peint tout ce qu'a fait cette *dextre* meurtrière.
Amélie, Act. II, sc. I.

. . . . il s'est par un naufrage,
Parmi ses gens *péris*, trouvé sur le rivage.
Agésilaus de Colchos, Act. IV, sc. IV.

Rien ne peut le *resoudre*, et sa juste fureur
Ne medite que sang, que carnage et qu'horreur.
Agesilaus de Colchos, Act. I, sc. II.

Voyant que ma rançon *pleige* ta servitude.
Les Captifs, Act. II, sc. VI.

Et fût-elle cent fois cette même Lucrèce
Qui rendit la *franchise* à l'empire Latin.
Clarice, Act. II, sc. I.

Et vous rejettez moins le don que le *donneur*.
Celie, Act. II, sc. IV.

Mais le temps le pourra *démahometiser*.
La Sœur, Act. II, sc. II.

O la bonne *balourde*, et le plaisant soldat!
La Veuve, Act. II, sc. III.

Avec ces *assassins*, cette poudre, ces mouches
Et ce souris fatal aux cœurs les plus farouches.
Laure persecutée, Act. III, sc. I.

Sous un chêne si haut qu'à peine son *coupeau*
Pourrait être accessible au vol des alouettes.
*Épître à M****.

Certaines locutions, maintenant inusitées, sont encore employées par les paysans de Normandie, et se conservent même à Dreux; telles sont celles-ci:

Cours, mais à mes vieux ans accorde cette grâce
Que *premier* je la nomme, et *premier* je l'embrasse.
La Belle Alphrède, Act. II, sc. II.

Joint qu'il offre sans dot d'épouser Aurélie.
La Sœur, Act. II, sc. II.

Joint qu'étant l'un et l'autre issus du même sang.
Celie, Act. IV, sc. VI.

Quelques inversions tombées en désuétude sont également regrettables. Telle est celle-ci:

Celui ne hait pas bien, qui pleure un ennemi,
Et qui ne le voit mort n'est vengé qu'à demi.
Agesilaus de Colchos, Act. II, sc. III.

Quelques temps de verbes tombés en désuétude se trouvent dans Rotrou. Tels sont ceux-ci:

. . . . . . Dieux! *Dors*-je, ou si je veille?
Les Menechmes, Act. IV, sc. V.

Jois du bruit, approchons. . . . .
Iphigenie, Act. I, sc. II.

La mesure de certaines syllabes était différente de celle qui a été adoptée par Boileau et Racine; ainsi Rotrou fait toujours d'une seule syllabe *ier*, même précédé de deux consonnes. Dans *bouclier*, *meurtrier*, *meurtrière*, *ouvrier*, *ouvrière*, IER et IÈRE se prononcent comme dans les mots *premier*, *lumière*, *courrière*, etc., dont la terminaison ne forme encore aujourd'hui qu'une seule syllabe. Dans les mots *paysanne*, *paysan*, PAYS ne formait alors qu'une syllabe:

Fuyons ce lieu fatal où la douce *meurtrière*
Qui me prive du jour respire la *lumière*.
Cleomede, Act. V, sc. I.

foule de vers nerveux et précis que l'on rencontre dans ses ouvrages semblent nous avertir que l'emploi de tel mot, de telle locution lui appartient; c'était sans doute ce mérite qui avait frappé le grand Corneille, et lui faisait appeler Rotrou *son maître*. On trouve en effet, dans Rotrou, un grand nombre de vers vraiment *cornéliens*; et, en général, si son style a rarement l'éclat de celui des chefs-d'œuvre de Corneille, on doit reconnaître qu'il est plus correct que celui des premières et même des dernières pièces du grand tragique. Sa diction s'améliore sensiblement à partir de *l'Heureuse constance* (1631) et des *Ménechmes*, pièces jouées avant *le Cid*. Dans *Venceslas*, ainsi que dans quelques endroits de *Saint-Genest* et de *Cosroès*, elle est forte et correcte.

Voltaire cite partout la tragédie de *Venceslas* avec les plus grands éloges; il ne met rien au-dessus de la scène d'ouverture et du quatrième acte; la comparaison qu'il fait de plusieurs endroits de *Polyeucte* et de *Saint-Genest* est très-souvent à l'avantage de Rotrou (1).

Lorsqu'on étudie les ouvrages de l'époque de Rotrou, il faut bien se pénétrer de cette vérité, que ni le style, ni les idées ne doivent être jugés d'après les idées actuelles et l'état de la langue, telle que l'ont faite Racine et Voltaire. Combien de locutions, en effet, nous paraissent basses, et sont même devenues presque triviales, qui ne l'étaient point, alors que, créées souvent par l'auteur lui-même, elles étaient pour la langue, pauvre, timide, et encore embarrassée, d'utiles acquisitions! Combien d'autres locutions, qui nous semblent bizarres aujourd'hui étaient

Des trames des mortels immortelles *ouvrières*.
Les Deux Pucelles, Act. I, sc. IV.

Vous voyez en mon corps le *bouclier* qu'il vous faut.
Les Deux Pucelles, Act. IV, sc. IV.

Afin qu'une *paysanne* ait sur vous tant de force.
L'Heureuse constance, Act. I, sc. III.

Le mot *oui* formait deux syllabes:

N'ouvre jamais la bouche à l'*oui* que je veux.
L'Heureuse constance, Act. II, sc. III.

Sans d'autres compliments que le seul mot *d'oui*.

Le vers suivant, déclamé à la manière gauloise, prononciation que Henri Estienne regrettait tant de voir remplacée par la prononciation *italianisée* ou *courtisanesque*:

Le soleil pali*roit* si je le regar*dois*.
Les Captifs, Act. IV, sc. V.

avait une bien plus grande énergie que lorsqu'on le prononce d'après l'usage qui a prévalu:

Le soleil pâlirait si je le regardais.

(1) La Harpe a fait un examen très détaillé de *Venceslas*. « Ce dialogue, dit-il, après avoir signalé les beautés de la grande scène entre Venceslas et Ladislas, m'a toujours paru admirable. Il est parfaitement adapté aux circonstances et aux personnages, et il a surtout un caractère de simplicité touchante, rare dans tous les temps, mais alors absolument original, puisqu'on ne trouve rien, même dans Corneille, qui ressemble au ton de cette scène. » Et, plus loin, après avoir signalé quelques scènes déplacées ou inutiles qui font languir l'action, il ajoute: « A l'égard du style, il offre des beautés réelles, particulièrement dans le rôle de Ladislas, le seul, avant Racine, où l'on ait peint les fureurs et les crimes dont l'amour est capable. »

alors conformes au style et au goût du public, qui leur donnait un sens dont nous ne pouvons reconnaître la valeur que par une sorte d'abstraction et en les comparant aux locutions analogues qu'employaient les auteurs contemporains!

Parmi les innovations que l'on doit à Rotrou, il faut remarquer que ce fut lui qui introduisit l'usage des stances, dont Corneille a fait quelquefois un heureux usage (1). Quelques-unes de ces stances s'élèvent à la hauteur de la poésie lyrique; et l'emploi de divers rhythmes, dont il est aussi l'inventeur, prouve combien son oreille avait le sentiment de l'harmonie.

Ce seul passage pourra faire juger de ce dont il eût été capable, s'il n'eût pas été dominé par les circonstances et par l'exemple de ses contemporains.

ARGANT.
Une couronne est-elle si pesante?
PARIS.
Ah! qu'elle pèserait sur ton cerveau léger!
Tu connais mal un bien dont tu crois bien juger;
Peu savent ce qu'on souffre à régir un empire,
Et c'est pourtant un but où tout le monde aspire.
Quand nous voyons du port des navires flottants,
Pleins de riche butin, et caressés du temps,
Chacun est envieux du bonheur de leur maître,
Et, des premiers, Argant souhaiterait de l'être;
Mais quand le vent combat contre les matelots,
Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,
Que l'orage fait naître une nuit sans étoiles,
Fend le flanc des vaisseaux et déchire les voiles (2),
Il faut être assisté par un puissant démon
Pour ne se fâcher pas d'avoir pris le timon.
Nous envions les rois; mais, connaissant leur vie,
Nous saurions très-souvent qu'ils nous portent envie.
Beaucoup éviteraient ce qu'ils ont désiré :
Le destin médiocre est le plus assuré.
L'Heureuse constance, Acte III, sc. II.

(1) « Rotrou, dit Voltaire, avait mis les stances à la mode. Corneille, qui les employa, les condamne lui-même dans ses réflexions sur la tragédie. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théâtre grec. Les Romains les imitèrent : il me semble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes, qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, et de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre théâtre commença à sortir de la barbarie, et de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans Garnier, dans Jodelle et dans Baïf, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années : le dernier exemple que nous ayons des stances est dans *la Thébaïde*. Racine se corrigea de ce défaut; il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la pièce, n'était pas naturelle; que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu; qu'ils devenaient poëtes mal à propos. » *Remarques sur* la Médée, Act. IV, sc. V.

(2) Des quatre-vingt-dix mille vers qu'a composés Rotrou, celui-là est peut-être le seul où il ait cherché à rendre par l'harmonie imitative un effet physique. Peut-être avait-il, en lisant Homère, été frappé de ce beau vers :

τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν ἲς ἀνέμοιο.

Quoi qu'il en soit, il l'a heureusement imité, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas plus souvent tenté de rapprocher par le travail sa poésie des beaux modèles de l'antiquité. Dans ce morceau, qui est aussi remarquable par le style que par les pensées, la coupe de cet autre vers,

Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,

est d'un mouvement tellement heureux, qu'on pourrait le croire aussi le résultat du travail qui a cherché à imiter le mouvement régulier des vagues.

On aurait tort de s... mer si l'on ... parfois, dans ce ... dies de Rotrou, que ... il était en cela en ar... car la *Sophonisbe* de ... Ryer, et même le *Clita*... des scènes peut-... e plus ... qu'on pourrait ... l'appelle le fond... reconnaît que ce ... indécences qui ne r... du public.

Le *Cid* parut en 1636, et aussitôt, ... tout entier se passionna pour ce ch... Mais ce succès fit ombrage aux rivaux ... teur et ils cherchèrent à l'atténuer; ... de ces rivaux était un homme alors ... sant en France, le cardinal de Richel... avait la faiblesse de vouloir joindre à ... titres celui de poëte dramatique.

On sait les persé...ons qu'on ... éprouver à Corneille. La ... censure de l'Académie fran... rendant hommage au génie ... était chargée de critiquer. ... pas de l'Académie, parce qu'il n'... domicile à Paris, mérita ... encore plus d'éloges que ... Seul parmi tous les auteurs ... la défense du *Cid*; dès ce moment, ... Corneille pour son maître, et depuis ... toujours de ce nom celui qui, comme ... vu, se plaisait à le nommer lui-même ... Combien sont touchantes ces marques ... cère amitié dans ces grands hommes! ... leur antique simplicité était supé... mesquines rivalités littéraires!

Il nous reste deux manifestations de ... timents de Rotrou pour Corneille: l'un ... hommage éclatant, proclamé publiq... le théâtre dans une tirade épisodique ... dans un hors-d'œuvre placé au milieu de ... gédie de *Saint-Genest*. L'empereur demande à Saint-Genest quelles sont le... dies les plus célèbres de l'époque, celui-c... pond que ce sont celles qui

Portent les noms fameux de Pompée et d'Aug...
Ces poëmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romai...
Rendront de leurs beautés notre oreille idolât...
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtr...

Cet éloge, par cela même qu'il est placé ... manière un peu forcée dans cette tragé... teste le désir qu'avait Rotrou de manif... tout prix son amitié et son admiration pou... neille; et ce dut être une douce joie, po... deux rivaux, que de voir se confondre ... plaudissements décernés par le public a... de l'un aussi bien qu'aux beaux vers et a... sintéressement de l'autre.

(1) C'est le nom que Corneille lui donne lui-mêm... la préface de son *Œdipe*.

nifestation des sentiments que Ro-
. D Corneille, est un écrit qu'il
de *l'Inconnu et véritable*
essieurs de Scudéry et Corneille, et
témoignant à chacun d'eux combien
eurs vertus, il regrette de les voir tous
e béqueter et pincer en plusieurs fa-
l'avis de certaines personnes qui ne les
ce peu glorieux dessein-là que pour
jusqu'où deux des premiers poëtes de
ps peuvent porter leur inimitié l'un
itre; et il blâme M. de Scudéry qui,
sentiment des plus honnêtes gens, à
se déclarer ennemi juré de monsieur
ne devait pas mettre aux yeux du
chose qui fit préjudice à un homme
ession et de sa compagnie.
Corneille fit représenter *la Veuve*,
adressa ces vers, où l'on remarque
modestie et un grand respect pour

ndre justice autant que pour te plaire,
rler. Corneille, et ne me puis plus taire;
n mérite, à qui rien n'est égal,
ession de ton propre rival.
ême sujet même désir nous presse;
suivons tous deux une même maîtresse;
cet objet des belles volontés,
lement dessus nos libertés;
. je la sers, et personne ne doute
et des soins que cette ardeur me coûte;
toutefois est déçu chaque jour
que t'ai vu prétendre à son amour.
nt le trésor de ces douces paroles
i fais la cour et dont tu la cajoles :
ton esprit unique dans ton art
etés plus belles que le fard,
entions ont des charmes étranges,
moindre incident attire des louanges,
ute la France on parle de ton nom,
est plus d'estime égale à ton renom.
ire n'est pas de ces chastes maîtresses
t en deux lieux répandre leurs caresses :
e nos vœux nous peut obliger tous,
ille amants, sans en faire un jaloux;
is connaître et te rendre justice,
voit partout adorer ta Clarice;
n'est égal à ses moindres attraits;
e j'ai produit cède à ses moindres traits.

u de détails sur la vie de Rotrou; et le
offre ici, j'ai dû le chercher dans ses
dans quelques-unes de ses pièces de
ait seulement qu'il fut bon époux et
l avait épousé Élisabeth le Camus, qui
lonné trois enfants. Sa descendance
jourd'hui éteinte.
tter longtemps contre la pauvreté et
de ses passions, surtout contre la
jeu, à laquelle il ne sut pas résister
nesse; et l'on raconte que chaque fois
gagné ou qu'il recevait des comédiens
gent, il allait le jeter derrière des fa-
rçant ainsi lui-même à chercher cet
e à pièce, et se formant, presque mal-
épargne que le jeu lui aurait bientôt
elle eût été d'un plus facile accès.
it pas voir dans ce trait une espèce
ie et d'enfantillage, mais bien plutôt
l'indice d'une précieuse qualité, la défiance de soi-même, qui met en garde contre les faiblesses de l'humanité (1). »

On lit, dans l'*Histoire du Théâtre français* (2), que Rotrou, après avoir achevé la tragédie de *Venceslas*, se préparait à la lire aux comédiens, lorsqu'il fut arrêté et conduit en prison pour une dette qu'il ne pouvait acquitter. La somme n'était pas considérable, mais il était joueur et par conséquent assez souvent vis-à-vis de rien. Il envoya chercher les comédiens, et leur offrit sa tragédie pour vingt pistoles. Le marché fut bientôt conclu; il sortit de prison; la pièce fut jouée, et elle eut un tel succès, que les comédiens crurent devoir joindre un présent honnête au prix qu'ils l'avaient payée.

On voit par les préfaces des pièces de Rotrou dédiées, au roi, à la reine (3) et aux plus grands seigneurs du temps, que son talent était apprécié, ainsi que sa personne, et qu'il était particulièrement attaché à la maison de Soissons. En dédiant la tragi-comédie de *l'Hypocondriaque*, sa première pièce, au comte de Soissons, il lui dit « qu'il n'a point trouvé jusque-là d'autre moyen de témoigner son inclination particulière au service de Sa Grandeur, et l'extrême désir qu'il a d'être estimé de lui ». Il dit à la comtesse de Soissons dans une de ses dédicaces :

« Outre que j'ai pris avec la naissance l'honneur d'être votre créature, celui que vous m'avez fait de me voir si souvent de l'œil dont vous voyez les choses qui ne vous déplaisent pas, et l'estime que toute votre maison vous a vu faire de mes ouvrages me rendent si justement votre obligé et si passionnément votre serviteur, etc. »

Enfin, on voit, dans sa préface de *Saint-Genest*, qu'invité par la même princesse à l'accompagner dans un voyage à Bourbon, il n'avait pu revoir les épreuves de cette pièce, et qu'un grand seigneur de la cour avait bien voulu se charger de ce soin.

Les vers suivants, adressés à Rotrou par un admirateur de son talent, se lisent dans une élégie placée en tête de la comédie de *Célimène :*

Travaille maintenant, le peuple t'y convie.
Puisqu'en si peu de temps tu fais tant de beaux vers,
Tu répondras un jour des moments que tu perds.
. . . .
Quand je les oy pourtant tonner sur un théâtre,
Je suis ravi d'en voir tout un peuple idolâtre;
Je prise seulement de tous les spectateurs
Ceux qui de tes beaux vers sont les admirateurs.
Même les envieux savent que je m'irrite
Quand j'entends froidement parler de ton mérite.

D'autres amis qu'il avait à Dreux lui adressaient des épîtres en vers latins et français où Garnier et Hardy sont déclarés vaincus (4) :

(1) *Notice* de M. Picard sur Rotrou.
(2) Par les frères Parfait, notice sur le *Venceslas*.
(3) La reine lui avait dit que *la Rosalie lui était infiniment agréable;* ce qu'il rappelle dans la préface de cette pièce.
(4) Clarius enituit Gallis audacior alter,
Mox latuit vestri carmine ROTROUEI.
Qui gravius tragicos valuit resonare boatus,
Mollius aut Paphios, sorte favente, jocos?
. . . .
Prisca tuis ætas concedat nostra triumphis;
Invideat, satis est, æmula posteritas.
E. VEILLARDUS, med. Druida.

Des stances, adressées par Rotrou à M.***, qui le quittait pour retourner à Dreux, montrent combien il était sensible à l'amitié; et l'on y voit que ce sentiment ne contribua pas peu à le retirer de la vie un peu déréglée à laquelle il s'accuse de s'être laissé entraîner. On trouvera dans cette pièce quelques détails sur son caractère.

A SON AMI.

STANCES.

Peux tu, cruel ami, t'éloigner de mes yeux?
Dreux pour nous séparer a-t-il assez de charmes?
Et quelque rare objet, qui se trouve en ces lieux,
Peut-il plus sur toi que mes larmes?

Moi, quelque sentiment qu'on ait de mes écrits,
Quoi que tous mes amis leur aient donné de gloire,
Et quelque heureux endroits que les plus beaux esprits
Me laissent prendre en leur mémoire;
En quelques entretiens que je passe le jour,
A quoi que mon esprit s'amuse
Et quelques amis que ma Muse
M'ait déjà donnés à la cour;

Ce bonheur ne rend pas mes désirs plus contents:
On m'accuse partout de peu de complaisance.
Je crois être inutile et perdre tout le temps
Que je passe hors de ta présence;
. . . .

Mon âme, que tu crois si sensible à l'amour,
A depuis ton absence un naturel de souche:
Quoi qu'on trouve de rare en ce divin séjour,
Il n'a point d'objet qui me touche;
Ni le Cours ni la Cour n'ont rien de captivant,
Et quoi que mon œil y découvre,
Je sors de Vincenne et du Louvre
Aussi froid que j'étais devant.

... quoique des seigneurs me pensent obliger,
Je hais d'entrer en leurs carosses.....
Et je souffre trop, quand j'y songe
Aux moyens de dire un bon mot.

Quand je puis m'éloigner d'un nombre de rimeurs
Dont il me faut souffrir l'importune visite,
Quoique j'aie en horreur leurs fantasques humeurs
Autant que j'aime ton mérite,
Les plus affreux déserts sont mes lieux les plus chers;
J'y soupire avecque licence,
Et j'y fais plaindre ton absence
A la voix même des rochers.

Si jamais deux esprits se sentirent atteints
Et surent conserver de si fidèles flammes,
Si la conformité de nos premiers desseins
Se trouve encore en d'autres âmes,
Si Pythie et Damon brûlaient d'un feu si beau
Alors qu'avecque tant de gloire
Ils exemptèrent leur mémoire
Des tristes effets du tombeau,

Lors je me ressouviens des sales voluptés
Où jadis nous faisions une chute commune:
Quand une brune avait tes esprits enchantés,
Je soupirais pour une brune;
L'amour nous captivait par de mêmes attraits,
Il nous causait de mêmes peines,
Il nous serrait de mêmes chaînes,
Et nous tirait de mêmes traits.

Mais que le souvenir de ces jours criminels
En l'état où je suis m'offense la mémoire!....
Mon Dieu! que ta bonté rend mon esprit confus!
Qu'avecque raison je t'adore;
Et combien l'enfer en dévore
Qui sont meilleurs que je ne fus!

Les rayons de ta grâce ont éclairé mes sens,
Le monde et ses plaisirs me semblent moins qu'un verre;
Je pousse encor des vœux, mais des vœux innocents
Qui montent plus haut que la terre. . . .

Les nombreux succès de Rotrou au théâtre lui avaient mérité une pension du roi; il habitait ordinairement Dreux, où le retenaient ses charges de lieutenant particulier et civil au bailliage de cette ville, d'assesseur criminel et de commissaire examinateur du même comté. Mais il était souvent obligé de venir à Paris pour y diriger la mise en scène de ses pièces. Il se trouvait dans la capitale au mois de juin 1650, lorsqu'une maladie épidémique se déclara inopinément à Dreux. Une sorte de fièvre pourprée, contre laquelle tous les efforts de l'art étaient impuissants, y emportait chaque jour plus de trente habitants, et par la rapidité de ses progrès menaçait de dépeupler la ville; déjà la mort avait atteint le maire et plusieurs des principaux citoyens: chacun s'empressait de fuir le fléau. Rotrou est informé de ce désastre; mais il n'hésite pas un instant. C'est en vain que son frère le conjure de ne pas courir à un trépas certain; il quitte Paris et le théâtre où il va peut-être donner un chef-d'œuvre et vole où son devoir l'appelle. Son frère lui écrit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, et de s'éloigner de lieux dont les habitants paraissent dévoués à la mort, il lui répond qu'il est le seul qui puisse veiller aux besoins de la ville et y maintenir le bon ordre (1), et que sa conscience lui défend de la quitter. « Le péril où je me trouve, dit-il en finissant sa lettre, est imminent. Au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui : ce sera pour moi demain peut-être; mais ma conscience a marqué mon devoir. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » Trois jours après les habitants de Dreux accompagnaient à l'église paroissiale de Saint-Pierre le cercueil de leur vertueux magistrat, et déposaient le corps de Rotrou dans le cimetière annexé à cette église, où sur une pierre (2) à moitié effacée par le temps, mon père a pu lire le nom glorieux du fondateur de la scène française.

L'Académie française proposa, en 1811, *la Mort de Rotrou* pour sujet du prix de poésie. « Presque tous les hommes, dit M. Picard, qui se sont distingués dans les lettres, se sont fait remarquer en même temps par la noblesse de leurs sentiments, l'élévation de leur âme et leur désintéressement; mais peu ont eu l'occasion de développer ces qualités avec le même éclat que Rotrou. Il est doux d'avoir à célébrer à la fois de beaux ouvrages et de belles actions. » Ce fut Millevoie qui fut couronné; il mourut peu de temps après, enlevé comme le poëte qu'il avait chanté, à la fleur de l'âge.

La ville de Dreux va bientôt élever un monu-

(1) *Voy.* Niceron, *Mémoires*, t. XVI, p. 89

(2) Cette pierre n'existe plus; celle qui sert de seuil à l'une des portes latérales de l'église de Dreux et sur laquelle on lit le nom de ROTROU (les prénoms sont effacés) ne saurait être la même qui recouvrait le corps du poëte; car la date mortuaire porte 1695. Elle ne peut donc se rapporter qu'à l'un des descendants de Rotrou, puisque sur les registres de la ville de Dreux l'inhumation de Rotrou est inscrite à la date du mardi 28 juin 1650.

la mémoire de Rotrou; c'est un devoir
lle eût dû peut-être s'acquitter plus tôt;
avait droit de s'étonner que, tandis
utes les villes de France s'empressent
er. en honorant la mémoire de leurs
s, par des marques ostensibles
reconnaissance, Rotrou, ce fondateur
cène française, ce poëte qui mieux qu'au-
ses contemporains sut apprécier Cor-
et rivaliser de gloire avec lui, ce ma-
enfin qui paya de sa vie l'accomplisse-
e ses devoirs, n'eût pas encore obtenu de
natale un hommage qu'elle lui devait à
titres. AMB. FIRMIN DIDOT.

TENHAMER (*Jean*), peintre allemand,
Munich en 1564, mort en 1623 à Augs-
Après avoir reçu les principes de son
Donauer, peintre médiocre, il partit pour
Il commença par peindre de petits sujets
vre qu'il vendit avec avantage; mais un
ableau, avec une multitude de figures,
re des saints, qu'il exposa à Rome, dé-
sa réputation. Il se rendit ensuite à
où il prit la manière du Tintoret; il tra-
beaucoup dans cette ville et s'y maria.
par ses créanciers, il repassa en Allemagne
êta à Augsbourg où l'empereur Rodolphe
onna généreusement; néanmoins il mou-
pauvre que ses amis durent se cotiser
faire enterrer. Ce fut à Augsbourg qu'il
pour l'empereur *le Banquet des Dieux*
est plu à reproduire plusieurs fois, et la
des Nymphes pour Ferdinand, duc de
e. Quoique Rottenhamer eût fait un long
n Italie, il conserva toujours un reste du
sa nation. Il aimait surtout à peindre le
réussissait; son dessin est exact sans
sse, et son coloris s'éloigne des tons gris
le germanique. Ses petits tableaux sur
sont des plus estimés : le fini en est très-
able; les personnages sont pleins de
et de mouvement, mais les fonds et les
s sont souvent dus à ses amis Breughel
urs et Paul Bril. Ses principaux ouvrages
Gand, *Jésus dans le jardin des Oli-*
à Munich, neuf tableaux; à Paris, *le*
portant sa croix; le Christ mort sur
oux de la Vierge; Danaé (ces trois
sur cuivre); *le Festin des dieux;*
d et en petit, compositions différentes;
ains de Diane; à Dusseldorf, *le Ju-*
dernier, la Nativité, les Noces de
le Jugement de Pâris; à Augsbourg,
glise Sainte-Croix, *la Gloire des saints*,
r au tableau de Rome et regardé comme
d'œuvre de l'artiste; à Venise, à Vien-

. *Kunst-Gesch. von Augsburg.* — Nagler, *Allg.*
-Lexicon.

(*Jean*), écrivain protestant, né le
et 1638 à Paris, mort le 3 décembre
La Haye. Quoique d'une santé fort dé-
licate, il commença de bonne heure ses études :
dès l'âge de cinq ans, *étant encore à la ba-
vette*, il fut conduit aux cours du collége. En
mars 1647 son père, Jacques Rou, procureur
au parlement, fut assassiné par deux de ses
clercs qu'il avait fait condamner à la potence
pour vol commis à son préjudice. L'affaire fit
beaucoup de bruit. Au jour du jugement, la
veuve se rendit au Châtelet, environnée de ses
six enfants, et se plaça avec eux sur le passage
des juges pour réclamer justice. Les deux cri-
minels furent rompus vifs. Cinq ans plus tard
le jeune Rou perdit sa mère (1652). Envoyé par
un de ses oncles à l'académie de Saumur, il y
eut quelques succès, puis il s'appliqua au droit
et fut reçu avocat au parlement de Paris (1659).
Mais, ainsi qu'il l'avoue, la pratique du barreau
n'était pas du tout son fait. Le goût des romans
et des œuvres légères s'était emparé de lui, et il
renonça au palais pour apprendre l'italien et
l'espagnol, et pour traduire de ces langues alors
à la mode quelques livres médiocres qui se ven-
dirent, par exemple l'*Histoire de Celimaure
et de Telismene* (Paris, 1665, 2 vol. in-12) de
Brignole-Sale, et *le Prince chrestien et poli-
tique* (ibid., 1668, 2 vol. in-12) de Diego
Saavedra-Faxardo. Bien accueilli à la cour et
présenté au dauphin, il prépara pour l'éducation
de ce prince un vaste travail historique en forme
de tables chronologiques, et y consacra plusieurs
années et des sommes considérables. L'impres-
sion en était terminée (1) lorsque les exemplaires
furent saisis et lui-même conduit à la Bastille
(novembre 1675). Sa faute était de s'être exprimé
avec trop de liberté sur le compte de certains
papes. En vain allégua-t-il que Baronius avait
pris à cet égard plus de licences que lui : « Ba-
ronius, lui répondit le lieutenant criminel La
Reynie, est comme un enfant de la maison; il
peut dire hardiment ce qu'il lui plaît, ne pouvant
être suspect; au lieu que vous êtes un étran-
ger. » Grâce aux sollicitations du duc de Mon-
tausier, sa détention ne dura que quelques mois;
mais la confiscation des planches qu'il avait fait
graver le mit à bout de ressources. Après avoir
donné des leçons, il partit pour l'Angleterre
(1677) et y fut gouverneur de lord Spencer, fils
aîné du duc de Sunderland, puis de lord Nor-
thumberland, un des fils naturels du roi Char-
les II. De 1680 à 1682 il surveilla l'éducation
d'un jeune noble hollandais. Des tracasseries de
toute sorte éloignèrent Rou d'un métier auquel
il répugnait déjà, et à la recommandation de
Jurieu, il obtint du prince d'Orange la place de
clerc dans les bureaux du greffe (1682). Ces
modestes fonctions, où il sut se rendre très-utile,

(1) Cet ouvrage porte trois titres différents : 1° *His-
toire universelle ancienne*; 2° *Tables historiques, gé-
néalogiques et chronologiques*; 3° *Nouvelles Tables his-
toriques*; Paris, 1672-75, gr. in-fol. pl.; l'idée de con-
denser l'histoire en une suite de tableaux n'appartient
pas à Rou, mais à Ignace Poindreux qui, en 1667, avait
publié *la Chaîne historique* (Paris, in-fol.).

contribuèrent à le fixer dans les Pays-Bas, et en février 1689 il les échangea contre celles de secrétaire interprète des états généraux. Ce poste peu assujettissant, qu'il conserva jusqu'à sa mort, lui laissa tout le temps de cultiver les lettres et de fréquenter les réunions de ministres ou de savants; il fonda même dans sa maison une sorte d'académie sous le nom de *féauté*. Rou déployait au travail une diligence extraordinaire, mais il éparpillait son savoir sur trop de sujets. Rapin de Thoyras déplorait le temps que perdait un homme aussi capable que lui de faire de bons ouvrages; et Bayle, son ami, lui reprochait avec raison de trop fleurir et peindre son style. Outre les écrits cités, on a de Rou : *Remarques sur* l'Histoire du Calvinisme *de Maimbourg;* La Haye, 1682, in-18; — *La Séduction éludée;* Berne (La Haye), s. d. (1686), in-18, suite de lettres échangées entre Bossuet et M. de Vrillac sur la révocation de l'édit de Nantes; ce fut Rou qui, sous le nom de M. de Vrillac, mit la main à cette controverse; — deux dissertations dans la *Nouvelle république des lettres;* — une édit. des *Psaumes d'Antoine de Portugal* (La Haye, 1691, in-12), précédée d'une dissertation curieuse *sur le* vous *et le* tu *en parlant à Dieu*. Plusieurs des ouvrages de Rou se sont perdus ou n'ont pas vu le jour, tels que l'*Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, dont on a de nos jours publié des fragments; la traduction annotée de l'*Histoire d'Espagne* de Mariana, un *Abrégé d'une histoire universelle*, et une *Histoire diplomatique*. Un des plus intéressants, le recueil de ses *Mémoires*, a été tiré des archives de La Haye et édité par M. Fr. Waddington (Paris, 1857, 2 vol. in-8°).

Waddington, *Notice*. — Haag frères, *France protest.*

ROUARIE (*Armand* TAFFIN, marquis DE LA), gentilhomme breton, né en 1756 au château de la Rouarie, près de Rennes, mort le 30 janvier 1793 au château de la Guyomarais, près de Lamballe. Il vint jeune à Paris et entra dans les gardes du corps. La violence de ses passions et ses idées romanesques firent bientôt parler de lui : épris d'une actrice, Mlle Fleury, il voulut l'épouser, et ne pouvant la résoudre au mariage, il se battit en duel contre son rival, le comte de Bourbon-Busset. Renvoyé des gardes à la suite de cet éclat, il tenta de s'empoisonner; de prompts secours ayant arrêté l'effet du poison, il alla s'enfermer pendant quelques mois à la Trappe, et partit de là pour l'Amérique, où il combattit, dans l'armée de Rochambeau, sous le nom de *colonel Armand*. De retour en France, il ne prit point le parti de la liberté pour laquelle il venait de combattre au Nouveau Monde. La Bretagne ayant envoyé au roi, en 1788, douze députés pour réclamer la conservation des priviléges de la province, le marquis de la Rouarie fit partie de la députation et montra une ardeur si turbulente, qu'il fut mis à la Bastille. Sorti de prison après une courte captivité, il recommença son opposition aux idées nouvelles et aux concessions que leur faisait le gouvernement. Il imagina le plan d'une vaste confédération qui devait comprendre la Bretagne, l'Anjou et le Poitou; les frères de Louis XVI, avec lesquels il alla conférer à Coblentz, approuvèrent ses plans, le 5 décembre 1791, et lui confièrent le commandement des royalistes bretons. Le 5 mars 1792, il assembla dans son château les chefs des conjurés, et convint avec eux qu'il donnerait le signal de l'insurrection lorsque les troupes coalisées pénétreraient en France. Les projets du marquis de la Rouarie furent trahis et révélés au comité de surveillance de l'Assemblée législative, qui expédia sur-le-champ l'ordre de l'arrêter. Il échappa, pendant plusieurs mois, à toutes les recherches, caché tantôt dans les châteaux ou dans les fermes, tantôt dans les grottes et les ravins. Ne cessant d'entretenir des intelligences avec ses principaux lieutenants, relevant les courages, organisant des comités, distribuant les commandements, partageant le pays en arrondissements et en cantons militaires, il déployait une activité infatigable et préparait tout pour une prompte révolte; mais le mauvais succès de la campagne faite par les alliés contre la France empêcha l'accomplissement de ses desseins. Les longues fatigues et les rigueurs de l'hiver altérèrent sa santé; il alla, malade, chercher un refuge au château de la Guyomarais, où il mourut après quatorze jours d'une fièvre violente. Ses papiers, qu'il avait cachés dans un bocal et enfouis à six pieds de profondeur, ayant été découverts, le 3 mars 1793, plusieurs de ses affidés et tous les membres de la famille La Guyomarais furent arrêtés; douze d'entre eux périrent sur l'échafaud. Le parti des *chouans* s'organisa peu après avec les éléments de la conjuration La Rouarie.

Levot, *Biogr. bretonne.*

ROUAULT DE GAMACHES (*Joachim*), maréchal de France, mort le 7 août 1478. Il était d'une ancienne famille du Poitou, et le fils aîné de Jean Rouault, seigneur de Boismenard, chambellan du roi, et qui fut tué en 1424 à la bataille de Verneuil. Placé près du jeune dauphin (depuis Louis XI), il devint plus tard son premier écuyer et le suivit en 1444 en Allemagne; en 1445 il fut laissé dans Montbéliard pour défendre cette ville contre l'ennemi. Lorsque la guerre se ralluma avec les Anglais (1448), il se distingua dans la conquête de la Normandie et dans celle de la Guienne, qui suivit de près, et obtint en 1451 le gouvernement de Blaye et de Fronsac, places dont il s'était emparé, ainsi que la charge de connétable de Bordeaux. Après avoir assisté au siége de Castillon (1452), il contribua à assurer le succès de la bataille livrée sous les murs de cette ville, et qui délivra la France de son plus redoutable ennemi, le fameux Talbot (1453). Il fut aussi employé dans la conquête de l'Ar

magnac en 1455. Envoyé, en 1456, au secours du roi d'Écosse et de Marguerite d'Anjou, il revint aussitôt que sa présence fut jugée inutile. Louis XI récompensa ses services comme capitaine et comme diplomate en le nommant maréchal de France (1461), puis gouverneur de Paris (1471). L'année suivante, il contribua à la défense de Beauvais contre les bandes du duc de Bourgogne. Mais il finit par se brouiller avec son ombrageux maître : arrêté en 1476, il fut condamné par une commission au bannissement, à une amende de vingt mille livres et à la confiscation de ses biens. Cependant cette inique sentence ne fut pas exécutée, et Gamaches mourut dans ses terres.

Un de ses descendants en ligne directe, *Nicolas* ROUAULT, obtint en 1620 l'érection de la terre de Gamaches en marquisat.

Pinard, *Chronol. milit.* — Anselme, *Grands off. de la couronne.*

ROUBAUD (*Pierre-Joseph-André*), littérateur français, né en juin 1730 à Avignon, mort le 20 septembre 1791 à Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint de bonne heure à Paris et chercha à se créer à l'aide de sa plume des moyens d'existence. Ses premiers travaux furent accueillis dans le *Journal du Commerce*, et Lecamus, qui rédigeait cette feuille, le choisit pour principal collaborateur. Mais l'ardeur avec laquelle il signala certains abus administratifs le fit exiler, en 1775, dans la basse Normandie. Rappelé en 1776, il abandonna l'histoire et l'économie politique pour se consacrer à l'étude de la grammaire. Il a laissé dans cette science un livre estimable sur les *Synonymes français* et que l'on peut consulter avec fruit même après celui de l'abbé Girard. « On lui a reproché, dit Desessarts, d'avoir souvent mis une recherche pénible dans son travail; mais si quelques-uns de ses articles ont ce défaut, ils sont rachetés par les rapprochements les plus heureux et par une connaissance approfondie de la langue française. » Roubaud avait obtenu une pension de 3,000 francs sur les économats, pension qui fut supprimée à l'époque de la révolution. Il mourut en 1791 dans un oubli si profond qu'il fut compris pour 2,000 fr. dans les secours que la Convention accorda à divers gens de lettres par décret du 3 janvier 1795. On a de lui : *Le Politique indien*; Paris, 1768, in 8°; — *Récréations économiques*; Paris, 1775, in-8° : c'est une réfutation assez vive des *Dialogues* de l'abbé Galiani; il avait publié l'année précédente sur le même sujet des *Représentations aux magistrats*; Paris, 1769, in-8°; — *Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*; Paris, 1770-1775, 5 vol. in-4° ou 15 vol. in-12; — *Nouveaux Synonymes français*; Paris, 1785, 4 vol. in-8°; ibid., 1796, 4 vol. in-8° avec des additions; ils ont été abrégés et réimpr. avec ceux de Girard et autres dans le *Dict. des Synon. fr.* (Paris, 1801, 1810, 3 vol. in-12). Roubaud a travaillé au *Journal du Commerce* (1759-1762), à la *Gazette d'agriculture* (1770), au *Journal d'agriculture* (1772-1774 et 1779-1783), aux *Nouvelles Éphémérides du citoyen*, etc.

ROUBAUD (*Joseph-Marie*), frère du précédent, né en 1735 à Avignon, mort le 26 septembre 1797 à Paris, entra chez les Jésuites, et s'occupa, après la suppression de sa compagnie, de travaux littéraires. Il excellait, dit-on, dans la poésie latine; mais ses vers n'ont pas vu le jour, ainsi que ses sermons et d'autres écrits. On n'a de lui que la traduction de trois ouvrages italiens de Marconi, notamment la *Vie de Laurent de Brindes* (1784, in-12) et la *Vie de Joseph Labre* (1785, in-12). Il avait rédigé depuis 1775 *le Courrier d'Avignon*.

ROUBAUD DE TRESSTOL (*Pierre-Ignace*), frère des précédents, né en 1740 à Avignon, fut d'abord avocat et s'établit en 1765 à Paris, où il est mort en 1788. Nous citerons de lui : *Discours sur divers sujets*; Paris, 1773, 1776, in-8°; — *Lettres sur l'éducation des militaires*; Paris, 1777, in 12; — *Fables imitées de l'anglais*; Paris, 1777, in-12; — une édit. des *Œuvres de Desmahis*; Paris, 1778, 2 vol. in-12, précédées d'un éloge historique.

Achard, *Dict. de la Provence.* — Desessarts, *Siècles littér.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

ROUBILLAC (*Louis-François*), sculpteur français, né à Lyon en 1695, mort à Londres le 11 janvier 1762. Élève de Balthasar, de Dresde, sculpteur de l'électeur de Saxe, et de Nicolas Coustou, il suivit à Paris les cours de l'Académie, et, en 1730, remporta le second grand prix de sculpture. Vers 1744, on le retrouve fixé en Angleterre. Protégé par la famille Walpole, il fut chargé de travaux considérables et exerça une grande influence sur les artistes anglais; il leur fit rejeter les traditions et les procédés de l'art gothique, tourna leurs regards vers l'antiquité qu'il connaissait parfaitement, bien qu'il n'ait fait le voyage de Rome qu'en 1745. « C'était, dit M. Dussieux, un homme d'un grand sentiment poétique, d'un enthousiasme sans limite, d'une ardeur incroyable au travail, d'un grand désintéressement, ne travaillant que pour la gloire et sa réputation. » Il mourut pauvre. Ses ouvrages les plus importants sont : la *Statue de Hændel* pour le jardin du Wauxhall, le *Monument du duc John d'Argyle*, à Westminster, que Canova estimait comme le plus beau morceau qu'il eût vu en Angleterre; *Shakespeare*, statue achevée en 1758 pour David Garrick et placée aujourd'hui au British Museum; les *Monuments du duc et de la duchesse de Montagu* à Boughton; la *Statue de Newton*, au collège de la Trinité à Cambridge, regardée en Angleterre comme l'un des chefs-d'œuvre de la statuaire moderne; celle de *Georges Ier*, au Senate-House de Cambridge; le *Monument de Hændel* pour Westminster, qui fut le dernier ouvrage de Roubillac.

L. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*. — Walpole, *Anecdotes of painting*. — Allan Cunningham, *Lives of british painters*. — Dallaway, *Les beaux arts en Angleterre*.

ROUBO (*André-Jacob*), habile menuisier, né le 8 juillet 1739 à Paris, où il est mort le 10 janvier 1791. Fils d'un pauvre artisan et obligé à l'âge de douze ans de se livrer pour vivre à un travail pénible, il fut distingué par l'architecte Blondel, et devint, sous sa direction, mathématicien, dessinateur, mécanicien, autant que le demandait la théorie de l'art du menuisier qu'il avait embrassé. Grâce à la protection du duc de Chaulnes, il présenta en 1769 à l'Académie des sciences un *Traité de l'Art du menuisier*, qui fut admis dans la *Description des Arts et métiers*. En même temps on lui accorda la maîtrise avec l'exemption des droits d'usage. Lorsque Legrand et Molinos se proposèrent d'employer pour la coupole de la halle aux blés de Paris les procédés dont on attribue l'invention à Philibert Delorme, ils confièrent à Roubo le soin d'exécuter le modèle de ce travail. La précision mathématique et la délicatesse de cet ouvrage engagèrent les mêmes architectes à le charger de l'exécution du berceau qui servait de couverture et de décoration intérieure à la halle aux draps, dans les mêmes procédés, et dont la largeur surpassait tout ce que l'on avait pu se permettre en ce genre jusqu'à ce jour. Son dernier ouvrage, construit en bois d'acajou, fut le grand escalier de l'hôtel de Marbeuf. Un décret de la Convention du 4 septembre 1795 accorda à sa veuve un secours de 3,000 francs. Outre l'*Art du menuisier* (Paris, 1769-1775, 4 vol. in-fol., pl.), précédé d'*Éléments de géométrie* mis à la portée des ouvriers, on a de lui : *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales;* Paris, 1777, in-fol., et l'*Art du layetier;* Paris, 1782, in-fol. avec sept pl. dessinées et gravées par Roubo (1). H. F.

Journal de Paris, février 1791. — *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Docum. partic.*

ROUCHER (*Jean-Antoine*), poëte français, né à Montpellier, le 22 février 1745, mort à Paris, le 25 juillet 1794. Élevé dans un collége de jésuites, il se destina d'abord à l'Église. A dix-huit ans, il débuta comme prédicateur; à vingt, il alla à Paris étudier en Sorbonne. Mais son goût naissant pour la poésie le détermina à se vouer entièrement aux lettres. Quelques pièces fugitives, qui le firent connaître, parurent dans l'*Almanach des Muses* et dans d'autres journaux du temps. Le mariage du dauphin avec Marie-Antoinette, célébré dans le poëme intitulé : *La France et l'Autriche au temple de l'Hymen*, lui concilia la faveur de Turgot, qui devenu ministre des finances, le nomma receveur des gabelles à Monfort-l'Amaury. Aussi Roucher voua-t-il à son protecteur une reconnaissance dont l'expression se trouve dans un passage du poëme des *Mois* publié en 1779 quand le ministre était tombé en disgrâce. Cette œuvre, beaucoup trop vantée dans les cercles littéraires où elle fut lue encore inédite, souleva de violentes attaques, et La Harpe l'a critiquée avec un singulier acharnement. Ce n'est guère qu'une compilation de descriptions et de dissertations sur les phénomènes de la nature et les vicissitudes des saisons. On y rencontre par intervalle d'heureux détails, des expressions nouvelles et ingénieuses, un coloris qui prouve que le poëte comprenait son sujet; mais la monotonie du plan, l'absence de liaison entre les divers chants, les digressions trop nombreuses qui dissimulent mal le vide de la pensée, tant de défauts justifient l'oubli où sont tombés ces deux gros volumes in-4°, imprimés d'ailleurs avec grand luxe. Il serait injuste aussi de ne pas tenir compte au poëte des sentiments généreux qu'il exprime autant qu'il était libre de le faire : on remarque, dans un éloge de Voltaire et de Rousseau, la place laissée en blanc d'une douzaine de vers qui suivaient cet hémistiche :

.........l'hydre du fanatisme,

suppression exigée par la censure. On peut dire sans épigramme, que le ton philosophique qui règne dans cette poésie en était le principal attrait, et ce sont les notes dont chaque chant est accompagné qui contiennent le plus curieux passage du livre, les quatre lettres encore inédites de J.-J. Rousseau à M. de Malesherbes. L'enthousiasme de Roucher pour les idées nouvelles s'accordait avec une passion pour la poésie qui allait jusqu'à l'aveuglement, s'il faut en juger par ce mot de lui que « les plus belles pensées de l'esprit humain sont en vers ». Toutefois les travaux purement littéraires n'absorbaient pas tout son temps; il en consacrait une partie à des études d'économie politique. C'est ainsi qu'il traduisit l'ouvrage d'Adam Smith, *De la richesse des nations*.

Quand la révolution éclata, il en embrassa les principes; mais il n'hésita pas à en combattre les excès. Son attitude énergique dans les assemblées primaires, la création d'un club qui avait choisi la Sainte-Chapelle pour lieu de ses séances, le désignaient à la proscription. Vainement se renferma-t-il dans la vie privée, quand il reconnut que toute résistance au torrent était inutile, résolu à se consacrer uniquement à l'éducation de sa fille et à ses études de botanique. Obligé, pour échapper aux poursuites, de demander asile à ses amis, puis revenu chez lui de guerre lasse, il fut arrêté dans la nuit du 11 octobre 1793. Détenu sept mois à Sainte Pélagie, puis à Saint-Lazare, il n'interrompit pas ses travaux littéraires : il entreprit notamment une traduction du poëme des *Saisons* de Thompson. Sa correspondance avec sa famille et ses amis, qui fut publiée après sa mort, le montre calme,

(1) Son père a signé *Robeau*, *Roubeau*, ou *Roubo*. C'est avec cette dernière orthographe que le nom de Roubo est écrit sur son acte de décès.

résigné, trouvant un courage inespéré dans l'étude, cherchant à soutenir la constance des siens. Ses lettres à sa fille, Eulalie, sont pleines de conseils éclairés sur l'achèvement de son éducation. Il avait obtenu de garder auprès de lui son jeune fils, Émile; mais quand il apprit, le 5 thermidor, que son nom était inscrit sur la liste de proscription, il dut le renvoyer à sa mère, et ne songea plus dès lors qu'à se préparer au sort inévitable qui l'attendait. Il brûla ses papiers, et, la veille de son jugement, il fit faire son portrait par Leroy, élève de Suvée. Au bas de ce portrait, il écrivit ces quatre vers pleins d'une mélancolique résignation :

A ma femme, à mes amis, à mes enfants.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

Le lendemain 7, il comparaissait devant le tribunal révolutionnaire, et s'entendait condamner à mort avec trente-sept compagnons de captivité accusés, comme lui, d'avoir conspiré pour s'évader de Saint-Lazare. L'exécution eut lieu le même jour, à six heures du soir. Roucher, comme chef du prétendu complot, fut exécuté le dernier. L'accusation est complétement démentie en ce qui le concerne par des lettres qui attestent un superstitieux respect pour la loi. Sur la fatale charrette, Roucher rencontra un ami, un frère en poésie, André Chénier. S'il faut en croire une tradition recueillie par H. de Latouche, les deux poëtes, comme pour dire un suprême adieu à la muse, récitèrent le dialogue de la première scène d'*Andromaque*, le chef-d'œuvre de leur maître bien-aimé. Roucher avait épousé Mlle Hachette qui prétendait descendre de la fameuse héroïne de Beauvais; elle ne mourut qu'en 1822. Sa fille *Eulalie* épousa M. Guillois, éditeur de la *Correspondance posthume*. E. C.

Consolations de ma captivité, ou *Correspondance* de Roucher; 1797, 2 part. in-8°.

ROUCHER (*Jean-Pierre*), médecin français, frère du précédent, né en 1758 à Montpellier, où il est mort le 24 juin 1830. Son père le destinait au métier de tailleur quand, sur les observations d'un professeur de l'université de médecine, il lui fit faire des études. Reçu docteur en 1781, Roucher fut secrétaire de Petiot, praticien distingué, et, de 1792 à 1800, médecin en chef de l'hôpital de Saint-Éloi. Il continua de pratiquer jusqu'en 1828. On a de lui : *Traité de médecine clinique;* Paris, 1798, 2 vol. in-8°; — *Des avantages des scarifications non sanglantes dans quelques espèces d'hydropisie*; Montpellier, 1804, in-8°; — *Mémoire sur les fièvres nerveuses et malignes d'hôpital*, in-4°.

Un troisième frère, *Claude* ROUCHER-DERATTE, né vers 1760 à Montpellier, où il est mort vers 1853, devint officier de santé; et publia un grand nombre de pièces de théâtre et de poésies médiocres; dont la *France littéraire* a donné le catalogue. Comme médecin on lui doit: *Mélanges de physiologie, de physique et de chimie;* Montpellier, 1803, 2 vol. in-8°.

Chrestien, *Mosaïque du Midi*, 1842.

ROUELLE (*Guillaume-François*), chimiste français, né en 1703 au village de Mathieu, près Caen, mort à Passy, près Paris, le 3 août 1770. Après avoir fait ses études classiques au collége de Caen, il vint à Paris se livrer assidûment à ses goûts pour la chimie et la pharmacie. En 1744, il entra à l'Académie des sciences comme chimiste adjoint, et dans la même année il lui communiqua un mémoire *sur les sels neutres* : on y trouve une classification fort méthodique des sels jusqu'alors connus. Peu de temps après, il fut attaché, comme *démonstrateur* (préparateur) au cours de chimie que Bourdelin faisait au Jardin du roi. La leçon du professeur finissait d'ordinaire par ces mots : « Tels sont, Messieurs, les principes et la théorie de cette opération, ainsi que M. le démonstrateur va nous le prouver par ses expériences. » Mais, le plus souvent, M. le démonstrateur prouvait tout le contraire, et donnait par des faits un éclatant démenti à la théorie. — Rouelle refusa la charge de premier apothicaire du roi, et accepta la place d'inspecteur de la pharmacie de l'hôtel-Dieu. En 1754, le ministre des finances lui confia un travail sur l'essai des monnaies d'or. Rouelle y apporta tant de zèle et de talent, qu'on lui promit en récompense la place d'essayeur en chef des monnaies; mais cette place ne fut donnée qu'après sa mort à J. Darcet, son gendre. Sentant ses forces s'affaiblir, il renonça, dès 1768, à ses cours, et se démit, en faveur de son frère, de la chaire de chimie du Jardin du roi.

Rouelle fut le maître de Lavoisier. A raison des nombreuses anecdotes débitées sur son compte, on pourrait le surnommer l'Ampère du dix-huitième siècle. Avec sa pétulance et sa distraction ordinaire, il exprimait souvent des vues neuves, hardies, profondes; il décrivait des procédés dont il eût bien voulu dérober le secret à ses auditeurs, mais qui lui échappaient, à son insu, dans la chaleur du discours; puis il ajoutait : « Ceci est un de mes arcanes que je ne dis à personne »; et c'était précisément ce qu'il venait de dire à tout le monde. — Grimm raconte que le lendemain du jour où parvint la nouvelle de la défaite de Rosbach, il le rencontra tout éclopé et marchant à peine. « Eh mon Dieu, monsieur Rouelle, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé? — Je suis moulu, répondit le chimiste : toute la cavalerie prussienne m'a marché cette nuit sur le corps. » Le même jour, il se trouvait chez Buffon, et la conversation ayant roulé sur le même sujet, il ne manqua pas de traiter le prince de Soubise (commandant de l'armée française à Rosbach, et qui reçut quelque temps après le bâton de maréchal) d'ignare,

d'esprit obtus, de criminel, enfin de *plagiaire*. Ce mot était le *nec plus ultra* de son indignation. « Mais, lui dit finement Buffon, ce n'est point un plagiat que de s'être laissé battre par les Prussiens, c'est au contraire une invention toute nouvelle de M. de Soubise. — Ne le défendez pas, s'écriait Rouelle, c'est un animal infime, un mulet cornu, un double cochon borgne : je suis sûr qu'il a quelque chose de vicié dans la conformation. »

Rouelle a exercé une grande influence sur les progrès de la chimie, moins par ses écrits qui sont peu nombreux, que par ses cours publics, qui étaient suivis avec un empressement extrême. Les paroles du maître étaient recueillies comme des oracles par ses élèves; et il n'est pas rare de rencontrer encore aujourd'hui de ces cahiers manuscrits, rédigés il y a cent ans, avec un soin infini. Rouelle est, sans contredit, un de ceux qui ont le plus contribué à populariser la chimie en France, et il faut revendiquer pour lui une part glorieuse dans cette grande révolution scientifique dont Lavoisier est le chef. — Ses travaux imprimés sont : *Mémoire sur le sel marin*, dans les Mém. de l'Acad., année 1745; — *Sur l'inflammation des huiles essentielles au moyen de l'esprit de nitre*; ibid.; — *Sur les embaumements*; ibid., 1750, — nouveau mémoire *Sur les sels neutres*; ibid, 1754; — divers articles de chimie, dans le *Journal de physique* de Rozier et dans le *Journal de médecine* de Roux.

ROUELLE *jeune* (*Hilaire-Marin*), frère du précédent, né en février 1718, mort le 7 avril 1779 à Paris, était un savant modeste, plein de candeur et de droiture. Il succéda dès 1768 à son frère comme démonstrateur au Jardin du roi, et a publié : *Tableau de l'analyse chimique des procédés du cours de chimie*, etc.; Paris, 1774, in-12; — *Observations sur l'air fixe dans certaines eaux minérales*, dans les *Opuscules* physiques et chimiques de Lavoisier; — *Recherches chimiques sur l'etain*; Paris, 1781, in-8°. F. H.

Correspondance de Grimm. — *Journal de Pharmacie et de chimie*, sept. 1842 (notice sur Rouelle par M. Cap). — Hoefer, *Hist. de la chimie*, t. II, p. 386 et suiv.

*ROUGÉ (*Olivier-Charles-Camille-Emmanuel*, vicomte DE), archéologue français, né à Paris le 11 avril 1811, descend d'une ancienne famille de Bretagne. Fils d'un colonel, qui se retira du service après 1830, il se passionna de bonne heure pour les études philologiques, s'attacha à la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et du copte, et appliqua la pénétration de son intelligence à la lecture des hiéroglyphes. Les conquêtes scientifiques de Champollion avaient porté d'abord sur les caractères égyptiens alphabétiques, puis sur une partie des caractères symboliques. L'école, qui continua son œuvre et dont M. de Rougé a été l'un des plus honorables représentants, avait à donner aux diverses formules de l'écriture hiéroglyphique plus de précision, aux valeurs proposées une démonstration plus rigoureuse. M. de Rougé se fit connaître par des articles très-étudiés qu'il publia dans la *Revue archéologique*, et, en 1849, il fut nommé conservateur du musée égyptien au Louvre. Deux inscriptions funéraires dont il donna l'explication, en apportant à la nouvelle méthode des égyptologues de nombreux éléments de progrès, achevèrent d'établir sa réputation. Il exposa la première dans un *Mémoire* qu'il adressa, en 1850, à l'Institut; il publia la seconde, en 1852, dans l'*Athenæum français*, sous le nom de l'*Histoire des deux frères*. Il fut nommé, en 1853, membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Pardessus, et, en 1854, conseiller d'État. Depuis le 8 février 1860, il occupe au Collége de France la chaire de philologie et d'archéologie égyptienne. Outre de nombreux *Mémoires* lus à l'Académie des inscriptions, il a publié une *Notice* sur le Musée égyptien du Louvre.

Vapereau, *Dict. des contemp.* — *Docum. part.*

ROUGEMONT (*Joseph-Claude*), médecin français, né le 10 décembre 1756 à Saint-Domingue, mort le 28 mars 1818 à Cologne. Amené de bonne heure en France, il étudia la médecine à Dijon, et y eut Hugues Maret pour principal maître. En 1774 il se rendit à Paris, et devint l'un des démonstrateurs de Desault. En 1783 l'électeur de Cologne l'appela auprès de lui en qualité de médecin, et lui donna une chaire d'anatomie et de chirurgie à Bonn. Rougemont exerça ensuite sa profession à Hildesheim et à Hambourg. On cite de lui : *Bibliothèque de chirurgie du Nord*; Bonn, 1788-1789, in-8°; — *Handbuch der chirurgischen Operationen*; ibid., 1793, in-8°, réimp. en 1797; — une traduction du *Traité des hernies* de A.-G. Richter; ibid., 1784, in-4°, et Cologne, 1799, 2 vol. in-8°.

Biogr. médicale.

ROUGEMONT (*François* DE), missionnaire, né en 1624, à Maestricht, mort en 1676 à Taitsang-tcheou. En 1641 il entra chez les Jésuites et fut employé d'abord, suivant la coutume, à régenter les humanités. Ayant obtenu, après beaucoup de difficultés, la permission d'aller prêcher l'Évangile dans l'extrême Asie, il s'embarqua pour la Chine avec le P. Intorcelta et quelques autres religieux. A peine arrivé (1659), il se lia à sa société par la profession des quatre vœux. Pendant quelques années il fut chargé de la direction de quatorze églises et de vingt-deux stations, toutes situées dans la province de Nankin Pendant la persécution générale qui s'éleva en 1664 contre les chrétiens, il fut conduit chargé de chaînes à Pékin, et de là à Canton, avec la plupart des autres missionnaires qui y restèrent longtemps prisonniers. Un édit de l'empereur Kang-hi le mit en liberté à

1671, et il reprit le cours de ses prédi- ...n a de lui : *Historia tartaro-sinica* ...ivain, 1673, in-12 ; trad. en portugais ...pie manuscrite par le P. Seb. de Ma- Lisbonne, 1672, in-4° : cette relation, ...squ'en 1668, est écrite avec sincérité; écrivit dans sa prison de Canton ; — ...*é de la doctrine chrétienne*, et des ...*sur les mœurs du siècle*, ouvrages ...chinois.

...*bl. Scriptor. Soc. Jesu.* — Paquet, *Me*-...l. — Coupiet, *Vie de la dame Hiû*.

...T DE LISLE (*Claude-Joseph*), lit- français, amateur de musique, né le ...60 à Lons-le-Saulnier, mort le 26 juin ...Choisy-le-Roi, près Paris. Fils d'un ...l fit ses études littéraires dans sa ...le et se destina de bonne heure à la ...u génie militaire. Il était officier dans ...e à l'époque de la révolution de 1789 ... bientôt capitaine. Au mois d'avril ...s de la déclaration de guerre, Rouget ...se trouvant à Strasbourg, fut invité à ...donné par le maire de cette ville, M. de ... Pendant le repas, la conversation roula ...énements politiques qui jetaient alors ...de fermentation dans les esprits ; on ...tout de la guerre qui venait d'être pro-...t on émit le vœu que dans cette circons-...ennelle quelque inspiration poétique ré-...sentiment d'enthousiasme de la nation. ...e Lisle, qui, dans ses moments de loi-...ait avec succès la poésie et la musique, ...a imagination s'enflammer au contact ...noble pensée. En quittant les personnes ...uelles il avait passé la soirée, il rentra ...en proie à une exaltation fébrile, et sai-...on violon, il improvisa d'un seul jet la ... stance et l'air de l'hymne national ...it faire la réputation de son auteur. Il ...nuit à compléter son œuvre (1) et alla ... la remettre au maire. Une parente de Mlle de Dietrich, qu'on a souvent dési-... erreur comme étant la femme ou la ...e fonctionnaire, se mit au piano et dé-... morceau qu'elle avait devant les yeux. ...ives de la veille furent réunis à la hâte ; ...ilirent le nouveau chant national avec ...sports d'admiration, et on s'empressa de ...air et de le distribuer aux musiciens ...écutèrent sur le passage des troupes. ... civique de Rouget de Lisle fut publié ...ourg sous le titre de *Chant de l'armée* ... . Cet hymne ayant paru dans un jour-...stitutionnel, dont M. de Dietrich était di- recteur, fut connu à Marseille par cette voie. L'un des bataillons marseillais s'en empara et le fit entendre à la garde montante. Plus tard, un peu avant le 10 août 1792, les bandes armées qui, sous la conduite de Barbaroux, vinrent tenter la destruction de la monarchie, le chantèrent pour la première fois à Paris, et c'est de là qu'il fut nommé par le peuple *Hymne des Marseillais*, puis enfin la *Marseillaise*. Quelques mois après avoir composé ce célèbre chant de guerre, Rouget de Lisle était errant en Alsace sous le poids d'une destitution encourue à Huningue, pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août 1792 ; poursuivi comme suspect, il fut, dès le commencement de la Terreur, jeté dans les prisons d'où il ne sortit qu'après la chute de Robespierre, en chantant l'*Hymne du 9 thermidor*, que cette circonstance lui avait inspiré. Ayant suivi Tallien à l'armée des côtes de l'Ouest, il fut blessé d'un coup de mitraille, à Quiberon, au moment du débarquement des émigrés français (1795). La Convention décréta, dans une de ses séances, que le nom de Rouget de Lisle serait inscrit au procès-verbal, et elle s'occupa des moyens de le récompenser. On ignore comment ses intentions furent exécutées, mais il est certain que l'auteur de la *Marseillaise* ne vécut jamais dans l'aisance.

Revenu dans la capitale avec Tallien, il s'y lia de plus en plus avec ce député, ne s'occupant que de littérature, de musique, et des plaisirs du monde. Il paraissait alors avoir renoncé à la carrière des armes, et se montrait opposé à certains résultats de la Révolution ; il eut même à ce sujet avec un journaliste une affaire qui eut quelque retentissement. Depuis lors Rouget de Lisle ne cessa d'habiter Paris où, n'ayant ni fortune ni traitement de retraite, il vécut dans un état voisin de la gêne. Il se vit même contraint, en 1812, de vendre sa part d'héritage du domaine de Montaigu où s'étaient écoulées les heureuses années de son enfance. Cette faible ressource pécuniaire se trouva bientôt épuisée. Après la révolution de 1830, le roi Louis-Philippe lui donna une pension de 1,500 francs ; et un peu plus tard deux autres allocations annuelles lui furent en outre accordées, l'une de 1,000 francs sur les fonds du ministère de l'intérieur, l'autre également de 1,000 francs sur les fonds du ministère du commerce, ce qui lui formait un revenu de 3,500 francs. Au mois de décembre 1830, il avait été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur.

Le souvenir d'une femme qu'il avait tendrement aimée dans sa jeunesse, l'avait empêché de se marier. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à Choisy-le-Roi, près Paris, où un de ses amis, le général Blein, avait une propriété. Quelques biographes disent qu'il mourut chez le général qui lui avait donné l'hospitalité. Il y a erreur dans cette version. L'acte de décès, relevé

...hymne, tel que Rouget de Lisle l'a composé, ...nait que six stances ; la septième, celle des ...n fut ajoutée pour la fête civique du 14 oc-... n'est point de Rouget de Lisle ; elle est de Du-...fut vraisemblablement inspirée par les paroles ...e guerrière exécutée aux fêtes de Lacédémone ...en trois chœurs (Voir Plutarque, *Lycurgue*, ...d'Amyot.)

à la mairie du lieu, porte que Rouget de Lisle est décédé le 26 juin 1836 (chez lui) à Choisy-le-Roi, rue des Vertus, n° 6. La maison qu'il habitait appartenait à M. Voïard, l'un des signataires de l'acte de décès. Ses obsèques eurent lieu le 28, à midi, et son corps fut inhumé au cimetière de Choisy-le-Roi. Ce fut le général Blein qui fit les frais des funérailles.

Poëte et musicien tout à la fois, Rouget de Lisle a composé dans le cours de sa longue carrière un grand nombre de morceaux historiques et chevaleresques, dont on pourrait lui tenir compte ici s'il n'avait fait la *Marseillaise* à laquelle il dut sa renommée. Créé comme hymne de guerre, ce chant eut pour but, dans l'origine, d'exciter les Français à repousser l'étranger et non de les armer les uns contre les autres. Caractère probe et loyal, Rouget de Lisle ne trempa jamais dans les excès de la révolution qu'il déplora plus tard assez hautement, et, si dans l'effervescence des passions, les partis ont souvent fait du *Chant de l'armée du Rhin* un instrument de trouble et de désordre, on ne saurait s'en prendre au noble et généreux sentiment qui inspira son auteur.

On connaît de lui : *Cinquante chants français, paroles de divers auteurs, mis en musique par Rouget de Lisle*; Paris, 1825, gr. in-4°. Parmi les morceaux contenus dans ce recueil et qui rappellent le plus la manière large et énergique de l'auteur de la *Marseillaise*, on remarque le *Chant de Roland à Roncevaux*, composé au mois de mai 1792, le *Chant du 9 thermidor*, le *Chant de guerre de l'armée d'Égypte*, le *Chant du combat*, demandé par le premier consul, quelques jours après le 18 brumaire; — *Essais en vers et en prose*; Paris, 1796, in-8°; — *Adélaïde et Monville*, anecdote; Paris, 1797; in-8°, — *L'Ecole des Mères*, pièce jouée au Théâtre-Feydeau, en 1798, avec quelque succès; — *Tom et Lucy*, romance avec accompagnement de piano et violon obligé; Paris, 1799; — *Romances* avec accompagnement de piano et violon obligé; quatre recueils renfermant 24 romances; Paris, 1799; — *La Matinée*, idylle; Paris, 1811, in-8°; — Traduction en vers français de plusieurs fables de Kriloff, dans le recueil de ce fabuliste, imprimé en 1825; — *Macbeth*, tragédie lyrique en 3 actes, musique de Chelard, jouée en 1827 à l'Opéra, et imprimée sous le pseudonyme d'Auguste His; — *Historique et souvenirs de Quiberon*, dans le t. II des *Mémoires de Tous* (1834); cette notice tend à prouver qu'il n'y avait pas eu de capitulation en 1795, entre l'armée républicaine et les émigrés. En février 1838, les journaux annoncèrent la vente aux enchères de 147 poésies autographes, hymnes, romances, et 16 pièces de théâtre inédites. On ignore en quelles mains ces manuscrits ont passé.

Le général ROUGET, qui avait été aide de camp du général Decaen, et qui fut mis à la retraite, en 1830, avec le grade de maréchal de camp, était frère de Rouget de Lisle. Il mourut en 1833 à Dijon. Dieudonné DENNE-BARON.

G. Kastner, *Chants de l'armée*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Documents particuliers*.

ROUGIER (*Jean-Baptiste*), baron DE LA BERGERIE, agronome français, né en 1757 à Beaulieu (Haute-Vienne), mort le 13 septembre 1836 à Paris. Sa famille était riche et venait d'acquérir la seigneurie de Bléneau, dans les environs de Joigny. Dès sa jeunesse il s'adonna à l'étude de l'agriculture et surveilla l'exploitation de ses domaines; faisant marcher de front la théorie et la pratique, il présenta en 1788 à Louis XVI des *Recherches sur les abus qui s'opposent aux progrès de l'agriculture*, et fut admis dans plusieurs sociétés savantes. En 1789 il adopta les principes de la révolution, et figura parmi les membres de la municipalité de Paris. Élu, en 1791, député de l'Yonne à l'Assemblée legislative, il s'associa activement à toutes les mesures qui transformèrent a cette époque la condition du régime agricole, et déploya un zèle assez vif contre les émigrés et les prêtres insermentés. Il ne mit pas beaucoup d'empressement à briguer les honneurs de la réélection, et profita des loisirs qui lui étaient rendus pour reprendre ses études favorites. Le régime de la terreur fut sur le point de l'atteindre; mais Carnot le mit à l'abri du danger en lui faisant donner la mission d'inspecter sur tout le territoire français le développement du dessèchement des marais. L'année suivante, il fut chargé de constater les ravages causés par la grêle dans le département de la Creuse (1795). Après le 18 brumaire, il sollicita une position administrative, et fut placé à la tête de la préfecture de l'Yonne (mars 1800); il y fit le plus grand bien en appliquant à la prospérité de ce département son activité et ses connaissances variées, en fondant des sociétés et en encourageant l'agriculture de la parole et de l'exemple. Aussi son départ inspira-t-il des regrets sincères lorsqu'en 1811, dégoûté des tendances de plus en plus despotiques du gouvernement impérial, il donna sa démission pour aller vivre dans ses terres. M. de La Bergerie était correspondant de l'Institut (section d'économie rurale). Nous citerons de lui : *Recherches sur les principaux abus qui s'opposent aux progrès de l'agriculture*; Paris, 1788, in-8°; — *Traité d'agriculture pratique, ou Annuaire des cultivateurs de la Creuse*; 1795, in-8°; — *Rapport général sur les étangs de la République*; Paris, 1795, in-8°; — *Essai sur le commerce et la paix*; 1797, in-8°; — *Mémoire sur les chanvres et les lins de France*; Paris, 1799, in-12 : l'Institut en ordonna l'impression; — *Géorgiques françaises, poëme* (en XII chants), *suivi d'un Traité de poésie géorgique*; Paris, 1804, 1824, 2 vol. in-8° : les vers sont faibles, mais il y a dans le *Traité* et dans les notes de

l'érudition, du bon sens et de la verve; — *Sur l'abus des défrichements et de la destruction des bois et forêts;* Auxerre, 1804, in-4°; — *Histoire de l'agriculture française;* Paris, 1815, in-8°; — *Les Forêts de la France, leurs rapports avec les climats, la température*, etc.; Paris, 1817, in-8°; — *Almanach du cultivateur, ou l'Année rurale, par un agronome;* Paris, 1819-1820, 2 vol. in-18; — *Cours d'agriculture pratique;* Paris, janvier 1819 à décembre 1822, 8 vol. in-8° fig. : recueil mensuel qui parut sous sa direction et où l'on trouve beaucoup d'articles remarquables; — *Manuel des étangs;* Paris, 1819, in-12, pl.; — *Essai sur l'art de faire le vin;* Paris, 1821, in-8°; — *Trente années de la vie de Henri IV;* Agen, 1826, in-8°; — *Considérations générales sur l'histoire, servant d'introduction à l'histoire de l'agriculture ancienne et moderne en Europe;* Paris, 1829, in-8°; — *Histoire de l'agriculture ancienne des Grecs;* Paris, 1829, in-8°; — *Histoire de l'agriculture des Gaulois;* Paris, 1829, in-8°; — *Mémoire sur la destruction des bois;* Paris, 1831, in-4° : La Bergerie était très-hostile au système du déboisement, et il est enclin à l'exagération sur un sujet qu'il a traité à différentes reprises; — *Eglogues bucoliques;* Paris, 1833, in-18 : ce recueil est médiocre et ne vaut pas même celui des *Géorgiques;* — *Histoire de l'agriculture ancienne des Romains;* Paris, 1834, in-8° : de ses divers ouvrages historiques, celui-ci est le meilleur. Rougier de La Bergerie a fondé en 1797, avec Teissier, les *Annales de l'agriculture française;* mais il n'y travailla que deux ans. Il a aussi fourni des articles au t. X du *Cours d'agriculture* de Rozier (1803). P. L.

Le Moniteur univ., 1836, p. 1922.

ROUGNON (*Nicolas-François*), médecin français, né à Morteau (Franche-Comté), le 19 avril 1727, mort à Besançon le 5 août 1799. Fils et neveu de bons médecins, il suivit la carrière de ses parents et se fit recevoir docteur à Besançon. Il pratiqua quelque temps à l'hôtel-Dieu de Paris, puis à Noyon. En 1759, il devint professeur de médecine et de botanique à l'université de Besançon, et médecin en chef des hôpitaux de cette ville. Il mourut d'une fièvre contagieuse qu'il gagna dans l'exercice de ses fonctions. Rougnon était, depuis 1761, membre de l'Académie de Besançon. Fort lié avec Astruc, Haller, Lorry, Macquer, Richard, Tronchin et autres célébrités médicales, il a laissé une correspondance scientifique fort intéressante; elle a été en partie publiée par un de ses élèves, Marchant, (Besançon, in-8°). On a de lui : *Codex physiologicus;* Besançon, 1776, in-8°; — *Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus corporis functionibus;* Besançon, 1786-1788, in-4° : bon commentaire des principales sentences d'Hippocrate; — *Sur les avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre;* Besançon, 1794, in-8°; — *Médecine préservatrice et curative générale et particulière;* Besançon et Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Marchant, *Notice sur Rougnon;* Besançon, 1799, in-8°.

* **ROUHER** (*Eugène*), homme politique français, né à Riom, le 30 novembre 1814. Fils d'un avoué, il se destina à la marine et fut, en 1828, admis à l'école navale d'Angoulême; mais à la suppression de cet établissement, il revint au collége de Riom continuer ses études, qu'il termina à celui de Clermont. Pendant qu'il faisait son droit à Paris, il s'initia à la pratique des affaires chez un avoué; de retour à Riom, protégé par la réputation d'un frère aîné, que sa frêle santé éloigna bientôt du barreau, il débuta en 1836, comme avocat à la cour royale de cette ville. Devenu gendre de M. Conchon, adjoint, puis maire de Clermont, il se fit connaître par quelques procès de presse, dans lesquels il soutint la cause libérale démocratique. En 1846, il se présenta sous les auspices de M. Guizot, comme candidat au collége électoral de sa ville natale. Les électeurs le repoussèrent alors; mais après la révolution de février, il réussit, grâce à une profession de foi républicaine, à représenter le Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante, où il vota constamment avec le parti modéré. Réélu en mai 1849, il succéda, le 30 octobre suivant, à M. Odilon Barrot, comme ministre de la justice. Il dessina nettement son attitude, soit dans la défense de la loi du 31 mai 1850 qui restreignait le suffrage universel, soit dans la discussion de la loi sur la presse qu'il fit voter, malgré la violente opposition des montagnards auxquels il lança cette apostrophe : « Votre révolution de février n'a été qu'une catastrophe! » Sorti du ministère le 19 janvier 1851, à la suite d'un blâme de l'Assemblée contre le cabinet tout entier, il y rentra le 10 avril avec MM. Baroche, Fould, etc., pour le quitter encore une fois, le 26 octobre de la même année. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Rouher n'hésita pas à reprendre le portefeuille de la justice; mais, à la suite du décret du 22 janvier 1852 sur les biens de la famille d'Orléans, il donna sa démission. Le 25 de ce mois, il reçut la vice-présidence du conseil d'État avec la direction du département de législation, justice et affaires extérieures. Appelé, le 3 février 1855, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, il a en outre pris place au sénat par décret du 12 juin 1856. Sous son administration, d'immenses travaux se sont accomplis dans les départements et surtout à Paris. Un traité de commerce entre la France et l'Angleterre fut préparé par M. Rouher et signé le 23 janvier 1860. Cet acte, qui apporte d'importantes modifications aux relations commerciales des deux États, a été à l'époque de sa promulgation l'objet d'amères critiques; mais on ne saurait nier aujourd'hui qu'il ait donné des résultats satisfaisants pour quelques-unes des branches

de notre industrie. Remplacé comme ministre le 23 juin 1863, M. Rouher a été nommé le même jour président du conseil d'État. Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 août 1850, il a été promu grand'croix le 25 janvier 1860.

Le Senat de l'Empire français. — *Biogr. des représent. à l'assemblee constit.* — *Docum. part.*

ROUILLÉ (*Jean-Baptiste*), comte DE MESLAY, magistrat, né à Paris le 15 avril 1656, mort au château de Meslay-le-Vidame (Eure-et-Loir), le 13 mai 1715. Il était le fils aîné de Jean Rouillé, 1er comte de Meslay, intendant en Provence et conseiller d'État, mort le 30 janvier 1698, à Paris. Conseiller au parlement de Paris (1679), il se démit de cette charge pour se consacrer à la culture des sciences. Par son testament, il légua à l'Académie royale des sciences une somme de 125,000 fr., dont les intérêts devaient servir à fonder des prix pour les savants qui s'occuperaient de la recherche de la quadrature du cercle, ou qui feraient d'importantes découvertes dans les mathématiques. Se fondant sur ce que la quadrature du cercle n'est qu'une chimère, le fils unique de Rouillé de Meslay demanda la nullité de cette disposition testamentaire qui renfermait une clause inexécutable. Après une longue procédure, l'Académie fut, en 1717, mise en possession du legs. Toutefois, comme il était évident que le testateur avait eu l'intention de favoriser la culture des sciences, l'Académie décida qu'à partir de 1720, le revenu de la somme qui lui avait été léguée serait consacré à fonder un prix destiné aux auteurs des meilleurs mémoires sur l'astronomie physique, ou sur des questions intéressantes pour le commerce et la navigation. Ce prix existe encore aujourd'hui.

Avec *Anne-Jean* ROUILLÉ, fils unique du précédent, mort à Paris, le 10 avril 1725, s'éteignit la branche des comtes de Meslay.

Armorial général de France. — *Mercure de France*, 1715. — De Courcelles, *Hist. général. des pairs de France*, III. — *Docum. partic.*

ROUILLÉ DU COUDRAY (*Hilaire*), cousin du précédent, né le 2 novembre 1651 à Paris, où il est mort le 4 septembre 1729. Fils aîné de Pierre Rouillé, intendant en Poitou, mort le 25 septembre 1678 à Paris, il devint, en 1674, conseiller au grand conseil et grand rapporteur en la chancellerie, puis, en 1686, procureur général en la chambre des comptes de Paris. En 1701, il résigna ces dernières fonctions à Bouvard de Fourqueux, son beau-frère, et grâce au crédit du maréchal de Noailles, avec lequel, dit Saint-Simon, il vivait depuis longtemps en liaison intime de plaisirs, il fut nommé directeur des finances. « C'était, ajoute le mordant chroniqueur, un rustre brutal, bourru, plein d'humeur, qui, sans vouloir être insolent, en usait comme font les insolents, dur, d'accès insupportable, à qui les plus secs refus ne coûtaient rien et qu'on ne savait comment voir ni prendre; au reste, bon esprit, savant et capable, mais qui ne se déridait qu'avec des filles et entre les pots, où il n'admettait qu'un petit nombre de familiers obscurs. » Lorsqu'en 1715, Adrien-Maurice, duc de Noailles, fils du maréchal, eut été nommé président du conseil des finances, il prit pour son mentor Rouillé du Coudray qui, dès 1703, avait été fait conseiller d'État. Sa débauche, contrainte et cachée jusqu'alors, n'eut plus de frein ni de secret, et on le vit faire trophée des écarts d'une vie dont la licence se prolongeait beaucoup au delà des bornes de la jeunesse. Jouissant de 180,000 livres d'appointements, il régenta ouvertement les finances; mais en 1718, après le renvoi du duc de Noailles, il ne put être lui-même conservé dans le conseil. Il acheva sa vie dans les vices les plus honteux. C'était d'autant plus déplorable que Rouillé du Coudray possédait une assez vaste érudition historique et littéraire, et diverses connaissances utiles et agréables. J.-B. Rousseau, dont il avait encouragé les débuts, lui a adressé une de ses odes.

Saint-Simon, *Mémoires*, édit. Chéruel, VIII et IX. — De Courcelles, *Hist. généal. des pairs de France*, III.

ROUILLÉ (*Pierre*), seigneur DE MARBEUF et SAINT-SEINE, diplomate, frère du précédent, né le 5 août 1657 à Paris, où il est mort le 30 mai 1712. Pourvu, en 1680, d'une charge de conseiller au Châtelet, il devint ensuite lieutenant général des eaux et forêts (1683), président au grand conseil (1694), et ambassadeur en Portugal (1697). Il succéda dans ce dernier poste à l'abbé d'Estrées, et les événements politiques de cette époque donnèrent à sa mission une certaine importance. C'était un homme sage, avisé, instruit et aussi sobre que son frère était gourmand, ivrogne et débauché. Après la signature du traité de partage de la succession d'Espagne (mars 1700), il fut chargé de le communiquer à Pierre II, roi de Portugal et obtint sa complète adhésion. Après la mort de Charles II, Rouillé parvint à faire conclure au même prince un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et le Portugal (18 juin 1701). L'Angleterre et la Hollande intriguèrent vivement pour en amener la rupture. Dans ces circonstances, Louis XIV jugea prudent d'accorder à Pierre II un traité de neutralité, s'il le demandait; mais, par la plus étrange des méprises, la lettre et les pleins pouvoirs donnés à cet effet à Rouillé, le 22 avril 1703, furent adressés au cardinal d'Estrées, ambassadeur à Madrid, qui, ignorant l'importance du paquet dans lequel ils étaient contenus, en différa l'envoi à Lisbonne, et par une autre maladresse le réexpédia à Paris, d'où enfin on l'adressa directement en Portugal. Ces retards placèrent Rouillé dans une très-fausse position à la cour de Portugal, où son inaction avait laissé le champ libre aux ennemis de la France;

(1) La famille Rouillé, originaire de la Bretagne, se divisa en trois branches principales : les seigneurs, puis comtes de Meslay, les seigneurs, puis marquis du Coudray, les seigneurs de Marbeuf et Saint-Seine.

t-il son rappel; il était de retour
» le 17 novembre 1703. En octobre
XIV l'envoya sans caractère officiel
; auprès de Maximilien-Emma-
Bavière, à qui Philippe V avait
des Pays-Bas, pour le
de , Rouillé,
avait ires d'Es-
de à e d'Im-
service 1709,
de la
Après
ciations avec sa pru-
, il ne à triompher
ntions des de Torcy,
lui-même à l'espérance
des conditions , n'emporta à
des articles qui n'étaient
qu'une trêve de deux mois. Rouillé con-
e les admettre; mais Louis XIV, blessé
orgueil, lui adressa aussitôt des lettres
l. Rouillé revint alors à Paris. Il fut
ort dans son lit par ses valets dans la
du 30 mai 1712; la veille, il avait soupé
princesse d'Épinoy et s'était couché en
santé.

s, ROUILLÉ (*Pierre-Antoine*), mort à
juin 1733, était depuis 1712 président
conseil.

rnier descendant de cette famille est
Étienne-Octave ROUILLÉ, marquis DE
né à Paris, le 4 mars 1798, pair de
aujourd'hui sénateur.

non, Torcy, *Mémoires*. — Moréri, *Dict. hist.*

OUX (*Louis-Julien*, baron DE), admi-
r, né le 20 mars 1753 à Landerneau
e), mort le 1er février 1819 à Brest.
e était, dit on, originaire de l'Écosse,
cherché asile en Bretagne après la con-
n à mort d'un de ses membres, capi-
gardes de Charles Ier. Il siégea, comme
sa ville natale, aux états de Bretagne,
ama contre l'inégale répartition de l'im-
en 1791, député du Finistère à l'Assem-
slative, il se prononça en faveur de la
on et de la tolérance, et repoussa la
ation absolue des émigrés et des prêtres
es. En 1792, il refusa d'entrer à la Con-
où ses compatriotes l'avaient envoyé,
it, en 1793, aux fédérés qui avaient levé
drapeau de la guerre civile. Mis hors
un décret spécial, il parvint à se sous-
x poursuites jusqu'à la fin de la ter-
1796, Roujoux remplit les fonctions de
ire près le tribunal criminel de Quim-
797, il fut député au conseil des An-
bien qu'il eût plus d'une fois protesté
s envahissements du pouvoir militaire,
au coup d'État de Bonaparte, et passa
ribunat. Le 13 avril 1802, il fut nommé
Saône-et-Loire, et administra ce dé-
t avec autant de sagesse que de droiture; en 1814, il fit de courageux mais inutiles efforts pour le préserver de l'invasion des troupes étrangères. Pendant les Cent-Jours il accepta la préfecture du Pas-de-Calais, puis celle d'Eure-et-Loir. La seconde restauration le destitua, et il se retira à Brest avec une pension que Louis XVIII lui avait accordée. Doué d'un esprit aimable, Roujoux cultivait avec quelque succès la poésie légère, et les recueils du temps contiennent de lui plusieurs jolies chansons, entre autres celle qui commence par ce vers :

Si nous vivions comme vivaient nos pères,

et que l'on a attribuée à Duval. Il avait reçu, en 1808, le titre de baron de l'Empire.

Biogr. bretonne. — *Biogr. nouv. des Contemp.*

ROUJOUX (*Prudence-Guillaume*, baron DE), administrateur et historien, fils du précédent, né à Landerneau, le 6 juillet 1779, mort à Paris, le 7 octobre 1836. Après d'excellentes études qui l'avaient conduit à l'École polytechnique, il entra en 1800 dans la marine militaire, et fut attaché à l'état-major du contre-amiral Lacrosse, qui venait d'être nommé gouverneur de la Guadeloupe. Pendant son séjour dans cette colonie, il dressa une carte militaire de l'île, et revint en France, chargé de quelques dépêches importantes. En 1802 il se rendit auprès de son père, alors préfet de Saône-et-Loire, et rédigea sous ses yeux une *Statistique* complète de ce département (Paris, in-8°). Le mérite de ce travail attira sur lui l'attention du ministre de l'intérieur, M. de Champagny, et en janvier 1806, il devint sous-préfet de Dôle. En 1811, il passa à la sous-préfecture de Saint-Pol. Bientôt il publia un *Essai d'une histoire des révolutions arrivées dans les sciences et les beaux-arts*, depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours (Paris, 1811, 3 vol. in-8°), ouvrage qui n'est guère qu'une médiocre compilation sous le rapport du savoir. En 1812, il fut nommé préfet du Ter, dans la Catalogne, province qu'un décret avait réunie à la France. Il y déploya une grande activité pour assainir la ville de Girone, qu'un siége de sept mois avait frappée de toutes les calamités. Il y fut atteint du typhus, et n'échappa qu'avec peine à la violence de la maladie. Satisfait de son zèle, le gouvernement lui confia, en outre, l'administration du département de la Sègre, dont le chef-lieu était Puycerda (1813). Lors de l'évacuation de la Péninsule, il rentra en France, et ne fut pas employé par la restauration. Dans les Cent-Jours, l'empereur lui donna la préfecture des Pyrénées-Orientales, qu'il perdit au retour de Louis XVIII. Rentré dans la vie privée, il s'occupa exclusivement de littérature et de journaux, et, nous le disons à regret, plus en spéculateur qu'en écrivain. En 1816, il était propriétaire et directeur du *Journal général de France*, auquel il donna ensuite le titre d'*Indépendant*, et qui fut réuni plus tard au *Censeur*, à *la Renommée*, et définitivement au *Courrier français*. Il eût été facile au gou-

vernement de la restauration de rattacher Roujoux à ses intérêts; mais on le laissa dans les rangs de l'opposition, où l'avait jeté la chute de l'empire. Après la révolution de Juillet, il fut nommé préfet du Lot (19 août 1830); mais il ne garda pas longtemps cet emploi, et acheva ses jours dans la retraite. Outre les ouvrages cités, on lui doit : *Don Manuel, anecdote espagnole;* Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains*, traduite de l'anglais de Lingard; Paris, 1825-1831, 14 vol. in-8°; 1834-1835, 17 vol. in-8°, et 1831-1845, 5 vol. gr. in-8°. On a dit que Roujoux avait traduit les douze premiers volumes de cet ouvrage, et M. Amédée Pichot les suivants. Beaucoup de volumes de cette traduction sont écrits d'un style pénible, raboteux et peu élégant, ce qui annonce que les maîtres n'ont pas eu *le temps* de corriger l'œuvre des jeunes gens qu'ils avaient employés. Un abrégé de la grande histoire a été publié en 4 vol. in-12, 1827-1830. On l'attribue à plusieurs mains; — *Histoire des rois et ducs de Bretagne;* Paris, 1828-1829, 4 vol. in-8° : peu d'exactitude historique et scènes de roman; — *Le Monde en estampes, ou Géographie des cinq parties du monde*, ouvrage consacré à l'amusement de la jeunesse; Paris, 1828, in-8°, fig. et pl.; — *Maison de Polignac, précis historique;* Paris, juillet 1830, in-8°; — *Histoire pittoresque de l'Angleterre et de ses possessions dans les Indes*, publiée par Alfred Mainguet; Paris, 1834-1836, 3 vol. in-8° à deux colonnes. Ch. Nodier a déclaré que la rédaction était de Roujoux seul; — *Histoire d'Irlande*, par Thomas Moore, traduite de l'anglais; Lyon, 1836, in-8°. Roujoux a édité les *Poésies* (apocryphes) de Clotilde de Surville (1826, in-8°), et l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, par Laharpe (1830-1835, 21 vol. in-8°). J. C.

Rabbe, *Biogr. univ. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Moniteur univ.* du 19 oct. 1836.

* **ROULAND** (*Gustave*), homme d'État, né à Yvetot, le 2 février 1807, fit ses études au collége de Rouen et son cours de droit à Paris. Il débuta dans la magistrature comme juge-auditeur au tribunal civil des Andelys, et fut successivement substitut près le tribunal civil de Louviers, puis près le tribunal civil d'Évreux, procureur du roi à Dieppe, substitut du procureur général près la Cour royale de Rouen (17 février 1835), avocat général à la même Cour (1er novembre 1838), procureur général près la Cour royale de Douai (28 avril 1843), avocat général à la Cour de cassation (23 mai 1847). Il était, depuis 1846, membre de la Chambre des députés, où il représenta le premier arrondissement de Dieppe jusqu'à la révolution de février. Le 3 mars 1848, il se démit des fonctions d'avocat général à la Cour de cassation, auxquelles le président de la république le rappela, le 10 juillet 1849, et il fut nommé procureur général près la Cour impériale de Paris, le 10 février 1853. Parmi les affaires dans lesquelles il prit la parole, on a remarqué celle de Douvrand, devant la Cour d'assises de Rouen, celle des marais de Fampoux, devant la Cour de Douai, celles des complots de l'Opéra-Comique et de l'Hippodrome, des correspondants étrangers, de Pianori, devant la Cour de Paris. M. Rouland a succédé, le 13 août 1856, à M. Fortoul, comme ministre secrétaire d'État au département de l'instruction publique et des cultes. Des innovations graves et nombreuses venaient d'être essayées dans l'enseignement public; le nouveau ministre sut attendre que les conseils de l'expérience apprissent les défauts ou les qualités des différentes parties du nouveau système, avant de les maintenir ou de les modifier. Sa pensée constante a été de relever, sur certains points, le niveau des études, et d'améliorer, à tous les degrés, la position des maîtres, surtout celle des instituteurs primaires. Par une suite de sages mesures, il a grandi peu à peu l'influence morale de ces précepteurs du peuple et assuré leur bien-être matériel. On lui doit aussi la création des bibliothèques scolaires, qui répondent à des vœux souvent exprimés. En 1863, M. Rouland a été remplacé dans son ministère par M. Duruy (23 juin), et nommé, le 26, vice-président du sénat, où il siégeait depuis le 14 nov. 1859. Il est grand-officier de la Légion d'honneur (15 août 1857).

Son fils, *Gustave* Rouland, a rempli auprès de lui les fonctions de chef du cabinet, de directeur du personnel et de secrétaire général.

Vapereau, *Dict. des Contemp.* — *Docum. partic.*

ROULLET (*Jean-Louis*), graveur français, né à Arles en 1645, mort à Paris en 1699. Élève de Lenfant et de Fr. de Poilly, dont il fut l'un des meilleurs élèves, il alla se perfectionner en Italie, et passa dix années (1673 à 1683) tant à Naples qu'à Rome; dans cette dernière ville, il travailla d'après les dessins et les conseils de Ciro Ferri. A son retour, il se fixa à Paris. Il fut agréé par l'Académie en 1698. On prétend que Roullet mourut du chagrin qu'il éprouva de se voir « maltraité de paroles et mal récompensé d'un portrait qu'il avait gravé pour un grand seigneur, M. de Villacerf, pour lors disgracié ». Cet artiste a gravé d'après Mignard, A. Carrache, Ciro Ferri, et sur ses propres dessins. On lui doit quelques portraits de ses contemporains, entre autres celui de son maître Fr. de Poilly; mais cet ouvrage, laissé inachevé, fut terminé par P. Drevet.

Fontenai, *Dict. des Artistes.* — *Abecdario de Mariette.* — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — De Chennevières, *Recherches sur quelques peintres provinciaux.* — *Mémoires inédits de l'ancienne Acad. de peinture.*

ROULLIARD (*Sébastien*), savant littérateur, né à Melun, mort en 1639 à Paris, dans un âge assez avancé. Il était fils d'un avocat et embrassa

la même profession. Au printemps de 1588, il se rendit à Paris, fut admis au barreau du parlement et se distingua dans la conduite des plus grandes affaires. Ayant parlé un jour avec trop de liberté, le premier président l'interrompit et l'avertit de corriger son style; cette réprimande fit tant de peine à Roulliard qu'il se dégoûta du barreau et se mit à écrire. Telle est l'anecdote rapportée par le P. Liron. Quoi qu'il en soit, il est certain que Roulliard donna beaucoup de temps à la composition d'ouvrages fort différents quant au sujet; il les publiait sous des titres bizarres, et les écrivait avec précipitation, sans aucune critique, et dans un style rude et entortillé. Nous citerons de lui : *Élégie sur la mort du duc de Joyeuse;* Paris, 1588, in-4°; — *Job, trad. de la Bible*, suivi de *Météorique ou Relief de discours sur Job;* Paris, 1599, 2 part. in-8°; — *Capitulaire, auquel est démontré qu'un homme né sans testicules apparens, et qui a néanmoins toutes les autres marques de virilité, est capable des œuvres de mariage;* Paris, 1600, 1603, 1604, in-8° : c'est un factum rare et recherché, en faveur du baron d'Argenton que sa femme prétendait faire accuser d'impuissance; « l'auteur, dit Niceron, s'explique avec bien de la naïveté sur cette matière délicate, et quoiqu'il ne sorte jamais du sérieux, on trouve dans sa pièce bien des traits gaillards »; la question a été traitée avec plus d'érudition par Bouhier et Fromageot; — *Synoptique, alias Arctitude de la femme;* Paris, 1601 ou 1602, in-8°, très-rare; — *Traité de l'antiquité et priviléges de la Sainte-Chapelle de Paris;* Paris, 1606, in-8°; — *Le grand Aumônier de France;* Paris, 1607, in-8°; — *Les Reliefs forenses;* Paris, 1607, in-8°, et 1610, in-4° : on y trouve reproduits le *Synoptique* et le *Capitulaire*, et comme appendice à ce dernier, un procès-verbal de l'ouverture du corps du baron d'Argenton, d'après lequel on voit que Roulliard avait été bien fondé à soutenir la validité du mariage; — *Parthénie, ou Histoire de l'église de Chartres;* Paris, 1609, in-8° : elle offre beaucoup de détails intéressants et peut être encore consultée avec fruit; — *La magnifique Doxologie du festu;* Paris, 1610, in-8° : c'est un badinage assez recherché; — *Consultationes variæ;* Paris, 1611, in-4°; — *Vie de S. Isabelle de France;* Paris, 1619, in-8°; — *Dicæologie, ou Défense justificative pour G. de Monconys;* Paris, 1620, in-4° : plaidoyer admirable, au jugement de Gui Patin, et que Niceron déclare avec raison un chef-d'œuvre de pédantisme; — *Les Gymnopodes, ou de la Nudité des pieds;* Paris, 1624, in-4°, plaidoyer écrit pour et contre les cordeliers, à qui une ordonnance de leur général venait d'imposer l'obligation d'aller pieds nus; — *Le Theristre, ou Défense pour le voile du visage;* Paris, 1626, in-4°; — *Li-Huns en Sang-ters;* Paris, 1627, in-4°, discours sur les priviléges du monastère de Lions en Santerre, près Roye, en Picardie; — *Histoire de Melun;* Paris, 1628, in-4° : l'ordre et la netteté manquent à cet ouvrage commencé dès 1608, et l'on y trouve à leur place une érudition mal digérée et pédantesque; — *Le Lumbifrage de Nicodème Aubier, scribe, soi-disant le cinquième évangéliste;* Eleuteres (Paris), s. d., in-8°, très-rare. Roulliard a laissé en manuscrit : *Historia primorum præsidum parlamenti Parisiensis*, qui se trouve à la Bibliothèque impériale.

Lelong, *Bibl. hist.* — Liron, *Bibl. chartraine.* — Camus, éd. Dupin, *Lettres pour servir à la profession d'avocat.* — Niceron, *Mémoires*, XXVII. — Brunet, *Man. du Libraire.*

ROUQUET (*N...*), peintre français, né à Genève en 1702, d'une famille de protestants français réfugiés, mort à Charenton en 1758. Étant venu se fixer à Paris vers le milieu du siècle après un long séjour en Angleterre, il fut, bien que protestant, reçu membre de l'Académie de peinture, le 23 février 1754, sur un ordre exprès du roi, et il eut la jouissance d'un logement au Louvre. Comme peintre, il imita la manière de l'allemand Zincke. « Il possédait parfaitement la pratique de son art, dit Mariette; l'étude qu'il avait faite de la chimie lui avait fait faire des découvertes qui sont demeurées ensevelies avec lui, car il était d'un caractère qui ne le rendait pas fort aimable dans la société. Un an avant sa mort, il était devenu fou et si fort qu'il fallut l'enfermer. Il mourut à Charenton. » Rouquet a écrit plusieurs ouvrages : *Lettre de M*** à un de ses amis pour lui expliquer les estampes d'Hogarth;* Londres (Paris), 1746, in-8°; — *État des arts en Angleterre;* Paris, 1755, in-12; — *L'Art nouveau de la peinture en fromage ou en ramequin;* Paris, 1755, in-12 : c'est une vive critique de l'*Histoire de la peinture à la cire*, ouvrage attribué à Diderot.

Haag frères, *France protestante.* — Walpole, *Anecdotes of painting.* — *Abecdario de Mariette.* — Rigaud, dans les *Mémoires* de la Société de Genève, 1847.

ROUS (*Francis*), député anglais, né en 1579 à Halton (Cornouailles), mort le 7 janvier 1659 à Acton, près Londres. En sortant de l'université d'Oxford, il étudia le droit; on prétend même qu'il entra dans les ordres et qu'il prêcha à Saltosh; mais cette assertion n'est pas clairement établie. Sous Charles Ier, ses compatriotes l'envoyèrent trois fois siéger à la chambre des communes : il s'y éleva avec force contre les empiétements du pouvoir, et surtout contre l'Église établie et l'arminianisme. Dans la suite il seconda l'établissement de la république et l'élévation de Cromwell, en qui il se plaisait à reconnaître certains traits de Moïse et de Josué. Il fit partie du conseil privé, et, en 1657, il entra dans la chambre haute. C'était un homme rude, honnête, enthousiaste, très-versé dans la discussion des matières religieuses sur lesquelles il a beaucoup écrit. Ses principaux ou-

vrages en ce genre ont été réunis sous le titre : *The Works of F. Rous, or Treatises and meditations dedicated to the saints* (Londres, 1657, in-fol.). Citons encore de lui : une version des *Psaumes* en vers anglais; Londres, 1645, in-8°, impr. par ordre du parlement; — *Mella Patrum*; ibid., 1650, in-4°; — *Interiora regni Dei*; ibid., 1665, in-12.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Lysons, *Environs*, II. — Granger, *Biogr. Dict.*

ROUSSEAU (*Jacques*), peintre et graveur, né à Paris et baptisé le 4 juin 1630, mort à Londres le 16 décembre 1693. On le croit fils d'un maître menuisier. Il alla de bonne heure en Italie où il suivit les leçons d'Hermann Swanevelt, dont il épousa la sœur. Dès cette époque il s'adonna entièrement au genre du paysage orné d'architecture. De retour en France vers 1660, il fut chargé de travaux importants pour la décoration des châteaux de Saint-Germain en Laye, de Versailles et de Saint-Cloud. En 1679, il orna de fresques l'hôtel Dangeau à la place Royale, puis l'hôtel de Lambert. Le 2 septembre 1662, il avait été reçu membre de l'Académie royale de peinture et nommé conseiller en 1679. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, il fut exclu de l'Académie avec huit de ses coreligionnaires : H. Testelin, J. Michelin, Samuel Bernard, Louis-Ferdinand Elle, Nic. Heude, Jean Forest, Mathieu Lespagnandel, et Jacob d'Agard. Rousseau se rendit en Hollande (1). En 1690, il fut appelé à Londres pour travailler de concert avec La Fosse et Monnoyer à la décoration de l'hôtel Montague (aujourd'hui *British museum*), et il donna les dessins d'une partie de l'architecture de ce bel édifice. Le prix de ces travaux estimés 15,000 liv. fut acquitté par la constitution d'une rente viagère que lord Montague eut à payer pendant deux ans seulement. Rousseau fit en outre en Angleterre plusieurs tableaux de décoration pour la résidence royale de Hampton-Court. Il a gravé à l'eau-forte 19 planches, tant d'après ses propres compositions que d'après les tableaux de la collection du célèbre amateur Jabach; ces estampes sont estimées. H. H—N.

D'Argenville, *Hist. des plus fameux peintres.* — Fontenai, *Dict. des artistes.* — Huber et Rost, *Manuel de l'amateur.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur français.* — Haag frères, *France protestante.* — *Abecdario de Mariette.* — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — H. Walpole, *Anecdotes of painting.*

ROUSSEAU (*Jean-Baptiste*), poëte français, né à Paris le 6 avril 1670, mort à Bruxelles le 17 mars 1741. Il était fils d'un honnête cordonnier qui, ayant acquis quelque aisance dans l'exercice de sa très-modeste industrie, fit donner à ses enfants une instruction au-dessus de leur condition sociale. Jean-Baptiste et son frère en profitèrent : celui-ci devint, sous le nom de père Léon, un religieux connu par son talent de prédicateur; celui-là devint un poëte qu'on a longtemps regardé comme le plus grand de nos lyriques. J.-B. Rousseau fit d'excellentes études chez les jésuites. Talent essentiellement imitateur, il gardera toute sa vie et dans toutes ses œuvres ce caractère d'élève brillant des maîtres; on sentira toujours en lui, même alors qu'il croit s'émanciper, le disciple qui a son modèle et son type sous les yeux. Après ses premiers essais, il se tourna vers le théâtre, où il débuta en 1694 par *le Café*, comédie en un acte, en prose, qui mourut presque à sa naissance. Il ne fut pas plus heureux à l'Opéra avec *Jason ou la Toison d'or* (1696), et *Vénus et Adonis* (1697), deux ouvrages très-médiocres, dont le premier avait été mis en musique par Colasse, et le second par Desmarets. Vers la fin de 1696, il donna aussi au Théâtre-Français *le Flatteur*, comédie en prose, qu'il mit par la suite en vers : elle obtint d'abord un demi-succès qui ne se soutint pas. C'est à la première représentation de cette pièce que se rapporte une anecdote dont on voudrait pouvoir douter : on raconte qu'après la chute du rideau le père de l'écrivain, dans sa joie, alla chercher son fils jusqu'au foyer pour le féliciter et l'embrasser; mais que celui-ci, humilié de voir ainsi dévoilé publiquement le secret de son humble naissance, le repoussa en lui répondant qu'il ne le connaissait pas. Rousseau n'avait pourtant rien fait encore dont il dût être si fier, et un bon cordonnier vaut bien un méchant poëte. Le récit de ce fait, si écrasant pour le caractère du jeune écrivain, courut alors tout Paris; un peu plus tard Autreau l'encadra dans une complainte, qui acquit une véritable popularité au milieu du monde littéraire, et La Motte, qui était lui-même fils d'un chapelier, en prit prétexte pour adresser à son confrère des stances, d'un sentiment assez beau, sur *le Mérite personnel*. On ne voit nulle part que Rousseau ait protesté, et directement ou indirectement démenti l'anecdote. Il est remarquable, d'ailleurs, qu'il ne se rencontre dans ses œuvres aucun ressouvenir de son enfance, aucune allusion à sa famille et à la maison paternelle, ce qui est contraire aux habitudes des poëtes lyriques, et spécialement de ses modèles Horace et Boileau. Il éprouva une nouvelle chute avec *le Capricieux* (1700). Effrayé de tant de revers, il n'osa exposer aux sifflets du parterre ses autres pièces, qu'on trouve dans le recueil de ses ouvrages : *l'Hy-*

(1) Les biographes ne s'accordent pas sur les événements qui marquèrent cette époque critique de sa vie. Suivant les uns, il aurait abjuré le protestantisme et revu la France; réintégré dans ses dignités académiques, il aurait repris le cours de ses travaux pour le compte du roi. Suivant Walpole et *la France protestante*, il serait resté pendant toute sa vie fidèle à sa religion; les sollicitations de Louvois n'auraient pu le déterminer à repasser la frontière, et il n'aurait répondu aux instances du ministre qu'en lui désignant son élève Philippe Meusnier comme capable de le remplacer au service du roi. D'autre part, les diverses listes des académiciens qui ont été publiées ne font aucune mention de la réintégration de cet artiste, et une anecdote rapportée par la princesse palatine dans sa *Correspondance* pourrait jusqu'à un certain point témoigner en faveur de l'attachement de Rousseau à sa religion.

pocondre, où en quelques scènes il a refait avec verve et esprit la dixième satire de Boileau; *la Dupe de lui-même*, *la Ceinture magique*, *la Mandragore*, imitation de Machiavel, et *les Aïeux chimériques* : cette dernière comédie est l'une de ses meilleures, sans doute parce qu'il trouva en lui-même l'original de cette comtesse de Critognac, dont il se moque avec assez d'inconséquence; car j'imagine qu'il l'eût volontiers imitée, s'il eût trouvé comme elle à son service un forgeur de généalogies. Toutes ces pièces sont versifiées facilement et assez bien dialoguées, mais froides, sans relief et sans gaieté; elles ont souvent de l'esprit, et n'atteignent jamais au comique.

En même temps qu'il assiégeait ainsi le théâtre, J.-B. Rousseau s'était fait connaître dans un autre genre où il devait mieux réussir. Dès l'âge de vingt ans, on avait remarqué de lui divers petits ouvrages, pleins d'élégance et d'esprit. Boileau, devenu vieux, ne dédaigna pas de l'honorer de son amitié et de ses conseils. Il se vit recherché par des personnages du plus haut rang, accompagna, en qualité de secrétaire, le maréchal de Tallard à Londres, où il fit connaissance avec Saint-Evremond, et à son retour, trouva en M. Rouillé du Coudray, directeur des finances, une sorte de Mécène, qui l'accueillit en ami dans son opulente maison. Libre ainsi de tout souci matériel, J.-B. Rousseau put se livrer en liberté à son goût pour la poésie. Il vivait dans la société intime de La Fare, de Chaulieu et de tous les hôtes du Temple, où il puisait de plus en plus, avec l'amour des vers, celui de l'indépendance et de l'épicuréisme pratique : aussi, sur le conseil de ses amis, et surtout de Chaulieu, refusa-t-il, en 1708, une direction des fermes qu'on lui offrait (1). En 1701, il était entré à l'Académie des inscriptions, où il fut déclaré vétéran en 1705. Le grand siècle finissait. De tous les écrivains qui l'avaient illustré, Boileau restait presque seul, morose et découragé, s'effrayant de l'invasion croissante du mauvais goût, et regrettant Pradon, qu'il trouvait un génie en comparaison des nouveaux venus. Cette sève puissante et féconde, qui s'était épanouie en tant de productions éclatantes, semblait enfin épuisée : elle s'arrêtait pour reprendre de nouvelles forces et réparer ses pertes. J.-B. Rousseau, nourri à l'école de Boileau, et encouragé par lui, se crut appelé à former la transition entre les deux époques, à recueillir l'héritage du dix-septième siècle expirant, et à maintenir les saines traditions du goût au milieu des tâtonnements hasardeux de la nouvelle littérature. Il n'était pas de taille à remplir ce grand rôle; mais la vanité n'a jamais manqué aux poètes, et, en particulier, à Rousseau. Ses premiers essais furent des satires, qui, dès les premiers pas, lui créèrent beaucoup d'ennemis : c'est, du reste, un talent qu'il eut toute sa vie. Dans ces dernières années du règne de Louis XIV, l'exemple du roi et de Mme de Maintenon avait fait régner dans les mœurs une piété hypocrite, une austérité étudiée. Chaque courtisan avait mis le masque de Tartufe sur son visage. Mais sous ces apparences se cachait un désordre, d'autant plus profond qu'il était obligé de se contraindre et de se déguiser. Une fois hors de l'œil du maître, on se dédommageait, avec une sorte d'emportement, de l'ennui de cette dévotion de commande. Les œuvres de J.-B. Rousseau réflètent cette duplicité morale, à laquelle il s'était plié dans sa vie, comme la société qui l'entourait. D'ailleurs, en homme habile, sinon en honnête homme, il lui parut qu'on pouvait tirer adroitement parti de la situation, et flatter à la fois le camp d'Israël et celui des Philistins. Il se fit donc, comme on l'a dit, Pétrone à la ville et David à la cour. Tandis qu'il composait des odes religieuses pour l'édification du duc de Bourgogne, il limait dans l'ombre des épigrammes obscènes, destinées à réchauffer les sens usés et à réveiller la gaieté cynique du grand prieur de Vendôme et des libertins lettrés du Temple : c'est ce qu'il appelait, en plaisantant, les *Gloria Patri* de ses Psaumes. Cette double face du talent de Rousseau est un commentaire expressif à l'histoire des dernières années du règne de Louis XIV.

On voit déjà la distance qui le sépare de la grande école des écrivains classiques du dix-septième siècle, ces hommes sincères dont une même pensée et un sentiment invariable inspiraient les fortes œuvres. Bien qu'il se rattache à cette époque glorieuse par la date de sa naissance, par son éducation et ses tendances littéraires, enfin par quelques-unes de ses qualités extérieures et matérielles, il en est, au fond, aussi éloigné que possible. En faisant ainsi de la poésie une forme indifférente et banale, qui se soucie peu du sentiment vrai et de la conviction, il s'est condamné à cette médiocrité foncière et à cette fragilité de réputation des poètes qui ne voient dans leur art que le métier de l'arrangeur de mots. On s'aperçoit bien vite qu'il a plus de paroles que de pensées, plus de faconde que d'éloquence; sous l'enthousiasme factice, sous le mouvement de la période et le coloris de l'image, on sent la froideur de l'âme et la sécheresse de l'inspiration.

A l'âge de trente ans, Rousseau s'était déjà acquis une grande réputation littéraire. Il avait su se produire habilement près des grands; il était protégé, fêté, recherché. Mais il s'était fait un grand nombre d'ennemis par son caractère, ses satires et ses épigrammes, et l'*affaire des couplets* allait les accroître encore et lui ravir le repos du reste de sa vie. Il venait de faire jouer *le Capricieux* (1700), qui n'eut aucun succès. Il en éprouva un ressentiment profond, et après l'avoir exhalé dans sa préface, il le tourna

(1) *Voy.* sa Réponse à des vers de l'abbé Chaulieu, qui l'exhortait à ne point sacrifier la poésie aux finances.

contre les habitués du fameux café de la veuve Laurent, qu'il accusait d'avoir cabalé contre sa pièce, et qui s'étaient probablement bornés à applaudir à sa chute. Le café de la veuve Laurent, situé rue Dauphine, était alors ce que devint Procope un peu plus tard : un rendez-vous où se réunissaient journellement beaucoup d'hommes de lettres, pour se communiquer les nouvelles, juger en dernier ressort la comédie du jour, confirmer ou casser les arrêts du public, réformer l'État, car de tout temps les cafés en ont remontré sur ce point aux assemblées législatives; enfin causer de tout, même de choses sérieuses. Parmi les principaux habitués, on comptait La Motte, Saurin, Danchet, Crébillon, Boindin, La Faye, Autreau, etc., outre Rousseau, qui avait déjà commencé depuis longtemps à s'y aliéner les esprits par l'amertume de son caractère et la malignité de ses satires. Quatre jours après la représentation du *Capricieux*, le succès de l'opéra d'*Hésione* (21 déc. 1700), de Danchet, vint accroître encore son aigreur. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et sur l'air des couplets d'*Hésione*, que la musique de Campra avait popularisés, il lança des vers pleins de fiel contre Danchet et ses collaborateurs. A plusieurs reprises des couplets du même genre furent jetés sous les tables du café : chacun y reconnut la main de Rousseau, non-seulement au style, mais à diverses circonstances matérielles qui semblaient le trahir de la façon la plus évidente. Il paraissait plus rarement au café, et la veuve Laurent finit par le prier de n'y plus revenir : dès lors on cessa de l'y voir et dès lors aussi, dit Saurin dans son *Factum*, « on ne jeta plus de couplets sous les tables, mais on en adressa à Mme Laurent par la poste de Versailles, où le sieur Rousseau étoit alors employé ». Rousseau essaya de se justifier auprès de la plupart de ceux qui étaient le plus vivement attaqués dans ces couplets : il n'y réussit pas. Cependant il en arrivait toujours d'autres par la poste, ou l'on en déposait des paquets sous les portes, et la rage de l'auteur anonyme croissait à chaque nouvel envoi. On prit le parti de les déposer chez le commissaire, et aussitôt les envois cessèrent. Quelque temps après La Motte ayant publié ses odes, J.-B. Rousseau lança une épigramme contre lui, et ce fut alors que La Motte, qui, d'ailleurs, avait été fort maltraité dans les couplets précédents, irrité d'un tel procédé de la part d'un homme dont il avait toujours pris la défense et dont il était l'ami, répondit par son ode sur *le Mérite personnel*, qui ne fut toutefois imprimée que plus tard. Boileau les réconcilia. Les choses restèrent en cet état jusqu'au moment de l'élection de La Motte à l'Académie française. Il y avait deux places vacantes, et Rousseau désirait vivement en obtenir une : il ne réussit pas. Peu de jours après la réception de La Motte, de nouveaux couplets, plus atroces que tous les autres, furent jetés sur l'escalier de plusieurs des habitués du café, qui s'étaient vivement prononcés contre lui, lors de sa candidature à l'Académie. On les crut naturellement de Rousseau comme les précédents, et La Faye, capitaine aux gardes, s'en crut assez assuré pour administrer une correction publique au poëte. Rousseau porta plainte, et se vit accusé lui-même en calomnie : ce ne fut qu'en retirant sa plainte qu'il obtint le désistement de son propre accusateur, et, par suite, un arrêt de décharge, rendu par défaut, sans dépens, sans dommages et intérêts. Mais il ne s'en tint pas satisfait, et voulut obtenir une solennelle réparation juridique : ce fut ce qui le perdit. Pour mieux prouver qu'il n'était pas l'auteur des derniers couplets, il prétendit qu'ils étaient de Saurin, membre de l'Académie des sciences, l'un de ses ennemis déclarés, et il produisit des témoins à l'appui de son accusation. Saurin fut arrêté et conduit au grand Châtelet, le 24 septembre 1710; mais il se défendit et prouva, par une requête au lieutenant criminel, suivie d'un *factum* contre Rousseau, que les témoins avaient été subornés par celui-ci ou en son nom. La démonstration parut si concluante aux juges que, par sentence du Châtelet du 12 décembre 1710, confirmée par un arrêt du parlement du 27 mars 1711, Saurin obtint un arrêt définitif de décharge, et que Rousseau fut condamné à lui payer quatre mille livres de dommages et intérêts. Cet arrêt fut suivi, le 7 avril 1712, d'un autre du même parlement, portant que J.-B. Rousseau « a été declaré dûment atteint et convaincu d'avoir composé et distribué les vers impurs, satiriques et diffamatoires qui sont au procès, et fait de mauvaises pratiques pour faire réussir l'action calomnieuse qu'il a intentée contre Joseph Saurin... Pour réparation de quoi, le dit Rousseau est banni à perpétuité du royaume, etc., et la dite condamnation sera écrite dans un tableau attaché à un poteau qui sera planté en place de Grève. » Cet arrêt fut prononcé par contumace, l'accusé l'ayant prévenu par la fuite dès l'année précédente.

J.-B. Rousseau était-il reellement l'auteur de ces derniers couplets? La question est restée fort obscure et fort embrouillée, malgré le *factum* de Saurin et l'arrêt du parlement. Ce qui est bien et dûment prouvé, c'est qu'il employa des moyens illégitimes pour faire retomber l'accusation sur la tête d'un autre; mais, soit qu'il fût de bonne foi dans cette croyance, soit que son accusation ne provînt que d'un désir inconsidéré de vengeance, cela ne prouve pas absolument sa culpabilité personnelle. C'était là toutefois contre lui une présomption fort grave, à laquelle s'en joignaient beaucoup d'autres, tirées de son caractère, de ses habitudes d'esprit, de sa conduite antérieure, enfin de sa fuite avant le jugement. Mais il eût fallu que la haine lui fît bien oublier la plus vulgaire prudence pour le

rejeter de nouveau dans cette guerre, avec une violence qui devait nécessairement amener un éclat définitif, lorsqu'il s'était à grand'peine tiré des embarras de ses précédentes imprudences, et qu'il savait parfaitement que les soupçons ne pouvaient manquer de se porter aussitôt sur lui. Tous les habitués du café étaient affreusement maltraités dans ces vers, sauf Rousseau qu'on n'y nommait pas; ce silence fut regardé comme un indice qui le trahissait, et eût dû, au contraire, être interprété en sa faveur : il est probable qu'il n'eût pas manqué de dire quelque mal de lui-même, pour détourner les soupçons, tandis qu'un autre devait affecter de n'en point parler, pour mieux les faire tomber sur lui. Enfin n'oublions pas que Rousseau supporta son exil avec quelque dignité, malgré les plaintes et les récriminations qui remplissent ses lettres; qu'il refusa d'abord obstinément des lettres de rappel pur et simple, qui le graciaient sans le justifier, et qu'il ne varia jamais dans ses dénégations, même à son lit de mort. On raconte (1) que vers l'année 1746 ou 1747 il mourut à Paris un homme, dont on ne dit pas le nom, mais qui avait été jadis répandu dans le monde et qui avait un agréable talent pour les vers : cet homme fit appeler Languet, le curé de Saint-Sulpice, et, après s'être confessé à lui, il s'avoua publiquement l'auteur des couplets qui avaient fait tant de bruit et avaient valu à Rousseau son exil. Ce récit, s'il était avéré, justifierait pleinement celui-ci; il est fâcheux qu'un aveu d'une telle importance pour la mémoire du poëte n'ait pas été recueilli d'une manière plus authentique, et plus soigneusement propagé par ses amis.

Quoi qu'il en soit, Rousseau était condamné dans l'opinion publique. Ses ennemis l'accablèrent à son tour d'épigrammes et de pamphlets, et le vil Gacon eut le courage de lancer contre lui, aussitôt après l'arrêt, tout un volume de vers, rondeaux et ballades, entremêlés de prose, où il le maltraite avec un acharnement effroyable, et l'accuse formellement et à diverses reprises d'athéisme déclaré. Mais Rousseau trouva du moins à l'étranger d'illustres et persévérants protecteurs. Il se retira d'abord à Soleure en Suisse, près du comte du Luc, ambassadeur de France, qui lui donna l'hospitalité la plus généreuse; le poëte ne fut point ingrat, et on sait qu'il lui a adressé une de ses odes les plus pompeuses. En 1714, le comte du Luc, nommé plénipotentiaire au congrès de Bade, emmena Rousseau avec lui : ce dernier fut présenté au prince Eugène, qui le goûta fort, et, après la paix, l'emmena à Vienne, où il demeura environ trois ans. Il se rendit ensuite à Bruxelles, où le prince lui procura une gratification sur le duché de Limbourg. A cette époque (1717), le duc d'Orléans fit écrire à Rousseau par le marquis de La Fare qu'il pouvait revenir en toute sûreté : les amis puissants qu'il avait gardés à Paris, et spécialement le baron de Breteuil, s'étaient activement employés pour lui, et lui avaient obtenu des lettres de rappel; mais le poëte ne voulut pas de grâce, et protestant toujours de l'injustice de son bannissement, il ne consentit à rentrer qu'autant qu'on lui donnerait de nouveaux juges, qui prononceraient son innocence après un second examen de l'affaire. Le régent n'y put consentir, et Rousseau resta en exil. Il continua sa vie errante, d'États en États. En 1721, il se rendit en Angleterre, où il fit imprimer à Londres, en deux volumes in-4°, un recueil de ses œuvres, qui lui rapporta environ dix mille livres. A son retour à Bruxelles, il plaça cette somme sur la compagnie d'Ostende; mais bientôt la suppression de cette compagnie porta un rude coup à sa fortune, et il se fût trouvé dans le plus grand embarras sans la généreuse intervention de ses amis. Le duc d'Aremberg lui donna un logement au château d'Enghien et une pension de 1,500 livres. Le comte de Lannoy et le prince de la Tour-Taxis lui prodiguèrent aussi leurs bienfaits. Ce fut en 1722 que Voltaire, encore jeune alors, rencontra Rousseau à Bruxelles. Cette entrevue entre les deux poëtes ne fut pas heureuse. Rousseau était orgueilleux et irascible; on connaît le tempérament de Voltaire : ils étaient faits pour ne pas s'entendre. Le premier se para pour la religion d'un zèle qu'on voudrait croire sincère; le second se moqua de la cliente et de l'avocat. Rousseau se brouilla presque avec le duc d'Aremberg, à cause des avances qu'il faisait à Voltaire, dont la gloire naissante l'importunait. Il traita celui-ci de *rimeur de deux jours;* Voltaire répondit en comparant sa poésie, dans *le Temple du Goût*, au coassement d'une grenouille, et ne cessa dès lors, suivant sa coutume, de s'acharner non-seulement sur ses écrits, mais sur son caractère et sa vie. On peut juger que les rieurs ne furent pas du côté de Rousseau.

Le poëte avait refusé en 1717 les lettres de rappel qui lui étaient offertes, en faisant de la constatation juridique de son innocence la condition de sa rentrée en France; vingt ans après, vaincu par la longueur et les souffrances de son exil, il sollicita vainement cette faveur qu'il avait rejetée avec indignation. Toute sa vie est ainsi pleine de beaux mouvements dont il se repent ensuite, de démarches à contre-temps, d'imprudents abandons et de rétractations maladroites. Celle-là du moins était très-légitime et très-pardonnable. Quelques-uns de ses plus puissants protecteurs, entre autres le comte du Luc, lui écrivirent, en 1738, de venir à Paris, où ils comptaient mener à bien l'affaire de son rappel. Il s'y rendit secrètement vers la fin d'octobre, et y resta plusieurs mois *inco-*

(1) Voy. l'*Eloge de La Motte* en tête de l'*Esprit de La Motte*, 1767, in-12.

gnito, sous le nom de M. Richer; mais les espérances de ses amis et les siennes ne se réalisèrent pas. Le 3 février 1739, il dut repartir pour Bruxelles. Frappé d'une attaque d'apoplexie, au mois d'octobre 1740, en revenant de La Haye, où il avait des amis opulents, il vécut encore cinq mois, entouré des soins de ses protecteurs, et il mourut, comme nous l'avons dit, le 17 mars 1741, dans de grands sentiments de religion, à l'âge de soixante-onze ans. On l'enterra le lendemain dans l'église des Carmes déchaussés. Le Franc de Pompignan, son meilleur élève dans la poésie lyrique, chanta sa mort dans une ode dont quelques strophes sont devenues classiques, et Piron lui fit une épitaphe restée célèbre :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Malgré ses malheurs, la vie de J.-B. Rousseau n'est pas de nature à inspirer une bien grande sympathie : l'amitié qu'eurent pour lui dans sa jeunesse, et que lui conservèrent même dans un exil qu'ils croyaient immérité, tant d'hommes illustres et tant d'hommes de bien, parmi lesquels, outre ceux que nous avons déjà cités, Fénelon, Rollin, Louis Racine, etc., ne peut prévaloir contre l'évidence des faits.

Les odes de Rousseau, et en particulier ses odes sacrées, forment son titre le plus incontestable : il n'a rien laissé de plus parfait que ces dernières et de plus travaillé dans la forme. Ce sont, pour la plupart, des traductions, ou du moins des imitations assez rigoureuses des psaumes, où l'on retrouve quelquefois des accents dignes de ses modèles, où il y a surtout de l'élégance, de la noblesse, de l'harmonie, de la pompe, avec un certain éclat de figures et une grande variété de mètres, mais aussi des impropriétés de termes, des répétitions fréquentes dans les images et dans les idées, et de la langueur dans le style. Ses odes profanes ont à peu près les mêmes défauts et les mêmes qualités, mais à un degré inférieur : c'est d'elles surtout qu'on peut dire que, sous le cliquetis des mots et des métaphores, elles manquent, pour la plupart, de force, d'inspiration et de poésie. Il a rencontré plus d'une fois des vers énergiquement frappés, des images vives et pittoresques; mais il ne se soutient pas : ses odes, habituellement trop longues, faiblissent à la fin; son style, froidement et laborieusement composé, ne forme pas une seule et même trame comme celui des grands écrivains. Il manque de délicatesse et d'expression pour le sentiment. Lorsqu'il a écrit : « L'ode est le véritable champ du pathétique », il s'est condamné lui-même, car s'il a souvent des images fortes, jamais elles n'émeuvent le lecteur. Rousseau a, en quelque sorte, créé ou du moins transplanté en France une nouvelle variété du genre lyrique : la cantate. Il a déployé dans ce genre un talent particulier de mise en scène et d'harmonie, et son vers atteint parfois à des effets de sonorité musicale. On dirait qu'il y a travaillé surtout pour l'oreille, en se préoccupant peu du reste. Quant à ses *Allégories*, ce sont généralement de froides et insipides compositions satiriques, que ses fureurs mêmes n'ont pu réchauffer. Mais, comme Lebrun, un autre de nos prétendus lyriques, J.-B. Rousseau triomphe dans l'épigramme. C'est là qu'il est original, malgré l'imitation du style marotique; il a parfois porté le genre à sa perfection par la franchise et la vivacité du trait, la concision du tour, la justesse de l'expression, la finesse ou la naïveté piquante du langage. Un grand nombre de ces épigrammes sont malheureusement d'un cynisme révoltant, et Rousseau a trouvé moyen d'y dépasser quelquefois Martial et Catulle, qui, du moins, n'avaient pas fait de poésies sacrées.

J.-B. Rousseau est un versificateur extrêmement habile, un très-adroit artisan de strophes lyriques. C'est par calcul et non par inspiration qu'il est entré dans la poésie lyrique, où il espérait prendre une place jusque-là restée libre. Il a docilement et heureusement reproduit les formes extérieures, la marche, l'appareil de la grande poésie classique : il ne lui manque que la poésie elle-même; il a le corps et n'a point l'âme. Le dix-huitième siècle l'admira jusqu'à lui donner le nom de *grand*, « distinction, dit Palissot, qui n'est pas inutile pour le distinguer d'autres auteurs qui ont porté le même nom. » Cette explication n'est qu'une impertinence à l'adresse de Jean-Jacques; mais sauf la secte de l'*Encyclopédie*, et malgré les railleries de Voltaire, le siècle eut pour Rousseau les yeux de Palissot. Sabatier (de Castres), dans ses *Trois siècles*, va jusqu'à l'appeler « le génie le plus étonnant que notre nation ait produit, » et on sait à quelle hauteur, malgré toutes ses critiques, le place encore La Harpe. Aujourd'hui, sa réputation est bien déchue, un peu trop peut-être. Nous avons tâché de nous tenir entre ces deux excès, et de le remettre à sa vraie place, ni trop haut, ni trop bas.

Les œuvres complètes de Rousseau comprennent des pièces de théâtre, des satires, des odes sacrées et profanes, des cantates, des allégories, des épigrammes, des épîtres et des poésies diverses. Les éditions des œuvres complètes ou des œuvres choisies sont innombrables. Il en publia deux lui-même, d'abord à Soleure, 1712, in-12; puis à Londres, 1723, 2 vol. in 4°, cette dernière reproduite à Paris, 1743, 4 vol. in-12. Voici quelques-unes des principales parmi les autres : *Œuvres du sieur Rousseau*; Rotterdam, 1712, 2 vol. in-12, en y comprenant l'*Anti-Rousseau* de Gacon; — *Œuvres choisies*; ibid., 1716, 3 vol. in-12; — *Œuvres diverses*; Bruxelles, 1732, 2 vol. pet. in-12, avec un *Supplément* contenant les pièces qu'il avait rejetées; —

Id., Londres, 1734, 4 vol. in-12, et 6 vol. in-12; — *Œuvres posthumes*, données au public par S., de Bruxelles; Paris, 1741, in-12; — *Œuvres*, augm. (publiées par Seguy); Bruxelles (Paris, Didot), 1743, 3 vol. grand in-4°; et Paris, Didot, 1743, 4 vol. in-12; — *Id.*, Londres (Paris), 1757, 5 vol. in-12; — *Œuvres complètes*; Paris, 1795, 4 vol. in-8°; — *Id.* avec un commentaire, etc., par M. Amar, Paris, 1820, 5 vol. in-8°. Citons encore l'édit. des *Odes*, *Cantates et Poésies diverses* (Paris, 1790, in-4°). Chacune de ses pièces de théâtre a été publiée séparément; on en a réuni cinq, sous le titre de *Pièces de théâtre de M. Rousseau* (Paris, Ribou, 1716, in-12). Ses *Lettres sur différents sujets de littérature* ont été publiées à Genève (Paris), 1749-1750, 2 vol. in-12, et à Lyon, 1750, 3 vol. in-12. Sa *Correspondance* avec l'abbé d'Olivet a paru en 1818, à la suite des *Œuvres choisies*, imprim. chez P. Didot. On a aussi le *Portefeuille de J.-B. Rousseau* (1751, 2 vol. in-12), mauvaise compilation où l'on a admis plusieurs pièces qui ne sont pas de lui. On attribue à Rousseau le recueil intitulé : *Pièces dramatiques choisies et restituées* par M** (Amsterdam, 1733 et 1734, in-12). Les pièces restituées sont *le Cid*, *don Japhet d'Arménie*, la *Marianne* de Tristan, et *le Florentin* de La Fontaine : on a quelquefois joué *le Cid* conformément à cette restitution. V. FOURNEL.

Correspondance de J.-B. Rousseau. — Saurin, *Factum ou Mémoire contre le sieur Rousseau*, et sa *Requête à M. le lieutenant criminel*. — Gacon, l'*Anti-Rousseau* (je n'ai pas besoin de dire que ces deux dernières sources sont suspectes, et qu'il ne faut y puiser qu'avec circonspection). — *Nécrologe*, t. I. — *Histoire du Théâtre-Français*, des frères Parfaict, t. XIV. — *Supplément au Parnasse français*, de Titon du Tillet. — *Les trois Siècles*, de Sabatier de Castres. — *Lycée*, de La Harpe. — Seguy, *Notice sur la vie et les œuvres de J.-B. Rousseau*, en tête de son édition (1753). — *Vie de J.-B. Rousseau*, dans une édit. des *Œuvres* de Voltaire (1784). — *Éloge de J.-B. Rousseau*, par de Maux; Amiens, 1777, in-8°. — Amar Durivier, *Nouvel essai sur la vie et les écrits de J.-B. Rousseau*, en tête de l'édition de 1820. — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*.

ROUSSEAU (*Jean-Jacques*), célèbre philosophe français (1), né à Genève, le 28 juin 1712, mort à Ermenonville, près Paris, le 2 juillet 1778. Son père, Isaac Rousseau, était horloger; il avait épousé la fille du ministre Bernard, jeune personne douée des qualités les plus aimables et dont l'éducation avait été très-soignée. Elle mourut neuf mois après avoir donné le jour à Jean-Jacques, son second fils, qui fut élevé par une sœur de son père, nommée Suzanne. « Les enfants des rois, dit Rousseau, ne sauraient être soignés avec plus de zèle que je ne le fus durant mes premiers ans; idolâtré de tout ce qui m'entourait, et toujours, ce qui est bien plus rare, traité en enfant chéri, sans l'être en enfant gâté. » Les premiers livres que Rousseau eut entre les mains, à peine âgé de sept ans, furent des romans de la fade école du dix-septième siècle. Il dit dans ses *Confessions* que ces productions ridicules « lui donnèrent de la vie humaine des notions bizarres dont l'expérience et la réflexion ne purent jamais bien le guérir ». Aux romans succédèrent les livres sérieux; l'enfant se passionna pour Plutarque. « De cette intéressante lecture, dit il, des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. » Cette douce vie de famille fut brusquement interrompue. En 1722 Isaac Rousseau eut avec un officier des troupes de la république une querelle violente qui le força de s'expatrier; il se retira à Nyon (1). Jean-Jacques fut placé avec son cousin, fils de l'ingénieur Bernard, chez le ministre Lambercier, pasteur de Bossey près Genève. Il y resta deux ans. Une punition rigoureuse et non méritée fit naître dans son cœur ardent et sensible la première idée de l'injustice, et lui donna, en quelque sorte, le triste pressentiment des épreuves qui l'attendaient dans l'avenir. On le renvoya à Genève chez son oncle Bernard; il y resta trois ans avec son cousin. On les abandonna à eux-mêmes pendant tout ce temps; puis, l'oncle Bernard s'avisa enfin de songer à son neveu Jean-Jacques, qui approchait alors de sa quinzième année. « On délibéra, dit Rousseau, si on me ferait horloger, ministre ou procureur. » Ce fut la dernière idée qui prévalut, et le jeune homme fut placé chez le greffier Masseron qui, rebuté de son ineptie, ne tarda pas à le renvoyer ignominieusement comme un sujet *qui n'était bon qu'à mener la lime*. Cet arrêt ayant été pris à la lettre, Rousseau fut en 1725, mis en apprentissage chez un graveur de Genève, nommé Abel Ducommun, « homme rustre et violent, dit-il, qui vint à bout de ternir en très-peu de temps tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractère vif et aimant, et de me réduire par l'esprit, comme je l'étais par la fortune, à mon véritable état d'apprenti ». Cependant, une circonstance qui devait aggraver cette vie de souffrance et d'humiliation en devint, au contraire, l'heureux correctif. Rousseau sentit renaître sa passion primitive pour la

(1) Ce célèbre écrivain peut être revendiqué deux fois par la France, et par ses ouvrages et par l'origine de sa famille. Ainsi que l'ont établi des recherches authentiques, cette famille était française et parisienne; elle descendait en ligne directe d'*Antoine* ROUSSEAU, libraire à Paris dans la première moitié du seizième siècle. Ce fut *Didier*, fils d'Antoine, qui, ayant embrassé la religion nouvelle, se réfugia en 1550, à Genève et y exerça jusqu'en 1570, époque probable de sa mort, la profession de son père. *Isaac*, le père de notre philosophe, était l'arrière-petit-fils de Didier. Né le 28 décembre 1672, il apprit l'état d'horloger et y devint si habile qu'il fut appelé à Constantinople. Le 2 juin 1704 il avait épousé Suzanne Bernard, qui lui donna en 1705 un fils aîné, François, dont la vie s'écoula obscurément en Allemagne. Son fils cadet reçut les prénoms de *Jean-Jacques* de son parrain Valençon, fils d'un ministre du Dauphiné. (P.)

(1) Il y mourut en 1747.

lecture. « Je louai, dit-il, des livres plats et fades, mais qui ramenaient mon cœur à des sentiments plus nobles que ceux que mon état m'avait donnés. » Très-heureusement pour lui, un instinct pudique qu'il devait à la pureté de sa première éducation lui fit repousser constamment les sujets obscènes. Ce retour vers l'étude, empreint d'une sorte de sagesse, et la mélancolie prématurée qu'il devait à ses misères d'apprenti, développèrent en lui un autre penchant qui forme un des traits saillants de son caractère, l'amour des fictions et de la solitude. Le hasard vint enfin l'arracher à cette indigne existence. Ayant trouvé les portes de la ville fermées, au retour d'une promenade, il prit le parti de se soustraire par la fuite aux barbares traitements qui l'attendaient le lendemain chez son maître (mars 1728).

Après avoir erré quelques jours aux environs de Genève, il arriva à Confignon, village de Savoie, et y reçut l'hospitalité chez le curé du lieu, prêtre borné qui, dans un but de prosélytisme, l'adressa à Mme de Warens, protestante du pays de Vaud nouvellement convertie au catholicisme. Il arriva chez cette jeune dame le jour de Pâques fleuries de l'année 1728. Elle le reçut avec une compassion bienveillante dont l'effet fut décisif. Le jeune aventurier s'attacha à elle dès la première entrevue, et ce sentiment, que tant de raisons auraient pu altérer, devait le suivre dans la tombe. Sa protectrice, ne croyant pas pouvoir le garder chez elle, essaya inutilement de le faire retourner à Genève. Un intrigant mielleux, qui se trouvait en ce moment chez elle, proposa de placer Rousseau à Turin dans un hospice de catéchumènes où il devait abjurer le protestantisme et subsister ensuite *par la charité des bonnes âmes.* Mme de Warens n'osa refuser cette offre; Rousseau partit et fut admis, ou plutôt *écroué* à l'hospice de Turin, après avoir été *débarrassé* par son béat conducteur d'une petite somme que sa bienfaitrice lui avait donnée. Peu de jours après, vaincu par l'horreur de la réclusion, et effrayé de l'absolutisme farouche des convertisseurs, il abjura solennellement et fut mis immédiatement à la porte avec un peu plus de vingt francs de monnaie, produit d'une quête faite pendant la cérémonie (27 avril 1728). Enchanté d'être libre, le néophyte de seize ans alla se loger « chez une femme de soldat qui retirait à un sou par nuit des domestiques sans place »; puis, sans souci de l'avenir, il se mit à visiter Turin avec toute l'ardeur d'un touriste opulent. Quand les vingt francs de l'hospice furent dépensés, il imagina d'aller de porte en porte, offrant de graver des chiffres sur de la vaisselle d'argent; expédient « qui lui fit gagner à peine quelques repas ». Une jeune et jolie bijoutière, émue de pitié, le fit travailler chez elle en l'absence de son mari. Rousseau ne tarda pas à ressentir pour cette aimable personne une sympathie exaltée dont elle s'aperçut et qu'elle partagea; mais, aussi timide que son jeune amant, elle ne put que lui faire deviner sa faiblesse dans une scène muette pleine de passion et d'innocence admirablement décrite dans les *Confessions*. Le mari, prévenu par un commis jaloux, revint à l'improviste, et Rousseau fut congédié assez brutalement. Son hôtesse lui apprit qu'une dame de condition, la comtesse de Vercellis, demandait à le voir. Là-dessus, se croyant « tout de bon lancé dans les hautes aventures », il alla se présenter et fut agréé, « non pas tout à fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais ». Quelque temps après madame de Vercellis mourut. C'est à l'occasion de son séjour chez cette dame que Rousseau, sans autre impulsion que celle de ses remords, fait un aveu dont bien peu d'hommes seraient capables. Pendant l'inventaire, un vieux ruban le tenta; il le prit. On le trouva dans son bagage, et pour se disculper, il déclara faussement l'avoir reçu d'une jeune et jolie servante de la maison. La servante nia; Rousseau persista à la charger et le fait n'ayant pu être éclairci, on les renvoya tous les deux. On a repoussé comme sophistique l'explication que Rousseau a donnée de son indigne conduite, comme si on ignorait à quel point la mauvaise honte, dans le jeune âge surtout, peut quelquefois violenter la conscience. D'ailleurs, n'est-il pas évident que l'homme capable de pallier l'odieux d'un fait semblable n'eût jamais eu le rare courage de l'avouer spontanément?

Sorti de chez Mme de Vercellis, Rousseau retourna chez son hôtesse et y resta environ un mois. Dans cet intervalle, il fit la connaissance d'un jeune prêtre savoyard dont les conseils affectueux lui furent très-utiles. Un parent de Mme de Vercellis lui proposa d'entrer au service du comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne. *Toujours laquais*, se dit-il tristement; pressé par la nécessité, il accepta pourtant. Grâce aux leçons de l'abbé Gaime, il se conduisit bien et ne tarda pas à être distingué des autres domestiques. L'abbé de Gouvon, fils du comte, l'attacha à sa personne; son projet était de le former à l'emploi de secrétaire. Cet avenir séduisant s'évanouit devant un caprice dont l'extravagance est à peine concevable. Un jeune vaurien genevois nommé Bâcle arrive à Turin et va voir son compatriote Rousseau qui s'engoue de lui, néglige ses devoirs et se fait renvoyer. L'abbé de Gouvon lui avait donné une fontaine intermittente; Bâcle lui proposa de promener ce joujou de village en village, moyennant rétribution et de voyager ainsi agréablement sans bourse délier; Rousseau accepta; la fontaine fut cassée à la première étape, et les deux vagabonds gagnèrent Annecy comme ils purent. Là, Bâcle prit congé de son camarade qui retourna immédiatement chez sa protectrice. Elle le reçut toujours avec la même bienveillance, et ne pouvant se résoudre à le livrer de nouveau aux dangers d'une vie errante, elle se décida à l'installer chez elle. Un de ses parents étant venu la voir, elle le chargea d'examiner le jeune

homme afin de savoir définitivement ce qu'on pourrait faire de lui. Le résultat de l'enquête fut que *l'honneur d'être un jour curé de village était la plus haute fortune à laquelle il pût aspirer*, et Rousseau fut mis au séminaire d'Annecy. Il eut encore le bonheur d'y rencontrer un jeune prêtre nommé Gatier qui se chargea de son instruction, et dont l'aimable caractère ainsi que les infortunes lui laissèrent de profonds souvenirs. Il les mit à profit dans la composition de son *Émile*. « En réunissant, dit-il, M. Gatier avec M. Gaime, je fis de ces deux dignes prêtres l'original du vicaire savoyard. » A part cette rencontre salutaire, Rousseau ne retira guère d'autre fruit de son séjour au séminaire d'Annecy qu'un goût très-vif pour la musique. Le supérieur, découragé de sa nullité, le rendit à Mme de Warens « comme un sujet qui n'était pas même bon pour être prêtre ».

Rousseau, revenu chez sa bienfaitrice, s'engoua d'un aventurier, bon musicien, spirituel, crapuleux surtout, et par conséquent bien plus dangereux pour lui que le vulgaire Bâcle. Mme de Warens le sentit et chercha à rompre cette liaison. Le maître de chapelle de la cathédrale d'Annecy ayant eu à se plaindre d'un chanoine, résolut de s'enfuir en emportant sa musique. Rousseau fut chargé de l'accompagner jusqu'à Lyon. Arrivé dans cette ville, le pauvre musicien fut pris en pleine rue d'une attaque d'épilepsie, dont Rousseau fut tellement effrayé qu'il l'abandonna et retourna immédiatement à Annecy. Pouvant ensevelir cette lâcheté dans l'oubli, il l'a révélée sans détour, sans atténuation, et sans profit pour lui; car, ici encore, l'opinion n'a vu que l'acte coupable, sans tenir compte de la difficile abnégation qui le rachète en partie.

Mme de Warens n'était plus a Annecy; mais le mauvais sujet dont il a été parlé plus haut y était encore. Son influence ne pouvait manquer d'inspirer bien des sottises au pauvre Rousseau. Il négligea ses connaissances et ses protecteurs pour se livrer à une vie, non pas licencieuse comme celle de son modèle, mais désœuvrée, vagabonde, nécessiteuse et semée d'incidents bizarres ou ridicules. Elle dura peu heureusement pour lui. Ayant appris que Mme de Warens était revenue à Annecy, il se hâta de l'aller rejoindre. Elle s'était occupée de son sort et lui avait procuré une place dans les bureaux du cadastre. Entraîné par sa passion pour la musique, Rousseau renonça bientôt à son emploi pour se livrer entièrement à l'enseignement de cet art dont il possédait à peine les éléments. Ce coup de tête lui réussit; il eut un assez grand nombre d'élèves. En outre, ses rapports avec les personnes distinguées qui formaient la société de Mme de Warens modifièrent petit à petit les allures vulgaires et les goûts sauvages qu'il devait à sa vie errante. Il avait alors près de vingt et un ans; malgré tant de vicissitudes bizarres et tant de contacts dangereux, ses mœurs étaient restées pures. Mme de Warens prévit que cette innocence exceptionnelle touchait à son terme et imagina de s'attacher son protégé par des liens plus intimes que ceux qui, jusque-là, avaient captivé son cœur. Rousseau assure que la sensualité ne fut pour rien dans cette démarche plus que singulière, et que Mme de Warens, douée d'un tempérament très froid, uni à un cœur très-tendre, ne voyait dans le rapprochement des sexes qu'un acte absolument indifférent. Tout ce qu'il a dit à ce sujet a été regardé comme sciemment paradoxal; cependant, la réalité du fait physiologique constatée dans un grand nombre de personnes, peut faire admettre aussi la possibilité de l'erreur morale qui en fut le résultat chez Mme de Warens. Quoi qu'il en soit, Rousseau devint l'amant heureux d'une femme à laquelle il donnait le nom respectable de *Maman*. Ce contraste choquant ne pouvait manquer de blesser sa délicatesse naturelle; et ainsi s'expliquent la tristesse invincible qu'il ressentit dans l'attente d'un bonheur tout nouveau pour lui, et les larmes involontaires qu'il versa sur le sein de cette femme adorée qui s'avilissait froidement pour le sauver du désordre. « J'étais, dit-il, comme si j'eusse commis un inceste. »

Mme de Warens avait un domestique dévoué et *intime* à la manière de Rousseau; les sages avis de cet homme, très-supérieur à sa condition, modéraient un peu les prodigalités excessives de sa maîtresse. Il mourut, et Rousseau se trouva chargé de remplir cette tâche difficile. Il ne tarda pas à se convaincre du triste état des affaires de sa bienfaitrice. Le chagrin que lui causa cette découverte et l'inutilité de ses remontrances lui firent chercher les moyens de prévenir une ruine imminente. Ce fut encore sur la musique qu'il fonda ses espérances de succès. Il fit quelques tentatives qui échouèrent et s'en revint tristement partager le sort d'une femme pour laquelle il ne pouvait plus rien que de l'aimer jusqu'à la fin. Miné par l'inquiétude, par l'opiniâtreté de ses études musicales, par l'ardeur de ses désirs en toutes choses, il tomba dangereusement malade. Les soins de son amie le sauvèrent et donnèrent à son attachement pour elle un degré d'exaltation vertueuse qui ne peut être bien senti que par la lecture du simple et touchant récit des *Confessions*. Mme de Warens occupait à Chambéry une vieille et sombre maison; Rousseau convalescent lui proposa de se retirer à la campagne : elle y consentit et vers la fin de l'été de 1736, ils s'établirent aux Charmettes, à peu de distance de Chambéry. « Ici, dit Rousseau, commence le court bonheur de ma vie; rien de ce que j'ai fait, dit ou pensé pendant tout le temps qu'elle a duré n'est sorti de ma mémoire... Mon imagination qui, dans ma jeunesse, allait toujours en avant et maintenant rétrograde, compense

par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai perdu pour jamais. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et les retours si vifs, si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs. »

Les détails de cette douce existence, qui dura un peu moins de trois ans, sont délicieusement racontés dans les *Confessions :* les abréger serait détruire tout leur charme.

Cependant Rousseau était toujours languissant. Une hypocondrie profonde avait succédé à la maladie qui avait mis ses jours en danger; il devint d'une dévotion excessive. En outre, il lui prit fantaisie de lire des livres de médecine. Après s'être approprié successivement toutes les maladies du cadre nosologique, il s'arrêta enfin à l'idée d'un polype au cœur. Cette chimère le frappa si profondément qu'il prit le parti d'aller se faire traiter à Montpellier. Le remède l'attendait en chemin. Il le trouva dans la personne d'une dame, jeune encore, dont les *bontés* ingénieuses dissipèrent, en un instant, le funèbre cortége de symptômes qui obsédait son imagination. La guérison était complète lorsqu'il arriva à Montpellier. Il y resta pourtant deux mois, soumis à un traitement absurde dont il se lassa, et retourna directement aux Charmettes, au lieu de passer par la ville qu'habitait la dame qui lui avait rendu la santé et qui l'y attendait. Revenu près de sa chère bienfaitrice, il trouva sa place prise par un intrigant de la plus vile espèce, et celle dont il avait cru l'attachement inaltérable, visiblement refroidie. Ce coup imprévu l'accabla; il refusa généreusement l'indigne partage que Mme de Warens ne rougit pas de lui offrir, et poussa même l'abnégation jusqu'à essayer de former le méprisable sujet qui l'avait supplanté; mais ce fut en vain. Après avoir supporté quelque temps cette vie désolante, il quitta brusquement les Charmettes, se rendit à Lyon et y trouva une place de précepteur chez M. de Mably (1). Bientôt dégoûté de ce pénible métier *auquel il n'entendait rien*, et vaincu par la force des ses souvenirs, il revint aux Charmettes (1741). « Au bout d'une demi-heure, dit-il, je sentis que mon ancien bonheur était mort pour toujours. » La position de Mme de Warens s'aggravait de plus en plus; Rousseau, prévoyant une catastrophe prochaine, ne songea plus qu'aux moyens de la conjurer. Il avait inventé un système de notation par chiffres, et il le croyait destiné à faire une révolution en musique. Ce fut avec cette chétive trouvaille et quinze louis d'argent comptant qu'il partit pour Paris, où il arriva dans l'automne de 1741. Son premier soin fut d'aller voir les personnes auxquelles ses amis de Lyon l'avaient adressé. Il fut présenté à l'Académie des sciences par Réaumur, et y lut, dans la séance du 22 août 1742, un mémoire sur sa découverte. La docte assemblée décida que son système, bien qu'ingénieux, n'était ni neuf ni praticable, et voilà, dit Rousseau, « comment ma fontaine de Héron fut encore une fois cassée (1) ». Après avoir végété pendant quelque temps, il fut introduit chez Mme Dupin, femme du fermier général, et tomba malade avant d'avoir pu trouver un emploi. Pendant sa convalescence, il composa l'opéra des *Muses galantes*. Lorsqu'il fut rétabli, on lui procura une place de secrétaire auprès de M. de Montaigu, qui venait d'être nommé ambassadeur de France à Venise (1743). C'était un homme brutal, avare, sans dignité, sans délicatesse, et d'une incapacité ridicule. Rousseau, malgré son zèle et l'habileté réelle dont il fit preuve, ne put éviter d'intolérables avanies. Il revint en France au bout de dix-huit mois (1745), et fit, pour obtenir justice de son indigne patron, des démarches qui n'eurent pas de résultats. Retombé dans l'indigence, il songea à tirer parti de son opéra des *Muses galantes*. M. de la Popelinière, fermier général, le fit représenter chez lui devant le duc de Richelieu qui en fut enchanté et parla de le faire jouer à Versailles (1755); mais le mauvais vouloir de Mme de la Popelinière et de Rameau dont elle était engouée, fit que ce projet n'eut pas de suite. A cette époque, Rousseau se lia intimement avec Diderot, Grimm, d'Holbach et Mme d'Épinay. Il fit aussi la connaissance d'une jeune ouvrière nommée Therèse Le Vasseur, avec laquelle il vécut, et qu'il finit par épouser en 1768. Cette femme a été accusée d'avoir exercé une grande et fâcheuse influence sur sa destinée. C'est une assertion gratuite et servilement répétée, que l'examen des faits réfute complétement. Thérèse était, du reste, commune et bornée, mais d'une fidélité qui ne s'est jamais démentie. Rousseau eut d'elle cinq enfants qu'il mit tous aux enfants trouvés. L'erreur de raisonnement et l'influence du mauvais exemple qui lui avaient inspiré cette conduite coupable abusèrent un moment son âme honnête : *il se regarda comme un membre de la république de Platon*. Son illusion fut telle qu'il confia sans difficulté son secret à ses faux amis Grimm et Diderot qui, tous les deux, trahirent lâchement sa confiance. Plus tard, Rousseau exprima son repentir dans un trait de l'*Émile*, en termes qui auraient dû adoucir un peu la rigidité de ses censeurs (2), surtout à une époque où l'on ne se faisait guère scrupule d'avoir des enfants naturels et de les mettre à l'hôpital. Nos mœurs, quoi qu'on en dise, ne sont pas devenues tellement pures que

(1) Frère de l'écrivain du même nom et de l'abbé de Condillac.

(1) Ce système a été appliqué avec succès, depuis quelques années, à l'enseignement de la musique.

(2) « Rien, dit-il, ne dispense un père de nourrir ses enfants. Lecteurs, vous pouvez m'en croire, je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères et n'en sera jamais consolé. »

ce contraste de moralité apparente et de corruption secrète soit absolument introuvable parmi ceux qui jugent encore si sévèrement la faute de Rousseau. Enfin, ne peut on pas dire de cette faute, comme de toutes celles qu'il a eu la force d'avouer publiquement : Qui la saurait s'il ne l'eût révélée?

Depuis son retour de Venise, Rousseau n'avait eu pour toute ressource qu'un petit emploi de secrétaire chez Mme Dupin, et la mince succession de son père, dont il avait même envoyé une partie à Mme de Warens tombée dans l'avilissement et la misère. Le receveur général des finances, Francueil, fils de M. Dupin, lui procura un emploi de caissier. En 1749, Diderot fut mis à la Bastille pour sa *Lettre sur les aveugles*. Rousseau, qui avait conçu pour lui une vive amitié, osa écrire en sa faveur à Mme de Pompadour, dont il ne reçut pas de réponse. Il allait tous les jours à Vincennes visiter et consoler son ami captif. Ce fut dans une de ces courses, qu'après avoir lu dans le *Mercure de France* l'annonce d'une question mise au concours par l'académie de Dijon sur les effets moraux des sciences et des arts (1749), il improvisa, sous un arbre de la route, la prosopopée de Fabricius, idée mère de son premier discours qui remporta le prix. Les soucis que lui donnèrent son emploi de caissier altérèrent sa santé à tel point que le célèbre chirurgien Morand décida *qu'il n'avait pas trois mois à vivre*. Cet arrêt de mort, un peu légèrement rendu, lui fit prendre le parti singulier de quitter sa place et de copier de la musique à tant la page.

Son premier discours, qui avait fait sensation, l'avait engagé dans une polémique assez vive, dont les sujets sérieux, joints à la certitude d'une fin prochaine, produisirent dans ses idées et ses sentiments une exaltation extraordinaire. Il simplifia son costume, renonça aux dîners, aux visites, et prit un ton bourru, sentencieux, caustique, qui n'était certainement pas dans son caractère, car au fort de cette fièvre d'austérité, il composa *le Devin du village* que Duclos fit représenter à Fontainebleau (1752), et qui eut un succès prodigieux. On voulut le présenter au roi; il refusa cet honneur par timidité plutôt que par modestie. Ces succès le mirent à la mode et les singularités de sa vie privée, ridiculisées en secret par ses faux amis contribuèrent à fonder, dès cet instant, les imputations tant ressassées par la suite, d'orgueil, de charlatanisme et d'insociabilité. La *Lettre sur la musique française*, qui parut quelque temps après le *Devin*, excita parmi les musiciens de la vieille école une fermentation telle, que la liberté de l'auteur et sa vie même furent en danger. Rousseau donna ensuite la comédie de *Narcisse*, pièce insipide qui tomba et dont il s'avoua ingénûment l'auteur. En 1753, l'académie de Dijon mit au concours la question de l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*; Rousseau traita ce sujet, mais ce ne fut pas lui qui remporta le prix. En 1754, il fit un voyage à Genève et rentra solennellement dans la communion protestante. L'accueil bienveillant qu'il reçut dans sa patrie le toucha si profondément, qu'il prit le parti de s'y fixer pour toujours. Il revit aussi la pauvre Warens, misérable et abrutie. Il lui avait proposé à plusieurs reprises de venir vivre avec lui; elle avait constamment refusé. Il se reproche amèrement dans ses *Confessions* de n'avoir pas insisté davantage lors de cette entrevue qui fut la dernière.

Revenu à Paris, il s'occupait sérieusement de réaliser son projet de retraite à Genève, quand une promenade à l'Ermitage faite avec son amie, Mme d'Épinay, vint lui imposer une destinée toute différente. Cette solitude, si séduisante alors et si profanée aujourd'hui, fit sur lui une impression profonde. « Ah! Madame, s'écria-t-il, voilà un asile fait pour moi! » Une seconde promenade eut lieu, et cette fois, la petite loge délabrée qui existait auparavant se trouvait transformée en habitation charmante. Mme d'Épinay, alors sincèrement bienveillante, l'offrit à son ami qui, après une longue résistance, bien constatée par ses lettres, se laissa vaincre (9 avril 1756). L'établissement de Voltaire auprès de Genève aida beaucoup à sa détermination; il redoutait l'influence de cet écrivain sur les mœurs et les idées de sa patrie, et cette crainte ne fut que trop justifiée par la suite.

Ici commence une période de la vie du pauvre philosophe dans laquelle s'accumulent les éléments de cette longue suite d'infortunes qui ont trouvé alors et qui trouvent encore dans l'opinion publique une incrédulité si irréfléchie. Peu de temps après son arrivée à Paris, Rousseau s'était lié étroitement avec le bavarois Grimm, qui n'avait alors que l'emploi insignifiant et très peu lucratif de lecteur chez le jeune prince de Saxe-Gotha. Doué d'un tout autre caractère que celui de son ami, cet homme parvint à se faufiler dans la haute société et à s'y faire des protecteurs. Aussi insolent dans ses succès qu'il avait été souple dans ses humbles débuts, dévoré de jalousie et d'ambition, Grimm fut instinctivement l'ennemi secret de Rousseau, bien avant le temps où ce dernier devint une des gloires littéraires de l'époque (1). Introduit par lui chez Mme d'Épinay, et devenu bientôt le confident et l'amant de cette dame, il parvint à la détacher du faible et confiant Rousseau, et à l'associer aux lâches intrigues dont il avait conçu le plan. Ce rôle odieux se révèle à chaque page dans les *Mémoires de Mme d'Épinay*, dont Grimm fut probablement le principal et

(1) Voyez la *Correspondance* de Grimm, août 1758. On y trouve cette phrase venimeuse : « Le seul citoyen de Genève, avec sa probité à toute épreuve, était résolu de faire le rôle d'honnête homme. » Or, en 1758, Rousseau n'avait encore publié que ses deux premiers discours et *le Devin du village*; il était *connu* mais non *célèbre*.

peut être l'unique rédacteur. Un autre homme naturellement bon, mais faible, irritable, vaniteux passionné, ultrà-philosophe, Diderot, jaloux aussi de la réputation naissante de Rousseau, avait été deviné par Grimm. Sous les auspices de ce fourbe, une haine couverte, mais ardente, remplaça bientôt dans son cœur une amitié assez équivoque. L'opulent d'Holbach, publicain anobli, matérialiste forcené comme Grimm et Diderot, avait longtemps et inutilement recherché Rousseau *qui le trouvait trop riche*. Il subit aussi l'influence de Grimm; et ainsi se forma dans l'ombre, contre le penseur religieux, contre l'écrivain pauvre et indépendant, une coterie malfaisante à laquelle se rallièrent plus tard d'autres personnages, soit spontanément, soit par suite de leurs rapports avec Grimm qui, plus pervers que ses associés, affectait une neutralité dédaigneuse. On débuta par tracasser Rousseau sur sa retraite à l'Ermitage; on lui fit un cas de conscience de l'isolement où vivait chez lui la mère de sa compagne; on intrigua même auprès de ces deux femmes pour les détacher de lui. Diderot était surtout l'instrument de ces sottes et basses manœuvres que Rousseau eut la faiblesse de prendre au sérieux. A ces ennuis se joignirent des chagrins de ménage. Thérèse, droite et fidèle, mais timide et bornée, était subjuguée par sa mère, femme abjecte qui, dit Rousseau, *s'était jetée du côté où il y avait quelque chose à gagner*. Plus tard, un trait de perfidie le força à éloigner cette vile créature. Pour comble de malheur, il devint amoureux de Mme d'Houdetot, faiblesse innocente mais fatale, qui acheva de mettre la rage dans le cœur jaloux et déjà perverti de Mme d'Épinay. Aux tracasseries et aux persiflages succédèrent les combinaisons perfides. Mme d'Épinay qui, séparée de son mari, vivait notoirement avec Grimm, devint enceinte. Pour sauver le scandale, elle résolut d'aller faire ses couches à Genève. Diderot fut chargé par elle et par son amant de proposer à Rousseau de l'y accompagner. Celui-ci s'excusa sur sa santé et sa pauvreté. Son refus, sur lequel on comptait, fut proclamé un acte de noire ingratitude; et Grimm, qui avait tout dirigé, Grimm, père de l'enfant adultérin, Grimm, qui se dispensait du devoir qu'il imposait à Rousseau, fulmina contre lui une rupture solennelle. Pour isoler tout à fait l'infortuné, il ne s'agissait plus que de lui enlever Saint-Lambert et Mme d'Houdetot, restés fidèles, en apparence du moins. Grimm excita par ses calomnies la jalousie de Saint-Lambert (1); de son côté, Diderot divulgua, à dessein probablement, des confidences sur Mme d'Houdetot que Rousseau *n'avait faites qu'à lui seul* (*Confessions*, livre 10). Rousseau, instruit de cette indiscrétion par Saint-Lambert lui-même, rompit publiquement avec son faux ami. Cette rupture servit de prétexte à celle de Saint-Lambert, déjà rallié à la coterie de Grimm; Mme d'Houdetot, entraînée par son amant, suivit tacitement son exemple, et Rousseau, chassé poliment de l'Ermitage par Mme d'Épinay, se trouva libre (15 décembre 1757), mais chargé d'accusations déshonorantes que le public avait admises sans examen. Grimm et ses amis avaient fait de lui un père dénaturé, un tyran domestique, un ingrat, un faux ami, un amant sans délicatesse, un misanthrope, un charlatan et un plagiaire (1).

Au milieu de toutes ces tribulations, Rousseau avait trouvé le temps de composer *la Julie* et la *Lettre sur les spectacles*, un de ses plus solides ouvrages. Il était décidé à se retirer en province après la publication d'*Émile* et du *Contrat social* qu'il travaillait à achever; il rassemblait aussi, dès ce temps-là, les matériaux de ses *Confessions*. Les avances de M. et de Mme de Luxembourg, auxquelles il n'eut pas la force de résister, ne lui permirent pas de réaliser ses projets de retraite. Il redoutait ces nouvelles liaisons si difficiles à concilier avec ses habitudes de solitaire et ses goûts d'indépendance. La maison qu'il habitait menaçait ruine; on le pressa d'aller loger au petit château de Montmorency en attendant qu'elle fût réparée; il accepta non sans peine (mai 1759). Malgré sa répugnance pour l'ordre de choses presque royal dans lequel une sorte de fatalité l'avait jeté, il s'attacha sincèrement à ses nobles hôtes, au bon maréchal surtout, dont il devint bientôt l'ami; mais, incapable de réserve, et sujet aux plus incroyables gaucheries, il se donna à l'égard de la maréchale et de son amie Mme de Boufflers des torts qui, bien que futiles et involontaires, ne lui furent jamais pardonnés. Mme de Luxembourg s'était engouée de la *Julie*; l'*Émile* lui plut moins, et cependant il lui prit fantaisie de le faire imprimer en France, démarche hasardeuse à laquelle Rousseau ne voulut pas consentir. La maréchale, qui avait ses vues, eut recours à M. de Malesherbes, alors chargé des affaires de la librairie. Ce magistrat combattit chaudement les scrupules de Rousseau qui exigea toujours que son livre fût imprimé en Hollande, consentant, du reste, à ce que l'édition se fît au bénéfice d'un libraire de Paris. Quelque temps après la conclusion du traité, il découvrit que l'impression d'*Émile* se faisait à la fois en France et à l'étranger; et, chose bien essentielle à noter, c'était M. de Malesherbes lui-même qui dirigeait l'édition française. Cette fraude, dont les auteurs n'ont jamais été parfaitement démasqués, rendait inutiles toutes les précautions de Rousseau et le mettait précisément dans la position dangereuse qu'il avait voulu éviter.

(1) Voir pour les preuves les *Mémoires* de Mme d'Épinay, t. III, pages 8 à 18.

(1) Grimm et d'Holbach avaient répandu le bruit que Rousseau avait pillé la musique du *Devin*; fable odieuse reproduite après sa mort et que Grétry a parfaitement réfutée dans ses *Mémoires*.

Cependant, le concours de M. de Malesherbes lui inspirait une sécurité bien naturelle, et lui faisait dédaigner les avis sinistres que des anonymes lui adressaient de temps en temps. L'impression fut suspendue pendant six mois, sans que Rousseau ait jamais pu en pénétrer la cause. L'*Émile* parut enfin et fit beaucoup de sensation. Un peu auparavant, Mme de Luxembourg avait fait redemander à Rousseau *le double de son traité avec le libraire de Paris, et toutes les lettres de M. de Malesherbes*, c'est-à-dire les seules pièces qui eussent pu le mettre à couvert en cas de poursuites légales. Dans la nuit du 8 juin 1762, Rousseau fut éveillé par un valet de chambre du château, porteur d'une lettre de la maréchale, qui en contenait une autre du prince de Conti dans laquelle ce haut personnage annonçait que le Parlement avait lancé contre l'auteur d'*Émile* un décret de prise de corps auquel il ne pouvait échapper que par la fuite. Rousseau se rendit sur-le-champ chez la maréchale, qu'il trouva fort agitée de la crainte évidemment factice d'être compromise dans cette affaire. La reconnaissance lui imposait l'exil ; il se résigna et dans la matinée il était en route pour la Suisse. L'analyse scrupuleuse de ce ténébreux épisode démontre qu'il n'était qu'une intrigue privée et non, comme on l'a dit, un résultat forcé des circonstances publiques. Les preuves de cette assertion sont trop nombreuses et demandent trop de développements pour trouver place dans cet article ; elles sont rassemblées dans un écrit dont il sera parlé ailleurs.

L'*Émile* fut brûlé à Genève et son auteur décrété de prise de corps dans cette ville, neuf jours après l'avoir été à Paris. Il importe beaucoup de remarquer que cette violente procédure eut lieu *avant qu'un seul exemplaire du livre fût arrivé à Genève*. Rousseau voulait d'abord se fixer à Yverdun, chez un ancien ami ; mais ayant appris que le sénat de Berne manifestait l'intention de l'expulser de cet asile, il se retira à Motiers-Travers, dans le comté de Neufchâtel. Le maréchal George Keith, gouverneur de la province, le reçut avec bonté. Une douce intimité ne tarda pas à s'établir entre eux. « Je l'appelais mon père, dit Rousseau, il m'appelait son fils. » Du Peyrou, riche propriétaire du pays, devint aussi son ami, et lui rendit plus tard d'importants services. Malgré la protection de milord maréchal, et celle plus imposante encore du roi de Prusse, le parti dévot de Neufchâtel commençait à s'émouvoir ; de sourdes intrigues, dont le point de départ était en France et à Genève, menaçaient le repos de l'exilé. Il désira participer à la cène (29 août 1762), et y fut admis avec empressement par le pasteur de Motiers, alors tolérant et plus tard persécuteur. L'archevêque de Paris avait lancé un plat et injurieux mandement contre l'*Émile* et son auteur. Celui-ci répondit par une lettre au prélat, chef-d'œuvre de logique et d'ironie décente. Il avait espéré que les représentants de Genève protesteraient contre un décret qui violait effrontément les lois du pays ; malgré le mécontentement général, pas une voix ne s'éleva contre les magistrats prévaricateurs. Rousseau, navré de cette indifférence, abdiqua son droit de bourgeoisie (12 mai 1763). Cette démarche occasionna quelques représentations que le conseil de Genève, inspiré et dominé par la France, repoussa dédaigneusement. Plus tard, ce même conseil fit paraître les *Lettres écrites de la campagne*, apologie sophistique du décret. Rousseau répliqua par les *Lettres de la Montagne*, réfutation énergique et pourtant modérée qui fut le signal d'un soulèvement général contre son auteur. Le bon milord venait de quitter Neufchâtel ; Rousseau, resté seul à la merci des cafards et des intrigants que la France faisait agir, fut d'abord excommunié par son pasteur, assimilé bêtement à l'Antechrist, puis injurié dans les rues, et enfin assailli la nuit à coups de pierres par la populace de Motiers. Faiblement protégé par les autorités locales et prévoyant de plus grands excès, il se décida à fuir ce pays inhospitalier. Toutefois, ne pouvant renoncer encore à l'ingrate patrie où il avait tant de fois rêvé de finir ses jours, il fit demander au sénat de Berne la permission de se fixer dans l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Le sénat accorda l'autorisation, et Rousseau s'installa dans cet asile, où il espérait être enfin oublié de ses persécuteurs. Au bout de *deux mois* de séjour, il reçut, *à l'entrée de l'hiver*, l'ordre officiel de sortir de l'île et du territoire de Berne. Il demanda un délai qui lui fut refusé ; alors le désespoir lui inspira l'idée de solliciter du sénat la *faveur* de transformer son séjour dans l'île en *captivité perpétuelle*. La réponse du sénat fut un ordre *conçu dans les termes les plus durs*, de sortir du territoire bernois, *dans l'espace de vingt-quatre heures et de n'y rentrer jamais sous les plus grièves peines*. Tel est l'ensemble de traitements ignominieux et barbares dans lequel on n'a voulu voir que des *malheurs imaginaires !*

Pendant le séjour de Rousseau à Motiers, Paoli, chef corse, lui proposa de rédiger une constitution pour sa patrie ; il accepta, et eut même un instant l'idée de se rendre en Corse ; mais les difficultés de l'entreprise l'effrayèrent, et, en quittant l'île de Saint-Pierre, il se mit immédiatement en route pour Berlin, où l'attendait milord maréchal. L'historien David Hume, ami intime de Mme de Boufflers, et lié encore plus étroitement avec les encyclopédistes, lui avait offert plusieurs fois un asile en Angleterre. Pendant le séjour de Rousseau à Strasbourg, il renouvela ses instances en termes si affectueux qu'il parvint à vaincre ses répugnances. Arrivé à Paris (déc. 1765), Rousseau, logé au Temple, chez le prince de Conti, *amant de Mme de Boufflers*, fut comblé, comme à Strasbourg, d'honneurs qui

paraissent dérisoires, tant ils contrastent avec les avanies de la Suisse, auxquelles l'influence française avait eu tant de part. Rousseau a toujours cru que M. de Choiseul, alors tout-puissant, présidait en secret à cette abjecte persécution, pour se venger d'un trait du *Contrat social*, auquel son auteur avait cru donner le caractère d'un brillant éloge, et que le premier ministre avait considéré comme un outrage. Des faits, peu nombreux à la vérité, mais frappants, rendent cette opinion plus que vraisemblable. Quant à la participation de Voltaire aux intrigues de Suisse, sa correspondance en offre des preuves surabondantes. Celle de Grimm, rédigée en grande partie par Diderot, renferme également des traits empreints d'une véritable rage contre l'infortuné dont le seul tort était de les avoir trop aimés tous les deux, et de s'être placé au premier rang des écrivains de son temps.

Au mois de janvier 1766, Rousseau, dont un ordre de M. de Choiseul avait pressé le départ, arrivait à Londres, conduit par David Hume en qui il avait encore une confiance entière. Il n'y resta que quelques jours, et partit pour Wootton, village du Staffordshire, situé à cinquante lieues de la capitale. Ce fut dans cette retraite qu'il écrivit la première partie de ses *Confessions* déjà ébauchée en Suisse. On ne l'y laissa pas longtemps tranquille; trois mois après son arrivée en Angleterre, les journaux de Londres publièrent une prétendue lettre du roi de Prusse, à lui adressée, et dans laquelle on ridiculisait cruellement sa personne et ses malheurs. Elle avait été composée et répandue à Paris par le caustique Walpole, au moment même où Rousseau recevait la pompeuse hospitalité du prince de Conti. Indépendamment de cette lettre, d'autres écrits encore plus virulents parurent à diverses reprises dans les journaux de Londres, et le mépris succéda bientôt à l'intérêt qui avait d'abord accueilli le philosophe étranger. Rousseau, frappé depuis longtemps des allures suspectes de son protecteur, soupçonna qu'il n'était pas étranger à la publication de ces libelles, et cessa de correspondre avec lui. Hume, sûr d'être à couvert, exigea une explication. Rousseau la lui donna avec cette franchise imprudente qui lui avait déjà attiré tant de malheurs, et *le conjura de se justifier s'il était innocent*. Hume répondit par une lettre ambiguë, où il affectait la plus stoïque modération; un peu auparavant, il en avait adressé une à d'Holbach, son ami, qui commençait ainsi : « Mon cher baron, Rousseau est un scélérat », et le reste sur le même ton. Il publia ensuite une apologie adressée, non pas à Rousseau, mais *au public de Paris*. Cette pièce, remplie de mensonges évidents et d'insinuations perfides, fut éditée par Suard et d'Alembert, tous deux ardents ennemis de Rousseau, qui, atterré de la perversité de son adversaire et de l'inconcevable crédulité du public, préféra le silence à une discussion désormais inutile (1). Plus tard, de nouvelles manœuvres de Hume le déterminèrent à retourner précipitamment en France (mai 1767). Le prince de Conti l'installa au château de Trye près Gisors; il y acheva la première partie de ses *Confessions*. On trouva encore le moyen de le chasser de cet asile; le prince, protecteur équivoque, pouvait l'y retenir en châtiant deux ou trois valets pervers qui bravaient ses ordres, en apparence du moins; il préféra laisser partir Rousseau qui se retira à Bourgoin, petite ville du Dauphiné, puis à Monquin, village situé à quelque distance de Grenoble. A peine était-il installé dans la première de ces deux résidences, qu'un *galérien* prétendit lui avoir prêté neuf francs, *dans un cabaret*, à l'époque où il habitait la Suisse. Ce misérable, visiblement aposté, avoua sa fourberie devant le gouverneur de la province, et *ne fut pas puni*. On alla jusqu'à faire circuler dans le pays des accusations d'empoisonnement et de viol qui, tout absurdes qu'elles étaient, firent un assez grand nombre de dupes (2).

Excédé de ces basses persécutions dirigées par des volontés puissantes et invisibles, Rousseau prit le parti courageux de reprendre son nom que le prince de Conti lui avait fait quitter et de retourner à Paris, décidé à subir les conséquences du décret, plutôt que d'errer à grands frais de retraite en retraite, poursuivi par des haines qu'aucune infortune ne pouvait fléchir. Il resta à Paris depuis 1770 jusqu'à 1778, oublié en apparence, mais obsédé sans relâche par des fourbes, tantôt doucereux, tantôt insolents, et tous émissaires secrets ou amis de ses persécuteurs. Sa raison n'avait pu résister à tant d'épreuves successives; depuis son retour d'Angleterre, elle s'était altérée graduellement. Les *Dialogues* et les *Rêveries*, écrits qui datent des dernières années de la vie de Rousseau, présentent de nombreuses traces d'une monomanie profonde. Elle ne consistait pas, comme on le répète traditionnellement, à voir partout des ennemis imaginaires, mais à exagérer la portée des maux que ses ennemis réels lui avaient faits. Au commencement de 1778, Rousseau accepta l'asile que M. de Girardin lui offrit dans sa terre d'Ermenonville, et y mourut le 2 juillet de la même année (3). Son corps fut inhumé dans

(1) En 1820 on publia à Londres une correspondance inédite de David Hume avec son intime amie Mme de Boufflers, et d'autres personnes de distinction. Dans une de ses lettres adressée à Mme de Barbantane, le prétendu protecteur de Rousseau avoue formellement *qu'il a coopéré à la rédaction de la fausse lettre du roi de Prusse*. Cette particularité, si authentique et si décisive, a été divulguée pour la première fois en France par Musset-Pathay, sans que personne ait paru y faire la moindre attention.

(2) Voir pour les preuves Musset-Pathay, *Œuvres inédites de Rousseau*, tom. Ier, page [illegible].

(3) Bernardin de Saint-Pierre, qui visita, au mois de juin 1772, l'illustre philosophe dans sa mansarde de la rue Plâtrière, a tracé ce portrait de son intérieur et de sa personne : « Nous trouvâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés; de là nous entrâmes dans une chambre,

une île du parc, et y resta jusqu'à l'époque de sa translation au Panthéon, qui eut lieu le 11 octobre 1794, vingt jours après celle des restes de Marat. On a prétendu que Rousseau s'était suicidé après avoir découvert les liaisons coupables de sa femme avec un valet de chambre de M. de Girardin; mais l'ouverture de son corps, et d'autres particularités décisives permettent d'attribuer encore cette opinion à la haine de ses persécuteurs. Il est également faux que sa femme ait épousé le valet de chambre de M. de Girardin; des témoignages contemporains ne laissent aucun doute à cet égard (1).

Après la mort de Rousseau, un débordement inouï de calomnies et d'outrages vint fondre sur sa mémoire. Grimm, Diderot, d'Alembert, Marmontel et une foule d'autres, se signalèrent dans cette lâche croisade contre un infortuné dont ils avaient empoisonné la vie. Deux amis généreux auxquels Rousseau, dominé par ses aberrations mentales, n'a pas rendu toute la justice qu'ils méritaient, du Peyrou et Mme de la Tour-Franqueville, luttèrent courageusement, mais en vain, contre les calomniateurs. La diffamation de Rousseau était irrévocablement accomplie. Il est impossible de regarder comme un retour de l'opinion l'engouement exclusivement politique qui eut lieu pour les idées de Rousseau en 1789, et surtout en 1793. Ce faux et funeste enthousiasme qui s'adressait à l'écrivain et au penseur, bien plus qu'à l'homme moral, est peut-être le plus terrible outrage qui ait frappé la mémoire de l'infortuné philosophe, puisque, aux yeux du parti rétrograde, et même d'un assez grand nombre d'hommes éclairés, il a placé le plus paisible, le plus anti-révolutionnaire des hommes, presque au niveau des scélérats qui ont souillé son nom et ses principes.

Ce tableau extrêmement abrégé de la destinée de Rousseau offre le sommaire des imputations flétrissantes que ses contemporains ont mises à sa charge, soit de son vivant, soit après sa mort. De nos jours, elles sont reproduites, presque mot pour mot, dans la plupart des biographies, dans les journaux, dans les cours officiels, dans les conversations particulières, et leur ensemble est considéré maintenant comme une donnée historique d'une authenticité inattaquable. Les préventions publiques sont, à cet égard, si profondément enracinées que le présent article dans lequel, pour la première fois peut-être, Rousseau ne figure pas comme un criminel au pilori, sera considéré, pour le moins, comme un paradoxe. On conçoit, jusqu'à un certain point, qu'une œuvre d'iniquité, entreprise et réalisée par des fourbes habiles que le pouvoir favorisait en secret, ait séduit d'emblée le public léger et dédaigneux de l'ancien ordre de choses; il est moins facile d'expliquer pourquoi elle n'a pas encore été l'objet d'une étude plus sérieuse, à une époque où l'analyse critique a fait, sous quelques rapports, de si incontestables progrès. La plupart des écrivains qui ont parlé en faveur de Rousseau, sont, ou des enthousiastes dont le zèle n'a servi qu'à ridiculiser davantage l'objet de leur culte, ou des apologistes timorés, distraits, superficiels, parfois prévenus, qui n'ont réfuté que des calomnies brutales et des jugements d'une absurdité par trop révoltante (1). La faible lumière que ces derniers ont répandue sur la question biographique n'a pas modifié sensiblement les traditions que nous a léguées la génération contemporaine, et le bien partiel qu'on doit à leurs recherches est loin de compenser les erreurs nombreuses auxquelles ils ont donné une sanction nouvelle, en raison même de leur sincérité et de leurs intentions bienveillantes. L'art perfide des détracteurs, l'insouciance, la crédulité du public, les haines instinctives des littérateurs et des hommes de parti, plutôt accrues que diminuées par le cours du temps, les préjugés de position et d'éducation, enfin les bévues et le respect humain des apologistes se réunissent donc pour faire de la réhabilitation complète de Rousseau une tâche extrêmement difficile, sinon chimérique. L'au-

où J.-J. Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation. Il était maigre et de taille moyenne. Une de ses épaules paraissait un peu plus élevée que l'autre, soit que ce fût l'effet de l'attitude qu'il prenait dans son travail ou de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors soixante ans. D'ailleurs il était fort bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, la bouche belle, le nez très-bien fait, le front rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie, par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde, par les rides du front; une gaieté très-vive et même un peu caustique, par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux, dont les orbites disparaissaient quand il riait. Toutes les passions se peignaient sur son visage, suivant que les sujets de la conversation affectaient son âme; mais dans une situation calme, sa figure conservait une empreinte de toutes ces affections, et offrait à la fois je ne sais quoi d'aimable, de fin, de touchant, de digne de pitié et de respect. Près de lui était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits de cotonnade rayée de bleu et de blanc, comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur. Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisait plaisir. »

(1) Voyez le discours de Barrère, *Moniteur* du 23 décembre 1790; Ginguené, *Lettres sur les Confessions*, page 137; *Lettre de Mirabeau à Mme Rousseau*, du 18 mai 1790 (Musset-Pathay, I, 286).

(1) Il est juste d'excepter du Peyrou, Mme de la Tour, Ginguené et Bernardin de Saint-Pierre; mais aucun d'eux n'a entrepris une justification complète.

teur d'un ouvrage publié, il y a quelques années, a tenté un dernier effort en faveur d'une vérité si opiniâtrément méconnue. Il a eu la patience d'analyser, une à une, toutes les calomnies, toutes les erreurs de fait, toutes les appréciations méticuleuses ou inconsidérées qui ont été entassées depuis près d'un siècle sur la vie et le caractère de Rousseau. Ce travail, d'une longueur rebutante, eût été bien plus volumineux encore, et bien plus probant, si celui qui s'y voua eût pu consulter tous les documents égarés, tous ceux qui sont éparpillés dans les bibliothèques publiques ou privées, et surtout le précieux dépôt qui existe dans celle de Neufchâtel en Suisse. Une telle surabondance de faits et le dédale d'argumentations qui en est la conséquence inévitable, constituent, en matière de biographie, une singularité frappante. On se demande comment tout cet appareil peut s'appliquer à l'existence humble et solitaire d'un homme faible, inoffensif, sans fortune, sans ambition, et dont les relations sociales se bornèrent à quelques contacts superficiels, à quelques affections mal placées. L'auteur de l'ouvrage dont il vient d'être parlé croit avoir résolu ce problème original, aussi rigoureusement que pouvait le permettre l'obscurité qui enveloppe presque toutes les questions dont il a eu à faire le pénible examen. Il ne serait pas possible de présenter ici l'analyse abrégée d'une discussion dans laquelle les faits et les raisonnements s'enchaînent à tel point, qu'elle se refuse tout à fait à la réduction et au morcellement. D'ailleurs, comme la plupart des juges de Rousseau se sont contentés d'affirmer les faits plus ou moins faux qui ont motivé leurs arrêts, une protestation également affirmative, mais accompagnée de l'indication des sources qui en contiennent la démonstration minutieuse, suffira peut-être pour concilier l'intérêt de la vérité, et les conditions nécessairement restreintes d'un article biographique (1).

Rousseau a dit dans ses *Dialogues* que pour avoir une idée juste de son caractère, il ne s'agissait que de *prendre en tout le contrepied du Jean-Jacques imaginé par ses calomniateurs*. C'est, en effet, à ce résultat que conduit l'étude impartiale de sa destinée et de ses écrits. Parmi les traits nombreux où il s'est peint avec une sincérité qui défie la critique la plus impitoyable, il en est un qui exprime parfaitement la différence du Rousseau réel au Rousseau de l'opinion. « Les hommes, dit-il, le figurant toujours à leur mode, en ont fait, tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan; d'abord un prodige de vertu, puis un monstre de scélératesse; toujours l'être du monde le plus étrange et le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan, sensible, il est vrai, jusqu'au transport, idolâtre du beau, passionné pour la justice; dans de courts moments d'effervescence, capable de vigueur et d'élévation, mais dont l'état habituel fut et sera toujours l'inertie d'esprit et l'activité machinale; et, pour tout dire en un mot, *qui n'est rare que parce qu'il est simple*. » (1er dialogue.)

Les lecteurs sérieux qui voudront vérifier l'exactitude du portrait devront d'abord relire attentivement et complétement les écrits de Rousseau; puis, consulter l'ouvrage utile, mais souvent peu judicieux, de Musset-Pathay, et enfin hasarder la lecture de celui qui a été indiqué ci-dessus. Il n'est pas inutile de les prévenir que cette étude n'est ni facile, ni attrayante, et qu'il leur faudra un certain courage pour la mener jusqu'à son terme.

Les écrits de Rousseau ayant été traités, en général, presque aussi injustement que sa personne, il n'est pas possible de terminer cet article sans examiner très-brièvement ceux qui ont le plus contribué à sa célébrité et à ses malheurs. Dans un ordre de choses aussi anti-naturel que celui qu'ont créé les excès de la civilisation, une foule d'esprits ordinaires et même d'esprits distingués, dominés par les innombrables préjugés qui obcurcissent les vérités primitives, ont dû nécessairement regarder comme des erreurs les conceptions qui heurtent plus ou moins ce qu'on nomme *les idées établies*. Il n'est donc pas surprenant que Rousseau, qui les a attaquées à peu près toutes, ait été accusé d'un penchant systématique pour le paradoxe. Cette imputation, reproduite presque machinalement dans toutes les critiques des idées de Rousseau, n'en est pas pour cela plus judicieuse, et, si l'on veut seulement prendre la peine d'analyser l'état moral et politique de l'époque actuelle, on conviendra peut-être qu'un assez bon nombre de ces paradoxes, réputés si absurdes, sont devenus aujourd'hui de grandes et terribles vérités. Cependant, on ne peut nier que Rousseau n'ait été souvent entraîné, par bizarrerie, par irréflexion, ou même par insuffisance intellectuelle à de véritables paradoxes, tous bien innocents, bien sincères, bien niais parfois, et qui certainement sont loin de justifier l'insultante qualification de *sophiste*, inséparable maintenant du nom de leur auteur.

N'est-il pas aussi très-remarquable que l'opinion ait jugé si sévèrement les sophismes réels ou supposés de Rousseau, et qu'elle ait été si indulgente pour ceux des philosophes matérialistes qui ne tendent à rien moins qu'à la subversion totale de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre? Ainsi, Rousseau, apôtre de la religion naturelle était persécuté et traîné dans la fange, au même moment où Helvétius, apôtre du néant, recevait les hommages de toute l'Europe. Ce contraste, aussi frappant que possible, s'explique sans peine. Rousseau, pauvre, sans appui, en butte à des haines ardentes, luttait *seul* contre les tendances impies et déréglées de son époque;

(1) Voyez l'*Essai sur la vie et le caractère de J.-J. Rousseau*, par G.-H. Morin, 1851, in-8°.

Helvétius, riche et considéré, *ami de tous les ennemis de Rousseau*, glorifiait ces tendances, et leur consacrait toutes les ressources de sa métaphysique captieuse; il est évident que les destinées de ces deux hommes devaient être aussi opposées que leurs caractères et leurs doctrines.

Le premier écrit de Rousseau suscita, lors de son apparition, des controverses nombreuses et passionnées. Les littérateurs, juges et parties, crurent et croient encore résoudre la question avec des hymnes en l'honneur de leur métier et des personnalités plus ou moins amères. Au fond, tout se réduit à rechercher si une société peut être, à la fois, très-lettrée et très-morale; or l'histoire a plus d'une fois, jusqu'à présent, proclamé le contraire. Les lettres et les sciences ne sont pas corruptrices par elles-mêmes; elles ne le deviennent que quand on en abuse, et l'histoire prouve encore qu'on en a toujours abusé : Rousseau n'a rien dit de plus. Diderot prétendait lui avoir conseillé de traiter la thèse en sens contraire du préjugé général; on l'a cru sur parole. M. Genin (1) a cité les témoignages de d'Holbach, Marmontel et Morellet, tous trois ennemis déclarés de Rousseau, et qui, du reste, ne faisaient que répéter l'assertion de Diderot; ces témoignages ne prouvent donc rien. Celui de Mme de Vandeul, fille de Diderot, a encore moins de valeur. « Diderot n'était pas menteur, » ajoute M. Genin; il est prouvé que dans ses *Notes sur les règnes de Claude et de Néron*, où se trouve l'anecdote dont il s'agit, Diderot a menti plusieurs fois, et toujours dans la lâche intention de déshonorer la mémoire de son ancien ami. En outre, d'autres faits qui ne peuvent trouver place ici, achèvent de réfuter le conte haineux si chaudement appuyé par M. Genin.

Le discours sur les *causes de l'inégalité parmi les hommes* est le plus faible de tous les ouvrages de Rousseau, sous le rapport philosophique. L'hypothèse de l'isolement primitif des individus humains, qui est le fondement de toute son argumentation, est réfutée par une observation vulgaire. L'homme, considéré zoologiquement, appartient évidemment à la classe des animaux qui, en vertu de l'instinct de sociabilité, se réunissent en troupes. Or, l'action de l'instinct étant toujours immédiate et irrésistible, l'homme, dès le principe, a dû obéir à la sociabilité comme tous les animaux qui en sont doués. En effet, à moins de causes accidentelles et toujours très-rares, on ne l'a jamais rencontré à l'état isolé. Autre erreur : après avoir admis dans l'homme des facultés qu'il *avait reçues en puissance*, c'est-à-dire en germe, Rousseau affirme que ces facultés ne se seraient jamais développées d'elles-mêmes, et *qu'elles avaient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes qui pouvaient ne jamais naître*. Ces facultés sont *la moralité ou conscience, la pitié et la perfectibilité*. N'a-t-on pas le droit de demander pour quelle fin l'homme a été doué de ces facultés, si elles ne devaient se développer que fortuitement et si même elles pouvaient ne pas se développer du tout? La perfectibilité principalement, accordée à un être qui n'était pas nécessairement destiné à se perfectionner, serait un véritable contre-sens dans le plan du Créateur. Les causes fortuites ont sans doute influé puissamment sur la marche de la perfectibilité; mais elles ne peuvent en être les conditions essentielles. Ces conditions existent dans l'organisation primitive de l'homme, dans ses rapports avec les choses extérieures et surtout avec les êtres de son espèce. Loin d'être fortuites et accidentelles, elles ont été instituées d'avance par la cause suprême, et leur action a dû commencer dès le moment où l'homme a paru sur la terre.

Rousseau n'a vu de bonheur réel pour l'humanité que dans la vie sauvage, et il a cité en preuve les excès de la civilisation. Cet argument, accablant en apparence, est facile à réfuter. On ne saurait admettre que l'homme n'ait pu s'arrêter dans la marche funeste qui, de faux progrès en faux progrès, l'a conduit si près de la limite extrême des misères sociales. La liberté morale, qui a créé tant de types individuels dignes de l'éternelle vénération des hommes, n'aurait-elle pu créer aussi une civilisation moyenne dans laquelle le bien aurait dominé le mal, au lieu d'être, comme à présent, une exception presque insignifiante? Est-il logique de refuser aux masses la puissance morale qu'on accorde aux individus? Il y avait donc au delà de la vie sauvage une forme *possible* de l'humanité, caractérisée par le développement progressif de l'intelligence, et de ces nobles facultés de l'âme qui ont fait dire qu'elle est créée à l'image de Dieu. Cette forme sociale représente la jeunesse de l'espèce humaine, dont l'état sauvage est l'enfance et non l'état de nature qui n'a jamais existé. Ainsi, en proscrivant comme anti-naturelles et corruptrices toutes les impulsions qui ont jeté l'homme hors de la vie sauvage, Rousseau n'a pas vu qu'il proclamait l'insuffisance sinon l'impuissance absolue du libre arbitre, après avoir reconnu tant de fois que cette magnifique faculté était assez forte pour régir toute la destinée de l'espèce humaine.

C'est surtout à l'occasion de ce discours que Rousseau a encouru le reproche de misanthropie. « On pourrait croire, dit M. Villemain, qu'il fut tenté, sans le savoir, par le plaisir amer de dire à cette société élégante et raisonneuse : un sauvage, un homme à demi-brute est plus sage et plus heureux que vous. » Il est facile d'expliquer plus simplement pourquoi Rousseau a mutilé la destinée providentielle de l'homme, en considérant la vie sauvage comme son terme lé-

(1) *Vie de Diderot* en tête de ses *Œuvres inédites*.

Devin du village, écrivait ce trait fin et judicieux : « J'ai examiné, dit-il, *le Devin* avec la plus scrupuleuse attention ; partout j'ai vu l'artiste peu expérimenté auquel le sentiment révèle les règles de l'art (1). »

Les *Confessions* exceptées, tous les écrits apologétiques de Rousseau rebutent l'attention des lecteurs par leur exaltation maladive et leur prolixité. C'est un amalgame de vérité et d'erreur, dans lequel la part de l'une et de l'autre n'est pas toujours facile à faire. Cependant il ne faut pas oublier que les faits qui y sont nettement affirmés ont été presque tous garantis par des témoignages contemporains, et que ceux qui manquent de preuves n'ont jamais été démentis par des faits contraires et bien avérés, tandis que les impostures évidentes, les contradictions les plus grossières fourmillent dans les venimeuses narrations de Grimm, Diderot, d'Holbach, d'Alembert Hume, et autres calomniateurs. Les légères inexactitudes de Rousseau sont en très-petit nombre et proviennent *toutes* de jugements précipités ou d'un défaut de mémoire ; il est même bien remarquable que presque toujours il se trompe à son préjudice. Mais ces observations si décisives et si faciles ont été faites par bien peu de lecteurs. Analysés ou plutôt dénaturés par des critiques malveillants interprétés à contre-sens par les esprits superficiels anathématisés par les dévots et les faux moralistes, les écrits dans lesquels Rousseau s'est efforcé de réhabiliter sa mémoire ont produit des effets précisément opposés à ceux qu'il en attendait, moins encore par les exagérations qui les déparent, que par la ténacité des haines individuelles et des préventions du public. On s'est obstiné à transformer sa sincérité en cynisme ; ses plaintes contre ses faux amis en noire ingratitude ses faiblesses, en vices hideux son amour du bien, sa bonté naturelle, en hypocrisie. Ses malheurs mêmes ont été niés et ridiculisés comme les visions d'un fou. Un tel procédé est d'autant plus déplorable que, pour arriver à un jugement équitable, il ne s'agirait que de s'abandonner à sa conscience et de savoir endurer un peu d'ennui.

Il y a encore une remarque importante à faire au sujet de ces écrits si dédaignés, c'est que, malgré la teinte de déraison dont ils sont constamment empreints ils définissent admirablement le caractère de Rousseau et donnent surtout la mesure exacte de cette profonde sensibilité qu'on lui a si rarement accordée. Composés sous l'influence continuelle d'un sentiment douloureux qui exclut toute préoccupation de gloriole littéraire, ils peuvent être pris la lettre en tout ce qui ne touche pas à l'idée fixe de l'auteur C'est là seulement que Rousseau est éloquent sans recherche, sublime sans effort, et qu'il se montre réellement ce que la nature l'avait fait, le plus sincère, le plus inoffensif, le plus aimant et le plus religieux des hommes. Enfin, on a demandé s'il avait le droit d'écrire les *Confessions* des autres en écrivant les siennes c'est une question que l'étude sérieuse de sa destinée peut seule résoudre, et qui, par conséquent ne peut être examinée ici. Ceux qui l'ont tranchée négativement n'ont prouvé autre chose que leur complète ignorance des faits, et souvent aussi l'animosité assez mal déguisée qui présidait en secret à leurs jugements. G.-H MORIN.

(1) *Essai sur la musique* page 22?, édition de 1780.

J.-J. Rousseau commença tard à écrire, et cependant, malgré les tribulations de sa vie, malgré le soin qu'il apportait à ses ouvrages et la difficulté qu'il éprouvait à les composer, la liste en est considérable. Nous la donnerons aussi exacte et complète que possible, mais en nous bornant à citer les premières et les principales éditions de chaque ouvrage. On trouvera du reste pour de plus amples renseignements des travaux bibliographiques fort détaillés dans *la France littéraire* de Quérard. — Le premier écrit connu de Rousseau fut rédigé par lui à l'âge de vingt-six ans, et fut inséré dans *le Mercure* de 1738 sous ce titre *Réponse à un mémoire intitulé : Si le monde que nous habitons est une sphère ou un sphéroïde.* Nous adopterons l'ordre chronologique pour les ouvrages qui suivent : *Le Verger de Mme de Warens;* Londres, 1739, in-8° ; — *Dissertation sur la musique moderne;* Paris, 1743, in-8° c'est le mémoire qu'il avait lu en 1742 devant l'Académie des sciences et où il présente un système de notation musicale en chiffres *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750 sur cette question Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs* Paris, 1750, in-4° Genève, 1751, in-8° ; une foule d'écrivains essayèrent de combattre les opinions émises dans cet éloquent discours, et on fit de toutes les pièces qui ont paru à cette occasion un *Recueil* publié à Gotha, 1753, 2 vol. in 8° ; Rousseau prit en 1751 et en 1752 cinq fois la plume pour répondre à ses antagonistes dont le premier et le plus illustre fut Stanislas, l'ancien roi de Pologne *Lettre à M Grimm au sujet des remarques ajoutées à sa* Lettre sur Omphale s. l. (Paris), 1752, in-8° ; — *Le Devin du village;* Paris, 1753, in-8° ; la partition de cet opéra a été gravée deux fois à Paris dans le format in-4°, ainsi que pour l'édit. de Dalibon *Narcisse, ou l'Amant de lui-même;* s. l., 1753, in-8°, comédie en un acte et en prose ; *Lettre sur la musique française* s. l., 1753, in-8°, où il déclara que les Français n'avaient pas de musique et ne pouvaient en avoir. L'effet que produisit ce pamphlet ne saurait se décrire, dit Fétis ; les acteurs et musiciens de l'Opéra brûlèrent Rousseau en effigie dans la cour de l'Académie royale de musique et malgré le succès du *Devin du village*, alors dans tout son éclat, on lui ôta ses entrées qui ne lui furent rendues que plus de vingt ans après, sur les réclamations de Gluck » — *Lettre d'un symphoniste de l'Acad. roy de musique à ses camarades de l'orchestre* s. l. n. d. (Paris, 1753), in-8° ; Amst., 1753, in-12 ; — *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes;* Amst., 1755, in-8°, et 1762, in-12 ; réponse fort spirituelle aux traits lancés contre lui à cause de la brochure précédente Il y a, d'après le témoignage de Rousseau des parties qui appartiennent à Diderot, notamment le morceau du philo-

sophe qui s'argumente en enfonçant son bonnet sur ses oreilles; ce *Discours* fut, comme le premier, l'objet de critiques passionnées, au moins une douzaine, mais l'auteur garda sagement le silence; — *Discours sur l'économie politique;* Genève, 1758; in-8°; Lausanne, 1764, in-12 : extr. de la grande *Encyclopédie;* — *J.-J. Rousseau à d'Alembert sur son article* GENÈVE *dans le t. VII de l'*Encyclopédie; Amst., 1758, in-8° et 1763, in-12; — *Lettres à Voltaire;* Leipzig, 1759, 1764, in-8°, écrites au sujet du poëme de la Loi naturelle et du Désastre de Lisbonne; — *Julie, ou la Nouvelle Héloïse;* Amst., 1760, 6 vol. in-12, et 1761, 7 vol. in-12, fig.; Paris, 1761, 1764, 4 vol. in-12; réimpressions fréquentes jusqu'à nos jours, parmi lesquelles on remarque celles de Paris, 1807, 7 vol. in-18, format Cazin; 1823, 3 vol. in-8° de Didot aîné; 1844, 2 vol. gr. in-8°, avec fig. de T. Johannot et autres. La liste des écrits suggérés par ce roman s'élève à plus de vingt, et on a essayé d'y adapter une suite dans *Henriette de Wolmar* (Paris, 1768, in-12), *les Aventures d'Édouard Bomston* (Lausanne, 1789, in-8°), trad. de l'allemand, etc.; — *Extrait du* Projet de paix perpétuelle *de l'abbé de Saint-Pierre;* Amst, 1761, in-12; — *Du Contrat social, ou Principes du droit politique;* Amst., 1762, in-12; réimpr. un grand nombre de fois, entre autres par Didot l'aîné, 1796, in-4° et in-12; par J. Mourer, Lausanne, 1797, in-12 (1). Cet ouvrage a été réfuté, dans des écrits séparés, par Roustan, Luzac, le P. Berthier, B. Constant, Lanjuinais, Aimé de Virieu. Rousseau s'était proposé d'éclaircir quelques chapitres du *Contrat social* et de montrer par quels moyens de petits États libres pouvaient exister à côté de grandes puissances en formant des confédérations. Il ne termina pas cet ouvrage; mais il en avait tracé le plan, posé les bases, et placé à côté des seize chapitres de ses écrits quelques-unes de ses idées; le tout etait contenu dans un manuscrit de 32 pages entièrement écrit de sa main, et qu'il remit au comte d'Entraigues. Celui-ci raconte à la fin d'une brochure intitulée : *Quelle est la situation de l'Assemblée nationale?* (1790, in-8°) qu'il eut l'intention de publier ce manuscrit en 1789, qu'il en fut détourné par un de ses amis, et qu'il ne le fera jamais. On ignore s'il existe encore ou s'il a été détruit; — *Émile, ou de l'Éducation;* Amst., 1762, 4 vol. in-12; La Haye, 1762, 4 vol. in-12; Paris, 1762, 4 vol. in-8° et in-12; une trentaine d'édit. et plusieurs traduct. à l'étranger; on a imprimé à part la *Profession de foi du vicaire savoyard*, et en dernier lieu dans les *Fragments et souvenirs* de Cousin (1857, in-8°). C'est celui des ouvrages de Rousseau contre lequel la critique s'est le plus acharnée et qui lui suscita le plus de tribulations; nous citerons au nombre de ses adversaires le pasteur Vernes, Bitaubé, dom Gerdil, Formey (*l'Anti-Émile;* Berlin, 1763, in-12, et *Émile chrétien;* Amst., 1764, 4 vol. in-18), l'abbé Alberti, dom Cajot, Sérane, Fiévée, Moreau (de la Sarthe), Mme de Genlis, qui tous ont pris la plume contre lui, — *J.-J Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris;* s. l., 1763, in-8°; — *L'Allée de Silvie;* Genève, 1763, in-12; — *Lettres écrites de la montagne;* Amst., 1764, 2 part. in-12 : au sujet de cette publication une polémique s'engagea où prirent part Voltaire (*Sentiments des citoyens;* s. l. n. d., in-8°), Tronchin (*Lettres écrites de la campagne;* 1763, in-8°, et *Lettres populaires;* s. l. n. d., in-8°), Sigorne (*Lettres écrites de la plaine;* Paris, 1763, in-12), Claparède et Vernes; — *De l'Imitation théâtrale;* Amst., 1764, in-12; — *Pygmalion*, mélodrame; s. l. n. d., in-8°; mis en vers par Berquin, Paris, 1775, in-4°; — *Dictionnaire de musique;* Genève, 1767, in-4°; Amst., 1768, 2 vol. in-12; Paris, 1821-22, 2 vol. in-8°; trad. en anglais et en hollandais, et abrégé par Turbri (Toulouse, 1821, in-12). Après avoir obtenu un grand succès, cet ouvrage fut l'objet de critiques sévères et même injustes; les moins raisonnables furent celles des rédacteurs de l'*Encyclopédie méthodique*. Quant à Castil Blaze, il enchérit sur ses devanciers en déclarant le *Dictionnaire* rempli de déclamations, la partie didactique vicieuse, et l'auteur ignorant de ce qu'il prétend expliquer, ce qui ne l'empêcha point d'emprunter à Rousseau trois cent quarante-deux articles pour son propre *Dictionnaire de musique moderne*. « Nonobstant la réalité des imperfections du livre de Rousseau, dit Fétis, il ne faut pas oublier que la rareté des livres spéciaux et des autres matériaux en France rendait un semblable travail fort difficile; qu'il fut terminé dans une solitude où l'auteur était dépourvu de tout secours, et qu'enfin une partie des erreurs de Rousseau sont celles de son temps; dans toute la partie esthétique, il montre d'ailleurs un rare instinct de l'art et des vues fort élevées. » — *Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué?* Amst., 1769, in-8°; — *Lettres de J.-J. Rousseau sur son exil du canton de Berne;* Paris, 1770, in 8°.

Les ouvrages suivants ont été publiés après la mort de Rousseau : *Quatre lettres à M. de Malesherbes*, impr. en 1779 à la fin du poëme des *Mois* de Roucher; — *Fragments de Daphnis et Chloé;* Paris, 1779, in-fol.; — *Six airs nouveaux du* Devin du village; Paris, 1779, in-fol.; — *Émile et Sophie*, suite d'Émile; s. l., 1780, in 8°; — *Le Lévite d'Éphraïm;* dern. édit., Genève, 1828, in-fol., poëme en prose en quatre chants; — *Les Consolations des misères de ma vie;* Paris, 1781, in-fol., recueil de plus de cent romances dont la plupart offrent des mélodies touchantes; — *Considérations sur le gouvernement de Pologne;* nouv. édit., Londres (Paris), 1782, in-18; — *Les Confessions, suivies des Rêveries d'un promeneur solitaire;* Genève, 1782, 4 vol in-8°; Paris, 1790, 7 vol. in-8° et in-12; 1798, 4 vol. in-12; 1818, 2 vol. in-18 fig.; 1841, in-18 (Charpentier); 1814, in-12 (Didot); 1845, gr. in-8°, avec de nombreux dessins; trad. en anglais et en allemand. En octobre 1850, Félix Bovet a inséré dans la *Revue suisse* des fragments inédits des *Confessions*, extraits de la bibliothèque de Neufchâtel. Des écrits séparés ont été publiés sur cet ouvrage célèbre par Delon, Servan, Cerutti, du Peyrou, Ginguené, La Harpe, Musset-Pathay, etc.; — *Œuvres posthumes;* Genève et Paris, 1782-83, 12 vol. in-8° ou in-12; — *Nouvelles Lettres;* Paris, 1789, in-8°; — *Lettres originales à Mme de Luxembourg, à M. de Malesherbes, à d'Alembert, etc.;* Paris, 1798, in-18; — *Le Nouveau Dédale;* Paris, 1801, in-8°; — *Correspondance originale et inédite de J.-J. Rousseau avec Mme de Franqueville et*

(1) La dédicace, adressée au général Bonaparte, est ainsi conçue : « Citoyen général, « J'ai quelque pressentiment, dit J.-J. Rousseau dans son douzième livre du *Contrat social*, qu'un jour la petite île de Corse étonnera l'Europe. » L'Europe demande aujourd'hui, citoyen général, quel est le lieu de votre naissance. La renommée répond à l'Europe : c'est l'île de Corse. » J. MOURER, libraire

Peyrou; Paris, 1805, 2 vol. in-8° et 1820, n-12; — *La Botanique de J.-J. Rousseau*; 1805, in-4° et gr. in-fol. avec 65 planches de é; 2° édit., 1825, in 12; trad. en allemand; *ment de J.-J. Rousseau*; Paris, 1820; in-8°, par l'avocat Métral; — *Pensées d'un esprit* *sentiments d'un cœur vertueux*, ouvrage suivi d'un autre opuscule, intitulé *Mœurs-res*; Paris, 1806, in-8°, publ. par Villenave; *es de Voltaire et de Rousseau à C.-J. Panc-*; Paris, 1828, in-8°; — *Fragments*; Genève, i-8°; — *Discours sur les richesses*; Paris, r. in-8° de 24 p., publ. par M. Bovet; — *t Savoyard*, nouvelle impr. dans le *Livre des s de 1858*: — *Lettres inédites à MM. Rey*; t Paris, 1858, gr. in-8° de 320 p.; — *Cor-lance inédite*; Paris, 1862, in-8°, publ. par kbausen-Moulton; — enfin différents mor-ettres ou fragments, impr. séparément dans naux ou recueils périodiques.

Œuvres complètes de Rousseau ont été l'ob-usieurs publications avec des additions suc-pour chacune; pendant sa vie on a donné Neufchâtel, 1764, 6 vol. in-8° fig.; de Paris a rubrique de Neufchâtel), 1764, 10 vol. in 12; d'Amsterdam, 1769, 11 vol. in-8° ou t de Bruxelles (Londres), 1774, 9 vol. in-4°. a mort de Rousseau, nous signalerons parmi ections qui ont été faites de ses écrits celles lres (Paris, chez Cazin), 1781, 38 vol. in-18, . de Moreau: — de Genève, 1782 et suiv., in-4° fig.; 1782-90, 35 vol. in-8°; et 1782, 33 vol. in 12 fig.; toutes les trois ont été les par du Peyrou, qui y a ajouté en 1782- *Œuvres posthumes* en 12 vol. in-8° et in-12; erne, 1783, 37 vol. in-12; — de Kehl, 1783-ol. in-18, jolie mais incorrecte; — de Paris, 38 vol. in 8° fig., avec des notes de Mer-izard et de l'Aulnaye; — ibid., 1793-1800, gr. in-4° fig., édit. de Didot jeune, peu re-e et d'un usage peu commode; — de Lyon, vol. in-8° et in-12 fig.; — de Paris (Didot 796-1801, 23 vol. gr. in-18; — ibid., 1801, in-8°, par les soins de Naigeon; — ibid., vol. in 8° et pl. de musique; cette édit., r Villenave et Depping, était alors la plus e; — ibid. (Lefevre, 1817-18, 18 vol. in-8° ibid., 1819-20, 22 vol. in-8° fig. donnée par ; — ibid. (Dessoer), 1822 et suiv., 20 vol. in-18, Aignan; — ibid., 1823-26, 25 vol. in-8°, set Pathay; edit. estimée et contrefaite à s, sous la rubrique de Genève, 41 vol. in-18; Dalibon), 1824-28, 27 vol. in-8°, éditée gus dont les remarques sont un plagiat l du travail de ses devanciers (*voy. Journ. raitrie*, 1825); — ibid., 1825, gr. in-8° à — ibid., 1837-38, 4 vol. gr. in-8° fig., etc.

tions, et autres ouvrages de Rousseau. — La-, *Eloge de J.-J. R.*; Paris, 1778, in-8°. — *Né-hommes célèbres*, 1779 (art. de Palissot). — . *Fragmente über J.-J. R's Leben*; Vienne, °. — Barère, *Eloge de J.-J. R.*; Paris, 1787, Chas, *Idem*; Paris, 1787, in-8°. — Billon, *Idem*; 1789, in-8°. — Barruel-Beauvert (de), *Vie de* Londres et Paris, 1789, in-8°. — Meude-Mon-e, Paris, 1790, in-8°. — Thiery, *Idem*; Paris, . — M.-E. Petit, *Idem*; Paris, 1792, in-8°. — *Idem*; Paris, 1792, in-8°. — Hennings, *Rous-*lin, 1797, in-8°. — Forest, *Abrégé de la vie* ris, 1804, in-8°. — Musset-Pathay, *Hist. de la ouvrages de J.-J. R.*; Paris, 1821, 2 vol in-8°, i-8°. — Keratry, *Additions à l'Hist. de J.-J. R.* *notes*; Paris, 1823, in-8°. — A. Barbier, *Notice sur les principaux écrits relatifs à la personne et aux ouvrages de J.-J. Rousseau*; Paris, 1824, in-8°. — *Revue des Deux-Mondes*, 1831 (art. de Lerminier), et 1853 à 1856, 15 nos (art. de Saint-Marc Girardin). — Lord Brougham, *Voltaire and Rousseau*; Paris, 1845, in 8°. — *Portr. des gr. hommes de la Suisse*, t. Ier. — Haller, *Bibl. der Schweizergeschichte*. — Senebier, *Hist. litter. de Genève*. — *Galerie française*. — *Notices particulières*, placées à la tête de chaque édit. des *Œuvres complètes*. — *Mémoires contemp.* — Villemain, *La Littérat. française au dix-huitième siècle*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — G.-H. Morin, *Essai sur la vie et le caractère de J.-J. Rousseau*; Paris, 1851, in-8°. — Brockerhoff, *J.-J. Rousseau* (en allem.); Leipzig, 1863, 3 vol. in 8°.

ROUSSEAU (*Pierre*), littérateur français, né le 19 août 1716, à Toulouse, mort le 10 novembre 1785, à Paris (1). Après avoir commencé l'étude de la chirurgie, il y renonça pour prendre le petit collet, et il obtint même un petit bénéfice dans les environs de Toulouse. Au lieu de s'engager plus avant dans les ordres, il vint à Paris, quitta la soutane et chercha à se faire un nom dans la littérature dramatique. Il eut à son début la bonne fortune de travailler à une petite pièce de Favart, *la Coquette sans le savoir*, qui fut jouée avec quelque succès, en 1744, à la foire de Saint-Germain. Il écrivit seul ensuite des comédies en vers, telles que *la Rivale suivante* et *l'Année merveilleuse* (1747), *l'Étourdi corrigé* (1750), et *l'Esprit du jour* (1754), pour la Comédie italienne; *la Ruse inutile* (1749) et *les Méprises* (1754), pour le Théâtre-Français. De toutes ces œuvres hâtives et sans consistance, *l'Esprit du jour* (1754) est la seule qui valut à l'auteur un peu de célébrité : elle offre une satire assez mordante des mœurs relâchées de l'époque. Ce fut à l'occasion des *Méprises*, dont le plan est emprunté à celui des *Quiproquo* de Brueys et Palaprat, que Rousseau ajouta à son nom celui de sa ville natale, afin de se distinguer, disait-il, de Rousseau de Genève. Cet accès de vanité gasconne lui attira une verte épigramme qui commence par ces vers :

> Trois auteurs que Rousseau l'on nomme,
> Connus de Paris jusqu'à Rome, etc.

Rousseau rédigeait alors en même temps *les Affiches de Paris* et une correspondance littéraire pour l'électeur palatin. Il avait embrassé les opinions philosophiques, et, soutenu par le crédit de son protecteur, il se mit en tête de fonder un journal qu'il décora du titre de *Journal encyclopédique*. Cette entreprise réussit, malgré les critiques amères de Fréron, et lui procura une fortune considérable. On a encore de Rousseau : *Le Faux pas*, roman; 1755, 2 part. in-12; — *Histoire des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*; 1758, 3 vol. in-12; cette histoire, où le sobriquet de *grecs* a été, croyons-nous, employé pour la première fois, a été réimprimée sous le titre d'*Histoire des fripons*, 1773, in-12; — *Journal de jurisprudence*; Bouillon, janvier à dé-

(1) Dates vérifiées sur les registres de l'état civil à Paris et à Toulouse.

cembre 1763, 12 cah in-8°. Quant au *Journal encyclopédique*, il fut commencé en janvier 1756 et publié successivement à Liége, à Bruxelles et à Bouillon, avec le concours d'une société de gens de lettres, où l'on remarque les noms de Voltaire, l'abbé Prevost, Chamfort, Méhégan, Castilhon, etc. Cet ouvrage périodique donna lieu à plusieurs attaques de la part du clergé et à deux libelles diffamatoires, intitulés : *Éloge historique du* Journal encyclopédique *et de P. Rousseau* (1760, in-8°) de Garrigues de Froment, et *Microscope bibliographique* (Amsterdam, 1771, in-18).

Biogr. Toulousaine — Bachaumont, *Mémoires secrets.*

ROUSSEAU (*Thomas*), littérateur, mort en 1800, à Paris. Avant la révolution, il se fit connaître par la traduction de *l'Utopie* de Thomas Morus, par des dissertations et des pieces de vers; aussitôt qu'elle eut éclaté, il en embrassa les principes avec chaleur et fut l'un des premiers membres de la société des Jacobins. Ce fut en qualité d'archiviste de ce club que, dans la séance du 11 prairial an II (31 mai 1794), il présenta à ses collegues un discours de sa composition sur *Les Crimes de la monarchie et les Vertus des républiques*, discours qui lui valut une mention civique. Sur ses derniers ouvrages il se qualifiait membre de la société du Portique républicain. Il mourut dans l'obscurité. Nous citerons de lui : la traduction de *l'Utopie*; Paris, 1780, 1789, in-12; — *Lettres sur les spectacles des boulevards*; Paris, 1781, in-12; — *Les Tragédies de Voltaire, ode*; Ferney, 1781, in-8°; — *Discours au roi sur la protection qu'il accorde au commerce*; Paris, 1787, in-8°; — *Précis sur l'édit de Nantes et sa révocation*; Paris, 1788, in-8°; — *Les Fastes du commerce*, poëme en XII chants; Paris, 1788, in-8°; — *Les Chants du patriotisme*; Paris, 1792, 1798, in-12; — *Censure de la Convention nationale*, en vers; Paris, 1797, in-8°; — *Le Livre utile et agréable*; Paris, 1799, in-12.

Quérard, *France littér.*

ROUSSEAU (*Georges-Louis-Claude*), chimiste allemand, né le 24 septembre 1724, à Kœnigshofen, près Wurzbourg, mort le 24 janvier 1794, à Ingolstadt. Sa famille, issue du duché de Luxembourg, était alliée, dit-on, à celle du poëte J.-B. Rousseau. Mis en apprentissage chez un pharmacien de Kitzingen, qui lui inspira le goût de l'étude, il résida successivement à Wurzbourg, à Augsbourg, à Munich et à Passau. En 1751, il acheta une officine à Ingolstadt, et s'appliqua avec ardeur à la chimie. L'électeur palatin, qui faisait de lui une estime particulière, lui donna, en 1760, la chaire de chimie dans l'université, et, en 1776, celle de médecine; comme il n'était pas docteur, le titre lui en fut conféré sur l'ordre exprès du prince. Un des premiers en Allemagne, il abjura la théorie chimique de Stahl qu'il avait toujours professée, pour adopter celle de Lavoisier. Ses ouvrages, quoique écrits dans un esprit d'observation, ne sont pas assez remarquables pour faire époque dans la science; nous citerons : *De Marte*; Ingolstadt, 1766, in-4°; — *De usu calcis*; ibid., 1767, in-4°; — *Rede von dem wechselweisen Einfluss der Naturkunde und Chemie auf die Wohlfarth eines Staats* (De l'influence réciproque de la physique et de la chimie sur la prospérité d'un État); Burghausen, 1770, in-4°; Nuremberg, 1771, in-8°; — *Vertheidigungsrede der Chemie wider die Vorurtheile unserer Zeiten* (Défense de la chimie contre les préjugés de notre temps); Ingolstadt, 1774, in-8°; — *Abhandlung von den Salzen* (Traité des sels); Eichstædt, 1781, in-8°; — *In die Naturlehre, Arzneicameral und Policeiwissenschaft*, etc. (Souvenirs relatifs à la physique, la médecine et la police, pour ses auditeurs); Ingolstadt, 1789, in-8°; — plusieurs dissertations insérées dans les recueils périodiques.

Biogr. méd.

ROUSSEAU (*Jean-François-Xavier*), diplomate français, né à Ispahan (Perse), le 10 octobre 1738, mort à Alep (Syrie), le 12 mai 1808. Son père, Jacques Rousseau, Genevois et cousin germain du célèbre philosophe, était passé en Perse, en 1705, s'y était marié et le chah Houceïn l'avait fait joaillier de la couronne. Quoique protestant, il fit élever son fils par les jésuites dans les principes du catholicisme, et à sa mort (1753), celui-ci qui avait vu disparaître une partie de sa fortune au milieu des troubles qui suivirent la mort de Nadir, se retira pendant quelque temps à Bender-Abbassi; des opérations commerciales lucratives lui permirent de s'associer avec un riche Georgien, et de se rendre, en 1756, à Bassorah, pour se mettre au service de la France. D'abord simple employé, il devint en 1761, sous-chef du comptoir de la Compagnie des Indes en cette ville, tout en continuant son commerce de joaillerie. Son crédit et la connaissance parfaite des langues de l'Orient lui fournirent les moyens de rendre plusieurs services à Ballyet de Saint-Albert, évêque de Babylone et consul de France à Bagdad, qui, en 1762, le chargea, au nom du gouvernement français, de correspondre avec Mascate, la Perse et l'Inde, et, en 1766, d'ouvrir des relations commerciales avec Kerim-Khan, régent de Perse. Rousseau fit à cet effet deux voyages à la cour de Schiraz, en 1768 et 1770, et parvint à conclure une alliance avec ce prince dont il obtint, malgré l'opposition et les intrigues des Anglais, la cession de l'île de Karak, dans le golfe Persique. L'acte de cession fut envoyé à Versailles; mais la dissolution de la Compagnie des Indes, la décadence du commerce français en Orient, et surtout l'apathie des ministres de Louis XV, empêchèrent de prendre possession d'une île dont l'utilité n'avait point échappé aux

aux 1772. Il se
le
de
1770), ...
s en déc ... Le
nt l'utilité
la une g
nma co ... de
... liste
. Rousseau, ...
était alors ...
nce ne fut ...
é de la ... avant
... de ... au
... dans cette dernière, le ... 1784
sida jusqu'à ce qu'en 1788 il se fixat dé-
ment à Bagdad; il continua une corres-
nce très-active avec les chefs turcs et per-
avec l'iman de Mascate, avec les chefs
ablissements français dans l'Inde, avec les
ttes et le sultan de Maïssour. Les événe-
de révolution l'empêchèrent de re-
ce, et, malgré l'état d'abandon où
les gouvernements qui se succé-
à ... époque, Rousseau remplit avec
s fonctions; aussi, en 1796, le Directoire
en sa faveur Bagdad en consulat général.
sion des Français en Égypte rendit, deux
rès, sa position très-difficile, et malgré
du pacha, il se vit arrêté, spolié, chargé
et conduit en exil à Mardin, car il re-
désavouer sa patrie d'adoption et d'a-
sa liberté en se déclarant persan. L'in-
ion de Soliman le rendit onze mois
la liberté, malgré les menées des An-
t il se trouvait en 1803 à Alep, lorsqu'il
a nomination d'agent général diploma-
t commercial à Bagdad. Ce fut lui qui
suivante fut chargé d'ouvrir des com-
tions avec la Perse, d'y rétablir les an-
relations, et qui prépara à la cour de
n la mission de M. Jaubert et du général
. Rousseau parlait très-bien le turc, le
, l'arménien, l'arabe, l'italien et le portu-
on expérience des usages orientaux le mit
e de rendre d'utiles services aux voya-
Niebuhr, Pagès, Michaux, Beauchamp,
, etc., ainsi qu'aux missionnaires fran-
utre une intéressante correspondance qui
uve aux archives du ministère des af-
trangères, il a laissé un grand nombre de
tions manuscrites, en arménien, en fran-
persan et en arabe.

SEAU (*Jean-Baptiste-Louis-Jacques*),
liste, fils du précédent, né en décembre
sur le coche d'Auxerre, mort à Tripoli
rie), en 1831. Après avoir partagé les
de son père en 1798, il fut nommé con-
France à Bassorah (27 février 1805), second secrétaire de l'ambassade française à Téhéran (1807), consul général à Alep (29 octobre 1808), à Bagdad (12 septembre 1814) et près la régence de Tripoli de Barbarie (15 décembre 1814). Deux ans après, il eut avec le bey une discussion très-vive, à la suite de laquelle il fit amener le pavillon français et se retira sur un navire qui se trouvait en rade; le bey, effrayé d'un tel acte de fermeté, jugea prudent de reconnaître ses torts et rappela honorablement Rousseau; mais, dans l'intervalle, le bruit de la mort de ce dernier s'était si bien répandu en France, que l'on nomma pour lui succéder M. Méchin, consul de Chypre, et que l'on chargea M. Vattier de Bouville, vice-consul, d'aller gérer provisoirement le consulat général. Ce dernier prétendit même exercer les droits consulaires, et s'installa de vive force au consulat de France, d'où il ne déguerpit que sur l'ordre formel du ministre des affaires étrangères (1). Rousseau était membre de la société de géographie, de la société asiatique, et correspondant de l'Institut (acad. inscr.). On a de lui : *Description du pachalik de Bagdad*; Paris, 1809, in-8°; — *Éloge historique de J.-F.-X. Rousseau* (son père); Paris, 1810, in-8°; — *Extrait d'un itinéraire de Hhaleb* (Alep) *à Moussél* (Mossoul) *par la voie du Djézire* (la Mésopotamie); Paris, 1819, in-8°; — *Extrait d'un itinéraire en Perse par la voie de Bagdad*; Paris, 1813, in-8°; — *Mélanges d'histoire et de littérature orientale*; Paris, 1817, in-8°; — *Mémoire sur les Wahabis, les Nosaïris et les Ismaëlis*; Paris et Marseille, 1818, in-8°; — *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne et sur ses peuples en général*; Marseille, 1818, in-8°. Rousseau a laissé inachevée une *Encyclopédie orientale*. M. Ouvarof avait acheté de lui, au nom de l'empereur de Russie, cinq cents manuscrits orientaux dont le catalogue raisonné fut imprimé en 1818, in-8°. H. FISQUET.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — *Notices* citées dans les deux articles. — *Moniteur universel*, 1808.

ROUSSEAU (*Samuel*), orientaliste anglais, né en 1765, à Londres, où il est mort, le 4 décembre 1820. Il appartenait à une famille de protestants français, réfugiée d'abord à Genève; mais nous ne savons sur quelles preuves on s'est fondé pour en faire un neveu de J.-J. Rousseau, dont l'unique frère mourut, à ce qu'on présume, en Allemagne. Obligé de se créer des ressources avec sa plume, il travailla pour le libraire Nichols, qui le chargea de faire des recherches pour le *Gentleman's Magazine* et pour les compilations historiques qu'il éditait. Ayant voulu établir une imprimerie pour son compte, il essuya des pertes consi-

(1) On avait tellement cru en France à la mort de Rousseau, qu'en 1820, le *Journal des Voyages* avait publié sur lui une notice nécrologique lue à la Société de géographie par Barbié du Bocage fils.

dérable et retourna à ses ingrates occupations. Attaqué d'une maladie qui, vers la fin de sa vie, l'avait condamné à une inaction absolue, il serait tombé dans le dénûment, si la société charitable connue sous le nom de *Literary fund* n'était venue à son aide. Rousseau était très-instruit et il possédait des connaissances étendues sur les principales langues de l'Orient, qu'il avait apprises sans maître. Ses principaux ouvrages sont : *The Flowers of Persian literature, in prose and verse*; Londres, 1801, in-4°, précédé d'un *Essai* sur la langue et la littérature persanes; — *A Dictionary of Mohammedan law*; ibid., 1802, in-8°; — *Persian and English vocabulary*; ibid., 1802, in-8°; — *The Book of knowledge*, grammaire persane; ibid., 1805, in-8°; — *Punctuation*; ibid., 1813, 1818, in-12 : petit traité extrait d'un ouvrage de Robertson sur le même sujet.

Mahul, *Annuaire necrolog.*, 1824.

*ROUSSEAU (*Théodore*), peintre français, né à Paris en 1812, se fit connaître, aux Salons de 1834 et de 1835, par des paysages d'un coloris très-vigoureux. Sa manière heurtait les idées du jury, qui prit prétexte de son exécution encore bien imparfaite pour le refuser pendant douze ans de suite. Rien ne fait mieux juger de ses tâtonnements et de ses aspirations à son début que les *Côtes de Granville* (1833), tableau où il y a un vif sentiment de la lumière, la recherche et l'entente de la couleur, une fantaisie déjà puissante. La *Lisière de bois* (1834) fait pressentir les admirables résultats que le jeune peintre devait bientôt atteindre. Renonçant aux expositions, il fortifia son talent par l'étude solitaire, par les voyages, par une contemplation incessante de la nature. Sa réputation grandit sourdement dans le cercle étroit d'un petit groupe d'amateurs, et il était déjà célèbre lorsqu'il reparut au Salon, en 1849. C'est alors que le public put commencer à l'apprécier. Son point de départ est la vérité dans les aspects, dans les formes, dans la couleur, dans la lumière, mais une vérité pleine de sentiment, de sérénité et de mélancolie. Sa gamme est très-étendue : il fait des crépuscules et des aurores; il peint le printemps et ses verdures tendres, l'automne et ses feuillages roux. Nul n'a mieux compris Fontainebleau et ses vieux chênes, les Landes et leurs perspectives infinies, Apremont et ses terrains déchirés. S'il s'est trompé quelquefois, c'est par excès de zèle, c'est parce qu'il a voulu trop dire, trop souligner le détail. Par l'harmonieux éclat de la couleur, par la transparence de ses ciels, par la profondeur de ses horizons, par le sentiment intime et pénétrant qu'il répand sur ses œuvres, enfin par la merveilleuse unité à laquelle il est parvenu, dans ces dernières années, en simplifiant sa manière, M. Théodore Rousseau mérite sans contredit d'être placé au premier rang parmi les maîtres modernes. Nous citerons, parmi les tableaux qu'il a exposés, en 1849 : *Lisière de forêt*, *Une Avenue*, *Terrains vus en Automne*; — en 1852 : *Effet de soleil*, *Après la pluie*; — en 1853 : *Marais dans les Landes*; — en 1855 : *Sortie de forêt*, *Groupe de chênes*, la *Plaine de Barbison*, le *petit Marais*, le *Coteau cultivé*, le *Coteau près de Melun*; — en 1857 : *Bords de la Loire au printemps*, *Matinée orageuse*, *Effet de crépuscule*, *Prairie boisée*, *Au couchant*; — en 1859 : *les Gorges d'Apremont*. Il avait reçu, en 1834, une troisième médaille; en 1849, il en obtint une première, qui fut rappelée en 1855. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1852. J. M

Théophile Gautier, dans les *Beaux-arts en Europe*; 1855, t. II, p. 131. — Paul Mantz, dans la *Revue française*; 20 août 1855. — Vapereau, *Dict. des Contemp.*

ROUSSEL (*Gérard*), en latin *Rufus* ou *Ruffi*, un des premiers propagateurs des principes de la réforme en France, né à Vaquerie près d'Amiens, vers la fin du quinzième siècle, mort dans le Bearn en 1550. Il étudia à Paris, ou il fut à la fois le disciple et l'ami de Le Fèvre d'Étaples. Celui-ci le mit en rapport avec la sœur de François Ier et avec Briçonnet, évêque de Meaux. Quand, en 1521, Le Fèvre, accusé d'hérésie, chercha un asile auprès de Briçonnet, Roussel le suivit, avec quelques autres de ses élèves. Nommé chanoine et trésorier de la cathédrale de Meaux, il obtint la permission de prêcher dans tout le diocèse. Bientôt après, Farel et Œcolampade l'engagèrent à composer des traités en français pour répandre les doctrines nouvelles, et en même temps à provoquer par des thèses la Sorbonne à une discussion publique. Roussel recula devant cette entreprise; mais il conçut le dessein d'établir une imprimerie à Meaux, et il demanda à Farel de lui envoyer des caractères de Frobenius. L'ordre étant venu, sur ces entrefaites, de Paris, de se saisir des hérétiques, Le Fèvre et Roussel se réfugièrent à Strasbourg, dans la maison de Capiton. Sur les instances de Marguerite, sa sœur, François Ier les rappela en 1526. Marguerite prit Roussel pour chapelain. Après le mariage de cette princesse avec le roi de Navarre (1527), il resta auprès d'elle, en qualité de confesseur, et en 1530, elle lui donna la riche abbaye de Clairac. En 1533, le moment semblant opportun pour tenter un essai de prédication évangélique, Marguerite le fit prêcher au Louvre, pendant le carême, en presence d'un nombreux auditoire. Les prêtres et les moines répondirent du haut de la chaire aux predications de Roussel et tonnèrent contre les fauteurs d'hérésie. Une agitation menaçante ne tarda pas à éclater. La fermeté des mesures qui furent prises aussitôt la calma; quelques-uns des meneurs furent arrêtés; le fougueux Beda fut condamné au bannissement, et Roussel put continuer ses prédications. Mais, après l'entrevue de François Ier avec Clément VII et surtout après l'inqualifiable folie des placards affichés dans Paris, les choses changèrent de face. Roussel fut

ec ar et , deux autres
. ..s protection de Mar-
rité; mais il leur fit
re prêcher. . . après, Roussel re-
ns le Béarn.
36, la reine de Navarre lui fit donner
l'Oléron, et en 1537 Le Fèvre lui laissa,
nt, sa bibliothèque. Roussel travailla à
les doctrines nouvelles, sans se séparer
t de l'Église catholique, dont il ne voyait
essité de réformer profondément les cé-
. l'ont fait remarquer MM. Haag,
hommes pieux dont le spiri-
uque, vague et obscur, s'accommode
formes extérieures du culte quelles
oient, parce qu'ils n'y voient que des
tériels et visibles des choses immaté-
invisibles. Calvin, qui l'avait connu à
1533, lui écrivit pour lui faire com-
ombien il était inconséquent; il le blâ-
out d'avoir accepté la dignité d'évêque
çait à soutenir des abus qu'il aurait dû
ire, d'après ses principes, s'efforcer de
paraître. Roussel ne paraît pas avoir
ites les raisons du réformateur géne-
mesures radicales répugnaient à son
ux et conciliant; il se contenta, en ré-
les doctrines fondamentales de la ré-
'est-à-dire en enseignant l'autorité ab-
l'Écriture sainte en matière de foi, le
ul médiateur entre Dieu et les hommes
hef de l'Église, la justification par la
de trouver une sorte de terme moyen
deux communions. C'est dans ce des-
donna à la lecture de la Bible une
ide place dans le culte, qu'il célébra la
langue française et qu'il distribua la
ie sous les deux espèces. Persuadé que
le plus efficace d'arriver à la suppres-
abus était d'éclairer le peuple, il s'ap-
établir des écoles pour la jeunesse; il
lui-même très-souvent, et en même
ravaillait a donner à son clergé une ins-
plus solide. Il composa dans ce but une
e exposition du symbole, de la loi
. commandements) *et de l'oraison*
ile, traite suivi d'une *Forme de visite*
se. La censure de la Sorbonne empêcha
ition de cet ouvrage, dont le manuscrit
rvé à la Bibliothèque impériale (anc.
7021^a); mais quand elle parut (15 oc-
0), Roussel était mort depuis plusieurs
printemps de 1550, il s'était rendu à
pour assister à un synode convoqué
e ville. Il voulut profiter de cette occa-
prêcher sur les inconvénients du trop
mbre de jours fériés Son sermon mit
r quelques fervents catholiques; l'un
x, nommé Pierre Arnauld de Maytie,
r lui et le précipita du haut de la chaire.
ut relevé à demi-mort. On le trans-
léron. Les médecins lui prescrivirent de prendre les eaux; mais il mourut en route.

On n'a de lui que deux ouvrages imprimés : *Boetii Arithmetica II lib.*; Paris, 1521, in-fol., avec un commentaire de la valeur mystique des nombres; — *Aristotelis Moralia magna*; Paris, 1522, in-fol. M. Nicolas.

Ch. Schmidt, *Gérard Roussel, prédicateur de la reine Marguerite de Navarre*; Strasb., 1845, in-8°. — Haag, *France protest.*

ROUSSEL (*Adrien*), savant religieux, né à Ornans, mort le 28 juillet 1659, à Thonon (Savoie). Il embrassa la vie monastique chez les Minimes. Appelé à Munich par le P. Lallemandet, son confrère, il y professa avec honneur la théologie et les mathématiques à la fois. En quittant l'Allemagne, il fut nommé provincial de son ordre en Savoie. On a de lui : *Optica christiana*; Munich, 1646, in-4° : ouvrage bizarre dans lequel l'auteur prétend éclaircir différents passages de la vie du Christ par les règles de l'optique; — *Théologie mystique de saint François de Paule*; Munich, 1653, in-16 : ce livre, devenu fort rare, est divisé en deux parties : l'une renferme une suite d'odes françaises à la louange du fondateur des Minimes; l'autre se compose de stances destinées à démontrer que le P. Balthasar d'Avila a pris pour modèle François de Paule dans toutes les actions qui ont fait ranger celui-ci au nombre des saints; — plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une défense de l'immaculée conception sous le titre de *Musurgia sacra*, un *Traité de perspective* et un *Art de fortifier les places*.

Grappin, *Hist. du comté de Bourgogne*.

ROUSSEL (*Guillaume*), helléniste français, né en 1658, à Conches (basse Normandie), mort le 5 octobre 1717, à Argenteuil, près Paris. Après avoir fait profession, le 23 septembre 1680, dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur à Évreux, il se livra à la prédication; mais bien qu'il se fût montré bon orateur, il se retira bientôt à Pontoise, et de là à Reims pour s'occuper d'une traduction des épîtres de saint Jérôme, qu'il avait entreprise. Pendant plusieurs années il travailla à une *Histoire littéraire de la France*, et il avait déjà disposé des matériaux considérables lorsque ses supérieurs l'appelèrent dans le monastère d'Argenteuil, pour mettre la main à l'*Histoire* de la congrégation. Une mort prématurée fit échouer ce projet dont il avait à peine esquissé le plan. On a de dom Roussel : *Lettres de S. Jérôme, avec des notes exactes et beaucoup de remarques*; Paris, 1704-1707, 3 vol. in-8°; ibid., 1713, 3 vol. in-8°, et 1743, 4 vol. in-12 : cette version, qui a passé autrefois pour un chef-d'œuvre d'érudition, est fidèle à la manière du temps, en ce sens que le traducteur paraphrase, supprime et ajoute parfois au texte, et qu'il est bien loin d'en rendre la chaleur et l'éloquence; les remarques sont en général utiles et savantes; — *Memoriæ J. Mabillonii epitaphium*; Reims,

1708, in-4°; morceau d'excellente latinité; — une nouvelle édit. des *Avis et Réflexions sur les devoirs de l'état religieux* de dom du Sault; Paris, 1714, 3 vol. in-12. Les matériaux qu'il avait amassés sur l'*Histoire littéraire de la France* ont été, après sa mort, remis à dom Rivet, qui avait conçu un semblable dessein sans savoir que son confrère l'eût aussi projeté. « Dom Roussel, dit ce dernier, n'avait encore travaillé que sur les derniers siècles.... Il avait toutefois dessein de reprendre les choses de source et de remonter au moins jusqu'à saint Irénée, dont nous avons trouvé l'histoire ébauchée parmi ses papiers. »

Le Cerf, *Bibl. de la congreg. de S.-Maur.* — Tassin, *Hist. litter. de la congreg. de S.-Maur.* — Préface de l'*Hist. litter. de la France.*

ROUSSEL (*Pierre*), médecin français, né le 29 septembre 1742, à Aqs, près de Foix, mort le 19 septembre 1802, à Châteaudun (Eure-et-Loir). Après avoir achevé ses humanités à Toulouse, il alla étudier la médecine à Montpellier et suivit les cours de Lamure, de Venel et surtout de Barthez, qui à cette époque jetaient un vif éclat sur l'enseignement de cette école. Dès qu'il eut pris le bonnet de docteur, il se rendit à Paris pour y étendre ses connaissances; il eut bientôt l'occasion de se lier étroitement avec Bordeu, qui alors, selon l'expression d'Alibert, était trop illustre pour être heureux. Leur amitié ne fut pas de longue durée; Bordeu mourut au milieu de ses succès (1776), et Roussel lui rendit un touchant hommage en prononçant son éloge avec une éloquence entraînante. Passionné pour les femmes, il les étudia en observateur habile et les peignit dans un ouvrage rempli de finesse et d'agrément, qui obtint l'accueil le plus empressé. La Harpe parle ainsi de son *Système physique et moral de la femme* : « Roussel écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style est à la fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. Quoique le fond de son ouvrage soit naturellement un peu scientifique, il se fait lire partout avec agrément. » Dans cet ouvrage, ajoute Rabbe, « Roussel a retracé, avec un charme inexprimable, les grâces et l'empire de la beauté, et a dévoilé l'organisation des femmes avec une finesse exquise et une grande pénétration »; il trouve dans leur constitution physique beaucoup de ressemblance avec celle des enfants et attribue à cette organisation leur mobilité et leur inconstance. Il avait formé le projet de compléter ce travail par une peinture physique et morale de l'homme; mais il n'en a publié que des fragments sans suite. Insensible aux honneurs comme à la fortune, il refusa les offres avantageuses que lui fit le roi de Prusse, et renonça à l'exercice de son art à cause de son extrême sensibilité; il vécut pauvre et fut obligé d'écrire dans les journaux pour se créer des ressources. Il fut compris, en 1795, au nombre des savants qui reçurent des secours de la Convention. Il aimait la retraite et les mœurs simples; il avait la grâce, la bonhomie, les distractions de La Fontaine, sa paresse, sa galanterie et son innocente malice; comme lui il oubliait sans cesse les convenances de la société et négligeait le soin de ses affaires. Pendant la révolution, il connut Cabanis, pour lequel il conçut une estime particulière. Roussel était entré à l'Institut comme membre associé dès la création. On a de lui : *Système physique et moral de la femme*; Paris, 1775, in-12 : parmi les nombreuses édit. de ce livre, nous ne rappellerons que celles d'Alibert (1814, in-8°), et de Cerise (1845, in-18), l'une et l'autre augmentées de remarques; — *Éloge historique de Bordeu*; Paris, 1778, in-8°; — *Médecine domestique*; Paris, 1805, 3 vol. in-18, faisant partie de la *Bibl. univ. des dames*. Il a édité les *Recherches sur les maladies chroniques* de Bordeu (1801, in 8°), et il a été l'un des rédacteurs du *Journal des beaux-arts* (1778), de la *Clef du cabinet des souverains*, du *Mercure*, du *Journal des savants*, etc. P. L.

Alibert, *Éloges de Spallanzani, Galvani, Roussel et Bichat*; Paris, 1806, in-8°. — *L'Esprit des journaux*, juillet 1805. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Biogr. méd.*

ROUSSEL (*Pierre-Joseph-Alexis*), littérateur français, né en 1759, à Épinal, mort le 10 juin 1815, à Paris. D'abord avocat à Épinal, il vint s'établir à Paris sous la révolution, publia quelques ouvrages, sans se mêler du reste au mouvement politique, et devint commis principal dans la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Cette situation ne le mit pas à l'abri d'une détention arbitraire qu'il subit, sous l'Empire, pour avoir annoncé des *Mémoires de Louis XVI*, livre qui déplaisait à la police ou à ses chefs. « Dès le matin, dit Saint-Edme, il fut enlevé du sein de sa famille, ainsi qu'une certaine malle remplie de lettres des principaux personnages de la cour de Louis XVI; ces lettres, trouvées dans l'armoire de fer, dédaignées par la commission de la Convention nationale, avaient été recueillies et conservées par Roussel, qui était alors secrétaire de cette commission. » On mit à la fin Roussel en liberté; mais on ne lui rendit pas ses papiers. Il a publié : *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*; Paris, 1793, 2 vol. in-8°; l'édit. de 1802 a été donnée par M. de Ségur; — *Correspondance amoureuse de Fabre d'Eglantine*; Paris, 1796, 3 vol. in-12; — *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*; Paris, 1800, in-8° ou 2 vol. in-18; — (avec Plancher-Valcour) *Les Deux croisées*, vaudeville; Paris, 1801, in-8°; — *Le Château des Tuileries, ou Récit de ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce palais depuis sa construction jusqu'au 18 brumaire*; Paris, 1802, 2 vol in-8°; — *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la*

fin du dix-huitième siècle; Paris, 1802, in-8° : les noms propres sont déguisés; ainsi Louis XVI s'appelle *Elos*, la reine *Martinore*, Monsieur *Sirmen*, etc.; — (avec Plancher-Valcour) *Annales du crime et de l'innocence, ou Choix des causes célèbres*; Paris, 1813, 20 vol. in-12; — *Histoire secrète du tribunal révolutionnaire*; Paris, 1815, 1830, 2 vol. in-8°; la seconde édit. porte le nom de l'auteur.

Quérard, *France litt.* — Saint-Edme, *Biogr. de la police*.

ROUSSEL (*Henri-Pierre-Anselme*), médecin français, né le 11 juillet 1748, à Saint-Bomer-les-Forges, près Domfront, mort à Caen, le 17 février 1812. Il fut reçu docteur en médecine à Caen, et devint professeur royal de chimie et de physique expérimentale. On cite de lui : *Mémoire sur les dartres* (en latin), couronné en 1775 par la société de médecine de Lyon; Caen, 1776, 1810, in-4°; — *Réflexions sur la nutrition des corps organiques*; Caen, 1776, in-8°; — *Tableau des maladies épidémiques qui ont régné en France depuis plusieurs siècles*; Caen, 1776, in-8°; — *Dissertation sur la nature du gaz inflammable*; Caen, 1778, in-8°; — *Dissertation sur le scorbut*, couronnée en 1781 par la soc. roy. de médecine de Paris; Caen, 1781, in-4°; — *Recherches sur la petite vérole*; Caen, 1781, in-8°; — *Tableau des plantes usuelles*; Caen, 1792, 1796, in-8°; — *Flore du Calvados*; Caen, 1795, 1806, in-8°; — *Éléments de chimie et de physique expérimentale*; Caen, 1797, in-8°; — *Observations sur les maladies qui résultent de la température des saisons*; Caen, 1803, in-8°, etc.

Lange et Raisin, *Notice hist. sur Roussel*; Caen, 1812, in-8°. — Caillebotte, *Essai sur l'hist. de Domfront*; 1850, in-12.

ROUSSEL. *Voy.* ROUXEL.

ROUSSELET (*Gilles* (1)), graveur français, né vers 1610, à Paris, où il est mort, le 25 ou le 26 juillet 1686. Étroitement lié avec Le Brun, il reçut de lui des conseils et un appui qui eurent autant d'influence sur son goût que sur sa fortune. Il a gravé un certain nombre de planches d'après les maîtres italiens; mais c'est surtout à la reproduction des tableaux de Le Brun que son talent fut employé. Ses gravures ont un aspect moiré, monotone et lourd qui n'est rien moins que séduisant; quant à son dessin fort vanté par ses contemporains, il procède entièrement de la manière de Le Brun. Rousselet fut reçu membre de l'Académie royale de peinture, le 14 avril 1663. Il obtint un logement aux Gobelins et fut chargé de reproduire plusieurs des principaux tableaux du cabinet du roi; mais atteint de cécité, il ne put mener à fin ce travail.

Des six fils de Rousselet, l'un, *Jean*, né à Paris, vers 1660, fut reçu à l'Académie comme sculpteur, le 28 juin 1686, sur un marbre représentant *La Poésie et la Musique* qui appartient au musée du Louvre; logé aux Gobelins comme son père, il mourut le 13 juin 1693. — Un autre fils, *Charles*, exerça la peinture.

On cite encore plusieurs artistes français du nom de Rousselet.

Archives de l'Art français, *documents* et *Abecdario de Mariette*. — Huber et Rost, *Manuel de l'Amateur*. — Dandré-Bardon, *Traité de la peinture*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure*. — M. de Marolles, *Le Livre des peintres et des graveurs*.

ROUSSELET (*François-Louis*), marquis DE CHATEAURENAULT ou CHATEAUREGNAUD, vice-amiral et maréchal de France, né le 22 septembre 1637, mort le 15 novembre 1716. Il était d'une famille originaire du Dauphiné, mais qui s'était transplantée en Touraine dans le seizième siècle, et son père, François Rousselet, gouverneur de Machecoul et de Belle-Isle, avait été créé marquis de Châteaurenault par Louis XIII. Il servit, dès 1658, sous Turenne et assista à la bataille des Dunes ainsi qu'aux siéges de Dunkerque et de Bergues-Saint-Winock. Passé comme enseigne de vaisseau dans la marine (1661), il fit partie, en 1664, de l'armée navale qui, sous les ordres de Beaufort, s'empara de Djigelli, et il fut grièvement blessé dans un des combats livrés aux Maures. Capitaine de vaisseau en 1672, il purgea les mers du Levant des corsaires qui les infestaient, bloqua étroitement Salé, et détruisit les forts qui défendaient cette ville. Promu chef d'escadre en 1673, il engagea avec le fils de Ruiter un combat qui eut pour résultat la dispersion d'un convoi de trente bâtiments hollandais. En 1677, il fit rencontre, sur les côtes d'Espagne, de onze vaisseaux hollandais, aux ordres du vice-amiral Evertzen, en coula quatre à fond et força le reste à se retirer en désordre à Cadix. Nous le retrouvons, en 1688, commandant un vaisseau de quarante canons dans l'escadre de Tourville, qui allait faire le bombardement d'Alger. Promu lieutenant général en 1689, il vint prendre à Brest, au mois de mai de cette année, le commandement d'une flotte de trente-deux bâtiments, destinés à porter en Irlande les troupes que Louis XIV y envoyait pour aider à rétablir Jacques II sur le trône. Pendant le débarquement dans la baie de Bantry, on signala une nombreuse flotte anglaise commandée par l'amiral Herbert; le 13 mai, Châteaurenault livra bataille, la gagna et retourna à Brest. L'année suivante, à la tête de l'avant-garde de l'armée navale, il participa, le 10 juillet, au combat de Beveziers. Par une série de manœuvres bien combinées, il parvint à mettre entre deux feux une quinzaine de vaisseaux hollandais qui furent si maltraités, que les ennemis furent réduits à en brûler cinq et à en faire échouer sept ou huit. Après avoir pris part au combat de Lagos (juin 1693) et concouru, en novembre suivant, à la défense de Saint-Malo, bombardé par les Anglais, Châteaurenault, nommé au commandement d'une escadre (mai 1694), prit ou

(1) Rousselet a signé presque toujours *Ægidius*.

coula quelques bâtiments anglais ou espagnols, et opéra sa jonction avec Tourville à Toulon; les deux escadres, en favorisant l'arrivée des convois, renforts et munitions de toute espèce, assurèrent au maréchal de Noailles les moyens de s'emparer de Roses, Palamos, Girone, et Castel-Follit.

Lorsqu'éclata la guerre de la succession d'Espagne, Châteaurenault, qui se trouvait dans le Tage (octobre 1701), reçut l'ordre de se porter immédiatement sur les colonies espagnoles, et pour qu'il concentrât dans ses mains l'autorité supérieure, Philippe V lui conféra le grade de capitaine général. A son arrivée devant la Martinique (2 janvier 1702), n'y trouvant pas les ennemis, il fit voile pour la Havane et la Vera-Cruz, dans le but de se réunir à Velasco qui ramenait en Europe les galions du Mexique. Ayant atteint ce but, il appareilla de la Vera-Cruz (août 1702), et, conformément aux ordres de la cour d'Espagne, il escorta les galions jusqu'à Vigo, en Galice, petit port ouvert et sans défense. Ayant appris que quatre escadres ennemies épiaient sa marche, il voulut faire route vers un port de France; mais Velasco objecta les ordres spéciaux de sa cour et Châteaurenault dut s'y soumettre. Aussitôt mouillé à Vigo, il construisit une estacade, distribua une partie de ses équipages à terre, dans la ville, le château et les forts qu'il arma tant bien que mal, et invita le capitaine général de la Galice à réunir les milices du pays. Lorsque l'amiral Rooke parut devant Vigo, le 22 octobre 1702, les préparatifs de défense n'étaient pas terminés; il s'empara d'un fort, franchit l'estacade et fut en peu de temps maître des positions par terre et par mer. Châteaurenault, afin de donner le temps d'enlever des galions le plus de richesses possible, soutint, pendant deux heures, un combat désespéré contre les forces ennemies plus que quadruples des siennes. Enfin canonné et par la flotte combinée et par les forts tombés en son pouvoir, il vit bien que c'en était fait de l'escadre française, et plutôt que de la laisser devenir toute entière la proie des flammes, il se décida à brûler sept de ses vaisseaux et à en faire échouer cinq; les six autres furent pris avec neuf des galions, sur lesquels il était resté une valeur de plus de huit millions. Les soldats et les matelots qui purent être réunis se jetèrent dans les défilés entre Vigo et Lugo, d'où l'on transporta à Madrid les trésors qu'on était parvenu à sauver et qui s'élevaient à plus de cent millions. Louis XIV comprit que la responsabilité de ce désastre ne devait aucunement peser sur Châteaurenault; aussi l'éleva-t-il, le 14 janvier 1703, à la dignité de maréchal de France; il le nomma, en 1704, aux fonctions de commandant de la haute Bretagne qu'il exerça jusqu'à sa mort, et en 1705, chevalier de ses ordres. P. LEVOT.

Archives de la Marine. — De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français.*

ROUSSELET (*Claude*), historien français, né à Pesmes (Franche-Comté) en 1725, mort à Besançon, le 20 août 1807. Sous le nom de *Père Pacifique*, il fut chargé d'enseigner la théologie dans plusieurs maisons de l'ordre des Augustins réformés dont il avait pris l'habit, et se livra ensuite avec succès à la prédication dans la Franche-Comté et la Bourgogne. Pendant la révolution, il vécut à Bourg où il fut un des fondateurs de la société d'émulation. On a de lui : *Histoire et description de l'église royale de Brou*; Paris, 1767; Lyon, 1788, in-12; 5ᵉ édit., Bourg, 1840, in-12 avec un supplément augmenté de pièces justificatives par Puvis. Cet ouvrage est fort intéressant et rempli de recherches curieuses.

Journal des Savants, déc. 1768. — *Bibl. univ.*, avril et mai 1823.

ROUSSELIN. *Voy.* SAINT-ALBIN.

ROUSSELOT DE SURGY (*Jacques-Philibert*), publiciste et littérateur, né le 26 juin 1737, à Dijon; l'époque de sa mort n'est pas connue. Il vint de bonne heure à Paris, et devint premier commis des finances, puis censeur royal. On a de lui : *L'Agronomie et l'industrie, ou les Principes de l'agriculture, du commerce et des arts*; Paris, 1761 et suiv., 7 vol. in-8° : l'ouvrage, entrepris en société avec plusieurs écrivains, n'a pas été achevé; — *Mélanges intéressants et curieux*; Paris, 1763, 1765, 10 vol. in-12; Yverdun, 1764, 12 vol. in-8° : ils sont relatifs à l'histoire naturelle, civile et politique de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; — *Éloge historique de M. de Montmirail*; Paris, 1766, in-8°; — *Mémoires géographiques, physiques et historiques sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*; Paris, 1767, 4 vol. in-12; — *Les Vicissitudes de la fortune*; Paris, 1769, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire des finances*. Paris, 1784, 3 vol. in-4°, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*; — *Du domaine et de l'utilité de son aliénation à perpétuité*; Paris, 1787, in-8°. Cet auteur a rédigé, avec Meusnier de Querlon, les derniers volumes de l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prevost; comme éditeur, il a publié le *Recueil de pièces intéressantes* de l'abbé de Longuerue (1766, 2 vol. in-12), et il a trad. de l'allemand la *Description de l'Islande* de Horrebow (1764, 2 vol. in-12), avec Meslin; et seul, l'*Histoire de la Pensylvanie* de Kalms et Mittelberger (1768, in-12).

Quérard, *France litt.* — Desessarts, *Siècles littér.*

ROUSSET DE MISSY (*Jean*), littérateur français, né le 26 août 1686, à Laon, mort en 1762, à Amsterdam. Ses parents étaient protestants et fort attachés à leur religion; la révocation de l'édit de Nantes entraîna leur ruine. Ils refusèrent de reconnaître leurs erreurs : la mère mourut et son cadavre fut, selon les lois du temps, traîné sur la claie; le père, en cherchant à s'échapper, fut arrêté et aurait encouru la

juer, … s et plus tard … XIV. Il av … nir en H … is … il … la … pour … La … où il … les … Le suc … commi …

…eignement (1724) et se mit à …ire. d'une grande facilité, il composa, avec écipitation regrettable, une vingtaine d'ou- d'histoire ou de droit public, favorable- eçus et souvent réimprimés, mais qui au- ui sont tombés dans un oubli complet. a reproché la médiocrité de son instruc- de la prétention à l'esprit, surtout une aveugle contre la France et le catholi- il se croyait pourtant exempt de pas- de préjugés, au point, disait-il, que la de ses écrits ne pouvait faire connaître pays ni sa religion. Après avoir prétendu nommée littéraire, Rousset, qui régentait n à l'étranger dans son journal, *le Mer- istorique*, eut l'ambition de jouer un litique ; il prêta sa plume au parti du sta- rat, et le fit avec assez d'éclat pour porter ge aux magistrats d'Amsterdam ; arrêté r ordre et conduit à La Haye, il y de- emprisonné quelques mois. Peu après, le d'Orange fut élu stathouder (1747), et npensa le dévouement du publiciste par s de conseiller extraordinaire et d'his- aphe. La faveur de Rousset ne fut pas de durée. Les libres discours qu'il tenait société patriotique des Deelisten, la fer- vec laquelle il demandait la réforme des ritèrent le stathouder : non seulement il ses emplois, mais il vit sa liberté me- et il fut forcé de se réfugier à Bruxelles. selon Devisme, il passa en Russie, où ine Elisabeth le nomma conseiller de la llerie, et il vint finir ses jours à Ams- . Il était associé aux académies de Berlin etersbourg. On a de Rousset : *Descrip- eographique, historique et politique aume de Sardaigne*; Cologne (Hol- 1718, in-12 ; — *Histoire publique et de la cour de Madrid depuis Phi-*; ibid., 1719, in-12 ; — *Histoire du al Alberoni*; La Haye, 1719, in-12 ;), 2 vol. in-12 ; traduite en italien ; ibid., n-4° ; — *Mémoires du règne de Pierre nd* ; ibid., 1725-1726, 4 vol. in-12 ; l'édition d'Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12 est augmentée des *Mémoires de Catherine*, imprimés séparément ; — *Mémoires sur le rang et la préséance des souverains de l'Europe et de leurs ministres* ; Amsterdam, 1727, in-4° ; — *Mémoires du règne de Catherine* ; La Haye, 1728, in-12 ; — *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités depuis la paix d'Utrecht jusqu'au second congrès de Cambrai* ; La Haye, 1728-1755, 23 vol. in-12 : compilation assez estimée ; — *Observations sur les vers de mer qui percent les vaisseaux* ; La Haye, 1733, in-8°, fig. ; — *Les Intérêts présents et les prétentions des puissances de l'Europe* ; La Haye, 1733-1735, 4 vol. in-4°, et 1736, in-fol. ; dans l'édition faite à Trévoux sous la rubrique de La Haye, on a retranché tous les passages hostiles à la France ; — *Histoire de la succession aux duchés de Clèves, Berg et Juliers* ; Amsterdam, 1738, 2 vol. in-18 ; — *Supplément au Corps diplomatique* (de Jean Dumont), *avec le cérémonial des cours de l'Europe* ; Amsterdam, 1739, 3 vol. in-fol. ; — *Le Procès entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, ou Recueil des traités touchant les démêlés entre ces deux couronnes* ; La Haye, 1740, in-12 ; — *Mémoires instructifs sur la vacance du trône impérial* ; Amsterdam, 1741, in-8°, et 1745, 2 vol. in-8° ; — *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche* ; s. l., 1742 ; nouvelle édition, 1748, 4 vol. in-12, et Amsterdam, 1749, 6 vol. in-12. Rousset donne cet ouvrage comme étant d'un moine défroqué nommé Saumery, qui, après avoir vécu plusieurs années en Angleterre, aurait été pendu à Liége, où l'avaient attiré les promesses d'un espion ; — *Déduction des droits de la maison electorale de Bavière aux royaumes de Hongrie et de Bohême* ; La Haye, 1743, 2 vol. in-12 ; — *Le Chevalier de Saint-Georges réhabilité dans la qualité de Jacques III* ; Whitehall (Amsterdam), 1745, in-8° : c'est un pamphlet ; — *Recherches sur les alliances et les intérêts entre la France et la Suède* ; Amsterdam, 1745, in-12 ; — *Relation historique de la révolution de 1747 dans les Provinces-Unies* ; Amsterdam, s. d., in-4° ; — *Recueil des pièces concernant la paix d'Aix-la-Chapelle* ; Londres, 1753, in-12. Comme journaliste, Rousset a continué le *Mercure historique et politique* (La Haye, août 1724 à juillet 1749, 15 vol. in-8°), commencé par Gatien de Courtilz, et il a fondé *le Magasin des événements* (Amsterdam, 1741-1742, 4 vol. in-8°), dont il poursuivit la publication sous les titres de l'*Epilogueur* (1742, juin 1745, 13 vol. in-8°), du *Démosthène moderne* (1746), et de l'*Avocat pour et contre* (1747). Comme éditeur, il a publié avec des remarques ou des additions les *Batailles du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince de Nas-*

sau de Dumont (La Haye, 1725-1729, 3 vol. in-fol.), le *Paradis perdu* de Milton (1730, 3 vol. in-12), traduit par Dupré de Saint-Maur; le *Droit public de l'Europe* de Mably (1748, 2 vol.), et l'*Histoire du stathouderat* de Raynal (1750, in-12). Quelques auteurs donnent encore à Rousset de Missy d'autres ouvrages d'histoire; mais cette attribution paraît douteuse. P. L—Y.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*. — Devisme, *Hist. de Laon*. — Barbier, *Dict. des Anonymes*. — Haag frères, *France protestante*.

ROUSSIER (*Pierre-Joseph*), littérateur musicien, né en 1716, à Marseille, mort vers 1790, à Écouis, près des Andelys. Après avoir occupé une cure dans sa ville natale, il obtint, en 1754, un canonicat à Écouis en Normandie, et ce fut dans ce village qu'il passa le reste de sa vie. Ses ouvrages sur la musique lui ont valu parmi ses contemporains une sorte de réputation, qu'il était loin de mériter. La Borde le porte aux nues : « Dans Athènes, s'écrie-t-il, on lui eût élevé des statues! » De leur côté, Choron et Fayolle le représentent comme un cuistre et un ignorant, dont les écrits révoltent autant par l'esprit de système que par le ton de morgue et la platitude du style. A trente ans, l'abbé Roussier ne connaissait pas une note de musique. Le *Traité d'harmonie* de Rameau lui tomba un jour sous la main; aussitôt il se passionna pour la basse fondamentale, et entreprit d'en donner lui-même une théorie complète. Son premier ouvrage, intitulé *Traité des accords et de leur succession* (Paris, 1764, in-8°) et qui a pour complément l'*Harmonie pratique* (ibid., 1775, in-8°), est ce qu'il a fait de plus remarquable et de plus sensé. Non-seulement il a été le premier en France qui ait parlé de la succession des harmonies, mais il a proposé, dit M. Fétis, « d'admettre dans la musique un certain nombre d'accords alors inconnus, et qui sont le produit des combinaisons de la prolongation de la substitution et de l'altération des intervalles naturels des accords primitifs ». Bientôt, abandonnant le système de Rameau qui lui avait servi de base, il se livra à des spéculations hasardées sur la musique des Grecs, des Romains et des Chinois, et remplit de rêveries ses autres ouvrages. Nous ne citerons encore de lui que le *Mémoire sur la musique des anciens* (Paris, 1770, in-4°), et *Notes et observations sur la musique des Chinois* (ibid., 1779, in-4°).

La Borde, *Essai sur la Musique*, III, 679. — Choron et Fayolle, *Dict. des Music.* — Fetis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

ROUSSIN (*Albin-Reine*, baron), amiral et pair de France, né à Dijon, le 21 avril 1781, mort le 21 février 1854, à Paris. Il entra dans la marine à douze ans, et fit, comme simple mousse, la périlleuse expédition d'Irlande. Aspirant de 1re classe à vingt ans, il acquit en peu de temps, dans les mers de l'Inde, des droits à un avancement rapide. En 1807, il fut nommé lieutenant de vaisseau, et embarqué en qualité de second à bord de *l'Iéna*, corvette destinée à croiser dans les golfes Persique et du Bengale. Fait prisonnier, le 28 octobre 1808, à la suite d'un furieux combat contre la frégate anglaise *la Modeste*, il ne tarda pas à être échangé, et, reprenant aussitôt du service, il prit part à plusieurs autres actions dans les parages de l'île de France, notamment à la lutte acharnée que *la Minerve* et *la Bellone* soutinrent, les 20, 22 et 23 août 1810, contre une division de quatre frégates anglaises. Après huit ans d'absence, le jeune officier revit enfin son pays; mais ce fut la Restauration qui se chargea d'acquitter envers lui la dette de l'empire. Capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, en 1814, il faillit être rayé des cadres lors du second retour des Bourbons; une courte entrevue avec le ministre lui rendit sa faveur. Au mois de décembre 1816, à la suite du naufrage de *la Méduse*, il fut choisi pour accomplir une exploration hydrographique des côtes occidentales de l'Afrique, sur lesquelles se trouve le banc d'Arguin, et concourut, avec zèle et habileté, à la fixation des cartes de cette partie du globe, qui, jusque-là, étaient si imparfaites. En 1819, il fut chargé de l'hydrographie du Brésil, et détermina, en moins de dix-huit mois, la position de neuf cents lieues de côtes dans l'Amérique orientale. Louis XVIII, à qui il présenta le résultat de ses travaux, lui accorda le titre de baron (octobre 1820). En 1821, il reçut le commandement des forces réunies dans la partie opposée de l'Amérique. A la suite de cette expédition, il fut fait contre-amiral (17 août 1822); dans le même mois, il entra dans la première composition du conseil d'amirauté, nouvellement créé. Entre autres services qu'il rendit à la marine dans ce haut emploi, on cite la création du vaisseau-école de Brest, qui fut adopté, d'après ses conclusions, en 1826, pour favoriser l'éducation des jeunes gens qui se destinent à la marine. En 1828, Roussin fut chargé d'aller, à la tête d'une escadre, demander au gouvernement brésilien réparation des dommages causés à notre commerce par le blocus de Buenos-Ayres; à force de fermeté et de prudence, il obtint de l'empereur don Pedro Ier toutes les indemnités qu'il avait ordre d'exiger. Le 25 janvier 1830, il fut appelé à l'Académie des sciences (section de géographie et de navigation), en remplacement du contre-amiral de Rossel.

La révolution de Juillet fit confier au baron Roussin d'abord la direction du personnel au ministère de la marine (31 août). Chargé d'obtenir des réparations de don Miguel, qui régnait alors en Portugal, il partit à la tête d'une escadre, et, le 14 juillet 1831, après des sommations inutiles, il força l'entrée du Tage, réputée infranchissable; amarré sur les quais de Lisbonne, il obtint ce qu'il avait ordre d'exiger pour la satisfaction du commerce français. Cette action hardie lui valut, le 26 juillet, le grade de vice-amiral,

et il rentra, le 4 septembre, avec ses trophées à Brest, où il prit bientôt le commandement de la préfecture maritime. Le Bureau des longitudes l'accueillit dans son sein comme ancien navigateur. Le 11 octobre 1832, il fut nommé pair de France, et le 14 du même mois, il reçut le titre d'ambassadeur de France à Constantinople. Un an s'était à peine écoulé que le roi lui offrit (4 avril 1834) le portefeuille de la marine; mais Roussin préféra demeurer à son poste. Pendant quelques années, la question d'Orient, assez stationnaire, lui permit de s'occuper spécialement des intérêts de notre commerce, et il jeta, avec le divan, les bases d'un nouveau tarif des douanes. Nommé, le 19 janvier 1836, grand' croix de la Légion d'honneur, il eut assez de loisir, à la fin de cette année, pour faire en France un voyage de plusieurs mois. Mais la rivalité de Méhémet-Ali et du sultan ne tarda pas à le rappeler à Constantinople, où il arriva au mois de juillet 1837. Nous avons raconté ailleurs (*voy.* Mahmoud II et Méhémet-Ali) les phases diverses de cette lutte dans laquelle le sultan faillit perdre sa couronne, et où l'intervention des cinq grandes puissances de l'Europe devint nécessaire pour arrêter la marche d'Ibrahim Pacha jusqu'au Bosphore. En dépit d'une certaine tendance de l'opinion nationale, qui voulait faire pencher la balance en faveur de l'Égypte, le représentant de la France ne cessa de prêter son concours aux autres puissances européennes, et il fut le premier à reconnaître le nouveau sultan Abdul-Medjid, et à lui promettre son appui. Le 18 sept. 1839, M. Roussin fut rappelé en France. A l'ouverture de la session, il fut nommé secrétaire de la Chambre des pairs, et, le 1er mars 1840, il accepta le portefeuille de la marine dans le ministère Thiers. Au milieu des difficultés soulevées par l'imminence d'une guerre avec l'Angleterre, et spécialement par la double question des sucres et de l'esclavage dans les colonies, Roussin rendit d'utiles services à la marine en créant des paquebots à vapeur pour les communications transatlantiques, à l'exemple des États-Unis et de l'Angleterre. Le 29 octobre, il quitta le ministère avec M. Thiers, et reçut, en échange de son portefeuille qu'il céda à Duperré, le titre d'amiral (30 oct.). Il avait repris une part active aux travaux de la Chambre des pairs, lorsque, le 7 février 1843, il accepta le même portefeuille dans le cabinet Guizot; mais sa santé le força, le 24 juillet suivant, à se retirer pour aller respirer, dans le Midi, un air plus doux. Depuis cette époque, il ne reparut plus sur la scène politique, et le mauvais état de sa santé l'empêcha même d'assister aux débats du Luxembourg.

L'amiral Roussin est auteur d'un savant ouvrage, intitulé *le Pilote du Brésil* (Paris, 1826, in-fol. et 1827, in-8° pl.), et composé sur les documents recueillis dans la campagne hydrographique entreprise en 1819 et 1820 sur les bâtiments de l'État, *la Bayadère* et *le Favori*. Il a aussi publié quelques brochures, notamment des *Réflexions sur l'éducation des élèves de la marine royale* (1826, in-8°), ainsi qu'un *Extrait des Mémoires inédits d'un vieux marin* (1848, in-8°).

Encycl. des Gens du Monde. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, V, 1re partie. — *Moniteur univ.*, 1830 à 1843.

ROUSSY (*Jean* de), poëte français, né le 11 octobre 1705 au Vigan, mort le 4 février 1777 à la Rochelle. Il était chanoine de la cathédrale de la Rochelle, et membre de l'Académie de cette ville. On a de lui : *Aurelia, ou Orléans délivré, poëme latin trad. en français par M. A.*; Paris, 1738, in-12 : c'est une production en prose poétique; quant à l'original latin, il n'a jamais existé ; cet ouvrage est devenu assez rare à cause du zèle que l'auteur, devenu fort dévot dans sa vieillesse, mit à détruire tous les exemplaires qu'il put se procurer; — *Le Cantique des cantiques, idylle*; La Rochelle, 1747, in-8°, suivi d'autres morceaux traduits de la Bible.

Quérard, *La France littéraire.*

ROUSTAM-RAZA, mameluck de Napoléon Ier, né à Tiflis (Géorgie) en 1782, mort à Dourdan (Seine-et-Oise), le 7 décembre 1845. Enlevé dès son enfance à ses parents dont il ignora toujours le nom, il fut vendu par des brigands à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Égypte. Le cheikh Al-Bekri l'acheta et le fit élever pour servir dans la milice des mamelucks. Lors de la conquête de l'Égypte par les Français, Roustam quoique jeune rendit à Bonaparte des services particuliers fort importants, mais dont on ne connaît point précisément la nature. Ce général se le fit céder par Al-Bekri, et l'emmena en 1799, avec lui en France où il le confia aux soins de M. Venard, son maître d'hôtel, pour faire son éducation. Roustam suivit dès lors la fortune de Napoléon, l'accompagna dans tous ses voyages en qualité de porte-arquebuse, et nul n'approcha de plus près la personne de l'empereur. Après l'abdication de 1814, il eut cependant l'ingratitude de refuser de suivre son bienfaiteur à l'île d'Elbe, et assura dans les journaux que des raisons particulières devaient le retenir en France. Il s'était marié, le 15 février 1806, à Alexandrine-Marie-Marguerite Douville, alors âgée de seize ans. Renfermé à Vincennes pendant les Cent-Jours, il ne recouvra sa liberté que pour être exilé à vingt lieues de Paris, passa plusieurs mois à Dreux, et, malgré la fortune qu'il avait amassée sous l'Empire, il alla à Londres et s'y prêta complaisamment à satisfaire la curiosité de la haute noblesse, en se donnant en spectacle et vêtu de somptueux habits orientaux. Louis-Philippe, à la fin de 1831, lui donna, sous le nom de sa femme, la direction du bureau de la poste aux lettres de Dourdan, où il vécut à peu près ignoré.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — *Docum. partic.*

ROUSTAN (*Antoine-Jacques*), littérateur suisse, né en 1734 à Genève, où il est mort, le

18 juin 1808. Sa famille, française d'origine, avait trouvé un asile à Genève contre les persécutions religieuses; son père était un humble artisan, trop pauvre pour lui venir en aide. Son éducation fut son propre ouvrage, et il dut aux institutions libérales de sa patrie le moyen de la perfectionner. Par l'instinct d'une vocation naturelle, il se voua au ministère evangélique, et se fit remarquer de bonne heure par la force et l'originalité de ses compositions. Après avoir regenté depuis 1761 une des classes du collége de Genève, il se rendit en 1764 à Londres, et y desservit pendant vingt-six ans l'église helvétique. Les ouvrages qu'il avait publiés, la pureté de ses mœurs et sa réputation de prédicateur lui auraient assuré dans l'Eglise anglicane une perspective plus brillante, si certains scrupules religieux ne l'avaient empêché de donner aux trente-neuf articles de cette église une adhésion sincère. De retour à Genève (1790), il assista aux troubles qui l'agitèrent à cette époque et eut même à en souffrir, bien qu'il eût par ses écrits et ses opinions donné des gages à la liberté; jeté en prison, il n'en sortit que pour être témoin en 1798 de la réunion de sa patrie à la France. Sa santé, déjà affaiblie, s'altéra, et il tomba dans un état de dépérissement graduel, auquel il ne succomba qu'en 1808, ayant eu le temps, comme il l'avait souhaité, de *savourer la mort*. Roustan joignait à de fortes convictions religieuses l'independance du caractère et la passion de la vérité; il s'attira l'estime de Rousseau, dont il avait pourtant attaqué les doctrines, et lui fit, en compagnie de Mouchon, une visite à Motiers-Travers. On a de lui : *Offrande aux autels de la patrie;* Amst., 1764, in-8° : recueil de quatre opuscules, dont le plus considérable est une *Défense du christianisme* contre quelques assertions du *Contrat social;* avant de refuter son illustre compatriote, Roustan lui avait communiqué son dessein : « Mon ami, répondit Rousseau, quand nous ne voyons pas la vérité au même lieu, c'est nous accorder que nous combattre. » Voltaire montra moins de patience à l'égard de Roustan, et le critiqua amèrement dans la *Remontrance des pasteurs du Gevaudan;* — *Discours sur cette question :* Quels sont les moyens de tirer un peuple de la corruption? Amst., 1765, in-4°; — *Lettres sur l'état présent du christianisme;* Londres, 1768, in-12, avec un *Supplément;* ibid., 1771, in-8°; — *L'Impie demasqué;* Londres, 1773, in-8°. — *Examen critique de la seconde partie du* Vicaire Savoyard; Londres, 1776, in-8°; — *Catechisme raisonné de la religion chretienne;* Londres, 1783, in-8°; — *Abrege de l'histoire universelle;* Paris, 1789-1790, 9 vol. in-12 : les trois periodes de cet ouvrage avaient paru à Londres, 1776, 3 vol. in-8° (*Hist. ancienne*) et 1784, 6 vol. in-12 (*Hist. moyenne et moderne*). Roustan avait travaillé avec Vernes à une *Histoire de Genève;* mais leur travail n'a pas vu le jour.

Senebier, *Hist. litter. de Genève.* — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.*

ROUTH (*Bernard*), jésuite irlandais, né le 11 février 1695, mort le 18 janvier 1768, à Mons. Envoyé jeune en France, il fut élevé dans un des colléges de sa nation; après être entré dans la compagnie de Jésus, il s'adonna à la carrière de l'enseignement, et fit un assez long séjour à Poitiers, où il composa quelques ouvrages, qui se distinguent par l'érudition et par une critique judicieuse. Ses supérieurs le mandèrent à Paris pour l'attacher à la rédaction du *Journal de Trevoux* (1739-1743). Lors de la suppression de son ordre, il passa en Belgique et y devint le confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine. Ce fut le P. Routh qui, assisté du P. Castel, un de ses confrères, porta à Montesquieu les consolations de la religion; mais il n'est pas vrai, ainsi qu'on l'a souvent répété, qu'il ait tenté, après la mort de ce grand homme, de mettre la main sur ses manuscrits; Suard, qui était présent dans cette circonstance, a démenti cette fable. On a de Routh : *Lettres critiques sur les* Voyages de Cyrus (de Ramsay); Paris, 1728, in-12; — *Suite de la nouvelle Cyropédie, ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages;* Amst., 1728, in-8° : c'est peut-être le même ouvrage que le précédent; — *Lettres critiques sur* le Paradis perdu *de Milton;* Paris, 1731, in-12; — *Recherches sur la manière d'inhumer des anciens à l'occasion des tombeaux de Civaux en Poitou;* Poitiers, 1738, in-12 : mémoire rare et intéressant; — quelques opuscules littéraires. Chargé de continuer l'*Histoire romaine* de Catrou, il n'en a donné que le t. XXI (Paris, 1748, in-4°).

Dreux du Radier, *Biblioth. du Poitou.*

ROUX (*Augustin*), savant médecin français, né le 26 janvier 1726 à Bordeaux, mort le 28 juin 1776, à Paris. Ses parents, qui étaient pauvres et chargés d'enfants, le destinèrent à l'Église dans l'espérance que plus tard il pourrait venir en aide à sa famille. Le jeune Roux fit ses classes de la manière la plus brillante; mais, son éducation achevée, il refusa de s'engager dans un état qui lui inspirait de l'éloignement et déclara qu'il voulait étudier la médecine. Les prières ni les menaces n'eurent point d'effet sur la résolution qu'il avait prise, et ce fut en s'imposant les plus grands sacrifices qu'il put donner suite à son projet. A peine reçu docteur (1750), il partit pour Paris, où, grâce à ses talents et aux recommandations de Montesquieu, il parvint à se créer des ressources. Après avoir pris ses grades à la faculté (1760), il succéda, en 1762, à Vandermonde dans la rédaction du *Journal de médecine*, auquel il sut donner de l'importance par la justesse et la sévérité de ses jugements. La protection du baron d'Holbach le fit attacher à la manufacture des glaces de Saint-Gobain; il y rendit des services soit en rectifiant les procédés de fabrication, soit en les perfectionnant, et pourtant il fut forcé, au bout de quelques années, de quitter

cet établissement pour se soustraire à des contrariétés suscitées par l'intérêt et la routine. Lors de la création de la chaire de chimie dans la faculté de médecine (1770), Roux fut désigné pour la remplir; il ouvrit son cours le 14 février 1771 et le continua avec succès jusqu'à sa mort. On a de lui : *Recherches sur les moyens que l'on a employés pour refroidir les liqueurs*; Paris, 1758, in-12; — *Encyclopédie portative*; Berlin, 1758, in-12; Paris, 1766, 2 vol. pet. in-8° : ce travail, destiné d'abord à une éducation particulière, n'a pas été achevé; — *Annales typographiques, ou Notice du progrès des connaissances humaines*; Paris, 1758-1762, 10 vol. in-8° : la première année seule a été rédigée en commun par Roux et Morin d'Hérouville; c'est un recueil bien fait, rempli d'analyses savantes et instructives, mais auquel il manque une table générale pour faciliter les recherches; — *Journal de médecine*, juillet 1762, juin 1776, continué par Bacher; — *Dictionnaire domestique portatif*; Paris, 1762-1763, 3 vol. in-8°, en société avec Goulin et La Chesnaye-Desbois; — *Dissertation sur la nature de l'esprit de nitre dulcifié*; Paris, 1770, in-8°. On doit aussi à Roux, seul ou en société, plusieurs traductions de l'anglais et de l'allemand, et l'édition des *Œuvres* de Henkel (1760, 2 part. in-4°), à laquelle il a joint un *Tableau de l'analyse végétale*.

Deleyre, *Éloge de Roux*; Amst., 1777, in-12. — Darcet, *Notice* dans le *Journal de Médecine*, janv. 1777.

ROUX (*Jacques*), révolutionnaire français, mort à Bicêtre, près Paris, le 20 janvier 1794. A l'époque de la révolution, il était vicaire de l'une des paroisses de Paris. Démagogue fougueux, il se nommait lui-même le *prédicateur des Sans-Culottes*. Il devint officier municipal et fut l'un des commissaires chargés de la police du Temple pendant la détention de Louis XVI et de sa famille. Il traita ses prisonniers avec une grande rigueur, si l'on en juge par les traits qu'on a rapportés de lui. Il fut un des commissaires chargés par la commune d'assister à l'exécution de Louis XVI. Le roi l'ayant prié de transmettre son testament à la reine et à la Commune, il répondit durement : « Je suis ici pour vous conduire à la guillotine et non pour faire vos commissions. » Le 26 juin 1793, il se présenta à la barre de la Convention, au nom de la section des Gravilliers, et prononça un discours si anarchique que Thuriot et Robespierre le firent expulser de la salle. Le 9 septembre, il fut chassé de la Commune pour cause de friponnerie. Traduit en police correctionnelle, le 15 janvier 1794, il fut renvoyé devant le tribunal révolutionnaire; en entendant cette décision, il se frappa de cinq coups de couteau. Il mourut dans les prisons de Bicêtre où on l'avait conduit.

Le Moniteur universel.

ROUX DE FAZILLAC (*Pierre*), conventionnel, né à Excideuil en 1743, mort à Nanterre (Seine), le 22 février 1833. Il entra fort jeune au service, fit les campagnes d'Amérique, mérita la croix de Saint-Louis, et se retira avec le grade de capitaine. Partisan des idées nouvelles, il fut envoyé par les électeurs de la Dordogne à l'Assemblée législative, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. Il se montra l'un des adversaires les plus passionnés des Girondins. Après la session conventionnelle, il fut nommé administrateur de son département, mais le Directoire le destitua en l'an VI, dans la crainte qu'il ne rentrât au corps législatif. Lorsque Quinette fut appelé au ministère de l'intérieur (juillet 1799), il choisit Roux pour chef de division; mais ils se retirèrent tous deux après le 18 brumaire. Roux vivait obscurément à Périgueux lorsque la loi du 12 février 1816 le força de se réfugier en Suisse; il ne revit sa patrie qu'après la révolution de 1830. On a de lui : *Recherches historiques et critiques sur* l'Homme au Masque de fer; Paris, 1801, in-8° : il prétend prouver que ce personnage était Mattioli, ingénieur du duc de Mantoue; — *Histoire de la guerre d'Allemagne en* 1756; Paris, 1803, 2 vol. in-8°.

Le Moniteur universel. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

ROUX (*Louis*), dit *de la Haute-Marne*, conventionnel, né en Champagne en 1759, mort le 22 septembre 1817, à Huy (prov. de Liége). Il était prêtre lorsqu'éclata la révolution, mais il quitta le sacerdoce et se maria. Député de la Haute-Marne à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Il travailla beaucoup dans les comités et prit part à la rédaction de la constitution. Au 31 mai il prit parti contre les Girondins et fit décréter les articles constitutionnels comme le seul moyen de salut public. Envoyé en mission dans l'Oise, la Marne et les Ardennes, il fut dénoncé par son collègue Massieu pour ses mesures arbitraires; devenu membre des comités de gouvernement, il se vengea de son accusateur qu'il fit décréter d'arrestation au 1er prairial an III. Après le 13 vendémiaire, il fut l'un des cinq membres de la commission qui fut chargée de présenter des mesures de salut public et qui n'exista que quelques jours. Il passa ensuite au Conseil des Cinq-Cents, et s'y montra dévoué au Directoire. En 1797 il devint sous-chef au ministère de l'intérieur, puis archiviste au ministère de la police. Destitué après la démission de Fouché, il ne reparut qu'en 1815 comme député de Laon au Champ de mai. Atteint par la loi de 1816, il se réfugia dans les Pays-Bas. On a de lui : *Relation des journées des* 8, 9 *et* 10 *thermidor*; Paris, 1795, in-8°, réimpr. la même année sous le titre de *Liste de proscription des patriotes*.

Le Moniteur universel. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

ROUX (*Le*). *Voy.* LE ROUX.

ROUX. *Voy*. Rosso.

ROUX (*Joseph-Philibert*), chirurgien français, né à Auxerre, le 26 avril 1780, mort à Paris, le 24 mars 1854. Il avait à peine quinze ans et venait de terminer ses humanités au collége d'Auxerre, lorsqu'il partit avec une commission de sous-aide pour l'armée de Sambre-et-Meuse; il y resta dix-huit mois, puis son père, chirurgien distingué, l'envoya étudier la médecine à Paris (1796). Il devint ainsi l'un des meilleurs élèves de l'École de santé et remporta un prix en l'an VI. Bichat, dont il suivait les cours, le prit en affection et l'associa bientôt à ses travaux. Ce fut sans doute dans cette amitié d'un homme de génie que Roux puisa l'ardent amour de la science dont il se montra toujours animé. Après la mort de son maître (1802), il termina la publication de l'*Anatomie descriptive* dont il rédigea seul le cinquième volume; il osa même entreprendre la continuation de ces cours si célèbres d'anatomie et de médecine opératoire, où se pressait l'élite de la jeunesse, et le succès dépassa ses espérances. Roux fut reçu docteur le 20 avril 1803. A cette époque une place de chirurgien en second à l'hôtel-Dieu fut mise au concours; Roux entra dans la lice; « mais là, dit M. Dubois, il se trouva en face d'un jeune homme que dévorait une vaste ambition, de celui qui devait être le plus redoutable et le plus constant de ses adversaires, qui partout et toujours serait là pour lui barrer le passage, et pèserait ainsi sur toute sa destinée, jusqu'au moment où il lui laisserait comme un lourd fardeau sa propre et écrasante succession. » Dupuytren triompha Telles avaient été, cependant, les brillantes qualités déployées par Roux dans cette lutte qu'il fut, en 1806, nommé chirurgien de l'hôpital Beaujon. Dès lors ses travaux changèrent de direction; la chirurgie en devint l'objet unique, soit qu'il traitât d'une maladie en particulier, soit qu'il tentât d'établir la classification nosologique sur ses véritables bases, à propos des luxations, des fractures et des hernies. En 1812, la mort de Sabatier rendit vacante la chaire de médecine opératoire : nouveau concours, nouvelle victoire de Dupuytren. Il est resté pourtant de ce concours un excellent travail de Roux, sur *la Résection* (Paris, 1812, in-4°), sujet alors entièrement neuf et difficile. L'année suivante parut le tome Ier des *Éléments de médecine opératoire* (Paris, 1813, 2 part. in-8°), ouvrage didactique, c'est-à-dire d'un genre presque incompatible avec l'esprit abondant et orné, mais diffus et peu méthodique de Roux; ce volume n'eut pas de suite, bien que le second fût entièrement composé, et Roux ne tarda pas à revenir à des travaux qui mettaient mieux en relief son originalité. De ce nombre fut un *Mémoire sur les avantages de la réunion immédiate après les amputations* (Paris, 1814, in-8°), mémoire sur lequel Percy fit à l'Institut un rapport très-favorable. Au retour d'un voyage fait à Londres en 1814, il publia, sous le titre de *Relation* (Paris, 1816, in-8°), un exposé des pratiques et des découvertes de la chirurgie anglaise; cet ouvrage eut un grand retentissement en France où il provoqua des réformes et des innovations.

En 1819, Roux institua une opération qui lui assure une place parmi les hommes qui ont bien mérité de l'humanité : je veux parler de la *staphyloraphie*, c'est-à-dire de la réunion du voile du palais divisé, soit par accident, soit par vice de conformation. On a voulu faire honneur à de Græfe de cette belle invention; mais de la polémique qui s'éleva à ce sujet après le succès de Roux, il résulte que si le chirurgien de Berlin avait fait une opération de ce genre, elle était complétement ignorée en France. La déchirure du périnée passait encore pour une infirmité au-dessus des ressources de l'art, lorsqu'en 1831 Roux imagina de la guérir par l'application simultanée de la suture enchevillée et de la suture à points séparés. L'autoplastie et les resections lui durent d'importants progrès. Ce fut lui qui dans le traitement des anévrismes fit abandonner la méthode dite ancienne pour celle d'Anel. Peu de chirurgiens ont pratiqué autant d'opérations de cataracte avec plus d'adresse et de bonheur. Adoptant volontiers les innovations utiles, il encouragea les premiers essais de la lithotritie, et défendit contre leurs détracteurs la ténotomie et l'anesthésie chirurgicale.

Dès 1810, Roux était à l'hôpital de la Charité, adjoint à Boyer qui lui avait donné sa fille en mariage. En 1820, il succéda à Percy dans la chaire de pathologie externe à l'École de médecine, et professa en outre la clinique à la Charité. Il avait été compris dans les premières nominations de l'Académie de médecine (1821). Il fut élu, en 1834, membre de l'Académie des sciences. L'année suivante, Dupuytren mourut; Roux surmontant une première hésitation, alla le remplacer à la clinique de l'hôtel-Dieu. Cette position était pleine de périls; son caractère si différent de celui de Dupuytren n'était pas propre à l'y faire échapper; il y resta néanmoins jusqu'à sa mort. Ce qui caractérisa surtout son enseignement, ce fut la loyauté scientifique, une merveilleuse adresse dans la pratique des opérations, une hardiesse qu'on a pu parfois condamner avec raison. A soixante-quatorze ans, encore plein de la même ardeur juvénile, il commença un ouvrage de longue haleine sous ce titre : *Quarante années de pratique chirurgicale* (Paris, 1854, in-8°). A peine le premier volume était-il terminé qu'une congestion cérébrale vint mettre un terme à cette laborieuse carrière, au moment où Roux se rendait à l'Institut pour y remercier ses collègues qui l'avaient élu président. La Société de chirurgie recueillit ses nombreux manuscrits; mais elle dut se borner à la publication, en 1855, d'un second volume mis en ordre par Broca.

Outre les ouvrages cités, on a encore de ce célèbre praticien : *Mélanges de chirurgie et de physiologie*; Paris, 1809, in-8°; — *Sur un strabisme divergent de l'œil droit*; Paris, 1814, in-8°; — *Cours complet des maladies des yeux*; Paris, 1820, in-8°; — *Mémoire sur la staphyloraphie*; Paris, 1825, in-8°; — *Considérations sur les blessés reçus à la Charité pendant les journées de juillet*; Paris, 1830, in-8°; — *Sur l'anévrisme artérioso-nerveux du pli du coude*; Paris, 1830. Roux a publié la 3e édit. des *Œuvres chirurgicales* de Desault (1813, 3 vol. in-8°), qu'il a enrichies d'un *Supplément*, et il a fourni un grand nombre de mémoires ou articles dans le *Dict. des sciences médicales* en 30 vol., les *Mémoires de l'Académie de médecine*, les *Archives générales de méd.*, la *Gazette médic.*, le *Bulletin de thérapeutique*, *la Lancette*, etc. Dr Duchaussoy.

Biogr. méd. — Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — Dubois, *Éloge* prononcé à l'Acad. de méd. en déc. 1854. — Malgaigne, *Éloge* prononcé à la rentrée de la Faculté, 1855. — Marjolin, *Notice* lue à la Société de chirurgie le 27 juin 1855.

ROUXEL ou **ROUSSEL** (*Jean*), humaniste français, né en 1530, à Bretteville, près Caen, mort le 5 septembre 1586, à Caen. Il était fils d'un riche marchand de cette ville. Après avoir terminé ses études à Paris, où il mérita par ses vers l'estime du savant Muret, il s'appliqua à la jurisprudence, passa trois années à Bourges, et fit en 1556, en compagnie de Baudouin, l'un de ses professeurs, un voyage en Allemagne et en Suisse. Reçu avocat au parlement de Paris, il pratiqua quelque temps le barreau, et revint ensuite à Caen, où il s'adonna tout à fait à la culture des lettres. Malgré son goût pour l'étude et la retraite, il ne put se soustraire aux honneurs qu'il fuyait, ni empêcher qu'on ne l'élût député aux États de Normandie et deux fois premier échevin de sa ville natale. Lors du rétablissement de l'université de Caen, il fut fait professeur royal en éloquence, puis en droit. Selon Huet, personne n'était orné de tant de belles connaissances que Rouxel, et on aperçoit clairement dans ses écrits le caractère de l'antiquité. On les a réunis sous le titre de *Poemata* (Rouen, 1600, in-8°); la réimpression de ce recueil (Caen, 1636, in-8°) est plus complète en ce que l'éditeur, Ant. Halley, y a ajouté trois harangues latines en prose.

Huet, *De origin. Cadom.* — J. de Cahaignes, *Elogium civium Cadomensium*. — Niceron, *Mémoires*, XXIV. — Frère, *Manuel du bibliogr. normand*.

ROVERE (*della*), en français de la Rovère, nom d'une famille italienne qui, selon Novaes, Lazzari, Sansovino et autres, serait une branche de la puissante maison della Rovere de Turin, fondée au huitième siècle; mais les preuves, fournies à l'appui de cette assertion, ne méritent aucune créance. Il est au contraire établi que le pape Sixte IV, qui fonda la grandeur de cette famille, était fils d'un pêcheur de Savone, et qu'il prit le nom et les armes des Rovère de Turin, parce qu'il avait été élevé par leurs soins. Outre les papes Sixte IV et Jules II, les membres les plus marquants de cette maison furent les trois derniers ducs d'Urbin, qui suivent.

ROVERE (*Francesco-Maria I della*), duc d'Urbin, né à Sinigaglia, le 22 mars 1490, mort le 20 octobre 1538, à Pesaro. Fils du neveu de Sixte IV, Jean de la Rovère, seigneur de Sinigaglia, et de Jeanne, sœur de Guid' Ubaldo Ier, duc d'Urbin, il fut élevé, à la cour de ce prince auquel il succéda, en 1508 (*voy.* Montefeltro). Chargé en 1509 par le pape Jules II, son oncle, du commandement des troupes pontificales dans les Romagnes, il enleva en un mois aux Vénitiens Rimini, Faenza et les autres places dont ils s'étaient emparés. Lorsque le pape eut déclaré la guerre à Louis XII, le duc occupa Modène; en 1511, il entreprenait des opérations importantes et marchait sur Ferrare, lorsqu'il apprit que les Français menaçaient Bologne. Arrivé dans cette ville, il insista vainement auprès du légat Alidosio pour que la garnison fût renforcée; le légat s'y refusa et favorisa, le même jour, l'entrée des ennemis; puis sans perdre de temps, il courut à Ravenne auprès de Jules II, et accusa le duc de trahison. Celui-ci tira de l'insidieux prélat une terrible vengeance : l'ayant rencontré dans une rue, il se précipita sur lui et le poignarda (1). Le sacré collége s'assembla aussitôt pour le juger; mais les intrigues d'Alidosio ayant été clairement établies, l'accusé fut renvoyé absous d'une voix unanime. Après avoir, en 1512, repris aux Français les principales villes des Romagnes, et avoir occupé Parme et Plaisance, il reçut du pape en 1513, en récompense de ses services, Pesaro et son territoire. Dépouillé, la même année, par le nouveau pape Léon X de son office de capitaine général de l'Église, il fut trois ans après excommunié et ses États furent donnés à Laurent de Médicis. C'était un acte d'autant plus inique que François-Marie avait rendu aux Médicis des services importants; aussi le pape en donna-t-il pour prétextes le meurtre d'Alidosio et le refus des troupes du duc d'obéir à un autre chef que lui. Le duc, n'étant pas en état de résister ouvertement, se retira auprès de son beau-père, le marquis de Mantoue. En 1517, ayant pris à sa solde plusieurs compagnies espagnoles, il rentra dans ses États, où il fut reçu avec enthousiasme par le peuple. Il s'ensuivit entre lui et le pape une guerre où il eut d'abord un avantage marqué; mais les Espagnols et les Gascons, qui formaient la majeure partie de son armée, reçurent de leurs souverains l'ordre de quitter son service; les rois de France et d'Espagne s'étaient accordés pour faire cesser une lutte qui donnait au saint-siége le prétexte de tenir en armes un grand nombre de soldats. La trahison

(1) Déjà, en 1507, il avait prouvé combien sa colère était violente, en assassinant un gentilhomme qui était l'amant de sa sœur Marie, veuve de Venanzio de Varano.

obligea François-Marie à demander la paix : après avoir été relevé de l'excommunication, il reçut l'autorisation de garder ses meubles, armes et autres choses précieuses ; en revanche, il abandonna tout droit sur ses États, qui furent incorporés à ceux de l'Église. Après la mort de Léon X (1521), il rentra en possession de son duché. Dans la guerre que les princes italiens entreprirent, en 1526, contre Charles-Quint, François-Marie, mis à la tête des troupes vénitiennes, continua de montrer de grands talents militaires. Par sa bravoure et son habileté, il maintint, au milieu des circonstances les plus difficiles, la ville de Florence sous la domination des Medicis. S'il n'empêcha pas le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon, ce fut parce que les autres généraux de l'armée de la ligue, aussi bien que le pape, crurent la ville entièrement en sûreté et n'ordonnèrent aucune mesure pour la défendre. C'est à tort que plusieurs historiens l'ont accusé de s'être en cette occasion rendu coupable de trahison. Les insinuations de Guichardin à ce sujet s'expliquent par les mésintelligences qui avaient souvent régné entre lui et le duc dans le cours de la guerre; elles sont du reste démenties par la faveur que Clément VII ne cessa jamais de témoigner à François-Marie, qu'il maintint dans l'office de préfet de Rome. Pendant les trois années suivantes, François-Marie défendit avec succès contre des forces bien supérieures le territoire des Vénitiens, qui lui conservèrent le titre de capitaine général après la conclusion de la paix (1530). Nommé, en 1537, commandant en chef de l'armée alliée, que le pape, l'empereur et la république de Venise avaient l'intention de diriger contre les Turcs, il mourut subitement au milieu des préparatifs de la campagne. Il avait fait une étude approfondie de l'art de la guerre; et il avait introduit plusieurs améliorations importantes dans l'organisation de l'infanterie et dans l'art de la fortification. L'administration de ses États, qu'il confiait pendant ses longues absences à sa femme Éléonore de Gonzague, fut conduite avec douceur et justice. Bien qu'il aimât les lettres et les arts, il fut empêché par les circonstances de conserver à la cour d'Urbin la brillante renommée qu'elle avait acquise sous ses prédécesseurs. E. G.

Guicciardini, *Storia*. — Leoni, *Vita di Francesco-Maria I*; Venise, 1605. — Dennistoun, *Memoirs of the dukes of Urbino*; Londres, 1851, 3 vol. — Ugolini, *Storia dei conti e duchi d'Urbino*; Florence, 1859, 2 vol

ROVERE (*Guid' Ubaldo II della*), duc d'Urbin, fils du précédent, né le 2 avril 1513, mort le 28 septembre 1574. Instruit par son père dans le métier des armes, il servit dès 1529 dans l'armée vénitienne, dont il devint en 1538 gouverneur général, lorsqu'il eut succédé à François-Marie dans le duché d'Urbin. En 1539, il se vit obligé de céder pour soixante mille écus au pape Paul III le duché de Camerino, qui appartenait à sa femme Julie de Varano. En 1550, il fut nommé capitaine général de l'Église et préfet de Rome, charges auxquelles il joignit, en 1558, celle de capitaine général des troupes espagnoles en Italie. En 1572, ses finances depuis longtemps en mauvais état, par suite de ses goûts dispendieux, se trouvèrent complétement embarrassées; il voulut les relever en augmentant les impôts; les habitants d'Urbin se soulevèrent et invoquèrent l'assistance de Grégoire XIII. Leur requête fut repoussée et ils furent obligés de se mettre à la merci du duc, qui les punit cruellement d'avoir revendiqué les franchises qu'il avait juré de maintenir. E. G.

Lazzari, *Relazione di F. Badoer della sua legazione a Guidubaldo II*; Venise, 1856. — Ugolini, *Storia*. — Dennistoun, *Memoirs*

ROVERE (*Francesco-Maria II della*), dernier duc d'Urbin, fils du précédent, né le 20 février 1548, mort le 20 avril 1631. Après avoir passé deux ans à la cour de Madrid, il épousa en 1570 Lucrèce d'Este (*voy.* ce nom), qui lui apporta une riche dot; mais cette union ne fut pas heureuse. Ayant succédé à son père, il s'empressa de révoquer les mesures oppressives ordonnées par celui-ci dans les deux dernières années de sa vie. Il vit alors ses sujets, touchés de sa bonté, lui offrir spontanément de lui venir en aide pour le payement des 150,000 écus de dettes laissées par son père et qu'il acquitta en restreignant les dépenses de sa cour. Cependant, en 1582, ses finances se relevèrent, grâce à une pension de 12,000 écus d'or qu'il reçut de l'Espagne pour l'entretien d'un millier de soldats dans les Pays-Bas. Après la mort de sa première femme, il épousa, en 1599, Livie de la Rovère, qui en 1605 lui donna un fils, nommé *Frédéric-Ubalde*. En 1606, il résigna le gouvernement entre les mains d'un conseil de huit personnes, élues par les villes du duché, et se retira à Castel-Durante, où il se livra à l'étude des sciences naturelles. En 1613, il reprit les rênes de l'administration, pour les transmettre en 1621 à son fils, qui venait d'épouser Claude de Médicis. Mais ce jeune prince se montra indigne de cette confiance; il passait sa vie dans les débauches au milieu d'une troupe d'histrions. Le 23 juin 1623, il fut trouvé mort dans son appartement; on a avec assez de vraisemblance attribué cet événement à la vengeance des Médicis, irrités de ce que Frédéric avait publiquement maltraité sa femme, leur parente. Le vieux duc confia de nouveau la direction des affaires au conseil des huit, qui devait plus tard remettre le duché à Victoire, fille unique de Frédéric-Ubalde, et qui avait été fiancée à Ferdinand II de Toscane. Cependant, pressé par les instances d'Urbain VIII, François-Marie céda, en 1624, ses États à l'Église. Il laissa à sa petite-fille ses biens allodiaux et deux millions de deniers d'or. Cet excellent prince, dont la mémoire vécut longtemps dans le duché d'Urbin, fut un protecteur zélé des sciences et des arts;

ontra toujours plein de bienveillance pour
ie, qui avait été élevé avec lui, et auquel
lonna sa trop vive affection pour la du-
d'Urbin. Il a laissé des *Mémoires* sur
, insérés dans le t. XXIX de la *Nuova*
ta de Calogerà; son *Diario* (Journal)
served en manuscrit à la bibliothèque Ma-
hienne à Florence, où se trouve aussi un
de ses lettres. E. G.

tio, *Discorso sul ducato d'Urbino*; Rome, 1858.
'i, *Relazione degli ambasciatori Veneti* (série II,
Passeri-Ciacca, *Memorie sulla vita di Federigo*.
— Ugolini, *Storia dei conti e duchi d'Urbino*.

ÈRE (DE LA). *Voy.* JULES II et SIXTE IV.

ÈRE (*Joseph-Stanislas-François-Xa-*
conventionnel, né à Bonnieux (Comtat
sin) en 1748, mort à Sinamari (Guyane), le
tembre 1798. Il était fils d'un riche au-
e qui le fit élever avec soin. Un esprit
adroit et ambitieux, le rendait propre à
je; mais son origine roturière l'empêchant
venir dans le monde aristocratique, il se
poser à Avignon une généalogie au moyen
elle il se trouva descendre de la famille
e *della Rovere*. En même temps il prit
es de *marquis de Fontvielle*, et de *sei-*
de La Ramide et du Villars-lès-Gap.
it quelque temps dans les mousquetaires
et épousa M[lle] de Claret, riche héritière,
dissipa bientôt la fortune. Vers la même
, il acheta la charge de capitaine-comman-
s gardes suisses du légat du pape à Avi-
mais il fut obligé de la revendre pour
er aux poursuites de ses créanciers. En
l cabala pour être député aux états gé
par la noblesse de Provence. Mais n'ayant
ussir, il se jeta dans le parti opposé. Il
ensuite avec Patrix et Jourdan les bandes
astèrent le Comtat. Il osa paraître avec
jeune, le 28 août 1791, à la barre de l'As-
nationale pour y faire l'apologie du
e de la Glacière, et ce fut à ses démar-
e les assassins durent l'amnistie qui leur
rdée, le 8 novembre. En 1792, il fut en-
r les Bouches-du-Rhône à la Convention,
de ses premiers actes fut de demander
en accusation du général Montesquiou.
a mort de Louis XVI sans appel ni sursis.
er 1793, il fut envoyé à Lyon avec Ba-
Legendre, et y prit des mesures révolu-
es qui contribuèrent à soulever la popu-
le cette ville. A son retour, il siégea au
le sûreté générale. Le 14 mai, Barbaroux
a pourquoi Rovère, qui n'avait jamais
e dans l'armée du pape, venait d'être fait
il de camp. Le 31, il se vengea de cette
en prenant une part active à la proscrip-
Girondins. Il reçut ensuite avec Poul-
mission dans le Midi : il en profita pour
: ses anciennes rancunes et refaire sa
Ses excès furent dénoncés à la Con-
Craignant la sévérité de Robespierre, il
a contre lui, et, le 9 thermidor, fut ad-
joint à Barras pour commander la force armée.
Successivement secrétaire et président de la
Convention, il se montra l'ennemi acharné des
Jacobins; il fit décréter d'arrestation Thuriot,
Ruamps, Hentz, Levasseur, Moïse Bayle et
Maignet, et proposa l'accusation de Laignelot
et de Voulland. Son zèle réactionnaire le rendit
suspect : Tallien, Legendre, Dubois-Crancé et
surtout Louvet l'accusèrent avec chaleur d'être
vendu aux étrangers et de les avoir servis, tantôt
comme terroriste à la Glacière d'Avignon, tantôt
comme modéré à la tête des sections de Paris.
Le 15 octobre 1795, il fut arrêté comme complice
des royalistes et l'un des chefs de l'insurrection
du 13 vendémiaire. Élargi par décret peu de
jours après, il passa au Conseil des anciens et
favorisa le parti *clichien* contre le Directoire. Il
fut compris dans la proscription du 18 fructidor
et déporté, le 22 septembre 1797, à la Guyane.
Il avait épousé en secondes noces M[me] d'Agoult,
femme divorcée d'un émigré : elle eut le cou-
rage de traverser les mers pour se réunir à lui;
mais il venait d'expirer lorsqu'elle arriva à
Cayenne.

Son frère, ROVÈRE (*Siméon-Stylite-Fran-çois-Régis*), né en 1756, à Bonnieux, où il mourut en 1820, était en 1789 docteur en théologie et grand-vicaire d'Apt. Il adopta la constitution civile du clergé, et, après être resté quelque temps vicaire épiscopal du Gard, fut élu, le 29 août 1793, évêque du Vaucluse. Il se démit, le 26 pluviôse an II, et obtint le consulat de Livourne. De retour en 1801, dans sa ville natale, il y fut atteint de folie et succomba à cette maladie.

Moniteur universel. — Thiers, *Hist. de la révolution*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Le Mercure aptésien*, 12 janvier 1840. — Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse*.

ROVERIO (*Bartolommeo*), dit *Genovesini*, peintre, né à Milan, florissait dans le dix-septième siècle. Oretti a découvert, dans la Chartreuse de Garignano près Milan, un de ses ouvrages signé *Bartolommeo Roverio detto Genovesini* et portant la date de 1626. Dans le réfectoire, un autre tableau du même maître porte celle de 1614.

Oretti, *Memorie*.

ROVEZZANO (*B. da*). *Voy.* BENEDETTO.

ROVIER (*Pierre*), en latin *Roverius* (1), historien, né en 1573, à Avignon, mort le 28 juillet 1649, à Paris. En 1592, il entra au noviciat des Jésuites, et se voua dans la suite à la carrière de l'enseignement. Après avoir professé la grammaire, les humanités et la rhétorique à Dijon, il occupa à Avignon la chaire de théologie, et fut en 1604 appelé à Paris, dans le collége de son ordre; ce fut sous sa direction que les belles-lettres commencèrent à jeter un éclat qui dura pendant plus d'un siècle. On a

(1) C'est par erreur que ce jésuite a été tour à tour appelé *Rovère*, *Rouvier*, *Rouvière*, *Royer* et *Rouyer*. Nous avons suivi l'orthographe adoptée par MM. de Backer.

de lui : *Henrico IV Franciæ regi panegyricus dictus;* Paris, 1604, in-4°; réimprimé à Anvers sous le titre d'*Elogium historicum Henrici IV*, 1610, in-8°; — *Reomaus seu Historia monasterii S. Joannis Reomaensis in tractu Lingonensi;* Paris, 1637, in-4°; — *De vita et rebus gestis card. Francisci de la Rochefoucauld;* Paris, 1645, in-8°; — *De vita P. Petri Cottoni;* Lyon, 1660, in-8°. Il a laissé en manuscrit : *Historia ordinum religiosorum*, en 5 vol. in-fol. ; *Reipublicæ V. T. sacræ leges*, 3 vol. in-fol.; des *Dissertations*, etc.

Sotwel, *Bibl. scriptor. Soc. Jesu.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.* — De Backer, *Bibl. de la Comp. de Jésus.*

ROVILLE (*Guillaume* DE), et non ROUILLÉ, imprimeur français, né en 1518, à Tours, mort en 1589, à Lyon. Il apprit son art à Paris, et vint s'établir vers 1546 à Lyon. L'imprimerie et la librairie qu'il y fonda devinrent très-florissantes, et il rivalisa avec Jean de Tournes pour la beauté de ses éditions à figures ; nous citerons dans le nombre celles de Clément Marot (1546, in-16), des *Emblèmes* d'Alciat (1548, in-8°), du *Decameron* (1552, in-16), traduit par Le Maçon, du *Promptuarium iconum* (1553, in-4°), de la *Castramétation et Religion des Romains* (1555-1556, 2 vol. in-fol.), de la *Bible* en latin (1565-1570, 2 vol. in-8°), etc. La plupart de ces ouvrages, dont l'exécution est très-soignée, ont été l'objet de réimpressions multipliées; les gravures en bois, qu'on y trouve à profusion, sont en général correctes et d'un bon style. Roville « avait de la science », selon l'expression de Baillet; il possédait à fond les langues latine et italienne, et écrivait bien en français. Il fut élu trois fois échevin de Lyon. Ses descendants continuèrent d'exercer son art jusque dans le siècle suivant.

Baillet, *Jugements des Savants*, I, 174. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire.* — A.-F. Didot, *Essai sur la gravure en bois*; Paris, 1863, in-8°.

ROWE (*Nicholas*), poëte anglais, né en 1673, à Little-Beckford (comté de Bedford), mort le 6 décembre 1718, à Londres. Il descendait d'une ancienne famille du Devonshire, et son père, John Rowe, avait été un des avocats les plus employés de son temps au barreau de Londres. Ayant été placé comme écolier du roi dans le collége de Westminster, il y fit de bonnes études classiques et se distingua de bonne heure par son goût dominant pour la poésie; il composa sur les bancs même de l'école diverses pièces en vers grecs, latins et anglais, qu'on admira d'autant plus qu'elles semblaient ne lui coûter aucune peine. Par obéissance aux vœux de son père, il commença à seize ans l'étude du droit, et, comme il était propre à réussir en tout ce qu'il entreprenait, il y fit de grands progrès et fut admis avec honneur au barreau du Middle-Temple. Mais au lieu de s'avancer dans une carrière où ses heureux débuts et de puissantes amitiés auraient aplani devant lui les obstacles, Rowe se laissa entraîner à l'amour des lettres, et sa première tragédie, *the Ambitious step-mother* (1698), ayant été jouée avec beaucoup d'applaudissement, il renonça pour jamais aux espérances que le barreau lui offrait. Dans l'espace de quelques années il conquit la première place au théâtre. La douceur de son caractère, sa conversation savante et spirituelle sans la moindre teinture d'affectation ni de pédanterie, ses manières polies et réservées lui gagnèrent les bonnes grâces du duc de Queensbury; ce seigneur, qui ne se plaisait nulle part autant que dans la compagnie du poëte, lui donna dans son ministère la place de sous-secrétaire d'État. Mais après la mort de son protecteur, il trouva toutes les voies de s'avancer fermées, et retourna sans regret à ses livres et à ses amis. Il se laissa pourtant aller à un retour d'ambition au sujet d'un propos que lui tint le comte d'Oxford, grand-trésorier de la reine Anne. Ce seigneur lui avait demandé s'il savait l'espagnol. Rowe, s'imaginant qu'on voulait le charger d'une mission politique à la cour de Madrid, s'empressa d'apprendre en quelques mois une langue qu'il ignorait entièrement. Puis s'étant présenté à lord Oxford pour lui rendre compte du fruit de ses peines : « Vous êtes bien sûr, lui dit ce dernier, d'entendre l'espagnol? — Oui, milord. — Alors vous êtes bien heureux, M. Rowe, de pouvoir jouir du plaisir de lire *Don Quichotte* dans l'original! » A l'avénement de Georges I[er] (1714), Rowe fut nommé poete lauréat et inspecteur de la douane à Londres; il devint aussi clerc du conseil du prince de Galles et l'un des secrétaires du chancelier Parker. Il mourut à quarante-cinq ans, et l'on voit sa tombe dans l'abbaye de Westminster, mais sans l'épitaphe que Pope, un de ses meilleurs amis, avait composée pour lui. Comme auteur tragique, il a joui d'une réputation qu'il mérite par la grâce et l'harmonie du style et par l'élévation des sentiments; toutefois Johnson lui reproche de la monotonie dans l'action, peu de relief dans les caractères, de l'insuffisance dans la peinture des passions. Ses pièces, sauf une comédie tout à fait médiocre, *the Biter*, sont toutes imprimées; en voici les titres : *The Ambitious step-mother* (1700), *Tamerlane* (1702), *Fair penitent* (1703), *Ulysses* (1706), *The Royal convert* (1708), *Jane Shore* (1713), et *Jane Gray* (1715). Deux d'entre elles, *La Belle pénitente* et *Jane Shore*, ont été imitées ou traduites plusieurs fois en français : nous ne rappellerons que le double travail d'Andrieux, qui a rendu l'une sous le titre de *Lénore* (t. IV de ses *Œuvres*), et l'autre en 1822 dans le recueil des *Théâtres étrangers*. Cette dernière s'est conservée sur la scène anglaise, et a été représentée à Paris par miss Smithson en 1827. On a encore de Rowe : *Miscellaneous Works;* Londres, 3[e] édit., 1733, in-12 : on y a ajouté

la traduction de la *Callipédie* de Quillet; — *Lucan's Pharsalia;* ibid., 1728, in-fol. : la diction en est pure et la versification élégante. Grand admirateur de Shakespeare, il a publié en 1709 la 5e édition des œuvres de ce poëte, en l'accompagnant d'un abrégé de sa vie et de quelques remarques. P. L—Y.

Welwood, Préface de la *Pharsale*, éd. 1718. — G. Sewell, *Notice* à la tête des *Miscell. Works* de Rowe. — Johnson, *Lives of poets*. — Baker, *Biogr. dramatica*.

ROWE (*Elizabeth* SINGER, dame), femme auteur anglaise, née le 11 septembre 1674, à Ilchester (c. de Somerset), morte le 20 février 1737, à Frome (même comté). Elle était fille d'un pasteur qui était rentré dans le monde après s'être refusé à prêter le serment de conformité. Ses dispositions pour le dessin et la musique se manifestèrent de bonne heure, et elle ne cessa de les cultiver jusqu'à sa mort; mais la poésie était sa passion favorite. A douze ans elle commença de faire des vers. Elle avait l'imagination si vive et si riche qu'à peine, dit-on, pouvait-elle écrire une simple lettre sans y mêler quelques traits poétiques. Son premier recueil (*Poems on several occasions;* Londres, 1696, in-12) parut sous le surnom de *Philomèle*, que ses amis lui avaient probablement donné; il eut du succès et fit concevoir d'elle beaucoup d'espérances. Les charmes de sa personne et les agréments de sa conversation attirèrent autour d'elle un grand nombre de soupirants, du nombre desquels fut le poëte Prior. Elle se décida assez tard au mariage, et celui qu'elle distingua fut un jeune homme, Thomas Rowe, aussi distingué par les qualités du cœur que par celles de l'esprit (1710). Leur union fut courte. Au bout de quelques années elle vit son mari succomber à une affection de poitrine (1), déplora sa mort dans une touchante élégie, et se retira dans une maison de campagne qu'elle possédait à Frome. Ce fut là qu'elle passa le reste de sa vie, et qu'elle composa les plus célèbres de ses ouvrages, à savoir *Friendship in death* (Londres, 1728, in-8°), et *Letters moral and entertaining* (ibid., 1729-1733, 3 part. in-8°); elle y avait pour but, selon Chaufepié, « de mettre devant les yeux des lecteurs des exemples de la bienveillance la plus généreuse et de la vertu la plus héroïque, afin de les porter par là à la pratique de tout ce qui est digne de l'honneur et de tout ce qui tend au bien du genre humain ». Chacun de ces ouvrages a eu plusieurs éditions, et le premier a été traduit en français (Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12). En 1736, elle acheva et publia un poëme commencé dans sa jeunesse (*The History of Joseph*), et peu de semaines après elle mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-trois ans. Ce fut à sa prière qu'Isaac Watts revit et mit au jour ses méditations religieuses, sous le titre de *Devout exercises of the heart in meditation and soliloquy, praise and prayer* (Londres, 1737, 1739, in-8°); il se chargea aussi de réunir ses écrits (*Miscellaneous Works;* ibid., 1739, 2 vol. in-8°) et les accompagna d'une notice fort détaillée. P. L—Y.

(1) *Thomas* ROWE, né le 25 avril 1687, à Londres, avait fait de fortes études à l'université de Leyde; il possédait bien les langues anciennes, et s'était formé une bibliothèque nombreuse des meilleurs auteurs. Il avait conçu le projet d'écrire les vies des hommes illustres de l'antiquité que Plutarque avait négligés; il en acheva huit qui furent publiées à Londres, 1728, in-8°, et traduites par Bellanger (Paris, 1734, in-4° et 2 vol. in-12). Rowe mourut le 13 mai 1715, à Hampstead.

Notice à la tête des *Miscell. Works* (on en trouvera de longs extraits dans l'article étendu que Chaufepié a consacré à Mme Rowe dans son *Dict. hist.*). — *Bibliotheca britannica*, VIII.

ROWLEY (*William*), auteur dramatique anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Ce que l'on sait de sa vie se réduit à peu de chose. Il fut un des contemporains de Shakespeare, appartint à la troupe des comédiens du roi Jacques Ier, et excella surtout dans la comédie. Il a écrit beaucoup de pièces, dont les suivantes sont les plus connues : *A new Wonder, a woman never vexed* (1632), *A Match at midnight* (1633), *A Shoemaker a gentleman* (1638), comédies; — *All's lost for lust* (1633), tragédie; — *The Witch of Edmonton* (1658), tragi-comédie; —*The Birth of Merlin* (1662). Quelques-unes de ces pièces ont été réimprimées dans la collection de Dodsley. Rowley est un écrivain assez vulgaire, qui n'a guère mérité d'être tiré de l'oubli où il est tombé. Il a encore publié un livre d'une gaîté triviale intitulé : *A Search for money, or the Lamentable complaint for the loss of the wandering Knight Monsieur l'Argent* (Londres, 1609, in-4°).

Watt, *Bibliot. britannica*. — Langbaine, *Dramatic poets*. — Collier, *Dramatic history*. — Lamb, *Specimens of english dramatic poets*.

ROWLEY (*William*), médecin anglais, né le 18 novembre 1743, à Londres, où il est mort, le 17 mars 1806. Après avoir fait comme chirurgien deux campagnes dans la marine royale, il fut chargé d'une mission politique dans les Antilles et s'en acquitta à la satisfaction de l'amirauté. En 1788, il prit à Oxford ses premiers degrés en médecine; mais ce fut de l'université écossaise de Saint-André qu'il tint le diplôme de docteur. Sa clientèle fut nombreuse et lucrative. On a de lui : *Schola medicinæ universalis nova;* Londres, 1793, 2 vol. in-4° fig.; il abrégea plus tard cet ouvrage et le traduisit en anglais; — *The Rational practice of physic of W. Rowley;* ibid., 1794, 4 vol. in-8° : dans ce recueil de ses précédents articles il ne ménage pas les attaques aux plus éminents praticiens de son temps.

Gentleman's Magazine, LXXVI.

ROXANE (Ῥωξάνη), femme d'Alexandre le Grand, mise à mort en 311 avant J.-C. Elle était fille d'Oxyarte, satrape bactrien. Suivant le récit d'Arrien, elle tomba au pouvoir d'A-

ce qui s'était passé et lui envoya toutes les pièces du procès; Descartes répondit, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois, en l'invitant à la modération et à la patience. A peu de temps de là ils se brouillèrent à propos d'un ouvrage intitulé *Fundamenta physices* (1646), où le disciple, soit pour se rapprocher de ses anciens adversaires, soit par indépendance d'humeur, se sépara en plusieurs points des sentiments du maître. Là-dessus Baillet ne manque pas de lui adresser de grands reproches, celui de plagiarisme entre autres. « Il perdit par son schisme, ajoute-t-il, la gloire que lui avaient acquise les dangers et les persécutions qui l'avaient pensé rendre le *premier martyr* de la secte cartésienne. » A la fin de 1661, Regius fut honoré du titre de premier professeur en médecine. Ses principaux écrits sont : *Physiologia, sive cognitio sanitatis*; Utrecht, 1641, in-4°; — *Spongia pro eluendis sordibus animadversionum J. Primerosi de circulatione sanguinis*; ibid., 1641, in-4° : il y soutenait la théorie d'Harvey; — *De hydrophobia*; ibid, 1644, in-4°; — *Fundamenta physices*; Amst., 1646, in-4°; Leyde, 1647, 1661, in-4° : Descartes accusa Regius d'y avoir inséré une copie entière et presque littérale de son traité des animaux; — *Fundamenta medicinæ*; Utrecht, 1648, in-4°, réimpr. trois fois sous le titre *De arte medica*; — *Hortus academicus Ultrajectinus*; Utrecht, 1650, in-8°; — *Philosophia naturalis*; Amst., 1651, 1654, 1661, in-4°; trad. en français, Utrecht, 1686, in-4°; — *Praxis medica*; Amst., 1657, in-4°; — *Explicatio mentis humanæ*; Utrecht, 1659, in-4°.

Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*, III. — Burmann, *Trajectum erud.* — Baillet, *Vie de Descartes.*

ROY (*Pierre-Charles*), poëte dramatique français, né en 1683, à Paris, où il est mort, le 23 octobre 1764. Fils d'un procureur au Châtelet, il acheta une charge de conseiller au même siége; mais il n'en remplit pas les fonctions, et se livra tout entier à son goût pour la littérature. L'Opéra n'avait, depuis Quinault, que des poëtes fort médiocres; La Motte et Danchet n'étaient pas des concurrents redoutables; Roy, malgré sa versification prosaïque et sèche, réussit mieux que ses rivaux. Ses plus grands succès furent les opéras de *Philomèle* (1705) et de *Callirhoé* (1712), et les ballets des *Éléments* (1725) et des *Sens* (1732). Souvent appelé à concourir aux fêtes de la cour, il reçut en récompense le cordon de Saint-Michel. Cette distinction, son titre de conseiller, celui d'élève de l'Académie des inscriptions, et la charge de trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, lui auraient donné un rang dans le monde, si sa méchanceté, son penchant à la satire et la bassesse de ses mœurs ne l'eussent avili et rendu odieux. En société, il manquait d'à-propos et restait presque muet. « C'est, dit Fontenelle, l'homme d'esprit le plus bête que j'aie connu. » Mais, rentré dans le silence du cabinet, il lançait de tous côtés de sanglantes épigrammes. Plus d'une fois elles lui valurent des répliques, des injures et même des coups de bâton, qu'il reçut en courbant le dos, et qui le rendirent ridicule. La vengeance de l'Académie française lui fut plus sensible. Il l'avait attaquée dans une allégorie satirique, intitulée *le Coche*; l'Académie refusa de l'admettre parmi ses membres, bien qu'il persistât constamment à se mettre sur les rangs. Il ne lui servit à rien d'avoir remporté neuf prix à l'Académie des jeux floraux, et trois à l'Académie française elle-même. Sa bile s'exhala dans une épigramme sur l'élection du comte de Clermont :

Trente-neuf joints à zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante;
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

« Un nègre, dit Palissot, chargé de la vengeance du comte, en abusa. Roy, brisé de coups, ne se releva qu'à peine pour aller mourir chez lui, après quelques jours de souffrances. » Palissot a sans doute exagéré les suites de cette brutale réplique, puisque le poëte ne mourut que dix ans après l'admission du comte de Clermont à l'Académie, qui eut lieu en 1754. Roy a fait représenter dix-neuf opéras, ballets et intermèdes; il a donné au Théâtre-Français, en 1724, *les Captifs*, comédie en trois actes, en vers, et, la même année, au Théâtre-Italien, *les Anonymes*, comédie en un acte, en prose. Ses églogues, ses odes et d'autres poëmes ont paru sous le titre d'*Œuvres diverses* (Paris, 1727, 2 vol. in-8°). Ses pièces satiriques se trouvent dans les recueils de pièces de ce genre. Il a aussi composé des *Brevets de Calotte*, qui font partie des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Calotte* (Moropolis, 1739). J. M—R—L.

Nécrologe pour 1766. — Palissot, *Mémoires de littér.* — La Harpe, *Cours de littér.*, t. XII.

ROY (*Antoine*, comte), ministre et pair de France, né le 5 mars 1764, au village de Savigny (Haute-Marne), mort le 4 avril 1847, à Paris. Il était le fils d'un fermier, qui l'envoya faire ses études classiques au collége de Langres; puis il vint à Paris suivre les cours de droit, et fut reçu avocat en 1785. Attaché à la royauté, il défendit en 1792 le journaliste de Rozoi, et en 1795 plusieurs des accusés de vendémiaire. A cette époque, il fonda dans le département de l'Eure un établissement industriel, qui prit dans la suite un développement considérable. En 1798, il obtint du duc de Bouillon la jouissance de la terre de Navarre et l'administration des forêts qui en dépendaient. En même temps il se livra sur les biens nationaux à des spéculations habilement conduites, qui le rendirent, dans l'espace de quelques années, maître d'une des plus grandes fortunes foncières de la France. Napoléon, qui n'aimait

pas les gens de finance, l'écarta constamment des fonctions publiques; il parlait de lui avec dédain, et s'opposa, dit-on, à ce que le duc de Massa mariât son fils à une des filles de M. Roy. On trouverait peut-être la cause de cette irritation excessive dans l'obstination de M. Roy à prolonger la lutte qu'il avait engagée avec le gouvernement de ce temps. Après la mort du duc de Bouillon (1801), ses magnifiques domaines furent déclarés propriétés nationales, et bientôt le conseil d'État fut appelé à réviser la gestion du dernier administrateur; le résultat de cette mesure fut un rapport de Defermon, par lequel il fut enjoint à M. Roy de verser au trésor une somme d'environ deux millions de francs, qui aurait été illégalement acquise. M. Roy ne voulut point céder la forêt de Navarre dont il avait acquis la jouissance, et en appela à la justice du soin de trancher le différend (1). La justice lui donna tort, et le domaine de Navarre avec les terres qui en dépendaient, donné d'abord au prince des Asturies, passa ensuite à l'impératrice Joséphine avec réversibilité au profit du prince Eugène et de ses fils. Un second procès, plaidé vers la fin de 1813 devant la cour de Rouen, ne fut pas plus favorable à M. Roy. Malgré ses sentiments royalistes, il resta à l'écart pendant la première restauration. Sa carrière politique date des Cent-Jours. Élu le premier des représentants de la Seine (avril 1815), il s'opposa, le 6 juin, à la prestation du serment de fidélité, et réclama, le 16, la formation d'un comité spécial pour examiner si la guerre était nécessaire; il prit aussi la parole sur des questions de finances. Louis XVIII étant remonté sur le trône, M. Roy parut à la cour, où il fut accueilli comme une des victimes du despotisme impérial. Le 25 août 1815, les mêmes électeurs lui renouvelèrent son mandat; mais, dans cette chambre flétrie du nom d'*introuvable*, il se montra l'adversaire d'une politique de violence et de réaction, et vota souvent avec la minorité. Dans les législatures suivantes, il manifesta le même esprit de modération, et s'attacha surtout à traiter les matières d'économie politique et de finances. Les rapports qu'il présenta sur les budgets de 1817 et de 1818 établirent sa réputation comme administrateur; on y distingua une rare justesse de vues, des réformes sagement comprises et des principes vraiment constitutionnels. Le 21 mars 1818, il proposa, dans le rapport sur la loi des finances, une réduction de 21 millions et demi de francs sur les dépenses; pendant les longs débats qui s'engagèrent à ce sujet, il insista particulièrement sur la nécessité de l'économie et sur la convenance que les ministres présentassent, à l'ouverture de chaque session, les comptes de l'année précédente, et termina son discours par ces mots caractéristiques : « Quand, à la suite de tant de calamités diverses, les ressources de la France sont épuisées, il n'est peut-être pas convenable de répéter toujours que *la France est inépuisable.* »

Le 7 décembre 1818, M. Roy remplaça Corvetto au département des finances; mais le 27 du même mois, il suivit dans sa retraite M. de Richelieu, chef du cabinet, et reçut les titres de ministre d'État et de membre du conseil privé. Il fut dans cette session chargé d'examiner les comptes arriérés de 1815, 1816 et 1817, et parvint, à la suite de son rapport sur le budget de 1819, à faire adopter un dégrèvement de plus de vingt millions sur la contribution mobilière et immobilière. Appelé pour la seconde fois au ministère des finances (19 nov. 1819), il y succéda au baron Louis. Sous son administration, les finances acquirent un degré remarquable de prospérité; s'il faut attribuer surtout ce résultat au bienfait de l'évacuation étrangère, on ne doit pas oublier que l'intelligence et l'activité du ministre y contribuèrent pour beaucoup. Parmi les projets de loi qu'il présenta aux chambres, nous citerons celui du 4 janvier 1820 pour la libération définitive des acquéreurs de biens nationaux, et celui du 16 janvier 1821, dans lequel un dégrèvement de vingt millions était proposé sur la contribution foncière. Le 13 décembre suivant, M. Roy partagea la disgrâce de ses collègues; il céda son portefeuille à M. de Villèle, et, en récompense de ses services, il fut nommé pair de France avec le titre de comte. A la tribune du Luxembourg il prit souvent la parole pour combattre les actes financiers de son successeur, principalement la loi sur la conversion des rentes, à laquelle il proposa un amendement qui ne fut pas adopté. Le triomphe du parti modéré le ramena au pouvoir avec M. de Martignac, et il rentra pour la troisième fois aux finances (4 janvier 1828—9 août 1829). Lorsque Charles X eut résolu de former le cabinet Polignac, il essaya d'y conserver M. Roy, qui refusa avec fermeté, et qui, malgré ce refus, n'en reçut pas moins les insignes des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit (21 février 1830). Après la révolution de Juillet, il prêta serment à la royauté nouvelle, et continua de porter dans les questions financières les lumières de sa longue expérience; il fit partie d'un grand nombre de commissions, et rédigea, jusqu'à l'époque de sa mort, plus de cinquante rapports sur des matières spéciales d'impôt, de crédit et de budget.

M. Roy n'avait que deux filles, mariées l'une au général de Lariboisière, et l'autre au général marquis de Talhouet. P. L.

(1) « Un monarque, écrivait-il dans un des *Mémoires* qu'il rédigea pour cette affaire, un monarque auquel ses contemporains et la postérité ont accordé le titre de *Grand*, avait aussi pensé que le moulin de Sans-Souci, placé au milieu de son parc, était à sa convenance; et ses flatteurs le lui avaient répété. Mais sa puissance fléchit devant ce mot sublime : *Il y a des juges à Berlin.* »

Biogr. des vivants, 1816. — *Biogr. des pairs.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, I, 1re p., p. 196. — Capefigue, *Hist. de la Restauration.*

ROY (LE). *Voy.* LE ROY.

ROY-PIERREFITTE (*Jean-Baptiste-Louis*), archéologue français, né le 29 août 1819, à Felletin (Creuse). Ordonné prêtre en 1843, il professa d'abord la grammaire au collége de Felletin. Nommé en 1846 vicaire à Bellac, il fut attaché en 1849 à l'église Saint-Pierre de Limoges, et obtint en 1862 la cure de Bellegarde, dans les environs d'Aubusson. Voué à l'étude des annales de sa province, il a publié différents travaux qui se recommandent par une critique éclairée et des recherches consciencieuses; nous citerons dans le nombre : *Histoire de Bellac*; Limoges, 1851, in-8°; — *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, de l'abbé J. Nadaud; Limoges, 1856 et suiv., gr. in-8° : cet ouvrage, entrepris à la demande de la société archéologique du Limousin, formera plusieurs volumes; — *Études historiques sur les monastères du Limousin et de la Marche*; Limoges, Guéret et Tulle, 1857-63, 2 vol. gr. in-8°; — *Notes sur le culte de la Vierge dans le diocèse de Limoges*; Limoges, 1858, in-8°; — *Histoire de Felletin*; Limoges, 1859, in-8° fig. M. Roy-Pierrefitte a fourni quelques articles au *Correspondant*, à *l'Univers* et à la *Nouvelle Biographie générale*.

Documents particuliers.

ROYAUMONT. *Voy.* FONTAINE (*Nic.*)

ROYE (*Gui* DE), prélat français, né à Muret, près Soissons, vers 1345, mort à Voltri, entre Savone et Gênes, le 8 juin 1409. Fils de Mathieu, seigneur de Roye, grand-maître des arbalétriers de France, il fut dès son enfance chanoine de Noyon, devint ensuite doyen de Saint-Quentin, auditeur de rote à la cour pontificale à Avignon, et fut en 1376 nommé évêque de Verdun. Gui ne vint jamais dans ce diocèse, et resta auprès du pape Grégoire XI qu'il accompagna à Rome; puis il s'attacha au parti de Clément VII, le suivit à Avignon, et fut sacré de ses mains. Démissionnaire de son siége en 1379, il devint en 1381 administrateur de l'évêché de Dol, évêque de Castres (1383), archevêque de Tours la même année, archevêque de Sens (16 août 1385), et archevêque de Reims, le 22 juin 1390, après s'être démis de tous les évêchés qu'il avait, par dispense, possédés simultanément. Gui embrassa le parti de Benoît XIII, et, bien qu'il eût assisté au concile tenu à Paris (21 octobre 1404) pour la conservation des priviléges pendant le schisme, il refusa de se trouver au concile national de France convoqué en novembre 1406, pour arriver à son extinction. Le 28 avril 1408, il présida à Reims un concile provincial, et partit en mai 1409 pour l'Italie, en compagnie de Gerson et de quelques autres prélats, afin de presser la convocation d'un concile général à Pise. Arrivé au village de Voltri, un homme de sa suite tua un paysan avec lequel il s'était pris de querelle, et ce meurtre suscita une émeute, au milieu de laquelle Gui de Roye fut atteint d'un trait d'arbalète, dont il mourut le lendemain. Ce prélat se rendit recommandable par son amour pour les lettres et par ses vertus épiscopales; il fonda en 1399, à Paris, le collége de Reims en faveur des enfants nés sur les terres de Roye, de Muret et de sa mense archiépiscopale. Il est auteur d'un *Doctrinale sapientiæ*, qui n'a pas été imprimé, et dont on ne connaît aucun manuscrit, mais publié en français sous ce titre : *Doctrinal de la Sapience*, traduit par un religieux de Cluny; Genève, 1478; Promentour, 1482; Lyon, 1485, in-fol. goth.; il y en a une édition, Paris, s. d., in-4°, une autre, 1488, in-4°, et une de Genève, 1493, in-fol., que Laire et Panzer ont donnée, mal à propos, comme un ouvrage de Gui de Montrocher. L'ouvrage de Gui de Roye a été traduit en anglais par W. Caxton, Westminster, 1489, in-fol.; cette édition est rarissime. H. F.

Gallia christiana, t. IX. — Marlot, *Metropolis Remensis*. — Brunet, *Manuel du libraire*. — *France pontificale* (inédite).

ROYE (*François* DE), jurisconsulte français, né à Angers, où il est mort, en 1686. Fils d'un conseiller au présidial d'Angers, il s'appliqua de bonne heure à la jurisprudence et disputa des chaires à Bourges et à Orléans; il en obtint une dans sa ville natale, et l'occupa pendant plus de quarante ans sinon avec éclat, du moins avec un zèle que n'affaiblirent jamais les infirmités précoces dont il fut accablé. Il forma un grand nombre de savants juristes et d'intègres magistrats. Sa modestie égalait son savoir, et il refusa de quitter ses élèves pour aller prendre possession d'une chaire qui lui avait été donnée, lors du renouvellement de la faculté de Paris. Il eut quelque part à la fondation de l'Académie littéraire établie en 1685 à Angers, et il en fut un des premiers membres. On a de lui : *De vita, hæresi et pœnitentia Berengarii, archid. Andegavensis*; Angers, 1656, in-4° : à la suite de cette vie est inséré un petit traité du même auteur pour prouver l'authenticité du passage de l'historien Josèphe en faveur de Jésus; — *Apologeticus pro omnibus Galliarum antecessoribus contra Parisiensis canonici juris professores*; ibid., 1665, in-4°; — *De jure patronatus et de juribus honorificis in Ecclesia*; ibid., 1667, in-4°; Nantes, 1743, in-4°; — *De Missis dominicis, eorum officio et potestate*; Angers, 1672, in-4°; Venise, 1772, in-4° : le plus savant ouvrage de Roye; — *Canonici juris institutiones*; Paris, 1681, in-12.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*. — Moréri, *Dict. hist.*

ROYER (*Joseph-Nicolas-Pancrace*), compositeur français, né en 1705, en Savoie, mort le 11 janvier 1755, à Paris. Sa famille était noble et originaire de la Bourgogne. La mort de son père, qui tenait à la cour de Savoie la charge d'intendant des jardins, le laissa sans fortune, et il dut recourir à ses talents personnels pour se créer des ressources. La musique qu'il avait

apprise dans son enfance lui fournit un moyen assuré d'existence. Il vint en 1725 à Paris, où son caractère aimable et ses manières polies lui acquirent des protecteurs. L'opéra de *Pyrrhus*, joué en 1730, le fit connaître avantageusement. Royer fut comblé de faveurs : à la cour, on le vit paraître à la fois comme maître de clavecin de la dauphine, comme compositeur de la chambre du roi, et comme maître de musique des enfants de France, après la mort de Matheau (1746); à l'Opéra, il dirigea l'orchestre (1730-33), et en 1753 il y obtint la charge d'inspecteur général; enfin il y eut depuis 1741 le privilége du concert spirituel. Ses ouvrages sont peu nombreux : outre *Pyrrhus*, il est auteur des opéras de *Zaïde* (1739), du *Pouvoir de l'amour* (1743), de l'acte d'*Almasis* dans *les Fragments* (1750), et de *Pandore*, opéra de Voltaire répété en 1752, mais non joué. Il a laissé en manuscrit beaucoup de musique de chambre.

Fetis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ROYER (*Jean-Baptiste*), prélat et conventionnel, né à Cuiseaux (Saône-et-Loire), le 8 octobre 1733, mort à Besançon, le 11 avril 1807. Fils d'un médecin, il était curé de Chavannes, près Lure, lorsqu'il fut elu députe suppléant du clergé aux états généraux, où il remplaça l'abbé Bruet, curé d'Arbois. Comme il n'hésita pas à prêter le serment civique, il fut, après la session, elu évêque constitutionnel de l'Ain et sacré a Paris, le 3 avril 1791. Ce même département l'ayant député à la Convention, Royer, dans le procès de Louis XVI, vota la détention et le bannissement à la paix. Ennemi de tout genre d'excès, il signa, le 6 juin 1793, la protestation contre les événements du 31 mai. Aussi fut-il au nombre des soixante-treize députés proscrits par la Montagne. Arrêté, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, et rentra à la Convention. Devenu membre des Cinq-Cents, il continua de se montrer modéré, dénonça un mouvement royaliste dans la Haute-Loire, et invoqua la liberté des cultes. Sorti du Conseil le 21 mai 1798, il fut élu évêque de Paris par ses confrères avec lesquels il avait travaillé par des écrits et des prédications à ressusciter l'Église constitutionnelle, et fut installé à Notre-Dame, le 15 août 1798. L'année précédente, il avait assisté au concile réuni à Paris, mais il s'opposa à celui de 1801. Le 18 janvier de cette dernière année, il avait écrit au premier consul pour l'inviter à rappeler en France M. de Juigné, archevêque de Paris. Démissionnaire au mois de septembre, il se retira à Besançon auprès de l'archevêque Lecoz, qui le nomma chanoine de sa métropole. Royer adressa au pape la rétractation de son serment, et se voua presque exclusivement au service des hôpitaux. On a de lui : *Discours sur les biens du clergé* (Paris, 1790, in 8°), et quelques autres écrits.

Tableau des évêques constitut. de France; 1827, in-8°. — Fisquet, *Hist. du diocèse de Paris*; 1868, in-8°.

ROYER-COLLARD (*Pierre-Paul*), homme d'État français, né le 21 juin 1763, à Sompuis (Marne), mort le 4 septembre 1845, à Châteauvieux, près Saint-Aignan (Loir-et-Cher). Son père, qui suivant l'habitude du pays avait joint à son nom celui de sa femme, Mlle Collard, habitait Sompuis, bourg voisin de Vitry-le-François; fils d'un notaire, il faisait valoir lui-même ses propriétés, abandonnant à sa femme l'administration intérieure de la maison et la direction de l'éducation de ses enfants, au nombre de cinq, dont trois fils : l'aîné mourut au berceau; le second est celui dont je vais retracer la vie; le dernier fut un médecin célèbre, homme spirituel et savant, étroitement lié avec son frère, mais qui devait le précéder de vingt ans dans la tombe. L'enfance de Royer-Collard se passa au village, dans la maison paternelle, sous la surveillance sévère de sa mère qui appartenait à une famille ardemment dévouée au jansénisme et qui en soutenait chaleureusement les doctrines. Il fut placé au collége de Chaumont et ensuite envoyé à celui de Saint-Omer, dirigé par un de ses oncles, l'abbé Collard, et où il dut recommencer ses études depuis le rudiment. Reçu avocat d'assez bonne heure, il put plaider plusieurs fois devant le parlement; puis, dès les premiers jours de la révolution, il se trouva mêlé aux événements, ayant été élu l'un des représentants de la commune de Paris par le quartier de l'Ile-Saint-Louis. De 1790 à 1792, il exerça les fonctions de secrétaire greffier adjoint de la municipalité. C'est alors qu'il fut en relations avec Petion et Danton. La municipalité fut renouvelée le 10 août, et quelques mois après il fut élu membre du conseil général de la commune, qui devait remplacer celle du 10 août; mais il ne paraît pas qu'il y ait siégé. Très-considéré dans sa section, il y fit entendre de sages conseils, et fut l'organe d'une pétition modérée, présentée en son nom peu de temps avant le 31 mai. Cette journée l'obligea de s'éloigner de Paris. Il revint alors à Sompuis et y demeura obscurément tout le temps que dura la Terreur, étudiant et poussant souvent la charrue lui-même pour mieux détourner les soupçons des jacobins, heureusement peu nombreux dans la Marne. Trois ans plus tard, en 1797, les électeurs de ce département, rendant hommage à son talent et à son caractère, le choisirent pour les représenter au conseil des Cinq-Cents.

Royer-Collard prit une part active aux travaux de cette assemblée, qui paraissait avoir reçu la mission de fermer les plaies du pays. Il [illegible] de ces hommes honnêtes qui, préférant [illegible] narchie, mais redoutant une contre-ré[illegible] violente, consentirent à essayer [illegible] a répu[illegible] avec un gouvernement modéré [illegible] arrière-pensée d'une restaur[illegible] ajournée à plus ou moins long[illegible] tidor ouvrit complétement [illegible] abandonner ses illusions : son [illegible]

lée par ce coup d'État. C'est alors qu'il se tourna vers la pensée d'une restauration bourbonienne, comme étant seule de nature à pourvoir à un gouvernement rationnel pour la France, et qu'il entama avec Louis XVIII une correspondance qui cessa entièrement vers l'époque de l'établissement de l'Empire. Il resta donc plusieurs années étranger à la politique active; mais il entra bientôt dans une autre carrière. Lors de la création de l'Université de France, Napoléon avait confié la chaire de philosophie à M. de Pastoret; mais presque aussitôt celui-ci, ayant été appelé au sénat (décembre 1809), la fit donner à Royer-Collard qui ne l'accepta qu'après de longues hésitations et sur les pressantes instances de son ami. Ce fut alors la période la plus laborieuse de sa vie; jusque-là il n'avait étudié que pour lui et ne se croyait pas capable d'instruire les autres sur des sujets qu'il lui semblait si imparfaitement connaître. Du moment où il consentit à professer, il s'appliqua avec une prodigieuse ardeur au travail et se trouva rapidement en état de remplir brillamment sa tâche. Il n'hésita pas à répudier hautement la philosophie du dix-huitième siècle pour se ranger du côté de celle du dix-septième, tout en conservant ses idées particulières, se faisant un système soigneusement éclectique, et en constituant la véritable école à laquelle il a attaché son nom : l'école *doctrinaire*. Pendant plusieurs années, Royer-Collard occupa la chaire de philosophie et il aborda successivement dans son cours, avec un succès constant, les diverses branches de la philosophie. Ses leçons étaient suivies avec un rare empressement, et l'on voyait la sombre salle où il se tenait, remplie d'une foule nombreuse et choisie. Il conserva de cette époque le meilleur souvenir : « J'ai été enlevé trop tôt à la philosophie, écrivait-il; non pas pour elle, qui n'avait pas besoin de moi, mais pour moi-même. » Il aimait aussi ces jeunes gens qui suivaient si assidûment son cours et parmi lesquels se trouvaient presque tous ceux dont la France peut s'honorer aujourd'hui.

Les événements de 1814 enlevèrent Royer-Collard à l'enseignement. Il était juste que les Bourbons, en rentrant en France, fissent preuve de reconnaissance à l'égard de l'homme qui, depuis 1798, n'avait cessé de soutenir leur cause, de correspondre avec le roi et qui s'était contenté du simple titre de professeur doyen de la faculté des lettres, quand il pouvait facilement prétendre à la plus brillante carrière. Nommé d'abord directeur de la librairie et de l'imprimerie (22 avril 1814), Royer-Collard profita de la considération qui s'attachait à son nom dans le monde politique, pour conseiller les ministres et les empêcher de trop se laisser aller au parti des émigrés, dans la crainte d'une trop vive réaction. Les Cent-Jours le rejetèrent à l'écart, et la seconde restauration le trouva singulièrement inquiet de l'avenir et des chances de durée du gouvernement monarchique en France. Tout royaliste qu'il était, Royer-Collard rêvait cependant l'union de la royauté et de la liberté. Il pensait, comme l'a dit un de ses biographes, qu'une royauté héréditaire, tempérée par des conseils où viendrait siéger l'élite de la nation, était la forme la plus propre à protéger tous les intérêts du pays. Mais la forme ne lui fit jamais oublier le fond. On le voit, dans les divers temps de sa vie, essayer d'abord de faire prévaloir les prérogatives du roi sur celles de l'assemblée, et ensuite les prérogatives de l'assemblée sur celles du roi. En cela il n'a eu à subir aucune contradiction : il a été en effet du côté du roi tant qu'il l'a vu plus libéral que l'assemblée, et il s'est rangé du côté de l'assemblée, quand il l'a trouvée plus libérale que le roi. L'organisation du gouvernement n'était pour lui qu'un moyen : le but était l'abolition de tout privilége, le progrès des sciences et des lumières, l'unité de l'État fondée non sur le culte, qui était divers, mais sur la justice qui devait être uniforme. Royer-Collard fut nommé président de la commission de l'instruction publique (15 août 1815), fonctions qu'il conserva avec le titre de conseiller d'État jusqu'au mois de juillet 1820; à cette époque il donna sa démission pour ne point s'associer à la politique du ministère, et ne garda que le titre de conseiller d'État honoraire. En 1815, les électeurs de la Marne l'envoyèrent siéger à la fameuse chambre dite *introuvable*. Dès le premier jour il s'y posa d'une manière remarquable, et obtint par l'autorité de sa parole l'adoption de la loi d'amnistie qui semblait tout d'abord devoir être repoussée. Il prit part ensuite à tous les travaux de la chambre, demeurant fidèlement attaché au roi, mais combattant énergiquement le parti *ultrà*, dont l'ardeur nuisait réellement à la cause que ses partisans voulaient faire triompher. Royer-Collard accueillit avec satisfaction la dissolution de cette chambre et revint avec celle qui lui succéda, et dont l'esprit général était d'un libéralisme fort goûté alors, mais dont les adhérents eux-mêmes ont eu à répudier les doctrines. Dans cette nouvelle assemblée il eut à remplir un rôle encore plus actif : il lui fallut défendre les prérogatives du prince à la fois contre les ultràroyalistes qui siégeaient à droite, et contre les fauteurs de la révolution et de l'empire qui occupaient la gauche. C'est à ce double point de vue qu'il se montra dans les débats sur la liberté individuelle, sur l'égalité des cultes; à l'occasion de cette dernière discussion, il se prononça hautement contre une Église dominante, et repoussa avec une excessive énergie la pensée de confier l'instruction publique au clergé : « L'Université, s'écria-t-il, a le monopole de l'éducation, à peu près comme les tribunaux ont celui de la justice, et l'armée, celui de la force publique. »

C'est à la fin de la session de 1817 que Royer-Collard se sépara pour la première fois

du gouvernement et du moins de la marche suivie par le ministère. Rallié à M. de Serre, il le soutint encore une fois dans une nouvelle discussion contre la prédominance de l'Église catholique; mais à dater de 1819, la scission fut complète de sa part, quand, à l'occasion de la modification ministérielle qui suivit l'assassinat du duc de Berri, le duc de Richelieu reprit les rênes des affaires, en montrant une sévérité au moins bien motivée contre le parti libéral. La cause de cette scission fut la proposition du ministère pour changer le régime électoral. Royer-Collard parla avec une certaine violence contre ce projet; il continua avec encore plus d'énergie son opposition contre la loi sur la presse, se prononça contre la guerre d'Espagne, et s'éleva hautement contre la loi qui punissait de mort le profanateur des saintes hosties. Il donnait alors le singulier spectacle d'un royaliste dévoué, secondant les efforts des libéraux. Il se montra encore plus vivement en 1827, dans le discours qu'il prononça contre les mesures proposées pour mettre un frein à l'extrême licence de la presse : il parla longuement pour lutter contre ce qu'il appelait le fanatisme, les priviléges et l'ignorance, sans trop se rendre compte des coups qu'il portait en même temps à la cause qu'il aimait. Après la dissolution de cette même année il fut élu dans sept départements. L'Académie française lui ouvrit ses portes peu de semaines après, et en 1828, il fut nommé président de la chambre. A ce moment le ministère faisait de louables efforts pour rétablir l'union entre les deux partis qui défendaient les prérogatives de la royauté et celles de la liberté : Royer-Collard y prêta généreusement son concours; mais il était trop tard, et il ne pouvait plus arrêter la marche des événements auxquels son attitude avait assurément prêté un bien involontaire appui. Comme président, Royer-Collard dut présenter lui-même à Charles X (mars 1830) l'adresse des 221, par laquelle la chambre refusait son concours au gouvernement et dont le roi ne voulut pas entendre la lecture; il s'acquitta de cette pénible tâche avec dignité, mais avec un profond chagrin. Le lendemain, la chambre était prorogée; Royer-Collard partait pour Châteauvieux et allait y cacher des craintes et des regrets que la révolution de Juillet devait si promptement motiver. Il fut encore réélu en juin 1830, et il accepta ce mandat non pour soutenir un gouvernement que ses « mains n'avaient pas élevé, mais qui restait la seule barrière contre d'odieuses entreprises »; il voulait demeurer sur la brèche et contribuer de toutes ses forces à arrêter les menées du parti qui ne rêvait déjà que la destruction de la société. En 1842, Royer-Collard se retira de la vie parlementaire, et il demeura dès lors dans la plus complète retraite.

Je quitte maintenant le philosophe et l'homme d'État pour ne plus m'occuper que du simple citoyen et de l'austère père de famille. Beaucoup d'écrivains, sinon tous, ont représenté Royer-Collard comme le modèle le plus parfait de la majesté du père de famille : ce jugement est trop solennel. Chez Royer-Collard, le père de famille ne pouvait se dépouiller du ton doctoral du professeur. Il avait adopté un système d'éducation pour ses deux filles, qu'il résumait lui-même par ce singulier aphorisme : « Je ne veux pas que vous soyez des dames; je saurai bien vous en empêcher. » Et il avait effectivement placé près d'elles une vieille domestique de sa mère, une fille des champs d'une religion ardente, d'un caractère austère et qui devait suppléer Mme Royer-Collard, à laquelle une santé délicate ne permettait pas d'entreprendre une tâche aussi difficile qu'une éducation. Cette servante, Marie-Jeanne (il faut la nommer, car elle a occupé une place importante dans cette famille), éleva rudement Mlles Royer-Collard, sans que leur père cependant trouvât jamais qu'il y eût de l'excès; elle brisait leurs volontés, les soumettait aux travaux les plus durs, aux épreuves les plus pénibles. Jamais du reste Royer-Collard ne se laissa aller au plus léger mouvement de faiblesse pour ses filles. Tous ceux qui se sont occupés de raconter sa vie nous le représentent avec un front sévère, une voix lente et grave, un pas majestueux, un geste impérieux; il apportait la même fermeté dans ses divers sentiments et suivait obstinément le système qu'il s'était tracé. Rude envers lui-même, il s'astreignait à la vie la plus simple; il haïssait la mollesse et recherchait les privations; il dormait peu et si, accablé quelquefois par la chaleur du jour, il se sentait obligé de prendre du repos, il allait le chercher non sur un lit, mais sur le sol. Il repoussait également toute apparence de luxe, et, malgré une fortune considérable, il ne se départit jamais de la plus grande simplicité, excepté pour trois choses : l'achat des livres, les aumônes et les réceptions que lui imposèrent ses hautes fonctions.

M. Royer-Collard recevait avec politesse, mais avec une certaine roideur qu'il ne pouvait jamais abandonner. Son salon était très-suivi par le monde politique; tous les dimanches on y voyait se réunir les principaux chefs de l'opposition modérée; c'était une vaste pièce, servant de cabinet de travail, dont les murs étaient cachés de haut en bas par de nombreux rayons chargés de livres : pas d'ornement, pas de meubles recherchés, le strict nécessaire et rien de plus. C'est là que venaient MM. de Serre, de la Boulaye, ses satellites; Cousin, le plus éminent de ses élèves; Guizot, le duc de Broglie, Casimir Périer, de Barante, Villemain, Humblot-Conté, Ampère, le comte de Montlosier, Andral, de Rémusat, M. Genty de Bussy, qui devait devenir son neveu; M. de Barthelemy, M. Gabriel, et bien d'autres encore. On causait peu. La voix lente et sonore de Royer-

Collard dominait dans le salon et se faisait continuellement entendre à son auditoire qui lui prêtait l'oreille la plus attentive. La conversation roulait presque uniquement sur les nouvelles du jour, sur les événements politiques et les débats parlementaires; on y ménageait peu les actes du gouvernement. Ce salon était l'écho du monde libéral; on ne s'y occupait ni de sciences, ni de littérature, ni des arts, pour lesquels d'ailleurs Royer-Collard avait une médiocre estime.

Depuis 1842, Royer-Collard s'était complétement éloigné des affaires; sa santé du reste ne lui permettait guère de s'en mêler. Atteint depuis longtemps d'une grave maladie organique, il en avait ressenti, en 1835, une attaque qui avait mis alors ses jours en danger. Retiré dans sa terre de Châteauvieux, il ne passait plus que les hivers à Paris. Comme il rentrait dans son domaine favori au printemps de 1845, il s'écria en arrivant dans la cour du château, où, selon l'habitude, s'étaient réunis les métayers et un grand nombre des habitants du village : « Mes enfants, je viens mourir au milieu de vous; j'ai voulu vous revoir encore une fois, m'occuper de pourvoir à vos besoins de cet hiver, et vous faire profiter des dépenses et des libéralités inséparables même des plus simples funérailles. » Ces sinistres paroles n'étaient que trop vraies: Royer-Collard expira le 4 septembre, entouré de sa famille et soutenu par les secours de la religion; ses dernières paroles furent : « Il n'y a dans ce monde de solide que les idées religieuses; ne les abandonnez jamais, et, si vous en sortez, rentrez-y! » — Pendant longtemps, comme le fait remarquer M. de Barante, la religion n'avait pris aucune place ni dans les lettres, ni dans la conversation de Royer-Collard. « Il était exact aux offices de l'Église, mais il semblait que sa religion consistât seulement dans l'accomplissement des devoirs moraux, dans la rectitude de ses intentions, dans l'instinct d'une bonne conscience. Il ne parlait de ce qui se passait dans son âme à aucun de ses amis; ce n'était point pour lui un sujet de conversation, mais de méditations intérieures. Seulement il échangeait quelques paroles avec le plus ancien compagnon de sa vie, qui, avec un autre caractère, une autre disposition d'esprit, se sentait aussi disposé à passer ses dernières années dans le calme et la résignation qui rassurent contre l'approche de la mort. Ils se confièrent mutuellement la résolution qu'ils avaient prise, et ils allèrent à leur paroisse de Saint-Sulpice se présenter au confessionnal. »

J'emprunterai également à M. de Barante le résumé rapide qu'il trace de la vie politique de Royer-Collard. « Il avait aimé la première révolution, l'égalité devant la loi et l'intervention des représentants de la nation dans la gestion des affaires publiques. — Il eut en aversion et en répugnance la révolution démocratique et vit qu'elle aboutissait au despotisme. — Persuadé qu'une restauration pourrait réaliser les premiers vœux de la France, il l'avait patiemment attendue. Son espérance fut réalisée; ce fut alors qu'il entra dans la vie politique, non point avec ambition, mais avec le désir sincère de servir un gouvernement qui lui semblait destiné à honorer la France et à lui garantir la liberté nécessaire pour que le pouvoir fût exercé avec justice et discernement. Il se montra actif, courageux, dévoué à la cause qu'il avait épousée, fidèle à ses principes, sans être aveugle aux nécessités du moment; trop indépendant pour se donner sans réserve à un ministère ou à un parti; sachant transiger quand il le fallait, mais point sur le fond des choses; jamais plus attaché à la monarchie légitime que lorsqu'il luttait contre le roi pour l'arrêter au bord de l'abîme. La révolution de Juillet mit un terme à la vie active de M. Royer-Collard. Reconnaissant la nécessité de cette grande mutation, convaincu que Charles X s'était perdu par sa propre volonté, avouant que l'avénement du roi Louis-Philippe était la seule chance de salut, il ne blâmait personne d'y avoir coopéré. Il prêta un serment sincère; il ne résigna point la fonction de député qui lui avait été conférée par ses concitoyens. Mais il n'avait plus de rôle dans le drame parlementaire. Spectateur attentif et clairvoyant, il n'avait aucun rapport avec les partis qui divisaient l'assemblée et restait presque toujours indifférent aux cabales et aux luttes qui s'agitaient sous ses yeux. La Restauration avait été pour lui une patrie; maintenant il ne lui semblait pas qu'il eût à remplir des devoirs de citoyen; il était sujet d'un pouvoir nouveau, auquel, dans l'intérêt du pays, il souhaitait bonne chance, sans l'espérer beaucoup. Il avait conservé de bienveillantes relations avec ses amis, qui, pour la plupart, étaient attachés au gouvernement par leurs opinions et leurs positions; mais il n'avait pas de conseils à leur donner et ne s'intéressait pas beaucoup à leur succès. Son impartialité, sa contenance grave, la rareté de ses paroles, toujours spirituelles et pénétrantes, contribuaient à lui faire une place à part et à l'entourer d'une grande considération. »

Comme philosophe, M. Royer-Collard occupe avec justice un rang éminent; je ne crois pas pouvoir donner une idée plus nette de sa doctrine qu'en reproduisant l'exposition de sa méthode donnée par Jouffroy, l'un de ses élèves préférés, telle qu'il l'a écrite en publiant, avec les *Œuvres complètes de Thomas Reid*, d'importants fragments dus à son maître : « Il y a deux recherches à faire dans l'étude du fait de la perception; celle des notions qui nous sont données dans ce fait, et celle des facultés et des procédés intérieurs par lesquels elles nous sont données. La connaissance du monde extérieur est un fait qui se produit en nous : ce fait s'y reproduit toutes les fois que nos

sens nous mettent en communication avec le dehors; il demeure en dépôt dans notre mémoire, alors même que cette communication est en partie suspendue, car elle ne peut jamais l'être entièrement. Or, nous avons le pouvoir d'observer ce qui est dans notre esprit; la connaissance du monde extérieur est donc un fait observable. Pour savoir ce qu'il contient, il faut y appliquer notre réflexion et l'analyser, c'est-à-dire démêler toutes les notions particulières qui le composent, et non-seulement les séparer, mais constater le caractère propre de chacune de ces notions et les rapports qu'elle contient avec toutes les autres. Cette analyse sera parfaite si elle ne laisse échapper aucuns des éléments réels du fait total, et si elle n'en introduit aucun qui n'y soit pas renfermé. Cette analyse faite, il reste à rechercher par quels différents pouvoirs de l'esprit ces notions nous sont données. Comment y parvenir? Encore par l'analyse et l'observation. Si elles nous sont données, elles nous sont données par certains procédés et selon certaines lois. Ces procédés doivent se répéter et ces lois s'appliquer toutes les fois qu'elles nous sont données. Ces procédés et ces lois sont donc des faits. Ces faits se passent nécessairement en nous, ou dans nos organes, ou dans nos organes et dans les corps qui nous sont révélés. Les premiers sont du ressort de l'observation intérieure; les seconds, de l'observation physiologique; les troisièmes, de l'observation extérieure proprement dite. C'est donc encore à l'observation à les chercher, à les analyser, à les démêler en nous, hors de nous et sur le chemin du dedans au dehors; car on ne devine pas les procédés de la nature, on les observe. Aussi loin que l'analyse et l'observation pourront reconnaître ces procédés, aussi loin seront reconnues les lois psychologiques, physiologiques et physiques de la perception, et aussi loin, en même temps, nous aurons pénétré dans la recherche de l'origine de ces notions. Tout ce que l'analyse et l'observation n'auront pu découvrir, ou qui n'aura pu être rigoureusement induit de ce qu'elles auront découvert demeurera un mystère, un mystère comme en rencontrent, aux limites de toutes leurs recherches, toutes les sciences d'observation. On voit que la méthode a ici une double application, parce qu'il y a deux faits dans le fait de la perception, la connaissance et la manière dont elle nous est donnée. Elle est la même dans cette double application : observation fidèle, analyse exacte, voilà ce qui la constitue. Elle n'a rien de spécial au fait de la perception, elle s'appliquerait de la même manière à tout autre fait de l'esprit humain. Elle est donc un instrument propre à toute recherche psychologique. Voici maintenant la conséquence de cette méthode dans la critique historique. L'idée qu'un philosophe s'est formée du fait de la perception est vraie, si elle représente exactement les éléments réels de ce fait; fausse, si elle ne la représente pas exactement. Comment juger si une théorie philosophique de la perception est vraie ou fausse, en quoi elle est vraie ou elle est fausse? En la confrontant avec le fait lui-même exactement analysé. Ainsi, la critique des théories sur la perception présuppose la connaissance et l'analyse préalable du fait de la perception, et il en sera de même de toute critique, de toute théorie philosophique, puisque toute théorie philosophique se rapporte à un fait de la nature morale et intellectuelle. Il s'ensuit que l'histoire de la philosophie a pour base et pour antécédent nécessaire la psychologie. Mais de combien de manières une théorie philosophique de la perception peut-elle être fausse? D'autant de manières qu'elle peut être inexacte, et elle ne peut l'être que de deux : ou elle a omis quelques-uns des éléments réels du fait, ou elle a introduit dans ce fait un élément qui n'y est pas. Dans le premier cas, le fait est altéré par soustraction; dans le second, par addition; dans l'un et dans l'autre la science est infidèle, et les conséquences de cette infidélité doivent apparaître dans les opinions professées par cette théorie sur la chose elle-même qu'elle a prétendu expliquer, car le nombre des éléments ayant augmenté ou diminué, il est impossible que le fait se retrouve dans la théorie tel qu'il est dans la nature. Telle est la méthode que M. Royer-Collard appliqua à la méthode historique du système sur la perception, et l'on voit qu'elle est générale comme sa méthode scientifique, et qu'elle s'étend à toute critique comme celle-là à toute recherche philosophique. »

C'est avec cette double méthode en effet que Royer-Collard entreprit l'observation de l'origine des idées, et la confrontation des théories de la philosophie moderne avec les résultats de cette analyse sévèrement pratiquée; il l'entreprit sans prétendre tout expliquer : il a su au contraire reconnaître que la science se heurtait nécessairement à un inconnu infranchissable. C'est ce qui donne à la philosophie par lui professée un caractère profondément chrétien, puisqu'il n'hésite pas à admettre des vérités essentielles, qu'on doit croire sans pouvoir les expliquer. « La loi de la pensée, dit-il, qui fait sortir le *moi* de la conscience de mes actes, est la même qui, par le ministère et l'artifice de l'induction, fait sortir la substance matérielle de la perception de ses qualités. Aucune loi ne lui est antérieure; elle agit dans la première opération de l'entendement : par elle seule naissent toutes les existences. L'analyse s'y arrête comme à une loi primitive de la croyance humaine. Si nous étions capables de remonter plus haut, nous verrions les choses en elles-mêmes, nous saurions tout. Quand on se révolte contre le fait primitif, on méconnaît également la constitution de notre intelligence et le but de la philosophie. Expliquer un fait, est-ce donc autre chose

que le dériver d'un autre fait? Et ce genre d'explication, s'il doit s'arrêter quelque part, ne suppose-t-il pas des faits inexplicables? N'y aspire-t-il pas nécessairement? La science de l'esprit humain aura été portée au plus haut degré qu'elle puisse atteindre, elle sera complète, quand elle saura dériver l'ignorance de sa source la plus élevée. » Royer-Collard soutint constamment cette opinion, et ne cessa jamais de combattre les systèmes philosophiques rigoureux : « Voilà où conduit l'esprit de système, disait-il! Que l'histoire des opinions philosophiques est fatigante et que ce tableau de l'esprit humain est humiliant! »

Royer-Collard prétendait donc avec raison ne pas se heurter contre des difficultés inexplicables, et il préférait s'appuyer sur deux alliés trop méconnus alors, le sentiment de la faiblesse humaine et le sens commun. Il combattait de toutes ses forces le scepticisme en proclamant « les mystères de l'esprit humain »; il repoussait le matérialisme et tendait au contraire à un spiritualisme rationaliste, basé sur les deux éléments qu'il rappelait sans cesse : il n'échappa point malheureusement à tous les écueils, car, par exemple, il se trompait étrangement en admettant que l'homme, isolé de tout secours, pourrait tirer par sa seule force toutes ses idées de l'exercice de ses facultés; mais enfin son système établissait des bases que les esprits chercheurs pouvaient accepter, entraînait ceux qui n'avaient pu suivre de Maistre ou Bonald, et proclamait la philosophie du sens commun. « Quand on compare cette philosophie, comme l'a dit M. Nettement, au sensualisme de Condillac, il est impossible de ne pas reconnaître que M. Royer-Collard faisait faire un grand pas aux intelligences, et qu'il rendait un service signalé à la société française en relevant le niveau des âmes. »

Tel fut M. Royer-Collard, l'un des hommes qui marquera le plus dans notre dix-neuvième siècle. Il a laissé une mémoire justement honorée; il a exercé sur l'esprit de ses contemporains un incontestable empire qu'il devait à la fermeté de son caractère, à la droiture de ses sentiments, à l'élévation de ses doctrines; le talent de l'orateur politique et la profondeur du philosophe s'unissaient en lui aux plus belles qualités de l'âme. Royer-Collard n'a laissé, outre ses discours politiques insérés dans *le Moniteur*, que peu de travaux imprimés : quelques discours académiques, et des fragments philosophiques joints à l'édition de Reid, donnée par Jouffroy.

La ville de Vitry le-François lui a élevé une statue en 1855 (1). Édouard DE BARTHÉLEMY.

Barante, *Vie politique de M. Royer-Collard, ses discours et ses écrits*; Paris, 1861, 2 vol. in-8°. — Philippe, *Royer-Collard*; Paris, 1861, in-8°. — Éd. de Barthélemy, dans les *Travaux de l'Académie de Reims*, 1856. — *Éloge de Royer-Collard*, discours de M. de Rémusat à l'Académie française. — *Revue des Deux-Mondes*, 1853. — *Revue contemporaine*, mai 1862. — Genty de Bussy, *Mémoires sur Royer-Collard*, in-8°. — *Vie de Royer-Collard*, par M. de Lacombe, in-8°; Paris, 1863.

(1) De son mariage avec M[lle] de Forges de Châteauvieux, M. Royer-Collard eut deux filles : une seule s'est mariée; elle a épousé le docteur Andral.

ROYER-COLLARD (*Antoine-Athanase*), médecin français, frère du précédent, né le 7 février 1768, à Sompuis, mort le 27 novembre 1825, à Paris. Doué d'un esprit vif et d'une intelligence précoce, il déploya beaucoup de zèle et de suite dans ses premières études et obtint de nombreux succès au collége de Vitry-le-François et à celui de Lyon, d'où il passa chez les Pères de l'Oratoire. Dans cette congrégation savante, il fit preuve de talents au-dessus de son âge, puisque, sans avoir pris aucun degré, il fut chargé à dix-huit ans de la chaire d'humanités. Lors de la suppression des ordres religieux, il publia à Lyon un journal politique, intitulé *le Surveillant*, et principalement destiné à contrebalancer l'influence du club des Jacobins. Après les massacres de septembre, il chercha un refuge à l'armée des Alpes et y resta quelque temps caché dans l'administration des vivres. De semblables fonctions, incompatibles avec ses goûts, ne pouvaient être que transitoires; il les abandonna en 1793, et, bien que marié et père de deux enfants, il résolut de s'ouvrir une nouvelle carrière en s'appliquant à la médecine. Il vint terminer, en 1797, à Paris l'étude de cette science qu'il avait commencée à Chambéry, et fut reçu docteur, en 1802, avec une thèse remarquable *Sur l'aménorrhée* (Paris, in-8°), qui lui assigna, dès son début, une réputation distinguée. En même temps il jeta les fondements d'une société particulière, qui prit successivement les noms de *Société académique*, d'*Institut* et d'*Athénée de médecine*, et il créa, sous le titre de *Bibliothèque médicale* (1803), un recueil qu'il dirigea pendant plus de vingt ans et qu'il enrichit de morceaux d'une excellente critique. Au mois de janvier 1806, Royer-Collard fut placé à la tête de la maison d'aliénés de Charenton; après plusieurs années d'une lutte pénible, il parvint à y renouveler l'administration entière, et à en faire un des plus beaux établissements de ce genre en Europe. En 1808, il fut compris au nombre des inspecteurs généraux de la nouvelle université, et remplit ses fonctions jusqu'en 1823 avec beaucoup de zèle et de dignité. Sur le vœu unanime de l'École de médecine, il fut nommé, en 1816, professeur de médecine légale. En 1819, il suspendit ses leçons pour s'occuper d'un cours de pathologie mentale, considérée principalement dans ses rapports avec les établissements publics consacrés à l'aliénation; il s'y prépara par deux années d'études assidues, et déploya une touchante éloquence à exposer les principes de la philosophie spiritualiste. Ce cours, fréquenté par un grand nombre d'auditeurs, fut interrompu par le bouleversement de la Faculté de médecine

(novembre 1822, et, dans la réorganisation de cette institution, Royer-Collard dut reprendre sa chaire de médecine légale (février 1823). Il était médecin ordinaire de Louis XVIII, et membre, depuis la fondation, de l'Académie royale de médecine. « Il y avait en lui, rapportait le *Journal des Débats*, une profondeur de jugement, une précision de coup d'œil, une force de raisonnement qui s'unissaient à une vigueur de caractère bien remarquable. Peu d'hommes de notre temps ont écrit d'une manière plus ferme, avec un goût plus pur, avec un ton plus convenable. Comme médecin il a rendu les plus grands services, particulièrement à l'étude de l'aliénation mentale, sur laquelle il a laissé un grand nombre d'observations et de notes du plus grand prix. » On a encore de lui : ***Rapport au ministre de l'intérieur sur les ouvrages envoyés au concours sur le croup;*** Paris, 1812, in-4°; réimpr. à la tête du ***Précis du croup*** de Bricheteau; Paris, 1826, in-8°. En 1807, le fils aîné de Louis Bonaparte étant mort du croup, le gouvernement français institua une commission chargée de décerner un prix de 12,000 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur cette maladie. Royer-Collard fut chargé de rédiger le rapport au nom de la commission; c'est un des meilleurs écrits de cette époque; — des articles dans le *Bulletin* de l'Athénée de médecine, le ***Dictionnaire des sciences médicales*** de 1812, et le ***Journal des Debats***. P. L.

Biogr. med. — *Journal des Débats*, 6 déc. 1825. — *Monit. univ.*, 1825, p. 1623. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1825. — Philippe, *Royer Collard*; 1861, in-8°.

ROYER-COLLARD (*Hippolyte-Louis*), médecin français, fils du précédent, né le 28 avril 1802, à Paris, où il est mort, le 16 décembre 1850. Après avoir fait ses etudes au lycée Napoléon, il fut admis à l'École normale, en 1818; mais cette école ayant été supprimée, il se tourna vers la médecine. Reçu, en 1822, à l'École pratique, il fut, en 1825, élève interne des hôpitaux. Il ouvrit aussitôt un cours particulier de physiologie, et écrivit, de 1826 à 1830, dans plusieurs publications. En même temps, il achevait de recevoir ses grades, et était nommé docteur, en 1828, avec une thèse sur un ***Système général de zoonomie***, et agrégé, en 1829. Ami d'Armand Carrel et des autres célébrités du parti révolutionnaire, il ne resta cependant pas insensible aux faveurs du gouvernement de Juillet, et accepta de M. Guizot, en 1830, la direction des sciences et des lettres qui faisait partie du ministère de l'intérieur, et qui passa en 1832 au ministère de l'instruction publique. Il se fit alors à l'Opéra, au boulevard des Italiens et au café de Paris, une réputation d'esprit et d'excentricité qui le mit à la mode, mais qui nuisit à sa gravité de savant et à la considération de son caractère. On prit l'habitude à l'école de le regarder comme un homme léger, et trop disposé à mettre à profit la bienveillance du pouvoir. Il en résulta contre lui des dispositions hostiles, qui eurent bientôt lieu de se manifester. Choisi pour suppléer dans la chaire d'hygiène le baron Desgenettes malade, il ne put achever sa leçon d'ouverture, tellement furent violents les cris et les sifflets (9 avril 1835). Quelques jours après, il reparut à l'amphithéâtre, mais le tumulte recommença et il fut forcé de renoncer à faire son cours. Cependant, Desgenettes étant mort, *le Moniteur* annonça, le 5 février 1838, « qu'Hippolyte Royer-Collard avait été proclamé, la veille, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris, à la suite d'un long et brillant concours, et au milieu d'applaudissements qui n'avaient rencontré qu'une faible opposition ». Royer-Collard donna sa démission de chef de division au ministère de l'instruction publique et se présenta résolument devant son auditoire; il le gagna peu à peu par l'éclat de sa parole, la vivacité de son esprit et le mouvement poétique qu'il donnait à ses leçons. Le 8 février 1842, il fut élu membre de l'Académie de médecine. On n'a pas réuni ses écrits, qui se trouvent dans le ***Recueil de médecine vétérinaire*** (1826), le ***Journal de médecine vétérinaire et comparée*** (1828), le ***Journal hebdomadaire de médecine***, qu'il avait fondé et où il collabora activement (1828-1830), dans la ***Revue française*** (1828-1830). Il a aussi coopéré au ***Dictionnaire de médecine usuelle***.

* ROYER-COLLARD (***Albert-Paul***), frère aîné du précédent, né le 13 avril 1797, à Paris, étudia le droit, et reçut en 1823, sans examen, le diplôme de docteur. Après avoir subi l'épreuve de quatre concours, il devint en 1829 professeur de droit des gens, chaire récemment créée et qu'il a conservée depuis. Nommé en 1846 doyen de la faculté de droit, il fut chargé en 1847 d'une mission scientifique en Sardaigne. Outre des articles insérés dans la ***Revue de droit français et étranger***, l'***Encycl. des gens du monde*** et l'***Encycl. du dix-neuvième siècle***, il a revu et publié ***le Droit des gens*** de Vatel (1836-1838, 3 vol. in-8°), les ***Codes français*** de Bourguignon, etc.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. IV. — *Moniteur universel*, 1838, 1842. — *Le Constitutionnel*, 18 déc. 1850. — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

ROYOU (***Thomas-Maurice***), publiciste français, né à Quimper, vers 1741, mort le 21 juin 1792, à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, puis docteur de la maison de Navarre, et professeur au collége Louis le Grand, où il enseigna la philosophie pendant vingt ans. La tournure de son esprit le portait au journalisme, et, comme il était beau-frère de Fréron, il collabora d'abord à *l'Année littéraire*. En 1778, il fonda avec Geoffroy le ***Journal de Monsieur*** qui cessa de paraître en 1783. « Le ***Journal de Monsieur***, dit La Harpe, fait par un abbé Geoffroy et un abbé Royou, s'est arrêté faute de souscripteurs,

malgré sa méchanceté. » Ennemi violent des idées nouvelles que proclamait la révolution, Royou fut accusé d'avoir, quelques jours avant le 14 juillet 1789, excité, au champ de Mars, les soldats contre le peuple; la foule ameutée se porta devant le collége Louis le Grand et voulut y mettre le feu; le grand maître Berardier eut beaucoup de peine à l'apaiser. Royou fonda *l'Ami du roi* qui parut le 1er juin 1790; il eut d'abord pour associé Montjoie, qui se retira peu de temps après, et il ne garda pour collaborateurs que son frère et Geoffroy. L'Assemblée législative ayant résolu de frapper en même temps ceux qui attaquaient la révolution et ceux qui la compromettaient en exagérant ses principes, rendit, le 4 mai 1792, un décret qui supprimait *l'Ami du Roi*, et *l'Ami du Peuple* de Marat. Les rédacteurs étaient cités à comparaître devant la haute cour d'Orléans. Royou, déjà malade, se cacha dans une maison amie, où il mourut peu de jours après. Ses écrits sont élégants et corrects; son ironie est fine, sa critique spirituelle; mais il n'a qu'à un degré médiocre deux qualités essentielles au polémiste : la fermeté du style et la force de la dialectique. Outre le *Journal de Monsieur* (1778-1783, 6 vol. in-12), et *l'Ami du Roi, des Français, de l'ordre et surtout de la vérité* (1790-1792, in-4°), on a de l'abbé Royou : *Le Monde de verre réduit en poudre, ou Analyse et réfutation des* Époques de la nature *par Buffon*; Paris, 1780, in-12; — *Mémoire pour Mme de Valory* (1); Paris, 1783; — *Étrennes aux beaux-esprits*; Paris, 1786, in-12.

Biogr. bretonne.

ROYOU (*Jacques-Corentin*), littérateur, frère cadet du précédent, né à Quimper, vers 1745, mort à Paris, le 1er décembre 1828. Il était avocat, lorsqu'il fut appelé par son frère à Paris, en 1791, pour travailler à *l'Ami du Roi*. Après la suppression de ce journal (4 mai 1792), il fonda *le Véridique*, puis *l'Invariable*. Déporté à l'île de Rhé, après le 18 fructidor, il fut bientôt rendu à la liberté, revint à Paris et prit place au barreau, où il concourut à la défense de Brotier et de La Villeheurnois. Jusqu'à la fin de l'Empire, il partagea son temps entre ses travaux d'avocat et la composition de plusieurs abrégés historiques. Nommé sous la Restauration censeur dramatique, il se crut par là même appelé à travailler pour le théâtre. Son début fut *Phocion*, tragédie représentée en 1817, avec peu de succès, sur le Théâtre-Français; *le Frondeur*, comédie en un acte, en vers, qu'il donna au même théâtre, en 1819, fut mieux accueilli; *la Mort de César*, tragédie qu'il fit jouer à l'Odéon, en 1825, tomba dès la première soirée (2). Royou a collaboré, en 1819 et 1820, à *l'Observateur des colonies*. On a encore de lui : *Histoire ancienne*; Paris, 1802, 4 vol. in-8°; — *Histoire romaine*; Paris, 1806, 4 vol. in-8°; — *Histoire des empereurs romains*; Paris, 1808, 4 vol. in-8°; — *Histoire de France*; Paris, 1819, 6 vol. in-8°, où il s'élève contre les abus du clergé.

Biogr. bretonne. — Biogr. univ. et portat. des Contemporains.

ROZE (*Nicolas*), compositeur français, né le 20 janvier 1745, au Bourg-Neuf (diocèse de Châlon-sur-Saône), mort le 30 septembre 1819, à Saint-Mandé, près Paris. Ses parents étaient des marchands établis à Beaune. Admis à sept ans, comme enfant de chœur, dans la collégiale de cette ville, il en avait dix à peine lorsqu'il y fit exécuter un motet de sa composition avec orchestre; mais sa famille le força bientôt de renoncer aux espérances qu'il pouvait concevoir d'un si brillant début, et lui fit achever ses études au collége de Beaune et au séminaire d'Autun. Il s'engagea ensuite dans les ordres et reçut la consécration sacerdotale. La passion de la musique ne l'avait point quitté : il s'y était adonné avec ardeur au séminaire, et avait écrit beaucoup de morceaux de plain-chant, longtemps en usage dans le diocèse. En 1769 il vint à Paris, et soumit au jugement de Dauvergne, alors surintendant de la musique du roi, une messe solennelle qu'il venait de faire exécuter à Beaune; ce maître lui demanda, afin de l'encourager, d'écrire pour le concert spirituel un motet, qui commença sa réputation. Cet ouvrage lui valut la maîtrise de la cathédrale d'Angers (1770), qu'il échangea, en 1775, contre celle de l'église des Innocents, à Paris; mais à la suite de discussions avec l'autorité ecclésiastique, il donna sa démission en 1779, et embrassa la carrière de l'enseignement particulier. Ses meilleurs élèves furent Lesueur et Choron, qui reçurent de lui des leçons d'harmonie. Désigné à deux reprises pour occuper le poste de maître de chapelle du premier consul, il le refusa par égard pour son caractère d'ecclésiastique, qui ne lui aurait pas permis de travailler pour les concerts profanes et le théâtre. En 1807, il succéda à Langlé comme bibliothécaire du Conservatoire de musique. Il fit don avant sa mort à cet établissement des manuscrits de ses principales œuvres, entre autres de la messe de Sainte-Cécile exécutée, en 1802, à l'église Saint-Gervais. Outre une *Méthode de plain-chant* (Paris, 1814, in-4°), il est auteur d'un grand nombre de morceaux de musique religieuse, parmi lesquels le plus remarquable est un motet, composé pour le sacre de Napoléon Ier, répété six fois durant cette cérémonie, et dont le finale (*Vivat in æternum*) a été chanté dans toutes

(1) Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin; elle n'avait pu trouver de défenseur qui osât combattre un adversaire aussi renommé; l'abbé Royou embrassa sa cause avec chaleur. Son *Mémoire* contient des traits piquants contre l'ordre des avocats.

(2) Vers la fin du quatrième acte, le public manifesta hautement sa désapprobation. L'on vit alors s'avancer sur la scène un vieillard vêtu de noir, qui arracha brusquement le manuscrit des mains du souffleur, et se retira en menaçant le parterre : c'était l'auteur. Il sortit au milieu des rires du public stupéfait.

les circonstances solennelles du premier empire. La Borde a donné un aperçu du système d'harmonie de l'abbé Roze dans le t. III de son *Essai sur la musique*.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — *Docum. partic. fournis par C.-S. Roze, son neveu et son élève.*

ROZIER (*François*), agronome français, né le 23 janvier 1734, à Lyon, où il est mort dans la nuit du 28 au 29 septembre 1793. Son père faisait le commerce, alors très-étendu, des galons d'or et d'argent; dans l'impossibilité de laisser une aisance suffisante à chacun de ses neuf enfants, il leur fit donner une bonne éducation, appropriée au genre de vie qu'il voulait leur assigner plus tard. Le jeune François fut destiné au sacerdoce. Bien que d'une pétulance extrême, il montra de bonne heure une grande aptitude au travail et se livra plus d'une fois à des expériences qui accusaient un goût singulier pour les sciences d'observation. En sortant du collége de Villefranche, il alla compléter son éducation au séminaire Saint-Irénée de Lyon. Par déférence pour sa famille, il reçut les ordres sacrés; mais jaloux de conserver sa liberté, il resta insensible aux avances des jésuites qui auraient souhaité de l'attacher définitivement à leur institut. Après la mort de son père (1757), il accepta, pour le compte de son frère aîné, la régie d'un domaine assez considérable situé au bourg de Sainte-Colombe, sur les bords du Rhône. L'agriculture fut dès lors son occupation de tous les instants. Il étudia l'influence du climat, des engrais et des labours sur les végétaux qui croissaient sous ses yeux; sans rejeter les notions de la pratique ni les faits consacrés par le temps mais dénaturés par la routine, il établit ses opérations sur l'examen approfondi des lois de la nature dans la production et l'accroissement, et s'efforça, par l'alliance de l'histoire naturelle, de la chimie et de la physique, d'augmenter la valeur du sol qu'il exploitait au profit d'un autre. Il avait à peine ébauché ce qu'il appelait sa vie expérimentale qu'on le citait déjà comme un heureux novateur. En 1761, Bourgelat jeta à Lyon les fondements de la première école vétérinaire. A cette nouvelle Rozier accourut prendre place parmi les élèves et ne tarda pas à égaler le maître, qui lui accorda son amitié. Deux ans après il succéda à Bourgelat, qui était appelé à la direction de l'école d'Alfort (1763); mais ce dernier, offusqué des succès éclatants du jeune professeur, employa son crédit auprès du ministre Bertin pour le faire révoquer (1765). Rozier revint à Sainte-Colombe, mit la dernière main à ses *Démonstrations de botanique*, ingénieuse combinaison des méthodes de Tournefort et de Linné, et entreprit sur la vigne des études remarquables, qui ont contribué à la régénération de cette culture. A cette époque il rencontra J.-J. Rousseau : ils herborisèrent ensemble aux environs de Lyon, et se traitèrent dans la suite avec un mutuel sentiment d'estime. En 1771, l'abbé Rozier s'établit à Paris; il acheta de Gautier d'Agoty la propriété du *Journal de physique*, et parvint, pendant dix années qu'il rédigea ce recueil, à en faire un tableau fidèle et impartial des découvertes dans les sciences et les arts économiques. L'étendue de ses connaissances et le genre de ses travaux attirèrent sur lui l'attention de Turgot, qui l'envoya, en 1775, dans le midi de la France et en Corse afin d'y observer les améliorations que réclamait l'industrie agricole. A son retour (juillet 1776), il ne trouva plus Turgot au ministère; les mémoires qu'il avait rédigés, la carte qu'il avait dressée, le journal de son voyage allèrent se perdre dans les archives des bureaux. Dans l'unique but de s'instruire, il parcourut en 1777 les provinces du nord de la France, les Pays-Bas et la Hollande.

A la fin de 1779 il fut nommé prieur de Nanteuil-le-Haudoin. Les avantages que lui procurait ce bénéfice le décidèrent à quitter Paris : il retourna dans le midi et acheta près de Béziers le domaine de Beauséjour (1780). Ce fut là qu'il composa presque entièrement son encyclopédie rurale sous le titre de *Cours d'agriculture*. Cet ouvrage mit le sceau à sa réputation; il s'y montra écrivain élégant et facile, praticien expérimenté, patriote éclairé. Le premier il proposa de diviser la France en bassins et de [illegible]miner par zones les limites naturelles à [illegible] végétaux. Il y a dans son *Cours* bien [illegible]galités et des lacunes; plusieurs parties manquent de précision et de méthode; mais il [illegible] a pas moins rendu de grands services à l'[illegible]culture, et quand on se reporte à l'époque [illegible] a été publié, on est surpris d'y rencontrer [illegible] de vues heureuses et de règles justes. C'[illegible]pendant l'auteur de ce livre, savant plein de zèle et de modestie, que l'anglais Young traite avec dédain, qu'il rejette dans la foule des compilateurs, et à qui il refuse même la connaissance d'une charrue! A Beauséjour, l'abbé Rozier se vit bientôt en butte à la malice des envieux et des ignorants; ses sentiments philosophiques, la franchise de son caractère le désignaient par avance aux persécutions. Par l'ordre de l'évêque de Béziers, M. de Nicolaï, une route fut ouverte, aux frais de la province, à travers sa propriété; il appela l'évêque devant les tribunaux et obtint justice; mais il perdit en même temps la pension qu'il touchait sur le trésor et le prieuré de Nanteuil. En 1786, il revint à Lyon et accepta de ses concitoy[illegible] la direction de l'école pratique d'agriculture. [illegible]plaudit avec chaleur à la révolution de 1[illegible], et sollicita auprès des deux premières assemblées la création d'une école nationale d'agriculture et d'une ferme expérimentale dans chacune des quatre grandes régions de la France. Pendant le siége de Lyon, il demeura, malgré les instances de sa famille, à la tête de l'église de Saint-Polycarpe, où le peuple l'avait placé, un

bon pasteur devant, selon ses paroles, « payer d'exemple, soutenir le courage, assister au dernier adieu des victimes ». Dans la nuit du 28 au 29 septembre 1793, il fut écrasé dans son lit par une bombe ; son corps ne fut retiré que trois jours après de dessous les décombres. Depuis 1812, le buste de Rozier décore la porte d'entrée du jardin botanique de Lyon.

Les ouvrages de Rozier ont pour titres : *Démonstrations élémentaires de botanique;* Lyon, 1766, 2 vol. in-8° : il désavoua la 2e édit. où l'on annonçait des additions faites par lui et A.-L. de La Tourette, son collaborateur ; la 3e (1787, 3 vol.) et la 4e (1796, 4 vol. in-8° et 2 vol. de planches), sont dues à Gilibert ; — *De la fermentation des vins et de la meilleure manière de faire l'eau-de-vie;* Lyon, 1770, 1777, in-8°, mémoire couronné en 1767 par la Société d'agriculture de Limoges ; — *Sur la meilleure manière de faire et gouverner les vins de Provence;* Marseille, 1771, in-8° : ce mémoire, qui eut le prix de l'Académie de Marseille, fut réimprimé sous la rubrique de Lausanne (Lyon, 1772, in-8°) avec trois dissertations particulières sur le traitement de la vigne en général ; — *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts, ou Journal de physique ;* Paris, juillet 1771 à décembre 1772, 9 vol. in-12, et 1773-1787, 31 vol. in-4° : jusqu'au mois de décembre 1778, Rozier rédigea seul ce recueil ; en 1779 il s'associa son neveu J.-A. Mongez, et, de 1780 à 1785, celui-ci fut seul à son tour ; à cette dernière date le *Journal* passa entre les mains de La Métherie, qui le publia jusqu'à sa mort arrivée en 1819. Les premiers volumes, œuvre de Rozier, ont été traduits en allemand et en italien ; — *Traité sur la manière de cultiver la navette et le colza, et d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût et de son odeur désagréable;* Paris, 1774, in-8° : l'avant-propos forme séparément un *Traité sur la nature de l'huile de pavot* : en démontrant la salubrité de ces différentes huiles, il demanda et obtint pour la dernière la suppression des lois qui en prohibaient l'usage ; — *Nouvelles Tables des matières de l'Académie des sciences depuis sa fondation jusqu'en* 1770 ; Paris, 1775-1776, 4 vol. in-4° : ces tables sont commodément disposées et imprimées d'un seul côté des pages ; — *Vues économiques sur les moulins et les pressoirs d'huile d'olive, connus en France ou en Italie;* Paris, 1776, in-4°, pl. ; — *Cours complet d'agriculture théorique, pratique,* etc. ; Paris, 1781-1793, 9 vol. in-8° : cet ouvrage, traduit en italien et en espagnol, a été étendu avec l'aide de plusieurs écrivains jusqu'à 12 vol. (1800-1805, t. X à XII), et refondu par Sonnini et d'autres ; Paris, 1809, 7 vol. in-8°, fig. ; il en existe un abrégé qui a paru à Nîmes, 1805, 2 vol. in-4° ; — *Recueil de mémoires sur la culture et le rouissage du chanvre;* Lyon, 1787, in-8°. C'est à tort qu'on a attribué à Rozier, entre autres écrits, l'*Art du maçon piseur* qui est de Goiffon, et le *Manuel du Jardinier* (1795, 2 vol.), compilation mal faite d'après son grand ouvrage. P. L—y.

Gilibert et Dugour, *Notice* dans le *Cours d'Agriculture*. — Cochard, *Notice hist.*; Lyon, 1820, in-8°. — Alph. de Boissieu, *Éloge de F. Rozier*; Lyon, 1832, in-8°. — Thiébaut de Berneaud, *Éloge hist. de F. Rozier*; Paris, 1833, in-8°. — Musset-Pathay, *Bibliogr. agronom.*

ROZIÈRE (*Louis-François* Carlet, marquis de la), général et tacticien français, né le 10 octobre 1735, au Pont d'Arche, près Charleville en Rhetelois, mort le 7 avril 1808, à Lisbonne. Sa famille, originaire du Piémont, s'était établie en France vers le quinzième siècle. Fils de Jean Carlet, mort en 1780 avec le grade de brigadier des armées du roi, il entra au service en 1745, comme volontaire au régiment de Conti infanterie, et fit ses premières armes en Italie ; il passa ensuite en Flandre, et se trouva aux batailles de Raucoux et de Lawfeld ainsi qu'aux siéges de Berg-op-Zoom et de Maëstricht. Après avoir continué ses études militaires à l'école de Mézières, il suivit aux Indes orientales en qualité d'ingénieur le savant abbé de Lacaille (1752), dont il devint l'ami, et fut employé aux fortifications de l'île de France. A son retour en Europe (1756), il devint aide maréchal des logis de l'armée auxiliaire destinée pour la Bohême, entra l'année suivante en Westphalie, et conduisit une division d'artillerie à la bataille de Rosbach, après laquelle il fut attaché au duc de Broglie ; il fit, avec ce général et les maréchaux de Soubise et d'Estrées, toute la guerre de Sept ans. Nommé capitaine de dragons à Sondershausen, il commanda un détachement à la retraite de Minden, entra le premier dans Cassel (1760), et devint lieutenant-colonel à l'affaire de Frawemberg (1761) où il faillit s'emparer de la personne du prince Ferdinand de Brunswick, qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il assista aux combats de Grienberg, de Fillinghausen et au passage du Weser ; lors de l'assaut donné à la cascade de Cassel, il réussit à faire la garnison prisonnière. Peu de temps après ce beau fait d'armes, il tomba dans une embuscade et resta trois semaines au quartier-général du roi de Prusse avant d'être échangé (1). Lorsqu'il eut repris ses fonctions, il déploya de nouveau son habileté à Wilhenstadt, à Morchom et à Amenebourg.

La paix ayant été conclue (1763), le marquis de La Rozière fut employé dans le ministère secret de M. de Broglie. A la suite d'une mission particulière du roi en Angleterre, il fut chargé en 1766 de reconnaître, sous le rapport

(1) « Lorsqu'on a pris un officier aussi distingué que vous, lui dit Frédéric, on le garde le plus longtemps possible ; ainsi vous resterez avec nous sur votre parole. » Le prince Ferdinand de Brunswick, se rappelant l'aventure de Frawemberg, dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà le Français qui m'a fait le plus de peur de ma vie, et même je crois la lui devoir. »

topographique et hydrographique, toutes les côtes et tous les ports de France, et présenta, pour la défense de Rochefort, de Brest et du pays d'Aunis, des projets qui furent en partie exécutés; il indiqua également les travaux nécessaires à la sûreté de la côte de Bretagne. Dans l'imminence d'une guerre avec l'Angleterre, il rédigea un plan général de campagne contre ce pays (1770) et reçut en récompense le commandement de la place de Saint-Malo; ce plan de descente eut l'approbation du roi, et La Rozière fut appelé, comme maréchal général des logis, à l'armée rassemblée sur les côtes de la Manche. En 1780, il obtint le titre de marquis, et en 1781 le rang de maréchal de camp. Après avoir dirigé en Bretagne les travaux de navigation entrepris par des bataillons d'infanterie, il émigra en 1791 avec son fils aîné, rejoignit les princes à Coblentz, et fut mis à la tête des bureaux de la guerre dont le maréchal de Broglie avait la surintendance; puis il fit la campagne de 1792 en qualité de maréchal général des logis. Appelé à Londres en 1794 par le comte d'Artois, il prit part à l'expédition des îles Dieu et Noirmoutiers; en 1797, il passa en Portugal avec le grade de lieutenant général et accepta, en 1801, le commandement de l'armée destinée à défendre le nord de ce pays. L'année suivante il fut chargé de l'inspection générale des frontières et des côtes; pendant plusieurs années il exerça ces fonctions, « dirigeant tout et jetant les premiers fondements d'un nouveau plan, dont les Anglais ont su tirer un grand parti dans la guerre contre les Français ».

Les principaux ouvrages du marquis de La Rozière sont : *Les Stratagèmes de guerre*; Paris, 1756, in-16; — *Campagne du maréchal de Créqui en Lorraine et en Alsace en* 1677; Paris, 1764, in-12; — *Traité des armes à feu*; Paris, 1764, in-12; — *Campagne de Louis, prince de Condé, en Flandre en* 1674; Paris, 1765, in-12; — *Campagne du maréchal de Villars et de l'électeur de Bavière en Allemagne en* 1703; Paris, 1766; — *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline en* 1635, *précédée d'un discours sur la guerre des montagnes*; Paris, 1767, in-12; — *Carte de la Hesse*; 1761, en 4 feuilles. Il a fourni à l'*Encyclopédie* beaucoup d'articles militaires, signés M. D. L. R. Parmi ses nombreux ouvrages manuscrits, en partie conservés au dépôt de la guerre, on remarque : *Histoire des guerres de France sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV*, dont le gouvernement lui avait confié la rédaction et qui devait former 12 vol. in-4°; la révolution en empêcha la publication; — *Relation de la campagne des Prussiens en* 1792 *et de celle de* 1801 *en Portugal*; — *Des Devoirs du maréchal général des logis de l'armée et de l'officier d'état-major*; — *De l'Art d'asseoir des camps*, etc.

De Courcelles, *Dict. des généraux français*, III. — *Nobiliaire univ. de France*, II, 157 et suiv. — Guibert, *Voy. dans les diverses parties de la France*. — Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II, 357-362.

ROZOI (*Barnabé* Farmain de), et non Durosoi, littérateur français, né en 1743, à Paris, où il a été exécuté le 25 août 1792. Il avait à peine dix-neuf ans, qu'il publia un premier recueil de pièces de vers, et, à vingt-trois, il avait fait imprimer en outre une tragédie, deux romans et trois poëmes. Une déplorable facilité de production, un manque absolu de goût et d'esprit critique, l'aveuglaient sur les défauts de ses écrits. Il entassa jusqu'à la fin de sa vie volume sur volume, s'attaquant à tous les genres : dans aucun de ces ouvrages il ne s'élève au dessus du médiocre, et le plus souvent il tombe dans le mauvais. Enfermé à la Bastille, du 12 mai au 21 juillet 1770, pour un article inséré dans *Le nouvel Ami des hommes*, il n'en fut pas moins dévoué à la monarchie lors de la révolution, et il défendit vivement le roi, comme rédacteur de la *Gazette de Paris*. C'est lui qui, après le retour de Varennes, proposa aux royalistes de s'offrir en otages, afin d'obtenir la liberté de Louis XVI, que l'on retenait enfermé aux Tuileries. Il commença à donner les noms des personnes qui osèrent exposer leur vie et leurs biens pour cautionner le roi; mais bientôt, craignant de les compromettre inutilement, il ne continua pas cette liste. A la suite du 10 août 1792, de Rozoi fut arrêté comme coupable de haute trahison et de conspiration en faveur de Louis XVI, et condamné à mort dans la première séance du tribunal révolutionnaire qui se tint le 25 août. « En sortant du tribunal, dit Clément, présent à l'audience, il remit au président une lettre dont ce dernier fit lecture après que le condamné fut sorti; elle ne contenait que ces mots : *Un royaliste comme moi devait mourir un jour de Saint-Louis.* » Il monta, le soir même, à l'échafaud avec beaucoup de courage et de dignité (1). Nous citerons parmi ses ouvrages : *Mes dix-neuf ans, ouvrage de mon cœur*, recueil de pièces en vers; Paris, 1762, in-12; — *Lettres de Cécile à Julie, ou les Combats de la nature*; Amst. (Paris), 1764, in-12; 1769, 2 vol. in-12; — *Clairval philosophe; Mémoires d'une femme retirée du monde*; La Haye (Paris), 1765, 2 vol. in-12; — *Les Sens*, poëme en six chants; ibid., 1766, in-8°; — *Le Génie, le Goût et l'Esprit*, poëme en quatre chants; ibid., 1766, in-8°; — *Essai philosophique sur l'établissement des écoles gratuites de dessin*; ibid., 1769, in-8°; — *Les Jours d'Ariste, réponse aux Nuits d'Young*; Paris, 1771, in-12; — *Annales de la ville de Toulouse*; ibid., 1771 et suiv., 5 vol. in 4° : ouvrage fautif qui valut cependant à l'auteur des

(1) C'était le troisième journaliste qui périssait victime de la révolution : le premier avait été l'abbé Bouyon, le second, Suleau.

lettres de *citoyen de Toulouse*; il a été composé à l'aide des renseignements fournis par Benech de Toulouse, et de deux ouvrages de C.-G. de Bousquet, que de Rozoi a copiés textuellement, mais dont il ne cite pas l'auteur; — les tragédies *les Décius français* (1765), *Azor*, et *Philotas* (1770), et *Richard III* (1781); — les opéras de *Henri IV, ou la Bataille d'Ivry* (1774); *les Mariages samnites* (1776), *Pygmalion* (1780), *l'Amour filial* (1786); — et la comédie héroïque de *Bayard, ou le Siége de Mézières* (1788).

Sabatier, *Les trois Siècles*. — Clément, *Bulletin du tribunal révol.*, 1re part., n. 2, p. 8. — Granier de Cassagnac, *Hist. des Girondins*, t. II, p. 27.

RUAR (*Martin*), controversiste allemand, né en 1588, à Krempe (Holstein), mort en 1657, près de Dantzig. Il était fils d'un ministre luthérien, et embrassa la même profession. Il consacra de longues années à perfectionner son éducation classique, et fit sous Tarnov et Erpen une étude particulière de l'hébreu et de l'arabe; puis il parcourut, toujours dans le but de s'instruire, presque toute l'Allemagne, la France, l'Italie, les Pays-Bas et l'Angleterre, et apprit par manière de passe-temps les langues vulgaires en usage dans ces pays, excepté pourtant l'anglais; ce fut même pour se punir de cette négligence, dit-il, qu'il voulut plus tard savoir le polonais. A la connaissance de la philosophie, qu'il approfondit dans tous ses systèmes, il joignit celle du droit public et des croyances religieuses tant chez les anciens que chez les modernes. De notions si diverses il n'adoptait rien entièrement, se contentant de prendre la vérité partout où il croyait la rencontrer. Cette méthode éclectique lui donna une grande réputation de savoir, mais elle lui attira aussi des persécutions au sujet de l'orthodoxie de ses sentiments religieux. En effet Ruar avait renié la communion de Luther pour passer aux Sociniens, et le fameux Calixte employa en vain son éloquence pour le convertir. Après avoir été recteur du collége de Cracovie, il devint ministre du bourg de Straszyn, dans les environs de Dantzig. Ses écrits ne furent publiés qu'après sa mort : l'un consiste en des *Notes* sur le *Catéchisme* des églises sociniennes de Pologne (édit. de 1665 et de 1680), l'autre est un recueil de *Lettres* en latin (Amsterdam, 1677-81, 2 vol. in-12), mis au jour par son frère Joachim et par son fils David, et réimprimé à la suite de l'*Hist. crypto-socinianismi* de Zeltner. K.

Moller, *Isagoge in hist. Chersonensis Cimbricæ*, 3e part. — Sand, *Bibl. antitrinit.* — Bayle, *Dictionn. histor. et critique*. — Walch, *Religions-Streitigkeiten ausser der Lutherischen Kirche*, t. IV.

RUAULT (*Jean*), érudit français, né vers 1570, à Coutances, mort en 1636, à Paris. S'étant appliqué aux langues anciennes, il en fit son étude favorite et les enseigna avec succès dans les colléges de Rouen et de Paris. Deux fois il fut revêtu de la dignité de recteur de l'université, et en 1629 il remplaça Frédéric Morel comme professeur de belles-lettres au Collége royal. On a de lui : *Carmina*; Paris, 1610, in-12; — *Oratio funebris Achillis de Harlay*; Paris, 1616, in-4°; — une *Vie de Plutarque*, à la tête de l'édition de Paris, 1624; — *De duellis*; Paris, 1625, in-8°; — *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*; Paris, 1631, in-4° : c'est un recueil, devenu rare, de titres et d'actes à l'aide desquels l'auteur prétend prouver que cette terre aurait été érigée en royaume par Clotaire.

Goujet, *Hist. du Collége royal*.

RUBBI (*Andrea*), littérateur italien, né le 2 novembre 1738, à Venise, mort le 3 mars 1817 dans la même ville. Ayant perdu son père en bas âge, il n'en reçut pas moins, par les soins de sa mère, une éducation vraiment libérale; ainsi à quatorze ans il possédait, outre l'instruction classique, les langues française, espagnole et anglaise. A seize ans il entra chez les jésuites à Bologne, et, son noviciat terminé, il professa les belles-lettres à Ravenne et à Rimini. Il venait d'être ordonné prêtre et de s'engager plus étroitement par les quatre vœux, lorsque sa société fut dissoute par le pape Clément XIV (1773); il retourna dans sa patrie, et partagea d'abord son temps entre la publication de nombreux ouvrages et l'éducation des frères Gritti. La mort de sa mère l'ayant mis en possession d'une modique aisance, il se voua tout entier aux laborieuses recherches qu'il avait entreprises sur la plupart des connaissances littéraires. Jusqu'à l'époque des troubles politiques que l'invasion étrangère fit éclater en Italie, il entretint un commerce de lettres avec quelques-uns de ses illustres contemporains, tels que Tiraboschi, Roncalli, Mazza et Bettinelli. L'académie des Arcades le compta parmi ses membres. Rubbi a travaillé sur trop de sujets différents et il a surtout trop produit pour avoir marqué par l'originalité ou la profondeur de son esprit. Sa critique n'est pas toujours raisonnée; c'est un poëte assez médiocre, et son style ne le place qu'au second rang des écrivains de son temps. Il avait beaucoup d'érudition et une immense lecture; ses travaux d'archéologie ne sont pas à dédaigner, et ses recueils littéraires ont été des compilations utiles. Nous citerons de lui : les tragédies de *la Presa di Rodi* (1773) et de *Ugolino* (1779); — *Diss. sopra il sepolcro d'Isaacio, esarca di Ravenna*; Venise, 1781, in-4°; — *La Vainiglia* (la Vanille); ibid., 1781 : petit poëme latin trad. en vers italiens en 1811 et en 1815; — *Elogi italiani*; ibid., 1782, 12 vol. in-12 : choix de 36 éloges écrits par des auteurs modernes; six seulement appartiennent à Rubbi, à savoir ceux de Pétrarque, Léonard de Vinci, Galilée, B. Castiglione, Métastase et Ginanni; — *Parnaso italiano, ovvero Raccolta de' poeti classici italiani di ogni genere, età e metro*; ibid., 1784-1791, 56 vol. in-8°, et 1811, 37 vol.

pet. in-8°; — *Dialoghi in difesa della letteratura italiana;* ibid., 1786-1787, in-8°; — *Il Bello letterario,* poëme; ibid., 1787, in-8°; — *Giornale poetico, o sia poesie inedite d'Italiani viventi;* ibid., 1789, 4 vol. in-8° : les poëtes alors vivants, dont il a donné des extraits, sont au nombre de cent soixante-quatre; — *Italiani illustri, con ritratti;* ibid., 1791; — *I 366 giorni consacrati alla passione di Gesù Cristo;* ibid., 1791, 2 vol. in-12, réimpr. à Parme, in-8°; — *Il Genio nautico, ottave;* ibid., 1792, in-8°; — *Parnaso de' poeti classici di ogni nazione, tradotti in italiano;* ibid., 1793 et suiv., 43 vol. in-8° : recueil qui est, comme le *Parnaso italiano*, accompagné de notices, écrites dans un style coupé au point d'en rendre la lecture des plus fatigantes; — *Anno poetico;* ibid., 1793 et suiv., 8 vol. in-16 : la collaboration personnelle de l'éditeur à cet annuaire se borne à cinq ou six petites pièces légères; — *Dizionario di antichità sacre e profane, comuni ai Greci ed ai Romani;* ibid., 1793-1805, 16 vol. in-8° : cet ouvrage, un des meilleurs de Rubbi, est conçu d'après le plan de Samuel Pitiscus; — *L'Epistolario;* ibid., 1795-1796, 2 vol. in-4° : c'est un recueil de lettres inédites de personnages célèbres dans le siècle dernier; — *Mercurio d'Italia*, journal politique et littéraire; ibid., 1796-1797, 4 vol. in-8°; — *Il Buffier organizzato alla moderna ed accresciuto di nuove notizie;* ibid., 1811 et suiv., 31 vol. in-8°; — *Apologhi;* ibid., 1816, in-12. Rubbi a surveillé les éditions de Maffei (Venise, 1790, 21 vol.) et de Muratori (ibid., 1790-1810, 48 vol. in-8°), et il a laissé en manuscrit des *sermons* et des *poesies*. P.

Caballero, Suppl. a *Bibl. script. soc. Jesu.* – Moschini, *Letteratura veneziana del secolo XVIII.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

RUBEIS. *Voy.* Rossi.

RUBENS (*Philippe*), philologue belge, né en 1574, à Cologne, mort le 28 août 1611, à Anvers. Il était le frère aîné du célèbre peintre de ce nom (*voy.* ci-après). En sortant du gymnase d'Anvers, il fut chargé de surveiller l'éducation des enfants du président Richardot, et accompagna l'un d'eux dans son voyage en Italie, où il reçut le diplôme de docteur en droit. Malgré les pressantes instances de Juste Lipse qui voulait le retenir auprès de lui, il retourna à Rome, et y remplit pendant trois ou quatre ans les fonctions de bibliothécaire du cardinal Ascanio Colonna. En 1609, le senat d'Anvers le rappela pour le nommer secrétaire d'État à la place de Boschius. Une mort prématurée l'enleva à l'âge de trente-sept ans. On a de lui : *Electorum lib. II;* Anvers, 1608, pet. in-fol. : opuscule très-rare; — *S. Asterii episcopi Amaseæ homiliæ gr. et lat. nunc primum editæ; accedunt carmina Ph. Rubenii, narrationes et epistolæ selectiores*, ibid., 1615, in-4° : cette version, faite par Rubens d'après un manuscrit de S. Astère, qu'il avait découvert à Rome, a été publiée par Jean Brants et accompagnée d'une vie du traducteur.

Foppens, *Bibl. belgica.*

RUBENS (*Pierre-Paul*), célèbre peintre flamand, né à Siegen dans le courant du mois de mai 1577, mort à Anvers, le 30 mai 1640. Il nous a fallu choisir, faute d'un document officiel, au milieu des opinions les plus diverses, les plus contradictoires, et, au premier abord les mieux autorisées, celle qui nous paraissait se rapprocher le plus de la vérité, relativement au lieu de naissance de Rubens. Quelques Anversois ne sont nullement disposés à supporter paisiblement les prétentions étrangères, et l'un d'eux, M. B.-C. du Mortier, s'est fait récemment l'organe d'Anvers outragée, en publiant deux mémoires dans lesquels ne sont pas épargnés les gens qui ne partagent pas sa manière de voir. Chose étrange! les Belges qui se plaignent aujourd'hui d'être aussi cruellement spoliés, n'osaient graver en 1840, sur le piédestal qui supportait la statue de Rubens, que ce grand peintre avait vu le jour à Anvers. Quoiqu'il ne soit pas de la première importance de savoir exactement si Rubens naquit à Anvers ou à Cologne, à Siegen ou à Hasselt, nous avons cependant lu avec attention les nombreux écrits que cette question a fait naître, et nous avouons, dût le courroux patriotique de M. B.-C. du Mortier nous accabler, que les preuves en faveur de Siegen nous paraissent les mieux établies. Que les Anversois se consolent cependant; P.-P. Rubens ne fût-il pas né à Anvers même, le long séjour qu'il fit dans cette ville, les dignités qu'il y reçut, l'honneur même qu'elle retira de sa présence, suffisent pour établir une nationalité; c'est à Anvers d'ailleurs que Rubens apprit tout ce que son génie ne lui inspira pas, et la véritable patrie d'un grand homme, c'est la cité dans laquelle il a créé ses chefs-d'œuvre.

Pierre-Paul Rubens naquit à une époque de trouble pour sa famille : son père, Jean Rubens, que la femme de Guillaume le Taciturne, Anne de Saxe, avait choisi pour secrétaire, après avoir été emprisonné dans la citadelle de Dillenbourg, à cause de ses relations intimes avec la princesse, vivait interné dans la petite ville de Siegen, loin du monde et fort délaissé. Cette faveur, car c'était une faveur pour Jean Rubens de ne plus vivre en prison, lui avait été accordée, grâce aux instantes supplications de sa femme, Marie Pypeling qui, oubliant généreusement les torts de son mari vis-à-vis d'elle, avait demandé qu'il subît sa peine avec elle et en liberté. Mais cette captivité publique qui à l'origine avait paru douce au prisonnier, lui sembla bientôt insupportable; il avait toutes les apparences d'un homme libre, et trouvait à chaque moment sa volonté entravée; il demanda à quitter Siegen et à aller s'établir plus près des Pays-Bas; cette permission qu'il souhaitait ardemment d'obtenir lui fut

accordée en 1578, et bien que les conditions qui y furent mises aient été assez dures, Jean Rubens préféra encore les subir pour reconquérir sa liberté. Il se fixa à Cologne et mourut dans cette ville en 1587.

Marie Pypeling quitta Cologne pour venir habiter Anvers, l'année qui suivit la mort de son mari. Pierre-Paul Rubens avait alors dix ans et quelques mois; les premiers soins de sa mère tendirent à lui faire donner une éducation solide qui devait dans l'avenir assurer au jeune homme une renommée certaine; elle n'épargna aucuns soins à cet effet, et dès qu'il eut terminé ses études, elle le fit entrer comme page chez la veuve du comte de Lalaing, Marguerite de Ligne. Cette situation ne convenait nullement à Rubens qui se sentait né pour de plus hautes destinées; il s'efforça de persuader à sa mère qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps dans cette position, et il la supplia de lui laisser prendre la carrière vers laquelle un secret instinct le poussait. Marie Pypeling communiqua aux tuteurs de Rubens le désir ardent que son fils avait de suivre la carrière des arts, et ceux-ci, d'accord avec la mère du jeune homme, eurent le bon sens de décider qu'il serait dangereux de contrarier une vocation qui semblait dès l'origine s'annoncer d'une façon sérieuse.

Rubens fut tout d'abord placé chez un peintre nommé Tobie Verhaegt qui lui enseigna les éléments du dessin, mais chez lequel, pour un motif qui nous est inconnu, il ne resta que peu de temps. En sortant de l'atelier de ce paysagiste, il entra chez Adam van Noort, peintre d'histoire, dont il ne put supporter la manière de vivre commune et grossière, et qu'il abandonna bientôt pour aller se ranger au nombre des élèves d'Otto Venius, le peintre le plus en vogue à cette époque à Anvers. Rubens demeura quatre ans dans l'atelier d'Otto Venius, et il fit de si rapides progrès que dans ce court espace de temps il était devenu aussi habile que son maître. Sa mère jugea qu'il etait inutile de le faire rester plus longtemps chez un artiste qui ne pouvait plus rien lui enseigner, et elle consentit à le laisser partir pour l'Italie, but auquel tendent tous les cœurs des véritables artistes. Rubens quitta Anvers le 9 mai 1600. M. Michiels, dans son ouvrage sur *Rubens et l'École d'Anvers*, cite deux tableaux qui auraient été, selon lui, exécutés avant le départ de Rubens pour l'Italie, *la Vierge et l'enfant Jésus au milieu d'un parc* (collection de M. Wuyts à Anvers) et *le Christ mort sur les genoux de Dieu le Père*, (musée d'Anvers). Ce second tableau, le seul des deux que nous connaissions de la toute jeunesse de Rubens, ne nous semble pas différer notablement des œuvres postérieures de ce grand artiste.

Venise attira tout d'abord les pas de Rubens; Venise était en effet la ville qui devait le mieux convenir à ses goûts, et répondre le plus complétement à ses instincts; il y séjourna quelque temps, et passa la plus grande partie du jour à copier les peintures de Paul Véronèse, de Titien et du Tintoret; le temps qu'il n'occupait pas ainsi, il l'employait dans les rues ou dans les musées, admirant tour à tour les merveilles de la nature et les beautés de l'art. Dans la même maison que lui demeurait un jeune homme qui prenait plaisir à le voir peindre et à l'entendre causer; ils se lièrent bientôt assez intimement pour que ce jeune homme, officier de la cour du duc de Mantoue, parlât de lui à Vincent de Gonzague avec de tels éloges que le duc voulut attirer Rubens à sa cour, et fit à l'artiste des offres fort avantageuses que celui-ci se garda de refuser. Rubens se rendit donc à Mantoue et fut nommé tout de suite gentilhomme et peintre de la cour; le duc, passant de longues heures avec lui, fut bientôt à même d'apprécier la haute intelligence de l'homme et le talent hors ligne de l'artiste. Il voulut mettre à profit ces éminentes qualités, et l'occasion lui en fut bientôt offerte. Sur le point d'envoyer des présents magnifiques à Philippe III, roi d'Espagne et au duc de Lerma, Vincent de Gonzague songea à confier cette mission à Rubens qui accepta, et qui s'acquitta de cette négociation avec une habileté telle que le duc de Mantoue, pour le récompenser, lui donna l'autorisation d'aller à Rome étudier les chefs-d'œuvre qui y sont renfermés, à la condition toutefois de lui rapporter des copies fidèles des plus beaux tableaux de l'école romaine. Tout le temps que Rubens fut à Rome, il le passa à étudier les maîtres de la Renaissance, et, malgré l'attrait singulier que la ville par excellence avait pour lui, il fut forcé de n'y séjourner que peu de temps. Il se dirigea alors vers Florence, et fit pour le grand duc quelques peintures qui lui furent demandées, alla à Bologne, où il put tout à l'aise étudier les œuvres des Carraches, et termina son excursion en retournant à Venise où il séjourna plus longtemps qu'il ne l'avait fait précédemment. Il y demeura plusieurs mois, étudia avec le plus grand soin les maîtres de la couleur, et ne quitta Venise que pour aller revoir à Rome les œuvres de Raphael, qui l'avaient impressionné d'une façon toute particulière. Le pape, instruit du mérite du grand artiste flamand, exprima le désir de posséder une toile de sa main; Rubens se mit immédiatement à l'œuvre, et exécuta, avec une promptitude surprenante, *la Vierge et sainte Anne adorant l'enfant Jésus*, tableau destiné à l'oratoire du Quirinal. Les cardinaux Chigi et Rospigliosi demandèrent également à Rubens plusieurs toiles que celui-ci s'empressa de leur faire. C'est ainsi que l'on peut expliquer comment on trouve aujourd'hui encore à Rome un assez grand nombre de tableaux de Rubens.

Pour bien connaître toute l'Italie, Rubens avait encore à visiter Gênes et Milan; il se r d'abord à Milan, et c'est là qu'il vit, ex

de toutes les retouches successives qui la dégradèrent, dans l'état même où le maître l'avait laissée, la *Cène*, de Léonard de Vinci, chef-d'œuvre au-dessus de l'éloge, qu'il voulut copier pour en mieux conserver le souvenir, et pour en apprécier plus complétement toutes les beautés. Le dessin que Rubens exécuta d'après cette peinture est aujourd'hui conservé au musée du Louvre, et Witdoock le reproduisit d'une manière habile par la gravure; mais à ces interprétations l'œuvre originale perdit tout son caractère et devint presque méconnaissable. Rubens n'avait pu s'astreindre à copier servilement le style de la peinture originale; il avait fait, à son insu, devant la muraille vénérable de Sainte-Marie des Grâces, une œuvre personnelle que Léonard de Vinci eût reniée; en effet, les qualités qui faisaient de Léonard un maître incomparable étaient remplacées ici par des qualités fort louables sans doute, mais absolument opposées, et d'un ordre moins élevé.

Tandis que Rubens voyageait ainsi dans le nord de l'Italie, une terrible nouvelle vint lui faire interrompre ses études; il apprit dans les premiers jours du mois de novembre 1608 que sa mère, fort dangereusement malade, avait exprimé le désir bien naturel de l'embrasser avant de mourir. Rubens se mit immédiatement en route; mais il avait à peine voyagé quelques jours qu'un nouveau courrier vint lui apprendre que sa mère avait cessé de vivre. Il n'en continua pas moins son chemin, et alla quelque temps s'enfermer dans le couvent de Saint-Michel à Anvers, dans lequel sa mère avait été enterrée; il y fit construire un tombeau dont il donna lui-même le dessin, plaça au milieu un tableau qu'il avait exécuté précédemment pour une église de Rome, la Chiesa Nuova, *Saint Gregoire le Grand, saint Maurice, saint Jean-Baptiste et autres saints*, et composa lui-même une épitaphe latine qui fut gravée sur le marbre.

Lorsque les premiers moments de la plus vive douleur furent passés, Rubens rentra dans la vie commune à Anvers, et se fixa pour longtemps dans cette ville; malgré la reputation qui l'y avait précédé et malgré le bon accueil qui lui fut fait, il eut de la peine à prendre la determination d'y demeurer à jamais. Lorsqu'un artiste a vécu plusieurs années en Italie, il éprouve toujours quelque difficulté à vivre ailleurs. Rubens, il est vrai, retrouvait à Anvers sa famille, mais la personne qui lui était la plus chère n'existait plus, et le soleil, cette admirable chose à laquelle on s'habitue si vite, venait rarement égayer le cœur triste du grand peintre; il fallut l'insistance toute particulière que mirent à le retenir les archiducs Albert et Isabelle pour décider Rubens à se fixer dans les Pays-Bas : il accepta le titre de peintre officiel et les appointements de cinq cents florins attachés à cette position, qui lui furent attribués par lettres patentes du 23 septembre 1609.

En même temps que cette haute positio avait été donnée, Rubens avait reçu la com des portraits de l'archiduc et de l'archiduc il exécuta promptement ces deux port le choix dont il avait été l'objet de la par souverains contribua singulièrement à le bien voir des grands personnages qui lui daient souvent visite et qui le comblaien loges; malgré la considération qui toutes parts dans la capitale, il d archiducs la permission de résider à Anve l'attirait, outre le désir de se livrer tra ment à ses travaux favoris, le désir non ardent d'épouser la belle-sœur de son f lippe, Isabelle Brandt. Il se maria av le 13 octobre 1609.

Rubens passa les premières années mariage dans la maison de son beau- c'est là qu'il exécuta la *Descente de Cr* des œuvres les plus complétement b ait produites; ce triptyque était destiné aujourd'hui détruite de Saint-W trouve maintenant dans la cathédra sur le pilier de droite à l'entrée du composition de cet admirable tableau, graveurs se sont bien des fois exercés duire, est trop connue pour qu'il soit décrire; mais ce que l'on ne saurait ter, c'est qu'il serait difficile de citer nombre d'œuvres composées avec une plus consommée et une en de l'effet. Quoiqu'aucun n'ait présidé à la conception tiellement chrétienne, nous dirons l'aspect absolument païen de cette com païenne par l'aspect de chacun des qui y prennent part, depuis le Chris qui semble un cadavre vulgaire, déjà la mort, jusqu'à la tête avinée du p tient entre ses dents le linceul divin, de Rubens n'inspire aucun recueille commande le respect et impose l'ad C'est que l'artiste qui inventa cette com s'il n'avait pas une foi bien fervente, avait ciel un don précieux, au moyen duquel, sa façon d'envisager au point de vue p dramatique les événements divins, il prit dans des régions difficilement abor Rubens obtint, uniquement au moyen de l position et de la couleur, ce que les primit liens auraient obtenu à l'aide d'un dessin tracé par une main pieuse; cette seule fa être, Rubens a fait un tableau vraime gieux.

Deux ans après son mariage, Rubens, vivre chez lui, acheta une maison dans il avait le désir de s'installer; mais la distrib ne lui convint pas, et il décida qu'elle abattue; sur l'emplacement qu'elle occupait, fit construire une autre d'après ses dessins; c' un véritable palais, tant le luxe y avait été ployé; le graveur Harrevyn nous en a conser

la représentation et la distribution intérieure, et il est encore possible aujourd'hui, en voyant ce qui en a été conservé, de se rendre parfaitement compte de ce que devait être autrefois la demeure du grand peintre. Rubens remplit son habitation d'objets d'art de toutes sortes qu'il avait rapportés d'Italie, et la liste des peintures trouvées lors de son décès, publiée en 1794, au commencement du catalogue de messire del Marmol, ne donnerait, si l'on en croit quelques historiens, qu'une idée très-imparfaite des trésors qui y étaient renfermés. Un procès faillit s'élever pendant que Rubens faisait construire son palais; en creusant les fondations d'un mur, on aurait empiété, disaient les opposants, sur la propriété du voisin, et lésé ainsi le bien d'autrui; or, ce terrain limitrophe appartenait à la confrérie des arquebusiers, et il fallut que le bourgmestre d'Anvers, Nicolas Rockox, intervint pour terminer le différend. Il fut convenu que Rubens ferait un tableau pour la confrérie, et la querelle cessa; la *Descente de Croix*, dont nous avons parlé plus haut, fut exécutée à cette occasion.

Lorsque Rubens se fut installé dans sa nouvelle maison, et lorsque l'on vit qu'il se fixait définitivement à Anvers, plusieurs peintres en vogue à cette époque, désagréablement surpris de voir que le nouveau venu, dès son arrivée, enlevait tous les suffrages, cherchèrent à lui causer quelques tracas. Parmi ces jaloux on s'étonne de trouver des artistes tels que Abraham Janssens et Venceslas Kœberger dont on a peine à s'expliquer la réputation, même passagère. Mais le talent hors ligne de Rubens, et mieux que cela, les œuvres qu'il exposait tous les jours sous les yeux des envieux, fit tomber d'elle-même cette rivalité qui n'avait véritablement pas un mobile sérieux. A cette époque, en effet, se rapportent les travaux les plus importants de Rubens. A peine avait-il terminé la *Sainte Famille*, que les archiducs Albert et Isabelle lui avaient demandée, qu'il fit pour la confrérie de Saint-Ildefonse un grand triptyque au centre duquel la Vierge est représentée donnant une chasuble au saint agenouillé. Presque en même temps, Rubens exécutait pour le tombeau de M. d'Amant, vicomte de Bruxelles, *le Christ remettant les clefs à saint Pierre*, tableau qui, selon Smith (tome II, p. 51, n° 145), serait aujourd'hui dans la collection du prince d'Orange. Il peignait encore à la même époque, c'est-à-dire en 1610, l'*Érection de Croix*, tableau admirable, digne de la place qu'il occupe actuellement dans la cathédrale d'Anvers, en regard de la *Descente de Croix*. Nous mentionnerons encore un tableau exécuté vers la même année, qui se voit au musée d'Anvers, *Sainte Thérèse, délivrant des flammes du Purgatoire Bernardin de Mendoza, fondateur d'un couvent de Thérésiennes à Valladolid;* cette œuvre, que nous ne craignons pas de classer parmi les meilleures productions de l'illustre maître, a été peinte pour l'église des Carmes déchaussés d'Anvers. Ces quelques toiles, choisies entre un grand nombre d'autres que nous croyons superflues de citer, suffisent à montrer tout ce que présentaient de ridicule les réclamations d'artistes tels que Janssens et Kœrberger.

Rubens, au reste, ne se préoccupait pas autrement des jalousies qu'il pouvait exciter; il s'était créé un genre de vie simple que l'envie ne pouvait déranger. « Après qu'il s'était levé, nous dit M. van Hasselt (*Histoire de Rubens*, p. 46), et c'était toujours de bonne heure (l'été à quatre heures du matin), son premier soin était d'aller à l'église et d'entendre la messe. Après cela, il se mettait à l'ouvrage. Il travaillait avec le plus de plaisir en entendant la lecture qu'il se faisait faire de quelque classique ancien, le plus souvent de Tite-Live, de Cicéron, de Plutarque, de Sénèque, ou de quelqu'un des grands poëtes latins. Sans quitter sa toile ou son panneau, il recevait de nombreuses visites, et s'entretenait avec les visiteurs des sujets les plus divers avec une vivacité d'esprit qui ne languissait jamais. Une heure avant le dîner, il déposait la palette et se récréait, soit en se promenant dans son jardin, soit en visitant son cabinet, soit en s'occupant de sujets scientifiques ou de la politique qui l'intéressait au plus haut degré. Ses repas étaient toujours d'une sobriété extrême, car il craignait que l'abus de la table et du vin n'influât désavantageusement sur la vivacité de son imagination. Le dîner fini, il se remettait à l'ouvrage jusqu'à la fin du jour. Le soir, à moins qu'il ne se trouvât empêché par quelque autre occupation, il montait un cheval andalous, et faisait une longue promenade dans les faubourgs ou sur les remparts de la ville. Cet exercice lui plaisait extraordinairement; aussi, il avait toujours dans ses écuries plusieurs chevaux d'une beauté rare. De retour à la maison, il y trouvait ordinairement quelques amis, la plupart savants ou artistes, avec lesquels il faisait un repas fort simple, et passait le reste de la soirée dans une conversation toujours instructive, cordiale et pleine de laisser-aller et de franchise. Ordinairement c'était son frère Philippe et ses amis, le bourgmestre Nicolas Rockox et le philologue Jean-Gaspard Gevaerts, qui faisaient les frais de ces soirées savantes; c'était la seule société que Rubens se permît..... ». Parmi les amis intimes de Rubens, et parmi les visiteurs les plus habituels, se trouvait encore Jean Breughel de Velours, peintre habile dont les œuvres sont encore recherchées; celui-ci, étant venu à mourir, Rubens voulut consacrer le souvenir de l'amitié qui les avait unis; il fit le portrait du peintre, et ordonna qu'il fût placé sur le tombeau au-dessus d'une épitaphe qu'il avait composée lui-même. Ce témoignage public ne lui suffit pas encore; il se chargea de l'éducation des deux filles de son ami, et fit re-

tomber sur elles l'amitié qu'il avait pour le père.

La vie régulière que menait habituellement Rubens variait quelque peu pendant l'été ; aussitôt que venaient les rares chaleurs que voit la Flandre, Rubens se rendait dans le château qu'il possédait près de Malines ; il y travaillait encore avec suite, mais il donnait plus de temps à la promenade et au repos, et c'était là qu'il retrouvait les forces qu'un travail trop assidu aurait promptement épuisées. De son mariage avec Isabelle Brandt, Rubens eut deux fils ; le premier naquit le 5 juin 1614, et eut pour parrain l'archiduc Albert, le second fut baptisé le 23 mars 1618 ; plusieurs fois, le peintre les représenta dans ses tableaux. Un des plus jolis portraits que Rubens fit de ses deux enfants se trouve aujourd'hui dans la galerie de Dresde : l'aîné, Albert Rubens, est représente debout, le bras droit appuyé sur l'épaule de son plus jeune frère ; celui-ci tient captif un oiseau qui cherche à s'envoler ; une bonne gravure de Jean Daullé permet d'affirmer que l'œuvre originale est excellente.

Marie de Médicis, réconciliée avec son fils Louis XIII, songea, vers 1620, à décorer splendidement le palais du Luxembourg qu'elle habitait ; elle alla même jusqu'à vouloir faire peindre allégoriquement sur les murailles d'une grande galerie les principaux événements de sa vie. Ne voyant en France aucun artiste capable d'exécuter complètement ce qu'elle souhaitait, elle songea à Rubens dont un certain baron de Vicq, ambassadeur de Flandre à Paris, lui avait vanté le savoir exceptionnel. Marie de Médicis fit venir Rubens à Paris en 1621, et lui expliqua ce qu'elle désirait ; Rubens accepta les conditions qui lui furent faites, et se mit tout de suite à l'œuvre. Après avoir présenté à la reine dix-neuf esquisses en grisailles qui lui plurent tout à fait, Rubens demanda l'autorisation d'aller à Anvers exécuter les œuvres mêmes dans son atelier et avec l'aide de ses élèves ; il partit donc, mais avant de commencer ce travail, il fit une *Sainte Famille* qu'il envoya au baron de Vicq comme remerciement pour les services qu'il lui avait rendus pendant la négociation de cette affaire.

Rubens confia immédiatement à ses élèves les esquisses qu'il avait faites à Paris ; ceux-ci transportaient sur toile les compositions du maître et avançaient l'œuvre de façon que Rubens n'eut plus qu'à revoir le tout, à y donner la dernière main, et à y mettre le cachet de son génie. Les noms des artistes qui vinrent en aide à Rubens dans cette gigantesque entreprise ont été conservés, au moins en partie, et nous croyons intéressant de les rappeler ici : Antoine van Dyck, le plus célèbre des élèves de Rubens, y travailla peu, puisqu'il partit pour l'Italie, le 3 octobre 1621 ; mais plusieurs autres artistes fort habiles s'en occupèrent activement, tels que Juste van Egmont, Jacques Jordaens, Pierre van Mol, Corneille Schut, Jean van Hoeck, Simon de Vos, Déodat Delmont, Nic. van der Horst, François Snyders, Lucas van Uden, Mompers et Wildens. Rubens eût-il encore employé un plus grand nombre d'auxiliaires, l'œuvre n'en serait pas moins sienne, car si l'on compare même le meilleur tableau que chacun de ces artistes exécuta seul, on sera surpris de la supériorité incontestable de chacune des toiles de la galerie de Médicis.

Lorsque Rubens eut terminé à Anvers les dix-neuf tableaux dont les esquisses avaient été agréées par la reine, il les apporta à Paris, et exécuta sur place les deux allégories qui devaient terminer la décoration de la galerie, *le Couronnement de Marie de Médicis*, et *l'Apothéose de Henri IV, Régence de Marie de Médicis*. Rubens avait à peine mis la dernière main à ces deux immenses compositions que la reine lui demanda de ne pas quitter la France, avant de faire encore pour cette galerie quatre tableaux dont elle lui désigna elle-même les sujets ; elle souhaitait de posséder son propre portrait à cheval sous les traits de Pallas, les portraits du grand duc et de la grande duchesse de Toscane ; enfin le portrait du peintre lui-même. Rubens ne sut refuser, et termina ainsi l'œuvre grandiose qu'il avait commencée ; il avait mis quatre ans à mener à bonne fin ce superbe travail, comme nous l'apprend une lettre datée d'Anvers, le 13 mai 1625, dans laquelle il se plaint à Peiresc du retard que l'on met dans le paiement de la galerie : « En somme, dit-il, je m'ennuie de cette cour, et, si l'on ne satisfait pas aussi ponctuellement que je l'ai fait pour le service de la reine mère, il pourrait bien arriver que je n'y revinsse pas facilement. »

Avant de quitter définitivement Paris, Rubens avait encore voulu laisser à ses protecteurs un témoignage public de sa reconnaissance ; il avait fait les portraits du baron et de la baronne de Vicq. La France a eu la bonne fortune d'acquérir en 1850 à la vente du roi de Hollande, pour la somme de 15,934 fr., le portrait du baron de Vicq, qui orne aujourd'hui la grande galerie du Louvre.

Rubens fit à Paris la connaissance du duc de Buckingham ; il avait eu l'occasion d'aller lui rendre visite, et le duc, sachant la confiance qu'avait en Rubens l'archiduchesse Isabelle, avait fait en sorte d'amener la conversation sur la politique ; il confia au peintre diplomate tout le déplaisir qu'éprouvait l'Angleterre à être toujours en guerre avec l'Espagne, et alla même jusqu'à dire à Rubens qu'il ne serait nullement contrarié que la conversation qu'ils avaient ensemble ne restât pas ignorée de l'archiduchesse. Rubens s'empressa de rendre compte à sa souveraine de tout ce que le duc de Buckingham lui avait dit, et il reçut le conseil de ménager le duc dont on pourrait, à un moment donné, avoir besoin. A quelque temps de là le duc de Buc-

kingham vint à Anvers; il alla faire visite à Rubens, et se laissa tenter par les objets d'art qu'il vit dans la maison de l'illustre peintre. Dès qu'il fut de retour en Angleterre, il envoya un homme, nommé Michel Leblond, chargé de lui faire ses acquisitions d'œuvres d'art, demander à Rubens s'il consentirait à se défaire de ses collections. Rubens refusa à plusieurs reprises, et il ne céda que lorsqu'il fut bien convenu qu'il pourrait faire mouler toutes les statues et bas-reliefs dont il désirerait conserver une reproduction. Michel dit que cette collection fut vendue cent mille florins de Brabant; Houbraken parle de 60,000 florins de Hollande, et Walpole de 10,000 livres sterling. Quoi qu'il en soit, on comprend aisément que Rubens ne s'en soit dessaisi que pour un grand prix. Van Hasselt nous apprend ce que devint cette collection; elle fut tout de suite portée en Angleterre; mais avant même que les biens du duc eussent été confisqués, en 1649, plusieurs tableaux avaient été vendus à Anvers, et achetés par l'archiduc Léopold qui les plaça dans sa galerie de Prague; ils se trouvent aujourd'hui, avec la galerie entière de l'archiduc, dans le palais du Belvédère à Vienne.

Lorsque Rubens était revenu à Anvers, il avait exécuté une quantité énorme de tableaux qui n'avaient fait qu'accroître son immense réputation; il avait peint sur les murs de l'église des Jésuites d'Anvers trente-quatre compositions qui furent détruites par un incendie, le 18 juillet 1718; Malines avait reçu de lui plusieurs toiles qui étaient universellement admirées. C'est au milieu du succès le plus général, dans la force de son talent, au moment où toutes les circonstances semblaient devoir l'engager à ne pas s'écarter un instant de la voie qu'il s'était tracée, que l'on vit Rubens changer tout à coup de direction. C'est qu'un triste événement le plongeait dans la douleur; il venait de perdre sa femme, Isabelle Brandt.

Cette perte cruelle avait laissé à Rubens une impression de tristesse qu'il eut grand'peine à surmonter; il écrivait à Dupuy, le 15 juillet 1626 : « Vous avez raison de me rappeler la nécessité du destin qui ne se plie pas aux caprices de nos passions, et qui, comme un effet de la volonté suprême, ne doit pas nous rendre compte de ses décrets. C'est à lui d'ordonner en maître absolu; c'est à nous d'obéir en esclaves, et nous n'avons rien d'autre à faire, à mon avis, que de rendre cet asservissement le moins dur et le plus honorable possible, en nous soumettant volontairement...... En vérité, j'ai perdu une excellente compagne; on pouvait, que dis-je, on devait même la chérir par raison, car elle n'avait aucun des défauts de son sexe; point d'humeur chagrine, point de ces faiblesses de femme, mais rien que de la bonté et de la délicatesse; ses vertus la faisaient chérir de tout le monde pendant sa vie; depuis sa mort elles causent des regrets universels. Une semblable perte me paraît bien sensible, et puisque le seul remède à tous les maux, c'est l'oubli qu'engendre le temps, il faudra sans doute espérer de lui seul mon secours; mais qu'il me sera difficile de séparer la douleur que me fait éprouver sa perte, du souvenir que je dois garder toute ma vie à cette femme chérie et vénérée! Un voyage me conviendrait peut-être pour me soustraire à tant d'objets qui renouvellent sans cesse ma douleur....... » L'idée de voyage qui traverse le cerveau de Rubens semble donner la clef de la vie nouvelle que va se créer le grand artiste, vie nouvelle dont les arts n'ont pas trop le droit de se plaindre, tant la première partie de l'existence de Rubens a été bien remplie.

Le palais que Rubens habitait à Anvers lui devint insupportable; tout ce qui lui rappelait l'existence heureuse qu'il y avait menée avec Isabelle Brandt lui était à charge; il résolut de voyager et de changer d'air, cherchant ainsi à tromper sa douleur, à se distraire tout au moins en forçant son esprit à s'occuper de choses nouvelles ou inconnues. S'il songea à se rendre en Hollande, ce ne fut pas uniquement de sa part affaire de goût; une question politique se rattachait à ce voyage qui, en apparence, semblait n'avoir rien d'officiel; un rapport de Gerbier, cité en partie par M. van Hasselt, ne permet pas de douter que Rubens partit avec une mission diplomatique Le peintre que le duc de Mantoue avait jadis envoyé à la cour d'Espagne était chargé de s'informer auprès de l'agent anglais résidant en Hollande, si un accommodement serait possible entre l'Espagne et l'Angleterre depuis longtemps en guerre.

La première ville dans laquelle Rubens séjourna fut Gouda; il y fit la rencontre de Joachim Sandrart, qui lui offrit de l'accompagner dans l'excursion qu'il allait faire. Rubens accepta, et c'est de cette époque que date l'amitié qui unit ces deux artistes. Ils visitèrent ensemble, à Gouda, l'atelier de Jacques Bloek qui jouissait alors d'une grande réputation, puis ils se dirigèrent sur Utrecht où ils trouvèrent des peintres moins oubliés. Gérard Honthorst, le maître de J. Sandrart, y habitait; après lui avoir rendu visite, ils allèrent chez Abraham Bloemaert et chez Corneille Poelembourg, qui tous deux résidaient dans cette ville; de là Rubens alla passer quelque temps à Amsterdam, s'arrêta plusieurs jours à La Haye et revint bientôt à Bruxelles. Son compagnon de route l'avait quitté à La Haye et était retourné à Utrecht où il vivait habituellement.

En visitant ainsi les ateliers, Rubens avait cherché à enlever à sa mission tout caractère politique; mais il avait obtenu les audiences qu'il avait demandées, et avait fait, en somme, tout ce qu'il souhaitait de faire. Aussitôt de retour, il se rendit près de l'archiduchesse, et lui rendit compte de ce qu'il avait appris et de ce

qu'il avait vu; celle-ci en instruisit le roi d'Espagne qui voulut savoir par lui-même tout ce qui s'était passé. La paix entre l'Espagne et l'Angleterre n'était pas chose facile à obtenir; et l'archiduchesse Isabelle, pleine de confiance dans les lumières et dans l'habileté de Rubens, envoya le grand artiste en Espagne, pour faire connaître au roi de vive voix tout ce qu'il avait fait pour amener cette paix.

Rubens partit à la fin du mois d'août 1628 pour Madrid. A son arrivée, il fut reçu avec une distinction toute particulière par le roi qui, à ce moment, accueillait, en même temps que le grand artiste, un diplomate dont les services pouvaient lui être singulièrement utiles. Rubens eut avec le roi de fréquents entretiens qui n'amenèrent aucune détermination; les correspondances diplomatiques n'avançaient en rien la question, et Rubens voyant que tout cela traînait en longueur, et craignant que son voyage ne fût d'aucune utilité, reprit sa palette et fit plusieurs portraits du roi Philippe IV, et de la reine Élisabeth de Bourbon, et copia deux superbes tableaux du Titien, *le Bain de Diane* et *l'Enlèvement de Déjanire*. Il ne s'en tint pas là probablement, car le musée de Madrid possède aujourd'hui soixante-deux tableaux de Rubens, dont la plus grande partie fut, sans doute, exécutée en Espagne lors de ce voyage.

Mais Rubens n'était pas venu à Madrid pour y faire de la peinture, et le roi voyant qu'il n'obtenait rien par correspondance, donna à Rubens l'ordre de se rendre en Angleterre et de tenter de terminer sur place cette difficile affaire. Rubens quitta l'Espagne le 27 avril 1629, passa par Paris, puis se rendit à Bruxelles. Après être resté quelques jours dans cette ville et après avoir reçu les instrutions de l'archiduchesse, il alla s'embarquer à Dunkerque. Quelques jours après, Rubens entrait en rapport direct avec le roi d'Angleterre, et Charles Ier désirant causer longuement des affaires d'Espagne avec Rubens, sans être contraint de donner continuellement des audiences qui pourraient éveiller l'attention, demanda au peintre de faire son portrait. Dès les premières entrevues, Rubens avait exposé avec une telle clarté l'objet de sa mission que Charles Ier comprit tout de suite que la paix pourrait être conclue. Au bout de quelque temps, les deux puissances tombèrent d'accord; l'on convint alors qu'un ambassadeur serait envoyé de part et d'autre. L'Angleterre désigna pour cette mission le grand trésorier Cottington, et l'Espagne, don Carlos Colonna. Le 17 décembre 1629, grâce à l'habileté de Rubens, la paix fut signée entre l'Angleterre et l'Espagne, au grand déplaisir du cardinal de Richelieu dont la politique avait échoué. Une fois sa mission remplie, Rubens était revenu à Anvers avec le désir de s'y fixer de nouveau; mais l'archiduchesse Isabelle en décida autrement; elle jugea à propos de renvoyer de nouveau Rubens à Madrid, pour expliquer au roi les moyens qu'il avait employés pour amener un résultat aussi satisfaisant et aussi prompt. Rubens fut reçu cette fois avec les plus grands honneurs : le roi le combla de cadeaux et la cour l'accabla de félicitations; malgré l'accueil exceptionnel qui lui fut fait à Madrid, Rubens n'y demeura que le temps nécessaire et revint le plus tôt possible à Anvers.

L'amour fut un des mobiles qui accélérèrent le retour aussi prompt de Rubens; il était fortement épris d'une de ses nièces, nommée Hélène Fourment, qu'il épousa au mois de novembre 1630. Rubens avait alors cinquante-trois ans; Hélène Fourment en avait à peine seize. Ayant retrouvé un intérieur, Rubens ne songea plus à voyager, et il reprit à Anvers la vie calme et laborieuse qu'il avait menée autrefois; il se remit au travail avec ardeur, et M. van Hasselt, fort au courant de l'œuvre du maître, nous apprend que c'est vers 1630 que Rubens exécuta *le Christ montant au Calvaire*, aujourd'hui au musée de Bruxelles; *Saint Roch intercédant pour les pestiférés*, *Saint Bavon distribuant des aumônes aux pauvres*, *le Martyre de saint Liévin*, et tant d'autres tableaux qu'il est impossible de citer ici. Mais son repos se trouva momentanément interrompu : l'archiduchesse eut encore besoin des services de Rubens. La guerre avec la Hollande durait toujours; le roi d'Espagne, se voyant sur le point de ne plus la pouvoir soutenir, chargea l'archiduchesse Isabelle d'envoyer Rubens à La Haye demander une suspension d'armes. Rubens l'obtint; mais ce moment d'arrêt dans les hostilités n'amena point les résultats qu'on pouvait en attendre.

Le 1er décembre 1633, l'infante Isabelle mourut; le gouvernement passa aux mains du marquis d'Aytona, en attendant que le frère du roi d'Espagne arrivât; celui-ci, en venant prendre possession de ses États, remporta, le 17 août 1634, avec l'aide des Hongrois, la célèbre victoire de Nordlingen dans laquelle les Suédois furent complétement battus. Il se rendit immédiatement après à Bruxelles.

Au commencement de l'année 1635, l'infant don Ferdinand témoigna l'intention d'aller visiter Anvers. Rubens fut chargé de présider aux fêtes qui allaient lui être offertes, et donna les dessins de tous les arcs de triomphe qui devaient être élevés sur le passage du souverain. L'illustre artiste s'acquitta de ce soin avec un talent exceptionnel, et, au mois de mai 1635, l'infant Ferdinand fit solennellement son entrée dans la ville d'Anvers. Le souvenir des fêtes qui eurent lieu à cette occasion nous a été conservé par van Thulden, qui grava tous les dessins que Rubens avait faits, et par Gevaerts, qui en publia la relation en 1641. Les fêtes d'Anvers avaient duré trois jours.

Rubens ne put y assister; il était retenu au

lit par une attaque de goutte qui ne lui permettait pas de bouger; l'infant, qui avait connu Rubens à Madrid, s'aperçut de son absence, et en demanda la cause; lorsqu'il eut appris que la maladie le retenait chez lui, il alla lui rendre visite et voulut ainsi témoigner à l'artiste l'estime qu'il faisait de son haut-mérite. A dater de cette époque, les accès de goutte devinrent de plus en plus fréquents; Rubens était souvent contraint d'interrompre ses travaux plusieurs semaines, et occupait ces loisirs forcés à regarder ses collections et à les augmenter. Il put encore toutefois, pendant les rares instants de repos que lui laissait la maladie qui devait l'emporter, faire pour l'église Saint-Pierre de Cologne un tableau que lui avait commandé la famille du fameux banquier Évrard Jabach; puis il travaillait de temps en temps à un certain nombre de petites toiles qu'il pouvait plus aisément exécuter, et parmi celles-ci, on voit aujourd'hui, à la galerie de Dresde, une *Vue de l'Escurial* que Rubens avait peinte originairement pour le roi d'Angleterre Charles I[er].

Le 30 mai 1640, Rubens mourait à Anvers à la suite d'un accès de goutte; il était âgé de soixante-deux ans et onze mois. Il laissait de sa seconde femme, Hélène Fourment, cinq enfants: *Claire-Jeanne*, *François*, *Isabelle-Hélène*, *Pierre-Paul* et *Constance-Albertine*. Ses funérailles eurent lieu le 2 juin avec une pompe extraordinaire; tous les notables de la ville y assistaient; son corps fut déposé dans l'église Saint-Jacques. Deux ans après l'inhumation du plus grand peintre flamand, la famille obtint l'autorisation de faire construire la chapelle dans laquelle sont conservés aujourd'hui encore les dépouilles mortelles de Rubens et de ses deux femmes. Georges DUPLESSIS.

Michel, *Histoire de Rubens*, 1771.— Smith, *Catalogue raisonne of the works of P. P. Rubens*. 1830. — Reiffenberg, *Nouvelles recherches sur Rubens*, 1835. — Le même, *Recherches sur la famille de P.-P. Rubens*, 1838. — *Lettres inedites de Rubens*, publiées par E. Gachet, 1840. — A. van Hasselt, *Hist. de Rubens*, 1840. — Verachter, *Genealogie de Rubens*, 1840. —'Wiertz, *P.-P. Rubens*.— G. Alvin, *Vie de Rubens*, 1840. — Waagen, *P.-P. Rubens*, 1840. — Gachard, *Particularités et documents inedits sur Rubens*, 1842. — A. Siret, *Raphael et Rubens*, 1849. —A. Michiels, *Rubens et l'École d'Anvers*, 1854. — G. Planche, *Rubens, sa vie et ses œuvres*, 1854. — *Ennen, der Geburtsort von Rubens*; Cologne, 1860. — B.-C. Du Mortier, *Recherches sur le lieu de naissance de Rubens*, 1861 et 1862. — *Les Rubens a Siegen*, par M Bakkuisen van den Brink, 1861. — Sainsbury, *Original papers unpublished illustrative of the life of sir P.-P. Rubens as an artist and a diplomatist*; Londres, 1858, in 8°.

RUBENS (*Albert*), antiquaire, fils du précédent, né le 5 juin 1614, à Anvers, où il est mort, le 1[er] octobre 1657. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas. Nommé secrétaire d'État à Bruxelles, il refusa tout autre emploi afin de se livrer plus tranquillement à l'étude des antiquités et de la numismatique. Un événement déplorable hâta sa fin. Ayant vu mourir son fils unique dans un accès d'hydrophobie et à quelque temps de là sa femme, il fut pris d'une fièvre lente et suivit de près dans la tombe les deux êtres qui lui étaient si chers. Gevaerts, son ami intime, à qui il avait confié ses manuscrits pour les mettre en ordre, les communiqua à Gronovius et à Grævius. Ce fut ce dernier qui s'en fit l'éditeur sous le titre *De re vestiaria veterum* (Anvers, 1665, in-4°). Le même savant a recueilli d'autres dissertations de Rubens dans le t. XI du *Thesaurus antiq. roman.* Dans sa jeunesse Rubens avait composé un *Commentaire* sur les médailles des empereurs romains tirées du cabinet du duc de Croy-Arschot; ce *Commentaire* vit le jour par les soins de Gevaerts (Anvers, 1654, in-fol.), et fut réimprimé par Laurent Berger avec des additions (Berlin, 1700, in-fol.).

Foppens, *Bibl. belgica*.

RUBINI (*Pietro*), médecin italien, né le 24 août 1760, à Parme, où il est mort, le 15 mai 1819. Il était fils d'un maréchal ferrant. Ses commencements furent pénibles; mais son intelligence et ses efforts lui en firent surmonter les difficultés. S'étant appliqué à l'étude de la médecine, il fut reçu docteur en 1782, et, dans le but d'améliorer son instruction, il fréquenta, aux frais du duc de Parme, les écoles de la France et de l'Angleterre. A peine de retour dans sa patrie (1792), il prit possession de la chaire de clinique médicale créée exprès pour lui, et l'occupa jusqu'à sa mort. Il devint en outre principal médecin du duché et de la cour ducale. Ses principaux ouvrages sont : *Giornale della Società medico-chirurgica in Parma*; Parme, 1806-1816, 15 vol. in-8° : Ambri et Tommasini eurent part à la rédaction de ce recueil; — *Riflessioni sulla malattia chiamata il Crup*; ibid., 1813, in-8°; — quelques mémoires dans la *Biblioteca italiana*.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

RUBINI (*Jean-Baptiste*), chanteur italien, né, le 7 avril 1795, à Romano près de Bergame, mort à Bergame, le 3 mars 1854. Son père, professeur de musique, lui enseigna les premiers éléments de l'art musical, et lui donna ensuite, pour maître de chant, l'organiste Santo qui le renvoya, le jugeant incapable de réussir. Malgré ce triste présage, Rubini débuta à Bergame, dans un rôle de femme; il n'avait que douze ans, et obtint un engagement pour chanter dans les chœurs, et pour jouer des solos de violon dans les entr'actes. Quelques années après, l'entrepreneur du théâtre de Milan ayant refusé de le recevoir parmi les choristes, parce qu'il n'avait pas assez de voix, Rubini partit avec une troupe ambulante qui allait en Piémont et commença à chanter les rôles de ténor; mais la troupe ne réussit pas, et Rubini donna à Alexandrie, à Novi, à Valenza, des concerts qui ne furent pas plus heureux. Sa misère était complète, lorsqu'il parvint à se faire engager à Brescia, en 1815, au

prix de mille francs pour trois mois. L'année suivante il chanta sur la scène de San-Mosé à Venise; c'est là que Barbaja l'entendit et qu'il l'attacha au théâtre des Fiorentini à Naples. Guidé par les excellents conseils de Nozzari, il chanta *la Gazza Ladra, la Cenerentola, la Donna del Lago* et *Otello* avec une méthode si pure qu'il surpassa tous ses rivaux. Il parut à Paris pour la première fois, en 1825, dans le rôle de Ramiro de *la Cenerentola*, mais il n'y resta que six mois. En 1831, il y revint. Son nouveau répertoire, qui se composait des opéras de Bellini et de Donizetti, convenait mieux à sa voix que la musique de Rossini; aussi les représentations du *Pirate*, de *la Sonnanbula* et d'*Anna Bolena* furent-elles pour lui de vrais triomphes. Pendant dix ans, il passa six mois à Paris et six mois à Londres; ses bénéfices annuels s'élevaient à 200,000 fr.; son succès ne faisait que grandir. A la fin de 1841, il alla en Espagne, où il fut reçu membre de l'Académie de Madrid, dans la section de musique. En 1842 et 1843, il parut sur les principaux théâtres d'Allemagne, et reçut la croix de l'ordre d'Ernest de Saxe, ainsi que la médaille d'or du Mérite civil de Saxe-Weimar. En 1844, il fut appelé à Saint-Pétersbourg, nommé chef de la musique impériale, avec le titre de colonel, et décoré de l'ordre de Saint-André. Il quitta la Russie en 1852, et se retira à Bergame où il mourut; on l'inhuma au bourg de Romano, lieu de sa naissance. Sur le portail de l'église était placée cette inscription : « Les pauvres bénissent ta mémoire parce que, enrichi honorablement, tu leur vins en aide dans ta sollicitude paternelle et tu soulageas sans faste leurs souffrances. » Rubini avait épousé à Naples, en 1819, Adélaïde Chomel (la Comelli), jeune Française élève du Conservatoire de Paris, qui chanta avec lui jusqu'en 1831.

L'art des chanteurs a, comme celui des comédiens, des nuances fugitives, qu'il est impossible de ressaisir à distance, et il faut les avoir entendus pour juger de l'impression qu'ils ont produite; on peut donc seulement rappeler les traits généraux du talent qui ont fait de Rubini le premier ténor italien. Il avait une voix flexible, agile et bien timbrée, une vocalisation pure, et une rare intelligence de la phrase musicale. La critique lui reprocha, au commencement, l'abus de fioritures, prises toujours dans l'ordre diatonique et par là même monotones; il profita de ces observations, rejeta les ornements faux et s'appliqua à devenir plus simple et plus vrai. A la pureté du chant il allia l'expression dramatique, et la porta au plus haut degré, sur tout dans *la Sonnanbula*. L'effet des vibrations sympathiques de son organe augmentait encore par une savante opposition du *piano* et du *forte*; cette opposition faisait le caractère distinctif de sa manière; peut-être l'employait-il trop fréquemment, mais elle produisait les plus vives émotions, et l'on peut dire que l'art du chant expressif ne fut jamais poussé plus loin.

Fetis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Escudier, *Études biogr. sur les chanteurs contemp.*

RUBIS ou **RUBYS** (*Claude* DE), historien français, né en 1533 à Lyon, où il est mort, vers la fin de septembre 1613, était fils de Geoffroi de Rubis, conseiller au présidial de Lyon, et petit-fils de François de Rubis qui avait été conseiller échevin, en 1504. D'abord avocat, puis conseiller au présidial, il fut élu, le 31 juillet 1565, procureur général de la communaute de Lyon, et exerça cette magistrature pendant près de trente ans. L'ardeur avec laquelle il embrassa le parti de la Ligue, la violence qu'il mit à le soutenir contre le roi, troublèrent la fin de sa vie. Ce fut lui qui dressa les articles de l'union jurée par les échevins et les habitants, le 2 mars 1589. « On peut, dit L'Estoile, l'appeler le flambeau de Lyon; il a tant blasphémé contre le roi, qu'il ne peut plus vivre au monde qu'à la honte de tous les Français. » Lyon ayant reconnu Henri IV, Rubis, pour se mettre en sûreté, se retira à Avignon (1594); il y resta jusqu'à ce que le chancelier Pomponne de Bellièvre eût obtenu sa grâce (1600). C'est dans son exil d'Avignon qu'il écrivit son principal ouvrage, l'*Histoire véritable de Lyon* (Lyon, 1604, in-fol.), où les historiens modernes ont largement puisé. Le libelle qu'il avait publié, en 1590 (*Réponse à l'anti-espagnol*), est une suite d'injures aujourd'hui sans aucun intérêt. Il a laissé aussi l'*Histoire des princes des deux maisons royales de Vendôme et d'Albret*, et l'*Histoire des Dauphins et Vicomtes de Viennois*, toutes deux imprimées, en 1614, après sa mort.

Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire.* — *Revue du Lyonnais*, IV, 177.

RUBRUQUIS. *Voy.* RUYSBROEK.

RUCELLAI (*Bernardo*), en latin *Oricellarius*, historien italien, né en 1449, à Florence, où il est mort, le 7 octobre 1514. Sa famille (1) était l'une des plus riches, des plus nobles et des plus anciennes de Florence; elle avait fourni quatre-vingt-cinq prieurs à la république, et douze gonfaloniers. Sa mère était fille de Pallas Strozzi, et lui-même entra dès l'âge de dix-sept ans dans la maison de Médicis par son mariage avec une sœur de Laurent le Magnifique (1466). Son goût pour l'étude ne l'empêcha point de se livrer aux affaires publiques : élu en 1480 gonfalonier de justice, il fut envoyé en 1484 à Gênes, et remplit

(1) Voici comme on rapporte l'origine du nom de Rucellai. Quelqu'un de cette famille revint vers 1300 du Levant, d'où il avait apporté cette façon de teindre les draps en violet qu'on appelle *oricello*. Au moment de s'embarquer, *postosi a orinare sopra cert' erbe, osservo che alcune di quelle, tocche appena dall' orina, diventavano paonazze, di verdi che prima erano.* Ce fut en mémoire de cette découverte que ses descendants prirent le nom d'*Oricellarii*, que, pour abréger, on prononça *Rucellari*, puis *Rucellai* (*Giornale de' letterati*, XXVIII, 1re partie, p. 231).

encore trois ambassades, l'une auprès du roi de Naples, les deux autres auprès de Charles VIII, roi de France. S'il eût dans l'exercice de ses fonctions une conduite ambiguë et partiale, sa vie privée ne mérite que des éloges. Après la mort de Laurent de Médicis, il prit sous son généreux patronage l'académie platonicienne, et affecta à ses conférences un palais magnifique, avec des jardins ornés de statues et d'antiques, et qui sont restés célèbres sous le nom d'*Orti Oricellarii*. Il fit aussi terminer avec une magnificence extraordinaire la façade de Sainte-Marie-Nouvelle, qui avait été commencée aux frais de son père. Le principal ouvrage de Rucellai, *De urbe Roma*, est rempli d'érudition et de critique, et écrit avec une élégance et une précision peu communes; il a été impr. pour la première fois dans les *Rerum ital. script.*, II, 755. On a encore de lui : *De bello italico;* Londres, 1724, in-4°, histoire de l'invasion de Charles VIII en Italie; — *De magistratibus romanis;* Leipzig, 1752, in-4°; — et une pièce de vers italiens. P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2° partie.

RUCELLAI (*Giovanni*), poëte, quatrième fils du précédent, né en 1475, à Florence, mort en 1525 à Rome. Il était encore enfant lorsqu'il fut enveloppé, en 1494, dans le bannissement des Médicis, dont il était un des proches alliés. Ce fut à Rome qu'il acheva son éducation, et qu'il composa la plupart de ses ouvrages poétiques. A trente-sept ans il fut rappelé dans sa patrie (1512), et investi de quelques-unes de ces charges honorables qu'on n'accordait qu'aux premiers citoyens. Il est probable qu'il concourut avec un grand nombre de jeunes nobles florentins à la révolution qui rendit dans la même année aux Médicis leurs biens et leurs honneurs. Aussitôt qu'il connut l'élévation de son cousin germain, Léon X, au pontificat, il résigna ses emplois, revêtit l'habit ecclésiastique, et se rendit auprès du pape, qui lui conféra dans sa maison une place éminente. En allant à Bologne, où il devait conclure le concordat avec François Ier, Léon X passa par Florence et s'y arrêta quelques jours (déc. 1515); Rucellai lui offrit une brillante fête dans les jardins de sa famille et fit à cette occasion représenter sa tragédie de *Rosmunda* ainsi que celle de *Sofonisbe*, de Trissino, son ami intime. Peu de temps après, il fut nommé nonce en France; mais l'humeur versatile du pape et sa politique changeante abrégèrent le séjour de Rucellai à la cour de François Ier. En revenant à Rome, il apprit la mort de Léon X (déc. 1521). L'exaltation d'Adrien VI lui ôta toute espérance d'arriver au cardinalat; il n'en porta pas moins au nouveau pape les compliments de la république, qui l'avait député avec cinq autres citoyens. Bientôt la tiare rentra, par l'élection de Clément VII, dans la famille des Médicis (1523). Rucellai fut nommé gouverneur du château Saint-Ange, et mourut dans l'exercice de ces fonctions, avant d'avoir obtenu la pourpre, qui faisait toute son envie. Un seul de ses ouvrages fut imprimé de son vivant : c'est *la Rosmunda* (Sienne, 1525, in-8°), pièce qui a partagé, avec *la Sofonisbe* de Trissino, la gloire d'avoir restauré la tragédie ancienne en Italie. Il y a de l'art dans l'exposition, l'enchaînement des scènes est remarquable; mais le style est trop surchargé d'ornements et de figures. La seconde pièce de Rucellai, *Oreste*, ne parut qu'en 1723 dans le *Teatro italiano* de Maffei. C'est une paraphrase souvent languissante et décolorée de l'*Iphigénie en Tauride*. Son plus beau titre littéraire est le joli poëme des *Abeilles* (*le Api*), imitation libre du quatrième chant des *Géorgiques*. « Il ne s'attache pas servilement, dit Ginguené, à son modèle; il ajoute des détails intéressants, qui donnent à ce qu'il emprunte une couleur qui lui est propre. Sans introduire de véritables épisodes, il insère tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une courte description. » L'ouvrage est écrit en vers non rimés; il contient un peu plus d'un millier de vers. C'est à Trissino qu'il est dédié, avec les expressions de l'admiration la plus sincère. Ce dernier paya cette dédicace flatteuse par les soins qu'il prit pour la perfection et la publication du poëme de son ami, enlevé par une mort imprévue avant d'y avoir pu mettre la dernière main. *Le Api*, imprimées d'abord en 1539 (s. l., in-8°), puis à Venise (1539, 1541, in-8°), furent l'objet de savantes annotations de la part de Titi (Florence, 1590, in-8°); la plus belle édit. et aussi la plus chère est celle qui est sortie des presses de Bodoni (Parme, s. d., in-4°). P.

Pierio Valeriano, *De litterat. infel.* — Negri, *Scrittori fiorentini* — Zeno, *Note al Fontanini.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Ginguené, *Hist. littér. de l'Italie*, VI et IX. — Niceron, *Mémoires*, XIII. — Gamba, *Testi di lingua*.

RUCHAT (*Abraham*), littérateur suisse, né vers 1680, mort à Lausanne, le 29 septembre 1750. Après avoir été pasteur à Aubonne, il enseigna depuis 1721 les belles-lettres et ensuite la théologie à l'académie de Lausanne. On a de lui : *Grammatica hebraica;* Leyde, 1707, in-8°; — *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud ;* Berne, 1707, in-8°; nouvelle édit. annotée par M. Dumont; Lausanne, 1842, in-8°; — *Les Délices de la Suisse;* Leyde, 1714, 4 vol. in-12, pl.; sous le pseudonyme de Gottlieb Kypseler; Amsterdam, 1730, 4 vol. (avec des additions); les édit. de Bâle, 1765, 4 vol. in-12, et de Neufchatel, 1778, 2 vol. in-4°, contiennent moins d'inexactitudes et de fables que les précédentes; — *Histoire de la réformation de la Suisse*, 1516-1556; Genève, 1727-1740, 6 vol. in-12 : cet ouvrage, rédigé avec soin et d'après des documents alors inédits, est empreint d'une grande partialité à l'égard du catholicisme; l'auteur l'avait continué jusqu'en 1566; le manuscrit de cette partie ne fut pas publié; il est à la bibliothèque de Berne; — *Traité des poids, des mesures et des monnaies dont il est parlé dans la Sainte-Écri-*

ture; Lausanne, 1743, in-8°. Ruchat a traduit en français les *Lettres de saint Clément, Ignace et Polycarpe* (Leyde, 1738, 2 vol. in-12), et il a laissé en manuscrit une *Histoire générale de la Suisse jusqu'en* 1516, à la bibliothèque de Berne, et un *Essai sur les monnaies du canton de Berne et sur celles des évêques de Lausanne;* une analyse de cet opuscule se trouve dans le t. IV de la *Bibliothèque* de Haller. On trouve aussi de lui beaucoup de mémoires et d'articles dans la *Bibliothèque italique* et le *Journal helvétique.*

Rousset, *Éloge de Ruchat*, dans le *Journal helvétique*, mai 1751. — Bridel, *Vie de Ruchat*, dans *le Conservateur suisse.*

RUCHEL (*Ernest - Fréderic - Guillaume-Philippe* DE), général prussien, né en 1754, à Zizenow en Poméranie, mort le 14 janvier 1823 dans sa terre d'Haseley (même province). Élevé à l'école des cadets à Berlin, il alla compléter ses connaissances militaires à Magdebourg sous le général Saldern, et devint ensuite adjudant dans un régiment d'infanterie. S'étant signalé dans la guerre de la succession de Bavière, il fut, en 1781, attaché à l'état-major par Frédéric le Grand, dont le successeur lui confia la réforme des écoles militaires. En 1792 il prit part à la campagne contre la France, et fut employé surtout dans le corps hessois conduit par le prince de Hohenlohe, dont l'incapacité inspira à Ruchel une vive antipathie. Nommé alors major, il fut ensuite chargé d'arrêter Custine qui s'avançait sur Coblentz; il y réussit entièrement et la prise de Francfort sur les Français lui fut due en grande partie. Élevé au grade de colonel (1793), il se distingua notamment au combat de Russelheim, où il sauva un parc d'artillerie, et ensuite dans la défense du fort de Gustavsbourg devant Mayence. Au blocus de Landau, il commanda l'aile droite des Prussiens, dont il couvrit ensuite heureusement la retraite. Nommé général peu de temps auparavant, il se signala par son intrépide valeur aux affaires de Kreutznach, de Kaiserslautern et de Martinshoehe. Récompensé après la paix de Bâle par un don royal de grands domaines en Silésie, il les aliéna pour acheter une terre en Poméranie. Dans les années suivantes, il ne cessa de conseiller au nouveau roi Frédéric-Guillaume III d'entrer dans les diverses coalitions formées contre la France. Voyant ses avis repoussés, il reprocha publiquement à son souverain cette politique de neutralité, qui laissait perdre l'occasion de relever la gloire militaire de la Prusse. Il en fut quitte pour une réprimande; ce qui l'encouragea à continuer son opposition contre Haugwitz et Massenbach, les principaux partisans de la paix. Lorsqu'enfin à sa grande joie la guerre eût été déclarée à la France, il fut placé dans le corps du prince de Hohenlohe, le même dont il avait appris à connaître l'insuffisance militaire. Irrité d'avoir à servir sous un tel chef, il mit beaucoup de négligence dans ses mouvements lors de la batai[lle] d'Iéna et n'entra en ligne que lorsque les Prus[]siens étaient déjà en déroute. Pour effacer cet[te] faute, il fit contre l'ennemi charge sur charge, ce qui ne produisit que la perte inutile de la plus grande partie de sa division. Blessé et fait prisonnier, il fut échangé quelques jours après, et s'établit à Kœnigsberg, où il dirigea l'o[rgani]sation des nouvelles levées. Il rédigeait en [même] temps dans la gazette de cette ville des [articles] sur les événements militaires, où il traitait les Français et leur empereur, qu'il détestait mortellement, d'une façon outrageante; dans les réponses du *Moniteur*, il fut en revanche traité et assez justement d'arrogant et de fanfaron. A la paix de Tilsitt, il fut, sur la demande formelle de Napoléon, mis à la retraite; il se fixa dans ses terres et resta depuis étranger aux affaires politiques et militaires. Plein de bravoure et de franchise, et d'un rare désintéressement, il eut la faiblesse de ne jamais vouloir reconnaître le génie militaire de Napoléon.

Jay, Jouy, Norvins, *Biographie des Contemporains.* — *Preussens Helden*; Leipzig, 1803.

RUDBECK (*Olaus*), naturaliste suédois, né en 1630, à Arosen, mort le 7 septembre 1702, à Upsal. Son père, *Jean* RUDBECK, évêque de Vesteras, mort en 1646, fut aumônier de Gustave-Adolphe qui l'estimait particulièrement; il a écrit une quinzaine d'ouvrages théologiques et philosophiques ainsi qu'un traité *De privilegiis doctorum et studiosorum*, qui fut défendu par le gouvernement suédois. Dès l'enfance, Olaüs s'appliqua avec la plus grande ardeur à l'étude; ses dispositions étaient des plus heureuses. Il se délassait en apprenant la musique et le dessin; il devint aussi très-habile dans la mécanique. Après avoir de bonne heure terminé ses humanités, il étudia la médecine et s'occupa surtout d'anatomie: en 1650, il découvrit les vaisseaux lymphatiques. en recherchant l'insertion des chylifères; mais il leur donna à tort le nom de conduits hépato-aqueux, parce qu'il croyait que la liqueur qu'ils contiennent provenait du foie. Bartholin lui contesta, mais tout à fait injustement, l'honneur de cette importante découverte. La reine Christine, devant laquelle il exposa la structure du corps humain, lui accorda une pension, qui lui permit d'aller compléter ses connaissances dans les universités de la Hollande. De retour en Suède, il se fixa à Upsal, où il établit en 1657 le premier jardin botanique; les frais lui en furent remboursés bientôt après par le comte de La Gardie, qui le fit nommer aux chaires de botanique et d'anatomie à l'université, dont il devint ensuite curateur perpétuel. Rudbeck, qui possédait une prodigieuse activité d'esprit, fit aussi des recherches approfondies sur l'histoire de la Suède et des autres pays du nord; comme dans sa jeunesse, la culture des beaux-arts fut presque sa seule distraction. Il avait établi chez lui une im-

primerie pour la publication de son fameux ouvrage l'*Atlantica*; elle fut détruite, au mois d'avril 1702 par un incendie qui dévora aussi une partie de ses manuscrits. Ce désastre lui causa un tel chagrin qu'il en mourut peu de temps après. On a de lui : *De circulatione sanguinis*; Arosen, 1652, in-4°; — *Exercitatio anatomica exhibens ductus novos hepaticos aquosos et vasa glandularum serosa*; Arosen, 1653, in-4°; Leyde, 1654, in-12; et dans la *Bibl. anatomica* de Manget; cet opuscule fut suivi de trois autres, où Rudbeck réfuta les allégations de Bogdan, qui revendiquait pour Bartholin, son maître, la découverte des vaisseaux lymphatiques; — *Catalogus plantarum horti academici Upsaliensis*; Upsal, 1658, 1685, in-8° ; — *De sero ejusque vasis*; ibid., 1661, in-4°; — *Deliciæ vallis Jacobææ*; ibid., 1666, in-12; description d'un jardin du comte de La Gardie; — *De principiis rerum naturalium*; ibid., 1668, in-4°; — *Atlantica, sive Manheim vera Japheti posterum sedes ac patria*; Upsal, 1675-98, 4 vol. in-fol., avec un atlas; le t. Ier a été réimpr. en 1679 et 1684; le t. III est devenu très-rare, l'édition presque entière ayant péri dans l'incendie de 1702; il n'existe que quelques exemplaires du tome IV qui était alors sous presse; ils n'ont pas de frontispice (*voy.* Fortia de Piles, *Voyage de deux Français dans le nord*, t. II). Dans cet ouvrage écrit en suédois et en latin Rudbeck a dépensé la plus vaste érudition pour chercher à prouver que l'Atlantide de Platon n'était autre que la Suède, que c'est de ce pays que toutes les nations tirent leur origine, et que les Grecs et les Romains ont pris leur mythologie dans les traditions religieuses des Scandinaves; — *Campi Elysii lib. II*; Upsal, 1701, 2 vol. in-fol. avec pl. : cet ouvrage, que Rudbeck fit avec la collaboration de son fils Olaüs, devait contenir en douze volumes les figures de douze à treize mille plantes, classées d'après la méthode de Bauhin; mais il n'en fut publié que deux volumes à cause de l'incendie de 1702, qui détruisit aussi presque tous les exemplaires du livre premier. Les figures qui sont gravées sur bois sont très-bien exécutées, mais elles sont pour la plupart empruntées à d'autres ouvrages. On doit encore à Rudbeck une édition du *Lexicon linguæ scytho-scandicæ*, de Verelius.

Memoriæ virorum in Suecia eruditissimorum; Rostock, 1730, in 8°. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXI. — Zedler, *Universal-Lexicon*. — Saxe, *Onomasticon*, t. IV, p. 560. — *Biographisk-Lexikon*.

RUDBECK (*Olaus*), naturaliste et philologue, fils du précédent, né le 15 mars 1660, à Upsal, où il est mort en 1740. Reçu docteur en médecine, il eut en 1695 la mission d'explorer la Laponie, où il découvrit une cinquantaine de nouvelles plantes, décrites dans les *Mémoires* de l'Académie de Stockholm, années 1720 et 1722. Après avoir ensuite visité l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, il revint à Upsal; associé aux savants travaux de son père, il lui succéda dans les chaires d'anatomie et de botanique. Il était également versé dans l'histoire naturelle et dans la connaissance des langues; il fut en botanique un des principaux adversaires de Rivinus. En 1720, il fonda avec Berzelius l'Académie des sciences d'Upsal. Le musée de l'académie de Stockholm possède douze volumes in-fol., contenant des dessins de plantes exécutés par lui avec beaucoup d'habileté. On a de lui : *De propagatione plantarum*; Upsal, 1685, in-8°; — *Nova Samoland, sive Laponia illustrata*; ibid., 1701, 1 vol. in-4°; les manuscrits des six volumes qui devaient suivre celui-ci furent brûlés en 1702; — *De mandragora*; ibid., 1702, in-8°; — *De ichtyologia biblica*; ibid., 1705-1722, 2 parties, in-4°; — *Specimen usus linguæ gothicæ in eruendis Scripturæ quibusvis locis*; ibid., 1717, in-4°, rare; — *Dudaim Rubenis fraga rubi idæi fuisse*; ibid., 1733, in 4°; — *Thesauri linguarum Asiæ et Europæ harmonici prodromus*; Upsal, sans date, in-4°, et dans le t. II de la *Bibl. hebraica* de Wolf; — plusieurs dissertations de botanique. Il a collaboré aux *Campi Elysii* de son père.

Ihre, *Oratio funebris in O. Rudbeckium*; Upsal, 1741, in-4°. — *Acta societatis scientiarum Upsaliensis*, année 1720. — *Biographisk Lexikon*.

RUDDIMAN (*Thomas*), critique et grammairien anglais, né en octobre 1674, à Raggel (comté de Banff, en Écosse), mort le 19 janvier 1757, à Édimbourg. Au sortir de l'université d'Aberdeen (1694), il fut précepteur, puis maître d'école à Laurence-Kirk. Attiré à Édimbourg par le savant Pitcairne, que le hasard avait mis à même d'apprécier ses mérites, il dut à sa protection d'être choisi pour conservateur adjoint de la bibliothèque des avocats (1700); il occupa cette place pendant plus d'un demi-siècle, et lorsqu'en 1752 il la résigna au célèbre David Hume, il en était titulaire depuis une quinzaine d'années. Ces fonctions assez pénibles et mal rétribuées lui auraient à peine fourni de quoi vivre s'il n'y avait ajouté le produit de quelques leçons particulières et du loyer de sa plume aux auteurs dans l'embarras. Après avoir fait office d'expert dans les ventes publiques de livres, il ouvrit en 1715 une imprimerie, en société avec son frère, et devint par la suite libraire de l'université. En 1718, il contribua à la fondation de la plus ancienne société littéraire de l'Écosse. Ruddiman était un des meilleurs humanistes de son temps, laborieux, exact, instruit. Chalmers, qui a écrit sa vie, ne lui trouve pas d'égal en Écosse depuis Buchanan. Nous citerons de lui : *Rudiments of the latin tongue*; Édimbourg, 1714, in-12 : ce livre est resté longtemps classique dans les écoles écossaises; — *Grammaticæ latinæ institutiones*; ibid., 1725-32, 2 vol. Parmi les éditions qu'il a soignées et enrichies de notes, on remarque : *Cantici Salomonis paraphrasis et Cantica* de Johnston (1709);

l'Enéide, trad. de Douglas (1710, in-fol.), avec un excellent glossaire; les *Œuvres* de Buchanan (1715, 2 vol. in-fol.), publication qui l'entraîna dans une polémique sur divers points de l'histoire d'Écosse; *Diplomata Scotiæ* d'Anderson (1739), et un *Tite Live* (1751, 4 vol. in-12), que Harwood déclare le plus correct de tous ceux qui eussent paru jusque alors. Ce savant rédigea aussi un journal, *the Caledonian Mercury*, dont il tira plus de profit que de gloire.

G. Chalmers, *Life of Th. Ruddiman*; 1794, in-8°.

RUDE (*François*), statuaire français, né à Dijon le 4 janvier 1784, mort à Paris, le 3 nonovembre 1855. Fils d'un fabricant de poêles, il n'eut jusqu'à seize ans d'autre état que celui de son père; tout en se livrant à ce travail manuel, il s'amusait à modeler en terre de petites figures qui révélèrent sa vocation. De l'école des beaux-arts de Dijon, il fut envoyé à Paris en 1809, et y devint élève de Devosge et de Cartellier. En 1812, il remporta le grand prix de sculpture et partit pour Rome. La chute de l'empire l'y trouva. Rude, au lieu de rentrer en France, suivit en Belgique son bienfaiteur, Denon, dont plus tard il épousa la fille. Louis David, exilé à Bruxelles, prit en affection le jeune sculpteur, l'aida de ses conseils et lui fit obtenir des travaux importants, tels que le fronton du théâtre de la Monnaie, le buste du roi Guillaume Ier, et huit bas-reliefs pour le palais de Terivaneck. De retour à Paris, Rude y débuta en exposant au salon de 1827 une statue en marbre de la *Vierge immaculée*, destinée à l'église Saint-Gervais, et un *Mercure rattachant ses talonnières ailées* (au musée du Luxembourg). En 1833, il exposa un *Jeune pêcheur napolitain jouant avec une tortue*, délicieuse figure qui lui valut, outre la croix d'honneur, la commande de l'un des groupes de l'arc de l'Étoile, *le Depart*, composition pleine de feu et d'énergie, dont tous les personnages semblent entonner le chant de *la Marseillaise*. En 1838, il exposa le buste de M. Dupin aîne; en 1848, la statue en bronze de *Monge* (à Beaune); en 1852, une *Jeanne Darc* en marbre (jardin du Luxembourg), et un *Calvaire* en bronze, qui surmonte le maître-autel de Saint-Vincent de Paul. A l'exposition universelle de 1855, Rude reçut la grande médaille d'honneur. Enfin, au salon de 1857, après sa mort, il fut encore représenté par trois œuvres importantes, *Hebé et l'aigle de Jupiter*, groupe en marbre, *l'Amour dominateur* et un *Christ en croix*, également en marbre.

Citons encore parmi les ouvrages de Rude qui n'ont pas figuré aux expositions, un *Baptême du Christ*, groupe en marbre (église de la Madeleine); *Louis XIII*, statue en argent commandée par le duc de Luynes; le *Tombeau de Godefroy Caraignac* (au cimetière Montmartre), le buste de *L. David* (au Louvre), celui de *La Pérouse* (Musée de marine), les bustes du *Maréchal de Saxe*, de *Poussin* et de *Houdon*; le *Monument de Napoléon* (à Fixin, près Dijon), la statue du *général Bertrand* (à Châteauroux) et celle du *maréchal Ney*, élevée sur le lieu même de son supplice, dans l'avenue de l'O[illegible]vatoire. Enfin nous indiquerons au ja[illegible] Tuileries, *Caton d'Utique*, qui avait été commencé par Roman, son condisciple. E. B—s.

Vapereau, *Dict. des Contemp.* — *Livrets des Salons*.

RUDEL (*Geoffroi*). *Voy.* GEOFFROI.

RUDOLF D'EMS, *minnesänger*, né vers la fin du douzième siècle à Hohen-Ems, en Suisse (canton des Grisons). Les détails de sa vie ne sont pas connus. Il accompagna probablement l'empereur Conrad IV et mourut en Italie. Il eut, parmi ses contemporains, le renom d'un poëte fécond et lettré; il savait, chose extraordinaire à cette époque, le grec et le latin. Il écrivit entre 1220 et 1254. Bien qu'appartenant à une époque où la chevalerie et, avec elle, l'épopée penchait vers son déclin, il rappelle, par la pureté et l'élévation de ses sentiments ainsi que par un style recherché, les meilleurs temps de ce genre de poésie. Les maîtres de l'épopée allemande, notamment Gottfried de Strasbourg, sont ses modèles. Il est cependant à remarquer qu'il imprime à ses peintures et à ses caractères plus de réalité; il fait même souvent preuve, au préjudice de la couleur poétique, d'un certain jugement historique et s'efforce d'être complet, comme dans son *Alexandre*, dans lequel on reconnaît l'imitation des écrivains de l'antiquité. Les critiques ont apprécié à des points de vue très-opposés le mérite de ce poëte : tandis que Docen l'exalte outre mesure, Lachmann et Gervinus ne lui reconnaissent qu'un talent médiocre. On a de Rudolf d'Ems : 1° *Barlaam et Josaphat*, épopée chrétienne qui ne compte pas moins de 16,000 vers et dont le fond est emprunté à une légende grecque de Jean de Damas. Le grand nombre des manuscrits qui existent de cet ouvrage fait supposer qu'il a été beaucoup lu au moyen âge. La première édition, donnée par F.-K. Kœpke (Kœnigsberg, 1818, in-8°), a été reproduite avec des variantes en 1838 et en 1843; — 2° *Chronique du Monde*, suivant la Bible, Godefroi de Viterbe et Pierre Comestor; commencée entre 1250 et 1254, sur l'ordre du roi Henri Raspe et dédiée à l'empereur Conrad IV, cette *Chronique* s'arrête au règne de Salomon; Henri de Munich et d'autres l'ont continuée jusqu'à Charlemagne. Elle a subi, dans sa forme actuelle, des changements et des intercalations qui sont étrangères au texte original. Dans cette forme vicieuse, la *Chronique* de Rudolf a été publiée par G. Schutze sous ce titre : *Die historischen Bucher des alten Testaments* (Les Livres historiques de l'Ancien Testament); Hambourg, 1779-1781, 2 vol. in-8°. Il y a cinq manuscrits de ce poëme, un à Paris, un à Strasbourg, deux à Stuttgart et un à Munich. Des fragments en ont

été publiés par Graff (*Diatiska*, I), Docen (*Miscell.*) et Vilmar : *Die zwei Recensionen und die Handschriften-familien der Weltchronik des R. v. E. mit Auszugen* (Les deux rédactions et les familles des manuscrits de la chronique, etc., avec extraits); Marbourg, 1839, in-4° ; — 3° *Le bon Gérard*, légende en 6,928 vers, composée vers 1229, d'après un original latin, et publiée par Maurice Haupt; Leipzig, 1840; — 4° *Wilhelm von Orliens* (Guillaume d'Orléans), d'après un original français que Rudolf avait reçu par l'entremise de Jean de Ravensberg. C'est l'un de ses premiers travaux. Le sujet de ce roman chevaleresque appartient au temps de Philippe Ier; dans Guillaume d'Orléans on croit cependant reconnaître le personnage historique de Guillaume le Conquérant. Les manuscrits qui se trouvent à Cassel, à Vienne, à Heidelberg et à et Munich sont tous du quinzième siècle. Un extrait poétique de ce poëme a paru à Augsbourg, 1491 ; — 5° *Alexandre le Grand*, épopée en six chants. Le seul manuscrit, conservé à Vienne, n'a pas encore été publié en entier. Le plus grand fragment, connu jusqu'ici, se trouve dans V. de Hagen, *Minnesinger*, *IV*. — La légende de *Saint-Eustache* et l'épopée de *la Guerre de Troie* de Rudolf sont perdues ainsi que ses chants lyriques. Les chansons qui existent sous le nom de Rudolf sont de *Rudolf der Schreiber* (l'Écrivain), poëte de la même époque qu'il ne faut pas confondre avec Rudolf d'Ems. J. Matz.

Pischon, *Monuments de la langue allemande*. — Gervinus, *Hist. de la litt. nat.* — Lachmann, *Morceaux choisis des poëtes de l'idiôme haut allemand*; Berlin, 1820. — V. de Hagen, *Minnesinger*. — *Wackernagel, Lesebuch*. — Goethe, *Poésies allemandes du moyen age*; Eisleben, 1841, 2 vol. — Docen, *Miscellanea zur Geschichte der deutschen Litt.*, II. — Le même, dans le *Museum* de Busching et V. de Hagen

RUDOLPHI (*Charles-Asmund*), naturaliste suédois, né le 14 juillet 1771, à Stockholm, mort le 29 novembre 1832, à Berlin. Après avoir terminé son éducation classique à l'université de Greifswald, où il reçut en 1793 le grade de docteur en philosophie, il s'appliqua à la médecine et en poursuivit l'étude à Iena, à Dresde, à Erlangen et à Gœttingue; puis il retourna à Greifswald et soutint, pour obtenir le titre de docteur, une thèse remarquable *Sur les vers intestinaux* (1795). Comme il se destinait à l'enseignement en faisant des cours particuliers, il accepta les doubles fonctions de professeur adjoint et de prosecteur à la faculté de médecine (1797), fonctions qui ne l'empêchèrent point de cultiver en même temps l'anatomie, l'histoire naturelle et l'art vétérinaire. Dans l'été de 1802 il visita la Hollande, la France, la Suisse et l'Allemagne, et noua des relations avec les savants les plus distingués. Après avoir occupé à Greifswald la chaire d'hippiatrique (1801), puis celle de médecine (1808), Rudolphi, dont la réputation commençait à s'étendre, fut appelé en 1810 à Berlin pour y professer l'anatomie et la physiologie. Dans la même année, il devint membre de l'Académie des sciences et directeur du muséum et de l'amphithéâtre d'anatomie. Travailleur infatigable, il donna, dans l'université de Berlin, une forte impulsion aux études de l'anatomie de l'homme et des animaux, soit à l'état sain, soit à l'état pathologique, et ne cessa d'exciter les élèves par ses encouragements et ses conseils. Il rendit de grands services dans le comité des affaires médicales, où il exerçait une légitime influence. Dans les discussions auxquelles il fut mêlé, il combattit avec énergie les doctrines de Meckel, de Gall et ce qu'on appelait alors le système de la philosophie de la nature. Ses talents lui méritèrent des distinctions nombreuses, et il fut agrégé à plus de quarante sociétés savantes, entre autres aux académies de Stockholm, de Pétersbourg et de Naples. Wildenow a donné le nom de *Rudolphia* à une plante de la famille des légumineuses. Rudophi mourut à soixante et un ans, d'une affection du foie compliquée d'hydropisie. A l'exception d'un recueil de *Poésies* en allemand (Greifswald, 1798, in-8°), ses ouvrages ont trait à l'histoire naturelle, à l'anatomie comparée ou à la physiologie; les principaux sont : *Observationes circa vermes intestinales*; Greifswald, 1793-1795, 2 part. in-4°; — *Anatom. physiol. Abhandlungen* (Mémoires anatomico-physiologiques); Berlin, 1802, in-8°, pl.; — *Bemerkungen aus dem Gebiete der Naturgeschichte, Medecine und Thierarzneikunde* (Remarques sur l'histoire naturelle, la médecine et l'art vétérinaire, faites pendant un voyage dans une partie de l'Allemagne, de la Hollande et de la France); Berlin, 1804-1805, 2 vol. gr. in-8°; — *Anatomie der Pflanzen* (Anatomie des plantes); Berlin, 1807, r. in-8°, pl.; — *Entozoorum historia naturalis*; Amsterdam, 1808-1810, 2 vol. en 3 tom. in-8°, pl.; — *Beitræge zur Anthropologie and allgemeine Naturgeschichte* (Essais sur l'anthropologie et l'histoire naturelle); Berlin, 1812, in-8°; — *Entozoorum synopsis*; Berlin, 1819, gr. in-8°, fig. : ce recueil, qui complète le premier, contient neuf cent quatre-vingt-treize espèces dont cinq cent cinquante-deux bien déterminées; — *Grundriss der Physiologie* (Principes de physiologie); Berlin, 1821-1828, 3 vol. gr. in-8° : l'ouvrage n'est pas achevé; il a été réimprimé en 1830 et traduit en anglais; — *Index numismatum in virorum de rebus medicis aut physicis meritorum memoriam percussorum*; Berlin, 1823, 1825, 1829, in-8° : la dernière édition est la plus complète. Rudolphi a rédigé en allemand les *Annales suédoises de médecine et d'histoire naturelle* (Stralsund et Berlin, 1799-1800, in-8°), les *Archives du Nord pour l'histoire naturelle, la médecine et la chirurgie* (Berlin, 1799 1801, 4 vol. in-8°), et le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, depuis 1828.

Son fils, RUDOLPHI (*Charles-Edouard*), né le 24 mars 1806, à Greifswald, mort le 16 janvier 1841, à Berlin, a aussi pratiqué la médecine et laissé quelques écrits. K.

J. Müller, *Gedæchtnissrede auf C.-A. Rudolphi*; Berlin, 1837, in-4°. — *Neue Nekrolog der Deutsch*, X, 733. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*, suppl.

RUE (*Gervais* DE LA), antiquaire français, né le 7 septembre 1751, à Caen, où il est mort, le 24 septembre 1835. Il fit ses études classiques à Caen ainsi que sa théologie. Ordonné diacre en 1774, il devint en 1780 sous-chapelain du couvent des religieuses de la Charité de Caen. A la recommandation de l'intendant Esmangart, il obtint, en 1783, la chaire de troisième au collége des arts. Il était doyen de la faculté des arts lorsqu'il refusa, ainsi que les autres professeurs de l'université, de reconnaître la constitution civile du clergé. Frappé de déportation, il s'embarqua au Havre, le 7 septembre 1792, avec une centaine d'ecclésiastiques, pour se réfugier en Angleterre. Il chercha dans l'étude la consolation de son exil, et ce qui n'eût été qu'un malheur pour un autre, devint pour lui l'occasion de travaux considérables sur les écrivains français du moyen âge. Il fut, en effet, l'un des premiers en Europe, depuis l'époque de la renaissance, qui aient appelé l'attention sur nos trouvères, et publié les textes de leurs poésies. Membre de la Société royale des Antiquaires de Londres, et lié avec lord Leicester, sir Joseph Banks et le savant Benjamin Donne, il s'occupa de rechercher et de copier, soit à la Tour de Londres, soit au British Museum, ces *poésies romanes* pour lesquelles il s'était épris d'un vif enthousiasme. Lorsqu'il revint en France (juillet 1797), il s'empressa de compléter ses connaissances par l'étude des manuscrits conservés dans les bibliothèques de Paris. Ce ne fut qu'en 1808, lors de la création de l'Université, qu'il rentra dans l'enseignement en prenant possession de la chaire d'histoire à Caen. Vers 1810, l'abbé de la Rue commença à attirer sur lui l'attention des érudits. Il écrivit sous le titre de *Lettres Normandes*, au *Journal de l'Empire* (12 et 21 avril et 4 mai 1810), trois piquants articles à propos d'une *Dissertation sur les Trouvères*, par Marie-Joseph Chénier. En 1815, il mit au jour un *Mémoire sur les Bardes armoricains* (Caen, in-8°), prélude d'un ouvrage plus considérable auquel il travailla vingt ans et qui parut en 1834, sous le titre d'*Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands* (ibid., 3 vol. in-8°). Ce grand travail exposait, sur les origines et la formation de la langue française, des idées justes et saines, que les travaux de la philologie moderne n'ont fait que confirmer. L'auteur y combattait surtout le système de Raynouard. Une vive polémique s'engagea entre les deux savants. Si l'abbé de la Rue avait, pour ce qui concerne l'ensemble de son système, une supériorité incontestable sur son adversaire, il lui était inférieur comme écrivain. De plus ayant composé son ouvrage longtemps après l'époque où il en avait recueilli les matériaux, et n'ayant plus cette vigueur d'esprit et cette ardeur pour le travail qui avaient animé ses jeunes années, il commit un grand nombre d'inexactitudes qui firent douter de son érudition ou de sa bonne foi.

Ses *Essais sur la ville de Caen* (1820, in-8°) et ses *Recherches sur la tapisserie de la reine Mathilde* (1824, 1841, in-8°) avaient placé le nom de l'abbé de la Rue à la tête des érudits de la Normandie. Un des promoteurs de la Société des Antiquaires de Normandie, il fut élu en 1832 membre libre de l'Académie des inscriptions. Il entretenait avec beaucoup de savants une active correspondance. Il avait eu l'intention de publier le *Poëme de Rou*, de Wace, et les *Poésies* de Marie de France; mais il en remit le soin à Pluquet pour le premier et à Roquefort pour le second. Outre les ouvrages cités, on a de l'abbé de la Rue : *Lettres et dissertations sur quelques poëtes anglo-normands*, dans l'*Archæologia*, revue anglaise, ann. 1796, 1797 et 1798; — *Recherches historiques sur la prairie de Caen*; Caen, an XII (1803), in-4°; — des *Mémoires*, dans le *Bulletin monumental*, 1837 et 1840; — *Sur le Palinod*; Caen, 1841, in-8°; — *Nouveaux Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement, contenant des mémoires d'antiquités locales, des annales militaires, politiques et religieuses de la ville de Caen et de la basse Normandie*; Caen, 1842, 2 vol. in-8° : ouvrage posthume, publié par M. Fréd. Vaultier. C. HIPPEAU.

P. David, *Notice* dans le *Moniteur universel*, 6 déc. 1837. — Galeron, *Notice sur l'abbé de la Rue*. — F. Vaultier, *Notice* à la tête des *Nouveaux Essais*.

RUE (LA). *Voy.* LA RUE.

RUEDA (*Lope* DE). *Voy.* LOPE.

RUEL (*Jean*), médecin français, né en 1479, à Soissons, mort le 24 septembre 1537, à Paris. Il apprit lui-même les langues grecque et latine, s'appliqua à la médecine, et fut agrégé à la faculté de Paris, dont il devint doyen pour les années 1508 et 1509. Il eut le titre de médecin de François Ier; mais l'étude étant sa passion dominante, il négligea de suivre la cour et ne fit pas fortune. Après la mort de sa femme, il entra dans les ordres, d'après le conseil que lui donna l'évêque Poncher, et fut pourvu d'un canonicat à Notre-Dame. Ses traductions, aujourd'hui oubliées, lui valurent une grande réputation, et Budé en faisait tant de cas qu'il donna à l'auteur le surnom d'*Aigle des interprètes*. Les principales sont celles *De materia medica* de Dioscoride (Paris, 1516, 1543, in-8°); *Veterinariæ medicinæ lib. II* (1530, in-fol.); *Anatolii de mulo-medicina* (1530, in-fol.), et *Actuarii de medicamentis* (1539,

in-12). Un seul ouvrage a soutenu jusqu'à nous le nom de Ruel : c'est son traité *De natura stirpium* (Paris, 1536, in-fol., réimprimé quatre fois tant à Bâle qu'à Venise), traité qui n'est autre chose, d'après la déclaration même de l'auteur, que la réunion, faite avec beaucoup de goût, de tout ce que les anciens ont laissé sur les plantes. Le P. Plumier a consacré à la mémoire de ce savant le genre *Ruellia*, de la famille des acanthacées.

Sc. de Sainte-Marthe, *Elogia Gallorum*. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

RUFFELET (*Christophe-Michel*), historien français, né le 11 janvier 1725, à Saint-Brieuc, où il est mort, le 21 août 1806. Après avoir reçu la prêtrise en 1749, il obtint un canonicat d'abord à l'église de Saint-Guillaume, puis en 1789 à la cathédrale de sa ville natale. L'étude de l'histoire et des antiquités de son pays l'occupa toute sa vie, et il avait recueilli d'immenses matériaux sur le diocèse de Saint-Brieuc. Il publia un ouvrage intéressant sous le titre de : *Annales briochines, ou Abrégé de l'histoire ecclésiastique, civile et littéraire du diocèse de Saint-Brieuc*; Saint-Brieuc, 1771, in-24, et 1850, avec un *Supplément* de M. Habasque. On a encore de lui : un *Propre du diocèse de Saint-Brieuc*, in-8°, et des *Réflexions critiques* sur l'*Histoire de Carhaix* de la Tour d'Auvergne, insérées dans le t. Ier du *Dict. de la Bretagne* d'Ogée.

Habasque, *Notions hist. et stat. sur les Côtes-du-Nord*. — Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*. — *Biogr. bretonne*.

RUFFIN (*Pierre-Jean-Marie*), diplomate français, né à Salonique, le 17 août 1742, mort à Constantinople, le 19 janvier 1824. Son père, premier drogman de la nation française à Salonique, l'envoya de bonne heure à Marseille, puis à Paris où, après avoir fait son éducation aux frais de l'État, il apprit les langues orientales sous Petis de la Croix, Cardonne et Legrand. M. de Massiac, ministre de la marine, le fit en septembre 1758 attacher à l'ambassade de Constantinople. En 1767 il accompagna comme interprète le baron de Tott en Servie; mais il tomba entre les mains des Russes, qui le conduisirent dans la citadelle de Pétersbourg et l'y retinrent quelque temps prisonnier. Rendu à la liberté, il vint à Paris et fut renvoyé en 1770 à Constantinople, en qualité d'interprète du roi; mais en 1774, on le rappela pour remplir dans les bureaux des affaires étrangères les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et c'est lui qui, jusqu'en 1779, fut spécialement chargé de toute la correspondance avec la Turquie, les régences barbaresques et les puissances de l'Inde. Nommé, en 1784, professeur de turc et de persan au Collége de France, il reçut, en 1787, des lettres de noblesse, et fut chargé l'année suivante de négocier avec les ambassadeurs de Tippo-Saïb. Le gouvernement républicain le renvoya, en 1794, à Constantinople comme premier secrétaire interprète; mais il se trouvait chargé d'affaires lorsque l'invasion de l'Égypte vint compliquer sa situation. Enfermé au château des Sept-Tours, le 2 septembre 1798, il y tomba malade et ne dut la vie qu'aux bons soins de sa femme et de M. de Lesseps, son gendre, qui avaient obtenu d'être renfermés avec lui. Il ne recouvra la liberté qu'en 1801, et, quoique sans caractère public, il rendit de très-grands services aux Français, et seconda Sebastiani et Brune dans leurs négociations pour ramener la paix entre la Porte et la France. Nommé conseiller d'ambassade (1804) et premier secrétaire de légation (1805), il parvint à triompher du mauvais vouloir du divan qui dans les communications officielles persistait à refuser à Napoléon les titres de *Padischah* et d'*Imperator*. En l'absence de l'ambassadeur, il était en 1815 chargé d'affaires quand, après le retour de l'île d'Elbe, il fit arborer le drapeau tricolore sur le palais de l'ambassade. On lui tint rancune de ce fait, et il fut disgracié par les Bourbons. Toutefois en 1818, malgré son âge et ses infirmités, on le rappela aux affaires, et à sa mort, il comptait soixante-six années de services diplomatiques. On ne connaît de lui qu'une traduction en arabe d'une *Adresse de la Convention au peuple français* du 18 vendémiaire an III (Paris, 1795, in-fol.); mais il existe de Ruffin, au dépôt des affaires étrangères, plusieurs *Mémoires* sur des sujets importants.

Bianchi, *Notice hist. sur Ruffin*; Paris, 1825, in-8°.

RUFFINI (*Paolo*), médecin et mathématicien italien, né le 22 septembre 1765, à Valentano (États de l'Église), mort le 10 mai 1822, à Modène. A la suite d'une maladie grave, ayant à onze ans perdu la mémoire, il fut obligé de recommencer à Modène les premières études qu'il avait faites à Reggio. A cette époque il voulait entrer dans les ordres et il reçut la tonsure; mais cet accès de ferveur religieuse se calma, et il céda aux vœux de son père, qui, médecin lui-même, l'avait destiné à suivre la même carrière. En même temps il s'appliqua aux sciences exactes, et y fit des progrès si rapides qu'en 1788 on le jugea capable de succéder à Cassiani, son maître, dans la chaire d'analyse; il la cumula, depuis 1791, avec celle des mathématiques élémentaires. Le 9 juin 1788, il avait reçu le diplôme de docteur en médecine et en chirurgie. Lors de l'invasion des Français en Italie (1796), Ruffini refusa de siéger au conseil des *Juniori* du corps législatif réuni à Milan, et déclina même la prestation de serment (1798), exigée alors de tous les fonctionnaires; cet acte de courage lui fit perdre ses places dans l'université de Modène, et il ne les reprit qu'en 1799, à l'époque du retour des Autrichiens. Le nouveau gouvernement italien, pardonnant à ses opinions politiques en faveur de son mérite, n'exigea rien de lui, et lui confia,

en 1806, dans l'école militaire de Modène, l'enseignement des mathématiques appliquées. Toutefois Ruffini ne voulut pas accepter la chaire de calcul sublime à l'université de Pavie, où le vice-roi l'avait engagé de se rendre, et il se trouvait à Modène lorsque les événements de 1814 y rétablirent l'ancienne dynastie. Le duc François IV le nomma successivement professeur de clinique médicale, de médecine théorique, de mathématiques appliquées, et recteur à vie de l'université. Au moment où le typhus qui désola l'Italie en 1817 faisait le plus de ravages à Modène, on vit ce savant braver les plus grands dangers pour prodiguer ses secours aux malades. « Comme mathématicien, dit un auteur, il a le mérite d'avoir prouvé d'une manière irrécusable l'impossibilité de résoudre les équations algébriques d'un degré au-dessus du quatrième; d'avoir composé l'ouvrage le plus étendu, et peut-être le mieux combiné, sur la théorie générale des équations; d'avoir imaginé une nouvelle méthode pour résoudre approximativement les équations numériques; d'en avoir indiqué plusieurs pour l'extraction des racines numériques d'un degré quelconque; d'avoir donné une démonstration rigoureuse de l'impossibilité de la quadrature du cercle; de s'être enfin livré à de savantes et profondes recherches sur la classification des courbes simples de tous les ordres. » Ces travaux justifient la réputation qu'il avait méritée de son vivant. Mais comme médecin il n'a pas montré la même supériorité; les opinions qu'il a émises sur la nature du typhus sont contradictoires; il n'avait pas d'idées arrêtées sur la façon d'agir des médicaments, et chaque année il changeait de système. Ruffini poussa jusqu'à l'excès le sentiment religieux. Effrayé de l'influence des philosophes français, il s'efforça de les combattre avec leurs propres armes, et ce fut dans une intention plus louable qu'heureuse qu'il prétendit donner une démonstration géométrique de l'immatérialité de l'âme. Ses ouvrages sont : *Teoria generale delle equazioni*; Bologne, 1798, 2 vol. in-8°; — *Della soluzione delle equazioni algebraiche determinate*, dans le t. IX des *Mémoires* de la Société italienne; mémoire couronné par l'Institut national de Milan; — *Sopra la determinazione delle radici nell' equazioni numeriche di qualunque grado*; Modène, 1804, in-4°; — *Della immaterialita dell' anima*; Modène, 1806, in-8° : l'ouvrage est dédié au pape Pie VII, qui envoya une médaille d'or à l'auteur; — *Algebra e sua appendice*; Modène, 1807-1808, 2 vol. in-8°; — *Riflessioni intorno alla soluzione dell equazioni algebraiche generali*; Modène, 1813, in-4°; — *Riflessioni critiche sopra il* Saggio filosofico intorno alle probabilità *del conte La Place*; Modène, 1821, in-8°; — plusieurs *mémoires* dans le recueil de la Société italienne, dont il était président.

Giornale di fisica de Pavie, 1822. — *Biogr. nouv. des Contemp.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV. — Lombardi, *Notizie sulla vita di P. Ruffini*; Florence, 1824, in-4°. — *Memorie di religione*, VII, [illegible].

RUFFO (*Fabrice-Denis*), cardinal et général napolitain, né le 16 septembre 1744, à San-Lucido (Calabre), mort le 13 décembre 1827, à Naples. Sa famille, l'une des plus anciennes du royaume des Deux-Siciles, possédait le duché de Baranello; mais, comme cadet, il ne pouvait aspirer qu'à la carrière des prélatures. Il vint donc à Rome. Ordonné diacre, il sut plaire au pape Pie VI qui le nomma trésorier général de la chambre pontificale. Dans cette charge, véritable ministère des finances, il montra l'agitation d'esprit, le désir de se distinguer, l'envie de faire fortune, qui plus tard, dans les événements auxquels s'attache à jamais son nom, l'emportèrent si loin des principes de la charité chrétienne et même des simples convenances ecclésiastiques. Le pape, lassé d'une activité dont le but ne paraissait pas être toujours le bien public, et de projets sans cesse renaissants que le peuple attribuait à la cupidité, lui retira, avec sa faveur, l'emploi dont il l'avait gratifié. Ruffo, de retour à Naples, sollicita l'intendance de la maison royale de Caserta et l'obtint. Cependant, les amis puissants qu'il s'était faits à Rome ne négligèrent pas ses intérêts, et déclaré cardinal diacre, le 21 février 1794, il revint près du pape, où il demeura jusqu'en 1798. Forcé à cette époque de fuir, avec le sacré collége, devant les triomphes des armées de la république française, il regagna sa patrie, et Ferdinand IV se voyant lui-même contraint de passer en Sicile, Ruffo le suivit à Palerme. Admis dans les conseils de la cour, il fut d'avis, comme le roi, la reine Caroline et le ministre Acton, qu'il fallait sans tarder combattre les Français par le soulèvement de la Calabre, de la Pouille et des Abruzzes. Les biens de sa famille étant dans la Calabre, il offrit d'aller, à la tête des milices de ses domaines, commencer le mouvement et de diriger la suite de la guerre. Sa proposition fut acceptée; il partit avec de pleins pouvoirs. Il débarqua, en février 1799, à Bagnara, décoré du signe de la croix et vêtu de son costume de cardinal. En peu de jours il vit se ranger autour de lui une armée nombreuse, conduite par des gentilshommes, des prêtres, des moines, et composée surtout d'un ramas de gens sans aveu, soldats licenciés, déserteurs, brigands, forçats échappés du bagne. Après avoir publié le décret qui le nommait lieutenant ou vicaire général du royaume, Ruffo arriva sans obstacle à Mileto. « Dans cette ville, dit Colletta, il assembla une réunion d'évêques, de curés, de clercs d'un rang moins élevé, d'anciens magistrats, de militaires et de citoyens influents par leur nom ou par leur fortune. Il leur montra la sainteté de la cause royale, liée à celle de la religion, et leur fit connaître la mission dont il était chargé; il ordonna de porter, pour emblème et pour signe de ralliement, la croix blanche

et la cocarde rouge des Bourbons; il promit des récompenses célestes et l'exemption des contributions pendant six ans, outre le bénéfice à faire sur les biens des rebelles, que le trésor royal avait confisqués; il parla des arbres infâmes de la liberté qui seraient abattus et des croix que l'on élèverait à leur place; il décida que l'armée s'appellerait l'armée de *la sainte Foi*, nom qui désignerait le but sacré de la guerre. » Ayant ainsi organisé et excité ses troupes, il s'avança jusqu'à Cotrone. Cette place, défendue par trente-deux Français, demanda à capituler; le cardinal refusa et fit donner l'assaut. En quelques heures la nombreuse armée de la sainte Foi eut franchi les obstacles, et taillé en pièces la petite garnison, et avec elle tous les habitants sans distinction. Le pillage dura deux jours; le matin du jour suivant, un autel s'éleva dans le camp, la messe y fut célébrée, et Ruffo vêtu de la pourpre loua la conduite de ses soldats, leur donna l'absolution pour les fautes commises par suite de la chaleur du combat, et, élevant la main, les bénit du signe de la croix.

Après la soumission de Catanzaro et de Cosenza, Ruffo, maître de la Calabre, résolut d'entrer dans la Pouille, ce qu'il exécuta lorsque Macdonald eût été forcé de retirer de cette province les troupes françaises. Bientôt toutes les villes du royaume tombèrent au pouvoir du cardinal ou de ses lieutenants, le brigand frà Diavolo, le menuisier Mammone, le domestique Cesare, etc. Les atrocités commises par ces chefs de bandes dépassent l'imagination, et Ruffo même ne sut pas ou ne voulut pas interdire le pillage et le meurtre à ses propres troupes, qui plus d'une fois renouvelèrent les scènes de Cotrone. L'armée de la sainte Foi parut devant Naples le 13 juin 1799 (1). La république ne possédait plus que cette ville, et elle était attaquée de tous les côtés à la fois. Après quelques jours d'une courageuse résistance, le général français Méjean accepta, pour ses troupes et pour le directoire napolitain, la proposition que le cardinal Ruffo lui fit d'une capitulation honorable. Le traité portait que les garnisons républicaines des deux châteaux sortiraient avec les honneurs de la guerre, et seraient respectées dans leurs vies et dans leurs biens meubles et immeubles; qu'elles pourraient choisir de s'embarquer sur des vaisseaux parlementaires pour être transportées à Toulon, ou de rester dans le royaume, sans avoir rien à craindre, ni pour elles, ni pour leurs familles; que ces conditions et ces clauses seraient communes aux personnes des deux sexes renfermées dans les forts, aux républicains faits prisonniers dans le cours de la guerre, etc. Ruffo et Micheroux avaient signé pour le roi de Naples, de Foote pour l'Angleterre, Ballie pour la Russie, Massa et Méjean pour le parti républicain. En conséquence de ce traité, les forts furent remis aux troupes royales, et les plus compromis entre les vaincus s'embarquèrent sur les navires destinés à les conduire en France. L'arrivée de Nelson apporta la mort à ceux qui se croyaient justement sauvés; il publia un édit de Ferdinand IV qui annulait la capitulation, déclarant que les rois ne traitaient point avec leurs sujets, et que les actes de son lieutenant étaient des abus de pouvoir. Les républicains déjà embarqués furent enchaînés et conduits dans les forts, tandis qu'on formait une junte criminelle composée de bourreaux plutôt que de juges. En même temps les *lazzaroni* et les soldats de la sainte Foi, ne mettant plus de frein à leur rage brutale, se livrèrent au meurtre et au pillage, sans que l'autorité fît rien pour les contenir. Les plus illustres et les plus innocentes victimes périrent sous les coups de la populace ou sous les sentences de la junte. La mémoire du cardinal Ruffo, toujours vicaire général et par conséquent chef du gouvernement, ne peut échapper à la honte de la foi trahie et à la responsabilité du sang injustement répandu. On a parlé de ses bonnes intentions, de son impuissance à calmer l'irritation du roi et les fureurs de la multitude: les meilleures intentions ne sauraient excuser une lâche déférence pour des actes que la conscience réprouve; l'homme qui avait proposé et signé la capitulation, qu'une volonté supérieure mettait à néant, n'avait besoin que d'un mince courage pour donner sa démission, et ne pas laisser souiller par de nouveaux crimes sa pourpre sacerdotale déjà souillée par les excès de la guerre civile. Son avidité du pouvoir fut récompensée: lorsque le roi supprima la charge de vicaire général (1800), il donna à Ruffo l'abbaye de Santa-Sofia avec le revenu de 9,000 ducats, transmissible à perpétuité dans sa famille, et la possession pleine et entière d'autres terres qui rapportaient 15,000 ducats. En même temps, frà Diavolo, Mammone et tous les chefs de bandes recevaient aussi leur récompense, le grade de colonel, des pensions et des terres.

Après avoir assisté au conclave qui se tint à Venise pour l'élection d'un nouveau pape, Ruffo vint à Rome (1801), où il eut la charge de surintendant général des subsistances; il la garda peu de temps et retourna à Naples. Lorsque Pie VII fut emmené de Rome en France, Ruffo se rendit à Paris sur la demande de Napoléon, et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur; mais bientôt, on ne sait pour quelle cause, il fut disgracié et exilé à Bagneux, près de Sceaux. En 1814, il retourna en Italie, et rentra dans le conseil du roi en 1821. Il assista au conclave de 1823 qui élut Léon XII, et passa les dernières années de sa vie à Naples, ne s'occupant plus des affaires de l'État, et mettant en pratique ses connaissances en agriculture et en économie domestique.

(1) Le cardinal Zurlo, alors archevêque de Naples, et depuis longtemps ennemi du cardinal Ruffo, l'excommunia comme auteur des malheurs de l'État; Ruffo, à son tour, excommunia Zurlo, comme ennemi de Dieu, de l'Église et du roi.

Le général Colletta n'a pu se garantir de quelque exagération en parlant du cardinal Ruffo, son ennemi politique, et il le représente comme un intrigant, sans aucune teinture des sciences et des lettres, débauché dès ses premières années et jusque dans sa vieillesse. Cependant il ne cherche pas à rabaisser cette entreprise de 1799, qui rendit une couronne au roi de Naples; il reconnait une sorte de grandeur dans le zèle et le courage de ce prélat qui, âgé de cinquante-quatre ans et infirme, affronta les fatigues et les périls d'une pareille expédition, et qui, étranger à l'art militaire, sut habilement tirer parti des hommes et des événements. Pour nous, cette physionomie, mélange d'intrépidité et de faiblesse, de foi et de duplicité, rappelle les temps troublés qui séparent le moyen âge des temps modernes, et dont la cour des Deux-Siciles gardait les mœurs et les principes. Jean MOREL.

Colletta, *Hist. de Naples*. — Coco, *Saggio sulla rivoluzione di Napoli*. — *Mémoires d'un homme d'État*, t. VII. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Sacchinelli, *Memorie sulla vita di F.-D. Ruffo*; Naples, 1836, in-8°.

RUFFO (*Louis*), cardinal et archevêque de Naples, parent éloigné du précédent, né le 25 août 1750 à San-Onofrio (Calabre), mort le 17 novembre 1832 à Rome. Il appartenait à la famille des princes de Scilla, comtes de Sinopoli. Nommé cardinal prêtre, le 25 février 1801, il fut fait archevêque de Naples, en remplacement du cardinal Zurlo (9 août 1802). Le jour où Joseph Bonaparte vint prendre possession de la capitale de son royaume, il le suivit à pied depuis l'église du Saint-Esprit jusqu'au palais. On avait donc lieu de penser qu'il ne ferait aucune opposition à la nouvelle dynastie; mais il refusa de prêter serment à moins que Joseph ne se reconnût le vassal du saint-siége. Le roi répondit par un ordre d'exil, et le cardinal se rendit auprès du pape. En 1815, il reprit possession de son archevêché. En 1820, il se prononça d'abord en faveur de la constitution que le parti libéral venait de faire adopter par le roi; mais, peu de temps après, il adressa au parlement deux remontrances, l'une parce qu'il accordait aux individus non catholiques l'exercice privé de leur religion, l'autre parce qu'il supprimait la censure ecclésiastique, seul remède, disait il, qu'on puisse opposer aux maux dont la liberté de la presse est la source inépuisable. Les troupes autrichiennes ayant rétabli Ferdinand IV comme roi absolu, ce monarque nomma Ruffo chef de l'université; celui-ci garda cette charge peu de temps et fut remplacé par Rosini, évêque de Pouzzoles. On vit avec plaisir la direction de l'instruction publique échapper au versatile et intolérant cardinal Ruffo. J. M.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*.

RUFFO (*Fabrice*), prince DE CASTELCICALA, diplomate napolitain, né à Naples vers 1755, mort à Paris, le 16 avril 1832. Il était ambassadeur à Londres, lorsqu'il fut rappelé dans sa patrie pour faire partie de la junte d'État chargée d'instruire le procès des républicains détenus par suite de la violation du traité de capitulation (1799). Il accepta avec joie, et dit qu'il était heureux de prouver sa haine contre les ennemis de son roi et de son Dieu. La reine lui fit un pompeux accueil; la présence d'un prince au nombre des inquisiteurs d'État fortifiait sa maxime favorite : « Qu'il fallait détruire le vieux préjugé qui flétrissait l'espionnage comme une infamie, tandis que les espions étaient vraiment des citoyens fidèles au trône et gardiens zélés des lois. » Le prince de Castelcicala se montra plus cruel que tous les autres membres de la junte, et lorsque le procureur fiscal proposa de faire subir la torture au chevalier de Medici, il appuya seul cette proposition et accusa ses collègues de faiblesse. Il accompagna Ferdinand IV en Sicile, lors de la nouvelle conquête de Naples par les armées françaises. En 1815, il fut nommé ambassadeur à Paris, et ne voulut pas quitter son titre, en 1820, quoiqu'il eût refusé de reconnaître la constitution proclamée à Naples et qu'il eût été remplacé par le prince Cariati. Le peu de durée de la constitution justifia son opiniâtreté, et il reprit ses fonctions. Plusieurs journaux de Paris l'attaquèrent violemment, en 1829, parce qu'il avait obtenu du gouvernement français l'extradition du réfugié politique Galotti. Il intenta un procès en diffamation à ces journaux qui, défendus par Barthe et Mérilhou, furent acquittés (2 déc. 1829). Le prince de Castelcicala conserva son poste d'ambassadeur après la révolution de 1830, et succomba à une attaque de choléra. J. M.

Colletta, *Hist. de Naples*.

RUFFO (le commandeur, puis prince *Alvar*), diplomate napolitain, parent du précédent, mort à Vienne, le 1[er] août 1825. Ministre du roi de Naples à Paris en 1797 et 1798, il quitta la France lorsque la guerre eût éclaté contre Ferdinand IV (1). Il suivit son souverain en Sicile, où il fut dans l'intimité de la reine Caroline. Après avoir rempli une mission en Portugal, il alla, comme ambassadeur, à Vienne, et prit part au congrès de 1815. Appelé, en 1820, à Laybach par le roi Ferdinand, il concourut, en qualité de secrétaire, aux actes qui rendirent à ce souverain le pouvoir absolu, à l'aide des baïonnettes autrichiennes. Après un voyage politique à Naples, il retourna mourir à Vienne dans son poste d'ambassadeur. J. M.

Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État, t. VI.

RUFFY ou **RUFFI** (*Antoine* DE), historien français, né en 1607, à Marseille, où il est mort,

(1) On prétend qu'il n'échappa que par la ruse aux envoyés du Directoire qui avaient ordre de s'emparer de sa personne, et qu'à Rome même il trompa la vigilance de Championnet en se déguisant en courrier. Le gouvernement français pouvait avoir en effet le dessein de le garder en ôtage jusqu'au retour de ses agents qui étaient à Naples.

le 3 avril 1689. Pourvu en 1630 d'une charge de conseiller en la sénéchaussée de Marseille, il s'en acquitta pendant vingt-quatre ans avec une intégrité singulière. On cite de la délicatesse de sa conscience un trait remarquable, qui se retrouve également dans la vie de quelques autres magistrats : croyant n'avoir pas donné assez de temps à l'examen d'un procès dont il était rapporteur, il dédommagea entièrement, par l'intermédiaire d'un prêtre de l'Oratoire, la partie qui avait succombé. Cet acte de probité fut du reste authentiquement reconnu par un arrêt que le parlement de Provence rendit, en 1655, à la requête du procureur général. L'année précédente, Louis XIV avait accordé à Ruffy un brevet de conseiller d'État comme un témoignage particulier de son estime pour lui. On a de ce magistrat : *Histoire de Marseille depuis sa fondation*; Marseille, 1642, in-fol. : cet ouvrage estimé, et qui offre, selon Papon, un fonds excellent pour quiconque voudra remanier le même sujet, a été revu et augmenté par le fils de l'auteur; ibid., 1696, 2 vol. in-fol.; — *Histoire des comtes de Provence, depuis 934 jusqu'en 1480*; Aix, 1655, in-fol.; — *Vie de Gaspard de Simiane, chevalier de La Coste*; Aix, 1655, in-12; — *Histoire des généraux des galères*, insérée en partie dans l'*Hist. des grands-officiers de la couronne* du P. Anselme.

Eloge d'Ant. de Ruffy, à la tête de l'*Hist. de Marseille* (2e édit.), par P.-A. de Pascal, son neveu. — Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — Papon, *Hist. de Provence*, IV, 781.

RUFFY ou **RUFFI** (*Louis-Antoine* DE), historien, fils du précédent, né le 31 décembre 1657, à Marseille, où il est mort, le 26 mars 1724. Il fit de bonnes études chez les Oratoriens de Marseille; et, secondé par son père, il acquit dans l'histoire et les antiquités des connaissances variées qui servirent à la gloire de son pays. Aucun événement ne troubla le cours de sa laborieuse existence, si ce n'est un court exil en 1695, à Castelnaudary, prononcé contre lui à la suite d'une dénonciation calomnieuse. Il avait de l'exactitude, beaucoup de lecture et d'érudition, et une grande habileté à déchiffrer les vieux titres et les chartes. Outre la réimpression de l'*Histoire de Marseille* de son père, on a de lui : *Dissertations critiques et historiques sur l'origine des comtes de Provence, du Venaissin, de Forcalquier et des vicomtes de Marseille*; Marseille, 1712, in-4° : « il y fait voir, dit Niceron, de la sagacité, soit dans le choix des pièces, soit dans les justes applications qu'il en fait; » — *Histoire de saint Louis, évêque de Toulouse, et celle de son culte*; Avignon, 1714, in-12 : les détails relatifs au culte sont curieux. Ruffy a laissé en manuscrit une *Histoire des évêques de Marseille*, 2 vol. in-4°, dont M. de Belzunce a profité; mais on a prétendu à tort que la longue préface de cet ouvrage avait vu le jour en 1716 sous le titre de *Dissertation historique*. Le même savant a aussi fourni des notes à la *Biblioth. hist.* du P. Le Long et à la *Gallia christiana* de Sainte-Marthe.

Bougerel, *Eloge de L.-A. Ruffy*, dans la *Biblioth. franç.* de Du Sauzet, t. II, et dans la continuation des *Mém. de littér.* de Desmolets, t. I, 170-177. — Niceron, *Mémoires*, I. — Achard, *Dict. hist. de la Provence*.

RUFIN (*Rufinus*), homme d'État romain, né vers 335, à Elusa en Aquitaine (auj. Eause, près d'Auch), assassiné à Constantinople, le 27 novembre 395. Il sortait d'une famille pauvre et obscure. Une taille avantageuse, une physionomie mâle et spirituelle, des yeux vifs et pleins de feu prévenaient en sa faveur. C'était un esprit insinuant, étendu, mais profond et caché, toujours occupé de projets ambitieux, qu'il formait sourdement et qu'il ménageait avec adresse. Il quitta de bonne heure son pays natal et se rendit en Italie; il sut se procurer accès auprès des deux chefs célèbres qui s'y disputaient alors le gouvernement des croyances, saint Ambroise et Symmaque, et il fut accueilli par tous deux avec une égale faveur. Il reconnut bientôt que malgré ses talents pour l'intrigue, son avancement ne serait que très-lent à Rome, où les emplois étaient réservés à une aristocratie jalouse, et il se rendit à Constantinople, où il entra dans les bureaux de l'office impérial. Ayant gagné les bonnes grâce de l'empereur Théodose par le dévouement qu'il affecta pour le catholicisme, il devint successivement préfet d'une des grandes provinces d'Orient (386), maître des offices (390) et préfet du prétoire ou premier ministre (394). En quelques années il parvint à rétablir la foi de Nicée, à reconstituer le clergé catholique sous des chefs illustres et à maintenir dans des bornes étroites l'arianisme et le paganisme. Voyant son but rempli avec tant d'énergie et de rapidité, Théodose ferma les yeux sur les actes révoltants par lesquels Rufin se mit à fouler aux pieds toute considération de justice et d'honneur. « Il n'y eut plus, dit M. Amédée Thierry, de sûreté pour quiconque s'était montré l'ennemi du favori ou possédait quelque bien digne d'être convoité; car la soif de l'or se développait en même temps que l'esprit de vengeance dans le cœur du parvenu. On vit donc disparaître l'un après l'autre, par des coups imprévus, tous ceux qui l'avaient offensé ou s'étaient opposés à sa fortune, quel que fût d'ailleurs leur crédit et leur rang; et dans les exécutions de sa colère la victime ne périssait jamais seule; le père entraînait avec lui ses fils, le mari sa femme. En 391, Rufin fait enlever en pleine guerre par un parti ennemi le maître des milices Promotus, qui s'était laissé emporter jusqu'à le frapper au visage, et il le fait massacrer. En 392, il accuse de péculat le préfet du prétoire Tatien qui lui portait ombrage, le juge lui-même, le bannit et fait décapiter son fils sous ses yeux. Quand il ne jugeait pas lui-même, il avait des juges à sa dévotion; il composait les tribu-

naux d'hommes pervers qui partageaient avec lui les dépouilles des condamnés; il les tirait souvent de la dernière classe du peuple. A l'aide de ces misérables, il battait monnaie de confiscations et d'amendes dans tout l'Orient. Les donations et les testaments pleuvaient dans ses mains, tandis que les filles ou les veuves de familles opulentes devenaient la proie de ses créatures. Si par hasard quelque révélation soudaine compromettait son crédit, Rufin l'étouffait sous une pluie d'or : là il dotait des églises ou en bâtissait de neuves du plus beau marbre; ici pour obtenir le silence d'une ville offensée, il y construisait de ses propres deniers un portique qui fut longtemps l'admiration de l'Asie. » En même temps qu'il abusait des vertus de Théodose, il savait également flatter ses défauts. Ce fut lui qui conseilla le massacre des habitants de Thessalonique, qui fit interdire à l'empereur l'entrée de la cathédrale de Milan. En 394, lors de la guerre d'Italie, Rufin fut chargé de l'administration de l'Orient et de la garde du jeune Arcadius, fils de l'empereur. Prévoyant la mort prochaine de Théodose, il se mit à porter ses vues sur le trône même. Il venait de faire achever une église magnifique à Chalcédoine. Un concile de dix-neuf prélats fut assemblé par lui pour procéder à la dédicace de cette église, et pour assister à son baptême, qu'il avait différé jusqu'alors. Cette double cérémonie eut lieu le 24 septembre 394. Survint bientôt après la mort de Théodose, qui, après avoir partagé l'empire entre ses deux fils, Arcadius et Honorius, avait donné comme tuteur au premier Rufin et au second Stilicon. Une sourde rivalité existait depuis longtemps entre les deux ministres, en lesquels se personnifient deux types bien divers de l'époque : Rufin, le vieux Romain dégradé, cauteleux, rompu aux basses intrigues; Stilicon, le soldat barbare, non moins ruse et vicieux, mais avec des apparences de fierté et de grandeur. Jaloux de l'honneur qui rejaillissait sur Stilicon par le mariage de sa fille avec Honorius, Rufin voulut à son tour être beau père d'un empereur, et il décida Arcadius à épouser sa fille. Au milieu des préparatifs de cette alliance, il eut l'imprudence de s'éloigner pour aller châtier en personne Lucien, gouverneur d'Antioche. Pendant son absence, l'eunuque Eutrope sut faire naître chez Arcadius une passion des plus vives pour une jeune barbare, d'une exquise beauté, Eudoxie (*voy.* ce nom). Résolu à l'épouser, le jeune empereur cacha son dessein à son ministre, qui de retour à la cour n'apprit le succès de ses ennemis que le jour même du mariage d'Arcadius (27 avril 395). Il travailla aussitôt à raffermir son crédit ébranlé par cette alliance imprévue; il y parvint en laissant aux Huns toute facilité de dévaster l'Arménie, le Pont, la Cappadoce et autres provinces. A la nouvelle de l'invasion victorieuse de ce peuple féroce, l'empereur, saisi de peur, se jeta de nouveau dans les bras de Rufin, et lui abandonna toute l'autorité. Une fois rassuré de ce côté, Rufin, désirant avoir sous la main un chef militaire qu'il pût opposer à Stilicon, s'entendit avec Alaric, roi des Wisigoths, qui selon leurs conventions, commença par ravager la Mésie, la Thrace et la Pannonie, et vint camper avec une armée formidable sous les murs de Constantinople, alors sans défense. Arcadius alla se cacher dans son palais; Rufin, ayant revêtu un costume barbare, vint trouver Alaric, qui, feignant de céder aux représentations du ministre, se mit à rebrousser chemin. Tandis qu'il passait pour le sauveur de l'État, Rufin avait en réalité conseillé secrètement à Alaric d'envahir la Macédoine, la Thessalie et l'Illyrie orientale; il espérait créer ainsi à Stilicon des embarras qui l'empêcheraient de se mêler des affaires d'Orient. Mais celui-ci s'avança rapidement à la rencontre d'Alaric. Il allait livrer assaut au camp des Goths lorsqu'il reçut un message d'Arcadius, dicté par Rufin, et par lequel il lui était enjoint de s'éloigner sans attaquer les barbares alliés de l'empire d'Orient. De plus Arcadius lui ordonnait de renvoyer aussitôt les légions orientales emmenées en Occident par Théodose et que Stilicon avait jusque là retenues. Stilicon obéit; mais de concert avec Gaïnas, général goth, avec les principaux officiers des légions orientales, et l'eunuque Eutrope, il complota la perte du tout-puissant favori. Dans l'intervalle Rufin avait obtenu d'Arcadius la promesse d'être adopté par lui et associé au trône; la solennité avait été fixée au 27 novembre, jour de la rentrée des légions. Le matin, Arcadius et son ministre se rendirent à l'Hebdomon pour les féliciter et les passer en revue. Au moment où Rufin, après avoir prononcé une brillante harangue, pressait l'empereur de le proclamer auguste, Gaïnas donna un signal : un soldat sortit des rangs, et lui plongea son épée dans le côté, en criant : « Reçois ce coup, c'est Stilicon qui te le donne. » Tous à l'instant fondirent sur lui; son corps fut déchiré en mille lambeaux; on ne réserva que la tête qu'on promena au bout d'une lance, et la main droite, qu'une troupe de soldats à leur entrée dans la ville présentait aux passants, en disant : « Une obole pour celui qui n'eut jamais assez. » La mort ignominieuse de Rufin fut célébrée dans tout l'empire, et inspira à Claudien le fameux poëme *In Rufinum*, où l'indignation atteint à l'éloquence la plus sublime.

La femme et la fille de Rufin reçurent la permission de se retirer à Jérusalem, et on leur laissa les biens qui leur appartenaient en propre. Le reste de l'immense fortune de Rufin fut confisqué, et échut en grande partie non à ceux qu'il avait dépouillés, mais à Eutrope, auquel le faible Arcadius venait d'abandonner l'autorité et dont les crimes effacèrent ceux de Rufin. Ce dernier laissa encore une sœur nommée *Sylvia*, qui, ayant consacré à Dieu sa virginité, devint

célèbre par sa sainteté et par la connaissance des Écritures sacrées. E. G.

Claudien, *In Rufinum*. — Zozime. — Sozomène. — Orose. — Socrate. — Théodorète. — Philostorge. — Lebeau, *Histoire du bas-empire*. — Gibbon, *Hist. de la décadence de l'emp. rom.* — Am. Thierry, *Trois ministres de l'empire romain sous les fils de Théodose*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1860.

RUFIN (*Tyrannius* RUFINUS), écrivain ecclésiastique romain, né vers 345, à Concordia (Vénétie), mort en 410, à Messine. D'une ancienne et riche famille, il entra de bonne heure dans un monastère d'Aquilée, où il rencontra saint Jérôme avec lequel il contracta une étroite amitié. Baptisé en 371 par l'archevêque Valérien, il quitta Aquilée pour se rendre en Orient avec sainte Mélanie l'Ancienne, riche veuve, qui ayant perdu à la fois son mari et ses deux fils, avait résolu de se consacrer au service de Dieu. Ils arrivèrent à Alexandrie au commencement de 372. Quelques mois après, la persécution des ariens le força de se retirer parmi les moines du mont Nitria, où il fréquenta Macaire, Isidore et d'autres disciples de saint Antoine. Il revint ensuite à Alexandrie, et il y continua sous Didyme, Serapion et autres lettrés, l'étude de la théologie et de la philosophie. En 377, il alla fonder à Jérusalem un couvent sur la montagne des Oliviers. Il y retrouva Mélanie et s'associa aux bonnes œuvres de cette pieuse matrone. Il passa vingt ans dans cette ville, sauf quelques courtes excursions en Mésopotamie et en Égypte, et il partagea son temps entre l'étude et l'exercice d'une bienfaisance inépuisable, qui faisait dire à saint Jérôme dans une lettre à Florentius : *In Rufino conspicies expressa sanctitatis vestigia; satis habeo si splendorem morum illius imbecillitas oculorum meorum ferre sustineat.* Vers 390 il se fit ordonner prêtre. En 394 il prit le parti de Jean, évêque de Jérusalem, déclaré suspect par S. Épiphane de professer les erreurs d'Origène. Il s'en suivit une vive polémique où saint Jérôme se montra contre son ancien condisciple d'une animosité peu charitable, et qui ne s'apaisa, en 397, que par l'entremise de Mélanie. Peu de mois après Rufin retourna en Italie en compagnie de Mélanie, s'arrêta à Nole, et se rendit ensuite au monastère de Pinetum près de Terracine ; à la demande de l'abbé, il y rédigea en latin un extrait de la règle monastique de saint Basile, qui fut adopté dans tout l'occident. Ce fût aussi à Pinetum qu'il traduisit en latin le *Periarchon* d'Origène, en l'accompagnant de deux préfaces, où, après une profession de foi orthodoxe, il déclarait avoir omis tous les endroits qui s'écartaient de l'enseignement de l'Église, parce qu'ils avaient été à son avis interpolés par les hérétiques. Il cita en faveur de son opinion plusieurs passages des ouvrages de saint Jérôme, où le mérite d'Origène était exalté en termes pompeux. Excité par Pammachius, Oceanus et autres sévères orthodoxes, qui voyaient avec déplaisir Rufin décharger Origène de l'accusation d'hérésie, saint Jérôme donna à son tour une traduction du *Periarchon*, mais sans rien en retrancher. En même temps il se plaignit des procédés de Rufin dans une lettre assez mesurée, mais qui ne lui parvint pas, parce qu'elle fut retenue par Pammachius qui désirait voir naître une nouvelle brouille entre eux. Dans l'intervalle Rufin, appelé dans sa patrie par la mort de sa mère, était en 398 venu à Rome, où le pape Siricе lui avait donné des lettres de recommandation, et il s'était fixé à Aquilée, où il reçut de l'archevêque Chromatius un accueil empressé. Alors il écrivit, pour repousser les nouvelles et plus violentes attaques de saint Jérôme, son *Apologia* dont il envoya un résumé au pape Anastase ; Pammachius en adressa de son côté à saint Jérôme un extrait falsifié de façon à exciter au plus haut degré sa colère ; en effet saint Jérôme lança aussitôt un véhément pamphlet contre Rufin. Cependant, en 402, l'intervention de Chromatius fit cesser cette querelle, que saint Augustin déplorait amèrement ; mais il ne parvint pas à réconcilier les deux adversaires. Malgré les menées des orthodoxes, le pape Anastase ne consentit pas à condamner Rufin comme coupable d'hérésie ; ce que Baronius et Tillemont ont avancé à ce sujet est tout à fait inexact. Dans une de ses lettres le pontife déclare au contraire que si Rufin, comme il l'annonçait, repoussait les erreurs attribuées à Origène, il n'y avait qu'à le louer ; que cependant, comme sa traduction du *Periarchon* pouvait troubler les consciences timorées, la lecture devait en être interdite aux fidèles. Il est vrai que dans une autre lettre le pape considère Rufin comme ayant donné son assentiment aux opinions hérétiques d'Origène ; mais il y a tout lieu de suspecter l'authenticité de cette lettre, par la raison que les hommes les plus considérables des églises d'Occident et d'Orient continuèrent à traiter Rufin avec la plus grande estime. En 407, après la mort de saint Chromatius, Rufin retourna à Rome dans la famille de Mélanie. En 408, à l'approche des armées d'Alaric, il passa en Sicile et se retira à Messine avec une colonie de Romains émigrés ; il y travailla jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 410 (le 14 juin, selon un ancien martyrologe), à la version qu'il laissa presque achevée des *Commentaires* d'Origène sur l'Ancien Testament.

Rufin s'est attaché sans relâche à initier l'Occident aux travaux des Pères de l'Église d'Orient, dont il avait une connaissance approfondie. Ses traductions de leurs ouvrages, écrites d'un style clair, coulant et assez élégant, reçurent aussitôt, sauf celle du *Periarchon*, l'approbation générale de l'Église latine. Sa version de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe notamment fut regardée comme faisant autorité ; les conciles et les papes lui empruntèrent la traduction des canons du

concile de Nicée. Il est à remarquer que Rufin ne s'astreignait pas à rendre le sens littéral des ouvrages qu'il traduisait, mais qu'il les arrangeait, abrégeait ou augmentait avec une grande liberté, afin d'en mettre mieux en lumière et d'accommoder à l'esprit des Latins les idées fondamentales. Quant à ses travaux originaux, ils ont, sauf son *Historia ecclesiastica*, beaucoup moins d'importance; ils ont été réunis dans le t. I, le seul publié des *Opera Rufini* (Vérone, 1745, in-fol.). En voici la liste : *De adulteratione librorum Origenis*, dans le t. IV de l'édit. d'*Origène* par La Rue; — *De benedictionibus XII Patriarcharum;* Venise, 1516, in-fol., et dans les *Orthodoxographi* de Herold; — *Apologia seu Invectivarum in Hieronymum lib. II*, dans l'édit. de *saint Jérôme* des Bénédictins; — *Apologia pro fide sua ad Anastasium papam ;* — *Historia eremitica seu vitæ Patrum ;* Ulm, s. d., in-fol.; Nuremberg, 1478, in-fol.; réimprimé encore seize fois avant l'édition de Rosweyde; Anvers, 1615, 1628, in-fol. : ces vies de trente-trois Pères du désert ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe (en français par Arnauld d'Andilly, 1668, 3 vol. in-8°); — *Expositio Symboli ;* — *Historiæ ecclesiasticæ lib. II:* cette continuation d'Eusèbe, depuis le commencement de l'hérésie arienne jusqu'en 395, se trouve à la suite des diverses édit. de la traduction d'*Eusèbe* due à Rufin et dont la meilleure fut donnée à Rome, 1740, 2 vol. in-4°.

Rufin a traduit du grec en latin : *Basilii Magni Regula*, dans le *Codex regularum* de Holstenius; — *Basilii Magni Homiliæ VIII*, dans l'édit. de S. Basile; Paris, 1722; — *Gregorii Nazianzeni Opuscula X;* Strasbourg, 1508, in-4°, et dans la version latine des *Opera* de S. Grégoire; Leipzig, 1522; — *Sixti Enchiridion seu Annulus;* Lyon, 1507, in-4° : recueil de sentences d'un philosophe païen, et dont l'original n'existe plus; — *Evagrii Opuscula III*, dans le *Codex* d'Holstenius; — *Clementis Romani Recognitiones*, dans les *Patres apostolici;* Paris, 1672; — *Anatolii Alexandrini Canon paschalis*, dans le *De doctrina temporum ;* Anvers, 1634; — *Pamphili Apologia pro Origene*, dans les édit. d'Origène, où l'on trouve aussi les traductions qu'on doit à Rufin, des ouvrages suivants de ce Père : *De principiis seu* Περὶ ἀρχῶν; en l'absence de l'original qui est perdu, cette version est d'une grande importance pour l'histoire de la théologie chrétienne; *Homiliæ in Genesim, in Exodum, in Leviticum, in Numeros, in Josue, in Judices, in Lib. I Regum, in Cantica Canticorum ; Lib. X in Epistolam Pauli ad Romanos.* — Parmi les quelques ouvrages perdus de Rufin, nous citerons *Epistolæ ad Aniciam Probam.* E. G.

Dupin, *Hist. des auteurs ecclés.* — Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis.* — Fontanini, *Historia litteraria Aquilejensis :* l'excellente dissertation de plus de trois cents pages qui y est consacrée à Rufin a été reproduite dans l'édition des *Opera* de Rufin, donnée par Vallarsi; quelques points en ont été rectifiés dans les *Dissertationes duæ* de Rubeis (Rossi); Venise, 1754. — Marzuttini, *De Rufini fide et religione ;* Padoue, 1835, in-8°. — Schœnemann, *Bibl. Patrum latinorum*, t. I. — Bæhr, *Gesch. der rœmischen Litteratur*, t. III.

RUFUS (*Rutilius-P.*), homme d'État et orateur romain, vivait au commencement du premier siècle avant J.-C. Préteur en 111, consul en 105, il fut en 95 légat de Q. Mucius Scævola, proconsul d'Asie. Il montra tant d'honnêteté et de fermeté à réprimer les extorsions que les publicains se coalisèrent contre lui, et le firent condamner à l'exil en 92. Au rapport de Cicéron et de Valère Maxime, jamais jugement ne fut plus inique. Rufus se retira à Mytilène puis à Smyrne, et y vécut dans la tranquillité, refusant de revenir à Rome quand il fut rappelé par Sylla. Rutilius, stoïcien dans sa morale, austère dans ses manières, portait dans l'éloquence sa sévérité et sa rudesse habituelles (*tristi ac severo genere*). On cite de lui sept discours dont il ne reste presque rien : *Adversus Scaurum; Pro se contra Scaurum; Pro lege sua de tribunis militum; De modo ædificiorum; Pro L. Cæsucio ad populum; Pro se contra publicanos* (prononcé en 93 ou en 92); *Oratio ficta ad Mithridatem regem.* Il écrivit aussi son autobiographie en cinq livres au moins, et une histoire romaine en grec, dans laquelle il racontait la guerre contre Numance, où il avait servi lui-même. L. J.

Cicéron, *Pro Fonteio; Brutus; Pro Balbo.* — Tite Live, *Epit.*, l. LXX. — Velleius, II, 13. — Valère Maxime, II, 10. — Meyer, *Orat. Roman. fragmenta.* — Krause, *Vitæ histor. roman.* — Clinton, *Fasti romani.*

RUFUS (*Cælius*), orateur et homme politique romain, né à Puteoli, le 28 mai 82 avant J.-C., le même jour que l'orateur C. Licinius Calvus; mort en 48. Fils d'un riche chevalier, Cœlius Rufus se livra à tous les excès habituels à la jeune noblesse romaine de cette époque, et quoique ami de Cicéron, il se lia avec Catilina. Cependant il ne fut pas compromis dans la conspiration de 63, et il accusa en 59 C. Antonius, le collègue de Cicéron, d'avoir été complice de Catilina. Ce procès, dans lequel Antonius défendu par Cicéron fut condamné, mit Cœlius en évidence. Il obtint peu après la préture; mais il devint bientôt lui-même l'objet d'une accusation de corruption électorale, accusation qui cependant n'aboutit pas à un procès. Une action plus grave lui fut intentée par Sempronius Atratinus en 56; elle est caractéristique des mœurs romaines. Cœlius avait vécu quelque temps dans la maison de Clodius et il avait été un des amants de sa sœur, la célèbre Clodia Quadrantaria. Il venait de l'abandonner, et elle, pour se venger, excita contre lui Sempronius Atratinus. Les deux principaux chefs d'accusation résultaient des témoignages de Clodia elle-même; elle l'accusait 1° de lui avoir emprunté

de l'argent pour solder le meurtre de Dion, chef de l'ambassade envoyée à Rome par Ptolémée Aulète; 2° d'avoir tenté de l'empoisonner. Cœlius Rufus se défendit lui-même, et fut aussi défendu par Crassus et Cicéron. Le discours de Cicéron existe encore et semble prouver qu'au milieu de la dissipation de son âge et de son temps, le jeune Rufus s'était appliqué à des occupations sérieuses, particulièrement à l'étude de l'éloquence. Les juges l'acquittèrent. Le nouveau procès que les Claudius lui intentèrent deux ans plus tard ne réussit pas mieux.

Tribun du peuple en 52, Cœlius Rufus soutint chaudement la cause de Milon, meurtrier d'Appius Claudius. Cette conduite tenait plutôt à des sentiment privés qu'à des convictions politiques; car il appuya peu après la demande d'un second consulat pour César alors absent, et chef du parti opposé à Milon. Dans les péripéties confuses qui précédèrent la rupture de César et de Pompée, Cœlius Rufus, qui n'avait pas de principes et qui avait besoin d'argent, joua, quoique avec moins d'éclat, le même rôle que Curion. Ami, comme ce dernier, de Cicéron, avec qui il entretint, pendant son proconsulat de Cilicie, une curieuse correspondance, d'abord le partisan et l'espoir de l'aristocratie, il passa brusquement à César dès qu'il vit que celui-ci était décidément le plus fort. Il prit part en 49 à cette fameuse sécession des tribuns Marc-Antoine, Q. Cassius et Curion, qui donna le signal de la guerre civile. César l'employa en Italie et en Espagne, et lui conféra la préture en 48. Cœlius Rufus, ne se trouvant pas suffisamment récompensé, profita de l'absence du dictateur pour se mettre en opposition avec son gouvernement que représentaient à Rome le consul Servilius Isauricus et le préteur Trebonius. Il présenta une loi de confiscation, qui en poussant au désespoir les ennemis de César pouvait ruiner sa cause. La fermeté de Servilius fit échouer ce projet insensé. Cœlius, forcé de quitter Rome, essaya d'exciter en Italie une insurrection en faveur de Pompée. Il s'entendit dans ce but avec Milon qui venait d'accourir de son exil de Marseille. Tous deux échouèrent et périrent misérablement dans le voisinage de Thurium, égorgés par leurs propres adhérents. Cœlius Rufus nous est surtout connu par les discours et la correspondance de Cicéron; c'est en lui-même un des personnages les plus curieux d'une des plus curieuses époques de l'histoire. L. J.

Cicéron, (pour les nombreux passages de cet auteur où il est question de Cœlius Rufus, consult. l'*Onomasticon Tullianum* d'Orelli). — César, Appien, Velleius Paterculus. — Niebuhr, *Kleine Schriften*, II, 252. — Meyer, *Orator. roman. fragmenta*. — Drumann, *Geschichte Roms*, II. — Surlnger, *M. Cœlii Rufi et M. Tullii Ciceronis Epistolæ mutuæ*; Leyde, 1846, in-8°.

RUFUS FESTUS ou mieux **SEXTUS RUFUS**, historien latin, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle après J.-C. Son nom se lit en tête d'un abrégé de l'histoire romaine, intitulé *Sexti Rufi Breviarium de victoriis et provinciis Populi Romani*. Cet ouvrage fut exécuté par l'ordre de l'empereur Valens à qui il est dédié. « Ta clémence, dit l'auteur dans sa préface, m'a ordonné d'être court; je lui obéirai volontiers. » En effet il a résumé dans vingt-huit courts chapitres les événements de onze cents ans, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la mort de Jovien. Ce livre n'est donc qu'un bref sommaire de l'histoire romaine. Les lignes qui le terminent nous apprennent que Sextus Rufus, quoique avancé en âge, méditait une histoire de Valens; on ne sait s'il eut le temps d'exécuter ce projet. Le *Breviarium* fut impr. pour la première fois par Sixtus Riessinger (Naples, vers 1472, pet. in-4°); il a été réimpr. cinq fois dans le quinzième siècle, puis à la suite d'Eutrope et d'autres historiens. Cuspianus en donna la première édition critique dans ses *Commentaria de consulibus romanis*; Francfort, 1601, in-fol. Raffaello Mecenate en donna une nouvelle recension; Rome, 1819, in-8°. Panvinio publia à Venise en 1558, in-8°, dans son traité *De republica romana*, un opuscule intitulé *De regionibus urbis Romæ*, avec le nom de Sextus Rufus. Le manuscrit d'où il l'avait tiré est perdu, et l'ouvrage même n'a ni importance, ni autorité. On le trouve dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Grævius (vol. III, p. 25). Münnich en a donné une édition séparée; Hanovre, 1815, in-8°. On n'a pas de raison d'identifier l'auteur, quel qu'il soit, du *De regionibus* avec l'auteur du *Breviarium*, et il n'est pas probable que Sextus Rufus l'historien soit le même que Rufus, personnage politique, dont parlent Zosime, Suidas, Eunape et Ammien Marcellin. L. J.

Henri de Valois, *Notes* sur Ammien Marcellin. — *Notices* sur Sextus Rufus en tête des édit. du *Breviarium* et du *De regionibus*.

RUFUS *d'Éphèse* (Ῥοῦφος), médecin grec, originaire d'Éphèse, vivait dans une époque incertaine. Tandis que Aboulfaradje fait de lui un contemporain de Platon, et Jean Tzetzès, le médecin de la fameuse Cléopâtre, la plupart des auteurs modernes, se conformant à la version de Suidas, le placent sous le règne de Trajan, vers le commencement du deuxième siècle. On n'a aucun détail sur sa vie, si ce n'est qu'il avait composé plusieurs ouvrages, dont trois sont parvenus jusqu'à nous. Le plus important contient quatre ou plutôt trois livres (le second n'étant qu'une paraphrase du premier), et a pour titre Περὶ ὀνομασίας τῶν τοῦ ἀνθρώπου μορίων (*De appellationibus partium corporis humani*); c'est à la fois un traité d'anatomie générale et un manuel à l'usage des étudiants que pouvait égarer la diversité des dénominations dans la lecture des anciens auteurs. On y trouve une assez bonne description de l'œil et du cœur, et les nerfs y sont partagés en deux classes, selon qu'ils se rapportent à la sen-

sibilité ou au mouvement. Cet ouvrage a paru d'abord sous forme de version latine, a la suite d'une édition d'Arétée (Venise, 1552, in-4°). On a encore de Rufus un traité estimé Περὶ τῶν ἐν νέφροις καὶ κύστει παθῶν (*De renum et vesicæ morbis*), et un fragment d'un traité *Des Purgatifs* (Περὶ τῶν φαρμάκων καθαρτικῶν); Leipzig, 1831, in-8°. Ces trois ouvrages ont été imprimés en grec par les soins de J. Goupil (Paris, 1554, in 8°), de Clinch (Londres, 1726, in-4°), et de Matthæi (Moscou, 1806, in-8°, avec des fragments inédits), et une traduction latine en a été donnée dans les *Artis medicæ principes* (Paris, 1567, in-fol.). En outre il existe plusieurs fragments de Rufus dans Oribase et Aétius, ainsi que dans le t. IV des *Classici autores* d'Angelo Maï. Dans ces derniers temps, MM. Littré et Daremberg ont publié de lui, le premier, la version latine d'un *Traité sur la goutte* (dans la *Revue de philologie*, 1845), le second, un *Traité sur le pouls*, en grec, avec le français en regard (Paris, 1846, in-8°); mais l'authenticité n'en est pas clairement démontrée.

Rufus avait aussi écrit un poëme en quatre chants *Sur les Plantes* (Περὶ βοτανῶν); on le sait d'une façon certaine puisque Galien y fait allusion et qu'il en cite même quelques vers. Ce poeme est probablement perdu, car il n'est pas possible d'admettre l'hypothèse de Haller et de Fabricius qui l'assimilent à un fragment anonyme traitant du même sujet et inséré dans l'édition aldine de Dioscoride (Venise, 1518, in-4°). Choulant a fait remarquer avec justesse qu'un savant médecin comme Rufus n'aurait pas perdu son temps à mettre en vers un tel ramassis d'absurdités et de superstitions populaires. P. L.

Suidas, au mot Ῥοῦφος. — Galien, *Opera*. — Sprengel, *Hist. de la medecine*. — Haller, *Bibl botanica*. — Choulant, *Handbuch*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

RUGENDAS (*Georges-Philippe*), célèbre peintre et graveur allemand, né le 27 novembre 1666, à Augsbourg, où il est mort, le 9 mai 1742. Fils d'un habile horloger, il s'adonna d'abord à la gravure qu'il abandonna ensuite pour la peinture, à cause d'une fistule qui lui était survenue à la main droite. Il fréquenta alors pendant cinq ans l'atelier de Fisches, et s'appliqua surtout à la peinture de batailles, suivant pour modèles Bourguignon, Lembke et le Tempesta. Son mal s'étant aggravé, il travailla de la main gauche jusqu'à ce que sa droite s'étant guérie, il pût de nouveau s'en servir. De 1690 à 1692 il séjourna à Vienne, où il fut protégé par le graveur en pierres fines Hoffmann. Il se rendit ensuite à Venise; il y reçut les conseils de Molinaro qui lui procura plusieurs commandes. Au mois d'octobre 1693, il alla à Rome, où il étudia les maîtres les plus divers, mais s'attachant surtout aux peintres de batailles. Il arriva ainsi à une manière qui, sans être très-originale, n'en était que plus dans le goût de la mode. Plusieurs de ses meilleurs tableaux, le *Champ de bataille*, le *Choc des cavaliers*, datent de cette époque. De retour à Augsbourg en 1695, il acquit bientôt dans toute l'Allemagne une grande réputation. L'accroissement de sa famille et des maladies l'ayant mis dans une position précaire, les amateurs se coalisèrent pour le forcer à réduire le prix de ses tableaux. Il reprit alors (1699) le burin, et aidé par un marchand d'estampes, J. Wolff, qui devint l'éditeur de ses planches, il exécuta d'abord à l'eau-forte deux recueils de fines gravures, *Capricci* et *Diversi pensieri*, puis une suite de magnifiques planches à la manière noire, scènes de batailles et de chasses, qui eurent un succès général. Dès l'année suivante il commença pour Charles XII de Suède, qui fut depuis son constant protecteur, son tableau de la *Bataille de Narwa*. En 1703, lors du siége d'Augsbourg, loin de regretter la perte de sa maison qui fut incendiée, il fut enchanté d'assister enfin aux diverses scènes que présente le théâtre de la guerre. Tranquille au milieu des balles et des bombes, il dessina la plupart des incidents du siége; plus tard il en retraça sur six estampes à l'eau forte les épisodes les plus remarquables. Dans les années suivantes, il peignit pour divers princes et généraux plusieurs tableaux de bataille qui, comme les précédents, sont d'un style libre et aventureux, mais trop souvent négligé quant au dessin. En 1710, il fut nommé directeur de l'Académie des beaux-arts qui venait d'être fondée dans sa ville natale. De nouveaux embarras d'argent, causés plus tard notamment par l'inconduite d'un de ses fils, l'obligèrent à retourner au travail lucratif du burin. Dans les nombreuses planches qu'il a publiées alors, il a représenté les sujets les plus familiers à son talent, des batailles, des escarmouches de cavalerie, et parfois aussi des scènes de manége, de foire, de marché aux chevaux; il avait fait du cheval une étude particulière et dessinait cet animal avec une savante exactitude. Dans les dernières années de sa vie, il fut à son grand chagrin empêché d'exercer son art par plusieurs accès d'apoplexie. Decamps nous a conservé la manière dont il caractérisait lui-même les diverses phases de son talent : « Mes premiers tableaux, disait-il, séduisent par la couleur et les touches de goût; le dessin en est médiocre. Dans le second âge je me suis attaché à la nature; j'ai négligé la couleur. Pendant la troisième et dernière période, je me suis livré à la justesse des expressions, des positions, des mouvements vifs et légers, et j'ai répandu plus de chaleur dans la couleur. » Parmi ses toiles les plus remarquables, nous citerons : les *Batailles de Blenheim* et de *Hochstedt*; une *Bataille* et un *Campement*, au musée de Berlin; le *Siége de Wismar*, à celui de Copenhague; *des Cavaliers*, une *Bataille*, à celui de Stockholm; deux *Batailles*, au musée de

[illegible]; huit *Sujets militai*[illegible] à [illegible] de [illegible]on-Court; les *Prépar*[illegible] *bataille* [illegible] *Champ de bataille*, au [illegible] Avignon, (*voy.* Clément de Ris, les [illegible] *de province*, t. II); *le Siége d'Augsbo*[illegible] la [illegible] de [illegible] les [illegible] un- [illegible] R[illegible] [illegible] noire, [illegible] *de cavalerie* [illegible] *école de ca-va*[illegible], 8 pl., et une [illegible] tres [illegible] à 4 pl. [illegible] ont repro-duit [illegible] de lui.

Rugendas (*Georges*-[illegible]), peintre, fils aîné du précédent, né à A[illegible] 1701, mort en 1774, [illegible] d'animaux, et grava à [illegible] noire [illegible] nombre de planches [illegible]es.

Rugendas (*Jean-Chrétien*), graveur, frère cadet du précédent, né en 1708, à Augsbourg, où il est mort en 1781. Élève de son père et de Probst, il a dessiné à la plume et à l'aquarelle quelques portraits et beaucoup de sujets militaires; la beauté et la correction d'exécution les font rechercher des amateurs.

Füssli, *Leben Rugendas*; Zurich, 1758. — Meusel, *Archiv.*, t. I. — Huber et Rost, *Manuel de l'Amateur de gravures*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — Ch. Blanc, *Histoire des peintres*, liv. 228.

Rugendas (*Jean-Laurent*), peintre et graveur, petit-fils du précédent, né en 1775 à Augsbourg, où il est mort, le 19 novembre 1826, était fils d'un marchand d'estampes. Il a gravé d'après ses propres dessins une série de grandes planches en manière noire et à l'*aqua-tinta*, et représentant avec beaucoup d'exactitude les principales batailles livrées en Allemagne du temps de Napoléon. A l'époque de sa mort, il était directeur de l'école des beaux-arts d'Augsbourg.

Rugendas (*Jean-Maurice*), peintre, fils du précédent, né en 1799, à Augsbourg, mort le 29 mai 1858, à Weilheim (Bavière). Élève de l'Académie de Munich, il montra de bonne heure un talent remarquable pour la peinture d'animaux et pour le paysage, témoin le *Marché aux chevaux* qu'il exposa en 1821. En cette année, il accompagna au Brésil le baron russe de Langsdorf, et publia à Paris une excellente relation de son *Voyage* (1827-1835, 20 livr. in-fol.), avec 100 planches d'après ses dessins. En 1831, il quitta de nouveau l'Europe, et parcourut pendant quinze ans l'Amérique du Sud, le Mexique, etc. Il en rapporta, en 1846, une précieuse collection de plus de trois mille dessins de la nature animale et végétale de ces contrées, de vues et paysages, etc.; il la céda au gouvernement bavarois contre une rente viagère. Il passa ses dernières années à Munich.

Nagler, *Künstler-Lexicon*. — *Männer der Zeit*, t. I.

Ruggieri (*Giovanni-Battista*), dit *Battistino del Gessi*, peintre, né à Bologne, mort à trente-deux ans sous le pontificat d'Urbain VIII (1623-1644). Excellent élève de Francesco Gessi auquel il dut son surnom, il l'accompagna à Naples avec son condisciple Lorenzo Menini pour l'aider dans ses travaux. On raconte qu'attirés par trahison sur une galère par les rivaux de leur maître, ils furent enlevés et qu'on n'eut plus d'eux aucune nouvelle. Selon une autre version plus vraisemblable, Ruggieri fut déposé dans les États de l'Église et s'établit à Rome où nous voyons de lui au palais Cenci et au cloître de la Minerva des fresques qui font vivement regretter sa fin prématurée.

Son frère *Ercole*, dit *Ercolino del Gessi*, fut élève du même maître et son fidèle imitateur.

Baglione, *Vite de' pittori*. — Lanzi, *Storia*.

Ruhl (*Philippe-Jacques*), conventionnel, né près Strasbourg, mort le 30 mai 1795, à Paris. Son père était ministre de la communion luthérienne, et lui-même embrassa le même état, après avoir étudié la théologie à Strasbourg. Pendant quelque temps il fut chargé de l'éducation d'un jeune comte de Grumbach, puis il reçut comme pasteur vocation du gymnase de Durkheim. Invité par le comte de Linange à mettre en ordre les archives de sa famille, il s'acquitta de ce soin avec beaucoup d'activité, et rédigea trois mémoires en allemand (Carlsruhe, 1772-1774-1776, in-fol.) et un en latin (Strasbourg, 1776, in-fol.), pour repousser les prétentions qu'élevaient d'autres membres de cette maison sur la succession de la branche allemande des Leinigen-Dachsburg, à laquelle appartenait son protecteur. En 1789, il publia encore sur ce sujet des *Recherches* (en français); Strasbourg, in-4°. Ruhl fut récompensé de ses services par le titre de conseiller aulique; en outre il eut la direction des finances et de la chancellerie, et il joua dans ce petit État le rôle d'un tout puissant ministre. S'il faut en croire le surintendant ecclésiastique Bahrdt, il était pétri d'orgueil et d'ambition; toutes ses actions tendaient à satisfaire ses désirs immodérés; il était aussi dur qu'avide; enfin il croyait être le plus bel homme et le plus grand génie de la terre, et il maudissait le sort qui le condamnait à jouer un rôle si borné à la cour d'un petit prince d'Allemagne. Sans doute il faut attribuer la plus grande part de ces imputations à la calomnie qui s'exerce à tort et à travers sur tous les hommes élevés en dignités, ainsi qu'au différend qui avait éloigné Bahrdt et Ruhl l'un de l'autre. Soit ambition de se produire sur un plus grand théâtre, soit passion de la liberté, Ruhl accourut en France après la révolution de 1789, et devint un des administrateurs du Bas-Rhin. Ce département l'envoya siéger à la législative et à la Convention. Dans la première de ces assemblées, il s'éleva avec force contre les intrigues du cardinal de Rohan, les rassemblements armés aux frontières du Rhin, et les princes possessionnés de l'Alsace. Dans la seconde, il se rangea du côté de la montagne. Chargé du rapport concernant les pièces trouvées dans l'armoire de fer,

il s'acquitta de ce soin avec modération et se borna à une simple analyse des documents; lors du procès du roi, il était en mission. En 1793, il fut appelé dans le comité de salut public et dans celui de sûreté générale, et, le 7 mars 1794, il présida la Convention. Quoi qu'on en ait dit, il mit plus de violence dans son langage que dans sa conduite; excepté la mort de Dietrich, le maire de Strasbourg, qu'il poursuivit avec un furieux acharnement, on n'a guère à lui reprocher que des motions extravagantes, comme celle de brûler tous les châteaux à l'étranger et de démolir ceux qui restaient en France. Ce fut lui qui, étant en mission dans la Marne, brisa la Sainte-Ampoule à Reims (octobre 1793); il la brisa sur l'ancienne place Royale, en présence du peuple assemblé, et en envoya les morceaux à la Convention par la voie des messageries publiques, « enveloppés dans une chemise destinée pour les volontaires et qui attestait les fraudes des fournisseurs ». Après la chute de Robespierre, Ruhl, qui avait été de son parti, quitta de lui-même le comité de sûreté générale; il était déjà vieux et assailli d'infirmités, disait-il. Dans la journée du 1er prairial, il appuya les demandes des patriotes. Décrété d'accusation le soir même et arrêté le lendemain, il prévint son jugement en se tuant d'un coup de poignard.

Moniteur univ., 1791 à 1794. — Bahrdt, *Mémoires*. — Haag frères, *La France protestante*.

RUHNEKEN (*David*), célèbre philologue allemand, né le 2 janvier 1723, à Stolpe (Poméranie), mort le 14 mai 1798, à Leyde. Fils d'un magistrat qui possédait une honnête aisance, il fut élevé avec beaucoup de soin. Après avoir fait ses humanités au collége de Kœnigsberg, où il eut Kant pour condisciple, il étudia à Wittemberg les belles-lettres, la philosophie, l'histoire et le droit romain sous Ritter et Berger, dont les conseils le formèrent à l'art d'écrire le latin avec une grande pureté. En 1743 il fut reçu maître ès-arts, après avoir soutenu une dissertation des plus savantes *Sur la vie de l'impératrice Placidie;* dans la discussion il fut inférieur à lui-même à cause d'une certaine difficulté de parole, qu'il ne put jamais entièrement vaincre. Ses parents auraient désiré qu'il se consacrât à la théologie; cependant ils l'autorisèrent à se rendre à Leyde pour y profiter des leçons d'Hemsterhuis sur l'antiquité. Guidé par ce savant, qui devint pour lui un protecteur zélé, il se mit à lire attentivement tous les auteurs grecs, poëtes et prosateurs; tenant note des observations grammaticales et autres que lui suggérait cette étude, il arriva en quelques années à joindre à une habileté critique des mieux exercées une vaste érudition, qui ne nuisait en rien à l'élégance de sa latinité. Il cultivait dans ses loisirs la musique et le dessin, ou bien il se livrait à l'exercice de la chasse, qui devint chez lui peu à peu une passion. Introduit dans les meilleures sociétés, il plaisait par son extérieur agréable et par son caractère ouvert. [illegible]gné de toute pédanterie. Après s'[illegible] l'attention des savants par une exce[illegible] du *Lexique* de Timée, il alla en 1755 à [illegible] où il copia et collationna un grand nombre [illegible] manuscrits grecs. Suppléant d'Hemsterhuis [illegible] 1757, il succéda en 1761 à Oudendorp dans [illegible] chaire d'éloquence et d'histoire; il de[illegible] en 1774 conservateur de la bibli[illegible] cadémie. Après avoir perdu son [illegible] Hemsterhuis, il fut en 1771 f[illegible] ses [illegible]fections les plus chères par l'i[illegible]mité [illegible] qui atteignit en même temps sa femme [illegible] plus jeune de ses filles; les tendres s[illegible] l'aînée l'entoura le tirèrent enfin de [illegible] mélancolie où il était tombé. Lors [illegible] qui éclatèrent dans les Pays-Bas [illegible], Ruhneken se rangea du côté des patriotes: aussi vit-il, après le triomphe du stathouder, [illegible] le nombre de ses auditeurs, quoiqu'il [illegible] donner à ses cours d'histoire [illegible]érêt [illegible]culier, en y traitant, chose alors [illegible] nouvelle, des institutions, des mœurs et des progrès de la civilisation aux diverses époques. Il supporta avec gaieté les restrictions qu'il [illegible] obligé de s'imposer dans la satisfaction de goûts, quelque peu dispendieux, pour l[illegible] la chasse et les beaux livres; mais ses [illegible] années furent attristées par les déchirements que la révolution opéra dans sa patrie d'adoption. Après sa mort, l'académie de Leyde acquit sa bibliothèque et ses manuscrits moyennant une pension de quinze cents florins qu'elle assura à sa veuve et à ses deux filles.

Doué d'une facilité et d'une promptitude d'intelligence merveilleuses, d'une rare pénétration et d'une excellente mémoire, qui lui permettait de tirer tout le fruit de son immense lecture, Ruhneken fut au dix-huitième siècle un des principaux promoteurs de la philologie, et fit triompher les principes rationnels de critique émis par Bentley et Hemsterhuis. Se fondant sur l'examen comparatif des manuscrits et sur l'étude des finesses grammaticales des langues anciennes, il arrivait, servi par une divination généralement heureuse, à des résultats qui font regretter que, par suite de son amour de l'extrême perfection, le nombre de ses publications n'ait pas été plus étendu. Il communiquait les conseils et les renseignements à tous ceux qui s'adressaient à lui, et parmi eux on comptait les premiers érudits de l'époque, son ami Valckenaër, son cher disciple Wyttenbach, Heyne, Brunck, Porson, Wolf, etc. On a de Ruhneken : *De Galla Placidia augusta;* Wittemberg, 1743, in-8°; — *Epistolæ criticæ : prima in Homeridarum hymnos et Hesiodum; secunda in Callimachum et Apollonium Rhodium;* Leyde, 1749-51, 2 part. in-8°; — *De Græcia artium et doctrinarum inventrice;* ibid., 1757, in-4°; — *De doctore umbratico;* ibid., 1763, in-4°, satire piquante contre les pédants; — *Elogium*

nsterhusii; ibid., 1768, 1789, 1824, in-8°; *itæ philologorum* de Harless; ce morceau pour un chef-d'œuvre d'éloquence; — *De scriptis Longini*; ibid., 1776, in-4°. Ces nts écrits ont été réunis avec une *Disser-le Antiphone* et un mémoire *De tute-insignibus navium*, dans les *Opuscula tenii*; Londres, 1807, in-8°; Leyde, 1823, Brunswick, 1828, 2 vol. in-8°. Comme édi-hneken a publié à Leyde : *Commentarii in titulos Codicis et Digestorum de ando* (1752, in-fol.), et dans le *Thesau-is* de Meerman; *Timæi Lexicon* (1755, in-8°); *Basilicon lib. XLIX-LII, cum ne latina* (1765); *Platonis Primus Al-s* (Amst., 1766, in-8°); *Rutilius Lupus. uris sententiarum* (1768, in-8°); *Vel-Paterculus* (1779, 2 vol. in-8°); *Homeri us ad Cererem* (1780, 1782, in-8°), pre-édition de cette pièce; *Mureti Opera* 4 vol. in-8°); *Scholia in Platonem* (1800, Ruhneken, qui a donné le t. II de l'édi-Hesychius commencée par Alberti, a aussi es *Notes* sur Callimaque, Xénophon, Hé-Appien et Polybe, lesquelles ont été in-dans des éditions de ces auteurs; enfin il gé les préfaces des éditions de *Celse* et *ée* préparées par Targa et Oudendorp, et lles il a mis la dernière main. Ses *Let-*Ernesti ont paru à Leipzig, en 1812, celles .enaer, à Flessingue, 1832, in-8°. E. G.

ttenbach, *Vita Ruhnkenii*. — Rink, *Tib. Hems-und D. Ruhnken*; Kœnigsberg, 1801. — Schlichte-*krolog*, année 1798. — Hirsching, *Handbuch*. — *Lexikon*.

s (*Christophe-Frédéric*), historien al-, né en 1780 dans la Poméranie sué-mort le 31 janvier 1820 à Berlin. Il en-l'histoire dans les universités de Greifs-et de Berlin, et fut sur la fin de sa vie membre de l'Académie de cette der-ille et historiographe de la maison de . On a de Rühs : *Versuch einer Ges-e der Religion, Staatsverfassung und r der alten Scandinavier* (Essai d'une de la religion, des institutions poli-et de la civilisation des anciens Scandi-; Gœttingue, 1801, in-8°; — *Unterhal-*, etc. (Entretiens pour les amateurs de re et de la littérature des anciens Ger-et habitants du nord); Berlin, 1803; — *chte der Schweden* (Histoire des Suédois); 1803-13, 5 vol. in-8°, ouvrage estimable, préparé les travaux de Geyer; — *Finn-nd seine Bewohner* (La Finlande et ses its); Leipzig, 1809, in-8°; — *Uber den ung der islændischen Poesie* (Sur l'o-de la poésie islandaise); Berlin, 1813, — *Historische Entwickelung des Ein-von Frankreich auf Deutschland* oppement historique de l'influence de la sur l'Allemagne); Berlin, 1814, in-8°; — *uch der Geschichte des Mittelalters* (Manuel de l'histoire du moyen âge); Berlin, 1816, in-8°; — *Ausführliche Erlæuterung der zehn ersten Kapitel der Schrift des Tacitus über Deutschland* (Explication détaillée des dix premiers chapitres de la Germanie de Tacite); Berlin, 1821, in-8°. Rühs, auquel on doit aussi une édition de l'*Edda*, a publié avec Spieker: *Zeitschrift für die neueste Geschichte*; Berlin, 1814-15, 2 vol. in-8°.

Mémoires de l'Académie de Berlin, 1821.

RUINART (*Thierri*), érudit français, né à Reims, le 10 juin 1657, mort à Hautvillers, près Aï, le 27 septembre 1709. Il appartenait à une honorable et ancienne famille champenoise. Il fit ses études dans sa ville natale, fut reçu maître ès-arts à dix-sept ans, et la même année (2 oct. 1674), fut admis comme novice à l'abbaye de Saint-Remi de Reims. La douceur, la piété, l'amour de la science, tout était d'accord en lui pour le rendre digne de l'habit des religieux bénédictins. Il fit profession en 1675, continua ses études, mêlées d'exercices de piété, à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, puis à l'abbaye de Corbie, et se fit remarquer par son application à lire les Pères et les plus anciens monuments de l'histoire ecclésiastique. Sa prédilection en ce genre et son aptitude le firent désigner par les supérieurs de son ordre, pour coopérer aux travaux de Mabillon. Ce fut en 1682 que celui-ci, alors âgé de cinquante ans, l'accueillit auprès de lui, à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Il acheva de le former; il lui apprit le grec lui-même, et fut pour lui un ami autant qu'un maître; le disciple répondit à ces soins par sa docilité, par ses progrès et par une affection inaltérable. Dès lors il prit part à tous les travaux de son maître, sans abdiquer cependant sa propre personnalité. En 1689, il publia son premier et l'un de ses meilleurs ouvrages : *Acta primorum martyrum sincera et selecta* (Paris, 1689, in-4°; Amsterdam, 1713, in-fol.; Vérone, 1731, in-fol.; Augsbourg, 1802-1803, 3 vol. in-8°). Le but qu'il se proposait dans ce livre était d'offrir à la piété un recueil des documents relatifs aux luttes sanglantes dont les premiers chrétiens avaient été les victimes, mais en écartant tout ce qu'une dévotion ignorante y avait aveuglément mêlé. C'était une œuvre courageuse et avec quelque modération qu'elle fût exécutée elle devait soulever bien des animosités contre son auteur. Aussi était-ce le lot des bénédictins et de dom Mabillon tout le premier, de passer aux yeux des jésuites et du parti ultramontain pour des rationalistes et des novateurs dangereux. Ses *Acta Martyrum* eurent cependant un grand succès, attesté par les réimpressions qu'on en fit et par la traduction qu'en donna Drouet de Maupertuy (Paris, 1708, 2 vol. in-8°), laquelle eut également plusieurs éditions. Dom Ruinart publia ensuite une édition des textes relatifs à l'histoire de la persécution exercée par les Vandales sur les chrétiens d'A-

frique au cinquième siècle (*Historia persecutionis Vandalicæ*; Paris, 1694, in-8°), puis sa belle édition de Grégoire de Tours et de Frédégaire (Paris, 1699, in-fol.) Cet ouvrage considérable, pour lequel il avait collationné tous les manuscrits accessibles de son temps, et qu'il enrichit de notes excellentes qu'on réimprime encore aujourd'hui, lui coûta deux années de travail. Le texte de Grégoire de Tours, donné par dom Ruinart, est encore aujourd'hui le texte classique; il a été reproduit à peu près en entier par dom Bouquet, par la société de l'histoire de France et par l'abbé Migne dans son *Cursus patrologiæ*. En 1702, il publia, sous les auspices de la congrégation dont il faisait partie, un écrit destiné à réfuter les doutes que Basnage et d'autres critiques avaient émis, relativement à l'authenticité de certains faits historiques dont le souvenir était cher aux disciples de saint Benoît. Cet opuscule, intitulé *Apologie de la mission de saint Maur, avec une addition touchant saint Placide* (Paris, 1702, in-8°), fut traduit en latin, pour être inséré à la fin du tome I[er] des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, publiées par dom Mabillon.

Le temps et les soins du studieux bénédictin furent surtout consacrés à contribuer aux œuvres de dom Mabillon, à les défendre dans diverses polémiques, et à les poursuivre lorsque son maître eut cessé de vivre. C'est ainsi qu'il prit une large part aux derniers volumes des *Actes des saints de l'ordre de Saint Benoît* et des *Annales* (*voy.* MABILLON), et qu'il fit pour ces travaux, en 1696, un voyage de recherches dans la Lorraine et l'Alsace. La relation de ce voyage a été imprimée lontemps après sa mort (en 1724) parmi les œuvres posthumes de dom Mabillon, avec deux autres opuscules également dus à Ruinart : *De pallio archiepiscopali* et *Beati Urbani II papæ vita*. Il prépara aussi la seconde édition de la *Diplomatique* (1709, in-fol.), ouvrage qui a rendu tant de services à l'érudition. Le jésuite Germon, avait cru pouvoir attaquer les conclusions de l'auteur et déclarer faux les précieux diplômes mérovingiens, en partie écrits sur papyrus, que conservait alors l'abbaye de Saint-Denis (aujourd'hui aux archives). Dom Ruinart démontra victorieusement l'authenticité des diplômes de Saint-Denis dans un petit livre intitulé : *Ecclesia Parisiensis vindicata de antiquis regum Francorum diplomatibus* (Paris, 1706, in-12). Depuis lors les objections du P. Germon n'ont jamais été renouvelées par personne.

Les ouvrages publiés par dom Ruinart sont tous les événements que présente l'histoire de sa vie. Tandis que Mabillon voyageait en Italie, un religieux italien vint à Paris apportant une lettre de recommandation du célèbre bénédictin pour dom Thierri, son jeune disciple. Celui-ci écrivit à son maître pour lui rendre compte de cette visite : « Je menay jeudi dernier à Saint-Denys, dit-il, votre religieux italien. Il est allé à Versailles; *il en a plus veu luy seul en un jour que je n'en verray peut-estre jamais* (1[er] avril 1686). » Il habitait Paris depuis quatre années et il avait près de vingt-neuf ans lorsqu'il traçait ce pronostic que la suite de sa vie ne démentit pas Je n'ai trouvé en scrutant les détails de sa correspondance (conservée à Paris, bibliothèque impér., manuscrits, résidu saint-Germ., n[os] 1255 et 1256) que de bien légères infractions à ses habitudes de retraite et de modestie. Il avait obtenu, vers 1701, un petit bénéfice, le prieuré de Saint-Blaise près Noyon. Il recevait dans les lettres écrites soit à son maître soit à lui par les principaux savants de l'Europe les témoignages de la plus légitime déférence. Il paraît enfin avoir été particulièrement honoré et accueilli à la petite cour du roi Jacques II d'Angleterre, réfugiée à Saint-Germain en Laye. Son dernier travail fut encore un hommage rendu par lui à son vénéré maître : l'*Abrégé de la vie de Mabillon* (Paris, 1709, in-12), qui fut traduit en latin par un autre bénédictin, dom Claude de Vic (Padoue, 1714, in-8°). Ce livre ne reçut sans doute le titre d'*Abrégé* que parce qu'il devait être suivi d'une vie plus considérable de Mabillon. Du moins est-il certain que Ruinart passa les derniers temps de sa vie à rechercher de tous côtés et à recueillir les lettres que son maître avait écrites. Il n'eut pas le temps d'exécuter le dessein qu'il avait conçu. Ayant été faire un voyage en Champagne pendant l'été de 1709 et y chercher dans les bibliothèques de nouveaux matériaux pour la continuation des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, il tomba malade dans l'abbaye de Hautvillers, et y mourut au bout de quelques jours, le 27 septembre. Les religieux de cette maison l'ensevelirent dans leur église. Pour ne rien omettre, il faut ajouter que dom Ruinart a laissé en manuscrit un *Journal* des contestations auxquelles donna lieu la publication faite par les bénédictins, ses confrères, des œuvres de saint Augustin.

Il est souvent parlé dans la correspondance de dom Ruinart de diverses personnes de sa famille, de son frère qui habitait Reims, de sa sœur qui était religieuse à Braine (sœur M. Duval, en 1699), de deux de ses nièces également religieuses au couvent de la Merci-Dieu (1703-1708) et d'un de ses neveux, novice à l'abbaye de Clairvaux (1708). Cette famille existe encore en Champagne où elle a possédé longtemps la terre de Brimont, près Reims, et autres fiefs. Claude Ruinart, seigneur de Brimont, épousa en 1764, M[lle] Hélène Tronson du Coudray, sœur du défenseur de la reine Marie-Antoinette. Son fils, M. Ruinart de Brimont, né à Reims, le 30 novembre 1770, mort le 6 janvier 1850, fut, de 1820 à 1827, le représentant de Reims à la chambre des députés. Il a laissé lui-même de nombreux descendants parmi lesquels on dis-

tingue M. le vicomte Arthur Ruinart de Brimont, aujourd'hui conseiller à la cour des comptes.

H. Bordier.

Abrégé de la Vie de dom Ruinart, en tête du t. V des *Annal. ordinis S.-Bened.*, par dom René Massuet. — *Hist. littéraire de la congrég. de Saint-Maur*, 1770, par dom Tassin. — *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, 1846, 3 vol. in-8°.

RUISCH (*Frédéric*), célèbre anatomiste hollandais, né le 23 mars 1638, à La Haye, mort le 22 février 1731, à Amsterdam. Il était d'une ancienne famille qui avait depuis le quatorzième siècle occupé à Amsterdam les plus hautes magistratures; son père était secrétaire des États généraux. Le goût le plus vif l'entraîna de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine; voulant y consacrer tout son temps, il se maria en 1661, principalement pour être entièrement débarrassé de tout soin domestique. Après avoir suivi les cours des universités de Leyde et de Franeker, il se fit, en 1664, recevoir docteur dans la première de ces villes. Il fut aussitôt appelé à donner ses soins aux habitants de La Haye désolée alors par la peste; il continuait en même temps ses recherches sur la structure du corps humain, et arrivait dès lors par des dissections habiles à des résultats nouveaux; cela lui valut l'honneur d'être, en 1665, opposé par les professeurs de Leyde au docteur Bils, qui occupait la chaire d'anatomie à Louvain et qui, se trouvant alors à Leyde, dépréciait sans cesse le mérite des savants de cette ville, exaltant par contre le sien propre. Ruisch combattit avec succès les prétentions du docteur espagnol, et prouva entre autres contre les assertions de Bils l'existence des valvules des vaisseaux lymphatiques. En cette même année 1665, il fut nommé professeur d'anatomie à Amsterdam, emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort, et auquel il joignit par la suite ceux de professeur d'accouchement et de botanique. Son nom ne tarda pas à se répandre en Europe; une suite de brillantes découvertes par lesquelles il porta l'anatomie à une perfection jusqu'alors inconnue lui valurent d'être successivement élu membre de l'Académie des curieux de la nature, de la Société royale de Londres et enfin en 1727 de l'Académie des sciences de Paris. Swammerdam, son ami, lui ayant communiqué le secret d'injecter les cadavres avec des cires colorées, il le perfectionna, arriva à rendre visibles les dernières ramifications des vaisseaux plus fines que des fils d'araignée, et trouva en même temps le moyen de garantir les chairs de toute putréfaction. Il n'épargna ni peines ni dépenses pour se procurer un grand nombre de cadavres, qu'il prépara avec le plus grand soin et qu'il plaça ensuite dans son fameux cabinet, une des merveilles d'Amsterdam; visité par tous les étrangers, ce cabinet fut en 1717 transporté à Moscou par ordre de Pierre le Grand, qui l'avait acheté en 1698 à Ruisch, dont il recherchait la conversation. « Tous ces morts, dit Fontenelle, sans dessèchement apparent, sans rides, avec un teint fleuri, et des membres souples, étaient presque des ressuscités et ne paraissaient qu'endormis; à ces momies Ruisch avait mêlé des bouquets de plantes et des coquillages, et il avait animé le tout par des inscriptions ou des vers tirés des meilleurs poëtes latins. » Après avoir livré sa précieuse collection, il eut, quoique octogénaire, le courage d'en recommencer une nouvelle qui lors de sa mort était déjà très-considérable; une partie passa dans l'université de Wittemberg et le reste se voit encore à Amsterdam. Voici l'énumération des parties du corps humain, ou découvertes, ou mieux décrites par lui, qu'elles ne l'étaient auparavant : l'artère bronchiale, le périoste des osselets de l'oreille, et leurs ligaments; la membrane arachnoïde et ses vaisseaux; la lame interne de la choroïde, qui porte son nom; les nerfs ciliaires, et la membrane de la rétine, etc.; enfin c'est à lui qu'on doit la preuve de la structure toute vasculaire du cerveau. Ses ouvrages, écrits d'un style simple et concis et avec un ton de modestie, bien méritoire chez un homme que toute l'Europe admirait, sont les suivants : *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis; accesserunt quædam observationes anatomicæ rariores*; La Haye, 1665, in-8°; Leyde, 1687, in-12 : écrit qui contient le récit de la discussion de l'auteur avec Bils; — *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria; accedit catalogus rariorum quæ in musæo Ruyschiano asservantur*; Amsterdam, 1691, 1771, in-4°, avec pl.; — *Responsio ad G. Bidloo libellum cui nomen Vindiciarum inscripsit*; ibid., 1694, in-4° : réponse violente aux attaques injustes que Bidloo, jaloux de la réputation de Ruisch, avait dirigées contre lui; elle fut suivie d'une suite de seize *Epistolæ problematicæ* adressées par Ruisch à plusieurs de ses disciples et où il releva avec aigreur les bévues de Bidloo; elles parurent à Amsterdam de 1696 à 1713, in-4°; — *Thesaurus anatomicus*; ibid., 1701-1715, 9 part. in-4°, en latin et en hollandais : cet ouvrage capital, rempli d'observations approfondies sur toutes les parties du corps de l'homme, de la femme et des animaux, fut suivi d'un dixième volume intitulé *Thesaurus magnus et regius*; ibid., 1715, in-4°; — *Adversaria anatomico-chirurgico-medica*; ibid., 1717-1723, 3 parties, in-4°; — *De fabrica glandularum*; Leyde, 1722, in-4°; réponse à Boerhave qui avait défendu contre Ruisch les idées de Malpighi sur les glandes; — *Curæ posteriores seu thesaurus anatomicus omnium maximus*; Amsterdam, 1724, in-4°; — *De musculo in fundo uteri observato, antea a nemine detecto*; ibid., 1726, in-4° : ce traité est écrit pour soutenir une des rares erreurs de Ruisch; — *Curæ renovatæ seu thesaurus anatomicus post curas posteriores novus*; ibid., 1728; il y est surtout question de l'ana-

tomie des végétaux. Ruisch avait publié lui-même en 1721 ses *Opera omnia;* Amsterdam, 4 vol. in-4°; une édition plus complète en fut donnée dans cette ville, 1737, 5 part. in-4°.

Schreiber, *Vita F. Ruisch:* Amsterdam, 1732, in-4°. — Fontenelle, *Éloges.* — Niceron, *Mémoires,* XXXIII. — Portal, *Hist. de l'anatomie.* — *Biogr. méd.*

RUISDAEL (*Jacques*), peintre hollandais, né à Harlem, vers 1630, mort à Amsterdam, le 16 novembre 1681. Il faut attribuer à la vie obscure et sédentaire que mena Jacques Ruisdael l'ignorance presque complète où l'on est de sa vie privée. Les quelques détails que l'on en connaît sont en effet presque insignifiants. Son père qui était ébéniste voulut, rapportent les biographes, lui donner une profession plus libérale que celle qu'il avait exercée; il le destina à l'état de médecin. On ignore comment vint à Ruisdael le goût des arts; on ignore même quel fut son maître, et l'époque exacte à laquelle il commença à peindre. Une tradition veut qu'il ait été à Amsterdam confier à Nic. Berghem le désir ardent qu'il avait de devenir peintre, et, si la tradition n'ajoute pas que Berghem dut l'initier aux premiers éléments du dessin, il est aisé et naturel de compléter cette lacune. Ruisdael eut donc pour guide sinon pour maître Nicolas Berghem, peintre fort distingué; mais avant tout il s'inspira de la nature, et ce fut là à vrai dire son unique maître. On assure qu'il ne quitta pas le sol natal, et dès lors on s'explique difficilement comment, né dans un pays tout à fait factice et nullement accidenté, il put donner une idée aussi exacte des cascades et des ravins. Quant aux marines, aux dessous de bois, aux longues prairies coupées par des canaux, ou aux chemins de traverse fréquentés par une charrette ou foulés par un troupeau, on comprend aisément que tels aient été les sujets qu'il affectionnait. C'était ce que tous les jours il avait sous les yeux, et personne mieux que lui ne sut rendre avec un charme poétique les moindres accidents de la nature. Ses œuvres se distinguent en effet des innombrables paysages de l'école hollandaise par une sage distribution des lignes et par un dessin précis. Tout en se tenant toujours près de la nature qu'il imite, Ruisdael ne s'en montre jamais l'esclave servile; il sait imprimer à chacun de ses paysages un caractère particulier qui révèle son originalité, et jusque dans les rares et précieuses eaux-fortes qu'il grava, on remarque une recherche constante de la vérité unie à une interprétation savante, témoignage authentique du sentiment qui animait l'artiste.

Les tableaux de Jacques Ruisdael ne sont pas très-nombreux; ils sont d'ailleurs fort recherchés et occupent les places d'honneur dans les galeries qui les possèdent. On voit dans les musées d'Amsterdam, de La Haye et de Rotterdam, à la *National Gallery* de Londres et dans les galeries du Louvre des œuvres capitales de Ruisdael; cependant la toile la plus importante de ce maître nous paraît être *le Torrent* que j'ai admiré à Louvain, il y a quelques années, chez un amateur distingué, M. van der Schrieck. Ce tableau, vendu publiquement en 1861, appartient aujourd'hui à M. le comte Duchâtel. G. D—s.

Descamps, *Vies des peintres flamands et hollandais,* III, 9. — Bartsch, *Le Peintre graveur,* I, 309. — W. Bürger, *Les Musées de la Hollande.* — Villot, *Livret du Musée du Louvre, écoles hollandaise et flamande.*

RUITER (*Michel-Adriaanszoon* VAN), célèbre marin hollandais, né à Flessingue, le 24 mars 1607, mort à Syracuse, le 29 avril 1676. Il était le quatrième fils d'un ouvrier bras qui, ne pouvant rien faire de lui, tant il était turbulent et indocile, l'envoya sur mer à l'âge de onze ans. L'enfant, qui avait essayé de plusieurs métiers, prit goût à celui-ci. A vingt-deux ans il était pilote, à trente ans capitaine de corsaire. Sa réputation d'intelligence et d'audace décida les États généraux à lui confier le commandement d'un vaisseau; mais il ne fit que la campagne de Portugal, et rentra, en 1643, dans la marine marchande. On cite nombre d'anecdotes qui appartiennent à cette période de sa vie. Une fois qu'il revenait d'Irlande avec un chargement de beurre, il se vit poursuivi par des pirates de Dunkerque. Ne pouvant leur échapper, il graissa de beurre les flancs, le pont et les agrès de son navire, si bien que les pirates ne purent venir à bout d'y prendre pied. Son bonheur constant l'avait enrichi et il allait se retirer à la campagne, quand la guerre des Pays-Bas avec l'Angleterre vint lui imposer de nouveaux devoirs et de nouveaux sacrifices. Sous les ordres de l'amiral Tromp, il se distingua au combat de Plymouth et en plusieurs autres rencontres. Ruiter était si simplement héroïque, si peu intéressé, qu'il ne murmura point, quand, au bout de deux années pendant lesquelles il avait dû s'entretenir à ses frais et combattre sans relâche, son pays lui fit une libéralité dérisoire de 1,500 florins. Au mois d'avril 1663, il reprit la mer à bord d'un vaisseau de trente-six canons. Une croisière glorieuse s'ouvrit pour lui, et lui valut cette fois le grade de vice-amiral. C'était mieux. De son côté, le roi de Danemark l'avait nommé chevalier de ses ordres pour avoir protégé Dantzig contre les Suédois. Après la paix de 1665, il reçut l'ordre de purger certains parages de la Méditerranée de la présence des pirates barbaresques. Il y réussit si bien que leur chef le plus redouté, le renégat Armand de Diaz, tomba entre ses mains. La guerre avec l'Angleterre ayant recommencé sur ces entrefaites, il battit les maîtres de la mer, chez eux, dans le canal, en trois rencontres. Ce fut à la suite de ces victoires successives qu'il osa pénétrer dans la Tamise et dicter en quelque sorte des lois à la fière Albion. L'honneur du traité de paix conclu à Breda, en 1667, lui revient bien plus

qu'à la diplomatie. Il ne manquait plus à Ruiter pour couronner une vie d'héroïsme qu'un seul triomphe et il l'obtint : ce fut de vaincre à lui seul, en 1673, les flottes combinées de la France et de l'Angleterre. On pourrait croire que maintenant le repos tant ambitionné et si souvent réclamé par lui devient sa récompense. Il n'en est rien. Compromis comme ami politique des frères de Witte, il ne fut respecté que parce que sa gloire était populaire et lui donnait une sorte d'inviolabilité. On l'éloigna ; il fut envoyé en Sicile pour y défendre la querelle de l'Espagne contre la France. Ce fut là qu'il récolta ses derniers lauriers. Frappé d'un boulet à la jambe, à l'affaire de Mongibello, il mourut à Syracuse, le 29 avril 1676. Les États généraux firent les frais du mausolée sous lequel ses restes reposent à Amsterdam, et le roi d'Espagne, afin de ne point passer pour un ingrat, l'éleva après sa mort à la grandesse avec le titre de duc. Ses enfants repoussèrent une faveur qui devait retomber sur eux. C.-A. Rahlenbeck.

G. Brandt, *Lyf en bedryf van M. van Ruiter*; Amsterdam, 1687, in-fol. — Otto Klopp, *Leben und Thaten des Admirals de Ruiter*; Hanovre, 1858, in-8°.

RUIZ (*Juan*), archiprêtre de Hita, naquit probablement à Alcala de Hénarès, et partagea la plus grande partie de sa vie entre Guadalajara et Hita, qui n'en est qu'à cinq lieues. Il subit une prison de treize années, de 1333 à 1347, par ordre de Gil Albornoz, archevêque de Tolède, probablement en punition de quelque intempérance de langue, ou de quelques désordres de mœurs. Il avait parcouru l'Italie et visité la cour de Rome. Bravant la persécution, il dirigea contre l'Église et contre le relâchement des mœurs du clergé des traits dont la hardiesse rappelle celle de nos plus malins fabliaux. De la date de sa prison, on peut inférer, en l'absence de tout autre renseignement, que Juan Ruiz florissait sous le règne d'Alphonse XI. Le fond du poëme de l'humoristique archiprêtre repose sur une histoire vraie, et cette histoire assez peu édifiante paraît avoir été la sienne. Ce récit des aventures d'un religieux sert de cadre à une foule de compositions de mètres et de caractères divers, apologues, contes badins, pastourelles, hymnes religieux, chapitres d'épopées burlesques, au milieu desquels disparaît le plan de l'ouvrage. Les trois seuls manuscrits connus, ceux de Tolède en particulier, ont reçu du temps de graves altérations, encore augmentées par les scrupules de l'éditeur Sanchez et des moines qui en étaient dépositaires. Enfin ces poésies étaient de celles que chantaient en public les jongleurs. Cette circonstance n'a pas peu contribué sans doute à en augmenter l'obscurité et le désordre. Il existe en effet entre les manuscrits des différences de leçons remarquables.

On pourrait faire de curieux rapprochements entre l'archiprêtre de Hita et Chaucer ; c'est la même ironie mordante, les mêmes joyeusetés, le même talent d'observer et de peindre. E. B.

Sanchez, *Poésies espagnoles antérieures au quinzième siècle.* — Ferd. Wolf, dans *Wiener Jahrbücher der Literatur*, 1832, t. LVIII. — Ticknor, *Hist. of Spanish literature*, I et III. — Puymaigre, *Les Vieux auteurs castillans.*

RUIZ (*Gonzales*). *Voy.* Gonzalez.

RULAND (*Martin*), médecin et philologue allemand, né à Freisingen, en 1532, mort à Lauingen, le 2 février 1602. Il fut médecin de l'empereur Rodolphe II et du comte palatin Philippe-Louis, et enseigna son art à l'académie de Lauingen. Partisan de l'alchimie et de l'empirisme grossier professé par les disciples de Paracelse, il prétendait avoir contre toutes les maladies des remèdes infaillibles, dont il ne voulait pas divulguer la composition ; c'étaient pour la plupart des préparations antimoniales, dont plusieurs ont longtemps gardé son nom. On a de lui : *De lingua græca ejusque dialectis omnibus*; Zurich, 1556 ; — *Clavis Scripturæ*; Strasbourg, 1564 ; — *Medicina practica nova*; Strasbourg, 1564, in-8° ; quatre éditions ; — *Synonyma seu copia græcorum verborum*; Augsbourg, 1567, in-8° ; — *De phlebotomia, scarificatione ac ventosatione*; Strasbourg, 1567, in-12 ; trad. en allemand ; — *De dosibus*; Strasbourg, 1567, in-12 ; — *Hydriatice seu ratio curandi morbos per aquas*; Dillingen, 1568, in-8° ; — *Curationum empiricarum centuriæ X*; Bâle, 1578, in-16 ; cinq éditions ; — *Balnearium restitutum*; Bâle, 1579, in-8° ; — *Thesaurus Rulandinus*; Bâle, 1591, in-16 ; quatre éditions ; — *Progymnasmata alchemiæ*; Francfort, 1607, in-8° ; — *Lexicon alchemiæ, obscuriorum rerum hermeticarum et Paracelsicarum phrasium explicationem continens*; Francfort, 1612, 1662, in-4° ; — *Secreta spagyrica*; Iéna, 1676, in-12, etc.

Ruland (*Martin*), médecin, fils du précédent, né à Lauingen, le 11 novembre 1569, mort à Prague, le 23 avril 1611. Reçu docteur à Bâle, âgé seulement de dix-huit ans, il devint en 1594, médecin pensionnaire de la ville de Ratisbonne et fut en 1607 appelé à Prague, comme médecin de l'empereur Rodolphe II. Moins charlatan que son père, il était cependant partisan des médicaments chimiques prônés par l'école de Paracelse. On a de lui : *De aureo dente qui nuper in Silesia puero septenni succrevisse animadversus est*; Francfort, 1595, in-8° ; l'auteur défendit contre Ingolstetter son opinion de l'origine naturelle de cette dent d'or par sa *Demonstratio*; ibid., 1597, in-8° ; — *De perniciosæ luis Hungaricæ curatione*; Francfort, 1600, in-8° ; — *Problemata medica physica*; Francfort, 1608, in-8° ; — *Alexicacus chymiatricus*; ibid., 1611, in-4°.

Freher, *Theatrum.* — Linden, *De scriptoribus medicis.* — Witte, *Diarium.*

RULHIÈRE (*Claude-Carloman* de), his-

torien et poëte français, né en 1735, à Bondy, près Paris, mort le 30 janvier 1791, à Paris. Il était fils d'un inspecteur de la gendarmerie de l'Ile-de-France. Son goût naturel l'entraînait vers la poésie ; et il avait déjà fait quelques vers dignes d'être remarqués, lorsqu'en sortant du collége de Louis le Grand, il se décida à entrer dans le corps des gendarmes de la garde. Il servit pendant dix ans, prit part à la campagne de Hanovre, et suivit le maréchal de Richelieu dans son gouvernement de Guienne. C'est à cette époque qu'il fit paraître son *Epître sur les disputes*, que Voltaire a insérée tout entière dans son *Dictionnaire philosophique*, et qu'il se plaît à regarder comme un petit chef-d'œuvre. Ce succès réveilla les premiers goûts de Rulhière. En 1760, il suivit, en qualité de secrétaire d'ambassade, le baron de Breteuil, nommé au poste de Saint-Pétersbourg. Il assista ainsi à la révolution qui mit Catherine II à la place de Pierre III ; et l'aspect de si grands événements développa en lui le germe des études historiques. A peine revenu en France, il renonça définitivement à la carrière militaire (9 juin 1765), malgré la commission de capitaine de cavalerie, qui lui fut offerte ; puis, sur les instances de la comtesse d'Egmont, qui l'engageait à écrire les événements dont il avait été témoin à la cour de Russie, il s'enferma dans la retraite, et acheva, en peu de temps, le manuscrit de ses *Anecdotes sur la révolution de Russie, en l'année* 1762. Il refusa de le livrer à l'impression, et se contenta d'en faire des lectures dans différentes sociétés, où il acquit bientôt une grande réputation. La cour de Versailles voulut connaître ce récit ; de son côté, l'impératrice Catherine, instruite de ce qui se passait, conçut quelques inquiétudes sur la nature des révélations de Rulhière, et chargea Grimm, son correspondant à Paris, de faire disparaître son manuscrit, à quelque prix que ce fût. Mais Rulhière mit en lieu de sûreté trois exemplaires, déposés entre les mains de trois personnes différentes, et tint tête aux menaces aussi bien qu'aux séductions. La protection de Monsieur, qui fut depuis Louis XVIII, lui fut alors d'un grand secours ; nommé secrétaire des commandements de ce prince (1775), il repoussa plus énergiquement que jamais les offres des agents de l'impératrice, qui allèrent jusqu'à lui proposer 30,000 livres pour faire disparaître seulement de ses *Anecdotes* quelques traits qui pouvaient blesser leur souveraine. Rulhière se contenta de promettre que son manuscrit ne serait imprimé qu'après la mort de Catherine ; et en effet, il ne fut publié qu'en 1797 (Paris, in-8o, et plusieurs fois depuis). Au moment de cette petite persécution, la cour donna une nouvelle preuve de son estime à l'historien de la révolution de Russie, en le chargeant, en 1768, d'écrire, pour le dauphin, la relation des derniers troubles de la Pologne. Rulhière se mit avec ardeur à l'œuvre ; mais il s'interrompit bientôt pour tracer, à la prière de son ancien patron, le baron de Breteuil, alors ministre, un *Rapport sur l'état des protestants, depuis la révocation de l'edit de Nantes*. Le cabinet, et notamment Malesherbes, furent enchantés de ce travail, qui fut présenté au roi, mais qui attira en même temps quelques critiques à Rulhière. C'est pour leur répondre qu'il fit alors paraître ses preuves à l'appui, sous le titre d'*Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV* (s. l. [Paris], 1788, 2 vol. in-8°). En 1771, il fut nommé écrivain politique attaché aux affaires étrangères, avec 6,000 livres de pension ; et en 1775, il reçut la croix de Saint Louis. C'est alors qu'il se remit avec une nouvelle ardeur à la rédaction de son histoire des troubles de la Pologne et, que, muni de certaines instructions du gouvernement, qui n'approuvait pas les projets de la Russie dans l'affaires du partage, il partit, en 1776, pour le pays dont il allait parler, et visita en moins d'un an Dresde, Varsovie, Vienne et Berlin. A son retour, il reprit son œuvre ; mais elle était loin de toucher à son terme ; et il n'avait encore presque rien publié, lorsqu'en 1787 sa réputation seule le fit admettre à l'Académie Française, en remplacement de l'abbé de Boismont. Reçu dans la société la plus choisie, Rulhière obtint, par l'entremise de son protecteur, Breteuil, la survivance du gouvernement de la Samaritaine, qui valait de 5 à 6,000 livres. Lorsque survinrent les premiers troubles, précurseurs de la revolution, il voulut écrire les événements du jour ; et à cet effet, il vint se loger à Versailles, auprès du manége ; il avait même rassemblé une assez grande quantité de notes, lorsque sa famille, inquiétée à la suite de la journée du 10 août, crut devoir les faire disparaître. Rulhière avait été subitement emporté dans la nuit du 30 janvier 1791. La Commune de Paris, que l'on accusa injustement de sa mort, fit saisir ses papiers, et priva ainsi le théâtre de deux comédies qui s'y trouvaient, dit on, *le Fâcheux* et *le Méfiant*.

Ce n'est qu'en 1807 que fut publiée pour la première fois son *Histoire de l'anarchie de Pologne et du demembrement de cette république*, à laquelle il avait travaillé pendant vingt-deux ans, et qu'il laissa inachevée, les livres XII et XIII, dont on a retrouvé des fragments, ne conduisant le récit des événements que jusqu'à la fin de 1770. Outre cet ouvrage, remarquable à tant de titres, on attribue encore à Rulhière plusieurs opuscules, et entre autres un *Portrait du comte de Vergennes* (Paris, 1789, in-8°), l'ennemi de Breteuil ; les *Anecdotes sur* (le maréchal de) *Richelieu*, et une brochure, intitulée : *De l'action de l'opinion*

sur les gouvernements. Dans sa retraite, et au milieu de ses travaux historiques, il n'abandonna pas la versification; il composa un petit poëme en trois chants, *Les Jeux de mains* (Paris, 1808, in-8°), mais qui produisit peu d'effet, parce qu'on avait alors perdu la clef des allusions dont cet écrit fourmille. Il fit aussi beaucoup de vers pour la société de la comtesse d'Egmont, et s'essaya dans tous les genres, contes, lettres, épîtres et épigrammes. Mais l'ouvrage qui a fondé sa réputation d'une manière durable, c'est son *Anarchie de Pologne*, mise au jour par le savant Daunou (Paris, 1807, 4 vol. in-8°), qui en a fait le plus magnifique éloge, et réimprimé en 1863, 3 vol. in-18 par MM. Didot. On doit aussi aux soins d'Auguis une édit. des *Œuvres* complètes de Rulhière (Paris, 1819. 6 vol. in-8°).

Daunou, *Notice sur Rulhière*. — Auguis, *Idem*. — Dallonville, *Idem* à la tête des *Œuvres poétiques de Rulhière*; Paris, 1800, in-8°. — Chr. Ostrowski, *Idem* à la tête de l'édition de 1863. — Quérard, *France littéraire*.

RUMFORD (*Benjamin* THOMPSON, comte DE), chimiste et physicien américain, né le 26 mars 1753 à Woburn (État de Massachusetts), mort le 21 août 1814 à Auteuil, près Paris. Sa famille, anglaise d'origine, comptait parmi les premiers colons du territoire de Woburn, où elle cultivait un petit bien. Son père le laissa orphelin dès le berceau, et sa mère, nommée Ruth Simonds, fille d'un fermier du voisinage, s'étant remariée, il aurait été livré à un dénûment presque absolu si son grand-père n'avait pourvu en mourant à son entretien et à sa première éducation. Le jeune Thompson fréquenta d'abord l'école publique de son village, où, avec les éléments des choses, il apprit un peu de latin; puis il s'attacha à un ecclésiastique, qui lui donna quelque teinture des mathématiques et de l'astronomie. Placé à treize ans chez un marchand de Salem, il n'alla pas au bout de son apprentissage, et fut obligé, par suite des premiers troubles qui éclatèrent entre les colonies et la mère-patrie, de renoncer au commerce (1769). Il se retira alors à Woburn et ouvrit pendant l'hiver une école dans les environs; il eut aussi la permission de suivre les cours de l'université d'Harvard, car il n'avait pas quitté l'étude des sciences, où ses progrès étaient devenus notables. En 1770 il fut invité à tenir l'école de Rumford (aujourd'hui Concord), et dans ce village, dont il devait illustrer le nom, il rencontra une riche veuve, Mme Rolfe, qui s'éprit vivement de lui au point de lui accorder sa main (1772). Thompson avait reçu de la nature une belle figure, une taille élevée, des yeux bleus et brillants, des cheveux noirs; à ces avantages physiques il joignait des manières nobles et douces, un tact exquis, des connaissances variées et de l'esprit. Le désir de faire figure dans le monde le porta à rechercher les faveurs de l'autorité : aussi accepta-t-il un brevet de major dans la milice, et en 1774, il rejoignit l'armée à Boston (1). Il se trouvait à Woburn au moment où éclata la guerre civile; ses rappports avec les officiers anglais et ses opinions aristocratiques l'avaient rendu tellement suspect aux patriotes qu'il fut arrêté et mis en jugement (mars 1775); renvoyé en liberté sans avoir néanmoins reçu un verdict d'acquittement, il chercha contre le ressentiment populaire un refuge dans le camp même des rebelles, et prit part en volontaire au siége de Boston ainsi qu'à la bataille de Lexington. Mais en dépit de ses talents et de sa loyauté, il ne put dissiper les préventions de ses compatriotes, et on accueillit par un refus la demande qu'il avait faite d'un brevet d'officier. Voyant sa carrière brisée et sa vie à peine en sûreté, il vendit tout ce qu'il possédait, gagna secrètement une frégate royale, et fut conduit à Boston (octobre 1775), où le général Gage le reçut avec distinction.

Lors de l'évacuation de cette ville (mars 1776), Thompson, qui désirait voir l'Europe, se chargea de porter à Londres cette mauvaise nouvelle. La précision et l'étendue des renseignements qu'il donna sur la rébellion, son esprit et sa bonne mine prévinrent en sa faveur le ministre des colonies, lord Georges Sackville; il l'attacha à ses bureaux et l'éleva en 1780 au poste de sous-secrétaire d'État de son département. Au milieu de ses nombreux travaux Thompson trouva le temps de reprendre le cours de ses recherches scientifiques, et se livra, sur la cohésion des corps et sur la vitesse des projectiles de guerre, à une série d'expériences qui n'amenèrent aucun bon résultat. Une fortune si soudaine ne satisfaisait point son ambition, et il songeait à délaisser les intérêts d'un protecteur incapable et méprisé quand ce fut au contraire celui-ci qui, en tombant du pouvoir, lui retira son appui. Forcé de résigner son portefeuille (1782), lord Sackville n'oublia pourtant aucune de ses créatures, et dans le partage de ses dernières faveurs, il accorda à son secrétaire le grade de lieutenant-colonel des dragons dans un régiment américain à la solde de la Grande-Bretagne. Thompson revit encore une fois son pays natal; mais tout occupé d'organiser son régiment, il n'assista à aucun engagement et ne quitta Long-Island, où il résidait, que pour retourner l'année suivante en Europe, avant même les préliminaires de la paix (1783). Emporté par une vive passion pour son métier, il imagina aussitôt d'entrer au service de l'empereur, alors en guerre avec les Turcs, et il eût accompli son dessein sans un événement imprévu qui vint ouvrir devant lui une carrière

(1) L'année suivante il fut forcé de fuir de Concord avec tant de précipitation afin d'échapper à la fureur du peuple qui ne lui pardonnait pas ses sentiments politiques, qu'il y laissa sa femme et une fille encore au berceau. Il ne revit plus jamais l'une et ne se réunit à l'autre que vingt ans plus tard.

bien plus utile et non moins glorieuse. En passant par Strasbourg, il fut présenté à Maximilien de Deux-Ponts (depuis roi de Bavière), qui y commandait un régiment, et ce prince, charmé de sa conversation et de ses vastes connaissances, lui donna de fortes recommandations pour son oncle Charles-Théodore, l'électeur régnant. C'était un souverain spirituel, instruit, ayant du goût pour les sciences et pour tout ce qui annonçait de la grandeur, mais fort attaché aux principes du gouvernement absolu et qui en toute chose s'était proposé Louis XIV pour modèle à suivre. Les idées politiques de Thompson n'étaient pas fort éloignées de celles-là; aussi promit-il au prince, en le quittant, de s'attacher à lui et de n'avoir plus d'autre maître. Il revint à Londres et obtint de Georges III, avec la permission d'entrer au service de la Bavière, le titre de chevalier et le traitement de demi-solde qui appartenait à son grade.

De retour à Munich dans l'automne de 1784, sir B. Thompson jouit de la faveur la plus signalée, sans exercer d'abord d'autres fonctions auprès de l'électeur que celles d'aide de camp et de chambellan. Bientôt après il devint conseiller d'État et major général, et s'élevant par degrés, il fut nommé successivement lieutenant général, commandant en chef des armées, ministre de la guerre et surintendant de la police, chevalier de plusieurs ordres, et membre de plusieurs compagnies savantes. Enfin Charles-Théodore profita en 1790 du droit que lui donnaient les fonctions de vicaire de l'empire d'Allemagne pour accorder à son favori la dignité de *comte de Rumford*. En atteignant une position si haute, l'excessive vanité de ce dernier dut se trouver satisfaite; il faut convenir du reste qu'il se montra digne des grâces dont il fut comblé, et qu'il les paya en rendant à son pays adoptif des services bien supérieurs. Dans l'espace de quelques années, il changea la face de la Bavière : il réorganisa l'armée, dans laquelle une longue inaction avait laissé introduire de graves abus; il améliora la condition du soldat, simplifia l'exercice et l'armement, facilita l'instruction, établit à Manheim des ateliers où se fabriquaient avec ordre tous les objets nécessaires aux troupes, et adopta le système, déjà pratiqué en Prusse, des garnisons permanentes en temps de paix. La suppression de la mendicité est un des titres de gloire les moins connus de Rumford. Avant de s'y résoudre, il en médita longtemps le plan, en prépara en secret les détails, et en dirigea l'exécution avec fermeté. Munich était, dit-on, après Rome, la ville la plus infestée de mendiants en Europe. Le 1er janvier 1790 parut une défense expresse de demander l'aumône, et tous ceux qui en vivaient publiquement furent arrêtés et mis en demeure de choisir entre une vie libre et régulière ou leur admission dans une maison de travail, formée et soutenue au moyen d'une souscription volontaire. Le nombre de ces travailleurs forcés s'éleva dans la première semaine à deux mille cinq cents, et fut réduit à quatorze cents quelques années après. On leur fournit des matériaux, des outils, des salles spacieuses, une nourriture saine; on leur paya l'ouvrage à la pièce. D'abord on les employa à l'habillement des troupes, puis à la fabrication de différentes articles qui furent vendus au dehors, ce qui finit par donner plus de 10,000 florins de profit par an. Dans le régime intérieur de l'établissement charitable, on n'eut recours qu'à des moyens de douceur, et toute correction corporelle en fut bannie.

Bien que Rumford ait été, selon l'expression de Cuvier, « dirigé dans ses opérations plutôt par les calculs d'un administrateur que par les mouvements d'un homme sensible », c'est en travaillant pour les pauvres qu'il a fait ses plus belles découvertes. En effet, en cherchant les moyens de nourrir, de vêtir, de chauffer et d'éclairer avec le plus d'économie possible un si grand rassemblement d'hommes, il fut amené à prendre la chaleur et la lumière pour objet de ses expériences. Il découvrit que de toutes les substances l'air interposé dans les fibres des corps possédait au plus haut degré la faculté de retenir le calorique; que la flamme à l'air libre chauffe peu surtout si elle n'est pas vivement agitée et si elle ne frappe pas verticalement le fond d'un vase; que la vapeur de l'eau est aussi un mauvais conducteur quand elle n'est pas en mouvement; que la chaleur se distribue dans les fluides par le transport incessant des molécules, ce qu'il vérifia par une série d'expériences directes et ingénieuses. L'application suivie de ces vérités conduisit ce savant à déterminer des règles pratiques pour la construction des cheminées, des fourneaux et des chaudières, et à réduire ainsi de plus de moitié la consommation du combustible dans les appartements, les ateliers et les cuisines. Il fit de la vapeur d'eau un moyen de chauffage, qui reçut en peu de temps une multitude d'applications très-utiles, et il était même parvenu à dépouiller la fumée de toute la chaleur qu'elle contient, ce qui donna l'occasion à un fameux bel esprit de dire que Rumford finirait par cuire son dîner à la fumée de son voisin. — Ses travaux sur la lumière ne sont pas moins remarquables, et on lui doit principalement cette double observation : 1° que la flamme ne cesse jamais d'être transparente et perméable à la lumière d'une autre flamme; 2° que la quantité de la lumière n'est pas proportionnée avec celle de la chaleur, et qu'elle ne dépend pas, comme celle-ci, de la quantité de matière brûlée, mais bien de la vivacité de la combustion. En combinant ces faits, il inventa une lampe à plusieurs mèches parallèles et produisant une clarté éblouissante. « Frappé sans cesse des merveilleux phénomènes de la chaleur et de la lumière, dit Cuvier, il était naturel qu'il

à se faire une théorie générale sur grands agents de la nature : il ne les ait l'un et l'autre que comme des effets uvement vibratile imprimé aux molé- s corps, et il en trouvait une preuve production continuelle de chaleur qui a le frottement. Le forage d'un canon de par exemple, mettant en peu de temps ébullition, et cette ébullition durant ue le mouvement qui l'avait produite, t difficile de concevoir comment dans un s, il se dégagerait une matière; car il qu'elle fût inépuisable. » Dans ces der- ps on a repris cette théorie dynamique leur, qui, grâce aux travaux de Seguin, et de Mayer, a gagné de nombreux adhé- Angleterre et en France.

nt les principaux travaux scientifiques de ; mais il rendit aux sciences des services onvient aussi de parler. Il institua deux els pour être décernés par la Société e Londres et par la Société philoso- Philadelphie aux expériences les plus tes dont la chaleur et la lumière se- s objets, et fut l'auteur principal de ion royale de Londres, dont il fit pa- 1800 le prospectus. Aux améliorations roduisit dans la vie pratique, ajoutons vention des soupes économiques, beau- prônées et que la faim seule peut rendre les. « On est étonné que Rumford que extrêmement sobre, a publié une e dissertation sur les plaisirs du goût moyens d'exciter et d'augmenter l'ap- si peu fait pour obtenir ce résultat système de cuisine pour les pauvres; cessera de s'étonner de cette contra- pparente quand on saura qu'il regar- asse des hommes comme de pures ma- les nations comme devant être gou- lespotiquement et à peu près suivant le u'il avait conçu pour les maisons de D'après ces principes, il ne s'agissait nourrir les ouvriers assez bien pour chez eux la force musculaire dec , et les soupes économiques, remplis- but, devaient être regardées par lui e grand *desideratum* (1). »

ite d'un assez long séjour à Londres, revint en 1796 à Munich. Il trouva la ans des circonstances critiques, envahie ar les Français et par les Autrichiens, aient malgré sa neutralité, d'y établir le e la guerre. Placé à la tête du conseil e en l'absence de l'électeur, il gou- dant trois mois avec autant de fermeté gesse, et fut en récompense de ce der- e, nommé directeur de la police géné- ans plus tard, il reçut le titre de plénipotentiaire à Londres (1798); mais les usages du gouvernement anglais ne permettant pas d'admettre un de ses sujets en qualité de représentant d'une puissance étrangère, il eut la douleur de renoncer au poste qu'il avait souhaité avec le plus d'ardeur de remplir. La mort de son bienfaiteur Charles-Théodore lui fit éprouver une mortification nouvelle (16 février 1799): Maximilien, qui lui succéda, avait des vues politiques qui ne s'accordaient guère avec celles du comte, et bien qu'il rendît justice à son mérite, il ne put le garder au nombre de ses conseillers. Rumford quitta donc la Bavière, et n'y retourna qu'en 1801, après la paix d'Amiens; voyant que tout espoir de ressaisir son ancienne influence était perdu, il dit adieu à son pays d'adoption et se retira définitivement en France. En 1802 il fut présenté au premier consul, qui lui fit un accueil très-flatteur, et en 1803 il devint correspondant de l'Institut. Malgré son extrême sobriété et la régularité méthodique de sa vie, il succomba en peu de jours à une fièvre dont il fut atteint dans sa maison de campagne d'Auteuil, où il passait la belle saison; il était dans sa soixante-deuxième année. Il avait épousé en secondes noces (1805) Mlle Paulze d'Yvoi, veuve de Lavoisier (*voy.* ci-après); mais cette union ne fut point heureuse par suite du caractère bizarre des deux époux, qui se querellaient sans cesse pour les sujets les plus minces. Rumford avait peu d'aménité dans le caractère; il était morose, sobre de paroles, rempli de lui-même; il méprisait les hommes et aimait le gouvernement absolu. Il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que de la viande rôtie ou grillée, comme étant la plus nutritive. Il est auteur d'un grand nombre de dissertations et de mémoires anglais et français, insérés dans les *Philosophical transactions*, les *Mémoires* de l'Institut et autres recueils. La plupart ont été réunis sous le titre d'*Essais politiques, économiques et philosophiques* (Genève, 1798-1806, 3 vol. in-8° fig., et traduit de l'anglais. Ses *Mémoires sur la chaleur* ont paru à Paris, 1804, 2 part. in-8°. P. L.

Cuvier, *Éloges*. – *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *The English Cyclopædia* (biogr.) — J. Sparks, *American biography*, 2e série, V.

RUMFORD (*Marie-Anne-Pierrette* Paulze, dame Lavoisier, puis comtesse de), femme du précédent, née à Montbrison, le 20 janvier 1758, morte à Paris, le 10 février 1836. Fille de M. Paulze, fermier général des finances, et d'une nièce de l'abbé Terray, elle reçut une éducation distinguée et de bonne heure se trouva liée avec la plupart des hommes célèbres que son père se plaisait à réunir dans son hôtel. Elle allait accomplir sa quatorzième année quand elle épousa, le 16 décembre 1771, l'illustre Lavoisier (*voy.* ce nom). Toute dévouée à son mari, elle voulut s'associer à ses travaux comme un disciple, et non contente de l'aider dans son laboratoire, elle prenait part à ses expériences, écrivait les ob-

(1) ... *nouv. et portat. des Contemp.*

servations qu'il lui dictait, traduisait ou dessinait pour lui. C'est ainsi qu'elle apprit l'art de la gravure pour illustrer de ses mains le *Traité de chimie* de Lavoisier, dont toutes les planches sont réellement dues à son burin; c'est ainsi que, pour lui plaire, elle publia la traduction de l'*Essai sur le Phlogistique* (Paris, 1788, in-8°), de l'anglais Kirwan, bien que les doctrines de ce savant fussent opposées à celles de Lavoisier qui venaient de renouveler la chimie. Tendrement aimée de son mari, jouissant d'une fortune immense, elle recevait chez elle à l'Arsenal les hommes les plus distingués, à qui elle faisait les honneurs de sa maison avec autant d'aménité que de grâce, lorsque la révolution mit fin à cette heureuse et brillante existence. Le 8 mai 1794, son père et son mari périrent sur le même échafaud; elle-même n'échappa à la mort, après un court emprisonnement, qu'en vivant au milieu de Paris dans l'obscurité la plus profonde. Le dévouement d'un serviteur fidèle à qui elle témoigna à son tour jusqu'au dernier moment, la plus pieuse reconnaissance, lui conserva sa fortune et celle que lui avait léguée Lavoisier. Sous le Directoire, elle reprit sa place dans le monde, et réunit dans sa maison toute une pléiade de savants, amis et disciples de son mari. Le comte de Rumford lui plut par son esprit et par ses manières; elle l'épousa le 23 octobre 1805, mais elle ne s'accorda pas longtemps avec lui. Mme de Rumford, qui avait mis dans son contrat la clause expresse qu'elle garderait le nom de Lavoisier, dut provoquer une séparation amiable qui eut lieu en effet le 30 juin 1809. Elle continua de recevoir, et son salon, terrain neutre où ne cessèrent de se réunir les célébrités de la politique, de la littérature et de la science, fut le dernier des salons du dix-huitième siècle. Elle s'éteignit au milieu des personnes qu'elle aimait à grouper autour d'elle, donnant à l'une des conseils, répandant sans éclat ses bienfaits sur l'autre, les charmant toutes par la solidité de son esprit et l'affabilité de ses manières. Elle mourut sans être longtemps malade, car la veille même, elle avait passé la soirée dans ce salon dont elle faisait pour la dernière fois les honneurs. En 1805, elle avait réuni et publié les *Mémoires scientifiques* de Lavoisier, en les accompagnant d'une préface simple, et sans prétention. H. F—T.

Guizot, *Mme de Rumford*; Paris, 1841, in-8°.

RUNJEET SINGH, roi de Lahore, né le 2 novembre 1780, à Gugarânwâla (60 milles à l'ouest de Lahore), mort le 27 juin 1839. Son grand-père, Churruth Singh, né dans une humble condition, était parvenu par son audace et ses exploits à être le *sirdar* ou chef de Sookur Chukea, dans le Punjaub, une des douze associations qui constituaient le pouvoir militaire des Sikhs. Son père, Maha Singh, étendit de plus en plus par son courage le territoire qu'il avait reçu; cependant l'héritage qu'il transmit à son fils unique n'était pas considerable. A cette époque, les belles provinces du nord de l'Inde étaient partagées entre une foule de petits princes, pillards et rapaces, mais indépendants les uns des autres, et qui les dévastaient par la guerre et le brigandage. Runjeet avait douze ans quand il perdit son père. Pendant sa minorité, sa mère qui était encore jeune et belle, eut le gouvernement auquel le jeune sirdar était associé de nom. Dominée par l'ambition et par un amant, elle chercha à corrompre et à amollir l'esprit de son fils, afin de le rendre incapable d'exercer l'autorité, quand il serait devenu homme. Son éducation fut donc très-négligée. Il n'apprit ni à lire ni à écrire. Son divertissement le plus innocent était la chasse. Dans son enfance, la petite vérole mit ses jours en danger, et le priva de l'œil gauche. A dix-sept ans, il prit la conduite absolue des affaires, et sa mère étant morte alors presque subitement, le bruit se répandit que Runjeet lui avait fait donner du poison, sous le prétexte de liaison illicite. Alors commence sa carrière d'ambition et d'exploits. En 1799, il saisit l'occasion de rendre des services comme auxiliaire à Sunam, chah d'Afganistan, qui avait envahi le Penjab, et se fit autoriser par lui à occuper Lahore, qu'il enleva aux sirdars sikhs, et qu'il conserva malgré tous les efforts qu'on fit pour l'en chasser. Chaque année, il entreprit des expéditions pour agrandir ses possessions, occuper des forts d'une position importante, rendre tributaires des chefs rivaux, et il réussit partout, tantôt par la force, tantôt par la ruse et l'adresse, tactique où il excellait. Entouré de petits princes efféminés, il était parvenu, vers 1809, à subjuguer les uns, à enchaîner les autres à sa politique, et à se former un État considérable. Ces conquêtes incessantes avaient alarmé les chefs sikhs établis entre le Sutledge et le Jumna. Ils réclamèrent la protection anglaise. On envoya à Lahore un employé supérieur de la Compagnie. Soutenu par un corps de troupes, il força le Maha Rajah à abandonner ses prétentions féodales sur les chefs sikhs, entre les deux rivières; mais en même temps, le gouvernement britannique renonça à toute prétention sur les territoires de Runjeet au nord du Sutledge. C'est l'unique occasion où ce prince se soit trouvé en conflit avec les Anglais. Un incident avait fait une profonde impression sur son esprit. Au commencement du séjour de l'envoyé, trois mille *ukalces*, soldats irréguliers, ayant aperçu les cinq cents cipayes de l'escorte occupés à dresser leurs tentes, fondirent brusquement sur eux. Les Anglo-Indiens, revenus de leur première surprise, assaillirent les agresseurs avec la vigueur et l'expérience de soldats exercés, et les mirent facilement en déroute malgré leur nombre très-supérieur. Runjeet, qui avait observé l'escarmouche, complimenta l'envoyé sur la bravoure et la discipline de ses troupes; mais il comprit tout de suite combien la tactique des nations civilisées leur assurait de supériorité, et combien il était important pour

lui d'éviter toute lutte avec les soldats disciplinés de l'Angleterre. Dès ce moment, il s'occupa d'organiser son armée sur le modèle européen, et d'attirer à son service de bons officiers et sous-officiers, pour dresser et exercer ses nouveaux bataillons. Le traité qu'il avait conclu avec les Anglais lui permit de reprendre ses conquêtes dans le Penjab et l'Afganistan. Il serait fastidieux de citer les noms indiens des villes ou des petits territoires qu'il annexa à ses États. Dès 1812, les douze associations sikhs s'y étaient fondues, et il prit alors le titre de roi du Penjab. Sa capitale devint l'asile de deux rois de Caboul, chassés de leurs États. L'un d'eux, Chah-Sujah, paya cher cette hospitalité. Runjeet savait que cette famille possédait de très-riches joyaux, dont le plus célèbre était le magnifique diamant *Koh-I-Noor*. Il résolut de s'en emparer de gré ou de force. Les instances n'ayant pas réussi, il retint prisonniers le chah et sa femme, puis entreprit une expédition pour les rétablir sur le trône, mais à la condition que le diamant lui serait livré, comme prix de ses services. C'est ainsi que tomba entre ses mains ce célèbre diamant que sa grosseur et la vivacité de ses reflets ont fait surnommer la *Montagne de lumière;* il appartient maintenant à la couronne d'Angleterre.

Poursuivant son système d'annexions, Runjeet s'empara (1817) de l'importante ville de Moultan, qu'il avait antérieurement prise deux fois sans pouvoir la garder, puis (1819) de la riche cité de Cachemir qu'il ambitionnait depuis longtemps, et réunit toute la province à ses États. C'est après cette conquête qu'il prit le titre de *Maha Rajah*, le roi des rois. Dans le cours de 1822, sa renommée et son penchant bien connu pour les étrangers engagèrent deux officiers français, Allard et Ventura, que les événements des Cent-Jours avaient jetés en Orient, à visiter le Penjab. Runjeet leur fit une réception flatteuse, et les chargea d'introduire un système général de réforme dans son armée. Ce fut principalement à leurs talents et à leur expérience que l'armée des Sikhs dut son organisation supérieure et ses qualités militaires. Le général Allard, ancien aide de camp du maréchal Brune, obtint surtout son estime et son attachement, et au bout de peu d'années fut fait généralissime de ses armées. Ce fut avec ces nouvelles forces que Runjeet acheva d'agrandir ou d'affermir ses conquêtes. Pas une révolte n'éclata contre lui dans le cours de son long règne. En 1831, Jacquemont écrivait : « Il n'y a en Asie, auprès de la puissance anglaise, que celle de Runjeet Singh qui soit restée debout. » Comme souverain, ce prince montra beaucoup d'habileté politique, un grand esprit d'organisation, des instincts rares de gouvernement, et dans les circonstances difficiles, un tact admirable. Chose singulière, il ne savait pas écrire. Son état militaire, qui à son avénement n'offrait que des bandes de pillards à cheval, avec quelques fantassins mal disciplinés, se composait, peu d'années avant sa mort, de soixante-dix mille hommes, dont trente-six mille d'infanterie, organisés en régiments réguliers. Son royaume s'étendait du Sutledge à l'Indus, et de Cachemir à Moultan, c'est-à dire, qu'il embrassait toutes les contrées arrosées par les cinq branches tributaires de l'Indus. Il comprenait vingt millions d'habitants, et avait un revenu très-considérable. Par suite de sa position, Runjeet se trouva souvent en contact avec les Anglais. Les deux parties s'observaient d'un œil de défiance; mais comme il était de leur intérêt réciproque de se ménager, on mettait des deux côtés beaucoup de soin et d'art à se témoigner de l'amitié. Les ambassades étaient fréquentes à la cour de Lahore; Runjeet les accueillait avec la plus grande pompe, faisait aux envoyés des présents magnifiques; mais, devinant très-bien ce qu'ils venaient faire dans le pays, il les surveillait avec défiance, et s'appliquait à entretenir parmi les populations de l'intérieur la haine contre la puissance britannique. Il avait bien fondé un trône; mais cette dynastie, fondée pour l'avenir, pourrait-elle se maintenir en présence des Anglais? C'était pour lui un sujet de vive préoccupation. Cela le rendit assez souvent injuste. Tout en employant des officiers européens, il ne cessa jamais de se défier d'eux, et ses soupçons n'épargnaient ni Allard ni Ventura, malgré leur fidélité si longtemps éprouvée. Sans nuire à ses actives occupations, il se livrait à des orgies fréquentes, aimait beaucoup les vins spiritueux, et ne buvait que pour se surexciter. Il avait d'habitude pour Hébés deux ou trois des plus jolies Cachemiriennes de son harem. Ses divers excès achevèrent de ruiner sa santé, et à cinquante ans, il était arrivé à une décrépitude prématurée. En 1836, son armée fut totalement défaite par les Afgans; mais malgré ces revers, il conserva jusqu'au bout son autorité sur ses sujets.

Quand le gouvernement anglais apprit sa mort, il fut ordonné de tirer, en l'honneur de cet allié, des forts de Delhi, d'Agra, d'Allahabad et autres, soixante coups de canon, nombre correspondant à celui de ses années. Cette mort (27 juin 1839) ouvrait à l'ambition britannique un nouveau champ d'entreprises. Runjeet laissait un faible héritier, et des rivaux qui brûlaient de le renverser. Après Runjeet Singh, il n'y eut plus qu'intrigues, troubles sanglants, désastres, révolutions, et cet empire qu'il avait mis trente ans à former finit par être la proie de ses habiles et puissants voisins. — Cet homme singulier était de petite taille, très-maigre, fortement marqué de petite vérole, et n'avait qu'un œil, qui était saillant, calme et spirituel. Son nez s'écartait du type sikh; il était légèrement retroussé; sa bouche était bien faite et expressive. Mais ce corps si frêle renfermait une âme d'une trempe supérieure. Ses qualités l'emportaient de beaucoup sur ses défauts. Différent des autres princes de l'Orient, il n'était pas cruel par tempérament, et

sa politique le maintint dans ses dispositions à la clémence. Il n'ordonna jamais un assassinat, étrange exemple parmi les chefs sanguinaires de l'Inde et de la Perse. Sir Alex. Burnes, qui avait été admis à sa familiarité, dit : « Je n'ai jamais quitté un Asiatique avec les impressions que me laissait cet homme, qui, sans éducation et sans guide, administre son royaume avec une infatigable énergie, et gouverne pourtant avec une modération sans exemple chez les princes d'Orient. Il sut former un corps de cent petites républiques ou associations, et sa main habile sut le maintenir durant sa vie. Somme toute, il a laissé une bonne, une glorieuse renommée. Et si tout est tombé après lui, c'est que la politique anglaise le rendait nécessaire. Elle exigeait que nous eussions entre nos mains les défilés des cinq rivières tributaires qui baignent les plaines entre l'Indus et notre frontière occidentale. » J. Chanut.

English cyclopædia (biogr.). — *Edinburgh Review*, 1840. — *London Quarterly Review*, 1840. — *Revue Britannique*, t. X, 1834; t. XIII, 1835; t. XXIII, 1839, t. XXVII, 1840. — Cuvillier-Fleury, *Notes historiques sur le général Allard*. — Jacquemont, *Correspondance*.

RUPERT (*Robert* de Bavière, plus connu sous le nom de prince), neveu de Charles Ier, roi d'Angleterre, né à Prague, le 17 décembre 1619, mort à Londres, le 29 novembre 1682. Sa mère, Élisabeth, fille aînée de Jacques Ier, roi d'Angleterre, avait épousé Frédéric V, électeur palatin, qui fut banni de ses états à la suite d'une tentative malheureuse pour s'assurer le trône de Bohême. Remis dès l'enfance entre les mains d'Henri-Fréderic, prince d'Orange, il reçut une éducation toute militaire; à treize ans il assista au siége du Rhynberg, et à dix-huit, il commanda un régiment de cavalerie à la tête duquel il prit part à plusieurs campagnes. Après avoir été trois années prisonnier des Impériaux, il vint chercher fortune à la cour de Charles Ier, son oncle. Mis à la tête de la cavalerie, il servit la cause royale dans divers siéges et combats où il se fit remarquer par son courage impétueux plutôt que par sa prudence. L'ordre de la Jarretière et le rang de pair d'Angleterre avec le titre de duc de Cumberland furent sa récompense (janvier 1644). Cependant, à Marston-Moor, il compromit, par sa témérité, le succès de la journée; mais la confiance du roi n'en fut point diminuée, et bientôt il obtint le commandement général de l'armée (1645). A la fatale journée de Naseby, il enfonça l'aile qui lui était opposée; mais, en se lançant à sa poursuite, il laissa la victoire à Cromwell resté ferme à la tête des autres forces du parlement. Le monarque vaincu conservait un point d'appui important dans la ville de Bristol. Rupert, qui avait répondu de la conservation de cette place avec son assurance ordinaire, la rendit après une faible defense (10 sept. 1645). La partialité de Charles Ier pour son neveu ne tint pas contre ce nouvel échec : il lui écrivit le 14 une lettre sévère et lui retira son commandement. Rupert se rendit à Belvoir Castle pour rendre compte de sa conduite : il repoussa facilement l'accusation de trahison, mais non celle d'imprudence. Il devint par suite impopulaire, et eut, dit Clarendon, cette chance malencontreuse de déplaire également au parti du roi et à celui du parlement.

Cependant, la cause royaliste ayant cessé d'être appuyée en Irlande, Charles, à bout de ressources et d'hommes, confia à Rupert le commandement de la partie de la flotte qui lui était restée fidèle (1648). Celui-ci, malgré la bravoure aventureuse qui semblait convenir à ce nouveau théâtre, ne fut guère plus heureux sur mer que sur terre. Bloqué par l'escadre parlementaire de Blake, il parvint à s'échapper et fit voile pour Lisbonne, puis pour Carthagène, toujours poursuivi par son adversaire, mais protégé dans sa fuite par les rois de Portugal et d'Espagne. Enfin, à Malaga, ayant été assez mal avisé pour couler et détruire des vaisseaux marchands anglais, il fut rejoint par Blake qui détruisit son escadre à l'exception de quatre ou cinq vaisseaux. Rupert s'échappa à grand'peine et se rendit en Amerique où, pendant près de trois ans, il vécut de piraterie.

En mars 1653, nous le retrouvons en France où ses aventures romanesques, ses esclaves maures, son train bizarre, font de lui pendant quelque temps un objet de curiosité et le héros de plus d'une intrigue galante. Au printemps de 1654, il se retira en Allemagne. Il ne rentra en Angleterre qu'à l'époque de la Restauration, et, lors de la guerre avec la Hollande (1665), il obtint un commandement dans la flotte, d'abord sous le duc d'York, puis conjointement avec le duc d'Albemarle. Il se distingua particulièrement à l'affaire du 3 juin 1666, dont l'issue resta indécise. En 1673, il fut nommé amiral de la flotte que le roi venait d'équiper, et, dans plusieurs engagements, notamment dans celui du 11 août, à l'embouchure du Texel, il eut l'honneur de disputer l'avantage aux Hollandais commandés par Tromp et Ruiter.

Là se termina sa carrière active. Les fatigues d'une vie aventureuse et dissipée, une blessure grave qu'il avait reçue en Flandre lui rendaient le repos nécessaire. Conseiller privé, gouverneur du château de Windsor, il se livra à la culture des arts qu'il avait toujours aimés, s'occupa d'expériences de chimie et de physique, d'essais de perfectionnements pour l'artillerie, etc. Il est l'auteur d'une composition qu'on appela d'après lui *métal du prince;* quelques-uns lui attribuent l'invention de la gravure en demi-teinte ou *manière noire*, dont il est certain du moins qu'il pratiqua et perfectionna le procédé. Le prince Rupert laissa en mourant deux enfants naturels, mais il n'avait jamais été marié. Des lecteurs français ne nous pardonneraient pas d'omettre le piquant portrait qu'a tracé de lui le spirituel auteur des *Mémoires du chevalier de Gramont :* « Il était brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit était sujet à quelques travers

dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques et quelque talent pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandait pas; fier, et même brutal, quand il était question de s'humaniser, il était grand et n'avait que trop mauvais air. Son visage était sec et dur, lors même qu'il voulait le radoucir; mais, dans ses mauvaises humeurs, c'était une vraie physionomie de réprouvé. » E.-J.-B. RATHERY.

Historical memoirs of prince Rupert; Londres, 1683, in-8°. — G. Bromley, *A collection of original royal letters*; Londres, 1787, in-8°. — E. Warburton, *Memoirs of prince Rupert and the Cavaliers*; Londres, 1848-1849, 3 vol. in-8°, et Paris, 1850, gr. in-8°.

RURIK, fondateur de la monarchie russe, mort en 879. Soit qu'il fut varègue, comme on l'a dit jusqu'à présent, ou lithuanien, comme Kostomarof a entrepris de le prouver, il est hors de doute qu'il vint en Russie en 862, à la prière de la république divisée de Novgorod, avec ses frères Sinéous et Trouvor. Ceux-ci se fixèrent l'un à Biélo-ozéro, l'autre à Izborsk; pour lui, il commença par se fortifier au vieux Ladoga, aujourd'hui chétive bourgade sur le Volkof. Les Novgorodiens, n'ayant pas tardé à se repentir d'avoir appelé un maître, se soulevèrent à la voix d'un de leurs concitoyens nommé Vadim, dont les anciennes chroniques et la chanson du batelier du Volga célèbrent encore la valeur. Rurik vint, en 865, rétablir sa dictature à Novgorod et tua, dit-on, Vadim de sa propre main. Ayant bientôt vu ses possessions agrandies par la mort de ses frères, il confia la garde de ses provinces, afin d'y mieux affermir sa domination, à quelques-uns de ses boyards; il appela dans ses États plusieurs colonies de Varègues sur le dévouement desquels il pouvait compter. Rurik mourut paisiblement après un règne de dix-sept ans, laissant pour successeur un fils en bas âge, nommé Igor. P[ce] A. G—N.

Chronique de Nestor. — *Histoires de Russie*, par Tatichtchef, Lomonosof, Karamzin, Polevoï et Soloviof. — Constantin Porphyrogenète, *De administrando imperio*, cap. 9. — Gatterer, *Comment. societ. regiæ scientiarum Goetting.*, t. XIII, p. 126. — *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord*; Copenhague, année 1851. — Dolgorouki, *Le Livre généalogique russe*. — *Les Origines slaves*; Paris, 1861.

RUSBROECK. *Voy.* RUYSBROEK.

RUSCELLI (*Girolamo*), érudit italien, né à Viterbe, mort en 1566, à Venise. Ses parents étaient pauvres et d'humble condition; à force de travail et de zèle, il parvint à sortir de l'obscurité et à se faire parmi les lettrés de son temps une place distinguée. Ses connaissances étendues dans l'histoire, la poésie, les langues anciennes et modernes, lui acquirent d'honorables amitiés; il connut Bernardo Tasso, qu'il essaya d'excuser auprès de Philippe II d'avoir épousé la cause du prince de Salerne, et il eut des éloges pour les premiers vers de Torquato Tasso. Il fut le digne émule de Dolce et d'Atanagi, avec qui il soutint des querelles ardentes sur des sujets littéraires. Ses travaux sont nombreux et variés, et il y a lieu de s'étonner de ce qu'il ait pu y suffire dans une vie assez courte. De lui-même on sait peu de chose. Il vécut d'abord à Rome sous le pontificat de Paul III, et y fonda l'académie *dello Sdegno*; puis il se transporta à Venise, où il fut attaché comme correcteur à l'imprimerie de Valgrisi; ce fut dans cette ville qu'il mourut, étant âgé de quarante à cinquante ans. Les principaux écrits originaux de Ruscelli sont : *Lettera in difesa dell' uso delle Signorie*, imprimé à la suite de la *Lettera di Ciotolini in difesa della lingua volgare*; Venise, 1551, in-8° : il y prend à tâche de défendre, contre Muzio, Tolomei, Annibal Caro, etc., la mode des titres honorifiques qui commençait à prévaloir en Italie; — *Vocabolario generale di tutte le voci usate dal Boccacio*; ibid., 1552, in-4°; — *Tre discorsi a Lod. Dolce*; ibid., 1553, in-4°; — *Del modo di comporre in versi, con un rimario*; ibid., 1559, in-8° : souvent réimprimé; — *Sopra i motti ed i disegni d'arme ed amore*; ibid., 1560, in-8°; — *Vita di J. Zane*, à la tête des *Rime* de ce poëte; ibid., 1561, in-8°; — *Le Imprese illustri*; ibid., 1566, in-4°; l'édition de 1584 fut augmentée d'un quatrième livre par le neveu de l'auteur; — *Segreti nuovi*; ibid., 1567, in-8°; — *Indice degli uomini illustri*; ibid., 1572, in-4°; — *Commentarj della lingua italiana lib. VII*; ibid., 1576, in-4°; — *Vocabolario delle voci latine con l'italiane*; ibid., 1588, in-4°; — *Supplimento alle* Storie del suo tempo *di Giovo*; ibid., 1608, in-4°; — *Rime piacevoli*, avec les *Poesie* de Borgogna; ibid., 1627, in-12. Il est à regretter que Ruscelli n'ait pas eu le temps de terminer ou de mettre au jour, on ne sait lequel, deux ouvrages considérables auxquels il travaillait en 1562, et qui avaient pour objet l'*Histoire de son temps* et une *Géographie* des quatre parties du monde. Il a écrit les scholies du poëme *De venatione* de Conti (Venise, 1551, in-8°), et il a traduit en italien la *Géographie* de Ptolémée (ibid., 1561, in-4°). Ce laborieux écrivain s'est fait l'éditeur d'une vingtaine d'ouvrages, imprimés presque tous à Venise, entre autres *Il Decamerone* de Boccace (1552, in-4°), le t. VI des *Rime di eccellenti autori* (1553, 1573, in-8°), *Petrarca corretto, con annotazioni* (1554, in-8°), *Rime di autori bresciani* (1554, in-8°), *Dell' eloquenza* de Daniele Barbaro (1557, in-4°), *Rime di Vittoria Colonna* (Florence, 1558, in-8°), *Orlando furioso* (1560, grand in-4°), *Lettere de' principi* (1562, in-4°), recueil traduit en français par Belleforest et augmenté plus tard de deux volumes; des traités d'Erizzo, etc. On a reproché à Ruscelli d'avoir introduit dans quelques-uns de ces ouvrages des changements qui en ont plus d'une fois dénaturé le sens.

Fontanini, *Bibliot. ital.* — Ghilini, *Teatro d'uomini illustri*. — Zeltner, *Correctorum erud. centuria*. —

Crescimbeni, *Volgar poesia*, III. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

RUSH (*Benjamin*), médecin américain, né le 24 décembre 1745, près Philadelphie (Pennsylvanie), mort le 19 avril 1813, à Philadelphie. Ses ancêtres, quakers de religion, avaient suivi en 1683 William Penn en Amérique. Sous la direction de son oncle maternel, il fit au collége de Princeton de si brillantes études qu'à l'âge de quinze ans il recevait le diplôme de bachelier ès-arts. S'étant mis en apprentissage chez John Redman, le plus habile praticien de Philadelphie, il se familiarisa avec les différentes branches de la médecine et traduisit en anglais les *Aphorismes* d'Hippocrate, ouvrage qui exerça sur son esprit, ses habitudes et ses écrits, une influence extraordinaire. Comme il n'y avait pas alors dans son pays d'école spéciale, il fut obligé, afin de compléter ses études, de passer en Europe et de fréquenter pendant deux ans les cours de Monro, de Cullen, de Gregory et de Black à Édimbourg. Il prit le bonnet de docteur en 1768, après avoir soutenu une bonne thèse *De concoctione ciborum in ventriculo ;* puis il résida quelque temps à Londres et à Paris. Au printemps de 1769, Rush commença à Philadelphie la pratique de son art. En son absence une école de médecine avait été fondée, grâce à l'actif concours de Morgan et de Kuhn ; à peine arrivé, il fut chargé d'y enseigner la chimie. Lors de la création de l'université de Pensylvanie (1791), il obtint la chaire de médecine théorique et pratique, et la conserva jusqu'à l'époque de sa mort. Il fut mêlé de la façon la plus honorable aux événements qui amenèrent l'affranchissement des colonies. Deux fois il siégea au congrès, en 1776 pour signer la déclaration d'indépendance, en 1787 pour adopter la constitution fédérale. Pendant la guerre, il fut plusieurs mois médecin en chef de l'hôpital militaire, et depuis 1799 il remplit l'office, à peu près nominal du reste, de trésorier de l'hôtel des monnaies des États-Unis. Rush passe à bon droit pour une des célébrités médicales de son pays. Il avait la passion de son art, passion qu'il rehaussait du reste par ses connaissances et par son inépuisable charité. Vers la fin de sa vie, il exprimait encore avec chaleur le plaisir qu'il avait éprouvé à étudier, à pratiquer et à enseigner la médecine. Il était exact, ponctuel, de mœurs pures, et joignait à une vive piété l'indépendance du caractère. « Soyez doux aux pauvres, » telle fut sa dernière parole à ses fils. En 1793, la fièvre jaune qui ravagea les États-Unis fit à Philadelphie un grand nombre de victimes. Rush fut sur pied durant des mois entiers ; des milliers de malades affluaient autour de lui et le consultaient jusque dans la rue ; son dévouement faillit lui coûter la vie. Il avait, dans cette épidémie, adopté le parti des *contagionistes ;* mais ayant reconnu son erreur, il eut la bonne foi de l'avouer et entraîna avec lui l'opinion publique. La liste de ses écrits est assez étendue ; la plupart consistent en mémoires insérés dans les recueils de diverses sociétés américaines, et qu'il réunit sous le titre de *Medical inquiries and observations* (Philadelphie, 1788-1798, 5 vol. in-8°) ; il en donna deux autres éditions, l'une en 1804, 4 vol., et l'autre en 1809, avec de nouveaux opuscules. Ces mémoires se distinguent en général par le tour philosophique des idées et par les observations pratiques ; les plus remarquables traitent *De la Médecine chez les Indiens, De l'Influence de la révolution d'Amérique sur le corps humain, De l'Esprit et du corps chez les vieillards, Du Choléra des enfants, Des Effets des liqueurs spiritueuses, De la Consomption,* et *De la cure des jambes sèches.* On y trouve, mêlés à beaucoup de choses utiles, des paradoxes, des idées bizarres, des doctrines hasardées sur le principe de la vie, sur la fièvre, sur les fonctions de la rate et du foie (1). Rush a encore publié : *History of the yellow fever;* Philadelphie, 1793, in-8° ; — *Essays literary, moral and philosophical ;* ibid., 1798, 1806, in-8° : il y a entre autres l'éloge de Rittenhouse et un traité pour démontrer combien il est inutile d'étudier le grec et le latin ; — *Lectures upon the institutes and practice of medicine ;* ibid., 1801, 1811, in-8° ; — *Treatise upon the diseases of the mind ;* ibid., 1812, in-8°. On lui doit la réimpression annotée des *Œuvres* de Sydenham et Cleghorn en 1809, et de celles de Pringle et Hillary en 1810. P. L—Y.

American medical and philosoph. register. — Delaplaine, *Lives of distinguished characters ;* Philad. 1815, in-4°. — Ramsay, *Eulogium and life of B. Rush*, 1813. — Sanderson, *Biography of the Signers*, IV. — *Biogr. méd.* — *New American Cyclop.*

RUSHWORTH (*John*), mémorialiste anglais, né vers 1607, dans le Northumberland, mort le 12 mai 1690, à Londres. Sa famille était honorable et dans l'aisance. Il ne fit qu'un court passage dans l'université d'Oxford, étudia ensuite le droit à Londres et fut reçu avocat : mais il ne fréquenta guère le barreau, et s'imposa de bonne heure la tâche d'écrire au jour le jour l'histoire de son temps ; il y mit un soin, une patience et un talent admirables qui ont suffi à tirer son nom de l'oubli. A la chambre étoilée, à la cour d'honneur, au tribunal de l'échiquier, au conseil, partout où était débattue quelque question intéressante, on le vit dès

(1) Lors de son séjour à Philadelphie, Cobbett ne manqua pas de tourner en ridicule le docteur Rush, qu'il appelait un nouveau Sangrado; après l'avoir raillé de toutes les manières dans sa gazette satirique, il l'insulta grossièrement dans un pamphlet intitulé *Rush light*, et fut condamné à cinq mille dollars (25.000 fr.) de dommages-intérêts envers sa victime. Rush ne voulut rien toucher de cette somme et l'abandonna toute entière aux indigents. Cobbett se vengea de lui et de son pays en écrivant une diatribe virulente qu'il publia à New-York, 1800, en 4 numéros in-12

1630 prendre des notes. Dix ans plus tard, quand le premier parlement se réunit (1640), il embrassa chaudement sa cause et ne manqua pas d'assister assidûment aux débats et aux conférences des deux chambres; il s'était fait même, à ce qu'il paraît, une sténographie particulière, afin de ne rien oublier d'essentiel. On lui donna bientôt la place qu'il eût le plus ambitionnée, celle de clerc adjoint des communes (novembre 1641). S'il s'acquitta avec zèle de ces modestes fonctions, on en a la preuve par les remercîments qu'en 1643 lui adressa le parlement, qui en outre le désigna d'une façon particulière pour occuper dans l'administration quelque charge plus honorable. Mais Rushworth ne tira aucun parti de ce vote, et s'il accepta de 1645 à 1650 la place de secrétaire de Fairfax, c'était pour obliger le général, qui était son parent. En 1652, il fut associé aux travaux de la commission nommée pour réformer la législation. Élu député de Berwick au parlement de 1658, il représenta encore cette ville en 1660, et sous Charles II en 1679 et en 1681. Trois ans plus tard, il était arrêté et jeté dans la prison pour dettes; ce fut là qu'il mourut, accablé de vieillesse, pauvre et oublié. Le recueil de Rushworth a pour titre : *Historical Collections of private passages of state, weighty matters in law and remarkable proceedings in parliament* (Londres, 1659-1701, 8 vol. in-fol.); il embrasse tous les événements qui se sont écoulés entre 1618 et 1648, c'est-à-dire une période de trente années, la plus féconde, la plus agitée et la plus curieuse de l'histoire d'Angleterre. L'auteur ne publia que les t. I à IV de son ouvrage (1659-1680), dont une réimpression fut faite en 1721 dans le même nombre de volumes. Ce qui en rehausse le prix, c'est moins la quantité presque innombrable des matériaux compilés (beaucoup desquels ne sauraient être trouvés ailleurs) que l'ordre et l'impartialité qui ont présidé à leur arrangement. Telle pourtant n'était pas l'opinion de la haute Église et du parti aristocratique qui, dès l'apparition des *Historical collections*, poussèrent les hauts cris et arrachèrent au roi un ordre exprès d'en rectifier les erreurs et les mensonges prétendus; le recueil, entrepris sous ce patronage (Nalson's *Impartial collection of the great affairs of state*), n'obtint aucun succès et fut interrompu en 1683 après la publication du second volume. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — *Biogr. britann.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.* — *The English Cyclop.* (Biogr.).

RUSSELL ou **RUSSEL** (*William*), comte, puis duc DE BEDFORD, homme d'État, né en 1614, mort le 7 septembre 1700. Cette ancienne et illustre maison descend des le Rosel, branche cadette des barons de Briquebec, dont un petit hameau, près de cette vieille cité normande, conserve encore le nom. Créé chevalier du Bain lors du couronnement de Charles Ier, William Russell épousa, en 1637, lady Anne Carr et fut membre du long parlement qui se réunit à Westminster, le 3 novembre 1640. Lorsque éclatèrent les premiers conflits entre cette assemblée et la royauté, la mort de son père venait de faire de lui le représentant d'une des premières familles de l'aristocratie anglaise, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter le commandement de la cavalerie dans l'armée parlementaire. Il prit une part active aux premières opérations de cette armée qu'il sauva à Edgehill, en chargeant à la tête de la réserve, au moment où les deux ailes pliaient. En 1643, il se joignit aux lords qui demandèrent aux Communes une conférence pour traiter des conditions de la paix avec le roi; mais le lord maire fit rejeter cette proposition et ameuta la Cité contre ses auteurs qui, s'échappant à grand' peine, allèrent rejoindre le roi à Oxford. Lord Russell lui offrit ses services, qui furent acceptés avec quelque hésitation. Il paya bravement de sa personne à la bataille de Newbury; mais bientôt, mécontent de la froideur que l'entourage du roi lui témoignait, il retourna près du comte d'Essex à Saint-Alban. Le parlement, peu satisfait de son côté, lui infligea un emprisonnement et un séquestre qui ne tardèrent pas à être levés. Toutefois lord Russell se tint à l'écart jusqu'à la réunion, en 1660, de la chambre haute, où il fut invité à venir prendre sa place et où il s'associa aux mesures qui amenèrent la restauration de Charles II. Aussi il porta le sceptre de Saint-Édouard à la solennité du couronnement. Il fit successivement partie du conseil privé de Jacques II, puis de celui de Guillaume III dont il accepta plusieurs emplois et plusieurs titres, entre autres ceux de duc de Bedford et de marquis de Tavistock. Il eut la douleur de survivre à un fils (*voy.* l'article suivant), qui, malgré les efforts de son père pour le sauver, avait scellé de son sang, en 1683, des convictions politiques plus fermes que celles dont celui-ci lui avait donné l'exemple. E. R—Y.

Collins, *Peerage of England*, I, 265. — J.-H. Wiffen, *Memoirs of the house of Russel*; 1833, 2 vol. in-8°.

RUSSELL (*William*), homme d'État et patriote, fils du précédent, né le 29 septembre 1639, exécuté, le 20 juillet 1683 à Londres. Après un voyage de trois ans sur le continent, dont sa correspondance offre de curieux souvenirs, dans des lettres datées de Paris, de Londres, de Grenoble, de Genève, etc., il revint en Angleterre peu avant la Restauration, et fut élu membre de la chambre des communes qui remit Charles II sur son trône. Quelques amours faciles, quelques duels pour des causes frivoles furent le tribut que sa jeunesse paya aux mœurs de cette époque; mais une passion sérieuse et profonde vint l'initier de bonne heure aux joies et aux devoirs de la famille. Il épousa en 1669 Rachel Wriothesley, fille du comte de Southampton et veuve de lord

Vaughan. Née d'une dame protestante française, Rachel de Ruvigny, *la belle et vertueuse huguenote*, comme on l'appelait, unissait aux grâces de son sexe les vertus solides et sévères dont la cour de Charles II offrait si peu d'exemples (1).

Les deux époux trouvèrent l'*amour dans le mariage* (2); ils y auraient trouvé un bonheur sans mélange, si, vers la même époque, les scandales du gouvernement de Charles II, les tendances catholiques de son frère, le duc d'York, n'étaient venus, en froissant les convictions politiques et religieuses de W. Russell, l'engager avec éclat dans le parti du pays contre celui de la cour. « D'un cœur généreux, bienveillant et pur, dit M. Guizot (3), d'un esprit élevé, mais peu étendu et peu clairvoyant, d'un caractère plus obstiné que fort, et disposé à se laisser aisément entraîner, ou dominer, ou tromper, dans le sens de ses penchants, il devint bientôt l'un des plus ardents adversaires de la cour et l'ornement moral, sinon le chef politique, du parti du pays. Toujours prêt à se risquer pour sa cause, il prit pendant douze ans, dans la chambre des communes, la défense et souvent l'initiative des mesures d'opposition les plus extrêmes, entr'autres la mise en accusation du ministre Danby et le bill proposé pour exclure le duc d'York de la succession à la couronne. »

Les principaux whigs furent accusés d'avoir conspiré contre la vie du roi et d'avoir cherché à exciter au sein du pays un soulèvement, dans le but de porter au trône son fils naturel, le duc de Monmouth. Il y eut bien des éléments divers, bien des degrés de culpabilité dans ce complot de Rye-house, comme on l'appela : des traîtres qui dénoncèrent, des habiles qui disparurent à temps, comme Shaftesbury, enfin des esprits généreux, mais imprudents, comme Russell, Essex, Sidney. Ces derniers furent arrêtés, conduits à la Tour, et leur procès s'instruisit. Le 13 juillet 1683, lord Russell comparut à Old-Bailey, sous l'accusation de haute trahison. Lady Russell, qui partageait les sentiments patriotiques de son époux, mais qui voyait plus clair que lui dans les entraînements de l'esprit de parti, avait inutilement tenté de l'arrêter sur la pente fatale. Elle se retrouva à ses côtés dans ces jours d'épreuve, et, par un dévouement que la peinture a immortalisé, voulut l'assister dans sa défense. En vain il protesta énergiquement contre l'imputation d'avoir comploté la mort du roi; il fut condamné aux peines terribles que la loi anglaise inflige au crime de haute trahison. Malgré les sollicitations de son père, qui offrit à la duchesse de Portsmouth jusqu'à cent mille livres sterling pour sauver la vie de son fils, de sa femme dont la douleur inspirait une sympathie générale, de Louis XIV lui-même qui permit au marquis de Ruvigny d'aller demander la grâce de son neveu (1), la clémence de Charles II se borna à commuer la peine en une simple décapitation. Russell, après les plus tendres adieux à sa femme (2) et à ses enfants, monta courageusement sur l'échafaud qui vit aussi périr Algernon Sidney, et auquel Essex n'échappa que par le suicide.

« Ainsi tombèrent, dit Fox en racontant la mort de ces martyrs politiques, Russell et Sidney, deux noms qui, nous devons l'espérer, resteront éternellement chers à tout cœur anglais. Lorsque leur mémoire cessera d'être un objet de respect et de vénération, on peut prédire, et il n'est pas besoin pour cela d'avoir l'esprit de prophétie, que la liberté anglaise sera près de sa fin. Leur conduite fut telle qu'on pouvait l'attendre d'hommes qui avaient la conscience de souffrir, non pour leurs crimes, mais pour leurs vertus. Ils furent égaux en courage; mais la fermeté de Russell, qui tenait au monde par des liens domestiques et privés, auxquels Sidney était étranger, fut mise à une plus rude épreuve, et le tableau des derniers jours de cet homme excellent remplit l'âme d'un tel mélange de tendresse et d'admiration que je ne connais pas de scène dans l'histoire qui excite plus puissamment notre sympathie ni qui aille plus droit au cœur. » E.-J.-B. RATHERY.

Life and death of W. lord Russel; Londres, 1684, in-4°. — Russell (John), *Life of W. lord Russell, with some account of the times in which he lived*; Londres, 5e édit., 1853, 2 vol. in-8°.

RUSSELL (*John*), quatrième duc DE BEDFORD, né le 30 septembre 1710, mort le 15 janvier 1771. La mort de son frère aîné, Wriothesley, le mit en possession du titre ducal concédé à son arrière-grand-père (1732). Après s'être opposé aux tendances rétrogrades de Robert W[illegible]. Il [illegible] partie du ministère Newcastle qui suc[illegible] de Granville, en qualité de premier lord [illegible] mirauté (1744). Lorsque éclata, en 1745, [illegible] rection jacobite en Écosse, il fut le premi[illegible] tilhomme qui leva un régiment à ses [illegible] la combattre, et cet exemple fut [illegible] par d'autres membres de la noblesse [illegible]

(1) Née en 1636, elle portait, comme sa mère, le nom de *Rachel*, et avait épousé, en 1653, lord Vaughan, fils aîné du comte de Carberry. Elle était veuve depuis deux ans quand elle se remaria avec William Russell.

(2) Tel est le titre de l'étude historique que leur a consacrée M. Guizot, et dont la 8e édition a paru en 1862.

(3) *L'Amour dans le mariage*, p. 29

(1) Lord John Russell, dans la *Vie* de son ancêtre, a essayé de révoquer en doute ces [illegible] au nom de Louis XIV; mais elles reposent [illegible] ments authentiques, les dépêches de l'ambassadeur de France, Barillon, ainsi que les relations qui, [illegible] de mars 1678, s'étaient établies, par l'inter[illegible] cet ambassadeur, entre le gouvernement fr[illegible] chefs de l'opposition en Angleterre. Hallam [illegible] second volume de son *Histoire constitutio*[illegible] cuté ce point avec une judicieuse [illegible] en disant que « leurs vues étaient [illegible] tiques, mais imprudentes et de nature [illegible] yeux de la postérité, un air de faction [illegible] l'élévation de leur caractère aurait [illegible] ajoute que, si Algernon Sidney [illegible] n'osa pas même en proposer à lord Rus[illegible]

(2) Elle mourut en septembre 172[illegible] vingt-six ans. Ses *Lettres*, publiées [illegible] en plusieurs éditions. La dernière es[illegible]

Malgré cette preuve de dévouement à la famille régnante, il n'hésita pas à repousser, dans la chambre haute, la proposition d'étendre le crime de trahison jusqu'aux parents de ceux qui s'étaient associés à la révolte. Par suite des dissentiments qui s'étaient élevés entre lui et le chef du cabinet, il se retira (juin 1751), et prit place parmi l'opposition. En 1756, il fut nommé lord lieutenant d'Irlande; dans cette charge, qui convenait à ses goûts de faste et à son caractère indépendant, il sut se rendre populaire. Il avait accepté le sceau privé depuis 1761, lorsque, le 4 septembre 1762, il fut envoyé à la cour de Versailles, avec laquelle il signa la paix définitive du 10 février 1763, entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. A son retour, il entra comme président du conseil dans le cabinet Granville (avril 1763); maintenu dans ces fonctions jusqu'en 1765, il les reprit en 1767 et les conserva jusqu'à l'epoque de sa mort. L'impopularité du cabinet dont il faisait partie l'exposa à des critiques passionnées, et il fut sévèrement traité dans les lettres de Junius. « Le duc de Bedford, dit M. de Remusat, était puissant par son rang, sa fortune, sa clientèle... Whig décidé, mais jaloux, violent, obstiné, sans talents personnels et d'une intelligence ordinaire, il était entouré de quelques amis politiques qui, prétendant former un parti intermédiaire, se faisaient plus ménager qu'estimer. » Fox, qui le connaissait bien, disait de lui qu'il était « le gouverné le plus ingouvernable du monde ».

Son fils unique, *Francis*, marquis de Tavistock, périt d'une chute de cheval à la chasse, et ses titres échurent à son petit-fils, qui suit.

Lodge, *Portraits of illustrious personages*, VII. — De Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, II.

RUSSELL (*Francis*), cinquième duc DE BEDFORD, petit-fils du précédent, né le 23 juillet 1765, mort le 2 mars 1802 à Woburn (comté de Bedford). A peine âgé de deux ans, il perdit à la fois son père et sa mère, et il n'en avait pas six quand il hérita de la pairie de son grand-père. Sa première éducation, qu'il reçut dans les écoles de Longhborough-House et de Westminster, fut fort négligée, et il ne retira des cours de l'université de Cambridge aucun avantage. A force d'application, il répara dans la suite le temps perdu, et devint un des hommes les plus distingués de son pays. Ami intime de Fox, il embrassa de bonne heure le parti de l'opposition et applaudit aux principes proclamés par la révolution française; mais sa défiance naturelle l'empêcha longtemps d'aborder la tribune. Il ne prit pour la première fois la parole qu'en 1790, dans une circonstance où il se croyait attaqué par un orateur, et il défendit ses opinions avec autant de vigueur que d'éloquence. A différentes reprises, il s'éleva contre les mesures arbitraires de l'administration, demanda le renvoi des ministres, [illegible] avec la France et la réconciliation [illegible] et s'opposa, en 1801, à la suspension [illegible]

corpus. Ce seigneur n'a pas moins bien mérité de son pays par les grands services qu'il a rendus à l'agriculture; on peut dire que la moitié de sa courte existence y fut consacrée. Il réforma beaucoup d'abus dans le système économique des fermes anglaises, et il employa son immense fortune à l'amélioration des méthodes ainsi qu'au soulagement des pauvres. Son magnifique parc de Woburn avait été par ses soins converti en un domaine modèle, où il avait rassemblé les plus belles races de bétail et les instruments les plus utiles à l'industrie agricole. Il ne s'était jamais marié.

Ses titres passèrent après lui à son frère *John*, sixième duc DE BEDFORD, né le 6 juillet 1766 et mort en 1839.

Le fils de ce dernier, *Francis*, septième duc DE BEDFORD, frère aîné de lord John Russell (*voy.* ci-après), né le 13 mai 1788, est entré en 1832 à la chambre des lords. Il est mort le 14 mai 1861, laissant pour héritier de sa pairie son fils, *William*, né le 1[er] juillet 1809. P. L—Y.

Lodge, *Portraits*, VIII. — Burke, *Peerage of England*.

* **RUSSELL** (*John*, comte), homme d'État anglais, né à Londres, le 18 août 1792. Troisième fils de John, sixième duc de Bedford, il fut élevé à l'école de Westminster, et envoyé ensuite à l'université d'Édimbourg, où il compléta ses études sous la direction de Dugald Stewart. Là, il se trouva en relation avec des jeunes gens, devenus depuis des hommes célèbres, Horner, Brougham, Jeffrey, etc. Dès qu'il eut atteint sa majorité, il entra à la chambre des communes, en qualité de député de Tavistock, bourg qui était placé sous l'influence de son père (1813), et il prit place dans les rangs des whigs. Le grand débat de principes, entamé avant 1789 entre les whigs et les tories, avait été suspendu au milieu de la crise de la guerre européenne. Le retour de la paix permit à la nation de tourner son attention sur la politique intérieure, et la première partie de la carrière parlementaire de lord Russell est intimement liée à la lutte opiniâtre que l'opposition whig soutint jusqu'en 1827, contre les tories, en possession du pouvoir depuis le commencement de la révolution. Il prit la parole pour la première fois sur une question de politique extérieure. Il s'agissait d'assurer à Bernadotte, roi de Suède, la Norwége qui avait été enlevée au Danemark. Sa protestation n'arrêta point les tories (1814). L'année suivante, il s'opposa, au début des Cent-Jours, à la guerre contre Napoléon, et défendit le droit qu'a un peuple de choisir son gouvernement. Mais deux points capitaux occupèrent surtout son activité : 1° l'admission des catholiques irlandais et des sectes dissidentes aux droits politiques et municipaux, par l'abolition du serment d'*allégeance* à la suprématie de l'Église anglicane; 2° la réforme du vieux système élec[illegible]. A chaque session, on le voyait se lever [illegible] reproduire sous diverses formes les mêmes

motions, et, malgré les railleries systématiques des tories, poursuivre avec la tenacité anglaise le développement éloquent de ses idées, que la majorité repoussait toujours d'année en année.

Pendant qu'il jetait les fondements de sa réputation comme homme d'État, il n'en cultivait pas moins les lettres pour lesquelles il avait une prédilection marquée. En 1815, il publia la *Vie de William Russell* (A life of William, lord Russell), qui comme biographie présente autant de talent que d'intérêt. En 1821, il donna un *Essai sur l'histoire du gouvernement et de la constitution d'Angleterre*, depuis le règne de Henri VII jusqu'à notre époque. En 1822, il fit jouer son drame de *Don Carlos*, dont il s'était occupé dans un voyage en Espagne, mais qui manque du feu sacré. En 1824, il donna le tome I[er] des *Mémoires des affaires de l'Europe depuis la paix d'Utrecht*, qu'il compléta en 1832 (3 vol. in-8°). C'est alors que commença son intimité avec Thomas Moore et d'autres littérateurs qui fréquentaient la société de lord Lansdowne et celle de lord Holland.

Lorsque Canning devint chef du cabinet (avril 1827), lord Russell abandonna l'opposition qu'il n'avait cessé de faire chaque année; il appréciait les vues libérales du premier ministre et en espérait bien. La mort de Canning changea le cours des choses (août 1827). Lord Goderich et ses amis ne firent qu'un essai du ministère, et furent bientôt remplacés par un cabinet tory sous lord Wellington. Pendant la durée de ce ministère (janv. 1828 à nov. 1830), nul ne montra plus d'activité et d'énergie que lord Russell pour le succès des idées des whigs, en amenant le gouvernement à faire des concessions presque malgré lui. En 1828, il demanda le rappel des lois qui, depuis Charles II, avaient exclu des emplois publics et du privilége des corporations quiconque refusait de prêter serment, en conformité du rite de l'Église anglicane (*Test acts*). Malgré les efforts du gouvernement, la motion fut soutenue par une minorité imposante. Peel sentit la nécessité d'une concession, et proposa d'admettre les non conformistes aux fonctions publiques, avec le serment unique de ne rien faire de contraire à l'Église anglicane. Cette transaction passa presque à l'unanimité.

La révolution de Juillet était proche, et quand elle eut éclaté, la grande question de la réforme parlementaire vint, avec un redoublement de force, occuper et passionner l'opinion publique. Lord Russell, par une adroite tactique, proposa d'accorder le droit de représentation aux villes populeuses de Manchester, Birmingham et Leeds qui en étaient privées. La proposition fut repoussée, mais à 44 voix seulement. La situation du cabinet tory devint de plus en plus critique, et il fut enfin obligé de battre en retraite. Les whigs, après une lutte de quarante ans, arrivèrent au pouvoir, et lord Grey devint le chef du cabinet (nov. 1830). Lord Russell fut nommé *trésorier général militaire* (pa[illegible]ter of the forces), et bien qu'il n'eût pas de [illegible] dans le cabinet, il fut chargé, comme témoig[illegible] de distinction et de confiance, de préparer, a[illegible] trois membres du ministère, lord [illegible]. J. Graham, et lord Dungannon, un proje[illegible] sur la réforme électorale. Ce bill, qui [illegible]sait un vaste plan de réforme, fut appor[illegible] communes, le 1[er] mars 1831. Les débats fu[illegible] très-orageux et d'une violence sans égale. [illegible]dant le bill passa à une seconde lecture à la [illegible]rité d'*une voix*; mais, sur motion de [illegible] un comité, il y eut une majorité de huit voix con[illegible] le bill, et le ministère se trouva dans la nécessi[illegible] de dissoudre le parlement. La nation répond[illegible] à cet appel avec une ardeur extraordinaire. Le[illegible] députés, partisans de la réforme, furent les plu[illegible] nombreux, et quand le parlement se réunit, la majorité adopta le bill (21 septembre 1831) par 345 voix contre 236. Dans cette lutte acharnée, lord Russell déploya autant d'énergie que de talent pour résister aux attaques multipliées des tories. Il défendit le projet, article par article, tantôt avec une raison haute et calme, t[illegible] avec une froide et pénétrante ironie, et t[illegible] avec vigueur et habileté. Cependant il y ava[illegible] victoire plus difficile peut-être à rem[illegible] le bill arriva à la chambre des pairs (le [illegible] septembre 1831), et à la seconde lecture, il fut rejeté sans amendement. Le parlement fut prorogé. Dans l'intervalle, la plus vive agitation se manifesta partout. On demandait par mille voies le maintien des ministres et la création de nouveaux pairs favorables à la réforme. L'Angleterre était en feu. Au retour du parlement (6 décembre), lord Russell reparut aux communes avec un nouveau bill légèrement modifié, qui fut adopté comme le premier. Il le porta ensuite à la chambre haute. Il y eut deux lectures au milieu des débats les plus orageux; la troisième fut renvoyée après Pâques. Lassé de la résistance opiniâtre de la chambre, le ministère demanda au roi une nouvelle création de pairs. N'ayant pu l'obtenir, il donna sa démission, et le gouvernement allait passer à lord Wellington et à ses amis (mai 1832). A cette nouvelle, la nation se souleva, prête à se jeter dans la guerre civile, pour faire triompher la réforme. Wellington vit que lui et son parti devaient céder, sous peine de susciter une révolution. Les démissions furent retirées au bout de quelques jours, et lord Grey resta au ministère. Faire *une fournée* de pairs, afin de briser la résistance de la noble chambre, était une mesure fort délicate et extrême. On imagina un moyen de l'éviter, dans l'intérêt des deux côtés. Après une protestation solennelle, Wellington déserta son banc, suivi d'un bon nombre des tories les plus intraitables; en leur absence, le bill passa à une majorité de cent six voix contre vingt-deux (4 juin 1832), et le 7, il reçut la sanction royale, au milieu des transports de l'allégresse publique. La réforme n'augmenta pas le nombre des dé-

putés, mais celui des électeurs fut porté à un million, et le droit de représentation attribué à des villes importantes qui auparavant en étaient privées. Le principal honneur en revient au parti whig, et surtout à lord Russell dont la conduite et l'éloquence furent admirables pendant toute cette grave crise. Sa popularité en reçut un vif éclat qui subsiste encore.

Lord Russell fut aussi l'auteur du bill sur la réforme de l'Église protestante d'Irlande, qui amena beaucoup d'améliorations. Il prit une part active à la discussion des lois sur l'abolition du privilége de la Compagnie des Indes, la transformation des dîmes en redevances pécuniaires et la clause d'appropriation. Des retraites et des dissentiments d'opinion avaient affaibli le ministère whig. En décembre 1834, il fut remplacé par le ministère de Peel, et lord Russell sortit du pouvoir, après une lutte glorieuse, léguant à ses adversaires victorieux la grave question de la liberté commerciale. Le cabinet tory se maintint seulement quelques mois, et fut remplacé par un cabinet whig sous la direction de lord Melbourne (avril 1835). Lord Russell y rentra comme ministre de l'intérieur et organe du cabinet dans la chambre des communes (*ministerial leader*). Il fut à cette époque abandonné par ses anciens constituants de Devon qu'il représentait depuis 1831; mais ayant été nommé par le bourg de Stroud (Glocestershire), il fit passer au parlement la réforme municipale qui conférait l'administration la plus large des intérêts communaux à leurs conseils. En 1839, il prit le ministère des colonies. La sédition du Canada venait d'éclater. Afin d'éviter les moyens extrêmes, il dépêcha successivement lord Durham et lord Sydenham pour découvrir les meilleurs remèdes et les appliquer avec intelligence. Sa modération porta ses fruits. Les élections générales de 1841 ayant donné la majorité aux conservateurs, Peel arriva au pouvoir qu'il conserva jusqu'en 1846. Pendant ces cinq ans, la position de lord Russell au parlement fut celle de *leader* de l'opposition whig. Il avait été élu en 1841 député de la cité de Londres, qui a renouvelé son mandat jusqu'en 1861. Il se montra un whig modéré, et non un chef de faction ardent à attaquer ses adversaires pour les remplacer, et adaptant ses principes et ses promesses à ce but. Le grand mouvement du jour n'était pas intimement lié aux doctrines des whigs proprement dites. Pendant que Cobden et Bright dirigeaient au dehors l'agitation de l'*Anti corn law*, et que l'opinion du pays était absorbée par cette grande question, le rôle de lord Russell à cet égard était plutôt celui d'un observateur que d'un guide. Il appuya le gouvernement pour l'abaissement des tarifs et l'amélioration des classes laborieuses; mais il combattit avec force la politique extérieure. Dans l'automne de 1845, lorsque les doctrines de l'école de Manchester eurent pénétré dans l'opinion des masses populaires, et que le cabinet conservateur était en proie aux convulsions, il écrivit sa célèbre lettre d'Édimbourg, où déclarant sa conversion entière au libre échange, il adjurait ses électeurs (Londres) de mettre fin à un système économique qui était « la ruine du commerce, le fléau de l'agriculture, la source des plus irritantes divisions et la cause de la misère ». Par suite de cette déclaration, il fut appelé deux mois après (décembre) à constituer une administration nouvelle; mais les jalousies et les vues divergentes des principaux whigs firent échouer sa mission. Malgré des attaques violentes et de graves difficultés, Peel eut l'honneur et l'habileté d'atteindre le but, c'est-à-dire, le rappel des *Corn Laws* (juillet 1846). Son œuvre était accomplie, et le ministère ayant vu repousser, sous une coalition des tories et des whigs, le *bill of coercion* pour l'Irlande, lord Russell devint premier lord de la Trésorerie. Son ministère dura depuis 1846 jusqu'au mois de mars 1852. La plainte générale en ce temps et depuis fut que l'administration n'avait pas montré un esprit progressif ni accompli des mesures importantes. « Les whigs au pouvoir, disait-on, font moins que les conservateurs. » Cette plainte n'était fondée qu'à un certain degré. S'il n'y eut point de grandes mesures, la raison s'en trouve dans le caractère même de lord Russell, comme whig de l'école historique, et opposé non-seulement au scrutin secret, mais à plusieurs autres mesures que les libéraux les plus avancés désiraient ardemment et qu'ils avaient en vue quand ils parlaient de progrès. Mais la cause principale venait de l'état de désorganisation des partis au parlement. Il y avait les peelites et les partisans de la protection ou derbyites, aussi bien que les whigs et les libéraux avancés, et parmi ces fractions de partis, lord John ne pouvait compter que sur une faible et variable majorité. De là son manque d'énergique initiative. Pourtant, il faut signaler, comme actes qui lui sont propres, l'abaissement des tarifs des sucres, un secours de dix millions sterling pour soulager la misère causée en Irlande par une horrible famine (1847), une révision de la législation maritime, complément des réformes commencées par Peel. En 1850, il y eut en Angleterre une grande effervescence, à l'occasion de la bulle du pape qui partageait le royaume en diocèses catholiques. Lord Russell publia alors sa fameuse lettre à l'évêque de Durham dont le but était de régler le cours de cette dangereuse agitation, en lui offrant la perspective des garanties de la loi, et de la résolution du premier ministre à les faire décréter.

Mais la loi qu'il fit passer au sujet des titres ecclésiastiques n'atteignit pas son objet; en fait, elle était inapplicable. Vers la fin de 1851, son ministère fut encore affaibli par la retraite de lord Palmerston, dans des circonstances qui avaient l'apparence d'une rupture. Pour ramener à lui l'opinion publique, il présenta deux projets de loi, l'un sur un nouveau plan de ré-



forme électorale, l'autre sur l'organisation d'une milice mobile pour parer au danger d'une invasion. Ces bills furent accueillis avec un médiocre intérêt et dans la discussion de celui de la milice, lord Palmerston ayant proposé un changement important à la mesure ministérielle et entraîné les votes de la chambre, lord Russell donna sa démission (février 1852). Le gouvernement passa entre les mains de lord Derby et de M. Disraëli qui avaient organisé un puissant parti de *protectionistes*. Mais les tories ne tardèrent pas à succomber, et en décembre 1852, fut formé le cabinet Aberdeen, qui réunit les hommes les plus influents et les talents supérieurs de l'époque. Lord Russell y occupa quelque temps le ministère des affaires étrangères. Ce fut alors qu'au sujet des époux Madiai, emprisonnés à Florence pour distribution de bibles protestantes, il écrivit une dépêche, modèle de dignité et d'élégance (janvier 1853). Bientôt après il céda ses fonctions à lord Clarendon, et jusqu'au mois de juin 1854, il préféra la position de ministre sans portefeuille. Il accepta alors l'office de lord président du conseil, poste qui n'a pas la même importance qu'il a eue chez nous. En cette qualité, il présenta de nouveau aux chambres son projet de réforme parlementaire. Mais le pays et le parlement étaient absorbés par les événements de la guerre de Crimée, et lord Russell fut obligé, malgré ses vifs regrets, d'ajourner la mesure qu'il avait le plus à cœur. Ne partageant pas les vues de ses collègues sur la conduite de la guerre, et ne voulant pas partager leur impopularité, il donna brusquement sa démission, ce qui entraîna la chute du cabinet Aberdeen (février 1855). Lord Palmerston étant devenu premier ministre, lord John consentit à servir sous lui comme ministre des colonies, situation tout à fait secondaire. Il fut envoyé en qualité de plénipotentiaire aux conférences de Vienne. La manière dont il conduisit les négociations souleva contre lui une tempête en Angleterre. Il essaya de justifier les contradictions qu'on lui reprochait, et sentant que sa position n'était plus tenable, il sortit du ministère (juillet 1855), laissant à lord Palmerston l'honneur et la responsabilité de terminer la guerre d'une manière qui convînt à la nation. Depuis ce moment jusqu'en avril 1857, sa position au parlement fut celle d'un homme d'État indépendant, tantôt soutenant, tantôt attaquant la politique ministérielle, et attendant les événements. En 1857, il se joignit à la coalition (Cobden et autres) pour blâmer la guerre entamée contre la Chine par lord Palmerston. Le parlement ayant été dissous par suite de ce vote, on pensa que lord Russell échouerait dans sa réélection à Londres. De grands efforts furent faits pour l'écarter; mais il se présenta intrépidement, et le souvenir de ses services passés l'emporta sur un mécontentement passager : il fut réélu le troisième sur la liste. La chute de lord Palmerston (février 1858) lui permit de prendre dans l'opposition une attitude plus indépendante. Après un court passage des tories au gouvernement les whigs revinrent au pouvoir (juin 1859) avec Palmerston comme premier ministre, et lord Russell reprit les affaires étrangères qu'il occupe encore. Il a reçu le titre de comte à la fin de 1861, et, au commencement de 1862, l'ordre de la Jarretière. Il a été deux fois marié. Voici l'esquisse rapide qu'en a faite un écrivain anglais : « Petit de taille, tête large, figure pâle et flegmatique ou ... finesse, voix faible mais distincte, ne disant que ce qui est nécessaire mais le disant bien, sérénité imperturbable, point de ces éclats d'éloquence qui électrisent et embrasent une assemblée, mais un talent de parler qui répand des flots de lumière, esprit sérieux, profond... plein d'idées applicables, résumées et ... *debater* du premier ordre, cœur intrépide, plein de sympathie pour ses amis, un des meilleurs échantillons de cette aristocratie qui a l'habileté et le mérite de mettre au service des idées de progrès et de liberté la supériorité de talents et l'influence de position qu'elle possède. »

Outre les ouvrages cités, lord Russell a donné dans ces dernières années : ***A selection from correspondence of John, 4th duke of Bedford, from the originals***; — ***Memorials and correspondence of Charles Fox***; Londres, 1853 et ann. suiv.; — ***Memoirs and correspondence of Thomas Moore***; Londres, 18.., 8 vol. in-8°. J. Chanut.

English Cyclopædia, Biography. — *Men of the Time*. — Miss Martineau, *History of England during 20 years of peace* (1815-1846). — Alison, *History of Europe from* 1815. — *Edinburgh Review*, et *London Quarterly Review*, aux dates principales de la biographie. — De Loménie, *Contemporains illustres*. — *Revue Britannique*, 2e série, t. III, IV, V, VI; 3e série, t. XV.

RUSSELL (*William*), littérateur anglais, né en 1741, en Écosse, où il est mort, le 25 décembre 1793. Fils de parents pauvres, il fut mis en apprentissage chez un imprimeur-libraire d'Édimbourg, et ce fut là qu'à force de travail et de patience, il acquit des connaissances assez étendues. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il publia un choix bien fait de poésies modernes et qu'il traduisit en anglais la tragédie de *Rhadamiste et Zénobie*, de Crébillon. En 1767, il vint chercher fortune à Londres; mais les protections sur lesquelles il avait compté lui manquèrent, et il fut réduit à accepter une place de correcteur, qu'il échangea, en 1769, contre celle de contre-maître dans une autre imprimerie. Dix années s'écoulèrent sans apporter de changement notable à sa situation. D'une activité infatigable, il occupait ses rares loisirs à perfectionner ses études, à faire des traductions, à composer des essais en prose et en vers pour les *Magazines* du temps; il se croyait un grand poëte. Le public vit en lui l'é-

toffe d'un historien. Aussi Russell, déçu dans ses espérances de gloire qu'il avait fondées sur le poëme de *Julia* (1774, in-8°), fut-il grandement surpris du succès qui accueillit, en 1779, son *Histoire de l'Europe moderne*. En même temps qu'il sortait de l'obscurité, il passait dans l'aisance : un de ses frères, établi à la Jamaïque, lui laissa, en 1780, un petit héritage qu'il alla revendiquer lui-même. En 1787, il se maria et retourna dans son pays. Retiré à la campagne, il ne cessa d'écrire jusqu'à sa dernière heure, et ses derniers ouvrages furent des poëmes et des tragédies. Nous citerons de lui : *History of America*; Londres, 1777-1779; — *History of modern Europe*; ibid., 1779-1784, 5 vol. in-8° : elle s'étend jusqu'à la paix de 1763; traduite en français par Bonneville; Genève, 1789, 2 vol. in-8°; — *History of ancient Europe*; ibid., 1793, t. I et II, in-8° : ouvrage inachevé.

Irvine, *Life of W. Russell*; 1801, in-12.

RUSTAN. *Voy.* ROUSTAM.

RUTEBEUF, trouvère du treizième siècle. Dans la foule des trouvères qui florissaient à cette époque, Rutebeuf est un de ceux que l'on cite le plus fréquemment de nos jours, tandis que ses contemporains ont gardé le silence sur sa personne et sur ses écrits, malgré le bruit qu'ils ont dû faire alors. Peut-être a-t-il voulu se venger de ce silence en se taisant à son tour sur ses confrères et ses rivaux. Ainsi l'histoire ne nous a rien appris sur l'origine, la famille, les études de Rutebeuf. Tout ce que l'on sait de sa vie se réduit à quelques traits recueillis dans ses ouvrages; par exemple, nous y lisons qu'il n'avait d'autre profession que celle de rimeur, et une phrase de son *Dit de l'Erberie* nous porte à croire qu'il était champenois : « En celle Champaigne, dit-il, où je fui nei l'appelle-on (l'armoise) marreborc. » Cette composition burlesque et quelques autres, probablement les premiers essais du trouvère, sont loin d'être sans reproche; ainsi *le Mariage Rutebeuf* semble avoir dicté ce portrait à son contemporain, le grave Brunetto Latini : « Jongleur est cil qui converse entre la gent à ris et à geu, et moque soi et sa femme et ses enfans et touz autres. » Il ne faudrait cependant pas confondre notre trouvère avec les ménestrels ou jongleurs de carrefour. Si la misère l'oblige à tendre la main, il s'adresse au roi et aux personnages les plus illustres de la France. Nous tenons de Rutebeuf lui-même qu'il était paresseux, débauché, médisant et joueur; grâce à ce dernier défaut, sa pauvreté, dont il se plaint si amèrement, n'a plus rien qui surprenne. Les cinquante-six pièces dont se compose le bagage littéraire de Rutebeuf sont des *dits* satiriques ou dévots, des chansons historiques et pieuses, des complaintes dans lesquelles il célèbre la mémoire de ses bienfaiteurs, ou il déplore les calamités publiques, des tensons, avec un petit nombre de fabliaux, deux légendes, quelques morceaux allégoriques, et un drame. Si l'on en excepte le *drame ou miracle de Théophile*, la *Vie de sainte Marie l'Egyptienne* (1) et celle de *sainte Elisabeth de Hongrie*, tous les autres ouvrages ont peu d'étendue, et les deux légendes ne sont que des traductions entreprises à la demande de messire Érard de Lezignes. Rutebeuf est un écrivain inégal, rude, trop souvent affecté; mais en même temps c'est un poëte plein de verve, d'originalité et d'énergie; il écrit sous l'impression des événements de son temps; en général ses vers ont le caractère de l'inspiration, et la satire est son véritable élément : princes, papes, prélats, barons, bourgeois, avocats, et jusqu'aux vilains, en un mot, toutes les classes de la société d'alors sont en butte à ses traits; mais c'est surtout contre les ordres religieux qu'il lance ses épigrammes les plus acérées. Nous citerons comme exemple la petite pièce des *Béguines* :

En rien que Béguine die
N'entendeiz tuit se bien non;
Tot est de religion
Quanque hon trueve en sa vie
Sa parole est prophétie,
S'ele rit, c'est compaignie;
S'el' pleure, devocion,
S'ele dort, ele est ravie;
S'el' songe, c'est vision;
S'ele ment, nou creiez mie.
Se Beguine se marie,
C'est sa conversacions
Ses veulz, sa prophécions,
N'est pas à toute sa vie.
Cest an pleure et cest an prie,
Et cest an panrra baron (mari);
Or est Marthe, or est Marie,
Or se garde, or se marie,
Mais n'en dites se bien non:
Li Rois no sofferroit mie.

Le même goût, la même délicatesse se retrouvent dans un autre morceau, intitulé *de Brichemer*. Il y a même, selon Legrand d'Aussy « un mérite qu'on ne s'attend pas à y trouver, celui de la grâce et du bon ton ». Victime de la passion du jeu, Rutebeuf peint avec beaucoup de force, de naturel et de vérité les mouvements qui agitent les joueurs (2). Mais c'est surtout à propos des croisades qu'il s'anime et s'élève. Son style, d'habitude malignement naïf, prend de la dignité, soit qu'il appelle au secours des défenseurs de la terre sainte, soit qu'il déplore la perte des nobles guerriers qui ont succombé dans les champs de la Palestine (3).

Il est un autre genre de poésie où le talent de

(1) Nous croyons devoir signaler cette légende comme l'abrégé d'une autre *Vie de Marie l'Egyptienne*, écrite dans la première moitié du treizième siècle, et dans laquelle on lit bon nombre de vers que Rutebeuf n'a pas toujours améliorés en les rajeunissant. Il a supprimé entre autres un charmant portrait de la sainte et des détails d'une piquante naïveté sur sa conduite à bord du navire qui la transportait à Jérusalem etc. (Ms. de la bibl. de l'Arsenal, n° 283, B. L. Fr.)

(2) Tom. I, p. 32.

(3) Tom. I, p. 61-62.

Rutebeuf, comme narrateur, brille d'un vif éclat : c'est le fabliau. Celui qui nous paraît l'emporter sur tous les autres et par la conception et par le style, c'est *Charlot le juif*. La traduction qu'en a donnée Legrand d'Aussy est tout à fait décolorée et prouve qu'il n'a pas toujours compris le texte de l'auteur. La plupart de ses *Complaintes* historiques sont écrites d'un style rapide, chaleureux, élevé; les rimes forcées, les jeux de mots, trop fréquents dans ses autres poésies, en sont généralement exclus. Ami de Guillaume de Saint-Amour, il plaide avec chaleur la cause de ce docteur persécuté (1). C'est La Fontaine faisant entendre de courageux accents en faveur du surintendant Fouquet, avec infiniment moins de talent sans doute, mais avec plus d'énergie, comme on en peut juger par ces vers :

Qui escille homme sans reson,
Je di que Diex qui vit et regne
Le doit escillier de son regne,

Et il se hâte d'ajouter :

Mestre Guillaume ont escillié
Ou li rois ou li apostoles.

Il ne craint point de décocher ce trait :

Li sans (le sang) d'Abel requist justise.

La pièce écrite tout entière avec cette verve se termine ainsi :

Endroit de mol (quant à moi) vous puis ce dire :
Je ne redout pas le martire
De la mort, d'ou qu'ele me viegne,
S'ele me vient pour tel besoigne.

Le rhythme chez Rutebeuf n'est pas moins varié que les sujets qu'il traite. Ses œuvres nous prouvent que dès le temps de saint Louis l'art de rimer était soumis à des règles assez nombreuses et assez compliquées. Si les sujets qu'il traite sont quelquefois grossiers, l'expression ne l'est jamais, sauf dans le *Dit de l'Erberie*, sorte de parade dans le goût de Tabarin. Une de ses pièces porte le titre singulier de la *Mort ou la Repentance Rutebeuf*; elle est d'un ton sérieux, grave, nous dirions presque résigné et peut faire supposer qu'à l'imitation de plusieurs de nos anciens poëtes, il alla chercher dans le silence du cloître le repos qu'il n'avait pu trouver dans le monde. Suivant cette hypothèse, à laquelle les poëmes allégoriques et religieux écrits par Rutebeuf donnent un grand poids, la date de 1286, assignée par M. Jubinal comme celle de sa mort, serait l'époque de sa retraite. Quoi qu'il en soit, on a lieu de s'étonner de cette fin d'un rimeur qui se montre l'adversaire acharné des ordres religieux, des prélats, des clercs et de la cour de Rome.

P. CHABAILLE.

(1) La *Complainte de Guillaume de Saint-Amour* débute par l'imitation d'un passage du roman de Tristan (Fragments, t. II, p. 21[illegible]). On la retrouve dans la *Complainte de la France*, imitée d'[illegible] [illegible], *[illegible]*, c. I. v. 12. Ms. de la Bibl. de la ville de Berne.

Cf. Fauchet, *De l'origine de la langue et poésie françoise*, in-4°. — Legrand d'Aussy, *Notices et Extraits des manuscrits*, t. V. — A. Jubinal, *Œuvres complètes de Rutebeuf*, 2 vol. in-8°. — P. Paris, *Hist. litt. de la France*, t. XX. — P. Chabaille, *Journal des Savants*, année 1839.

RUTGERS (*Jean*), érudit hollandais, né le 28 août 1589, à Dordrecht, mort le 26 octobre 1625, à La Haye. Il eut pour premier maître Vossius, qui cultiva avec soin ses dispositions naturelles; puis il se rendit à Leyde, ou il suivit les leçons de Baudius, de Joseph Scaliger, et de Daniel Heinsius, qui devint son beau-frère. Étant venu en France (1611), il résida quelque temps à Paris chez l'helléniste Frédéric Morel, et prit à Orléans, par complaisance pour ses parents, le grade de licencié en droit. Il venait d'ajouter des *notes* à l'édition d'Horace publiée par Robert Estienne (Paris, 1613, in-8°) lorsqu'il retourna dans sa patrie; sa mère, qu'il aimait tendrement, était morte, et cherchant dans le travail une distraction à sa douleur, il alla se faire recevoir avocat à La Haye. Une occasion s'offrit bientôt de renoncer à l'exercice d'une profession qui lui répugnait. L'ambassadeur de Suède lui ayant offert dans son pays une charge de conseiller d'État, Rutgers accepta et le suivit à Stockholm (1614); de là il passa en Livonie, où Gustave-Adolphe guerroyait contre les Russes, et reçut, à la recommandation d'Oxenstierna, un si bon accueil de ce prince qu'il résolut de s'attacher pour toujours à son service. Le reste de sa vie s'écoula en négociations et en ambassades. A la suite de trois voyages en Hollande, il fut, en récompense de son zèle, inscrit parmi les nobles de la Suède. Il remplit encore des missions en Allemagne, en Bohême et en Danemark. Il mourut à trente-six ans, laissant la réputation d'un bon critique et d'un amateur éclairé des belles-lettres. On a de lui : *Variarum lectionum lib. VI*; Leyde, 1618, in-4° : les remarques portent à la fois sur les auteurs grecs et latins; — *J. Rutgersii vita ab ipso conscripta*; ibid., 1646, in-4° de 14 p. : elle va jusqu'en 1623, et a été réimpr. à la suite des poésies latines; — *Poemata*; ibid., 1653, in-12, à la suite des vers de Nicolas Heinsius, neveu de l'auteur; — *Lectiones Venusinæ*, dans l'édit. d'*Horace* de Burmann; Utrecht, 1699, in-12; — *Glossarium græcum*; Wittemberg, 1729, in-8°, destiné surtout à l'éclaircissement des *Halieutiques* d'Oppien. Rutgers a encore publié les *Orationes* de Baudius (Leyde, 1625, in-8°), ainsi que des notes sur Martial, Apulée et Quinte-Curce.

J. Rutgersii Vita. — Sweert, *Athenæ belgicæ*. — Niceron, *Mémoires*, XXXII.

RUTHERFORTH (*Thomas*), physicien anglais, né le 13 octobre 1712, dans le comté de Cambridge, mort le 5 octobre 1771. Il étudia dans l'université de Cambridge, et en fut ensuite un des agrégés; depuis 1745 il y professa la théologie. Il devint chapelain du prince de Galles,

et reçut trois bénéfices ainsi que l'archidiaconé d'Essex. A trente ans ses connaissances scientifiques l'avaient fait admettre dans la Société royale de Londres. On a de lui : *Ordo institutionum physicarum*; Cambridge, 1743, in-4°; — *Essay on virtue*; Londres, 1744, in-8°; — *A system of natural philosophy*; Cambridge, 1748, 2 vol. in-4°; — *Discourse on miracles*; ibid., 1751, in-8°; — *Institutes of natural law*; Londres, 1754-56, 2 vol. in-8°; — quelques écrits religieux.

Chalmers, *General Biogr. Dictionary*.

RUTILIUS LUPUS, grammairien latin, vivait dans le premier siècle avant J.-C. On croit qu'il était fils de P. Rutilius Lupus, tribun du peuple en 56, et chaud partisan de l'aristocratie, dont il est question dans les discours de Cicéron et les *Commentaires* de César. Le nom de Rutilius Lupus figure en tête d'un traité de rhétorique en deux livres, intitulé *De figuris sententiarum et elocutionis*, qui paraît être un abrégé du traité de la *Pensée et de l'expression* (Σχῆμα διανοίας καὶ λέξεως) de Gorgias d'Athènes, un des précepteurs du fils de Cicéron. Ce traité est surtout précieux pour nous, parce qu'il contient beaucoup de passages remarquables de discours aujourd'hui perdus des orateurs grecs. Il fut imprimé pour la première fois avec Aquila Romanus par Zoppini; Venise, 1519, in-8°; Pithou l'inséra dans ses *Antiqui rhetores latini*; Paris, 1599, in-4°, et Ruhneken en donna une excellente édition; Leyde, 1768, in-8°, réimprimée avec beaucoup d'éditions par C.-H. Frotscher; Leipzig, 1831, in-8°. L. J.

Quintilien, III, 1, édit. Spalding. — Ruhneken, *Préface*. — Bæhr, *Geschichte der Römischen Litteratur*, 3e édit.

RUTILIUS (*C.* MUSONIUS), philosophe romain de la secte stoïcienne, vivait dans le premier siècle après J.-C. Son attachement à une secte qui commençait à devenir un parti politique l'exposa à la persécution. Sous Néron il fut relégué dans l'île de Gyaros (66 après J.-C.) Rappelé à Rome après la mort de Néron, il accusa et fit condamner Publius Celer, un des auteurs de la perte de Barca Soranus. Il jouissait d'une si haute estime que Vespasien l'exempta du décret qui bannissait de Rome tous les philosophes. On ignore la date de sa mort; mais on sait par un passage de Pline le jeune qu'il ne vivait plus sous Trajan. Rutilius Musonius avait composé sur la philosophie divers ouvrages dont on ne connaît pas même les titres. D'après Suidas, Asinius Pollion de Tralles (qu'il ne faut pas confondre avec le contemporain de César) avait composé des *Mémoires* (Ἀπομνημονεύματα) sur la vie et les écrits de Rutilius Musonius. Peerlkamp a recueilli avec soin tout ce que l'on connaît des opinions et tout ce qui reste des ouvrages de ce philosophe (*C. Musonii Rufi Reliquiæ et Apophtegmata*); Harlem, 1822. L. J.

Tacite, *Annal.*, XIV, 59; XV, 71; *Hist.*, III, 8; IV, 10, 40. — Dion Cassius, LXII, 27; LXVI, 13. — Pline, *Epist.*, III, 11. — Philostrate, *Vita Apoll.*, IV, 35, 46; VII, 16. — Themistius, *Orat.*, XIII. — Suidas. — Niewland, *Dissert. philos. crit. de Musonio Rufo*; Amsterdam, 1783.

RUTILIUS (*Numatianus-Claudius*), poëte latin, né dans la Gaule, vivait au commencement du cinquième siècle après J.-C. Aucun auteur ancien n'a parlé de lui; on ne sait de sa vie que ce qu'il nous en apprend. Il résida à Rome pendant longtemps, et atteignit la haute dignité de préfet de la ville, probablement vers 413 ou 414. Il revint peu après dans sa patrie déjà dévastée par les barbares, et il semble avoir passé en Gaule le reste de sa vie. Ce fut là qu'il composa vers 417, sous le règne d'Honorius, un poëme élégiaque sur son retour de Rome dans son pays. Il reste de ce poëme, intitulé *Itinerarium* ou *De reditu suo*, le premier livre consistant en 644 vers et 68 vers du second livre. Ces vers forment des distiques. Rutilius est le dernier poëte latin digne de ce nom. Sa versification et sa latinité sont encore correctes et même élégantes, bien qu'on puisse signaler dans son style des indices d'une langue près de se décomposer, et comme le pressentiment des idiomes néolatins. Au point de vue de la philologie, l'*Itinéraire* de Rutilius est curieux; mais il est plus intéressant encore au point de vue de l'histoire; il exprime avec éloquence les idées qui subsistaient dans le sénat romain, ombre impuissante, mais majestueuse de l'ancien conseil des Pères Conscrits. On lit avec émotion un très-bel éloge de Rome où se trouvent ces vers dignes de Claudien, cet autre poëte romain des derniers jours :

Fecisti patriam diversis gentibus unam,
Profuit injustis, te dominante, capi.
Dumque offers victis proprii consortia juris,
Urbem fecisti quod prius orbis erat.

Rutilius gardait, un siècle après Constantin, un vif attachement pour la religion officielle de l'ancienne Rome, et son *Itinéraire* contient une virulente attaque contre les juifs et les moines. L'*Itinerarium* fut imprimé pour la première fois à Bologne, 1520, in-4°, avec une dédicace à Léon X; il a été souvent réimprimé; les meilleures éditions sont celles de Kappius, Erlangen, 1786; de Gruber, Nuremberg, 1804; de Wernsdorf, *Poetæ latini minores*, tom. V; de Zumpt, Berlin, 1840. L. J.

Wernsdorf, *Prolegomena*. — *Histoire littéraire de la France*, t. I. — Ampère, *Histoire littér. de la France avant le douzième siècle*, t. I.

RUTILIUS. *Voy.* RUFUS.

RUTTY (*John*), médecin et littérateur anglais, né le 26 décembre 1698, à Dublin, où il est mort, le 27 avril 1775. Ses parents étaient quakers, et lui-même fut élevé dans les principes les plus rigoureux de cette secte. Telles furent les impressions religieuses de sa jeunesse qu'il lui arriva souvent dans la suite de regarder comme un crime l'acquisition des connaissances humaines. Après quelque hésitation, il se décida à embrasser la carrière médicale; il étudia à Londres et en Hollande, et de retour dans son

pays, il s'établit à Dublin (1724), où il pratiqua son art avec beaucoup de réputation. Il a laissé de bons ouvrages qui sont le fruit de recherches soigneuses et d'une observation patiente; nous citerons : *Essay on women's preaching;* Dublin, 1737, in-8°; — *History of the rise and progress of the quakers in Ireland from* 1653 *to* 1750; ibid., 1751, in-4°; — *Methodical synopsis of mineral waters;* ibid., 1756, in-4° : il n'y a d'exact et d'utile que la partie relative aux eaux minérales de l'Irlande; — *Chronological history of the weather and seasons, and of the prevailing diseases in Dublin, during the space of forty years;* ibid., 1770, in-8°; — *Essay towards a natural history of the county of Dublin;* ibid., 1772, 2 vol. in-8°. On publia après la mort de Rutty : *Observations on the London and Edinburgh dispensatories* (Dublin, 1776, in-12), *Materia medica antiqua et nova* (ibid., 1776, in-4°), et *Spiritual diary and soliloquies* (ibid., 1776, 2 vol. in-8°). Ce dernier livre est un des plus étranges parmi ceux qui ont été donnés sous le titre de *Confessions*. Il n'est pas possible de le prendre au sérieux; c'est une suite de méditations pieuses que l'auteur entremêle de souvenirs sur sa propre vie. S'il fallait l'en croire, il n'aurait jamais eu d'autre souci que celui de boire de l'eau-de-vie ou de se gorger de nourriture; il se lamente sans cesse sur ses défauts qu'il exagère à plaisir. Mais nous avons par contre le témoignage de ses amis : nul n'était plus sobre, plus frugal, plus dévoué que Rutty, et c'est par suite d'une humilité excessive qu'il a tracé de lui-même un portrait si peu ressemblant.

Spiritual diary. — Chalmers, *General biogr. Dict.*

RUVIGNY (*Henri* DE MASSUE, marquis DE), lieutenant général, né en 1610, mort en 1689, à Greenwich. Son père, Daniel de Massue, fut gouverneur de la Bastille sous Henri IV; c'était un zélé protestant, dont la fille, Rachel, épousa en secondes noces le comte de Southampton et fut mère de lady William Russel (*voy.* ci-dessus). Henri embrassa de bonne heure le métier des armes, et servit au siége de la Rochelle, à l'attaque du Pas de Suze, à la conquête de la Savoie et de la Lorraine. En 1644, il fit la campagne d'Italie à la tete d'un régiment d'infanterie qu'il avait levé. Durant la régence d'Anne d'Autriche, il resta fidèle à la cause royale, prit part à la campagne de Flandre et se rangea ensuite sous les ordres de Turenne contre le parti des princes. Le 10 juillet 1652, il fut nommé lieutenant général; il était depuis 1645 maréchal de camp. Son dévouement au roi le fit choisir, en 1653, pour occuper le poste difficile de député général des églises protestantes. « Ruvigny, dit M. Guizot, s'acquitta de cette ingrate mission avec un zèle habile, souvent désagréable et même suspect aux deux partis; mais également fidèle au roi et à son Eglise, et s'inquiétant peu de leur déplaire tour à tour pourvu qu'il réussît à [maintenir] entre eux le droit et la paix. » Il eut [l'occasion] de déployer sa dextérité dans les deux [missions] dont il fut chargé par Louis XIV aupr[ès de] Charles II. Dans la première (1669), [il chercha] à rompre le traité d'alliance conclu e[ntre l'An]gleterre, la Hollande et la Suède contre l[a France]; la seconde, où il agit en qualité d'en[voyé ex]traordinaire (1675), eut pour résultat [de poser] les bases du fameux traité de 1676 p[ar lequel] Charles II se mettait à la solde du roi d[e France]. Quelque temps après son retour, il rési[gna à son] fils aîné la charge de député des églises[; ne se faisant] pas d'illusion sur l'issue probable de la [lutte en]gagée entre les deux religions, il s'as[sura d'a]vance en Angleterre des lettres de natu[ralité] pour lui et pour ses enfants. Lorsque [l'édit de] Nantes fut révoqué, il quitta la France [et se re]tira à Greenwich (1686). Saint-Simon [le peint] comme « un bon, mais simple genti[lhomme], plein d'esprit, de sagesse, d'honneur et [de pro]bité, fort huguenot, mais d'une gra[nde con]duite et d'une grande dextérité ».

RUVIGNY (*Henri* DE MASSUE, marq[uis DE], en Angleterre *comte de Galloway*, fils [du précé]dent, né le 9 avril 1648, mort en 1721. [A vingt] ans il était député général des église[s protes]tantes. « Dans l'exercice de son empl[oi, disent] MM. Haag, il ne se montra ni plus circ[onspect] ni plus zélé que son père. Sa prudence [put dé]plaire aux exaltés; mais on aurait t[ort néan]moins de douter de la sincérité de son [attache]ment à la religion réformée. » Lors de [la révo]cation, il suivit son père en Anglet[erre; ses] relations de parenté avec les Southampt[on et les] Russell ne tardèrent pas à lui faire dan[s ce pays] une situation considérable, et, grâce au[x lettres] de naturalité qu'il avait obtenues, il lui [fut per]mis de s'ouvrir la carrière des hauts em[plois. A] l'avénement de Guillaume d'Orange (168[9] [il reçut] le commandement d'un régiment de c[avalerie]; à la tête de ce corps, entièrement com[posé de] réfugiés français, il prit part à la batai[lle de la] Boyne (1690), où son frère Pierre, sieu[r de la] Caillemotte, fut tué. Après la soumission [de l'Ir]lande, il passa en Flandre, et montra [une rare] bravoure dans la journée de Nerwinde [; lors]que les généraux français, aux mains de[squels il] était tombé, aimèrent mieux le relâcher [que de] l'exposer à être envoyé aux galères. E[n 1694] Ruvigny se rendit en Piémont avec le g[rade de] lieutenant général pour y commander les [troupes] auxiliaires anglaises; il contribua à la c[apitula]tion de Casal, mais il ne put empêcher Victor-Amédée II de traiter séparémen[t de la] paix avec la France, et il fut rappelé (juin [1696]). En récompense de ses services, il avait [reçu] les titres de baron de Portarlington (16[92]), vicomte de Galloway et de pair d'Irland[e, puis] de comte (1697). Il fut le seul des nomb[reux ré]fugiés français que de si hautes distinctions [allèrent] chercher et qui eut ainsi l'accès à la cham[bre]

lords; peut-être les dut-il moins à ses services qu'aux puissantes alliances de sa famille. La guerre de la succession d'Espagne sévissait dans toute sa fureur. Ruvigny y prit part depuis 1704, où il fut envoyé en Portugal avec un commandement secondaire; il combina d'abord ses opérations avec celles des alliés, secourut Gibraltar, et perdit le bras droit au siége de Badajoz. Le 26 juin 1706, il entra dans Madrid; un séjour de quelques semaines suffit à diminuer à tel point le nombre de ses soldats qu'il fut obligé de les remettre en campagne. Le départ de lord Peterborough laissa à Ruvigny la première place. Au printemps de 1707, il reçut des renforts, et, de concert avec le général espagnol das Minas, il attaqua les Français dans la plaine d'Almanza. Par un singulier jeu du hasard, le commandement était dévolu de part et d'autre à deux réfugiés, que les vicissitudes politiques avaient chassés de leur pays : un Anglais, Berwick, était à la tête de l'armée française, et les Anglais avaient pour chef Ruvigny, un Français. La bataille fut longue et acharnée; les alliés eurent quatre mille morts et huit mille prisonniers; ils abandonnèrent leurs bagages et leur artillerie; leur général perdit un œil (25 avril 1707). Cette victoire assura à Philippe V la conquête des royaumes de Valence et d'Aragon. Envoyé de nouveau en Portugal, Ruvigny essuya un nouvel échec : mal secondé par les troupes portugaises, il fut battu, le 7 mai 1709, à la Gudiña par le marquis de Bay et faillit tomber au pouvoir de l'ennemi. Après la paix d'Utrecht, il revint en Angleterre, et eut à se justifier devant le parlement de la perte de la bataille d'Almanza. Ses derniers jours s'écoulèrent dans la retraite. Il était membre du conseil privé et avait rempli trois fois la charge de grand juge d'Irlande. Bien qu'il servît à l'étranger, il garda la jouissance de ses biens français jusqu'en 1711, époque où Louis XIV les confisqua et en fit don au cardinal de Polignac. P. L.

Lord Mahon, *War of succession*. — San-Phelipe, *Commentarios*. — Berwick, Noailles, Saint-Simon, *Mémoires*. — Haag frères, *France protestante*.

RUYR (*Jean*), antiquaire français, né en 1560, à Charmes-sur-Moselle, mort vers 1645. Il fut successivement secrétaire, chanoine et chantre du chapitre de Saint-Dié. Dans sa jeunesse il apprit la langue italienne et s'appliqua à la poésie; il renia plus tard ses premiers essais, et se livra sur les antiquités de sa province à de longues et intéressantes recherches. On a de lui : *Les Triomphes de Pétrarque, avec autres meslanges*; Troyes, 1588, pet. in-8°; il a ajouté beaucoup du sien à la traduction, et ses propres vers sont fort médiocres; — *Vie de S. Dié, évesque, trad. du latin;* Troyes, 1594, pet. in-8°; — *La Recherche des sainctes antiquités de la Vosge, province de Lorraine*; Saint-Die, 1625, 3 part. in-4°, fig.; cette édit. rare, mais fautive, fut remplacée par celle d'Epinal, 1633, in-4°, qui est corrigée et augmentée; dom Calmet fait l'éloge de ce livre utile, en faisant observer que « l'auteur était diligent et de bonne foi, et qu'il avait en main bon nombre de manuscrits et de pièces qui ont été perdus depuis ce temps-là ».

Calmet, *Bibl. lorraine*. — Beaupré, *Recherches sur l'imprimerie en Lorraine*. — Goujet, *Bibl. française*. — Chevrier, *Mémoires des hommes illustres de Lorraine*. — H. Lepage, *Statist. du dép. de la Meurthe*.

RUYSBROEK (*Guillaume* DE), en français *Rubruquis*, voyageur brabançon, né vers 1215, mort après 1256. Son nom indique une origine flamande; mais on ignore en quel lieu il naquit et en quelle année il prit l'habit des frères mineurs. En 1249, Louis IX, dans l'espérance de voir la foi chrétienne se propager en Tartarie, avait confié au dominicain André de Longjumeau la mission de se rendre dans ce pays. De retour à Ptolémaïs, en 1253, ce religieux laissa peu d'espoir au roi de France de réussir dans son pieux projet. Toutefois le bruit s'étant répandu en Palestine qu'un chef tartare nommé Sartach venait d'embrasser le christianisme, Guillaume de Ruysbroek, cordelier attaché à la province de la terre sainte, partit pour la Tartarie, avec une lettre du roi, et de riches présents destinés à Sartach. Guillaume avait reçu de la reine Marguerite un psautier enrichi d'or et de miniatures, et de Louis IX une Bible et une chapelle pour dire la messe pendant son voyage, ce qui fait supposer que Guillaume était prêtre, et né bien avant 1230, date assignée à sa naissance par divers auteurs. On lui avait associé un de ses confrères, Barthélemi de Crémone, le clerc Gosef, l'interprète Homodei, et, en passant à Constantinople, Guillaume racheta un esclave nommé Nicolas qui fit partie du voyage. Rubruquis et ses compagnons, embarqués le 7 mai sur la mer Noire, abordèrent le 21 au port de Soldaya ou Soudach, en partirent le 1er juin et entrèrent dans la Tartarie. La relation du franciscain contient ici de longs détails sur les habitations, les vêtements et les aliments des Tartares, sur leur police et sur leur justice, sur les mœurs des femmes et des hommes; mais on ne saurait les considérer comme avérés, car Rubruquis n'est pas un observateur assez attentif ni assez éclairé pour qu'on puisse toujours compter sur son exactitude. Il mérite plus de confiance quand il raconte les faits de sa propre mission; et c'est à ce genre de récits que 43 chapitres de son livre sont le plus souvent consacrés. De Soldaya, il passa dans les steppes qui séparent le Dnieper du Don (partie de la province moderne d'Ekaterinoslaw, en Russie), et y trouva un khan, nommé Scatatay (peut-être Tchakhataï), pour qui Baudouin II, empereur de Constantinople, lui avait donné des lettres de recommandation. Scatatay, en apprenant l'objet de la mission, secoua la tête sans dire mot. Après avoir traversé le Don, Rubruquis rencontra Sartach, à trois journées de marche du Volga, et lui remit les lettres du roi de France, traduites en arabe et en syriaque. Sartach n'avait point embrassé le chris-

tianisme, ainsi que le bruit en avait couru; cependant il ordonna aux étrangers de se présenter devant lui avec leurs présents et revêtus de leurs habits d'église. Ils obéirent et s'avancèrent en chantant le *Salve Regina*. La seule réponse qu'ils obtinrent dans cette audience où il nous semble voir une mystification, fut que ce qu'ils demandaient ne pouvait être accordé que de l'aveu de Batou, père de Sartach, auprès duquel ils devaient se rendre. Rubruquis entendait reprendre ses livres, ses vêtements, ses instruments sacrés; mais les Tartares lui volèrent tout, à l'exception de la Bible.

Après trois jours de marche, les envoyés français arrivèrent au campement de Batou. Avant de raconter ce qu'il y fit, Rubruquis s'engage dans des digressions, aujourd'hui peu instructives, sur Dchinghis-Khan et sur le fameux prêtre Jean (*voy.* POLO). Mais il parle avec plus de justesse de la mer Caspienne, grand lac où se jette le fleuve Etilia (le Volga), et il est, avec Albert le Grand, le premier écrivain du moyen âge qui ait bien constaté que cet amas d'eaux n'était point un golfe de la mer du Nord, comme on l'avait cru longtemps, mais bien un grand lac : « car elle n'aboutit sur aucun point à l'Océan; elle est partout entourée de terres ». Batou déclara à Rubruquis qu'il ne pouvait lui permettre de prêcher l'Évangile en Tartarie, et qu'il fallait obtenir cette autorisation du souverain de la contrée, Mangou-Khan. Après diverses pérégrinations, les voyageurs arrivèrent, le 27 décembre 1253, à la cour du grand khan qui leur donna audience le 4 janvier suivant. Dans cette première entrevue, Homodei, l'interprète, s'enivra avec le souverain tartare, et Rubruquis eut mille peines à se faire comprendre de l'un et de l'autre; toutefois, il lui fut permis de passer les derniers mois de l'hiver à la cour du khan. Au printemps, il se rendit à Karakoroum, où le 31 mai il eut une seconde et dernière audience de Mangou, qui lui fit remettre une lettre hautaine et menaçante adressée à Louis IX, et écrite, dit-on, en langue mongole. Vers le 8 juillet 1254, Rubruquis quitta Karakoroum pour regagner le campement de Batou. Dans les premiers jours de novembre, il était à Saraï, sur le Volga, et près de ce lieu il se vit restituer une partie des ornements sacrés et des livres qui lui avaient été enlevés à son premier passage. Il prit ensuite la route d'Arménie, parvint quelques jours avant le 25 décembre à Naxuam, où il passa les fêtes de Noël, et le 2 février 1255, il se trouvait à Ainy, où il rencontra cinq dominicains que le pape avait chargés de porter des lettres à Sartach et à Mangou. Sur le récit que Rubruquis leur fit de ses propres aventures, ces religieux tournèrent leurs pas vers Tiflis, tandis que notre franciscain poursuivit sa route jusque sur les terres du sultan d'Iconium. S'étant embarqué pour l'île de Chypre, il trouva à Nicosie son provincial qui l'emmena à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, pour assister, le 15 août, à un chapitre de l'ordre. Rubruquis eut bien voulu venir rendre compte au roi de son voyage; mais son provincial lui enjoignit d'aller résider à Saint-Jean d'Acre et ne lui permit que d'écrire à Louis IX. En effet, il ne tarda point à adresser à ce prince la relation de son voyage, en une ou plusieurs lettres. Ce livre est écrit en latin dans les manuscrits d'Angleterre et de Leyde, et paraît divisé en deux parties, l'une intitulée : *De gestis*, ou *De moribus Tartarorum*, l'autre *Itinerarium Orientis*. Hakluit en a publié une partie, dans ses *Principal navigations* (Londres, 1598 et 1606, 3 vol. in-fol.), mais on trouve la relation de Rubruquis plus complète dans les *Pilgrims* de Purchas (1626, 4 vol. in-fol.). Bergeron l'a donnée en français dans les *Voyages faits en Asie* (1634, in-4°). Le texte latin de Rubruquis est encore inédit.

H. F—T.

Biblioth. belgica. — *Scriptores Ordinis Minor.* — Remusat, *Mémoire sur les relations des princes chrétiens avec les empereurs mongols.* — De Guignes, *Hist. des Huns*, t. III. — Koch, *Tableau des révolutions dans le moyen âge.* — C. d'Ohsson, *Hist. des Mongols.* — *Hist. littér. de la France*, t. XIX.

RUYSBROEK (*Jean* DE), mystique belge, né vers 1294, mort le 2 décembre 1381, à l'abbaye de Vauvert, près Bruxelles. Ses parents étaient d'une humble condition, et lui-même tira son nom du lieu de sa naissance, le village de Ruysbroek, situé entre Halle et Bruxelles; on l'appelle aussi *Rusbroch* ou *Rusbroquius*. A onze ans, il quitta sa mère pour se rendre à Bruxelles auprès d'un parent, Jean Hincart, qui était chanoine de Sainte-Gudule; après quelques études de grammaire, il se livra à un genre de méditation contemplative, dont il conserva le goût toute sa vie et que la lecture de Denis l'Aréopagite ne fit que développer davantage. En 1318 il reçut la prêtrise, et remplit les fonctions de vicaire à Sainte-Gudule. « Il continua, dit Paquot, de s'adonner à la vie intérieure, parlant si peu et négligeant tellement son extérieur qu'il se rendait méprisable aux yeux du monde. » Après avoir vécu longtemps en commun avec son parent, il alla voir en 1343 un ermite qui s'était retiré à Vauvert ou Val-Vert dans la forêt de Soignes, près Bruxelles; cet endroit lui plut, et il y bâtit une chapelle qui fut consacrée l'année suivante. Cependant il n'échangea qu'en 1349 l'habit de prêtre contre celui de chanoine régulier, et devint alors prieur de la nouvelle maison; il la fit fleurir, et porta la réforme jusque dans la congrégation de Windesheim et dans l'abbaye de Saint-Severin, à Château-Landon. Malgré ses occupations, Ruysbroek s'appliquait continuellement à la prière et ne dédaignait pas même les travaux les plus bas. Sa réputation de sainteté attira auprès de lui beaucoup de personnages distingués, qui venaient le consulter, entre autres

Jean Tauler et Gérard Groot; et comme ce dernier s'étonnait des choses relevées qu'il avait écrites : « Soyez assuré, répondit-il, que je n'ai pas mis un mot dans mes ouvrages que par le mouvement du Saint-Esprit et en la présence de la Sainte Trinité. » C'est ce qui a fait dire au P. Poiret qu'on le regardait d'autant plus comme un homme inspiré qu'il était moins instruit. Il mourut chargé d'années et entra au ciel, suivant Gérard Groot, après avoir passé une heure par le purgatoire. Les ouvrages de Ruysbroek, conservés en manuscrit à Vauvert, sont rédigés en flamand, parce qu'il savait fort peu de latin. Ils n'ont pas vu le jour avant 1538, où il en parut un choix en latin à Bologne, in-8°. Environ dix ans plus tard le P. Laurent Surius les a tous recueillis et en a donné une version nouvelle sous ce titre : *D. Joannis Rusbrochii sanctissimi divinissimique contemplatoris opera omnia* (Cologne, 1549, in-fol. ; ibid., 1552, 1609, 1692, in-fol.) ; l'édit. de 1609 est la meilleure. Le principal et aussi le plus bizarre de ces divers écrits est celui *De ornatu spiritualium nuptiarum* ; Paris, 1512, in-8° (traduit en français ; Toulouse, 1619, in-8°, et imprimé en flamand : *'T Cieraet der gheestelycke Bruyloft* ; Bruxelles, 1624, in-12). On y trouve, sous forme d'allégories, cette phraséologie mystique dont on a tant abusé depuis ; il y est dit qu'en état de contemplation parfaite, l'homme voit Dieu par une clarté divine, que l'âme elle-même est cette clarté, qu'elle se transforme et s'absorbe dans son essence originelle en ne faisant plus qu'un avec Dieu, et qu'elle est tellement perdue dans cet abîme qu'il est impossible de la retrouver. Gerson, et après lui Bossuet, vit dans ces propositions un germe d'hérésie. Les disciples de Ruysbroek, Jean de Schoonhove, Gérard Groot, Denys le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius, Thomas de Jesus, le défendirent avec chaleur ; son nom fut même invoqué comme une autorité par les quiétistes modernes, dont il avait implicitement prononcé la condamnation en réprouvant chez les béguines de son temps l'état passif de la contemplation spirituelle. Malgré les éloges qu'on lui prodigua et les surnoms d'illuminé et de divin, sa doctrine ne fut pas jugée assez pure pour lui faire décerner les honneurs de la béatification. On a encore de Jean de Ruysbroek un recueil de sept lettres sur des sujets de piété, et deux pièces de poésie dont on a fait paraître une imitation en allemand (*Zwei geistliche Gesænge* ; Francfort, 1824). Il a été publié de nos jours une édition en bas allemand des quatre traités de ce mystique célèbre, avec une préface d'Ullmann : *Vier Schriften von Joh. Rusbroek* (Hanovre, 1848, in-8°).

Henr. Pommer, *Notice* à la tête des *Opera*. — Trithem., *De Scriptor. eccl.*, n° 672. — Bellarmin, *De Scriptor. eccl.*, ad ann. 1380. — Mastellin, *Necrol. Viridis Vallis*, p. 23-3?, 45-15?. — Foppens, *Bibl. belgica*. — Bossuet, *Instr. sur les etats d'oraison*. — Poiret, *Lettre sur les mystiques*. — Paquot, *Mémoires*, I. — Engelhardt, *Richard von S. Victor und Jan Ruysbroek ; zur Geschichte der mystischen Theologie*; Erlangen, 1838, in-8°. — Ch. Schmidt, *Etudes sur le mysticisme allemand au XIVe siècle* ; Paris, 1847, in-4°.

RUYSDAEL. *Voy.* RUISDAEL.

RUYTER. *Voy.* RUITER.

RUZÉ (*Guillaume*), prélat français, né vers 1530, à Paris, où il est mort, le 28 septembre 1587. Fils d'un receveur général des finances en Touraine, il enseigna la rhétorique et la philosophie dans le collége de Navarre, où il avait reçu le bonnet de docteur. Nommé conseiller par Henri II, il fut maintenu dans le même emploi par Charles IX et Henri III, qui le prirent pour aumônier et pour confesseur. Promu en 1570 à l'évêché de Saint-Malo, il s'en démit en 1572 et fut sacré, le 24 août de cette année, évêque d'Angers. Il assista, en 1583, au concile que Simon de Maillé tint à Tours, puis à Angers, et rédigea en français la profession de foi, arrêtée dans ce concile, et qui fut suivie par presque tout le royaume. Il est aussi l'auteur d'une traduction française du *Commonitorium adversus hæreticos*, de Vincent de Lerins, in-12, et ses *Statuts* se trouvent dans le recueil in-4° de ceux d'Angers. C'est à lui que Scévole de Sainte-Marthe dédia sa *Canticorum paraphrasis poetica*.

RUZÉ DE BEAULIEU (*Martin*), frère du précédent, né à Paris, où il est mort, le 16 novembre 1613. Henri, duc d'Anjou, l'emmena en Pologne, en qualité de secrétaire des commandements, et devenu roi de France, il le fit secrétaire des finances et en 1588 secrétaire d'État. Ruzé servit ce prince avec zèle ; après lui, Henri IV lui confia plusieurs missions, et le pourvut, en 1592 de la charge de trésorier de ses ordres, puis de celle de grand maître des mines de France. Il se démit en 1606 de l'office de secrétaire d'État, en faveur du seigneur de Loménie, et se trouvant sans enfants, il laissa ses biens au maréchal d'Effiat, à la charge de prendre son nom et ses armes.

Gallia christiana. — Dom Liron, *Biblioth. chartraine*. — Bodin, *Angers et le Bas-Anjou*.

RUZÉ (*Arnoul*), jurisconsulte, parent des précédents, ne à Blois, vers 1485, mort à Paris, au milieu du seizième siècle. Après avoir été reçu à Orléans docteur *in utroque jure*, il devint chanoine de Notre-Dame de Chartres, le 7 août 1505. Il retourna à Orléans où il fut écolâtre, chanoine de Sainte-Croix, abbé de N.-D. de la Victoire près de Senlis, professeur fort habile en droit civil et en droit canon, et chancelier de l'Université. Il écrivait ses leçons, et, après les avoir développées avec une érudition et une justesse de raisonnement incroyables, en présence des étudiants et des praticiens de la ville, il les enfouissait dans son grenier, et elles auraient été perdues pour la postérité, sans P. Probus qui les fit imprimer à ses frais. Après avoir professé plus de vingt ans à Orléans,

Ruzé s'en alla à Paris remplir la place de maître des requêtes et de conseiller au parlement. On a de lui : *De Archipræsulum statu et conditione ;* Paris, 1534, in-8° ; — *Tractatus juris regaliæ ;* Paris, 1542, in-8° ; traité estimé.

ROULLIER.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Souliers, *Inventaire de la Noblesse de Touraine.* — Simon, *Hist. des auteurs de droit.*

RUZZINI (*Carlo*), doge de Venise, né le 25 décembre 1653, mort le 6 janvier 1735. C'était un des personnages les plus considérables de la république. Il avait été chargé de plusieurs ambassades, et sa réputation d'habileté s'était accrue depuis les traités de Carlowitz et de Passarowitz, à la conclusion desquels il avait travaillé. Le 2 juin 1732, il succéda au doge Sebastiano Mocenigo. Les Vénitiens ayant persisté dans le système de neutralité qu'ils avaient adopté au milieu des guerres qui divisaient l'Italie, son règne ne fut marqué par aucun événement notable. Ruzzini eut Luigi Pisani pour successeur.

P.

Daru, *Hist. de Venise.*

RYCKE (*Josse* DE), en latin *Ricquius*, érudit belge, né à Gand, le 6 mai 1587, mort à Bologne, le 8 décembre 1627. Après avoir achevé ses études à Douai, il partit pour l'Italie, où le comte Louis Sarego lui confia sa bibliothèque. On le retrouve quelque temps après à Louvain. En 1624 il se rendit à Rome, et obtint d'Urbain VIII une chaire à l'université de Bologne. « Il s'était rendu, dit Paquot, fort habile dans les antiquités profanes ; il était bon orateur et bon poète ; ces qualités, relevées par la politesse de ses manières et par la gaieté de son humeur, le firent regretter universellement. » Ricquius a fait paraître une vingtaine d'ouvrages parmi lesquels nous rappellerons les suivants : *Præludia poetica ;* Douai, 1606, in-4°, — *Epistolarum selectarum centuriæ II ;* Cologne et Louvain, 1610-1615, 2 vol. in-8° ; — *Odarum lib. II ;* Louvain, 1614, in-12 ; — *De Capitolio romano ;* Gand, 1617, in-4°, fig. : ce commentaire, où il n'est question que des ouvrages anciens, est curieux et savant ; Gronovius en a donné une troisième édit. (Leyde, 1696, in-16) avec un supplément et des notes ; — *Heroicorum carminum lib. singularis ;* Gand, 1624 ; — *Parcæ id est Epitaphiorum lib. III ;* Gand, 1624, in-8° ; — *De anno seculari jubilæo ;* Anvers, 1625, in 8°. Ce savant a édité *Theatri romani orchestra* de J.-B. Lauro (Rouen, 1625, in-8°), recueil d'éloges littéraires, et il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

Sanders, *De Gandavensibus eruditis.* — Paquot, *Mémoires*, III.

RYCKEL. *Voy.* DENYS *le Chartreux.*

RYER (DU). *Voy.* DU RYER.

RYLAND (*William-Wynne*), graveur anglais, né en 173?, à Londres, où il a été pendu, le 29 août 1783. Après avoir terminé son apprentissage chez un graveur français, nommé S.-F. Ravenet, il vint à Paris, et y fréquenta l'atelier de Le Bas ; mais durant son séjour de cinq années, il ne borna pas ses études à la gravure, il s'appliqua aussi beaucoup au dessin, choisit Boucher pour maître, et exécuta d'après lui une belle planche de *Jupiter et Leda.* Vers le même temps il concourut aussi à l'*illustration* des *Fables* de La Fontaine. C'était à la générosité de son parrain, sir W. Wynne, qu'il était redevable d'une éducation artistique aussi complète. De retour à Londres, il grava le portrait de Georges III d'après Ramsay et celui de la *reine Charlotte* d'après Cotes, et fut nommé bientôt après graveur du roi aux gages de 200 livres sterl. « Il est à regretter, dit Strutt, que le commerce des estampes lui ait ravi un temps précieux, et l'ait empêché de s'adonner aux arts avec l'ardeur que réclamait son génie. Les œuvres qu'il a laissées après prouvent qu'il avait un talent assez mûr pour les porter jusqu'à la perfection. » Strutt, qui vécut dans l'intimité de Ryland, n'en dit pas davantage ; mais il fait allusion, dans ce dernier passage, au fatal événement qui mit une brusque fin aux travaux de son ami. Au printemps de 1783, on découvrit plusieurs faux billets de la Compagnie des Indes. Le soupçon s'attacha, on ne sait pourquoi, à Ryland, qui fut décrété d'arrestation ; l'artiste prit peur, s'enfuit et alla se cacher sous le nom de Jackson, à Stepney, dans la maison d'un cordonnier. Ayant donné des souliers à réparer sans faire attention que son nom y était marqué, son hôte le dénonça. En voyant la police entrer chez lui pour le saisir, Ryland se coupa la gorge avec un rasoir ; malgré la profondeur de la blessure, on réussit à la fermer et on écroua l'artiste dans une prison de Londres, où il fut nourri de thé et de jus d'orange. Jusqu'au dernier moment il protesta de son innocence et en entendant l'arrêt qui le condamnait à mort, il en appela à la clémence du roi. Il fut pendu à Tyburn en compagnie de quatre assassins et d'un faussaire. Bien que des charges accablantes s'élevassent contre lui, Ryland était probablement innocent. C'était un homme d'honneur, entouré d'amis, pratiquant les vertus de famille, et de plus dans une situation pécuniaire tout à fait satisfaisante : outre la pension de 200 liv. sterl. qu'il tenait du roi, il exerçait une profession très-lucrative à laquelle il joignait un grand commerce d'estampes, et il possédait un dixième dans l'entreprise des canaux de Liverpool. Comme artiste, il a introduit dans son pays la gravure au pointillé où il excellait ; souvent il travaillait au crayon rouge, genre très-en vogue à cette époque. Nous citerons de lui : les *Portraits* de Georges III, du comte de Bute, de la reine d'Angleterre, de la duchesse de Richmond, de Ch. Rogers ; une suite de 24 planches, d'après Angelica Kaufmann ; et une suite de 57 planches dans la *Collection of*

in imitation of drawings, de Ch. Ro- ondres, 1778, 2 vol. in-fol.).

, Dict. of engravers. — The English cyclop.

ER (*Thomas*), érudit anglais, né vers lans le nord de l'Angleterre, mort le mbre 1713, à Londres. Son père, Ralph s'était rendu odieux aux royalistes dans tions de commissaire au séquestre qu'il t sous la république; impliqué dans l'in- on puritaine de 1663, il avait été exécuté. lége de Northallerton Thomas passa dans sité de Cambridge, et étudia ensuite la idence. Au lieu de pratiquer le barreau, nna à la littérature et la cultiva, avec persévérance que de succès, pendant la e moitié de sa vie; des comédies mé- , des traductions, des observations ri- sur le théâtre de Shakespeare n'étaient bagage suffisant à lui préparer une répu- l'écrivain, encore moins d'érudit et de . Pourtant il avait de l'exactitude, du grand fonds de savoir, et quelques tra- itieux, comme la *Vie de Th. Hobbes*, nèrent à l'estime des lettrés. A la fin il reçut la charge d'historiographe royal, avant lui par Dryden et Shadwell; e l'obtint-il de Guillaume III moins à le ses talents que de ses opinions poli- Bien que le salaire en fût élevé (il était 0 livres), Rymer mourut dans un état le la misère. Ses principaux ouvrages *Edgar or the English monarch*, trag.; , 1677, in-8°; — *A View of the tra- of the last age*; ibid., 1678, in-8° : cet ous forme de lettre à Fl. Shepherd, fut ir Dryden; — *Life of Thomas Hobbes*; 81, in-8°; — *On the antiquity, power ecay of parliament*; Londres, 1684, -12; — *A Short view of tragedy, with flections on Shakespeare*, ibid., 1693, — *Fœdera, conventiones, litteræ et cunque generis acta publica inter Angliæ et alios quosvis imperatores*, tc.; ibid., 1704-16, 17 vol. in-fol. Ce fut conseils de Guillaume III qu'on arrêta t de publier, par ordre du gouverne- ensemble des documents qui se ratta- aux relations de la Grande-Bretagne nations étrangères. On résolut en outre er à l'entreprise un cadre assez large rendre à la fois honorable à l'Angle- utile aux savants de tous pays. L'exé- n fut confiée à Rymer par ordonnance oût 1693. Il avait une double tâche : re- les matériaux partout où il pourrait ver, et principalement dans les chro- t les archives publiques de la tour de res et de Westminster, puis en sur- impression. Après dix années de pré- , le recueil vit le jour en 1704, et les se succédèrent rapidement jusqu'à la mort de l'éditeur. Sanderson, qui lui était adjoint depuis 1707, fit paraître un supplément (1726-35, t. XVIII à XX), qui s'arrête à l'année 1654. Cette publication ne trompa point l'attente du public; elle renouvela complétement l'étude de l'histoire nationale, comme en peut témoigner l'excellent ouvrage de Rapin de Thoyras, et fut accueillie avec une vive satisfaction par les savants de toute l'Europe. Quoique considérable, elle fut réimprimée dans le siècle dernier à Londres (1727-35, 20 vol. in-fol.) et à La Haye (1739-45, 10 vol. in-fol.); Rapin de Thoyras en fit un *Abrégé* pour la *Bibl. française* de Le Clerc, abrégé traduit en anglais par Whatley (1731, 4 vol. in-8°). Dans ces derniers temps le comité des archives publiques a commencé des *Fœdera* une édition complète, en y comprenant les nombreux documents que Rymer n'avait point connus. On conserve encore de cet érudit, dans le *British museum*, une collection manuscrite en 58 vol. in-4°, et relative au gouvernement et aux annales de l'Angleterre.

Chalmers, *Collection of treaties*. — Nicolson, *Hist. library*. — *Censura literaria*, I.

RYSSEN (*Léonard* VAN), controversiste hollandais, né vers 1630, à Utrecht, mort à la fin du siècle. Il étudia la théologie à Leyde sous Gisbert Voet, et adopta si bien les opinions de ce professeur qu'il se fit un devoir de les défendre toute sa vie. Il exerça le ministère en différents endroits, et depuis 1674 à Heusden, où il mourut. Ses principaux écrits sont : *De lusu aleæ*; Utrecht, 1660, in-16 : réfutation du traité de Gataker sur les loteries; — *Synopsis impuræ theologiæ remonstrantium*; ibid., 1661, in-12; — *Summa theologiæ elenchticæ*; Deventer, 1671, 1695, in-12 : abrégé de l'*Institutio* de Fr. Turretini; — *Doopstuypen der Cartesianen en Coccejanen* (Les Convulsions mortelles des Cartésiens et des Coccéiens); Utrecht, 1675-76, 2 vol. in-4°; — *Justa detestatio sceleratissimi libelli Adr. Beverlandi de peccato originali*; Gorcum, 1680, in-12 : ce libelle véhément fut prohibé par la cour de Rome, bien qu'il eût été écrit pour réfuter une prétendue hérésie.

Burmann, *Traject. erud.* — Paquot, *Mémoires*, VI.

RYVES (Sir *Thomas*), érudit anglais, né vers 1580, dans le Dorsetshire, mort en 1651, à Londres. Il étudia à Oxford, prit en 1610 le grade de docteur en droit, et fut nommé en 1618 un des maîtres de la chancellerie et juge de la cour des prérogatives d'Irlande. A l'avénement de Charles Ier, il reçut le titre d'avocat du roi et des lettres de noblesse. Lorsque les troubles éclatèrent, il se déclara pour la cour, et, bien que déjà avancé en âge, il prit part à la guerre et fut blessé en différentes occasions au service de son maître. Il assista à la discussion du traité de paix conclu dans l'île de Wight. C'était un magistrat versé dans la connaissance du

droit, familier avec les auteurs de l'antiquité, et qui maniait le latin avec une aisance peu commune. On a de lui : *The Vicar's plea*, in-4° ; — *Regiminis anglicani in Hibernia defensio;* Londres, 1624, in-4° ; — *Imp. Justiniani defensio adversus Alemannum;* ibid., 1626, in-12 ; — *Historia navalis;* ibid., 1629, in-8° : il a divisé cette histoire en *antiqua* (1633) et en *media* (1640), et a augmenté chacune des parties.

RYVES (*Bruno*), parent du précédent, mort le 13 juillet 1677, fut un prédicateur de renom et devint chapelain de Charles Ier. Apı été dépossédé par Cromwell de ses ben obtint de Charles II le décanat de Wind charge de secrétaire de la Jarretière. titre de *Mercurius rusticus*, il a e sorte de journal des faits intéressant royale ou la religion durant les troub dition la plus complète est celle de l 1647, in-8°.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Walker, *Suffe* Fuller, *Worthies*. — Coote, *Catalogue of cıvı*

S

[illegible], poëte [illegible] 1495. [illegible]). [illegible] ore [illegible] it peu [illegible] à une [illegible] comme [illegible] ue ses [illegible] emplois [illegible] nants, il [illegible] vit son pays, [illegible] se vouant à la culture des [illegible] res. Il [illegible] ta l'[illegible] et l'Italie, et acquit une connais[illegible] rofondie de la langue et de la lit[illegible] ue ces contrées. A son retour, il r[illegible] accueil empressé du roi Jean II, qui le r[illegible] a sa cour, le créa chevalier du Christ, et lui donna un emploi honorable. Mais son caractère mélancolique et rêveur devait l'éloigner des sociétés brillantes, et malgré les attentions dont il était l'objet, c'était dans son cabinet, au milieu de ses auteurs favoris, qu'il passait les moments les plus heureux. Un différend qu'il eut avec un grand seigneur lui fournit un prétexte pour renoncer au monde, et il se retira dans un domaine appelé la *Quinta de la Tapada*, qu'il possedait dans le voisinage de Ponte de Lima, et d'où il ne voulut plus sortir jusqu'à l'époque de sa mort. Retiré dans cette aimable solitude, il songea à se marier. Au moment où sa fiancée parut à ses yeux, il fut frappé de la disproportion d'âge qui existait entre eux; montrant la longue canne qu'il portait à la main, il s'écria : « Prenez-moi ce bourdon, Madame, et châtiez-moi de ce que je suis arrivé si tard. » De même que Antonio Ferreira, Miranda mena une vie paisible, bien différente de l'existence aventureuse qui troubla la vie de ses contemporains. Amants passionnés de l'antiquité, ils en firent revivre les formes et constituèrent la langue poétique dont Camoens a su si habilement se servir. Néanmoins Sa de Miranda n'a pas poussé l'amour des anciens, comme le supposait Da Costa, jusqu'à professer la philosophie grecque et latine à Coïmbre. La collection complète de ses poésies ne parut que vers la fin du seizième siècle : *As Obras do Fr. de Sa de Miranda*; Lisbonne, 1595, in-4°. On les réimprima sous le même titre en 1614 (ibid., pet. in-4°). Ces deux éditions sont fort rares; aussi y a-t-on suppléé par l'édit. [illegible] de 1784, 2 vol. pet. in-8°; celle de 1804, in-8°, ne renferme pas la vie du poete ainsi que d'autres pièces importantes. L'impression de la *Comedia dos Vilhalpandos* a été donnée à Coïmbre en 1560 par Pedro de Mariz; on publia la seconde pièce sous le titre de *Comedia dos Estrangeiros*; Coïmbre, 1569 in-12. On a également, en dehors des œuvres complètes, un recueil excessivement rare; Porto, 1626, in-8°. Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana.* — *Catalogo das Obras*, dans le *Dict. de l'Académie.* — Da Silva, *Diccionario bibliographico portuguez*, t. III. — Da Costa Silva, *Ensaio biographico critico.* — Gomes, *Memorias de litteratura da Acad. das sciencias*, t. IV, p. 28 à 305. — Bouterweck, *Hist. littéraire.* — Ad. de Varnhagen, *O Panorama.* — *Revista de Lisboa*.

SA (*Mendo* DE), frère du précédent, mort en 1573, passa avec sa famille au Brésil vers le milieu du seizième siècle, et perdit son fils Fernão dans une expédition contre les sauvages. La reine Catherine, veuve de Jean III, qui l'avait envoyé gouverner l'Amérique portugaise, l'engagea à unir ses efforts à ceux des jésuites pour faire progresser la colonisation du pays; Mendo de Sa s'occupa d'abord des vastes travaux de construction que nécessitait Bahia et fit terminer la cathédrale de cette ville. F. D.

Southey, *Hist. of Brazil.* — Accioli, *Memorias historicas.* — Ad. de Varnhagen, *Historia do Brazil.*

SA (*Manoel* DE), théologien portugais, né en 1530, à Villa de Conde, mort le 30 décembre 1596, à Arone (dioc. de Milan). A quinze ans il embrassa la règle des Jésuites, et enseigna la philosophie d'abord à l'université de Coïmbre, où il avait étudié, puis au collége que venait de fonder à Gandia le duc de Borgia. Appelé à Rome, il y expliqua depuis 1557 les saintes Écritures; il trouva en outre le loisir de se livrer fréquemment à la prédication, de préparer l'édition de la Bible qui parut sous le pontificat de Sixte V, et de travailler à l'agrandissement de sa société par la fondation d'un grand nombre de maisons dans la haute Italie. Après avoir résidé à Gênes, il se retira dans la maison professe d'Arone. On a de lui : *Aphorismi confessariorum*; Venise, 1595, in-12; nombreuses édit., parmi lesquelles celle de Douai, 1627, in-24, passe pour la plus correcte. On assure que Sa mit quarante années à composer ce petit recueil d'aphorismes pour les cas de conscience, et cependant la censure romaine le fit extraire ou corriger en plus de quatre-vingts endroits qui ne s'accordaient pas avec la Bible, les Pères ou les conciles; — *Scholia in IV Evangelia*; Anvers, 1596, in 4°; Lyon, 1620, in-4°; — *Notationes in totam S. Scripturam*; Anvers, 1598, in-4°; Paris, 1643, in-fol.: ces remarques sont courtes, mais claires et

érudites. Il est aussi l'auteur d'une *Vie* ms. du P. Juan de Texeda, confesseur de saint François de Borgia.

Alegambe, *Bibl. Script. soc. Jesu.* — N. Antonio, *Bibl. Hispania nova.* — Da Silva, *Diccion. bibliogr. portuguez.*

SAAD-EDDIN (*Kodja-Saad-eddin-Mohammed-effendi*), historien turc, né en 1536, mort à Constantinople, le 2 octobre 1599. Il était fils du Persan Hassan, chambellan de Sélim II. Élevé parmi les pages du palais impérial, il s'appliqua ensuite à l'étude de la théologie et de la jurisprudence, et les enseigna dans le collége qui fait partie de la mosquée de Sainte-Sophie. Son zèle et ses lumières lui avaient acquis une grande célébrité, lorsqu'en 1573 il fut nommé par Sélim II *kodja* ou précepteur de son fils Mourad. A peine monté sur le trône (décembre 1574), ce dernier lui accorda les titres de juge militaire et d'historiographe, et l'investit d'une confiance sans bornes, au point d'exciter à différentes reprises la jalousie des visirs. Mahomet III, dont il avait aussi surveillé l'éducation, lui confia le maniement de ses affaires extérieures les plus secrètes. Le *kodja-effendi* (ainsi le désignent d'habitude les auteurs orientaux) accompagna Mahomet dans l'invasion de la Hongrie (1596), et la victoire de Keresztes est attribuée en grande partie à ses exhortations. Son attachement au visir déchu Cicala lui attira une disgrâce passagère; mais il reparut bientôt à la cour, et en mars 1598 il fut élevé à l'éminente dignité de moufti, malgré l'opposition du grand visir Hassan qui présentait pour candidat le poëte Baki. Une attaque d'apoplexie foudroyante l'enleva dans la mosquée même de Sainte-Sophie. Il a composé, par ordre de Mourad III, une histoire générale des sultans ottomans, de 1299 à 1520, intitulée *Tadj-al-Towarik* (Couronne des histoires); cet ouvrage estimé, dont le texte est encore inédit, se trouve en manuscrit dans les grandes bibliothèques de l'Europe; une grande partie en a été traduite en italien, mais assez inexactement par Vincent Bratutti (*Cronaca degli Ottomani;* Vienne et Madrid, 1646-1652, 2 part. in-4°). Saadi-Effendi, de Larisse, réduisit et continua jusqu'en 1696 la *Couronne des histoires,* et cet abrégé a servi de principale source à la compilation inexacte de Khantemir. Saad-Eddin s'est plus attaché à donner de l'elégance à son style qu'à faire des recherches originales; il a amplement mis à profit les chroniques antérieures à la sienne, notamment l'*Hescht bihischt* (Huit paradis) d'Edris de Betlis, qu'il a reproduit textuellement en grande partie. Il est encore l'auteur d'une *Histoire de Sélim Ier* (Selim-Nameh), recueil d'anecdotes relatives à ce prince.

Deux des fils de Saad-Eddin atteignirent au rang de mouftis, et un petit-fils de l'un d'eux, Mollah-Fayez, passa pour un éminent légiste.

Kinalisade, *Vies des poëtes*, ouvrage dédié à Saad-Eddin. — Hammer, *Geschichte der osmani[schen Di]chtkunst*, t. III, et *Mémoire sur Saad-Edd[in]*, *Journal asiatique*, de janv. 1824.

SAADI. *Voy.* SADI.

SAADIAS GAON BEN JOSEPH, rab[bin égyp]tien, né en 892, dans le Fayoum [...] mort en 942, à Sora, près Babylone. Il [eut pour] maîtres, outre plusieurs rabbins orth[odoxes,] Salomon ben Jerucham, rabbin caraït[e qui re]jetait les traditions conservées dans le [Talmud.] Ainsi initié à des doctrines divergente[s, Saa]dia avec plus de liberté d'esprit, s'elev[a contre] l'excès des interprétations mystiques, [et s'at]tacha à expliquer d'une façon naturelle [les pas]sages difficiles de la Bible. En 927, il fu[t nommé] chef ou *gaon* de l'école de Sora par L[...] Saccai, qui remplissait alors, au nom [de] Mamoun, l'office de gouverneur civil [...] D'un caractère austère et ferme, qui [ne tem]porisait jamais avec l'injustice, il se t[rouva au] bout de deux ans en lutte avec Da[vid, qui] l'excommunia et lui enleva l'emploi d[e gaon.] Loin de se réfugier dans un asile secret [comme] on l'a dit d'après Basnage, il resista a[...] l'excommunia à son tour. En 934 u[n accord] fut ménagé entre eux, et Saadias reprit [la direc]tion de l'école de Sora. Il a écrit u[n grand] nombre d'ouvrages, qu'il a cherché [à] rendre utiles au public. Il est le premi[er qui ait] écrit une grammaire méthodique de l[a langue] hébraïque. On a de lui : *Sepher Haa[...]* (Livre des articles de foi); Consta[ntinople,] 1546, 1562; Amsterdam, 1648, 1670, i[n-4°; ce] livre, dont l'original arabe est perdu, c[ontient] de violentes attaques contre le christia[nisme; il] se compose de dix traités, dont le huitie[me a été] imprimé à part sous le titre de *Sepher a[...] veappurkan* (Livre de la rédemption [et de la] délivrance), Mantoue, 1556, et Amsterda[m, ...] in-8°, et traduit en allemand; — *Comm[entaire] sur le Cantique des cantiques;* Co[nstanti]nople, s. d., in-4°; Prague, 1609, in-4[°; — Se]*pher Jetzira;* Mantoue, 1592, in-4°; — [Com]*mentaire sur Daniel,* dans les Bibles rabb[iniques] de Venise et d'Amsterdam; — *Sepher i[...]* (Livre de la collection), *Sepher Lasko[n...]* (Livre de la langue hébraïque), *Sepher T[...]* (Livre de l'élégance), trois traités de [gram]maire inédits; — et quelques écrits m[oins im]portants. On doit encore à Saadias une [traduc]tion arabe de la Bible : on en a impr[imé le] *Pentateuque* (Constantinople, 1546, e[t dans] les Bibles polyglottes de Paris et de Lond[res) et] *Isaïe* (Iéna, 1790-1791, 2 vol. in-8°).

Bartolocci, *Bibl. rabbinica*, IV. — Wolf, *Bi[bl. he]braea*, I. — Rossi, *Bibl. judaica antichristiana*; [Dic]*zionario storico*. — Jost, *Gesch. der Judenthums*. — Munck, *Notice sur Saadia Gaon*; Paris, 1838, i[n-8°.]

SAAS (*Jean*), érudit français, né le 4 [...] 1703, à Saint-Pierre de Franqueville, m[ort le] 10 avril 1774, à Rouen. Pendant ses études, au collége de Rouen, il se livra surtout à la [langue] latine. Ordonné prêtre en 1728, il fut en

au secrétariat de l'archevêché, puis
curé de Saint-Jacques sur Darnetal
, et chanoine de la cathédrale de Rouen
Il s'occupa principalement de critique
e. Doué d'une grande mémoire et d'un
it sain, d'un esprit grave et sévère, il
ra l'exactitude comme le premier devoir
torien. Bibliothécaire du chapitre, dont
n ordre les richesses, il put donner sa-
n à son goût pour la bibliographie, s'i-
la connaissance des bonnes éditions et
res rares, et se plaça au rang des bi-
es les plus distingués de son siècle. Il
l'Académie de Rouen un grand nombre
oires. Ce fut lui qui, voyant contester à
shoulières l'élégie de *Hélas, petits mou-*
arce que cette pièce de vers se trouvait
s *Promenades de messire Antoine*
prouva que cet auteur n'était qu'un pla-
Les principaux écrits de l'abbé Saas
Nouveau Pouillé du diocèse de Rouen;
1738, in-4°; — *Lettres à l'auteur*
t) *du* Supplément au Dictionnaire de
; ibid., 1742, in-12 : Goujet, au lieu de
ier, reconnut ses erreurs et devint
'ami de son critique; — *Premier sup-*
t à la Défense des titres et droits de
; de Saint-Ouen (par les bénédictins
n et Tassin); ibid., 1743, in-4° : c'est une
continuelle; — *Notice des ms. de la*
rale de Rouen; ibid., 1746, in-12,
de plusieurs autres pièces; — *Lettres*
*cadémicien à M. *** sur le catalogue*
ibliothèque du roi; s. l., 1749, in-12 : cet
e ne renferme qu'une seule lettre très-
uteur le retira lui-même de la circula-
- *Abrégé de Cosmographie, ou Alma-*
pour les années 1753 *à* 1761; Rouen,
in-24; — *Lettres sur le* Dictionnaire
ue de Ladvocat et sur l'Encyclopédie;
Rouen), 1762, in-8°; on y trouve une
du Moréri de 1759; il laissa à sa mort,
cinq premières lettres de cette édition,
vail considérable qui passa entre les
le Drouet; — *Lettres* (sept) *sur* l'En-
die; Amsterdam (Rouen), 1764, in-8°.
imprimer l'*Hippolytus redivivus*, et la
e *des femmes* de Postel, et publia les
choisies de La Fontaine trad. en vers
Anvers (Rouen, 1738, in-12), ainsi que
onnaire historique de Chaudon; Avi-
Rouen), 1769, 4 vol. in-8°. Il fournit,
Bibliothèque de la France, plusieurs
Fontette, et contribua à la publication
ches de la haute et basse Norman-
avait composé une *Chronologie en vers*
hexamètres, qui n'a pas été publiée.
mme instruit, qui avait vécu dans l'in-
e l'abbé Saas, a dit de lui : « Il abhorrait
énistes, il adorait les jésuites; il atta-
ltaire, les philosophes, les encyclopé-
t cependant Bayle fut son héros. » C. H.

Haillet de Couronne, *Eloge de l'abbé Saas*, dans les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, IV, 286. — Cotton-Des Houssayes, *Eloge* du même; Paris, 1776, in-8°. — Ed. Frère, *Manuel du Bibliographe normand.*

SAAVEDRA FAXARDO (*Diego*, comte DE), écrivain et diplomate espagnol, né en 1584, à Algesarez (Murcie), mort le 24 août 1648, à Madrid. Sa famille était de noblesse ancienne du côté de son père Pedro de Saavedra et de sa mère, Fabiana Faxardo. Il fit de bonnes études à l'université de Salamanque, où lui fut conféré le grade de docteur en droit. Le cardinal Gaspard de Borgia, nommé vice-roi de Naples, l'emmena en 1606 en qualité de secrétaire; mais il le laissa à Rome, où le jeune Saavedra remplit les fonctions de chargé d'affaires. Les talents qu'il déploya, dans le maniement des nombreuses négociations qui lui furent confiées, lui valurent les bonnes grâces de son souverain qui lui accorda le titre de comte et le collier de Saint-Jacques. Pendant plus de trente ans il fut employé sans relâche, tant en Italie qu'en Suisse et en Allemagne. En 1636, il représenta l'Espagne à Ratisbonne lors de l'élection de l'empereur Ferdinand III, et, en 1643, il fut l'un des deux plénipotentiaires de Philippe IV au congrès de Munster; il mit, suivant le témoignage de Bougeant, beaucoup de hauteur et de fierté dans sa manière de négocier, mais il céda la place à Antoine Brun, politique plus expérimenté que lui, et revint en 1646 à Madrid. Il venait d'obtenir un siége au grand conseil des Indes lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-quatre ans. Saavedra passe pour un des écrivains les plus spirituels et les plus polis de son pays; ses ouvrages, dont quelques-uns ont joui d'un vogue européenne, sont : *Idea de un principe politico christiano representada in cien empresas;* Munster, 1640, in-4° fig.; traduit en latin par l'auteur (Bruxelles, 1640, in-4°) et en français par J. Rou (Amsterdam, 1669, 2 vol. in-12). C'est un recueil de maximes politiques entremêlé d'anecdotes intéressantes, et qui accuse une érudition variée, sinon toujours judicieuse; il avait été écrit pour l'infant Balthasar, auquel il est dédié, mais qui mourut trop jeune pour le mettre à profit. Traduit dans presque toutes les langues, il a été réimprimé en espagnol jusqu'en 1819, Madrid, 4 vol. in-8° fig. Il se compose de cent chapitres, précédés chacun d'un emblème dont le discours donne l'explication. Ces manuels d'apprentissage politique étaient alors fort à la mode, et W. Raleigh et Quevedo en avaient, pour ainsi dire, tracé les modèles; — *Corona gotica, castellana y austriaca politicamente illustrada;* Munster, 1646, in-4°; ouvrage superficiel, mais écrit dans un style classique; il a été continué depuis 716 jusqu'en 1379 par A. Nunez de Castro (Madrid, 1670-1678, 3 vol. in-4°); — *Republica literaria;* Alcala, 1670, in-8°; Madrid, 1744, 1788, in-8°; traduit en français (Lausanne, 1770, in-12) : c'est une critique ingénieuse, parfois satirique, des écri-

vains anciens et modernes, espagnols et etrangers; — *Locuras de Europa*, dialogue imprimé en 1787 dans le t. VI du *Semanario erudito*. Les *Obras politicas y historicas* de Saavedra ont été recueillies plusieurs fois; nous citerons les éditions d'Anvers, 1677-1678, 4 part. in-fol., et de Madrid, 1789-1790, 11 vol. in-8°, et 1853, gr. in-8° à 2 col. P.

Gr. Mayans, *Oration en alabanza de las obras de Dieg. Saavedra*; Valence, 1725, in-4°. — *Bibl. española economico-politica*, III, 70-109. — Bougeant, *Hist. du traité de Westphalie*. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*, III.

SAAVEDRA. *Voy.* CERVANTES et RIVAS.

SABADINO DEGLI ARIENTI (*Giovanni*), conteur italien, né à Bologne, un peu avant 1450, mort après 1506. D'une famille noble, il fut pendant vingt ans secrétaire du comte Andrea de Bentivoglio et passa ensuite, vers 1483, au service d'Hercule de Ferrare. En 1475, il avait accompagné Bentivoglio aux bains de la Porretta, dans le Bolonais; pour divertir son maître ainsi que la brillante société réunie en ce lieu, il composa une série de nouvelles, la plupart très-licencieuses. Elles furent publiées sous le titre latin de: *Facetiarum poretanarum opus* (Bologne, 1483, in-fol., fort rare); puis sous le titre italien de *Settanta novelle dette le Porrettane* (Venise, 1484, in-fol., et 1504, 1531, in-8°; Vérone, 1540, in-8°); et réimprimées dans le t. II des *Novellieri italiani*. L'édit. de 1540 contient soixante et une nouvelles, celle de 1531 soixante-deux; toutes les autres n'en ont que soixante, bien que le titre en indique partout soixante-dix. Sabadino, qui cultivait aussi la poésie, a encore laissé en manuscrit : *Ginevra delle chiare donne*; recueil consacré aux dames italiennes du moyen âge; — *Trattato di consolazione*; — *Vita di Anna Sforza, moglie di Alfonso di Ferrara*; — *Vita del conte Andrea de' Bentivogli*.

Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*, t. I.

SABATIER (*André-Hyacinthe*), littérateur français, né le 18 decembre 1726, à Cavaillon (Vaucluse), mort le 14 août 1806, à Avignon. On ne dit pas où il fit ses études et quel rang tenait sa famille dans le Comtat; mais il devait posséder quelque bien puisqu'au lieu d'adopter une profession, il se voua entièrement à la culture des lettres. Vers 1752 il vint à Paris, et fut chargé de l'education d'un fils naturel du prince de Soubise. Ses formes aimables et une certaine hardiesse d'idees le firent admettre et briller dans les meilleures compagnies; une conformité de goûts le porta vers les poëtes du jour, tels que Dorat, Colardeau, Delille et Thomas, avec lesquels il entretint des relations d'amitie. Suivant la mode du temps, il debuta par publier, sous le voile de l'anonyme, quelques lettres sur des questions littéraires, et des pièces de vers, comme la chanson de *la Mouche*, qui courut tous les salons. Son *Epître à l'abbé Poulle sur la methode de diviser les discours* (1751, in-8°), et ses *Conseils sur l'art de parvenir dans la république d*[...] (1758, in-8°), annonçaient un littér[...] mable; le recueil des *Odes nouvell*[...] *tres poésies* (Paris, 1766 in-12), se[...] mettre un nouveau poëte lyrique. *Le*[...] et *l'Année littéraire* prodiguèrent le[...] l'auteur, qui, disait-on, réunissait « [...] des plans et la chaleur de l'execution, [...] siasme et la philosophie ». La Harp[...] proché de la sécheresse et une d[...] vague. Ces odes si vantees, mais just[...] bliées, ne valent pourtant pas les *épîtr*[...] tout quelques-uns des *discours* de Sal[...] exemple ceux qui ont pour sujets [...] style poétique ou le préjugé qui note [...] les parents des suppliciés; il y a semé [...] ceptes solides, des réflexions neuves [...] servations pleines de goût, dans un [...] ne manque pas de force et de chal[...] 1763, il fut nommé professeur d'élo[...] collége de Tournon; il quitta sa chai[...] cet établissement fut confié aux orat[...] revint à Paris, où il obtint une pensi[...] Louis XVI. Lors de la création des e[...] trales (1795), il professa les belles-let[...] celle du Var, puis les humanités et [...] dans celle du Vaucluse. Peu de temp[...] mourir, il reçut une pension du gouv[...] impérial. Sabatier a donné lui-même [...] tion de ses *Œuvres* (Avignon, 177[...] in-12), dans laquelle il a inséré, out[...] vrages cités, un *Discours sur le*[...] *lettres* (1769, in-4°), la tragédie d'*Hu*[...] jouée en 1773 à Grenoble, l'*Oraison* [...] *de Louis XV* (1774, in-8°) et l'[...] *Mme de Sévigné* (1777, in-8°). On [...] de lui plusieurs morceaux imprimés [...] *Annales du comté Venaissin*, un [...] *sur l'Être suprême* (1794, in-8°), l'[...] *Couronnement de Pétrarque* (1804[...] et *le Phénix*, poëme allégorique do[...] l'application à Napoléon.

Le Mercure, janvier 1767. — Sabatier, *Sié*[...] — Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — *Siècles littéraires*, VI et VII. — *Annuaire* [...] *cluse*, an XII. — Barjavel, *Dict. hist. de Vau*[...]

SABATIER (*Raphael-Bienvenu*), c[...] français, né le 11 octobre 1732 à Paris, [...] 19 juillet 1811 près Versailles. Son pèr[...] Sabatier, était membre de l'Académie d[...] gie. Après de bonnes études au col[...] Quatre-Nations, il fut reçu maître ès ar[...] etudia la chirurgie sous Petit et Ve[...] devint, le 30 mai 1752, membre du co[...] chirurgiens. Des cours publics d'anato[...] commença peu après, fondèrent sa répu[...] à vingt-quatre ans, il succéda à Balluel [...] chaire d'anatomie de Saint-Côme (17[...] rand, chirurgien en chef de l'hôtel des I[...] touchait a la vieillesse, et jaloux de s[...] un digne successeur, il accorda à Sabat[...] vivance de sa place en même temps que [...] de sa nièce (1757). Peu après Sabatier fut

démonstrateur royal de chirurgie. Dans l'année 1773, il fut admis à l'Académie des sciences, devint censeur royal, et succéda à Morand aux Invalides. En 1792, il reçut l'ordre de se rendre, comme médecin consultant, à l'armée du Nord, alors rassemblée devant Mons; mais son âge assez avancé et les habitudes d'une vie paisible ne lui permettant pas de supporter les fatigues de la guerre, il demeura fort peu de temps au quartier général. Il venait d'être désigné pour succéder à Louis, en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, lorsque la suppression de ce corps savant fut prononcée. En compensation, il fut l'un des trois inspecteurs généraux du service de santé des armées. Il fit, dès la création, partie de l'Institut et fut en même temps chargé de la chaire de médecine opératoire à l'école de santé de Paris. Il fut choisi par Napoléon Ier pour l'un de ses chirurgiens consultants, et la plupart des académies de l'Europe tinrent à honneur de l'admettre dans leur sein. Outre ses leçons publiques, Sabatier donnait aussi des leçons particulières, et il faisait oublier la faiblesse de son organe par des idées claires, une sage méthode et une diction pure et concise. Sa vie était simple et uniquement consacrée à ses travaux. Sabatier, humain et compatissant avec ses malades dont il était surtout attentif à abréger les souffrances, succomba à une maladie dont l'invasion fut presque subite et la marche très-rapide. Tombé une fois évanoui entre les bras de son fils, on le crut mort, il revint pourtant à lui : « Contemplez, mon cher enfant, lui dit-il alors, l'état d'anéantissement où je viens d'être plongé et apprenez à mourir. » Les nombreux mémoires qu'il a fournis aux recueils de l'Académie des sciences et de l'Académie de chirurgie, puis réunis ensemble sous le titre *De la Médecine opératoire*, portent l'empreinte d'un esprit exact, sévère, habitué aux procédés méthodiques de la géométrie, et l'on y voit que Sabatier possédait les langues grecque, latine, italienne, anglaise, allemande, la physique et le dessin. On a de lui : *De Bronchotomia;* Paris, 1752, in-4°; — *Traité complet d'anatomie;* Paris, 1764, 3 vol. in-8°; 1775, 2 vol. in-8°; 1791, 3 vol. in-8°; — *De la Médecine expectative;* Paris, 1796, 3 vol. in-8°; — *De la Médecine opératoire;* Paris, 1796-1798, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage dont Sanson et Bégin ont publié une nouvelle édition sous les yeux de Dupuytren (Paris, 1821-1824, 4 vol. in-8°), est le fondement le plus solide de la gloire de Sabatier. Enfin, cet illustre praticien a publié : *Abrégé d'anatomie du corps* de César Verdier, avec des augmentations (Paris, 1768, 2 vol. in-12), et *Traité complet de chirurgie*, de Manquest de Lamotte (Paris, 1771, 2 vol. in-8°). H. F—T.

Moniteur univ., notices de Pelletan 8 (août) et de Suard (9 août 1811). — Percy, *Éloge hist. de Sabatier*, Paris, 1812, in-4° et in-8°. — *Biogr. méd.*

SABATIER (*Antoine*), dit *Sabatier de Castres*, littérateur français, né le 13 avril 1742, à Castres, mort le 15 juin 1817, à Paris. Son père était marchand, et non perruquier, comme dit Voltaire; quelques-uns de ses ancêtres s'étaient distingués dans la magistrature. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut placé au séminaire de Castres où ses progrès furent très-rapides; mais son esprit caustique indisposa contre lui ses professeurs, et on lui défendit de s'occuper de littérature. Plutôt que d'obéir à un pareil ordre, il préféra de s'enfuir du séminaire; il avait alors dix-huit ou dix-neuf ans, et il n'avait encore reçu que la tonsure, ce qui lui permit, selon un usage fréquent alors, de prendre le titre d'abbé. A Toulouse, où il s'était réfugié (1), il s'abandonna avec la fougue d'une vocation contrariée, à son penchant pour les lettres : il fit jouer une comédie en prose, *les Eaux de Bagnères* (1763), qui eut un succès de terroir, et composa un grand nombre de poésies fugitives, des contes licencieux, et le poëme intitulé le *Temple de la Volupté*. En 1766, Sabatier se rendit à Paris, sur l'invitation d'Helvétius, qui le gratifia d'une pension de 1,200 francs. Son premier soin fut de réunir ses poésies et de les publier sous le titre de *Quarts d'heure d'un joyeux solitaire* (Paris, 1766, in-12); elles étaient à la fois si faibles et si libres que dans la suite il les désavoua, et « pour donner plus de poids à son désaveu, dit-il lui-même, il les attribua à un avocat de Montpellier, de ses amis, qui venait de mourir ». De la poésie badine il passa au roman, et traita ce genre, sinon avec supériorité, du moins dans un style élégant et avec des situations touchantes; celui des *Bizarreries du destin* eut quatre éditions. Il travailla en même temps pour le compte des libraires, et compila quelques ouvrages, labeur ingrat où il sut apporter du discernement. Le parti des philosophes dans lequel il s'était enrôlé ne l'avait pas adopté sans quelque défiance; désespérant d'ailleurs d'y obtenir une place à côté de tant d'hommes remarquables, et trop ambitieux pour se contenter d'un rôle secondaire, il fit volte-face et n'attendit même pas la mort de son protecteur Helvétius pour attaquer ses amis. La critique du reste était son arme favorite, et il avait déjà effleuré dans *La Ratomanie*, ce dangereux sujet. Levant le masque cette fois, il s'adressa à Voltaire et prétendit terrasser tout le parti dans son chef, croyant, comme il l'a dit, « d'une bonne politique de commencer par décréditer le patriarche ». En s'attaquant à un géant, ce pygmée littéraire produisit le livre le plus médiocre qui soit sorti de sa plume, un ramassis de sottises et de calomnies qu'il appela *Tableau*

(1) On place à cette époque, et dans des termes assez vagues, son séjour dans la maison du comte de Lautrec; une conduite peu régulière l'en avait, dit-on, fait chasser « d'une manière un peu rude ». Nous ne savons sur quelles preuves repose cette anecdote, que nous indiquons seulement pour mé[illegible]

philosophique de l'esprit de Voltaire, et où la méchanceté et l'envie se montrent à découvert (1). Voltaire riposta par un pamphlet violent, la *Lettre d'un père à son fils faisant l'auteur et le bel esprit à Paris*. Sabatier ne s'en tint pas là : il revint à la charge, avec plus d'habileté cette fois, et publia un répertoire littéraire (*Les Trois Siècles*), qui lui suscita un grand nombre d'ennemis. Malgré le succès qu'il obtint et qui est justifié par six éditions différentes, ce n'est pas un ouvrage utile ou remarquable : à côté de jugements dictés par le goût, on en trouve un trop grand nombre dictés par la passion. Voltaire ameuta contre l'auteur tout le parti encyclopédique : il lui prodigua les épithètes de *cuistre*, *gredin*, *polisson*, et le confondit avec Fréron, Desfontaines, Nonotte, Pompignan ; La Harpe l'accusa de ridicule impudence et d'hypocrisie odieuse; Condorcet lui adressa sa *Lettre d'un théologien*, et la foule anonyme des pamphlétaires la *Lettre à l'un des Quarante*, et les *Oreilles des bandits de Corinthe*. Tandis que Grimm prétendait que Palissot avait contribué aux *Trois Siècles*, de son côté, Palissot insinuait que Sabatier avait eu un collaborateur secret, et d'autres affirmaient qu'il avait volé son ouvrage à un abbé Martin, vicaire de Saint-André des Arts.

Cependant la cour avait accueilli ce transfuge avec empressement. M. de Vergennes l'attira de Paris à Versailles, lui donna une gratification de 12,000 livres, et le logea dans l'appartement même qu'il occupait au château, dans une chambre contiguë à son propre cabinet, afin de l'avoir plus aisément sous la main. En janvier 1777, ce ministre lui confia l'éducation de ses enfants. Une fois sur la route de la fortune, Sabatier sut tirer parti de toutes les occasions propices : s'il n'avait pas de famille à soutenir, ses vices étaient nombreux et il tenait à les satisfaire. Il combattit pour la religion et les mœurs avec d'autant plus d'ardeur que les turpitudes de sa vie privée ne prouvaient que trop qu'il n'avait ni mœurs ni religion. Ce défenseur juré de la morale traduisait les contes de Boccace sous le voile de l'anonyme. Il était bien venu à la nouvelle cour, et à la demande de Louis XVI il avait entrepris une *Histoire des dieux et des héros du paganisme;* mais la révolution, qu'il avait en quelque sorte prédite (2), l'empêcha d'y mettre la dernière main et vint donner une autre direction à ses travaux. A cette époque il recevait quatre pensions et les touchait sur la cassette du roi, l'économat, *le*

(1) J.-J. Rousseau, conseillé sur la publication de ce livre, s'y opposa en rival généreux « Voltaire est sans doute, dit-il à l'auteur, un méchant homme, dont je n'ai rien moins qu'à me louer, mais il a dit et fait tant de bonnes choses que nous devons tirer le rideau sur ses travers. »

(2) En 1766, il écrivait à Helvétius : « L'abus de l'esprit amènera avant la fin du siècle la chute du clergé, par elle celle du trône, et par celle-ci la ruine de tous les grands propriétaires. »

Mercure, et le département des affair
gères. Intéressé à la conservation des a
il vivait grassement, Sabatier se pronon
les idées nouvelles, et rédigea, en soc
Rivarol, les premiers numéros du *Jou
litique national*. Après la prise de la
il ne se crut plus en sûreté à Paris et
son exil volontaire dura vingt-cinq ans.
ses propres ressources, il fit beaucoup
et de dupes. D'abord il continua de de
trône et l'autel dans des livres justem
bliés : réfugié en Allemagne, il visita
vement les principales villes de ce pay
bourg et Vienne entre autres. Pendant q
à Vienne, il envoya durant plusieurs
l'hospodar Alexandre Murusi une co
dance hebdomadaire sur les affaires du t
queile ne paraît pas avoir été imprimée
était payée en dernier lieu cent trente d
mois. Telle était la vénalité de sa plume
craignit pas d'attribuer au prince Bets
un mémoire sur les avantages d'un nou
tage de la Pologne, et ce mémoire, adr
placé sous les yeux de l'empereur d'A
lui valut une assez grosse somme d'arg
ignore quel motif le fit sortir de Vienn
vers 1803 il s'établit à Altona. Ayan
l'espoir de revoir ses anciens maîtres,
pressa de « se soumettre, suivant ses
sions, à la puissance qui leur avait si brill
succédé. » Déjà sous le consulat il avait
les merveilles du génie et de la sag
Bonaparte; en 1810, il décerna à N
les épithètes de *génie du bien*, de *sau
la France*, de *demi-dieu* (1). Pour priv
flagorneries, il demandait le tiers des arre
ses pensions depuis 1791. Non-seule
n'obtint rien, mais en 1811, à la suite d'
tercation assez vive qu'il eut avec le
d'Eckmühl, alors gouverneur des villes
tiques, il fut forcé de quitter Altona au p
et se cacha à Ludwigslust, où sa fam
fournit les moyens de vivre. Lors de
conde restauration (1815), il rentra en F
au lieu d'être rétabli dans ses ancienne
sions, il n'eut qu'un secours annuel de 2,
ce qui le fit crier à l'ingratitude. Loin d
ses jours dans une retraite honorable (i
alors impotent, aveugle et septuagénaire).
pilla son traitement dans des habitudes
leuses, reprit le cours de ses friponneri
tomba dans la misère. Il mourut dans la
des sœurs de charité de son quartier.

Voici la liste des productions de l'abbé
tier : *Le Temple de la Volupté, poème* : s. l
in-12 ; — *Les Quarts d'heure d'un joye
libraire* ; Amst , 1766, in-12, contes obsc
— *L'École des pères et des mères*, ro
Amst., 1767, 1769, 2 vol. in-12; — *La
manie, ou le Songe moral et critique*

(1) *Voy.* l'art. FONTANES, dans le *Suppl.* à la
tendue] 7e édit. des *Trois Siècles*.

jeune philosophe; Amsterd. (Paris), 1767, in-8°; — *Betsi ou les Bizarreries du destin*, roman; Paris, 1769, 1788, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire de littérature;* Paris, 1770, 1777, 3 vol. in-8°; — *Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire;* Genève et Paris, 1771, in-8° et in-12; réimpr. sous le titre de *Vie polémique de Voltaire;* Paris, 1802, in-8°; — *Les Trois Siècles de la littérature française, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en 1772;* Paris, 1772, 1774, 3 vol. in-8°, et 1779, 1781, 1801, 4 vol. in-12; chacune de ces éditions est corrigée ou augmentée de quelques lettres et articles. Plusieurs écrivains prirent la plume pour attaquer cet ouvrage; nous citerons les écrits suivants: *Addition aux Trois Siècles*, de Laus de Boissy (1773, in-8°), *Lettre d'un théologien*, de Condorcet (1774, in-8°), *Observations sur les Trois siècles*, de Lenoir-Duparc (1774, in-12), et *Correspondance littéraire ou Supplément aux Trois Siècles* (1782, in-12). L'auteur annonça pendant longtemps une septième édition, et il en publia en Allemagne, en 1810 ou 1811, une sorte de spécimen, contenant les articles de Fontanes de Lacépède et le sien propre; mais Beuchot, qui a vu l'ouvrage manuscrit, déclare qu'il renfermait fort peu d'additions; la perte n'en est pas regrettable; — *Le Cri de la Justice, ou Remontrance à Apollon sur les ouvrages de nos meilleurs auteurs;* Paris, 1773, in-8°; — *Abrégé historique de la vie de Marie-Thérèse, impératrice, et de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne;* s. l., 1773, in-8°, tiré de la *Galerie univ. des hommes célèbres;* — *Les Siècles païens, ou Dictionnaire mythologique, héroïque, politique*, etc; Paris, 1784, 9 vol. in-12: recueil utile, et compile avec assez d'exactitude; — *Journal politique national*, 24 nos, 1789; réimpr. sous le titre de *Tableau des travaux de l'assemblée constituante;* Paris, 1797, in-8°; — *Lettre sur les causes de la corruption du goût et des mœurs;* Aix-la-Chapelle, 1790, in-12; — *Le Tocsin des politiques;* Paris, 1791, in-18: la lecture de cet opuscule engagea l'empereur Leopold à faire venir l'auteur à Vienne, où il demeura quatre années; — *Tableau de l'esprit français sur la révolution française;* Aix-la-Chapelle, 1792, in-8°; — *Pensées et Observations morales et politiques;* Vienne, 1794, in-8°; — *Lettre d'un observateur sur Bonaparte et Louis XVIII;* Erfurt, 1801, in-8°; — *Lettres critiques, morales et politiques sur l'esprit, les erreurs et les travers de notre temps;* Erfurt, 1802, in-12; recueil de huit lettres, dont la plupart avaient été publiées isolément; — *Le Véritable esprit de J.-J. Rousseau;* Metz et Paris, 1804, 3 vol. in-8°: c'est un choix méthodique de tout ce que Rousseau a écrit de plus sain et de plus instructif en faveur de la religion, de la morale et du gouvernement monarchique; — *Considérations politiques sur les gens d'esprit et de talent;* Londres, 1804, in-8°; — *De la Souveraineté ou Connaissance des vrais principes du gouvernement des peuples;* Altona, 1806, 2 vol. in-8°, il en a extrait une brochure, intitulée: *Citations curieuses;* Paris, 1815, in-8°; — *Apologie de Spinosa et du spinosisme contre les athées, les incrédules et contre les théologiens scolastiques platoniciens;* Altona, 1806, in-8°; Paris, 1810, in-12; — *Les Caprices de la fortune*, précédés d'une notice littéraire sur Sabatier; Paris, 1809, 3 vol. in-12. — L'abbé Sabatier a publié le *Dictionnaire des passions* de Sticotti (Paris, 1769, 2 vol. in-8°), et il a traduit les *Contes* de Boccace (Paris, 1779, 10 vol. in-18, et souvent depuis), ou plutôt il a rajeuni la vieille traduction d'Antoine Le Maçon. Il n'a pas travaillé, comme on l'a prétendu, aux *Antilogies et fragments* (1774, 4 vol.), ni aux *Derniers sentiments des plus illustres personnages condamnés à mort* (1775, 2 vol.), ni au *Dictionnaire des origines* (1777, 3 vol. in-8°), ouvrages qui appartiennent en propre aux abbés de Verteuil et Préfort, suivant sa propre assertion. Parmi les manuscrits qu'il a laissés et qui sont en la possession de son neveu, Martial-Camille Sabatier, on remarque un *Testament moral, politique et littéraire*, 2 vol., et un *Dict. des dieux et des héros*, 4 vol. P. L.

Article autobiographique, dans le *Suppl.* de 1810 aux *Trois siècles*. — *Notice*, à la tête des *Caprices de la fortune*. — Grimm, La Harpe, *Corresp.* — Palissot, *Mémoires*. — Nayral, *Biogr. castraise*. — Quérard, *France littéraire*.

SABBAS (prince *Rasteo*, plus connu sous le nom de saint), né dans la seconde moitié du douzième siècle, mort à Trnava, le 14 janvier 1237. Il était le fils d'Étienne Nemania, le fondateur du royaume de Serbie. Un moine du mont Athos lui fit une peinture si séduisante de l'existence calme et pieuse de ses frères qu'il lui suggéra l'idée d'embrasser la vie monacale. Rasteo choisit l'occasion d'une chasse à laquelle toute la cour devait prendre part, pour s'enfuir et gagner le mont Athos. Son père découvrit le lieu de sa retraite; il lui députa plusieurs personnes pour l'engager à retourner auprès de lui. Rasteo offrit un grand repas aux envoyés d'Étienne, et, les ayant fait enivrer, il profita de ce moment pour prononcer ses vœux (1159). Jeune encore, il fut nommé archimandrite. Pour servir les intérêts de sa patrie, il obtint dans la suite du patriarche de Constantinople la création d'un archevêque serbe autorisé à sacrer des évêques, faveur importante à cette époque, car elle assurait une entière indépendance au clergé de son pays. Il fut nommé le premier dans ces fonctions (1219). André II, roi de Hongrie, effrayé de la puissance que la Serbie venait d'acquérir, s'était efforcé d'allumer la discorde entre les fils d'Étienne Nemania en donnant à l'un deux, avec le titre de roi, la province de Dalmatie

dont il venait de s'emparer en pleine paix. Mais saint Sabbas se rendit aussitôt à la cour de Serbie, réunit les rivaux et les réconcilia sur le tombeau de leur père. Il sacra, en 1224, son neveu Radoslav, qui prit le nom d'Étienne Nemania III, et en 1230, Vladislas, frère du roi précédent et surnommé le *Salomon serbe*. Quelque temps avant sa mort, il entreprit un voyage en terre sainte : il visita l'Égypte, le Sinaï, et, à son retour, il passa par Trnava, où se trouvait la cour de Jean Assène, roi de Bulgarie; c'est dans cette ville qu'il mourut. Ses restes, déposés dans le monastère de Miléchévo, furent brûlés en 1595 par l'ordre de Sikan-Pacha. On célèbre sa fête le 14 janvier. Henri THIERS.

Raïtch, *Histoire de Serbie*.

SABBATHIER (*Pierre*), bénédictin français, né à Poitiers en 1682, mort à Reims, le 24 mars 1742. Il prit en 1700 l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Faron, de Meaux. Envoyé à Saint-Germain-des-Prés pour y étudier la théologie, il fut distingué par dom Ruinart qui l'employa à la rédaction du tome V des *Annales Bénédictines*. Dès cette époque, il avait conçu le projet de publier l'ancienne version de l'Écriture sainte, appelée *Italique* ou commune. Il s'occupait avec ardeur d'en donner une nouvelle édition, et l'avait annoncée en 1724, lorsque les querelles du jansénisme auxquelles il prit part le firent exiler dans l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims. C'est là qu'il l'acheva. Il obtint de la munificence du duc d'Orléans les moyens de la faire imprimer à Reims; mais durant la publication Sabbathier mourut et l'ouvrage fut terminé par Ballard et Vincent de la Rue. Il parut sous le titre de : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italica*, etc.; Reims, 1743, 3 vol. in-fol. Sabbathier est encore auteur, en collaboration de dom Loyau, d'un *Catalogue* de la bibliothèque de Saint-Nicaise de Reims.

Tassin, *Bibliothèque des écrivains de la Congrég. de Saint-Maur*. — Feller, *Dict. hist.* — *Journal des Savants*, 1724, 1738, 1743.

SABBATHIER (*François*), compilateur français, né à Condom en 1735, mort près Châlons-sur-Marne, le 11 mars 1807. Après avoir fait ses études chez les oratoriens de sa ville natale, il fut chargé de quelques éducations particulières. Appelé, en 1762, à professer la troisième au collége de Châlons-sur-Marne, il garda cette chaire pendant seize ans. En 1763, l'Académie de Berlin lui donna un prix pour un *Essai sur l'origine de la puissance temporelle des papes* (La Haye [Châlons], 1764-1765, in-12); ce travail, où il y avait des recherches et de l'érudition, tira Sabbathier de l'obscurité, et lui valut la protection du duc de Choiseul. Il se livra alors à des ouvrages de compilation, que leur utilité répandit promptement, et qui lui créèrent une petite fortune; désireux de l'augmenter, il fonda une papeterie sur le modèle de celles de Hollande. Le succès ne répondit pas à ses desseins : complétement ruiné, il se retira dans un petit bourg près de Châlons, et passa, sans se plaindre, le reste de sa l'étude. La Convention lui donna, en [illegible], un secours de 3,000 francs, et il fut compris dans la liste des associés de l'Institut, dès la création. Il était déjà secrétaire perpétuel de l'Académie de Châlons et correspondant de l'Académie de Berlin. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins* (Châlons, 1766-1815, 37 vol. in-8° avec planches). Les tom. I à XXXI, qui vont jusqu'à la lettre S, ont été rédigés par Sabbathier; ils présentent une analyse assez complète des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et des recueils d'antiquités que les Allemands avaient publiés à cette époque; le dernier volume est de Seryeis. Les autres ouvrages de Sabbathier sont : *Manuel des enfants, ou Maximes des hommes illustres de Plutarque*; Paris, 1769, in-12; — *Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples*; Châlons, 1770, in-4°, traduit en allemand; — *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*; ibid., 1770, in-12; — *Exercices du corps chez les anciens*; Paris, 1772, 2 vol. in-8°.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*. — Desessarts, *Siècles littéraires*.

SABBATINI (*Andrea*), dit *Andrea de Salerne*, peintre, né à Salerne vers 1480, mort en 1545. Ayant vu à Naples le beau tableau de l'*Assomption* peint par le Pérugin, il partit immédiatement pour Pérouse afin d'entrer dans l'atelier de ce maître; mais, sur l'annonce des merveilles exécutées à Rome par Raphaël, il alla se ranger au nombre des disciples de ce dernier. Bien que la mort de son père l'ait forcé, l'année suivante, de retourner dans sa patrie (1513), il fut l'un des plus habiles imitateurs de Raphael; et s'il n'égala pas Jules Romain il surpassa ses condisciples du second ordre, tels que Raffaellino del Colle, Vincenzio Tamagni, Pellegrino de Modène, le Bagnacavallo, etc. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés à Naples, on estime surtout les fresques et les tableaux de Santa-Maria delle Grazie; mais supérieures encore sont les peintures dont il enrichit Gaëte et Salerne. Beaucoup d'autres villes possèdent des œuvres de Sabbatini, et principalement des madones d'une beauté rare, bien que les ombres soient un peu outrées et les muscles parfois trop accusés. On voit de lui au Louvre une *Visitation*. E. B—N.

Vasari, Orlandi, Lanzi, Ticozzi.

SABBATINI (*Lorenzo*), dit *Lorenzino da Bologna*, peintre, né vers 1533, à Bologne, mort en 1577. On ignore le nom de son maître; une seule chose est certaine, c'est qu'il étudia les œuvres de Raphaël et celles du Parmigianino dont il se montre imitateur dans certains tableaux, tels que le *Saint Michel pesant les âmes*, de San-Giacomo Maggiore de Bologne, ta-

bleau qui a été gravé par Augustin Carrache. Dans ses fresques il a fait preuve d'une grande richesse d'invention et d'une rare habileté d'exécution. Appelé à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, il peignit dans la salle royale du Vatican *La Foi triomphant de l'Infidélité*, dans la chapelle Pauline divers sujets tirés de la vie de saint Paul, et dans la galerie et les loges plusieurs autres compositions. Ces œuvres lui valurent la place de surintendant des travaux du Vatican qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui malheureusement fut prématurée. Les principaux tableaux de ce maître sont : à Bologne, *Une Madone* (à Saint-Étienne), et une *Assomption* (au musée); au Louvre, une *Madone*; au Musée de Dresde, un *Mariage mystique de sainte Catherine*; au Musée de Berlin, *Le Christ mis au tombeau*, et la *Vierge sur un trône*. Sabbatini a eu pour élèves Felice Pasqualini, Denis Calvaert, Girolamo Mattioli et Giulio Bonasone. E. B—n.

Lanzi. — Ticozzi. — Vasari. — Gualandi, *Memorie originali di belle arti*.

SABBATINI (*Luigi-Antonio*), compositeur italien, né en 1739 à Albano, près Rome, mort le 29 janvier 1809 à Padoue. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Franciscains, et ce fut dans leurs couvents, à Rome, à Bologne et à Padoue, qu'il fit son éducation musicale; ses derniers maîtres de contrepoint furent le P. Martini et surtout Vallotti, dont il adopta le défectueux système d'harmonie. Devenu maître de chapelle de l'église des Douze-Apôtres à Rome, il occupa ce poste jusqu'en 1780, époque où il remplaça Vallotti dans la maîtrise de Saint-Antoine à Padoue. En 1807, il fut élu membre de l'Institut du royaume d'Italie. Sabbatini a composé beaucoup de musique sacrée, dont il reste une grande quantité en manuscrit; il est mieux connu par les ouvrages didactiques suivants : *Elementi teorici della musica;* Rome, 1789, in-4° : recueil de solféges dont les préceptes et les leçons pratiques sont en canons; Gaveaux et Choron en ont donné chacun à Paris une édit. nouvelle; — *Vera idea delle musicali numeriche segnature*; Venise, 1795, in-4° : c'est un traité des accords, selon la méthode de Valloti; — *Trattato sopra le fughe musicali;* Venise, 1802, 2 part. in-4° : les fugues sont extraites des manuscrits de Vallotti. Il est aussi l'auteur d'une *Vie* de Vallotti. (Padoue, 1780, in-8°) et il a édité les *Psaumes* de Marcello, publiés en 1801 par Sebastiano Valle.

Fétis, *Biogr. univ. des music.*, et *Esquisse de l'hist. de l'harmonie*.

SABELLICUS (*Marcantonio* Coccio, en latin *Marcus-Antonius Cocceius*), érudit italien, né en 1436, à Vicovaro (1), mort le 18 avril 1506, à Venise. Sa famille n'était ni noble ni ancienne, et s'il fallait en croire Paul Jove, il serait le fils d'un maréchal ferrant; mais d'après les recherches plus exactes d'Apostolo Zeno, son père aurait porté l'épée et possédé quelque bien. Doué d'heureuses dispositions, Sabellicus fut de bonne heure envoyé à Rome, où il suivit les leçons de deux ou trois maîtres fameux avant de s'attacher à Pomponius Lætus, qui l'admit dans son académie en lui imposant le nom latin sous lequel il se fit connaître. On ignore s'il fut enveloppé dans la persécution qui dispersa en 1468 les membres de cette école célèbre, et s'il suivit son maître à Venise ou s'il parvint à rester caché dans Rome. Vers 1475 il fut appelé à Udine pour y professer l'éloquence, ce qui ne l'empêcha pas de compléter ses connaissances par l'étude de la logique, des mathématiques et surtout de la langue grecque. Sur l'invitation du sénat, il se rendit en 1484 dans le même objet à Venise. La peste, qui en 1477 l'avait un moment chassé d'Udine, l'obligea en 1485 de se réfugier à Vérone, où il mit la dernière main à son *Histoire de Venise*. La publication de cet ouvrage lui valut une pension viagère de 200 sequins et l'emploi de conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc. Ses infirmités, qui étaient encore plus le fruit de ses débauches que de ses travaux, l'engagèrent à se démettre en 1505 de sa chaire, et l'année suivante il succomba à une maladie honteuse, *gallica tabe ex vaga Venere quæsita*, dit Jove, *non obscure consumptus*. Il avait eu un fils naturel dont la conduite répondit fort mal aux soins qu'il prit de le former aux sciences. Les ouvrages de Sabellicus sont : *Annotationes in Plinium et in quædam Livii, Valerii Maximi, Lucani, Statii et Catulli*; Venise, 1487, in-4°; — *Rerum venetarum historiæ, ad obitum ducis Marci Barbadici;* Venise, 1487, gr. in-fol.; trad. en italien par Dolce; ibid., 1534, in-4°; aux trente-trois livres que contient cette histoire, il en ajouta quatre autres qui n'ont pas vu le jour; malgré le succès de cet ouvrage, « il faut avouer, et il avoue lui-même, dit Ginguené, qu'il a trop suivi des annales qui n'étaient pas toujours d'une grande autorité; il ne connut point celles du doge André Dandolo; cette négligence, à quelque cause qu'on veuille l'attribuer, et le peu de temps qui fut accordé à Sabellicus pour la rédaction de son ouvrage, sont les principales causes du peu de foi qu'il mérite et des nombreuses erreurs qui y ont été relevées depuis; » — *De Venetis magistratibus;* Venise, 1488, in-4°; — *De Venetæ urbis situ;* ibid., 1494, in-4°, avec deux autres traités; — *Rhapsodiæ historiarum enneades;* ibid., 1498-1504, 2 vol. gr. in-fol.; cette ébauche d'histoire générale comprend 92 livres et s'arrête à l'année 1503; bien qu'écrite sans esprit de critique et dans un style assez dépourvu d'élégance, elle fut reçue avec de grands applaudis-

(1) C'était un bourg de la campagne de Rome, situé sur les confins de l'ancien pays des Sabins, et ce voisinage suggéra l'idée à Pomponius de substituer au nom patronymique de son élève Coccio celui de *Sabellicus*.

sements. Parmi les réimpressions qu'on en a faites en France et en Allemagne, nous citerons celles de Bâle, 1538 et 1560, l'une et l'autre enrichies d'une continuation. Quelques auteurs en ont extrait des morceaux qu'ils ont publiés séparément, notamment l'*Histoire sainte* de Jean Kustuert (Bâle, 1515, in-fol.) et un semblable ouvrage de W. Nichols (Londres, 1711, in-12); — *Epistolæ familiares*; Venise, 1502, in-fol.; — *Exemplorum lib. X*; ibid., 1507, in-4° : ouvrage dû aux soins d'Egnatius qui en avait reçu le manuscrit de l'auteur mourant. On trouve plusieurs autres écrits en prose et en vers de Sabellicus, dans le recueil de ses *Œuvres* dû aux soins de Curion; Bâle, 1560, 4 vol. in-fol.; mais on n'y a pas reproduit les *notes* et *commentaires* sur les auteurs anciens, non plus que ceux dont il a accompagné les éditions qu'il a données de *Suétone* (Venise, 1480, in-fol.), de *Valère Maxime* (ibid., 1488, in-fol.), la première de cet historien, de *Justin et Florus* réunis (ibid., 1495, in-fol.) et de *Romanæ historiæ compendium* (ibid., 1498, in-4°) de Pomponius Lætus, son maître. P.

Jove, *Elogia*. — Vossius, *De hist. lat.* — A. Zeno, sa *Vie*, à la tête de l'*Hist. de Venise*, édit. 1718. — Bayle, *Diction. hist. et crit.* — Niceron, *Mémoires*, XII et XX. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Ginguené, *Hist. littér.* — D.-W. Moller, *De M.-A.-C. Sabellico diss.*; Altorf, 1698, in-4°.

SABELLIUS, hérésiarque du troisième siècle, né à Ptolemaïs, en Lybie. On ne connaît aucun détail de sa vie, et on n'est pas certain qu'il vécût encore en 257, au moment où saint Denis d'Alexandrie combattit ses doctrines; elles causèrent beaucoup d'émotion parmi les chrétiens de la Pentapole et y rencontrèrent de nombreux adhérents. Sabellius ne voyait qu'une seule personne dans la Trinité, à savoir le Père; pour lui le Fils n'était qu'un homme, un envoyé, possédant à un degré plus éminent quelque portion de la nature divine; quant à l'Esprit-Saint, il le réduisait à l'état d'inspiration de Dieu. En autres termes, Sabellius comparait Dieu au soleil, le Fils à sa lumière et l'Esprit à sa chaleur. Selon cette hypothèse, il n'existait aucune distinction entre les personnes, et les titres de Père, de Fils et de Saint-Esprit n'étaient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Bien qu'anathématisées dans plusieurs conciles, ces doctrines, renouvelées par Photin dans le quatrième siècle et par les anti-trinitaires, formèrent le fond du socinianisme.

Basile, *Epist.*, 210, *alias*, 64, t. III. — Eusèbe, *De præparatione evangelica*, lib 7. — Augustin, *De Hæres.*, cap. 4. — Sanclus, *De scriptoribus eccles.* — Chr. Wormius, *Historia sabelliana*. — Pluquet, *Dict. des hérésies*.

SABINIANUS ou **SABINIEN**, pape, né à Volterre (Toscane), mort à Rome, le 22 février 606. Après avoir été, pendant quatre années, nonce de Grégoire I[er] auprès de l'empereur Maurice, il succéda à ce pontife le 13 septembre 604), et fut sacré évêque sans avoir reçu l'ordination sacerdotale. Il était avare, dit-on, il aimait à thésauriser, ce qui excita contre lui la haine populaire. On lui attribue l'invention des cloches dans les églises; d'autres au contraire en font honneur à saint Paulin, évêque de Nole. Quelques écrivains ont prétendu qu'en haine de Grégoire le Grand, son maître et son bienfaiteur, Sabinien avait eu l'intention de faire brûler ses ouvrages; mais Mabillon a répondu victorieusement à cette assertion erronée. Ce pape eut pour successeur Boniface III.

Baronius, *Annales*. — Maggi, *De tintinnabulis*, cap. 15. — Artaud de Montor, *Hist. des souver. pontifes*.

SABINUS (*Aulus*), poëte latin, mort vers l'an 14 avant J.-C. Il était l'ami d'Ovide, et nous savons par un passage des *Amores* (II, 18, 27-34) qu'il avait répondu à six des *Héroïdes* de ce poëte. Trois des réponses auxquelles il est fait allusion dans ce passage sont insérées parmi les œuvres d'Ovide; mais leur authenticité est plus que douteuse, ou plutôt il est prouvé que ces épîtres sont l'ouvrage d'un poëte latin moderne, Angelus Sabinus, vers 1467. On connaît encore par Ovide (*Pont.*, IV, 16, 13-16), le titre d'un poëme aujourd'hui perdu de Sabinus, *Trœzen*, qui célébrait sans doute la naissance de Thésée, et ses aventures avant son départ pour Athènes. Les poésies attribuées à Sabinus sont généralement imprimées à la fin des œuvres d'Ovide. Y.

J.-Ch. Jahn, *De publ. Ovidii et A. Sabini epistolis*; Leipzig, 1826, 1[re] partie. — J. Glæser, *Der Dichter Sabinus*, dans le *Rheinisches Museum*, 1842, p. 437.

SABINUS (*Calvisius*), général romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il fut un des lieutenants de César dans la guerre civile, et en récompense des services rendus, il obtint du dictateur le gouvernement de l'Afrique en 45. Dans la seconde guerre civile, il resta fidèle au parti césarien, et reçut le consulat en 39. Peu après, il eut le commandement de la flotte d'Octave contre Sextus Pompée; mais il se montra si malheureux ou si peu capable, qu'il dut être remplacé en 38. Octave cependant lui conserva sa confiance. On ignore la date de la mort de C. Sabinus. Y.

César, *Bel. Civ.*, III, 34, 35. — Dion Cassius, XLVIII, 54, 46. — Appien, *Bel. Civ.*, V, 81, 96, 132. — Plutarque, *Ant.*, 58.

SABINUS (*Massurius*), célèbre jurisconsulte romain du premier siècle. Il mourut probablement un peu après Néron. Disciple de Capito, il enseigna publiquement la jurisprudence; son peu de fortune le força de prendre, contre l'usage, des honoraires de ses auditeurs. S'inspirant des principes de son maître, opposés à ceux de Labeo, il les développa, et posa les bases définitives des doctrines professées par les juristes, qui, en contradiction avec les *proculéiens*, s'attachaient à maintenir les traditions des anciens jurisconsultes, sans cependant faire abstraction des changements opérés dans les

rapports sociaux. Cette école, appelée d'après lui *sabinienne* ou *cassienne* d'après son disciple Cassius Longinus, exerça la plus heureuse influence sur les progrès de la jurisprudance romaine. Sabinus, dont les *Libri tres juris civilis* acquirent bientôt une grande autorité, témoin le vers de Perse :

Excepto si quid Masuri rubrica votavit,

reçut sous Tibère le *jus respondendi*, privilège qui donnait à ses consultations force de loi devant les tribunaux. Sous Néron, il fut, à l'âge de cinquante ans, admis dans l'ordre équestre. Son ouvrage, que nous venons de citer, fut pendant deux siècles considéré comme le système le mieux coordonné du droit civil, et il eut l'honneur d'être longuement commenté par Pomponius, Ulpien et Paul; trois passages en ont été cités par Aulu-Gelle. Au Digeste il ne s'en trouve aucun extrait, mais les opinions de Sabinus y sont relatées un grand nombre de fois. Les autres écrits de Sabinus, perdus sauf quelques fragments, sont : *Commentarii de indigenis*, *Responsa*, *Libri ad Vitellium*, *Libri memoralium*, et *Fasti*. E. G.

Grotius, *Vitæ jurisconsultorum*. — Zimmern, *Gesch. des rœmischen Privatrechts*. — Puchta, *Institutionen*, t. I. — D.-W. Moller, *Diss. de Masurio Sabino*; Altorf, 1693, in-4°. — Arntzen, *Diss. de Masurio Sabino*; Utrecht, 1768, in-4°.

SABINUS (*Marcus Cælius*), jurisconsulte romain, florissait au premier siècle de notre ère. Il fut consul en l'an 69, et écrivit un traité *Ad edictum ædilium curulium*, dont deux passages ont été cités par Aulu-Gelle. Il ne s'en trouve aucun extrait au Digeste; mais l'opinion de Sabinus y est assez souvent citée dans les fragments d'autres juristes.

Zimmern, *Gesch. des rœmischen Privatrechts*.

SABINUS (*Georges* SCHULER, dit), érudit allemand, né le 23 avril 1508, à Brandebourg, mort le 2 décembre 1560, à Francfort sur l'Oder. Sa famille était honorable et son père remplissait la charge de bourgmestre. Pendant qu'il étudiait à Wittemberg, où il fut l'hôte et le disciple chéri de Melanchthon, ses amis changèrent son nom patronymique en celui de *Sabinus*, parce qu'il excellait dans la poésie latine, de même que le contemporain de Virgile. Il s'y exerça de bonne heure avec une sorte de passion et choisit Ovide pour modèle. A vingt ans, il avait achevé sur l'histoire des empereurs d'Allemagne un poëme qui lui fit beaucoup d'honneur. Après avoir passé dix années en compagnie de Melanchthon, il forma le dessein de visiter l'Italie, où les études brillaient d'un si vif éclat (1533); il s'arrêta principalement à Venise et à Padoue, et lia un commerce d'amitié avec Aleander et Bembo; mais il n'alla pas à Rome, à cause du mauvais état de ses affaires, et revint dans son pays en passant par Fribourg, où il vit Erasme. En 1538, l'électeur de Brandebourg le chargea de professer les belles-lettres à Francfort sur l'Oder, et, en 1544, le duc Albert de Prusse le mit en qualité de recteur à la tête de l'académie qu'il venait de fonder à Kœnigsberg En 1547, il alla reprendre sa chaire à Francfort. Envoyé en Italie par le prince qu'il servait, il fut attaqué en chemin d'une fièvre quarte qui l'obligea de renoncer à son voyage. Il mourut à cinquante-deux ans, dans la même année que Mélanchthon, dont il avait épousé Anna, la fille aînée. Malgré son ambition et l'empressement avec lequel il recherchait les honneurs, il ne laissa presque rien à ses enfants. Son talent pour la poésie latine ne lui mérita pas seulement la couronne que lui décerna Aleander à Venise, mais encore des lettres de noblesse ancienne, dont il fut honoré en 1540 par Charles V, à la diète de Ratisbonne. On a de lui : *De electione Caroli V historia;* Mayence, 1544, in-12 ; dans le t. II des *Script. german.* de Schard ; — *In Ovidii fabulas;* Wittemberg, 1556, in-8° ; — *Poemata et Epistolæ;* Leipzig, 1558, 1563, in-8° ; l'édit. de 1597, ibid., in 8°, donnée par Menius, son gendre, est beaucoup plus complète : elle renferme six livres d'élégies, le poëme *Cæsares germanici*, des épigrammes, un traité *De carminibus ad veterum imitationem componendis*, qui avait paru en 1580 à Paris, et plusieurs autres pièces ; — la description en vers de son voyage d'Italie, insérée dans l'*Hodœporicum* de Reusner. K.

A. Prætorius, *Oratio de G. Sabino*; Francfort sur l'Oder, 1561, in-8°. — J. Botticher, *Oratio de vita G. Sabini*; Wittemberg, 1562, in-8°. — P. Albinus, *Vita G. Sabini*; 1724, in-8°. — M.-W. Helfler, *Erinnerung an G. Sabinus*, Leipzig, 1844, in 8°. — Ad. Fürstenhaupt, *Geo. Sabinus*; Berlin, 1849, in-8°. — Niceron, *Mémoires*, XXVI.

SABINUS. *Voy.* CIVILIS et ÉPONINE.

SABLIER (*Charles*), littérateur français, né en 1693, à Paris, où il est mort, le 10 mars 1786. Il était fils d'un contrôleur des trésoriers de la maison du roi, et du côté de sa mère, Élisabeth Thiaudière, il se trouvait allié à la famille de Voltaire. On le plaça d'abord chez un procureur; mais, au lieu d'étudier le droit, il passait son temps à lire ou à faire des vers ; il écrivait pour la Comédie italienne, et de concert avec son ami La Chaussée, il publiait sous le titre de *Lettre de Mme la marquise de L... avec la réponse* (Paris, 1719, in-12) une ingénieuse critique des *Fables* de La Motte. Le système de Law ayant ruiné sa famille, Sablier se décida à solliciter un emploi, et il l'obtint dans les bureaux de la Compagnie des Indes ; au bout de plusieurs années, il donna sa démission et cultiva les lettres avec une nouvelle ardeur. A cinquante ans, il se chargea de faire l'éducation du fils aîné du duc d'Aumont (1744), et la générosité de ce seigneur le mit pour le reste de sa vie à l'abri du besoin. Doué d'une mémoire heureuse et né avec l'amour du travail, il s'est exercé dans presque tous les genres, et il garda jusque dans l'extrême vieillesse le

ton léger et gracieux qui rend la lecture de ses ouvrages fort agréable. On a de lui : *Œuvres de M****; Londres (Paris), 1761, in-12; ce recueil, intitulé aussi *Théâtre d'un inconnu* (Paris, 1765), contient deux pièces de Goldoni, dont l'une est traduite deux fois, en prose et en vers, sous les titres de la *Servante généreuse* et *la Domestique généreuse; — Variétés serieuses et amusantes;* Amst. et Paris, 1764, 2 vol. in-12; ibid., 1769, 4 vol. in-12 : c'est une compilation intéressante ; — *Traduction libre d'un choix de lettres de Sénèque;* Paris, 1770, in-12; — *Essai sur les langues en général et sur la langue française en particulier;* Paris, 1777, 1781, in-8° : ce livre, qui exigeait beaucoup d'érudition, renferme des jugements sages, des résultats clairs et précis. Sablier a été rédacteur du *Journal du soir ;* il a fait insérer beaucoup de pièces fugitives dans les recueils littéraires, et il a édité les *Œuvres* de La Chaussée (1763, 5 vol. in-12). Il n'est peut-être pas inutile de dire que ce dernier donna, sous le nom de Sablier, sa comédie, *le Préjugé a la mode*, afin de procurer à son ami ses entrées au Théâtre-Français.

Desessarts, *Siècles littér.* — *Année littér.*

SABLIÈRE (LA). *Voy.* LA SABLIÈRE.

SABOUREUX (*Charles-François*), littérateur français, né vers 1725, mort en juillet 1781, à Paris. Il fut avocat au parlement de Paris et agrégé à la faculté de droit. La traduction des *Constitutions des Jésuites* (Paris, 1762, 3 vol. in-8° et in-12), qu'il avait entreprise par ordre du dauphin, lui mérita la confiance de ce prince. Il a attaché son nom à une bonne *Traduction d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la medecine vetérinaire, avec des notes* (Paris, 1771-1775, 6 vol. in-8°), où l'on trouve les traités de Caton, de Varron, de Columelle, de Palladius et de Végèce. On lui a, par erreur, attribué le *Manuel des inquisiteurs* (1762, in-12), qui est de Morellet. Saboureux ajoutait à son nom celui de *la Bonneterie;* les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France* lui donnent les prénoms de *Charles-Louis*.

Bibl. hist. de la France.

SABUNDE (*Raymond* DE). *Voy.* SEBONDE.

SACCHI (*Andrea*), peintre, né à Rome, en 1598, mort en 1661. Fils naturel de Benedetto Sacchi, peintre médiocre, il reçut de lui les premières notions de l'art; il fréquenta pendant plusieurs années l'atelier de l'Albane; il devint un des meilleurs coloristes de l'école romaine en même temps qu'il fut un de ses bons dessinateurs. Il travaillait avec soin et avec lenteur, disant que le mérite d'un peintre consistait à faire un petit nombre d'ouvrages qui fussent parfaits. Têtes nobles, draperies larges et majestueuses, composition simple et bien entendue, coloris sevère, telles sont les principales qualités qui dominent dans ses tableaux; tout y respire la dignité, le calme, le repos. Raphael Mengs a traité ce maître avec quelque sévérité parce que, négligeant les détails les moins importants, il laissa parfois certaines parties indécises; mais il suffit de voir le *Saint Romuald entouré de ses compagnons* pour oublier la critique du peintre saxon. Ce tableau, regardé par plusieurs auteurs comme l'un des quatre meilleurs de Rome, et dont le Louvre possède une petite répétition, paraît un chef-d'œuvre même au milieu des merveilles du Vatican. Devant couvrir uniformément tous ses personnages du costume blanc des camaldules, Sacchi a placé la scène au pied d'un grand arbre qui, portant ombre sur quelques-unes des figures, a empêché la monotonie, et donne à la composition un relief étonnant. Au palais Barberini, on voit de cet artiste un plafond à fresque qui, s'il est un peu inférieur pour le coloris à celui de Pierre de Cortone, lui est supérieur par l'expression et le choix des formes. Rome possède un grand nombre d'autres ouvrages de Sacchi, entre autres : au baptistère de Constantin, huit sujets tirés de la vie de saint Jean-Baptiste; au Vatican, un *Miracle de saint Grégoire le Grand* et quatre compositions, *Saint André, Saint Longin, Sainte Véronique, Sainte Hélène,* reproduites en mosaïque dans les cryptes de Saint-Pierre; un *Saint Antoine*, et une *Vierge avec saint Bonaventure*, à l'église des Capucins; *la Mort de sainte Anne*, à San-Carlo ai Catinari; *Saint Isidore*, au maître autel de son église; *Saint André*, au Quirinal; *Saint Bernard Tolomei*, et *la Divine Sagesse*, au palais Chigi. Indiquons encore *Junon sur son char, le Sommeil de Noé*, et *la Sagesse divine*, au musée de Vienne; *Noé et ses fils*, au musée de Berlin; les portraits de l'Albane et de Sacchi luimême, et *Saint Paul premier ermite avec saint Antoine abbé*, à la galerie de Madrid.

A la pratique de son art, Sacchi joignait une profonde connaissance de la théorie et le don de savoir communiquer ses idées avec autant d'ordre que de facilité; aussi d'habiles élèves sortirent-ils de son école. Parmi eux il compta Francesco Lauri et son propre fils *Giuseppe* SACCHI, religieux de l'ordre des Conventuels. Il a son tombeau dans le pourtour du chœur de Saint-Jean de Latran. E. B—N.

Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Catalogues.

SACCHI (*Giovenale*), écrivain et compositeur italien, né le 22 novembre 1726, à Barsio, village près de Côme, mort le 27 septembre 1789, à Milan. Il était fils d'un notaire, qui vécut près d'un siècle. Tout enfant il fut envoyé à Milan et placé sous la surveillance d'un de ses oncles, savant médecin, qui lui fit faire de bonnes études chez les barnabites de cette ville. Avant embrassé leur règle, il s'adonna à l'enseignement et professa d'abord la rhetorique à

Lodi, et, depuis 1749, l'éloquence au collége des nobles à Milan. Sa vie active et studieuse, ses vertus, son caractère affable, ses talents lui attirèrent la protection ou l'amitié des hommes les plus célèbres de l'Italie; il trouva dans le comte de Firmian un patron généreux dont le crédit l'aida à triompher de ses détracteurs, et il entretint des relations littéraires avec les Verri, Fabroni, Zanotti, Mattei, Riccati, le P. Martini, Boscovich, Parini et beaucoup d'autres. Il poussait l'accomplissement de ses devoirs religieux jusqu'au scrupule, et comme la faiblesse de sa santé ne lui avait pas permis de répandre, comme il l'aurait souhaité, la parole de Dieu, il fonda dans sa propre congrégation une école d'éloquence sacrée qu'il dirigea lui-même, et d'où sortirent quelques brillants prédicateurs. Il faisait partie de l'Institut de Bologne et de l'Académie de Mantoue. La musique fut l'étude la plus sérieuse de sa vie : « elle lui fournit, dit Fétis, le sujet de plusieurs ouvrages remplis d'érudition et de science, mais qui laissent désirer en plusieurs endroits des vues plus nettes et une connaissance plus étendue de la pratique de l'art. » Nous citerons de lui : *Del numero e delle misure delle corde musiche e loro corrispondenze;* Milan, 1761, in-8°; il a traité le même sujet dans la dissertation latine intitulée *Specimen theoriæ musicæ*, et insérée dans les *Comment.* de l'Institut de Bologne, 1791, t. VII; — *Dell' antica lezione degli Ebrei;* ibid., 1776, in-8°; — *Della divisione del tempo nella musica, nel ballo e nella poesia;* ibid., 1770, in-8°; — *Della natura e perfezione dell' antica musica dei Greci;* ibid., 1778, in-8° : bien qu'il y soutienne l'opinion que l'harmonie des accords de sons collectifs a été inconnue aux Grecs, il ne se montre pas moins admirateur de leur système musical qu'il s'est efforcé de recomposer; — *Delle quinte successive nel contrappunto e delle regole degli accompagnamenti;* ibid., 1778, in-8°; — *Vita di C. Broschi* (Farinelli); Venise, 1784, in-8°; — *Don Placido, dialogo;* Pise, 1786, in-8° : apologie de l'auteur en réponse à ceux qui considéraient le goût de la musique comme incompatible avec les devoirs de la religion; — *Vita di B. Marcello*; Venise, 1788, in-8°, traduite de la notice latine des *Vitæ Italorum* de Fabroni; — *Continuazione del Salterio Marcelliano;* Paris, 1790, 4 vol. in-fol. Le buste de Sacchi, exécuté par Franchi, a été placé dans la salle de l'Institut de Bologne.

Giornale di Modena, t. XLII. — Lombardi, *Storia della letter. ital.* — Forkel, *Biblioth. musicale.* — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

SACCHINI (*Francesco*), historien italien, né en 1570, à Paciono, près Pérouse, mort le 16 décembre 1625, à Rome. En 1588 il embrassa la règle des Jésuites, professa la rhétorique à Rome, et remplit pendant sept ans l'emploi de secrétaire du P. Vitelleschi, général de l'ordre. On a de lui : *In funere J.-F. Aldobrandini principis Ecclesiæ oratio;* Rome, 1602, in-4°; — *Vita B. Stanislai Kotskæ;* Ingolstadt, 1609, 1611, in-8°; Lyon, 1616, in-12; traduite en italien par l'auteur; Rome, 1610, in-12; — *De ratione libros cum profectu legendi;* Ingolstadt, 1614, in-16; ouvrage qui renferme des préceptes utiles; il a été souvent réimprimé, au dernier lieu à Montauban, 1753, in-12, et traduit en français : *Moyens de lire avec fruit;* Paris, 1785, in-12; — *Modus utiliter studendi;* Wurtzbourg, 1614, in-12; — *De vita P. Canisii;* Ingolstadt, 1616, in-4°; — *Historia soc. Jesu*, en 5 parties, in-fol. : après avoir édité la première (Rome, 1615), qui est l'œuvre d'Orlandini, Sacchini composa les quatre suivantes, mais il ne put mettre au jour que la seconde (Anvers, 1620); les trois autres furent publiées après sa mort à Rome (1651 et 1661); cette histoire est écrite avec une grande pureté de langage et un style rempli d'intérêt; — *Protrepticon ad magistros scholarum inferiorum soc. Jesu; Parænesis ad eosdem;* Rome, 1625, 2 vol. in-12; — des *Sermons;* — une version italienne de la *Vie* de Paulin de Nole par Rosweyde, etc.

Sotwel, *Scriptor. soc. Jesu.*

SACCHINI (*Antoine-Marie-Gaspard*), compositeur italien, né à Naples, en 1735, mort à Paris, le 7 octobre 1786 (1). Il entra de bonne heure au conservatoire de Santo-Onofrio, à Naples. Après les études élémentaires de rigueur, il apprit à jouer du violon, et négligea cet instrument pour se livrer à l'étude de l'harmonie et du contrepoint sous la direction de Durante. Rivalisant d'ardeur au travail avec ses condisciples Piccinni et Guglielmi, qui tous deux étaient plus âgés que lui, il fit en peu de temps de remarquables progrès. A la mort de Durante (1755) il quitta le conservatoire, donna des leçons de chant, et écrivit quelques petits opéras pour des théâtres secondaires. Ses premiers ouvrages suffirent à fonder sa réputation, et, en 1762, il fut appelé à Rome pour composer *Artaserce*, opéra sérieux qui fut représenté au théâtre Argentina. Le brillant succès que son *Alessandro nell' Indie* obtint à Venise en 1768, lui valut la place de directeur du conservatoire de l'*Ospeda*-

(1) Les auteurs diffèrent sur le lieu et la date de la naissance de Sacchini. D'après une notice de Framery, il aurait vu le jour à Naples en 1735. Un beau portrait de ce musicien, dessiné par L. Jay et gravé par Cathelin, indique qu'il naquit dans cette ville, le 13 mai 1735. Suivant M. Fétis (*Biogr. des Musiciens*, 1re édit.), il résulterait d'un acte authentique qui lui fut communiqué par Selvaggi, que Sacchini serait né, non à Naples, mais à Pouzzoles (Puzzuoli), le 23 juillet 1734. Le même écrivain rapporte que Durante, passant à Pouzzoles, rencontra par hasard le jeune Sacchini et l'entendit chanter quelques airs populaires, et que charmé de la justesse de la voix et de la vive intelligence de l'enfant, il le demanda à ses parents qui étaient de pauvres pêcheurs, et l'emmena à Naples, où il le plaça au conservatoire de Santo-Onofrio.

letto dans la même ville. Sacchini forma en peu de temps d'excellents élèves, la Gabrielli, la Pasquali, la Ferrarèse, etc. Sa réputation grandissait chaque jour; le brillant succès de son *Scipione in Cartagine*, représenté à Padoue, en 1770, vint y mettre le sceau. Doué d'une prodigieuse activité d'esprit, à trente-six ans il avait déjà produit près de cinquante opéras. Vers la fin de 1771, des offres avantageuses lui ayant été faites par l'administration du Théâtre royal de Londres, il consentit à se rendre dans cette ville, mais après avoir visité l'Allemagne. *Tamerlano*, *Lucio Vero*, *Nitetti*, *Perseo*, et plusieurs autres ouvrages qu'il composa à Londres, justifièrent complétement la renommée qui l'y avait précédé. Malheureusement sa santé s'était altérée par suite de l'abus des plaisirs; d'un autre côté, son goût passionné pour le luxe et la dépense avait mis ses affaires dans le plus grand désordre. Les choses en vinrent au point que, pour chercher un climat plus favorable aussi bien que pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il se décida à quitter l'Angleterre, et, en 1782, sur l'invitation de Framery, il se rendit à Paris où deux de ses opéras traduits en français, l'*Olimpiade* et *l'Isola d'amore*, qui parut sous le titre de *la Colonie*, avaient déjà été accueillis avec faveur à la Comédie-Italienne.

Bien que le départ de Gluck eût mis fin aux querelles musicales, le public en était encore trop préoccupé pour que l'arrivée de Sacchini pût faire sensation. L'empereur Joseph II qui se trouvait alors à Paris et qui n'aimait que la musique italienne, particulièrement celle de Sacchini, recommanda l'artiste à sa sœur, Marie-Antoinette. Mais tandis que la reine le nommait son maître de musique, avec un traitement annuel de 6,000 livres, tandis que la direction de l'Académie royale de musique s'engageait à lui payer 10,000 livres pour chacun des nouveaux ouvrages qu'il écrirait pour le répertoire de ce théâtre, Sacchini voyait poindre une opposition presque menaçante, dernier effet du violent orage qui venait de s'éteindre. Cette situation se dessina entièrement lorsqu'il voulut faire représenter son opéra de *Renaud*, traduction française d'un de ses anciens ouvrages, *Rinaldo ed Armida*, auquel, avec l'aide de Framery, il avait ajouté quelques scènes et des airs nouveaux. Ses adversaires exercèrent une telle influence sur l'administration de l'Opéra, que celle-ci crut devoir offrir au compositeur le prix convenu pour sa partition, mais à la condition que l'ouvrage ne serait pas représenté. Il ne fallut rien moins que l'intervention de la reine pour aplanir les difficultés, et la première représentation de *Renaud* eut lieu le 25 février 1783. Malgré les beautés réelles qu'il contenait, cet ouvrage n'eut qu'un médiocre succès. Il en fut de même d'un autre opéra italien de Sacchini, *Il Gran Cid*, arrangé sous le titre de *Chimène*, et de *Dardanus*, écrit sur le poëme de l'ancien opéra français. Mais Sacchini ne se laissa pas décourager. Guillard, l'auteur des paroles de *Chimène* et de *Dardanus*, lui confia encore le poëme d'*Œdipe à Colone*, qui v[enait] d'être couronné par l'Académie française. Ce sujet pathétique convenait parfaitement à la nature du talent du compositeur. Sacchini se mit à l'œuvre avec enthousiasme; mais, lorsque après avoir terminé sa partition il voulut faire représenter l'ouvrage, des difficultés inouïes surgirent de toute part. Cette fois, la recommandation de la reine fut moins puissante que la cabale. Cependant, en écrivant son *Œdipe à Colone*, Sacchini avait fait un chef-d'œuvre; mais il était dit que l'artiste ne jouirait pas de son triomphe. Abreuvé de dégoûts, le chagrin qu'il éprouvait aggrava le mauvais état de sa santé, et, le 7 octobre 1786, il succomba à l'âge de cinquante et un ans. A peine eut-il cessé de vivre que ceux-là mêmes qui l'avaient persécuté s'empressèrent de lui rendre des honneurs. Tous les artistes de Paris assistèrent à ses obsèques qui eurent lieu, le lendemain de sa mort, à l'église Saint-Eustache où il fut inhumé; plusieurs artistes gravèrent son portrait, et son buste dû au ciseau de François Caradore fut placé dans la chapelle du Panthéon de Rome. Bientôt des démarches furent faites pour qu'on représentât *Œdipe à Colone* : l'ouvrage fut joué pour la première fois le 1er février 1787, et obtint un succès qui eut chaque jour plus d'éclat.

La grâce, la suavité, le charme et le naturel des mélodies, sont les principaux caractères distinctifs du talent de Sacchini. Ces qualités se retrouvent partout, dans sa musique d'église comme dans ses œuvres dramatiques. Écrivant avec pureté et élégance, c'est par les moyens les plus simples qu'il savait émouvoir. Son harmonie n'a, il est vrai, ni l'énergie, ni le coloris de celle de Gluck; son instrumentation n'a point la même originalité; cependant il ne manque pas de vigueur dans les situations fortes. Bien que dans quelques-unes des productions de sa jeunesse, telles que l'*Alessandro nell' Indie* et l'*Andromacca*, on rencontre peut-être plus de verve et de chaleur, son *Œdipe à Colone* est considéré comme son meilleur opéra. Dans cette œuvre, modèle parfait de l'union de la poésie avec la musique, le compositeur s'est souvent élevé au sublime de la simplicité antique. Les rôles d'Œdipe et d'Antigone, si pleins de noblesse et d'expression, sont surtout, ainsi que les chœurs, d'une beauté achevée.

Sacchini a écrit en différents genres un grand nombre d'ouvrages. OPÉRAS : *Semiramide*, *Eumène*, à Rome; — *Andromacca*, à Naples; — *Artaserce* (1762), *Il Gran Cid*, *l'Amore in campo*, à Rome; — *Lucio Vero*, à Naples; — *Allessandro nell' Indie*, à Venise (1768); — *La Contadina in corte*, *l'Isola d'amore*, à Rome; — *L'Olimpiade*, à Milan; — *Scipione in Cartagine*, à Padoue (1770); — *Ezio*, à Na

ples; — *Alessandro nell' Indie*, avec une nouvelle musique, à Turin; — *L'Olimpiade*, avec une nouvelle musique; *Nicostrate*, *Alessandro Severo*, *l'Adriano in Siria*, à Venise; — *L'Eroe Cinese*, à Munich (1771); — *Callirhoe*, à Stuttgard (1772); — *Armida*, à Milan (1772); — *Il Gran Cid*, ancien opéra retouché, et *Tamerlano*, à Londres, 1773; — *Vologeso*, à Naples (1773); — en 1774, *Lucio Vero*, avec de nouveaux morceaux, *Nitetti*, et *Perseo*; en 1775, *Montesuma*, et *Il Creso*; en 1776, *Erifile*; en 1777, *l'Amor soldato*; en 1778, *Il Calandrino*, tous à Londres; — *Enea e Lavinia* (1779); — *La Colonie*, traduction française de *l'Isola d'amore* (1782); *Renaud*, traduction française de *Rinaldo ed Armida* (1783); *Chimène*, traduction française d'*Il Gran Cid* (1783); *Dardanus*, opéra en 3 actes (1785); *Œdipe à Colone*, 3 actes (1787); *Arvire et Evelina*, opéra en 3 actes, non achevé, terminé par Rey (1788), tous à Paris. — MUSIQUE D'ÉGLISE : Messe à 5 voix et orchestre; Messe à 2 chœurs et 2 orchestres, Venise (1770); *Kirie cum gloria*, et *Credo*, à 4 voix et orchestre; *Miserere*, à 5 voix et orchestre; trois *Dixit*, deux *Tantum ergo*, les cinq *psaumes* de complies, à 5 voix; deux *Salve Regina*, etc. — ORATORIOS : *Esther*, *Saint Philippe*, *Maccabée*, *Jefte*, *Le Nozze di Ruth*. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : six trios pour 2 violons et basse; douze quatuors pour 2 violons, alto et basse; six sonates pour le clavecin, avec accompagnement de violon.

Dieudonné DENNE-BARON.

Éloge de Sacchini, par Framery, dans le *Journal encyclopédique* du 15 décembre 1786. — *Idem*, par Hesmart, Paris, 1787, in-8°. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — J.-B. Labat, *Études philosophiques et morales sur l'histoire de la musique*

SACCO (*Giuseppe-Pompeo*), médecin italien, né le 14 mai 1634, à Parme, où il est mort, le 23 février 1718. Il reçut à dix-huit ans le double diplôme de docteur en philosophie et en médecine. Après avoir professé depuis 1661 la médecine théorique à Parme, il fut appelé en 1694 à Padoue, et y obtint, avec le titre de professeur, celui de président de l'université. En 1702 il reprit possession de sa chaire à Parme, et l'occupa jusqu'à sa mort, bien qu'il eût perdu la vue dans son extrême vieillesse. On a de lui : *Nova methodus febres curandi*; Genève, 1683, in-8°; Venise, 1695, in-8°; — *Novum systema medicum*; Parme, 1693, in-4°; — *Medicina theorico-practica*; Parme, 1696, in-fol.; — *Medicina practica*; Parme, 1717, in-fol.

Journal de Venise, XXXII, 467. — Niceron, *Mémoires*.

SACHEVERELL (*Henry*), fameux ecclésiastique anglais, né vers 1672, à Marlborough (Wiltshire), mort le 5 juin 1724. Sa famille était honorable; son grand-père, presbytérien zélé, avait souffert pour ses convictions religieuses; son père, l'un des recteurs de Marlborough, s'était rallié à l'Église établie. Quant à lui, on le destina à l'état ecclésiastique, et il fit de bonnes études à Oxford, dans le collége de la Madeleine, où il eut Addison pour condisciple et pour ami. Il s'était alors passionné pour la poésie, et il écrivit quelques petits poëmes latins insérés dans les *Musæ anglicanæ*, ainsi que la traduction en vers d'une partie de la première *Géorgique*, traduction que Nichols a recueillie dans le t. II de sa *Collection of poems*. Admis au nombre des agrégés de son collége, il se distingua par la clarté de ses leçons et produisit de bons élèves. Maître ès-arts en 1696, il reçut en 1708 le diplôme de docteur en théologie. Depuis quelques années déjà, il avait quitté l'enseignement et accepté un humble bénéfice dans le Staffordshire. En 1705, il fut attaché comme prédicateur à l'église du Sauveur à Londres. Ce fut dans l'exercice de ses fonctions qu'en 1709 il débita les deux sermons qui ont rendu son nom historique, l'un aux assises de Derby, l'autre en présence du lord maire, à Saint-Paul. On les imprima aussitôt, et plus de quarante mille exemplaires en furent vendus dans tout le royaume. Il y soutenait la doctrine de l'obéissance passive, s'élevait contre les dissidents et en appelait au peuple du soin de protéger l'Église, trahie par le haut clergé. En même temps qu'il attaquait les prélats, il déclarait au parti whig, alors au pouvoir, une guerre acharnée; c'était courir deux fois au-devant d'une popularité facile. Les puissants ennemis qu'il venait de se faire accusèrent à leur tour Sacheverell, non sans raison, d'être un papiste déguisé, un adversaire secret de la révolution et de la succession au trône dans la ligne protestante, enfin un partisan des plus dangereux du prétendant. Ils mirent tout en œuvre pour abattre, dans sa personne, l'influence croissante des tories. Traduit devant la chambre des lords (27 février 1710), Sacheverell se défendit avec beaucoup d'adresse et d'éloquence; il n'en fut pas moins condamné à s'abstenir de prêcher pendant trois ans et à voir ses sermons brûlés par la main du bourreau. Ce singulier procès émut au plus haut degré l'opinion publique : affaires, plaisirs, intérêts, on négligeait tout pour ne s'occuper que d'une question de théologie assez confuse au fond de laquelle se cachait un grave dissentiment politique. L'accusé était traité comme un scélérat par les uns, comme un martyr par les autres. Il avait pour lui la reine elle-même qui détestait les whigs, et la majorité du peuple qui manifesta ses sentiments par les plus violents excès. Il fallut mettre beaucoup de troupes sous les armes pour réprimer le désordre, qui augmentait de jour en jour. La sentence rendue contre Sacheverell mit le comble à l'irritation générale; Harley et les principaux tories en tirèrent habilement parti, et dans la même année, la reine congédia à la fois ses anciens ministres et le parlement, qui leur était dévoué. La popularité de Sacheverell se soutint encore quelque

temps. Promu à un bénéfice dans le pays de Galles, il alla en prendre possession avec la magnificence d'un souverain; sur son passage il fut fêté par les magistrats et les corporations, escorté par de longues files de cavaliers, accueilli par une foule enthousiaste qui associait son nom au triomphe de l'Église et du parti tory. Des réjouissances extraordinaires célébrèrent dans toute l'Angleterre le terme de sa suspension. Il reçut, à cette époque, de la reine la riche cure de Saint-André, à Londres (1713), et la chambre des communes l'invita à prêcher son premier sermon devant elle. Depuis, on n'entendit parler de lui qu'à propos de ses nombreux différends avec ses paroissiens. L'évêque Burnet, qui avait à se plaindre de ses attaques, le traite sévèrement; il en fait « un homme audacieux et insolent, avec très-peu de religion, de savoir ou de bon sens ». D'après Swift, il jouissait d'un grand crédit auprès des ministres, mais il était détesté et on affectait de le mépriser. Les papiers des Stuarts, cités par lord Mahon, le font voir sous un nouveau jour : agent secret du prétendant, il aurait pris une part active à la conspiration de 1715, mais sans quitter Londres où sa présence était jugée utile. On a traduit de Sacheverell en français un pamphlet intitulé *Histoire secrète de la reine Zarah et des Zaraziens, ou la duchesse de Marlborough démasquée;* en Angleterre, 1708, et Amst., 1712, in-12. P. Louisy.

State trials, XV, 1-522. — *Parliamentary history*, VI, 805-87. — Burnet, *Hist. of his own time*. II. — Boyer, *Hist. of the reign of Anne*. — Tindal, *Continuat.* de Rapin, IV. — Swift, *Journal*. — Chalmers, *General biogr. dictionary*

SACHS (*Hans*), célèbre poëte allemand, né le 11 novembre 1494, à Nuremberg, où il est mort, le 25 janvier 1576. Il était fils d'un tailleur; il apprit à l'école de sa ville natale un peu de latin et la musique, et fut mis en apprentissage chez un cordonnier. Attiré dès sa jeunesse vers la poésie, il se fit instruire dans les règles alors si compliquées de la versification allemande par un *meisterænger* de Nuremberg, le tisserand Léonard Nunnenbeck. En faisant, suivant l'usage des artistes, son *tour d'Allemagne*, il fréquenta assidûment les *écoles de chant*, ces réunions littéraires formées par les maîtres des divers métiers et qui, depuis la disparition des *minnessængers*, étaient devenues l'asile de la poésie. De retour dans sa patrie, qu'il ne quitta plus que pour faire quelques séjours de peu de durée à Strasbourg, à Augsbourg et autres lieux voisins, il partagea son temps entre l'exercice de son métier et le culte des muses. Doué au plus haut point de ce sens moral qui caractérisait alors les classes moyennes en Allemagne, il chanta dans ses premières pièces l'amour chaste, l'amour conjugal. Sa droiture, vivement choquée des mauvaises mœurs du clergé, lui fit prendre parti pour le réformateur, qui s'annonçait comme le vengeur de la morale, et, dès 1523, il composa son fameux poëme satirique, *le Rossignol Wittemberg*, où il prônait l'œuvre de Luther et qui eut en Allemagne un grand retentissement. Quatre ans après, il se prononça encore plus fortement pour la réforme dans sa *Prophétie sur le papisme*, pièce qui fut sévèrement interdite à cause des violentes [illegible] qui s'y trouvaient contre l'empereur et le pape. Mais il n'était pas besoin de cette déf[illegible] pour le modérer; son esprit supérieur le [illegible] planer au-dessus des agitations passionnées de son temps. Tout en conservant ses convictions, il continua à censurer avec verve les vices de l'époque, tant chez les grands que [illegible]tits; mais il ne tomba ni dans la pers[illegible] ni dans l'injure. Vivement affecté des malheurs politiques de sa nation, il composa de 1530 à 1545 une série de pièces, où il recommandait à tous la concorde et l'amour du bien public. Retrouvant dans l'histoire ancienne tant de traits où l'individu fait acte d'abnégation en faveur du salut commun, il se mit à cette époque à lire les écrivains grecs et latins, que des traductions venaient de lui rendre accessibles, s'appropria leurs idées, et les fit ensuite passer dans l'esprit du peuple par une suite de poëmes allégoriques et didactiques, de contes sérieux et comiques. En effet, son imagination des plus fertiles, son talent à saisir et à dépeindre [illegible] vif la nature humaine, sa gaieté humorist[illegible] dant naïve, lui suggéraient les moyens de frapper fortement la fibre populaire; de leur côté les lettrés reconnaissaient à son style nerveux et substantiel, à la noblesse de ses [illegible]nts. qu'il était appelé à être le régénérateur [illegible] poésie allemande, tombée au dernier degré [illegible] baissement et de trivialité. En même temps il ne dédaignait pas, comme tant d'humanistes, la Bible ni la littérature du moyen âge; et il emprunta à cette dernière, qui menaçait de ne pas laisser de traces, une foule de sujets qu'il sut rajeunir. Dans l'intervalle, devenu plus indulgent pour les travers du monde, comme Gervinus l'a remarqué, il ne fit plus qu'en rire sans amertume, et de cette époque datent ses meilleurs *schwænke* ou contes comiques, où il décrit avec une vérité saisissante les mœurs des paysans, des lansquenets, des étudiants, de toute cette foule pittoresque qu'il avait journellement sous les yeux.

C'est aussi après qu'il s'occupa le plus du théâtre dont il fut en Allemagne le véritable fondateur. Il était entré très-jeune dans la corporation formée d'artisans et qui s'était constituée dès le milieu du quinzième siècle pour jouer des pièces dramatiques. On n'y avait représenté jusqu'alors que des mystères et des farces de carnaval. Son génie lui fit reconnaître les conditions nécessaires de l'art dramatique, telles que l'observation des caractères, l'animation du dialogue et la prépa-

ration des situations; en même temps il indiquait avec beaucoup de tact les intonations et gestes avec lesquels on devait débiter les principales tirades, détails dont personne ne s'était encore préoccupé. Il fut encore novateur en ce qu'il composa, en fait de drames sérieux, non-seulement des mystères, mais encore beaucoup de pièces dont les sujets sont empruntés à l'histoire ancienne, aux traditions du moyen âge germanique, aux nouvelles de Boccace, etc.; dans ses pièces comiques il tirait davantage de son propre fonds. Par son influence le premier théâtre de l'Allemagne fut construit en 1550 à Nuremberg, exemple bientôt suivi dans d'autres villes, où l'on se mit à représenter ses pièces qui eurent dans tout le pays un succès général. En effet il y avait là les éléments d'un théâtre national; mais on y reconnaît une intrigue mal conduite, un style lourd et sans mesure, des situations peu naturelles. (Sur Hans Sachs comme poëte dramatique *voy.* Tieck, *Deutsches Theater;* Kehrein, *Die Dramatische Poesie der Deutschen*, et Devrient, *Gesch. der deutschen Schauspielkunst*, t. I.)

Arrivé à l'âge de soixante-trois ans, Hans Sachs sentit que sa veine poétique s'épuisait, et il eut le bon esprit de ne plus donner au public les rares productions qu'il composa depuis. Deux ans auparavant, il avait fait le compte des pièces de tout genre qu'il avait écrites depuis 1514, et il avait trouvé le chiffre prodigieux de six mille quarante-huit, à savoir : 52 tragédies spirituelles, 28 tragédies profanes, 52 comédies, 64 farces de carnaval, 197 contes comiques, 116 contes allégoriques, 307 poëmes, 59 fables, de nombreuses paraphrases des psaumes, des proverbes de Salomon et autres sujets tirés de la Bible, plus enfin quatre mille et quelques pièces faites dans le goût des *meistersænger*, mais dont il ne fit imprimer aucune (1). Il avait commencé en 1558 la publication de ses Œuvres, qui parurent sous le titre de *Sehr herrliche schoene und warhaffte Gedicht* (Nuremberg, 1558-60-61-78-79, 5 vol. in-fol.); le tome Ier eut cinq éditions séparées, les deux suivants trois, les derniers une seule. On a encore réuni ses œuvres complètes à Kempten, 1612-16, 5 vol. in-4°, et à Augsbourg, 1712, 5 vol. in-4°. Plusieurs recueils de mélanges en ont été tirés, comme ceux de Weimar, 1778, in-4°; de Nuremberg, 1781, 3 vol. in-8°, et 1824-30, 4 vol. in-8°; de Gotha, 1821, in-fol. Enfin les *Schwænke* ont été réimprimés à Pesth, 1818, in 8° et à Kiel, 1827, in-8°. (Sur les pièces encore inédites de Hans Sachs, *voy.* Naumann, *Abhandlung über einige noch ungedruckte Handschriften von Hans Sachs;* Leipzig, 1834, in-8°).

Dans les dernières années de sa vie, Hans perdit l'ouïe et la parole; il s'éteignit doucement entouré de la vénération de ses contemporains qui reconnaissaient en lui un des plus grands génies que l'Allemagne eût encore produits. Malheureusement les germes féconds qu'il avait introduits dans la poésie avortèrent entièrement à cause des malheurs qui désolèrent sa patrie et de l'esprit d'imitation qui s'empara des écrivains. Au dix-septième siècle sa réputation avait tellement baissé que Wernicke le choisissait dans un poëme satirique comme le type de la bêtise. Wieland et Goethe vengèrent de ces injustes dédains le poëte qui n'a d'égaux au seizième siècle que Luther, Hutten, Murner et Fischart; sa prose pleine de force, de souplesse et de richesse, mérite encore d'être étudiée aujourd'hui. E. Grégoire.

(1) Fait peut-être unique dans l'histoire littéraire, Hans Sachs a daté jour par jour toutes les productions de sa plume.

Puschmann, *Elogium Sachsii.* — Ranisch, *Lebensbeschreibung Hans Sachsens;* Altenbourg, 1765, in-8°. — Furchau, *Hans Sachs;* Leipzig, 1820, in-8°. — Jœrdens, *Lexikon.* — Will, *Nurnbergisches Gelehrten Lexikon.* — *Deutscher Mercur*, t. IV. — *Hans Sachs und Grübel;* Nuremberg, 1836, in-12. — Hoffmann, *Vorlesungen über Hans Sachs;* ibid., 1847, in-8°. — *Berliner Deutsches Jahrbuch*, t. I, article de Wackenroder. — Gervinus *Geschichte der deutschen National literatur*, t. II.

SACI. *Voy.* Le Maistre et Sacy.

SACKEN (*Fabien-Guillaume* von der Osten, prince de), général russe, né en Livonie en 1752, mort à Kief, le 19 avril 1837. Il descendait d'une ancienne famille de Poméranie, qui en 1479 s'établit en Courlande. Entré de bonne heure au service, il se distingua dans les guerres contre les Turcs et les Polonais; nommé en 1795 lieutenant général, il commanda en cette année une division du corps de Korsakof employé contre les Français. Grièvement blessé et fait prisonnier à la bataille de Zurich, il demeura en France jusqu'à ce qu'il eût, en 1800, été renvoyé par Bonaparte dans sa patrie avec les autres prisonniers russes. Pendant quelques années il resta en disponibilité à cause d'une discussion qu'il eut avec son supérieur, le prince Galitzin. Rentré en activité en 1806, il assista aux batailles d'Eylau et de Friedland, et s'y fit remarquer par son fougueux courage. En 1812, lors de la retraite de Moscou, il fut, après la marche de l'amiral Tchitschakow sur la Bérésina, laissé avec vingt-cinq mille hommes devant Regnier et Schwarzenberg; mais il fut battu par eux et rejeté en Volhynie après une perte de huit mille hommes. Attaché, en 1813, avec un corps de vingt mille hommes à l'armée de Blücher, il contribua à la victoire remportée près de la Katzbach sur les troupes de Macdonald; le 16 octobre, il prit une part active à la bataille de Hoeckern, qui se livrait en même temps que celle de Leipzig, et fut ce jour même nommé général. En 1814, il assista aux combats de Brienne et de la Rothière; quelques jours après, il fut envoyé en avant avec vingt mille hommes dans la direction de Paris; attaqué le 11 février à Montmirail par Napoléon, il fut entièrement défait et repoussé en arrière



après avoir perdu presque la moitié de ses troupes. Le 7 mars, à la bataille de Craonne, il occupait le plateau; mais il en fut débusqué à la suite d'un combat acharné par le maréchal Ney. Après l'entrée des alliés à Paris, il fut nommé gouverneur de cette ville, fonctions difficiles qu'il exerça avec beaucoup d'humanité et d'égards pour les Français. Chargé, en 1815, du commandement du cinquième corps de l'armée russe, il n'eut pas à combattre. Nommé en 1818 chef du premier corps d'armée, il devint en 1826 feld-maréchal, et dirigea en 1831 la répression de l'insurrection polonaise en Wolhynie et Podolie, ce qui lui fit donner en 1832 la dignité de prince.

Conversations-Lexikon.

SACKVILLE (*Georges*, vicomte), homme d'État anglais, né le 26 janvier 1716, à Londres, mort le 26 août 1785. Cinquième fils de Lionel Cranfield, premier duc de Dorset, il finit avec éclat son éducation à l'université de Dublin. En 1737 il reçut une commission dans l'armée, suivit en 1740, comme lieutenant colonel, Georges II dans le Hanovre, et se distingua dans les journées de Dettingen et de Fontenoy. Il servit ensuite sous le duc de Cumberland, obtint à Culloden le grade de colonel, et fit les campagnes de 1747 et de 1748, sur le continent. Après la paix, il entra dans la chambre des communes, louvoya entre les partis, et finit après avoir donné des gages à l'opposition, par se rallier aux tories. « Hautain, ambitieux et obstiné, » suivant Walpole, il suscita, par sa présence et ses conseils, beaucoup de désagréments à son père, qui de 1752 à 1755, fut chargé de l'administration de l'Irlande. Son habileté, son éloquence, le crédit de sa famille, ses propres liaisons avec Pitt, tout contribua en peu de temps à lui assurer un grand poids dans le gouvernement; la disgrâce de Conway le laissa sans rival dans l'armée. Aussi, malgré la volonté de Georges II, qui ne l'aimait pas, fut-il envoyé en 1758 en Allemagne avec le commandement des troupes anglaises employées dans l'armée du prince Ferdinand de Brunswick. La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les deux généraux, et faillit produire à la journée de Minden (31 juillet 1759), de funestes conséquences. Sackville, qui commandait la cavalerie, refusa d'obéir à l'ordre donné deux fois par le prince de se porter en avant, et empêcha ainsi, par son inaction, l'armée française d'être entièrement anéantie. Céda-t-il à un sentiment d'insubordination, de basse jalousie ou de lâcheté? C'est un point encore obscur et débattu. Abreuvé de mortifications par le prince de Brunswick, il obtint son rappel. A peine fut-il de retour que l'opinion publique se déchaîna contre lui avec une violence extraordinaire; le roi surtout le traita d'une façon ignominieuse : il lui retira son régiment de dragons, le poste de lieutenant général de l'artillerie, même son grade d'officier général. Pitt, son protecteur, l'abandonna. Sackville ne répondit à ces insultes excessives qu'en demandant à justifier sa conduite devant ses pairs naturels; après quelques difficultés, traduit devant une cour martiale, il fut convaincu de désobéissance et déclaré incapable d'occuper dans l'armée aucun emploi militaire (3 avril 1760). Le roi, qui avait pesé sur les juges, s'empressa de confirmer la sentence en la déclarant « pire que la mort pour tout homme doué de quelque sentiment d'honneur », distribua aux rivaux de Sackville les emplois qu'il occupait encore, le raya de la liste du conseil privé, et lui interdit de paraître à la cour. A l'avénement de Georges III (1761), il crut pouvoir s'y présenter; mais les ministres indignés lui signifièrent durement son exclusion. En 1765, on se relâcha de cette rigueur excessive; il rentra dans le conseil privé et fut un des vice-trésoriers de l'Irlande; la chute du cabinet Rockingham lui fit perdre ces deux titres (1766). Ayant en 1770 hérité des biens de lady Élisabeth Germaine, il prit, par suite d'une clause particulière, le nom de la testatrice.

La retraite de lord Germaine se prolongea plus de huit ans. Il avait gardé son siége à la chambre des communes, mais il s'y montra peu jusqu'au moment où la question de colonies d'Amérique devint le sujet des plus graves débats. En conseillant une résistance inflexible aux prétentions des colons, il se sépara de l'opposition pour se rapprocher de lord North, et accepta en 1775, dans le cabinet de ce dernier, le département des colonies. « Son administration ne fut guère qu'une suite de revers, dit M. de Remusat. Il y montra beaucoup de fermeté, une grande application, un certain esprit de commandement; mais sa hauteur, sa roideur, sa partialité qui le rendait inaccessible aux conseils, exclusif dans ses choix, obstiné dans ses plans, tous ces défauts, qui s'accordaient avec les préjugés du roi et même de la nation, éclatèrent dans sa conduite ministérielle et contribuèrent sans aucun doute aux échecs qu'éprouva l'Angleterre. » Il quitta le pouvoir un mois avant lord North (février 1782), et fut en même temps élevé à la pairie sous les titres de baron de Bolebrook et vicomte Sackville. Trois ans plus tard, il mourut dans son château de Stoneland, laissant plusieurs enfants, dont l'aîné devint par la suite duc de Dorset. On a voulu faire de Sackville l'auteur inconnu des fameuses lettres de Junius; cette hypothèse, émise en 1825 par George Coventry et défendue par plusieurs écrivains, Croker entre autres, n'a été appuyée d'aucune preuve, outre qu'elle est sujette à de grandes difficultés. S'il y a entre Sackville et Junius des analogies pour le caractère et la politique, on n'en voit pas l'ombre pour le talent littéraire.

Lord Stanhope, *Hist. of England from the peace of Utrecht.* — May, *Constitutional Hist. of England.* — *English cyclop.*, ed. Knight. — Rémusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, II.

SACKVILLE. *Voy.* DORSET.

SACONAY (*Gabriel* DE), théologien français, né au château de Saconay (Lyonnais), mort le 3 août 1580 à Lyon. Sa famille était originaire du pays de Gex; elle a fourni un grand nombre de chanoines (dix-huit, dit-on,) à l'église de Lyon, entre autres François, archevêque de Narbonne, mort en 1427; une de ses branches s'établit dans le canton de Berne. Jeune encore, il parvint à la dignité de chanoine-comte de Lyon, et obtint, en 1544, de Henri II la confirmation des priviléges de son chapitre; il en fut élu doyen trente années plus tard, et mourut accablé de vieillesse. Ce fut un des plus zélés adversaires de la réforme. « Il passa sa vie à défendre la foi, dit Pernetti, à soutenir les droits de son église, et à venger les citoyens de Lyon des imputations odieuses des hérétiques. » La haine qu'ils lui avaient inspirée était si excessive qu'il allait jusqu'à représenter, en 1568, à Charles IX, qu'il ne pouvait tolérer deux religions dans le royaume et qu'il ne devait plus hésiter à exterminer les hérétiques. De concert avec le procureur du roi, il exerça à Lyon les fonctions de censeur. On a de ce fougueux prêtre : *De la Providence de Dieu sur les rois de France*, avec l'*Histoire des Albigeois*; Lyon, 1568, in-4°; — *Traité de la vraie idolâtrie de notre temps*; ibid., 1568, in-8°; — *Discours des premiers troubles advenus à Lyon* (en 1562); ibid., 1569, in-8°; suivi d'une *Apologie pour la ville de Lyon*, en réponse à un écrit huguenot; — *La Généalogie et la fin des huguenaux* (sic) *et Découverte du calvinisme*; ibid., 1572, in-8° fig. Saconay a encore écrit quelques œuvres de controverse, et publié une édition du traité d'Henri VIII contre Luther, à laquelle il a ajouté une préface pleine de traits violents; Calvin réfuta ce hors d'œuvre dans un écrit satirique intitulé *Gratulatio* (Genève, 1560, in-8°).

Recueil des opusc. de Calvin. — Pernetti, *Lyonnais dignes de memoire*, I, 383. — Depéry, *Biogr. de l'Ain*. — *Revue du Lyonnais*, IV, 62.

SACROBOSCO. *Voy*. JEAN.

SACROVIR (*Julius*), chef gaulois, mort en 21 de notre ère. Petit-fils d'un noble Éduen, qui lors de la conquête de la Gaule avait rendu à César des services signalés, il conçut avec le trévire Julius Florus le projet d'affranchir son pays de l'oppression romaine. La conspiration, qui avait des ramifications dans toute la Gaule, éclata trop tôt à Angers et à Tours; on en eut promptement raison, et Sacrovir lui-même, empressé d'écarter tout soupçon, aida de tous ses efforts au rétablissement de l'ordre. Bientôt Julius Florus se révolta à son tour, et fut battu. Enfin Sacrovir, à la tête de quelques milliers de conjurés, s'empara d'Autun par surprise. L'éloignement des légions romaines lui permit d'y concentrer une armée de quarante mille hommes, dont le cinquième était régulièrement armé. La Gaule entière tressaillit à la nouvelle de ce soulèvement; les Séquanois s'apprêtaient à se joindre au mouvement, lorsque leur territoire fut dévasté par C. Silius, qui avec deux légions s'avança ensuite contre Sacrovir. La rencontre eut lieu dans une plaine à douze milles d'Autun. Au premier choc les Gaulois cédèrent; il n'y eut que les gladiateurs couverts d'armures complètes, qui firent quelque résistance. Sacrovir, avec ses plus fidèles amis, se sauva d'abord à Autun, puis, de peur d'être livré, dans une de ses maisons de campagne. Il s'y poignarda lui-même; ses compagnons s'entre-tuèrent, après avoir mis le feu à la maison. Ainsi finit une insurrection, dont les proportions avaient été exagérées à Rome, au point de ranimer les espérances des ennemis de Tibère.

Tacite, *Annales*, III, 40-46.

SACY (*Louis* DE), avocat et littérateur français, né en 1654, à Paris, où il est mort, le 26 octobre 1727. Avocat au parlement de Paris, il se fit bientôt estimer autant par son caractère que par son talent oratoire. « Il avait reçu de la nature, dit d'Alembert, tout ce qui devait assurer sa réputation, dans cette carrière, un esprit juste et pénétrant, une logique nette et précise, une facilité noble de s'énoncer, une mémoire heureuse et sûre; il joignait à ces avantages la plus délicate probité, la plus douce aménité de mœurs, et cette politesse aimable, qui, née de la franchise et de la candeur de l'âme, est encore plus dans le cœur que dans les manières. » Sa physionomie agréable et sa voix sympathique ajoutèrent aussi beaucoup à ses succès. Il ne s'éleva pourtant pas à la grande éloquence; mais il avait la facilité, la correction, la clarté, la justesse de l'expression, des traits ingénieux et délicats. On a reproché justement à son style quelque chose de trop affecté, et qui sent son auteur favori, Pline le Jeune. C'est, en effet, par une élégante traduction des *Lettres* de Pline qu'il mérita d'être admis, en 1701, dans l'Académie française. Recherché, jusqu'à la fin de sa vie, par ces réunions polies, spirituelles et savantes, dont l'influence fut si grande au commencement du dix-huitième siècle, il fréquentait surtout assidûment les *mardis* de Mme de Lambert, qui avait pour lui une vive amitié. Son désintéressement était tel que, malgré le grand nombre de causes qu'il avait plaidées, il mourut sans fortune. Outre la traduction des *Lettres de Pline le Jeune* (Paris, 1699-1701, in-12, et plusieurs fois depuis), et celle du *Panégyrique de Trajan* (ibid., 1709, in-12), inférieure à la précédente, et gâtée par un certain air de bel esprit alors à la mode, qui enchérit sur l'affectation de l'original, nous avons de Louis de Sacy : *Traité de l'Amitié*; Paris, 1703, 1722, in-12; critiqué par Dupuy dans ses *Réflexions* (1728) et défendu avec vivacité par un auteur anonyme; — *Traité de la Gloire*; Paris, 1715, in-12; — *Recueil de Mémoires, factums et harangues*; Paris, 1724, 2 vol. in-4°; La

Haye, 1745, in-12 : on y trouve des questions de droit élucidées, et des procédures débrouillées avec beaucoup de netteté, ainsi que trois discours d'académie. Les traductions de Sacy ont été réimprimées dans ses *Œuvres* (Paris, 1722, in-4°) et par Adry (ibid., 1808, 3 vol. in-8°), avec une notice.

Son fils a publié un roman intitulé *Histoire du marquis de Clèmes et du chevalier de Pervannes* (Paris, 1716, in-12), et a édité l'*Histoire de la poésie* (1739, in-12), de son précepteur, l'abbé Massieu, en y ajoutant une préface.

Adry, *Notice*. — D'Alembert, *Hist. de l'Acad. française*. — Goujet, *Bibl. française*, t. II. — Lambert, *Hist. littér. du règne de Louis XIV*, t. III.

SACY (*Antoine-Isaac*, baron SILVESTRE DE), orientaliste français, né à Paris, le 21 septembre 1758, mort dans cette ville, le 21 février 1838. Il était le second des trois fils de J.-Abraham Silvestre, notaire à Paris (1); il n'avait que sept ans quand il le perdit. Comme il était d'une santé délicate, sa mère lui donna un précepteur à la maison, et il acquit une connaissance parfaite des littératures classiques. Dès l'âge de douze ans, il puisa auprès de dom Berthereau, religieux de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, le goût des langues orientales. Élevé dans les sentiments d'une vive piété, il commença par l'étude de l'hébreu, et se rendit cette langue familière en lisant ses prières dans le texte original. Ensuite il quitta l'hébreu pour le syriaque, pour le samaritain, le chaldéen, et passa à l'étude de l'arabe qu'il apprit sans maître, puis à celle du persan et du turc; il ne connut jamais à fond le turc, mais il acquit une science de l'arabe et du persan peut-être sans égale jusqu'alors en Europe. Quant aux langues de l'Europe, ce fut presque en se jouant qu'il apprit l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien. Il s'appliquait au droit en même temps et acquérait une intelligence des affaires qu'il conserva jusqu'à son dernier jour. En 1781, il fut pourvu d'une charge de conseiller à la cour des monnaies. Après la suppression de cette juridiction, il fut, en 1791, nommé l'un des commissaires chargés de surveiller la fabrication des monnaies. Ces devoirs de profession ne le détournaient pas de ses études favorites. A cette époque, les études bibliques étaient en faveur : de toutes parts on soumettait à un examen critique les manuscrits de la Bible. Sacy fit insérer, dès 1780, des notes sur une version syriaque du quatrième livre des *Rois* conservée à la Bibliothèque royale, dans ce *Repertorium für biblische und morgenlandische Literatur* que le célèbre Eichhorn dirigeait à Leipzig. Trois ans plus tard paraissaient dans ce même recueil deux lettres que les Samaritains avaient écrites à Joseph Scaliger vers la fin du seizième siècle, revues, traduites et commentées par lui avec une grande exactitude (1784). Ces premiers essais le firent nommer en janvier 1785 à l'une des huit places d'académiciens libres résidents qui venaient d'être créées dans l'Académie des inscriptions. Il composa à cette époque deux mémoires, l'un *Sur l'histoire des Arabes avant Mahomet* (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, anc. série, t. XVIII), l'autre *Sur l'origine de leur littérature* (ibid., t. II), qui ont jeté beaucoup de jour sur ce sujet peu exploré jusqu'alors, et auxquels il a joint, en 1830, un mémoire supplémentaire (ibid., nouv. série, t. X). En même temps, il fournissait des traductions et des analyses aux *Notices et extraits des manuscrits*, et entreprenait la composition de quatre mémoires *Sur diverses antiquités de la Perse*, c'est-à-dire les bas-reliefs de Naschi-Rostens, de Kirmanschah, les inscriptions en langue grecque ou pelhvie, enfin sur quelques médailles des Sassanides (1), lus à l'Académie en 1787, 1788, 1790 et 1791. Ces mémoires, joints aux *Annales des Sassanides* qu'il traduisit du persan de Mirkhond, furent publiés en 1793, in-4°, à l'imprimerie nationale. Ils sont remarquables non-seulement par l'étendue des recherches, la sagacité des aperçus, l'importance des conclusions, mais aussi par un esprit de réserve rare chez les savants; ils firent peu de sensation à l'époque de leur apparition, mais leur mérite frappa plus tard, et ils ont été placés parmi les plus beaux monuments de l'érudition française. Son mémoire sur la version arabe des livres de Moïse à l'usage des Samaritains et les manuscrits connus de cette traduction, fut publié en latin dans le t. X de l'*Allgemeine Bibliotech für biblische Literatur* de Eichhorn, et reproduit en français avec des corrections et des additions dans le t. XLIX de l'ancien recueil de l'Académie des inscriptions. Sacy n'avait que trente-deux ans, il était considéré déjà comme un savant du premier ordre. Il remplaça Auger en 1792 comme membre titulaire de l'Académie des inscriptions. La révolution, dont les premiers événements l'avaient peu distrait et aux principes de laquelle il n'était pas sympathique, poursuivait son cours. Il donna sa démission de commissaire des monnaies en juin 1792, et peu après les corps savants étaient dissous. Il se retira dans une petite maison de campagne de la Brie avec sa famille, et donna ses loisirs à des recherches sur le système religieux des Druses, dont il traduisit alors les livres sacrés; mais ces recherches qu'il devait compléter plus tard à l'aide de traités arabes

(1) Conformément à un usage suivi dans la bourgeoisie parisienne, l'aîné conserva le nom de son père; le second y ajouta celui de Sacy, le troisième celui de Chanteloup, deux noms de villages situés en Brie. Cette famille n'a aucun lien de parenté avec celle de Le Maistre de Saci, le solitaire de Port Royal.

(1) M. de Longperier a publié à l'aide de l'alphabet que Sacy avait établi un travail complet sous le titre de : *Essai sur les médailles des rois perses et la dynastie sassanide*, 1840, in-4°.

ord et d'autres bibliothèques de l'Europe,
documents venus de Syrie, ne furent
es qu'en 1838.
endant la terreur avait cessé. La Conven-
établit l'Institut et une école de langues
ales en 1795. Sacy fut chargé du cours
e, et quelques mois après fut appelé à
tut dans la classe de littérature et beaux-
mais il n'y siégea point et fut remplacé. Il
même abandonner son enseignement pour
r pas voulu prêter le serment de haine à la
té; malgré ce refus, il fut maintenu dans sa
. En 1795, il reprit, avec Camus, Langlès et
es membres de l'Institut, la rédaction du
nal des Savants. Obligé de composer une
naire arabe, il fut conduit à comparer les
nes de cette langue aux théories abstraites
gage, et ses *Principes de grammaire gé-*
e, destinés à l'éducation de son fils aîné,
ent en 1799, in-12. Cet ouvrage est le
beau titre de gloire de son auteur : il sut
liquer avec une clarté parfaite les règles et
canisme de la langue arabe, et analyser
nances de ses expressions. Ce fut en vue
nseignement qu'il composa désormais une
e partie de ses écrits.
y reprit sa place à l'Institut après la réorga-
on de 1803. Il essaya vers ce temps de
ffrer la pierre de Rosette ; mais dans son
rt au ministre Chaptal, il avoue le faible ré-
de ces investigations. En 1805, il fut envoyé
es où il espérait découvrir des manuscrits
aux ; ses recherches furent vaines. Il rap-
du moins des pièces importantes pour l'his-
le cette république au moyen âge, dont quel-
unes furent publiées dans le t. XI du *Recueil*
otices et extraits. Ce voyage est le seul
acy ait entrepris dans sa longue carrière.
retour il fut nommé professeur de persan
ollége de France, chaire qui venait d'être
ée de celle de turc (4 avril 1806). Cette
année parut sa *Chrestomathie arabe*
s, 1806, 1826-1827, 3 vol. in-8°), choix
aits des auteurs arabes, avec une traduc-
et des notes, destiné à faciliter l'étude de
e. En 1810, il donna sa *Grammaire arabe*
, 1810, 1831, 2 vol. in-8°), fruit de quinze
s de recherches. Il publia en même temps la
ction française d'une *Relation arabe de*
pte, par Abd-Allatif (Paris, 1810, in-4°)
des notes historiques ou scientifiques.
i les travaux de cette période, il faut
trois mémoires *Sur la nature et les ré-*
ions du droit de propriété territoriale
gypte (t. I, V et VII des *Mém.* de l'A-
des inscript.), de nombreux articles dans
gasin encyclopédique de Millin, les *Mi-*
e l'Orient de M. de Hammer, les *Annales*
Voyages de Malte-Brun. Partisan de la
rchie, Sacy avait accepté la députation de
au Corps législatif en 1808 et la conserva
'en 1815. Le titre de baron lui avait été

conféré par l'empereur en 1813. Le retour des Bourbons le combla de joie. Pendant les Cent-Jours, il vécut dans la retraite. La seconde restauration le fit membre de la commission de l'instruction publique, puis du conseil royal qui remplaça la commission. Il en sortit volontairement en 1822, mais il fut nommé presque immédiatement administrateur du Collége de France et de l'école spéciale des langues orientales. Toutes ces fonctions ne diminuaient rien de ses études. De nombreux articles dans le *Journal des Savants*, rétabli en 1816, des recherches sur la prosodie de l'arabe et du persan, le texte arabe des fables de Pilpaï sous le nom de *Culila et Dimna* (Paris, 1816, in-4°), précédé d'un mémoire sur l'origine et les traductions de ce livre et terminé par la *Moallaka* de Lebyd, le traité de définitions appelé Tarifat, le *Pend-Nameh* (Paris, 1819, in-4°), traité persan de morale du scheikh Ferid-Eddin-Attar avec une préface en persan de Sacy lui-même, les *Séances de Hariri en arabe* (Paris, 1822, in-fol.), une deuxième édition de la *Chrestomathie arabe* accompagnée d'une anthologie grammaticale arabe, tels furent ses principaux ouvrages de 1817 à 1830. Il faut y ajouter un écrit politique *Où allons-nous et que voulons-nous? ou la Vérité à tous les partis* (décembre 1827, in-8°), adressé aux amis du gouvernement que menaçaient les divisions des partis. Il fut, avec Abel Remusat, le fondateur de la Société asiatique (1822), qui a donné une si vive et si féconde impulsion aux études orientales.

Lorsque la révolution de 1830 eut éclaté, Silvestre de Sacy se rallia au nouveau gouvernement dès qu'il vit l'ordre public garanti. Il entra à la chambre des pairs le 11 oct. 1832. Dans cette année il fut nommé inspecteur des types orientaux de l'imprimerie royale, et en 1833 conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, et secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. L'opposition accusait de Sacy de cumuler trop de fonctions : on est obligé d'avouer qu'il suffisait à chacun de ses devoirs, grâce à sa puissante intelligence, à une activité dévorante, au bon emploi de son temps. Il assistait souvent aux séances de la chambre des pairs, et fit régulièrement jusqu'à sa mort ses cours d'arabe et de persan. Rien ne manquait plus à sa gloire ; il était grand officier de la Légion d'honneur, et membre de presque toutes les académies de l'Europe. Son bonheur fut troublé par la mort de sa femme après quarante-huit ans d'une union inaltérable (février 1835). Sa foi religieuse et l'étude le consolèrent de cette perte. Il publia, en 1838, deux volumes de l'*Exposé de la Religion des Druses*, ouvrage auquel il travaillait depuis quarante ans ; le troisième ne put voir le jour. En 1838, au sortir de la chambre des pairs où il avait pris la parole, il fut saisi d'une attaque d'apoplexie



et expira le lendemain mercredi, 21 février. MM. Jomard, Burnouf, Hase, Jaubert prononcèrent des discours sur sa tombe. L'Académie fit frapper une médaille en son honneur. Son buste a été placé dans la bibliothèque de l'Institut.

« Sacy, dit M. Alfred Maury, est un des plus grands noms de la philosophie orientale. Il représente ces études d'autrefois qui se concentraient avec force et sagacité sur une grammaire, sur une langue, en saisissaient le génie et en interprétaient les monuments. Il ne s'était point élevé à cette étude comparée des langues qui éclaire les unes par les autres et, par le rapprochement des grammaires, assigne au langage ses lois. La philosophie comparée est une science toute moderne. Sacy, je le répète, est le représentant le plus glorieux de la vieille école. Ce n'était pas d'ailleurs dans l'étude des langues sémitiques qu'on pouvait être conduit à la découverte de la philologie comparée. Le sanscrit seul.... pouvait éclairer cette page inconnue de l'histoire de l'esprit humain. Mais si Silvestre de Sacy n'a point connu ce qui a fait la gloire d'un Guillaume de Humboldt, d'un Eugène Burnouf, il n'était pas, comme beaucoup de savants, hostile à ce qu'il ignorait. Non-seulement il accueillait avec bienveillance la jeunesse studieuse que la curiosité ou un goût réfléchi portait vers les lettres orientales; mais une voie nouvelle venait-elle à être ouverte par un jeune savant, il favorisait ses tentatives et ses efforts. C'est ainsi qu'il obtint du roi la création d'une chaire de sanscrit pour Chézy, et tendit plus tard à Eugène Burnouf une main amie et protectrice; qu'il appuya Champollion et rendit justice à ses découvertes; qu'il encouragea M. Guigniaut à initier la France aux travaux dont l'Allemagne éclairait les religions antiques. Bref il appréciait toutes les idées nouvelles, utiles et généreuses, et dans sa science comme dans sa demeure, il resta toujours l'homme abordable à tout le monde, accessible à tous ceux qui avaient quelque chose de bon à lui demander ou à lui apprendre. »

Les études orientales ont dû à Silvestre de Sacy, dans ce siècle, leurs plus grands progrès et leur plus vif éclat : son influence s'est exercée par ses relations avec les gouvernements, par sa vaste correspondance, mais surtout par son enseignement oral qu'il n'a jamais interrompu et par les disciples distingués qu'il a formés. Parmi ceux-ci, il faut nommer MM. Chézy et E. Quatremère, Jaubert, Garcin de Tassy, Reinaud, Saint-Martin, en France; à l'étranger MM. Freitag, Kosegarten, Rasmussen, Haughton, etc. Les chaires de sanscrit, de tartare mandchou, de chinois, d'hindoustani furent créées au Collége de France sur ses instances. M. de Sacy avait toutes les qualités et les vertus qui font aimer et estimer l'homme privé, la fermeté de caractère, la modération dans les opinions, l'aménité dans les relations. Il se rendait presque chaque jour au bureau de bienfaisance dont il était membre. Il est mort dans les sentiments de la religion catholique, aux croyances et aux pratiques de laquelle il était resté attaché toute sa vie.

Outre les ouvrages dont il a été parlé d'une manière suffisante, nous indiquerons de Silvestre de Sacy : *Principes de grammaire générale, mis à la portée des enfants :* Paris, 1799, in-12; 7e édit., 1840, in-12; — *Notice de la Géographie orientale d'Ebn-Haukal, traduite du persan en anglais par W. Ouseley ;* Paris, 1802, in-8°; — *Éloge de Dubois-Laverne, directeur de l'imprimerie de la République;* Paris, 1803, in-4°; — *Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Sainte-Croix;* Paris, 1809, in-8°; — *Notice abrégée sur La Porte du Theil ;* Paris, 1816, in-8°; — *Mémoires d'histoire et de littérature orientales ;* Paris, 1818, in-4° pl. : c'est la réunion de six mémoires déjà imprimés dans les quatre premiers volumes du recueil de l'Académie des inscriptions; — *Discours, opinions et rapports sur divers sujets de législation, d'instruction publique et de littérature;* Paris, 1824, in-8° : presque tous les morceaux de ce recueil avaient paru isolément; — *Notice sur Champollion jeune;* Paris, 1833, in-8°: — *Notice sur Chézy;* Paris, 1835, in-8°. Les ouvrages que Silvestre de Sacy a publiés comme traducteur, commentateur ou éditeur, sont : *Extrait de la grande Histoire des animaux* d'Eldemiri, à la suite de *la Chasse* d'Oppien (1787, in-8°); — *Histoire de la dynastie des Sassanides,* traduite du persan de Mirkhond, à la suite des *Mémoires sur la Perse :* — *Traité des monnaies musulmanes*, traduite de l'arabe de Makrisi; Paris, 1797, in-8°; l'édition de 1799 est augmentée d'un autre traité du même auteur; — *La Colombe messagère*, traduit de l'arabe de Sabbagh; Paris, 1805, in-8°; — *Description du pachalik de Bagdad,* par Rousseau fils; Paris, 1809, in-8°; — *Relations de l'Égypte*, par Abd-Allatif; Paris, 1810, in-4°; — *Traité de la chronologie chinoise*, par le P. Gaubil; Paris, 1814, in-4°; — *Calila et Dimna, ou Fables de Bidpai*, en arabe; Paris, 1816, in-4°; — *Nouveau Testament*, en arabe et en syriaque; Paris, 1828, 2 vol. in-4°; — *Pend Nameh*, de Ferid-Eddin-Attar, en persan et en français; Paris, 1819, in 8°; — *Testament de Louis XVI*, en arabe; Paris, 1820, in-18; — *Les Séances* de Hariri, en arabe; Paris, 1822, in fol. et 1847, in-4°; — la 3e édit. de l'*Essai sur les mystères d'Eleusis*, d'Ouvarof; Paris, 1816, in-8°; — la 2e édit. des *Recherches sur les mystères du paganisme* de Sainte-Croix; Paris, 1817, 2 vol. in-8°, corrigée et tout à fait refondue; — *Alfiya ou Quintessence de la grammaire arabe,* d'Ebn Malec; Paris, 1833, in 8°. Ce sa-

vant a, comme nous l'avons déjà dit, fourni des mémoires et des articles à un grand nombre d'ouvrages périodiques, qui sont le recueil de l'Académie des inscriptions, les *Notices et extraits*, le *Magasin encyclopédique, le Moniteur*, la *Bibliothèque française, les Mines de l'Orient*, la *Bibliothèque universelle* d'Eichhorn, les *Annales des Voyages*, le *Journal des Savants*, le *Journal asiatique*, la *Biographie universelle*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc. G. R.

Reinaud, *Notice hist. et littér. sur Silvestre de Sacy*; Paris, 1838, in-8°. — Daunou, *Éloge du même*; Paris, 1839, in-8°. — Broglie (de), *Éloge du même*; Paris, 1839, in-8°. — A. Maury, dans *le Moniteur* de 1853, p. 637 et 641.

*SACY (*Samuel-Ustazade* SILVESTRE DE), littérateur et journaliste, fils du précédent, né à Paris, le 17 octobre 1801. Il a résumé lui-même ainsi sa carrière littéraire : « Le même travail a rempli toute ma vie ; j'ai fait des articles de journaux ; je n'ai pas fait autre chose ; encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats* ; j'y travaille depuis trente ans. En quatre mots, voilà toute mon histoire. » Entré au *Journal des Débats* en 1828, M. de Sacy s'y consacra presque exclusivement à la polémique. Pendant vingt ans, il n'y a pas eu à la tribune ou dans la presse une discussion de quelque importance à laquelle il n'ait pris part ; on estime que pendant cette période il fournit au *Journal des Débats* plus des deux tiers de ses articles politiques. Il soutint d'abord le ministère Martignac, puis fit une guerre acharnée à M. de Polignac. Après 1830, il se rallia franchement à la famille d'Orléans, et appuya successivement MM. Casimir Périer, Thiers, Molé et Guizot. Sans avoir aucune sympathie pour la république, il s'abstint de toute attaque contre le gouvernement issu de la révolution de 1848. En 1852, « alors que par une conséquence inévitable de l'anarchie, l'usage fut réfréné avec l'abus, et que la liberté dut subir des lois faites pour la licence », M. de Sacy n'abandonna pas le journalisme, mais il se réfugia dans la critique littéraire, et ne signa plus guère que des comptes-rendus de livres. Il fut élu membre de l'Académie française le 18 mai 1854, en remplacement de M. Jay. Dans son discours de réception, qui fut fort remarqué, M. de Sacy insista sur son titre de journaliste, et déclara *n'avoir été que cela*. « J'ai cru, ajoutait il, que le jour était venu, où la modicité même de cette position pourrait sembler une raison de préférence en ma faveur ; car, il n'y a pas à s'y méprendre, en me nommant, c'est à la presse que l'Académie a voulu donner une marque d'intérêt. » M. de Sacy s'était d'ailleurs acquis une haute réputation d'écrivain avant d'avoir publié aucun ouvrage ; en 1858 seulement, il réunit en deux volumes un choix de ses articles littéraires, livre parvenu aujourd'hui à sa troisième édition, et où l'on apprécie surtout la sobriété, la facilité et la pureté de style. M. de Sacy est en même temps un de nos bibliophiles les plus distingués. Nommé en 1836 conservateur à la bibliothèque Mazarine, il en est devenu administrateur en 1848. Outre les *Variétés littéraires, morales et historiques* (Paris, 1858, 2 vol. in-8°) il a réimprimé, sous le titre de *Bibliothèque spirituelle*, les ouvrages suivants, qu'il a fait précéder de notices charmantes, auxquelles on a pu reprocher seulement une teinte parfois un peu trop mystique : *L'Imitation de Jésus-Christ traduite par Michel de Marillac*, 2 vol. ; *L'Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales, 2 vol. ; *Les Lettres spirituelles* de Fénelon, 3 vol. ; *Le Nouveau Testament*, traduit par Mezenguy ; les *Lettres de Bossuet à la sœur Cornuau*, suivies du *Traité de la Concupiscence*, 2 vol. ; un *Choix des Sermons* de Bossuet, Bourdaloue et Massillon, 3 vol. ; *L'Œuvre des six jours*, et le *Traité de la prière publique*, par Duguet, 3 vol. ; un *Choix de petits traités* de Nicole. M. de Sacy publie en ce moment une édition des *Lettres de Mme de Sévigné*, dont 7 vol. ont paru. A. FRANKLIN.

S. de Sacy, *Préface des Variétés littéraires, morales et historiques*. — *Discours de réception à l'Académie française*. — *Documents particuliers*.

SACY. *Voy.* LE MAISTRE.

SADE (Famille DE), originaire d'Avignon ; elle tire son nom du petit village de Saze, canton de Villeneuve-les-Avignon (Gard).

SADE (*Hugues* DE), dit *le Vieux*, habitait Apt, et y fut élu syndic de la commune en 1348. On a dit à tort, ce nous semble, qu'il épousa en secondes noces, le 16 janvier 1325, la belle Laure (*voy.* NOVES).

SADE (*Paul* DE), fils du précédent, né à Avignon, vers 1355, mort à Marseille, le 28 février 1433, était conseiller de Martin Ier, roi de Sicile ; il obtint en 1404 l'évêché de Marseille et assista, en 1409, au concile de Pise. Yolande d'Aragon, veuve de Louis II, roi de Naples, lui donna sa confiance et le fit son ministre à la cour pontificale.

SADE (*Jean* DE), fils de Hugues *le Jeune* et neveu du précédent, mourut à Aix, vers 1440. Il fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Louis II d'Anjou, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus comme ambassadeur en Aragon et en Hongrie, lui donna des terres et le créa, le 25 octobre 1415, premier président du parlement d'Aix.

SADE (*Pons* DE), mort à Vaison, en 1469 professa d'abord à l'université d'Avignon, et devint, en 1445, évêque de Vaison.

SADE (*Richard* DE), mort à Rome, le 27 juin 1663, fut successivement camérier d'Urbain VIII, vice-gouverneur de Tivoli et de Ravenne, et évêque de Cavaillon (1660).

SADE (*Jean-Baptiste* DE), neveu du précédent, né à Avignon en 1632, mort à Cavaillon,

le 21 décembre 1707. Nommé, après la mort de son oncle, à l'évêché de Cavaillon (4 septembre 1665), il a laissé quelques ouvrages de piété tels que : *Instructions chrétiennes et morales* Avignon, 1696, in-8° ; — *Réflexions chrétiennes sur les psaumes pénitentiaux trouvées dans la cassette d'Antoine Ier, roi de Portugal ;* 1698, in-8°, etc.

SADE (*Joseph-David* DE), né à Eiguières (Provence), en 1684, mort à Antibes, le 29 janvier 1761. Colonel en 1736, il servit en Bohême, sur le Rhin et en Flandre, et prit en 1746 le commandement d'Antibes, place qu'il défendit avec succès contre les Impériaux, qui la bombardèrent depuis le 9 décembre 1747 jusqu'au 2 février 1748. Le roi le récompensa par le grade de maréchal de camp (mars 1748).

SADE (*Hippolyte*, comte DE), mort en mer, en octobre 1780. Chef d'escadre depuis 1776, il prit en 1778 une part glorieuse au combat d'Ouessant. Il revenait d'Amérique en Europe, après avoir servi sous le comte de Guichen dans la guerre de l'indépendance et s'être distingué dans tous les combats livrés par ce dernier à l'amiral Rodney, quand il mourut à la vue de Cadix, où il ne put pas être enterré.

SADE (*Jean-Baptiste-François-Joseph*, comte DE), diplomate, né à Avignon en 1701, mort le 24 janvier 1767, à Montreuil, près de Versailles. Il servait comme capitaine dans les dragons de Condé lorsque, en 1730, il fut chargé en Russie d'une ambassade, dont l'avénement d'Anne Ivanovna annula l'effet ; il se rendit alors à Londres avec une mission secrète et reçut du cardinal de Fleury la conduite d'autres négociations. Après avoir fait à son régiment les campagnes de 1734 et 1735, il fut envoyé comme ministre auprès de l'électeur de Cologne qu'il parvint à ramener aux intérêts de son frère, l'électeur de Bavière, dont la France soutenait les prétentions à l'empire. Ce fut par ses soins que fut conclu en mai 1741 à Nimpfenbourg le traité d'alliance entre ce prince, la France et l'Espagne. De nouveau envoyé en 1745 à Cologne, il fut arrêté par les troupes de Marie-Thérèse, et conduit dans la citadelle d'Anvers, où, malgré toutes les réclamations, on le garda prisonnier pendant un an. Sa correspondance, déposée aux archives des affaires étrangères, renferme de précieux documents sur la guerre de 1741 à 1746. Son fils fut le fameux marquis de Sade (*voy.* ci-après).

SADE (*Jacques-François-Paul-Aldonce* (1), abbé DE), littérateur, frère du précédent, né à Avignon, en 1705, mort à la Vignerme, près de Saumane, le 31 décembre 1778. A peine eut-il reçu la prêtrise que M. de Beauvau, archevêque de Toulouse, le choisit pour vicaire général, et l'emmena avec les mêmes fonctions à Narbonne, en 1735. La confiance que ce prélat avait en lui le fit charger par les états de Languedoc d'une mission à la cour, ce qui fut l'occasion de son séjour pendant plusieurs années à Paris. L'abbaye d'Ébreuil (diocèse de Clermont) lui fut donnée en 1744, et l'abbé de Sade eût sans aucun doute obtenu un siége épiscopal, s'il ne se fût de bonne heure retiré du monde et des affaires. Quelques chroniques contemporaines assurent toutefois que sa retraite en 1752 eut pour seul motif la mort de Mme le Riche de la Popelinière, qu'il avait consolée, depuis sa séparation avec son mari en 1748, de l'inconstance et du dédain du duc, depuis maréchal, de Richelieu, son amant. Il est certain qu'à cette époque il vint se confiner au château de Saumanes, dans le Comtat, qu'il chercha à embellir en y créant des jardins et des fontaines ; mais la vivacité de son imagination lui fit un jour abandonner tout cela, pour aller, à un quart de lieue plus loin, créer d'autres merveilles à la Vignerme. Il ne quitta ce délicieux séjour qu'une seule fois, pour venir à Paris puiser dans les diverses bibliothèques des matériaux pour la composition de son grand ouvrage, intitulé : *Mémoires pour la vie de Francois Pétrarque, tirés de ses œuvres et des auteurs contemporains avec des notes ou dissertations et les pièces justificatives ;* Amsterdam (Avignon), 1764-1767, 3 vol. in-4°. Assez rares dans le commerce parce que la plupart des exemplaires ont passé en Italie et en Angleterre, ces *Mémoires* ne sont, à proprement parler, qu'un tableau exact de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du quatorzième siècle. Ils ont fait la réputation de leur auteur, à qui cependant on doit reprocher d'avoir montré un zèle trop vif à relever l'illustration de sa famille, et à accréditer, dans cette vue, certaines traditions fort contestables sur la belle Laure. On a en outre de l'abbé de Sade : *Remarques sur les premiers poëtes français et les troubadours*, et quelques écrits inédits.

Pithon-Curt, *Hist. de la noblesse du Comtat-Venaissin.* — Artefeuil, *Nobiliaire de Provence.* — Boyer, *Hist. de l'eglise de Vaison.* — *Gallia Christiana*, t. II. — Arnavon, *Pétrarque à Vaucluse.* — *Revue aptésienne*, 1er février 1835. — *Indicateur d'Avignon*, 23 mai 1841. — Barjavel, *Dict. hist. de Vaucluse.*

SADE (*Donatien-Alp... s-Fr...*
comte, et connu sous le ...
fils de J.-B.-François-Jo... et
cédent, né à Paris, le 2 ... 1740, ...
pice de Charenton, près ... le ...
1814. Il est nécessaire ...
de cet hor... de se ...
au dix-... ...cle. ...
Parc-aux-Cerfs,
de Versailles, ...
faisant les minist...
côté du roi très-chrétien : ...
boudoirs de la cour.
ville, il suffit de ...
vres qui couv...

(1) Et non *Alphonse*. Ce nom, qui lui venait de sa mère, est celui d'un saint dont le martyrologe indique la fête au 10 janvier.

dévorent les jeunes gens comme les dames du plus grand monde : *la Pucelle*, *le Sopha*, *la Religieuse*, *Thérèse philosophe*, et tant d'autres qu'on n'ose même pas nommer. Quelle atmosphère de vices et d'obscénités! Que d'intelligences elle dut pervertir ou atrophier! Le marquis de Sade s'y plongea dès l'extrême jeunesse : de là ce perpétuel prurit des sens, ce dévergondage de l'imagination, qui se changèrent bientôt en manie féroce, et se traduisirent en paradoxes monstrueux, en livres, où le sang, à toutes les pages, coule et se mêle aux tableaux de la plus révoltante bestialité. Il naquit chez la duchesse de Bourbon-Condé dont sa mère était dame d'honneur, et fit ses études jusqu'à la troisième au collége Louis le Grand. A quatorze ans, il entra dans les chevau-légers, puis il devint successivement sous-lieutenant au régiment du Roi, lieutenant dans les carabiniers et capitaine de cavalerie. Après avoir fait la guerre de Sept ans, il épousa, en 1766, à Paris, Mlle de Montreuil, fille d'un président à la cour des aides, personne d'une figure agréable et d'une grande douceur. A peine marié, il commença le bruit de sa triste réputation, en menant dans son château de la Coste (C. Venaissin) la Beauvoisin, actrice du Théâtre-Français, et en la faisant passer pour sa femme. Il était alors lieutenant général de Bresse, Bugey et Valromey, comme successeur de son père. De retour à Paris, il se livra dans sa petite maison d'Arcueil à une vie de débauches qu'un événement rendit bientôt public. Le 3 avril 1768, son valet de chambre, qui était en même temps son ami et son complice, se rendit à Arcueil avec deux filles de joie; de son côté le marquis proposa un souper à Rose Keller, veuve d'un garçon pâtissier, nommé Valentin, qu'il avait rencontrée sur la place des Victoires, et la conduisit à sa petite maison où l'attendaient à table les deux filles de joie, la tête couronnée de fleurs, et déjà à moitié ivres. Rose Keller allait s'asseoir lorsque le marquis et son valet se jettent sur elle, la baillonnent, la mettent nue, lui attachent les pieds et les mains, et, avec de fortes lanières de cuir armées de pointes de fer, la fustigent jusqu'au sang; puis ils achèvent la nuit dans l'orgie. Le lendemain matin, Rose, profitant de leur ivresse, brise ses liens et se précipite par la fenêtre toute nue et toute sanglante. La foule accourt, enfonce les portes et trouve étendus au milieu du vin le marquis, le domestique et les deux filles. On les arrêta et la chambre de la Tournelle instruisit le procès; mais, par égard pour la famille du marquis, le roi suspend[...] poursuites, fit enfermer le coupable au[...] de Pierre-Encise à Lyon, et six sema[...] lui donna des lettres de grâce. Rose Ke[...] désistée moyennant cent louis. Le m[...] prit sa vie de débauches, et y associa [...] de sa femme qu'il avait séduite, et qui [...]

peu de temps après, à l'âge de vingt et un ans. Au mois de juin 1772, accompagné de son valet de chambre, il commit de tels excès à Marseille, chez des filles publiques dont il avait excité les sens par des mouches cantharides mêlées à des pastilles, que le parlement d'Aix condamna à mort le maître et le valet, comme coupables de sodomie et d'empoisonnement (11 septembre 1772). Ils avaient fui à Chambéry, où le roi de Sardaigne les fit enfermer dans une forteresse. Au bout de six mois, le marquis s'étant échappé par le secours de sa femme se tint caché, tantôt en Italie, tantôt en France, jusqu'au commencement de 1777, qu'il fut arrêté à Paris et emprisonné à Vincennes. Le 14 juin 1778, on le conduisit à Aix pour la révision du jugement qui avait été rendu par coutumace : un premier arrêt le déclara non coupable d'empoisonnement; un second arrêt le condamna, pour débauche outrée, à une admonestation du président, à un éloignement de Marseille pendant trois ans, et à une amende de cinquante francs. Cependant, la lettre de cachet fut maintenue, et on le ramenait à Vincennes, lorsque sa femme le fit évader (août 1778); il fut repris quelques jours après, et enfermé à Vincennes, d'où on le transféra à la Bastille, en 1784. La marquise de Sade le visita plusieurs fois dans sa prison, lui fit passer des vêtements, des livres et de quoi écrire. C'est alors qu'il commença à composer ses ouvrages. A la suite de menaces contre M. de Launey, le gouverneur de la Bastille, il fut mis à l'hôpital des fous de Charenton. C'est là qu'il apprit le décret du 17 mars 1790, par lequel l'Assemblée constituante rendait la liberté à tous les prisonniers enfermés par lettres de cachet. Il quitta l'hôpital, le 29 mars, et essaya de voir sa femme qui s'était retirée au couvent de Sainte-Aure; elle refusa de le recevoir, et demanda au Châtelet leur séparation de corps et de biens, qui lui fut accordée. Le marquis fit jouer, en 1791, au théâtre de Molière, un drame intitulé *Oxtiern*, et publia, peu de temps après, la première édition de *Justine*. Nommé secrétaire de la société populaire de la section des Piques, il profita de cette place pour sauver les jours de son beau-père et de sa belle-mère; il rendit aussi des services à plusieurs autres personnes. On l'arrêta, le 6 décembre 1793, comme modéré, et il ne reprit sa liberté qu'au mois d'octobre 1794. Sous le Directoire, il donna une nouvelle édition de *Justine*, dont il envoya un exemplaire de luxe à chacun des directeurs, et qui se vendit publiquement; il en fut de même de *Juliette*, qui parut en 1798. [...]urie, à son retour d'Égypte, reçut ces [...], précédés d'un *Hommage de* [...] fit jeter au feu avec dégoût. [...]ent, il envoya de sa main [...]tion de faire enfermer [...] comme un fou in-

curable et dangereux, le nommé Sade (5 mars 1801). Le marquis y resta jusqu'à sa mort, conservant toujours ses goûts et ses habitudes ignobles. Se promenait-il dans la cour, il traçait sur le sable des figures obscènes. Venait-on le visiter, sa première parole était une ordure, et cela avec une voix très-douce, avec des cheveux blancs très-beaux, avec l'air le plus aimable, avec une admirable politesse. C'était un vieillard robuste et sans infirmités. Les phrénologistes ont étudié son crâne, et n'y ont rien trouvé de particulier : il montre un mélange de vices et de vertus, de bienfaisance et de cruauté, de haine et d'amour.

« Voulez-vous, dit M. Jules Janin, que je vous fasse l'analyse d'un livre du marquis de Sade?... Ce ne sont que cadavres sanglants, enfants arrachés aux bras de leurs mères, jeunes femmes qu'on égorge à la fin d'une orgie, coupes remplies de sang et de vin, tortures inouïes. On allume des chaudières, on dresse des chevalets, on brise des crânes, on dépouille des hommes de leur peau fumante; on crie, on jure, on blasphème, on se mord, on s'arrache le cœur de la poitrine, et cela pendant douze ou quinze volumes sans fin, et cela à chaque page, à chaque ligne, toujours. Oh! quel infatigable scélérat! Dans son premier livre (*Justine*), il nous montre une pauvre fille aux abois, perdue, abîmée, accablée de coups, conduite par des monstres de souterrains en souterrains, de cimetières en cimetières, battue, brisée, dévorée à mort, flétrie, écrasée... Quand l'auteur est à bout de crimes, quand il n'en peut plus d'incestes et de monstruosités, quand il est là, haletant sur les cadavres qu'il a poignardés et violés, quand il n'y a pas une église qu'il n'ait souillée, pas un enfant qu'il n'ait immolé à sa rage, pas une pensée morale sur laquelle il n'ait jeté les immondices de sa pensée et de sa parole, cet homme s'arrête enfin, il se regarde, il se sourit à lui-même, il ne se fait pas peur. Au contraire, le voilà qui se complait dans son œuvre, et comme il trouve qu'à son œuvre, toute abominable qu'il l'a faite, il manque encore quelque chose, voilà ce damné qui s'amuse à *illustrer* son livre, et qui dessine sa pensée, et qui accompagne de gravures dignes de ce livre, ce livre digne de ces gravures... A peine ce roman est-il achevé, que voilà son exécrable auteur qui, en le relisant, se dit à lui-même qu'il est resté bien au-dessous de ce qu'il pouvait faire... Et sur-le-champ il recommence de plus belle... Croyez-moi, qui que vous soyez, ne touchez pas à ces livres... Quant à ceux qui les pourraient lire par plaisir, ils ne les lisent pas : ceux-là sont au bagne ou à Charenton. »

Les ouvrages du marquis de Sade sont : *Justine ou les Malheurs de la vertu;* en Hollande, 1791, 2 vol. in 8° et in-18; nouvelle édition augmentée d'épisodes nouveaux, de gravures obscènes, et faite avec luxe; Londres (Paris), 1797, 4 vol. in-18; réimprimée plus d'une fois clandestinement depuis le commencement de ce siècle. On a publié, en 1835, sous les mêmes titres, un roman qui n'a aucune ressemblance avec l'ancien ouvrage. Néanmoins la préface, extraite en partie de celle de de Sade, amena une saisie, et fit condamner l'éditeur à six mois de prison et à une amende considérable; — *La Philosophie dans le boudoir;* vers 1793, 2 vol. in-18, grav.; production obscène; — *Juliette pour faire suite à Justine;* s. l. (Paris), 1798, 6 vol. in-18, fig, publiée avec un grand luxe typographique; — *Pauline et Belval, ou les Victimes d'un amour criminel, anecdote parisienne du dix-huitième siècle;* Paris, 1798, 3 vol. in-12, et 1817, 2 vol. in-12, fig.; — *Les Crimes de l'amour, ou le Délire des passions, nouvelles héroïques et tragiques;* Paris, 1800, 4 vol. in-12, grav.; — *Oxtiern, ou les Malheurs du libertinage*, drame en trois actes, en prose; Versailles, 1800, in-8° : joué à Versailles, le 13 décembre 1799, il l'avait déjà été au théâtre de Molière, en 1791, sous le titre : *Oxtiern, ou les Effets du libertinage;* le principal rôle est d'une atrocité révoltante; — *La Marquise de Gange;* Paris, 1813, 2 vol. in-12. Il est encore auteur de deux comédies en vers, *le Misanthrope par amour*, en cinq actes, reçue à l'unanimité au Théâtre-Français (septembre 1790), et *l'Homme dangereux, ou le Suborneur*, en un acte; elles n'ont été ni jouées ni imprimées. Les nombreux ouvrages manuscrits que de Sade a laissés sont restés dans sa famille. J. M—R—L.

J. Janin, dans la *Revue de Paris*, 1834, p. 321 et suiv. — P. Lacroix, dans la *Revue de Paris*, 1837, p. 135 et suiv. — Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. VI. — *Revue anecdotique*. — *Journ. de la librairie*, 1815, p. 38. — *Les Fous célèbres*.

SADELER (*Jean*), graveur belge, né à Bruxelles, vers le milieu du seizième siècle, mort à Venise, en 1600. Il était fils d'un ouvrier en repoussé sur fer et sur argent, et l'on croit qu'il apprit le métier de son père avant d'entrer dans l'atelier de C. van den Broeck, peintre d'Anvers. C'est d'après cet artiste qu'il grava vers 1575 ses premières planches. Il se rendit ensuite en Allemagne, à l'exemple d'un grand nombre d'artistes flamands de son temps, et fut pendant quelques années attaché à la cour de Bavière avec le titre de chalcographe du duc Guillaume. Il parcourut ensuite l'Italie, voulut se fixer à Rome, mais n'ayant pas reçu du pape Clément VIII l'accueil qu'il espérait, il revint à Venise où il demeura jusqu'à sa mort. « Graveur châtié et aimable, dit Renouvier, il eut deux dons qui souvent s'excluent, la solidité et la facilité; il amena la réunion des deux écoles flamande et allemande, avec un bonheur disparu depuis Durer et Lucas de Leyde. Loin des maîtres comme inventeur, mais gardant de l'aisance dans la précision de son travail, il traduisit les compositions en vogue sous une

forme reçue qui les rendit abordables à tout le monde, et eut tout l'agrément compatible avec la sécheresse des formes et une pratique trop grande. » Ses principaux ouvrages ont été gravés d'après Polydore de Caravage, le Bassan, Martin de Vos, P. de Witte, J. von Achen, etc.

SADELER (*Raphael*), graveur, frère puîné du précédent, né à Bruxelles, vers 1555, mort à Venise, dans un âge très-avancé. Il fut élève de son frère dont il suivit les errements et la fortune. Lui ayant succédé dans le titre de chalcographe de la cour de Bavière, il publia, avec l'aide de ses fils *Jean et Raphaël*, de son neveu *Juste*, fils de Jean, et de *Marc Sadeler*, un nombre considérable de sujets pieux, où la part de chacun des auteurs ne serait que difficilement reconnue.

SADELER (*Gilles*), graveur, frère des précédents, né à Anvers, en 1570, et mort à Prague, en 1629. Élève de son oncle Raphaël, il passa quelques années en Italie, et se fixa en Allemagne, où il fut attaché à la cour d'Autriche sous les empereurs Rodolphe II, Matthias et Ferdinand II. Il surpassa de beaucoup ses aînés par l'habileté et la chaleur de son burin aussi bien que par l'ampleur et l'originalité de son dessin. Outre quelques planches importantes de sa composition ou d'après des maîtres italiens, flamands et allemands, il a gravé quelques portraits remarquables, parmi lesquels on doit citer ceux des empereurs *Rodolphe*, *Matthias* et *Ferdinand*, et des femmes de ceux-ci, *Anne d'Autriche* et *Éléonore de Gonzague*. H. H—N.

Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*. — Brulliot, *Dict. des monogrammes*. — Nagler. — Heber et Rost, *Manuel*.

SADI ou SAADI, célèbre poëte persan, né (1) à Chiraz vers 1184 (580 de l'hégire), mort le 11 décembre 1291 (690). Son père, nommé Abd-Allah, était attaché au service du sultan salgarien ou atabec Sad-ben-Zengui, qui gouverna le Farsistan depuis 1195 jusqu'à 1226, et ce fut pour ce motif que notre poëte prit le nom de *Sadi*; il est aussi connu par les titres honorifiques de *Mocherrif* et de *Moslih-eddin*, qui signifient *la gloire et l'avantage de la religion*. Lorsqu'il perdit son père, il se trouvait encore dans l'enfance; aussi le sort des orphelins lui a-t-il dans plusieurs endroits de ses écrits inspiré des plaintes touchantes. De bonne heure il manifesta de grandes dispositions à la piété; il se levait la nuit pour prier et pratiquait le jeûne. Après avoir commencé ses études à Chiraz, il se transporta à Bagdad, qui de son temps était encore le siége du califat et la résidence des principaux savants de l'islamisme. Il suivit les cours du collége *Nizamien* (1), et y obtint une pension. Ce fut là qu'il contracta une liaison avec le cheik Chihab-eddin Soraouerdi, en compagnie duquel, selon Djami, il fit un voyage sur mer. Il s'adonna ensuite à la science du sens interne et à la vie contemplative (2). Suivant Daulet-Chah, il s'acquitta quinze fois du pèlerinage et le plus souvent à pied. Outre l'Arabie, il visita une grande partie du monde connu, et parmi les villes et pays qu'il parcourut, il cite Damas, Jérusalem, Bolbec, Bassora, l'Égypte, la Mauritanie, le Diarbekir, le Turkestan, l'Abyssinie, l'Asie Mineure, l'Indoustan. A Jérusalem il exerça la profession de porteur d'eau. On le fit travailler avec des juifs à nettoyer les fossés de Tripoli. Un des principaux habitants d'Alep, avec lequel il avait eu d'anciennes relations, le vit dans ce triste état, le racheta et lui donna sa fille avec une dot de cent pièces d'or. Ce mariage fut loin d'être heureux, et dans la compagnie de cette femme querelleuse et insolente, le poëte put croire plus d'une fois qu'il n'avait fait que changer de captivité. Il dut être d'autant plus sensible à ses chagrins domestiques qu'il mettait à très-haut prix les charmes qu'un homme peut trouver dans une union bien assortie. Il paraît pourtant s'être marié une seconde fois, et pendant la portion de sa vie qu'il passa hors de sa patrie. Le principal voyage de Sadi fut celui de l'Inde; il est permis de supposer qu'il l'entreprit bien plus par un sentiment de curiosité que pour y faire la guerre aux infidèles. Le courage lui faisait souvent défaut, témoin le passage où il raconte ce qui lui arriva en sortant de Balkh (3) : la vue de deux Indous, armés l'un d'un bâton, l'autre d'un maillet, suffit à terrifier le poëte et son compagnon, jeune homme des plus robustes, et à leur faire tout abandonner, bagage, armes et vêtements. Dans le Guzarate il visita la fameuse idole de Siva, adorée sous le nom de *Soma* (seigneur de la Lune), et vint à bout de découvrir et de punir même la supercherie des ministres du temple (4). Il serait intéressant de pouvoir fixer l'époque à laquelle il accomplit ses nombreuses et lointaines pérégrinations; mais les biographes orientaux, en général trop sobres d'indications chronologiques, ne fournissent pour cela aucun moyen.

Après avoir amplement satisfait son goût pour les voyages, Sadi revint à Chiraz, résolu à y fixer sa carrière. Il fit choix d'un ermitage, situé à l'extérieur de la ville; il n'en sortait presque jamais, s'y occupant du culte de la divinité et

(1) On n'est pas d'accord sur l'époque de sa naissance; d'Herbelot l'a placée en 1175, Sacy en 1190. Nous croyons qu'on peut la reculer jusqu'à 1184 si l'on veut concilier cette date avec ce que rapporte Sadi lui-même de ses rapports avec le cheik Chems-eddin Abou'lfaradj-ben-Djaouzi, mort au mois de juin 1201. Nous avons adopté, pour la date de sa mort, l'assertion d'un auteur presque contemporain Hamd-Allah-Moustapha, répétée du reste par Kondemir. D'après Djami, la mort de Sadi avait eu lieu un vendredi du mois de cheval 691 (sept.-oct. 1292.

(1) Fondé par le visir Nizam.

(2) Mais il ne fut point le disciple du célèbre souri Abd Alkadir Guilani, comme on l'a prétendu, attendu que ce dernier était mort depuis 1166.

(3) *Gulistan*, c. VII.

(4) Il a écrit de cette visite un récit très-animé dans le *Bostan*.

de pieuses méditations, et sans doute aussi de la composition de ses nombreux écrits. Les princes et les grands venaient le voir dans sa riante retraite et lui apportaient des presents. Les Orientaux n'ont pas tardé à faire de Sadi un personnage légendaire. On lui attribue le don de faire des miracles, et on le représente comme ayant été honoré de la compagnie du prophète Élie. Le crédit dont il jouissait près des grands officiers de l'État l'accompagna jusqu'à la fin de sa longue carrière, et survécut même à la puissance des atabecs, qui en 1265 fit place à la domination des Mongols de la Perse. Il mourut chargé de gloire et d'années, à l'âge de cent dix ans. Selon Djami, on lui érigea aux portes de Chiraz un magnifique mausolée, auquel un collége et un monastère ont été annexés. « A en juger par ses écrits, fait remarquer Silvestre de Sacy, Sadi n'était point un de ces soufis hypocrites, qui embrassent la vie spirituelle pour vivre dans la volupté et la fainéantise, aux dépens de la crédulité des pieux musulmans; car il traite sans ménagement ceux qui déshonorent, par une semblable conduite, la profession religieuse. Sa morale est en général pure, et ne peut être accusée ni de relâchement ni de rigorisme; il sait tenir le milieu entre le fatalisme.... et l'independance, qui semble soustraire l'homme au pouvoir de la divinité. Tous les ouvrages de Sadi ne sont pas cependant exempts de reproches, et le recueil de ses œuvres contient quelques poésies dont rien ne saurait excuser l'obscénité.... Un caractère qui se fait remarquer dans les écrits de Sadi, surtout dans le *Gulistan*, c'est qu'il use de l'hyperbole et en général du style figuré avec bien plus de sobriété que la plupart des écrivains de l'Orient, et qu'il tombe rarement dans l'amphigouri et l'obscurité. »

Les œuvres de Sadi, recueillies par Ahmed Nasik ben Sesan, se composent du *Gulistan*, du *Bostan*, d'*élégies* arabes et persanes, d'*odes*, de *quatrains*, de *distiques*, et de *melanges* en prose. Au jugement de ses compatriotes, il a surtout excellé dans l'ode. « Il est, dit Djami, le modele des poëtes qui composent des gazels. » Parmi ses écrits, le *Gulistan* tient le premier rang tant par son importance que par la réputation dont il jouit à juste titre. Ce qui fait le principal charme du *Gulistan*, outre le mérite du style, c'est l'extrême variete qui y règne; on y trouve de tout : bons mots, sentences philosophiques, anecdotes historiques, conseils pour la conduite de la vie ou la direction des affaires de l'État; le tout entremêlé de vers et de prose. Il est divisé en huit chapitres, qui traitent de la conduite des rois, des mœurs des derviches, de la modération des désirs, des avantages du silence, de l'amour et de la jeunesse, de l'affaiblissement et de la vieillesse, de l'influence de l'education, et des bienséances de la societé. Sadi, qui se vante de n'avoir pas, selon la coutume orientale, orné son livre de poésies empruntees de ses devanciers, ne s'est fait aucun scrupule d'y reproduire un assez grand nombre de vers du *Bostan*. Ce dernier, dit Sacy, « est un ouvrage en vers, divisé en dix livres, et dont l'objet et le plan diffèrent de ceux du *Gulistan*, mais qui porte davantage l'empreinte des idées religieuses et mystiques de l'auteur. » Le style en est moins attachant à cause de l'uniformité de la versification. Les œuvres complètes de Sadi ont paru dans l'original à Calcutta, 1791-95, 2 vol. pet. in-fol. par les soins de Harrington; il y a une édit. plus récente de Bombay, 1851, gr. in-8°. Quant au *Gulistan*, le texte en a été publié pour la première fois par Gentius (*Rosarium politicum*; Amst., 1651, in-fol.,) avec version latine et notes; il a été reproduit à Calcutta, 1806, 2 vol. in-4°, et 1807, gr. in-4°; à Tebriz, 1824. in-8° (premier fruit de la typographie persane); à Boulaq, 1828, 1834, 1841, pet. in-4°; à Paris, 1828, in-4°; et à Hertford, 1850, in-8°. Mais avant Gentius, c'est André du Ryer qui a fait connaître le *Gulistan* dans son imparfaite traduction française (Paris, 1634, in-12); il a été depuis transporté dans notre langue par d'Alègre en 1704, par Gaudin en 1791, par Semelet, en 1834, et par Charles Defrémery (Paris, 1858, in-18). A l'étranger nous citerons les versions allemandes d'Olearius (Sleswig, 1654, 1660, in-8°), et de Graf (Leipzig, 1846, in-12); les versions anglaises de Gladwin, de Dumoulin, de J. Ross (1823, in-8°), et d'Eastwick (1852, in-8°), et la version hindoustani de Calcutta, 1802, 2 vol. gr. in-8°. Il existe un *Commentaire* turc du *Gulistan* par Soudi (Constantinople, 1834, in-fol.). Le texte du *Bostan*, d'abord publie par fragments, a paru en entier avec des notes et un vocabulaire à Calcutta, 1828, in-4°, puis à Vienne, 1858, gr. in-4°, par les soins de Graf, qui l'a accompagné d'un commentaire persan de sa composition. Il a été traduit en hollandais et en allemand. — Un troisième ouvrage de Sadi, le *Pend-Nameh* ou Manuel d'instructions morales, a été donné avec une version anglaise par Gladwin (Calcutta, 1788, in-8°); une version française en a été faite en 1822 par M. Garcin de Tassy. C. DEFRÉMERY.

Notice, à la tête de l'édit. de Harrington. — D'Herbelot, *Bibl. orientale*. — *Magasin encycl.*, 1796. — S. de Sacy, *Notices*. — Ouseley, *Biogr. notices of the persian poets*. — De Hammer, *Gesch. der schœnen Redekünste Persiens*.

SADOC, fameux docteur juif, chef de la secte des Saducéens. On ne saurait fixer d'une maniere précise l'époque de son existence; si cependant, comme on l'assure, il eut pour maître Antigone Sochæus, successeur dans la tradition de Simon le Juste, il a pu vivre 248 ans avant J.-C. Cet Antigone, à ce que l'on croit, enseignait, par un excès de spiritualité, qu'il fallait pratiquer la vertu pour elle-même, et sans aucune vue de récompense. Sadoc conclut de cette doctrine qu'il n'y avait ni recompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie.

Ses disciples (*Saducéens*) formaient une des quatre principales sectes des Juifs. Quoiqu'en petit nombre, ils furent très-puissants sous les règnes d'Hircan I[er] et d'Aristobule I[er], parce qu'ils étaient tous de la plus haute condition. En opposition avec les Pharisiens, ils niaient absolument le destin et croyaient que, comme Dieu est incapable de faire du mal, il ne prend pas garde à celui que les hommes font. Ils prétendaient que la seule chose à laquelle les hommes sont obligés, c'est d'observer la loi, et ils ne servaient Dieu qu'en vue des récompenses terrestres. On doit cependant remarquer que Jésus-Christ qui leur reproche de ne pas entendre l'Écriture, ne les reprend en rien sur l'article des mœurs, ainsi qu'il le fait pour les Pharisiens.

Flavius Josèphe, *Antiq.* — Calmet, *Dict. de la Bible*, et *Dissertation sur les sectes des Juifs*, n° 13. — Jobst, *Gesch. der Juden*. — M. Nicolas, *Doctrines religieuses des Juifs*.

SADOLETO (*Jacopo*), en français SADOLET, célèbre humaniste italien, né à Modène le 14 juillet 1477, mort à Rome, le 18 octobre 1547. Appartenant à une ancienne famille, il fut élevé avec soin par son père, professeur de droit à Ferrare, et qui était un homme recommandable par son savoir et ses vertus (1). Il étudia les belles-lettres à Ferrare, où il suivit les leçons de Léonicène sur Aristote, que sa raison précoce lui fit dès lors préférer à Platon. Son poëme latin sur le *Dévouement de Curtius* qui date de cette époque, contient de belles descriptions dans un style clair et facile, mais froid. En 1502, il se rendit à Rome et entra dans la maison du cardinal Olivier Carafa, prélat austère, qui le prit en amitié, parce que aux qualités de l'intelligence, il alliait, chose rare alors, beaucoup de réserve, une grande pudeur et une modestie touchante. Dans les premières années du pontificat de Jules II, il entra dans les ordres et reçut un canonicat à Saint-Laurent. Après la mort de Carafa (1511), il alla habiter le palais du cardinal Fregosio, zélé protecteur des lettres et chez lequel se rassemblait tout ce que Rome comptait alors de poëtes, de savants et d'artistes éminents. Associé dès lors à l'académie de Pontano, il entra peu de temps après dans l'académie romaine. Il composa à cette époque un grand nombre de poésies latines, dont il anéantit plus tard la majeure partie; ce qu'il en reste, notamment ses vers sur le *Groupe de Laocoon* qui venait d'être retrouvé, est remarquable par l'élégance de la versification et par l'élévation des sentiments. A l'avénement de Léon X (1513), il devint secrétaire des brefs et camérier du nouveau pape, en même temps que Bembo, dont il fut l'ami le plus intime. « Fort en faveur auprès du pape, dit Fiordibello, Sadolet aurait pu se servir de cette bienveillance pour sa fortune; mais il ne pensa jamais à rien demander pour lui-même. Il refusait tous les présents et ne voulait profiter de sa position que pour rendre des services. » Il ne se départit jamais de ces principes, la nature, comme il disait, lui ayant inspiré l'horeur du gain; sa rigidité à ce sujet fut même taxée d'affectation. (1) Il s'associa à ce groupe d'hommes d'élite, tels que saint Gaétan de Thiene et J.-P. Carafa (Paul IV), qui formaient l'*Oratoire de l'amour divin*, et s'attachaient à la pratique des vertus chrétiennes. En 1517, il se vit forcé par la gracieuse insistance de Léon X d'accepter l'évêché de Carpentras, ville qui appartenait alors au pape.

Dans l'intervalle, Luther avait affiché à Wittemberg ses fameuses thèses contre la vente des indulgences, à laquelle Sadolet s'était opposé de tout son pouvoir. Dans la lutte qui s'engagea, Sadolet qui depuis longtemps souffrait des abus introduits dans l'Église, ne cessa d'en réclamer la réforme, mais par l'Église elle-même, et sans qu'on touchât aux dogmes essentiels. Doux et modéré, il se plaça entre les deux partis, et ne réussit qu'à se rendre suspect à l'un et à l'autre. Tandis que les catholiques exaltés le regardaient comme un rêveur, qui, perdu dans le culte de l'antiquité, demandait une perfection impossible, les protestants le croyaient secrètement attaché à leur cause. Ce fut alors qu'il commença d'écrire au nom du pape, à Érasme, pour l'empêcher de se joindre à Luther, et ce commerce de lettres, ne s'interrompit plus entre eux. Après la mort de Léon X (1521), il demeura d'abord à Rome dans retraite; Adrien VI, hostile aux lettrés, ne faisait aucun cas de lui, et ne réprima pas les calomnies quil l'accusaient d'avoir falsifié un bref. Clément VII le remit en possession du secrétariat des brefs (1523). Il revint donc à Rome dans l'espoir d'aider le pontife dont les projets de réforme étaient connus, à restaurer avec ménagement la discipline ecclésiastique. Admis dans le conseil privé en tiers avec Schomberg, partisan de l'empereur, et Giberto, ami de la France, il chercha à y faire prédominer une politique neutre et impartiale. Ses avis furent suivis pendant quelque temps. Mais, en 1526, Clément VII s'étant laissé entraîner dans l'alliance formée contre Charles-Quint, Sadolet, pris d'un profond découragement, rentra dans son diocèse, où il demeura pendant dix ans. Vingt jours après qu'il eut quitté Rome avait lieu le sac de cette ville par les bandes du connétable de Bourbon (mai 1527). En apprenant cette catastrophe, il éprouva une immense affliction, dont on retrouve pendant longtemps la trace dans sa correspondance; c'est la perte irrémédiable de tant de richesses artistiques et intellectuelles, c'est le coup porté à l'Église et aux études qu'il déplore;

(1) Sur Giovanni Sadoleto, mort en 1512, à Ferrare, voy. Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, t. IV.

(1) Lorsqu'il devint plus tard légat, il refusa de profiter des abus tolérés par la coutume pour s'enrichir; il défendit de même à ses gens de rien accepter en dehors des taxes; mais pour qu'ils ne fussent pas plus pauvres pour avoir servi un honnête homme, il les récompensait largement.

car en face de cette calamité publique, il ne pense guère à ce qui l'atteignait personnellement, le pillage de sa collection de livres et de manuscrits, réunie à grands frais, et la destruction d'ouvrages qu'il n'était plus d'âge à refaire (1). Faisant de l'administration de son diocèse le centre de ses projets et de ses espérances, il s'attacha à faire régner autour de lui la justice et le bien-être et défendit avec énergie ses ouailles contre la tyrannie des gouverneurs et contre les manœuvres des usuriers juifs qui infestaient le pays. Il déploya également un grand zèle pour répandre l'instruction dans le Comtat, et sut par ses paternelles exhortations le préserver des idées nouvelles. Il consacra le temps qui lui restait après tant de soins multipliés, à écrire plusieurs traités philosophiques, littéraires et religieux; celui qu'il termina en 1530, *De liberis recte instituendis*, fut reçu avec les plus vifs applaudissements. En effet, si ce livre est insuffisant en ce qui touche l'instruction proprement dite, c'est une œuvre parfaite en ce qui regarde l'éducation morale.

Préoccupé de plus en plus des malheurs causés par la scission religieuse, il tourna son esprit vers la théologie, et écrivit un *Commentaire sur les Épitres de saint Paul*, qui étaient alors le principal objet de la controverse entre catholiques et protestants. Les opinions qu'il y exprima tendaient à un moyen terme entre saint Augustin et Pélage, et devaient selon lui offrir un terrain propre à une conciliation; mais son livre fut condamné par Badia, maître du sacré palais, comme contenant des propositions suspectes, que Sadolet s'empressa de faire disparaître dans une seconde édition. Vivement froissé de cette censure prononcée sans ménagement, il revint à la philosophie, et acheva son livre d'*Hortensius*, où il développa sous une forme attachante les plus purs principes de morale exposés par les philosophes anciens. Il se vit de nouveau arraché de sa retraite par Paul III, qui l'avait nommé membre d'une commission chargée de discuter les réformes à opérer dans la discipline ecclésiastique. A son arrivée à Rome, Sadolet fut nommé cardinal (22 décembre 1536), dignité qu'il n'accepta qu'après de sincères hésitations. On le vit alors déployer un zèle inépuisable pour le rétablissement de l'unité religieuse; d'un côté, il ne cessait de recommander, avec la commission dont il faisait partie, l'extirpation complète des abus introduits dans l'Église, et de l'autre, il essayait tous les moyens de douceur pour persuader les dissidents à retourner à la foi catholique. Il eut un instant de joie lorsqu'à la suite de l'entrevue de Nice à laquelle il assista, le pape eut réconcilié l'empereur et le roi de France. Il alla alors (1539) passer quelque temps dans son diocèse, où la réforme avait pénétré pendant son absence; il la fit bientôt disparaître, « non, écrivait-il au pape, par la crainte des supplices, mais par la douceur chrétienne, qui arrache l'aveu de l'erreur, non pas de la bouche, mais au cœur. » Fidèle à ces principes il intercéda auprès de François I[er] pour les Vaudois de Merindol et de Cabrières qu'il préserva longtemps de l'oppression sanguinaire du parlement de Toulouse. C'est encore dans cet esprit de mansuétude qu'il écrivit aux Genevois cette longue et célèbre lettre où il les engageait à rentrer dans le giron de l'Église; de même il mettait dans le traité *De extructione Ecclesiæ catholicæ*, qu'il rédigea pour défendre la constitution de la hiérarchie romaine, un ton de discussion calme et bienveillant, dont il offre alors presque seul l'exemple. Voyant l'inutilité de ses efforts, il n'obéissait qu'avec répugnance aux invitations du pape qui l'appelait très-souvent à Rome. Envoyé en 1542 comme légat auprès de François I[er], il ne réussit pas à amener une réconciliation entre ce roi et Charles-Quint, et en 1543 il eut la douleur de voir le pape lui-même s'abandonner à des projets d'ambition pour sa famille. Il se retira dans son diocèse, qu'il résigna en 1544 à son neveu Paul, dont l'affection était devenue sa plus grande consolation. Cependant le pape le rappela encore une fois à Rome, pour l'envoyer ensuite au concile général qui allait enfin se réunir; Sadolet résista, alléguant le motif le plus honorable, son complet dénûment, qui l'obligerait de se présenter dans un appareil si mesquin qu'il en rejaillirait aux yeux du vulgaire de la déconsidération sur sa dignité de cardinal; mais il se rendit enfin aux instances du pontife, et arriva en 1546 à Rome, où il vécut encore une année. « Sadolet, dit M. Joly, est un des hommes du seizième siècle qui ont le plus honoré l'Église et leur temps. C'est le type le plus parfait de l'humaniste. Poussant l'amour des lettres jusqu'au point où il devient une vertu et nous apprend à détester toutes les bassesses, à rêver toutes les perfections, il montre par chaque acte de sa vie quel profit sérieux de nobles âmes peuvent retirer de ces études.... On ne saurait dire quelle vertu a manqué à Sadolet. Ce n'est ni la parfaite innocence de la vie, ni le désintéressement, ni la bienveillance affectueuse pour ceux qui l'entourent, ni la modestie et la défiance de soi-même, ni l'absence de jalousie littéraire. Sa mansuétude n'est pas de la faiblesse, elle n'exclut pas au besoin la vigueur. Tendre pour les personnes, il est impitoyable pour les actions mauvaises; doux aux petits, il sait être ferme avec les puissants, d'une fermeté qui va parfois jusqu'à la rudesse, tant est vif en lui le sentiment du devoir. Si Sadolet ne fut pas un saint, ce fut du moins un sage formé par la science antique, avec quelque chose d'achevé que lui donna le christianisme. »

(1) A force de privations il avait avec son modique traitement de 300 écus d'or acquis une précieuse collection de manuscrits anciens. Quant à ses ouvrages qui furent alors perdus, le plus regrettable est un traité *De Gloria*.

Œuvres, sauf ses *Lettres*, ont été réu- 4 vol. in-4°, Vérone, 1737-1738; elles déjà été en grande partie recueillies; ., 1607, in-8°. Ce sont : *Interpretatio mum Miserere;* Rome, 1525, in-4°; — *mum Deus ultionum;* Lyon, 1528, 1530, — *De liberis recte instituendis*; Paris, Lyon, 1535, in-8°; ce livre réimprimé plusieurs fois, a été publié de nouveau e traduction française par M. Charpenne; 855, in-8°; — *In Pauli Epistolam ad os;* Venise, 1536, in-8°; — *Homiliæ duæ, le morte Fr. Fregosii cardinalis, al- Hungaria a Turcis capta;* Lyon, 1536, - *Hortensius sive de laudibus philoso-* yon, 1538, in-4°, et 1543, in-8°; Bâle, -8°; réimprimé avec une traduction fran- ar M. Charpenne; Paris, 1853, in-8°; *ello suscipiendo contra Turcas;* Bâle, -8°; — *Epistola ad Joan. Sturmium;* rg, 1539, in-8°; — *Epistola ad sena- opulumque Genevensem;* ibid., 1539, rad. en français avec la réponse de Cal- nève, 1540, et 1860, in-8°; — *De pace Carolum V;* Venise, 1544, 1561, in-4°; *nata;* Leipzig, 1548, in-8°; — *Episto- ibri XVII;* Lyon, 1550, in-8°; Cologne, 572, 1590, in-8°; une édition plus com- ce recueil plein d'intérêt a paru à Rome, , 5 vol. in-8°; — *Ad principes popu- Germaniæ;* Dillingen, 1560, in-8°; — *phicæ consolationes et meditationes rsis;* Francfort, 1577, in-8°. E. G.

ello, *Vita Sadoleti*, réimpr. en tête du *De stituendis*, Paris, 1855. — Bibler, *Mémoires*, eron, *Mémoires*, XXVIII. — Cancellieri, *Elogio etti;* Rome, 1828, in-8°. — Joly, *Étude sur* Caen, 1857, in-8°. — Freytag, *Adparatus* ., III. — Saxe, *Onomasticon*, III, 127. — Barja- *hist. du Vaucluse.*

LETO (*Paul*), prélat italien, neveu du t, né à Modène, en 1508, mort à Car- le 26 février 1572. Après avoir étudié à la littérature et les langues anciennes, enseigna le poète Giraldi, il fut appelé son oncle, Jacques Sadolet, qui acheva ver son intelligence, en même temps mait son âme à la piété, à la douceur, lestie et à la charité. Nommé d'abord, s d'octobre 1533, coadjuteur de son siége de Carpentras, il reçut, en mai titre de recteur, c'est-à-dire de gou- du comtat Venaissin; en 1544, Jac- dolet lui résigna son évêché. Il alla à en 1552, pour y tenir l'emploi de secré- brefs, auquel l'appelait le pape Jules III. rt de ce pontife, en 1555, il retourna diocèse, et fut encore chargé deux fois rat du comtat Venaissin, en 1560 et . Il mourut, pleuré de ses diocésains naient pour ses excellentes qualités, et des savants qui avaient son érudition le estime. Ses *Lettres* et ses élégantes *Poésies latines* ont été réunies par l'abbé Costanzi, à la suite des *Lettres* du cardinal Sadolet.

Tiraboschi, *Storia della letter. italiana*, t. VII. — Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse.*

SAGE (*Balthasar-Georges*), chimiste français, né à Paris, le 7 mai 1740, mort dans la même ville, le 9 septembre 1824. Son père était apothicaire : privé de fortune, il voulut du moins donner à ses deux fils une instruction solide, et il leur fit suivre comme externes les cours du collége Mazarin. A treize ans, Balthasar Sage avait terminé sa rhétorique. Laissant à son frère aîné le soin de seconder sa mère restée veuve depuis un an, il suivit avec assiduité les cours de l'abbé Nollet et du célèbre Rouelle, dont il répétait les expériences dans un petit laboratoire qu'il s'était formé. Sa passion pour la chimie faillit lui être fatale : il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fut empoisonné par des vapeurs de bichlorure de mercure qui lui occasionnèrent un crachement de sang tellement opiniâtre, que les médecins jugèrent à propos de faire subir au malade douze saignées en trois jours. A dix-neuf ans, Sage commença des cours publics et gratuits sur la minéralogie et plus particulièrement sur l'art des essais. Il eut le bonheur de s'attirer l'estime de riches protecteurs qui, pleins de confiance dans l'avenir du jeune chimiste, lui avancèrent 30,000 francs, somme considérable à cette époque, et qu'il employa à l'établissement d'un laboratoire de chimie et d'un cabinet de minéralogie.

A vingt-deux ans, Sage communiquait à l'Académie des sciences les résultats de ses premiers travaux, et, en 1768, il était appelé à remplacer Rouelle au sein de cette compagnie. En 1778, il établit une chaire de minéralogie docimasique à la Monnaie de Paris. Romé de l'Isle et Chaptal sortirent de cette école qui était cependant loin de remplir le but que Sage s'était proposé, la formation d'ingénieurs propres à diriger les travaux des mines. Sur un mémoire qu'il rédigea, l'école des mines fut enfin créée en 1783, et la direction en fut naturellement confiée à celui qui en était le véritable fondateur.

Sage peut être regardé comme ayant créé la docimasie en France, et c'est là son plus beau titre de gloire. On s'explique difficilement le triste acharnement qu'il déploya contre les doctrines de la nouvelle école chimique. Il est curieux de lire dans une autobiographie qu'il fit imprimer en 1818 des passages comme ceux-ci : « L'eau est donc composée de l'élément aqueux du frigorifique et de la chaleur... On a donc avancé un paradoxe insoutenable, en disant que l'eau est composée de cinq parties de gaz déphlogistiqué et d'une d'air inflammable, puisque le mélange de ces deux gaz constitue essentiellement le feu. » Sage avait alors, il est vrai, soixante-dix-huit ans et était privé de la vue depuis 1805. Mais il était dans la force de l'âge lorsque Lavoisier fit ses grandes découvertes. Il refusa de

se rendre à l'évidence, il s'irrita, et enveloppa dans une haine commune la révolution scientifique et la révolution sociale qui signalèrent la fin du siècle dernier. Plus heureux que Lavoisier, ses divagations royalistes ne lui attirèrent que quelques mois de captivité. Il obtint même d'être replacé à la tête du cabinet de minéralogie de l'Hôtel des Monnaies. Mais son entêtement continu fit bientôt déserter ses cours, et, s'il fut en 1801 appelé à l'Institut, en remplacement de Darcet, il le dut uniquement au souvenir des services par lui précédemment rendus.

Outre de nombreux articles insérés dans le *Journal de physique* et dans les Recueils de l'Académie des sciences, Sage a publié : *Éléments de minéralogie docimasique*; Paris, 1772, in-8°, et 1777, 2 vol. in-8°; — *Mémoires de chimie*; Paris, 1773, in-8°; —avec Perthuis de Laillevault, l'*Art de fabriquer le salin et la potasse, suivi des Expériences sur les moyens de multiplier la potasse*; Paris, 1777, 1794, in-8°; — *l'Art d'imiter les pierres précieuses*; Paris, 1778, in-8°; — *l'Art d'essayer l'or et l'argent*; Paris, 1780, in-8°; — *Analyse chimique et concordance des trois règnes de la nature*; Paris, 1786, 3 vol. in-8°; Paris, 1809, in-8°; — *Théorie de l'origine des montagnes*; Paris, 1809, in-8°; — *Institutions de physique*; Paris, 1811, 3 vol. in-8° avec un *Supplément*; — *Opuscules de Physique*; Paris, 1813, in-4°; — *Traité des pierres précieuses*; Paris, 1814, in-8°; — *Vérités physiques et fondamentales*; Paris, 1816, in-8°; — *Probalités physiques*; Paris, 1816, in-8°; — *Mémoires historiques et physiques*; Paris, 1817, in-8°; — *Opuscules physico-chimiques*; Paris, 1818, in-8°; — *Énumération des découvertes minérales faites pendant l'espace de soixante années*; Paris, 1819, in-8°; — *Propriétés du tabac*; *analyse de la poudrette*; Paris, 1821, in-8°; — *Théorie de la vitalité*; Paris, 1823, in-8°; — — et de nombreux opuscules. E. M.

Sage, *Notice autobiogr.*; Paris, 1818, in-8°. — *Journal de la Librairie*, 1824. — Mahul, *Annuaire nécrol.*

SAGE. *Voy.* LE SAGE.

SAGREDO (*Niccolo*), doge de Venise, mort en août 1676. Il appartenait à une ancienne et noble famille, et fut choisi, en 1674, pour succéder à Domenico Contarini dans la suprême magistrature de Venise. Son administration dura environ deux années d'une période de paix, qui permit à ses compatriotes de se livrer à toute leur activité commerciale. Luigi Contarini lui succéda.

SAGREDO (*Giovanni*), historien, frère du précédent, né vers 1616, à Venise, où il est mort, à la fin du siècle. C'était un politique adroit et ambitieux, un savant, un homme ardent et passionné, plus digne d'admiration que d'estime. Il siégeait au sénat lorsqu'il fut envoyé, en 1650, près de Cromwell avec le titre d'ambassadeur extraordinaire; en 1656, il remplit la même charge à la cour de Louis XIV, et en fut chargé d'une négociation nouvelle magne. Peu après son retour il obtint ratie de Saint-Marc. Étant en possessio dignité, une des plus importantes de la ré il osa prendre la défense de l'illustre (1669), accusé d'avoir évacué sans l'île de Candie, et il s'exprima avec énergie qu'il ramena à son sentiment l des juges. Après la mort de son frèr (1676), il fut élu pour le remplacer; provoqua une agitation très-vive, et crainte d'une guerre civile, on annula l Tel est le récit en quelque sorte événement qui ne s'était jamais prou nise. Celui de Foscarini s'en écarte e ment. D'abord l'élection, selon lui, n' été consommée. Sur les quarante et un du doge, Sagredo en comptait, il est v huit dévoués à sa personne; mais la électeurs, ayant été soumise à l'appro grand conseil, fut rejetée tout entière; céda à de nouveaux choix, et le résult lection fut le couronnement de Luigi La véritable cause de l'échec de Sagr jalousie du parti aristocratique, qui ses talents et son ambition. Outré d blable affront, Sagredo se retira sur l de l'Adriatique, et ne consentit à ren sa patrie que quinze ans plus tard, sou de son ami Morosini, qui lui donna, en poste de provéditeur général des mer vant. On a de lui : *Memorie istoriche narchi ottomani*; Venise, 1677, in- en français (Paris, 1724-32, in-12) : toire s'étend de 1300 à 1646, et, dep man II, elle est fort détaillée. Il a laiss nuscrit un *Traité de l'état et du g ment de Venise*, dont le sénat défendit sion.

Daru, *Hist. de Venise.*

SAHUGUET D'AMARZIT (*Jean-J Joseph*), baron d'ESPAGNAC, lieutenant né à Brives, le 25 mars 1713, mort à 28 février 1783. Ayant embrassé, à l neuf ans, la carrière des armes, il nant en 1731, et se distingua dans le d'Anjou, aux batailles de Parme et de (1734) et à la prise de Prague (1741). qualité d'aide de camp les campagne vière. Ce fut là qu'il connut le mar Saxe dont il devait être plus tard l'histo suivit dans les guerres de Flandre, soi aide-major général d'infanterie, soit co lonel de l'un des régiments de grenadi en 1745. Nommé brigadier après Rauc les campagnes de 1746 et de 1747 dont l'histoire, et, à la paix d'Aix-la-Chapell il fut chargé de l'évacuation des pays A la mort du maréchal de Saxe (1750), tira à Brives. Louis XV le rappela en 1 confia le commandement de la Bresse

gey, le nomma maréchal de camp, en 1761, et lieutenant de roi aux Invalides, en 1763; en 1766, il en était le gouverneur et il y opéra des réformes utiles. Un trait l'honore dans cette fonction dernière : un invalide, pour une faute commise dans l'ivresse, était condamné à mort. On allait exécuter la sentence. « Je demande un sursis, dit Sahuguet d'Espagnac, je vais prendre à Versailles l'ordre du roi qui peut faire grâce au coupable. Je vous rends responsables de sa vie. » Trois heures après il apportait la grâce du condamné. Son affection se partageait entre le pays qui l'avait vu naître, celui qu'il avait commandé, et l'hôtel qu'il gouvernait. « Vous trouverez toujours, disait-il, à ma table, un Limousin, un Bressois ou un invalide. » En 1780, il était lieutenant général des armées; il n'avait cessé d'écrire sur l'art militaire. « Ainsi, dit Palissot, à la gloire des armes il joignit celle de perfectionner l'art de vaincre, par des écrits qui peuvent y contribuer; et s'il était permis de comparer les petites choses aux grandes, on pourrait, sous quelques rapports, appliquer au baron d'Espagnac ce qu'on a dit de César: *Eodem animo scripsit quo bellavit.* » On a de lui : *Journal historique de la dernière campagne de l'armée du roi en* 1746; La Haye, 1747, in-8° plans et cartes; — *Campagne de* 1747; ibid., 1747, in-12; — *Journal des campagnes du roi en* 1744-47; Liége, 1748, in-12; — *Essai sur la science de la guerre;* Paris, 1751, 3 vol. in-8°; — *Essai sur les grandes opérations de la guerre;* Paris, 1755, 4 vol. in-8°; — *Supplément aux* Rêveries du comte de Saxe; La Haye, 1757, in-8°; — *Histoire de Maurice, comte de Saxe;* Paris, 1773, 1775, 2 vol. in-12, et 1776, 3 vol. in-4°, dont un vol. de planches. A l'exception de ce dernier ouvrage, tous les précédents écrits ont paru sans nom d'auteur. On lui attribue un *Exposé des manœuvres pour l'investissement de Maestricht.* M. Audoin.

Nécrol. des hommes célèbres, 1784. — Palissot, *Mémoires*. — *Le Journal historique*.

Sahuguet (*Marc-René*), abbé d'Espagnac, fils du précédent, né en 1753, à Brives, exécuté le 5 avril 1794, à Paris. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il reçut les ordres et fut presque en même temps nommé chanoine à Paris. Mais il s'abandonna à son penchant pour les lettres, et ses premiers essais, en lui méritant de justes éloges, prouvèrent qu'on avait méconnu sa véritable vocation. Il devint, en 1782, conseiller clerc au parlement; mais bientôt se développa en lui l'amour des richesses. Agent et ami du contrôleur général de Calonne, il ne s'occupa bientôt plus que d'entreprises dont une fortune rapide était le but. Entre autres opérations fort productives auxquelles il eut part, on a beaucoup parlé d'une spéculation qu'il fit sur les actions de la Compagnie des Indes, et qui était tellement scandaleuse que le gouvernement se vit obligé d'annuler lui-même les marchés. Lors de la disgrâce de Calonne (1787), l'abbé d'Espagnac fut exilé. A cette date il était encore chanoine de Notre-Dame. En 1789 il osa reparaître, et présenta à l'Assemblée nationale un plan de finances qu'elle l'invita à faire imprimer. Persuadé qu'il était que la révolution ne tarderait pas à faire naître une foule d'incidents dont il lui serait facile de profiter pour accroître encore la fortune qu'il avait amassée, il se hâta de s'associer à la réunion connue sous le nom de *club de* 1789; puis, toujours pour faire réussir ses projets, il alla s'asseoir parmi les jacobins, à l'influence desquels il dut d'être nommé fournisseur de l'armée des Alpes (1792). Dénoncé bientôt après par Cambon, et décrété d'arrestation pour avoir fait des marchés frauduleux, il parvint à se faire décharger de cette première accusation, quelque faible que fût d'ailleurs sa défense. Rendu à la liberté, il fit l'entreprise des charrois militaires de l'armée de Dumouriez, et, afin de s'attirer la faveur du peuple, il fonda alors à Bruxelles un club républicain. Sa fortune devint bientôt immense; mais la défection du général auquel il s'était attaché lui devint funeste, et sa hardiesse à réclamer auprès du Comité de salut public les avances qu'il prétendait avoir faites au gouvernement acheva de le perdre. Cité à la barre de la Convention comme complice de Dumouriez et fournisseur infidèle, il y improvisa durant trois heures sans préparation, sans même connaître les questions qui lui seraient adressées; il parla avec éloquence et clarté sur d'arides matières de fournitures et de calculs, qu'il sut orner d'anecdotes et de tableaux piquants; et néanmoins il fut arrêté le 1er avril 1793. Un premier décret ordonna l'apurement de ses comptes, et un second l'envoya, un an plus tard, devant le tribunal révolutionnaire. Condamné comme complice d'une conspiration tendant à détruire le gouvernement républicain par corruption, il fut décapité à Paris le 5 avril 1794, à l'âge de quarante et un ans. Il marcha au supplice avec Camille Desmoulins, Chabot, Bazire, Fabre d'Églantine, Danton, et plusieurs autres députés.

On a de ce financier, fameux au temps de la révolution, quelques ouvrages écrits avec chaleur et qui ne manquent ni de style ni de goût. Les deux plus remarquables sont : l'*Éloge de Catinat*, qui fut couronné par l'Académie française en 1775; le second a pour titre : *Réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle* (Paris, 1780, in-8°).

Biogr. moderne. — *Galerie des Contemp.* — *Le Moniteur.*

SAÏD *Pacha* (*Mohammed*), vice-roi d'Égypte, né en 1822, au Caire, où il est mort, le 18 janvier 1863. Il était le quatrième fils de Méhémet-Ali. Sa mère était d'origine circassienne. Élevé à l'européenne, il eut autour de lui plusieurs professeurs français, et l'un d'eux,

Kœnig-Bey est resté, jusqu'à sa mort, secrétaire de ses commandements. Il fut nommé grand amiral de la flotte, et eut en cette qualité pour résidence le palais de Gabbari, près d'Alexandrie. Le 13 juillet 1854, après la mort de son neveu Abbas, Saïd devint vice-roi, en vertu du firman de 1841 qui déclare le gouvernement de l'Égypte héréditaire dans la famille de Méhémet-Ali, et l'attribue au plus âgé parmi ses descendants, sans distinction de lignes. Après avoir été chercher l'investiture à Constantinople, il s'empressa d'armer un corps de dix mille hommes qu'il envoya en Turquie au début de la guerre de Crimée. Il consacra ses efforts à poursuivre l'œuvre de civilisation commencée par son père, et interrompue sous le règne précédent. Toutes les branches de l'administration, la justice, les finances et surtout le régime de la propriété foncière furent l'objet de réformes radicales accomplies avec autant de résolution que d'intelligence. Après plusieurs voyages effectués dans les provinces, notamment une excursion dans le Soudan en 1856, le premier soin de Saïd fut d'abolir les monopoles, de distribuer les terres disponibles entre les chefs de famille, de rendre aux fellahs, avec la pleine liberté de leur personne, la libre disposition de leur travail et des fruits de leur travail. L'organisation judiciaire fut réformée sur un plan qui ferme les voies au trafic de la justice, le service militaire, qui pesait exclusivement sur la classe pauvre, a été rendu commun à tous indistinctement et réglé, d'après un système de recrutement qui fait passer successivement toute la jeune population sous les drapeaux. En même temps qu'il remplaçait l'impôt en nature par l'impôt en argent, le vice-roi s'appliquait à fonder le crédit de son pays sur la bonne gestion des revenus publics et sur sa fidélité scrupuleuse à remplir les engagements du passé. Aujourd'hui l'Égypte peut compter parmi les États musulmans dont le crédit est le mieux assis, ainsi que l'a démontré le succès de l'emprunt de 60 millions que son gouvernement a contracté à Londres (août 1860) pour liquider une partie de sa dette flottante. De grands travaux d'utilité publique furent entrepris, des écoles et des établissements scientifiques furent fondés sur le modèle européen, et le vice-roi donna des ordres pour l'achèvement du barrage du Nil, commencé sous Méhémet-Ali. Mais l'acte qui doit assurer à la mémoire de Saïd une durable renommée, c'est le patronage accordé, en dépit de l'attitude équivoque de la Porte et de l'opposition déclarée de l'Angleterre, à l'exécution par une compagnie et à l'aide de capitaux français, de ce canal de Suez, l'œuvre la plus gigantesque des temps modernes, entreprise avec une rare persévérance par M. Ferdinand de Lesseps. De tels bienfaits acquirent à Saïd des titres particuliers à la sympathie de la France, et il put s'en convaincre dans un voyage qu'il fit à Paris en mai 1862, pendant lequel il reçut l'accu[eil le] plus bienveillant.

Saïd-Pacha était un homme de taille moye[nne] dont la figure, encadrée d'un épais collier [de] barbe rousse, avait une expression intellige[nte et] énergique. Il maniait avec facilité la langue [et] l'esprit français, et l'on a cité de lui des m[ots] véritablement piquants. Il a laissé deux [filles] et un enfant, Toussoun, âgé de neuf à di[x ans]. Ismaïl, son neveu, lui a succédé. H. F.

Docum. part.

SAILLY (*Thomas*), théologien belge, né [en] 1553, à Bruxelles, où il est mort, le 8 mars 162[?]. De bonne heure il fut pourvu d'un canonicat [à] Furnes, et d'un autre à Arras. Il était prêtre [et] âgé de vingt-sept ans lorsqu'il se rendit à R[ome] pour entrer dans la Compagnie de Jésus (1[580]). A peine sorti de noviciat il fut désigné par [le] pape Grégoire XIII pour accompagner le P. Po[s]sevino, envoyé en ambassade auprès du tz[ar] Ivan (1581). Les fatigues de ce voyage ayant épuisé ses forces, il fut rappelé dans les Pays-Bas, où le prince Alexandre de Parme le choisit pour confesseur. « Ce nouvel emploi, fait observer Paquot, lui fournit de nouveaux sujets d'exercer sa patience. » En effet obligé de suivre le prince à l'armée, il gagna la peste et risqua plus d'une fois sa vie en portant aux soldats les secours de la religion. Après avoir visité, à la suite du duc de Mendoza, les cours d'Autriche et de Pologne, il fut nommé supérieur de la mission militaire (1597) dont il avait au milieu des camps jeté les fondements. En 1606 il fit le voyage de Rome en qualité de procureur de la province Belgique, et en 1620 il prit part comme missionnaire à la campagne de Spinola dans le Palatinat. A deux reprises il fut recteur du collége de Bruxelles. Des ouvrages de piété qu'il a écrits en latin, en flamand et en français nous citerons : *Guidon et pratique spirituelle du soldat chrétien*; Anvers, 1590, in-16, fig.; — *Narratio itineris Fr. de Mendoza, almirantii Aragoniæ, in legatione sua*; Bruxelles, 1598; — *Thesaurus litaniarum ac orationum sacer*; Bruxelles, 1598, in-8°, fig., réimpr. plusieurs fois; — *Den nieuwen Morghenwekker* (Le nouveau Réveil-matin, qui indique les progrès et les remèdes de l'hérésie); Louvain, 1612, in-4°; il publia en 1619, aussi en flamand, deux apologies de ce livre contre le ministre Abrah. de Coster, qui l'avait attaqué. Il a traduit quelques traités religieux dans la langue de son pays.

Sweert, *Athenæ belgicæ*. — Paquot, *Mémoires*, IV.

SAINCTES (*Claude* DE), prélat français, né en 1525, dans le Perche, mort en 1591, près Lisieux. A onze ans il était admis au nombre des chanoines de l'abbaye de Saint-Cheron, voisine de Chartres, et à quinze il y faisait profession. Le cardinal de Lorraine l'attira à Paris, et le plaça dans le collége de Navarre, où il se rendit fort habile dans la théologie et les langues classiques. Pourvu d'une modeste cure au dio-

e Chartres, on le rappela en 1561 à Paris
ii donner le principat du collége de Boissy,
urtout pour l'opposer aux controversistes
nots assemblés en colloque à Poissy. Le même
at patronage aplanit devant lui la route aux
autes dignités : après l'avoir désigné comme
ègue de Simon Vigor au concile de Trente,
it accorder par Henri III l'évêché d'É-
(30 mars 1575). Le nouveau prélat siégea
tats de 1576 à Blois, et il administra son
e avec autant de zèle que d'intégrité;
a haine contre l'hérésie l'entraina dans
es opinions peu conformes à la foi, et qu'il
t obstinément, comme celle de rebaptiser
le la réforme qui retournaient à l'Église
ique. Dévoué comme il l'était aux intérêts
religion, Claude de Sainctes ne pouvait
ier d'entrer dans la Ligue; après la prise
ux (1591), il se réfugia à Louviers. Arrêté
duit à Caen, il comparut devant le parle-
et convaincu d'avoir approuvé l'assassinat
nri III, et d'avoir enseigné que l'on pouvait
n successeur, il fut condamné à mort; la
fut commuée, sur la demande du cardinal
irbon, en prison perpétuelle. Transféré au
u de Crèvecœur, près Lisieux, il y mourut
a même année. Nous citerons de lui : *Li-*
e sive missæ SS. Patrum Jacobi apostoli,
i magni, J. Chrisostomi; Paris, 1560,
, grec et latin; Anvers, 1560, 1562, in-8°,
seulement; — *Déclaration d'aucuns*
mes de la doctrine de Calvin et Bèze
: les premiers fondements de la chré-
; Paris, 1567, in-8°; — *Traité de l'an-*
aturel des Français en la religion chré-
:; Paris, 1567, in-8°; — *De rebus Eucha-*
controversis lib. X; Paris, 1575, in-fol.

a christiana. — Launoy, *Hist. du collége de*
'e. — Dupin, *Bibl. des aut. eccles.* — Le Bras-
ist. du comté d'Evreux, ch. XXXIX et XL.

NT-AIGNAN. *Voy.* BEAUVILLIERS.

NT-ALBAN. *Voy.* BURGHO.

NT-ALBANS (duchesse DE). *Voy.* ALBANS.

NT-ALBIN (*Alexandre-Charles-Omer*
ELIN DE CORBEAU, comte DE), né en mars
mort le 15 juin 1847, à Paris. D'une an-
famille du Dauphiné, il était fils du lieu-
colonel d'artillerie Antoine-Pierre-Laurent
beau (1), et petit-fils du marquis Antoine
rbeau de Saint-Albin. Après avoir fait au
d'Harcourt de brillantes études classiques,
ouva lancé dans le monde en pleine ré-
n; il en adopta les principes avec enthou-
. Camille Desmoulins et d'autres person-
marquants de cette époque agitée furent
itiés de sa jeunesse; et c'est à ses rela-
olitiques qu'il dut d'être, à peine âgé de
t un ans, envoyé par le Comité de salut
en qualité de commissaire civil national à
. Malgré sa jeunesse, il sut allier dans

rt à Paris le 6 octobre 1813. Il a laissé, entre
écrits : *Formation des États de l'histoire mo-*
Paris, 1813, in-12.

cette mission deux qualités bien rares en tout temps, la fermeté et la modération. Dans les jours qui précédèrent le 9 thermidor, Rousselin (c'était le nom qu'il portait alors) fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, comme rejeton de la faction Danton et Camille Desmoulins; accusé de *modérantisme* dans sa mission, il fut acquitté au grand étonnement de tous (2 thermidor an II). Deux jours après, il fut arrêté de nouveau sur l'ordre d'Amar et ne fut délivré que le 9 thermidor par le député Legendre (de Paris). En 1794, il fut attaché, comme chef de division au ministère de l'intérieur. Sous le Directoire, il fut secrétaire général avec Paré, alors commissaire civil du département de la Seine. En 1798, Bernadotte l'appela auprès de lui au ministère de la guerre, en la même qualité. Partageant les opinions de ce général, il vit avec répugnance la journée du 18 brumaire. Pourtant il avait l'honneur de connaître M[me] Bonaparte, à laquelle il avait eu l'attention de restituer sa correspondance avec le général Hoche. Ce fut par l'influence de cette princesse qu'il fut nommé à un poste de consul en Égypte, en 1804, poste qu'il ne put rejoindre à cause des croisières anglaises. Revenu à Paris en 1806, il s'y vit l'objet des persécutions de la police impériale et trouva un asile en Provence, dans la famille de sa femme.

Au 20 mars 1815, M. de Saint-Albin se rallia à Napoléon et entra au ministère de l'intérieur avec Carnot. Depuis 1816, il se consacra presque tout entier à la rédaction du *Constitutionnel*, journal dont il était l'un des principaux fondateurs et le véritable parrain (1). Il ne cessa d'y fournir jusqu'en 1838 une foule d'articles empreints de patriotisme. Ce fut lui qui eut l'idée d'élever un monument à Molière, et il ouvrit dans ce but une souscription en conviant à y prendre part les notabilités de l'époque saisissant toutes les occasions de mettre à profit son autorité morale, soit pour soulager des infortunes éclatantes, soit pour faire réparer des injustices, il fit accorder par le ministre Pasquier une pension de 2,000 fr. à Tallien, mourant et misérable, et une autre non moins légitime, par M. de Villèle, au malheureux instituteur Chauvet, que l'inattention d'un sous-préfet avait fait confondre avec un malfaiteur poursuivi pour crime.

La révolution de 1830 porta au pouvoir tous les amis de M. de Saint-Albin, à commencer par le roi Louis-Philippe qu'il avait connu pendant la révolution. Il aurait pu rentrer dans les affaires publiques : Casimir Périer, le maréchal Maison lui offrirent des postes importants; il les refusa, ne demandant qu'à garder son indépendance. Cette indépendance, il en donna la preuve en essayant de dissuader Louis-Philippe de prendre une liste civile, et en s'élevant contre la nomi-

(1) Il trouva le titre heureux de *Constitutionnel*, titre que Marrast qualifiait d'*admirable pour l'instant où il fut choisi*.

nation de Talleyrand à l'ambassade de Londres. Il se mit dans *le Constitutionnel* à la tête de la grande mesure de l'amnistie. En 1838, par suite de mésintelligences entre les actionnaires de ce journal, il vendit sa part de propriété à M. Véron et renonça à la politique militante pour retourner à ses études historiques sur la révolution; il en savait les moindres détails, et Louis-Philippe lui rendit souvent ce témoignage: « Il n'y a que vous et moi qui sachions complétement cette histoire dont si peu se doutent. » Il avait dans sa carrière rassemblé de nombreux matériaux historiques: Danton, Kleber, Dugommier, Joubert, Malet firent tour à tour le sujet de notices encore inédites. Barras lui avait laissé le soin de revoir et d'éditer ses *Mémoires*. Par testament, il chargea son fils aîné de publier ces travaux, tous terminés, et c'est pour répondre à ce vœu que M. H. de Saint-Albin a fait paraître la *Vie de Championnet* (Paris, 1860, in-8°).

En dehors des nombreux articles qu'il a fournis aux journaux depuis la feuille du *Salut public* qu'il publiait pendant la révolution jusqu'au *Constitutionnel*, M. de Saint-Albin a publié: *Vie de Lazare Hoche* (Paris, 1798, 2 vol. in-8°), réimp. en 1799 avec quelques additions; et une *Notice historique sur le général Marbot* (1800, in-8°). Il cherchait en outre de nobles distractions dans des sujets moins sérieux: spirituel et instruit, il s'essaya dans la poésie lyrique, et ne fut pas sans y réussir. Des compositeurs célèbres ont accepté ses vers pour leur musique: Grétry fit celle de la romance *le Charme de s'entendre;* Méhul celle de *Charles Martel ou la Parisienne* (de 1814). M. de Saint-Albin est l'auteur d'un chant patriotique, *la Lyonnaise*, qui fut exécuté aux Tuileries dans les Cent-Jours. Plusieurs de ses épigrammes (genre dans lequel il aimait à s'exercer) sont restées, témoin celle si souvent citée sur le beau-frère du directeur Rewbell, Rapinat:

La pauvre Suisse qu'on ruine,
Demandait qu'on examinât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

M. de Saint-Albin mourut le 15 juin 1847. Il ne s'était point désintéressé des choses de l'humanité et de la liberté: presqu'à la veille de sa mort il signait une pétition demandant l'abolition de l'esclavage. De sa première femme, Clémentine de Montpezat, morte en 1816, il a eu deux fils, et de la seconde, Mlle Marc, une fille, *Hortense*, qui a épousé M. Jubinal.

* **SAINT-ALBIN** (*Hortensius* DE), fils aîné du précédent, né le 20 décembre 1805, à Lyon. Avocat du barreau de Paris, il fut nommé juge suppléant au tribunal civil de la Seine (1830), et juge (1837). Élu, dans cette dernière année, député de la Sarthe, il vit son mandat renouvelé jusqu'en 1848, et vota avec l'opposition avancée. Il représenta le même département à l'Assemblée constituante, et reprit à la cour d'appel la place de conseiller, qu'il tenait du g[...] ment provisoire (2 mai) et qu'il occup[...] Il est depuis 1835 membre du conseil g[...] la Sarthe. Il a publié: *Histoire de Su[...]* 1830; — *Logique judiciaire;* Pari[...] in-18, suivie de la *Logique de la con[...]* — des *comptes-rendus* de ses actes p[...] taires; — les *Tablettes d'un rimeu[...]* 1862, in-18, titre modeste et piquant à[...] — un grand nombre d'articles dans d[...] journaux et revues.

Son frère, *Philippe* DE SAINT-ALBIN[...] bliothécaire de l'impératrice Eugénie.

Buchez et Roux, *Hist. parlement.*, t. XXXV[...]

SAINT-ALDEGONDE. *Voy.* ALDEGO[...]

SAINT-ALLAIS (*Nicolas* VITON, dit[...] térateur et généalogiste, né le 6 avril 177[...] gres, mort le février 1842, à Paris. fils d'un épicier appelé Viton, et lui-mê[...] ce nom plébéien jusqu'à la première r[...] tion. Après avoir fait d'assez bonnes[...] dans sa ville natale, il vint à Paris, e[...] avec ardeur les principes de liberté, et[...] en 1792. Au bout de deux ou trois ans[...] vice, il rentra dans la vie privée et s'o[...] compilations historiques; en même t[...] forma une riche collection de manuscri[...] livres dont il sut tirer un parti avanta[...] finit par s'adonner entièrement à l'art hér[...] Dans un temps où la noblesse renaissai[...] cendres, il se constitua de lui-même l[...] seur de ses prétentions et de ses privil[...] comme il gagna une jolie fortune à ce m[...] est permis de croire qu'il ne s'y mon[...] sévère. Il quitta dès lors le nom de Vit[...] y substituer celui de *Saint-Allais*, qui mieux et dont sa famille, à ce qu'il pre[...] avait perdu l'habitude. « D'un caractère[...] spirituel, dit un de ses biographes, il fais[...] payer les gens qui lui apportaient des[...] noblesse plus ou moins fondés. » Il en [...] quelquefois de fort équivoques; mais [...] sciencieux qu'il n'appartient généralem[...] généalogistes, il avait la bonne foi de [...] responsabilité des documents dont il faisa[...] sur ceux qui les lui avaient confiés. T[...] il était réellement instruit et ses ouvrag[...] dent en faits curieux et intéressants. [...] honorable de ses entreprises et la p[...] geuse pour les lettres, c'est la réimp[...] l'*Art de vérifier les dates* (Paris, 18[...] 6 vol. in-4° et 23 in-8°), augmentée de[...] breuses corrections de dom Clément; il [...] publié deux parties lorsqu'en 1820, [...] perdre la vie, il vendit le fonds de cet[...] ainsi que son cabinet de titres nobili[...] M. de Courcelles. Dès qu'il eut regagné la[...] il reprit le cours de ses recherches gén[...] ques, ce qui lui attira quelques réclam[...] la part de son acquéreur. Après la rév[...] de juillet, le cabinet de Saint-Allais dimin[...]

l'importance, et, en 1832, le collecteur, t se défaire des pièces qu'il avait rassem- adressa aux membres de la noblesse une ire dans laquelle il les engageait à acheter cuments, en faisant valoir les considéra- uivantes : « Parmi toutes mes collections st une qui se compose de pièces judi- , d'actes patents et authentiques, consta- s meurtres, des faux, des concussions, prédations, des dettes déshonorantes, des tions de noblesse et de titres honorifiques, oblissements dissimulés, des violences et tes réprouvés par nos lois et par nos , enfin toutes les passions qui peuvent l'éclat de certaines familles; et si l'insou- de ces familles ne les porte pas à retirer les t les actes qui constatent les services et ation de leurs ancêtres, peut-être rem- -elles le devoir de retirer ceux qui cons- leurs délits, leurs vices, leurs défauts, ne pas laisser des matériaux qui peuvent à quelques écrivains les moyens de fon- ouvrage, qui serait un monument perpé- chagrin ou de désagrément pour elles postérité. » A la mort de Saint-Allais, 2, son cabinet généalogique fut vendu nant 47,000 fr. et revendu, en 1845, seule- ,000 fr. On a de lui : *La Vérité rendue le au peuple français sur l'adminis- t du premier consul*; Paris, 1803, in-8°; *t actuel des maisons souveraines, des s et princesses de l'Europe*; Paris, 1805, — *Histoire de la maison de Bade et inces de Neufchâtel*; Paris, 1807, 2 vol. — *Histoire de la maison de Wurtem-* Paris, 1808, 2 vol. in-12, fig.; — *Ta- t chronologiques, généalogiques, his- es et statistiques des maisons souve- de l'Europe*; Paris, 1809, in-fol.; — *re générale des ordres de chevalerie*; 1810, gr. in-4°, fig.; la première livraison, ant la Légion d'honneur, a seule paru; — *ance militaire sous les quatre dynas-* aris, 1812, 2 vol. in-18 : on y trouve, a chronologie des événements de guerre, s connétables, maréchaux, grands maî- l'artillerie, lieutenants généraux, etc. l'institution de ces dignités ou grades; *toire généalogique des maisons souve- de l'Europe*; Paris, 1812, 2 vol. in-8° : cet ouvrage n'a pas été achevé; les II sont relatifs à la maison d'Alsace et à Lorraine ainsi qu'à toutes leurs bran- — *Tablettes des maisons souveraines rope*; Paris, 1812, in-18; — *La France tive, ministérielle, judiciaire et ad- rative sous les quatre dynasties*; Paris, vol. in-18 : c'est une série de nomencla- aussi complètes que possible, contenant ents, ministres, conseillers d'État, ma- , intendants, préfets, députés, etc.; — *recteur de l'*Atlas généalogique *de Le Sage*; Paris, 1813, in-8°; — ***Almanach administratif, ou chronologie des maîtres des requêtes, intendants, préfets, etc.***; Paris, 1814, in-18; — ***Nobiliaire universel de France***; Paris, 1814-41, 21 vol. in-8° : ce répertoire a été puisé en partie dans les anciens dictionnaires de la noblesse, ou dressé sur les mémoires particuliers fournis par les familles; de Courcelles a publié les t. XVII à XIX; — ***Les Siéges, batailles et combats mémorables de l'histoire ancienne et romaine***; Paris, 1815, in-8°; — ***Dictionnaire encyclopédique de la noblesse de France***; Paris, 1816, 3 vol. in-8° pl. : ouvrage rare et fort bien fait, renfermant tout ce qu'il importe à la noblesse de connaître sur son ancien état; — ***État actuel de la noblesse de France***; Paris, 1816, in-18; — ***Armorial des familles nobles de France***; Paris, 1817, in-8° pl.; une seule livraison a paru; — ***Martyrologe universel, trad. du Martyrologe romain, avec un Dictionnaire des saints, saintes, martyrs, etc., rédigé sur l'ouvrage de l'abbé Chastelain et augmenté***; Paris, 1823, in-8°; — ***Album historique des gens du monde***; Paris, 1824, 3 vol. in-18; — ***De l'ancienne France, contenant l'origine de la royauté, de la nation et de ses classes, de la pairie et des pairs, des dignités civiles et militaires, etc.***; Paris, 1833-34, 2 vol. in-8°; — ***Annuaire de l'ancienne noblesse de France***; Paris, 1835-36, 2 vol. in-8°; — ***Ma première lettre au Corinthien, ou Réponse au Grec Raxis, se disant comte de Flassan***; Paris, 1836, in-8°; — ***Précis historique sur les comtes de Périgord***; Paris, 1836, in-4°; — ***L'Ordre de Malte***; Paris, 1839, in-8° pl.; — ***Fastes de l'Afrique française***; Paris, 1845, in-8°.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — *Gazette des tribunaux*, 8 janv. 1847.

SAINT-AMAND. *Voy.* MASSON.

SAINT-AMANS (*Jean-Florimond* BOUDON DE), naturaliste français, né le 24 juin 1748, à Agen, où il est mort, le 28 octobre 1831. Par sa mère il descendait de Florimond de Rémond (*voy.* ce nom), magistrat qui a laissé quelques ouvrages. A dix-huit ans, il entra au service comme lieutenant au régiment de Vermandois, et passa cinq années dans les Antilles françaises, où il sentit se développer son goût pour l'étude de l'histoire naturelle. A son retour (1773), il se retira dans sa famille. Ses premiers travaux furent insérés dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier. Nommé, en 1790, commissaire du roi pour l'organisation du Lot-et-Garonne, il fit partie de l'administration supérieure de ce département, excepté sous la terreur, et y présida le conseil général depuis 1800 jusqu'à l'époque de sa mort, c'est-à-dire pendant la longue période politique de trente et un ans (à la réserve des Cent-Jours), circonstance sans doute unique dans les fastes de l'histoire départementale. Lors de la création des

[illegible] 1795, il accepta la chaire d'his-t[illegible] Agen. Saint-Amans a été l'un des [illegible] la Société d'agriculture d'Agen et [illegible] vingt-quatre académies françaises, [illegible] n'existent plus. Ses [illegible] sont : *Cours élémentaire de botanique*; Agen, 1795, in-8°; — *Le Spectateur [illegible]*; ibid., 1785, in-8°; — *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées, suivis du Bouquet des Pyrénées*; Metz, 1789, in-8° : ces lettres aussi agréables qu'instructives furent écrites en 1788 dans un voyage fait en compagnie de Dusaulx; — *Éloge de Lune*; Agen, 1791, in-8°; — *Traité sur les plantes les plus propres à la formation des prairies artificielles*; ibid., 1797, in-8° : cette heureuse révolution agricole, alors repoussée par la routine, s'effectua dans l'Agenois par les efforts de l'auteur; — *Philosophie entomologique*; ibid., 1799, in-8° : résumé plein d'intérêt des faits généraux que présente l'observation des insectes; — *Description abrégée du département de Lot-et-Garonne*; ibid., 1800, in-8°, reproduite et augmentée dans le *Coup d'œil* sur le même département; ibid., 1828, in-18; — *Mémoires académiques*; ibid., 1819, in-8°; — *Voyage dans les Landes, le Lot-et-Garonne et la Gironde*; ibid., 1818, in-8° : l'excursion dans les Landes avait déjà paru en 1799; — *Flore agenoise*; ibid., 1821, in-8° pl., qui se recommande par l'exactitude des descriptions; — *Notice sur le chevalier François de Vivens*; ibid., 1829, in-8°. Saint-Amans a écrit en outre un grand nombre de rapports, mémoires et articles d'agriculture, d'histoire naturelle ou d'archéologie, imprimés à part ou insérés dans le *Journal physique* de Rozier, le *Journal des sciences utiles* de Bertholon, les *Mémoires* de la Société d'Agen, et il a laissé un *Essai* inédit *sur les antiquités de Lot-et-Garonne*, qui lui a valu, à titre d'encouragement, la grande médaille d'or de l'Académie des inscriptions.

Chaudruc de Crazannes, *Notice sur la vie et les ouvrages de B. de Saint-Amans*, Agen, 1832, in-8°. — Quérard, *La France littér.*

SAINT-AMANT (*Marc-Antoine* GERARD, sieur DE), poète français, né à Rouen, en 1594, mort à Paris, le 29 décembre 1661. C'est par erreur, et peut-être par suite d'une confusion entre son père et lui, qu'on a prétendu qu'il était né d'un gentilhomme verrier. Dans la dédicace de la troisième partie de ses *Œuvres*, il nous apprend que son père commanda pendant vingt-deux ans une escadre de la flotte d'Élisabeth, reine d'Angleterre, et fut trois ans prisonnier à Constantinople; que ses deux frères périrent dans des combats contre les mahométans, le premier à l'embouchure de la mer Rouge, le second, dans l'île de Candie, où il commandait un régiment d'infanterie française, au service de Venise; que deux de ses cousins germains ont également perdu la vie en se battant contre les T[illegible] qu'un de ses oncles a été leur [illegible] donné de bonne heure, par [illegible] père, aux entraînements de sa na[illegible] une éducation négligée, et ne sa[illegible] ni grec; mais la vivacité de son esprit [illegible] il dit, *la conversation familière des gens et la diversité des choses* [illegible] qu'il vit dans ses voyages, supplé[illegible] défaut d'instruction première, et [illegible] particulier, l'espagnol, l'italien et [illegible]

On ne connaît guère de sa vie [illegible] qu'il a semés çà et là dans ses [illegible] de bonne heure à Paris, où sa verve [illegible] humeur, lui concilièrent vite l'amit[illegible] grand nombre de gentilshommes [illegible] une joyeuse existence d'épicuri[illegible] qu'il était bon musicien et qu'il [illegible] veille. Ce fut ainsi qu'il se lia ave[illegible] Retz, qui l'attacha à sa maison; [illegible] dans son domaine de Belle-Isle, [illegible] une grande partie de ses ouvrages. E[illegible] fit un voyage en Angleterre. En 16[illegible] Rome, sur les galères du maréchal [illegible] Lors de la fondation de l'Académie fran[illegible] avait déjà acquis assez de renommée [illegible] appelé à en faire partie, et nous sav[illegible] Pellisson qu'il obtint d'être décharg[illegible] cours que devait prononcer chaque m[illegible] la nouvelle assemblée, à la condition [illegible] la portion comique du *Dictionnaire* [illegible] cueillir les termes *grotesques* de la lang[illegible] ne savons s'il s'acquitta de cette tâ[illegible] *médie des Académistes*, de Saint-Év[illegible] le montre plus assidu au cabaret voisi[illegible] des séances. Lorsque le comte d'Harc[illegible] reçu, en 1637, le commandement d'une [illegible] contre les Espagnols, il invita Saint-A[illegible] l'accompagner. Celui-ci prit part à to[illegible] de l'expédition, et chanta dans ses vers l[illegible] des exploits de ce vaillant prince. Ce fut [illegible] escadre qu'il contracta avec Faret, s[illegible] des commandements du comte d'Harco[illegible] amitié devenue, depuis, en quelque sorte [illegible] biale. Le comte était digne de ces deux ga[illegible] gnons, qu'il traitait sur le pied de la plu[illegible] familiarité : dans leurs réunions intim[illegible] ne se rencontraient jamais que le verre [illegible] l'étiquette disparaissait, et le comte n'é[illegible] que *le Rond*, comme Faret *le Vieux* [illegible] Amant *le Gros*. Revenu à Paris en 163[illegible] poète s'adressa au chancelier Séguier [illegible] obtenir le privilège d'une verrerie; il l'ob[illegible] peine, et il a célébré, dans sa pièce inti[illegible] *Cidre*, les moro[illegible] accomplis sous sa [illegible] dans ce nouvel emploi. L'année suivant[illegible] était de retour près du comte d'Harc[illegible] Piémont; il l'accompagna aussi dans s[illegible] dition de Savoie, puis à Rome, d'où il r[illegible] son petit poème burlesque de *Rome ri*[illegible] qui parut pour la première fois sans no[illegible] teur, et valut au libraire une sévère con[illegible]

tion; enfin dans son ambassade en Angleterre, où il resta avec lui jusqu'en 1645. A en juger par son *caprice héroï-comique* de l'*Albion*, et par diverses autres pièces, il n'eut pas à se louer de son voyage dans ce pays, qu'il maltraite avec une sorte de voluptueuse vengeance. Quelque temps après, son ami l'abbé de Marolles lui procura la protection de la nouvelle reine de Pologne, la princesse Marie de Gonzague, dont il avait été le précepteur : celle-ci donna au poëte une pension de 3,000 livres, et l'admit au nombre des gentilshommes de sa maison. Il ne se rendit pourtant pas immédiatement auprès d'elle. Nous le trouvons encore pendant les premiers troubles de la Fronde, à Paris, où il publie ses triolets sur les affaires du temps, et lance contre Condé une chanson satirique qui le fait bâtonner sur le Pont-Neuf. Enfin il se décida à gagner Varsovie, pour aller offrir en personne à sa bienfaitrice l'*idylle héroïque* du *Moïse sauvé*, qui lui était dédiée. Il passa deux années en Pologne, puis revint en France, après avoir poussé jusqu'à Stockholm où sa protectrice l'avait envoyé assister au couronnement de la reine de Suède. Aussitôt son retour, il se mit à refaire presque entièrement son *Moïse sauvé*. Il partageait son temps entre Paris et sa verrerie de Rouen. Le mauvais état des affaires en Pologne lui ayant enlevé sa pension, il tomba dans un état voisin de la gêne; mais c'est tout au plus à ces dernières années de sa vie que peuvent s'appliquer les vers célèbres, où Boileau (*Satire I*) a peint sa misère, en l'exagérant beaucoup, et surtout en ayant le tort de présenter comme un état habituel ce qui ne fut qu'un accident de sa carrière au déclin. Dans une épître à l'abbé de Marolles, datée de 1654, notre poëte parle lui-même de son état de fortune en termes qui contredisent formellement l'assertion de Boileau. Suivant *le Chevræana*, il passa ses derniers temps dans un humble hôtel de la rue de Seine. Il y mena une vie désormais tranquille et pénitente, loin de ses agitations d'autrefois, s'efforçant de racheter ses vieux égarements poétiques par des vers pieux qui, malheureusement, ne valent pas les autres. On raconte aussi qu'il fondait quelque espoir sur un ouvrage intitulé *la Lune parlante*, qu'il avait composé à la gloire du roi, et où il le louait surtout de savoir bien nager. « Le roi, dit Brossette, ne put souffrir la lecture du poeme de Saint-Amant, et l'auteur ne survécut pas longtemps à cet affront. » Il y a plus d'une observation à faire sur ce passage. D'abord, suivant Loret, le seul auteur contemporain qui appuie en un point l'assertion de Brossette, *la Lune parlante* avait été écrite en l'honneur de la naissance du Dauphin : comme le Dauphin ne naquit que le 1er novembre 1661, moins de deux mois avant la mort de Saint-Amant, on voit que celui-ci n'aurait pas eu de temps à perdre pour composer et faire imprimer son poëme. Il n'est pas arrivé jusqu'à nous : à vrai dire, il est fort douteux qu'il ait été rendu public, quoique Loret ajoute, mais d'une façon dubitative, qu'il se vend chez Sercy. En tout cas, le poëte, âgé de soixante-sept ans, usé par une longue vie de débauches, d'aventures et de voyages, n'avait besoin d'aucun prétexte semblable pour mourir. Il rendit l'âme après deux jours de maladie, assisté de son ami l'abbé de Marolles, et dans les sentiments d'un bon catholique.

Saint-Amant a été l'objet de jugements très-divers de la part de ses contemporains. Boileau, qui en a parlé à plusieurs reprises, disait, suivant Ménage, qu'il s'était formé du mauvais de Regnier : on connaît les vers de l'*Art poétique* où il raille les descriptions du *Moïse sauvé*. Dans la sixième *Réflexion sur Longin*, il reconnaît « qu'il avait assez de génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée », et qu'il « a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux; mais, ajoute-t-il, il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. » Ces *basses circonstances* ne sont rien autre chose dans l'esprit de Saint-Amant que les ombres et les contrastes destinés à faire valoir ses tableaux : il a devancé l'école romantique par le culte de l'antithèse, l'amour de la couleur, de l'effet et du pittoresque, l'alliance systématique du lyrisme et de la trivialité, du grotesque et du *sublime*. Au contraire de Boileau, Théophile, Perrault, Desmarets, etc., ont parlé avec estime de son talent. Saint-Amant a fait des vers de tout genre, même des vers *précieux*, religieux, héroïques; mais malgré l'incontestable talent de détail qu'il y a semé, il n'est complétement lui-même que dans ses pièces bachiques et dans ce qu'il appelle ses *Caprices*, chansons, épigrammes, sonnets, odes, satires, petits poëmes faits de verve, sur la table du cabaret, au milieu d'une orgie. Les grossièretés et les obscénités y foisonnent; il provoque souvent le dégoût; il est brutal et sans mesure, mais souvent plein de puissance, d'originalité, d'éclat, et surtout d'une facilité, d'un naturel et d'une flamme qui entraînent le lecteur le plus froid.

Saint-Amant publia ses *Œuvres poétiques* en trois parties : Paris, 1629-43-49, in-4°, et les reproduisit dans l'édit. de 1651. Il faut y lire les pièces intitulées *la Crevaille*, *les Goinfres*, *la Chambre du débauché*, *le Poëte crotté*, *le Fromage*, etc., si l'on veut avoir une idée nette du génie particulier de l'auteur et de sa verve *endiablée*. Il donna encore : *Rome ridicule* (2e édit., 1643, in 4°), *Stances sur la grossesse de la reine de Pologne* (1650, in-4°), *Le Moïse sauvé* (1653, in-4°); *Stances à M. Corneille sur son Imitation de Jésus-Christ* (1656, in-4o); *La Génération* (1658, in-4°); *La Suspension d'armes* (1660); etc. M. Livet a donné, dans la Bibliothèque elzévirienne, l'édition la plus complète des *Œuvres de Saint-Amant*; Paris, 1855, 2 vol. in-16, où il a recueilli plusieurs morceaux inédits. V. FOURNEL.

Saint-Amant, *Préfaces et dédicaces de ses Œuvres.* — Rosteau, *Sentiments sur quelques ouvrages*, p. 75. — Baillet, *Jugem. des savants*, t. VII, p. 293. — Pellisson et d'Olivet, *Hist. de l'Académie franç.* — Le *Chevræana.* — Livet, *Notice*, en tête de son édit. de Saint-Amant.

SAINT-AMOUR (*Louis* GORIN DE), théologien français, né à Paris, le 27 octobre 1619, mort à Saint-Denis, le 15 novembre 1687. Il était fils d'un cocher du corps du roi et filleul de Louis XIII. Reçu bachelier dans l'université de Paris, il en fut élu recteur et obtint, en 1644, le bonnet de docteur en Sorbonne. La profondeur de sa science en théologie et la vigueur de son argumentation le rendirent bientôt illustre dans les assemblées de la faculté. Lorsque les jésuites, alors tout-puissants à la cour romaine, eurent obtenu la condamnation des cinq propositions du livre de Jansénius, Saint-Amour se montra l'un des plus ardents adversaires de cette décision, et il fut au nombre des docteurs qui allèrent à Rome, députés par une partie des évêques français, pour demander une révision du procès, et pour soutenir que le sens donné aux cinq propositions par ceux qui les avaient condamnées n'était pas leur sens réel. Il revint à Paris, sans avoir rien obtenu d'Innocent X. Le docteur Arnauld ayant été condamné, Saint-Amour prit sa défense, et se fit par là même exclure des assemblées de Sorbonne. Il a publié un *Journal de ce qui s'est passé à Rome, touchant les cinq propositions, depuis* 1646 *jusqu'en* 1653; Paris, 1662, in-fol. : on croit qu'il a été rédigé par Arnauld et de Sacy d'après les notes de Saint-Amour et de l'abbé Lalanne; conformément à un arrêt du conseil d'État de 1684, il fut brûlé par la main du bourreau.

Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclés.* — Moréri, *Dict. hist.*

SAINT-ANDRÉ (*Jacques* d'ALBON, seigneur DE), maréchal de France, né vers 1505, mort le 19 décembre 1562, près de Dreux. Il appartenait à une branche de la famille d'Albon, famille lyonnaise plus riche de noblesse que de terres; son grand-père Guichard avait dû à la faveur du duc de Bourbon le gouvernement du Roanez, et son père Jean s'était distingué dans les guerres d'Italie. Il se montra de bonne heure à la cour, où son extrême bravoure, relevée par un esprit insinuant, lui gagna les bonnes grâces du dauphin, depuis Henri II; ce prince l'attacha en 1536 à sa personne, et lui laissa peu à peu prendre un empire absolu. Après avoir fait ses premières armes devant Boulogne-sur-mer, il se rendit en Italie (1544) ainsi qu'une foule de jeunes seigneurs avides de combats et d'aventures; il assista à la bataille de Cerisoles, et y fit très-bien, dit Brantôme, allant des plus avant à la charge. François Ier le traita toujours avec sévérité, et, en mourant, il conseilla à son fils d'éloigner ce dangereux favori. Henri à peine roi en fit un des plus grands du royaume (1547) : il le nomma dans la même année membre du conseil, maréchal de France (29 avril), premier gentilhomme de sa chambre et chevalier de l'ordre, et il lui permit de succéder en 1550 à son père qui venait de mourir, dans le gouvernement du Lyonnais. Saint-André mit sa faveur à profit pour satisfaire largement à ses plaisirs et à son luxe; il était un des quatre (1) qui, suivant l'expression de Vieilleville, « dévoraient le roi comme un lion sa proie ». Rien n'égalait la recherche de sa table, la magnificence de ses fêtes, la rare beauté de ses meubles. A la cour d'Angleterre, où il fut envoyé en ambassade, il étala un faste inouï. La guerre s'étant rallumée avec l'Espagne (1552), il fut mis en 1553 à la tête d'un corps d'armée, débarrassa la Picardie, concourut à la prise de Mariembourg (1554), et se signala à la journée de Renty. En 1555, il opéra dans le même pays, et s'empara du Catelet par escalade; mais il échoua dans l'attaque de Givet. La bataille de Saint-Quentin (10 août 1557), où il commandait en second, fut livrée contre son avis; il y fut pris « l'épée sanglante à la main », ainsi que le connétable et la plus grande partie de l'armée. Leur captivité dura plus d'une année; aussi les deux prisonniers, sentant que tout crédit allait leur échapper si la guerre se prolongeait, conseillèrent-ils de négocier au plus vite. On les relâcha au mois d'octobre 1558, et le maréchal fut un des commissaires désignés pour arrêter à Cercamp les bases d'une suspension d'armes.

Après la mort de Henri II (1559), Saint-André se dévoua aux Guises pour se maintenir à la cour; ayant tout à craindre des protestants qui avaient déjà proposé de lui demander compte de ses prodigalités effrénées, il devint un de leurs plus violents ennemis, ainsi qu'on le vit bien à la manière expéditive dont il apaisa, en septembre 1560, les troubles de Lyon (2). Ce fut lui qui réconcilia le connétable et les Guises, et qui prépara cette intime alliance pour la défense de la foi catholique, connue sous le nom de *triumvirat;* ils la scellèrent tous trois en communiant ensemble à Fontainebleau le jour de Pâques, 6 avril 1561. La reine mère, effrayée de ce gouvernement occulte qui la réduisait à l'impuissance, s'efforça vainement d'en briser les liens : elle donna l'ordre au maréchal de retourner à Lyon; le maréchal refusa d'obéir. Lorsque la guerre civile eut éclaté, il se rendit en Poitou, et reprit sur les huguenots la ville de Poitiers (1er août 1562) qu'il abandonna pendant huit jours au pillage; puis il fit lever à Condé le siége de Corbeil, et le rejoignit dans les plaines de Dreux. « Je tiens de bon lieu, dit Brantôme, que ce fut lui qui régla l'ordre de la bataille. » S'étant lancé avec trop d'ardeur a

(1) Après lui, le connétable de Montmorency, le duc Claude de Guise et Diane de Poitiers ne montraient pas moins d'avidité.

(2) [illegible] occasion de s'enrichir et de re[illegible] envoye les exal[illegible] qui se croyant ni [illegible] de [illegible]

la poursuite des fuyards, il tomba aux mains de quelques cavaliers calvinistes; l'un d'eux l'emmenait en croupe avec lui quand il fut tué d'un coup de pistolet au travers de la tête par un catholique, nommé Bobigny (1), qu'il avait outragé. Après sa mort on vendit ses meubles aux encans, « desquels on n'en put jamais guère voir la fin, tant ils durèrent ». Saint-André mourut fort peu regretté, surtout de la reine mère, qui avait à lui reprocher, selon Brantôme, « d'avoir débattu au conseil estroit du triumvirat qu'il la falloit jetter en un sac dans l'eau ».

Il ne laissa qu'une fille, *Catherine d'Albon*, demoiselle d'honneur de Catherine de Médicis, morte jeune au monastère de Longchamp, du poison que lui fit donner sa mère, dans l'espérance d'épouser le prince de Condé. P. L.

Vieilleville, Castelnau, Montluc, *Memoires*. — Brantôme, *Hommes illustres*. — D'Aubigné, *Hist. univ.* — Mezeral, *Hist. de France*. — De Thou, *Hist. sui temp.* — Moreri, Chaufepié, au mot ALBON. — De Courcelles, *Dict. des généraux français*.

SAINT-ANDRÉ (*André* JEANBON, dit) conventionnel, né le 25 février 1749, à Montauban, mort le 10 décembre 1813, à Mayence. Sa famille était protestante, et son père exerçait la profession de foulon. Il reçut chez les jésuites de Montauban une éducation soignée. D'abord il se destina au commerce et fit quelques voyages sur mer; mais un naufrage où il perdit le fruit de ses économies, le dégoûta de cette carrière, et il alla étudier la théologie à Lausanne pour entrer dans les ordres. Il exerça le ministère évangélique à Castres (2), et depuis 1788 à Montauban. Comme tous ses coreligionnaires il accueillit avec enthousiasme une révolution qui parmi ses premiers actes proclamait la liberté des cultes. La considération qu'il s'était acquise le fit élire par le département du Lot (3) député à la Convention nationale. C'était un homme énergique, juste et humain, imbu des doctrines philosophiques et convaincu de la nécessité de renverser les obstacles, quels qu'ils fussent, qui s'opposaient à la régénération de la France. Aussi n'hésita-t-il pas à se joindre à la montagne, à combattre les girondins et leurs demi-mesures, à seconder Robespierre, dont il avait apprécié les vues élevées et qu'il appuya pour remplacer Gasparin dans le comité de salut public. Dans le procès de Louis XVI il vota la mort. Presque en même temps il faisait relâcher le journaliste Nicolle, accusé d'avoir tracé un tableau déplorable de la France à cette époque, et il obtenait un décret d'accusation contre les fournisseurs des armées qui avaient manqué à leurs engagements, tels que Vincent,

(1) Brantôme le nomme *Aubigny*. D'après Mezeral, c'était le fils du greffier de la ville de Paris; le marechal l'avait fait pendre en effigie avec confiscation de ses biens.

(2) Ce fut alors qu'il prit le nom de *Saint-André*, sous lequel il est connu.

(3) Les élections de ce département, qui comprenait alors celui de Tarn et Garonne, se firent par decret special à Montauban

Lajard, Malus et d'Espagnac. Le 8 février 1793, il s'opposa à ce qu'on punît les auteurs des massacres de septembre, par le motif qu'une révolution ne pouvait s'opérer que par un grand mouvement, et que la France, en brisant un joug de quatorze siècles, ne l'avait pu faire sans une commotion violente. Le 9 mars suivant, il manda avec Danton l'élargissement des détenus pour dettes, et il fit voter l'abolition de la contrainte par corps. Les dangers de la patrie redoublèrent de plus en plus son ardeur révolutionnaire : on le vit applaudir à la journée du 31 mai, défendre Rossignol et rappeler Biron, s'élever avec violence contre les rebelles de Lyon, de la Vendée et du Midi, se plaindre de l'insuffisance des mesures employées pour stimuler l'énergie nationale. Il présida la Convention du 12 au 25 juillet, et lorsque Marat fut assassiné, il ne se répandit point sur lui en éloges, comme on l'a dit, mais se contenta d'en parler comme d'un « député qui avait toujours défendu les droits du peuple ». Dans le même mois, il était entré dans le comité de salut public (10 juillet). Envoyé le 1[er] août en mission aux armées, il visita, avec Prieur (de la Marne), celles du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin; quinze jours leur suffirent pour mettre en mouvement toute la frontière depuis Strasbourg jusqu'à Arrras.

Depuis quelque temps il s'était chargé de tout ce qui concernait la marine, et plusieurs fois il insista pour en obtenir l'épuration. Aucun service n'était alors plus insuffisant et plus délaissé que celui-là, aucun n'était plus difficile à réorganiser, aucun n'exigeait un ensemble de mesures plus promptes et plus efficaces, et, pour les appliquer, des hommes plus fermes et plus intègres. L'esprit d'insubordination régnait dans les équipages, Toulon venait d'être livré aux Anglais. Le désordre où la marine avait été plongée par l'émigration, n'était qu'en partie réparé, et elle ne rendait pas au pays, à cause des vices de son administration, les services qu'on était en droit d'en attendre. Saint-André le comprit, et tenta, avec l'énergie et la ténacité qu'il mettait à toute chose, de faire de la marine un auxiliaire aussi puissant que l'armée (1). C'était en pleine terreur, et aussi au plus fort de la guerre de coalition. Le 20 septembre 1793, il fit décréter que tous les objets employés à la construction et à l'armement des vaisseaux seraient mis à la disposition du ministère de la marine; que tous les marchands, détenteurs de ces objets, seraient tenus d'en faire la déclaration, sous peine d'être traités en accapareurs, et qu'enfin un crédit de 100 millions serait accordé. A la fin de septembre, il fut

(1) En travaillant à restaurer la marine française, il voulait surtout qu'elle pût devenir l'instrument de la délivrance pour tous les peuples. » Si l'empire des mers ne doit plus appartenir à un peuple de marchands, disait-il à la Convention, c'est pour que la mer soit libre comme la terre. »

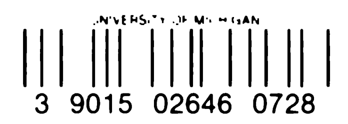
envoyé à Brest avec son collègue Prieur (de la Marne); leur mission était de « sauver Brest et la flotte ». Dans une proclamation remplie de sentiments justes et élevés, il exhortait surtout les marins à la discipline : « La patrie, y disait-il, vous a rendus à vous-mêmes; elle vous permet de prétendre à tout, d'aspirer à tout; elle ne met à votre ambition pour la servir d'autres bornes que celles de vos talents et de vos vertus; elle vous offre tous les moyens d'instruction, elle prend soin de vos femmes et de vos enfants, elle vous abandonne la riche moisson des prises que vous pouvez faire sur l'ennemi; elle ne se réserve rien pour elle-même. » Sa mission dura quatre mois, jusqu'au milieu de janvier 1794. Soit de concert avec Prieur, soit avec Bréard, Laignelot et Trehouart, soit seul enfin, il restaura la discipline, il ravitailla la flotte, il redonna la vie aux arsenaux et aux chantiers du port, il encouragea et contint les ouvriers, il organisa des croisières, il surveilla les mouvements de la Vendée. Ce qu'il fit pour Brest, il le fit en partie à Cherbourg. Quant aux accusations dont on a flétri sa mémoire, l'établissement de deux guillotines et la mise en liberté des galériens, elles sont de toute fausseté : quelques traîtres furent livrés au tribunal révolutionnaire, mais il se borna à destituer la plupart des officiers, « suspects d'aristocratie ou d'intrigue »; quant au bagne, au lieu d'en ouvrir les portes, il le fit réparer parce qu'il tombait en ruines, et il rédigea à l'usage des forçats un règlement sévère, « afin de prévenir le développement des vices qu'un rassemblement aussi monstrueux tend toujours à produire ». Grâce à ces mesures, il parvint, de l'aveu même de ses ennemis, à créer une armée navale assez puissante. Au mois de mai 1794, Saint-André s'embarqua sur la flotte commandée par Villaret-Joyeuse (*voy.* ce nom), et qui le 1[er] juin fut attaquée par les Anglais; il montait le vaisseau *la Montagne* et fut blessé légèrement. Cette journée glorieuse eut pour résultat l'entrée dans les ports français d'un immense convoi de grains qui arrivait d'Amérique. Il remplit, de juillet 1794 à mars 1795, une dernière mission dans les départements maritimes du midi et fit preuve d'un remarquable esprit de modération et de sagesse. A Toulon, où tout était à refaire, il ramena l'ordre, poussa les travaux du port, et réorganisa l'escadre. Même après le 9 thermidor, on le laissa poursuivre librement son œuvre.

Cependant il ne fut point à l'abri de la réaction qui suivit l'insurrection de prairial : arrêté le 28 mai 1795, il ne dut sa liberté qu'à l'amnistie du 26 octobre suivant. Le Directoire, à peine installé, l'envoya à Alger en qualité de consul, puis à Smyrne (1798). Il venait à peine d'arriver dans cette ville quand la Turquie, rompant avec la France, le fit arrêter comme ôtage et enfermer dans le château des Sept tours, d'où on le transféra à Kerasonde (Asie mineure). Sa captivité dura trois ans. Rendu à la liberté le 15 septembre 1801, il fut accueilli avec faveur par le premier consul, qui le nomma préfet du Mont-Tonnerre (20 déc. 1801). En outre il fut, jusqu'au 23 sept. 1802, commissaire général des trois autres départements de la rive gauche du Rhin. Son intégrité, la sagesse de ses vues, sa bienfaisance le rendirent un des administrateurs les plus distingués de cette époque. Il mourut d'une maladie contagieuse contractée en donnant des soins aux nombreux malades que la déroute de Moscou avait entassés dans les hôpitaux. Saint-André reçut de Napoléon la croix d'officier de la Légion d'honneur et le titre de baron. Outre ses discours, on a de lui : *Arrêtés concernant la marine de la république française*; Brest, 1794, in-8°, — *Journal sommaire de la croisière de la flotte*; ibid., 1794, in-8° : relation du combat du 1[er] juin. P. L—Y.

Gazette de France, 4 janv. 1814. — *Biogr. nouv. des Contemp.* — L. Blanc, *Hist. de la révolut.* — Haag frères, *France protest.* — *Moniteur univ.* — Kerguelen, *Hist. des guerres maritimes.* — M. Nicolas, *Jeanbon Saint-André, sa vie et ses écrits*; Montauban, 1848, in-12.

FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02646 0728